ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME I
1963 – № 1-2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Bucureşti,
Raionul 30 Decembrie

Str. I.C. Frimu 9

La «REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES» paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I.C. Frimu 9, pour la «REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES».

ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME I 1963 No 1—2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome I 1963 Nº 1—2

SOMMAIRE

Page

Avant-propos 5
VICTOR PAPACOSTEA, Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie . . 7
ION NESTOR, La pénétration des Slaves dans la péninsule Balkanique et la Grèce continentale. Considérations sur les recherches historiques et archéologiques I . . 41
VALENTIN GEORGESCU, Alte albanische Rechtsgewohnheiten 69
NIKOLAÏ TODOROV *(Sofia)*, Sur quelques aspects du passage du féodalisme au capitalisme dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman 103
ТЕОДОР ТРЫПЧА, Сербские слова в банатском наречии и их значение . . 137

Mélanges

A. ROSETTI, Sur le traitement des groupes *ks*, *kt* dans les langues balkaniques . . . 153
NICOLAE BĂNESCU, A propos de Basile Apokapes, duc de Paradounavis (= Paristrion). La notice du moine Théodule (1059) 155
МИХАИЛ ДАН, О научных румыно-болгарских связях в XIX в. Два письма Л. Милетича Иоанну Богдану 159

Chronique

La Conférence d'études classiques de Plovdiv (24—29 avril 1962) (*D. M. Pippidi*) . 167
Le colloque international de Sinaia sur les civilisations balkaniques (9 — 14 juillet 1962) (*Em. Condurachi*) 169
Le premier festival de folklore des pays balkaniques et de la zone de la mer Adriatique (*Mihai Pop*) 177
Victor Papacostea (*Mircea Voicana*) 179

Comptes rendus

Балканско езикознание, II (1960) (*A. Vraciu*) ; D. DEČEV, Характеристика на тракийският език. Charakteristik der thrakischen Sprache (*G. Ivănescu*); A. ROSETTI, Istoria limbii romîne, I: Limba latină (*H Mihăescu*); II: Limbile balcanice (*C Poghirc*); ŽARKO MULJAČIĆ, Dalmatski elementi u mletački pisanim dubrovačkim dokumentima 14. st. Prilog raguzejskoj dijakronoj fonologiji i dalmatsko-mletačkoj konvergebciji (*H. Mihăescu*); IORGU

Page

IORDAN, Lingvistica romanică (*H. Mihăescu*); H. MIHĂESCU, Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman (*S. Ottescu*); Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika (*H. Mihăescu*); IVAN DURIDANOV, Местните названиа от Ломско; idem, Топонимната на Първомайска околия (*H Mihăescu*); VLADIMIR DRIMBA, Aspecte din fonetica găgăuză (*Mustafa A. Mehmet*). 183

IVAN VENEDIKOV, Тракийската колесница (*Romulus Vulcănescu*); SONIA GHEORGHIEVA, К вопросу о материальной культуре славян и праболгар на нижнем Дунае (*Petre Diaconu*); IVAN DUJČEV, Les Slaves et Byzance (*N. Bănescu*); R. M. BARTIKIAN, Критические заметки о завещании Еустафии Воила (1059 г.) (*N. Bănescu*); PAUL LEMERLE, Prolégomènes à une édition critique et commentée des «Conseils et Récits» de Kékauménos (*E. Frances*); G. G. LITAVRINE, Был ли Кекавмен, автор „Стратегикона", феодалом? (*E. Frances*); E. WERNER, Народная ересь или движение за социально-политические реформы? Проблемы революционного движения в Солуни в 1342—1349 гг. (*E. Frances*); FRANCISC PALL, Relațiile comerciale între brașoveni și raguzani (*S Goldemberg*); JERZY LISOVSKY, Quelques remarques sur la mission de Mehmed Aga en Pologne (1707) (*M M. Alexandrescu-Dersca*); Νομικὸν ποιηθὲν καὶ συνταχθὲν εἰς ἁπλὴν φράσιν ὑπὸ τοῦ πανιερωτάτου ἐλλογιμωτάτου ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου Θιοφύλου τοῦ ἐξ 'Ιωαννίνων (*Gheorghe Cronț*); ELENI E. KUKKU, 'Ο Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία 1803—1822 Α'. 'Η Φιλόμουσος 'Εταιρεία τῆς Βιέννης (*Nestor Camariano*); I. G SENKEVICI, Освободительное движение албанского народа в 1905—1912 (*Sava Iancovici*). 204

ST. KYRIAKIDES, Zur neugriechischen Ballade (*Ovidiu Papadima*); EVEL GASPARINI, Questioni di mitologia slava (*Adrian Fochi*); IVAN GRAFENAUER, Ein altpflanzerisch-chthonischer Wurmsegen in der Schweiz und Slovenien (*Adrian Fochi*); STOJAN D VUJIČIĆ, Les formes métriques sud-slaves de la poésie de Balint Balassi (*Sorin Alexandrescu*); VIRGIL VĂTĂȘIANU, Istoria artei feudale în țările romîne, I: Arta în perioada de dezvoltare a feudalismului (*Dinu C. Giurescu*); Omagiu lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani (*Dinu C. Giurescu*) 230

Index Islamicus (1906—1955). A Catalogue of Articles on Islamic subjects in Periodicals and other Collective Publications (*Mustafa A. Mehmet*); Documente privind istoria Romîniei Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki (seria nouă), vol. I. Rapoarte consulare ruse (1770—1796) (*Sava Iancovici*) 244

Notices bibliographiques 249

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

AVANT-PROPOS

La Revue des Etudes sud-est européennes, *dont le premier fascicule paraît aujourd'hui, est la publication de l'Institut d'Etudes sud-est européennes, récemment créé dans le cadre de l'Académie de la République Populaire Roumaine.*

Le nouvel Institut et sa revue se proposent de contribuer à une meilleure connaissance du passé et du présent de l'espace sud-est européen et, implicitement, à une meilleure connaissance réciproque et au rapprochement des peuples de cette partie de l'Europe. Héritiers d'anciennes traditions culturelles que chacun a développées de façon originale, ces peuples sont reliés par les nombreux éléments communs d'un passé historique séculaire ainsi que par la nécessité de s'assurer, grâce à un effort commun, les perspectives d'un labeur pacifique et créateur. Nous sommes convaincus que les facteurs unifiants ont toujours été et continuent d'être plus forts que ceux de division entre les peuples, et qu'une science digne de ce nom doit se mettre au service des idéaux les plus hauts de l'humanité, parmi lesquels se trouvent ceux du rapprochement et de la collaboration de toutes les nations du monde. Dans la mesure où il réussira à aider par ses recherches, étayées d'une méthode rigoureuse et animées par un respect absolu de la vérité, à mettre en valeur tous les éléments communs du passé et du présent des peuples du Sud-Est européen, l'Institut récemment organisé par l'Académie de la R.P.R. servira en même temps aux fins directes de la science et aux besoins les plus pressants de l'humanité.

Compte tenu de ces desiderata, l'Institut et sa revue tâcheront de ne pas se limiter aux problèmes particuliers du développement historique, de l'un ou de l'autre des peuples du Sud-Est européen, tout en laissant la voie ouverte à toute collaboration internationale animée du même esprit. Le champ de recherches que nous nous proposons de cultiver est si vaste et la base documentaire de toute étude plus ample est si répandue dans les archives et bibliothèques des différents pays que seule une large collaboration internationale pourra garantir la réussite parfaite de ces recherches. C'est la raison pour laquelle l'Académie de la R.P.R. a applaudi et aidé à la création de l'Association internationale d'Etudes du Sud-Est européen et elle entend

appliquer ces mêmes principes de collaboration scientifique dans son propre Institut.

L'Institut comprendra dans la sphère de ses préoccupations, à côté des recherches historiques et d'histoire de la culture, des problèmes de linguistique et d'ethnographie, ainsi que ceux suscités par les structures sociales des peuples de cette région, leur développement économique et leur système juridique. Ces multiples préoccupations seront reflétées au fur et à mesure dans les pages de notre revue, qui cherchera en outre d'informer ses lecteurs sur les principales publications ayant trait aux disciplines susmentionnées.

L'Institut d'Etudes sud-est européennes et la Revue des Etudes sud-est européennes jouissent d'une longue tradition de recherches dans ce domaine, cultivé il y a plus d'un demi-siècle par l'Institut du même nom fondé par Nicolae Iorga et puis par l'Institut d'Etudes et Recherches balkaniques dirigé par Victor Papacostea. Nous espérons imprimer une nouvelle vigueur à cette tradition de la science roumaine et réussir à apporter une contribution utile au développement général des études sur le Sud-Est de l'Europe.

LES ORIGINES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN VALACHIE

par VICTOR PAPACOSTEA

Il s'était accrédité chez nous l'opinion qu'il n'avait pas existé en Valachie, sous le règne de Matei Basarab, un « enseignement supérieur »[1] semblable à celui qui s'était développé en Moldavie sous Vasile Lupu à la suite de la création de l'école de Trois Hiérarques de Jassy. C'est pourquoi la question de l'enseignement valaque au temps de Matei Basarab n'a plus fait l'objet de recherches spéciales. Le seul à avoir essayé de prouver l'existence à cette époque en Valachie aussi d'une école supérieure fut A. D. Xenopol[2]. Mais il n'y réussit pas, car à la date où il achevait son traité d'histoire des Roumains, il disposait d'une information extrêmement réduite dans le domaine de l'enseignement et parce qu'il a donné une interprétation erronée — influencé qu'il était par certaines idées préconçues — aux documents existants[3].

---

[1] Nous n'utilisons pas l'expression d'« enseignement supérieur » dans l'acception que lui a donnée l'administration scolaire moderne (enseignement universitaire), mais seulement en rapport avec la vieille organisation de l'enseignement roumain. Du reste, comme il a déjà été dit, « la division de l'enseignement en élémentaire et secondaire commence à peine à se produire au XVII[e] siècle, et cela sporadiquement » (Ștefan Bîrsănescu, *« Schola latina » de la Cotnari, Biblioteca de curte și proiectul de Academie al lui Despot Vodă*, Bucarest, 1957, p. 71, n° 85).

[2] A. D. Xenopol, *Istoria Romînilor din Dacia traiană*, 3[e] éd., vol. VII, Bucarest, 1929, p. 75—78.

[3] Victor Papacostea, *O școală de limbă și cultură slavonă la Tîrgoviște în timpul domniei lui Matei Basarab*, dans *Romanoslavica*, V, Bucarest, 1962 . p, 183—194.

On a souvent parlé d'« émulation » entre Moldaves et Valaques sous les règnes de Matei Basarab et de Vasile Lupu [4]. Une idée même a pris racines, c'est que cette « émulation » s'est soldée avec une sorte de parallélisme entre les deux mouvements culturels : tout ce qui se faisait dans l'une des deux principautés était également réalisé dans l'autre. Le premier qui soutint l'existence d'un pareil parallélisme et d'une émulation réciproque dans tous les domaines de la culture — y compris l'enseignement, comme nous l'avons rappelé ci-dessus — a été A. D. Xenopol. Animé de la passion de tout ramener à un système, Xenopol s'est efforcé de démontrer que l'influence de Kiev s'est fait ressentir à Tîrgovişte tout comme à Jassy, en égale mesure, dans tous les secteurs de la vie culturelle : Eglise, imprimerie, codes, enseignement, etc. Il arriva ainsi à soutenir, sans le moindre fondement, l'existence d'une école en 1640 « au monastère de Tîrgovişte, où l'on enseignait le latin et le slave » [5]. (Nous avons démontré ailleurs l'inexistence d'une école latino-slave à la résidence de Matei Basarab à la date indiquée par l'historien de Jassy.)[6]

Mais, si Xenopol a exagéré, poussé qu'il était par sa passion d'une symétrie parfaite et par son esprit de systématisation à outrance, l'opinion contraire ne saurait davantage être admise. On ne p ut pas soutenir non plus l'opinion formulée par Constantin C. Giurescu que « l'émulation qui existait entre la Moldavie et la Valachie sous Matei Basarab et Vasile Lupu, dans divers domaines de la culture, ne se constate pas aussi dans celui de l'enseignement. Le vieux prince ne fonde pas à son tour une école supérieure du genre de celle de Jassy » [7].

Les sources de l'époque montrent toutefois que les Valaques aussi posent les bases d'un enseignement d'un niveau assez élevé, fondé — pendant la première décennie du règne de Matei Basarab — sur l'étude de la vieille langue et de la culture slaves (dans une école dénuée d'une chaire de langue latine) ; puis, dans la seconde décennie du même règne, cet enseignement repose sur le classicisme gréco-latin, sur des études de philosophie et de rhétorique (*Schola greca e latina*), comme l'appellent les

[4] A. D. Xenopol, *op. cit.*. p. 81 : « Matei Basarab et Vasile Lupu ... semblent avoir rivalisé, à qui mieux mieux, à doter le peuple des mêmes établissements d'utilité publique ». L'idée est reprise par N Iorga, *Istoria învățămîntului romînesc*, Bucarest, 1928, p. 29 : « La Valachie de Matei Basarab en concurrence continuelle avec la Moldavie de Vasile Lupu... ». Dans son *Histoire des Roumains*, vol. VI, p 96—122, N. Iorga introduit l'idée même dans des titres : « Rivalité des créateurs de civilisation » et « Nouvelle concurrence et lutte entre les deux princes roumains », p. 169—180.

[5] A D. Xenopol, *op. cit* , p. 78.

[6] Victor Papacostea, *op. cit.*, p 185—187.

[7] Const. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, vol. III, II[e] partie, p. 916.

documents de l'époque, ses fondateurs étant les humanistes grecs bien connus, originaires de Chio, Pantéléimon Ligaridès et Ignace Pétritzès [8].

Le présent travail ne s'occupera pas de cette école. Elle n'a été mentionnée jusqu'ici par aucun des traités d'histoire de la Roumanie ou de la Grèce, ni par les synthèses d'histoire de la culture parus dans les deux pays. Véritable « collège », en raison des programmes qui lui furent destinés, l'Ecole grecque et latine de Tîrgoviște fut l'expression, dans la superstructure du temps, du vigoureux mouvement valaque visant à l'affranchissement du système économique imposé par la conquête ottomane. Elle fut réalisée avec le concours d'agents de la Contre-Réforme, tout comme l'école du prince Despot à Cotnari avait été le résultat de l'activité des agents protestants [9]. A cette différence près que l'école de Matei Basarab reposa sur un puissant courant d'action interne — qui s'était emparé *manu militari*, des rênes de l'Etat —, tandis que l'école de Cotnari fut la conséquence de l'acte de volonté d'un seul homme — le prince — sans liens avec le pays et le peuple sur lesquels il voulait régner. Mais ce parallélisme même nous oblige à rappeler certaines circonstances d'ordre général dont l'influence sur la situation interne des pays roumains fut évidente.

1. *La lutte de la Réforme et de la Contre-Réforme en Orient. L'influence de Venise et de Padoue. Le néo-aristotélisme. La mission de Pantéléimon Ligaridès.* On a beaucoup écrit sur les circonstances qui déplacèrent vers l'Orient la lutte de la Réforme et de la Contre-Réforme. L'analyse à laquelle les historiens allemands se sont livrés dernièrement au sujet des idées politiques pour lesquelles militaient les chefs de la Réforme a mis l'accent sur l'orientation anti-ottomane que Luther et surtout Mélanchton imprimèrent dès le début au mouvement (ils sont l'un comme l'autre contemporains de l'époque du maximum de pression militaire ottomane sur le germanisme) [10]. Ils recommandaient sans cesse dans leurs écrits la

---

[8] Voir notamment les documents publiés par G Călinescu, *Altre notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, dans *Diplomatarium Italicum*, vol. II, 1930, p. 362—363, 378 — 379, 395 — 396, 400—401, 404, 430—431; Fr. Pall, *Les relations de Vasile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le patriacat de Constantinople*, dans *Balcania*, VIII, 1945, p. 66—140 et, en dernier lieu, l'étude de M. I. Manousakas dans Ἐπετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου, Athènes, 1939—1956, tome II, p. 154 et suiv.

[9] E. Benz, *Wittenberg und Byzanz. Zur Begegnung und Auseinandersetzung der Reformation und der östlichorthodoxen Kirche*, Marbourg, 1949 (voir le chapitre consacré spécialement à l'action du voivode Despote et des autres agents protestants qui agirent sur les rapports avec les Grecs et les peuples sud-slaves)

[10] Richard Lind, *Luthers Stellung zum Kreuz- und Türkenkrieg*, Giessen, 1940, p. 6—7. Mais celui qui a fourni, même plus que Luther, l'argumentation politique de cette orientation anti-ottomane, refoulant au deuxième plan les arguments théologiques, est Mélanchton. Voir E. Benz, *op. cit.*, p. 27. Mélanchton imprima énergiquement l'action de la Réforme dans les rangs des peuples orthodoxes soumis aux Turcs. Sa correspondance avec les personnalités de l'émigration grecque projette une vive lumière sur ses idées politiques. Elle ex-

mise en mouvement des peuples orthodoxes ; cette dynamisation devait être obtenue par un renouvellement des sentiments religieux des masses populaires. (Dans la conception des coryphées du mouvement protestant, la féodalité était, de par sa structure, inapte de continuer à conduire la lutte contre l'Islam ; elle donnait depuis longtemps des signes de fatigue et de décomposition.)

La pénétration des agents protestants dans les pays orthodoxes et leur contact actif avec les masses populaires de ces contrées ne pouvaient laisser l'Eglise romaine indifférente. Vaincue dans les Etats allemands, en Suède, aux Pays-Bas et en Angleterre, la Papauté reprend elle aussi au XVI[e] siècle ses anciens projets d'expansion en Orient et de fusion avec l'Eglise orthodoxe. Par la disparition de l'Empire byzantin, cette opération semblait fort allégée. Dans le but d'atteindre cette fin, les dirigeants de la Contre-Réforme avisèrent à des mesures et des méthodes totalement différentes. Entre autres, ils fondèrent derechef à Rome l'Institut grec de Saint-Athanase (1577) — placé sous la direction des jésuites — et, par les cadres qu'ils y préparèrent et qu'ils infiltrèrent dans la hiérarchie de l'Eglise orthodoxe, ils essayèrent de provoquer au sein de cette dernière un mouvement favorable à l'Union. Plusieurs des jeunes Grecs élevés par les jésuites à l'Institut Saint-Athanase ou dans d'autres collèges de l'Ordre réussirent à devenir métropolites et même patriarches œcuméniques [11].

Comme la lutte qui se déroulait avait pour enjeu les jeunes générations, les fameux collèges jésuites commencèrent à faire leur apparition dans les villes de quelque importance des pays orientaux[12]. (Grâce à ces collèges, une brèche sérieuse fut faite dans l'Eglise de la fraction du peuple ukrainien placé sous la domination de la Pologne). Les collèges jésuites étaient opposés partout aux collèges protestants, qui avaient fait preuve d'une grande efficacité aussi bien sous l'aspect de l'instruction que sous celui du prosélytisme religieux.

Il ressort des rapports adressés par les missions catholiques en Orient à la Congrégation de Propaganda Fide que, vers 1640, le courant en faveur

---

plique aussi l'aventure de Despot Vodă en Moldavie La recrudescence de l'idée chrétienne dans les masses populaires orthodoxes, par la traduction de la liturgie en langue nationale, visait la réalisation d'un christianisme dynamique, de masse — une digue « plus puissante que les pertuisanes et les mousquets des armées mercenaires » (*Ibidem*, p. 154). De leur côté, les Turcs ne pouvaient demeurer indifférents à ce christianisme de masse qu'entraînait la Réforme De là la complicité de la Porte avec les agents jésuites.

[11] Ce fut le cas d'Athanase Patélarius et de Cyrille Kontaris, le principal responsable du meurtre de Loukaris.

[12] En 1600, soit six décennies seulement après la fondation de leur ordre, les jésuites possédaient déjà 300 collèges en Europe (François Guex, *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, Paris, 1913, p. 97).

du latin, en croissance en Valachie, dirigeait la jeunesse valaque vers les collèges réformés de Transylvanie, d'où elle rentrait nourissant des sentiments hostiles à l'Eglise romaine [13]. Ceci alarma les observateurs catholiques dans les Balkans et à Constantinople. Ce qui les inquiétait notamment c'était la passion des princes transylvains à soutenir le mouvement de la Réforme, par l'école et l'imprimerie. L'Eglise romaine, qui disposait maintenant d'un personnel bien préparé (à l'Institut en question) pour combattre les courants de la Réforme dans le monde orthodoxe et pour y propager l'idée de l'union des deux Eglises, réagit. Le moment était bien choisi.

En effet, depuis des années, le monde grec était en proie à de graves dissensions intestines provoquées par la lutte entre deux partis : le parti du progrès — influencé par l'esprit de la Réforme et par le courant philosophique ou néo-aristotélicien —, dont les chefs étaient le patriarche Cyrille Loukaris et le philosophe Théophile Corydalée, recteur de l'Ecole de Constantinople [14], et le parti traditionaliste, des soi-disant orthodoxes purs, qui comprenait la majeure partie du haut clergé et divers théologiens, dominés par le grand recteur du patriarcat œcuménique, Meletie Syrigos, célèbre pour son érudition et pour son intransigeance en matière de dogme [15]. Tout naturellement les pays protestants (Suède, Hollande

---

[13] *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium. Acta Bulgariae ecclesiastica*, Zagreb, 1877, vol 28, p 141 : « A se la sacra congregatione vorebbe fare un maestro della scuola in Targoviște, questo sarebbe il maggior frutto che si puo fare in quelle parti, perchi li Valachi che vogliano studiare latino, vano in Transilvania fra li heretici et poi sono inimici alle chiese romane, et se fusse una schola della lingua latina et della ci il iana in un loco solo non haverebbono l'occasione di andare a studiare fra li heretici di Transilvania ».

[14] Au sujet de la lutte des deux courants et de la carrière parcourue par Théophile Corydalée, voir M Gedeon, Χρονικὰ τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας, Constantinople, 1883, p. 74—86, 87—92 Cet érudit historien de l'hellénisme post-byzantin accuse Meletie Syrigos de haine personnelle à l'égard de Cyrille Loukaris et de Théophile Corydalée. Un résumé succinct de ces luttes — dès leur phase première — chez Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1563—1646)*, p 30—39 La jeunesse, les étudiants surtout, furent du côté de Corydalée ; c'est ce qu'affirme Anastase Gordios, dans Βίος Εὐγενίου Ἰωαννουλίου, τοῦ Αἰτωλοῦ, texte édité par C Sathas, dans Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, Venise, 1896, III, p. 420—447, et par Spyridon Lambros, Ἑλληνομνήμων, Athènes, 1907, IV, p. 27—32 (aux p 27—32 une introduction par Lambros) L'écrit de Gordios constitue une importante source pour la connaissance de cette époque.

[15] La « pureté » dogmatique des soi-disant orthodoxes intransigeants était, elle aussi, illusoire Syrigos avait étudié la théologie scolastique sous Bellarmin et subi la puissante influence de son maître. Les érudits reconnaissent aujourd'hui que c'est à la théologie scolastique que Syrigos a emprunté « un riche arsenal » d'arguments pour combattre le calvinisme ; voir Cléobule Tsourkas, *Les premières influences occidentales dans l'Orient orthodoxe*, dans *Balcania*, VI (1943), p 333—356 Voir notamment le chapitre intitulé *Tendances catholiques dans la théologie orthodoxe*, p. 341. Cf aussi sous cet aspect N Chițescu, *O dispută dogmatică din veacul XVII la care au luat parte Dositei al Ierusalimului, Constantin Brâncoveanu și Antim Ivireanu*, extrait de *Biserica Ortodoxă Romînă*, LXVIII (nº 7—8), Bucarest, 1945. E Benz, *Die Ostkirche im Lichte der protestantischen Geschichtsschreibung von der Reformation bis zur Gegenwart*, Munich. p. 47 et suiv.

et Angleterre) appuyaient par leurs agents diplomatiques le premier parti; quant aux Etats catholiques (France, Autriche et Pologne), ils soutenaient les soi-disant orthodoxes purs [16].

Pour l'histoire de la culture roumaine, cette guerre intestine entre les deux camps grecs — laquelle se solda par le meurtre de plusieurs patriarches et métropolites des deux partis (noyés ou pendus) — est d'une particulière importance. Des représentants marquants des deux courants grecs, les uns accusés de « latinophronie » et les autres de « calvinolâtrie », se réfugièrent tour à tour en Valachie et contribuèrent par leur préparation intellectuelle et par l'activité qu'ils y déployèrent, à y élever le niveau culturel, en général, et celui de l'enseignement, en particulier. Dans la première moitié du XVII^e siècle, divers agents de l'Eglise romaine vinrent dans les Principautés Roumaines. C'étaient des Grecs formés à l'esprit et aux écoles des jésuites. Mais quand le parti réactionnaire triomphera à Constantinople, les Principautés deviendront le refuge des éléments progressistes, c'est-à-dire des disciples de Théophile Corydalée et, en général, de l'école néo-aristotélicienne.

Théophile Corydalée, on le sait, avait étudié à l'Université de Padoue. Ancienne possession vénitienne, Padoue fut de bonne heure intégrée au climat matérialiste de la « thalassocratie » gréco-italienne de la cité des lagunes. Ceci explique pourquoi c'est à Padoue, bien plus qu'ailleurs, que devait prendre naissance le courant néo-aristotélicien — première grande réaction dressée contre toutes les formes du mysticisme (averrhoïsme, néo-platonisme, etc.) — et pourquoi l'Université de Padoue et les imprimeries de Venise se montrèrent si généreuses envers les courants de la Réforme. Comme l'observait récemment un chercheur judicieux, « Venise a été la porte d'entrée de la Réforme dans la Péninsule des Balkans » [17]. (Ernest Renan comparait son rôle à celui de la Hollande) [18].

Mais ce conflit au sein de l'Eglise grecque ne saurait se réduire à une simple querelle de théologiens. L'agitation était bien plus profonde. Comme de leur grand empire d'antan les Grecs ne possédaient plus que leur Eglise, il était naturel que dans son sein et sous le masque des controverses dogmatiques il y éclatât parfois des conflits assez sérieux et qui revêtaient d'autres causes. De même que les compétitions sportives qui se déroulaient autrefois à l'hippodrome de Byzance (seul lieu de rencontre en masse des citoyens), compétitions alimentées par divers intérêts et par

[16] G. Arvanitidis, Κύριλλος ὁ Λούκαρις, Τὰ κατὰ τὸν θάνατον καὶ τὴν ταφὴν τοῦ ἀειμνήστου Πατριάρχου (volume commémoratif), Athènes, 1939, p. 92—129, fournit d'intéressantes références au sujet de l'aspect politique et diplomatique des luttes de Constantinople.

[17] E Benz, *Wittenberg und Byzanz*, p. 36.

[18] Ernest Renan, *Averrhoès et l'averrhoïsme*, Paris, p. 346.

des passions obscures, dégénéraient en de véritables guerres civiles, révélant les réalités économiques et sociales (en général, les courants qui agitaient la société en profondeur), de même la Réforme, avec ses idées de liberté économique et politique, mit en mouvement ce vieux monde de navigateurs, de banquiers et de marchands assujettis, provoquant, sous une forme ou une autre, la mise en mouvement de ses sommets intellectuels. Et, comme presque toute l'intellectualité grecque portait alors la soutane, l'agitation revêtit tout naturellement l'habit des disputes théologiques

Au début du XVII^e^ siècle, le courant néo-aristotélicien était devenu dominant à Padoue et à Venise. César Crémonini, affrontant l'Inquisition (qui avait mené au bûcher en 1600 Giordano Bruno et en 1619 Vanini), avait repris à son compte l'action entreprise au XV^e^ siècle par Pietro Pomponazzi [19] et démontré dans quelle mesure la pensée du Stagirite avait été faussée au moyen âge [20], d'une part par les averrhoïstes et, d'autre part, par la scolastique (conformément au principe *ancilla theologiae philosophia*).

Le « néo-aristotélisme » de César Crémonini — tel qu'il a passé dans l'œuvre de Théophile Corydalée et dans les cours tenus par ce dernier à la « Grande Ecole » de Constantinople — a frayé la route à la libre pensée et, notamment, au matérialisme, dans la philosophie européenne [21]. Bon philologue, doublé d'un exégète perspicace des textes anciens, Théophile Corydalée a apporté lui aussi, à côté de Crémonini, une contribution notable à cette œuvre difficile de reconstitution de la pensée d'Aristote dans ses fondements matérialistes [22].

En Occident, on le sait, la défense de la religion contre les « hérésies » et l'esprit philosophique était confiée à l'Inquisition. En Orient, les théologiens orthodoxes et jésuites manœuvrèrent contre les éléments progressistes par l'intermédiaire des Turcs. Ils dénonçaient, à ces derniers — sous diverses accusations politiques — toute personne soupçonnée de sympathie pour les idées de la Réforme ou la philosophie néo-aristotélicienne.

---

[19] Pietro Pomponazzi (1462—1525), professeur aux universités de Padoue et de Bologne. Il publia en 1516 son *De immortalitate animae*, où il niait l'immortalité de l'âme. Aristote n'a jamais admis, disait-il, « l'immortalité personnelle » (A. Fouillée, *Histoire de la philosophie*, p. 218)

[20] *Ibidem.*

[21] Max Fischeisen-Kohler et Willy Moog, *Die Philosophie der Neuzeit bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts*, Berlin, 1924, p. 24, 34, 630. Ces auteurs confirment l'authenticité d'Aristote dans l'œuvre de Crémonini.

[22] Cléobule Tsourkas, *op. cit*, p. 99—102 (voir aussi la controverse avec Otto Jochem, *Scholastisches, Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilos Korydaleus zu Aristoteles' Schrift von der Seele*, Giessen, 1935).

L'ingérence des jésuites et des diplomates conféra à la lutte des deux partis des proportions impressionnantes. Cyrille Loukaris paya de sa vie (1638) son courage d'avoir pris des mesures d'assainissement au sein de l'Eglise orientale et sa hardiesse d'avoir mis son ami, le philosophe Corydalée, à la tête de l'Ecole constantinopolitaine. Corydalée, âgé de 76 ans, fut attaqué à son tour par Meletie Syrigos en pleine cathédrale patriarcale et accusé de calvinisme et d'athéisme. C'est à grand-peine qu'il échappa à la foule des bigotes instiguée par l'influent recteur (qui, selon un contemporain, « era tenuto per un oracolo ») [23]. Dans ces conditions, Corydalée se vit obligé de quitter à tout jamais la capitale de l'empire.

Mais de leur côté, les partisans du patriarche assassiné et du philosophe pourchassé continuèrent la lutte avec un acharnement accru. Il se produisit même un puissant revirement en leur faveur. Le successeur de Loukaris et son principal accusateur, Cyrille Contaris — ancien élève des jésuites — ne tarda pas à être emporté par la vague d'indignation générale et il périt, noyé par les Turcs, dans les eaux du Bosphore. Il fut remplacé, avec l'appui des partisans de Corydalée, par Parthène I[er] — dit aussi l'« Ancien » —, dont le pontificat dura jusqu'en septembre 1644. Poursuivant leur offensive, les partisans de Corydalée réussirent à s'emparer de nouveau de la « Grande Ecole » du Phanar, en imposant comme directeur Jean Caryophylle, l'un des élèves les plus capables du philosophe persécuté. Sous leur pression, Parthène dut accorder à Corydalée non seulement sa réhabilitation, mais encore une consécration particulière en le sacrant métropolite d'Arta (14 novembre 1640) [24].

Tels sont les faits qui déterminèrent les jésuites à lancer dans les luttes de Constantinople, Pantéléimon Ligaridès, un Grec de Chio doué d'une solide culture et formé par eux à l'Institut Saint-Athanase de Rome. Humaniste et, tout à la fois, érudit théologien, Ligaridès détenait alors à l'école où il avait passé sa jeunesse la chaire de rhétorique. Dans la nouvelle mission qui lui était confiée, il était encore recommandé, outre ses qualités particulières, par le fait que, du haut de sa chaire, tout comme par l'intermédiaire de l'imprimerie, il s'était déjà manifesté comme un adversaire de l'esprit padouan en général et de celui de Corydalée en particulier. Sa mission était en premier lieu (ou en apparence) didactique. A l'école de Constantinople — devenue sous l'emprise des partisans de

---

[23] Fr. Pall, *op. cit.*, p. 81.
[24] Cléobule Tsourkas, *op. cit.*, p. 37.

Corydalée un nouveau Λύκειον [25], matérialiste et « athée » — il fallait en opposer une autre, respectueuse des dogmes de l'Eglise. Dans sa correspondance, Ligaridès appelle cette école « Academia Greca » [26] — certainement sous l'influence de l'Académie de Florence — pour marquer ainsi, dès le début, son caractère spiritualiste, hostile au matérialisme néo-aristotélicien installé par les partisans de Corydalée dans la vieille Οἰκουμενική Σχολή [27]. Du même coup, en l'intitulant « académie », il remémorait au monde grec non seulement le souvenir de l'école de Platon, mais encore le nom même que l'école patriarcale avait, semble-t-il, porté au commencement du mouvement néo-platonicien (Πατριαρχική 'Ακαδημία) [28]. En concurrence avec les partisans de Corydalée, il voulait souligner de la sorte leur déviation de la tradition et du caractère de l'école.

Etant donné le rôle insigne de Ligaridès dans les luttes que se livrèrent la Réforme et la Contre-Réforme dans l'est de l'Europe, et surtout l'activité intellectuelle qu'il déploya dans les Principautés Roumaines sur le plan didactique, théologique et juridique, il convient d'ajouter quelques données intéressant sa biographie [29]. Ceci est nécessaire, puisque ces

[25] Le Lycée — Λύκειον — était le nom que portait l'endroit où Aristote tenait ses cours (dans la partie nord-est d'Athènes). Il fut fondé en 335—334, lors du retour du philosophe de Macédoine, après l'avènement au trône d'Alexandre le Grand. Le Lycée a été la première école supérieure dotée d'une organisation méthodique. C'est là que fut appliquée, pour la première fois dans toutes les branches de la recherche, une méthode scientifique et expérimentale rigoureuse. En cela, le Lycée se différenciait fondamentalement de l'Académie platonicienne (voir Ernesto Codignola, *Sommario di storia della filosofia*, vol. I, Firenze, 1942, p. 89—91).

[26] Fr. Pall. *op. cit.*, p. 113—116, doc XIII du 22 juin 1644, de Constantinople.

[27] Cléobule Tsourkas, *op. cit.*, p 12.

[28] M Gedeon, *op. cit.*, p. 19—27. L'érudit historien grec soutient que l'école constantinopolitaine mérite, à un plus haut degré que celle de Bucarest ou de l'Athos, le titre d'« académie ». En réalité, c'est depuis la direction de Corydalée, que l'école reçut le programme du « Lycée », de sorte que personne ne l'appela plus « académie » C'est à peine à partir de 1691 quand, au terme de bien des années d'agitation, l'école refit en partie son programme néoplatonicien, qu'on put l'appeler de nouveau « académie » (voir Dimitrie Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, vol. I, trad. roumaine par Hodoş, p. 135—136, notes).

[29] Nous donnerons dans un travail spécial une biographie plus ample de Ligaridès. Nous nous limiterons ici aux données essentielles et à la bibliographie suivante : Demetrios Prokopiou, Περὶ λογίων Γραικῶν, apud Const. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, III, Venise, 1872, p 488 ; G. I. Zaviras, Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον, Athènes, 1872, p. 512—513 ; Emile Legrand, *Bibliographie hellénique*, IV, Paris, 1894, p. 8—61 ; travail fondamental utilisant une documentation rassemblée dans les archives de la Congrégation de Propaganda Fide (Bibliothèque Vallicelli), Rome ; I. T. Lavrovskij, *Несколько сведений для биографии Паисия Лигарида Митрополита Газского*, dans *Христианское Чтение*, vol. II, Saint-Pétersbourg (1889), (nous a été inaccessible) ; Const. Erbiceanu, *Discurs rostit în Aula Universităţii din Iaşi asupra Şcolii grece şi romîne ..*, Jassy, 1885, p. 14 ; Idem, *Biografia unora dintre profesorii Academiilor domnesci grecesci din Bucureşti şi Iaşi*, dans *Revista Teologică*, III (1885—1886), Jassy, p. 262 — 263 ; Idem, *Bărbaţi culţi greci şi romîni*, p 158 ; A. D Xenopol, *Istoria Romînilor din Dacia traiană*, vol. IV, 1891, p 643 ; *ibidem*, vol VII, 3e éd., p. 139 ; Silviu Dragomir, *Contribuţii privitoare la relaţiile bisericii romîneşti cu Rusia în veacul XVII*, dans *Analele Academiei Romîne. Memoriile Secţiunii Istorice*, IIe série, 34 (1912), p. 10 ; N. Iorga, *Istoria Bisericii ro-*

derniers temps on a publié, comme nous l'avons noté ci-dessus, des documents nouveaux et importants relatifs à la vie et à l'activité de Ligaridès. Non moins intéressantes s'avèrent être toute une série de ses lettres, inédites, conservées à l'Académie de la République Populaire Roumaine et que nous avons consultées à ce propos [30].

Pantéléimon Ligaridès, devenu par la suite métropolite de Gaza sous le nom monastique de Paisios, naquit vers 1609—1610, dans l'île de Chio. A l'instar de nombreux habitants de l'île, ses parents avaient embrassé l'uniatisme. Il convient de rappeler que cette île donnait précisément à cette époque deux personnalités remarquables à l'Eglise romaine : le cardinal Orazio Giustiniani et Léon Allatius, auteur d'ouvrages de dogmatique chrétienne rédigés dans l'esprit du rapprochement des deux Eglises [31].

Ligaridès fit ses premières études à Chio. En 1623 il partit pour Rome et entra à l'Institut Saint-Athanase, le sévère collège jésuite créé à dessein pour la formation des cadres militants du catholicisme dans le monde orthodoxe. Ligaridès y fit des études remarquables et de longue durée. Il ne quitta pas l'école durant plus de dix-sept ans et franchit tous les échelons de la hiérarchie qui devait le préparer à une brillante carrière didactique, en mettant en relief ses qualités intellectuelles toutes particulières et son remarquable talent d'orateur. Le 27 septembre 1636, il

---

mineşti, 2e éd., vol. I, Bucarest, 1929, p. 296; Idem, *Byzance après Byzance*, Bucarest,1935, p. 169; Idem, *Istoria literaturii romîneşti*, vol. I, Bucarest, 1925, p. 20 — 21; P. P Panaitescu, *Nicolas Spathar Milesco*, Paris, 1925, p. 71; Idem, *L'influence de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés roumaines*; V. Grumel, *Ligaridès (Paisios)*, dans *Dictionnaire de Théologie catholique*, IX [1], Paris, 1926, col. 749—757; G. Călinescu, *Altre notizie sui missionari cattolici nei paesi romeni*, dans *Diplomatarium italicum*, II, 1930, p 362—363, 378—379, 395—396, 400—401, 404, 430—431; E Smurlo, *Паисий Лигарид в Реме и на греческом Востоке*, Sofia, 1932; C. Amantos dans 'Επετηρίς ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν, Athènes, 1937; Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Romîneşti*, vol. X, Bucarest, 1938, p. 351—352, 355—357, 357—358; Fr. Pall, *La controverse*, p. 13 et 33; C. A. Spulber, *Etudes de droit byzantin*, VI, *Îndreptarea Legii Le code valaque de 1652*, 1re partie. *Histoire*, Bucarest, 1938, p IX—X; Fr. Pall, *Les relations de Vasile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le patriarcat de Constantinople*, dans *Balcania*, VIII, 1945; M. I Manousakas, *op. cit.*, dans 'Επετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ 'Αρχείου, Athènes, 1940, t. II, p 134 — 151; Gh. Cronţ, *Dreptul bizantin în ţările romîne. Îndreptarea legii din 1652*, dans *Studii*, XI (1960), p. 57—82.

[30] Académie de la R P R, ms. grec 974 (codex Critias-Rally), f. 17^r, du 2 septembre 1663; f. 18^r, de juillet 1664; f. 20^r—21^r, d'août 1668 (autographe) et f. 22^r—23^r, du 15 août 1670 (autographe). Ces lettres sont toutes adressées à Jean Caryophylle.

Nous y avons trouvé de précieux détails sur le séjour de Ligaridès en Russie et d'autres concernant son séjour en Valachie. Nous reproduisons ailleurs le texte de ces lettres demeurées, à notre connaissance, inédites. Seule la liste des documents du manuscrit 974 a été publiée par Spyridon Lambros dans le Νέος 'Ελληνομνήμων, IV (1907), p. 220 en annexe à son article Νικολάου Κριτίου τοῦ μεγάλου ἐκκλησιάρχου συλλογὴ αὐτογράφων ἐπιστολῶν τοῦ δεκάτου ἑβδόμου καὶ δεκάτου ὀγδόου αἰῶνος. En Roumanie, leur liste a été publiée par Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, tome II, p. 72—114, Bucarest, 1940.

[31] Fr. Pall. *op. cit*, p. 76.

passa son doctorat en philosophie et théologie, dans un cadre fastueux et solennel, en présence d'un grand nombre de cardinaux et du marquis Giustiniani, son compatriote et son protecteur. Le talent oratoire et l'érudition que Ligaridès étala à cette occasion provoquèrent l'admiration générale. La Congrégation lui confia, peu de temps après, la chaire de rhétorique de l'école.

Formé par les jésuites, Ligaridès se trouvait placé — par sa pensée théologique aussi bien que par sa pensée philosophique — sur des positions diamétralement opposées à celles de son contemporain, Théophile Corydalée. Dès 1640, il avait même marqué publiquement son hostilité à ce « calvinolâtre » dans un éloge en vers imprimé en tête du livre qu'un de ses élèves — Jean-André Stavrinos — avait écrit contre les enseignements de Corydalée dans la fameuse controverse sur la « transsubstantiation » (la μετουσίωσις) [32].

Au mois de novembre 1641, Ligaridès se trouvait en route pour la capitale de l'Empire ottoman. Il devait y rester jusqu'en octobre 1646, quand il partit pour les Principautés. Pendant les cinq ans ou presque de son séjour à Constantinople, il mena une vie agitée, dans le guêpier des intrigues politiques et des disputes théologiques du Phanar. A ce qu'il semble, lors de son arrivée, le mouvement des partisans de Corydalée avait pénétré assez profondément dans le réseau épiscopal de l'Eglise d'Orient. Mais cela ne découragea pas Ligaridès [33]. Le chercheur qui se proposerait d'étudier de près la vie de ce curieux personnage, demeurerait saisi de la façon dont deux natures totalement opposées l'une à l'autre vivaient associées dans le même homme. Bien que passionné pour l'étude et la vie de bibliothèque (il était du reste un bibliophile renommé) [34], Ligaridès était doué en même temps d'un tempérament combatif passionné, d'un fécond esprit d'intrigue et d'une soif inextinguible de grandeurs,

[32] Terme de théologie scolastique introduit dans la théologie orthodoxe. Corydalée, qui était aussi un érudit théologue, se voyant accusé d'athéisme et de calvinisme parce qu'il enseignait Aristote suivant l'interprétation matérialiste donnée par Crémonini, a tenu à démontrer que, en réalité, les orthodoxes soi-disant « purs » s'étaient écartés de la doctrine chrétienne classique, sous l'influence de la théologie scolastique. Stavrinos — élève de Ligaridès — attaqua Corydalée dans son Περὶ μετουσιώσεως κατὰ Κορυδαλοῦ τοῦ Καλβινολάτρου λόγοι δύο (Legrand, *op. cit.*, I, p. 406—407).

[33] « Non posso spiegar le persecutioni et l'incontri che ho havuto da certi Metropoliti, scolari di Coridallo et seguaci di Cyrillo Lucari... ». Fr. Pall, *op. cit*, doc. IV, du 15 janvier 1643.

[34] Émile Legrand, *op. cit.*, p. 24 : « Il aimait les livres rares », déclare le savant français, et l'ambassadeur de Hollande à Moscou, Nicolas Heinsius, lui attribue le mérite d'avoir découvert les textes de discours composés par Photius (à l'occasion de la campagne russe contre Byzance), « demeurés jusqu'alors inconnus des savants » !

non moins que d'argent [35]. Il était en tout cas taillé à merveille pour le rôle de permanente duplicité qu'il avait à jouer entre l'orthodoxie et le catholicisme [36]. Ambitieux, d'une audace sans bornes, il livra, tout jeune, bataille pour accéder à la hiérarchie supérieure de l'Eglise orientale. Il lutta pour un siège de métropolite à Smyrne, espéra hériter de Théophane de Jérusalem, rêva même le trône œcuménique et il s'en fallut de peu pour qu'il devînt patriarche de Moscou [37]. Ambassadeurs, écrivains, princes des deux Eglises et monarques crurent en la valeur et le destin extraordinaire de Pantéléimon Ligaridès et lui accordèrent même leur appui lorsqu'il succomba sous la vague des haines qu'il avait soulevées [38].

Durant les premières années de son séjour à Constantinople, grâce aux relations qu'il avait nouées avec le baile vénitien et le patriarche Parthène, Ligaridès remporta certains succès. Il obtint, entre autres, l'autorisation de fonctionner et de conduire la nouvelle « Académie » grecque (qu'il fallait opposer à l'ancienne où, sous la direction de Jean Caryo-

---

[35] Ligaridès apparaît, dans sa correspondance, en proie à un manque d'argent continuel. Il en demande à ses patrons de Valachie ; il en demande à la Propagande (déclarant qu'il est menacé de mourir de faim à Tîrgoviște !), il en demande au tsar et, parallèlement à ses occupations de lettré et de théologien, il se livre aussi au commerce des fourrures de prix. Voir à ce propos les chapitres de l'ouvrage de Kaptérev, *Caractère des relations de la Russie avec l'Orient orthodoxe au XVI[e] et au XVII[e] siècle*, Moscou, 1885, reproduits par Legrand en français, *op. cit.*, vol. IV, p. 8—60. Pour les incessantes demandes d'argent de Ligaridès, voir les lettres XLIII et XCI apud G. Călinescu, *op. cit.*, p. 396, 430—431 et Fr. Pall, *op cit.*, p. 137—139. Ce sont ces affaires d'argent et surtout son trafic mercantile qui contribuèrent pour beaucoup à compromettre Ligaridès.

[36] M. I. Manousakas, *op. cit.*, p. 135—136, évoque le conflit survenu entre Ligaridès et un autre « latinophrone » fameux, Athanase le Rhéteur. On a vu dans ce conflit jusqu'où allaient la passion et le manque de scrupules de Ligaridès. Rendu envieux par les succès d'Athanase, qui jouissait de la confiance de la cour de France (il porta correspondance avec Mazarin et même avec le roi), il le dénonça pour duplicité. « Athanase, l'homme aux deux visages — comme écrit, d'une plume amusée, Manousakas —, était voué à être dénoncé par Ligaridès qui, tout en servant le patriarche, recevait son salaire de la Propagande de Rome » ! N. Iorga aussi l'a dénommé « latinisant à deux faces » (*Istoria Bisericii romînești*, vol. I, p. 362) ; cf. aussi Legrand, *op. cit.*, p. 19.

[37] Fr. Pall, *op. cit.*, p. 78. Voir aussi les doc. n[os] XXI et XXII, p. 132—138, 133—135. Peu avant son départ pour la Valachie (juillet 1646), il avait encore nourri l'espoir d'occuper le trône métropolitain de Smyrne. Giacinto Ingoli da Sabiano, archevêque et suffragant de Constantinople, écrit le 30 octobre 1846 que Ligaridès pourra même devenir « patriarca di Constantinopoli ». (*Ibidem*, p. 134).

[38] Le marquis Orazio Giustiniani, le savant Léon Allatius, le patriarche œcuménique Parthène 1[er], le patriarche Nikon de Moscou, le patriarche de Jérusalem Paisios, le postelnic Constantin Cantacuzino, Vasile Lupu, Matei Basarab et le tsar de Russie Alexis Mikhailovitch — tous l'ont traité avec amitié ou ont parlé avec admiration de la culture et des talents de Ligaridès. L'ambassadeur de Hollande à Moscou, Heinsius, qui l'a connu dans sa vieillesse, disait de lui que c'était « un vieux seigneur, fort poli et très instruit », qui avait passé « les plus belles années de sa vie à Rome » (E. Legrand, *op. cit.*, p. 24). Ligaridès exerça à Moscou une influence décisive sur l'Église et la cour. En dépit de l'attaque violente dont il fut l'objet de la part de ses adversaires coalisés — Grecs et Russes — et bien que l'on produisit suffisamment de preuves compromettantes, le tsar n'en prit pas moins sa défense envers et contre tous. Finalement, il succomba sous les coups de Dosithée Notaras. Ecarté de la cour, il fut obligé de demeurer à Kiev jusqu'à la fin de ses jours.

phylle, régnaient à nouveau les idées de Corydalée). Cette école de la propagande catholique dans l'Empire ottoman, ayant pour base la culture gréco-latine, devait fonctionner au palais Soranzo (le baile vénitien). Dans un rapport du 22 juin 1644, envoyé de Constantinople au secrétariat de la Propagande, Ligaridès exprimait sa satisfaction que la nouvelle « Académie » avait été créée et qu'il en détenait la direction [39].

Malheureusement pour Ligaridès, en septembre 1644, une puissante coalition des métropolites orientaux, soutenue par le voïvode de Moldavie, Vasile Lupu, renversa Parthène — qui, sous l'influence de Ligaridès, avait glissé sur la pente des relations occultes avec Rome [40] — et porta au trône patriarcal de Constantinople, Parthène II « le Jeune », l'un des disciples de Théophile Corydalée [41], ayant des relations avec les milieux de la Réforme et étant un ami des « parlementaires », c'est-à-dire des Anglais [42]. Cette élection marqua un grand succès du parti « calvinolâtre ». Doué d'un tempérament combatif, adversaire passionné des jésuites et des intrigants « latinophrones » qui avaient provoqué l'assassinat de Cyrille Loukaris et l'évincement de Théophile Corydalée de la direction de l'Académie, Parthène II passe aux représailles. Il interdit notamment la propagande en faveur de l'union avec Rome aux missions qui se trouvaient dans ce but à Constantinople et dans le reste de l'Empire. (L'interdiction prononcée contre l'action en faveur de l'union ruina du coup aussi l'idée de cette « Académie » à laquelle Ligaridès avait attaché ses espoirs d'une belle carrière dans le cadre de la bataille pour l'union) [43]. Cette mesure lança Ligaridès dans un âpre conflit avec les partisans de Corydalée et avec le patriarche Parthène II, qu'il avait accusé de calvinisme et auquel il avait imputé un accord secret avec l'ambassadeur de Hollande en vue de la création d'un collège protestant à Constantinople. Il fut finalement anathémisé par Parthène II [44]. Il finit par entrer en conflit avec tout le

---

[39] « In palazzo del Eccellentissimo Signor Bailo si è instituita una Academia greca e io ne ho la cura » Fr. Pall, *op. cit*, doc. XIII, p. 115.

[40] Fr. Pall, *op. cit.*, p 82 Parthène Ier entra en correspondance secrète avec la Congrégation de Propaganda Fide. Cf. doc. III et XI.

[41] *Ibidem*, doc. XVII, p. 126.

[42] *Ibidem*, p. 85.

[43] M. I. Manousakas, *op. cit*, p. 136 et doc. n° 7 Il existe une lettre de Parthène II du mois de février 1650 — lors de son deuxième pontificat — où sont décrits les événements de son premier patriarcat, auquel se reporte notre texte. Ce document nous informe que, à cette date, Ligaridès avait encore l'appui de personnes de la taille d'un Jean Caryophylle et d'un Panaiotès Nikousios Il résulte d'ailleurs du contenu des lettres inédites du ms grec 974 (codex Critias-Rally) que les relations de Ligaridès avec Caryophylle furent et demeurèrent bonnes, même après la chute de Parthène II (v. f. XXr — XXIr)

[44] Fr Pall. *op. cit.*, doc. XIV du 4 février 1645, p 118 et doc XVII du 14 juin 1645, p. 125

monde — protestants, orthodoxes et même catholiques. Il n'avait pas encore 36 ans et tous les chemins lui semblaient barrés.

2. *Pantéléimon Ligaridès invité à Jassy arrive à Tîrgoviște. Le rôle du postelnic Constantin Cantacuzino.* C'est précisément à l'époque de cette grave crise survenue dans la carrière de Ligaridès — en 1646 — qu'il est appelé par Vasile Lupu comme professeur au Collège de Jassy [45], fort probablement dans l'esprit des mesures assez amples que le voïvode moldave semble avoir initiées après ou pour le départ du recteur Počacki et des autres professeurs ruthènes. Mais, en route pour Jassy, Ligaridès fut retenu par les Valaques préoccupés de leur projet d'école. Cette opération s'effectua avec une rapidité surprenante par l'entremise du postelnic (chambellan) Constantin Cantacuzino. Le 15 octobre 1646, l'archevêque Giacinto Ingoli da Subiano, « Arcivescovo d'Edessa e suffraganeo di Constantinopoli » informe le secrétariat de la Propagande que le lendemain — soit le 16 octobre — Ligaridès, donnant suite à l'invitation de Vasile Lupu, partira pour la Moldavie. Dans son rapport, Ingoli dépeint à grands traits l'importance de ce déplacement, aussi bien pour les intérêts du catholicisme (« di maggiore utilità alla fede »), que pour les vastes ambitions personnelles de Ligaridès. On nous révèle à cette occasion tout un plan catholique visant à introduire Ligaridès dans la hiérarchie de l'Eglise orientale. Admirateur de Ligaridès, Ingoli exprime l'espoir que l'érudit professeur pourra occuper, avec l'appui de Vasile Lupu, un siège de métropolite et même, plus tard, le trône du patriarcat œcuménique [46]. (C'était en effet l'époque où Vasile Lupu avait le mot décisif dans l'intronisation et la déposition des patriarches d'Orient).

Or, comme nous l'avons fait voir ci-dessus, voilà que Ligaridès cheminant vers Jassy avec une mission d'une si haute importance et des projets personnels d'une telle ambition, s'arrête à Tîrgoviște ! Le 24 novembre 1646, Grégoire de Magistris, vice-vicaire patriarcal catholique, porte à la connaissance de la Propagande que « signor D(on) Ligaridi se trouve en Valachie en qualité de professeur des fils du postelnic Cantacuzino, dont il est le stipendié au prix de 50 réaux par mois et avec tout son entretien assuré, l'habill ment y compris » [47].

Dans ces conditions, l'opinion accréditée depuis si longtemps dans l'historiographie grecque et roumaine, que Pantéléimon Ligaridès a été,

---

[45] « Il Signor Ligaridi domane li 16 d'ottobre partirà per Buldania (Bogdania) chiamato da quel Principe.. » (Fr. Pall, *op. cit*, doc. XXII, p. 134).

[46] *Ibidem.*

[47] Fr. Pall, *op. cit*, doc. XXIII, p. 136 ; voir aussi la note 5, p. 136—137

à cette époque, au service de l'école de Vasile Lupu s'avère dépourvue de fondement [48].

Il est très difficile de préciser les raisons qui auront déterminé Ligaridès à renoncer si vite à sa mission en Moldavie, à la situation qui lui était offerte à l'école du riche prince moldave et à tous les projets et perspectives de grandeurs cités par l'archevêque Giacinto Ingoli, pour préférer les offres des Valaques. Il est fort probable qu'il dut être en proie à certaines appréhensions au sujet des sentiments qui allaient présider à son accueil en Moldavie. On sait que le patriarche Parthène II, qui l'avait voué à l'anathème, était un ancien élève de Corydalée et qu'il avait occupé le trône œcuménique avec l'assistance de Vasile Lupu [49] ; à cela se serait ajoutée l'éventuelle hostilité des cercles de Kiev, encore assez influents en Moldavie. (Ligaridès avait essayé en 1643 d'empêcher la confirmation de la profession de foi orthodoxe de Pierre Movilă par le patriarcat œcuménique [50]). Ensuite, le fait que le recteur ruthène de l'Eglise de Trois Hiérarques — Sofronie Počacki — accusé lui aussi par les jésuites d'être

---

[48] Le point de départ de cette confusion se trouve dans Démétrius Procopiou, Περὶ λογίων Γραικῶν (voir Const. N. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, III, Venise, 1872), d'où elle est passée chez les autres historiens grecs. Voir M. Paranikas, Σχεδίασμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως, τῶν γραμμάτων ἀπὸ τῆς Ἁλώσεως (*1453*, *X*) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστάσης (10) ἑκατονταετηρίδος, Constantinople, 1867, p. 182—183 ; Const. N. Sathas, Νεοελληνηκὴ φιλ, Athènes, 1868, p. 315 ; G. I. Zaviras, Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικὸν θέατρον, Athènes, 1872, p. 512—513 De ces historiens grecs, la confusion est passée dans l'historiographie roumaine, par Const. Erbiceanu, *Discurs rostit în Aula Universităţii din Iaşi asupra şcolii grecc şi romîne* (*Revista Teologică*, III, p. 132). C'est A. D. Xenopol qui se l'est appropriée le premier, *Istoria Romînilor din Dacia traiană*, vol VIII. p. 238. Ce qui est plus curieux c'est que cette erreur persiste dans l'historiographie grecque de nos jours. Le dernier traité paru en Grèce au sujet de l'enseignement, Ὑ Εὐαγγελίδου, Ἡ παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας (1453—1831), Athènes, 1436, tome II, p. 396 cite Ligaridès comme professeur à Jassy de 1638 à 1655. Même Cléobule Tsourkas, d'habitude si contrôlé dans ses affirmations, maintient, *op. cit.*, p. 64, cette information erronée. N. Iorga, *Istoria Bisericii romîneşti*, vol. I, p. 296, reproduit d'après E. Legrand (*op. cit.*, tome IV, p. 17) la même inexactitude, notamment que Ligaridès vint en Valachie à peine en 1647, et dans *Byzance après Byzance* (Bucarest, 1935, p. 206) il croit que le savant grec se trouvait dans les Principautés depuis 1644. Parmi les historiens grecs actuels, Manousakas (*op. cit.*, p. 136—137) continue à faire sienne la même erreur. Chez nous encore, l'étude de Gh Cronţ, *Dreptul bizantin în Ţările Romîne. Îndreptarea legii din 1652*, dans *Studii*, XI (1960), p. 57—80 fournit comme date de la venue de Ligaridès en Valachie la même année, 1647 (voir p. 67).

[49] La sympathie que Vasile Lupu témoignait aux éléments progressistes de Constantinople et sa compassion pour le sort de Cyrille Loukaris ressortent de sa lettre au tsar Michel Féodorovitch, du 20 février 1645. Vasile Lupu exprime son indignation à l'égard des intrigants du Phanar qui ont frappé Loukaris : «...auquel ils ont créé à plusieurs reprises de gros ennuis et de l'énervement par leurs fourberies, jusqu'à ce qu'ils l'aient envoyé à la mort... ». Vasile Lupu exprime encore dans cette lettre la déception que lui a causée Parthène Ier et y fait l'éloge de Parthène II, élève de Corydalée, élu à la place du patriarche déchu : « Nous aussi nous y avons collaboré sans sa volonté et nous avons enjoint à nos amis de Constantinople d'avoir soin de ce bon et digne pasteur et maître » (voir Silviu Dragomir, *op. cit.*, doc. XVIII, p. 103).

[50] Fr. Pall, *op. cit.*, doc. IV du 25 janvier 1645, p. 97—98.

« calviniste » [51] — avait effectivement entretenu correspondance avec Théophile Corydalée, n'était pas sans importance. (On sait du reste que, à Constantinople, Ligaridès avait été continuellement en lutte avec divers « scolari di Coridallo et seguaci di Cyrillo Lucari » [52]). Les appréhensions de Ligaridès nous semblent ainsi suffisamment justifiées et sa renonciation aux propositions faites par Vasile Lupu, un acte de prudence. L'offre de Constantin Cantacuzino et l'atmosphère sobre, mais imposante, de la cour de Matei Basarab lui parurent, pour le moment du moins, un gage plus sûr. Mais, outre les motifs que nous venons d'énoncer, nous avons le droit de croire que dans la décision que prit Ligaridès de se fixer à Tîrgovişte, Bakši ·, l'archevêque catholique de Sofia, joua un certain rôle. Ses propositions et ses projets destinés à barrer la voie aux influences de l'enseignement réformé de Transylvanie sur la jeunesse valaque avaient alarmé la direction de la Propagande [53]. L'action entreprise ultérieurement par Ligaridès contre la propagande calviniste d'outre Carpates confirme notre point de vue.

Si le courant favorable à une culture utilisant la langue des masses populaires eut en la personne du métropolite Stefan son plus vigoureux représentant (fait particulièrement significatif, ce dernier fut mêlé aux révoltes de 1653) ; si le courant de restauration de la culture slavonne s'appuya en premier lieu sur Udrişte Năsturel, c'est le postelnic Constantin Cantacuzino, l'un des quatre fils d'Andronic, immigrés dans les pays roumains après le meurtre de leur père par les Turcs, que l'on peut certainement considérer comme l'initiateur et le protecteur de l'enseignement humaniste de type occidental, gréco-latin.

L'installation des Cantacuzino dans les pays roumains ne doit pas être considérée comme un simple fait divers, du genre des innombrables déplacements de Grecs ou de grécophones qui venaient y chercher une nouvelle patrie ou une source certaine d'enrichissement. Cette famille, dont le rôle fut si important dans la vie économique de l'Empire ottoman, avait consacré du poids de son nom la symbiose turco-byzantine. L'expatriation de ses principaux membres, après l'assassinat par les Turcs de Mihai et d'Andronic, fut l'équivalent d'une véritable rupture d'alliance, inavouée au début, puis manifestée au grand jour et à main armée. Elle

---

[51] Pour les rapports de Sofronie Počacki avec Corydalée voir Const. Erbiceanu, *Epistola dogmatică a lui Coridaleu*, dans *Revista Teologică*, II, p. 345 et suiv Cf aussi Cléobule Tsourkas, *op. cit.*, p 42, 46 et 64 Pour l'accusation de calvinisme portée contre lui, cf E. Scurlo, *op cit*, II, p. 111.

[52] Fr. Pall, *op. cit.*, doc. IV, p. 97.

[53] Voir plus haut p. 9 et note 13 Les rapports de Ligaridès et de Bakšić, archevêque catholique de Sofia, continuèrent à être bons. C'est par ce dernier que Ligaridès intervint en 1649 afin d'obtenir les émoluments que lui devait la Congrégation G Călinescu, *op. cit.*, p. 430—431.

provoqua une sérieuse scission entre les représentants les plus notables de la société grecque ; dans l'émigration byzantine les Cantacuzino (presque tous) occuperont dorénavant une place à part, distincte de celle des Grecs demeurés fidèles à l'association avec les Turcs. Les Principautés, grâce au régime d'autonomie dont elles jouissaient, constitueront pour eux un excellent refuge, leur permettant de se préparer et d'attendre. Et quand ce dernier semblera trop faible, ils demanderont l'aide des empires germanique et russe. Dans les Russes surtout, peuple orthodoxe, ils voyaient les vrais libérateurs de l'Orient de sous le joug ottoman.

Le postelnic Constantin Cantacuzino se montra, sa vie durant, dominé davantage par sa passion de l'étude que par celle de la politique [54]. A une époque où les villes en ascension, l'humanisme et la Réforme imposaient dans des cercles de plus en plus larges la prééminence de la culture, les princes — et en général les personnalités politiques marquantes du régime féodal — commencent à se rendre compte qu'ils ne peuvent s'en tenir eux non plus à la condition intellectuelle des sociétés médiévales. Les transformations économiques et sociales, l'apparition à l'horizon du phénomène révolutionnaire bourgeois — ne fût-ce que sous la forme obscure et confuse des courants de réforme religieuse — posaient en plein la questiou de la nécessité de la préparation de l'homme d'Etat. La vie internationale notamment se ressentait de toutes ces transformations profondes. Les rapports établis entre les peuples et les Etats appellent maintenant une révision, non pas à travers l'optique trompeuse des traditions et des idées en train de se périmer, mais bien à travers celle des réalités nouvelles qui inondaient la scène du monde. Au nombre de celles-ci, la plus importante c'était l'idée de liberté : en Occident, sur le plan économique et social, tout comme dans le domaine de la politique et de la religion, la lutte contre l'asservissement aux institutions médiévales gagnait toujours plus en intensité d'une année à l'autre. Pour les gens de l'Orient cette idée signifiait, d'abord, la libération des peuples de sous le despotisme du Grand Turc ; pour les Grecs de l'émigration, c'était le rétablissement de l'Empire de Byzance. Des contemporains de marque aussi bien en Occident qu'en Orient, considéraient Matei Basarab et la

[54] *Magazin istoric*, IV, p. 359 : « Il ne sollicite de Grégoire Ghica ni dignité, ni rien d'autre, sauf d'avoir la tranquillité chez lui ». Dans un document accordé au postelnic par Grégoire Ghica avant son avènement au trône on peut lire : « Et si Dieu m'accorde d'aller au Pays (de Valachie), je ne le mêlerai pas parmi les boyards en fonction et qu'il ne craigne aucun soupçon de la part de Ma Seigneurie et qu'il puisse se reposer dans sa demeure, comme un de nos vieux serviteurs et celui du pays », *ibidem*, p. 394 ; cf. A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VII, p. 181—182.

principauté de Valachie comme un sérieux point d'appui dans l'éventualité d'une grande guerre anti-ottomane [55].

La première des mesures que le postelnic prit en vue d'assurer la formation intellectuelle de ses enfants consista à organiser la fameuse bibliothèque de Mărgineni « fondée à grands frais et dotée d'un grand nombre de livres grecs, latins, français, turcs... » [56]. Şerban Cantacuzino, le futur voïvode de Valachie, et son savant frère, le stolnic Constantin, de même que Mihai Cantacuzino, le fondateur de l'Ecole de Colţea à Bucarest, furent redevables à cette bibliothèque de leur premier contact avec les valeurs de la culture universelle.

Quant à la seconde, ce fut l'école, une école à même d'assurer à ses fils et à ceux des autres grandes familles la préparation intellectuelle et politique requise par leur position dans l'Etat et par les intérêts de la classe sociale dont ils étaient devenus les principaux représentants. Pour mettre cette école sur pied, Constantin Cantacuzino s'adressa à Pantéléimon Ligaridès. Son intervention contribua certainement à la décision que prit ce dernier de demeurer en Valachie. La recrudescence féodale valaque, aux inclinations si prononcées pour la politique occidentale, avait du reste créé le milieu et les conditions nécessaires à l'activité de l'érudit humaniste de Chio et aux buts qu'il poursuivait.

3. *L'école grecque et latine de Tîrgovişte. La collaboration de Pantéléimon Ligaridès et d'Ignace Pétritzès.* L'arrivée du savant Ligaridès dans la vieille capitale de la Valachie et surtout son engagement par le postelnic Constantin Cantacuzino comme professeur de ses deux fils aînés — Drăghici et Şerban, le futur prince — déterminèrent d'autres familles appartenant aussi à la haute noblesse à soliciter ses bons offices pour leurs enfants. C'est ainsi que prit naissance l'embryon d'école humaniste qui avait un programme d'un niveau supérieur et que la correspondance du temps désignait sous le nom de « Schola greca e latina » [57].

Les sources narratives dont on dispose ne soufflent mot de cette insigne activité scolaire. Le seul document interne mentionnant l'activité

---

[55] Le résident autrichien à Constantinople note dans un rapport du 20 août 1643 que les Turcs « ont peur de Matei et ne sont pas loin de le considérer comme un second voïvode Michel » (le Brave). Le même diplomate déclare encore que Matei Basarab est « un prince si vaillant que par lui, si un grand potentat l'aidait comme il se doit, on réaliserait beaucoup contre les Turcs », *Hurmuzaki,* IV — 1, p. 671.

[56] G. Cardaş, *Biblioteci vechi romîneşti,* dans *Boabe de grîu,* I, 1930, p. 611—616; I. Minea, *Ceva despre Constantin Cantacuzino Postelnicul,* dans *Cercetări istorice,* VIII—IX (1932—1933), 3, p. 73; Ioachim Crăciun, *Biblioteci şi cititori romîni în trecut şi azi,* Sibiu, 1940.

[57] G. Călinescu, *op. cit.,* doc. XXVI du 3 octobre 1649, p. 378—379. Ligaridès montre que la persécution de Parthène II l'obligea à quitter Constantinople pour la Valachie, « dove con la Dio gratia la schola greca e latina insegnando a i primi del paese... ».

didactique de Ligaridès — mais sans parler de son école — est une note de Daniil Andrian Panonianul à *Îndreptarea legii* ou *Pravila cea Mare* (« le Grand Code »), imprimée à Tîrgoviște en 1652 [58], où celui-ci associe à Ligaridès un second professeur — de Chio lui aussi — du nom d'Ignace Pétritzès. Daniil s'y déclare l'un des élèves de ces érudits professeurs grecs. Et il avoue, en effet, avec humilité les circonstances dans lesquelles il se chargea de traduire « ce guide de lois du grec en langue roumaine vulgaire, non tant par l'indignité de ma médiocrité ni comme savant en quelque science, sauf que j'ai essayé de lécher à l'extérieur un brin de grammaire et de syntaxe, mais avec toute l'intelligence, la sagesse, les instructions, la soumission et la direction du pieux hiéromoine Kyr Ignace Pétritzès et de Pantéléimon Ligaridès, maîtres parfaits, tous deux originaires de Chio, célèbres et très versés dans la Sainte Ecriture tout entière ».

L'importance des fonctions intellectuelles remplies par les deux humanistes grecs à la cour de Matei Basarab et le rôle qui leur revenait dans la réalisation de cet insigne ouvrage juridique ressortent de la lettre du métropolite Etienne, qui lui a servi de préface. Ils sont mentionnés aussi par le pontife sans être toutefois désignés nommément. Le métropolite Etienne, en rappelant la peine qu'on eut à trouver les meilleures sources byzantines, témoigne que le travail a été effectué aussi « à l'exhortation de deux frères aimant Dieu et serviteurs de Notre Humilité » [59]. Il s'agit certainement des deux « maîtres parfaits », Pantéléimon Ligaridès et Ignace Pétritzès, pieusement mentionnés par Daniil Panonianul.

---

[58] I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia romînească veche*, tome Ier, Bucarest, 1903, p. 193.

[59] Dans l'étude qu'il a consacrée au code de Matei Basarab, Gh Cronț, *Dreptul bizantin în țările romîne. Îndreptarea legii din 1652* (*Studii*, XI (1960), p. 51—80) écrit que la participation de Ligaridès et de Pétritzès « à la traduction des textes grecs doit avoir été fort active, du moment que le métropolite Etienne ne mentionne dans sa préface que leur „habileté" (*îndemînare*), sans rappeler le nom de Daniil Panoneanul ». Nous nous permettons d'observer que Gh. Cronț a copié le texte de la préface en question en transcrivant *îndemînare* (habileté) au lieu de *îndemnare* (exhortation). Cette petite erreur de lecture modifie toutefois radicalement la phrase et le sens de la phrase du métropolite. Les deux érudits grecs ne sont pas l'objet des éloges du métropolite pour leurs mérites techniques d'avoir aidé Daniil à traduire le code, mais bien parce qu'il les considère comme les *initiateurs de cette œuvre* importante. Se rendant compte de l'incohérence de l'organisation valaque en matière de justice et du désordre que provoquait la diversité des solutions qu'offrait le droit coutumier, les deux érudits de formation romaine et byzantine songèrent à « faire le bonheur » de la Valachie en la dotant de vieilles lois byzantines élaborées aux siècles les plus noirs de l'Empire. Gh. Cronț a d'ailleurs relevé par une analyse attentive les caractères draconiens de ce code. Si on ajoute à cela que le manuscrit du Nomocanon qui est à la base de *Îndreptarea legii* fut procuré par un Grec également, le grand trésorier Georges Karidis — tué tragiquement au cours de la révolte qui éclata peu de temps après —, on a la genèse « néo-byzantine » de ce recueil de lois.

Si nous sommes en possession de maintes informations sur la personne de Ligaridès et sa carrière didactique à Rome, Constantinople ou Tîrgovişte, en revanche on sait fort peu de choses au sujet d'Ignace Pétritzès. Nicolae Iorga, qui mentionne dans son *Istoria literaturii romîne*, le nom des deux maîtres cités par Daniil Andrian Panonianul, déclare textuellement : « Le premier (Ligaridès), prédicateur de Matei Basarab ; l'autre (Pétritzès), un inconnu ». En effet, l'historiographie grecque et roumaine sont l'une comme l'autre presque complètement dépourvues d'informations biographiques concernant ce « maître parfait » dont l'activité juridique et didactique a été si importante dans les pays roumains et qui a laissé une œuvre littéraire insigne pour son temps.

Pétritzès était, tout comme Ligaridès, natif de l'île de Chio. Il nous le dit lui-même [60]. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. On ne connaît pas davantage l'année de son arrivée à Tîrgovişte. Une de ses lettres (inédite, conservée à l'Académie de la R.P. Roumaine) adressée à un cetain Panos [61], nous le montre en 1650 dans l'ancienne capitale valaque, mais il s'y trouvait certainement depuis quelques années déjà. Sa collaboration à *Îndreptarea Legii* implique, de toute évidence, sa connaissance du roumain. La préparation de ce texte juridique — paru en 1652 — ayant duré à son tour quelques années, il va de soi que Pétritzès était venu en Valachie plusieurs années avant son impression.

Ignace Pétritzès a déployé aussi une intéressante activité littéraire. Il a laissé une série de manuscrits — travaux originaux ou simples copies — qui ont fait l'objet des recherches d'Emile Legrand [62], Spyridon Lambros [63], A. Papadopoulos-Kerameus [64] et d'autres spécialistes. Mais il s'est fait connaître en remaniant en 1670 l'épopée byzantine de *Digénis Akritas*. D. Russo a démontré que dans cet ouvrage Pétritzès « imite et plagie en

---

[60] C'est ce qu'il déclare dans son remaniement de l'épopée *Digénis Akritas*. Voir Demostene Russo, *Studii istorice greco-romîne*, tome I[er], p. 138 Voir aussi Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, tome VI, Paris, 1902

[61] Académie de la R. P. Roumaine, ms. grec 292, f. 116 : Τῷ, ἐν ἱερομονάχοις πανοσιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῷ κυρίῳ 'Ιγνατίῳ Πετρίτζῃ. Πάνος ὁ κατὰ κόσμου Μαυράγγελος τὰ ὅσα ἀγαθὰ... Au très révérend moine, à messire Ignace Pétritzès, Panos, de son nom laïque Maurangélos, lui envoie les meilleurs vœux... Au verso de la lettre se trouve la réponse de Pétritzès. Cf Const. Litzica, *Catalogul manuscriselor greceşti*, Bucarest, 1909, n° 613 (292), p. 306—307.

[62] Spyridon Lampros, *Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers*, Paris, 1880, p 111 ; Émile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1902, vol. 6, p. XI—XII : « Les exploits de Basile Digénis Acritas ».

[63] Spyridon Lampros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1895—1900.

[64] A. Papadopoulos-Kerameus, 'Ιεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, Saint-Pétersbourg, 1891, vol. I (index).

plusieurs endroits Stavrinos et Mathieu de Myra »[65]. Emile Legrand déclare que le travail d'Ignace Pétritzès se recommande surtout pour son intérêt linguistique, étant donné qu'il renferme de multiples traces du parler grec de Chio[66].

La conservation de plusieurs copies de l'œuvre de Pétritzès à la bibliothèque patriarcale de Jérusalem, de même que la conservation d'autres ouvrages calligraphiés de sa main suscitent la question de savoir si Pétritzès n'aurait pas été lui aussi au service dudit patriarcat — ce qui arrivera à Ligaridès après son départ de Valachie[67]. En dépit de toutes les recherches que nous avons faites, nous n'avons rien découvert jusqu'à présent dans les archives roumaines à propos de l'activité didactique en Valachie de ce lettré grec. Une chose est certaine, toutefois, c'est que c'est à ces deux « maîtres parfaits » de Chio (pour les associer nous aussi, comme le fait la préface de Daniil Panonianul) que revient le mérite d'avoir créé un enseignement humaniste — à la manière des collèges occidentaux — dans la vieille capitale valaque.

Peu après son arrivée en Valachie, Ligaridès fut engagé par Matei Basarab en qualité de prédicateur de la cour. On a même affirmé qu'il aurait été le confesseur du prince. Il est certain qu'il était parvenu à s'attirer la sympathie du voivode, tout comme il avait gagné auparavant celle du marquis Giustiniani et comme il devait réussir à le faire avec le tsar Alexis Mikhaïlovitch. (Dans une lettre inédite des collections de l'Académie de la République Populaire Roumaine, Ligaridès affirme avoir obtenu personnellement de Matei Basarab — fait ignoré jusqu'ici — la somme de 14 000 piastres pour réparer l'église de Bethléem)[68].

Si l'on tient compte du caractère secret que revêtaient les missions qui lui étaient confiées, il n'est pas exclu que Ligaridès ait servi aussi d'agent de liaison entre la Cour valaque et les milieux romains, pour continuer les discussions entamées cinq ans plus tôt dans la question d'un rapprochement de la Valachie du côté de l'Eglise catholique[69]. En tout cas, on peut dire que Ligaridès a rempli un rôle de conseiller de la Cour, aussi bien dans les problèmes d'ordre confessionnel, que dans ceux con-

---

[65] Voir la notice bibliographique établie par D. Russo, *Studii istorice greco-romîne. Opere postume*, tome I, Bucarest, 1939, p 137—138.

[66] Emile Legrand, *op. cit*, p. XI

[67] A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.* Voir la description des manuscrits 447, 449, 450 et 461. Il résulte de la notice finale du ms. 447 qu'en 1675 Pétritzès vivait encore.

[68] Académie de la R P.R., ms. grec 974 (Codex Critias-Rallv), f. 20r — 21 . Avant qu'il fut sacré métropolite de Gaza, le patriarche Paisios avait promis à Ligaridès la métropolie de Bethléem. (Voir son rapport de Tîrgoviște du 4 novembre 1650, chez G. Călinescu, *op. cit.*, doc.XLIX. La lettre, conservée à l'Académie de la R.P R., est autographe).

[69] Général P. V. Năsturel, *Viața Sfinților Varlaam și Ioasaf*, Bucarest, 1910, p L—LXIII.

cernant les réformes juridiques qui se produisirent en Valachie pendant cette période. Le renouveau du droit byzantin en Valachie est certainement dû pour une bonne part à la présence des deux humanistes chiotes à Tîrgovişte durant ce règne marqué par une foule de réalisations [70].

Bien qu'elles soient insuffisantes, les informations que nous détachons de la correspondance déjà citée de Ligaridès avec Rome sont d'un particulier intérêt dans la question de l'école. Si nous faisons abstraction des ennuis personnels dont ses rapports et ses lettres sont truffés, nous y trouvons également des passages qui nous permettent de nous faire une idée de l'activité de Ligaridès, de même que de l'organisation de l'école, de ses programmes, du niveau des cours et de ses élèves. Nous ne nous arrêterons que très peu sur les relations concernant la vie que Ligaridès menait en Valachie. De ses propres déclarations, il ressort que l'école aussi bien que ses fonctions de prédicateur à la Cour valaque exigeaient de sa part beaucoup de travail. Il est hors de doute qu'il remplissait ses doubles obligations avec passion et avec talent. Il semble même que les succès que Ligaridès remporta dans sa carrière à la Cour de Valachie provoquèrent la jalousie de certains missionnaires du guêpier constantinopolitain, puisqu'un rapport de De Magistris aux cardinaux note que Ligaridès, étant très bien payé par ses patrons de Valachie « n'a plus besoin des deniers de la Sacrée Congrégation » [71]. La suggestion donnée par De Magistris, de même que les informations concernant les revenus de Ligaridès eurent l'effet désiré. A partir même de novembre 1646 — date de son arrivée en Valachie — Ligaridès ne reçut plus un sou de la Propagande. Ce fut là pour lui le point de départ de grandes déceptions, ce qui lui servit à rendre vraisemblable son détachement du catholicisme. Sa correspondance avec Rome sera, des années durant, pleine de protestations et de demandes à ce propos. On lui donna finalement — au bout de quatre ans ! — complète satisfaction matérielle en lui restituant tous ses droits à l'automne de 1650 [72]. Selon une autre information contemporaine, Ligaridès était même rémunéré par Matei Basarab pour ses

---

[70] C. A. Spulber, *Etudes de droit byzantin, VI. Îndreptarea Legii. Le code valaque de 1652*, Ire partie, Bucarest, 1938, et Gh. Cronţ, *op. cit.*

[71] Fr. Pall, *op. cit.*, p. 136—137, note 5. De Magistris a toujours poursuivi Ligaridès dans cette question. C'est ainsi que le 15 avril 1647 il ajoutait, dans une lettre à Ingoli, que Ligaridès recevait également du postelnic la subsistance complète — habillement compris — pour un de ses neveux qui l'avait accompagné en Valachie. Dans sa correspondance, Ligaridès parle fréquemment de deux de ses neveux, Carlo et Michel Le premier fut élève du Collège grec de Rome et le second candidat à la même école. Nous ne saurions préciser lequel d'entre eux accompagna Ligaridès à Tîrgovişte. Mais il est plus probable que ce fût Michel.

[72] Son neveu Carlo lui fait savoir qu'on lui a expédié 240 écus, soit son salaire pour quatre ans. G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIX, p. 400—401. Lettre de Ligaridès en date du 4 novembre 1650.

fonctions d'orateur sacré à la Cour, en dehors des émoluments qu'il recevait pour l'Ecole gréco-latine (« ... che dal Prencipe di Valachia era sufficientemente provisto oltre l'emolumento della schola che faceva ») [73]. Mais Ligaridès avait incessamment besoin d'argent. Visant à un trône métropolitain relevant du patriarcat de Jérusalem, il prévoyait les énormes dépenses que, selon les mœurs du temps, l'obtention de ce titre devait lui occasionner [74]. Aussi insistait-il avec tant de persévérance pour qu'on lui envoyât les rétributions auxquelles lui donnait droit la mission qu'il remplissait consciencieusement à Tîrgovişte. Il n'hésita pas à menacer d'abandonner l'école en affirmant — de mauvaise foi, certainement — qu'il n'avait pas de quoi vivre ! (« ... sono sforzato di lasciar questa schola, e venirmene verso Roma, per poter vivere ») [75].

Il n'y a pas de lettre ou de rapport où Ligaridès ne parle du labeur épuisant que lui impose le succès de ses cours. Il invoque le témoignage du missionnaire porteur de sa missive — lequel connaît l'école de Tîrgovişte — pour convaincre les milieux romains des résultats de ses efforts, car la modestie lui interdit d'en dire davantage (« laus in ore proprio scordescit ») [76].

La première reconnaissance que la hiérarchie catholique de l'Europe Orientale manifeste pour les mérites de Ligaridès et son activité pour l'école de la capitale de Matei Basarab remonte à 1648. C'est aussi la première information dont on apprend que Ligaridès conduisait l'Ecole grecque et latine de Tîrgovişte. Par un rapport de l'archevêque de Sofia, les cercles dirigeants de l'Eglise romaine sont mis au courant de l'activité de Ligaridès en tant que professeur et orateur sacré de la Cour, constatée lors d'une visite dudit hiérarque. « Là, à Tîrgovişte, j'ai trouvé monsieur Pantéléimon Ligaridès, un Grec, qui tient école grecque et latine et prêche les jours de fête en langue grecque ... » [77]. Un fait nous surprend, c'est que ce rapport ne mentionne pas également le nom l'Ignace Pétritzès. N'était-il pas encore arrivé à cette date? Etait-il absent de la ville? Ou bien, comme il s'agissait d'un moine orthodoxe et non point d'un missionnaire de l'Eglise romaine — comme l'était Ligaridès — ne pouvait-il pas faire l'objet d'une correspondance officielle avec les organes de la

[73] Fr. Pall, *op. cit.*, p. 139—140.

[74] Académie de la RPR, ms grec 974 (Codex Critias-Rally). La lettre de Ligaridès à Caryophylle d'août 1668, f. 21, présente l'ex-patriarche Païsios de Jérusalem comme un homme avide et insatiable (ἀχόρταγος), auquel il a fallu verser de grosses sommes.

[75] G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIII du 12 août 1650.

[76] *Ibidem*, doc. LIV (1650), p. 404.

[77] *Ibidem*, doc. XXII (1648), *Visita di Valachia*, p 368.

Propagande? Nous croyons plutôt que l'archevêque ne s'est rapporté qu'à Ligaridès, parce qu'il était le directeur de l'école.

Qu'on nous permette maintenant de caractériser, à l'aide des faibles indications dont nous disposons, l'école grecque et latine que Pantéléimon Ligaridès fonda et dirigea à Tîrgovişte.

Pantéléimon Ligaridès fut, avant tout, un professeur épris de son métier. Son introduction dans les rangs de la hiérarchie supérieure de l'Eglise orientale s'explique tout d'abord par la mission secrète que lui confièrent les jésuites de lutter au sein même de l'Eglise orthodoxe contre les courants de la Réforme et pour l'union des Eglises. Naturellement, cette mission donnait satisfaction dans une grande mesure à la soif de grandeurs qui le domina sa vie durant, non moins qu'à son éternel besoin d'argent. Dans une lettre qu'il expédia de Moscou, lettre écrite à une époque où on contestait ses droits au siège métropolitain de Gaza (étant donné qu'il ne lui plut jamais d'y résider), Ligaridès avoue son manque d'attachement pour cette église et en même temps la fierté que lui insufflait sa carrière de professeur : « Ce n'est pas en qualité de métropolite de Gaza, mais en celle de professeur que j'ai trouvé honneur et pitance partout où je suis allé » [78].

Ligaridès avait reçu une formation jésuite. Il va donc de soi que l'Ecole grecque et latine fondée par lui à Tîrgovişte fut organisée dans l'esprit et d'après les méthodes des jésuites. (A cette date, des centaines de collèges semblables, organisés et conduits par les jésuites, se dressaient dans tous les Etats d'Europe).

On connaît, grâce à la *Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu* (qui renfermait l'ensemble des normes d'organisation de l'enseignement jésuite) le programme et la distribution des études dans ces établissements. Ils y constituaient deux grands cycles : l'un, inférieur — le collège ordinaire — , qui durait cinq ans ; l'autre, supérieur — les « humanités » — , c'est-à-dire l'Université, dont les cours s'étendaient sur trois années destinées à l'étude de la philosophie et quatre autres, consacrées à celle de la théologie. Les trois premières années du collège comportaient l'étude de la grammaire latine et grecque (on les appelait aussi « classes de grammaire »). Pendant les deux dernières années on enseignait la rhétorique, matière particulièrement importante dans les écoles jésuites aussi bien pour la formation intellectuelle de la jeunesse que pour son éducation. Bien entendu, l'instruction religieuse constituait dans ces cinq classes, comme il a été dit, « la base, le sommet, le centre et l'âme

[78] Académie de la R P R., ms. grec 974 (Codex Critias-Rally). Lettre de Ligaridès à Jean Caryophylle du mois d'août 1668, f. 20^r — 20^v.

de l'éducation tout entière » [79]. La base des études, dans le cycle supérieur, était constituée par la philosophie d'Aristote dans l'esprit et la lettre des interprétations thomistes, dominantes dans la théologie catholique. Les quatre dernières années étaient consacrées aux études supérieures de théologie.

Si l'enseignement des jésuites assurait une sérieuse culture humaniste et théologique, en revanche il était, à d'autres égards, insuffisant et rétrograde. Les disciplines scientifiques (mathématiques, géométrie et géographie) y occupaient une modeste place. L'étude de la nature y était complètement absente ; quant à l'histoire, elle était considérée comme un véritable danger pour l'art de l'éducation. Adversaires des innovations et du progrès, les jésuites imprimèrent à l'organisation intérieure de l'école un caractère aristocratique prononcé, sous une sévère hiérarchie de titres pris de la constitution de la Rome républicaine (décurions, préteurs, préfets, etc.), et donc une tendance marquée vers le système policier. On peut affirmer que tout leur système éducatif a échoué à cause des interprétations qu'ils donnaient à certains principes et méthodes que l'expérience historique de l'humanité a toujours considérés sous toute réserve (« le but sanctifie les moyens », « l'intention accorde à l'acte sa valeur morale », etc.) [80].

Dans ses grandes lignes, *l'Ecole grecque et latine de Tîrgoviște* fut organisée par Ligaridès et Pétritzès sur le modèle fourni par la *Ratio studiorum*. Bien entendu, avec certaines dérogations ou adaptations requises par les conditions spéciales du lieu et de l'époque où ils déposaient leurs efforts. L'existence des « classes de grammaire » se constate même d'après la courte mention comprise dans la notice de Daniil Panonianul publiée dans *Îndreptarea Legii*. Il y déclare, modestement, avoir étudié à Tîrgoviște, sous la férule de deux humanistes grecs, « un peu de grammaire et la syntaxe ». En ce qui concerne l'existence du cycle supérieur, elle ressort de la correspondance de Ligaridès avec la Propaganda Fide. C'est ainsi qu'il déclare catégoriquement, en 1650, détenir depuis son arrivée en Valachie — « depuis quatre ans » [81] — les chaires de rhétorique et de logique. Il communique en même temps le fait important qu'il tenait ses leçons « en grec et en latin ». Conformément au programme alors en vigueur, la rhéthorique constituait une discipline complexe, destinée à fournir à la jeunesse les éléments essentiels de sa formation intellectuelle,

[79] François Guex, *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, Paris, 1913, p. 99

[80] *Ibidem*, p. 101. Pour les programmes et l'organisation, voir Michel Glatigny, *Histoire de l'enseignement en France*, Presses Universitaires de France, Paris, 1949, p. 48 ; cf. L. Tarsot, *Les écoles et les écoliers à travers les âges*, p. 182, 184—185, 187 et 189.

[81] G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIII (12 août 1650), p. 396.

éléments qui correspondaient aux exigences du temps, directement en rapport avec l'organisation de l'Etat, de l'Eglise et de la société. Alors que la logique passait pour « un instrument de la philosophie théorique » qui apprenait aux jeunes gens à atteindre la vérité, la rhétorique était « un instrument de la philosophie pratique », impliquant une solide culture ayant un caractère encyclopédique. Ligaridès avait occupé à Rome aussi, à l'Institut Saint-Athanase, une pareille chaire ; sa préparation et son talent avaient acquis de la sorte la consécration d'un jury supérieur. A l'éphémère Académie grecque de Constantinople, dont il avait assumée la direction, il dut certainement enseigner aussi la rhétorique. On peut affirmer par conséquent que les cours qu'il tint à l'école de Tîrgovişte s'élevaient à un niveau supérieur, et qu'il donna aux jeunes Valaques qui les fréquentèrent la possibilité d'acquérir une instruction de la qualité de celle des collèges d'Occident. Par rhétorique, on entendait aux XVII[e] et XVIII[e] siècles — tout comme dans l'antiquité — non seulement l'art de bien parler, mais encore l'ensemble de règles relatives aux problèmes du style et de la composition, avec de nombreuses et larges applications et des exemples empruntés à tous les grands écrivains et orateurs de l'antiquité gréco-romaine. Ces règles étaient appliquées par les professeurs, dans une proportion variable, non seulement à l'art oratoire, mais à tout ouvrage littéraire. En général, les cours de rhétorique renfermaient, à un degré qui variait en fonction des préférences et de la compétence du professeur, le contenu des traités antiques [82]. Les jeunes y apprenaient de préférence les trois genres de l'art oratoire classique : démonstratif — ἐγκώμια, discours funèbres, éloges académiques, homélies, etc. ; délibératif — art de l'argumentation dans les problèmes de l'Etat et de la collectivité, dans les limites de l'ordre établi ; judiciaire — dans la sphère duquel entraient tous les problèmes relevant de la compétence des instances judiciaires. Certes, les leçons touchant à ce chapitre du droit byzantin durent fournir à Ligaridès prétexte à de nombreuses incursions dans l'histoire du droit byzantin, contribuant par là à créer l'atmosphère favorable à la traduction de *Îndreptarea legii* aussi en Valachie. (L'esprit conservateur et fidèle à un système féodal sévère dont est marqué ce recueil de lois byzantines, a été relevé dernièrement) [83].

Mais Ligaridès communique dans les rapports qu'il adresse à la Propagande qu'il détient à l'Ecole grecque et latine de Tîrgovişte aussi la chaire de logique (le cours était tenu en grec et en latin). Le programme de

---

[82] Pour l'importance accordée par les jésuites à la rhétorique, voir Michel Glatigny, *op cit*, p. 40–41.

[83] Gh. Cronţ, *op. cit.*, chapitre «Contenu de *Îndreptarea Legii*».

l'école égalait par là celui des collèges jésuites ordinaires et se rapprochait de la catégorie des « collèges académiques » d'où sont issues, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les « Académies ». Celles-ci, on le sait, faisaient la transition à l'Université. La logique était considérée par les philosophes péripatéticiens comme la porte d'entrée des « palais de la philosophie » et son « instrument » (ὄργανον φιλοσοφίας). Peut-on en déduire que le but que Ligaridès se proposait, était de dépasser le « Collège », pour réaliser à Tîrgoviște la mission qu'il avait reçue à Constantinople de fonder une « Académie » gréco-latine, pour la préparation également des éléments appelés à mener la lutte contre le puissant foyer calvinisant de Transylvanie? (C'est à cette école que se forma Daniil Panonianul, lequel, envoyé ultérieurement outre-monts, y deviendra métropolite).

Une école où l'on tenait un cours de logique et un autre de rhétotorique et où l'on enseignait, comme le déclare Ligaridès lui-même, en grec ancien et en latin [84], était par ce fait même une école d'un niveau supérieur, semblable aux meilleurs collèges occidentaux. Ainsi s'explique également le nombre réduit de ceux qui étaient admis à suivre de telles leçons. Les deux chaires en question revêtaient une importance primordiale dans le problème de la culture formelle. La logique aristotélicienne était née, comme il a été dit, « complète et parfaite dans l'esprit de son auteur » et elle avait affronté les siècles sans subir de modifications substantielles [85]. Elle était en usage dans toutes les écoles supérieures, en vertu du pouvoir éducatif qu'elle avait et surtout en raison de son efficience dans l'art difficile de discipliner les jeunes esprits. La logique aristotélicienne a été, des siècles durant, le principal instrument au moyen duquel la culture gréco-latine a agi sur tous les peuples. (Ce cours permettait à Ligaridès de préparer ses élèves valaques pour l'éventualité qu'ils iraient suivre les cours des Universités à l'étranger).

Si, pour ce qui concerne les « classes de grammaire », nous devons nous en tenir à la brève indication provenant de Daniil Panonianul, par contre, les rapports de Ligaridès nous fournissent quelques précieuses informations au sujet de sa classe. C'est ainsi que dans le rapport du 12 août 1650, déjà invoqué par nous, il écrit que sa classe de rhétorique et de logique compte un effectif de douze jeunes gens appartenant aux plus grandes familles de Valachie (« primi di questo paese ») [86]. Il nous y com-

[84] G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIII (12 août 1650), p. 396 : « per spatio di quattro anni m'affaticai insegnando a duodeci giovanni, Rhetorica e Logica in lingua greca e latina, che realmento sono i primi di questo paese ... ».
[85] Ernesto Codignola, *op. cit.*, p 102 et suiv. (chapitre « La Logica »).
[86] G Călinescu, *op. cit.*, doc. XLIII, p. 396.

munique encore qu'il tient ses deux cours « en langues grecque et latine ». C'est là une information particulièrement intéressante. Elle indique que ces 12 jeunes valaques avaient déjà fait des études sérieuses pour être à même de posséder si bien ces deux langues mortes. Où cela? Sous la direction de quel professeur? Il est difficile de le préciser. On peut songer qu'ils avaient fait de pareilles études en Transylvanie, comme l'affirme le rapport de Bakšić, ou encore sous la direction de quelques précepteurs recrutés dans les rangs des moines catholiques qui se trouvaient dans le pays, aux dires de Del Chiaro [87]. Nous inclinons toutefois à penser que ces jeunes gens avaient étudié, avant d'entrer dans la classe de Ligaridès, le premier cycle — « les classes de grammaire » — sous la férule d'Ignace Pétritzès ou de quelque autre maître demeuré inconnu. Il en résulterait qu'une « école de grammaire » a fonctionné à Tîrgovişte avant même la venue de Ligaridès. Depuis quand? Certainement pas avant 1640, lorsque Bakši signale la nécessité d'une école de ce genre, mais très probablement comme le résultat même de son rapport demandant la création de celle-ci. Peut-être Pétritzès — ou quelqu'un d'autre — a-t-il précédé Ligaridès à Tîrgovişte dans la carrière didactique. Ainsi s'expliquerait aussi le fait surprenant que Daniil Panonianul mentionne dans son annotation à *Îndreptarea legii*, ainsi que nous l'avons vu, Pétritzès avant Ligaridès, bien que la place occupée par ce dernier dans le mouvement intellectuel de la Valachie et de la Cour valaque fût incomparablement supérieur à la position occupée par Pétritzès. En tout cas, maintenant que nous connaissons avec précision quelles étaient les disciplines enseignées par Ligaridès (rhétorique et logique), il nous faut bien croire que « la grammaire et la syntaxe » dont parle Daniil Panonianul avaient Pétritzès pour professeur. Ce n'est certes là qu'une hypothèse, étant donné que nous ne possédons aucune autre information relative à la collaboration des deux érudits chiotes que Daniil associe si étroitement dans la notice qui accompagne son ouvrage. Nous ignorons, malheureusement, combien de temps dura cette école et combien de temps Ligaridès séjourna à Tîrgovişte.

Le dernier rapport publié qu'on ait de lui remonte au 4 novembre 1650 [88]. Si l'on tient compte du fait que *Îndreptarea legii* à laquelle il a

---

[87] Anton Maria Del Chiaro Fiorentino, *Storia delle moderne rivoluzioni della Valachia* (édition N. Iorga), Bucarest, 1914, p. 97. Ligaridès aussi critique dans ses rapports ces professeurs improvisés, recrutés parmi les missionnaires sans dévotion ni culture et indisciplinés. Il demande à la Congrégation d'en envoyer d'autres, « un pocco più dotti, e più devoti, perchè in loco di edificar, scandalizano con le loro disubidienze... » (G. Călinescu, *op. cit.*, doc. XX, du 2 décembre 1648).

[88] *Ibidem*, doc. XLIX, p. 400—401.

collaboré paraît en 1652, il faut supposer qu'il demeura encore à Tîrgovişte après 1650. (Dans un travail en préparation, consacré entièrement à la vie et à l'activité de ce personnage, nous essayons de préciser la chronologie du laps de temps qu'il passa soit en Valachie, soit en Transylvanie ou en Moldavie).

En dépit du traitement de faveur que lui réserva la Cour de Valachie, Ligaridès ne s'y sentit cependant pas à son aise. C'était tout naturel. Il avait, après sa brillante soutenance de thèse, espéré s'affirmer à Rome même, où ses débuts avaient connu un grand succès à la chaire de rhétorique de l'Institut Saint-Athanase. Puis il avait tenté sa chance à Constantinople, où on lui avait confié la direction de l'Académie grecque du palais Soranzo. Après quoi, excommunié par Parthène II, il avait dû rennoncer non seulement à Constantinople, mais encore à la position que Vasile Lupu lui offrait à l'école de Trois Hiérarques, à Jassy, et se résigner pour l'école gréco-latine de Tîrgovişte. Dans la modeste résidence de ce prince sobre que fut Matei Basarab, dans la petite ville qu'est Tîrgovişte, aux pieds des contreforts des Carpates, Ligaridès — qui rêva toujours une des grandes scènes du monde — éprouvait le sentiment d'un véritable exil (« esilio » répète-t-il dans ses épîtres). Et, plus d'une fois, il manifeste, dans ses jérémiades, son incapacité à s'adapter à ce pays (« ... in questi aspri paesi », « in questa valle delle lacrime » [89], etc.). Aussi n'attendait-il que l'occasion favorable de s'en aller.

A Tîrgovişte, Ligaridès rencontra le patriarche Paisios de Jérusalem, avec lequel il noua un étroit commerce. Dans ses lettres, il parle de lui avec admiration (« persona pia, e devota ») [90]. L'admiration, du reste, était réciproque. Plus tard, au cours de son séjour à Moscou, Ligaridès parlera de Paisios en termes très durs. (Le patriarche, entre temps, était décédé ! [91]). Son amitié avec ce dernier aura des conséquences particulièrement importantes pour Ligaridès. Elle changera le cours de son existence tout entière. Il se détachera du catholicisme, entrera dans la vie monastique de l'Eglise orientale (sous le nom de Paisios, à l'instar de son nouveau protecteur) et sera promu métropolite de Gaza. Mais qui pourrait dire que cette nouvelle conversion était sincère ! Une seule chose est certaine, c'est que Ligaridès demeura jusqu'à la fin de ses jours ce

---

[89] *Ibidem*, doc. XX.

[90] *Ibidem*, doc. XLIII du 12 août 1650, p 369, « m'ha honorato con il titulo di Archipresbyterato del Santo Sepolchro »

[91] Académie de la R.P.R , ms. gr 974 (Codex Critias-Rally), f. 20r — 21r, où il critique âprement l'argyrophilie de Païsios. A l'accusation qu'on lui adresse de n'avoir point acquitté une somme « promise » à l'ancien patriarche de Jérusalem. il réplique : « J'ai bien trouvé l'homme que l'on pourrait tromper ! Lui qui même d'une pierre savait sortir des sous et des réaux ».

qu'il avait toujours été : un ambitieux, avide de grandeurs et de richesses, incessamment torturé par sa soif de l'intrigue et de l'aventure. Il ne résida même pas à Gaza. Pour lui, ce n'était guère là qu'un titre destiné à l'aider à monter toujours plus haut. Il n'avait pas réussi à rester à Rome. Il avait perdu Constantinople. Tîrgoviște était trop peu pour ses aspirations. Il va maintenant tenter sa chance à Moscou, dont la libéralité, quand il s'agissait d'épauler l'Orthodoxie, attirait de partout non seulement de pieux dévouements, mais aussi maints aventuriers [92]. Ligaridès y acquit une triste célébrité par le rôle odieux qu'il joua dans la déposition du patriarche réformateur Nikon [93].

Certes, il a été dit (et on pourra encore le répéter) beaucoup de mal de Ligaridès. Mais aucun de ses nombreux adversaires n'a jamais contesté son exceptionnelle intelligence, ni son esprit créateur. C'est de ces deux qualités que bénéficia le groupe des jeunes Valaques de la génération de Șerban Cantacuzino qui furent ses élèves et c'est par eux — quand ils auront atteint leur maturité — que la culture valaque en tirera aussi profit. Peut-être éclairera-t-on un jour dans quelle mesure l'Ecole grecque et latine dirigée par Ligaridès a contribué à préparer l'époque d'intense activité culturelle inaugurée après 1679 par Șerban Cantacuzino et ses anciens condisciples et continuée ensuite par Constantin Brîncoveanu. En tout cas, l'historien qui examinera de plus près la formation intellectuelle et l'éducation politique de Șerban Cantacuzino reconnaîtra dans les idées et les méthodes de ce prince (de même que dans celles de ses frères) les traces laissées par la personnalité forte et complexe de l'ex-professeur et éducateur de la *Schola greca e latina* de Tîrgoviște.

Il résulte des pages qui précèdent que, sous le règne de Matei Basarab, la Valachie a fait ses premiers pas dans la direction d'un enseignement supérieur, fait contesté ou ignoré par l'historiographie d'autrefois. Il s'agit de l'Ecole grecque et latine fondée par les érudits grecs de Chio, Pantéléimon Ligaridès et Ignace Pétritzès, avec le concours du postelnic

---

[92] Silviu Dragomir, *op. cit*, p. 5, cite les mesures que les autorités russes furent obligées de prendre pour interdire l'accès aux moines. En 1636 un ukase fut même promulgué enjoignant aux voïvodes de Putivlia (point de passage) de ne plus permettre aux divers hôtes indésirables le libre passage vers Moscou.

[93] Académie de la R.P.R., ms. grec 974 (Codex Critias-Rally), la lettre autographe à Jean Caryophylle du mois d'août 1668, f. 20r—21r laisse entendre combien forte était la réaction envers Ligaridès en raison de son attitude dans le procès intenté au patriarche Nikon : « Je me suis donné du mal plus que tous pour la vérité contenue dans les tomes et pour l'achèvement de l'ouvrage, et tous crient maintenant hostilement que c'est Ligaridès qui a fait tout ce qui a été fait contre Nikon, et nous, nous avons été forcés de signer, et c'est sans notre volonté que nous avons toléré tout ce qui a été fait ! ».

Constantin Cantacuzino, patronnée et soutenue par le voïvode en personne. A la différence des collèges jésuites d'Occident, l'école conduite par Ligaridès et Pétritzès mettait surtout l'accent, semble-t-il, sur l'humanisme grec et la culture byzantine. Les élèves de la classe de Ligaridès, fils de grands boyards, étaient à même de suivre en grec et en latin ses cours de logique et de rhétorique. Pantéléimon Ligaridès, au sujet duquel l'historiographie grecque et roumaine affirmaient qu'il avait professé durant les années 1648—1655 à l'école de Vasile Lupu, à Jassy, enseigna en réalité à celle de Tîrgovişte à partir de l'automne 1646.

Bien que le caractère aristocratique de l'école soit catégoriquement affirmé par Ligaridès dans sa correspondance avec Rome, on constate cependant que l'humble Daniil Panonianul, fils de paysans transylvains — le futur métropolite d'Alba Iulia — fut admis à la fréquenter. Il dut y entrer sur l'intervention des autorités ecclésiastiques. Cela nous invite à croire que l'Ecole grecque et latine de Tîrgovişte — de même que l'école slavonne — préparait également les futurs dirigeants de l'Orthodoxie transylvaine en cette époque d'âpres luttes confessionnelles. On connaît le rôle joué par la suite par ce Daniil Panonianul, devenu métropolite de Transylvanie [94]. Les liens qui unissaient plus étroitement pendant cette période la Valachie et les Roumains de Transylvanie représentent l'un des phénomènes insignes de l'histoire roumaine, encore qu'il soit insuffisamment étudié. Dans ce domaine aussi les documents montrent la très vive activité que déploya Ligaridès [95].

L'école grecque et latine de Tîrgovişte, sous la direction de Ligaridès, illustre une phase importante de l'histoire de la culture et de l'enseignement en Valachie. Il se développe maintenant chez nous aussi le courant des études de langue et culture latines, parallèlement à celui qui favorise la langue et la culture grecques. Elle représente en même temps un épisode des luttes où Réforme et Contre-Réforme s'affrontaient dans le domaine de l'enseignement, dans les Principautés Roumaines, et des efforts tentés par l'Eglise romaine pour gagner les Roumains à l'idée de l'Union. Les missions catholiques de la Péninsule des Balkans, alarmées par l'influence que les écoles protestantes de Transylvanie exerçaient sur les jeunes Roumains qui allaient y faire leurs humanités latines, suggérèrent la création—

[94] N. Iorga, *Istoria Bisericii romîneşti*, vol. I, 2e éd., Bucarest, 1929, p. 348. Il semble avoir penché quelque peu lui aussi dans sa jeunesse vers le calvinisme (*ibidem*, p. 350)

[95] Emile Legrand, *op. cit.*, p. 68, donne à la liste des écrits de Ligaridès aussi les titres de cinq « enseignements » (παραίνεσις εἴτ'οὖν διδασκαλία) rédigés à l'intention des « calvino-luthéranisants roumains de Transylvanie » (πρὸς τοὺς Καλβινολουτερανίσαντας σπουδαίους Βλάχους). Nous nous en occupons dans l'étude spéciale que nous consacrons à la vie et à l'activité de Ligaridès.

aussi bien en Moldavie qu'en Valachie — d'écoles latines à côté des écoles slaves. C'est par la création de pareilles écoles que les cercles dirigeants de la propagande catholique dans le sud-est européen espéraient empêcher les jeunes Roumains désireux de culture humaniste d'aller aux écoles des « hérétiques » de Transylvanie, d'où ils rentraient — d'après les informations recueillies par Bakši : — imbibés de vifs ressentiments contre l'Eglise romaine.

Conformément au procédé jésuite, les dirigeants de ces écoles cherchaient à attirer comme élèves, en premier lieu, des jeunes gens issus des grandes familles féodales jouant un rôle de marque dans l'Etat. Ce fut précisément le cas de l'école de Tîrgovişte. C'est pourquoi Ligaridès tenait à accentuer le fait que les douze élèves, qui constituaient en 1650 sa classe de rhétorique et de logique, appartenaient « aux plus importantes familles » valaques.

C'est Pantéléimon Ligaridès, titulaire de la chaire de rhétorique à l'Institut Saint-Athanase de Rome, qui fut choisi par la Propagande pour fonder et diriger à Constantinople une « Académie ». Cette Académie représentait la réaction que l'Eglise romaine opposait aux tendances matérialistes néo-aristotéliciennes et aux influences protestantes qui, grâce aux disciples de Corydalée, dominaient la vieille école constantinopolitaine. Ligaridès, par toute sa formation intellectuelle, se trouvait aux antipodes de la philosophie de Corydalée et, d'une façon générale, de l'esprit de Padoue. Il va de soi que son activité didactique à Rome, à Constantinople ou à Tîrgovişte, se déroula dans l'esprit et suivant la lettre de la philosophie thomiste. L'école que Matei Basarab patronnait était donc l'école correspondant à la structure de l'Etat valaque du temps — Etat féodal reposant sur une vive recrudescence des forces conservatrices et réactionnaires.

Il est fâcheux qu'on ne dispose pas d'un plus grand nombre d'informations relatives à ce premier noyau académique, du type de l'humanisme occidental, institué en terre valaque. On ignore par exemple : si l'Ecole grecque et latine débuta avec Ligaridès ou antérieurement, avec Pétritzès ; quelle fut la durée de fonctionnement de cette école ; si elle était abritée dans le local du palais métropolitain, à la cour du prince ou bien dans quelque bâtiment qui lui était propre. On ne connaît pas non plus le nom des divers jeunes garçons qui la fréquentèrent. A part Şerban Cantacuzino et son frère Drăghici, facile à identifier, ainsi que Daniil Panonianul, qui s'en réclame lui-même, on ne dispose d'aucun indice permettant d'identifier les autres condisciples. Il n'est pas exclu que le fils d'Udrişte Năsturel, Radu, le fondateur de l'école de Cîmpulung, et son aîné, Mateiaş, fils

adoptif du prince (neveu de la princesse Elena), décédé en 1652, aient fréquenté, eux aussi, l'école que dirigeait Ligaridès. Mais nous ne possédons aucune documentation à ce sujet. De nouvelles recherches à Moscou et à Kiev, où Ligaridès a séjourné après son départ de Valachie, ainsi qu'aux archives vaticanes, ramèneront sûrement à la lumière d'autres documents qui complèteront nos connaissances au sujet de cette école.

Durant le quart de siècle qui s'écoula depuis la mort de Matei Basarab jusqu'à l'avènement de Şerban Cantacuzino au trône de Valachie (1654—1676), une grande partie des chefs de la faction militaire qui se réclamait de Michel le Brave disparut ; quant au puissant appareil de guerre édifié par Matei Basarab, devenu un sérieux danger pour ceux même qui l'avaient créé, il fut pratiquement supprimé. Dorénavant, la Valachie, privée d'une armée propre dont les liens avec les masses populaires s'étaient avérés considérables, sera de plus en plus intégrée au système économique turco-byzantin ; elle deviendra même le principal marché où s'approvisionnera l'Empire ottoman. La production et sa commercialisation — aussi bien dans le cadre de ce qu'on appelle le monopole turc, qu'en dehors de ce dernier [96] — iront s'intensifiant. Les agents de cet important mouvement économique — Grecs ou grécophones — vont constituer maintenant, avec la noblesse devenue mercantile, une couche sociale animée d'une autre conception de l'Etat, ayant d'autres idées sur la culture, reflétant le cosmopolitisme néo-byzantin, non moins que l'aube de l'ère de la bourgeoisie. Ce monde nouveau voudra avoir son école à lui, une école de son temps et de ses intérêts, totalement distincte de celle de Matei Basarab et de Ligaridès. Il la réalisera, cette fois, à l'aide des disciples de Corydalée. Vaincus à Constantinople par la coalition de toutes les forces réactionnaires et obscurantistes, les successeurs du mouvement néo-aristotélicien trouveront, dans les conditions économiques et sociales transformées de la société valaque, une mentalité plus accessible aux idées nouvelles et au progrès, que dans la capitale de l'Empire ottoman. Une intense activité culturelle va commencer, au centre de laquelle demeurera l'Ecole princière de Sfîntul Sava, créée à Bucarest dans un esprit néo-aristotélicien, réédition de l'antique Λύκειον et première manifestation de la liberté de pensée dans notre pays.

---

[96] Sous la pression armée de la « Sainte Alliance » les Principautés reprendront leurs relations de commerce avec les puissances chrétiennes — notamment après l'effondrement de la domination turque en Europe Centrale et en Ukraine. Brîncoveanu et bon nombre des boyards de son temps sauront mettre cette phase à profit.

LA PÉNÉTRATION DES SLAVES DANS LA PÉNINSULE BALKANIQUE ET LA GRÈCE CONTINENTALE

Considérations sur les recherches historiques et archéologiques

I

par ION NESTOR

Le problème énoncé se rattache par son importance et les multiples implications de ses solutions aux thèmes que la recherche historique et philologique a longuement débattus, et à des études d'un intérêt de plus en plus accentué. L'investigation linguistique ne présente guère de précisions chronologiques, parce qu'elle dépend, en principe et en cette matière, de la recherche historique, — tout en oscillant souvent, par ailleurs, même dans l'interprétation des faits d'ordre strictement philologique et linguistique. La recherche historique a rencontré à son tour des difficultés exceptionnelles, vu l'insuffisance des données documentaires comme contenu et exactitude. On ne saurait, en effet, nier que la tradition littéraire romaine et byzantine ne nous renseigne que d'une façon laconique, imprécise ou équivoque sur l'expansion slave dans la direction de la péninsule Balkanique et à l'intérieur de celle-ci. Les informations fragmentaires et sans beaucoup de suite qu'elle nous a fournies ont conduit à des interprétations et à des reconstitutions historiques d'ensemble variables et contradictoires, depuis Šafařik (1837) [1] jusqu'à nos jours. Elles ont été,

[1] Les *Antiquités Slaves* de ce savant éminent (Prague, 1836—1837; traduction allemande de 1843—1844) marquent le début d'un traitement scientifique moderne ayant pour objet les problèmes de l'histoire des Slaves; cf. L. Niederle, *Manuel de l'Antiquité Slave*, I, (Paris, 1923), p. VI.

en outre, la source de toute une littérature scientifique concernant la pénétration slave dans la péninsule Balkanique et les nombreux aspects du problème. Travaillant isolément, les chercheurs n'arrivent que péniblement à la connaissance de toutes les contributions et des publications assez nombreuses dont on ne peut se dispenser et qu'il faut connaître. Rédigées dans plusieurs langues, elles gênent fortement les chercheurs non spécialisés dans l'histoire du haut moyen âge, et leur imposent un labeur ardu. C'est le cas de l'auteur de ces lignes. Sa situation serait tout à fait intenable s'il n'était pas aidé, et puissamment, par des études de synthèse dues à des savants éminents. Ces dernières jalonnent avec assez de précision l'évolution des conceptions sur l'établissement des Slaves au sud du Danube et de la Save, tout en mettant en évidence l'élargissement et l'approfondissement progressifs des connaissances relatives à ce phénomène historique. Pour notre part, nous avons fait état de tous ces travaux dans la limite de nos possibilités, et nous les citerons à leur place dans les lignes qui vont suivre. Nous n'hésitons pas toutefois à reconnaître, tout en le regrettant, la méconnaissance ou l'ignorance de certains travaux d'égale valeur, que nous n'avons pu utiliser que par le truchement des synthèses où l'on en fait mention. La bibliographie du présent essai s'en trouvera ainsi allégée.

Une ample et riche documentation archéologique s'est amassée aussi au cours des vingt ou trente dernières années. Elle éclaire fortement l'expansion des Slaves, les origines du mouvement et ses directions. L'analyse et l'étude en feront l'objet de la seconde partie de notre travail.

Les recherches portant sur l'époque et les causes, l'ampleur et le caractère de l'établissement des Slaves au sud du Danube et de la Save ont fortement subi, semble-t-il, l'influence des arguments et des conclusions formulés par Robert Roesler, en 1873, dans une étude dont les thèses fondamentales ont eu un puissant écho dans les débats ultérieurs [2]. Prenant position d'une façon nette et décidée, non exempte par ailleurs d'exagérations, Roesler a vivement combattu, en s'appuyant sur les textes anciens, les idées de Šafařik, selon lequel l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique aurait eu lieu dès la première moitié du VI^e^ siècle et revêtu le caractère paisible d'une infiltration d'agriculteurs inoffensifs, incapables, à ce titre, d'émouvoir et d'attirer l'attention des historiens de

[2] R. Roesler, *Über den Zeitpunkt der slavischen Ansiedlung an der unteren Donau*, dans *Sitzungsberichte d. Kais. Akad. d. Wissenschaften*, Philos.-Hist. Klasse, vol. 73, 1873, Premier cahier (Wien, 1873), p. 77—126.

l'époque. Roesler a de la sorte contraint les chercheurs à débattre le long de nombreuses années les mêmes problèmes et d'essayer aussi à réfuter une argumentation fondée en essence sur l'absence de sources directes d'un caractère précis et non équivoque.

En négligeant, pour le moment du moins, d'autres problèmes que Roesler a traités et que des études récentes ont autrement et mieux envisagés, rappelons ses conclusions quant à l'époque et au caractère de l'établissement des Slaves dans les Balkans : « ... On ne retrouve, dit-il, dans toute la période de Maurikios (582—602) la moindre trace d'établissements slaves en Mœsie et en Thrace; ces ennemis n'ont pas encore quitté la rive gauche ... »[3]. A défaut de témoignages anciens et clairs, Roesler fonde ses affirmations sur les arguments — parfois d'ordre purement rhétorique — que voici : le Danube limite de manière continue les frontières, à partir des Portes de Fer jusqu'à la Scythie Mineure ; à l'exemple des Avares, les Slaves n'étaient, de ce temps, « dans la plupart des cas » intéressés que par des campagnes de pillage ; ils possédaient des terrains assez étendus (au nord du Danube). Les armées de l'Empire leur font la guerre au nord du Danube (il est question des campagnes de Maurikios entreprises après 591). « Comment l'idée serait-elle venue à l'Empereur de faire la guerre aux Slaves d'au-delà (du Danube) s'il avait affaire à ceux d'en-deçà ; » Maurikios voulait défendre le territoire de l'Empire, il tendait même à l'accroître. Il aurait, dans ces conditions, nettoyé d'abord la Mœsie des Slaves, avant de les attaquer au-delà des frontières. Il faudrait expliquer en même temps comment se trouvait-il qu'au VI[e] siècle les paisibles agriculteurs slaves des Balkans n'étaient au nord du Danube que d'intrépides larrons qui guettaient chaque année l'occasion de franchir le Danube et de guerroyer au-delà des Balkans ?[4] Roesler repousse ainsi l'idée d'un établissement des Slaves dans l'Empire byzantin, par des voies de guerre (c'est-à-dire, sans l'assentiment de l'Empire), avant le règne de Phokas (602—610). Il ne peut pas en être question avant Phokas et, plutôt, avant Heraklios (610—641) lorsque Byzance est occupé à l'Est où ses armées combattent les Perses et les Arabes. En dernière analyse, Roesler penche toutefois vers l'hypothèse d'un établissement des Slaves

---

[3] R. Roesler, *op. cit.*, p. 108 sq.

[4] En relation avec l'argument de Šafařík concernant l'infiltration paisible, retenons aussi les considérations, d'ordre général et opposées à cette thèse, formulées par N. Iorga dans sa conférence : *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balkans*; *Revue Historique du Sud-Est Européen*, VII, 1—3, 1930, p. 1—17; cf. p. 2 sq. « A process of peaceful penetration » des Slaves dans les Balkans et la Grèce croit pouvoir réactualiser Kenneth M. Setton, *The Bulgars in the Balkans and the occupation of Corinth in the seventh century*, dans *Speculum, A Journal of Mediaeval Studies*, XXV, 4, 1950, p. 502—543; p. 510 (nous nous en occuperons dans la seconde partie de nos considérations).

en Mœsie peu d'années avant 657, époque à laquelle Constans II entreprend sa campagne *contra Sclaviniam* (*Hist. Miscell.*), resp. κατὰ Σκλαβινίας (*Théophane*) — donc contre une région slave *balkanique* cette fois. Etablis dans l'Empire de leur propre gré, ils auraient été soumis et fiscalisés par Constans II ; la domination de l'Empire byzantin n'aurait cessé en Mœsie qu'au moment de la pénétration des Bulgares turaniques (les Protobulgares) en 679. Ce sont seulement ces derniers qui seraient venus à bout des villes de la province [5].

Roesler, qui se montrait assez large pour admettre, dans la première partie de son étude, la descente des Slaves de leur patrie primitive du nord-est vers le Danube et leur diffusion d'un côté et de l'autre du massif des Carpates de l'ouest, de l'est et du sud (« l'intérieur de la forteresse carpatique » devenant alors, selon lui, le domaine des Goths et des Gépides), dès la période qui suit la ruine de la domination des Huns (donc après 454), ne voulait point concevoir l'abandon du *limes* danubien par l'Empire avant la révolte de Phokas (602). Il repousse ainsi l'idée de tout établissement durable des Slaves dans la péninsule Balkanique avant cette dernière date. Cette conclusion a dominé l'opinion des historiographes, et particulièrement celle des savants qui n'entreprenaient pas directement l'analyse détaillée des documents et des données du problème. La date extrême que Roesler avait admise pour le commencement de l'établissement des Slaves dans les Balkans établissait nettement, au point de vue de l'histoire générale, les conditions des deux côtés du *limes* danubien. Elle concordait avec les informations des textes contemporains et des sources ultérieures relatives aux rapports de l'Empire avec le « barbaricum » aux VI^{e} et VII^{e} siècles. Elle apparaissait constamment confirmée par l'histoire des fortifications et des villes romaines-byzantines du *limes* et de la péninsule Balkanique aussi, histoire appuyée sur des données d'ordre archéologique (la circulation monétaire et les monuments d'architecture).

Les conclusions si arrêtées de Roesler, concernant l'inexistence d'un véritable établissement des Slaves dans la péninsule avant l'époque de Phokas, ont été contredites de bonne heure par C. J. Jireček. La réaction a été synthétisée et puissamment argumentée par Lubor Niederle [6]. L'éminent slaviste tchèque se place à égale distance de l'hypothèse d'un établissement des Slaves dans les Balkans dès les I^{er} — IV^{e} siècles, aussi bien que

[5] R. Roesler, *op. cit.*, p. 114 sq., p. 118—119

[6] En commençant de 1901, d'abord dans ses *Antiquités Slaves* (Slovanske Starožitnosti) ; avec une position plus prudente dans son *Manuel de l'Antiquité Slave* (I, Paris, 1923, p. 59 sqq.), ensuite. Nous nous rapporterons naturellement aux opinions formulées dans ce dernier livre.

des idées de Roesler. Il essaye, ainsi qu'il l'a fait pour d'autres problèmes de l'histoire des Slaves, de mettre en avant une conception moins rigide et plus nuancée. Elle n'a pas manqué d'influencer les recherches qui ont suivi, malgré que ces dernières n'eussent pas confirmé entièrement les thèses de Niederle.

Tout en n'excluant pas la possibilité, même la probabilité, d'un établissement de certains groupements slaves dans les Balkans dès l'époque des invasions au cours des II[e] — IV[e] siècles, et tout en soulignant l'absence de tout témoignage non récusable de cet événement, Niederle établit clairement que, de toute façon, on ne peut parler de *l'occupation* de la péninsule Balkanique par les Slaves avant le VI[e] siècle. Il n'en existe, en premier lieu, aucun témoignage. Les sources byzantines, à l'unanimité, tiennent, à leur tour, les Slaves envahisseurs de la péninsule aux VI[e] et VII[e] siècles, pour une peuplade nouvelle, habitant au nord du Danube. L'illustre savant considérait par ailleurs comme prouvée l'existence de communautés slaves stables dans les Balkans à partir — pour le moins — de 560. Cette conclusion semble lui avoir été suggérée surtout par l'interprétation qu'il a donnée au passage IV, 7 du livre *De aedificiis* de Prokopios. On y lit, en effet, qu'à *Ulmetum* (Οὐλμιτῶν), dans la Scythie (Mineure), les Sclavins étaient établis « de longue date » [7]. Niederle rappelle toutefois objectivement que V. Pârvan n'a découvert aucune trace de Slaves à *Ulmetum* (Pantelimonul de Sus) au cours de ses fouilles. Pour ce qui est du texte de Prokopios, cité par Niederle (et par d'autres après lui), nous devons remarquer qu'il concerne sans l'ombre d'un doute des bandes de Sclavins errant en quête de rapines. Justinien répare d'ailleurs les fortifications (d'après Procope !). Le texte laisse clairement entendre que les Sclavins n'y ont pas fait long feu, à cet endroit et dans toute la province aussi. L. Hauptmann a démontré de son côté [8] que les informations sur les premières incursions des *Sclavins* au sud du Danube interdisent l'application de l'expression ἐπὶ χρόνου μῆκος du passage en question de Prokopios à une époque antérieure au début du règne de Justinien.

Il n'est guère difficile de constater que la conception de L. Niederle se distingue de la conception de Roesler, en premier lieu, par son caractère moins rigide. Niederle admet en même temps l'hypothèse d'établissements slaves dans la péninsule Balkanique au cours de la grande tourmente et des invasions du VI[e] siècle. Il utilise aussi des témoignages et des textes

[7] L'argument utilisé naguère et selon lequel dans *De aed* de Prokopios (œuvre datée par Niederle de 560 ou de plus tard, mais écrite entre 553—555, cf. Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica* [2], I (Berlin, 1958), p. 491) on trouvait une toponymie de facture slave, n'est plus considéré comme convaincant par Niederle lui-même, *op. cit.*, p. 60.

[8] *Byzantion*, 4, 1927—1928, p. 114.

que Roesler n'avait pas considérés. Il s'agit d'un passage de Jean d'Ephèse. Ajoutons l'utilisation des données comprises dans les légendes de Saint Démétrios de Thessalonique. Nous aurons l'occasion d'insister sur ces deux sources et nous y reviendrons parce qu'elles ont joué un rôle important dans les essais tendant à opposer à la vieille théorie de Roesler un nouveau point de vue. Ce dernier tend à satisfaire, partiellement au moins, la doctrine à laquelle Niederle a fourni les meilleurs arguments.

Il est difficile de séparer nettement, dans la plupart des cas, les points de vue et les arguments d'ordre général (*a priori* on pourrait dire avec Niederle), de ceux étayés par des textes, les premiers étant en bonne mesure suggérés par les seconds et les textes étant aussi souvent interprétés conformément à des orientations d'un caractère « a priori ». Nous examinerons toutefois, en premier lieu et pour le moment, quelques arguments d'ordre général fondés sur des opinions historiques ou bâtis sur la simple logique. On les a fait intervenir assez récemment dans l'étude du problème de l'établissement d'un certain nombre de groupements slaves dans la péninsule avant la fin du règne de Maurikios Tiberios (602). Nous nous occuperons ensuite des sources directes, qui selon plusieurs chercheurs conduisent à cette conclusion.

Il est nécessaire avant tout d'envisager la situation de cette partie de l'Empire byzantin au moment des grandes invasions et des dévastations que ces régions ont subies pendant tout le VI[e] siècle et au début du VII[e] siècle. Sans en étudier les détails, rappelons que la couverture militaire de la frontière du côté de la Save et du Danube, la capacité de riposte des garnisons fortifiées de l'intérieur, celle des milices locales et des corps de troupes recrutés et organisés par l'autorité centrale de l'Empire aussi, se sont avérées dès le commencement du règne de Justinien si affaiblies, même après la restauration du *limes* et la construction des points fortifiés au nord de la péninsule, que les « barbares » ont pu, de toute évidence, franchir presque toujours la frontière, envahir l'Empire, en passant par des gués malheureusement rarement attestés et ravager la péninsule sans être trop empêchés, même à l'époque où les troupes impériales sont intervenues à l'intérieur et même au-delà des frontières. Il n'est pas moins nécessaire de souligner ensuite le fait que jusqu'au dernier quart du VI[e] siècle, sous le règne de Tiberios II Constantin (578—582), nous n'avons aucun indice digne de confiance sur la composition de ces troupes d'envahisseurs barbares. C'étaient, sûrement, non pas de *grandes armées*, mais des troupes peu nombreuses, des groupements qui comptaient quelques milliers de « barbares » (selon plusieurs sources disposées plutôt à exagérer la gravité et le danger de ces attaques). Ce n'est qu'à cette dernière époque qu'on commen-

ce à parler de grandes armées, tout en donnant, pour la première fois et d'une façon significative, le chiffre certainement exagéré de cent mille hommes.

La faiblesse des provinces sud-danubiennes de l'Empire attaquées par les barbares ne peut pas être contestée. Nous n'insisterons pas sur les causes de ces déficiences (« la chimère de la réunification de l'Empire » poursuivie par Justinien, qui lui aurait sacrifié les Balkans [9] ; les guerres contre les Perses et les Arabes, qui ont forcé Byzance de déplacer — plus tard — la majeure partie de ses forces militaires à l'est). De toute évidence, une frontière fluviale d'une si grande longueur ne pouvait pas être défendue effectivement. Des groupements et même de véritables armées de « barbares », — Bulgares, Antes, Sclavins et Avares — avaient beau jeu.

Les raisons qui ont retardé quand même la perte de la péninsule, ou du secteur strictement balkanique au moins, sont sûrement d'ordre complexe : elles dérivent de la situation dans laquelle se trouvait la masse « barbare » et de la situation de l'Empire. Elles nous occuperont plus loin ou bien elles ressortiront de notre exposé. En revenant à l'ampleur et aux effets des attaques « barbares » du VI^e siècle, nous ne pouvons éviter d'aborder un second problème, en l'espèce celui de savoir en quelle mesure la réalité de la situation interne de la péninsule, troublée par les incessantes actions et les ravages des « barbares », correspondait-elle ou non, pour l'époque dont nous traitons, au tableau sombre et désolant présenté dans certaines relations contemporaines ou ultérieures, qui reflètent souvent la position politique ou idéologique de leurs auteurs. Ces dernières ont d'ailleurs trouvé écho dans des recherches scientifiques de notre temps[10]. Aussi, jusqu'à plus ample analyse et avant une meilleure documentation, la prudence s'impose en ce qui concerne les possibilités de fixation de certains groupements « barbares » ou plutôt dans l'appréciation des possibilités en fonction de cette situation. Des troupes d'envahisseurs slaves ont passé l'hiver dans l'Empire pour la première fois en 550—551 [11]. Cet

---

[9] Selon les observations de P. Lemerle concernant la politique de Justinien et comprises dans son étude de la *Revue historique*, 1954, p. 284 (elle nous occupera plus loin).

[10] R. Roesler compose un tableau dramatique, avec le talent qu'on lui connaît, des effets des invasions slaves dans les Balkans (*op. cit.*, p 94). Comparer l'appréciation lucide des exagérations de Prokopios, faite par W. Ensslin, *RE*, III, 1929, Col. 700, et concernant les pertes en hommes de l'Empire à l'occasion de chaque invasion de l'époque de Justinien (200 000 !), et l'aspect de Σκυθῶν ἐρεμία [désert scythique] présenté par les régions situées « entre le golfe Ionien [l'Adriatique] et les faubourgs de Byzance » (*Hist. Arcana*, 18). V. à propos de ces exagérations de Prokopios, aussi Berthold Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, 1, Berlin, 1960, p. 212 : « Aufschneiderei von astronomischen Ausmassen » ! Nous aurons l'occasion, dans la seconde partie de notre exposé, de revenir sur cette question en relation avec les villes de la péninsule, et à la lumière des données épigraphiques et archéologiques.

[11] Voir le commentaire du texte de Prokopios, *De bello goth.*, III, 40, chez W. Ensslin, *Slaveneinfälle*, dans *Pauly-Wissowa-Kroll*, *RE*, 2-te Reihe, III, 1929, col. 697—706, et chez Ernest Stein, *Histoire du Bas-Empire. De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien* (476—565), vol. II, Paris-Bruxelles-Amsterdam, 1949, p. 521 sqq.

événement exceptionnel a été souligné par la source qui note d'ailleurs aussi la retraite de cette armée au-delà du Danube sous la pression des troupes impériales. L'événement ne peut être invoqué aucunement à l'appui de l'intention ou de la disposition qu'auraient eu les Slaves de s'établir dans la péninsule. Leurs actions étaient en effet orientées, à cette époque, exclusivement dans la direction des rapines et des prisonniers. Nous faisons abstraction des nouvelles, répandues à Constantinople et enregistrées par Prokopios, selon lesquelles le roi Totila des Ostrogoths n'aurait pas été étranger à cette attaque des Slaves, appelée à créer des difficultés aux Byzantins, avec lesquels il se trouvait en guerre [12]. Nous devons attendre les années 579—584 pour enregistrer une relation directe sur le séjour prolongé des armées slaves dans la péninsule (voir plus bas).

Niederle, Zlatarski et plus récemment Paul Lemerle [13] ont admis un commencement de slavisation de la péninsule dès l'époque de Justinien. C'est évidemment l'impression personnelle de ces savants, qui expliquent ce phénomène par l'attribution d'un certain nombre de territoires de séjour, les Slaves étant considérés comme mercenaires ou alliés des Byzantins (Zlatarski) ou par la persistance « d'îlots barbares » situés dans des régions montagneuses et plus à l'écart par suite des invasions (Lemerle [14]). D'autre part, l'opinion du dernier savant concernant la non-*occupation* de la péninsule par les Slaves avant l'intervention des Avares doit retenir notre attention. Lemerle pense, en effet, que pour s'établir dans l'Empire et s'y maintenir malgré la volonté des Byzantins, les Slaves auraient dû conquérir des villes, ce dont ils n'auraient pas été capables. Ils n'ont conquis aucune grande ville, et on fait rarement mention de l'occupation de quelques petites villes [15]. Il est vrai que les villes fortifiées et capables de se

[12] C'est aussi la conclusion clairement formulée par V. N. Zlatarski, *Die Besiedlung der Balkan-Halbinsel durch die Slaven*, dans la *Revue Intern des Études Balkaniques*, II[e] année, t. II (4), Belgrade, 1936, p. 358—375. Zlatarski date toutefois ensuite les premiers établissements slaves dans les Balkans, dès cette époque (avant l'arrivée des Avares), en dépit du manque d'un témoignage non équivoque, qu'il souligne. Il place, et c'est surprenant, *Adina* (Prokopios, *De aed.*, IV, 17) en Thrace, près de Philippopoli, en dépit du texte qui la situe dans la région du Bas-Danube (Palmatis n'est pas sur la rive du fleuve [mais dans son voisinage tout de même !], et οὗ δὴ ἄγχιστα καὶ φρούριον Ἄδινα κτλ.). Sa référence à *Ulmetum* est forcée aussi ; voir plus haut ce que nous avons dit d'*Ulmetum* C'est ce qui convient exactement, conformément au texte de Prokopios, pour Adina aussi. V. récemment à propos de la localisation de *Adina*, dans le sens dont nous l'entendons aussi, V. Beševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spatantike und im Mittelalter*, *Linguistique Balkanique*, IV, Sofia, 1962, p 63 et 74, avec la carte p. 64.

[13] P. Lemerle, *Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VII[e] siècle*, *Revue Historique*, 78[e] année, t. CCXI, avril juin, 1954, p. 265—308 et spécialement p 287.

[14] La remarque générale de Lemerle rappelant des textes qui y feraient allusion a besoin d'être précisée pour être discutée.

[15] Les Slaves entreprennent de bonne heure, dès 548—549, le siège et la conquête des fortifications et de certaines petites villes défendues; voir le commentaire des notes s'y rapportant (directes et non équivoques) de Prokopios, surtout *De bello goth* , III, 38, chez Ensslin, *op. cit.*, et chez Stein, *op cit.*

défendre, toutes seules ou aidées par les troupes impériales [16], ont constitué longtemps un des principaux facteurs objectifs qui ont empêché *l'occupation* proprement-dite et l'installation durable des « barbares » dans la péninsule. Ce n'est que lorsque ces villes ont été détruites et abandonnées que les Slaves ont pu s'installer en masse et définitivement. Il n'est pourtant pas question de savoir si les Slaves étaient ou non capables de conquérir les villes et de s'y maintenir, nonobstant les contre-attaques de l'Empire, mais de savoir si ces derniers ont eu ou non, dans les conditions données, l'intention de s'établir à demeure dans les villes. Ils ne s'y sont pas décidés même à l'époque où la péninsule ne pouvait plus être défendue, et lorsque leur pénétration en masse et leur installation ne pouvaient plus leur être interdites. Nous savons par contre que l'installation des Slaves a revêtu les formes imposées par leur organisation sociale et économique, des formes rurales en l'espèce ; les villes des régions occupées furent détruites et leur population chassée, justement parce qu'elles constituaient des obstacles à ces installations.

Il résulterait que — à considérer la situation de l'Empire et les conditions de la masse « barbare » au nord de la Save et du Danube — on doit discerner une première phase dans laquelle on ne peut parler même d'une infiltration paisible, ou d'une exploration de terres nécessaire à l'installation d'un excédent de population. Ce n'étaient pas des campagnes de conquête entreprises par un *Etat* tendant à étendre son territoire, mais des expéditions de rapine. Dans une seconde phase, nous avons vraiment affaire à des populations agricoles productives auxquelles les *drujinnes* guerrières de la première période, décimées au cours d'un siècle d'invasions et de combats sanglants, avaient ouvert la voie de cette nouvelle patrie. Il est intéressant de connaître les circonstances déterminantes de ces événements et le moment historique du passage d'une phase à l'autre. Des recherches dans la direction des rapports des Slaves et des Avaro-Bulgares sont indispensables si l'on veut se rendre compte des déterminants de la masse « barbare ». Pour suivre toutefois la ligne que nous avons tracée à notre exposé, nous étudierons en premier lieu les sources historiques attestant l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique.

[16] L'ordre reçu en 550 par Germanus, qui organisait près de Serdica (Sofia) une armée destinée à combattre les Goths en Italie est caractéristique. On lui enjoint de défendre à la hâte Thessalonique et les villes voisines menacées par une grande armée slave (Prokopios, *De bello goth*, III, 40). Il arrive vers la fin du siècle que les milices des villes s'en remettent à leurs propres forces ; voir le cas de la ville nord-balkanique *Asimus* évoqué avec beaucoup d'à propos, d'après Théophanes, par N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, II, 1937, p. 314 sq.

Le premier séjour prolongé des Slaves dans la péninsule n'est mentionné que pour les années 579—584. Il est question, on le sait, du passage tant discuté de « l'Histoire ecclésiastique » de Jean d'Ephèse, qui nous apprend qu'une armée slave d'invasion a fait un séjour de quatre ans sur le territoire de l'Empire, tout en volant et en mettant le feu partout [17]. Cette première indication peut être interprétée dans le sens que des groupements slaves ayant quitté leur patrie nord-danubienne et les communautés auxquelles ils se rattachaient auraient essayé de s'établir au sud du Danube. La relation précise le moment chronologique et l'événement. Le premier est à la vérité peu d'accord avec les informations plus ou moins contemporaines de Ménandre, Evagrius, Théophylacte, Miracula S. Demetrii, Michel le Syrien, etc. se rapportant aux invasions et aux attaques slaves et avares pendant le règne de Tiberios et au début du règne de Maurikios. Le texte mentionne une période de quatre ans pendant laquelle « le peuple honni des Sclavins » a ravagé la péninsule Balkanique (« la Hellade entière, les régions de Thessalonique et toute la

---

[17] Le texte (*Hist eccl.*, VI, 25) est reproduit entièrement (sans la date exacte qu'i contient, toutefois !) dans la version allemande (du Syriaque) de Schonfelder (1862) déjà chez C J. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 88; Niederle en reproduit dans son *Manuel*, I, p. 64 (en traduction française) seulement la fin du passage; des versions légèrement différentes, en français, chez L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avares pendant la seconde moitié du VI^e siècle* (*Byzantion*, IV, 1927—1928, p. 137—170) (analyse détaillée et comparaison avec le texte parallèle de Michel le Syrien (X, 21) et les données de Théophylacte, p. 156 sqq.) et chez Henri Grégoire, *L'origine et le nom des Croates et des Serbes* (*Byzantion*, XVII, 1944—1945, p. 88—118, p 109 sq) (d'après l'édition et la traduction latine de Brooks — 1935—1936); M Vasmer, *Die Slaven in Griechenland* (Abh d. Preuss. Akad. d. Wiss , Phil-Hist Klasse, 12), Berlin, 1941, donne en allemand, à la page 13, d'après Jireček, le texte de Schonfelder, tout en soulignant le sens parfaitement différent que prête Gutschmid au passage « jusqu'à ce que Dieu les eût *expulsés* » [c'est nous qui soulignons]; L. Hauptmann, *op. cit* , p 156 sq , avait toutefois attiré l'attention sur l'émendation proposée par J. Marqwart (« jusqu'à ce que Dieu les eût *abattus* »); Henri Grégoire (l.c.) traduit : « Ils se sont répandus *selon la volonté de Dieu* » (c'est nous qui soulignons), tandis que Brooks (apud Diakonov, *op cit* plus bas, p. 32) : « Jusqu'à ce que Dieu les chasse », ce qui semble acceptable à Diakonov, lequel traduit lui-même . « Tant que Dieu les tolère » On trouvera un bref compte rendu de ces diverses traductions chez A Diakonov, *Izvestia Joana Ephesskogo i siriiskich chronik o slavjanach VI—VII vekov*, en *VDJ*, 1946. 1, p. 20—34, p. 32, qui donne la traduction du passage en entier, en russe, d'après le texte syrien de Brooks; plus en détail chez Georges Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin* (Paris, Payot, 1956), p. 111 On y montre que la traduction de Schonfelder a été considérée comme erronée déjà par A Vasiljev, en 1898, par Jireček, en 1901, et par Diakonov, en 1946 On y voit aussi que ce dernier savant traduit « le temps que Dieu leur permettra », et Payne Smith (traduction anglaise, Oxford, 1960) « as far as God permits them » Le verbe de la proposition en discussion embarrassait évidemment les traducteurs. Il est en effet essentiel pour l'interprétation du texte. Les lignes du passage de Jean d'Ephèse qui comprennent la date à laquelle il a écrit (« et voilà que jusqu'à présent, dans l'année 895 [de l'année syriaque utilisée par Jean ; elle correspond à l'an 584 de notre ère], ils habitent et se sont installés à demeure dans les provinces romaines ») se trouvent reproduites exactement chez Hauptmann, Diakonov et Grégoire, ll. cc Voir aussi les données recueillies par A Diakonov, *op. cit* , et E Honigmann (*Byzantion*, XIV, 1939, p. 615—625) sur l'« Histoire ecclésiastique » de Jean d'Ephèse (qui a vécu longtemps à Constantinople, après 540; mort probablement en 585) et sur les éditions et les traductions de ce livre.

Thrace »)[18]. Il importe peu si cette période commence « la troisième année de la mort de l'empereur Justin[19], et après l'avènement de Tiberios le Victorieux » (580—581) ou plus tôt[20]; l'affirmation garde son prix. Jean d'Ephèse, contemporain des événements, atteste que pendant quatre longues années les Slaves ont dévasté la péninsule Balkanique. En 584 encore « ils habitent à demeure et non dérangés dans les provinces romaines » (Hauptmann), « ils résident et prennent leurs aises dans les provinces romaines sans se soucier et sans rien craindre. Ils volent, tuent et brûlent; ils se sont enrichis, possèdent de l'or et de l'argent, des haras d'étalons et beaucoup d'armes; ils ont appris à faire la guerre mieux que les Romains » (Jireček, Niederle, Vasmer), « se sont établis et installés[21] dans les provinces romaines ... en tuant, brûlant, pillant, en prenant l'or, l'argent et les troupeaux de chevaux... apprenant à faire la guerre mieux que les Romains » (Grégoire), «ils s'attardent, vivent et s'établissent dans le pays des Romei ... » (Diakonov).

Le texte présente des obscurités, dont quelques-unes mises en lumière par d'autres relations. Ainsi, les mots « ils résident et prennent leurs aises dans les provinces romaines » (selon Schönfelder), « s'établissent et s'installent à demeure dans les provinces romaines » (selon Brooks) peuvent être interprétés ou bien dans le sens nettement exprimé d'une installation définitive des Slaves, ou bien dans celui de l'expression d'une indignation stupéfaite causée par la témérité de ces Slaves qui ravagent l'Empire au cours de plusieurs années tout en ayant l'air de s'y être installés — à cette fin — « à demeure ». La lecture ou la traduction d'un autre passage n'est pas non plus très sûre : « Ceci eut une durée de quatre ans, le temps que l'empereur fit la guerre aux Perses; ils eurent alors beau jeu dans le pays (*freies Spiel*), jusqu'à ce que Dieu les eût chassés (*hinauswarf*) » (Schonfelder); « Cela dura quatre ans et jusqu'à présent, parce que l'empereur à été occupé par la guerre contre les Perses et avait envoyé toutes ses armées en Orient. Aussi ont-ils pu innonder le pays et se sont répandus très vite jusqu'à ce que Dieu les eût abattus » (Hauptmann). La dernière

[18] Chez H. Grégoire (*op. cit.*, p. 109), sûrement, par inadvertance: « Toute l'Hellade, les provinces de *Thessalie* [c'est nous qui soulignons] et de Thrace », car le texte latin de Brooks (note 21) donne « Hellada totam et regiones Thessalonicae et totius Thraciae ».

[19] Chez Jireček, *op. cit.*, l. cit : Justinien au lieu de Justin, par erreur d'impression, très probablement. L'année de la mort de Justin chez Hauptmann (*op. cit.*, l. c.), octobre 578. Chez Grégoire, l'avènement au trône de Tiberios, 26 septembre 578; en réalité, 26 novembre 578 (cf. Diakonov, *op. cit.*, p. 33).

[20] L. Hauptmann a essayé de démontrer que nous devons lire « le troisième mois »: la grande campagne slavo-avare dont parle Jean aurait commencé en 579. H. Grégoire, l.c. est d'avis également que les attaques et les dévastations de cette campagne, commencée en 578—579, ont atteint l'apogée en 584. Voir plus haut dans le texte la reconstitution proposée par Hauptmann.

[21] « Se collocant et considunt », dans la version latine de Brooks, apud Grégoire, l.c.

phrase est ainsi traduite par Brooks (*apud* Grégoire) : « C'est ce qui fait que les Slaves ont eu main libre ; ils se sont installés comme en pays conquis, et s'y sont répandus *d'après la volonté divine* » (c'est nous qui soulignons les derniers mots). Rappelons notre note 17, dans laquelle nous observons que Payne Smith et A. Diakonov donnent au verbe de la dernière proposition à peu près le même sens. Il est clair que la dernière traduction annule la contradiction comprise dans le texte [22] : après avoir dit que c'est Dieu qui les a chassés ou abattus, affirmer qu'« ils y résident jusqu'aujourd'hui, dans l'an 584 . . ., etc ». Hauptmann, qui se range en bonne mesure aux positions de Roesler dans le problème qui nous occupe, revient à la charge et précise d'une manière plus nuancée et plus concrète les événements de l'année 579 : « Révolte » des Slaves de « Valachie » (contre lesquels Baian, le Khagan des Avares, avait entrepris en 578, à la requête de Tiberios, l'expédition que nous connaissons), qui commencent à s'installer en territoire byzantin ; hypocrite indignation du Khagan qui avait très probablement instigué les Slaves afin de créer les conditions favorables de l'envahissement de la ville de *Sirmium* sur la Save (qu'il avait prémédité) et sa tentative d'offrir de l'aide à Tiberios qui, avisé, la refuse. Le pont sur la Save, construit par les Slaves sur la demande de Baïan, étant entre temps terminé, le Khagan se démasque et exige d'une façon catégorique la reddition de *Sirmium*, qu'il assiège durant trois ans (579—582), après le refus de Tiberios, et prend la ville en la réduisant par la famine. Il se ménage ainsi une voie importante d'accès dans l'Empire. La campagne avaro-slave des Balkans aurait pris fin en 583 ; un certain nombre de groupements s'y trouvait encore établi en 584, à l'époque de la relation de Jean d'Ephèse, mais le gros des armées d'invasion aurait opéré sa retraite en 583, ainsi qu'il ressort, au moins pour les Avares, du texte, tardif il est vrai (XII[e] siècle), de Michel le Syrien [23].

Nous ne nous attarderons pas plus longuement sur le passage tant discuté de Jean d'Ephèse. Nous croyons avoir le droit de conclure dans le sens que le tableau peint par le texte ne donne guère l'impression d'une

---

[22] Signalée par Vasmer, *op. cit.*, l. c.

[23] « Peu de temps après cela, il [le Khagan] a été épouvanté par la nouvelle que le peuple des Turcs le poursuivait. Ils se sont retirés à Sirmium ..., etc. » (apud Hauptmann, l. c.). L'hypothèse que les Slaves se sont retirés eux aussi est puissamment renforcée par la teneur de la version parallèle au texte respectif de Michel le Syrien, conservée dans la relation encore plus abrégée qu'on trouve dans le *Chronicon Syriacum* de Barhebraeus (XIII[e] s.) et qui *résume elle aussi le texte perdu de Jean d'Ephèse*. Cette version a été signalée pour la première fois par Franz Altheim, *Geschichte der Hunnen*, II, 1960, p. 29 sq. Nous y lisons : « Mais les Romains engagèrent le peuple des Antes et ils invadèrent la Sclavinie, l'occupèrent et la pillèrent. Lorsque les Sclavènes entendirent ceci, ils firent de grands ravages dans le pays des Romains et *retournèrent chez eux* » (c'est nous qui soulignons et qui traduisons le texte allemand de Altheim).

population installée à demeure et adonnée à une vie productive. Il ne permet pas de considérer l'installation définitive des Slaves en Thrace (car c'est en Thrace que place le texte l'action et les ravages persistants de leurs groupements) [24]. On pourrait tout au plus en induire l'événement auquel nous avons déjà fait allusion et que Hauptmann a aussi signalé, l'abandon plus prolongé que d'habitude de la patrie nord-danubienne par des groupements de Slaves et l'essai qu'ils ont fait de se maintenir par force sur le territoire de l'Empire. La relation, toutefois, de la présence des Slaves en ces régions avec les actions des Avares, — le siège de Sirmium principalement, attesté par les textes et établi historiquement et la conquête par les Avares de la ville d'Anchialos de Thrace, etc., — événements conclus par la paix achetée en 584 avec huit κεντηνάρια d'or, payés par Maurikios au Khagan des Avares[24a], nous fait douter puissamment des intentions et des possibilités qu'avaient les Slaves de s'installer définitivement dans la péninsule et d'abandonner leur patrie nord-danubienne. Il en est de même des Byzantins et de leurs dispositions à tolérer cette installation.

Il est difficile de juger de la signification plus ou moins importante dans le problème qui nous occupe du texte du patriarche Michel le Syrien, compilé de Jean d'Ephèse. Le premier ne signale pas, en effet, le séjour des Slaves dans la péninsule Balkanique, mais enregistre par contre expressément la retraite des Avares (après avoir décrit et caractérisé l'action comme *avaro-slave*). Le texte est tardif par rapport aux événements qu'il relate (fin du XII^e siècle). Michel résume pourtant Jean d'Ephèse. Même en l'absence d'un témoignage contemporain, le passage qui suit ne peut pas être laissé de côté : « Alors les Romains ont engagé le peuple des Antes, qui se sont jetés sur le pays des Sclavins. Ils l'ont ravagé. Ils en ont pris les richesses et l'ont incendié. Leur pays était à l'ouest du fleuve appelé le Danube. Les Slaves se sont jetés alors avec une rage plus grande sur la ville d'Anchialos ..., etc. ». L'impression qui s'en dégage est que les Slaves se trouvaient encore au nord du Danube. Nous ne pourrions, en effet, autrement comprendre les manœuvres de Byzance et l'idée d'inciter les Antes contre « le pays des Sclavins ». Al. Diakonov pense qu'une partie des Slaves se serait retirée en emportant ce qu'ils avaient volé et en emmenant les prisonniers, tandis qu'une autre se serait installée dans

---

[24] La chose est attestée clairement, en dehors d'autres détails compris dans le passage, par le titre du chapitre : *De populo sclaviniorum et de vastatione quam in Thracia anno tertio regni Tiberii sereni fecerunt* (version Brooks, apud Grégoire, l.c.).

[24a] Ruth Stiehl (dans F. Altheim, *Geschichte der Hunnen*, I, 1959, p. 89 sqq., spéc. p. 90 et 95) traduit le texte de Michel le Syrien qui parle de ce payement, dans le sens que ce sont les *Avares* qui ont payé l'or aux *Turcs*, qui les poursuivaient !

l'Empire (en Thrace, dans le voisinage des défenses avancées de la capitale?). Cette solution met en lumière la difficulté de considérer la fixation des Slaves dans les Balkans sur le témoignage de Jean d'Ephèse.

D'autre part, les informations dont nous disposons ne nous signalent pas d'événements produits dans la masse « barbare » au nord du Danube et de la Save, qui pourraient expliquer un changement marqué dans le comportement des Slaves. Sauf si nous nous contentons — pour admettre l'établissement temporaire des Slaves dans les Balkans — de la relation de Michel concernant l'intervention des Antes, ou la campagne de Baïan de 578 et, en général, la sévérité de la domination des Avares après la conquête de la forteresse de Sirmium.

La relation tant discutée de Jean d'Ephèse n'aurait pas influencé les historiens et ne compterait pas beaucoup de nos jours si elle n'avait pas été corroborée par d'autres sources, les miracles de Saint Démétrios de Thessalonique d'abord, les informations concernant l'installation des Slaves dans le Péloponnèse ensuite.

Le texte hagiographique grec, connu généralement sous le titre latin, *Miracula Sancti Demetrii*, comprend trois livres dans lesquels plusieurs auteurs racontent, à différentes époques, les nombreuses interventions miraculeuses de Saint Démétrios, patron de la ville de Thessalonique. Elles auraient sauvé la ville de maints dangers qui l'ont menacée au cours des VI^{e} —X^{e} siècles. Nous en retirons de nombreuses informations historiques d'ordre précieux, dues en partie à des témoins oculaires et concernant une région particulièrement intéressante de la péninsule Balkanique. En l'absence d'autres sources pour cette période de temps, elles permettent une reconstitution plus complète et plus exacte des événements. Les informations concernant les Slaves sont comprises dans les deux premiers livres du récit, et nous reportent à la fin du VI^{e} siècle et au VII^{e} siècle. Des spécialistes ont repris dernièrement l'analyse de ces textes. Mentionnons en première ligne les travaux de critique et de chronologie d'Henri Grégoire [25] et, surtout, de Paul Lemerle [26]. *Les miracles de Saint Démétrios* acquièrent une importance exceptionnelle du fait que

[25] *Op. cit*, p 104 sqq : on y trouve les données nécessaires sur les éditions du texte; Grégoire analyse le V^{e} chapitre du II^{e} livre (l'épisode Kouver) et note des détails intéressants sur les discussions concernant la chronologie des deux premiers livres et des événements dont on y traite.

[26] P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Miracula S. Demetrii* (*Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p 349—361); le même, *op cit.*, à la note 13, p. 271 sq., 292 sqq., 295 sqq, 300 sqq Le savant français, qui prépare une nouvelle édition des *Miracles*, expose et argumente brièvement les conclusions auxquelles il a abouti en ce qui concerne la chronologie des deux livres et des événements dont il y est question. Il en établit en même temps une bibliographie des travaux plus anciens et s'y rapportant.

la plupart des chercheurs y retrouvent une confirmation des conclusions suggérées par la relation de Jean d'Ephèse, lorsqu'il est question de l'occupation de la péninsule Balkanique par les Slaves.

Rappelons pourtant que toute interprétation des *Miracula Sancti Demetrii* est obligée à l'heure actuelle de faire état des résultats obtenus par Paul Lemerle au bout de son analyse attentive et de la chronologie qu'il vient d'établir. Il s'ensuit que la datation par W. Ensslin [27], V. Zlatarski [28] et H. Grégoire [29] de l'offensive slave présentée au XII^e ch., 1.I [30], dans les années auxquelles se rapporte l'information de Jean d'Ephèse (l'an 584 d'après Jireček et d'autres) et son interprétation comme la *première* attaque slave contre cette ville ne peuvent plus se soutenir. Lemerle a clairement démontré que cette offensive est *postérieure* à celle dont il est question aux ch. XIII—XV (malgré sa présentation avancée) [31]. Le texte, dans les ch. XIII—XV, est clair. Il note expressément que c'est *pour la première fois que la ville de Thessalonique voit une armée ennemie au pied de ses murailles* [32]. Lemerle penche à dater l'offensive du ch. XII de l'époque de Phokas.

Pour ce qui est de la question dont nous traitons, la relation des ch. XIII—XV du premier livre des *Miracles* est d'une importance supérieure. On y raconte le grand siège entrepris par les Sclavins en compagnie « d'autres barbares », ameutés par le Khagan des Avares mécontent du refus opposé par l'empereur Maurikios à son ambassade. Le siège, commencé dimanche le 22 septembre et entrepris par une armée de cent mille (?) hommes, prit fin au bout de sept jours. Les armées opérèrent leur retraite après avoir dévasté les récoltes, les fermes et les réserves de céréales amassées autour de la ville. Deux aspects du récit nous intéressent d'une façon particulière : la date exacte de ce premier siège slavo-avare de Thessalonique et le pays d'origine des Slaves qui y ont pris part.

En ce qui concerne le premier aspect, remarquons d'abord que le texte ne précise rien. Pour arriver à préciser l'année du siège, nous rappelons que le texte indique le règne de Maurikios Tiberios (582—602).

[27] *Op. cit.* (d'après Jireček).

[28] *Op. cit*

[29] *Op cit.*, p. 106 Dans le passage de Grégoire, nous devons comprendre · *avant* le grand siège raconté aux ch 13—15, et « en tout cas *pendant* le règne de Maurikios ».

[30] Des détails chez P. Lemerle, *Byz Zeitschr.*, 1953, p. 352 · la nuit de la fête de Saint Démétrios, le ciboire d'argent prend feu ; afin d'évacuer l'église, on crie « les barbares aux portes de la ville » ; les fidèles accourent à la défense des fortifications ; et justement cinq mille ennemis, « la fleur de toute la nation des Sclavins » attaquaient effectivement la ville ; ils furent repoussés à l'aube, grâce à l'avertissement protecteur du saint.

[31] L'auteur lui-même du premier livre des *Miracles* nous avertit qu'il ne respecte pas l'ordre chronologique des événements.

[32] P. Lemerle, *op cit*, p. 352.

Dans cette période de temps, ce n'est qu'en 586 et 597 que le 22 septembre est tombé un dimanche. Les savants se sont divisés : les uns ont opté pour la première année, les autres pour la seconde. Il semble toutefois qu'une analyse attentive des premiers deux livres du recueil a permis ces derniers temps à la plupart des spécialistes d'opter pour l'an 597 [33].

Le moment exact de ce grand siège de Thessalonique entrepris par les Slaves laissé de côté, la relation des ch. XIII—XV des *Miracles* a permis de conclure qu'il serait question des Slaves installés déjà dans la péninsule Balkanique ; c'est ce qui ressortirait du *contexte* [34] ou du fait que les Slaves y sont présentés comme très bien organisés (ils utilisent différentes machines de siège) ; aussi ne pouvaient-ils pas affluer d'au-delà du Danube mais du voisinage de Thessalonique [35]. Il est vrai que le texte des *Miracula* ne dit pas d'où sont venus les Slaves, ni où ils se sont retirés.

---

[33] La date de 597 est préférée par P. Lemerle et admise par H. Grégoire, Al. Burmov (apud Lemerle, *Revue Historique*, 1954, l.c.) et Fr. Dvornik, *The Slaves, their early history and civilization*, Boston, 1956 (inaccessible pour nous, mais cf. le compte rendu de P. Charanis dans *Byzantino-Slavica*, XIX, 1, 1958, p 129 sq). G. Ostrogorsky, nous le verrons, ne prend pas position de manière directe. Peter Charanis, *Ethnic changes in the byzantin Empire in the seventh century* (*Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 25—44 ; cf. p 36, note 85 aussi, où l'on donne la plus récente bibliographie des *Miracula S. D.*) révèle l'argument principal de ceux qui datent l'événement de 586, en remarquant qu'en 597 la situation des Avares — on peut ajouter celle des Slaves aussi — ne leur aurait pas permis une action de cette envergure ; on fait ainsi allusion aux campagnes offensives des Byzantins contre les Avares et les Slaves, au nord du Danube et de la Save, entreprises après 591 par Maurikios. La chronologie de ces campagnes, qu'on doit dater avec le plus de probabilité de 593 à 602, est très difficile à établir. Elle n'est guère précise chez Théophylacte (la principale source) et a été déformée par Théophanes (voir l'essai de G. Labuda, *Chronologie des guerres de Byzance contre les Avares et les Slaves à la fin du VI^e siècle* (*Byzantino-Slavica*, XI, 2, Prague, 1950, p. 167—173, dont l'hypothèse concernant la date de 595 pour le commencement des campagnes n'est guère convaincante) et l'analyse serrée de H. W. Haussig, *Theophylakts Exkurs uber die skythischen Völker*, dans *Byzantion*, XXIII, 1953, p. 275 sqq. ; p. 296, note 22, p. 299 avec la note 39 et p. 400 sqq , spécialement 406—413 : entre 593 et 602. C'est une chose connue et rapportée par les sources qu'au cours des campagnes byzantines les attaques avaro-slaves contre l'Empire ne cessent pas (voir ex. gr. chez Ensslin, *op. cit.* et G. Labuda, *op. cit.*) L'idée selon laquelle l'initiative aurait passé exclusivement à l'Empire, après la fin victorieuse de la guerre entreprise par Maurikios contre les Perses, le retour de l'armée byzantine en Europe et l'offensive contre les Avares et les Slaves, n'est pas confirmée par les données des sources.

[34] H. Grégoire, *op. cit*, p. 106.

[35] V. Zlatarski, *op. cit.*, p. 371 Il est significatif que G. Ostrogorsky, qui souligne en 1956 (*Histoire de l'Etat byzantin*, p. 111) que c'est vers 580 qu'il faut mettre le *début* d'une installation permanente des Slaves dans la péninsule Balkanique et « la prise en possession du sol », renvoie seulement chez Jean d'Ephèse, pour affirmer, en 1959 (*The Byzantin Empire in the world of the seventh century, Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 3—21, cf. p. 5) et en se rapportant cette fois-ci aux *Miracula S. D.* que c'est cette dernière source qui fournit les meilleures informations sur les tribus slaves de la Macédoine, établies d'une façon permanente, dans le voisinage de Thessalonique « pas plus tard que le début du VII^e siècle ». Il en est de même de la position de P Charanis qui, en datant le grand siège de Thessalonique de 586 (*Byzantino-Slavica*, XIX, 1, 1958, p. 129 sq) et en admettant une installation des Slaves dans la péninsule entre le début du règne de Maurikios et les premières années de Heraklios (*op. cit*, *Dumbarton Oaks Papers*, 1959, p. 38), affirme, lorsqu'il se reporte expressément aux *Miracula S. D.*, que ce dernier texte ne comprend pas des références claires à des invasions slaves *du VII^e siècle venues du dehors* [c'est nous qui soulignons] (*Ibid.*).

Il raconte en échange [36] que « le Khagan des Avares a appelé les hommes de foi slave . . ., car *ce peuple lui obéissait èn son entier* (c'est nous qui soulignons). Après les avoir réunis aux barbares d'autre langue, le Khagan leur a donné l'ordre d'attaquer la ville . . . de Thessalonique ». Nous pourrions supposer ainsi que les Slaves installés en Macédoine ou dans d'autres endroits de la péninsule Balkanique s'y trouvaient, *même à l'époque où l'Empire byzantin défendait encore la péninsule*, sous la domination des Avares, ou bien, qu'ils continuaient à exécuter des opérations de guerre aux ordres de ces derniers. Dans ces conditions, il semble difficile d'admettre, vu le texte d'un auteur contemporain et témoin oculaire des événements, que les Slaves en question résidaient d'une façon stable dans l'Empire. En dehors de ceci, on doit remarquer que — à l'encontre de ce qu'on constate plus tard — aucun texte ne rappelle le nom d'une tribu slave ou celui d'un chef slave des *Balkans* pour toute la période de temps en question (les chefs slaves nommés sont explicitement rattachés au nord du Danube). C'est une indication, assurément, dans le sens que la population greco-romaine de la péninsule, les officialités impériales elles-mêmes n'étaient pas encore en situation de bien connaître les Slaves par suite du voisinage. Toute autre est la situation lors de la troisième offensive slave contre la ville de Thessalonique, offensive dont il est question au premier ch. du IIe livre des *Miracles*. Elle est expressément placée par le texte à l'époque de l'évêque Jean Ier (auteur du premier livre des *Miracles*) [37]. A cette époque (la troisième décade du VIIe siècle environ), on mentionne les noms des tribus slaves qui participent au siège et arrivent sous les murailles de la ville, en compagnie de leurs femmes, enfants et bagages. Le chef des Slaves s'appelle Chatzon. Ce sont eux qui cette fois appellent les Avares à leur aide, après l'échec du premier assaut. On nous présente ainsi un autre aspect de la péninsule Balkanique, différent de celui du passé : toutes les autres villes étaient déjà détruites et dépeuplées, selon l'affirmation prêtée par le texte à l'ambassadeur des Slaves à l'occasion de l'appel fait au Khagan des Avares ; des réfugiés de la région du Danube, de la Pannonie, de la Dacie (sud-danubienne), de la Dardanie, etc. arrivent à Thessalonique. On y reçoit aussi des réfugiés de Naissus et Serdica, etc. [38].

[36] Voir la traduction de ce passage chez Zlatarski, *op. cit*, l.c.

[37] Evêque de 610—649, selon une datation *grosso modo*, cf. H. Grégoire, *op. cit.*, p. 105 ; P. Lemerle, *op. cit.*, *Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p. 354, donne les dates extrêmes qu'on peut envisager : 603 (la dernière année *connue* d'Eusèbe, prédécesseur de Jean) et 649 (la première année *connue* de Paul, successeur de Jean) ; à la p. 356, Lemerle pense que Jean I est mort vers 620 ou 630 ; mais, dans la *Revue Historique*, 1954, *op. cit*, p. 295 sqq. il date l'offensive en discussion *d'avant* 626 (le siège de Constantinople).

[38] Détails consignés et soulignés par P. Lemerle, aux endroits cités de la note précédente.

Le texte reflète, on le voit, et enregistre d'une façon vivante, un envahissement par les Slaves de la péninsule Balkanique, *en cours de réalisation* (les années 620—630 !). N'oublions pas qu'à la suite de plusieurs échecs, les Avares assiègent pour la première fois Constantinople, en 626. Ils y arrivent grâce, entre autres, à la nouvelle situation créée par l'occupation de la péninsule Balkanique par les Slaves.

Il est nécessaire toutefois, avant de conclure, d'analyser brièvement les sources écrites et les discussions se rapportant aux plus anciens établissements des Slaves dans la Grèce centrale et le Péloponnèse. Il ne semble pas opportun, en relation avec ce problème limité, d'évoquer aussi « le cas Fallmereyer », sur lequel on trouvera dans la littérature déjà citée, ou dans celle à laquelle nous aurons encore l'occasion de faire appel, des informations assez amples et l'écho des discussions prolongées jusqu'à nos jours. Nous nous bornerons à passer en revue les sources et les raisons sur lesquelles s'appuient les opinions des spécialistes plus récents sur le plus ancien établissement des Slaves en Grèce et, particulièrement, sur le contrecoup et l'apport des sources concernant la slavisation de la Grèce, sur les textes se rapportant à l'installation des Slaves dans la péninsule Balkanique proprement dite.

Notre charge se trouve encore une fois considérablement allégée par certains travaux spéciaux récents qui ont soumis à une analyse attentive les sources littéraires (et une partie de celles archéologiques aussi) concernant l'établissement des Slaves en Grèce. Nous ne sommes pas en mesure, cette fois aussi, d'utiliser directement toutes les études importantes, celles de langue grecque surtout, dues à des savants grecs éminents (K. Amantos, D. J. Georgakas, D. A. Zakythinos, St. P. Kyriakides, E. Chrysantopoulos, etc.). La littérature dont nous avons pu disposer nous permet toutefois d'apprécier le contenu des sources et les interprétations qu'on en a données[39]. L'idée selon laquelle l'offensive barbare de 517, qui a ravagé la Macédoine et la Thessalie jusqu'à Thermopyles, aurait été executée par les

[39] On doit rappeler les travaux comprenant des références importantes sur l'établissement des Slaves en Grèce (dont nous avons cité une partie plus haut) : M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, Berlin, 1941 ; Peter Charanis, *The Chronicle of Monemvasia and the question of the Slavonic settlement in Greece, Dumbarton Oaks Papers*, V, 1950, p. 136—166 ; Antoine Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204* (Bibl byzantine, publ. sous la dir. de P. Lemerle, Etudes I), Paris, 1951 ; André Maricq, *Note sur les Slaves dans le Péloponnèse et en Bythinie et sur l'emploi de « Slave » comme appellatif, Byzantion*, XXII, 1952, p. 337—355 ; P. Charanis, *On the Slavic settlement in the Peloponesus, Byz. Zeitschr.*, 46, 1953, p. 91—103 ; P. Charanis, *Ethnic changes in the Byzantin Empire in the seventh century, Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 25—44. On y trouve citée et discutée la littérature plus ancienne du problème. La plupart des études que nous avons déjà utilisées plus haut se rapporte aussi à la pénétration des Slaves en Grèce.

Slaves [40] (il serait question en ce cas des Antes) [41] reste une simple hypothèse. Une hypothèse aussi, et sans signification pour le problème de l'établissement des Slaves en Grèce, la supposition de A. Vasiliev, selon laquelle les Slaves auraient pris part à l'attaque des Bulgares qui ont ravagé, selon Prokopios, en 540, l'Illyrie et la Thrace et sont parvenus jusque dans le voisinage du Péloponnèse [42].

La première information, directe et mieux datée (en tout cas non postérieure à l'année 585) concernant une invasion *slave* en Grèce est comprise dans le texte de Jean d'Ephèse, dont nous nous sommes occupé plus haut et que les chercheurs rattachent à des sources peu précises comme contenu et chronologie. Elles ont rapport à des événements qui se ressemblent par leur nature et qui sont datés approximativement à la même époque, racontant la dévastation de la Grèce tantôt par les Avares, tantôt par les Slaves [43]. Sans revenir à la charge sur les attaques avaro-slaves de 578—584 et nous limitant à la note précédente, soulignons que c'est pour

---

[40] Par exemple, Niederle, *Manuel*, I, p. 61, Ernest Stein, *op cit*, p. 105 sq. et P Lemerle, *op. cit*, *Revue Historique*, 1954, p 283

[41] L'invasion est consignée par Marcellinus Comes sous l'année 517. Le texte cite les *Getae equites* Niederle explique que Marcellinus distingue d'habitude les Gètes, les Bulgares, les Huns et les Goths. Mais les *cavaliers* slaves de cette époque (même s'il est question des Antes) ne sont pas autrement attestés.

[42] Cf chez Vasmer, *op. cit*, p 11 sqq Le texte de Prokopios · *De bello persico*, II, 4. La date supposée serait 539, d'après Vasiliev, Vasmer et d'autres ; 540, d'après Stein, Lemerle, Diakonov et Bon Chez Jean d'Ephèse cet événement était raconté dans la deuxième partie de son œuvre, perdue. Pseudo-Dionysios, son compilateur du VIII[e] siècle, parle de « peuples barbares », Michel le Syrien seul (XII[e] s) nomme « les armées des Huns et des Slaves » Cf. la discussion et les textes chez Diakonov, *op cit*, p 21 sq. Egalement dénuée de signification pour le problème qui nous intéresse, la participation des Slaves à la terrible invasion bulgare de Zabergan (558—559), poussée jusqu'à Thermopyle aussi, cf Lemerle, *op cit.*, p. 286.

[43] Les textes ont été groupés par H Grégoire, *op cit*, p. 109 sq (Jean de Biclar, Ménandre fr. 47 et 48, Evagrius *Hist. Eccl*, VI, 10), cf A. Bon (*op. cit*, p 31 sq, note 2 aussi), qui remarque justement que Théophylacte ne cite pas l'Hellade en parlant de ces invasions. Ces textes ont été rapprochés par quelques savants de la relation de Michel le Syrien (voir plus haut), du prétendu premier siège de Thessalonique (supposé de 584, mais il s'agit du second siège sous le règne de Phokas), et enfin de l'invasion slave en Thrace décrite par Théophylacte et datée de 585. On arrive ainsi (chez Zlatarski particulièrement) à parler d'une grande campagne avaro-slave qui aurait duré, sans répit, de l'époque de Tibère jusqu'en 585 Nous avons reproduit, plus haut, dans le texte, la reconstitution des événements, perpétrés de 579 à 584, proposée par Hauptmann On ne doit pourtant pas oublier l'essai de Diakonov, *op. cit*, p 28 sq. et 32 sq, qui a le mérite de souligner une circonstance qu'on ne peut guère laisser de côté, à savoir que l'invasion slave relatée par Ménandre dans les fr. 47—48 est datée de « la quatrième année du règne de Tiberios *Caesar* » [c'est nous qui soulignons], donc de 577—578, car Tiberios devient Caesar le 7 décembre 574 Jean d'Ephèse, en racontant dans le chap VI, 24—25, 30—33, des faits semblables, date, à son tour, le début de l'invasion « de la troisième année après la mort de l'empereur Justin et du règne du victorieux Tibère » (donc de 581) Diakonov est d'avis que nous avons affaire à deux invasions différentes Il ajoute qu'en dehors de Jean d'Ephèse nous ne trouvons pas dans d'autres sources des informations sur l'invasion de 581, en expliquant ce fait par cela que Ménandre a terminé son histoire par l'année 581 et Théophylacte a commencé la sienne par l'année 582. Mais, le dernier événement rapporté par Ménandre est la conquête de *Sirmium* par les Avares en 582 (c'est Théophylacte qui nous en informe, p. 45, 2, de Boor).

la première fois qu'on atteste expressément l'envahissement de la Grèce (Hellas) aussi par les Avares et les Slaves [44]. Des savants grecs en première ligne ont voulu prouver que le mot Hellas (la Grèce) ne signifie pas la Grèce proprement-dite, mais l'*Illyricum* en général ou autres régions balkaniques. Nous sommes pourtant de l'avis de P. Charanis qui a prouvé, surtout par l'analyse des mentions d'Evagrios, qu'il est réellement question de la Grèce et du Péloponnèse [45]. Des relations postérieures, datées du X[e] siècle (de notre ère) et concernant l'établissement des Slaves dans le Péloponnèse (péninsule de la Morée), devraient entrer en ligne de compte lorsqu'il est question des invasions slaves en Grèce à l'époque de Tiberios et au début du règne de Maurikios. Elles confirmeraient les indications que nous venons d'analyser et l'établissement des Slaves dans la péninsule Balkanique dès 580. Le problème est devenu plus clair, même s'il n'a pas reçu une solution définitive, à la suite du large débat auquel la question a été soumise. P. Charanis, d'un côté, A. Bon de l'autre ont largement exposé et analysé de manière objective l'interprétation des sources. Nous pouvons ainsi limiter notre étude aux événements essentiels.

Il est question, au fond, de l'information comprise dans la chronique de la ville de Monemvasie (Μονεμβασία) [46], création sur la côte est de Laconie des Grecs Laconiens réfugiés à la suite de l'invasion avaro-slave. On y lit, entre autres, que « les Avares », lors d'une invasion des Balkans et de la Grèce, ont subjugué toute la Thessalie et la Grèce, l'ancien Epire, l'Attique et l'Eubée [47]. Ils ont été les maîtres du Péloponnèse [48] pendant une durée de 218 ans, à partir de 587, la sixième année du règne de Maurikios, jusqu'en 805, la quatrième année du règne de Nikephoros I. La mention des *Avares* ne peut pas produire des difficultés, car le passage de la chronique que nous venons de reproduire parle plus loin des *Slaves*. Il en est de même, nous verrons, de la scholie d'Arethas. En effet, la même information se retrouve presque dans les mêmes termes, dans une scholie d'Arethas de Césarée, portée en marge d'un manuscrit de Dresde de la

[44] Il est utile peut-être de rappeler que le texte de Jean d'Ephèse mentionne qu'« ils ont parcouru » l'Hellade, etc. Diakonov traduit le texte au pied de la lettre : « ils ont passé à la hâte » (impétueusement).

[45] P. Charanis, dans *Byz. Zeitschr.*, 1953, p. 94 sq., surtout. Voir aussi l'attitude plus reservée à cet égard de A. Bon, *op. cit*, p. 29.

[46] Περὶ τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας; voir les données et les discussions se rapportant à cette chronique chez P. Charanis, *op. cit*, *Dumbarton Oaks Papers*, 1950 et *Byz. Zeitschr.*, 1953, p. 95 sqq. et chez A. Bon, *op. cit.*, p. 32 sqq. L'exposé des manuscrits, des éditions et de la chronologie, chez Charanis, 1950.

[47] Le texte grec et la traduction chez P. Charanis, *op. cit.*, 1950, p. 147 sq.

[48] Les manuscrits de Torino et du monastère d'Iberikon donnent διώκεσαν; celui du monastère de Koutloumous, διάρκεσαν; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 32 sq., note 3.

chronique du patriarche Nicéphore [49]. L'auteur rappelle que dans la quatrième année de Nikephoros I, sont rentrés de Calabre les habitants de l'ancienne ville de Patras (du Péloponnèse), chassés par les Sclavins, établis à ce dernier endroit dans la sixième année du règne de Maurikios, et où ils sont demeurés jusque dans la quatrième année du règne de Nikephoros I.

Les deux textes (la chronique de Monemvasie et la scholie d'Arethas) ne dépendent pas l'un de l'autre. Ils copient, plus ou moins exactement, une troisième source inconnue. Il est également important de rappeler que la critique récente a prouvé l'ancienneté de la première version de la chronique de Monemvasie (*seule* comprise dans le manuscrit d'Iberikon et *absente* dans celui du *collegio greco* de Rome). Elle l'a datée aussi de la seconde moitié du X[e] siècle (S. B. Kougeas et P. Charanis), en démontrant l'erreur des hypothèses plus anciennes qui l'attribuaient aux XIV[e] — XVI[e] siècles. On a établi également à côté de son caractère indépendant (par rapport à la première version de la chronique de Monemvasie), l'ancienneté de la scholie d'Arethas (mort, d'après A. Bon, en 932 ; d'après Charanis, l'an 932 serait celui de la rédaction de la scholie). La source aussi de l'information qui nous occupe ne peut plus être considérée, il est évident, la lettre synodale du patriarche Nicolas III (1084—1111) à Alexios I le Comnène [50]. La tradition de l'émigration des Grecs du Péloponnèse au VI[e] siècle, par suite des attaques et de la domination avaro-slave, s'est maintenue en Grèce jusqu'à une époque avancée. On la trouve consignée dans un texte rédigé au XV[e] siècle [51].

L'authenticité et l'ancienneté de cette information une fois établies, il s'ensuit que la tradition selon laquelle les Slaves se seraient installés dans le Péloponnèse dès l'année 587 (la sixième du règne de Maurikios Tiberios) n'a pu prendre corps avant le début du IX[e] siècle de notre ère ; car c'est justement en relation avec la reprise par les Byzantins de la région de Patras en 805 (la quatrième année du règne de Nikephoros I) qu'on l'a consignée dans la source utilisée par la scholie d'Arethas, la chronique de Monemvasie et la lettre synodale de Nicolas III peut-être aussi (si cette dernière ne provient pas des deux premières sources). C'est ce qui revient à dire que nous n'avons pas de sources contemporaines, ou un peu plus rapprochées dans le temps, sur l'installation des Slaves dans le Péloponnèse,

[49] Le texte en entier et sa traduction chez Charanis, *op. cit*, p. 152 sq. ; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 33, note 2.

[50] Le passage en question, dans la lettre synodale, chez A Bon, *op. cit*, p 32, note 2 : les Avares ont régné pendant 218 ans dans le Péloponnèse ; aucun Romain n'a pu pénétrer dans le Péloponnèse durant cette époque.

[51] Les détails chez P. Charanis, *op. cit.*, p 157 sq ; cf. A. Bon, *op. cit.*, p. 33 sq., et note 4.

dès l'année 587. C'est pourquoi, tout en laissant de côté la date tardive attribuée à la chronique de Monemvasie, de nombreux chercheurs lui ont-ils refusé tout crédit en ce qui concerne le moment de l'installation des Slaves en Grèce. Les arguments invoqués contre l'authenticité de la tradition que nous discutons ne peuvent pas nous occuper [52], du moment que ces arguments, de par leur nature même, sont acceptables ou non au gré de chacun des chercheurs. Ajoutons que la source de l'information à son tour ne peut être identifiée que par voie d'hypothèse. Aussi, nous sommes d'avis qu'en dépit de la riche argumentation, serrée et à beaucoup d'égards, nous l'avons vu, impérieuse de Peter Charanis, l'unique conclusion admissible, pour le moment, dans cette matière, est celle formulée par A. Bon, dont nous reproduisons le texte : « ... le fait ... que des érudits travaillant avec méthode et conscience soient arrivés à des conclusions aussi divergentes, nous induit à penser que l'authenticité du témoignage ne semble pas pouvoir être prouvée par une critique des textes mêmes, et que leur contenu ne peut être accepté ou rejeté que dans la mesure où d'autres sources permettent d'en juger. De toute façon, il est évident que ces textes offrent assez d'obscurités, nous le verrons encore, pour qu'il soit nécessaire de les contrôler » [53].

Cette conclusion s'impose d'autant plus que tout en laissant de côté, pour un temps, le poids des arguments d'ordre archéologique, nous remarquons que l'hypothèse pèche par la base. Elle ne s'appuie pas, en effet, sur une attestation non équivoque et plus ou moins contemporaine, hormis le texte de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Ephèse, dénué lui-même, nous avons essayé de le montrer, du caractère catégorique nécessaire, et ayant besoin d'être confirmé par d'autres sources. Nous ne pensons pas qu'on puisse fonder une conclusion par le procédé d'une confirmation d'Arethas et de la chronique de Monemvasie à l'aide de Jean

---

[52] Mentionnés par A Bon, *op. cit*, p 34 et par P Charanis, *op cit passim* et spécialement aux pages 162 sq. et 164 sqq , où l'on renvoie également aux comptes rendus de Charanis dans *Byzantino-Slavica*, 10, 1949.

[53] A. Bon, *op cit.*, p. 34. Il ne semble pas que Charanis ait démontré l'occupation par les Slaves, d'une partie au moins de l'ouest du Péloponnèse, à partir de 587 (voir sa réplique dans *Byz Zeitschr*, 46, 1953, p. 91 sqq) ; il est forcé par contre d'admettre quelques arguments opposés par les adversaires de sa thèse, celui de Chrysanthopoulos en particulier, selon lequel la Chronique de Monemvasie aurait utilisé, pour raconter l'invasion avare, datée par la chronique du règne de Maurikios, le récit de Prokopios (*De bello pers*, II, 4) concernant l'invasion bulgare de 539 [540 !]. Du reste, Charanis prétend (p. 101) que l'information de Jean d'Ephèse concernant la présence des Slaves dès 584 sur le territoire de l'Empire, se rapporte aussi à la Grèce ; le contexte indique pourtant la Thrace (cf. ce qui en a été dit plus haut et note 44). Il néglige aussi les témoignages des sources archéologiques.

d'Ephèse, ce dernier étant de la sorte et à son tour confirmé par les deux sources du Xe siècle [54].

Tant qu'on ne peut invoquer qu'une probabilité assez vague pour établir l'installation de groupements restreints de Slaves dans la péninsule Balkanique proprement dite à l'époque de Tiberios Maurikios, nous croyons l'avoir assez nettement prouvé, il est très difficile d'admettre l'installation massive et à demeure des Slaves dans le Péloponnèse, dès cette époque ; événement qui aurait déterminé, selon Charanis, l'abandon des villes et la dispersion de leurs habitants. Il est plus probable qu'il est question, pour les années en discussion, d'une invasion de la Grèce et de sa mise à sac par les Avares et les Slaves. Des habitants des villes grecques, en nombre plus ou moins restreint ont pu par la suite se réfugier ailleurs, ce qui a donné naissance, plus tard, à la tradition d'un commencement d'exode grec et de l'occupation de la Grèce par les Slaves et les Avares [55]. Le Péloponnèse, la Grèce en son entier et la péninsule Balkanique n'ont été, à la vérité et réellement occupés que sous Phokas et Heraklios [56].

Du moment que l'occupation du Péloponnèse suppose sans conteste (les Slaves n'ayant pas l'habitude des longs voyages sur mer, à cette époque) l'installation des Slaves dans les régions au nord du Péloponnèse, la relation d'Arethas et de la chronique de Monemvasie ne peut pas confirmer l'interprétation dans ce sens de la relation de Jean d'Ephèse.

Les discussions et les sources passées en revue montrent en quelle mesure, sur le terrain des sources littéraires, les dernières recherches ont pu reviser l'une des conclusions fondamentales largement acceptée de Roesler, d'après laquelle l'installation effective des Slaves dans la péninsule Balkanique et dans la Grèce continentale aurait commencé après la mort de Maurikios Tiberios (novembre 602) à peine. Les sources utilisées et les interprétations des historiographes plus récents n'ont pu, nous l'avons vu, que souligner ce qu'il y avait d'exclusif dans sa conception. Elles l'ont en même temps remplacée par une autre plus nuancée, qui ne repousse pas, en principe, l'établissement de groupements isolés de Slaves dans cette partie de l'Empire byzantin, dès le règne de Justinien Ier, ou de toute façon, du temps de Tiberios II Constantin et Maurikios Tiberios,

---

[54] Ajoutons que l'hypothèse de Charanis, énergiquement soutenue par lui ces derniers temps, est forcée d'ignorer le témoignage précis de la chronique d'Isidore de Séville : *Heraklius dehinc quintum agit imperii annum [614—615] cujus initio sclavi Graeciam Romanis tulerunt*, cf M Vasmer, *op cit*, p. 11 sqq, et A. Bon, *op. cit*, p 36

[55] A. Bon, *op. cit.*, p. 54 semble être du même avis.

[56] Les Slaves pénètrent en Crète en 623 ; ils ne pouvaient partir que du Péloponnèse.

malgré l'absence d'une attestation directe et de caractère serré. Du reste, la nouvelle historiographie admet généralement que l'occupation de ces régions par les Slaves n'est devenue réelle et effective qu'à l'époque des empereurs Phokas et Heraklios. C'est l'opinion aussi de ceux qui admettent délibérément l'établissement des Slaves dans la péninsule dès le VIe siècle. Assurément, du moment que les circonstances présentées et les sources essentielles pour l'époque en discussion (Ménandre pour la période de 558—582 et Théophylacte pour la période ultérieure — Théophylacte a utilisé d'ailleurs Ménandre) aussi, ne consignent aucunement un événement aussi important que l'installation des Slaves dans l'Empire, un argument important s'oppose à l'installation des Slaves dans les Balkans avant la fin de l'année 602. Cet argument se fonde sur la réalité des campagnes contre les Avares et les Slaves executées par l'Empire sous Maurikios de 593 à 602, au nord du Danube et de la Save. La tentative de Zlatarski [57] d'annihiler l'argument de Roesler rappelé plus haut et tiré précisément de ces circonstances est assurément ingénieuse. Sa force de conviction est pourtant sensiblement diminuée parce qu'elle manque d'une attestation non contestée de la présence durable des Slaves dans la péninsule Balkanique avant 602. Zlatarski suppose que Maurikios n'a pas voulu combattre les Slaves dispersés dans la péninsule (leur faire un « Kleinkampf ») surtout en raison de ce que ces derniers trouvaient aide et appui chez leurs congénères au nord du Danube. Aussi, a-t-il décidé de faire la guerre à ceux-ci d'abord et à ne se retourner qu'ensuite contre les Slaves établis dans l'Empire, afin de les anéantir plus facilement [58]. Zlatarski ne considère pas, en premier lieu, les rapports réels de force de la masse « barbare » au nord du Danube et de la Save. Il apparaît, en effet, que les neuf campagnes annuelles, reconstituées après Théophylacte, ont été en majeure partie dirigées contre les Avares [59], qui récriminent d'ailleurs contre les coups portés aux Slaves de Valachie. L'armistice et la paix se concluent toujours avec le Khagan des Avares. Il est curieux, en second lieu, que lorsque les Byzantins eussent attaqué les Slaves au nord du Danube, les Slaves déjà établis et non définitivement fixés dans la péninsule Balkanique, selon la supposition de Zlatarski,

---

[57] *Op. cit.*, p 370 sqq.

[58] En reprenant son argumentation (*op. cit*, p 372), Zlatarski la présente sous une forme excessive. Il soutient que les Slaves, déjà installés dans la péninsule, étaient extrêmement nombreux et occupaient presque toute la région, de l'Adriatique à la mer Noire et du Danube jusqu'au Péloponnèse, en dépit du manque d'une résidence stable et de rapports organisés avec l'Empire. Maurikios aurait été dans l'erreur. Il n'aurait pas compris que la force principale des Slaves n'était plus au nord, mais au sud du Danube Notez aussi la contradiction qui sépare les deux versions de l'argumentation de Zlatarski.

[59] Voir en dernier lieu, H W. Haussig, *op cit.*, ll. cc.

n'aient aucunement réagi. Théophylacte consigne une indication trouvée dans la source qu'il a utilisée. Elle concerne l'intention de Maurikios d'assurer et de maintenir la frontière du Danube [60]. La menace venait du nord du Danube et de la Save. Les agents en étaient les Avares qui utilisaient les Slaves comme troupes de manœuvre. Des recherches plus attentives concernant l'installation des Slaves dans les Balkans, au début du VII[e] siècle, en relation surtout avec la destruction des villes fortifiées et la dispersion de la population, recherches qui dépassent l'objectif de notre présent travail, seraient de nature, croyons-nous, à démontrer le rôle de la confédération *avaro-slave* dans cet événement. Nous faisons exception pour l'épisode de l'installation des Serbo-Croates de Chrovatos sous Heraklios. L'hypothèse de Zlatarski nous semble trop « abstraite », du moment que la prémisse fondamentale, la présence durable des Slaves dans les Balkans à l'époque des campagnes byzantines de 593—602, n'est pas assurée.

Dans un sens général et tenant compte de la réalité historique de deux mondes différents, l'Empire byzantin qui entendait maintenir une frontière effective, militaire et politique, sur le Danube et la Save et le monde « barbare » avaro-slave au nord de cette ligne, nous ne pensons pas que le *procès* graduel de pénétration en masse et d'installation des Slaves dans les Balkans puisse être conçu comme commencé au dernier tiers du VI[e] siècle et qu'il ait continué au VII[e] siècle. Le procès aboutissant au peuplement par les Slaves de régions étendues situées entre la Save, le Danube et les mers Adriatique, Noire et Egée jusqu'à l'extrême sud de la Grèce continentale n'a pu débuter qu'au moment de l'interruption de l'offensive de Maurikios, à cause de cette interruption et non de l'échec de ses campagnes. L'offensive a cessé à son tour à cause de la crise interne de l'Empire et des convulsions du règne de Phokas. L'Empire ne pouvait plus défendre les frontières et l'intérieur de la péninsule Balkanique; la voie de pénétration des « barbares » a été ouverte. Et comme nous nous rapportons à un procès de longue durée, il est, croyons-nous, légitime de nous entendre sur le sens qu'il faut attribuer à l'opinion de H. Grégoire, selon lequel la pénétration des Serbo-Croates à l'époque de Heraklios représenterait la dernière vague, l'ultime échelon de l'invasion slave dans les Balkans [61]. Assurément, H. Grégoire n'a pas voulu dire que les Serbo-Croates représenteraient les dernières tribus slaves pénétrant dans les Balkans, car on reviendrait ainsi à l'idée et à la conception d'un déver-

---

[60] Théophylacte, *Hist.*, VI, 6, 2

[61] H Grégoire, *op. cit.*, p. 90. G Ostrogorsky ne parle que de « la seconde grande vague de colonisation slave dans les Balkans » (*Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p 5).

sement relativement brusqué d'un excédent humain [62]. Il faut seulement entendre qu'il est question d'une dernière invasion ou d'une dernière mutation dans l'Empire, consignée par les sources, précisément parce qu'elle a eu lieu du consentement de l'empereur en guerre contre les Avares [63].

La durée du procès d'installation des Slaves dans les Balkans est diversement appréciée par les chercheurs [64] à cause du manque d'informations circonstanciées concernant cet aspect du phénomène. Les détails compris dans les *Miracula S. Demetrii* et dans d'autres sources militent en faveur de l'opinion selon laquelle les premières masses un peu plus nombreuses ont invadé l'Empire à partir du règne de Phokas. Il faut considérer pourtant que la pénétration a comporté des vagues successives et a eu lieu le long d'une période prolongée, selon certains indices jusqu'à l'arrivée des Protobulgares (679—680). Mais les détails concernant les régions et le moment des incursions et de l'établissement des Slaves dans les Balkans dépassent les intentions de notre recherche. Ils sont d'ailleurs en majeure partie difficiles à établir même pour l'époque de Phokas et de Heraklios. Un seul aspect du problème doit être encore envisagé. Il comporte la distinction qu'on doit faire, pour la première période de pénétration des Slaves surtout, entre la pénétration des Slaves dans les Balkans et l'occupation effective de la péninsule par ces derniers. Cette occupation suppose, nous l'avons vu, la destruction des villes en premier lieu. Le siège de The salonique sous le règne de Heraklios devient significatif à cet égard, parce qu'il signale l'action avaro-slave de conquête et de destruction des villes.

Revenant à notre préoccupation fondamentale, nous croyons avoir démontré les raisons et le contenu historique réel de la conception un peu

---

[62] Cf. R. Roesler, *op. cit.*, p. 123 sq. Roesler ajoute « sans bravoure et sans élan courageux », appréciation démentie d'une façon catégorique par les sources de l'époque. Pour ne citer qu'un seul cas, rappelons les 600 Slaves surpris par l'avant-garde de Petrus en Mœsie, qui se retranchent derrière leurs chars, combattent jusqu'au dernier et meurent héroïquement (Théophylacte, *Hist.*, VII, 2).

[63] En relation avec la pénétration des Slaves dans les régions ouest et nord-ouest de la péninsule Balkanique, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, voir en dehors de la littérature déjà citée (H. Grégoire, *op. cit.*, spécialement), la récente contribution de G. Labuda, *Die Einwanderungen der Slaven auf den Balkan im 6.—7. Jahrhundert* (XI[e] Congrès Intern. des Sciences Historiques, Stockholm, 1960. Résumés des communications, p. 80—82) et les discussions auxquelles elle a donné lieu, cf. *Actes du Congrès*, Upsala, 1962, p. 100 sqq A retenir la remarque de P. Grafenauer, concernant la pénétration slave *pré-* « serbo-croate » au nord-ouest de la péninsule Balkanique (entre 600 et 615, d'après Grafenauer). Surprenante l'affirmation du même savant, selon laquelle les fouilles des Alpes orientaux et de la péninsule Balkanique ne fourniraient aucune trace non équivoque se reportant aux Slaves.

[64] En plus des opinions déjà consignées, rappelons celles de W. Ensslin, *op. cit.*, selon lequel la migration des Slaves dans les Balkans était en général terminée vers le milieu du VII[e] siècle.

plus élastique des historiens plus récents de l'Empire byzantin et des Slaves concernant le plus ancien établissement des Slaves dans les Balkans et la Grèce. Selon cette dernière, synthétisée de la façon la plus précise et la plus nuancée par G. Ostrogorsky [65], le début d'une installation permanente des Slaves en certains endroits de ces régions a eu lieu vers l'an 80 du VI[e] siècle. Elle est devenue un « torrent irrésistible » dans toute la péninsule au début du VII[e] siècle. La pénétration des Slaves dans les Balkans et la Grèce acquiert ainsi une signification historique générale et réelle, au début du VII[e] siècle seulement. Les établissements slaves dans la péninsule Balkanique vers les dernières vingt années du VI[e] siècle de notre ère ne représentent à leur tour qu'une hypothèse et une concession maximale, les sources contemporaines et les sources plus rapprochées dans le temps ne l'attestant pas d'une manière nette et précise.

L'ensemble du problème et toute une série de questions connexes, telles la situation de la masse « barbare » au nord de la Save et du Danube et son influence dans le procès d'installation des Slaves dans les Balkans, les pays d'origine des masses slaves qui y ont pénétré et les conséquences de cet événement, ne peuvent être définies et mieux entendues qu'à la lumière des documents archéologiques. Aussi s'impose-t-il avant de formuler des conclusions plus importantes de passer à l'analyse et à l'étude des recherches archéologiques concernant la présence des Slaves dans les Balkans et dans l'espace carpato-danubien. C'est ce que nous essaierons de faire dans la seconde partie de cette étude.

---

[65] G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat Byzantin* (1956), p. 11—115, cf. p. 122; le même dans *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, p. 4 sq.

ALTE ALBANISCHE RECHTSGEWOHNHEITEN

von VALENTIN GEORGESCU

I. Im Mitteilungsblatt der Staatsuniversität von Tirana (Folge für Gesellschaftswissenschaften)[1] 1960, 2, veroffentlichte Julia W. Iwanowa einen gehaltvollen Aufsatz [2] über die Bedeutung einer privaten Sammlung von Rechtsgewohnheiten der Gebirgsbewohner (Gegen) Nordalbaniens, die gegen Ende des 19. Jh. von Shtjefen Konstantin Gjeçov verfaßt wurde und unter der Bezeichnung *Gewohnheitsrecht des Lek Dukagjini* [3] bekannt ist. Im Hinblick auf diese Abhandlung nimmt sie die Analyse verschiedener Seiten der albanischen Familiengemeinschaft wieder auf,

---

[1] „Buletin i Universitetit Shtetëror te Tiranes", Seria Shkencat Shoqërore.

[2] *Kanuni i Lekë Dukagjinit, Sprovë e Karakteristikave historike.*

[3] *Kanuni i Malëve,* in „Hylli i Dritës", Shkoder (1913), 1—10; (1921), 6—8; (1922); (1923) 3—7; 10—12; (1924); (1930), und nachträglich vollstandig veroffentlicht, samt Anhangen in der postumen Ausgabe *Kanuni i Lekë Dukagjinit, përmbledhë e kodifikue prej* A. Shtjefen Konstantin Gjeçov, Shkodër, 1933. Zur gleichen Zeit und im gleichen Sinne wirkten auch Don Lazar Mjedia und Don Nicola (Kol) Ashta (Aschta), die eine kurze Darstellung der gleichen gewohnheitsrechtlichen Einrichtungen (in der Zeitschrift „Albania", I—III, in Bruxelles) veroffentlichten. Deutsche Übersetzungen ihrer Arbeiten erschienen in „Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft" (1901—1902) und „Zeitschrift fur Ethnologie" (1902), die beide von Th. Ippen in den von L. Thallóczy herausgegebenen "Illyrisch-albanischen Forschungen", I (1916), S 389—408 und franzosisch von R. Dareste, zuletzt in *Nouvelles Etudes d'histoire,* III, Paris (1906), S. 53—75 wiedergegeben wurden. Diese interessanten Darstellungen bleiben gegenuber dem umfangreichen und vollständigen Werke Gjeçovs (12.VIII.1874 — 13 X.1929) weit zuruck. Letzterer veroffentlichte im Jahre 1924 auch einen Band uber thrakisch-illyrische Traditionen, außer einem literarischen, im Geiste der Volksdichtung gehaltenen sehr vielseitigen Werk.

mit der sich vor kurzem auch S. Islami[4] und Rrok Zojzi[5] befaßten; eine Analyse, die sie in den Rahmen einer Untersuchung der allgemeinen Probleme im Zusammenhang mit der Sammlung des Gewohnheitsrechtes des Lek Dukagjini stellt.

Unter Verwertung der Angaben dieser Untersuchungen und eines Teiles des alteren Schrifttums uber die albanischen Rechtsgewohnheiten, das vor[6] und nach[7] Veröffentlichung der Sammlung Sh. K. Gjeçovs

---

[4] *S. Islami, Семейная община албанцев в период ее распада (конец* XIX—*середина* XX *века)*, in „Советская Этнография" (1952) 3, S. 119-132

[5] Rrok Zojzi, *Mbi te drejten kanunore të popullit shqiptar*, in „Buletin per Shkencat Shoqërore" (1956), 2, S. 144—148 (Zusammenfassung in französischer Sprache, S 149—151); *Kanuni i Lekë Dukagjinit si nje burim etnografik*, im Manuskript vorliegende, von J. W. Iwanowa erwahnte Arbeit.

[6] Zu diesem reichhaltigen Schrifttum, dessen Begrenzung mit den verschiedenen Stufen der kapitalistischen Penetrationspolitik auf dem Balkan verbunden ist, gehoren die Arbeiten von Fr. Nopcsa (zwischen 1872 und 1928), Fr. Tajani (1886), A. Baldacci (seit 1901), Rade Kosmajać (1901), Stojan Novaković (1912) und die Kapitel uber Rechtsgewohnheiten in den allgemeinen Arbeiten von J. G Hahn (1854—1867—1869), J Hecquart (1859), M. Edith Durham (zwischen 1909 und 1929), M Šufflay (1924), Norbert Jokl (1924). Für Schrifttumsangabe s die allgemeinen Schrifttumsnachweise (bei E. Legrand und H Gûys, 1902; Papas Gaetano Petrotta, 1931 und 1932), das im Endteil der weiter unten erwahnten Arbeit von S. Villari angegebene Schrifttum, sowie Georg Stadmuller, *Forschungen zur albanischen Fruhgeschichte*, in „Archivum Europae Centro-Orientalis" (1941), S 1—3. *passim* und S 195, Anm. 1, wo auch ein reichhaltiges allgemeines Schrifttum zum albanischen Problem aus der Zeit vor dem Jahre 1941 zu finden ist, das gelegentlich auch rechtswissenschaftliche Daten enthalt. Wir erwahnen hier auch nach 1914 erschienenes Schrifttum, insoferne es sich nicht unmittelbar mit der Sammlung des Sh K. Gjeçov befaßt (diese Arbeit war zu den betreffenden Zeitpunkten nur teilweise veroffentlicht).

[7] Rrok Zojzi, *a a O.*, S 146, Anm 1, bezieht sich auf eine Arbeit von Fr. Nopcsa uber den *Kanun*, die nicht mehr zur Veroffentlichung gelangte und deren Handschrift heute verschollen ist. Der gleichen Periode gehort die Untersuchung von D. Thallóczy *Kanun i Lekes* usw., in „Illyrisch-albanische Forschungen ", I (1916), S. 409—462 an (auf Grund der von Gjeçov veroffentlichten ersten Teile des Kanun). Dieser Arbeit ist als Beilage das turkische Kodifizierungsprojekt des albanischen Gewohnheitsrechtes (S. 463—480) und des Verfahrensrechtes der Gerichtsversammlungen des „Gebietes der 5 Berge" (*Dshibal*) beigegeben, S. 481—486 („Berg" im Sinne von „Geschlecht" auf Grund eines semantischen Prozesses, der das Gegenteil zu jenem darstellt, zufolge dessen im Rumanischen das Wort *bătrîn* (der Alte) auch die Bedeutung des bei Aufteilung der Feldmark einem Alten zugewiesenen Ackerteils annahm). Nach Erscheinen des vollständigen Werkes von Gjeçov (1933) und bis zur Befreiung Albaniens vom faschistischen Joch beschrankt sich das Schrifttum auf Monographien, die auf der gedruckten Gewohnheitsrechtssammlung beruhen und nochmals die Richtigkeit unserer zu Beginn der vorherigen Anmerkung gemachten Bemerkung bestatigt; siehe G. Castelletti *Consuetudini e vita sociale nelle montagne albanesi secondo il „Kanun i Lek Dukagjinit"* in „Studii Albanesi", III-IV (1933—1934); Salvatore Villari, *Le consuetudini giuridiche dell'Albania („il Kanun di Lek Dukagjinit")*, Rom, 1940; *Giuseppe Valentini, *Mendime paraprake dhe te përgjithëshme mbi Kanunin e quejtun te Leke Dukagjinit*, in „Instituti i Studimeve Shqiptare, Studime dhe tekste", I, Rom, (1943). Vgl letztens das umfangreiche Werk von *Margaret Hasluck, *The Unwritten Law in Albania*, hgb. von J. H. Hutton, Cambridge, 1954, XV + 285 S. + 1 Karte der 28 albanischen Stamme (vgl. die Besprechung von Jan Adams in „Czasopismo Prawno-Historyczne" (Warschau), XI, 1959, 1, S. 195—196 (*uns nicht zuganglich)

erschienen ist, halten wir es für angezeigt, auf dieses Rechtsbuch [8] hier besonders hinzuweisen. Diese hochinteressante Sammlung des albanischen Gewohnheitsrechtes ist nämlich sowohl für eine bessere Kenntnis von Gesellschaft und Recht des albanischen Volkes in der Vergangenheit als auch als wertvolles Vergleichsmaterial für das Studium des altrumänischen Rechtes von besonderer Bedeutung. Sie enthält Formen gesellschaftlicher Organisation auf Gens- und Stammesebene, sowie eigenartige, vielhundertjährige Zerfallserscheinungen. Einige dieser Organisationsformen sind typologisch altertümlicher als die serbische Zadruga und dementsprechend älter als die rumänische Dorfgemeinschaft (Markgenossenschaft) auf der Stufe, die diese im 10.—11. Jh. erreichte; andere sind immerhin typologisch neuer als die Zadruga und zum Teil mit einigen älteren Zerfallsstufen der rumänischen Dorfgemeinschaften (10.—16. Jh.) identisch. Die albanischen Rechtsgewohnheiten können also im Lichte des historischen Materialismus zu einem wertvollen Vergleichselement werden.

II. Im altalbanischen Recht (des nördlichen Landesteils) führte die gewohnheitsrechtliche Regelung des Familien- und Gesellschaftslebens der Bevölkerung eines bestimmten Gebietes die Bezeichnung *kanun* [9], zum Unterschied von dem von den Türken in jedem Sandschak erlassenen geschriebenen Sonderrecht, das besonders die Beziehungen zwischen Land und Stadt regelte und *kanun-namè* [10] hieß. Beiden Bezeichnungen liegt zweifelsohne das griechische κανών zugrunde [11].

[8] Bereits vor mehreren Jahren wies Lucia Djamo in einer handschriftlich vorliegenden Mitteilung auf die Bedeutung dieses Kanuns hin und war so freundlich, dem Verfasser dieses, u. W. einzige, hiezulande vorhandene Exemplar des Kanuns zur Verfügung zu stellen, und das albanische Material vorliegenden Aufsatzes durchzusehen, wofür hier der verbindlichste Dank ausgedrückt werden soll.

[9] Vgl. Rrok Zojzi in „Buletin per Shkencat Shoqërore" (1956), 2, S. 144, Anm. 1. Das Gewohnheitsrecht hieß ḳānūn (Mz. ḳawānīn) auch in anderen Teilen des ottomanischen Reiches und, vorher, des arabischen, z. B bei den Berberen, vgl. *Encyclopédie de l'Islam*, II, Leyde-Paris, 1927, S. 767, mit Lit. Für *'āda* (*'ādat*, vgl. das rumänische *adet*) und, *'urf*, im Sinne von Gewohnheitsrecht außerhalb der *šar'ia*, siehe *ebenda*, I, 1913, S. 124 und *Shorter Encyclopaedie of Islam*, hgb. von H.A.R. Gibb und I. H. Kramers, Leiden, 1935, S. 14.

[10] Siehe Josef Kabrda, *Kodet turke (kanunname) në lidhje me Shqipërinë dhe rëndësia e tyre për historinë kombëtare* in *„Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës"*, Folge für Gesellschaftswissenschaften (1958), 4, S. 171—194 (n. 12), mit französischer Zusammenfassung, S. 194—212; Injac Zamputi, *Disa fletë te historisë së Shqipërisë në periudhën 1506 — 1574* in dem gleichen „Buletin" (1960), 2, S. 5 (27) und das unter Anm. 12 hier angeführte Schrifttum.

[11] Zur üblichen Erklärung des Ausdruckes *kanun* verweist man (vgl. letztens Rrok Zojzi) auf das griechische κανών in der allgemeinen Bedeutung von „Regel", ohne näher darauf einzugehen, ob er hier eine alte Entlehnung der Gemeinsprache oder eine spätere Entlehnung annimmt, nachdem das griechische Wort eine mit der rechtlichen Regelung innerhalb der Kirche verbundene Bedeutung angenommen hatte. Siehe w. u. Anm. 13. Diese Fragestellung gilt für das ganze Gebiet der islamischen Welt, das Entlehnungsverfahren muß aber nicht in Albanien und, z.B., bei den Berberen dasselbe gewesen sein.

In der Praxis des ottomanischen Staates bezeichneten *kānūn-nāmè* und auch bloß *ḳānūn* die außerhalb des religiosen Gesetzes (*šar'a*) des Islams stehende Gesamtheit der vom Staate erlassenen schriftlichen Rechtsnormen, die in den verschiedenen unterworfenen Gebieten zur Anwendung kamen [12]. Im Rahmen der albanischen Gemeinschaften hingegen bezog sich der Ausdruck *kanun* lediglich auf das System des Gewohnheitsrechtes sowohl profanen als auch — ausnahmsweise — kirchlichen Inhalts [13].

Zur Feststellung und Aufzeichnung sämtlicher *kanun*-Systeme und der von den bereits bekannten Systemen erhaltenen Überreste leitete das Institut der Wissenschaften Albaniens bereits im Jahre 1950 eine wissenschaftliche Untersuchung [14] ein.

Die Ergebnisse dieser Forschungen lassen nunmehr das Bestehen von vier Hauptsystemen des *kanun* (bzw. *zakon*) erkennen, die auf eine jahrhundertelange geschichtliche Entwicklung zurückblicken, u.zw. :

a) *Kanuni i Malëve* (Gewohnheitsrecht der Berge) aus Malësia e Madhe, das bis zur Aufrichtung des volksdemokratischen Regimes in Anwendung stand, welches die davon noch lebensfahigen Reste in das heutige Rechtssystem einbaute. Dieses Gewohnheitsrecht findet sich in der Sammlung Gjeçovs, die uns hier beschäftigt, wieder.

b) *Der Kanun Skanderbegs* [15], der in Mittelalbanien galt und dessen Bezeichnung mit dem Namen des großen Nationalhelden des albanischen Volkes verknüpft ist. So wie bei den anderen, mit dem Namen einer

---

[12] Siehe *Enc. de l'Islam*, II, S 768; Mustafa A Mehmet, *De certains aspects de la société ottomane à la lumière de la législation (Kanunnamè) du Sultan Mahomet II*, in „Studia et Acta Orientalia", Bukarest, II, 1959 (1960), S. 117—160.

[13] Auf Grund einiger festgesetzten Probleme oder durch die zuweilen einschließliche Bezugnahme auf die Grundsatze und Werte einer kanonischen Regelung (z. B. auf dem Gebiete der Eidesablegung).

[14] Siehe den erwahnten Bericht von Rrok Zojzi in „Buletin per Shkencat Shoqërore" (1956), 2, S. 144—151. Aufgefunden wurden bisher die unter *a*, *c*, *d* erwahnten Gewohnheitsrechte, Rechtsgewohnheiten der anderen bekannten Systeme (Skanderbeg und Lek Dukagjini), sowie Reste kleinerer und noch nicht rekonstituierter Gewohnheitsrechtssysteme (Skrapar, Kolonja, Myzeqe). Der Verfasser nimmt Stellung gegen das Bestreben der burgerlichen Geschichtsschreiber, diese Gewohnheitsrechte durch griechische, romische, byzantinische, slawische, langobardische, turkische und kirchenrechtliche Entlehnungen zu erklaren, und gelangt zu der Schlußfolgerung, daß sie aus dem Leben des albanischen Volkes selbst entsprangen (bezuglich der These der Entlehnungen s z B S. Villari, *a a O*, S 12, wo keinerlei Beweisgrunde angefuhrt werden). Siehe auch Eqrem Çabej, *Problemi i autoktonisë se Shqiptarëve në dritën e emravet te vendevet*, in „Buletin i Universitetit Shteteror te Tiranes", Folge fur Gesellschaftswissenschaften (1958), 2, S. 54—62, franzosische Zusammenfassung, S 62—66.

[15] Der erste Hinweis auf dieses Gewohnheitsrecht stammt von Hahn, der es aber nicht aufzeichnete. Die Wiederherstellung dieses Gewohnheitsrechtes ist in den Arbeitsplan der Vokskundeabteilung des Institutes fur Geschichte und Sprachwissenschaft der Volksrepublik Albanien aufgenommen.

geschichtlichen Persönlichkeit verbundenen gewohnheitsrechtlichen Systemen, schuf auch der Kanun Skanderbeg kein neues Gewohnheitsrecht, sondern er paßte lediglich die bestehenden Rechtsgewohnheiten unter Hinzufügung einiger neuer, erforderlich gewordener Regeln den Bedürfnissen seiner Zeit an.

c) *Zakoni i Mus Ballgjini* (Rechtsbuch des Mus Ballgjini) aus dem Shkumbin-Tal. Mus Ballgjini (zu Beginn des 19. Jh. gestorben) fand in dieser Gegend ältere Gewohnheitsrechte vor, von denen das bedeutendste das *Gega-* oder *Gege-*Gewohnheitsrecht war (Bestandteile dieses *zakon* wurden nach 1950 von Rrok Zojzi gesammelt).

d) *Sharti Idriz Sulit* (Das Gewohnheitsrecht des Idriz Suli) aus dem Talgebiet des Viosa-Flusses in Labëria. Wie Rrok Zojzi nachweist, konnte Idriz Suli, der in der ersten Halfte des 19. Jh. lebte, dieses Gewohnheitsrecht nicht verfaßt haben; er gab lediglich alteren Gewohnheitsrechten, von denen heute dasjenige von *Papa Zhuli* bekannt ist, eine neue Form. Die Bestimmungen dieses Kanuns sind heute in der Sammlung des erwahnten Verfassers zu finden.

III. Im gebirgigen Norden Albaniens (Malesi, die dortigen Völkerschaften werden als *Malesore* bezeichnet), fuhrten die verschiedenen örtlichen Gewohnheitsrechte, unter noch umstrittenen Umstanden, zur Entstehung des *Kanuni i Lekè Dukagjinit* benannten Komplexes, der auch auf die Gebiete und Städte der Umgebung des nordlichen Gebirgsstockes einen gewissen Einfluß ausübte. Von der Überlieferung (*sic*: Mejda, Ashta, Volpe[16], Thallóczy[17], Castelletti[18]), Alexander[19] III. Dukagjini (1410—1481)[20], dem Sohne Pauls Dukagjini, oder diesem

[16] Dieser Verfasser sieht in Lek Dukagjini einen Gesetzgeber. Es bestand auch eine Überlieferung, die auf Alexander den Großen von Mazedonien Bezug nahm.

[17] Thallóczy erkennt Lek Dukagjini nur die Rolle des Aufzeichners des Gewohnheitsrechtes zu

[18] Nach Castelletti hat Dukagjini die im Volke lebende Überlieferung lediglich erneuert. Nach Villaris Ansicht konnten diesen Neuaufzeichnungen aus dem 15. Jh. auch gewisse *Statuten* oder schriftlich niedergelegte Rechtsverfugungen zugrunde liegen.

[19] Lek = Alexander.

[20] Alexander III Dukagjini befand sich im politischen Gegensatz zu Skanderbeg. Das Andenken an Dukagjini ist bei der Bevolkerung zwischen Drin und Oroshi besonders lebhaft geblieben. Wahrend Zojzi und Villari sich auf Alexander III. Dukagjini beziehen, halt M. E. Durham (s.u.Anm. 22), Lek II, der zwischen 1444 und 1459 als Herrscher von Dragna in Zadrime erwahnt wird, fur den vermutlichen Verfasser des *kanuns* (Charles Hopf, *Chroniques gréco-romanes, inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, S. 533). Lek II. soll vom Papst Paul II. wegen dieses als unchristlich angesehenen Gesetzbuches exkommuniziert worden sein.

Wir erinnern daran, daß die Kirche allenthalben mit der gewohnheistsrechtlichen Regelung der Gemeinschaften in Konflikt geriet, und im Sinne des Zerfalles dieser Gemeinschaften zu Gunsten des Überganges zur Feudalordnung wirkte.

selbst zugeschrieben (Fan Noli), konnte dieses Gewohnheitsrechtsbuch seine Bezeichnung allerdings ebensogut von den Namen zweier Stämme *Lek* und *Dukagjini* seines Anwendungsgebietes übernommen haben (Tajani; Valentini). Zojzi nimmt jedoch an, daß bereits im 15. Jh. ein Mitglied der Familie Dukagjini eine derjenigen Skanderbegs ähnliche Tätigkeit entfaltet habe, die also auf Unterlagen einer älteren Gewohnheitsrechtssammlung beruhte.

Diese Einwirkung geschichtlicher Persönlichkeiten auf die Entwicklung der gewohnheitsrechtlichen Systeme ist eine Eigentumlichkeit des albanischen Rechts, die im rumanischen Gewohnheitsrecht, bis zu dessen offizieller Verschmelzung mit dem übernommenen römisch-byzantinischen Recht und mit dem Fürstenrecht nach 1765—1780 keine Entsprechung findet.

Zwischen dem Inhalt der verschiedenen Gewohnheitssysteme sind gewisse, sehr bezeichnende chronologische Beziehungen festzustellen, die von Zjozi ins Licht gerückt wurden.

Das Gewohnheitsrecht des Lek Dukagjini kennt die gesamthandschaftliche Nutzung der Markweide durch die Gentilgenossenschaft; in Labëria steht die Weide nur in der Gesamtnutzung eines Geschlechtes, in Çermenika hingegen in der eines Weilers. Nach dem Gewohnheitsrecht des Lek Dukagjini wird die Sippe (Gens) einigermaßen demokratisch von einer Versammlung geleitet, an der sämtliche Mitglieder teilnehmen (siehe jedoch w.u. Nr. 14). Nach dem Rechtsbuch des Mus Ballgjini nehmen an dieser Versammlung nur die Häupter der Gemeinschaften teil, und nach dem Rechtsbuch des Idriz Suli nur diejenigen, die das Amt eines *Aga* bekleiden. Nach dem Gewohnheitsrecht Skanderbegs geht die Blutrache auf die Blutsverwandten und Verschwägerten des Opfers über, nach dem des Lek Dukagjinis jedoch lediglich auf die Blutsverwandten.

Die verschiedenen Gewohnheitsrechtssysteme beeinflußten sich gegenseitig. Die den Zeiterfordernissen bereits angepaßten Teile des einen Systems treten nachträglich an Stelle von Bestimmungen anderer Systeme, die hinter der örtlichen sozialen Entwicklung zurückgeblieben waren.

Mit vollem Recht legt J. W. Iwanowa besonderes Gewicht auf die chronologische Schichtung der Bestimmungen des vollständigsten Gewohnheitsrechtes (*Kanuni i Leke Dukagjinit*)[21], das gegen Ende des 19. Jh.

[21] Das *fisnor*-System (*fisnor*, Eigenschaftswort von *fis*, Sippe, Geschlecht, Stamm) die Gastfreundschaft und die Blutrache (s. weiter unten) bilden die altertumlichste Schicht des Gewohnheitsrechtes von Lek Dukagjini. In diesem Gewohnheitsrecht bilden das gentilische System des *fis* und das Territorialsystem des *bajrak*, sowie die verschiedenen Formen des *fisnor*-Systems (*fis*, *vllazni*, die vaterrechtliche Kleinfamilie) aufeinanderfolgende Schichten, die von verschiedenen Zeitpunkten an auf längere Dauer gleichzeitig bestanden, denen jedoch im Laufe des Zerfallsprozesses eine fuhlbar schwankende Bedeutung zukam.

und zu Beginn des 20. Jh.[22] noch vollauf in Kraft stand, als es Shtjefen Konstantin Gjeçov (1874—1929) nach dem Beispiel von Bogišić auf Grund der Sachlage in dem Gebiete von Mirdite (insbesondere in seinem Pfarrdorf Gomsige) aufzeichnete. Gjeçov ordnete diese Bestimmungen in die Form eines modernen Gesetzbuches, das in 161 Artikel mit 1263 Kanonen (Paragraphen) eingeteilt ist, die ihrerseits in 24 Kapiteln bzw. 12 Büchern zusammengefaßt sind: Kirche (*kisha*); Familie (*familja* § 20—25); Ehe (*martesa*); Haus (Guter), Vieh und Eigentum (*shpi, gja* e *prone*); Arbeit (*puna*); Zahlungen (*tė dhanunat*); das gegebene Wort (*fiala e gojës*; *besa*); Ehre (*ndera*: Ehrenbezeugungen); Schäden (*damet*); gewohnheitsrechtliche Bestimmungen gegen Böswilligkeiten (*kanuni kundra mbrapshtivet*); Gewohnheitsrecht des Rechtsorganes (*kanuni i pleqnise*); Befreiungen und Ausnahmen (*shlirime e përjashtime*).

Obzwar Gjeçovs Arbeit nicht ohne Irrtumer und Lücken ist[23], kommt ihr dennoch außerordentliche Bedeutung zu. Diese Arbeit stellt ein zwar begrenzteres, aber verwirklichtes Gegenstuck zu dem von B. P. Haşdeu im Jahre 1878 unternommenen, großangelegten Versuche dar, das Gewohnheitsrecht des rumänischen Volkes aus der mündlichen Überlieferung seiner Zeit zu sammeln, ein Beginnen, das zufolge der ungunstigen Bedingungen scheitern mußte, die das burgerlich-gutsherrliche Regime der Wissenschaft selbst dann bereitete, wenn es sich um die großen Aufgaben der nationalen Kultur handelte, wie etwa um die Aufzeichnung des Gewohnheitsrechts.

Die Bewohner von Mirditė gehoren der Bergbevölkerung an, die sich mit Viehzucht und Ackerbau (auf terrassenartig angelegten Feldern) befaßte, Herdenwanderung pflegte und unter der militarischen und politischen Führung der Familie Gjomarkaji den Turken hartnäckigen Widerstand leistete, wodurch sie sich eine gewisse primitive Autonomie sichern

---

[22] M. E Durham, *Some tribal origins, laws and customs of the Balkans,* London, 1928, S. 65 weist darauf hin, daß die vom *kanun* sanktionierten Rechtsgewohnheiten machtiger waren als das geschriebene Kirchenrecht und fuhrt im Zusammenhang damit folgenden Fall an: Ein Geistlicher wurde befragt, ob er, wenn er dazu genotigt ware, ein Paar das in einem vom Kirchenrecht erlaubten, aber vom *kanun* verbotenen Grade miteinander verwandt ist, trauen wurde; die Antwort lautete, daß er das Gewohnheitsrecht befolgen wurde, jedoch glucklich sei, niemals vor eine derartige Entscheidung gestellt worden zu sein. Bezeichnend ist aber auch die Tatsache, daß, wie S Islami darlegt, die albanische Bauernschaft heute das Gesetz der Gastfreundschaft nach dem *kanun* nicht anwendet, wenn es sich um einen Klassenfeind handelt.

[23] J. W. Iwanowa weist unter anderem auf die Verwechslung zwischen *fis* und *bajrak* hin, auf die unklaren Anschauungen uber *kuvend* und auf die verworrene Terminologie im Zusammenhang mit den Benennungen der verschiedenen Gentilgruppen, schließlich auf einige Irrtumer bezuglich der Aufeinanderfolge der verschiedenen Phasen der Privatrache. Auch S. Islami verweist auf einige dieser Mangel, ohne sie naher zu untersuchen. Diese Mangel wirkten sich auch auf die kritiklosen Schlußfolgerungen einiger bürgerlicher Geschichtsschreiber, wie S. Villari u.a., aus.

konnte. Allerdings waren dadurch gewisse Beziehungen der Zusammenarbeit zwischen den Notabeln und insbesondere der führenden Familie einerseits und dem türkischen Staate andererseits nicht ausgeschlossen; es bestand eine Zusammenarbeit, die sich im 19. Jh. sogar vertiefte.

Vom Ende des 18. Jh. an vollzog sich — unter den wirtschaftlichen Bedingungen der damaligen Entwicklungsstufe dieser Gemeinschaften und zufolge der im gleichen Sinne wirkenden Tätigkeit der ottomanischen Verwaltung — die Bindung dieser Stämme an bestimmte Gebiete. Die albanische, auf agnatischer Grundlage beruhende und stammesartig aufgebaute Sippe (*fis*) (gens) tritt nunmehr, zufolge Entstehens der *bajrak* oder *flamur* (Banner) genannten Gebietsorganisationen in eine Periode offensichtlichen Zerfalles ein. Diese Gebietsorganisationen standen unter Führung eines *flamurtar* oder *bajraktar* (Bannerträger), eines Anführers, dessen sich der türkische Staat bediente, um die Entwicklung dieser Organisationsform zum Nachteile der Sippe zu fördern.

In einigen Fällen mochte der *bajrak* nur einen Teil (*këmbë* = Fuß) des *fis* umfaßt haben, in anderen hingegen nahm er mehrere kleine Sippen in sich auf oder deckte sich mit dem *fis*; in einigen Gebieten, wie etwa in *Zadrima* war der *bajrak* unbekannt, doch erscheint dort die Dorf-(Weiler)-Gemeinschaft zufolge des inneren Zerfalls der Sippe.

Diejenigen Mitglieder des *fis*, die zu Mitarbeitern der türkischen Herrschaft wurden, gelangten zu führenden Stellungen im *bajrak*; hierbei vollzog sich ein Übergang von Befugnissen des *fis* an sie, so wie — unter anderen, aber dennoch entsprechenden Verhältnissen — in den rumänischen Dorfgemeinschaften des 10. bis 16. Jh. die Organe dieser Gemeinschaften als Mittelmänner oder Agenten der Besatzungsmacht verwendet, bzw. durch Agenten des Feudalstaates oder der (weltlichen oder kirchlichen) Feudalherren ersetzt wurden, wobei gewiß einige davon den höheren Schichten der Dorfgemeinschaft entnommen wurden.

IV. Das Studium dieses Gewohnheitsrechtsbuches läßt eine Reihe von Rechtseinrichtungen, Formen des gesellschaftlichen Lebens und Rechtsbegriffen erkennen, deren Bezeichnungen und Begriffsbestimmungen von großem Interesse sind, so daß hier ein Verzeichnis der wichtigsten davon gegeben werden soll. Selbst in dieser gedrängten Darstellung läßt sich aus der Gesamtheit der Begriffsbestimmungen und Erläuterungen ein Überblick über die Familien- und Gesellschaftsorganisation der Bevölkerung Nordalbaniens in der Zeit bis in die ersten Jahrzehnte des 20. Jh. gewinnen. Wir sind genötigt, zu dieser informatorischen Methode zu

greifen, da eine systematische Darstellung des Stoffes einen anderen Rahmen erfordern würde. Die Ähnlichkeiten mit der Entwicklung der entsprechenden rumänischen Einrichtungen werden sich dem Leser von selbst aufdrängen, so daß er sie in den meisten Fällen selbst aufstellen kann. Wir wollen uns diesbezüglich auf vereinzelte Hinweise im Laufe der Darstellung sowie auf einige Schlußbemerkungen beschränken, da eine systematische vergleichende Untersuchung einen Raum erfordern würde, der hier nicht zur Verfügung steht. Lediglich im Zusammenhang mit dem Vorkaufsrecht und den Eideshelfern haben wir unsere Bemerkungen ausfuhrlicher gehalten, da diese beiden Einrichtungen von besonderer Bedeutung sind und dem Leser derart auf konkretere Weise ein Ausblick auf die vergleichende Untersuchung von der die Rede ist, eroffnet werden soll.

1. *Fis* [*fisi*, Mz. *fise*(*t*)] war die Sippe vaterrechtlichen Typus mit stammesartigem Aufbau, eine umfassende agnatische[24] Gruppe, die — nach ihrer eigenen Auffassung — von einem gemeinsamen, sagenhaften Urahnen abstammte, ein bestimmtes Gebiet bewohnte, streng exogam war und eine gewohnheitsrechtliche Regelung der Produktion der Familie und des sozialen Lebens vom Typus eines Kanuns besaß. Im Gebiete von Zadrima, war der *fis* — hier geringeren Umfangs — ein Geschlecht, das von einem Urahnen abstammte, der sich in der Gegend niedergelassen hatte, in der seine Nachkommen angesiedelt blieben. Geleitet wurde der *fis* von dem Oberhaupt der ältesten Familie, zusammen mit einem aus den Hauptern der anderen zugehorigen Familien gebildeten Rat.

Grund und Boden des *fis* waren ursprünglich unveraußerlich (§ 105—107 ; 110—113). Wie uberall, hatte jedoch auch hier die Kirche, vor allem die katholische, entgegengesetzte Interessen, da sie Schenkungsgüter erwarb und den Zehnten einhob. Die Kirche spielte weiters eine bedeutende Rolle bei Festsetzung der Buß-(Suhne-)gelder und wußte ihre Güter aufs tatkräftigste zu verteidigen. Im allgemeinen stand sie auf seiten der Anfuhrer des *fis* und trug so zum Erscheinen der sozialen Unterschiede mit Klassencharakter bei.

2. *Pari* (Mz. *paret*, Anfuhrer, Notabeln ; wörtlich : die ersten, *protoi*) war der Ausdruck, mit dem innerhalb der Sippe eine hervorragende

[24] Bei der Verwandtschaft kann es sich um „Blutsverwandtschaft" (durch Manner vermittelt), „Milchverwandtschaft" (durch Frauen vermittelt), „Bruderschaft" (auf Grund von Blutsbruderschaft), um geistliche Verwandtschaft (auf Grund der religiosen Taufe), um Verschwagerung (auf Grund der Eheschließung), um Verwandtschaft auf Grund der sogenannten burgerlichen Taufe handeln, welche darin besteht, daß dem Kinde bei Vollendung des ersten Lebensjahres das Haar geschoren wird, woraus sich die Verwandtschaft zwischen dem „Taufpaten" (die Person, die diese nicht-kanonische Taufe vornimmt), der Kindesmutter und dem Kinde selbst ergibt. Die mit einem slawischen Ausdruck bezeichnete Blutsbruderschaft (*pobrastvo*) spielt wie bei allen Volkern des Ostens eine sehr bedeutende Rolle.

Schicht bezeichnet wurde, die aus dem Oberhaupt des *fis*, den Ältesten (*pleq*, Mz. von *plak*), die gleichzeitig auch Beisitzer im Gemeinschaftsgericht waren, den Hauptern der ältesten Familie jeder Unterabteilung [Phratrie, Bruderschaft (*vllazni*), *bark* usw.] und dem Anführer der Jugendscharen (*çetë*, Mz. *çeta*; *djelmeni*) bestand, denen auch einige Erwachsene angehorten. Der Titel eines Anfuhrers ging durch Erbfolge auf den Erstgeborenen über. In der Zerfallsperiode, die gegen Ende des 18.Jh. einsetzte, wurde auch der Bannerträger unter die Notabeln aufgenommen. Mit *pleqia* wurde der Rat der Alten bezeichnet.

3. Die *fisnikë* (Ez. *fisnik*, Adeliger der Gentilordnung) bildeten eine Schicht, die sich ein wahres Monopol der Beteiligung am *kuvend*, der Versammlung des *fis*, und an der Rechtssprechung gesichert hatte. Die Beisitzer der Gerichtsversammlung hatten Anspruch auf zusätzliche Benützung der Bewässerungskanäle, auf eine Abgabe von 5 bis 10 Piastern und auf Bezahlung des „Bundschuhgeldes" das ihnen von beiden Parteien zu gleichen Teilen entrichtet werden mußte (siehe weiter unten Pkt. 22). Diese wirtschaftlichen Vorteile führten zur Vertiefung der wirtschaftlichen Differenzierung. Diesen Adeligen setzen die „gewohnlichen" Mitglieder der Gemeinschaft, die „Armen" (die Plebs) einen wachsenden Widerstand entgegen, sie verlangen die Revision gewisser Urteile und so kommt es zu „Zank und Streit", Anfangsformen des Klassenkampfes.

4. Der *kuvend* [lat. *conventus* = Versammlung; vgl. rum. *cuvînt* (Wort), Wort und Rede in einer derartigen Gemeindeversammlung[25]] war die Vollversammlung der Männer der betreffenden Gruppe, die berufen war, die wichtigsten Fragen zu entscheiden und auch die Befugnis hatte, das bestehende Gewohnheitsrecht abzuändern; dies geschah z.B. im Jahre 1907, als in Shale beschlossen wurde, in Hinkunft Vieh- und Herdendiebstahl nicht mehr mit dem Niederbrennen des Hauses auch zweier Verwandten, sondern nur noch mit demjenigen des Schuldigen selbst zu bestrafen. In Mertur wurde die alte Strafe durch Zahlung einer Geldbuße ersetzt (dies zufolge der Erweiterung der Waren-Geld-Beziehungen).

---

[25] Siehe G. Ivănescu, *Note etimologice, Istoria socială în serviciul etimologiei romîne*, in „Studii și cercetări lingvistice" VII (1954), 4, S. 509 ff; vgl. I. Nistor, *Die bodengeschichtliche Bedeutung der Rumanen usw.*, 1913, S. 18.

Bemerkenswert ist es, daß im albanischen Bereiche u. zw. gleichfalls in der Umwelt der Dorfgemeinschaften, lat. *conuentus* eine spezialisierte Bedeutung beibehält, die jedoch der ursprünglichen naher steht als die des rumänischen Ausdrucks (*Wort und Rede in der Versammlung der Dorfgemeinschaft* und dann *Wort* im allgemeinen). Haben die albanischen Dorfgemeinschaften ihre *Ratsversammlungen* mit diesem lateinischen Ausdruck bezeichnet, so mussen es die Dorfgemeinschaften auf dem Gebiete der Vorfahren der Rumanen umso eher getan haben; diese haben lat. *conuentus* mit Sicherheit anfanglich in der Übergangsbedeutung von *Ratsversammlung* benützt, ehe sie zu der Bedeutung von „Wort" („Rede") in dem Sinne von „Wort („Rede") in der Gemeindeversammlung" übergingen.

5. *Vllazni* (im Süden: *vellazeri*, Phratrie, Bruderschaft) bezeichnete eine Gruppe von Verwandten, ein Geschlecht, das im Begriffe ist, sich in einem bestimmten Gebiete anzusiedeln, eine Gesamtheit von Familien, die sich aus einer großen vaterrechtlichen Familie aussondert. Die Phratrie erscheint geschichtlich als eine Unterabteilung des *fis*, in dessen Rahmen die große vaterrechtliche Familie sich in Unterabteilungen aufgliederte. Die Phratrie hatte einen Anführer (*plak* — Alter), der sie in der Ortsversammlung vertrat (§ 998), sowie einen örtlichen Bereich ihrer Güter (Weide, Wald, Mühle, Bewässerungskanäle), die sich im Gesamthandeigentum der Phratrie befanden (§ 66, Pkt. 5). Die Bezeichnung *vllazni* drückt die (gentilischen) Verwandtschaftsbeziehungen dieser patronymisch gekennzeichneten Gruppe aus, wogegen die Ausdrücke *mėhallė* (türkischen Ursprungs; vgl. rum. *mahala*-Vorstadt) und *lagje* (Häuserviertel) gebietsmäßige Beziehungen ausdrückten, deren Festigung zum *Dorf*, zur *Weilergemeinschaft* [26] führten; im Norden sind diese gebietsmäßigen Beziehungen lediglich in der Form des *bajrak* entwickelt.

Das unveräußerliche und unteilbare, im Gesamthandeigentum einer *vllazni* oder eines *fis* — bzw. eines Dorfes — verbleibende Wirtschaftsgebiet führte die Bezeichnung *kujrj*, *mal* oder *bjeshk*. Zufolge Aufteilung befand es sich in der Nutzung der zum Privateigentum übergehenden Familien und konnte Gegenstand einer Alleinnutzung werden, die der in der archaischen rumänischen Dorfgemeinschaft vorkommenden *stăpînire locurească* (Alleinnutzung selbstgerodeten Bodens), wie sie H. H. Stahl beschreibt [27], durchaus ähnlich war. Derart stand der Familie das Recht zu, auf dem gemeinsamen Weideland ein Sommerhaus mit umliegendem Hofland sowie mit Schattenspendenden Bäumen für das Vieh zu errichten, ohne daß sie jemand daran hindern durfte oder das Recht gehabt hätte, die gepflanzten Bäume zu fällen (§ 218—219). Grund und Boden des Dorfes dürfen ohne Zustimmung der Dorfgemeinde nicht geackert werden (§ 235); wer auf Dorfgrund einen Baum pflanzt, darf dessen Holz benutzen, doch stehen die Früchte dem Dorf zu (§ 236—237). Zehn Jahre lang nicht genutzter Boden kann von jedermann zur Nutzung besetzt werden. Der im Boden gefundene Schatz gehört jedoch sämtlichen Familien.

Die Phratrie organisierte gemeinsame Arbeiten oder gegenseitigen Beistand unter ihren Mitgliedern; jede Hausgemeinschaft stellt hierzu eine Person.

---

[26] Zu dem allgemeinen Problem der Dorfgemeinschaften in der Feudalperiode der Geschichte Albaniens (7. bis 15. Jh.) s. *Historia e Shqipërisë*, I, 2. Teil.

[27] H. H. Stahl, *Contribuţii la studiul satelor devălmaşe romîneşti*, II. Band, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, S. 178ff.

Im *kuvend* des *fis* wird die Phratrie durch einen ihrer Ältesten vertreten. Die Probleme der Sippe wurden hierauf in der Versammlung der Phratrie besprochen, deren Beschluß dem *fis* mitgeteilt wurde.

Vom militärischen Standpunkt betrachtet, bildet die Phratrie eine Einheit mit einem auf Lebenszeit gewählten Anführer, dessen Amt zuweilen erblich war.

Die Phratrie war eine exogame Gruppe[28], hatte einen eigenen Begräbnisplatz und einen eigenen Vatersnamen, der die Abkunft von dem wirklichen oder sagenhaften Stammvater zum Ausdruck brachte (N., Sohn des S., Sohn des N., Sohn des N. Nachkomme des I.).

Die Grenzen zwischen *fis*, *vllazni* und anderen Familiengruppen sind keineswegs scharf gezogen, so wie auch in der rumänischen Dorfgemeinschaft die verschiedenen Unterabteilungen nicht immer genügend klar voneinander geschieden sind. Die Mitglieder sämtlicher Unterabteilungen betrachteten einander als Vettern (*kushrini*, ein Sammelwort). Unter dem Einfluß der gleichen objektiven Gründe beeinflußte die Form der Beziehungen innerhalb des *fis* die der Beziehungen im Rahmen der Phratrie und der Hausgemeinschaft.

Zur Bezeichnung der Solidaritat im Rahmen des *vllazni* oder *fis* und zuweilen auch zur Bezeichnung der Beziehungen zwischen Familienmitgliedern, werden Formeln verwendet, die nicht an strenge Begriffe gebunden und die denen der rumänischen Dorfgemeinschaft ähneln: die Betreffenden bilden eine Bruderschaft (*vllazni*) sie stammen aus dem gleichen Schoße (*barku*), aus dem gleichen Geschlecht (*fis*), aus gleichem Samen und Geschlecht (*far e fis*), aus gleichem Blute (*gjaku*). Obwohl S. Ismail nachweist, daß im Volke der Begriff *far e fis* auch auf kleinere Gruppen anzuwenden ist, bleibt *fis*, vom wissenschaftlichen Standpunkt aus, der technische Ausdruck zur Bezeichnung einer umfassenden Gruppe von Verwandten vom Typus der Sippe mit stammesartiger Gliederung, die z.B. niemals mit den Ausdrücken *vllazni* oder *bark* bezeichnet wird.

6. *Shpi*, mit best. Art. *shpija* (*shpia*) (im Süden: *shtëpi*, *shtepija*) sowie im gleichen Sinne *kulm*, Dach; *zjarm*, Feuer; *voter*, Herd (im Süden: *vatrë*)[29]; *tym*, Rauch; *oxhak*, Schornstein; seltener *familja* bezeichnen das Haus, die Wirtschaft der vaterrechtlichen Familie als hauptsächlichsten Rechtsträger des Gewohnheitsrechtes: „Raucht der Schornstein, hat das

[28] Exogamie war eine allgemeine Regel, die sowohl bei Blutsverwandtschaft (§ 39, 697), geistlicher (Paten-)Verwandtschaft (*kumari*, § 39, 706—708), als auch bei Blutsbruderschaft (§ 704) zur Anwendung kam. Bestand der *fis* aus mehreren *bajraks*, so war die Exogamie auf den letzteren beschrankt.

[29] Vgl. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, 1959, S. 130; Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, II. Bd., *Limbile balcanice*, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, 1962, S. 121.

Haus eigenes Gut" (§ 213). Im gewöhnlichen Sprachgebrauch sagt man: „Es sind ihrer viele im Haus", „sie wohnen unter einem Dach", „das Dorf besteht aus so und so vielen Schornsteinen".

Jene Güter, die nicht im Gesamthandeigentum der *vllazni* oder des *fis* verblieben, wie Wohnhaus, Garten, Weingarten, Feld, Weide, Wald, Straße, Gassen — befanden sich im Gesamthandeigentum der Familie, mit Ausnahme der Waffen, die personliches Eigentum jedes Familienmitgliedes sind, und einiger Güter, die allmählich dem Gesamthandeigentum und von einigen Familienmitgliedern in mehr oder minder dauerhafter Weise angeeignet wurden.

Als Verfahren der Güterausscheidung im Verhältnis zur Phratrie und zum *fis* erhielt sich der Brauch, daß jede Hausgemeinschaft so viel Land bearbeiten kann, wie weit ein Mann einen Stein mit der linken Hand zu werfen vermag. Die Hausgemeinschaft hat einen einzigen *Beutel*; Erwerb, Abgaben, Auslagen und Haftung betreffen die ganze Hausgemeinschaft im Gesamthandverhaltnis, selbst wenn sie durch eines ihrer Mitglieder erzielt bzw. übernommen wurden. Diese kräftig geeinte Tätigkeit konzentriert sich in der Person des Familienvorstandes (siehe weiter unten).

7. (*i*) *Zoti i shtëpis* (der Herr des Hauses) oder *kreufamiljar* (Familienvorstand) ist der jeweils Älteste der Hausgemeinschaft. Erweist er sich als unfähig oder kraftlos, so wählt die Versammlung den Klügsten und Fähigsten. Auch ein unverheirateter Mann kann Familienhaupt sein (§ 20). Ist der Familienvorstand zu alt, übertragt er aus eigenem Antrieb einen Teil seiner Befugnisse (insbesondere diejenigen im Zusammenhang mit der Vertretung der Familien nach außen) einem Tüchtigeren.

Die Stellung des Familienvorstandes war der des römischen *pater familias* durchaus ähnlich; wie dieser war er auch *medicus* — Arzt — der Familie, er verhängte Strafen, war das religiöse Oberhaupt der Gruppe und galt auch nach seinem Tode[30] durch seine *ora* (Schutzgeist, *lar familiaris*) als Beschützer der Familie.

Die Rechtsfähigkeit der Familienmitglieder geht in derjenigen des Familienvorstandes auf, der danach strebt, personlich über die Guter der Familie zu verfügen, wobei er auf Widerstand der Familienmitglieder stößt. Er berät sich mit den Ältesten und den einflußreicheren Mitgliedern der Hausgemeinschaft (vgl. *consilium propinquorum* im altrömischen Recht). Sein persönliches Eigentum ist bedeutender als das der anderen Familienmitglieder. Der Familienvorstand konnte die Fami-

[30] Siehe S. Islami, *a a O.*, S. 120—121 und § 920—921 des *kanun*.

lienmitglieder auch gegen ihren Willen zur Eheschließung nötigen; er erteilte ihnen die Bewilligung zur Arbeit außerhalb der Familie; die Bewaffnung der Manner des Hauses stellte eine Verpflichtung des Familienvorstandes dar.

Die Brüder des Familienvorstandes leiten je einen Wirtschaftszweig (als Rinderhirt, Schafhirt, als Ackerbauer usw.), wobei ihnen eine beträchtliche Unabhängigkeit und Verantwortung für die betreffende Tatigkeit zukommen.

8. (*e*) *Zonja e shtepis* oder *kruefamiljare* ist die Hausfrau, die beste Hauswirtin, die zu allen Familienmitgliedern gerecht sein muß. Ihre Macht ist durch die des Familienvorstandes beschränkt, sie kann nur kleine Lebensmitteldarlehen gegenüber anderen Hauswirtschaften eingehen, doch steht ihr ein entscheidendes Wort bei der Eheschließung der Mitglieder der Hausgemeinschaft zu. Bei Unfahigkeit kann sie ersetzt werden.

Die Frauen der Hausgemeinschaft hatten keine Vermögensrechte, waren zur Erbfolge nicht zugelassen und hatten keinen Anspruch auf Ausstattung. Die einer Frau mitgegebene Aussteuer wurde von der Familie des Bräutigams *bezahlt*. Die strafrechtliche Verantwortlichkeit der Frau unterlag einer Sonderregelung. Die Familie, aus der die Frau stammt, konnte sie im Falle ungerechtfertigter Behandlung (Mißhandlung) in Schutz nehmen, haftete aber für ihre Taten. Wie bei der römischen Ehe ohne *conventio in manum*, blieb die Frau mit ihrer Ursprungsfamilie verwandt, wurde jedoch Mitglied der Arbeitsgemeinschaft ihres Gatten[31].

9. *Der Prozeß der Güterausscheidung*. Die Großfamilie kann ohne Verbindung mit dem Markt nicht leben.

Es ergibt sich die Notwendigkeit Land zu verkaufen; erwachsene Familienmitglieder führen im Rahmen der Familie ihre eigene Wirtschaft, wobei es zu Konflikten kommt. Die Trennung beginnt auf dem Gebiete des Verbrauches und erweitert sich allmählich bis zu einer örtlichen Trennung. S. Islami unterstreicht die Verhältnisse der jüngeren Zeit, da einige Mitglieder der Großfamilie in der Stadt arbeiten und einen Teil ihres Erwerbs der Familienkasse zuführen. Dieser Verfasser erwähnt

[31] Der verwitweten Mutter stand jedoch die Vormundschaft über ihren minderjahrigen Sohn zu, dessen Vermögen sie verwaltete; starb der Sohn, sei es vor, sei es nach dem Tode des Vaters, so hatte die Witwe (die ja in dem hier besprochenen Fall nicht kinderlos gewesen war) den Nießbrauch des hinterlassenen Vermogens bis zu ihrer etwaigen Wiederverehelichung und unter der Voraussetzung, daß sie weiter im Hause verbleiben wollte. Die kinderlos gebliebene Witwe kehrt zu ihren Eltern zuruck. Hat sie eine Tochter, so kann sie 100 Tage lang im Hause verweilen, worauf sie fortziehen und die Tochter in der Pflege der Familie des Vaters belassen muß (N. Ashta, bei Dareste, *a.a.O.*, S. 74).

den Fall eines solchen Arbeiters, der einen Teil seines Erwerbes der Kasse der Großfamilie einzahlte (deren Bande sich weiter geltend machten), jedoch einen anderen Betrag unmittelbar seiner Mutter zukommen ließ (zufolge der Bindungen in der Kleinfamilie, die sich im Rahmen der Gentilsolidarität nachdrücklich geltend machten).

S. Islami beschreibt die Anlage der Siedlung einer Großfamilie des Dorfes Mercin, die er persönlich erforscht hatte. Im Mittelpunkte befanden sich zwei große Räume, mit je einem Herd, wovon der eine dem Familienvorstand und der andere der Frau, welche die Wirtschaft führte, gehörte. Hier spielt sich das gemeinschaftliche Leben (Empfang von Gästen, Beratungen) sowie die Wirtschaftstätigkeit ab. Rings um diese Räume befinden sich andere von 3 × 3 m für die der Familie angehörenden Paare und deren Kleinkinder. Ältere Kinder bewohnen andere Räume[32].

Die Aufteilung einer Großfamilie läßt mehrere Großfamilien mit einer geringeren Personenanzahl, von 20 bis 25 Mitgliedern entstehen. Der erwähnte Verfasser gibt ein kennzeichnendes Beispiel hierfür. Die Familie Mustafari im Dorfe Brjejda zahlte im Jahre 1903 48 Mitglieder und gliederte sich in 3 Familien auf, von denen die erste im Jahre 1950 noch bestand und 28 Mitglieder zählte; die zweite teilte sich im Jahre 1910 in zwei Familien, von denen die erste im Jahre 1950 neuerdings in zwei Familien zerfiel, während die andere im Jahre 1950 als solche weiterbestand. Die dritte aus der Teilung im Jahre 1903 hervorgegangene Familie teilte sich im Jahre 1949 neuerdings in weitere zwei Familien.

10. *Verfahren bei Aufteilung einer Großfamilie.* Die Aufteilung erfolgt durch das Gericht der Ältesten (*pleqtë*, Mz. mit best. Art. von Ez. *plak*), das aus zwei bis vier Mitgliedern bestand, denen für ihre Mühewaltung ein Widder und ein Paar Bundschuhe zustanden. Jede Art von Gütern wird nach besonderen Merkmalen aufgeteilt:

a) Ererbter Grund und Boden wird unter die Brüder (nach Stämmen) zu gleichen Teilen aufgeteilt; dies führt infolge der Unterschiede der Personenanzahl in der Zukunft zu einer Ungleichheit zwischen den Familien.

b) Käuflich erworbener Grund und Boden wird unter den waffenfähigen Männern zu gleichen Teilen aufgeteilt. Der mittlere Bruder wählt sein Grundstück nach Belieben.

c) Bauten werden unter die Brüder aufgeteilt. Haus und Hofland verbleiben dem jüngsten Bruder.

---

[32] Vgl. Fr. Nopcsa, *Haus- und Hausrat im katholischen Nordalbanien*, Sarajewo, 1912 (in der von Patsch geleiteten Sammlung „Zur Kunde der Balkanhalbinsel").

d) Die Waffen gehen auf den ältesten Bruder über, der zum militärischen Anführer der Familiengruppe wird.

e) Mühle und Bewässerungskanal werden unter den Brüdern aufgeteilt. Ist die Mühle verpachtet, so werden die betreffenden Einkünfte nach Stämmen zu gleichen Teilen aufgeteilt, was nach mehreren Generationen zu einer bedeutenden Zersplitterung führt.

f) Das Weideland wird unter die Brüder im Verhältnis zur Anzahl des Großviehs aufgeteilt; ist es verpachtet, werden die Einkünfte aufgeteilt.

g) Großvieh wird nach Waffenanteilen aufgeteilt.

h) Heu und Stroh werden im Verhältnis zur Zahl der Viehstücke aufgeteilt.

i) Feldfrüchte und Honig werden nach der Kopfzahl aufgeteilt (einschließlich der über ein Jahr alten Kinder).

j) Bienenstöcke und Bettzeug werden unter die Brüder aufgeteilt.

k) Das Geflügel wird von der die Wirtschaft leitenden Hausfrau nach den Anweisungen der Ältesten aufgeteilt.

Vor der Aufteilung werden sämtliche Schulden bezahlt und die Aussteuer der Jungmänner im Hinblick auf deren Eheschließung sichergestellt.

Neben der oben angeführten Ordnung der Aufteilung, die von S. Islami an Ort und Stelle aufgezeichnet wurde, bestehen verschiedene Spielarten, einschließlich der Aufteilung durch das Los oder Ersetzung des Systems der Aufteilung von Grund und Boden unter die Brüder (nach Stämmen), durch Aufteilung zu gleichen Teilen nach Personen. (Derart erhalten ein Onkel und drei Kinder eines Bruders jeder ein Viertel, statt einer Hälfte für den Onkel und je eines Sechstels für jedes der drei Bruderkinder).

Der Austritt aus der Gemeinschaft kann auch durch eine Einzelperson erfolgen, so wie in der jugoslawischen Zadruga; in diesem Falle erhält der Austretende *seinen Anteil*, wenn er diesen anfordert.

Das bei Lebzeiten des Vaters erbaute Haus teilen die Brüder unter einander auf, wobei dem Jüngsten der Teil zusteht, der den Herd beinhaltet.

Nach dem Ableben des Vaters konnten die Brüder im gleichen Hause verbleiben, wie bei dem *consortium fratrum* des römischen Typus, wobei sie unter der weniger tatkräftigen Autorität des ältesten Bruders standen, so lange nicht jeder einzelne Bruder die nötigen Grundlagen für eine selbständige Siedlung besaß.

Nahm der Vater an der Aufteilung des Hauses teil, so kam ihm sein Teil zu, wobei er weiter mit seinen Sohnen im Hause verbleiben konnte;

bei seinem Tode teilen die Söhne auch den väterlichen Anteil zu gleichen Teilen auf. „Verfügungen von Todes wegen" zu Gunsten der Kirche (Vermächtnis mit Auflage) oder zu Gunsten einer bestimmten Person wurden berücksichtigt, ohne daß diese Form eines eigentlichen Testaments annahmen; im übrigen erfolgen derartige Verfügungen mit Wissen und Willen der Familie.

Die Güter eines Hauses sind wohl umschrieben, die Flurgrenzen müssen beachtet werden [33] und bei ihrer Festsetzung sind, wie in der rumänischen Dorfgemeinschaft alte Leute und Kinder anwesend, um die Zeugenschaft über die Grenzsetzung zu sichern. Der Grenznachweis erfolgt insbesondere durch Leistung eines Eides animistischer Natur, eines Eides mit Stein und Scholle auf dem Rücken, der dem ähnlichen Eid im rumänischen Recht entspricht [34]. Der Eid wurde nach einer der folgenden Eidesformeln abgelegt:

a) „Auf diesen Stein und auf diesen Stein, die ich mir selbst aufgelastet habe, schwöre ich, daß, wie ich von meinen Ahnen gehört habe, die Grenzen dieses Feldes hier verlaufen..."

---

[33] Zu diesem Zwecke wurde der Aberglauben verwertet, wonach der versetzte Grenzstein das Gewissen des Täters bedrücken werde.

[34] In den rumänischen Dorfgemeinschaften wurde hierzu eine dem strittigen Grundstück entnommene Erdscholle oder ein Sack Erde verwendet, die über dem Kopf oder auf dem Nacken getragen wurden (in diesem Sinne I. Brezoianu, *Vechile instituţiuni ale romînilor*). Zu einem späteren Zeitpunkt (28.VI 1725; D Mototolescu, *Der Grenzeid mit der Erdscholle auf dem Kopf*, in „Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft", III (1938), S 269—305, siehe auch S 280), sowie in der Zeit von 1744 bis 1748 (A. Rădulescu, *Din trecutul moşnenilor arefeni*, „Convorbiri literare", 1910, S. 692), findet sich in der Walachei ein Ersatzritus: An Stelle der Erdscholle wird die fürstliche Grenzfestsetzungsurkunde über dem Kopfe gehalten. In den Urkunden erscheint bereits seit längerer Zeit der Widerwille der Bevölkerung gegen die Anwendung des Erdschollenritus. Jedoch verschwindet dieses Verfahren nicht und es kommt noch in dem juristischen Fragebogen von B P Haşdeu (1879) vor, sowie in den Erhebungen zu Beginn des 20 Jh, auf die H. H. Stahl Bezug nimmt (*Contribuţii...*, I, S. 187, Anm. 1). Im rumänischen Recht konnte der Eid mit der Erdscholle auf dem Kopf, der im allgemeinen von den bei der Grenzfestsetzung herangezogenen Eideshelfern geleistet wurde, auch vom Kläger geleistet werden; diese Eigentümlichkeit findet sich häufig bei den Russen, Osseten und Ungarn, scheint jedoch bei den Albanern zu fehlen.

Diese Einrichtung ist weit verbreitet und mit einem Erdritus verknüpft, dessen Einzelheiten von geringerer Bedeutung sind. Bei den Tschechen verlangt dieser Erdritus, daß die Eideshelfer bis zum Gurt in den strittigen Grund und Boden eingegraben werden; bei den Ungarn ist das tschechische Ritual zuweilen mit dem Schollenritual verbunden. Bei den Alemannen wird die Erdscholle vor die Eideshelfer hingelegt, die sie mit ihren Schwertern berühren. Bei den Osseten wurde die Erdscholle in die Falten der Mantel der Eideshelfer gelegt. Bei den Russen setzte die Kirche die Einführung eines neuen Elementes durch, u.zw. wurde in einer Hand ein Ikon, in der anderen hingegen die Erdscholle gehalten. Allenthalben macht sich die Mittätigkeit der Kirche durch die dem Eide mit dem Erdritus verliehene, besonders feierliche Form geltend. Unter einer weiter entwickelten Form findet sich dieser Ritus auch im ältesten römischen Recht in der Form des *sacramentum in rem* wieder: Bei einer Eigentumsrevendikation sprachen die Parteien vor dem Prätor die feierlichen Formeln aus, u.zw. erst nachdem sie eine Scholle aus dem strittigen Grund und Boden vorgelegt hatten. Bei der Eidesleistung bezüglich Grund und Boden findet sich der Erdritus auch bei den alten Griechen, in der Buddha-Legende und bei den Azteken.

b) „Auf diese Last schwöre ich, daß die früheren Grenzen hier und hier verliefen und hier möge auch ich sein, der ich im Jenseits diese Last tragen möge, wenn ich mich täusche".

c) „Auf diese Last, die mich im Jenseits bedrücken möge, schwöre ich, daß die Grenze hier verläuft".

d) „Möge mich diese Last im Diesseits und Jenseits bedrücken, wenn ich nicht reinen Herzens die alte Grenze kundgebe"[35].

---

[35] Dies ist der allgemeinste Sinn des Erdschollen- oder Erdsackritus, ein Sinn der aus den Urkunden selbst hervorgeht Es ist jedoch nicht der einzige. Bei den Ungarn und Russen herrschte der Glaube, daß zufolge des Erdritus derjenige, der einen Meineid abgelegt hat, von der Erde verschlungen werde. Andererseits bestand bei den Ungarn auch die Anschauung, daß die Erde den Meineidigen nicht aufnehmen, sondern ihn aus dem Grabe ausstoßen werde. Wie H. H. Stahl berichtet, bestand bei den Rumänen der Glaube, daß derjenige, der bei Anwendung des Erdritus einen Meineid schwört, in Qualen zugrunde gehe und bei lebendigem Leib von Würmern verzehrt werde (da sein Leichnam in der Erde nicht verwese) Im Sinne der deutschen, auf dem Entwicklungsprinzip beruhenden ethnologischen Schule deutete D. Mototolescu den Eid mit der Erdscholle auf dem Kopf als „rein rumänische Rechtseinrichtung" und als Ordal im Sinne der Läuterung durch die Erde (Erdordal).

Welches immer auch die besondere Form des Erdritus gewesen sein mag, hat er ein uraltes animistisches Gepräge, das mit primitivem Aberglauben verknüpft ist.

Im Rahmen dieser Anschauungen, die durch das Studium der primitiven Gesellschaften, in denen noch animistische Auffassugen herrschen, erörtert werden, findet der *ursprüngliche* Sinn des Eides mit der Erdscholle auf dem Kopf eine mit der Entwicklungsstufe jener Gesellschaft, die derartige Anschauungen hervorbrachte, organisch verbundene Erklärung Die Erdscholle oder ein sonstiges Fragment des Erdbodens, wird mit der Person des Beschuldigten oder seiner Eideshelfer in kultische (ritusmäßige) Verbindung gebracht, damit sie in den magischen Kreis jener Kraft eingeschlossen werde, von der abergläubisch angenommen wurde, daß sie die derart berührte Erde durchdringe. Da die Anschauung bestand, daß die animistische Kraft Bewußtseinsträger sei (sogar allwissend und allmächtig) und in anthropomorpher Weise reagiere, so mußte die meineidige Erklärung — nach dieser primitiven Ansicht — Konflikte magischer Natur auslösen, die für den Schuldigen Gefahren in sich trugen. Das gleiche animistische Verfahren findet sich auch im Ritus der *poice* (Verzauberung) und der *pocire cu semne* (Verzauberung durch Grenzzeichen), der kürzlich von H. H. Stahl (*Contribuţii*..., II, S 185) untersucht wurde Sowohl bei Anwendung dieser Verzauberungen als auch bei dem Verfahren des Eides mit der Erdscholle auf dem Kopf werden magische Verfahren und Anschauungen (später mystisch-religiöse Verfahren und Anschauungen) in den Dienst des allmählichen Überganges zum Privateigentum gestellt. (Dieser erfolgt auf verschiedenen Ebenen: gegenüber dem Stamme, gegenüber der Dorfgemeinschaft, gegenüber dem Geschlecht und schließlich zwischen den Einzelpersonen). Bei den Rumänen hat die Technik des Ritus mit der Erdscholle einen Ursprung, der älter ist als der christliche Eid und als das Niveau der Herausbildung des Privateigentums an Grund und Boden, das durch Übernahme des ungarischen Ausdruckes für „Grenze" (*határ*) und durch dessen Verallgemeinerung im gesamten rumänischen Gebiet bezeichnet wird. Dieses Alter des Erdritus bei der Grenzfestsetzung, beweist, daß vor Eindringen des Ausdruckes *hotar* in das Rumänische, (slawische?, lateinische?, bodenständige?) Bezeichnungen bestanden haben müssen, die mit dem Prozesse der Ausbildung des Privateigentums und des Verfahrens der Grenzfestsetzung verbunden waren (unter Vorbehalt der Ermittlung des Niveaus dieses Prozesses), ebenso müssen sehr alte gewohnheitsrechtliche Verfahren bestanden haben, deren Ursprung im Verfall der bodenständigen Dorfgemeinschaft bereits in der vorromanischen Periode zu suchen ist; dies widerlegt N. Iorgas Anschauung über die Bedeutung der späten Übernahme des Ausdruckes *hotar*. Bezüglich des Eides mit der Scholle auf dem Kopf siehe: Al. Papadopol-Calimach, in „Lumina", III, 16—17; G. Misail, *Originele legislaţiunii romîne*, 1865, S. 34; Gr. Tocilescu, *Juriul la romîni*, S. 508; I. Brezoianu, *a.a O.*, S. 44; G. Popovici, in „Convorbiri literare", 1887, S. 670; D. Mototolescu, *Jurămîntul cu brazda în cap* etc., 1922; *Der Grenzeid* .., „Z.f. vergl. Rw.", 1938, 2—3; G. Fotino, *Contribution* .., 1926, S. 330—350; H H. Stahl, *Contribuţii*. ., II, 1959, S. 187 und Anm. 1.

Es bestanden verschiedene Verfahren der Grenzfestsetzung, das Verfahren mit Blut, mit dem Beil und mit dem Steinwurf im Streitfall. Die beiden letzteren Verfahren können mit dem Brauche des Schleuderns gewisser Gegenstände in Verbindung gebracht werden, der auch in den rumänischen Dorfgemeinschaften als Überrest der Form der Begründung von Alleinnutzung am selbstgerodetem Boden geübt wurde [36]; in den rumänischen Dorfgemeinschaften wurde die Grenzfestsetzung jedoch schon frühzeitig in ein fast ausschließliches Recht der Bojaren umgewandelt, das unter Aufsicht des fürstlichen Rates (Diwan) ausgeübt wurde. Dies trug sicherlich zum Verschwinden anderer altertümlicher Verfahren bei, mit Ausnahme des Eides mit der Erdscholle auf dem Kopf und der gewöhnlichen Zeugenaussage.

11. *Ardhes* (der Fremde, § 229; wörtlich der Ankommling, der Fremdling) konnte durch Verkauf eines Vermögensgegenstandes an ihn, unter Verzicht auf das Vorkaufsrecht der Verwandten und Dorfangehörigen, in das Dorf aufgenommen werden. Unter Verwendung eines Ausdruckes, der an die ursprünglichen Beziehungen zwischen den Dorfangehorigen erinnert, hieß es, der Fremde werde Bruder im Dorf (*me ba vlla kend mē katund*, § 227). Hierdurch erwarb er zwar nicht das Nutzungsrecht an den Gütern des Gesamthandvermogens der Dorfgemeinschaft, er konnte jedoch so wie die anderen ursprunglichen Dorfangehorigen sonstige Güter erwerben, besaß das Stimmrecht in der Versammlung, nahm an Begräbnissen und Hochzeiten, sowie an der gemeinsamen Arbeit teil. Wie Islami richtig bemerkt, bestimmte das Eigentum an Grund und Boden den gesellschaftlichen Status, die übrigen Beziehungen jedoch spiegelten den Kampf zwischen dem alten Bestreben, den Boden für die Dorfgemeinschaft zu erhalten, und dem neuen Grundsatz des Verzichtes auf die Unveräußerlichkeit wider.

12. *Mik* (Gastfreund, vom lat. *amicus*) ist der nach dem grundlegenden Gebrauche der Gastfreundschaft unter das Dach eines Hauses aufgenommene Fremdling; jede Verletzung der Gastfreundschaft zog schwerste gesellschaftliche Entehrung nach sich. Gut und Leben des Gastfreundes, wer immer er auch sein möge, selbst eines Feindes, stehen

[36] Zu dieser Technik und insbesondere zum Axt- und Stabwurf zur Begrenzung kleiner bauerlicher Bienenstande (auf Grund personlicher Rodung), s. H. H. Stahl, *Contribuţii* .., I, 1958, S. 278—279. Die albanischen Grenzfestsetzungsverfahren animistischer Natur (mit Blut, mit Scholle und Stein auf dem Rucken) oder im Zusammenhang mit dem Erwerb von Alleinnutzung an selbstgerodetem Boden (Werfen verschiedener Gegenstande zur Begrenzung des Bodenstuckes aus der Feldmark der Dorfgemeinschaft das ein Mann allein, mit eigenen Kraften, bebauen kann) stellen eine altertumlichere Stufe dar als die allgemeinen Grenzfestsetzungsverfahren des rumänischen Feudalrechtes, die sich auf juristische Beweistitel grunden, die bereits abstraktes Geprage zu besitzen beginnen.

unter Hut und Haftung des Gastgebers. Der Gastgeber haftet für sämtliche Taten des von ihm aufgenommenen Gastfreundes, selbst für diejenigen, die zur Blutrache Anlaß geben.

13. *Vergleichende Bemerkungen zu den unter Nr. 1—12 aufgezählten Rechtseinrichtungen.* Vom vergleichenden Standpunkte betrachtet, stellen die vorstehend angeführten Einrichtungen — so wie übrigens auch die nachstehenden — Stufen des Übergangsprozesses von der Urgemeinschaft zur frühen Feudalordnung dar, u. zw. unter den besonderen Bedingungen, welche die Bildung eines Nationalstaates verzogert hatten. Im allgemeinen sind alle diese Stufen typologisch älter als diejenigen, die bezüglich der rumänischen Dorfgemeinschaften nördlich der Donau aus den Urkunden des 14. Jh. und der Folgezeit hervorgehen.

Nicht sämtlichen Merkmalen aller hier angeführten albanischen Rechtseinrichtungen kommt das gleiche Alter zu. Der Umstand, daß einige wesentliche Merkmale altertümlichen Charakters — die im Gebiete nördlich der Donau bereits vom 15. Jh. an höchstens nur noch als Überreste oder Nebenmerkmale zu verzeichnen sind — bis ins 20. Jh. hinein erhalten blieben, stellt eine kennzeichnende Eigenheit der albanischen Entwicklung dar, welche dem vergleichenden Studium auf Grund dieses Materials besonderes Interesse verleiht.

Die wesentlichen Züge der albanischen Stammesorganisation bestanden in der rumanischen Dorfgemeinschaft zu Beginn der urkundlich belegten Periode nicht mehr [37]. Andere, neuere Merkmale, die in der albanischen Organisation unvollständig herausgebildet sind, finden sich im rumänischen Bereiche entweder identisch oder mit bezeichnenden Eigenheiten wieder [38]. Schließlich fehlen die durch die vielhundertjährige Tätigkeit des rumänischen Feudalstaates hervorgerufenen tiefgehenden Wandlungen im albanischen Bereiche entweder gänzlich oder sie erscheinen lediglich in einem beschränkten Maße, das durch die Tätigkeit der örtlichen politischen Gebilde bestimmt ist, an deren Stelle in einem gegebenen Zeitpunkt die Tätigkeit des als Eroberer auftretenden ottomanischen Staates trat. Diese letztere Tätigkeit nahm jedoch gegenüber der örtlichen, geschichtlichen Entwicklung fremdere Formen an, als die Tätigkeit des rumänischen Feudalstaates gegenüber den Dorfgemeinschaften seines Staatsgebietes, derart stellte sie ein wesentliches Hemmnis der eigenständigen Entwicklung der albanischen Gesellschaft dar und verlängerte gleichzeitig den Zerfallsprozeß der Stammes- und Dorfgemeinschaftsorganisation.

---

[37] Der *fis*, die Blutrache und die Gastfreundschaft.

[38] Vgl insbesondere den Prozeß der Herausbildung des Privateigentums.

14. *Das Vorkaufsrecht und der Güterverkehr. Die gesellschaftliche Arbeitsteilung.* Für den Fall des Verkaufes einer unbeweglichen Sache ist eine Vorkaufsordnung festgesetzt (§ 464—477). Ein bevorzugtes Vorkaufsrecht steht den nahen Verwandten (Brüdern und Vettern) zu, die zu einem geringeren Preise kaufen als der Fremde [39]. Hierauf kommen entferntere Verwandte, die nächstwohnenden Nachbarn (Anrainer) und die übrigen Dorfangehörigen zum Zuge. Nur wenn keiner von diesen kauft, ist die Reihe am Fremden [40]. In Zadrima und Malësia in Lesh ist die Reihenfolge der Vorkaufsberechtigten folgende : die nahen Verwandten, die Phratrie, der *fis*, der nächstwohnende Anrainer, jedes Dorfmitglied, der Fremde [41].

Wird diese Sache zum zweiten Mal verkauft, so steht dem vorherigen Besitzer ein Vorkaufsrecht zu [42]. Bei Verkäufen durch mündliche

[39] Dies ist ein Merkmal, welches in der rechtlichen Regelung des rumänischen Vorkaufsrechtes nicht vorkommt. Tatsächlich konnte jedoch der Verkauf an Verwandte auf Grund freier Übereinkunft zu einem niedrigen Preis erfolgen.

[40] S. Islami, *a.a O*, S. 129.

[41] J. W. Iwanowa, *a.a O.*, S. 101 (118); Nicola Ashta (bei Dareste, *a.a.O.*, S. 75) unterscheidet zwischen dem Stammesfremden und den Mitgliedern des Stammes, mit der Bemerkung, daß dem Fremden nichts verkauft werden kann, nicht einmal der Streifen Landes längs der Grenze zwischen den zwei Stämmen. Hier liegt eine ältere Stufe der Unveräußerlichkeit außerhalb des Stammes vor, die für die Geschichte des Ursprungs des Vorkaufsrechtes der Dorfgemeinschaft von größtem Interesse ist.

Im rumänischen Vorkaufsrecht kommt das Vorkaufsrecht der Phratrie und des *fis*, als Überbleibsel in dem Erfordernis von „Wissen und Willen" der Mitglieder der Dorfgemeinschaft zum Ausdruck.

Der Vorrang der Verwandten bei dem Vorkaufsrecht erscheint als ein sehr altes Merkmal und macht derart die Annahme eines Vorkaufsrechtes der Gruppe mit Vorrang gegenüber den Verwandten höchst zweifelhaft.

[42] Dies ist eine uralte Form des Vorkaufsrechtes, die schon vom babylonischen Gesetzbuch des Bilalama (3./2. Jahrt. v.u.Z) neben dem Vorkaufsrecht der Familie des momentanen Verkäufers erwähnt wird. Sind jedoch beide Formen gleich alt ? Das Vorkaufsrecht des früheren Besitzers setzt den Wiederverkauf eines gekauften Grundstückes voraus, d h. eine ganze Kette des Grundstückverkehrs, von der jedoch nur auf einer weiter fortgeschrittenen Stufe des Verfalles der Dorfgemeinschaften die Rede sein konnte. Von diesem Gesichtspunkte betrachtet, mußte die historisch ursprünglichere Form im Vorkaufsrechte der Familien oder der Verwandten gesucht werden. Es darf jedoch nicht übersehen werden, daß auf einer ersten Stufe der Unveräußerlichkeit von Grund und Boden, der Verkauf nur mit Zustimmung der Verwandten möglich war ; hierbei verhinderte der Mangel dieser Zustimmung geradezu den Verkauf, ohne daß sich ein Recht dieser Verwandten auf Rückkauf von einem fremden Käufer herausgebildet hatte. Auf dieser Stufe war es möglich, eine Sache mit Zustimmung der Verwandten weiter zu verkaufen, ohne daß das Problem eines Rückkaufrechtes zu deren Gunsten überhaupt entstanden wäre. Hingegen gab es den früheren Besitzer des weiterverkauften Grundstückes und es war durchaus möglich, daß ihm die Gewohnheit das Recht auf einen vorrangigen Rückkauf zuerkannt hatte, damit er derart das Gut wieder an die Familie bringen könne. In diesem Falle erscheint das Vorkaufsrecht des früheren Besitzers als geschichtlich älter, als das entsprechende Recht der Verwandtschaft. Das Vorkaufsrecht der Verwandtschaft ist derart mit einer weiter fortgeschrittenen Stufe der Herausbildung des Privateigentums an Grund und Boden verknüpft, als dieser bereits gegen den Willen der Verwandten verkauft werden konnte, mit der einzigen Rechtsfolge allerdings, daß diese unmittelbar ihr Vorzugsrecht und selbst das Recht auf Rückkauf von einem Fremden geltend machen konnen. Unter gewissen Bedingungen konnte der Weiterverkauf eines käuflich erworbenen Grundstückes eine frühere Stufe der Herausbil-

Verträge war gleichfalls ein Vorkaufsrecht in diesem Sinne vorgesehen [43].

Der Rückkaufspreis wurde von Schiedsrichtern festgesetzt, die in gleicher Anzahl von beiden Parteien gewählt wurden [44]. Gegen Ende des 19. und zu Beginn des 20. Jh. erscheint das immer deutlicher werdende Bestreben, auf das Vorkaufsrecht zu verzichten. Dieser Verzicht ist demnach eine Zerfallserscheinung, die in den rumänischen Dorfgemeinschaften mindestens bereits im 16. Jh. auftauchte! Sollte der Verzicht auf das Vorkaufsrecht auch in Rumänien vorher unbekannt gewesen sein? Der Grad des Zerfalles, den die rumänische Dorfgemeinschaft bereits im 10. Jh. zu verzeichnen hatte, erlaubt keine sichere, bejahende Antwort auf diese Frage.

Der Güterverkehr auf dem Verkaufsweg spiegelt die Verbindungen mit dem Markte und den Fortschritt der Tauschbeziehungen im Rahmen einer Wirtschaft wider, bei der das Gepräge der Naturalwirtschaft noch vorwiegt. Bekannt sind in diesem Gewohnheitsrecht der Bar- und Kreditverkauf, der Kauf mit Zeugen und der Kauf mit Anzahlung. Beschwor der Verkäufer, keine Anzahlung erhalten zu haben, so war er jeglicher Verpflichtung frei. Verkauft wurden Grundstücke, Muhlstellen, Bewässerungskanale, Vieh, Geräte, Feldfrüchte. Die Verpachtung von Viehstücken (Ochsen, § 191) und von Schafherden geschah in Formen, die von einem Gebiete zum anderen schwankten. Naturalzahlung war häufig, doch war Zahlung in Geld bereits bekannt.

Neben dem gewöhnlichen Darlehen (§ 500) war auch das verzinsliche Darlehen bekannt, das zur Begründung von Wucherbeziehungen

---

dung des Privateigentums darstellen. Unter anderen Bedingungen konnte eher zum Verkauf unter Umgehung der Zustimmung der Verwandten geschritten werden, allerdings mit der oben beschriebenen Rechtsfolge.

Im rumänischen Recht spielt das Vorkaufsrecht des fruheren Besitzers eine bedeutende Rolle, jedoch unterscheiden es die Quellen nicht von den allgemeinrechtlichen Formen des Vorkaufsrechtes, und die Erforscher dieser Einrichtung schenkten ihm wenig Beachtung. Zu erwahnen ist, daß im albanischen Bereiche das Vorkaufsrecht des fruheren Besitzers dem der Verwandten vorgeht; im rumänischen Rechte bis zum 18. Jh. geben die Urkunden uber die Vorrangsordnung dieser beiden Formen keine klare Auskunft. In der *Pravilniceasca Condică* (1780) macht eine Verfugung des geschriebenen Rechtes den fruheren Verkaufer zur letzten Kategorie der Vorkaufsberechtigten, u.zw. nach den Verwandten und Anrainern (Kapitel XXXII, § 13; der fruhere Verkäufer wird jedoch im § 1 des gleichen Kapitels nicht erwahnt). Das Gesetzbuch des Fursten Caragea erwähnt das Vorkaufsrecht des ersten Verkäufers nicht mehr.

[43] Derartige schriftliche Klauseln wurden auch im rumänischen Recht angewendet. Das Vorkaufsrecht des ersten Käufers bestand jedoch auch bei deren Abwesenheit.

[44] Dieses Merkmal ist dem rumänischen Vorkaufsrecht unbekannt; hier wird nur der vom fremden Käufer gebotene Preis berucksichtigt, wobei die Wahrheitsgemaßigkeit der angeführten Ziffer insbesondere durch Eid bekraftigt werden konnte. Dennoch wird auch der ubliche Preis der Grundstucke berücksichtigt und im 18. Jh. uberpruft das zur Bestatigung des Verkaufes berufene Staatsorgan, im System der *Pravilniceasca Condică* 1780 und insbesondere des *Sobornicescul Hrisov* von 1785 bei dieser Gelegenheit auch die Wahrhaftigkeit des Preises.

dienen konnte. Die bestehende gesellschaftliche Arbeitsteilung und die Bevölkerungsbewegung vom Land in die Stadt sind jedoch im Gewohnheitsrechtsbuch nicht deutlich widergespiegelt.

15. Als *Pfänder* konnten für laufende Schuldverpflichtungen Sachen jeder Art gestellt werden, bzw. für die bei Blutrache zu zahlende Geldbuße auch Waffen. Die Stellung eines *Friedenspfandes*, welches eine wahre private *cautio iudicatum solvi* darstellt, ist für jeden Beklagten dem Kläger gegenüber verbindlich. Von zugelaufenem Vieh [45] kann ein Viehstück als Beweismittel zurückgehalten werden, bis der Eigentümer des Viehs den verursachten Schaden ersetzt oder seinerseits ein Friedenspfand stellt.

16. *Gjak* (die Blutrache), welche in Albanien einen ebenso bedeutenden Platz einnahm, wie in den Familiengemeinschaften von Korsika, ist im Falle von Mord an dem Schuldigen, seinen Mittätern und an dem gesamten *fis*, dem er angehört, ausgeübt worden. Innerhalb 24 Stunden nach der Verübung der Mordtat unterliegen sämtliche agnatischen Verwandten des Täters, einschließlich der Säuglinge, der Blutrache. Im Verlaufe des Zerfallprozesses des *fis* wurde die Blutrache auf die Phratrie oder das Haus (Familie) des Täters eingeschränkt. Jeder, der eine, selbst unbeabsichtigte, Tötung begangen hat, „ist der Blutrache verfallen".

Der Mörder muß sich mit seiner ganzen Familie aus der Sippe entfernen, da 6 Blutsverwandte männlichen Geschlechts zur Rache getötet werden konnten. Mit Ausnahme der Waffen wurden Haus und Habe beschlagnahmt und zerstört, das Grundstück konnte nach Bezahlung einer bedeutenden Geldstrafe mit Einwilligung des Blutracheberechtigten rückgekauft und wieder bestellt werden. Gegen Ende des 19. Jh. wurde das Haus nicht mehr zerstört. Ein Versuch des Gouverneurs von Skutari, Abdul Kerim, die Blutrache auf das Haus des Täters zu beschränken, stieß auf Widerstand. Die hohen Geldstrafen, die für Mord zu

[45] In der Walachei gehörte z.B. die Behandlung von verlaufenem Vieh zur Zuständigkeit der „vornicei" (Unterstatthalter), die den „vornici" (Statthaltern) untergeordnet waren und für „Überwachung des Hornviehs und Verhütung von Flurschaden" zu sorgen hatten. Die wichtigste Einkunftsquelle dieser „vornicei" waren die Gebühren für verlaufenes Vieh, die vom Eigentümer dieser Viehstücke zu bezahlen waren (s. für das 18. Jh. *Pravilniceasca Condică*, XVIII, 2). Tiere die während eines Jahres nicht ausgelöst wurden, wurden von den „vornicei" verkauft. Unter Bestätigung eines älteren Gebrauches, den die „vornicei" mißachteten, verfügte die *Pravilniceasca Condică* (XVIII, 3) wie folgt: „Soll jedoch solch verlaufen Vieh nur an bestimmten Orten und zu billigem Preise verkauft werden, auf daß es sein Herr — so er später gefunden werden sollte — unschwer rückkaufen könne". Dieser „billige Preis" der vom „vornicel" eingehoben wurde, verbleibt jedoch diesem als Entgelt für den geleisteten Dienst (neben der Verwendung des Tiers während des Jahres der zwangsläufigen Verwahrung). Der Groß-Vornic (Statthalter) übernahm einen Teil der Einkünfte der „vornicei", selbst nachdem ihm ein jährliches Gehalt festgesetzt wurde; gegen diese Praxis versuchte die *Pravilniceasca Condică* mit den zitierten Bestimmungen Abhilfe zu schaffen.

zahlen waren, wurden eine Einnahmsquelle für die türkische Regierung und die Notabeln der Sippe und Familie. Gegen Ende des 19. Jh. war die an die Familie des Opfers zu zahlende Geldbuße von 800 Piastern auf 3000 Piaster und in Shala auf 10 000 Piaster gestiegen.

Der Nachweis, daß die Kugel eines der Mittäter das Opfer nicht getroffen hatte, wurde mit 24 Eideshelfern erbracht (diese bezeugten nicht etwa die Tatsache, die der Angreifer zu seinen Gunsten geltend machte, sondern ausschließlich die Ehrhaftigkeit seiner Behauptungen auf Grund des Vertrauens, das die Erklärung des Angreifers, er habe das Opfer nicht getroffen, den Eideshelfern einfloßte). Erbrachten alle Personen, die auf das Opfer geschossen hatten, diesen Nachweis, so hafteten sie solidarisch, so als ob sich sämtliche Kugeln im Leibe des Opfers gefunden hätten.

Zwischen den 6 Sippen *(Ge tes)* des Stammes Dukagjini bestand eine *besa* [46], ein Friedensbund.

Mangels eines solchen Friedensbundes gab im Verhältnis zwischen Stämmen und Sippen der Mord keinen Anlaß zur gewohnheitsrechtlichen Blutrache. Gegen die als Gastfreund in den Schutz einer Familie aufgenommene Person kann Blutrache nicht geübt werden. Dieser Schutz kann auch durch ein Kind oder durch eine Frau der Familie gewahrt werden, die den Blutracheverfolgten begleiten. Der Angriff eines derart unter Geleit Stehenden ist eine Beleidigung des Schutzgewährenden und gibt diesem das Recht auf Blutrache, die mit äußerstem Nachdruck geltend gemacht wird. Im Falle von Verletzungen ist die rechtliche Regelung fast die gleiche. Die Tötung einer Frau wurde binnen eines Jahres durch ihr Elternhaus, nach dieser Frist aber durch das Haus ihres Gatten gerächt. Bei an einer schwangeren Frau verübtem Mord, kam es zu zwei Blutrachen, wobei diejenige für das ungeborene Kind nach dessen Geschlecht bemessen wurde (1500 Piaster für ein Mädchen, 3000 Piaster für einen Knaben); zur Feststellung des Geschlechtes wurden öfters die Gräber geöffnet, um derart die Bestätigung der Behauptungen der Kläger zu erzielen.

Gatte, Sohn oder Bruder konnten — ohne ihrerseits der Blutrache zu unterliegen — eine Frau ihres Hauses zusammen mit dem Manne töten, mit dem diese bei unerlaubten Beziehungen betroffen wurde; jedoch gab die Tötung von nur einem der beiden zu Blutrache seitens der väterlichen Familie Anlaß. Die Sippe, auf deren Gebiet eine in Ausübung der Blutrache verfolgte, flüchtige Person getötet wurde, galt als schutzgewährende Sippe und hatte ihrerseits Recht auf Blutrache. Ein der-

[46] S. weiter unten unter Nr. 18 die Begriffsbestimmung von *besë*.

Tötung schuldiger Fremder konnte von dem Blutracheberechtigten nicht getötet werden, solange er sich auf dem Gebiete der Sippe des letzteren befand und umso weniger im Hause des betroffenen Gastgebers mit Ausnahme des Falles eines schweren Mißbrauchs der gewährten Gastfreundschaft (s. Mejda und Ashta, bei Dareste, *a.a.O.*)

17. *Pajtim* (Aussohnung, Zusammensetzung von lat. *pax*) besteht in der Zahlung eines Blutgeldes (Wergeld) (in Vieh, Grund und Boden, Waffen, Geld). Das Blutgeld für Totung einer Frau betrug die Hälfte dessen fur Tötung eines Mannes, ohne andere Strafen. Die Versöhnung gab Anlaß zur Zahlung einer Geldbuße (*gjobë*) [47] zugunsten jener, die die Versohnung herbeiführten (die Ältesten, der *Bajrak* oder — in Mirdite— die Familie der Gjomarkaji, die bis zu 500 Piastern einhob). Dieser Zerfallsfaktor, der zugleich ein Kennzeichen der wirtschaftlichen Differenzierung ist, erscheint in entsprechenden Formen — „*tretina*" (an den Richter zu zahlendes „Drittelsgeld") usw. — in den rumänischen Dorfgemeinschaften im 10. bis 15. Jh. Lazar Mejda erwähnt eine Geldstrafe von 250 Piastern, die zu gleichen Teilen von den beiden in Konflikt stehenden Familien entrichtet und zwischen der türkischen Regierung und den Stammesführern aufgeteilt wurde, wobei diese von dem für die Totung bezahlten Bußgeld verschieden war. Die Versohnung wurde, ohne zeitliche Begrenzung, durch einen Firman der türkischen Regierung verkündet, die hier in die ordnungs- und friedensstiftende Rolle der Gemeinschaften eintrat. Im Jahre 1856 wurde in Skutari ein Gerichtshof für die Berggegenden eingesetzt, der über die bis dahin im Rahmen der Sippe erledigten Streitigkeiten zu entscheiden hatte. Wer innerhalb von 5 Jahren den Versöhnungsfirman verletzte, wurde von der Regierung bestraft. Derjenige, dem der Firman zugute kam, wurde unter den Schutz von Bürgen gestellt, denen im Falle der Übertretung das Recht der Blutrache gegenüber dem Angreifer zustand.

Hervorzuheben ist der uralte Ritus der Versohnung der Gemeinschaft durch Verzicht auf die Blutrache seitens der Familie des Opfers. Mejda beschreibt ihn, wie folgt: An einem großen Feiertage begibt sich der Schuldige mit gebundenen Händen und mit einem in der Wiege mit dem Kopf abwärts liegenden Kind zum Hause des Opfers, wobei ihn Freunde und Bekannte des letzteren begleiten. Die Begleiter bitten um Gnade. Die Familie des Opfers tut überrascht und hält Rat; zum Zeichen der Versöhnung befreit sie die Hände des Taters von den Fesseln und legt

[47] Derjenige, der in jeder Familie befugt war, zu vermitteln, Geldbußen einzuheben und sozusagen als gerichtliches Vollzugsorgan wirksam zu werden, fuhrte die Bezeichnung *gjobar*. Fur jede vom *bajraktar* oder von dem *kreu* einer Phratrie ergriffene Maßnahme war seine Zustimmung erforderlich.

das Kind in der Wiege zurecht. Hierbei erklärt sie gleichzeitig, welche Entschädigung sie fordert, wenn eine solche bestimmt worden war; diese konnte den Höchstwert von 6 Beuteln (3000 Piastern) nicht überschreiten. Vormals hatte dieser Ritus den unmittelbaren Ausdruck der Reue und der Mitleiderregung zum Zweck (das Kind sollte an das Geschick einer Waise erinnern von dem es bedroht war, falls auch sein Vater getotet werden sollte). Zur Zeit der Aufzeichnung stellt diese Gewohnheit nur noch einen überlebenden Ritus dar, der sich einer auf Geld beruhenden Einigung anderer Art *überlagert*, die vor der Feierlichkeit bereits abgeschlossen worden war; die geschilderte Feierlichkeit selbst erzeugt jedoch die Wirkungen der Öffentlichkeit und Einwendbarkeit gegenuber jedermann, der sie etwa nachher zu bestreiten beabsichtigte.

18. *Besë* (mit best. Art. *besa*, Treue; ubertrg.: gegebenes Wort, Versprechen), bezeichnete einen Bund, eine Übereinkunft zwischen zwei Gruppen, insbesondere im Falle eines Vergehens, welches die Blutrache ausloste. Das „Ehrenwort" hieß *besa shqipetare* (*fides albanica*), Albanertreue. Die Nichteinhaltung des gegebenen Wortes zog die schlimmste Entehrung nach sich.

19. *Besa e gjakut* (wortl.: Blutbund, Bluttreue, § 854—885), bezeichnete die mündlich übernommene Verpflichtung der Familie des Opfers, dem Täter und dessen Familie eine Freiheits- und Sicherheitsfrist zu gewähren, innerhalb deren die Ausübung der Blutrache unter gewissen Bedingungen, die bis zu einem festgesetzten Termin zu erfullen waren, vorläufig ausgesetzt wurde.

20. *Preja* = Viehdiebstahl, fand im Rahmen von Hirtengemeinschaften eine besonders sorgfältige Regelung in eigentümlichen und sehr interessanten Formen. Der gewohnliche Diebstahl gab Anlaß zu einem Bußgeld, das den doppelten Wert des gestohlenen Gutes betrug, der Einbruchdiebstahl hingegen noch zu einer zusatzlichen Geldstrafe von 500 Piastern.

Lange Zeit hindurch bestand unter Sippen, die nicht im Stammesverband standen, eine Art von *occupatio bellica*, die als regelrechter Erwerbstitel galt und sich später in Tätigkeit nach Art der „Heiducken" mit sozialer Unterlage umwandelte.

Im allgemeinen wird auf dem Gebiete der Straftaten zwischen absichtlich und unabsichtlich verursachtem Schaden unterschieden. Für Waffen wurde die hochste Entschädigung gefordert, fur Vieh wurde diese jedoch nach Große des Viehstückes und nach Bedeutung des Schadens festgesetzt (bei verletzten Tieren, lediglich die Heilungskosten). Bestraft wurde weiters das Einernten von Früchten anderer, das Weiden von Vieh

auf fremder Weide, oder die Nichtverhinderung des Weidens auf fremder Weide, die Zerstorung einer offentlichen Quelle, die Beschädigung eines zur dauernden Erinnerung gepflanzten Baumes, das Betreten fremder Grundstücke, das Weiden auf der Gemeindeweide vor deren Freigabe.

21. *Lecija* (Ächtung) ist die Entfernung des eines schweren Vergehens Schuldigen aus den Reihen seiner Mitmenschen (§ 1179—1193)[48].

22. *Opinge* (Bundschuh, Bundschuhgeld, im gleichen ubertragenen Sinn wie *ciubote* — Stiefelgeld — im altrumanischen Recht) ist die in Natural- oder Geldzahlung, die fur die „Muhewaltung" an denjenigen geleistet wird, der eine öffentliche Verpflichtung erfullt (Guteraufteilung, gerichtliche Untersuchung usw.). Der Vergleich mit dem „Stiefelgeld" des fürstlichen Beamten im altrumänischen Recht ist aufschlußreich, desgleichen auch die unterschiedliche Bezugnahme auf die *Bundschuhe* einerseits und die *Stiefel* andererseits (wiewohl auch in Rumanien die Bundschuhe weit verbreitet waren, allerdings nicht bei den als Vollzugsorgan verwendeten Personen). Bei den rumanischen Grenzbestimmungen gehort die Entlohnung des Vermitt'ers nicht zum Begriffe des „Stiefelgeldes". Die albanischen Gerichtsbeisitzer hatten Anspruch auf „Bundschuhgeld", das von den Prozeßgegnern zu gleichen Teilen entrichtet wurde.

23. *Porote* (Eid) war eine grundlegende verfahrensrechtliche Einrichtung (§ 562, 576, 577, 588, 591—592). Geleistet wurde der Eid auf einen Stein (im Falle der Verleumdung, bei Abschluß einer Vereinbarung uber gemeinsames Vorgehen, bei Abschluß einer *bese* (Friedensbund) wegen Verrates)[49], auf Kreuz und Bibel, auf das Tor und das Oberhaupt der Familie. Wie im rumänischen Recht gab es auch den „negativen" Eid, durch den der Schworende erklarte, daß er „nichts wisse". Zum Ritus der Eidesleistung auf einen Stein wurde ein dreieckiger Stein mit je einem Loch an jeder Ecke verwendet, in dem Kerzen befestigt wurden. Die Verfasser geben keine Erklarung fur diesen Ritus, in dem religiose Elemente mit uralten animistischen Riten vermengt sind.

Die Schuld eines nicht auf frischer Tat betroffenen Taters konnte durch das Verfahren des geheimen Zeugen (*kaputzar*) erwiesen werden. Um keinen Unannehmlichkeiten ausgesetzt zu sein, bestatigte dieser bei

---

[48] § 1179 : „So der *kanun* von *leci* (Ächtung) spricht, soll dies bedeuten : den Schuldigen verjagen, ihn aus der Hand lassen, sein Haus zerstoren und ihm jeglich Recht, Gunst und Ehre nehmen, sei es vor der Dorfgemeinschaft, sei es vor dem Banner (*flamur*)".

[49] Das Steinritual bewirkte, daß die betreffenden Eidesformen weder vom turkischen Staat noch von der Kirche anerkannt wurden. Im gewohnheitsrechtlichen System jedoch verlieh dieses uralte Ritual animistischen Gepräges dem Eid auf dem Stein ein großeres Gewicht als dem durch Eideshelfer unterstutzten Eid, wobei sein Wert dem von mehr als 1000 Eiden gleichgestellt wurde.

Zusage der Geheimhaltung dreimal die ihm bekannten Anzeichen fur die Schuld vor 2 Schiedsrichtern, von denen je einer von den beiden im Streite stehenden Parteien gewahlt wurde und die entschieden, ob der Beweis gultig ist. Im letzteren Falle kam es zur Verurteilung. Weisen die Schiedsrichter den Beweis zuruck oder nimmt der Angeklagte das Urteil nicht an, so kann der *kaputzar* seine Aussage offentlich bekannt geben, indem er sie vor allen Anwesenden beschwört; in diesem Falle erhalt er eine von dem Verurteilten zu entrichtende Belohnung, wogegen die Gebuhr fur die Schiedsrichter beiden Teilen zur Last fallt.

24. Hoch entwickelt ist die Einrichtung der Eideshelfer[50] (*porotniki*) die von den Ältesten ernannt werden, um die Aussage des Schworenden zu bestarken, wobei eine Halfte vom Stamme und die andere Halfte vom Schwurpflichtigen gewahlt wird. Die Eideshelfer dürfen keinen Meineid geleistet, mit den Parteien keine Zwistigkeiten gehabt haben, sie mussen ehrlich, tuchtig und nicht rachesuchtig sein; zugelassen wurden nur Männer (Frauen waren ausgeschlossen, wogegen im rumanischen Rechte, bei den Bojaren, ein Fall von weiblichen Eideshelfern bekannt ist). Die Vorladung der Eideshelfer obliegt dem Schwurpflichtigen. Eideshelfer konnten abgelehnt werden, und diejenigen, welche bei den Beratungen uber den abzulegenden Eid eine Minderheit darstellten, konnten zweimal ersetzt werden. Die Eideshelfer legten ihren Eid nicht einfach als Eineid ab, sondern sie waren zur Wahrheitserforschung verpflichtet und mußten als eine ganze Gruppe, die als Einheit angesehen wurde, ihre Meinung über die strittige Frage zum Ausdruck bringen. Der Mangel der Einhelligkeit bedeutete, nach Ersetzung der eine Minderheit bildenden Personen, einen negativen Eid.

Im Falle eines Meineides hatte der Meineidige eine je nach der Anzahl der Eideshelfer bemessene Geldstrafe an die Kirche und an das Dorf (Banner) zu entrichten, dem Gegner aber das Doppelte des Streitwertes zu bezahlen. Die Wahrheitserforschung durch die Eideshelfer konnte ein Jahr lang dauern. Die Eideshelfer bekräftigen den von der Partei abgelegten Eid oder sie weisen ihn zuruck, indem sie gemeinsam mit dieser ein Brot verzehren oder sich weigern dies zu tun. Als erster legte der Beschuldigte selbst den Eid ab, nach ihm dessen Verwandte in der Reihenfolge des Verwandtschaftsgrades, hierauf die von den Richtern bezeichneten und schließlich die von den Parteien gewahlten Eideshelfer. Übernahm der Priester ausnahmsweise die Rolle eines

---

[50] F. Nopcsa, *Aus Schala* usw., 1911, S. 73 nennt einen Fall, in dem die beiden Gruppen von je 24 Eideshelfern ihren Eid in widersprechendem Sinn ablegten (nahere Einzelheiten fehlen).

Eideshelfers oder schwor er für diesen, so galt sein Eid gleich 24 Stimmen. Der Eid des Bannerträgers galt gleich 12 Stimmen. Der Eid des Oberhauptes eines Hauses beseitigte den Verdacht des Diebstahls gegen jedes Mitglied des Hauses.

Angesichts der berechtigten Bedeutung, den die Geschichtsschreibung in der Rumänischen Volksrepublik dem Studium der Einrichtung der Eideshelfer zumißt[51], erhalten die Angaben aus dem albanischen Rechtsgebiete besondere Bedeutung als Vergleichsmaterial zum Zwecke einer kritischen Verwertung und deshalb soll hier ein wenig bei dessen Bedeutung von diesem Gesichtspunkte verweilt werden.

In erster Linie sind die Unterschiede zwischen den beiden Rechtseinrichtungen und insbesondere diejenigen Züge der albanischen Einrichtung der Eideshelfer von Bedeutung, die der entsprechenden rumänischen Einrichtung fehlen u. zw.: Bildung der Gruppe der Eideshelfer aus vom Gericht einerseits und von der Partei andererseits gewählten Eideshelfern, ein Merkmal, das kein primitives Gepräge aufweist und dem auf rumänischem Gebiete höchstens einige Überbleibsel entsprechen; Bestehen von genauen Vorschriften zur Ablehnung der Eideshelfer; Fehlen der Einrichtung *lege peste lege* — „des Überdoppelns", d.h. des Rechts des Prozeßgegners, die Wirkung des von einer Gruppe von Eideshelfern abgelegten Eides zunichte zu machen, indem er eine doppelte Anzahl von Eideshelfern beibringt, die seine Aussage beteuern (wodurch der erste Eid nicht mehr „rein" sondern „mein" wird); Begrenzung der Anzahl der Eideshelfer auf 24 ohne die im rumänischen Rechte häufige Überschreitung dieser Anzahl; Festsetzung der verfahrensrechtlichen Geltung des Eides nach der sozialen Stellung des Eideshelfers (Priester, Bannerträger); Bekundung der Solidarität der Eideshelfer mit der Prozeßpartei in der Form gentilischer Symbole (gemeinsames Verzehren des Brotes), Auferlegung von Geldbußen zu Lasten jener Partei, die im Streit unterlag (Meineid, Verweigerung der Eidesleistung), Möglichkeit die Eideshelfer, die eine Minderheit bildeten zweimalig zu ersetzen.

Das albanische Belegmaterial unterstützt die allgemeine Auffassung, die sich im Lichte des dialektischen und historischen Materialismus immer nachdrücklicher geltend macht und den Ursprung der Einrichtung der Eideshelfer im Gerichte der Mitglieder der Dorfgemeinschaft

---

[51] Siehe Gh. Cronț, *Instituția jurătorilor în țara romînească*, Handschrift die bei der Abteilung für mittlere Geschichte des Instituts für Geschichte an der Akademie der RVR vorliegt.

erblickt [52], ohne jedoch die ganz ursprüngliche Stufe dieser Einrichtung widerzuspiegeln.

Die albanischen Eideshelfer scheinen eine Zwischenstufe zwischen dem Gerichte der Gentilgemeinschaft und der Einrichtung der rumänischen Eideshelfer aus der Zeit nach dem 15. Jh. darzustellen, wobei sie die Anwendung dieser Einrichtung durch die differenzierte Leitung der Stammesgruppe (die bereits dem Prozeß der Feudalisierung anheim gefallen ist) widerspiegeln. Es liegt hier die Frühstufe eines sehr allgemeinen Entwicklungsvorganges vor, im Rahmen dessen die Eideshelfer, vor ihrem Verschwinden, im Staate der Sklavenhalterordnung oder in demjenigen der Feudalordnung verwendet werden, je nachdem der Übergang von der Verfallsstufe der Urgemeinschaft zu der einen oder anderen der beiden Gesellschaftsordnungen führte, in der die Anwendung der Einrichtung der Eideshelfer mit den kennzeichnenden Eigenheiten bis zu einem bestimmten Augenblick urkundlich belegt ist.

Bei den albanischen Eideshelfern ist ein im rumänischen Recht verschwundener Zug festzustellen u. zw. die Anwesenheit der Verwandten desjenigen, für den der gemeinschaftliche Eid geleistet wird, an Seiten der Eideshelfer. Die Anwesenheit dieser Verwandten drückt die Solidarität der Familie aus und gestattet uns, eine wichtige Schlußfolgerung allgemeiner Natur zu ziehen: die Verwandtén, die dem Beklagten (fur das albanische Recht genauer gesagt dem Beschuldigten) anfanglich als Ausdruck der Blutssolidarität zur Seite standen, *wandelten sich nicht* in Eideshelfer um. Diese letzteren stellen eine neue Stufe der Rechtsfindung zu Beginn mit territorialem Gepräge dar, welche sich dem früheren System überlagert, bis schließlich die private Rechtshilfe des „Blutes" gänzlich verschwindet. Dieses albanische Phänomen läßt erkennen, daß in den fortgeschritteneren Phasen des Zerfalles der Stammesgruppe und hierauf der territorialen Dorfgemeinschaft das Gericht der Mitglieder der Dorfgemeinschaft nicht mit der Tätigkeit der Eideshelfer zusammenfällt. Die Eideshelfer sind lediglich ein *Verfahrenbestand-*

---

[52] Siehe *Istoria Romîniei*, II, unter der Red. von Akad. A. Oțetea, Ed Acad R P R., Bukarest, 1962, S 333. „Das bereits im 15. Jh. urkundlich belegte Verfahren der Eideshelfer ist das Überbleibsel eines alten Brauches, der allmahlich feudales Geprage und Klassencharakter annahm, da mit der Zeit nur Freie als Eideshelfer zugelassen wurden". In dem Werke *Viața feudală în Țara Romînească și Moldova în sec. XIV–XVII*, 1957, wird die Einrichtung der Eideshelfer nur gelegentlich erwahnt (S 104, 491); in dem Kapitel uber die Dorfgemeinschaft unterstreicht jedoch V. Costăchel zutreffend die Gerichtsbarkeit der Dorfgemeinschaft (s auch *Istoria Romîniei*, II, S. 274). Sicherlich gehorte hierzu auch die alte *Gewohnheit*, auf die das Handbuch der rumanischen Geschichte Bezug nimmt, wenn es uber die Verwendung der Eideshelfer „in geringfugigen Prozessen der Bauern, bei denen die Prozeßparteien derselben sozialen Schicht angehorten", berichtet. Die allmahliche Feudalisierung konnte sich lediglich auf ein Gewohnheitsrecht der Gemeinschaft beziehen, die bereits in die Zerfallsphase eingetreten war.

teil, der sich in den Rahmen der gruppenmäßigen Urteilsfindung einfugt. Der zeitliche Verlauf dieses Entwicklungsprozesses wird erst durch besondere Forschungen ans Licht gebracht werden müssen. Auf Grund der in Verbindung mit der Frage des *Ius Valachicum* bisher durchgefuhrten Untersuchungen und der Vergleiche, zu denen uns diese nötigen, neigen wir zu der Ansicht, daß die Urteilsfindung durch eine Gruppe nicht gleich von Anfang an mit Eideshelfern als wesentlicher Bestandteil entstand, sondern, daß diese erst später, auf einer fortgeschritteneren Stufe der Differenzierung im Rahmen der Gemeinschaft aufkamen.

Das albanische Belegmaterial läßt erkennen, daß die Einrichtung der Eideshelfer, so wie auch andere Einrichtungen formalistische Züge und einen im Rahmen der bereits zerfallenden Gemeinschaft zum Ritus umgewandelten Aufbau aufweist, obzwar nachträglich einige dieser Züge abgeschwächt, andere hingegen verstärkt werden konnen (wie z. B. einige Aspekte des Anzahlritus im alten rumänischen Recht). Die weitgehende Anwendung der albanischen Eideshelfer in Strafsachen dürfte unseres Erachtens ein Korrektiv *territorialer* Natur (demnach also mit *Zerfallsgeprage*) sein, welches dem noch durchaus mächtigen System der privaten Blutrache hinzugefügt wurde. Die Untersuchung der Entwicklung des Eideshelferamtes in den Rechtsordnungen des *Ius Valachicum* enthüllte mit besonderer Klarheit die doppelte und widerspruchsvolle Funktion der Einrichtung der rumänischen Eideshelfer auf der urkundlich belegten Stufe u. zw. : a) einerseits als rückschrittliche Form der örtlichen Autonomie, als Widerstand gegen die Ausdehnung der von höheren politischen Organen ausgeübten Gerichtsbarkeit, wobei dieser Widerstand gleichzeitig auch einen Aspekt des Klassenkampfes gegen die ständig wachsende feudale Ausbeutung darstellte; b) andererseits als mittelbare Form der Festigung des staatlichen Charakters der Gerichtsbarkeit, in der sich noch Überbleibsel des ursprünglichen Dorfgerichtes erhielten. Dieser Widerspruch konnte im albanischen Bereich in fruheren Formen zum Ausdruck kommen, der Prozeß selbst ist unseres Erachtens seinem Wesen nach mit der Herausbildung der Einrichtung der Eideshelfer selbst unlosbar verbunden.

Das albanische Belegmaterial kann weiters die richtige Losung eines in der burgerlichen Geschichtsschreibung viel erörterten Problemes erleichtern, u. zw., ob die Eideshelfer Zeugen, bzw. Zeugen welcher Art, oder ob sie Urteilsfaller sind, eine Frage, die heute noch aktuell

ist[53]. Die Lösung dieser Frage kann nicht fur alle Entwicklungsstufen dieser Einrichtung die gleiche sein und sie erfordert jedenfalls eine vorhergehende kritische Untersuchung des in den antiken Rechtsordnungen enthaltenen Materiales zur Bestimmung des Begriffes *Zeuge*[54]. Übrigens bestanden auch in diesen Rechtsordnungen Formen von Eideshelfern, die bei einem Vergleiche nicht ubersehen werden konnen, und die von den meisten Verfassern behauptete Abwesenheit der Eideshelfer im romischen Rechte würde eine Erklärung benotigen, die sich gewiß auch als fur die Geschichte dieser Institution in der Feudalgesellschaft fruchtbar erweisen durfte. Im albanischen Bereiche treffen die Eideshelfer ihre Entscheidung in erster Linie auf Grund der ihnen wohlbekannten sittlichen Eigenschaften des Angeklagten, jedoch mußte in dem engumrissenen Bereiche der Dorfgemeinschaften mindestens einer der Eideshelfer zwangsläufig auch von dem Sachverhalt selbst unmittelbare Kenntnis haben, so daß die Erklärungen der Eideshelfer gleichzeitig auch eine Bekundung der materiellen Wirklichkeit dieses Sachverhaltes beinhalten. Das gegenseitige Verhältnis dieser beiden Gesichtspunkte ist nicht gleichbleibend, sondern befindet sich in ständiger Entwicklung. Die albanischen Eideshelfer besprachen sich miteinander, stellten die Haltung jedes einzelnen von ihnen zu Schuld oder Unschuld des Angeklagten fest und mußten ihre beeidete Aussage *im gleichen Sinne* ablegen; hiebei bestand zur Vergrößerung der Aussichten auf Herstellung der Stimmeneinhelligkeit die Möglichkeit einer zweimaligen Ersetzung der eine Minderheit bildenden Eideshelfer, wie weiter oben ausgefuhrt wurde[55]. Wenn derart ihre Aussage als eine Art Beschluß erscheint, so ist sie dennoch von dem eigentlichen Urteil des Gerichtes, das sie „ernannt" hat, einigermaßen verschieden, selbst wenn diese beiden Beschlusse einander nie widersprechen.

---

[53] Siehe *Istoria Romîniei*: „Die Eideshelfer. . bezeugten, welche der beiden Streitparteien Recht hatte, und ihr Beschluß wurde nachher vom Fursten oder von den anderen Gerichten bestätigt". Ihre Befugnis scheint daher die zu sein, „fur ihn (den Angeklagten) die Burgschaft zu ubernehmen, daß er ein wackerer Mann sei und ihn keine Schuld treffe", gemäß der Formulierung von Valeria Costăchel, *a a O.*, S 104. In der gleichen Arbeit schreibt A. Cazacu, S. 491: „Bei Prozessen wurde der Klager zum Beweise mit 12 Eideshelfern zugelassen".

[54] S. Fr. Pringsheim, *Le témoignage dans la Grèce et Rome archaïque*, in „Revue Internationale des droits de l'Antiquité", 1951, S. 161—175; H. Lévy-Bruhl, *Les témoins de la litis „contestatio"*, in „Ann. de la Faculté de droit d'Istambul", 1955, Nr. 4—5, und *Note sur l'acte juridique*, in *Nouvelles études sur le très ancien droit romain*, Paris, 1946, S. 5—13, deren Schlußfolgerungen, vom Standpunkt unserer Untersuchungen aus, eine kritische Verallgemeinerung benotigen wurden, die hier nicht behandelt werden kann.

[55] Unseres Erachtens ist das Erfordernis dieser Einhelligkeit fur die Charakterisierung des Wesens dieser Rechtseinrichtung entscheidend.

Die albanischen Eideshelfer erscheinen in der Dorfgemeinschaft zufolge eines gesellschaftlich-wirtschaftlichen Differenzierungsprozesses, im Zuge dessen die Mitglieder der Dorfgemeinde bzw. des Stammes zwar nicht mehr die auf Blutsverwandtschaft gegründete Solidarität ihrer Angehörigen in Anspruch nehmen können, jedoch zur wirksameren Wahrung ihrer Interessen zur Solidarität der Eideshelfer ihre Zuflucht nehmen, die ursprünglich aus den Reihen der Nachbarn und der Mitglieder der Gemeinschaft des gleichen Ranges entnommen werden. Die Dorfgemeinschaften führen einen hartnäckigen Kampf um die Verlangerung dieser Merkmale der Einrichtung und um deren Anerkennung durch die Oberhäupter der Dorfgemeinschaften und Stämme. Hingegen strebt ihre führende Schicht und später der politische Organismus, der an deren Stelle tritt, danach, die Ausubung der Rechtssprechung moglichst vollständig an sich zu ziehen, wobei sie sich zu diesem Zwecke unter anderen auch der Einrichtung der Eideshelfer bedient; dies spielt sich in einem Zeitraum ab, der je nach dem Rhythmus und den besonderen Merkmalen des allgemeinen Zerfallsprozesses der Dorfgemeinschaften und der Festigung und Zentralisierung des Staates schwankt.

V. *Die Familie Gjomarkaj* (§150, 1126—1145). Gegen Ende des 19. Jh. wird Mark Gjomarkaj zum Pascha von Mirdite ernannt und ihm ein Monatsgehalt und Bewaffnung für seine Mannen festgesetzt. Diese Situation wurde dazu ausgenützt, um auch die teilweise bloß formelle Gleichheit zu beseitigen, die bis dahin zwischen der Familie des Mark Gjomarkaj und den anderen Mitgliedern der Ratsversammlung bestand.

Formell erhob die Familie Gjomarkaj weder Zins noch Abgaben von der Bevölkerung, doch kamen ihr Geldstrafen und andere Vermögensstrafen zugute, was ihr unter anderem eine vorherrschende wirtschaftliche Situation sicherte. Das Haus dieser Familie war selbst im Falle eines schweren Verbrechens von der Strafe des Niederbrennens befreit; in diesem Falle war die Strafe lediglich symbolisch und bestand darin, daß mit der Säge ein Zeichen eingeschnitten wurde. In der Gerichtsversammlung des *fis* kam es so weit, daß die Stimme eines Mitgliedes der Familie Gjomarkaj so viel wie 12 gewohnliche Stimmen galt (§ 1143) [56].

[56] Vgl. weiter oben bei Punkt 23, die ahnliche Lage des Priesters und des Bannertragers im Rahmen der Einrichtung der Eideshelfer.

Trotzdem wird in der Sammlung Gjeçovs (§ 1159—1160) die allgemeine Gleichheit im Rahmen des *fis* als ein — allerdings inhaltsloser — Grundsatz ausgesprochen: „Weder die Familie Gjomarkaj, noch die Anführer des *fis*, noch die *pleq* haben irgendein Recht über eines anderen Mannes Gut''. Dieser Grundsatz muß jedoch durch einen anderen ergänzt werden, der erklarte: „die Glieder gehören dem Stamme, der Leib der Familie Gjomarkaj''. Der feudale Charakter dieser Formel ist offenkundig.

SUR QUELQUES ASPECTS DU PASSAGE DU FÉODALISME AU CAPITALISME DANS LES TERRITOIRES BALKANIQUES DE L'EMPIRE OTTOMAN [1]

par NIKOLAÏ TODOROV
(Sofia)

Les périodes historiques de transition, où s'entremêlent la décomposition d'un régime social et économique et la naissance d'un autre, se distinguent par des processus d'une extrême variété, par l'apparition des formes les plus curieuses en fonction des nombreux facteurs qui président à leur développement. Des dizaines d'années se sont écoulées depuis que les historiens s'occupent des problèmes de la transition du féodalisme au capitalisme. On en a déterminé les principes et les lois objectives fondamentales ainsi que les étapes principales de la transition d'un régime à un autre, on a précisé le cadre chronologique général de la genèse du capitalisme, et pourtant on ne saurait encore dire, à quelques rares exceptions près, que l'on soit arrivé à une élucidation scientifique achevée de ce problème pour les différents pays.

---

[1] Le niveau actuel des recherches et le fait que les problèmes soulevés ici n'ont pas été étudiés dans tous leurs aspects et pour chaque Etat des Balkans, ne nous permettent pas de tirer des conclusions générales pour toute la Péninsule des Balkans. Outre l'examen de certaines caractéristiques générales du féodalisme dans les Balkans et de son évolution, les conclusions tirées dans cet article sont valables pour les parties orientales et centrales de la Péninsule des Balkans, qui ont également fourni le matériel concret. Une telle division s'étaye non seulement sur certaines particularités géographiques des deux parties des Balkans, mais aussi sur certaines différences qui apparaissent dans les destinées politiques et le développement social et économique des peuples habitant ces territoires.

Une série de moments de la genèse du capitalisme dans l'industrie et l'agriculture continuent de faire l'objet de discussions animées, tant dans les pays occidentaux qui ont leurs traditions dans l'étude de ces problèmes qu'en Union Soviétique, où les historiens ont réalisé des succès éclatants dans l'investigation de l'époque féodale et du développement du capitalisme. Par malheur, quiconque compulse cette abondante littérature se heurte soit au silence, soit à la constatation que l'on a délibérément évité d'aborder ces problèmes quand il s'agit des Balkans. Ce n'est pas là un reproche mais une triste constatation qui met en évidence le retard accusé par l'historiographie des pays balkaniques, tant en ce qui concerne l'examen et la publication des sources, que l'élaboration systématique de l'histoire sociale et économique des Balkans. Et pourtant, on ne saurait ne pas souligner un phénomène réjouissant qui se fait jour depuis quelque temps : le fait que toujours plus d'historiens des pays balkaniques s'attachent à élucider les particularités du féodalisme dans les Balkans, les problèmes des rapports agraires, de la rente féodale, du système fiscal, de la situation démographique, du développement du commerce, du développement des rapports capitalistes dans l'industrie et l'agriculture, etc. On a vu paraître une série d'études importantes et, comme on pouvait s'y attendre, parallèlement à un examen toujours plus approfondi de ces problèmes, des divergences se sont fait jour non seulement entre l'historiographie marxiste et l'historiographie bourgeoise, mais aussi au sein même des historiens marxistes. Ces recherches ainsi que lesdites divergences rendent nécessaire un plus large échange d'opinions, de nature à permettre une compréhension plus nette des conceptions des différents auteurs. Tel est d'ailleurs le but que se propose le présent article [2].

Il est peut-être superflu de parler des prémisses à partir desquelles il convient d'examiner le problème de la genèse du capitalisme. Chaque auteur s'efforce d'accorder toute son attention aux positions théoriques générales du marxisme et d'interpréter la somme des faits en tenant compte du développement chronologique et du dynamisme du processus examiné, ainsi que des différentes particularités de son évolution, particularités conditionnées par le développement inégal des forces de production dans tel ou tel pays. Mais pour une plus grande pré-

[2] Quelque insuffisante que puisse sembler la bibliographie relative au développement social et économique des peuples balkaniques, la seule énumération des ouvrages abordant ces problèmes, sans parler de ceux qui les traitent plus à fond, aurait dépassé de beaucoup l'espace assigné à cet article. C'est pourquoi nous réduisons cette bibliographie en nous bornant à indiquer les sources fondamentales et les ouvrages où l'on peut trouver la liste bibliographique du problème envisagé. Le caractère international de cette revue permet d'y insérer des articles appartenant à divers auteurs de différents pays, ce qui permet de compléter les lacunes inhérentes aux possibilités actuelles d'épuiser la bibliographie respective.

cision, il convient de rappeler ce que déclarait Marx, à savoir que les prémisses les plus générales de la production capitaliste sont la production de marchandises et la circulation de celles-ci. La production de marchandises, qui a joué un rôle important dès la genèse de la société féodale, devait à présent atteindre un haut degré de développement, vu que nous voyons se produire dans la situation des petits producteurs un changement essentiel : certains d'entre eux s'élèvent à la position d'entrepreneurs capitalistes, alors que d'autres se transforment en ouvriers salariés. Pour que nous nous trouvions en présence de rapports capitalistes, il est nécessaire que deux possesseurs de marchandises entrent en contact : d'un côté l'ouvrier salarié, c'est-à-dire le producteur direct de la société féodale, qui a obtenu la possibilité de disposer de sa personne et qui est contraint du point de vue économique de vendre sa force de travail, et de l'autre le propriétaire de l'argent, qui a concentré entre ses mains les moyens de production et les moyens d'existence [3].

Ce processus s'est développé au sein de la société féodale. Longtemps après leur apparition, les rapports capitalistes ont continué de coexister avec les rapports féodaux. Voilà pourquoi toute société féodale a exercé une action spécifique plus ou moins profonde sur le développement des rapports capitalistes. Lorsque Marx a étudié l'apparition des rapports capitalistes en Angleterre, il a remarqué expressément que cette apparition a été précédée par l'abolition du servage et le déclin des villes libres, c'est-à-dire par l'élimination de la dépendance féodale à l'égard d'autrui et par l'affaiblissement des limites apportées à la production [4].

Par ailleurs, en Russie, la genèse du capitalisme se déroule dans le cadre d'un servage croissant, où la dépendance d'une personne à l'égard d'une autre atteint son expression la plus complète (la plus proche de l'état d'esclavage), et où les trois dépendances — la dépendance personnelle, la dépendance agraire et la dépendance juridique — se trouvent réunies entre les mêmes mains [5]. De par ses particularités, la genèse du capitalisme diffère d'un pays à l'autre. C'est pourquoi, avant d'étudier l'apparition et le développement des rapports capitalistes, il nous faut caractériser les aspects les plus essentiels du féodalisme dans les Balkans.

Notons encore une fois que nous limitons la portée territoriale de notre étude uniquement aux régions centrales et orientales de la péninsule des Balkans en raison du fait que ses parties occidentales et ses terres d'au-delà du Danube accusent une différence essentielle

---

[3] К. Маркс, *Капитал*, т. I, Москва, 1949, p. 719—720.
[4] *Ibidem.*
[5] В. И. Ленин, О *государстве*, соч., IV изд., т. 29, p. 439.

dans leur évolution socio-économique, mais également du point de vue chronologique. Nous n'examinons pas les particularités du féodalisme des pays balkaniques jusqu'à leur chute sous la domination de l'Empire ottoman, vu que ces problèmes ne rentrent pas directement dans le cadre de notre sujet.

Nous laisserons de côté ici la discussion historique qui a été portée sur l'origine des institutions de l'Etat ottoman [6]. Nous nous bornerons à faire observer que l'histoire sociale et économique de l'Empire ottoman est inconcevable si elle n'est pas envisagée aussi comme une histoire des peuples des Balkans et de l'Asie Mineure. Toute tentative de faire abstraction des actions complexes des peuples balkaniques et aussi, bien entendu, de la population turque dans l'édification du système féodal ottoman et de sa communauté économique dans les Balkans mène au schématisme et appauvrit la substance du processus historique.

De même, on ne saurait ne pas remarquer que bien souvent les auteurs, dans leur tendance à soumettre à une seule et même loi nécessaire et objective le féodalisme dans tous les pays, se leurrent à leur insu en considérant comme une norme les rapports féodaux qui régnaient notamment en Occident, du fait que c'est la société médiévale qui a été le mieux étudiée jusque récemment. Toutes les différences par rapport au « féodalisme classique » accepté en Europe Occidentale sont considérées par ces auteurs comme des particularités spécifiques ou des exceptions qui n'ont pas eu une importance particulière ou qui ont simplement perturbé le développement normal des rapports féodaux dans l'Empire ottoman. De même, ces derniers temps, on a vu se répandre toujours davantage les termes de *pomeșcik* (gros propriétaire foncier), de son dérivé *pomeșciceski* par lesquels se caractérisent les rapports féodaux dans les Balkans, notamment aux XVIII[e] et XIX[e] siècles [7]. Quelle qu'en soit l'explication, une analogie totale ne peut que mener à une conception unilatérale et aller à l'encontre des faits historiques.

Deux aspects de la société ottomane ont une importance essentielle et directe pour l'élucidation de ces problèmes. D'un côté, nous sommes

---

[6] En dehors des livres fondamentaux aux thèses nettement contraires dus à H. A Gibbons, *The Foundation of the Ottoman Empire*, Oxford, 1916 ; N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935 ; M. F. Koprülu, *Les origines de l'Empire Ottoman*, Paris, 1935, les études de différents auteurs contemporains grecs et turcs de diverses nuances continuent de se prononcer pour une conception ou une autre.

[7] Dans une certaine mesure, une telle attitude des différents auteurs bulgares et soviétiques s'explique par leur désir de défendre la thèse de l'existence du féodalisme dans l'Empire ottoman, contre les tentatives de l'historiographie bourgeoise, qui met à profit les analogies avec l'Occident pour nier l'existence des rapports féodaux dans l'Empire byzantin et dans la société ottomane.

en présence d'un Etat fortement centralisé avec un appareil administratif et fiscal profondément ramifié, et de l'autre nous assistons à un développement significatif de la vie urbaine. Ces circonstances, unanimement reconnues d'emblée, ne sont pas toujours appréciées dans la mesure de leur importance et bien souvent elles ne sont pas prises en considération lors d'un examen concret de telle ou telle partie du féodalisme ottoman.

La première et la plus essentielle conséquence de l'existence d'un pouvoir d'Etat puissant dans «l'unique Etat véritablement militaire du moyen âge»[8] a trait aux rapports agraires. A l'encontre des gros propriétaires fonciers, qui en vertu du droit de propriété détenaient toute la terre et pouvaient établir à leur gré la nature et le quantum des obligations paysannes, à l'encontre des seigneurs qui percevaient la rente en nature et en argent de la part des producteurs directs pour leurs terres, dans les limites de la propriété seigneuriale, mais sans avoir le droit de changer les conditions de la possession (ce qui reflète la conception de la propriété féodale divisée), les possesseurs de fiefs de l'Empire ottoman n'avaient pas en réalité de droits agraires. L'Etat concentrait entre ses mains la propriété suprême de la terre, la transformant d'une fiction en une catégorie tout à fait réelle. Les possesseurs de fiefs des Balkans ne jouissaient que de certains avantages, dans les proportions strictement fixées par l'Etat, et avaient jusqu'à un certain point le droit d'exercer des fonctions de contrôle sur la culture de la terre, fonctions fixées elles aussi par l'Etat[9]. Le fief ottoman, qui était toujours concédé en échange d'une obligation de service (surtout militaire), accordait en fait certains privilèges fiscaux sur les revenus agraires, et bien souvent aussi sur les revenus non agraires : différentes taxes, amendes, droits douaniers, de commerce et autres. Généralement, la rente perçue par les titulaires ottomans des *timars*, des *ziamets* et des *has*, rente fixée et contrôlée par les organes financiers de l'Etat, ne représentait rien d'autre qu'une part défalquée du budget de l'Etat.

Ce caractère du féodalisme ottoman et la réglementation par l'Etat des impôts touchés par les titulaires de fiefs ont provoqué une lutte acharnée entre les différentes couches de la classe dominante ottomane pour un

---

[8] *Архив Маркса и Энгельса*, т VI, Хронологические выписки II, p. 177.

[9] Les rapports agraires au sein de l'Empire ottoman ont été examinés sous les divers aspects de leur développement dans une série d'études appartenant aux auteurs bulgares G Gălăbov, B. Cvetkova, V. Mutaftchieva, qui indiquent aussi la bibliographie contemporaine turque, serbe, etc Il convient de signaler surtout les articles de V. Mutaftchieva et ceux de B. Cvetkova, parus en français, avec la bibliographie respective, dans *Etudes historiques* (Sofia, 1960), ainsi que l'article de synthèse de Н. Тодоров, *Изучение аграрной истории в Болгарии*, dans *Ежегодник по аграрной истории Восточной Европы*, Москва, 1962 г. Nous nous rallions spécialement aux thèses avancées par V. Mutaftchieva.

nouveau partage de la rente. Cette lutte a pris fin par la victoire complète de la couche supérieure de la classe dominante ottomane, qui occupait toutes les hautes fonctions administratives dans l'Etat.

C'est précisément au sein de cette oligarchie osmanli que nous pouvons trouver de gros propriétaires terriens, titulaires des ainsi nommés *mulks* que l'on pourrait comparer, jusqu'à un certain degré, à la propriété de type seigneurial, en dehors de son évolution ultérieure.

Les larges masses de la population, à savoir les paysans, étaient en fait des paysans de l'Etat, vu que c'était l'Etat qui réglementait leur statut. L'Etat fixait le quantum de leurs obligations en argent et en nature, indépendamment de la destination de celles-ci — le fisc ou le possesseur féodal — lequel bien souvent n'avait même pas la possibilité de savoir où se trouvait la *raia* dont il tirait ses revenus. La situation des paysans était la même quel que fût le maître du domaine où ils travaillaient, y compris les *vakyfs*. Analogue était la situation de la raïa tenue à des obligations spéciales et que l'Etat soumettait à une exploitation semblable.

Nous nous occuperons davantage des problèmes des villes, vu que les rapports capitalistes, sur les territoires de la péninsule balkanique que nous avons étudiés, apparaissent plus tôt dans l'industrie et dans les villes que dans les campagnes. Parmi les nombreux problèmes qui soulèvent un certain intérêt, nous étudierons spécialement certains d'entre eux, à savoir : la place occupée par la ville dans l'économie générale de l'Empire, la différenciation de la population citadine et son essor, etc. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser notre sujet, étant donné la pénurie des sources et de l'étude insuffisante des sources existantes par la littérature scientifique. En soulevant ces problèmes, nous mettrons en lumière certaines conceptions qui se sont ancrées solidement dans l'historiographie des pays balkaniques.

On tient en général pour acquis que les villes des Balkans ravagées par les invasions turques aux XIV^{e} et XV^{e} siècles étaient presque toutes devenues agraires (à l'exception de la capitale, Constantinople, et de deux autres grandes villes, Andrinople et Salonique) et presque entièrement transformées du point de vue ethnique. Leur développement au cours des siècles suivants, en tant que villes musulmanes, constituerait un phénomène nouveau lié au développement progressif des relations marchandise-argent[10]. La continuité de la vie urbaine a été ainsi interrompue et l'instauration de la domination turque dans les Balkans est re-

---

[10] Voir les ouvrages généraux d'histoire de la Turquie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie parus après la seconde guerre mondiale dans différents pays et notamment Ö. L Barkan,

gardée comme l'avènement d'une nouvelle civilisation, qui a détruit ou remplacé les civilisations existantes jusqu'alors.

Les régions examinées de la péninsule balkanique comprenaient, d'après les sources de la fin du XVe et du début du XVIe siècle, environ 115 agglomérations humaines reconnues comme étant des villes[11]. Nous disposons de données pour les propriétés portées aux rôles du fisc en ce qui concerne 59 de ces localités, dont les plus importantes étaient : Andrinople, Salonique, Serres, Nicopoli, Athènes, Bitola, Skoplje, Plovdiv, Trikala et d'autres encore. En voici le tableau :

Classification des villes d'après le nombre des exploitations dans les territoires centraux et orientaux des Balkans du début du XVIe siècle

Exploitations	jusqu'à 100	300	500	1 000	1 500	plus de 1 500	Total
Villes	7	14	14	18	4	2	59

Environ les 2/3 (65 %) de ces localités comprenaient plus de 300 feux, c'est-à-dire une population de plus de 1 500 habitants, si l'on n'a en vue que les producteurs urbains actifs avec leurs familles. Mais les 2/3 de chacune des autres localités comptaient elles aussi plus de 100 feux, ce qui signifie que dans tous les cas la population d'une ville médiévale allait de 500 à 1 500 habitants. Il ne fait aucun doute que le nombre des habitants de ces villes était plus élevé, si nous y ajoutons le nombre des fonctionnaires osmanlis, les effectifs de la garnison ainsi que les personnes, en grand nombre d'ailleurs, exonérées d'impôts pour différentes raisons, notamment les représentants de la classe dominante. Ces chiffres en disent assez pour que nous puissions admettre que les localités d'un pareil nombre d'habitants — ce qui nous fait croire qu'elles avaient eu réellement le caractère de villes — étaient suffisamment répandues dans la Péninsule des Balkans, à raison de 10 par sandjak.

Si nous procédons à un classement des exploitations à partir du critère religieux, critère qui n'est nullement concluant pour la

Quelques observations sur l'organisation économique et sociale des villes ottomanes des XVIe et XVIIe siècles, dans *Recueils de la Société Jean Bodin*, t. VII, La ville, Bruxelles, 1955, p. 289—311.

[11] Ces données sont généralisées dans les ouvrages de M. T. Gokbilgin, *Kanuni Sultan Suleyman Devri başlarinda Rumeli eyaleti, livalar, şehir ve kasabalar*, dans *Belleten*, c. XX, 78, 1956, Ö. L. Barkan, *Osmanlı Imparatorluğunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak surgunler*, dans *Istanbul Üniversitesi Ed. F.M*, c. 11, 13, 15, 1949—1954. M. Соколоски, *Пет закони за пазарните такси и ушурот од времето на Сулејман Величествени*, dans *Гласник на Института за национална историја*, г. II, 1958, № I; Н. Тодоров, *По някои въпроси на балканския град през XV-XVIIв.*, dans *Исторически преглед*, nº I, 1962.

détermination de l'origine ethnique, si nous avons en vue les nombreux cas où la population locale a embrassé la religion musulmane, alors nous obtenons le tableau suivant concernant ces mêmes localités :

Exploitations

Total	%	Non musulmanes	%	Musulmanes	%
35 125	100	20 425	60,8	13 197	39,2

Nous laisserons de côté le problème du nombre absolu d'habitants musulmans et non musulmans, vu qu'il n'est pas possible de le préciser simplement sur la foi de ces données, et que du reste il n'est pas nécessaire non plus de déterminer le nombre absolu des habitants des villes. Les chiffres susmentionnées sont nécessaires pour pouvoir tirer une conclusion précise et leur importance tient avant tout aux rapports qu'ils révèlent : la prédominance de la population productive active non musulmane par rapport à la population musulmane. Si nous avons en vue que les musulmans étaient concentrés spécialement à Andrinople et dans quelques autres villes nouvellement fondées, nous constatons que la population active non musulmane de quelques dizaines de villes des régions orientales et centrales de la Péninsule des Balkans représentait le double de la population musulmane. Il convient de souligner par ailleurs que les données susmentionnées démontrent irréfutablement que la masse de la population musulmane urbaine se composait de producteurs directs, c'est-à-dire de personnes imposables, justement en raison du fait qu'elles s'adonnaient à une activité productive.

Ce que nous avons dit jusqu'ici nous montre qu'il faut écarter résolument tant la thèse de la décadence des villes que la thèse de leur conversion presque totale à l'islamisme, après l'instauration de la domination turque dans les Balkans. La prédominance de la population non musulmane imposable à l'égard de la population musulmane des villes, au XV^{e} et au début du XVI^{e} siècle, témoigne de la continuité de la vie urbaine dans les Balkans, vie qui s'était épanouie dès les siècles précédents. En dépit des lourdes pertes subies au cours de l'invasion turque et de la transplantation forcée d'une partie de la population des Balkans en Asie Mineure et de la conversion à l'islamisme de la population urbaine non musulmane, cette dernière a survécu en masses compactes. Le grand nombre d'habitants urbains non musulmans infirme irréfutablement la thèse d'un « nouvel épanouissement » des villes des Balkans, tout au moins en ce qui concerne la partie de la péninsule balkanique que nous avons étudiée. On ne saurait valablement soutenir que l'autorité turque (de même que n'importe quelle

autre autorité) ait pu fonder des dizaines d'agglomérations humaines, surtout avec une population musulmane fort peu nombreuse dans la plupart d'entre elles. De même, on ne saurait admettre que le développement social et économique de l'Empire ottoman ait été en mesure d'entraîner en l'espace de quelques dizaines d'années seulement un accroissement aussi considérable de la population urbaine. L'existence d'une vie urbaine développée, compte tenu des étapes du développement social et économique, est l'une des caractéristiques durables du féodalisme dans les Balkans. C'est pourquoi la constatation qu'au cours des décennies suivantes la vie urbaine s'est épanouie dans les Balkans ne saurait constituer un argument spécial pour prouver le développement des relations marchandise-argent jusqu'au niveau des rapports capitalistes.

Certes, pour pouvoir démontrer dans quelle mesure la ville a constitué un phénomène purement médiéval ou a représenté une prémisse et par la suite un milieu également propice à l'apparition des rapports capitalistes, il nous faut étudier le contenu économique de la vie urbaine. Malheureusement, en dehors des témoignages fragmentaires bien connus des voyageurs qui parlent de l'essor des métiers, de l'existence d'un grand nombre d'hôtelleries et de caravansérails, de l'affluence des commerçants, dès le XVI[e] siècle, à Andrinople, à Salonique, à Plovdiv, à Sliven et dans d'autres villes renommées par leur production, on n'a pas encore entrepris jusqu'ici de tentatives sérieuses pour caractériser dans ses détails la vie économique des villes balkaniques au cours des premiers siècles de la domination turque. Malgré tout, les sources publiées ne fut-ce que partiellement, de même que les données isolées relatives aux activités économiques de la population urbaine, nous permettent d'en tirer quelques conclusions sur la structure économique des villes des Balkans aux XV[e] et XVI[e] siècles.

L'analyse des revenus de quelques bourgs, pour lesquels nous possédons des données remontant au troisième quart du XV[e] siècle, nous montre en effet que les impôts de ces *has* urbains, des *ziamets* et des *timars* étaient constitués par la dîme en nature et en argent prélevée sur environ 30 à 50% de la production des différentes cultures agricoles. Ainsi, en 1477, le rapport entre la dîme perçue sur les produits céréaliers, sur les vignobles et les revenus des droits commerciaux était pour Bitola de 58 : 4 : 38, pour Veles de 28 : 60 : 12, pour Kosturi, de 31 : 24 : 22, ainsi que de 23% pour la dîme perçue sur la pêche, pour Prilep, de 35 : 50 : 12, pour Tetovo, de 39 : 42 : 19. Il s'agissait là de petites villes ayant respectivement 463, 267, 962, 438 et 280 exploitations[12]. Ces chiffres montrent

[12] Les calculs ont été faits sur la base des données figurant dans l'ouvrage cité de M. Sokoloski.

que dans certaines localités l'agriculture occupait encore la première place. Mais même pour cette région, située dans l'intérieur aride de la péninsule et relativement loin de la mer, les impositions levées uniquement sur les revenus du commerce intérieur représentaient dans la seconde moitié du XV[e] siècle entre 10 et 40 % des impôts payés aux différents propriétaires fonciers. Pour ce qui est des autres impositions, elles étaient perçues à raison de 1/3—1/2 sur les produits des vignes, c'est-à-dire sur les fruits d'une activité qui aurait dû être considérée comme une occupation urbaine d'appoint des artisans et des petits producteurs de marchandises. L'importance de ces données est d'autant plus grande qu'elles se réfèrent simplement aux revenus urbains fixés par l'Etat comme une rente pour les représentants de la classe féodale ottomane. La perception des impôts sur le commerce et sur les cheminées des maisons n'était pas concédée, à quelques rares exceptions près, aux personnes privées, vu qu'il existait dans chaque ville des lieux où l'impôt sur les cheminées était perçu par le fisc. Par ailleurs, les impôts susmentionnés n'étaient pas les seules contributions en argent. Si nous y ajoutons les revenus perçus par le Trésor, en premier lieu l'impôt appelé *dgizie*, les différentes taxes et droits, les différents impôts sur les revenus des artisans, des négociants, etc., nous pouvons nous rendre compte de la circulation monétaire relativement développée qui reflétait l'activité dans les différents domaines de la vie urbaine.

Il ne fait aucun doute que ce que nous avons dit plus haut s'applique aussi davantage encore, aux grands centres urbains comme Andrinople et Salonique, qui comptaient plus de 4000 exploitations imposables, de même qu'à Athènes, Nicopoli, Silistrie, Serres, Skoplje, où l'on dénombrait plus de 1000 exploitations. Au milieu du XVI[e] siècle, les activités de la population de Skoplje — de la population musulmane uniquement — — étaient les suivantes : 562 artisans et petits commerçants contre 18 négociants étrangers et 48 personnes pratiquant l'agriculture[13]. Et en effet, Skoplje avait dans la première moitié du XVI[e] siècle l'aspect d'une ville médiévale où étaient représentés tous les métiers typiques pour cette époque. Le groupe le plus important était constitué par les différentes catégories de cordonniers : 89 personnes. Egalement nombreux était le groupe des tanneurs : 81 personnes. Le nombre des personnes travaillant dans les différentes branches textiles dépassait la centaine et le nombre des tailleurs s'élevait à lui seul à 42. Les autres professions étaient représentées chacune par quelques personnes. Pour ce qui est de l'appareil administra-

---

[13] Ö. L. Barkan, « *Tarıhi Demografi* » *araştırmalar ve Osmanlı Tarıhi*, T. M., c. VII—VIII, Istanbul, 1942.

tif ainsi que de toutes les fonctions liées à l'exercice du pouvoir, ils représentaient le monopole exclusif de la nationalité dominante.

Comme on le voit, même si Constantinople perd peu à peu sa position exclusive d'unique grande ville du moyen âge en Europe, les Balkans se caractérisent plus tard également par une vie urbaine développée qui s'est maintenue et a continué de se développer même lorsque le centre du commerce s'est déplacé de la Méditerranée vers l'Océan. L'Occident a eu besoin de non moins de deux ou trois siècles pour dépasser sous ce rapport les Balkans et le Proche Orient.

Le rapport entre la population imposable des villes et celle des campagnes est de nature à nous donner une certaine idée du rôle relatif de l'économie urbaine et de nous fournir matière à comparaison. Dans les sandjaks qui comprenaient les territoires situés entre le Danube et la mer Egée, avec l'île d'Eubée et toute la Grèce, y compris le Péloponnèse, et entre la mer Noire et les montagnes de l'Ouest de la Macédoine, le nombre des exploitations se montait à 619 346 au début du XVI^{e} siècle, dont 478 168 exploitations non musulmanes et 141 178 musulmanes[14]. Nous ne disposons pas de données complètes pour les exploitations citadines et c'est pourquoi nous ne ferons que des calculs approximatifs portant sur le total. Si nous supposons que la moitié au moins des villes les plus importantes comptaient 35 000 exploitations imposables, on peut considérer que leur nombre total s'élevait à environ 50 000 ou même davantage. Ces exploitations représenteraient environ 8% du nombre total des exploitations. Heureusement, nous disposons de données presque complètes pour les sandjaks de Trikala, de Nicopoli et de Pacha (comprenant les régions d'Andrinople, de Plovdiv, de Rhodope, avec la Thrace egéenne, Salonique, la Vallée du Vardar jusqu'à la chaîne montagneuse de la Macédoine occidentale) :

Rapport entre le nombre des exploitations citadines et le nombre général des exploitations

Sandjaks	Exploitations		
	Nombre total	Dans les villes	%
Pacha	253 194	21 909	8,7
Trikala	70 405	3 912	5,5
Nicopoli	41 219	3 287	8,0

[14] Ö. L. Barkan, *Osmanli Imparatorluğunda bir iskan ve kolonizasyon metodu...*; M. T. Gokbilgin, *XV—XVI asırlarda Edirne ve Paşa livasi vakıflar, mulkler, mukataalar*, Istanbul, 1952, 179—181; Н. Тодоров, *За демографското състояние на Балканския полуостров през XV—XVIв.*, dans *Годишник на Софийския университет*, Ф. И. Ф., т. LIII, 2, София, 1960, стр. 193—232.

Le rapport entre le nombre total des exploitations et celui des exploitations urbaines des trois sandjaks susmentionnés coïncide avec le rapport établi en général pour cette partie de la Péninsule des Balkans. Nous pouvons admettre qu'un pourcentage moyen de l'ordre de 8% représente le rapport réel des exploitations urbaines imposables. Mais il convient de ne pas perdre de vue que ce rapport n'est nullement un rapport réel entre la population urbaine et la population rurale. Pour calculer la composition numérique des différentes parties composantes de la population nous devons faire des calculs très complexes et assez aléatoires.

Ces données confirment une fois de plus la thèse de l'existence d'un réseau relativement développé de villes dans les Balkans, réseau qui permettait de réaliser en argent une grande partie des revenus du fisc et des titulaires de *timars*, de *ziamets* et de *hâs*, dès les XV[e] et XVI[e] siècles. Cette existence de villes dans les Balkans a empêché que s'élève à cette époque, jusqu'au rang d'une contradiction fondamentale de la société ottomane, la contradiction propre à l'Occident entre le caractère naturel de l'économie et la tendance des féodaux et des paysans à écouler sur le marché les surplus provenant de la rente féodale et de la production. Ce qui plus est, l'existence de grands centres de consommation comme Constantinople, avec une population de quelques centaines de milliers d'habitants, ou d'une dizaine d'autres villes encore — comme Andrinople, Salonique, Athènes, Plovdiv, Serres, Sofia, Nicopoli, etc. — a créé des possibilités d'écouler les surplus, possibilités qui, vu le degré de développement de la production marchande de l'Empire ottoman, ne pouvaient être satisfaites par la voie du marché libre, de sorte que l'Etat devait recourir à l'obtention, par voie de monopole ou de prestation forcée, de toute une série de produits de l'économie rurale et artisanale. C'est là peut-être l'une des causes importantes de la persistance des rapports féodaux dans les Balkans. La société féodale elle-même a créé au début des conditions assez favorables au développement d'une large production-marchande et quelques siècles étaient nécessaires pour que soient épuisées les possibilités de développement de cette production.

Essayant de caractériser la position du producteur direct dans les villes, autant tout au moins que nous le permettent les données dont nous disposons, nous ne pouvons ne pas aborder le problème de l'organisation des corporations et du rôle de la réglementation de la production par l'Etat. Un examen attentif du matériel touchant la situation des métiers aux XV[e] et XVI[e] siècles, nous montre que les artisans faisaient appel aux organes de l'Etat pour résoudre une série de problèmes qui étaient considérés d'ordinaire comme relevant de la compétence des corporations. L'Etat

n'était pas seulement un arbitre mais aussi un facteur déterminant qui fixait les normes de réglementation de la production artisanale et de la vente des marchandises produites par les artisans. La réglementation forcée par l'Etat, exprimée dans la législation ottomane et dans les dispositions administratives locales, a constitué l'une des particularités caractéristiques du système féodal ottoman, particularité étroitement liée aux fournitures de l'Etat pour les besoins militaires et pour le ravitaillement des grands centres de consommation et de production de l'Empire[15]. Ainsi donc, les corporations se trouvaient dépendre des organes de l'Etat, qui limitaient leur autonomie. Il n'y a pas dans l'Empire ottoman de prémisses de nature à élever, comme en Occident, la corporation médiévale jusqu'au rang d'une puissante organisation sociale d'auto-défense de la population urbaine contre les tentatives d'exploitation de la part des féodaux. Nantie d'une autorité et d'un pouvoir limités (limitation due en premier lieu à l'autorité de l'Etat), l'activité des corporations se bornait aux mesures pour éliminer la concurrence intérieure et pour assurer l'entraide au sein des différentes corporations. Ceci étant, les corporations n'ont pu empêcher sérieusement, à l'époque de l'épanouissement de l'Empire ottoman, l'apparition et le développement des rapports capitalistes dans l'industrie, vu que les conditions générales étaient mûres pour ce phénomène. Comme nous le verrons plus loin, le changement intervenu dans le rôle des corporations non musulmanes aux XVIII^e et XIX^e siècles, avec toutes les conséquences qui en découlaient, ne nous autorise pas à infirmer cette conclusion.

Non moins essentiel est le problème de la différenciation selon le patrimoine des producteurs directs. Comme on le sait, la possession d'un patrimoine immobilier, et la propriété personnelle de l'artisan portant sur son atelier et ses boutiques, constituent un trait distinctif de la vie médiévale. C'est pourquoi en l'absence de données se rapportant aux revenus des producteurs directs, les indices ayant trait à la fortune peuvent, dans une certaine mesure, nous permettre de connaître la condition de l'artisan. Dans les plus anciens registres tenus par les cadis de Sofia, datant du milieu du XVI^e siècle et surtout des premières décennies du XVII^e siècle, nous avons trouvé 262 documents se référant aux transferts immobiliers[16]. Si nous classons les acheteurs-vendeurs de maisons d'après

---

[15] G Galabov—H W. Duda, *Die Protokollbucher des Kadiamtes Sofia*, Munchen, 1960. Documents concernant la situation des corporations. Ö L. Barkan, *Bazı buyuk şehirlerde eşya ve yiyecek fiyatlarının tesbit ve teftişi hususlari eden kanunlar*, dans *Tarih vesikalari*, c. I., 1942, s. 5.

[16] G. Galabov — H W. Duda, *op. cit.*

la valeur enregistrée pour ces biens, nous obtenons quelques catégories bien définies.

Maisons	jusqu'à 2000 akce	jusqu'à 10 000 akce	jusqu'à 20 000 akce	plus de 20 000 akce
Personnes	46	65	7	5

Sur le total des propriétaires seize apparaissent avec l'indication de leur métier ; six d'entre eux avaient des maisons jusqu'à une valeur de 2000 akce, 5 des maisons jusqu'à 4000 akce, 4 jusqu'à 10 000 akce et une personne avait une maison d'une valeur de 18 000 akce. Nous possédons en outre des données pour le transfert de 27 boutiques : 8 personnes avaient des boutiques d'une valeur jusqu'à 2000 akce, et 15 des boutiques d'une valeur jusqu'à 15 000 akce. Quatre personnes seulement possédaient des boutiques d'une valeur de plus de 10 000 akce (maisons en pierre et aux portes de fer). Il ne nous semble pas nécessaire d'indiquer la classification par catégories de transferts immobiliers pour voir par ces données, quelques fragmentaires qu'elles soient, que les artisans ne constituaient pas, à ce qu'il semble, la couche aisée de la ville et que parmi eux la stratification en fonction de leur fortune propre avait fait des progrès sensibles.

Il nous faut avoir en vue le fait que la propriété urbaine du type *vakyf* existante dans l'Empire ottoman a freiné dans une certaine mesure le processus de la stratification en fonction de la fortune, au sein des artisans, et surtout a limité la dépendance des petits artisans vis-à-vis des possesseurs de grands moyens financiers et des gros propriétaires urbains. Nombre d'auberges, de caravansérails et de boutiques appartenaient aux *vakyfs*, que la classe féodale dominante avait intérêt à soutenir, car les *vakyfs* lui assuraient une rente héréditaire. Ces propriétés de type *vakyf* hébergeaient un grand nombre d'artisans contre le paiement des loyers qui n'étaient pas trop élevés et ne variaient que lentement. En outre, le système des *vakyfs* freinait la tendance à la concentration des propriétés entre les mains de personnes privées, en absorbant la propriété des artisans au bord de la ruine, qui offraient leurs biens comme *vakyfs* pour pouvoir continuer à en jouir en échange d'un loyer peu élevé.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les revenus et les fortunes des couches dominantes de la ville, sur lesquelles nous possédons suffisamment de données typiques, étant donné qu'il nous a semblé plus important de donner quelques exemples illustrant une certaine différenciation parmi les artisans, en fonction de leur fortune.

Nous ne possédons pas de données sur la stratification, en fonction de la fortune, au sein de la paysannerie, mais certains cas d'accroissement de la population urbaine nous autorisent de parler d'une tendance à la stratification de la population rurale. Nous sommes à même de comparer les données du XVI[e] siècle avec celles du XVII[e] siècle pour deux villes[17]. Ces données font état de l'augmentation du nombre des exploitations non musulmanes non imposables, qui sont passées de la proportion de 1/4 à 1/2. Outre l'augmentation normale du nombre des exploitations urbaines, cette augmentation était également due à la population venue du dehors. C'est ce que nous montrent une série d'exemples faisant état de l'acquisition d'immeubles dans les villes par des personnes venues de la campagne. La littérature scientifique nous fournit aussi des données sur la construction de *l'imaret* Suleymanye de Constantinople vers le milieu du XVI[e] siècle (l'imaret était une sorte de cantine gratuite pour les nécessiteux — *N. du trad.*). La capitale comptait quelques centaines d'artisans, maîtres et ouvriers salariés. Ceux-ci étaient venus de toutes les régions de la Péninsule des Balkans et des îles[18]. Bien entendu, ce n'était pas là la seule construction à cette époque. Chaque ville de quelque importance avait ses auberges, ses boutiques, ses caravansérails et ses petites mosquées qui employaient des dizaines de constructeurs. Ces derniers venaient eux aussi de différentes régions et trouvaient à travailler dans leur métier en allant de ville en ville. Nous avons tout lieu de considérer, si nous tenons compte du caractère spécifique du métier exercé (en premier lieu par les maîtres maçons), que ceux-ci n'étaient pas originaires des villes, mais y venaient des districts respectifs situés aux abords de celles-ci. Les déplacements de ces ouvriers étaient déterminés avant tout par des causes économiques, par le désir de trouver du travail. Ce que nous avons dit plus haut à propos de l'accroissement de la population urbaine et entre autres du nombre des manœuvres et des ouvriers spécialisés, dont on peut dire qu'ils venaient de la campagne, nous conduit à aborder un autre problème, à savoir : dans quelles conditions la population agricole pouvait-elle quitter les villages et s'installer dans les villes? Les entraves auxquelles se heurtait le paysan qui désirait quitter son village — entraves considérées par certains auteurs comme une manifestation du droit féodal — étaient-elles réellement de nature à limiter sérieusement les migrations de la population rurale désireuse de quitter les campagnes?

---

[17] Н. Тодоров, *По някои въпроси на балканския град*, ..., p. 48—50.
[18] Ö L Barkan, *Turk yapı ve yapı malzemesı tarıhı ıçın kaynaklar*, I U I F M, 1960, c. 17, nº 1—4, p. 3—26.

A cet égard, la pratique et les lois qui nous sont connues, dans la mesure du possible, sont assez catégoriques. Nous connaissons toute une série de dispositions légales datant du XVI[e] siècle qui nous montrent que les paysans qui s'étaient enfuis ou avaient déguerpi de leurs terres pouvaient être contraints par l'entremise des cadis de retourner dans leurs villages. Mais la loi limitait la réintégration par la force dans les cas où quinze ou vingt années s'étaient écoulées depuis l'établissement des paysans en un autre lieu[19]. Ainsi donc, le problème revêtait l'aspect que voici : quel était l'élément prédominant, la tendance à maintenir les paysans asservis à la terre ou bien la tendance à assurer la perception régulière de la rente féodale ? Cette mesure doit être regardée, selon nous, plutôt comme une garantie contre l'abandon abusif des terres que comme une mesure ayant pour but d'empêcher dans toutes les conditions l'abandon des villages. Par ailleurs, les rapports agraires existants rendaient inutile l'attachement à la terre. La rente féodale était fixée et répartie par l'administration centrale. Seule son acquisition était ramifiée. Une partie revenait au fisc tandis que l'autre était concédée par l'Etat aux titulaires de *timars*, de *ziamets*, de *has* —, des spahis aux beyler-beys et aux autres hauts dignitaires de la classe dominante ottomane. Avec le temps, la proportion fixée dans la répartition de la rente entre les représentants mêmes de la classe dominante en est venue à se modifier. Mais ces modifications n'étaient pas liées aux changements survenus dans la condition des paysans, dont l'obligation fondamentale était d'assurer la constitution régulière de la rente féodale. Il suffisait à l'Etat, en tant que distributeur de la rente féodale, d'assurer de manière permanente la constitution de la rente féodale en fonction d'indices quantitatifs, également modifiés par l'Etat. C'est ainsi que peut s'expliquer la pratique largement répandue des transferts immobiliers et de la répartition des terres entre les paysans cultivateurs, pratique qui n'était pas liée à des restrictions particulières.

Par ailleurs, la loi même et la pratique courante permettaient aux personnes qui s'établissaient ailleurs d'y exercer librement une autre profession.

Il suffisait pour cela que le producteur agricole trouvât un acquéreur auquel il transférait sa terre y compris toutes les obligations lui incombant, ou qu'il acquittât régulièrement la redevance habituelle dans ce cas, appelée *čift bozan* (l'impôt et charges pour le fait d'avoir abandonné une terre). La liquidation totale de la propriété agricole par

---

[19] Ö. L. Barkan, *XV—XVI asırlarda Osmanlı Imparatorluğunda zıraı ekonomığın hukukı ve malı esaslar*, c. I, Kanunlar, Istanbul, 1943, s. 2—3,24.

des actes de vente en bonne et due forme ne saurait être mise en discussion. Tout autre est le problème des possibilités économiques dont on disposait pour recourir à de pareilles actions. Même lorsqu'il brûlait du désir d'échapper à l'oppression, le propriétaire agricole ne recourait à ce moyen extrême — la liquidation de sa propriété — que lorsqu'il s'était déjà assuré des revenus suffisants et sûrs grâce à une autre occupation. C'est pourquoi nous n'envisagerons que la position de l'agriculteur qui exerçait aussi une activité d'appoint, en vue de pouvoir quitter définitivement son village.

Il semble que la division sociale du travail, à la fin du XV^e^ et au XVI^e^ siècle, ait été assez avancée dans les campagnes, vu que nombre de dispositions de la législation ottomane se référaient justement aux obligations des agriculteurs qui s'étaient transformés peu à peu en artisans — tailleurs, savetiers, menuisiers, forgerons, pêcheurs —, voire même en valets de ferme. Ces personnes payaient un *čift bozan* s'élevant à 50 akce pour les musulmans et de 62 akce pour les non musulmans (ainsi qu'une contribution supplémentaire de 25 acke *ispenče* pour les non musulmans). Les lois prévoyaient des cas où l'artisan rural demeurait à la campagne, affranchi ou non de sa terre, ou bien des cas où il revenait dans son village au bout d'une ou de deux années après, s'étant entretenu entièrement des revenus provenant de sa profession[20].

La loi prévoyait qu'au cas où l'artisan abandonnait sa terre en raison d'indigence ou âge avancé, le spahi n'avait pas le droit de le persécuter ou de lui demander de le dédommager par ses revenus d'artisan. Le spahi n'avait que le droit de donner à quelqu'un d'autre la terre abandonnée. Une série de cas semblables nous montrent que dans la période du féodalisme ottoman classique, le processus de la formation d'artisans dans les campagnes s'est avéré une réalité, ce qui a rendu nécessaire un recensement des différentes catégories de métiers ruraux et la détermination de leur condition juridique. « Les artisans qui habitent la campagne, tisseurs, tailleurs, savetiers, forgerons, charbonniers et autres devront payer annuellement 3 *hizmets* ou 3 *akce* », était-il dit dans le recueil de lois *Kanunname* du sultan Mehmed II le Conquérant, en l'an 1488[21].

Les artisans avaient le droit d'exercer leur profession dans d'autres vilayets aussi. Autrement dit, ils pouvaient, à condition de payer régulièrement le *čift bozan*, s'établir définitivement en un autre lieu jusqu'à ce que s'écoulât le délai nécessaire pour qu'on pût les inclure dans une autre catégorie imposable, d'artisans citadins. Bien entendu,

---

[20] *Ibidem*, p. 390 et op. : 2—3, 7—9, 61, 234, 271, 273, 288.

[21] Г. Гълъбов, *Турски извори за историята на правото в българските земи*. т. I, София, 1962, p. 24.

cela ne pouvait se faire que si la nouvelle profession offrait des garanties économiques sûres et des avantages matériels permettant à l'artisan de faire face aux frais d'entretien de sa famille, de payer les impôts fixés pour le nouveau métier qu'il professait et de s'acquitter de ses obligations envers l'ancien spahi. Les 50 akce, payés comme *čift bozan* au XVI[e] siècle, constituaient une somme suffisante pour l'entretien d'une personne majeure pendant deux mois, et au XVII[e] siècle, en dépit de la dévalorisation, pour l'entretien d'un homme pendant un mois.

L'artisan ou le paysan qui avaient résolu de quitter leur village et de s'établir dans les faubourgs de la ville ou bien de devenir salariés aux fins d'éviter les rigueurs de la loi qui les obligeait à retourner dans leur village, devaient tenir compte de tout cet ensemble de circonstances. C'est ce dont témoigne le fait que les cas de retour forcé des paysans qui avaient abandonné leurs terres sont rares dans les registres des cadis. Les registres de Sofia datant des XVI[e] et XVII[e] siècles ne mentionnent que quelques plaintes déposées par des sipahis contre des paysans qui avaient déguerpi et abandonné leur terre. Toutes les autres ont trait à des cas d'établissement d'un village dans un autre et non pas à Sofia, en dépit des diverses données qui attestent d'un accroissement de la population de la ville à la suite de l'afflux de la population rurale.

Il n'est pas toujours possible de préciser l'origine de l'acquéreur d'une maison à Sofia, mais le fait que les achats de maisons étaient plus fréquents que les ventes, effectuées surtout par des propriétaires turcs, témoigne de la pénétration progressive et de l'accroissement de la population bulgare dans les villes. C'est ce qu'indiquent aussi les nombreux cas de vente-achat de boutiques, vignobles et autres biens. Un phénomène analogue, à savoir le déplacement de la population rurale dans les villes, est également attesté concernant Vidin à la fin du XVII[e] siècle. Les données nous montrent que les Bulgares ont acheté aux Turcs plus de terrains à bâtir et de cours qu'ils n'en avaient acheté à leurs concitoyens. Par ailleurs, l'origine rurale de certains Bulgares de Vidin y est spécifiée textuellement[22].

Le registre du cadi de la ville de Roussé contient une disposition datant du milieu du XVII[e] siècle qui nous montre que les autorités ne désiraient pas ou peut-être même ne pouvaient pas retenir par la force la population rurale dans les villages. Un ordre du 28 mars 1587 adressé aux cadis de Tîrnovo, de Lovetch, de Nicopoli et de Pleven constatait que

---

[22] Хр. Гандев, *Проникването и укрепването на българите във Видин към края на XVII и през XVIII в.*, dans *Известия на Етнографския институт с музей при Б.А.Н.*, 1961, кн. IV.

la population établie sur les *has* du grand vizir avait commencé à s'établir dans d'autres régions. Cet éparpillement de la raïa, dont font état les registres des *has*, portait atteinte à l'exploitation des domaines respectifs. Et pourtant, la raïa qui avait abandonné sa terre n'était frappée que de l'impôt appelé *djizie* et de l'impôt extraordinaire prélevé pour l'ancienne exploitation. Il était déclaré expressément que tous ceux qui avaient abandonné leur terre ne devaient pas être délogés du lieu où ils s'étaient établis[23]. De même, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, les cas ne sont pas rares d'établissements répétés dans la ville de Roussé, ce dont témoignent les achats de maisons, de boutiques, de terrains à bâtir, etc., ainsi que la liquidation de certains biens ruraux.

Ces dispositions légales et la pratique courante nous font voir que les mesures prévues pour la réintégration forcée des paysans qui avaient abandonné leur terre ne pouvaient être appliquées de manière efficace. Ceci nous porte à tirer la conclusion qu'il n'existait pas d'entraves à même de limiter sérieusement l'afflux de la population rurale qui venait s'établir dans les villes et les bourgs — à condition bien entendu d'en avoir les moyens — et ce, dès le XVI[e] siècle.

Sans qu'il fût nécessaire d'analyser tous les aspects de la vie économique au cours de la période de l'épanouissement du féodalisme au sein de l'Empire ottoman, nous pouvons synthétiser ce qui a été dit plus haut.

La situation économique dans les Balkans atteste aux XV[e] et XVI[e] siècles l'existence d'une vie citadine assez intense avec une petite production-marchande et des métiers relativement développés pour les besoins des marchés intérieurs et extérieurs — marchés constitués par les grands centres de consommation de l'Empire, ainsi que par la foule des négociants qui venaient du dehors et surtout de Dubrovnik.

Il existait une stratification en fonction de la fortune, tant dans les villes que dans les campagnes, stratification qui s'exprimait par la possession de maisons et de boutiques de différente valeur. La circulation de la main-d'œuvre n'était pas sérieusement entravée par les rapports agraires existants.

Si nous avons tant insisté sur ce problème, c'est pour démontrer le mal fondé de la thèse qui soutient que la stratification en fonction de la fortune et l'existence des rapports marchandise-argent n'apparaissent que plus tard, aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, en tant que phénomènes nouveaux

[23] Народна библиотека « Кирил и Методи», Ориенталски отдел, Регистър на Русенския кадия, сигн. -л, 18б—I.

qui supposaient ou accompagnaient le développement des rapports capitalistes.

Il n'y a pas lieu d'étudier ici la place et le rôle du commerce extérieur dans les territoires balkaniques. Les données dont nous disposons nous montrent que les Balkans rentraient dans la sphère du commerce européen, pour autant qu'il existait à l'époque, et qu'une série de marchandises jouissaient d'une faveur méritée sur les marchés de l'Europe Occidentale. De même, nous n'analyserons pas le problème, du reste intéressant, de l'emploi de la main-d'œuvre salariée aux XV[e] et XVI[e] siècles, problème sur lequel nous ne possédons que des données fragmentaires.

Nous avons l'intention, pour la période qui suit, de tracer dans les grandes lignes le tableau de l'apparition et du développement des rapports capitalistes. L'espace ne nous permet pas d'examiner la naissance non simultanée des rapports capitalistes dans les différentes régions des Balkans et dans les conditions différentes où ce processus se déroulait sur les côtes et à l'intérieur du pays, dans l'agriculture et dans l'industrie. L'historiographie bulgare, yougoslave et grecque tient pour assuré que les rapports capitalistes sont apparus et ont existé à des époques différentes du XVIII[e] siècle et que cette apparition a eu lieu successivement dans les régions centrales et de l'est de la Péninsule des Balkans que nous avons examinées[24]. Dans le dernier quart du XVIII[e] siècle et dans la première moitié du XIX[e] siècle, ce processus s'est développé tant en profondeur qu'en largeur, sous l'influence de divers facteurs tels que : les guerres russo-turques et surtout la paix de Kütchuk-Kaïnardji au XVIII[e] siècle, les révolutions de libération nationale serbe et grecque et la constitution des Etats grec indépendant et serbe autonome ; les réformes dans l'Empire ottoman, la formation de quelques marchés nationaux intérieurs à la suite de l'extension des relations commerciales avec les pays de l'Europe, etc. On continue cependant de discuter du degré de développement des rapports capitalistes aux XVIII[e] et XIX[e] siècles et du caractère général de la vie économique au cours de cette période. On n'a pas encore entièrement élucidé le problème de la pénétration du capital étranger dans les Balkans bien que l'on dispose de quelques données relatives aux effets négatifs de ce processus sur le développement de la production manufacturière et des métiers, depuis le début du XIX[e] siècle jusqu'à la ruine de ces activités. Par ailleurs, l'historiographie bulgare a abordé le problème

[24] Voir certains ouvrages généraux comme par exemple *История на България*, т. I, София, 1961, II[e] édition annotée ; Γ. Κορδάτος, Ἱστορία τῆς Νεοτέρης Ἑλλάδος, t. I, Ἀθῆναι, 1956 ; N Svoronos, *Histoire du commerce de Salonique au XVIII[e] s.*, Paris, 1953 ; Σ. Μαξίμου, Ἡ αὐγή τοῦ ἑλληνικοῦ καπιταλισμοῦ, Ἀθῆναι, 1945.

de l'accumulation primitive du capital, dont les débuts ont été fixés au commencement du XVIII^e siècle. Nous nous arrêterons ci-dessous à quelques-uns de ces problèmes qui revêtent un caractère plus général et font l'objet d'interprétations différentes.

L'une des caractéristiques les plus essentielles de l'essor de la vie sociale et économique dans les Balkans entre le XVII^e et le XIX^e siècle, essor qui se distingue de celui qu'on enregistre dans les autres régions de l'Europe, est le fait que la nationalité dominante est restée en dehors du développement général des forces de production, facteur qui a imprimé un caractère dramatique à toutes les contradictions au sein de l'Empire ottoman. La nationalité dominante se caractérise elle aussi par la même stratification en fonction de la fortune, déjà signalée pour la population non musulmane. Les données dont nous disposons sur la situation à Sofia se réfèrent tant aux musulmans qu'aux non musulmans. Mais les différences se font jour lorsqu'on étudie le caractère des couches supérieures de la classe dominante ottomane. Comme on l'a déjà montré, la classe dominante ottomane, dans son ensemble, n'était pas liée à l'organisation de la grande exploitation agricole et n'avait pas non plus investi dans ce domaine ses immenses moyens financiers, concentrés entre les mains des plus hauts représentants de la classe féodale turque. Ceci ne signifie pas pour autant que ces représentants ne se livraient pas à diverses spéculations et qu'ils ne cherchaient pas de bons placements pour les capitaux libres, seulement ils le faisaient en achetant divers revenus de l'Etat et divers monopoles du système appelé *mucatea* et en accaparant des biens immobiliers urbains. Les activités et les tendances de la classe dominante visaient en premier lieu à obtenir des revenus aussi élevés que possible, par toutes sortes de moyens, de services réels ou imaginaires, elle cherchait à obtenir des postes administratifs toujours plus hauts, car la première source de moyens matériels pour la classe dominante ottomane demeurait l'Etat lui-même. Cette classe ambitionnait de se lier toujours plus étroitement à l'appareil de l'Etat. Cela entraînait une bureaucratie toujours plus accentuée et faisait de la classe dominante ottomane la classe la plus parasitaire et la plus étrangère au développement de la vie économique, d'entre toutes les classes féodales.

Peut-être cette conception du caractère de la classe dominante ottomane recèle-t-elle l'une des explications du fait que, en dépit de l'intérêt croissant témoigné par l'Occident à la production agricole de l'Empire ottoman et en dépit des exportations croissantes de céréales et d'autres produits de l'économie rurale, on n'ait pas vu se développer au XVIII^e et au début du XIX^e siècle une propriété agricole caractérisée par l'or-

ganisation d'une large production pour le marché, production caractéristique des pays de l'Europe orientale. Tant qu'a duré l'existence d'une grande propriété agricole en tant qu'organisation économique, aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, celle-ci — tout au moins dans les régions que nous avons étudiées — a été l'œuvre en premier lieu de personnes qui ne provenaient pas du milieu ottoman. Le plus souvent il s'agissait de propriétaires issus des rangs des milieux non musulmans et également de personnes étrangères aux couches supérieures de la classe féodale dominante.

Si dans d'autres grands Etats contemporains, le mode de production capitaliste a entraîné dès les XVI[e] —XVIII[e] siècles, une partie de la classe féodale qui s'est embourgeoisée et si l'Etat, en dépit de son essence féodale, a soutenu dans une large mesure la consolidation des nouveaux rapports, dans l'Empire ottoman les choses ont evolué tout autrement : les représentants des rapports capitalistes se sont heurtés à l'attitude hostile de la classe dominante et de l'Etat. L'absolutisme ottoman n'est même pas parvenu, par la conciliation temporaire des intérêts de la classe dominante turque avec les intérêts des bourgeoisies nationales, à découvrir une issue à la crise profonde dans laquelle se débattait l'Empire ottoman. La fin du XVIII[e] siècle et tout le XIX[e] siècle sont marqués par les luttes de libération nationale qui ont entraîné tous les peuples balkaniques.

Les tentatives de Sélim III de tirer l'Empire ottoman de la crise aiguë qui s'est manifestée à la fin du XVIII[e] siècle dans tous les domaines de la vie économique et politique se sont soldées par un échec total, vu que son activité réformatrice n'a pu sortir d'un cercle vicieux ; elle avait besoin d'une certaine base sociale que seules pouvaient lui assurer les bourgeoisies en cours de constitution des peuples asservis, mais l'alliance avec ces bourgeoisies renforçait les mouvements de libération nationale et les tendances de séparation jusqu'à l'autonomie complète[25].

La situation s'est compliquée davantage encore après les résultats catastrophiques des réformes de Sélim III, lorsque les gouvernements turcs ont assujetti politiquement et économiquement l'Empire ottoman aux grands Etats capitalistes, le transformant peu à peu en un appendice de matières premières.

Ainsi, alors qu'en Occident et en Russie on a vu se former définitivement, au XVIII[e] siècle, de puissants Etats nationaux et multinationaux, au sein desquels la nation dominante a été le promoteur des nouveaux rapports capitalistes, dans l'Empire ottoman, les promoteurs des rapports capitalistes ont été les peuples assujettis. Il a fallu que les peuples assujettis, dans les conditions difficiles de l'oppression nationale, passent par

[25] А. Ф. Миллер, *Мустафа паша Байрактар*, Москва, 1947, p. 98—118.

tous les stades de la petite production-marchande, de la stratification en fonction de la fortune, de l'accumulation lente des capitaux, et en viennent à courir tous les risques liés au développement des marchés et des foires, pour que l'on pût voir s'élever de leurs rangs des entrepreneurs et des commerçants à même d'assurer l'essor de la vie sociale et économique en général. C'est pourquoi, les contradictions entre les forces de production et les rapports de production se sont non seulement mêlées aux contradictions nationales, mais ont même imprimé à ces dernières une intensité sans précédent. L'attitude réactionnaire et le conservatisme de la classe dominante et des normes religieuses dominantes dans tout le système de l'Etat étaient conçus comme un symbole de la domination turque et chaque pas en direction des impératifs des temps nouveaux était regardé comme une concession en faveur de la population non musulmane. Plus devenait évidente la contradiction entre le rôle économique et l'absence de droits politiques des bourgeoisies nationales qui avaient pris naissance, entre leur niveau culturel (fruit des relations communes avec la culture européenne et des efforts systématiques en vue de s'assurer un enseignement laïque) et l'ignorance des dirigeants turcs, plus il devenait difficile à ces bourgeoisies d'endurer l'oppression nationale exercée avec les mêmes méthodes héritées de la période de l'invasion turque. Dans le développement général des régions balkaniques aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, ces particularités ne doivent pas être négligées lorsqu'on étudie les problèmes à caractère purement économique.

Comme nous l'avons dit plus haut, pour qu'il pût y avoir des rapports capitalistes, il devait exister deux catégories de propriétaires de marchandises : d'un côté l'ouvrier salarié, et de l'autre le capitaliste-entrepreneur. Il nous faut donc expliquer le problème de la genèse des ouvriers salariés et des capitalistes dans cette partie de l'Europe, autrement dit mettre en lumière l'aspect général et les différences qui se font jour entre la naissance des rapports capitalistes dans ces contrées de la Péninsule des Balkans et l'Occident de l'Europe. Influencés par la conception de la prédominance des vastes propriétés en tant que forme de propriété agraire aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, conception qui a été largement répandue, et influencés par la thèse selon laquelle la genèse du capitalisme est impossible sans une expropriation massive des paysans, une série d'historiens en sont venus à parler d'une dépossession massive et forcée des paysans, notamment dans les territoires bulgares[26]. Mais il nous semble qu'on ne saurait

[26] Ces derniers temps ce problème a été étudié dans l'article de Хр. Христов, *Някои проблеми на прехода от феодализма към капитализма*, dans *Исторически преглед*, 1961, № 3; Ж Натан, *Стопанска история на България*, София, 1957, ch. III—IV.

écarter le point de vue admis par la plupart des historiens bulgares, à savoir que les principales masses de la population rurale des territoires bulgares ont été jusqu'à la Libération de la Bulgarie les petits producteurs de marchandises, avec leurs terres et leurs petites fermes[27], non plus que la conception selon laquelle il n'y a pas eu un processus massif de dépossession agraire forcée. Mais étant donné que cette dernière conception n'est pas encore admise, nous ne ferons que la mentionner.

Le facteur primordial de la condition difficile du paysan bulgare, qui représentait la masse essentielle de la population rurale de cette partie des Balkans, était le fait qu'il avait relativement peu de terre. Bien entendu, on ne doit pas négliger les causes de l'abandon massif des villages pour des raisons économiques et politiques générales, que nous avons signalées en partie. Le fait que le paysan avait peu de terre n'était que dans une certaine mesure le résultat d'une autolimitation de l'utilisation de la terre par le paysan, qui ne voyait pas l'avantage qu'il aurait pu tirer de l'exploitation des terres en friche, terres que d'ailleurs il ne pouvait s'approprier facilement, fait remarqué par la plupart des voyageurs et des consuls étrangers jusque vers le milieu du XIX[e] siècle. La cause fondamentale du fait que le paysan avait peu de terre tenait à ce que les meilleures terres étaient possédées par la nombreuse population turque et musulmane, composée des diverses nationalités, y compris les Bulgares, population qui, différenciée du point de vue religieux, s'opposait à l'autre population, non musulmane, c'est-à-dire à la population bulgare. Cette population habitait non seulement en masses compactes dans certains districts, mais était également répandue partout dans la Péninsule des Balkans. Comme le montrent les documents turcs pour la Bulgarie du nord-est, la population musulmane était composée de petits producteurs de marchandises ayant le même degré de stratification que la population bulgare[28]. A la lumière des différentes données ayant un autre caractère, que nous possédons sur les autres parties du territoire dont nous nous occupons, cette conclusion peut être généralisée. Ainsi donc, la population musulmane n'a pas modifié la structure sociale du village, même si elle a contribué essentiellement à aggraver les contradictions entre les musulmans et les non musulmans. Il n'est pas superflu de rappeler que, même après la retraite massive de la population turque, pendant et aussitôt après la guerre de libération russo-turque de 1877—1878, le recense-

[27] Д Косев, *Лекции по нова българска история*, София, 1952, p. 52, 62 et passim; Стр. Димитров, *Към въпроса за отменяването на спахийската система в нашите земи*, dans *Исторически преглед*, 1956, nº 6.

[28] Стр. Димитров, *За класовото разслоение сред селяните в Североизточна България през 70—те години на XIX век*, dans *Известия на Института за история*, т. 8, София, 1960.

ment effectué dans la Principauté de Bulgarie en 1888 indiquait en chiffres absolus l'existence de 1 920 000 Bulgares et de 750 000 musulmans[29]. Bien entendu, une grande partie de ces derniers étaient des Bulgares mahométans, mais ceci ne modifie pas la conclusion fondamentale, étant donné que la plupart d'entre eux habitaient les régions montagneuses. Cet état de choses pesait lourdement sur le village bulgare, incomparablement plus que la grande propriété, et ceci a contribué au fait que les paysans avaient peu de terre, agissant en ce sens comme un facteur d'expropriation, s'il nous faut employer à tout prix ce terme, contraignant des couches entières de la population rurale à chercher un moyen d'existence en circulant en permanence à travers le pays et hors de ses frontières, ce qui menait à la constitution d'une couche importante de masses pauvres dans les villes.

S'il y avait réellement eu au XIX^e siècle une expropriation massive, provoquée par l'existence de la grande propriété terrienne on en aurait également constaté les effets dans la prédominance des gros propriétaires fonciers ou dans l'existence d'une propriété agricole entièrement capitaliste. Mais pour toute la Bulgarie (sans la Macédoine) les données ne font état que de l'existence de quelques centaines de vastes propriétés terriennes au XIX^e siècle, répandues dans tout le pays, et dont la superficie ne dépassait pas en général 4 000 000—5 000 000 décares[30]. Par ailleurs, la grande majorité des terres avaient une superficie jusqu'à 100 *diuniume* (mesure turque équivalant à 919 m²). Une série de documents nous font savoir que la grande propriété terrienne, en tant qu'organisation économique, notamment entre les mains des Turcs, était accablée de dettes et poussée nécessairement à déchoir. Il convient aussi de ne pas perdre de vue qu'à la suite de la limitation ou de la décadence des méthodes féodales d'exploitation, l'absence de rentabilité de la plupart des propriétés terriennes non organisées à l'instar du modèle capitaliste de production se manifestait pleinement. Par ailleurs, le peu de terre qui déterminait le paysan à rechercher sans cesse d'autres terres faisait croître le montant du fermage. Ce fermage élevé, loin de stimuler les investissements de capitaux en vue de l'organisation de la grande propriété capitaliste, contraignait les gros propriétaires fonciers à diviser leurs terres en petites parcelles pour les affermer ou les vendre aux paysans, au lieu de les exploiter eux-mêmes.

---

[29] Т. Т. Данаилов, *Изследвания върху демографита на България*, dans *сборник на Българската Академия на науките*, v. XXIV, 1931, p. 32.

[30] Н. Г. Левинтов, *Аграрный переворот в Болгарии в 1877—79 г. Сборник «Освобождение Болгарии от турецкого ига»*, Москва, 1953; Н. Тодоров, *Нови данни за аграрните отношения у нас през 60-те години на XIXв.*, dans *Исторически преглед*, 1959, № 2.

Le fermage élevé payé par les paysans, qui cherchaient à tout prix à trouver un placement pour leur force de travail, a entravé l'apparition de la grande propriété capitaliste agricole. Ces circonstances n'ont pas permis la formation d'une agriculture moderne capitaliste, sur la base du remembrement des terres, ni au XVIII^e^ siècle ni dans la première moitié du XIX^e^ siècle. Les capitaux trouvaient un placement plus rentable dans le commerce des grains, dans l'usure et dans les terres affermées que dans l'organisation de la grande exploitation agricole capitaliste. Nous n'avons cependant pas l'intention de nier l'existence de la grande agriculture et des grands domaines rentables sur les territoires bulgares; nous voulons simplement souligner que leur proportion n'était pas des plus grandes et surtout que leur extension n'était pas liée au processus de l'expropriation massive et de la dépossession des paysans. C'est pourquoi les programmes des révolutionnaires bulgares n'ont jamais contenu la revendication d'une réforme agraire, de la mise en possession des paysans par la dépossession des gros propriétaires fonciers; le problème qui se posait était de liquider la contradiction fondamentale entre les paysans, en tant que producteurs de marchandises désireux d'accroître leur fortune sur leurs lopins de terre, et l'Etat qui les pressurait par son système fiscal et les organes chargés de la perception des impôts.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit l'explication que l'on donne de l'abandon des villages, le fait est qu'à la fin du XVIII siècle et notamment dans la première moitié du XIX^e^ siècle, il existait sur les territoires de la Péninsule des Balkans dont nous nous occupons un vaste marché de force de travail salariée, qui dépassait de beaucoup les possibilités d'embauchage de celle-ci. L'analyse de l'accroissement de la population urbaine et de l'essor de diverses villes au XIX^e^ siècle (Plovdiv, Lom, Hadjioglu, Pazardzik, Salonique) nous montre que la population rurale s'était établie dans ces centres, pour ne pratiquer que dans une petite mesure l'agriculture, aux abords immédiats de la ville. Les grandes masses des nouveaux venus constituaient une couche d'artisans, de compagnons, de domestiques, ayant des salaires infimes et qui venaient grossir les rangs des éléments pauvres des villes. C'est justement cette couche besogneuse qui a formé la source alimentant l'afflux permanent de salariés des entreprises capitalistes des diverses branches de l'industrie urbaine au XIX^e^ siècle. L'existence des éléments pauvres des villes explique un phénomène intéressant, à savoir que les ouvriers des premières manufactures centralisées et des premières fabriques fondées dans la première moitié du XIX^e^ siècle (à Sliven et à Plovdiv) étaient d'origine urbaine et non rurale. Les commerçants et les entrepreneurs capitalistes n'avaient aucune peine à trou-

ver de la main d'œuvre. Ce n'était pas la main d'œuvre salariée qui pouvait entraver le développement de l'industrie dans la voie capitaliste. L'existence d'une importante couche pauvre urbaine, en tant que couche indépendante cherchant à tout prix à louer son travail en échange d'une rémunération dérisoire, est l'un des traits caractéristiques de l'économie urbaine à cette époque[31].

La généralisation est plus difficile si l'on passe à la genèse du capitaliste. Les conditions de son apparition dans les différents domaines diffèrent d'un lieu à l'autre. Des différences essentielles se font jour entre les diverses régions géographiques : l'apparition et l'activité du capitaliste grec des îles et des régions méridionales de la Grèce diffèrent de celles du commerçant organisant des manufactures dans les régions du nord, aussi bien que de celles de l'artisan devenu propriétaire capitaliste employant le travail d'autrui. Cette diversité qui se fait jour dans la naissance des premières formes capitalistes ne contrevient pas aux lois générales caractéristiques de l'instauration du mode de production capitaliste et est intéressante sous maints rapports. Mais ce problème est par lui-même assez vaste et mérite une étude plus approfondie. Nous nous bornerons ici à faire observer que dans le domaine le plus répandu — celui du textile — la figure centrale était dès le XVIII[e] siècle l'artisan aisé qui transportait jusqu'aux foires proches ou lointaines les marchandises produites par son propre travail ou celui d'autrui au cours de l'année, ainsi que le commerçant local, qui s'était transformé d'un intermédiaire dans le mécanisme de l'échange en organisateur de l'industrie capitaliste à domicile. Et l'un et l'autre étaient membres des corporations respectives. La différence qui les distinguait était que l'un était plus enclin que l'autre à confier son atelier à un artisan pauvre pour pouvoir aller avec sa marchandise vers les marchés du Proche Orient, où il arrivait après un voyage de quelques mois.

Un examen attentif du vaste matériel touchant l'activité de la majorité des entrepreneurs capitalistes les plus connus, ayant organisé des manufactures à la fin du XVIII[e] siècle et dans la première moitié du XIX[e] siècle, nous montre que les branches textiles connaissaient la « genèse du capitaliste industriel » dont Marx nous dit : « Il ne fait aucun doute que certains maîtres et un nombre plus grand de petits artisans, voire même d'ouvriers salariés, se sont transformés dès le début en germes capitalistes pour devenir ensuite, en élargissant peu à peu l'exploitation

[31] V. l'analyse concrète du matériel et la bibliographie concernant les questions soulevées chez N. Todorov, *La genèse du capitalisme dans les provinces bulgares de l'Empire ottoman au cours de la première moitié du XIX[e] siècle*, dans *Etudes Historiques*, Sofia, 1960, p 221—251.

du travail salarié et en intensifiant parallèlement l'accumulation du capital en capitalistes sans phrase »[32].

Marx souligne le rythme fort lent de ce processus, mais c'est justement ce trait qui distingue la genèse du capitaliste dans les branches textiles qui se développent le plus. Ne se distinguant les uns des autres par aucune caractéristique essentielle, ni par le caractère de leur production, ni par les conditions de leur ravitaillement en matières premières, ni par celles de la vente du produit fini, les différents producteurs qui ont élargi leur atelier en viennent au moindre échec à réduire de nouveau la main-d'œuvre salariée et la sphère d'action de leur entreprise. Le processus de différenciation des éléments capitalistes issus des rangs des artisans et des petits commerçants a été extrêmement long et incertain. C'est pourquoi la plupart des éléments capitalistes préféraient, vu l'état d'insécurité générale, ne pas se séparer de la masse commune des producteurs de marchandises, pour demeurer dans la corporation ou pour s'abriter derrière une citoyenneté étrangère.

Ainsi, dès la fin du XVIII[e] siècle et dans les premières décennies du XIX[e] siècle, il existait un minimum de manufactures capitalistes et de rapports capitalistes en général, lesquels avaient besoin de mesures résolues pour étendre leur sphère d'action et s'imposer sur tout le territoire. Mais au lieu d'un ensemble de mesures, à même de hâter la transformation du mode de production féodal en mode de production capitaliste et d'abréger les formes de transition, les rapports capitalistes qui avaient pris naissance se heurtaient avec violence au régime féodal existant. Ces rapports devaient surmonter l'action de freinage exercée par l'Etat ottoman qui prenait sous sa protection tout l'ensemble du système féodal. Au lieu de les soutenir dans l'accumulation des capitaux et de leur offrir d'immenses possibilités d'amasser des moyens financiers dans le pays et à l'étranger — méthode qui constitue l'une des manifestations les plus caractéristiques de l'accumulation primitive —, l'Etat a livré les peuples habitant l'Empire ottoman aux colonialistes étrangers. Bien plus, dans une mesure plus ou moins grande, l'Etat lui-même et la classe féodale parasitaire soumettaient à une rapine éhontée, à une incessante oppression et à des persécutions sans nombre qui allaient jusqu'à l'assassinat, les promoteurs des nouveaux rapports capitalistes. C'est cette incertitude de la personne et du capital qu'Engels avait en vue lorsqu'il parlait de l'incompatibilité du mode de production capitaliste avec le régime féodal turc.

Nous nous sommes attaché à souligner tous ces faits afin de montrer que, en dépit des prémisses favorables dont il jouissait, le développement

[32] К. Маркс, *Капитал*, т. I, Москва, 1949, p. 753.

des rapports capitalistes dans les Balkans a été un processus terriblement lent. C'est justement pourquoi les rapports capitalistes n'ont pu s'imposer et prédominer dans l'économie des pays balkaniques, jusqu'à leur libération nationale.

Parlant de la naissance du capitalisme, de la genèse de l'ouvrier et du capitaliste, nous ne pouvons ne pas aborder aussi le problème de l'accumulation primaire dans les pays des Balkans. Le problème de l'accumulation primaire du capital et de ses limites a fait dans l'historiographie bulgare l'objet de quelques études, qui ont mis en lumière certaines particularités de son évolution ; les débuts de cette accumulation d'après lesdites études remontent au XVII[e] siècle. Il nous semble que ce problème mérite d'être examiné[33].

Il convient de rappeler que le terme d'accumulation primaire a été employé par Marx aux fins d'expliquer l'apparition de la richesse et de la pauvreté à l'aube du capitalisme par les méthodes de « conquête, d'asservissement, de pillage ».

Choisissant pour objet de son analyse l'Angleterre, en tant que pays classique du capitalisme, aux fins de démontrer le processus de l'accumulation primaire, Marx nous parle de l'usurpation de la propriété agricole par la destruction du régime féodal, ainsi que de l'apparition du droit de propriété contemporain, portant sur la propriété bourgeoise de la terre, auparavant soumise uniquement au droit féodal. L'usurpation, le terrorisme le plus implacable, revêtant les formes légales, pratique dont la conséquence directe a été la création de l'armée de prolétaires mis hors la loi, tels sont les éléments qui marquent la genèse de la masse salariée en Angleterre.

Un autre aspect de l'accumulation primaire, à savoir la concentration de capitaux immenses, s'est traduit par un ensemble de « méthodes idylliques » semblables qui s'étayaient en fait sur l'oppression la plus brutale, exercée aussi ici sous la protection de l'Etat ou directement par celui-ci ; en premier lieu le système colonial, la traite des noirs, les dettes et les emprunts d'Etat, le système fiscal contemporain, le protectionnisme.

Ainsi donc l'accumulation primaire doit être considérée comme un ensemble de mesures prises avec le concours de l'Etat qui seul était à même de leur conférer une large perspective, nécessaire pour assurer le triomphe des rapports capitalistes sur les rapports féodaux. L'accumula-

---

[33] Ж. Натан, *Към въпроса за първоначалното натрупване на капитала в България*, *Известия на Икономическия институт при Б.А.Н.*, София 1954 г., v. I—II, p. 26—62; Д. Косев, *Към изясняване на някои проблеми от историята на България през XVIII и началото на XIX в.*, dans *Исторически преглед*, 1956, № 3, p. 13—46. Хр. Христов, *op. cit.*

tion primaire est devenue une nécessité historique, vu que la transformation des « maîtres membres des corporations, et d'un nombre plus grand de petits artisans voire même d'ouvriers salariés ... en germes capitalistes, et par la suite ... en capitalistes sans phrase » a été un processus très lent qui n'a pas répondu aux grandes nécessités du marché mondial nouvellement créé. « Le rythme extraordinairement lent de cette méthode — — écrit Marx — ne correspond nullement aux nécessités du commerce sur le nouveau marché mondial, créé par les grandes découvertes effectuées à partir de la fin du XV[e] siècle »[34].

La période de l'accumulation primaire en tant qu'époque historique dans l'existence de l'humanité n'a pas débuté par l'apparition des rapports capitalistes, qui s'étayaient sur la longue évolution des relations marchandise-argent et de l'accumulation du capital sur des bases précapitalistes. Les rapports capitalistes sont apparus dès les XIV[e] et XV[e] siècles dans les villes du bassin de la Méditerranée, comme nous le dit Marx, c'est-à-dire dans l'Empire byzantin, dans les républiques italiennes et sporadiquement dans les autres pays d'Europe. Mais les débuts de l'ère capitaliste ne sont situés par Marx qu'au XVI[e] siècle[35]. Certes, Marx n'a pas mis en doute le fait que ces pays ont connu eux aussi une dépossession du producteur direct privé des moyens de production et que l'accumulation de capitaux en Italie par exemple n'a pas été moins rapace qu'en Angleterre, mais il ne fait pas figurer l'Italie parmi les pays qui ont participé à l'époque de l'accumulation primaire. «Les différents moments de l'accumulation primaire — écrit Marx — se divisent entre les différents pays dans une certaine succession historique, à savoir entre l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, la France et l'Angleterre. En Angleterre, vers la fin du XVII[e] siècle, ces moments se complètent systématiquement dans le système colonial, dans le système des emprunts d'Etat, dans le système fiscal contemporain et dans le système du protectionnisme. Ces méthodes s'étayent dans une grande mesure sur l'oppression la plus brutale, comme par exemple le système colonial. Mais toutes ces méthodes sont pratiquées par l'autorité d'Etat, c'est-à-dire par la pression sociale concentrée et organisée aux fins de hâter la transformation du mode de production féodal en mode de production capitaliste et d'abréger ses périodes de transition»[36].

L'accumulation primaire commence par l'application d'une série de mesures oppressives qui très bientôt en viennent à briser les liens en-

[34] К Маркс, *Капитал*, p. 754.
[35] *Ibidem*, p 720.
[36] *Ibidem*, p. 754.

tre le producteur direct et la terre et le contraignent à subir le joug de l'esclavage salarié, comme l'écrit Marx, vu que les nécessités immenses du marché mondial n'ont pu être satisfaites ni par la production-marchande de la société féodale, ni par les germes de la production capitaliste existants alors. L'accumulation primaire, telle que nous la concevons, est ainsi donc une catégorie historique ayant des limites chronologiques bien déterminées et ses méthodes bien définies. Elle est venue hâter le lent processus de la genèse du capitalisme. Elle constitue dans l'histoire de l'humanité l'époque qui a renforcé le mode de production capitaliste dans les pays jouant un rôle décisif dans le monde, consolidant ainsi son régime social et économique à l'échelle mondiale.

C'est justement pourquoi il nous semble que c'est vider de leur contenu d'importants processus sociaux et économiques que de parler de l'accumulation primaire à chaque fois qu'apparaissent des rapports capitalistes ou que le capitalisme se consolide dans tel ou tel pays, ou que de parler de l'époque de l'accumulation primaire dans la période finale du mode de production capitaliste.

Mais laissons de côté la question de savoir si l'on est ou non en droit de parler d'une accumulation primaire du capital envisagée non pas comme un système de mesures, appelées à la vie dès le stade initial du capitalisme, aux fins de hâter la création des conditions nécessaires pour la consolidation du régime capitaliste, mais comme une catégorie liée à tous les pays qui s'engagent dans la voie du développement capitaliste. Ce que nous voudrions examiner, c'est le problème de l'accumulation primaire dans l'Empire ottoman. C'est à peine si l'on peut tenir pour assuré que dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman, territoires qui ont été pillés systématiquement, transformés en appendices de matières premières des Etats capitalistes occidentaux et en semi-colonies à partir de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, il a existé « une période d'accumulation primaire », coïncidant dans le temps avec leur pillage le plus rapace. La Turquie n'a pas vu mener contre elle des « guerres économiques » dans la vraie acception du terme, comme ce fut le cas de la guerre de l'opium menée contre la Chine ou d'autres guerres coloniales, qui ont assuré le monopole du commerce de certaines marchandises. Mais pourquoi de telles guerres auraient-elles été nécessaires contre l'Empire ottoman, alors que lui-même, au temps de sa grandeur, avait créé une situation privilégiée aux négociants occidentaux, si bien que par cette porte ouverte, l'Empire ottoman s'est transformé au XIX^{e} siècle en un pays dépendant et semi-colonial où seuls ceux qui ne le voulaient pas n'ont pas bénéficié de privilèges et de concessions spéciales ? Les sollicitations de barrières doua-

nières et la politique du protectionnisme ne sont-elles point la première manifestation de la pensée économique qui s'éveillait chez les peuples asservis et chez les représentants les plus progressistes de la société turque? Pareilles revendications abondent dans la multitude de journaux et de revues de l'Empire ottoman, durant une bonne partie du XIX^e siècle. Et pourtant, il n'a pas été en état de vaincre les conceptions étriquées et la vénalité des hauts dignitaires turcs, non plus que, plus tard, la dépendance à l'égard du capital étranger.

L'un des éléments de l'accumulation primaire, auxquels Marx attribue une importance de premier ordre, est la politique fiscale intégrale de l'Etat, son système fiscal, le système des dettes et des emprunts d'Etat.

Il est superflu de mettre une fois de plus en lumière l'essence rapace du système fiscal de l'Empire ottoman et du mode de perception des impôts. Le problème qui pourrait offrir quelque intérêt en l'occurence, est de déterminer la destination qu'avaient ces moyens financiers de l'Etat. Ces moyens n'entraient-ils pas entre les mains de la classe capitaliste, totalement ou en partie? Ne servaient-ils pas dans une mesure plus ou moins grande le développement capitaliste de l'Empire ottoman? En fait, les finances de l'Etat ont constitué une préoccupation importante pour les Etats capitalistes occidentaux au XIX^e siècle. Mais même auparavant, tous les moyens obtenus sous une forme ou une autre de la part de la population hétérogène de l'Empire ottoman, étaient destinés à satisfaire les intérêts de la couche dominante ottomane. Pratiquement ces moyens étaient dissipés sans que fût effectué aucun investissement productif. Il convient de ne jamais perdre de vue le fait que les promoteurs des rapports capitalistes étaient des représentants des nationalités asservies. Le cas de la fabrique de Sliven et la fondation de quelques autres entreprises dans d'autres régions de l'Empire constituaient des exceptions qui ne font que mettre en lumière les possibilités dont disposait l'Etat ottoman pour diriger le développement de l'économie. Malheureusement, des moyens insuffisants étaient affectés à ces fins ou bien ils donnaient lieu à des abus, comme nous le montre le cas d'un entrepreneur qui durant des années a induit le gouvernement ottoman en erreur en lui faisant croire qu'il avait employé les crédits accordés à la construction d'une fabrique et qui présentait les marchandises achetées sur le marché comme étant produites par cette prétendue fabrique.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la part du lion des moyens financiers amassés par l'Etat ottoman passait directement entre les mains des Etats capitalistes qui disposaient par ailleurs de leurs propres organes

pour contrôler l'amassement de ces moyens. Telle est l'histoire des emprunts faits par l'Etat ottoman. La « dette ottomane » ne signifie rien d'autre que les milliards soutirés à toute la population de l'Empire ottoman. Si tout cela pouvait s'appeler accumulation primaire, ce serait l'accumulation primaire des pays favorisés, des pays qui concentraient entre leurs mains d'immenses moyens financiers, soutirés très souvent par la force aussi, mais en aucun cas une accumulation en faveur des pays asservis, dont la seule mission était d'enrichir les entrepreneurs et les capitalistes étrangers.

Parler d'une accumulation primaire du capital lorsqu'il n'existe aucune des méthodes de l'accumulation primaire établies par Marx (à l'exception du processus douteux de l'expropriation massive forcée) et lorsque fait défaut le résultat fondamental de l'accumulation primaire, à savoir la consolidation du mode de production capitaliste en tant que mode prédominant, c'est substituer à un problème — celui de la genèse du capitalisme, de l'apparition et du développement progressif des rapports capitalistes — un autre problème, celui de l'accumulation primaire. Ceci met en lumière la dénomination formelle, par un terme emprunté à Marx, de l'accumulation de capitaux sur des bases précapitalistes et du processus de stratification des petits producteurs de marchandises, processus qui, à un certain degré de développement de la société féodale, mène inévitablement à l'apparition des rapports capitalistes.

Il nous faudrait admettre, dans le cas contraire, que l'on entend par accumulation primaire toute manifestation des rapports capitalistes et qu'il existe une coïncidence parfaite entre la genèse du capitalisme et l'accumulation primaire. Mais il nous faudrait dans ce cas chercher à déterminer la variété concrète du passage du féodalisme au capitalisme pour les différents pays en faisant appel aux lois établies par Marx, sans chercher à réunir dans une catégorie obligatoire les méthodes indiquées par lui pour l'accumulation primaire du capital en Angleterre, en ce qui concerne chaque pays séparément.

Nous voudrions souligner une fois de plus, en conclusion qu'une série d'aspects essentiels du problème de la transition du féodalisme au capitalisme n'ont même pas été signalés dans cet article, faute de place ou bien à cause des lacunes qui existent encore dans leur étude, ou bien enfin parce que nous n'avons pas cru devoir les discuter. Les conceptions sur lesquelles s'étayent les problèmes soulevés font encore l'objet de débats animés. L'examen de certains moments du développement social et économique d'une grande partie de la Péninsule des Balkans nous montre — et nous le répétons une fois de plus — que les formes supérieures de l'économie

capitaliste, à savoir les manufactures centralisées, les fabriques[37], ne se sont pas développées dans ce pays malgré l'existence de prémisses économiques favorables aux relations avancées marchandise-argent. L'obstacle principal auquel se heurtait le progrès économique était l'Etat ottoman lui-même, qui incarnait le féodalisme le plus ankylosé et le plus arriéré. Le joug de cet Etat devait être écarté par la voie révolutionnaire, tour à tour par chacun des peuples balkaniques asservis, et ultérieurement par le peuple turc lui-même, afin de frayer la voie au développement du nouveau mode de production, le mode de production capitaliste.

[37] Sur le nombre des fabriques dans les provinces balkaniques de l'Empire Ottoman v. Ö. C. Sarç, *Tanzımat ve sanayımız*, dans *Tanzımat*, I, Istanbul, 1940; Ж. Натан, Стопанска история на България, София, 1957. Au sujet de la structure et du caractère qu'affectent ces fabriques, v. Н. Тодоров, *За наемния труд в българските земи към средата на XIX в.*, dans *Исторически преглед*, № 2, 1959. Idem, *Первая государственная текстильная фабрика на балканах*, dans *Генезис капитализма в промышленности*, Москва, 1963.

СЕРБСКИЕ СЛОВА В БАНАТСКОМ НАРЕЧИИ И ИХ ЗНАЧЕНИЕ

ТЕОДОР ТРЫПЧА

Постепенное, мирное поселение сербов в Банате рядом с румынским населением, главным образом под давлением наступления турок, являвшегося опасностью, одинаково угрожавшей и тому и другому населению, создало благоприятные условия для тесных связей и взаимопонимания между ними. Солидарность между румынским и сербским населением, сохранявшаяся на протяжении веков, проявилась в совместной борьбе против любого социального или национального гнета. Румынские и сербские крестьяне выступали вместе еще в 1400 г., участвуя в восстании против феодалов в окрестностях Ардяла[1], в 1526 году в войсках Иоана Ненада или в 1735 году при попытке восстать против беззаконий габсбургской администрации[2]. И в следующем столетии они неоднократно выступали вместе в борьбе за достижение политических прав и нормальных жизненных условий в Австро-венгерской империи[3] до тех пор, пока не исполнились их национальные стремления.

Эти связи нашли свое отражение и во взаимном влиянии языков этих населений друг на друга. Язык сербов румынского Баната испытал на себе влияние румынского языка в области фонетики, морфологии

---

[1] Zimmermann-Gündisch, *Urkunden*, том IV, стр. 405.

[2] Daicoviciu C., St. Pascu и другие, *Din istoria Transilvaniei*, том I, Бухарест, 1960, стр. 107 и 164.

[3] *Istoria Romîniei*, том IV (макет), глава IV.

синтаксиса и лексики [4]. Сербский язык, повлиял в свою очередь на фонетику румынского языка [5], но в особенности на словарный состав, о котором и будет говориться в дальнейшем. [6]

Значение сербского лексического элемента в банатском наречии состоит, в первую очередь, в относительно большом его количестве. Глоссарий охватывает свыше 400 слов [7], к которым можно добавить еще и другие, хотя их и немного. Количество их, в сравнении, например, с количеством венгерских слов в румынском языке [8], составляет едва треть этих последних. Однако и это соотношение является значительным, поскольку венгерский язык мог влиять на румынский в течение почти целого тысячелетия, занимая господствующее положение в качестве особого языка в государстве, в то время как отношения между румынским и сербским населением были естественными, обусловленными совместным проживанием под иноземным господством. Поэтому сербское влияние осуществлялось в форме просачивания, тогда как влияние венгерского языка происходило под покровительством сильной государственной администрации.

---

[4] Emil Petrovici, *Graiul caraşovenilor*, Бухарест, 1938, стр. 34, 113—140, ср Čonka Čed, *Pregled na danášnji govor srba u Banatskoj Klisuri*, в *N.-Život*, I, 1958, стр. 88 — 89; он же, *O nekim osobenostima srpskoga govora u srednjem delu rumunskog Banata*, в *N. Život*, I, 1959, стр. 102—105; I. Popović, *Istorija srpskohrvatskog jezika*, Н. Сад, 1955, стр. 135; M. Živković B. Berić i V. Vesku, *O srpskim i hrvatskim govorima u Banatu*, в *N. Život*, П, 1958, стр. 77—85, В. Веску, *Румынское влияние на суффиксы сербского диалекта в Банате*, в *Romanoslavica*, I, Бухарест, 1959, стр. 70—73, I. Popovici, *Contribuţii la studierea cuvintelor romîneşti în limba sîrbo-croată*, Вырзец, 1955.

[5] I. Pătruţ, *Contribuţii slave şi maghiare la formarea subdialectelor dacoromîne*, выдержка из *Cerc. de Lingv.*, Ш, 1958, стр. 74.

[6] Глоссарий сербских слов в банатском наречии является результатом личных исследований на месте и исследований, проведенных с помощью коллектива студентов (Д. Балошина, Д. Дажу, С. Донецэ и др.), которым, пользуясь и этим случаем, приношу благодарность. Информации были собраны в следующих коммунах: Ар (мениш), Бэ (ния), Берег(сэу), Бин(иш), Бир(киш), Бок(ша), Бог(ылтин), Бор(лова), Боз(ович), Бре(бул), Буз(иаш), Как(ова), Како(вень), Каран(себеш), Кэв(эран), Чик(лова), Чир(ешу), Кыр(па), К(омлош), Ком(орыште), Кор (нерева), Кош(тей), Клоп(одиа), Круш (овэц), Д(ета), Домаш(ня), Эз(ериш), Фел(нак), Фен(еш), Фи(зеш), Фоиень, Гыт(ая), Гэв(ождиа), Герт(ениш), Глоб (Краиова), Гол (ец), Гр(еонь), бывшее сербское денационализованное село Петровэц, Грунь, Яб(ланица), Иеш(елница), Иг(риш), Ж(ена), Жеб(ел), Жд(иоара), Жупа, Жу(палник), Лэп(ушнисел), Лук(арец), Луг(ож), Лун(кавица), М(айдан), Мар(га), Мех(адиа), М(ехадика), Мыр(чина), Молд(ова), Ох(аба), Ора(вица), Ор(шова), Печ(ка), Пес(ак), Пет(роман), Пыр(вова), Плуг(ова), П(оток), Прис(ака), Рэкэж(диа), Руг(ипосу), Рус(ка), Сас(ка), Сек(аш), С(ырбова), Сл(атина), Ст(анчево), Соп(отул), В. Суска, Терег(ова), Тик(ван), Тимиш(аора), Тиос(вица), То(половэц), Топ(лец), Ут(вин), Вас(иова), Вэр(эдиа), Вер(ендин), Вырч(иорова), В(рани), Вр(эниуц), Зэг(ужень), Зэв(ой), Зор(леанцул) М(аре).

[7] Большинство слов Глоссария не встречается ни в *Atlasul Lingvistic Romîn* (Румынском лингвистическом атласе), том III, ни в новом выпуске III тома, ни в работе ненаучного характера Лучиана Костина, *Graiul bănăţean*, Тимишоара, 1926

[8] D. Macrea, *Circulaţia cuvintelor în limba romînă*, Сибиу, 1942, стр. 8—9.

Это сравнение имеет в виду румынский разговорный язык в Ардяле, так как влияние венгерского языка в Банате заметно меньше. И в этом случае значение сербских слов в банатском наречии увеличивается.

В указанных условиях из сербского языка банатский говор заимствовал слова, оставшиеся и по сегодня единственными в его словарном составе, без соответствующих синонимов [9]. Румынский банатский крестьянин не знает другого слова для *salcăm* кроме *bă-* или *măgrin*. Оценив гостеприимство сербского крестьянина, румынский крестьянин усвоил и характеризующее его слова—*gośćie* < *gost* (oaspete). Хотя официально свыше шести столетий признано слово *zahăr cubic*, в словарном составе румынского банатского крестьянина осталось укоренившееся слово *coţcă*. Это же явление наблюдается и в целом ряде других слов: *covaśi*, *pămúcă*, *loză*, *ćińer*, *zeićin*, *bravă*, *lob-* или *loptă*, *źăp*, *iorgovan*, *pońeava*, *pro-* или *pocrovită*, *rudă* и др. Глаголу *kititi* с точным значением *a împodobi* «украшать», «наряжать» придали более широкое значение *a (se) împodobi*, *a (se) aranja* «украшать(ся)», «поправить(ся)» (о пряже в веретене), «сравняться» (для выхода из хоры) и т.д. То же явление произошло и с глаголом *mećiti*, в то время как в сербско-хорватском языке его значение строго определенно: расплющивать виноград для вина, в банатском наречии оно приобрело множество значений: *meśit* может означать яблоко, человека или животное.

Некоторое количество сербских слов в банатском наречии имеет более широкий ареал и употребляемость, чем их синонимы иного происхождения. Таковы слова: *andrabule* — барахло, *a borăvi* — опоздать, *bestragă* — к чорту, *śităv la trup sau la minće*, *cîr* или *crîşcă* — кусок, *dafie* — шуточный рассказ, *duhan* — табак, *istă* или *istină* — правда, unde — *gode*, *fieśe* — *gode* — повсюду, как-нибудь, *a (se) pogodi* — попасть, соответствовать, *palcă* — палка, *potcă* — огорчение, *tovar* — — задание, бремя.

Из общего количества слов, о которых будет говориться в дальнейшем, более 10% образуют слова турецкого происхождения, которые банатское наречие заимствовало из словарного состава сербского языка. Это доказывается наличием окончаний при корне имени существительного или прилагательного турецкого происхождения, окончаний склонений сербо-хорватского языка, которые он сохранил из

[9] Для проверки сербских слов использовались словари· *Rječnik hrvatskog ili srpskog jezika*, Загреб, 1880 и sqq и *Srpskirječnik*, Vuk St. Karadžić. и Kniezsa István, *A magyar nyelv szlav jovevényszalai*, vol. I—II, Budapest, 1952.

старославянского в большей части неизмененными (тур. *avli* плюс сербское окончание *ja*; *turpi-ja*; *răbă'i-ja* и т.д.).[10]

Турецкие слова касаются различных областей человеческой деятельности. Большинство же относится к городской жизни, коммерции и индустрии, и это вполне понятно, имея в виду следующие мотивы Когда турки захватили Балканский полуостров, городская жизнь здесь находилась на начальной стадии развития; они развивали балканский урбанизм на восточной основе и передали этот характер городам всего полуострова. Это отражается в терминологии, касающейся экономической жизни города [11]. Балканские элементы, укоренившиеся в городах Баната, несомненно передали эту терминологию. Мы делаем вывод, к которому пришли на основе следующего констатирования: при овладении Тимишоарой австрийцами, население крепости состояло, в основном, из сербов, румын, греков и болгар, занимавшихся такими ремеслами как портновское, сапожное, плотничье, пушное и т.д.[12] Поэтому естественно этот балканский фактор повлиял на характер терминологии, касающейся городской жизни.

В дальнейшем изложении мы воспроизведем слова, переданные лишь банатскому наречию. Например, улицу (рум. *stradă*) называли *socac* (особенно используется это слово в Караше), наряду с обычным словом улица (*uliță*). Любой человек может вообразить себе *cearșie* — турецкую площадь, вокруг которой были расположены различные мастерские, в которых ученики усваивали одно из обычных ремесел; при мастерских имелись тесные лавчонки, в которых торговцы выставляли товары, устраивая привлекательные *che-* или *chipengiuri* «витрины»; и с той и с другой стороны *socac* « улица» была освещена фонарями — *feĸere*.

В различных мастерских делались *ći* или *chilimuri* — двусторонние ковры, *ćebe* — пледы, *śioe* — тонкое сукно, *dușecuri* — матрасы, *iorgane* — одеяла, *ormane* — шкафы, *șinghire* — цепи или крюки для подвешивания убитых животных. Это было одно из орудий *casap* — мясника. В Лугоже был древний центр по дублению кожи, дубили тонкую целую кожу — *irealbe- (ira)* для перчаток. Слава ее сохранилась и поныне.

---

[10] Petar Skok, *Restes de la langue turque dans les Balkans*, в *Revue Internationale des Etudes Balkaniques*, том II, 1935, стр. 247—260.

[11] Miklosich, *Die turkischen Elemente in den sud-ost europäischen Sprachen*, в *Denkschriften der Wiener Akademie*, № 34—38, Вена, 1884—1890.

[12] *Castrum Civium Timisorensis*, том I, 1717—1832; Государственный архив в Тимишоаре.

Ремесленники обычно работали в *ortăśie* — товариществах, имея в виду, что речь идет о развитом феодальном обществе. Во время работы они имели обычай раскладывать материал на *tezgă* — рабочем столе с ящиками — *śigmej* или маленькими *fiocuri*. После изготовления изделия, оно клалось в *sunduc* — ящик для отправки на базар. На базаре или на ярмарках заключались хорошие сделки — *alişvrişuri*; продавец иногда пытается обмануть — *să śeluie* (тур. *şuveli*) покупателя, иногда же заставляет его дать *căpară* при покупке какой-либо вещи или породистого коня, а тот, кто остался с выгодой *(h)aznă*, после заключения сделки ставит могарыч — *alvăluc*. После того как сделка заключена, тогда *mufte* — напрасно один из них еще пытается выразить *pijman* — свое сожаление. Существовал обычай — *adetul* пить кофе, за которым заводился оживленный разговор — *lăcărdie*, купцы время от времени покуривали табак — *burmut*.

Обычным ремеслом было сапожное ремесло. И в этой области мы встречаем несколько турецких слов: — *śiriz* клей, *śivie* — деревянный гвоздь или *băschie* — металлический гвоздь. Известно также, что плотник использует *tesla* и *chesărul* — орудия для долбления дерева.

Одной из тягчайших феодальных повинностей, вызывавшей восстания сербского населения, был принудительный труд — *culuc*, вменяемый турецкими начальниками (*bulibaşe* или *spahii*), а зачастую и сербскими. Это слово так глубоко вошло в сознание притесненного крестьянства, что и до сих пор румынские и сербские крестьяне Баната употребляют это слово для обозначения любых общественных работ, выполняемых населением.

Возвращаясь к собственно сербским словам, вошедшим в банатское наречие, интересно отметить, что сербский язык оставил следы в многочисленных и различных областях деятельности банатского крестьянина.

Так, если взять термины, касающиеся *полевых работ*, то можно найти такие слова: *colnă* — шалаш для хранения сельскохозяйственных орудий или для орудий для виноградника, *pomośiţă* — деревянные палки, которые кладутся крест накрест поверх стога сена, или деревянные палки, укладывающиеся вокруг телеги для увеличения ее объема; *slog* — межа, *cîrsteţ* — снопы пшеницы, уложенные в форме креста, *samurast* — пшеница или любой другой злак, выросший сам по себе, не посеянный человеческой рукой, *orăniţa* — пахотное поле, *oritac* — — лемех, *otcos* — ряд скошенного и оставленного для просушки сена, *plastă* — снопы, собранные в кучу и т.д.

Удивителен тот факт, что в сельское хозяйство, отрасль, бывшую при феодальном строе основным занятием румынского населения, смогли проникнуть новые слова. Это же замечание можно сделать, однако, и относительно другого вида занятий румынского крестьянства, особенно банатского, занятия, столь же значительного, как и первое, — *скотоводства.* И здесь мы находим широко употребляемые слова, такие как: *stuacă* — скот, *marvă* — животные, *bică* — бык, *băcăruşe* — — колокольчик (на шее домашних животных), *păclie* — одежда чабанов без рукавов, но с воротником из овчины и мехом наружу.

Из другой области деятельности — *рыбоводства* и орудий труда, относящихся к нему, приводим следующие слова: *śăran* — кран, *smuk* — вид рыбы, *şaică* — легкая лодка, *śiun* — рыбачья лодка, *odivamo* — — орудие для ловки рыбы, *oraniţă* — лодка с плоским дном, *zăton* — запруда возле мельницы.

Терминология, относящаяся *к телеге и ее частям* или частям воза, относительно богатая. Так для основного средства передвижения — — телеги — банатский крестьянин употребляет сербское слово *cośie*[13] в обоих значениях как в вышеуказанном, так и для обозначения легкой пролетки на рессорах.

Для частей телеги существует следующие термины: *śivie* — часть, соединяющая дышло с телегой, *depśnic* — крестовина телеги или пролетки, к которой прикрепляются шлеи, *lăgău* — пристяжная, *lăstaviţă* — отверстие в втулке (колеса), в которое вставляется спица, *nap lad* — место, где устанавливается спица в сегменте колеса, *potec* — — крепление, закрепляющее дышло плуга, *rudă* — дышло, *săraśiniţă* — деревянный брус, связывающий переднюю часть телеги с задней, *polugă* — деревянное дышло, *tulăţ* — чугунный обруч, надеваемый на втулка (колеса) и т.д.

Ручные орудия или домашная утварь, многие из них носят сербские наименования. Приводим наиболее употребительные: *arşeu* — заступ, *budac* — мотыга или кирка, которыми делаются ямки для посевов, *bravă* — замок (дверной), *burmă* — моток или кольцо, *śecîrc* — — прядильщица, мотовило, *cotavă* — глиняный или медный сосуд, подвешиваемый над огнем, *oboramniţă* — коромысло, *păivan* — веревка, *cotruţă* — глиняный или медный сосуд, подвешиваемый над огнем, *cîrśeag* — кувшин, глиняный сосуд, *coriţă* — квашня, *avan* — ступка, *şărpencă* — сковорода, *peşchir* — полотенце, *stupă* — мельница-сукновальня для грубой шерстяной ткани, *presliţă* — деревянная прялка.

[13] *Dicţionarul limbii romîne contemporane* (Словарь современного румынского языка), стр. 162.

Другие сербские слова употребляются для обозначения *подсобных пристроек при доме*. Так, говорится *avlie* о дворе вообще, но *stobor* обозначает двор перед домом. В доме есть *clet* — чулан для продуктов, *podrum* — подпол, *poiată* — укрытие для птицы, *cotarcă* для хранения кукурузы. *Avlia* окружена *stablad* — забором, из *lînteți*, в котором имеются две двери — та, что позади дома, называется *vracniță* и сделана из прутьев. В подполье для освещения и проветривания сделана отдушина — *ocnă*.

Некоторые основные *части одежды* женской или мужской, носящие сербские названия: *sucnă* — юбка, *kițele* — опрег, катринцэ (часть крестьянской юбки), *zadie* — жилетка, *prăsluc* — головной платок, *boșcă* — шапочка, *căiță* — шапка, *năticaș* — домашние туфли, *poșă* — шарф. Для того чтобы стать более красивой, женщина делает себе — *șișche* — чолку.

Термины, касающиеся к *крестьянской пищи*, относятся лишь к пище бедного крестьянина, который печет кукурузную лепешку *cocîrțău* в золе, варит на скорую руку *coleașă* — мамалыгу, печет также наскоро, так как обязанности по отношению к хозяину не оставляют для него времени, *o lepińie* — хлеб узкой и продолговатой формы, *săviacă* — лепешки из теста на дрожжах или *mandră* из кукурузной или пшеничной муки с жиром. Примечательно, что само слово *hrană* (пища) — сербского происхождения — *rană* — народное *rana*. Напитком, заслужившим признание является цуйка, которую банатские жители называют *șliboviță*.

Терминология, относящаяся к пище крестьянина, имеет более глубокое значение, чем кажется на первый взгляд; ее аспект носит социальный характер. Банатское наречие позаимствовало из сербского языка единственный термин, касающийся эксплуататорского класса, и тот турецкого происхождения — *spăhie spăilug*. Зато обладает тремя словами, обозначающими бедноту: *gac*, *golocrac*, *sıromah*. Они являются красноречивым доказательством того, что сербские переселенцы состояли из многочисленных элементов, относящихся к социальным слоям, употреблявшим вышеупомянутую пищу, возможно, что, в крайнем случае, на первых порах при своем поселении в Банате. Сербские термины, относящиеся к боярским чинам, в банатском наречии не сохранились, поскольку очень мало сербской знати поселилось на территории Баната, и ее наличие отмечено лишь в XV веке.[14]

Есть, хотя их и немного, и сербские слова, обозначающие главнейшие части человеческого тела, птиц или животных: *glavă* — голова

---

[14] D. Dragomir, *Vechimea elementului romînesc și colonizările străine în Banat*, Клуж, 1925.

(рум. *cap*), *jăgăriță* — печень или легкие, *bobrig* — почки, *tîrbu* — живот, *lopăšiță* — бедрышко ножки птицы или свиньи.

Сербскими словами обогащаются и некоторые понятия, относящиеся к *единицам мер объема* или сосудам для хранения напитков: *șinic* — четверик, *acov* — сосуд для цуйки или мера в 50 литров, *mierță* — мера веса для злаков, *bărdac* — оплетенная бутыль, *bocală* — — стеклянная кружка, *burie* — бочка и т.д.

Из *цветов и культурных растений* или полевых растений, назовем: *lala* — тюльпан, *ruja* — роза, *calapăr* — лекарственное растение, привезенное сербами, *ieriță* — род дикого гороха, *păsula* — фасоль, *ludaie* или *dulete* — тыква. Для виноградника употребляют слово *loză*, имеющее и переносное значение знатного происхождения, породистый. Из области флоры упомянем несколько других названий: *cutcurigu* — растение, которое крестьяне с успехом используют для залечивания ран у лошадей, и *mlešī* — растение, используемое для отравления воды в реке при ловле рыбы.

Наиболее ярким выражением тесных связей между румынским и сербским населением являются слова, касающиеся *различных степеней родства*. Таковы: *ceacea* — обращение младшего брата к старшему, *uică* — дядя (со стороны матери) и дядя (обращение ребенка к любому мужчине)[15], *šel'éd* — семья, *dodă* — взрослая девушка, *dadă* — нянька, старшая сестра, выполняющая обязанности покойной матери, *baĭă* — брат, *sică* — дядя, *naică* — обращение молодых женщин к более старшим, *tetă* — тетя, *uină* — тетя (сестра отца или матери).

Исторический интерес представляет собой толкование слова *zăcon* со значением закон и обычай. Возможно, что оба значения укоренились благодаря вышеупомянутым условиям. Сербы из Венгрии, в особенности из Баната, образовали вначале привилегированную этническую группу, *Patrimonium domus austriacae*, находившуюся в церковном и политическом подчинении у их митрополита [16]. В этот период *zakon* означал обычай, вмененный церковью и мирским законом. Румыны, находившиеся под властью сербской церкви, заимствовали его двоякое значение. Под этой формой оно известно во всем Банате.

Сербская администрация в румынских школах и церквах в самом начале *организации образования в Банате* оставила свои следы в лек-

[15] G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba romînă*, Бухарест, 1960, стр. 121. «Заимствования подобного рода очень ясно показывают, что в подобных случаях мы имели дело не с простыми заимствованиями, проникшими в язык одновременно с «объектом», а с более сложным процессом, в котором выразительность играет не последнюю роль».

[16] I. H. Schwicker, *ук. соч.*, стр. 165 и I. Wolf, *Organizarea școlilor bănățene în anii 1770—1780*, Бухарест, 1957.

сике. Так, например, имеются основные ее атрибуты: *arćie* — бумага, *bufar* — азбука, *propis* — регистр, тетрадь, *măstilă* — чернила, *clup* — парта, *ispit* — экзамен, *sunđer* — губка, *zvon* — колокол, *dosta* — достаточно, а также императив: *ciuti* — замолчи, обращенный к непоседливым детям. Из лексических элементов в церковной области отметим: *peśiță* — крест из пшеницы на кутье, *slastă* или *slăstuit* — скоромное в дни поста, *znamăn* — камень с надписью возле креста, *boje moi* — боже мой.

Сербские элементы в Банате после поселения в этой провинции вели упорную борьбу для того, чтобы заставить Венский двор выполнять обязательства, взятые на себя по Леопольдскому диплому и другим подобным ему документам[17]; среди требуемых прав было и право на административную автономию, вызывавшее бурный протест венгерской знати. Такие сербские слова в банатском наречии, как: *neamesnic* — наместник, *roc* — срок, *subașă* — административный служащий, *blagă* — имущество, *babiță* — повивальная бабка, *șumar* — лесник, *zăbrańi* — запретное место в лесу, дают нам право предположить, что этнический сербский элемент играл какую-то роль в администрации Баната. А также слова: *bariac* — знамя, *colaină* — орден, вешаемый на шею, *cumbară* — пушечное ядро, *călaiu* — олово (необходимое для пушек), *pacsamet* — сухари, сушевый хлеб, используемый в походах, *top* — пушка, мы приписываем илирийским и влахо-илирийским полкам, состоявшим из сербов и румын. Стоит обратить внимание на то, что все вышеуказанные слова, касающиеся армии, являются словами турецкого происхождения, а это означает, что сербские крестьяне, набранные в эти полки, приходили со своей собственной военной терминологией.

Банатский диалект заимствовал довольно значительное количество слов из сербского языка не только для обозначения предметов, но и для обозначения *абстрактных понятий, свойств или физических и моральных недостатков.* Из этой категории слов приведем наиболее важные: *bedă* — беда, несчастье, *bleancă* — придурковатый, *ală* — гурман, *buzumeńit* — обалделый, *śităv* — в полном уме или здоровье, *lud* — сумасшедший, *nestreśea* — несчастье, беда, *pamet* — ум, *porav* — нрав, *otreapă* или *potlăśiță* — ничтожный человек, *prispi* — достичь зрелости, *a nădăi* — надеяться, чаять; *zlovarnic* — злоумышленник и т.д.

Укажем и следующие слова, не включая их ни в какую категорию; некоторые из них имеют широкое хождение и широкий ареал распространения: *a se boi* — бояться, *bură* — гроза, буря, *carabă* — ду-

[17] *Там же*

дочка из бузины или листового черенка тыквы, *cloţă* — наседка, *cîrşie* — каменистое место, *gar* — тлеющая зола от сгоревшей соломы, *a găzi* — случать, *a glodi* — грызть, *gomilă* — куча, *graźe* — строительство, *mesernіţă* — мясной магазин, *mlacă* — болото[18], *năloagă* — множество, куча, *ometiţă* — запыленный снег, *a opăśi* — мешать, *peśină* — — пещера, *pesăc* — песок, *venăţ* — венок.

Несколько слов из банатского наречия представляют особый интерес, так как имеют более ограниченную сферу распространения и употребляются лишь в Войводине, в состав которой входят провинции Банат, Бачика и Срем. Их наличие указывает на ограниченный лингвистический ареал сербского языка, в который входит и румынский Банат. Сюда относятся слова: *chebă* — перочинный нож, *śiuvani* — корыто для замешивания теста, *stobor* — двор перед домом и др.

Стоит упомянуть также и о том, что банатские румыны имеют в своем словарном составе слово *rudă*, со значением шахта. Подобное слово скорее всего должно было бы быть заимствовано от немецкого и венгерского населения, главным занятием которых было горное дело[19]. Сербское же его происхождение является еще одним показателем древности сербов в Банате и доказательством рода их занятий при феодальном строе. Отметим также и слово *pravăţ*, используемое в горнодобывающем районе Анина-Стейендорф и Саска со значением «вертикальный шахтный ствол» в отличие от шахты-туннеля и шахты-галереи.

Помимо чисто лингвистического значения сербские слова банатского наречия имеют также и *историческое значение*. Такие слова как: *zărţe* — очки, *poramenіţe* — лямки, *bocală* — стеклянная кружка, *căpară* — аванс, *cotruţă* — глиняный или медный сосуд, подвешенный над очагом, а *a bobośi* — ухудшиться (о ситуации), *bleancă* — придурковатый, *buşnig* — лекарственное растение — *inula canyza* — и т.д. являются словами далматского, дубровницкого происхождения или из залива Бока Которска. Это является показателем того, что банатское население имело связи с городом на Адриатике через сербское население или через дубровницких купцов, ведших широкую торговлю при феодальном строе и постоянно разъезжавших по всему Балканскому полуострову включая и румынские государства.

Другое замечание, касающееся сербских слов в банатском наречии, имеет в виду те из них, которые обозначают *учреждения или*

[18] G. Mihăilă, *ук. соч.*, стр. 100. А также для *citav*, стр. 174, *glagore*, стр. 148.
[19] A. Roceric, *Elemente germane în limba romînă*, « *Fonetică şi dialectologie*, том III, Бухарест, 1961, стр. 177—189.

обычаи. В Тополовце, Станчеве и Лукарце, из которых в последнем проживает смешанное население и существует ярко выраженный билингвизм, употребляется слово *goд-oñi* для обозначения того, кто преследует обвиненного в воровстве. В Черногории существует следующее учреждение: потерпевший посылает к человеку, подозреваемому в воровстве, любого односельчанина, называемого *goд* или *goдoñi*, для того, чтобы предупредить его о том, что знает о совершенном им поступке. Если встревоженный вор возвратит украденное, *gogoñi* получает один процент со стоимости вещей[20]. Значение этого слова не только чисто лингвистическое, но и этнографическое, поскольку указывает на наличие черногорского населения, передавшего его. С другой стороны, для того, чтобы этот обычай стал обычным среди румын, было необходимо, чтобы черногорцы проживали совместно с румынским населением долгое время.

Это слово не следует путать с глаголом *a gogoñi*, имеющим еще более широкое хождение и означающим — изгнать (рум. *a izgoni*).

К вышеуказанной категории относится и слово *cmet* или *cumăt*. В сербском языке оно имеет различные значения в зависимости от провинции.

В древней Сербии слово *cmet* означало самого уважаемого за безупречное поведение, ум, хозяйственные способности и чувство справедливости человека, в особенности же уважение оказывалось за обладание талантом красноречия. *Cmet* имел судебные полномочия для разрешения недоразумений между крестьянами, но самой важной его миссией было представлять сербское население перед турецкими властями. Его авторитет был неоспоримым. Эта функция, как таковая, возникла при неизвестных обстоятельствах, возможно, что вследствие турецкого вторжения. Когда Сербия освободилась из-под турецкого владычества, *cmet* стал членом коммунального совета, как представитель населения по отношению к новой администрации с теми же судебными и административными полномочиями.

В Боснии *cmet* был крестьянин-бедняк, не имевший ни дома, ни земли, в то время как в Черногории это был член, выбранный в Совет, состоявший из двенадцати человек; его обязанностью было разрешать различные разногласия между крестьянами.

По сравнению с вышеупомянутыми значениями и в Банате слово *cmet* укоренилось с тем же значением, что и в Сербии, обозначая то

[20] Данная информация получена от Иована Берчика, в возрасте 72 лет, из дер. Кралжевак, чья семья пользуется почетом за борьбу против турецких спахиев (см. Vuk St. Karadžić, *ук. соч.*, стр. 721).

же самое феодальное учреждение. Несомненно, что первые сербские крестьяне, пришедшие из Сербии, познакомили с этим словом румынское население. Турецкое владычество, установившееся вскоре после их прихода, укрепило его, поскольку создало такие же социал-политические условия, что и в Сербии.

Помимо обычного значения это слово еще в некоторых местах означает члена церковного совета.

На территории Баната произошла и семантическая эволюция этого слова, поскольку оно обозначает и лицо, уполномоченное на свадьбах поддерживать хорошее настроение участников путем разрешения в забавной форме различных недоразумений или нарушений правил церемониала.

Подобным же образом произошла семантическая эволюция слова *(s) tarisfat*. В то время как у сербов и болгар Балканского полуострова оно означало совет стариков, датируясь, вероятно, родовым обществом со значением разрешать конфликты, возникавшие между членами рода, в Банате *starisfat* означает жюри из сватов, иногда и из жениха и нескольких стариков, судящих поступки различных гостей, чтобы создать и стимулировать среди них хорошее настроение.

Укажем также, что у сербов Баната и Бачика, а также и в некоторых румынских селах *starisfat* имеет значение старшего дружки.

Назовем также и очень известный обычай папарудэ (рум. *paparuda*), который у банатских румын называется так же, как и у сербов — *dodola*.

Crî-или *cărvnina* — учреждение, известное у всех народов под различными названиями (Bluttgeld, и др.) с наидревнейших времен первобытнообщинного строя, в феодальном обществе Румынских княжеств носит название душегубина (*duşegubina*) — денежная плата за совершенное, подразумеваемое убийство или убийство, обнаруженное в деревне либо в ее окрестностях. В Банат, повидимому, обычай принесло сербское население, как это показывает нарицательное имя существительное данного происхождения. Возможно, что поскольку обычай был лишен сербской исполнительной власти, которая проводила бы его в жизнь, он исчез, а слово приняло значение «вражда», «отмщение».

Из обычаев, усвоенных от сербского населения Баната, представляет также интерес и повичерка (*povicerca*), так как он распространился среди молодежи и продолжается и до наших дней. Вечером, после ужина, юноши и девушки имели обычай собираться и проводить

время в доме у кого-либо из них за танцами и шутливой беседой, не отказываясь и от ужина.

От сербского же населения румынское крестьянство усвоило обычай и наименование — иметь на свадьбе деверя (*đever*) — лицо, которому доверялось пригласить сватов или сопровождать невесту из дому в церковь, где он передавал ее жениху — *modojeńie*.

Использованию сербских слов банатскими крестьянами способствовала их выразительность. Поэтому мы их находим в многочисленных поговорках или в народных песнях. Например, старик отзывается о жене такими оскорбительными словами: его старуха — это «беда» (*bedă*) или (*hîrghie*) — «ржавчина».

Крестьянин, осознающий свои материальные возможности, восклицает: *iacă śivia, hop și cośia*. Не имевший возможности отдохнуть, скажет огорченно: я спал как «*chera pră ludăi*».

То же качество сербской лексики заставляет народного поэта использовать ее в своих многочисленных стихах:

«Fata mamei sa schitaśe
Bat-o dragul mult îmi plaśe» . . .

или

«Bea Gruio și te gosćeśćećé
Și gośćii ți-i omeneśće» . . .

или

«Somn mi-i, și aș durmi
N-am cu śine mă lulăi» . . .

Собранный глоссарий предоставляет новые возможности для исследований и замечаний, кроме существенных выводов, сформулированных акад. Эмилем Петровичем и славистом Иоаном Пэтруцем[21].

Одной из основных черт, характеризующих банатское наречие, является палатализация согласных d > đ, t > ć, n > ń.

Это явление приписывается сербскому влиянию[22], что же касается даты, когда это могло произойти, то был установлен период после XV века.

---

[21] Silviu Dragomir, *ук. соч.*, стр. 8, сноска 99.
[22] I. Pătruț, ap. lit.

Анкета, проделанная для сбора лексического материала дает новые сведения в связи с этим положением. Установлено, что в Комлошул Маре палатализации вышеупомянутых согласных не произошло. Село было заселено олтянами в 1736 году[23], но несмотря на то, что оно было охвачено ареалом сербского языка, его влияние, с точки зрения палатализации, не существует. А это означает, что вышеупомянутое явление произошло до указанной даты, так как если бы оно произошло позднее, то само собой разумеется, охватило бы и язык жителей села Комлошул Маре.

Против рассматриваемого явления можно привести и то возражение, впрочем справедливое, что не существует исторических доказательств, свидетельствующих о таком многочисленном сербском населении в Банате между XV и концом XVII века[24], которое бы своим превосходящим числом определяло вышеупомянутое фонетическое влияние. С другой стороны, в сербском языке нет целого ряда сербских слов с зубными согласными, палатализованными в банатском наречии (*latica-laćiţa*, *suditi-sudi*, *tis-ćisu*, *stipsă-sćipsă*, *tanji-ćiňes*), а других слов, палатализованных в сербском языке, нет в банатском наречии (*ciaucă*, *cetacea*, *ciocîrc (Corneveva)*, *ciptă (Feneş)*, *ciurcă-an (Jena)*, *civie (Feneş)*, *mleci* (нет палат.) (в Оршове), *pogodi* находится, как и другие слова этого же типа, под этими двумя аспектами). Это ставит под сомнение саму пригодность палатализации в качестве непосредственного критерия датировки и влияния сербского языка.

Факты, выявленные по случаю анкеты на местах , представляют значение для вопроса о давности сербов в румынском Банате. А именно, был найден ряд слов исключительно в восточной части румынского Баната около Карансебеш-Оршова, в зоне, в которой сербский элемент отсутствует совершенно. Из этих слов укажем : *barna*, *bermet*, *buşî(a)*, *bornut*, *branic*, *śigmej*, *căluş*, *ćisu*, *cobaţ*, *cruşet*, *corabă*, *duji(a)*, *zăman*, *izîdelnic*, *modojeňe*, *polecniţă*, *surotcă*, *cipsă*, *ciauca*, *chituş*, *călaiu*, *a izgîri*, *slăbină*, *toblă*, *zatoň*, *zamcă*, *znamăn* и т. д.

Их наличие в данной местности мы не можем объяснить иначе, как предположив, что не отмеченное историческими источниками сербское население в поисках места при бегстве из-за турецкого нашествия, пришло в виде разрозненных групп с этой стороны Дуная и поселилось здесь вместе с румынским населением. А поскольку в числе вышеука-

---

[23] I V. Lăzărescu, *Comloşul Mare*, Тимишоара, 1936.
[24] Silviu Dragomir, *ук соч.*, стр. 8, сноска 22.

занных слов есть и несколько турецких, то это показывает, что пришедший сербский элемент довольно продолжительное время сожительствовал с турецким населением, от которого и заимствовал эти слова. Следовательно, *сербские крестьяне переселенцы* явились позже того времени, когда распалось сербское царство (1389), то есть после XIV века[25].

Это предположение подтверждается и другими доказательствами, а именно, доказательствами топонимического характера. Между Карансебешем и Оршовой мы находим несколько названий деревень или рельефов местностей сербского типа, на которых отразилось влияние румынского языка. Например, вершина холма возле Оршовы по названию *Mešilep*, является ничем иным, как деривацией от *Međi hleb* — медвежий хлеб; к западу от Оршовы есть долина *Mraconia* /*mrak* — банатский суффикс — *oñ*; приток Черней — *Bela Reca*; *Crușovăț-Krusevac*; *Prilipăț-Prilipac*; *Petnic*; *Piatra-Camenei* — вершина у *Suscu* — над Бэиле Геркулане.

Эти немногочисленные названия являются единственными доказательствами, пережившими ассимилированное сербское население. Его следы, думается, что мы не ошибаемся, еще находятся в Свинице, устоявшей против ассимиляции благодаря близости к Сербии. И следуя еще дальше за нашей гипотезой, поскольку население Свиницы считает себя энклавой переселенческого потока, исходящего из района Косово-Метохижа, можем предположить, что авторами языковых и топонимических остатков на полосе Карансебеш-Оршова не может быть никто иной кроме первых участников вышеуказанного переселенческого течения[26].

Что же касается особенностей палатализации некоторых сербских слов в банатском наречии, то мы думаем, что это случилось благодаря историческому процессу иотизации согласных *d*, *t*, *l*, *n*, *s* и *z* в сербском языке, который произошел на протяжении двух исторических периодов: первые четыре согласные были иотизированы в более древнюю эпоху, а другие позднее, однако обе группы испытали в прошлом явление иотизации. Это повлияло на то, что влияние сербского языка на банатское наречие происходило неодинаково, а исторический процесс поселе-

---

[25] *С. С. К. Neka uapznja o svinjıckom govoru*, в *N-Život*, 1, 1960, стр. 87—96.

[26] Наличие в Мехадии и Печинишке значительного количества людей с именами *Trl-Tre-Tri*, *Trăpcea* или *Trăpșea* может считаться показателем датирования. Известная шахта в южной Сербии с тем же названием (*Trpća*) была захвачена турками в первой половине XV века (см К. Jırecek, *Istorıja Srba*, Dopunıo J. Radonıc, том III, 1925, стр. 111). Часть шахтеров осела в Банате и в Мехадии.

ления сербов в румынском Банате, продолжавшийся на протяжении веков, еще больше повлиял на это различие [27].

В качестве замечаний фонетического порядка упомянем также о двух изолированных, но важных случаях произношения согласных *ḱ* и *ǵ* в словах *ćurka* и *hrdja*. Первый в некоторых местах Баната произносится как *ḱ*, а второй как *ǵ*. Их произношение знаменательно в том смысле, что выдает место рождения тех, кто его принес — Македонию, — так как лишь в этой провинции *tj* > *ḱ* и *dj* > *ǵ*.

Основываясь на вышесказанном о глоссарии сербских слов в банатском наречии можно сделать заключительные выводы.

Установлено, что большинство указанных слов распространено по всему румынскому Банату, однако наибольшее влияние сербского языка ощущается в его западной, северо- и югозападной частях, уменьшаясь по направлению от Карансебеша к востоку.

В местностях Карансебеш и Мехадия с плотным румынским населением отмечается ряд не встречаемых ни в каком ином месте сербских слов. Предположение, что они обязаны своим появлением сербскому ранее ассимилированному населению, подтверждается некоторыми исконно сербскими названиями.

Оно находит и еще одно подтверждение.

Исчезновение сербского элемента из-за ассимиляции может быть подобно в некоторых случаях тому явлению, что произошло в селе Петровец, некогда сербском, а теперь аромунском. Удивительно богатый запас сербских слов у этого населения может служить доказательством прошлого этого села.

В упомянутый глоссарий входит ряд турецких слов, испытавших влияние сербского языка. Они относятся к городской жизни и военной организации.

Несколько слов указывают на место рождения переселенцев, принесших их, своим фонетическим аспектом; другие же своим значением.

Невозможно установить точных фонетических правил, по которым происходило заимствование слов, так как одни из них сохраняют первоначальную форму, а также и ударение, зато другие нет (*Kob* дало *coabă*, *laz* дало *loajă*, *tanjer* — ряд форм).

Большая часть слов, составляющих глоссарий, уходят в прошлое, известны все меньшему числу людей, обычно старикам.

---

[27] M. Stevanović, *Gramatika srpskohrvatskog jezika*, Н. Сад, 1954, стр. 53. Явление иотизации, уточненное во времени, информирует тезис о преемственности сербов в румынском Банате. См. J. Erdeljanović, *Tragovi majstarijeg slovenskog sloja u Banatu*, в *Niederluv Sbornic*, стр. 275—308, Прага, 1925, и Ivan Popović, *Istorija srpskohrvatskog jezika*, Н. Сад, 1955, стр. 32—34. Если бы сербы были коренными жителями румынского Баната, то иотизация на этой территории имела бы другое течение. Если бы румынский Банат был периферийной территорией для ареала сербского языка, то нововведения не произошло бы.

SUR LE TRAITEMENT DES GROUPES *KS, KT*, DANS LES LANGUES BALKANIQUES

par A. ROSETTI

Avec A. Graur, nous nous sommes occupés à plusieurs reprises du traitement des groupes lat. *cs*, *ct* en roumain[1].

Graur a ensuite montré que le traitement *ps* de *ks* se retrouve en illyrien, en grec ancien et en vieux macédonien : Ἄξυρτος et Ἄψυρτος, *Crexi* et κρέψα, κόκκυξ et κόκκυψ, ξηρός et ψηρός, etc.[2].

D'autre part, le thrace fournit une série d'exemples de labialisation des groupes *ks*, *kt*. Ainsi, dans l'inscription d'Ezervo : τιλέζυ·τα ; quelques toponymes, en thrace : *Alapta*, Δατύλεπτοι, *Burdipta*, ῥουπτουλος, Σίπτι et Ζέπτις, un nom de personne[3].

Le traitement labial des groupes *ks*, *kt* caractérise, on le sait, le roumain, l'albanais et les dialectes italiens méridionaux, là où le grec était parlé antérieurement.

En roumain :

pt < lat. *ct* : *cuptor* < *coctorius*, *drept* < *directus*, *fapt* < *factum*, *lapte* < *lacte*, *noapte* < *nocte*, *opt* < *octo*.

---

[1] Dans *Bulletin linguistique*, III, 1935, p. 65 et suiv. Nos articles sont reproduits dans A. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhague-Bucarest, 1947, p. 267 et suiv. V. maintenant notre étude sur le même sujet, à paraître à Tirana, dans les *Mélanges Aleks. Xhuvani*.

[2] A. Graur, *Quelques nouveaux exemples de* ks > ps, dans *Bulletin linguistique*, VIII, 1940, p. 236—237.

[3] D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, p. 566, 571 ; G. R. Solta, c. r. de l'ouvrage précédent, *Indogerm. Forsch.*, LXVI, 1961, p. 72—73.

ps < lat. *cs* : *coapsă* < *coxa*, aroum. *frapsin* (dacoroum. Banat *frapsăn*, *frapsăńe*, *frapţăn*) < *fraxinus*, v. roum. *toapsec* < *toxicum*[4].

En albanais :

ft < lat. *ct* : *luftë* < *lucta*, *troftė* < * *trocta*, *ftua* < *cotoneum*.

fš < lat. *cs* : *kofshë* (et *koshë*) < *coxa*, *lafshė* (et *lash*) < *laxa* (*cutis*?), *mëndafshë* (et *mëndafsh*, *mėndash*) < *metaxa*[5].

En grec :

n. pr. : Ἄψυρτος (Ἄξυρτος), κρέψα (*Crexi*), béotien Κόκκυψ (Κόκκυξ), gr. ψυρός (ξηρός), grec mod. ψιτρί (ξιτρί), ψιφί (ξιφιόν), ital. merid. *oftó* < ὀκτώ, *nifta* < νύκτα, Terra d'Otranto *oftó* < ὀκτώ, *dáftilo* < δάκτυλος[6].

Tous ces faits, réunis, montrent que la labialisation des groupes *ks*, *kt* (qui a abouti, en général, à une occlusive et, en albanais, en italien méridional à une fricative labiale), en illyrien, en thrace, en vieux macédonien, en roumain, en albanais et, dans certains cas, en grec et en italien méridional, est caractéristique pour les langues parlées anciennement et de nos jours dans la péninsule des Balkans[7].

---

[4] A. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, II[3], Bucarest, 1962, p. 91.

[5] Rosetti, *l. c.* L'albanais connaît aussi la vocalisation du *k*, dans le groupe *kt*, qui est de date plus récente (voir Rosetti, *Mélanges Aleks. Xhuvani*).

[6] H Barić, *Lingvističke studije*, Sarajevo, 1954, § 11 ; G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, I, Bern, 1949, p. 472, note 2.

[7] C'est aussi l'avis de G. R. Solta, dans le *c.r.* cité ci-dessus.

À PROPOS DE BASILE APOKAPES, DUC DE PARADOUNAVIS (= PARISTRION). LA NOTICE DU MOINE THÉODULE (1059)

par NICOLAE BĂNESCU

Quand nous avons établi la série des chefs militaires du thème de Paristrion (Paradounavon), nous avons remarqué parmi les ducs byzantins de quelques provinces, mentionnées dans la notice du moine Théodule en 1059, Basile le *magistros* présenté comme duc de Παραδούναβις (= Paristrion)[1], et nous l'avons identifié avec Basile Apokapes, dont les sources historiques de l'époque font mention comme ἄρχων du Paristrion, où il défendit, à côté de l'archonte de Bulgarie, la frontière du Bas-Danube attaquée alors furieusement par les barbares des steppes. Notre identification trouva alors un seul adversaire dans la personne de Zlatarski, qui, niant longtemps l'existence même du thème danubien, contesta presque tous les commandants de ce thème documentés par nous. Après plus de trente ans, l'illustre historien bulgare trouve dans le savant arménien Bartikian un compagnon décidé contre l'identification d'Apokapes.

Notre contradicteur s'occupe assidûment du testament d'Eustathius Voılas, Cappadocien, grand magnat byzantin de la moitié du XI[e] siècle, auquel il a déjà consacré deux intéressants articles : le premier paru dans *Известия Академии Наук Армянской ССР*, 8, 1959 (cf. notre notice de *Byzantinische Zeitschrift*, 54 (1961), 195), le second, plus récent — *Notes critiques concernant le testament d'Eustathius Boïlas*, paru dans *Византийский Временник*, 19 (1962). Dans tous les deux, l'auteur s'occupe aussi de ce Basile le *magistros*, mentionné dans le testament, et veut nous convaincre qu'on ne doit pas l'identifier avec Basile Apokapes, le

[1] Voir plus loin le texte de la note.

mot Paradounavis ne se rapportant pas ici au thème danubien, étant de fait un nom patronymique. Pour prouver son assertion, notre savant aboutira, comme nous allons le voir, à modifier le texte grec du moine Théodule se rapportant à Basile.

Le testament de Voïlas, écrit par le même Théodule en 1059, a été découvert par H. Omont dans le *Cod. Paris. Coislin 263* de la Bibliothèque Nationale de Paris, et publié en 1907 par V. N. Beneševič, qui soulignait les difficultés du texte grec, altéré par endroits et corrigé assez bien dans son récent article par Bartikian. Les dernières pages de cet article sont consacrées à Basile le *magistros*, mentionné dans la notice du moine Théodule, conservée dans le même *Codex* parisien et reproduite par Omont en fac-similé. Transcrite ensuite par Sp. Lambros dans son recueil Ἐνθυμήσεων ἤτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη dans Νέος Ἑλληνομνήμων, VII (1910), elle y est restée inobservée, et nous l'avons signalée pour la première fois, ayant reconnu en Basile le *magistros*, un duc de Paradounavis (= Paristrion).

Dans cette notice le moine remarque que κλῖμαξ a été terminée, à l'injonction d'Eustathius Voïlas protospathaire et hypatos, par la main de Théodule le moine et de Salem, le prêtre de la Très Sainte Théotokos, tous deux Cappadociens, sous le règne d'Isaac Comnène, patriarche de la ville impériale étant Constantin le proèdre et protovestiaire (Lichoudès) et Théodose patriarche d'Antioche en 6567 (1059), ind. 12, mois d'avril 4 .... καταπάνω Ἐδέσης Ἰωάννου τοῦ Δουκίτζη, δουκων(τος) Ἀδριανοῦ Ἀντιοχ(είας), Ἀαρὼν προέδρου καὶ αὐταδέλφου [2] τῆς αὐγούστης Μεσοποταμίας, Βασιλείου μαγίστρου τοῦ Παραδούναβι, Ἰωάννου Μοναστηριώτου Ἰβηρίας, Παγκρατίου Βαασπρακᾶ καὶ Ἰωάννου κοροπαλάτου, καὶ δομεστίκου τῶν σχολῶν αὐτοδέλφου τοῦ Βασιλέως Κομνηνοῦ.

Le savant Bartikian reproche à tous les chercheurs qui ont reproduit cette notice de Théodule d'avoir gardé le texte original tel quel, en prenant les lignes en leur succession sans aucune modification.

Il invoque d'abord à son appui les opinions de Zlatarski et de Lambros. Mais les arguments du premier ont été infirmés depuis longtemps par nous[3]; le savant bulgare ne voulait pas admettre même l'existence du thème byzantin de Paristrion (Paradounavon), et en conséquence s'efforçait d'écarter presque tous les commandants de ce thème. Quant à Sp. Lambros, invoqué aussi par Zlatarski comme « bon connaisseur du grec », il n'a attribué jamais au terme de Paradounavis dans la phrase de Théodule le sens d'un nom patronymique. Quand l'éminent savant d'Athènes a remplacé le participe δουκῶν du texte d'Omont par la forme δουκῶντος, accordée du point de vue de la syntaxe avec le génitif des noms des commandants de provinces qui suivent, il ne pouvait douter un moment de l'existence du thème danubien Παραδούναβις, rapproché dans

---

[2] Faussement transcrite αὐτοδεσπότου dans le texte de Beneševič, corrigé par lui en 1921 et répété par Bartikian.

[3] *La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*, dans *Byzantion*, VIII (1933), p. 277—308.

le texte du nom de Basile le *magistros*. Seul le fait que dans l'index de noms propres et de noms d'objets, Πῖναξ κυρίων ὀνομάτων καὶ πραγμάτων, Lambros avait enregistré Basile par les mots : «Παραδούναβις Βασίλειος» incita Zlatarski à lui attribuer sa propre opinion, partagée ensuite par notre critique. Mais ces mots ne peuvent signifier que «Basile, duc de Paradounavis», parce que Lambros dans son Πίναξ fait toujours mention de la province ou de la cité commandée par le duc dont le nom suit immédiatement. Παγκράτιος[4] est enregistré dans l'index : «'Ασπρακανίας βασιλεὺς Παγκράτιος». Aaron est enregistré (p. 298) de la même façon, après le nom de la province : «Μεσοποταμίας. Ἴδε 'Ααρών». Jean Doukitzès, catépano d'Edesse, y figure aussi après le nom de la cité (p. 291) : «'Εδέσσης κατεπάνω 'Ιωάννης Δουκήτζης».

Au-dessous du texte grec transcrit par lui-même, Lambros a placé une note annonçant que «ce texte a été faussement édité d'après le feuillet 157[b] du Codex parisien Coislin 263, par Omont, Fac-similés datés, Notice des planches s.6., *et a été corrigé ici, collationné par nous avec le fac-similé phototypique imprimé ici-même de la planche XXVI*[1] (ἀντιβληθὲν ὑπ'ἐμοῦ πρὸς τὸ αυτέθι ἐν τῷ Πίνακι XXVI[1] ἐκδεδομένον φωτοτυπικὸν πανομοιότυπον)[5]. Il a lu donc le fac-similé d'Omont sans rien changer, comme tous les autres savants, excepté notre critique, qui l'a modifié.

Bartikian retient d'ailleurs un fait important dû à l'histoire de Mathieux d'Edesse, où l'on peut lire que le duc d'Edesse Apokapes, père de Basile, est allé en 1065 avec joie à la rencontre de son fils, le *magistros* Basile Apokapes, archonte des cités danubiennes, qui avait échappé de la captivité turque. Il relève à cette occasion l'opinion non fondée de Vryonis relativement au duc Michel, mentionné dans le testament de Voilas, et identifié par le savant grec avec le duc d'Edesse Apokapes, père de Basile.

Enfin dans la conclusion notre critique fournit son argument qu'il considère comme le plus fort contre l'identification de Basile le *magistros* avec Apokapes de Paradounavon. Il déclare, en effet, que tout aurait été résolu en ce qui concerne cette personnalité tant discutée si l'on avait fait attention à l'image phototypique du manuscrit Paris. Coislin 263, p. 158[b], reproduite par Omont. Cette page présente la fin de l'«Échelle» de Jean Klimax, que le moine Théodule, le copiste de l'ouvrage, inscrivit dans une croix en forme d'échelle. Sur les marges des deux côtés de la croix, le moine a écrit ensuite la notice en question. Elle commence sur la marge du côté gauche et continue sur celle de droite, pour revenir à gauche et ainsi de suite. Il faut préciser que les lignes se succèdent de cette manière régulièrement de deux côtés jusqu'à la fin. Mais Bartikian est le seul de tous les savants qui ont lu la note à affirmer que du côté droit, après les mots 'Αδριανοῦ 'Αντιοχ(είας), on lit 'Ααρών, après

[4] Par erreur transcrit Βασιλεὺς Παγκράτιος, tandis que B dans l'original est initiale du mot βαασπρακᾶ (=βαασπρακανίας), comme l'a déjà remarqué S. Kougéas dans son article des 'Ελληνικά, 3 (1930) · ἐπὶ τοῦ βιβλιογραφικοῦ σημειώματος τοῦ ὑπ'ἀριθ. 263 Κοισλινιανοῦ Κώδικος.

[5] NE, Τόμος z, τεῦχος B'—K', 1910, 131.

lequel on continue à gauche de la croix par les mots : προέδρου καὶ αὐτοδεσπότου[6] αὐ, continués à droite de la croix par le complétement γούστης et le mot μεσοποταμίας. Mais ensuite, abandonnant la manière suivie jusqu'ici, le moine — à ce que nous assure Bartikian — au lieu de continuer à gauche de la croix, aurait écrit à droite le nom qui complète l'idée, à savoir τοῦ Παραδούναβι, évidemment rapporté à Aaron. Par une telle modification due à notre critique, car le texte ne la confirme pas, le passage respectif de Théodule prend cette forme abstruse : „'Ααρὼν προέδρου καὶ αὐτοδεσπότου (en original : αὐταδέλφου) αὐγούστης Μεσοποταμίας τοῦ Παραδούναβι". Basile le *magistros* n'ayant maintenant plus de «possession» (c'est le terme habituel de l'auteur), celui-ci est forcé de l'associer au commandant de l'Ibérie : „Βασιλείου μαγίστρου 'Ιωάννου Μοναστηριώτου 'Ιβηρίας".

La phototypie n'autorise pas un tel changement du texte, car la ligne attribuée par cette modification à Aaron est au même niveau que celle qui lui correspond à gauche. Lambros, grand paléographe, a collationné sa lecture avec le fac-similé et a constaté la même chose.

Notre critique a été, certes, la victime de l'opinion de Zlatarski, comme le prouve ce passage de sa conclusion : «V. Zlatarski avait tout à fait raison en supposant qu'un homme du nom de „Paradounavis" (dans le cas présent il n'a pas d'importance que Zlatarski le rapportait au *magistros* Basile) pouvait être d'origine bulgare... Il est généralement connu que le proèdre Aaron, duc de Mésopotamie, était d'origine bulgare»[7]. Bartikian fait en conséquence une esquisse des liaisons d'Aaron avec la dynastie bulgare, argument décisif pour lui à l'appui de son interprétation du sens du terme de Παραδούναβις.

Doit-on relever aussi le caractère de fâcheuse incongruité pour le duc Aaron de la phrase obtenue par ce procédé hasardé?

---

[6] En réalité mal déchiffré au lieu de αὐταδέλφου.

[7] Nous citons d'après l'article paru dans *Известия Академии Наук Армянской ССР*, 1959, p. 85.

О НАУЧНЫХ РУМЫНО-БОЛГАРСКИХ СВЯЗЯХ В XIX в. ДВА ПИСЬМА Л. МИЛЕТИЧА ИОАННУ БОГДАНУ

МИХАИЛ ДАН

Известный болгарский филолог Любомир Милетич был первым профессором славянской филологии Софийского университета. Он учился и специализировался в Загребском, а затем и в Пражском университетах под руководством известных славистов М. Клошича, Гейтлера и Гебауера, а впоследствии, в свою очередь, воспитал целую плеяду известных болгарских филологов и лингвистов [1]. В многочисленных своих научных работах Милетич проявлял живой интерес к собиранию, изданию и изучению славяно-румынских документов, изучению румыно-болгарских отношений в области культуры, изучению языка, истории, культуры и быта болгар в Трансильвании и Банате [2]. В связи с научными исследованиями он предпринял ряд поездок по Румынии. После поездки в 1892 г. он опубликовал в следующем 1893 г. в Софии свои путевые заметки [3], а также и славяно-румынские скопированные им документы из Брашовского архива [4].

Летом 1895 г. Милетич предпринял еще одну поездку научного характера по Румынии, причем пробыл в Брашове десять дней , в течение которых скопировал 121 экземпляр славяно-румынских доку-

---

[1] См. некролог за подписью К. Р (аковица), в *Bulletin Linguistique*, 1938, VI, стр. 265—266.

[2] Об опубликованных Л. Милетичем в 1884—1933 гг. работах см. библиографию Ст. Романского, в *Сборник в честь на проф. Л. Милетич за седемдесетгодишната от рождението му (1863—1933)*, София, 1933, стр. IX и след.

[3] *Бѣлъжки от едно научно пътуванье въ Ромъния*, в *Сборник за народни умотворения, наука и книжнина*, 1893, IX, стр. 161—210.

[4] *Дако-ромъните и тъхната славянска писменность. Съ приложение на 84 влахо-молдавски грамоти и 3 фототипически снимки. Там же*, стр. 211—390.

ментов[5], надписей, рукописей и опубликовал их в Софии[6] в следующем (1896) году, как продолжение предыдущего сборника, составленного совместно с Д. Агурой. Как он сам об этом рассказывает, в 1895 г. он предпринял обследование и в отношении болгар в Трансильвании и Банате, для чего работал в Винге и в Тимишоарском епископском архиве, собирая материал, а в следующем году пополнил его другими историческими материалами из Будапештского государственного архива и Венского архива, опубликовав впоследствии работы, посвященные болгарам, проживающим на румынских территориях[7].

И после 1897 г. Л. Милетич исследовал язык и литературу банатских болгар, славяно-румынские документы в Брашове и вообще румыно-болгарские отношения, опубликовав несколько работ в «Сборнике Министерства народного просвещения» в Софии, в журнале Болгарской Академии Наук и других изданиях.

Во время одной из своих поездок к северу от Дуная, а именно летом 1895 г., Л. Милетич имел случай лично познакомиться с Иоанном Богданом[8], который сопровождал его в Брашов[9]. Впоследствии болгарский ученый с удовольствием вспоминал часы, проведенные вместе с румынским славистом[10]. С этого времени между Иоанном Богданом и Л. Милетичем завязалась тесная дружба, причем румынский славист преподнес ему в подарок свои, вышедшие в том же 1895 г. работы, а также посылал ему и свои более поздние издания. Поскольку работы Иоана Богдана по своей тематике представляли интерес для болгарских научных кругов, Милетич опубликовал рецензии на них в болгарских специализированных изданиях[11]. Взаимный обмен публикациями между Иоанном Богданом и Л. Милетичем был весьма активным в 1895—1896 гг., как это видно из письма Милетича от 5/17 июля 1896 г., в котором болгарский филолог просит румынского слависта прислать свою работу *Vechile cronice moldoveneşti pînă la Ureche* (Древние молдавские хроники до Уреке), а также и свои рецензии, если они были опубликованы, на изданные Милетичем славяно-румынские документы[12]. Между прочим Иоанн Богдан еще в 1894 г. располагал сборником

---

[5] I Bogdan, *Documentele privitoare la relaţiile Ţării Romîneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV—XVI*, I (1413—1508), Бухарест, 1905, стр. IX.

[6] *Дако-ромънитe тѣхната славянска писменность, II , Нови влахо-български грамоти от Брашов*, в *Сборник за народни умотворения ...*, 1896, XIII, стр. 3—152.

[7] Напр · *Седмиградскитe българи, там же*, стр 152—256, *Заселението на католишкитѣ българи въ Седмиградско и Банат, там же*, 1897, XIV, стр. 284—543 (с документами из Венского, Будапештского, Тимишоарского и Вингского архивов) и др.

[8] Ioan Bogdan, *Documentele ..* , ук. место.

[9] Л. Милетич, *Дако-ромънитe и тѣхнота славянска писменность*, II, стр 11.

[10] См. приложение II

[11] Напр., работы И Богдана, *Romînii şi bulgarii, Raporturile culturale şi politice între aceste două popoare*, Бухарест, 1895, и *Cronice inedite atingătoare de istoria romînilor*, Бухарест, 1895, были рецензированы Л. Милетичем в *Сборник за народни умотворения ...*, 1895, II, 12, стр. 116—120, 120—122; а *Luptele romînilor cu turcii pînă la Mihai Viteazul, Cultura veche romînă*, Бухарест, 1898, в том же журнале, 1898, IV, 12, стр. 150—151.

[12] См. приложение I.

брашовских документов Милетич-Агура 1893 г., который был ему прислан 1 марта 1894 г. из Софии Министерством народного просвещения [13].

Доказательством дружеских связей между болгарским филологом и румынским филологом и историком являются и два письма, полученные Иоанном Богданом от Л. Милетича летом и осенью 1896 г., которые мы публикуем в настоящей статье. Помимо нескольких незначительных сведений, касающихся научных исследований и планов Милетича, а также нескольких коротких высказываний относительно обмена публикациями, проведенных вместе в Брашове часов и т.д., оба письма болгарского филолога затрагивают важный вопрос печатания, с болгарской помощью, перевода на средне-болгарский язык хроники Манассеса. Насколько известно, Иоанн Богдан открыл этот перевод в рукописном сборнике в болгарской читальне в г. Тульче, куда эта рукопись была передана в 1869 г. болгарином Манчо Неновым Джуджовым [14]. Румынский славист получил во временное пользование этот сборник для копирования и исследования средне-болгарского перевода хроники Манассеса в целях его издания. Еще в студенческие годы в русских университетах (1889—1890 гг.) Иоанн Богдан интенсивно занимался собиранием материала с целью научного издания средне-болгарского перевода хроники Манассеса [15]. В 1895 г., год знакомства с Милетичем, Богдан продолжал работать в этом направлении. До того времени он списал текст Хроники Манассеса из Московской Синодальной библиотеки и произвел сличение с рукописью Манассеса в Ватиканской библиотеке [16]. Так как работа румынского слависта к 1895 г. значительно продвинулась вперед, он обсудил этот вопрос со своим болгарским другом, попросив его дать для предполагающегося издания очерк о средне-болгарском языке Манассеса, что ему Милетич и обещал, заверив его и позже, 5/17 июля 1896 г., что свое обещание он выполнит [17]. Предполагается, что в том же 1895 г. Иоанн Богдан поделился с Милетичем своим намерением ходатайствовать перед Софийским Министерством народного просвещения о денежной субсидии для предполагаемого им издания Хроники Манассеса. Поддержанный, конечно, Милетичем в этом вопросе, 21 июня 1896 г. Богдан направил соответствующее ходатайство Константину Величкову, тогдашнему больгарскому министру народного просвещения. Как это видно из официального отношения № 8507 от 1 июля, отправленного Величковым Богдану, софийский министр народного просвещения был согласен с просьбой румынского слависта и заверял его, что „сделает все от него зависящее для поддержки издания столь важного

---

[13] Отношение № 2537/1 III 1894 Министерства народного просвещения из Софии, подписанное Генеральным секретарем П. Ганчевым (во владении автора).

[14] I. Bogdan, *Cronice inedite...*, стр. 6. В 1906 г. Манчо Джуджов, в возрасте свыше 70 лет, писал И. Богдану из своего родного города Панагюриште в связи с Хроникой Манассеса (письмо от 1.III.1906 находится во владении автора).

[15] D. P. Bogdan, *Ioan Bogdan, activitatea ştiinţifică şi didactică*, в *Romanoslavica*, III, 1958, стр. 197.

[16] *Там же*, стр. 198—200.

[17] См. приложение I.

памятника болгарского языка». Министр просил лишь сообщить ему, во сколько обойдется печатание этой хроники, чтобы поставить вопрос перед советом министров [18]. Используя весь свой авторитет, Л. Милетич поддержал просьбу И. Богдана, от всей души желая реализации проектируемого издания. Будучи в курсе предпринятых И. Богданом шагов перед болгарскими властями, Милетич поинтересовался о положении вопроса в Софии в Министерстве народного просвещения, сообщив Богдану те же сведения, о которых писал и Величков несколькими днями ранее [19]. В октябре и ноябре 1896 г. Милетич, уезжавший летом из Софии для продолжения исследования в Австро-Венгрии, предпринял новые шаги перед Величковым и Генчевым в целях удовлетворения ходатайства И. Богдана о пособии. Однако он высказывал опасение, что софийское Министерство народного просвещения не сможет дать просимую И. Богданом сумму в 3 000 лева, а всего лишь 1 500 лева [20]. Но пока вопрос оставался еще не разрешенным. Только в 1898 г. болгарское дипломатическое агентство в Бухаресте сообщило Иоанну Богдану, что болгарское Министерство народного просвещения утвердило ему пособие в сумме 1 500 лева на печатание критического издания *Средне-болгарского перевода Хроники Манассеса* с обязательством со стороны Иоанна Богдана опубликовать работу в течение года со дня получения пособия, отправив причитающееся количество экземпляров болгарскому Министерству народного просвещения [21].

Неизвестно по каким причинам, — может быть, Иоанн Богдан запоздал с своевременной подготовкой издания, — проект румынского слависта об издании столь ценного литературного памятника средне-болгарского языка с помощью южнодунайских друзей не был реализован, а перевод Хроники Манассеса на средне-болгарский язык вышел в Бухаресте лишь в 1922 г., через три года после смерти известного румынского слависта. Издание это не имеет обширного вступления, задуманного Иоанном Богданом, который собрал для него богатый материал. Все же благодаря указанию трех версий (Москва, Ватикан, Тульча), так и благодаря ценному глоссарию, составленному Иоанном Богданом, оно представляет собой «превосходное издание», как о нем отзывается известный советский славист С. Б. Бернштейн [22].

Письма, отправленные Любомиром Милетичем Иоанну Богдану, освещают лишь один эпизод научных румыно-болгарских связей конца прошлого века. Установив дружеские отношения с Л. Милетичем, Б. Цоневым и другими болгарскими учеными своего времени, Иоанн Богдан

---

[18] Отношение Министерства народного просвещения из Софии Иоанну Богдану от 1.VII.1896 (во владении автора).

[19] См. приложение I.

[20] См. приложение II.

[21] Болгарское Дипломатическое агентство Иоанну Богдану, Бухарест, 10.VII. 1898, в Библиотеке Академии РНР, Отделение МСС, № 5221.

[22] *Разыскания в области болгарской исторической диалектологии, 1. Язык валашских грамот XIV—XV веков.* Москва—Ленинград, 1948, стр. 46.

в то же время неустанно боролся за истинную дружбу между румынским и болгарским народами[23].

Пример этих двух ученых, Милетича и Богдана, связанных сердечной дружбой и взаимной поддержкой, служит еще одним примером вековой дружбы румын и болгар. Общность борьбы, которую ведут и румынский и болгарский народы за завершение социалистического строительства в своих странах, представляет собой и гарантию успеха румыно-болгарского сотрудничества в области науки.

София, 5/17 юли 1896
улица Шипка 21

Драги Приятелю,

Щомъ получихъ писмото Ви, въ което съобщавате, че сте писали Министру по въпроса за отпечатваньето на Манасия, ходихъ въ министерството, гдѣто четохъ и Вашето писмо до министра.

Отговорътъ Вамъ с вече извѣстенъ. Главниятъ секретарь, Госп. Петъръ Генчевъ, ме попита, може ли да Ви отговори на български, понеже нѣматъ въ министерството човѣкъ, който да владѣе добрѣ французки. Азъ му казахъ, че може да Ви пише български и че и азъ съ Васъ кореспондирамъ на български.

Отъ Васъ сега се иска, да укажете сумата, колкото ще костува печатаньето, за да може тая сума да се одобри отъ министерския съвѣтъ.

Работата е, значи, свършена. Азъ Ви обѣщахъ, да напишѫ върху езика на Манасия, и ще държѫ обѣщанието. Надѣвамъ се, че ще ми пишете върху това, когато бѫде врѣме.

Моето пѫтуванье прѣзъ юли[1] се отложи поради домашни обстоятелства. До августъ ще бѫдѫ всѣкакъ въ София, и молѭ, да ми пишете тукъ.

За Vechile Cronice пакъ Ви молѭ, ако можете да ми изпроводите единъ екземпларъ. Ако сте реферували негдѣ за моитѣ грамоти, молѭ, проводѣте ми единъ екземпларъ отъ своя рефератъ[2].

Съжалявамъ много, че хубавиятъ Ви сърдеченъ сънъ излѣзълъ неистински. Дано бѫде и въ този случай споредъ поговорката: „всъко зло за добро!".

Вие пакъ ще прѣкарвате горещинитѣ въ хубавия Брашовъ всрѣдъ своитѣ домашни. Съ възхищение си спомнямъ за малкото приятни минути, които прѣкарахъ тамъ съ Васъ.

---

[23] Ср. М. Дана, *Румънският славист Иоан Богдан и българите*, в *Славяни*, София, 1959, XV, кн. 7, стр. 10—12.

[1] Речь идет о научной поездке Л. Милетича в Австро-Венгрию, имевшую место несколько позже, летом и осенью того же года (см. приложение II).

[2] Насколько известно, И. Богдан не рецензировал ни документы, опубликованные в 1893 г. Милетичем в сотрудничестве с Д. Д. Агурой, ни документы, опубликованные в 1896 г. одним Л. Милетичем.

Молиѫ Ви, поздравѣте всички домашни отъ моя страна, както и отъ страна на жена ми. Поздравъ и Господ. Оницу (директору на ромън. гимназия)[3]. Малко съмъ му сърдитъ за съчинения от него „Интервю", печатань въ „Tribuna".

Сърдечно Ви поздравява Вашъ,
Л. Милетич

II

София, 1896, 8/20 ноември
улица Шипка 21

Драги Приятелю,

Отдавна Ви длъжѫ отговоръ, а забавхъ го не само по причина че отсѫтствувахъ прѣзъ лѣтото въ странство, но защомъ чакахъ да чуиѫ отъ министра окончателно рѣшение по въпроса за Вашето издание на Манасия. Министъръ Величковь[4] дълго врѣме отсѫтствуваше отъ София — бѣше на бани вь Ишлъ — та едвамъ прѣди единъ мѣсецъ можахъ да говориѫ съ него по Вашия въпросъ.

Той ми каза, че писмото ви носи у себе сиче скоро щеразрѣши една сума и ще ме повика, да ми съобщи устно веднѫга. Обиче между това станѫ разтурянието на събранието и г. Величковъ заминѫ по агитация въ провинцията. Прѣди нѣколко дена ходихъ при главния секретарь и попитахь, какъ стои работата. Отговори ми се, че се чака да се върне Величковъ, което ще стане тѣзи дни. Понеже г. Величковъ ме пита, не ще ли бѫде възможно да се напечата Манасия въ по-малко екземплари, нпр. 500 и по-евтино, разбрахъ, че може би такова голѣма сума — — 3 000 лева, му е мѫчно да отпустне, толкова повече, че азъ по прѣди му говорѣхъ за една сума около 1 500 лева maximum. Вие си припомняте, че правихме заедно смѣтка, като колко приблизително би костувало изданието и дойдохме до сумата 1 200—1 500 франка. По моему осеси Ви иска твърдѣ скѫпо 100 фр. на печат. кола! Ако напечатате 500 екзе-

[3] Речь идет о румынском учителе Вирджиле Онициу (6 II.1864—21.X.1915) из Брашова. О жизни, трудах, воспитательно-педагогической, научной и культурной деятельности этого замечательного наставника, см. Horia Teculescu, *Virgil Onițiu*, Брашов, 1936 и его же, *Virgil Onițiu. Viața și opera*, Бухарест, 1937.

[4] Речь идет о Константине Величкове, болгарском литераторе, публицисте и политическом деятеле, родившемся в 1856 г. в Татар-Пазарджике. Будучи замешан в апрельском восстании 1876 г. под руководством Гаврила Кружева Кылтева (Г. Бенковского), он был арестован и отправлен в Пловдив, а затем в Адрианополь, откуда был освобожден Европейской Комиссией. Из Адрионополя он отправился в Константинополь, затем во время русско-румынско-турецкой войны — в Австрию, откуда вернулся домой после освобождения Болгарии; здесь, наряду с Иваном Вазовым, он развернул широкую публицистическую деятельность. Он сотрудничал и в журнале «Прогресс» в Татар-Пазарджике, редактором которого был его брат Богдан Величков, журнале, направленном против диктаторского режима Стамболова. В 1896 г., когда к нему обратился И. Богдан, К. Величков был министром народного просвещения в правительстве д-ра Стойлова (подробности см. Л. Касъров, *Енциклопедически рѣчник*, 1, Пловдив, 1899, стр. 207—208).

мпл. на твърдѣ хубава хартия (нѣма нужда да бѫде тъй скѫпа, както на Вашитѣ Cronice ineoite), ще можете на всѣкѫдѣ да печатате по 50—60 фр. кола, ergo 25—30 коли × 60 = 1 800 л.

Разбира се, това което казахъ по горѣ за намѣрението на министра, е само мое прѣдположение; може би той да разрѣши и тая сума, която сте означили въ писмото си. Ако бѫде тъй, толкова по-добрѣ. Щомь ми стане извѣстно рѣшението на министра, ще Ви съобщѫ веднѫга.

Азъ прѣкарахъ около два мѣсеца въ Унгария и Австрия. Въ Виена работахъ доста въ финансовата архива и въ архивата на военното министерство. Сега готвиѫ за печать материалитѣ, които съмъ събралъ върху историята на нашитѣ католишки колонии въ Трансилвания и Банатъ[5].

Ние изгубихме Матова[6] и потънѫхме всички въ скърбъ. Мѫчно ще се сдобнемъ съ такъвъ приятель и съ такава научна сила. Матовъ внезапно умрѣлъ въ Дрезденъ вслѣдствие на една малка операция. Ще четете по-подробно въ Бълг. Прѣгледъ[7].

Вие какво правите? Надѣвамь се скоро да чуиѫ отъ Васъ извѣстие.

Сърдеченъ поздравъ отъ Вашия,
Л. Милетич

---

[5] Речь идет о работе Милетича *Заселението на католитките българи въ Седмиградско и Банат*, в *Сборник за народни умотворения, наука и книжина*, 1897, XIV, стр 284—543

[6] Димитар Матов родился 15/27 мая 1864 г., в Велесе (Македония). Учился в гимназии в России, в Николаеве, а затем в Харькове и в Харьковском университете на историко-филологическом факультете, пройдя известную историко-филологическую школу Дринова и Потебни. В 1890—1892 гг. продолжал занятия в Венском и Лейпцигском университете у Ягича и Лескиена. В 1892 г. вернулся в Болгарию, где был назначен преподавателем Софийской гимназии, сотрудничая в то же время и в редакции «Български Преглед» и в *Сборнике Министерства народного просвещения*. Тяжело заболев, уехал для лечения в Вену, а затем в Дрезден; 15/27 сентября 1896 г. после хирургической операции он скончался в Дрездене, где и был похоронен. Д. Матов опубликовал ряд работ из области славянской филологии, этнографии, фольклора, греко-болгарских лингвистических отношений и т.д. Между прочим, ему принадлежит ценный труд о чтении славяно-румынских текстов· *Къмъ критического четене на дако-словенскитѣ текстове*, в *Сборник за народни умотворения, наука и книжина*, 1891, VI, стр. 226—238 (см. подробности у Л. Касъров, *ук. соч*, II, Пловдив, 1907, стр. 1287—1288; И. В. Ягич, *История славянской филологии*, стр. 834—837; В. Ягич — И. Шишманов, *Димитрий Матов* (некролог), в *Archiv fur slavische Philologie*, 1897, XIX, стр. 319—320; Ст. Младенов, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Берлин — Лейпциг, 1929, стр. 39).

[7] Речь идет о некрологе, опубликованном Л. Милетичем в *Български Преглед*, 1896, III—1, стр. 55—75.

LA CONFÉRENCE D'ÉTUDES CLASSIQUES DE PLOVDIV

(24—29 avril 1962)

Dans le développement des sciences de l'antiquité aux pays de l'est et du sud-est européen, la constitution à Prague, en 1957 — d'un *Comité permanent pour l'encouragement des études classiques* (plus connu comme Comité EIRENE) aura marqué un moment important. Ainsi qu'il devait apparaître clairement au cours des années suivantes, cette création avait lieu à un moment particulièrement favorable : elle tenait compte de la situation des études anciennes dans les pays intéressés et, par la même occasion, comblait les vœux des spécialistes, désireux de mieux se connaître et de collaborer. Aussi les adhésions les plus enthousiastes n'ont-elles pas manqué, à l'initiative du regretté Antonin Salač, le promoteur du Comité ; aussi l'activité déployée par cet organisme justifie-t-elle l'attente que sa fondation avait fait naître.

Parmi les différentes formes d'action envisagées dès la constitution du Comité, il importe de signaler — outre la publication d'un périodique spécial EIRENE, dont le premier fascicule devait paraître en 1960 — l'organisation régulière de réunions de travail, modestement intitulées « conférences », encore que par le nombre des participants aussi bien que par l'importance des résultats, certaines d'entre elles auraient mérité pleinement le nom de « congrès ». Déjà la rencontre de Prague (ou plutôt de Liblice, car c'est dans le château historique de cette petite localité, voisine de la capitale tchécoslovaque, qu'elle avait été convoquée) avait eu un caractère scientifique. Outre des questions administratives, les participants y avaient consacré plusieurs jours à discuter deux problèmes historiques de la plus haute importance : « apparition et évolution de la *polis* grecque » et « déclin du monde antique ». Quant aux conférences qui devaient suivre à des intervalles relativement courts et chaque fois dans un pays différent : Pologne, Hongrie, République Démocratique Allemande, Roumanie, Bulgarie — , elles se sont toutes déroulées d'après un programme connu à l'avance et fixé de manière à permettre la collaboration des représentants de toutes les branches spécialisées de la science de l'antiquité.

Dans la plupart des rencontres auxquelles je viens de faire allusion — Varsovie, Budapest, Erfurt, Eforie — , les contributions lues dans les séances plénières ou dans les séances de section ont fait l'objet de publications occasionnelles. Les communications présentées à Varsovie ont été réunies dans le recueil intitulé *Acta sessionis Ciceronianae diebus 3—5 mensis Decembris a. 1957 Varsoviae habitae* (Varsovie, 1960), celles de Budapest, dans le tome IX (1959) des *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* (« Dissertationes congressui Aca-

demiae Scientiarum, Hungaricae ad studia classica provehendo instituto relatae»); les travaux de la Conférence d'Erfurt forment trois volumes issus dans la série *Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* (1960—1962); enfin, ceux de la Conférence d'Eforie ont paru dans le tome III (1961) des *Studii Clasice*, entièrement consacré à ce but.

Dès la rencontre d'Eforie, sur invitation de l'Académie Bulgare des Sciences, le Comité EIRENE avait accepté avec empressement de réunir la prochaine Conférence — la VI[e] depuis Liblice — à Plovdiv, au printemps de 1962. Cette réunion a eu lieu du 24 au 29 avril, dans l'ancien centre de la Thrace, dans des conditions et avec des résultats pour lesquels il convient de féliciter chaleureusement les organisateurs.

Cette fois encore, les participants à la manifestation ont été nombreux. Les pays socialistes y étaient tous représentés — la République Populaire Roumaine et la République Démocratique Allemande par des délégations particulièrement nombreuses. Ont également pris part aux discussions, à titre d'invités de l'Académie Bulgare des Sciences, les professeurs : Paul Chantraine (Paris), Sir Ronald Syme (Oxford), M. D. Petruševski et P. Ilievski (Skoplje).

Les travaux de la Conférence se sont déroulés simultanément en quatre sections : Histoire, Linguistique, Histoire littéraire et Archéologie. Ils ont duré cinq jours, interrompus par une admirable excursion dans les principaux centres archéologiques de la Thrace : Hisarja, Cazanlîk et Stara Zagora. Comme il ne saurait être question d'analyser ici ne serait-ce qu'une partie des communications inscrites au programme, je me contenterai de citer simplement les titres de celles qui, d'une manière ou de l'autre, se sont le plus imposées à l'attention : M. Andreev, *Les notions de « familia » et « pecunia » dans les textes des XII Tables*; V. Beševliev, *Die griechischen und römischen Theophoren- und Spitznamen der Thraker*; Paul Chantraine, *Le déchiffrement des tablettes mycéniennes et l'étymologie grecque*; D. P. Dimitrov, *Zur Frage der Entstehungszeit der Wandmalereien des Kuppelgrabes bei Kazanlîk*; Vl. Georgiev, *Thrace et illyrien*; B. Gerov, *Die gotische Invasion in Mösien und Thrakien unter Decius im Lichte des Hortfundes*; J Harmatta, *Das Pelasgische und die alten Balkansprachen*; K. Kumaniecki, *Zur Überlieferungsgeschichte Ciceros De oratore*; G. Mihailov, *Septimius Severus in Moesia Inferior and Thracia*; M. D. Petruševski, *Die griechischen Nomina und die Kleinasiatischen Ethnika auf -eus*; I. Trencsényi-Waldapfel, *Griechische Vorbilder und römische Realität bei Terenz*; S. L. Utcenko, *Римская армия как социально-политический фактор развития рабовладельческой империй*; L. Varcl, *Die sozialen Grundlagen von Lukians Werk*; I. Venedikov, *Sur certaines 'anomalies' des reliefs en Thrace*; Ch.-L. Welskopf, *Die Analyse von Herrschafts- und Knechtschaftsformen durch Aristoteles*.

Comme je l'ai déjà indiqué, la délégation roumaine à la Conférence était particulièrement nombreuse : environ soixante personnes, pour la plupart des jeunes, dont une vingtaine environ ont présenté des communications : P. Alexandrescu, E. Bujor, S. Comănescu, Em. Condurachi, I. Fischer, R. Florescu, A. Petre, Z. Petre, Ad. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, A. Rădulescu, S. Stati, L. Stoianovici, R. Vulpe, L. Wald. Trois autres chercheurs ont fait parvenir leurs contributions au Comité d'organisation : E. Cizek (Bucarest), A. Bodor et K. Horedt (Cluj).

Par décision du Présidium de l'Académie Bulgare des Sciences, tous les textes lus et discutés à la Conférence de Plovdiv seront publiés au courant de 1963 en trois volumes. S'ajoutant à ceux déjà mentionnés des rencontres de Varsovie, Budapest, Erfurt et Eforie, ces *Actes* constitueront, à n'en pas douter, une preuve éclatante de la vitalité des études classiques en Bulgarie et dans les autres pays socialistes.

D. M. Pippidi

LE COLLOQUE INTERNATIONAL DE SINAIA SUR LES CIVILISATIONS BALKANIQUES

(8—14 juillet 1962)

Une heureuse initiative de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO et de l'Académie de la R P. Roumaine, chaleureusement appuyée par l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, a réuni, autour de la même table, les spécialistes de 16 pays pour discuter deux thèmes du plus haut intérêt pour toute l'histoire du sud-est européen, à savoir : 1° — *L'unité et la diversité des civilisations balkaniques* et 2° — *La contribution du monde balkanique aux rapports de l'Orient et de l'Occident.* Les actes de ce colloque publiés quelques mois plus tard[1] permettent au monde savant aussi bien qu'au grand public qui s'intéresse aux problèmes majeurs et aux traditions communes de tous les pays balkaniques de suivre les détails de cette rencontre, point de départ de l'Association internationale d'études du sud-est européen, constituée lors d'une nouvelle réunion qui eut lieu à Bucarest du 22 au 26 avril 1963. Le siège de cette nouvelle association, dont le but et le programme seront exposés à la fin de ce compte rendu, est à Bucarest.

Il n'est sans doute pas inutile d'insister sur la nécessité d'un pareil échange de vues, d'autant plus qu'après la deuxième guerre mondiale les liens autrefois si étroits entre les spécialistes des pays du sud-est européen se sont plus ou moins ressentis des événements politiques contemporains. Cela explique — en partie du moins, — le fait que les recherches historiques effectuées depuis plus de 15 ans, aussi bien dans nos pays qu'ailleurs, ont surtout souligné les traits divergents de nos traditions communes et négligé, sinon oublié, ceux qui des siècles durant ont caractérisé leur lutte et leur patrimoine communs. Le moment était donc venu de soumettre à un nouvel examen, à la fois plus calme et plus profond, l'état actuel des études sur l'histoire de la culture du sud-est européen et les perspectives d'une collaboration scientifique qui, en dépit des divergences intervenues ces derniers temps, n'a pas cessé de rester une condition *sine qua non* de nos progrès communs.

Comme l'a justement rappelé le président de l'Académie de la R P. Roumaine, M A Joja, qui a ouvert en juillet 1962 les travaux du colloque, « la science est le règne de la raison uni-

---

[1] *Actes du Colloque international des civilisations balkaniques,* organisé par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco et l'Académie de la République Populaire Roumaine sous les auspices et avec l'aide de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, Sinaia, 8—14 juillet, Bucarest, 1962.

verselle qui rapproche les hommes ». L'académicien T. Vianu, secrétaire général de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco, ainsi que M N. Bammate, représentant du Directeur général de l'Unesco, ont souligné à leur tour la signification et l'importance de cette réunion internationale qui peut être considérée — et à juste titre — tant du point de vue de son but immédiat que des perspectives d'un programme commun de travail, comme l'une des plus heureuses initiatives de collaboration scientifique et morale, réalisées ces dernières années. Par ailleurs, nous nous permettons de rappeler que la compréhension mutuelle qui a caractérisé la plupart des communications et des débats de ce colloque correspondait de tous les points de vue à l'appel lancé il y a quelques années par le gouvernement roumain en vue d'une collaboration pacifique et constructive de tous les pays balkaniques.

Dans le cadre du premier thème, les communications suivantes ont été présentées :

a) *Antiquité*

1) Wl. Antoniewicz, professeur à l'Université de Varsovie : *Les cultures néolithiques de céramique peinte en Pologne*[2] — contribution précieuse à la connaissance de l'aire d'expansion de certaines cultures néolithiques couvrant, à la fin du III^{e} millénaire av.n.è., d'immenses territoires du sud-est et du centre de l'Europe. L'auteur souligne l'existence, depuis les temps les plus reculés, d'éléments communs de civilisation propres aux tribus habitant cette région.

2) Hamit Zübeyir Koşay, de l'Université d'Ankara, directeur du Musée d'histoire et d'archéologie de la capitale turque : *Identités et diversités entre la préhistoire anatolienne et balkanique d'après les fouilles de Alacahöyük et Güllücek*[3] Les recherches archéologiques récentes mettent en évidence de nombreux aspects communs aux civilisations hittite, balkanique et protogrecque au cours du II^{e} millénaire av.n è.

3) Constantin Daicoviciu, de l'Académie de la R. P. Roumaine, recteur de l'Université de Cluj : *La civilisation dace et sa place dans la culture de la région balkanique*[4]. L'auteur, qui dirige depuis vingt ans des fouilles dans les établissements et les forteresses daces de Transylvanie, présente dans une saisissante synthèse les résultats les plus importants des recherches archéologiques de la capitale des rois daces, découverte à Grădiştea Muncelului. Il y souligne l'originalité de la civilisation dace, ses formes spécifiques et, en même temps, ses rapports évidents avec les civilisations grecques et sud-danubiennes, qui lui confèrent une place importante dans l'ensemble des civilisations balkaniques de l'Antiquité.

4) Panagiotis Georgountzos, président du Conseil supérieur de l'éducation d'Athènes : *La langue et la littérature grecques, intermédiaires entre le monde de l'Orient et de l'Occident*[5]. L'auteur précise dans son rapport la place occupée dans le monde par la culture grecque antique et médiévale.

b) *Moyen Âge*

5) N. Todorov, de l'Institut d'histoire de l'Académie bulgare des sciences, Sofia : *Quelques aspects de la structure ethnique de la ville médiévale balkanique*[6], a soumis à la discussion d'intéressantes questions de méthodes sur le mode d'utilisation des sources historiques dans ce domaine. L'auteur a souligné qu'au stade actuel des recherches, le problème est loin d'être

---

[2] *Actes...*, pp. 80—86.
[3] *Ibidem*, pp. 87—91.
[4] *Ibidem*, pp. 92—98.
[5] *Ibidem*, pp. 68—79
[6] *Ibidem*, pp. 39—45.

résolu, que la distinction peut être faite surtout entre les populations musulmanes et non musulmanes, mais que dans le cas de celles-ci, les données ne permettent pas encore d'éclaircir les différences ethniques. Un aspect important, relevé dans la communication, est que la plus grande partie de la civilisation balkanique a disparu sous la domination ottomane, tandis que naissaient de nombreuses villes nouvelles.

6) Fr. Barišić, professeur à l'Université de Belgrade : *Deux inscriptions grecques de Manastir et de Strouga*[7]. Savant commentaire de deux inscriptions du XIII[e] siècle, conservées, la première sur le mur de l'église de la Sainte Vierge de Manastir, aux environs de Prilep, la seconde sur une icône de Saint Georges à Strouga, près d'Ochride « Les inscriptions de Manastir et de Strouga nous informent sur l'histoire des monuments où ces textes épigraphiques ont été trouvés. Elles nous fournissent aussi des informations nouvelles sur le conservatisme du style pictural des icônes et des peintures murales de l'archevêché d'Ochride au XIII[e] siècle. D'autre part, l'inscription de Manastir enrichit nos connaissances d'un nom jusqu'alors inconnu, porté par l'un des plus hauts fonctionnaires de l'administration byzantine vers la fin du XI[e] siècle. C'est l'époque où l'archevêché autocéphale d'Ochride était administré par le célèbre polyhistorien Théophylacte. Les discussions sur son archiépiscopat et sur la chronologie de ses lettres, extrêmement précieuses en tant que sources historiques, sont encore loin d'être terminées. Les données sur le protostrator Alexis, datant de 1095, introduisent un élément nouveau dans ces discussions, qui, pour autant que nous pouvons le juger dès maintenant, aidera à élucider au moins quelques-unes des questions posées par la correspondance de Théophylacte, qui constitue une si riche source d'informations sur les conditions de vie dans le partie byzantine des Balkans vers la fin du XI[e] et le début du XII[e] siècle ».

7) Alex. Buda, professeur à l'Université de Tirana : *Unité et diversité dans l'histoire du peuple albanais et des autres peuples balkaniques*[8]. Dans son exposé, qui est une succincte histoire du peuple albanais depuis les temps les plus anciens, l'auteur souligne aussi ses rapports avec l'histoire des autres peuples. En dépit des nombreuses influences qu'il a subies, le peuple albanais a su, tout au long de son histoire, au prix d'un combat acharné, conserver sa personnalité.

8) József Perényi, professeur à l'Université de Budapest : *Quelques aspects de la coexistence des civilisations balkaniques du XV[e] au XVIII[e] siècle*[9]. Analyse du phénomène de la dualité des civilisations balkaniques à l'époque de la domination ottomane Grâce aux circonstances spécifiques à cette époque, les deux civilisations — chrétienne et musulmane — se sont confrontées et, jusqu'à un certain point, influencées, sans pouvoir cependant se fondre en une culture nouvelle. L'auteur attire l'attention sur le fait que cette dualité ne peut être traitée indépendamment de l'histoire économique et sociale des peuples balkaniques. Par rapport au nombre plutôt restreint des Turcs colonisés surtout au sud des Balkans (à peu près un demi-million à la fin du XVI[e] siècle), le nombre des sujets chrétiens dépassait huit millions. C'est la cause principale du fait que les villages bulgares et serbes purent conserver une autonomie presque totale. Dans certaines régions de la Péninsule où les communautés villageoises n'existaient plus, elles se sont reconstituées aux cours des XV[e] et XVI[e] siècles. Toutefois, on doit prendre en considération que la classe dominante des peuples balkaniques avait été complètement liquidée. Ainsi, la société bulgare, serbe, etc. est devenue une société mutilée. La société

[7] *Ibidem*, pp. 104—106.
[8] *Ibidem*, pp. 57—67.
[9] *Ibidem*, pp. 99—103.

turque des Balkans, sauf en Macédoine et en Thrace, n'était pas complète non plus. Aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, la majorité des Turcs jouaient le rôle de classe dominante et le Turc, même paysan, se trouvait dans une situation privilégiée par rapport aux simples agriculteurs des autres peuples.

9) G. Oprescu, de l'Académie de la R. P. Roumaine, directeur de l'Institut d'histoire de l'art de l'Académie, Bucarest : *La place de l'art roumain parmi les arts balkaniques du Moyen Âge*[10]. Analyse des rapports de l'art roumain et de l'art des autres pays balkaniques dans leur évolution historique, jusqu'à la fin du Moyen Âge. La communication a souligné, d'une part, les ressemblances évidentes des différentes formes de l'art des peuples balkaniques, leur influence réciproque, l'influence exercée sur elles par l'art byzantin et, d'autre part, leur originalité profonde, l'élaboration de formes extérieures, ainsi que d'un contenu propre, résultant de circonstances et de nécessités historiques. Un aspect des plus importants de l'art des peuples balkaniques est le remarquable substratum populaire qui explique sa vitalité et sa fraîcheur.

10) Svetozar Radojčić, de l'Académie serbe des sciences, professeur à l'Université de Belgrade : *Rapports artistiques serbo-roumains de la fin du XV^{e} jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle à la lumière des nouvelles découvertes faites en Yougoslavie*[11]. Riche exposé d'un chapitre extrêmement important de l'histoire de l'art roumain ancien. L'auteur y souligne le rôle joué par les moines et les peintres ambulants, surtout Nicodème et Macarius. Les courants artistiques dans les Balkans du XV^{e} au XVII^{e} siècle se divisent assez nettement en deux directions : l'une, au sud-est, s'étendant du littoral adriatique, à travers l'Herzégovine et la route des caravanes reliant Kossovo, Niš, Sofia, jusqu'à la Valachie et à la lointaine Moldavie. Lors des recherches plus récentes sur ce courant dans les régions serbes, des relations plus évidentes entre l'Italie, Raguse, l'Herzégovine et la Valachie ont été mises au jour.

Il semble que ce fût surtout un groupe d'artistes à la cour de Neagoe Basarab qui entretenait des relations étroites avec les peintres du littoral dalmate du XVI^{e} siècle, lesquels cultivaient l'art ancien « du style grec » et gagnaient de l'argent en peignant pour la clientèle orthodoxe des régions centrales des Balkans. Ces maîtres étaient en majorité d'origine slave, d'Herzégovine en général, et avaient leurs ateliers et leurs boutiques à Raguse. Les fresques de Dobromir à l'église épiscopale d'Argeş (1526) rappellent tellement le triptyque ragusain du peintre Frane Matko Milovič (1535) qu'il est permis de supposer, en raison de ces similitudes, que Dobromir, le maître de Neagoe, fit son apprentissage à Raguse. Cela n'a rien d'étonnant si nous nous rappelons que le médecin de Neagoe, Jérôme Mtijević, était originaire de Raguse.

Outre les émigrants des régions méridionales des Balkans, dans la région danubienne, apparaissent, dès le XVI^{e} siècle, des orfèvres serbes résidant en permanence dans le Banat. Ils ont leurs ateliers à Bečkerek, Vršac, Denta, Timişoara et Lipova Les recherches de B Radojković ont montré que la plupart de ces maîtres sont originaires de Smédérévo, dernière résidence des despotes serbes.

c) *Histoire moderne*

11) Ap. Dascalakis, professeur à l'Université d'Athènes : *Les éléments communs des luttes pour l'indépendance des peuples balkaniques*[12]. La communication a particulièrement mis en relief la personnalité de Rigas Velestinlis, grand érudit et grand combattant pour la liberté, et dont les idées avancées font justement valoir cette orientation des peuples des Balkans vers

[10] *Ibidem*, pp. 18—22
[11] *Ibidem*, pp. 23—30.
[12] *Ibidem*, pp. 31—38.

la lutte commune. L'auteur de la communication a montré que le lumineux exemple de Rigas doit servir aujourd'hui d'impulsion pour la coopération et l'entente dans les Balkans.

d) *Sources de l'histoire du sud-est européen*

12) Faik Reşit Unat, vice-président de la Commission nationale turque pour l'Unesco : *Importance des archives de l'Empire ottoman du point de vue des études balkaniques*[13]. Le nombre gigantesque des documents historiques ottomans inédits, que les inventaires et les répertoires ne mentionnent même pas, place les archivistes contemporains devant des tâches importantes. Une activité collective soutenue, une contribution des turcologues de partout est nécessaire pour que ce trésor d'informations puisse être utilisé par les sciences historiques et philologiques.

13) Anna S Tveritinova, de l'Institut des peuples d'Asie, de Moscou : *L'importance des sources orientales pour l'histoire en général et pour l'histoire de la culture des peuples balkaniques*[14]. L'auteur présente toute une série de propositions relatives à la nécessité d'un travail collectif systématique en vue de réunir et de publier les sources de ce genre, en soulignant que cette voie mènera à une meilleure connaissance des problèmes fondamentaux et permettra de mettre en lumière la vérité historique, l'unité et, en même temps, la diversité de forme et de structure de l'histoire balkanique

e) *Philologie et linguistique balkanique*

14) Vl. Georgiev, vice-président de l'Académie bulgare des sciences, professeur à l'Université de Sofia : *Le problème linguistique commun des peuples balkaniques et les tâches du Colloque international de civilisations balkaniques*[15]. Reprenant le problème du substratum linguistique balkanique, l'éminent spécialiste de Sofia présente ses conclusions sur l'ancienneté et les éléments caractéristiques de la population balkanique autochtone. A cette occasion, il souligne la nécessité pour les balkanologues de resserrer leurs rapports et de trouver des formes de collaboration organisée

Dans le cadre du second thème, *La contribution du monde balkanique aux rapports de l'Orient et de l'Occident*, les communications suivantes ont été faites :

15) Le professeur Dénis Zakythinos, de l'Université d'Athènes, directeur du Centre grec d'études byzantines, dans sa communication, *La synthèse byzantine dans l'antithèse Orient-Occident*[16], a présenté sa conception au sujet de la place occupée par le monde byzantin dans l'ensemble du monde médiéval. L'auteur y a soutenu qu'à aucun moment de son histoire Byzance n'a eu d'existence isolée et que ses relations avec l'Occident et avec l'Orient — et, partant, les influences réciproques — ont été continuelles.

16) L'académicien Em. Condurachi, directeur de l'Institut d'Archéologie de Bucarest, a mis en relief dans sa communication, *Influences grecques et romaines dans les Balkans*[17], l'importance décisive des influences exercées par les brillantes civilisations grecque et romaine sur le développement du monde balkanique. L'auteur a analysé les débuts de ces influences et les premiers contacts avec le monde balkanique autochtone, leur confrontation, puis leur synthèse définitive

17) Sir Ronald Syme, professeur à l'Université d'Oxford, dans sa communication, *Les grandes routes balkaniques sous l'Empire romain*[18], a souligné l'importance de ce facteur

---

[13] *Ibidem*, pp 46—48.
[14] *Ibidem*, pp. 49—52.
[15] *Ibidem*, pp. 53—56
[16] *Ibidem*, pp 107—115.
[17] *Ibidem*, pp. 116—126.
[18] *Ibidem*, pp. 127—131

pour le monde balkanique et son utilité dans la méthodologie des recherches concernant l'Antiquité et le Moyen Âge.

18) En présentant *La contribution de la littérature grecque moderne aux rapports Orient-Occident*[19], le professeur André Mirambel, administrateur de l'Ecole des langues orientales de Paris et directeur de l'Institut néohellénique à la Sorbonne, a montré que la littérature grecque tout en conservant encore, à notre époque, les traditions de la littérature grecque antique et médiévale, a beaucoup élargi le champ visuel de ses thèmes et l'horizon de ses préoccupations et qu'elle jette ainsi un pont entre l'Orient et l'Occident.

19) Le professeur Nurullah Berk, de l'Académie des Arts plastiques d'Istanbul, dans sa communication *La peinture balkanique — courants internationaux et folklore*[20], a mis en relief les éléments communs à l'art balkanique contemporain C'est avec un vif intérêt qu'a été accueillie sa proposition d'organiser dans chacun des grands musées de la région des Balkans, des expositions permanentes de peinture et de sculpture des pays qui en font partie.

20) Le musicologue Halil Bedîi Yonetken, de l'Université d'Istanbul, a présenté une communication intitulée *Démètre Cantémir dans l'histoire de la musique turque*[21]. Il a apporté une importante contribution scientifique, en montrant que le grand érudit roumain, non content de s'être livré à des travaux sur la musique turque, en a également composé lui-même. Les participants au Colloque ont pu entendre, imprimées sur bande magnétique, quelques pièces de Cantémir.

21) Le secrétaire général de la Commission nationale libanaise pour l'Unesco, Camille Aboussouan, a parlé d'*Une etape capitale dans les relations Orient-Occident* : *la naissance de l'imprimerie arabe en Europe occidentale et balkanique*[22]. Il a fait valoir l'importance de la contribution roumaine, en ce qui concerne l'impression des textes arabes à l'imprimerie de Snagov et les mérites qui reviennent dans ce sens à certains princes régnants comme Constantin Brâncoveanu et Nicolae Mavrocordat.

22) Dans sa communication : *Quelques moments et aspects des contacts culturels du peuple albanais*[23], le professeur Mahir Domi, de l'Université de Tirana, a parlé des nombreux contacts albanais avec le monde ottoman et le monde italique à l'époque moderne.

23) Le professeur Angelo Tamborra, de l'Université de Rome, dans sa communication intitulée *Le monde balkanique, l'Italie et les rapports Orient-Occident, depuis l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme, jusqu' à l'éveil des nationalités au XXe siècle*[24], s'est occupé des contacts italo-balkaniques et du rôle de ceux-ci dans le développement de l'humanisme et des mouvements nationaux dans les Balkans, de la contribution de l'Italie à la lutte des peuples balkaniques contre la dénationalisation et l'obscurantisme, pour le progrès culturel et spirituel.

24) Dimităr Anghelov, de l'Université de Sofia, a présenté la communication intitulée *Le mouvement bogomile dans les Balkans et son influence sur l'Europe occidentale*[25]. Il y montre que le bogomilisme représente la principale manifestation historique du peuple bulgare au Moyen Âge, en tant que mouvement de protestation sociale et spirituelle, d'où son puissant retentissement dans toute l'Europe. L'auteur souligne le caractère complexe du bogomilisme, les différences de vues des masses bogomiles et du clergé fanatique, parfois dénué de tout réalisme politique.

---

[19] *Ibidem*, pp. 132—138.
[20] *Ibidem*, pp. 139—144.
[21] *Ibidem*, pp. 145—149.
[22] *Ibidem*, pp. 150—158.
[23] *Ibidem*, pp. 159—166.
[24] *Ibidem*, pp. 167—172.
[25] *Ibidem*, pp. 173—182.

25) L'orientaliste Ivan Hrbek, de l'Institut d'Etudes orientales de Prague, dans sa communication *Les Slaves balkaniques et les pays arabes*[26] a passé en revue, d'une façon très intéressante, les mentions concernant les Slaves des Balkans que l'on peut trouver dans les sources arabes. Elles se rapportent principalement au trafic — très intense au Moyen Âge — — d'esclaves originaires de la Péninsule des Balkans, vendus sur les marchés de plusieurs villes du Proche Orient, de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane.

A la fin des travaux du Colloque de Sinaïa, les délégués ont décidé de constituer un comité provisoire chargé d'entreprendre les démarches nationales et internationales pour la création d'une institution internationale d'études balkaniques, destinée à promouvoir dans les pays du sud-est européen la recherche scientifique dans le domaine des sciences humaines. Ce comité provisoire, réuni à Bucarest du 22 au 26 avril 1963, s'est constitué en « Association internationale d'études du sud-est européen », avec le siège à Bucarest. Le concours d'un grand nombre de savants intéressés à ce genre de recherches lui est déjà assuré. Nous sommes donc d'autant plus heureux d'ajouter que les portes de l'Association sont largement ouvertes à toute institution de recherches et à toute personnalité compétente qui exprimeraient le désir d'en faire partie. L'Association publiera régulièrement un *Bulletin* d'informations et d'études, dont le but sera celui de renforcer les liens entre ses comités nationaux et de tenir au courant de son activité tous ses membres actifs ou correspondants. Le colloque de Sinaïa, ainsi que la constitution de l'Association internationale d'études du sud-est européen font donc partie d'une série d'actions scientifiques, destinées à réunir autour d'une même table et autour d'une même idée — celle de la coopération intelectuelle — toutes les forces susceptibles d'aplanir les difficultés, pour aider les spécialistes de l'histoire de la culture des pays balkaniques et du sud-est européen en général à retrouver et à renforcer les liens qui ont existé des siècles durant entre ces peuples. Par dessus les divergences ou les différences engendrées par l'évolution économique, politique et sociale de chaque peuple habitant cette région, véritable plaque tournante de l'Europe orientale. il existe et il existera toujours un nombre beaucoup plus grand de traditions et d'objectifs communs qui font partie de notre commun passé et qui, nous obligent à considérer avec confiance cette nécessité, objective de par sa nature même, de vivre et de travailler ensemble. *Est modus in rebus, sunt certi denique fines* !

Em. Condurachi
de l'Académie de la R. P Roumaine,
Secrétaire général de l'Association
internationale d'études du sud-est européen

---

[26] *Ibidem*, pp. 183—188.

LE PREMIER FESTIVAL DE FOLKLORE DES PAYS BALKANIQUES ET DE LA ZONE DE LA MER ADRIATIQUE

Du 27 juillet au 4 août 1962, a eu lieu, à Bucarest, le premier festival de folklore des pays balkaniques et de la zone de la mer Adriatique. Le festival était organisé par le Comité National Roumain pour l'I F M C. (International Folk Music Council), à la suite de la décision prise par l'I.F.M.C. lors de sa 14[e] Conférence annuelle, tenue à Québec en 1961. Ce festival entrait dans le cadre du plan général de l'I.F.M C. visant à organiser des manifestations régionales destinées à contribuer à l'étude et à la mise en valeur du folklore des zones respectives. Les Balkans et la zone de la mer Adriatique constituent, dans l'ensemble de la culture européenne contemporaine, l'une des zones où l'activité folklorique est la plus intense ; on y trouve d'importants centres d'étude de la création populaire traditionnelle et des phénomènes et des processus du folklore actuel, et on y entreprend, enfin, d'intéressantes actions pour la mise en valeur du folklore des différents peuples sur le plan artistique. Aussi était-il naturel que le festival de Bucarest retînt l'attention des folkloristes et des amateurs de folklore de cette zone, aussi bien que des spécialistes d'autres pays que l'étude du folklore balkanique intéresse.

Participaient au festival l'Ensemble folklorique de la R.P. d'Albanie, l'Ensemble folklorique de la R.P. de Bulgarie, l'Ensemble chypriote « EDON », la Société grecque de chants et de danses folkloriques « Panegyris » dirigée par Dora Stratou, la « Camerata dei Canterini Romagnoli de Lugo di Romagna » (Ravenne), le groupe « Brève présentation du mouvement ouvrier italien de 1900 à 1962 », le groupe de l'« Union des Associations de Folkloristes de la R.S.F. de Yougoslavie », ainsi qu'un certain nombre de formations artistiques et de solistes de différentes régions de la République Populaire Roumaine. Le festival débuta sur un défilé des principales formations participantes et sur une fête donnée Place de l'Université, à Bucarest. Cinq jours durant, sur toutes les scènes des théâtres de verdure de Bucarest, plusieurs formations à la fois donnèrent, devant un public enthousiaste, de nombreux spectacles comprenant les créations artistiques les plus réussies des peuples de cette partie du monde, des chants, des danses, des coutumes populaires. Très applaudie, également, fut la « Parade des costumes populaires » où les participants présentèrent une partie des innombrables costumes populaires des peuples des Balkans et de la zone de la mer Adriatique.

Assistaient au festival, en qualité d'observateurs, un grand nombre de spécialistes venus de divers pays — Angleterre, R.A.U., Belgique, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Danemark, Suisse, R.D. Allemande, R F. Allemande, Italie, Yougoslavie, U.S.A., Hongrie, etc. — qui purent ainsi connaître de visu la création artistique des peuples de cette partie du monde, découvrir une foule de traits communs, ainsi que les caractères nationaux propres à chaque peuple. De plus, le festival fut pour eux une bonne occasion de procéder à d'importants échanges de vues d'ordre théorique ou de documentation générale sur le folklore balkanique.

A l'Institut du folklore de Bucarest, les spécialistes se réunirent pour débattre d'intéressants problèmes, énoncés par le professeur Mihai Pop, directeur-scientifique adjoint de l'Institut ; par exemple, la nécessité de l'étude comparée du folklore des peuples de cette zone qui forme une entité sous des formes nationales variées, l'étude historique, partant de sa structure interne, du matériel folklorique (rythme, mélodie, polyphonie, etc.), l'élaboration d'une méthode commune de recherche, l'échange d'informations et de publications. Prirent part aux débats le docteur Maud Karpeles (Angleterre), secrétaire général de l'I F.M.C., A Marinus (Belgique), et le professeur Willard Rhodes (Etats-Unis), vices-présidents de l'I.F.M.C., Lynn Mettler, secrétaire du Comité National des U.S.A. pour l'I F.M.C., etc , etc. Le professeur Antoine Cherbuliez (Suisse), vice-président de l'I.F M.C., montra la nécessité d'effectuer en commun des recherches sur la tradition et l'innovation dans le folklore balkanique contemporain, le professeur Stoïan Djudjev (Bulgarie) proposa l'établissement d'une terminologie commune et d'une bibliographie du folklore balkanique, Adrian Fochi (Roumanie) souligna l'importance de l'organisation d'une documentation scientifique commune.

Au Musée du Village, les folkloristes roumains G. Ciobanu, Mariana Kahane et Andrei Bucşan, chercheurs scientifiques à l'Institut du folklore, présentèrent aux spécialistes étrangers une série de coutumes populaires, d'anciens styles vocaux et de danses. Les chants et les danses présentés par les chanteurs et les danseurs roumains, paysans collectivistes de diverses régions du pays, donnèrent aux assistants un tableau pittoresque du folklore roumain authentique, de ses traditions séculaires et de la vigueur de la création actuelle.

A l'Institut du folklore, les folkloristes roumains présentèrent, sous la forme d'exposés, d'exemplifications et d'enregistrements magnétiques les genres fondamentaux du folklore roumain, le chant lyrique (Lucilia Georgesco), le chant ouvrier (Eugenia Cernea), la danse populaire (Anca Giurchesco), les instruments de musique populaire (Tiberiu Alexandru), le folklore des us et coutumes (Ovidiu Bîrla), et enfin la ballade populaire (Alexandru Amzulesco et Emilia Comişel) De leur côté, les hôtes présentèrent les communications suivantes : le chant populaire italien (Giorgio Nataletti), le chant populaire albanais (Eftimie Dheri), la biologie du chant populaire (Stoïan Djudjev), l'échelle pentatonique dans la musique populaire bulgare (Nicolas Kaufman), toutes communications qui donnèrent lieu à d'intéressantes discussions.

Le professeur Iorgu Iordan, de l'Académie de la R.P R., président du Comité National Roumain pour l'I F.M.C., souligna l'importance de l'action entreprise à Bucarest en vue de resserrer les liens d'amitié entre les peuples de cette zone grâce à une meilleure connaissance réciproque, à un contact culturel permanent dans l'intérêt du maintien de la paix et de la collaboration fraternelle entre les peuples.

Le Festival de folklore de l'été 1962 a été un succès, aussi bien artistique que scientifique. Les résultats de la collaboration établie lors du festival trouveront leur expression concrète dans les ouvrages en cours d'élaboration : une bibliographie du folklore du sud-est de l'Europe, un volume d'études sur la musique populaire, un disque réunissant les chants et les danses les plus réussis, un film de moyen métrage sur le festival, la rédaction et la publication du plus grand nombre possible de notes et de comptes rendus sur le folklore du sud-est de l'Europe dans le journal de l'I F.M.C., etc. De plus, il a été proposé que des manifestations du même genre aient lieu régulièrement, tous les deux ans, les pays membres assurant, tour à tour, le rôle d'amphytrion.

Ce faisant, le folklorisme roumain apporte une précieuse contribution à la connaissance mutuelle et au rapprochement entre les peuples de cette zone, dans l'intérêt de la bonne entente et de la paix.

Mihai Pop

VICTOR PAPACOSTEA

Le 20 juin 1962 s'est éteint à Bucarest, terrassé par une mort foudroyante, Victor Papacostea, ancien professeur à l'Université de Bucarest, fondateur et directeur de l'ancien Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques de Bucarest, rédacteur en chef adjoint de notre revue.

Né le 21 janvier 1900 à Viziru, près de Brăila, d'une famille originaire de Macédoine qui a donné plusieurs membres à l'enseignement secondaire et supérieur de Roumanie, Victor Papacostea a fait son lycée et ses études universitaires à Bucarest, se formant à l'école des professeurs Nicolae Iorga, Dimitrie Onciul, Vasile Pârvan, Demosthene Russo et Simion Mehedinţi.

Epris de l'activité didactique, pour laquelle il se sentait une vocation toute particulière, il a travaillé dans l'enseignement secondaire entre 1920 et 1934 et dans l'enseignement supérieur entre 1934 et 1946. A l'Université de Bucarest il a été le chef de la chaire d'histoire des peuples des Balkans et il a également tenu des cours à la chaire d'histoire des Roumains.

En 1937, il a mis les bases de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques qui a fonctionné sous sa direction jusqu'en 1947, date à laquelle, dans le cadre de la réorganisation de l'activité scientifique, il fut intégré dans l'Institut d'Histoire de l'Académie de la République Populaire Roumaine. Victor Papacostea a milité dans le cadre de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques pour l'essor des études comparées sur les peuples, l'histoire et les langues balkaniques ; il a également organisé des cours spéciaux de langues balkaniques et orientales et a fondé la revue *Balcania*, qui a paru entre 1938 et 1945, avec la collaboration précieuse de savants roumains et des pays des Balkans.

S'adonnant surtout à l'activité didactique en vue de former les jeunes générations, soit pour le domaine des recherches, soit pour l'enseignement, Victor Papacostea a écrit relativement peu, si nous faisons abstraction de ses manuels d'histoire pour l'enseignement secondaire, qui à leur époque s'inscrivaient parmi les meilleurs livres d'école roumains. Mais chacun des ouvrages qui ont paru sous sa signature représente une contribution précieuse — encore que parfois succincte — aux recherches portant sur la Péninsule des Balkans. La bibliographie de Victor Papacostea comprend, groupés par thèmes, outre un grand nombre de comptes rendus, de notes et de rapports, les ouvrages suivants :

La Péninsule balkanique et le problème des études comparées, dans *Balcania*, VI (1943).

Vieţile Sultanilor. Scriere inedită a lui Dionisie Fotino (Les vies des Sultans. Un écrit inédit de Dionisie Fotino), Bucarest, 1935, 62 p.

Date nouă asupra lui Dionisie Fotino (Nouvelles données concernant Dionisie Fotino), dans *Balcania*, VII (1944)

Ilie Fotino — Omul şi opera (Ilie Fotino — L'homme et l'œuvre), Bucarest, 1939, 40 p.

Theodor Anastasie Cavaliotti. Trei manuscrise inedite (Theodor Anastasie Cavaliotti. Trois manuscrits inédits), Bucarest, 1932, 65 p.

Povestea unei cărţi. Protopiria lui Cavaliotti (L'histoire d'un livre. La *Protopiria* de Cavaliotti), Bucarest, 1937, 16 p.

Pentaglosarul lui N. Ianovici (Le Pentaglossaire de N. Ianovici), dans *Revista istorică romînă*, IX (1939).

Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi, dans *Balcania*, I (1938).

Manuscrise greceşti din arhive străine relative la istoria romînilor (Les manuscrits grecs des archives étrangères relatifs à l'histoire des Roumains), dans *Revista Arhivelor*, IV (1961), n° 2.

O naraţiune bulgară despre romînii din regiunea Ohrida-Monastir (Une narration bulgare sur les Roumains d'Okhrida-Monastir), dans *Revista aromînească*, I (1929), n° 2.

Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Epire, dans *Balcania*, I (1938).

Corporaţiile moscopolene (Les corporations de Moscopole), dans *Revista istorică romînă*, IX (1939)

O şcoală de limbă şi cultură slavonă la Tîrgovişte în timpul domniei lui Matei Basarab (Une école de langue et culture slavonne à Tîrgovişte au temps de Matei Basarab), dans *Romanoslavica*, V (1962).

Doi bursieri ai lui Petru-cel-Mare la şcolile din Bucureşti (Deux boursiers de Pierre-le-Grand aux écoles de Bucarest), dans *Studii*, XIV (1961), n° 1.

Originile învăţămîntului superior în Ţara Romînească (Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie), dans *Studii*, XIV (1961), n° 5 (voir aussi l'édition française du présent numéro de notre revue).

Les deux Hongries, dans *Revue du Sud-Est Européen*, 1940, 22 p.

Ştiri din presa rusă contemporană cu privire la mişcarea eteristă şi Tudor Vladimirescu (Renseignements sur le mouvement hétairiste et sur Tudor Vladimirescu, fournis par la presse russe contemporaine), dans *Revista istorică romînă*, XI (1941).

Papa Piu VII şi Francisc Ferreri, episcop de Nicopole şi administrator al Munteniei (Pie VII et François Ferreri, évêque de Nicopoli et surintendant de Valachie), dans *Revista istorică*, XI (1925), nos 10—12.

Passioniştii în Bulgaria şi Muntenia (Les Passionistes en Bulgarie et Valachie), dans *Balcania*, II—III (1944).

Trecerea romînilor din cazaua Silistrei sub exarhatul Bulgariei (La mise des Roumains du district (*caza*) de Silistrie sous l'exarchat de Bulgarie), dans *Graiul romînesc*, II, n° 8.

Comme on le voit, les thèmes des ouvrages de Victor Papacostea ont été des plus variés, tendant en leur totalité à une meilleure connaissance des problèmes touchant à l'histoire des Balkans. La théorie des études balkanologiques a fait l'objet de l'un de ses articles

les plus importants, que nous avons mentionné en tête de la liste bibliographique ci-dessus. Le mérite principal de Victor Papacostea est d'avoir stimulé les études balkanologiques en Roumanie et d'avoir lutté pour que la connaissance scientifique réciproque entre les peuples des Balkans revêtît une forme militante.

Son activité déployée en vue de la constitution d'une discipline scientifique de la balkanologie mérite de faire l'objet d'une étude spéciale, ce qui sera réalisé à l'avenir, lorsque nous jouirons d'une perspective suffisamment large à cet égard.

Mircea Voicana

Балканско езикознание [Linguistique balkanique] (rédacteur : VLADIMIR GEORGIEV), Sofia, II (1960), 213 p. (Académie Bulgare des Sciences. Section de linguistique, littérature et art).

Un an après la publication du premier fascicule de *Балканско езикознание* [1], qui a été reçu avec beaucoup d'intérêt, un nouveau volume a vu le jour en 1960.

Les études réunies dans ce volume sont publiées dans l'ordre suivant : acad. Vl. Georgiev, *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumanisch* (p. 1—19); acad. A. Rosetti, *Controverses balkaniques. Sur le traitement des diphtongues à liquides du slave méridional en roumain* (p. 21—23); Otto Haas, *Das Phrygische im Lichte der Glossen und Namen* (p. 25—68); Ivan Duridanov, *Der thrakische Einfluss auf die bulgarische Anthroponymie* (p. 69—86); Roger Bernard, *Deux mots bulgares : вулгия « sac de cuir » et гугла (кукул) « capuchon »* (p. 87—117); France Bezlaj, *Deux mots slovènes* (p. 119—121); V. Tapkova-Zaïmova, *Les noms de lieux dans le Typicon du Monastère de la Kosmosotira* (p. 123—127) et le compte rendu par Emil Boev de l'étude du turcologue hongrois G. Hazai, *Les dialectes turcs du Rhodope* (p. 129—134) [2]. Le volume comprend ensuite un *Index de mots* (p. 135—143) et une annexe : D. Detchev, *Charakteristik der thrakischen Sprache* (p. 145—213) [3].

L'étude de l'académicien Vladimir Georgiev, intitulée *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumanisch. Die Herkunft der Albaner* débat quelques-unes des questions qui ont formé l'objet de l'étude monographique du savant bulgare, intitulée *Българска етимология и ономастика*, (Sofia, 1960, p. 108—124 et 151—157). L'auteur y montre, entre autres, que : 1) le daco-mésien constitue la base de la langue albanaise ; 2) les Albanais sont originaires du nord ; 3) les particularités caractéristiques du système phonologique du daco-mésien se manifestent comme substrat de la langue roumaine [4].

Vl. Georgiev mentionne qu'à l'heure actuelle, alors que le daco-mésien et le thrace sont considérés comme des langues différentes, le problème de l'origine de la langue albanaise nous apparaît sous un jour nouveau. L'auteur relève que toutes les données plaident

---

[1] Voir *Балканско езикознание*, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1959, 141 p.

[2] L'étude de G. Hazai a été publiée dans *Acta Orientalia*, Budapest, IX 1959), 2. Un autre article du turcologue hongrois concernant la classification des dialectes turcs des Balkans a paru dans le volume dédié à Stoian Romanski, Sofia, 1960, p. 505—510.

[3] La première édition a paru à Sofia en 1952 en bulgare et en allemand : *Характеристика на тракийският език* (Charakteristik der thrakischen Sprache), Sofia, 1952, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences.

[4] Voir également Vl. Georgiev, *Dakisches Substrat in der rumanischen Lautlehre*, dans *Studii şi cercetări lingvistice*, XI (1960), 3 (*Omagiu lui Al. Graur cu prilejul împlinirii a 60 de ani*), p. 481—484.

en faveur de la thèse selon laquelle le daco-mésien ou bien l'un de ses dialectes sud-occidentaux constituent la base de la langue albanaise.

Par ailleurs, des faits certains attestent que les particularités les plus caractéristiques du système phonétique du daco-mésien se manifestent comme substrat de la langue roumaine. A ce propos, le linguiste bulgare précise que le système phonétique de la langue albanaise représente une évolution ultérieure du daco-mésien, et que le système phonétique de la langue roumaine contient certaines particularités qui ne peuvent s'expliquer que par le substrat daco-mésien (en ce sens qu'elles sont apparues sous l'influence de ce dernier). L'auteur s'arrête plus loin, d'un côté à l'examen comparatif et historique de la phonétique du daco-mésien, de l'albanais et du roumain, et de l'autre, au problème très discuté de la patrie primitive des Albanais.

Pour ce qui est de l'origine des Albanais, Vl. Georgiev considère, tout comme H. Hirt, N. Jokl, G. Weigand, H. Barić, D. Detchev, J. Şiadbei et I. Popović, que le territoire d'où ils sont venus doit être situé dans la partie orientale de la Mésie supérieure et dans la partie occidentale de la Mésie inférieure (approximativement la Dardanie, la Dacie méditerranéenne et la Dacie Ripensis). Considérant qu'il existe des preuves certaines que les Albanais ne sont pas originaires des contrées de leur patrie actuelle (p. 16—18), le linguiste bulgare nous montre que, venus de Dacie, les ancêtres des Albanais ont pénétré peu à peu en Dardanie, dans la Dacie méditerranéenne et dans la Dacie Ripensis.

Vl. Georgiev explique le fait que le lexique de la langue albanaise contient nombre d'éléments communs avec la langue balto-slave [5] par le voisinage de ces peuples.

Bien que le daco-mésien constitue la base de l'albanais, l'auteur relève également dans sa structure une composante illyrienne.

Quant à la chronologie, l'académicien Vl. Georgiev suppose que les tribus daco-mésiennes se sont infiltrées peu à peu en Dardanie, probablement dès le deuxième millénaire avant notre ère ou dans la première moitié du 1^er^ millénaire av. n.è.; par la suite, les ancêtres des Albanais ont émigré d'ici dans les régions de l'Albanie actuelle.

Dans son étude *Controverses balkaniques*, l'académicien A. Rosetti reprend une question déjà discutée dans *Mélanges de linguistique et de philologie* (Copenhague-Bucarest, 1947), *Istoria limbii romîne*, vol. II, *Limbile balcanice* (2^e^ édition) et dans *Influenţa limbilor slave meridionale asupra limbii romîne (sec. VI—XII)*, Bucarest, 1954, à savoir celle de l'explication du double traitement des liquides dans les langues sud-slaves : les cas à métathèse et sans métathèse (cf. d'une part, bulg. *krava*, s.-cr. *krava* < sl.-c. *korva*, et, d'autre part, v. bulg. *baltiny*, *zlatarinŭ*).

L'auteur mentionne que le néo-grec, l'albanais et le roumain contiennent des mots empruntés au slave méridional sans métathèse. Cf. néogr. βαλχος, s.-cr., bulg. *vlak*, roum. *baltă*, alb. *baltë* < v. sl. *blato*; roum. *gard*, alb. *gardh* < v. sl. *gradu* [6]; roum. *daltă*, alb. *daltë*, bulg. *dlato*. Plus loin, A. Rosetti relève qu'en roumain et en albanais nous avons généralement dans pareils cas, tout comme dans les langues sud-slaves, des formes à métathèse : roum. *grădină* < bulg. *gradina*; roum. *grajd* < v. sl. *graždĭ*; roum. *plaz* < s.-cr. *plaz*; roum. *prag* < v. sl. *pragŭ*; alb. *ograje*, *ugraje* < bulg. *ograda*; alb. *brane* < s.-cr. *brana*; alb. *brekë* < s.-cr. *breg*.

A. Rosetti rappelle en outre que l'absence de la métathèse dans les mots du genre des mots susmentionnés a été expliquée de trois manières :

---

[5] Voir également V. Pisani, *Saggi di linguistica storica*, Turin, 1959.

[6] A la page 22, l'auteur précise cependant que l'alb. *gardh* peut difficilement s'expliquer par le slave, car généralement le *d* slave est rendu en albanais par *d*, et non par *dh*.

1. Les termes respectifs ont pénétré dans ces langues balkaniques à partir du slave méridional à l'époque où la métathèse avait cessé d'agir (c'est-à-dire avant le VIII[e] siècle);
2. Les mots sans métathèse ont été réempruntés par les Bulgares au roumain;
3. Il est possible que ces termes proviennent du thrace ou de l'illyrien.

L'auteur souligne que la première et la dernière solution peuvent être acceptées. Pour *baltă*, nous aurions un support dans l'illyrien; le roum. *gard* et l'alb. *gardh* pourraient s'expliquer par le thrace aussi bien que par le slave (p. 23) [7].

Les autres études du présent volume traitent des questions suivantes: la langue phrygienne et ses rapports avec l'arménien et le grec [8], l'influence thrace sur l'anthroponymie bulgare, l'étymologie et l'histoire de deux mots bulgares, noms de lieu figurant dans un document du monastère de Kosmosotira, en Thrace orientale. Les noms de lieu que l'on retrouve dans un texte datant de 1552, par lequel était confirmée la fondation d'une église, présentent un vif intérêt non seulement pour les historiens, mais aussi pour la linguistique bulgare. L'auteur (V. Tapkova-Zaïmova) analyse d'un côté les noms de lieu bulgares, et de l'autre les noms de lieu d'origine grecque. L'étude de O. Haas aborde le problème des rapports entre la langue phrygienne et d'autres langues indo-européennes, en recourant aux gloses et aux noms propres.

L'Annexe comprend la deuxième édition du livre de D. Detchev, *Charakteristik der thrakischen Sprache*, auquel le brillant thracologue bulgare a travaillé jusqu'à la fin de sa vie (le 3 septembre 1958). Cette nouvelle édition a été mise au point par le professeur Boris Guérov.

A. Vraciu

DEČEV, D., *Характеристика на тракийският език, Charakteristik der thrakischen Sprache*, Sofia, 1952, 134 p.; 2[e] édition, améliorée, du texte allemand, parue comme annexe à *Балканско езикознание*, Sofia, II (1960), p. 147—213.

Après avoir donné une série d'études traitant des problèmes relatifs à la langue thraco-dace, D. Detchev (1877—1958) a finalement publié son ouvrage de synthèse. Le savant bulgare s'est situé sur une position totalement différente de celle des savants allemands de la fin du siècle dernier, en ce qu'il considère le thraco-dace, sur toute son aire, comme une langue satem ayant subi une mutation consonantique des explosives phoniques et aphones, ce qui rapprocherait cette langue du germanique, de l'arménien et du macédonien. Il s'efforce d'expliquer par ce principe les faits de la langue thraco-dace rencontrés chez les auteurs anciens et dans les inscriptions grecques et latines. Sur les autres points, l'érudit bulgare s'en tient aux voies traditionnelles. Il procède certainement, du fait relevé par St. Mladénov, *Списание*

[7] A propos du roum. *gard*, voir aussi G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba romînă (Studiu lexico-semantic)*, Bucarest, Ed. Acad. R.P.R., 1960, p. 38.
[8] Voir également Vl. Georgiev, *Raporturile dintre limbile dacă, tracă și frigiană*, dans *Studii clasice*, II (1960), p. 39—58.

на българската Академия, X (1919) et XVI (1923), et par Jokl, *Real-Lexikon der Vorgeschichte*, XIII, p. 289—290, que, dans certains cas, le thrace avait subi une mutation consonantique. Sans doute, il a tenu compte des explications que Mladénov a données sur les toponymes thraces comme *Utus*, qui prouvaient (ou, plus exactement, semblaient prouver) ce traitement des explosives phoniques et aphones, bien que Detchev ne cite nulle part dans son travail le nom de Mladénov. Mais il lui a semblé qu'une langue ne peut admettre deux traitements phonétiques si différents (mutation consonantique et absence de mutation) et il a appliqué d'une façon conséquente le point de vue de la mutation consonantique, en rejetant toute explication traditionnelle qui contrevenait à ce principe. Le point de vue auquel il est arrivé est extrême et constitue une opposition à celui de A. Fick, W. Tomaschek, G. Meyer et P. Kretschmer. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de la question. Nous ajouterons toutefois que les deux voies contradictoires ont été conciliées par Vl. Georgiev dans ses travaux tur la langue thraco-dace. Les faits de langue thraco-dace incitent en effet à des explications contradictoires en ce qui concerne le traitement phonétique, et Vl. Georgiev a tiré en général toutes les conclusions qui s'imposaient [1].

Sous l'influence de H. Hirt et de G. Weigand, Detchev admet (p. 119—192 ; nous citons d'après l'édition de 1960) que l'albanais est la continuation d'un dialecte thrace du sud du Danube et que ses ressemblances avec le roumain s'expliquent par le fait que la langue roumaine est une langue romane formée sur des bases thraces. Detchev paraît même avoir adopté la thèse de Weigand, devenue caduque depuis longtemps, conformément à laquelle l'albanais et le roumain se seraient développés aux VIII[e] — IX[e] siècles, dans l'espace compris entre Nich, Sofia et Skopje. Les arguments invoqués par N. Jokl pour localiser la patrie primitive des Albanais loin de l'Adriatique, en Dardanie, sont utilisés par le savant bulgare (p. 182) pour étayer l'origine thrace des Albanais. Tout comme G. Weigand, H. Barić et N. Jokl, Detchev invoque à l'appui de sa thèse une série de ressemblances de toute espèce entre l'albanais et le thrace (p. 192—194). Dans les affirmations de N. Jokl, *Real-Lexikon der Vorgeschichte*, XIII, p. 289, relatives à la prononciation des consonnes *b*, *d*, *g* et *p*, *t*, *k* en albanais, il voit (p. 193—194) un argument à l'appui de la prétendue mutation consonantique du thraco-dace. Mais le rapprochement phonétique est dénué de fondement pour deux motifs : 1° la prononciation actuelle des consonnes respectives albanaises peut être récente ; 2° la prononciation en question n'entraîne pas la modification du caractère de ces consonnes, qui sont perçues comme telles par les peuples voisins, comme le montrent les emprunts lexicaux faits à l'albanais par ces derniers. Du reste, comme nous l'avons déjà dit, la constatation de Detchev au sujet de la mutation consonantique caractéristique du thrace, telle qu'elle est formulée, n'est pas exacte. Il faut dire par ailleurs que la liste des ressemblances ou des identités de traitement phonétique de certains mots d'origine latine en roumain et en albanais, dressée par l'auteur (p. 191), renferme également un élément (roum. *răşină* « résine », alb. *ršine*) qui

[1] I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, p. 42—44 (et auparavant dans son compte rendu de la première édition du livre de Detchev paru dans *Studii şi cercetări de istorie veche*, VII (1956), p. 447—451, sous le titre *O nouă monografie a limbii traco-dacilor*), exprime des jugements trop sévères à l'adresse de l'ouvrage du savant bulgare. Si Russu a raison de déclarer que ce savant a introduit, parmi les matériaux linguistiques thraces, après J. Seurre, G. Mateescu, N. Jokl et d'autres encore, des mots d'autre origine ou déformés par la lecture erronée d'inscriptions, il a tort de repousser une partie des explications étymologiques fournies par Detchev et une série de lois phonétiques établies par ce dernier, comme le passage si fréquent dans plusieurs langues indo-européennes, de *dt* à *st*, ainsi que la mutation consonantique. Russu a repoussé tout ce qui n'entrait pas dans son système d'explication des mots thraco-daces, système fondé sur les lois découvertes par Fick et par Kretschmer.

doit sa ressemblance à des modifications phonétiques qu'on ne saurait identifier ou considérer comme apparentées : en roumain on a la transformation de *s* suivi de *ĭ* et de *-i* en *š*, tandis qu'en albanais n'importe quel *s* se transforme en *š*.

Nous croyons que, à certains égards, Detchev s'est orienté d'après les changements phonétiques de l'albanais pour déterminer les modifications phonétiques du thraco-dace. C'est certainement ainsi que l'on explique le fait qu'il a admis en thraco-dace le traitement de **ŏ* comme *ă*, dans tous les mots. Soutenant que le thrace a subi une mutation consonantique, Detchev a tiré la conclusion, tout comme pour les autres langues indo-européennes ayant connu ce phénomène, que la langue thrace s'était formée sur un substrat étrusque ou étruscoïde (chap. XXXV, éd. de 1960, p. 198—200), qui se serait étendu de la Baltique à la mer Egée. La conclusion est exacte, mais seulement pour les tribus thraces dont la langue avait subi la mutation consonantique. Un substrat semblable se retrouve aussi en Macédoine, comme nous l'avons supposé ailleurs (*Studia et acta orientalia*, I, 1957, p. 218—220). En général, l'archéologie et l'anthropologie préhistoriques montrent qu'il en est bien ainsi. On rencontre en Dacie à cette époque non pas des arménoïdes, mais des méditerranéens, donc un substrat qui n'impose pas la mutation consonantique (on sait que ce phénomène caractérise les arménoïdes). Mais, comme l'a montré I. I. Russu (*Limba traco-dacilor*, p. 44, et le compte rendu cité, p. 447—451), Detchev a considéré les choses d'une façon erronée quand il a groupé, sur la base de la mutation consonantique, les Thraces « dans une communauté linguistique indo-européenne plus restreinte, avec les Germains, les Phrygiens et les Arméniens », dans l'Europe de l'est (sur un terrain à substrat étrusque). Cette influence des Etrusques, comme aussi celle d'autres peuples-substrat, ne s'est pas fait jour à l'époque des migrations indo-européennes, mais plus tard, à l'époque de formation de la langue et des dialectes thraco-daces. Detchev a eu tort encore quand il s'est imaginé (p. 200—201) que les dialectes indo-européens qui sont à la base du thraco-dace et qui se seraient croisés avec la langue étrusque, étaient du type iranien. Cette erreur (combattue aussi par V. I. Abaev, *Вестник древней истории*, 1954, 2, p. 86—90, et Vl. Georgiev, *Исследования по сравнительно-историческому языкознанию*, Moscou, 1958, p. 129—130) s'explique par le fait que le thrace et l'iranien présentent, tous les deux, des traitements phonétiques communs, mais qui se sont produits indépendamment, quelques-uns étant même dus à un substrat analogue (les tribus japhétites ont vécu aussi en Iran).

La conception de Detchev au sujet des caractères de l'évolution phonétique du thraco-dace est impressionnante par son originalité et ses conséquences. Mais elle est loin de correspondre aux réalités, dans la mesure où nous pouvons les connaître actuellement.

G. Ivănescu

ROSETTI, A., *Istoria limbii romîne*, I : *Limba latină*, III[e] éd. revue et augmentée, Ed. ştiinţifică, Bucarest, 1960, 227 p.

L'auteur s'est proposé dans le présent ouvrage d'offrir « aux lecteurs et en premier lieu aux étudiants en philologie roumaine, un manuel au courant du stade actuel des recherches » (p. 10). Le succès de ce livre est dû à la compétence avec laquelle les faits essentiels ont été sélectionnés, à la clarté de l'exposé, à la méthode scientifique sur laquelle il s'étaye et au souci incessant que l'on y décèle d'enregistrer les progrès de la recherche. La réceptivité à l'égard de la critique et le désir d'améliorer sans relâche cet ouvrage ont contribué à accroître

le prestige dont jouit ce traité, qui constitue un guide précieux non seulement pour les étudiants, mais aussi pour les spécialistes.

L'auteur s'étaye sur des matériaux extraits de textes et d'inscriptions portant sur toute la durée de l'Empire romain. On a objecté que dans un exposé consacré à l'histoire de la langue roumaine, l'auteur aurait dû se limiter aux textes et aux inscriptions de la Dacie et des régions avoisinantes. Mais cette objection n'est pas fondée, car elle restreint le champ des recherches, ce qui, dans le cas présent, serait manifestement nuisible. L'expérience a montré que le latin populaire ou commun était unitaire et que les sources présentent des faits analogues sur tout le territoire de l'Empire romain. Si le chercheur ne prenait en considération qu'une partie de ces moyens d'information, il se priverait lui-même de la possibilité d'embrasser et de contrôler l'ensemble du problème. Ainsi donc, pour pouvoir approfondir nos connaissances sur le latin qui constitue la base de la langue roumaine, il nous faut faire appel, en principe, à toutes les sources écrites antiques, quelles que soient la région ou l'époque où ces sources ont pris naissance.

Le latin introduit en Dacie était le latin commun parlé dans l'Empire romain. Ce latin se présentait comme une langue vivante, en évolution incessante, mais conservant son unité sur un territoire considérable. Mais jusqu'où allait cette unité? Nous savons que le *-u-* du latin populaire du II[e] siècle s'est conservé dans la langue roumaine, encore que les documents écrits des provinces danubiennes attestent aux siècles suivants le phonétisme *-o-* (*avonculus* = *avunculus* — *unchi* « oncle », *co, con* = *cum* — *cu* « avec », *nomerus* = *numerus* — *număr* « nombre », etc.), tout comme dans la Romania occidentale. On peut conclure de là que les différences dialectales sont apparues en Dacie et dans les provinces voisines dès le III[e] siècle de notre ère. La langue commune attestée dans les sources écrites participe aux innovations qui se font jour dans tout l'empire, et le parler de certaines populations des régions isolées évoluait plus lentement et se différenciait progressivement de la langue commune. Ainsi donc, les provinces danubiennes ont maintenu le contact avec l'Occident jusqu'au VI[e] siècle par l'entremise de la langue commune, alors que la langue de ces régions plus isolées connaissait une vie indépendante, sans cesser cependant d'être influencée par la langue commune, dite le « latin vulgaire ». Ces considérations justifient d'autant plus la méthode préconisée par l'auteur qui nous recommande de nous appuyer tant sur les textes antiques et sur la méthode comparative que sur « l'analyse interne du système d'une langue » (p. 57). Les mesures de précaution sont dictées par la complexité du processus historique.

Le chapitre intitulé « Le système phonologique. Esquisse du système phonologique de la langue latine et de la langue roumaine » nous semble être le plus réussi de tout l'ouvrage. Le procédé qui consiste à renoncer aux interprétations forcées, en faisant appel à des formes latines supposées, et de rechercher en échange une explication dans le système interne de notre langue (par exemple : non pas **fomes* > *foame*, mais le vocalisme de *foame* refait d'après *fometos*) est recommandable et mérite d'être étendu à d'autres domaines. Il a été appliqué avec succès à la langue albanaise par Eqrem Çabej, dans *Lingua Posnaniensis*, VII (1958), p. 145—200, VII (1960), p. 71—132 et *Revue de linguistique*, VII (1962), p. 161—199. Celui-ci conteste les étymologies *malum* > alb. *mollë* (roum. *măr* « pomme ») et **glemus* > alb. *ljëmsh* (roum. *ghem* « pelote »). Egalement sujettes à caution sont les étymologies proposées pour *băiat* < *baiulatus*, *streche* < **oestriculus* et *urca* < **oricare*. Le mot *urgie* n'a pas pour étymon la forme latine *orgia* « mystères », mais a pénétré dans notre langue à partir du grec byzantin.

Le latin balkanique oriental n'est qu'une simple notion conventionnelle d'ordre géographique, qui ne couvre et n'explique pas la complexité des faits linguistiques de cette partie de la Romania. Le latin qui constitue la base de la langue roumaine est le

latin commun de l'Empire romain dans la phase de sa plus grande extension territoriale, c'est-à-dire vers le IIe siècle de n. ère et a été véhiculé par les grandes artères de communication du Danube, de la Save, du Pô et du Rhône. La langue dalmate a conservé des éléments archaïques datant du Ier siècle av n. ère et du Ier siècle de n. ère, c'est-à-dire remontant à une époque où les communications sur la mer Adriatique étaient actives, alors que cette mer n'était pas encore devenue une région isolée. Les emprunts du latin faits par les ancêtres des Albanais ont pénétré progressivement, plusieurs siècles durant, à partir du IIe siècle av. n. ère, sur un espace géographique qui correspondait à peu près au territoire occupé par le noyau de la langue albanaise de notre époque. Ainsi donc, nous rencontrons, en ce qui concerne l'ancienneté de l'élément latin de l'Europe du sud-est, les échelons successifs suivants : l'albanais, le dalmate, le roumain, le néo-grec et les langues slaves méridionales. Cependant, le monde roman oriental n'était pas convergent mais divergent : le rivage de l'Adriatique entretenait des liaisons plus soutenues avec l'Italie qu'avec la vallée du Danube et la Dacie; ces dernières se tournaient plutôt vers l'Italie du nord et la Gaule que vers l'Italie du sud, la Sicile et la Sardaigne, bien qu'elles aient gardé, tout comme celles-ci, nombre d'éléments archaïques ; les Grecs se nourrissaient de la culture de Byzance, qui a introduit des éléments lexicaux d'origine latine dans la langue d'autres peuples balkaniques; enfin le roumain connaissait une vie indépendante, sans se trouver dans une symbiose étroite avec l'albanais.

H. Mihăescu

ROSETTI, A., *Istoria limbii romîne*, II : *Limbile balcanice*, IIIe éd. revue et corrigée, Bucarest, 1962, 144 p. + 3 cartes.

Le second tome de l'histoire de la langue roumaine, que le prof. A. Rosetti consacra aux éléments balkaniques non slaves du roumain, parvînt en moins d'un quart de siècle à la troisième édition. La nécessité d'une réimpression se faisait sentir, car depuis la parution de la seconde édition une vingtaine d'années s'était écoulée ; il fallait faire face à la demande des lecteurs, et en même temps mettre à jour un livre dont la matière a connu dans les dernières années un progrès remarquable.

Le livre est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire une présentation d'ensemble. Nos observations visent seulement les remaniements de cette nouvelle édition ou les problèmes qui, à notre avis, comporteraient une autre solution à l'étape actuelle.

Le livre n'a pas souffert dans cette nouvelle édition une transformation radicale, mais le progrès des recherches théoriques (sur le problème du substrat et du bilinguisme), ainsi que l'essor de l'étude du thrace, de l'illyrien et surtout de l'albanais dans les dernières dix années ont permis à l'auteur de reprendre et de développer maints endroits qui portent sur des problèmes généraux ou de méthode (voir l'introduction, spécialement les chapitres sur l'action du substrat, p. 32—34 et sur le bilinguisme des peuples balkaniques, p. 38—40), de compléter presque partout l'information de données ou de théories récentes ou bien de corriger quelques affirmations sur des faits qui comportent aujourd'hui une meilleure solution (voir, par exemple, p. 67, *mînglia*). Quelques chapitres ont été partiellement refaits (voir surtout la phonétique, p. 81 et suiv.), ou substantiellement développés (voir la dérivation, p. 100 et suiv.). L'organisation du livre a été améliorée par des regroupements de matière et par l'in-

troduction de soustitres nouveaux aux problèmes qui présentaient une certaine indépendance (surtout dans la partie finale), ce qui en facilite l'utilisation. Outre l'organisation, la concision et la clarté de l'ouvrage, il faut souligner l'irréprochable information de l'auteur au sujet de tous les problèmes dont il s'occupe ; rien d'essentiel n'y manque ; car il ne s'agit pas, bien entendu, d'un répertoire bibliographique complet. Il faut remarquer aussi l'impartialité avec laquelle il reproduit même les opinions qu'il ne partage pas, mais qui pourraient intéresser le lecteur. Malheureusement, cette objectivité nuit parfois à l'ouvrage, car — faute d'une délimitation précise entre les opinions acceptées et celles rejetées, quoique cette prudence soit parfaitement intelligible et même louable — il y a des endroits où elle donne lieu à des contradictions apparentes (voir p. 54, sur le caractère de l'albanais ; p. 72—73, sur l'ossette).

Nous allons indiquer, en suivant l'ordre des pages, quelques problèmes qui, à notre avis, prêtent à discussion ou sont susceptibles d'être complétés et précisés.

La définition de l'action du substrat seulement comme « l'interférence de deux langues » (p. 33) nous semble quelque peu étroite : une interférence semblable s'est produite entre le roumain et le slave, et pourtant il ne s'agit pas de substrat.

Le rôle du grec, considéré comme « langue commune » ou comme « deuxième terme dans le bilinguisme des peuples balkaniques » (p. 38 et passim), qui expliquerait, à côté du substrat thraco-illyrien, « l'union linguistique balkanique », nous semble, surtout pour les époques plus lointaines, exagéré à beaucoup d'égards, quoique c'est un point de vue généralement répandu. La connaissance du grec s'est confinée, dans l'antiquité comme au moyen âge aussi, aux couches superposées de la population autochtone. S'il y avait réellement le bilinguisme dont le deuxième terme serait le grec, ce dernier aurait dû laisser des traces plus nombreuses dans le vocabulaire et même dans la structure matérielle des langues balkaniques. Or, les mots qui pénétrèrent directement du grec dans le roumain (pas ceux qui y parvinrent par le latin) à l'époque ancienne et même byzantine sont assez peu nombreux, ce qui serait étonnant en cas de bilinguisme. Pour l'albanais la situation est la même, ou bien pire encore à l'époque ancienne. Quant à ces influences « immatérielles » qu'on cite souvent, comme la perte de l'infinitif ou quelques calques sémantiques et syntactiques, il est toujours difficile d'en prouver l'origine. En réalité l'interinfluence des langues balkaniques est de beaucoup plus multilatérale qu'on ne le pense souvent. En tout cas, l'apport roman et slave à ce qu'on entend par « union linguistique balkanique » est du moins aussi considérable que celui du grec. Ce n'est que grâce à ce que l'histoire du grec à cette époque est de beaucoup mieux connue que celle du roumain, du bulgare ou de l'albanais, et grâce au prestige culturel du grec qu'on lui attribue souvent des faits dont il n'est pas l'origine. Quand on quitte le domaine des faits matériels et on passe à ceux qui tiennent d'une *forma mentis*, souvent insaisissable, il est toujours difficile d'apporter des preuves irréfutables.

Relativement au chapitre sur la patrie primitive des albanais, il est utile de citer les travaux de Vl. Georgiev (surtout *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumanisch* de *LB*, II (1960), p. 1—20, paru après que A. Rosetti eût confié son travail à l'impression), qui a repris le problème en y ajoutant des arguments nouveaux et convaincants en faveur de la thèse sur l'origine thrace de l'albanais.

Nous ne partageons pas le scepticisme de l'auteur envers la théorie de Vl. Georgiev, d'ailleurs très favorablement reçue en général, sur les différences entre le thrace et le dace. Dans l'intérêt de notre science il convient à l'étape actuelle de bien délimiter les choses qu'on a trop confondu dans la notion très large et très imprécise de « thraco-phrygien ». Dans les conditions de la vie tribale, chez un peuple si nombreux, répandu sur un territoire immense, il est a priori impossible qu'il n'y aie pas de différences linguistiques plus que dia-

lectales, même s'il s'agit d'unité linguistique génétique. Il suffit de se souvenir de la situation linguistique de l'Italie primitive.

La conception (p. 55), que les vénètes seraient une branche illyrienne est déjà vieillie. Les recherches modernes (Beeler, Lejeune, Pellegrini, et même Krahe) ont démontré l'indépendance du vénète par rapport à l'illyrien et sa parenté quoique éloignée, avec les langues italiques. Par contre, l'auteur a raison d'insister sur la différence souvent négligée entre le thrace et l'illyrien (p. 56) (voir récemment I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, p. 99; contre la confusion de ces deux langues voir Vl. Georgiev, dans *LB*, VI). Il faut aussi saluer la prudence de l'auteur qui a choisi parmi les données thraces et illyriennes seulement les faits indiscutables. Il faut ajouter seulement que des mots de la racine *menz-* « poulain » existaient sans doute en thrace aussi : un mot MEZHNAI est attesté sur un anneau d'or de Douvanli (département de Plovdiv), sous l'image d'un cavalier thrace (voir Vl. Georgiev, *Тракийският език*, Sofia, 1957, p. 10 et suiv.). En outre, *mantia* devrait être rayé de la liste des mots illyriens, car aucun témoignage antique n'atteste l'origine illyrienne de ce mot. H. Krahe lui-même tient cette opinion de quelques savants modernes pour « kaum gerechtfertigt » (*Spr. d. Illyrier*, 117).

Il aurait été peut-être utile d'intituler le chapitre de la p. 61 non pas « Sufixul -esc », mais « Suffixes thraces », car la présente édition comprend aussi les suffixes *-ātes* et *-inium*; et on pourrait multiplier ces exemples. Par faute d'impression, probablement, l'alinéa sur *-ātes* fut intercalé entre *-iscus* et la note en petit sur *-eşte* (p. 62), qui doivent être, naturellement, liés.

Quant aux noms de rivières d'origine ancienne sur le territoire roumain, nous croyons qu'il faut réviser l'ancienne opinion qu'ils furent transmis aux Roumains par l'intermédiaire du slave ou du hongrois.

Nous ne citerons que deux exemples des plus discutés :

On affirme, par exemple, que l'ancien Marisia, Μάρισος, etc. changea son *a* en *o* par filière slave ou hongroise. La forme actuelle roumaine *Mureş* peut provenir seulement d'un *Moreş* (on trouve en effet chez Constantin Porphyrogénète Μορήσης). Mais l'hongrois connaît seulement la forme *Maros*, qui n'explique pas la forme roumaine. En ce qui concerne le slave, à cette epoque il change en *o* seulement les *a* inaccentués (voir A. Meillet, *Le slave commun*, § 61 ; Л. П. Якубинский, *История древнерусского языка*, Moscou, 1953, p. 333 et suiv.). De plus, le bulgare *Марица*, qui est aussi un nom ancien en territoire slave, ne présente pas un traitement pareil. Le phénomène peut très bien être expliqué par voie interne. C'est un fait assez répandu que l'assimilation d'une voyelle par une consonne labiale : voir p. 116 roum. dial. *morar* pour *mărar*; voir aussi roum. *fămeie* > dial. *fomeie, fumeie*; *văpsea* > *vopsea*; *mamă* > *mumă*, etc. Mais, il n'est pas nécessaire de recourir à un accident phonétique : Vl. Georgiev considère (*LB*, II, p. 5—7) que les daces *ā* (et *ē*) devinrent à une époque tardive *o* (voir sl. *Pelendova* < *Pelendava*, etc.); ajoutons à ses exemples les variantes *amolusta, amulusta* du dace *amalusta*; l'ancien *Tomarus* qui donna en albanais Tomór.

Quant à *Timiş* < *Timesis*, aucun phénomène ne suppose un traitement étranger au roumain. Au contraire, *Timiş*, tout comme *Mureş* et *Argeş* présentent le même traitement de l'*s* que les formes albanaises *Lesh, Nish*, etc. (voir l'ouvrage dont nous nous occupons, p. 63). C'est aussi le traitement du lat. *camisia* > roum. *cămaşă*, alb. *këmishë*, etc. Il faut noter que ce traitement est inconnu dans les emprunts slaves.

Le problème des intermédiaires dans la tradition des toponymes anciens du roumain doit être, à ce qu'il nous semble, révisé de fond en comble, mais c'est un problème qui sera traité ailleurs.

La forme Μουσέος n'est pas une graphie erronée pour Μπουσέος ; il s'agit de l'alternance thrace *m/mb/b* (voir *Tibisis-Timisis*), dont nous nous occupons dans *LB, VI.*

L'extrême prudence de l'auteur en ce qui concerne les vieux éléments germaniques du roumain mérite toute louange. Mais sa réserve absolue (p. 125) envers la possibilité d'établir le sens des toponymes est exagérée. Comme l'a montré Vl. Georgiev (voir *Studii clasice*, II (1960), p. 39 et suiv.), il est souvent possible de le faire sans risquer de se tromper.

Les vieux chapitres sur l'accent et la syllabe ont été refaits et intitulés *à* raison *ă* et *-n-*. Le rapport de *ă* des langues balkaniques avec leur fort accent d'intensité qu'on considère comme hérité du substrat, n'explique pas par soi-même l'existence de *ă* : pas toutes les langues à fort accent d'intensité possèdent ce son. Nous croyons que ce n'est pas seulement la tendance de fermeture des voyelles inaccentuées qu'on a héritée du substrat, mais le son même (*ă*). L'auteur considère comme «inconcluants» les exemples d'alternance *a/e* que nous avons apportés comme preuve de l'existence de *ă* en thrace; M. Georgiev et autres savants se déclarèrent, pourtant, d'accord (voir *Studii clasice*, III (1961), p. 10).

La dernière partie de l'ouvrage s'occupe des concordances lexicales entre le roumain et l'albanais. Très intéressants et très utiles sont les chapitres «considérations générales» et «correspondances phonétiques» (p. 101—106), mais ce dernier, quoique amélioré, nécessite des complétements et des corrections supplémentaires. A l'albanais *th* ne correspondent pas en roumain trois sons, comme on affirme à la page 103, mais quatre, comme il résulte du tableau de la page suivante. Alb. *o* correspond non seulement à roum. *o*, mais encore à *a* — alb. *modhullë* : roum. *mazăre*.

Il serait utile de comparer non pas les formes littéraires du roumain et de l'albanais, mais les étapes plus anciennes qu'on peut reconstituer. Par exemple la concordance alb. *gj* : roum. *j* (p. 105), fondée sur la correspondance alb. *gjumës* — roum. littéraire *jumătate*, est fausse, car le *j* roumain dans cet exemple doit être de date récente; les dialectes daco-roumains et le macédo-roumain donnent *ğumătate*.

Egalement trompeuse est la concordance alb. *l* : roum. *r* fondée sur les correspondances alb. *kulpër*, *magulë* : roum. *curpen*, *măgură*. L'*r* de roum. *măgură* est tout à fait légitime ; il s'agit d'un *-l-* intervocalique qui aboutit normalement à *r* en roumain, dans les éléments du substrat tout comme dans les éléments latins; le slave *mogyla* prouve que *l* de l'albanais est originaire, il ne provient pas d'un **r*, comme le suggère la note en petit (p. 105). Quant à l'alb. *kulper*, *kulperë* tout aussi comme *kurpul*, ce sont des formes à dissimilation et métathèse; le vrai correspondant du roumain *curpăn*, l'alb. *kurpen*, concorde parfaitement avec celui-là.

Le cadre d'un compte rendu ne nous permet pas d'entrer en détail dans la discussion des concordances lexicales du roumain et de l'albanais.

Il faut noter encore quelques regrettables fautes d'impression ou de rédaction. L'article de Brandenstein de la RE est de 1936, et non de 1956, et il ne correspond plus au «stade actuel des recherches» comme l'affirme la note (p. 21); de même le livre de Detschew est de 1952, pas de 1852. Quelques noms propres écrits en grec ne portent pas de majuscule à l'initiale (p. 52, 58, etc.). A la page 53 il s'agit de la rive droite, et non pas gauche, du Danube; trois pages plus loin (56) il s'agit des palatales **k'* et *g'*, car les vélaires correspondantes sont rendues par occlusive en thrace aussi qu'en illyrien (voir aussi p. 104); p. 69 : ὁρμός pas δσμός ; p. 123 *um*, pas *un*, etc.

Des conclusions peut-être un peu trop concises (p. 126—128) viennent synthétiser un livre si riche en faits et en idées. Cette nouvelle édition possède un index d'auteurs et de

mots qui manquait aux éditions précédentes, ce qui rend ce livre encore plus maniable et plus utile. L'ouvrage de A. Rosetti apportera, sans doute, beaucoup de services encore à la science ainsi qu'à l'enseignement du roumain.

C. Poghirc

MULJAČIĆ, ŽARKO, *Dalmatski elementi u mletački pisanim dubrovačkim dokumentima 14. st. Prilog raguzejskoj dijakronoj fonologiji i dalmatsko-mletačkoj konvergebciji* [Eléments dalmates dans les documents de Dubrovnik, du XIV[e] siècle, écrits en vénitien. Contribution à la phonologie diachronique du parler de Raguse et de la convergence dalmato-vénitienne], dans *Rad Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti*, 327 (1962), p. 237—380.

Le dalmate a été parlé dans les îles et sur la côte de Dalmatie par une population romane aujourd'hui éteinte, mais qui a laissé des traces dans la toponymie locale et dans le lexique des langues serbo-croate et albanaise. Cette langue avait deux variantes peu différentes l'une de l'autre : l'une, parlée autour de la ville de Dubrovnik (Raguse), qui a duré jusqu'au XVI[e] siècle approximativement, et l'autre plus au nord, dans la région de l'île de Krk (Veglia), où elle s'est maintenue jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. On dispose pour ces deux variantes d'informations relativement peu nombreuses et disparates, de sorte que la connaissance du dalmate est restée incomplète et parfois incertaine. Cette langue a été sérieusement concurrencée dans son existence non seulement par les parlers slaves, mais aussi par le dialecte vénitien, notamment à l'époque de la domination vénitienne, aux XIII[e] et XIV[e] siècles. Pour l'époque plus reculée, celle des VI[e] —XIII[e] siècles, l'historien C. Jireček a réuni un précieux matériel de noms propres ; pour les années 1343—1363, on possède maintenant le présent travail. L'auteur a puisé ses informations dans les documents écrits en vénitien à Dubrovnik par des scribes locaux qui y ont glissé, sciemment ou non, des formes propres à leur langue, c'est-à-dire au dalmate parlé à Raguse. Afin de pouvoir détecter ces éléments et afin de les classer d'une façon cohérente, l'auteur s'est d'abord familiarisé avec les résultats de l'école phonologique de Prague ; puis il a rassemblé soigneusement les données et informations relatives à la langue dalmate. Celles-ci étaient relativement sporadiques et en partie non concluantes, remontant notamment au livre de M. Bartoli (*Das Dalmatische*, 1906) et à ce qu'on a écrit depuis. C'est précisément là que résidait la difficulté de l'entreprise, à savoir dans le caractère partiellement non concluant et dans la pauvreté de l'information. Les contributions les plus précieuses parues depuis la publication du livre de Bartoli sont dues au romaniste yougoslave Petar Skok et ressortent du domaine de la toponymie. Mais les articles de ce savant sont disséminés à travers toutes sortes de revues et de collections souvent inaccessibles. L'auteur du présent travail a mis beaucoup de passion et de compréhension dans l'étude de ce problème et il y a apporté une utile contribution, en ce sens qu'il a réuni, interprété et mis en valeur dans un travail de dense synthèse toutes les informations concernant le système phonétique du dalmate. Sa conclusion est la suivante : aux premiers siècles de son existence, la langue dalmate peut être placée dans la même catégorie que le roumain ; mais au lendemain de la domination vénitienne des années 1205—1358, elle se sépare du roumain et se range dans une catégorie à part, entre le roumain à l'est et le rhéto-roman et l'italien à l'ouest. Les périodes les plus importantes de l'histoire de la langue dalmate seraient :

1) la période dalmato-romane (jusqu'au IX^{e} siècle); 2) celle de la seconde diphtongaison romane (X^{e} — XII^{e} siècles); 3) la première phase de vie en commun avec le dialecte vénitien (XIII^{e}, XIV^{e} et début du XV^{e} siècle); 4) la seconde phase de vie en commun avec le même dialecte (jusqu'au début du XVI^{e} siècle).

Cela va sans dire que le problème n'a rien de simple et l'auteur s'en rend bien compte. Aussi propose-t-il d'approfondir l'étude du dalmate en s'attachant aux objectifs que voici : 1) révision de la stratification des emprunts dalmates dans les dialectes serbo-croates et notamment dans celui de Dubrovnik; 2) entreprendre une étude exhaustive des matériaux renfermés dans les archives de Dubrovnik (Raguse), afin de déterminer s'il existe d'éventuels emprunts répétés, de délimiter l'aire de diffusion des phénomènes linguistiques étudiés, d'établir les « hybrides » dalmato-vénitiens ou dalmato-toscans, d'enrichir le matériel onomastique, etc.; 3) mieux étudier les correspondances des dialectes croates contemporains et de l'italien : 4) fixer l'aire d'irradiation des vocables étrangers ayant pénétré par l'intermédiaire de la ville de Dubrovnik.

Personne n'est mieux en mesure que les linguistes yougoslaves pour étudier la langue dalmate et, à cet égard, la contribution de Petar Skok est éloquente. Le littoral dalmate a été une région où se croisèrent tour à tour des éléments illyres et thraces, latins et slaves, puis albanais, italiens, rhéto-romans, allemands, valaques, grecs et levantins. La mission qui incombe au linguiste s'avère extrêmement difficile. Mais elle est quelque peu allégée par le fait que les informations écrites léguées par le moyen âge interviennent en bien plus grande abondance que pour la langue roumaine par exemple. C'est pourquoi nous avons espoir que l'auteur qui a déjà esquissé tout un plan de recherches, continuera ses investigations aux archives de Dubrovnik et contribuera encore à enrichir nos connaissances du dalmate, car celles-ci sont nécessaires non seulement aux romanistes, mais aussi à l'étude des dialectes serbo-croates et de la toponymie du territoire yougoslave.

H. Mihăescu

IORDAN, IORGU, *Lingvistica romanică. Evoluție, curente, metode* [Linguistique romane. Evolution, courants, méthodes], Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1962, 439 p.

Le présent ouvrage sera d'un grand secours non seulement aux romanistes, mais encore aux linguistes en général, notamment aux indo-européanistes, aux slavisants, germanistes, hellénistes et albanologues. On y présente les principaux courants et méthodes de la linguistique romane depuis 1900, la manière dont ils sont apparus et se sont développés, en bataillant incessamment contre les idées vieillies. La linguistique romane avait marqué au préalable de sérieux progrès dans le domaine de l'étude des faits concrets et les résultats enregistrés ont ultérieurement contribué à révolutionner les idées d'ordre général. Les chercheurs eux-mêmes ont évolué dans leurs conceptions, qu'ils ont renouvelées plus rapidement que dans d'autres domaines. Aussi la linguistique romane offre-t-elle des enseignements remarquables.

L'auteur, néo-grammairien à l'origine, formé à l'école du philologue roumain A. Philippide, prit contact directement de 1921 à 1925 avec d'autres maîtres de la linguistique moderne, comme W. Meyer-Lubke, J. Gilliéron, A. Meillet, M. L. Wagner, Leo Spitzer, etc. La fréquentation de ces savants, puis les besoins de son activité personnelle et surtout

l'intérêt qu'il manifestait d'une façon permanente pour les idées générales l'ont poussé de bonne heure à méditer avec insistance sur l'ensemble des phénomènes linguistiques et à se faire là-dessus un point de vue général. C'est ainsi qu'il a rédigé en 1922 un bref compte rendu de l'atlas linguistique de la France et publié en 1924 un rapport général intitulé *Der heutige Stand der romanischen Sprachwissenschaft*, paru dans le volume *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift fur Wilhelm Streitberg*, Heidelberg, 1924, p. 585—621. Cet essai reçut bon accueil de la part des milieux compétents et fut recommandé par des spécialistes de la taille d'Emile Boisacque, A. Debrunner, Eduard Hermann, A. Meillet, W. Meyer-Lubke, A. Wallenskold et d'autres. Puis, pendant six ou sept années, l'auteur continua à s'informer et à préparer le présent travail de synthèse, paru sous une première forme à Jassy en 1932 : *Introduction à l'étude des langues romanes. Evolution et état actuel de la linguistique romane*, VIII + 480 pages. Quoique rédigé en roumain, ce livre eut les faveurs d'un large écho international et fit l'objet de comptes rendus dans de nombreuses revues étrangères. Unanimement reconnu d'une grande utilité, on lui donna en 1937 une traduction anglaise, avec certaines modifications et adjonctions, sous le titre *An Introduction to Romance Linguistics. Its Schools and Scholars* (Revised, translated and in parts recast by John Orr), Londres, Methuen, XI + 403 p. L'auteur continua de s'intéresser aux problèmes exposés dans cet ouvrage, puis après l'avoir revu durant plusieurs années, il l'a présenté à nouveau au public roumain, en même temps qu'en paraissait une traduction allemande aux Editions de l'Académie de Berlin.

Ce livre comprend quatre grands chapitres : 1) La linguistique romane avant 1900 ; 2) L'école idéaliste ou esthétique de K. Vossler ; 3) La géographie linguistique et 4) L'école linguistique française. Au premier chapitre figurent également des linguistes contemporains qui continuent les idées et les méthodes en vogue au XIX[e] siècle; dans les autres chapitres sont exposés seulement les courants nouveaux et les méthodes nouvelles. Le chapitre I[er] assure ainsi la liaison avec le passé et est conçu comme une simple introduction. Quant aux trois autres, ils constituent le fonds proprement dit de l'ouvrage et l'auteur y concentre toute son attention. Son intention a été de présenter les innovations, changements et différences par rapport à la linguistique traditionnelle et, en pratique, il a dû constamment mentionner les savants d'autrefois, les idées nouvelles s'étant développées en combattant les anciennes et leur contexture dialectique était si étroite qu'il était impossible de les séparer catégoriquement et du reste inutile, car toute innovation ne peut être pleinement saisie que lorsqu'on la rapporte à la tradition où elle a pris naissance. Dans la présentation de cet ensemble, l'auteur a fait porter l'accent sur ce qui était nouveau et a laissé de côté ce qui lui semblait vieilli ou déjà connu : c'est pourquoi certains critiques se sont hâtés de lui reprocher par exemple d'avoir trop peu parlé de grands linguistes comme W. Meyer-Lübke ou A. Philippide et d'avoir accordé par contre des rubriques à des linguistes de seconde main, pour la seule raison qu'ils représentaient des courants nouveaux. Mais ce prétendu « manque d'équilibre » répondait au plan même du livre et il eût été difficile de s'y soustraire : il découle de l'esprit d'un disciple familiarisé à souhait avec les doctrines des deux savants en question et s'explique par la nature des choses, c'est-à-dire par le désir de l'auteur de mettre l'accent sur les renouvellements. Au chapitre I[er] également on assiste à une continuelle lutte d'idées : les néo-grammairiens se dressent contre le romantisme linguistique de leurs prédécesseurs, G. I. Ascoli et Hugo Schuchardt combattent la conception des « lois phonétiques » des néo-grammairiens, etc. L'auteur brosse avec autorité le tableau de ces différends et met toujours en avant les innovations, les idées révolutionnaires et le progrès réalisé dans la lutte du neuf et du vieux dans la linguistique du temps. Il ne cache pas sa sympathie pour la personnalité scientifique complexe et multilatérale de Hugo Schuchardt qui fut doué d'un admirable sens critique et d'une remarquable puissance

de généralisation, car il a embrassé et assimilé un énorme volume de faits qu'il a interprété avec prudence et d'une façon indépendante, tout en se dressant contre les préjugés contemporains.

Le second chapitre, le plus court des quatre, présente l'école idéaliste ou esthétique de Karl Vossler qui dès son apparition s'élève comme une protestation contre l'historisme exagéré du XIX^{e} siècle et contre le concept rigide des «lois phonétiques» ou contre le schématisme et les exagérations de nature technique et formelle. Les représentants de l'école idéaliste ont presque tous été des tempéraments poétiques; en dépit de leurs erreurs, engendrées par la conception idéaliste, ils ont cependant fourni une contribution positive, c'est-à-dire manifesté de l'intérêt et de la passion pour la beauté du langage humain, fait preuve de préoccupation pour le style châtié, accordé la priorité à l'étude de la syntaxe, etc. En critiquant sans désemparer leurs devanciers, ils ont préparé le terrain en vue des courants scientifiques qui se sont formés après eux.

Le chapitre le plus long est consacré à la géographie linguistique et à son initiateur, le savant français Jules Gilliéron, ancien professeur à la Sorbonne. L'auteur affiche non seulement un intérêt légitime, mais encore une certaine chaleur dans la présentation détaillée des différents atlas linguistiques, des méthodes usitées pour leur élaboration et des résultats obtenus. Cette participation est entièrement justifiée, aussi bien en raison de l'importance des informations recueillies par ces atlas, que (surtout) du fait de la vision offerte par les nouvelles méthodes d'investigation : c'est grâce à ces dernières que la linguistique a enregistré une nouvelle coordonnée, l'espace. Jusqu'alors elle opérait presque exclusivement dans la seule perspective du temps. L'étude de la langue dans l'espace et dans le temps, à l'aide de faits nombreux et concrets, a placé cette science sur un terrain favorable, rendant possible son développement harmonieux et ininterrompu.

Le chapitre regardant l'école linguistique française expose amplement les tentatives faites pour préciser les rapports de la langue et de la société. Illustré plus particulièrement par Ferdinand de Saussure et Antoine Meillet, ce courant a mis en circulation maintes idées justes, qui se sont avérées fécondes et créatrices par leurs conséquences; elles demeurent dignes d'être assimilées, interprétées et développées à la lumière du matérialisme dialectique par les linguistes de la génération montante.

Il est malaisé de présenter dans le menu la matière du présent ouvrage. Mais son importance peut être jugée aussi en raison du rôle qu'elle a joué dans l'activité scientifique de son auteur. Si on parcourt la bibliographie des travaux écrits par l'académicien Iorgu Iordan, on constate qu'il a connu de près tous les courants linguistiques contemporains et pris position à leur égard; il s'est de bonne heure familiarisé avec les problèmes de la toponymie, il a suivi attentivement la méthode «Worter und Sachen», rendu compte des contributions à la stylistique de Ch. Bally et L. Spitzer et de celle à la phonétique de M. Grammont, exposé les résultats de l'école phonologique de Prague, attentivement étudié les résultats de la linguistique soviétique, etc. Ses préoccupations marquées pour la linguistique générale constituent par conséquent un élément essentiel de sa personnalité scientifique. Cette tendance toutefois n'est pas demeurée isolée. Elle s'est alliée à l'étude des faits concrets : la théorie s'est vue placée au service de la pratique et cette dernière a donné une impulsion aux idées générales. C'est ainsi que l'auteur a entrepris le premier travail systématique consacré à la toponymie roumaine (*Rumanische Toponomastik*, Bonn-Leipzig, Schroeder, vol. I, 1924, III + 117 p. ; vol. II-III, 1926, 198 p.). Cet ouvrage refondu a paru en une édition roumaine amplifiée en 1963 (*Toponimia romînească*, Bucarest, Ed. Acad. R.P.R., 1963, 581 p.). Durant plusieurs dizaines d'années, le professeur I Iordan a étudié avec persévérance les sources de la langue roumaine contemporaine et présenté au public les ouvrages suivants de synthèse : *Gramatica limbii romîne*, Bucarest, Cartea Romînească, 1937, VIII + 255 p. ; *Limba romînă actuală: O gramatică a «greșelilor»*,

Jassy, 1943, 557 p.; *Stilistica limbii romîne*, Bucarest, Institut de Linguistique, 1944, 401 p; *Limba romînă contemporană*, Bucarest, Edition du Ministère de l'Enseignement, 1954, 775 p. (2e éd. en 1956, 831 p.). A travers toute cette impressionnante activité scientifique l'auteur a toujours suivi un fil directeur et une sûre méthode scientifique, qui prouvent sa parfaite orientation dans le domaine des généralités. Nous avons là l'exemple d'une vie tout entière qui peut servir de stimulant aux lecteurs du présent ouvrage. Celui-ci mérite d'être lu, étudié et médité. Il constitue en effet un guide d'une haute valeur scientifique.

H. Mihăescu

MIHĂESCU, H., *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman* (Comisia pentru studiul formării limbii și poporului romîn, III) [La langue latine dans les provinces danubiennes de l'empire romain — Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain, III], Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1960, 327 p. + 3 cartes.

Dans cet ouvrage de philologie et de linguistique, résultat d'un travail persévérant, l'auteur étudie le latin parlé dans les provinces danubiennes, durant les six premiers siècles de notre ère. En dehors des inscriptions (datant de 47 avant notre ère jusqu'à 612 de notre ère et provenant de Dalmatie, Norricum, les deux Pannonies, les deux Mésies, la Dacie, la Thrace et la Macédoine), l'auteur a fait encore appel au témoignage des textes ecclésiastiques et historiques, peu nombreux ces derniers, des écrivains provinciaux.

Dans l'introduction, H. Mihăescu analyse les conditions géographiques, ethnographiques et linguistiques des régions danubiennes et expose le processus de la conquête romaine, ainsi que l'organisation administrative des nouvelles provinces, en soulignant l'importance de l'élément militaire pour la romanisation. C'est toujours dans l'introduction qu'il expose, très judicieusement, les considérations sur le latin vulgaire, en confrontant les théories des plus grands romanistes.

Après ces généralités, l'auteur passe à l'étude des faits de langue des provinces danubiennes, suivant les compartiments de la grammaire. Les faits de langue sont présentés dans l'ordre chronologique et par provinces, en partant de l'est vers l'ouest et du sud vers le nord, en suivant la direction du processus de la romanisation. Les résultats de l'enquête sont comparés aux faits linguistiques similaires des autres régions de l'empire romain, afin que les phénomènes étudiés soient mieux encadrés dans le temps et dans l'espace.

Le chapitre consacré à la phonétique est le plus riche : il traite des innovations concernant l'accent et les modifications des sons, intervenues dans le latin parlé. On n'observe aucun trait caractéristique pour ces régions. L'auteur fournit beaucoup d'exemples, afin de rendre possible la confrontation.

Dans le domaine de la morphologie, on observe les mêmes tendances dans tout l'empire. Pourtant certaines particularités, attestées dans les provinces danubiennes, expliquent des formes roumaines. Tandis que dans les provinces occidentales la forme périphrastique de futur, la plus répandue c'est *habeo* + inf., dans les régions danubiennes on rencontre *debeo* + inf. et surtout *velle* + inf., cette dernière explique la forme de futur du roumain. La forme d'imparfait *habias — habebas*, attestée en Dalmatie, explique des formes comme roum. *avea* et ital. *avia*. La forme de subjonctif présent à valeur d'indicatif s'est conservée dans la langue roumaine : *sem* < *simus*, *seți* < *setis*, *sînt* < *sint*.

Dans le domaine de la syntaxe non plus, il n'y a pas de phénomènes linguistiques spécifiques uniquement aux provinces danubiennes. Pourtant, on trouve certaines particularités qui expliquent des formes roumaines. Ainsi, l'auteur relève un fait remarquable pour sa similitude avec la situation du roumain, c'est-à-dire la répétition du pronom complément, lorsque le complément réel est trop éloigné du verbe : *omnem terram quam tu aspicis, tibi dabo illam — tot pămîntul pe care-l vezi ți-l voi da ție* — (Victorinus, 148, 12, Poetovio, vers 300); *Peregrinum filium in lege sancta Christiana collocabi eum — pe fiul Peregrinus l-am înmormîntat după sfînta lege creştinească* — (9508, Dalmatie, année 382). De même l'expression *quam ut*, attestée dans une inscription de Dalmatie, rappelle la particule comparative *ca* du roumain, et *quam et* rappelle *ca şi*. La conjonction *sic* a la valeur de *et* et explique le *şi* du roumain.

Le vocabulaire latin des provinces danubiennes est le même que celui que nous rencontrons dans tout l'empire. Pourtant, au cours des six siècles dont s'occupe l'auteur, des moyens d'expression autonome se sont développés, d'autre part une partie des vieux mots ont été conservés. Ces derniers ne pouvaient plus être concurrencés par les innovations venues du dehors, vu que les relations avec l'Occident étaient devenues de plus en plus difficiles.

Ainsi, les régions danubiennes sont devenues une aire lexicale isolée et conservatrice, fait qui explique la présence, en roumain, de plus de cent quinze mots latins qui manquent dans les autres langues romanes. Suit un tableau des mots latins rencontrés dans les inscriptions et les textes des provinces danubiennes. Pourtant ces mots ne représentent qu'une petite partie du vocabulaire usuel dans cette zone de romanisation, les inscriptions étant rédigées en une langue conventionnelle, tandis que les textes sont écrits en langue littéraire de l'époque. L'auteur ajoute à la fin de l'ouvrage un recueil d'inscriptions et de textes traduits en roumain et accompagnés de commentaires. Si la conclusion générale des recherches de H. Mihăescu était dans une certaine mesure prévisible, l'auteur a pourtant le mérite de l'avoir prouvée par une étude méthodique et minutieuse. Les régions danubiennes n'avaient pas une situation particulière dans l'ensemble de l'Empire romain, car les faits de langue constatés là ne sont pas différents de ceux enregistrés dans les autres provinces.

L'ouvrage présente aussi de l'intérêt pour les origines de la langue roumaine. Les inscriptions et les textes étudiés apportent des précisions en ce qui concerne l'époque et la diffusion dans l'espace de certains phénomènes, qui expliquent un grand nombre de faits du roumain.

S. Ottescu

Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika [Dictionnaire de la langue croate ou serbe] na svjet izda Jugoslovenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, vol. I—XVII, Zagreb, 1880—1962

Le grand dictionnaire de la langue serbo-croate embrasse tout le trésor linguistique offert par la littérature culte et populaire, puis les toponymes fondamentaux, ainsi que le lexique rassemblé à l'aide d'enquêtes spéciales. Les mots sont suivis à travers le temps et l'espace ; au besoin, on montre leur diffusion chez d'autres peuples et on indique leur étymologie. Le dictionnaire est publié par fascicules de 240 pages ; chaque volume en renferme 4, soit 960 pages en tout. Ont paru jusqu'à présent les volumes suivants : I. *a — češulja*, 1880—1882 ; II. *četa — davlji*, 1884—1886 ; III. *davo — isprekrajati*, 1887—1891 ; IV. *isprekrižati — kipac*, 1892 — 1897 ; V. *kipak — leken*, 1898—1903 ; VI. *lekenički — moračice*, 1904—1910 ; VII, *moračić — nepomiran*, 1911—1916 ; VIII. *nepomičan — ondinac*, 1917—1922 ; IX. *ondje*

— *plančić*, 1924—1927; X. *planda — posmrtnica*, 1931; XI. *posmrtnik — prikladanje*, 1935; XII. *prikladati — rajčeta*, 1952; XIII. *rajčetić — riječ*, 1953; XIV. *riječ — simetiči*, 1955; XV. *simetričan — spasti*, 1956; XVI. *spasti — sunce*, 1956—1958; XVII. *sunce — taj*, 1959—1962. Les collaborateurs les plus éminents de ce monument ont été, dans l'ordre chronologique, D. Daničić, M. Valjavac, P. Budmani, T. Maretić, D. Boranić, P. Skok, J. Jedvaj, S. Musulin, J. Nagy, S. Pavičić, S. Pelz, P. Rogić, M. Stojković et S. Živković. Lorsqu'il aura été mené à bon terme, ce grand dictionnaire compendra 22 volumes. Son importance est grande non seulement pour l'étude du serbo-croate, mais encore pour les études indo-européennes, slaves, romanes et de balkanologie, étant donné que sur le territoire actuel de la Yougoslavie une multitude de peuples et d'influences linguistiques se sont rencontrés et croisés. C'est ainsi que les langues antiques, comme l'illyre et le thrace, le latin et le grec, ont laissé des traces dans les langues de l'Europe du sud-est; le serbo-croate a influencé les langues voisines et a subi à son tour l'influence de ces dernières; la toponymie yougoslave, en raison de sa variété, est un précieux auxiliaire pour l'étude de la toponymie des pays voisins; enfin, sur la côte de l'Adriatique a persisté longtemps une langue romane à part, le dalmate, maintenant disparue, mais qui a influé dans une certaine mesure sur le serbo-croate. Dans ces conditions, la documentation, particulièrement abondante, réunie dans cet ouvrage n'offre pas seulement de l'intérêt pour les linguistes yougoslaves. C'est ainsi par exemple que, à côté de *sveti* « saint », on rencontre dans la toponymie *su-* et *sut-*, du latin *sanctus*: *Supetar* « Saint Pierre », *Suspas* « Saint Spas », *Sustas* « Saint Anastase », *Sustjepan* « Saint Etienne », *Sutilija* « Saint Elie », etc. *Su-*, *sut-* représentent une influence romane, à savoir de la part du dalmate. Cette influence a été étudiée par Petar Skok, mais le sujet est loin d'avoir été épuisé. Par ailleurs, le dictionnaire enregistre des noms découlant du latin *surdus* « sourd », conservés par l'entremise d'une population d'origine roumaine: 1. *Surdulъ*, nom propre rencontré dans un chrysobulle du roi Douchan de l'an 1348; 2. *Surdul*, aujourd'hui nom d'un village près de Vranjska Pečina, en Serbie; 3. *Surdula*, nom de village, dans les régions de Kosovo-Metohia; 4. *Surdulica*, village et cours d'eau en Vranje; 5. *Surduljanin*, toponymique près Kruševac, etc. C'est ainsi que ce dictionnaire est d'un grand secours pour l'étude des rapports réciproques roumano-yougoslaves. L'influence byzantine sur le roumain s'est exercée en partie indirectement, c'est-à-dire par le canal slave. Son étude est considérablement facilitée par le présent ouvrage, qui demeure également utile pour les recherches sur l'influence orientale.

H. Mihăescu

DURIDANOV, IVAN, *Местните названия от Ломско* [Noms de lieux du district de Lom], Sofia, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, 1952, 204 p. + 7 cartes.

DU MÊME, *Топонимната на Първомайска околия* [Toponymie du district de Părvomai], dans *Годишник на Софийския Университет. Филологически факултет* (Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté de Philologie), LII, (1956—1957), 2, 200 p. Avec un résumé en allemand.

Ces premiers travaux de toponymie bulgare, conçus d'après un plan unitaire, à l'initiative et sous la direction de l'académicien Vl. Georgiev, forment un répertoire complet et systématique, dont se détachent des conclusions de nature linguistique et culturelle, nécessaires à

l'étude aussi bien de la préhistoire et de l'ethnogenèse qu'à l'histoire plus récente de la langue et du peuple bulgares. L'enquête a été faite sur les lieux-mêmes et les matériaux, avant d'être publiés, furent soumis à une analyse scientifique compétente. Le district de Lom, qui se trouve dans le nord-ouest de la Bulgarie, est situé sur la rive du Danube et sur le cours inférieur de ses affluents, le Lom et la Tsibritsa, en face de la région roumaine d'Olténie, entre Calafat et le Jiu. Dans la préface (p. 3—4), l'auteur s'est attaché à donner de brèves explications, tandis que dans l'introduction (p. 5—17) il a exposé les principes d'après lesquels il s'est guidé. La première partie de l'ouvrage (p. 18—93) présente les noms de lieux par communes; la seconde partie (p. 94—177) comprend six chapitres, à savoir : 1. Apparition et ancienneté ; 2. Les moments du développement ; 3. Particularités phonétiques ; 4. Matériel dialectal ; 5. Classification (*a.* noms de lieux bulgares, *b.* turcs, *c.* roumains, *d.* incertains) et 6. Principes de la nomenclature (noms de villages, de lieux, de cours d'eau). Le volume s'achève avec des conclusions (p. 178—184), une bibliographie (p. 185—186) et un index (p. 187—202).

52 localités furent examinées, dont 12 situées sur le Danube, 21 sur la Tsibritsa et ses affluents, et 19 sur le Lom. Dans chaque localité, l'auteur a enregistré toutes les dénominations de lieux, même les plus insignifiantes, en s'aidant d'informateurs locaux et s'adressant surtout aux personnes agées. L'enquête a duré longtemps, s'étant déroulée de 1943 à 1951. Dans sa grande majorité, la toponymie est d'origine slave ; mais on constate également une influence turque ainsi qu'une influence roumaine. La première s'explique par la très longue domination ottomane, et la seconde par le voisinage du peuple roumain ou par la persistance d'éléments de l'époque romaine.

La domination romaine a duré plusieurs siècles et a laissé des traces dans les langues de tous les peuples des Balkans. L'auteur pense que certains noms bulgares de personne — comme *Prim-ko* et *Seferin* — dérivent directement de noms propres latins (*Primus* et *Severinus*) (p. 14). Ce dernier apparaît dans quatre noms de localités du district de Lom ; *Seferinitsa,* plaine dans la commune de *Kiselévo,* sur la Pečiska bara, affluent du Lom (p. 74); *Seferinka,* colline située sur le territoire de la commune de Mókreš, sur la Dušilnitsa, affluent de la Tsibritsa (p. 42); *Seferinov óbreš,* colline sur le territoire de la commune de Mladenovo, près du Danube (p. 29); et *Seferinovo lil'ače,* dans la même région. Au sujet d'autres éléments, nous savons avec précision qu'ils dérivent du latin et ont passé directement aux Slaves à une époque lointaine, puis des Slaves aux Roumains. D'après l'avis de l'auteur, le mot roumain *rusalii* ne peut pas être expliqué par le latin *rosalia* car *-li-* intervocalique des éléments latins aurait donné *-i-* en roumain. Il est donc parvenu aux Roumains par l'entremise slave, où un phénomène phonétique semblable n'a pas eu lieu. La fête des *Rosalia* était populaire chez les Thraces anciens, puis des Thraces romanisés, le mot est passé chez les Slaves et de là, plus tard, chez les Roumains. Il persiste encore dans le toponyme bulgare *Rosál'a* de la commune de Dobridol, près du Danube, non loin du ruisseau de Skoml'a, affluent du Danube à l'ouest de Lom (p. 22).

D'autres toponymes sont venus du roumain, étant d'origine latine. C'est ainsi que l'on a *Álba-Kačúla* (également nom de famille) dans la commune de Stanevo, située près du Danube, entre la Tsibritsa et le Lom (p. 34); *Barbútsa* (lat. *barba* + suffixe) au village de Kovačitsa, sur la Lipnitsa, affluent gauche de la Tsibritsa (p. 33); *Kaprióra,* du roumain *căprioară,* dans la commune de Stanevo, située près du Danube entre le Lom et la Tsibritsa (p. 35); *Kúrtata,* du roumain *curte* (lat. *curtis*), dans la commune de Kriva bara, au confluent de la Pečinska bara et du Lom (p. 85); la préposition *de* apparaît dans le toponyme *Grópadeban,* en roumain *Groapă de bani,* de la commune de Gorni Tsibăr, sur la Tsibritsa, près du Danube (p. 37); *Eporán* ou *Iaporón,* du roumain *iepure* (lat. *leporem*), au village de Krivodol, commune de Traĭkovo, sur le Lom, à droite, près de l'endroit où il se jette dans le Danube (p. 92); *Pišurka,* petite source (roum. *pişa,* lat. *pissiare*), au village de Kovačitsa, sur la Lipnitsa, affluent gauche de la Tsi-

britsa (p. 33); comparez aussi le nom de famille Krastjo Pišúikata de la ville de Lom (p. 61); *Răpite* (roum. *rîpă*, lat. *ripa*), endroit abrupt au village de Gorni Tsibăr, sur la Tsibritsa (p. 38), ainsi que dans la commune d'Ignatovo ou Ignatievo, sur la Tsibritsa, près du confluent (p. 39); *Túfata* (roum. *tufă*, lat. *tufa*), au village de Gorni Tsibăr, sur la Tsibritsa (p. 38), et *Túfite*, au village de Voïnitsi, commune de Iakimovo, sur la Tsibritsa (p. 58), et au village de Kotenovtsi, commune de Iakimovo (p. 59), *Púpeza* (roum. *pupăză*, lat. *upupa* + le suffixe *-ză*) pic, hauteur du village de Čórl'évo, sur le Lom, tout en haut, au confluent de celui-ci et de la Medovnitsa (p. 76), *Orşóla* ou *Orsóe* (roum. *Ursoaia*, lat. *ursus*, *ursa*), grosse commune située près du Danube, à l'ouest de Lom (p. 18—23) et *Úrsulov dol*, au village de Lukovitsa, sur la Pečinska bara, affluent de droite du Lom (p. 71); *Valelúnga* (roum. *vale lungă*, lat. *vallis longa*), dans la commune de Gorni Tsibăr, sur la Tsibritsa, près du confluent (p. 37); *Bašicútsa* (roum. *beşicuţă*, dial. *băşicuţă*, lat. *vesica* + suffixe), au village de Gorni Tsibăr, sur la Tsibritsa, près de son confluent avec le Danube (p. 37); *Tsintsára* (roum. *ţinţar*, lat. *zanzalus*), au village de Mladenovo sur le Lom, près de l'embouchure (p. 30). L'origine latine du top. *Šélbura* n'est pas aussi certaine que le croit l'auteur. Il s'agit d'un nom de colline de la commune de Bukovetz, située sur la Pečinska bara, affluent du Lom (p. 68); le toponyme ne peut pas avoir à sa base le mot roumain *selbă*, latinisme récent et régional usité partiellement rien qu'en Transylvanie à partir du XIX[e] siècle et formé artificiellement, en partant du latin *silva* « forêt ». D'ailleurs la transformation de *s* initial en *š* resterait également inexplicable. Il est vrai que du diminutif latin *silvula* aurait pu se développer normalement, en roumain, un *sélbură* supposé, mais non pas *šélbură* comme l'exige le toponyme bulgare. Si ce dernier a pourtant à sa base le latin *silvula*, la transformation de *s* en *š* a dû se produire sur le territoire de la langue bulgare et non pas du roumain. Dans ce cas, nous pourrions supposer que le latin *silvula* a persisté un certain temps en roumain, en donnant *sélbură*, et a laissé des traces dans la toponymie du sud du Danube, disparaissant ensuite du fait de la concurrence de *pădure*, du latin vulgaire *padule*, de *paludem*.

On rencontre ensuite une influence roumaine d'origine non latine. Ainsi, le top. *Keremizilte*, colline dans la commune de Gorni Tsibăr, sur la Tsibritsa (p. 38) dérive du pluriel roumain *cărămizi*, au singulier *cărămidă*. Le mot roumain provient du bulgare *keramida* (pluriel *keramidi*) et celui-ci du byzantin κεραμίδα, mais *Keremizilte* ne peut s'expliquer que par le phonétisme roumain; il provient donc d'une population romane. L'auteur le considère de provenance slave très ancienne (от предславянската епоха) (p. 94), ou le range parmi les éléments incertains (p. 169). Mais l'explication précédente est la plus plausible. Du roumain *cioruľ* (*corbul*) « le corbeau » (féminin *cioara*) est né par syncope de *-u-* le top. *Čórl'evo*, village situé au confluent de la Medovnitsa et du Lom (p. 75) Une plaine de la commune de Slivovik sur le Tsibăr, affluent de la Tsibritsa, s'appelle *Móšulets*, de *moş*, diminutif *moşuleţ* « bonhomme » (p. 66). Le mot roumain est apparenté à l'albanais *moshe* et paraît des plus anciens. Du pluriel roumain *ştiubeie* (singulier *ştiubei* « ruche ») est né le top. *Štubl'áta*, nom d'une colline de la commune de Stanevo, près du Danube, entre le Lom et la Tsibritsa (p. 36). Le mot *tirş*, « arbre rabougri, portion de tronc », a laissé des traces dans deux localités différentes : *Tăršata*, petite colline de la commune de Gaitantsi, sur la Pečinska bara, affluent du Lom (p. 70), et *Tăršata*, champ dans la commune de Roglets, en amont du Lom (p 79).

L'influence d'une population romaine sur la toponymie du district du Lom est également attestée par la présence du nom de *vlah*. Ce mot signifie « roumain ou roman » et figure dans les écrits byzantins dès le X[e] siècle. On le rencontre dans les localités suivantes : 1. *Vlaška malá* ou *mahlá*, pâturage dans la commune de Černi vrăh, sur la Tsibritsa (p. 55); 2. *Vláska malá*, village isolé sur le Lom (p. 89 et 91); 3. *Vláska padina*, champ au village de *Dondukovo* sur le Lom, à gauche, au-dessus de Vlăška mahlá (p. 86); 4. *Vlăški vră(h)*, colline dans le village de Kovačitsa, sur la Lipnitsa, affluent de gauche de la Tsibritsa, non loin du Danube (p. 33);

5. *Vláški gred*, longue colline du village de Kotoštitsa, sur la Dušilintsa ou Dušilnitsa, affluent de gauche de la Tsibritsa (p. 44); 6. *Vláški obrók*, plaine dans la ville de Lom, au confluent du Lom et du Danube (p. 26); 7. *Vláški păt*, plaine par où passait un chemin menant au village de Vláška mahlá, dans la localité d'Alexandrovo sur le Lom (p. 87); 8. *Vláško séliște*, plaine du village de Vălčedrăm, sur la rive gauche de la Tsibritsa (p. 49); 9. *Vlaškosélska meždá*, plaine dans le village de Traikovo, près du village de Vláška mahlá, sur la rive gauche du Lom (p. 92).

En conclusion, nous obtenons les éléments suivants : a) latins : *Primus, Rosalia, Severinus*; b) roumains, d'origine latine : *albă, bărbuță, bešicuță, căciulă, căprioară, curte, de, iepure, lungă, pișa, rîpă, tufă, țînțar, urs, vale, vîlcea*; c) roumains, d'origine non latine : *cărămizi, ciorul, moșuleț, știubeie, tîrș, vlah.* Dans certaines localités on constate plus de traces roumaines qu'ailleurs : Gorni Tsibăr (5), Kovačitsa (3), Stanevo (3), Čorl'evo (2), mais la présence des Valaques est attestée partout dans les vallées du Lom et de la Tsibritsa. Du matériel linguistique ressortent des conclusions concernant l'occupation de la population romane à laquelle l'on doit ces éléments: les mots *căciulă, căprioară, iepure, rîpă, știubei, tîrș, tufă, urs, vale, vîlcea* indiquent qu'elle vivait en pleine nature, dans des villages (et non pas dans des villes), ayant des occupations pastorales et s'occupant d'agriculture. Quelle est l'ancienneté de ces témoignages? Le matériel existant ne permet pas d'y répondre.

Le second travail du professeur Ivan Duridanov s'occupe de la toponymie du district de Părvomai (l'ancien Borisovgrad), à l'est de Plovdiv et au nord de Čirpan. On a étudié dans ce district 24 localités, comptant environ 52 000 habitants. Par sa situation sur la route d'Istamboul, dans une plaine fertile, il a attiré de bonne heure un grand nombre de colons turcs, qui ont laissé de nombreuses traces dans la toponymie. On comprend que la présence d'éléments provenant des langues romanes y soit beaucoup plus faible : *Gúrgulevila bănár* (p. 130), plaine dans le village de Lenovo, et *Gúrgolevo kišé* (p. 130), au village de Gradina, du roum. *gurgui*; *Hardópelia*, vallon dans la commune de Tatarevo, du roum. *hîrtop* + le suffixe *-el* (p. 180); *Kačúlla*, petite colline dans le village de Dragoïnovo, du roum. *căciulă* (p. 147); et *Lăičenitsa*, grande hauteur en pierre, dans la commune de Bodrovo, du roum. *lăicer* (p. 156). Ces noms y ont été apportés par des bergers.

Il ressort clairement de ces études qu'il persiste dans la toponymie une multitude de faits linguistiques intéressants. Leur étude profonde et complète apportera une précieuse contribution à la connaissance de la vie matérielle et de la langue des peuples, et contribuera à leur rapprochement.

H. Mihăescu

DRIMBA, VLADIMIR, *Aspecte din fonetica găgăuză* [Aspects de la phonétique gagaouze], dans *Fonetică și Dialectologie*, Bucarest, II (1960), p. 121—130.

Partant du fait que toutes les études relatives à la langue gagaouze reposent sur le recueil de textes de V. Moškov, *Наречие бессарабских гагаузов* (St. Pétersbourg, 1904), ainsi que sur le dictionnaire qui y est publié en annexe (*Словарь языка бессарабских гагаузов*), l'auteur attire l'attention sur de nouvelles sources d'information précieuses pour l'étude multilatérale de cette langue, en l'absence d'autres textes ou matériaux récoltés par des

enquêtes effectuées sur place Il s'agit des travaux de Mihail Ciachir (Tchaquir), pour la plupart de caractère religieux, et notamment de son dictionnaire gagaouze-roumain intitulé *Laftic gagauzcea (tiurccea) hem romîndja (moldovandja) Bessarabiealî gagauzlar icin* (Kichinev, 1938), qui offrent la possibilité de comparaisons minutieuses avec l'ouvrage similaire de Moškov.

L'auteur constate que le recueil de Moškov renferme des textes provenant d'un nombre réduit de localités de Bessarabie (R. S. S. de Moldavie) et invoque également l'affirmation de Ciachir que son dictionnaire a été composé d'après « le dialecte des Gagaouzes de Čadyrlunga », donc d'une région différente, mais proche cependant des lieux où a opéré Moškov (principalement Bešalma). Aussi essaye-t-il, d'une part, de démontrer l'individualité propre du parler signalé par Ciachir, surtout sous le rapport de la phonétique, et d'autre part de mettre en relief la variété dialectale de la langue gagaouze, que les spécialistes ont du reste signalée depuis longtemps.

A cette occasion on nous présente deux particularités du parler de Čadyr-Lunga, telles qu'elles résultent du dictionnaire de Ciachir, par comparaison avec celui de Moškov.

En premier lieu, à la différence des informations que l'on détenait jusqu'ici et selon lesquelles dans la langue gagaouze l'affriquée „*ğ*" aurait, dans tous les cas, un caractère mou (aussi bien dans les mots de la classe antérieure, que dans ceux de la classe postérieure), les voyelles „*a, y, o, u*" se muant en „*ä, i, ö, ü*", l'auteur observe le caractère double de cette affriquée respectivement dans le parler de Čadyr-Lunga il y a exception à la règle ci-dessus, étant donné que „*ğ*" y est dure dans les mots de la classe postérieure, ce qui fait que les voyelles qui le suivent demeurent généralement inaltérées (à l'exception de „*y*" qui devient „*ı*").

On présente à l'appui de cette affirmation, toute une liste de cas empruntés au dictionnaire de Ciachir. En voici quelques-uns seulement :

amuğa (chez Moškov : *amuğä*) « oncle »
syğak (chez Moškov : *syğäk*) « chaud »
čoğuk (chez Moškov : *čoğuk*) « garçon », etc.

Dans les mots de la classe antérieure et en général avant une voyelle antérieure, „*ğ*" apparaît comme une affriquée prépalatale molle (*ğ'*). Par ex. *ğ'eremä* — « amende ». L'auteur conclut à l'existence dans le parler de Čadyr-Lunga d'un parallélisme parfait en ce qui concerne la corrélation « dur-mou » entre l'affriquée „*ğ*" et sa correspondante sourde „*č*", phénomène visible aussi dans les autres prépalatales (fricatives *š* et *ž*) : *čavdar* (chez Moškov) — *čeavdar* (chez Ciachir) ; *maša* (chez Moškov) — *maša* (chez Ciachir).

En second lieu, on discute le problème de la transformation de la voyelle postérieure „*y*" en „*ı*" précédée aussi d'autres consonnes palatales que l'affriquée „*ğ*". Par ex. *ağı* — « douleur » (turc *acı*) ; *satyği* « vendeur » (turc *satıcı*) etc. Le fait est attribué généralement au caractère mou de l'affriquée „*ğ*" qui changerait la qualité des voyelles postérieures en les transformant en voyelles antérieures. Observant cependant que dans les matériaux rassemblés par Moškov le passage de „*y*" à „*ı*" s'observe, conditionné qu'il est aussi par d'autres palatales, l'auteur a extrait, à l'exception du phénomène général : *ğy* > *ği*, du dictionnaire de Ciachir, tous les exemples qui illustrent ce phénomène sous l'influence également d'autres consonnes palatales. Par ex. *ačık* — « ouvert » (chez Moškov : *ačyk*) ; *alyšık* — « exercé » (chez Moškov : *alyšyk*), etc.

L'opinion de l'auteur est que les formes à „*y*" non altéré ne sont pas caractéristiques du parler de Čadyr-Lunga.

Il est évident que l'emploi de pareilles informations pour l'étude d'une langue moins connue par des enquêtes directes, comme c'est le cas du gagaouze, présente une importance particulière. Nous avons en vue à ce propos les efforts de l'auteur pour mettre en valeur une nouvelle collection de textes.

Mais, pour ce qui est du dictionnaire de Ciachir, on peut soulever aussi certains problèmes, sous le rapport méthodologique ou scientifique. Dans quelle mesure le « dialecte » dit de « Čeadyr-

lunga » se limite-t-il à l'aire géographique mentionnée par l'auteur du dictionnaire et dans quelle mesure son ouvrage offre-t-il les traits propres au parler considéré, voilà certainement des questions qui méritent d'être étudiées. De même, il ne faut pas non plus perdre de vue l'éventualité d'une influence de la langue turque sur les travaux de ce genre de Ciachir. Le fait s'impose d'autant plus que l'on relève certaines inconséquences, évidentes aussi dans le cas de l'affriquée „ğ" devant une voyelle postérieure. Par exemple, le mot «*riğa*» (prière) apparaît chez lui sous la forme «*ridjea*» (*riğa*). Une étude multilatérale de la position de „ğ" dans les mots s'impose donc. Le même problème se pose en réalité aussi pour la correspondante sourde (*č*) de cette affriquée. Sans une enquête directe, la forme «*čeavdar*» -(seigle) chez Ciachir, à la différence de «*čavdar*» chez Moškov, oppose des difficultés à qui veut déterminer la vérité. On peut du reste observer cette inconséquence dans le titre même du dictionnaire : les mots «*turcceа*» et «*gagauzcea*» y ont même terminaison, quoique le premier aurait dû être en „*če*" et le second en „*ča*" ou „*dja*".

Mêmes difficultés apparaissent en fait à propos aussi de la transformation en „*i*" de „*y*", précédé de consonnes palatales, surtout dans les cas *ğy* > *gi* et *čy* > *či*, par suite de la nécessité d'adapter à l'alphabet roumain la transcription des mots de la langue gagaouze, ce qui explique encore mieux les fréquentes inconséquences et contradictions.

Tels sont quelques-uns des problèmes qui surgissent à propos de l'utilisation des matériaux fournis par les travaux de Ciachir pour l'étude des formes dialectales de la langue gagaouze sur l'aire géographique indiquée par l'auteur. Il faut néanmoins apprécier l'effort des spécialistes pour faire entrer dans le circuit scientifique des sources aussi variées que possible en vue d'approfondir les recherches consacrées à la langue gagaouze, encore peu étudiée.

Enfin, il eût été, croyons-nous, plus indiqué d'utiliser dans cet article la forme «gagaouze», consacrée et connue sur le plan international, tandis que le mot «găgăuz» et sa variante «găgăuță» ont en roumain une signification plutôt péjorative.

Mustafa A. Mehmet

VENEDIKOV, IVAN, *Тракийската колесница* [Le char somptuaire thrace], Sofia, 1960, 251 p. + 100 pl.

Les études concernant les anciennes peuplades thraces des Balkans ont pris une ampleur particulière en R. P. de Bulgarie. Elles s'attachent à en reconstituer autant la culture matérielle que les principales manifestations de la conscience sociale. D'autres recherches sont consacrées à la langue thrace.

Le grand nombre de travaux qui paraissent continuellement et qui mettent à jour de nouveaux documents historiques sur la vie des Thraces ont fourni un apport scientifique de plus en plus grand à l'histoire de la vieille culture des Balkans.

L'ouvrage récemment paru de l'archéologue bien connu Ivan Venedikov, *Тракийската колесница* (Le char somptuaire thrace), est une étude complète relative à ce monument de la culture matérielle antique, basée sur l'interprétation de matériaux archéologiques, lexicographiques, ethnographiques et artistiques de la période romaine (IIe — IVe siècles de notre ère).

Jusqu'à l'apparition de cet ouvrage, on avait encore publié quelques études dont le but était la reconstitution du char thrace, soit en se fondant sur les descriptions des lexicogra-

phes et des écrivains anciens, soit à base de recherches comparées des monuments grecs et romains au sujet des chars somptuaires, soit, enfin, en partant des fouilles archéologiques de tumuli supposés thraces.

Les essais de K. Gaul, G. Seurre, I. H. Lehner, Eugen von Mercklin, L. Botoucharova, etc. n'ont fait que préparer la voie pour les recherches et la reconstitution entreprises par Ivan Venedikov.

Bien que l'ouvrage de Venedikov repose surtout sur le résultat des fouilles d'un tumulus de l'époque romaine, effectuées en Bulgarie près du village de Siskovics, dans la région de Kjustendil, il utilise aussi comme matériel documentaire et comparatif l'inventaire incomplet d'autres fouilles archéologiques en Bulgarie (à Mogilovo, Ljubimec, Golemo Selo, Kadin Most, Sofia, Ajitos, Jambol, Devetak, etc.), ainsi que les pièces disparates de « chars thraces » qui se trouvent à l'étranger (à l'Ermitage, au Louvre, au Musée National de Salonique, etc.).

On a trouvé dans le tumulus de Siskovics les restes de deux chars thraces à quatre roues (pl. I et II). Après une minutieuse analyse des pièces d'inventaire mises au jour par les fouilles, et après les avoir assemblées, en partie hypothétiquement, l'auteur arrive à la reconstitution des deux chars thraces, dont il publie le résultat dans l'ouvrage dont nous nous occupons (char I, pl. 76, 83 et char II, pl. 86, 89, 94, 95).

Cette reconstitution fait aboutir l'auteur à la constatation générale qu'il existe deux espèces de chars thraces sur le territoire de la Bulgarie du nord : les uns à deux roues, les autres à quatre roues. Comme valeur artistique, les chars à quatre roues présentent plus d'importance et peuvent être groupés en deux types : les uns à châssis suspendu, les autres à banquette. Le char à banquette, que le lexicographe Pollux appelle « enthronia », est non seulement le plus évolué et le plus élégant, mais aussi le plus répandu dans les tumuli.

La traction ne se faisait pas de la même façon pour les deux types de chars. Pour le char à deux roues, le poids pesait en traction sur le timon, tandis que dans le char à quatre roues, il appuyait sur un dispositif spécial dénommé l'« hamaxopode » du joug. A cause d'un harnachement et d'un attelage instables, les chars thraces à quatre roues ne pouvaient servir aux transports, mais seulement aux processions et aux festivités solennelles.

Toute la construction des chars thraces était de bois avec des joints puissants en métal ferreux, semi-précieux et même précieux. Toute cette armature métallique était travaillée avec beaucoup de finesse. Le fer employé était parfois seulement forgé, d'autres fois forgé et incrusté d'argent. Les plaquettes à jour sont surtout composées de bronzes argentés, dorés ou émaillés. Les parapets, les parois et les flancs de la caisse du char sont ornés de statuettes de dieux · Apollon, Dyonisos, Pan, de satyres ou de héros légendaires : Hercule, lutteur thrace combattant, de figures allégoriques non identifiées, avec des boutons qui représentaient divers symboles locaux, etc.

D'après les informations de quelques lexicographes anciens comme Pollux (IIe siècle de n. è.) et Hésychius (IVe siècle de n. è.), et d'après l'étude comparée de quelques véhicules figurés dans l'art antique (bas-relief de Sapildere du Ve siècle av. n. è. et les peintures murales de Kazanlik du IVe siècle av. n. è.), de même que des reconstitutions de chars thraces effectuées par d'autres chercheurs bulgares ou étrangers qui ont abordé ce problème, les deux chars thraces à quatre roues reconstitués par Ivan Venedikov présentent quelques aspects nouveaux.

Pour établir l'époque (IIe — IVe siècles de n. è.) l'auteur tient compte autant de la technique que du style des compositions ornementales. Ces véhicules ont été créés dans les centres d'artisanat de Philippopoli, d'Andrinople et de Byzance. Il aurait peut-être été utile de présenter à ce propos avec plus d'insistance les ateliers de charrons situés entre le Danube et les Balkans, qui étaient en général organisés comme dans le reste de l'Empire romain, par spécia-

lités : les *carpentarii*, ou artisans de chars, les *cisarii* ou spécialistes en chars somptuaires, les *essedarii*, pour les chars de guerre, les *rhedarii* ou fabriquants de roues à rayons, les peintres *quadrigularii* ou les artisans peintres de chars, etc. En soulignant ce côté particulier du problème, l'ouvrage de Venedikov aurait apporté de nouvelles données à la connaissance des métiers artistiques à cette époque dans les Balkans, et son étude aurait acquis une valeur ethnographique en plus.

Les recherches tournent surtout autour de la présentation en détail du matériel trouvé et de sa mise en valeur comme tel pour la reconstitution des pièces originales plutôt que pour l'identification géographique des centres de production artistique et des zones d'expansion et d'utilisation des chars thraces.

Fragiles et excessivement ornés, les chars thraces se présentent comme des véhicules somptuaires destinés soit aux processions solennelles des ministres du culte ou des autels des dieux, soit aux cortèges funèbres des citoyens riches ou aux offrandes funéraires. Ivan Venedikov ne considère pourtant pas le char funéraire comme un réceptacle sacré pour le corps du défunt. S'il avait poussé l'étude de cet aspect du problème, l'auteur aurait peut-être pu ouvrir des perspectives plus vastes pour l'interprétation de certaines pratiques funéraires répandues déjà dans les premiers siècles de notre ère. D'après lui, on installait parfois dans ces chars, à côté des armes, des aliments et des offrandes, et même l'épouse du défunt. On pratiquait à cette occasion une sorte de rite très ancien qui avait quelques relations matérielles avec le « culte des Satis ». Parfois le char somptuaire était une simple « offrande funéraire » de la part des parents du défunt pour la satisfaction de ses besoins matériels, selon leur croyance dans ses pérégrinations dans l'autre monde, etc.

Les chars reconstitués sont classifiés du point de vue artistique, selon des considérations de style (l'ornementation des pièces auxiliaires et des jointures). Toutes ces pièces ont un caractère manifestement hellénique, surtout les statuettes de dieux et les figures allégoriques. Selon l'auteur, ce caractère hellénique est une preuve de l'hypothèse qui affirme que ces objets ont été confectionnés dans les « centres de culture hellénique rustique » des Balkans. Sur ce point, Ivan Venedikov combat l'hypothèse de l'origine celtique, soutenue il y a une trentaine d'années par A. Alfoldi[1], selon laquelle la patrie des « chars thraces » était la région du Rhin supérieur et moyen ; tandis qu'il complète et raffermit l'hypothèse plus récente soutenue par A. Vochinina [2] d'après laquelle ces véhicules sont de provenance locale.

D'autre part nous pouvons affirmer que l'étude d'Ivan Venedikov apporte une contribution indirecte à l'étude des « chars daciques ». D'après nous, la structure particulière et l'ornementation des « chars daciques » fait mieux comprendre la place que ceux-ci occupent aux côtés des « chars thraces » dans l'évolution générale des chars d'utilisation courante et des chars somptuaires. Au contraire des chars thraces, les « chars daciques » sont moins connus et moins étudiés. La colonne Trajane et le *Tropaeum Trajani* nous ont rendu leur image familière. Il existe une concordance de forme et de style entre les deux types de chars daciques représentés sur ces monuments d'art antiques. Sur les deux monuments, les « chars daciques » sont figurés à quatre roues, hautes, souples, à huit rayons minces, avec une caisse étroite et rectangulaire pour le transport des objets nécessaires, avec un timon en fourche et un attelage mobile fixé dans le genre des « hamaxopodes ». Ils ressemblent aux « chars scythes » et « sarmates ». Leur haute silhouette semble indiquer qu'ils ont été construits pour des routes de plaine plutôt

---

[1] A. Alfoldi, *Chars funéraires bacchiques dans les provinces occidentales de l'Empire romain*, dans *L'Antiquité classique*, Bruxelles, VIII (1939), 2.

[2] A. Vochinina, *Фрак, художественная бронза II — III вв. н.э. в собраниях Государств. Эрмитажа*, Leningrad, 1954.

que pour des chemins de montagne. Ce sont en général des véhicules lourds de transport, ou légers pour les longs voyages. On peut se demander si les « chars daciques » figurés sur la colonne ou le Trophée étaient généralement répandus chez les Daces, ou seulement dans une certaine zone. Et en quelle mesure servaient-ils à d'autres fins qu'aux transports ?

Nous n'avons pas d'informations précises, mais dans les conditions historiques de l'époque, c'est-à-dire aux derniers siècles avant notre ère et aux premiers de notre ère, les transports s'effectuaient de façons différentes chez les Daces des montagnes et chez ceux de la plaine. Les Daces des montagnes transportaient sur leurs épaules, dans des sacs, ou avec une espèce d'anse, à dos de cheval dans des besaces ; les Daces de la plaine transportaient dans des chars du type de ceux figurés sur la colonne et le Trophée. Quelques-uns de ces chars daces de transport étaient transformés en chars de combat, sans toutefois que nous puissions savoir en quelle mesure ils servaient encore dans ce but d'une façon organisée ou généralisée à l'époque romaine.

Une analyse attentive des « chars daciques » nous permet d'affirmer qu'ils sont peu ornés. Leur silhouette acquiert de l'élégance plutôt par la manière dont le bois est généralement façonné, que par les pièces auxiliaires et les jointures métalliques.

Les 100 planches attachées à l'ouvrage d'Ivan Venedikov, dont une partie sont en couleurs, donnent une image concrète autant des pièces d'inventaire que de la reconstitution entreprise par l'auteur. D'après l'un des plans de reconstitution, on a fabriqué une maquette de char thrace, de grandeur naturelle, comme pièce de musée. L'idée est ingénieuse et doit être appliquée aussi à d'autres pièces d'art antique, dont la reconstitution est uniquement graphique.

D'un style clair et explicite, contenant une bibliographie très riche du problème et muni de tout l'appareil scientifique d'information (annexes, matériaux de comparaison, résumés en langue étrangère), l'ouvrage d'Ivan Venedikov est une étude importante pour la connaissance directe d'un des aspects de la culture matérielle, de l'art et du mode de vie thrace dans les Balkans et, indirectement, pour la connaissance de la culture et de la façon de vivre des peuplades thraces des Carpates.

Romulus Vulcănescu

GHEORGHIEVA, SONIA, *К вопросу о материальном культуре славян и праболгар на нижнем Дунае* [Sur le problème de la culture matérielle slave et bulgare dans la région du Bas-Danube], dans *Studia in honorem M. S. Drinov*, Sofia, 1960, p. 357–367.

Le problème de la genèse de la culture matérielle du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube a constitué ces dernières années l'une des préoccupations principales des archéologues roumains et bulgares. Un mérite particulier revient à cet égard à Sonia Gheorghieva. Partant des observations faites à l'occasion des fouilles d'Abritus (à l'extrémité du Razgrad d'aujourd'hui), elle aboutit à des conclusions nouvelles en ce qui concerne l'origine de la culture susmentionnée.

L'archéologue bulgare porte son attention en premier lieu sur la céramique, ce qui est naturel si l'on a en vue que les différents vases, dans leur ensemble, considérés comme une forme de manifestation culturelle, offrent aux archéologues des critères d'interprétation historique assez sûrs.

Dans les établissements de la région du Bas-Danube appartenant au haut moyen âge et datés de la fin du premier millénaire de notre ère, on rencontre généralement deux types céramiques représentés par : *a*) des vases (cruches, pots) modelés dans une pâte sablonneuse et ornés de lignes à incisions horizontales et *b*) des vases (spécialement des cruchons) modelés dans une pâte plus ou moins fine, d'une couleur grise tirant sur le noir, et ornés de lignes lustrées.

Conformément aux opinions exprimées jusque récemment par certains archéologues bulgares, la céramique de la première catégorie aurait appartenu aux Slaves, alors que l'autre aurait été propre aux Protobulgares.

A partir de 1955 une autre opinion s'est fait jour, selon laquelle les deux espèces céramiques auraient été importées dans la région du Bas-Danube par les Protobulgares. En conséquence, la céramique susmentionnée ne serait rien d'autre qu'un aspect régional de la céramique du type Saltovo-Maïatsk, qui s'est développée notamment dans la partie sud-est du territoire européen de l'U.R.S.S., c'est-à-dire justement dans les régions qui ont été longtemps habitées par les Protobulgares, avant leur établissement dans la Péninsule des Balkans.

Mais dès l'abord, Sonia Gheorghieva attire l'attention sur le fait que cette dernière opinion recèle en fait un anachronisme. En effet, alors que les Protobulgares s'établirent dans la Péninsule des Balkans au VII[e] siècle, la culture Saltovo-Maïatsk de l'U.R.S.S. remonte au plus tôt au VIII[e] siècle. Ainsi donc, l'opinion selon laquelle la céramique du haut moyen âge apparue dans la région du Bas-Danube devrait être attribuée aux Bulgares, ne peut être acceptée.

En revanche, Sonia Gheorghieva émet l'opinion que la céramique du haut moyen âge dont il est question reflète les traditions de la céramique autochtone de l'époque de la fin de l'Empire romain. Conformément à son opinion, cette thèse s'impose surtout à la suite des observations archéologiques recueillies lors des fouilles effectuées à Dɔritus. Ici, les archéologues bulgares ont découvert dans des mines appartenant à l'époque romano-byzantine, à l'occasion des fouilles, nombre de vestiges datant du haut moyen âge : de la céramique sablonneuse et lustrée, quelques fragments provenant de vases travaillés à la main, ainsi que quelques âtres.

Le fait que l'on n'a pas enregistré d'éboulement d'un niveau de terre stérile entre le niveau antique et le niveau du haut moyen âge, détermine Sonia Gheorghieva à supposer que les Slaves se sont établis à Abritus, sitôt après la destruction de la cité, à la fin du VI[e] siècle.

Le fait que la céramique travaillée à la main se trouve représentée à Abritus par quelques fragments seulement s'explique, selon la chercheuse bulgare, par la circonstance que les Slaves, sitôt après leur établissement au sud du Danube, ont renoncé à la technique du modelage à la main des vases et commencé à utiliser des vases travaillés au tour de potier. La technique du modelage des vases au tour de potier a dû être connue des potiers par l'entremise de la population autochtone thraco-romanisée. Dans ces circonstances, il est naturel que dès le début, la céramique slave travaillée au tour, modelée dans une pâte sablonneuse et ornée principalement de lignes horizontales, reflète les traditions de la céramique provinciale romaine.

Pour ce qui est de la céramique grise, ornée de lignes lustrées, on suppose qu'elle est originaire, elle aussi, des provinces romaines. La découverte dans les établissements romains de l'époque tardive, par exemple à Abritus, de fragments céramiques gris et lustrés, constitue un argument péremptoire qui prouve que l'espèce de céramique grise du haut moyen âge est un héritage de la tradition antique. Comme l'affirme l'archéologue bulgare, la céramique grise est attestée fréquemment au IV[e] siècle non seulement dans la région du Bas-Danube mais aussi en Pologne. Il est naturel dans ces conditions que l'on cherche à fixer l'origine de la céramique grise du haut moyen âge en ces régions plutôt que dans l'est de l'Europe.

A la fin de son article, Sonia Gheorghieva fait observer que ces deux espèces céramiques ne désignent pas tant le caractère de l'un ou l'autre des *ethnos* que le degré de développement social et économique de plusieurs *ethnos*.

Les thèses soutenues par Sonia Gheorghieva jettent un jour nouveau sur le problème fort débattu de l'origine de la céramique du haut moyen âge (du type Dridu, d'après certains chercheurs roumains) dans la région du Bas-Danube. Ces thèses sont d'autant plus intéressantes qu'elles s'étayent, entre autres, sur des observations archéologiques d'ensemble et non point seulement sur les résultats des fouilles de Razgrad. Du reste, si l'archéologue bulgare s'était résumée uniquement à ces derniers résultats, ses opinions auraient été fort sujettes à caution. Dans cet ordre d'idées, l'absence d'un niveau stérile à Abritus entre le niveau du VI^e siècle et celui du moyen âge ne nous semble pas constituer un argument convenable. Un tel niveau ne peut être décelé que dans des conditions normales de travail. Or, les fouilles de Razgrad (Abritus) ayant eu pour objet de sauver certains vestiges et ayant été en conséquence effectuées à un rythme rapide, n'ont pas offert la possibilité d'enregistrer facilement un tel niveau. Par ailleurs, il n'est pas exclu que la céramique travaillée à la main, découverte à Abritus, appartienne plutôt au niveau romano-byzantin du VI^e siècle qu'à un niveau d'existence slave ancienne, que du reste on n'a pas découvert, tout au moins jusqu'ici, sur les ruines des villes antiques de la région du Bas-Danube. Une telle céramique se rencontre fréquemment dans les cités romano-byzantines de la Dobroudja (Dinogetia, Histria, Callatis).

De même, nous ne saurions être d'accord avec la date si ancienne attribuée aux deux espèces de céramique. De tout ce que nous savons jusqu'à présent sur la céramique du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube, il résulte que celle-ci date sûrement des IX^e — X^e siècles et avec beaucoup de probabilité du VIII^e siècle.

Exprimant ces réserves, nous tenons également à faire observer que la preuve du caractère autochtone de la céramique du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube se ressent également du fait qu'on n'a pas encore été en mesure de déterminer un maillon intermédiaire entre cette céramique et la céramique thraco-romaine provinciale. Par ailleurs, il reste à préciser quelles ont été les causes qui ont engendré l'apparition et le développement d'un seul et même phénomène culturel dans deux aires géographiques si éloignées l'une de l'autre. Nous voulons parler de la culture Saltovo-Maïatsk et de la culture balkano-danubienne (culture de Dridu).

Toutes ces considérations ne diminuent en rien le mérite de l'article de Sonia Gheorghieva, article qui constitue une bonne base de discussion pour l'élucidation définitive de l'origine de la céramique du haut moyen âge dans la région du Bas-Danube.

Petre Diaconu

DUJČEV, IVAN, *Les Slaves et Byzance*, Académie des Sciences de Bulgarie, Institut d'Histoire (Etudes historiques à l'occasion du XI^e Congrès international des sciences historiques, Stockholm — août 1960), p. 31—77.

Le savant de Sofia remarque justement que l'histoire des Slaves de l'est et du sud est au moyen âge intimement liée à l'histoire de l'Empire byzantin, et sa dépendance de la civilisation byzantine continue même après la prise de Constantinople par les Turcs. Les rapports byzantino-slaves ont fait, par conséquent, l'objet de nombreuses études, mais celles-ci n'embrassent

pas la question dans son ensemble, limitent leur recherche à une certaine époque de l'évolution historique, ou s'arrêtent aux rapports d'un seul peuple slave avec l'Empire byzantin. Dujčev établit donc les conditions scientifiques d'une recherche de tous les aspects historiques de la question pendant le temps où ces relations se sont exercées entre l'Empire et tous les groupes des Slaves, pour avoir « une image véridique de la profondeur, de la diversité et de la stabilité des rapports qui ont existé à travers les siècles entre Byzance et les Slaves ».

Parfaitement documenté (littérature et sources), notre savant passe en revue ces rapports à partir des invasions slaves dans l'Empire byzantin et estime que les relations les plus étroites étaient entretenues par Byzance avec les Bulgares, les Serbes et les Croates (le groupe des Slaves du sud) et par la suite aussi avec les Slaves russes. Les rapports avec les Slaves de l'ouest — Tchèques, Slovaques et Polonais — n'ont qu'une portée très relative. On nous retrace ensuite les relations de Byzance avec les premières formations d'Etat des Slaves, parmi lesquelles l'Etat de Samo intéressait particulièrement l'Empire à cause de la révolte des Slaves de Moravie et de Bohème contre la domination des Avares. L'Etat bulgare constitué vers la fin du VII^{e} siècle, entretenait aussi des relations avec l'Empire byzantin, réglées par des traités enregistrés par l'auteur, qui s'arrête encore aux relations avec la principauté russe de Kiev dont les traités sont également enregistrés. Les Serbes et les Croates trouvent enfin aussi leur mention.

L'auteur estime que nous connaissons moins les relations économiques de l'Empire byzantin avec les Slaves au moyen âge. On connaît les relations avec les Bulgares : sous le règne de Krum et d'Omurtag, il s'agit de traités qui renfermaient probablement des prescriptions relatives au commerce. En tout cas le traité de 864 contenait un accord concernant les droits de douane des marchandises des deux pays. A l'expiration du traité, vers 894, les Byzantins ont voulu changer les marchés de commerce, et les Bulgares ont recouru à la guerre.

On a des informations plus précises, affirme l'auteur, relativement au commerce de Byzance avec les Russes. On connaît plusieurs traités byzantino-russes (907, 911, 944) conservés seulement en version russe. Ils déterminent en détail la nature des échanges entre Russes et Byzantins. Les vieilles villes russes Kiev, Černigov, Perejaslavl, etc. participaient à ce mouvement de marchandises. Les négociants russes qui venaient à Constantinople devaient loger dans le quartier de Saint-Mamas. Les traités stipulaient la procédure commerciale à suivre dans la capitale byzantine, la juridiction applicable aux négociants, les détails du droit commercial maritime, la manière de résoudre les différends survenus quant à la succession des négociants décédés à Byzance, les droits d'achat de certaines marchandises byzantines rares faisant l'objet d'un monopole (la soie), l'époque où les commerçants étaient autorisés à se rendre à Constantinople, etc. La pénurie d'informations écrites sur les relations commerciales de l'Empire byzantin avec les Russes et les autres pays slaves en général peut être comblée, selon l'auteur, par les trouvailles numismatiques et archéologiques de ces pays.

L'auteur remarque également les rapports religieux qui constituaient une grande préoccupation de la politique de Byzance envers les pays slaves. Il n'oublie pas les deux hiérarchies créées par l'Empire byzantin au moyen âge : l'une laïque, la « famille des peuples et des souverains », ayant à sa tête l'empereur byzantin (les autres souverains considérés comme ses « frères » et ses « fils »), l'autre religieuse, l'hiérarchie ecclésiastique, ayant à sa tête le patriarche de Constantinople et, dans l'ordre de leur importance, les chefs des différentes Eglises autonomes ou indépendantes. Les pays slaves faisaient naturellement partie de cette double hiérarchie.

On expose ensuite les circonstances dans lesquelles les peuples slaves ont embrassé le christianisme. Sous l'influence de Byzance, le christianisme pénétra de bonne heure chez les Protobulgares et chez les Slaves, et l'auteur résume les phases du patriarcat bulgare jusqu'à sa fin (1393), les vicissitudes de celui des Serbes, à l'apogée de l'Etat d'Etienne Douchan (1331—1355). La conversion des Russes sous l'influence de Byzance est enfin exposée par Dujčev en

soulignant à cet égard le rôle de la princesse Olga et du grand prince Vladimir. L'ascension de Moscou, qui s'imposa comme centre politique et spirituel des terres russes, amena l'indépendance de leur Eglise, malgré les efforts de Byzance, dans les dernières années de l'Empire, pour sauver son prestige. Quant à la Grande Moravie, le christianisme y avait déjà pénétré, comme le fait observer Dujčev, avant l'arrivée des messagers du prince Rostislav à Constantinople, et à l'époque de Constantin le Philosophe, de Méthode et de leurs disciples, la pénétration religieuse byzantine fut la plus forte dans le groupe des Slaves occidentaux Mais l'influence religieuse est naturellement liée à celle de la culture, et nous devons souligner avec l'auteur la création de l'alphabet slave : le *glagolitique* créé par Constantin le Philosophe, le *cyrillique* attribué à Clément d'Ochrida. Avec le christianisme, la littérature religieuse de Byzance pénétra donc chez les Slaves, fait considérable pour la création de leur langue littéraire et les commencements d'une littérature religieuse en plein épanouissement.

Ces renseignements concernant la création de l'ancienne littérature slave trouvent leur pendant dans ceux qui se rapportent à l'art religieux, aux édifices du culte dont les vestiges sont mis au jour par les fouilles dans les pays slaves. Des pages substantielles sont consacrées par Dujčev à l'art religieux des Slaves et à l'influence byzantine exercée par Constantinople et Thessalonique sur cet art. Dujčev relève particulièrement l'art supérieur des Bulgares à la veille de la conquête de leur pays par les Turcs. Dans les grottes des environs du village d'Ivanovo (sur le cours du Russenski Lom), l'art de la Bulgarie trouva son refuge devant les envahisseurs asiatiques. Dujčev décrit les merveilleuses peintures rupestres dues à des maîtres inconnus, l'une des plus remarquables créations de l'art bulgare et byzantin du XIV^{e} siècle. La diaspora des artistes byzantins parvient jusqu'aux provinces russes, où les peintres venus de Byzance travaillent avec les artistes russes indigènes.

L'auteur fait enfin mention d'un « autre vaste domaine » où l'influence de Byzance dans la vie des Slaves méridionaux et orientaux fut très forte, à savoir les rapports sociaux et juridiques.

A en juger d'après cet excellent exposé, simple résumé de l'introduction du livre annoncé par l'auteur, nous devons attendre avec joie l'ouvrage lui-même.

N. Bănescu

BARTIKIAN, R. M, *Критические заметки о завещании Еустафии Воила (1059 г.)*, dans *Византийский Временник*, XIX (1916), p. 26—37.

Le savant arménien s'occupe à nouveau dans cet article plus détaillé du testament du magnat byzantin Eustathius Voilas, protospathaire et hypatos, analysé sommairement dans sa communication parue dans *Известия Академии Наук Армянской ССР*, 8 (1959) (cf. notre notice bibliographique de *Byzantinische Zeitschrift*, 54 (1961), 195). Le testament de ce magnat est considéré, à bon droit, par l'auteur comme une source byzantine des plus intéressantes pour l'étude de l'histoire et des relations sociales et économiques non seulement de Byzance, mais aussi de l'Arménie et de la Géorgie. Bartikian passe en revue la bibliographie de cette source qui a préoccupé de près quelques érudits, principalement russes. Découvert par le savant français H. Omont, il y a plus de 70 ans, dans le *Cod. Paris. Coisl.* 263 de

la Bibliothèque Nationale de Paris[1], le testament a été publié par le savant russe V. N. Bénéchévitch en 1907[2], sans le traduire et l'examiner de plus près. En 1911, P. V. Bézobrazov fit un exposé du testament, insistant particulièrement sur les passages où sont mentionnés les livres de la bibliothèque de Voilas et les objets ecclésiastiques[3]. Après trente ans, M. V. Levtchenko fit paraître dans *Сборник* une traduction en résumé du testament[4]. Le savant grec Spiros Vryonis publia enfin en 1957 la traduction complète du testament en anglais : *The Will of a provincial magnate, Eustathius Voilas.*

Bartikian signale dans le texte grec publié par Benéchévitch beaucoup d'inexactitudes qui n'ont pas été rectifiées par les traducteurs Levtchenko et Vryonis, cc qui eut pour résultat une traduction erronée de quelques passages. Bénéchévitch a conservé p. ex. la forme τῶ δὲ εἰ qui n'a pas de sens, au lieu de la forme correcte τὸ δέει rectifié par Bartikian, qui rétablit aussi la ponctuation fautive de l'éditeur. L'auteur rectifie aussi d'autres erreurs du texte qui ont causé les mêmes non-sens de la traduction, p. ex ζῷα traduit par « bestiaux », au lieu de καὶ ὅσα, rectifié par Bartikian, le signe pris pour un ζ est en réalité *kai* tachygraphique (ς). Nous relevons aussi ὑπόρας dans lequel déjà on reconnaissait une déformation du mot ὀπώρας (fruits), et le mot ὥσπρεα du manuscrit, lu par Bartikian ὄσπρια (légumes) Mais κατάλυπον (p. 27—28), corrigé par Bénéchévitch en καταλυποῦσα, reste encore à éclaircir, les leçons proposées étant insuffisantes pour un texte visiblement embrouillé. L'auteur de l'article s'arrête ensuite aux erreurs qui ne proviennent pas du texte du testament.

En ce qui concerne la traduction de Levtchenko, elle n'est pas complète. Le savant russe déclare qu'il a abrégé seulement les passages qui font mention des objets ecclésiastiques et des livres de la bibliothèque de Voilas, mais il a abrégé aussi d'autres passages qui présentent un grand intérêt pour l'étude des rapports sociaux et économiques. La traduction, selon Bartikian, n'est pas réussie. L'auteur signale quelques inexactitudes aussi dans la traduction de Vryonis.

Une question que Bartikian estime assez importante concerne la contrée où se trouvaient les propriétés de Voilas. Elles ont été faussement situées par Omont, Bézobrazov et Zlatarski. En se basant sur les données du testament, Vryonis chercha avec plus de raison les propriétés de Voilas dans les régions de l'est de l'Empire byzantin, conquises par celui-ci au commencement du XI[e] siècle. En indiquant le nom de Kalmuhi, l'une des propriétés mentionnées dans le testament, Vryonis a soupçonné que Voilas s'était établi dans la région arméno-géorgienne Taig, plus précisément dans la Klardgiia — ajoute Bartikian —, incorporée à l'Empire byzantin au commencement du XI[e] siècle. Le savant arménien localise lui-même quelques villages sur le territoire de Klardgiia, tout près de la ville médiévale Artanudj.

Le terrain reçu par Voilas, d'après ce qu'il en dit, était fétide ; les hommes y étaient saisis de peur parce que ce terrain était habité par des serpents, des scorpions et des bêtes fauves. Vryonis prend ces mots dans le sens propre, mais Bartikian nous assure que les sources arméniennes de la première moitié du XI[e] siècle montrent que dans toutes les régions voisines au Taig était largement répandue l'hérésie des Tondrakiens, caractérisés par notre auteur comme partisans de la lutte pour la délivrance du peuple arménien contre les envahisseurs étrangers en général et particulièrement byzantins. Bartikian croit que pour Voilas les serpents, les scorpions et les bêtes fauves n'étaient que les hérétiques Tondrakiens.

---

[1] *Fac-similés des manuscrits grecs datés du IX[e] au XIV[e] siècle*, dans *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1890.

[2] *Журнал Министерства Народного Просвещения*, mai 1707, 217—231.

[3] *Le testament de Voilas*, dans *Византийский Временник*, XVIII (1911), 107—115.

[4] 1951, p. 169—173.

En parlant de l'essai de Vryonis de clarifier le problème des personnages historiques qui figurent dans le testament de Voilas (le duc Michel et ses fils, le magistros Basile et le vestarque Pharesman) l'auteur expose largement ses opinions à cet égard dans les dernières pages de son article. Mais ces opinions nous intéressent personnellement et vont former l'objet d'un exposé spécial.

N. Bănescu

LEMERLE, PAUL, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos*, Bruxelles, 1960, 119 p. (Académie Royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques. *Mémoires*, LIV, fasc. I).

L'œuvre de Kékauménos, d'une grande valeur historique, et unique en son genre dans toute la littérature byzantine, du fait qu'elle est dépourvue de tout artifice et libérée de toute influence cléricale, n'en a pas moins connu qu'une seule édition publiée en 1896 par les savants russes V. Vassilievski et V. Jernstedt. Ce volume est devenu aujourd'hui très rare. Le projet de Georgina Buckler de publier une nouvelle édition critique en est resté au stade de projet, à cause de la mort de l'auteur. Une traduction allemande soignée, due à H G. Beck et accompagnée d'amples notes[1] n'a remédié que dans une certaine mesure à l'absence d'une nouvelle édition Cette circonstance explique, peut-être, pourquoi cette œuvre n'a pas été examinée jusqu'ici dans son ensemble, les byzantinologues se limitant soit à discuter certains problèmes liés à la personne de l'auteur et à la paternité de l'œuvre, soit à ne la consulter que pour ses informations relatives à l'histoire de la Bulgarie ou des Vlaques des Balkans. C'est pourquoi le commentaire que P. Lemerle a donné dans le présent ouvrage est particulièrement utile

P. Lemerle reprend en premier lieu la discussion de la paternité de l'œuvre. On sait que ses éditeurs, V. Vassilievski et V. Jernstedt, ont considéré le *Discours à l'empereur* et le *Stratégikon* comme deux œuvres distinctes, dont la première appartiendrait à un neveu de Nikoulitzas ; seul le *Stratégikon*, écrit quelques années avant le *Discours à l'empereur*, appartiendrait réellement à Kékauménos.

Sur la base de l'analyse de la langue et du style de ces deux œuvres, P. Lemerle aboutit aux mêmes conclusions que Buckler, Bănescu et Gyoni, à savoir qu'elles appartiennent toutes deux au même auteur. La méthode qui consiste à présenter les personnages au moyen de dialogues, l'emploi des mêmes procédés dans la description de différents événements démontrent la justesse de ce point de vue. P. Lemerle constate, à la suite de l'examen du manuscrit, un manque de concordance entre la table des matières (*pinax*) et le texte. La table des matières, si l'on fait abstraction de certaines erreurs de numérotage, comprend 190 titres, alors que le texte présente 250 paragraphes, eux aussi numérotés de manière erronée. L'œuvre ne suit pas strictement l'ordre de la table des matières. C'est pourquoi P. Lemerle considère que le matériel a dû être dispersé avant d'arriver entre les mains du copiste, qui a rédigé le texte mécaniquement, dans l'état où il l'avait trouvé. La division en paragraphes à l'intérieur de l'ouvrage ne répond pas à un ordre logique et bien souvent tel ou tel problème est divisé tout à fait arbitrairement en deux paragraphes.

[1] *Vademecum des byzantinischen Aristokraten. Das sogenannte Strategikon des Kekaumenos*, Graz, 1956.

Il convient de retenir des observations faites à la suite de l'analyse de l'œuvre, l'absence de tout plan dans l'exposé des conseils, ce qui prouve que ce sont là des notes faites au jour le jour. La révolte des Vlaques est évoquée dans les paragraphes 168 à 188. Les détails en sont si vivants qu'ils ont certainement été écrits, comme le montre P. Lemerle, d'après un mémoire adressé à l'empereur par Nikoulitzas. Certaines considérations sur des phénomènes naturels, qui n'ont aucune liaison avec le reste de l'ouvrage et qui ne figurent pas davantage dans la table des matières, ont sans doute été introduites ultérieurement dans le texte par la faute d'un copiste.

Vu le contenu de l'ouvrage, P. Lemerle opine que le titre le plus indiqué, qui du reste a également été proposé par Vasilievski, serait celui de *Conseils et Récits*.

Le caractère disparate de l'œuvre nous porte à croire qu'elle englobait en réalité quatre ouvrages parfaitement distincts, réunis probablement plus tard par un descendant. Le premier comprend les conseils adressés à ses fils, un autre nous décrit la révolte des Vlaques, description peut-être adressée aux mêmes fils, d'après des notes de Nikoulitzas. Les deux autres ouvrages semblent avoir été adressés l'un à l'empereur, du temps où Kékauménos détenait une fonction importante, et l'autre à des princes étrangers du voisinage du thème dirigé par Kékauménos. Les princes étrangers se voient conseiller la prudence et la méfiance envers l'empereur. Il n'est pas possible que ces deux dernières parties, où la position de l'auteur diffère de celle qu'il avait dans les deux autres sections de l'ouvrage, appartiennent à une seule et même œuvre.

Pour ce qui est de la date de l'élaboration de l'œuvre, P. Lemerle opine qu'elle a dû être écrite en l'espace de plusieurs années et d'après certaines indications figurant dans le texte, il résulterait que la plus grande partie en aurait été rédigée entre 1075 et 1078.

En ce qui concerne la famille de l'auteur, P. Lemerle ne nous fournit qu'un seul élément nouveau au regard de ce qu'avait déjà établi le défunt historien hongrois M. Gyóni[2]. Pour établir l'identité de Démétrios Polémarchos, l'un des grand-parents de Kékauménos, Lemerle aurait également dû prendre en considération les explications intéressantes de D. Tsankova-Petkova[3]. L'élément nouveau fourni par P. Lemerle est une inscription publiée par M. Brosset, qui nous parle d'un patrice du nom de Grégoire, stratège de Larissa et de Macédoine et de son père, le patrice Smbat d'Ibérie. S'étayant sur cette donnée, P. Lemerle opine que le grand-père de l'auteur des *Conseils et Récits* s'appelait Grégoire Kékauménos et qu'il a d'abord été toparque dans la région de Taïq en Arménie, après quoi il serait passé au service de Byzance. Il a été ensuite, durant quelques années, stratège de Larissa puis, après l'annexion du district de Taïq, il a été nommé stratège de la ville d'Egrek.

En ce qui concerne l'auteur des *Conseils et Récits*, Georgina Buckler a soutenu que celui-ci serait le célèbre général byzantin Katakalon Kékauménos[4]. Son point de vue a été combattu par N Bănescu, qui considère qu'il s'agit en l'occurrence de deux personnes distinctes[5]. P. Lemerle émet l'hypothèse qu'entre les deux Kékauménos, le général et l'écrivain,

[2] Gyóni M., *L'œuvre de Kékauménos, source de l'histoire roumaine*, dans *Revue d'histoire comparée*, Budapest, III (1945), p. 96—180.

[3] G. Tsankova-Petkova, *Югозападните българскизами пред XI в. с пород «Стратчикова на Кековмен»*, dans *Изв. за бълг История*, VI (1956), p. 600.

[4] Buckler G, *Authorship of the Strategikon of Cecaumenus*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XXXVI (1936), p. 7—26 et du même auteur, *Can Cecaumenus be the Author of the Strategikon?*, dans *Byzantion*, XIII (1938), p. 139—141.

[5] N. Bănescu, *À propos de Kékauménos*, dans *Byzantion*, XIII (1938/p.129—138) ; N. Bănescu, *Dampoles ou Diakène; un episode de la guerre byzantino-petchénègue*, Acad. Roumaine. Bull. de la section historique, XXVI (1945) p. 185—191 Le même point de vue dans la dernière étude de J. Karayanopoulos, *Zur Frage der Autorschaft des Strategikon des Kekaumenos*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 54 (1951), p. 257—265.

il aurait existé des liens de parenté et qu'ainsi Katakalon aurait pu fournir à l'auteur certaines informations sur ses campagnes militaires, informations que celui-ci aurait ensuite utilisées dans son œuvre. En ce qui concerne l'autre branche de la famille, la branche Nikoulitsas, P. Lemerle écarte l'hypothèse selon laquelle le père du chef de la révolte de 1066 pourrait être identifié en la personne d'un chef bulgare du temps de Samuel portant le même nom. Plus loin, Lemerle souligne la valeur documentaire de certains événements historiques racontés par Kékauménos et qui constituent des illustrations de ses conseils.

Pour ce qui est de l'origine des Vlaques de Thessalie, l'auteur reprend la théorie émise par W. Tomaschek et M. Gyoni[6], d'après laquelle Kékauménos aurait soutenu que les Vlaques sont les descendants des Daces et des Besses, sur la foi de la lecture des œuvres de Dion Cassius. Mais nous ne voyons pas comment Kékauménos aurait pu établir cette origine sur la simple lecture de l'historien romain. Par ailleurs, nous nous trouvons en présence de certains détails, dans l'exposé des guerres daciques, qui ne correspondent pas aux relations de Dion Cassius. Nous pensons plutôt que l'écrivain byzantin a reproduit certaines traditions qui circulaient dans le milieu valaque de Thessalie, où il a vécu.

Fort judicieusement, P. Lemerle souligne le caractère fiscal de la révolte de 1066 et il convient d'ajouter que la participation à cette révolte des éléments bulgares et grecs démontre que la lutte contre l'exploitation était menée dans l'Empire byzantin par les masses populaires, sans aucune distinction ethnique, comme l'a du reste montré G. G. Litavrine aussi[7]. Le caractère attribué à la révolte, celui d'une lutte en vue de se libérer de la domination byzantine[8] nous semble moins établi.

Dans un autre chapitre P. Lemerle analyse les problèmes relatifs aux diverses institutions. La hiérarchie si rigoureusement fixée à la Cour byzantine est entièrement déconsidérée par Kékauménos. Ce qui l'intéresse en premier lieu c'est la fortune. Mais l'opinion de P. Lemerle sur l'absence de « couleur féodale » dans une société où l'empereur décide de toutes choses ne nous semble pas justifiée. En réalité, la conception de Kékauménos exprime le point de vue d'une certaine couche de la classe dominante, à savoir la petite et moyenne aristocratie, à laquelle il appartenait lui-même. Cette couche vivait dans une grande mesure des services militaires rendus à l'empereur et jouissait d'une série de privilèges issus des restrictions que l'autorité impériale imposait au pouvoir abusif des grands féodaux. D'où l'attitude hostile envers l'aristocratie de la Cour et le respect pour la puissance impériale.

Les informations de Kékauménos concernant l'administration civile et militaire sont des plus précieuses, vu qu'il avait vécu à une époque de grandes transformations dans ce domaine. Les données concernant l'organisation militaire confirment dans une large mesure les conclusions auxquelles est arrivé H. Glykatzi-Ahrweiler sur la dégénérescence de la fonction de stratège, lequel à l'époque n'était qu'un simple commandant de forteresse[9]. L'existence des deux catégories d'armées, l'armée locale et les détachements venus du centre, la rivalité qui les oppose constituent également des informations précieuses qui nous aident à comprendre nombre d'événements historiques. Il convient également de souligner l'importance des fonctionnaires civils — — les juges des thèmes — (κριταί) comme une conséquence du renforcement de l'aristocratie bureaucratique à la fin de la 6e décennie du XIe siècle.

---

[6] Gyóni, M., *op. cit*, p. 160—167.

[7] G. G. Litavrine, *Восстание болгар и влахов в Фессалии в 1066 г.*, dans *Византийский Временник*, XI (1956), p. 123.

[8] Voir le compte rendu de l'ouvrage de Lemerle par G. G. Litavrine et A. P. Kajdan dans *Византийский Временник*, XX (1961), p. 292.

[9] Glykatzi-Ahrweiler H., *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IXe — XIe siècles*, Paris, 1960, p. 52.

Les *Conseils* de Kékauménos sont extrêmement précieux par le fait qu'ils soulignent l'importance politique des corporations à cette époque et qu'ils illustrent la corruption des organes fiscaux et le régime fiscal accablant. Sa conception favorable au commerce extérieur reflète l'attitude officielle byzantine à cette époque, attitude qui s'est fait jour dans les traités commerciaux que Byzance commençait à conclure avec les républiques commerciales italiennes. Particulièrement précieuses dans l'analyse des institutions féodales sont les informations de Kékauménos sur la vassalité[10], d'autant plus que l'existence de cette dernière à Byzance est contestée de nos jours encore par maints historiens. Mais la question essentielle qui figure dans l'œuvre de Kékauménos est celle de l'attitude de classe de la petite et moyenne aristocratie foncière dans la seconde moitié du XI[e] siècle, à une époque où l'aristocratie bureaucratique et l'aristocratie provinciale se livrent à Byzance une lutte toujours plus acharnée, lutte qui ne prendra fin que par la victoire d'Alexis Comnène. Cependant cet aspect est entièrement négligé par P. Lemerle.

La petite et moyenne aristocratie foncière, qui ne pouvait vivre uniquement des produits de la terre, exerçait également certaines fonctions militaires. Ceci explique l'attitude presque servile de Kékauménos envers la puissance impériale et le fait qu'il préconisait une armée constituée et surtout dirigée par des éléments autochtones. D'où l'hostilité de Kékauménos contre certains empereurs qui se trouvaient sous l'influence des camarillas du Palais et se montraient peu bienveillants envers l'armée, tels que Constantin IX Monomaque et Constantin X Doukas. Ceci explique aussi son attitude hostile aux cliques et aux étrangers nommés à la tête de l'armée byzantine. Son attitude hostile à la fiscalité, à la force économique de l'aristocratie bureaucratique et le regret de voir que les éléments de la petite féodalité ne bénéficiaient pas d'exemptions d'impôt exprimaient les mêmes intérêts de la couche sociale à laquelle appartenait Kékauménos. Celui-ci n'en reste pas moins un élément de la classe dirigeante, par sa haine envers les Vlaques. Cette attitude trahit les sentiments du propriétaire foncier à l'égard d'une population qui luttait avec acharnement contre les tentatives d'asservissement.

Tout ceci témoigne de la valeur incontestable de l'œuvre de Kékauménos en tant que document social, aspect qui malheureusement est relégué dans l'ombre dans la présentation faite par P. Lemerle.

Il convient d'ajouter enfin que l'auteur aurait eu tout avantage à citer aussi le livre de G. Murnu[11], où l'on trouve à cet égard certaines constatations qui n'ont pas perdu de leur intérêt.

E Frances

LITAVRINE, G. G., *Был ли Кекавмен, автор «Стратегикона», феодалом ?* dans *Византийские очерки*, Moscou, 1961, Editions de l'Académie des Sciences, Institut d'Histoire, p. 217—240.

L'auteur souligne certains aspects sociaux qui se dégagent de l'œuvre de Kékauménos. Le gros propriétaire foncier byzantin était intéressé dans la culture intensive de la terre : plantation d'arbres fruitiers et de vignes, élevage, entretien de moulins et ergastéries ; Kékauménos lui conseille de ne pas investir des sommes d'argent dans des constructions non productives.

---

[10] G. G. Litavrine et A. P. Kajdan, *op. cit.*, p. 287—288.
[11] G. Murnu, *Istoria romînilor din Pind. Vlahia Mare*, Bucarest, 1913.

Il résulte de là qu'une grande partie des produits réalisés sur les domaines étaient destinés au marché, bien que Kékauménos ne vît pas d'un bon œil les opérations commerciales. La puissance économique de la classe dirigeante était liée à la possession de la terre. En ce qui concerne l'argent liquide, cette classe avait tendance à thésauriser. Quant à la terre, une partie était exploitée directement à l'aide de la paysannerie dépendante, l'autre était affermée.

G. G. Litavrine, s'occupe aussi des différents termes du Stratégikon, désignant les catégories d'hommes dépendants : paysans, personnel travaillant sur les domaines, notaires, personnel de la maison. Il y avait en outre des esclaves travaillant comme domestiques et comme gardiens. Les propriétaires de domaines disposaient aussi de groupes d'hommes armés, dont ils se servaient pour imposer leur autorité sur les habitants de toute la région, et non pas seulement à l'égard des hommes dépendants. Kékauménos mentionne un tel propriétaire qui exerçait le droit de juridiction dans toute la contrée.

Un aspect intéressant relevé par l'auteur dans l'œuvre de Kékauménos est celui des rapports entre le propriétaire foncier et le représentant du pouvoir central. Ce dernier cherchait parfois à capter l'appui des paysans de la communauté contre le propriétaire foncier.

Il est difficile d'établir dans les relations de Kékauménos une démarcation entre la position politique du propriétaire foncier et celle du fonctionnaire impérial. L'un et l'autre exerçaient des droits juridictionnels sur la population locale. Certains magnats possédaient des forteresses et des bandes armées, et bien souvent ils guerroyaient entre eux ou avec les toparques du voisinage. Mais les tendances des uns et des autres étaient différentes. Le propriétaire foncier cherchait à jouer dans la contrée où il avait ses propriétés un rôle politique important, alors que le fonctionnaire impérial cherchait à acquisitionner dans sa région administrative divers domaines et obtenir que sa fonction devînt héréditaire.

Il résulte de l'œuvre de Kékauménos, de même que du testament d'Eustathe Voilas, que Byzance connaissait les rapports de vassalité. Le service militaire et civil auquel les petits et les moyens propriétaires étaient astreints envers les gros propriétaires fonciers était très répandu au milieu du XI[e] siècle.

G. G. Litavrine montre en conclusion que les échelons de la hiérarchie féodale étaient beaucoup plus nombreux à Byzance qu'en Occident. Mais ce trait n'affecte en rien le caractère féodal de la société byzantine. Le féodalisme a constitué une nécessité historique dans le développement de la société et non pas un phénomène propre à l'Occident. Ceci ne signifie pas pour autant que le développement du féodalisme ait connu partout les mêmes formes. Ainsi qu'il résulte de son œuvre, Kékauménos est un représentant de la classe féodale byzantine.

E. Frances

WERNER, E., *Народная ересь или движение за социально-политические реформы? Проблемы революционного движения в Солуни в 1342—1349 гг.*, dans *Византийский Временник*, XVII (1960), p. 157—200.

Dans la première partie de son article, l'auteur traite des travaux qui ont analysé la révolte des Zélotes et relève l'intérêt que présente l'étude de ce problème. D'après son avis, jusqu'à présent on n'a pas encore élucidé suffisamment l'idéologie du mouvement zélote, les tendan-

ces et le caractère de la révolte, ni la place qu'il occupe dans les mouvements sociaux de l'Europe au XIV[e] siècle. Plus loin l'auteur présente la situation sociale et économique de la ville et du village byzantins aux XIII[e] et XIV[e] siècles. Examinant la situation sociale dans les villes, E. Werner voit d'une part l'aristocratie foncière et le patriciat des villes, et d'autre part la classe moyenne, souvent appelée improprement « burger », formée de petits marchands, d'artisans, de petits et moyens propriétaires et du bas clergé. La concurrence de l'aristocratie foncière et du patriciat dans tous les secteurs de la vie économique a fait des « bürger » les alliés temporaires de la plèbe. A Thessalonique les contradictions sociales étaient encore plus fortes et c'est là que le mouvement antiféodal a pu accuser un caractère beaucoup plus organisé, grâce à l'existence d'un parti des Zélotes.

L'auteur établit plusieurs étapes dans le déroulement de la révolte zélote, chacune ayant ses traits distinctifs.

Dans la première étape la révolte s'appuya principalement sur les marchands riches et sur les artisans. Ceux-ci soutinrent le parti des Zélotes à cause de ses tendances antiaristocratiques et de sa politique démocratique modérée.

La seconde étape commence avec le siège de la ville par Cantacuzène en 1343. Dirigés par les marins, la plèbe citadine et les paysans réfugiés à la ville s'unirent et résistèrent aux attaques de Cantacuzène. Les riches marchands et les couches moyennes s'éloignèrent des Zélotes et recherchèrent un compromis.

La troisième étape commença en 1345 lorsque Jean Cantacuzène conquit toute la Thrace Jean Apokaukos, l'archonte de Thessalonique, entra en relations avec le parti de Cantacuzène, afin de lui livrer la ville à certaines conditions. Il se produisit une violente réaction des éléments populaires, qui prirent l'offensive contre les *dynatoi*. Cependant la plèbe, privée d'un parti organisé, capable de la conduire, fut incapable de maintenir sa domination politique et les marins furent subordonnés à André Paléologue, un aristocrate.

En 1347 Thessalonique devint une république indépendante. Mais l'isolement ne lui permit pas de subsister. Certains Zélotes essayèrent de livrer la ville à Etienne Douchan, car celui-ci avait soutenu le commerce dans son Etat et confirmé et étendu les privilèges des villes.

Dans la dernière partie de son travail, l'auteur analyse les différents courants religieux de l'époque de la révolte zélote. E. Werner est d'avis qu'il a dû exister certaines relations entre hésychasme et bogomilisme, et que le mouvement zélote ne se rattachait à aucune hérésie religieuse, encore que parmi les Zélotes il y avait aussi nombre de bogomiles. Le mouvement n'a rien eu à faire avec le bogomilisme, car dans ce cas, ses adversaires l'en auraient accusé, et les Zélotes n'auraient pas été hostiles à Palamas, l'un des chefs des hésychastes, proches, selon l'auteur, du bogomilisme.

Les racines idéologiques du mouvement zélote ne doivent pas être recherchées dans les différents courants religieux, auxquels celui-ci était étranger, mais dans la renaissance des traditions classiques grecques.

De même, l'auteur considère que la révolte de Gênes n'a pas eu d'influence sur la formation de la commune zélote de Thessalonique, comme le croyait O. Tafrali. La première reflétait un échelon plus élevé du développement des contradictions sociales. La révolte de Thessalonique marque le point culminant du mouvement antiféodal byzantin, qui n'avait besoin d'aucune impulsion de l'extérieur. A juste raison, l'auteur voit beaucoup plus de points communs entre la révolte de Thessalonique et celle des Ciompi à Florence. L'évolution des événements fut semblable. Aux deux révoltes ont participé les couches moyennes et la plèbe, les « bürger » manifestant une attitude inconséquente. A l'encontre de ce qui s'est passé à Thessalonique, à Florence la participation des paysans au mouvement fut beaucoup plus réduite et on ne prit pas des mesures économiques contre le patriciat. La révolte de Thessalonique fut l'une des puissan-

tes manifestations de la crise du féodalisme que traversait la société byzantine au XIV[e] siècle. Le mouvement commence par avoir un caractère de lutte en vue des revendications politiques, mais on passa bientôt à des réformes sociales, et c'est ce qui la différencie nettement de celle de Gênes.

L'étude de E. Werner a le mérite d'avoir accentué le caractère purement laïque de la révolte zélote. Cela la distingue fondamentalement d'autres mouvements du moyen âge, qui se présentaient sous la forme d'hérésies.

E. Werner est d'avis, tout comme l'historien soviétique M. V. Levtchenko, que la victoire des Zélotes aurait conduit à l'éviction de la classe féodale parasitaire, ce qui aurait pu sauver Byzance de sa perte.

Il y a toutefois dans l'article de l'historien allemand des tendances à moderniser l'explication des phénomènes, ainsi que des digressions et même des confusions. C'est ainsi qu'il n'a pas élucidé la structure de classe du parti zélote. Selon lui, les Zélotes n'exprimaient pas les intérêts de la couche moyenne, qui craignait, par contre, que ceux-ci pussent se livrer à des expropriations. C'est pourquoi elle ne se joignit pas à eux (p. 168). Les Zélotes n'exprimaient non plus les intérêts de la plèbe qui, pendant la première étape, ne fut utilisée que comme une force de choc, une réserve (p. 169). Les Zélotes empêchaient la plèbe de s'emparer des postes de commande et, après 1345 non plus, elle ne participa pas directement à l'administration de la commune (p. 173). Dans ces conditions on ne sait pas clairement qui étaient ceux qui formaient le parti des Zélotes et quels étaient les intérêts de classe qu'ils défendaient.

Nous ne pouvons pas non plus accepter le rapprochement fait par l'auteur entre bogomilisme et hésychasme. Tandis que le bogomilisme exprime sous une forme religieusement hérétique la protestation des masses contre l'exploitation féodale, l'hésychasme est une action diversionniste partie des milieux des monastères de l'Athos, le plus grand propriétaire féodal de Byzance au XV[e] siècle. Cette action était soutenue par Cantacuzène, le coryphée de la grande féodalité byzantine. Le but poursuivi était précisément la passivité — la contemplation pour l'acquisition du « bonheur suprême ». A ces réserves près, le travail de Werner représente une contribution des plus substantielles à la riche bibliographie de la révolte des Zélotes parue durant ces dernières années.

E. Frances

PALL, FRANCISC, *Relațiile comerciale între brașoveni și raguzani* (*cu documente inedite despre negoțul lânei în anul 1578*) [Les relations commerciales entre Brașov et Raguse (avec des documents inédits sur le négoce de la laine en 1578)], dans *Revista Arhivelor*, nouvelle série, I (1958) p. 93 — 120.

Du XIII[e] au XVIII[e] siècle, les Ragusains ont joué un rôle important dans le négoce de l'Europe du sud-est. Ils se placent parmi les principaux intermédiaires des échanges de marchandises entre l'Europe occidentale (surtout l'Italie) et les pays des Balkans. Les Ragusains transportaient par les routes de terre comme par les routes maritimes les produits les plus divers; on les rencontre en tant que marchands, banquiers, fermiers et même comme agents diplomatiques. Par leur activité multiple — connue fragmentairement à cause de l'information lacunaire dont nous disposons — ils ont contribué à consolider les relations entre les différentes régions du Sud-Est de l'Europe.

Dans l'étude que nous présentons ci-après, Fr Pall s'occupe d'un moment important et significatif du commerce balcanique, reflété dans sept lettres inédites de 1578 du Ragusain Pietro di Giovanni, relatives au commerce de la laine avec la ville de Brașov.

Son étude débute par une introduction — peut-être un peu trop étendue — dans laquelle il analyse avec compétence et méthode la situation du commerce en Transylvanie dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, le rôle de la laine dans les importations de la ville de Brașov et l'importance du négoce ragusain dans les pays roumains à cette époque. Il met en évidence le rôle grandissant des marchands roumains et levantins dans le négoce interne et dans celui de transit des produits orientaux de la Péninsule des Balkans vers Brașov et Sibiu, surtout après le désastre de Mohács et la création du pachalik de Buda.

Les causes du déclin du commerce saxon, le déplacement de certaines voies commerciales sont expliqués par les événements survenus dans la première moitié du siècle; l'auteur insiste sur les conditions favorables à la pénétration des marchands étrangers, Italiens, Ragusains et surtout Grecs, dans les routes commerciales de la Transylvanie.

Le rôle du négoce de la laine dans les importations de Brașov au XVI[e] siècle est en relation étroite avec les problèmes que soulève la correspondance de Pietro di Giovanni. L'auteur soumet à une analyse minutieuse le rôle joué par cette matière première dans l'industrie drapière de Brașov, et il arrive à la conclusion que le poids spécifique de la laine paraît réduit dans le circuit commercial de cette ville. Les calculs métrologiques, présentés avec circonspection par l'auteur, sont utiles.

Le sous-chapitre dans lequel l'auteur étudie le rôle joué par les Ragusains dans le commerce de la Péninsule des Balkans et des pays roumains dans la deuxième moitié du XVI[e] siècle est particulièrement riche en informations. Cette partie de l'ouvrage constitue, comme nous l'avons fait remarquer, une espèce d'introduction à l'ample analyse du rôle de Pietro di Giovanni.

L'auteur passe en revue l'activité multilatérale commerciale et usurière des Ragusains, dans le Sud-Est de l'Europe, leur négoce dans les pays roumains où se trouvaient à la fin du siècle de nombreux marchands de Raguse, venus en partie aussi de leurs colonies bulgares. L'auteur s'arrête aussi sur Secondo de Luccari et Giovanni di Marino di Polo, hommes d'affaires et — le second — agent diplomatique, connus à l'époque.

Pietro di Giovanni, l'auteur des lettres publiées par Fr. Pall, était sans doute un marchand de possibilités plus réduites que celles de ses deux concitoyens et contemporains susmentionnés. Il était probablement établi en Valachie et en relation avec d'autres marchands, les uns également de Raguse. Trois des quatre correspondants de Brașov de Pietro — Mathias Fronius, Cyrille Greissing et Sébastien Feldner — étaient patriciens du grand emporium transylvain.

L'affaire dont s'occupe Fr. Pall consistait dans la livraison, en 1578, d'une quantité de laine de Provadija et de Sofia par le marchand ragusain à des marchands de Brașov. L'auteur fait des remarques préalables sur le mouvement des prix de cette matière première et sur certaines différences de prix entre la laine bulgare et celle de Transylvanie. Il étudie ensuite les détails de la transaction conclue entre le Ragusain et les marchands de Brașov, les conditions d'achat de la laine en Turquie, les péripéties de la livraison de cette quantité de laine à Brașov; il donne en même temps des détails intéressants sur le transport des marchandises et sur la monnaie (par exemple, sur les *marunzi*, unité monétaire roumaine inconnue des autres témoignages du temps). Enfin, l'auteur publie le texte intégral des sept lettres inédites, dont les originaux se trouvent aux Archives de l'Etat de Brașov.

Nous nous permettons en conclusion de faire quelques observations. D'abord, nous pouvons essayer de donner une réponse à la question posée par l'auteur : à qui les marchands de Braşov fournissaient-ils la laine commandée en 1578 ? (p. 106).

En 1576, le magistrat de Braşov organisa la production et le commerce des draps ; on constitua une Administration du commerce des draps, qui a fonctionné entre 1576 et 1581 et en tête de laquelle était justement Mathias Fronius. La production intense de draps indigènes (de Braşov) de différentes nuances et imités d'après des draps étrangers, était, comme il résulte du registre inédit de l'administration, destiné à un vaste marché interne (Pietro di Giovanni se réfère aussi à cette production, cf. doc. II et VI) Ce n'est qu'ainsi que peut être expliqué l'accroissement considérable de la quantité de laine nécessaire à la production des draps et son importation des régions du sud du Danube. C'est pour cela que la conclusion de l'auteur, basée sur des données de la première moitié du XVI[e] siècle (p. 96, 99) et accordant un rôle secondaire à la laine dans l'importation de Braşov, est discutable.

Le prix de la laine proposé par Pietro en 1578 (9—11 florins la maja) ne dépassait pas de beaucoup le prix de Braşov, car en 1576 les marchands de Braşov payaient la maja de laine, 7,50—9,50 florins (III, B. 17, p. 3, Archives de l'Etat de Braşov). C'était probablement une laine de qualité inférieure à la laine bulgare. Quant à la différence entre le prix de la laine selon les tarifs de 1571 (= 2 florins) et le prix payé par les marchands de Braşov, elle peut s'expliquer de la façon suivante :

a) jamais les prix tarifaires ne correspondaient aux prix réels ; fait admis d'ailleurs par l'auteur lui-même (p. 109) ;

b) dans le cas exposé par l'auteur, il pourrait être question de mesures de poids différentes ;

c) la laine apportée par Pietro était probablement de meilleure qualité ;

d) l'importation de la laine à Braşov a déterminé une conjuncture favorable à la hausse du prix de la laine.

De même, il ne faut pas oublier que le calcul des prix de certaines marchandises d'après les registres de douane (p. 108) ne donne pas toujours de résultats, constatation qui, du reste, n'échappe pas à l'auteur (p. 108—109). Il y avait une série de marchandises — entre autres probablement la laine — sur lesquelles on ne percevait pas toujours la taxe de 1/20, mais on en prélevait une quantité fixe, qui pouvait être 1/25 et même 1/100 (cf. J. Chr. von Engel, *Geschichte des Ungarischen Reichs und seiner Nebenländer*, III, 1801, p. 37). La détermination de la *maja* et de la charge (p. 97—98) a pu aussi donner lieu à des erreurs de calcul. Il résulte de la mention *gyt pondere equi 11, facit kanthner 25* (Rechnungen I, p. 286) que la charge n'était pas égale à 2 *maja* 1/2 (p. 97, d'après I. Bogdan), mais à 2,25 *maja*. En calculant la *maja* en raison de la livre allemande (ce qui n'est pas exclu, car si le vendeur était de la Péninsule des Balkans, les acheteurs, en échange, étaient de Braşov), soit 100 Pfund à 560 g. le Pfund, il résulte que la *maja* = 56 kg et la charge = 127 kg. En prenant pour base de calcul la livre hongroise (= 120 Pfund) qui pesait 58,92 kg, il résulte une charge de 133 kg et non de 146—147 kg (p. 98). Même en calculant à base de la livre turque = 636 g, le résultat est encore 144 kg et non approximativement 159 kg (p. 97).

D'ailleurs, pour la maja hongroise, l'auteur n'aurait dû prendre en considération, en citant Homan (p. 118—123) que le chiffre de 58,92 kg indiqué pour la période jusqu'en 1680 et non pas le chiffre de 59—86 kg indiqué pour la période 1680—1727 (p. 98). Entre le thaler et le florin il n'y a pas toujours une identité parfaite, attestée par les sources citées par l'auteur (p 107 et n° 4) : le florin habituel = 100 d, le thaler = parfois 93 d (les comptes de Bistriţa, IV[e], 24, p. 232, Arch. de l'Etat Cluj) ; un florin or équivalait parfois à 2 thalers, parfois, vers

le milieu du XVI[e] siècle, sa valeur dépassait 2 thalers (K. Szentgali, *Erdély pénzei*, dans *Az érem*, 1934, janv.-déc., p. 2).

Pietro demande aux marchands de Braşov d'écrire « in franco ». Nous supposons qu'il veut dire en italien (cf. A. Sapori, *Studi di Storia Economica, secoli XIII—XIV—XV*, III[e] éd., vol. I, Florence, 1955, p. 570 : *franceschi* — terme général qui désigne aussi bien les Italiens que les habitants des Pays-Bas et d'Angleterre), et que l'hypothèse de l'auteur que « in franco » veut dire une langue occidentale, latin ou italien (p. 108), n'est pas erronée.

Nous ne connaissons pas l'existence d'un *projuge* à Braşov (p. 104). Dans le doc. VII, n° 1, il ne peut être question que d'un fragment de phrase inachevée (p. 120), car il manque un quart de page au document du 8 septembre 1578.

Ces quelques observations ne peuvent évidemment pas affecter la valeur du contenu de l'ouvrage présenté, qui reste une précieuse contribution.

S. Goldemberg

LISOVSKY, JERZY, *Quelques remarques sur la mission de Mehmed Aga en Pologne (1707)*, dans *Foglia Orientalia*, I (1959), fasc. 1, p. 46—56.

L'auteur évoque un épisode des relations diplomatiques entre la Turquie et la Suède lors de la grande guerre nordique du début du XVIII[e] siècle.

Il s'agit de la mission de Mehmed Aga, que Yousouf Pacha, sérasquier de Silistrie, envoya à la fin de l'année 1707, sur l'ordre de la Porte, au quartier général du roi Charles XII de Suède, à Wieniec et à Brest (Brzésc). Le principal intérêt de l'article réside en ceci qu'il identifie en la personne de Mehmed Aga l'ambassadeur turc dont la mission mentionnée dans la chronique turque de Mehmed Rachid (*Tarih-i Raśid*, 2[e] éd., Istanbul, 1282 = 1865, III, p. 291—294, et le *Murī et-tevārīh* de Findiglili Suleymān Halile Šam'dānīzāde) est relatée par les historiens occidentaux J. Hammer (*Geschichte des osmanischen Reiches*, Pest, 1851, p. 136—137 et suiv.), J. W. Zinkeisen (*Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, Gotha, 1857, p. 380 u l), J. H. Nordberg (*Histoire de Charles XII roi de Suède*, La Haye, 1748, II, p. 196—199) et G. Adlerfeld (*Histoire Militaire de Charles XII, roi de Suède, depuis l'an 1700 jusqu'à la bataille de Pultawa en 1709*, Amsterdam, 1740, III, p. 223—225).

La correspondance inédite du vālī (gouverneur) de la province d'Özü (Otcheakow) et du sérasquier de Silistrie, Yousouf Pacha, provenant des archives du palatin Joseph Potocki (1673—1751) et conservée aux Archives Centrales des documents anciens à Varsovie (*Archiwum Glowne Akt Dawnych*), nous révèle le nom de l'envoyé turc, son itinéraire et l'objet de sa mission.

En réponse à la demande de secours que lui adressait en 1707 Stanislas Leszczinski par l'intermédiaire de Samuel Gorsky, la Porte promettait son appui et celui du Khanat de Crimée à la Suède et à la Pologne dans leur lutte contre la Russie de Pierre le Grand. L'auteur trace à ce propos un tableau sommaire de la situation politique internationale et en signale les implications dans l'histoire de la Pologne en insistant sur les déchirements intérieurs provoqués par la rivalité des deux factions opposées, l'une ayant à sa tête Stanislas Leszczinski, partisan de la Suède, l'autre Auguste III, soutenu par la Russie.

L'Empire ottoman en décadence tenta de mettre à profit ces discordes en prodiguant des promesses d'aide qui ne furent pas tenues et demeurèrent sans effet. C'est là ce qui res-

sort d'ailleurs des détails inédits fournis par l'auteur sur la mission de Mehmed Aga, qui mettent en lumière le rôle de médiateur entre la Suède et la Turquie joué par Stanislas Leszczińskі, déjà signalé par Akdes Nimet Kurat (*Isveç Kirali XII Karl' in hayati ve faaliyeti*, Istanbul, 1940, p. 134 et suiv.).

Nous devons toutefois signaler quelques erreurs de géopraphie qui se sont glissées dans cet article. Ainsi, parlant (p. 27) du gouverneur turc (vālī) de la province d'Özü (Otchéakow), l'auteur place cette dernière en Bessarabie, alors qu'en réalité cette province, constituée après 1593 au bord de la rivière d'Özü pour faire obstacle aux incursions des Cosaques (H.D, XI, 770), comprenait, en dehors des villes fortes de Bender et d'Akkerman, la Dobroudja maritime et fluviale. Ailleurs (p. 53) l'auteur affirme que Babadag était «la forteresse centrale de la Silistrie», alors qu'en réalité les villes de Babadag et de Silistrie faisaient toutes deux partie du sandjac d'Özü ou Otchéakow.

M. M. Alexandrescu-Dersca

Νομικὸν ποιηθὲν καὶ συνταχθὲν εἰς ἁπλῆν φράσιν ὑπὸ τοῦ πανιερωτάτου ἐλλογιμωτάτου ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου Θεοφύλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων (1788) [Manuel juridique composé et rédigé dans la langue populaire par le très saint et très érudit évêque de Campanie Théophile de Jannina], édition critique avec introduction et index par Dimitrie S. Ghinis, Salonique, 1960, 362 p.

Parmi les collections de droit post-byzantin à contenu nomocanonique, le *Manuel juridique* de Théophile de Jannina occupe une place de choix et se distingue par la systématisation des matières et la clarté de l'exposé. Ce manuel a été rédigé en 1788 en néo-grec. Cent ans plus tard, en 1887, il a été édité par Eleuthère Tapinos et Constantin Vasiliadis et imprimé à Constantinople avec l'autorisation du gouvernement turc Mais l'édition de 1887 contient des lacunes et de graves erreurs, de sorte qu'elle ne saurait être utile aux savants qui étudient les textes et les institutions byzantines.

La nouvelle édition, mise au point par l'érudit grec Démètre D. Ghinis, revêt un caractère critique, et s'étaye sur six manuscrits ; elle met en lumière toutes les sources du texte et comprend des index analytiques. Ghinis étudie dans l'introduction l'activité de Théophile de Jannina, évêque de Campanie, analyse le contenu du manuel de celui-ci et décrit les manuscrits sur lesquels s'etaye l'édition (p. X—L). Le texte du manuel est divisé en deux parties, chaque partie en chapitres et chaque chapitre en paragraphes (p. 1—326). L'ouvrage se termine par un index des sources du manuel (p. 327—332), un index des mots étrangers (p. 333—334) et un index des matières (p. 335—360).

Théophile de Jannina est l'un des érudits grecs du XVIII[e] siècle dont l'œuvre et l'activité sont marquées au sceau de l'influence de la philosophie des lumières. Trois monographies ont été consacrées jusqu'à présent à sa vie et à son activité. Ghinis apporte certaines rectifications et certaines additions à ces monographies. Possédant une vaste culture et versé dans l'histoire, la théologie et le droit, Théophile a été une personnalité qui a fait preuve d'indépendance dans son activité ecclésiastique, un auteur érudit et un combattant contre la domination turque, qu'il condamne comme étant une domination étouffant la liberté de pensée et d'expression des peuples subjugués. Analysant les œuvres de Théophile, Ghinis met en lumière la profonde connaissance que celui-ci avait des sources et des institutions du droit byzantin.

Ghinis soutient que Théophile est également l'auteur d'un ouvrage appelé *Institutes*, qui comprend des notions introductives à l'étude du droit byzantin et revêt un caractère didactique.

L'œuvre qui forme l'objet de la présente édition a pour titre Νομικὸν, c'est-à-dire manuel juridique, et a été destinée elle aussi à l'enseignement. Il existait dans l'Empire ottoman des tribunaux épiscopaux constitués en base des privilèges judiciaires accordés à l'Eglise chrétienne. Ces tribunaux jugeaient des litiges entre chrétiens en matière de mariage, de divorce, de testaments, de filiation. La connaissance du droit était d'ailleurs nécessaire à tous les ecclésiastiques aux fins de leur permettre de conseiller aux parties en cause d'éviter les procès. Le manuel de Théophile répondait justement à cette nécessité. L'auteur a inclus dans cet ouvrage non seulement le droit byzantin en vigueur à la date de l'élaboration de son manuel, mais aussi des dispositions tombées en désuétude, justement afin de lui donner un caractère instructif plus large.

Le Manuel juridique de Théophile utilise directement ou indirectement presque toutes les sources du droit byzantin: la codification de Justinien, l'Ecloga, le Prochiron, l'Epanagoge, les Novelles de Léon le Philosophe, les Basiliques, les Novelles des empereurs Comnène et Paléologue, la Syntagme de Mathieu Vlastare, l'Hexabible d'Arménopol, le Nomocanon de Malaxos. Il a également recours à maintes sources théologiques, littéraires et historiques, parmi lesquelles les écrits d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Plutarque. Mais Théophile n'a fait que peu de renvois aux sources utilisées et certaines sont même indiquées de manière erronée. Ghinis a le mérite d'avoir identifié les sources sur lesquelles s'étaye ce manuel de droit byzantin.

Dans la première partie, divisée en trois chapitres, le Manuel comprend des dispositions de droit canonique concernant les hiérarques, les prêtres et les moines. La deuxième partie est divisée en 47 chapitres et comprend des dispositions relatives aux fiançailles et au mariage, au droit de succession, au droit commercial, à la procédure, au droit naval, au droit agraire et au droit pénal. Bien que rédigé sous forme de dispositions normatives, le Manuel comprend également certaines explications d'ordre historique. La systématisation des matières diffère de celle des autres manuels de droit byzantin. Rédigé en grec populaire, le texte comprend cependant un grand nombre de termes appartenant à la langue savante et qui ont également figuré dans les sources. Le texte contient aussi certains mots turcs. L'éditeur Ghinis s'est penché avec beaucoup d'intérêt sur la langue de ce manuel, qui synthétise le droit appliqué dans les communautés grecques placées sous la domination turque au XVIII[e] siècle.

La première objection que nous pouvons apporter à cette édition est qu'elle n'examine pas si le manuel était appliqué dans la pratique des tribunaux. En dépit de son caractère didactique, le manuel était également destiné aux tribunaux organisés dans l'Empire ottoman à l'intention des communautés chrétiennes. L'éditeur n'a pas étudié la jurisprudence de ces tribunaux afin de nous dire si le manuel juridique de Théophile a effectivement été utilisé dans la pratique judiciaire. Ghinis ne nous montre pas non plus dans quelle mesure l'auteur du manuel a tenu compte des coutumes juridiques constituées, soit aux fins de développer les institutions byzantines, soit aux fins d'écarter leur application.

Nous constatons qu'en ce qui concerne les relations sociales et économiques, ce manuel sélectionne du grand nombre de dispositions du droit byzantin celles qui sont destinées à faciliter l'économie d'échange, à garantir les emprunts, le crédit et les contrats de vente-achat. Ainsi donc, ce manuel reflète du point de vue historique les relations sociales de la période de la désagrégation du féodalisme et de l'apparition des éléments capitalistes.

Ces caractéristiques du manuel juridique de Théophile expliquent pourquoi il a également circulé dans les Pays Roumains. L'éditeur ignore ce fait. Certains de nos anciens chercheurs ont même inclu ce manuel parmi les sources de l'ancien droit roumain. Mentionnons en ce sens Ion Peretz, *Curs de istoria dreptului romîn*, vol. II, 2[e]-partie, Bucarest, p. 255—260,

et St. Gr. Berechet, *Legătura dintre dreptul bizantin şi romînesc*, vol. I, 2[e] partie, Vaslui, 1937, p. 82—83 et 180—181. Les chercheurs roumains ont eu en vue le manuscrit du manuel de Théophile conservé à la Bibliothèque de l'Université de Jassy.

L'érudit grec a utilisé pour la mise au point de cette édition six manuscrits, à savoir : 3 manuscrits figurant sous les cotes 2 120, 2 385 et 2 684 à la Bibliothèque Nationale de Grèce, 1 manuscrit conservé sous la cote 171 au monastère d'Esfigmenu du Mont Athos, un autre figurant sous la cote 99 à la Bibliothèque municipale de Kozanis et enfin, un dernier manuscrit conservé sous la cote 96 à la Bibliothèque de l'école de Dimitsane. L'éditeur grec n'a pas connu l'existence de l'important manuscrit du manuel de Théophile figurant à la Bibliothèque de l'Université de Jassy.

Ce dernier manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Université de Jassy sous la cote III—103. Nos anciens chercheurs l'ont trouvé dans cette même bibliothèque, d'abord sous la cote 54 puis sous la cote 170. Ce manuscrit, qui porte le titre de *Prolégomènes aux lois religieuses et civiles*, a le format 17×24 cm et comprend 4 feuillets liminaires + 273 + 62 pages. Entre les deux parties du manuscrit nous trouvons 7 pages non écrites et non numérotées. Le manuscrit provient de la bibliothèque de l'«Academia Mihaileană» et comprend des indications qui ne laissent aucun doute sur le fait qu'il s'agit bien du manuel juridique de Théophile de Jannina, évêque de Campanie.

Les feuillets liminaires comprennent plusieurs notices en russe, en grec et en italien, indiquant les différents possesseurs du manuscrit, à Constantinople, à Vienne et à Bucarest. A la seconde page nous trouvons, écrite en grec, l'indication que le manuscrit a appartenu à Panait Kalemenios d'Epire, lequel se trouvait à Bucarest le 14 avril 1814. Le manuscrit a ensuite été offert à Dimitrie Hasnaş et c'est ainsi qu'il est arrivé à Jassy entre les mains de Mihail Kogălniceanu, dont l'autographe figure sur le troisième feuillet liminaire.

A quelques différences près, le manuscrit de Jassy comprend la même matière et les mêmes sous-divisions que le texte édité par Ghinis. L'examen plus détaillé de ce manuscrit et sa comparaison avec l'édition grecque ne laisseraient pas d'être utiles. Nous nous contentons pour le moment de signaler à l'érudit grec l'existence de ce manuscrit, pour qu'il en tienne compte dans ses recherches futures.

Gheorghe Cronţ

KUKKU, ELENI, E., Ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία, 1803—1822. Α'. Ἡ Φιλόμουσος Ἑταιρεία τῆς Βιέννης [Capodistria et l'enseignement, 1803—1822. I. La Société des Philomuses de Vienne], Athènes, 1958, VIII + 231 p.

On sait que le nom de Capodistria est étroitement lié au développement et à l'organisation de l'enseignement dans la Grèce subjuguée et à la formation des jeunes Grecs dans les universités d'Occident. Nombre de chercheurs grecs et étrangers se sont occupés jusqu'ici de l'activité déployée par Jean Capodistria, mais ce sujet n'a pas été épuisé, témoin la présente étude, étayée sur un riche matériel inédit. Les matériaux utilisés proviennent des archives du Sénat Ionien (Archives Capodistria de Corfou), des Archives centrales de Grèce et de certaines archives privées.

Après avoir parlé de l'activité déployée par Capodistria à Eptanez et de ses premières actions culturelles en Russie pour le développement de l'enseignement chez les Grecs, Eleni

Kukku passe à la Société des Philomuses, fondée par Jean Capodistria à Vienne, en 1815. Elle s'occupe en détail de la création de cette société, de sa féconde activité, des personnes qui l'ont soutenue, des sommes souscrites par différentes personnalités grecques et étrangères, ainsi que de la situation des jeunes Grecs ayant obtenu des bourses aux fins de poursuivre leurs études dans certains centres universitaires d'Europe. L'auteur étudie dans un chapitre spécial «La révolution grecque et la Société des Philomuses», mais sans analyser plus à fond cette question et sans nous dire s'il a existé une liaison secrète entre la Société des Philomuses et la Société des Amis (Hétairie).

L'étude de la chercheuse Eleni Kukku intéresse également l'historiographie roumaine, du fait qu'elle traite un sujet qui se rattache aussi au passé des pays roumains. Nous citerons dans ce qui suit certaines informations précieuses, qui sont restées ignorées des chercheurs de Roumanie, et nous en ajouterons d'autres que n'ont pas connues les chercheurs grecs.

Parmi les personnes qui ont soutenu la Société des Philomuses, on voit figurer dans la première liste de 1815 l'ancien métropolite de la Hongro-Valachie, Ignatie, avec 40 ducats hollandais, le comte Jean Capodistria avec 25 ducats, Alexandre Ipsilanti avec 25 ducats, Alexandru Sturza avec 10 ducats, Roxandra Sturza avec 5 ducats, Elena Sturza avec 3 ducats, Manuk Bey avec 20 ducats, Caterina Balş avec 5 ducats, Zenovie Pop avec 20 ducats (ce dernier a également été l'administrateur de la Société), le roi de Bavière avec 50 ducats, le prince Czartorisky avec 25 ducats, le prince Gagarine avec 20 ducats, le prince Gallitzine avec 25 ducats, le tsar de Russie avec 200 ducats, la tsarine de Russie avec 100 ducats, le prince de Würtemberg avec 50 ducats, etc.

La Société a également reçu différentes sommes par la suite et son activité a continué après la révolution de 1821, lorsque nombre de Grecs dans le besoin, à la suite des événements, ont été aidés.

Le représentant de Capodistria dans les Principautés Roumaines pour la question de la Société des Philomuses a été Gheorghe V. Paapa, qui fit part avec joie à Capodistria des sommes souscrites. Le 8 juin 1818 il lui communiquait dans une lettre envoyée par l'entremise de Pini, consul général de Russie à Bucarest, que le prince de Valachie Ioan Caragea lui avait remis la somme de 1 000 ducats pour les étudiants grecs pauvres. De même, le gendre du prince, le grand ban Arghiropol, lui avait remis 500 ducats aux mêmes fins.

Mais la somme donnée par Caragea ne constituait pas sa première souscription ; dès 1817 il avait mis à la disposition de Capodistria différentes sommes d'argent et il avait même eu avec celui-ci un échange de correspondance concernant la Société des Philomuses. Comme l'auteur n'a pas eu connaissance de ces lettres, publiées par C. J. Caradja dès 1921[1], nous reproduirons ici quelques passages plus importants concernant les sommes souscrites par Caragea et le plan de Capodistria à propos de la Société des Philomuses.

Le 22 août /3 septembre 1817, Capodistria écrivait à Caragea : « Je suis très sensible aux témoignages de confiance que votre Altesse a bien voulu me donner par sa lettre du 13/25 juillet. Le sieur George Paapas, qui en a été le porteur, m'a aussi entretenu des détails qui troublent quelque fois, mon Prince, Votre repos. Ce messager, avec la fidélité qui le caractérise, m'a fait connaître en même temps vos dispositions bienfaisantes à l'égard de ceux parmi nos compatriotes qui méritent le plus nos soins et notre prédilection ».

Dans une autre lettre du 5 décembre 1817, Capodistria écrivait à Caragea : « Il me tardait de La remercier du fond de mon âme de tout le bien qu'Elle fait à nos pauvres

---

[1] Voir C. J. Caradja, *Corespondenţa lui Capodistria cu Ioan Caragea Voevod*, dans « Revista istorică », VII (1921), p. 181—189 et VIII (1922), p. 27—40 et Nestor Camariano, *Despre organizarea şi activitatea Eteriei în Rusia înainte de răscoala din 1821*, dans « Studii şi materiale de istorie modernă », II (1960), p. 79.

élèves. J'ai reçu très exactement les envois que le sr. Paapas m'a faits, et je compte sur ceux que Votre munificence, mon Prince, me promet pour le temps que durera votre Principauté » (p. 187).

Cette même lettre nous informe que le gendre de Caragea, Constantin Vlaghoutzi , et Alexandru Mavrocordat ont souscrit eux aussi pour la Société des Philomuses. Ainsi Capodistria écrit : « je me réserve d'écrire moi-même aux deux autres illustres bienfaiteurs, Vlaghoutzi et Maurocordato » (p. 187).

Dans la lettre adressée à Caragea, Capodistria lui donnait des détails précieux sur le plan qu'il avait forgé concernant la Société des Philomuses : « J'espère sous peu de jours être dans le cas de mettre sous les yeux de Votre Altesse le règlement administratif au moyen duquel les souscripteurs anonymes auront connaissance régulière et annuelle de l'emploi des fonds qu'ils ont bien voulu vouer à cette œuvre patriotique et chrétienne. Je tâche de donner à cette institution une base solide et de la rendre autant que possible indépendante des hommes et des choses de notre temps ...

Vous, mon Prince, et les autres souscripteurs, tout en gardant le secret le plus sévère de Votre nom, vous devez cependant contribuer à la mise à exécution de ce plan. Il Vous sera réservé de nommer, pour Votre part, à perpétuité des jeunes gens qui seront élevés et instruits aux frais des souscripteurs ». Il ajoutait en conclusion : « Je m'arrête à ces indications. Plus tard Votre Altesse verra le tout et ne dédaignera peut-être pas d'y donner son suffrage ».

Revenons à présent à l'activité du représentant de Capodistria à Bucarest. Dans sa lettre du 8 juin 1818, Paapa ajoutait que « monsieur Brîncoveanu, à qui monsieur Sturza a écrit par mon entremise de bien vouloir souscrire pour cette œuvre sacrée, n'a rien voulu donner en invoquant mille prétextes dictés uniquement par son avarice » (p. 183).

Paapa écrivait à Capodistria, à propos des Moldaves : « Jusqu'ici je n'ai encore rien reçu de Jassy, bien que là-bas ils m'aient fait maintes promesses ; mais je leur ai écrit et j'attends leur réponse ».

Le 8 décembre 1818, le même Gheorghe Paapa annonçait à Capodistria que l'évêque de Buzău, Costandie, « plein de zèle, offrait, pour les besoins et au profit de nos concitoyens qui étudient en Europe, la somme de 500 ducats », et il ajoutait que l'évêque « m'a promis de m'en donner à nouveau, tout autant, dans quelques mois ». L'ouvrage contient également la lettre du 7 décembre 1818 adressée par l'évêque de Buzău à Capodistria.

Parmi les documents publiés à la fin du volume nous trouvons quelques lettres envoyées de Bucarest à Capodistria. L'une d'elles, signée par le grand trésorier Ioan Moscu et datée du 8 décembre 1819, déclarait ce qui suit : « J'ai toujours nourri un zèle ardent pour le progrès et le bonheur de notre malheureux peuple et j'y ai contribué selon mes moyens; je m'empresse de faire de même à présent en envoyant à Votre Excellence mille ducats hollandais pour l'école agréable à Dieu, fondée par votre incomparable patriotisme, pour l'élévation culturelle de notre peuple déchu et malheureux » (p. 198). Et G. Paapa ajoutait dans une lettre du 9 décembre 1819 adressée à Capodistria, à propos de la souscription du grand trésorier Ioan Moscu, que le donateur était un grec originaire de Salonique, habitant depuis près de 50 ans à Bucarest et qu'il était l'un des plus riches boyards et des plus grand banquiers de cette ville (p. 199).

Par une lettre du 8 février 1820, G. Leventis, deuxième drogman au Consulat général de Russie à Bucarest, offrait lui aussi une somme de 200 ducats, à laquelle il ajoutait 200 autres ducats offerts par le patriote *medelnicer* Atanasie, pour les jeunes Grecs étudiant en Europe. Le 9 avril 1820 Leventis écrivait à Capodistria qu'il avait obtenu de la part du grand logothète Stefan Bellu la somme de 500 ducats hollandais pour les jeunes

Grecs pauvres étudiant en Europe et il lui promettait d'agir «avec toute la prudence nécessaire» (voir également la lettre du 9 avril 1820 adressée par Stefan Bellu à Capodistria).

Trois mois plus tard, le 8 juillet 1820, Leventis envoyait à Capodistria une lettre adressée par les frères Hagi Ianuş de Craiova, datée du 1er juin 1820, où ceux-ci offraient pour les jeunes Grecs pauvres étudiant en Europe, la somme de mille ducats hollandais. C'est à cette souscription que Leventis se référait en écrivant à Hagi Ianuş: «Je vous remercie de votre grand zèle pour le bien de notre société. Puissent tous les bons patriotes vous imiter et aider eux aussi nos pauvres élèves Grecs, de manière à se rendre dignes du titre modeste de bienfaiteurs de la Grèce»[2].

Le présent ouvrage nous fournit également nombre de renseignements sur les boursiers de la Société des Philomuses. L'un d'entre eux, Sp. Politis, fut envoyé d'Odessa à Bucarest aux fins de faire ses études auprès du professeur Vardalahos. Après avoir séjourné quelques mois à Bucarest, où il fut aidé par G. Leventis (p. 115), Politis se rendit à Pise afin de se joindre aux autres boursiers qui se trouvaient là sous la haute protection de l'ancien métropolite de la Valachie, Ignatie.

Par son intéressante étude, étayée sur un précieux matériel puisé avec beaucoup de minutie dans différentes archives, Eleni Kukku a réussi à contribuer à l'élucidation de différents problèmes liés à l'organisation et à l'activité de la Société des Philomuses, fondée en 1814 par le grand homme politique Jean Capodistria. Cet ouvrage sera des plus utiles aux chercheurs.

Nestor Camariano

SENKEVICI, I. G., *Освободительное движение албанского народа в 1905—1912*, Izdatelstvo Akademii Nauk S.S.S.R., Institut d'Histoire, Moscou, 1959, 261 p.

La monographie de I. G. Senkevici concernant la période cruciale de l'histoire moderne de l'Albanie est le résultat d'une étude poussée et approfondie[1]. On peut affirmer que l'auteur connait tout le matériel portant sur la question étudiée. Pour ce qui est des sources inédites, il est allé puiser dans les archives albanaises, autrichiennes et russes, notamment les fonds des consulats russes de Macédoine et d'Albanie, respectivement des villes de Skodra, de Prizren, de Janina, de Salonique et de Monastir. Il a également utilisé des informations orales transmises par les participants aux événements et la presse contemporaine albanaise, turque, italienne, autrichienne et anglaise.

Le chapitre I de la monographie traite de la situation sociale et économique de l'Albanie au début du XXe siècle lors de la pénétration du capital étranger sur le territoire actuel de l'Albanie. La situation politique se caractérise par le développement du mouvement de libération albanais et par la rivalité entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, toutes deux désireuses d'asservir le pays.

---

[2] Voir *Documente privind istoria Romîniei. Răscoala din 1821. Eteria în Principatele romîne*, Bucarest, 1960, vol. IV, p. 63.

[1] L'auteur avait publié auparavant certains résultats de ses recherches. Voir, par exemple, son article dans *Вопросы Истории*, 6, 1956.

La première organisation albanaise qui dirige la lutte nationale de libération est la Ligue de Prizren, fondée en 1877, et supprimée en 1881. Une autre organisation, à savoir l'Association d'Istanbul, fondée dans cette ville en 1879, transfère son siège, peu de temps après, à Bucarest. Elle a déployé ici une féconde activité et a édité un abécedaire albanais, un livre de lecture et le journal « Dritta ». En 1885, l'Association prend elle aussi ce dernier nom, qu'elle change en 1887 pour celui de « Dituria ». En 1902, une filiale de l'organisation est fondée à Constantza. L'un des résultats de l'activité déployée par les organisations albanaises a été la création de la première école albanaise à Corcea, en 1886, soutenue par les fonds de la colonie albanaise de Bucarest (p. 639).

Le mouvement national de libération a pris un grand essor entre 1905 et 1908 grâce à la puissante influence exercée par la révolution bourgeoise-démocratique de Russie, notamment sur les colonies albanaises de Roumanie et de Bulgarie. En 1906, les trois associations albanaises de Roumanie se sont unies en une seule association portant le nom de « Bashkimi ». L'activité révolutionnaire des Albanais s'intensifie dans les Balkans, et nombre de comités secrets prennent naissance en Albanie et en Macédoine. Le comité secret de Monastir a été en contact avec les comités albanais de Bucarest et de Sofia. Parmi les combattants des détachements albanais qui pendant l'hiver de 1906—1907 se réfugièrent à Bucarest, se trouvait également Mihail Grameno, l'un des chefs les plus marquants des détachements albanais. Les idées socialistes se répandent à cette époque en Albanie.

Le chapitre III, consacré aux rapports entre le mouvement de libération albanais et le mouvement des jeunes Turcs, fait état à plusieurs reprises de la collaboration des Macédo-Roumains avec les Albanais. Ceux-ci tiennent à cette époque (1908—1910) plusieurs congrès. Une délégation des colonies de Roumanie a pris part elle aussi au congrès de Monastir. Le comité albanais de Bari (Italie) qui a préparé la révolte albanaise de 1911 — dont s'occupe le chapitre IV de la monographie — a entretenu lui aussi des relations avec les colonies albanaises de Roumanie.

Le dernier chapitre traite de l'insurrection générale d'avril-juillet 1912 — organisée par les comités de Monastir, de Corcea, de Dibra et d'Elbasan — ainsi que de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie, le 28 novembre 1912.

La révolte albanaise de 1912 a contribué à affaiblir les positions de l'Empire ottoman dans les Balkans et a facilité la victoire des alliés balkaniques dans la guerre de 1912.

Les nombreuses références à la Roumanie que nous trouvons dans cette monographie sont précieuses pour la connaissance des relations roumano-albanaises et des formes de l'appui direct et indirect donné par la Roumanie au mouvement de libération nationale albanais dans les périodes de son essor. Ces références auraient été plus riches encore si l'auteur avait consulté les archives roumaines et la presse roumaine. Il aurait été utile par exemple de signaler l'existence de l'Institut culturel albano-roumain à Bucarest, en 1892, ou les données sur l'Association « Drita » (voir Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Archives D. A. Sturdza, VI, actes 125—128). Cette question devra être approfondie par des études ultérieures, qui ne pourront que s'étayer sur l'ouvrage essentiel de I. G. Senkevici, lequel constitue une contribution importante à la connaissance de l'histoire de l'Albanie et de certains aspects des relations interbalkaniques à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle.

Sava Iancovici

KYRIAKIDES, ST., *Zur neugriechischen Ballade*, dans *Südost-Forschungen*, XIX (1960) p. 326—343.

Communication tenue lors de la Semaine grecque organisée par l'Université de Munich en 1960, le texte dont nous nous occupons est particulièrement intéressant pour les chercheurs qu'intéresse la création orale des peuples balkaniques, le monde poétique auquel le folklore grec est si étroitement lié.

Une discussion plus large impose la définition de la ballade populaire en général et c'est là le point de départ de St. Kyriakides dans la présente étude. En soulignant que les motifs spécifiques à cette dernière seraient « ou bien mythiques, ou bien héroïques », St. Kyriakides limite excessivement la sphère de la ballade, dont seraient donc exclues de nombreuses ballades à caractère de nouvelle, des créations populaires plus récentes, totalement dépourvues d'éléments mythiques ou héroïques. St. Kyriakides lui-même analyse les ballades grecques « akritiques » — à thèmes héroïques évidents et à fréquents traits fabuleux, qui semblent avoir imposé à l'auteur la définition susmentionnée — et reconnaît que l'autre espèce de ballades, plus récente, et qu'il nomme « *paralogai* », a un caractère de nouvelle. Se guidant pourtant, en premier lieu, d'après la ballade grecque du *Pont d'Arta* où le thème très ancien — sacrifice humain apporté pour que les murs soient plus durables — englobe dans le contenu épique certaines croyances et superstitions antiques, St. Kyriakides ajoute qu'un trait caractéristique propre à la ballade-nouvelle c'est aussi l'élément mythique. Mais parmi les exemples de « *paralogai* » donnés par St. Kyriakides il y a des ballades manquant de tout élément mythique — telle celle du mari rentrant après une absence prolongée, ou de l'homme travesti en femme pour conquérir sa bien-aimée. Le fonds commun balkanique aussi bien que la production épique de chaque peuple peuvent fournir beaucoup d'autres exemples de ce type.

En ce qui concerne la définition de la manière spécifique de conter de la ballade en général, St. Kyriakides se limite, de même, aux caractères déjà connus de la ballade néo-grecque. Son style de narration, en effet, n'est pas « détaillé et calme », mais « passe rapidement et dramatiquement d'un épisode à un autre », très souvent sans formes de transition. Kyriakides cite l'observation faite le siècle dernier par Gustave Meyer, qui disait que, contrairement aux ballades néo-grecques — on pourrait leur ajouter les ballades bulgares — les ballades serbes (et roumaines aussi, ajouterions-nous) se caractérisent justement par une « épique touffue ». Elles se développent largement, avec des évocations souvent détaillées et colorées des gestes des héros, de leurs habits et même de l'endroit où se déroule au moins le début de l'action. Autrement dit, tandis que les premières ont plutôt le caractère d'esquisses profondément dramatiques, les secondes frappent par la largesse épique, se rapprochant de la nouvelle de la Renaissance italienne, créée sur le modèle des contes orientaux. St. Kyriakides signale que même parmi les ballades grecques, celles de Chypre se caractérisent justement par cette « epische Breite ».

Il est intéressant de retenir les détails fournis par St. Kyriakides sur les chanteurs épiques de profession, qui existent « aujourd'hui encore » dans cette île. Ils voyagent d'une localité à l'autre, chantent leurs ballades dans les cafés ou dans les places publiques, en vendant souvent des feuilles volantes avec le texte de la ballade. Ces ballades contiennent des histoires contemporaines peu communes : un amour, un incendie, un tremblement de terre, etc. Si l'on tient compte de la théorie que les régions de frontière d'une culture gardent çà et là des traits ayant eu autrefois un caractère général, on peut tirer des conclusions intéressantes sur le mode probable de création et de diffusion des ballades-nouvelles sur tout le territoire balkanique,

Sont encore précieuses les observations de St. Kyriakides sur le groupe beaucoup plus ancien des ballades grecques « akritiques », ayant comme figure centrale le héros Digenis Akritas et d'autres combattants contre les Sarrasins qui attaquaient les frontières de l'Empire byzantin en Asie, aux IX[e] et X[e] siècles. Les traits et les actions de ces héros sont très ressemblants à ceux des héros du cycle danubien des ballades héroïques, générées plus tard, dans les circonstances spécifiques des petites expéditions militaires turques, entreprises surtout le long du Danube. Nous pensons surtout au cycle des Novac, commun aux peuples vivant sur les rives de ce fleuve. Denise Akritas, tout comme ses semblables, agit avec « une force surhumaine », il a une « stature titanesque ». Il « disloque de grands rochers » facilement ; « le coup de sa massue résonne comme le tonnerre » à une distance de 65 milles ; les nobles qui se trouvent à la table du roi se jettent à terre, croyant à un tremblement de terre, mais ils sont encore plus effrayés lorsqu'ils apprennent que le héros se trouve dans le voisinage.

St. Kyriakides découvre donc l'origine de ces ballades dans le répertoire des chanteurs ambulants de l'Empire byzantin des IX[e] et X[e] siècles et explique leur perpétuation jusqu'au XIV[e] siècle grâce à ces mêmes chanteurs ; mais pour les ballades « *paralogai* » il propose l'explication intéressante et hardie d'après laquelle celles-ci auraient leur source dans le théâtre hellénique. Les mimes de ce théâtre, qui étaient devenus très populaires à l'époque de l'Empire byzantin, étaient au début danseurs et chanteurs en même temps, pour ne plus jouer ensuite que la pantomime proprement dite, tandis que l'épique orale était entonnée par des poètes-chanteurs.

L'hypothèse est d'autant plus digne a être retenue que l'auteur explique de cette manière la persistance historique et la large diffusion de certains thèmes spécifiques aux ballades « *paralogai* », diffusion qui atteint l'aire de la ballade de l'Europe occidentale : le retour du mari après une longue absence (point de départ, l'épisode de Pénélope dans l'Odyssée), l'homme qui se travestit en femme pour pénétrer dans la chambre de la femme désirée (Achille et Déidamée, à la cour du roi Lykomède), la lutte entre le père et le fils (Ulysse et Télémaque), la mère qui tue son enfant et le sert à son mari à table (le mythe de Thésée et Procné), le sommeil nuptial du héros près d'une belle jeune fille morte (Achille et Penthésilée). D'après St. Kyriakides, ces motifs — qui faisaient partie de la substance de la pantomime accompagnée de chants épiques de la tragédie classique grecque — ont été repris par les chanteurs étrangers, surtout Normands, venus à la cour de Byzance, ou bien ont été diffusés par les mimes hellènes eux-mêmes, sur le territoire de l'Empire d'Occident. Ce genre de pantomime y était devenu un genre d'art populaire tellement enraciné que Théodoric, roi des Ostrogoths, a décidé que de telles représentations continuassent en toute liberté, selon l'ancien usage du peuple latin d'Italie.

C'est sur ces bases que termine St. Kyriakides son étude, en invitant à une analyse plus attentive du large fonds commun de la ballade-nouvelle européene en général et balkanique en spécial — en ce qui concerne ses sources dans la culture populaire de l'époque hellénique. Afin d'aboutir à de meilleurs résultats, il propose la collaboration des folkloristes avec les historiens littéraires et les spécialistes en philologie classique.

Ovidiu Papadima

GASPARINI, EVEL, *Questioni di mitologia slava*, dans *Slovenski etnograf*, Ljubljana, 13, 1960, p. 91—114.

Cette étude nous donne une série d'informations concernant l'ancienne mythologie slave. L'auteur n'a pas recours aux vieilles mentions historiques ou aux vieux documents litté-

raires, dont la substance lui semble épuisée, mais tente de faire une reconstitution folklorique et ethnographique, en juxtaposant ou en superposant des phénomènes culturels hétérogènes et apparemment sans cohérence (croyances, coutumes, pièces folkloriques proprement dites).

Le premier chapitre (« La pesca della terra ») étudie la signification d'une légende cosmogonique très répandue chez les peuples de l'Europe orientale. Selon cette légende, la terre aurait été créée à partir d'une poignée de sable extraite du fond de la mer par le diable ou bien par un oiseau. C'est là, en fait, l'un de ces mythes cosmogoniques antiques qui proclament le dualisme de l'acte de la création, auquel participent dans une égale mesure le principe du bien et le principe du mal. L'auteur, qui nous donne nombre d'exemples tirés du folklore des peuples de l'est de l'Europe et qui témoigne d'une vaste érudition, n'a cependant pas recours aux matériaux roumains apparentés, dont la contribution aurait pu lui être utile. Ainsi la légende de la création de la terre à partir du sable tiré du fond de la mer par le diable se retrouve aussi dans le folklore roumain (T. Pamfile, *Povestea lumii de demult după credinţele poporului romîn*, Bucarest 1913, p. 19, 42) ; il en est de même des légendes apparentées sur la création et le développement de la terre (*ibidem*, p. 20), sur les montagnes considérées comme une œuvre diabolique (Marcel Olinescu, *Mitologie romînească*, Bucarest, 1944, p. 49), sur la voûte plantaire qui serait due à une mutilation initiale et qui s'est transmise — comme dans la plupart des légendes, par exemple celles qui nous disent pourquoi l'ours n'a pas de queue — à tout le genre humain. De même, l'auteur ignore certaines légendes intéressantes concernant la collaboration cosmogonique entre Dieu et la colombe et tout ce qui se rattache à ce volatile, dans le folklore des peuples slaves de l'est de l'Europe. (voir Em. Iaroslavski, *Comment naissent, vivent et meurent les dieux et les déesses*, Bucarest, 1962, où nous trouvons reproduit à la page 69 un chant recueilli par A. Afanasiev). L'erreur de l'auteur tient au fait qu'il ne met pas en lumière l'aspect dualiste contradictoire du processus de la création (ce qui montre combien sont limitées et inutiles dans la conception populaire l'existence et l'activité de la divinité) et qu'il ne veut voir dans le personnage principal de la création qu'un personnage mythologique à attributs lunaires imprégnés de christianisme.

Dans les chapitres suivants (« Il Dio visitatore » e « Bog e le maschere ») l'auteur essaie de nous dépeindre un dieu primordial (provenant de la zone supérieure du panthéon des anciens Slaves) et analyse le contenu de certains noëls, de certains rites (même lorsque leur célébration a été transférée à d'autres dates), ainsi que la coutume des pièces jouées avec des masques. Pour ce qui est des noëls, l'auteur étudie des textes dans lesquels les chanteurs réveillent les gens de la maison, en affirmant qu'ils ne leur apportent aucun mal et qu'ils introduisent Dieu dans la demeure (le matériel roumain portant sur cette question est ignoré par l'auteur ; voir T. Pamfile, *Crăciunul. Studiu etnografic*, Bucarest, 1914, p. 52, 54, 57, 59, 60). Dans le cas des pièces jouées avec des masques, l'auteur constate une certaine liaison entre les noms de « vieux » et de « vieille » des principaux travestissements et entre le nom donné aux morts chez différents peuples. Derrière ces chants, ces coutumes et ces croyances, aujourd'hui dépourvues de cohérence, l'auteur voit un dieu originaire — le même que celui qui avait été identifié dans le chapitre précédent comme étant un dieu lunaire. Mais cette fois ce dieu a des attributs funéraires ; on peut observer en même temps la direction mystique de l'évolution de la conception de ce personnage mythologique.

Enfin, dans le dernier chapitre publié jusqu'ici (« Bog e il grano »), l'auteur, partant de la coutume que les peuples slaves avaient d'honorer le blé en lui accordant des attributs divins, de la cérémonie de la première ou de la dernière gerbe moissonnée et appelée « vieux » ou « vieille » et qui s'est conservée dans certaines cérémonies à caractère magique et religieux célébrées dans le courant de l'année, de même que de l'habitude de tirer au sort la personne qui devait commencer la moisson chaque année, en arrive à affirmer que les anciens Slaves ont

connu un dieu principal de la récolte. Il s'agit en l'occurrence du même dieu unique dont les attributs lunaires et funéraires ont été étudiés dans les chapitres antérieurs, attributs auxquels s'ajoute à présent celui de la fertilité, confondue avec le blé lui-même. Mais arrivé à ce point de sa démonstration, l'auteur se trouve sur d'autres positions que les résultats des récentes recherches portant sur l'ancienne mythologie slave effectuées en U.R.S.S. Ainsi, les recherches actuelles nous montrent que les Slaves n'ont connu aucune sorte d'idées anthropomorphes sur l'esprit des céréales et les chercheurs plus anciens n'ont pas davantage signalé de cas de céréales personnifiées on animées d'autre manière, comme on le constate par exemple chez les peuples germaniques (S.A. Tokarev, *Религиозные верования восточнославянских народов XIX—начала XX века*, p. 62).

Les derniers chapitres (« Il Dio celeste ozioso » et « La situazione di Perun ») de même que le chapitre des conclusions n'ont pas encore vu le jour, de sorte que nous ne pouvons émettre un jugement anticipé sur la valeur générale de l'étude. Mais il est certain que l'auteur ne semble pas se préoccuper du problème des racines historiques de ces croyances, non plus que de celui de leur transformation ultérieure ; il ne s'est pas davantage attaché à analyser les conditions sociales et historiques qui ont contribué à la survivance de ces croyances, ce qui l'a empêché de préciser le rôle réel qu'elles ont joué dans la vie du peuple.

Mais les réserves susmentionnées, même si elles touchent aux principes et aux méthodes de travail spécifiques à de telles recherches, ne diminuent pas la valeur de cet ouvrage en tant que source d'information.

Adrian Fochi

GRAFENAUER, IVAN, *Ein altpflanzerisch-chtonischer Wurmsegen in der Schweiz und Slovenien*, dans *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 57, 1961, p. 148—152.

L'auteur essaye d'apporter une contribution supplémentaire aux rapports ethnographiques et folkloriques des peuples de la zone alpine orientale, respectivement entre Slovènes et Suisses. Ces derniers temps, après le congrès ethnographique de Ljubljana (avril 1956) où furent posées les bases des recherches de ce genre, les documents attestant ces rapports se sont accumulés en assez grand nombre, incitant à faire de sérieuses recherches comparatives. Dans le présent article l'auteur procède à la discussion d'une formule d'incantation contre la morsure de serpent, formule qu'il trouve aussi bien chez les Slovènes que chez les Allemands, offrant dans ce dernier cas même deux exemples du IX[e] siècle. Cette incantation est composée d'une formule énumérative comprenant les différentes parties du corps humain d'où la maladie (dans ce cas le venin) est exhortée à sortir. L'ordre de l'énumération va des organes internes vers les organes externes : de la moelle à l'os, de l'os à la chair, de la chair aux cheveux et de là dans la terre, où la force de l'incantation la retiendra. Le fait que les variantes slovènes sont identiques comme sens et semblables comme forme à celles des Allemands détermine l'auteur à conclure qu'il s'agirait d'une nouvelle preuve de la très ancienne liaison culturelle helvéto-slovène. La position de l'auteur à l'égard de cette incantation paraît assez contradictoire lorsque, après avoir affirmé le lien de la civilisation populaire de son pays avec la civilisation de l'Europe centrale, il reconnaît aussi l'existence de formules d'exorcisation semblables aussi bien chez les Slaves méridionaux qu'orientaux. Pour les Slaves méridionaux il donne comme exemple une prière du IX[e] siècle figurant dans l'Euchologe du Sinaï, où l'énumération est

semblable, bien qu'évoluant en sens inverse. D'ailleurs, le folklore roumain connaît la même formule énumérative appliquée à la même incantation contre la morsure de serpent. Il y en a de nombreuses variantes (près de 60 textes ont été publiés rien que par Artur Gorovei, *Descîntecele romînilor*, Bucarest 1931, p. 395—398, recueillis jadis dans toutes les régions de Roumanie, mais surtout en Moldavie). L'exemple ci-dessous sera concluant, bien que la formule énumérative y soit encore inverse, allant de l'extérieur vers l'intérieur : Prinsu-s-a dihu de păr, /Păru-i prins de piele, /Pielea de carne,/ Carnea de os,/ Osu sănătos/ Dă veninu jos/ Şi şarpele dihu/ Să-şi beie veninu. (Le serpent s'est attaché aux cheveux, les cheveux à la peau, la peau à la chair, la chair à l'os, os sain rejette le venin et que le serpent boive son venin). Cette formule est caractéristique pour toutes les variantes roumaines de cette incantation. Il en est de même pour la formule finale des versions slovènes et suisses, où le venin est envoyé dans la terre, et c'est pourquoi l'auteur a classifié cette incantation agraire-pastorale, de nuance chthonienne, ce qui n'est propre à cette incantation ni aux deux peuples. Nous la trouvons aussi chez les Serbes, les Bulgares et les Grecs, ainsi que chez les Ukrainiens, Allemands et les anciens Egyptiens et elle est fréquemment rencontrée dans les incantations roumaines (cf. Gorovei, *op. cit.*, p. 145). Mais l'ensemble de la formule énumérative est attesté dès l'antiquité romaine. Les exorcismes romains chassaient l'esprit de la maladie « de la tête, des cheveux, de la langue, de sous la langue, des bras, des narines, de la poitrine, des yeux, des veines, du gros intestin, de l'intestin grêle » (Gorovei, *op. cit.*, p. 166 et 169) ce qui fait douter des conclusions de l'auteur. On voit donc que le phénomène culturel représenté par cette incantation est beacoup plus vaste et que le rapprochement entre Suisses et Slovènes ne peut plus être considéré comme significatif. Il semblerait par contre que ce matériel se rattache davantage à l'Europe orientale, où on a recueilli au siècle dernier des exemples nombreux et concluants. Nous ne pouvons pas savoir quelle est la valeur des autres preuves relatives à l'éventuelle communauté helvéto-slovène à laquelle se réfère l'auteur au début de son article, mais en tout cas l'exemple dont il cherche à étayer sa thèse ne nous paraît pas des plus heureux.

Adrian Fochi

VUJIČIĆ, STOJAN D., *Les formes métriques sud-slaves de la poésie de Balint Balassi*, dans *Studia slavica*, VI (1960), 3—4, p. 393—409.

Balint Balassi (1551—1594) passe pour l'un des premiers — sinon même le premier — — grand poète lyrique hongrois. Son œuvre comprend des poésies patriotiques et des chants d'amour écrits bien souvent sous l'empire d'événements et de sentiments vécus par lui-même. Il a eu une existence mouvementée, de poète-aventurier et de noble-soldat, tout comme d'autres rhapsodes du XVI[e] siècle. Grand féodal, il a lutté contre les Turcs et après de longues pérégrinations en Hongrie et en Pologne, également déterminées par des drames sentimentaux, il est mort complètement ruiné, en défendant la ville d'Esztergom, assiégée par les Turcs. Humaniste distingué possédant une vaste culture, qui englobait la littérature gréco-latine et les poètes italiens, parmi lesquels en premier lieu Pétrarque, Balassi s'est penché avec intérêt sur la poésie populaire des Hongrois et des peuples voisins.

C'est justement un aspect de ces relations qu'étudie Vujičić. Il analyse deux poésies. *Aenigma* et *Bécsi Zsuzsannáról* s *Anna-Máriáról szerzette* (« Sur Suzanne de Vienne et Anne-

Marie »), dans la structure métrique desquelles il découvre des influences de la poésie populaire serbo-croate. L'analyse est minutieuse et faite avec une grande compétence.

V. commence par relever que *Aenigma* est construite en vers de huit syllabes, binaires à césure médiane 4/4, et ternaires à deux césures 3/2/3 Le premier type de vers existait à l'époque dans la poésie populaire hongroise, mais le second, qui faisait défaut, existait dans la poésie populaire serbe. Ainsi, le roman pastoral *Planin* écrit par Petar Zaranic en 1536 comprenait deux fragments populaires chantés sur des mélodies connues à cette époque. L'un de ces fragments a été conservé dans le manuscrit de Zadar datant du début du XVII[e] siècle, mais son existence remonte probablement a un siècle plus tôt Le vers est fait de huit syllabes ternaires 3/2/3. Le poète savant Dzare Držić de Dubrovnik (1461—1501) a écrit des poésies dans le même mètre, d'après le modèle folklorique. Le début du XVI[e] siècle connaît un véritable épanouissement de la poésie d'amour en Dalmatie, grâce à la création de Vlahović, Držić, Lukić et d'autres encore, cités par Vujičić. D'un autre côté, la littérature hongroise connaît au XVI[e] siècle des traductions de poèmes épiques serbes tels que celui consacré au roi Béla et à sa fille Bankó (1570). La circulation des poésies populaires d'un pays à l'autre était fréquente à l'époque. Les poètes de la cour connaissaient en ce temps-là nombre de chants populaires serbes, polonais, slovaques et roumains. Les relations roumano-hongroises étaient intenses, dans les deux sens. Vujičić nous en donne un exemple, précieux pour nous, celui de la « Danse de Lazar Apor » du Codex Kájoni, qui a inspiré la danse « *Bătuta* » des Roumains de Battonya.

Les péripéties de son existence personnelle ont permis à Balint Balassi de connaître la poésie populaire serbe. Sa vie de soldat l'a mis en contact avec nombre de soldats serbes et croates, lors des batailles livrées aux frontières du royaume de Hongrie. Vujičić dresse une liste minutieuse des personnages au nom serbe, connus par le poète, ainsi que par son père et son grand-père, noms qui apparaissent dans les documents de la famille, ainsi que dans la correspondance du poète.

Quant au motif des deux cygnes dont l'un est ravi par un faucon et l'autre meurt de douleur, il existait dans toute la poésie d'amour serbo-croate, ainsi que dans la poésie savante de la zone qui a subi l'influence de Pétrarque. Le catalogue d'un poète inconnu aux initiales St. D. du XVIII[e] siècle comprend une poésie ayant exactement le même contenu. Vujičić suppose que cette poésie aurait pu s'inspirer du même original folklorique que le poème de Balassi.

Avec la même précision, Vujičić analyse aussi l'autre poésie de Balint Balassi. Le chercheur Sandor Eckhardt indique la source de ces vers dans les chants slovènes de la collection de Karel Strekelj, qui comprennent nombre de vers analogues à ceux du poème hongrois mais qui, comme le signale Vujičić, n'ont pas un mètre de dix syllabes 4/6. Une poésie populaire polonaise publiée par József Waldpfel aurait également pu servir de modèle. Mais le vers de dix syllabes alterne avec le vers de 9 syllabes, et la césure sépare les mots. C'est pourquoi les poésies serbes peuvent être considérées avec plus de probabilité comme ayant inspiré le poème de Balassi (malgré certaines contradictions de détail), d'autant plus que certains chants épiques hongrois, tel le « Chant d'András Vásárhelyi » de 1508, ont le même mètre. Au XIX[e] siècle, le vers de 10 syllabes 4/6 réapparaîtra sous le nom de *serbus manier* dans l'œuvre de Vórosmarty, Petofi et d'autres encore, sous l'influence de la traduction des chants populaires serbes.

L'article de Vujičic est intéressant non seulement par ses informations d'ordre historique et littéraire, mais aussi parce qu'il nous montre l'utilité de l'analyse métrique des poèmes, en tant que moyen de démonstration objective d'une influence poétique. En second lieu,

l'article enrichit de données nouvelles nos connaissances sur les relations culturelles entre les peuples serbe, hongrois et polonais au XVIe siècle, et suggère qu'il serait important d'entreprendre des études aux fins de préciser le rôle de l'élément roumain dans cet ensemble culturel.

Sorin Alexandrescu

VĂTĂŞIANU, VIRGIL, *Istoria artei feudale în ţările romîne, vol. I. Arta în perioada de dezvoltare a feudalismului* [Histoire de l'art féodal dans les pays roumains, vol. I. L'art dans la période de développement du féodalisme], Bucarest, 1959, 1018 p. (avec 910 illustrations dans le texte).

Cet ample volume de synthèse traite de l'évolution de l'art féodal roumain dans les trois provinces historiques de Transylvanie, Valachie et Moldavie, depuis les origines, jusque vers l'an 1525. Une place appréciable est réservée en même temps à la création artistique des minorités nationales. L'ouvrage poursuit également les relations des pays roumains avec ceux de l'Europe Centrale et Orientale, ainsi qu'avec la Péninsule des Balkans, de même que certaines interférences de l'art roumain de Transylvanie avec l'art saxon et magyar. La division du moyen âge en périodes, telles que les ont fixées les recherches récentes, a permis à l'auteur de subdiviser son livre par étapes, la haute époque féodale (des Xe —XIe siècles jusque vers le milieu du XIVe siècle) — et l'âge d'or de la féodalité, divisé à son tour en deux phases, dont la première s'achève au milieu du XVe siècle et la seconde en 1525. Au sein de chaque étape sont étudiés tour à tour l'architecture—en tant que manifestation majeure — puis la sculpture, la peinture, le mobilier, l'argenterie, les miniatures et les broderies liturgiques.

Au cours de la période initiale (Xe —XIIe siècles) prédominent les constructions en bois. Ce sont elles qui ont déterminé, dès qu'on se mit à édifier des monuments en pierre, l'apparition dans les trois provinces historiques roumaines, de l'église-salle, consistant en une nef rectangulaire et un sanctuaire. La prémisse de l'église-salle est « la maison en bois, la maison composée d'une seule chambre aux murs faits de poutres disposées horizontalement les unes sur les autres et assemblées à leurs extrémités, la longueur de la poutre déterminant aussi celle du mur et le plan carré ou rectangulaire » (p. 71). C'est encore la longue pratique de l'architecture en bois qui explique, probablement, la tendance qu'on a d'allonger les monuments religieux en Moldavie ; le même genre de construction se trouve aussi selon l'auteur à la base de l'originale voûte moldave. La diffusion générale des constructions en bois et leur apport à l'apparition de l'église-salle démontrent, pour la période de début de la féodalité, le développement commun et les facteurs de liaison de l'architecture des trois provinces et mettent en relief le rôle déterminant de l'élément roumain autochtone dans l'élaboration de ce type de construction en pierre Cette conclusion montre du même coup qu'en Transylvanie, Valachie et Moldavie, à l'époque où l'on passe du bois à la pierre, l'architecture s'intègre, même si c'est dans une chronologie plus tardive, dans l'évolution générale de l'architecture européenne où l'église-salle embrasse, aux IXe , Xe et XIe siècles, une vaste aire s'étendant « depuis la Catalogne, à travers le sud de la France, la Lombardie, la Yougoslavie et la Bulgarie, jusqu'en Crimée » (p. 72). Dans les zones de Transylvanie où la population roumaine est compacte, notamment dans les monts Apuseni et au Maramureş où les colonisations n'ont généralement pas pénétré, on constate

que ce sont les constructions de bois qui prédominent, lesquelles se sont du reste maintenues jusqu'au XX^{e} siècle. L'existence de ces témoignages d'une très ancienne architecture qui conserve jusque dans les fondations de plus fraîche date (XVII^{e} et XVIII^{e} siècles) — comme l'observe du reste l'auteur (p. 253) — des types et des éléments archaïques, aurait, croyons-nous, rendu utile une discussion et, à tout le moins, un essai de délimiter lesdits caractères[1]. Les conclusions du professeur Vătăşianu auraient pu tirer un plus grand profit de diverses informations puisées dans les documents, lesquels, parfois, n'ont pas été suffisamment commentés dans le texte. C'est ainsi que nous rappellerons une lettre du pape Innocent III, du 16 avril 1204[2], attestant l'ancienneté des monastères orthodoxes dans les territoires de l'ouest de la Transylvanie et où, détail intéressant, le chef de l'Eglise romaine suggère à son évêque d'Oradea d'utiliser les constructions existantes des Roumains orthodoxes pour les besoins du culte catholique[3]. Pour le sud-ouest de la Moldavie et pour la Valachie on possède des documents en date du 14 novembre 1234[4], de 1247[5] (diplôme accordé aux chevaliers de Saint-Jean) et de mai 1359 (lettre du patriarche de Constantinople reconnaissant la métropolie de Valachie)[6], qui apportent tous la preuve évidente de l'ancienneté et de la stabilité de l'organisation ecclésiastique de la société féodale roumaine, capable, comme le déclare la lettre du pape Grégoire IX du 14 novembre 1234, d'assimiler et de déterminer à passer à l'orthodoxie les colons catholiques, Hongrois et Allemands, établis à l'est des Carpates, dans l'évêché des Koumanes. Ce qui décèle de toute façon l'existence d'églises, mentionnées nommément du reste dans le diplôme de 1247[7], les constructions de bois occupant, naturellement, une place importante.

Tout en partant de ces éléments communs, l'évolution de l'architecture religieuse n'a pas été la même pour les trois provinces, mais des interférences, ainsi que certains traits communs se maintiennent à travers toute la période analysée, jusqu'en 1525. Les fondations orthodoxes de Transylvanie épousent le type de l'église-salle, avec quelques influences gothiques ou valaques. Les rares monuments de pierre conservés des XIV^{e} et XV^{e} siècles montrent que sans les interdictions de toutes sortes auxquelles le culte orthodoxe se vit exposé de la part du catholicisme fort de toute l'autorité de l'Etat, l'architecture roumaine de Transylvanie aurait bientôt pu évoluer « vers des formes mieux cristallisées et supérieures, tout comme celles des Principautés-sœurs » (p. 261). En revanche, les constructions en pierre et en maçonnerie des églises catholiques ont connu une large extension et elles rentrent dans les types de monuments de style roman et, à partir du milieu du XIII^{e} siècle, dans ceux du gothique. L'analyse se fait remarquer par le classement stylistique et chronologique d'un grand nombre de fondations, en partie datées d'une manière erronée dans des travaux plus anciens.

En Valachie, à côté de l'église-salle, la découverte faite à Niculiţel (Dobroudja, XI^{e} — —XII^{e} siècles) étaye l'hypothèse de l'auteur que le plan tréflé et triconque s'est répandu dans

---

[1] Corina Nicolescu, compte rendu de l'ouvrage du prof. V. Vătăşianu, dans *Studii*, XIII (1960), 4, p. 301—302.

[2] Signalée par l'auteur (p. 3), qui s'y attarde trop peu dans son commentaire.

[3] *DIR* (*Documente privind istoria Romîniei*), *sec. XI-XII-XIII, C, Transilvania*, I, p. 28, nº 45.

[4] Hurmuzaki, *Documente*, I, p. 132.

[5] *DIR*, *sec. XIII-XIV-XV*, B, p. 285—289. Commenté par l'auteur p. 126—127 sans mentionner les constructions religieuses.

[6] Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente*, XIV, p. 3. Pour l'interprétation de ce document voir Const. C. Giurescu, *Întemeierea mitropoliei Ungrovlahiei*, dans *Biserica Ortodoxă Romînă*, LXXVII (1959), nºs 7—10, p. 676—678 et 691.

[7] « ...exceptis ecclesiis constructis et construendis in omnibus terris supradictis ... », *DIR*, *sec. XIII-XIV-XV*, B, p. 286.

les territoires roumains du Danube, de même qu'en Bulgarie, «dès les XI[e] —XII[e] siècles, approximativement en même temps que les exemplaires connus de Grèce ... » (p. 130). On retrouve le plan triconque à Vodiţa I (fin du XIII[e] siècle ou début du suivant), à Coşuştea-Crivelnic dans les fondations de la première église (première moitié du XIV[e] siècle) et à Vodiţa II (datée 1374—1375). Partant de cette suite chronologique, l'auteur considère que la solution constructive adoptée à Vodiţa II[8] précède celle, similaire, des monuments serbes de la vallée de Morava, édifiés après 1375, et conclut, après avoir étudié l'église de Cozia aussi, à l'existence d'un type architectonique olténo-morave L'hypothèse ouvre une voie nouvelle à la recherche, ses perspectives étant plus larges que celles communément admises. L'existence d'une architecture en pierre, durant la haute époque féodale et jusqu'au dernier quart du XIV[e] siècle, avec ses solutions constructives nouvelles et plus évoluées, concorde, du reste, avec l'évolution sociale, économique et politique de la Valachie pendant la même période et prend également rang dans l'ensemble des relations culturelles des territoires roumains et des pays sud-danubiens du X[e] au XIV[e] siècles. Continuant ses recherches dans la même direction, le professeur Vătăşianu examine aussi la possibilité de modifier la date du plus ancien des monuments de plan triconque conservés en Moldavie — l'église de la Sainte Trinité de Siret — qu'il fait remonter vers 1354—1358. Il pose par la même occasion la question de savoir si la décoration céramique dudit édifice ne reproduirait pas directement les modèles existants aux XII[e] , XIII[e] et XIV[e] siècles en Bulgarie et en Grèce, sans plus attendre l'influence du décor des églises serbes par l'intermédiaire de la Valachie, comme on l'a soutenu jusqu'ici. L'exposé réserve un chapitre plus étoffé à l'architecture du règne d'Etienne le Grand, époque qui connut la cristallisation du style moldave. Les recherches futures devront retenir l'éventualité d'une influence de l'architecture féodale roumaine sur les constructions athonites bâties avec l'appui des voïvodes du nord du Danube (dans le plan et le système des voûtes des cuisines, par exemple).

Dans le domaine de l'architecture militaire, l'auteur relève, pour la période initiale encore si peu étudiée, l'existence en Transylvanie de forteresses et points fortifiés déterminés par les nécessités de la défense ; ces constructions sont du reste attestées par le témoignage du Notaire anonyme du roi Bela. On retiendra la conclusion relative à «la persistance des fortifications de terre dotées de palissades, depuis l'époque antérieure à la conquête hongroise » (p. 19). Nous ajouterons à ce propos qu'une étude récente, adoptant la même conception, distingue aussi dans le cas de quelques forteresses transylvaines d'avant l'invasion tartare, des éléments de construction qui «n'ont rien de commun avec les forteresses contemporaines de l'ouest de l'Europe » et sont au contraire «soit de tradition locale, de création locale, soit directement d'origine orientale »[9]. La tradition byzantino-orientale se retrouve également dans les bastions circulaires de la forteresse valaque de Poenari (XII[e] — —XIV[e] siècles). En Moldavie, les plans des forteresses — celle de Şcheia par exemple, ou le noyau de celles de Suceava et de Neamţ — diffèrent en principe de ceux des constructions de l'Ordre teutonique en Transylvanie ; il n'y a pas de corrélation entre eux, comme on l'affirmait par le passé. Il a donc existé une architecture militaire qui s'est développée sur de vieilles

---

[8] «.. l'édification de quatre pilastres à hauteur des absides latérales, destinés à consolider la bâtisse et à réduire le diamètre des voûtes, tout en collaborant, grâce aux arcs qui les relient de part et d'autre aux parois est et ouest correspondantes, à la neutralisation des poussées diagonales des pendentifs qui soutiennent la tour centrale ». (V. Vătăşianu, *op. cit.*, p. 188—189).

[9] Bakó Géza, *Elemente de origine locală şi răsăriteană în arhitectura militară a epocii feudale timpurii din Transilvania*, dans *Studii şi articole de istorie*, Bucarest, III (1961), p. 57—67.

traditions locales ou byzantino-orientales, dans les trois provinces historiques. Son évolution se poursuit — du fait des circonstances bien connues — surtout en Valachie et en Moldavie. En Transylvanie, par contre, se dressèrent de nombreux camps fortifiés, forteresses, châteaux, murailles de villes, forteresses paysannes ou églises fortifiées, qui appartenaient à la couronne, à la noblesse magyare ou aux communautés saxonnes : l'auteur les analyse, les classe dans la mesure du possible chronologiquement et insiste sur la nécessité de fouilles archéologiques systématiques pour tirer au clair plusieurs questions encore insuffisamment précisées.

Abordant ensuite la peinture, l'auteur observe que « le sens de la couleur est si profondément enraciné dans l'art roumain qu'il a même survécu au XIX^e siècle durant lequel la tradition artistique féodale a été abandonnée ». Dans l'art roumain, la peinture s'impose « avant tout, pour la valeur de son coloris... » (p. 339). Les dernières décennies du XV^e siècle voient se manifester pleinement l'école moldave « avec des particularités iconographiques et stylistiques bien déterminées », combinant la tradition locale, d'une part avec des eléménts venus de l'art des pays voisins et, d'autre part, avec des emprunts de la peinture occidentale et italo-crétoise, « avec des points de contact direct à l'Athos et à Venise, la Moldavie servant à son tour de foyer et de médiatrice entre et vers ces centres » (p. 802). On retiendra la nécessité, une fois de plus, d'études nouvelles portant sur la peinture athonite pour déterminer l'influence éventuelle de l'art des pays roumains sur ces contrées [10].

En Transylvanie la peinture des fondations orthodoxes a affirmé dès le début et sans ambages son caractère byzantino-balkanique et n'a subi des influences occidentales qu'à peine pendant le XV^e siècle (p. 397). Ainsi donc, dans ce domaine aussi, le lien unissant entre elles les trois provinces apparaît dès la période des débuts. Les anciennes contrées catholiques de la Transylvanie ont conservé quelques peintures qui dénotent un caractère populaire, tandis que dans les centres urbains, aux XV^e et XVI^e siècles (début), le style gothique se perpétue, tout en accusant certaines influences de la Renaissance.

Le travail de synthèse du professeur V. Vătăşianu a encore un mérite, celui d'embrasser, outre l'architecture et la peinture, les autres manifestations du phénomène artistique. En ce qui concerne le mobilier, dont il s'est conservé en général fort peu de pièces, il eût été bon de mentionner aussi la porte de l'église du monastère de Cotmeana, qui remonte à la fin du XIV^e siècle ou au début du suivant [11]. L'auteur aurait pu utiliser aussi les informations relatives à des commandes adressées à Braşov par les voïvodes roumains. C'est ainsi que Basarab le Jeune (1477—1482) demande aux gens de cette ville de lui envoyer dix tables rondes, et qu'un livre de comptes, dressé à Braşov également, note les sommes dépensées du 25 août 1508 au 4 mai 1509 pour l'exécution d'un siège revêtu de cuir ou encore pour l'acquisition des fournitures nécessaires à la confection d'une table, notamment des clous en fer, des pointes en laiton, de la peinture, de la soie [12].

La céramique moldave de la deuxième moitié du XV^e siècle dépasse « de beaucoup, non seulement quantitativement, mais encore qualitativement les produits similaires connus jusqu'à présent en Transylvanie » (p. 728). A propos des bijoux, l'auteur montre que les produits des

---

[10] L'église de Kremikovski (Bulgarie) qui passait pour illustrer cette influence n'est pas une fondation du voïvode valaque Radu le Grand, mais celle d'une notabilité locale du nom de Radivoi : Stamen Mihailov, *Le portrait du fondateur de l'église du monastère de Kremikovski à la lumière des relations culturelles bulgaro-roumaines*, dans *Археология*, Sofia, II (1960), 3, p. 23—29.

[11] Déposée à Bucarest au Musée d'Art de la R.P.R. (Section d'art féodal).

[12] Gr. G. Tocilescu, *534 documente slavo-romîne*, Bucarest, 1931, p. 140 (n° 147), et p. 476—477, 480, 482.

ateliers byzantins ou se rattachant à cette tradition, ont circulé sur le Bas-Danube et en Transylvanie. Des découvertes plus récentes viennent s'ajouter pour la Moldavie aussi [13]; une étude toute nouvelle prouve elle aussi, en ce qui concerne les parures en usage aux premiers siècles de la féodalité, les liens et les traits communs des trois provinces historiques roumaines [14].

Dans le domaine de l'orfèvrerie, l'auteur s'attache à analyser et classer les calices transylvains — dont les plus anciens datent du milieu du XIV[e] siècle —, bien que pour cette catégorie d'objets—mieux conservée que d'autres genres de pièces — les difficultés pour les dater avaient été multiples. La Valachie et la Moldavie voient se développer sur leur sol un style propre qui incorpore des influences byzantines et orientales. Dans cette direction aussi, les conclusions du professeur Vătăşianu s'imposent.

Au chapitre de l'enluminure, la Moldavie occupe la première place, à commencer par les œuvres pleines de talent laissées par Gavril Uric (premières décennies du XV[e] siècle) du monastère de Neamț et en continuant avec celles appartenant au règne d'Etienne le Grand, toutes exécutées dans divers centres monastiques. Intéressante est la suggestion donnée par l'auteur d'étudier la décoration des chrysobulles princiers. Mais il faudrait en faire autant pour les éléments décoratifs — aussi réduits qu'ils soient en nombre — des manuscrits datant des XIII[e] et XIV[e] siècles[15] dont certains ont été écrits, selon toutes les probabilités, dans notre pays [16].

Venons-en maintenant à la broderie, l'un des domaines où l'art roumain a trouvé à s'exprimer de la manière la plus éloquente à l'époque féodale. C'est ainsi que dès le règne d'Alexandre le Bon (1400—1432) et au cours des années qui suivirent, les ateliers moldaves réussirent à réaliser des pièces d'une grande finesse. Des recherches récentes confirment du reste l'existence, à cette époque, d'une école moldave de broderie [17]. L'auteur relève, à juste titre, le caractère original de la broderie moldave sous Etienne le Grand et fait reposer l'accent sur l'harmonie chromatique. Son affirmation que les broderies valaques sont qualitativement comparables à celles de Moldavie vient à être illustrée par la découverte d'un grand voile liturgique remontant au règne de Neagoe Basarab (1512—1521) [18]. Dans son ensemble ce chapitre aurait gagné à être traité plus en détail, compte tenu de la place qui revient à la broderie dans la création artistique des pays roumains.

Les difficultés auxquelles s'est heurtée l'élaboration de l'ouvrage de synthèse qui fait l'objet du présent compte rendu, ont résulté non seulement du choix du matériel bibliographique (plus de 770 titres) renfermant, plus d'une fois, des opinions subjectives, poursuivant d'autres buts que ceux d'une étude scientifique, mais aussi du stade initial auquel se

---

[13] Dan G. Teodor, *Tezaurul feudal timpuriu de obiecte de podoabă descoperit la Voineşti-Iaşi*, dans *Arheologia Moldovei*, I (1960).

[14] Bakó Géza, *Contribuţii la istoria Transilvaniei de sud-est în secolele XI—XIII*, dans *Studii şi cercetări de istorie veche*, XII (1961), p. 113—118.

[15] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slavone din Biblioteca Academiei R.P.R.*, Bucarest, 1959, p. VII—VIII.

[16] N. N. Smochină, *Unul dintre cele mai vechi texte slave scrise de un romîn (sec. XI-XII)*, dans *Biserica Ortodoxă Romînă*, LXXIX (1961), 11—12.

[17] Maria A. Musicescu, *Date noi cu privire la epitrahilul lui Alexandru cel Bun*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, V (1958), 1, p. 75—114.

[18] M. A. Musicescu, *O broderie necunoscută din vremea lui Neagoe Basarab*, SCIA, V, 1958, 2, p. 35—48; P. S. Năsturel, *O dveră necunoscută de la Argeş şi rostul acelora de la mănăstirile Putna şi Slatina*, dans *Studii şi cercetări de Istoria Artei*, VII (1960), 2, p. 198—202.

trouvent encore les recherches archéologiques portant sur les monuments de la haute époque féodale ; il faut également souligner les difficultés survenues dans la datation de plus d'une œuvre d'art, en l'absence de toute inscription, à moins qu'elles ne se réduisent à des textes liturgiques de circulation générale. A cela s'ajoutaient, pour chaque période, la persistance d'éléments archaïques côtoyant aux plus récents et la grande circulation des objets d'art décoratif, ce qui empêchait de determiner avec certitude leur provenance.

Si l'on tient compte de toutes ces difficultés, l'effort fourni par l'auteur pour analyser, pour classer stylistiquement et chronologiquement un nombre considérable d'œuvres, parmi lesquelles se trouvent des exemplaires dignes de figurer à côté de ce que l'art européen a de meilleur, se laisse saisir et apprécier quand on poursuit, à travers les 946 pages de l'exposé, les multiples précisions portant sur des aspects de détail, la logique de la composition des vues d'ensemble ou la façon dont sont formulées et argumentées les hypothèses. Mettant à profit une riche information bibliographique (y compris les conclusions des savants hongrois et allemands), l'auteur a parcouru étape par étape l'évolution de l'art roumain, retenant de la sorte l'origine commune, les facteurs d'unité et d'interdépendance, ainsi que les particularités des trois provinces historiques roumaines. Comme pour toute œuvre de pareilles proportions, il est naturel que certaines hypothèses provoquent des discussions, les confirmant ou non, et que de nouvelles précisions interviennent au fur et à mesure du déroulement des travaux ou de la publication d'autres recherches [19]. C'est du reste ce que la préface même de l'auteur a eu soin de signaler à l'attention du lecteur

L'apparition de cette synthèse a répondu à un besoin réel. Les spécialistes et quiconque s'intéresse aux manifestations appartenant au domaine de la culture, trouvent dans ce volume la somme des informations portant sur les premiers siècles de l'évolution de l'art féodal des pays roumains, des conclusions que l'on peut considérer comme un bien acquis pour la science, des hypothèses servant de point de départ à de prochaines études et aussi les questions qui attendent encore une réponse. Tirant les conclusions qui découlent d'un siècle de recherches fécondes, adjoignant aux résultats importants de ses devanciers — et nous songeons ici en premier lieu aux études consacrées à l'architecture et à la peinture — ses propres observations, analyses et conclusions, l'ouvrage de synthèse du professeur Virgil Vătăşianu, qui vient d'être couronné d'un prix décerné par l'Etat, marque une étape et ouvre une voie nouvelle à l'étude de l'art féodal des pays roumains.

Dinu C. Giurescu

Omagiu lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani [Hommage à George Oprescu pour son 80e anniversaire], Éd. Acad. R.P.R., Bucarest, 1961, XXXVIII + 608 p.

Par son activité plurilatérale, le professeur George Oprescu, de l'Académie de la R.P.R., tient une place éminente, unanimement reconnue, dans les recherches sur l'histoire de l'art en Roumanie aussi bien que dans le labeur didactique, d'orientation et de coordination dans ce domaine.

---

[19] E. Lăzărescu, compte rendu dans *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, VI (1959), 2, p. 286—308 ; V. Vătăşianu, *Discuţii şi completări pe marginea unei recenzii*, dans *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, VII (1960), 1, p. 278—285 ; Corina Nicolescu, compte rendu déjà cité ; E. Lăzărescu, *Data zidirii Coziei*, dans *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, IX (1962), 1, p. 107—136, etc.

16 — c 3797

La bibliographie des ouvrages du professeur Oprescu comptait, en 1961, 307 livres, catalogues, études, articles, notes et communications, traitant de nombreux aspects de l'art roumain et étranger d'autrefois et d'aujourd'hui et ouvrant de nouvelles perspectives aux recherches de cet ordre. En témoignage de leur haute estime, les collègues, les élèves et les admirateurs du prof. Oprescu lui ont dédié, à l'occasion de son 80e anniversaire, un volume d'hommage. Les 55 articles réunis dans ce volume, traitent pour la plupart d'œuvres et de problèmes d'art plastique de divers pays européens, à côté de quelques études sur la musique, les lettres et l'esthétique.

L'art statuaire de l'Allemagne du XXe siècle, consacré à l'idée de paix, le baroque allemand, les conceptions du socialisme utopique de Ziegenhagen et l'origine du lied sont analysés, respectivement, par Gunther Ott (Cologne), Johannes Jahn (Leipzig), Gerhard Strauss et Alfred Hofman (Bucarest). Des œuvres de peintres flamands, hollandais et belges font l'objet d'études signées par E. I. Fehner, I. V. Linnik et K. F. Assaévitch (Leningrad) et I. Frunzetti (Bucarest), tandis qu'Irina Novosselskaïa et D. G. Barskaïa (Leningrad), Jean Adhémar et G. Wildenstein (Paris), et K. V. Zambaccian (Bucarest) consacrent des articles à la peinture et à la gravure françaises. La personnalité de l'artiste József Rippl Ronai est mise en lumière par Pogány Gábor (Budapest). Quelques œuvres inédites des maîtres italiens font l'objet d'articles signés par Larissa Salmina (Leningrad), Jaromir Neumann (Prague) et Teodor Ionescu (Sibiu). Deux portraits polonais inconnus, du musée de Kiev, sont présentés par Andrzey Ryszkiewicz (Varsovie), tandis que Jerzy Toeplitz (Varsovie) analyse les rapports existants entre la science et l'art cinématographique. Des œuvres de la sculpture russe du XVIIIe siècle sont étudiées par M. V. Alpatov (Leningrad) et Ion Jalea (Bucarest) évoque la personnalité et la création de Vera Moukhina.

Dans le domaine de l'art roumain, les articles et études du volume sont consacrés à l'époque féodale (P. S. Năsturel, prof. architecte Horia Teodoru, Sorin Ulea et Teodora Voinescu), à la peinture, à la gravure et à la sculpture des XIXe et XXe siècles (Radu Bogdan, Mircea Deac, Amelia Pavel), à l'art populaire (G. Focşa), au théâtre (Sică Alexandrescu, Simion Alterescu, Anca Costa-Foru, Mihai Florea), aux lettres (B. Brezianu et Rosetta del Conte — Italie), à la musique (Ştefan Niculescu). Les problèmes de la culture et de l'art contemporains sont traités par Tudor Vianu, de l'Académie de la R.P.R., et par Mircea Popescu.

Le volume comprend également un certain nombre d'articles intéressant l'espace sud-est-européen.

Sous le titre *În legătură cu arta primitivă : două figurine neolitice din Dobrogea* (« A propos de l'art primitif : deux figurines néolithiques de la Dobroudja »), D. Berciu décrit deux figurines en terre cuite découvertes sur le territoire de la commune de Baia (district d'Histria), datant des années 3500—3000 av. n. ère et appartenant à la civilisation Hamangia, répandue de la Dobroudja du nord jusqu'aux environs de la ville de Bourgas (Bulgarie).

Partant du trésor mis au jour à Ziwiye (Kurdistan iranien) et de celui découvert dans un kourgane à Kelermes dans la région du Kouban (U.R.S.S.), M. I. Artamonov (Leningrad), dans un article intitulé *К вопросу о происхождении скифского искусства* se livre à d'intéressantes considérations sur l'origine de l'art scythique. Dans *Золотая чаша из келермеского кургана*, A. P. Mantzewitch (Leningrad) étudie une tasse en or provenant du même trésor de Kelermes et datant de la fin du VIIe ou du commencement du VIe siècle av. n. ère.

Un vase de bronze du IIe — IIIe siècle de notre ère, provenant de la Dobroudja du nord, actuellement au musée de l'Ermitage à Leningrad et figurant le buste d'un jeune satyre, est décrit dans l'article *Фигурный сосуд из Добруджи в собрании эрмитажа* d'A. Vochtinina (Leningrad).

Sous le titre *Problema originei ceramicei romînești și unele descoperiri recente de la Capidava* (« Le problème de l'origine de la céramique roumaine et quelques découvertes récentes de Capidava »), Radu Florescu établit que les poteries exhumées à Capidava représentent un nouveau chaînon intermédiaire entre la céramique roumaine émaillée de Zimnicea (XIV^e) et celle de Dinogetia-Garvăn (XI^e — XII^e s.). L'auteur souligne que l'adaptation et la transformation de la céramique de type byzantin par les artisans de Valachie a été un processus complexe et de longue durée, qui aboutit à une « nouvelle synthèse » dans cet art.

Alexandre Obréténov (Sofia) présente avec compétence *les Peintures murales de Boïana*, le plus remarquable ensemble pictural bulgare du XIII^e siècle, qui tient une place représentative dans l'art européen du moyen âge.

Dans une étude intitulée *'Η Μαύρη Θάλλασσα im mittelgriechischen Sprachgebrauch*, J. Irmscher (Berlin) analyse cette dénomination sous laquelle la mer Noire apparaît dans la littérature grecque médiévale et qui figure, pour la première fois, dans le traité byzantino-vénitien de 1265.

Dans *Începuturile ceramicei monumentale în Moldova* (« Les débuts de la céramique monumentale en Moldavie »), Corina Nicolescu reprend l'étude de la décoration céramique des façades des monuments moldaves du XIV^e—XV^e siècle. Contrairement à l'opinion accréditée, qui veut que ce système décoratif ait pénétré de Serbie en Valachie et de là en Moldavie, l'auteur propose de chercher une voie plus directe, conduisant des monuments byzantins et bulgares du XII^e—XIV^e siècle aux constructions de la Dobroudja et du Bas-Danube, pour aboutir finalement aux édifices de Moldavie.

L'étude d'Entz Géza (Budapest) *Mittelalterliche rumanische Holzkirchen in Siebenburgen* s'occupe des documents écrits attestant l'existence d'églises construites en bois et la présence d'un clergé roumain en Transylvanie. Analysant ces documents, l'auteur aboutit à la conclusion que les débuts de l'architecture religieuse roumaine « ne sauraient être postérieurs à la seconde moitié du XIV^e siècle » et qu'elle s'est surtout répandue au cours du XV^e et pendant la première moitié du XVI^e siècle. Pour arriver à une conclusion d'ensemble à ce sujet, l'auteur aurait dû tenir compte des documents — bien connus d'ailleurs — qui témoignent l'existence, aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, de couvents orthodoxes (grecs) en Transylvanie. Pour l'ancienneté de l'organisation ecclésiastique roumaine à l'intérieur des Carpates, les conclusions des études sur l'iconographie et les textes liturgiques rédigés en slavon, auraient pu être également utilisées. Quant aux données archéologiques, elles attestent la présence d'une population romane chrétienne, en cette même province, dès le IV^e siècle. Les Roumains de Transylvanie, organisés politiquement au IX^e siècle, devaient avoir, à cette même époque, leurs propres églises, construites principalement en bois ; les documents des XI^e, XII^e et XIII^e siècles ne font que confirmer cet état de choses.

Sous le titre *Cîteva date în legătură cu paftaua de la Argeș* (« Quelques données sur la boucle de ceinture découverte à Argeș »), Pavel Chihaia produit quelques éléments nouveaux qui permettent de dater des années 1373—1385 l'agrafe d'or de style gothique découverte à Curtea de Argeș dans la sépulture d'un voïvode.

Florentina Dumitrescu signe une étude intitulée *Motivul palmetei în decorația medievală romînească* (« Le motif de la palmette dans la décoration médiévale roumaine »). Ce motif ornemental, stylisé d'une façon spécifique, a été fort répandu surtout en Moldavie. L'auteur compare la palmette de style roumain aux palmettes de style byzantin et musulman *.

---

* Pour les articles relatifs à l'art féodal du volume dédié au professeur G. Oprescu, nous renvoyons le lecteur à l'intéressant compte rendu de Maria-Ana Musicescu, paru dans *Studii și cercetări de istoria artei*, VII (1962), 1, p. 239—246.

Dans *Două piese de costum femeiesc de origine iliro-tracă* (« Deux pièces de costume féminin d'origine illyro-thrace »), Florea Bobu Florescu analyse deux types de *catrințe* (cotte paysanne) — la *catrința* à franges et la *catrința* simple — d'origine illyro-thrace très ancienne et dont l'auteur relève les analogies avec les éléments vestimentaires des figurines néolithiques de Vinča (Yougoslavie). On regrette toutefois l'absence d'illustrations.

L'article de Cornel Irimia, *Colecția de broderii a muzeului Brukenthal din Sibiu. Valoarea lor documentară și artistică* (« La collection de broderies du musée Brukenthal de Sibiu. Sa valeur documentaire et artistique »), accompagné de planches détaillées, est particulièrement utile pour l'étude comparée des motifs de la broderie populaire au nord et au sud du Danube.

Faisant suite à son intéressante étude sur le thème de l'« Arbre de Vie » (*Studii și cercetări de istoria artei*, VIII (1961), 1, p. 41—82), Paul Petrescu donne dans ce volume un article intitulé *Calul și călărețul în arta populară din Romînia* (« Le cheval et le cavalier dans l'art populaire roumain »). Il s'agit d'un motif antique que l'on retrouve dans l'Inde, chez les Thraces (« les cavaliers danubiens thraces »), chez les anciens Slaves et chez les Russes. Peut-être y aurait-il lieu d'étudier de plus près les plaques de céramique roumaine (XV^{e} — XVII^{e} siècles) représentant des guerriers en armure ou revêtus de divers uniformes, que l'auteur se borne à signaler sans toutefois les analyser et établir leurs rapports avec l'art populaire

L'article de Paul-Henri Stahl *Case țărănești în regiunea Cîmpulungului* (« Maisons paysannes de la région de Cîmpulung ») est une étude particulièrement compétente de l'architecture des maisons paysannes de la région de Cîmpulung. Passant en revue les détails de construction, l'auteur établit que les petites arcades en pisé qui relient les piliers de la *prispa* (sorte de terrasse couverte sur la façade des maisons paysannes) décèlent l'influence de date récente de l'architecture urbaine sud-danubienne des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, d'où ces éléments architectoniques ont pénétré et se sont répandus en Valachie.

Dans *Elemente teatral-spectaculare în manifestările dramei populare* (« Eléments scéniques du drame populaire ») Lelia Nădejde décrit le « jeu de la chèvre » qui continue d'être pratiqué en Moldavie et, adoptant les conclusions de Waldemar Liungman, signale la filiation existante entre les rites dyonisiaques, les jeux des mimes antiques et byzantins, les *karagözü* des Turcs, les *kukelu* des Bulgares, la chèvre et les jeux avec des masques des Roumains.

Dinu C. Giurescu

Index Islamicus (1906—1955). A Catalogue of Articles on Islamic subjects in Periodicals and other Collective Publications, compiled by J. D. PEARSON M. A , Librarian, School of Oriental and African Studies, University of London, with the assistance of JULIA F. ASHTON, Cambridge (England), 1958, XXXVI + 897 p.

La parution de cet ouvrage, qui comprend une partie considérable de la bibliographie islamique portant sur un demi-siècle (1906—1955), représente incontestablement une contribution importante à l'étude du monde islamique sous ses divers aspects. Un index de ce genre constituait une nécessité, aux fins de faciliter le travail des spécialistes et de les aider à dépister les matériaux d'information concernant l'Orient musulman. Les auteurs expliquent dans la préface de cet ouvrage volumineux, qui compte près de 900 pages, les motifs qui les ont déterminés à prendre pour point de départ l'an 1906 (année de la parution du périodique « Revue du Monde Musulman ») et nous donnent également des informations détaillées sur les publications collectives consultées par eux en vue de la rédaction de cet index (plus de 500 revues,

120 publications jubilaires (Festschrift); 70 volumes relatifs à divers congrès, etc.), publications indiquées du reste au début de l'ouvrage. Les auteurs précisent également que l'ouvrage paraîtra périodiquement, tous les cinq ans, et en arrivera donc à comprendre les publications les plus récentes et les plus variées concernant le monde islamique.

Le matériel figurant dans l'index est divisé par matières (religion, droit, philosophie, science, art, ethnographie, anthropologie, démographie, folklore, histoire, philologie, littérature, enseignement) avec des sous-divisions géographiques et même historiques (périodes), par exemple pour le matériel relatif à l'histoire de l'Empire ottoman.

Le volume nous donne également une liste d'abréviations ainsi que les noms des auteurs dans l'ordre alphabétique (avec certaines inversions, cependant, entre le nom et le prénom), liste suivie de l'indication des articles anonymes et des articles signés avec des initiales.

Les ouvrages figurant dans le catalogue sont numérotés l'un après l'autre, si bien que l'on constate aisément que leur nombre s'élève à 26 076.

Certes, les auteurs n'épuisent pas toutes les publications collectives comprenant des références au monde islamique pour le laps de temps considéré. Le matériel est recueilli notamment dans les revues et les autres publications collectives occidentales; l'index n'a recours qu'à un nombre relativement restreint de publications orientales proprement dites. Ceci rend nécessaire l'élaboration d'une bibliographie islamique comprenant les publications de l'Orient musulman, aux fins de compléter l'ouvrage que nous présentons. Par ailleurs, les publications qui continuent de paraître n'ont pas été toutes parcourues jusqu'en 1955.

De même, l'Index ne comprend qu'un nombre assez restreint de revues et d'autres publications collectives balkaniques, dont les publications roumaines. L'ouvrage souffre également de certaines lacunes en ce qui concerne les périodiques turcs considérés à la fois islamiques et balkaniques. Or, comme on le sait, les spécialistes du Sud-Est de l'Europe, zone qui du point de vue géographique ne fait partie ni de l'Orient (à l'exception de la Turquie), ni de l'Occident, se sont préoccupés et continuent de se préoccuper du monde islamique dans son ensemble. De ce point de vue, il ne serait pas dénué d'intérêt d'élaborer un catalogue d'ouvrages balkano-islamiques, afin de mettre mieux en lumière les efforts des hommes de science de cette zone désireux d'étudier l'Orient musulman sous ses divers aspects.

Mais toutes ces considérations ne diminuent en rien la valeur du présent Index. L'ouvrage est le résultat d'un travail persévérant et constitue un instrument de travail important mis à la disposition des spécialistes. La richesse des matériaux compris dans ce catalogue prouve en même temps que le monde islamique a été étudié sous des aspects variés, et les prochains volumes promis par les auteurs constitueront, outre leur utilité pratique, un critère pour l'appréciation de l'importance qui est accordée à l'Orient musulman par les spécialistes de tous les pays.

Mustafa A. Mehmet

Documente privind istoria Romîniei. Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki (Seria nouă), Tome I^er^, *Rapoarte consulare ruse (1770—1796)*, [Documents concernant l'histoire de la Roumanie. Collection Eudoxiu de Hurmuzaki]. D'après les Archives de politique extérieure de la Russie, Moscou. Publiés sous la direction de A. OȚETEA, membre de l'Académie de la R.P.R , Editions de l'Académie de la R P.R., 1962, 811 (—812) p.

La grande collection de documents relatifs à l'histoire de la Roumanie connue sous le nom abrégé de « Collection Hurmuzaki » et comprenant 45 volumes publiés au cours de neuf décennies, s'est enrichie récemment du premier volume d'une nouvelle série.

L'objet de la collection ayant été dès l'origine de réunir en un corpus les sources documentaires externes de l'histoire roumaine, elle a publié jusqu'ici des matériaux provenant des archives de France, de Pologne, d'Autriche, de Russie, d'Allemagne et de la ville de Venise. A cette œuvre ont contribué le long des années les plus remarquables historiens roumains d'autrefois, tels que Ioan Bogdan, Gr. G. Tocilescu, Al. I. Odobescu, Nerva Hodoş, N. Iorga et d'autres.

Les rapports consulaires autrichiens, français et prussiens publiés jusqu'en 1941 dans la « Collection Hurmuzaki » sont particulièrement précieux par la richesse de leurs informations, non seulement pour la connaissance de l'histoire des Principautés Danubiennes, à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e} , mais encore pour celle des événements qui se déroulaient dans les pays voisins à cette époque d'importantes transformations et de tournants décisifs de l'histoire des Balkans et de toute l'Europe du sud-est.

Nous n'étions pourtant renseignés que d'une façon incomplète sur cette période, à défaut des rapports du consulat de Russie, le premier qui ait été fondé dans les Principautés, en 1782. Cette lacune sensible se trouvera désormais comblée par la nouvelle série de la collection « Hurmuzaki », qui a entrepris de publier les rapports consulaires russes ainsi qu'un certain nombre de rapports émanant des ambassadeurs de Russie à Constantinople, que les Archives d'Etat de l'Union Soviétique ont bien voulu mettre à la disposition de l'Académie de la R P. Roumaine.

Les 533 documents (447 documents numérotés et 86 pièces annexes) contenus dans le I^{er} volume de la nouvelle série et embrassant la période 1770—1796, proviennent des fonds « Relations de la Russie avec la Turquie » et « Consulat général de Russie à Jassy », des Archives de politique extérieure de Moscou. Ils comprennent des rapports rédigés par les ambassadeurs Repnine, Stakhiev, Boulgakov et Kotchoubey et des consuls Laskarev, Sévérine et Kiriko, des mémoires, des notes diplomatiques, des firmans et des hatti-humaïums émanant de la Porte, des listes de commerçants et de sujets russes, diverses statistiques relatives à la circulation des marchandises, quelques décrets des princes régnants de Moldavie et de Valachie. Ce que nous apprennent ces documents complète ainsi non seulement les renseignements fournis par les autres rapports consulaires de la même époque, mais vient combler en outre en bonne partie les lacunes des collections roumaines de documents internes (« Uricariul », « Ispisoace şi Zapise », etc.).

Classées dans l'ordre chronologique, les pièces réunies dans ce volume se succèdent d'une année à l'autre et de mois en mois, à l'exception de certains intervalles où ils font défaut. Les vides les plus considérables sont ceux des années 1770—1775 et de la période mars 1788—1793 correspondant à la guerre russo-austro-turque, où l'on ne trouve aucune pièce relative aux Principautés Roumaines.

Ce qui fait le prix de ces informations complémentaires, est qu'elles nous donnent une image plus circonstanciée de la réalité historique du temps et nous permettent de considérer sous un jour nouveau un certain nombre de faits.

Ce matériel nous révèle en premier lieu d'une façon directe le rôle et l'attitude de la Russie dans les événements liés de près à l'histoire des Principautés et du sud-est européen, que l'on ne connaissait jusqu'ici qu'à travers les rapports des consuls d'autres pays, lesquels, pour des motifs qu'il est aisé de comprendre, pouvaient être tendancieux. Comme il est dit dans l'introduction du volume, les documents réunis ici « constituent une source de première main touchant les actions politiques et militaires entreprises par la Russie pour le démembrement de l'Empire ottoman et permettent de suivre les phases de la lutte du peuple roumain contre la domination et l'exploitation turco-phanariotes et celles de sa propre classe dominante ». Dans son ample étude introductive (p. 5—59), Al. Vianu analyse le matériel documentaire

surtout au point de vue des informations intéressant la situation et l'histoire des Principautés Danubiennes et les relations roumano-russes. La constatation générale qui se dégage de cette analyse est que dans la période qui fait l'objet du volume, les Principautés ont réalisé d'importants progrès dans la voie de l'autonomie, ceci avec l'appui substantiel de la Russie.

La question des Principautés avait été posée dès 1737 devant les grandes puissances. Depuis, l'idée de détacher de l'Empire ottoman les deux provinces roumaines n'avait cessé de gagner du terrain dans les relations diplomatiques, grâce surtout à la diplomatie russe. Une lutte persévérante était engagée pour imposer à la Turquie le respect des traités et celui des privilèges accordés aux Principautés, que la Porte affectait d'ignorer et sabotait systématiquement, en bonne partie sous l'influence de la clique des hospodars phanariotes qui mettaient au pillage le pays. La violation des clauses du traité de Kutchuk-Kaïnardji (1774) relatives aux Principautés, la non-application des hatti-chérifs de 1774 et des hatti-humaïums de 1776, rendirent nécessaire la convention russo-turque d'Aïnali-Kavak (1779), qui confirmait ces actes importants. La création de consulats russes en Moldavie et en Valachie au lendemain de la convention d'Aïnali-Kavak facilita l'application de plus en plus large du régime des Capitulations et donna toute leur efficacité aux interventions de la diplomatie russe, qui aboutirent à la promulgation de la Charte (*senet*) de 1783 et des hatti-chérifs de l'année suivante, reconnaissant une fois de plus les droits des Principautés Roumaines. Ceux-ci furent confirmés par le traité de paix de Jassy (1792). Mais les clauses de ce traité n'ayant pas davantage été respectées — ni même touchant l'exemption des Principautés de toute obligation envers la Porte pour une durée de deux ans après la conclusion de la paix —, il en résulta une aggravation de la domination turco-phanariote, l'intensification de l'exploitation des masses et une recrudescence du mécontentement populaire.

Les droits reconnus aux Principautés par les traités de Kutchuk-Kaïnardji et de Jassy, la lutte engagée pour l'application effective des clauses de ces traités, dont les documents publiés dans ce volume donnent un éloquent aperçu, ne pouvaient laisser indifférents les peuples du sud du Danube, qui suivaient les événements avec le plus vif intérêt et voyaient dans l'autonomie des Principautés Roumaines un exemple à suivre, y trouvant des arguments en faveur de leur propre autonomie, que les révoltés Serbes ne tardèrent pas à revendiquer à leur tour.

Les textes nous fournissent d'autre part une série de renseignements intéressant l'histoire des peuples et des territoires voisins. Ceux relatifs à la Transylvanie et à la Hongrie ont trait entre autres à la grande révolte paysanne dirigée par Horea. Il y est aussi fait mention accessoirement de la Galicie. Les documents nous donnent en outre une image assez complète des relations roumano-russes et roumano-ukrainiennes, notamment en matière d'échanges commerciaux. On y trouve également de nombreuses précisions sur l'immigration polonaise dans les Principautés et les Balkans, ainsi que sur des personnalités polonaises marquantes comme Denisko, Gulkonski, et surtout sur la principale figure de l'insurrection polonaise, Kosciuszko.

Il est assez souvent question dans ces textes de Géorgiens, d'Arméniens, de Bosniaques, de Bulgares, d'Albanais, de Français, d'Anglais, etc. résidant dans les Principautés. On y trouve encore des mentions sporadiques relatives à la Bulgarie, la Serbie, l'Albanie, la Thessalie, l'île de Rhodes. Plus fréquemment nommées sont les villes du sud du Danube, telles que Vidin, Roustchouk, Choumla, Gabrovo, Serez, Salonique, Janina, Raguse et Belgrade. Nous apprenons que Tîrnovo, Gabrovo, Plovdiv et la Macédoine en général exportaient en Russie des fils de soie et de coton (pp. 646, 739). Signalons également le document n° 24 (pp. 127—133) où figurent les impôts payés en 1776 à la Porte par chaque région balkanique.

Quelques documents nous parlent de Pazvantoglu (pp. 715, 719, 740, 776), des *cîrjali* (pp. 760, 788), d'Ali Pacha (pp. 530—531, 554) et de la monnaie frappée par lui (p. 712), ainsi que de divers événements intéressant les régions balkaniques : recrutement de la main d'œuvre pour les Principautés Roumaines, établissement dans les Principautés de commerçants et de familles venus du sud du Danube.

Tous ces renseignements et bien d'autres ayant trait à des faits, des événements et des hommes d'au delà des frontières des Principautés Roumaines, font de ce volume un ouvrage susceptible d'intéresser également les chercheurs d'autres pays, ce qui est d'ailleurs le cas de toute la collection Hurmuzaki dans son ensemble, et plus particulièrement des volumes contenant les rapports consulaires étrangers (T. X, XVI, XIX, XX).

Le matériel est aisément accessible, étant rédigé dans des langues généralement connues : en russe (406 documents), en français (118 documents) et en italien (7 documents), et sa consultation est facilitée par l'adjonction d'une liste de résumés des documents (pp. 61—86) dont les indications sont reproduites en tête de ceux-ci et par un index (pp. 799—812) des noms géographiques, ethniques et de personnes, ainsi que des principales institutions et matières mentionnées dans le volume.

En règle générale les documents ont été reproduits intégralement, sauf quelques exceptions (doc. n° 165, 167, 168, 275, 280, etc.), où certains fragments dépourvus de tout intérêt ont été intentionnellement omis, leur omission étant signalée par une ligne de points de suspension.

Quelques erreurs de date (doc. 14, 84) et quelques renvois de l'index à une page différente de celle à laquelle figure le document respectif (pp. 679, 693, 703, 721, etc. au lieu de 678, 692, 702, 720, etc.) dus à des changements de pagination au cours de l'impression, ne diminuent pas le remarquable niveau scientifique du volume, préparé avec compétence par A. Vianu et Eugenia Georgescu-Tistu, qui ont déchiffré et transcrit d'après des microfilms un matériel documentaire des plus abondants.

En publiant ce recueil de rapports consulaires russes et d'autres matériaux puisés dans les archives du Ministère des Affaires Etrangères de la Russie, l'Institut d'Histoire de l'Académie de la R.P.R. a enrichi le répertoire des sources de l'histoire de la Roumanie et mis à la disposition des historiens un instrument de travail de premier ordre qui leur rendra d'importants services pour l'étude des problèmes intéressant la période 1770—1796.

Sava Iancovici

Rédigées par : ABLAI. MEHMET (M A.) ; ALEXANDRESCU. PETRE (P. A.) ; BARNEA, ION (I. B.) ; BERINDEI. IOANA (I.R.B.) ; CAMARIANO. NESTOR (N. Cr.) ; CHIRCĂ, HARALAMBIE (H C.) ; CONSTANTINESCU. AURELIAN (A. C.) ; CRONT. GHEORGHE (G C) ; DAN. MIHAIL (M. D.) ; DICULESCU. VLADIMIR (V.D.) ; DUTU. ALEXANDRU (A. D.) ; FOCHI. ADRIAN (A. F.) ; GĂMULESCU. DORIN (D. G.) ; GIURESCU. DINU (D. C. G.) ; HERDA, SIMONA (S. H.) ; IANCOVICI. SAVA (S. I) ; ILIESCU. VLADIMIR (V. Il.) ; IONESCU-NIȘCOV. TRAIAN (T. I. N.) ; IONESCU-NIȘCOV. VIORICA (V. I. N.) ; MEHMET. MUSTAFA (M. M.) ; ONU. LIVIU (L. O.) ; PAPACOSTEA. CORNELIA (C. P. D) ; POPA. RADU (R. P) ; TULIU. VENERA (V. T) ; VELICHI. CONSTANTIN (C. V.) ; VOICANA. MIRCEA (M. I. V.) ; VULCU. MARIA (M. V.) ; VULPE, RADU (R. V.).

Linguistique

PARLANGELI, O., *Concordanze toponomastiche traco-messapiche*, Bologne, 1961, dans *Quaderni dell'Istituto di Glottologia* de l'Université de Bologne, V (1960), p. 21—29.

L'auteur fait une confrontation étymologique entre les noms thraces *Brentopara* (localité en Thrace), *bria* « forteresse », *dizos* « mur » et les noms messapiens *brendon* « cerf » (*Brindisium-Brundisium*), *Oria-Uria* (ville messapienne) et *Diso* (localité antique près du village actuel de *Muro*). Parlangeli évite de tirer des conclusions de ces importantes concordances thraco-messapiennes, mais il présente un abrégé très utile des opinions les plus récentes sur les relations linguistiques entre les anciennes populations de la Péninsule des Balkans et les tribus de l'Apulie et de la Calabre, en insistant spécialement sur la théorie de Vladimir Georgiev concernant le caractère daco-mysien de la langue albanaise. Quant à l'hypothèse de l'auteur selon laquelle le nom *Apulum* de Dacie aurait été importé d'Italie par les colons romains, elle n'est pas fondée, car les sources attestent, toujours en Dacie et avant l'occupation romaine, le nom ethnique *Appulus*.

R.V.

BOISSIN, HENRI, *Une formation balkanique aberrante de composés*, dans *Godišnjak*, Knjiga I. Balkanoloski Institut, Knjiga I, Sarajevo, Naučno Društvo N. R. Bosne i Hercegovine, 1956, p. 17—28.

Analysant une série de mots composés et d'attributs substantifs sans *На* (par exemple *дар слово*), du bulgare et de l'albanais, l'auteur fait observer l'existence du type aberrant de composés, où le déterminé précède le déterminant (месторождение ; горепдавателство). Si en bulgare, tout comme en russe, ces tournures se rencontrent dans le style administratif, elles apparaissent en albanais dans d'autres domaines aussi, comme par exemple le domaine géographique, le domaine vestimentaire, etc. (*bregdet — i* « le rivage de la mer »). On rencontre aussi en albanais le type de formation substantif + adjectif (*arkafortë* « coffre-fort »). En grec également nous

enregistrons pareilles formations dont l'emploi est au début parallèle à l'emploi des formations normales. Nous rencontrons ainsi πονόδοντος à côté de ὀδοντόπονος. Puis on en arrive à des composés du type ἀκροθαλασσία. Cette formation a été calquée en slave et on est arrivé ainsi au bulgare краи море. L'absence de ces types de formation dans le serbo-croate confirme leur origine grecque. Quant aux tournures du bulgare et du russe que l'on rencontre dans le langage administratif et technique, l'auteur opine qu'elles sont dues à une tendance de simplification, par l'élimination des désinences causales.

V. Il.

POPOVIĆ, IVAN, *Prilozi ispitivanju balkanske leksike u srpskohrvatskom jeziku — O nekim našim nazivima posudja* [Contribution à l'étude du lexique balkanique dans la langue serbo-croate. De certaines dénominations de vases dans notre langue], dans *Godišnjak*, Knjiga I. Balkanološki Institut. Knjiga I. Naučno Društvo N. R. Bosne i Hercegovine, Sarajevo, 1956, p. 55—104.

L'auteur étudie dans cet article un nombre de 45 mots à circulation balkanique, utilisés pour dénommer différents vases. L'auteur ne s'arrête qu'aux termes qui commencent par l'une des consonnes labiales *b, p, v, f,* comme par exemple : *buklica, potir, vučija, fučija,* etc.

L'article est divisé en quatre chapitres, les plus étendus étant les chapitres II et III. Dans le chapitre II l'auteur étudie les mots du point de vue de leur sens, de leur diffusion géographique et des variantes phonétiques, pour s'occuper de manière détaillée, dans le chapitre III, de la détermination de l'étymologie de ces mots, en examinant dans un esprit critique les étymologies indiquées jusqu'ici dans divers dictionnaires et différentes notes.

Appliquant le principe « Wort und Sache », l'auteur nous montre que les termes en question ont pénétré dans la langue à différentes époques et par des voies différentes. Le serbo-croate a emprunté une série de termes aux langues avec lesquelles il est venu en contact (*bokal, bokaleta, bokala* de l'italien, *bukal* de l'italien par l'entremise du grec, *vučija, fučija* du grec par l'entremise du turc, *putin(o)* du roumain *putină* et de l'italien *bottino,* etc.) et a servi à son tour d'intermédiaire pour la transmission de ces termes en d'autres langues balkaniques (l'albanais *buril* provient du serbo-croate *burilo,* le néo-grec μπουκλίτσα du slave *buklića,* etc.).

L'article est suivi d'un résumé en français.

D. G.

POPOVIĆ, IVAN, *Zum Spracheinfluss der orthodoxen Griechen auf jugoslawische Katholiken,* dans *Probleme der neugriechischen Literatur,* Berlin, II (1960), p. 40—47 (Berliner Byzantinische Arbeiten, 15).

Avec nombre d'exemples à l'appui, l'auteur démontre que l'influence de la langue byzantine, respectivement de la langue néo-grecque, s'est exercée sur les Croates catholiques à partir de deux directions géographiques : d'un côté, des Balkans, par l'entremise des Slaves orthodoxes, et de l'autre, des régions situées sur la côte, vers le nord et vers l'ouest, soit par l'entremise des anciens Dalmates, respectivement des Istriens, soit grâce au contact direct avec les Byzantins.

M. V.

SZABÓ, ATTILA T., *Eredmények és Hiányosságok a magyar szókincs román eredetü, feudalizmuskori elemeinek vizsgalátában* [Résultats et défaites dans la recherche des éléments roumains du lexique de la langue hongroise empruntés à l'époque féodale], dans *Studia Universitatis Babeş-Bolyai*, série philologie, fascicule Ier, 1962, Cluj, p. 19—34.

L'auteur s'attache à analyser le résultat des recherches qu'entreprirent les spécialistes au long des siècles afin d'établir quels sont les éléments roumains entrés dans le lexique hongrois à l'époque féodale. Sont cités des philologues hongrois du XVIIIe siècle (S. Gyarmathi, I. Gáspar), de la seconde moitié du XIXe siècle (les linguistes Gh. Alexics, I. Szinynyei, l'historien A. Takáts) et du XXe siècle (Z. Gombocz, I. Melich, St. Kniezsa, G. Blédy, Gy. Márton, Fr. Bakos). Par une série d'exemples, l'auteur démontre que tous ces chercheurs ont utilisé également des matériaux historiques et que certains d'entre eux ont même insisté sur la nécessité d'appliquer les aspects historiques à l'étude des éléments roumains. Considérant les données étudiées en leur totalité, l'auteur aboutit à la conclusion que le principal défaut des chercheurs cités provient du fait qu'ils ont négligé les études d'archives. En même temps, il souligne l'importance de l'étude du lexique emprunté du roumain à l'époque féodale, car, de cette manière, on pourrait assurer la base historique permettant l'étude du riche matériel datant d'après l'époque en question.

S. H.

Archéologie. Histoire

DÉTÉV, P., *Материали за праисторията на Пловдив* [Matériaux de la préhistoire de Plovdiv], dans *Годишник — Annuaire du Musée National archéologique de Plovdiv*, III (1959), p. 3—80.

L'article est consacré aux fouilles effectuées par l'auteur entre 1950 et 1958, dans le tell néolithique de Yassatépé, situé à l'intérieur même de la ville actuelle de Plovdiv (Philippopoli), dans le quartier universitaire, au confluent de la Belaštenska et de la Maritsa (Hèbre). Le tell, qui mesure 4 m de hauteur et un diamètre d'environ 150 m, présente quatre couches, dont trois couches néolithiques et énéolithiques correspondant aux phases II—IV de Karanovo et une couche datant des débuts de l'âge du bronze. On a décelé, dans toutes ces couches, les plans de plusieurs habitations en bousillage, parfois composées de deux ou trois pièces. L'inventaire, consistant surtout en céramique, accuse des rapports très étroits avec l'Asie Mineure, mais aussi des affinités avec les civilisations néolithiques du Bas-Danube. A la surface de la station on a découvert des vestiges de différentes époques : une amphore grisâtre de type thrace des Ve — IVe siècles av. n. ère contenant des ossements humains calcinés, des monnaies macédoniennes du temps de Philippe II et d'Alexandre, des reliefs en marbre de l'époque romaine, concernant le culte du Cavalier thrace, ainsi que des traces d'habitations slaves contenant de la céramique des Xe —XIIe siècles.

R. V.

TOWNSEND VERMEULE, EMILY, *The Fall of the Mycenaean Empire*, dans *Archaeology*, 13 (1960), p. 66—75.

Les recherches archéologiques systématiques et intenses effectuées au début du siècle et surtout après la première guerre mondiale, ont accrédité quelque temps l'opinion, également soutenue par les philologues, que la civilisation mycénienne aurait été détruite par une puissante invasion venue du nord et identifiée avec la migration des Doriens. Les études entreprises ces derniers temps, notamment sur la céramique, mais aussi sur d'autres monuments archéologiques, ont rendu toujours plus fragiles les positions de cette opinion. L'auteur résume dans le présent article les derniers résultats et les points de vue les plus récents : 1. On observe une continuité de style entre la céramique mycénienne tardive (notamment les groupes « Gravary Style » et « Close Style »), et la céramique protogéométrique. Nous tenons à ajouter que les recherches céramiques, en partant du géométrique et du protogéométrique vers le sous-mycénien et le mycénien, ont abouti aux mêmes résultats ; le dernier ouvrage de synthèse sur la céramique grecque (R. M Cook, *Greek Painted Pottery*, London, 1960) signale expressément la continuité entre la céramique mycénienne et la céramique protogéométrique. 2. L'un des éléments qui au début étaient considérés comme ayant été importés par les Doriens, à savoir l'incinération — marquant là où elle apparaît la présence de ces dereniers — est apparu dès la fin de l'époque mycénienne (en Attique et à Rhodos) 3. Les armes de fer apparaissent elles aussi à la fin de l'époque mycénienne. 4. On discute toujours plus de la disparition de la civilisation mycénienne et non de celle des Mycéniens, dont la contribution à l'essor de la civilisation grecque se révèle toujours plus importante.

P. A.

DESHAYES, J., *Les origines de la métallurgie danubienne*, dans *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, XII (1960), p. 69—81.

L'auteur analyse les analogies de forme entre les premières armes de bronze de la région du Moyen et du Bas-Danube et les armes découvertes au nord-est de la mer Noire, datant d'une époque antérieure aux pièces danubiennes. Soulignant l'évolution locale ininterrompue de la culture de l'époque du bronze dans la région du Danube, J. Deshayes considère que ses débuts sont dus probablement aux influences venues du nord de la mer Noire, lors du déplacement vers l'ouest des populations nouvelles.

R. P.

ROBERT, LOUIS, *Les inscriptions grecques de Bulgarie*, dans *Revue de Philologie*, 1959, p. 165—236.

La parution du premier volume de l'ouvrage de G. Mihaïlov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, Sofia, 1956, a déterminé l'épigraphiste français Louis Robert à écrire ce long compte rendu qui représente une contribution importante aux recherches sur l'histoire

des colonies grecques de la côte occidentale du Pont-Euxin. Tout comme dans d'autres articles appartenant à cet érudit, le lecteur trouve ici nombre de réflexions, d'informations, d'amendements occasionnés tant par le livre analysé que par d'autres ouvrages portant sur ce sujet. Il convient en premier lieu de signaler une observation de géographie historique · Agathopolis, qui nous est connu par quelques rares documents byzantins de l'époque tardive (*Notitiae episcopales* du début du X^e^ siècle jusqu'au XIII^e^ siècle), identifié en toute certitude avec la localité moderne d'Ahtopol, située sur la côte à proximité de la frontière de la Bulgarie avec la Turquie, n'est point la ville grecque d'Agathopolis qui a émis des monnaies vers l'an 300 av. n.è. ; l'auteur situe la localité antique, en s'étayant sur une étude numismatique, en Mysie (Asie Mineure). L'auteur entreprend ensuite une étude prosopographique sur l'établissement de citoyens des villes grecques situées tant sur la côte bulgare que sur la côte roumaine de la mer Noire, en d'autres régions du monde grec. Ainsi, parmi les villes situées sur la côte bulgare, nous ne trouvons pour Dionysopolis qu'une seule mention à Claros, et pour Bizone une seule mention à Iasos, en Carie. La ville d'Apollonia est difficile à identifier parmi la multitude de villes portant ce nom. Une seule mention est sûre, à savoir celle que l'on trouve à Athènes. On trouve attestée à Athènes l'existence de quelques personnes originaires de Mesembria au III^e^ siècle av.n è., et d'une seule personne provenant d'Odessos au I^er^ siècle av.n.è. Mais il est intéressant de relever qu'aucun habitant de ces villes n'est signalé sur les listes des vainqueurs aux Jeux Olympiques ou parmi les donateurs à Delphes, non plus que comme vainqueurs aux concours d'Athènes, de Béotie, de Cos, etc. ; ils n'apparaissent pas davantage sur les longues listes des colonies étrangères d'Erétrie et de Démétriade (à l'exception d'un seul, originaire d'Odessos, apparaissant à Rhodos, et d'une femme originaire de la même ville et dont le nom figure sur une épitaphe collective portant le nom de 27 étrangers, pour la plupart orientaux). Pour les villes de Dobroudja, nous pouvons dire, malgré l'absence d'attestations exactes, que Istros et Tomis apparaissent rarement ; en échange Callatis apparaît assez fréquemment, plus même qu'Odessos et Mesembria. Ce tableau du dispersement des citoyens des villes ouest-pontiques est important du fait qu'il nous permet de fixer la place historique et l'importance que ces villes avaient dans le cadre du monde antique. La plus grandc partie de cette étude est consacrée au commentaire et à l'émendation des inscriptions publiées dans le premier volume de cet important *corpus*.

P. A.

TYMIENIECKI, KAZIMIERZ, *Państwo swewskie i Słowianie na szerszym tle zagadnień słowiańskich* [L'Etat des Suèves et des Slaves dans le cadre plus large des problèmes slaves], dans *Slavia Antiqua*, Varsovie-Poznan, VII (1960), p. 35—110.

L'article de l'académicien Tymieniecki, conçu comme une analyse critique des sources littéraires les plus anciennes mentionnant les Slaves, appartient à la série d'ouvrages que l'historiographie polonaise d'après la seconde guerre mondiale a consacrés au lieu et à la date de l'apparition des Slaves dans l'histoire.

L'auteur, qui a contribué dans une grande mesure, par ses nombreux ouvrages, à la formation et au développement de la théorie du caractère autochtone des Slaves, constate la présence des Vénètes, des Lugiens et des Neures — qu'il tient pour des Slaves — dans la région située entre les Monts Sudètes, les Carpates et l'est du cours inférieur de la Vistule, où habitaient des populations baltes. Il commence par discuter amplement la théorie depuis longtemps

infirmée des origines « daciques » des Slaves, émise par le célèbre historien polonais Lelewel, au XIX[e] siècle, et mentionne le courant des « antiquités slaves » représenté par Šafarik et Niederle. Analysant les rapports entre l'Etat des Suèves — dont la genèse et les liens avec les populations voisines sont eux aussi présentés de manière détaillée — et l'Empire romain, sur la foi des témoignages de Strabon, de Velleius Paterculus et de Tacite, l'académicien Tymieniecki souligne l'influence économique et sociale que les Romains ont exercée indirectement sur les Slaves aussi, par l'entremise des Suèves voisins. En revanche, les relations des Slaves — au I[er] et au II[e] siècles de n.è. — avec les autres populations germaniques et notamment avec les Goths, qui se trouvaient sous la dépendance politique des Suèves et qui — contrairement aux opinions traditionnelles étayées sur une légende tardive du VI[e] siècle (Jordanès, Get. XVII) qui les situe aux bouches de la Vistule — se trouvaient alors établis dans le bassin inférieur de l'Elbe (Tacite, Germ. XLIV), ont été des plus réduites et dénuées d'importance. Selon l'auteur, on ne saurait parler d'une influence gothique, reconnaissable dans la langue et la culture matérielle des Slaves, qu'au IV[e] siècle de n è., à l'époque où les Goths — après avoir pénétré en Dacie au III[e] siècle de n.è , durant la grande crise de l'Empire romain, puis dans les régions pontiques — formèrent un puissant Etat indépendant. Ce n'est qu'à cette époque que nous enregistrons des contacts étroits entre les Slaves et les Goths, et souvent aussi des hostilités. Toujours à cette époque, nous pouvons observer chez les Slaves une série d'influences méridionales, expliquables, selon l'auteur, par leur déplacement sensible vers le sud. Ceci contredit les théories traditionnelles qui ne parlent de l'expansion des Slaves qu'en direction de l'ouest. Pour ce qui est des influences romaines — l'existence d'une armée permanente et la perception d'impôts — que l'on constate chez les Suèves, l'auteur attire également l'attention sur la contribution économique de l'élément local préexistant, en l'occurrence les Celtes et les Illyriens, fait qui a beaucoup facilité la pénétration des négociants romains et a créé des conditions favorables à leur activité. Il convient aussi de mentionner l'opinion de l'auteur sur les Bastarnes, les Bures, les Costoboces, les premiers étant considérés comme un peuple celtique établi au III[e] siècle av. n.è. en Transylvanie, et les derniers étant regardés comme des Slaves.

Dans la conclusion de son article l'auteur recommande aux linguistes de réviser les prémisses historiques des influences allemandes dans la langue des Slaves, en en déplaçant le centre de gravité des Goths vers les Suèves, la seule population germanique en mesure — de par sa position géographique et la force politique qu'elle avait acquise aux I[er]—II[e] siècles de n.è. — d'avoir exercé une influence sur ses voisins slaves.

V. Il.

REMENNIKOV, A., *Борьба племен среднего Дуная с Римом в 350—370 гг. н.э.*, dans *Вестник древней истории*, 3 (1960).

A l'époque à laquelle se réfère l'article, les « barbares » qui ont le plus troublé l'Empire romain ont été les Sarmates et les Quades.

L'auteur délimite les régions occupées par les deux peuples : les Sarmates vivaient dans la région comprise entre le Danube et la Tisza, s'étendant au nord jusqu'à Brigetium et au sud jusque dans le Banat, et les Quades à peu près sur le territoire de la Slovaquie actuelle.

L'auteur, s'étayant sur des sources narratives et sur des découvertes archéologiques, brosse un tableau sommaire de leur niveau de vie matérielle et culturelle ainsi que du stade de leur développement social.

Il est intéressant d'observer que l'auteur trouve les Sarmates et les Quades du début du IVe siècle dans un stade de visible différenciation sociale : de sérieuses fissures étaient apparues dans le système des relations gentilices, de sorte que les tribus se trouvaient à la veille de la constitution définitive des classes.

Passant aux luttes proprement dites des tribus, l'auteur les divise en deux guerres, déroulées la première entre 357 et 359 et la seconde entre 374 et 375. Il nous relate de manière assez détaillée l'évolution de l'une et de l'autre, auxquelles participent de grandes armées romaines sous les ordres des empereurs en personne (Constantin, pour la première, et Valentinien, pour la seconde).

Plus intéressantes sont les conclusions de l'auteur, à savoir : 1. Ces guerres ont eu une importance considérable en ce sens qu'elles ont ébranlé le système de défense du *limes* du Moyen Danube et plus tard des bases romaines de l'Illyricum. 2. Elles ont ravagé du point de vue économique et démographique une vaste zone de l'Empire, la Pannonie, la Mésie supérieure et l'Illyricum, provinces qui étaient les principaux fournisseurs de soldats de l'Empire romain à cette époque. 3. Elles ont immobilisé sur la ligne du Moyen Danube de grandes forces de défense de l'Empire, donnant une pleine liberté d'action aux tribus germaniques sur la ligne du Rhin. 4. Elles ont vérifié les possibilités de l'Illyricum considéré comme une tête de pont pour l'invasion de la Péninsule italienne. 5. Par la richesse du butin et des esclaves, ces guerres ont accéléré les différenciations de classe au sein des tribus sarmates et quades.

M. A.

SZÖKE, B., *Über die Beziehungen Moraviens zu dem Donaugebiet in der Spätawarenzeit*, dans *Studia slavica Academiae Scientiarum Hungaricae*, Budapest, VI (1960), 1—2, p. 75—112 + 4 pl.

L'auteur de la présente étude s'attache à démontrer, en s'étayant sur une riche documentation, l'étroite parenté entre la culture matérielle de l'époque avare tardive avec celle du trésor découvert à Sînnicolaul-Mare (Nagyszentmiklós) et celle de Moravie, datant du IXe siècle. Les éléments communs sont étudiés dans l'ornementation des objets de métal (boutons plats, appliques, ardillons de ceintures) et des vases en terre cuite ; ces derniers sont également analysés du point de vue de la forme et de la couleur. S'étayant sur les arguments exposés, l'auteur aboutit à la conclusion que la population disparate sous le rapport ethnique, établie dans la plaine Morave et dans le bassin des Carpates, enregistre vers le milieu du IXe siècle et dans la seconde moitié du Xe siècle un revirement dans le domaine de la culture matérielle et spirituelle. Mais cette nouvelle culture est si étroitement liée à l'ancienne culture avare, dans le dessin des tiges et des griffons, qu'elle peut être considérée comme son expression la plus haute. Son point de départ est placé dans le Caucase et la région pontique et elle a été véhiculée par les Bulgares et certaines tribus de la Russie méridionale, dans leur migration vers le bassin des Carpates.

V. I. N.

LEWICKI, TADEUSZ, *Die Vorstellungen arabischer Schriftsteller des 9. und 10. Jahrhunderts von der Geographie und von den ethnischen Verhältnissen Osteuropas*, dans *Der Islam*, XXXV (1960), p. 26—41.

L'auteur nous fournit une série d'informations dues aux écrivains et aux géographes arabes concernant la région du nord de la mer Noire et du nord du Caucase. Particulièrement intéressants sont les renseignements sur les traces matérielles laissées par les négociants arabes (monceaux de monnaies, marchandises d'échange, etc.), traces qui se retrouvent sur tout le cours de la Volga jusque dans les régions baltes.

S'étayant sur les informations susmentionnées, Lewicki reconstitue l'itinéraire des négociants arabes et juifs depuis l'Espagne jusqu'aux régions de l'Est de l'Europe, par la seule route internationale qui reliait à l'époque la Russie de Kiev à l'Europe occidentale. Le tracé était le suivant : Tortosa, Narbonne, Lyon, Verdun, Mayence, Ratisbonne, Prague, Cracovie, Przemysl, Kiev et plus loin Itil, que Ibn Hardadbeh appelle la ville des Bulgares (c'est-à-dire des Bulgares de la Volga).

L'auteur ne nous donne que des informations rares et éparses sur les populations du nord et du sud du Danube, pour ne s'occuper surtout que des régions situées au nord-est de la mer Noire. Selon lui, cette mer était également regardée par les géographes arabes comme une mer des Khazars ou la mer des Russes.

M. A.

Historia e Shqipërisë [Histoire d'Albanie], I^er^ volume, Tirana, 1959, 544 p. + 10 cartes hors-texte. Publié par l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana.

Ce premier volume de synthèse de l'histoire albanaise va depuis les temps des plus anciens témoignages archéologiques concernant le paléolithique jusqu'en 1840. Pour l'époque moderne, depuis 1840 jusqu'à nos jours, le plan de l'« Histoire d'Albanie » prévoit encore deux volumes, qui paraîtront ultérieurement. Le I^{er} volume a été rédigé par les collaborateurs de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana. L'antiquité y est représentée par trois chapitres, à savoir : I, « L'époque de la commune primitive » (âges de la pierre et du bronze, l'âge du fer et les Illyriens, les colonies helléniques de la côte illyrienne) ; II, « Les débuts de l'Etat en Illyrie » (la société illyrienne des IV^{e}—II^{e} siècles av.n.ère, la royauté chez les Illyriens, l'Etat des Ardiées, les guerres illyro-romaines, la civilisation illyrienne) ; III, « L'Illyrie sous la domination romaine et au début de l'époque byzantine » (l'expansion romaine dans les pays illyriens, le développement des relations esclavagistes en Illyrie aux I^{er}— III^{e} siècles de n.ère, l'Illyrie à l'époque du déclin de l'empire esclavagiste). Ces chapitres sont dus aux archéologues albanais S. Islami, S. Anamali, H. Ceka, F. Prendi. Quatre chapitres, écrits surtout par les historiens K. Frashëri et A. Buda, se réfèrent au moyen âge : IV, « Apparition des relations féodales en Albanie » et « Formation du peuple albanais » ; V, « Formation des principautés féodales des Albanais » (aux XIII^{e}—XV^{e} siècles) ; VI, « La résistance albanaise à l'invasion turque (1388—1443) » ; VII, « Les grandes batailles turco-albanaises du XV^{e} siècle : Georges Kastrioti Skanderbeg ». Les trois derniers chapitres du volume, rédigés notamment par K. Frashëri, I. Zamputi, S. Naçi, Z. Shkodra et H. Ceka, se rapportent à l'époque de la domination féodale militaire ottomane (1506—1839) :

VIII, « L'opposition albanaise à la domination turque aux XVIe—XVIIe siècles »; IX, « La désagrégation du régime féodal militaire » et « L'anarchie féodale en Albanie (1683—1757) »; X, « Le grand pachalik albanais, 1775—1831 » (il s'agit spécialement de la rébellion d'Ali-Pacha de Tépéleni). Le volume comprend également une bibliographie, un tableau chronologique, un index, un grand nombre d'illustrations et de cartes.

R. V.

KATIČIĆ, RADOSLAV, Βιογραφικὰ περὶ Θεοφυλάκτου ἀρχιεπισκόπου 'Αχρίδος [Données biographiques sur Théophilacte, archevêque d'Okhrid], dans 'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Athènes, XXX (1960—1961), p. 364—385.

L'auteur réexamine les sources historiques et littéraires concernant la vie et l'activité de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid, en rectifiant certaines opinions et certaines interprétations des chercheurs plus anciens. Il met en lumière certains aspects de la vie sociale et politique byzantine au XIIe siècle, touchant notamment la famille impériale des Comnène. Théophilacte a été professeur à la Cour des Comnène et il est l'auteur de l'ouvrage *L'Education impériale*.

L'auteur repousse l'ancienne hypothèse selon laquelle la nomination de Théophilacte comme archevêque d'Okhrid aurait été en fait une mesure tendant à l'exiler et non pas une élévation dans la hiérarchie ecclésiastique Il résulte de la correspondance de Théophilacte qu'il aurait continué à jouir des bonnes grâces des Comnène. L'archevêché d'Okhrid était devenu un centre important de la politique et de la culture byzantine. Il était nécessaire d'y nommer un hiérarque actif et érudit, comme l'était Théophilacte, à même de représenter et de servir au mieux les intérêts de l'Empire byzantin. Le chercheur yougoslave nous montre que Théophilacte ne s'est point montré hostile envers la population slave et qu'il a milité en général afin d'alléger les charges fiscales de toute la population de l'archevêché d'Okhrid.

G. C.

KATIČIĆ, RADOSLAV, Αἱ πρὸς Πακουριανοὺς ἐπιστολαὶ τοῦ Θεοφυλάκτου ἀρχιεπισκόπου 'Αχρίδος [Lettres de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid adressées aux Pacurianos], dans 'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Athènes, XXX (1960—1961), p. 386—397.

La correspondance de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid, publiée dans la Patrologie Grecque (Migne, tome 126) contient trois lettres adressées à des personnes du nom de Pacurianos, à savoir 1. (Meursius 7) A Monsieur Pacurianos Grégoire, gendre du grand *droungarios*; 2. (Meursius 25) à l'Honorable Pacurianos; 3. (Finetti 14) à Pacurianos.

L'auteur démontre qu'il ne s'agit point dans les lettres adressées aux Pacurianos, vers l'an 1094, de Grégoire Pacurianos, *domesticos* d'Occident décédé en 1086. Il brosse la biographie de Grégoire Pacurianos d'après les notes de celui-ci datant de 1083 et figurant dans le typique du monastère de Petritsos (près de Philippopoli). Le typique, rédigé en grec, en arménien et

en géorgien, a été publié par Louis Petit d'après une copie du XVIII[e] siècle conservée dans la collection de manuscrits de l'Académie de la R.P.R (C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti*, Bucarest, 1909, p. 433, n° 694 (278)

Les lettres ont un caractère personnel. Analysant ces lettres et prenant en considération les opinions de Du Cange, Vasilievski et Siméon de Varna, l'auteur aboutit à la conclusion qu'aucune des trois lettres de l'archevêque Théophilacte d'Okhrid adressées aux Pacurianos n'a été écrite ou adressée au grand *domesticos* d'Occident Grégoire Pacurianos. Deux d'entre elles (Meursius 7, Finetti 14) ont été écrites et adressées à son homonyme Grégoire Pacurianos, gendre du grand *droungarios* Nicéphore Comnène, un jeune homme qui avait commencé vers 1094 sa carrière comme duc du thème de Bulgarie. Nous n'avons point d'informations précises concernant la personne de Nicolas Pacurianos, le destinataire de la troisième lettre (Meursius 25). L'auteur en conclut que ces Pacurianos sont des parents du grand *domesticos* mais sans pouvoir préciser quel était au juste ce lien de parenté.

V. T.

GUILLAND, R., *Remarques sur la vie monastique à Byzance*, dans 'Επετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, Athènes, XXX (1960—1961), p. 39—52.

Analysant la manière dont ont été appliquées les règles de la vie monastique à Byzance, l'auteur met également en lumière les infractions à la discipline monastique, du fait surtout de la nomination des moines dans des fonctions publiques. L'étude s'étaye sur une vaste documentation historique. Les institutions monacales ont été soutenues par l'aristocratie byzantine et ont soutenu à leur tour l'Etat byzantin. Mais l'auteur n'examine pas l'origine populaire de maints éléments de la vie monastique byzantine non plus que les mouvements sociaux qui se sont déroulés sous l'influence des institutions monacales.

G. C

ANGELOV, DIMITAR, *Към въпроса за средновековния български град* [Sur le problème de la ville médiévale bulgare], dans «Археология», Sofia, II (1960), 3, p. 9—22.

L'ample article de synthèse consacré à la ville médiévale durant le second Etat bulgare (1185—1396) comprend . la liste des villes principales, par régions ; la disposition territoriale (la ville intérieure et la ville extérieure) ; l'aspect ethnique ; les occupations, les métiers (trente branches, ce qui montre leur degré de division), le commerce et les relations de ces professions avec l'agriculture ; le rôle des villes dans l'échange des produits à l'intérieur (pratiqué à une large échelle et donnant naissance aux capitaux commerciaux), ainsi qu'à l'extérieur (exportation de produits agricoles et animaux). L'auteur aurait également pu parler ici de l'échange de marchandises entre les villes bulgares danubiennes —Vidine, Nicopoli et Silistra — et les pays roumains ; le ravitaillement en sel des villes se faisait sans aucun doute des salines des Carpates. Ensuite l'article analyse la structure sociale des villes (le patriciat, la classe moyenne, le bas peuple et les catégories dépendantes). Il resterait à examiner à

l'avenir : les rapports politiques des villes avec l'administration centrale ou les féodaux locaux ; les impôts ; la lutte de classe. L'auteur souligne la nécessité de faire appel au matériel comparatif touchant Byzance et la Serbie. On pourrait également utiliser, selon nous, les informations datant des XIV^e —XV^e siècles relatives aux villes valaques et moldaves, informations qui présentent certains aspects communs — du point de vue de la structure et de l'organisation — avec les villes médiévales bulgares.

D. C. G.

POŠVÁŘ, JAROSLAV, *Ustanovení o víně a vinicích ve statutech dalmatských měst* (*Stravnání s poměry v českých zemích*) [Règlements sur le vin et sur les vignobles dans les statuts des villes dalmates (Comparaison avec la situation dans les pays tchèques)], dans *Slovanské Historické Studie,* III (1960), p. 83—126.

Dans les villes dalmates, le vin était un important article commercial, de sorte que les statuts de ces villes comprenaient une série de dispositions touchant au vin et aux cultures viticoles (Dubrovnik, Budva, Kotor, Skradin, Hvar, Korčula, Split, Trogir) L'auteur étudie de manière détaillée ces statuts et leurs stipulations touchant aux dégâts causés aux vignobles par les hommes et les animaux et prévoyant les peines physiques et pécuniaires appliquées dans ces cas.

Une autre série de problèmes auxquels s'arrête l'auteur touchent à la culture des vignes, aux rapports de travail, aux relations entre les voisins (concernant les chemins, le drainage des eaux, l'entretien des arbres, les bornes de démarcation, etc.), au commerce du vin et notamment à l'interdiction d'importer des vins de l'étranger.

Pošvář analyse dans le chapitre III de son ouvrage les prescriptions juridiques tchécomoraves concernant les vignes, telles qu'elles ont été transmises dans diverses réglementations viticoles ou par les privilèges royaux. Là encore l'auteur étudie les mêmes problèmes qu'au chapitre précédent : la culture des vignes, les prescriptions relatives aux chemins, aux sentiers, aux bornes de démarcation, aux eaux, aux rapports de travail, aux dégâts, au commerce du vin.

En conclusion, l'auteur relève les analogies qui existent entre les réglementations des villes dalmates et celles des pays tchéco-moraves concernant le vin et les vignobles.

M. D.

İNALCIK, HALİL, *Bursa. XV asır sanayi ve ticaret tarihine dair vesikalar* [Documents concernant l'histoire de l'industrie et du commerce à Bursa (Brousse) au XV^e siècle], *Belleten,* Turk Tarih Kurumu, Ankara, n° 93, 1960, p. 45—102

Dès l'abord il nous faut remarquer que cette étude, portant sur un sujet économique, occupe une place à part dans l'historiographie turque contemporaine, laquelle s'occupe en général de problèmes politico-militaires et culturels (lorsqu'il s'agit de l'Empire ottoman). Soulignant l'importance de la ville de Brousse dans le commerce oriental, l'auteur reproduit les impressions de certains voyageurs qui sont passés par là, au XV^e siècle. Affirmant que

Brousse était un nœud commercial, l'auteur insiste sur les relations de cette ville avec l'Orient jusqu'en Iran, en Arabie et en Inde, et avec l'Occident, en direction de la péninsule des Balkans, des côtes de la mer Noire, ainsi qu'avec le centre de l'Europe par la Valachie, la Moldavie, la Pologne, la Russie et d'autres pays encore, notamment dans la seconde moitié du XV^e siècle, c'est-à-dire après la conquête de Constantinople par les Turcs.

Précisant que Brousse était, dès l'époque des Seldjoukides, un important centre occidental du monde islamique, Halil Inalcık nous montre que cette ville jouait également le rôle d'entrepôt international pour diverses marchandises industrielles, ainsi que pour les aromates qui circulaient d'Orient en Occident.

Dans cet ordre d'idées, l'auteur présente une série de tableaux statistiques concernant le volume du commerce pratiqué par cette ville au XVe siècle, avec des indications sur les règles commerciales, et analyse en même temps certains aspects du développement de l'industrie de la soie à Brousse, à cette époque.

A cet égard, l'auteur nous montre que vers la fin du XVe siècle, il existait à Brousse près d'un millier de métiers à tisser pour la confection des soieries aux couleurs et des qualités les plus variées. Il convient de souligner que les esclaves étaient eux aussi employés à ces métiers, et pouvaient devenir des hommes libres après la confection d'une certaine quantité de tissus, ce qui peut expliquer pour une bonne part le grand développement de cette production artisanale, en premier lieu pour les besoins internes de l'Empire ottoman.

A la fin de l'introduction, l'auteur s'arrête également aux causes du retard économique de l'Orient et nous montre que cette partie du monde s'est transformée en une source de matières premières pour l'Occident, après avoir atteint un haut degré de développement industriel et commercial.

H İnalcık complète son étude par la présentation de 40 documents ottomans en transcription turque et nous offre également quelques modèles de transcription. Il est important de signaler que le document du 6 septembre 1480 (1 Redjeb 885) intéresse également l'histoire de la Valachie, en ce qui concerne certains métiers (doc. n° 37). Il y est question du testament d'un commerçant du nom de Balıkçı zadé Hayreddin qui, associé à un certain Hodja Mehmed, faisait du commerce avec l'Arabie.

Entre autres objets, animaux et esclaves, ce document mentionne également 11 400 couteaux de Valachie (*Eflak bıçağı*) ainsi que 4 700 gaines de Valachie (*Eflak bıçağı kını*), ce qui infirme les assertions touchant l'inexistence d'un tel métier dans les pays roumains à cette époque (Ex. A. D. Xenopol, *Istoria Romînilor*, Jassy, 1889, vol. II, p. 250).

Tant par son sujet que par sa forme, cet article peut servir d'exemple pour l'étude d'autres centres de l'Empire ottoman, aux fins de mettre ainsi au jour des aspects encore ignorés de l'histoire de cet empire avec lequel les peuples des Balkans ont entretenu des relations pendant des siècles.

M. M.

TEKİNDAĞ, Doc. Dr. M. C. ŞEHABEDDİN, *Sâdrıazam Adnî Mahmud Paşa'ya ait bir tetkik munasebetiyle* [Au sujet d'une étude sur le grand vizir Adni Mahmud Pacha], dans *Belleten*, Turk Tarih Kurumu, Ankara, n° 95, 1960, p. 509—527.

Conçue sous la forme d'une « mise au point » l'étude représente une réponse de l'auteur aux critiques de Feridum Dirimtekin à l'article de Tekındağ sur le grand vizir Mahmoud Pacha (1454—1470), publié dans la version turque de l'Encyclopédie de l'Islam.

Passant en revue l'origine, l'activité politique, et d'organisation ainsi que d'autres aspects de la personnalité de ce grand vizir ottoman du temps du sultan Mehmed II (1451—1481), l'auteur insiste en même temps sur la contribution de Mahmoud Pacha à l'assujettissement de la Péninsule des Balkans et des émirats d'Asie Mineure, à la suite de plusieurs campagnes militaires. L'auteur signale entre autres l'expédition de 1462 du sultan Mehmed II contre la Valachie.

S'attachant à rectifier ce qu'avait affirmé son critique, à savoir que le prince régnant de Valachie aurait été à cette époque Vlad Dracul, l'auteur tombe lui-même dans une autre erreur en supposant qu'il s'agirait de « Vlad Dracul III, 1456—1476 ».

Mais il s'agit en réalité de Vlad l'Empaleur, qui a régné entre 1456 et 1462 et dont les chroniqueurs ottomans parlent sous le nom de *Kazıklu*.

En dépit de ces petites erreurs, l'étude constitue une analyse multilatérale de la personnalité du grand vizir Mahmoud Pacha, également appelé Adnı. L'auteur s'arrête de même aux principaux épisodes de la politique d'assujettissement des émirats d'Asie et des pays balkaniques par les Turcs Osmanlis sous le règne du sultan Mehmed II, après la conquête de Constantinople.

M.M

TODOROV, NIKOLAI, *За демографското състояние на Балканския полуостров през XV—XVI в.* [De la situation démographique de la Péninsule des Balkans aux XV[e] — XVI[e] siècles], Sofia, 1960, 42 p. + 1 carte. (Extrait de *Годишник на Софийския Университет*, tome LIII, 2, p. 193—226).

L'auteur met au jour un document inédit conservé à la Bibliothèque Nationale de Sofia. Il s'agit du registre de l'impôt appelé *gizie* pour l'année musulmane 896 (de l'Hégire), soit l'année 1490—1491. Ce document contient des données importantes concernant le nombre et la répartition territoriale des familles chrétiennes et de celles qui sont passées à l'islamisme Ces données nous aident à nous faire une juste image de la densité de la population de la Péninsule des Balkans avant les passages forcés à l'islamisme. L'auteur classe les données par unités administratives fondamentales de l'Empire ottoman, c'est-à-dire par sandjaks. Pour faciliter leur examen, l'auteur nous donne, outre une description à l'intérieur de l'article, une carte en annexe, faite avec beaucoup de soin. Les données du registre nous montrent clairement que les Ottomans ne détenaient pas la prépondérance numérique au début de leur domination sur la Péninsule des Balkans, et l'auteur signale que par la suite cette prépondérance n'a existé que dans certaines régions de la Péninsule. Entre autres localités où était perçu le *gizie*, il y avait les localités valaques des sandjaks de Vucitrn (« Iflakan Proholofca ») de Prizren («Valaques de Prizren ») et de Skodra (« Valaques d'Ipek »), le nombre respectif des familles s'élevant en 1490 à 191, 784 et 914 et en 1491, à 196, 676 et 934. En 1490—1491 aucune de ces familles n'etait passée à l'islamisme, fait significatif qui explique qu'elles se soient maintenues comme groupes ethniques. Egalement intéressantes sont pour nos chercheurs les données sur la Dobroudja, que l'auteur dénombre parmi les sandjaks à faible population, dans les années 1490—1491.

A. C.

DUCAS, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)*, édition critique par Vasile Grecu, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1958, 503 p.

La collection *Scriptores Byzantini*, éditée par l'Académie de la République Populaire Roumaine, débute par cette édition critique de la chronique de Doukas, mise au point par Vasile Grecu. Cette édition comprend le texte grec et sa traduction roumaine. On s'est étayé sur le texte grec du *codex* 1310 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Ce texte est comparé à celui du codex grec 1766 conservé à la même bibliothèque. Le premier manuscrit date du milieu du XVI^e siècle et l'autre du début du XVIII^e siècle. On a également utilisé une vieille traduction italo-vénitienne datant du XVI^e ou peut-être même du XV^e siècle, ainsi que le résumé en néo-grec figurant dans le codex n° 4 de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine.

La première édition de la chronique de Doukas est parue à Paris en 1649 par les soins d'Ismaelis Bullialdus, qui a imprimé avec des erreurs et des omissions le texte du codex parisien 1310. Les trois autres éditions, celle de 1729 parue à Venise, celle de 1834 parue à Bonn et celle de 1866 parue à Paris, ont reproduit le texte de la première édition Ainsi donc, le texte grec de cette chronique n'a jamais fait l'objet d'une analyse critique jusqu'à l'édition mise au point par Vasile Grecu. Le travail de cet auteur s'est avéré délicat, non seulement en ce qui concerne l'établissement du texte grec, mais aussi pour ce qui est de la traduction, étant donné que le chroniqueur byzantin utilise des constructions syntactiques incorrectes en grec classique, coloré d'expressions appartenant à la langue populaire. L'appareil critique de cette édition peut être consulté non seulement par les historiens, mais aussi par les linguistes en vue de recherches morphologiques et syntactiques sur le texte grec.

Doukas a vécu entre 1400 et 1470. Sa chronique est bien informée, notamment en ce qui concerne les événements des années 1402—1462 relatifs à l'Empire byzantin et à l'avance progressive des Turcs sur le territoire de cet empire. La chronique comprend également d'importantes références à l'histoire des peuples des Balkans. Le chroniqueur nous donne différentes informations sur les Albanais (p. 48, 86, 142, 170, 176, 178, 190, 278, 424), sur les Bulgares (p 86, 164, 170, 176, 178, 272, 290, 336), sur les Roumains (p. 86, 156, 160, 164, 168, 178, 250, 252, 274, 426, 432), sur les Serbes (p 36, 38, 50, 58, 60, 66, 86, 96, 164, 168, 176, 272). La résistance de ces peuples contre les envahisseurs est soulignée à maintes reprises.

Le texte grec et la traduction roumaine de la chronique sont précédés d'une étude introductive fort érudite. L'édition se termine par un ample index de noms et de matières. Le volume est accompagné de quatre planches comprenant des photocopies des manuscrits des codex parisiens n^os 1310 et 1766. Nous considérons que l'édition de la chronique de Doukas publiée par Vasile Grecu est un ouvrage utile à tous les historiens médiévistes des pays des Balkans, vu qu'il répond aux exigences de l'édition critique des chroniques byzantines.

G. C.

ŞTEFĂNESCU, ŞTEFAN, *Participarea romînilor la lupta de la Grunwald (15 iulie 1410)* [La participation des Roumains à la bataille de Grunwald (15 juillet 1410)], dans *Studii*, Bucarest, XIV, (1961), 1, p. 5—22.

Dans le cadre d'une documentation substantielle touchant les relations entre les pays roumains et la Pologne à la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e, l'article reprend le problème controversé de la participation des Roumains à la bataille de Grünwald (15 juillet

1410). Enumérant les hommages de vassalité successifs rendus à cette époque par les voïvodes moldaves aux rois de Pologne, l'auteur rappelle qu'en 1395 un contingent de troupes moldaves participa pour la première fois aux luttes contre les Teutons. Il décrit les événements qui aboutirent à la bataille de Grunwald, ainsi que les phases de la lutte. L'auteur discute ensuite le problème de la participation des Roumains à cette bataille et combat l'opinion formulée par P. P. Panaitescu, qui met en doute la présence d'effectifs roumains à Grunwald. L'argumentation de l'auteur est fondée sur l'analyse des circonstances historiques (obligations de la Moldavie et de la Valachie, liées par des traités à l'Etat polono-lithuanien), sur les chroniques prussiennes et quelques nouvelles sources historiques. La conclusion de Şt. Ştefănescu est que les Roumains ont effectivement pris part à la bataille de Grünwald, ce qui a contribué à relever le prestige de la Moldavie et de la Valachie sur le plan international

I.R.B.

ŞTEFĂNESCU, ŞTEFAN, *Consideraţii asupra denumirilor «vlah» şi «rumîn» pe baza documentelor interne ale Ţării Romîneşti din veacurile XIV-XVII* [Considérations sur les noms de *vlah* et de *rumîn*, fondées sur les documents internes de la Valachie, du XIV au XVII[e] siècle], dans *Studii şi materiale de istorie medie*, Bucarest, IV (1960), p. 63—76.

De l'ensemble du vocabulaire reflétant la structure et l'évolution des relations agraires aux XIV[e] — XVII[e] siècles, l'auteur analyse ici deux termes particulièrement caractéristiques de cette évolution : *vlah* et *rumîn*, figurant tous deux dans les sources internes de la Valachie, le premier employé dans les documents en langue slave, le deuxième dans ceux rédigés en roumain.

Le terme de *vlah*, qui dans les sources externes a toujours une signification ethnique, en arrive à désigner dans les sources internes de langue slave les paysans de condition servile, mais non pas avant le XVI[e] siècle. Jusque là *vlahi* désignait la population rurale non privilégiée, la paysannerie dans son ensemble

Aux XIV[e] et XV[e] siècles, la population libre aussi bien qu'asservie était désignée par les termes généraux de *sat, ţărani, săraci* («village», «paysans», «pauvres»). Vers la fin du XV[e] siècle, lorsque le processus d'asservissement de la paysannerie entre dans une nouvelle phase, on voit apparaître le terme spécial de *vecin* pour désigner les paysans serfs.

La superposition des termes de *vlah* au sens ethnique et de *vlah* au sens social de paysan de condition servile a lieu à une époque où le processus de féodalisation s'amplifie et où la majeure partie de la paysannerie est réduite à l'état de servage.

H. C.

TOMADAKIS, NICOLAOS V., Σύντομον διάγραμμα τῆς ἱστορίας τῆς ἐκκλησίας Κρήτης ἐπὶ τουρκοκρατίας [Une esquisse de l'histoire de l'Eglise de Crète au temps de la domination turque), dans Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, Athènes, XIV (1960), p. 3—32 et 156—163.

Le professeur N. Tomadakis s'occupe dans la présente étude — qui constitue un chapitre d'un ouvrage plus ample consacré à l'histoire de l'Eglise de Crète — du rétablissement de l'Eglise métropolitaine orthodoxe de Crète, des évêchés orthodoxes qui sont venus remplacer

les évêchés catholiques après l'assujettissement de Crète par les Turcs, ainsi que des privilèges et des obligations de l'Eglise. Cet ouvrage met en lumière la grave exploitation de la population pauvre, soumise à différentes contributions tant au profit des maîtres turcs qu'au profit de l'église (métropolite, évêques, patriarchie de Constantinople). Ces redevances n'étaient pas payées seulement en argent, mais aussi en différents produits ou objets.

Tant à cause des persécutions turques que de l'implacable exploitation des féodaux grecs, une partie de la population de l'île a préféré passer au mahométisme afin de se voir reconnaître les droits politiques dont les chrétiens étaient dépourvus. D'autres habitants s'enfuyaient dans les pays étrangers.

Quelques pages sont consacrées à la lutte menée par le clergé de cette île, en 1821, aux côtés de l'Hétairie, pour la liberté et l'indépendance.

L'auteur s'occupe également de la culture du clergé ainsi que des écoles théologiques de Crète et cite les hiérarques crétois qui sont devenus patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et de Jérusalem, ou métropolites et évêques en différents diocèses, situés loin de leur île natale.

Le professeur Tomadakis parle également dans son ouvrage des monastères de Crète et en publie la liste, qui s'élève à trente-cinq.

N.Cr.

STANOJEVIĆ, GLIGOR, *Покрет брдских и албанских племена уочи Кандиског рата* [Le mouvement des tribus monténégrines et albanaises à la veille de la guerre de Crète], dans *Историски Записи.* Орган Института Н. Р. Црне Горе и Историског друштва Н. Р. Црне Горе., Titograd, XIII (1960), livre XVIII, fasc. 1, p. 513—522.

Avant la fameuse révolte qui a soulevé, pendant la guerre de Crète, certaines tribus albanaises et monténégrines contre les féodaux turcs, ces mêmes tribus ont opposé aux conquérants une longue et active résistance. Les événements de cette lutte, dont on n'avait jusqu'ici qu'une vague connaissance, ont été clarifiés et précisés pour la plupart à la suite de nouveaux renseignements recueillis dans les Archives de Venise et de la ville de Cattaro.

Un rôle important dans cette résistance a été joué par la tribu Clementi. Cette tribu fut la première qui refusa de payer aux Turcs la capitation de 13 réaux. Les premières informations dignes de foi sur la révolte de la tribu Clementi et des autres tribus datent de l'an 1633 et nous montrent que la résistance avait commencé l'année précédente. L'expédition turque a complètement échoué en 1633. On connaît mieux les péripéties de la lutte entre les années 1636 et 1638, lorsque la tribu Clementi a été cernée et s'est vue contrainte de se retirer sur le Mont Bundja. Bien qu'elle eût infilgé aux Turcs des défaites sérieuses, la tribu Clementi a été obligée de cesser toute résistance à la suite du froid, de la faim et d'autres vicissitudes. Par l'entremise des Ragusains, la tribu a mené des pourparlers aves les Vénitiens afin de s'engager au service de la France et de s'établir à l'étranger, se refusant d'accepter définitivement la domination turque.

Les membres de la tribu se révoltent à nouveau à l'automne de 1638 et harcèlent les Turcs dans le courant de l'année 1639 Bien qu'il n'existe pas d'informations sur la fin de cette résistance qui a duré six années, l'auteur considère qu'elle a dû s'éteindre à l'été de cette même année. Au fond, les Turcs n'ont pas réussi à étouffer le mouvement, en dépit des forces considérables qu'ils ont engagées contre lui à plusieurs reprises. La résistance a cessé d'elle-même,

étant donné que les tribus révoltées n'ont pas formé une coalition et se sont bornées à une coopération sporadique, luttant avec des forces disséminées. Les insurgés escomptaient également un conflit turco-vénitien qui ne s'est pas produit à cette époque mais durant la guerre de Crète, lorsque les tribus en question ont profité de l'occasion pour lever à nouveau l'étendard de la révolte.

S. I.

BOŽIĆ, IVAN, *Француски дневник о походу Мустафе 1696, године, 1696,* [Une relation française sur la campagne de Mustapha II en 1696], Beograd, 1956 (Extrait de *Грађа Историског Института САН,* 8, p. 177—214).

La plupart des sources historiques concernant la campagne de Mustapha II en 1696, contre Léopold I[er] proviennent du camp impérial. L'auteur publie une relation provenant des milieux de l'Ambassade française de Constantinople : «Relation de la campagne du Sultan Mustapha en 1696 avec un journal de Toulon à Constantinople et de Constantinople à Belgrade» figurant à la Bibliothèque Nationale de Paris mss. fonds français n° 10776. La relation contient des données précieuses sur la marche de la campagne, sur les mouvements de l'armée ottomane, sur les forteresses turques de Serbie, les cours d'eaux, les localités. Le professeur Božić reproduit en bref les informations relatives à Pirot, Palanka, Aleksinac, Jagodina, Batočina, Smederevo, Beograd, Pančevo, ainsi qu'à une série de personnalités ottomanes : le sultan Mustapha II, le grand vizir Mehmed Elmas Pacha, Ibrahim Pacha, commandant de Belgrade, Emerik Tokoly. D'autres données résumées par le professeur Božić touchent aux forces armées ottomanes et autrichiennes, ainsi qu'à la marche des opérations militaires à l'été de 1696, dans le Banat. Le professeur Božić confronte constamment les données du journal français avec les données d'autres sources contemporaines en relevant les erreurs, les exagérations, les inexactitudes.

La source française nous donne également une série de renseignements sur la Roumanie. A côté de quelques références succinctes sur les cours d'eau du Banat (le Timiş, le Bega), plusieurs données ont trait à la ville de Timişoara, à propos des luttes entre les Turcs et les Autrichiens.

La source française est précieuse et sa publication, même sous cette forme, est utile.

M. D.

KONDOV, NIKOLA, *Към въпроса за времето когато е била усвоена царевицата от нашето земеделие* [Sur la date de l'introduction du maïs dans l'agriculture de Bulgarie], dans *Исторически Преглед,* Sofia, XVI, 1960, n° 4, p. 70—91.

La culture du maïs a commencé en Bulgarie au plus tôt dans la seconde moitié du XVII[e] siècle ; son *extension* dans les régions occidentales et nord-occidentales du pays remonte à *la première moitié et surtout au milieu du XVIII[e] siècle*; elle a été favorisée par l'émigration vers l'ouest (Voivodina, Transylvanie), durant les guerres austro-turques, de certaines populations bulgares qui, gardant le contact avec leurs pays d'origine, ont contribué à l'introduction sur une large échelle de la culture de la nouvelle plante.

Il convient de préciser, à titre de comparaison, que le maïs était déjà connu en Valachie, sous Constantin Brîncoveanu (1688—1714) ; nous nous rapportons en ce sens au témoignage d'Anton Maria del Chiaro, secrétaire du voïvode, dans son livre publié en Italie, en 1718, et

intitulé *Storia delle moderne rivoluzioni della Valacchia* (éd. Nicolae Iorga, Vălenii de Munte, 1914). En Moldavie, un impôt spécial sur la culture du maïs est introduit à l'époque de Constantin Duca (1693—1695), en Transylvanie la culture de cette plante est introduite dès les premières années du XVII[e] siècle (C. Daicoviciu, Şt. Pascu, V. Cheresteşiu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei*, Bucarest, 1960, p. 122 et C. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, III/2, Bucarest, 1947, p. 549).

L'extension de la culture du maïs au sud du Danube a également pu se produire à partir de la Valachie; cette opinion est confirmée par l'existence de multiples relations commerciales entretenues par les trois provinces historiques roumaines, aux XVII[e]—XVIII[e] siècles, avec différentes régions de la Bulgarie. Une rectification : pour le XVIII[e] siècle. nous n'avons pas affaire à des troupes « austro-hongroises » (p. 90), mais seulement à des troupes autrichiennes.

D. C. G.

VIANU, AL., *Aplicarea tratatului de la Kuciuk Kainargi cu privire la Moldova şi Ţara Romînească (1775—1783)* [L'application des clauses du traité de Kutchuk-Kaïnardji relatives à la Moldavie et à la Valachie (1775—1783)], dans *Studii*, Bucarest, XIV (1961), 5, p. 71—103.

A l'aide de la bibliographie courante et à la lumière de nouvelles données fournies par les documents inédits des archives soviétiques, Al. Vianu s'attache à analyser les effets du traité de Kutchuk-Kaïnardji sous le rapport d'un allègement des obligations imposées par la Porte aux Principautés Roumaines. Rappelant que le traité de 1774 a marqué « une nouvelle étape dans les relations russo-roumaines et entre les Principautés Roumaines et la Porte », l'auteur constate que les hatti-chérifs de privilèges de 1774 et les hatti-humayums de 1776 relatifs aux Principautés, que la Porte se vit contrainte d'émettre en vertu du traité de Kutchuk-Kaïnardji, n'ont été appliqués qu'en partie, et qu'après 1774 les Principautés continuèrent de subir l'exploitation ottomane, qui alla même s'intensifiant L'article contient en outre une relation détaillée de la mission de N. V. Repnine de 1775 et analyse les stipulations relatives aux Principautés de la convention d'Aynalı-Kawak (1779) demeurées elles aussi lettre morte, la Porte formulant au lendemain de cette convention des exigences de plus en plus pressantes envers la Valachie et la Moldavie et poussant activement ses préparatifs de guerre. Non moins importantes sont les informations nouvelles que fournit l'étude d'Al. Vianu au sujet des négociations russo-turques pour la création du consulat général de la Russie dans les Principautés, ainsi que sur les conséquences de l'installation du consulat et l'activité des deux premiers consuls russes, S. I. Lascarev et Ivan Sévérine, en Valachie et en Moldavie.

I.R.B.

VÎRTOSU, E., *Despre corpul de voluntari elini creat la Bucureşti în 1807* [A propos du corps de volontaires hellènes créé à Bucarest en 1807], dans *Studii şi materiale de istorie medie*, Académie de la R.P.R., Institut d'histoire, Bucarest, V (1962), p. 529—582.

Le corps de volontaires hellènes en Valachie en 1807, au sujet duquel l'on trouve un certain nombre d'indications dans quelques sources roumaines et étrangères, fait l'objet d'une étude approfondie de la part du prof. E. Vîrtosu. L'une des premières constatations qui se

dégagent de ce travail, fondé sur une riche documentation en partie inédite (roumaine, française, russe, allemande et bulgare), est que la création de ce corps de volontaires fut une manifestation particulièrement significative de la solidarité des peuples balkaniques luttant pour leur indépendance nationale.

C'est ce qui ressort en premier lieu du texte de deux manifestes (voir annexes 2 et 3, p. 548—554, et les fac-similés 1—3, p. 576—578) — l'un connu de longue date mais qui n'a pas été analysé jusqu'ici, l'autre inédit — appelant au combat non seulement les Grecs, mais encore les Moldaves, les Valaques, les Bulgares et les Albanais. Il n'est pas fait appel aux Serbes, mais la révolte de ceux-ci est invoquée par les deux manifestes comme un exemple digne d'être suivi Les auteurs de l'un de ces manifestes — Nic. Pangal, Constantin Manu-Bondi, Carlos Servios et Kiritzis Poliandrios—nous sont connus. Celui du deuxième, anonyme, a pu être identifié par le prof E. Vîrtosu en la personne du Moldave Constantin Manu-Bondi.

Le major N. Pangal, l'organisateur et le commandant du corps de volontaires, originaire de Maina (Péloponnèse), s'était rendu à Saint-Pétersbourg en 1790 pour solliciter des armes de l'impératrice Catherine II. Enrôlé dans l'armée russe, il faisait son apparition à Bucarest en 1807. (La période 1790—1807 n'a pu être élucidée par l'auteur faute d'informations — que l'on ne manquera pas de trouver un jour dans les archives soviétiques). Bien que l'auteur n'énonce aucune hypothèse à cet égard, il semble presque certain que N. Pangal ait été l'un des principaux agents de la propagande pour le recrutement des Grecs, avant d'assumer le rôle d'organisateur du corps de volontaires hellènes.

Dans ce corps s'enrolèrent des Grecs (originaires de Roumélie, de Corfou, de Janina, de Larissa, de Ténédos, de Salonique et de Constantinople), des Moldaves, des Valaques, des Russes, des Bulgares, des Serbes, un Transylvain et un Monténégrin. Parmi les volontaires figurait, avec le grade de capitaine, V. Caravia (voir p 25), qui jouera en 1821 un rôle de premier plan dans le mouvement hétairiste.

Le corps de volontaires de Pangal eut une existence éphémère. Après avoir pris part à la défense de Bucarest et aux combats d'Olténie, il fut dissout à la suite de la déposition du prince régnant Constantin Ipsilanti et à la demande des représentants de la classe dominante. Une partie de ses hommes partirent pour la Russie, d'autres pour la Dalmatie et les îles Ioniennes, d'autres enfin se rallièrent à Isaiev en Serbie.

Quelque brève qu'ait été son existence, le corps de volontaires hellènes revêt néanmoins une importance incontestable en raison du fait qu'il a représenté le mouvement insurrectionnel grec et balkanique entre le début de celui-ci, déclenché par Riga de Velestine et le moment de sa plus grande ampleur, en 1821. Par les deux manifestes dont nous avons parlé et l'organisation d'un corps de volontaires, les Grecs réclamaient pour la première fois publiquement «le droit total à une vie libre et indépendante» (p. 536). L'étude des autres formations de volontaires constitutées simultanément pourra nous donner une connaissance plus complète de la participation des éléments balkaniques au mouvement de libération de cette époque, étude que l'auteur juge à juste titre nécessaire.

S. I.

IANCOVICI, SAVA, *Din legăturile lui Miloş Obrenovici cu Ţara Romînească,* [A propos des liaisons de Miloš Obrenovič avec la Valachie], dans *Romano-slavica,* Bucarest, V (Istorie), (1962), p 163—178.

L'auteur publie (avec traduction roumaine) dix lettres en langue serbe datant des années 1831—1840 et intéressant les rapports économiques que Miloš Obrenović a entretenus

avec la Valachie. Elles concernent, d'une part, le commerce du sel entre la Valachie et la Péninsule des Balkans, le problème de l'administration des domaines que Miloš possédait au nord du Danube et, d'autre part, l'acquittement des dettes contractées par le prince serbe envers la vistiarie (trésorerie) de la Valachie.

Pour ce qui regarde le premier aspect de cette correspondance, il s'agit de l'assurance concernant les dédommagements dus à trois marchands serbes qui avaient eu des relations d'affaires avec la maison Meitani, laquelle détenait le monopole de l'exploitation des salines valaques et avait été mise en faillite en 1831.

Quant au reste des lettres, il intéresse la situation des paysans du domaine de Poeana (département de Dolj), qui appartenait à Miloš Obrenović, et leurs rapports avec les administrateurs du domaine. (On notera, entre autres, le conflit des paysans avec l'administrateur Stefan Pazaraţ en 1838).

Une courte introduction précède le texte des documents qu'accompagnent des notes explicatives concernant les personnes mentionnées dans les pièces en question.

V. D.

BERINDEI, DAN, *Mihail Kogălniceanu, prim-ministru al Moldovei şi emigraţia maghiară (1860—1861)* [Mihail Kogălniceanu, Premier ministre de Moldavie et l'émigration magyare (1860—1861)], dans *Studii şi materiale de istorie modernă*, Bucarest, II (1960), p. 223—244.

A la fin de l'année 1860 le « Directoire magyar », organe dirigeant de l'émigration hongroise constitué au lendemain des révolutions de 1848—1849, projetait d'entreprendre contre l'Empire des Habsbourg de nouvelles actions, où les Principautés Danubiennes étaient appelées à tenir une place importante. Dans les relations entre les Principautés et l'émigration magyare, Mihail Kogălniceanu joua un rôle de premier plan. Appelé au pouvoir le 4/16 mai 1860, Kogălniceanu avait formé en Moldavie un cabinet progressiste, dont la politique extérieure favorisa les relations roumano-hongroises. Se fondant sur une série de documents et de témoignages de l'époque, l'auteur met en lumière l'attitude empreinte de bienveillance et de sympathie dont Kogălniceanu fait preuve à l'égard des exilés hongrois. A la différence du prince régnant Cuza, il facilite leur séjour en Moldavie et les protège contre les autorités consulaires autrichiennes. Mais c'est avec prudence et habileté qu'il vient en aide aux émigrés hongrois, évitant de mettre en péril l'existence politique des Principautés Unies. Les faits cités par l'auteur touchant la liberté d'action laissée aux émigrés et à leurs agents de Moldavie, le transit de ceux-ci à travers la Moldavie vers l'Italie, ou encore l'affaire des armes expédiées de Gênes aux émigrés, illustrent la politique du Premier ministre moldave, s'attachant à protéger l'activité des révolutionnaires hongrois contre la vigilance de la diplomatie autrichienne. La chute du cabinet Kogălniceanu en 1861 a marqué, selon l'auteur — qui cite à ce sujet le témoignage des dirigeants de l'émigration hongroise —, « le terme d'une étape de l'histoire des relations entre l'émigration et les Principautés ». Après cette date l'activité des exilés hongrois sur le territoire roumain n'a cessé de s'affaiblir, comme d'ailleurs toute leur action dans les milieux politiques européens.

S.H.

KONEV, IL., *Нови сведения за втората българска легия в Белград* [Informations nouvelles concernant la deuxième légion bulgare de Belgrade], dans *Исторически Преглед*, 1960, n° 6, p. 91–99.

L'auteur publie un manuscrit autographe conservé aux Archives d'Etat de Belgrade. Il résulte des recherches approfondies qui ont été entreprises, que l'auteur du manuscrit est un nommé Ivan P. Hr. Kărsovski, qui a joué un rôle actif dans la première et la seconde légion bulgare, cette dernière constituée à Belgrade en 1867.

I. P. Hr. Kărsovski présente les conditions politiques qui ont présidé à la fondation de la seconde légion, à savoir l'aggravation de la question d'Orient.

L'information entièrement nouvelle que contient le manuscrit est l'attestation de l'arrivée à Belgrade de deux délégués envoyés par les révoltés grecs contre la domination ottomane, aux fins de mener des pourparlers en vue de la lutte commune de libération des peuples des Balkans. Dans les conditions de l'époque, cette initiative précieuse n'a pas été soutenue comme il fallait par le gouvernement serbe qui, pour éviter des complications, a également décidé de dissoudre la légion bulgare. Il. Konev publie aussi des extraits du journal *Zastava* (III, n^os 33 et 34 des 25 et 28 avril 1868) qui montrent que l'opinion publique progressiste de Serbie a désapprouvé la dissolution de la légion bulgare et qu'elle sympathisait avec la lutte de libération nationale du peuple bulgare. Il. Konev établit un rapprochement entre la publication de ces matériaux dans le journal *Zastava* et la présence à cette époque, à Novi Sad, de Liuben Karavelov, ami du rédacteur du journal.

A. C.

STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Друштвено-политичке прилике међу Арбанасима у Косовском вилајету на почетку XX века и арбанашки отпор против турских реформа 1902—1903 године* [De la situation sociale et économique des Albanais du villayet du Champ des Merles au début du XX^e siècle et leur opposition aux réformes de Turquie dans les années 1902/1903], dans *Историјски Часопис*. Орган Историјског Института Српске Академије Наука и Уметности, Beograd, 1960, књ. XI, p. 175–212.

Vladimir Stojančević, qui a étudié à fond l'époque de Miloš Obrenovitch, a abordé dans le présent article un problème entièrement nouveau qu'il n'avait pas examiné dans ses recherches antérieures. Mettant à profit une riche information, l'auteur réussit à parcourir les méandres de l'histoire politique pleine d'événements et de conflits des Albanais du villayet du Champ des Merles et à éclairer d'un jour nouveau une brève période de la politique de l'Empire ottoman en Europe, au début de ce siècle.

Le mouvement politique albanais qui se trouvait dans une période de stagnation après 1881 à la suite de la défaite de la Ligue albanaise, se ranime en 1897 avec la révolte crétoise et redouble dans les années 1902—1903, comme un effet des différenciations sociales et des rapports de forces qui se sont créés dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle.

La structure sociale des Albanais de la région du Champ des Merles était passablement compliquée vers 1900 et présentait des traits et des nuances spécifiques.

La classe féodale, qui identifiait ses intérêts avec les intérêts économiques et politiques de l'Etat ottoman, etait représentée par les seigneurs féodaux, par l'aristocratie semi-féodalisée et semi-embourgeoisée des fonctionnaires, par les chefs de tribus et les *čifčie*. La masse du

peuple était formée de la paysannerie, des éléments pauvres et d'une large couche d'éléments déclassés. On voit grossir toujours davantage les rangs des fonctionnaires civils et militaires et, aux antipodes, la masse des insoumis, des révoltés, des « brigands ».

Cet enchevêtrement d'intérêts sociaux est également influencé par des facteurs subjectifs qui engendrent une série de conflits personnels, auxquels l'auteur consacre une bonne partie de son article.

Les conflits qui interviennent entre les différents chefs de Djakovica, Priština, Prizren et d'autres villes conduisent à des conflits turco-albanais. L'assassinat de Mula Zeca, ardent militant pour la création des écoles albanaises, produit une vive agitation parmi les Albanais. On assiste à une série de troubles, d'interventions de la part des autorités aux fins de concilier les parties adverses, à la reprise des querelles, etc. Finalement, la Porte annonce, aux fins de calmer les esprits, un programme de réformes pour les régions albanaises. Ces réformes visaient à améliorer la condition des chrétiens. Mais l'application de ces réformes s'est heurtée à l'opposition des musulmans et des chefs turco-albanais. Les expéditions punitives entreprises contre les « brigands » dans cette période, agitent toujours plus les esprits, et les Albanais en arrivent à s'insurger ouvertement contre les autorités. Les deux partis albanais — le parti conciliant envers les Turcs et le parti hostile à toute réforme — se réunissent en congrès et décident différentes actions. Au printemps de 1903, lorsque la Porte envoie sur les lieux une commission d'enquête et qu'un consul russe est attendu à Mitrovica, on voit les Albanais s'attaquer même aux autorités. Concentrant de nombreux bataillons et les lançant contre les insurgés, la Porte a réussi à pacifier la région.

S. I.

GORNENSKI, NIKIFOR, Преглед на партизанските деиствия у нас в надвечерие на девети септември [Aperçu de l'activité des partisans de Bulgarie à la veille de la journée du 9 septembre], dans *Известия на Института за История*, Sofia, 1960, n° 9, p. 95—141.

L'auteur a exposé dans trois articles successifs publiés par cette même revue (n°s 3—4, 5 et 6) les actions des partisans de Bulgarie entre juin 1941 et juillet 1944. Dans cette dernière communication, il nous parle des actions déployées par les partisans au mois d'août et dans les premiers jours de septembre 1944, c'est-à-dire dans la période où la situation intérieure et extérieure de la Bulgarie avait changé du tout au tout, à la suite de l'arrivée au pouvoir du gouvernement Bagrianov, de l'insurrection du 23 août en Roumanie, de l'effondrement du front Jassy-Kichinew, etc. Après avoir exposé dans les grandes lignes la situation interne et externe du pays, l'auteur nous présente les actions les plus importantes menées par les partisans en août 1944 : occupation de certaines gares, libération de diverses localités, etc. C'est la période où les actions des partisans atteignent leur apogée ; l'armée révolutionnaire de libération nationale compte à présent 30 000 hommes armés, soutenus par 200 000 sympathisants actifs (aides, informateurs, agents de liaison, personnel médical, recéleurs, etc.). C'est cette armée révolutionnaire qui a maintenu le front intérieur dans le pays et a immobilisé une armée monarcho-fasciste de plus de 300 000 hommes, sans compter quatre divisions hitlériennes. La lutte des partisans a contribué dans une mesure énorme à la préparation et au déroulement de la grande insurrection armée du 9 septembre 1944. Les actions des partisans dans les quelques journées qui ont précédé cette date historique, ainsi que pendant

la grande insurrection, ont été présentées par l'auteur dans une étude antérieure publiée par la revue *Istoriceski Pregled*, Sofia, 1950, VII, 1, p. 92—115. Ces cinq articles publiés par Gornenski, étayés sur un riche matériel puisé dans les archives et sur une méthode de travail scrupuleuse, brossent un tableau éloquent de la lutte grandiose menée par les partisans bulgares dans la période juin 1941—septembre 1944. Ces études mettent clairement en lumière les étapes de la lutte des partisans, les méthodes utilisées, l'organisation des détachements de partisans et des masses qui les aidaient, la direction clairvoyante du parti communiste bulgare et nous fournissent nombre de données et de chiffres particulièrement éloquents. Mais il convient de signaler l'expression erronée employée par l'auteur qui parle de «la capitulation du gouvernement roumain le 23 août» au lieu de l'insurrection du 23 août 1944 en Roumanie.

C. V.

BARJAKTAROVIĆ, MIRKO, *Das leere Grab — ein alter Brauch in Serbien*, dans *Zeitschrift fur Ethnologie*, Braunschweig, 85, 1960, 1, p. 47—53.

Cet article a fait l'objet d'une communication au Congrès des folkloristes yougoslaves de Varajdin (Croatie), qui s'est tenu du 20 août au 1[er] septembre 1957 (voir le compte rendu des travaux dans *Revista de folclor*, 3 (1958), n° 1, p. 118). Il nous décrit le cérémonial populaire qui accompagne les funérailles de ceux qui ont décédé loin de leur village et qui ne sont pas enterrés au cimetière du village, avec le reste de la famille. C'est ce que l'on appelle, d'un terme spécifiquement olténien, *înmormîntare chip* (pour ce même problème en Transylvanie, voir S. Fl. Marian, *Înmormîntarea la Romîni*, Bucarest, 1892, p. 355). Nous avons affaire à un simulacre de tombes où d'ordinaire sont enterrés ou exposés les vêtements du mort et où sont exécutées toutes les cérémonies rituelles (même les cérémonies religieuses), tout comme dans les cas habituels. Les détails spécifiques observés par l'auteur en Yougoslavie, de nos jours, montrent que l'époque où ce phénomène a atteint une grande intensité a passé (période de la guerre), et que cette coutume se perd aujourd'hui toujours plus. En ce qui concerne l'ancienneté de cette coutume chez les peuples d'Europe, l'auteur fait des renvois à la littérature classique grecque, en l'occurrence à l'Odyssée (XI, 72—78), mais il ne fait aucune mention concernant son extension géographique, et c'est là la lacune essentielle de l'exposé. L'explication du phénomène s'étaye sur un grand nombre d'exemples judicieusement choisis. L'article est accompagné de cinq photographies.

A. F.

FILIPOVIĆ, MILENKO S., *Капитолске гуске у балканском народном предањ* [Les oies du Capitole dans la tradition populaire des Balkans],dans *Годишњуак.* Књига I Балканолошки институт. Научно Друштво Н.Р. Босне] и Херцеговине, Sarajevo, I, 1956, p. 474—478.

L'auteur, qui est un spécialiste renommé des problèmes du vieux folklore balkanique, présente dans cet article une série de légendes des Balkans dont le contenu est analogue à celui de la légende des oies du Capitole, légende rapportée par Tite-Live (*Ab Urbe condita*

libri, V, 47). La différence essentielle entre la légende romaine et la légende balkanique réside dans le fait que tandis que les oies de Junon sont intervenues en faveur des assiégés, les légendes balkaniques les présentent régulièrement comme prenant le parti des assiégeants. L'auteur considère que les analogies entre ces légendes sont dues au fait qu'elles proviennent d'une source commune, encore ignorée. Une filiation directe est moins probable, vu que les légendes balkaniques sont connues simplement sur un territoire comprenant les régions situées autour de la Moravie méridionale, du nord de la Macédoine de nos jours et de la région bulgare de Krajište, et qu'elles sont ignorées dans les territoires voisins de l'Italie.

D. G.

GRECU, VASILE, *Stavrinos, Eine gar schone Erzahlung uber Michael den Wojewoden* (Σταυρινοῦ διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ Μιχαὴλ βοεβόνδα). *Ein Venezianer Volksbuch*, dans *Berliner Byzantinische Arbeiten*, III, Berlin, 1960, p. 180—206.

Le Professeur Vasile Grecu nous présente dans cette étude le poème du trésorier Stavrinos, chronique contemporaine grecque, en vers, du règne de Michel le Brave, œuvre qui a joui d'une large circulation aux XVII^{e} — XVIII^{e} siècles.

Les idées sont groupées en quelques grands chapitres : *1.* l'identification de Stavrinos et son rôle à la Cour de Michel le Brave ; *2.* la date du poème ; *3.* son analyse littéraire et historique ; *4.* les influences subies par Stavrinos et les influences exercées par son poème ; *5.* la présentation des différentes éditions.

Dans chacun de ces chapitres, l'auteur fournit des éléments nouveaux, soit en reprenant des opinions déjà émises (D. Russo, dans *Studii greco-romîne*, œuvres posthumes, tome 2, Bucarest, 1939), dont il élargit l'interprétation, soit en donnant des explications inédites, à la suite de recherches personnelles.

Ainsi, dans la question de l'identification de l'auteur, le professeur Grecu précise que, bien que l'on ignore dans quelle mesure il a rempli ses fonctions de trésorier, Stavrinos semble avoir été dans les bonnes grâces du prince, qui fit appel à ses services à tous les moments importants, à l'exception du voyage entrepris par Michel le Brave à Vienne et à Prague. En ce qui concerne le meurtre de Stavrinos et de son fils, le hetman Gheorghe, assassinés par Ştefan Tomşa, l'auteur le situe sous le premier règne de ce prince (1611—1615) et se rallie en partie aux affirmations du hiéromoine Néophyte, le premier éditeur de la chronique.

La date du poème, considérée comme remontant au 1er et au 2 février 1602, à la suite de l'interprétation *ad litteram* des derniers vers de l'œuvre de Stavrinos, n'est pas convaincante. Le professeur Grecu est d'avis que le 1er et le 2 février 1602, Stavrinos n'a fait que terminer son manuscrit qui avait été commencé sitôt après le meurtre de Michel et donc élaboré entre août 1601 et février 1602.

Une analyse détaillée du poème nous montre son plan, ses sources, sa langue, la versification, ses défauts et ses qualités littéraires. Particulièrement intéressante est la constatation que Stavrinos utilisait une grammaire et un lexique propre, ce dont témoigne le glossaire des mots roumains annexé par le hiéromoine Néophyte à son édition de 1672. Pour ce qui est du fond de l'ouvrage, l'auteur le considère comme étant conforme à la vérité historique, encore qu'il contienne maintes exagérations dues à la fantaisie de Stavrinos ; il souligne le caractère de chronique rimée, plutôt que celui de poème, de l'ouvrage. Fruit de l'expérience personnelle de Stavrinos, cette source historique a été beaucoup utilisée par les chroniqueurs valaques.

L'auteur relève également l'importance de cet ouvrage du point de vue de l'histoire littéraire. Il appartenait à la catégorie des livres grecs qui ont joui d'une large circulation, durant des siècles, dans tous les pays balkaniques, et qui étaient imprimés en de nombreuses éditions à Venise On s'explique aisément l'écho qu'a suscité dans ces pays subjugués le récit des faits d'armes de Michel le Brave, que les ballades bulgares et grecques glorifiaient comme un véritable symbole de la révolte en cette sombre époque (voir aussi *Revista istorică romînă*, V–VI, 1935, 1936).

Comparant le texte de la chronique de Michel le Brave avec celui des livres populaires jouissant d'une large circulation, par exemple *l'Histoire de Bélisaire* ou *La vie d'Alexandre le Grand*, si familiers au monde balkanique, le professeur Grecu montre que Stavrinos s'en est souvent inspiré et a prêté au prince roumain certains attributs propres aux héros grecs.

Enfin, l'auteur analyse les influences de la chronique de Stavrinos sur les écrits de Georges Palamed, d'Ignace Petritzès et d'Anthimos Diakrusis-Akakios, ainsi que la mesure dans laquelle elle a servi de source à une chronique slave de la première moitié du XVIII[e] siècle.

L'étude se termine par une énumération des éditions parues à Venise entre 1638 (date probable de l'édition princeps) et 1806, à raison d'environ une édition par décennie.

Particulièrement intéressant pour l'histoire roumaine, le poème de Stavrinos exprime l'admiration et la confiance des contemporains en la force des armées de Michel le Brave. Il est également représentatif pour le fonds culturel commun des peuples balkaniques, et ses nombreuses éditions parues dans les imprimeries de Venise illustrent le rôle joué par ce centre culturel dans le sud-est de l'Europe.

C.P.D

MANUSACAS, M. I., "Άγνωστη πηγή τῆς ,,Ἐρωφίλης" τοῦ Χορτάτση: Ἡ τραγωδία ,,Il Re Torrismondo" τοῦ Tasso [Une source inconnue de l'«Erophile» d'Hortatzis: la tragédie «Il Re Torrismondo» du Tasse], dans Κρητικὰ χρονικά, XIII (1959), p. 73–83 et extraits.

M. I. Manusacas est l'un des historiens grecs les plus actifs; il a dirigé plusieurs années durant, avec une grande compétence, la section d'histoire médiévale de l'Académie d'Athènes et a été nommé récemment professeur d'histoire à l'Université de Salonique. Il a accordé dans ses recherches une attention spéciale à l'histoire et à la littérature crétoise.

Dans la présente étude, Manusacas nous fournit de nouvelles données concernant le théâtre crétois et nous présente une source ignorée de l'Erophile d'Hortatzis.

Cette tragédie crétoise a également circulé dans les pays roumains et a eu une certaine influence sur la littérature roumaine du XVIII[e] siècle, comme l'a montré autrefois Vasile Grecu et comme l'a signalé à nouveau Alexandru Elian dans une communication sur le métropolite Dosoftei.

Plusieurs historiens grecs et étrangers — dont des Roumains — se sont occupés des sources italiennes consultées par Hortatzis, et tous sont tombés d'accord pour reconnaître que l'Erophile s'étaye en premier lieu sur la tragédie *Orbecche* de Giovanni Battista Giraldi, puis sur *Gerusalemme Liberata* et *Aminta* du Tasse. Hortatzis ne s'est pas seulement laissé influencer par *Orbecche* mais a même cherché à surpasser son prototype. Les tentatives faites par Hortatzis pour surpasser l'œuvre de Giraldi sont évoquées par l'historien grec Alexandre

Embericos dans son ouvrage *Critique comparée d'Erophile et d'Orbecche*, paru récemment et cité par Manusacas.

Manusacas publie à présent un fragment du deuxième acte de l'*Erophile* en montrant que ce fragment s'inspire non pas d'*Orbecche* mais d'une autre source qui n'a pas été remarquée jusqu'à présent par ses prédécesseurs, à savoir la tragédie du Tasse *Il Re Torrismondo*, laquelle est le prototype de la tragédie crétoise Βασιλεὺς ὁ Ρωδολίνος (*Le roi Rodolinos*), écrite par Jean André Troilos et parue à Venise en 1647. Manusacas publie également le fragment correspondant de l'œuvre du Tasse ; une simple comparaison des deux textes révèle qu'Hortatzis s'est visiblement inspiré de l'œuvre du Tasse. Mais cette fois, l'écrivain crétois n'a pas suivi de près son modèle, comme il l'a fait pour *Orbecche*, mais il l'a plus ou moins transformé, éliminant certains vers et en ajoutant d'autres.

La nouvelle source de l'Erophile, bien que secondaire, n'en est pas moins importante, car elle contribue à fixer plus exactement l'année où a été écrite la tragédie d'Hortatzis. Nous considérions jusqu'ici l'année 1581, date de la parution de la première édition de *Gerusalemme Liberata*, comme terminus post quem. Il nous faut à présent déplacer cette date après 1587, année de la première édition du *Torrismondo* du Tasse.

La contribution de Manusacas est précieuse et intéresse également les historiens de la littérature roumaine.

N. Cr.

PETKANOVA-TOTEVA, DONKA, *Неделник на Софроний Врачански* [Le Nedelnik de Sofronie de Vratza], dans *Известия на Института българска литература*, Sofia, IX, 1960, p. 199—246.

Comme on le sait, ce texte a paru en 1806 dans la typographie de Rîmnic, sous le titre grec de *Kyiriakodromion*, et présente pour la culture bulgare une importance considérable. Le «Nedelnik» de Sofronie de Vratza, qui est le premier texte écrit en bulgare moderne, a été étudié par certains chercheurs, qui se sont surtout penchés sur ses sources. Les études entreprises jusqu'ici n'ayant pas éclairci définitivement la question des filiations, l'auteur se propose d'établir la liaison entre cette œuvre et les textes similaires plus anciens.

L'auteur commence par rejeter comme non fondée l'opinion de A. Teodorov-Bălan qui a soutenu que la source principale dont s'est inspiré Sofronie de Vratza serait l'œuvre de Nikiforos Theotokis, le *Kyriakodromion* (Moscou, 1796). Rejetant cette conclusion de Bălan, Petkanova pousse ses recherches plus loin encore dans le passé, donnant ainsi à l'œuvre de Sofronie une large perspective historique. L'auteur affirme que la Bibliothèque Nationale de Sofia possède deux collections de sermons, l'une de 1758 et l'autre de 1755, à contenu différent. Une troisième version est due au moine Danail et date de 1626.

Le contenu de cette dernière collection est identique à quatorze autres textes russes des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles, qui, à leur tour, proviennent de traductions plus anciennes. Les originaux de certains de ces textes remontent jusqu'au XIV^e^ siècle et les traductions faites d'après l'original grec ont joui d'une large circulation chez les peuples slaves au moyen âge. Passant à l'analyse comparée des textes, l'auteur aboutit à la conclusion qu'à l'origine l'auteur de cet ouvrage est le patriarche de Constantinople Jean XIV Caleca, qui a vécu au XIV^e^ siècle. Pour son temps, Caleca était un esprit progressiste qui a lutté contre le mysticisme et l'irrationalisme médiéval. C'est pourquoi l'œuvre de ce prélat a joui d'une grande popularité.

Cherchant à identifier la source des sermons qui forment le contenu du *Nedelnik*, l'auteur aboutit aux conclusions suivantes : 59 sermons ont leur origine dans l'ouvrage de Caleca ; 10 autres ont été traduits du grec par Sofronie et 28 ont été transcrits par le prélat bulgare d'après des textes datant des XVI^e et XVII^e siècles.

En ce qui concerne la langue employée par Sofronie, elle constitue l'élément le plus important de cet écrit. L'auteur opine qu'en transcrivant d'après des textes plus anciens, Sofronie a parfois modernisé la langue, afin d'écrire un livre destiné au peuple. Autrement dit, elle contient des éléments anciens et nouveaux et constitue par là un pont entre l'ancienne littérature bulgare et la nouvelle culture bulgare de la Renaissance. Enfin, l'écrit de Sofronie prend place dans l'ensemble des tendances démocratiques manifestées par la littérature bulgare au XVIII^e siècle.

T. I. N

SOTIRIOU, G. A., 'Η ζωγραφικὴ τῆς Σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως [La peinture de l'école de Constantinople], dans Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας, περίοδος δ'. τ, α', 1959, Athènes, 1960, p. 11—25 (rés. fr. p. 161—162)

Cette étude, qui devait faire l'objet d'une communication au XI^e Congrès de Byzantinologie tenu à Constantinople en septembre 1955, reprend un problème plus ancien et, s'étayant sur la découverte de nouveaux monuments, démontre qu'à partir de Théodose II (408—450) et jusqu'au XIV^e siècle, la capitale de l'Empire byzantin a été un centre qui n'a cessé d'entretenir, de cultiver et de propager les traditions antiques grecques dans la peinture byzantine. Après la découverte notamment des peintures du Paradis du monastère de Chora ou de Kahrie djami (P. A. Underwood, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 9—10, 1956, p. 253—288 ; 11, 1957, p. 173—220 ; 12, 1958, p. 235—265), la preuve a été faite qu'en dépit de la décadence politique survenue au XIV^e siècle, Constantinople n'a cessé d'être le principal centre culturel de l'époque et a exercé une puissante influence sur la vie artistique des provinces grecques et serbes (Cf. Ch. Delvoye, dans *Byzantion*, XXIX—XXX, 1959—1960. p. 330—331).

I. B.

RICE, DAVID TALBOT, *The Art of Byzantium*, Londres, Thames and Hudson, 1959, 631 p. + 240 pl.

Cet excellent album d'art byzantin a été publié à l'occasion de l'exposition d'art byzantin organisée à Edimbourg et à Londres à l'automne de 1958 et des cours donnés par l'auteur dans ces mêmes villes au printemps et à l'été de 1959. Ces circonstances expliquent plus ou moins l'inégalité du matériel édité ; ainsi, il y manque presque totalement les édifices, les monuments d'architecture ou les pièces d'art plastique plus volumineuses, qu'il était difficile de transporter et d'exposer. Quoi qu'il en soit, l'auteur a limité la matière de son volume à ce qui a été réalisé à Byzance ou a caractérisé la ville-capitale, en éliminant l'art des provinces et les réalisations artistiques postérieures à la conquête de la ville par les Turcs. C'est pourquoi l'ouvrage parle de « l'art de Byzance » et non pas de « l'art byzantin ». Une syn-

thèse instructive d'environ 80 pages se trouve complétée par une cinquantaine de pages de notes explicatives aux 44 planches en couleur et aux 196 planches en noir et blanc réalisées dans d'excellentes conditions photo- et typographiques, ce qui imprime à ce volume le caractère d'un documentaire précieux en vue de la poursuite des recherches.

L'ouvrage comprend un ample index général et iconographique.

M. I V.

MICHELIS, P. A., *Esthétique de l'Art byzantin*, Paris, Flammarion, 1959 (Bibliothèque d'Esthétique).

Cette édition française de l'ouvrage du professeur P. A. Michelis de l'Université technique nationale d'Athènes, présente des modifications substantielles au regard de l'édition grecque parue en 1946 et de l'édition anglaise de 1955. L'auteur s'attache surtout à réhabiliter l'art byzantin, à découvrir ses critères esthétiques et ses fonctions. La clé de cette réhabilitation est la compréhension de l'art byzantin comme un art du sublime à l'opposé de l'art du beau. Michelis distingue une dialectique des catégories esthétiques, qui agit dans le temps : forme-contenu, variété-unité, harmonie-dynamisme rythmique (en tant que « principes objectifs ») ; attitude objective-subjective, sensibilité plastique ou pittoresque, composition tectonique ou expressive (en tant que « principes subjectifs »). Il démontre que le sublime est dynamique et que le beau est statique ; que le dynamisme du sublime exige de la part du spectateur une participation intérieure à l'élan de l'œuvre, alors que la statique du beau lui permet une contemplation plus extérieure. Il est donc normal que dans les belles œuvres ce soit la forme qui ait le plus d'importance, alors que dans les œuvres sublimes, c'est le contenu qui est l'élément le plus important. En partant de ces thèses, l'auteur analyse le processus de la formation et du développement de l'art byzantin, en tant qu'art du sublime, sous ses différentes formes de manifestation et notamment en architecture.

Même si les thèses de l'auteur ne peuvent pas être toujours partagées, l'ouvrage n'en a pas moins le grand mérite d'essayer pour la première fois, à de telles proportions, de synthétiser les principes de l'esthétique byzantine, facilitant par là la compréhension d'un art injustement minimisé sous le rapport esthétique et offrant ample matière à réflexion sur ce passionnant sujet d'histoire de l'art.

M I V

MEDAKOVIĆ, DEJAN, *Претставе античких философа и Сивила у живопису Богородице Љевишке* [La représentation des philosophes antiques et de la Sibylle dans la peinture de l'église de Bogoroditza Levichka], dans *Зборник радова*. Књ. LXV. Византолошки Институт, књ. 6, Belgrade, 1960, p. 43—55.

L'exonarthex de l'église « Bogoroditza Levichka » de l'ancienne Serbie contient aujourd'hui encore la représentation de Єллинъ Платон et Єллинъ Плѹтархъ ainsi qu'une autre figure portant l'inscription Сивила царица <сти> опска. La présence et le rôle de ces figures païennes dans la peinture chrétienne nous sont expliqués avec beaucoup d'érudition et de compétence par Dejan Medaković. Comme le montre l'auteur, la présence de ces figures atteste la dépendance vis-à-vis de l'art byzantin, où nous assistons à une symbiose hellénistico-byzantine.

Etudiant le processus de la formation de cette symbiose, D. Medaković part de l'analyse des conceptions de Carpocrate d'Alexandrie qui plaçait les grands philosophes de l'antiquité aux côtés des figures les plus marquantes du christianisme, et montre ensuite quelle était, à l'égard des penseurs de l'antiquité, l'attitude de Justin le philosophe, d'Athenagor, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Saint Basile et d'autres représentants de l'Eglise aux IV[e] — V[e] — VII[e] — XI[e] siècles, etc. La pensée de certains représentants de l'Eglise serbe a suivi elle aussi la tradition byzantine qui s'attachait à interpréter certains phénomènes de la nature à travers le prisme des conceptions d'Aristote, de Ptolémée, de Pline.

Une série d'éléments antiques se retrouvent aussi dans la littérature biographique serbe, comme en témoignent les citations tirées de la littérature classique grecque au sein de laquelle Plutarque jouissait d'une grande autorité.

Ceci étant, on s'explique aisément la présence des figures antiques dans la peinture ecclésiastique de l'Orient orthodoxe. L'auteur souligne la fréquence de ces éléments antiques dans la peinture de certaines églises de Moldavie, de Valachie et de Bulgarie (p. 53). Dans les églises roumaines et celles du Mont Athos, les figures des philosophes antiques sont placées d'habitude à côté de la généalogie d'Esée, formant avec elle une unité iconographique. On peut en voir des exemples au monastère de Gura Humorului (1530), de Vatra Moldoviței (1536), de Voronet (1546), de Sucevița et de Cetățuia de Jassy (1672) (Cf. Vasile Grecu, *Darstellungen altheidnischer Denker und Schriftsteller in der Kirchenmalerei des Morgenlandes*. Bulletin de la Section historique, XI, Bucarest, 1924). Chez les Bulgares, la peinture la plus ancienne de ce type date de 1488 et se trouve à l'église de Boboiévo sur la Strumitsa L'iconographie russe a représenté dès le XVI[e] siècle les figures de Platon, d'Aristote, d'Euripide, de Plutarque et de la Sibylle.

Mais la plus ancienne figuration de Platon et de la Sibylle dans la peinture orthodoxe est, comme le constate à présent D. Medaković, justement la peinture de l'église de Bogoroditza Levichka. Il n'existe qu'une seule représentation plus ancienne de la Sibylle, datant de 1169 à Betheiam; celle du monastère d'Arilje (Serbie), datant de 1296, est effacée et on ne peut presque plus rien y déchiffrer (*Seminarium Kondakovianum*, VIII (1936) Prague).

Pour le reste de l'Orient orthodoxe, comme on l'a vu, de telles peintures n'apparaissent que plus tard.

La plus ancienne apparition des figures de Platon, de Plutarque et de la Sibylle dans l'église de Bogoroditza Levichka, souligne l'auteur, revêt une importance multilatérale et c'est pourquoi il convient de l'étudier avec toute l'attention requise. Elle démontre, entre autres, que les peintres respectifs ont été liés au classicisme de la Renaissance de l'époque des Paléologue, époque à laquelle l'art byzantin s'est rapproché plus que jamais de l'antiquité, fait qui n'a pas manqué de susciter des échos dans l'art serbe également.

S. I.

Bibliographie. Documentation

Библиографија. Историографијата во НР Македонија од 1957 до крајот на 1959 година [Bibliographie. Historiographie concernant la R. P. de Macédoine entre 1957 et 1959], dans *Гласник на Институтот за национална историја*, Skopje, IV, 1960, 1—2, p. 378—389.

Cet ouvrage continue le travail d'information et de documentation scientifique concernant les problèmes de la R.P. de Macédoine, travail entrepris avec la parution du périodqiue

même [I 1957, 1, p. 341—367] quand a été publiée une bibliographie ayant le même contenu pour l'année 1956. Le matériel a été extrait de vingt périodiques, pour les titres desquels on nous donne une liste spéciale d'abréviations. Puis viennent, dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs, 205 titres d'ouvrages embrassant des domaines scientifiques plus nombreux que ne l'indique le titre de l'ouvrage. Ainsi, parmi les ouvrages figurant dans le répertoire, on trouve des études d'histoire, de droit, d'économie, de géographie, d'art.

A. F.

BLIZKANOV, PETKO, *Варненски периодичен печат (1880—1944)* [Les périodiques parus à Varna entre 1880 et 1944], dans *Известия на Варненското Археологическо дружество*, XII (1961), Varna, p. 91—113.

Le matériel est groupé par périodes : I. Le développement du capitalisme à Varna entre 1880 et 1912. II. La guerre de 1912—1918. III. Les années de la crise révolutionnaire de 1918—1923. IV. La réaction du capital et du fascisme, 1923—1934. V. La période de la dictature fasciste, 1934—1944.

Pour chaque groupe, les publications se subdivisent en :

a) politiques, de parti, administratives, d'informations générales, nationales-militantes ; b) économiques, administratives, techniques, professionnelles ; c) culturelles, scientifiques, littéraires, musicales, théâtrales, pédagogiques, sanitaires ; d) sportives ; e) religieuses.

L'étude porte sur 380 titres ; une annexe nous donne onze autres titres, complétant l'article précédent de l'auteur, sur la presse révolutionnaire et démocratique parue à Varna dans l'intervalle 1878—1944 (ИВАД, XI, 1960). Un index alphabétique complète cet important instrument bibliographique.

D. C. G.

MIRČEV, KIRIL, *Die bulgarische Sprachwissenschaft von 1935 bis 1958*, dans *Zeitschrift fur slavische Philologie*, 28, 1959—1960, p. 164—189 ; 29, 1960—1961, p. 173—182.

C'est là un ample passage en revue de la bibliographie relative à la linguistique bulgare entre 1935 et 1958.

Dépouillant les publications parues en Bulgarie et à l'étranger, l'auteur présente les indications bibliographiques d'après le contenu : périodiques, linguistique générale et slave, histoire de la langue, lexicologie, dialectologie.

Les annotations substantielles de Kiril Mirčev pour chaque mention bibliographique rendent cette présentation attrayante et intéressante. Il convient de souligner le fait que Mirčev fait ici une série d'additions au répertoire antérieur de St. Mladénov, concernant la période 1925—1935, répertoire publié dans la même revue (vol. 13, p. 381—384).

L. O.

DOBREV, G. M. *Le 80-ème anniversaire de la Bibliothèque Nationale de Bulgarie*, dans *Cahiers de documentation*, déc. 1958, p. 111—115.

L'article fait un bref historique de la Bibliothèque organisée par le gouverneur russe de 1878, P. VI. Albine et constituée par les donations de gens de culture patriotes tels que M. Drinov, G. I. Kirkov, I. V. Platonov, et d'autres encore. Enrichis sans relâche, les fonds ont été en grande partie détruits par les bombardements aériens de 1944. Reconstruite après la libération, la Bibliothèque occupe un immeuble imposant de sept étages; elle est équipée d'installations modernes et pourvue d'un nombreux personnel qui assure le service des lecteurs (plus de 20 000) ainsi que la documentation. Une aile spéciale est réservée à l'Institut bibliographique « Eline Péline ».

Les données consignées dans cet article nous offrent une image éloquente de l'essor pris par la Bibliothèque nationale de Sofia sous le régime démocratique populaire : développement des fonds, accroissement du personnel, activité méthodique d'orientation. Des informations complémentaires nous sont fournies dans les brochures éditées par la Bibliothèque.

A.D.

GUBOGLU, MIHAIL, *Arhiva insulei Ada-Kale şi importanţa ei* [Les archives de l'île Ada Kaleh et leur importance], dans *Revista arhivelor*, Bucarest, V (1962), 1, p. 117—147

L'île d'Ada-Kaleh (« la citadelle de l'île ») sur le Danube, située dans un paysage pittoresque à 4 km des Portes de Fer (« Demir-Kapî ») entre les Carpates roumaines et les Balkans, a joué autrefois un rôle historique important. Dénommée par Hérodote « îlot mythologique », elle a été connue au long des siècles sous des appellations diverses — Carolina, Porizza, Ciughiéné-Adasî, Ada-i-Kebir — , pour prendre au XVIII[e] siècle, sous l'occupation turque, le nom officiel d'Ada-Kaleh, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

L'auteur retrace sommairement l'histoire de l'île à l'aide des sources narratives ottomanes et d'autres documents évoquant ses relations avec la Valachie en général et plus particulièrement avec l'Olténie. Sous la domination ottomane Ada-Kaleh était un poste de frontière tourné vers l'Europe Centrale et fut pendant plus de cent ans, jusqu'au début du XVI[e] siècle, le point de départ de toutes les incursions turques en Serbie, en Hongrie et en Autriche.

Les archives de l'île, de date relativement récente (1878—1923), ont été découvertes en 1956 dans la mosquée d'Ada-Kaleh et se rapportent à l'administration de l'île après 1878. La majeure partie des actes turcs portent une double date, l'une correspondant au calendrier financier et administratif (année solaire), l'autre à l'ancien calendrier mahométan (année lunaire). Analysant les pièces de ce fonds, l'auteur y a découvert de nombreux documents et divers renseignements intéressant la Roumanie, la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie, et qui ont trait, entre autres, à une série de problèmes économiques touchant les relations de l'île avec la Banque Ottomane d'Istanbul, la Banque Anglo-Autrichienne de Vienne, la Banque Anglo-Hongroise de Budapest, etc. Les précisions recueillies par l'auteur éclairent en outre un ensemble de problèmes sociaux, économiques, politico-militaires, administratifs, juridiques, culturels, ethnographiques et linguistiques.

A l'exception de deux documents datant de 1733 et de 1814, les pièces qui composent les archives d'Ada-Kaleh concernent la période 1878—1923, au cours de laquelle l'île, posses-

sion turque d'abord, puis placée sous le protectorat de l'Autriche-Hongrie, était soumise à un régime spécial. Etant donné que les plus anciens documents (1733—1892) en langue turque et en langue allemande sont au nombre de 10 en tout, l'auteur en conclut que la majeure partie des archives de l'île, antérieure aux années 1877—1878, a été transportée au sud du Danube et en Turquie. Il rappelle à cette occasion les riches archives turques de Sofia où sont conservés les registres des cadis du Danube — ceux de Vidin notamment — qui contiennent un abondant matériel, allant du XVI[e] siècle au milieu du XIX[e], relatif aux rapports de la citadelle insulaire d'Ada-Kaleh avec la Péninsule des Balkans et les provinces roumaines. L'auteur affirme en outre qu'un certain nombre de documents provenant du fonds d'Ada-Kaleh et encore inédits se trouveraient dans les archives de l'Autriche, de la Hongrie et de la Yougoslavie.

D'après le caractère commun des pièces, les archives ont principalement trait aux rapports économiques et politiques de l'île avec les pays voisins (Autriche-Hongrie, Bulgarie, Serbie, Roumanie) et plus particulièrement avec la Turquie, par l'intermédiaire de quelques ministères d'Istanbul, par l'ambassade de Turquie à Vienne et les consulats ottomans voisins de Turnu-Severin, Calafat et Craiova, à la situation politique et stratégique de l'île, utilisée comme centre d'espionnage — contre la Bulgarie notamment — à son rôle d'asile de réfugiés politiques, aux mœurs et coutumes mahométanes, etc

Signalant l'existence d'un dialecte turc local, l'auteur considère que l'île d'Ada-Kaleh offre un intérêt exceptionnel pour les turcologues, ainsi qu'au point de vue linguistique, dialectologique, folklorique et ethnographique.

S.H.

Les archives en Yougoslavie, dans *Cahiers de documentation*, 1958, nov., p. 109—110.

L'article contient des précisions sur l'organisation des archives fédérales, républicaines et départementales, ainsi qu'une liste sommaire des principales archives républicaines avec indication de la date de leur fondation et du plus ancien document qu'elles contiennent (les Archives de Zagreb, fondées en 1774, possèdent un document datant de 969). Il est intéressant de noter que le fonds de l'Institut d'Histoire militaire de l'armée populaire de Yougoslavie comprend 2 millions de documents relatifs aux guerres balkaniques, à la première guerre mondiale et à la guerre de libération nationale.

A D.

La partie bibliographique (COMPTES RENDUS et NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES) est assurée par les soins de *Mircea Voicana*

PRINTED IN RUMANIA

C. 3:07—I.P. „Informația"

43.456

Lei 24

ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME I
1963 — № 3-4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

R E V U E   D E S   É T U D E S   S U D - E S T   E U R O P É E N N E S

Bucureşti,
Raionul 30 Decembrie

Str. I. C. Frimu 9

La «REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES» paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I.C. Frimu 9, pour la «REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES».

ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME I 1963 N° 3-4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

Page

Comptes rendus

PETAR GUBERINA, Le problème de la diphtongaison en vegliote (*H. Mihăescu*); IORDAN ZAÏMOV, Местните имена в Пирдопско (*H. Mihăescu*); KONSTANTIN POPOV, Местните имена в Белослатинско (*H. Mihăescu*); ŽARKO MULJAČIĆ, O imenu grada Dubrovnika (*H. Mihăescu*); TACHE PAPAHAGI, Dicționarul dialectului aromîn, general și etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain), général et étymologique (*H. Mihăescu*) 579

DURO BASLER et DURO JANEKOVIĆ, Paleolitisko nalaziste Lusčić u Kulasima (*Fl. Mogoșanu*); IORGU STOIAN, Tomitana. Contribuții epigrafice la istoria cetății Tomis (*M. Nasta*); V. BEŠEVLIEV, Les inscriptions protobulgares (*N. Bănescu*); E. E. LIPŠITZ, Очерки истории византийского общества и культуры. VIII — первая половина IX века (*Gheorghe Cronț*); SILVIU DRAGOMIR, Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu (*Liviu P. Marcu*); JOSEF MACŮREK, Valaši v západnick Karpatech v 15.—18. století (*Tr. Ionescu-Nișcov*); CARL GÖLLNER, «Turcica». Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts (*Dinu A. Dumitrescu*); Cartea romînească de învățătură, 1646; Îndreptarea legii, 1652, etc. (*Valentin Al. Georgescu*); D. G. SÉRÉMÉTIS, 'Η δικχιοσύνη ἐπὶ Καποδίστρια. Α'. Πρώτη περίοδος *1828—1829*. Μετ' ἀνεκδότων ἐγγράφων (*Gheorghe Cronț*); IVAN KATARGIEV, Серската област 1780—1879. Економски, политички и културен преглед (*S. Iancovici*); A. BOURMOV, Таен централен Български Комитет (*Tr. Ionescu-Nișcov*) 590

BERTRAND BOUVIER, Volkslieder aus einer Athos-Handschrift des 17. Jahrhunderts (*Gheorghe Ciobanu*); M. VALSA, Le Théâtre grec moderne de 1453 à 1900 (*Ariadna Camariano-Cioran*); Poeții Văcărești. Versuri alese (*Ariadna Camariano-Cioran*); VYLKO NOVAK, Die Erforschung der slovenischen Volksdichtung in den Jahren 1920—1959 (*Ovidiu Papadima*); IANIS KORDATOS, Histoire de la littérature néo-grecque de 1453 à 1961 (*Maria Marinescu-Himu*) 624

Известия на Географския институт, Sofia (*Vintilă Mihăilescu*) 637

Notices bibliographiques 639

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

У ИСТОКОВ РОМАНСКОГО АРТИКЛЯ

Р. Г. ПИОТРОВСКИЙ

(Ленинград)

1. ЗАДАЧИ И МЕТОДИКА РАБОТЫ

Как известно, романский артикль развился из анафорического прииме́нного употребления латинских указательных местоимений ille и ipse. Это развитие (см. рис. 1) предусматривает замену трехчленной схемы (тип I) латинской детерминации имени четырехчленной протороманской и староромансой схемой (тип II). Образование четырехчленной схемы в свою очередь связано с появлением нового компонента — протоартикля, который в староромaнских языках превращается в артикль.

В предыдущих работах обсуждались вопросы, связанные с развитием схемы I (превращение варианта а) в вариант б))[1], а также проблемы формирования варианта б) в схеме II[2].

Цель настоящей статьи — рассмотреть употребление протоартикля, то есть того нового компонента схемы II (вариант а)), который отличает ее от предшествующей ей латинской схемы I и из которого впоследствии разовьется определенный артикль.

---

[1] См. Р. Г. Пиотровский, *Формирование артикля в романских языках (выбор формы)*, М.—Л., 1960, стр. 5—49.

[2] См. R. G. Piotrovskij, *Z počátků galorománského členu určitého*, в «Časopis pro moderní filologii», t. XL (1958), стр. 37—41; Р. Г. Пиотровский, *О происхождении галлороманского артикля*, в *Научные доклады высшей школы*. «Филологические науки», 1959, № 3, стр. 45—60; В. Е. Михайлова и Р. Г. Пиотровский, *Топонимика, статистика и история языка*, в *Друга Республіканська Ономастична нарада*, Київ, 1962, стр. 5—8.

«Поведение» протоартикля, то есть частого, но нерегулярного употребления указательных или определительных местоимений при существительных, исследуется в двух синхронных срезах. Первый срез (ранний период употребления протоартикля) относится к IV—VI (в книжных стилях VII) вв., второй срез охватывает основной период протоартиклевого употребления, который начинается с VII в. и заканчивается вместе с возникновением определенного артикля (VIII в. в Галлоромании, VIII—IX вв. в Италии, IX в. в Ибероромании, X—XI вв. в Балканоромании) [3].

При исследовании материала используются следующие методы лингвистического анализа:

1. Метод лингвистических моделей
2. Дистрибутивный анализ
3. Статистика

Как известно, употребление протоартикля падает на хронологический разрыв, сущ ствующий между последними памятниками латинской разговорной речи и первыми документами, отражающими романскую народную речь. Поэтому приходится пользоваться косвенными свидетельствами позднелатинских документов, относящихся к канцелярско-деловому и литературно-повествовательному (религиозному) стилю. Но и эти памятники не дают достаточного материала для «сквозного» использования современных методов лингвистического анализа. Поэтому мы вынуждены будем прибегать и к прямому наблюдению над фактами, а также к приемам гипотетической реконструкции, стилевой и стилистической интерпретации текстов [4].

2. ХРОНОЛОГИЯ ПРОТОАРТИКЛЯ И ЕГО КОМПОЗИЦИОННО-СИНТАКСИЧЕСКИЕ ФУНКЦИИ

2.1. *Ранний период.* На первых порах частое употребление указательных местоимений при существительных еще не давало заметного ослабления семантики этих местоимений. Об этом говорит тот факт, что анафорические указательные местоимения выступают в качестве эквивалентов лексических сопроводителей. Так, например, в «Муломедицине» (V в.) местоименное сопровождение тематически важных существительных перемежается с детерминацией последних при помощи лексических сопроводителей — ограничительных прилагательных, имен

[3] См. Р. Г. Пиотровский, *Формирование* ..., стр. 142, табл. 15.

[4] О различении понятий «стилевой» и «стилистический» см. Р. Г. Пиотровский, *Очерки по стилистике французского языка*, 2 изд., Л., 1960, стр. 26, примеч.

собственных или существительных в родительном падеже. Ср. отрывок, где говорится о диагностике злокачественной одышки у скота:

... *de morbo* qui appellatur maleos ... quem et alii (*hunc morbum*) suspirium dixerunt. Non dubito et alios *hunc morbum* ex pluribus signis ... aliis nominibus vocare incaute. *Morbus verissime* vocatur maleos. *Ex quo morbo* contagium patiuntur iumenta ... *Morbus maleos* ... corruptione sanguinis et spiritui oritur ... Est ... *maleus morbus* nequam et incurabilis (Mulom. 51);

... *monasterium* ... ad praedictum locum ... in superscripto loco ... *in eodem monasterio* ... in eodem loco (Gr. Magn., 3,58); ... in Gonae insula ... praefata insula ... huius insula (Gr. Magn., 1, 50); у Григория Турского (VI в.):

... in mari Rubrum ... de hoc maris ... Rubrum marem ... de mare Rubrum ... ipsum mare ... ab ipso mari (G. T., HF, I, 10).

Консервативный стиль позднелатинских документов сохранял эквивалентное употребление местоименных сопроводителей, а также детерминирующих анафорических прилагательных и позже. Ср. в документе 643 г. из Бобьо (Италия):

posterquam alia fundavit monasteria accedens *monasterium* construisse perhibetur ... *In quo monasterio* ... *ipsum monasterium* ... abba *eiusdem monasterii* ... ad honorem dei et *ipsius monasterii* ... *eidem monasterio* ... *ab ipso monasterio* ... *in eodem monasterio* ... *praedictum monasterium* ... post mortem patri *monasterii* ipse debeat *in eodem monasterio* ordinari ... *in eodem monasterio* ... *in suprascripto monasterio* (CDL, II, 50—56), N 312;

basileca ... *ad supradicta basileca* ... ad ipsa basileca... (Меровингская грамота VII в., цит. Muller-Taylor, 196). Отдельные случаи такого употребления встречаются даже в итало-латинских документах XII в. Ср.: ... et 10 vallone apendine cala a 10 Forno, et recte ferit ad humare Malbrantati et per dicta flumaria ad hirto ferit a 10 vallone de li Caniteli, et praedicto vallone ad hirto esse supra la serra de li Palumbe a la crista custa (док. нач. XII в., Калабрия—цит. Pei, HL, 181); или в сицилийском документе 1111 г.: ecclesia... dicta ecclesia... la ecclesia (цит. Avolio, 131).

2.2. *Основной период.* Если в канцелярско-деловом стиле сильно-указательное употребление местоименных сопроводителей сохраняется вплоть до середины VII в., то в разговорной речи процесс ослабления указательности и подчеркнутой анафоричности местоименных сопроводителей шел полным ходом, очевидно, уже в начале VI века. Об этом свидетельствуют данные тех памятников, которые в какой-то мере ориентируются на народно-разговорный обиход. Так, например, «Пу-

тешествие Этерии» не знает взаимозаменяемости указательно-местоименных сопроводителей и прилагательных-детерминативов. Наоборот, (в этом памятнике) на каждом шагу встречается употребление местоименных сопроводителей и определительных предложений, которые несут подчеркнуто-анафорическую функцию.

Во-первых, эти пояснительные предложения отсылают читателя к предыдущему изложению: ita infra nos videbantur esse *illi* montes, *quos primitus vix ascenderamus* (Peregr. 3, 9) — ссылка 1,1: sex tamen montes illi и на 2,5 : toti illi montes и др.: quia necesse... erat ad vallis *illius*, *quam superius dixi*, caput exire (4,4) — ссылка на 1,1 : montes ...faciebant vallem infinitam ingens... per vallem *illa quam dixi ingens* и 2,3 : caput ipsius vallis. В обоих случаях интервалы между упоминаниями тематических существительных montes и vallis настолько велики, что анафорическая сила слабеющего ille не может их соединить, и поэтому рассказчица прибегает к более сильной лексической анафоре. Аналогичные примеры см. Peregr. 4, 4; 4, 5; 5, 1 и др.

Во-вторых, сопроводительные определительные предложения связывают важные с точки зрения рассказчицы существительные со вторым «подстрочным» контекстом — священным писанием. Прием указывает на то, что далекая анафора не может быть осуществлена при помощи одного указательного местоимения.

Ср. — Mons ... in cuius summitate est hic locus, ubi descendit maiestas Dei, sicut scriptum est (2,4 — ср. 3,3) — ссылка на Ветхий завет — 3 гл. Исхода — ср. 3,3; 4,1; 4,5; 5,1 и др.

В канцелярско-деловых памятниках это плеонастическое употребление местоимений появляется лет через сто, сто пятьдесят. Так, в раннесредневековых документах Италии: fines... ipsas fines... sed et fines *illas quas superius nominavimus* (док. 627 г., Бобьо—цит. CDL, I, 593, N 297) ; res pro ipsa omnem suprascripta (док. 747 г., Лукка—цит. Politzer, 15), recipet Ecclesia Sancti Martini Casa Willuli, Casa Galpertuli, in loco... cum fundamentas suas, terris... omnia et in omnibus *ad ipsas suprascriptas casas* pertenentes и т.д. (док. 754 г., Лукка, цит. Muratori, 230—231) и др.

В Меровингских грамотах (Галлия VII в.): vir Magnoaldus agentis inlustri viro Drogone filio... *ipsi agentis memorato Magnoaldo... ipsi agenti predicto Drogone* и т.д. (Право, дарованное аббатству в Туссонвале — цит. Muller-Taylor, 199).

Это параллельное употребление указательных местоимений и лексических сопроводителей ясно показывает, что указательные способности детерминативов утрачены и для подчеркнутой отсылки к

предыдущему употреблению существительного необходима особая лексическая анафора.

Об утрате указательных возможностей у местоименных сопроводителей говорят также и следующие факты:

1. Местоименные сопроводители hic, ille, ipse утрачивают способность к выражению пространственной соотнесенности обслуживаемого ими существительного с участниками диалога (в письменных памятниках — автор и читатель). Об этом свидетельствует известное безразличие в выборе сопроводителя. Например, Григорий Турский предпочитает обычно местоимение hic; в «Путешествии Этерии» чаще всего используются ille и ipse. Иногда при одном и том же существительном наблюдается чередование детерминативов без каких-либо видимых причин [5]. Ср. прив. выше пример Theodosio ... hic Theodosius ... Theodosius ille (G.T., HF, I, 42—43) или constituimus in honore Domini... et gloriosi patroni nostri Dionisii *Mercatum* Et sciatis nostri Missi *ex hoc Mercato* ... ut *ipse Mercadus* ... *in illo Mercado* quem in honore Sancti Dionysii constitumus (док. 629 г., Ломбардия — цит. CDL, II, 40—42 N 308).

2. При употреблении местоименных сопроводителей в начале предложения они снабжаются усилительными частицами autem, ergo, enim и т.д.

Ср. *Hic autem locus* ubi se montes aperiebant, iunctus est cum eo loco, quo sunt memoriae concupiscentiae. *In eo ergo loco* и т.д. (Peregr. I, 2) или — faciebant vallem... per valle illa, (1, 1), но в 2,1: *Vallis autem ipsa* ingens est valde, а затем *Ipsam ergo vallam* nos traversare habebamus (2, 2); ср. также у Григория Турского: Huius quadrapisimo tertio regni anno natus est Abraham. Hic est Abraham initium fidei nostrae... *Hic ergo Abraham* accepit signum circumcisiones (G.T.HF, I, 7).

Хотя в начале предложения указательное местоимение и сохраняет собственное ударение, предохраняющее его от синкопы, однако, в смысловом отношении оно оказывается слишком слабым, чтобы выполнять анафорическое задание — точнее, служить для синтаксико-композиционного скрепления отдельных частей повествования.

3. В позднелатинских памятниках широко используются новые формы указательных местоимений, образованные путем наращивания на старые формы усилительной частицы ecce. Ср. уже в «Путеше-

[5] В целом ведущими формами местоименного сопровождения в поздней народной латыни были местоимения ille и ipse. Подробнее о соперничестве различных местоименных форм при формировании романского артикля см.: Р. Г. Пиотровский, *Формирование* ..., стр. 35—49, 93.

ствии Этерии»: ait novis ipse sanctus presbyter: *ecce ista fundamenta* in giro colliculo isto и т.д. (Peregr. 14, 2), ср. также 14,3 (оба примера в прямой речи!).

Это семантическое усиление местоименных сопроводителей при помощи различных частиц и, особенно, их плеонастическое употребление бесспорно знаменует новый этап в развитии местоименного сопровождения. Указательные местоимения, употребленные без усилительных частиц, выпадают из общей системы лексически «сильных» и экспрессивно заостренных определителей существительных и группируются в класс особых отличных от указательных местоимений «ослабленных» сопроводителей. Этот класс сопроводительных форм и составляет категорию протоартикля.

Сравнение позднелатинских памятников различных жанров показывает, что в народно-разговорной речи анафорический протоартикль утвердился в конце V и начале VI веков [6]. В течение VI и первой половины VII веков протоартикль проникает и в книжные стили.

Само собой понятно, что применительно к поздней латыни понятие протоартикля является в достаточной степени условной (хотя и вполне разумной) лингвистической абстракцией. Дело в том, что провести границу между «протоартиклевым» употреблением и чисто местоименным использованием сопроводителей обычно бывает очень трудно. Имеется большое количество контекстов, которые показывают, с какой легкостью осуществлялся в этот период переход от протоартиклевого значения сопроводителя к местоименной его семантике и обратно. Об этом, например, свидетельствуют интервалы в употреблении местоименных сопроводителей при одном и том же существительном, выступающем в роли тематического субъекта. Ср. hoc autem referente *sancto episcopo* (= d'un saint évêque) de Arabia cognovimus... *Qui tamen sanctus episcopus* (= le saint évêque) nobis Ramessen occurrere degnatus est... hoc nobis ipse sanctus episcopus (= le saint évêque) retulit (Peregr. 8,3—4). Существительное здесь достаточно детерминировано, а регулярное употребление ослабляет указательно-анафорическую силу местоименного сопроводителя, который начинает восприниматься как «лишняя» служебная частица. Поэтому рассказчица при следующем упоминании существительного опускает сопроводитель: Ac sic ergo aliquo biduo ibi tenuit nos *sanctus episcopus* (= le saint évêque — 9,1). Однако, в следующей фазе, как бы опасаясь, что

[6] Случаи серийного приименного употребления указательных местоимений встречаются и в более ранних памятниках — в «Метаморфозах» Апулея, в Итале и Вульгате. Однако, как правило, они выполняют здесь не анафорическое задание, но служат для подчеркивания прилагательного-эпитета или другого определения.

существительное потеряет свою детерминированность, рассказчица снова вводит детерминатив, усиленный частицей autem: *Ipse autem sanctus episcopus* (= ce saint évêque) ex monacho est (9,2). Ср. другие аналогичные примеры: Bricius... At vero hic Bricius... Bricium... Cui Bricius... Bricionem diaxonem... Brici и. т. д. (G. T., H. F, 11, 1). Si *servus* talem culpam fecerit ... pro illicitam rem quod *servus* penetravit solidi quadriginta ... Et si *ipse servus* fuga lapsus fuerit ... *pro ipso servo* ... *ipsum servum* ... nam quadriginta solidi componat pro culpa quam *servus* fecit. Et si spolia homini sepulti, *servus* de sepultura tulerit ... (Leges Grimoaldi, 668 — цит. CDL, II, 309, N 337).

Это интервальное употребление местоименных сопроводителей встречается даже в поздних испано-латинских документах: ... et altras vineas non vendimus *in ipsa cartula* (речь идет о самом документе) ... *in cartula, que* ... *kartula* vendicionis ... *in hanc cartula* vendicionis, *que* ... (док. 1061 г., Леон, — цит. Pidal, 30).

2.3. *Композиционно-синтаксические функции протоартикля.* Как уже указывалось, протоартикль обычно употребляется с существительным, являющимся тематическим субъектом повествования и нуждающимся поэтому в особом выделении. Как только обслуживаемое протоартиклем существительное перестает быть тематическим субъектом, то есть уходит с первого плана повествования, местоименный сопроводитель, как правило, исчезает. Ср., например, в «Путешествии Этерии»:

In eo ergo loco est nunc *ecclesia... quae ecclesia... ipsius ecclesiae,... ipsi ecclesiae* (Peregr. 3,3—4), но вот рассказчица обращается к описанию жизни монахов: occurerunt etiam et alii presbiteri.. statim *sancti monachi* arbusculas ponunt... *sancti illi... illi sancti* (3,4—3,7) — описание церкви уходит на второй план и исчезают, поэтому, местоименные сопроводители: sola *ecclesia*... exiremus *de ecclesia*... foras hostium *ecclesiae* (3,4—3,7). Ср. также в притче о божественном освобождении города Батанис:

perveni *ad civitatem*, cuius nomen in scripturas postium legimus id est Batanis... *Ipsa civitas*... vidi *in eadem civitatem* martyria plurima... episcopus *ipsius civitatis* ... Nam ipsa civitas aliam aquam penitus non habet ... girant *civitatem istam* ... Domine Jesu, tu promiseras, nobis, ne aliquis hostium ingrederetur *civitatem istam* (19,1—5). Но вот внимание рассказчицы обращается к персам, осадившим город и желающим отвести от него воду. Существительное civitas сразу же теряет местоименный сопроводитель. Зато этот сопроводитель переходит к новому тематическому субъекту этого отрывка — aqua:

Nam *ipsa civitas* aliam aquam penitus non habet nunc nisi eam, quae de palatio exit... *de ipsa aqua*... ...Persae averterunt *ipsam aquam* a civitate... *illa autem aqua* ... ita siccata est in ea hora, ut nec ipsi haberent vel una die quod biberent, qui obsedebant *civitatem*, sicut tamen et usque in hodie apparet (19,5—19,7).

Таковы композиционно-синтаксические особенности употребления протоартикля в ранний и основной периоды его использования. Перейдем теперь к рассмотрению вопроса о его дистрибуции или, иными словами, о его сочетаемости с определенными разрядами существительных.

3. СОЧЕТАЕМОСТЬ ПРОТОАРТИКЛЯ

3.1. *Понятийно-грамматическая модель предметности.* Прежде, чем рассматривать дистрибуцию протоартикля, необходимо построить общую понятийно-грамматическую и лексикологическую модель имени существительного. Модель эта строится из предположения, что во всех языках существительное, как часть речи имеет предметное значение. При этом само значение предметности неоднородно и функционирует в языке в различных аспектах. Здесь следует различать:

1. Общепонятийное значение существительного, при котором имя, обозначая понятие в полном его охвате, представляет последнее как сумму единичных предметов (или частных видов понятия): лат. *tructae* minores sunt quam salmones = фр. *les truites* sont plus petites que les saumons = «*форели* меньших размеров чем лососи». Для представления общепонятийного значения мы можем использовать следующую формулу:

$$A = \sum_{i=1}^{i=n} A_i, \text{ то есть } A = A_1 + A_2 + \ldots A_m + A_{m+1} + \ldots + A_n,$$ где A — общее понятие, A_1, A_2 A_m и т.д. — единичные предметы или видовые понятия, $\sum$ — знак суммирования.

2. Индивидуально-видовое значение, которое может указать:

а) на отдельный предмет (группу отдельных предметов): лат. video *tructam*, *tructa haec* magna est = фр. je vois *une truite la* (*cette*) *truite* est grande «я вижу *форель*, *эта форель* больших размеров»;

б) на частное видовое понятие, входящее в систему общеродового понятия: ср. лат. ex omnibus tructis *tructa salmonea* maxima est = фр. de toutes les truites la truite saumonée est la plus grande «из всех форелей *лососевая форель* самая крупная».

Индивидуально-видовой аспект предметности сам распадается на два подтипа (специеса). Речь может идти:

а) об одном из многих, специально не отмеченном предмете (виде понятия),—неопределенный специес индивидуально-видовой предметности (A_m);

б) об определенном, выделенном среди других подобных ему, предмете (виде) — определенный специес.

Противопоставление специесов A_m и A_I подчинено новому принципу — степени определенности предмета.

3. Валоративное значение (α), при котором существительное представляет предметность как материал понятия без указания на его объем или количество — лат. rivus hic abundat *tructa* = фр. dans ce ruisseau il y a *de truite* «в этом ручье водится *форель*» — указывая на качественное своеобразие данного понятия (субстанция), отличающее его от других понятий (субстанций).

4. Иллюзорное значение ($\dot{\alpha}$) — cauda *tructae* = фр. la queue *de truite* «хвост форели». В данном случае контрольное существительное не обозначает реальной «массовидной» или сферической предметности (предметность заложена в существительном «хвост»). Существительное «форель» выступает лишь как различительный признак, противопоставляющий «хвост форели» другим видам рыбьих хвостов, например, «хвосту селедки»[7].

Различные виды артикля служат средством выражения указанных аспектов предметности. Одновременно следует подчеркнуть, что различные тематические группы имен существительных в силу своего значения ориентируются на разные аспекты предметности. Так, например, существительные, обозначающие отдельные предметы, живые существа и другие счисляемые имена, чаще всего дают индивидуально-видовое употребления (A_m, A_I). Существительные отвлеченного значения выступают обычно в общепонятийном (А) или иллюзорном ($\dot{\alpha}$) значениях. Существительные, обозначающие вещество, ориентируются на валоративный аспект (α).

Отсюда следует, что, изучая сочетаемость протоартикля с различными тематическими разрядами существительных, мы сможем определить его понятийное значение. Выявление понятийного значения протоартикля служит одновременно средством интерпретации выше-

---

[7] При построении настоящей модели используется опыт изучения семантики романского артикля. См. G. Guillaume, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Париж 1919; R. Paul, *Flexiunea nominală internă în limba romînă*, Бухарест, 1932; F. Maillard et R. Valin, *Nom et article*, « Vox Romanica », XVIII, 1 (1959), стр. 31 и сл.; R. Piotrovski, *Întrebuinţarea articolului la scriitorii romîni*, « Studii şi cercetări lingvistice », Omagiu lui Al. Graur cu prilejul împlinirii a 60 de ani, XI, 3 (1960), стр. 625—626.

приведенной модели на позднелатинском и проторомансском языковом материале.

3.2. *Статистика сочетаемости протоартикля.* Результаты статистического обследования сочетаемости протоартикля в позднелатинских памятниках литературно-повествовательного (религиозного) стиля, обобщенные в таблице 1, показывают, что местоименные сопроводители чаще всего употребляются при существительных, обозначающих местоположение (locus) и временные отрезки (dies, hora). Довольно часто протоартикль сопровождает существительные, обозначающие счисляемые предметы.

Сходную картину дают различные деловые памятники VI—X вв. Италии, Галлии и Испании. Здесь в сопровождении местоименных детерминативов чаще всего употребляются:

1. Названия лиц — ancilla (Lex Salica-VIII в., XXV, 138; comitessa (док. 1032 г., Леон-цит. Monaci, 13); mancipius (Ed. Rothari, 643 г. — CDL, II, 189—290, NN 279 и 281 или док. 907 г., Португалия — цит. Monaci, 8); presbyter (Regula Chrodegangi, 29 — цит. Muller-Taylor, 243-244); senior (там же); servus (Lex Salica, XXV, 139); vir (Меров. док. VII в. — цит. Muller-Taylor, 196) и др.; детерминативы часто употребляются и при некоторых именах собственных, например: Benedicta, Salomon (док. 870 г., Клуни — Ch Cl, I, 18-19); Bricus (G. T., HF, II, 1); Drogus; Magnoaldus (Меров. док. VII в. — цит. Muller-Taylor, 119) и т. д.

2. Названия животных: caballus (Lex Salica, XXVII, 145—152 и Ed. Rothari, 643 г. — CDL, II, 311 — 312 N 339); iumentum (Mulomedicina, 52 — 53); taurus (Lex Salica, III, 19).

3. Топографические термины, названия строений и земельных владений — casale (док. 761 г., Сполетто — цит. CDL, V, 123 N 763 или док. 742 г., Бенвенуто — цит. CDL, 83 сл,. N° 543); castellus (док. VIII в., Франция — цит. Pei, 197 N 56); ecclesia (док. 650 г., Кремона — цит. CDL, II, 483, N 320); mercatus (док. 629 г., Ломбардия — цит. CDL, II, 40 — 42, N 308); molinus (док. 905 г., Астурия — цит. Monaci, 6,); monasterius (док. 686 г., Ломбардия — цит. CDL, III, II, N 352); rivus (док. 780 г., Астурия — цит. Monaci, 3); telloneus или teloneus (VIII в., Франция — цит. Pei, 198); terra или terrula (док. 898 г., Астурия — цит. Monaci, 6); vallis (док. 978 г., Кастилия — цит. Pid, 353); via или bia (док. 1010 г., Салерно — цит. Muratori, 319); villa (док. 907 г. Португалия, — цит. Monaci, 8) и др. Сюда же примыкают

и топонимы, например: illa Casa da Turre (док 754 г., Лукка — цит. Muratori, 230—231) или illa Branna (док. 780 Астурия — цит. Monaci, 3).

4. Существительные, обозначающие сам документ, как carta или cartula (док. 704 г., Бенвенуто — CDL, III, 56, N 372, ср. также Pei, 197—198).

Таблица 1

Статистика употребления протоартикля при отдельных существительных

		Вульгата (IV в)	Путешествие Этерии (VI в.)	История франков (VII в.)
1.	dies	18	9	9
2.	hora	5	7	—*
3.	locus	19	24	—
4.	momentus	6	—	—
5.	nox	12	—	8
6.	tempus	8	4	10
7.	terra	10	—	—
8.	civitas	—	ок.20	3
9.	filius	2	—	—
10.	mens	—	8	—
11.	Pater vester	9	—	—
12.	puerulus	4	—	—
13.	servus	6	—	.—
14.	vallis	—	ок.20	—
15.	aqua, caput, colliculus, ecclesia, episcopus, epistola fons, pars, porta, presbyterus, puteus, spelunca, urceus, via, vicus	—	—	каждое слово от 5 до 10 раз каждое

* Прочерки указывают или на отсутствие данных или на то, что данное существительное в памятнике не употребляется.

Кроме этих групп счисляемых имен, обозначающих единичные предметы, с местоименными сопроводителями могут употребляться также:

1. Существительные, служащие для обозначения событий, о которых рассказывается в документе, или отвлеченные понятия, представленные в ограниченном объеме (A_1). Ср. уже в Вульгате: *gratia* Dei ... exudantiam illam *gratiae* .. *gratia illa* ... *gratia illa* и т. д. (Vulg., Ad Rom., 5, 15 — 21) или в более поздних памятниках: fides Petri (т.е. не вера вообще, но определенное, католическое вероисповедание) ... Nos enim *illam fidem praedictam* tenemus .. Si quis autem contra *hanc fidem* aut sapit aut credit .. Sed unam eademque fidem . . . (док

584 г. Венеция — цит. CDL, I, 46 — 47, N 14) или fecit *omicidiq* de illa comitessa... et non habuit ille unde pariare *ipso omicidio* . . . fecit *ipse homicidio* et rogarunt ipsos homines и. т. д. (в док. 1032 г., Леон — цит. Monaci, 13).

Аналогичное употребление дают существительные consilio. (Ed. Rothari, 643 г. — цит. CDL, II, 124, N 9); festivitate (VIII в., Франция — цит. Pei, 197 — 198); gualdus (док. 772 г., Сполетто — цит. CDL, V, 767, N 964); testimonia (Lex Salica, LVI, 361); vindicione или venditione (Меров. док. VII в. — цит. Muller-Taylor, 206 или док. 704 г., Беневенуто — цит. CDL, III, 56, N 372) и др.

2. Несчисляемые существительные собирательного или вещественного значения.

Ср. в Регуле Хродеганга (769—770 гг., Мец): *calceamenta* . . . et *illa calceamenta* . . . quod ille episcopus annis singulis ad illum clerum reddere consuevit и дальше: *vestimenta* . . . *illa vestimenta*; *lignum* . . . *illum lignum* (Migne, 89, 1113); *metallum* . . . dum *ipsum metallum* inventu fuerit, postea mittite cum ipso in fornace (Compositiones ad tingenda musiva, VIII в. Лукка — цит. Battisti, 221); illa pellis (De tinctio Pellis Prasiuis, VIII в., Италия—цит. Muller-Taylor, 213 сл.).

Во всех приведенных случаях вещественное существительное также выступает в ограниченном объеме (A_1), обозначая либо предмет, сделанный или состоящий из данного вещества (ср. illum metallum = 'кусок металла'), либо определенное количество последнего (illa calceamenta . . . quod episcopus . . . reddere consuevit).

Таким образом, исходя из частого употребления имени с указательными местоимениями, эти разряды можно разделить на две категории. Первую образуют существительное локального и временного значения, с которыми детерминативы употребляются особенно часто — почти регулярно. Во вторую входят остальные, перечисленные выше разряды, с которыми указательные местоимения употребляются от случая к случаю в зависимости от той роли, которую играет лицо, предмет или явление, обозначаемое существительным в повествовании.

3.3. *Семантика протоартикля.* Исходя из результатов статистического анализа (см. 32), можно сделать вывод, что истоки употребления определенного артикля, а следовательно и его значения, следует искать в сочетаниях указательного местоимения с именами локально-временного значения.

Однако, такое предположение сразу же наталкивается на сопротивление материала.

Во-первых, романские языки уже начиная с первых памятников предпочитают употреблять при локально-временных существительных не артикль, а указательное местоимение. Ср. стфр. Maximilien, chirex eret a cels dis soure pagiens (Eul., 12); Enz ne verrat passer cest premier meis, Que... (R., 83); esa noch (Çid, 3018 и 3044). Аналогично в современных языках: фр. ce jour-lá, ce temps-lá; исп. aquelis noche.

Употребление артикля при существительных этого типа встречается сравнительно редко, причем артикль здесь обычно близок по значению к указательному местоимению. Ср. стфр. Quant *li jurz* (=cist jourz) passet (Al., 51); аналогичное ср. в Passion, 40 и 193; или стисп. grant fue *el dia*[8] al cort del Campeador (Çid, 2479)[9].

Во-вторых, в ряде случаев латинские сочетания указательное местоимение + временное существительное сливаются в одно слово, переходя при этом в класс наречий. Ср. уже в латыни hoc die > hodie > стфр. huï, исп. hoy или hoc anno > стфр. oan, исп. hogaño, порт. ogano; hac hora > порт. agora; ipsa hora > исп. isora, сард. issara; hac nocte > порт. ontem; hac ista die > рум. молд. astăzi > azi.

Идиоматизация сочетаний указательных местоимений с существительными временного значения широко представлена в имперской латыни. Ср.:

Si iumento lingua incisa fuerit, consuito lingua(m) fibulis, deinde vino lavato; *his diebus* (=несколько дней спустя) gallam contundito minutatim, ex eo imponito, usque dum sanum fiat (Mulom., 176,7) или cum *ante hos dies* (=недавно) coniugem et filium amiserim... и т.д. (CIL, VI, 2120, 16—156 г. НЭ); nam et *ante hos annos* (= былое время) cum recessissent a via ... (Vulg., Judith., 5, 22).

Наконец, даже в тех случаях, когда такая идиоматизация не имела места, само значение и употребление указанных латинских словосочетаний не создавало благоприятных для развития артикля. Дело в том, что локально-временные существительные в пределах даже небольшого рассказа имели обычно при каждом своем употреблении различную предметную соотнесенность. Ср., например, в «Путешествии Этерии»:

pervenimus ad quendam locum (1-е значение) ubi sex... montes. . aperiebant ... *Hic autem locus* (1-е значение), ubi se montes aperiebant iunctus est cum *eo loco* (2-е значение), quo sunt memoriae con-

[8] Или в другом издании см. — aquel dia — см. A. Bello, *Obras completas, II, Poema del Cid,* Сант-Яго (Чили), 1881.

[9] A. Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik,* Leipzig, 1906—1921, II, стр. 52.

cupiscentiae ... *eo ergo loco* (2-е значение)... *de eo loco* (2-е значение) ad montem Dei и т.д. (I, 1—2)... Haec est autem vallis, in qua factus est vitulus; *qui locus* (3-е значение) usque in hodie ostenditur ... *in ipso loco* (3-е значение). Haec ergo vallis ipsa est, in cuius capite *ille locus* (4-е значение) est, ubi sanctus Moyses cum pasceret pecora ... (2, 2) и т.д.

Таким образом, локально-временные существительные не образовывали целостного ряда повторяющихся употреблений с единой предметной соотнесенностью. А раз так, то у местоименного сопроводителя здесь сохранились указательные или подчеркнуто-анафорические функции и не вырабатывалось артиклевого значения. Становится ясным также, почему в романских языках при локально-временных существительных сохраняется употребление указательных местоимений или указательно-анафорического артикля. Если же у указательного местоимения, употребляющегося в комбинации с существительным локально-временного значения, и происходит ослабление значения, то это местоимение не превращается в артикль, но поглощается существительным (примеры см. выше стр. 297).

Следовательно, формирование артикля происходит на основе все более регулирующегося употребления детерминативов при существительных, входящих в разряды второй категории. При этом существительное, обслуживаемое протоартиклем, должно было отвечать двум условиям: 1) оно должно находиться на первом плане повествования, 2) его предметный объем должен быть равен A_1.

Если существительное, предметный объем которого равен A_1, не является одним из тематических субъектов повествования (первый план) или перестает им быть, местоименный сопроводитель не употребляется или перестает употребляться (ср. выше).

С другой стороны, существительное может быть тематическим субъектом повествования, однако, если его предметный объем не равен A_1, сопроводитель все равно отсутствует.

Так, не употребляется протоартикль при существительных, обозначающих общее понятие (вне зависимости от того, конкретное оно или абстрактное):

Hinc etenim contra *christianos* (A) prima odiorum germina pullularunt... Ab illis enim diebus *christiani* (A) apud civitatem Romanam esse coeperunt ... Tertius post Neronem persecutionem *in christianos* (A) Traianus movet. (G.T., HF, I, 24—27) —объем понятия существительного christiani равен A. Quae res ... *odium* (A) generavit. Unde et inflammati

invidia (A), triginta eum argenteis Ismahelitis in Aegypto transeuntibus vindedirunt (G.T., HF, I, 9). Во всех выделенных случаях объем понятия существительных равен A.

Равным образом не получают местоименный сопроводитель и имена, обозначающие нерасчленимую массу (объем понятия $= \alpha$), независимо от их синтаксической позиции и роли в общем повествовании. Ср. Ut unciam *laseris* (α) toto tempore utaris : *laser* (α) in spatiosum doliolum vitreum mittis et *nucleos* (α) ... (Apicius, De re coquinaria, V в. — цит. Diaz, 50 — 51) или — Ostenderunt etiam et illum locum, ubi eis pluit *manna* (α) (Peregr. 5,5).

Наконец, употреблению местоименных сопроводителей оказывают сопротивление существительные типа Singularia tantum (*sol,terra* = планета, *deus*, *Dominus*, *diabolus*, *Filius Dei* и др.) [10]. Нерасчленяемость предметного значения у существительных, совпадение понятийного (A), валоративного (α) и индивидуально-видового (A_1) аспектов в семантике существительных этого типа ($A = A_1 = \alpha$) препятствует употреблению анафорического протоартикля.
Ср. ... locus Choreb... ubi ei locutus est *Deus* dicens ... ad offerendum *Deo* ... sanctus Moyses acciperet *a Domino* ... legem .... rubus, de quo locutus est *Dominus* Moysi in igne (Peregr. 4, 1—6); *per heremum* ambulatur ... *heremi* ... *heremi* (Peregr. 6,2—5); или Credo, *sanctum Spiritum a Patre* e *Filio* processisse non minorem et quasi ante non esset, sed aequalem et semper cum *Patre* et *Filio* coaeternum deum ... (G. F., HF, I, введ.).

Употребление артикля в современных романских языках косвенно связано с синтаксическими функциями обслуживаемого им существительного. Эта зависимость обнаруживается также в эпоху формирования артикля и является прямой производной от основной смысловой функции протоартикля — т.е. от анафорического выделения тематического субъекта повествования. Действительно, существительные, обозначающие тематический субъект повествования, чаще всего выступают в роли подлежащего или различных видов дополнений, но редко выполняют функции дополнения-определения, обстоятельства или преди-

---

[10] Существительные этого типа оказывают сопротивление лишь определительно-анафорическому употреблению местоимений. Вообще же сочетание их с указательными местоимениями вполне допустимо. Местоимение имеет в этом случае эминентное значение. Ср. в Вульгате: an tu sis *Christus ille Filius ille Dei* (Vulg., Matth., 26, 63) или в Житии Вандрегизелия (конец VII в., монаст. Фонтенель — Галлия): pro amore *ipsius sancti Dei* (цит. Muller-Taylor, 226).

катива. В связи с этим и местоименный сопроводитель чаще всего употребляется при подлежащих и дополнениях. Употребление этих же существительных в функции дополнения-определения, предикатива или обстоятельства часто бывает связано с потерей данным словом функций тематического субъекта, отходом на второй план повествования, а иногда и утратой определенного специеса индивидуально-видовой предметности ($A_1 > \alpha$ или α°). Вполне закономерно, что существительное в этом случае лишается местоименного сопроводителя.

Особенно отчетливо эти синтаксические тенденции в употреблении сопроводителей прослеживаются в языке «Путешествия Этерии», ориентированном на разговорную речь того периода. Ср. Peregr. 1,1 — 2,4: montes illi... faciebant *vallem* infinitam... (первое упоминание о долине — неполная предикация) et trans *vallem* (существительное vallem хотя уже приобрело специес A_1, однако еще не стало тематическим субъектом повествования — отсюда его употребление в предложной конструкции без сопроводителя) apparebat mons sanctus Dei Syna (тематический субъект — об отсутствии здесь протоартикля см. ниже)... Но вот существительное vallis выдвигается на первый план повествования: Vallis autem ipsa (подлежащее) ingens est valde... Ipsam ergo vallem (прямое дополнение) nos transversare habebamus... Haec est autem *vallis* ingens et planissima (существительное vallis, употребляясь в предикативе, перестает одновременно быть тематическим субъектом, для выражения которого автор использует местоимение haec, анафорически заменяющее группу ipsa vallis)... Haec est autem *vallis* (аналогичное употребление) in qua... illuc denuo ad illud caput vallis... (тематическим субъектом становится существительное caput, которое и получает детерминатив). Ср. также в деловой документации:... postquam alia fundavit monasteria accedens *monasterium* (A_1) construisse perhibetur... *In quo monasterio* (A_1)... *ipsum monasterium* A_1... *pater monasterii* (A_1)... *praedictum monasterium* (A_1) a patre *monasterii* (A_1)... post mortem patri *monasterii* (A_1) ipse debeat *in eodem monasterio* (A_1) ordinari (док. 643 г., Бобьо — цит. CDL, II, 50—56, N 312).

На первый взгляд может показаться, что использование протоартикля подчиняется тем же закономерностям, которые будут регулировать употребление артикля в старороманский (а в отношении иберороманских языков и в среднероманский) период, отличаясь от последнего лишь количественной стороной. Однако, исследование позднелатинских памятников вскрывает и качественные различия между протоартиклем и собственно артиклем.

На это, в частности, указывают некоторые случаи неупотребления сопроводителя при нарицательных счисляемых существительных, выступающих в функции тематического субъекта повествования.

Так, например, в «Путешествии Этерии» существительное, употребляющееся во фразеологиях mons Syna, mons Dei, никогда не принимает сопроводителя, хотя, как правило, выступает в качестве тематического субъекта повествования (восхождение на Синайскую гору являлось одной из задач паломничества Этерии). Ср. trans vallem apparebat *mons sanctus Dei Syna* ... de eo loco primitus videtur *mons Dei* ... *ad montem Dei* ... *montis Dei* ... *montem Domini* ... *montem Dei* ... *montis Dei* ... *a monte Dei* ... *ad montem Dei* ... *montis Dei* ... *monti Dei* ... Moyses fuit in montem ... montis ... ad montem ... *monti Dei* ... *in monte Dei* ... *ad montem Dei* ... *in montem Dei* ... *a monte Dei* ... *ad montem Dei* ... *ad montem Dei* sanctum Syna (главы 1—9).

Но вот рассказчица разъясняет, что mons Dei вовсе не гора, но горный массив, включающий несколько вершин, из которых одна — средняя и самая высокая и называется Синайской горой. Ср. Mons autem ipse per giro quidem unus esse videtur, intus ... plures sunt ..., sed totum mons Dei appellatur, specialis autem ille, in cuius summitate est hic locus, ubi descendit maiestas Dei... in medio illorum omnium est (Peregr. 2,4).

Отныне существительное mons используется для обозначения этой самой высокой, поднимающейся над остальными вершинами массива, горы. Употребление протоартикля при существительном становится почти регулярным: *ipse ille medianus*... altior est omnibus ... *ille medianus*, qui specialis Syna dicitur ... ad montem Dei ... ingressi sumus montem ... *illius mediani*, qui est specialis Syna ... mons ... iuxta *montem illum* ... in ipsa summitate *montis illius mediani* ... *in ipso monte* ... *ipse mons* sanctus Syna totus ... *ipsius montis* ... *montis ipsius mediani* ... *istum medianum* ... *hic medianus* ... (Peregr. 2,4—3,9).

Романские языки в обоих случаях дали бы употребление определенного артикля: стфр. Li Deu munz — Li munz halçur; исп. el monte de Dios — el alto monte.

Как же объяснить это различие в употреблении протоартикля и артикля? Обращаемся к предметной характеристике и контекстным связям существительного mons. В обоих случаях (mons Dei, altior mons) объем его предметного значения = A_1. Иное дело узкоконтекстное осмысление существительного mons. В первом случае существительное

mons (Dei, Syna), обозначая гору (горный массив), хорошо известную и рассказчице и ее слушательницам еще из Библии, представляет ее вне всякой связи со сходными предметами (горами или горными массивами) данного ряда. Mons указывает на всем известную, единственно возможную в данном контексте — поскольку она является целью путешествия — гору. Таким образом, сочетание mons Dei, mons Syna рассматривается здесь как узкоконтекстное Singularia tantum.

Как только обнаружилась неоднородность понятия mons Dei, включающего несколько однородных предметов, слово mons прилагается к одному из них. Этот последний особо отмечен автором и противопоставлен другим предметам этого «малого» ряда, возникшего внутри данного контекста.

Эти изменения в узкоконтекстном режиме существительного не влияют на употребление определенного артикля в романских языках. Поскольку предметный объем форм mons Dei и altior mons, несмотря на различия в их предметной соотнесенности, равен A_1, наш воображаемый романский перевод дал бы в обоих случаях употребление определенного артикля.

Иное дело протоартикль. Как мы могли убедиться, на его употребление влияет изменение конкретной соотнесенности предметного объема имени внутри данного контекста. Пока существительное mons имело значение внутриконтекстного Singularia tantum, местоименный сопроводитель отсутствовал. Как только форма mons стала прилагаться к одному из членов внутриконтекстного ряда однородных предметов, появляется протоартикль.

Ср. аналогичный пример из того же «Путешествия Этерии»: ... pervenimus ad mansionem, quae erat iam super mare (речь идет о Красном море, омывающем берега Синая) ... incipitur denuo totum iam *iuxta mare* ambulari ... *iuxta mare* ... quingentos passus de mari (Peregr. 6,2—3), но Egyptum autem et Palestinam et *mare rubrum* et *mare illud Parthenicum* (3, 11).

Влияние внутриконтекстного режима существительного на употребление протоартикля обнаруживается также в использовании местоименного сопроводителя при именах собственных. Оставляя в стороне эминентно-эмфатическое (тип Nero ille luxoriosus) и структурно-оформляющее (тип huic Iacob) употребления протоартикля, обратимся к его определительно-анафорическому и противоставительному использованию при именах собственных.

Предметно-смысловая структура имени собственного, как известно, отличается от имени нарицательного отсутствием общепонятийного и валоративного аспектов. Имя собственное обычно функционирует в определенном специесе индивидуально-видового значения (A_1) с точной предметной соотнесенностью.

Однако, предмет (человек, животное, географический пункт и т.п.), обозначенный именем собственным, может быть сопоставлен и противопоставлен другим предметам, носящим такое же имя собственное (Иван первый, Иван второй, Иван третий и т.д. — т.е. A_1, A_2, A_3 .... A_m, при этом $A_1+A_2+A_3+ \ldots +A_m$ не суммируется в понятие A). Это сопоставление производится не по внутренним свойствам предметов (их валоративности), но по их внешнему признаку-наименованию. В современных романских языках имена собственные, в силу этих особенностей своей структуры (т.е. отсутствия противопоставления A_1: A), обычно не дают употребления артикля.

Иное дело протоартикль. В поздней и средневековой латыни его употребление при именах собственных встречается не реже, чем при нарицательных, и внешне ничем от него не отличается: он ставится при тех же именах собственных, которые выступают в качестве тематического субъекта высказывания. Ср. у Григория Турского: ... *Theodosio* collegam imperii facit. *Hic Theodosius* omnem spem suam atque fiduitatem in Dei misericordiam ponit ... (G.T., HF, I, 42); In loco ergo Gratiani *Theodosius ille*, qui totam spem in Deum posuerat, totum suscepit imperium (G.T. HF, I, 43). Ср. HF, 1,7; HF, II, I и др.

Прежде чем говорить о механизме употребления местоименного сопроводителя при повторяющемся субъектном имени собственном, употребленном вне связи с другими именами собственными, рассмотрим случаи, когда имя собственное с детерминативом выступает в соседстве с другими антропонимами или топонимами. Здесь возможны два случая.

Во-первых, два разных предмета (лица), выступающих в контексте, имеют одно и то же имя. Ср. ... et rectum pergente in Pullo Minore, et trabersante *ipso Pullo* (t. e. Pullo Minore в отличие от Pullo Majore) et rectum pergiente in allo Majore et *per ipso Pullo* (т.е. Pullo Majore, в отличие от P. Minore) saliente usque bia qui и т.д. (док. 1010 г., Салерно — цит. Muratori, 319) или Erat autem illic Maria Magdalina, et altera *illa Maria*, sedentes ex adverso sepulcri (Cod. Bezae, Matth., 27,61, ср. также 29,1). Здесь местоименный сопроводитель вместе с прилагательным-эпитетом служит средством внутриконтекстного противопоставления одного предмета другому.

Во-вторых, детерминированное имя собственное может употребляться рядом с другими именами собственными, обозначающими предметы той же валоративности. Так, например в испано-латинском документе от 27.II.1011 г. (Кастилия) названия населенных пунктов, в которых находятся наделы и постройки, передаваемые одним феодалом другому, идут без местоименных сопроводителей: et illa ereditatem de Sancta Maria qui est in ipsa villa Lobeira et in Kanozeto et in Rrama et in Fredas ... terras et Kassas et ortales et mazanares cum pratis и т.д. Местоименным сопроводителем снабжается лишь один топоним, называющий населенный пункт, до границ которого тянутся указанные наделы: de illa via qui discurrit de Fredas ad illa cote *de illa Lopeira* ... et de parte Kannozeto de Kanaliella Espessa usque *ad ipsa Lopeira* (цит. Pid., 327). В этом контексте имена собственные группируются в один предметный ряд благодаря тому, что все они служат для обозначения населенных пунктов (villa) — т.е. предметов одной валоративности. Среди предметов, образовавших этот ситуативный, внутриконтекстный ряд, один (Lopeira) особо подчеркивается и выделяется (автору важно не столько указать, в каких пунктах имеются постройки и наделы, передаваемые по договору, сколько очертить границы этих наделов — они тянутся до самой Лопейры!). Ср. аналогичное в итальянском документе 936 г., цит. LN, 8, (1946), стр. 35 noluit *ipse Paldefrit* comes sacramentum tollere ... in ea racione ut si *ipse Paldefrit* comes, aut eius heredes и т.д. — Пальдефрит противопоставляется некоему domno Leoni (последнее имя собственное употребляется без сопроводителя).

Итак, в приведенных примерах мы снова имеем дело с внутриконтекстным сопоставлением и противопоставлением однородных предметов. Средством выражения этого противопоставления является протоартикль.

Что касается серийного употребления сопроводителя при одиночном имени собственном (Theodosio ... hic Theodosius ... Theodosius ille), то оно отражает еще одну особенность протоартикля, по сравнению с артиклем. Прямого сопоставления и противопоставления данного лица с другими лицами, обозначенными этим же или другими именами, здесь нет, поскольку о них в данном отрезке контекста ничего не говорится. Тем не менее возможность противопоставления здесь имеется. Имя собственное, обозначая тот или иной предмет (в данном случае лицо), выступает в качестве эквивалента имени нарицательного, которым обычно обозначаются предметы этого ряда. Особенно отчетливо такое соотношение обнаруживается в примерах следующего типа: agentis inlustri *viro Drogone* filio ... Interrogatum est *ipsius viro Dro-*

gone ... *ipsi Drogo* (=viro Drogo) ... *ipsi Drogus* (=vir Drogus) (Права, дарованные аббатству в Туссонвале — цит. Muller-Taylor, 199), или *in colonia* ... *in ipso loco colonia* ... *in ipsa colonia* (= loco colonia) (док. 760 г., Къеза — цит. CDL, V, 82, N 745).

Схема этого логико-семантического соотношения выглядит следующим образом:

vir $(A \neq A_1 \div A_2 \div \ldots \div A_n)$

Drogus = vir (A_1).

Само собой разумеется, что хотя это косвенное противопоставление единичного предмета всему понятийному ряду и является условием употребления детерминатива при имени собственном, оно отодвинуто здесь на второй план. В примерах последнего типа основная функция детерминатива заключается в передаче подчеркнуто-экспрессивной анафоры. Характерно, что контекст в этих случаях обычно содержит какое-либо указание на эмоциональную оценку лица (или предмета), обозначенного данным именем. Ср. *Theodosio* ... *Hic Theodosio* omnem spem suam atque fidutiam in Dei misericordiam ponit (G.T. HF, 42); agentis inlustri *viro Drogone* ... *ipsi Drogus* (цит. CDL, V, 82, N 745); Huius quadragisimo tertio regni anno natus est *Abraham.* Hic est *Abraham* initium fidei nostrae ... *Hic ergo Abraham* acecpit signum circumcisiones ... *Hunc Abraham* ... и т.д. (G.T. HF, 1, 7) и др.

Подведем итог.

1. Анафорическое указательно-местоименное сопровождение существительного, утвердившееся в позднелатинской и протороманской речи (от IV до IX—XI вв.), является основным источником формирования романского артикля.

2. На первом этапе своего развития (до VI—VII вв.) указательно-местоименные сопроводители употребляются наравне с поссессивными, относительно-местоименными и лексическими детерминативами существительного. Эта эквивалентность свидетельствует о том, что первые полностью сохраняют еще свою местоименность.

3. В период между концом V в. и серединой VII вв. происходит первое значительное ослабление указательного значения местоименных сопроводителей, о чем свидетельствует, в частности, их плеонастическое употребление рядом с другими приименными детерминативами. В результате этих функционально-смысловых изменений образуется новая, отличная от указательных местоимений категория — протоартикль.

4. В своем значении и употреблении протоартикль имеет ряд особенностей, с одной стороны, сближающих его с латинским указа-

тельным местоимением и романским артиклем, а с другой стороны, — отличающих его от этих категорий. Среди особенностей протоартикля основными являются следующие:

а) Протоартикль подобно указательному местоимению служит для выделения существительных, находящихся в центре внимания собеседников или повествователя и слушателя (тематический субъект повествования).

б) Протоартикль употребляется часто серийно (это отличает его от указательного местоимения), но не регулярно (это отличает его от артикля).

в) Подобно указательному местоимению и старороманскому определенному артиклю протоартикль употребляется обычно при счисляемых существительных, предметный объем которых равен A_1. Употребление протоартикля при существительных отвлеченного, вещественного значения или Singularia tantum предусматривает «дробление» предметной однородности, характерной для этих разрядов (A или α) и выделение индивидуально-видовой формы в определенном специесе (A_1).

г) Поскольку существительное, выполняющее функции тематического субъекта повествования, выступает обычно в предложении как подлежащее или дополнение, протоартикль чаще всего взаимодействует именно с этими членами предложения.

д) Обычно анафорический протоартикль является средством выражения определенности обслуживаемого им существительного, точнее, — показателем тождественности предметного содержания данного употребления имени с предыдущими употреблениями последнего. Аналогичное значение присуще и старороманскому артиклю. Однако, в отличие от артикля, протоартикль не потерял семантических связей с указательным местоимением. В определенных положениях у протоартикля может восстанавливаться сильноанафорическое и дейктическое значение, присущее указательному местоимению.

е) В связи с отступлением дейктического значения, у протоартикля как и у романского артикля отсутствует указание на пространственную соотнесенность предмета с участниками диалога.

ж) Протоартикль выражает не общелогическую соотнесенность предмета со всем понятием ($A_1 : A$), но подобно указательному местоимению служит средством конкретно-ситуативного (внутриконтекстного) противопоставления одного предмета другим предметам, упомянутым в этом же контексте ($A_1 : A_2 \dots A_m$). Такое противопоставление в целом не свойственно романскому артиклю.

в) Протоартикль сохраняет остаточные экспрессивные оттенки. Об этом свидетельствует частое использование протоартикля при именах собственных.

В работе используются следующие библиографические сокращения:

Al = Sankt Alexis, *Altfranzösische Legendendichtung des XI. Jahrhunderts*, hgg. von G. Rohlfs, Галле, 1950.

Avolio = C. Avolio, *Introduzione allo studio del dialetto siciliano*, Ното, 1882.

Battisti = C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Бари, 1949.

Ch Cl = *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, ed. A. Bernard — A. Bruel, I—III, П., 1874—1884.

CDL = *Codice diplomatico langobardo dal 568 al 774 con note storiche, osservazioni e dissertazioni*, ed. C. Troya, I—V, Неаполь, 1852.

Cid = Menéndez Pidal R., *Cantar del Mio Cid. Texto, Gramática y Vocabulario*, I—III, 2 ed., Мадрид, 1944—1948.

Cod. Bezae = *Jesu Christi domini nostri Novum Testamentum ex interpretationae Theodori Bezae*, Берлин, 1873.

Diaz = Diaz y Diaz M. C., *Antología del latin vulgar*, Мадрид, 1940.

Eul. = *Séquence de Sainte Eulalie* — см. В. Ф. Шишмарев, *Книга для чтения по истории французского языка*, М.—Л., 1955.

Gr. Magn. = *Gregorii I papae Registrum epistolarum*, *Monumenta Germaniae historica*, *Epistolae*, I—II, ed. P. Ewald & L. M. Hartmann, Ганновер, S. D.

G. T. HF, *Gregorii Episcopi Turonensis*, *Historiarum Libri Decem*, v. I, l. I—V, Берлин, 1956.

Lex Salica, *The Texts with the Glosses*, ed. I. H. Hessels, Лондон, 1880.

LN = журн. «Lingua Nostra».

Migne = I. P. Migne, *Patrologiae cursus completus. Series latina*, П., 1844—1864.

Monaci = Monaci E., *Carte basso-latine della Spagna e del Portogallo* (*Testi Romanzi*, *XXV*), Рим, 1911.

Muller-Taylor = Muller H. and Taylor P., *Chrestomacy of Vulgar Latin*, Нью-Йорк, 1932.

Mulom. = *Claudii Hermerii Mulomedicina Chironis*, hgg. von E. Oder, Лейпциг, 1901.

Muratori = L. Muratori, *Antiquitates italicae*, Ареццо, 1774.

Passion = *La passion du Christ* — см. В.Ф. Шишмарев, *Книга для чтения по истории французского языка*, М.—Л., 1955.

Pei = M. A. Pei, *The Language of Eighth Century Texts in Northern France*, Diss., Нью-Йорк, 1932.

Pei, ItL = M. A. Pei, *The Italian Language*, Нью-Йорк, 1941.
Peregr. = *Sieviae vel potius Aetheriae peregrinatio ad loca sancta*, «Православный Палестинский Сборник», VII, 2, СПб. 1889.
Pidal = Menéndez Pidal R., *Origines del español*, Мадрид, 1929.
Plaut. = Plautus, в „Théâtre complet des Latins ... avec la traduction en français". Ed. M. Nizard, П., 1844.
PMH = *Monumenta Portugaliae Historica. De saeculo octavo post Christum usque ad quintum-decimum*, I, Лисабон, 1856 и сл.
Politzer = F. and R. Politzer, *Romance Trends in VII-th and VIII-th Century Latin Documents*, Univ. of North Carolina Press, 1955.
R = *La Chanson de Roland*. Ed. L. Gautier, П., 1880.
Vulg. = *Biblia sacra Vulgatae Editionis Sixti V et Clementis VII Pontificis max. jussu recognita*, Рим, 1861.

ÜBER DIE EINHEIMISCHEN[1] LEXIKALISCHEN ELEMENTE IM RUMÄNISCHEN

von GR. BRÎNCUŞ

Eine der am wenigsten geklärten Fragen der Geschichte der rumänischen Sprache ist auch heute noch jene der einheimischen Elemente. Die Forschungen auf diesem Gebiete sind zwar zahlreich, doch weit davon entfernt den heutigen Erfordernissen der Wissenschaft zu genügen und als Grundlage einer zusammenfassenden Untersuchung zu dienen. Obwohl die einheimischen rumänischen Elemente mit einiger Sicherheit festgestellt wurden (durch Ausscheiden der lateinischen, slawischen, ungarischen usw. Elemente), ist ihre Deutung in den meisten Fällen nicht einheitlich. Die verschiedenartige Deutung der vorromanischen, einheimischen Elemente der rumänischen Lexik ist übrigens durch Ursachen objektiver Natur bestimmt, von denen zwei besondere Bedeutung haben : die Tatsache, daß das Thrakische nicht bekannt ist, und die verschiedenen Auffassungen über die Abstammung des Albanischen.

Der Versuch, diese Elemente durch die wenigen und unsicheren thrakischen Sprachreste[2] zu erklären, ist zum großen Teil unfruchtbar geblieben ; dies widerlegt jedoch nicht die Tatsache, daß die betreffenden Wörter einheimischen Ursprungs sind. Der Vergleich mit jenen einheimischen Wörtern, die auch im Albanischen vorkommen, ist daher die einzige wissenschaftliche Methode, durch die sich trotzdem positive Ergebnisse erzielen lassen und zwar in dem Sinne, daß auf diese Art und

[1] In diesem Aufsatz wird das Wort „einheimisch" im Sinne von „thrakisch-dakisch" gebraucht.

[2] Was sich zufällig aus dem Thrakischen erhalten hat, blieb nicht auch im Rumänischen bestehen — mit einigen wenigen Ausnahmen : *mal, mazăre, barză*, die durch bekannte thrakische Termini erklärt werden können.

Weise den ursprünglichen Formen bzw. den thrakischen Etyma nahestehendere Formen, bisweilen sogar die ursprünglichen Formen selbst ermittelt werden können. Da die historische Seite dieser Methode oftmals außer acht gelassen wurde, schien sie vielen Gelehrten unzureichend und ihre Ergebnisse wurden als bloße Hypothesen betrachtet. Dazu trugen auch die äußerst verschiedenen Auffassungen über Ursprung und Entstehungsort des Albanischen sowie die Tatsache bei, daß diese Sprache im allgemeinen noch ungenügend erforscht ist.

Im folgenden sollen anhand einiger Beispiele verschiedene allgemeine Betrachtungen darüber angestellt werden, wie die einheimischen lexikalischen Elemente, die das Rumänische mit dem Albanischen gemeinsam hat, miteinander zu vergleichen sind.

Da unseres Erachtens diese Elemente im Rumänischen unmittelbar aus dem Substrat stammen, muß vorerst eine Frage der Terminologie klargestellt werden: wenn man häufig irrigerweise von „einem gemeinsamen Substrat des Rumänischen und Albanischen" spricht, so verliert man hierbei die Tatsache aus den Augen, daß das Albanische, zum Unterschied vom Rumänischen, nicht auf einem thrakischen „Substrat" beruht, daß es vielmehr das Thrakische selbst (besser gesagt, ein thrakisches Idiom) ist, das sich bis heute fortentwickelt hat, ebenso wie das Rumänische das in den Donaugebieten fortentwickelte Latein ist; was im Rumänischen daher das Substrat ist, bildet im Albanischen die eigentliche Sprachschicht selbst.

Die Frage, ob die einheimischen Elemente des Rumänischen unmittelbar aus dem Substrat stammen oder Entlehnungen aus dem Albanischen sind, war seit jeher Gegenstand lebhafter Widersprüche, in dem Sinne, daß man entweder nur die Möglichkeit der gegenseitigen Entlehnung, insbesondere aus dem Albanischen ins Rumänische, oder nur die Möglichkeit der direkten Übernahme aus dem Thrako-Dakischen, oder schließlich beide Möglichkeiten gelten ließ. Fast alle mit dem Albanischen gemeinsamen einheimischen Elemente sind der Hirtensprache unentbehrlich, einige davon gehören zum eigentlichen Fachwortschatz des Hirten (*baci*, *balegă*, *bască*, *bîr*, *brînză*, *călbează*, *căpușă*, *ciut*, *fluier*, *mînz*, *strepede*, *strungă*, *știră*, *țap*, *țarc*, *urdă*, *zară* u.a.). Die überwiegende Mehrzahl dieser Elemente aus der verschwundenen Sprache blieb daher dank den allmählich romanisierten Hirten erhalten und setzte sich in der allgemeinen Sprache der romanisierten Bevölkerung (im lateinischen Dazien) durch; dies geschah im Laufe einer verhältnismäßig langen Zeitspanne, die

der des Verschwindens des Thrakischen entspricht [3]. Übrigens war ja auch die albanische Bevölkerung, die das Thrakische selbst bewahrt hatte, gleichfalls ein Hirtenvolk. Von einem Einfluß des Albanischen auf das Rumänische nach der Zeit der Ausbildung des letzteren, einem Einfluß also, der durch das langwährende Zusammenleben [4] der betreffenden Völker zu erklären wäre, kann nicht die Rede sein. In der Tat kann einerseits kaum angenommen werden, daß sich dieser Einfluß nur vom Albanischen aus und fast gar nicht umgekehrt geltend gemacht hätte, andererseits bliebe auf diese Weise die verschiedenartige Behandlung ein und desselben albanischen Lautes im Rumänischen unerklärt.

Die Albaner hatten ihre Urheimat vor dem Ende der lateinischen Epoche, jedoch nicht später als im 6. Jh. verlassen [5]. Dieser Prozeß ging langsam, keineswegs in Form einer Massenwanderung vor sich.

Vereinzelte Beziehungen zwischen rumänischen und albanischen Hirten mögen im Zuge der Herdenwanderungen bis spät ins Mittelalter hinein fortgedauert haben, sie waren aber bloß dazu angetan, zur Aufbewahrung der einheimischen Überreste in der Sprache der Rumänen beizutragen.

Wie immer auch der Ursprung dieser Elemente im Rumänischen erklärt werden mag, so ist es sicher, daß sie in dieser Sprache bereits seit langem vor dem slawischen Einfluß vorhanden waren, daß sie sich den lateinischen Elementen anpaßten, und auf Grund jener Lautgesetze entwickelten, die zur Umwandlung des Systems des Donaulateins in das qualitativ neue System des Gemeinrumänischen beitrugen. Schließen wir uns der heute herrschenden und überzeugend scheinenden Auffassung an, wonach das Albanische die Fortsetzung eines thrakischen Idioms ist, der sich auf illyrischem Boden [6] entwickelte und deshalb beträchtliche illyrische (später lateinische u.a.) Beimengungen enthält, so wird die Unterscheidung zwischen „Entlehungen" aus dem Albanischen und „Überresten" aus dem Substrat fast überflüssig. Die gemeinsamen, rumänisch-albanischen Elemente bestanden im Falle des Albanischen ununterbrochen in dem gleichen thrakischen Idiom fort, in der Sprache einer Bevölkerung also, die sich der Romanisierung, dank verschiedener geschichtlicher Bedingungen, hatte entziehen können, während dieselben thrakischen Elemente im Falle des Rumänischen in eine „neue", latei-

[3] Wahrscheinlich wurde das Thrakische im 6. Jh. in Gebirgsgegenden noch gesprochen. Vgl. I. I. Rusu, *Limba traco-dacilor*, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, 1959, S. 110.

[4] Einige Forscher waren der Meinung, daß diese Völker noch im 8. Jh. zusammenlebten (Jokl, *Indogerm. Forsch.*, I (1932), S. 41, ja sogar noch im 10 Jh. (Friedwagner, *ZRPh*, LIV (1934), S. 683).

[5] H. Barič, *Hýmje në historin e gjuhës shqipe*, Prishtinë, 1955, S. 70.

[6] Vgl. Wl. Georgiew, in *Linguistique balcanique*, II, S. 19.

nische Lexik, in die Sprache einer vollständig romanisierten Bevölkerung eindrangen. Berücksichtigt man daher mit aller Strenge die Eigenheit der Geschichte dieser beiden Sprachen, so ergibt sich die natürliche Schlußfolgerung, daß der Vergleich ihrer gemeinsamen Elemente die einzig sichere Methode ist, den einheimischen Grundwortschatz der rumänischen Sprache, sei es auch nur teilweise, zu erklären.

Im Laufe seiner geschichtlichen Entwicklung erfuhr das Albanische beträchtliche phonetische und grammatikalische Veränderungen, die sich natürlich auch auf die Form der mit dem Rumänischen gemeinsamen Wörter auswirken.

Verfolgt man diese Entwicklung, so kann man feststellen, daß es im Gemeinalbanischen Formen gibt, denen die rumänischen Entsprechungen näher stehen; dies bedeutet, daß zum Vergleich nicht die heutigen albanischen Formen, sondern ältere, die der thrakischen Stufe dieser Sprache nähertreten, heranzuziehen sind. Hier einige Beispiele albanischer Wörter, die ihrem Ursprung nach singularisierte Pluralformen sind und das Vorhandensein alter Einzahlformen voraussetzen, die mit den entsprechenden rumänischen Formen leichter vergleichbar sind: alb. *bredh* ist ein singularisierter Plural, der eine alte Einzahl *bradh* [7] voraussetzt. Diesem *bradh* dürfte im Rumänischen eine Einzahl **braz* entsprochen haben, die als Mehrzahl empfunden, bereits frühzeitig eine neue Einzelform *brad* [8] entstehen ließ, auf deren Grundlage zahlreiche abgeleitete Formen gebildet wurden: *brădet*, *brădui*, *brădoaie*, *brădulă*, *brădişor* usw. Als Grundlage des rum. *coacăză* dürfen wir nicht die albanische Form *koqe* ansehen, da diese ebenso wie *bredh* ein singularisierter Plural ist, sondern die Form *kokë* „Korn" (im Alb. in Kalabrien gibt es das männl. Dingwort *kok*, vgl. Meyer, *EWA*, 195), zu der folgende abgeleitete Formen gehören: *kokërr* „Korn, Kern, (annähernd) kugelförmiges Stückobst", *kokrrizë* „Körnchen", *kokël*, „Würfel, Stück, Würfelzucker, Niere". Das rumänische Wort *coacăză* [9] kann durch das alb. *kokë* + -*zë* (Diminutivsuffix) erklärt werden. Das rum. *spînz* wird gewöhnlich mit dem alb. *shpendër* bot. „Helleborus" (Nießwurz) verglichen, das in Wirklichkeit, ebenso wie die oben angeführten Beispiele ein singularisierter Plural (tosk. mit -*ër*) ist. Die alte Einzahl *shpënd* (auch weibl. *shpendë*) wird von einigen Wörterbüchern (Cordignano, Lambertz, Mann) verzeichnet; im Gegischen ist auch eine Form mit -*z*: *shpêzë* [10] bekannt, die sich u.E. aus

[7] Eqrem Çabej, *Alb. vise, „Orte, Plätze" und die singularisierten Plurale im Albanischen* in *Lingua Posnaniensis*, VIII (1960), S. 87.
[8] Vgl. Al. Graur, in *Romania*, LIII, S. 383.
[9] Zu beachten die rum. süddanubischen Formen arom. *coacăză*, *cocă* und meglrum. *cocă*.
[10] Vgl. Çabej, a.a.O., S. 93.

shpêndëx, *shpêndëz* (bei Gazulli, *Fjalorth i ri*, 405 belegt) entwickelt hat und auch formell mit dem rum. *spînz* übereinstimmt. Neuere Forschungen[11] zeigten klar, daß auch das alb. *grep* „Haken, Hakenstange, Anker" seinem Ursprung nach gleichfalls ein singularisierter Plural ist. Das rum. *grapă* muß also mit einer alten alb. Einzahl *grap* in Verbindung gebracht werden, genau so wie *brad* mit alb. *bradh*. Schließlich erwähnen wir noch das Wort *thep* „spitzer Stein", das seinem Ursprung nach ebenfalls eine Mehrzahlform ist; eine Einzahl *thap*, die mit dem rum. *ţeapă* (der Diphtong *ea* kann allerdings nicht erklärt werden) zu vergleichen ist, gab es tatsächlich, wie es das mit der Vorsilbe *gë-* abgeleitete sächl. Dingwort : *gëthapë-t* „Haken zum Aufhängen, Kleiderhaken, Gabelzinken" beweist, das neben dem abgeleiteten männl. Dingw. *gëthep-i*, id. (*Fjalor i gjuhës shqipe*, *s.v.*) besteht. An diesen Beispielen ist zu erkennen, daß die rumänischen Formen der einheimischen Wörter ältere Stufen darstellen, als die heutigen albanischen Formen.

Auch im Falle des Rumänischen führt uns die Erforschung der Entwicklung der als einheimisch betrachteten Wörter zur Feststellung älterer Formen, von denen die heutigen herrühren. So kommt z.B. *ghionoaie* (männl. *ghionoi*), von einem gemeinrumänischen *ghion* (vgl. arom. *ghion* „Star", megl. *ghion* „ein Vogel, der in der Nacht angenehm singt"), mit der geschlechtswandelnden Nachsilbe *-oaie* (*-oi*). Die Form, die als einheimisch betrachtet und mit dem alb. *gjon* „Kauz" verglichen werden muß, ist gemeinrum. *ghion* und nicht *ghionoaie*, welches offensichtlich eine späte dako-rumänische Ableitung ist. Der Nachsilbe lateinischen Ursprungs *-et* des Wortes *bunget* „Dickicht, Teil des Waldes" führt uns, wie bereits Hasdeu bemerkte[12] zur Rekonstruktion eines altrum. *bung*, das wahrscheinlich eine Eichenart bezeichnet, so wie das alb. *bung*, mit dem es zu vergleichen ist. Auch das Wort *muşcoi* „Maulesel" ist mit Hilfe der Nachsilbe *-oi* aus einem altrum. *muşc* abgeleitet, das wir mit dem alb. *mushkë* (id.) in Verbindung bringen. Als Grundlage von *bucurà* (Zw.) *bucurie* (Dingw.) ist ein altrum. Eigenschaftswort *bucur* „schön" anzusprechen, das mit dem alb. *bukur* (id.) verglichen werden kann. Das rum. *bucur* (Ew.) ist bis heute als geographische Bezeichnung (z.B. *Bucura* „Bezeichnung eines Berges im Retezat-Massiv", vgl. Densusianu, *Graiul din Ţara Haţegului*, 63) und als Personenname erhalten geblieben.

Bereits seit langem ist bekannt, daß im Rumänischen der gleiche albanische Laut der gemeinsamen Elemente mehrere Entsprechungen haben kann. So entspricht z.B. dem alb. *th* im Rumänischen *s* (alb.

[11] Ebd., S. 162.
[12] *Cuvente den betrani*, I (1878), S. 245.

thumbull : rum. *sîmbur*), *ţ* (alb. *thark* : rum. *ţarc*), *č* (alb. *thump* : rum. *ciump*), *f* (alb. *thërrime* : rum. *fărîmă*) ; dem alb. *dh* entspricht rum. *z* (alb. *vjedhullë* : rum. *viezure*), *d* (alb. *gardh* : rum. *gard*). Es wurden vollständige Tabellen mit albanisch-rumänischen Lautentsprechungen aufgestellt, wobei für die albanischen Reflexe auch die ursprünglichen indo-europäischen Laute angegeben wurden. Die verschiedenen und vielfachen rumänischen Entsprechungen des gleichen albanischen Lautes sind ursprünglich verschiedene Laute [13], die in dem gleichen albanischen Laut verschmolzen ; dies bedeutet, daß die Wörter, die diese Laute enthalten, in die rumänische Sprache (genauer gesagt in das Donaulatein) aus dem Albanischen der antiken Epoche, also aus dem eigentlichen Thrakischen, eingegangen sind.

Es ist interessant festzustellen, daß einige der Lautveränderungen der einheimischen Wörter des Rumänischen sich dialektal auch an den entsprechenden albanischen Elementen vollzogen. Dies beweist das Vorhandensein gleichartiger, durch die Wirkung des Substrats bestimmter Tendenzen.

In anderen Fällen, wo zwei Varianten des gleichen Wortes im Gemeinalbanischen bekannt sind, gilt jene als die ältere, da heute bereits seltener verwendet, die den entsprechenden Formen des Rumänischen nähersteht. Weiter unten seien einige Beispiele angeführt, die die beiden Bemerkungen veranschaulichen. Der palatale Verschlußlaut *q* wurde im nordwestlichen Gebiet des Gegischen [14] zur Affrikaten, so daß gemeinalb. *qafë* in dieser Gegend *čafë* mit *č* ausgesprochen wird, genauso wie das rumänische *ceafă*. Die interdentale Spirans *th* geht in verschiedenen gegischen und toskischen Dialekten schon in der vorliterarischen Zeit des Albanischen in labiodentales *f* über, so daß *thërrime* [15] „Stückchen", *fërrime*, mit *f* ausgesprochen wird, so wie im Rumänischen.

In *thumbull* „Knopf, Nagelkopf (Stecknadelkopf), Knolle oder Knospe (einer Pflanze)", wurde die gleiche Spirans in verschiedenen Dialekten durch *s* ersetzt, folglich *sumbull* (*Fjalor i gjuhës shq. s.v.*) wie rum. *sîmbure* [16]. Das Wort *thark* „Viehhürde, Speicher aus Flechtwerk, Mais-

---

[13] Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, II/2, (1943), S. 106.

[14] Die Tatsache wurde schon von Jokl, in *Archivum Romanicum*, XXIV, 7, bemerkt. Tagliavini, *Revista d'Albania*; II (1941), 399, Çabej, *Buletin i Univ.*, 2 (1958), S. 33. Die Verwandlung des *q* in *č* in dieser Gegend ging gleichzeitig mit der Verwandlung von *gj* in *ğ* : *ğak* < *gjak* vor sich.

[15] Das alb. *thërrime* kann nicht durch lat. *farimen* erklärt werden, sondern muß seinem Ursprung nach mit *ther* (Zw.) in Verbindung gebracht werden, vgl. Çabej, in *RIEB*, II, S. 179.

[16] Die alb. Form mit *s-* dürfte allerdings älter sein als jene mit *th-* : vgl. pers. *sumb* „Huf" (i.e. vgl. Barič, *Albanorumänische Studien*, I (1919), S. 10).

boden, Kleinviehstall", mit *th-*, hat auch die Variante *cark* „Pferch für die abgesetzten Kitzen", mit *c-* (*ts*), wie das rum. *ţarc*. Die Variante *cark* mit einer engeren Bedeutung als *thark* (s. *Fjalor s.v.*) könnte allerdings auch, wie im neugr. τσάρκος (Epirus) eine Entlehnung aus dem Aromunischen sein[17]. *Këlbazë*, aus dem Zw. *kalb* „verfaulen" abgeleitet, gab auch eine Variante *gëlbazë* mit *k* > *g* durch Anpassung an das folgende *b*, genau so wie im Rumänischen: *călbează* und *gălbează*, wobei das letztere offensichtlich eine Nebenform ist. *Avull* erscheint im Wörterbuch von Gazulli auch in der Form *abull* (im Nordgegischen) mit *b*, wie in der rumänischen Entsprechung *abur*: die Variante mit *b* könnte jedoch älter sein als jene mit *v*[18]. Beispiele solcher Dubletten, deren Form mit jener des entsprechenden rumänischen Wortes übereinstimmt, können noch viele gegeben werden. Ihre Erklärung ist von Fall zu Fall verschieden. Einige einheimische Wörter wechselten ihren albanischen Entsprechungen gegenüber die morphologische Kategorie oder erfuhren verschiedene semantische Veränderungen. Schreitet man von der bloßen Gegenüberstellung der heutigen gemeinsamen Wörter zu ihrer geschichtlichen Erforschung fort, so läßt sich feststellen, daß die rumänischen Wörter durch die albanischen Entsprechungen erklärt werden können.

So ist z.B. das rum. *barză* ein Dingwort, das entsprechende albanische Wort *bardhë* hingegen ein Eigenschaftswort. Die beiden Wörter haben auch verschiedene Bedeutung: rum. *barză* „cigogne" alb. *bardhë* „blanc". *Barză* ist aber seinem Ursprung nach ein dingwörtlich gebrauchtes Eigenschaftswort (vgl. *DA*, *s.v.*). Als Eigenschaftswort ist es im Arom. bekannt: (capră) *barză* (Capidan, *DR*, II, 519), im Megl. *bardză* „Ziegenbezeichnung" (Capidan, *Megl.*, III, *s.v.*) und sogar im Dakorumänischen (cf. Damé, *Termin.* 182).

Diese Bedeutungen des Eigenschaftswortes *barză* in der Hirtensprache (es wird auch ohne Dingwort verwendet) sind auch für das entsprechende albanische Wort bekannt: *bardhë* „Bezeichnung eines weißen Schafes" *bardho* „Bezeichnung eines weißen Hundes", *bërdhishkë* (von *bardhë* abgeleitet) „Bezeichnung einer weißen Ziege" (in *Fjalor*: *bardhishë* s.f., id.), *krabardhë* (< *krah* + *bardhë*) „Bezeichnung einer einseitig weißen Ziege"[19] *bardhash* (m. Dingw.) „weißer Bock, weiße Taube, Schimmel".

Mit Hilfe der Variante *lu-* der Vorsilbe *lë-* (wahrscheinlich illyrischer Herkunft, z.B. *Liburni* (Burni)) wurde das Dingwort *lubardhë* (Gazulli,

[17] vgl. Capidan, *Aromînii*, S. 190.

[18] vgl. Meyer, *EWA*, S. 21: uralb. **abull*: trotzdem analysiert Jokl, *Lingv. Kult. hist. Unters.* S. 270, das Wort folgendermaßen: Vorsilbe *a-* wie in *akull* usw. und *-vull* das nach Form und Bedeutung mit *valë* in Beziehung steht. Diese Erklärung vertritt auch Çabej, *Bul. i Univ.*, 4 (1960), S. 32.

[19] *Buletin për shk. shoq.*, 3 (1955), S. 176, 183.

s.v.) gebildet, bei De Rada: *lumbardhë* „weiße Taube" [20]. Der Begriff „Schwan" wird im Albanischen durch das Wort *mjellmë* ausgedrückt, dieses Wort wurde auf albanischem Boden auf Grund des slawischen Eigenschaftswortes *bˇlŭ* „weiß" gebildet, genau so wie das rum. Dingwort *barză* aus dem Eigenschaftswort *barz-ă*; das dem albanischen Eigenschaftswort *bardhë* [21] entspricht. Es liegen also genügend Beweise vor, daß das rumänische *barză* durch das albanische Wort *bardhë* „weiß" zu erklären und mit ihm zu vergleichen ist.

Die meisten dieser einheimischen Wörter, die ursprünglich Ableitungen sind, nehmen im rumänischen Wortschatz eine Sonderstellung in dem Sinne ein, daß die Formen, aus denen sie abgeleitet wurden, verloren gingen oder im Rumänischen nie vorhanden waren. Wörter wie: *fărîmă*, *gălbează*, *gresie*, *hameş*, *moaşă*, *sarbăd*, *strungă*, *viezure* usw. sind aus anderen, im Rumänischen nicht erhalten gebliebenen Wörtern abgeleitet. Im Albanischen hingegen bestehen ihre Entsprechungen neben den Formen, aus denen sie abgeleitet wurden oder mit denen sie etymologisch in Beziehung gebracht werden können, weiter. In der albanischen Lexik erscheinen sie nicht vereinzelt, sondern im Rahmen von Wortfamilien, sie sind also aus älteren Wörtern abgeleitet, die es im Albanischen noch heute gibt. Als Ableitungen können sie durch das Albanische selbst erklärt werden: *hamës* ist das Mittelwort der Gegenwart des Zeitwortes *ha* „ich esse" (vgl. *pimës* = Mittelwort der Gegenwart des Zeitwortes *pi* „ich trinke"), *këlbazë*, *gëlbazë* ist vom Zeitwort *kalb* „verfaulen" abgeleitet, *gërresë* „Sandstein" vom Zeitwort *gërryej* „wetzen", *motshë* „Alter" von *mot* „Jahr", *shtrungë* „Melkhürde, Pferch" wird zum Zeitwort *shtroj* „ausbreiten" in Beziehung gebracht, *tharbët* „sauer" zum Zeitwort *thar* „Sauerwerden der Milch", *thërrime* „Stückchen" zu *ther* „ein Lebewesen schlachten, um sein Fleisch zu verzehren", *vjedhull* „Dachs" zu *vjedh* „stehlen" usw. Ableitungsmöglichkeiten, wie sie in den angeführten Formen zutage treten, sind dem Albanischen eigen und stellen kennzeichnende Bestandteile des altalbanischen Ableitungssystems dar.

Die Sonderstellung dieser eigenartigen Ableitungen im Rumänischen und ihr Vorhandensein neben den Wurzelwörtern des Albanischen könnte als Beweis dafür angeführt werden, daß das Rumänische diese Wörter erst verhältnismäßig spät aus dem Albanischen entlehnt habe. Ein solcher Beweis wäre jedoch nur dann gültig, wenn die angeführten Ableitungsmethoden nicht alt wären, sondern sich erst später auf dem Boden der eigentlichen albanischen Sprache gebildet hätten.

---

[20] Xhuvani, Çabej, *Parashtesat e gjuhës shqipe*, in *Bul. për shk. shoq.*, 4 (1956), S.79.
[21] Vgl. L. Spitzer, in *Mitteil. d. Inst. f. rum. Sprache*, S. 294.

Die obigen kurzen Bemerkungen sind weit davon entfernt, die äußerst komplizierten Fragen zu erschöpfen, die die Erforschung der einheimischen dem Rumänischen und Albanischen gemeinsamen lexikalischen Elemente aufwirft. Die Schlußfolgerung, daß beim Vergleich mit dem Albanischen auch die Entwicklung zu berücksichtigen ist, die die gemeinsamen Elemente in jener Sprache unabhängig durchmachten erscheint zwar als Binsenwahrheit; es muß jedoch hervorgehoben werden, daß zahlreiche, sogar neuere Untersuchungen diese Seite der historisch vergleichenden Methode des Studiums der einheimischen Elemente des Rumänischen vernachlässigten.

Die zwar noch ungenügenden und unsystematischen Ergebnisse der albanischen Dialektforschung stellen ein äußerst wertvolles Material für das Studium der Substratelemente des Rumänischen dar.

Die Erklärung dieser Elemente durch das Albanische bedeutet nicht etwa, daß sie das Ergebnis des Einflusses des Spätalbanischen auf das Rumänische wären, vielmehr stammen diese Elemente in beiden Sprachen aus dem Thrakischen, denn das Albanische ist seinem Ursprung nach höchstwahrscheinlich ein thrakisches Idiom mit starken illyrischen Einflüssen.

UN MANUSCRIT BYZANTIN ILLUSTRÉ DU XI^e SIÈCLE

par ION BARNEA

La Bibliothèque de l'Académie de la République Populaire Roumaine a acquis en 1951 un manuscrit grec orné de miniatures présentant une haute valeur artistique. Formé de dix feuilles de parchemin de bonne qualité, hautes de 21 cm et larges de 16 cm, on le trouve catalogué sous la cote *ms. gr. 1294* (on le citera, en abrégé, *B.A.R. gr. 1294*). Il constitue un fragment d'un manuscrit plus important. Les huit premières feuilles appartiennent à un cahier ; les deux dernières (f. 9 et 10) à un second dont nous n'avons plus ni le commencement ni la fin. Le texte et les miniatures de plusieurs feuillets sont dégradés. Les mots difficilement lisibles des deux premières strophes et le premier mot, presque effacé, du début de la seconde strophe ont pu être toutefois restitués.

Le texte constitue un *canon de pénitence*, composé de huit odes de quatre tropaires chacune. Les odes I, III, IV et V sont complètes (f. 1—8). Il en est de même des deux derniers tropaires de la VII^e ode (f. 9) et des deux premiers de la VIII^e (f. 10). On a ainsi vingt tropaires, écrits uniformément en minuscules, sur 3 à 7 lignes, en haut de chaque feuille. Le premier tropaire des odes I, III, IV, V et VIII est surmonté de l'indication du numéro d'ordre. On y lit aussi le mode et le début de l'heirmos (la strophe modèle). L'encre utilisée est d'un brun-clair. Les initiales des tropaires et l'indication du mode et de l'heirmos sont tracées à l'encre rouge. Le texte occupe environ un tiers de chacune des 20 pages du manuscrit. Des miniatures d'un coloris vif et d'une exécution artistique supérieure sont disposées au bas de celles-ci.

Chaque ode s'étend sur deux feuillets. Il en résulte que le manuscrit comptait à l'origine seize feuillets. Les trois qui précèdent le neuvième manquent : on y lisait la sixième ode et les deux premiers tropaires de la septième. Les trois feuillets qui suivent le dixième manquent aussi : ils portaient les deux dernières strophes de la huitième ode et la neuvième ode. Les feuillets disparus appartenaient au deuxième cahier. Nous n'avons pas non plus les feuilles de titre et de garde. Il est possible que le manuscrit dont nous parlons ait été détaché d'un ensemble comprenant d'autres écrits du même genre.

Une inscription roumaine en caractères cyrilliques contenant quelques fautes se lit sur le bord inférieur des cinq premiers feuillets. Elle date probablement de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et aura été tracée par le possesseur roumain du manuscrit : « Ce beau livre sera d'une grande utilité à tous ceux qui le liront dans un esprit de charité et de pénitence. Qu'ils le méditent de tout cœur et qu'ils disent : souvenez-vous de nous, saints et pieux pères, dans vos prières, nous vous implorons et nous humilions... ». Deux autres brèves notes, tracées de la même main que la précédente, à la partie inférieure du premier feuillet (fig. 1) et au-dessus de la miniature feuillet 2^v (fig. 4), sont pour nous d'un sens obscur.

Le texte complet du canon de pénitence est donné par le manuscrit *Vaticanus gr. 1754*, daté du XII^e ou du XIII^e siècle [1] (et publié depuis peu), et par d'autres manuscrits des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles : le Marc. gr. II, 32 et II, 44 de Venise ; le Sinaiticus grec. 427, les manuscrits d'Athènes gr. 742 et 1395 (Bibliothèque Nationale) [2]. La source en est le V^e chapitre de l'œuvre de Jean Climaque (avant 579—649 env.) : Κλῖμαξ τοῦ παραδείσου[3]. Le titre du canon, dans le Vat. gr. 1754 (f. 3^v) s'apparente à celui du chapitre d'où il tire sa source :

„Καν(ὼν) κατανυκτικὸ(ς) τ(ὴν) ἱστο(ρίαν) διαλαμβάν(ων) τ(ῶν) ἐν τῇ κλίμακι ἁγίων καταδίκ(ων)· οὗ ἡ ἀκροστιχ(ίς)· Πένθ(ους)ʼ ἐναργοῦς καὶ μετανοίας τύπο(ς)“ [4].

---

[1] J. R. Martin, *The Illustration of the Heavenly Ladder of John Climacus* (« Studies in Manuscript Illumination », 5), Princeton, 1954, p. 128—145 et fig. 240, 246—277. Une étude plus réduite du même manuscrit par J. J. Tikkanen, *Eine illustrierte Klimax-Handschrift der Vatikanischen Bibliothek*, dans « Acta Soc. Scientiarum Fennicae », Helsingfors, t. 19, 1893, 16 p. + 10 fig. dans le texte. Apud K. K(rumbacher), « Byzantinische Zeitschrift », IV, 1895, p. 225.

[2] *Ibidem*, p. 145—146 ; 164—166 et 190—192. Voir aussi le manuscrit *Ambrosianus F. 221 infer.* (XVII^e) ; voir A. Ferrua, *Civiltà Cattolica*, I, 1962, p. 244—250. Ce manuscrit nous a été signalé par Enrica Follieri à laquelle nous adressons tous nos remerciements.

[3] Migne, *P. G.*, t. 88, col. 764—781 ; chapitre V : Περὶ μετανοίας μεριμνημένης καὶ ἐναργοῦς, ἐν ᾗ καὶ βίος τῶν ἁγίων καταδίκων· καὶ περὶ τῆς φυλακῆς. Pour la vie et l'œuvre de J. Climaque, voir Berthold Altaner, *Patrologie*, 4. Aufl., Freiburg i. B., 1955, p. 468.

[4] J. R. Martin, *op. cit.*, p. 128.

(Canon de pénitence comprenant l'histoire des saints pénitents de l'« Echelle ». L'acrostiche en est : « Modèle de douleur effective et de componction »).

Voici le texte du manuscrit B.A.R. gr. 1294, tout en consignant ses différences par rapport au Vat. gr. 1754 :

F. 1r (fig. 1)

Καν(ών), ὠδ(ὴ) α', ἦχ(ος) π(λάγιος) δ'· Ὑγρὰν διοδεύσας . . .

1 Πάντες οἱ γνησίαν καὶ ἐκ ψυχῆς καὶ δεκτὴν κ(υρί)ῳ ἐκ | ζητοῦντες ἐπιστροφὴν, δεῦτε καὶ μιμήσασθε | προθύμως· ἰδοὺ γὰρ πρόκειται τύπος σ(ωτή)ριος.

F. 1v (fig. 2)

2 Ἐ[στράφ]η εἰς πένθος ἡ χαρμονὴ, ὑπνώ | σαντες[5] ὕπνον οἱ ταλαίπωροι τὸν | βαρύν· νῦν οὖν γρηγορήσωμεν συν | τόμως καὶ μετανοίας καρποὺς ἐν | δειξώμεθα.

F. 2r (fig. 3)

3 Νυγέντας τῷ βέλει τοῦ πονηροῦ, ἐξ ἀ | προσεξίας καὶ ἐγγίσαντας τῇ φθορᾷ | καὶ τοῦ σοῦ προσώπου μακρυνθέντας, | μὴ ὑπερίδῃς ἡμᾶς πολυέλεε.

F. 2v (fig. 4)

4 Θεὲ καὶ υἱέ μου καὶ πλαστουργέ, πρόσ | χες τῇ κακώσει τῶν ἀθλίων σου οἰκετῶν[5a] | ἣν ὡς ἁμαρτήσαντας[6] ἀφρόνως, | νῦν ἑαυτοὺς νουνεχῶς κατεδίκασαν.

F. 3r (fig. 5)

Ὠδ(ὴ) γ'· Οὐ(ρα)νίης ἀψίδος[7] . . .

5 Οἱ στολὴν ἀφθαρσίας καὶ φωτεινὸν | ἔνδυμα ἐκ θ(εο)ῦ τὸ πρὶν εἰληφότες, | φεῦ οἵοις πάθεσι κατηχρειώθημεν· | διὸ σποδόν τε καὶ σάκκον ἑαυτοῖς οἱ τά | λανες νῦν ὑποστρώσωμεν.

F. 3v (fig. 6)[8]

6 Συσχεθέντες ἀλόγοις καὶ βλαβε | ροῖς πάθεσι,[9] τὴν δοθεῖσαν θείαν | εἰκόνα κατερυπώσαμεν·[10] διὸ πεν | θήσωμεν εἴπως ἐκπλῦναι[11] τὸν ῥύ | πον τῶν ἀτόπων πράξεων, ὅλως | ἰσχύσωμεν.

5 *Vat. gr. 1754 (*on le citera, en abrégé, *Vat.)*: ὑπνώσαμ(εν).
5a *Vat.* : ἱκετῶν
6 *Vat.* : ἁμαρτήσαντες
7 *Vat.* : Οὐ(ρα)νίας ἀψῖδος.
8 *Vat.* : Ce tropaire suit le septième (7).
9 *Vat.* : πάθεσιν
10 *Vat.* : κατερρυπώσαμεν·
11 *Vat.* : ἐκπλύναι

F. 4r (*fig.* 7)

7 Ὑπὸ τῆς ἐπηρείας τοῦ πονηροῦ[12] δρά|κοντος καὶ τῆς ἑαυτῶν ἀφροσύνης| ἀπενεκρώθημεν· διὸ καὶ τύπτοντες|ἀδιαλείπτως τὰ στήθη, τὴν ζωὴν ζη-| τήσωμεν ἣν ἀπωλέσαμεν.

F. 4v (*fig.* 8)

8 Ἐπινοίαις[13] τοῦ πλάνου τῆς ἀληθοῦς γνώ|σεως ἀποπλανηθέντες ἀθλίως,| μὴ ἀπελπίσητε· ἀλλ' ἐπιστρέψατε|καὶ ἐκτενῶς δεηθέντες, τοῦ Θ(εο)ῦ εὑρή-| σετε πταισμάτων ἄφεσιν.

F. 5r (*fig.* 9)

Ὠδ(ὴ) δ'· Εἰσακήκοα κ(ύρι)ε τῆς οἰκονομ(ίας) . . .

9 Νεκρωθέντες τοῖς πάθεσι καὶ τὰς| ἑαυτῶν ψυχὰς ἀπολέσαντες, δεῦτε| ταύτας ἐκζητήσωμεν, κοπετοῖς|καὶ θρήνοις προσανέχοντες.

F. 5v (*fig.* 10)[14]

10 Ῥαθυμίᾳ δουλεύσαντες, στάσεως| τῆς κρείττονος ἀπερρίφημεν·| διὸ στένειν οὐ παυσώμεθα[15] κεφα|λὰς κινοῦντες καὶ κοπτώμενοι.[16]

F. 6r (*fig.* 11)

11 Ἀποφράξωμεν βέβηλα στόματα καὶ χεί|λη καὶ βρύχειν ἔνδοθεν, τῇ καρδίᾳ μό|νῃ δώσωμεν[17] καὶ πενθεῖν καὶ στένειν| ἃ ἡμάρτωμεν.[18]

F. 6v (*fig.* 12)

12 Γηγενεῖς χρηματήσαντες,[19] πάθεσιν ὡς| ἄν(θρωπ)οι ὑπεπέσετε·[20] ἱνατὶ οὖν ἀπεγνώκα|τε τοῦ Θ(εο)ῦ τὰ σπλάχνα μὴ λογησάμενοι;[21]

F. 7r (*fig.* 13)

Ὠδ(ὴ) ε'· Ἱνατί με ἀπώσω . . .

13 Οἱ τὸ πρὶν ἐπ' αὐχένος φέροντες ζυγὸν| τὸν χρηστὸν καὶ σ(ωτή)ριον· τὰ νῦν οἵῳ βάρει| τῶν πταισμάτων δεινῶς πιεζόμεθα·| ὑφ' οὗ κάτω νεύειν καὶ πρὸς τὴν γῆν ὥσ|περ τὰ κτήνη ἀποβλέπειν ἀεὶ βιαζόμεθα.

---

[12] *Vat.* : νοητοῦ
[13] *Vat.* : Ἐπινοίας
[14] *Vat.* : Cette strophe passe après la 11e.
[15] *Vat.* : παυσόμεθα
[16] *Vat.* : κοπτόμενοι.
[17] *Vat.* : δώσομεν
[18] *Vat.* : ἡμάρτομεν.
[19] *Vat.* : χρηματίζοντες
[20] *Vat.* : ὑπεπέσατε
[21] *Vat.* : λογισάμενοι

F. 7^v (fig. 14)

14 Ὑψηλῆς ἐκπεσόντες τάξεως καὶ στάσεως | οἱ ματαιόφρονες, εἰς πυθμένα ᾅδου | καὶ θανάτου σκιὰν κατηντήσαμεν, ἀφ' ὧν | ἀναστῆναι ἐξατονοῦντες, τῷ ἐδάφει | τὰ ἡμῶν προσαρράσωμεν[22] μέτωπα.

F. 8^r (fig. 15)

15 Συλληθέντες[23] τὰς φρένας, ἀπὸ τῆς εὐ | θείας ὁδοῦ ἐπλανήθημεν καὶ λησταῖς | ἀγρίοις συσχεθέντες, ψυχὰς ἐπληγώ |θημεν· διὸ τούτων πᾶσαν σχόντες | φροντίδα τῶν μωλώπων τῶν ἐκτὸς | παντελῶς οὐ φροντίζωμεν.[24]

F. 8^v (fig. 16)

16 Καθαρῶς ἀτενίσαι οἱ ῥερυπωμένοι ψυχάς | τε καὶ σώματα, πρὸς σὲ τὴν παρθένον | καὶ πανάμωμον δέσποιναν φρίττωμεν·[25] ἀλλὰ σπλαχνισθεῖσα ἐπὶ τοῖς σοῖς ἀχρείοις | δούλοις τὸν υἱόν σου ἡμῖν ἐξιλέωσαι.[26]

(manquent 6 strophes)

F. 9^r (fig. 17)

17 Νοητῆς εὐφροσύνης[27] καὶ τρυφῆς ἀϊδίου | πάντες[28] γευσάμενοι καὶ ταύτης στερηθέντες, | δι' ἄκραν ἀφροσύνην ἀλόγοις ὡμοιώθη | μεν· διὸ καὶ ἄρτον ἡμᾶς οὐκ ἄξιον ἐσθίειν.

F. 9^v (fig. 18)

18 Ὁ γαστέρα οἰκήσας τὴν ἐμὴν πλαστουρ | γέ μου, καὶ σάρξ γενόμενος, θανῶν[29] τε | ὑπὲρ δούλων, κακώσεις παντοίας[30] | καὶ ἑκουσίους πρόσδεξαι σῶν ἱκετῶν ἀ | θλίων καὶ ἱλάσθητι τούτοις.

F. 10^r (fig. 19)

Ὠδ(ὴ) η'· Ἑπταπλασίως κάμ(ινος)[31]...

19 Ἴσχυσεν ἄρα δέησις ἡ ἡμῶν πρὸς τὸν κ(ύριο)ν· | εἰσελθεῖν καὶ τοῦτον φίλοι εὐμενίσασθαι | καὶ ἅπαν τὸ ὄφλημα τῶν ἀκαθάρτων | πράξεων ἡμῖν τοῖς χρεώσταις ἀφε | θῆναι ποιῆσαι; ἢ πάλιν ἀπεστράφη | πρὸς ἡμᾶς ᾐσχυμένη καὶ τεταπεινωμένη | καὶ ἄπρακτος εἰς τέλος;

---

22 *Vat.* : προσαρράσομεν
23 *Vat.* : Συληθέντες
24 *Vat.* : φροντίζομεν
25 *Vat.* : φρίττομεν
26 *Vat.* : ἐξιλέωσι
27 *Vat.* : ἀφροσύνης
28 *Vat.* : πάλαι
29 *Vat.* : θανών
30 *Vat.* : τὰς παντοίας
31 *Vat.* : κάμινον

F. 10ᵛ (fig. 20)

20 ῎Αρα νῦν ὅπως ἔχει σου[32] ἡ ψυχὴ καὶ διάκειται,| ἀδελφὲ ἡμῶν, εἶπε[33] καὶ συγκατάδικε· σκιρ|τᾶ τε καὶ γέγηθε καὶ φωτισμοῦ αἰσθάνεται,| ὅς σοι καὶ τὴν λύσιν τῶν πταισμάτων μηνύει| ἢ ἔτι σοι στυγνάζει ἡ καρδία καὶ τρέμει, πεπληρωμένη σκότους τοῦ ἐξ[34] ἁμαρτημάτων;

(manquent 6 strophes)

Le B.A.R. gr. 1294 et le Vat. gr. 1754, très ressemblants en ce qui concerne le texte et les miniatures, ont des feuillets de la même dimension et présentent la même disposition. Ils diffèrent toutefois en certains points. Ainsi, le titre détaillé du canon est résumé, dans le B.A.R. gr. 1294, par le mot καν(ών), écrit en abrégé, sur la même ligne que l'indication de l'ode et de l'heirmos (fig. 1). Le texte du B.A.R. gr. 1294 n'est pas encadré, tandis qu'un rectangle richement orné renferme le texte et les miniatures du Vat. gr. 1754. Une glose en prose y commente aussi chacune des miniatures : elle est probablement l'œuvre d'un copiste désireux de rendre plus explicite la liaison des odes et des illustrations. Ajoutons que les tropaires du Vaticanus comptent des lignes plus longues et moins nombreuses (2 à 4, et très rarement 5), disposition dictée par la nécessité de faire place au texte en prose. Les caractères du B.A.R. sont en revanche plus nets et plus réguliers que ceux du Vaticanus, ce qui dénote qu'il est plus ancien que le manuscrit de Rome. Une dernière observation concerne le désordre des 6ᵉ et 10ᵉ tropaires, placés, par la faute du copiste, avant les 7ᵉ et 11ᵉ. Les deux manuscrits présentent d'insignifiantes variantes de fond, que nous avons indiquées dans la transcription.

L'analyse approfondie du texte apporterait sans doute des éclaircissements importants. Mais elle nécessiterait une étude spéciale, qui dépasserait le cadre de notre travail.

Les vingt miniatures du manuscrit B.A.R. gr. 1294 occupent environ les deux tiers inférieurs de chaque page. Le bandeau qui les encadre a la hauteur de 10 à 12,6 cm et la largeur de 12 à 13,3 cm. Il est orné d'un fleuron à chaque angle. Les couleurs utilisées sont l'or et le pourpre pour les fonds et les nimbes ; le rouge de plusieurs nuances, le vert, le bleu, le violet, le lilas, le jaune, le brun, le blanc et le noir. Les images illustrent le texte du canon.

[32] *Vat.* : ῎Αρα πῶς ἔνδον ἔχει σοι
[33] *Vat.* : εἰπὲ
[34] *Vat.* : τῶν

L'œuvre, véritable cri de profonde pénitence, de componction et d'effort délibéré en vue du rachat des péchés, débute par l'invitation à la véritable pénitence et indique la voie qui y conduit. Il y est question des « saints pénitents » mentionnés au Vᵉ chapitre de l'« Echelle »[35]. Jean Climaque, revêtu de sa robe monacale, nimbé et appuyé sur son bâton, apparaît au côté gauche de la première miniature (fig. 1). Il parle à cinq moines qui l'écoutent pieusement. Leurs figures et leurs gestes reflètent les tourments de l'âme. Le moine qui porte la main droite à ses yeux est peint avec beaucoup de talent et semble profondément affecté. Le même geste, moins bien rendu, réapparaît dans la miniature illustrant le premier tropaire de la IVᵉ ode (fig. 9). A l'arrière-plan, on a esquissé le mur d'enceinte d'une ville ou d'un monastère, muni d'édicules [36] aux extrémités. Une miniature semblable à celle-ci orne le Vat. gr. 1754 et le Rossianus gr. 251[37] (XIᵉ — XIIᵉ s.). Dans ces derniers les architectures manquent et de nombreux personnages y sont massés. Une miniature, rappelant la première, illustre l'ode I, 2 (fig. 2). Nous y voyons des moines pénitents qui ont passé la nuit debout et en prière. Jean Climaque est remplacé par un moine appuyé sur son bâton et tournant la tête en arrière; six autres moines, debout, se tiennent inclinés devant lui. Les architectures sont presque les mêmes que celles de la première miniature. L'image s'inspire d'un passage du Vᵉ chapitre de l'« Echelle » [38], illustré par le Vat. gr. 394 du XIᵉ siècle [39]. La troisième miniature, illustration de l'ode I, 3, montre trois moines en prière (fig. 3). Peints de profil, debout et les mains à la hauteur de la poitrine, ils contemplent la main de Dieu bénissant qui apparaît à la partie droite de l'image dans un arc de cercle, symbole du ciel. Des montagnes semblables à des buttes, garnissent l'arrière-plan.

L'ode I, 4 est un théotokion. Marie prie son Fils et intercède pour cinq pénitents, peints debout, derrière elle, les mains liées au dos et le regard rivé au sol (fig. 4)[40]. La Mère de Dieu nimbée d'or est revêtue d'une longue tunique bleue et d'un manteau de pourpre. Les initiales MP ΘΥ surmontent sa tête. Dans le Vat. gr. 1754, la Vierge se tient sur un suppedaneum; elle rappelle en tout une statue; les corps inclinés des pénitents semblent en accuser la pose. Celui du premier plan, à gauche

[35] Migne, *op. cit.*, col. 764 sq.

[36] Cf. V. N. Lazarev, *История византийской живописи*, t. II, Moscou, 1948, pl. 150[8].

[37] J. R. Martin, *op. cit.*, fig. 232, 235 et 246. C. Osieczowska, *Note sur le Rossianus 251 de la Bibliothèque Vaticane*, dans « Byzantion », IX, 1934, p. 261—268, fig. XVII et XX.

[38] Migne, *op. cit.*, col. 765 A.

[39] J. R. Martin, *op. cit.*, p. 129 et fig. 83.

[40] Cf. V. N. Lazarev, *op. cit.*, t. I, Moscou 1947, pl. XI et XIII et O. Wulff, *Die byzantinische Kunst*, Potsdam, 1924, pl. XXI (en couleurs).

et le dos tourné, attire l'attention. Un autre, près de lui, a les mains liées à droite et non au dos, détail contredit par le texte.

Les miniatures de la III[e] ode accentuent les gestes des pénitents. Dans la première, ils sont assis sur des cendres (fig. 5) ; plus loin ils se prosternent et arrosent la terre de leurs larmes (fig. 6). Dans la septième miniature (l'ode III, 3), les montagnes sont remplacées par des architectures. Six moines se frappent la poitrine. Le dernier tropaire, un théotokion également, est illustré à l'aide d'un groupe de pénitents aux figures et aux gestes tourmentés (fig. 8). A l'angle supérieur de droite du B.A.R. gr. 1294, Jésus-Christ en buste regarde des pénitents qui n'osent le contempler. Dans le Vat. gr. 1754, nous y voyons la Vierge [41].

Le texte de la IV[e] ode comporte des illustrations moins dramatiques. Le nombre des personnages est aussi plus réduit. Le mur d'enceinte forme le fond de trois miniatures (fig. 9, 11, 12). La première de la IV[e] ode montre quatre pénitents âgés qui s'efforcent de maîtriser leur douleur (fig. 9). Il en est de même des personnages de la 10[e] figure, assis pensifs sur la terre nue. L'idée de pénitence profondément ressentie et non extériorisée est nettement saisissable dans la miniature n° 11, et particulièrement dans la douzième. Trois pénitents seuls y apparaissent. Ils élèvent leurs regards vers la Mère de Dieu qui les exhorte.

Dans les deux premières strophes de la V[e] ode, le dramatisme règne fortement. Il décroît dans les deux derniers tropaires. Semblables aux animaux dont le regard est fixé à terre, trois pénitents restent sur le sol nu, la tête entre les genoux (fig. 13). Dans la scène suivante, quatre personnages se jettent à terre et la frappent de leurs fronts (fig. 14). La miniature suivante les figure debout et décidés à oublier les meurtrissures du corps pour s'occuper des blessures de l'âme (fig. 15). Un moment plus tard, ils réapparaissent les mains enchaînées [42]. Tristes et implorants, ils osent à peine regarder la Vierge, peinte en buste dans le cercle du ciel et tendant la main vers eux (fig. 16).

Dans la VI[e] ode et les deux premiers tropaires de la VII[e] (qui manquent dans le B.A.R. gr. 1294), le pathétique touche à l'apogée. Les pénitents se nourrissent de cendres et boivent de l'eau mêlée à leurs larmes. Extrêmement amaigris, brûlés par le soleil et désespérés, ils courent les mains tendues, et implorent la Vierge. La VII[e] ode, 1–2, les montre endurant de plein gré la torture du gel et la soif [43]. Dans la VII[e] ode, 3, le calme commence à régner. Dans le manuscrit B.A.R. gr. 1294, la

---

[41] J. R. Martin, *op. cit.*, fig. 253.
[42] *Ibidem*, p. 136.
[43] *Ibidem*, p. 136–139 et fig. 262–267.

miniature montre quatre pénitents assis par terre. Après avoir goûté un morceau de pain, ils le rejettent parce qu'ils s'en considèrent indignes (fig. 17). A l'arrière-plan, deux édifices apparaissent derrière une montagne. Le théotokion de la VIIe ode rappelle celui de l'ode I, 4. La Mère de Dieu prie son Fils et intercède en faveur des pénitents qui se sont repentis. Ces derniers restent sans voix et sans mouvement, le regard à terre ou tourné d'un autre côté (fig. 18). La figure de la Vierge reproduit le modèle de la miniature illustrant l'ode I, 4. La composition se retrouve dans le Vat. gr. 1754 ; mais Marie s'y tient sur un suppedaneum, et la main de Dieu apparaît au milieu de l'encadrement de droite [44].

La VIIIe ode, inspirée du cinquième chapitre de l'« Echelle »[45], est d'un caractère différent. Les pénitents se demandent l'un l'autre si leur prière a été agréée par le Seigneur (fig. 19). L'arrière-plan excepté, la composition du B.A.R. gr. 1294 nous reporte au Vat. gr. 1754[46]. Dans la VIIIe ode, le deuxième tropaire, dernier du manuscrit B.A.R., les pénitents réunis près du lit de mort de l'un d'entre eux, l'interrogent et demandent si son âme se réjouit ou non du pardon des péchés (fig. 20). Les miniatures du B.A.R. et du Vat. sont presque identiques [47]. Les données se retrouvent dans l'iconographie byzantine. Nous citons, pour exemples, la mort d'Ephrem le Syrien et la Dormition de la Vierge. Dans la miniature suivante du Vat. gr. 1754, les mêmes personnages se réjouissent de la réponse positive du moine à l'agonie. Leur joie s'exalte dans la dernière scène de la VIIIe ode, car la Mère de Dieu leur apporte la nouvelle de leur pardon. Dans la IXe ode, des pénitents heureux contemplent le Seigneur qui de sa main tendue le leur signifie lui-même. Les portes du Paradis leur sont ouvertes, ils y entrent et rendent grâces au Sauveur. La Vierge le remercie, et c'est la fin du canon [48].

Le texte et les miniatures du B.A.R. gr. 1294 se complètent l'un par les autres. Le premier, parfois difficile à saisir (odes I, 1 et VIII, 2), devient ainsi plus précis. Ce sont les miniatures en effet qui désignent nettement les pénitents, des moines et des ermites. Leurs figures, généralement ressemblantes, ne sont jamais les mêmes. La majorité des images, à leur tour, ne pourraient pas être comprises sans l'aide du texte [49]. Des détails du texte parfois ne sont pas illustrés ou n'apparaissent qu'imparfai-

---

[44] J. R. Martin, *op. cit.*, fig. 269.
[45] Migne, *op. cit.*, col. 769 B.
[46] J. R. Martin, *op. cit.*, fig. 270.
[47] *Ibidem*, fig. 271.
[48] *Ibidem*, p. 142—145 et fig. 272—277.
[49] N. Kondakoff, *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, t. II, Paris, 1891, p. 138. Cf. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, t. II, Paris, 1926, p. 599 et 636—637.

tement (fig. 5, 15, 17, 20). Des contradictions (n^{os} 2, 7, 10, 13) sont aussi à relever.

Des murailles d'enceinte, des tours ou des édicules apparaissent à l'arrière-plan de sept miniatures (1, 2, 7, 9, 11, 12, 20). Les personnages, pleins de componction, sont peints debout. Dans les treize autres, des montagnes avec une maigre végétation cachent la coupole et les hautes tours d'un édifice ou d'une église byzantine (n^{os} 10, 14, 15, 17, 19). Au premier plan, les moines et les ermites prient ou se lamentent. Le sol est figuré par des tapis de verdure. Les moines portent des tuniques de couleur foncée (jaune, verdâtre, violacé ou bleu) et des manteaux sans manches (brun-clair ou gris) et plus courts que les premières. Ils sont nu-tête, sauf dans les miniatures n^{os} 7, 8, 11, 15 et 20, où l'un des moines est coiffé du kamilavkion. Dans les images 16, 18, 19, ils sont revêtus de tuniques claires à manches courtes et de manteaux foncés sans manches. Les moines sont chaussés de guêtres, et les ermites pieds nus.

La main de Dieu sort du cercle du ciel, dans les miniatures n^{os} 3, 4, 18. Peinte à l'angle supérieur de droite, elle est remplacée, dans la huitième miniature, par le buste de Jésus-Christ, la tête ceinte du nimbe crucigère [50]. La Vierge revêtue du maphorion nous reporte aux statues. La seizième image la montre en buste, dans le cercle du ciel, et faisant un geste d'allocution. Le portrait de Jean Climaque, vêtu en moine et nimbé, orne la première page du manuscrit. La dernière montre un ermite nimbé, sur son lit de mort [51].

Les miniatures illustrent un canon hymnographique, rattaché à l'ascétisme byzantin florissant à partir de la fin du X^{e} siècle [52]. Les images du B.A.R. gr. 1294 ne se ressentent en rien de l'action robuste du classicisme dominant au second âge d'or de l'art byzantin [53], imbu de l'esprit gréco-romain. Les allégories et les personnifications sont absentes ; les motifs profanes aussi. Les initiales ne sont pas soignées. Nous y rencontrons en revanche le réalisme dramatique, les tourments de l'âme exprimés à l'aide des attitudes, des regards et des mains. Ces dernières s'agitent même chez les pénitents enchaînés. Les paysages architectoniques, les arbres, l'horizon figurent d'une façon schématique, ne servent que de repoussoir. L'art des miniatures est toutefois excellent. La monotonie

[50] Cf. J. Ebersolt, *La miniature byzantine*, Paris-Bruxelles, 1926, pl. XXVII ; O. Wulff, *op. cit.*, fig. 455 et V. N. Lazarev, *op. cit.*, t. II, pl. 75.

[51] Dans le Vat. gr. 1754, le même personnage n'est pas nimbé, ce qui est plus conforme à l'iconographie. J. R. Martin, *op. cit.*, fig. 271 et 272.

[52] Cf. J. R. Martin, *op. cit.*, p. 150—162.

[53] Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 601 et 640—641. Cf. L. Maries, *L'irruption des saints dans l'illustration du Psautier byzantin*, dans « Analecta Bollandiana », t. 68, 1950 (Mélanges P. Peeters, II), p. 153—162 et plus particulièrement la p. 159.

et les répétitions ne diminuent pas leur valeur. A l'analyse, on se rend compte qu'elles comportent des variations et des précisions, et qu'elles recherchent l'unité de pensée et d'exécution. Si l'on excepte quelques figures trop élancées (fig. 9, 11) et des négligences dans le rendu des personnages assis (fig. 5, 10, 17) ou de profil (fig. 4, 6, 10, 16), et des draperies (fig. 5, 10, 11, 12), le miniaturiste s'avère un bon dessinateur. Les figures sont animées d'expression et de dynamisme. L'œuvre peut prendre rang parmi les meilleures du genre et de l'époque. Le coloris brillant et harmonieux [54] dont la fraîcheur s'est parfaitement conservée [55], en rehausse l'intérêt.

La datation du manuscrit doit être envisagée par rapport au Vat. gr. 1754. Des critères d'ordre paléographique, l'analyse artistique aussi, indiquent la seconde moitié du XIe siècle [56]. L'œuvre semble avoir été exécutée dans un grand centre monastique, le Mont Athos peut-être. Les relations étroites de la Roumanie avec cette contrée sont bien connues. Elles expliqueraient son acquisition par un Roumain [57].

La parenté du manuscrit B.A.R. gr. 1294 et du Vat. gr. 1754 a été plusieurs fois relevée. Elle concerne le texte, l'aspect et la disposition des miniatures. Des différences sont aussi à envisager. Et, tout d'abord, les arrière-plans des miniatures du Vat. ne sont pas peints ; les personnages y sont plus nombreux et massés. Nous n'en voyons souvent que la tête ou le sommet de la tête de ceux qui sont placés au second rang et aux rangs suivants. Quelques miniatures du Vat. gr. 1754 sont restées aussi inachevées. Il est loisible, croyons-nous, de tenir le B.A.R. gr. 1294 pour la copie d'un prototype. Ce dernier semble être à l'origine du Vat. gr. 1754 aussi. Le B.A.R. n'est pas un prototype. Le désordre des tropaires III, 2, IV, 2, dû à l'ignorance de l'acrostiche, en fournit une preuve. Il n'en est pas

---

[54] Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 51 ; A. Grabar, *La peinture byzantine*, Genève, 1950, p. 167, 177, 178.

[55] H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern* [2], Leipzig, 1924, p. 239.

[56] Cf. H. Omont, *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque Nationale du XIe au XIVe siècle*, Paris, 1891, pl. XXII sq. ; *The Walters Art Gallery : Early Christian and Byzantine Art. An exhibition held at The Baltimore Museum of Art*, Baltimore, 1947, nos 704, 705, 707 ; J. R. Martin, *op. cit.*, p. 175—181, fig. 29—132 ; G. et M. Sotiriou, *Icones du Mont Sinaï*, t. I (planches), Athènes, 1956, fig. 66, 67, 76.

[57] Il en est de même d'un second manuscrit grec illustré, du XIe —XIIe siècle, acquis par l'Académie de la République Populaire Roumaine. Il représente une valeur considérable. Voir I. Barnea, *Un manuscris grecesc cu miniaturi din Biblioteca Academiei Romîne* [Un manuscrit grec à miniatures, de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine], dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXXVI, 1943, p. 102—108. Le manuscrit peut très bien provenir d'un autre centre monastique de l'Orient, le Mont Sinaï en premier lieu, dont les relations avec les Pays roumains sont également connues. Cf. M. Beza, *Urme romînești în Răsăritul Ortodox* [Traces roumaines dans le Levant orthodoxe], 2e éd., Bucarest, 1937, p. 3 sq. et passim

moins vrai que le manuscrit B.A.R. gr. 1294 reproduit et illustre le canon de pénitence inspiré du V^{e} chapitre de l'« Echelle » du Paradis, et reste le plus ancien que nous connaissions. Le canon, à son tour, ne peut être plus ancien que du IX^{e} siècle. Il n'est pas l'œuvre de Jean Climaque. Le prototype du manuscrit n'est pas daté évidemment d'une époque antérieure et les illustrations ne semblent pas plus anciennes que le début du XI^{e} siècle [58].

Les considérations auxquelles nous venons de nous livrer, nous permettent de conclure que le manuscrit grec 1294 de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. peut prendre rang dans l'histoire de l'art byzantin comme un représentant de grande classe du courant monastique et réaliste de la période d'épanouissement maximum de la miniature byzantine.

[58] J. R. Martin, *op. cit.*, p. 149.

Fig. 1. Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1291, f. 1r.

Fig. 2. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 1v.

Fig. 3. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 2r.

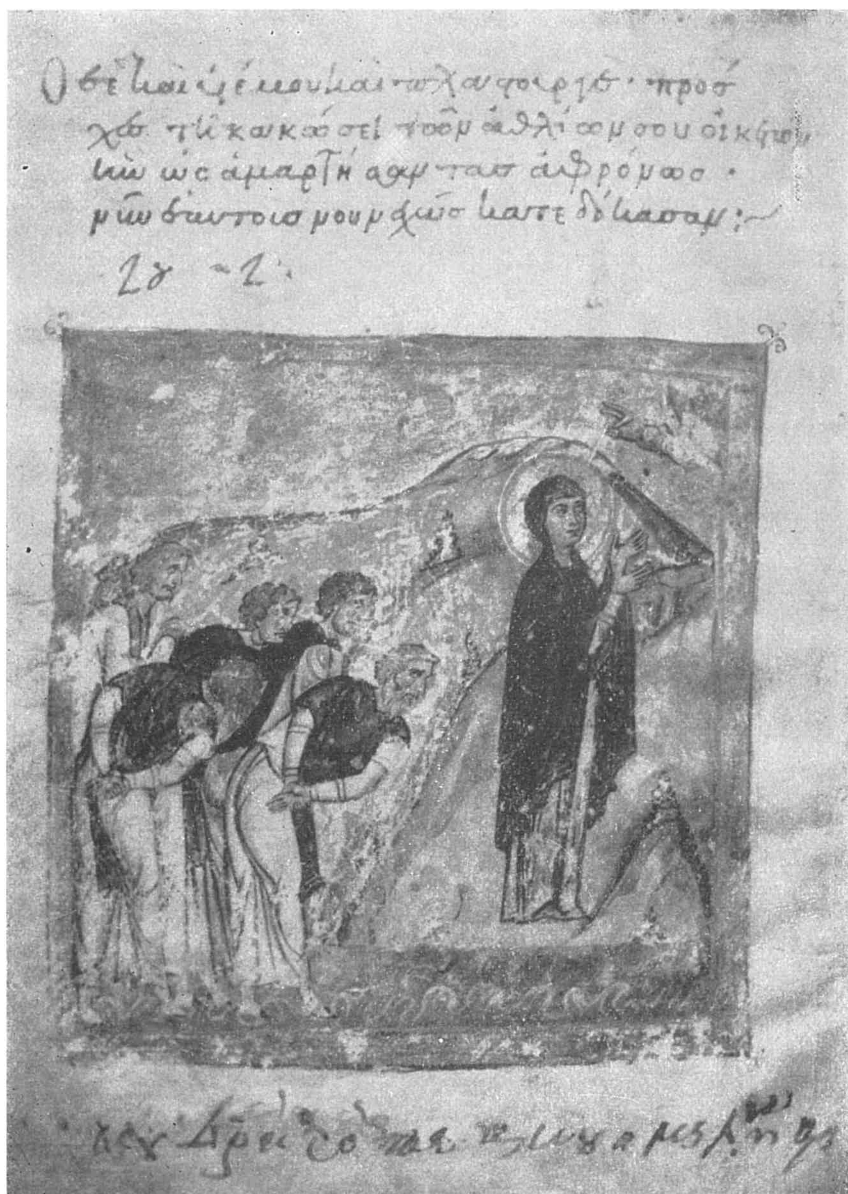


Fig. 4. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 2^{v}.

Fig. 5. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1291, f. 3^{r}.

Fig. 6. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 3v.

Fig. 7. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 4r.

Fig. 8. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 4v.

Fig. 9. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 5r.

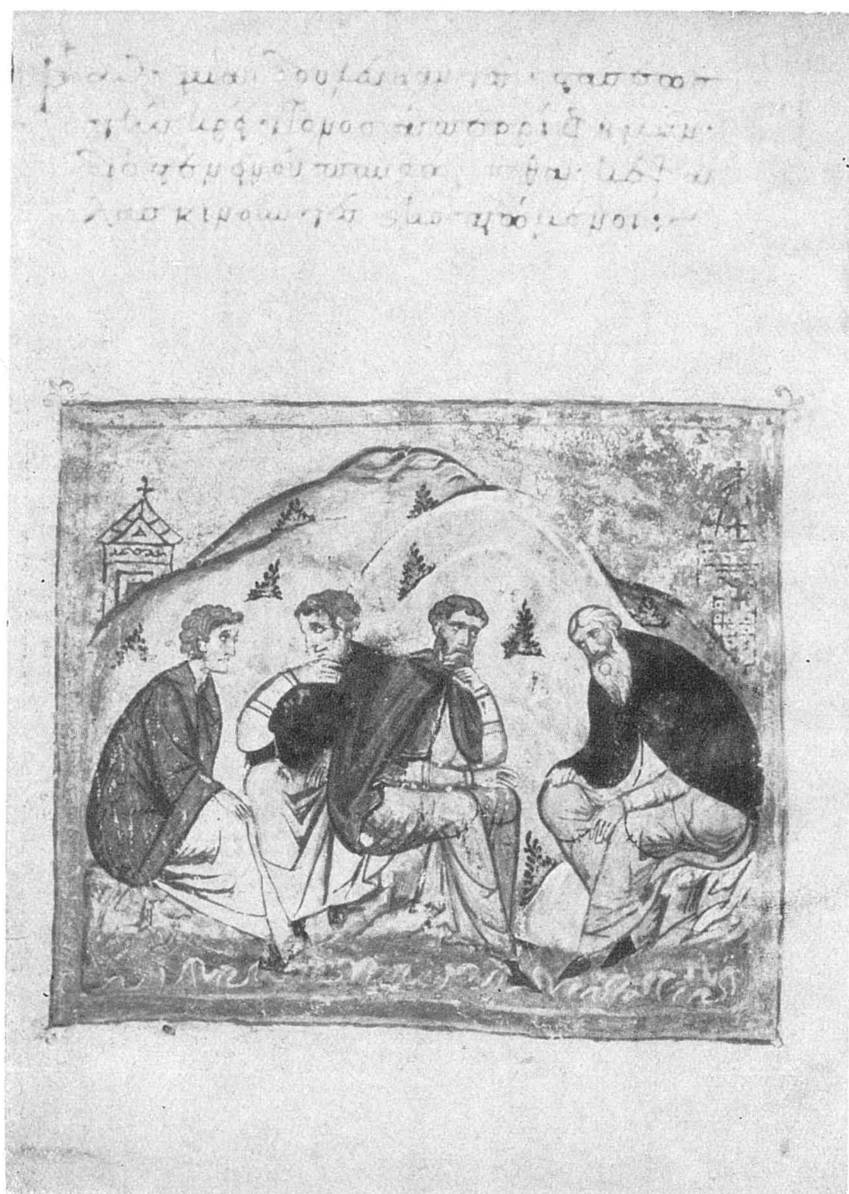


Fig. 10. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 5[v].

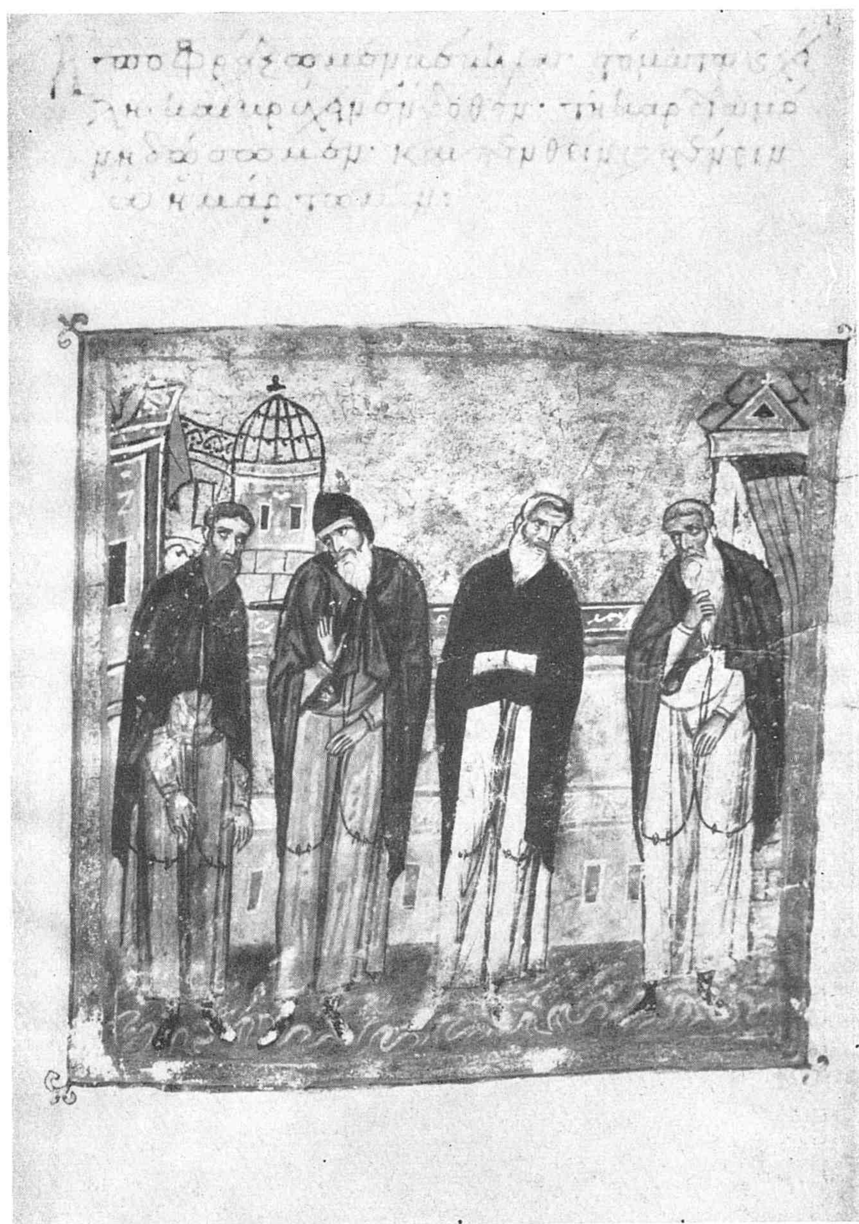


Fig. 11. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 6r.

Fig. 12. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 6v.

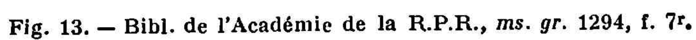


Fig. 13. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 7r.

Fig. 14. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 7v.

Fig. 15. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 8r.

Fig. 16. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 8v.

Fig. 17. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 9r.

Fig. 18. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 9[v].

Fig. 19. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 10r.

Fig. 20. — Bibl. de l'Académie de la R.P.R., *ms. gr.* 1294, f. 10^{v}.

SUR L'ORIGINE DU «ZAKON SUDNYI LJUDEM» (LOI POUR JUGER LES GENS)

par MIHAIL ANDRÉEV
(Sofia)

I

1. « Zakon Sudnyi Ljudem » (loi pour juger les gens) a fait l'objet de nombreuses recherches approfondies aussi bien en Bulgarie qu'ailleurs[1]. Ces recherches n'ont contribué à résoudre définitivement que quelques-uns des problèmes que pose ce monument juridique.

C'est ainsi que nous admettons aujourd'hui comme définitivement et généralcment reconnuc ct adoptée la thèse que le ZSL est le plus ancien et authentique monument juridique d'origine slave, et que le texte concis de ce monument représente sa rédaction initiale, par conséquent plus ancienne que le texte élargi qui, étant plus récent, a été élaboré sur la base du texte concis.

Il reste encore à élucider les questions de l'époque et du lieu où le ZSL a été élaboré, ainsi que la question de savoir si c'est un acte d'un

---

[1] Розенкампф, *Обозрение Кормчей книги в историческом виде*, Москва, 1829; Калачов, *О значении Кормчей книги в системе древнего русского права*, Москва, 1860; Павлов, *Первоначальный славянорусский Номоканон*, Казань, 1869; Василевский, *Законодательство иконоборцев*, Журнал Мин. Нар. Пр., т. 199—201; Данаилов Г., *Един паметник на старото българско право, Законъ Соудный Людьмъ*, Сборник за народни умитворения, кн. 18; Бобчев С.С., *Един паметник на старото българско право*, Периодическо списание, кн. 62; Siegel F., *Lectures on Slavonic Law*, London, 1902; Oroschakoff, H., *Ein Denkmal des Bulgarischen Rechts (Zakon Sudni Ljudem)*, 1915; Kadlec, K., *Introduction à l'étude comparative de l'histoire du droit public des peuples slaves*, Paris, 1933; Vašica, J., *Origine cyrillo-méthodienne du plus ancien code slave dit « Zakon sudnyi ljudem »*, « Byzantinoslavica », XII, Prague, 1951; Schmid A. F., *La legislazione bysantina e la pratica giudiziaria occidentale nel più antico codice slavo*, Atti del congresso internazionalc di diritto romano e di storia del diritto, Verona, 1948; В. Ганев, *Законь Соудный людьмъ*, София, 1959.

corps législatif officiel ou bien si ce n'est qu'une compilation privée. Cherchant la réponse à ces questions, nous nous heurtons à l'absence presque complète de renseignements véridiques sur la genèse de ce monument juridique slave, ainsi qu'au fait que les copies qui nous sont parvenues sont espacées de quelques siècles du manuscrit primitif [2]. Dans ces conditions il ne nous reste plus que le *contenu* du ZSL sur lequel nous édifierons notre exploration sur l'origine et le caractère de cette loi.

Les problèmes qui font l'objet du ZSL et la manière dont ils sont résolus nous permettent de révéler les buts de classe que se posaient les auteurs du ZSL et de reconstituer le côté social de ces problèmes. Ces buts de classe et la nature de ces problèmes pourront alors nous renseigner sur l'époque qui les a engendrés, ainsi que sur les conditions historiques qui les ont fait ressortir, de manière que nous pourrons préciser la période pendant laquelle le ZSL a été créé.

Les études sur le texte primitif du ZSL et plus précisément sur son contenu nous montrent que cette loi comprend aussi bien des dispositions pénales que des dispositions de droit civil et de procédure (pénale et civile), sans régler toutefois d'une manière définitive ni le droit pénal, ni le droit civil, ni la procédure. Le ZSL n'établit même pas les institutions de fond du droit pénal, du droit civil et de la procédure. Dans le cadre de ce monument ont été inclus uniquement un nombre limité de problèmes du domaine du droit médiéval [3]. Nous pouvons admettre que tous ces problèmes ne s'étaient pas posés auparavant à l'attention du législateur

---

[2] La plus ancienne copie du ZSL qui nous soit parvenue est la copie « Roumianzeff », du nom du musée Roumianzeff, où cette copie se trouvait depuis de nombreuses années. Cette copie du ZSL, ainsi que les copies de Novgorod et celle dite « Varsonifievska » de ce document, est une partie intégrante du *Livre-Kormtchia*. La copie « Roumianzeff » du *Livre-Kormtchia* date du XIII[e] ou du début du XIV[e] siècle, comme on peut en juger des particularités des caractères du manuscrit. Cependant, la langue du ZSL est beaucoup plus ancienne — ce qui prouve que le ZSL a été créé à une époque sensiblement antérieure à celle de la copie Roumianzeff du *Livre-Kormtchia*. Cette plus ancienne copie du ZSL laisse ouverte la question du lieu et de la date de création de cette loi.

[3] Le contenu du ZSL peut être reproduit schématiquement comme suit : l'article 1 prévoit des sanctions contre les païens ; les articles 2 et 7-a réglementent les témoignages ; l'art. 3 contient des normes concernant la répartition du butin de guerre ; les articles 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 traitent de la matière des délits contre la morale et plus spécialement de la débauche (débauche avec une esclave, débauche des moines, mariages des parrains avec leurs filleuls, séduction ou viol de vierges ; défloration d'une vierge qui n'a pas encore atteint 20 [13?] ans, accouplement avec une vierge fiancée, mariages incestueux, bigamie) ; les articles 14 et 15 prévoient des sanctions contre l'incendie volontaire ; l'art. 16 traite du droit d'asile ; l'art. 17, des actes arbitraires ; l'art. 18 traite des témoignages entre parents et enfants, entre maîtres et esclaves ; l'art. 19 de la libération des esclaves ; l'art. 20 s'occupe des témoignages indirects ; l'art. 21, de l'apostasie ; l'art. 22 traite du commodat — anéantissement de la chose prêtée ; les articles 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 et 30 s'occupent de la matière des vols qualifiés (vol en temps de guerre, vol commis par un esclave—responsabilité noxale, vol de troupeaux, pillage de cadavres et d'objets saints, rapt) ; l'art. 31 traite du divorce.

ou bien, s'ils existaient à cette époque et avaient été résolus auparavant, ils se posaient de nouveau et d'une manière différente au moment où le ZSL fut conçu. Cette circonstance nous explique l'hétérogénéité des dispositions législatives comprises dans le ZSL. Toutes ces dispositions sont réunies en un tout non pas par la matière qu'elles réglementent, mais plutôt par la raison de leur apparition.

L'événement historique qui mit à l'ordre du jour tous ces problèmes inclus dans le ZSL, précisément ceux-là et non pas d'autres, c'est la conversion au christianisme et l'instauration du christianisme comme religion officielle de l'Etat bulgare. La religion chrétienne fut instaurée dans le pays, parce qu'elle s'avérait plus apte à servir, beaucoup mieux que le paganisme, les intérêts de la classe féodale naissante. Mais la conversion au christianisme souleva le mécontentement de l'aristocratie païenne de clan, dont la nouvelle religion ébranlait les positions sociales. La révolte des 52 boyards en est une preuve. Dans ces conditions les diverses questions concernant les sanctions contre les païens devaient être résolues d'une manière urgente. Et le ZSL en fournit la base juridique.

Cependant, la religion chrétienne souleva encore d'autres problèmes qui exigeaient aussi une réglementation législative. C'étaient les questions que posait la nouvelle morale chrétienne, ainsi que d'autres problèmes d'ordre social qui, avant la conversion au christianisme, avaient reçu leur solution, laquelle pourtant ne correspondait plus — dans les nouvelles conditions — au degré de développement des rapports sociaux ou bien aux exigences de l'église chrétienne. Mentionnons le droit d'asile, la suppression de la justice privée, l'augmentation des peines pour des vols qualifiés, etc.

2. La source principale de l'auteur ou des auteurs du ZSL c'était le titre XVII de *l'Eclogue*. Cependant, ce titre ne fut pas repris et reproduit textuellement. Les écarts que fait le ZSL du titre XVII de l'*Eclogue* sont les suivants :

1). Le ZSL ne reprend pas tous les textes du titre XVII de l'*Eclogue*. Il néglige une partie de ces textes.

2). Le ZSL comprend des textes qui ne proviennent pas du titre XVII de l'*Eclogue*. Quelques-uns de ces textes proviennent des autres titres de l'*Eclogue* ou bien ne figurent pas du tout dans celle-ci.

3). Le ZSL modifie le sens de quelques-uns des textes empruntés à l'*Eclogue*.

4). Le ZSL intervertit les textes empruntés à l'*Eclogue*.

Ces écarts entre le ZSL et l'*Eclogue* ne sont pas du tout accidentels : ils ont été apportés dans le texte du ZSL en conformité avec les buts

que se posait l'auteur de cette loi et représentent, par conséquent, un élément d'une importance fondamentale dans l'ensemble des recherches sur l'origine et la nature du ZSL.

Les textes du titre XVII de l'*Eclogue* négligés par le ZSL visent en partie des délits qui de toute vraisemblance n'ont pas été connus en Bulgarie avant la conversion au christianisme (comme, par exemple, le faux serment judiciaire — *Ecl.* XVII, 2), ou bien n'étaient pas très répandus dans ce pays à cette époque, soit par suite du sous-développement de l'économie du pays, soit que les mœurs du peuple bulgare ne constituaient pas un terrain fertile pour de pareils délits (par exemple le faux-monnayage — *Ecl.* XVII, 18 ; *lenocinium* du mari — *Ecl.* XVII, 28), ou encore parce qu'on ne les considérait pas comme des infractions à l'ordre social (comme par exemple la manufacture des amulettes — *Ecl.* XVII, 44). Toutefois, la majeure partie des textes du titre XVII de l'*Eclogue* non reproduits par le ZSL visent des délits qui ont été certainement bien connus en Bulgarie avant la conversion au christianisme, mais au sujet desquels l'auteur du ZSL n'a pas voulu modifier la responsabilité pénale en vigueur.

En toute première place, donc pas ailleurs, mais au début même du ZSL, ont été établies les peines pour les délits que la conversion au christianisme amena à considérer comme tels, comme par exemple les cérémonies religieuses païennes, les diverses formes de débauches, l'inceste et la polygamie. L'importance qu'attribuait le législateur à ces délits nous explique l'interversion des textes de l'*Eclogue*, c'est-à-dire la place préférentielle des textes relatifs aux délits contre la nouvelle religion et la nouvelle morale. Plus loin, dans l'ordre des textes du ZSL, sont donnés les textes initiaux de l'*Eclogue*.

A l'époque où l'*Eclogue* fut rédigée, le législateur byzantin n'avait pas à s'occuper des mesures antipaïennes et pour cette raison l'*Eclogue* ne contenait pas de textes relatifs à une pareille législation. Par conséquent, les auteurs du ZSL ont dû recourir à d'autres sources pour résoudre indépendamment les problèmes posés.

Un deuxième groupe de questions qu'avait à résoudre le législateur en Bulgarie médiévale c'étaient les questions rattachées aux preuves en matière des délits, des accusations et des actions. Les auteurs du ZSL, à l'encontre de ceux de l'*Eclogue*, n'avaient pas à réglementer la procédure des preuves, mais uniquement à disposer que les accusations devaient être prouvées par des témoins et non plus de la façon primitive du procès païen, dont parle le pape Nicolas dans la réponse 86 de ses *Responsa* [4].

[4] Cependant il faut noter que l'auteur du ZSL a accepté de l'*Eclogue* (t. XVII) encore quelques dispositions qui lui ont paru utiles, quoiqu'elles ne fussent pas en rapport direct avec la conversion au christianisme du peuple bulgare.

Le fait que le ZSL est un monument juridique rédigé peu de temps après la conversion au christianisme du peuple bulgare nous est prouvé également d'une manière irréfutable par les modifications que cet acte juridique a apportées dans la matière des sanctions pénales.

Le ZSL a conservé les peines corporelles établies par l'*Eclogue* uniquement dans les cas de délits graves contre la morale chrétienne. Mais même dans le domaine des transgressions à la morale sexuelle, dans les cas où les normes chrétiennes n'étaient pas encore bien claires au peuple bulgare, immédiatement après la conversion au christianisme, l'auteur du ZSL n'a pas établi des peines corporelles. Par exemple, l'auteur du ZSL n'a prévu pour les délits de l'inceste que la simple séparation de l'homme et de la femme, tandis que l'*Eclogue* a établi la peine de mort ou une peine corporelle grave pour des cas pareils.

3. Les raisons en faveur de l'origine bulgare du ZSL, que nous trouvons dans le contenu de ce monument juridique, considéré à part et comparé avec l'*Eclogue* byzantine, se confirment d'une manière décisive grâce aux données et aux renseignements contenus dans les *Réponses* [4a]. L'étude des *Réponses* prouve que le roi Boris I^er^ était préoccupé précisément par les problèmes que pose le ZSL, que ce sont justement ces problèmes dont il cherchait la réglementation législative.

La Réponse 13 nous apprend que le roi a demandé au pape de lui envoyer des lois séculières. Cette demande nous montre que le souverain bulgare considérait que les lois ou plutôt les normes juridiques en vigueur jusqu'à cette époque en Bulgarie ne convenaient plus dans les nouvelles circonstances. Les normes en vigueur ne pouvaient plus réglementer les nouveaux rapports sociaux après la conversion au christianisme du peuple bulgare.

Mais les *Réponses* du pape Nicolas ne prouvent pas seulement que la conversion au christianisme rendait nécessaire en Bulgarie une législation nouvelle. Ces *Réponses* nous fournissent également des renseignements sur la nature des problèmes qui devaient être réglementés par la nouvelle législation. En trois endroits (*Réponses* 18, 41 et 102) le pape donne au roi Boris des instructions sur la conduite qu'il doit adopter à l'égard des païens et des apostats. Le fait que le roi revient à plusieurs reprises sur la question des païens et des apostats — ce qui provoque trois Réponses de la part du pape — est une preuve de l'importance particulière qu'il attachait à cette question.

Une grande partie des *Réponses* du pape Nicolas, et par conséquent des questions adressées par le roi Boris, se rapportent aux problèmes qu'engendrait la nouvelle morale chrétienne et aux peines qui devaient

[4a] Detschew D., *Responsa Nicolai I Papae ad consulta bulgarorum*, Serdicae, 1939.

être infligées à ceux qui portaient atteinte à cette morale, aux coupables, notamment, d'adultère (Rép. 51), d'inceste (Rép. 29), de bigamie (Rép. 51). Une attention particulière est accordée à la parenté naturelle et civile comme obstacle au mariage (Rép. 39 et 2).

Une place non moins importante occupaient les questions concernant l'organisation du procès d'une manière convenable et favorable aux intérêts de la classe dominante. Et c'est pour trouver une solution en cette matière qu'a été posée la question de savoir s'il est permis au roi de juger ceux qui ont commis des « péchés » criminels (Rép. 83), ainsi que s'il est permis d'arracher les aveux par la force (Rép. 86) et quelles mesures sont à prendre contre les calomniateurs (Rép. 84).

Toutes ces questions dont s'est intéressé le roi Boris et auxquelles a répondu amplement le pape Nicolas ont trouvé dans le ZSL leur solution législative. Il est vrai que les *Réponses* du pape Nicolas n'ont pas servi de source directe au ZSL. Ceci n'a pas été possible pour deux raisons : premièrement, les solutions qu'apportaient les *Réponses* étaient de nature purement ecclésiastique et non de nature laïque. Bien qu'au moyen âge il y eût une très étroite interférence entre les fonctions du pouvoir ecclésiastique et celles du pouvoir séculier, de toute façon ces deux pouvoirs existaient séparément l'un de l'autre. Et c'est précisément pour cette raison que le roi Boris a demandé au pape Nicolas de lui envoyer des lois laïques. Deuxièmement, après le retour des ambassadeurs bulgares de Rome, le roi Boris s'est adressé de nouveau à Byzance, et l'Etat bulgare fut lié avec l'Eglise orthodoxe en ce qui concerne les problèmes ecclésiastiques. Dans de pareilles circonstances il a été tout à fait naturel que le droit byzantin, notamment l'*Eclogue*, servît de source à la législation bulgare.

Quoiqu'il en soit, même n'ayant pas servi de source directe pour le ZSL, les Réponses du pape Nicolas présentent une grande importance dans l'étude de ce monument juridique. Ces *Réponses* démontrent que ce fut justement le roi Boris et ses collaborateurs qui se sont occupés de la réglementation législative des problèmes qui ont surgi à la suite de la conversion au christianisme du peuple bulgare.

Donc, les résultats de nos recherches imposent la conclusion que le ZSL a été créé en Bulgarie au temps du roi Boris I[er]. Le ZSL est un acte de la législation officielle de l'État bulgare et non pas une œuvre de compilation privée. Les nouvelles tendances ainsi que les changements radicaux dans le domaine du droit, provoqués par la conversion au christianisme, devaient être réglementés par la voie des lois. Les textes impératifs du ZSL, la phrase serrée, ainsi que la brièveté de l'exposition et de la composition témoignent de l'esprit du législateur et non point du travail

d'un compilateur. D'autre part, il paraît être certain qu'un compilateur privé ne se serait jamais permis ces écarts fondamentaux de l'*Eclogue* que l'auteur officiel a admis dans ce cas.

II

4. L'origine antique bulgare du ZSL a été dernièrement contestée par Schmid (Atti del Congresso internazionale di diritto romano e di storia del diritto, Verona, 1948, I, p. 395 et suiv.) et par Vašica (« Byzantinoslavica », XII, Prague, 1951, p. 152 et suiv.).

Schmid, savant autrichien, historien du droit, soutient la thèse que le ZSL est l'œuvre de l'apôtre slave Méthode ou de quelqu'un de ses disciples et que le ZSL se rattache à l'activité de Méthode en Pannonie.

D'autre part, le philologue tchèque, le professeur Vašica soutient l'opinion que le ZSL est un monument du droit tchèque et slovène et que son auteur est le frère de Méthode, Constantin-Cyrille [5].

Ces toutes récentes interprétations de l'origine et du caractère du ZSL ne trouvent pas un appui suffisant dans le texte du ZSL et ne peuvent être confirmées par les sources historiques ou littéraires de l'époque en question. Même si nous admettons que le ZSL fût l'œuvre d'un des apôtres slaves Cyrille ou Méthode, ou d'un ou de quelques-uns de leurs disciples, nous ne voyons pas bien comment le ZSL serait dans de pareilles conditions l'œuvre de la législation de Moravie ou de Pannonie. Soulignons toutefois que l'œuvre de Cyrille et de Méthode ne s'identifie pas avec leur activité en Moravie et en Pannonie. Le roi bulgare Boris I[er] a probablement entretenu des relations personnelles avec Cyrille et Méthode, tandis que leurs disciples ont développé une activité très intense et fructueuse en Bulgarie.

La langue cyrillo-méthodienne du ZSL n'est nullement une raison suffisante pour admettre que le ZSL fût un acte de la législation de Mora-

---

[5] Schmid formule sa thèse de la manière suivante : « Si tratta d'un codicino, comprendente 32 paragrafi, redatto in lingua paleoslava entrato pure nelle collezioni canonistiche semiufficiali ed anzi ufficiali della Chiesa ortodossa slava sino all'ultima premoderna, la « Kormcaja Kniga » il « Libro del Timone » o « Pedalion » di Russia, scampato nel seicento. Ne risale la tradizione manoscritta sino al duecento : e unisce questo « Zakon sudnyj ljudem » ció è questa « Legge per giudicare la gente » a certi testi di diritto canonico et d'indole penetenziale dovute, comme ora sappiamo, all'attività di San Metodio, arcivescovo d'obedienza romana di Pannonia ed apostolo degli Slavi, attività effetuatasi in parte alla corte del principe Kocel originario della Grande Moravia, poi vassallo de l'Impero Franco Orientale, Schmid, *op. cit.*, p. 399.

De sa part Vašica conclut : « Les deux procédés nous autorisent à dater le ZSL de l'époque cyrillo-méthodienne et à l'attribuer, avec toute la vraisemblance possible, à St. Constantin-Cyrille dont l'admirable activité littéraire acquiert ainsi un nouveau titre de gloire ». Vašica, *op. cit.*, p. 173.

vie ou de Pannonie. En cette langue de Cyrille et de Méthode sont rédigés non seulement les livres de messe en Moravie, mais aussi tous les ouvrages des différents disciples de Cyrille et de Méthode en Bulgarie de cette époque.

La langue des plus anciens livres slaves n'était ni la langue moravienne ni la langue pannonienne, mais l'ancien slave parlé aux alentours de Salonique, qui était la langue maternelle des deux apôtres slaves Cyrille et Méthode. Il est fort probable que l'apôtre Cyrille, qui se rendit sans retard en Moravie sur l'invitation du roi Rostislav pour évangéliser la population en langue slave, emportât avec lui, en traduction slave, les livres nécessaires ou au moins l'Evangile. Des considérations linguistiques nous amènent à la même conclusion. Les diphtongues «щ» et «жд» (à l'origine tj et dj) que nous trouvons dans les plus anciens monuments slaves ne sont pas typiques pour la langue moravienne, ni pour la langue pannonienne, mais pour *l'ancien bulgare*[6]. Ajoutons qu'il est peu vraisemblable que Constantin-Cyrille eût pu traduire dès son arrivée en Moravie les livres ecclésiastiques en une langue qui n'était pas la sienne, fût-elle proche de celle que l'on parlait à cette époque dans la région de Salonique.

La conjecture de Vašica que l'art. 1 du ZSL, qui fait mention du code de l'empereur byzantin Constantin, vise l'apôtre slave Constantin-Cyrille et que ce dernier aurait été confondu avec l'empereur Constantin par les copistes postérieurs du ZSL[7], n'est pas du tout admissible. L'art.1 du ZSL est en parfaite concordance avec le reste de la loi en ce qui concerne la langue et le sens, et fait par conséquent partie intégrante du ZSL. Il n'existe aucune raison sérieuse pour conclure que cet article fût ajouté plus tard au ZSL, soit partiellement, soit entièrement. Il est beaucoup plus vraisemblable que l'auteur du ZSL ait confondu l'empereur Constantin V Copronyme — un des auteurs de l'*Eclogue* — avec l'empereur Constantin, ou bien qu'il ait attribué de pleine conscience à ce dernier la paternité du ZSL dans le but de prêter à son ouvrage plus d'autorité.

5. Cependant, ce ne sont pas seulement les preuves attestant une origine moravienne ou pannonienne du ZSL qui manquent. Une pareille thèse est démentie entièrement par les données de l'histoire sur l'activité des apôtres slaves Cyrille et Méthode en Moravie et en Pannonie. Les apôtres slaves Cyrille et Méthode se rendirent en Moravie et en Pannonie dans le but d'enseigner aux peuples de Moravie et de Pannonie la foi chrétienne en leur langue slave[8]. Il s'agissait à cette époque de mener la

---

[6] Vondrak, W., *Altkirchenslawische Grammatik*, Berlin, 1900, p. 8.
[7] Vašica, *op. cit.*, p. 170.
[8] А. Теодоров Балан, *Кирил и Методи*, I, София, 1920, p. 57.

lutte contre l'intrusion germanique en Moravie et en Pannonie et contre l'avant-garde de cette intrusion — le clergé catholique — et, par conséquent, nullement contre une aristocratie païenne de clan.

Nous savons qu'en Moravie et en Pannonie la conversion au christianisme ne s'était pas effectuée par un acte de l'Etat et qu'elle s'est accomplie spontanément et progressivement, en commençant relativement tôt. Funk considérait que cette christianisation s'est faite peu après l'an 803 [9] et nous savons que les apôtres slaves sont arrivés en Moravie pour la première fois en 862, c'est-à-dire un demi-siècle plus tard.

La situation historique à cette époque en Bulgarie était tout à fait différente. Il s'agissait, en Bulgarie, d'écraser la résistance du paganisme, laquelle se manifesta aussi bien par la révolte des 52 boyards que par les tentatives de restauration du paganisme, entreprises par le fils du roi Boris Ier, — Vladimir. Et c'est précisément la résistance des éléments païens contre la nouvelle religion chrétienne qui nous explique en Bulgarie les raisons pour lesquelles les articles initiaux du ZSL se rapportent aux sanctions pour des délits rattachés à l'exercice du paganisme et pourquoi ces sanctions sont tellement sévères. La prescription spéciale du ZSL contre les boyards qui organisent des cérémonies religieuses païennes est en corrélation avec la révolte que firent les 52 boyards peu de temps après l'instauration de la religion chrétienne.

Pour appuyer sa thèse que le ZSL aurait été rédigé en Pannonie, le professeur Schmid se sert du fait que Méthode avait traduit en langue slave le *Nomocanon*. Cependant, la place qu'occupe le ZSL dans les copies du *Livre Kormtchia*, actuellement à notre disposition, prouve que le ZSL est en quelque sorte un corps étranger dans la matière canonique du *Kormtchia*, qu'il n'est donc pas un texte original du *Nomocanon* slave. Mais alors, si donc le ZSL ne faisait pas partie du texte original du *Nomocanon*, traduit par Méthode, et, par conséquent, a été rédigé indépendamment par Méthode, le droit d'auteur de Méthode sur le ZSL devient plus que douteux. L'auteur des *Légendes de Pannonie*, qui a noté minutieusement toute l'activité littéraire de Méthode, ne mentionne nulle part dans son histoire de la vie de Méthode quoi que ce soit sur quelque code rédigé par Méthode. Il n'eût certainement pas manqué de faire mention d'un pareil fait, eût-il seulement existé. Il en est de même en ce qui concerne la biographie de Constantin-Cyrille.

Enfin, notons que Méthode a traduit le *Nomocanon* après son arrivée à Constantinople en 882, donc 2 ou 3 ans avant sa mort. Or, après la

---

[9] Funk, *Histoire de l'Eglise*, tr. Hemmer, t. I, Paris 1895, pp. 351—352.

mort de Méthode la réaction catholique est en pleine marche en Moravie et en Pannonie. Il est donc évident que même si le ZSL avait été rédigé à la même époque que la traduction du *Nomocanon*, il n'existait pas en Moravie, à cette époque, les conditions favorables pour l'application d'une pareille loi.

6. Le professeur Schmid considère que la coexistence de peines spirituelles et corporelles dans plusieurs des textes du ZSL serait un argument contre la thèse soutenant l'origine bulgare du ZSL, car toutes ces normes pénales du ZSL se seraient appliquées, suivant le professeur Schmid, par des tribunaux mixtes, composés de membres du clergé et de personnes civiles. De pareils tribunaux seraient typiques pour l'Empire des Carolingiens et uniquement les lois des premiers rois chrétiens de Hongrie auraient prévu des peines spirituelles parallèlement à des peines corporelles. Donc le ZSL serait d'origine moravienne.

Nous ne pouvons pas partager cette opinion du professeur Schmid, car s'il est possible que Méthode ou quelqu'un de ses disciples ait pu rédiger en Moravie un code du type byzantin en sa forme et en sa conception fondamentale, mais d'une certaine influence occidentale dans quelques-uns de ses textes pénaux, il ne nous semble pas moins possible et vraisemblable qu'un des disciples de Méthode eût pu le faire autant non pas précisément en Moravie, mais en Bulgarie, pays qui subissait à cette époque l'influence des institutions juridiques de Byzance beaucoup plus que la Moravie. D'autre part, il ne nous semble pas du tout démontré que c'étaient des tribunaux mixtes qui appliquaient les peines spirituelles et corporelles prévues par ZSL. Ce qui nous paraît beaucoup plus vraisemblable, c'est que le ZSL, élaboré peu après la conversion au christianisme, prévoyait aussi bien des peines spirituelles que des peines corporelles sans égard à des tribunaux mixtes, mais pour répondre à la tendance chrétienne de la nouvelle législation, ce qui différencie d'une manière fondamentale le ZSL des lois et des pratiques païennes en vigueur jusqu'alors.

En ce qui concerne la manière dont étaient infligées, par les tribunaux, les peines corporelles et les peines spirituelles prévues dans le ZSL, trois interprétations sont possibles :

L'interprétation la plus proche qui nous vient de premier abord à l'esprit, c'est que les deux sortes de peines étaient infligées toujours ensemble, par un seul et même tribunal. C'est la thèse du professeur Schmid. Cependant, le texte même du ZSL nous fournit la preuve qu'il n'en était pas toujours ainsi.

Pour l'incendie volontaire, le ZSL prévoit suivant la loi séculière la peine de mort, et selon la loi d'église 12 ans de jeûne (art. 15 du ZSL).

Il est tout à fait évident que les deux peines n'ont pu être infligées en même temps.

L'art. 8 du ZSL prévoit dans le cas de séduction d'une vierge que le séducteur a dans la suite refusé d'épouser, le paiement d'une livre d'or, c'est-à-dire 72 pièces d'or, et 7 ans de jeûne. En cas d'insolvabilité du séducteur, cette peine est remplacée par la cession de la moitié des biens du séducteur à la fille séduite, respectivement par le châtiment corporel, l'exil, en même temps que 7 ans d'épitymie. Dans les cas de viol et de séduction d'une vierge fiancée, le ZSL prévoit en principe dans ses art. 9 et 11 uniquement la peine séculière (la vente en esclavage, respectivement l'ablation du nez). Si les peines ecclésiastiques et les peines séculières étaient infligées ensemble il n'est pas bien clair pour quelle raison n'a pas été prévue une épitymie dans ces cas, bien que la peine épitymique fût ici encore plus indispensable. S'il fallait que celui qui avait séduit une vierge se repentît, il fallait encore plus que se repentît celui qui avait violé une vierge. S'il était nécessaire d'infliger à celui qui avait séduit une fiancée vierge une peine ecclésiastique, il était certainement encore plus indispensable au point de vue de l'Eglise de punir celui qui avait violé une fiancée vierge.

La rédaction même des textes qui prévoient en même temps une peine ecclésiastique et une peine séculière ne s'accorde pas avec la thèse de l'application simultanée des deux sortes de peines. Ainsi, par exemple, l'art. 7 du ZSL prévoit, suivant la loi séculière, la séparation et l'ablation du nez, et suivant la loi d'Eglise la peine de la séparation et de 15 ans de jeûne. Si les deux peines étaient appliquées simultanément, il n'aurait pas été nécessaire de mentionner deux fois la sanction de la séparation.

La deuxième interprétation possible des textes comprenant des peines spirituelles et corporelles serait que le ZSL s'appliquait aussi bien par les tribunaux ecclésiastiques que par les tribunaux séculiers. Les tribunaux ecclésiastiques infligeraient les peines ecclésiasiques, tandis que les tribunaux séculiers infligeraient les peines séculières. Un pareil point de vue, qui paraît parfaitement logique à première vue, n'est pourtant pas en concordance avec les textes.

La première question qui se pose este celle de savoir quel fut le critère de distinction des infractions suivant le droit séculier et suivant la loi de l'Eglise.

Le viol est, par exemple, une transgression aussi bien à la loi séculière qu'à la loi de l'Eglise. Comment pourrions-nous alors nous expliquer que le viol était puni uniquement par la loi séculière? Pourquoi le violateur ne subissait-il pas de peines ecclésiastiques, alors que le séducteur

par exemple en subissait? Il est difficile de trouver une réponse satisfaisante à toutes ces questions si nous adoptons la thèse que les normes respectives du ZSL étaient appliquées indépendamment par les tribunaux ecclésiastiques et par les tribunaux séculiers.

Ayant en vue ces difficultés auxquelles se heurte la thèse de l'application simultanée des peines ecclésiastiques et séculières, nous devons admettre que les peines ecclésiastiques et séculières n'étaient pas toujours appliquées simultanément et cumulativement, et que dans la plupart des cas leur application était alternative. Ainsi que nous le montre l'analyse des textes, une pareille solution est valable sans aucune réserve aux cas où parallèlement avec les peines ecclésiastiques sont prévues aussi des peines corporelles (y compris la peine de mort).

Cette interprétation correspond d'ailleurs le plus aux circonstances dans lesquelles le ZSL fut créé. Nous avons déjà dit que le ZSL fut créé peu après la conversion au christianisme du peuple bulgare afin qu'il répondît aux exigences que posait cet acte politique de l'État bulgare. Il était aussi le moyen par lequel devait être imposée la nouvelle religion et la nouvelle morale chrétienne.

C'est justement pour cette raison que le ZSL établit en tout premier lieu des peines contre les païens et contre ceux qui portent atteinte à la morale chrétienne. Et comme la morale chrétienne se distinguait sensiblement de la morale païenne, le législateur devait lui attribuer une attention tout à fait particulière et lui réserver une partie relativement grande des textes de la loi. Mais il devait aussi prendre en considération les difficultés qui devaient inévitablement surgir dans son application. S'il a été nécessaire de punir rigoureusement l'opposition consciente et volontaire contre la religion chrétienne (ceux qui officiaient des services païens étaient remis en dépendance féodale à l'Eglise ou bien étaient vendus en esclavage), il n'en était pas du tout de même en ce qui concerne l'ignorance en matière de morale chrétienne. C'est pourquoi l'auteur du ZSL a prévu, s'écartant sciemment du texte de l'*Eclogue*, pour les cas de mariage entre parents, la simple séparation des coupables au lieu de la peine de mort ou d'un autre châtiment corporel. C'est précisément dans le domaine des peines pour les délits contre la religion que l'auteur du ZSL a fait les écarts les plus sensibles du texte de l'*Eclogue*.

En matière de délits contre la morale chrétienne l'auteur du ZSL a prévu parallèlement aux peines corporelles incluses dans l'*Eclogue*, aussi des peines spirituelles. Il est fort probable que l'auteur de la loi se fût servi de quelques modèles existant à cette époque pour instituer les peines

et en rédiger les textes concernant ces peines. Schmid parle d'un pareil modèle [10]. Pourtant il ressort évidemment du contenu de la loi même que son auteur n'a pas suivi aveuglement les modèles dont il s'est servi. Tout comme il a modifié les sanctions contre les païens, ainsi que les dispositions de l'*Eclogue*, en considération du fait que le christianisme était une religion nouvellement imposée en Bulgarie, l'auteur du ZSL a de même tenu compte, en ce qui concerne les peines ecclésiastiques, des conditions spécifiques dans lesquelles la nouvelle législation devait être appliquée. Le législateur a laissé au tribunal la possibilité d'atténuer la rigueur de la peine corporelle prévue dans l'*Eclogue* dans les cas où le coupable s'est repenti ou lorsqu'il ne concevait pas pleinement la gravité de son acte ou bien pour d'autres raisons spécifiques du cas concret. Dans de pareils cas le tribunal devait infliger la peine spirituelle au lieu de la peine corporelle prévue en tout premier lieu dans les dispositions pénales. Il est hors de doute que de cette façon on réservait au tribunal la possibilité de gagner pour la cause de la nouvelle religion certains milieux de la société.

Il est vrai qu'une pareille combinaison de peines ecclésiastiques et séculières choque notre sens juridique contemporain. Mais nous ne devons pas perdre de vue le côté spécifique des conditions à l'époque de la conversion au christianisme, nous ne devons pas perdre de vue l'édification à peine commencée de l'organisation et de la hiérarchie de l'Eglise dans le pays, c'est-à-dire l'époque à laquelle il n'existait pas encore une pleine séparation des pouvoirs ecclésiastique et séculier. Il n'y a donc rien d'étrange qu'à cette époque, dans les conditions tout à fait spécifiques immédiatement après la conversion au christianisme, lorsque tous les efforts étaient dirigés vers l'instauration et la consolidation de la nouvelle religion, on se servît de modèles étrangers suivant les besoins du moment.

Rappelons d'ailleurs une autre circonstance qui a contribué à ce que le tribunal séculier fût autorisé à infliger les peines ecclésiastiques. Les peines ecclésiastiques, telles qu'elles étaient prévues dans le ZSL, étaient toujours très précisément formulées, de manière que le tribunal n'eût qu'à qualifier l'infraction commise, selon le texte respectif du ZSL, pour que fût fixée exactement la peine ecclésiastique correspondante (7, 12 ou 15 ans de jeûne) qui devait être infligée. Quant à l'application de l'épitymie par le tribunal, c'était l'Eglise orthodoxe qui s'en chargeait.

Par conséquent, la manière dont ont été établies dans le ZSL les peines spirituelles et corporelles est loin d'être un argument en faveur

[10] *Op. cit.*, p. 401.

de l'origine moravienne ou pannonienne de cette loi. Tout au contraire, il y a là un argument contre une pareille thèse. Car, si on peut déceler dans le ZSL un certain manque de compréhension de la nature des peines ecclésiastiques et une interférence des fonctions de la juridiction séculière et ecclésiastique, il n'en est pas moins probable et vraisemblable que ce manque de compréhension et cette interférence aient pu se produire justement en Bulgarie aussitôt après la conversion au christianisme, et non pas en Moravie ou en Pannonie un demi-siècle après que les peuples de ces pays eurent adopté la foi chrétienne. Mais ce qui nous semble plus important c'est que nous ne pourrions nullement attribuer à Méthode, encore moins à son frère Cyrille, donc à d'aussi excellents connaisseurs des dogmes de l'Eglise, cette application originale des peines spirituelles et corporelles, due au fond à la confusion des lois ecclésiastiques et séculières.

ПРЯМОЕ ВИЗАНТИЙСКОЕ ВЛИЯНИЕ В РУМЫНСКОМ ЯЗЫКЕ

ХАРАЛАМБ МИХЭЕСКУ

После поражения Святослава у Доростола (Силистра) в 971 г. Восточная Болгария была присоединена к византийской империи и организована как отдельная провинция (фема) со столицей в Доростоле. Она охватывала Восточную Болгарию и нынешнюю Добруджу, имея во главе правителя с титулом στρατηγός, κατεπάνω или δούξ. Источники называют его «вождем городов и земель у Дуная» ἄρχων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον πόλεων καὶ χωρίων, ἄρχων τῶν παριστρίων πόλεων или ἄρχων τῶν περὶ τὸν Ἴστρον πόλεων, фема же называлась «Паристрион», «Парадунавон» или же ««Парадунавис». Царь Восточной Болгарии был взят в плен, а болгарский патриарх из Доростола был низведен до ранга митрополита и подчинен юрисдикции константинопольского патриарха. Западная Болгария (с Македонией и южной Албанией) со столицей в Преспе, а затем в Охриде, сохраняла независимость еще примерно полстолетия, а потом была покорена в 1018 г. византийским императором Василием II. Она была организована как византийская фема с наименованием «Болгария» с главным городом в Скопле, а Охрида превратилась в резиденцию архиепископа, от которого зависели и проживавшие на территории этой провинции влахи.

Таким образом, весь полуостров теперь снова принадлежал целиком византийской империи, впервые после массивной колонизации славян. Границы империи проходили на западе по Адриатике, на севере по Драве и Дунаю до его устья, на востоке включали Малую Азию, а на юге доходили до Крита и включали всю Грецию. Период времени от 970 до 1025 гг. представляет самые блестящие страницы военной истории Византии, являясь в то же время апогеем византийской куль-

туры и искусства. В 1018—1143 гг. западная граница шла от Белграда до Шкодера, а северная от Белграда вдоль Дуная вплоть до его устья. В 1180 г. граница империи все еще проходила через Белград и по реке Драве до Шебеницы (Шибеник), а оттуда направлялась на юг и к Адриатике. Лишь после 1185 г. со времени восстания влахов и болгар в Хаемосе под предводительством братьев Петра и Асеня для империи наступили тяжелые времена, которые привели к непрерывному сужению ее столь обширных ранее рубежей. Примерно между 970 и 1185 гг., то есть в течение более двух веков, Византия, находясь на вершине своего военного и культурного могущества, оказывала сильнейшее влияние на славян Балканского полуострова, а также и на романизованное население придунайских земель. Отступление византийцев за Дунай совпадает с экспансией печенегов на левом берегу реки. В 1057 г. печенегов сменили половцы. Таким образом, одновременно с прямым византийским воздействием на румынский язык, началось и влияние тюркских народов [1].

Византийское господство в Добрудже в 972—1185 гг. подтверждается и материальными доказательствами, выявленными археологическими исследованиями. Число золотых монет равняется почти 200, а бронзовых — свыше 1000. Они распределяются, почти без перерыва, от императора Иоанна Цимисхия (969—976) до Алексея III (1195—1203); монеты были найдены, главным образом, в следующих центрах: Бисерикуце (Гарвэн), Исакче, Тульче и Тузле. В Влашке было найдено 32 монеты, датирующихся 1143—1195 гг., а в Трансильвании — 201 монета, относящиеся к 1081—1180 гг. Общее число византийских монет X—XII вв. равняется по крайней мере 1 732 штукам; они были найдены на румынской территории, простирающейся от Понта до венгерской границы. И Венгрия в XI—XII вв. имела общую с Византией границу и также была подвержена влиянию византийской культуры[2].

В Диногетии, Мангалии, Новиодунуме и Томисе было найдено 73 амфоры византийского происхождения, относящихся к X—XII вв. Печати были найдены в Новиодунуме (Исакча), Диногетии, Константи-

---

[1] V. N. Zlatarski, *Geschichte der Bulgaren*, I, Лейпциг, 1918, стр 72—79.

[2] C. Moisil, в « Buletinul Societăţii numismatice romîne », IX (1914), 25; « Arhiva Dobrogei », I (1916), 149; W. Knechtel, « Buletinul Societăţii numismatice romîne », XVI (1921), стр. 10—12; I. Minea, *Influenţa bizantină în regiunea carpato-dunăreană pînă la sfîrşitul secolului al XIII-lea în baza monetelor răspîndite*, в « Buletinul Societăţii numismatice romîne », XXVII—XXVIII (1933—1934), стр. 97—114; G. Ştefan, « Dacia », VII—VIII (1937—1940), стр. 421—425; N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Бухарест, 1946, стр. 106—108; I. Barnea, *Relaţiile dintre aşezarea de la Bisericuţa — Garvăn şi Bizanţ în secolele X—XII*, в « Studii şi cercetări de istorie veche », IV (1953), стр. 649—651; I. Băncilă, в « Studii şi cercetări de numismatică », I (1957), стр. 425—438, II (1958), стр. 417—418; I. Sabău, в « Studii şi cercetări de numismatică », II (1958), стр. 269—301.

виане Дафне и вблизи Кэлэраша. Византийские свинцовые гири были открыты в Констанце и Новиодунуме. У мыса Доложман находятся остатки двух византийских базилик; там же был обнаружен красивый реликвийный крест. Множество фрагментов глазурованной керамики X—XII вв. было найдено в Аксиополисе, Капидаве, Карсиуме, Диногетии, Новиодунуме, Преславе и Троемисе.

Особо сильному византийскому влиянию подверглась Добруджа, входившая тогда в состав империи. Дунай не представлял из себя препятствие, а, наоборот, скорее являлся средством взаимного сближения и ознакомления. Он связывал Византию с Западом и Северной Европой и являлся местом встречи людей из разных стран [3].

Товары из крупных производственных центров империи, особенно из Константинополя и Салоник, отправляли на север по двум путям: по воде и по суше. Вдоль понтийских берегов они прибывали на румынскую территорию прежде всего в Мангалию (Mangalia). Наименование этого порта появляется в навигационных картах XIV и XV вв. в форме *Pangalia*, *Pangalea*, *Pangala*, *Pangalla*, *Pangalay*, *Panguala*, *Pangali*, *Pancalici*. Лишь в 1593 г. встречается нынешняя форма *Mangalia*. Можно предположить, что последняя форма с *M* — была более древней и общенародной, тогда как форма с *P* — основывалась на византийских источниках, которые делали сближение между πᾶν «всё» и καλή «красивая» и писали Παγκάλεια. Написание с *k* вместо *g* возможно было обязано своим появлением тому факту, что γ начало иотизироваться в разговорной речи. Предположение о существовании связи с корнем слова *Kallatis* кажется менее вероятным [4].

Название города Констанцы встречается у византийских писателей, например у Константина Порфирородного, Кедреноса и др. в форме Κωνστάντια. В навигационных картах Пьетро Весконте, относящихся к 1311—1318 гг., дается форма *Constanza* с произношением *Констанца*. У других итальянских картографов имеется написание *Constansa*, *Constanza*, *Costanza*. В румынский язык это наименование перешло из ви-

[3] W. Knechtel, в «Buletinul Societăţii numismatice romîne», XII (1915), стр. 80—97; N. Bănescu, *O colecţie de sigilii bizantine inedite*, в «Analele Academiei Romîne. Memoriile Secţiunii istorice», s. III, XX (1938), стр. 115—126; P. Nicorescu, в «Bulletin historique de l'Académie Roumaine», XXV (1944), стр. 95—101; I. Barnea, в «Studii şi cercetări de istorie veche», V (1954), стр. 513—530; A. Elian, *Les rapports byzantino-roumains. Phases principales et traits caractéristiques*, в «Byzantinoslavica», XIX (1958), стр. 216: «Les relations n'eurent ni l'ampleur, ni la continuité qui leur eussent permis d'être vraiment utiles pour la civilisation roumaine, à ses modestes débuts».

[4] I. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del medio evo. Contribuzione alla topografía storica della Dobrogea*, в «Ephemeris Dacoromana», IV (1930), стр. 212—256; N. Iorga, *Istoria romînilor*, II, Бухарест, 1936, стр. 18; I. Barnea, в «Materiale şi cercetări arheologice», VI (1959), стр. 903—911.

зантийского, по-видимому в X—XII вв., и не является результатом внутренней фонетической эволюции, так как *о* + *н* дали бы *и* + *н*, а *а* + *н* дали бы *î* + *н*. Следовательно, слово само по себе не может служить аргументом в пользу непрерывного бытования романского элемента в Добрудже [5].

Название Сулина дается в навигационных картах (1311—1318 гг.) Пьетро Весконте. В навигационных картах имеются и формы *Selina*, *Selinai*, а в X в. у Константина Порфирородного встречается написание *Selinas* и указывается Сулинский рукав (ἔρχονται εἰς τὸν Σελινάν, εἰς τὸ τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ λεγόμενου παρακλάδιον), однако там же к этому названию присоединено и слово «река» (ἔλθωσε τὸν Σελινὰν ποταμὸν). Н. Грэмадэ сближает наименование «Сулина» с латинским *salinae* и полагает, что оно означает «соленая вода» (*laguna salifera*), цитируя в качестве топонимической аналогии *Tuzla*, что означает по-турецки «соль». Однако слово *Sulina* византийского происхождения: по среднегречески σηλῆνα означает «канал, труба». По новогречески σωληνάρι имеет смысл «дымоход, водосточная труба, канал»; оно перешло в болгарский язык (*сулинар* «ледяная сосулька») и в румынский (*sulinar* «канал, труба, по которой течет вода»). Слово σωλήν, а в винительном падеже σωλῆνα, в смысле «канал, трубопровод», встречается у Геродота и у Страбона. В славяно-румынских документах XV в. *sulinar* означает «водопровод» [6].

Тот факт, что в XI в. византийский флот регулярно плавал по Дунаю, вытекает из одного упоминания в религиозноописательной литературе: в жизнеописании святого Кирилла из местечка Фили, расположенного на фракийском побережье Понта Эвксинского, недалеко от Константинополя, рассказывается, что в дни своей молодости святой прослужил три года моряком на Дунае: «Плавали в дунайские крепости, по делам, а когда их кончали, возвращались домой» (ἀπήλθομέν ποτε εἰς τὰ παρὰ Δάνουβιν φρούρια διά τινα πραγματεῖαν καὶ ἀνύσαντες αὐτὴν ὑποστρέφομεν οἴκαδε) [7].

Наименование порта Корабия, расположенного на Дунае против устья реки Искар, также указывает на стоянку византийского флота. Само наименование проникло раньше к румынам через славян, а закре-

---

[5] Grămadă, *ук. соч.*, стр. 220, 238—239.

[6] Konstantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*. Будапешт, 1949, стр. 9, 90—100; Grămadă, *ук. соч.*, стр 244—245; I. A. Candrea, *Dicționarul enciclopedic «Cartea Romînească»*, 1931, s.v.; Damian P. Bogdan, *Glosarul cuvintelor romînești din documentele slavo-romîne*, Бухарест, 1946, стр. 106; N. P. Andriotis, *Dictionnaire étymologique du grec moderne*, Афины, 1951, стр. 247.

[7] Х. Лопарев, в журнале «Византийский Временник», IV (1897), стр. 378—401

пилось оно, вне сомнения, в результате торговой деятельности в X—XII вв. под влиянием Византии [8].

О Калафате в документах упоминается еще в 1400 г. В XV в. там находился таможенный пункт. Это название пришло к румынам не через генуэзцев либо турок, а существовало еще во времена византийского господства, т.е. в X—XII вв. Ведя свое происхождение из арабского языка («калафа», «каллаф» — смазывать корабль смолой, по румынски *a călăfătui*), слово вошло в греческий византийский язык (καλαφάτης, καλαφάτειν), итальянский (*kalafatare*), провансальский (*calafatar*), испанский и португальский языки (*calafetar*), турецкий (*калафат*), болгарский (*калафат*) и сербохорватский (*kalafátam*). Имя существительное Καλαφάτης «обмазывающий смолой» появляется в документах еще до VI в., а в 1051 г. встречается собственное имя Γεώργιος ὁ Καλαφάτης [9]. У Никиты Хониатоса имеется глагол καλαφατίζειν со значением «конопатить паклей и смазывать смолой щели между досками корабля». Распространение слова в столь обширном ареале имело место еще задолго до прихода турок в Европу: оно осуществилось через моряков византийской империи [10].

Топоним *Maglavit* вблизи Калафата ставится в связи со словом μαγγλαβίτης «сановник по кораблям, капитан кораблей», удостоверенным для XI в. Кекауменосом. Если бы византийское греческое слово произносилось как «maglavitis», тогда сближение можно было бы принять во внимание [11].

Доказательством интенсивной деятельности византийского флота на Дунае в X—XII вв. является и сохранение слова στόλος «флот» в румынском языке (*stol* «стая птиц»). Слово было общенародным и сохранилось с античных времен до современного греческого языка.

---

[8] K. Dietrich, в «Byzantinische Zeitschrift», XXXI (1931), 46; N. Iorga, *ук. соч.*, II, стр. 293.

[9] *Acta et diplomata Graeca medii aevi sacra et profana*, collecta ediderunt Franciscus Miklosich et Josephus Müller, I—IV, Вена, 1860—1890, том V, стр. 7.

[10] Nicetae Choniatae, *Historia ex recensione Immanuelis Bekkeri*, Бонн, 1835, стр. 717, 24; E. Berneker, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, Гейдельберг, 1908, том I, стр. 470; M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur*. Штрассбург, 1909, стр. 147; Iorga, *ук. соч.*, II, стр. 293; M. Vasmer, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, Гейдельберг, 1953, том I, стр. 614: «Osm. *Kalafat* . . . . ist wegen der geringen Seetüchtigkeit der Osmanen besonders ungeeignet, als Quelle der russ. Wörter zu gelten eher kommt griech. Vermittlung in Frage».

[11] Cecaumeni, *Strategicon et incerti scriptoris de officiis regiis libellus*, ed. V. Vassilievski — V. Jernstedt, Петрополь, 1896, стр. 97: ἐτίμησεν αὐτὸν μαγγλαβίτην; N. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, Гота, 1905, том I, стр. 195; A. Graur, в «Bulletin linguistique», VI (1938) стр. 155, μαγκλαβίτης «tortureur».

Прокопий называл флот στόλον νηῶν, но в то же время и просто στόλον [12]. В 968 г. император Никифор Фока говорит о судоходстве, как о монополии своей империи, а в XI в. Кекауменос писал, что «флот — это гордость Византии» (ὁ στόλος ἐστὶν ἡ δόξα τῆς 'Ρωμανίας) [13]. То обстоятельство, что слово στόλος не вошло в аромунское наречие, в болгарский, сербский и албанский языки, т.е. в языки народов, населяющих Балканский полуостров, а лишь в румынский, заставляет нас предположить, что оно пришло на север от Дуная с востока, по водному пути вместе с византийским флотом, а именно — в течение X—XII вв. Итак, слово στόλος дало в позднем латинском языке *stolus*, сохранившееся и в итальянском (*stuolo*), провансальском диалекте и в староиспанском языке (*estol*), в то время как в румынский язык оно вошло непосредственно из византийского. Следует отметить, что это слово сохранилось в речи прибрежного населения, внутри же континента исчезло. С румынами связь установилась по Дунаю [14].

По суше весьма важный путь шел из Константинополя в Адрианополь, Ямбол, Преслав, Шумен, Разград и Русе, а оттуда через Дунай и от Джурджу на Брашов и дальше. Это был самый короткий путь армий, но в то же время он служил и для распространения товаров, идей и легенд. Ярмарки и рынки имели обычно каждый своего покровителя, т.е. святого, их оберегающего, и для чужестранных торговцев было гораздо легче сохранить в памяти имя святого, чем настоящее название соответствующей местности. Начиная с IX в. в Болгарии распространился культ святого Георгия, исходивший из Константинополя и распространившийся оттуда до устья Дуная. Византийская сфрагистика свидетельствует о том, как широко этот культ бы распространен в столице и на всем протяжении империи. Встретившись с этим явлением крестоносцы назвали Босфор: *bracchium S. Georgii* (пролив св. Георгия). У Пробатона, к востоку от Адрианополя, протекает река св. Георгия, а в Константинополе, Ямболе, Варне и Провадии были церкви, посвященные св. Георгию. Наконец, название города Джурджу, как и южного рукава дунайской дельты, также напоминают о том же святом. Георгиевское горло Дуная, называемое в древности

---

[12] Procopii Caesariensis, *Bella* . . . recognovit J. Haury, Лейпциг, 1905, том I = I, 20, 1; III, 2, 31; III, 5, 1; III, 6, 1.

[13] Barnea, *Relațiile* . . ., стр. 645.

[14] G. Murnu, *Studiu asupra elementului grec ante-fanariot în limba romînă*, Бухарест, 1894, стр. 53—54; O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Париж, 1901, том I, стр. 358; *stol* « groupe, nuée » en face du byz. στόλος « flotte » montre aussi une altération sémasiologique, mais ... facile à comprendre »; C. Jireček, *Geschichte der Serben*, Wien, 1911, том I, стр. 185: « Die byzantinische Flotte . . . im 7. — 8. Jahrhundert die erste des Mittelmeeres ».

Ἱερὸν στόμα «святое гирло» или же καλὸν στόμα «красивое гирло», отмечено в карте Пьетро Висконте в 1311—1318 гг. под названием *s(an)c(t) Georgi* или *Georgy*. Так как название *San Giorgio* не имеется в итальянских водах, допустимо предположить, что итальянские моряки взяли это наименование от византийцев и приспособили к своему языку уже существующее наименование (ὁ ἅγιος Γεώργιος). Таким образом, большое число местностей с наименованием св. Георгий, начиная от Константинополя и до устья Дуная, тесно связано с непрерывным движением людей и их материальных ценностей, указывая на один из наиболее крупных путей проникновения византийской торговли и культуры в направлении Румынии [15].

Культ св. Дмитрия в Салониках оставил следы в топонимии вплоть до Савы и Дуная. В Салониках было очень много мастерских, в которых искусные мастера обрабатывали медь, железо, олово и выделывали стеклянные изделия; сюда на ярмарки, которые организовывались каждую осень в день св. Дмитрия, покровителя города, собирались купцы из Болгарии, Скифии, Кавказа, Греции, Египта, Испании, Галлии и Германии. В одной анонимной хронике XII в. читаем следующее об этом октябрьском празднике (ἑορτή): „На него текут рекой не только обычные массы местных жителей, но и люди с разных сторон, отовсюду, греки, мисиены (болгары) из ближайших мест и различные народы даже от Истра (Дуная) и даже из Скифии» [16]. Обычай устраивать подобные ярмарки распространился на северо-запад. В Прилепе, в окружностях монастыря Тресковек, каждую осень накануне дня святого Дмитрия, регулярно устраивалась ярмарка. Скопле представлял собой значительный торговый центр, в котором встречались купцы греки и сербы. Выше по долине Вардара находилось местечко Димитрово(Митровица)возникшее в подобных же экономических условиях — в связи с празднованием святого Дмитрия. В Новим Пазаре на реке Ибор, притоке Моравы, находился храм святого и ежегодно в его день устраивалась ярмарка. В древнем Сирмиуме (ныне Митровица), на Саве, в XI в. существовала церковь святого Дмитрия и ежегодно устраи-

---

[15] *Acta sanctorum* . . . collegit Ioannes Bollandus, editio nova curante Ioanna Carmandet, Париж—Брюссель, 1845, Novembris III 615 d : *Bracchium S. Gergii = fretum Bosporus* ; C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Прага, 1876, стр. 32—33 ; K. Dietrich, в « Byzantinische Zeitschrift », XXXI (1931), стр. 51—54.

[16] Timarion, 5, стр. 171 (apud Th. L. F. Tafel, *De Thessalonica eiusque agro*, Berlin, 1839, стр. 228) : Συῤῥεῖ γὰρ ἐπ' αὐτὴν οὐ μόνον αὐτόχθων ὄχλος καὶ ἰθαγενής, ἀλλὰ καὶ πάντοθεν καὶ παντοῖς, Ἑλλήνων τῶν ἁπανταχοῦ, Μυσῶν τῶν παροικο ντων γένη παντοδαπὰ Ἴστρου μέχρι καὶ Σκυθικῆς . . . A. Ellissen, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, Лейпциг, 1860, том IV, стр. 41—186 ; « Византийский Временник », VI (1953), стр. 357—386.

валась ярмарка. Наконец, на Дунае, название местечка Смедерово, находящегося к востоку от Белграда, истолковывалось Петаром Скоком как славинизированное имя Сымедру (Сумедру), образованное от *Sanctus Demetrius*.

Заслуживает быть отмеченным здесь и тот факт, что в 1186 г. влахи из Хаемуса построили, под руководством Петра и Асения, церковь, посвященную святому Дмитрию, что снова указывает на Салоники и на его знаменитую торговую и религиозную традицию. Таким образом, из Салоников византийская промышленная продукция и культура распространялась на север по долинам рек Струмы, Моравы и Вардара, доходя до Дуная и до романизованного населения этих мест [17].

Константинополь был местом встречи между Азией и Европой, между Африкой и народами Северного Причерноморья. До арабской экспансии Византия имела самый могущественный флот на Средиземном море и поистине господствовала на воде. После прихода на Балканский полуостров славян древний культурный центр на Босфоре сохранил свое хозяйственное и экономическое значение, являясь первым торговым и культурным городом начальной эпохи европейского феодализма. В IX—X вв. славяне приняли христианство и вошли в непосредственное соприкосновение с византийской литературой, а впоследствие в течение ряда веков находились даже под владычеством Византии. Через торговлю распространялась и культура, переходя от одного народа к другому. В XI в. на территории империи проживали греки, славяне, македонские румыны, албанцы, армяне, турки, готы, авары и т.д. Константинополь был главным производственным центром того времени, в нем находилось много мастерских и там встречались купцы со всего мира. Рабин Веньямин Тудельский описывая путешествия из Испании в Иерусалим, около 1155 г., отмечает в своем дневнике: «В него стекаются для торговли купцы из Вавилона, Шинара (Мессопотамии), Медии, Персии, Египта, Ханаана, России, Венгрии, Патзинакии, Хазарии, Ломбардии и Сефарада (Испания). Это шумный, деловой город, в который прибывают товары по суше и по морю изо всех стран. Не существует в мире города, который может сравниться, с ним, может быть разве Багдад — великая крепость мусульманства» [18]. В придунайские края Византия вывозила шерстяные, льняные, хлопча-

---

[17] Nicetae Choniatae, *Historia* I, 5, стр. 485, 9—10; C. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien. Studien zur Kulturgeschichte des 13.—15. Jarhunderts*, Вена, 1912, том II, стр. 56; P. Skok, в «Zeitschrift für romanische Philologie», XXXVIII (1914), стр. 552: «Smeredovo, germ. ung. Semendria, ist wahrscheinlich rum. Sîmedru, Sumedru».

[18] M. V. Levtchenko, *Byzance des origines à 1453*, Париж, 1949, стр. 165; I. Barnea, *Relațiile* . . . стр., 661—662.

тобумажные и шелковые ткани, пурпур, драгоценности, игрушки, жемчуг, слоновую кость и т.д. Она посредничала в импорте пряностей с Востока и организовывала продажу предметов роскоши господствующим классам среди славян и румын[19].

В те времена одним из основных предметов торговли был шелк. На своей родине, в Китае, он был известен за 5000 лет до нашей эры, а оттуда постепенно распространился и на запад. В IV в. в небольших количествах его производили в Персии и в Константинополе[20], а при Юстиниане торговля с Индией и Китаем увеличилась, но обмен осуществлялся через посредство персов и товары были чрезвычайно дороги[21]. Поэтому в Византию привезли шелковичных червей и организовали производство шелка в большом масштабе. Со временем оно достигло большого расцвета и не только в Константинополе, но и в остальной части империи, а именно в Антиохии, Тире, Бейруте и Тебе. Будучи государственной монополией, производство шелка стало одной из наиболее активных и доходных отраслей византийской промышленности[22]. Все же должно было пройти много лет, пока местная промышленность была в состоянии покрывать все нужды. В X в. уже работало пять корпораций (μεταξοπράται), но лишь в XI и XII вв. производству шелка удалось достигнуть наивысшего, возможного тогда размаха[23].

Античные греки называли *Серес* (Σῆρες) азиатский народ, занимавшийся производством шелка, в котором ныне мы вправе видеть китайцев. Греки называли также *сер* (σήρ), а в множественном числе *серес* (σῆρες), шелковичных червей. Прилагательное σηρικός, -ή, -όν обозначало «шелковый», а σηρικόν имело смысл «шелковая одежда или ткань». Слово вошло в латинский язык в формах *sericus*, *serica*, *sericum* и ассоциировалось со словом *seta* «волос», породив выражение *serica seta* «шелк». Форма *seta* (с написанием и *saeta*) вошло в далматский

---

[19] N. Iorga, *Formes byzantines et réalités balcaniques*. Leçons faites à la Sorbonne, Париж, 1922, стр. 23; « Ce nouvel Empire n'a pas été une autre forme de l'Empire continental romain; il a été une thalassocratie, une domination de la Mer, jusqu'à l'apparition des Arabes »; K. Dieterich, в « Byzantinische Zeitschrift », XXI (1931), стр. 50: « Zusammenfassend können wir sagen, dass das ganze ostbulgarische und westserbische Gebiet als die eigentliche Domäne des griechischen Handels in byzantinischer Zeit zu gelten hat »; A. A. Vasiliev, *Histoire de l'empire byzantin*, Париж, 1932, том II, стр. 138.

[20] А. Пигулевская, «Византийский Временник» X (1956), стр. 3—8.

[21] Hennig, в « Byzantinische Zeitschrift », XXXIII (1933), стр. 295 и след.; А. Пигулевская, в «Византийский Временник» XXVI (1947), стр. 184 и след.

[22] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl., Мюнхен, 1952, стр. 62.

[23] W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen-âge*, Лейпциг, 1885, том II, стр. 12; I. Sakâzov, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*, Берлин-Лейпциг, 1929, стр. 43: « Der bulgarische Adel lernte von dem byzantinischen den Gebrauch von Seidenstoffen und kostbaren Mänteln. Tervel erhielt im Jahre 705 aus Byzanz seidene Kleider und rotes Leder als Geschenk »; A. Philippson, *Das byzantinische Reich als geographische Erscheinung*, Лейпциг, 1929, стр. 17 и 52; L. Bréhier, *Le monde byzantin*, Париж, 1950, том III, стр. 212—213.

язык (*saita*), итальянский (*seta*), сардологудорский (*seda*), энгадинский (*saida*), французский (*soie*), провансальский и каталонский, испанский и португальский (*seda*) языки. Прилагательное *sericus -a, -um* через латинский язык распространилось среди германских народов в период раннего феодализма и оставило след в староанглийском языке (*sioloc*), в северном старогерманском (*silki*) и верхнем старогерманском (*silecho*), а оттуда перешло к западным и северным славянам (русское *шелк*, украинское и белорусское *шолк*, древнерусский XIII в. *шълк*) [24]. Итак, это был один из путей распространения шелка, который можно назвать средиземноморским и западно-центрально-североевропейским.

Из μάταξα родилось латинское слово *mataxa* «нить, пучек, связка, моток», которое встречается еще во II в до н.э. у поэта Лучилия, а затем в трудах архитектора Витрувия. Доказательством того, что слово *mataxa* в этом смысле было действительно общенародным, служит и тот факт, что оно сохранилось в романских языках с тем же значением, а именно в итальянском (*madassa*), сардо-кампиданезском (*madassa*), старофранцузском (*maaisse*), провансальском (*madaisa*) и каталонском (*medeixa*) наречиях, в испанском (*madeja*) и португальском (*medeixa*) языках. После третьего века нашей эры у юристконсульта Марциануса и в Кодексе Феодосия появляется форма *mataxa* со значением «необработанный шелк», которая не сохранила в дальнейшем тот же смысл в романских языках. Известно, что там для понятия «шелк» закрепилось слово *seta*. Итак, можно считать, что в западном латинском языке имелся более старый слой со словом *mataxa* «нитка, пучек, моток», распространенным и общенародным; существовало также и более позднее, пришедшее из Византии наслоение *metaxa* со значением «шелк», но общенародным оно не стало. Народ говорил *seta* или *seta serica*. В пределах Византийской империи шелк назывался σηρικόν, но с начала VI века в текстах все чаще появляется слово μέταξα. Когда говорилось о шелке, то даже Прокопий чувствовал необходимость дать разъяснение, то есть сделать глоссу, а это означало, что слово μέταξα в смысле «шелк» казалось неправильным: ἡ μέταξα, ἐξ ἧς εἰώθασι τὴν ἐσθῆτα ἐργάζεσθαι, ἣν πάλαι Ἕλληνες Μηδικὴν ἐκάλουν, τανῦν δὲ σηρικὴν ὀνομάζουσιν. «Шелк, из которого обычно делается одежда и который греки когда-то называли Μηδικὴν теперь называется σηρικὴν» [25]. В VI веке оно приняло форму μέταξα встречающуюся у Ионесса Лидоса и Менандроса, форму μετάξιον у Космаса Индикоплеустоса и форму μέταξον у неоплатоника Дамас-

[24] W. Meyer-Lübke, *Rumänisches etymologisches Wörterbuch*, Гейдельберг, 1935, ном. 7498; M. Vasmer, REW, III, 387.
[25] Procop. *Bella*, I, 20, 9.

киоса. Позднее его употребление возрастает и μέταξα становится частым и обычным выражением. В середине VIII века встречаем у Феофана форму μέταξις, наряду с формой μέταξα. В результате форма μετάξιον, а во множественном μετάξια, распространилась в византийской литературе наряду с прочими формами, тогда как форма σηρικόν считалась архаической. Можем считать, что форма μετάξιον была общенародной, так как ее имеем и в новогреческом языке (μετάξι). Но форма μετάξιον сохранилась и в Южной Италии, в Бове (*matáttsi*, *metáttsi*) и Отранто (*matáttsi*), будучи завезена туда в VI в., во время византийского владычества. Через византийцев форма множественного числа μετάξια вошла , в X—XII вв., и в речь романизированного населения придунайских областей и дала румынскую форму *mătasă*. Формы *mătase*, *mătasi* из аромунского и форма *mătasi* в мегленорумынском наречии являются средневековыми, тогда как форма *mitacse* у аромун из Эпира была заимствована из новогреческого языка. Богатство производных в румынском языке (*mătăsar*, *mătăsărie*, *mătăsică*, *mătăsos*), как и личное имя *Matasă*, засвидетельственное в Молдове в 1428 г. и в Мунтении (*Mătasă*) в 1645 г., показывают, что слово *mătasă* вошло в румынский язык, весьма вероятно, в течение XI века, когда граница Византийской империи проходила по Дунаю. В славянских текстах, в старорусском и в болгарском языках понятие «шелк» выражалось словом *коприна*, а в сербохорватском (*копрена* или *коприна*). Слово это толкуется как местное. Следовательно южные славяне приняли для понятия «шелк» свое собственное, более древнее слово, не позаимствовав от греков μέταξα или μετάξιον, как это сделало романизированое население. Это был *второй путь* шелка в Европу: с Востока через Византию, до романизированного населения придунайских стран [26].

Торговые связи между Византией и романизированным населением придунайских стран в X—XII вв. засвидетельствованы рядом торговых терминов, сохранившихся в румынском языке. Слова эти не оставили следов в языках южных славян, но сохранились в румынском языке,

---

[26] Procop. *Bella*, I, 106, 7; II, 546, 19; *Anecd.* 25, 14—21 ἱμάτια τά ἐκ τῆς μετάξης; Ioann. Lyd. 163, 8; Menand. 295, 23; 302, 9; Kosm. Indik. 90 c μετάξιον, 445 d, 488 в μ·ταξις; Theoph. 276, 4; 494, 13 μ ταξα; Laon. Chalk. I, 4 τρεφει ἡ χώρα αὕτη μεταξαν τε καλλίστην ποιουμ νη; Lucil. 1992 *eodem deferat .... plumbi pauxillum rodus limique mataxam*; Vitruv. VII, 3, 2 *mataxae tomice*; Marcian. *Dig.* XXXIX 4, 16, 7 *species pertinentes ed vectigal . . . metaxa, vestis serica vel subserica*; Cod. Theod. XII, 20, 13, *sericoblattae ac metaxae . . . publice murice tinguebantur*; Isid. *Orig.* XIX, 29, 6 *mataxa quasi metaxa a circuitu scilicet filorum . . .*; F. O. Weise, *Die griechischen Wörter im Latein*, Лейпциг, 1882, стр.. 459; G. Rohlfs, *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Галле, 1930, 1371; Th. Capidan, *Meglenoromînii*, Бухарест, 1935, II, стр. 185.

что доказывает их непосредственное проникновение. Они не имеют архаической фонетики, которая свидетельствовала бы о их древнегреческом происхождении, но вместе с тем не являются недавними грецизмами, вошедшими в язык после XVI века, так как имеют много производных и частично засвидетельствованы в средневековых источниках. Глагол *agonisi* «копить, собирать средства, заработанные тяжким трудом» появляется еще в XVI в. как в религиозных текстах, так и в общенародных, со следующими производными: *agoniseală*, *agonisire*, *agonisit* — существительные; *agonisit*, *agonisită*, *agonisitor*—прилагательные. Распространение его по всей территории страны, а также и у аромун (*agunsescu*) опять-таки указывает на древность этого слова. Оно существовало в языке еще до XVI в. и вошло в него вероятно в то время, когда Византийская империя еще господствовала на Дунае, то есть в X—XII вв. У византийских писателей IX в. глагол ἀγωνίζω или ἀγωνίζομαι означает «борюсь за что-то». С близким смыслом глагол перешел в древнеславянский, в котором *агонисовати* означает «быть в агонии, бороться со смертью». Нужно отметить, что это слово пришло в Румынию торговым путем, в то время как в древнеславянский язык оно вошло через церковные книги, чем и объясняются различия в его смысле. Ниже проводятся три цитаты из византийской литературы до XV в., из которых вытекает тогдашний его смысл: ἀγωνιζομένους... μετὰ ταπεινώσεως εἴς τε δόξαν θεοῦ «тех кто борется ... со смирением, во славу божию »; καὶ αὐτὸς μὲν ἀγωνίσηται περὶ τῶν προσκαίρων καὶ φθαρτῶν τοῦ βίου τούτου βοηθῆσαι αὐτοῖς «и он будет бороться со слабостями и всем преходящим в этой жизни, чтобы помочь себе этим»; προθυμίαν ἀγωνίζεσθαι τῷ λόγῳ — «завоевать] благоволение словами»[27]. Румынский смысл не препятствует выводить [это слово из древнеславянского и направляет непосредственно к византийскому источнику, где ἀγωνίζω, ἀγωνίζομαι означает «борюсь, стараюсь», а также и «достигаю результата борьбы, добиваюсь старанием, зарабатываю трудом и в борьбе». Г. Мурну отмечает, что это слово «с точки зрения понятия является продуктом собственно румынского мышления», а Б. П. Хашдеу считает его юридическим термином. Наиболее вероятной гипотезой является, кажется, предусматривающая смысл «зарабатывать, добывать, собирать», уже существовавший в византийском гре-

[27] *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster* . . ., Лейпциг, 1894, стр. 117, 13; 125, 30; 138, 23.

ческом языке в торговых, религиозных либо юридических кругах и рано вошедший в румынский язык торговым путем[28].

Грецизм ἀρραβών, в винительном падеже ἀρραβῶνα означает на античном греческом языке «задаток, аванс, залог», либо «подарки к помолвке, то что дается при обручении». Оба значения исходят из торговой сферы, но со временем они разделились и изолировались: с первым значением слово сохранилось в румынском языке (*arvună*, *arvonă*, *arvoană*), а со вторым — в аромунском наречии (*arăvoană*, *arvună*). В новогреческом (ἀρραβῶνα) сохранилось также в смысле «помолвка, подарки к помолвке», что наталкивает нас на предположение, что это слово вошло в аромунское наречие из новогреческого языка, в то время как на севере от Дуная оно распространилось торговыми путями в эпоху, предшествующую XVI в., будучи засвидетельствовано в древней румынской литературе с производными (*arvuni*, *arvunire*, *arvunit*, *arvunitor*) и участвуя в изменениях $o + n > u + n$ из латинских элементов, как *bona* > *bună* или же по древнеславянски как *лѫка* > *luncă*. Все это позволяет считать слово *arvună* заимствование из византийского старогреческого языка, которое перешло в румынский торговым путем еще до XIII в.[29].

Folos (с производными *folosi*, *folosință*, *folosire*, *folositor*) — это старое, общеупотребительное слово, встречающееся до XVI в. Ὄφελος — «польза, преимущество», появляется в документах II—IV вв., а в византийском греческом языке встречается и в форме φελός, вне сомнения общенародной (наряду с φελεσάμενος), откуда оно в форме *folos* и перешло в румынский язык еще до XIII в. *Фелам* «пользуюсь» в болгарском языке также поддерживает предположение, что начальное *о*- отпало еще в греческом языке, но ассимиляция *-е-* в *-о-* могла произойти в результате торговой связи[30].

Prisos (с производными *prisosi*, *prisoseală*, *prisoselnic*, *prisosință*, *prisositor)* — также старое и общенародное слово. Оно вошло в румынский язык не из новогреческого, а из византийско-греческого

---

[28] E. A. Sophocles, *Greek lexikon of the Roman and Byzantine periods*, Нью-Йорк, 1900, стр. 77; *Dicționarul limbii romîne*, Бухарест, 1913, *s.v.*; C. Geagea, *Elementul grec din dialectul aromîn*, в «Codrul Cosminului», VII (1931—1932), стр. 205—402.

[29] *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini, graecae et latinae*, Петербург, том I, 32 B 34 εἰς τοὺς ἀρραβῶνας ἀπέδοτο πάντα τὰ ἔργα ὑπὸ κήρυκα, Olbia, III век д. н. э. ; F. Preisigke, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Берлин, 1925, стр. 215; F. Miklosich, *Die Fremdwörter in den slavischen Sprachen*, Вена, 1867, стр. 3; A. Philippide, *Originea romînilor*, Яссы, 1928, том II, стр. 73; Th. Capidan, *Aromînii, Dialectul romîn, Studiu lingvistic*, Бухарест, 1932, стр. 165.

[30] Preisigke, II, 214; G. N. Hatzidakis, *Einleitung in die neugriechische Grammatik*, Лейпциг, 1892, стр.147; H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, Бухарест, 1903 — 1925, *s. v.*

торговым путем, вероятно в XI либо XII вв. В аромунском наречии, в болгарском и албанском языках оно отсутствует. В сербохорватском встречается в старых религиозных текстах прилагательное *periso* «лишний, обильный», а в диалекте *presosa* «хватит, достаточно», однако оно не проникло в литературный язык и не получило широкого распространения. Поэтому представляется очевидным, что слово пришло в Румынию непосредственно и без сербского посредничества. Прилагательное περισσός часто встречается в документах V—VI вв. со значением «богатый, излишний», наречие περισσῶς имеет там смысл «излишне, напрасно, тщетно», а у византийских же авторов после VI в. часто отмечаются существительное περισσεία, περίσσευμα, περισσεύσις — все со значением «изобилие, излишек», как и глагол περισσεύω «имею в изобилии, излишестве», наряду с прилагательным περισσός, -ή, -όν «обильный, богатый, изобильный» [31].

Scafă (σκάφα) «деревянный сосуд, чашка, ковшик» вошло в румынский язык из византийского, а не из современного греческого, в котором оно имеет другой смысл σκάφη, σκάφιον «*eine Art Schiff*, особый тип корабля». Румынское слово — народное и появляется в текстах XVI и XVII вв.; оно имеется и в аромунском и мегленорумынском диалектах (*scafă*), а из греческого византийского проникло и в западнороманские языки, в староитальянский (*scafa*) и старофранцузский (*eschafe*) «*Schalle*». В старогреческом языке слово σκάφη «выскобленный сосуд, черпак, колпак» появляется в документах еще в начале нашей эры; у византийских авторов оно продолжает иметь то же значение, но одновременно развилось и значение «выдолбленный корабль». В первом смысле оно сохранилось и в Южной Италии, в Реджио (*skafa*), Отранто (*skafa*), и в Сицилии (*skaffa*) [32].

Слово τάγιστρον, во множественном числе τάγιστρα означает «мешок с кормом для лошадей» и засвидетельствовано для X в. В более позднем греческом языке встречаются формы τάϊστρο, τράϊστο, τράστον доказывающие выпадение γ и метатезу ρ на почве греческого языка в относительно отдаленную эпоху. Византийско-греческая разновидность отразилась в албанском языке, где встречаем формы *trastë*, *trajstë* и *strajstë*. Формы аромунского диалекта (*trastru*, *trastu*, *tastru*)

---

[31] M. Vasmer, *Die griechischen Lehnwörter im Serbo-Kroatischen*, Берлин, 1944, стр. 114; I. Popović, *Grcko-srpske lingvističeske studije*, в «Zbornik Radova». Vizantiloški Institut, Srpska Akademija Nauka, III (1954) стр. 117—157.

[32] G. Meyer, в «Indogermanische Forschungen», II (1893), стр. 441—443; P. Papahagi, *Quelques influences byzantines sur le macédo-roumain ou aroumain*, в «Revue historique du Sud-Est Européen», II (1925), стр. 185—196; G. Pascu, *Dictionnaire étymologique macédo-roumain*, Яссы, 1925, том II, стр. 4; M. Vasmer, REW, III, 70.

относительно стары и развились непосредственно из византийско-греческого языка. Форма мегленорумынского наречия (*traistur*) показывает большое сходство с румынской формой (*traistă*). Из румынского это слово распространилось на север: через пастухов и мелких торговцев оно попало в русинский, польский и белорусский (*tajstrax*) языки, но не оставило следов у южных славян и у великороссов. Итак, к югу от Дуная для румынского языка отмечается прямое византийское влияние; что же касается русинского, польского и белорусского языков, то здесь мы имеет дело с косвенным проникновением через посредство румынского языка [33].

Наряду, со словами, попавшими в румынский язык торговыми путями, встречается ряд слов военного происхождения. А это доказывает соприкосновение византийской армии с романизированным населением в X—XII вв. Тот факт, что такие слова укоренились и сохранились в румынском языке до настоящего времени показывает, что романизированное население было в них заинтересовано: либо имело какую-то военную организацию, либо заимствовало от византийцев предметы, называемые подобными терминами. Слово *cort* имелось до XVI в., но в аромунском диалекте его не было, как его нет ни в южнославянских, ни в албанском языках. Оно происходит от византийско-греческого (κόρτη, κόρτις «*tentorium*») и распространилось на север от Дуная по всей территории румынского языка, а от ардяльских румын перешло в венгерский язык (*kort*) со значением «зонт» [34].

Слово *cucură* «колчан со стрелами» не имеется ни в аромунском диалекте, ни в южнославянских языках, но существует в албанском (*kukurë*). Как румыны, так и албанцы взяли это слово от византийцев еще до XV в. В византийско-греческом языке слово κούκουρον, во множественном числе κούκουρα, со значением «колчан со стрелами» представляло собой обычный термин и имело широкое распространение [35].

С формальной точки зрения слово *flamura* может происходить непосредственно из латинского *flammula* «небольшое пламя, небольшое знамя». Из латинского слово перешло к византийцам (в форме φλάμουρον, а во множественном числе φλάμουρα), представляя собой начиная с VI века общенародный термин, и дошло до новогреческого языка. К румынам оно перешло, вероятно, через византийцев [36].

---

[33] C. Diculescu, *Elementele vechi grecești din limba romînă*, в « Dacoromania », IV (1924—1926), стр. 394—516; Meyer-Lübke, REW, 7656.

[34] N. Drăganu, *Romînii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și onomasticei*, Бухарест, 1933, стр. 323.

[35] Triandaphyllidis, 148; A. Thumb, в « Indogermanische Forschungen », XXVI (1910), стр. 8.

[36] Triandaphyllidis, 38.

Из персидского (*džebe*) рано вошло в византийско-греческий слово ζάβα «панцырь, броня, кольчуга», наряду с производным ζαβᾶτος «с панцырем, с кольчугой»; оба они засвидетельствованы еще в VI в. Через византийцев оно перешло в средневековый латинский язык в форме *zaba*, в албанский *zavë* и в румынский *za* (во множественном числе *zale*). Из албанского, в котором это слово означает «пряжку на поясе с оружием», оно было заимствовано аромунским диалектом (*zavă* «застежка»), в то время как на север от Дуная румынам оно было передано из византийско-греческого в своем первоначальном значении, вероятно еще до XIII в [37].

В X—XII вв. имело место и церковное влияние на романизированное население письменным путем и через миссионеров. Следов этого влияния немного, но они сохранились не только в языке, но и в документах тех времен, распространивших его и дальше за Карпаты. Византийское владычество на Дунае вплоть до Закарпатья в течение почти двух веков обусловило взаимный контакт и ознакомление. Слово μανία со значением «гнев, ярость» засвидетельствовано еще в III в. до н.э. В IV в. нашей эры встречается выражение μανία ἔρωτος «безумие любви», а у христианских писателей часто встречается μανία в смысле «ересь, отступничество». Значение «гнев, ярость» сохранился до новогреческого и было, вне сомнения, народным, в то время как значение «ересь» циркулировало, как технический термин, в церковных кругах. Румынские ротатизмические тексты XVI в. имеют форму с *-n-*, а не с *-r-* (!), что указывает на необходимость исходить из позднегреческой формы, а не из предполагаемого латинского слова *mania*. Византийское слово вошло в албанский язык (*mëni*), в аромунский диалект (*amănie*) и в румынский язык (*mînie*), но не распространилось в широких народных славянских слоях к югу от Дуная [38].

Слово ὀργή «гнев, обида, досада, ярость» с η произносимым как *i*, проникло в придунайские страны сравнительно поздно, а именно — после VI в. через посредство христианской религии. В греческом же языке слово осталось в общенародном пользовании вплоть до нашего времени. В древних сербских документах 1186—1196 гг. появляется *orgьgija* с тем же значением, но только как заимствование из византийско-греческого языка, а не в качестве общенародного выражения. *Uryie*, *urg'ie* из аромунского и *orgi*, *urgi* из албанского были заимствованы

---

[37] G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Штрассбург, 1891, стр. 481.

[38] Presigke, *s.v.*; A. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Бухарест, 1947, стр. 431.

из новогреческого языка, в то время как возникновение румынского слова *urgie* относится к гораздо более раннему периоду, чем XIII в. По образцу *urgie* в церковных кругах родился глагол *urgisi* (из ὀργίζω, аорист ὤργισα) с производными *urgisire*, *urgisit*[39].

Также возможным является и византийское влияние в области флоры и фауны. Слово *mintă* «мята» не может исходить ни из латинского *mentha*, ни из древнеславянского *мента*, которое привело бы к **mîntă*, а скорее развилось из μίνθα еще до XIII в.[40]

Слова *mul*, *mulă* из аромунского наречия, *mulă* из мегленорумынского диалекта происходят из *mulus*, *mula*, но косвенным путем, по итальянской линии, иначе нельзя было бы объяснить сохранение межгласного *l*, которое нормально превращается в *-r-*. *Muláre*, *mlare*, *mblare* «мул» развилось из византийского μουλάρι[41].

Слово *omidă*, по-аромунски *un'idă*, встречается в древних румынских текстах и в основе его лежит греческое слово ὁ μίδας «насекомое, грызущее хлебные зерна», засвидетельствованное у Теофраста и Гесикиоса. Интересно отметить, что греческий артикль сохранился в румынской форме; хотя другие подобные примеры и отсутствуют, это все же может быть объяснено. К румынам слово пришло довольно поздно — после VI века, а в новогреческом не сохранилось[42].

Но византийское влияние проявилось в Румынии гораздо сильнее косвенным путем, через славян. Еще в VI в. славяне вошли в контакт с греками, а в дальнейшем беспрерывно обитали рядом с ними, в то время как романизованное население находилось севернее и было отделено от греков компактными массами славян. Весьма характерно, что сделанные славянами у византийцев заимствования пошли дальше и были переданы и другим народам, как албанцам, венграм, румынам и славянам Восточной и Северной Европы. Такое явление доказывает, что созданная Византией цивилизация соответствовала и была необходима для тех времен, она располагала и живучей материальной

---

[39] P. Skok, в «Slavia», IV (1925—1926), стр. 344; A. Rosetti, *Istoria limbii romîne* Бухарест, 1962, том II, стр. 69.

[40] Papahagi, *ук. соч.*, стр. 192; Capidan, *Meglenoromînii*, I, стр. 85.

[41] Miklosich, *Fremdwörter* . . . стр. 38; Philippide, *Originea romînilor*, II, стр. 41; A. Ernout — A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Париж, 1959—1960, стр. 708; St. Mladenov, *Етимологически и правописен речник на българския език*, София, 1941, стр. 295.

[42] Densusianu, *ук. соч.*, I, стр. 557.

базой, являясь посредником между Азией и Европой, имела богатое идеологическое содержание и пользовалась большим престижем, как единственная цивилизация бережно сохранившая полностью античное культурное греко-римское наследие. Когда обитавшие вокруг Византии народы создали своим трудом сходные материальные условия жизни и развили новые производственные отношения, тогда появилась и у них потребность в соответствующей идеологии; обоснование и источник своих чаяний они находили в византийской идеологии. Но существовало не только идейное общение, а наряду с ним весьма активная связь в области торговых отношений, игравшая чрезвычайно важную роль. Тот факт, что византийская терминология в области торговли и по целому ряду промышленных отраслей распространилась в некоторых случаях среди всех балканских народов, проникнув и далее на север, показывает, что византийские продукты, опыт и слава охватывали обширный географический ареал. На древнегреческом языке слово κάματος означало «тяжелый труд, усилие», но в то же время и «оплата труда». Это слово находим у Гомера, оно часто отмечается в документах конца античного времени у и византийских писателей. Встречалось оно с тем же смыслом и в среднем роде (κάματον, а во множественном числе κάματα), в котором перешло в древнеславянский язык (*камата*, *камато*), болгарский (*камато*), сербохорватский (*камата* — засвидетельствованное для 1348 г.), румынский (*camătă*), древнерусский (*камато*), албанский (*kamate*) и венгерский (*kamat*). В румынском языке это слово давнее и общеупотребительное и имеет много производных: *cămătar*, *cămătat*, *cămătăresc*, *cămătărește*, *cămătări*, *cămătărie*[43].

Слово *felie* пришло в румынский язык вероятно через торговлю. Исходя из латинского *offa* «кусок», уменьшительное *offella* через византийское ὀφέλλιον оно распространилось в древнеславянском (*фелийя*), болгарском (*филия*), сербохорватском (*фелийя*, *филийя*), албанском (*felë*), новогреческом (φελί) и румынском (*felie*), а также в аромунском и мегленорумынском диалектах (*fil'je*). Форма φελί(ον) имеется в византийском греческом и означает «кусок мяса, хлеба, сыра и т.п.». В румынском языке это слово давнее и повсеместно распространенное[44].

Слово *ieftin* встречается во всех румынских диалектах и имеет сходную форму в болгарском (*евтин*) и сербохорватском (*йевтин*, *йефтин*), в которых оно является общепринятым. Оно исходит из византийского εὐθηνός, εὐθηνής «благоденствующий, богатый, дешевый,

---

[43] Preisigke, I, стр. 753; Miklosich, *Fremdwörter* . . ., 23; Berneker, I стр. 476.

[44] *Corpus glossariorum Latinorum*, Лейпциг, 1888—1923, том II, стр. 390; I. Popović, в « Zbornik Radova. Vizantiloški Institut ». Srpska Akademija Nauka, II (1953) стр. 199—237.

зажиточный» и вошло в румынский язык при посредстве славянского; слово это в румынском языке старое и общеупотребительное, имеет производные *iefteni*, *ieftenire*, *iefteşug*, *ieftinătate*, *ieftior*[45].

В документах первых веков нашей эры слово λείπειν имело и непереходный смысл «отсутствовать, оставаться снаружи». У византийского писателя VIII в. Теофанеса слово λεῖψις означает «недостаток, бедность». Оба эти слова рано распространились по обширному ареалу — в древнеславянском языке (*липсати*), болгарском (*липсам* «исчезаю, умираю», *липса* «недостача»), сербохорватском (*липсам*, *липсати* «исчезнуть, отсутствовать»), албанском (*lipsem* «отсутствую», *l'ipsi* «недостача») и румынском (*lipsire*, *lipsit*, *lipsă*, *lipsi*). Этот термин используется в коммерческих сделках и вошел в румынский язык еще до XIII в. через славян[46].

Под словом λίτρα в древнегреческих и византийских текстах понимается «монета определенной тяжести», а также «мера объема либо тяжести». Слово это принято в торговле и вошло в древнеславянский язык (*литра*), болгарский (*литра*), сербохорватский (*литра*), румынский (*litră*), албанский (*litrë*) и турецкий (литра). В Молдове «литра» равнялась 322 граммам или 389 мидилитрам,а в Мунтении 317 граммам или же 320 мидилитрам [47].

Общие названия для «аромата, запаха, духов» в болгарском, сербохорватском и румынском языках греческого происхождения, а этот факт может быть поставлен в связь с торговлей пряностями, которая велась через посредство Византии. От корня μυρ-прежде всего имеем *mir*, *mirui* «миро», «помазать миром», образованные от слова μύρον, вошедшего в румынский язык из древнеславянского. Слово μυρίζω «смазываю духами, душу» оставило след в сербских текстах XV в. (*мирисати*), в сербохорватском языке (*мирисати*, *мирисам*) и в аромунском наречии (*an'urdzescu*), с υ произносимым как *ю*, что имеет место и в греческом языке. Слово μύρισμα «смазывание духами» бытует в древнеславянском и болгарском языках (*миризма*), в румынском (*mireazmă*) и аромунском диалекте (*an'urizma*). Слово μυρόω, μυρώνω, аорист ἐμύρωσα, сохранилось в древнеславянском (*миросати*), болгарском (*миросам*), сербохорватском (*миросати*), албанском (*miros*), румынском (*mirosi*) языках и мегленорумынском наречии (*miruses*). От слова *mirosi* в

---

[45] Berneker, I, стр. 455; K. Dieterich, в «Byzantinische Zeitschrift», XXXI (1931), стр. 336; M. Vasmer, *Die griechischen Lehnwörter im Serbo-Kroatischen* . . . , стр. 71.
[46] G. Meyer, *ук. соч.*, стр. 247.
[47] *Actes de Lavra*. Edition diplomatique et critique par Germaine Rouillard et Paul Collomp, Париж, 1937; 1, 28; 16, 26; 49, 13.

румынском языке произошли *miros*, *mirosealӑ*, *mirosenie*, *mirosire*, *mirositor*. От византийского μυρωδία «духи» при посредстве славянского суффикса *-ение* получилось *mirodenie*, отразившееся и в южнославянских языках (*миродийя*, *миродийон*). Распространение этих слов в обширном ареале свидетельствует о широких масштабах торговли благовониями, осуществлявшейся церковью и представителями господствующего класса [48].

Пришедшее с Востока (афганское *vrizẹ*) наименование риса распространилось на запад при посредстве латинского языка (*oryza*, итальянское *riso*, французское *ris*, далматинское *rize*), а на Балканах через византийский греческий язык (древнегреческое ὄρυζα, средневековое ὀρύζιον, старосербское *ориз*, сербохорватское *ориз*, албанское *oriz*, болгарское *ориз*, румынское *orez*, северное аромунское *oriz*) [49].

В VI веке перец привозили с Востока, но его потребляли не крестьяне, так как цена была слишком велика. Лишь в XI—XV вв. он получил более широкое распространение, хотя и продолжал оставаться дорогим и встречался на столе лишь у зажиточных людей. На запад соответствующее слово пришло через латинский язык (*piper*, итальянский *pepe*, далматинский *pepro*), а на Балканы — через византийский греческий (πιπέρι). Оно засвидетельствовано в древнеславянском (*пъперъ*), в старосербском (*пипер*, в 1350 г.), болгарском (*пипер*); албанском (*piper*), новогреческом (πιπέρι), румынском (*piper*, в 1413 г.) языках и аромунском наречии (*piper*, *kiper*). Торговля перцем особенно развилась после XII в., а главными транзитными для Европы пунктами были Константинополь и Салоники. В румынский язык это слово вошло до XV в [50].

В византийском греческом языке было обычном, широко распространенным слово πίττα «сдобный хлеб, пирог». Оно засвидетельствовано в поэмах Феодора Продрома, первой половины XII в., и оставило следы в южноитальянских диалектах в Бове, Отранто, Катанзаре и Калабрии. Оно рано вошло во все балканские языки, а также и в румынский, венгерский и турецкий. В аромунском диалекте оно сохранилось со значением «пирог», в то время как в румынском получило общее понятие — «хлеб». Один из жителей окрестностей Тресковецкого монастыря вблизи Прилепа в документе сербского короля Сте-

---

[48] Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Париж, 1930, стр. 31; K. Dietrich, в « Byzantinische Zeitschrift », XXI (1931), стр. 348; A. Graur, в « Bulletin linguistique », IV (1936), стр. 102—103.

[49] Miklosich, *Fremdwörter* . . ., стр. 43; Capidan, *Aromînii* 165.

[50] Heyd, II, стр. 658—664; *Documente privitoare la relaţiile Ţării Romîneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI* . . . de I. Bogdan, Бухарест, 1905, том I, стр. 3.

фана Душана (1331—1355) фигурирует с прозвищем Пожрипита — «пожирающий пирог». В одном румынском документе 1723 г. из Бистрицкого архива сельские священники жаловались, что села выделяли их сыновей как самостоятельных, хотя они и не были «chilini» (то есть выделены со своей семьей и хозяйством), а «într-o pită» (жили одной семьей с родителями), напоминая что сыновья «жудей» (*juzi*) «крайников» (*crainici*) и «слибодников» (*slibodnici*) были освобождены от налогов. Выражение «cel care este într-o pită» имело, следовательно, юридическое значение и соответствовало греческому σύψομος. Распространение слова πίττα в столь обширном ареале происходило через торговлю в эпоху наибольшей политической экспансии Византии в XI веке [51].

Глагол προκόπτω «успеваю, достигаю какой-то цели» был обычным у византийских писателей. Выражение ἐπρόκοψαν μεγάλως можно было бы передать по румынски, как *s-au procopsit grozav* («страшно подработали»). Слово рано вошло в болгарский язык (*прокопсвам*, *прокопсувам*), сербский (*прокопсат*, *прокопсати*, *прокопсийя*, «польза выгода»), албанский (*prokóps*) языки, аромунское (*prucupsescu*, *pricupsescu*) и мегленорумынское (*pricuptses*, *pricuptsit*, *pricupsit*) наречия и румынский язык *procopsi*, *procopseală*, *procopsire*, *procopsit*, *neprocopsit*. Распространение слова происходило, вероятно, при посредстве торговли [52].

Латинизм *sapo* «мыло» перешел в греческий язык еще в начале нашей эры (σάπων) и распространился по всей Византийской империи в форме σαπώνιν, σαπούνιν. Точно известно, что в IX в. в Константинополе выделывалось мыло и продавалось в очень отдаленные местности. Слово вошло в староболгарский язык (*сапун*), в старосербский (*сапун*), албанский (*sapun*), венгерский (*szappan*), румынский (*săpun*) и турецкий (*сабун*). На западе оно проникло в южноитальянские диалекты, в Бове и Отранто (*sapuni*). В Румынии вариант *săpun* в Мунтению вошел с юга, варианты же *săpon*, *sopon* (в Трансильвании и Молдове) распространились при посредстве венгерского языка. Богатство производных *săpunar*, *săpunărie*, *săpunăriță*, *săpuneală*, *săpuni*) подтверждает общее пользование и древность слова [53].

Из византийского σώνω, аорист ἔσωσα родилось слово *сосайя* «прибыть» в болгарском языке, *sos* «прибываю» в албанском и *sosi*,

---

[51] *Poèmes prodromiques en grec vulgaire*, Амстердам, 1910, II, 26, стр. 40; *Documente romîneşti din arhivele Bistriţei* . . . adunate de N. Iorga, Бухарест, 1900, том II, стр. 108.
[52] *The Chronicle of Morea* . . . Лондон, 1904, стихи 616, 1350, 1355.
[53] Gy. Moravcsik, *A magyar szókincs görög elemei*, *Emlékkönyv Melich János*, Будапешт, 1942, стр. 264—275.

sosire, *sosit* в румынском. Слово это неизвестно в аромунском наречии, а в другие языки оно вошло через купцов [54].

Прилагательное ὀστράκινος «глиняный» часто встречается в документах II—VI вв.: κάδοι ὀστράκινοι означает «глиняные горшки». Византийское слово ὀστράκινα «глиняная тарелка» вошло в староболгарский (*стракина*) и румынский языки (*strachină*). Форма без *о*- была вероятно общепринятой уже в греческом языке, а не сформировалась в румынском же языке в том смысле, что это *о*- было принято как член: иначе нельзя объяснить староболгарскую форму. Слово дало производные (*străchinoaie*, *străchioară*) и отразилось в топонимии (*Străchinești*, Питешская и Плоештская обл.) и в ономастике (*Străchinaru*) [55].

Слово τήγανον «плита» засвидетельствовано в III в. до н.э. В византийском греческом языке τηγάνιον означает «сосуд для жаркого, сковорода»; оно вошло в сицилийский (*tiganu*), албанский (*tigan*), болгарский (*тиган*) и сербохорватский (*тигань*, родительный падеж *тиганья*) языки. Последняя форма указывает на путь проникновения в румынский язык. Фактически *tigaie* в румынском языке и *tigan'ă* в мегленорумынском наречии исходит из формы множественного числа τηγάνια, в то время как формы в болгарском, албанском языках и аромунском (*tigane*) наречии имеют в своей основе единственное число τηγάνιν. На север от Дуная слово вошло через сербский язык, либо развивалось из формы множественного числа τηγάνια [56].

Глагол βάπτω «красить, окрашивать» засвидетельствован в документах до VII в. Наряду с ним встречается μεταβάπτω «изменяю цвет окрашиванием». Слово распространилось через ремесленников и купцов и вошло в старосербский (*вапъсати*), в болгарский (*вапсувам*), сербохорватский (*вапсем*) языки, аромунский (*vopsescu*, *văpsire*) и мегленорумынский (*văpses*, *vopses*, *văpsiri*, *vopsiri*, *văpsit*, *vopsit*) диалекты и в румынский язык (*văpsi*, *văpsea*, *văpsar*, *văpselar*, *văpselărie*, *văpsire*, *văpsitor*, *văpsitorie*). Форма аориста проникла повсюду, но в румынский язык она вошла, по-видимому, через посредство славянского. Греки издавна занимались окрашиванием тканей, чем и объясняется распространение понятия в соответствующей греческой форме [57].

Через славян вошли в румынский язык определенные термины для орудий, строительных материалов и общественных категорий.

---

[54] *The Chronicle of Morea*, стихи 323, 496, 1600; *Chansons populaires grecques des XV*e *et XVI*e *siècles*, Париж, 1931, стр. 478, 613, 618.

[55] F. Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum*, Вена, 1865, стр. 887; *Indicator alfabetic al localităților din Republica Populară Romînă*, Бухарест, 1956, стр. 477.

[56] Rohlfs, EWUG, 2162.

[57] Preisigke, I, 255.

Эти термины характеризуют в известной мере византийский способ производства и проливают свет на материальную культуру X—XII вв. В древнегреческом слово ἐργάτης в общем смысле обозначает «рабочий, работник». В византийскую эпоху, а именно после VI в., произошла ассимиляция ε- с α-, приведшая к образованию формы ἀργάτης, с закрепившимся значением «сельский работник, поденщик». Слово это бытовало в Италии (неополитанское *argata*), в славянских текстах (*аргатин*), в болгарском языке (*аргат*, *аргатин*), сербохорватском (*аргатин*), албанском (*ar̦gat*), новогреческом (ἀργάτης), аромунском (*argat*) и мегленорумынском (*argat*) наречиях и в румынском языке (*argat*, *argată*, *argățel*, *argățesc*, *argăți*, *argăție*, *argățime*, *argățire*). Из румынского это слово перешло дальше — в украинский (*аргат*), а из византийского греческого перешло в турецкий (*иргад*, *ергад*). Слово было характерно для феодальных отношений того времени и распространилось почти во всем ареале византийской культуры переходя от одного народа к другому [58].

Латинизм *caminus* «очаг, камин» оставил следы в общеславянском языке и имеется и теперь в болгарском (*комин*), сербохорватском (*комин*), словенском и польском (комин), русском(камин) языках. Позже через посредство греческого византийского κάμινος, καμίνιον, καμίνι это слово вошло в староболгарский (*камина*), болгарский (*камин*, *камина*) и сербохорватский (*камина*) языки. А из болгарского перешло затем в румынский (*cămin*) [59].

У античных греков гончарное искусство получило широкое распространение, а термины как κεραμεία «гончарство», κεραμεῖον «гончарная мастерская», κεραμεύς «гончар», κεραμεύω «я занимаюсь гончарством», κεράμιον «глиняный сосуд», κεραμίς, -ίδος «обожженный кирпич», κέραμος «глина, глинозем» были общенародными и широко распространенными. В византийском греческом языке установилась форма κεραμίδα «кирпич», перешедшая в древнеславянский (*керамида*), болгарский (*керамида*, *керемида*), румынский (*cărămidă*), русский (*керамида*), албанский (*keramide*), сербохорватский (*керамида*) и турецкий (*керемит*). Из сербохорватского языка слово было заимствовано аромунским наречием (*tšur(u)nidă*, *cirn'idă*) и албанским языком (*kerëmidë*), в то время как в мегленорумынский диалект (*chirămidă*) и румынский язык оно вошло через болгарское посредство. На севере от

[58] Miklosich, *Fremdwörter* . . . , стр. 3.

[59] М. Фасмер, *Греческие заимствования в старославянском языке*, в «Известия отделения русского языка и словесности Академии Наук», XII, (1907), вып. 2, стр. 197—189.

Дуная оно засвидетельствовано в 1363, 1464, 1569, 1677 гг. и часто фигурирует в нынешних наименованиях местностей. Производные: *cără-midar*, *cărămidărie*, *cărămijoară*[60].

Из предполагаемого древнего слова *δερμόνιον «решето» в южной Италии сохранилось *δermóni*, *δremóni* (в Бове), *drimuni*, *trimuni* (в Реджио), *gremoniu*, *grimone* (в Катанзаро). Это слово засвидетельствовано и в современном греческом языке δερμόνι в Аиносе, δριμόνι во Фракии, τρημόνι в Кефалении δρεμόνι и δρυμόνι повсюду в общенародном языке. В более отдаленное время из греческого это слово перешло в аромунский диалект (*dirmon'u*, *dirmon'e*) и в болгарский язык (*дармон*, *дърмон*, *дармоносван*, *дармонья* «просеивать»), а отсюда в мегленорумынское наречие (*drămon'*, *drămunisés*, *drămunisit*) и румынский язык (*dîrmon*, *dîrmoi*), где оно стало общепринятым и использовалось уже в XVII в., что означает его еще более отдаленное проникновение в язык. В «Истории иероглифической» Димитрия Кантемира читаем следующее: ««Dupǎ ce multe cuvinte, şi în ciur şi în dîrmoi cernute şi zbătute, la mijloc puseră» (После того, как многие слова были сквозь решето просеяны, в середину были поставлены). Слово δερμόνι в новогреческом считается развившимся из древнегреческого δέρμα «кожа», через производное *δερμόνιον, которое античными текстами не засвидетельствовано[61].

В античном греческом языке πάτος имело значение «шаг», а в общенародном греческом позднее означало «пол, слой». Значение «кровать» оно получило лишь в византийском греческом языке, откуда перешло в новогреческий. Значение «пол, слой» в позднегреческом сохранилось в южной Италии, в Апулии (*pato*), но засвидетельствовано также и у византийских писателей. В строительном деле πάτος означало «пол, составленный из цветных камешков, художественно расположенных в форме мозаики». Это слово рано перешло в албанский язык (*pat*, *patë* «кровать»), болгарский (*пат* «деревянная кровать»), аромунское (*pat*) «кровать, этаж») и мегленорумынское (*pat*) наречия и в румынский язык (*pat*). В румынский язык оно проникло, по-видимому, через славян[62].

В античном греческом языке слово περόνη означало «булавка, гвоздь». Уменьшительное περόνιον было общеупотребляемым и сохра-

---

[60] Drăganu, *ук. соч.*, стр. 252—253; *ad unum locum . . . secundum vero Olachos Charamida nominatum*, в 1363 г.

[61] D. Cantemir, *Istoria ieroglifică*, стр. 204; N. Camariano, в «Limba romînă», VIII (1959), стр. 94.

[62] A. Philippide, *Originea romînilor*, II, стр. 726; A. Graur, в «Bulletin linguistique», V (1937), стр. 73—74; G. Rohlfs, в «Zeitschrift für romanische Philologie», LXVIII (1952), стр. 301.

нилось в южной Италии, в Бове (*piruni*), Сицилии (*piruni*), Реджио (*piruni*) и Косензе (*pirune*), а затем перешло на север, в диалекты — романский (*piro*), болонский (*birón*), пьемонтский (*birun*), ломбардский, венецианский (*piron*) и энгадинский (*pirun*). Из византийского греческого языка оно перешло в древнеславянские тексты (*пирун*, 1466 г.), в сербохорватский (*пирун*, *пирон*, в Тимоке), в аромунский диалект (*peronă*, *pirună*) и румынский язык (*piron*, *piroi*), в котором оно засвидетельствовано еще в XVII веке. Слово удержалось и в новогреческом языке (πιρούνι). Распространение на запад произошло через латинскую форму **piron*, а в румынском мог задержаться и предполагаемый латинизм **pironium*. Но кажется более вероятным его распространение из Византии в X—XII вв. через Болгарию и Сербию, до северных придунайских областей [63].

Слово πυροστιά «пиростейе — треножник, на который ставится сосуд на огонь» в новогреческом толкуется различно: по мнению одних, оно произошло из предполагаемого *πῦρ—ἑστιά «очаг», по мнению других из πυρο-στάτης «пиростейе — дополнительный очаг». Мне не удалось встретить форму πυροστία ранее XV в., в то время как форма πυροστάτης обычна для византийских писателей. Однако распространение πυροστιά в новогреческом, в обширном ареале, в Фессалии, Эпире, Фракии, Эталии и Лесбосе показывает, что это слово является общеупотребительным, а следовательно, издавна существующим в языке. Из греческого языка оно перешло в болгарский (*пиростия*), сербохорватский (*пирийстя* — засвидетельствовано в 1685 г.), аромунское (*pirustie*, *pirostie*, *pirustrie*) и мегленорумынское (*pirustiia*) наречия и в румынский язык (*pirostie*, *pirosteie*, *pirostrie* — засвидетельствовано в 1509 г. в Мунтении). На север от Дуная оно пришло,вероятно, через славянский язык [64].

Начиная еще с X в. у византийских писателей засвидетельствовано слово σαγίζω «покрываю коня попоной» и слово σάγισμα «конская попона». Последнее слово сохранилось в новогреческом (σάϊσμα, σάσμα) и перешло в болгарский язык (*сазма*) и в аромунское наречие (*sazmă*) [65].

Слово ταγάριον «мешок для провизии» встречается в X в. у Константина Порфирородного. Оно сохранилось в болгарском языке (*тагар* «корзина»), албанском (*taghar*), аромунском наречии (*tăgară*, *tăgare*, *tăgărcică*), турецком (*тагар*) и новогреческом (ταγάρι) языках [66].

[63] C. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien. Studien zur Kulturgeschichte des 13.—15. Jahrhunderts*, I — IV, Вена, 1912—1919, том III, стр. 14.
[64] M. Vasmer, *Ein russisch-byzantinisches Gesprächbuch. Beiträge zur Erforschung der älteren russischen Lexikographie*, Лейпциг, 1922, стр. 106.
[65] Sophocles, 976.
[66] Papahagi, *ук. соч.*, стр. 194.

В античном греческом слово θεμέλιον «основание» засвидетельствовано еще в V в. до нашей эры. Существует и прилагательное θεμέλιος, -ον, а λίθος θεμέλιος означает «краеугольный камень». Выражение ἐκ τῶν θεμελίων или ἀπὸ θεμελίου «от основания» было обычным во времена Перикла у Фукидида. В двуязычной надписи в Скаптопаре (Фракия) 238 года имеется οἱ προγονικοὶ θεμέλιοι, οἱ πατρῷοι θεμέλιοι — «родительские основания». Во времена Прокопия появляется множественная форма τὰ θεμέλια «основания». А в одном из документов Кутлумусского монастыря на Афоне говорится в 1370 г. о валашском воеводе: ἐπὶ τῷ ἐκείνου θεμελίῳ αὐτὸς ἀνωκοδόμησῃ — «на том основании он сам построил». Таким образом с ударением на втором либо третьем от конца слоге (θεμέλιον, θεμελίου, θεμελίων и т.п.) слово было широко распространено в истории греческого языка и засвидетельствовано на протяжении свыше двух тысяч лет. Оно перешло и в древнеславянский язык (*темель*), болгарский (*темел*), сербохорватский (*то̀ме̂ль*, *теме̂ль*, в родительном падеже *темеля* — 1613 г.; *темелити* «основать»—1451г.), аромунское (*θimel*) и мегленорумынское (*timeal'ă*) наречия, в румынский язык (*temei*, *temeinic*, *temeinicie*, *temelie*, *întemeia*, *întemcietor*) албанский (*θemel'*, *θemel'i*) и турецкий (*темель*). На север от Дуная оно пришло через славянский язык: *temei* от славянского *темель*, а *temelie* от *темел* плюс суфикс *-ie*[67].

Из Византии в обширном ареале распространились термины, касающиеся письма, учения, воспитания и искусства. Они рано перешли к славянам, а затем через романизованное население и к албанцам. Латинское слово *calamus* «тростник, перо» имело своим производным *calamarium* «коробка для тростника или перьев, сосуд для чернил», сохранившееся в византийском греческом языке (καλαμάριον). Отсюда оно перешло в древнеславянский язык (*каламарь*), болгарский (*каламар*), сербохорватский (*каламар*), албанский (*kalamar*, *calamare*), аромунский (*călămar*, *călimar*) и мегленорумынский (*călămar*) диалекты, в румынский (*călimară*) и турецкий (*каламар*) языки. Через греческий язык это слово проникло в южноитальянские диалекты (*kalamári* в Бове и Отранто), а через латинский вошло в венгерский и в западные языки[68].

Древнегреческое слово κόνδυλος «сжатый кулак, сустав» породило уменьшительное κονδύλιον, получившее в византийскую эпоху особое значение «перо», и вошло в среднеболгарский язык (*кондиль*), албанский

---

[67] *Corpus inscriptionum Latinarum*, III, 12336; Procop. *Bell.* II, 14, 22; II, 29, 42; VIII, 11, 13; *Actes de Kutlumus.* Édition diplomatique par Paul Lemerle, Париж, 1945—1946, 30, 40.

[68] Nicetae Choniatae, *Historia*, стр. 786, 24.

(*condil'*), аромунский *cundil'u, condil'u*) и мегленорумынский (*kondili*) диалекты и румынский язык (*condei*). Возможно, что этот термин вошел в румынский язык и непосредственно из византийского греческого еще в X в[69].

Форма δάσκαλος для διδάσκαλος была обычной в византийском греческом языке. Она вошла в древнеславянский язык (*даскаль*), болгарский (*даскал*), сербский (*даскал*), аромунское наречие (*dascal*) и румынский, в котором породило очень много производных как *dăscălaş, dăscăleşte, dăscăli, dăscălicesc, dăscălie, dăscălime, dăscălit, dăscăliţă*[70].

Из древнегреческого слова διάκονος «служитель» в византийское время родились формы διάκων и διάκος. Последняя была обычной и в латинских документах того времени (*diacus*). Это слово вошло в древнеславянский (*дьякь*), старосербский (*дийакь* — 1189 г., в смысле «писатель, секретарь»; *диекь* — 1367 г.), русский (*дьяк*), румынский (*diac*) и венгерский (*deak*). Г. Мурну отмечает, что значение «секретарь» не имеется в греческом языке и возникло в процессе исторического развития румынского языка. Однако упомянутое значение ясно засвидетельствовано в старосербском языке в 1189 г.; оно рано зародилось в канцеляриях того времени, тогда как в церковных книгах слово продолжало существовать с более старым значением «служитель алтаря». К румынам и венграм слово пришло по славянской линии в X или XI веке[71].

Древнегреческое слово χάρτης «книга, документ» дало латинское *charta*; уменьшительное χαρτίον с множественным χαρτία широко употреблялось после IV в., а через византийцев распространилось в обширном ареале — в Южной Италии, на Балканском полуострове, у румын и в России. Слово появляется в древнеславянском языке (*хартия*, в 945 г.), в старорусском (*хартйя* «документ», XI в.), старосербском (*хартия, харьтйя*, XIV в.) и в румынском (*hîrtie, hîrtierie, hîrtioară, hîrtiuţă*). С VII века бумагой торговали арабы, а в XII—XIII вв. ее выделывали в Италии и Испании. Все же она продолжала оставаться дорогой и достать ее было трудно, с ней конкурировал пергамент. На юге от Дуная и у румын ею начали широко пользоваться лишь начиная с XIV в. В XV в. ее потребление увеличилось, а в XVI в. стало обычным. Первый, известный в Румынии документ на бумаге относится к 1406 г., ко времени Мирчи Старого. Но слово *hîrtie*, которым славяне пользо-

---

[69] O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Париж, 1901, том I. стр. 357.
[70] G. Meyer, *ук. соч.*, стр. 83.
[71] Berneker, I, стр. 198—199.

вались еще с X в., было, вне сомнения, известно румынам, при всем том, что его распространение среди широких масс началось лишь в XIV в. [72].

Древнегреческий глагол παιδεύω означает «выращиваю, воспитываю, поучаю». Еще в начале нашей эры, в труде Семидесяти толковников и в писаниях Нового Завета он имел значение «наказываю». Оба эти смысла шли параллельно и дальше, а через церковную литературу смысл «наказываю» перешел в древнеславянский язык (*педепсати*), старосербский (*педепвсати*, *педепсати*, засвидетельствованный после 1300 г), сербохорватский (*падепса* «наказание», *педепсати*, *педьепсати*, *педипсати* «наказывать»), болгарский (*педепсам*, *педепсавам*, *педепсване*), в аромунский (*pedipsescu*) и мегленорумынский (*pedipses*, *pedipsiri*, *pedipsit*, *pideapsă*) диалекты и в румынский язык (*pedeapsă*, *pedepsi*, *pedepsire*, *pedepsit*, *pedepsitor*). С этим смыслом слово вошло в румынский язык еще до XIII в., но в старой румынской литературе XVII—XVIII вв. оно встречается и с первоначальным значением старогреческого языка, т.е. в смысле «воспитывать, учить». Так, в Библии 1688 г. читаем: «И это сделал при переводе священного писания, претерпев много трудностей и достаточно расходов, поставив с одной стороны знающих эллинский язык учителей ..., а с другой стороны, и местных людей, не только изучивших наш язык (*pedepsiți în a noastră limbă*), но изучивших и эллинский язык». В *Pildele filozofești* 1713 г. имеется другой убедительный пример: «Беден не тот, что отца не имеет, а тот у кого нет знаний и образования» (*n-are învățătură și bună pedepsire*). Г. Мурну считает, что значение «наказывать» проникло в румынский язык в более древнюю эпоху через церковные произведения и стало общеупотребительным, в то время как значение «воспитывать, поучать» наслоилось через литературу лишь в XVII в., но не закрепилось и со временем исчезло [73].

Из византийской литературы проникли в румынский язык косвенным путем несколько терминов из области флоры и фауны. Носителями таких наименований были не только религиозные произведения, но все культурное движение, исходившее из Византии, которое распространилось на север и северо-запад Восточной Европы во время максимальной экспансии византийской цивилизации. Каштан появился прежде всего в Закавказье и в Малой Азии, а оттуда был перенесен

[72] G. Ionescu, *Contribuțiuni la studiul începuturilor întrebuințării hîrtiei în cancelariile Valahiei (Țării Romînești) și Moldovei*, в « Studii și cercetări de istorie medie », II (1951), 1, стр. 77—90.

[73] L. Șăineanu, *Încercare asupra semasiologiei limbii romîne. Studii istorice despre tranzițiunea sensurilor*, Бухарест, 1887, стр. 25—27; G. Murnu, *ук. соч.*, стр. 43—45.

в Грецию и Италию. В болгарский язык проник рано в форме *костен*, а позже и в форме *кастан*. В румынский язык вошел из греческого византийского через славян после X в.[74].

В греческом византийском языке имеется форма καμήλα «верблюд» с производным καμηλάριος «погонщик верблюдов». Она вошла в древнеславянский язык (*камиль*), болгарский (*камила*), сербохорватский (*камила*), албанский (*kamilla, kamilë*), аромунское (*cămilă*) и мегленорумынское (*cămilă*) наречия и в румынский язык (*cămilă, cămilar*). В молдавском документе 1443 г. встречается собственное имя *Cămilă*, а в топономии XVI в. *Cămilești* — село на реке Бырлад[75].

Слово πυρός «пшеница», засвидетельствованное еще у Гомера отразилось в древнеславянском (*пиро* «полба») и в сербском (*пир*). В румынский язык слово это (*pir*, «злаковое растение с ползучим стеблем») пришло через славян[76].

В старогреческом языке слово βλαστός означает «то, что растет, отросток, побег», а βλαστέω «расту, даю побеги». Позднее производное βλαστάριον «отросток, побег» стало общенародным и вошло в новогреческий язык (βλαστάρι). Из греческого византийского βλαστάριν, произносимого как *vlastárin* и как *lastárin*, в старославянском языке появилось *ластар*, в болгарском *ластар*, в сербохорватском *ластар* (в XIV—XV вв.), в албанском (*vlastár, l'astar*), в аромунском (*vlăstar, vlăstare*) и мегленорумынском (*vlăstar*) наречиях, в румынском (*vlăstar, vlăstări, vlăstăret, vlăstăriș, lăstar, lăstăraș, lăstărel, lăstărică, lăstăriș, lăstări, lăstărit*) и в турецком (*ластариа*) языках. Для сербохорватской формы *ластàр* М. Васмер указывает на аналогию Ласи = Власи в Черногории. Присутствие на обширном пространстве двойных форм в болгарском, албанском и румынском языках объясняется существованием дублетов в первоначальном языке, т.е. в греческом византийском, либо последующим книжным влиянием[77].

Вишьня из древнеславянского языка, *вишня* из болгарского и сербского, *vishnjë* из албанского, *vișină* из румынского Г. Мейер ставит в связь с греческим словом βύσσινος «красный как пурпур, пурпурный». Хоопс обращает внимание на параллелизм *wihsela* из верхнего древнегерманского языка, *vyšna* из литовского и приходит к выводу,

---

[74] J. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum*, Штрассбург, 1905, стр. 551—552.

[75] *Documente privind istoria Romîniei. A. Moldova, Veacul al XVI-lea*, Бухарест, 1951, том III, стр. 324, 461.

[76] F. Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Вена, 1886, стр. 269.

[77] P. Skok, в «Slavia», IV (1925—1926), стр. 344.

что это слово славянского корня. М. Васмер ставит под знак вопроса обе эти этимологии, оставляя вопрос открытым для будущих исследований. Вишня в диком состоянии растет в Закавказье, а оттуда распространилась по обширной зоне на запад, в Европу [78].

Через славян вошел в румынский язык от византийцев глагол *a părăsi*. Глагол παρεάω (будущее время παρεάσω) «оставляю в стороне, пренебрегаю», засвидетельствованный в документах VIII в., вошел в сербский язык (*парасити*) и в румынский (*părăsi*, *părăsire*, *părăsit*, *părăsitură*), в котором стал общеупотребительным и распространенным повсюду [79].

В X—XII вв. Византийская империя находилась в непосредственном контакте с романизированным населением придунайских земель и свыше двух веков Дунай оставался северной границей империи. Политическое влияние Византии распространилось тогда и на север от Дуная на Трансильванию и Венгрию. Византийская культура дошла вплоть до России, Польши, Богемии и Северной Италии, а вырабатываемые в Константинополе товары, как и привозимые при его посредстве, расходились в обширном географическом ареале, в который входила и румынская территория. Связи романизированного населения придунайских земель с византийской империей были тогда довольно крепки и оставили следы в разговорной речи. Топонимы *Constanţa*, *Sulina*, *Calafat*, *Maglavit* имеют византийское происхождение и могут служить свидетельством активности торгового флота империи вдоль румынского морского побережья и по Дунаю до Железных Ворот. В это время в разговорную речь романизированного придунайского как северного, так и южного населения вошло непосредственно из греческого византийского языка 18 слов: *agonisi*, *arvonă*, *cort*, *cucură*, *folos*, *flamură*, *mătasă*, *mintă*, *mînie*, в аромунское наречие *mulare*, *omidă*, *prisos*, *scafă*, *stol*, *traistă*, *urgie*, *urgisi*, *za* (*zale*). Из них 8 относятся к области торговли, 4 к военному искусству, 3 к флоре и фауне, а остальные 3 распространились через посредство церковных кругов. Другие 38 слов вошли в румынский язык косвенным путем, через славян: *argat*, *camătă*, *castan*, *călimară*, *cămilă*, *cămin*, *cărămidă*, *condei*, *dascăl*, *diac*, *dîrmon*, *felie*, *hîrtie*, *ieftin*, *lipsi*, *litră*, *mireasmă*, *mirodenie*, *mirosi*, *orez*, *pat*, *părăsi*, *pedepsi*, *piper*, *pir*, *piron*, *pirostei*, *pită*, *procopsi*, *sazmă*, *săpun*, *sosi*, *strachină*, *tăgare*, *temei* (*temelie*), *tigaie*, *văpsi*, *vlăstar* (*lăstar*).

---

[78] Л. П. Якубинский, *История древнерусского языка*, Москва, 1953, стр. 333.
[79] Preisigke, II, стр. 263.

Подавляющее их большинство, а именно — 25, связаны с торговлей, 7 относятся к области дипломатических канцелярий, 4 термина — к флоре и фауне, а 2 отражают домашнюю жизнь. Совершенно отсутствуют слова из области земледелия и пастушества, основных занятий румынского народа в прошлом. Из того, что рассказывает нам язык, вытекает, что, хотя румынский народ не находился в непосредственной близости с греческим, он все же обитал в сфере культурного влияния Византии. Оно сказалось частично непосредственно, но в еще большей мере повлияло на румын через посредство южнодунайских славян. Более близкое исследование византийской цивилизации, как и рассмотрение всего комплекса вопросов Юго-восточной Европы предоставляет возможность лучше ознакомиться с собственной румынской историей.

RELATIONS CULTURELLES ROUMANO-SERBES AU XVI[e] SIÈCLE

par ION-RADU MIRCEA

La création des Etats féodaux roumains de Valachie et de Moldavie au XIV[e] siècle se produisit justement à l'époque où l'Etat serbe féodal parvenait à l'apogée de son prestige politique et culturel. Il était normal que ces deux peuples situés au nord et au sud du Danube et qui étaient depuis longtemps liés par des contacts directs et d'étroits rapports le long des voies d'échange qui rattachaient les villes commerciales ou les centres miniers de la côte de l'Adriatique à ceux de Hongrie, de Pologne et des rivages de la mer Noire s'influençassent réciproquement. Plus tard, la lutte commune contre l'expansion vertigineuse de l'Empire ottoman contribua, elle aussi, à créer — cette fois sur le plan politique également — des conditions favorables à la pénétration en Valachie et en Moldavie d'importants éléments de civilisation serbe. Cette pénétration est visible surtout dans la littérature écrite et l'art destinés aux grands féodaux, dans les conditions de la culture, remarquable à beaucoup d'égards, qui se développe en ces temps- là dans les Pays roumains.

L'examen à nouveau de ces relations nous paraît d'autant plus nécessaire aujourd'hui que, ces derniers temps, de nombreuses et riches collections de sources ainsi que des études sérieuses sont venues mettre à la disposition des érudits la documentation permettant d'approfondir l'examen de ces problèmes [1]. Dans les pages qui vont suivre nous

[1] *Istoria Romîniei* [Histoire de la Roumanie], Editions de l'Académie de la R.P.R.; II[e] vol. Le féodalisme de la haute époque. Le féodalisme développé dans les conditions du morcellement féodal, etc., Bucarest, 1962. *Documente privind Istoria Romîniei* [Documents

ne chercherons à relever que quelques aspects des relations roumano-serbes, plus particulièrement dans le domaine de la culture, et nous limiterons nos recherches à une période de près d'un siècle, de la dernière décennie du XVe siècle au troisième quart du XVIe . Si nous nous arrêtons à cette date, c'est qu'elle représente un véritable tournant dans l'évolution de la classe féodale des Pays roumains, au niveau de laquelle a lieu le phénomène culturel slavo-roumain : c'est alors que les familles des grands marchands constantinopolitains de langue grecque commencent à jouer dans la politique de l'Empire ottoman un rôle de plus en plus important. Par conséquent, à partir de cette époque, les princes roumains tendent à orienter leurs relations culturelles — et aussi leurs subsides (beaucoup moindres maintenant, par suite de l'accroissement des charges économiques imposées à leurs pays par la Porte) — vers le monde grec. C'est alors aussi que le roumain — langue des masses — s'affirmait de plus en plus fortement comme langue de culture à l'aide des premiers livres imprimés en roumain. En même temps, l'interruption des voies de commerce menant à l'Adriatique et leur remplacement par un circuit économique fermé, vers le Bosphore, entraînera l'épuisement économique des Pays roumains : les rapports mêmes de ces derniers avec les territoires serbes (déjà épuisés par la même exploitation) tendent donc dorénavant à se réduire à de simples contacts entre les régions situées dans le voisinage immédiat de la frontière danubienne.

Dès la fin du XIIe siècle l'Etat féodal serbe [2] connut un développement qui culmina avec le couronnement, à Skoplje, en 1346, du « kralj » Étienne Douchan comme « tsar des Grecs et des Serbes ». Ce titre n'affirmait pas une vaine prétention : pour un moment du moins le nouvel empire réussit en effet à réunir sous une seule domination les territoires byzantins et les territoires serbes de la Péninsule balkanique. De sorte, la civilisation du jeune État devint une civilisation mixte gréco-serbe, qui mit en valeur des interpénétrations beaucoup plus anciennes,

---

relatifs à l'histoire de la Roumanie], *A.* La Moldavie, *B.* La Valachie, XVIe siècle, édités par l'Académie de la R.P.R. ; la Collection « *Cronicile medievale ale Romîniei* », publiée par l'Institut d'Histoire de l'Académie de la R.P.R. Outre les études introductives des différents textes médiévaux, nous devons mentionner le livre intitulé *Viața feudală în Țara Romînească și Moldova* [La vie féodale en Valachie et Moldavie (XIVe—XVIIe siècles)], Bucarest, 1957, par V. Costăchel, P. P. Panaitescu et A. Cazacu. Une contribution importante à la connaissance de la question a été apportée par les communications de l'*Association des slavistes* de Bucarest, publiées dans les 4 volumes du périodique « Romanoslavica ».

[2] Cf. C. Jireček, *Geschichte der Serben*, t. I, Gotha, 1911, p. 281 sqq., et t. II, 1, Gotha, 1918, p. 97 sqq.

qui avaient eu lieu dans ces régions où habitaient ensemble des éléments parlant le grec et d'autres parlant le slave.

Mais, tout au moins sous son aspect politique, cette situation ne dura pas longtemps. En premier lieu, immédiatement après la mort d'Étienne Douchan, survenue en 1355, les tendances centrifuges des grands féodaux, poussés par leurs propres ambitions et intérêts, brisèrent l'unité du tsarat; peu après, la conquête turque — qui sut profiter de ces tendances — parvint à mettre en péril l'indépendance même des régions où avait pris son départ l'ascension de l'État féodal serbe. Une nouvelle tentative de centralisation, qui commence à s'esquisser autour du knèze Lazare, échoua après les défaites essuyées à Čirmen (1371) sur la Maritza [3] et à Kossovo (1389) où Lazare trouva la mort, en combattant les envahisseurs ottomans. Son successeur, le despote Étienne, essaya de trouver une nouvelle position politique pour l'État serbe, en acceptant la souveraineté turque; mais après sa mort, ce vestige même du tsarat de jadis disparut aussi en 1459; la seule survivance de l'ancienne indépendance sera constituée dorénavant — mais pas pour longtemps — par le petit despotat de Podunavie où, sous la protection du royaume hongrois, le pouvoir appartenait à la famille Brancovitch [4] qui descendait, par les femmes, du knèze Lazare.

Par suite de ces événements, de nombreuses familles de grands féodaux de Serbie et de Bosnie ou d'Herzégovine s'étaient réfugiées en Italie, en Hongrie et dans les Pays roumains [5] — continuant, de cette « diaspora », la lutte pour arrêter la conquête turque, au moins, sinon pour reconquérir les territoires balkaniques perdus. Mais d'autres familles du même rang, demeurées sur place, cherchèrent à maintenir leur domination sur leurs territoires ancestraux, soit en passant souvent — purement pour la forme — au mahométisme, soit par des alliances de famille conclues avec les nouveaux maîtres, comme on l'avait déjà tenté, par exemple, avec la « tsarine » Mara, fille du despote de Serbie Georges Brancovitch (1427—1456) et épouse du sultan Mourad II.

Les éléments de la civilisation serbe sont surtout visibles dès le début de l'État féodal, dans les formes que revêt l'organisation

---

[3] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 170, 221—222, 351, 362, 368, 378, 380 et 388.

[4] C. Jireček, *Geschichte der Serben*, t. II, 1, p. 228 et 229; Al. Ivić, *Rodoslovie tablița srpskih dinastija*, IIIe éd., Novisad, 1929, planche II; Emile Picot, *Les Serbes en Hongrie*, Prague, 1873, p. 34.

[5] Dr. Iovan Radonić, *Ćurać II Branković, « despot Illirika »*, Cetinje, 1955; C. Jireček, *op. cit.*, t. II, p. 247 et sqq.

des chancelleries princières, des hauts dignitaires et de l'Église [6]. Le slavon de rédaction serbe devient la langue de correspondance non seulement avec les autres pays de culture slave, mais, souvent aussi, avec d'autres pays voisins, dont l'Empire ottoman également [7]. L'architecture religieuse voit se répandre largement le type d'édifice du culte que l'on rencontre à la même époque dans la vallée de la Morava. A la même époque le « pope Nicodème » (mort en 1406), représentant de la civilisation mixte gréco-serbe du XIV[e] siècle, passe — après avoir d'abord dépensé son énergie au sud du Danube — en Olténie, où il fonda pour commencer le monastère de Vodiţa, puis celui de Tismana : le tétraévangéliaire slave copié, enluminé et revêtu d'argent par lui-même ou par les moines arrivés avec lui, représente l'un des plus anciens témoignages des relations culturelles roumano-serbes [8].

L'activité littéraire des trois premiers siècles d'existence de l'État serbe — bien qu'encore sous la dépendance de la littérature médio-bulgare de tradition plus ancienne — acquiert dès le début une place à part au sein de la littérature en langue slave [9]. Ce qui la caractérise, c'est la création historique, d'abord sous la forme hagiographique des « Vies » de princes (considérés et glorifiés comme saints). Les centres de culture de l'époque de début de la littérature serbe sont les monastères, dont celui de Chilandar au Mont Athos — création du fondateur de l'État, Étienne Némanja (devenu saint Siméon) et de ses fils: Sabbas (qui organisa l'Église et la vie monacale serbes) et Étienne « le Premier Couronné », organisateur de l'État sous forme de royaume. On renoua à Chilandar la tradition byzantine des écrits hagiographiques. Au fur et à mesure que les écrivains deviennent conscients de leurs possibilités, ils confèrent à de telles « Vies » un caractère laïque, politique, de plus en plus prononcé, ouvrant la voie à une littérature narrative fondée sur des faits réels, précis. Sous le couvert

---

[6] Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne* [Histoire de la langue roumaine], t. III, Les langues slaves méridionales (VI[e]—XII[e] siècles), Editions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1962, p. 46, 48 et 49 ; D. P. Bogdan, *Diplomatica slavo-romînă* [La Diplomatique slavo-roumaine], dans *Documente privind Istoria Romîniei*, [abrégé, *D.I.R.*], Introduction, t. II, Bucarest, 1956, p. 68, note 3.

[7] St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, t. I, p. 52 ; et Al. Rosetti, *op. cit.*, p. 48 ; Soliman le Magnifique avait une chancellerie serbe, en même temps qu'une chancellerie grecque et une chancellerie turque, ainsi que d'influents conseillers d'origine serbe (N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, t. V, *Epoque des Braves*, Bucarest, 1940, p. 10.

[8] *Studii asupra tezaurului restituit de URSS* [Etudes concernant le trésor restitué par l'URSS], Editions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1958, le chapitre *Les manuscrits* par E. Lăzărescu et I. R. Mircea, p. 330 ; Ion-Radu Mircea, *Le plus ancien manuscrit roumain contenant des miniatures* (en roumain ; travail encore en manuscrit).

[9] V. Jagić, *Historija književnosti naroda hrvatskoga i srbskoga*, knjiga I, *Staro doba*, Zagreb, 1867 ; Arturo Cronia, *Storia della letteratura serbo-croata*, Milan, 1956, chap. I.

hagiographique se dissimule un sens historique de plus en plus militant : une idée politique qui sera, pour le XVe siècle et le suivant, un appel à la lutte antiottomane [10]. C'est pourquoi on peut dire que les *Vies des princes et des archevêques serbes*, écrites par l'archevêque Danilo, ancien hégoumène de Chilandar (mort en 1337) et par ses continuateurs, représentent une véritable narration historique et que cette œuvre donna naissance au courant historiographique des « Généalogies » et des « Annales ». Dans ces dernières sont consignées — surtout après que le péril turc commun aux peuples du sud-est de l'Europe provoqua une tendance, plutôt théorique, de solidarité entre les peuples menacés — de courtes énumérations de dates et de faits qui font souvent connaître les principaux événements politiques qui eurent lieu au nord comme au sud du Danube, à l'usage des lettrés et grands féodaux aussi bien serbes que roumains [11]. Au XVe siècle apparaît un nouveau type d'écrivain, illustré par Grégoire Ţamblak, originaire de Bulgarie et ancien hégoumène du monastère de Dé iani, qui, après avoir joué un rôle en Moldavie, finit ses jours comme métropolite de Kiev [12], ou bien par Constantin, originaire de Kostenec, dit le « Philosophe », qui continua, dans les cours et monastères serbes, la rédaction des œuvres historiques sous la forme d'écrits hagiographiques, si recherchés et si goûtés des connaisseurs des lettres slavo-roumaines [13].

La fin du XVe siècle marque un moment critique pour la civilisation balkanique tout entière. L'arrivée des Turcs et le remplacement de la classe dominante dans les pays du sud du Danube par des féodaux

---

[10] Cronia, *op. cit.*, p. 30.

[11] N. Iorga, *Studii şi documente privind istoria Romîniei* [Etudes et documents concernant l'Histoire de la Roumanie] Bucarest, 1901, Préface ; *Fragmente de cronici şi ştiri despre cronicari* [Fragments de chroniques et renseignements concernant les Chroniqueurs] ; du même, *L'élément roumain dans les annales serbes* (dans « Revue historique du Sud-Est européen », IVe année, 1927, p. 227).

[12] *Istoria Romîniei*, II, 392, 665.

[13] Toute cette activité littéraire et l'éclat dont a joui l'Etat serbe ne sont pas restés inconnus des Pays roumains ; ils ont créé chez les Roumains les notions de « langue serbe » pour les langues slaves méridionales et la langue médio-bulgare, et de « serbe » pour désigner les Slaves sud-danubiens en général, noms appliqués ensuite à toutes les populations slaves réfugiées au nord du fleuve. La preuve en sont les nombreuses localités dénommées Sîrbi, Sîrbova, Sîrbsca, Sîrbeni, ainsi que la désignation de « Serbes », même au XIXe siècle, donnée aux colons bulgares du territoire de la Valachie. Cf. Iorgu Iordan, *Nume de locuri romîneşti în Republica Populară Romînă* [Noms de localités roumaines de la République Populaire Roumaine], Editions de l'Acad. de la R.P.R., Bucarest, 1952, p. 220 sqq ; avec la bibliographie de la question. Pour le terme срьбски au lieu de блъгарски, cf. les manuscris nos 96 et 137, des années 1503 et 1462, chez P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din biblioteca Academiei R.P.R.* [Les manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R.], t. I, Bucarest, 1959, p. 124 et 172.

musulmans (timariots) créa un péril pour le développement et parfois pour l'existence ethnique des masses. La résistance de la population à l'envahisseur revêt aussi — à côté de la résistance passive ou armée — un aspect spécifiquement médiéval. Cette résistance prend une forme religieuse et culturelle en même temps, ayant pour points d'appui les monastères autour desquels se groupent les masses, dans une défense opiniâtre de leur langue et de leurs coutumes [14]. Mais ces monastères ne pouvaient subsister qu'avec l'aide matérielle et morale que — à la place de leurs protecteurs disparus, bulgares ou serbes — ne pouvaient leur donner que les princes roumains qui avaient conservé, sinon leur indépendance du moins leur autonomie. Si la collaboration militaire entre les populations des régions nord- et sud-danubiennes est en général assez rare sauf au temps des croisades du XV[e] siècle (à l'époque de Mircea l'Ancien, de Vlad Dracul, de Jean de Hunedoara, etc.) ou à la fin du XVI[e] (Michel le Brave), l'aide apportée par les princes et les féodaux roumains à la reconstruction et dotation des monastères de l'Athos, de Serbie et de Bulgarie représente elle aussi une forme de collaboration à cette résistance contre l'envahisseur — il est vrai plutôt passive — dirigée par les Pays roumains.

Cette reprise du rôle joué, dans un passé qui apparaît toujours plus éclatant, par les tsars et les despotes serbes en leur qualité de fondateurs des établissements balkaniques de culture médiévale, eut lieu en sauvegardant, paraît-il, toutes les formes juridiques ; c'est le cas d'un acte d'adoption, mentionné par un document de 1492. Cet acte représente le commencement d'une époque de relations beaucoup plus étroites qu'auparavant entre la Valachie et le centre de civilisation serbe de l'Athos, qui marquent le fait que les princes roumains assumaient le rôle joué jusqu'alors dans les Balkans par l'État féodal serbe.

En effet, en novembre de l'an 7001 de l'ère byzantine [15], le voïvode valaque Vlad le Moine acceptant d'aider le monastère de Chilandar

---

[14] Chr. Christov, G. Stojkov et Kr. Mijatev, *Le monastère de Rila*, Editions de l'Académie des Sciences de Bulgarie, Sofia, 1958. A la première page, on lit cette citation de Guéorgui Dimitrov : « *On peut résolument affirmer qu'il n'y aurait pas eu aujourd'hui une Bulgarie démocratique — la Bulgarie du Front de la Patrie — si dans les sombres temps de profond esclavage, des monastères tels que celui de Rila n'avaient pas existé, qui sauvegardaient les sentiments de nationalité, les espoirs et la fierté nationale du peuple bulgare et qui l'ont empêché de disparaître comme nation...* ».

[15] Photographie (en possession naguère de Stoica Nicolaescu) de l'acte slave original et inédit, à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies, paquet LXXIII, n° 2. Mentionné, d'après l'original conservé dans la bibliothèque du monastère de Chilandar, par Djordje Sp. Radojičić dans *Srpske arhivske i rukopisne zbirke na Sv. Gori* (Arhivist, t. V, 1955, p. 8—10) et dans *Srpsko-rumunski odnosi XIV—XVII veka* (extrait), Novisad, 1956, p. 18. Résumé et appréciations historiques chez P. Ş. Năsturel, *Sultana Mara, Vlad*

par l'octroi d'une somme annuelle de 5 500 aspres, justifie ainsi sa donation :

« Voyant donc diminué, par suite de nos péchés, le nombre des très pieux princes qui ont élevé, embelli et gratifié les saintes églises de Dieu ; et surtout le temple et la sainte et impériale demeure qui se trouvent à la sainte montagne de l'Athos ... le monastère appelé Chilandar, trouvant ce monastère dépourvu de protection de la part de très pieux princes serbes et bienheureux fondateurs, et voyant que la dernière en vie, la très pieuse Dame et tsarine[16] Mara, arrivée à la vieillesse et attendant sa bienheureuse fin désire nous considérer comme son enfant et qu'elle nous informe au sujet de ce saint monastère plus haut nommé en nous suppliant, comme son fils, de ne pas laisser ce saint monastère dépourvu de protection de la part de très pieux princes, mais de veiller sur lui et de le gratifier et de pouvoir m'appeler nouveau fondateur. C'est pourquoi nous, de tout cœur, nous avons accepté ce saint monastère, après la bienheureuse fin de la très honorée et bienheureuse susdite Dame et tsarine, notre mère Mara, et de sa sœur, la Dame Cantacuzène, j'ai accepté de me considérer fondateur du saint monastère et de le gratifier autant que nous le pouvons ... »[17].

Ces lignes montrent très bien l'état d'abandon dans lequel se trouvait le traditionnel centre culturel serbe de Chilandar. Les derniers despotes de la famille Brancovitch, qui se trouvaient engagés dans une croisade antiottomane, ne pouvaient plus exercer leur rôle de protecteurs des vieux sanctuaires[18] ; seule la « tsarine » Mara, alors retirée sur ses domaines proches de Serrès, pouvait encore protéger et aider de ses revenus l'ancienne fondation des princes serbes, en usant de l'influence qu'elle avait conservée auprès du sultan. C'est pourquoi, par un testament [19] dont on sent l'écho à travers les lignes reproduites ci-dessus, Mara en appela à Vlad le Moine, voïvode de la Valachie, l'attachant par un acte symbolique d'adoption [20] à l'héritage des « très pieux princes serbes » et lui octroyant, en même temps, une place — chèrement payée —

Călugărul şi începuturile legăturilor Ţării Romîneşti cu mănăstirea Hilandar în 1492 [La sultane Mara, Vlad le Moine et les débuts des relations de la Valachie avec le monastère de Chilandar, en 1492], dans « Glasul Bisericii », XIXe année, 1960, nos 5—6, p. 498—502.

16 « Tzarice » — tsarine — est la traduction slave du titre de « sultane », Mara descendant d'une famille de knèzcs et despotes serbes et non pas de tsars.

17 Voir annexe I, p. 40, lignes 33-46, et p. 42, lignes 1—4.

18 Picot, *op. cit.*, p. 45. Georges Brancovitch, sa mère et son frère donnent au monastère de Chilandar en 1496, mille florins (« Glasnik srpskog učenog družstva » XXV, 1869, Belgrade, p. 272.

19 Probablement avant sa mort survenue en 1487 (P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 500).

20 Qu'il s'agit, du moins formellement, d'une adoption, cela ressort des termes employés par Vlad le Moine : « Notre mère » pour désigner Mara, « son enfant » pour se désigner lui-même.

de fondateur à côté des tsars, knèzes et despotes serbes [21]. Mais par la voix de Mara s'expriment l'espérance de la population balkanique de trouver dans le voïvode roumain—alors quasiment indépendant—un nouveau protecteur. A partir de cet acte, les chrysobulles des princes valaques confirmant des donations pour Chilandar se succèdent sans interruption jusqu'en 1534[22]. Dans la rédaction de 1531 de l'acte de confirmation de la donation de son aïeul, Vlad le Noyé réaffirme cette descendance symbolique dans la formule « nos prédécesseurs très pieux, princes, tsars et ancêtres et parents de Ma Seigneurie » [23] qui ont aidé le monastère de « Filandar », « des grands tsars serbes » [24]. Pour bien connaître le véritable caractère de ces actes, il est intéressant de savoir que l'on ne connaît qu'un seul acte de donation moldave à Chilandar, de l'an 1533[25] : Pierre Rareş, également apparenté à la famille Brancovitch, accepte d'aider le monastère, lui promettant un appui encore plus grand si, par les prières des moines, « il échappe des mains des nations étrangères », entendant par là l'ennemi commun, les Turcs.

D'autres petites unités de ce complexe serbe du mont Athos sont aidées — plus rarement — par les princes valaques. Ainsi, par exemple, ils aident la maladrerie du monastère [26], la « Tour des Albanais » [27] et la « Tour de notre saint père Sabbas, qui se trouve à Carée » [28].

Mais les relations entre les centres de culture serbes et la Valachie n'étaient pas seulement le résultat de pareilles adoptions symboliques. Celles-ci ont été renforcées aussi par la parenté des princes, par les femmes, avec les derniers descendants de la maison des Brancovitch et avec les

---

[21] Compte tenu des actes pour Chilandar mentionnés plus bas (note 22), si l'on considère que le paiement de la somme annuelle et des frais de voyage a été fait régulièrement, on constate que, rien que pour le Katholikon, il a été dépensé en 53 ans 425 100 aspres, auxquels s'ajoutent 48 000 aspres environ entre 1512 et 1526 pour la Tour des Albanais.

[22] Photographies d'actes inédites de mars 1497, du 15 mai 1510, du 30 avril 1525 et du 27 février 1531 (à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies, paquet LXXIII, nos 4, 10, 14, 17), 23 août 1517 et 20 avril 1534 (publiées dans *D.I.R.* B, XVIe siècle, t. I, p. 123; et t. II, p. 158—159). Celui du 30 août, mentionné par Dj. Radojičić, *op. cit.*, (Arhivist, t. V) écrit en vieux-slave et rédigé en serbe. Dans son acte de 1510, le Voïvode Vlăduţ, fils de Vlad le Moine, répète le texte de l'acte de 1492.

[23] Document no 17: порѣвновахωм прѣжднїи бл<а>гоч<ь>ст<и>вим г<о>сп<о>дам, ц<а>. ремь и дѣди и родителом г<о>с<по>д<ст>вами.

[24] великїи ц<а>ри срьбские.

[25] *D.I.R.* A. XVIe siècle, t. I, p. 356—357. Cf. aussi Radojičić, *op. cit.* (Arhivist, t. V).

[26] Voir les actes de 1525, 1531 et 1534 cités à la note 22.

[27] Dite des « Arbanaşi », d'après ses fondateurs appartenant à la famille régnante d'Albanie. Photographics d'actes inédits des 2 août 1512, 16 mai et mai 1525 (à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies, paquet LXXIII, nos 11, 13, 15. Pour les actes de 1525, conservés aujourd'hui en originaux à la Bibliothèque du monastère de Chilandar, voir aussi Radojičić, *op. cit.*, (Arhivist, vol. V).

[28] Photographie de l'acte inédit du 23 février 1536 (à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies, paquet LXXIII, no 19). C'est là que Domentien a écrit en 1243 *la Vie et l'éloge des saints Siméon et Sabbas* (cf. Jagić, *op. cit.*, p. 177).

grandes familles féodales serbes en exil [29]. Il se forma ainsi en Valachie et en Moldavie, au XVIe siècle, une véritable dynastie qui, parallèlement à sa large action d'assistance accordée aux centres culturels serbes et grecs, réussit également à grouper autour d'elle nombre de lettrés serbes, si nécessaires à la chancellerie et à la culture de langue slave.

Après la mort de Vlad le Moine — considéré comme le fils adoptif de la tsarine Mara — Radu le Grand (1496—1508), son fils et successeur, ajouta à ces relations de parenté, le mariage de Pîrvu, le fils de sa sœur, avec une fille de Démètre Iakšitch, grand féodal serbe, maintenant magnat de la couronne hongroise et possesseur d'importantes propriétés dans la zone de Cenad [30]. Radu abrita à sa Cour de nombreux autres expatriés, entre lesquels il ne faut pas oublier le despote de Srem, Georges, devenu le moine Maxime, arrivé là avec des familiers et tout ce qu'il possédait [31] ainsi qu'avec des parents dont Salomon Crnojević de la famille princière du Monténégro [32], et Despina, la future femme de Neagoe Basarab [33]. C'est à ce Maxime que l'on doit — probablement — l'engagement du hiéromoine Macaire de Cetinje pour l'impression des livres slaves néces-

---

[29] D'importantes familles de nobles hongrois, comme par exemple celle des comtes de Cilly, ont eu des relations de famille permanentes avec les despotes serbes, même au XVe siècle; les bandera du despote de Srem, souvent mentionnées à côté de la puissante famille des Iakšitch — qui possédait des domaines importants dans le comté de Csanad — ont pris part, vers 1500, à la lutte contre les Turcs sur le Danube, en Croatie et en Slovénie; certains membres des dynasties serbes ont été utilisés par la Porte dans ses luttes d'expansion en Bosnie, Serbie et Monténégro (v. C. Jireček, *op. cit.*, t. II, p. 228—229) et peut-être même contre les Roumains (cf. *Istoria Romîniei*, t. II, p. 368).

[30] L'acte du 18 juillet 1504, chez Stoica Nicolaescu, *Documente slavo-romîne cu privire la relațiile Țării Romînești și Moldovei cu Ardealul în sec. XV—XVI*, Bucarest, 1905, p. 241—246. Pour Démètre Iakšitch, v. Picot, *op. cit.*, p. 41—42.

[31] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 619—620. Cf. *Viața lui Maxim, mitropolitul Munteniei* [Vie de Maxime, métropolite de Valachie], dans l'« Arhiva Istorică a Romîniei », t. II, Bucarest 1865, p. 67—68. Pour sa présence dans notre pays, v. Em. Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale dintre Romîni și Jugoslavi* [Anciens échanges culturels entre Roumains et Yougoslaves] dans « Cercetări literare », t. III, Bucarest, 1939, p. 153 et 155.

[32] Pour Salomon Crnojević, fils de Djuradj Crnojević, patron de l'imprimeur Macaire à Cetinje, v. P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie* [Le liturgiaire de Macaire] — 1508, Bucarest, 1962, Introduction, p. XVI. Il trouve la mort dans les compétitions pour le trône de la fin du règne de Neagoe Basarab (1521—1522).

[33] La filiation de Despina-Militza est incertaine; elle pourrait être la fille de Domka, la première femme du despote Iovan Brancovitch (d'après le « Synodicon du tsar Boril », chez Em. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIVe siècle et sa diffusion dans les Pays roumains*, Paris, 1947, p. 144). L'historiographie yougoslave admet seulement sa parenté (rodaka) avec Maxime Brancovitch (D. Sp. Radojičić, *Srpsko-rumunski odnosi*, etc. p. 18), tandis que les arguments de I. Filitti (*Despina, princesse de Valachie, fille présumée de Jean Brancovitch* dans « Revista istorică romînă », t. I, 1931, p. 241—250) et de M. Romanescu (*Neamurile Doamnei lui Neagoe Vodă* [Les parents de l'épouse de Neagoe Vodă], Craiova 1940) ne sont pas convaincants. V. aussi ci-dessous, notre note 44.

saires à l'Église [34]. Devenu vers 1505[35] métropolite de Valachie, Maxime s'avéra n'être pas seulement un lettré, mais aussi un diplomate habile, car Radu le chargea d'aplanir un conflit avec Bogdan, fils d'Étienne le Grand (en 1507, puis en 1508[36]), et le voïvode suivant — Mihnea le Mauvais — le chargea de négociations avec le roi de Hongrie Ladislas.

La protection accordée au monde serbe par Radu le Grand ressort aussi de son activité constructive au-delà des frontières de son pays : on lui attribue la réparation des monastères de Vratna et de Manastiritsa [37] et on lui doit, à lui et à son oncle le pîrcălab (burgrave) Gherghina, la création en 1500—1501 du monastère de Lopušnia [38] situé entre les vallées du Timok et de la Morava.

Ces relations de famille semblent avoir également continué sous son successeur, Mihnea le Mauvais : il n'est nullement exclu que ce dernier ait été apparenté à son tour aux grandes familles serbes [39]. Car s'il y eut

[34] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 678—684 ; P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie*, Introduction ; Radojičić, *Srpsko-rumunski odnosi*, p. 18.

[35] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 619.

[36] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 611 et 619—620. Pour le rôle joué par Maxime, cf. *Viața*, etc., p. 68.

[37] Voir P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1936, p. 146 ; Em. Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale*, p. 142 ; J. Milčević, *Manastiri u Srbiji* dans « Glasnik ... », XXI, 1867, p. 37—38. En 1850, l'inscription de Manastiritza mentionnait un certain « Radoul beg », qui — selon la tradition — a restauré l'église de Nicodème le Serbe et l'a fait repeindre (d'après I. Pčelar, *Okruženije Krajinsko*, dans « Glasnik... », IX, 1857, p. 189—242, renseignement communiqué par Em. Lăzărescu de l'Institut d'Histoire de l'Art, de l'Académie de la R.P.R.).

[38] G. Balș, *O biserică a lui Radul cel Mare în Serbia, la Lopușnja* [Une église de Radu le Grand en Serbie, à Lopušnja] dans « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », IVe année, 1911, p. 194—199 ; *Istoria Romîniei*, II, 736, 1057. Ses relations avec la Serbie—peut-être avec le monastère de Krušedol,— ressortent aussi de la mention de son nom et celui de sa femme Catalina dans l'obituaire de Dečiani, écrit en 1572. Cf. Em. Turdeanu, *Din vechile schimburi*, p. 191. La famille de Radu le Grand et du burgrave (pîrcălab) Gherghina est également mentionnée au monastère de Pčinja (Stoica Nicolaescu, *Documente slavo-romîne*, p. 4—5 ; Em. Turdeanu, *op. cit.*, p. 189—190).

[39] En 1570—1574 le Voïvode Alexandre demande au monastère Sainte Catherine du Sinaï de mentionner « Io Alexandre le Voïvode et l'aïeul de Ma Seigneurie, Io Mihnea le Voïvode, et le père de Ma Seigneurie, Io Mircea le Voïvode, et la mère de cœur de Ma Seigneurie, la princesse Despina, et les frères de cœur de Ma Seigneurie, Io Mihnea le Voïvode et Io Vladul le Voïvode et Io Miloș le Voïvode et Io Pierre le Voïvode, et le fils de cœur de Ma Seigneurie, Io Mihnea le Voïvode (dans *D.I.R.*, B., Valachie, XVIe siècle, t. III (1551—1570), n° 437, p. 381). Les noms de Miloș, d'Hélène et de Despina portés par les enfants du Voïvode Alexandre de Valachie (Stoica Nicolaescu, *op. cit.*, p. 282) ; celui de Roxanda porté par sa tante, fille de Mihnea le Mauvais (*ibid.* p. 4) — probablement l'épouse de Bogdan de Moldavie (1507—1517) — (N. Iorga, *Hist. Roum.*, t. IV, *Les Chevaliers*, Bucarest, 1937, p. 329, 346), ou celui d'Erina porté par la fille du Voïvode Miloș, frère du même Voïvode Alexandre (Stoica Nicolaescu, *op. cit.*, p. 80) indiqueraient l'origine serbe, par les femmes, de cette famille régnante. Despina est aussi le nom de la fille de Pierre le Boiteux, frère de Miloș et du Voïvode Alexandre. Pour l'utilisation de ces noms par les dynasties serbes, cf. C. Jireček, *op. cit.*, p. 210—246 ; et N. Iorga, *ibid.*, p. 510. Voir aussi les noms mentionnés dans l'obituaire du monastère de Tismana, de 1799 (Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., manuscrits nos 2460, f. 12 v. et 2500, f. 12) et du monastère de Cotmeana, de 1781 (*ibid.*, n° 2603, f. 5).

entre Mihnea et le métropolite Maxime Brancovitch une inimitié qui força ce dernier à quitter la Valachie et à finir sa vie comme métropolite de Belgrade, cela pourrait s'expliquer par de vieilles rivalités de famille entre les féodaux serbes apparentés au prince et aux boyards valaques. Ce sont précisément les relations entre les boyards dits Craïoveşti et les hiérarques d'origine serbe (Niphon et Maxime)[40] qui pourraient expliquer la persécution de ceux-ci et le conflit entre les puissants féodaux roumains et Mihnea, le prince autoritaire, qui fut surnommé à cause de cela, le Mauvais ; de même l'assassinat de ce prince à Sibiu par un Iakšitch pourrait être intégré dans ce processus politique, démontrant le rôle joué par ces familles dans les affaires internes de la Valachie [41].

Le conflit entre ce voïvode et le parti de boyards serbophiles des Craïoveşti se solda par la victoire de ces derniers : par l'influence dont ils jouissaient à la Porte et dans le monde balkanique, par leurs relations — peut-être même de famille — avec les grands féodaux serbes, avec les renégats musulmans d'origine serbe et roumaine, comme aussi par les immenses domaines dont ils disposaient, ces boyards réussirent à transformer le banat d'Olténie en un fief personnel et même à décider du sort du trône princier. Leur fondation, le monastère de Bistriţa, était devenu le principal foyer de la culture slave de nuance serbe [42].

Plus tard, en 1512, les Craïoveşti réussirent avec le consentement de la Porte à imposer comme souverain un membre de leur famille : Neagoe (fils du vornic Pîrvu et de Neaga, son épouse) qui passait pour le fils illégitime de Basarab-Ţepeluş. Alors, afin de cacher aux yeux des contemporains sous un éclat royal[43] l'origine assez douteuse de Neagoe et pour s'assurer au-delà des frontières l'appui de l'influente noblesse serbe, on lui choisit pour épouse Despina, parente du métropolite Maxime

---

[40] Pour l'origine serbe du patriarche Niphon, cf. Gabriel le Prote, *Viaţa Sfîntului Nifon* [Vie de saint Niphon] éditée par les soins de V. Grecu, Bucarest, 1944, p. 34 şi 35.

[41] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 617—620; Şt. Ştefănescu, *Rolul boierilor Craioveşti în subjugarea Ţării Romîneşti de către turci* [Le rôle des boyards Craïoveşti dans l'asservissement de la Valachie par les Turcs], dans *Studii şi referate privind Istoria Romîniei*, Ire partie, Bucarest, 1954, p. 697—718.

[42] Dans la peinture de la petite Eglise du couvent de Bistriţa on trouve les figures des saints Siméon et Sabbas, peints en 1523—1529 (information fournie par Ana-Maria Musicescu, de l'Institut d'histoire de l'art de l'Académie de la République Populaire Roumaine).

[43] Par Caterina « Cantacuzina », sœur de la tsarine Mara, la famille Brancovitch était apparentée aux comtes de Cilly et aux rois de Hongrie. Cf. le tableau généalogique de la famille Brancovitch dressé par Al. Ivić, *op. cit.*, et M. Romanescu, *op. cit.*

Brancovitch et descendante du despote Étienne l'Aveugle (1458—1477)[44]. Les descendants de la princesse Despina portent les noms de leurs ascendants sur cette lignée : *Anghelina*, *Ioan*, *Iovana* ou *Roxanda* (son fils et ses filles), *Marco* (un fils de Roxanda et petit-fils de Despina).

De même les nombreuses donations de Neagoe Basarab et de Despina témoignent de la continuation sous son règne du patronage des centres monastiques serbes et balkaniques en général, ainsi que de l'intérêt manifesté pour la patrie d'origine[45] de sa femme. Car, c'est alors que la Valachie fit au-delà du Danube de nombreuses donations en objets et en espèces : rien que pour la grande église de Chilandar, ce prince donna pendant les 10 ans de son règne non moins de 66 000 aspres[46] prélevées sur les revenus du pays. Il ressort d'autre part que, en général, la contribution à l'œuvre de construction et de réparation des monastères de Serbie et de l'Athos est particulièrement importante[47]. Le voïvode et son épouse sont donc les grands bienfaiteurs de ces centres de résistance culturelle[48], et on peut dire que dans cette politique d'aide du monde slave des Balkans au XVI[e] siècle le règne de Neagoe Basarab représente

---

[44] L'ancien obituaire d'Argeş (Archives de l'État, Bucarest, manuscrit 742, feuillet 8; édité avec beaucoup d'erreurs d'après Al. Odobescu, dans « Convorbiri literare », t. XLIX, 1915, p. 1219—1221, et utilisé par I. Filitti, *op. cit.*, p. 249—250), donne la liste des membres de la famille Brancovitch, en commençant par le « saint knèze Lazare » (с<вѧ>тїи кнѣ̑ Лаꙁаръ) dont ils descendaient par les femmes. Cette famille a plusieurs branches. Sur la ligne de la descendance du knèze Lazare et de son arrière-petit-fils le despote Étienne (l'Aveugle), figurent également la princesse Despina, épouse de Neagoe Basarab, sous le nom de mère Platonida, et sa fille Stana, en religion mère Sophronia. Parmi ceux qui sont mentionnés après elle se trouvent aussi la « tsarine Mara et sa sœur, la princesse Catacuzina » (sic !). Une autre princesse Mara « fille de Saint Jean » (Дъщи с<вѧ>т<а>го Їѡанна) semble être Marie, la fille du despote Jean, mort en 1502 et considéré comme saint au monastère de Krušedol (v. les icones représentant Étienne l'Aveugle, sa femme et ses fils, en tant que saints — M. Romanescu, *op. cit.*, p. 5 et 7). Le rédacteur de cet obituaire de famille—peut-être la princesse Despina elle-même, après 1522 — fait preuve d'une profonde connaissance de toutes les ramifications généalogiques des Brancovitch et confirme — sans préciser son père et sa mère — la descendance de celle-ci d'Étienne l'Aveugle (1458—1477). On constate aussi son respect marqué pour sa famille par la présence du « saint knèze Lazare » dans les fresques d'Argeş (v. plus loin, p. 390 et note 53). Pour Roxanda-Iovana, cf. G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris, 1947, p. 32, et Maria Musicescu, *O broderie necunoscută din vremea lui Neagoe Basarab* [Une broderie inconnue datant du temps de Neagoe Basarab], (« Studii şi cercetări de istoria artei », 2, 1958, p. 37 et note 6).

[45] Em. Turdeanu, *op. cit.*

[46] En 1517 (voir le document de la note 22) Neagoe augmenta la somme fixée par Vlad le Moine en 1492, et la porta de 5 500 aspres à 7 000, plus 700 aspres pour les frais de route. Si nous admettons qu'il continue le versement des sommes fixées, il s'ensuit que dans les 5 premières années de son règne il dépensa 27 500 aspres et les 5 autres années 38 500.

[47] Cf. les monastères serbes auxquels il a fourni des subsides, identifiés d'après la *Vie de saint Niphon* par le Prote Gabriel, chez Em. Turdeanu, *op. cit.*, p. 158; Oreiscou, Menorlitza et Déčiani, tous dans la vallée de la Morava, Krušedol, près de Belgrade et Trescavitza dans la région de Prilep, Kousnitza en Macédoine, Kučejna en Serbie orientale; voir plus loin la note 54.

[48] P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie*, Introduction, p. XIV.

sinon le premier moment important, du moins le plus marquant de l'époque dont nous nous occupons.

Des échanges continuels avec le monde slave, serbe surtout, il s'ensuivit une vive activité culturelle qui se déroula à la Cour princière de Tîrgoviște. Là arrivaient, repartant toujours avec de riches présents, des représentants des monastères du sud du Danube ; là s'abritaient temporairement ou pour un temps plus long des prélats d'origine serbe, simples visiteurs à la recherche de cadeaux ou bien occupant une place dans l'administration même de l'Église. Près du prince, mais surtout auprès de la princesse ou dans les monastères, s'établissaient des parents plus ou moins proches, des lettrés et des familiers, venus d'au-delà du Danube, en apportant avec eux leur mode de vie ou leurs propres traditions culturelles, et beaucoup d'entre eux s'y assimilaient. Outre Salomon Crnojević, déjà mentionné, nous devons citer en premier lieu le cas des cousins de la princesse Despina, le logothète Stepan [49] et sa sœur Despina. Ces réfugiés pauvres et sans patrie parvenaient, avec la protection de la princesse, à se marier dans leur pays d'adoption à des autochtones, et à acquérir ainsi de riches possessions, situées surtout dans la région qui se trouve entre Curtea de Argeș et Rîmnicul Vîlcii. Ils y apportèrent un genre de vie différent de celui des boyards roumains. Stepan, par exemple, un lettré, dirigea aussi les intérêts personnels de la princesse, sa cousine, lorsque celle-ci fit construire au monastère d'Argeș, une chapelle dédiée à Saint Nicolas [50] et située dans une tour des murs d'enceinte. Il s'agit là d'un autel particulier, destiné à l'usage de la princesse et de ses parents, érigé à côté de la brillante fondation de son époux et placé probablement — selon l'habitude caractéristique de la Serbie des temps les plus reculés —

[49] L'acte du 13 mars 1572 (*D.I.R.*, B. XVIe siècle, t. IV, nº 66, p. 62—63 ; v. aussi Stoica Nicolaescu, *Documente slavo-romîne*, p. 267 ; et M. Romanescu, *op. cit.*, p. 16). « Le burgrave (*pîrcălab*) Stan a épousé la sœur du logothète Stepan, la noble dame Despina, cousine germaine de la princesse Despina, avec une grosse dot et précieux joyaux, ainsi qu'avec une grande fortune provenant de la princesse Despina ... ». Le logothète Stepan de Ciofrîngeni ou Uești et sa sœur Despina furent dotés et mariés par ses soins, Despina à un certain pîrcălab Stan et Stepan à Parascève (sous le voile, la nonne Anghelina) ; tous les deux avaient de grandes possessions. Rien que la fortune de Despina, femme du pîrcălab Stan, atteignait 180 000 aspres. Toute cette fortune — en moulins, vignes, terres et serfs à Uești (Oești), Ciofrîngeni, Șuici etc. situées entre la résidence princière d'Argeș et la ville de Rîmnic, ou sur l'Olt, telle que Găneasa près de Slatina, furent réunies entre les mains du logothète Stepan (actes des 11 juin 1565, 15 mai 1576, 13 avril 1581, 13 novembre 1611, 13 janvier 1613, 28 juin 1629 dans *D.I.R.*, B. XVIe siècle, t. III, nº 250, IV, nº 229, V, nº 18 ; XVIIe siècle, t. II, nos 23, 135, 165 et Archives de l'Etat, Bucarest, fonds des Dépôts particuliers à la date de 1629).

[50] Le document du 13 janvier 1613 (*D.I.R.*, B, XVIIe siècle, t. II, nº 135, « du coin du saint monastère d'Argeș ». Il s'oblige à administrer la terre de Gănești, située près Slatina, dédiée à cette chapelle par la princesse Despina, mais « après la mort de la princesse il devra défendre et entretenir cette petite église ».

sous la protection du saint protecteur de la famille (*slava*)[51]. Dans la grande église du monastère de Curtea de Argeş ne manquent pas, non plus, des preuves attestant la persistance des traditions de famille de Despina : l'ancienne peinture de l'intérieur comprenait aussi, à côté et parmi les fondateurs, princes du pays, les figures du « saint knèze Lazare » et de sa femme Militza soutenant une église du type serbe à onze tours[52] sous laquelle apparaissent leurs fils, deux adolescents couronnés (probablement Lazare et Étienne)[53]. Comme ces portraits semblent avoir été inspirés par les fresques de Ravanitza, ils apportent un témoignage de plus sur les étroites relations, culturelles et artistiques, existant dans le second quart du XVI[e] siècle, entre Serbes et Roumains[54]. De même les icones qui, après la mort de son mari, accompagnent la princesse Despina dans sa fuite à Sibiu[55] représentent, elles aussi, des preuves dans ce sens. Nous y devons également mentionner deux des donations personnelles de cette princesse aux monastères serbes : les deux cols, enrichis de perles, brodés peut-être par elle-même en 1519, et donnés à des couvents serbes, dont l'un est celui de Krušedol et l'autre pourrait être celui de Dečiani[56]. C'est encore d'elle qu'est resté un manuscrit

[51] Cette hypothèse a été émise par Stoica Nicolaescu, *op. cit.*, p. 267—268. C. Jireček (*Geschichte der Serben*, II, p. 180) rappelle cette coutume répandue au moyen âge. Saint Nicolas apparaît souvent comme le patron de nombreuses familles de la ville médiévale de Belgrade. Voir aussi l'icone de Saint Nicolas, avec la représentation de Neagoe Basarab, qu'accompagnent ses trois fils, et de la princesse Despina avec deux de leurs filles, dans « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », t. XXXIII, 1940, planche non numérotée.

[52] Louis Reissenberger, *L'église du monastère épiscopal de Kurtea d'Argis en Valachie*, traduit de l'allemand, Vienne, 1867, p. 13 ; Al. Odobescu, *Episcopia de Argeş* [L'évêché d'Argeş] dans « Convorbiri literare », XLIX, p. 1219 ; Victor Brătulescu, *Frescele din biserica lui Neagoe de la Argeş* [Les fresques de l'église de Neagoe à Argeş], Bucarest, 1942, p. 21, fig. 24.

[53] Les portraits des fondateurs du monastère de Ravanitza (V. Petkovič, *Manastir Ravanica*, Belgrade, 1922, fig. 19) présentent des différences d'aspect pour les personnages et l'église. Pourtant les différences ne peuvent pas supprimer l'impression de ressemblance existant entre la représentation d'Argeş et celle de Ravanitza.

[54] Cf. la mention de Neagoe Basarab et de Despina dans les obituaires serbes de Krušedol, Sopočani, Lesnovo et Pčinja (Em. Turdeanu, *Din vechile schimburi*, p. 160, 189—190).

[55] L'une d'elles représente les saints nationaux Siméon et Sabbas, fondateurs de la dynastie des Némanides, aux pieds desquels est peinte à genoux « la princesse Despina » en vêtements noirs de veuve, accompagnée de ses filles, la « princesse Stana » et la « princesse Roxanda », ce qui date l'icone entre septembre 1521, date de son veuvage, et le mariage de ses filles en 1526. (N. Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, t. I, Bucarest, 1934, chap. I, Icones, pl. 1. Voir aussi Mirjana Čorović-Ljubinković, *Iz problem ikonografie srpskih svetitelja Simeona i Sava*, dans « Starinar », nouvelle série, VII—VIII, 1956—1957, Belgrade, 1958, p. 77).

[56] L. Mirković, *Crkveni umetnicki vez*, Beograd, 1940, p. 38, planche XII, 4 et planche XXVII, 2 ; M. Romanescu, *op. cit.*, p. 20, 23. L'identification du monastère auquel avait appartenu la broderie du 1[er] décembre 1519, d'après V. Valtranovič (*Natpis na felon od godine 1519*, dans « Starinar », IV, 1889, p. 99—105).

du *Syntagma de Mathieu Blastarès*, en rédaction serbe, donné au monastère de Bistriţa en Olténie [57].

Tout cela semble prouver suffisamment, à notre avis, la création par des relations de famille d'un milieu propice à une influence serbe en Valachie, influence culminant avec l'accès au trône de Despina Brancovitch. Elles subsistent encore puissantes sous sa fille Roxanda, épouse de deux princes : du belliqueux Radu de la Afumaţi et ensuite de Radu Païsie, ancien hégoumène d'Argeş [58], qui tous les deux ont continué la série des donations roumaines faites aux monastères de la Péninsule des Balkans [59] et qui ont protégé leurs fondations de famille de Curtea de Argeş (la grande église, peinte en 1526, et la petite chapelle, dite de saint Nicolas), ainsi que leurs parents et familiers établis en Valachie [60].

Entre 1521—1530, l'aire de la politique dynastique des Brancovitch, réfugiés en Transylvanie et en Valachie, a embrassé également la Moldavie. La princesse Despina («Băsărăbeasa»), abritée à Sibiu, maria Stana, l'aînée de ses filles, au voïvode de Moldavie Étienne le Jeune (en 1526)[61]. Celle-ci après la mort de ce prince, survenue en 1527[62], reviendra auprès de sa mère et prendra le voile — tout comme elle — sous le nom de Sophronia[63]. C'est encore à la «Băsărăbeasa» que Pierre Rareş demanda en

---

[57] Le manuscrit slave no 286 de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. (P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, t. I, Bucarest, 1959, p. XV. La note de 1636, qui mentionne la provenance de ce manuscrit, est de la main d'Udrişte Năsturel.

[58] Ion-Radu Mircea, *Ţara Romîneascǎ şi închinarea raielii Brǎila* [La Valachie et la soumission du raïa de Brǎila] (extrait de « Balcania », IV, 1941), p. 457.

[59] Radu de la Afumaţi, sous lequel fut peinte l'église de Neagoe Basarab de Curtea de Argeş, et Radu Paisie firent de nombreuses donations en faveur de Chilandar et de la Tour des Albanais (voir les notes 22, 26 et 27).

[60] Roxanda donna à son servitor « Stepan », le logothète d'Obidiţi, à l'occasion du mariage, une terre au village de Bărcăneşti. Cf. des actes du 15 juin 1571 (St. Greceanu, *Genealogiile documentate ale familiilor boereşti* [Généalogies documentées des familles de boyards], t. II, Bucarest, 1916, p. 182; 30 juin (1571—76) (*D.I.R.*, B. XVIe siècle, t. IV, no 187); 1592, 30 juin (Académie de la R.P.R., sceau 237; St. Greceanu, *op. cit.*, p. 183—84) et juillet 23 (*ibid.*, p. 88); enfin 10 avril 1577 (*D.I.R.*, B, XVIe siècle, t. IV, 256). Voir aussi l'acte du 5 octobre 1546 pour la terre de Găneasa appartenant à la petite église Saint Nicolas (*D.I.R.*, B. XVIe siècle, t. II, p. 345, no 360).

[61] Roxanda fut mariée à Radu de la Afumaţi, après la mort plus qu'opportune de la première femme de ce prince (voir la lettre du 1er décembre 1525, de Jean Zapolya, chez A. Veress, *Acta et epistolae relationum Transylavaniae Hungariaeque cum Moldavia et Valachia* t. I, Budapest, 1934, p. 136).

[62] Stana, fille de la princesse Despina, et Roxanda, fille d'Hélène Rareş, ont été aussi suspectées par leurs contemporains d'avoir participé à la fin tragique de leurs époux.

[63] Voir l'obituaire d'Argeş, cité à la note 44, et la pierre tombale de 1531 (N. Iorga, *Inscripţii din bisericile Romîniei* [Inscriptions des églises de Roumanie], Bucarest, 1905, p. 147; V. Brătulescu, *op. cit.*, p. 18, et fig. 6).

1529 la main d'Hélène, la fille de Jean, l'ancien despote de Srem (décédé en 1502); Hélène participa à l'activité politique de son époux jusqu'à la mort de celui-ci, survenue en 1546, puis elle dirigea aussi la politique de leurs fils, Élie et Étienne, jusqu'en 1551, et disparut après cette date dans des conditions tragiques, non sans laisser à ses filles Roxanda et Kiajna le soin de continuer à protéger la création culturelle serbe, en Valachie et en Moldavie.

L'un des traits caractéristiques du règne de Pierre Rareş est la reprise de la politique autoritaire de son père, Étienne le Grand, tant par la limitation de la puissance croissante des grands féodaux que par sa tentative de reprendre la lutte de résistance antiottomane [64]. Pour atteindre ces buts, Pierre Rareş eut également recours à l'appui des petits boyards, à des paysans libres et des habitants des villes, ainsi qu'à des relations politiques découlant de son mariage avec une descendante de la famille des knèzes et despotes serbes. Des parents de celle-ci se trouvaient disséminés dans tout l'Empire turc et aussi en Transylvanie où ils jouent un rôle de marque, au point de vue politique et militaire, soit aux côtés des impériaux, soit comme partisans de la famille de Jean Zapolya, dans les luttes pour la domination de ce pays. Par ses relations avec ces Serbes réfugiés, par son ascendance illustre, par son savoir et par ses suivants fidèles, la princesse Hélène apporte une aide inestimable à Pierre Rareş. Mais, l'époque de Pierre Rareş représente en même temps le second moment important du XVI^e siècle, en ce qui concerne l'action d'assistance accordée à la résistance des populations subjuguées du sud du Danube : des donations d'argent et d'objets d'art ainsi que les nombreuses fondations religieuses bâties par le prince et ses boyards au-delà des frontières, témoignent d'un renouveau de l'unité de la civilisation balkanique en lutte contre la domination ottomane [65].

La princesse Hélène était bien consciente du prestige qu'elle conférait à l'autorité du prince, souvent contestée par les grands féodaux : le titre de « Despotovna », de « fille du tsar Jean le Despote », ou de « fille ... du despote », accompagne presque toujours son nom dans les inscriptions de ses fondations, ou sur des objets d'art, surtout après 1546 [66].

---

[64] *Istoria Romîniei*, t. II, p. 640—642.

[65] Voir entre autres l'acte cité à la note 25, accordé en 1533 au monastère de Chilandar. Pierre Rareş et Hélène firent des donations aux monastères serbes de Sopočiani, Lesnovo, Krušedol — fondation des Brancovitch —, Cratovo, etc. ; Em. Turdeanu, *op. cit.*, p. 160 ; le même, *La littérature bulgare*, p. 144.

[66] Dans les inscriptions votives de ses fondations de Botoşani (églises de l'Assomption et St. Georges — protecteur attitré des familles des despotes serbes — elle s'intitule « fille du tsar Jean le Despote » (chez N. Iorga, *Inscripţii din bisericile Romîniei*, t. I, p. 219, n° 462 et p. 220, n° 469) et de Suceava (chez E. Kozak, *Inschriften aus der Bukowina*, apud N. Iorga,

Sur l'ornement d'une pièce liturgique (pokrovetz) du monastère de Poutna, brodé en 1536 par elle-même ou sous sa direction[67], figurent — tout comme auparavant sur le manteau de Neagoe Basarab dans les portraits votifs de Curtea de Argeş ou de Snagov — les aigles bicéphales[68], qui tenaient lieu d'armoiries à la famille Brancovitch en sa qualité de descendante des Paléologues de Byzance.

Quant à l'aide apportée à son époux par Hélène grâce à sa culture personnelle, si utile au prince dans sa politique d'autorité à l'égard des boyards mécontents, elle devient évidente au moment critique de son refuge à Ciceu (1538—1541). C'est Hélène elle-même qui écrivit, en serbe, les lettres par lesquelles on demandait le pardon du voïvode rebelle à l'autorité de la Porte. Ces lettres étaient adressées probablement à des personnes en vue et ayant de l'influence auprès du sultan ou du grand vizir; en même temps, des missions des plus secrètes étaient confiées aux fidèles serbes de la princesse[69].

Mais, c'est surtout après la mort de Pierre Rareş, pendant le règne de ses fils, qu'Hélène montre son caractère autoritaire, que les chroniqueurs favorables à Alexandre Lăpuşneanu et à Pierre le Boiteux condamnent sévèrement[70]. A cette époque, à l'instar d'un prince, la « Despotovna » bâtit deux églises dans son fief de Botoşani (1550 et août 1552)

Studii şi documente privind Istoria Romînilor, t. V, p. 651). De même la pierre tombale de Pobrata (N. Iorga, *Inscripţii*, etc., I, p. 56) ou la dédicace de Démètre Lioubavitch sur l'*Apostolos* imprimé pour la Moldavie en 1547 (I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografie romînească veche* [La bibliographie roumaine ancienne] t. I, Bucarest 1903, p. 29—30). L'inscription de la reliure métallique d'un évangéliaire, dont la photographie se trouve aux Archives de la Direction des Monuments historiques, a été mal lue (M. Beza, *Urme romîneşti în răsăritul ortodox* [Vestiges roumains dans l'Orient orthodoxe], II[e] édit., p. 109) : elle se réfère à une donation faite au monastère de Pobrata, en 1550, par la princesse Hélène et porte dans l'inscription dédicatrice le titre de « Despotovna », la mère d'Iliaş voïvode. Une autre inscription grecque, sur un manuscrit sur parchemin, et portant la date de 1555, mentionne une croix ornée par « Despina Hélène » (*ibid.*, p. 123).

[67] Au musée de Poutna (D. Dan, *Mănăstirea şi comuna Putna* [Le monastère et la commune de Poutna], Bucarest, 1905, p. 63—64; O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, Paris, 1925, t. I, p. 46, n° 77).

[68] N. Iorga, *Domnii Romîni, după portrete şi fresce contemporane* [Les princes roumains d'après des portraits et fresques contemporains], Sibiu, 1930, planche 38; voir aussi les planches 36—37; *Istoria Romîniei*, t. II, fig. 178; voir également l'aigle bicéphale du denier de 1562 de Jean Despote le Voïvode, qui prétendait être un neveu de la princesse Hélène (*Istoria Romîniei*, t. II, fig. 271; voir plus loin, note 77).

[69] Grégoire Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei* [Annales de la Moldavie], édition avec étude introductive, index et glossaire, par P. P. Panaitescu, II[e] édition, ESPLA, Bucarest, 1958; Ioan Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei* [Annales de la Moldavie], édition avec index, glossaire et introduction par Iorgu Iordan, ESPLA, Bucarest, 1955. *O samă de cuvinte* [Quelques anecdotes], XIII, p. 110. Pour la parenté de Roxanda, sa fille, avec le grand vizir, cf. N. Iorga, *op. cit.*, t. V, p. 124, note 1 (lettre de 1568 chez A. Holban, manuscrit).

[70] *Cronicele slavo-romîne din sec. XV—XVI* [Les chroniques slavo-roumaines des XV[e] et XVI[e] siècles] publiées par Ion Bogdan, édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1959, p. 113, 122, 129 et 140.

et une à Suceava (1551). Pour sa politique personnelle elle eut recours vers la fin de sa vie à des parents et à des protégés [71].

Analysant les sources aussi bien moldaves qu'étrangères, qui relatent les circonstances de l'avènement au trône d'Alexandre Lăpuşneanu, on éprouve l'impression que les « Despotes », les parents de la princesse, auraient voulu maintenir le trône dans la famille Rareş-Brancovitch que les boyards mécontents avaient écartée du trône par l'assassinat d'Étienne Rareş [72]. On y voit que, à côté de la princesse il se trouvait « un certain despote ... qui n'était pas inférieur aux notables du pays et qui avait un neveu appelé Basilique. Ce despote et son neveu, quand le prince Alexandre (Lăpuşneanu) parvint au trône, prirent peur et s'enfuirent du pays avec toute leur fortune... » [73]. Les deux fuyards arrivèrent en Transylvanie, d'où ils partirent pour Samos où ils moururent tous les deux; mais leurs titres furent pris par un serviteur, Jacques, qui se fit appeler Héraclide. Le chroniqueur polonais Paszkowski [74] raconte que « le véritable despote (non pas Jacques, le prétendu Héraclide, futur prince de Moldavie en 1561) fut chassé par les Valaques (Moldaves) du trône de Valachie (Moldavie)... et à sa place les Valaques (Moldaves) acceptèrent Alexandre (Lăpuşneanu) comme prince ».

Il ressort des passages cités qu'Alexandre Lăpuşneanu s'est heurté — semblerait-il — à l'opposition de sa future belle-mère, Hélène, qui s'appuyait sur ses parentés serbes, opposition que seul son assassinat survenu en 1552 put supprimer [75]. C'est ainsi que s'explique la « peur » qui s'était emparée du « despote » et de son neveu et leur fit quitter la Moldavie. C'est encore ainsi que s'expliquent également les succès de l'aventurier grec Jacques, le soi-disant Héraclide Despote, qui se disant proche parent de la princesse [76], réussit en 1561 à s'assurer en secret la sympathie de celle-ci et d'un certain nombre de boyards, probablement partisans de la « Despotovna » Hélène et de la famille Rareş et accéda au trône même de Moldavie.

---

[71] Au sujet de « Dispot » et de son neveu « Basilique », voir plus loin. Un « Stefan despot », identifié avec Étienne Bérislavitch (1520—1535), demi-frère de la princesse Hélène, chez P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave*, p. 125; le manuscrit nº 97, qui lui a appartenu, a été trouvé au monastère de Neamţ. Dans la chancellerie de Pierre Rareş, figurait comme écrivain d'actes un Luca Sîrbul entre 1540 et 1550 (voir *D.I.R.*, A. XVI, t. I, p. 398).

[72] Grégoire Ureche, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, IIᵉ éd., ESPLA, p. 169.

[73] *Ibidem*, p. 176, interpolation de Siméon Dascălul, d'après Martin Paszkowski.

[74] *Kronika Sarmacyey Europskiey ..... Alexandra Gwagnina pierwey Roku 1578 po lacinie wydana*, Cracovia, 1611, livre I, p. 128—129.

[75] *Cronicile slavo-romîne din sec. XV—XVI*, p. 175, lignes 5—7; p. 185, lignes 13—15 (*Cronica moldo-polonă*) [Chronique moldo-polonaise].

[76] Martin Paszkowski, *loc. cit.* montre que Roxanda « byla siostra rodziona nieboszczykowi Despotowi ... » [était sœur par le sang du despote décédé] comme l'affirme aussi Siméon Dascălul, *loc. cit.*, p. 177.

La renommée de sa prétendue descendance impériale serbe semble avoir suffi pour grouper autour de lui une bonne partie de la noblesse moldave qui cherchait un prétendant à opposer à Lăpuşneanu [77].

De même qu'en Moldavie, dès 1545, le remplacement de Radu Païsie par Mircea le Pâtre [78], et le mariage de ce dernier avec Kiajna-Ana [79], fille de Pierre Rareş et d'Hélène Brancovitch, permirent de s'affirmer en Valachie aussi la même politique autoritaire des voïvodes, hostile à l'anarchie des grands boyards. Pourtant, dans son action dirigée contre les grands féodaux, Mircea le Pâtre s'appuya sur les petits boyards et sur les petits dignitaires de la Cour. Parmi ceux-ci l'on comptait de nombreux Grecs venus de Constantinople, auxquels le prince céda en bonne partie l'administration des revenus du pays [80] et qui en même temps représentaient pour la Porte une garantie de la fidélité du vassal valaque. Leur rôle s'accentua plus particulièrement lorsque, tutrice de son fils, Kiajna dirigea les affaires du pays : « quae in omnibus suis negotijs utitur exteris consiliariys Graecis, qui provinciam pro suo arbi-

[77] *Cronicile slavo-romîne din sec. XV—XVI* etc., p. 142, ligne 2 : « qui s'intitulait lui-même fils de prince »; *Letopiseţul Ţării Moldovei* de Grigore Ureche, ESPLA, IIe éd., p. 172 : « il apparut Dispote de son surnom, mais son nom était Heraclu Vasilicu ... ». Interpolation de Siméon Dascălul d'après Martin Paszkowski (voir note 71) où l'aventurier de Samos se faisait passer pour un neveu de Despot, à savoir Basilique qui avait vécu en Moldavie et s'était enfui par peur d'Alexandre Lăpuşneanu, donc vers 1551—1552. Ion Neculce (dans le *Letopiseţul Ţării Moldovei*, ESPLA, 1955, p. 111, XVI), parle de « Despote le Grand », dont le futur voïvode était le serviteur. Tout comme la princesse Hélène, il timbre son thaler de 1562 de l'aigle bicéphale des Brancovitch (*Istoria Romîniei*, p. 901, fig. 271). Son nom de Jean rappelle celui du despote Jean, père d'Hélène Rareş.

[78] D'un acte du 1er août 1564 (*D.I.R.*, B, XVI, no 234) on apprend qu'avant de devenir voïvode, Mircea le Pâtre s'appelait « Démètre ». C'est encore ainsi qu'il s'appelle dans l'obituaire d'Argeş (Archives de l'Etat, Bucarest, manuscrit no 742, f. 9, IIe col.) : Иѡ Димитрие воевод нареченїи Мирча.

[79] Sa filiation ressort de l'inscription figurant sur l'aër du 20 janvier 1545, offert au monastère de Dionysiou (Em. Turdeanu, *La broderie religieuse en Roumanie. Les épitaphioi moldaves aux XVe et XVIe siècles*, dans « Cercetăriliterare », Bucarest, 1940, tome IV, p. 210), de la notice écrite en 1560 sur un évangéliaire conservé au monastère de St. Paul de l'Athos (Em. Turdeanu, *Legăturile romîneşti cu mănăstirile Hilandar şi Sf. Pavel de la muntele Athos* [Les relations des Roumains avec les monastères de Chilandar et de St. Paul du Mont Athos], dans « Cercetări literare », t. IV, p. 79) et plus spécialement de l'acte du 1er août 1564 destiné au monastère de Sainte Catherine du Mont Sinaï (*D.I.R.*, B, XVIe siècle, t. III, no 234) où le nom de baptême de la princesse Kiajna est Anna, correspondant à l'Anna de l'obituaire de Bistriţa (D. P. Bogdan, *Pomelnicul de la Bistriţa*, Bucarest, 1941) et de l'inscription de l'autel du monastère de Pobrata (N. Iorga, *Inscripţii*, I, p. 56). Voir aussi « *Genealogia Illustrissimi et eccelentissimi principis Petri Moldaviae* » (*Thesaur de monumente*, t. III, p. 46—47) « filia vocabatur Despina » (en slave Кнѣжна).

[80] *Istoria Romîniei*, II, 866, 911—912. A ceux déjà mentionnés, nous devons ajouter le postelnic Manta le Grec (« Arhiva istorică a Romîniei », I, 1, p. 67—69 et *D.I.R.*, B, XVIe siècle, t. III, p. 233; t. IV, p. 245; t. V, p. 210) et l'aga Oxotie (*ibid.*, t. III, p. 253, 260, 266 et t. IV, p. 411), Ianiu, ancien grand ban du Jiu (*ibid.*, t. III, p. 211), Panga postelnic (*ibid.*, t. III, p. 243) et bien d'autres.

tratum gubernant et miserabiliter perdunt » [81]. A ces Grecs, « consiliarijs epirotis, imputatum fuit, quia plebem iniquissimis exactionibus praemerent » [82]. L'importance de ces Levantins, liés économiquement aux intérêts des Turcs, croît dans la mesure où décroissent les forces du groupement philo-serbe et antiottoman : fait significatif, on peut observer, à partir du milieu du XVI[e] siècle, un abandon presque total de la traditionnelle politique d'assistance accordée à la culture slave, tant en Pays roumains qu'au-delà des frontières. Ainsi, l'activité tipographique reprise en 1545 en langue slave, dut s'abriter à partir de 1558 à Braşov, où dès lors on publia de plus en plus fréquemment des livres roumains. Les secours accordés aux monastères du nord et du sud du Danube sont réduits dorénavant à d'insignifiants présents en objets et en espèces [83] ; on ne connaît plus que ceux dont les bénéficiaires furent le couvent grec de S[te] Catherine, au Mont Sinaï, en 1564 [84], et, en 1568, le monastère de Hiéromérion, en Epire [85], gratifiés du reste de sommes d'argent assez modestes. Cette restriction dans les dépenses en faveur des centres de la résistance à la domination ottomane qu'étaient les monastères balkaniques correspond non seulement aux nécessités croissantes en argent des princes roumains (qui en avaient besoin pour assurer leur propre trône), mais encore à l'inféodation de plus en plus marquée de ces derniers au système politique de la Sublime Porte.

En Moldavie, quand après septembre 1551 la succession de Pierre Rareş fut assurée à Alexandre Lăpuşneanu, boyard indigène, l'élu de l'opposition des grands féodaux [86], bien qu'ayant été obligé de consolider son trône en brisant la résistance du parti serbophile, fut forcé, par suite

---

[81] E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Romînilor* [Documents concernant l'Histoire des Roumains], t. II, 1[re] partie, Bucarest, 1891, p. 510, n° CCCCLXIX, acte de 1564.

[82] *Ibid.*, p. 586, n° DLXVI : acte de 1568.

[83] Durant ces vingt années, les actes princiers ne portent que sur la confirmation de possessions de terres. On connaît un seul monastère sûrement érigé par Mircea le Pâtre et la princesse Kiajna, le monastère de Iezer, dans les monts de Vîlcea, en Olténie. (Voir *D.I.R.*, B, XVI[e] siècle, vol. III, p. 155, 215—216). Son inscription, de 1720, retient le fait que « feu Mircea le voïvode et sa princesse Keaşna l'ont fait d'abord en 7079 » (1571). (« Revista pentru istorie, arheologie şi filologie » t. XIV, 1913, p. 81). Les seuls objets donnés par le couple princier sont : une reliure d'évangéliaire en argent doré, sur laquelle sont figurés leurs portraits et ceux de leurs enfants (vers 1547—1549), reliure trouvée au monastère de Dionysiou (M. Beza, *Urme romîneşti*, etc. II[e] éd., p. 54) et un manuscrit slave de 1560, conservé à la bibliothèque du monastère de St. Paul (voir Em. Turdeanu, *Din vechile schimburi*, p. 79 et D. P. Bogdan, *Despre daniile romîneşti la Athos* [Au sujet des dons roumains à l'Athos], Bucarest 1941, p. 82 ; Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies, paquet XLIX, n° 24), conservés l'un et l'autre à l'Athos. Les notices qu'ils portent ne précisent pas de façon certaine qu'il s'agit là de donations à ces monastères.

[84] *D.I.R.*, B, XVI[e] siècle, t. III, p. 197—199.

[85] Voir plus bas, note 141.

[86] *Istoria Romîniei*, II, 902.

du prestige dont jouissaient les «despotes» dans l'Empire ottoman et à la Cour du prince Jean-Sigismond de Transylvanie, de légitimer son règne en épousant, à l'instar de Radu de la Afumaţi en Valachie (1526), la fille de Pierre Rareş et d'Hélène Despotovna nommée, elle aussi, Roxanda. Par ce mariage se groupèrent de nouveau à la Cour, après une courte interruption, des protégés de la princesse, des parents ou des familiers parmi lesquels figurait aussi Nicolas-Miclăuş Balşa, de la dynastie régnante de l'Herzégovine ; celui-ci, qui vivait sous le nom de «Nicolaus Hercegh» à Alba Iulia auprès de Jean-Sigismond, reçut d'Alexandre Lăpuşneanu quelques possessions dépendant du domaine de Ciceu, car il était «consanguin» de la princesse [87]. Les enfants de Nicolas — petits-enfants du «herzeg» Étienne, ancien souverain de l'Herzégovine (décédé en 1466)—vivent à la Cour de Suceava, tandis que leur père se trouve auprès du «roi de Transylvanie» [88]. Dans une lettre, écrite en serbe par Dragomir Sîrbul («le Serbe») en 1566 et envoyée par un courrier transylvain, Lazare «Sebeşanin (de Sebeş)» — d'après son nom probablement un Serbe lui aussi —, le prince de Moldavie demandait à la ville de Raguse des secours pour ses protégés [89]. Il ressort clairement de là la double protection dont les nobles serbes réfugiés et leurs hommes jouissaient aussi bien en Moldavie qu'en Transylvanie.

Pourtant, pendant le second règne d'Alexandre Lăpuşneanu, caractérisé par une soumission de plus en plus obséquieuse à l'égard des Turcs [90], il apparut en Moldavie aussi des dignitaires portant des noms grecs — comme par exemple le «comis» Plaxa [91]. Si le prince et sa femme se souviennent toujours des fondations serbes [92], les aides les plus nombreuses s'en vont dès lors vers les monastères grecs de l'Athos [93]. A partir du milieu du XVIe siècle, outre le prestige dont jouissait la parenté avec les «despotes» serbes, on constate que la descendance — le plus

---

[87] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Romîneşti.* [Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie], t. II, p. 183—184 (apud N. Iorga, *Hist. Roum.*, V, p. 70), acte du 17 juin 1560, rédigé à Alba Iulia pour «*fidelis noster Egregius Nicolaus Hercegh*» qui confirme celui donné de Huşi le 4 avril 1560 par Alexandre Lăpuşneanu «*habita ratione sanguinis, quo idem Nicolaus Hercegh generosae ac magnificae dominae Roxandae ... proximus esset*».

[88] Par leur grand'mère paternelle ils étaient donc cousins de Roxanda.

[89] C. Jireček, *Spomenici srpski* dans «Spomenik srpske kraljevske Akademija» XI, 90. Voir aussi Ljubomir Stojanović, «Stare srpske povelje», I, 2, 1934, p. 411—412.

[90] *Istoria Romîniei*, II, p. 904.

[91] Voir *D.I.R.*, A, XVI, t. II, actes de 1551 à 1555.

[92] En 1567 Alexandre Lăpuşneanu et Roxanda font don d'un épitaphos au monastère de Mileševo, «où se trouve notre très pieux père saint Sabbas de Serbie» (Em. Turdeanu, *Les épitaphioi, op. cit.*, p. 211 ; L. Mirković, *Crkveni umetnicki vez*, Belgrade, 1940, p. 23—25)

[93] Voir N. Iorga, *Hist. roum.*, V, p. 131 ; du même, *Byzance après Byzance*, Bucares 1935, p. 129, 135—136.

souvent imaginaire — de la famille impériale ou des grandes familles princières byzantines était de plus en plus appréciée. Un exemple caractéristique à ce point de vue est celui de Jacques, le prétendu Héraclide le Despote devenu prince de Moldavie sous le nouveau nom de Jean : dans la généalogie qu'il se forgea, il y a tout autant d'ascendants serbes (des Brancovitch) que d'éléments fantaisistes (mythologiques ou historiques) grecs [94].

Un rôle semblable, peut-être même plus important au point de vue politique, est joué par l'émigration serbe en Transylvanie, à partir de la fin du XV[e] siècle et au cours des sept premières décennies du XVI[e] [95]. La Croatie appartenant à la couronne magyare, on avait reconnu aux féodaux de ce pays, de même qu'aux descendants des familles régnantes de Serbie, de Bosnie et d'Herzégovine, une place parmi les magnats du royaume. Georges Brancovitch et ses successeurs, par exemple, out porté le titre de despotes de Serbie, de Podunavie ou de Srem, accordé par le roi en échange de l'aide que lui donnaient leurs armées pour combattre l'invasion turque [96]. Leurs fiefs, situés parfois le long de la Tisa et surtout du Danube, furent colonisés avec des paysans serbes qui fuyaient l'occupation ottomane et qui se montrèrent très actifs au point de vue militaire (surtout comme gardes-frontière sur le Danube). Dans l'histoire des luttes pour le trône de Hongrie, engagées par Ferdinand de Habsbourg contre Jean Zapolya, on rencontre fréquemment des noms de capitaines serbes et de leurs soldats de même origine. A côté de cette activité militaire, on constate que les longs pourparlers diplomatiques entre les deux partis mentionnés ont été souvent dirigés par des Serbes. A la Porte même, la langue diplomatique était souvent la « lingua illyrica », qu'employaient en 1527 dans leurs discussions l'envoyé polonais Jérôme Laski et le puissant vizir Ibrahim-Pacha [97]. Des personnages transylvains de marque

---

[94] Voir *Arhiva istorică a Romîniei* [Archives historiques de la Roumanie], Bucarest, t. I, 1[re] partie, 1865, p. 99. L'ambassadeur de France à Constantinople l'appelait « despote de Serbie » et « roi de Valachie » (Charrière, *Négociations diplomatiques de la France dans le Levant*, rapport du 15 avril 1562, apud N. Iorga, *Hist. Roum.*, V, p. 91).

[95] E. Picot, *Les Serbes en Hongrie*, Prague, 1873, p. 1—61 ; C. Jireček, *Geschichte der Serben*, II, p. 25, 29, 39, 60, 74—75, 80—83 ; N. Iorga, *ibid.*, p. 9, 34, 38, 51, 76, 81, 93, 104 ; R. Ciocan, *Politica Habsburgilor față de Transilvania în timpul lui Carol-Quintul* [La politique des Habsbourg à l'égard de la Transylvanie du temps de Charles Quint], Bucarest, 1945, p. 11, 13, 21—22, 25, 32—33, 42, 47—49, 55, 65, 67, 75, 100, etc.

[96] Étienne Bérislavitch en 1526 (Picot, *op. cit.*, p. 48). D'autres aussi ont porté ce titre (Picot, *op. cit.*, p. 49) : Démétrius Brancovitch est despote en 1561—1563 et son frère Georges-Lazare l'est de 1563 à 1596, etc.

[97] Hurmuzaki, *Documente*, II, I, p. 38—41.

portent à cette époque des noms serbes ou croates, comme ceux de Frangipani (Frankopan), Brodérics, Klinčics, Mihalévics ou Jourisich. C'est surtout Jean Zapolya qui s'était entouré de Serbes, tel par exemple Pierre Pétrovics qui devint comte de Timişoara et resta fidèle jusqu'au bout à la cause de Zapolya en servant aussi son successeur, le jeune Jean-Sigismond, et sa veuve Isabelle. Nicolas Kérépovics, ban de Caransebeş et futur beau-père de Pierre le Jeune, prince de Valachie en 1563, avait commandé les armées d'Isabelle [98]. A la Cour d'Alba Iulia il y avait aussi des descendants des familles Bérislavitch, Herzégovitch et Brancovitch [99]. Mais dans cette politique d'intrigues, d'initiatives politiques et d'actions militaires pour la possession de la Transylvanie, le rôle principal fut joué dans la quatrième décennie du XVIe siècle par l'évêque, puis cardinal, Georges Utiessénovitch, dit Martinuzzi d'après son lieu d'origine. Quand, par suite des troubles politiques dont ne profitèrent que les Turcs, la Transylvanie devint une principauté vassale du sultan, les armées de ce dernier occupèrent les forteresses du Banat et du Danube et soumirent les habitants aussi bien serbes que roumains de ces contrées. C'est ainsi que disparut une force populaire importante dans la lutte antiottomane.

Malgré le rôle actif joué par les Serbes dans les questions transylvaines, leur influence ne dépassa pas les limites de la vie politique de la classe dirigeante; après la mort de Jean-Sigismond, la noblesse serbe qui avait essayé de se maintenir comme telle à côté de la noblesse catholique ou protestante, s'intégra graduellement dans la vie de la province et disparut ensuite complètement. Tout comme en Valachie et en Moldavie, l'influence passagère de l'émigration serbe s'éteignit en Transylvanie dans la seconde moitié du XVIe siècle.

Toutes ces relations entre les centres culturels serbes et roumains, entre l'émigration serbe et les grands féodaux roumains, ont donné une nouvelle impulsion à la littérature slavo-roumaine des XVe et XVIe siècles. Dans l'évolution de la littérature slave écrite, les Principautés roumaines ont occupé par le passé une place à part. Bien que la langue slave ne fût comprise que par la classe dominante, surtout par le clergé et par les clercs de la chancellerie princière — la littérature slave a produit dans les Pays roumains des œuvres originales. Au niveau intellectuel

---

[98] La famille Pétrovitch s'appelait aussi Ovčiarović. Un certain Pierre Kérépovitch représentait la ville de Braşov aux noces de Kiajna en 1545 (N. Iorga, *ibid.*, p. 104). Un capitaine du nom de Démétrius Ovčiarović, en 1552 (Picot, *op. cit.*, p. 52—53).

[99] Picot, *op. cit.*, p. 52—55.

de la couche dirigeante elle ne s'est pas limitée à des copies de prototypes, soit à caractère liturgique et mystique, indispensables au culte religieux, soit de nature juridique, historique ou littéraire, mais elle a donné aussi des travaux originaux, surtout dans le domaine de la narration historique. Par suite du prestige dont jouissait la culture serbe dans l'ensemble du monde de langue slave, on assiste au XVIe siècle à des transformations qui touchent non seulement à la forme — l'expansion de l'ancienne langue slave sous la rédaction serbe — mais aussi au contenu. D'un caractère très original, la création littéraire serbe du XIIIe au XVe siècle a exercé une nouvelle influence sur la littérature slavo-roumaine : elle a provoqué le passage d'une littérature essentiellement religieuse à une littérature plus proche des intérêts du pouvoir princier, littérature mise au service du courant politique ayant pour but la centralisation du pouvoir dans l'État. Cette période qui s'étend de la fin du XVe siècle à la septième décennie du XVIe peut être considérée comme la plus importante pour la littérature slavo-roumaine.

L'étude de la riche collection de manuscrits et d'impressions slaves de la Bibliothèque de l'Académie de la République Populaire Roumaine (plus de 750 pièces)[100] permet de constater (bien que la plupart de ceux-ci soient écrits en slave ecclésiastique de rédaction médio-bulgare, traditionnel dans la littérature des Pays roumains) une prédilection de plus en plus marquée, à partir du XVe siècle et surtout en Valachie, pour la rédaction serbe. Cette prédilection s'accentue au XVIe siècle pour baisser et pour disparaître presque complètement au XVIIe [101]. En Moldavie, le plus grand nombre des manuscrits de rédaction serbe date du XVe siècle, diminue au XVIe et on n'en rencontre plus du tout au XVIIe. Ce phénomène ne peut être expliqué que par l'importance qu'atteignirent à cette époque les échanges culturels entre les Pays roumains et les centres de culture serbe, ainsi que par le rôle joué par les lettrés, aussi bien dans la vie des monastères, qu'à la Cour princière — en Valachie notamment.

---

[100] Voir le premier travail d'ensemble consacré à la plus importante collection roumaine de manuscrits slaves (quelque 700 pièces) par P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, I, Bucarest, 1959, XX + 406 p. ; II (en manuscrit). Les manuscrits montrent l'importance des réfugiés serbes dans les Pays roumains (*ibid.*, p. IX).

[101] Bien que nous ayons recours à une comparaison statistique — sans prétendre qu'elle soit exhaustive — portant sur un seul fonds, celui de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. (P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave* etc. I, Bucarest, 1959, XX + 406 p. et t. II en manuscrit) et bien que nous suivions les indications données par l'auteur du catalogue sur la rédaction utilisée, la situation est la suivante dans les grandes lignes : 65 manuscrits de rédaction serbe dont, en Moldavie, 5 sur un total de 46 (11 % environ) pour le XVe siècle, 1 sur 129 (moins de 1 %) au XVIe siècle ; aucun manuscrit sur les 66 du XVIIe siècle ; en Valachie on trouve : 9 sur 19 (47 %) au XVe s. ; 48 sur 93 (49 %) au XVIe siècle ; 2 sur 20 (10 %) au XVIIe siècle.

Quelques-uns des manuscrits dont il s'agit proviennent même de Serbie et ont été apportés au nord du Danube par des fuyards, grands féodaux ou lettrés. C'est le cas par exemple d'un manuscrit ayant appartenu à Branko Mladénovitch, sébastocrator d'Ochrida au temps d'Étienne Douchan en 1346 [102], qui n'est autre que le Branko qui a donné son nom à la dynastie des Brancovitch [103]. C'est encore le cas du manuscrit du patriarche Sabbas de Peć [104], de celui du métropolite Maxime (l'ancien despote Georges de Srem) [105], ou de celui du despote Étienne Bérislavitch de Transylvanie [106], et de bien d'autres manuscrits, écrits dans les monastères du Mont Athos.

D'autres manuscrits pareils ont également circulé dans les Pays roumains : ils ont servi de prototypes à de nombreuses copies qui y ont été exécutées, comme par exemple une traduction du Nomocanon («Pravilă »), faite en 1295 d'après un texte grec à l'usage de la Cour du roi Étienne Miloutine[107]. Il eut été certainement intéressant de connaître les noms des copistes et les endroits où, dans les Pays roumains, ont été faites de telles copies rédigées en serbe et il est à remarquer que la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. possède 6 manuscrits de ce genre pour la Moldavie et 59 pour la Valachie. Malheureusement, dans la plupart des cas, le manuscrit n'indique même pas le nom de l'ancien possesseur du livre. Les rares informations qui nous sont parvenues nous dirigent toutefois vers le grand centre monacal de l'Olténie, le monastère de Bistriţa, bâti par les Craïoveşti, boyards dont les relations avec le monde serbe, plus spécialement par la princesse Despina, l'épouse de Neagoe Basarab, ont été déjà mentionnées. Là étaient rassemblés de nombreux manuscrits, copiés sur le territoire du pays ou provenant d'outre-Danube (25 des 59 manuscrits de rédaction serbe appartenant à l'Académie de la R.P.R. ont appartenu à Bistriţa). Dans le manuscrit du hiéromoine Théophile, l'un des rares copistes dont le nom nous est connu, et qui a travaillé dans ce monastère en 1531, sont mentionnés aussi — fait significatif — les saints nationaux serbes Siméon et Sabbas [108]. Il semblerait qu'à Bistriţa fonctionnait

[102] Mss. 205 (*ibid.*, p. 300—302).
[103] C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 388.
[104] Mss. nº 100 (P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 127—128).
[105] Le monastère d'Argeş a conservé un certain temps un manuscrit ayant appartenu au métropolite Maxime et racheté par Neagoe Basarab en 1519. (Voir Em. Turdeanu, *Din vechile schimburi etc.*, p. 156).
[106] Mss. nº 97 (P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 124—125).
[107] Nomocanon. Mss. nº 285 (*ibid.*, p. 379—383).
[108] Katavasiaire, Mss. nº 221 (*ibid.*, p. 319—322).

aussi une école de scribes [109]. Auprès des Craïoveşti, qui tenaient une véritable Cour à Craïova, travaillaient des copistes, tels que Dragomir «diacul» (le scribe) et Dieniş (1519—1521) qui écrivirent deux manuscrits commandés par Preda, grand ban à la fin du règne de son demi-frère Neagoe Basarab et voïvode éphémère en novembre 1521. Il est certain que de semblables centres existaient aussi dans d'autres villes, surtout à Tîrgovişte où se trouvaient la Cour et le siège du métropolite [110]. Pour ce qui a trait à la Moldavie, on y rencontre la rédaction serbe surtout dans des manuscrits écrits à l'extérieur de ses frontières. Mais par leur circulation et leur grand nombre ils prouvent aussi un contact permanent avec les centres serbes.

Mais à côté de la traditionnelle multiplication des textes par la copie, dès le début du XVI[e] siècle un nouveau moyen de diffusion du livre, l'imprimerie, avait commencé à fonctionner en Valachie, sous la direction du moine serbe Macaire (1508—1512), qui avait débuté dans son activité d'imprimeur au Monténégro [111]. Ne se sentant plus en sûreté, semble-t-il, à la Cour de Cetinje devant la menace turque — lui comme tant d'autres — il accepta avec joie l'invitation de Radu le Grand, prince de Valachie, qui l'encourageait à transférer son activité dans ce pays. Bien que la langue des livres imprimés par Macaire fût l'ancien slavon de rédaction médio-bulgare, usité dans les livres de culte dans les Pays roumains — comme d'ailleurs aussi dans les pays slaves — on rencontre pourtant aussi dans ses écrits des éléments propres à la Serbie, comme par exemple la mention des saints Siméon et Sabbas dans le *Liturgiaire* (Missel) de 1508 [112], ou le titre de «prince de Podunavie» — caractéristique du titre des despotes serbes du XV[e] siècle — attribué aux princes de la Valachie, sans qu'il corresponde à une réalité [113]. La reprise

---

[109] Voir la notice de l'an 1519 du manuscrit n° 271 (*ibid.*, p. 367), — un ménée du XV[e] siècle, de rédaction serbe — «écrit par le maître d'école Mathieu le Tailleur. J'ai écrit, moi, le scribe Michel». Ce sont ceux qui ont probablement étudié sur ce manuscrit ou qui l'ont lu.

[110] Par exemple un tétraévangile de rédaction serbe, écrit sur ordre du métropolite Ananie (1545—1558) et offert à l'église métropolitaine de Tîrgovişte (Em. Turdeanu, *op. cit.*, p. 158).

[111] Voir P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie* (Introduction, p. XVI); *Istoria Romîniei*, II, p. 681.

[112] *Ibid.*, p. (19), (20). Mentions aussi dans le manuscrit de 1531 (supra, note 108) et dans un manuscrit partiellement écrit en Serbie au XV[e] siècle, qui provient du monastère de Neamţ (P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave*, p. 161—162, mss. 134). Voir aussi les mss. n[os] 134, 135 (*ibid.*, p. 161—168).

[113] Voir I. Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia romînească veche 1508—1870* [Bibliographie roumaine ancienne 1508—1870], tome I, 1508—1716, Bucarest, 1903. Ce titre est utilisé dans des documents de Neagoe Basarab et de ses gendres, Radu de la Afumaţi et Radu Païsie (2 août 1512, 16 mai 1525 et 9 février 1536—Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., paquet LXXIII n[os] 11, 13, 18; 12 avril 1528 et 7 juin de la même année—*D.I.R.*, B, XVI, t. II, n[os] 40 et 46) ou par Mircea le Pâtre (1551, *D.I.R.*, B, XVI, t. III, n° 3) et

— en 1545, sous le règne de Radu Païsie — de l'activité typographique et sa continuation, sous celui de Mircea le Pâtre, par Démètre Lioubavitch, neveu de l'imprimeur serbe Bojidar Voukovitch, est également due, dans une certaine mesure, à l'entourage du prince et aux relations avec le monde serbe. Mais, cette fois-ci, l'imprimerie passa sous une direction laïque : à la place du moine Macaire se trouvait dès lors le logothète Démètre Lioubavitch qui, à en juger d'après le titre qu'il porte, semble avoir occupé un emploi parmi les rédacteurs d'actes de Valachie ; il était donc attaché de plus près aux intérêts politiques du pouvoir princier. C'est à lui qu'on doit aussi la première impression pour la Moldavie, une édition de l'*Apostolos*, dédiée au prince Élie Rareş et à sa mère Hélène Despotovna [114]. Mais les conditions politiques défavorables du règne de Mircea le Pâtre, et peut-être l'absence d'intérêt de ce dernier pour l'activité culturelle, ainsi que la concurrence des livres imprimés en roumain par Coresi, d'une plus grande portée, firent cesser en Valachie, pour un certain temps, l'apparition de livres slaves. Quant à la Moldavie, outre le *Tétraévangéliaire* du 22 juin 1546, imprimé — on ne sait où — par Philippe «Moldoveanin» (le Moldave) et portant les armoiries de ce pays (comme d'ailleurs aussi l'*Apostolos* de 1547 dû à Démètre Lioubavitch), on n'y connaît aucune autre activité typographique au XVIe siècle [115].

En même temps que se déroulait la lutte pour la centralisation du pouvoir et l'apparition de la Renaissance occidentale en Transylvanie, les écrits juridiques et ceux à caractère de narrations historiques commencèrent à être de plus en plus recherchés.

Les efforts déployés aux XVe et XVIe siècles par les princes roumains pour limiter la puissance des grandes familles et pour réunir toutes les forces du pays en vue de la lutte antiottomane, se traduisirent sur le terrain littéraire par la copie et l'utilisation des lois — le plus souvent byzantines — qui circulaient déjà dans des traductions faites en Serbie et Bulgarie [116]. Au XVe siècle, le premier texte juridique utilisé

---

son fils, Pierre le Jeune (voir plus bas, note 144 et *D.I.R.*, B, XVI, III, nos 149, 151 et 302). Ce n'est donc point un emprunt fait aux notes de la chancellerie de Mircea l'Ancien (voir P. P. Panaitescu, *Liturghierul*, p. XV—XVI).

114 Voir aussi I. Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia romînească veche 1508—1830*, tome IV, *Adăugiri şi îndreptări*, Bucarest, 1944 ; *Istoria Romîniei*, II, p. 678—684. Voir aussi P. P. Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie* (Introduction).

115 I. Bianu et D. Simonescu, *Bibliografia romînească veche*, etc. IV, p. 2.

116 Voir Al. Grecu (P. P. Panaitescu), *Începuturile dreptului scris în limba romînă* [Les débuts du droit écrit en langue roumaine] dans « Studii », VII, 1954, no 4, p. 215—217 ; *Istoria Romîniei*, II, p. 677—682 ; P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave I*, Introduction, p. XV et nos 72, 131, 285, 286 ; vol. II (en manuscrit), nos 340, 636, 692.

en Valachie fut le *Zakonik* du tsar Étienne Douchan, de 1349 et 1354, ainsi qu'une refonte de la législation byzantine destinée aux besoins de l'Empire serbo-grec [117]. On n'en connaît que deux copies en Valachie : l'une écrite avant 1444 peut-être sur le territoire de la Serbie et conservée jusqu'en 1830 au monastère de Bistrița, et une autre faite par ordre du voïvode Vladislav II (1447—1456) par Dragomir «gramaticul» (le scribe) de Tîrgoviște, en 1452 [118]. Les dispositions à caractère plutôt laïque de ce «Zakonik» montrent l'intérêt de plus en plus grand soulevé par les questions juridiques posées—dans un État centralisé—selon le modèle byzantin qu'avait suivi auparavant Étienne Douchan lui-même ; la rédaction du Zakonik dû à ce dernier poursuivait le but d'obliger les hauts fonctionnaires de l'État à appliquer des mesures semblables dans tout le territoire de l'Empire. Mais dans les Principautés Roumaines le succès de ce type de législation ne fut que passager : autant en Moldavie qu'en Valachie on passa bien vite aux vieux nomocanons et à des lois de caractère ecclésiastique, et aux «corrections» ou «explications» de Zonaras et de Mathieu Blastarès (Syntagma) [119]. L'époque d'Étienne le Grand nous a laissé deux manuscrits du Syntagma — l'un de 1472 et l'autre de 1495. De son fils Bogdan, nous avons un Code («Pravilă») datant de 1512. D'autres copies de ce genre faites d'après des codes apparurent du temps d'Alexandre Lăpușneanu : le manuscrit de 1557 du monastère de Bisericani et la version du chroniqueur Macaire, évêque de Roman, qui a refondu lui-même le «Syntagma», en y disposant dans l'ordre de l'alphabet cyrillique les articles alignés jusqu'alors selon celui de l'alphabet grec [120]. C'est encore à l'évêché de Roman que l'on copie en 1581 [121] un autre manuscrit semblable. Mais tous ces textes juridiques écrits en Moldavie sont rédigés en médio-bulgare. Ce n'est qu'en Valachie que les manuscrits juridiques sont inspirés par des modèles serbes : là, outre le Zakonik serbe du XIV^e siècle, on copie plus tard des codes-nomocanons, toujours d'après des modèles serbes. Nous connaissons une copie de ce genre datant du XVI^e siècle et exécutée sous Pierre le Jeune de Valachie (1559—1568) d'après la traduction serbe de 1295 de la «Pravila» ; une autre, toujours en serbe, faite d'après le «Syntagma» de Mathieu Blastarès et donnée

---

[117] Al. Soloviev, *Zakonodarstvo Stefana Dušana, cara Srba i Grka*, Skoplje, 1928; Stojan Novaković, *Zakonik Stefana Dušana, cara Srpskog, 1349 i 1354*, Belgrade, 1898.

[118] La copie dite de Bistrița, en 1444, chez Al. Soloviev, *op. cit.*, p. 25; chez St. Novaković, *op. cit.*, p. LXXII—LXXIII. La copie de 1452 chez P. P. Panaitescu, *Începuturile dreptului, loc. cit.*, et *Istoria Romîniei*, II, p. 677.

[119] Voir P. P. Panaitescu, *op. cit.*

[120] *Istoria Romîniei*, II, p. 677, 1020.

[121] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 221—225; le même, *Manuscrisele slave*, II (en manuscrit), nº 692.

par la princesse Despina (1512—1554) au monastère valaque de Bistriţa ainsi que des fragments de miscellanées écrits en Serbie au XIVe siècle [122]. On s'aperçoit encore de la nécessité de tels livres par le fait que Démètre Lioubavitch ajouta à la fin du « *Molitvenic* » (recueil de prières) de 1545 «*Les canons des saints Apôtres*» [123]. Mais, indifféremment du titre et du caractère de ces textes juridiques de provenance sud-danubienne, leur large circulation dans les Principautés, justement à cette époque, correspond à la lutte poursuivie par l'autorité centrale contre les lois non écrites — la coutume héritée de l'époque antérieure à la formation de l'État féodal — et qui par leur caractère oral laissaient voie libre à l'arbitraire de la justice des féodaux [124]. En fixant par écrit une législation uniforme et approuvée par l'autorité dont jouissait alors l'Église, les princes cherchèrent, en passant par-dessus les différences régionales féodales, à unifier la distribution de la justice et à la mettre, d'après l'exemple des tsarats bulgare et serbe, sous le contrôle de l'autorité centrale.

Les mêmes intérêts du pouvoir princier firent que, tout comme la littérature juridique, la littérature historique jouît d'une attention particulière. Cette dernière fut mise elle aussi au service de la même lutte pour la consolidation de l'autorité princière et ce fut surtout la création historiographique serbe, douée d'une grande originalité, qui a joui d'une assez large circulation dans les milieux lettrés des Pays roumains.

Ainsi parmi les écrits hagiographiques serbes des XIIIe — XVe siècles — reproduits et lus dans les monastères roumains — nous rencontrons dans la rédaction de Théodose de Chilandar *La vie et l'éloge des saints Siméon et Sabbas* [125], dont le culte était connu chez nous surtout par suite du contact avec l'émigration serbe [126]. Une œuvre de Grégoire Ţamblak, ancien hégoumène du monastère de Déčiani, jouissait également de beaucoup de popularité : il s'agit de la *Vie et l'éloge du roi Étienne de Déčiani*[127] (Étienne Dragutin, 1322 — 1331). Mais de tels écrits hagiographiques serbes avaient également engendré une littérature narrative fondée sur des faits réels et destinée à mettre plus particulièrement en lumière l'activité politique des rois serbes et leurs relations avec les pays voisins, sous la forme de notices généalogiques (« *Rodoslovie* ») ou d'annales (« *Letopis* »), et en bonne partie ayant pour but de soutenir la lutte des pays balkani-

---

[122] Manuscrits nos 285, 286, 72 (*ibid.*, p. 87, 88, 379—385).
[123] I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia romînească veche*, I, p. 2; *Istoria Romîniei*, II, p. 698.
[124] *Istoria Romîniei*, II, p. 677.
[125] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave*, I, nos 134, 135 (p. 161—168).
[126] Voir plus haut les notes 55 et 112.
[127] Voir le manuscrit no 306, feuillet 318 (P. P. Panaitescu, *op. cit.*, II).

ques contre l'Empire ottoman. Des écrits historiques de ce genre ont surtout circulé — d'après ce que l'on sait — en Moldavie, où nous les trouvons dans les manuscrits à côté d'ouvrages historiques originels, mais aussi avec d'autres ouvrages à caractère juridique. Ce rapprochement de la littérature juridique, dont le sens politique a été indiqué plus haut, n'est pas fortuit; il correspond à la concordance entre les buts poursuivis par ces deux catégories d'ouvrages. Les codes connus sous le nom de «Sbornik de Kiev» [128] ou «de Léningrad» [129] sont significatifs à ce point de vue. La plus ancienne version des Annales serbes a été conservée par le premier, englobée à d'autres textes, juridiques et historiques, copiés par Roman «diacul» (le scribe) en 1554 à Baia et par Isaïe, en 1561, au monastère de Slatina, fondation d'Alexandre Lăpuşneanu. De même, le plus ancien exemplaire des *Vies des rois et des archevêques serbes* par l'archevêque Danilo a été copié à Hotin en 1574 par un certain «pope» Ion et acheté, la même année, par le rédacteur d'actes, Grégoire Iuraşcu «uricarul»[130], qui en fit don au monastère de Suceviţa en 1588; de là le manuscrit parvint à Lwow où il était conservé lorsque son contenu fut imprimé par Daničić, en 1866. L'original sur lequel fut copié ce livre devait se trouver certainement en Moldavie, bien avant l'année 1574, et sa présence ainsi que sa reproduction exécutée dans ce pays témoignent de l'intérêt pour cet ouvrage et de sa circulation parmi les Roumains.

L'influence de tous ces écrits familiers aux lettrés de l'époque — tout au moins à ceux de culture, sinon d'origine serbe [131] — sur la rédac-

[128] Description par Ion Bogdan, *Vechile cronici moldoveneşti pînă la Ureche* [Les vieilles chroniques moldaves jusqu'à Ureche], Bucarest, 1891, p. 3—11; *Cronicile slavo-romîne din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* (Les chroniques slavo-roumaines des siècles XV—XVI publiées par Ion Bogdan), édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1959, p. 41—43.

[129] P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo romîne*, p. 53—55.

[130] Voir Archiepiskop Danilo i drugi, *Životi kraljeva i archiepiskopa srpskich* (édition G. Daničić), Zagreb, 1866.

[131] Certains scribes de documents et même de hauts dignitaires portent en Valachie et Moldavie le nom de «Sîrbul» (le Serbe). En Valachie, de pareils noms sont très répandus à cause du voisinage de cette principauté avec les peuples slaves du sud du Danube. En Moldavie et là où les documents écrits par eux ont une rédaction de caractère serbe, nous soupçonnons que ce nom cache aussi une provenance ethnique précise. Tel est le cas du «postelnic» Sîrbul, des années 1447—1448, «vistier» (trésorier) en 1449—1450; puis de Pierre Sîrbul ou Sîrbescu en 1456, de Giurgiu Sîrbul et Georges Sîrbul, scribe et chantre en 1454 et 1456, de Gliga Sîrbescu, de Laţcu Sîrbul en 1444, de Bodea Sîrbul en 1489 ou de Nicoară Sîrbescu en 1462. Trois secrétaires de la chancellerie portent, au XVI[e] siècle, le nom de Sîrbul: Vasco en 1507—1508, Luca Sîrbul (peut-être aussi Popoviči) entre 1540—1550 et Dragomir Sîrbul en 1566. Les actes écrits par Georges Sîrbul, Vasco Sîrbul, Luca Sîrbul, auxquels il faut ajouter Théodore Prodanovik (pour Prodanoviči) et Dragomir Sîrbul, trahissent dans leur rédaction des éléments propres à la langue serbe (voir D. P. Bogdan, *Diplomatica slavo-romînă*, dans *D.I.R.*, *Introducere*, t. II, Bucarest, 1956, p. 69, note 3). A côté

tion des premières chroniques, en Moldavie et Valachie, vient d'être pleinement prouvée par des recherches entreprises ces dernières années. Le professeur P. P. Panaitescu a mis en lumière dans une étude relative à cette question [132], l'étroit rapport entre l'historiographie slavo-roumaine et l'ancienne littérature historique slave qui circulait alors dans les Pays roumains. Ce sont surtout les « Letopis » et les « Rodoslovie » serbes qui ont servi de modèle aux premiers travaux historiques slavo-roumains restés anonymes. Il suffit de remarquer que le titre de « tsar » donné aux princes moldaves dans la *Chronique anonyme* (dite jadis *de Bistrița*) ne correspondait pas à une réalité, mais qu'il n'est qu'un décalque de celui des souverains serbes, tel qu'il apparaît dans les Annales serbes — pour comprendre d'où venaient les modèles de l'ouvrage slavo-roumain [133]. C'est toujours vers ces modèles serbes que nous dirige le fait que les chroniques moldaves, — tant la *Chronique anonyme* que celle dite *de Poutna* —, ont, dans leur partie initiale, un caractère généalogique, correspondant aux « Rodoslovie ». Il existe même un ouvrage où les créations historiques serbe et moldave s'entremêlent : c'est la *Chronique dite serbo-moldave* [134], combinaison d'informations relatives à l'histoire des deux pays, et correspondant du côté serbe aux « Letopis » [135], où se rencontrent souvent de nombreux renseignements concernant des événements et des princes valaques. Enfin, ni les *Vies des rois et des archevêques serbes*, qui représentent une véritable narration historique, ne sont étrangères aux chroniques slavo-roumaines de Moldavie, bien que celles-ci soient de rédaction médio-bulgare et que souvent leur style, celui surtout des chroniques du XVI[e]

---

du nom de « Sîrbul » apparaît aussi celui de « Bulgarul » (le Bulgare : Pavel Bulgarul — блъгаринъ — le 29 janvier 1434). En Valachie le nom de « Sîrbul » est porté par bien des individus : petits propriétaires (moșneni), serfs (vecini), esclaves tziganes, ou même grands boyards du conseil princier, tel le grand stolnic Sîrbul du prince Michel le Brave, qui possédait la terre de Cerneți, dans le Mehedinți (voir dans *D.I.R.*, B, XVI, II, n[os] 38, 135 ; III, n[os] 220, 420 ; IV, n[os] 4, 168, 228 ; V, n[os] 34, 446 — le « portar » Sîrbu, etc.). Nous n'avons rencontré ce nom qu'une seule fois à propos de la rédaction de[s] documents : celui du logothète Sîrbul en 1564 (*ibid.*, t. II, n° 229) de la main duquel nous ne connaissons aucun texte. En revanche, son fils, le scribe Lăudat, apparaît comme le rédacteur d'un acte de 1570 (*ibid.*, t. III, n° 388 (1570 : 3 janv.). Voir également les actes n[os] 306, 410, IV, n[os] 38, 46, etc.

[132] P. P. Panaitescu, *Les chroniques slaves de Moldavie au XV[e] siècle* (*Romanoslavica*, I, Bucarest, 1958, p. 150—151) ; *Cronicele slavo-romîne, Introduction* par P. P. Panaitescu, p. XIII et p. 188—189.

[133] Le père de la princesse Hélène, le despote Jean, est souvent appelé « tsar » dans les inscriptions (voir plus haut, note 66).

[134] P. P. Panaitescu, dans *Cronicele slavo-romîne*, p. 188—189 ; le même, *Les chroniques slaves*, p. 150.

[135] Lj. Stojanović, *Stari srpski rodoslovi i letopisi*, Belgrade, p. XLI.

siècle, imite le style emphatique et obscur des chroniques de Manassès et de Georges Hamartolos, qui ont circulé en traduction médio-bulgare [136].

Pour la Valachie, nous manquons de chroniques slavo-roumaines et en bonne partie également de copies faites d'après les ouvrages originaux serbes. Nous ne connaissons que les deux volumes de la chronique de Georges Hamartolos en rédaction serbe, copiés du temps de Pierre le Jeune (1559—1568) à Bistriţa, en Olténie[137]. Mais on peut supposer l'existence d'une chronique de Cour; ses traces se retrouvent dans la compilation roumaine des chroniques dites *Letopisețul cantacuzinesc* (Les annales des Cantacuzènes) [138], où certaines formes impropres de la langue roumaine renvoient à un original slave. Par conséquent, on peut donc parler aussi d'un étroit rapport entre les Annales serbes et valaques; le caractère lapidaire des informations, la concordance de certaines d'entre elles avec celles des «Letopis» serbes, qu'elles semblent copier, nous incitent à chercher encore, à l'aide de la méthode comparative, l'origine de ces travaux, dans ce milieu lettré de la Cour où, comme nous l'avons vu, avait lieu alors le contact entre les littératures roumaine et serbe.

Nous devons également ajouter à ces écrits les actes rédigés par les scribes et logothètes de la Chancellerie princière ou de ceux des boyards — plus particulièrement des bans de Craïova — et des villes. La langue de ces actes est, en général, figée dans un formulaire stéréotype, à travers lequel les manifestations de la vie réelle peuvent difficilement transpercer. Si en Moldavie le formulaire très rigide (de langue médio-bulgare, souvent aussi avec des influences polonaises ou malo-russes) ne permettait pas d'y inclure des informations de caractère historique, en échange, en Valachie, où apparaît dès le XV[e] siècle l'influence de la rédaction serbe [139],

---

[136] Mss. 320 (II[e] partie), 321 (I[re] partie) et 330 chez P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave* (t. II en manuscrit); voir aussi le t. I, p. XIV. Du même, *Les chroniques slaves*, ... p. 149.

[137] *Ibid.*, mss. 320.

[138] P. P. Panaitescu, dans *Cronicele slavo-romîne*, p. XIII; *Istoria Romîniei*, II, p. 1073.

[139] S. B. Bernstein, Язык валашских грамот XIV—XV веков, Léningrad, 1948, chap. IV, p. 128—214; Al. Rosetti, *Istoria limbii romîne*, III, p. 46, 49. On doit supposer que le chef de la chancellerie — le grand logothète — et peut-être le grand «vistier» [trésorier] — qui tenait les comptes et les registres du trésor — ainsi que leurs subordonnés devaient connaître le slavon. On ne connaît qu'un seul cas d'ouvrage de grandes proportions écrit par un grand boyard, «messire Ivan, grand trésorier de Rîbnic», qui en 1544 (7052), sous le voïvode Petru Païsie et son fils le voïvode Vlad, du temps du règne du «sultan Soliman beg», copia au monastère de Bistriţa, situé au pied du mont Păpuşa, un tétraévangéliaire (Annotation d'un manuscrit conservé au mont Athos; photographie à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies paquet XLIX, nº 39). Il ne laisse pas d'être curieux cependant qu'on ne rencontre pas dans les documents du temps un grand trésorier du nom d'Ivan.

les renseignements de ce genre sont beaucoup plus nombreux[140]. A ce point de vue, les rédacteurs des documents valaques d'origine ou d'influence serbe s'arrogent une bien plus grande liberté. Les documents valaques renferment souvent des informations ayant un caractère historiographique, qui impliquent une familiarité avec les renseignements donnés habituellement par les « Letopis ». Sous cet aspect, la chancellerie des princes valaques nous apparaît comme un dépôt de souvenirs de faits plus importants survenus au cours des temps. Ces petits renseignements historiques — de véritables fragments de chronique — méritent d'être enregistrés dans la création littéraire slavo-roumaine.

A cette catégorie de données inédites appartient aussi une information de 1568 concernant les souverains serbes, dont prétendait descendre le prince valaque Pierre le Jeune, par sa mère, la princesse Kiajna. Par son importance, cet acte doit être présenté ici plus amplement, car il marque la fin de l'époque la plus importante pour les relations entre les Roumains et les pays serbes au moyen âge.

Le 7 avril 1568 [141], année de sa déchéance, Pierre le Jeune, — en réalité c'était sa mère, la princesse Kiajna, qui gouvernait — alloua au monastère épirote de Hiéromérion la modeste somme de 1 100 aspres par an. Jusqu'à cette date ce couvent ne figurait pas au nombre des centres religieux de la Péninsule des Balkans, aidés habituellement par les princes roumains ; le secours mentionné, isolé et de courte durée, ne sera renouvelé d'ailleurs qu'un siècle plus tard [142].

Après une ample introduction littéraire — de règle pour les actes solennels, surtout lorsqu'ils étaient destinés à un monastère — dans laquelle le scribe parle de « nos prédécesseurs, les anciens princes, tzars et

[140] Maintes informations de ce genre ont été recueillies par Stoica Nicolaescu, *Documente slavo-romîne*. Pour une information pareille relative au XVIIe siècle dans un document de Mathieu Basarab, voir Ion-Radu Mircea, *Țara Romînească și închinarea raielii Brăila*, dans « Balcania », Bucarest, IV, 1941, et tiré à part.

[141] *D.I.R.*, B, XVIe siècle, t. III, n° 302, p. 262. L'original slave est déposé aux Archives de l'Etat, Bucarest, section historique, n° 781 ; il a été trouvé dans les archives du monastère de Brîncoveni, en Olténie. C'est un acte écrit soigneusement sur parchemin, avec chrismon et lettrine initiale, plus grand que le reste du texte, de même que le monogramme tracé à l'encre rouge. Le sceau, aujourd'hui perdu, était appendu. A en juger d'après le contenu, l'acte n'appartenait pas au monastère de Brîncoveni. Le seul indice intéressant sa provenance est fourni par une mention tergale du XVIIIe siècle, en roumain : « Trouvé chez le pope Ștefan », avec la signature d'un certain — *Athanase hiéromoine* —, ce qui laisse à penser que le document est entré dans les archives du couvent ci-dessus par un pur hasard.

[142] Actes du 18 janvier 1657, Jassy (n° 127) ; 14 août 1667 (n° 124), mentionnant « la chrysobulle de donation de feu Jean Pierre le voïvode ». Photographies à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. (Photographies, paquet XLIX, nos 124, 127 et 128) d'après les originaux appartenant aux Archives Médiévales d'Athènes et provenant de la bibliothèque du couvent de Hiéromérion.

knèzes »[143], « Jean Pierre, voïvode et seigneur de toute la Hongrovalachie et de la Podunavie »[144], montre qu'il a accepté de tout cœur... d'être un nouveau fondateur... du monastère dit Eromeri où gisent les reliques de notre très saint père Nil l'Erihiote (de Jéricho), et qui a été bâti par le saint roi Étienne »[145], à condition que l'on fasse mémoire de lui « comme on le fait des saints fondateurs et très pieux empereurs après leur mort ».

Le document est dressé en rédaction serbe, avec une graphie et dans une forme propres aux actes moldaves[146], tout à fait inusitées de la chancellerie de Bucarest — par le «plein de péchés Stepan », rédacteur d'actes bien connu[147] et dont le nom présente un phonétisme serbe[148].

---

[143] La formule владателїе и царїе и кнези est rarement utilisée dans la chancellerie valaque; nous connaissons des cas datant des années 1525, 1528, 1534, 1536. L'allusion aux « tsars » vise — peut-être — Étienne Douchan ; celle aux « knèzes », Lazare, fondateur de la famille Brancovitch, dont descendait aussi, par sa mère Kiajna, le voïvode Pierre le Jeune. Du reste, la signification de « prince » donnée au mot « knèze » dans la diplomatique sud-slave provient des Serbes, car les scribes de Valachie l'utilisaient fréquemment avec un tout autre sens dans les actes rédigés par eux (voir V. Costăchel, P. P. Panaitescu et Al. Cazacu, *Viața feudală* [La vie féodale], p. 173).

[144] Le titre de « prince de Podunavie » attribué à Pierre le Jeune est calqué sur l'exemple de la chancellerie serbe où il regarde, au XV[e] siècle surtout, la zone du Danube et même celle au nord du fleuve (Banat et Batchka). Si dans la chancellerie de Valachie, sous Mircea l'Ancien et son fils Michel, ce titre avait sa raison d'être (voir P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944; D. P. Bogdan, *Diplomatica slavo-romînă*, p. 83), au XVI[e] siècle ce n'était plus qu'un usage de chancellerie dû aux lettrés serbes (voir Macaire et les livres imprimés par lui pour Mihnea le Mauvais, Vlad le Jeune ou Neagoe Basarab; ou encore le logothète Dimitrie Lioubovitch pour Radu Païsie et Mircea le Pâtre, mais pas pour Elie Rareş de Moldavie) ou cher aux notaires influencés par les modèles serbes (actes cités plus haut, note 113).

[145] Voir plus loin le texte slave de l'annexe II, p. 418, lignes 30—37, et p. 419, lignes 1-2.

[146] Il n'est pas écrit dans la largeur de la feuille (qui mesure 47 cm × 32,5 cm) mais dans sa longueur. Du point de vue de la graphie, l'écriture n'accuse pas des tendances à la cursive, mais à la semi-onciale. Très caractéristiques sont les ъ et ѣ dont la haste dépasse de beaucoup le niveau des autres et est droite. La façon même d'appendre le sceau, en repliant la partie inférieure de l'acte, est propre à la chancellerie moldave. Un autre scribe moldave de la chancellerie valaque a dû rédiger l'inscription de dédicace d'un tétraévangéliaire de 1560 trouvé au monastère de Saint Paul, au Mont Athos (voir note 83) : le scribe Basile, du village de Martinţi.

[147] Scribe pour les actes de chancellerie dressés à Bucarest et qui signe tantôt, simplement, Stepan (actes des 15 avril et 5 août 1567, 27 oct. 1568, *D.I.R.*, B. XVI[e] siècle, t. III, p. 235, 247, 298) ou « Stepan le vieux » (acte du 9 sept. 1568, *ibid.*, p. 292), tantôt « Stepan le logothète » (acte du 13 juin 1571, *ibid.*, t. IV, p. 30), tantôt « le vieux Stepan le logothète » (actes des 11 juin 1565 et 22 août 1569, *ibid.*, t. III, p. 213, 325). Outre le « vieux Stepan le logothète », la chancellerie princière connaît aussi un certain « Ştefan le logothète », dont le nom est orthographié dans l'esprit de la langue roumaine, en 1568, 1570 et 1571 (acte du 25 janvier 1568 : Ştefan diac [le scribe], *ibid.*, III, p. 258; 12 janvier 1570 « Stepan », *ibid.*, p. 340; actes de 1570, *ibid.*, p. 354, 376, 387 et de 1571, *ibid.*, IV, p. 29). Stepan le vieux use encore du motif historique dans un acte à caractère interne, où il nous présente des informations très intéressantes au sujet de la situation politique des règnes de Vlad le Moine (1482—1496), et de Vlad Vintilă et aussi au sujet de certaines familles de boyards (5 avril 1567, *ibid.*, III, p. 233—235).

[148] Voir aussi Stepan, logothète de Ciofrîngeni (plus haut, note 49) ou Stepan, logothète d'Obidiţi (voir note 60) et d'autres scribes d'actes de rédaction serbe, du début du XVI[e] siècle, des 28 janvier 1501 et 16 août 1506 (Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographie, paquet LXXIII).

Quel motif aura incité le prince valaque à faire cette donation — exceptionnelle pour lui et sa mère, qui pesaient avec tant d'avarice leurs dépenses — à un monastère encore inconnu dans les Pays roumains ?

Tout d'abord, on voit d'après le contenu de l'acte indiqué que le prince ne faisait que recevoir une demande qui lui avait été adressée; donc l'initiative semble avoir appartenu soit aux moines qui recherchaient des secours, soit à l'un de ses courtisans grecs, peut-être un épirote [149] qui connaissait ce monastère, soit aux deux à la fois. Dans ce document, Pierre le Jeune se montre désireux de succéder aux « tsars et knèzes fondateurs du monastère », donc pas aux Empereurs byzantins (le mot « knèze » n'a pas de correspondant dans la chancellerie grecque). Enfin, s'il accepte d'être un « nouveau fondateur », l'ancien est désigné dans le texte du document comme étant le « saint roi Étienne », qui avait bâti le couvent.

L'identification du « saint roi Étienne » avec l'un des nombreux rois serbes portant ce nom est assez difficile, car dans la chancellerie et l'Église serbes il était d'usage de considérer comme saints presque tous les rois, empereurs, knèzes et despotes, ainsi que leurs femmes[150]. Parmi les saints serbes figurant sous ce nom dans le calendrier religieux, quatre d'entre eux sont des rois : Étienne « Premier couronné » (1196—1228), Étienne Miloutine (1282—1321), Étienne « Décianski » (1322—1331) et le despote Étienne Lazarévitch (1389—1427) [151]. Mais « saint roi » est aussi nommé un cinquième : le tsar Étienne Douchan, qui, lui, a été maître

---

[149] Le trésorier Iane qu'on rencontre, à l'époque, en Valachie et en Moldavie, était épirote (N. Iorga, *Hist. Roum.*, t. V, p. 14). Voir aussi les allusions aux « consiliariis epirotis » (note 82). D'Epire ou d'Albanie était originaire le neveu de Joseph Arghyropoulos (ancien métropolite de Thessalonique et patriarche de Constantinople), Stamati, le gendre de la princesse Kiajna (N. Iorga, *Fundațiile domnilor romîni din Epir* [Fondations des princes roumains en Épire], dans « Analele Academiei Romîne, Memoriile secției istorice », 1914, p. 884). Le grand spathaire et « vistier » de Pierre le Boiteux, dont il était aussi le gendre, Zota, fils de Tzigaras, était de Janina et descendait par sa mère de la famille épirote Asparas (N. Jorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 115, note 10 et p. 143. Voir aussi Victor Papacostea, *Esquisse sur les rapports entre les Roumains et l'Épire* dans « Balcania », I, 1938, p. 230—244).

[150] Les parents et le frère du métropolite Maxime, le fondateur du monastère de Krušedol, sont représentés en qualité de saints (voir les icones reproduites par M. Romanescu, *Neamurile doamnei lui Neagoe Vodă*, p. 5 et 7). Le despote Jean Brancovitch est intitulé « saint Jean » dans l'obituaire d'Argeș (voir note 44).

[151] Ioannes Martinov, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus*, Bruxelles, 1863, p. 230, 243, 266, 275. C'est ainsi que l'archevêque Danilo, dans ses *Vies des rois et archevêques serbes*, appelle aussi Étienne Miloutine. De même Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 355 (*wurde er bald als der « heilige König » (Sveti Kralj) verehrt*). La présence de son tombeau à la cathédrale de Sofia la fait appeler l'église « du saint roi » (*ibid.*) L'hypothèse que ce pourrait être son fils Étienne II O rosh, fondateur du couvent de Dečiani (1322—1331), dont l'hégoumène, Grégoire Țamblak, a écrit la vie, a longtemps circulé chez nous et dans le monde balkanique, mais elle est infirmée par le nom sous lequel il était connu dans la littérature : Стефан Сръбскии иже къ Дечаѫхъ (voir Académie de la R.P.R., mss. 221, f. 277 chez P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave*, I, p. 320; II, ms. 306, f. 218).

de l'Épire (entre 1348 et 1355), bien que pour peu de temps [152]. Seule la recherche des conditions ayant présidé à la fondation du monastère de Hiéromérion, situé à proximité de Janina, pourrait nous fournir des précisions.

L'historiographie grecque attribue la fondation de ce monastère au moine Nil, en 1285 ou 1310, et ignore le rôle joué par quelque souverain serbe dans sa construction ou sa reconstruction. L'analyse des maigres sources historiques dont nous avons pu disposer nous permet seulement des hypothèses au sujet des circonstances de la création de ce centre culturel, important pour l'Épire jusqu'en 1821 [153] et qui a entretenu des relations avec les Pays roumains, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles [154]. D'après le texte de sa *Vie* et de son *Testament* [155], Nil aurait vécu entre les années 1232 et 1338 et aurait fondé entre 1320 et 1338 — dans une vigne à Hiéromérion, reçue de Jean Opsaras [156], un vassal du despote Jean Ange Doucas d'Épire — une petite communauté composée de trois, puis de quatre ermites. Ils y bâtirent une maison de prières dédiée à la Mère de Dieu. A sa mort, il fut enterré dans cet endroit, laissant comme successeur Isaïe qui semble avoir écrit aussi sa *Vie* et son *Testament*. Malheureusement le *Testament*, publié d'après une copie imparfaite faite vers 1825, a omis le nom de l'empereur qui a confirmé l'acte, ainsi que la date de la confirmation. Mais on sait que dans le *Testament* sont mentionnés, comme

---

[152] C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 395.

[153] Le Monastère de Hiéromérion ('Ιεροιμέριον ou Γηρομέριον en Épire (Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία VIII, Athènes, 1929, p. 333) — dont N. I. Soulès considère (« il semble être ») Nil comme le fondateur, en 1285, « comme on le voit d'après les chrysobulles qui se sont conservé s des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles » — situé au nord-est de Philiate, du côté de Janina. A joué un certain rôle au moyen âge dans la vie locale par son importance, étant stauropégie du patriarcat de Constantinople. Ce couvent possédait une riche bibliothèque et une école de langue grecque, réputée au XVII^e^ siècle. Il devint vers 1821 le siège d'un évêché, mais cela pour peu de temps. Des incendies et des pillages causèrent la décadence du dit monastère, aujourd'hui en ruines. Les rares actes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles rescapés du désastre sont conservés aux Archives médiévales d'Athènes. (Photographies données par M. Léandre Vranoussis à l'Académie de la R.P.R. Voir supra, note 142. Dans son article 'Η ἐν 'Επείρῳ μονὴ Σωσινοῦ, Athènes, 1957, p. 102, note 5, la bibliographie relative au couvent de Hiéromérion). La *Vie de Saint Nil* et son *Testament* non daté, publiés par P. Aravantinos (Περὶ τοῦ Νείλου τοῦ 'Εριχιώτου dans Πανδώρα — Athènes, 1865, p. 470—474), auxquels vient s'ajouter notre document de 1568 renferment sur son ancienneté d'importantes données. Une vie de cet ascète, publiée dans le *Grand Synaxaire* de Constantin Doukakis (Athènes, 1894, p. 248—249) est entachée d'aspects légendaires : Nil aurait vécu 160 ans (1190—1350) et le monastère fondé l'an 630 par l'empereur Héraclius, aurait été fondé derechef par Nil de Jéricho (1190—10 août 1350) en 1310 à l'endroit où l'on avait découvert une icone de la Vierge Hodigitrie, cachée jadis de peur des iconoclastes.

[154] Voir Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., Photographies, paquet XLIX, n^os^ 124—130.

[155] Voir note 153.

[156] Pour la famille Apsaras d'Épire, apparentée à Pierre le Boiteux de Moldavie, voir supra note 149.

étant en vie, le despote Jean et sa femme, Anne Paléologue «la basilissa» qu'on appelait aussi «Despina», en serbe; mais comme Jean Ange mourut en 1335, empoisonné par sa femme[157], et comme la *Vie* de Nil indique comme terme de sa vie les années 1316—1335, nous pouvons supposer que le *Testament* a été écrit peu de temps avant 1335. Si le monastère a été édifié entre 1316 et 1335 [158], il a dû s'agir d'une petite communauté assez pauvre, ayant un ermitage dont on montrait les vestiges aux visiteurs au siècle dernier, à côté de la grande église, le «katholikon» [159]. La grande église a été probablement bâtie après la mort de Nil; et l'information de 1568, selon laquelle elle fut construite par un roi Étienne pourrait concerner l'érection du katholikon, qui aurait donc existé à l'époque de la domination de l'Épire par l'empereur Étienne Douchan (1348—1355). On connaît son activité de fondateur à l'Athos, puis en Thessalie et en Macédoine [160]; la construction d'un monastère à Hiéromérion, à proximité de la frontière albanaise, était un moyen qui lui permettait de gagner la sympathie des autochtones grecs, tout comme l'emploi fréquent de la langue grecque par la chancellerie, et l'adoption du cérémonial et des dignités byzantines à sa Cour de Skoplje [161]. On pourrait donc avancer l'hypothèse que parmi les fondations d'Étienne Douchan, comme «Empereur des Grecs et des Serbes», figurait aussi la construction de la nouvelle église (Katholikon) dédiée au «très saint Nil de Jéricho», tant pour marquer l'extension de son État vers le sud que dans le désir de s'assurer les sympathies des indigènes en recourant à la vénération dont jouissait parmi eux le fondateur du monastère [162]. Il n'est donc pas exclu que l'Empereur qui confirme le *Testament* fût précisément le tsar Étienne Douchan, nouveau fondateur de l'établissement monastique érigé par Nil.

Pour l'histoire des relations des Serbes et des Roumains, cet acte ne signale pas seulement un fait ignoré jusqu'à ce jour par les chroniques ou les «Vies» serbes connues; il ne consigne pas seulement le souvenir encore vivant des traditions concernant les ancêtres, réels ou prétendus, de la famille princière de Bucarest; cet acte marque la fin d'une période

---

[157] C. Jireček, *op. cit.*, I, p. 389—390.

[158] Nous ignorons sur quoi se fonde H. I. Soulès pour affirmer dans son article sur le couvent de Hiéromérion (plus haut, note 153) que sa fondation remonte à 1285. La «Vie» publiée par P. Aravantinos déclare que les deux monastères de Jéricho et de Hiéromérion ont été fondés par Nil dans les 19 dernières années de sa vie, soit donc entre 1316 et 1335. C. Doukakis avance l'année 1310 comme date de fondation.

[159] L'article de N. A. Béès, dans Ἐλευ. ἐγκυκλοπ. Λεξικόν (t. III, 1928, p. 841), admet également la date de 1285 comme étant celle de la fondation.

[160] Voir C. Jireček, *op. cit.*, p. 395: donations à Trikkala, Zablantia et Lykoussada.

[161] *Ibid.*, p. 395—396.

[162] Voir *La Vie de saint Niphon, ermite au mont Athos (XIVe siècle)*, par François Halkin, dans *Analecta Bollandiana*, t. LVIII, Bruxelles-Paris, 1940, p. 13, ligne 13 et note 5.

importante de l'évolution de ces relations. Pierre le Jeune considère le secours accordé au monastère de Hiéromérion comme une obligation de famille et rappelle pour la dernière fois et seulement, par une vaine manifestation d'orgueil, son illustre ascendance. En réalité, une fois consolidée la domination ottomane dans les Pays roumains, la ligne politique d'encouragement par la voie culturelle de la résistance passive des peuples asservis par les Turcs, ligne suivie jusqu'au milieu du siècle par les souverains valaques et moldaves, était abandonnée.

Dans les pages ci-dessus nous n'avons pas cherché à épuiser l'ensemble de la question des relations des Serbes et des Roumains ; par leur aspect multilatéral elles pourraient faire l'objet d'amples études auxquelles nous tâcherons d'apporter notre contribution. Mais nous n'avons essayé que de présenter une série de faits, connus ou inédits, concernant une importante période de l'histoire culturelle de ces relations et de déterminer son cadre chronologique à l'aide des deux documents de 1492 et de 1568. Par des relations de famille entre l'émigration serbe de Transylvanie et de Hongrie et les grands féodaux—princes ou boyards — de Valachie et de Moldavie, donc seulement au niveau de la classe dirigeante ; par l'établissement des réfugiés auprès des Cours princières ou des nobles et dans les monastères, la civilisation serbe des XIII^e—XV^e siècles a exercé son influence non seulement sur le monde slave, des Balkans à Kiev et Novgorod [163], mais partiellement aussi sur la vie culturelle des féodaux des Pays roumains. La période qui va de 1492 à 1568 représente le moment culminant de son emprise au nord du Danube. C'est alors que les princes roumains, sollicités par les peuples slaves subjugués, se considérant successeurs de droit des rois, tsars et knèzes serbes, et apparentés de fait à leurs derniers descendants — les despotes issus de la famille Brancovitch — assumèrent l'obligation de soutenir les centres culturels serbes, devenus — tout comme d'autres centres monastiques semblables de Bulgarie et de Grèce — des foyers de la résistance — ordinairement passive mais parfois active — à la domination ottomane. Et par l'aide qu'ils offraient aux lettrés du sud du Danube, et aux Serbes plus particulièrement, par la circulation des créations littéraires serbes — multipliées dans les Principautés — mais surtout par l'exemple qu'offraient les créations historiographiques, bien connues dans le monde des lettrés, ils ont

[163] V. N. Lazarev, История византийской живописи, t. I, Editions de l'Etat « Iskusstvo », Moscou, 1947, chap. IX, p. 236—40.

donné une nouvelle orientation aux «Chroniques» et aux «Annales slavo-roumaines» ayant pour but de renforcer aussi l'autorité centrale dans sa politique extérieure.

Toute brillante qu'apparaisse cette période de près d'un siècle, elle se termina vers les années soixante-dix du XVI^{e} siècle. Mais surtout — et il s'agit là de son caractère principal—les relations politiques et culturelles n'ont subsisté qu'au niveau de la mince couche des familles princières et de grands boyards. La civilisation serbe et la littérature slavo-roumaine qui l'a imitée, n'ont pas réussi à se créer dans les Pays roumains une plus large base d'appui dans les masses, car elles étaient séparées de celles-ci par leur caractère de classe et par la différence des langues. Il va de soi que, outre les relations examinées ici, il y eut aussi d'étroits contacts, de peuple à peuple, sur la ligne du Danube, surtout dans les moments de lutte commune; mais leur étude n'entre pas dans le cadre des préoccupations du présent article.

Revenant à l'objet limité de nos recherches, nous ferons observer qu'un autre élément qui a hâté la fin de ce processus dans les Pays roumains fut l'extinction graduelle des familles féodales serbes de l'émigration par leur absorption au milieu de la féodalité locale, roumaine ou magyare. Avec la disparition de ses protecteurs — Zapolya en Transylvanie, et les descendants de Brancovitch par les femmes en Valachie et Moldavie — cessa aussi le souci que l'on avait de soutenir la vie culturelle de la patrie envahie.

Enfin, d'autres idées conductrices que celle de la lutte antiottomane commencèrent — depuis le milieu du XVI^{e} siècle — à se manifester dans la politique des dirigeants; ceux-ci abandonnèrent bien vite la vision plus vaste d'une politique balkanique, en échange d'une protection par la Porte des intérêts personnels qui pouvaient être satisfaits, plus facilement et sans risques, par la soumission au sultan. La signification de la politique balkanique qu'avaient entendu poursuivre les voïvodes roumains, se perd au quatrième quart du XVI^{e} siècle, précisément à l'époque où, en Valachie, aux féodaux de culture slave se substitua une nouvelle noblesse, rattachée par des relations d'affaires, parfois même de parenté, aux princes grecs et aux levantins de Constantinople, qui représentaient alors les intérêts du sultan et devenaient de plus en plus influents dans les Pays roumains.

Petit à petit, dès le milieu du XVI^{e} siècle, commença à s'imposer — dans la correspondance, la chancellerie et surtout dans les livres nouvellement imprimés en Transylvanie — la langue roumaine, celle des masses, arrachant graduellement au slavon son rôle de langue de culture.

ANNEXE

I

novembre 1492, Bucarest

Vlad le Moine, prince de Valachie, ayant hérité de la tsarine Mara et de sa sœur, la princesse Cantacuzène, le soin de veiller sur le monastère serbe de Chilandar, s'oblige à lui donner un revenu annuel de 5 000 aspres, plus 500 autres pour les frais de voyage des moines qui viendront toucher la somme. Ses fils, le voïvode Radu et Mircea, auront à respecter sa promesse après sa mort.

Бъсе с<вл>томꙋ б<о>ж<е>ств<е>номꙋ послѣдꙋюще писанїю рекшомꙋ: м<и>л<о>сти Хощꙋ, а не жр<ъ>твѣ; и пакы: ꙗко м<и>л<о>стиныами | wцѣщают се грѣси; и пакы: бл<а>женнїи м<и>лостивїи, ꙗко ти пом<и>ловании бꙋдꙋ<е>ть; ꙗкож<е> и прор<о>ч<ь>скаа д<ꙋ>Хонасищенаа | ꙋста г<лаго>лют: бл<а>жен мꙋж милꙋеи въс д<ь>нь наслаждает се г<о>с<поде>ви. Сїа ꙋбо wт б<о>ж<е>ств<е>наго писанїа ꙋвѣдевше, пакы | слышаХом пророка гл<а>голюща д<ꙋ>Хwм с<вл>тим, ꙗко ꙋбо слышите ц<а>рїе и разꙋмѣите, навыкнѣте сꙋдїе концем | | земли, вънꙋшите дръжеще множества и грьдеще и се w народѣх език ꙗко дана быст wт г<оспод>а дръжава вам | и сила wт вышнаго разꙋмѣвше ꙋбо, ꙗко въса въ рꙋках б<о>жїих сꙋт, и елико Хощет ꙋбо комꙋждо wт нас подавает | нь ꙋбо: бл<а>жен и тръбл<а>жен иже б<о>годанное б<о>г<а>тство добрѣ растачает и дѣлает въ таинѣ б<о>говърꙋченнїи емꙋ та|лант; ꙗко ꙋбо: ꙋслышите бл<а>гы ꙋбо и сладкыи wн глас радованїа, бл<а>гыи рабе и |вѣрнїи вънидн въ радост г<оспод>а своего. | Сїа ꙋбо слышавше подобает нам вънимати w здешних, ꙗко мало врѣменна и прѣХодна сꙋт, ꙗкоже и г<лаго>лет | ꙗко въсака слава до врѣмена ест подобаашеж<е> нам поревновати прѣждним бл<а>гоч<ь>стивїим и с<вл>топочившїим г<о>сп<о>дам | иже земнаа добрѣ ꙋстр<о>ивше и сїа добрѣ прѣпроводивше сими земнїими н<е>б<е>снаа приwбрѣтше бл<а>га и сих наслѣдо|ваше, а земнаа земнїим wставивше.

Се ꙋбо и азь иже въ Х<рист>а б<о>га бл<а>говѣрнїи и бл<а>гоч<и>стивїи Iw Влад вое|вода б<о>жїею м<и>л<о>стїю г<о>с<поди>нь въсеи Ꙋггровлахїи и съ б<ого>м дарованнїими ми чедїи Iw Радꙋль воевода и Мирча | желанїем выжделѣХом къ въсе ч<ь>стнїим б<о>ж<ествен>їим цр<ъ>к<ъ>вам по пророчъскомꙋ словꙋ имже wбразом желает елен на исто|чинки воднїе, видвѣше ꙋбо ꙗко радї наших грѣХов ꙋмалише се бл<а>гоч<ь>стиваа г<о>сп<о>да, иже б<о>ж<ь>ств<е>ние и с<вл>щение цр<ъ>кви | възставлꙗХꙋ и ꙋкрашааХꙋ и миловааХꙋ наипачеже въ с<вл>тои горѣ Аѳонстѣи сꙋщїих с<вл>таагоже и ц<а>рскаго | Храма и wбитѣли прѣс<вл>тѣи и прѣч<и>стѣи и прѣбл<а>гословеннѣи владичице нашеи б<огороди>ци и пр<и>снодѣви Марїи, | ч<ь>стнаго и славнаго ее въведенїа въ с<вл>таа с<вл>тїих, монастира зовомаго Хиландар ꙋзрѣХом wбеи|рѣвша wт бл<а>гоч<ь>стивїих г<о>сп<о>дах сръбскїих и бл<а>женнїих Хтитор, на послѣдокже из<ъ> wставшеи бл<а>гочъ|стивеи г<о>сп<о>жди и ц<а>р<и>ци Маре къ старости ꙋбо достигшеи и бл<а>женнїи конец wжидающеи, нас въ мѣ|сто своих чед възлюбивши и w с<вл>том сим вишереченнїим монастирꙋ извѣстившїи и бл<а>гими словеси ꙗко своа чеда помоливши, ꙗко си с<вл>тїи монастир wт бл<а>гоч<ъ>стивїих г<о>сп<о>дах wбнирѣвшїи неwставити, нь на|зирати и миловати и послѣднїи Хтитори нарицати се. Сего радї ми въсе

сръдо въспрнеХом с<вѧ>тїи монастїр | по бл<а>женнѣм прѣставленїи въсеч<ъ>ст-тнои и бл<а>женнои вишеречннои г<о>сп<о>жди и ц<а>р<и>ци и манце нашои Маре и се|стре еи г<о>сп<о>жде Катакȣзине въспрнеХом назнкати се Хтитори с<вѧ>томȣ монастирȣ и миловати елико | есмо мощни. Сегорадї ѡбещаХом и си наш Хрисовȣл сътвориХом, ꙗко да ес<т> непотворенно с<вѧ>томȣ монастирȣ, елико рещи възмогоХом, да бȣдет ѡброк на въсако лѣто с<вѧ>томȣ монастирȣ ас<при> ҂е. целеХ<ъ> | и спеиза братїам кои те доХодит да ȣзимают ѡброк ас<при> ф., сїе елико рекоХом, ꙗко по силѣ възмогоХом да| се дават ѡставиХом нашим с<ъı>ноком вишеречннїим Їѡ Радȣль воеводе и Мирче, доидеже и ми живи есмо | и б<ог>ȣ ȣгодно бȣдет имѣти нам б<о>говърȣченнаа нам, такожде и наши с<ъı>нове по нашои съмръти да творет дондеж<е> | их ȣздръжит г<оспод>ь б<ог>ь живеХ и въ б<о>годарованнои их власти своих родїтел и прѣродїтел да аще ѡни сице сътворет ꙗкоже им рекоХом и испльнет и почътȣт и ȣтвръдет сьи Хрисовȣл и ѡни и въсак кого б<ог>ь изволит | бити намѣстник сим вишеречннїим, того г<оспод>ь б<ог>ь да почътет и съХранит и ȣкрѣпит, иже сїа испльнит да | мȣ даст г<оспод>ь б<ог>ь зде земнаа добрѣ и мирно прѣпроводивши н<е>б<е>снаа бл<а>гаа полȣчити и да сподобит его | еже ѡт деснȣю своего прѣдстоꙗнїа егоже бȣди и нам грѣшнїим полȣчити и съ прѣжднїими и и бл<а>гоч<ъ>стивїими Хтиторїи м<о>л<и>твами прѣч<и>стїе владичице наше б<огороди>ци и приснодѣви М<а>рїе и с<вѧ>тих и б<о>гоносних ѡт<ь>ць и въсеХ | с<вѧ>тих иже ѡт вѣка б<ог>ȣ ȣгодивших и ч<ь>стнїх инок иже вь с<вѧ>тѡм монастирȣ ѡт начела и до сих потрȣдивших се и по|слȣживших и съ миром прѣшедшїх и настоещїих, и бити по сих Хотещих доиде-ж<е> стоит с<вѧ>ти монастир, амин.

Пис ноеврїа в лѣт<о>. ҂зл. въ град Бȣкȣрещ<и>.

† Їѡ Влад воевода, мил<о>стїѧ б<о>жїѧ г<оспо>д<и>нь.

Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. Photographics, paquet LXXIII, nº 2.

Photographie d'un original slavon sur parchemin, écrit dans le sens de sa largeur ; le sceau pendant, à l'aide de quatre trous rhomboïdaux disposés en losange, manque. Le chrismon manque ; lettrine et monogramme enjolivés. La graphie semble indiquer le scribe Stepan, à qui l'on doit déjà l'acte semblable du 15 mai 1510.

II

7 avril 1568, Bucarest

Pierre le Jeune, prince de Valachie, s'oblige à verser au monastère de Hiéromérion, en Épire, un revenu annuel de 1 000 aspres, ainsi que 100 autres pour couvrir les frais de voyage des moines qui viendront toucher la somme.

† Єлици д<ȣ>Хом б<о>жїем водими сȣт с<ъı>нови б<о>жїи, ꙗкож<е> реч<е> б<о>ж<е>ств<е>нии ап<о>с<то>ль, емȣже въ слѣд текȣще еже праведелюбителїе и блажени ѡни глас радованїа чающе слишати: прїидете бл<аго>сл<о>-

вении w<тъ>ца моег<о>, наслѣд8ите 8готованно вам ц<а>рство wт сложенїе мир8; | възалках бо[н] и дасте ми ꙗсти; въжд<ж>д8 дах се и напоисте ме; странен бех и въведосте ме; наг бех и wдеꙗсте ме; болен и въ темници посетисте ме; сїи 8бо глас сладчаиши бл<а>гатворещим слишати его възкопеж<е> и вънити въ ц<а>рство н<е>б<е>сное | и наслѣдником бл<а>гим wнем, ꙗже око невиде и 8Хо неслиша и на ср<ъ>дце ч<е>л<ове>к8 не възиде, ꙗже 8готова б<о>гъ любещим его, такожде грѣшни wтсилаемїе въ wгън вечни 8слишати ес<т>, ꙗко неХран<ѣ>ш«т»им г<оспод>а б<о>га заповед, ниж<е> алчюща, ниже ж<аж>д8ща |, ниж<е> болна, ни въ темници с8ща, ни посетившим, ни послужившим. Сїꙗ 8бо ми помилающе не подобает wтлагати времена или час не вед<ѣ>ще в<с>ѣки час г<оспод>ъ наш прїидет и въса[с]ако неготових и не им8ще свѣтилники свое горещих, | ни бдещих wбрещетни, нъ 8бо аще н<с>текших бремене ех wдръжими есми и лютою стрелою грѣх ради 8ꙗзвиХwм се, нъ г<оспод>ъ наш І<ус>с Х<ристо>с щедръ и м<и>л<о>стив ес<т>, къ въсем ръце простирает, ꙗко w<тъ>цъ къ възлюблвном8 с<ъі>н8; сам бо рече въсеч<и>с<т>ними и прѣ|ч<и>стими своими 8сти: ꙗко не Хощ8 съмръти грѣшном8, нъ жив8 wбрѣтати се ем8, не приидоХ призвати праведнїе, нъ грѣшнїе въ покаанїе, ꙗкож<е> многи wбители по мер8 добродетели дображе дела мног<о>wбразна; сии реч<е>: любов и м<и>л<о>стинѣ |, пос<т> и въз«д»ръжанїе, вѣра, надежда, ꙗко мног<о> грѣшних низ8 влѣкомих м<и>л<о>рс<ъ>дїе въсХодит и м<и>л8ети с<ы>н8 положенїа спод<о>блѣет ради тъчїю wбращенїа, ꙗкож<е>: не Хощ8 съмръти грѣшном8, нж wбратити се и жив8 бити и вънити въ радос<т> б<ог>а своего. | Сег<о> ради иже прѣжде нас бивше владателїе и ц<а>рїе и кнези сїа слишеще землъна добре въ съмирени 8строише и сими н<е>б<е>сна приwбретоше, ц<а>рс<т>кїа н<е>б<е>снаго сподобише с<ѧ>; ꙗкож<е> и пр<о>рокъ Д<а>в<и>д<о>ви г<лаго>лет: блажени имже wтп8стише с<ѧ> безаконїꙗ и имже, прикрише с<ѧ> грѣси, блажен ем8же невъменит г<оспод>ъ грѣХа; и пакы имже wбразwм желает елен на источники воднїе, сице желает д<8>ша моа к тебе б<о>же.

Сице въжделѣх и възлюбих аз въ Х<ри>с<т>а бл<а>говѣрнии и б<о>гом Хранимии и самодръжавни Іw Петр8 воевода | и г<о>с<по>д<и>нъ въсои земли 8гровлаХиской и Под8навїю, с<ъі>нъ великаго и прѣдобраго и с<вѧ>топочившаго Мирча воевод8 приимисмо съ въсем ср<ъ>дцем бл<а>гим произволенїем, ꙗко да б8демо нови Хтиторїе сем8 с<вѧ>том8 б<о>ж<е>ст«ве»ном8 Храм8 8спенїе прѣч<ь>стїе | и прѣс<вѧ>тїе вл<а>д<ъічи>це нашеи б<огороди>ци и пр<и>снод<ѣ>вии Марїе, монастира нарицаемаго Еромери, идеж<е> лежет мощи прѣп<до>бнаго w<тъ>ца нашего Нила ЕреХонскаго, иж<е> създа с<вѧ>ти крал Стефан, ꙗкож<е> да м8 ес<т> wброк с<вѧ>тие wбители въ катагодина по | л҃. аспри и спенз8 приХодещим братїам катагодини по р҃. аспри дондеже се въ живих wбрещаемо въ б<о>годанною нам wбластїю, на с<вѧ>тое 8спенїе да си 8зимают виш<е>реч<е>но wброк с<вѧ>том8 монастир8, и да ес<т> братїꙗм | въ пищ8 и въ 8крепленїе и нам въ вечное въспоминанїе, да се помен8ем съ с<вѧ>тими Хтитори въ всѣх възаглашенїаХ въ цр<ъ>кви и на трапез8 по въс8д8 да се поет параклис въ с8бот8 по веч<е>рни и въ нед<е>лю лит8ргїю съборно и на трапез8 да се помѣн8емо | донде стоит с<вѧ>ти монастир,

ѡкож<є> сє помѣнꙋют с<вѧ>ти Хтиторїє и бл<а>гоч<ь>̃стиви ц<а>рїє по прѣставлєни их̃, въ вѣкꙋ, амин̑.

Ис̃<правникъ> жꙋпан̑ Їван̑ вєлики лѡг̃<о>фєт̃.

И аз̑ грѣ̃шни Стєпан̑ єж<є> написах̃ въ настол̑ьни град̃ Бꙋкꙋрєщ̃<и>, м<ѣ>-с̃<и>ца апрїлїє з̃ д<ъ>нъ, въ лѣт̃<о> ҂зоѕ |.

† Їѡ Пєтрꙋ вѡєвѡда | милостїѧ божїѧ г<осподи>нь.

Direction générale des Archives de l'Etat, Bucarest, Archives historiques centrales, section historique n° 781. Original slave sur parchemin, écrit dans la longueur de la feuille et dont la ganse du sceau pendant, aujourd'hui perdu, est fixée selon la coutume de la chancellerie moldave. Caractères graphiques de l'écriture moldave. Initiale, chrismon et monogramme tracés à l'encre rouge.

Publié en traduction roumaine seulement dans *Documente privind Istoria Romîniei, B. Ţara Romînească,* XVI^e siècle, t. III (1551—1570), Editions de l'Académie de la R.P.R., 1952, p. 262—263.

ОБ ЭКСПОРТЕ СОЛИ ИЗ РУМЫНСКИХ ГОСУДАРСТВ НА БАЛКАНСКИЙ ПОЛУОСТРОВ ПРИ ФЕОДАЛИЗМЕ

ДИНУ ДЖУРЕСКУ

В Румынии соль добывалась непрерывно начиная со времени первобытнообщинного строя; она явилась также и первым продуктом, предназначенным для обмена. Отмеченный в определенных формах еще в эпоху бронзового века (1800—1700 гг. до н.э.), этот обмен продолжал расти и позднее в дакийском государстве, во время римского владычества [1], когда трансильванская соль отправлялась в Паннонию, Италию и на юг от Дуная [2]. Добыча соли в копях и «берегах» [3], как и использование соляных источников, продолжались и после ухода римлян из Дакии, в III—X вв. н.э., когда уже отмечается существование раннего политического феодального уклада. Свидетельством этому являются 64 названия местностей, производных от латинского *sal-salis* [*]: Сэрата, Сэрэцелул, Сэрэцуйка, Сэрэцень или сложные наименования [4], наряду с 38 наименованиями (Слэник, Слатина, Солонецул), происходящими от *слань* , эквивалента вышеприведенного латинского названия в старо-

* По румынски соль — *sare* (саре), соленый — *sărat* (сэрат).

1 *Istoria Romîniei*, I, Бухарест, 1960, стр. 92, 130—132 и 404.

2 C. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, т. I, изд. V, Бухарест, 1946, стр. 157; хотя прямых сведений и не имеется, все же нельзя не предполагать, что если соль отправлялась в Италию, то она не могла не попадать и на Балканский полуостров.

3 A. Ilieş, *Ştiri în legătură cu exploatarea sării în Ţara Romînească în veacul al XVII-lea*, в «Studii şi materiale de Istorie Medie» (*SMIM*), I, Бухарест, 1956, стр. 192—194; *Anatefterul. Condica de porunci a visteriei lui Constantin Brîncoveanul*, опубликована Дину К. Джуреску в *SMIM*, V, Бухарест, 1962.

4 Iorgu Iordan, *Nume de locuri Romîneşti în Republica Populară Romînă*, Бухарест, 1952, стр. 98—99.

славянском языке[5]. Разбросанные по всей румынской территории подобные наименования частично встречаются во внутренних мунтенских и молдавских документах XIV—XVII вв. [6] Самое название соляных разработок *оснă*, означающее вообще рудник, копи, применяется исключительно лишь к соляным разработкам, вследствие особо важного значения этой добычи в средние века [7].

В продолжение средних веков вывоз соли производился непрерывно из всех трех румынских государств, между которыми и с этой точки зрения существовали экономические связи. Для господствующего феодального класса торговля солью означала источник значительных доходов, а для рабочих, трудившихся на копях, как и для жителей некоторых городов и сел, обязанных регулярно производить работы по добыче соли, либо принужденных вывозить ее на Дунай, эта же торговля, даже по мнению людей того времени, означала трудоемкую, тяжелую работу. Одновременно с процессом дифференциации с точки зрения материального и общественного положения членов древних общин, удостоверенной письменными и археологическими источниками, на соляных копях уже начиная с X в. имела место эксплуатация рабочей силы [8]. По мере укрепления феодальных производственных отношений все большее и большее число крестьян и специализировавшихся рабочих прикрепляются к работе по добыче соли. *Рост добычи соли, ее вывоза, а следовательно, и доходов господствующего класса основывался, в соответствующей пропорции, на труде общественно-зависимых категорий.* Такая связь наблюдается в эпоху раннего феодализма (X—XIII вв.), при развитом феодализме (XIV—XVII вв.) и в период распада феодальных производственных отношений, а также при складывании новых, капиталистических отношений (в XVIII в. и в первой половине следующего века).

Первые сведения об «экспорте» соли датируются IX в., когда Мунтения, Банат и часть Трансильвании находились в «сфере влияния» болгарского царства. В 892 г. царем Владимиром было принято посольство франкского короля Арнульфа, который просил запретить на бу-

---

[5] I. Iordan, *ук. соч.*, стр. V и 98—99; *Istoria Romîniei*, t. I, стр. 786—787; Fr. Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum*, s. v. *сланъ* и *сланик*.

[6] 12 таких названий имеются в сборнике документов *Documente privind Istoria Romîniei. B. Ţara Romînească, veacurile XIII—XVI. Indicele numelor de locuri.* Составители И. Донат (отв. редактор), Н. Гиня, С. Каракаш, М. Кандел, Гр. Попеску, Ф. Рэдулеску и Г. Чоран. Бухарест, 1956, (ниже будет указываться *DIR*). Для Молдовы *DIR, XIV, XV, A,* 1, стр. 26, 83, 113, 413, 414, 421; *DIR, XV, A,* 2, стр. 51—52, 67—68, 72, 108—109, 167, 191.

[7] I. Iordan, *ук. соч.*, стр. 33; Fr. Miklosich, *ук. соч.*, s.v. *окно*.

[8] *Istoria Romîniei*, т. II, Бухарест, 1962, стр. 37—40.

дущее время продажу соли чехам [9]; но соль туда могла поступать только из трансильванских копей — с рудника Дежулуй, либо из Марамуреша — по реке Сомеш или же по суше, через Марамурешские горы на Сольнок [10], а отсюда северо-западным путем соль попадала на Богемское плоскогорье. Подобных сведений в отношении путей на Балканский полуостров пока у нас не имеется; но множество фактов приводят к такому заключению. Политическая власть болгар проявлялась на территориях к северу от Дуная, вероятно, как это было принято в те времена, во взимании какой-то части от определенных продуктов, среди которых была, конечно, и соль. Безусловная необходимость в этом минерале и его отсутствие к югу от Дуная могли бы служить, по мнению некоторых авторов, причиной постепенного расширения влияния болгарского царства на зоны к северу от реки [11]. Из трансильванских соляных копей соль шла в Болгарию, спускаясь по Мурешу и по Тиссе до Сланкамена (Соленый камень!) на Дунае; так же могла быть использована и река Олт. Главнейшие водные пути для перевозки различных продуктов засвидетельствованы еще со времен римского владычества — Муреш, с начала XI в. [12], а Олт — с 1222 г. [13]; можно полагать, что они служили для перевозки соли на юг еще и в предыдущие века.

Наличие соли в дунайской зоне связано и с широким развитием рыболовства в X—XIII вв.; соленую рыбу отправляли в соседние районы и даже дальше: последними исследованиями, например в Диногетии, установлено большое значение для местного населения этого занятия и соответствующей торговли [14]; что подтверждается и откры-

---

[9] *Analele de la Fulda*, Гановер, 1891, стр. 408.

[10] *Szolnok* — от старинного славянского *солник*.

[11] P. P. Panaitescu (Al. Grecu), *Bulgaria în nordul Dunării în veacurile al IX—X-lea*, в *SCIM*, I (1950), № 1, стр. 223—231; K. Horedt, *Voievodatul de la Bălgrad — Alba Iulia*, в «Studii şi cercetări de istorie veche» (*SCIV*), V (1954), № 3—4, стр. 487—512, в частности стр. 492—494 и 504; *Istoria Romîniei*, т. I, 1960 стр. 762—763; A. Doboşi, *Exploatarea ocnelor de sare în Transilvania în evul mediu*, в *SCIM*, II (1951), № 1, стр. 125, прим. 2; Radu Popa, *Circulaţia de mărfuri în Transilvania în secolele XI—XIII* (рукопись), Бухарест, стр. 15—17 и 19. О путях трансильванской соли в Моравию и Богемию см. N. Bănescu, *L'ancien Etat bulgare et les pays roumains*, Бухарест, 1947, стр. 47—48. Эксплуатация соляных копей в Трансильвании, как и различных других рудников, представляла собой источник дохода для господствующего феодального класса в Болгарии, а особенно для царя: *История на България*, т. I, София, 1954, стр. 74—75 и 128.

[12] K. Horedt, *ук. соч.*, стр. 493. Банатский воевода Актун собирал пошлину с плотов с солью, спускавшихся по Мурешу; *Istoria Romîniei*, т. II, 1962, стр. 52—53.

[13] DIR, C, *XI — XIII*, I, стр. 182—184, См. ниже стр. 426.

[14] S. Constantinescu, *Pescuitul în bălţile Dunării, în lumina săpăturilor arheologice*, в *SCIV*, VII (1956), №. 3—4, стр. 407—419.

тием на северном берегу озера Гряка пункта «ла Слон», где раскопки доказывают непрерывное существование населения, занимавшегося рыбной ловлей и земледелием еще в эпоху неолита [15]; само наименование «слон» указывает на существование постоянных складов соли, необходимой для заготовки рыбы, относящихся еще к периоду римско-славянского сосуществования. Из Трансильвании, но особенно с территории будущей Валахии, соль попадала на Дунай, в то время как рыбаки из Браилы и Дунайской дельты получали соль из Молдовы — из Тыргу-Окна, с соляных «берегов» Враничи, либо с морских соляных разработок по Буджакскому побережью [16]. Трудно предположить, что население к югу от Дуная не пользовалось бы солью, постоянно доставляемой в различные пункты на левом берегу Дуная; отсутствие письменных свидетельств нисколько не уменьшает вероятность — во всяком случае для Придунайской зоны — существования «торговли» столь необходимым в быту продуктом.

Отправлялась ли соль и дальше, в Византию, в Константинополь? После восстановления византийского владычества на Дунае и создания «фемы» Паристрион (Парадунавон) в 971 г [17], связи Добруджи и северодунайских областей с Византией непрерывно растут. *До настоящего времени они засвидетельствованы, среди прочего, и десятками монетных находок* X—XIII *вв. в Добрудже, по линии Дуная, в степях и горных местностях Валахии, в Банате, Трансильвании и Молдове* [18].

Хотя исследования упомянутой эпохи только что начались, все же уже теперь монетные находки прямо указывают на существование «довольно развитого товарного обмена» [19]. Распространение большого количества византийских монет к северу от Дуная, во всех районах бывшей римской провинции, как раз и объясняется обычным обменом продуктами между румынским населением и некоторыми византийскими центрами.

---

[15] Eugen Comşa, *Săpături de salvare şi cercetări de suprafaţă în regiunea Bucureşti*, в *SCIV*, VI (1955), № 3—4, стр. 411, 423, 435—436.

[16] P. S. Năsturel, *Aşezarea oraşului Vicina şi ţărmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec*, в *SCIV*, VIII (1957), стр. 295—305.

[17] N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Бухарест, 1946.

[18] 42 находки, упомянутые в опубликованных Е. Кондураке (E. Condurache) статьях и материалах в «Balcania», VII, I, стр. 38—41; Ileana Băcilă, I. Barnea, Irimia Damian, Octavian Iliescu, C. Preda, I. Sabău, в «Studii şi cercetări numismatice», I, (1957), стр. 189—214, 425—438; II (1958), стр. 269, 417—418, 454—455, 465; III (1960), стр. 245, 493—495, 467—475; B. Mitrea, в «Dacia» II (1958), стр. 493—498; *SCIV*, XI/1 (1960), стр. 189—193 и XII/1 (1961), стр. 144—153. См. и *Istoria Romîniei*, II, 1962, стр. 34.

[19] Карл Маркс, *Капитал*, т. I, Госполитиздат, 1949, стр. 176.

О наличии этих связей свидетельствуют также и найденные в ходе недавних роскопок в Добрудже, на мунтенской равнине[20] и в Трансильвании[21] многочисленные предметы искусства, в особенности украшения обычного византийско-славянского типа с юга от Дуная. То же самое можно сказать и о трансильванской военной архитектуре, использовавшей в момент своего возникновения местные, старинные формы, которые переплетаются с формами византийского мира, что доказывает наличие и здесь специфических характерных для румынской цивилизации черт в период до и во время проникновения венгерского католического феодализма в карпатскую дугу. Конечно, представление о связях с южнодунайским миром в X—XIII вв. по мере дальнейших исследований постоянно будет пополняться; но уже теперь имеется возможность сделать вывод, что восприятие румынским феодальным обществом различных элементов византийско-славянской культуры и цивилизации не могло происходить в ту эпоху иначе, чем на основе постоянных экономических, а в известной мере и политических связей[22]. Поэтому мы считаем, что среди прочих продуктов на севере от Дуная византийские купцы искали и соль; это положение, засвидетельствованное для XIII—XIV вв., должно было иметь место и в X—XII вв., когда власть Византии на Дунае была полностью восстановлена, причем отмечались даже и попытки политической экспансии в сторону Трансильвании[23]. Сложные связи Трансильвании с остальными румынскими историческими провинциями к югу и востоку от Карпат, как

---

[20] I. Barnea, *Relațiile dintre așezarea de la Bisericuța Garvăn și Bizanț în secolele X—XII*, в *SCIV*, IV (1953) № 3—4, стр. 641—671; он же, *Amforele feudale de la Dinogeția*, в *SCIV*, V (1954), № 3—4, стр. 513—530; Gh. Ștefan, I. Barnea, B. Mitrea și colaboratori, *Șantierul arheologic de la Garvăn*, в *SCIV*, VI (1955), № 3—4, стр. 713—734.

[21] K. Horedt, *Voievodalul de la Bălgrad*, в *SCIV*, V (19534), № 3—4, стр. 508—509; он же, *Contribuțiuni la istoria Transilvaniei sec. IV—XIII*, Бухарест, 1958, стр. 113 и след., 126—127; Bakó Géza, *Contribuții la istoria Transilvaniei de sud-est în secolele XI—XIII*, в *SCIV*, XII (1961), № 1, стр. 113—119.

[22] К вопросу о политических связях в X—XII вв. см. K. Horedt, *Voievodalul de la Bălgrad*, стр. 509; подобное же предположение выдвинуто и у Бако Геза, стр. 115, *ук. соч.* и у него же: *Elemente de origine locală și răsăriteană în arhitectura militară a epocii feudale timpurii din Transilvania*, в «Studii și articole de istorie», III (1961), стр. 57—67. В 1247 г. олтенский воевода Литовой владел и Хацегом. *DIR, XIII—XIV—XV, B.*, стр. 2. Подобные территориальные связи между политическими формациями по обоим склонам Карпат в X—XII вв. не могли не содействовать существовавшему экономическому и культурному обмену с южнодунайским миром.

[23] В 1166 г. византийское войско, поддержанное румынами и половцами, проникло, под водительством Льва Вататзеса и Иоана Дукаса в Трансильванию через перевалы Южных и Восточных Карпат.

и с южнодунайскими районами, ныне удостоверенные для периода раннего феодализма, будут определять собой развитие этого воеводства и в следующие века[24], вплоть до начала современной эпохи.

Начиная с XIII в. сведения становятся все более достоверными. В 1222 г. венгерский король Андрей выдал тевтонским рыцарям разрешение вывезти соль вниз по Мурешу и Олту на 6 судах по каждой из этих рек с тем, чтобы при возвращении они привезли бы « другие товары». В акте не указывается, как далеко по Олту спустились суда[25]. А в 1247 г. Бела IV, уступив ордену иоанитов владение Северинской землей и олтенскими княжествами Иоана и Фаркаша, уточнил, что уступает монахам-воинам заработок от продажи соли, которую « . . . разрешил им вывозить в потребном количестве для этой страны[26] и для Болгарских, Греческих и Половецких земель»; им разрешалось брать соль из любой трансильванской копи[27]. Из упомянутого текста видно, что вывоз соли на юг от Карпат практиковался с давних времен; венгерский король, который, вероятно, установил определенную плату, взимаемую с такого оборота, позволил иоанитам доставлять и продавать этот столь ценный минерал в свою пользу не только в Северинскую землю и в олтенские княжества, но и в Болгарские и Половецкие земли (собственно Мунтения) и в Грецию. Использованный в документе термин «concedo», точно означающий переуступку «пользы» и « доходов», получаемых с румынских княжеств, показывает, что еще до 1247 г. перевозка соли по указанным направлениям была уже известна. О высоком спросе на соль по Дунаю свидетельствует и то, что в эту эпоху имелось чрезвычайно большое число рыбаков: по тому же документу Бела IV сохраняет за собой половину их доходов. Более поздние документы пополняют эту информацию: в 1374 г. воевода Мунтении Владислав I уступает Водицкому монастырю « княжеский доход от восьми рыбных промыслов»[28], расположенных между Вырчиоровой и Оршовой на протяжении всего 8 км[29]. Такие промыслы имелись по всему Дунаю; пойманную рыбу засаливали и развозили по стране. В документе от

---

[24] C. Daicoviciu, St. Pascu, V. Chereşteşiu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei*, Бухарест, 1960, стр. 83—84.

[25] *DIR, C. Transilvania, XI—XIII*, т. I, стр. 182—184.

[26] Т.е. Северинская земля.

[27] *DIR, B, XIII—XIV—XV*, стр. 2 и 286; ср. A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 156—157.

[28] *DIR, B, XIII—XIV—XV*, стр. 27. Этот документ подтвержден и последующими господарями; *там же*, стр. 33, 41, 46, 47, 61, 79 и 89.

[29] Документ от 5 августа 1424 г.; *там же*, стр. 79.

15 января 1467 г. упоминается, что лишь в северной части Борчи, на протяжении 30 км имелось шесть сел, которые по давнему обычаю занимались перевозкой рыбы[30]. Для консервирования богатых уловов, как в XIII в., так и позднее требовалась соль: она поступала и из Трансильвании, но главным образом из соляных копей и « берегов», расположенных на юге и востоке от Карпат. Так же доставлялась соль для Болгарии и Греции, что подтверждается грамотой иоанитов от 1247 г.[31].

В начале и к середине XIV в. создаются централизованные государства — Валахия и Молдова, как результат всего процесса экономического и общественно-политического развития предыдущей эпохи, как «продукт и проявление» противоречий двух, полностью сформировавшихся антагонистских классов[32] — феодальных господ и зависимого крестьянства [33]. Взамен местных политических формаций путем организации единого государства господствующий класс получает « новые средства для подавления и эксплуатации угнетенного класса»[34] и новые возможности для постепенного закабаления свободно владеющих землей общин. Отработочная рента (барщина), рента продуктовая (десятина) и денежная рента (подать), доходы от рудников, от товарооборота внутри страны и вывоза продуктов за границу собираются специально назначенными людьми в пользу правителя и бояр. Письменные свидетельства, все более многочисленные, подтверждают это положение и его давность. В торговом документе 1368 г. упоминаются правила «ab antiquis» для брашовских купцов, прибывших с товарами в Валахию [35]; Мирча Старый (1386—1418) возобновляет их 6 августа 1413 г. для тех же купцов с указанием пошлин, причитающихся за различные ввозимые либо вывозимые товары, в соответствии с заветами, установленными еще « прадедами» воеводы [36].

Соль отправляли на запад и на юг. 13 марта 1373 г. Людовиком Венгерским был отправлен в Оршову специальный приближенный со-

---

[30] *Там же*, стр. 141.

[31] Товары из Венгрии, Германии, Богемии и Моравии прибывали в Болгарию в XIII—XIV вв. по Дунаю; тем легче, следовательно, осуществлялся товарообмен между обоими берегами — северным и южным; см. *История на България*, I, 1954, стр. 193.

[32] В. И. Ленин, *Соч.*, т. 25, Москва, 1949, стр. 358, Госполитиздат.

[33] *Istoria Romîniei*, т. II, Бухарест, 1962, стр. 140—141.

[34] К. Маркс, Фр. Энгельс, *Происхождение семьи, частной собственности и государства.* Избр. соч., т. II, стр. 304, Москва, 1948, Госполитиздат.

[35] Hurmuzaki, *Documente*, 1/2, стр. 144—145 (№ CVIII).

[36] I. Bogdan, *Relaţiile Ţării Romîneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în secolele XV şi XVI*, Бухарест, 1905, стр. 3.

ветник с заданием воспрепятствовать доставке «заальпийской соли» в Банат [37]. Имеются сведения, указывающие на увеличение в XIV в. производительности мунтенских соляных копей, начавших уже конкурировать с трансильванскими разработками даже на территориях, находившихся под владычеством венгерского феодализма. Этот рост добычи, при использовании примитивной техники, веками остававшейся без изменений [38], был получен в результате открытия новых соляных копей, более жестокой эксплуатации рабочей силы рабочих, крестьян и некоторых категорий горожан, которых феодальная государственная власть обязывала нести трудовые повинности, связанные либо с добычей соли, либо с ее перевозкой на дунайские пристани. Весьма возможно, что некоторые транспорты шли вверх по Дунаю вплоть до Белграда, как это происходит в следующие века.

О вывозе соли на юг упоминает «мирный договор», заключенный 27 мая 1387 г. в Пера представителями Генуи с «послами и уполномоченными» князя Иванко, правившего частью добруджской территории. Устанавливая взаимные обязательства по свободному занятию торговлей и по защите имущества и жизни соответствующего населения, этот документ предусматривал на случай войны, что «господарь Иванко» позволит генуэзцам выехать «из его страны» в подходящий срок, уточняя: « ... вещи и легкие товары разрешается вывезти в течение месяца, а *соль и корабли* в течение шести месяцев»[39]. Речь идет о соли из Валахии, которую вывозили на генуэзских судах до дунайской дельты, а оттуда в Константинополь по тому же пути — по Дунаю и Черному морю — которым пользовались и в XIII в., а вероятно и в XI— XII вв., когда сильный византийский флот господствовал в этих местах по Дунаю.

Что касается вывоза соли в Болгарию, то помимо вышеприведенного косвенного упоминания, имеется и свидетельство конца XIV в. Перед лицом все возрастающей оттоманской угрозы господарь Мирча Старый (1386—1418) укрепил Дунайскую линию, воздвигнув ранее 1393 г. в Джурджу — древнейшем и важном месте переправы через Дунай — каменную крепость[40]. Крупные каменные блоки могли быть получены лишь в Рущукских каменоломнях и за каждый из них заплатили боль-

---

[37] Hurmuzaki, *Documente*, 1/2, стр. 213 (CLIX); см. A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 157.
[38] A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 169.
[39] *DIR, XIII—XIV—XV*, стр. 37; см. A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 158.
[40] N. A. Constantinescu, *Cetatea Giurgiu, originele şi trecutul ei*, в Анналах Румынской Академии, Отдел. истории, II, т. XXXVIII, Бухарест, 1916, стр. 499; I. Barnea, Paul Cernovodeanu, C. Preda, *Şantierul arheologic Giurgiu*, в «Materiale», IV, 1957, стр. 219, прим. 3.

шой глыбой соли. Один из сыновей Мирчи, ставший также господарем, говоря в 1445 г. о вышеупомянутой постройке, отмечает, касаясь оплаты камня солью, что цена, уплаченная его отцом, была чрезвычайно высокой[41].

Как и в период раннего феодализма экспорт соли в Болгарию продолжался в течение всего XIV в. Между прочим, само существование на правом берегу Дуная значительных городов, как Видин, Свиштов и Силистра, центров ремесленного производства и торговли, засвидетельствованных еще в первой половине XII в. [42], политический и военный союз Валахии с Болгарией, упоминаемый византийскими источниками еще в 1323 г., родственные связи между княжескими семьями[43] — все это являлось факторами, благоприятствовавшими осуществлению товарообмена по давно известным переправам через Дунай [44].

Экспорт соли на Балканский полуостров продолжался и после турецкого захвата. Из документа от 3 апреля 1480 г., в котором подтверждались старые привилегии, данные Тисманскому монастырю еще в 1424 г., видно, что соль являлась основным предметом экспорта через пункт Калафат-Видин: «И если кто из дворян либо придворных или вообще кто бы то ни было будет вывозить соль или овец или какой-нибудь другой товар и продавать их, то монахи вольны взыскивать пошлину и никто не смеет им препятствовать»[45]. В этом документе, фактически показывающем и положение в прошлом, в XIII—XIV вв., уточняется, что за Дунай соль продавали самые разнообразные общественные слои: бояре-владельцы соляных промыслов, придворные, представлявшие собой административные кадры румынского феодального государства, и вообще все прочие граждане, охваченные формулой «кто бы то ни было»[46].

[41] N. Iorga, *Cronica lui Wavrin şi Romînii*, в «Buletinul Comisiei Istorice a Romîniei», т. VI, Бухарест, 1927, стр. 132—133. Валашский господарь, как сообщает французский хронист, «...говорил, что в этой крепости нет ни одного камня, который не стоил бы глыбы соли, которая добывается из скал в Валахии, как в других местах это делают в каменоломнях ...».

[42] Димитар Ангелов, *Към въпроса за средновековния български град*, в «Археология», II (1960), № 3, София, стр. 9 и 17—19; M. Guboglu, *Peninsula Balcanică în descrierea lui Sarif al Idrisi şi altor călători arabi*, Бухарест, 1962 (рукопись), стр. 12—13.

[43] C. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, I, изд. 5-е, стр. 380.

[44] В Гогошу (Олтения) был найден монетный клад (235 шт.) времен царя Срачимира и украшения южнодунайской работы; D. Berciu, E. Comşa, *Săpăturile de la Balta Verde şi Gogoşu*, в «Materiale», II (1956), стр. 489.

[45] *DIR, XIII—XIV—XV, B*, стр. 167. См. и стр. 79, 89 и акт от 16 июня 1524 г. в *DIR, XVI, B*, 1, стр 180—181.

[46] Вывозом соли занимались, по-видимому, и монастыри, см. акт от 14 октября 1465 г., данный Козиевскому монастырю, см. *DIR, XIII—XIV—XV, B*, стр. 139.

Однако отдельное упоминание бояр и придворных в указанном документе говорит о том, что наибольшую выгоду от торговли солью извлекали представители господствующего феодального класса. Отметим также, что только соль и овцы упомянуты отдельно, все же прочие продукты входили в «какой-нибудь другой товар»; это указывает, что по вывозимому количеству соль занимала, наряду со скотом, главнейшее место. Пошлина была обычной — 3%; при возобновлении привилегии в 1502 г. отмечается, что из ста глыб соли удерживаются три глыбы[47]. Одновременно документ дает весьма ценные сведения о соленой рыбе, для заготовки которой, конечно, необходима соль в значительном количестве. «И в этих озерах, — говорится в господарской грамоте относительно озера Бистрецул и соседних с ним,— кто будет засаливать, корабль должен платить по 30 аспров, одну «мажу» — 15 аспров, воз —4 аспра, конскую поклажу — 2 аспра»[48]. Это краткий перечень используемых транспортных средств[49] показывает, какие количества рыбы вылавливались и заготовлялись на рыбных промыслах, как для крупной торговли — когда рыба вывозилась на кораблях для экспорта и на возах в значительные потребительские центры страны, — так и для мелкой торговли и местных нужд (конская поклажа). А Бистрецул представляет собой всего лишь только один район, да и то не из самых богатых. Таким образом, легко понять и сколько соли потреблялось по Дунаю в этом секторе деятельности еще в XIII в., бывшем настолько продуктивным, что венгерский король ежегодно сохранял за собой доход рыбаков из Челея[50], расположенного к востоку от Бистрецула.

Нам не известны цифры XIV—XVI вв. — не сохранилось ни одного реестра таможенных записей[51]. Но все же число соляных копей показывает, что объем экспорта возрастал.

В XIV в. эксплуатировалась Вел Окна вблизи Рымника-Вылчи, в следующем веке и Окнеле Мичь, вблизи Тырговиште, а в XVI появляются Телега и Гитиоара[52]; в Молдове же главная добыча соли произ-

[47] *DIR*, *XVI*, *B*, 1, стр. 14, акты от 26 июня 1508 г. и от 1 мая 1510 г.; *там же*, стр. 45—46 и 57, и от 1 апреля 1526 г., *DIR*, *XVI*, *B*, 2, стр. 4; глыба соли равнялась в XVII и XVIII вв. 100 ока, примерно 127 кг (ока = 1,276 кг в начале XIX в).

[48] *DIR*, *XVI*, *B*, 1, стр. 14. «Мажа» — старая мера веса для рыбы.

[49] Один *корабль* вмещал семь с половиной возов соленой рыбы или поклажу 15 коней.

[50] *DIR*, *XIII—XIV—XV*, *B*, стр. 2; см. выше стр. 426.

[51] Велся точный учет товаров; в акте от 20 января 1505 г., закрепляя за Козиевским монастырем таможню из Генуне (в долине Олта, ближе к Трансильвании), подаренную монастырю еще Мирчей Старым (1386—1418 гг.), господарь указывает таможеннику взыскивать со всех и добавляет: «... не прощай никому даже аспра, *так как буду тебя учитывать по книгам переправы на Дунае* ...», *DIR*, *XVI*, *B*, 1, стр. 26—27 (подчеркнуто мною — *Д.Д.*).

[52] A. Iieş, *ук. соч.*, стр. 157—159.

водилась во всё это время, главным образом, в Тыргу-Окна. Со всех этих разработок соль свозилась на пристани, откуда переправлялась на правый берег, в Сербию, Болгарию и Добруджу, а также перевозилась на небольших судах в Констанцу и Варну, где перегружалась на другие корабли, отправлявшиеся в Константинополь [53].

Из Трансильвании соль вывозилась в XVI в. по Мурешу и Тиссе в районы владений Блистательной Порты, главным образом, в сторону Белграда [54].

Открытие новых разработок соли указывает на рост продукции и вывоза соли из всех трех румынских исторических провинций. В результате укрепления турецкого владычества в первой половине XVI в. к северу от Дуная и экспорт соли направлялся все более в сторону Балканского полуострова. С появлением новых возможностей увеличения сбыта, а следовательно и новых источников доходов, господари расширяли добычу соли, повышая число рабочих и прикрепляя крестьян к соляным промыслам взамен их частичного освобождения от фискальных обязательств. Соответственно увеличились и перевозки по Дунаю, что особенно тяжело ложилось на зависимое крестьянство.

Еще с давних времен свидетельство постоянных путей находим в топонимии. Одна из дорог, связывавших Окнеле Марь с Калафатом, называлась в 1517 г. «Диюлуй», по наименованию Видина (Дию), расположенного напротив Калафата [55]. Среди перевозившихся товаров была и соль; об этом категорически говорит документ Владислава III от 10 мая 1523—1525 гг., подтверждающий старое пожертвование Тисманскому монастырю — «пошлину на соль на Видинском перевозе...» и приказывающий «перевозчикам» аккуратно уплачивать посланцам господаря «всю правильную пошлину за соль» [56]. Эта Диюнская дорога встречается вновь на границе сел Корнэцел и Бохань. Из Окнеле Марь соль вывозили и через Пьятра Олт и Каракал, а отсюда — на юго-запад у села Пискул, где «о дороге соли» упоминается в XVI в.[57], до Бекета, напротив Раховы. Та же топонимия встречается и в документе от 20

---

[53] St. Pascu, *Petru Cercel şi Ţara Romînească la sfîrşitul secolului XVI*, Сибиу, 1944, стр. 180.

[54] *Istoria Romîniei*, т. II, Бухарест, 1962, стр. 883.

[55] *DIR, XVI, B*, 1, стр. 122, Ср. акт от 22 июля 1584 г., *DIR, XVI, B*, 5, стр. 171, и от 4 марта 1594 г., *DIR, XVI, B*, 6, стр. 106.

[56] *DIR, XVI, B*, 1, стр. 174; ср. документ от 1 апреля 1589 г. и от 8 апреля 1590 г. — *DIR, XVI, B*, 5, стр. 393—394 и 436 и акт от 25 мая 1582 г., *DIR, XVI, B*, 5, стр. 56.

[57] В акте от 10 февраля 1541 г., *DIR, XVI, B*, 2, стр. 275 и в акте от 13 октября 1574 г., *DIR, XVI, B*, 4, стр. 149—150.

мая 1580 г.[58], по которому были установлены границы села Мырши по дороге, ведущей от Окнеле Мичь у Тырговиште через Титу в Джурджу[59]. Наконец, «Вадул Сэрий», в 40 км к юго-востоку от Валени де Мунте, место проезда возов, нагруженных солью из Гитиоары, как это упоминается в одном из документов от 25 февраля 1594 г.[60]. Только повторные и значительные перевозки соли к Дунаю еще в давние времена могли оставить подобные наименования на карте Валахии.

Для вывоза соли на Балканский полуостров несомненно пользовались и другими дорогами, хотя они и не связаны в своем наименовании со словом «соль». Так, например, в Олтении, у Крайовы ответвлялась «дорога Тибрулуй»[61] на озеро Бистрецул, а другая шла из Рымнику-Вылча, по правой стороне Олта, у Слатины переходила за реку и доходила до Турну. Из Окнеле Мичь имелась дорога в Турну через Гэешть и Рошиорь де Веде, представляя собой границу между селами Команка, Гюргиев и Прислопул; по акту от 23 июля 1512—1513 гг. она называется «Никопольской дорогой»[62].

В начале XVI в. в документах упоминаются также «Шистовская дорога»[63] и «Дырсторская дорога»; последняя шла из Тырговиште через Тыргшор и нынешние Алексеени (в границах сел Скей, Порумбул и Обрэжие — упомянутые в акте от 13 декабря 1514 г.)[64]. *Ведущие с древних времен к переправам через Дунай, существующие с незапамятных времен, эти дороги называются в румынских документах по наименованию городов на правом берегу реки—Видин (Дию), Чибар (Тибру), Никополь, Свиштов, Силистра (Дырстор), где находились промежуточные склады товаров и продуктов, отправляемых из Валахии и Трансильвании на юг, а также и прибывающих с Балканского полуострова и*

---

[58] *DIR*, *B*, 4, стр. 475—476. Село Мырша существовало и в XV в. по всей вероятности в тех же границах — *DIR*, *XIII—XIV—XV*, *B*, стр. 120—121.

[59] Еще с XV в. существовала другая дорога на Джурджу, между крепостью и Бухарестом, документ от 27 сентября 1461 г.; *DIR*, *XIII—XIV—XV*, *B*, стр. 132; от 10 декабря 1505 г., *DIR*, *XVI*, *B*, 1, стр. 34 и от 15 июля 1586 г., *DIR*, *XVI*, *B*, 5, стр. 254.

[60] *DIR*, *XVI*, *B*, 6, стр. 105.

[61] Акт от 30 апреля 1579 г., *DIR*, *XVI*, *B*, 4, стр. 379.

[62] Акт от 23 июля (1512—1518), *DIR*, *XVI*, *B*, 1, стр. 80; ср. акты от мая 1531 г. и от 18 апреля 1533 г., *DIR*, *XVI*, *B*, 2, стр. 98, 134—135.

[63] Акты от 23 июля 1512—1513 гг., от мая 1531 г. и от 18 апреля 1533 г. См. прим. 62.

[64] 13 декабря 1514 г., *DIR*, *XIV B*, 1 стр. 104. Ср. документ от 10 ноября 1579 г. и от 12 декабря 1579 г., *DIR*, *XVI*, *B*, стр. 425 и 436 и от 27 января 1581, *DIR*, *XVI*, *B*, 5 стр. 11. «Соляные дороги» были отождествлены по *DIR*, *Indice sec. XIII—XVI*, см. прим. 1.

Оттоманской империи с назначением на север от Дуная. Такая топонимия красноречиво подчеркивает постоянное движение товаров в обоих направлениях в XIV—XVI вв.

Вывоз соли продолжает расти и в XVII в. Управление Валахии разрешает открытие новых разработок — одной в Теишанах, на вотчине великого аги Матея Филипеску, другой в Слэнике, на землях богатейшей семьи Кантакузино, и третьей в Сэрару, в имении боярина Черники [65]; из добычи и торговли солью большие доходы извлекали, кроме господаря, наиболее значительные представители господствующего класса. Постоянное наличие на внутреннем и внешнем рынках все возрастающего количества соли естественно привело через несколько лет к снижению продажных цен, а следовательно, и к известному уменьшению доходов. Поэтому господарь Константин Брынковяну приостанавливает работу на двух копях: « ... а потому мы считаем, — пишет он 20 декабря 1705 г., — вместе с нашими честными советниками, так как копей слишком много и добывается слишком много соли, которую уже невозможно продавать по хорошей цене, почему доходы страны и нашей казны уменьшились, мы положили закрыть соляные копи в Сэрариул и Житиоаре ...»[66]. Мотивировка совершенно ясная. Добыча, а следовательно, и продажа, регулировалась в зависимости от возможностей господствующего феодального класса получить прибыль, сочетавшихся с требованиями рынка.

В отношении экспорта соли свидетельства современников весьма убедительны. Англичанин Бергрев, проезжая через Молдову в 1652 г., отмечает, что «в Турцию отправляются большие количества»[67], а Димитрий Кантемир подтверждает требования на молдавскую соль со стороны ряда стран [68]. Сопровождая патриарха Макария, Павел Алеппский после посещения Рымникул-Вылча пишет, что «вся соль, потребляемая в Румелии и в Константинополе» поступает из Валахии, куда прибывают купцы из Турции и корабли из Стамбула, чтобы «купить и отправить соль домой»[69]. Производились и особые поставки для импе-

---

[65] A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 159—162. Соляные копи в Тейшани начали действовать в 1682 г., а в Слэнике в 1689 г.

[66] N. Iorga, *Studii şi documente*, XIV, стр. 10; ср. A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 162.

[67] Анналы Румынской Академии, Отдел. истории, 3, т. XVII, стр. 188.

[68] «Descriptio Moldaviae», изд. 1875 г., Бухарест, стр. 26.

[69] *The Travels of Macarius*, ed. C. F. Belfour, Лондон, 1836, стр. 345.

раторской кухни и дворца в Константинополе [70]. В середине того же XVII в. известный путешественник Эвлия Челеби посетил соляные копи в Турде (Трансильвания), сравнивая последние с валашскими разработками у Рымника-Вылча. « Кто не видел здешние копи, — восклицает он, — еще не знает, что́ самое чудесное на свете ...». Из Турды, — отмечает далее Челеби, — соль отправляется «во все пограничные пункты», а в Деву и Липову, где находятся сотни амбаров, соль прибывает по Дунаю, Тиссе и Мурешу, « тысячи кораблей» из Белграда, Срема, Семендрии и Буды грузят « много тысяч ока», которые везут к себе, создавая таким образом «изобилие соли в мусульманских странах» [71]. Путь этих кораблей тот же, что и в XI в. [72], указывает на постоянство вывоза соли из Трансильвании не только в Венгрию, но и в Сербию.

В октябре 1683 г. католический епископ Франциск Соймирович отмечает, что находящаяся в недрах Валахии «в большом обилии» соль вывозится купцами «во все страны великого султана, причем господари получают значительные доходы» [73]. Таким образом, путешествующий прелат подтверждает большие доходы, получаемые от этой торговли правителями страны и, конечно, наиболее видными представителями господствующего класса. Свидетельство француза Шарля Пейсонеля, в следующем веке, так же показательно: «Il y a en Valachie des mines de sel extrêmement abondantes, situées dans l'endroit que l'on appelle Hocna; ce sel se vend sur les lieux, à raison de 40 aspres le monceau de 100 à 110 ocques. On en tire une prodigieuse quantité qui passe à Constantinople et dans divers lieux de l'Empire Ottoman» [74].

В XVII—XVIII вв. грузооборот с Балканским полуостровом и Оттоманской империей производился по линии Дуная, главным образом через пункты Чернец, Калафат, Бистрецул, Оряхова, Гроҗдиброд, Излаз, Турну, Зимнича, Джурджу, Олтеница, Чиокэнешть, Лики-

---

[70] Письмо от 29 апреля 1660 г. Mihai Guboglu, *Despre arhiva turco-orientală din biblioteca de stat V. Kolarov — Sofia*, в «Revista Arhivelor», 2 (1959), стр. 211 и информация 1680 г. в N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine*, Анналы Румынской Академии, Отдел. истории, 2, т. XXI (1899), стр. 101.

[71] M. Guboglu, *Ţările Romîneşti în descrierea călătorului turc Evlia Celebi*. Исследование и перевод по турецкому оригиналу, Бухарест, 1946—1960 (рукопись), книга V, стр. 110 и 115, VI, стр. 17 и VII, стр. 46.

[72] См. выше прим. 12. Обследование еще не опубликованных Трансильванских архивов даст, конечно, новые сведения о вывозе соли на Балканский полуостров.

[73] N. Iorga, *Călători, ambasadori şi misionari în ţările noastre*, Бухарест, 1899, стр. 61.

[74] «Observations sur le commerce de la Mer Noir», Амстердам, 1787, стр. 270—271; C [arra], *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, Ньюшатель, 1781, стр. 167.

решть, Орашул де Флочи — для Валахии и Галац — для Молдовы[75].

Среди продуктов соль занимала почетное место. Турецкий путешественник Эвлия Челеби в середине XVII в. сообщает, что только в один лишь Видин ежегодно прибывают « много сот тысяч кил каменной соли» из Валахии, и что город располагает 60 подземными амбарами для хранения соли на берегу Дуная [76]. Также и султанский фирман от 26 апреля 1695 г., в ответ на докладную записку господаря Брынковяну, приказывает всем кадиям на обоих берегах Дуная, от Браилы до Кладовы, т.е. по всей дунайской границе Валахии, не взыскивать пошлину за « валашскую соль». 8 декабря 1697 г., а также и в 1698 г. султан и великий визирь отдают новые распоряжения в связи с перевозкой, продажей и использованием румынской соли. До нас дошло три таких распоряжения 1728 г.; два из них — от апреля и 25 мая — касаются соли из Молдовы, перевозимой на судах от Килии вверх по Дунаю в Сербию, причем эта соль облагалась пошлиной в 3%, по-видимому, чтобы устранить в этой зоне конкуренцию с поставками из Валахии[77]; вопрос регламентации « зон сбыта» обоих румынских государств возникает и в XVII —XIX вв., поскольку турецкие власти уделяли большое внимание обращению соли на Балканском полуострове.

И в XVII в. трансильванские соляные копи продолжали снабжать находившиеся под оттоманским владычеством территории, в том числе и северную Сербию. Перевозки по Мурешу были сданы в аренду, а постановлением 1671 г. была предусмотрена сумма в 20 000 флоринов, вносимая в турецкую казну из полученных доходов[78].

Войны XVIII в. между Турцией, Россией и Австрией в определенные отрезки времени стесняли нормальное передвижение товаров по Дунаю. Между 1718 и 1739 гг. Олтения находилась под австрийским владычеством. Потеря связи с южнодунайскими центрами сразу же отразилась и на продукции соли в Окнеле Марь. В австрийском донесении от 4 марта 1718 г. отмечается незначительность поступлений вследствие прекращения торговли с Оттоманской империей и с Балканским полуостровом, понятно по причине военных действий[79]. Так как ту-

---

[75] Об организации таможен в XVIII в. см. С. Şerban, *Sistemul vamal al Ţării Romîneşti în sec. XVIII*, в «Studii şi articole de istorie», III, 1961, стр. 127 (на Дунае имелось 27 переправ).

[76] Цитированный перевод М. Губоглу, книга VI, стр. 104, 106, «Кила» = 13, 5 гарнцев.

[77] Mihai Guboglu, *Arhiva orientală— Sofia*, в « Revista arhivelor », 1959, № 2, стр. 211, 213; там же и фирман 1709 г.

[78] J. Benkö, *Transilvania sive magnus Transilvaniae Principatus* ..., Виндобона, 1778, т. I, стр. 63 и т. II. стр. 63—64.

[79] Constantin Giurescu, *Material pentru istoria Olteniei sub Austrieci*, Бухарест, 1913, т. I, стр. 281 (в дальнейшем будет цитироваться С. Giurescu, *Material Oltenia*).

рецкое правительство запретило покупку соли из Олтении, австрийская администрация сразу же после войны приняла меры к восстановлению обычных торговых связей. В подробном донесении от 12 декабря 1719 г. комиссар Хаан внес предложение о снабжении Белграда и северной Сербии олтенской солью, считая возможным вывоз ее на некоторые территории Оттоманской империи; с одной стороны, видинский паша, как и никопольский, несмотря на запрещение султана, ответили положительно на ранее внесенные предложения в этом смысле, а с другой стороны, за последнее время цены на соль значительно поднялись, благодаря чему австрийское правительство могло бы получать соответственно возросшие доходы [80]. Из вышеупомянутого донесения вытекает, таким образом, забота об обеспечении соляным копям в Рымнику-Вылче обычных для них рынков сбыта в Сербии и Болгарии. Обследуя Дунай Хаан нашел в Пристоле высокий берег, защищенный от наводнений, подходящий для постройки складов для соли вместимостью до 1 000 повозок и для одновременной погрузки 100 «больших судов». Предложенное место расположено всего на расстоянии двух часов езды от Видина-порта, через который осуществлялся экспорт еще со времен румынского владычества, и лишь в четверти часа от впадения реки Тимок в Дунай, где в селе Радужевок находился австрийский гарнизон, который мог бы быть использован для наблюдения как за транспортами в Сербию, так и за возможными перевозками в Болгарию. Предложенная «пристань» находилась в 46 часах от Окнеле Марь; в донесении от 10 октября 1719 г. точно указаны этапы древней соляной дороги от Рымнику-Вылча до Видина [81]. Это расписание вдвойне ценно: во-первых, потому что оно указывает точный путь соли из Окнеле Марь до древней пристани в Видине (Дию), а во-вторых, устанавливает продолжительность такой перевозки — 46 часов — с точным указанием каждого этапа пути, причем было предложено оплачивать перевозку соли по тому же тарифу, как и во время румынской администрации — 40—45 крейцеров со ста ока [82]. Много сел и наименований, упомянутых в 1719 г. на этом пути соли от Рымника-Вылча до Дию, упоминаются во внутренних документах XV—XVI вв.[83], так же как и названия, сохранившиеся до наших дней: *замечательная непрерывность человеческих посе-*

---

[80] *Там же*, I, стр. 442—433.

[81] *Там же*, стр 466—467, а также 438—440.

[82] *Там же*, стр. 440—441. Чрезвычайно важное сведение, свидетельствующее об уплате за перевоз соли на дунайских пристанях и в XVII в.

[83] *DIR, B, XIII—XIV. Indice*, s.v. : села Балш, Рунку, Плешой. Брэнешти, Житиан, Радован и Корлат.

лений, являющаяся доказательством древности и постоянства путей, ведших из Трансильвании и Валахии на южнодунайские территории, путей, непрерывно использовавшихся в течение всего средневековья, начиная еще с X—XII вв., с момента возникновения первых румынских государственных формаций.

В результате донесения 1719 г. в Пристоле была поставлена пристань[84]. Тем не менее, несмотря на все старания, экспорт, по-видимому, не дал ожидаемых результатов. Купцы покинули Олтению, как об этом сообщает донесение от 7 сентября 1726 г., перебравшись в Мунтению, где они добились, при поддержке румынских властей, запрещения оттоманскими властями торговли солью из «Австрийской Валахии». Чтобы выправить положение, новый комиссар Тиче предложил соляные копи сдать в аренду местным жителям («nationales»), знающим турецкий язык и обычаи, «с большим опытом и умением» и «которые имели бы за Дунаем друзей и знакомых», так чтобы — и здесь идет самая интересная часть рапорта, — «можно было бы надеяться на восстановление ныне запрещенной торговли солью в тех краях и на возвращение процветания копей как при господарях, когда они сдавались в аренду за 50 000 немецких флоринов в год»[85]. Для этого было найдено и двое претендентов — Михалаке Кондояну, бывший концессионер копей в Молдове, с положительными отзывами об его тамошней работе, и Владен, знаток соляной торговли, видинский домовладелец, обладавший большим кругом знакомых и друзей.

Неизвестно, имели ли какие-либо последствия упомянутые предложения; мы склонны полагать обратное, так как до возврата Олтении в 1739 г. австрийские документы не упоминают по этому вопросу о каких-либо связях с Оттоманской империей. Но независимо от немедленных практических результатов, выводы, сделанные в донесении 1726 г., представляют интерес: древние соляные копи из Окнеле Марь приносили господствующему феодальному классу большие доходы, главным образом от вывоза в южнодунайские области; так как внутреннее потребление соли возрастало сравнительно медленно от одного века к другому, господари, совместно с некоторыми боярами и купцами, добились значительных доходов от поставки соли в Болгарию, Сербию и Константинополь. А как только эти связи были прерваны, соляные разработки в Рымнику-Вылча потеряли свою рентабельность. Все усилия известной своей точностью администрации Габсбургской империи

---

[84] C. Giurescu, *Material Oltenia*, т. I, стр. 687 и т. II, стр. 214.
[85] *Там же*, стр. 96 и 100.

не могли дать желаемых результатов — реальное положение дел оказалось более сильным, оно требовало связи с территориями к югу от Дуная, наличия людей знакомых с обществом Балканского полуострова. А эти именно выводы, вытекающие из положения олтенских соляных разработок при австрийцах в 1718—1739 гг., хорошо разъясняют и обстоятельства предыдущего периода; как господствующий класс в погоне за большими прибылями стремился к увеличению вывоза соли на юг от Дуная, так и увеличившиеся возможности сбыта на столь обширном рынке, находившемся под единой военно-политической оттоманской властью, действовали в сторону повышения добычи соли, осуществляемого путем все более жестокой эксплуатации рабочих и крестьян в пользу бояр и правителей страны.

Также во время австрийского господства отмечается попытка отправлять соль в Боснию. В декабре 1727 г. в Крайову прибыло много турок для переговоров с габсбургской администрацией копей Окнеле Марь «о значительном количестве» [86] для «ежегодной» перевозки по Дунаю до Белграда, а оттуда в Боснию; в донесении, содержащем эти сведения, подчеркивается, что валашскую соль потребляли и в Тимишоарском Банате, причем грузилась она из тех же Пристолских складов; снова, значит, тот же путь, как и во второй половине XIV в., когда в 1373 г. венгерский король Людовиг запрещал ввоз из Валахии [87].

После Белградского мира (1739) копи из Олтении, Мунтении и Молдовы продолжали снабжение Балканского полуострова. Соль шла по Дунаю по уже известным дорогам; по неопубликованному документу от 6 мая 1748 г. в Лунге и Скурте отведено по 20 саженей «для соляной дороги» [88], на которую стекались погруженные в Телеге, Гитиоаре и Слэнике подводы и которая проходила по долине Яломицы у Алексени на Лунгу [89] и спускалась к Ликирешти (ныне Кэлэраш), напротив древней переправы и Дырстора. По этой же дороге прошли и 71 000 ока, купленные в 1724 г. Леурнезом в Силистре [90]. Склады соли отмечены в таможенном пункте Излаз у устья Олта [91] и в Джурджу. 24 сентября 1786 г. один турецкий сановник просит валашского господаря Николая Маврогени принять меры против «жульничества» боярина

---

[86] *Там же*, II, стр. 206.

[87] См. выше стр. 427—428. См. и экспортные таможенные тарифы от 28 июня 1732 г. в C. Giurescu, *Material Oltenia*, II, стр. 520.

[88] Академия РНР, документ № CXXXV/157.

[89] Может быть и нынешняя Дылга (длъгъ-длинный).

[90] N. Iorga, *Studii şi documente*, XII, стр. 25.

[91] F. C. Baur, *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Франкфурт и Лейпциг, 1778 г., стр. 195.

Янаке, который продает соль по ценам, завышенным против установленных. Из этого же письма мы узнаем, что в каждом главном придунайском городе находился специальный представитель казны, в обязанности которого входило наблюдение за поставками, причем продажа соли в балканских городах и селах производилась специальной корпорацией (эснаф) соляников по установленным для каждой местности ценам [92]. Оттоманские власти постоянно заняты вопросом циркуляции соли. Так, султанский фирман Селима III от 9—18 октября 1791 г. приказывает властям в Джурджу, Рущуке и Силистре не взыскивать дополнительных пошлин, а, наоборот, содействовать распространению « валашской соли »[93].

В свою очередь, господари обоих румынских государств проводят мероприятия по снабжению дунайских портов. По уездам было распределено определенное количество перевозок[94], которые должны были быть выполнены крестьянами собственными средствами. Эта обязанность была большой тяжестью для крестьян; к ее выполнению принуждали не только власти феодального государства, но и материальная нужда — на полученные за перевозки деньги крестьяне покупали необходимые им продукты либо частично уплачивали причитающиеся с них налоги. А когда им не удавалось доставить соль к Дунаю, то иногда их обязывали купить ее за собственный счет! Признавая существование подобных торговых « обычаев», в одном из господарских приказов от декабря 1798 г. указывается, что они не должны применяться, поскольку наступила зима. Из того же текста узнаем, что помощники префекта разъезжали по уезду, заставляя жителей перевозить соль в порты [95].

На юг соль отправляет и Молдова [96], хотя главным местом ее вывоза были Польша и Россия.

Для XVIII в. также не представляется возможным дать сводные цифры вывезенной на Балканский полуостров соли; таможенные сведения не сохранились полностью. Все же можно сделать кое-какие расчеты, которые, конечно, будут пополняться по мере опубликования богатого, неизданного еще материала, относящегося к этому периоду.

---

[92] Mihai Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti*, т. I, Бухарест, 1960, № 389 (в дальнейшем будет цитироваться M. Guboglu, *Catalog*); турецкий документ от 5 мая 1762 г.; Mihai Guboglu, *Arhiva Orientală — Sofia*, в « Revista arhivelor », 1959, № 2, стр. 211.

[93] См. и приказ, полученный силистрийским вали Арсланом пашой, M. Guboglu, *там же*; также и фирман от 15 июня 1794 г.

[94] V. A. Urechia, *Istoria Romînilor*, IV, стр. 268—269 и VII, стр. 519.

[95] V. A. Urechia, *ук. соч.*, VII, стр. 519.

[96] Неопубликованный документ от 24 июля 1743 г. (Академия РНР, док. № LXXXVI/76); Gh. Ghibănescu, *Catastihul vămilor Moldovei*, 1765, в « Ioan Neculce », 1 (1922), стр. 213.

К концу XVIII в. добыча соли в Валахии оценивается от 17 до 25 миллионов ока (21 692 000 — 31 900 000 кг)[97]. Судя по положению в начале XIX в. 3/4 добытой соли шло на экспорт. И другая цифра представляется не менее показательной: в 1794 г. австрийский купец Георг Маухерли заключает с «пахарником» Хаджи Моску договор на получение в дунайских портах 7 000 000 ока соли с назначением в Семлин и северную Сербию[98]. Всего лишь в одном направлении вывозилось такое количество; а к этому нужно прибавить и поставки в другие районы Оттоманской империи. Георг Маухерли заарендовал в Свиштове 12 складов, где сложил первую партию в 200 000 ока. А это вызвало выступление местных элементов, обратившихся к оттоманским властям с просьбой, чтобы свиштовский воевода приостановил доставку соли для австрийца, что, понятно, вызвало протесты представителя Вены. По-видимому, выступления придунайских купцов-турок, греков, румын, болгар[99] и сербов дали в конце концов желательные результаты: до половины XIX в. только эти купцы занимаются сбытом соли из Валахии.

В XVIII в. снабжение дунайских портов было регламентировано. Молдавскую соль воспрещалось доставлять в мунтенские порты между Браилой и Кладовой под угрозой конфискации судов в пользу оттоманской казны; но все же это не мешало проведению контрабандных операций. Однако, экспорт Молдовы как на юг, так и на запад продолжался как и прежде[100].

Приведенные выше цитаты указывают на рост в XIV—XVIII вв. вывоза соли из всех трех румынских исторических провинций на юг от Дуная. В основе этого роста лежала эксплуатация рабочей силы рабочих и крестьян из соседних с соляными копями сел, обязанных взамен частичного освобождения от налогов выполнять тяжелые работы, о которых повествуют источники тех времен. Между прочим, одним из самых тяжелых наказаний была работа в соляных копях. Осужденных посылали добывать соль; в середине XVII в. Павел Алеппский видит каторжников в копях у Рымника-Вылча[101]. В Трансильвании рабочие нанимались со своими инструментами, а в случае невыхода на работу их доставляли силой. Низкая оплата труда и бытовые нужды заставляли их принимать участие в социальных выступлениях первой поло-

[97] *Istoria Romîniei*, т. III (макет), Бухарест, 1961, стр. 476, и C. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, III/2, стр. 556.

[98] Hurmuzaki, *Documente*, т. XIX/1, стр. 717—778.

[99] О расширении торговых связей болгарских городов с Румынскими государствами в XVIII в. см. *История на България*, I, София, 1954, стр. 302—303; И. Пастухов, *История на България*, II, стр. 363—371.

[100] M. Guboglu, *Catalog*, № 499; см. выше, стр. 465.

[101] *The Travels of Macarius*, ed. F. C. Belfour, II, Лондон, 1836, стр. 345.

вины XVI в., а особенно в крестьянской войне 1514 г. В 1550 г. марамурешские шахтеры покинули копи вследствие понижения зарплаты и злоупотреблений администрации [102]. К середине XVII в. турецкий путешественник Эвлия Челеби, под впечатлением виденного, в своем дневнике умоляет Аллаха уберечь «народ Магомета», чтобы его люди не попадали в трансильванские соляные копи [103]. В Валахии в 1640 г. село Добричень запродало себя Арнотскому монастырю — свободные люди были «согласны» стать зависимыми от монастыря, лишь бы избавиться таким образом от обязательной работы в соляных копях [104]. Некоторые документы упоминают о том, что иногда целые села забирались силой на работу по добыче соли; в начале XVII в. городские жители из Окнеле Марь жаловались, что не могут выполнить законные обязательства по содержанию копей согласно существующему с стародавних времен «закону» [105].

Можно привести много подобных свидетельств [106]; все они показывают, что в основе добычи и торговли солью, прибыль от которых присваивалась прежде всего господствующим классом, всегда лежала эксплуатация труда.

Валашская соль не была только объектом торговли на Балканском полуострове; из доходов от добываемой соли в XVII—XVIII вв. оказывалась помощь школам, религиозным учреждениям и частным лицам. Такая помощь оказывалась господарями либо в натуре, причем получившие соль могли продать ее без уплаты каких-либо налогов [107], либо деньгами, взятыми тоже из доходов от соли. Среди школ, которым оказывалась помощь, отметим школы в Стамбуле, Терапии, Арванитокори (близ Тырнова) [108] и Патмосе [109]. Определенные суммы выдавались некоторым православным общинам в Болгарии [110], Стамбуле [111],

[102] *Istoria Romîniei*, II, Бухарест, 1962, стр. 563 и 882.
[103] Evlia Celebi, изд. М. Губоглу, кн. VI, стр. 17.
[104] A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 188—190.
[105] *Там же.*
[106] Свидетельство Павла Алеппского: *The Travels of Macarius*, ed. F. C. Belfour, т. II, стр. 345.
[107] Пожертвования господаря Брынковяну в 1702 г. сербским монастырям «Липник» и «Раваница»; Госархив, Бухарест, рук. 705, л. 339—340 и 331.
[108] V. A. Urechia, *ук. соч.*, т. V, стр. 74—77; т. VII, стр. 73—79, 330—331 и 449—451.
[109] Академия РНР, *Рум. рук. 880*, л. 9 (не опубликовано).
[110] Митрополия из Силистры и монастырь Душко (Румелия): V. A. Urechia, *ук. соч.*, I, стр. 176—177; VI, стр. 238—241 и 243—244; VII, стр. 327; VIII, стр. 410—411.
[111] Церкви «Бебекиой, Баликул, Магулиотиса, Влахерна, Кучюккой, Куручешме, Терапия и Халки» — V. A. Urechia, *ук. соч.*, VI, 242—243, 249—251, 256—258, VII, стр. 44, 322—323, 333—334, 337, 452—453; VIII, стр. 402, 412—413: Академия РНР, *Рум. рук. 880*. л. 9 (не опубликовано).

на Афоне [112], в Морее [113], Патмосе [114] и Китре [115]; согласно «старинному» обычаю не были обойдены и некоторые мусульманские монастыри на юге Дуная [116]. Наконец, также оплачивались и «хозяева», у которых в различных придунайских местностях (Тутрукан, Разград, Драгич-Киой и т.д.) останавливались и получали сведения румынские курьеры по пути в столицу Оттоманской империи [117].

В первой половине XIX в., т.е. к концу феодальной эпохи, в условиях формирования капиталистических отношений, документальный материал, в значительной части еще неопубликованный [118], позволяет более подробное исследование различных сторон экспорта соли из Румынских княжеств на Балканский полуостров. Книга «отчета по соляным копям» в Молдове дает первые цифры: в отрезок времени от 22 июня 1801 г., по 19 сентября 1802 г., т.е. в течение 15 месяцев, с соляных разработок было отправлено на «пристани» 9 205 956 ока, в том числе в Галац 1 553 582, в Могилев (Подольский) — 5 180 001, в Яссы — 1 656 146 и в Крэулень — 816 226. Из всего поставленного количества рынки к югу от Дуная получали 16,8%, а все остальное количество отправлялось в Россию и Польшу [119].

Валахия же, наоборот, весь свой экспорт направляла на Балканский полуостров. В официальном донесении дивана (от 6 декабря 1811 г.) годовая добыча соли оценивается в 20 миллионов ока, из которых 1/4 часть шла на внутреннее потребление, а три четверти на экспорт, в том числе в Сербию — 2 500 000 ока, а 12 500 000 в Оттоманскую империю (включая и Болгарию) [120].

Напряженные темпы поставок в дунайские порты видны из официальных приказов, указывающих различным уездам перевозки в сотни тысяч ока [121]. Насильственный характер подобных перевозок

---

[112] У Ксеропотамоса, Ивирона, Докариу, Григориу, Ксенофона: V. A. Urechia, *ук. соч.*, I, стр. 798—799; VI, стр. 233; VII, стр. 299, 330—333; VIII, 405—408, 418.

[113] *Там же*, VI, стр. 234—235; VII, стр. 302, 320—321; VIII, стр. 404—405.

[114] Академия РНР, *Рум. рук. 880*, л. 9 (неопубл.).

[115] *Там же* и V. A. Urechia, *ук. соч.*, VII, стр. 336; VIII, стр. 402—404.

[116] V. A. Urechia, *ук. соч.*, VII, стр. 231; M. Guboglu, *Catalog*, № 1904, 1124, 1170.

[117] V. A. Urechia, *ук. соч.*, I, стр. 1169—1170 и VII, стр. 231.

[118] Эта часть статьи основывается главным образом на *не опубликованном Бухарестским Госархивом и Академией РНР материале.* При ссылке на опубликованный материал указывается автор либо коллекция.

[119] Академия РНР — *Рум. рук. 880*, л. 3.

[120] I. Cojocaru, *Documente privitoare la economia Ţării Romîneşti 1800—1850*, т. I—II, Бухарест, 1958, № 51 (в дальнейшем будет цитироваться I. Cojocaru, *Documente*).

[121] На 15 сентября 1815 г. — 400 000 ока; на 14 октября 1815 г. — 1 700 000 ока; на 3 октября 1816 г. — 2 000 000 ока и т.д., Академия РНР. *Рум. рук.* № 267, л. 204, 212, 252 и 256.

вытекает из содержания приказов, в которых господари угрожали уездным префектам, в случае невыполнения приказа, высокими штрафами и посылкой на места специального агента для приведения в исполнение отданного приказа [122]; понятно, что местные административные органы всеми мерами принуждали крестьян выполнять перевозки. Между прочим, в официальной книге приказов 16 сентября 1816 г. отмечено отправленное префектам распоряжение господаря: «о принуждении крестьян явиться со своими возами на соляные копи для погрузки соли и доставки ее на пристани» [123].

Общие количества известны и за 1822 г., они подтверждают количества предыдущего десятилетия: вывезено из Валахии 12 млн ока, в том числе 10 000 000 в Турцию и 2 000 000 в Сербию [124]. В 1823 г. Молдова посылает в Оттоманскую империю 1 559 016 ока из общего количества в 9 741 858; таким образом, основное количество продолжает оставаться за русскими рынками. Два года спустя, хотя общий экспорт упал до 5 102 442, все же поставки в Турцию даже несколько увеличились — 1 806 787 ока [125].

Портами погрузки были: для Молдовы — Галац, а для Валахии — Браила, Кэлэраш, Олтеница, Джурджу, Зимнича, Турну-Мэгуреле, Излаз, Калафат и Чернец, примерно те же, что и в XVII в. [126]. Как и в прошлое время, зона сбыта распределяется между обоими княжествами: молдавскую соль запрещалось разгружать на мунтенских пристанях, а нарушители считались «controbonţ» [127]. В 1822 г. управление бухарестского каймакама просило даже силистрийского пашу задерживать транспорты судов с солью из Галаца [128]. Не отсутствовала и контрабанда — покупая соль прямо в копях, некоторые купцы продавали ее тайно по цене ниже официальной, обходя правительственный контроль [129].

Погруженная в румынских портах соль переправлялась и складывалась в наиболее значительных центрах на правом берегу Дуная, либо

---

[122] *Там же*, л. 75, 82, 149, 155.

[123] Академия РНР, *Рум. рук.* № *267*, л. 251.

[124] N. Iorga, *Introducere la Hurmuzaki, Documente*, т. X, стр. XXV. Заметка 1826 г. упоминает о проданных в Белград для местностей к югу от Дуная 3 372 643 ока; N. Iorga, *Studii şi documente*, т. XXV, стр. 97—98.

[125] Hurmuzaki, *Documente*, т. XXI, стр. 235.

[126] Донесение от 6 декабря 1811 г. I. Cojocaru, *Documente*, №. 51, стр. 126—127; см. выше стр. 434—435.

[127] V. A. Urechia, *ук. соч.*, т. XI, стр. 578—579.

[128] V. A. Urechia, *ук. соч.*, т. XIII, стр. 268—269.

[129] *Там же*, стр. 264—265; см. и письма от 1 августа 1820 г. в N. Iorga, *Studii şi documente*, XXV, стр. 187, от 5 марта 1825 г., 8 февраля, 15 августа и 8 сентября 1826 г. в M. Guboglu, *Catalog*, № 1994, 2156, 2285 и 2297.

уходила по Черному морю в Стамбул. Экспорт производился и в Сербию; даже во время войны поставки сюда не прекращались.[130]. По пути в Белград соль сдавали также в *Кладово* и в *Ада-Кале*. Но наибольшие количества отправлялись на юг, начиная с *болгарских придунайских городов*. В *Видине* торговцы солью составляли особую корпорацию («эснаф») и получали товар в кредит; так как деньги уплачивались всегда с опозданием, то оттоманские власти требовали, как например в марте 1826 г., от купцов более быстрой уплаты долга. Один из крупных валашских купцов Хаджи Януш также поставляет соль в Видин; многие из клиентов задолжали ему суммы в десятки тысяч курушей. Он отправляет соль и в *Лом*; один из его транспортов в 1820 г. составлял 105 750 ока. Кроме обычных количеств, предназначенных для потребления, в Никополь отправлялась «согласно традиции» и соль для кухни паши. Крупные склады находились и в *Свиштове*, где во время войны 1806—1812 гг. в одном лишь амбаре остались заблокированными 250 000 ока. И в этом городе, как и в Видине, имеется свой «эснаф» торговцев солью; после смерти члена корпорации купца Кабанчиоглу эль-Хадж аги осталось 100 000 ока соли, которая была передана румынским властям в счет причитающегося с покойного долга. Несмотря на разгар военных действий в 1810 г. в Русе продолжают все же поступать транспорты соли. После войны связи снова налаживаются нормально и местный эснаф периодически вносит деньги представителю соляных промыслов; определенное количество посылалось и для русевского гарнизона («оджак»). Непосредственная отправка соли из румынских портов производилась не только в болгарские придунайские центры, но и в местности, расположенные внутри страны. Так, 14 августа 1806 г. Мардим из *Шумлы* подтверждает получение 12 000 ока от «боярина-эконома», а в 1823—1824 гг. турецкого коменданта Джурджу просили исходатайствовать у валашского господаря Григория Гики разрешение на отправку 7 000 ока необходимых жителям села *Кырлова* около Шумлы. Случай с конфискацией имущества одного из жителей села *Думан* в счет долга за соль указывает на существование и в небольших болгарских местностях оптовиков, перепродававших соль различным торговцам. В *Добруджу*, также находившуюся под оттоманской властью, соль поступала через Кэлэраш, Гура Яломицей (Хыршова), Браилу, Галац[131].

---

[130] I. Cojocaru, *Documente*, № 297.

[131] По всем этим местностям информации взяты из ценных, находящихся в Румынии оттоманских архивов, опубликованных Михаилом Губоглу в *Catalogul documentelor turceşti*, № 2370, 1820, 1275, 1402, 1959, 1007, 1726, 2126, 1042, 1682, 1761, 751, 1760, 2395, 750, 794 и 816 (ссылки сделаны в порядке указания местностей).

В первой половине XIX в. три соляные разработки в Валахии — Окнеле Марь у Рымника-Вылча, Телега и Слэник — полностью покрывают внутреннее потребление и экспорт. В Молдове продолжается эксплуатация соляных копей в Тыргу Окна. Как и в предыдущие периоды прирост продукции был получен в результате расширения разрабатываемой площади и интенсификации труда[132]. Поэтому рабочие переходят к все более открытым выступлениям; в 1824 г. рабочие в Слэнике и Телеге избили и выгнали представителей власти [133]. В 1832 г. там же в Телеге происходит настоящее «восстание» и работа прекращается; правительство дало приказ праховскому префекту отправиться на место происшествия в сопровождении солдат, одновременно известив полковника, чтобы последний доставил в Бухарест зачинщиков восстания под военным конвоем. Официальное расследование, которое, конечно, нельзя подозревать в симпатии к рабочим, признает обоснованность требований: оно подчеркивает «бесконечную работу в поте лица, которой должны заниматься и днем и ночью и добровольно и поневоле, как настоящие рабы, не получая взамен причитающейся уплаты ...» [134].

Переход к новым, капиталистическим производственным отношениям отмечен и на соляных копях переходом на денежную оплату труда, что, между прочим, вызвало волнения. Так, в поданной губернатору Румынских княжеств генералу Киселеву жалобе телегские рабочие говорят, что новый арендатор разработок барон Мейтани еще четыре года тому назад (в 1828 г.) отменил выдачу причитающейся порции соли, предусмотренной порядком с давних времен, выдавая зарплату только деньгами; из этой зарплаты они вынуждены покрывать и стоимость своих инструментов, различных материалов, и налог в пользу государства! Больше того, управление копями пользуется всякими предлогами, чтобы удерживать у них по одному дню в неделю, а для обеспечения явки на работу прибегают к избиению «плетьми по ногам и по спине ...» Поэтому, а также и вследствие дороговизны последних лет рабочие жалуются, что не могут содержать свои семьи на заработанные деньги [135].

Перевозка на Дунай производилась, как и раньше, по избитым в течение веков дорогам, в больших повозках, скрепленных по бокам

---

[132] В течение феодального периода техника добычи соли в Валахии и Молдове оставалась неизменной; A. Ilieş, *ук. соч.*, стр. 169 и 172—173.
[133] *Istoria Rominiei*, т. III (макет), Бухарест, 1961, стр. 477.
[134] I. Cojocaru, *Documente*, № 374, 378.
[135] *Там же*, № 377.

большими крюками, в которые входило по 1 000 ока соли [136]. Сохранились 4 показания возчиков, проехавших все этапы от копи до дунайской пристани. В одном из них от 7 сентября 1837 г. говорится, что «мы, ватага из Орлешти Олтовской волости, Вылчевского уезда настоящим показываем, что *наша соляная дорога*, по которой *едем от Окны до Бекету* — эта *дорога* древняя, по которой всегда мы ездили *с тех пор как себя помним ...*» [137]. *Постоянство этой дороги на Дунай, которой пользуются из поколения в поколение, — что подчеркивается и в других показаниях, — подтверждает непрерывность и давность перевозок на и с Балканского полуострова.* На основании упомянутых показаний возчиков можно проследить и связь между Окнеле Марь и Бекетом, Телеги с Зимничей, Телеги с Джурджу, Слэника и Телеги с Олтеницей [138]. Продолжали пользоваться также дорогами Окнеле Марь—Крайова—Калафат, Слэник—Кэлэраш—Силистра и Слэник—Браила.

Временно прерванная, но не полностью, в 1828—1829 гг. из-за войны торговля солью официально возобновилась в 1830 г., когда «концессионер» мунтенских соляных копей заключил в апреле первые договоры с южнодунайскими купцами, начав продажу 10 000 000 ока, собранных в левобережных портах во время войны [139]. Между прочим, по Адрианопольскому миру, заключенному 12—14 сентября 1829 г., установлена полная свобода торговли для румынских государств, что послужило мощным импульсом для развития импортных и экспортных операций [140]. Сделки на соль заключаются по более высокой цене — 38 лей за сто ока — по причине острой нехватки соли на Балканском полуострове в то время [141]. В следующем 1831 году торговля развернулась полностью. В экспорте Валахии соль занимает ведущее место: из общей суммы экспорта в 17 255 196 лей на соль приходится 5 740 000 лей (3 040 000 на Болгарию и 2 700 000 на Сербию) [142]. В 1832 г. выручка от продажи соли достигает суммы в 6 750 000 лей из общего итога в 32 651 078 лей [143], а в 1833 г. из общего итога в 13 116 000 франков на

[136] Обыкновенная повозка вмещает не больше 5000—6000 ока; Академия РНР, *Рум. рук. 267*, л. 82.

[137] I. Cojocaru, *Documente*, № 511.

[138] *Там же*, №№ 515, 516, 517.

[139] Hurmuzaki, *Documente*, т. XXI, стр. 261.

[140] C. Petrescu, D. A. Sturdza, D. C. Sturdza, *Acte şi documente relative la istoria renaşterii Romîniei*, I, Бухарест, 1888, стр. 322.

[141] В двух австрийских донесениях говорится, что обычная продажная цена в портах до 1828 г. была 10,5—11 лей за сто ока; Hurmuzaki, *Documente*, XXI, стр. 196 и 205. Эта информация должна быть принята с оговоркой — для всех последующих лет документы дают более высокие цены.

[142] Hurmuzaki, *Documente*, XVII, стр. 267.

[143] I. C. Filitti, *Principatele Romîne de la 1828 la 1834*, Бухарест, без указания года, стр. 339.

соль приходится 1 988 000 франков (1 088 000 на Болгарию и 960 000 на Сербию)[144]. Высокий удельный вес вывозимой соли в общем экспорте страны (21% в 1831 г. и 1832 г. и 14—15% в 1833 г.) указывает на чрезвычайно большое значение этого продукта в торговле Валахии с странами Балканского полуострова. Для 1834 г. имеются точные цифры, содержащиеся в официальных реестрах представителей казначейства в дунайских портах[145] (см. таблицы 1, 2 и 3).

Первая таблица содержит сведения о местах назначения и портах погрузки по их географическому положению с запада на восток. Во главе стоит Видин с количествами в 23 369 375 ока (30 584 923 кг)[146], поставленных обоими княжествами. На втором месте находятся Русе и Фетислам, каждый с импортом свыше пяти миллионов ока; третье место занимают Свиштов, Рахова и Лом, каждый свыше 2 600 000 ока, а за ними идут прочие центры. В эти города соль доставлялась для обширных районов. Наиболее показательным в этом отношении является Видин; отсюда соль шла, по-видимому, и в восточную часть Сербии и дальше. В общем итоге болгарские города ввозили 38 588 903 ока, а сербские — 5 601 315, следовательно, из обоих румынских княжеств *в 1834 г.* было вывезено 44 190 218 ока соли (56 381 718 кг)[147] или *5638 десятитонных вагонов соли, перевезенной в центры на правом берегу Дуная, а отсюда переброшенной в глубину Балканского полуострова.* Значение подобной торговли со всеми привходящими обстоятельствами не только в экономическом, но и в социальном отношении, выступает еще более ярко при более близком рассмотрении самого механизма вывоза.

В румынских портах — Чернец, Калафат, Бекет, Зимнича, Джурджу, Олтеница и Галац — имелось по одному представителю казначейства («чиновник») с месячной зарплатой, для наблюдения и контроля за снабжением с копей и экспортом[148].

---

[144] Французское донесение от 11 мая 1834 г. — Hurmuzaki, *Documente*, т. XVII, стр. 343. Ср. I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 340.

[145] В 1833—1834 гг. экспорт соли из обоих княжеств производился одним и тем же концессионером — Штефаном Мейтани: I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 323—324. Сводная таблица была составлена на основании неопубликованного материала Бухарестского Госархива, фонд Валашского казначейства за 1834 г., дело № 4721 (Чернец), 4727 (Калафат), 4726 (Бекет,) 4724 (Зимнича), 4729 (Джурджу), 4728 (Олтеница) и 4723 (Галац).

[146] 1 ока=1,276 кг; см. донесение Лагана из Бухареста, в 1832 г. — Hurmuzaki, *Documente*, XVII, стр. 267.

[147] По сравнению с примерно 8 000 000 ока внутреннего потребления Валахии (максимум 1 850 000 жителей): Hurmuzaki, *Documente*, XXI, стр. 206 и XVII, стр. 335; I. C. Filitti, *Domniile romîne sub Regulamentul Organic*, Бухарест, 1915, стр. 179.

[148] Бухарестский Госархив,дело 4721/1834, л. 1.

Таблица № 1

Сведения об экспорте соли по местам назначения (1834 г).

№ п/п	Место назначения	Порты, через которые производится экспорт *)								Всего
		Чернец	Калафат	Бекет	Зимнича	Джурджу	Олтеница	Всего по Валахии	Молдавия через Галац	
1	Семендрия	108 100	—	—	—	—	—	108 100	—	108 100
2	Ада-Кале	6 700	—	—	—	—	—	6 700	—	6 700
3	Кладова	48 000	—	—	—	—	—	48 000	—	48 000
4	Фетислам	—	—	—	—	34 340	2 769 715	2 804 085	2 220 630	5 024 715
5	Прахова	—	—	—	—	—	—	—	420 500	420 500
6	Видин	701 840	1 649 440	590 900	3 749 500	5 537 975	8 409 105	20 638 760	3 330 615	23 969 375
7	Лом	—	—	2 603 500	—	—	—	2 603 500	—	2 603 500
8	Чибру (Тибру)	—	—	863 000	—	—	—	863 000	—	863 000
9	Рахова	—	—	2 229 750	—	—	—	2 229 750	457 660	2 687 410
10	Свиштов	—	—	—	1 275 415	240 765	545 200	2 061 380	673 570	2 734 950
11	Русе	—	—	—	—	2 267 260	1 513 205	3 780 465	1 707 340	5 487 805
12	Разные	1 400	1 985	—	—	—	31 800	35 185	200 978	236 163
	Итого...	866 040	1 651 425	6 287 150	5 024 915	8 080 370	13 269 025	35 178 925	9 011 293	44 190 218

*) Количества указаны в ока (1 ока = 1,276 кг).

Таблица № 2

Сведения об экспорте в 1834 г. (по месяцам)

Месяц	Чернец	Калафат	Бекет	Зимнича	Джурджу	Олтеница	Всего по Валахии	Молдавия через Галац
Январь	—	—	—	—	—	—	—	—
Февраль	48 000	—	—	—	—	—	48 000	—
Март	6 700	—	—	—	—	—	6 700	423 500
Апрель	—	—	—		—	—	—	915
Май	—	—	5 000	—	—	1 319 690	1 324 690	70 400
Июнь	—	166 030	662 400	48 085	1 087 685	4 201 700	6 165 900	1 238 690
Июль	88 900	221 370	2 258 050	1 991 270	1 474 795	2 950 025	8 984 410	3 172 740
Август	30 380	478 175	2 007 550	1 326 770	1 490 500	1 851 555	7 184 930	1 206 710
Сентябрь	91 530	136 855	844 500	1 083 470	2 060 575	2 282 315	6 499 245	354 210
Октябрь	376 170	647 010	509 650	360 555	1 282 740	638 730	3 814 855	1 519 440
Ноябрь	224 360	1 000	—	214 765	684 075	25 010	1 149 210	668 125
Декабрь	—	985	—	—	—	—	985	356 563
Итого в год...	866 040	1 651 425	6 287 150	5 024 915	8 080 370	13 269 025	35 178 925	9 011 293

Таблица № 3

Сведения о снабжении портов для экспорта в 1834 г.

Порт	Соляные копи либо склад откуда была отправлена соль																ВСЕГО	
	Окнеле Марь		Слэник		Телега		Склад Филиппешти		Склад Бэняса		Склад Плоешти		Тыргу-Окна					
	ока	число возов	ока	число возов	ока	число возов	ока	число возов	ока	число возов	ока	число возов	ока	число возов			ока	всего возов
Чернец	629 740	628	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—			629 740	628
Калафат	1 651 425	1 736	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—			1 651 425	1 736
Бекет	6 096 300	6 025	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—			6 096 300	6 025
Зимнича	—	—	486 875	380	4 505 905	3 792	25 900	20	—	—	—	—	—	—			5 018 680	4 192
Джурджу	—	—	1 811 990	1 499	3 204 990	2 826	39 940	33	3 101 270	2 463	—	—	—	—			8 158 190	6 821
Олтеница	—	—	9 949 195	7 752	2 977 845	2 628	—	—	—	—	335 355	278	—	—			13 262 395	10 658
Галац							—	—	—	—	—	—	8 670 621*	9 826			8 670 621	9 826
Итого	8 377 465	8 389	12 248 060	9 631	10 688 740	9 246	65 840	53	3 101 270	2 463	335 355	278	8 670 621	9 826			43 487 351	39 886

* Включая 1 479 267 ока с Текучского склада, 1 214 895 ока с Аджудского склада, 5 855 050 ока с копей Тыргу Окна, а также и различные остатки.

Учет велся по специальным книгам; ежемесячно в Бухарест отсылались сводки, которые должны были сходиться со сведениями, присылаемыми представителем копей, находящимся на соответствующей пристани. В этих книгах ежедневно отмечалось: поступления тоннаж судна, порт приписки, имя и фамилия капитана, получатель транспорта.

В городах на правом берегу реки также имелся чиновник, оплачиваемый валашским казначейством. В 1834 г. Енаке Христопуло отвечал за поставки Видина, Лома, Чибра (Тибру) и Раховы, Илья Хаджи Абдула — за Никополь, шэтрар Панаит и Михалаке Хаджи Абдула за Свиштов, а Константин Иконому — за Русе [149]. Они собирали и планировали заявки, выдавая каждому импортеру письменное распоряжение — настоящий распределительный ордер—на один из румынских портов, где погрузка судов не производилась иначе, как на основании такого ордера; в то же время капитан судна получал от румынских властей письменное подтверждение о сдаче груза [150]. Распределение по портам левого берега Дуная производилось с учетом количеств соли имеющейся в соответствующих складах, и поступления ее с копей В случае, если свободной соли в порту не было, погрузка производилась в соседнем порту; так, 1 августа 1838 г. в Олтеницу прибыло два каяка из Джурджу, где склады оказались пустыми; валашское казначейство разрешило изменить место погрузки, обязав соответствующего чиновника учесть эту операцию отдельно. Вследствие этого получилось, что к концу упомянутого года Олтеница сдала вместо Джурджу 1 300 800 ока [151]. В перечисленных городах получение денег за проданную соль производилось также представителями валашской администрации. Деньги отправлялись в опечатанном пакете вместе со списками монет — по категориям; затем специальная комиссия их проверяла, чистила и отправляла в Бухарест [152]. Инкассация сумм производилась в соответствии со специальными книгами, куда вписывались все купцы-покупатели соли, но в Бухарестском архиве они не сохранились. Зато имеется несколько списков неаккуратных должников. В одном из них, от 3 февраля 1835 г., приведены должники с 1831, 1832 и 1833 гг. из Видина, Лома, Тибру (Чибру), Раховы, Никополя, Свиштова и Русе [153]. При настойчивости просроченные долги, накопление которых было неизбежно, постепенно покрывались; на 6 октября 1835 г. с торговцев солью из Видина, Лома, Чибру и Раховы причиталось, в счет 1834 г., 7 223 815 лей [154], несмотря на то, что оттоманское правительство еще

[149] Бухарестский Госархив, ф. Валашского казначейства, дело 8118/1835, л.1.
[150] Образец подобной записи в деле Олтеницкого порта, № 5683, л. 12 и 15. Ср. Дело Зимничи того же 1838 г., №. 5688, л. 45, 74, 78, 76 и т.д. либо дело Джурджу, № 5682/1838, л. 25, 32, 94, 112, 107 и т.д., все в Бухарестском Госархиве.

[151] Дело № 5683/1838, л. 277.
[152] Дело № 8118/1835, л. 1.
[153] Бухарестский Госархив, Валашское казначейство, Дело № 8118, л. 27—27; № 8115, л. 7, 8, 9, 17—18, 205—210, 212—215; № 8117, 8119 и 8116, все 1835 г. Задолженность доходила от 2—3 и до 6—7 миллионов лей.
[154] Дело № 8118/1835, л. 237.

в январе издало султанский фирман для ускорения уплаты оставшейся задолженности [155].

Кто были торговцы? Большинство их в упомянутых портах были *турки*, а в Свиштове главным образом болгары, греки, румыны и сербы. Здесь были Николаке Ценович, Петру Дамнанович, Хаджи Теодор, Панаит Хаджи Петру, Ивашку Тэбэкару, Стоян Куйюмджи (староста серебренников), Николае Абаджиу, Николча Ангелу, Нику и Костя Табакович, Неделча Алтынович, Атанасе и Алекса Дамианоглу, Панаиот Христович, Данко Габровалиу (из Габрова) и многие другие [156]. Постепенно торговцы укрепляют свое положение; с общественной точки зрения процесс обогащения отражается в постоянном выдвижении некоторых богатых горожан, к которым переходило руководство местными делами. Они берут на себя инициативу либо оказывают поддержку различным культурным начинаниям.

На румынских пристанях продажа соли производилась желающим и непосредственно, минуя цепь чиновников, имевшихся в центрах на правом берегу; покупателями были купцы и жители соседних с портами местностей, бравшие соль для своих личных нужд [157].

«Многие жители сел из Турции, расположенных вблизи Туртукаи, — говорится в донесении из Олтеницы от 8 августа 1838 г., — приходят в этот порт с просьбой продать им за наличные деньги соль в небольших количествах — от пятисот до тысячи ока, необходимую им для засолки рыбы и других нужд, а также даже туртукайские купцы-турки, говоря, что они люди бедные и не могут заключать договоры на крупные суммы с государственными чиновниками, так как не такой это город, чтобы можно было вести большую торговлю, а сколько им нужно, можно купить в порту». Казначейство из Бухареста дало надлежащее разрешение по цене 32 лея за сто ока; за отрезок времени от 12 мая по 11 ноября было продано в Силистру 90 463 ока различным мелким торговцам и оптовику Балдориди, взявшему 72 161 ока, т.е. 80% всего проданного в Кэлэраше количества в течение упомянутого отрезка времени [158]. И на других пристанях удовлетворялись местные нужды; так, в Олтенице было продано «на месте» нескольким туркам из Базарджика и Туртукаи 28 550 ока [159].

---

[155] M. *Guboglu*, *Catalog*. № 2736; ср. № 2703, 2719, 2759, 2794.

[156] Дело № 8118/1835, л. 25—28 и 139—139.

[157] Прошение силистрийского купца Искова Мидшия от 24 мая 1834 г. Бухарестский госархив, Валашское казначейство, дело № 4229—1833, л. 126.

[158] Дело № 5683/1833, л. 3 (в том же фонде).

[159] Дело № 4728/1834, л. 38—39, см. и дело № 4929/1833, л. 121—122, дело № 5638/1834, л. 287.

Впрочем, во все румынские порты являлись купцы за покупкой соли непосредственно, без программирования чиновниками с правого берега Дуная. Георге Вулпе и Георге Лепэдат «от Кладоштице» (Кладова) 20 февраля 1834 г. погрузили в Чернеце 48 000 ока соли; месяц спустя Текел Ага из Ада Кале там же просит 20 000; в июле приходит Ион Дома, в августе — Никола и Демашиевич, а в сентябре — Думитру Карапанча, все четверо из «Семендра» (Смедерево) [160]. Из Галаца было отправлено на пристань «Праховы» (Праова) 420 500 ока за счет «кира Иона Павловича» [161]. В Видине работает Моле Мехмет Хазнатароглу, погрузивший в Чернеце 703 240 ока [162], в Зимниче — 1 050 425 ока [163] и в Джурджу — 554 170 ока [164]; последнее количество было перевезено на каяках «Мисы Анастасиу», перевозное предприятие которого развилось на Дунае также в связи с экспортом соли. И Свиштов имел своего крупного импортера — Атанасия Иконому, который в 1834 г. доставил из Зимничи 1 015 355 ока, что составляет 20% всего экспорта из этого порта; далеко позади него стоял Хаджи Абдула, поставивший 211 975 ока [165]. *Торговля валашской солью в своем развитии охватила тысячи торговцев из всех южнодунайских областей, которые из года в год снабжались либо через валашских чиновников, находящихся на правом берегу Дуная, либо со складов крупных оптовиков, а то и непосредственно из румынских портов.* Эта торговля послужила основанием для нескольких крупных состояний и содействовала накоплению ачительных капиталов; она иллюстрирует формирование торгового капитала — «первичной формы капитала» [166], явившегося в период распада феодальных производственных отношений предпосылкой появления нового, капиталистического способа производства.

Из зоны Дуная соль затем шла дальше в города и села Болгарии и Сербии. Ф. Каницт встречал в «Габровнице», даже во второй половине прошлого века, большие телеги, запряженные буйволами, которые шли груженные из Лома, где находились склады валашской соли, а в Эски Джуманя тот же путешественник находит много крупных и мелких торговцев румынской солью. Со всеми накладными расходами

[160] Дело № 4721/1834, л. 1.
[161] Дело № 4723/1834, л. 3, 4.
[162] Дело № 4721 /1834, л. 1.
[163] Дело № 4724/1834, л. 19.
[164] Дело № 2729/1834, л. 1. В Видине имелись и более мекие торговцы, посылавшие за солью в Олтеницу; см. дело № 4728/1834, л. 6—8 и № 4724/1834, л. 19.
[165] Дело № 4724/1834, л. 19. И в Русе имелись « импортеры», снабжавшиеся непосредственно из Олтеницы; см. дело № 4728, л. 30—31.
[166] В. И. Ленин, *Соч.*, т. 1, Госполитиздат, Москва, 1950, стр. 445; Карл Маркс, *Капитал*, т. I, Москва, Госполитиздат, 1949, стр. 719, 721, 630—631.

на пошлину и перевозку румынская соль, — добавляет Каницц , — продается на Балканах дешевле, чем привезенная из Австрии [167].

Перевозка по Дунаю осуществлялась на судах, которые грузились непосредственно из портовых складов; портовые власти строго следили за тем, чтобы складские помещения постоянно хорошо содержались [168]. Они были значительных размеров; олтеницкие вмещали до 7 000 000 ока, причем оставшиеся в конце года количества использовались при возобновлении экспортных операций следующей весной, пока начиналось новое поступление соли с копей [169]. У пристани швартовались суда самых разнообразных типов — бригантины, грузовые баркасы, плоскодонки, корабли, лодки, весьма различного тоннажа — от 7 000—8 000 и до 110 000 ока [170]. Темпы таких перевозок были весьма напряженными; около 1 000 судов, груженных солью, бороздили воды Дуная в 1834 г., связывая порты обоих берегов от Галаца и почти до столицы Сербии [171]. В среднем, считая обычный период навигации от мая до октября, в месяц приходило 150 судов, т.е. по 5 в день, и это за одной лишь солью, которую отправляли из Валахии на Балканский полуостров. Конечно, менее значительные операции имели место и в другие месяцы года, а не только в мае-октябре, когда они были интенсивны до максимума. Во всяком случае все перевозки как по Дунаю, так и внутри страны, связанные со снабжением пристаней, прекращались в декабре и возобновлялись в начале апреля. «Реизы» (капитаны судов) происходили из тех же городов, куда отвозили товары: Белград, Текия, Ада Кале, Кладова, Фетислам, Видин, Лом, Свиштов, Русе, Туртукая, Силистра, Брэила, Галац и т.д. Большинство капитанов (реизов) были турки; затем шли греки, реже болгары, сербы и румыны. *Средства к существованию, и довольно крупные заработки сотен «реизов» и моряков были связаны с той же торговлей солью румынских государств со странами на юг от Дуная.*

---

[16] F. Kanitz, *La Bulgarie danubienne et le Balkan*, Париж, 1882, стр. 103, 329, 514—515. Исследование о том, каким образом румынскую соль перевозили из городов правого берега Дуная и продавали в различные центры Балканского полуострова и как далеко рапространялась зона распределения этой соли, выходит за рамки настоящей статьи и может быть сделано лишь на основе болгарских, оттоманских и сербских архивов.

[168] См. постановление от 2 июня 1837 г. в деле № 8124/1835, л. 738; ср. л. 543—544 и 80.

[169] Дело № 5683/1838, л. 237. В Олтенице на конец 1838 г. остаток равнялся 4974 645 ока.

[170] Дело № 4723/1834, л. 5—6 и дело № 5682/1838, л. 94, 112, 105 и 106.

[171] По нашим подсчетам общее количество вывезенной в 1834 г. соли равняется 44 190 218 ока (см. сводную таблицу № 1) при средней нагрузке примерно 45 000 ока на одно судно.

Но не менее сложным представлялся этот экспорт и для жителей румынских сел. Из Окнеле Марь, Слэника и Телеги и из постоянных складов в Филипешти, Плоешти и Бэнясе [172] было свезено в дунайские порты 34 816 730 ока, а другие 8 670 621 ока были доставлены в Галац из Тыргу Окна и из складов в Текуче и Аджуде. Только в одном 1834 г. для перевозки таких количеств потребовалось 30 000 больших возов для Мунтении и 9 826 — для Молдовы [173], причем средний груз, приходившийся на одну подводу, равнялся 1 158 ока для Мунтении и 880 для Молдовы. Плата за доставку почти во все порты была 6 лей за 100 ока [174].

Перевозки производились, кроме профессиональных возчиков, главным образом сельскими жителями — крестьянами земледельцами, которые вырученными от перевозки деньгами покрывали часть своих обязательств перед государством и своими помещиками [175]. Но необходимо в то же время подчеркнуть и крайне эксплуататорский характер подобных перевозок, так как для них крестьян иногда забирали силой, даже с применением физического воздействия, а чаще путем денежного принуждения в форме займа, который должен был быть отработан перевозками с копей на Дунай. Так, например, приказ господаря от 30 июля 1813 г., рекомендующий уездным префектам убеждать жителей выехать с подводами, «но без насилия и избиения», а по доброй воле на основании установленных тарифов [176], представляет собой косвенное признание «сильных» методов, которыми пользовались власти. Многозначительным представляется одно официальное молдавское донесение средины девятнадцатого века, в котором сказано: «Lorsque les paysans manquaient d'argent, les fermiers des salines faisaient distribuer dans les caisses communales par les agents du gouvernement, certaines sommes dont ils exigeaient ensuite le paiement en

---

[172] Бэняский склад был расположен в селе того же наименования (Бэняса) на востоке от озера Пиетрила, недалеко от Джурджу. Необходимо отметить, что пункт « ла Слон» (см. выше стр. 424), с постоянным складом соли еще со времен раннего феодализма, находился на берегу озера Гряка, недалеко от села Бэняса. Следует подчеркнуть это постоянство нахождения на одном и том же месте складов соли в течение всего средневековья; подобное же постоянство перевозок по одним и тем дорогам закрепило в топономии «соляные дороги».

[173] См. сводную таблицу № 2.

[174] Сведения были взяты из дел за 1834 г. См. примечание 145. В 1836—1837 гг. были установлены новые тарифные ставки, несколько сниженные; см. I. Cojocaru, *Documente*, № 463.

[175] Одним из таких обязательств был в Валахии налог в 33 пиастра (лей) в год; см. Hurmuzaki, *Documente*, XVII, стр. 274. В Молдове налог равнялся 30 леям в 1834, 1836 и 1838 гг., а в 1837 г. 36 леям; см. Hurmuzaki, *Documente*, приложение 1, т. V, стр. 198, 239, 548, 596, 636, 642. Деньгами, вырученными от одной перевозки, можно было уплатить налог.

[176] Академия РНР, *Рум. рук.*, *№ 267*, л. 74.

transports... Les remboursements avaient toujours lieu lorsque les paysans se trouvaient dans l'impossibilité de remplir les stipulations de ce contrat imposé par la force »[177].

Весьма подробные сведения, в частности по Сербии[178], имеются за 1836 г. В 1835 г. правительство Молдовы добилось фирмана для свободной перевозки соли вверх по Дунаю, выше Брэилы, но с сохранением запрещения разгружать соль на валашских пристанях. Султанским приказом от 8—17 июля 1834 г., данным видинскому коменданту визиру Хусейну паше, силистрийскому бейлербею Мирза Саиду паше и всем дунайским кадиям, уточняется все же, что порты от Силистры до Кладовы будут снабжаться солью только лишь из Валахии, «как это ведется со стародавних времен»[179]. Правда, бухарестское правительство пыталось было воспрепятствовать даже и транзитной перевозке молдовской соли в Сербию, задерживая суда, идущие из Галаца; но, в конце концов, оно было вынуждено отменить принятые меры, противоречащие свободному судоходству по Дунаю, установленному международными договорами[180].

В результате предварительных переговоров между князем Милошем и Александром Гикой, состоявшихся 20—22 ноября 1835 г. в Пояне у Калафата, были установлены поставки Валахии для Сербии. 14 января 1836 г. было подписано соглашение об экспорте в 1836 г. и 1837 г. 30 000 000 ока соли, в два этапа по 15 000 000 каждый год. Дается сверх этого 10% «на обычную россыпку при погрузке в каяки». Поставки должны производиться регулярно между 1 марта и 30 октября, «когда идет навигация по судоходному Дунаю», по 4 миллиона из Олтеницы, Джурджу и Зимничи, полтора миллиона из Бекета, один из Калафата и полмиллиона из Чернеца, причем перевозки должны произ-

---

[177] N. Bălcescu, *Question économique des principautés danubiennes*, в « Opere », 1/2 изд. Г. Зане, Бухарест, 1940, стр. 45.

[178] В воспоминаниях Кошфора из Бухареста, датированных 16 августа 1835 г., общее количество проданной из Валахии в Турцию соли определяется в 7 059 700 ока (по цене в 26 пиастров за сто ока), но без указания периода времени, в который это количество соли было продано. Дальше добавлено, что в тот момент, вследствие « демпинга» предыдущих лет экспорт снизился, так как ранее вывезенные количества еще не могли быть использованы; см. Hurmuzaki, *Documente*, т. XVII, стр. 511 и 520.

[179] I. C. Filitti, *Domniile romîne...*, стр. 569—570 и 202—203; M. Guboglu, *Catalog*, № 2676.

[180] I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 35, 204—207. См. письмо валашского господаря Александра Гики в Высокую Порту от 1 декабря 1835 г. См. M. Guboglu, *Arhiva orientală — Sofia*, « Revista arhivelor », 1959, № 2, стр. 211.

водиться таким образом, чтобы на октябрь не осталось бы больше, чем 2 000 000 [181]; до доставки необходимых количеств в установленные порты будет начата погрузка судов в Брэиле, Пиуе Пьетрий, Олтенице и Бекете, где имеются резервы. Плата будет производиться по мере выполнения предусмотренных договорами поставок, с задатками в 25 000 червонцев. Причиненные опозданием убытки падают на румынские власти, которые обязаны принять необходимые меры для наилучшей организации поставок, включая постройку в портах соответствующих амбаров, чтобы можно было бы грузиться день и ночь. Предназначенную для Сербии соль нельзя подвергать секвестру за старые долги южнодунайских торговцев солью; в случае войны перевозки приостанавливаются без каких-либо претензий одной стороны к другой. А в конце—весьма важное условие — сербскому правительству предоставляется монопольное право экспорта соли на правый берег Дуная. Со стороны Сербии договор был подписан Н. Германом, Мишей Анастасиевичем и С. Симичем [182].

Спустя три дня — 17 января — постановлением № 38 валашский господарь поручил казначейскому департаменту «немедленно начать работу во исполнение условий договора» [183], а государственный секретариат иностранных дел в Бухаресте получил подтверждение данного Сербии монопольного права на продажу румынской соли на правом берегу Дуная. Все же, в целях ликвидации оставшейся задолженности, различным контрактантам был дан последний срок — до сентября 1836 г. — для погрузки соли, но только на основании новых удостоверений, выданных управлением по экспорту этого продукта. Лишь только начали производиться поставки, как стороны пришли к соглашению об увеличении первоначального количества на 10 000 000 ока, доведя общее количество к поставке в 1836 и 1837 гг. 40 000 000 ока. Поставки были выполнены в соответствии с условиями договора. Имевшиеся в портах амбары были отремонтированы и выстроены новые. Разумеется, что не отсутствовали и протесты, что представляется естественным для договора в таком масштабе [184].

---

[181] С оговоркой, что в течение июля и августа вывоз будет производиться «сколько удастся», по причине полевых работ.

[182] Текст договора опубликован в I. Cojocaru, *Documente*, № 447, стр. 617 — 620, ср. и 626—627. Черновики в Бухарестском Госархиве, Валашское казначейство, дело № 8124, 1835, л. 6—11, 13—17, 18—19, 27, 43—46, 49; см. I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 204—206.

[183] Дело № 8124, 1835, ук. фонд, л. 52.

[184] I. Cojocaru, *Documente*, № 449, 455, 451, 452, 450 и 458; I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 205.

Баланс первого года был заключен 21 декабря 1836 г. с количеством экспорта в 22 071 918 ока (с превышением предусмотрений договора на 71 918 ока) [185]. Поставки продолжались и в 1837 г. [186], к концу же года контракт возобновлен не был [187].

Соль в Сербию отправляла и Молдова. Желая узнать положение дел в соседнем государстве, валашское казначейство поручает секретарю Брэильского уезда отправиться в Галац, где «по секрету» узнать у директора карантина, «а если будет возможно, то и за его подписью», ежемесячные сведения о молдавском экспорте в Сербию и на юг от Дуная. Но секретарь был хорошо информирован, так как уже на следующий день, 28 августа, отправляет в Бухарест сводку за отрезок времени с 1 января по 26 августа 1837 г.: было погружено 4 101 398 ока в 99 каяках; из всего этого количества лишь 500 000 ока шли в Турцию, а все остальное количество — в Сербию. В сообщении добавляется, что в порту находятся 26 каяков, по 50 000 ока каждый, и что галацкие власти надеются вывезти до того, как Дунай станет, еще несколько миллионов ока соли [188]. Между прочим, экспорт молдавской соли продолжался и в следующие годы [189].

На 1838 г. бухарестское правительство подготовило новые условия соляной концессии. Определяя годовое требование южнодунайского рынка в 15 000 000 ока, управление соляных разработок предоставляло в распоряжение концессионера это количество в Олтенице, Джурджу, Зимниче (во всех трех портах в общей сложности около 10 000 000 ока), Бекете (примерно 2 млн ока), Калафате и Чернеце (в общем 3 000 000). Все количество сдавалось в течение семи месяцев, начиная с апреля. «Покупатель экспорта» имел право установить продажную цену соли на пристани; как и прежде, в случае с Сербией, ему предоставляется монопольное право продажи, конечно, в пределах устанавливаемых для каждого года количеств. Вследствие особой значительности сделки предусмотрено, что всякого рода спорные вопросы

[185] Сводное донесение; см. Бухарестский Госархив, валашское казначейство, дело № 8124/1835, л. 547; количество в 22 071 918 ока включает и надбавку в 10 % на покрытие дорожных потерь.

[186] I. Cojocaru, *Documente*, № 491 и 507. Дополнительная часть вывоза в 10 000 000 ока в 1838 г. еще не была поставлена; см. *Analele Parlamentare ale Romîniei*, т. VIII (1838), стр. 423—425.

[187] I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 206.

[188] I. Cojocaru, *Documente*, № 508, 510.

[189] Согласно некоторым оценкам, экспорт Молдовы в Сербию в 1838—1840 гг. равнялся 7 000 000 ока в год; см. I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 569. Но в 1841 г. из Галаца было поставлено лишь 3 500 000 ока (*там же*, стр. 579). Точные сведения можно будет дать лишь после обследования Ясских архивов, которые не были использованы при написании настоящей статьи.

подлежат юрисдикции исключительно румынских судебных инстанций; в случае, если арендатор иностранный подданный, он будет считаться «вышедшим из под компетенции своего консульства» и рассматриваться «как румынский подданный»[190].

Вышеприведенные условия были опубликованы в ноябре 1837 г. «в газете... для сведения желающих...», а в мае 1838 г. повторены[191]. В установленные для торгов сроки — в первый раз на 1 декабря 1837 г. и во второй раз на 24, 28 и 31 мая 1838 г. — никто не явился, что заставило румынское правительство производить экспорт за свой собственный счет. В июле 1838 г. в Болгарию прибыли сердар Николае Кандиано и Штефан Антоноглу «для переговоров с турецкими купцами относительно соглашения о соли, которая в текущем году будет экспортироваться государством». Начальникам карантинных пунктов дано распоряжение отправлять специальной эстафетой всю корреспонденцию, получаемую от выехавших на заключение экспортных договоров делегатов[192].

Таблица № 4

Сведения об экспорте соли из Валахии в 1838 г.

(По местоназначению)

Местоназначение	Порт погрузки					Всего экспортировано
	Калафат[193]	Бекет	Зимнича	Джурджу	Олтеница	
1. Сербия[194]	—	—	—	443 150	2 200 920	2 644 070
2. Болгария[195]	—	—	—		4 966 175	4 966 175
3. Видин	1 273 300[196]	87 920	8 000	—	—	1 369 220
4. Лом + Рахова	—	888 545	—	—	—	888 545
5. Чибру	—	48 000	—	—	—	48 000
6. Никополь	—	—	355 020	—	—	355 020
7. Свиштов	—	44 500	2 581 055	360 215	—	2 985 770
8. Русе	—		66 005	524 600	—	590 605
9. Разные	—	19 560	—	—	—	19 560
Итого	1 273 300	1 088 525	3 010 080	1 327 965	7 167 095	13 866 965

[190] О первоначальном проекте на 20 миллионов ока см. Бухарестский Госархив, Валашское казначейство, дело № 6373/1837, л. 1—2. В договоре предусматриваются и условия для производства платежей и способы ликвидации задолженности, оставшейся по истечении двухлетнего срока аренды; см. I. C. Filitti, *ук, соч.*, стр. 206, ср. и стр. 382—383. Окончательный проект см. *Analele Parlamentare ale Romîniei*, т. VIII, (1838), стр. 123.

[191] Дело № 6373/1838, ук. фонд, л. 20, 179, 180.

[192] Дело № 5686/1838, ук. фонд.

[193] Чернецкий порт не вывозил в 1838 г.

[194] В деле не указаны местности, откуда производился вывоз.

[195] Все количество было вывезено в города Видин, Чибру, Рахова, Никополь, Свиштов, Русе, Туртукая, Силистра; в книгах олтеницкого чиновника не указано распределение по каждому порту.

[196] Включает и 1 156 800 ока, отправленные Мехмету Эффенди Хаснатароглу в отрезок времени от 24 октября до 5 декабря 1838 г., и 116 500 ока в счет валашского чиновника в Видине.

Первые поставки начались в августе. До декабря, т.е. за четыре с половиной месяца, Валахия вывезла 13 866 965 ока (17 694 247 кг). На первом месте стояла Олтеница с 7 167 095 ока, за ней следовала Зимнича с 3 010 080, затем Джурджу, Калафат и Бекет. Олтеница, бывшая в XVIII в. обыкновенным селом, благодаря напряженной работе своего порта, в особенности после 1834 г., в результате операций с солью, становится городом.

Как и в предыдущие годы соль направлялась в наиболее крупные города на правом берегу Дуная.

По странам экспорт распределялся следующим образом: Сербия импортировала 2 664 070 ока, Болгария — 11 222 895 [197]. Продажа и учет производились по нормам прошлых лет. Наряду с турками возрастает число купцов греков, болгар, румын и сербов; в Зимниче они представляют собой большинство из всех грузивших соль [198]. Среди них выделяются и более крупные импортеры, как «кир Константин Станчиоглу от Свиштов», который погрузил в Олтенице в октябре м-це 173 000 ока, Христаке Хаджи Денку — 152 000, Атанасие Иконому с договором на 500 000, взявший в ноябре первую часть в 155 260 ока [199], также из Олтеницы. В октябре же «достопочтенный Мехемет Эффенди Хазнатароглу из Видина» [200] заключает на 1839 г. значительный договор на 15 000 000 ока (+ 10% прибыли), распределенные для погрузки в следующих пунктах: Олтеница (5 000 000), Зимнича (3 000 000), Джурджу и Бекет (по 2 000 000), Калафат и Чернец (по 1 500 000) по цене в один новый икусар за сто ока с уплатой на пристани. Согласно ст. 4 договора Мехемет Эффенди получил, начиная от даты подписания договора, исключительное право продажи соли на юг от Дуная. В договоре также оговаривается ритм поставок, условия уплаты, правила ликвидации взаимных дебитов и пр. [201]. Уже 24 октября началась погрузка сначала в Калафате, затем и в Бекете, за счет видинского импортера. Таким образом, еще до конца 1838 г. он получил 1 675 325 ока [202]. Его посланные посетили и Чернец с целью установления количества

---

[197] Сведения для сводной таблицы были взяты из Бухарестского Госархива, Валашское казначейство, 1838 г., дело № 5687 (Чернец), 5685 (Калафат), 5691 (Бекет), 5688 (Зимнича), 5682 (Джурджу) и 5683 (Олтеница).

[198] Дело № 5688, л. 214—216.

[199] Дело № 5683, л. 145, 270, 271.

[200] Он же ввозил соль и в 1834 г., см. выше стр. 453.

[201] Академия РНР, *Рум. рук.*, *1033*, л. 28—31. См. также и дело № 5684/1838, Бухарестский Госархив, Казначейство, л. 34.

[202] Из Калафата 1 156 800 ока и из Бекета 518 525; см. Бухарестский Госархив, Валашское казначейство, дело № 5686/1838, л. 229—232, 249 и дело № 5691/1838, л. 113.

и качества соли, находящейся в тамошних портовых амбарах[203].

В 1839 г. правительство Молдовы разработало проект экспорта общего количества в 22 000 000 ока, из которых пять с половиной миллионов через Галац, а остальные через порты соседнего княжества. Но поскольку стороны не пришли к какому-либо соглашению, продажа производилась раздельно, как и раньше[204]. В течение 1841—1844 гг. Валахия вывезла 87 170 217 ока (111 229 197 кг). Резкий подъем в 1844 г. довел среднюю годовых поставок до шестнадцати с половиной миллионов, предусмотренную экспортным договором на 1840—1846 гг[205]. Во главе портов стала Олтеница с 5 580 680 ока, чем объясняется и развитие этого центра в середине прошлого века; за ним следует Бекет и Вырчиорова, причем сохранившиеся книги не дают уточнения распределения между Болгарией и Сербией вывезенного из Валахии количества соли — свыше 110 000 тонн[206]. Вывоз продолжался и в следующие годы. В 1847 г. сербский полковник Алекса Симич и майор Миша Анастасиевич заключают с румынским правительством экспортный договор сроком на 9 лет с ежегодным вывозом соли в количестве 16 000 000 ока[207].

Таблица № 5

Сведения об экспорте соли из Валахии за 1841–1844 гг.[208]

	Год				
	1841	1842	1843	1844	Всего за 1841—1844
Всего экспортировано	14 259 610	14 925 475	16 474 140	41 510 992	87 170 217
Распределение экспорта по портам					
Вырчиорова	794 060	972 190	2 006 615	3 815 565	7 588 430
Извоареле	—	—	858 355	1 788 832	2 647 187
Бекет	2 462 910	1 964 675	4 373 690	8 975 125	17 776 400
Джурджу	—	—	—	2 577 520	2 577 520
Олтеница	11 002 640	11 988 610	9 235 480	24 353 950	56 580 680

[203] Дело № 5687 (упомянутый выше фонд), л. 21. Из Чернеца вывоз соли не производился в 1838 г.; *там же*, л. 27, 38, 39—40, 18.

[204] I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 206—207.

[205] На период между 1840—1846 гг. бухарестское правительство ограничило годовой вывоз 16 с половиной миллионами ока в год; см. I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 207. По сводке 1844 г. экспорт соли из Валахии в 1840 г. равнялся лишь 1 182 505 ока, а за период 1840—1844 гг. — 88 262 732 ока, цифра весьма близкая к итогу вышеприведенной таблицы № 4. Бухар. Госархив, Валашское казначейство, дело № 1624/1843, л. 1479.

[206] Только в донесениях из Вырчиоровы указываются имена купцов; дело № 2263/1841, л. 380, 487, 610, 722 (указ. фонд).

[207] I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 366 и 382.

[208] Таблица № 5 была составлена на основании данных, содержащихся в делах № 2263/1841 и № 1624/1843, в Бухар. Госархиве, Валаш. казн.

В течение всего этого времени турецкое правительство содействовало доставке соли на юг от Дуная. При увеличении таможенной пошлины в 1843 г. с 3% до 5% количества соли, вывозившиеся ранее без оплаты пошлиной, остались и в дальнейшем освобожденными, «как это было установлено с давних времен». Принятая мера показывает, какое большое значение придавали турецкие власти этому продукту первой необходимости, вывозимому с севера от Дуная[209].

События 1848 г. отмечают начало новой истории Румынии. Революции в Валахии, Трансильвании и Молдове открывают борьбу за создание независимого и единого румынского государства. Поэтому 1848 годом во всех трех государствах политически заканчивается тысячелетний период феодального строя. Мы попытались проследить, как развивалась торговля солью на Балканском полуострове в течение всего этого длительного периода, начиная еще с IX в., с момента возникновения первых государственных феодальных формаций на территории Румынии. Приносивший значительные доходы экспорт соли основывался на труде рабочих и крестьян из сел, прикрепленных к соляным копям. Распространяясь из крупных центров Балканского полуострова, торговля солью охватила все, вплоть до самых незначительных, поселения, составив сплошную сеть, покрывающую южнодунайские территории от Белграда до Константинополя и от Добруджи до Македонии. Общее представление об этой сложной деятельности с ее социальными последствиями возможно будет установить лишь после изучения обширных болгарских, сербских, турецких и греческих архивов. Благодаря «соляным дорогам», постоянно связывавшим оба берега Дуная, в обе стороны постоянно шло движение на юг и на север[210]; непрестанно люди перевозили и другие товары и продукты, а вместе с ними переходили с одной стороны на другую и мастера искусства и письма, налаживая связи и в этих областях. С такой точки зрения торговля солью румынских государств представляла собой устойчивый фактор связи между народами Балканского полуострова.

---

[209] M. Guboglu, *Catalog*, № 2772; I. C. Filitti, *ук. соч.*, стр. 371—374.

[210] В двух подготовляемых в настоящее время к печати работах — *Ţesăturile din Ţările Balcanice în Ţările Romîneşti, în evul mediu* и *Breasla chiprovicenilor în Ţara Romînească în secolele XVII—XIX* — мы исследуем некоторые вопросы, связанные с обратным движением товаров, т.е. с Балканского полуострова в румынские государства.

RUMÄNIEN UND DIE FRAGE DER BULGARISCHEN FREISCHAREN (1866—1868)

von VLADIMIR DICULESCU

Parallel mit dem Zerfall der feudalen Produktionsverhältnisse verstärkt sich im Ottomanischen Reich im 6. und 7. Jahrzehnt des 19. Jh. der Kampf der Völker um ihre nationale Befreiung. Die Serben versuchen, die letzten türkischen Garnisonen aus dem Gebiete ihres Staates zu vertreiben, die Griechen, die außerhalb des 1830—1832 gegründeten Königreichs geblieben waren, kämpfen um die Ausdehnung der Grenzen ihres neuen Staates; die Bulgaren machen Anstrengungen, einen Nationalstaat zu gründen.

Das bulgarische Bürgertum hatte nach dem Krimkrieg eine Entwicklungsstufe erreicht, auf der die türkische Feudalherrschaft es immer stärker daran hinderte auf dem Weg der kapitalistischen Entwicklung vorwärts zu schreiten.

Innerhalb dieser verschiedenartigen wirtschaftlichen und politischen Interessen und Bestrebungen war die Lage der Bulgaren um so komplizierter, als sie an zwei Fronten kämpfen mußten: einerseits gegen die Herrschaft des Ottomanischen Reiches, andererseits gegen den griechischen Klerus hinsichtlich der Schaffung einer nationalen Kirche. Deshalb verstärken sich die Bemühungen um die Gründung eines Nationalstaates und nehmen neue Formen an. In den Jahren vor dem Krieg und unmittelbar nachher hatte die bulgarische Befreiungsbewegung ein eher spontanes Gepräge; der Kampf wurde von bürgerlichen Kräften

unorganisiert geführt. Während des Krieges war es George S. Rakowski der es einigermaßen versuchte, die Volksmassen für die revolutionäre Bewegung zu gewinnen. Die historischen Bedingungen jener Zeit hatten jedoch zur Folge, daß seine Versuche keine konkreten Formen annehmen konnten. Um eine Erfahrung war man jedoch reicher geworden. Rakowski gelangte zur Überzeugung, daß für die Reorganisierung der Bewegung eine zentrale Führung notwendig war und er erkannte die Rolle, die den inländischen Geheimkomitees zukommt. Gleichzeitig gab er sich davon Rechenschaft, daß ein reguläres revolutionäres bulgarisches Heer geschaffen werden muß, „dem sich auch die Haidukenfreischaren anschließen sollen, die bisher ohne gegenseitige Verbindung gekämpft hatten" [1].

Die Organisierung eines Heeres außerhalb der Landesgrenzen, das gegen die Truppen der Unterdrücker kämpfen, nachher ins Land kommen und das ganze Volk für den Kampf gewinnen, oder die Bildung von Freischaren im Ausland, die ins Land eindringen und die Volksmassen zum Aufstand aufrufen sollten, — all dies waren Ideen, die in der Mitte des 19. Jh. auch die ungarischen, polnischen oder rumänischen Revolutionäre verwirklichen wollten. Als Rakowski sich nach dem Krimkrieg im Jahre 1856 in Nowisad in Österreich aufhielt, wo er die Zeitung „Българска дневница" herausgab, bemühte er sich zugunsten der revolutionären Zusammenarbeit mit den Serben und Griechen, um die antiottomanische nationale Kampffront zu stärken. „Die Bulgaren und Serben haben die gleichen nationalen Interessen", schrieb er in einer damals in Serbien gedruckten Bekanntmachung [2]. Wegen verschwörerischer Tätigkeit verfolgt und des Landes verwiesen, kehrte er im Jahre 1860 — nach verschiedenen Wanderfahrten durch Rumänien und Rußland — zurück und ließ sich in Belgrad nieder. Die gespannten Beziehungen zwischen Serbien und der Türkei schienen einen bewaffneten Konflikt anzukündigen. Zur Verteidigung der gemeinsamen Interessen beantragte er die Schaffung revolutionärer Geheimkomitees in einer Reihe bulgarischer Städte. Im Frühjahr des Jahres 1861 wurde in Belgrad die „bulgarische Legion" gegründet, die nahezu 600 junge Bulgaren zählte, von denen die meisten in den folgenden Jahren eine bedeutende Rolle in der politischen Emigrationstätigkeit spielen sollten (W. Lewski, Iwan Kassabow, Stefan Karadsha u. a.).

---

[1] D Kossew, *Новая история Болгарии*, Moskau, 1952, S. 281–282.
[2] D. Kossew, *Лекции по нова българска история*, Sofia, 1951, S. 165.

Im Jahre 1862 besserten sich jedoch die serbisch-türkischen Beziehungen, so daß die serbische Regierung die Legion auflöste und der Mittelpunkt der revolutionären Tätigkeit nach Rumänien verlegt wurde [3].

Hier ließen sich die jungen Revolutionäre in verschiedenen Städten und Dörfern nieder, wo sie Bekannte und Beziehungen hatten. Gleich von Anfang an wurden ihre Aktionen vom rumänischen Volk mit Sympathie betrachtet, und die rumänische Regierung und gewisse politische Kreise sahen in ihnen einen Faktor, der zur Schwächung des Türkenreiches beitragen konnte, was auch den Interessen der rumänischen Bourgeoisie entsprach. Bezüglich der Haltung des rumänischen Volkes der bulgarischen revolutionären Bewegung gegenüber ist wohl das Zeugnis Iwan Kassabows, eines der Emigrantenführer, bezeichnend : „Hier in Rumänien fühlte ich mich sehr ruhig und in jeder Hinsicht zufrieden. Der Freiheitsgeist der Rumänen und der hier lebenden Bulgaren machte auf mich einen starken Eindruck. Weder der rumänische Staat noch die Rumänen im allgemeinen bereiteten der bulgarischen Gemeinschaft bezüglich der nationalen Entwicklung auf dem Gebiete des Schulwesens oder der revolutionären Tätigkeit irgendwelche Schwierigkeiten. Jeder kann im Einklang mit seinen nationalen Interessen... frei denken und handeln, wie er es für richtig hält. Gleich war es mir klar, daß hier der freieste Platz für die politischen und revolutionären Aktionen der Kämpfer für die bulgarische Wiedergeburt sei. Ich begann zu verstehen, daß man von hier aus große Taten für die Befreiung Bulgariens unternehmen könne" [4].

Innerhalb der bulgarischen Emigration in Rumänien bildeten sich mit der Zeit drei politische Strömungen. Das Komitee der Alten oder der „Wohltätigkeitsvereine", das geheime bulgarische Zentralkomitee und die von Rakowski geleitete revolutionäre Gruppe der jungen Bul-

---

[3] Ein Mitglied dieser Gruppe schrieb damals : „Eines Tages rief uns Rakowski zu sich, sagte uns, wir sollten uns nach Rumänien begeben und gab jedem von uns zwei Dukaten. Dort (in der Belgrader Legion, — *Anm. d. Übers.*) gab es fast 500—600 Bulgaren. Die Gesündesten und Kräftigsten schickte er nach Rumänien ; den anderen, die er sehr gut kannte, bedeutete er, sie mögen gehen, wohin es ihnen beliebe. Nicht jeder Mensch ist jeder Arbeit fähig, sagte er ; für die Arbeit, die uns geblieben ist und die wir in Rumänien organisieren werden, brauchen wir reife und gestählte Menschen. Und tatsächlich machten sich nahezu 200 Mann auf den Weg nach Rumänien, einer tüchtiger als der andere. Nach uns machte sich auch Rakowski auf den Weg". Christu Makedonski, *Записки* ..., Sofia, 1896, S. 33.

[4] Iwan Kassabow, *Моите спомени от възраждането на България*, Sofia, 1905, S. 41—42.

garen — jede dieser Gruppen sah einen anderen Weg zur Befreiung vom türkischen Joch. Das Komitee der Alten rechnete nur auf die Hilfe Rußlands und demzufolge war seine ganze Tätigkeit an die Außenpolitik der Zarenregierung gebunden. Die um Rakowski gescharten Revolutionäre sahen in der national-demokratischen Revolution den Weg der Befreiung [5]. Die dritte Strömung vertrat den Standpunkt der Zusammenarbeit und neigte zur Herbeiführung eines Kompromisses mit der türkischen Regierung. In den Jahren 1866—1868 waren alle diese Strömungen gleichzeitig und parallel tätig [6].

Nach einer Zeit verringerter Tätigkeit, ist das Jahr 1866 für alle bulgarischen Emigranten ein Anlaß zu konkreten Taten, zufolge der Absetzung des Fürsten Cuza, des Ausbruchs des Aufstandes in Kreta und des Druckes Serbiens, um die türkischen Garnisonen zu evakuieren. In Rumänien hatte am 11. Februar ein Staatsstreich stattgefunden, der zur Absetzung Cuzas durch die zwischen der Bourgeoisie und den Großgrundbesitzern geschlossene Koalition („monstruoasa coaliţie") führte. Dadurch verwickelte sich die Lage Rumäniens. Es war zu erwarten, daß die Türkei, welche die Vereinigung der Fürstentümer nur auf die Zeit der Herrschaft Cuzas zugelassen hatte, versuchen werde die Rückkehr zur alten Sachlage durchzusetzen. Mitte März liefen sogar Gerüchte um, daß die Pforte ein Heer von etwa 20 000 Mann an die Donau und andere 10 000 Mann nach Schumla geschickt hätte [7]. Angesichts dieser Lage führen Vertrer der rumänischen Amtskreise wahrscheinlich in der ersten Märzhälfte, Verhandlungen mit Rakowski, dem Führer des revolutionären bulgarischen Flügels im Hinblick auf die Vorbereitung eines Aufstands in Bulgarien. Der Plan, im Falle der Absetzung Cuzas eine solche Bewegung auszulösen, dürfte schon im Jahre 1865 vorgeschlagen worden sein [8]. Die Verhandlungen führten jedoch zu keinem Ergebnis. Die Ursachen, die ihre Unterbrechung bestimmten, sind nicht bekannt. Es ist jedoch nicht ausgeschlossen, daß

---

[5] Vgl. auch K. Marx, Fr. Engels, Einleitung zu *Opere*, 10. Bd., S. XIX (rum. Ausg.).

[6] In der vorliegenden Untersuchung wird auf die Frage der Ideologie dieser Gruppierungen nicht eingegangen. Dazu siehe : Al. Burmow, *Български революционен централен комитет*, Sofia, 1943, sowie den Aufsatz desselben Verfassers : *Таен централен български комитет*, in Исторически преглед, 2/1960. Wir beschränken uns auf die Darstellung der Haltung Rumäniens gegenüber der ganzen politischen Tätigkeit der bulgarischen Emigration.

[7] C. N. Velichi, *Relaţiile romîno-turce în perioada februarie—iulie 1866. Înfiinţarea Comitetului Central secret bulgar de la Bucureşti şi legăturile acestuia cu guvernul romîn*, în „Studii", 1963, 4, S. 847.

[8] Iwan Kassabow, a.a.O., S. 47.

die Aussicht der Bildung eines bewaffneten Korps von 5 000 fremden (bulgarischen) Freiwilligen [9], unter Führung eines allgemein bekannten Anhängers der Regierungsgrundsätze Cuzas, wie es Rakowski war, in der damaligen unsicheren inneren Lage danach angetan war, die Gegner des gewesenen Herrschers zu beunruhigen. Da Rakowski kurze Zeit nachher einen eventuellen Übergang der türkischen Truppen ans linke Donauufer befürchtete, verließ er Bukarest.

Die Verhandlungen zwischen den rumänischen maßgebenden Stellen (durch C. A. Rosetti vertreten) und den bulgarischen Führern wurden von Iwan Kassabow wieder aufgenommen. Kassabow war gegen die Schaffung von Freiwilligenkorps. Hingegen machte er den Vorschlag, ein geheimes Zentralkomitee zu gründen, das in etwa drei Wochen einen Aufstand in Bulgarien organisieren sollte. Der Vorschlag wurde auch rumänischerseits angenommen. Ein Dokument „Sacra coaliţiune între Romîni şi Bulgari" (heiliges Bündnis zwischen Rumänen und Bulgaren) wurde im Laufe des Monats April verfaßt. Rumänischerseits beteiligten sich an den Besprechungen C. Ciocîrlan, Grigore Serurie und Eugeniu Carada und bulgarischerseits Dimitrie Diamandescu [10], Stefan Reapow [11], die Kaufleute Iwan Adshenow und Atanas Andrejew, sowie Haralambie Searow [12]. Das Dokument sah die Schaffung von zwei bulgarischen Geheimkomitees vor, eines in Serbien und das andere in Bulgarien; jedes davon hatte seinerseits das Recht, Filialkomitees zu gründen. Sie verfolgten das Ziel „die Bevölkerung für eine allgemeine Revolution gegen den gemeinsamen Feind der christlichen Völker des Orients vorzubereiten" [13]. Die rumänische Seite behielt sich das Recht vor, Verbindungen zu anderen revolutionären slawischen und griechischen Komitees auf-

[9] Dies war das Kontigent von Freiwilligen, auf das sich Rakowski stützen wollte.

[10] Er war bulgarischer Herkunft, in Brăila geboren, hatte die Rechtsfakultät beendet, und in Berlin die Doktorwürde erlangt. Nachher war er in Rumänien Staatsanwalt, Richter und nun Advokat. Iwan Kassabow, a.a.O., S. 55.

[11] In Brăila geborener Bulgare, glühender Patriot. Ebd.

[12] Er hatte enge Beziehungen zu jener Gruppe gehabt, die die Absetzung Cuzas organisiert hatte. Nun war er Kommandant der Nachtpolizei. Ebd., S. 56.

[13] Der Text dieses Dokumentes ist bulgarisch und rumänisch bei Iwan Kassabow veröffentlicht, a.a.O., S. 62—64. Punkt V gibt auch die Mittel zur Erreichung des gesteckten Ziels genauer an und erwähnt unter anderem: „Gründung und Entsendung von Gruppen nach Bulgarien und insbesondere ins Balkangebirge, wenn es das rumänische und bulgarische Komitee für notwendig halten. Diese Gruppen sollen die Kräfte und Garnisonen des Feindes ständig beunruhigen; das hiesige Zentralkomitee wird mit Hilfe von Flugblättern die Bewegung und die dortigen Komitees werden dieses Werk durch alle ihnen zu Gebote stehenden Mittel unterstützen und Mannschaften aufstellen".

zunehmen, um die revolutionäre Tätigkeit zu koordinieren. Die rumänische Seite erhielt auch die Aufgabe und Verpflichtung „Geld, Waffen, Kriegsmunition, Kleidung und Existenzmittel" zur Verfügung zu stellen, „sowie jedwelche andere Unterstützung materieller und moralischer Natur, sowie Mittel für den Unterhalt eines oder mehrerer Abgesandten nach Europa, um die Unterstützung der Presse zu gewinnen" [14].

Inzwischen zog sie sich aber aus dem geplanten Bündnis zurück, da sie die Unzulänglichkeit der Informationen über die Militäraktionen südlich der Donau erkannte.

Vom Standpunkt der Interessen Rumäniens hatte das „heilige Bündnis" keinen Sinn mehr; die Tätigkeit des geheimen bulgarischen Zentralkomitees wurde auf eigene Verantwortung und mit vollem Einverständnis der rumänischen Behörden fortgesetzt [15]. Der Austritt der rumänischen Vertreter aus dem Bündnis erleichterte es der rumänischen Regierung, gegen eine eventuelle Anschuldigung von Seiten der europäischen Regierungen sie leiste der Tätigkeit der bulgarischen Emigranten Vorschub, Stellung zu nehmen. In Anbetracht der Tatsache, daß in Rumänien starke Sympathie für die bulgarische Befreiungsbewegung bestand, ergriffen die rumänischen Behörden weder in den folgenden Monaten, noch in den folgenden Jahren irgendwelche Maßnahmen, um die politische Tätigkeit der bulgarischen Emigranten zu behindern. [16]

Erst im Mai, als die suzeräne Macht ernsthafte, den Fürstentümern feindlichgesinnte, militärische Aktionen unternahm, sah sich Rumänien seinerseits gezwungen, Maßnehmen zu ergreifen, um einen

---

[14] Ebd., S. 63–64.

[15] Iwan Kassabow, der Führer der bulgarischen Gruppe schreibt hierzu: ... „eines Tages sagte uns Cioctrlan, daß unsere Unterschriften (auf dem Bündnisdokument — *Anm. d. Verf.*) nicht mehr notwendig seien, und daß wir uns nicht mehr treffen könnten .... « aber ihr könnt weiterarbeiten, so wie wir übereingekommen sind », und so wurde das Bündnis nicht mehr unterschrieben". A.a.O., S. 57.

[16] Der gleiche Verfasser von Denkwürdigkeiten schreibt, daß er kurze Zeit nach der Thronbesteigung Carols I. von einem der Minister ins Ministerium gerufen wurde ... „Ich ging hin und trat bei ihm ein. Er sagte mir: « Jetzt braucht Rumänien Frieden und Ruhe; deswegen wird es gut und vernünftig sein, wenn wir die Tätigkeit der bulgarischen Komitees in Rumänien einstellen ». Solche Worte in Rumänien zu hören, beeindruckten mich und ich fragte ihn: « Aber wir sind doch frei, für Bulgarien tätig zu sein? ». Er sah mich an und sagte: « Wenn es sich um Bulgarien handelt, mischen wir uns nicht ein und wir wünschen Ihnen sogar großen Erfolg, aber arbeiten Sie äußerst vorsichtig und geheim, so daß uns keinerlei Verdacht treffen kann, daß wir Sie anstiften ...", a.a.O, S. 72. Im Zusammenhang mit diesen Verhandlungen siehe auch: Petre Constantinescu, *Rolul Romîniei în epoca de regenerare a Bulgariei*, Jassy, 1919, III + 102 S.

eventuellen Angriff aus dem Süden vorzubeugen. Bei dieser Gelegenheit hat die rumänische Regierung auch eine Anzahl Freiwilliger eingestellt, jedoch ohne sich noch an das Geheimkomitee zu wenden, welches fortbestand [17]. Diese Freiwilligen wurden alle in Einheiten der rumänischen Armee eingereiht; teilweise waren sie in rumänische Uniform eingekleidet und in Giurgiu konzentriert, teilweise uneingeleidet in den nahegelegenen Dörfern untergebracht.

Die Mannschaft wurde von den Offizieren und Unteroffizieren der rumänischen Armee ausgebildet [18].

Als Rakowski im Herbst des Jahres 1866 nach Bukarest zurückkehrte, zeigte er sich mit der Tätigkeit der Kassabow-Gruppe äußerst unzufrieden. Da es ihm gelang, die Mehrzahl der Jugendlichen mit revolutionären Ideen um sich zu scharen, richtete er seine ganze Tätigkeit auf das Organisieren von Freischaren. In den letzten Monaten des Jahres 1866 schuf er die Grundlagen einer neuen revolutionären Organisation „Върховно народно българско тайно гражданско началство" (Oberste geheime völkische bulgarische Führung) genannt, die dazu bestimmt war „bewaffnete Freischaren aufzustellen, sie nach Bulgarien zu entsenden und anzuführen" [19]. Gemäß seinen Weisungen beschäftigte sich die Gruppe der Revolutionäre, die sich in Brăila aufhielten, im Winter des Jahres 1866—1867 unter Führung von Stefan Karadsha mit der Herstellung von Munition, in Werkstätten die in Kaufläden und Herbergen dieses Ortes verborgen waren. Der Sitz Rakowskis und der revolutionären Organisation befand sich auf dem von Nikola Balkanski (einem Verwandten Rakowskis) in Ţiganca gepachteten Gut [20]. Zur gleichen Zeit bildeten sich vier kleinere bulgarische Freischaren, die nach Bulgarien ziehen und dort einen Aufstand entfesseln sollten. Panait Chitow, Filip Totiu, Stefan Karadsha, Hadshi Dimiter wurden zu Führern dieser Freischaren

---

[17] C. N. Velichi, a. a. O., S. 857. Die hundert, vom Verfasser auf S. 856, erwähnten Freiwilligen wurden wahrscheinlich Ende März rekrutiert, und nicht jetzt, Anfang Juni. Hinsichtlich des Datums des „Heiligen Bündnisses" bestehen wir auf die alte Chronologie.

[18] Chr. Makedonski, a. a. O., S. 37.

[19] D. Kossew, *Новая* ..., S. 296.

[20] Chr. Makedonski, a.a.O., S. 38—39.

ernannt. Da Rakowski erkrankt war, konnte er diese Freischaren nicht organisieren und nicht näher führen. Die Vorbereitungen, die in Bukarest in Hinblick auf die Organisation eines Aufstandes in Bulgarien getroffen wurden, waren sowohl den türkischen als auch den österreichischen Behörden bekannt [21], die seit jeher Gegner aller nationalen Befreiungstendenzen an den Grenzen des habsburgischen multinationalen Reiches waren.

Um die benachbarten Regierungen zu beruhigen, erklärte der Vorsitzende des Ministerrates Rumäniens am 5/17 März 1867, daß er die strengste Neutralität bewahren werde [22]. Trotz dieser offiziellen Erklärungen war die Lage eigentlich anders. Ein kennzeichnendes Beispiel in diesem Sinne war der Widerhall, den eine in Galaţi erschienene „Ranele Bulgariei" (Die Wunden Bulgariens) betitelte Broschüre in der Presse fand. Das Regierungsblatt nahm nur deshalb dagegen Stellung, weil sie unter zaristischer Beeinflussung gedruckt worden sein sollte [23]. Die kategorischen Erklärungen des geheimen Zentralkomitees, die den Verdacht einer fremden Beeinflussung beseitigten, waren dazu angetan, nicht nur die Besorgnisse der Zeitung „Romînul" zu beheben, sondern hatten sogar eine offene Sympathieerklärung für die bulgarische Befreiungsbewegung zur Folge. Diese Erklärung entsprach vollkommen den Gefühlen des rumänischen Volkes [24]. Gleichzeitig stieg die Zahl der bulgarischen Emigranten in Rumänien an [25]. Nebenbei sei erwähnt, daß zugleich mit den Aktionen der oben erwähnten Gruppen die politischen Ereignisse des Jahres 1866 auf der Balkanhalbinsel auch „die Gruppe der Alten" in Bukarest in Bewegung setzten. Diese waren im „Wohltätigkeitsverein" organisiert und vertraten insbesondere die Großkaufmannschaft und

---

[21] Baron Prokesch-Osten berichtete am 11. Januar 1867 aus Konstantinopel folgendes an von Beust: „Aus Berichten des Freiherrn von Eder wird Eurer Exzellenz nicht entgangen sein, daß man sich in den Fürstentümern bemüht, in Bulgarien den Nationalitätenschwindel anzuregen". Документи за българската история, (Bd. V, Sofia, 1948, S. 68, im folgenden kurz als Документи bezeichnet).

[22] Am 1. März 1867 kam die Regierung C.A. Kreţulescu ans Ruder.

[23] „Romînul", 15.III.1867, S. 1.

[24] „Romînul", 24.III.1867, S. 1.

[25] Es muß die Tatsache hervorgehoben werden, daß mit dem Anstieg der Emigrantenziffer mehrere bulgarische Komitees gegründet wurden (Bukarest, Brăila, Galaţi, Turnu Măgurele u.a.), in denen sogar Staatsbeamte tätig waren. „Romînul", 25.IV.1867, S. 1.

einen Teil der Intellektuellen [26]. Gemäß ihren Anschauungen und Klasseninteressen wünschten sie die Befreiung vom türkischen Joch, hüteten sich aber vor revolutionären Vorgehen. Demnach arbeiteten sie mit der revolutionären Gruppe zusammen, doch nur dann, wenn dies ihren Interessen entsprach.

Die Rakowski-Gruppe verfügte nicht über genügend Geldmittel, um die Freischaren zu bewaffnen und zu verpflegen. Angesichts dieser Lage verlangte Panait Chitow vom „Wohltätigkeitsverein" Hilfe. Christu Georgiew, der Leiter der „Alten", stellte eine Geldsumme zur Verfügung mit der eine Freischar nach Bulgarien geschickt werden sollte, um festzustellen, ob dort günstige Bedingungen für den Ausbruch eines Aufstandes bestünden, ihn aber keinesfalls entfesseln dürfte. Der bulgarische Bankier betonte dies Panait Chitow gegenüber mit besonderem Nachdruck [27].

Am 28. IV./10. V. setzte eine Freischar von nahezu 30 Personen unter Führung von Chitow bei Turtucaia über die Donau. Zu ihr gehörten bedeutende Revolutionäre, wie Wasil Lewski [28], Sheliu Tschernew, Iwan Kyrschowski. Einige Tage später folgte die aus 35 Mann bestehende Freischar unter der Führung von Filip Totiu (17./29.V.).

Die revolutionären Unruhen in Bulgarien, die zum größten Teil in Rumänien vorbereitet wurden, verpflichteten die rumänische Regierung, die auf diplomatischem Wege die Einhaltung der Neutralität versprochen hatte, — formell — am 28.V./9.VI. in einer amtlichen Bekanntmachung sowohl von den Bulgaren, als auch von den mit ihnen sympathisierenden Rumänen zu fordern, durch ihre politische Tätigkeit den rumänischen Staat nicht in eine schwierige Lage zu bringen [29]. Als Vorsichtsmaßregel

---

[26] Siehe dazu den Bericht des Vertreters des österreichischen Konsulats in Rustschuk, Martyst, an von Beust, vom 16.I.1867, in dem mitgeteilt wird, daß in Bukarest ein Komitee tätig ist, dem Priester, Bankiers, Kaufleute, Ärzte, größtenteils Intellektuelle und wohlhabende Persönlichkeiten angehören. Die Gruppe druckte Ende des Jahres 1866 in der Nationaldruckerei Bukarest eine Broschüre „La Bulgarie devant l'Europe", die heimlich in Bulgarien verbreitet wurde. Siehe in demselben Bericht auch die Zusammenfassung der Broschüre. Документи, Bd. VI, Sofia, 1951, S. 188—192.

[27] D. Kossew, *Новая* ..., S. 299.

[28] Für die Tätigkeit Lewskis in Rumänien siehe: Iwan Undshiew, *Васил Левски*, Sofia, 1945, 1150 S.

[29] Hier der Text der Bekanntmachung (Bekanntmachung der Regierung an die Bulgaren): „Es ist selbstverständlich, daß anläßlich der Unruhen, die die christlichen Völker des ottomanischen Reiches erfaßt haben, zahlreiche Christen aus der Türkei, die sich in Rumänien aufhalten oder verschiedener Geschäfte wegen hierher gekommen sind, es für ihre Pflicht

erteilte die rumänische Regierung gleichzeitig den örtlichen Behörden die Verfügung, die Maßnahmen zur Auslieferung revolutionärer Emigranten zur Anwendung zu bringen [30]. Zufolge dieser Verfügungen wurde am 24.V./5.VI. bei Turnu Măgurele eine Gruppe von 40 jungen Bulgaren vom Präfekten von Teleorman entwaffnet. Dieser Zwischenfall konnte jedoch dank der Intervention Haralambie Searows bei den rumänischen Behörden leicht beigelegt werden. Hervorgehoben sei die Tatsache, daß niemand den Türken ausgeliefert wurde [31], was den bekannten freundschaftlichen Gefühlen des rumänischen Volkes für den Kampf der bulgarischen Emigranten zu verdanken war.

Eine Bestätigung der Sympathie, mit der Rumänien die bulgarische revolutionäre Bewegung betrachtete, ist auch die verurteilende Haltung der Zeitung „Romînul" gegenüber den Greueltaten, die die Türken an den Freischaren und an der Bevölkerung Bulgariens verübten [32].

Wie erklärt sich in diesem Fall das mangelnde Verständnis gewisser politischer Kreise für die Hilfe, die die bulgarische Bewegung russischerseits erhielt?

Die Haltung der rumänischen Regierung im Jahre 1867 hing von ihrer allgemeinen Außenpolitik ab. Da Rumänien sich von der allgemeinen

halten, auch auf fremdem Boden unaufhörlich für die Interessen ihrer Nation tätig zu sein. Ebenso natürlich ist es, daß die jahrhundertealte, ununterbrochene Freundschaft mit den Religionsgenossen vom anderen Ufer der Donau und jenseits des Balkangebirges lebhafteste Sympathie in den Herzen der Rumänen erweckt.

Rumänien ist jedoch durch die diplomatischen Akten, die ihm die Autonomie zuerkannten, Akten die es anerkannt hat, verpflichtet, Neutralität zu wahren; die Einhaltung dieser Verpflichtung ist für Rumänien eine Bedingung des Friedens, eine Gewähr seiner nationalen Existenz, und die Loyalität die wichtigste Tugend der Nationen und Einzelpersonen verpflichtet es, diese Versprechen redlich zu erfüllen. Die rumänische Regierung hält es für ausreichend, sowohl Fremde als auch Rumänen auf diese Sachlage hinzuweisen, damit weder die einen noch die anderen den geringsten Zweifel bezüglich des Verhaltens hegen, zu dem sie als Gäste oder als Staatsbürger verpflichtet sind. Die ersteren müssen erkennen, daß Vaterlandsliebe zwar eine erhabene Tugend ist, jedoch nicht weniger wichtig als die Achtung der Lebensinteressen einer Nation, die ihnen stets brüderliches Asyl gewährte. Die Rumänen hinwieder müssen sich darüber im Klaren sein, daß sie — falls sie sich von einer Gefühlsregung hinreißen lassen, ihren Brüdern nicht helfen, jedoch ihre eigene Existenz kompromittieren können. Welches immer auch die persönlichen Gefühle der Männer, die die Regierung bilden, sein mögen, so ist sie entschlosssen, getreu den Interessen des Landes, getreu dem den gesetzgebenden Kammern vorgelegten Programm für strenge Einhaltung der Neutralität des Landesterritoriums zu sorgen. Deshalb werden alle jene, die die obigen Erwägungen nicht beachten und so die Regierung in die schmerzliche Notwendigkeit versetzen, auch nur eine einzige Zwangsmaßnahme zu ergreifen, eine schwere Verantwortung auf sich laden". „Romînul", 29.—30.V.1867, S. 1—2, nach dem Amtsblatt „Monitorul Oficial" vom 28.V., S. 1 wiedergegeben.

[30] Was die Bulgaren anbetrifft, hatten sie darunter nicht zu leiden. Die Nichtanwendung dieser Verfügung wird einen Anklagepunkt darstellen, den die konservative Opposition gegen die Regierung ins Treffen führen sollte.

[31] Vladimir Diculescu, *Din corespondența lui George S. Racovski în 1867*. Auszug aus „Studii", X (1957), 6, S. 134—135.

[32] Vergleiche die Artikel und Informationen, die im Laufe der Monate Juni und Juli 1867 veröffentlicht wurden.

französischen Politik beeinflussen ließ, und die französischen Politiker die Tatsache, daß Rußland die nationalen Befreiungsbewegungen auf dem Balkan unterstützte, nicht gerne sahen, da dies den französischen Einfluß in diesem Teil Europas beseitigen sollte, verurteilte die rumänische Regierung ihrerseits die Hilfe, die Rußland den Völkern südlich der Donau gewährte. Ja noch mehr, die Zeitung „Romînul" forderte die Führer der bulgarischen Bewegung auf, ihre Blicke nach Frankreich zu richten, um die Hilfe Frankreichs zu erhalten [33].

Im Gegensatz zur Politik der Regierung war die konservative Partei ein leidenschaftlicher Vertreter der Politik des Wiener Hofes, ein Gegner jedwelcher Bewegung revolutionären Charakters. Der Haltung getreu, welche die Konservativen auch gegenüber den politischen Änderungen eingenommen hatten, die sich nach dem Pariser Frieden in Rumänien vollzogen, erscheint in der „Independența romînă" (eine Zeitung, die die politischen Interessen und Auffassungen der Großgrundbesitzer zum Ausdruck brachte), die Ansicht, das bulgarische Volk befinde sich auf einer zu niedrigen Entwicklungsstufe, um einen nationalen Verfassungsstaat gründen zu können [34].

Die ausländische Presse und Diplomatie, auch von gewissen aus Rumänien kommenden Gerüchten aufgehetzt, richtet eine Reihe äußerst scharfer Angriffe gegen die Haltung Rumäniens[34b]. Die Großmächte waren durch die Tatsache alarmiert worden, daß der Übergang der Freischaren über die Donau zugleich mit dem verschärften Kampf der Kreta-Aufständischen stattfand [35], was die innere Lage des Ottomanischen Reiches komplizierte.

Angesichts der Proteste, die insbesondere von Seiten der Türkei erfolgten, erklärte der rumänische Außenminister dem Großwesir Aali Pascha, daß die politische Tätigkeit verschiedener Individuen und der Übergang über die Donau nicht verhindert werden könne, da sie sich

[33] „Romînul", 6.VII.1867, S. 1.

[34] „Romînul", 18.IV.1867, S. 1. und „Independența Romînă", 16.VI.1867, S. 1.

[34b] Im Zusammenhang mit oben bereits Gesagtem, betonen wir, daß es derzeit in Rumänien Strömungen gab, die zur politischen Tätigkeit der bulgarischen Emigration verschieden eingestellt waren.

Der Gedanke der Beseitigung der Vasallität zum Ottomanischen Reich war im Volke tief verwurzelt. Gleichzeitig war vorwiegend der an die Industrie gebundene Teil der Bourgeoisie auch daran interessiert, weil die Abhängigkeit die industrielle Entwicklung hinderte. Deshalb sympathisierten sowohl die Volksmassen als auch dieser Teil der Bourgeoisie mit jedweder Bewegung die zur Schwächung der suzeränen Macht im Balkan führen könnte, ja sie unterstützten sie sogar. Die dritte, besonders um die konservative Partei gruppierte Strömung, war diesen Bewegungen völlig feindlich gesinnt und verurteilte jede ihnen geltende Sympathiebezeugung und Ermutigung.

[35] Der Aufstand war im Sommer des Jahres 1866 ausgebrochen.

im Besitz von Reisepässen fremder Staaten befinden und folglich formell vollkommen in Ordnung seien. Jedenfalls verpflichtet sich die Regierung noch einmal, Maßnahmen zu treffen, um eventuell nördlich der Donau gemachten Versuchen, die Ruhe Bulgariens zu stören, vorzubeugen [36]. Dasselbe behauptete die Regierung auch in einer ihrem Vertreter in Paris zugesandten Note [37]. Während die Regierung derart versprach alle Maßnahmen zu treffen, um jedwelche bulgarische revolutionäre Tätigkeit zu verhindern (durch dieses Versprechen hoffte sie die Regierungen Frankreichs und der Türkei zu beschwichtigen), meldete der österreichische Konsul in Rustschuk dem Wiener Hof: ... „Die Pforte hat Nachrichten, daß ununterbrochen Geld-, Waffen- und Munitionssendungen über die türkische Grenze geschmuggelt werden, und soll sich namentlich das Komitee von Braila hierin durch Rührigkeit hervortun" [38].

Gleichzeitig erkannte auch die südbulgarische Presse die Tatsache an, daß sich die bulgarischen Emigranten in Rumänien außerhalb jeder Gefahr befinden. Wie gezeigt, ist dies durch das starke Gefühl der Solidarität, die die rumänischen Massen mit der Sache des bulgarischen Volkes verband, zu erklären [39].

Von der zweiten Hälfte des Jahres 1866 an vollzieht sich eine Reihe von Änderungen in der europäischen Politik. Nach der Schlacht von Sadowa, versucht Napoleon III., unzufrieden mit der dadurch verstärkten politischen und militärischen Macht Preußens (die sich zufolge seiner Ansprüche auf Luxemburg bemerkbar macht), eine neuerliche Annäherung an Österreich. Andererseits verwandelt sich die von Rußland während des preußisch österreichischen Krieges gewahrte Neutralität in eine Politik der Zusammenarbeit mit Preußen. Da die außenpolitischen Beziehungen Rumäniens weiterhin von dem hier investierten Kapital beeinflußt blieben, versucht Carol I., die Außenpolitik des rumänischen Staates der politischen Richtung Preußens anzupassen. Dies führte

---

[36] Archiv des Außenministeriums, Bd. 126, Dossier 101 (1867—68) Blatt 136—137.

[37] .... „Le gouvernement roumain non seulement n'a pas favorisé de tels mouvements, mais encore il a fait tout ce qui était possible pour annuler complètement en Roumanie la tendance propagandiste de ces comités clandestins, composés en totalité de sujets étrangers; ceci en dehors de tout recours à des mesures extrêmes". Arch. des Außenmin., Bd. 126. Dossier 101/1867—68, Blatt 143.

[38] Документи, Bd. V, S. 74.

[39] Die Zeitung „Romînul", 18.VIII.1867, S. 2, veröffentlichte ein Bruchstück eines in der bulgarischen Zeitschrift „Makedonia" veröffentlichten Briefes, in dem es unter anderem hieß ... „diese prächtige und gastfreundliche rumänische Nation, bei der jeder Unterdrückte und Verfolgte Zuflucht und Trost findet", ... Der Brief war unterzeichnet: ein Rumänen freundlicher Bulgare.

gleichzeitig zu einer Annäherung an Rußland, die ja auch vom preußischen Kanzler zu Beginn des Jahres 1868 vorgeschlagen worden war. Im Rahmen dieser rumänisch-russischen Annäherung und als Ausdruck der preußenfreundlichen Politik des Landesfürsten schickte Ştefan Golescu, der Außenminister der Regierung C.A. Kreţulescu, zu Beginn des gleichen Jahres Ion Cantacuzino und den Bischof Melchisedec in diplomatischem Auftrag nach Petersburg [40]. Das von den rumänischen Diplomaten erzielte Ergebnis hatte eine wütende Presse- und Parlamentskampagne von Seiten der rumänischen konservativen Opposition vom Standpunkt ihrer österreich-ungarnfreundlichen Haltung zur Folge [41]. Die Deutungen der konservativen Presse in bezug auf Sinn und Zweck dieses Besuchs wurden von den Regierungen in Paris und Wien übernommen, die auf diese Weise eine der rumänischen Regierung ungünstige Atmosphäre zu schaffen suchten. Dazu kamen noch direkte Anschuldigungen, daß die Regierung weiter die Bildung von Freischaren dulde [42]. Der Ernst der Nachrichten, die in Europa über Gründung und Bewaffnung von „bulgarischen Freischaren” in Rumänien verbreitet wurden, spiegelt sich in der Intervention des französischen Außenministers Marquis de Moustier wider, der durch seinen Vertreter in Bukarest Rumänien aufforderte, die in dieser Hinsicht notwendigen Maßnahmen zu treffen. Gleichzeitig intervenierte er durch seine Botschafter in Berlin, London und Petersburg bei den betreffenden Regierungen, damit diese ihrerseits an die rumänische Regierung die gleiche Forderung richteten [43]. Als Antwort erklärte der Außenminister Rumäniens in einer an sämtliche diplomatischen Vertreter in Bukarest gerichtete Note, daß diese Gerüchte nicht begründet seien und

[40] Bischof Melchisedec, *Un episod diplomatic*, Aus dem Nachlaß, mit Vorwort und Kommentar von Const. Diculescu, Bukarest, 1907, 23 S. Was die Änderung der Außenpolitik anbetrifft, siehe auch „Romînul”, 17. und 18.II.1868.

[41] Die konservative Zeitung „Ţérra” klagte die Regierung an, daß sie eine Rußland freundliche Politik führe und dadurch Nationalverrat begehe. Sie läßt durchblicken, daß I. Cantacuzino und Melchisedec ein Geheimbündnis mit Rußland abgeschlossen hätten. Angesichts solcher Anschuldigungen behauptet die Zeitung „Romînul”: wenn die rumänische Mission außer dem Höflichkeitsbesuch auch andere Aufträge gehabt hätte, so „würden wir uns nicht scheuen, zu sagen : « Um so besser »” („Romînul”, 24.I.1868). Im Rahmen derselben Kampagne brachte P. P. Carp am 1/12.II.1868 im Parlament eine Interpellation ein und machte dieselben Anschuldigungen, dazu noch jene, die Regierung schütze die bulgarische revolutionäre Tätigkeit. Angesichts dieser letzten Anschuldigung stellte der Außenminister das Vorhandensein einer solchen Tätigkeit auf dem Boden Rumäniens in Abrede. („Romînul”, 2.II.1868, S. 2—3).

[42] Die Zeitung „Romînul” (27.I.1868) schrieb : ... „in einigen Zeitungen in Österreich heißt es und einige Vertreter der Regierugen in Wien und Paris flüstern : « Die rumänische Regierung ist im Bündnis mit Rußland und Preußen, um den Orient zum Aufstand zu bewegen »”

[43] Telegramm vom 23.I/4.II.1868 Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 506. Zwei Tage später (am 25.I/6.II) meldete Baron Eder, der Konsul Österreich-Ungarns in Bukarest : ... „Le Président du conseil des ministres du prince, auquel j'ai parlé, a nié la présence des bandes de ce genre” ..... Gleichzeitig behauptete er jedoch, daß in verschiedenen Städten, am Donauufer bulgarische Komitees bestünden und tätig wären. Ebd., 1869, (IX), S. 102.

Rumänien nur benachteiligen können; infolgedessen drang er darauf, daß die diplomatischen Vertreter sie ihren Regierungen gegenüber dementieren [44]. Um anderen neuerlichen Schritten seitens der europäischen Mächte vorzubeugen, forderte der rumänische Minister seinen Vertreter in Konstantinopel auf, die Gerüchte bezüglich Konzentrierung türkischer Truppen an der Donau zu prüfen und gegebenenfalls seinerseits bei der Pforte gegen die getroffenen militärischen Maßnahmen, die durch die Lage in Rumänien keineswegs rechtfertigt seien, zu protestieren [45].

Im nächsten Verlauf der Ereignisse in der bulgarischen Emigrantentätigkeit veranlaßte die Auflösung der zweiten „bulgarischen Legion”, die ein Jahr vorher — durch Zusammenarbeit des sogenannten „Wohltätigkeitsvereins” in Bukarest und der serbischen Regierung sowie mit russischer Hilfe — in Belgrad gegründet worden war, die Rückkehr von etwa 150 jungen Leuten nach Rumänien, wo sie an der Seite von Hadshi Dimiter und Stefan Karadsha, die einen neuen Übergang über die Donau vorbereiteten, ihre Tätigkeit fortsetzen sollten. Die offene Art und Weise, in der diese Gruppe vorging, war die Ursache, daß sie manchmal mit den Gesetzen der rumänischen Verwaltung in Konflikt geriet, aber die örtlichen Polizeibehörden übersahen dies aus den weiter oben angeführten Gründen [46]. Als sich der Außenminister Rumäniens anfangs März in die Lage versetzt sah, die Existenz der Komitees zuzugeben erklärte er, daß keinerlei gesetzlicher Grund bestehe, um ihre Tätigkeit zu verhindern. Zur Unterbauung dieser Behauptung berief er sich auf die Tatsache, daß sogar in der Hauptstadt des türkischen Reiches ein bulgarisches Komitee tätig war, das enge Beziehungen zu Rußland unterhielt [47]. Rumänien nahm so die bulgarische Emigrantentätigkeit unter seinen offiziellen Schutz.

Leider fehlte den bulgarischen Emigranten das Gefühl der Zusammengehörigkeit; der Umstand, daß in allzu kurzen Zeitabständen verschiedene Organisationsformen aufeinanderfolgten, schwächte deren Wirksamkeit. So gründete einige Monate nach Rakowskis Tod (im Herbst des Jahres 1867) ein Teil seiner ehemaligen Gruppe den sogenannten „Bulgarischen Verein”, der offiziell kulturelle und philanthropische Zwecke verfolgte. Obwohl der Bankier D. Zenowitsch an der Spitze des Vereins stand und ihm auch Iwan Kassabow beigetreten war (aus dem alten bulgarischen Zentralkomitee mit bekannt opportunistischen Tendenzen),

---

[44] Note vom 16./28.II.1868. Ebd., 1868 (VIII), S. 1275.
[45] Archiv des Außenministeriums, Bd. 126, Dossier 101/1867—1868, Blatt 175—176, 182.
[46] Chr. Makedonski, a.a.O., S. 42.
[47] Vgl. den Bericht des Barons von Eder an von Beust vom 6.III.1868, Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 107.

blieb die Führung des Vereins von der Richtung des linken Flügels des erwähnten Komitees beeinflußt. In diesem Sinn — und dies bedeutete einen Schritt vorwärts im Vergleich zum Vorhergehenden — erstrebte der Verein die Bildung einer „provisorischen Regierung" durch die in den Balkan eingeschleußten Freischaren, die den Aufstand in Bulgarien erklären sollte [48]. Unter den Auspizien dieses neuen Vereins wurde im Monat Juni die Ausbildung der Freischar fortgesetzt, deren Anführer Hadshi Dimiter und Stefan Karadsha sein sollten. Der Übergang über die Donau wurde für die ersten Tage des Monats Juli 1868 (alten Stils) festgesetzt. An einem der letzten Tage des Monats Juni versammelte sich die ganze Gruppe der jungen Bulgaren, die sich nach dem Balkan begeben sollten, in Bukarest im Stadtviertel „Tabacilor". Nach einem gemeinsamen Essen, bei dem auch die rumänischen Polizeikommissare nicht fehlten, brachen sie gegen Abend, als Arbeiter und Kaufleute verkleidet, in vereinzelten Gruppen nach Giurgiu auf. Die Waffen befanden sich in drei Büffelkarren, die ihnen voranfuhren. Im Weichbild der Stadt Bukarest wurden die Wagen vom Hauptmann der rumänischen Armee Nicolae Macedonski begleitet, der persönlich der Freischar 30 Gewehre geschenkt hatte. An der Stadtgrenze erleichterte der Offizier die freie Durchfahrt, indem er erklärte, daß die Karren dem rumänischen Heer gehörten. Am nächsten Tag erhielten sie in Giurgiu noch einen Wagen mit Lebensmitteln und so zogen deren vier gegen das Dorf Petroşani, von wo aus sie nach Bulgarien übersetzen sollten. Stefan Karadsha hatte dafür gesorgt, daß längs des ganzen Weges von Bukarest nach Petroşani Vertrauensleute dem Karrenzug erforderlichenfalls die nötigen Aufklärungen erteilten. In Petroşani wurde die 128 Mann zählende Freischar auf dem Gut eines bulgarischen Pächters untergebracht. In der Nacht des 24.VI./6.VII. setzte die ganze Gruppe über die Donau. Es ist hervorzuheben, daß es eine der Hauptsorgen der Freischar war, der rumänischen Regierung keine Schwierigkeiten zu bereiten, oder um mit den Worten eines Beteiligten zu sprechen: „Wir mußten uns auch vor der rumänischen Polizei hüten, um der rumänischen Regierung nicht Unannehmlichkeiten zu bereiten; um die Wahrheit zu sagen, hinderte sie uns keineswegs, obwohl sie uns Ungelegenheiten hätte bereiten können, wenn sie es hätte tun wollen, denn es war ja unmöglich, daß sie von all unseren Vorbereitungen und unserer Tätigkeit keine Kenntnis hatte" [49].

Die revolutionären Absichten der Freischar wurden jedoch von ihren eigenen Landsleuten enthüllt. Die Gruppe der Alten unter der Leitung

---

[48] D. Kossew, *Новая*..., S. 303—306.
[49] Chr. Makedonski, a.a.O., S. 51.

von Georgiew war absolut gegen ein solches Vorgehen, sie lehnte die Unterstützung der Freischaren ab [50] und verriet gleichzeitig den ausländischen Konsuln und den türkischen Behörden die geheimen Pläne der Revolutionäre [51]. Im Gegensatz zu diesem Eigenverrat tat die rumänische Regierung so, als wüßte sie nichts von all diesen Vorbereitungen. Die Zeitdokumente enthüllen ohne jeden Zweifel die „Mitschuld" Rumäniens. Eine Woche vor dem 6./18.VII. war der Konsul Frankreichs im Besitz von äußerst genauen Nachrichten über die Intensivierung der Vorbereitungen in Bukarest. Midhat Pascha wurde auch rechtzeitig über diese Vorbereitungen unterrichtet [52]. Der Vertreter Rußlands in Bukarest, Baron Offenberg, der aus den Kreisen der „Alten" über den nahe bevorstehenden Übergang über die Donau informiert worden war, machte den rumänischen Innenminister — am gleichen 6. Juli — auf diese Tatsachen aufmerksam [53]. Die Überfahrt über die Donau hatte eine Reihe diplomatischer Proteste von Seiten aller interessierten Staaten zur Folge. Am 9./21.VII. sandte der Großwesir Aali Pascha an Carol I. ein Telegramm, in dem er hervorhob, daß die wohlwollende Haltung der rumänischen Regierung [54] gegenüber der Tätigkeit der Bulgaren den gegenüber der Pforte übernommenen Verpflichtungen widerspreche [55]. Einige Tage nachher verlangten die Generalkonsuln Englands und Frankreichs vom rumänischen Innenminister genaue Aufklärungen über den Vorfall in Petroşani. Der Minister erklärte, daß er infolge einer Verständigung dem Präfekten in Giurgiu telegraphiert hätte, aber alles zu spät gewesen wäre, da die Freischar bereits das andere Ufer erreicht hatte. Die Konsuln wurden jedoch neuerlich versichert, daß die strengsten Maßnahmen getroffen worden waren, um ähnliche Versuche zu verhindern [56].

In Konstantinopel ließ Fuad Pascha die Botschafter zu sich rufen, stellte ihnen die Lage dar und verlangte von ihnen, sie mögen sich durch

---

[50] In den Erinnerungen von D. Zenowitsch lesen wir: „Im Jahre 1868 wurde im Hause D. Zenowitsch ein Komitee für die Bewaffnung der Freischar Hadshi Dimiters gebildet. Ein Aufruf wurde bulgarisch und türkisch gedruckt, es wurden Hilfsmittel und Waffen gesammelt ... Gegenüber allen Bemühungen Hadshi Dimiters der von Christo Georgiew eine Summe Geldes aus den Schenkungen verlangte. lehnte dieser (Christo Georgiew — *Anm. d. Übers.*) das Ansuchen ab und sagte ihm, er solle mit der Hacke zur Arbeit gehen. All dies erzählt mir Hadshi Dimiter persönlich vor seinem Übergang über die Donau". Al. Burmow, *Спомените на Д. Ценович*, in Известия на българското историческо дружество, Bd. XXI, S. 128.

[51] D. Kossew, a.a.O., S. 305.

[52] Документи, Bd. II, S. 86.

[53] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 162.

[54] Am 1.V.1868 war die Regierung Nicolae Golescu, der auch Außenminister war, ans Ruder gekommen.

[55] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 163.

[56] Ebd., S. 1165.

ihre Vertreter in Bukarest über die „Mitschuld" der rumänischen Behörden informieren lassen. Da für die Türkei in dieser Hinsicht keinerlei Zweifel mehr bestanden, forderte er die Einsetzung einer Untersuchungskommission [57].

Da sich die politische Lage Rumäniens zu komplizieren schien, sah sich die Regierung gezwungen, verschiedene Erklärungen vorzubringen, um die Haltung des Staats in dem letzten Zwischenfall, der sich auf dem Gebiet Rumäniens ereignet hatte, zu begründen; unter anderem berief sie sich auf die unzulängliche Tätigkeit der Informationsdienste der Polizeiorgane sowie darauf, daß dem rumänischen Staat aus dem Interventionsrecht der fremden Konsuln zugunsten ihrer Untertanen beständig Schwierigkeiten erwachsen [58]. Dem ersten Argument schlossen sich auch die diplomatischen Vertreter Rußlands und Preußens in Bukarest an. Gemäß den österreich-ungarischen Berichten bemühte sich der russische Konsul, „Baron Offenberg ... dieselben (die Vertreter der anderen Mächte — *Anm. d. Verf.*) für seine Ansicht der Unbefangenheit und Nichtbeteiligung des fürstlichen Ministeriums an den Unternehmungen der bulgarischen Banden zu gewinnen, ... höchstens die untersten Polizeibehörden einiger Nachlässigkeit zeihend". Der österreichisch-ungarische Konsul unterstrich die Tatsache, daß sich seine anderen Kollegen von den Erklärungen des rumänischen Innenministers beeinflussen ließen und daher eine gemeinsame diplomatische Intervention bei der rumänischen Regierung für unangebracht hielten [59].

Um den Eindruck der Unschuld der rumänischen Regierung zu verstärken, behauptete der Botschafter Österreich-Ungarns in Konstantinopel, von Prokesch-Osten, daß der rumänische Innenminister vor dem 8.VIII. in Bulgarien einen Besuch abgestattet hätte, um bei den türkischen Behörden zu Gunsten der „Rebellen" zu intervenieren; seinen Informationen nach seien diese Bemühungen jedoch erfolglos geblieben [60].

[57] Nach Ansicht des türkischen Ministers ergab sich die Mitschuld der rumänischen Regierung aus : „la participation des députés et employés aux comités révolutionnaires, l'organisation des bandes en plein jour sur le sol valaque, la vente simulée d'armes à culasse aux chefs de ces bandes, la confection d'habillements uniformes pour ces bandes dans les établissements de l'Etat ; la publicité des préparatifs d'invasion pendant les dernières semaines, et le commencement de l'exécution de ce plan incendiaire par la réunion et le passage de la bande de Hagi Dimitri sans que le gouvernement eût pris la moindre mesure pour l'empêcher etc. ...". Ebd., 1869 (IX) S. 111.

[58] „Romînul", 15., 16.VII.1868, S.1; Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 112, 521.

[59] Die Begegnung der Konsuln hatte am Abend des 29.VII. stattgefunden. Документи, Bd. V, S. 92—93.

[60] ... „Ein Telegramm der k. k. Agenzie in Bukarest vom 8. [August 1868] zeigt mir an, daß Bratiano aus Bulgarien zurückgekehrt und seine Intervention zu Gunsten der gefangenen Rebellen vergeblich gewesen sei". Документи, Bd. V, S. 94.

Übrigens behauptete der Innenminister Eder gegenüber, daß die ganze Bewegung in Bulgarien bloß der Ausdruck der Begeisterung sei, die die Massen ergriffen habe [61].

Durch die Beharrlichkeit der rumänischen Regierung und die Fürsorge des russischen Vertreters in Bukarest schien sich die Atmosphäre aufzuheitern.

Während sich in der rumänischen Hauptstadt die diplomatischen Wogen glätteten, beharrte die Pforte in Konstantinopel weiterhin auf demselben unnachgiebigen Standpunkt [62].

Unter dem ausländischen Druck sah sich die rumänische Verwaltung gezwungen, einige Maßnahmen — meistenteils nur formeller Natur — gegen die Tätigkeit der bulgarischen Revolutionäre zu ergreifen. Der österreichisch-ungarische Konsul in Rustschuk meldete zum Beispiel, allerdings mit offensichtlichem Mißtrauen, daß der Kreishauptmann von Giurgiu den Gouverneur von Rustschuk besucht habe, um die guten Absichten der rumänischen Regierung zu bekunden [63]. Einige Tage später aber berichtete der gleiche, daß in Rumänien einige Bulgaren verhaftet und bei einer in Petroşani vorgenommenen Durchsuchung 750 Gewehre beschlagnahmt wurden [64]. Außerdem wurde ein Teil der in einigen Ortschaften am Donauufer wohnhaften Bulgaren, die verdächtig schienen, in die nördlichen Teile von Muntenien verwiesen [65] und der weitere Übergang bewaffneter Personen nach Bulgarien verhindert [66]. Alle diese Maßnahmen schüchterten die Bulgaren keineswegs ein. Am 2./14. VIII. setzte der österreichisch-ungarische Konsul in Brăila seinen Vorgesetzten in Konstantinopel von einem Aufruf in Kenntnis, der von der „provisorischen Regierung" im Balkangebiet am 16./28.VII. unterzeichnet worden war; dieser Aufruf wurde in Brăila verbreitet und war — seiner Meinung nach — sogar dort gedruckt worden. Zugleich mit dem Text dieses Aufrufs legte er auch einen ausführlichen Bericht vor, in dem der Ortspräfekt beschuldigt wurde, er hätte sich nicht im geringsten um die Auffindung der Verfasser bemüht und alle in dieser Hinsicht getroffenen Maßnahmen hätten sich darauf beschränkt, die Kolporteure darauf aufmerksam zu machen „qu'ils eussent à l'avenir à s'abstenir de pareils actes". Um die nachgiebige Haltung der rumänischen Behörden gegenüber der Tätigkeit der Bulgaren noch mehr zu betonen, unterstrich der österreichisch-

---

[61] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 118.
[62] Ebd., S. 113.
[63] Документи, Bd. VI, S. 203.
[64] Ebd., S. 204.
[65] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 521.
[66] Документи, Bd. V, S. 204.

ungarische Konsul, daß zwei der aktivsten Führer der Emigration Shiwko und Pechliwan, die dort verhaftet und den Gerichten übergeben worden waren, gegen Kaution freigelassen wurden, „qu'a fourni l'un des agitateurs bulgares les plus enragés". Was die gerichtliche Untersuchung anbelangt, so sei sie als unnütze Formalität anzusehen da sie nicht einmal bezwecke, den wahren Sachverhalt festzustellen, von einer Bestrafung der Schuldigen gar nicht zu sprechen. Der Verfasser des Berichts war darüber empört, daß sich die Betreffenden in Brăila frei bewegen konnten und so eine große Gefahr darstellten [67]. All dies, wozu noch die Tatsache kommt, daß ein anderer Führer der Emigration, Velison, der in Galaţi verhaftet worden, nunmehr in Bukarest frei war, veranlaßte den Vertreter des Nachbarstaates zur Schlußfolgerung, daß die rumänische Regierung weiterhin die gesamte bulgarische revolutionäre Bewegung begünstige [68]. Derselben Überzeugung war auch die ottomanische Regierung. Am 30.VIII./10.IX. machte der Großwesir Aali Pascha den Fürsten direkt auf die Verantwortung aufmerksam, die er als Staatschef auf sich lade, wenn er weiterhin die Tätigkeit der bulgarischen revolutionären Gruppen in Rumänien gestatte, eine Tätigkeit, die in einer Reihe von Artikeln der konservativen Presse enthüllt worden war [69]. „J'ai le ferme espoir — schrieb der Großwesir — que Votre Altesse ordonnera les mesures les plus efficaces pour mettre un terme à cet état des choses et pour empêcher dans les Principautés-Unies, tout ce qui pourrait nuire à la tranquillité des Provinces limitrophes" [70]. Der Brief war in sehr kategorischem Ton verfaßt. Entgegen den protokollarischen Gewohnheiten antwortete nicht der Staatschef dem Großwesir, sondern der Vorsitzende des Ministerrates und Außenminister dem Chef der ottomanischen Regierung (Sawfet Pascha), und dies mit einer Verspätung von einem Monat. Die Antwort war nicht weniger kategorisch und beschuldigte die ottomanische Regierung, daß sie die von der rumänischen Oppositionspresse veröffentlichten tendenziösen Nachrichten als gültig hinnehme und auf dieser Grundlage die Garantiemächte zu einem Vorgehen gegen Rumänien veranlassen wolle. Unter Bezugnahme auf das in Petroşani Vorgefallene, erklärte Nicolae Golescu, daß die rumänische Regierung in keiner Weise dafür verantwortlich gemacht werden könnte, ebensowenig wie die ottomanische Regierung

[67] ... „Mais les laisser libres et sans surveillance à Ibraïla, le centre d'une population bulgare très nombreuse, cela revient à vouloir, en quelque sorte, servir les desseins que ces personnages si connus, ont hautement manifestés". Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 114, 115.

[68] Ebd., vgl. auch Документи, Bd. V, S. 94.

[69] Siehe die Zeitungen „Ţérra" und „Romînul", Monate Juli-August 1868.

[70] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 527.

an der Gründung von „Banden" auf ihrem eigenen Gebiet schuld sei. Weiterhin werden die Argumente bezüglich der polnischen revolutionären Vorbereitungen auf dem Gebiet der Türkei sowie die Bewaffnung der bosnischen Aufständischen durch die österreichische Regierung wieder aufgenommen, die bereits in einer früh ren Note vorgebracht worden waren. Gleichzeitig wurde unterstrichen, daß sich Rumänien im Gegensatz zur Haltung der Türkei, die sich an die Garantiemächte gewandt hatte, nicht bei denselben Staaten beklagt hatte, obwohl es dazu berechtigt gewesen wäre. Die Antwort schloß mit der Bemerkung, daß alle Bulgaren, die sich gegen die Interessen des rumänischen Staates vergangen hatten, den Gerichten übergeben wurden und die Ergebnisse der Untersuchungen abgewartet werden [71]. Um den Erklärungen aus der erwähnten Note nicht zu widersprechen, wurden die rumänischen Wachsamkeitsmaßnahmen verschärft. So konnte das österreichisch-ungarische Konsulat in Rustschuk endlich in Wien berichten (11./23.IX.) „. . . die dortige (Bukarester — *Anm.d.Verf.*) Regierung verfolge die Bulgaren-Komitees und verhindere die Bildung von Banden" [72].

Die Note der rumänischen Regierung, die dem starken Gefühl der Solidarität des rumänischen Volkes mit dem Kampf um die nationale Befreiung Bulgariens entsprach, wurde von der Pforte als ein der Unabhängigkeitserklärung vorangehender Akt der Nichtunterordnung betrachtet [73]. Um jeder Überraschung vorzubeugen, beabsichtigte die Pforte, Truppen an der Donau zu konzentrieren, um dann Carol I. ein Ultimatum zu stellen und von ihm die Einhaltung der internationalen Verpflichtungen zu verlangen, sowie als Folge davon „die Auflösung und Ausweisung des bulgarischen Komitees". Im Falle der Ablehnung sollte das türkische Heer über die Donau setzen und von Gewalt Gebrauch machen. Der Großwesir hatte auch die Absicht, ein Memorandum zu verfassen und es anderen Großmächten zuzusenden, um einige Bestimmungen des Pariser Vertrages bezüglich der Rechte der Pforte über die Fürstentümer zu ändern. Die ganze Schwierigkeit bestand darin, eine Formulierung zu finden, auf Grund deren die neue Fassung nicht auch Änderungen auf Verlangen Rußlands nach sich ziehe [74].

Angesichts dieser ernsten auswärtigen Lage mußte die Regierung Nicolae Golescu am 16.XI.1868 zurücktreten. „Le cabinet a dû reconnaître

[71] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 532.
[72] Документи, Bd. VI, S. 207—8.
[73] Archives diplomatiques, 1869 (X), S. 230.
[74] Anläßlich des Besuches, den der Vertreter Österreich-Ungarns Prokesch-Osten, dem Großwesir am 12.XI.1868 abgestattet hatte, fand er diesen „entschlossen, die Unabhängigkeitserklärung nicht abzuwarten, sondern ihr zuvorzukommen". Bd. V, S. 101.

que son maintien aux affaires devenait impossible en présence des appréhensions que ses derniers actes avaient répandues et de la légitime défiance qu'il inspirait aux représentants de toutes les Puissances. La réponse de M. Nicolae Golesco à Savfet Pacha avait comblé la mesure" [75].

Die Frage der bulgarisch-rumänischen Zusammenarbeit war jedoch nur eine der Ursachen, die den Sturz dieser Regierung herbeigeführt hatten. Abgesehen davon gab es auch andere Ursachen auf dem Gebiet der Innen- und Außenpolitik. Die Konservativen übten einen starken Druck aus, um ans Ruder zu kommen; die Regierung N. Golescu hatte versucht, den immer stärker werdenden Bestrebungen Carols I. Rumänien Preußen unterzuordnen, einigen Widerstand entgegenzusetzen. Wie bereits erwähnt, war Österreich mit der Politik N. Golescus nicht einverstanden; England und Frankreich waren mit der Politik Rumäniens gegenüber der Türkei unzufrieden, da sie den Markt von Konstantinopel beunruhigte.

So endete im Jahre 1868 eine der wichtigsten Etappen in der Geschichte der Bewegung für die nationale Wiedergeburt Bulgariens. Sie ist ein Kapitel in der Geschichte der rumänisch-bulgarischen Zusammenarbeit, innerhalb dessen die rumänische Unterstützung ein doppeltes Ziel verfolgte: einerseits die Bildung des bulgarischen Nationalstaates zu fördern und andererseits den Weg für die eigene Unabhängigkeit zu bahnen, als Folge der Schwächung der suzeränen Macht.

Zwei Wochen nach dem Rücktritt N. Golescus wurde in einer Parlamentsrede zum Ausdruck gebracht, daß die zurückgetretene Regierung die politische Tätigkeit der bulgarischen Emigranten geduldet hatte, da sie der Ansicht war, diese Bewegung sei den Lebensinteressen des Landes nicht abträglich. Sogar als der Druck der fremden Mächte bedrohlicher wurde, waren die Repressalien gegen die Führer der Emigration eher formeller Natur gewesen: „Niemals konnten wir die in Rumänien lebenden Bulgaren verraten und sie dem Henker ausliefern und werden es auch nie tun können". In derselben Rede wird jedoch hervorgehoben, daß die rumänische Regierung diese Haltung nur deswegen eingenommen hatte, weil sie „dem Willen der ganzen Nation" entsprach [76]. Dies beweist eindeutig, die lebhaften Gefühle der Sympathie und Solidarität, mit denen das rumänische Volk den Kampf um die nationale Befreiung Bulgariens betrachtete.

---

[75] Archives diplomatiques, 1869 (IX), S. 536.
[76] „Romînul", 30.XI.1868, S. 1—4.

OBSERVATIONS ON FOLK ART IN TIMOC

I. STRUCTURES

by PAUL PETRESCU

The Balkan Peninsula presents a special interest from the point of view of the ethnographical interferences. A mere glance over the ethnical, linguistic and even denominational maps justifies the interest aroused by such a study.

The present short survey has its start in the necessity of understanding and mutual acquaintance. The studied area is situated in the far North-West of Bulgaria, including a series of villages inhabited by Rumanians belonging administratively to the Vidin and Cula districts. It is part of the larger area of the Timoc taking up its name after the first important tributary of the Danube after the latter's flowing through the Iron Gates. One can easily see on a large scale map of the relief of the lower course of the Danube that the large river runs along a vast plain looking like a gulf which continues the immense steppes of the East. To the south and the north, the Danube plain is flanked by the heights of the Balkan Mountains and by those of the Meridional Carpathians. The two mountain chains merge in the west forming a big arch. Reaching the Timoc river the western Balkans join the Carpathian chain through the lower elevations of the Deliovan and Miroc in the west of Timoc. In this cul-de-sac, cut only by the deep and narrow gorges of the Danube, the studied area lies in a position symmetrical to that of the Mehedinți in Rumania.

The long historical cohabitation, the old traditions of friendship based on a similar way of life and common aspirations of liberty and struggle against oppressors, have given birth to a series of ethnographical as-

pects deserving the researchers' attention. Founded on a common for Balkan area material-cultural fund, these aspects have, nevertheless, their own distinctive features. Thus, one can distinguish in the Rumanian villages visited by us during our field researches on the right side of the Timoc Valley*, some ethnographical elements common to either side of the Danube as well as some pure South-Danubian ones.

We consider that the gathered material — comprising about 600 photographs, drawings, sketches and plans — will prove useful to the ethnographical researchers — as there are only a few scattered indications in the specialty literature.

Hereunder we present the material regarding the structures. Speaking about them, of course, we must mention, though fugitively, the settlements too. To the traveller who crossed the Danube the impression of parallelism in the general aspect of the human settlements is evident. The town of Vidin differs little from the small Danubian towns on the left bank of the river as Cetatea, Calafat, Bechet, Corabia, etc. One could see there stone-paved streets bordered by low houses, the centre having one-storeyed houses with small shops on the street level. Roofs made of round tiles were still to be seen. Frames, friezes and false columns made of gypsum casts imitated the neo-classical style in fashion at the beginning of our century. It is known that, as a rule, the Rumanian small towns formed pairs with those on the other bank : Calafat—Vidin, Bechet—Rahova, Corabia—Ghighen, Turnu Măgurele—Nicopole, Giurgiu—Rusciuc, Zimnicea—Siştov, Olteniţa—Turtucaia, Călăraşi—Silistra. Ancient crossing-spots of the riverain population in the past, they had not the time and the historical respite to transform themselves into large towns crossed by the Danube as it happened on the middle and upper course of the river in Central Europe. The aspect of the towns on either side of the Danube had also many similar features in the past. In the plain area, e.g. at Giurgiu, Corabia or Lom, the towns had numerous half-dug-out houses. At Lom, for instance, between 1890—1900 there were four slums formed by half-dug-out houses.[1] Westward, e.g. at Vidin, in the neighbourhood of the forests, the houses were made of wood and covered with tiles in the first half of the last

* The field research was accomplished in 1956. Photos were taken by the author.

[1] I. Bassanovici, *Materiali za sanitarnata etnografia na Bălgaria*, I. *The Lom district* (1880—1889), Sofia 1891, p. 44, after G. Cojuharov, *Starata selsca căşcia v severozapadna Bălgaria*, Sofia, 1958, p. 60.

century. There were also houses made of "paiantă", i.e. a wooden skeleton filled with brickwork. [2]

As regards the villages we must mention in the first place that in the plain region, especially in the Lom and Cutel rural districts. the settlements were very small and scattered even until an epoch very near to our times, namely, the end of the last century. A series of present-day villages did not even exist one hundred years ago. [3] At the same time the regions of Vidin and Cula had a numerous population. It is known that in those areas the population density is one of the highest in Bulgaria. [4]

In what concerns the type of structures, in the plain area the half-dug-out dwellings predominated until very lately at the end of the 19[th] century. We must add that, in the past, they represented the overwhelming type of abode in some parts in the North of the Danube too. Until about 1910, whole areas as, for instance, the South of Dolj, Romanaţi, and Teleorman, had their villages formed by half-dug-out houses of the same type as the two specimens dismantled in Castranova and Drăghiceni (villages near Caracal) brought to the Village Museum in Bucharest in 1949. From the statistics made by Locusteanu in the Geographical Dictionary on the Romanaţi district it comes out that in only one rural district near the Danube there were about 11,000 half-dug-out houses as against 1700 on the ground level. [5] The situation was similar in the South of the Danube. It seems that this type of abode is much older in the Danube plain. About 1670, the English traveller, Edward Brown saw the half-dug-out houses alongside the Danube and was astonished at their aspect.[6] In 1832 and 1834, Alecsa Ivici saw them in numerous villages between Vidin and Siştov[7]. Felix Kanitz, who travelled in the South of the Danube by 1870, when seing such half-dug-out houses (there is an image of such abodes in his book) wrote that ancient Ptolomey had made mention in his writings of the dug-out huts common to the population of North-East Moesia,

[2] Alecsa Ivici, *Po Bugarsco pre sto godina*, Sb. N. Un. Kn. XXI, 17, Sofia, 1937, p. 5—10, after Cojuharov, *idem*, p. 58.

[3] I. Bassanovici, *idem*, p. 27.

[4] While the average density of the population on the whole Bulgaria is 63.4 inhabitants on 1 km², in the Vidin district it is over 100 inhabitants on 1 km². *Bolşaia Sovetskaia Enţiclopedia*, Moscow 1950, vol. V, p. 404.

[5] C. I. Locusteanu, *Dicţionar geografic al jud. Romanaţi*, Bucharest, 1889.

[6] Edward Brown, *A brief Account of some Travels in Hungaria, Servia, etc.*, London, 1673, after F. Kanitz, *Donau, Bulgarien und der Balkan*, Leipzig, 1870, p. 84.

[7] Alecsa Ivici, *Po Bugarsco pre sto godina*, Sb. N. Um. Kn. XXXI 17, Sofia, 1937, p. 5—7, 10 after G. Cojuharov, *Starata Selsca căşcia v severozapadna Bălgaria*, Sofia, 1958, p. 58.

on the Danube. [8] The Bulgarian researchers agree that the half-dug-out hut was spread in the plain situated between the Danube and the Balkan Mountains. [9]

At the end of the 19th century, whole villages in the neighbourhood of Lom, as for instance, Covăciţa, Măcrişul, a.s.o., were formed only of half-dug-out houses, the churches (as those in Romanaţi) having the same structure. According to Bassanovici, in 1882 in the Lom rural district there were 3 513 dug-out huts and 1 992 houses on-the-ground-level. In 1891, between 30 per cent and 35 per cent of the population of this rural district were still living in half-dug-out houses. [10] It is worthwhile recording the fact that in a statistics on rural districts made by the same Dr. Bassanovici, a differentiation between the plain areas near the Danube and those near the mountains is to be noticed. Namely, while (in 1888) in the Lom and Cutel rural districts the half-dug-out houses represented 33.93 per cent and respectively 34.28 per cent of the total number of abodes, in the Bercovitza rural district they represented only 12.81 per cent. [11] This situation pointed out by Cojuharov too [12] is somewhat similar to that in the North of the Danube where in the Mehedinţi, Gorj, Romanaţi and Dolj districts the half-dug-out houses decreased in number until they disappeared completely in the vicinity of the hilly area.

That is why in the villages we have studied in the Vidin and Cula districts, we came across no such specimen of this type of abode. Of course, in the past, it might have existed, but, at any rate, in a reduced number in comparison to the Lom surroundings near the Danube. The only half-dug-outs we came across — in Bregova and Rabrova — were designed to shelter the cattle and their plan was orientated along the longitudinal axis of the structure, being thus similar to those met in the past in the hilly area of Oltenia—Vîlcea. [13] The building system of the "bordeuţ" (dug-out shelter for cattle), destined to shelter the cattle, in figure 1, (the village of Rabrova) is similar to that of the "pălănci" (cattle shelter), attached in the past to the Mehedinţi mansions and to Banat abodes in the Cernei

---

[8] F. Kanitz, *Donau, Bulgarien und der Balkan*, Leipzig, 1870.

[9] Todor Zlatev, *Bălgarscăta căşcia prez epoliata na Văzrajdaneto*, Sofia, 1955, p. 21.

[10] I. Bassanovici, *Materiali za sanitarnata etnografia na Bălgaria, I, the Lom district* (1880—1889) Sb. N. Um. kn. V, Sofia 1891, p. 44 after G. Cojuharov, *Starata selsca căşcia v' sceverozapadna Bălgaria*, Sofia, 1958, p. 58.

[11] *Ibidem.*

[12] "The half-dug-out house predominated in the plain area, while the on-the-ground one predominated in the hilly districts" — G. Cojuharov, *ibidem*, p. 59.

[13] Fl. Stănculescu, Ad. Gheorghiu, P. Petrescu, P. Stahl, *Arhitectura populară romînească*, Regiunea Piteşti, Bucharest, 1958.

mountains : four pillars fixed into the ground, two at the entrance and two at the end of the shelter, propped up two thin wall-plates placed lengthwise. The oblique rafters, rested on the wall plates and had one end

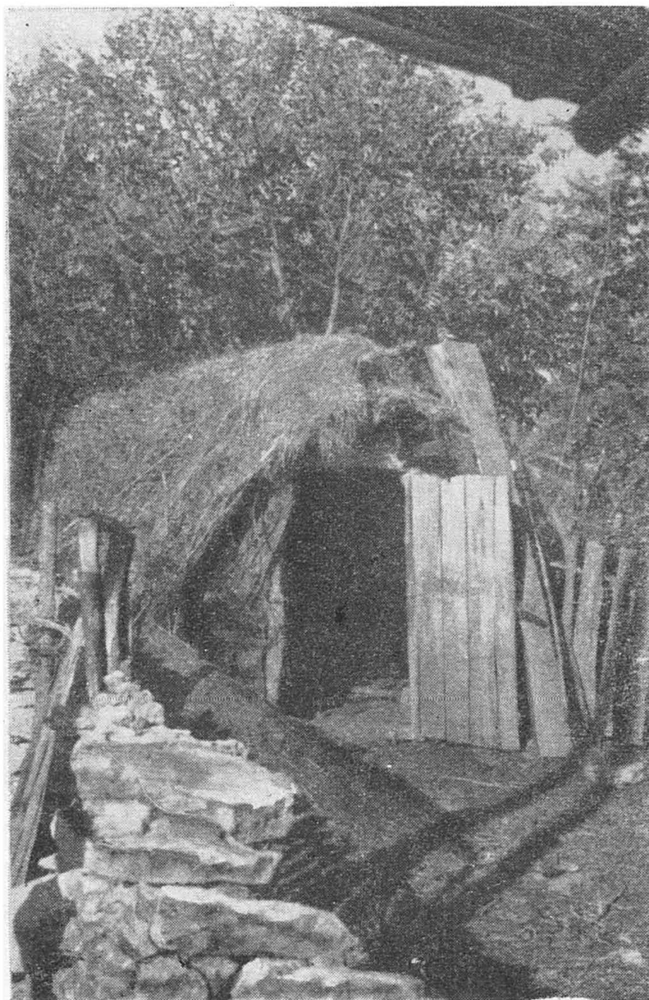


Fig. 1. — Old type cattle shelter (beginning of XX[th] century).

on the ground. Two interior pillars, on the median axis of the building, sustained the ridge-pole of the roof. On the rafters and on the ridge they put clay and straw in a 50 cm thick layer. The two pillars at the entrance formed also the door's frame.

We must add that the dug-out house — which served as an abode in the Danube plain and which — according to the data given both by Kanitz in the work quoted above and by old men (Stan Constantin, 90, in 1958, from the village of Vîrf [14] and other informers from Bregova) —

Fig. 2. — Half-dug-out house in Romanaţi.

predominated in the plain villages — had a different structure in the past. By its dimensions and sometimes by the amount of timber used it was in fact a half-dug-out house. Owing to the extension of the construction this type of abode is related to the dug-out houses met on an extensive area in Southern Europe. It is notable their high frequency at the Roman peoples as it was underlined in a recently published book by a well-known researcher in comparative Roman ethnography. [15] As the scientific interest

---

[14] G. Cojuharov, *Starata selsca căşcia v severozapadna Bălgaria*, 1958, p. 98 and note 92.
[15] Wilhelm Giese, *Los pueblos romanicos y su cultura popular*, Bogota, 1962, p. 21 and 94.

in the dug-out-houses in the Danube plain is particularly great, we think it useful to describe them. Here is how it was built such a house of the middle of the last century in Oltenia and how it looked like (specialty literature offers no description of such structures from the right bank of the Danube). Unlike the cattle shelter whose section was a triangle △ , the dug-out house had a pentagonal section ⌂. In the 1.50—2 m deep hole there were placed vertically pieces of wood about 2—2.50 m long (called "pidvoare") after the burning of the hole's earth walls. On this 10—20 cm thick lining, the lateral wall plates disposed horizontally were propped up by some pillars. On the wall plates fell the lower ends of the rafters (halves of 30—40 cm thick oak logs fixed by some wooden devices. The upper ends of the rafters were leaned against the long ridge beam, which in its turn was sustained through the "amnare" (massive wooden consoles), by the big pillars (four in number), one at each end and one inside the two interior walls — ("primezi") placed on the structure's axis. Within the building the timber remained as such getting an admirable touch as time passed by. Sometimes, wood carvings covered the walls of the rooms. In the forest steppe of Romanați, for instance, such oak-built houses (made of 12 m long girders with 30—40 cm square side, sustained by massive pillars 3.50—4 m high), had sometimes a plan comprising as many as 6 rooms. Such a dug-out-house required a quantity of timber amounting to 20 tons of shaped oak (Fig. 2). The central room named "la foc" (at the fireplace) sheltered the hearth covered by a solid chimney. On either side there were a "sobă" (a living room heated by a blind stove) and a cool larder (a pantry for keeping food, vessels, small tools). At the larger plans, the fireplace was flanked by two "sobă" ("stove") each having a larder at its end. The access to it was possible through an open entrance hall covered by a separate roof, without any door. There were no steps to get into the house but a sloping path. The entrance, ornamented in bold relief carvings rendering solar symbols, human faces and hands, was guarded by two horse heads engraved thickly in oak boards. The house was endowed with monumentality due especially to the massivity of the girders. The saddle-roof made of clay and straw rose like a hillock. In a first phase, the plan of the half-dug-out houses was conveyed to the so-called "cenușare" — houses that preserved unchanged the rooms' order of the dug-out hut and having the entrance hall outside the basic rectangle of the house's perimeter, and later of the houses as such, built on the ground level. We do not know whether in the past this type of dug-out house we present in figure 2 and figure 3 — was uniformly spread in the

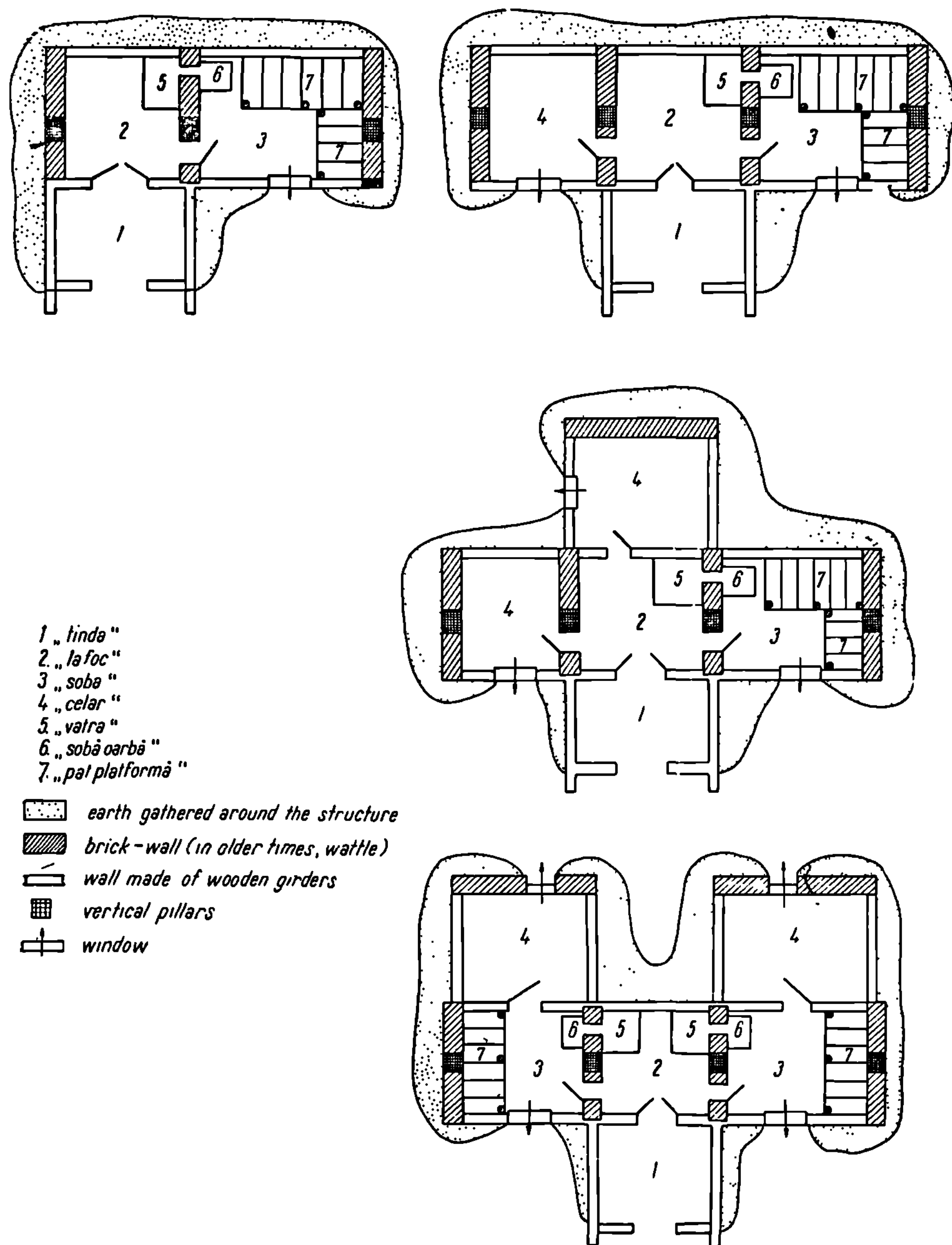


Fig. 3. — Designs of wooden half-dug-out houses in Southern Oltenia: 1. entrance-hall; 2. central room — "at the fire"; 3. living room — "stove"; 4. larder; 5. hearth; 6. blind stove; 7. platform-shaped bed.

entire Danube plain. It is sure that its presence was conditioned by the nearness of a forest, a premise fulfilled on the left bank of the Danube where, besides the forest zone near Caracal, the Vlăsiei forest spread beyond the river Olt. With regard to the right side of the Danube, we suppose that in the building of a dug-out-house it was used a smaller amount of massive timber, this being, probably, replaced by wattle, especially for its "bottoms" (This may be seen also in Kanitz' image of a dug-out hut).[16]

We must mention that, in the specialty Bulgarian literature, older authors made a difference between the dug-out hut ('burdei") and the dug-out house ("ija"). Marinov, for instance, in spite of the fact that he included them in the same category called "earthen house" ("uzemna căşcia") he differentiated them by saying that the "burdei" was a simple hole covered with earth, while "ija" was larger and sometimes possessed more rooms. [17]

According to Cojuharov the two kinds of structures would differ also by the presence of the cellar's entrance (called "grivă" or "griviţă" [18] at the "burdei" [19] and of the "buharia" at the "ija".) [20] These differentiations would then indicate to us, for the right bank of the Danube too, the presence of the more developed half-dug-out structures of the same type as those in Oltenia. This presence is confirmed by the researcher Petăr A. Petrov from the Institute of Ethnography of the Bulgarian Academy of Sciences, who indicates large half-dug-out structures on a vast territory on the right side of the Danube situated between the courses of the rivers Timoc in the West and Osem in the East.

More remarkable is the fact that the Osem runs into the Danube near the junction of the Olt, thus marking the spread of this kind of structures to the South of the Danube on a territory corresponding in size to Oltenia where, as it is known, the spread of the half dug-out houses was the largest in our country. Nevertheless, it must be borne in mind the difference in the plans of this kind of structures in the North and

[16] F. Kanitz, *Donau, Bulgarien und der Balkan*, Leipzig, 1870.

[17] D. Marinov, *Gradivo za rescevennata cultura na zapadna Bălgaria*, Sb. N. Um., Kn. XVIII, II materiali, Sofia, 1901, p. 9 after G. Cojuharov, *op. cit.*

[18] G. Guncev, *Uzemite căşci v Dunarsca Bălgaria*, GSU, IFF, kn. XXX 14, Sofia, 1934, p. 36—38, after G. Cojuharov, *op. cit.*

[19] T. Pancev in *Dopălnenie na bălgarschia recinik ot N. Gherov*, Plovdiv, 1908, p. 80, gives the following definition of the "griviţa" or the cellar's entrance: "edin vid prust v hija uzem v bordel, prez coito se vliza v căşci" after Cojuharov, *op. cit.* In our opinion, "griva" and "griviţa" could be a modified form of "criva" = uneven, referring to the sloped, uneven floor of the cellar's entrance.

[20] "Buharia" or "buhria" is defined as follows by T. Pancev in *op. cit.*, p. 40: "stena ot plet i cal v selsca căşcia burdel" v hija uzem mejdu ognisceto i pratața za zaveț na ogănia". G. Cojuharov derived buharia from a Greek term and considered it as a sort of a screen or shield for the protection of the fire against the wind.

South of the Danube. Those in the South of the Danube with the plan in figure 4 seem to us to be derived from the dug-out hut orientated on a longitudinal axis. The second remark refers to the fact that the abode itself, the barn and the stable were sheltered under the same long roof.

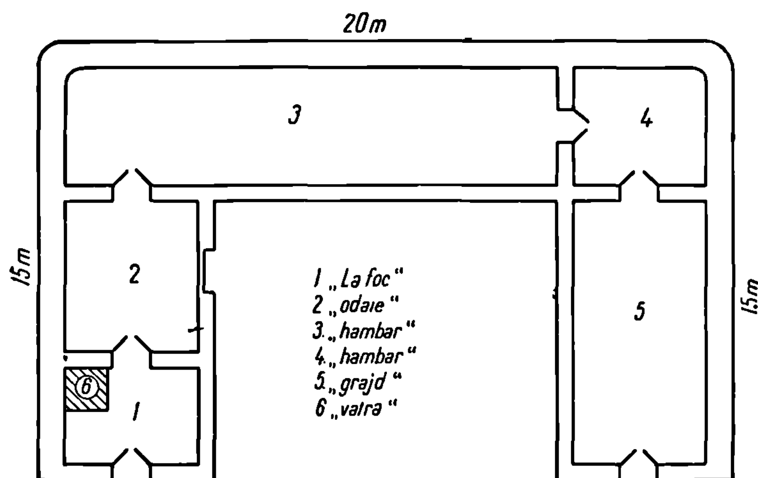


Fig. 4. — "Zemlianika" on the right bank of the Danube (after Petăr A. Petrov): 1. central room — "at the fire"; 2. living room; 3. barn; 4. larder; 5. stable; 6. hearth.

The question which rises is the following : how was this type of abode preserved in Oltenia region almost up to our times? It seems to us that the answer must be looked for in the different historical and social-economic conditions. Until Bulgarian people conquered its independence in 1877, with the help of the Rumanian and Russian peoples and armies, the Turkish beys represented the ruling feudal class in Bulgaria. The political and military collapse of the Turkish power meant also the rapid dissolution of feudal class, which was almost completely foreign, and of the specific relations of production. The Bulgarian peasantry getting rid of the Turkish landowners, who had fled away, became masters of the land and made a rapid progress. On the contrary, in Rumania the native feudal class continued to hold their estates while the relations of production preserved to some extent the specific feudal features until the radical agrarian reform of 1945. Undoubtedly these relations characteristic of an obsolete social system, maintained only by the complex play of the social conditions in our country embodied in the well-known coalition of the bourgeoisie and landlords,

brought about the hampering of the development of peasant economy and, implicitly, the persistency of some vestiges of the material culture i.e. the abode of the feudal society.

Whether in the not so distant past, i. e. 50—60 years ago, one could speak about two categories of abodes as well as about two areas where one or another predominated — the dug-out house and on-the-ground-

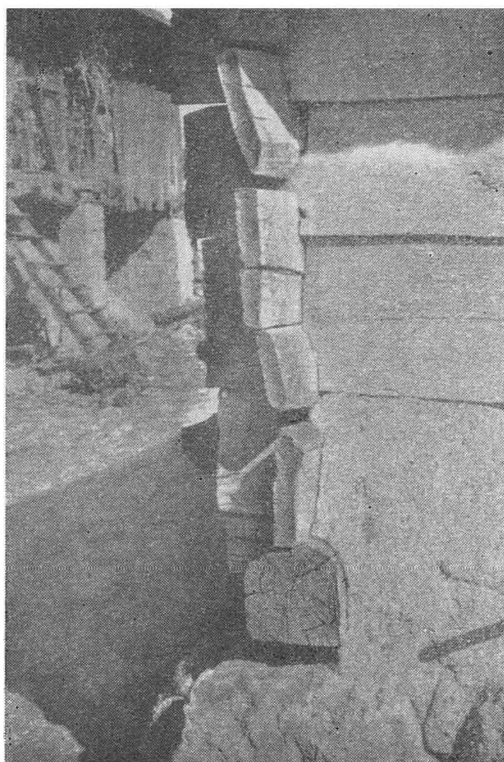


Fig. 5. — Wall made of wooden girders.

level one —, nowadays, the latter is widely spread both on the left and on the right sides of the Danube.

In the zone we have studied in the far North-West Bulgaria the on-the-ground-level peasant house which we shall call for shortly "the peasant house", presents a series of features deserving our attention owing to the fact that it illustrates the permanent ties between the areas North and South of the Danube.

In what concerns the materials used and the building technique there may be noticed a certain differentiation between the houses of the two subzones — Cîmpeni and Pădureni — called thus after their relief and geographical positions. To the Pădureni subzone belongs the group of villages situated on the once well-wooded hills: Deleni, Fundeni, Rabrova, Boşnac, Perilovăţ, Borilovăţ, Poeniţa, etc. The Cîmpeni subzone comprises the majority of the plain villages of the Vidin district on the Danube's bank and on the last portion of the Timoc: Cosova, Răchiţi, Bregova, Bălii, Vîrf, Novosăl, Florentin, Stanotîrn, Căpitănuţ, Tianovăţ, Negovanovăţ, Gînzova, etc. Regarding the materials used and the building technique the difference between the two subzones consists in the fact that in the villages of Pădureni timber is used to a greater extent than in the plain villages where the unburnt brick and the brick are predominant at present. Naturally we find this difference between the hilly areas and the plain ones in the neighbouring Oltenia too, but in the Timoc region the use of timber, as a building material, does not attain at all the ampleness it gets in Oltenia. We must add that we came across only one house made of "gărniţă" (oak) girders disposed horizontally and fixed up at joints. (Rahova village, Petre Pîrvu's house). The girders were very thin (6 cm thick) and not too wide (20 cm, figure 5). Cojuharov too, recorded the scarcity of the totally wooden-built houses. [21] A little more frequent is the building system in "popi" or posts. In Pădureni the skeleton of the old houses built according to this system was composed of "deregi" (strong pillars) hollowed out lengthwise (Fig. 6) into which the horizontal wedge-shape ended girders were fixed. The posts are thrusted in "temel" (the boom) and fixed at their top-ends in "polătar" (from "polată") — a girder, part of the house's crown. The posts are joined together by a piece of wood placed obliquely called "paiantă". Besides the "gărniţa" wood (oak) and beech wood, acacia was used too. The posts in the corners of the house are called "colţari" (corner pillars) corresponding to the Bulgarian "igla". [22] The old wooden houses were propped up, like those in Gorj, on enormous stones, called in Timoc "scaune" (chairs), in view of their function to sustain the house; they were placed in the corners and the middle of the house's façade, the stress point of the separating wall of the rooms (house of Marin Gogu in Peri-

[21] G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 92.
[22] G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 108.

lovăţ). As time passed by a stone foundation was built between the great stones. A somewhat similar building system is used in the villages of Cîmpeni area; the older houses are built either from "popi" fixed into the boom, possessing a wooden frame or by pillars fixed into the ground.

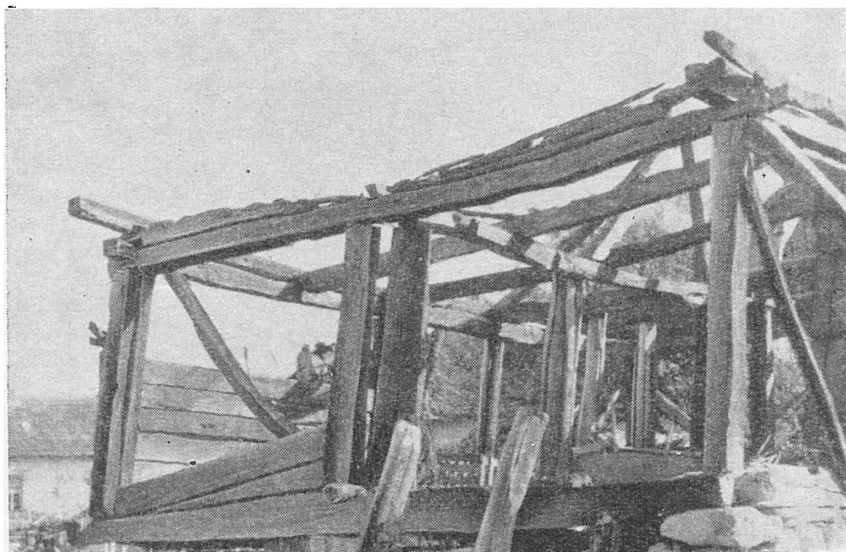


Fig. 6. — Oak-frame of an old house (beginning of XX[th] century).

The walls, like in many newer constructions in Pădureni, are made of acacia wattling stuck with "tină" (mud). The disappearance of the forests and, consequently, of the massive construction timber, brought about the generalization of the use of wattle. In the transition phase towards the brick structures, the wooden skeleton was filled up not with wattle but with adobe and bricks. Nowadays, especially in the plain areas, the use of adobe and bricks has become common. Sometimes in the thick plastering of the adobe-built houses brick fragments were thrusted (Fig. 7).

On the girders of the ceiling carved in rough wood, so much unlike the beautiful and carefully shaped ones from the Mehedinţi and Gorj and even from Dolj districts, it was built the wooden ceiling cut into two "baschi" or a ceiling made of "văluri" (straw mixed up with mud). The rafters called sometimes "mîrtaci" (a remnant of the dug-out hut's roof where the pillars sustaining the straw and the mud were called so) are strong enough

to prop up the heavy roof covered with hollow round tiles named here "bricks" (Fig. 8).

The whole hip roof (called in Bulgarian cetîri vodi)[23] is very often covered with hollow tiles. Nowadays, very rare specimens show that,

Fig. 7. — House made of adobe with brick fragments into the plastering (beginning of XX[th] century).

in the past too, straw was used as well as stone plates [24] in zones farther in the south than the searched area.

In what concerns the materials used and the building techniques, the total lack of shingles, the massive presence of the hollow tiles, the

[23] G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 108, note 63.
[24] G. Cojuharov, *op. cit.*, pp. 63, 64 and 65.

reduced use of timber and the expansion of the framework structures, underline the predominant pure southern character of the peasant abodes in Timoc.

The arrangement of the rooms, the plan of the house, reflected

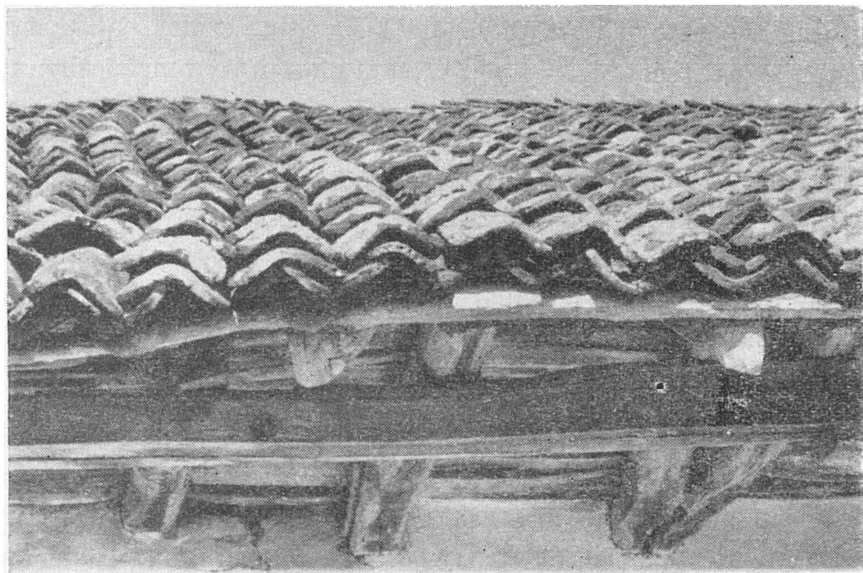


Fig. 8. — Hollow-tiled roof.

sometimes in the façade's composition too, rise a very interesting series of questions concerning the architecture on either bank of the Danube. Of course, the variety of plans is large enough if we consider the different variants and derivations. There are but two plans that have the greatest weight in the folk architecture of Timoc. We refer especially to the old constructions.

1. One of the widest spread plans we came across in the majority of the studied villages was the one possessing a partial pillared gallery in front of the "hogeac" only (the room sheltering the fireplace). The "stove" appears over-dimensioned in comparison to the fireplace room. Concerning the composition of the façade, this means the drawing in of a portion from the line of the foundation's rectangle. The very old character of the plan having partial pillared gallery had, as a result, its being adopted both at the two-roomed house (Fig. 9, a) — the original type for this category of plans — and at those with three or even more rooms (Fig. 9, b, c). At a specimen in Grădeţ village

we came across it even at a more developed plan of a pub-house, 150 years old (Fig. 9, d). The name given to the partial pillared gallery varies from "tindă" (Rabrova) to "polată" (Florentin, Cudelin) and to "saivan" (Grădeţ). At the older two-roomed houses the hearth is not placed in the corner of the "hogeac" but about in the middle of the "primez" separating the "stove". At these old houses there must be remarked:

a) the existence of a "pop" (post) placed asymmetrically on the pillared gallery;

b) the extremely short ridge of the roof which gives the impression that the hip roof merge forming a pyramid top (fact which can be also noticed at the old houses in Gorj);

c) the chimney erected over the hearth.

This plan with partial pillared gallery is characteristic of the neighbouring zones of the Mehedinţi and Banat.

It is recorded also among the archaic plans of the past in very many areas in Oltenia, Muntenia, Transylvania and Banat. The partial pillared gallery of the many-roomed houses is bordered sometimes by archways (Fig. 10).

2. A somehow late development from the point of view of the composition of a partial pillared house's façade is represented by the so-called plan with "inlet". It is also a partial pillared house which this time is placed in the middle of the façade and attached initially to the three-roomed house (Fig. 11). The central "hogeac" with entrance from two lateral "stoves" is recessed in comparison to the façade's line giving place to a sheltered inlet. The characteristic element of this plan is the existence of two hearths in the fireplace room, each one leading to a "stove". This situation reflects the fact that this kind of houses was often inhabited by two families (father and son, two brothers). Like the previous type of house with partial pillared gallery here also exists a "pop" placed asymmetrically in order to leave open the entrance to the house. In other cases the inlet has two or three archways.

Fig. 9.— Houses' designs in Timoc. a) *150 year-old house in Grădeţ village*: 1. room sheltering the fireplace; 2. hearth with chimney; 3. "stove"; 4. partial pillared gallery; 5. posts. b) *Old house made of oak girders in Rahova village*: 1. room sheltering the fireplace; 2. hearth with chimney; 3. "stove"; 4. partial pillared gallery; 5. stone pavement on three sides of the house, protecting it. c) *House in Cudelin village*: 1. living room; 2. kitchen range; 3. passage; 4. the "small stove" for clothes and chests; 5. handsome "stove"; 6. partial pillared gallery; 7. stone stairs. d) *120 year-old pub-house in Grădeţ village*: 1. cellar; 2. hearth; 3. room sheltering the fireplace; 4. room sheltering the fireplace; 5. cellar; 6. room; 7. room; 8. room; 9. room; 10. partial pillared gallery.

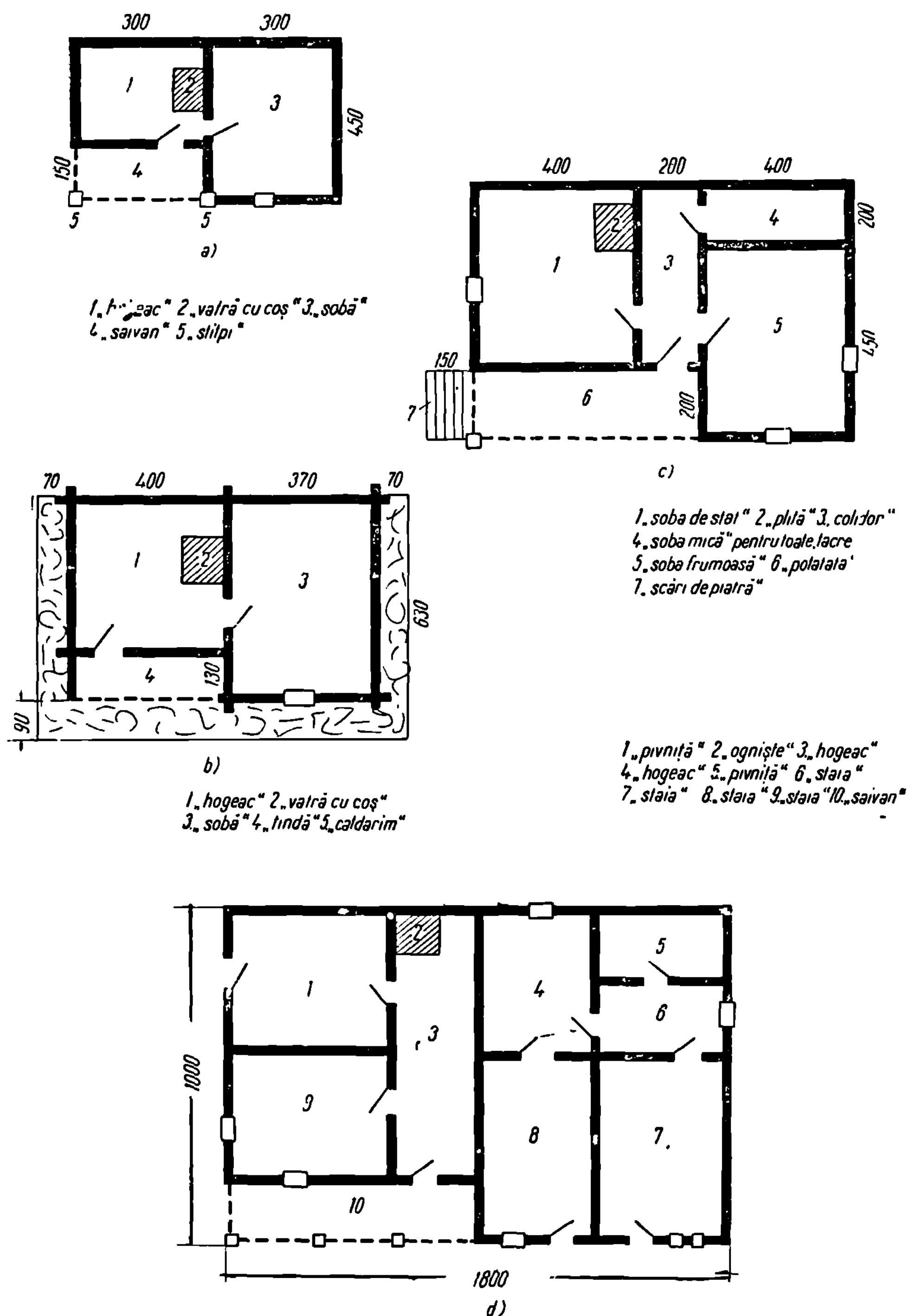

300
300
1
2
3
450
150
4
5
5
a)
1. „h...eac" 2. „vatră cu coș" 3. „sobă"
4. „saivan" 5. „stîlpi"
400
200
400
2
4
200
1
3
5
450
150
6
200
7
c)
1. „soba de stat" 2. „plită" 3. „coridor"
4. „soba mică" pentru toate lucrurile
5. „soba frumoasă" 6. „polatata"
7. „scări de piatră"
70
400
370
70
1
2
3
630
4
130
90
b)
1. „hogeac" 2. „vatră cu coș"
3. „sobă" 4. „tindă" 5. „caldarim"
1. „pivniță" 2. „ogniște" 3. „hogeac"
4. „hogeac" 5. „pivniță" 6. „staia"
7. „staia" 8. „staia" 9. „staia" 10. „saivan"
2
5
1
4
6
3
9
8
7
1000
10
1800
d)

Fig. 9

Fig. 10. — Partial gallery-pillared house with archways.

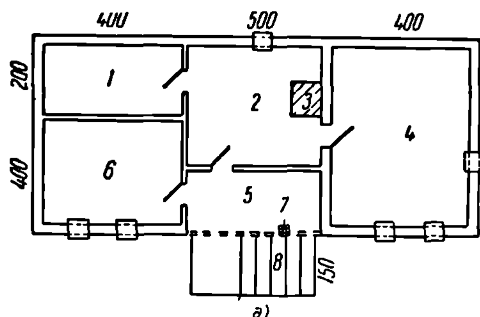
Fig. 11. — House with "inlet" (the second half of XIXth century — beginning of XXth century).

The names of "tindă" and "polată" are preserved. The inlet occurs also at houses with a vast plan, having sometimes up to five rooms (Fig. 12).

It must be remarked that very often this plan results from the subsequent addition of a room joined to a partial pillared gallery which initially was asymmetrical. Cojuharov noticed it too. [25] This is a proof of the oldness of the asymmetrical partial pillared gallery. In fact, we must notice that symmetry is a much newer tendency in the design of the peasant houses.

The design endowed with a central fireplace room with two hearths is to be frequently met on a large enough strip in Rumania alongside the Danube. This design is familiar to Southern Oltenia and Muntenia, as well as to Dobrudja. It is also to be found in some zones in Banat. In the rest of Rumania, the central porch — with one fireplace — occurs in isolated zones as Sibiu and Năsăud, yet, we cannot consider the existence of any relation with the design we have described above and which we consider a South Danubian element. It appeared also at the developed dug-out huts already described.

An element in the folk architecture of Timoc, pending to both the design and the façade, is the look-out tower.



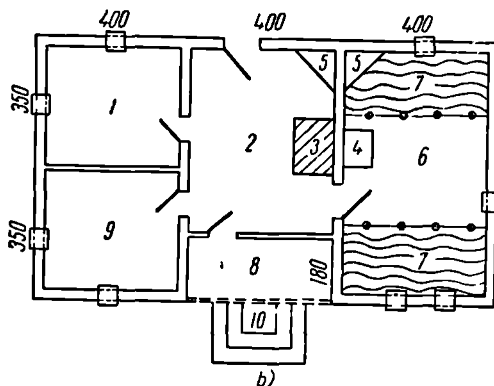


Fig. 12. — Designs of houses with "inlets". a) *Stanottrn village house* : 1. larder ; 2. room sheltering the fireplace ; 3. hearth ; 4. the "big stove" ; 5. entrance-hall ; 6. "stove" ; 7. post ; 8. stone stairs. b) *Old house in Tianovăț village* : 1. "stove" ; 2. room sheltering the fireplace ; 3. hearth with chimney ; 4. blind oven-stove ; 5. corner cupboard ; 6. "stove" ; 7. big beds on wooden, buried legs ; 8. partial pillared gallery ; 9. "stove" ; 10. stairs ; in older constructions, the pillared gallery stretched up to the corner of the house (including the bed 7).

[25] G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 70.

In all the studied villages we came across very beautiful specimens of this important architectural element (Figs. 13, 14, 15, 16). In the majority of cases it was built over the cellar's entrance and placed asymmetrically, with an impressive regularity, to the left side of the house, having a three sided roof and being adorned with adobe archways and a low fret-work ballustrade; this look-out tower is directly connected to the type of look-out tower so widely spread in the North of the Danube. We must mention that in the rest of North-West Bulgaria except Timoc-valley it is extremely rare being scarcely met in Cojuharov's study. [26]

It was met by the same author only once in Strangea village. [27] Also, it is not met in Rodopi. [28] Cojuharov noticed it in South Dobrudja and appreciated it for its beauty. [29] It was of the same type as that in Timoc. In the Eastern and Southern Bulgaria and partially in its central part, there is a room which could be considered as an equivalent to the look out tower, namely the "saloon" or the "bedroom" with consoles built on the upper floor of the building. I mentioned in a study [30] that I came across it in Mesembria. Beautiful specimens were recorded in Arbanasi and Coprivştiţa too.

In some cases the look-out tower of Timoc is combined with an inlet, which increases its depth. It is an example of a combination of the Northern and Southern Danubian elements.

The tall storeyed house is very rare in the studied zone. Those a few specimens we met belonged to merchants and had shops on the ground level (Fig. 17), or to well-to-do peasants (Fig. 18). Some of them had the storey advancing in a console, betraying an evident southern influence (Fig. 19). Sometimes the storey is determined by the existence of an uneven ground and other times it may be considered as a transformation or as a transition phase between an outhouse typical of the area, i. e. "utrakana" and a house (Fig. 20).

As a rule, the ornamentation of the old folk architecture in the studied zone is very little developed. We recorded only a few specimens

---

[26] G. Cojuharov, *op. cit.*, pp. 76—77 and 80 — where a plan from Lapuşna and a photograph from Bercoviţa can be seen — and note 43, p. 107, where it is called "predereve ".

[27] *Complecsna naucina strangeansca ecspediţia prez 1955 godina*, Sofia, 1957, G. Cojuharov, *Narodna jilişcina arhitectura v raiona na Strangea planina*, is presented a single look-out tower in the village of Fakia, figure 28, p. 124.

[28] *Complecsna naucina rodopsca ecspediţia prez 1953 godina*, Sofia, 1955, Liuben Tonev, *Narodnata arhitectura v rodopschia crai*, p. 77—142.

[29] *Complecsna naucina dobrogeansca ecspediţia prez 1954 godina*, Sofia 1956, G. Cojuharov, *Dobrogeanscata căşcia*, "the front look-out tower confers the house a particular beauty. It occurs very frequently in Dobrudja and may be considered a characteristic feature for the local houses", p. 68.

[30] P. Petrescu, *Peasant Rumanian house with look-out tower*, SCIA, 1959.

Fig. 13. — House with look-out tower built on a tall cellar's entrance (beginning of XXth century).

Fig. 14. — House with look-out tower and "inlet".

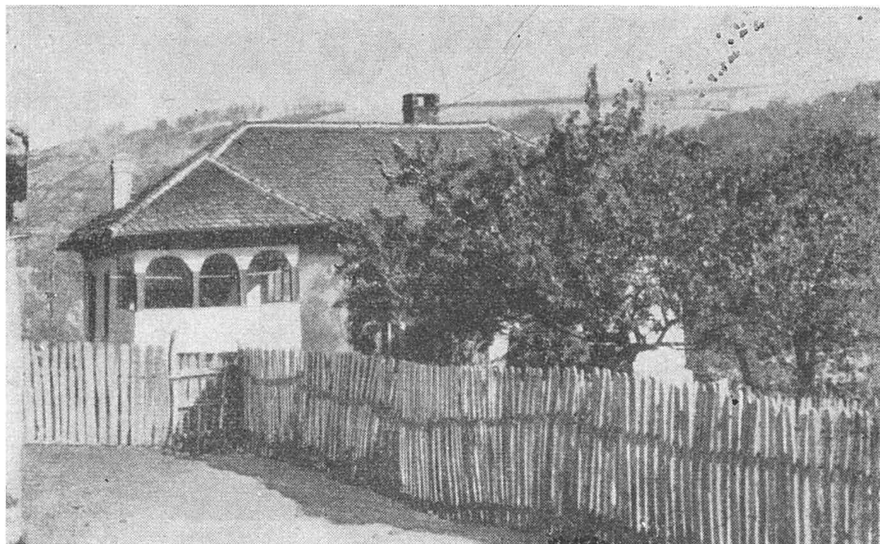


Fig. 15. — House with look-out tower.

Fig. 16. — House with look-out tower (beginning of XXth century).

Fig. 17. — Storeyed-house (beginning of XX^{th} century).

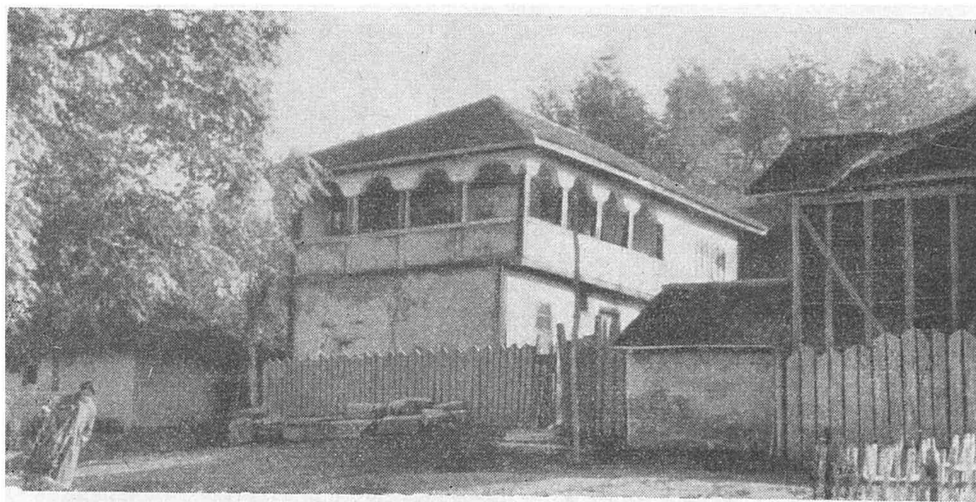


Fig. 18. — Storeyed-house (beginning of XX^{th} century).

Fig. 19. — Storeyed-house built in console (beginnig of XXth century).

Fig. 20. — "Utrakana"-house.

of very rudimentary carved pillars and of girders' ends belonging to the roof — which were also simply ornamented. At the old houses the plastering and colour were completely absent, the glittering whiteness of the lime supplying the dominant note of the village flooded by verdure. An element of variety is created by the strong and carefully built up chimneys which had their upper parts adorned with pieces of ceramics representing lions and birds (Fig. 21).

Fig. 21. — Ceramics "lion-shaped" chimney.

The concern for nicely built chimneys is characteristic of the South Danubian structures, such specimens being met in North of the Danube only in the Banat area in the neighbourhood of Jugoslavia.

The archways are an important item of the façade that marks the whole architecture of the zone. Very simply treated, semicircularly shaped, made of adobe, they occur, according to our observations, at all types of houses mentioned above, starting with the two or three-roomed ones up to those endowed with a look-out tower. The decorative effect of these archways called "ochiuri de polată" (Florentin), "cubele" ("cubea" — dome, Stanotîrn) or "chimire" (Bregova) is particularly striking. The white semicircles contrast with the shadow on the pillared gallery on which they move, leaving the impression of a graceful and light building. As a decorative element of the façade the archway is so much appreciated in the area that in a couple of villages on the banks of the Danube in which the presence of the influence of the baroque architecture from the nearby Banat is visible, it has been conveyed to houses very different in aspect. More than that, the archways are present even at the main outhouse of the area "utrakaná" we have mentioned above. From the information we gathered, corresponding in the main to Cojuharov's [31], the archways seem to have been introduced about the end of the last century by craftsmen who had come from the

[31] G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 96 and note 77, p. 109.

other side of the Timoc and who had worked for a while in the big centres (Vidin, Calafat) on the Danube.

In our field research done in the villages on the bank of the Danube, we recorded also an architecture evidently imported from Banat. In Stanotîrn, a large and rich village, we were impressed by the very big five or six-roomed houses boldly coloured in red, yellow, blue, green and having the aspect of villas built in a style near or derived from the baroque (Fig. 22). Undoubtedly, they are a reflection of the urban architecture practised in the Banat towns during the Austrian occupation. What seems to us particularly interesting is the fact that each house has got in its design the look-out tower though hidden under the aspect of a façade and exaggerated ornamentation of a baroque pattern. In addition, the look-out tower in the form of a closed, large-windowed room is also built over the "podrum" (the cellar). The semicircular archway is present here too. This kind of architecture with an evidently fashionable character was practised between 1900 and 1940. Rare specimens are older than the beginning of the century.

Extremely important for the demonstration of the quick rising of the living standard of the population in the years of people's power in Bulgaria seems to us to be the trend of the evolution in architecture in the studied area. The new houses are larger and modern in their aspect and these facts are materialized in simple lines and a discreetly arranged geometrical layout, consisting especially in a coloured plastering in relief. Many of them are multi-storeyed, possessing up to 8 rooms. The building materials are the burnt bricks, the cement for girders and pillars, the hollow tiles for roofs (Fig. 23). Large verandahs offer the houses an open and hospitable aspect (Figs. 24, 25). Sometimes, it may be noticed in the façade composition the preservation of some patterns belonging to traditional architecture : the inlet with ' pop" and two archways on the house's axis (Fig. 26). Ornaments in relief are elaborated on the plastering : lions, two doves on the one side and the other of a plant (an image stumped of the "life's tree" and naively realistic human figures) (Fig. 27).

The presentation of the architecture of the area cannot be concluded without mentioning at least incidentally the outhouse called ' utrakana" a two-levelled structure having the stable on the ground level and the hay barn on its upper part (Fig. 28). Utrakana alone would deserve a whole study owing to its variety in building materials and design. We confine ourselves here at saying that it may be met both at the old homesteads and the new ones, assuming of course, different forms ranging from the rudimentary ones where the basic material is the unshaped

Fig. 22. — House with "baroque" architectural elements.

Fig. 23. — House in the building process.

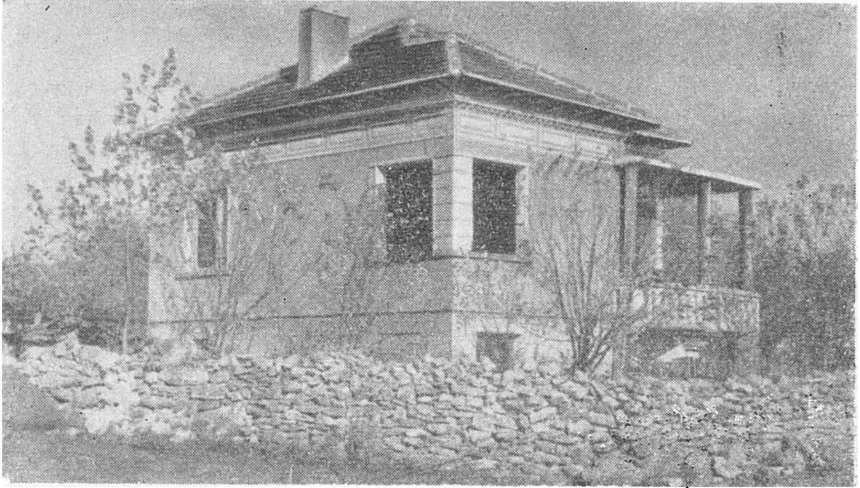


Fig. 24. — New house.

Fig. 25. — New house.

Fig. 26. — New house with "inlet".

Fig. 27. — Aspect of a plastering in bold relief.

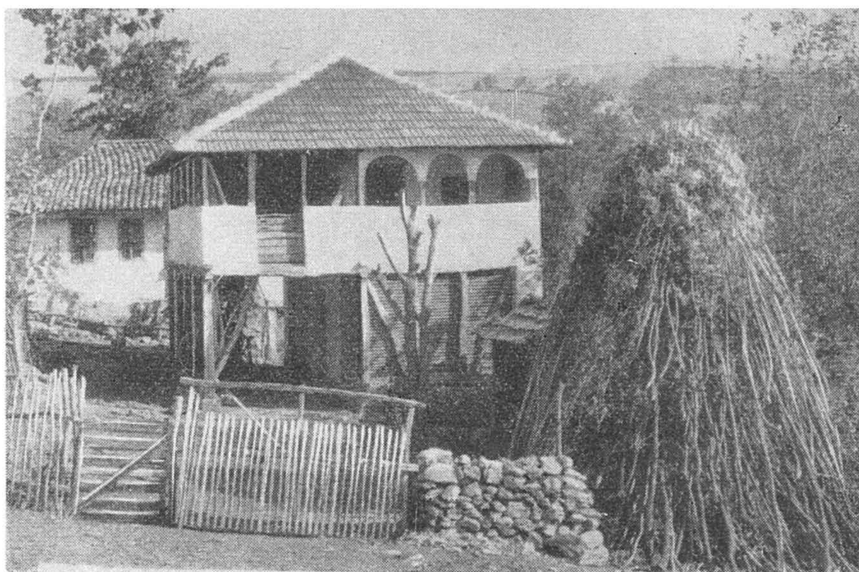


Fig. 28. — Attached structure called "utrakana".

Fig. 29. — General view of the village of Rabrova.

wood, to the almost pretentious ones with archways and coloured plastering — like at the houses. Having a whole hip roof, "utrakana" often possesses a dwelling room. We have got the impression that we are confronted with a rapid evolution, in the framework of which there will be attained a combination between outhouse and abode as it happens in different regions of Rumania.

In writing about the architecture in North-West Bulgaria, including the area studied by us, one of the Bulgarian researchers states that "it is difficult to make a general characterization" of this old folk architecture.[32] It is true that after doing field researches in almost the entire Bulgaria we tend to give credit to the difficulties the respective author came across in his attempt to relate the North-Western architecture to that of Strangea, Rodopi or to that represented by the abodes in Coprivştiţa, Plovdiv. Yet we consider that this North-Western architecture has got very well defined elements in what regards the design and elevation, fact which prompted one of the specialists in Bulgarian folk architecture[33] to consider it as a separate unit bordered in the East by the river Iscru. Nevertheless, we think that Zlatev looked upon things somehow unilaterally, connecting this architectural area to Central Europe and basing his arguments on the existence of the semicircular archways. First of all we must take into account all elements and not only the archways and secondly, we have to bear in mind the fact that such archways exist in the rest of Bulgaria too, leaving aside their existence on a large part of the Rumanian territory, much nearer the area under consideration than Central Europe.

---

[32] G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 80.

[33] T. Zlatev, *Bălgarskata căşcia prez epohata na Văzrajdaneto*, Sofia, 1955, p. 63; the same, *Bălgarsca bitova arhitectura*, kn. I, Sofia, 1948, p. 89, after G. Cojuharov, *op. cit.*, p. 96.

PARALLÈLES FOLKLORIQUES SUD-EST EUROPÉENS

par ADRIAN FOCHI

Le fait est aujourd'hui bien connu : par delà les formes et les expressions différentes qui tiennent au caractère spécifique national, il existe dans les Balkans un fonds folklorique commun et relativement unitaire qui, pour tous les peuples de cette région, constitue le berceau le plus authentique de leurs traditions populaires, le point d'irradiation mais aussi de convergence de leur culture. C'est également un fait unanimement reconnu que ce parallélisme confère justement à la culture de cette partie du monde une physionomie à part, dont la complexité et le caractère spécifique la différencient, qualitativement parlant, de la culture des peuples voisins.

La présente étude, si elle n'aspire pas à élucider les problèmes ardus de principe et de méthodologie concernant ce parallélisme, se propose pourtant d'apporter une contribution à l'étude comparée du folklore sud-est européen en abordant un seul thème poétique, mais un thème connu et fructifié par les créateurs populaires de tous les peuples de la péninsule. Il s'agit du thème artistique qui représente le héros populaire mortellement blessé, faisant son testament et priant ses compagnons ou bien un autre messager, passant par là par hasard, d'aller dire à sa mère, à sa femme ou à ses sœurs, qu'il est mort et s'est marié dans l'autre monde. Dans un langage technique, il s'agit d'un thème poétique qui comprend, dans une formule poétique irréductible, le motif du « testament du héros » associé à celui du « mariage du mort ».

L'existence d'éléments semblables dans le folklore de plusieurs peuples s'explique par deux causes différentes. Ainsi, l'on peut trouver, dans le

folklore des divers peuples, des traits communs sans que ces peuples aient eu des contacts historiques. Autrefois, devant un tel cas, on s'empressait de mettre l'identité du répertoire folklorique au compte de « l'unité de la nature humaine », de la « ressemblance qui existe entre tous les hommes, et surtout entre ceux qui ont atteint le même degré de développement spirituel ». A cette thèse d'inspiration psychologique, les chercheurs ont apporté les amendements nécessaires en précisant que, dans ce cas, « il s'agit d'une ressemblance entre des phénomènes dus à une idéologie historiquement déterminée, et donc à une ressemblance entre les relations sociales » [1]. Autrement dit, la cause la plus fréquente demeure « l'existence d'une ressemblance entre les conditions sociales, économiques et politiques dans lesquelles ces peuples ont vécu et se sont développés » [2]. Telle est également l'opinion de Maximilian Braun [3], qui affirme : « la possibilité d'une génération spontanée [des sujets, des motifs et des images du même genre], en d'autres termes de leur apparition indépendante chez des populations vivant dans des conditions similaires ». D'où cette conclusion que « des prémisses similaires d'ordre social et concernant la vie de tous les jours donnent naissance, là aussi, à des sujets semblables, lors même qu'il n'existe aucune sorte de contact culturel direct ni d'influence littéraire réciproque entre les peuples » [4]. A cette thèse d'ordre général un correctif est venu s'ajouter, selon lequel, même si les conditions sociales et économiques sont relativement semblables, l'histoire politique des différents peuples et leur création populaire peuvent être différentes. « Dans la mesure où chaque peuple possède sa propre histoire, une histoire concrète et qui ne saurait se répéter, différente de celle des autres peuples, les créations épiques de tous ces peuples différeront. La culture nationale, le caractère spécifiquement national de chaque peuple, toutes choses qui le différencient des autres peuples, sont étroitement liés à son histoire » [5].

Quant à la deuxième cause qui conditionne l'existence d'éléments communs dans le folklore de plusieurs peuples, elle implique une influence

---

[1] V. M. Jirmounski, *Эпическое творчество славянских народов и проблемы сравнительного изучения эпоса.* Доклады IV. Международный съезд славистов, Moscou, 1958, p. 15, au sujet de la thèse de A. I. Kirpitchnikov, Кудруна, Kharkov, 1874, p. 46—47.

[2] P. G. Bogatyrev, *Некоторые задачи сравнительного изучения эпоса славянских народов*, Moscou, 1958, p. 10—11. Apud : N. Roşianu, *Eposul popular rus şi balada populară romînească* [L'épopée populaire russe et la ballade populaire roumaine], dans « Romanoslavica », 4, 1960, p. 204.

[3] Maximilian Braun, *Историческая действительность в южнославянской народной эпической поэзии* (Communication au IVe Congrès des slavisants), Moscou, 1958, p. 6, ronéotypé et publié dans «Известия АН СССР». Отделение литературы и языка, Moscou, 18, 1959, p. 527—533.

[4] V. M. Jirmounski, *op. cit.*, p. 56.

[5] V. I. Propp, *Русский героический эпос*, Moscou, 1955, p. 29.

réciproque directe entre deux ou plusieurs peuples et, implicitement, une influence culturelle. Telle fut la thèse de prédilection des chercheurs du siècle dernier, lesquels accordaient une importance dém surée à l'aspect « migrationnel » de la culture. Ce faisant, ils excluaient arbitrairement la majorité des peuples du banquet de la création artistique, leur niaient le talent de conserver, sous une forme artistique, le souvenir de leur passé national, ne leur accordant que celui de relater, dans leur propre idiome, des sujets littéraires d'importation. Cette thèse doit donc être débarrassée de toutes les protubérances tendancieuses qui l'encombrent, pour être transformée en un instrument efficace de recherche scientifique. En effet, dans les conditions historiques telles qu'elles se présentent dans la réalité, il n'a pas existé et il n'existe nulle part de développement social et culturel complètement isolé. Il faut donc nuancer cette thèse en y introduisant cette constatation que l'action culturelle réciproque, dans le cas des phénomènes folkloriques, ne saurait être séparée de deux conditions nécessaires : le rapprochement historique entre les peuples en question, d'une part, et, de l'autre, l'existence de prémisses semblables dans leur développement social [6]. Tel est le cadre théorique dans les frontières duquel nous comptons poursuivre notre sujet.

Disons tout de suite que le matériel que nous allons étudier n'est pas de la meilleure qualité. En effet, il a été recueilli au hasard, et nullement pour servir à cette étude, de sorte qu'il reflète non pas la réalité folklorique dans son acception la plus authentique, mais seulement le stade actuel des recueils de folklore. On ne s'étonnera donc pas d'y constater une sensible inégalité d'ordre géographique. Il faut y ajouter que les textes qui intéressent notre étude n'ont pas tous été recueillis dans le même temps, ce qui eût permis de comparer les phénomènes correspondant à un même degré de développement de la société et de la conscience sociale. Nous voici donc en face d'un matériel qui, du point de vue historique, est nettement hétérogène. Le principe ethnographique n'est pas mieux respecté car, la plupart des matériaux n'étant pas recueillis à l'aide de moyens techniques et scientifiques ni d'une méthode rigoureusement unitaire, on n'y trouvera pas les détails les plus élémentaires sur la façon dont ils ont été recueillis et qui nous eussent permis de nous faire une idée de la circulation, de la fréquence et de l'intensité de circulation des différents textes, ainsi que de leur authenticité folklorique. Il faut avoir surtout en vue leur aspect esthétique, celui-ci constituant le principal critère d'appréciation des faits folkloriques. Mais, là non plus, le matériel ne présente pas toutes les ga-

[6] V. M. Jirmounski, *op. cit.*, p. 6—7.

ranties désirables. Cela étant, force nous a été de recourir à des traductions — qui peuvent être très belles mais fort peu fidèles — ou encore à divers index de motifs ou répertoires thématiques qui ne nous ont fourni que de simples résumés ou bien des schémas abstraits, cela faute de pouvoir accéder aux recueils de base ; ou encore nous avons dû nous contenter d'une information partielle, dans la mesure de nos possibilités de documentation. Ces caractéristiques du matériel —caractéristiques que, en général, les comparativistes dédaignent de prendre en considération, assemblant ainsi des éléments hétérogènes — nous imposent d'être très prudents dans l'énoncé des thèses, dans la marche de nos démonstrations et dans la nature de nos conclusions. Voilà pourquoi nous nous proposons d'interpréter les textes en les considérant surtout comme de simples symptômes culturels, laissant le soin à d'autres études, portant sur une thématique adjacente, de confirmer nos hypothèses.

Le motif de la mort héroïque, dans les conditions mentionnées ci-dessus, n'est pas, dans le folklore des peuples sud-est européens, un phénomène isolé ou dû au hasard. On le trouve réalisé dans de nombreuses formules artistiques, ce qui prouve l'intérêt qu'il offrait pour les larges masses du peuple opprimé. Il n'est pas dans notre propos de tracer le tableau exhaustif de ces formules artistiques, car cela dépasserait le cadre de notre étude ; pourtant, il nous semble nécessaire d'exposer quelques-unes d'entre elles, pour créer la base nécessaire aux discussions qui vont suivre.

Ainsi, chez les Roumains, ce thème paraît assez répandu, puisqu'on en trouve trois types différents, possédant une structure poétique bien définie et ayant une large diffusion géographique. Le premier type est celui de la vieille mère qui cherche son fils. Elle interroge le Danube, le brouillard, le soleil, la lune, le vent, leur demandant ce qu'il est devenu et faisant son portrait. Elle apprend ainsi qu'il gît, blessé, sur le champ de bataille. La vieille femme se change en corbeau et vole vers son fils. Après quoi, le jeune homme l'envoie chercher des remèdes, guérit et repart au combat, ou bien ne guérit pas, succombe, et sa mère avec lui [7]. Toutes les variantes font

---

[7] T. T. Burada, *O călătorie în Dobrogea* [Un voyage en Dobroudja], Jassy, 1880, p. 113 ; Alexandru Vasiliu, *Cîntece, urături și bocete de-ale poporului* [Chants, souhaits et lamentations funéraires populaires], Bucarest, 1909, p. 20 ; Gr. G. Tocilescu, *Materialuri folkloristice* [Matériaux folkloriques], Bucarest, 1900, p. 1230 ; S. Teodorescu-Kirileanu, *Comoara sufletului* [Le trésor de l'âme], Suceava, 1920, p. 121. Ayant un développement épique divers : Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 1259, 1284 ; Tudor Pamfile. *Cîntece de ţară* [Chants paysans], Bucarest, 1913, p. 74 ; G Giuglea, *Note și fapte de folclor și filologie* [Notes et faits de folklore et de philologie], Cluj, 1928, p. 526 (Extr. de «Dacoromania», 5, 1927—8, p. 523—553). Voir un thème similaire chez Miron Pompiliu, *Balade populare romîne* [Ballades populaires roumaines], Jassy, 1870, p. 75 ; Ovid Densusianu, *Antologie dialectală* [Anthologie dialectale], Bucarest, 1915, p. 53.

usage d'éléments fantastiques, certaines davantage, d'autres moins; en tout cas, ce qui caractérise ce type, c'est justement le large emploi du fantastique et du miraculeux. Le second type renonce à l'épisode de la mère, et l'action épique est beaucoup plus restreinte. Le preux, mortellement blessé, gît au pied d'un arbre, guetté par les vautours. Il les prie de porter à sa mère ou à sa bien-aimée sa main avec son anneau, la seule partie de son corps qu'il leur demande de ne pas dévorer [8]. Bien que le texte se borne à un simple dialogue entre le moribond et les vautours, ce type n'est pas encore complètement débarrassé des éléments fantastiques. Enfin, un troisième type, assez proche du second, nous montre le preux blessé guetté par un vautour et par un loup. Pour ne pas être déchiqueté par le vautour, le preux tente de le tuer à coups de fusil, mais le vautour s'adresse à lui dans le langage des humains et lui dit qu'il a été envoyé par son père pour avoir de ses nouvelles [9]. Comme dans le type précédent, on y retrouve encore des éléments fantastiques, mais réduits à leur dernière expression, à tel point qu'on peut les assimiler à un simple procédé artistique (la personnification).

Ce motif existe aussi chez les Serbes. Par exemple, le preux blessé à mort explique comment il désire que l'on creuse sa tombe : large de deux lances, longue de quatre, un rosier à sa tête, une fontaine à ses pieds. Ce faisant, les jeunes gens qui passeront devant sa tombe se fleuriront de roses, les vieillards apaiseront leur soif à la fontaine, et tous se rappelleront sa mort héroïque [10].

Les Bulgares semblent avoir réalisé la même idée selon plusieurs formules, dont certaines proches parentes de celles que nous avons rencontrées chez les Serbes et chez les Roumains. Par exemple, le preux blessé demande que l'on dresse à son chevet l'étendard qu'il portait de son vivant. Près de sa tombe, on creusera une fontaine et l'on plantera un jardin, pour que les vieillards qui passeront puissent boire de l'eau à la fontaine et que les

---

[8] S. Fl. Marian, *Poesii poporale din Bucovina. Balade romîne culese și corese* [Poésies populaires de Bucovine. Ballades roumaines recueillies et corrigées], Botoșani, 1869. p. 28; S. Fl. Marian. *Poesii poporale romîne adunate și întocmite* [Poésies populaires roumaines recueillies et arrangées], Cernăuţi, 1873, p. 55; D. Vulpian, *Poesia populară pusă în musică* [La poésie populaire mise en musique], Bucarest, 1886, p. 87; Vasile Bologa, *Poezii poporale din Ardeal* [Poésies populaires de Transylvanie], Sibiu, 1936, p. 32; Avram Corcea, *Balade poporale* [Ballades populaires], Caransebeș, 1899, p. 77; E Hodoș, *Poesii poporale din Bănat* [Poésies populaires du Banat], tome II, *Balade* [Ballades], Sibiu. 1906, p. 148; S. Teodorescu-Kirileanu, *op. cit.*, p. 48; *Antologie de literatură populară* [Anthologie de littérature populaire]. tome I, Bucarest, 1953, p. 68.

[9] O. Densusianu, *Graiul din Ţara Haţegului* [Le parler du Pays de Haţeg], Bucarest, 1915, p. 296. Voir un thème similaire chez I. Bîrlea, *Cîntece poporane din Maramureș. I. Balade, colinde și bocete* [Chants populaires du Maramureș. I. Ballades, chants de Noël et lamentations funéraires], Bucarest. 1924, p. 70, ainsi qu'une variante de chants de soldats, *ibidem*, p. 69.

[10] Talvj, *Volkslieder der Serben*. Zweiter Theil, Leipzig, 1853, p. 82—83.

jeunes filles viennent cueillir les fleurs [11]. La formule est tout à fait semblable à celles que nous avons trouvées chez les Serbes, mais aussi à des fragments lyriques que nous retrouvons également dans la poésie populaire roumaine. Un autre type raconte l'histoire que voici : le preux blessé gît au pied d'un arbre. Un faucon souhaite qu'il meure pour qu'il puisse se nourrir de son corps. A ces mots, le preux, hors de lui, se traîne jusqu'à son fusil et tue le faucon, puis supplie la fée Samodiva de venir le guérir. Celle-ci survient et le guérit [12]. Comme on le voit, ce récit se rapproche assez des variantes roumaines citées au début de ce paragraphe. Enfin, un dernier type raconte l'histoire de Krali-Marko. Celui-ci, blessé, est guetté par des vautours. Il veut les chasser, mais ceux-ci lui disent qu'ils prient pour sa santé. Dans une autre variante, le preux malade demande aux vautours de faire venir sa mère. Celle-ci arrive et ils meurent côte à côte. Comme on le voit, l'histoire est assez ressemblante à celles que nous content les variantes roumaines [13].

L'idée se retrouve aussi chez les Macédo-Roumains. Chez un groupe macédo-roumain d'Albanie, par exemple, on raconte l'histoire d'un preux qui gît blessé dans un col, guetté par trois vautours. Il les supplie de ne pas le dévorer tout entier mais d'épargner la main droite pour qu'il puisse écrire à sa mère et à sa femme [14]. Dans une autre variante, le preux prie le vautour d'épargner sa tête, son cœur et sa main droite pour qu'il puisse écrire à sa bien-aimée qui l'attend [15].

Le motif se retrouve également dans le folklore albanais. Ainsi, nous voyons un guerrier blessé prier ses compagnons de l'enterrer debout et d'aménager une fenêtre dans sa tombe, pour qu'il puisse entendre, au printemps, le chant des hirondelles et des rossignols. Mais il doit probablement exister aussi d'autres formules [16].

Les Grecs, eux aussi, ont traité ce thème dans un grand nombre de créations folkloriques. Soulignons cependant que, grâce aux recherches approfondies consacrées aux chants « klephtiques », nous sommes mieux

[11] St. Romanski, *Прегледъ на българските народни песни.* Tome I, Sofia, 1925, type 680; Anton P. Stoïlov, *Показалец на печатаните презъ XIX векъ български народни песни.* Tome I, Sofia, 1916, type 480, 482; tome II, Sofia, 1918, type 1060.

[12] St. Romanski, *op. cit.*, type 36; Anton P. Stoïlov, *op. cit.*, type 440.

[13] Anton P. Stoïlov, *op. cit.*, tome I, type 427; tome II, type 663.

[14] Tache Papahagi, *Antologie aromînească* [Anthologie macédo-roumaine], Bucarest, 1922, p. 24.

[15] *Ibidem*, p. 42—43. Une variante tout à fait semblable (avec d'insignifiantes modifications d'ordre lexical aux vers 3, 4 et 14) a été publiée par Pericle Papahagi, *Din literatura poporană a Aromînilor. Materialuri folkloristice* [Extraits de la littérature populaire des Macédo-Roumains, Matériaux folkloriques], Bucarest, 1900, tome II, p. 854, texte LXXIV.

[16] Anton Balotă, *Albanica. Introducere în studiul filologiei albaneze.* Vol. I. *Albania şi Albanezii* [Albanica. Introduction à l'étude de la philologie albanaise. Tome I. L'Albanie et les Albanais], Bucarest, 1936, p. 281.

informés des modes artistiques dans lesquels ce thème a été traité chez les Grecs. Mais du nombre plus élevé des types et des variantes grecs, mieux vaut ne pas tirer des conclusions hâtives. Ainsi, un premier groupe comprend les textes où le preux blessé s'adresse à son cheval et le prie de l'enterrer en creusant la terre avec ses sabots et ses fers d'argent, puis de porter ses armes à ses compagnons, son anneau et son mouchoir à sa bien-aimée [17]. Cependant, la formule la plus répandue paraît être celle du preux qui, mortellement blessé, prie ses compagnons de lui couper la tête pour qu'elle ne devienne pas un objet de dérision dans les mains de l'ennemi [18], motif très répandu dans les chants et les vieilles coutumes des peuples balkaniques [19]. Dans un autre cycle, le preux blessé à mort exige d'être enterré de la façon suivante : ses compagnons le porteront au sommet du mont, creuseront une fosse profonde avec leurs sabres, l'y placeront debout pour qu'il puisse suivre le combat ; à droite, dans la tombe, ils laisseront une ouverture pour qu'il puisse voir la lumière du soleil et de la lune et entendre le chant des oiseaux et ceux des haïdouks [20]. Bien que la façon dont cette dernière idée est réalisée diffère de ce que nous avons trouvé chez les Serbes et les Bulgares, le fonds comme l'intention morale demeurent les mêmes.

Comparant toutes ces solutions artistiques on constate que tous les peuples du sud-est européen ont éprouvé le besoin d'interpréter, sous une forme artistique, leur histoire commune, choisissant pour cela le même aspect dramatique de leur lutte pour la liberté ; certes, la réalisation artistique diffère d'un peuple à l'autre, mais on retrouve certaines formules semblables chez les Bulgares comme chez les Serbes, chez les Macédo-Roumains

---

[17] C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, tome I, Paris, 1824, p. 51 ; Tache Papahagi, *Paralele folklorice (greco-române)*[Parallèles folkloriques—gréco-roumains], Bucarest, 1944, p. 60 (texte de Politis, p. 51—52 ; autres variantes : Marcellus, 124 ; Passow, 121—122 ; Mihailidis, 75) ; Domokos Sámuel, *Az újgörög kleftisz-balladák és a román népballadák*, dans «Filólogiai közlöny», 4, 1958, p. 110.

[18] C. Fauriel, *op. cit.*, tome I, p. 21, 179 ; tome II, p. 317—319 ; Tache Papahagi, *Paralele ...*, p. 54 (texte de Politis, p. 60 — 61) ; Domokos Sámuel, *op. cit.*, p. 108, considère que cette formule artistique constitue le trait le plus important des ballades klephtiques ; A.D.Tsiriba, 'Αρκαδικὰ δημοτικὰ τραγούδια, dans «Λαογραφία», 1957—1958, p. 74 (texte 6).

[19] Voir l'attestation et les explications de cette coutume des Serbo-Croates, données par Gerhard Gesemann, *Heroische Lebensform. Zur Literatur und Wesenskunde der Balkanischen Patriarchalität*, Berlin, 1943, p. 134—135, suivi d'une abondante bibliographie, p. 348—349 ; en ce qui concerne les Albanais, voir F.C.H.L. Pouqueville, *Voyages en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire Othoman pendant les années 1798, 1799, 1800 et 1801*. Paris, 1805, tome III, p. 20, 109, 110. 177 ; en ce qui concerne les Grecs, *ibidem*, tome I, p. 151. V. M. Jirmounski, *op. cit.*, p. 14, affirme que ce motif est largement répandu dans l'épopée des Slaves du sud et d'autres peuples, et qu'il est « tiré de la vie réelle ».

[20] C. Fauriel, *op. cit.*, tome I, p. 57 ; M/urnu/, G., *Din literatura populară neogreacă. III. Haiducul pe moarte* [Aspects de la littérature populaire néo-grecque. III. Le haïdouk mourant], dans « Revista balcanică », 1, 1911, n° 2, p. 9 10 ; Domokos Sámuel, *op. cit.*, p. 111 ; D. A. Tsiriba, *op. cit.*, p. 85 (texte 27).

comme chez les Serbes, chez les Grecs comme chez les Bulgares ou les Serbes, chez les Bulgares comme chez leurs voisins d'au-delà du Danube, les Roumains. Cependant, toutes ces formules artistiques ne reflètent pas le même stade de développement de la conscience sociale, lors même que toutes reflètent la même réalité concrète, historique (en effet, certaines renferment encore des traces du mythe et du conte héroïque, par exemple la tendance à conserver au héros son immortalité physique : il s'agit des variantes roumaines et bulgares où le héros guérit miraculeusement), fait dont témoigne le dosage différent des détails réalistes ou fantastiques. L'important, c'est que tous les exemples analysés par nous attestent le caractère général de l'idée, tout comme le particularisme de la forme artistique qui tire son origine de la tradition artistique de chaque peuple.

Jusqu'ici, nous n'avons pas donné d'exemples turcs, non que ceux-ci n'existent pas, mais faute d'une documentation suffisante. Cependant, nous avons de bonnes raisons de croire que, chez ce peuple comme chez les autres déjà mentionnés, il existe des versions nationales du même type que celui que nous venons d'étudier.

Du matériel cité plus haut il ressort, et c'est là l'essentiel, que ce thème a effectivement intéressé les peuples en question, qu'on a tenté d'y apporter de nombreuses solutions artistiques pour le concrétiser et qu'il a connu une large diffusion géographique. Le problème du rapport entre les éléments plus anciens, de nature fantastique, et les éléments plus récents, de nature réaliste, donne lieu, cela va sans dire, à des interprétations diverses. Mais le trait caractéristique de l'espèce, en l'occurrence du chant de haïdouks, demeure l'invasion des éléments réalistes, qui confèrent à ces productions une structure idéologique et artistique toute particulière. De ce point de vue, les chants grecs sont les plus caractéristiques pour toute l'espèce, du fait qu'ils ont renoncé au fabuleux et au fantastique et que le sujet comporte de nombreuses allusions nettement historiques. Dans les versions des autres peuples que nous avons analysées ci-dessus on rencontre une fusion *cd hoc* des deux catégories d'éléments, avec une tendance à échapper à l'emprise puissante de la tradition du grand chant héroïque. Cela peut, certes, prouver l'importance de la tradition dans le processus permanent d'actualisation folklorique, mais cela peut aussi être une conséquence de l'emploi, sur un plan de valeurs nouveau, de formules artistiques anciennes vidées de leur sens initial et ne constituant plus, par suite, que de simples clichés artistiques, de simples moyens d'expression. Résoudre ce problème sur le témoignage de cette seule pièce, constitue, cela va sans dire, une impossibilité. La tâche d'établir le rapport entre la tradition et l'innovation dans le cadre de la

grande chanson épique des peuples slaves du sud reste donc à accomplir. L'apparition des éléments réalistes pourrait être également — pour parler en vulgarisateur — interprétée comme un indice chronologique touchant à l'évolution de ce genre de productions. Mais cet argument, à lui seul, ne nous permet pas d'affirmer le caractère plus récent des chants grecs, comparés aux chants similaires serbes ou bulgares. Nous éviterons donc une interprétation de nature à remettre sur le tapis l'idée des emprunts culturels, idée qui, dans le cas présent, ne repose sur aucun fondement scientifique. Tout cela est d'ailleurs si inextricable qu'attribuer à tel peuple ou à tel autre l'initiative de l'interprétation artistique d'un tel motif reviendrait à renoncer à toute rigueur scientifique.

En fait, la même réalité historique et sociale s'est reflétée dans la conscience de tous les peuples, et chacun d'entre eux s'est efforcé de donner son opinion sur cette réalité. Que l'acte de création est partout indépendant, nous en avons pour preuve la multitude des solutions, ainsi que leur particularisme artistique. Les traits semblables que l'on retrouve dans le folklore de certains peuples s'expliquent par le fait que, pour un même stade de développement de leur conscience sociale, ces peuples ont trouvé un langage uniforme, employant et remettant en valeur des éléments artistiques puisés dans un ancien fonds commun. De tout cela, il ressort nettement que, par delà les différences dues au caractère spécifique national, nous retrouvons chez tous les peuples la même idée, du fait de l'identité des conditions historiques et sociales.

Mais, aux côtés de toutes les versions mentionnées ci-dessus, et les dominant par la qualité exceptionnelle de la réalisation, il existe également une version probablement commune à tous les peuples du sud-est européen, version qui représente la synthèse de toutes les expériences artistiques entreprises sur ce thème et qui, par ce qu'elle a de général, a emporté tous les suffrages. Il s'agit d'une version qui combine de façon cohérente, à une haute température artistique, le motif du « testament du héros » et celui du « mariage du mort ». Dans ce cas, nous pouvons dire que cette version intéresse l'essence même de la communauté folklorique des Balkans ; en effet, nous sommes en présence d'un thème semblable, transformé à l'aide de moyens artistiques semblables, pour aboutir à une formule artistique semblable. Cette version présente pour le chercheur un surplus d'intérêt du fait que, dans le cadre d'un seul et même exemple, elle lui permet d'apprécier la profondeur et l'envergure de la communauté artistique de la zone balkanique. La version dont nous nous occupons combine, dans une formule tout à fait nouvelle, le motif du preux blessé

(« le testament du héros ») et celui du « mariage du mort ». On la trouve chez les Grecs, les Macédo-Roumains, les Albanais, les Bulgares et les Serbo-Croates. Il n'est pas impossible qu'elle existe aussi chez les Turcs, car le motif du « mariage du mort », dans un contexte semblable à celui que nous rencontrons chez les Grecs, existe aussi chez les Turcs, témoin l'ouvrage particulièrement bien documenté d'Elsa Mahler [21]. Cependant, l'absence d'un document péremptoire nous interdit d'aller plus loin dans nos affirmations.

Nous parlerons plus loin de la provenance et de la signification du motif du « mariage du mort », lorsque nous discuterons du sens de la fusion survenue entre les deux motifs pour former une version qualitativement nouvelle. Pour l'instant, contentons-nous d'exposer systématiquement le matériel documentaire dont nous disposons.

En ce qui concerne le folklore grec, le matériel est aussi vaste qu'éloquent. Ainsi, dans un texte publié par C. Fauriel [22], le héros mortellement blessé, s'adressant à l'un de ses compagnons, l'encourage à affronter le danger d'un ruisseau en crue, pour aller au quartier général des klephtes, là où, d'habitude, ils tiennent conseil avant le combat et où, naguère, ils ont sacrifié deux agneaux, Floras et Tombras. Si les autres compagnons demandent ce qu'il est devenu, son camarade répondra qu'il s'est marié en triste terre étrangère, qu'il a pris pour belle-mère la pierre du tombeau, pour femme la terre noire, pour beaux-frères les cailloux. La variante publiée par N. Tommaseo [23] ne diffère de la précédente qu'en ce qui concerne quelques moments sans importance. Ainsi, nous n'y trouvons pas le détail des deux agneaux sacrifiés par les klephtes. Pour le reste, l'histoire est identique : le héros s'est marié en triste terre étrangère, a pris pour belle-mère la pierre du tombeau, pour femme la terre, pour beaux-frères les cailloux. Toute semblable est la variante publiée par le comte de Marcellus [24]. Dans cette variante, le détail manquant chez Tommaseo réapparaît ; les seules différences entre ces trois textes concernent les attributs ; cette fois, le klephte s'est marié contre son gré en terre étrangère, a pris pour belle-mère la pierre du tombeau, pour femme la terre profonde, pour beaux-frères les cailloux. Dans une autre variante traduite en Rou-

---

[21] Elsa Mahler, *Die russische Totenklage. Ihre rituelle und dichterische Deutung*, Leipzig, 1936, p. 408, dans la note, où elle cite, d'après O. Böckel, *Psychologie der Volksdichtung*, Leipzig, 1906, p. 120, un passage d'un chant où l'on voit un jeune mort répondre à ses parents : « Il ne m'est pas permis [de revenir sur la terre], mon cher père, ma chère mère, je ne peux plus. Pas plus tard qu'hier, je me suis marié, tard le soir. Ma femme est le vaste monde, ma belle-mère la tombe ».

[22] C. Fauriel, *op. cit.*, p. 51.

[23] N. Tommaseo, *Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci*, Venise, 1842, tome III, p. 335.

[24] De Marcellus, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1860, p. 128.

main par Tache Papahagi [25] l'histoire diffère ; en effet, la mère du klephte y refait son apparition. Le blessé prie ses compagnons, des jeunes hommes de Morée et de Roumélie, de ne pas passer par son village ni pendant le jour ni au clair de lune, de ne pas décharger bruyamment leurs armes et de ne pas chanter, de façon que sa mère et sa sœur ne les entendent pas. Au cas où celles-ci viendront pourtant à leur rencontre, ils commenceront par éviter toute discussion sur son sort, mais, à la troisième question, ils répondront qu'il a pris pour belle-mère la pierre du tombeau, pour femme la terre, pour sœurs et pour cousines les cailloux. Cette fois, les modifications essentielles portent sur le motif du « testament du héros », tandis que celui du « mariage du mort » n'a connu que des modifications secondaires (absence des attributs, remplacement des beaux-frères par les petites sœurs et les cousines). D'autres références nous apprennent que cette solution se retrouve fréquemment dans les chants grecs, où partout l'on retrouve les mêmes éléments de l'image finale : la belle-mère du mort est la pierre du tombeau, sa femme la terre noire, tandis que les cailloux sont ses beaux-frères [26]. Tentant de caractériser la formule grecque, nous retiendrons que la version résultant de la fusion des deux motifs est relativement stable, le point de gravité de cette stabilité étant formé par le thème du « mariage du mort ». Quant au motif du « testament du héros », la formule qui revient le plus souvent est celle du message du mourant à ses compagnons d'armes, et non pas à sa mère ou à d'autres parents. En ce qui concerne l'image nuptiale de la fin, éliminant tout ce qui est accidentel, autrement dit les attributs, nous constatons que tous ces chants présentent le schéma que voici : dans tous les cas, la femme du mort est la terre (noire, profonde), et sa belle-mère est, dans tous les cas sans exception, la pierre tombale ; quant aux cailloux, ils sont généralement ses beaux-frères (une seule fois, ses sœurs et ses cousines). A souligner que, du fait du processus d'actualisation permanente qui domine la création folklorique, ce chant redevient actuel sous des formes nouvelles, répondant à des nécessités artistiques elles aussi nouvelles. La refonte du matériel traditionnel s'est soldée par des modifications substantielles dans la composition de l'image nuptiale de la fin, mais en se cantonnant strictement dans l'atmosphère spécifique du chant « klephtique ». Il s'agit d'un chant de partisans largement répandu pendant la seconde guerre mondiale, et où le héros blessé prie ses compagnons de ne pas dire à sa mère qu'il a été tué, mais de lui raconter qu'il s'est marié, prenant « pour belle-mère les balles, pour épouse un éclat d'obus, pour

[25] Tache Papahagi, *Paralele* ..., p. 42—43 (texte de Politis, p. 48).
[26] Domokos Sámuel, *op. cit.*, p. 110 (le matériel mentionné : Passow, textes 35, 48, 56, 134).

frères et pour cousins les montagnes ». Il semble que cette version moderne du chant « klephtique » reproduit à son tour une formule intermédiaire, en l'espèce un chant de soldats du temps des guerres balkaniques, n'y changeant que les données concrètement historiques, et s'en tenant en général au même schéma poétique comme à la même signification [27]. Ainsi donc, si nous voulons établir le schéma de l'image nuptiale des chants grecs appartenant à cette catégorie, il nous faut noter également cette modification dans la composition de la famille d'outre-tombe du mort, mais en retenant le fait que, dans tous les cas, les éléments de l'image sont tirés du monde matériel.

En ce qui concerne le folklore macédo-roumain, on possède également des témoignages suffisants pour nous faire une idée de la version caractéristique et connaître sa diffusion géographique. Une première variante, recueillie à Cruşova d'un habitant du village de Gramoste et publiée par Taşcu Şunda [28], n'est guère explicite quant aux causes de la mort du jeune homme. Celui-ci, malade et voyant qu'il gêne ses compagnons, que ceux-ci projettent de l'abandonner, les prie de le porter au sommet du mont, à l'ombre des hêtres et des pins, là où les bêtes sauvages ne viendront pas le dévorer. Par un certain côté, ce thème rappelle la version grecque similaire où le klephte mortellement blessé demandait à ses compagnons de lui rendre le même service. Mais, à partir de ce moment-là, la version macédo-roumaine aborde l'atmosphère spécifique du motif du « mariage du mort ». Le jeune mourant prie ses compagnons, quand, à l'automne, ils traverseront son village, de ne pas tirer de coups de fusil, de sorte que sa mère ne les entende pas. Mais si pourtant elle vient à leur rencontre, ils ne lui diront pas qu'il est mort, mais qu'il s'est marié, a pris la terre pour femme et la pierre du tombeau pour belle-mère. Une variante de Samarina [29] présente un déroulement épique plus restreint, mais semblable. Ici, le mourant prie ses compagnons, quand ils

---

[27] Information et texte nous ont été fournis par un étudiant grec de 25 ans, Ziatas Hristos, qui nous a également offert une variante de transition. Outre les éléments traditionnels, tels que « la pierre en guise de belle-mère, la terre noire en guise d'épouse », on y trouve un élément nouveau, « les montagnes noires en guise de frères et de cousins ». Une ultime variante — où l'élément nouveau prédomine sur le schéma traditionnel, recouvre toutes les parentés d'outre-tombe du défunt, et, par là, appauvrit l'image — , est celle que l'on rencontre dans le roman d'Elli Alexiou, Μὴ τῇ λύρᾳ, 1959, où, à la page 225, on peut lire que le héros a pris « pour belle-mère (le mont) Vitsi, pour épouse (le mont) Grammos, et pour frères et cousins (les monts) Murgani ».

[28] Taşcu Şunda, *Cîntece populare din Macedonia, culese şi adnotate de autor* [Chants populaires de Macédoine, recueillis et annotés par l'auteur], dans « Arhiva », Iaşi, 6, 1895, p. 712—713, publié à nouveau par Pericle Papahagi, *op. cit.*, p. 888.

[29] Arhiva Institutului de etnografie şi folclor, Bucarest (A.I.E.F.), variante recueillie par E. Dragnea, à Mangalia, le 18 septembre 1949, de la bouche de Ion Ceara, originaire de Samarina.

arriveront dans son village, de ne pas tirer de coups de feu, pour que sa mère et ses sœurs ne les entendent pas, ne viennent pas à leur rencontre demander ce qu'il est devenu. Mais si pourtant on le leur demande, ils ne diront pas qu'il a été blessé à mort, mais qu'il s'est marié et a pris une bonne épouse, la terre, et pour belle-mère la pierre du tombeau. Les deux textes semblent être tout simplement la version macédo-roumaine du chant grec traduit et publié par Tache Papahagi dont nous parlions plus haut ; de son côté, cette variante, assez isolée dans le folklore grec, pourrait être un simple décalque du chant macédo-roumain. Enfin, une troisième variante, publiée sans indication d'origine par Pericle Papahagi [30], raconte l'histoire que voici : un jeune homme mourant prie un oiseau d'aller trouver sa mère et sa femme et de leur dire qu'il s'est marié, qu'il a pris pour petite épouse la fosse, et, pour belle-mère, la pierre du tombeau. On peut donc affirmer que la formule caractéristique du folklore macédo-roumain est celle où le jeune homme parle avec ses compagnons ; mais on peut aussi trouver d'autres motifs subsidiaires qui emploient un matériel traditionnel assez répandu dans les Balkans. Cependant, la formule finale est toujours la même, l'image nuptiale étant la suivante : la femme du mort est la terre (une seule fois, la fosse), sa belle-mère est (toujours) la pierre tombale. En comparaison avec le texte grec similaire, l'image, chez les Macédo-Roumains, nous apparaît plus pauvre ; en effet, sur trois possibles, elle n'évoque que deux parents d'outre-tombe.

Le folklore albanais traite le même motif, mais dans une interprétation différente qui tient du caractère national de son art. Dans tous les chants de ce genre, on parle de la mort d'un jeune soldat. Dans une variante publiée en 1854 par Johann Georg von Hahn [31], le blessé s'adresse en ces termes à ses compagnons : « Je suis tombé, camarades, je suis tombé au-delà du pont de Kiabé. Saluez ma mère de ma part et dites-lui de vendre les deux bœufs et de partager l'argent entre les jeunes gens du village. Si elle demande ce que je suis devenu, dites-lui que je me suis marié ; si elle demande avec qui et quelle femme j'ai épousée dites-lui que ce sont trois balles dans la poitrine et six dans les jambes et dans les bras ; si elle demande quels sont les invités venus à ma noce, dites que ce sont les corneilles et les corbeaux ». Les commentaires qui accompagnent ce chant albanais nous apprennent qu'il était très répandu à l'époque où il fut recueilli, étant un « sehr verbreitetes Lied ». Nous ne décrivons pas la variante publiée par Dora d'Istria [32], vu que l'histoire est exacte-

[30] Pericle Papahagi, *op. cit.*, p. 891.
[31] Johann Georg von Hahn, *Albanesische Studien*, Iena, 1854, tome II, p. 140.
[32] Dora d'Istria, *La nationalité albanaise d'après les chants populaires*, dans « Revue des deux mondes », Paris, 1866, p. 398.

ment la même et que c'est, peut-être, la même pièce traduite en français, d'autant plus que l'écrivain ne nous dit rien sur les sources auxquelles il a puisé. Aussi bien, à l'appui de notre hypothèse, nous citerons le commentaire de l'écrivain selon lequel, tout comme dans le cas de la variante précédente, ce texte est le plus populaire de tous les chants qui célèbrent la mort d'un jeune soldat. Autre argument en faveur de notre hypothèse : dans un cas comme dans l'autre, le héros est un mercenaire. Ce détail ne nous est donné que dans ces deux variantes. Le texte publié par E. Mitkos et Beni Suef, dans la traduction allemande de J. U. Jarník [33], présente quelques différences. Ainsi, le blessé désire que sa mère vende les deux bœufs pour pouvoir restituer la dot de sa bru ; quant à la nouvelle épouse du blessé ce sont deux balles dans la poitrine et quatre dans les jambes et dans les bras. Pour le reste, le texte est identique aux variantes précédentes. Une variante publiée par Qemal Haxhihasani et Zihni Sako [34] s'avère plus prolixe, mais sans s'éloigner de l'essence du contenu tel que nous le connaissons déjà. Ainsi, le blessé demande que sa mère vende les deux bœufs noirs pour restituer la dot de sa femme, le cheval blanc pour pouvoir élever son garçon, le mulet pour pouvoir élever sa fille. Si la mère demande ce qu'il est devenu, on lui répondra qu'il s'est marié avec trois balles dans la poitrine ; si elle demande quel cheval il a enfourché (pour aller à la noce), on lui dira qu'il s'est contenté de trois planches ; si elle demande quels invités sont venus à la noce, on lui répondra que ce furent les corneilles et les vautours qui l'ont dévoré. Nous connaissons aussi une autre variante, traduite en roumain et parue en 1936 sous le titre *Pasăre neagră* [L'Oiseau noir]. Les éléments artistiques, tout en demeurant dans le cadre de l'idée générale, sont différents. Ainsi, sur la tombe d'un jeune homme, un oiseau noir qui est sûrement l'âme du mort croasse lamentablement, priant les passants d'aller dire à sa mère que le jeune homme s'est marié avec deux balles de mousquet. Si elle demande où il repose, on lui dira que l'argile lui sert de lit et une pierre d'oreiller ; si elle demande quels furent les parents qui banquetèrent à sa noce, on lui dira que ce furent les corneilles et les corbeaux [35]. Enfin, une dernière référence au folklore albanais nous est offerte par Karl Dieterich [36], sous la forme d'un bref

---

[33] E. Mitkos — Beni Suef, *Albanesische Helden-, Hochzeitslieder und Sprichwörter*, dans « Zeitschrift für Volkskunde », Leipzig, 2, 1889, p. 29.

[34] *Këngë popullore historike.* Instituti i historisë dhe i gjuhësisë, Tirana, 1956, p. 172—173.

[35] « Cuget clar », Vălenii de Munte, 1, 1936, p. 123, avec cette note de N. Iorga : « il est clair que nous nous trouvons devant une variante de la Miorița ». Publiée à nouveau dans « Gînd romînesc », Cluj, 4, 1936, p. 359—360.

[36] Karl Dieterich, *Die Volksdichtung der Balkanländer in ihren gemeinsamen Elementen. Ein Beitrag zur vergleichenden Volkskunde*, dans « Zeitschrift des Vereins für Volkskunde », 12, 1902, p. 403, citant W. Kaden, p. 142. Deux autres textes nous furent envoyés pendant que notre travail se trouvait déjà à l'imprimerie, par le chercheur Wilfried Fiedler

résumé dont nous retiendrons cependant les éléments essentiels de l'image nuptiale du final : les balles qui ont transpercé la poitrine et les bras du mort sont la mariée, les corneilles et les corbeaux sont les parents qui ont pris part à la noce. Comme on le voit à la lecture de tous ces exemples, l'idée poétique est la même que chez les Grecs ou les Macédo-Roumains ; quant à la formule artistique, qui consiste à combiner le motif du « testament du héros » et celui du « mariage du mort », elle est aussi identique. La différence essentielle réside dans le contenu plein de réalisme cruel, sans détours, de l'image nuptiale du final. Mais ceci met nettement en évidence le sens même de l'image, qui n'est pas de consoler la mère en lui apprenant, de façon détournée, la triste vérité sur le sort du jeune homme. Quant au schéma de l'image nuptiale, il est le suivant : les balles sont la fiancée du mort, les corbeaux et les corneilles (quelquefois aussi les vautours) sont ses parents. Bien que l'image nuptiale du nouveau chant de partisans grec soit, comme les chants albanais cités ci-dessus, faite d'éléments similaires (la fiancée du mort, ce sont les balles ou les rafales de balles), un simple rapprochement entre les textes nous convaincra qu'il n'existe pas de relation d'origine entre les deux versions. L'image du chant grec en question ne s'est pas formée à l'exemple de celle du chant albanais, mais a grandi de l'intérieur, refructifiant le thème traditionnel proprement grec.

En Bulgarie, le même chant se retrouve dans une formule toute semblable. Malheureusement, nous ne connaissons les matériaux que par l'intermédiaire des principaux répertoires thématiques de la poésie populaire épique bulgare. Ainsi, dans le répertoire de A. P. Stoïlov [37], au numéro 474, on trouve le résumé d'un chant qui reflète les pensées et les désirs d'un jeune homme : celui-ci veut se faire haïdouk, porter la chemise noire, avoir une paire de pistolets à la ceinture et un long fusil sur l'épaule, se promener dans la verte forêt, sur les cimes des montagnes, sur les rives des rivières aux eaux glacées, et ainsi de suite. L'auteur donne comme cinquième variante de ce chant, un texte du recueil des frères Miladinovitch (n° 234, texte originaire de Bitolia), où le jeune Stoïan, mortellement blessé, demande — probablement à ses compagnons — de dire à

(Institut für deutsche Volkskunde an der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin), que nous remercions également par cette voie. Ces deux textes recueillis, — lors d'une expédition spéciale des folkloristes allemands, entreprise en Albanie en 1957 —, à Starovë et Gjirokastër (N° 109.I.6 et 116.I.7) ne modifient pas trop le schéma général de l'image. Dans le premier cas, la fiancée du mort, ce sont deux balles dans la poitrine ; les beaux-pères—deux popes et deux muftis ; le cheval de noce — les quatre planches du cercueil. Dans le deuxième cas, la fiancée, ce sont trois balles dans la poitrine et six dans les jambes et dans les bras, et beaux-pères — les corbeaux et les corneilles qui l'ont mangé. Voir aussi le texte publié par Gustav Meyer : *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde*, Strassburg, 1893, Vol. I, p. 82—83.

[37] A. P. Stoïlov, *op. cit.*, type 474.

sa mère qu'il s'est marié. Dans le répertoire de St. Romanski [38], on trouve, au numéro 680, le résumé d'un chant où un jeune haïdouk mortellement blessé énumère ses dernières volontés (texte déjà analysé ci-dessus : le mourant explique comment il veut être enterré). Comme troisième variante à ce chant, on fait mention d'un texte recueilli par S. I. Verkovitch, où le jeune homme mortellement blessé demande à ses compagnons de ne pas dire à sa mère qu'il est mort, mais de lui raconter qu'il s'est fiancé avec une jeune fille nommée Velica. Le caractère des références ne permet pas de prononcer un jugement net sur ces t extes ; retenons seulement que le jeune homme blessé demande — probablement à ses compagnons — de ne pas dire la vérité à sa mère, mais de lui raconter qu'il s'est marié (dans le premier cas, on ne nous dit pas avec qui ; dans le second, c'est avec une jeune fille dont nous savons le nom, mais dont nous ignorons tout sur l'éventuel symbolisme folklorique). Retenons pourtant que l'un comme l'autre texte semblent être des variantes de chants de haïdouks très répandus et que, si restreintes que puissent être leur diffusion géographique et leur popularité, ils n'en attestent pas moins la présence, dans le folklore bulgare, des mêmes formules artistiques, c'est-à-dire de la combinaison du motif du « testament du héros » et de celui du « mariage du mort ». En l'absence de détails d'ordre esthétique, nous devons nous contenter de cette simple attestation de leur présence dans le répertoire folklorique du peuple bulgare.

Les matériaux yougoslaves sont plus nombreux et plus éloquents. Ainsi, dans une traduction de la poésie épique slovène due à Anastasius Grün [39], le blessé demande à un compagnon de s'arrêter, quand il passera devant sa blanche ferme, et de dire, à l'un des habitants de la maison probablement, qu'il s'est marié avec la terre noire et le verger verdoyant. Un texte de Bosnie publié par N. Tommaseo [40] nous raconte l'histoire d'un certain Pierre Kovatchévitch, mortellement blessé par Georges Poutara. Une « vila » s'approche du mourant et apporte des herbes pour le guérir. Mais Kovatchévitch, sentant sa fin prochaine, lui dit : « Cesse de chercher des herbes et ne perds plus ton temps pour rien ; va plutôt chercher mon ami Georges Roukovina, que je lui dise d'écrire une blanche lettre à ma mère et à ma femme ; à ma mère, pour lui dire de ne plus m'attendre ; à ma femme, pour lui dire de se remarier, car Pierre s'est marié, près de Veleta, sous les murs de la blanche ville, avec la terre noire et l'herbe verte ». Toujours en ce qui concerne la Bosnie, nous possédons une référence où un porte-drapeau blessé parle de sa mère, de sa sœur et de sa femme,

[38] St. Romanski, *op. cit.*, type 680.

[39] *Anastasius Grüns sämtliche Werke in zehn Bänden*. Herausgegeben von Anton Schlossar. Achter Band : *Volkslieder aus Krain*, p. 29. Edition princeps, 1850.

[40] N. Tommaseo, *op. cit.*, tome III, p. 335—336.

restées à l'attendre, tandis que lui s'est marié « avec la terre noire et le vert sillon » [41]. Enfin, un exemple serbe, publié par Auguste Dozon [42], met en scène un personnage principal de la poésie héroïque albanaise, le preux Mouïo. De plus, le sens de l'image nuptiale du final se modifie. Mouïo est entré dans un village, à la tête d'une troupe de soldats turcs, pour s'y livrer à des représailles. Il se vante de prendre pour esclave la plus jolie fille du pays. Soudain, un coup part et le preux tombe à la renverse dans l'herbe verte, touché entre les plaques de métal qui ornent sa poitrine. De la forêt, une voix lui crie : « Tu voulais une jolie fille, Mouïo ; n'est-ce pas qu'elle est belle, celle que tu a conquise, n'est-ce pas qu'elle est belle, cette herbe verte ? » Dans le même sens l'image se retrouve, tout aussi chargée de sarcasme et d'amère ironie, dans d'autres chants de haïdouks, tel le chant publié par M. A. Vassilévitch [43], où un jeune homme capturé par les Turcs est menacé d'être marié le lendemain, à l'aube, avec un jeune arbre, tandis que la corde sera son beau-frère et que les corbeaux et les vautours seront ses invités. C'est la même histoire que dans la ballade roumaine de Corbea, où le pal, « Jupîneasa Carpena, adusă din Slatina », sera la mariée du héros. Pour revenir à notre ballade, constatons que, à part quelques éléments accidentels, le jeune homme mortellement blessé demande qu'on dise à sa mère (dans d'autres variantes, à sa femme et à ses sœurs) qu'il s'est marié avec la terre noire et l'herbe verte (d'autres fois, avec le verger ou avec le sillon). Le contenu de l'image est pauvre et mentionne, dans une double hypostase, la mariée d'outre-tombe du défunt. Dans l'un des textes analysés, nous avons vu se glisser de pâles réminiscences de la poésie héroïque et mythique des Slaves du sud, autrement dit quelques éléments fantastiques, telle l'apparition de la « vila ».

Chez les Roumains, cette formule poétique n'existe pas, bien que les prémisses formelles aient pourtant existé. C'est que les conditions de vie politique et sociale n'étaient pas les mêmes que chez les peuples balkaniques. Dans une seule variante recueillie dans la région du Timoc — et qui se trouve donc indiscutablement sous l'influence du matériel serbe et bulgare — nous retrouvons la combinaison des deux motifs, mais de façon confuse et relativement peu organique. En effet, dans ce texte, le Danube raconte que le héros s'est marié avec la fille d'un prince [« o fată de crai »] et a envoyé, sous la terre, une lettre à sa mère, lui demandant de venir le marier. La mère arrive, l'emmène à la maison et la noce a

[41] Jean Mușlea, *La mort-mariage : une particularité du folklore balkanique*, Paris, 1925, p. 6—7 (Extr. des *Mélanges Ecole Roumaine en France*).
[42] Auguste Dozon, *Poésies populaires serbes*, Paris, 1877, p. 262—263.
[43] M. A. Vassilévitch, *Југословенски музички фолклор*. II. *Македонија*, Belgrade, 1953, p. 293.

lieu [44]. Notons pourtant que, bien qu'elle ait pris naissance sous l'influence des Slaves du Sud, cette variante utilise des données complètement différentes. En effet, cette fois, la fiancée du jeune blessé est une « fille de prince » [« o fată de crai »]. Or, cette idée ne se retrouve nulle part ailleurs dans le folklore balkanique, sa provenance étant strictement liée aux formes caractéristiques du folklore roumain.

Maintenant, nous voici à même de pouvoir récapituler. Partout dans les Balkans (et probablement aussi chez les Turcs ; mais pour ceux-ci les attestations directes font défaut), circule un chant spécial qui, régulièrement, combine des éléments de provenance et de signification diverses, en l'espèce le motif du « testament du héros » et celui du « mariage du mort ». Cette formule, nouvelle du point de vue artistique et résultant de la contamination de ces deux motifs littéraires, présente une stabilité étonnante, puisqu'on la retrouve circulant sur une aire aussi vaste et s'illustrant dans le folklore de tant de peuples (Grecs, Macédo-Roumains, Albanais, Bulgares, Serbes, Bosniaques et Slovènes), constituant ainsi une présence parfaitement réalisée du point de vue esthétique et fonctionnel. Certes, il n'est pas facile de se faire une idée absolument précise de la fonction sociale de ces textes, en partant des seuls matériaux analysés plus haut (recueillis au hasard, dans des conditions scientifiques qui sont loin d'être satisfaisantes). Cependant, cela suffit pour signaler le phénomène dans ce qu'il a de plus général et de plus significatif. Ce chant, par sa circulation intense et ininterrompue, s'est intégré au répertoire folklorique de tous les peuples balkaniques. Par le message unique et très précis qu'il transmet, il acquiert une valeur artistique qui n'appartient qu'à lui. La fusion de deux motifs dans une nouvelle création artistique est parfaite, tous deux se complétant réciproquement en ce qui concerne leur sens et leur valeur. Il est clair que le motif du « testament du héros » a trouvé un complément idéal dans celui du « mariage du mort », la résultante de cette fusion s'élevant bien au-dessus du niveau artistique des autres œuvres appartenant au cycle du héros blessé. Rappelons-nous que, dans certaines versions, le mourant demandait qu'on lui coupât la tête ou qu'on envoyât sa main, en guise de message, à sa mère ou à sa bien-aimée, et nous nous rendrons compte de la distance qui sépare la présente formule de toutes les autres tentatives artistiques. En fait, avec cette formule, nous abordons le domaine de la vraie poésie, de la poésie la plus authentique. La pièce dont nous nous sommes occupé a éliminé

---

[44] G. Giuglea, *Note şi fapte de folclor şi filologie* [Notes et faits de folklore et de philologie], dans « Dacoromania », 5 (1927—1928), p. 526, *Cîntecul Dunării* [Le Chant du Danube], texte originaire de Rîtcova, en Yougoslavie.

les éléments réalistes qui n'impressionnent que par leur caractère insolite, plein de cruauté et de brutalité guerrière, pour s'élever jusqu'à la signification générale du type, en employant, dans un autre sens et sur un autre plan psychologique, de vieux motifs folkloriques qui avaient prouvé plus d'une fois leur réelle valeur poétique de suggestion et de communication lyrique. On peut donc dire que cette formule représente le couronnement de l'effort créateur déployé par les masses dans la recherche du meilleur moyen d'exprimer, de façon artistique, un aspect si important de la réalité concrète, historique. Quant à cette fusion des deux motifs, on peut dire qu'elle représente une synthèse poétique particulièrement réussie.

Le contenu de cette formule — l'analyse l'a montré — est relativement stable. Il semble donc que, de toutes les variations possibles sur le motif du « testament du héros », une seule s'est sentie davantage attirée par la nouvelle combinaison et y a adhéré dans la presque totalité des cas. Il s'agit de la formule où la vieille mère du blessé intervient non pas en qualité de personnage de premier plan, et donc créateur de conflit épique, mais en tant que figure de référence lyrique, de contraste psychologique. Même si, parfois, nous rencontrons d'autres situations, celles-ci ne sont pas caractéristiques de la nouvelle formule, semblent n'être que des recherches, des tâtonnements vers une forme plus parfaite. Ainsi donc, dans ses grandes lignes, la distribution des personnages du poème est la suivante : le blessé, ses compagnons, sa mère (dans certains cas, ses sœurs et sa femme).

Le motif du « mariage du mort » lui aussi paraît relativement stable, bien qu'il se restreigne ou bien s'amplifie d'un folklore à l'autre. C'est chez les Grecs qu'il est le plus ample ; en effet, le motif fait intervenir dans la discussion trois personnages d'outre-tombe venus pour participer à la noce du héros : la femme, la belle-mère et les beaux-frères, des changements n'intervenant que dans le dernier terme, alors que les deux premiers demeurent immuables, et donc caractéristiques de la version respective. Tout à l'opposé, nous trouvons la version serbe, où le nombre des personnages est réduit au minimum, mais renforce l'idée par un doublement tautologique de l'expression. Chez les Albanais, par contre, nous avons vu que la formule est différente, lors même qu'elle se maintient rigoureusement dans les limites générales de l'idée. Mais on ne saurait demeurer indifférent à la façon dont l'image est construite, pas plus qu'au matériel dont elle est formée. En effet, si nous étudions avec soin le contenu de l'image, nous verrons que tous les éléments qui entrent dans sa composition proviennent, sans la moindre exception, du monde matériel : terre, fosse, tombeau, pierre tombale, herbe, cailloux, balles, etc., chacun d'eux trouvant un correspondant parmi les participants au « mariage du mort ». Tous ces éléments

introduisent une note de réalisme tragique, car ils ne dissimulent pas le sort du héros, n'affaiblissent pas l'impression douloureuse que produirait, sans eux, l'annonce, simple et directe, de la mort du jeune homme. Mais même lorsque l'image s'actualise, comme dans le chant de partisans grec, les éléments continuent d'être tirés de la même sphère matérielle, en conformité avec la situation concrète, historique, qui fait l'objet du récit. Cela prouve l'orientation indiscutablement réaliste de ce passage. La vérité est que l'image ne se propose pas de faire vibrer la corde sentimentale; en effet, le sens de toutes les formes que nous avons analysées est trop évident pour que l'on puisse parler d'une « allégorie » de la mort. Dans le cas du matériel bulgare, le partenaire nuptial du héros n'est plus tiré du monde matériel; cette fois, c'est un être de chair et d'os, la jeune Velica, mais dont nous ne saurons rien d'autre. Retenons donc que l'image nuptiale de la mort qui clôt le chant est formée — chez la plupart des peuples balkaniques qui la connaissent et en font usage — d'un matériel réaliste étroitement lié à l'idée de la mort et de l'enterrement, et exclusivement tiré du monde matériel.

Pour éclairer le sens de cette image, il est nécessaire d'expliquer brièvement sa provenance et son évolution historique. Le premier fait à retenir, c'est que l'image, dans la formule poétique dont nous nous occupons, n'est pas uniquement associée à la ballade du héros blessé à mort. En effet, elle apparaît dans bien d'autres chants épiques, se déplaçant dans le cadre du répertoire folklorique des différents peuples avec l'aisance des « loci communes » [versuri călătoare].

Ainsi, chez les Grecs, on la retrouve également dans trois autres cycles de créations poétiques. Par exemple, dans le premier cycle, il y a un chant où une jeune femme explique que son époux est tombé gravement malade et qu'elle est partie chercher des remèdes pour le guérir. Pendant ce temps, son mari s'est remarié : « Il a pris la terre pour femme, pour belle-mère la pierre du tombeau » [45]. Dans le même cycle, nous pourrions également inclure quelques chants funéraires qui comprennent une discussion entre les parents et l'enfant mort. Le mort déclare qu'il ne peut plus s'en retourner chez ses parents, parce qu'il s'est marié la veille au soir, prenant pour femme l'enfer et pour belle-mère la pierre tombale ou la tombe elle-même [46]. Quant au deuxième cycle poétique grec, où se retrouve la même image, il traite un thème très répandu dans le folklore européen, à savoir celui du plongeur, qui fournit à Schiller la substance épique de

[45] Le comte de Marcellus, *op. cit.*, p. 169.
[46] *Ibidem*, p. 195: Tache Papahagi, *Paralele...*, p. 44.

sa célèbre ballade *Der Taucher*. Mais, cette fois, le contenu de l'image nuptiale s'éloigne de celui que nous avons vu plus haut ; en effet, ses éléments ne sont plus tirés du monde matériel, mais de celui du mythe et du conte populaire. Neuf frères arrivent auprès d'un puits et, comme ils ont soif, y descendent pour s'abreuver. Le benjamin, Constantin-le-Petit, se noie et, avant de mourir, les prie de ne pas dire à leur mère qu'il s'est noyé, mais de lui raconter qu'il s'est marié avec la fille d'un sorcier et d'une sorcière, et de lui demander de vendre ses habits et de chercher un autre garçon pour sa fiancée. Nous connaissons trois variantes grecques de ce chant, rapportées par Felix Liebrecht, ainsi qu'une autre publiée récemment par H. I. Papachristodoulos [47]. L'image nuptiale de la mort n'est pas liée au cycle du plongeur tout entier ; on ne la rencontre que dans quelques variantes françaises où, cependant, la partenaire nuptiale du héros est une personne réelle (la plus belle fille du pays, de la paroisse, etc.), le créateur populaire insistant, avec la galanterie propre aux Français, sur la beauté exceptionnelle de la mariée. Mais dans tous les cas, l'image tend à éviter d'annoncer brutalement et sans détours, la nouvelle de la mort du jeune homme. Le sujet de la ballade est le suivant : une jeune fille pleure au bord de la mer parce qu'elle a perdu sa bague dans les flots. Survient un jeune homme qui s'offre d'aller chercher la bague, en échange de l'amour de la belle. A la troisième tentative, il se noie et, avant de mourir, lui demande d'aller dire à sa mère qu'il s'est marié avec une jeune fille merveilleusement belle [48].

Enfin, le dernier cycle folklorique grec où nous rencontrons l'image nuptiale de la mort raconte la mort d'un marin. Dans son testament, celui-ci prie ses compagnons de ne pas dire à sa mère qu'il est mort, mais de lui raconter qu'il s'est marié, prenant pour belle-mère la pierre du tombeau, pour épouse la terre noire, pour frères et pour cousins les cailloux du rivage. L'image est complétée par une présentation très plastique de

---

[47] Felix Liebrecht, *Zur Volkskunde. Alte und neue Aufsätze*, Heilbronn, 1879, p. 177—178, dans un commentaire sur A. Sakellarios, *Cyprische Volkslieder*, n° 31 ; p. 198, dans une présentation de l'œuvre de A. Passow, *Popularia carmina Graeciae recentioris*, n° 523 ; p. 211, dans une note à A. Jeannaraki, *Kretas Volkslieder nebst Distichen und Sprichwörtern*, n° 118 ; H. I. Papachristodoulos, Δημοτικὰ τραγούδια τῆς Ρόδου dans «Λαογραφία», 1959, texte n° 40, p. 308 : le jeune homme demande qu'on ne dise pas à sa mère qu'il s'est noyé, mais qu'il a épousé la fille d'un sorcier « qui a ensorcelé la terre et la mer, et moi aussi ; et voilà pourquoi je me suis marié ».

[48] *Le plongeur* (Version d'Ile-et-Vilaine). « Mélusine », 2 (1884/5), p. 139 ; *Le plongeur* (Version des Côtes-du-Nord). « Mélusine », 3 (1886/7), p. 70 ; Cte de Puymaigre, *Chants populaires recueillis dans le pays Messin*, Metz-Paris, 1865, p. 62 ; J. Tiersot, *Chansons populaires des Alpes françaises*, p. 142, 175 ; Tr. Prodan, *Mioritism francez*, dans « Făt-Frumos », 6 (1931), p. 124 (deux variantes et bibliographie) ; Wilhelm Scheffler, *Die französische Volksdichtung und Sage*, Leipzig, 1884, tome II, p. 138.

l'absurde : il reviendra à la maison « quand le corbeau deviendra blanc et se transformera en pigeon ». Dans une seconde variante les « cailloux du rivage » constituent la dot du mort, remplaçant ainsi ses autres parents (frères et cousins) d'outre-tombe. Dans la dernière variante du cycle que nous connaissons, l'image générale est plus restreinte et aussi plus abstraite : le marin dit qu'il s'est marié, prenant la mort pour épouse et les cailloux pour frères et cousins. Dans la partie finale, l'image du corbeau transformé en pigeon refait son apparition [49].

De même, dans le folklore bulgare, l'image nuptiale est associée à d'autres productions poétiques ; malheureusement, il nous est impossible de les grouper de façon plus frappante. Quoi qu'il en soit, l'important est que cette image circule également en dehors de la formule poétique dont nous nous occupons. C'est ainsi que nous la retrouvons dans un chant qui raconte l'histoire d'un maître-maçon qui, ayant regardé, du haut de la maison qu'il construisait, une jeune fille qui passait, fait un faux-pas, tombe à terre et succombe. Avant de mourir, il prie les autres maçons de ne pas dire à sa mère qu'il est tombé du haut de la maison et qu'il en est mort, mais de lui raconter qu'il a épousé une jeune fille d'un autre pays [50], ou bien une jeune fille de terre (че се е ожени иль за мома черноземнe) [51]. Dans plusieurs autres cas, une jeune morte répond à sa mère qu'elle ne peut plus s'en retourner parmi ses amies, parce qu'elle est retenue par « un beau-frère de bois et une belle-mère de terre » [52]. Ailleurs, un jeune homme, condamné à mourir de la peste, demande qu'après sa mort on l'habille en marié et que, dans le convoi mortuaire, ses amis portent le drapeau nuptial, pour que toutes les jeunes filles du village sachent qu'il s'est « fiancé avec la terre noire » [53]. Autre exemple : une jeune fille quitte sa mère en disant qu'elle s'en va déjeuner avec sa belle-mère, son beau-père, son beau-frère et ses belles-sœurs, personnages qui, dans le cas présent, figurent la mort sous un aspect nuptial [54]. Ou encore, c'est une jeune fille qui s'est noyée parce que sa mère ne la laissait pas épouser celui qu'elle aimait, et qui demande qu'on aille dire à celui-ci qu'elle a épousé le Danube glacé [55]. Dans une dernière

---

[49] S. A. Karanikola, Συμαικὰ λαογραφήματα, dans « Λαογραφία », 1958, texte 2: Τὸ βαριαρρωστημενο ναυτάκι.

[50] Anton P. Stoïlov, *op. cit.*, n° 213 (l'auteur donne également trois variantes).

[51] St. Romanski, *op. cit.*, n° 35 (quatrième variante).

[52] Anton P. Stoïlov, *op. cit.*, n° 99; Pentscho Slawejkoff, *Bulgarische Volkslieder übertragen von Georg Adam*, Leipzig, 1919, p. 87; Julie Kazaska, *Chansons populaires bulgares*, Sofia, 1945, p. 67; Georg Rosen, *Bulgarische Volksdichtungen*, Leipzig, 1879, p. 212–215.

[53] St. Romanski, *op. cit.*, n° 452.

[54] Julie Kazaska, *op. cit.*, p. 31.

[55] *Ibidem*, p. 44–45.

pièce on nous raconte que la mère de Stoïan, qui est parti se faire haïdouk dans la forêt, le maudit, formant des vœux pour qu'il se marie avec l'herbe verte, à neuf pieds sous terre [56]. La majorité des images qui paraissent dans ces exemples sont formées à partir des mêmes éléments du monde matériel, la seule exception étant celle où il est question d'un être humain.

Dans tous les cas énumérés jusqu'à présent, l'image nuptiale apparaît en liaison avec la mort soudaine et prématurée d'un jeune homme ou d'une jeune fille, et, dans le cas où le héros était déjà marié, celui-ci se remarie au moment de la mort.

Cependant, l'image se retrouve également, à plusieurs reprises, dans d'autres zones du folklore des peuples balkaniques, plus précisément dans les chants funéraires, destinés aux jeunes gens qui sont morts avant d'avoir été mariés. Ces chants font partie intégrante du cérémonial des enterrements, auquel viennent s'ajouter, dans le cas particulier dont nous parlons, de nombreux éléments du rituel nuptial. La chose a d'ailleurs été démontrée par de nombreux folkloristes tels que Ion Muşlea [57] et, plus récemment, Constantin Brăiloiu [58]. On voit donc que l'image nuptiale de la mort, loin d'être une simple juxtaposition de mots, une pure figure de style, repose solidement sur une réalité concrète, historique. Son sens dérive du sens général du cérémonial; cependant, à mesure qu'il s'en éloigne pour se rapprocher de la zone profane des chants épiques, le sens de l'image se modifie en fonction de l'idée nouvelle qu'elle doit exprimer. Notons cependant que, si loin qu'elle s'éloigne de son point d'origine, l'image continue de n'adhérer qu'aux productions dont le centre épique est représenté par la mort d'un jeune homme non marié.

Nous voyons donc que les sphères des deux motifs, celui du « testament du héros » et celui du « mariage du mort », sont beaucoup plus larges que leur simple association, la formule qui les réunit pouvant être, graphiquement, représentée par l'intersection de deux cercles. Bref, la formule que nous avons étudiée ne représente que l'une des nombreuses possibilités d'association des deux motifs. La coïncidence des deux motifs ne constitue pas un simple fait artistique dû au hasard, mais est, en réalité, dictée par la communauté de sens et de fonction sociale, raison pour laquelle les deux motifs ont été attirés l'un vers l'autre, et pour laquelle — dans le cas qui nous occupe — on peut parler d'une « zwangläufige Motivfolge », pour reprendre l'expression d'un chercheur qui

---

[56] Anton P. Stoïlov, *op. cit.*, n° 33.
[57] Jean Muşlea, *op. cit.*
[58] Const. Brăiloiu, *Sur une ballade roumaine* (*La Mioritza*), Genève, 1946.

a soigneusement étudié ce genre de problèmes [59], ou encore d'une « logique interne » de la succession des motifs « qui reflètent les lois et les correspondances de la réalité objective, logique déterminée par le caractère historique de la conscience humaine qui reflète cette réalité », pour reprendre les propres termes du savant soviétique V. M. Jirmounski [60]. De même, le nouveau message qu'elle nous transmet n'est sûrement pas, lui non plus, dû au hasard. Nul doute que si l'association de ces deux motifs, pourtant si éloignés à l'origine, n'avait pas apporté quelque chose d'entièrement nouveau, par rapport à ce qu'ils exprimaient séparément, elle n'aurait pas justifié son existence ni connu la large diffusion territoriale dont nous avons souligné l'importance. Le sens totalement nouveau de la formule provient de la tendance caractéristique des formes archaïques du mythe et du conte populaire, tendance qui consiste à conserver au héros son immortalité physique, à lui assurer une invulnérabilité magique ou une vulnérabilité conditionnelle, ou bien à recourir à d'autres formules permettant d'éviter la suppression physique d'un héros aimé et respecté. Pendant la période de création de ce chant, du fait de l'invasion irrésistible du réalisme et de la vérité historique dans la création populaire (tels sont, nous l'avons montré, les traits spécifiques du chant historique), il ne pouvait être question d'employer, pour exprimer cette tendance, les vieux clichés qui venaient en contradiction avec les nécessités objectives de la conscience artistique de l'étape historique en question. Par conséquent, le peuple eut recours à l'image nuptiale de la mort, qui avait, semblait-il, le don de prolonger jusque par delà la mort l'existence terrestre du héros. Ainsi donc, la mort du héros ne constitue pas une fin définitive, inexorable, mais bien le passage d'un état à un autre, à un état de gloire nuptiale dû à l'immortalisation par le chant et la poésie. Il faut reconnaître que ce message touche notre sensibilité de façon on ne peut plus directe et plus éloquente, les motifs accomplissant leur destin artistique seulement dans cette unique et admirable combinaison que nous avons étudiée.

La présente étude n'atteindrait pas son but, si elle ne posait et ne s'efforçait de résoudre le problème de la genèse de la formule en question. A cet égard, il nous faut d'abord faire quelques précisions. Le matériel poétique brut, en l'occurrence les deux motifs entrés dans la composition de la nouvelle formule artistique, préexistaient dans le folklore de tous les peuples balkaniques. La genèse de la formule ne saurait être confondue avec celle de l'un ou l'autre motif pris séparément ; la véritable genèse du

[59] Hermann Schneider, *Deutsche und französische Heldenepik*, dans « Zeitschrift für deutsche Philologie », 51, 1926, p. 207, apud : V. M. Jirmounski, *op. cit.*, p. 24.
[60] V. M. Jirmounski, *op. cit.*, p. 24.

chant s'est accomplie au moment où les deux motifs, sur la base d'une communauté nettement définie de sens et de fonction sociale, se sont combinés pour donner naissance à un produit artistique qualitativement nouveau. Notre attention doit porter avant tout sur ce moment essentiel de la vie du chant, non sur ce qui l'a précédé, et donc sur le point crucial du rapport dialectique entre la tradition et l'innovation, c'est-à-dire sur l'instant où un matériel ancien et peu expressif, grâce aux profondes modifications qualitatives survenues dans la conscience sociale (qui reflète des relations sociales complètement nouvelles), est réintroduit dans le circuit artistique général à la suite d'une transformation fondamentale de sa structure poétique, de son message esthétique, de sa fonction sociale, devenant ainsi une pièce artistique absolument nouvelle et nettement individualisée dans le cadre du répertoire folklorique.

Les questions auxquelles tout ouvrage de folklore comparé doit répondre, touchant le problème de la genèse, sont donc de savoir si la pièce artistique est née chez un seul peuple, pour ensuite, par migration, et grâce à un contact culturel étroit et permanent entre les peuples, se transmettre à tous les autres, ou bien de savoir si elle a pu naître séparément chez chacun d'entre eux, sur la base de similitudes profondes existant dans la conscience des hommes et dans leurs relations sociales et économiques.

Qu'elle ait pu naître séparément — par conséquent sans qu'aucun emprunt, aucune influence n'ait été nécessaire —, nous en avons pour preuve l'existence, dans le folklore ukrainien, d'un cycle de chants du même genre. Par exemple, un motif bien connu dans la création populaire orale du peuple ukrainien est celui — né de la coutume des lamentations funèbres — où un jeune Cosaque mortellement blessé fait porter à sa mère, le plus souvent par son fidèle coursier, la nouvelle de son mariage avec la sombre tombe [61]. En Roumanie, ce matériel poétique a été étudié pour la première fois par Gr. G. Tocilesco [62], qui a donné la traduction d'une variante rapportée par l'historien russe Karamzine. Dans cette variante, le Cosaque blessé envoie son cheval avertir les siens qu'il a contracté une nouvelle alliance, qu'il a « reçu en dot la vaste plaine », qu'une flèche l'a marié (avec la mort) et qu'un coup de sabre l'a contraint

---

[61] Elsa Mahler, *op. cit.*, p. 404—405.

[62] Gr. G. Tocilescu, *Cum se scrie la noi istoria* (*Un critic de la Iași*) [Comment, chez nous, on écrit l'histoire — Un critique de Jassy], dans « Columna lui Traian », 4, 1873, p. 73—74, avec une traduction en roumain d'après Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie*, traduite par De Dimoff, Paris, 1826, tome X^{e}, p. 352—353 ; l'historien russe estimait cette variante vieille d'environ 300 ans.

de s'aliter. Tocilesco rapprochait ce texte de la *Mioriţa* (L'Agnelette) de V. Alecsandri ainsi que de plusieurs chants similaires des collections de von Hahn et de Fauriel. Quelques années plus tard, une autre variante était citée par B. P. Hasdeu [63], à l'occasion d'un compte rendu du recueil de folklore d'Antonowicz et de Dragomanov. Là, le blessé demande à son cheval de faire savoir à sa mère qu'il s'est marié, prenant pour femme « le vert vallon et l'âpre tombeau ». B. P. Hasdeu faisait un rapprochement entre ce texte et la version française de la ballade du plongeur, dans la variante de Puymaigre, puis, faisant allusion à la *Mioriţa*, soulignait qu'il vaut mieux ne pas se presser d'attribuer, jusqu'à plus ample informé, la présence de l'« allégorie de la mort » dans les deux textes à une influence du folklore ukrainien sur le folklore roumain. Plus tard, cette fois sans aucun commentaire comparativiste, une autre variante parut dans la traduction de G. M. Lazu [64]. Dans celle-ci, le jeune homme blessé affirme qu'il s'est marié avec « une princesse extraordinairement belle ». En fait, il s'agit du thème très répandu que Gogol employa dans sa nouvelle « Une vengeance épouvantable » [Страшная месть] qui finit sur ces mots : «Не плачь, мати, не журися, /Бо вже твий сынь оженився./ То взяв жинну панянночку, / В чистом поли земляночку, / И без двериць, без оконець». Ici, la mariée du défunt est la tombe, telle qu'elle figure généralement dans les lamentations funèbres, c'est-à-dire une maisonnette « sans portes ni fenêtres ». L'érudit russe N. F. Soumtzov [65] a consacré à ce cycle de ballades une étude où il souligne, entre autres, la grande diffusion de ce genre de chant—celui du soldat blessé—chez les peuples d'Occident (anglais, écossais et français), de même que sa grande popularité chez les peuples slaves de l'Est. Dernièrement, le folkloriste moldave A. S. Hîncu [66], combattant la thèse prudente de B. P. Hasdeu, a examiné ce chant en rapport avec la *Mioriţa* ; par la même occasion, l'auteur reproduisait trois des textes publiés par N. F. Soumtzov (un texte ukrainien, un texte russe, un texte russe de Bachkirie), et qui, si l'on y ajoute ceux

[63] B. P. Hasdeu, *Poezia poporană ruteană în legătură cu istoria română* [La poésie populaire ruthène par rapport à l'histoire roumaine], dans « Columna lui Traian », 7, 1876, p. 325—334.

[64] Gr. N. Lazu, *Poezii populare rutene. Singur jalnic stă căluţul* [Poésies populaires ruthènes. Triste et seul est resté le petit cheval], dans « Arhiva », 5, 1894, p. 217—218.

[65] N. F. Soumtzov, *Этнографическое обозрение*, год 5-й, кн. XVI, M., 1893, no I, p. 44—60: «Песня о смерти казака пользуется в Малороссии и в Галиции большой популярностью и записана во многих вариантах; она встречается почти во всех сборниках малорусских песен», p. 45. Apud A. S. Hîncu, « *Mioriţa* » *şi tradiţia poetică orală a slavilor de răsărit* (*Un moment din comunitatea folclorică romîno-slavă*) [La « Mioriţa » et la tradition poétique orale des Slaves de l'Est — Un moment de la communauté folklorique roumano-slave], paru dans le volume *Дружба народов отраженная в фольклоре*. Kichinew, 1961, p. 61.

[66] A. S. Hîncu, *op. cit.*, p. 61—62.

que nous avons analysés plus haut, prouve combien ce cycle fut répandu [67]. La ressemblance thématique et artistique entre ce matériel et les versions balkaniques est telle que l'on pourrait se poser, à l'exemple de l'ancien comparativisme folklorique, la question de savoir si nous ne sommes pas en présence d'influences culturelles inexplicables. Or, bien que la formule artistique (la combinaison des deux motifs) soit identique, bien que le contenu du motif du « mariage du mort », dans la presque totalité des cas, soit formé d'éléments tirés de la vie matérielle, nous ne nous croyons pas autorisé à conclure que le matériel ukrainien doit sa naissance au matériel balkanique, ou vice versa. Il est plus vraisemblable que ces textes soient nés indépendamment l'un de l'autre, et que les ressemblances de structure poétique et de fonction artistique soient dues à l'identité des conditions sociales et économiques reflétées dans la conscience du peuple à un stade donné de son développement historique. Les peuples balkaniques ont lutté contre le féodalisme ottoman, et le peuple ukrainien, dans des conditions similaires, contre les seigneurs polonais et les chefs des hordes tartares.

Mais si la version balkanique et la version ukrainienne sont nées indépendamment l'une de l'autre, il n'en est pas moins vrai que la version balkanique, dans ses différentes variantes nationales, réclame d'autres explications susceptibles de pénétrer, par delà le réseau inextricable et déroutant des apparences, jusqu'à l'authentique filon de la vérité scientifique. Pour cela il nous faut recourir à l'étude des conditions historiques concrètes dans lesquelles le chant a pris naissance, et que, sans nul doute, il reflète, sous une forme artistique, dans ce qu'elles ont de plus caractéristique.

Pour les peuples balkaniques incorporés, plusieurs siècles durant, dans le nouvel Empire ottoman, l'occupation turque n'a pas signifié la fin des combats. Aux grandes rencontres sur le champ de bataille a succédé la lutte de partisans, qui devient la manifestation caractéristique de l'esprit de liberté des peuples asservis et à laquelle s'associeront, dans un effort commun, tous les peuples balkaniques. Des siècles durant, c'est à l'activité des haïdouks que le monde balkanique devra de ne pas sombrer dans la résignation, la passivité, c'est elle qui sera l'expression vivante

[67] Un dernier texte, sans indications de provenance ou de circulation, figure chez S. I. Vassilénok et V. M. Sidelnikov, *Устное поэтическое творчество русского народа. Хрестоматия*, Moscou, 1954, p. 219, d'après M. D. Tchoulkov, Соч. T. 1, 1913. Собрание разных песен, ч. 1 стр. 166—167, n° 124 : le soldat blessé fait porter, par son cheval favori, la nouvelle à sa jeune femme, disant qu'il s'est marié avec une nouvelle épouse, qu'il a pris pour dot la vaste plaine, pour marieuse la flèche d'acier trempé, et pour lit les balles de mousquet.

de leurs espoirs de liberté, de leurs aspirations à l'indépendance [68]. Plus on s'éloigne de l'époque de la conquête, plus cette lutte a un caractère de classe, et se livre entre les principales classes antagonistes, c'est-à-dire celle des féodaux et celle des serfs, des raïas. Cette lutte prend des formes différentes qui vont du recours à la justice féodale et de la fuite individuelle ou collective à la défense active, l'arme à la main [69]. Ses aspects varient d'une époque à l'autre [70], mais elle n'en a pas moins un caractère unitaire : la lutte est livrée pour la défense des intérêts réels des masses [71]. Le mouvement des haïdouks semble avoir connu son apogée pendant la période d'anarchie qui régna dans l'Empire ottoman à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] [72]. Par la suite, au XIX[e] siècle, le mouvement de libération des peuples balkaniques fera son profit de l'expérience acquise au cours de cette lutte.

Tel est le cadre historique dans lequel est née puis s'est développée, chez tous les peuples balkaniques, une nouvelle espèce de chant héroïque, le chant de haïdouks, lequel est qualitativement différent de l'ancien chant héroïque en ce qu'il renonce à l'aspect monumental, et donc quelque peu conventionnel, de celui-ci, pour faire place à des éléments réalistes : la description concrète des figures des héros, du lieu et du déroulement de l'action, la tendance évidente à raconter des faits strictement authentiques [73]. De plus, nous assistons à la naissance d'un nouveau héros, dont le portrait moral correspond à l'idée de courage et de dignité humaine, forgée par le peuple au cours de cette nouvelle étape de son histoire. En même temps, nous voyons apparaître « des sujets et des situations complètement nouveaux » et « des motifs et des images qui n'existaient pas auparavant »[74]. Le développement de ce nouveau cycle de productions artistiques populaires ne s'est pas fait au prix de l'abandon des vieilles traditions de l'époque héroïque, mais, au contraire, en les développant de façon progressive, conformément à un nouvel idéal artistique, jusqu'à ce qu'ils se sépa-

---

[68] Joseph Matl, *Die Slawen auf dem Balkan*, dans *Völker und Kulturen Südosteuropas*, München, 1959, p. 83.

[69] J. Kabrda, *Les problèmes de l'étude de l'histoire de la Bulgarie à l'époque de la domination turque*, dans « Byzantinoslavica », 15, 1954, p. 191.

[70] Voir les trois étapes établies dans le développement de ce mouvement populaire de masses dans la Bulgarie par P.G. Bogatyrev, *Эпос славянских народов. Хрестоматия. Под общей редакцией* ... Moscou, 1959, p. 182.

[71] V. I. Propp, *op. cit.*, p. 5.

[72] D. Kosev, *Новая история Болгарии. Курс лекций*. Перевод с болгарского, Moscou, 1952, chap. *Manifestations de la lutte politique. Les haïdoucs*, p. 67—71.

[73] P. G. Bogatyrev, *Эпос славянских народов*, p. 180, 189—190.

[74] V. Gaţak, *Poetica baladelor vechi haiduceşti* (*Din istoria eposului ca gen artistic*) [La poétique des anciennes ballades de haïdouks. Sur l'histoire de l'épopée en tant que genre artistique], dans « Limba şi literatura moldovenească », Kichinew, 2, 1959, n° 4, p. 23.

rent définitivement du cycle, pour former une espèce folklorique nouvelle, aux propriétés esthétiques et stylistiques particulières.

Le sujet de prédilection de ces productions, au fur et à mesure qu'elles se débarrassent des clichés conventionnels de l'ancien chant héroïque, n'est plus la victoire, puisque l'envahisseur ne pouvait plus être vaincu et chassé du pays, mais la mort héroïque. Cependant, la production folklorique demeure profondément optimiste, et c'est pourquoi elle élabore des schémas artistiques nouveaux pour brosser ces nouveaux thèmes, en donnant toujours plus d'extension à l'ancienne idée de l'invincibilité, de l'invulnérabilité magiques du héros, tout en tenant compte des nouvelles exigences du réalisme qui domine toute cette catégorie de créations.

Il est donc permis de supposer que le chant que nous avons analysé est né chez tous les peuples balkaniques de façon indépendante autant que spontanée. Mais les choses se compliquent quand on sait que, outre les conditions identiques d'existence historique que l'on connaît, les peuples balkaniques eurent très longtemps des contacts culturels directs, ce qui, sans nul doute, facilita et accéléra la diffusion du chant d'un bout à l'autre de la péninsule.

Ce chant, par tous ses traits, a dû naître au temps de la domination turque sur les Balkans, à l'époque où la lutte de libération nationale et sociale devient l'affaire du peuple. Les aspects réalistes que l'on peut surprendre dans plusieurs variantes le classent parmi les chants historiques, plus précisément dans la catégorie des chants de haïdouks. En ce qui concerne le matériel grec, nous possédons suffisamment d'indices pour le rattacher à la lutte des «klephtes». La période pendant laquelle il a pris naissance dut être fort longue, mais nous ne possédons aucun élément précis qui nous permette d'indiquer une date avec certitude. Mais les traits stylistiques plaident pour une origine plus récente. Cependant, nous savons que les luttes de partisans redoublèrent à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] . Par conséquent, même si ce chant n'est pas né pendant cette période, il se peut que ce soit là l'époque où il connut la circulation la plus intense. Prirent également part à cette lutte — comme le prouvent les recherches de l'historien bulgare D. Kosev [75] — des révolutionnaires bulgares et serbes, mais aussi des représentants des autres peuples balkaniques. On peut donc supposer que, dans ces circonstances, alors qu'une nouvelle soudure spirituelle avait lieu entre les peuples asservis des Balkans, ce chant dut se répandre largement parmi les populations de cette région. Mais si le chant a pris naissance à

[75] D. Kosev, *op. cit.*, p. 80—81.

cette époque, parmi les cercles de révoltés et les compagnies de haïdouks qui réunissaient des représentants de tous ces peuples, il ne nous est plus possible de dire à quel peuple, exactement, il faut attribuer l'initiative de sa création et de sa réalisation artistique proprement dite. Enfin, dans le cas où il a été créé antérieurement par un peuple donné, cette circonstance commune a eu pour effet d'effacer toutes les traces de son origine nationale, le chant s'intégrant dans le répertoire commun des peuples balkaniques. Pour nous, nous sommes convaincu que, dans cette circonstance, le chant dut se transformer en un bien culturel commun et cette circonstance nous semble de la plus grande importance pour son histoire. Pour l'instant, notre opinion concorde avec celle de V. M. Jirmounski [76] qui, au sujet du chant héroïque des peuples slaves du sud, écrit qu' « il est probablement impossible de distinguer quelle fut exactement la contribution de chacun de ces peuples au trésor commun de la création épique », puis ajoute : « peu importe, en somme, de savoir s'il existe ou non un prototype historique du héros ». Pour le savant, « le facteur social-historique le plus important qui unit tous les peuples slaves du sud pendant la seconde moitié du XIV^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où le chant héroïque des Slaves du sud commence à se forger — c'est la domination turque et la lutte commune et séculaire des peuples opprimés pour rejeter le joug ; tel est le facteur qui a déterminé la participation de la majorité des peuples slaves du sud à la création du chant héroïque populaire dont ce thème forme le noyau ». Pour nous, au sujet du chant dont nous nous occupons, nous voyons s'esquisser une sous-période d'intensification de la lutte contre l'oppresseur, époque où, sans nul doute, durent également s'intensifier tant le processus de création que celui de circulation des productions artistiques ayant un contenu nouveau, révolutionnaire, sous-période au cours de laquelle la communauté de lutte et d'aspirations assura une intense communauté de création folklorique. De plus, un autre facteur qui dut faciliter la pénétration de la formule dans le répertoire de tous les peuples balkaniques est le phénomène linguistique, caractéristique de cette partie du monde, le bilinguisme. Il n'est pas interdit de supposer que, là où deux ou plusieurs langues, parentes ou totalement différentes, sont comprises par tout le monde et parlées de façon concomitante, où, par conséquent, les chants d'un barde ambulant n'ont pas besoin d'être traduits pour être compris, où il existe des bardes capables d'improviser et d'exécuter la même pièce dans plusieurs langues, — le processus de diffusion internationale

---

[76] V. M. Jirmounski, *op. cit.*, p. 117.

du répertoire folklorique ait pu se développer beaucoup plus facilement [77].

En conclusion, on peut donc affirmer que, dans l'état actuel des recherches folkloriques balkaniques, il est impossible de résoudre en détail les problèmes touchant la genèse de ce chant, tout ce que l'on pourrait dire à ce sujet ne sortant pas du domaine de l'hypothèse. Nous ne pouvons donc esquisser les probabilités de création et de circulation que dans la mesure où, à l'époque d'intensification de la lutte de libération nationale, correspond une activité créatrice tout aussi intense dans le domaine du folklore, fait qui nous permet non seulement de dater le produit artistique, mais aussi de pénétrer dans le laboratoire de création du peuple respectif, en précisant quelles furent les occasions de création et d'exécution ; cela étant, l'acte de création populaire, acte par excellence collectif — compte tenu, également, de la situation spécifique créée par l'existence du bilinguisme balkanique — s'est transformé en un acte de création commune, chaque peuple participant à sa manière, en fonction de son caractère national, à la création de la même pièce folklorique.

Le problème posé par ce chant présente une importance particulière pour le folklore roumain, car il a plus d'une fois été rapproché, partant d'analogies superficielles, de l'une des plus belles ballades populaires roumaines, la *Miorița*. Ignorant la provenance et la signification du motif du « mariage du mort » et confondant chaque fois la *Miorița* avec ce seul épisode, certains chercheurs ont, de façon absolument injustifiée, fait un rapprochement entre la *Miorița* et la ballade du plongeur, ou bien entre la *Miorița* et les chants ukrainiens et balkaniques. En cela, ils n'ont fait qu'obéir à la tendance vulgarisatrice de l'ancien comparativisme folklorique. En fait, l'accumulation de comparaisons de ce genre a eu pour seul effet de rendre l'étude scientifique de la *Miorița* encore plus difficile. Mais si cette façon de faire pouvait encore se justifier à la fin du siècle dernier ou pendant les premières décennies de notre siècle, lorsque les folkloristes tâtonnaient encore à la recherche de principes et d'une méthodologie qui leur appartinssent en propre, aujourd'hui elle ne repose absolument plus sur rien [78]. Dans tous les cas que nous venons de dire, on ne fait qu'accorder une importance injustifiée à des ressemblances partielles ou superficielles, en l'occurrence à l'épisode de la mère qui cherche son fils et, par conséquent, au motif du « mariage du mort ». Il est donc nécessaire de faire les

---

[77] *Ibidem*, p. 115 ; E. Schneeweiss, *Allgemeines über die Folklore auf dem Balkan*, dans « Revue internationale des études balkaniques », 1, 1935, tome II, p. 180—184.

[78] Domokos Sámuel, *op. cit.* ; Gáldi László, *Les échos roumains des μοιρολόγια néo-helléniques*, dans « Byzantinoslavica », 1950, n° 1, p. 1—5.

précisions suivantes : en aucun cas, la *Miorița* n'avait besoin de faire appel au folklore d'autres peuples pour emprunter des thèmes et des motifs qu'elle pouvait facilement trouver beaucoup plus près, dans les productions folkloriques roumaines dont elle fait d'ailleurs partie ; aussi bien, les recherches entreprises jusqu'à présent ont prouvé que le motif du « testament du héros » existe également dans le folklore roumain, d'où il a gagné, par une contamination créatrice, la *Miorița*, sans pour autant disparaître, en tant que pièce indépendante, après cette fusion ; de même, les recherches entreprises jusqu'à présent ont prouvé que ce motif n'apparaît jamais, dans le folklore roumain, associé à celui du « mariage du mort » ; par conséquent, ce dernier, s'il se trouve dans la *Miorița*, a dû venir d'autre part, sur la base d'une intime similitude de sens et de fonction ; de nombreuses recherches [79] ont montré que cette image possède une base solide et concrète dans le folklore roumain, en l'occurrence dans les lamentations funèbres et le cérémonial funéraire, ce qui élimine donc la nécessité du recours au folklore d'autres peuples, de même que celle de justifier sa présence dans la *Miorița* en invoquant un emprunt à des sources étrangères ; le contenu de l'image prouve, sans contestation possible, que cette image ne pouvait en aucun cas provenir du monde balkanique. En effet, les différences de contenu sont essentielles, fondamentales. Domokos Sámuel lui-même a saisi certaines de ces différences [80] ; pourtant, cette constatation ne l'a pas empêché d'affirmer l'existence de la relation génétique dont nous parlions plus haut. Les recherches entreprises sur le matériel balkanique ont prouvé que, dans la grande majorité des cas, le partenaire nuptial du mort est tiré du monde matériel, qu'il soit la terre ou bien la fosse, la tombe ou bien la balle, etc. L'image est toujours complétée par l'intervention dans la discussion des parents d'outre-tombe du nouveau marié, parents qui eux aussi proviennent du même monde matériel, que ce soient la pierre tombale, les cailloux ou bien le cercueil. Or, dans la *Miorița*, l'image est construite sur des bases totalement différentes. Il est vrai que l'image n'est pas stable mais est au contraire en pleine effervescence évolutive, pourtant, en aucun cas, le partenaire nuptial n'est tiré du monde matériel. Quelquefois, la mariée du mort n'est même pas nommée, et quand elle l'est, c'est toujours « une fille de prince », « une fille d'empereur », « une fière princesse », « une princesse-fée » [« o fată de crai », « o fată de împărat », « o mîndră crăiasă », « o zînă crăiasă »]. Telle est la modalité caractéristique de la *Miorița*. Les variations sur ce thème sont, nous l'avons

---

[79] Jean Mușlea, *op. cit.*, et Const. Brăiloiu, *op. cit.*
[80] Domokos Sámuel, *op. cit.*, p. 114.

montré, nombreuses, mais l'idée ne change jamais. Quand elle descend du monde du mythe et du conte populaire dans le domaine, plus proche, de la réalité quotidienne, reflétant ainsi les diverses étapes de l'évolution de la conscience sociale, la mariée du berger devient une « fille des champs », une « fille du prêtre » ou une « fille de paysans pauvres », [« fata din plai », « fata popii », « fata de țăran sărac »], lors même qu'elle n'entraîne pas des éléments venus d'un monde intermédiaire : « la sœur du soleil », « la lune et le soleil », « la lune et une étoile » [« soarea soarelui », « luna și cu soarele », « luna și c-o stea »], etc. Ce n'est que dans un très petit nombre de cas (moins de 7 %), que nous rencontrons des éléments tirés de la vie matérielle ; par exemple, le berger s'est marié avec « la noire terre » [« negrul pămînt »], (4,8 %), avec « le vieux buron », « le champ de fleurs », « la branche de sapin », « la bêche et la pelle » [« stîna bătrînă », « cîmpul cu florile », « creanga de brad », « jupîneasa Carpena, adusă din Slatina », « sapa și lopata »] (tous ensemble totalisant à peine 2 %). La plus grande partie de ces éléments réalistes proviennent des lamentations funèbres. Mais, comparées à ces dernières, la *Miorița* nous offre une image bien plus poétique, qui nous fait entrer dans l'art le plus authentique et le plus brillant. Il est donc clair que l'on ne saurait parler de la moindre influence de la poésie populaire balkanique sur la genèse, la structure poétique et le sens artistique et idéologique de la ballade *Miorița* [81].

Bien que la présente étude se soit uniquement proposé d'éclaircir un problème particulier, ses conclusions intéressent une plus large sphère de préoccupations et acquièrent une certaine valeur méthodologique et pratique, touchant les études de folklore comparé en général. Nous avons montré que le problème du parallélisme folklorique de cette région n'est pas un problème abstrait mais bien concret, un problème qui se pose en fonction des facteurs objectifs de la réalité sociale et économique qui ont assuré la participation de tous les peuples à leur histoire commune et porté leur conscience sociale au même degré de développement progressif. Dans les circonstances que nous avons décrites, tous les peuples balkaniques ont chanté les mêmes héros, les mêmes exploits, trouvant les mêmes solutions esthétiques, recourant aux mêmes procédés pour combiner divers motifs dans le cadre des nouvelles compositions, employant les mêmes

[81] Adrian Fochi, *Miorița. Tipologie, circulație, geneză, texte* [Miorița. Typologie, circulation, genèse, textes], Bucarest, (sous presse). Chap.: Baza etnografică a imaginii nupțiale din Miorița [La base ethnographique de l'image nuptiale de Miorița].

moyens d'expression artistique. Chacun de son côté, dans les circonstances en question, ils ont découvert le filon de ces vieilles et complexes liaisons invisibles qui, depuis des siècles, s'étaient établies entre eux, pareilles à un âtre commun où se réunissaient leurs traditions les plus intimes, pour ensuite les porter à la lumière dans un effort commun et unique de création artistique. Les recherches ont prouvé que, méthodologiquement parlant, la solution de ce genre de problèmes n'est possible qu'à condition de remonter à l'origine du processus de création, c'est-à-dire d'aller de l'œuvre artistique à la réalité concrète, telle qu'elle se reflète dans la conscience des masses aux diverses étapes de son développement. Cependant, cela prouve que, au-delà de cette indication théorique générale, il n'existe pas de clé universelle qui nous permette d'ouvrir les portes de tous les problèmes qui nous tentent, et que nos méthodes de travail doivent chaque fois s'accorder avec l'objet de notre étude, en tenant compte du caractère concret du fait artistique soumis à nos recherches. Seule l'étude comparative du folklore balkanique, quand il s'agit de semblables moments de participation massive et commune à l'acte de création collective, permet de déterminer le caractère national de chaque peuple pris à part, en établissant le rapport dialectique entre le général et le particulier, ainsi que l'apport créateur de chacun d'entre eux, grâce à une juste appréciation des différences spécifiques au point de vue esthétique et fonctionnel. En ce sens, nous avons élucidé la raison de certaines ressemblances entre le folklore balkanique et le folklore du peuple ukrainien, dont la situation géographique excluait tout contact culturel direct, de même que les causes de certaines différences entre la création populaire balkanique et celle du peuple roumain, pourtant proche voisin des peuples balkaniques et dont l'histoire présente des ressemblances en ce qui concerne ses tendances générales. Mais notre étude, au fond, se proposait de poser les problèmes et non de les résoudre. Cette tâche exigera les efforts communs et prolongés de nombreux spécialistes.

OTUZBIR

von AL. GRAUR

In einer Notiz in der Zeitschrift *Grai și Suflet*, VI, 1934, S. 332 habe ich auf das Wort *otuzbir*, *hotozbir* „jähzorniger, verrückter Mensch" hingewiesen, das in ganz Muntenien verbreitet ist, sowie auf die Wendung *a porni cu otuzbir* „gewalttätig handeln". Damals bemerkte ich, daß ich die Form mit bestimmtem Artikel nie angetroffen habe, was mir auffiel, da es natürlich gewesen wäre, daß diese Form sowohl als Subjekt wie auch als präpositionales Objekt mit *cu* hätte auftreten müssen. Als ich im Jahre 1938 ein Wortregister der Gemeinde Reviga im *Buletinul Institutului de filologie romînă „Alexandru Philippide"*, V, veröffentlichte, nahm ich auf S. 165–166 auch *hotozbir* auf, die Form unter der ich das Wort in meiner Kindheit kennengelernt hatte. Auf Seite 181 desselben Bandes führt Akademiemitglied Iorgu Iordan zwei Abschnitte aus literarischen Werken an. Im ersten Abschnitt tritt die weibliche Form des Adjektivs *otuzbiră* auf, im zweiten das Substantiv mit Präposition *cu otuzbiru*, also mit bestimmtem Artikel. Dennoch ist der gewöhnliche und verhältnismäßig häufige Gebrauch des Wortes die Form ohne Artikel (in meinem Buch *Studii de lingvistică generală*, Ed. Acad. R.P.R., Bukarest, 1960, S. 165 wurde das Wort neu belegt, und zwar diesmal durch einen Moldauer). Wird die Form ohne Artikel als die ursprüngliche betrachtet, so ist erklärlich, wie sie durch die Form mit bestimmtem Artikel ersetzt wurde; der umgekehrte Vorgang wäre unvorstellbar. Deshalb soll man m.E. bei der Bestimmung der Etymologie dieses Wortes von der Form ohne Artikel ausgehen.

In der erstgenannten Arbeit, habe ich, bestimmt richtig, rum. *otuzbir* durch türk. *otuz bir* „einunddreißig" erklärt. Worin besteht aber die semantische Verbindung zwischen dem türkischen Zahlwort und dem rumänischen Dingwort? Ich habe damals auf „Einunddreißig" (ein Kartenspiel, das dem von den Deutschen gespielten „Ein und zwanzig" ähnlich ist) hingewiesen und bemerkt, daß bei L. Șăineanu, *Influența orientală*, II, S. 158, das Wort *otuzbir* „eine Art Spiel mit 31 Karten" vorkommt. Im Stillen nahm ich an, daß die Erklärung von Șăineanu falsch sei und daß es sich um dasselbe Spiel handelt, das auch bei uns gespielt wird,

zumal es auch in Frankreich als *trente et un* bekannt ist. Meine Annahme war gerechtfertigt, was auch durch I. A. Candrea nachgewiesen wurde, der im *Dicționarul limbii romîne din trecut și de astăzi* die Tatsachen richtig beurteilt. Um den Sinn des hier besprochenen Ausdruckes zu deuten, hatte ich mich darauf berufen, daß im Rumänischen die Wendung *a trage peste treizeci și unu* „fehlgehen, schlecht anfahren" vorkommt. Diese Wendung ist auf das Kartenspiel zurückzuführen und zwar auf die Tatsache, daß der Spieler, welcher beim Kartenaufnehmen mehr als 31 Punkte in der Hand hält, die Partie verliert. Scheinbar wird Einunddreißig als eine Grenzzahl angesehen, denn im Französischen sagt man *se mettre sur son trente et un* für „seinen Sonntagsstaat anziehen, sich herausputzen". Dabei muß ich schon zugeben, daß wir von der Bedeutung „jähzorniger Mensch" weit abgekommen sind, weshalb ich die Etymologie nie für endgültig betrachtet habe.

Wie immer in Fragen der Etymologie konnte auch hier die richtige Lösung nicht erraten werden, sondern es war notwendig, das Gegenständliche, Anekdotische zu finden, worauf das sprachliche Element beruht. Auf die konkrete Tatsache machte mich Vasile Curticăpeanu, Leiter der Abteilung für Geschichtswissenschaften beim Verlag der Akademie der RVR aufmerksam: In einem deutsch verfaßten Dokument vom 12. November 1821, das demnächst in dem von Akademiemitglied A. Oțetea vorbereiteten Band *Ecoul răscoalei lui Tudor în Transilvania* erscheint, handelt es sich um die in der Moldau liegende 31. Orta (ein Janitscharenregiment). Ein Auftritt zwischen der 31. und der 71. Orta hatte die Sicherheit der Personen sehr gefährdet, unter anderem auch die des Kaimakam Stephanaki Wogoridi. Unter diesen Verhältnissen... „standen die *Otusbiri 31-ten* (von mir unterstrichen — *Al. G.*) der Obrigkeit bei...", stellten aber nachher ihre eigenen Bedingungen auf, um die Ruhe wiederherzustellen. Es scheint mir glaubwürdig, daß eine solche Militäreinheit als Symbol der Gewalt und deren Mißbrauch angesehen wurde. Wie weit die Erinnerung an diese Vorfälle zurückreicht, beweist der Name *Pazvante*, der auch heute noch in verschiedenen Wendungen auftritt und sich auf den um das Jahr 1800 rebellierenden Häuptling *Pazvantoglu* bezieht.

Das erwähnte Dokument benennt die Janitscharen aus der 31. Orta *Otusbiri*; ich glaube aber nicht, daß wir es hier mit einer rumänischen Pluralform zu tun haben, umsomehr, als es auch heute noch keine Mehrzahl davon im Rumänischen gibt; es handelt sich eher um die besitzanzeigende türkische Nachsilbe *-i* (*-ı*), wonach *otuzbiri* also „des Otuzbir" bedeutet. Im rumänischen Sprachgebrauch ist *otuzbir* als Eigenname aufgetreten, was auch erklärt, warum das Wort fast ausschließlich ohne Artikel gebraucht wird.

Es bliebe noch zu erörtern, wieso der heutige Ausdruck in Muntenien Verwendung findet (die in meinem Buch *Studii* angeführte Person hat das Wort in Muntenien hören können, wo sie zur Zeit lebt), da doch die Garnison in der Moldau gelegen hat. Ich nehme an, daß die 31. Orta gelegentlich auch in Muntenien stationierte. Späteren Erhebungen bleibt es vorbehalten, dieses zu beweisen. Ebenso werden sie feststellen, ob der Ausdruck auch in der Moldau Verbreitung fand und auch heute noch findet.

ЭТИМОЛОГИЧЕСКИЕ ЗАМЕТКИ

Ч. ПОГИРК

Слово *boreasă* «женщина, жена», распространенное почти по всй Трансильвании[1], а через трансильванских пастухов и в других районах (напр., в Сучавских и Мусчельских горах)[2], вообще считается происходящим путем стяжения от слова *boiereasă* «боярыня»[3],а следовательно, в конечном счете, славянского происхождения[4]. Это слово, еще с наиболее ранних свидетельств, имеет и форму *boiereasă*[5]. Объяснение С. Пушкариу (DA, под сл.): «слово это употребляется особенно в таких краях, как Цара Олтулуй и Марамуреш, где еще существуют бояре» (!) — явно *противоречит реальному положению*: именно в районах, где распространены слова *boier*, *boiereasă*, значение «жена» отсутствует, а оно засвидетельствовано лишь там, где вместо слова *boier* имеются другие термины (*grof*, *domn*, *nemeș* и т.д.). Если рассматриваемое слово происходит действительно от *boiereasă*, тогда более вероятной является мысль, что этот термин был занесен в Трансильванию чабанами, проходящими с овцами через Молдову и Мунтению, где хозяйка дома, с которой они имели дела, была обычно *boiereasa*. По возвращении домой они применяли его по отношению к своим женам, руководившим в отсутствии чабанов всем хозяйством, являясь действитель-

---

[1] См. *ALRM*, I, карты 278 и 380 (*femeie*) и 379 (*soție*), пункты 156, 164, 170, 190 и т.д.; T. Papahagi, *Graiul și folclorul Maramureșului* (глоссарий, под сл.); I. Candrea, *Țara Oașului*, стр. 48; I. Pop Reteganul, *Povești*, I, стр. 121 и указания словарей.

[2] См., напр., *Șezătoarea*, II, стр. 23.

[3] B. P. Hasdeu, *Limba romînă vorbită între 1550—1600*, т. II, стр. 142—143, S. Pușcariu, в *DA*, под сл. CADE под сл. G. Ivănescu, *Problemele capitale ale vechii romîne literare*, стр. 105; *DLRM*, под сл. и др.

[4] Не может быть речи об «областном славянизме», как называет его П. Олтяну (*SCL*, 3/1960, стр. 614), а о производной форме в самом румынском языке из славянского слова; ни суффикс, ни смысловое развитие (*boiereascâ* > *nevastă*) не являются славянскими.

[5] B. P. Hasdeu, *ук. соч.*; O. Densusianu, H.L.R., том II, стр. 424.

ными хозяйками дома [6]. Слово *boiereasă*, в применении к жене чабана, было воспринято именно потому, что в их говоре оно не употреблялось в ином значении.

Но совершенно не исключено, что форма *boiereasă* засвидетельствованная литературными текстами, является простой народной этимологией и что исконно оба эти слова не имели между собой никакой этимологической связи. Диалектальные обследования дают лишь *boreasă* и никогда *boiereasă* (см. прим. 1).

Boiereasă все же не представляет собой единственную, предложенную для *boreasă* этимологию. Основываясь вероятно на И. Йорга, считающего его «трансильванской формой, заимствованной у трансильванских немцев» [7], А. Скрибан в своем словаре производит его от немецкого *Bauer* «крестьянин». Как отмечает Г. Ивэнеску [8], подобное происхождение не представляется возможным, так как оно предполагало исходную форму *bur*, которая в румынском языке не встречается. Действитеьно, немецкое слово *Bauer* вошло в румынский язык как *baur* и, особенно, как *paur*, *paor(e)*, которые никак не могут служить основой для *boreasă*.

Тиктин (DRG), допуская возможность этимона *boiereasă*, все же предлагает, хотя и с оговоркой «может быть», в качестве этимона **boăreasă*, что представляется мало вероятным хотя бы потому, что *borese* являются женами чабанов, а не погонщиков волов (*boуari*).

Наконец можно принимать во внимание объяснение, данное Ал. Грауром для *Cheibăreasă* [9]: цыганское *boriasa*, творительный падеж от *bori* — «молодая женщина, невеста». Но если подобное заимствование допустимо для местности Ревига (Яломица), исследованной автором, то его распространение среди трансильванских чабанов является маловероятным.

К предположенным, как возможные, этимонам прибавим еще один: албанское слово *barëshë* — «пастушка», женский род от *bari* — чабан. С точки зрения фонетической сближение не представляет затруднений: а > *о* после губной согласной представляет собою известное в румынском языке явление, как в более отдаленное время (лат. *baptizō* > рум. *boteza*), так и в более новое (*văpsi*>*vopsi*, *păpușoi*> *popușoi* и т.д.). Суффикс *-easă* соответствует закономерно албанскому *-eshë*. В смысловом отношении подобное происхождение является вполне возможным: нет ничего более естественного, чтобы жена чабана называлась бы термином, обозначающим «чабанщица». А если этимологически это правильно, тогда более вероятным представляется, что в данном случае мы имеем дело со словом автохтонным, а не заимствованным. Продолжение существования слова лишь в женской форме можно было бы объяснить его эволюцией к смыслу «жена», а также и тем, что для понятия «пастух» конкурировали в языке ряд слов, как: *păstor*, *păcurar*, *mocan*,

---

[6] Устное сообщение Папахаджи.
[7] N. Iorga, *Istoria literaturii romîne*, том I, II-ое изд., 1925, стр. 117.
[8] G. Ivănescu, *ук. соч.*, стр. 104.
[9] Al. Graur, в «Buletin linguistique», VII, стр. 126.

cioban, *oier* и т.д. Между прочим, это не было бы единственным словом, сохранившимся лишь в женском роде. Подобный же случай представляет собой слово *moașă*, которое, как это видно из македоно-румынского наречия, вначале не имело соответствующего слова мужского рода[10]. *Moș* «старик» появилось как производное от *moașă*, когда оно еще имело смысл «баба, старуха», а после эволюции слова *moașă* к смыслу «женщина мудрая, толковая, помогающая при родах» (см. гл. *a moși*), слово отошло от *moș*, к которому приблизились *mătușă*, *babă* (см. выражение в сказках *un moș și o babă* «старик и старуха»).

Что же касается формы *boiereasă* «жена», если она является действительно исходной формой слова *boreasă*, а не простой народной этимологией, как отмечено выше, то она не представляет никаких затруднений для предложенного этимологического сближения: Г. Майер свидетельствует гегскую форму *bajoreshë* «*Hirtin*» обосновывающую *boiereasă*[11] «чабанщица> жена» через промежуточную форму **boioreasă*.

Предложенное этимологическое объяснение остается все же лишь возможным. Отсутствуют диалектные варианты, более давние свидетельства, смысловые и исторические подробности, которые дали бы искомое подтверждение.

В томе диалектальных текстов, собранных академиком Е. Петровичем, имеются и следующие стихи (о коровах):

« *Și la códă d'alboșéli*
Șî la țîți borețeli »[12].

Исследованный субъект поясняет: « *boriéți = pliri d'$^{\sigma i}$i lapt'^{k}i* ». Место обследования Скэришоара (Турда).

Слово *borețele*, до настоящего времени этимологически оставшееся необъясненным, вне всякого сомнения является производным от *bour + eț + el*. До настоящего времени единственным свидетельством этого слова является, насколько нам известно, вышеприведенное указание, но производные от *bour* с тем же смыслом («сильный, твердый, острый как бычий рог») еще встречаются: *țîțe bourii* (Цара Хацегулуй)[13]; *țîțe bourele*[14]; производное *bourat*, *boudărat* (в прямом смысле — о рогах) засвидетельствовано еще Кантемиром[15]. Даже основная форма слова, использованного как прилагательное, встречается в том же выражении у Садовяну: « *sînișori bouri* » (соч., т. XIII, стр. 272).

Что же касается стяжения из *bour* в *bor*, оно встречается недалеко от места, где засвидетельствовано *borețele* — в Медиаше[16]. Как в

---

[10] См. G. Brîncuș, в *SCL*, 2 (1961), стр. 200 и литература, цитированная в примечании 1 на первой странице данной статьи.

[11] G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Штрассбург, 1891, стр. 27.

[12] E. Petrovici, в *ALRT*, II 60/0 (Texte dialectale), Сибиу, 1943.

[13] « Revista Critică », III, стр. 90.

[14] N. Păsculescu, *Literatura populară romînească* ..., Бухарест, 1910, стр. 406.

[15] *Istoria ieroglifică*, Бухарест, 1833, стр. 101, 161.

[16] I. A. Candrea — O. Densusianu, *Dicționarul etimologic al limbii romîne. Elementele latine*. Бухарест, 1914, стр. 24.

отношении смысла, так и в отношении формы деривация слова *boreţele* от *bour* не оставляет никакого сомнения.

Словарь Румынской Академии дает по рукописному вопроснику Хаждеу (VII, 424, Пояна—Яломица) слово, *crate* с.ж.р. мн. ч. — «пакля, употребляемая при кладке стен», без какого-либо этимологического пояснения. Вероятно это польское диалектное слово *kraty* (в множественном числе, как и *crate*), в литературном языке *graty*, имеющее среди многих своих значений и смысл «ветошь, лохмотья, тряпки» и т.п., с этим же смыслом вошедшее и в украинский язык *гратя*. Констатирование именно в Яломице польского или украинского слова объяснимо тем, что речь идет о «техническом» термине, случайно укоренившемся через занесших его мастеров.

По-видимому из-за суффикса *-iţă*, а также и обманчивых омофонов, слово *cratiţă* считалось до настоящего времени славянского происхождения. В качестве этимона были предложены производные от древнеславянского *КРАТЪКЪ*: сербское *kratica* — «укорочение, сокращение», *kratice* — «ботинки, короткие сапоги», чешское *kratica* — с тем же значением, болгарское *кратичка* «коротенькая» [17]. Фонетически допустимое происхождение от вышеуказанных форм представляет затруднения семантического характера. Правда, славянское слово иногда имеет конкретный смысл — «укороченный предмет», как, напр., в цитированных сербском и чешском языках. Данное Скрибаном(под сл.) пояснение, что *cratiţa* это половина кастрюли (*oală*), так же как ботинки — половина сапог, не представляется достаточным, чтобы обосновать деривацию. Ни у одного из славянских народов соответствующие слова либо другие той же семьи не обозначают кастрюлю или же какой-либо другой кухонный сосуд. С другой же стороны, в румынском языке слово *cratiţă* не имеет и какие-либо иные значения, приближавшие бы его к значению славянских слов, допустив возможность смысловой филиации. Трудно предположить, что иностранное слово могло бы претерпеть в румынском языке сразу же после его заимствования столь необычное семантическое отклонение. Не могли же румыны взять из одного из славянских языков слово, означающее вообще «короткий», и сразу же присвоить его определенному предмету, с которым в исходном языке это слово не имело никакой связи.

Другие же авторы, не удовлетворенные, по-видимому, предложенной этимологией, оставили это слово без пояснений [18]. Между прочим, сам Тиктин, не удовлетворенный отнесением к вышеприведенным славянским формам, предлагает более приемлемое, с точки зрения семантической, этимологическое сближение, хотя и не подтвержденное ни фонетически и ни исторически, со славянским *krata*

---

[17] H. Titkin, *DRG*, под сл., CADE, под сл. и др.
[18] *Dicţionarul Academiei Romîne*, под сл.; *DLRM*, под сл.

— «железная решетка». Бернекер[19] же считает это слово со всеми его многочисленными вариантами и производными заимствованным из итальянского языка: *grata* «Gitter, Fenstergitter», *graticola* — «то же», *gratella* (*gradella*) „Rost"—все происходящие от латинского *crātis*, *crātella*, *crātīcula* и т.д. Но заимствование это недавнее, так как соответствующие славянские формы не предполагают единую общую славянскую форму. Действительно, ряд славянских форм объясняются упомянутыми итальянскими словами: *gràtikula* (*kràtikula*), *gràdikule* « Rost zum Fischrösten », *gràdela* « Rost, Gitterwerk » < итальян. *graticola*, *gratella* и т.д. Даже и простая форма в сербском языке *krata*, *grata* — «решетка, плетение» и т.п. скорее объясняется итальянским языком, чем латинским. Но происхождение остальных славянских форм проследить представляется затруднительным, так как их нельзя с уверенностью вывести из итальянских, как это полагает Бернекер. Присутствие и даже преобладание некоторых форм с *kr-* вместо *gr-* еще не доказывает, что мы имеем дело с заимствованием из латинского, а не итальянского. Озвончение взрывных согласных перед *r* представляет собой явление свойственное многим языкам, а под аналогичным же влиянием является возможным также становление форм с *kr-* из *gr-*. Между прочим, даже итальянские словари дают как формы *grata*, *graticola*, *gratella*, так и *crata*, *craticola* и т.д.

Многозначительным является и тот факт, что семья этого слова не встречается ни в болгарском, ни в чешском или словацком языках, что также говорит за итальянское, а не латинское либо балкано-романское происхождение соответствующих сербских слов.

В польском языке, однако, семья слова *krata* хорошо представлена: *krata*, *kratka*, *kratkowy*, *kratkowany*, *kratkować* и т.д., с основным значением «железная решетка, прутья, решетка для жарения». В украинском языке также имеются формы как *крата*, так и, главным образом, *грата*, *гратка*, *гратчастий* (с тем же значением), а в белорусском же *крата*. Для польского языка итальянское происхождение представляется и исторически и по форме менее вероятным. Преобладание формы *krata* (варианты с *gr-* являются диалектными, народными) как бы говорит за латинское происхождение польского слова, как это указывает А. Брюкнер[20]. Ссылка на классическое латинское *crātes* является излишней, так как средневековые латинские словари дают чаще *crata*, чем классическое *crātes*. Что же касается украинских и белорусских слов, они, вне сомнения, заимствованы из польского, что доказывается и отсутствием соответствующих слов в русском языке. Украинские формы с *hr-* являются, по-видимому, отзвуком польских диалектных, народных форм (*grata* и т.п.), в то время как *крата* заимствовано скорее по культурной линии.

---

[19] E. Berneker, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, том I, Гейдельберг, 1908—1913, стр. 608—609.

[20] *Słownik etimologiczny języka polskiego*, Краков, 1927, стр. 265.

Как можно было усмотреть, ни одна из славянских форм слова *krata* не может объяснить формально румынское *cratiţă*, хотя в смысловом отношении для некоторых из них это и возможно («железная решетка для жарения» > «кастрюля»). Романское либо латинское происхождение соответствующих славянских слов выдвигает и вопрос, не является ли румынское *cratiţă* унаследованным словом, а никак не заимствованным из славянского. Единственным исследователем, выдвинувшим подобное предположение, является Л. Шейняну, поясняющий в своем словаре, что это слово происходит «из первоначального **cratǎ* = лат. *crates*». К внутреннему, румынскому, а не славянскому источнику направляет и тот факт, что румынское *cratiţă* заимствовано украинскими и польскими диалектами. Польский диалектальный словарь имеет под *grat* (< нем. *Gerade*) слово *gracica* — «широкий, низкий, сосуд», которое нам кажется заимствованным из румынского, так как, вероятно, не имеет ничего общего с польским *grat*, кроме простой омонимии.

Латинское происхождение *cratiţa* представляется весьма возможным. В семантическом отношении имеем смысловое сближение с *cratella* — «железная решетка для жарения» (см., напр., у Марциала, XIV, 221 и др.); возможна также контаминация со смыслом слова *crater*. С формальной точки зрения *cratiţă* может быть объяснено двумя способами: либо от первоначального *cratǎ*, как предлагает Шейняну (< лат. *crates* или народное *crata*, засвидетельствованное в середине века и предполагаемое итальянским *grata*, к которому позже был добавлен суффикс *-iţă*), либо скорее от формы женского рода прилаг. *cratīcia* (это слово кстати засвидетельствовано)[21] с аналогичным в дальнейшем перенесением ударения. Среди слов, оканчивающихся на *-iţă*, имеют ударение на *i* главным образом уменьшительные формы, в прочих же ударение остается на корне; *cratiţă* же, не представляясь производным, а тем менее уменьшительным, так как основная форма не сохранилась, получило такое же ударение как неуменьшительные слова.

В отношении формы возникает еще один вопрос. Из семьи *crates* в румынском языке имеются еще два слова: *gratie* < лат. *crates* и *grătar* < лат. *gratarium* (Кандря-Денсушиану) или *gratale* (С. Пушкариу). Оба эти слова отмечают переход *cr-* в *gr-*, имеющийся еще в латинском[22]. Но это явление случайное, оно не представляет собой абсолютную закономерность, доказательством чему служат латинские слова, сохранившие в румынском звукосочетание *cr-*: *crăpa*, *creastă*, *crede*, *creşte*, *creştin*, *cruce*, *crud*, *crunt*, и т.д. Различие между *cratiţă*, с одной стороны, и *gratie* и *grătar*, с другой, может быть объяснено их давним смысловым расхождением, каждое из них пройдя свою собственную, независимую эволюцию. Данные археологического

---

[21] *REW*, под № 2302 дает романские продолжения латин. *craticius*: итальян. *graticcio*, беллун. *gardiz* и т.д.

[22] O. Densusianu, *H.L.R.*, I, стр. 111; Al. Rosetti, *I.L.R.*, том I, изд. 3-е, Бухарест, 1960, стр. 93.

и исторического порядка по каждому из этих предметов могли бы помочь этимологическому уточнению слова. К сожалению, подобные сведения отсутствуют. Предложенная выше этимология, правдоподобная с лингвистической точки зрения, остается лишь вероятной, может быть с большей степенью вероятности, чем прочие этимологии этого слова.

Словари Кандря-Адамеску и Скрибан дают прилагательные *pórav* — «быстрый, прилежный, пылкий» и *púrav* — «вспыльчивый, придирчивый, злой», оставшиеся до настоящего времени необъясненными. Их ареалом указывается Трансильвания, без каких-либо уточнений. Кандря ссылается на тексты, не указывая точно их место. Ссылку на журнал *Convorbiri literare*, без других подробностей, невозможно установить. Наоборот, ссылка на Шт. Пашка, *Glosar dialectal*, Бухарест, 1928 г., отмечает для *pórav* местности Жина и Некрих (Сибиу), а для *púrav* — Загра (Нэсэуд).

Упомянутые прилагательные должны быть, вне сомнения, связаны с существительным *poară* — «сопротивление, ссора, спор», используемым особенно в выражении *a se pune în poară* — «противиться». К тому же гнезду относится и румынское слово *opór*, имеющее два значения: 1) «часть оси, на которую опирается колесо»; 2) «сопротивление, противодействие».

Все эти слова происходят, конечно, от одного и того же славянского корня *per-/por-* с многочисленными их глагольными и именными производными, имеющими два основных значения: 1) «поддержка», откуда 2) «сопротивление, противодействие». Румынские словари (TDRG, Кандря-Адамеску, Скрибан, DLRM), как для *opor*, так и для *poară* указывают прежде всего на болгарский, русский, польский, чешский *opor(a)* или другие производные формы, хотя *poară* определенно происходит от славянского ПОРА, охватывающего все румынские значения: 1) «укрепление, поддержка»; 2) «сила, насилие»; 3) «ссора, спор». Что касается *porav, purav*, они представляются нам скорее румынскими производными от *poară*, так как, поскольку нам известно, соответствующие им формы в славянском языке не отмечены. Но вызывает некоторое затруднение лишь *u* из *púrav* так как превращение *o* > *u* было бы естественным только в неударном слоге. Все же форма *puráv* с ударением на конце, что оправдало бы затемнение гласной, представляется весьма возможной, учитывая игру ударения, которая встречается в подобных формах (*bólnav — bolnáv, mîrşav — mîrşáv* и т.п.).

Но каким бы ни было положение, семантическая и фонетическая связь между *porav, purav* и *poară, opor* является несомненной.

THE TOMBSTONE OF PRINCE CONSTANTIN BRÎNCOVEANU'S PHYSICIAN, PANTALEON CALIARHIS

by PAUL CERNOVODEANU

In the Stavropoleos churchyard museum in Bucharest there are about 40 tombstones, crosses, votive inscriptions, ornamentations and capitals of some ancient, destroyed churches of the city. The reminiscences are of the XVIIth, XVIIIth and XIXth centuries [1]; among them of special interest is the Pantaleon Caliarhis' tombstone, who was a well known chian physician who lived at the Court of the Wallachian Prince Constantin Brîncoveanu (1688—1714). The funeral inscription on that stone precisely states Pantaleon Caliarhis' death day, unknown till now, as well as his wife's name, Zoe, who was a member of a byzantian noted family.

The presence of Caliarhis' tombstone in the Stavropoleos churchyard museum is probably due to ist provenience from one of the bucharestian destroyed churches [2], formerly situated in the neighbourhood of the Stavropoleos church, then monastery, founded in the summer of 1724 by Ioanichie of Ostanitza, Bishop of Stavropolis.

The physician's tombstone is very sober, without any ornamentations; it measures 1.70 × 0.78 m and bears on its superior part an inscription

[1] George D. Florescu, Petre Ş. Năsturel, Paul I. Cernovodeanu, *Lapidariul bisericii Stavropoleos din Bucureşti* (The Stavropoleos churchyard Museum in Bucharest), in „Biserica ortodoxă romînă", LXXIX (1961), no. 11—12, pp. 1055—1094.

[2] We are not certain whether Pantaleon Caliarhis was the father of the Great Ban Antonache Caliarhi, who took the name Florescu after his marriage with Ancutza, daughter of Istrate, the last descendant of an old family of boyars named Florescu (The States Archives of Bucharest, *The Radu Vodă Monastery*, XII/17). Yet we know that Antonache was buried at Mănăstirea sfîntul Ion cel Mare (St. John the Great Monastery), in the vicinity of the Stavropoleos church (according to G. D. Florescu, *Istoricul unei vechi case bucureştene : casa Floreştilor din mahalaua Scorţarului* (The History of an Old Bucharestian House : the Boyars Florescu's House, in the Scortzar suburb), Bucharest, 1935, p. 9) and we presume that Antonache was to be related to Pantaleon Caliarhis; therefore we consider that Brîncoveanu's physician too was probably buried at this monastery.

written in twelve lines with 5 cm long letters in relief; the inscription is enclosed by a 0.70 × 0.63 m cartouche. The stone is knocked in its superior right edge. The text drawn up in affected iambic verses, is the following:

1. Ἐνταῦθ' ἀκέστωρ ἔξοχος Παντολέων
2. Ὁ Καλλίαρχος τοῦ π<ι>κλην κοῖται ἄπνους
3. Χίου ποθεινῆς πατρίδος πόρρω πάνυ
4. Ὅπου τέθαπται καὶ δέμας Ζακαλλέος
5. Ζωῆς ἑαυτοῦ συφύγου τῆς φιλτάτης
6. Δίας γυναικῶν τῷ γένει βυζαντίδος
7. Πολλῶν θανούσης πρὸ χρόνων τοῦ δ'εὐνέτου
8. Ἄμφω λιπόντες φιλτάτοις ἄλγος τέκνοις
9. Οὓς ὀλβίσωμεν πάντες ἀξιοχρέως
10. Τὸν τῶν ἁπάντων ἀξιοῦντες δεσπότην
11. Τὰ πνεύματ' αὐτῶν ἐν χλ<ό>ης τάζαι τόπω
12. ͵αψκε. Ἰαν<ουαρίου> κ.

We consider that some supplementary data about Pantaleon Caliarhis' life and activity would be of interest to the reader.

Caliarhis' name is often mentioned in The Register of Incomes and Expenses of The Treasury [3] especially as "doctor Pandele" or even "Pantaleon, the great doctor" [4]. He served in Great Wallachia as Prince Constantin Brîncoveanu's physician between 1692 and 1703 [5]. He was born in Chios, as the inscription on his tombstone states, and was a descendant from a theologians' and learned men's family. Martin Crusius [6] asserts the existence of a certain Antonios Caliarhis πνευματικὸς καὶ πρωτέκδικος towards 1590; in 1639 lived in Izmir (Turkey) the priest (ἱερεύς) Antonios Caliarhis [7]; another Caliarhis — whose Christian name is unknown — is mentioned as priest in 1684 [8]. Descending, as one would suppose, from this family of clergymen, Pantaleon was probably born in the middle of the XVIIth century. Soon after Brîncoveanu's enthronement as Prince of Great Wallachia, Pantaleon, "The great doctor", received 1000 thalers as annual wage [9] for his attendance upon the Prince's and the Court boyars' health. Physician, philosopher and theologian, Caliarhis, as a real learned man of his time, had a beautiful library; an ex-libris of his books may be seen on a copy of

---

[3] Condica de venituri şi cheltuieli a vistieriei.

[4] Pantaleon, doctorul cel mare.

[5] Ioan C. Filiti, *O pagină din istoria medicinei în Muntenia (1784—1828)* (A Page from the Medecine History in Great Wallachia (1784—1828)), Bucharest, 1929, p. 8.

[6] Martin Crusius, *Turco-Graecia*, Basel, 1585, p. 285; N. Katramis, Φιλολογικὰ Ἀνάλεκτα Ζακύνθου, 1880, pp. 190—193.

[7] A. Papadopulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη, IV, St. Petersbourg, 1899, p. 284, no. 305.

[8] *Ibidem.*

[9] These wages were payed half yearly: 500 thalers on the 23rd of April (St. George's Day) and 500 thalers on the 26th of October (St. Demeter's Day) as stated by C. Aricescu in his study, *Condica de venituri şi cheltuieli a vistieriei de la leatul 7202—7212* (The Register of Incomes and Expenses of The Treasury between 1694 and 1704) in "Revista istorică a Arhivelor Romîniei", Bucharest, 1873, pp. 9, 516, 539, 578, 621, 655, 660, 715 and 729 for the years 1694, 1700, 1701 and 1703.

Ioan Cariofil's "Enchiridion" printed at Snagov in 1697. This ex-libris [10] takes symbolical arms in, consisting of a crowned lion with a bird in its right paw. In the four edges of the arms there are the owner's initial letters : ΠΤ, ΛΩ, ΚΛ, ΑΧ <Παντολέων Καλλιάρχος>. In the upper part of the arms we can read : Ἐκ τῶν τοῦ Παντολεόντος Καλλιάρχου τοῦ Χιοῦ καὶ ἀρχιάτρου τῆς γαληνοτάτης αὐθεντείας Οὐγγροβλαχίας.

In the lower part is the translation of the text in latin : "Ex <libris> Pantaleonis Calliarhi philos <ophi> ac medic <inae> doct <oris> celsissimi principis Valach<iae> archiatri" and the date : ΑΧЧΒ' Ἰουλίου, Β'.

We suppose that Pantaleon must be the "physician boyar" sent by Prince Constantin Brîncoveanu to Ioan Cariofil, the Chief Chancellor of the Patriarchate of Constantinople, in 1692, August 4, when the latter came out of sorts in Bucharest; here he died on September 28 and was buried at the Radu-Vodă Monastery [11].

In 1694 "doctor Pantaleon" lived in Constantinople where he was sent together with A[l]ixandrache, overseer of ushers, in order to bring "the tents and other things belonging to the Court"; there he spent 500 thalers [12].

Some years later, in 1702, seized by the scholarly zeal which reigned at the Wallachian Prince's Court, protector of culture, Caliarhis printed at his expense an *Acolouthy* in Greek and wrote a letter about it to his fellow countrymen in Chios [13].

After 1703 we do not meet Pantaleon in Great Wallachia; from some of his letters we understand that he dwelt both in his native island, Chios, and in Constantinople, keeping up, all this time, durable relations with the Rumanian society. So, the exiled Prince of Moldavia, Contantin Duca, wrote in 1710, March 10, to Hrisant Notara, Patriarch of Jerusalem, that Pantaleon (Παντολέων), Brîncoveanu's physician, sent him news from Constantinople about his son, Şerban [14]. In 1712, October 12, the Patriarch received from Chios Caliarhis' request to condescend to insist at his protector, Prince Constantin Brîncoveanu, to marry the physician's daughter, Mariutza, to a young noble man of Chios, "Messer Leonis"; in the same way, Pantaleon transmitted to the Patriarch the respects of his old father and gave him notice about the death of his sister and of her son, carried away by the bubonic plague in Constantinople; also that

[10] C. Amantos, Οἱ Καλλιάρχαι τῆς Χίου, in "Ἑλληνικά", VIII, 1, 1935, p. 73.

[11] The Academy of the R.P.R., Greek mss. 974; Petre S. Năsturel, *Contribuţii la viaţa lui Ion Cariofil în legătură cu biserica romînească* (Contributions to Ion Cariofil's life in connection with the Rumanian Church), in "Mitropolia Olteniei", X (1959), no. 7–8, p. 523.

[12] C. Aricescu, *op. cit.*, p. 38; N. Iorga, *Chronicle*, in "Revista Istorică", XIII (1927), no. 1–3 (Jan.–Mar.), p. 92.

[13] C. Amantos, *op. cit.*, p. 74; L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 186. In the preface of this writing, which is to be found in the library of the Academy of the R.P.R., Pantaleon assumes, here too, the affected professional title ἀκέστωρ (= the healer), term found also in the inscription on his tombstone.

[14] Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Romînilor* (N. Iorga edition), XIV, Bucharest, 1915, p. 424, no. 449.

his brother, the priest Petre and Petre's daughter were cured [15]. The last news about Pantaleon are kept in his letter from 1715, September 23, addressed to Neofit Mavromatis [16], the Metropolitan of Arta.

We don't know for the moment where and how lived Brînco-veanu's physician in his last years, nor when and in what circumstances he returned to Great Wallachia. His tombstone is the proof that he died in Bucharest in 1725, January 20, far from his beloved Chios, the island where had died, many years before, his wife Zoe.

---

[15] *Idem*, p. 472—475, no. 495.
[16] C. Amantos, *op. cit.*, pp. 75—77.

ХРОНОЛОГИЧЕСКОЕ УТОЧНЕНИЕ ОДНОГО ИЗ ЭПИЗОДОВ БАЛКАНСКИХ СОБЫТИЙ В НАЧАЛЕ XIX В.

АУРЕЛИАН КОНСТАНТИНЕСКУ

Воспоминания о балканских событиях начала XIX в. живо сохранились в памяти и устной традиции румын, как это будет видно ниже; все же они должны быть дополнены и согласованы и с другими источниками, что всегда должны иметь в виду историки, изучающие эти события.

В подобном положении находится, например, вопрос о бое у с. Костешть. Первое упоминание о нем было сделано в 1882 г. В. Думитреску. Публикуя воспоминания олтенских «пандуров» о их борьбе с турками, автор передает рассказ одного из них, принимавшего участие в столкновении у с. Костешть с «бандами башибузуков, бродивших воровски в горах» [1].

Другое свидетельство находим в Большом географическом словаре Румынии [2], который обстоятельно сообщает об этом бое: «Говорят, что в этом селе произошла в 1807 г. битва с турецким отрядом, грабившим местности Клошань и Черна, под предводительством Аги-Аргира; при возвращении в Ада Кале отряд зашел в село Костешть [3] с целью ограбления сельского священника Маку. На ночь турки остались в селе. В это время из села Чернец власти выслали воинский отряд из русских и сербов под командой капитана Жифку; по прибытии отряд вступил в бой с турками. Через три дня турки отступили в Ада Кале, а высланный против них отряд под командой капитана Жифку вернулся

---

[1] V. Dumitrescu, *Note asupra monumentelor, ruinelor şi locurilor însemnate istorice din jud. Mehedinţi*, в „Revista pentru istorie, arheologie şi filologie", I, 1882, стр. 173.

[2] *Marele Dicţionar Geografic al Romîniei*, Бухарест, 1899, т. II, стр. 676. В дальнейшем будет указываться M.D.G.R.

[3] Село Костешть находится на расстоянии 41 км от города Турнул Северин и 28 км от Байя де Арамэ. Оно расположено у подножья горы Бэниа. Село имеет хорошую стратегическую позицию, так как оно закрыто со всех сторон горами, а подъезд к нему идет через ущелье, по которому проложена дорога и течет Костештский ручей M.D.G.R., там же.

в село Чернец, где раненный в бою капитан Жифку скончался через шесть дней. Эта битва нагнала на турок из Ада Кале столько страху, что они на некоторое время прекратили свои набеги на Чернскую и Клошанскую волости».

Авторы Румынского географического словаря не поинтересовались проверить год, в котором произошел этот бой, так как во время русско-турецкой войны 1806—1812 гг. вместе с русскими дрались и пандуры из Олтении, и полагали, что 1807 г. вполне соответствует исторической правде.

Занимаясь вопросами истории русско-турецких войн и исследуя различные источники в связи с происшедшими в те времена битвами, мною было обращено внимание на весьма ценное сообщение, содержащееся в очень редкой, вышедшей в России книге. Речь идет о „Précis historique et chronologique des événements militaires pendant la seconde campagne contre les Turcs, depuis la prise de Varna, jusqu'à l'occupation d'Andrianople, le 8 août 1829", Saint-Pétersbourg, 1829, vol. II. Предисловие подписано «Spada» — разумеется, псевдоним [4]. На стр. 52—53 читаем следующее:

«L'armée commandée par Son Excellence Mr le général comte de Diebitch n'a pas encore commencé ses opérations; ainsi nous continuerons à donner les nouvelles des faits partiels des différents corps, telles que nous les trouverons dans le Journal d'Odessa, «Armée de Turquie», du 23 mars. Le 1er mars environ 100 Turcs sortirent d'Orsoff et se dirigèrent vers les montagnes. Mais ayant été atteints dans le village de Kistechty, par 150 Pandours, sous le commandement du capitaine *Jivko*, ils se retirèrent dans une maison de pierre à trois étages. Le capitaine Jivko fit entourer la maison par ses troupes, espérant forcer par la faim les Turcs à se rendre. Mais le 4 un autre corps turc de 400 hommes, sortis d'Orsoff, vint à Kistechty et y attaqua les Pandours, qui, malgré la résistance la plus vigoureuse, se virent obligés de céder aux forces supérieures de l'ennemi, et ne purent contenir les Turcs assiégés dans la maison. Ceux-ci se hâtèrent d'en sortir, se réunirent aux troupes venues à leur secours et regagnèrent en tout hâte le bourg d'Orsoff. Une compagnie du régiment de Kolyvane, envoyée pour soutenir les Pandours, les ayant rencontrés en route pour retourner à leur quartiers, rebroussa chemin et revint avec eux.

Les Turcs ont perdu environ 40 hommes dans cette affaire. Les Pandours ont à regretter la perte de leur brave commandant, le capitaine *Jivko*; ils ont eu en outre 5 hommes de tués et 11 blessés».

Первый вывод, который сам собой напрашивается, это необходимость исправить хронологическую ошибку: 1829 г. вместо 1807 г. Основанием для этого служит тот факт, что первые два упоминания устные, в то время как третий источник письменный, не вызывающий сомнений, современный описываемому событию. Так что Костешский бой включается в события войны 1828—1829 гг. Эта война была вызвана обостре-

8

[4] Этому же автору принадлежит и *Ephémérides russes politiques, littéraires, historique et nécrologiques*, Петербург, 1816 г., 3 тома, вышедшие под тем же псевдонимом.

нием «Восточного вопроса» [5], который затрагивал как народы Балканского полуострова, так и румынский народ. Поэтому было вполне естественным в подобных исторических условиях, чтобы начатая в 1828 г. русско-турецкая война нашла бы мощный отклик как среди балканских народов, так и у румынского народа. Военные действия начались в апреле 1828 г. Кампания развертывалась до сентября 1828 г. [6]. В начале 1829 г. командующий дунайскими армиями П. Х. Виттгенштейн был заменен фельдмаршалом И. И. Дибичем [7]. Вторая дунайская кампания началась в мае 1829 г [8].

Рассматриваемый эпизод по времени занимал место между первой и второй военными кампаниями, когда еще «операции не были начаты», подразумевая общие военные действия, и когда в Россию поступали лишь сведения «об изолированных действиях отдельных воинских частей».

Отрядом пандуров командовал капитан со славянским именем Живко. Поскольку это имя распространено и среди болгар, и среди сербов, трудно установить этническую принадлежность командира [9]. Во всяком случае он был представителем южных славян, общая борьба которых за свое национальное освобождение была близка и румынскому народу.

Надеемся, что вышеприведенным уточнением будет положен конец имевшей до настоящего времени место хронологической ошибке.

---

[5] *Большая Советская Энциклопедия*, 2-ое изд., т. 37, стр. 465.

[6] *Там же*, стр. 466.

[7] Фельдмаршал Иван Иванович Дибич жил в 1785—1831 гг. (*там же*, т. 14, стр. 314).

[8] *Там же*.

[9] Указание *Большого румынского географического словаря* на «воинскую часть из русских и сербов» необходимо сопоставить с другими источниками. Путаница между болгарами и сербами встречается весьма часто в вышеуказанном словаре. Там же, например, говорится, что в селе Дудешть-Чопля у Бухареста — «Большинство жителей сербы и занимаются главным образом разведением овощных культур», (M.D.G.R., т. III, 1900, стр. 262), — тогда как известно, что в Дудешти-Чопля проживают болгары.

LA CONFÉRENCE INTERNATIONALE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE MUNICH (novembre 1962)

A l'occasion du X^{e} anniversaire de la « Südosteuropa Gesellschaft », une conférence internationale réunissant de nombreux savants a eu lieu à Munich du 7 au 20 novembre 1962. Les travaux de cette conférence se sont déroulés dans trois sections : 1) une section d'histoire ; 2) une section de linguistique, archéologie et histoire de l'art ; 3) une section de finances, économie et droit. Un grand nombre de rapports et communications furent présentés à cette occasion — témoignage de l'intérêt toujours plus vif accordé par les spécialistes dans ces domaines à la connaissance de l'Europe de sud-est, à la suite des grandes transformations sociales et économiques survenues après la deuxième guerre mondiale.

Les travaux de la section historique ont eu comme but de dresser le bilan des recherches sur le Sud-est européen pendant les vingt dernières années. Quelques-uns des participants ont présenté des rapports concernant l'organisation des études sud-est européennes dans certains centres scientifiques particulièrement importants : St. Fischer-Galatzi, sur le centre de Detroit et, en général, sur ce genre de recherches aux Etats-Unis ; Em. Turczinsky, sur le centre de Munich et, de même, sur ces recherches dans la R. F. Allemande ; Thorvi Eckhardt, sur le centre de Vienne. Des spécialistes yougoslaves, ayant à leur tête Ljubomir Hauptmann — qui à l'occasion de cette conférence vient d'être honoré par la « Südosteuropa Gesellschaft » de la médaille d'or Jireček, pour ces recherches sur le Sud-est européen — ont présenté des communications au sujet des rapports très complexes entre l'Europe centrale et l'Europe sud-orientale à travers les âges. C'est avec un fort vif intérêt qu'on a suivi la communication du byzantiniste allemand Fr. Dölger sur les débuts des recherches concernant le sud-est de l'Europe et les rapports des spécialistes hongrois S. P. Pach, T. J. Berend, L. Zsigmond sur le développement pendant les vingt dernières années des recherches concernant l'histoire de la Hongrie, considérées du point de vue sud-est européen. C. Daicoviciu et E. Stănescu ont contribué à faire connaître par leur rapport les progrès enregistrés par les études de l'espace carpato-danubien.

La section de linguistique, archéologie et histoire de l'art n'a pas eu de thème spécial pour ses discussions. Parmi les communications présentées ici, rappelons celles des romanistes de haute réputation tels que E. Gamillscheg et G. Reichenkronn, au sujet de la continuité de la population autochtone sur le territoire de l'ancienne Dacie — population devenue graduellement proto-roumaine et puis roumaine. Cette thèse, qui est aussi celle de la science

roumaine et qui a trouvé dernièrement un nouveau renfort dans les découvertes archéologiques, a réuni l'adhésion unanime des savants qui ont pris part aux discussions. E. Petrovici et Em. Condurachi, membres de la délégation roumaine, ont parlé, le premier des traits balkaniques communs dans le système phonétique roumain et albanais, le second des relations entre les Grecs et la population autochtone du Bas-Danube, à la lumière des dernières recherches et découvertes archéologiques et épigraphiques.

Les travaux de la section finances, économie et droit ont été consacrés à un seul thème : le droit bancaire et valutaire dans les pays de démocratie populaire de l'Europe de sud-est, dans le cadre du système économique socialiste. E. Deutsch et G. Comşa ont présenté un rapport sur le rôle du système bancaire et valutaire de la R.P. Roumaine, dans le domaine du commerce extérieur tout particulièrement.

Les rapports et les communications furent suivis d'amples et fructueuses discussions. Les organisateurs de la conférence, le président de la « Südosteuropa Gesellschaft », R. Vogel, les vice-présidents Th. von Užorinac-Kohary, H. Gross et A. König, le regretté professeur H. F. Schmid, ont eu le mérite de diriger les débats dans un esprit de cordiale collaboration scientifique.

C. Daicoviciu

LA RÉUNION DU COMITÉ DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES (Athènes, avril 1963)

A Athènes, entre le 16 et le 18 avril 1963, a eu lieu la réunion du Comité de l'Association internationale des études byzantines. Ont pris part à cette réunion, qui avait à prendre d'importantes décisions, les représentants de nombreux pays : D. Anghelov (Bulgarie), P. Charanis et A. Mongo (Etats-Unis), K. Kyrris (Chypre), Paul Lemerle et H Glykatzis — Ahrweiler (France), J. Hussey et D. Obolenski (Grande-Bretagne), D. Zakythinos, A. Orlandos et E. Kryaras (Grèce), B. Lavagnini et G. Schiro (Italie), E. Condurachi et E. Stănescu (Roumanie), Z. Udaltzova (Union Soviétique), G. Ostrogorski et Fr. Barišić (Yougoslavie).

Les débats ont été dirigés par M. P. Lemerle, président de l'Association, aidé par le secrétaire général, M. D. Zakythinos.

Le principal problème à l'ordre du jour était de fixer la structure et les thèmes du XIII[e] Congrès international des études byzantines, qui aura lieu à Oxford en septembre 1966. (On se rappelle la décision prise à Ochride en 1961 de porter l'intervalle entre deux Congrès de trois à cinq ans). Les délégués britanniques ont informé le Comité des mesures prises en Angleterre pour le bon déroulement du futur congrès. Dans les discussions qui ont suivi, trois points de vue furent soutenus quant à la structure que devra avoir le Congrès d'Oxford : 1. un Congrès dirigé, dont les grands thèmes soient fixés d'avance ; 2. un Congrès ou chaque participant soit libre de choisir le thème de sa communication ; 3. un Congrès mixte qui comportât aussi bien de grands thèmes choisis par le Comité que des communications au libre choix des savants qui prendront part.

C'est la troisième formule qui a été adoptée. Le Congrès d'Oxford va donc avoir deux grandes sections, l'une consacrée à la discussion des rapports et l'autre aux communications.

Des différents thèmes proposés pour la première section, on en a choisi deux, qui se sont imposés par leur importance et les nombreux problèmes qu'ils soulèvent : 1. Byzance au XI[e] siècle, et 2. Les rapports entre Byzance et l'Europe de l'Est du VI[e] siècle jusqu'à la conquête turque.

Le Comité a fixé aussi le thème du rapport qui va figurer au programme du Congrès international des sciences historiques de Vienne (1965). Il s'agit d'une ample présentation de Byzance dans la pensée historique européenne depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Etant donné l'importance des deux Congrès, de Vienne et d'Oxford, il est indubitable que les décisions prises à Athènes vont avoir d'heureuses conséquences pour le développement des études byzantines. La réunion d'Athènes a permis aussi de nombreux échanges d'idées et de points de vue entre les byzantinistes qui y ont pris part et favorisé cet esprit d'entente et de collaboration entre les spécialistes, si nécessaire aux grands travaux scientifiques qu'ils ont à réaliser en commun.

E. Stănescu

LES DÉBUTS DE L'AIESEE, OEUVRE DE COMPRÉHENSION ET D'ENTENTE MUTUELLE PAR LA SCIENCE

En 1963 — année qui coïncide avec l'anniversaire d'un demi-siècle depuis que Nicolas Iorga, avec Vasile Pârvan et d'autres savants roumains, avait posé les fondements d'un Institut d'études de l'Europe sud-orientale à Bucarest — les délégués de 13 pays, répondant à une initiative roumaine, se sont rencontrés à Bucarest en vue de créer, par leurs efforts réunis, une Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen (AIESEE), dans le but d'une connaissance plus approfondie des civilisations de cette partie du monde.

Inaugurée dans l'atmosphère sereine et sous le signe d'une féconde collaboration, qui avaient aussi marqué les travaux du Colloque international des civilisations balkaniques de Sinaïa (1962), l'Association a prouvé pendant l'année qui a suivi sa création qu'elle est bien capable de conserver cette atmosphère bienfaisante et de développer une collaboration que les milieux scientifiques des différents pays se sont hâtés d'encourager, avec une sollicitude chargée de promesses.

A la réunion constituante de Bucarest (22—24 avril 1963), des pays comme l'Albanie, la Bulgarie, la France, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, le Liban, la Roumanie, le Royaume-Uni, l'Union Soviétique et la Yougoslavie ont été représentés au sein d'un Comité provisoire élu lors du Colloque de Sinaïa à la suite de la proposition faite par la délégation roumaine de créer une Association d'Etudes du Sud-Est Européen *. La présence — aux côtés des délégués envoyés par tous les pays de l'Europe sud-orientale — des représentants de certains pays situés en dehors de cette zone géographique, pays où les études balkaniques jouissent pourtant d'une tradition de longue date, atteste le grand intérêt scientifique qui s'attache à cette initiative. Créée sous les auspices de l'Unesco, représenté par le chef de la Division de philosophie et des sciences humaines, Mr. N. Bammate — délégué personnel du directeur général de cet organisme international —, et du Conseil international de philosophie et sciences humaines (CIPSH), représenté par son secrétaire général, Sir Ronald Syme, dès son premier moment d'existence l'Association s'est vu assignée une double signification découlant de ce que la promotion des études du sud-est européen constitue une importante contribution à la réalisation du Projet Majeur lancé par l'Unesco pour l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident et de ce que — en même temps — l'étude des civilisations balkaniques est l'un des chapitres importants de l'histoire même de la civi-

* Voir dans le précédent fascicule de cette revue la note de Em. Condurachi, *Le colloque international de Sinaïa sur les civilisations balkaniques*, p. 169.

lisation. L'Association entreprend donc une œuvre intégrée dans la large activité envisageant la connaissance réciproque et la compréhension que se proposent les organismes scientifiques internationaux présents à sa création.

Ce fait a été mis en lumière par le représentant de l'Unesco, Mr. N. Bammate, qui a salué « la création de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, que nous considérons comme une contribution intéressante, pleine de promesses, concernant le programme de l'Unesco quant à la collaboration internationale en vue d'harmoniser les éléments divers en partant d'une base commune concrète, collaboration internationale qui trouve aussi son expression dans la structure même de l'Association. D'autre part, je suis convaincu qu'une des principales fonctions de l'Association sera de synthétiser harmonieusement les actions sur plan régional, balkanique proprement dit, et les actions sur plan international, sous la forme d'une intégration du premier au dernier ».

Cette idée d'une collaboration internationale, rendue possible par la création de l'AIESEE, a été soulignée par Sir Ronald Syme aussi, à cette même occasion : « L'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen répond à une nécessité impérieuse : je me réfère à la nécessité d'une collaboration entre les hommes de science de ces pays. Une telle collaboration s'imposait par l'essor de la recherche scientifique, dont la logique interne même exige à un moment donné la confrontation et l'harmonisation des résultats obtenus par l'effort des savants de différents pays. La nécessité impérieuse d'une collaboration scientifique découle, à son tour de la nécessité d'une collaboration des peuples du monde entier ».

Cette conviction, partagée par tous les délégués, a été exprimée à tour de rôle par :

Le profesesur Aleks Buda — Albanie : « La création de l'Association représente le début d'une nouvelle étape de notre activité scientifique, l'activité des balkanologues. J'ai participé au colloque de Sinaïa ; l'initiative roumaine nous a offert la possibilité de nous engager sur une voie positive. En tant qu'historien et représentant de la science albanaise, je salue les initiatives roumaines de collaboration dans la zone des Balkans. Nous sommes tous reconnaissants aux collègues roumains, qui ont organisé cette rencontre avec des prémisses si importantes pour notre activité future ».

Ernst Buschbeck — Autriche : « Les problèmes que nous avons à résoudre sont passionnants et d'une complexité extrême. Je suis sûr que nous arriverons au but et que par notre activité scientifique nous contribuerons à la compréhension mutuelle entre les peuples du sud-est européen ».

Vladimir Georgiev, vice-président de l'Académie des Sciences de la R. P. de Bulgarie : « Je ne puis que féliciter les collègues roumains pour leur brillante initiative d'avoir organisé l'année passée le colloque de Sinaïa, ainsi que d'avoir convoqué cette conférence ; les fruits qu'elle va porter auront la signification d'un grand progrès pour la compréhension mutuelle entre les peuples balkaniques ».

Le professeur Denis Zakythinos — Grèce : « ... l'entente entre les peuples est un problème de compréhension réciproque. Et il n'existe pas de meilleure connaissance, pas de plus sûre compréhension que celles qu'on noue autour d'une table de travail. Je suis fermement convaincu que ce travail scientifique signifiera pour nous l'établissement d'une amitié solide en même temps qu'un moyen efficace de nous comprendre, de nous connaître, de vivre dans une atmosphère de paix durable ».

Le professeur André Mirambel — France : « Une meilleure compréhension entre les peuples est — pourrais-je dire — une préoccupation de premier ordre. La possibilité de la réaliser a été démontrée en grande mesure aussi au cours de nos séances de 1962, à Sinaïa, et des séances actuelles, à Bucarest. Je veux cependant espérer que nos efforts ne se limiteront pas à

la table de travail et qu'ils pourront apporter un rayon de lumière aussi là où il existe encore certains problèmes épineux et divergents. Une attitude d'avant-garde de la part des hommes de science peut venir en aide aux peuples afin d'éliminer des obstacles artificiels se trouvant dans la voie de leur entente et de leur collaboration ».

Le professeur Nullo Minissi — Italie : « Selon moi, la fonction fondamentale de l'AIESEE réside premièrement dans le développement et l'élargissement des relations internationales entre les pays balkaniques et secondement entre les pays balkaniques et tous les autres pays du monde. La réalisation de cette œuvre scientifique et culturelle absolument nécessaire prendra une signification qui dépassera le niveau scientifique et culturel et pourra constituer à sa façon un exemple pour d'autres types de collaborations ».

Le professeur Franjo Barišić — Yougoslavie : « Je suis convaincu que ce début, qui a lieu ces jours-ci dans la belle capitale de la Roumanie, est plus que prometteur. J'espère que l'Association nouvellement créée apportera, au cours des années suivantes, une précieuse contribution à la réalisation des nobles tâches qu'elle se propose, en poursuivant sur la voie d'une bonne entente, d'amitié et de paix entre les peuples ».

Le professeur Faik Reşit Unat — Turquie : « Une pareille association était plus que nécessaire. L'histoire l'exige, par conséquent, connaissons-nous mieux, tendons-nous la main, comprenons-nous mieux par l'intermédiaire de la culture ».

Le professeur Joseph Perényi—Hongrie : « Au stade actuel de la science, il nous faut reconnaître l'existence dans tous les domaines de problèmes complexes, qui ne peuvent trouver leur solution adéquate que grâce à la collaboration des spécialistes embrassant plusieurs disciplines. Et c'est justement ce fait qui justifie la création de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen ».

Par quels moyens s'est affirmée, pendant cette première année d'activité, la principale fonction de l'AIESEE, qui est de promouvoir la collaboration scientifique dans le domaine les études du sud-est européen ?

Les premières mesures prises par le Secrétariat général de Bucarest (siège de l'Association) ont eu comme but l'intégration de l'AIESEE dans la vie scientifique internationale. Avec le concours de la Commission nationale de la R. P. Roumaine pour l'Unesco, on a procédé à la diffusion des Actes de la réunion constituante de l'Association aux commissions nationales pour l'Unesco et aux nombreux instituts scientifiques de différents pays, en vue de faire connaître la création de l'AIESEE et ses objectifs, et de solliciter le concours de ceux-ci pour la réalisation des buts qu'elle se propose.

La publicité réalisée par cette voie a eu échos non seulement dans les revues scientifiques et dans la presse d'information générale de nombreux pays, mais elle a suscité une série de demandes d'informations supplémentaires venant de plusieurs organismes scientifiques ou de personnes particulières préoccupées des études sud-est européennes et désirant participer aux travaux de l'Association.

Par ailleurs, le Secrétariat a pris des mesures en vue d'affilier l'Association à la Fédération internationale de langues et de littératures modernes, ainsi qu'au Comité international pour les sciences historiques et, par l'intermédiaire de ces organisations scientifiques, au Conseil international de philosophie et de sciences humaines. Ces demandes d'affiliation ont été favorablement reçues par les organisations en question.

En même temps, le Secrétariat a entrepris des actions destinées à stimuler la création de comités nationaux et leur affiliation à l'AIESEE. Aux termes de l'article 7 des Statuts de l'Association, le Secrétariat a lancé, en mai 1963, un appel pour la création de comités nationaux d'études du sud-est européen et leur affiliation à l'Association, adressé aux principaux

ganismes scientifiques (académies de sciences ou centres nationaux de recherches scientifiques) de 30 pays réputés pour leur tradition dans la recherche des civilisations sud-est européennes.

Six pays ont répondu jusqu'à présent à cet appel, à savoir : l'Autriche, la Bulgarie, le Danemark, la Roumanie, l'U.R.S.S. et la Yougoslavie. Les comités nationaux créés dans ces pays ont sollicité leur affiliation à l'AIESEE. Ces demandes seront soumises, en conformité avec l'article 7 des Statuts, à la première réunion du Comité international de l'Association.

L'Académie Royale de Belgique et l'Académie de l'Allemagne Fédérale (Deutsche Forschungsgemeinschaft), tout comme l'Académie Nationale des Sciences de l'U.S.A. et l'Académie britannique, ont répondu favorablement à l'appel de l'Association, en communiquant qu'elles suivent avec intérêt l'activité de celle-ci en vue de prendre part à ses travaux.

Les demandes individuelles d'affiliation seront elles aussi soumises au Comité international pour être solutionnées en conformité avec les Statuts qui prévoient que de telles demandes ne peuvent être reçues que des pays où il n'existe pas de comité national d'études du sud-est européen ou un autre organisme scientifique considéré comme tel et affilié à l'AIESEE. Des réponses dans ce sens ont été adressées aux sollicitants.

Une série de consultations, par correspondance ou par des conversations directes avec des savants de plusieurs pays sud-est européens ont été entreprises, en vue de constituer les commissions d'études dans les domaines de l'archéologie, de l'ethnographie, de la linguistique, de l'histoire de l'art, ainsi que de créer une commission interdisciplinaire concernent les problèmes de la pénétration des idées progressistes des Lumières dans l'Europe sud-orientale.

Les résultats de ces prises de contacts, ainsi que l'intérêt manifesté par les cercles scientifiques de partout pour la forme de collaboration scientifique préconisée par l'Association, montrent que toutes les conditions nécessaires à la constitution en 1964 des commissions citées et à la convocation des premières séances de travail sont d'ores et déjà réunies.

Le premier numéro du *Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen*, inauguré par l'article du président de l'AIESEE, Mr. Denis Zakythinos, continue l'action d'intégration de l'Association dans la vie scientifique internationale, en publiant dans ce but des articles sur le programme, les statuts et la formation des organes directeurs de l'AIESEE. Le Bulletin, grâce à la contribution d'éminents spécialistes, souligne aussi l'importance des archives ottomanes et évoque des moments ou des personnalités de l'histoire des relations culturelles et des recherches scientifiques du sud-est européen. Une chronique sélective de la vie scientifique internationale énumère les principaux congrès, réunions, etc. à l'occasion desquels des problèmes concernant le passé de cette zone géographique ont été abordés.

L'intérêt envers l'AIESEE s'est manifesté non seulement par les contacts que le Secrétariat a eus avec les organismes scientifiques mentionnés ci-dessus, mais aussi par les visites au Secrétariat d'un grand nombre de savants étrangers de passage en Roumanie, auxquels on a facilité l'étude des monuments et la recherche dans les archives et les bibliothèques qui pouvaient les intéresser, tout en les aidant à réaliser les objectifs scientifiques de leur séjour.

Des contributions similaires ont été fournies dans cet intervalle par les membres du Comité international et ceux des comités nationaux récemment créés.

Grâce à la sollicitude de l'Académie de la R. P. Roumaine, qui s'est offerte d'assurer les dépenses nécessaires à l'organisation et au fonctionnement du Secrétariat de l'AIESEE, ce ressort technique a pris naissance au début du mois de mai 1963, avec un personnel de sept employés.

On a mis à la disposition du Secrétariat un siège approprié à son fonctionnement dans l'immeuble situé à Bucarest, rue I.C. Frimu 9, doté de tout l'équipement nécessaire. L'Académie de la R. P. Roumaine a également assuré les moyens financiers et techniques nécessaires à la réalisation du programme de publications de l'Association.

L'Association Internationale d'Etudes du Şud-Est Européen est un organisme scientifique destiné à mettre en valeur les créations plus récentes tout comme celles datant de la haute antiquité des civilisations fort anciennes, de mettre en lumière les relations culturelles millénaires qui ont existé entre elles, de faire renaître tout un passé commun d'échanges de biens matériels et spirituels des peuples habitant une région qui, depuis toujours, a servi de pont entre l'Orient et l'Occident. Nonobstant le fait que c'est surtout l'étude du passé qui fait l'objet de cette Association, il n'en est pas moins vrai qu'elle est la création du monde contemporain, mise à son service. Elle cherche à promouvoir les méthodes modernes d'investigation scientifique, à favoriser les études interdisciplinaires, à associer des spécialistes de différents pays et dans des domaines variés de la science, à faciliter les échanges de documents, à déployer une activité de recherches collectives. Fruit du désir de paix manifesté par les peuples du sud-est européen, dont notre pays s'est rendu encore une fois l'interprète, l'AIESEE représente dès à présent un facteur de compréhension et de collaboration internationales par la science et l'appréciation mutuelle.

Em. Condurachi et *Virgil Cândea*

GUBERINA, PETAR, *Le problème de la diphtongaison en vegliote*, « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia », *9—10*, 1960, pp. 137—148.

L'auteur constate à juste titre l'insuffisance de notre documentation au sujet de la langue dalmate en général, ainsi que de l'idiome dalmate parlé dans l'île de Krk (Veglia). Dans cette langue, il distingue trois couches intermédiaires : 1° il est possible de reconstituer la plus ancienne à l'aide des toponymes, des noms propres figurant dans les documents latins et des emprunts faits au serbo-croate ; on peut la placer approximativement à une époque allant du VII[e] au X[e] siècle ; 2° la deuxième apparaît dans certains documents postérieurs aux XI[e] —XII[e] siècles ainsi que dans les termes empruntés au dialecte vénitien ; 3° la troisième couche, enfin, est attestée par des témoignages du XIX[e] siècle ; le plus récent de ces témoignages nous est fourni par Tuone Udaïna, le dernier survivant de la langue dalmate, mort en 1898.

Selon l'auteur on ne trouverait pas trace de diphtongaison dans la première couche. Dans la seconde on voit apparaître au début les formes *Pornaiba* et *Promontour*, que l'on retrouve plus tard sous celles de *Porniba* et *Promontor*, ce qui semble prouver qu'à la fin de cette période la diphtongaison avait cessé d'être active. Par contre dans le vegliote du XIX[e] siècle et dans la langue de Tuone Udaïna la diphtongaison est un phénomène fréquent. L'auteur attribue cet important changement à une forte influence des parlers croates du type čakavien. Dans ces parlers le phénomène de la diphtongaison est de date récente et remonte à peine au XIX[e] siècle. C'est donc uniquement pendant cette brève et dernière phase que les parlers en question ont pu exercer leur influence sur le dalmate sous le rapport de la diphtongaison, ce qui amène l'auteur à conclure que « c'était avant tout à cause d'une forte influence des parlers čakaviens, où la diphtongaison très vivante créait des conditions favorables dans le vegliote moderne pour la diphtongaison de n'importe quelle voyelle et dans n'importe quelle position » (p. 145).

Cette conclusion ne tient pas entièrement compte toutefois des recherches de Petar Skok, qui constate l'existence de la diphtongaison antérieurement au XIX[e] siècle, attestée par les exemples suivants : *cannetum* « jonchaie » — top. *Kanajt* dans l'île de Krk ou Veglia (*Dolazak Slovena na Mediteranu*, Split, 1934, p. 229 ; *Slavenstvo i Romanstvo na Jadranskim otocima. Toponomastička ispitivanja*, Zagreb, 1950, t. I[er], pp. 24—25) ; *ceresetum* « cerisaie » — top. *Sarakajt* dans l'île de Krk ou Veglia (*Dolazak*, p. 229) ; *lacuna* « fosse » — top. *Lokajne* dans l'île de Veli Otok (*Slav. i Rom.*, p. 120) ; *moretum* « lieu planté de mûriers » — top. *Muraj*, dans l'île de Krk ou Veglia (*Dolazak*, p. 229 ; *Slav. i. Rom.*, pp. 22, 27, 260) ; *termes* « branche coupée » — *čárma* « couche de branches ou de fleurs », dans la région de Kotor (*Dolazak*, p. 194) ; un top. *Rabasalj* dans l'île de Krk (Veglia) conserve la trace du suffixe latin *-etum*, en ancien dalmate *-aj(t)* > — *alj* (*Slav. i Rom.*, p. 32). Ainsi la toponymie prouve que, contrairement à la supposition de l'auteur, la diphtongaison est en dalmate un phénomène ancien

et originel. Le fait que les attestations sont rares pour la couche intermédiaire ne nous autorise pas à nier l'existence du phénomène, les arguments *a silentio* reposant sur une base fragile. Si l'on tient compte en outre des constatations de la linguistique générale, qui nous apprennent que les influences étrangères portant sur le système phonétique d'une langue sont toujours faibles ou ne sont manifestes qu'après une coexistence intime et prolongée, l'on est en droit de révoquer en doute la conclusion de l'auteur, selon laquelle la diphtongaison serait en dalmate l'effet d'une influence tardive et éphémère, du XIX^{e} siècle.

H. Mihăescu

ZAÏMOV, IORDAN, *Местните имена в Пирдопско* [Noms de lieux du district de Pirdop], Éditions de l'Académie des Sciences, Sofia, 1959, 300 p.+3 cartes

Le district de Pirdop est situé sur le même parallèle que Sofia, à environ 50—80 km à l'est de la capitale bulgare, et touche aux districts de Levskigrad (anciennement Karlovo) à l'est, de Panag'urište et d'Ihtiman au sud, d'Elin Pelin à l'ouest, de Botevgrad et de Teteven au nord. Il s'appuie au nord sur les monts Balkans et s'étend, au midi, jusqu'à la Sredna Gora. Son territoire est arrosé par la Topolnitsa, la Smolska et leurs affluents. La voie ferrée Sofia-Kazanlâk passe par Pirdop, le chef-lieu du district, et les cours d'eau ouvrent l'accès au sud et facilitent les communications avec la plaine thrace.

De 1953 à 1956 l'auteur a visité 13 villages et 3 villes du district et a recueilli sur place un abondant matériel toponymique. L'ouvrage commence par une description du milieu géographique, suivie d'un historique sommaire de la région (1—24), après quoi l'auteur examine les noms de lieux au point de vue linguistique (25—35), procède à leur classification (37—86), en indique les origines (87—99) et dresse un index alphabétique de tous les toponymes, chaque terme faisant l'objet d'un commentaire substantiel appuyé par des faits linguistiques similaires constatés dans d'autres régions (101—293). L'ouvrage s'achève par une brève bibliographie et une liste des informateurs locaux auxquels l'auteur a eu recours dans ses investigations (249—300). Trois cartes complètent le volume.

Le matériel linguistique recueilli par Iordan Zaïmov est d'une importance considérable pour l'histoire de la langue et du peuple bulgares, en même temps qu'une précieuse contribution dans le domaine des études slaves ; il atteste en outre les rapports de la population autochtone avec les colons turcs et décèle dans la toponymie locale les traces qu'y a laissées une population d'origine romane. Sur ce dernier point l'auteur précise : « Par *population romane* nous entendons la population romanisée d'origine thrace (et grecque) de la Péninsule des Balkans. Assez nombreuse lors de l'arrivée des Slaves, elle était surtout répandue dans les régions montagneuses où elle menait une vie semi-sédentaire et s'occupait avant tout de l'élevage du bétail. Elle a laissé un grand nombre de noms de lieux et quelques noms de villages et de rivières » (p. 90). Il y a lieu de préciser qu'au VI^{e} siècle cette population romanisée était établie dans les villes et les villages, en particulier dans les vallées fertiles, et qu'elle s'adonnait à l'agriculture et à l'élevage ; à en juger d'après les témoignages archéologiques, les inscriptions notamment elle était assez nombreuse au nord de l'Hémus et sporadique au sud de cette chaîne de montagnes. Ultérieurement elle s'est consacrée presque uniquement à la vie pastorale, et au X^{e} siècle la littérature byzantine signale sa présence beaucoup plus au sud et la désigne sous le nom de *Vlaques*. Dans le district de Pirdop l'on trouve des vestiges romans non seulement dans les noms de montagnes et de cours d'eau, mais encore dans la flore et la faune, ce qui dénote que dans cette contrée la population romane a été relativement stable. L'auteur tient

à rectifier ici sa précédente affirmation touchant la vie semi-sédentaire de la population romanisée et précise : « Ce fait suffit à prouver que la population romanisée était solidement établie dans cette région. Il est malaisé de déterminer de quand datent ces noms, car nous manquons à cet égard d'un critère sûr ; en outre la population romane de nos jours, connue ici sous le nom de Vlaques, continue de parler son idiome roman particulier. Seuls quelques-uns de ces éléments peuvent être considérés comme étant relativement anciens » (p. 90). On trouve donc exprimée ici l'idée de la persistance et de la continuité de l'élément latin de l'époque romaine, qui s'est longtemps maintenu et a été finalement assimilé par la population slave, plus nombreuse. Théoriquement parlant il n'y a rien à objecter contre cette conception, qui, selon nous, contient une part de vérité. En fait ce processus historique a été des plus complexes et il est bon d'examiner avec soin les précieuses indications fournies par la toponymie.

Le terme *Vlah* apparaît en dix points différents : 1. *Vláov dol* (p. 130), vallée proche de la localité de Vărlina, à 2 km au nord de Srednogorets (anciennement Petrič), aux sources de la Topolnitsa ; 2. *Vláovskata kabá* (p. 131), hauteur rocheuse voisine de Vláov dol, du côté de Čavdarsko zemlište ; 3. *Vláškata kabá* (p. 131), pâturage à 5 km de Mirkovo ; 4. *Vláški kolibi* (p. 131), pâturage à 5 km ouest de Koprivštitsa ; 5. *Vláškite kolibi* (p. 131), pâturage au sud de Kablevitsa, en face du pic d'Ostritza des monts Balkans, à 7 km nord-ouest de la localité d'Anton (anciennement Lăžene) ; 6. *Vláškite kolibi* (p. 131) pente près de Goljamata reka, à 8 km sud-est de Kamenitsa, près du village de Poïbrene ; 7. *Vláškite kolibi*, près de Mirkovo ; 8. *Vláškite kolibi* (p. 131) sur une hauteur voisine de Kalugeritsa, proche de Smolsko, près du village de Rakovitsa ; 9. *Vláškite kolibi* (p. 131) près du défilé de Kašana dans le col d'Etropol, à 5 km nord de Tsărskvište ; 10. *Vláškoto kládenče* (p. 131), fontaine de Rajevo, à 2 km nord de Gorno Kamartsi. La plupart de ces localités sont situées dans des régions de montagne et attestent la présence de Vlaques pasteurs sur tout le territoire du district de Pirdop, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Les éléments latins laissés dans la toponymie de la région par la population romane son les suivants :

amurca, amurga : « marc, résidu noir des olives pressées » roum. *amurg*, « assombrissement, crépuscule », *murg* « bai » ; *Murgána*, pic élevé des monts Balkans, au nord de Čelopeč (p. 218) ;

aurarius « en or, qui contient de l'or », roum. *aurar*, « doreur, orpailleur, ouvrier d'une mine d'or » ; *Aroráč* ou *Roráč* (p. 244), rivière qui recueille de petits cours d'eau de la Sredna Gora, au nord-est de Pirdop, et se jette dans la Topolnitsa, au sud-ouest de Dušantsi, avec un *a* latin transformé en *o*, comme c'est le cas pour *acetum* > bulg. оцет, *altarium* > > bulg. олтар ;

barbatus « mâle » (adj. ou nom propre), roum. *bărbat* « mâle » : *Berbátskata niva* (p. 115) « le champ de Barbat », près de Srednogorets (anciennement Petrič) ; cf. aussi le nom de famille *Berbátov* ;

bonus, « bon », roum. *bun* (même sens) ; *Búnovo* (p. 124), village situé entre les monts Balkans et Galabets, à l'ouest de Pirdop, attesté dès le XVII[e] siècle ;

branca « scrofulaire » (*Salicornia herbacea*), roum. *brîncă* et le diminutif *brîncuță* : 1. *Brănkáritsa*, affluent de la Gornokamárskata réka, qui se jette dans l'Iskăr, près de Dolni Bogrov ; 2. *Brănka kladénets*, fontaine située au nord de la Gornokamárskata (p. 122) ;

caput « tête, bout, extrémité », roum. *cap*, articulé *capul* ; *Kápola* (p. 179), pâturage sur une hauteur couverte de hêtres du versant méridional des monts Balkans, entre Kamena străga et le défilé de Kašana, à 7 km. nord de Tsărkvište ;

catella « chienne », roum. *cățea* : *Katsamár* (p. 182), cours d'eau prenant sa source dans les monts Balkans au nord de Čelopeč, et descendant des pentes abruptes couvertes de hêtres ; cf. le roum. *cățea mare* « grande chienne ». Le nom de la rivière pourrait s'expliquer par le bruit de l'eau courant parmi les rochers ;

cervus « cerf », roum. *cerb*, articulé *cerbul* : 1. *Čérbul* (p. 281), pente couverte de forêts de hêtres à Klimaš, sur la rivière de Kuforita, à 4 km nord-ouest de Koprivštitsa ; 2. *Čerebár* (p. 282), colline boisée de chênes à 4 km nord-ouest de Srednogorets (anciennement Petrič) ; cf. le roumain *cerbărie* « enclos aux cerfs » ;

conforire « souiller de ses excréments », roum. *a cufuri* « foirer », *Kuforita* (p. 200), rivière prenant sa source dans la Ravna poljana sur le Mont Pop et coulant en direction nord-ouest le long de hauteurs couvertes de forêts de hêtres, pour se jeter dans la Topolnitsa, non loin de Dušantsi ; *Kuforiška osójna*, dans la même région ;

curvus « courbe (adj.), recourbé » ; *Kúrbula* (p. 199), pic rocheux entre Mačeš et Padeš, à 2 km nord de Tsărkvište ; le roum. *curb* « courbe » (adj.) est un néologisme, mais le toponyme précité atteste que le terme, dérivé du latin *curvus*, a fait autrefois partie de la langue populaire ;

formica « cigale », roum. *furnică* « fourmi » : *Fúrnic* (p. 276), pente verte à 2 km nord-ouest de Čovdar ;

frater « frère », roum. « *frate* » et le sobriquet *Frățilă* : *Fărči'l* (p. 276), 1. petit village à 2 km nord de Kamenitsa ; 2. hauteur pierreuse de la Granitsa, à 5 km. de Smolsko ; cf. aussi le nom de famille *Fratsil* à Teteven ;

niger « noir », roum. *negru* : Négărštitsa (p. 220), ruisseau qui prend sa source au pied de la Čelopeška Baba et coule en direction du nord, vers Etropol ;

sursum, susum « en haut », roum. *sus* : Sùsula (p. 264), hauteur couverte de forêts de hêtres et de chênes, à 6 km sud de Pirdop ;

tilius (forme classique : *tilia*) « tilleul », roum. *tei* ; *Teliš* (p. 266), plaine près de Galabets, à 4 km sud de Búnovo, cf. *anec Telišóra* près de Tatari dans le district de Svištov, et *Teliš*, village du district de Pleven ;

ursus « ours », roum. *urs* : *Úrsulitsa* (p. 274), hauteur boisée près de Bič, à 6 km ouest de Koprivštitsa, à proximité du village de Dušantsi ;

vallis « vallée », roum. *vale* : 1. *Váloga* (p. 128), nom de deux vallées, l'une près de Benkovski, l'autre près de Čukata, à l'est de Srednogorets, selon l'analogie des mots bulgares en *-log*, tels que слог, предлог ;

vallis sicca « vallée sèche », roum. *vale seacă* : *Valesék, Velesék* (p. 127), vallée d'un cours d'eau ayant sa source dans les monts Balkans (Stara Planina), au nord de Zlatitsa ; le phonétisme *Velesék* a pris naissance sur le terrain de la langue bulgare par assimilation du *a* avec le *e* suivant ;

vita « vie », roum. *vită* « animal » ; *Vitinja* (p. 130), hauteur boisée à 3 km. nord-ouest de Gorno-Kamartsi et, dans la même région : *Vitinska poljána* « clairière du bétail » et *Vitinski răt* « colline du bétail ».

Un certain nombre d'autres noms sont d'origine roumaine, sans toutefois provenir du latin :

căciulă « bonnet fourré » : *Kačúlnitsa, Kačúlka* (p. 182), fontaine et campagne cultivée à 2 km sud-ouest de Čelopeč ; cf. aussi le nom de famille *Kačúlev* (Iambol) et le sobriquet *Toma Kačúlkina* (Kalofer) ;

cior, cioară « corbeau » : *Čoréitsa* (p. 285), campagne cultivée entre deux vallées au pied des monts Balkans, à 1 km nord-est de Búnovo ;

creț, articulé *crețul* « crépu, frisé, plissé » : *Krélsul*, *Górni Krélsul*, *Dólni Krélsul* (p. 195), grand plateau à 5 km sud de Koprivštitsa ;

cucu, articulé *cucul* « coucou » : *Kukulévitsa*, hauteur couverte de forêts de hêtres et de pâturages, à 4 km ouest de Kamenitsa et, dans la même région, *Kukulévskata lókova*, terrain de pâturage, et *Kukulévski prjaslop*, col bordé de champs cultivés et de vergers ;

măceș, *măcieș* « églantier » : *Mačéš* (p. 211), pâturage entre Topomir-deré et Grošovskoto-deré, au nord de Tsărkvište ; *Mačéško-deré*, cours d'eau prenant sa source dans le Mačéš, affluent de la Klisekĭoĭska ;

mînz « poulain » : *Mánzul* (p. 210), clairière dans les montagnes, à 9 km sud-ouest de Koprivštitsa ; *Manzulitsa*, colline à proximité de Levunovo (Petričko) ;

pătúl, pl. *pătúle* : « construction en planches ou en branchages entrelacés bâtie sur pilotis à une certaine hauteur au-dessus du sol et servant à l'engrangement et à la conservation des épis de maïs » : *Patúla* (p. 227), place publique de Búnovo où l'on collectait et entreposait autrefois la dîme destinée aux Turcs.

Les éléments toponymiques d'origine latine et roumaine sont répartis de la manière suivante : aspects géographiques : 1 (*vallis*) ; l'être humain, anatomie, accessoires de costumes, occupations : 7 (*aurarius*, *barbatus*, *caput*, *conforire*, *frater*. *căciulă*, *pătul*) ; qualités : 6 (*bonus*, *curvus*, *niger*, *siccus*, *creț*, *mare*) ; la flore : 3 (*branca*, *tilius*, *măcieș*) ; la faune : 8 (*catella*, *cervus*, *formica*, *ursus*, *vita*, *cior* (fem. *cioară*), *cuc*, *mînz*) ; adverbe : 1 (*susum*). Il apparaît de cette classification que la population romanisée vivait au milieu de la nature et que l'élevage du bétail était sa principale occupation ; ainsi la toponymie confirme en tout point ce que nous savons des Vlaques du moyen âge. Le mot même de *vlah* se retrouve dans dix noms de lieux du district de Pirdop.

Au point de vue chronologique, nous pouvons affirmer qu'un certain nombre de témoignages sont antérieurs au XV^e siècle. Les mots latins *vallis sicca* sont devenus en roumain *vale seacă* ; la diphtongaison du *ĭ* (= e en latin vulgaire) en *ea* est fort ancienne et s'est certainement produite avant le X^e siècle. En effet, si le toponyme *Valesék* avait été emprunté au roumain à une date plus récente, il serait devenu en bulgare *Vales'ák* ou *Valesák*. Il convient toutefois de tenir compte de ce que, une fois entré dans la langue bulgare, le mot s'est développé selon les lois de cet idiome, où le *ĭa* accentué du slave ancien s'est transformé en *e* accentué avant le XV^e siècle, sauf dans quelques dialectes du sud-est de la Bulgarie. Ainsi la diphtongue *ĕa* de *valea seacă* a été adaptée au phonétisme dominant du bulgare et s'est changée en *e*, ce qui n'a pu se produire qu'à partir du XV^e siècle. Le latin *tilius* a donné en roumain *tei* : le mouillement et la chute du *l* intervocalique ont eu lieu avant le XV^e siècle, de sorte que le toponyme *Telíš*, du lat. *tilius* + suffixe *-iš*, est antérieur au XV^e siècle, ce qui prouve que la population romanisée était établie dans le district de Pirdop avant cette date.

H. Mihăescu

POPOV, KONSTANTIN, *Местните имена в Белослатинско* [Toponymie du district de Beloslatino], «Годишник на Софийския Университет — Филологически факултет» (Annuaire de l'Université de Sofia — Faculté de Philologie), LIV, 2, 1959, p. 485—671.

Le district de Beloslatino est situé entre la rivière du Skăt et de l'Iskăr, en face de l'Olténie roumaine comprise entre le Jiu et la ville de Corabia. Il n'est pas riverain du Danube, dont le sépare le district d'Orjahovo. L'auteur a étudié en 1955—1956 une série de 29 loca-

lités comptant une population totale d'environ 88 000 habitants. Il y a recueilli 2304 noms dont 1956 toponymes, 319 noms de rivières et 29 noms de villages et de villes. Son travail comprend un historique des localités, une caractérisation linguistique des noms, une classification des noms de rivières et des noms de lieux, un dictionnaire de ces noms, accompagné de commentaires, une bibliographie, une liste des personnes interrogées et un résumé en français.

Le matériel ainsi réuni est important, non seulement pour l'histoire de la langue bulgare, mais aussi pour la connaissance de la vie sociale et du passé de la contrée. Au point de vue linguistique, l'auteur a constaté une influence turque, une autre roumaine, ainsi qu'une influence grecque, byzantine notamment, moins prononcée que les précédentes, mais il n'a pas essayé d'établir une chronologie des faits, qui lui eût permis de parler de leur stratification successive.

L'auteur considère d'origine latine ou roumaine les éléments suivants :

cucuta, littérairement *cicuta*, roum. *cucută* ; *Kukutánets*, nom d'une source ensoleillée à deux kilomètres ouest de Rógozen (p. 559) ;

-el : *Izvorèl* (Drašan et Vărbitsa) ;

gurgulio, roum. *gurgui* : *Gurgúl'a* ou *Gurgúla*, petite éminence à l'est de *Komarévo* ; *Gurgulét*, *Málăk Gurgulét*, *Golém Gurgulét*, petites hauteurs dénudées au sud du village de Gabare ;

tufa, roum. *tufă* : *Kaléeva túfa* (Dobralevo) ; *Elénkina túfa* (Dobralevo), *Iotkovska túfa* (Lazarevo, anciennement Strupen), *Ismailkova túfa* (Bjala Slatina), *Mekišóva túfa* (Enitsa), *Mišova túfa* (Tlacěne), *Nejkova túfa* (Enitsa), *Petkáninata túfa* (Dobralevo), *Petkóvskata túfa* (Dobralevo), *Pétsova túfa* (Kameno pole), *Pri Túfite* (Lazarevo, anciennement Strupen), *Sălkova túfa* (Dobralevo), *Semiónova túfa* (Enitsa), *Sértovskite túfi* (Čomakovtsi), *Smilkova túfa* (Tărnava), *Túfata* (Dobralevo et Borovan), *Tsólova túfa* (Sirakovo), *Túfite* (Enitsa et Altimir) ;

vallis, roum. *vale* ; *Váloga* (Kojnare), formé sur le modèle des mots en *-og* de la langue bulgare ; *Márkov válog* et *Piráški válog* (Borovan).

A ces noms d'origine latine ou roumaine, nous pourrions ajouter les noms suivants, que l'auteur n'inscrit pas dans cette catégorie :

amurca, *amurga* « marc noir d'olives pressées », roum. *murg*, *murgă* ; *Murginets*, fontaine à eau noire à quatre kilomètres à l'est de la commune de Borovan (p. 622). Au sujet de la fréquence du mot latin *amurca* dans la toponymie et le folklore balkaniques, cf. G. Šoptrojanov, *Amurca, murga, murk vo rumanskite i balkanskite jazitsi. Od romanskata i balkanskata lingvistika, patronimika i toponomastika*, dans « Godisnjak Naučno Društvo NR Bosne i Hercegovine, Balkanološki Institut », I, 1957, p. 105—178 ;

casa, roum. *casă* : *Kásata* (Bukovets et Altimir) ; *Kásite* (Brenitsa et Lazarevo). L'auteur les considère d'origine italienne, ce qui est peu probable ; d'ailleurs l'italien *casa* se prononce avec un *s* phonique, c'est-à-dire *z* ;

cerrus, espèce de chêne de plaine (*Quercus cerris*), roum. *cer*, alb. *q'ar*, ital. *cerro* (Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, nº 1838) : *Tséra*, plaine où croissaient jadis des chênes, à deux kilomètres sud de Vranjak, et, dans la même région, *Visókita tser*, au lieu dit Polenite ; *Tseráka*, colline boisée à trois km ouest de Bărkačevo et à trois km sud de Gabare ; *Tsérov dol* (Borovan, Enitsa, Lepitsa, Tărnava) ; *Tsérova bára* (Vranjak), *Tsérova mogila* (Enitsa), *Tsérova padina* (Nivjanin, anciennement Djurilovo). Le mot roumain correspondant est rare et on le rencontre sporadiquement surtout dans le sud-ouest du pays. Le mot bulgare *tser* n'a pu être emprunté au roumain, et s'est sans doute développé directement du latin balkanique ;

papyrus, *papyrum*, roum. *păpură* « osier », bulg. *papúr* : *Papúrnitsa*, endroit riverain de l'Iskăr, commune de Kojnare ;

pastio, pastionis, roum. *păşune* « pâturage » : *Pešúno(v)skite košári* ou *Pešúnovite košári,* à quatre kilomètres nord de Bjala Slatina ;

pissiare, roum. *pişa* « pisser » : *Pišurata,* nom de source dans les localités de Bjala Slatina, Bukovets, Dobralevo et Gabare ;

tilius, roum. *tei* « tilleul » : *Teliški păt,* chemin conduisant au village de Teliš, sur la rive gauche de l'Iskăr, à six kilomètres nord de Kojnare ;

zanzalus, roum. *ţinţar* « moustique » : *Tsintsárskita dol,* nom d'une vallée de la commune de Gabare.

Les éléments suivants sont entrés dans la langue par l'intermédiaire du roumain, mais ne sont pas d'origine latine :

roum. *baci* « chef d'une bergerie », hongrois *bácsi* « oncle, vieillard » : *Báčo(v)skata krúša,* terre cultivée au nord du village de Brenitsa ; *Bačišteto,* pâturage des villages de Borovan, Lepitsa, Rogozen et Sirakovo ;

roum. *gireádă* « rangée de paille » : *Djiréda,* dépression, à deux kilomètres sud-est de Čumakovtsi ; l'auteur range ce mot parmi les éléments d'origine incertaine (p. 569 et 594) ;

roum. *sălăş,* hongrois *szállás* « abri, habitation, étable »: *Saláša.* emplacement d'un ancien village, près de Nivjanin (Djurilovo).

Le terme *vlah* (valaque) apparait dans trois toponymes : *Vláovskoto,* terre arable, à Čumakovski sur l'Iskăr ; *Vlák(o)skoto,* colline à Enitsa ; et *Vláški păt,* route vers Orjahovo, dans la commune de Rogozen.

Si l'on totalise ces divers noms, on en trouve 58 d'origine latine ou roumaine, ce qui représente environ 2 pour cent des 2304 noms de la toponymie du district de Beloslatino.

Quant aux mots bulgares *papúr* et *tser,* nous avons la certitude qu'ils ont été empruntés au latin balkanique immédiatement après l'arrivée des Slaves. Le terme *vlah* était connu des Slaves et des Byzantins dès le X[e] siècle. *Gurgúl'a = Gurgúja, Pišurata* (de *pissiare* = « pisser ») et *Teliš = teiş* sont des phonétismes roumains antérieurs au XV[e] siècle. *Djiréda = gireadă* et *Saláša = sălaş* attestent la présence de pâtres valaques venus des Carpates à une époque plus récente. Par conséquent, la toponymie du district de Beloslatino montre quc dcs rapports presque ininterrompus ont existé entre les Slaves et la population romane. Celle-ci était peu nombreuse et a fini par être complètement assimilée, mais elle a laissé dans la toponymie des traces, qui révèlent son genre de vie et qui ont trait à la flore (*cucută, papură, tei, tufă*), à la faune (*ţinţar*), à la terminologie géographique (*gurgui, izvorel, vale*), aux occupations (*baci, gireadă, păşune, sălaş*), ce qui permet de conclure que cette population s'occupait principalement d'élevage.

H. Mihăescu

MULJAČIĆ, ŽARKO, *O imenu grada Dubrovnika* [Du nom de la ville forte de Dubrovnik], dans « Zadarska Revija », XI, 1962, 2, p. 147—154.

A 12 km au nord d'Epidaurum, au bord de la mer, sur l'emplacement de l'actuel Dubrovnik, avait pris naissance à une époque reculée une nouvelle ville, *Epidaurum novum.* Le nom de l'ancienne ville, *Epidaurum vetus* a subsisté jusqu'à nos jours sous la forme de *Cavtat* (de *civitatem*), mais pour celui de *Dubrovnik* les spécialistes ne pouvaient l'expliquer par un nom pré-slave, comme c'est le cas pour les principales localités du littoral de l'Adriatique. Petar Skok avait d'abord songé à un adjectif slave **dubrovinŭ* (sc. *gradu*) « de forêt, boisé », mais il a finalement renoncé à cette interprétation, considérant que l'actuel Dubrovnik n'a jamais pu se trouver dans une région de forêts. Il s'est ensuite arrêté à l'idée de deux

localités parallèles : l'une romaine du nom de Raguse, l'autre slave, du nom de Dubrovnik située sur une hauteur voisine ; avec le temps les Slaves auraient assimilé la population romane et imposé le nom de leur ville à tout le territoire. L'auteur de l'article dont nous nous occupons ici (lequel a fait l'objet d'une communcation au VII[e] Congrès international d'onomastique tenu en 1962 à Florence) propose une interprétation différente. Le nom de (*Castellu de Epi*)*dauro-nóvo* aurait subsisté après l'arrivée des Slaves, sous la forme de *Dъвrъnóv. La ville étant protégée par des fortifications de bois (comme l'ont prouvé lés recherches archéologiques), les Slaves auraient fait tout naturellement le rapprochement entre Dъвrъnóv et l'adjectif **dobrovinŭ* (sc. *gradu*) de leur propre langue. C'est ainsi que, par un procédé linguistique populaire et l'adjonction du suffixe *-nik*, aurait pris naissance la forme *Dubrovnik*, dans laquelle subsisterait par conséquent l'ancien nom de la ville forte, *Epidaurum novum*. La diphtongue AU se serait transformée en *av* sous l'influence byzantine (comme P. Skok l'a prouvé par de nombreux exemples) et le groupe *-vr-* aurait évolué pour devenir *-br-*, comme dans *Lovro* > *Lobro, Sovra* > *Sobra, vrabac* > *bravac, vrijème* > *brijème*, etc. L'article contient de nombreux renseignements historiques ; l'interprétation de l'auteur est ingénieuse et semble plausible, bien qu'elle laisse subsister quelques difficultés au point de vue de la forme.

H. Mihăescu

PAPAHAGI, TACHE, *Dicționarul dialectului aromîn, general și etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain), général et étymologique*. 36 photographies, 1 dessin et, 1 carte. Éditions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1963, 1264 p.

Le dictionnaire comprend une brève introduction en roumain et en français (p. 5—48), le matériel lexical proprement dit avec la traduction française des termes (p. 49—1151), un index alphabétique des racines latines (p. 1153—1171), grecques (p. 1172—1199), albanaises (p. 1199—1204), slaves (p. 1204—1211), turques (p. 1211—1229), italiennes (p. 1229—1233), françaises (p. 1233—1234) et de divers autres idiomes (p. 1234), un second index « de mots qu'on retrouve dans d'autres langues balkaniques sans que l'on puisse préciser de quelle langue ils ont passé en macédo-roumain » et « de mots pour lesquels on a proposé une étymologie qui n'est pas convaincante » (p. 1235—1248), ainsi que quelques explications supplémentaires et une bibliographie des sources et des ouvrages consultés, avec les abréviations sous lesquelles ceux-ci figurent dans le corps du dictionnaire (p. 1250—1264).

L'auteur, originaire du village d'Avdela, dans le Pinde, est Aroumain de naissance ; il a fait ses études secondaires au lycée de Bitolj et, de 1912 à 1948, a été successivement étudiant, assistant, maître de conférences, enfin professeur à l'Université de Bucarest. De ce fait il a couramment parlé dès l'enfance le dialecte macédo-roumain et a connu de près la vie des Aroumains, avec ses alternances périodiques entre la montagne et la plaine, tout comme il a été à même, plus tard, d'étudier par des méthodes scientifiques ce genre d'existence. Ce faisant, il n'a pas porté son attention uniquement sur la langue, mais s'est également occupé des problèmes ethnographiques et intéressant le folklore.

Les Aroumains sont connus dès le X[e] siècle comme pâtres et caravaniers. Leur vie dans les montagnes a favorisé chez eux la persistance de nombreux caractères archaïques ; la transhumance ainsi que le métier de conducteurs de caravanes les a mis en contact avec d'autres peuples balkaniques, auxquels ils ont emprunté un certain nombre de termes et de coutumes. En raison de ce fait, l'étude du dialecte macédo-roumain intéresse non seulement la langue roumaine et la linguistique romane, mais aussi l'histoire d'autres idiomes du sud-est de l'Europe.

Le dictionnaire contient 1628 racines latines (sans les dérivés respectifs), 2534 racines grecques, 1620 turques, 924 autochtones ou balkaniques, 577 slaves, 350 albanaises, 300 italiennes et environ 1250 d'origine inconnue. Il découle de là que l'ossature de la langue est romane et que c'est en premier lieu avec les Grecs et les Turcs, et en second lieu avec les Slaves et les Albanais, que les Aroumains se sont trouvés le plus longtemps en contact. Les 294 termes autochtones ou balkaniques révèlent la persistance d'un fonds de culture très ancien, et les 1250 racines d'origine inconnue prouvent qu'il reste encore beaucoup à faire pour l'étude scientifique du groupe des langues sud-est européennes.

Le dialecte macédo-roumain est assez bien connu et a été étudié tant par ceux qui s'intéressent à la langue roumaine que par les romanistes et les spécialistes des idiomes balkaniques. L'étude scientifique du latin vulgaire et du monde romain oriental ne saurait ignorer les résultats de ces recherches. Il arrivait néanmoins que les divers recueils de textes et de matériaux dialectaux étaient éparpillés et difficilement accessibles, et d'autre part l'étude d'ensemble de Th. Capidan *Aromînii. — Dialectul aromîn* [Les Aroumains. — Le dialecte aroumain] (Bucarest, 1932) contient un certain nombre d'inexactitudes. C'est pourquoi le dictionnaire de Tache Papahagi est appelé sans aucun doute à devenir un instrument de travail indispensable, du fait qu'il réunit en un seul ouvrage le trésor lexical du dialecte macédo-roumain, avec un grand nombre de citations et de variantes, d'exemples de parallélisme avec d'autres idiomes balkaniques et de précieuses indications étymologiques. L'auteur est d'avis que la prothèse *a-* a son origine dans le latin vulgaire (lat. *se duxit ad venare* > *si duse a vinare* > *s'duse avinare* « il alla chasser »), mais n'exclut pas la possibilité d'une influence grecque. L'étude de François Thomas (*Recherches sur le développement du préverbe latin ad-*, Paris, 1938 ; cf. notre compte rendu du « Buletinul Institutului de filologie romînă A. Philippide », Jassy, V, 1938, p. 282—284) établit que *ad-* a pris une grande ampleur dans le latin tardif et y est parfois devenu un simple élément prothétique.

La détermination des racines latines est en outre malaisée en raison du fait que nous ne disposons pas encore d'un répertoire complet du latin oriental. L'auteur déclare (p. 15) : « Il est des cas où les étymologies proposées ne comportent pas de précision absolue quant au temps. Ainsi des mots comme *sărbătoare* « fête », *scăldătoare* « baignade, endroit d'une rivière où l'on peut se baigner », *vigl'itoare* « rossignol » peuvent avoir pris naissance en latin vulgaire à partir des formes **servatoria*, **excaldatoria*, **vigilatoria*, mais cette dérivation aurait pu se produire dans des conditions identiques au cours de l'évolution ultérieure de la langue romane balkano-carpatique ». Il s'agit d'établir en principe dans quelle mesure demeure justifié le procédé de la reconstruction du latin vulgaire. Ce procédé s'est avéré utile et ses résultats ont été maintes fois confirmés par les recherches ultérieures, néanmoins il convient de ne l'appliquer qu'avec mesure. D'une manière générale l'auteur est circonspect lorsqu'il s'agit d'établir une étymologie, et ne manifeste pas de préférences préconçues pour une origine ou l'autre ; mais le terrain de l'étymologie est un terrain difficile et périlleux entre tous, et il arrive aux chercheurs les plus expérimentés de s'y fourvoyer. C'est pourquoi il est recommandable de réunir un matériel documentaire aussi abondant que possible.

**abellona*. Dans le *Thesaurus linguae Latinae* =TheslL,. I, 64—65, on trouve attestées les formes *avellana*, *avallana*, *aballana* et *avollana*. Cette diversité ainsi que l'existence de la forme roumaine *alună* « noisette, aveline », justifie la reconstruction des formes latines **aballona* et **abellona*.

*ad-*doliosus*. Le daco-roumain *duios* « doux, tendre, sensible » est issu d'un **doliosus* présumé, dérivant de *dolus* et l'aroumain *adil'iós* proviendrait d'un *ad-*doliosus* présumé, le préverbe *ad-* ayant laissé des traces profondes dans le dialecte macédo-roumain.

**allargare*, de *ad* + *largus*, dr. *alerga* « courir », aroum. *alăgare* « course, fuite », mégléno-roumain *lagare*, a également des parallèles dans les dialectes italiens : génois *alargarse*, logoud. *allargarse*. W. Meyer-Lübke, REW 352.

ad modo > *a modo* > *amó*, *amú* « maintenant », à comparer avec les exemples du latin tardif : ThesIL., I, 1960 = Itala gen. 46,30 *moriar amodo* (ἀπὸ τοῦ νῦν), *quoniam vidi faciam tuam*; Vulg. Is. 9,7 *amodo* (ἀπὸ τοῦ νῦν) *et usque in sempiternum*.

ad-tunc(ce), dr. *atunci* « alors », aroum. *atumţea*, *atunţea*, *atunţi*, que nous avons discuté dans notre article *Beiträge zur Kenntnis der tum-, tunc-Partikeln*, dans « Buletinul Institutului de filologie romînă A. Philippide », IV, 1937, p. 1—51.

**aerugina* a pu donner naissance aux formes *rugînă* et *arudgînă* « rouille ». G. Ivănescu (« Buletinul Philippide », I, 1934, p. 87) propose un post-verbal de *a rugini* « rouiller » dérivé d'un *rúgine* plus ancien, et A. Graur (*Etimologii romîneşti*, Bucarest, 1963, p. 136) est d'avis que *rugînă* et *arudzină* sont les résultats du croisement de deux racines : *aerugo* + *robigo*.

**allevatum* n'a pas à être précédé d'un astérisque, le verbe *allevare* figurant dans le ThesIL., I, 1675.

alvina dans l'acception de « ruche » a survécu dans les dialectes rhéto-romains sous la forme *albina*, comme le note G. B. Pellegrini dans *Omagiu lui Iorgu Iordan*, Bucarest, 1958, p. 667.

ambidui est attesté par les textes latins : Plin., Nat. hist., XXI 55 *duo genera... ramosa ambo*; XXVII 5 *ambo... duo*; Fronto, p. 122, 2 Naber *inter duos, ambos meos*; Schol. Arat., p. 182, 22 (VIIe siècle) *habet* (Helice) *stellas... in ambas aures duas*; p. 296, 8 *ambaeduae quidem subtiles videntur stellae*, Cf. ThesIL., I, 1863—1866.

**animalium* est une reconstruction superflue, car *nămal'iu* (n.n.) « menu bétail, bêtes à laine » a pour base la forme latine *animalia*, dont l'aroum. a fait un singulier.

apprenhendere « allumer » : Compos. ad. ting. mus. 143 *tolle carbones minutos, adprehende illos in focario*.

**aquatosus* est justifié par des dérivés tels que *aquator* « qui cherche de l'eau », *aquatus* et *aquosus* « plein d'eau, aqueux », ThesIL., I, 380—382.

berbecarius « berger qui garde les béliers » figure dans le Gloss. Reichenau 19 *opilio* : *custos ovium vel berbicarius*.

**bovus* est également confirmé par l'acc. sing. *bobum* dans la *Mulomedicina Chironis* 974, bien que la forme roumaine *bou* puisse s'expliquer de façon satisfaisante à partir du pluriel *boi* < *boves*.

bracchiatum > *brăţát* « brassée » est attesté par les auteurs suivants : Colum. V. 5, 9, *capitatas vineas et bracchiatas*; Plin. Nat. Hist. XVI 123 *alia ab radice bracchiata, ut ulmus, alia in cacumine ramosa, ut prunus*; Prisc. gramm. II 441, 25 *a bracchiis bracchiatus*.

brumarius a existé en latin et est attesté par quelques-uns des manuscrits de l'œuvre d'Isidore de Séville, *Orig*. V, 35, 6 *edacitas... graece* βρῶμα *appelatur, unde et brumatici* (*inbrumati, brumatici vel brumarii* cod.), ThesIL., II, 2210.

**bustinus, -a, búştină* n.f. « suie », cf. *bústar, locus ubi cremantur mortuorum corpora, busticcetum, bustio, bustum* «rogus deflagratus ». ThesIL., II, 2255.

**caballaricius* n'apparaît pas dans les textes et inscriptions. Le mot *călăreţu, călăreţ* « cavalier » peut également s'expliquer par *călare* « à cheval » < *caballaris* + suffixe *-eţ*.

**caiulus* n'est attesté nulle part et, le pour des raisons d'ordre phonétique, ne saurait être à l'origine de *cair* « quenouillée ».

capisteria > *căpisteáre* n.f. « huche à farine » est le pluriel de *capisterium, vas in agricultura frumento mundando inserviens*, Colum. II, 9.11, ThesIL., III, 343.

carraria, attesté à peine au IX[e] siècle, a certainement existé bien avant cette date. E. Hochuli, *Einige Bezeichnungen für den Begriff « Strasse », « Weg », « Kreuzweg » im Romanischen*. Aarau, p. 75.

cottidiare, de *cottidie* (CGL V 186, 3) *cottidiantes* : *assiduantes*, peut être considéré comme étant à l'origine du roum. *cuteza* « oser », et de l'aroum. *cutidzare* « audace, hardiesse » tout aussi bien que *cottizare* (gr. κοττίζειν).

**cucullius* est superflu, car *cucul'iu* « houppe, sommet, pointe d'un capuchon », peut aussi bien être le pluriel du lat. *cuculli* transformé en singulier.

**cucuta* : l'astérisque est injustifié, car le mot est attesté par les inscriptions de Pompéi, cf. V. Väänänen, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, Berlin, 1959, p. 26.

degelare = *algere*. TheslL., V, 379, Orib. Syn., 6,42 *aliqui... cum degelaverint, singultiunt.*

**demanitia* nous paraît peu probable. Le mot roumain *dimineața* « matin » est dérivé du lat. *de mane* « valde mane » + suffixe *-eață*, sur le modèle de *tinir* < *tenerus* — *tinereață* « jeunesse », etc.

**deramare* n'a pas à être précédé d'un astérisque, cf. ThesIL., V, 626 *deramare* = *succidere*; Hieron. psalt. sec. Hebr. 80, 17 (vineam) *succensam igni et deramatam*. Le mot a également laissé des traces dans d'autres langues romanes, cf. W. Meyer-Lübke, REW 2578.

**desertare* peut être affranchi de son astérisque, cf. ThesIL., V, 69 *desertare* = deserere, relinquere, Apon. 7, p. 136 (VI[e] siècle) *hortus paradisi, qui desertatus fuerat per primum Adam*; *desertare* = neglegere, incultum relinquere, Petr. Chrys. serm. 4, p. 194[B] (V[e] siècle) *erat in agro (frater filii prodigi) terram percolens, se desertans.*

disculcius est attesté par la *Lex Salica*, ms. D., édition de Karl August Eckhard, Weimar, 1953, art. C, § 3, p. 240. Cf. ThesIL., I, 1247 et M. Iliescu, « Studii și cercetări lingvistice », IX, 1958, p. 411.

**disfacere* ne figure pas dans le ThesIL. Il y a donc lieu de supposer que *disfațire* « action de défaire » est plutôt un produit aroumain formé du préfixe *dis-* et du verbe *fațire* « faire ». Il en va de même pour **disfasciare*, **disfingere*, **disglaciare*, **disiugare*, **dismerdare*.

**doi*, **doae*. On trouve dans les inscriptions les formes suivantes : CIL V 8768, *doa*; CIL V 8776, *doas*.

*ecce- *illus* > *ațel*, *ațea*, *ațeale* « ce, celui, ceux, celle, celles » : Plaût, Mil. 789 *habeo eccillam meam clientam* : Plaût, Rud. 1066 *vidulum eccillum tenet*; Plaût, Merc. 524 *ovem tibi eccillam dabo*; Apul. Apol. 53 *libertus eccille, qui...* ; Apul. Apol. 74 *socero eius eccilli Herennio Rufino.*

**excarminare* ne figure pas dans le ThesIL.

extra-nepotus a été reconstitué par W. Heraeus dans une glosse du CGL IV 504, 9 *extra ne < pot > us*, v. « Archiv für lateinische Lexikographie », XII, 1902, 62 sqq.

* *fele* (de *fel*) astérisque à supprimer : Diosc. II, 59 nom. et acc. *fele*, cf. ThesIL., VI, 422.

filix, -icem : Pelagon. 252, 338 sqq. gén. sing. *feclae*; Orib. Syn. 3,14 acc. pl. *filicas*; cf. aussi P. Thomas, *Mélanges Havet*, Paris, 1909, p. 510, fr. dial. *feuze.*

* *frondia* ne figure pas dans le ThesIL. où l'on trouve par contre l'adj. *frondeus, -a,-um*. L'aroum. *frundză* « feuille » pourrait s'expliquer à partir du pluriel dr. *frunze* « feuilles » < *frondes, frondium.*

* *illus* est attesté dans Virg. gramm., p. 45, 3 H *quaedam nominativum et genetivum habent ut illus illius, illa illea, illum illi*. Cf. ThesIL., VII, 340.

* *inaltiare* a sans doute existé dans la langue parlée à côté de *inaltare* = *in altum erigere* ThesIL., VII, 816. Vulg. Sirach 15,4 *inaltabit eum*; 20,30 *inaltabit acervum frugum*; Paulin. Nol. Carm. 24,739 *qui superbos deprimit, humiles inaltat.*

* *ploppus*, astérisque à supprimer : *pluppi*, *Compositiones ad tingenda musiva* 145 ; ἄχρι τῶν πλούπων, en Calabre en 1124, v. G. Alessio, dans « Studi bizantini e neo-ellenici », V, 1939, p. 350.

* *sambata* a certainement existé dans le latin parlé, car il est attesté par les inscriptions grecques contemporaines : Σαμβατίς en Thessalie (« Athenische Mitteilungen », VIII, 124), Σαμβατείς, (*Corpus inscriptionum Atticarum* III 2225), Σαμβάτις (*Corpus inscriptionum Atticarum* III 3525). Voir la discussion sur les formes Σάμβατον et Σάνβατον chez K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jahrhundert n. Chr.*, Leipzig, 1898, p. 92 sqq.

subgluttire « hoqueter » et *subgluttius* « hoquet » sont attestés par Orib. Lat. VI 42 (VI[e] siècle).

turbulare apparaît dans *Compositiones ad tingenda musiva* 164 (« herausgegeben ... von Hjalmar Hedfors, Uppsala, 1932) : ... *urina dispumata et teres diutius donec turbuletur ipsa urina*.

Imprimé dans d'excellentes conditions techniques, le *Dictionnaire aroumain général et étymologique* de Tache Papahagi est un ouvrage capital de la linguistique roumaine.

H. Mihăescu

BASLER, DURO et JANEKOVIĆ, DURO, *Paleolitisko nalaziste Lusčić u Kulasima* [L'établissement paléolithique de Lusčić près Kulasi], dans « Glasnik », Sarajevo, 1961, p. 27—38.

L'accroissement du nombre des fouilles et recherches d'archéologie paléolithique en Yougoslavie est d'une réelle utilité pour l'approfondissement des problèmes du paléolithique de Roumanie, notamment de ceux qui concernent le Banat.

Le présent article fait connaître les importants résultats des fouilles archéologiques pratiquées dans l'établissement paléolithique de la colline de Lusčić, près Kulasi.

Les auteurs ont réussi à présenter un tableau aussi clair et détaillé que possible de la situation géologique de la région et essayent de résoudre, en faisant preuve de beaucoup d'attention, les questions paléo-pédologiques de la station. Ils analysent dans le menu les conditions des accumulations géologiques et signalent certains dérangements (phénomènes de solifluction) dans les dépôts supérieurs qui auraient affecté la couche de l'habitat paléolithique (?).

La méthode paléo-pédologique leur a permis de déterminer les caractères principaux des associations de climat au haut pléistocène, ainsi que les conditions de vie dans lesquelles s'est développée la station paléolithique de Lusčić.

Si l'on compare les profils stratigraphiques de Kulasi et ceux des établissements paléolithiques du Banat, on constate que la succession des dépôts de lœss en alternance avec ceux des sols fossiles, depuis le gravier de base jusqu'à l'humus actuel, ainsi que les empreintes de certains phénomènes périglaciaires sont presque les mêmes dans les deux régions situées du point de vue géographique dans la même zone limitrophe du vaste bassin de Pannonie. Pareillement, tout comme dans les profils yougoslaves, on constate chez nous aussi, à savoir dans le Banat, l'absence du carbonate de calcium ($CaCO_3$) et l'abondance, dans certains dépôts, des concrétions ferro-manganiques (FeMn).

Si, en ce qui concerne les considérations géologiques, tout nous semble clair, nous exprimons certains doutes quant à la date proposée pour la couche de civilisation. L'article parle de la translocation de la couche de civilisation en trois étapes : *a*) le premier mouvement des silex serait dû à un puissant phénomène de solifluction survenu au début du dernier stade (W III) ; *b*) le second serait le résultat d'une élévation, sur la verticale, des silex dans un dépôt plus jeune, par suite de gels prononcés ; *c*) enfin, le replacement des silex dans leur position horizontale actuelle, sous l'influence des derniers processus de solifluction de W III.

Les auteurs estiment que l'intelligence de ces processus de translocation leur permettrait de déterminer un âge plus élevé à la couche de civilisation. Mais aussi bien que l'on saisirait certains phénomènes géologiques et aussi bien que l'on maîtriserait certaines méthodes de recherche, il est assez téméraire d'arriver à de telles conclusions archéologiques, surtout si l'on tient compte du fait que la méthode paléo-pédologique est utilisée ici pour la première fois en Yougoslavie et que cette méthode mène d'ordinaire à des opinions contradictoires. L'odyssée des 1 774 pièces en silex demeure pour nous un fait difficile à admettre. Nous ne sommes nullement convaincus de l'existence de ces processus de solifluction, surtout si nous tenons compte de la parfaite horizontalité de la couche de civilisation (voir pl. 3).

L'effort des auteurs pour fixer un âge plus reculé à la couche de civilisation serait dû, à notre avis, soit à une chronostratigraphie erronée, soit — plus précisément — à une impression déterminée par l'étude typologique du matériel archéologique qui plaide en général pour une date plus reculée. Nous nous sommes heurté nous aussi à cette situation au cours de nos recherches, notamment au Banat, en Olténie et en Valachie, où nous avons rencontré des formes aurignaciennes précoces persistant jusque vers la fin du pléistocène. Ce fait a été expliqué par l'isolement où se trouvaient ces territoires depuis le milieu du paléolithique supérieur et en raison de l'absence de certaines influences à même de précipiter ou de modifier d'une manière ou d'une autre le processus de développement des civilisations à cette période.

Les auteurs, armés d'une abondante information bibliographique qui mérite d'être prise en considération, réussissent pourtant à compliquer la question de l'appartenance culturelle de l'établissement de Lusčić en essayant de découvrir dans l'inventaire lithique une série d'éléments aurignaco-széléto-gravettiens. Ce qui les éloigne des réalités archéologiques de Lusčić. De la lecture des dessins—assez peu clairs du reste—il ressort d'une manière évidente la prépondérance des formes qui caractérisent l'aurignacien moyen. Nous songeons aux ciseaux à bec, aux curettes et même aux lames larges, tant discutées et si fréquentes à l'aurignacien précoce. Ni le contenu de l'article, ni les planches qui l'accompagnent ne permettent de constater le moindre élément qui appartienne exclusivement à ce que l'on appelle le « szélétien ». Quant à la pointe atypique à retouches abruptes, elle est totalement non concluante en faveur du gravettien. Il est vrai que ces trois civilisations (l'aurignacien, le « szélétien » et le « gravettien ») renferment maints éléments communs, lesquels apparaissent du reste tout au long du paléolithique supérieur tout entier, mais cela ne nous permet pas de négliger les pièces les plus caractéristiques et les plus sûres qui permettent l'identification d'une civilisation, surtout quand il s'agit d'une zone où il existe une forte tradition aurignacienne, avec ses divers aspects régionaux. Le Banat a livré plusieurs découvertes de ce genre où, à côté d'éléments typiquement aurignaciens, il est apparu aussi des pièces nouvelles, comme les lames microlithiques du type Dufour. Nous avons attribué ces établissements à l'aurignacien du groupe Krems-Dufour. Si l'on tient compte de la présence des lames microlithiques signalées par les auteurs et que nous constatons nous aussi sur la figure VI, celles notamment des n^os 51 et 56, il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une seule et même civilisation.

En dehors de ces quelques observations, qui expriment notre point de vue dans cette question, nous tenons à accentuer une fois de plus l'importance de ces découvertes, car elles nous ont permis de déterminer certains rapports de l'établissement de Lusčić et de certains autres du Banat appartenant au paléolithique supérieur final. Il s'agit de la présence dans les deux territoires d'outils, comme les lames larges ou microlithiques, les curettes, les ciseaux et notamment les « haches primitives », qui constituent à nos yeux une preuve supplémentaire de la pénétration de certaines influences venues des contrées du Sud-Ouest de l'Europe, vers la fin du paléolithique.

Cet article demeure indubitablement un travail d'un vif intérêt scientifique et c'est, à notre avis, l'une des contributions les plus amples de ce genre parues en Yougoslavie, car ses auteurs y abordent avec courage les problèmes si complexes du paléolithique de plein air.

Fl. Mogoşanu

STOIAN, IORGU, *Tomitana. Contribuţii epigrafice la istoria cetăţii Tomis* [Tomitana. Contributions épigraphiques à l'histoire de la cité de Tomis], (Biblioteca de Arheologie VI), Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine, Bucarest, 1962, 379 pages dont LXXII planches, in-8°.

Au cours des vingt dernières années, le passé des villes du Pont Euxin est devenu l'objet d'investigations multilatérales qui ont donné naissance à des monographies archéologiques (tels les volumes consacrés à Histria) ou à des études spéciales (comme, par exemple, D.M. Pippidi, Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie [en roumain], Bucarest, 1958).

Réunissant en un seul volume des travaux déjà publiés en général sous forme d'articles de revue, I. Stoian, maître de conférences à l'Université de Bucarest, accompagne d'un commentaire une ample moisson épigraphique qui permet de tirer au clair une série de questions intéressant la structure sociale et économique de Tomis.

Le premier des six chapitres du volume offre une esquisse historique suggestive du développement de cette cité pontique depuis ses origines jusqu'à sa destruction au VII^{e} siècle de n.è. (p. 13—55). Y fait suite une discussion, reposant sur une ample documentation, relative aux *tribus tomitaines* (chap. II, p. 56—74). Il y est montré que la cité était divisée en quatre tribus, d'après le critérium gentilice. Cette division se rencontre comme un élément traditionnel dans la plupart des πόλεις ioniennes. Comme cela représentait un « élément essentiel de l'organisation interne de toute πόλις », elle a subsisté, « même après la formation de l'Etat esclavagiste tomitain ». Deux autres chapitres déterminent la *structure des organes délibératifs* et passent en revue, à l'aide de témoignages épigraphiques, les attributions et la nature des *magistratures tomitaines* (chap. III, p. 75—146 et chap. IV, p. 147—185).

Utilisant une documentation variée, l'auteur essaye de démontrer, au chapitre V, sa thèse sur les *relations esclavagistes à Tomis.* La cité ne s'est pas contentée d'un simple développement de l'esclavage endogène; elle présente un stade assez avancé des relations esclavagistes, comparable, à bien des égards, à la situation des métropoles classiques. Il est vrai qu'on ne conteste pas le fait que, à l'époque de l'autonomie surtout, l'agriculture a connu, à côté d'autres formes d'exploitation, des relations de dépendance, « réminiscences des relations de communauté des indigènes ». Il existe néanmoins des faits probants qui démontrent que, à partir du III^{e} siècle av.n.è. notamment, Tomis s'engagea dans la voie de l'économie marchande et utilisait à cet effet dans le processus de production un nombre d'esclaves toujours plus grand.

Une série de témoignages nous informe au sujet de l'état florissant des métiers et du commerce (ἐμπορία, commerce sur mer et καπηλεία, petit commerce; sont également attestés les armateurs — ναύκληροι); quant à la composition ethnique et sociale de la population urbaine, elle est typique pour les conditions créées dans cet important centre portuaire.

Les arguments invoqués par l'auteur semblent moins convaincants lorsqu'il plaide en faveur de l'existence de relations esclavagistes avancées dans le domaine de l'agriculture. L'attestation fréquente de l'existence des affranchis et la documentation extrêmement pauvre au sujet du nombre des esclaves ne permettent pas d'accorder la prépondérance aux relations esclavagistes du type classique, fortement entravées du fait de la coexistence des colons et des indigènes de la Scythie mineure.

Les spécialistes trouveront en tout cas dans les *Contributions* de I. Stoian un commentaire circonstancié des textes relatifs à l'esclavage tomitain (voir par exemple l'interprétation des inscriptions des pages 187—197, planches XLVII—XLVIII, ainsi que la discussion du terme *alumni*, p. 188 et suiv.). L'interprétation des représentations plastiques des monuments funéraires où, à côté des silhouettes de maîtres, on distingue fréquemment l'image d'un esclave domestique est assez convaincante.

Les conclusions, formulées assez sommairement au chapitre VII, reprennent plus particulièrement les idées développées aux pages consacrées à l'esclavage. Un tableau plus clair des résultats découlant de l'interprétation des documents épigraphiques est inclus dans le résumé annexé à l'ouvrage (p. 241—252 en russe et p. 253—264 en français).

Pour compléter cette rapide énumération des chapitres, nous nous bornerons à attirer l'attention sur l'impression d'ensemble que laisse la lecture du volume. Il n'y a pratiquement pas de stade dans le développement de Tomis qui ne nous mette en présence de situations significatives pour l'évolution des régions du sud du Danube.

A l'époque de subordination — prédominance de *Callatis* ou du *royaume des Odryses*, influences thrace, macédonienne, celtique — fait suite l'obtention de l'autonomie avec l'appui de Byzance, pour contrecarrer la puissance des deux cités alliées, Istros et Callatis. Vers l'an 260 av.n.è., Tomis est proclamé port franc et frappe sa propre monnaie. L'intensification du commerce avec le reste du monde grec et avec les autochtones, accompagnée du développement des relations esclavagistes, assurera aux Tomitains la suprématie sur les cités voisines et ils la conserveront même après l'instauration de la domination de Rome.

Aux premiers siècles de notre ère, la position du *centre politico-administratif* au sein de la *confédération* des cinq ou six *cités du Pont gauche* (πεντάπολις), constituée d'Istros, Tomis, Callatis, Dionysopolis et Odessos, se consolidera au point de former une ἑξάπολις, par suite de l'adjonction de Mésembria. La dénomination de *métropole* apparaît de plus en plus fréquemment sur les monnaies et les inscriptions, à partir d'Antoninus Pius (138—161). Une série de phénomènes historiques de l'époque romaine sont signalés dans leur contexte et interprétés par Iorgu Stoian d'une façon qui emporte la conviction du lecteur.

Les documents connus, tels les décrets relatifs à la garde de la ville, ainsi que d'autres inscriptions, assez peu accessibles ou d'une publication récente, ont été soumis par l'auteur à un examen minutieux qui a permis de relever, surtout aux chapitres consacrés aux magistratures et aux relations esclavagistes, les phénomènes de crises social-économiques. Dans ces conditions, l'oligarchie tomitaine, représentée par quelques familles aisées, tend à concentrer entre ses mains les magistratures les plus importantes et à intensifier la subordination à la puissance romaine. Les mesures politico-administratives destinées à faciliter la pacification et la romanisation des territoires du voisinage de la métropole ne parviendront cependant pas à mettre fin au processus d'*assimilation par les Gètes* de la population urbaine et d'instauration de nouvelles relations de dépendance dans le territoire rural de la cité.

Certes, l'évolution historique de Tomis revêt aussi d'autres aspects; il y a encore des circonstances qui attendent d'être mises en lumière et expliquées scientifiquement. Les *Tomitana* de I. Stoian offrent, en tout cas, d'ores et déjà, de sérieuses contributions et de sûrs jalons aux recherches de synthèse réservées à l'avenir.

Quelques mots encore sur la présentation graphique et l'économie de l'ouvrage. Les illustrations et l'impression extrêmement soignées font de ce volume un album d'art. Mais les reproductions d'objets se ressentent de l'absence d'indications d'ordre chronologique, et d'autres précisions : le secteur où ces pièces ont été trouvées, le musée qui les conserve, etc. Même dans le cas des planches hors-texte reproduisant des incriptions, de tels repères auraient facilité la consultation rapide des reproductions.

A l'abondance des notes et des références l'auteur ajoute de nombreuses annexes : listes de sources littéraires, épigraphiques et archéologiques, bibliographie des travaux d'intérêt général et des monographies spéciales se rapportant à l'histoire de Tomis et divers index (*index nominum, index rerum* et *grammatica quaedam*).

M. Nasta

BEŠEVLIEV, V., *Les inscriptions protobulgares*. Édition française par Henri Grégoire, « Byzantion », tome XXV, XXVI, XXVII (1955—56—57), fasc. 2 (Mélanges Ejnar Dyggve), p. 853—880; XXVIII (1958) (Mélanges R. Guilland), p. 255—323; XXIX—XXX (1959—1960), p. 677—700.

Le savant de Sofia a le mérite d'avoir réuni toutes les inscriptions protobulgares connues jusqu'à présent, de faciliter ainsi la recherche, l'étude de ces matériaux documentaires si précieux à beaucoup d'égards. L'éminent et infatigable chercheur qu'est Henri Grégoire a assuré de son côté une plus large circulation à la remarquable étude de Beševliev par l'édition française qu'il nous en a donnée. Il a collaboré aussi à maintes reprises au rétablissement du texte quelquefois dégradé.

L'auteur présente d'abord chronologiquement les inscriptions en précisant l'endroit de leur découverte et leur époque (indiquée par le nom du Khan), de même que les circonstances de leur exécution.

On connait du premier royaume bulgare cinquante inscriptions grecques gravées sur pierre par ordre de khans bulgares, trois appartenant au règne du khan Krum (803—814), onze à celui du khan Omurtag (816—831), trois au règne de son fils et successeur Malamir et deux du temps du successeur de ce dernier, Persian. Les autres inscriptions ne se laissent pas dater avec précision, mais, de l'avis de l'auteur, la majeure partie appartient « très vraisemblablement à l'époque d'Omurtag ». La plus ancienne est, selon toute probabilité, celle qui est gravée de part et d'autre du cavalier de Madara. Elle remonte à l'époque du second souverain bulgare, Tervel (701—718). La dernière en date est l'inscription de Philippes, mentionnant le khan Persian.

La plupart de ces inscriptions ont été trouvées dans les environs du village d'Aboba, au cœur de l'ancien État protobulgare, et sont gravées sur des colonnes en pierre de dimensions très diverses. Elles sont presque toutes exécutées avec une très grande négligence, relevée en détail par notre savant, qui présente même le tableau des formes les plus importantes des lettres, et le tableau des ligatures usitées dans les inscriptions. La langue a été bien caractérisée par Beševliev, qui précise qu'elle ne présente rien d'extraordinaire : c'est la langue parlée, vivante, vulgaire évidemment, de l'époque, et en somme la dernière étape de l'ancienne κοινή sur la route du néo-grec. Le savant bulgare relève en quelques pages ses particularités les plus importantes. Il précise aussi l'origine grecque des auteurs des inscriptions : cette origine se révèle dans la manière dont ils ont grécisé les noms et les titres protobulgares, de même que dans les subtilités linguistiques argumentées par l'auteur. Les formules byzantines ont leurs parallèles dans les inscriptions.

Beševliev examine ensuite quelques questions auxquelles on n'a pas encore donné de réponse satisfaisante : 1. Pourquoi les inscriptions sont-elles rédigées en grec? (L'influence de Byzance n'est pas exclue). 2. L'endroit où avaient été posées les diverses inscriptions. (Les réponses données à cette question sont, naturellement, différentes).

L'auteur retrace aussi l'histoire assez intéressante de la découverte des dites inscriptions. Avec la libération de la Bulgarie commence la seconde période des découvertes, au lieu

des trouvailles auparavant absolument fortuites. Pendant cette seconde période inaugurée par K. Jireček, de nouvelles inscriptions furent découvertes. Les frères Škorpil trouvèrent en Bulgarie un assez grand nombre d'inscriptions protobulgares qui parurent (1891—1895) dans la revue archéologique de Vienne. Beševliev signale enfin la contribution de Zlatarski et de Balasčev concernant quelques-unes des inscriptions, ensuite les fouilles d'Aboba entreprises en 1899—1900 par l'Institut Archéologique Russe de Constantinople, et dont les résultats, avec toutes les autres inscriptions protobulgares, furent publiés dans le tome X des « Izvěstija » de l'Institut, d'une manière qui ne satisfait pas Beševliev, tandis qu'il n'a que des éloges pour l'édition de Kalinka comprenant dix inscriptions protobulgares.

L'auteur présente plus loin les publications d'autres savants (Dvornik, Filov, Nikov, Fehéer, K. Škorpil, Moravcsik) et ses propres articles. Après cette introduction assez instructive, Beševliev nous donne le texte des inscriptions. Il commence par les *Inscriptions funéraires*, au nombre de 9. Les textes de chaque chapitre sont accompagnés d'un excellent commentaire, d'une richesse peu commune, dans lequel l'auteur clarifie d'abord l'orthographe caractéristique de l'inscription, et éclaircit ensuite les noms propres, les dignités protobulgares, les formes grammaticales élucidées toujours par les parallèles classiques et néo-grecs, en s'appuyant sur la littérature de la question qu'il connaît à fond ; en somme, le commentaire fait preuve de l'érudition étonnante de l'auteur.

Le chapitre II renferme les *Inscriptions mentionnant des édifices*. Celle qui figure sous le n° 10 montre qu'Omurtag se fit construire un palais magnifique au bord du Danube.

Le III^e^ chapitre porte le titre : *Annales ou chroniques épigraphiques*. Le n° 13, très détérioré, n'a pu être lu qu'en partie : il s'agit dans cette inscription, selon Beševliev, de l'expédition malheureuse de l'empereur Nicéphore I^er^.

Le n° 15 de ce groupe contient un fragment d'inscription trouvé à Silistrie et publié par N. Iorga dans la « Revue historique du Sud-Est européen », VIII, p. 226. Trop sommaire, ce fragment nous dit que le khan Krum « vainquit et s'en alla... il fit un sacrifice sur la mer ».

L'inscription n° 17 à été trouvée à Madara. On nous donne l'explication du mot ταγγρα. Primitivement il signifiait *ciel*, mais plus tard il a acquis la signification de « Dieu suprême » ou simplement de « Dieu ». L'inscription parle de rites sacrés, de sacrifices en tout cas. Le khan est Omurtag.

Celle présentée sous le n° 19 fait mention de *Persianòs*, fils du fils d'Omurtag, Zvinitza, qui régna de 826 à 852. Le nom de ce prince bulgare chez Const. Porphyrogénète, *de Adm.* 154 II, 8, 16, prend la forme Περσιανός que Jireček, « Archiv f. slav. Philologie », XXI, 609, identifie au Προυσιανός de Cedrénus II, 469 et 483 (mais Zlatarski préfère l'identifier à Πρεασιανός, dans Prokič, *Die Zusätze in der Handschrift des Iohannes Skylitzes*, p. 36).

N. Bănescu

LIPŠITZ, E. E., *Очерки истории византийского общества и культуры. VIII — первая половина IX века*, Moscou-Leningrad, Editions de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., 1961, 482 p.

L'auteur nous est connue par ses importantes recherches antérieures sur les relations agraires dans l'Empire byzantin. Le présent ouvrage, fruit de son activité des dix dernières années, renferme aussi certains chapitres déjà parus dans le « Vizantijskij Vremennik », mais il se caractérise, d'une façon générale, par l'étude approfondie des problèmes abordés et par des conclusions nouvelles.

L'érudite soviétique commence par les arguments d'une thèse personnelle, plus ancienne selon laquelle l'Empire byzantin a vu apparaître les premières formes des relations féodales aux IVe et Ve siècles, période au cours de laquelle les relations esclavagistes propres à la société antique ont commencé à se désagréger. Pour argumenter cette thèse, l'auteur se fonde en particulier sur le fait que les sources historiques du IVe et du Ve siècles renferment certaines indications sur la décomposition du mode de production esclavagiste et que la condition sociale des colons apparaît semblable à celle des serfs du moyen âge.

La thèse soutenue par E. E. Lipšitz quant à la période d'apparition des relations féodales dans la société byzantine n'est pas reçue par la majeure partie des chercheurs soviétiques pour qui le passage de l'esclavagisme au féodalisme s'est effectué, dans l'Empire byzantin, du VIIe au IXe siècle. La question demeure donc pendante. Le colonat est apparu dans l'Empire romain d'Orient bien avant les IVe et Ve siècles et il ne constitue pas l'un des traits essentiels de la société byzantine du temps. .

L'auteur aborde ensuite *Le régime économique et social à Byzance au VIIIe siècle et dans la première moitié du IXe siècle* (p. 18—131). Elle montre que la société byzantine a connu, à l'époque, des transformations ethniques dues à la pénétration des Arabes et surtout des Slaves sur le territoire de l'Empire. Elle met en lumière les informations des sources historiques au sujet de la pénétration des Slaves dans la Péninsule balkanique et en Asie mineure. Le principal effet social de la pénétration des Slaves dans l'Empire fut de renforcer les communautés villageoises. On y constate aussi des débuts de stratification sociale.

Tout en se maintenant encore à cette époque, les villes byzantines perdent de leur importance, phénomène lié à la féodalisation de la société. Il existe en même temps de nombreuses preuves de l'importance croissante des villages dans l'économie byzantine aux VIIIe et IXe siècles. Le fait s'explique aussi par l'apport massif des Slaves dans le domaine de l'agriculture et de l'élevage.

La structure de la société byzantine au VIIIe siècle et au IXe siècle, ainsi que son organisation administrative, sont caractérisées, en essence, par la formation d'une nouvelle classe dominante et par l'extension de l'asservissement des paysans. L'auteur identifie dans les sources des formes de rente, certains éléments de hiérarchie et des mouvements sociaux propres au régime féodal. Elle utilise à cet effet les informations historiques demeurées inaperçues de ses devanciers.

Examinant ensuite *Les mouvements sociaux à Byzance au VIIIe siècle et dans la première moitié du IXe siècle* (p. 132—228), Lipšitz éclaire le caractère social du mouvement des Pauliciens et montre qu'il fut dirigé contre les éléments abusifs et intolérants de la classe dominante et du clergé byzantin. Ce fut un puissant mouvement, surtout dans les régions où l'exploitation des classes s'était intensifiée. Cette recherche est remarquable pour ce qui concerne l'analyse de l'idéologie sur laquelle ce mouvement reposait.

Etudiant le mouvement iconoclaste, l'auteur en explique la durée et l'intensité par ses causes sociales. Elle examine les interprétations que l'historiographie bourgeoise en a proposées et mentionne les opinions susceptibles de servir à une interprétation scientifique des contradictions sociales qui sont à la base de l'iconoclasme. Il est regrettable que l'auteur n'ait point connu les recherches de Nicolas Iorga au sujet des causes du mouvement iconoclaste. L'historien roumain a critiqué les explications données auparavant aux origines de l'iconoclasme, parvenant de la sorte à des constatations qui anticipent sur certaines conclusions de la savante soviétique. Iorga a fait ressortir les rapports de l'iconoclasme avec le mouvement des Pauliciens, avec celui des monophysites et celui des monothélites d'Asie mineure ; il a relevé l'influence de l'islam sur les iconoclastes et il tenait pour une des causes du mouvement iconoclaste la réaction populaire contre la fiscalité byzantine, contre les moines.

qui appauvrissaient les masses et dont il fallait renverser l'hégémonie (*Les origines de l'iconoclasme*, dans les « Etudes byzantines », II, Bucarest, 1940, p. 224—225).

A propos du soulèvement de Thomas le Slave, des années 821—823, l'auteur mentionne en essence ses conclusions de 1940. Elle analyse la structure ethnique et sociale de la population de l'Empire byzantin au début du IX^e^ siècle et montre que la révolte dirigée par Thomas reflète les contradictions sociales provoquées par l'extension de l'exploitation féodale, que le mouvement se déclencha en Asie mineure où vivaient de nombreuses communautés slaves et que dans cette guerre civile les révoltés luttèrent aussi contre l'exploitation de classe et le régime d'oppression de l'administration impériale.

Pour caractériser *La législation et le droit byzantin aux VIII^e^ et IX^e^ siècles* (p. 229—257), Lipšitz commence par analyser le contenu historico-juridique de la législation de l'empereur Justinien I^er^ (527—565). Elle apprécie justement que les codes et œuvres juridiques des VIII^e^ et IX^e^ siècles sont fondés dans une large mesure sur les codifications de Justinien I^er^. En ce qui concerne l'utilisation du code Justinien par l'Etat byzantin aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, les explications fournies par l'auteur sont sommaires. De la bibliographie qui s'y réfère manque l'important ouvrage de I. S. Pereterskij, *Le Digeste de Justinien*. Pereterskij a expliqué le fait de la durée du droit codifié par Justinien le Grand et montré pourquoi l'étude scientifique du droit féodal doit commencer par l'étude des codifications entreprises par cet empereur.

L'analyse du contenu de l'Eclogue des Isauriens de 726 permet à l'auteur de montrer que ce code reflète le caractère des relations sociales au début du VIII^e^ siècle et l'adaptation du droit de Justinien I^er^ aux nouvelles conditions sociales. Elle montre que certaines des dispositions de ce code ont été utilisées aussi au moyen âge par la société féodale de Russie et de Bulgarie. Nous ajouterons à cela que la dite Eclogue l'a été aussi dans les Pays roumains, où elle constitue l'une des sources byzantines du droit féodal roumain.

L'auteur se penche ensuite sur les informations des chroniques byzantines relatives à certains monuments juridiques peu connus des VIII^e^ et IX^e^ siècles. Il s'agit de quelques novelles impériales concernant les obligations fiscales de la population byzantine et quelques institutions familiales. En général, la législation byzantine au VIII^e^ et au IX^e^ siècles protège les intérêts des grands propriétaires de domaines fonciers et reflète la transformation du droit conformément aux nouvelles conditions sociales caractérisées par le développement des relations féodales et aussi par la longue durée de quelques traits propres au régime esclavagiste.

La littérature, les sciences et l'enseignement au VIII^e^ siècle et dans la première moitié du IX^e^ siècle (p. 258—366) permettent à l'auteur de mettre en lumière le caractère social des créations culturelles byzantines. On y trouvera du nouveau sur le polémiste Nicéphore de la fin du VIII^e^ siècle, sur Jean le Grammairien et Ignace le Diacre, qui ont laissé des écrits iconoclastes. On y trouvera également des informations nouvelles sur la poétesse Cassia, sur Léon le Mathématicien et sur l'Université de Constantinople au IX^e^ siècle. On y relève la lutte que se livrent les conceptions matérialistes et idéalistes dans la pensée byzantine. On y fait voir l'influence arabe sur les sciences à Byzance. L'idéologie religieuse a continué à régner sur la société byzantine, mais l'influence des conceptions laïques et scientifiques s'est ressentie effectivement dans les mouvements sociaux de la période considérée.

Etudiant *L'art byzantin aux VII^e^ et IX^e^ siècles* (p. 367—420), l'auteur insiste sur le fait que les créations artistiques sont conditionnées par le social et elle montre que même les recherches du savant V. N. Lazarev ont, à les considérer sous cet angle, besoin d'une révision. Elle met en lumière les caractères de la peinture byzantine de l'époque iconoclaste. Elle relève l'utilisation des sujets profanes dans la peinture et la miniature. Elle examine les particularités de l'architecture et de l'art de la mosaïque. Enfin, elle étudie le développement du théâtre et de la musique qui, estime-t-elle, représentent « une véritable renaissance » (p. 420).

L'ouvrage renferme encore une ample bibliographie (p. 423—455) et s'achève avec un index des noms et un autre des matières (p. 456—481). Il représente un travail original appelé à promouvoir à bien de points de vue les recherches d'histoire de la société et de la civilisation byzantines aux VIII[e] et IX[e] siècles. Cette étude a un caractère critique et repose sur un examen rigoureux et direct des sources.

Gheorghe Cronț

DRAGOMIR, SILVIU, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* [Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique au moyen âge]. Editions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1959, 277 pages + 2 cartes (Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain, II).

Traitant un sujet qui préoccupait depuis longtemps Silviu Dragomir [1], l'ouvrage représente une tentative de présenter de façon critique, en un tout unitaire, le matériel le plus significatif touchant les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique, « descendants de l'ancienne population thraco-illyrienne et romanisés jusqu'au début du VII[e] siècle ». L'étude, qui va jusqu'au XVII[e] siècle, porte aussi bien sur les sources historiques que sur la toponymie et l'onomastique, ce qui la rend particulièrement utile tant à l'historien qu'au linguiste et permet en même temps de formuler, par analogie, d'importantes conclusions sur la formation de la langue et du peuple roumains.

Le premier chapitre est consacré aux *Vlaques de Bulgarie* (p. 11—15) plus nombreux — selon l'auteur — dans la région montagneuse des Balkans et dans le prolongement de leurs vallées, dans la vallée de la Maritza, à l'intérieur des Monts Rhodopes et, au XIV[e] siècle, sur le cours inférieur de la Strouma. Au sud, par contre, leur nombre est plus restreint, ce qui, selon l'auteur, s'expliquerait par le voisinage de la zone grecque.

Le chapitre suivant traite des *Vlaques de la Serbie médiévale* (p. 16—68), et porte sur les mentions tirées des documents serbes, sur l'étendue géographique, sur les localités situées entre Vidin et la Morava, sur celles du Monténégro, de l'Herzégovine et de la Bosnie, et enfin sur les éléments de la toponymie et de l'onomastique serbes. Puis viennent *Les Vlaques d'entre Vidin et la Morava*, que l'auteur nous présente comme une population nombreuse, bien que les mentions documentaires soient plus restreintes qu'en Serbie. *Les Vlaques du Monténégro et de l'Herzégovine* y sont établis depuis fort longtemps, fait qui ressort également de ce que les documents les présentent comme formant des tribus (*plemena*) et des phratries (*bratstvo*).

Bien entendu, il s'agit d'une forme d'organisation qui acquiert un caractère de plus en plus territorial, perdant du même coup son caractère gentilice. Leur existence peut s'expliquer comme étant due non pas à un simple emprunt d'institutions, mais bien comme étant une survivance de l'ancienne forme d'organisation, survivance correspondant au stade économique et social relativement peu développé dans lequel ces populations étaient demeurées, car l'empire esclavagiste romain, bien qu'il eût laissé des traces profondes dans le langage, n'avait pourtant pas réussi à supprimer complètement les survivances de la commune primitive.

---

[1] S. Dragomir, *Vlahii din Serbia în sec. X—XV* [Les Vlaques de Serbie du X[e] au XV[e] siècles], paru dans « Anuarul Institutului de istorie națională », Cluj, I[ère] année (1921—1922), p. 279—299 ; idem, *Originea coloniilor romîne din Istria* [L'origine des colonies roumaines d'Istrie], paru dans les « Analele Academiei Romîne », Mém. Section d'histoire, S. III tome II, 1924 ; idem, *Vlahii și Morlacii* [Les Vlaques et les Morlaques], Cluj, 1924, 135 pages ; idem, *Über die Morlaken und ihren Ursprung*, paru dans le « Bulletin de la Section d'histoire de l'Académie Roumaine », tome X, 1924, p. 115—126.

Intéressantes, également, sont les références aux Kuči et aux Popovci — habitants de Popovo Polje (en Herzégovine inférieure, de Hutovo, jusqu'à Poljica) — qui portent aussi le nom de Vlasi, et qui habitent une région nommée Vlaska.

En *Bosnie*, l'auteur décèle l'existence d'une couche plus ancienne de pasteurs vlaques venus avant la bataille de Kossovo Polje, les uns de l'Est, c'est-à-dire de la région de la Dvina inférieure, les autres de Starivlah en passant par Foca et Osat en direction de Strajevo, Vogosce et Visoko, jusqu'au nord de Trevnic, où leur présence est attestée par l'existence du toponyme Tasic Planina. Une couche plus récente est formée par les Kalemberi et les Drakulovići, qui, partis de Zeta, arrivèrent d'abord en Herzégovine, puis, de là, en Bosnie.

Les Vlaques de Croatie sont cités la première fois dans des documents en 1322, à propos des luttes qu'ils livrèrent au ban Mladen Subić, de Bribir. Dans une série d'actes ultérieurs des familles Nelipići et Frankopane, il est constamment parlé des Vlaques et des Morlaques. Particulièrement précieux est un privilège du ban Hanž Frankopane, où il est fait mention des lois des Vlaques de Croatie, « lois honnêtes, bonnes et justes ».

Plus loin, l'auteur nous présente les *Vlaques royaux*, c'est-à-dire ceux qui appartenaient au royaume de Croatie et étaient soumis à une série d'obligations militaires. Les *Vlaques de Lika*, ancien comté situé aux abords de la rivière du même nom, avaient leurs propres knèzes, voïvodes et hérauts et, de plus, leurs localités (*opscine*) étaient, paraît-il, groupées dans une organisation semblable à celle des Vlaques de Cetinie. Les *Morlaques de Dalmatie* cités dans quelques documents dès le XIV[e] siècle, loin d'être uniquement des pasteurs, s'occupaient également d'agriculture, témoin, entre autres, un document datant de 1465 et qui atteste que, sur les terres de la ville de Sebenico, on trouvait également des « Morlaques ou paysans » (*Morlaci seu rustici*). Les *Vlaques de Voglie* sont cités dans les documents du XV[e] siècle comme étant sous la domination de la puissante famille des Frankopanes. Ceci dit, l'auteur nous expose le processus de pénétration des Vlaques en Istrie et la chronologie des mentions de localités vlaques, d'après Attellio Tamaro. De plus, il analyse les mentions concernant les « cici », et les « uscoci ». Selon lui, la dispersion et la slavisation des Vlaques de Croatie serait due aux attaques dévastatrices des armées féodales turques.

Le chapitre intitulé *La vie et les formes d'organisation des Vlaques* (p. 110—138) comprend une analyse détaillée des conditions de vie économiques et sociales de la population respective. L'auteur, partant de diverses sources, établit que leur occupation de prédilection était l'élevage, fait qui n'exclut pas l'existence de localités stables ni celle de la pratique, parallèle et constante, de l'agriculture. Une étude plus détaillée des formes de propriété nous eût aidés à mieux comprendre le stade de développement social de ces populations [2].

Analysant le mot « cătun » (hameau) — terme emprunté à la vie militaire — l'auteur fait remarquer que sa diffusion « est exclusivement liée aux migrations pastorales respectives » (p. 113). En ce qui concerne l'étendue de sa diffusion, cette aire « comprend le territoire de la Serbie ancienne (avec, au nord, une ligne de démarcation qui va jusqu'à la Morava occidentale), puis la partie nord-est du Monténégro, l'Herzégovine, le littoral de la Dalmatie, la région de Cetinie et de Velebet » (p. 114). Délimitation particulièrement intéressante, car elle permettra à l'auteur de délimiter également l'aire de diffusion de la population vlaque.

En ce qui concerne *Le caractère ethnique des Vlaques* (p. 139—160), l'auteur est d'avis que nous nous trouvons devant des « restes de Thraco-illyriens romanisés de la moitié nord de

[2] Par exemple, l'auteur aurait pu montrer que seule la terre entourant la maison se trouvait généralement sous le régime de la propriété privée, alors que les pâturages demeuraient sous celui de la propriété commune, fait constaté jusque fort tard à Kuči, Vasojevici, Drobujaci, et chez les populations albanaises de Klimenti, Hotti et Grudi (voir I. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris 1918. p. 175).

la Péninsule Balkanique » (p. 139). Ce disant, l'auteur supprime toute confusion entre les éléments qui servirent de base à la formation de la langue et du peuple roumains, et ceux qui entrèrent dans la composition des peuples et des langues balkaniques, lesquels ont eux aussi un substrat ancien sur lequel l'influence romane se fit sentir, et par-dessus lesquels se superposèrent des populations slaves dont le mélange a donné naissance aux peuples modernes [3].

Quant au terme de « vlaque », l'auteur explique qu'il était employé par les Slaves pour désigner toute la population romane qu'ils avaient trouvée là à leur arrivée.

En ce qui concerne le mot « morlaque », il reconstitue l'étymologie suivante : « Maurovlahos > Maurovláco > Morovlaco > Morlaco ». L'auteur explique ensuite avec force détails comment le mot « vlaque », au cours du moyen âge, prit différentes significations et fut tour à tour synonime de « pasteur », d'« habitant du littoral », de « réfugié qui a fui devant les Turcs » (*profugi Valachy vel Rasciani*), de « paysan » (*abitanti della campagna*), de « citadin dalmate d'origine romane », de « chrétien », de « serbe orthodoxe », etc., perdant ainsi de plus en plus sa signification ethnique.

Le fait présente une grande importance pour l'étude de la population respective : son ignorance a conduit de nombreux chercheurs à des conclusions erronées touchant le nombre et la répartition de cette population.

Quant à *La langue des Vlaques*, l'auteur la reconstitue à l'aide de l'onomastique et de la toponymie. Du matériel qu'il nous présente, il ressort, qu'il s'agit non pas de dialectes de la langue roumaine, mais bien d'idiomes romans qui étaient encore fort proches de la langue primitive commune parlée du IV[e] au XI[e] siècles, ce qui d'ailleurs concorde pleinement avec les conditions sociales et économiques dans lesquelles la population s'est développée, et qui, dans des conditions favorables, eussent pu se transformer en langues proprement dites [4].

L'opinion selon laquelle les Vlaques auraient, au moyen âge, parlé deux langues — le slave dans la vie publique et une langue romane dans la vie privée —, est repoussée par l'auteur pour la raison que le bilinguisme mène à la disparition de la langue originelle au bout de quelques générations ; or, les Vlaques se sont maintenus pendant tout un millénaire, ce qui prouve que la langue slave ne pénétra que fort tard dans leur vie familiale.

Partant de diverses caractéristiques de l'idiome parlé par les Vlaques, l'auteur établit que ceux-ci n'étaient pas des Aroumains venus du Pinde. Qu'ils n'étaient pas des Aroumains, est également prouvé par le fait qu'une bonne partie des Vlaques connaissaient le rotacisme et qu'en Istrie leurs descendants le pratiquent encore aujourd'hui. L'aire initiale du rotacisme est, selon l'auteur, constituée par le territoire compris entre la Morava et la Drina, au sud, depuis les Monts Rudnik jusqu'à Kosovo Polje, et à l'est, depuis Starivlah jusqu'aux Monts Šar ; c'est là que, selon lui, nous devons « chercher la patrie d'origine des Istroroumains, qui sont rotacisants, ainsi que celle des Vlaques de Croatie et de la Veglia, ceux-ci s'étant mis en branle aux XI[e] et XII[e] siècles » (p. 158).

La conclusion qui découle de la comparaison entre la diffusion du mot « cătun » et le phénomène du rotacisme est des plus intéressantes : « Quoi qu'il en soit, l'aire du rotacisme coïncide avec celle de la diffusion du mot « cătun », ce qui nous autorise à diviser le terri-

---

[3] Gh. V. Georgiev, *Тракийският език* [La langue thrace], Sofia, 1957, p. 3. Voir aussi V. Carici, *Serbia*, chez Delatimoc, *Romînii din Serbia. Studiu etnic și statistic* [Les Roumains du Serbie. Etude ethnique et statistique], dans *Romînii din Timoc* [Les Roumains du Timoc], Bucarest, 1943, p. 118 et suiv. ; Stoian Romanski, *Romînii dintre Timoc și Morava* [Les Roumains d'entre le Timoc et la Morava], *op. cit.*, p. 233 et suiv.

[4] Voir à ce sujet les discussions entamées dans les revues « Limba romînă » et « Studii și cercetări lingvistice », entre 1956 et 1959.

toire habité au moyen âge par les Vlaques balkaniques en deux zones bien distinctes. La première et la plus ancienne est celle qui s'étend à l'ouest de la Grande Morava, au sud, depuis les Monts Rudnik jusqu'à Vranje, à l'ouest jusqu'au Drin et sur tout son parcours. La seconde comprend le territoire de contact avec les Dacoroumains, au sud du Danube, du Timoc jusqu'à la Morava, et, vers l'est, de Niš jusqu'au-delà des Monts Balkans. C'est dans ces deux zones, étroitement liées entre elles, qu'il faut situer la patrie d'origine des deux dialectes balkaniques : l'istroroumain et le méglénoroumain » (p. 158—159).

L'ouvrage se termine sur des *Considérations historiques* (p. 161—180) touchant l'ancienneté des localités vlaques, la direction des migrations et les rapports entre les dialectes. Essayant de délimiter la zone où la population vlaque s'est formée, l'auteur est d'avis que la latinité de la Mésie inférieure avait cessé d'exister dans la seconde moitié du moyen âge, et que les deux Dacies du sud du Danube ne conservaient plus que quelques vestiges de leur ancienne latinité. Le nord de la Mésie supérieure, étroite bande de terre qui s'étend de Margum (Morava) jusqu'à Sirmium, à peu de distance du Danube, fut également perdu. Par contre, au sud, cette province devait abriter pendant près de mille ans les descendants des autochtones romanisés. De même, en Dardanie, la latinité semble s'être maintenue sans grandes pertes, alors qu'en Prévalitaine elle ne se maintint probablement qu'en partie. Les vestiges dont on constate l'existence au-delà de l'ancienne frontière de la latinité — dans les Rhodopes, dans la vallée de la Maritza et sur le bord de la mer Noire, y compris ceux des environs de Sofia — sont des contaminations ultérieures dues principalement au mode de vie des pasteurs vlaques, mais aussi à la pénétration slave et bulgare. Tel est aussi le cas des Vlaques et des Morlaques de Dalmatie, de Bosnie et de Croatie.

L'auteur repousse la thèse de G. Weygand selon laquelle le berceau de la population vlaque serait constitué par le triangle Prizren — Niš — Sofia. « Weygand n'admet qu'une faible partie du territoire occupé par les Vlaques balkaniques, néglige tout l'espace qui s'étend du Niš au Danube, restreint l'étendue des régions de Starivlah, de Durmitor et de Visitor, et enfin attribue (dans son *Ethnographie von Makedonien*) une densité inexistente à l'élément vlaque de la Bulgarie occidentale sur un territoire qui n'appartient pas à la zone romanisée, mais à la zone grecque » (p. 172).

L'ancienneté de la symbiose vlaque-albanaise est prouvée par la pénétration du mot «cătun » dans la langue albanaise et par l'évolution des phratries vlaques à la tribu, fait qui s'explique quand on sait que les Vlaques représentent les ultimes vestiges de la population romanisée des anciennes provinces de Dardanie et de Prévalitaine. L'auteur aboutit à la conclusion que la région comprise entre Scutari et Raguse n'est pas un centre d'irradiation des Vlaques, mais bien le point extrême de la route parcourue par leur migration pastorale [5].

Quant au contact entre les Vlaques et les Aroumains, il dut avoir lieu en Macédoine, peut-être même en Albanie. L'auteur partage l'opinion de T. Capidan sur les superpositions de populations, mais en y apportant un correctif, à savoir qu'en réalité ce ne sont pas les Vlaques, mais bien les Aroumains qui arrivèrent plus tard, vers le XIV[e] siècle.

---

[5] Bien entendu, en ce qui concerne les ressemblances, il faut également tenir compte de l'existence d'un fonds commun et du fait qu'il a existé une langue, aujourd'hui disparue, dont la forme actuelle est, du moins en partie, représentée par l'albanais contemporain, et qui a laissé des traces dans le vocabulaire de la population romanisée du nord de la Péninsule Balkanique (A. Rosetti, *Istoria limbii romîne* (Histoire de la langue roumaine), tome II, II[e] édition, Bucarest, 1943, p. 130. Voir également A. Sérébrennikov : *О взаимодействии языков*, dans « Вопросы языков », 1955, n° 1, 7—25 ; ou encore Niels Åge Nielsen, *La théorie des substrats et la linguistique structurale*, dans « Acta linguistica », VII, 1952, fascicule 1—2, p. 1—27.

Exposant les rapports existant entre les Vlaques balkaniques et les Dacoroumains, l'auteur souligne à plusieurs reprises la ressemblance existant entre les deux idiomes, fait qui prouve non seulement l'existence d'un fonds et d'un développement communs, mais aussi celle d'un contact prolongé. Un déplacement massif de population après le X^{e} siècle vers le nord du Danube lui paraît impossible. « Au contraire, tout plaide en faveur d'un mouvement parti de la région du Danube en direction du sud, et de la Morava en direction de l'ouest, plus précisément dans la période même de la pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique, mais aussi aux siècles suivants, par vagues successives. Si une migration vers les régions du nord du Danube s'était produite, elle n'aurait pu avoir lieu qu'avant le X^{e} siècle, pendant la période obscure de notre histoire. Au XI^{e} siècle, on constate le caractère diffus des Vlaques « de toute la Bulgarie » ce qui prouve implicitement qu'il était impossible que la population dacoroumaine irradiât vers le nord » (p. 178—179).

A l'appui de l'affirmation selon laquelle il s'agirait d'éléments épars d'une masse romane commune qui se sont développés par des voies différentes, l'auteur apporte quelques exemples sur l'organisation sociale — « jude » et « judecie », « impôt sur les moutons » (*quinquagesima ovium*), « refrains de Noël » (*ler*) — que l'on peut expliquer comme étant une « réminiscence de l'organisation archaïque ». Dans d'autres cas, la ressemblance est purement formelle : la « loi valaque » (*jus valachicum*) de Serbie comprend un registre des obligations féodales, alors qu'au nord du Danube elle « constitue une norme juridique valable pour les rapports internes des communautés roumaines et par conséquent constitue le vestige d'un antique droit consuétudinaire » ; le « kneaz », chez les Vlaques balkaniques, est le chef du « cătun » ou de la tribu territoriale ; en Valachie, il est membre d'une classe sociale formée de paysans libres ; en Transylvanie, les « knezi » remplissent la fonction de représentants des féodaux et ne se confondent pas avec les « juges » ou maires de villages.

Enfin, une annexe nous offre une bibliographie détaillée, un index de noms et de lieux, et deux cartes indiquant les localités habitées par les Vlaques balkaniques ainsi que la direction de leur migration.

Liviu P. Marcu

MACŮREK, JOSEF, *Valaši v západnick Karpatech v 15.—18. století* [Les Valaques des Carpates occidentales aux XV^{e}—XVIII^{e} siècles], Krajské nakladatelství v Ostravě. Slezský ústav ČSAV v Opavě, vol. 32, 1959, p. 527 + 15 reproductions.

Le titre du présent ouvrage ne reflète qu'un aspect de l'ensemble de problèmes qui concernent la colonisation des Valaques dans les contrées montagneuses des Carpates orientales et occidentales. L'historiographie bourgeoise — tchèque, slovaque, hongroise, polonaise, ukrainienne, roumaine et allemande—a surtout mis l'accent, parfois en insistant, d'autres fois seulement en passant, sur l'origine ethnique de ces colons arrivés jusqu'aux zones carpatiques de a Moravie orientale. Malheureusement, dans la mesure où la sphère des recherches s'est étendue, on a émis de nombreuses hypothèses et affirmations, parfois inconciliables, sur ce problème compliqué. Depuis Miklosić et jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant quatre-vingts ans, l'histoire des Valaques de Moravie a été surtout examinée sous l'aspect des rapports linguistiques, en laissant de côté les conditions sociales et écono̊miques qui présidèrent, dans le temps et dans l'espace, au processus de ces colonisations.

A ce sujet, le professeur Macůrek a énoncé dans l'*Introduction* de son ouvrage (p. 5—25) une série de problèmes, les uns partiels, d'autres d'ordre général, découlant d'une part de l'insuffisance des recherches faites jusqu'à ce jour, et, d'autre part, de l'application des prin-

cipes marxistes à l'interprétation de ce phénomène social et économique. Par exemple, on dispose actuellement d'un trop petit nombre de données sur la colonisation de la Moravie, du Teschen méridional et des territoires du nord-est de la Slovaquie. On ne sait pas exactement si les Valaques avancèrent vers le nord de leur propre initiative, ou s'ils y furent poussés par es propriétaires des domaines féodaux, et cela dans le but d'exploiter autant que possible les terrains montagneux qui ne rentaient pas.

On ignore l'importance économique de ces colons dans le système des différents domaines féodaux, dans le cadre des tendances économiques et des relations de production. On ignore totalement quelle était la nature des relations sociales et économiques qui prédominaient dans les communautés de colons valaques. Quelles étaient leurs obligations pécuniaires et en nature dans le système des relations féodales? Comment évoluèrent leur liberté et leurs rapports de dépendance envers leurs maîtres et l'Etat? De même, on n'a pu encore élucider les relations entre les colons et la population autochtone, ni leur attitude à l'égard de cette dernière. Quelle était la situation sociale et juridique des colons, et surtout celle de leurs chefs?

En dépit de toutes les recherches entreprises jusqu'à présent, on ne connaît pas suffisamment la situation du droit et des institutions en vigueur dans le système de vie pastorale des Valaques. Dans quelle mesure l'élément valaque pénétra-t-il, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, dans les villes, quelle fut sa contribution au mouvement des haïdouks, forme active de la lutte de classe? Enfin, le problème de la colonisation dans la zone des Carpates occidentales n'a pas encore reçu de solution définitive et demeure l'une des préoccupations de l'historiographie moderne (p. 10—11).

Nous avons seulement rappelé quelques-uns des nombreux aspects et problèmes étroitement liés à l'ensemble du processus de colonisation. Leur examen, selon le professeur Macůrek, devrait être repris dès le début, car nous nous trouvons devant un phénomène historique qui a de profondes implications dans la structure sociale et économique de l'Europe centrale, devant une puissante vague de colonisation, également facilitée, en partie, par la richesse des forêts des versants des Carpates occidentales,—forêts fort peu exploitées jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle.

Ce phénomène social et économique a donné naissance à un paysage ethnographique tout à fait spécifique sur une zone assez étendue, qui comprend la Moravie orientale, le sud du Teschen, le nord-ouest de la Slovaquie et le sud-ouest de la Pologne. Cette zone constitue une forme originale d'économie extensive, qui a permis d'acquérir, sans grands investissements un grand nombre de terrains improductifs, créant ainsi une nouvelle source de revenus. Le processus de la colonisation valaque nous apparaît ainsi comme un facteur important, aussi bien en ce qui concerne les « relations interslaves », qu'en ce qui concerne les relations « slavo-roumaines », dont la connaissance nous aidera à comprendre aussi bien l'évolution des phénomènes économiques en Europe Centrale aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, que le caractère des luttes antiféodales de la dernière période de la féodalité (p. 12).

Partant de ces prémisses, l'auteur se propose de nous présenter « une synthèse de la colonisation valaque dans les Carpates occidentales, le sud-ouest de la Pologne (Živečka), le nord-ouest de la Slovaquie et l'est de la Moravie — en remontant aux mentions les plus anciennes, c'est-à-dire à celles qui vont de la seconde moitié du XV^e^ siècle jusqu'au début du XVIII^e^ » (p. 12). Dans ce but, l'auteur divise son ouvrage en quatre grands chapitres, étudiant dans l'ordre chronologique les phases de cette colonisation.

Le premier chapitre traite des *Prémisses de la première phase de la colonisation valaque dans les Carpates occidentales et des plus anciennes attestations concernant les Valaques* (*seconde moitié du XV^e^ siècle et première moitié du XVI^e^*) — (p. 26—66). Examinant de nombreuses pièces d'archives, tout à fait nouvelles et recourant à la méthode comparative dans l'analyse

des phénomènes sociaux, le professeur Macůrek reprend le problème de l'origine et de l'évolution de la colonisation des Valaques dans les Carpates occidentales. L'auteur affirme, à juste titre, que l'on ne saurait comprendre l'évolution de leur colonisation en Moravie et dans le Teschen qu'à condition d'étudier en même temps les phénomènes du même genre constatés dans le nord de la Slovaquie et le sud-ouest de la Pologne. A ce propos, l'auteur traite également de quelques problèmes pour la plupart d'ordre économique, telles l'évolution de l'économie rurale dans les Carpates occidentales à la fin du XVI^{e} siècle et dans la première moitié du siècle suivant, l'évolution de la grande propriété foncière, les luttes entre les différents domaines féodaux, la tendance de la population autochtone à remonter aussi loin que possible les vallées des montagnes, etc., toutes questions étroitement reliées à la compréhension de ce phénomène historique.

Mais le professeur Macůrek apporte des points de vue nouveaux par rapport aux recherches antérieures. A la différence de certaines conclusions de l'ancienne historiographie — qui soutenait que, du moins en ce qui concerne la Moravie orientale, il ne saurait être question d'un commencement de colonisation valaque avant la fin du XVI^{e} siècle — l'auteur affirme que, dans les Carpates occidentales et en Moravie orientale, l'action de colonisation peut être considérée comme datant des dernières décennies du XV^{e} siècle et du début du siècle suivant. L'action de colonisation coïncida donc avec le processus du passage, à l'intérieur des grands domaines féodaux, au travail en régie.

De même, certains chercheurs ont affirmé qu'il existait déjà des Valaques en Slovaquie septentrionale au XIV^{e} siècle, mais le professeur Macůrek souligne que les premières sources qui attestent la présence des Valaques dans ces régions datent à peine de la seconde moitié du XV^{e} siècle. Et il ne s'agit pas là de cas isolés. Quant à la colonisation de la Slovaquie occidentale — dans sa phase la plus avancée — on peut la situer d'une manière certaine aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Seule la Slovaquie orientale connut une colonisation valaque dès le XIV^{e} siècle. Ces constatations nous permettent de conclure que la migration des Valaques dans ces territoires eut lieu par étapes et dans des proportions inégales.

Le déplacement de cette population depuis les Carpates centrales jusque vers l'ouest de la Slovaquie, le sud du Teschen et la Moravie orientale serait dû à des causes dont l'ancienne historiographie a donné diverses explications : plusieurs historiens ont tenté de le mettre au compte de certains phénomènes métanastatiques, tandis que d'autres étaient d'avis que les féodaux des Carpates se sont servis des Valaques pour exploiter les terres dépourvues de rentabilité.

Pour sa part, le professeur Macůrek affirme que, en réalité, les causes sont multiples. Tout d'abord, il est certain que la migration des colons vers l'ouest est liée à l'accroissement de la population et au caractère particulier de l'économie valaque. A cela s'ajoute la recherche continuelle de pâturages et le développement des nouveaux moyens de production. De plus, il est certain que leur avance vers l'ouest fut également influencée dans une large mesure par les relations politiques et militaires de l'époque, par le fardeau des obligations économiques, ainsi que par les difficultés auxquelles les Valaques se heurtaient dans la recherche de pâturages en Slovaquie centrale et orientale.

Toutefois, leur présence dans les Carpates occidentales n'est attestée, jusqu'au milieu du XVI^{e} siècle, que par un très petit nombre de sources. Les informations sont fragmentaires et apparaissent chaque fois à l'occasion des conflits survenus entre les propriétaires des domaines féodaux ou lors de l'enregistrement des dîmes. Dans ces régions, le gros de la colonisation eut lieu à peine dans la seconde moitié du XVI^{e} siècle. Elle s'est produite par étapes et les établissements des colons ne furent nulle part compacts, surtout jusqu'au milieu du XVI^{e} siècle, mais formaient de petits îlots.

En ce qui concerne le caractère ethnique de cette population des Carpates occidentales, l'auteur nous avertit qu'il ne faut pas identifier la notion de *valaque* à celle de *pasteur*. Cette dernière dénomination se rencontre souvent dans les sources des XV^e et XVI^e siècles à côté du terme *valaque*. Mais pour la population autochtone, le terme de *valaque* signifiait quelque chose de nouveau, une population nouvelle, qui se livrait à l'élevage dans les régions montagneuses et tirait les produits du lait selon des procédés valaques (p. 58).

Le II^e chapitre est intitulé : *Les tendances sociales et économiques dans les Carpates occidentales pendant la seconde moitié du XVI^e siècle et au début du XVII^e et l'extension de la colonisation valaque* (p. 67—126). De la multitude des problèmes qui font l'objet de ce chapitre, nous ne choisirons que quelques-uns qui, d'une manière ou d'une autre, continuent l'exposé ou complètent, du point de vue historique, le déroulement de la colonisation. Dans les conditions créées par de sensibles transformations d'ordre économique, à une époque où les domaines féodaux prennent de l'extension, la colonisation valaque des Carpates occidentales dans la seconde moitié du XVI^e siècle apparaît renforcée par une nouvelle vague de population valaque venue de l'Est. Celle-ci fait la liaison avec les éléments avancés de la colonisation qui défrichaient alors les forêts. Le professeur Macůrek repousse l'opinion de l'historiographie ancienne, selon laquelle nous serions en présence d'un prolongement ou d'un résultat de la colonisation valaque. Entre ces deux séries de colons une fusion finit par se produire, sans que l'une soit le résultat de l'autre.

Partant de documents, par exemple de celui qui parle du « drap valaque », de 1560, ou de celui qui concerne le bétail des valaques du domaine de Hukvaldy, l'auteur établit avec approximation que, aussi bien dans le Teschen méridional qu'en Moravie orientale, les éléments les plus nombreux de la colonisation valaque se fixèrent dans ces contrées pendant la seconde moitié du XVI^e siècle. D'autres renseignements concernant en général les obligations pécuniaires et le « bétail » des Valaques des Carpates occidentales, les attestent également au début du XVII^e siècle. Mais pour connaître l'évolution, le caractère, l'importance et les résultats de la colonisation valaque dans les Carpates occidentales, l'auteur estime nécessaire de répondre d'abord à quelques questions touchant la situation de ces colons dans la seconde moitié du XVI^e siècle. C'est ainsi qu'il se demande où les Valaques firent leur apparition pour la première fois ? Quel était le sens de la notion de Valaque ? Quelle était leur principale occupation et quelle était leur importance économique ? Que peut-on dire au sujet de ce que l'on appelle le droit valaque ? etc. (p. 94—95).

Chacun de ces problèmes exige une réponse, mais celle-ci n'est guère facile à donner. Par exemple, on ne peut pas dire exactement combien de Valaques vivaient dans les Carpates occidentales avant la guerre de Trente Ans. Nos renseignements sont incomplets et imprécis, et cela d'autant plus que les « urbaria » n'ont enregistré que la population sédentaire. A ce sujet, un acte datant de 1580 atteste l'existence de 30 familles valaques dans les villages situés sur le domaine de Frýdek — soit le onzième de la population locale. Quelques « urbaria », dressés entre 1600 et 1619, mentionnent également des établissements de Valaques sur divers domaines dans les Carpates occidentales, mais la pauvreté des sources ne nous permet pas de tirer des conclusions au sujet des établissements situés sur des espaces plus étendus.

Quant à l'appartenance ethnique de ces colons de la seconde moitié du XVI^e siècle et du début du siècle suivant, elle se reflète dans les sources contemporaines dans une mesure qui autorise l'auteur à admettre que, pour la population locale, les Valaques constituaient un élément totalement étranger. Un renseignement datant de 1570 nous informe que dans les régions montagneuses — depuis Mukačevo jusqu'à Trenčin et surtout, le long de la frontière polonaise, — des milliers de Valaques venus d'Ukraine et de Moldavie s'étaient établis bien des années auparavant. Les Valaques de la région d'Orava sont nommés dans un acte datant

de 1576 « Rutheni seu Valachi », « Valachi et Rutheni ». L'important est que les actes de cette époque différencient nettement la population locale des étrangers des contrées d'où venaient les Valaques.

Plus loin, l'auteur traite du nombre de têtes de bétail (moutons et chèvres) possédées par les Valaques et met l'accent sur les dîmes imposées à cette population. Un élément très important est l'existence de l'institution du voïvodat, en tant qu'organisation propre à ces colons. L'existence de cette institution est attestée sur les deux versants des Carpates aux XVI^e et XVII^e siècles, et cela sur un espace très étendu. A partir du milieu du XVI^e siècle et jusqu'à l'époque de la guerre de Trente Ans, les documents nous donnent des indications sommaires, mais sûres, sur quelques-unes des attributions des voïvodes. Ceux-ci vivaient loin des domaines des féodaux, dans les régions montagneuses, au milieu des colons. Il est très probable que le voïvode était élu par la communauté et avait pour mission d'assurer la liaison entre les colons et les propriétaires des montagnes ou des pâturages. Au voïvode incombait la tâche d'encaisser les dîmes en argent ou en nature, afin de les remettre aux ayants droit, et de défendre les intérêts des Valaques. Il avait aussi un pouvoir juridictionnel sur ses hommes, dans le cadre de ce que l'on appelait le « tribunal valaque », dont l'existence fut longtemps mise en doute. Une organisation de ce genre a pourtant existé et se composait de neuf membres élus par la communauté du village.

Le III^e chapitre est intitulé : *La guerre de Trente Ans et la situation des colons valaques dans les Carpates occidentales (1620—1648)*. Avant de passer à l'examen des problèmes reliés au phénomène de la colonisation valaque pendant la période de la guerre de Trente Ans, l'auteur analyse la situation économique et sociale des territoires de la région des Carpates occidentales. De vastes domaines s'y forment et la corvée se transforme en impôt. En même temps, l'exploitation féodale va croissant.

Etudiant la présence des établissements valaques dans la première moitié du XVIII^e siècle, le professeur Macůrek constate que, en ce qui concerne certaines régions, nous disposons d'une foule de renseignements sur ce sujet. Pour d'autres, par exemple le nord-ouest de la Slovaquie, les informations sont moins nombreuses que celles concernant la période d'avant la guerre de Trente Ans. L'événement le plus important dans la vie de ces colons fut certainement leur participation aux révoltes de l'époque ou, plus précisément, à celles des années 1620—1648. En effet, de nombreux colons prirent part aux soulèvements contre les Habsbourg qui commencèrent en Moravie orientale en janvier 1621. A cette occasion, les Valaques eurent le courage d'attaquer plusieurs garnisons impériales cantonnées dans l'est de la Moravie. Après quoi, les mouvements reprirent à de longs intervalles, pour culminer avec la révolte des années 1642—1644.

Certains historiens ont voulu voir un rapport entre ce mouvement social et l'entrée des troupes suédoises en Moravie, mais le professeur Macůrek prouve qu'il s'agit en réalité de troubles populaires qui avaient des racines beaucoup plus profondes. Passant à l'analyse des documents qui concernent ces événements sociaux, l'auteur conclut que, à ce sujet, il existe une étroite collaboration entre les Valaques de la Moravie orientale et ceux du nord-est de la Slovaquie. Tous luttèrent aussi bien contre les Habsbourg que contre le régime social et économique. L'auteur estime que cette collaboration antiféodale constitue un chapitre encore trop peu connu de l'histoire des relations moravo-slovaques.

En ce qui concerne les témoignages documentaires relatifs à la présence des Valaques dans le second quart du XVII^e siècle, ils sont beaucoup plus nombreux que ceux qu'a connus l'ancienne historiographie. A ce sujet, l'auteur étudie la fluctuation des groupes de Valaques dans les différentes régions des Carpates occidentales. Son exposé est accompagné d'une

documentation onomastique et toponomastique des territoires respectifs. Cependant, le nombre des Valaques existant pendant cette période ne peut être déterminé avec précision du fait que de nombreux « urbaria » n'indiquent pas la population sédentaire et encore moins ceux qui se déplaçaient constamment. Cependant, l'auteur tente de se documenter à l'aide d'informations indirectes : références aux participants à la rébellion, punitions infl gées aux rebelles, recrutement des Valaques dans l'armée impériale, dîmes assignées aux colons, etc. Dans le second quart du XVII[e] siècle, on ne comptait, en Moravie orientale et dans le Teschen, qu'environ quelques centaines de familles valaques. La situation était à peu près la même en Slovaquie de nord-ouest.

L'auteur nous fournit également des données toutes nouvelles sur la stratification sociale des Valaques pendant cette époque. Une différenciation sociale avait d'ailleurs déjà commencé à se manifester auparavant au sein de la population valaque. Vers le milieu du XVII[e] siècle, une couche sociale supérieure, formée de voïvodes, d'hommes libres et de gens aisés avait pris naissance. En outre, il y avait des « coloni », des « inquilini » et des « sub-inquilini » (p. 207).

Passant au IV[e] chapitre, l'auteur présente *L'évolution sociale et économique après la guerre de Trente Ans (jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle) et la phase contemporaine de la colonisation valaque* (p. 216—325). Tout d'abord, le professeur Macůrek analyse la situation désastreuse créée par la guerre de Trente Ans dans la zone géographique respective. Nous sommes arrivés à la période de la formation des latifundia. Les obligations féodales augmentent et la corvée continue d'exister à côté de la rente en argent. L'exploitation s'intensifie et les serfs des domaines féodaux s'enfuient dans les montagnes dans l'espoir de s'y tailler un lopin de terre. Cette forme active de la lutte des classes suscite de grands troubles aussi bien à l'intérieur des domaines féodaux que dans la masse des colons. En d'autres termes, après la guerre de Trente Ans, on constate, dans ces contrées, une ruée des serfs vers les montagnes.

A la lumière de ces nouveaux éléments, l'auteur étudie l'existence des colons dans les Carpates occidentales au cours de la seconde moitié du XVII[e] siècle et au début du XVIII[e]. De nouvelles vagues de colonisation, généralement composées d'autochtones, se produisent. Ceux-ci, de pair avec les Valaques, prennent à bail, à des conditions très variées, les terres arables provenant des défrichements. Tout cela aboutit finalement à un système de location héréditaire, semblable à l'emphytéose.

Sur ces territoires, la colonisation est également renforcée par une population flottante qui, pour des raisons économiques et sociales, se déplace d'un endroit à l'autre. Etudiant ensuite les informations existant sur les Valaques de cette époque, l'auteur nous montre que, dans certaines régions de la Slovaquie, la colonisation valaque était en baisse. Par contre, dans le Teschen et en Moravie, elle était en plein essor.

Plus loin, il analyse derechef les phases de la colonisation, à partir des éléments onomastiques, géographiques et techniques. Bien que les Valaques aient été, en beaucoup d'endroits, assimilés par la population locale, ils conservent pourtant leurs caractères propres jusqu'au début du XVIII[e] siècle, grâce au fait qu'ils bénéficient d'une administration autonome et conservent leurs droits et leurs organisations. Toutefois, dans la région de Teschen, qui forme pour une bonne part l'objet de ce chapitre, l'institution du « voïvodat » subit de grandes transformations au cours de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Par exemple, le voïvode n'est plus élu par la communauté du village, mais nommé par les autorités féodales pour les représenter dans toutes questions intéressant les Valaques. Les documents à ce sujet sont très explicites. Cependant, certes, les colons proposaient parfois, dans leurs « réunions », un candidat, mais les féodaux n'étaient pas obligés de l'accepter (p. 296 sq.).

Enfin, à la fin du même chapitre, l'auteur traite des différentes formes de la lutte des classes dans les Carpates occidentales, lutte à laquelle participèrent aussi les Valaques, qui combattirent aussi bien contre les exactions féodales que pour la liberté.

Un chapitre de « Notes et compléments », riche de données et d'informations supplémentaires, complète cet ouvrage imposant. Suivent 38 annexes et des pièces d'archives rédigées en tchèque et en allemand. Mais avant de clore ces lignes, disons quelques mots de la méthode minutieuse et rigoureusement scientifique du professeur Macůrek. En effet, il a étudié chaque problème en partant des documents historiques, et cela pour chaque unité géographique, voire pour chaque domaine féodal. Sa documentation est faite de renseignements provenant de témoignages écrits, de bornages, de contrats de travail d'emphytéose, de registres de dîmes, de testaments, d'achat de domaines, d'affermages, d'expertises, de doléances, de termes toponymiques et onomastiques, de conflits de classes, de conflits entre féodaux, etc. Ces données éclairent, sur des étendues géographiques assez vastes, l'évolution et le déroulement de la colonisation valaque dans les Carpates occidentales.

La documentation et la structure de cet ouvrage témoignent d'une vaste érudition scientifique. L'auteur est au courant de tout ce qui a été écrit à ce propos par l'historiographie tchèque, slovaque, polonaise, hongroise, allemande et roumaine (pour celle-ci par D. Mototolescu, T. Holban, I. Nistor). L'ouvrage comprend enfin trois résumés en langues russe, française et allemande, ainsi qu'un index toponymique et un index onomastique. Les quinze reproductions qui l'accompagnent sont en majorité des cartes des régions des Carpates occidentales où eut lieu la colonisation des Valaques.

Tr. Ionescu-Nişcov

GÖLLNER, CARL, « *Turcica* ». *Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, T. I^{er}, MDI—MDL. Bucarest, Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine—Berlin, Akademie-Verlag GmbH, MCMLXI, 458 [-464] p., avec 30 fac-similés.

L'apparition du premier volume des « *Turcica* », qui comprend la description des publications européennes relatives à l'Empire ottoman parues dans la première moitié du XVI^e^ siècle dans ce domaine, constitue un événement bibliographique important. Carl Göllner, l'auteur de l'ouvrage, est un bibliographe connu par ses travaux antérieurs [1].

Le volume est précédé d'une préface, où l'auteur formule une série de remarques sur le matériel bibliographique contenu dans son ouvrage. Une grande partie de cette préface est consacrée à l'intérêt manifesté par l'Europe du XVI^e^ siècle pour les Turcs, intérêt « déterminé surtout par les grands événements guerriers... » (Préface, p. 13), tels que la bataille de Mohács (1526), le premier siège de Vienne (1529), la bataille navale de Lépante (1571), etc. Dès le commencement de la deuxième moitié du XV^e^ siècle, à l'époque des premiers livres imprimés par Gutenberg, on voit paraître une série de publications sur les Turcs; celles-ci reflètent, sans aucun doute, l'intérêt grandissant de l'Europe entière pour l'Empire ottoman à la suite de la chute de Constantinople (1453). Les premières publications relatives aux Turcs sont : un « Calen-

[1] *Michael der Tapfere im Lichte des Abendlandes. Berichte « Neuer Zeitungen »*, Hermannstadt, 1943; *Fehlerquellen in Hammers Bibliographie der abendländischen Türckendrucke*, dans le « Bulletin de la Section historique » (Académie roumaine), t. XXV, 2, 1944, p. 214—224 et extrait; *Die Auflagen des « Tractatus de ritu et moribus Turcorum »*, dans « Deutsche Forschung in Südosten », nº 1/1944 et extrait.

drier turc » (*Türkenkalender*), édité en 1455 [2] et une bulle du Pape Calixte III, publiée en 1456 [3], pour l'organisation d'une croisade contre l'Empire ottoman. Ces deux publications ont été imprimées par Gutenberg à Mayence.

Dans la première moitié du XVI^e^ siècle, grâce au développement de l'imprimerie et à l'intérêt grandissant pour les Turcs, le nombre des publications relatives à l'Empire ottoman s'accroît très sensiblement par rapport à la seconde moitié du XV^e^ siècle. Les Turcs deviennent un sujet d'intérêt constant pour l'opinion publique de l'Europe du XVI^e^ siècle. Les nombreuses feuilles d'information courante non périodiques, décrites dans *Turcica*, en sont la preuve. Jusqu'à l'apparition des publications périodiques et même longtemps après leur apparition, l'opinion publique de l'Europe centrale et occidentale était informée des événements importants par de petites publications, qui d'ordinaire ne dépassaient pas quatre pages et étaient connues sous divers noms, et en particulier sous ceux de *Neue Zeitungen* en Allemagne [4], *avvisi* en Italie, *avisos* en Espagne, etc. Très rares, on ne possède souvent aujourd'hui qu'un seul exemplaire (unicum) de ces feuilles et parfois même simplement une copie manuscrite.

C. Göllner n'a pas fait place dans son ouvrage aux publications du XV^e^ siècle en raison de ce que « les imprimés antérieurs, du XV^e^ siècle, — les incunables — ont été .consciencieusement décrits par Hain, Proctor et d'autres bibliographes, tandis que le XVI^e^ siècle est en grande partie un terrain bibliographique inexploré » (Préface, p. 15). Néanmoins le fait que les incunables ont été catalogués « par Hain, Proctor et d'autres bibliographes » ne suffit pas à justifier leur exclusion de l'ouvrage de Göllner. En effet, le chercheur qui s'intéresse aux sources européennes publiées au XV^e^ siècle touchant l'Empire ottoman, se voit obligé de parcourir des dizaines de milliers de titres dans les catalogues de ces deux auteurs mentionnées et d'autres bibliographes, pour essayer de découvrir les matériaux dont il a besoin. Les catalogues généraux d'incunables ou ceux d'une seule bibliothèque, — ces derniers contenant d'ailleurs des descriptions très sommaires comparés aux premiers — ne contiennent que la reproduction de l'*incipit*, du colophon et des détails techniques relatifs à l'ouvrage respectif. Or ces indications sont souvent insuffisantes pour donner une idée du contenu de certains imprimés.

Si C. Göllner avait inclu dans *Turcica* les incunables, il aurait rendu grand service aux chercheurs, en leur permettant de trouver sans peine les titres des ouvrages qui les intéressent, accompagnés d'une présentation sommaire de leur contenu.

Beaucoup de bibliographies précédemment parues font d'ailleurs place aux incunables.

[2] *incipit* : « Eyn manũg d· cristẽheit widd·die durkẽ ». Le seul exemplaire connu se trouve à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich. Cf. Arthur Wyß, *Der Türckenkalender für 1455. Ein Werk Gutenbergs.* (Festschrift um 500 jährigen Geburtstage von Johann Gutenberg, Mayence, 1900, p. 305) ; Aloys Ruppel, *Johannes Gutenberg—Sein Leben und sein Werk*, Berlin, 1939, p. 127—130.

[3] *incipit* : « Dis ist die bulla vnd der ablas zu || dutsche die vns vnßer aller heil- || gister vater vnd herre babst calist [9] || gesant vnd geben hat widder die || bosen vñ virfluchten tyrannen die || turcken Anno MCCCC lvj || &cetra » ;
finit : « Gegeben zu Rome by || sant Peter In dem iare noch goddes || geburt Dusent vier hundert lvi des || rij Kalend Julij Pontificatus nostri || Anno secundo (f. 13^v^), 14 f. non numérotées ; f. 14 blanche. Le seul exemplaire connu de cet imprimé se trouve à la Deutsche Staatsbibliothek de Berlin. Cf. Paul Schwenke, *Die Türkenbulle Pabst Calixtus III. Ein deutscher Druck von 1456 in der ersten Gutenbergtype. In Nachbildung herausgegeben und untersucht von... Mit einer geschichtlich-sprachlichen Abhandlung* von Hermann Degering. Berlin 1911. 3 f + 13 f facs. + 38 p. + 1 f ; *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, Band VI. Leipzig, 1934, nº 5916, p. 62 ; Aloys Ruppel, *op. cit.*, p. 132—134.

[4] Sur les différents *termes principaux* qui indiquent ou caractérisent l'origine ou la nature des « Neue Zeitungen » publiés en allemand au XVI^e^ siècle, cf. Karl Schottenloher, *Bücher bewegten die Welt. Eine Kulturgeschichte des Buches.* Stuttgart, 1952, t. II, p. 322.

Les règles de description bibliographique employées par Göllner dans *Turcica* sont celles en usage pour la description des imprimés rares et anciens, la reproduction fidèle de la feuille de titre et, le cas échéant, du colophon, l'indication du format du texte, du nombre des pages, des préfaces, postfaces et dédicaces, et celle de la cote de la bibliothèque où l'imprimé décrit est conservé, et des références aux bibliographies et aux ouvrages d'un autre genre contenant des indications sur l'imprimé en question, etc.

Sous ce rapport il y a lieu de signaler quelques lacunes dans la description que donne Göllner de certains imprimés.

1. *Reproduction de la feuille de titre*[5].

Nº 259 : « ...Le. *XVIII* iour... (Le. XXVIII iour) ; Nº 286 : « Ein Sendbrieff dar jnn *angezeigt*... » (« Ein Sendbrief dar jnn *angetzeigt*... ») ; Nº 537 : « ... al *ultimo* di Maggio... » (« ... al *ultimo* di Maggio... ») ; Nº 705 : « ... wie im Leger... » (« ... wie es im Leger... »). Ces fautes ont été constatées par nous en comparant la transcription de Göllner avec le fac-similé respectif de *Turcica*.

Nº 616 : « ...Herrschaft... » (« Herrschafft... ») vid. ex. de la bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., cote 2800/15/ ; nº 613 : la seconde lettre n'est pas datée du 26, mais du 24 février (« Schreyben aus Ragusa 24 Februar anno 1537 », vid. ex. de la B.A.R.P.R., cote 2800/16/) La transcription du titre de l'imprimé nº 783, p. 367—368, est la suivante :

« Newe zeytung von Con-// stantinopoli // Von einem Comet der bis in die 40 Tag am hymel ober des Turck-// en Pallast gestanden ist von einem fewren Trachen, der dem Turckcen seinem schatz und das new Schloß verderbt hat » — tandis que la transcription complète et correcte est la suivante :

« Newe zeytung von Con= // stantinopoli // ℭ Von ainem Comet der biß inn die 40. tag am hymmel ober deß // Türkē pallast gestanden ist. // ℭ Von ainem fewren Tracken der dem grossen Türcken seine schatz // verprent vnd verderbt, und das new schlloß verbrent hat. // ℭ Von donnem, windten, hagel vnd schaut, vnd was schaden sie // gethon haben. // Von grossen Erdtbidmen. // ℭ Was zu Constantinopoli, Andrianopoli vñ Gallipoli, geschehē ist. Von dem grausamen sachen und Rumorn Kriege geschray, // vnd von der grossen summa Wolfen so 3. tag in der stat Constan // tinopoli, vnd was schaden sie gethon haben. // ℭ Die außlegung aller obgemelter geschenen sachen, ist geschenen durch // zwolff deß Türckischen Kaysers fürnembste Astronimi, // vñ wie sie sich Christen erzaygt haben, darum̃ sie der groß Türck // hat wöllen verbrennen lassen, vnd wie sie wun // derbarlichen bey dem leben erhalten sein wor= // den, vnd wie sie der groß Türck zum hey // ligen grabe verornet habe. &. c. // Von der grossen Summa kewschrecken die alles das inn weytten biß in die 20. Welschmegl verderbt haben (Xylogravure — positif) »[6].

Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., cote 2800/24/ ; format du texte 165 × 107 mm. (Göllner indique par erreur *155* × 107 mm).

Il eût été normal en outre d'employer dans *Turcica* le système moderne de bibliographie en usage pour les imprimés anciens : quand une gravure ou un élément décoratif apparaît sur la feuille de titre d'un ouvrage, ils doivent être signalés dans la description bibliographique, entre parenthèses rondes encadrées de barres.

[5] Après le numéro de la publication nous reproduisons la transcription erronée des *Turcica* et, entre parenthèses, la transcription correcte.

[6] Le dessin étant profondément creusé dans le bloc de bois il n'a pas été recouvert par l'encre typographique, de sorte que l'impression n'a fait apparaître que les parties non creuses.

2. *Renvois bibliographiques*

A la fin de la description de chaque imprimé, l'auteur indique les ouvrages bibliographiques ou autres qui font mention ou donnent la description de l'imprimé. La liste des titres abrégés de ces bibliographies ou d'autres ouvrages fréquemment cités, est publiée aux p. 457—459 (*Abkürzungen*). Das ouvrages importants ne figurent pas dans cette liste. Ainsi, on y constate l'absence de l'ouvrage de Benda Kálmán sur la littérature « de presse » allemande à l'époque turque de l'histoire de la Hongrie (XV^e^ — XVII^e^ siècles) [7], ou de l'article d'Adolphe Schmidt complétant la bibliographie d'Emile Weller [8], etc.

Le texte latin de la relation de Nicolas Durand de Villegaignon, relatif à l'expédition de Charles-Quint contre Alger, avec sa traduction en français moderne [9], a été publié par P. Tolet [10] en 1874, ce que C. Göllner a omis d'indiquer. En décrivant les deux éditions du discours de Louis Hélian, *De bello suscipiendo adversus Venetianos & Turcas oratio*... Augsbourg, 1510, il était nécessaire de préciser qu'une partie importante de ce discours a été éditée par le savant russe Vladimir Lemansky [11].

Quoiqu'une série de publications conservées dans la bibliothèque James de Rotschild [12], à Paris, soient décrites dans *Turcica* et que cette bibliothèque possède un catalogue imprimé, dressé par Emile Picot [13], C. Göllner n'en fait pas mention et omet de la faire figurer dans la liste bibliographique des abréviations.

La Bibliothèque « Condé » de Chantilly possède également un catalogue imprimé pour les livres du XV^e^ siècle et de la première moitié du XVI^e^, que C. Göllner devait citer en décrivant les ouvrages conservés dans cette bibliothèque (n^os^ 259, 525, 550, 759, 817, 819 et 842) [14].

3. *Indication des dépôts de conservation*

La liste des bibliothèques où sont conservés les imprimés décrits dans *Turcica* figure aux p. 451—453 (Verzeichnis der Bibliotheken), mais une série de cotes et de bibliothèques sont erronées. Ainsi pour l'imprimé décrit sous le n° 92, p. 66, la liste indique la bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. (cote 2800/4) ce qui est inexact. L'imprimé qui figure sous cette cote à la B.A.R.P.R. est d'ailleurs décrit sous le n° 93, p. 67, où Göllner indique, par erreur, comme dépôt de conservation, la Bibliothèque Marciana de Venise. L'imprimé décrit sous le

---

[7] Budapest, 1942.

[8] Adolf Schmidt, *Fünfte Nachlese zu Weller* : *Die ersten deutschen Zeitungen. Aus der Grossherzoglichen Hofbibliothek in Darmstadt*, dans « Centralblatt für Bibliothekswesen », IX, 1892, p. 544—567.

[9] Il existe également une traduction française de 1542 : *Lexpédition & voyage de Lempereur Charles le Quint en Affricque* ... Lyon, 1542 (*Turcica* n° 759). Autre éd., Paris, 1542 (*Turcica* n° 760).

[10] *Relation de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, par Nicolas Durand de Villegagnon, suivie de la traduction du texte latin par P. Tolet. Publiées avec avant-propos, notice biographique, notes par H. D. Grammont*. Nogent-le-Rotrou, 1874.

[11] Vladimir Lemansky, *Secrets d'Etat de Venise. Documents, extraits, notices et études servant à éclaircir les rapports de la Seigneurie avec les Grecs, les Slaves et la Porte ottomane à la fin du XV^e^ siècle et au XVI^e^ siècle*, St.-Pétersbourg, 1884, p. 417—421. Lemansky qualifie le discours d'Hélian de « ... monument de la littérature pamphlétaire du siècle... » (p. 417), faisant remarquer que jusqu'à lui les historiens de la République de Venise n'avaient pas accordé à ce discours toute l'importance qu'il mérite.

[12] n^os^ 256, 257, 760 et 780.

[13] *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron de Rothschild*, rédigé par Émile Picot, membre de l'Institut, Paris, D. Morgand et Ed. Rahir, 1884—1920, 5 vol.

[14] Chantilly, *Le cabinet des livres. Imprimés antérieurs au milieu du 16^e^ siècle*, Paris, 1905.

nº 296, p. 158—159, en lui attribuant la cote II, 135.849 de la B.A.R.P.R., a en réalité la cote II, 135.840.

Bien que des bibliothèques de la R. P. Roumaine possèdent beaucoup de publications décrites dans *Turcica*, Göllner ne signale ce fait que pour une partie d'entre elles, indiquant pour le reste uniquement des bibliothèques étrangères avec leurs cotes respectives.

Nous citerons à titre d'exemple les ouvrages suivants, pour lesquels Göllner n'indique que des dépôts de conservation étrangers, bien qu'on en trouve également des exemplaires à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. :

Mathias Kretz : *Ein sermon von dem Türckenzug*, 1532 (nº 441), cote I 347.575 ; Benedetto Ramberti, *Delle cose de Turchi Libri III*, Vinegia, 1541 (nº 698) cote I 142.167 ; *Historie di Messer Marco Guazzo ove se conteneno le guerre di Mahometto*... Venezia, 1545 (nº 855), cote I 2726.

C. Göllner reconnaît qu'un tel ouvrage pourrait difficilement être complet : « ... il existe sans doute—dit-il—des imprimés du XVI^{e} siècle qui ne sont pas décrits dans la présente publication... » (Préface, p. 15). Nous indiquerons ci-dessous quelques textes ou éditions qui n'y figurent pas :

1. [Brenz, Johann]. Homiliae. XXII. D. Johannis Brentii, sub incursionem Turcarum in Germania ad populum dictae. Jam ab authore Ipso... recognitae et auctae. Haganoae, in officina Seceriana [= P. Brubach], 1533, 8°.

[Dr. R. Penninck, *Catalogus der niet-nederlandes drukken* : *1500—1540*, *Aanwezig in de Koniglijke Bibliotheek 'S-Gravenhage*, 1955, p. 34, col. II, nº 336].

Edition inconnue à Göllner.

2. [1535] LEs monstres et quantites des // Turcs et Gens darmes de lar = // mee du roy Barberousse. Quil meine // cõtre la tressaincte chrestiente. Et p lim // perialle mageste victorie usement defai // cte et expulcee de Thunes. // Cum priuilegio // (Xylogravure représentant « un Roi et une Reine près d'une fontaine »).

Impression en caractères gothiques.

Cette publication a paru en juin 1535. Paris, Bibliothèque Nationale, cote : Rés. 8° O^{3} i. 392.

J. P. Seguin, *L'illustration des feuilles d'actualité*... , dans la « Gazette des Beaux-arts », juillet-août 1958, p. 41, fig. 8 (fac-similé de la feuille de titre).

3. [1536] EXEMPLVM PROTESTATI = // ONIS QVA CAESAREA MAIESTAS VSA // est apud Rom. pont. collegiumqȝ Card. & lega— // tos regum ac principum, atqȝ alios complu // res uiros tum ecclesiastica tum secu- || ari dignitate insignes. || ITEM || DE CLADE TVRCARVM A SOFI ACCE || pta, & de Persarum praesenti imperio quae || dam scitu incunda. || ITEM || DE RECENTI MONTIS AE tnae incendio || Omnia ex Italico in latinum transcripta. || M. D. XXXVI.

Bibliothèque de l'Institut d'histoire de l'Académie de la R.P.R., cote : I 2739 L. 24 p. Format du texte : 175 × 135 mm.

Cet exemplaire fait partie d'une édition ou d'un tirage différent de celui de l'exemplaire décrit par C. Göllner dans *Turcica*, p. 280, nº 582 (Bayerische Staatsbibliothek München, cote : 4° Turc. 82).

4. [1536]. Newe zeitung des rat= || schlags vnd reyss der kriegssrüstung, || so der Türck newlich wider Karolum den Romischen || Keyser vnd die Cristen fürgenommen, mit an || zeigung der niderlag, so er von dem So || phi erlitten hat auch mit warhafftige beschreyben der religion und || weys zů kriegen, so die || Persier gebrauch || end. || Wirt auch angezeygt, warumb

Abraim der oberist || Bassa von dem Türkischē. Keyser getödet sey. || Jm Junio MDXXXVI
Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R.,
cote : P.I.15.701

9 f. non numérotées; signature : Aij, Aiij, B, Bij, Biij, 1re f. blanche.
Format du texte : 145 × 104 mm.

A la fin : « Gedruckt zu Strassburg bey || Wendel Rihel » (f. 9v).

Seule l'édition imprimée à Dresde par Wolfgang Stöckel, la même année, est décrite dans *Turcica* (n° 586, p. 282).

5. [1538]. ℭ Les Chapitres ou articles || de la tressaincte confederation faicte entre nr̃e sainct || pere le Pape, La Maieste Imperialle, et les Venetiens, || Contre les Turcqȝ (xylogravure) || ℭ Par Guillame Vorster man en la Licorne dor. || ℭ Cum Gratia et Priuilegio.

A la fin : « ℭ Ilz se vendent en Anuers par Guillame Vorster- || man a lenseigne de la Licorne dor. || Auec Grace et Priuilege ». (f 4v).

4. f. non numérotées. Impression en caractères gothiques.

[Emile Picot, *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron James de Rothschild*, t. III, Paris, 1893, p. 508, n° 2728 (2459 a) ; la feuille de titre est reproduite en fac-similé à la p. 509].

Emile Picot fait la remarque suivante sur la xylogravure de la feuille de titre de l'ouvrage décrit précédemment : « Le titre... est orné du même bois que le titre de *la Couronnation* [23] (n° 2717) ; cependant la planche, déjà fatiguée, a été retouchée. Le fond a été aplani et les tailles en ont disparu » (p. 508).

6. [1541] Auffgebot vnd warnung- || schrift,So die Chur, vnd Fürsten zů Sachssen etc. an alle jre Chur vnd Furstlichen gna- || den Lanndstende, vnd Vnterthanen, derselben Für- || stenhůmb vnd Lannde, des grawsamen Erbfeynds || der Christenhait, des Turcken, personlichen an- || zugs halben, sich in furstehender not, in Rü || stung vnd Beraitschafft finden zu lassen, offentlich haben außgehen || vnd verkundigen || lassen. || M.D. XLXI (sic pro XLI).
Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R.,
cote : S 3190/2/.

A la fin : « Datum || Torgaw Donerstags am tag Michaelis 1541 » (f. 14r).

4 f. non numérotées ; signature : Aij, Aiij, f. 1v et 4v blanches ;
Format du texte : 140 × 100 mm.

Edition différente des deux éditions du même ouvrage décrites dans *Turcica* sous les nos 708—709, p. 334.

Malgré ses lacunes et les erreurs qui ont pu s'y introduire, la riche bibliographie donnée par C. Göllner demeure la première tentative sérieuse de réunir en un seul ouvrage tous les écrits relatifs aux Turcs et imprimés au XVIe siècle.

Dinu A. Dumitrescu

---

[23] *La couronnation de Lempe || pereur Charles cinquiesme de ce nom faicte a Boloingne la grasse || le Mardy vingtdeuxiesme de Feburier. Lan de grace. || Mil cinq cens & trente.* || (xylogravure représentant le pape et l'empereur entourés de hauts dignitaires ecclésiastiques et laïques) || Cum gratia et priuilegio || [Emile Picot, *Catalogue*..., t. III, Paris, 1893, p. 496 et 499 (description de l'imprimé) ; la feuille de titre est reproduite en fac-similé à la p. 498].

Cartea romînească de învățătură[1], 1646, édition critique ; *Îndreptarea legii*, 1652[2], dans « Adunarea izvoarelor vechiului drept romînesc », VI et VII. Editions de l'Académie de la R.P.R. Bucarest, 1961, 431 p. et 1962, 1013 p.

Rappel des éditions critiques parues dans la même Collection (I—V), 1955—1959.

Dans son vaste programme relatif à la publication des sources de l'histoire de la Roumanie[3], l'Académie de la R.P.R. a, dès le début, fait figurer une « Collection des sources de l'ancien droit roumain », dont l'utilité était d'autant plus grande que dans le passé ce secteur d'activité scientifique avait été particulièrement délaissé.

Les deux derniers volumes (nos VI et VII) de ce *Corpus*, contiennent les deux grandes *pravile* (codes) imprimées du XVIIe s., celle de Vasile Lupu en Moldavie (1646) et la *Grande Pravila* de Mathieu Basarab (1652) en Valachie. On peut les appeler aussi Le Code de Moldavie et de Valachie (en y ajoutant l'année de leur publication), à condition de donner au terme de code (et aux rapports d'un tel code avec l'Etat) le contenu féodal très nuancé, qui résultera de la suite de cet exposé.

Monuments de la langue, de la culture en général et du droit, ces deux importantes sources sont, tout d'abord, le point d'aboutissement d'un long processus de réception nomocanonique et aussi, sous une forme de début, laïque, du droit byzantin. Cette réception a constitué un véritable mode de formation du droit féodal, déterminé — dans ses caractères communs et dans certaines particularités locales significatives — par le développement économique et par les conditions sociales et politiques de la société féodale envisagée[4]. L'analyse profonde que Marx et Engels ont donnée tout d'abord de la fonction bourgeoise de la réception du droit romain en Occident et aussi de sa fonction féodale, constitue une méthode de recherche valable également pour l'étude de la réception du droit romano-byzantin en Orient[5].

Ce qui définit l'essence des *pravile* du XVIIe s., c'est qu'elles constituent, avec la *Pravila aleasă* d'Eustratie ([Choix de lois], Jassy, 1632), restée en manuscrit, et avec la petite « pravila » imprimée à Govora (1640), un tournant dans l'histoire de la réception et du développement du droit féodal roumain.

Les causes profondes de ce tournant ont été bien définies dans l'introduction de chacune des deux éditions : développement des forces productives, des relations marchandises-argent et des villes ; aggravation du servage et accentuation de la lutte de classe, poussant la classe dominante à forger des moyens juridiques de répression supérieurs à ceux dont elle disposait[6] ;

---

[1] « Livre roumain d'enseignement » ; cf. l'éd. S. G. Longinescu, 1912 « ... de préceptes » (A. Patrognet).

[2] « Le guide de la loi » ou « Directorium legis », donc Nomocanon et non « Redressement (réforme) de la loi » ; cf. « Studii și Cercetări juridice », 1963, n° 1.

[3] Sur ce programme et les résultats obtenus, cf. Andrei Oțetea, *Le problème de l'édition des anciens textes*, dans *Studii privind relațiile romîno-ruse și romîno-sovietice* [Etudes concernant les relations roumano-russes et roumano-soviétiques], Buc., 1958, pp. 18—39.

[4] Voir notre étude dans *Mélanges H. Lévy-Bruhl*, Paris, 1959, pp. 373—391 ; Gh. Cronț, « R.E.S.E.E. », 1963, n° 1. comp. A. V. Soloviev, *L'influence du droit byzantin dans les pays orthodoxes, Relaz. del X Congresso Intern. di scienze storiche*, VI, 1955, p. 599—650 ; *Der Einfluss des byz. Rechts auf die Völker Osteuropas*, « Z.S.S. », R.A., LXXXI, 1959, pp. 432—479.

[5] M. Andreev, *Das bulgarische Gewohnheitsrecht...*, « Jahrbuch f. Ges. d. UDSSR u.d. volksdem. Länder Europas », Bd. 6, Berlin, 1962, p. 414—415 ; Gh. Cronț, *op. cit.*

[6] Voir L. V. Čerepnin, *« Sobornoe Ulaženie » de 1649 et « Pravilele lui Vasile Lupu » de 1646, comme source pour l'histoire de l'asservissement des paysans en Russie et en Moldavie* (en roum.), *Studii privind relațiile romîno-ruse și romîno-sovietice*, Bucarest, 1958, p. 30—41 ; Gh. Cronț, « Studii », 1960, n° 1 ; Al. Negoiță, « Justiția nouă », 1960, p. 153—160 ; *Istoria Romîniei*, III, Ière partie, chap. VII (sous presse).

centralisation de l'État dans les conditions du régime nobiliaire et de la domination ottomane ; entrée en scène de nouvelles catégories sociales — petits boyards, citadins aisés, paysans libres propriétaires de petits lots de terre et même d'éléments plus modestes encore — intéressés à renforcer le pouvoir central, à lutter (en même temps que les grands boyards autochtones, menacés, eux, par la concurrence des éléments étrangers), contre l'immixtion de ces éléments dans l'économie et les affaires politiques du pays, enfin, intéressés à la création d'une culture en langue roumaine [7].

C'est à l'ensemble de ces besoins que les codes de 1646 et de 1652 ont essayé de répondre. Dans ce but, on a utilisé en Moldavie d'une manière créatrice, une élaboration grecque — qui ne nous a pas été conservée — de l'œuvre de Farinaccius, le grand pénaliste italien de l'époque, que l'on a fait précéder du code de police rurale qu'était le célèbre *Nómos geôrgikós*.

Tout le code moldave a passé, tel quel, dans l'*Îndreptarea legii*, où il fut intercalé dans le texte provenant du Nomocanon de Malaxos. Ce dernier était suivi du *Commentaire* d'Aristène, sous le nom de *Nomocanonul cu Dumnezeu* [Le Nomocanon avec Dieu] et d'autres matériaux canoniques. En Moldavie, la principale partie nomocanonique du code 1652, en commençant par Malaxos, qui manquait dans le code de 1646, se retrouvait dans la *Pravila aleasă* de 1632 De ce fait, l'identité de la législation écrite des deux Pays roumains était frappante ; elle s'étendait partiellement aux Roumains de Transylvanie, où le code de 1652 sera la législation canonique de l'Église orthodoxe. Tout comme aux XV^{e} et XVI^{e} siècles, sous le régime de réception des *pravile* slavo-roumaines, la coutume du pays (*legea ţării*) n'a pas été écartée par l'apparition des grands codes de 1646 et 1652, car, selon la formule des éditeurs, la *pravila* (le droit reçu) n'avait pas le caractère d'une législation obligatoire et exclusive et elle n'incorporait pas dans son texte les anciennes coutumes juridiques, dont elle reconnaissait expressément la force de loi [8].

La tâche des éditeurs est loin d'avoir été facile.

Le texte a été transcrit en général avec beaucoup d'attention, en adoptant la méthode interprétative, la seule qui a semblé appropriée pour une édition de large circulation à la fois scientifique et culturelle [9]. Elle reçoit aujourd'hui l'assentiment des linguistes [10].

L'introduction historique de chaque volume — substantielle et documentée — s'ouvre par un bon aperçu de la situation économique, sociale et politique du pays dans la première moitié du XVII^{e} siècle. On expose d'après le même plan que les éditions précédentes et d'une manière concise les conditions dans lesquelles les codes furent rédigés et publiés ; on détermine les véritables auteurs du travail entrepris et le rôle qui revient à des collaborateurs étrangers, probablement M. Syrigos en Moldavie, et certainement Ignace Petritzis et Pantéléimon Ligaridès en Valachie. Cependant, la personnalité des auteurs ainsi que le problème de la collaboration auraient mérité de plus amples développements et une analyse plus poussée.

La présentation du code moldave au public, dans une brève préface, par Eustratie. le logothète de troisième classe qui l'avait traduit, et qui, pour ce faire s'autorisait de l'ordre (*dzisa*= le dit) du prince (auquel le code est dédié et qui en avait pris l'initiative, dans le cadre d'un programme législatif plus vaste qui n'aboutira pas), ne saurait être interprétée, ainsi que le font les éditeurs, comme un acte de promulgation (fût-elle tacite). Et il en est de même, selon nous, du code valaque. Présenté dans un avant-propos par le traducteur, le moine Dani l, au métropolite Ştefan, c'est celui-ci qui, dans une préface où celle de Blastarès est largement mise à contribution,

---

[7] Comp. « Studii şi Cercetări juridice », 1962, n° 2, p. 361—5 ; 1963, n° 1.

[8] Pour notre point de vue, cf. ci-dessus.

[9] Cf. acad. A. Oţetea, *op. cit.*, p. 23—4.

[10] I. Rizescu, « Limba romînă », 1962, p. 698 et 1963, p. 697—701 qui y signale certaines solutions discutables et certaines inadvertances ; cf. les remarques de Dan Simonescu, « Studii », 1962, n° 1, p. 208—212.

présente et confirme le code. C'est le métropolite qui y déclare avoir eu l'accord du prince et de son conseil. N'empêche que les deux recueils étaient destinés à la justice de l'Église, autant qu'à celle du prince. Jamais, dans le passé, le prince n'avait joué un rôle aussi actif dans l'acte de réception, que lors de l'élaboration et de la publication de ces codes. Mais ne perdons pas de vue qu'à cette date le droit « récepté » (byzantin), indépendamment de ses sources documentaires, était considéré comme ayant force obligatoire par lui-même (dans des limites nulle part précisées).

Les éditeurs actuels, en relevant l'orientation erronée de l'ancienne historiographie, ont demandé avec raison à une analyse de l'action réelle des facteurs internes du développement historique, la solution des problèmes fondamentaux que soulève l'étude des codes édités [11].

En réservant aux recherches futures une plus ample solution du problème de l'application effective des *pravile*, les éditeurs ont rendu évidente, par des exemples probants, que telle a été cette application ; à partir d'un certain moment, le code valaque, en tant que législation canonique, a été appliqué aussi en Moldavie ; il est demeuré en vigueur jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il convient de noter qu'il fut appliqué en Moldavie au XVIII^e siècle [12].

On doit souligner le caractère laïque plus accentué du code moldave, ce que les éditeurs ont mis en lumière. Par contre, le code valaque a pu être défini comme étant un nomocanon élargi. Ces justes caractéristiques sont nécessaires, mais forcément relatives. Le problème qu'elles soulèvent se rattachant d'ailleurs à celui de la juridiction canonique, il doit être réservé en vue d'une étude spéciale.

Les deux éditions dont nous nous occupons ici réalisent un progrès notable par rapport aux précédentes : la publication (dans les annexes) des sources de chaque *pravila*. Par contre, on a renoncé à y faire figurer, comme précédemment, des documents relatifs à l'élaboration, aux modifications ultérieures et à l'application du texte édité, ou encore à la personnalité des auteurs du texte. La partie documentaire des volumes I à V a été appréciée par tous les chercheurs. Il importe donc qu'à l'avenir elle soit maintenue, à côté de la publication — indispensable — des sources du texte édité (là où les simples références aux éditions existantes de la source utilisée ne suffisent pas).

Pour le code de 1646 on a publié : *a*) le *Nómos geôrgikós* (sans indications de la version choisie), texte grec et traduction roumaine ; les mss. gr. 532 et 385 de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., datant du XVIII^e siècle et contenant une élaboration de l'œuvre de Farinaccius, très proche de celle, plus vaste, utilisée par Eustratie, pour sa traduction, texte grec et traduction roumaine : le texte latin des extraits de l'œuvre de Farinaccius (1544—1618), *Praxis et theoricae criminalis*, d'après la concordance établie par Longinescu, collationnés avec le

---

[11] Voir dans ce sens le compte rendu de T. V. Gorianov sur l'édition du Code de 1646, « Istorija SSSR », 1962, n° 2, p. 200—202.

[12] L'exemplaire du Code valaque, rehaussé d'une reliure artistique exécutée à Jassy par Michel Strelbitsky, dont Dan Simonescu, *Lit. rom. de ceremonial*, p.252,n° 1, a signalé l'existence en 1939, se trouve à la Bibliothèque d'État, filiale N. Bălcescu (deux autres exemplaires ordinaires appartiennent à la même bibliothèque).

L'extrait contenant 8 chapitres d'une *pravila* inconnue, signalé par Gh. Ungureanu, *Justiția în Moldova, 1741—1832* [La justice dans la Moldavie, 1741—1832], Jassy, 1934, p. 14—15, représente le texte de l'*Indreptarea legii*. Il a été retrouvé dans les papiers d'Antohi Jora, juge régional en 1768, mais avait appartenu à son père, le hetman du même nom (*loc. cit*). Sur le problème de l'application effective du code de 1652, cf. « Studii și cercetări juridice », 1963, n° 1.

Voir le doc. moldave s.d. (sous Gr. Callimaque, N. Iorga, *St. Doc.*, VI, p. 134, n° 26), relatif à la dissolution des fiançailles, avec référence à « Harménopoulos dans la sainte *pravila*, ch. 187 dit : ... »; le texte reproduit n'est que le ch. 177 du code valaque de 1652, sans correspondance dans celui de 1646.

texte de l'édition de Venise (1609—1614 ; 1607—1621). Tous ces textes étant valables aussi comme sources du code de 1652, l'édition de ce dernier ne comporte que la publication du ms. gr. 307 de l'Acad. de la R.P.R., texte grec et traduction roumaine, contenant une importante version (1613) du Nomocanon de Malaxos, signalée par C. A. Spulber comme la plus proche [13] de celle que Daniil Panoneanul a eue entre les mains. Les textes grecs ont été établis et traduits avec compétence par Vasile Grecu et Gh. Cronţ, et nous voudrions souligner cette contribution qui facilitera pour beaucoup l'étude des sources des deux codes.

Un riche index alphabétique des matières, un autre des mots anciens ou ayant une acception périmée, une bibliographie, des résumés en langues russe et française, des reproductions du texte des éditions originales et des figures font de ces ouvrages d'appréciables instruments de travail, établis avec soin.

Nous ne pouvons insister ici sur l'esprit créateur dont les sources byzantines ou autres ont été adaptées aux besoins du pays où elles devaient être appliquées pour la défense et la promotion des intérêts de la classe dominante. Les introductions illustrent ce processus à l'aide d'une brève analyse et d'exemples caractéristiques. Mais l'aspect décisif du problème consiste à déterminer dans quelle mesure les différentes dispositions de chaque *pravila* étaient ou non appliquées effectivement [14] et la manière dont elles étaient interprétées. Les textes subissaient ainsi une nouvelle adaptation aux réalités locales ; elle avait lieu dans le cadre d'une action mutuelle très complexe — que l'on connaît encore imparfaitement — de la *pravila*, de la coutume et du droit princier. Après 1652, la coutume, conservant une large sphère d'application, connaît des créations nouvelles et se manifeste encore comme un système indépendant de la *pravila* ; elles s'affronteront pendant plus d'un siècle et demi, dans une hiérarchie imprécise et toujours remise en question. N'empêche que la *pravila* demeurait indiscutablement « réceptée » et étendait son emprise, en tant qu'expression suprême du droit de l'État, auquel elle fournissait des principes de subordination de la coutume et d'intégration du droit princier. Ce processus correspondait aux exigences du développement historique, à cette note d'originalité près que finalement coutume et *pravila* seront reçues dans le droit princier, le droit direct de l'État. C'est celui-ci qui se trouvera consolidé, au fur et à mesure que s'accomplissait le passage au mode de production capitaliste, vers l'État national de la bourgeoisie, vers le droit bourgeois, avec sa suprématie formelle de la loi émanant d'un organe compétent.

A ce compte rendu nous croyons utile d'ajouter une brève présentation des volumes précédents de la Collection (I—V) [15], à savoir :

I. *Legiuirea Caragea*, 1955, 339 p. C'est la législation du prince Jean Georges Karadja, contenant les codes civil, pénal et de procédure civile et pénale de la Principauté de Valachie, rédigée en grec et en roumain (chaque version étant imprimée séparément), sanctionnée le 9 août 1818 et entrée en vigueur le 1er décembre 1818.

II. *Pravilniceasca Condică, 1782*, 1957, 268 p. Ce petit code civil et de procédure, contenant peu de droit pénal, avec renvoi pour le reste au LX^{e} livre de *Basiliques*, au *Nómos geôrgikós* et aux *Nomoi stratiotikoi*, en attendant la codification locale de ces matières, fut rédigé en grec et en roumain (avec le titre seulement en grec) et sanctionné par Alexandre Ypsilanti en Valachie.

Les éditeurs estiment que le code — rédigé dès 1775, copié partiellement par Photéinos dans son manuel de 1777 — n'a pu être sanctionné qu'en 1780, lorsque, grâce à l'appui russe,

---

[13] Exceptée celle du ms. 1400 d'Athènes.

[14] Comp. N. G. Svoronos, « Rev. Intern. de dr. comp. », 1961, p. 893 et suiv.

[15] Caractéristiques communes : éditions critiques ; Éditions de l'Académie de la R.P.R. ; parues sous la direction de l'académicien A. Rădulescu ; la composition du collectif de rédaction a subi certains changements d'un volume à l'autre.

l'opposition de la Porte ottomane aura été écartée. Il est permis d'en douter fortement. Le prince et ses conseillers semblent avoir repoussé la rédaction achevée en 1777 par Michel Photéinos, dont le byzantinisme didactique et excessif était quelque peu dépassé et devait se heurter à une forte opposition (son *Manuel* était rédigé exclusivement en grec). La chrysobulle de confirmation elle-même déclare que la nouvelle *pravila*, le texte définitif actuel, a été établie (« așăzat ») dans la sixième année du règne, 1780. La *Pravilniceasca Çondică* a connu une large application, sans toutefois supplanter la coutume, ce à quoi elle ne visait même pas. La préface du code se rattache déjà aux doctrines du droit naturel qui avaient cours à l'époque en Europe.

III. *Codul Calimach*, 1958, 1016 p. C'est le vaste Κώδιξ πολιτικός – Code politique, c'est-à-dire civil — de la Moldavie. Sa préparation commença en 1812. D'une facture moderne, suivant de près le plan et, en grande partie, le texte du code civil autrichien de 1811, avec un appréciable apport du droit «récepté» et des coutumes locales, il comporte des scholies explicatives, des résumés marginaux et un riche glossaire. Son principal auteur, Christian Flechtenmacher (aidé pour la rédaction du texte grec par Ananias Cauzanos), a élaboré une œuvre pleine de mérite. La traduction roumaine traînant en longueur, le texte grec, imprimé en 1816 et 1817, et sanctionné le 1^er^ juillet 1817, entra en vigueur le 1^er^ octobre de la même année.

L'application du nouveau code ne devint effective qu'à partir de la publication (1833—4) d'une bonne traduction roumaine officielle, qui marquera une date dans le développement de la langue juridique roumaine.

IV. *Sobornicescul Hrisov, 1785, 1835, 1839*, 1958, 110 p. Cette chrysobulle synodale du 82 décembre 1785 réunissait deux rapports votés par une assemblée générale (Sfat de obște) ou synode. Le premier rapport concernait : *a*) l'interdiction des donations immobilières que *les pauvres* (răzeși, petits propriétaires) avaient l'habitude de faire aux riches et aux puissants ; *b*) l'introduction d'un nouveau régime des transmissions immobilières, avec réglementation de la protimésis, de l'échange, de la vente aux enchères et de l'hypothèque. Le second rapport concernait le partage des familles de tziganes (esclaves), ainsi que le mariage entre ces derniers et les Moldaves. Ce décret normatif, le plus important du XVIII^e^ siècle après celui de 1749 relatif à la suppression du servage (vecinia), a été refondu en 1835, 1836 et 1839 et publié chaque fois sous sa nouvelle forme. Les éditeurs, qui le considèrent comme « une pure œuvre juridique roumaine », ont attribué à cette législation féodale des caractères positifs trop marqués.

V. *Manualul juridic al lui Andronachi Donici*, 1959, 183 p. Sous ce titre conventionnel est publié le recueil de « lois » qu'en 1814 Donici faisait paraître à Jassy sous le titre de « Recueil contenant un résumé des lois impériales, etc. » (*Adunarea cuprinzătoare și scurt...*, etc.). Donici (né vers 1760—1765) avait une forte instruction juridique, grecque et latine. Il occupa de hautes fonctions publiques. Participant au mouvement des *carbonari* moldaves, il était animé d'un profond sentiment national. Son *Manuel* avait un caractère pratique et il s'adressait aux juges, à la jeunesse *legum cupida* et à tous les citoyens. A certaines erreurs matérielles près que l'édition signale, sans les identifier, Donici renvoie d'une manière précise aux sources de ses textes.

VI. *Observations communes*. Tous les volumes de la Collection contiennent : une introduction historique (cf., pour le plan, les éditions des codes du XVII^e^ siècle) ; le texte roumain (I—V) et grec (I—III) avec l'appareil critique, exigé par la nature spéciale des textes édités ; un riche choix de documents (inédits ou déjà édités) concernant la rédaction, l'interprétation et les modifications ultérieures du texte de chaque code ; la jurisprudence de la Cour de cassation (après 1860) y relative ; les autres instruments de travail cités à propos des éditions des codes du XVII^e^ siècle.

On a déjà signalé (Gh. Cronț) que l'analyse et la définition du contenu social-historique de chaque monument étaient insuffisantes. La publication des sources ou, selon les cas, leur indication analytique, selon la méthode consacrée pour ce genre d'éditions, eussent été indispensables.

Un inventaire (régestes, extraits ou reproduction intégrale, selon les cas) aussi complet que possible des documents relatifs à l'application du code respectif eût constitué une contribution inestimable à l'étude de ce problème capital.

Les codes de 1780, 1817 et 1818, tout comme le *Hrisov* de 1785 et le *Manuel* de Donici tendent à réaliser, à un niveau différent, une synthèse entre le droit byzantin (récepté), la coutume et le droit princier (*ius novum*). Dans le *Code Callimaque* la coutume occupe déjà moins de place que dans les codes valaques de 1780 et 1818 et dans la synthèse qu'il essaie de réaliser, la réception du droit bourgeois prévaut sur celle du droit byzantin. L'influence du code civil français se fait sentir dans les codes de 1817 et de 1818.

Toutes ces législations, dans leur essence, ont encore un caractère féodal qui reflète progressivement le processus de décomposition du système. Ce caractère est plus atténué dans le cas du *Manuel* de Donici et du *Code Callimaque*.

Parmi les problèmes généraux sur lesquels l'étude des textes du *Corpus* juridique de l'Académie de la R.P.R. peut projeter une vive lumière, il convient de signaler celui du droit populaire, ou plus exactement celui des rapports de ce droit avec le droit impérial (*Reichsrecht*), avec le droit savant (tantôt doctrine, tantôt *Juristenrecht*), avec le droit « récepté » (en tant que droit écrit savant de l'État).

Malgré sa brièveté, notre aperçu permet de comprendre pourquoi l'étude objective des œuvres du *Corpus* ne peut que leur rendre la place qui leur revient dans l'histoire du droit roumain, en tant que monuments de ce droit. Cette étude, qui a déjà commencé à porter ses fruits, possède désormais une base solide dans les éditions établies avec soin et qui ont déjà donné des résultats remarquables, unanimement reconnus, telles que la Collection de l'Académie de la R.P.R. les met à la portée de tous les chercheurs, dans une excellente présentation typographique.

Valentin Al. Georgescu

SÉRÉMÉTIS, D. G., Ἡ δικαιοσύνη ἐπὶ Καποδίστρια. Α'. Πρώτη περίοδος 1828—1829. Μετ' ἀνεκδότων ἐγγράφων [La justice au temps de Capo d'Istria. I. Première période, 1828—1829. Avec des documents inédits], Thessalonique, Imprimerie Hellenismos, 1959, 484 pages.

La justice au temps de Capo d'Istria par D. G. Sérémétis a paru dans la collection d'études historiques et juridiques intitulée « Contributions à l'étude historique du droit des Grecs et des Romains et du droit d'autres peuples de l'antiquité ». Cette excellente collection est dirigée par les professeurs G. I. Pétropoulos et N. I. Pantazopoulos.

L'ouvrage est précédé d'une ample bibliographie (p. 3—10) et d'une brève introduction (p. 11—16). Dans la première partie, l'auteur examine le régime judiciaire de la Grèce au temps de la domination ottomane et de la révolution grecque (p. 17—42), mettant l'accent sur la lutte menée par le peuple grec pour conserver ses institutions juridiques en dépit de la domination turque. Ainsi, l'Église grecque obtient de conserver son autonomie administrative dans le cadre de l'Empire ottoman. De même, les communautés grecques obtiennent le droit d'être administrées par leurs élus, mais l'ingérence turque réduit plus d'une fois à néant cette autonomie administrative.

En ce qui concerne les instances judiciaires, celles-ci sont formées de religieux et de laïcs grecs, sous la conduite des hiérarques de l'église, et ont une large compétence en matière de droit privé. Ces instances appliquent les *Basiliques* et le code de droit byzantin de 1345

connu sous le nom d'*Hexabiblos* d'Harménopoulos, de même que les coutumes juridiques Ces instances emploient la même procédure que les tribunaux ottomans, et leurs décisions sont exécutées avec le secours des autorités turques.

Quant à eux, les révolutionnaires grecs de 1821 organisent la justice conformément au principe de la souveraineté du peuple. Le gouvernement formé dans le Péloponnèse confie les attributions judiciaires à l'Assemblée Nationale, aux éphores des éparchies et aux sous-éphores. Pendant la révolution, on ne peut organiser qu'un petit nombre de tribunaux, faute de personnel possédant une formation juridique. En 1826, un tribunal pénal est constitué à Nauplie. L'auteur explique que, du fait de l'instabilité de la justice, on ne saurait dire que les droits de l'homme aient été respectés pendant la révolution. Pourtant, si l'auteur avait également examiné les aspects sociaux du mouvement révolutionnaire grec, il aurait compris du même coup les véritables causes pour lesquelles les droits ci-dessus mentionnés ne furent pas respectés.

Dans la seconde partie (p. 43—282), l'auteur étudie l'organisation de la justice grecque en 1828—1829. Il attribue à Capo d'Istria un rôle important dans l'organisation de la justice, énumérant dans les détails les mesures prises par celui-ci pour le recrutement des juges, la formation des tribunaux, la réglementation des procédures. Cette partie de l'ouvrage a le caractère d'une savante étude technique. On y trouve une analyse minutieuse des décrets et des instructions du gouvernement grec qui eurent force d'actes normatifs dans l'organisation de la justice.

Mais ce qui contribue sensiblement à la valeur de cet ouvrage, c'est le matériel documentaire présenté dans les annexes (p. 283—463). Les actes inédits publiés par l'auteur reflètent dans leurs grandes lignes les débuts historiques de la justice du nouvel État grec. L'ouvrage comprend aussi un index de documents, un index de noms et un des matières (p. 473—484).

L'ouvrage de Sérémétis est solidement documenté. Nous ne lui ferons qu'un reproche, de refléter un peu trop l'admiration que l'auteur nourrit pour Capo d'Istria. La personnalité de ce dernier n'aurait pas dû reléguer au second plan les forces sociales sur lesquelles reposait la grande œuvre d'organisation de la justice dans le nouvel État grec.

Il est donc nécessaire que nous connaissions mieux les conditions sociales sur lesquelles l'œuvre d'organisation juridique prit appui au temps de Capo d'Istria. L'auteur met l'accent sur l'important décret du 15 décembre 1828 qui porte sur l'organisation des tribunaux, et montre que, avec ce décret, l'*Hexabiblos* d'Harménopoulos, pour le droit civil, et le *Code de commerce français*, pour les questions d'ordre commercial, devinrent les législations fondamentales de la Grèce, mais néglige d'analyser le contenu social de ces législations. Or, celles-cir eflètent la stratification sociale du peuple grec au début du XIX^e^ siècle et correspondaient aux nécessités sociales d'un peuple qui venait tout juste de sortir du régime féodal ottoman et se dirigeait vers l'organisation d'un État moderne, où les éléments bourgeois devaient devenir la classe dominante

Sérémétis utilise une littérature historique et juridique abondante. Pour mieux mettre en lumière la tentative du législateur grec d'adopter les législations des Pays Roumains du début du XIX^e^ siècle, l'auteur mentionne le *Code Callimachi* de 1817 et la *Législation de Karadja* de 1818, mais semble ignorer les récentes éditions de ces législations publiées par l'Académie de la R.P.R. L'ouvrage de Sérémétis est original. Il rendra de grands services à l'étude comparée des institutions juridiques de la Grèce et des Pays Roumains, et surtout à celle des institutions comprises dans l'*Hexabiblos* d'Harménopoulos, devenu le code officiel du nouvel Etat grec et qui continua également d'être appliqué dans les Pays Roumains soit directement, soit indirectement, par la voie des législations gréco-roumaines.

Gheorghe Cronț

KATARGIEV, Dr. IVAN, Серската област 1780—1879. Економски, политички и културен преглед. [La situation économique, politique et culturelle de la région du Sérès entre 1780 et 1879]. Institut d'histoire nationale, Skopje, 1961, 322 pages.

La monographie sur la situation économique, politique et culturelle de la région du Sérès au XIX[e] siècle n'est pas le premier ouvrage de ce genre où le Dr. Ivan Katargiev, de Skopje, se montre un chercheur assidu et un bon connaisseur des problèmes essentiels de l'histoire de la Macédoine [1].

Les questions traitées dans cette étude concernent également l'histoire de la Bulgarie, de la Grèce, de la Serbie ainsi que, à certains égards, celle de la Roumanie.

Le sandjak de Sérès — ainsi se nommait cette région sous l'occupation ottomane — englobait au XIX[e] siècle un vaste territoire à cheval sur la Grèce, la Bulgarie et la Yougoslavie.

L'ouvrage compte quatre chapitres, plus des conclusions. L'auteur concentre surtout son attention sur la situation économique (création des grands domaines, essor des métiers, des manufactures, des bourgs, etc.), ainsi que sur l'étude du mouvement révolutionnaire à Sérès, Demirhisar, Melnik, Petrič et Razlog. Tout un chapitre est réservé à la révolte qui souleva, en 1878, le sandjak de Sérès.

L'auteur fait également quelques références à notre pays et expose quelques éléments d'histoire commune macédo-bulgaro-serbo-roumaine, par exemple, quand il retrace pour nous l'itinéraire suivi par les marchands macédoniens pour aller à Braşov : Nish (ou Sofia) — Vidin — Orşova — Braşov (p. 103). Ailleurs, la Valachie est citée parmi les pays importateurs de coton du Sérès dans la première moitié du XIX[e] siècle (p. 82). De même, des marchands de Macédoine (p. 101) poussaient jusqu'à Hermannstadt (c'est-à-dire à Sibiu que l'index, par erreur, situe en Allemagne).

L'auteur regrette de ne pouvoir, faute de données concrètes, parler plus longuement des « vieilles et traditionnelles relations commerciales », qui s'étaient établies entre la région du Sérès, d'une part, et la Valachie et la Moldavie d'autre part (p. 105). A juste raison, d'ailleurs, car c'est là, justement, un problème d'histoire balkanique qu'une collaboration entre les spécialistes permettrait d'éclaircir avec succès.

Il ne fait aucun doute que les archives turques doivent renfermer des données sur les relations du sandjak de Sérès et de la Macédoine en général avec les Pays Roumains. Pour leur part, les archives roumaines renferment, touchant ces relations, des données et des mentions qui, dépistées avec soin, pourraient enrichir nos connaissances, jusqu'ici insuffisantes, sur ce sujet. Ainsi, dans les documents roumains, un terme revient assez souvent, celui de « Serezli », qui désigne les personnes — généralement des marchands — qui venaient du Sérès. De même, dans les dossiers de nos archives qui concernent les exportations de bétail au sud du Danube, et les importations de différentes marchandises de Macédoine, la région du Sérès revient fréquemment [2].

---

[1] Ainsi, dans une monographie intitulée Ајдутското движение и Карпошовото востание во XVII век, parue à Skopje en 1958, Ivan Katargiev apportait des lumières nouvelles sur l'un des principaux événements de la guerre austro-turque de 1688—1689, et sur un aspect important de la lutte livrée par les peuples des Balkans pour secouer la domination ottomane. Ainsi, Ivan Katargiev y rappelait que le haïdouk Karpos, qui fut à la tête d'une vaste révolte et qui proclama l'indépendance de toute la région de Kumanovo, vécut pendant un certain temps en Valachie, exerçant le métier de mineur.

[2] Vers 1848—1850, le monopole des exportations de bétail de Valachie était détenu par un certain G. Gherman, membre de la famille Gherman, qui était justement originaire de la région du Sérès (voir, entre autres, les dossiers n[os] 698/1848, 1.299/1850, 1.483/1850, etc. du département du Trésor, aux Archives de l'Etat de Bucarest).

A propos de la Transylvanie, l'auteur mentionne également que, au temps de l'occupation ottomane, des mineurs slovaques de cette province furent transférés dans la région du Sérès. Leurs traces subsistent encore dans la localité de Lehova (p. 70).

Mais le livre de Katargiev traite aussi d'autres aspects des relations entre cette région et notre pays. Ainsi, dans un exposé sur le mouvement culturel dans la région du Sérès jusqu'en 1860 (p. 112—186), on trouvera des détails sur la famille Gherman et sur l'un de ses membres qui joua un rôle important dans la révolte serbe de 1804—1813, accomplissant d'importantes missions diplomatiques, pour devenir ensuite l'émissaire de Milosh Obrénovitch à Bucarest, et enfin. à partir de 1836, le premier représentant de la Serbie en Roumanie. L'auteur se contente de dire quelques mots sur l'activité déployée en Serbie par ce Gherman qui eut aussi, entre autres, le mérite de contribuer à l'organisation de l'activité éditoriale dans ce pays. Originaire de Bansko, dans la région du Sérès, M. Gherman était le cousin de Neofit de Rila et, pour cette raison, l'aida de ses deniers à faire imprimer ses œuvres en Serbie. Quant à son frère, Lazare T. Gherman, établi à Vienne, c'est lui qui fournit à Vuk Karadžić, le réformateur de la langue serbe, les sources concernant le dialecte de Razlog (p. 114). Enfin, notons encore que la femme de M. Gherman fonda une école à Bansko (p. 117).

D'autres données sur les relations avec notre pays datent de 1862. Exposant largement l'activité politique déployée par l'émissaire serbe Stefan I. Verhović dans le Sérès, l'auteur précise, entre autres, que celui-ci était abonné au journal «Българска пчела» qui paraissait à Braïla, et qu'il en recevait 12 exemplaires qu'il distribuait aux chefs du mouvement de libération de la région du Sérès et de Salonique (p. 140).

Plus tard, à l'automne 1878, quand, dans la région du Sérès, la révolte provoquée par les décisions du Congrès de Berlin — décisions qui désavantageaient la Macédoine — battait son plein, les Macédoniens émigrés en Roumanie envoyèrent un secours de 2.100 francs au mouvement de libération ainsi qu'une lettre collective de solidarité, dont l'auteur reproduit d'ailleurs un passage (p. 254).

Mentionnons également, pour l'intérêt qu'elles présentent, ses références à la situation des Macédoroumains dans le sandjak du Sérès. Venus là après la destruction de Moscopole en 1788, les Macédoroumains (ou les Vlaques) formaient des colonies plus ou moins importantes à Sérès, Demirhisar, Nigrita, Drama, Kavala, Nevrokop, Melnik, Petrič, Džumaia, Razlog, etc. (p. 17, 56, 147, 149). L'été, les Aroumains habitaient des maisonnettes à Papas, Čair, Ali-Botuš, Iapova, Bodjovo, Satrovo, etc. (p. 17). Le bey du sandjak du Sérès, Ismaïl, s'efforça d'attirer dans le Sérès les Macédoroumains qui avaient des entreprises commerciales à Vienne (p. 80). Mais sous le gouvernement de Iusuf, à l'époque de la révolte grecque de 1821, un grand nombre de Grecs, de Macédoniens et de Macédoroumains furent massacrés.

Destinée à l'éclaircissement de diverses questions intéressant l'histoire de la Macédoine, la monographie du docteur Ivan Katargiev, peut-être même à l'insu de l'auteur (qui fait reposer toute son étude sur l'étroit critérium d'une unité géographique artificiellement créée par l'administration ottomane), déborde le cadre qu'il s'était fixé, ce qui en fait un ouvrage qui doit avoir sa place dans toute bibliothèque consacrée à l'histoire des Balkans.

S. Iancovici

BOURMOV, A., *Таен централен Български Комитет* [Le Comité central bulgare secret], paru dans «Исторически Преглед», Sofia, XVI, 1960, 2, p. 41—65; 3, p. 59—84.

L'un des problèmes les plus importants parmi ceux qui concernent l'histoire du mouvement de libération de Bulgarie, qui activa sur le territoire de la Roumanie pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle, est sans aucun doute celui de la formation et du fonctionnement des

différents comités révolutionnaires. L'activité déployée par ces comités n'est pas encore suffisamment connue ; en particulier, des lacunes existent touchant l'histoire du Comité central bulgare secret, fondé en mars 1866 à Bucarest.

Etudiant divers matériels documentaires (publications de documents et surtout journaux bulgares parus en Roumanie, ainsi que les mémoires de quelques-uns de ceux qui prirent part à ces événements (Iv. Kasabov, P. Hitov, P. Kisimov, etc.), le professeur Bourmov apporte une série de précisions sur l'activité déployée par le Comité central bulgare secret entre 1866 et 1868, activité qu'il divise en deux phases.

La première phase englobe l'activité de ce comité depuis sa fondation jusqu'au début du mois de novembre 1866, quand Ivan Kasabov, ne pouvant plus rien entreprendre, quitte Bucarest et se retire à Ploieşti. Ce qu'il faut retenir au sujet de cette période, ce sont les pourparlers menés entre le groupe des révolutionnaires bulgares, ayant à leur tête G. Sava Rakovski, et les protagonistes de la politique libérale de Roumanie, qui militaient pour une action commune dans les Balkans contre les Turcs (C. A. Rosetti, E. Karada, C. Ciocîrlan, G. Serurie). Ces négociations aboutirent à la conclusion d'une entente connue sous le nom de « Coalition sacrée » et à la formation de deux comités d'action, l'un roumain, l'autre bulgare.

Il paraît qu'à la fin du mois de mars 1866, l'organisation proprement dite était définitivement mise au point. Analysant l'acte conclu entre les deux parties, l'auteur en extrait les attributions et les tâches communes des deux comités. Entre autres, on décida la création de deux autres comités centraux, l'un en Bulgarie, l'autre en Serbie, l'un comme l'autre étant subordonnés au comité bulgare secret de Bucarest. En même temps, un statut du Comité central bulgare était rédigé dans les langues roumaine et bulgare. Résumant les points essentiels de ce statut, l'auteur reproduit en entier la formule du serment que devaient déposer les révolutionnaires bulgares, décidés à donner leur vie pour la libération de leur patrie. Des matériaux présentés par le professeur Bourmov et conformément au statut, il résulte que d'autres comités bulgares furent fondés en 1866 à Giurgiu, à Brăila « et dans d'autres villes de Roumanie » (2, p. 61).

Cependant, la figure la plus représentative de la communauté de révolutionnaires bulgares demeure G. Rakovski. Celui-ci était connu aussi bien dans les cabinets diplomatiques d'Europe que dans les rédactions des grands quotidiens du temps pour un révolutionnaire décidé et que rien ne pouvait fléchir. Aussi les milieux réactionnaires, et surtout les autorités ottomanes et autrichiennes, le surveillaient-ils constamment. Les dernières années de son séjour en Roumanie ne lui apportèrent qu'amertume et déceptions. En octobre 1867, il s'éteignait dans un village du département d'Ilfov, sans avoir pu mener à bonne fin ses plans révolutionnaires. Les deux dernières années de sa vie — 1866 et 1867 — présentent encore des points obscurs. A cet égard, l'étude du professeur Bourmov nous apporte de précieux éclaircissements sur la marche des événements à Bucarest, que le grand révolutionnaire bulgare y ait ou non participé. Nous voulons parler de ses relations avec Alexandre Jean Couza, de la position bien définie de Rakovski à l'égard de la question agraire de Roumanie, de sa fuite à Galatz et, de là, à Odessa, pour échapper à la police, de ses rapports avec Ivan Kasabov, etc. Cependant, nous sommes mal informés des motifs qui, à un moment donné, brisèrent son élan révolutionnaire.

La seconde phase englobe l'activité du comité au cours des années 1867 et 1868. Tout d'abord, dans la seconde moitié de février 1867, le Comité central bulgare secret élabore un nouveau statut, que l'auteur reproduit d'ailleurs en entier (p. 62). Toujours en février 1867, les membres du comité rédigent un mémoire qu'ils adressent au sultan, sur la question bulgare.

L'auteur eut fait sûrement œuvre utile et instructive s'il avait comparé entre eux, d'une part, les différentes rédactions du statut, et, d'autre part, les deux mémoires, c'est-à-dire celui que nous venons de citer plus haut et qui a été envoyé au Sultan au commencement du

mois de mars 1867 et la brochure, rédigée déjà en décembre 1866 par le même auteur, P. Kissimov (*La Bulgarie devant l'Europe*).

Plus loin, l'auteur évoque les rapports entre le comité central et la «Dobrodetelna družina» (Société philanthropique) et souligne les mésententes survenues entre ces deux organisations. Commencé quelques années plus tôt, pour des raisons d'ordre social mais intéressant également le problème du mouvement de libération de la Bulgarie, le conflit survenu entre les gros bonnets de la bourgeoisie bulgare et les chefs des révolutionnaires bulgares de Roumanie s'aggrava davantage encore pendant cette période. Les informations et les matériaux fournis par le professeur Burmov sont très intéressants et viennent compléter nos connaissances sur l'histoire de l'émigration bulgare en Roumanie.

Tr. Ionescu-Nişcov

BOUVIER, BERTRAND, *Volkslieder aus einer Athos-Handschrift des 17. Jahrhunderts*, dans «Probleme der neugriechischen Literatur», III, Berlin, 1960, p. 21—26 (Berliner Byzantinische Arbeiten, 16).

Au début des années 90 du siècle passé, Spiridion Lambros découvrait au Mont Athos, au monastère d'Iviron, un petit manuscrit renfermant des chansons populaires grecques. Il en publiait le texte en 1914 et signalait en même temps à l'attention des spécialistes l'importance philologique et historico-musicale de ce manuscrit.

Quarante ans plus tard, B. Bouvier reprend l'examen du manuscrit, en accordant une attention spéciale au côté poétique et musical. C'est dans ce but qu'il transcrit, dans la notation européenne, les mélodies notées selon le vieux système byzantin. Avant de confier son travail à l'impression, l'auteur présente, sous forme d'une courte communication, les points les plus importants de sa recherche et souligne l'intérêt particulier du recueil.

Le premier côté envisagé concerne *l'ancienneté* du manuscrit. Sp. Lambros l'avait immédiatement daté du XVIII^{e} siècle. B. Bouvier confronte ce manuscrit, d'une part, avec un Kratématorion auquel il avait servi de reliure et, d'une autre, avec une série d'autres manuscrits de différentes provenances, ce qui lui permet d'établir que le manuscrit a pu être écrit entre 1650 et 1670.

C'est encore en le comparant à d'autres codices et, en premier lieu, au Kratématorion en question, que Bouvier établit que l'auteur du recueil fut un certain Athanase, ancien moine d'Iviron, établi par la suite à Thessalonique et auquel on doit différents chants ecclésiastiques qui ont pénétré au début du XVIII^{e} siècle dans les anthologies de psaltique.

Nous tenons à observer à ce propos qu'il existe aussi à la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. deux manuscrits où l'on rencontre le nom de cet Athanase. Le manuscrit grec 564 renferme des chéroubica, des kinonica et un polychronion portant la subscription τοῦ 'Αθχνχσίου ἱερομονάχου καὶ ἡμετέρου διδασκάλου. Parfois l'indication est plus complète et spécifie l'appartenance de ce dernier au monastère d'Iviron : ἐκ τῆς μόνης 'Ιβήρον. Quant au manuscrit grec 953, un stichérarion pour toute l'année, du XV^{e} siècle, il porte la note suivante : Τὸ παρὸν ὑπάρχει τοῦ μουσικωτάτου κυρίου 'Αθανασίου τοῦ ἐκ Θεσσαλονίκης. D'où il ressort qu'Athanase était un excellent musicien, ce qui garantit la valeur de ses notations.

Le second point important sur lequel se penche B. Bouvier est relatif au contenu poétique du manuscrit : chansons et ballades akritiques, chants historiques des XV^{e}—XVI^{e} siècles, chansons d'amour et chants patriotiques (Heimatlied). Un très grand nombre d'entre eux ont été recueillis — plus ou moins contaminés — au début de notre siècle.

L'auteur ne se prononce pas définitivement sur l'authenticité des mélodies. Il considère cependant qu'Athanase les a notées assez fidèlement, même s'il les a fleuries de ci de là. Il invoque à l'appui de son opinion la structure des strophes des chansons : le vers politique de 15 syllabes, la ligne mélodique qui s'étend sur un vers et demi, tout comme la chanson de klephtes, la répétition intérieure et les refrains que l'on peut rencontrer aussi dans les chansons grecques actuelles.

Gheorghe Ciobanu

VALSA, M., *Le Théâtre grec moderne de 1453 à 1900*, Akademie-Verlag, Berlin, 1960, 384 pages.

L'évolution du théâtre grec a préoccupé bien des historiens grecs, particulièrement N. Lascaris qui orienta avec passion ses recherches vers ce domaine. Il a écrit à ce propos plusieurs articles, ainsi qu'une œuvre de synthèse qui comprend une partie des résultats de ses recherches.

Récemment a paru l'important ouvrage de M. Valsa étayée d'une riche bibliographie. Le travail de Valsa qui s'occupe d'une aussi longue période du théâtre grec, est une étude très utile, dont le besoin se faisait sentir. On a beaucoup écrit jusqu'ici sur le théâtre grec, mais par fragments, par périodes et par régions. L'étude de Valsa vient combler les vides et retracer l'évolution historique du théâtre grec depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fin du XIX[e] siècle.

L'ouvrage comprend deux parties. La première traite de l'époque 1453—1821 et finit avec les représentations grecques données à Bucarest et à Odessa ; quant à la seconde, elle va de 1821 à 1900.

Après la chute de Constantinople, les représentations théâtrales disparaissent aussi bien en Grèce qu'à Constantinople. La première œuvre dramatique après 1453 est la comédie Νέαιρα (*Néaira*) écrite par D. Moschos et jouée peu avant 1478 à Mantoue. Son auteur, D. Moschos, appelé le dernier poète de la Grèce ancienne, fait partie d'un famille d'intellectuels. Il émigra en Italie vers 1470, du vivant de son père, Jean Moschos, lui aussi un intellectuel qui composa un discours funèbre à l'occasion de la mort tragique du grand duc Lucas Notaras. D. Moschos fit ses études à Venise et à Ferrare et, en 1478, il se trouvait à Mantoue, à la cour de Louis de Gonzague. Moschos bénéficia de la faveur et de la protection du duc, auquel, en signe de reconnaissance, il dédia sa comédie *Néaira*.

Après une ample analyse, Valsa conclut que « La pièce de Moschos, d'un intérêt plutôt historique que littéraire, marque une transition nette entre l'époque où l'on jouait encore en latin les pièces de Plaute ou de Térence, à Ferrare, sous la maison d'Este, à Mantoue, sous les Gonzague, d'une part, et la période suivante où le drame pastoral s'imposa sur les tréteaux, d'autre part. Elle clôt une longue période de décadence et d'imitation stérile tout en inaugurant une nouvelle ère d'efforts et de tâtonnements, d'où prit naissance le théâtre moderne européen » (p. 21). L'importance de la pièce de Moschos consiste donc dans le fait qu'elle inaugure le théâtre moderne.

Aux chapitres II et III l'auteur s'occupe du théâtre crétois et ionien. Il y donne le répertoire dramatique, les biographies des auteurs des œuvres jouées, l'analyse des pièces ; il montre leur valeur littéraire et établit une comparaison entre le théâtre crétois et ionien.

Au répertoire du théâtre crétois qui « pendant presque deux siècles, le XVI[e] et le XVII[e], tient à lui seul le flambeau presque éteint — le tison — du génie dramatique grec » (p. 22), ont figuré les pièces suivantes dont se sont occupés à plusieurs reprises non seulement les spécialistes grecs du moyen âge, mais bien d'autres encore : 1) *Le Sacrifice d'Abraham*,

mystère, 2) *Le Fortounatos*, comédie, 3) *Le Zinon*, tragédie, 4) *Le Stathis*, comédie, 5) *Le Yiparis*, comédie pastorale, 6) *L'Hérophili*, tragédie, 7) *Le Roi Rhodolinos*, tragédie, 8) *Le Katzourlos*, comédie.

Passant au théâtre ionien, l'auteur montre que sa plus ancienne représentation remonte à 1532; elle eut lieu à Corfou durant le carnaval. D'autres suivirent : *Les Perses* d'Eschyle, plusieurs comédies de Plaute, quelques pièces de Sénèque et deux tragédies d'Euripide. Les pièces puisant leur sujet dans la mythologie grecque furent les plus appréciées. Celles écrites par des auteurs italiens étaient représentées pour un public restreint, connaissant cette langue imposée par la domination vénitienne, qui avait banni l'étude de la langue grecque. Mais la conscience nationale grecque constitua l'obstacle principal à l'italianisation complète des Iles ioniennes. Ainsi donc, deux siècles durant, contrairement à la manière de développement du théâtre crétois, on ne constate dans le théâtre ionien aucune manifestation autochtone. Ce n'est qu'à peine au XVIII^e siècle — nous dit l'auteur — que « nous signalons lès efforts de toute une pléiade de poètes pour créer et pour fixer la langue poétique et en même temps nous révélons un petit nombre d'auteurs scéniques dont les œuvres attestent l'existence d'une émulation dramatique assez sérieuse » (p. 165). Il ne nous est resté du répertoire ionien que le texte d'une pièce, *le Hasis*, sorte de dialogue satirique par Démétrios Ghouzélès. Des autres pièces du répertoire, on ne connaît que les titres. La seule pièce du répertoire ionien analysée par Valsa est donc *le Hasis* (p. 172—180).

Au IV^e chapitre, l'auteur s'occupe du théâtre grec de Bucarest et d'Odessa. Nous nous permettrons d'apporter quelques précisions et rectifications aux affirmations de Valsa. Ce dernier adopte (p. 186 et 189) l'affirmation de G. V. Tzocopoulos (bien qu'il ne le cite point) et de N. Lascaris, que la première représentation en langue grecque donnée à Bucarest eut lieu en 1810 avec le drame *Phocion*.

G. V. Tzocopoulos, qui fut le premier à lancer cette affirmation, invoquait à l'appui de ses dires une lettre écrite de Bucarest par Constantin Arghyropoulos à sa sœur, Cornélie Mayer, lettre contenant jusqu'aux moindres détails de cette représentation. Il y est dit que la représentation eut lieu le « 7 janvier 1810 », à l'occasion de l'anniversaire du prince régnant. Mais, en 1810, pendant la guerre russo-turque (1806—1812), la Valachie n'avait point de prince régnant; ainsi ne pouvait-on pas donner une représentation à l'occasion de la fête de sa naissance.

Ce document parle de Constantin Iatropoulos, de Moundaniotis, ainsi que de Photidis, qui auraient interprété les rôles principaux. Mais, en 1810, ils ne se trouvaient pas dans la capitale de la Valachie pour être en mesure de contribuer à cette représentation théâtrale. Iatropoulos fut sollicité d'occuper un poste de professeur à l'Académie grecque de Bucarest dans le courant de l'année 1818 [1] et l'on sait qu'il fut chargé en 1819 de la préparation des futurs acteurs. En ce qui concerne Moundaniotis, il était professeur à l'Académie de Bucarest en 1819. Il s'y trouvait, toujours en ce temps-là, un autre professeur, Photilas, et nous croyons que C. V. Tzocopoulos a fait une erreur en lisant son nom Photidis. Tout ceci nous fait estimer que la pièce *Phocion* ne fut pas la première représentation grecque sur la scène bucarestoise car, comme il ressort de l'analyse du document, cette représentation ne pouvait pas avoir lieu en 1810. Les arguments susmentionnés plaident en faveur d'une date plus proche de 1819. Nous croyons que la représentation de *Phocion* eut lieu le 7 janvier 1820 et qu'on s'est mépris ou qu'on a mal lu la date du document, qu'il s'agissait de 1820 et non pas de 1810 [2]. Les représentations du théâtre grec à Bucarest ne commencent donc pas en 1810.

---

[1] Voir la revue viennoise Λόγιος Ἑρμῆς, 1818, p. 210.

[2] Ariane Camariano, *Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX^e siècle*, dans « Balcania », VI, 1943, p. 390—394.

A la p. 185, Valsa déclare que « le mouvement insurrectionnel d'Ypsilantis dérive plus ou moins directement de la renaissance dramatique dans la petite cour de Bucarest en 1815 ». Nous estimons cette affirmation de l'auteur quelque peu exagérée. Le mouvement d'Ypsilanti fut projeté et mis en œuvre par l'Hétérie. Il est vrai que la scène bucarestoise joua un grand rôle dans la préparation des esprits pour la révolution grecque, mais plus tard, en 1819—1820. En 1815 il n'existait pas encore de scène théâtrale ; en 1817 quelques fragments ou des pièces entières furent joués sur une scène improvisée dans l'appartement de la princesse Ralou Karadja, l'initiatrice et l'organisatrice du Théâtre de Bucarest. L'assistance à ces représentations était constituée par un nombre restreint de boyards ; ce n'est qu'en 1818 que commencent les véritables représentations théâtrales dans la nouvelle salle de Cişmeaua Roşie — « la Fontaine Rouge » — avec la troupe allemande de Johann Gerger [3]. La première représentation eut lieu dans la soirée du 8 septembre 1818 avec l'opéra de Rossini, *l'Italienne à Alger*. Mais l'enthousiasme avec lequel fut accueillie cette troupe se calma après les premières représentations, étant donné que parmi les boyards de Valachie peu nombreux étaient ceux qui connaissaient l'allemand et qui assistaient avec plaisir à ces représentations [4]. C'est alors que furent organisées et préparées les véritables représentations en langue grecque qui alternaient avec celles en langues allemande et roumaine de la troupe de Gerger. Ceci toutefois ne put être fait qu'en 1819, sous Alexandre Soutzo, qui constitua un comité théâtral pour le choix du répertoire et la préparation des acteurs dilettantes [5]. On ne peut donc pas parler, comme le croit Valsa, d'une renaissance dramatique à Bucarest en 1815.

Il y aurait bien des choses encore à rectifier dans le chapitre sur le théâtre de Bucarest, car Valsa s'est trop fondé sur les affirmations de l'historien du théâtre grec N. Lascaris. Dans notre étude *Le Théâtre grec à Bucarest*, nous avons rectifié bon nombre d'affirmations erronées de Lascaris. Nos rectifications sont également valables pour celles de Valsa. Nous nous bornerons seulement à préciser que la première représentation effective en langue grecque, confirmée par des sources contemporaines, eut lieu le 23 février 1819, lorsque l'on joua la tragédie de Voltaire la *Mort de César*, traduite en grec par Georges Serouios [6].

A la p. 189, Valsa cite parmi les représentations grecques données à Bucarest *Hécube*, d'Euripide. Pourtant cette pièce ne fut pas jouée à Bucarest en 1817 mais en 1819 ou 1820, et non pas en grec, mais en roumain, dans la traduction de Nănescu, le rôle d'Hécube étant nterprété par Eliade Rădulescu [7]. En 1816—1817, *Hécube* fut jouée en grec, non pas à Bucarest, mais dans la ville grecque de Kydonia [8], en Asie Mineure.

A la page 188, note 2, l'auteur fournit quelques données biographiques sur Aristia. Il dit, entre autres, qu'« en 1821 on le trouve à Corfou, interprétant le rôle d'Oreste (Alfieri) ». L'affirmation que, en 1821, Aristia se trouvait à Corfou ne semble point probable. Nous savons que le 17 mars 1821, lors de la solennité qui eut lieu dans la maison de Belio, quand fut hissé le drapeau de la lutte pour l'indépendance du peuple grec, celui qui tenait ce drapeau était Aristia, qui parcourut les rues de la capitale de la Valachie, suivi par une foule de militaires et de civils qui entonnaient la marche de Rigas. Après la liquidation du mouvement

---

[3] Ioan Massof, *Teatrul romînesc* [Le théâtre roumain], vol. I, Bucarest, 1961, p. 91.

[4] W. Wilkinson, *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, traduit de l'anglais par M***, Paris, 1821, p. 127. C'est le même Wilkinson qui dit que la troupe de Gerger jouait également des comédies en langue valaque; Ioan Massof, *op. cit.*, p. 94.

[5] Ariane Camariano, *op. cit.*, p. 398.

[6] Ariane Camariano, *op. cit.*, p. 400.

[7] D. Olănescu, *Teatrul la romîni* [Le Théâtre chez les Roumains], II[e] partie, Buc., 1898, p. 11, et I. Massoff, *Teatrul romînesc* [Le théâtre roumain], Buc., 1961, p. 95—96.

[8] A. Firmin Didot, *Notes d'un voyage fait dans le Levant en 1816—1817*, Paris, p. 387.

en Valachie, Aristia fut engagé comme professeur dans la maison de Scarlat Ghica [9]. Donc, aussi bien durant le soulèvement de 1821 qu'après sa fin, nous trouvons Aristia à Bucarest ; il ne pouvait pas, par conséquent, contrairement aux dires de Valsa. se trouver à Corfou. Il est vrai qu'Aristia passa quelque temps dans cette belle île de l'Archipel ionien et qu'il y organisa une troupe de dilettantes avec laquelle il donna quelques représentations, mais ceci arriva ultérieurement, en 1825 [10].

Valsa clôt le chapitre concernant les représentations du théâtre grec à Bucarest, en ajoutant en note : « Nous avons omis à dessein de faire mention des drames de Kotzebue montés par la troupe d'Aristia. Il nous a été impossible de trouver la date exacte de ces représentations » (p. 191). Nous ne croyons pas que les pièces de Kotzebue aient figuré au répertoire d'Aristia, mais l'une des pièces de l'écrivain allemand, *Misanthropie et pénitence*, fut jouée dès 1803 dans la florissante ville de Thessalie, Ampelakia [11].

Passant au théâtre d'Odessa (p. 192—196), dont les débuts datent de 1814, Valsa cite es appréciations suivantes d'un périodique viennois : « On a représenté depuis quelques années sur le théâtre d'Odessa plusieurs drames écrits en grec moderne et qui ont obtenu non seulement les applaudissements des Grecs, mais ceux aussi des étrangers de toutes les nations que le commerce attire dans cette ville » (p. 193). Plusieurs comptes rendus sur les représentations d'Odessa furent publiés dans la revue viennoise Λόγιος Ἑρμῆς. Les pièces du répertoire avaient pour la plupart un contenu historique et on y mettait en évidence le patriotisme et l'abnégation des héros. Par exemple, *Thémistocle*, le drame historique de Mètastase, *Philoctète*. de Nikolaos Pikkolos, *La Mort de Démosthène* du même Pikkolos, et d'autres encore. L'auteur mentionne seulement les représentations données jusqu'à l'hiver 1818—1819. Le chapitre aurait pu continuer avec d'autres représentations données en 1820. Nous savons avec certitude qu'en octobre 1820 deux tragédies de Voltaire furent également représentées à Odessa : *le Phanatisme* et *la Mort de César*. Ces représentations eurent un tel succès, que des comptes rendus furent publiés dans plusieurs périodiques du temps.

Les rôles principaux furent interprétés par Spiros Dracoulis, qui jouait également dan les représentations italiennes et était applaudi par les étrangers mêmes comme un seconds Damarin [12]. Dracoulis s'enrôla en 1821 dans le Bataillon Sacré et tomba à la bataille de Drăgăşani. Un an après, en 1822, quelques compagnons d'armes de Dracoulis, de retour à Odessa, y donnèrent en sa mémoire une représentation de la tragédie de Sophocle, *Philoctète*, dans la traduction néo-grecque de N. Pikkolos [13]. L'auteur clôt le chapitre sur *Le théâtre à Odessa* avec les appréciations suivantes : « Notons, pour terminer, que la communauté grecque d'Odessa, loin du contrôle turc, n'avait nullement à se préoccuper de ne pas déplaire au Divan. Tout au contraire, le gouvernement russe, pour les fins de sa propre politique, devait favoriser en sous-main pareilles manifestations patriotiques » (p. 197).

I. Philimon, Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως [Récit historique sur la révolution grecque], Athènes, 1859, vol. II, pp. 133—134; Ioan Ghica, *Scrisori către Vasile Alecsandri* [Lettres adressées à Vasile Alecsandri], Buc., 1887, p. 44.

[10] Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire în limba greacă şi romînă*. [L'esprit révolutionnaire français et Voltaire dans les langues grecque et roumaine], Bucarest, 1946, p. 125.

[11] J. L. S Bartholdy, *Voyage en Grèce, fait dans les années 1803 et 1804*, traduit de l'allemand par A. du C***, Paris, 1807, vol. I, p. 112.

[12] Voir « Λόγιος Ἑρμῆς », 1821, p. 114 ; « Zeitung für die elegante Welt », Leipzig, 5 juillet, 1821, colonne 1032, et « Revue Encyclopédique », III[e] année, 1821, vol. IX, p. 605.

[13] « Revue Encyclopédique », IV[e] année, 1822, vol. XIV, p. 191, et « Zeitung für die elegante Welt », Leipzig, 23 juillet 1822 ; cf. aussi Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar*, p. 121.

Dans la seconde partie, divisée en 5 chapitres, l'auteur traite les sujets suivants : chap. I — *Le Théâtre grec jusqu'à 1840* ; chap. II — *De l'arrivée d'Aristias à Athènes à la chute d'Othon* ; chap. III — *De 1862 au « Komeidyllion »* ; chap. IV — Le *« Komeidyllion »* et chap. V — *Le Théâtre grec autre que le « Komeidyllion » à la fin du XIXe siècle.*

A ce que dit Valsa, à la page 277, concernant les représentations de Constantinople, il faut également ajouter le fait que le consul russe Zaharov a beaucoup encouragé les jeunes acteurs dilettantes et leurs représentations patriotiques. Dans sa maison se rassemblaient, en 1815, plusieurs grecs qui s'occupaient des représentations des pièces de Rizo Neroulos : *Aspasie* et *Polyxénie*. Mais les autorités, informées que dans la maison du consul se rassemblaient des jeunes gens portant des casques et des armes, bien que ces casques fussent en carton et les armes de bois, interdirent les réunions et, ainsi, les représentations prirent fin [14].

Les quelques observations faites ci-dessus ne modifient nullement la valeur de ce travail. L'importante étude de Valsa est très intéressante également en raison de la méthode utilisée pour traiter le sujet. Elle n'est pas uniquement l'histoire de la scène grecque dans divers coins de l'Europe. On y trouve le répertoire des différentes scènes, l'analyse littéraire des pièces et la biographie, plus ou moins complète, des dramaturges grecs. Dans ce travail de valeur, le lecteur trouve une riche moisson d'informations.

Ariadna Camariano-Cioran

Poeţii Văcăreşti. Versuri alese. Ediţie îngrijită de Elena Piru, cu o introducere de Al. Piru [Choix de poésies des Văcărescu. Edition publiée par les soins d'Elena Piru, avec une introduction d'A. Piru], Bucarest, 1961, Editions pour la littérature, in-8°, LXXXI + 316 pages, et 13 planches.

Cette édition des poésies des Văcărescu était attendue avec impatience. En effet, le œuvres poétiques des membres de cette famille ont donné lieu à tant de confusions que le besoin se faisait sentir d'établir enfin clairement la paternité de chacun d'entre eux.

L'ouvrage s'ouvre sur une introduction d'A. Piru, (p. V à LXXVII) où nous trouvons une biographie de chacun d'entre eux ainsi que des appréciations critiques sur l'activité littéraire, historique et poétique de Ienăchiţă, Alecu, Nicolae et Iancu Văcărescu. Suit un « Avant-propos » où Elena Piru (LXIX—LXXXI) énumère les manuscrits dans lesquels elle a sélectionné les poésies présentées dans l'ouvrage, puis nous expose la méthode choisie pour la publication de ces textes du XVIIIe et du XIXe siècles. Viennent ensuite les poésies des Văcărescu, suivies d'une bibliographie élaborée par A. Piru (p. 291—295), d'un glossaire de mots anciens ou d'origine étrangère (p. 297—303), d'une table des illustrations et enfin d'une table des matières.

Pour mieux faire comprendre la poésie des Văcărescu, A. Piru estime nécessaire de diviser l'histoire de cette famille en deux époques distinctes : l'une qui va de 1770 à 1800, avec Ienăchiţă et Alecu Văcărescu, où l'influence grecque est dominante, l'autre qui va de 1800 à 1847, avec Nicolae et Iancu Văcărescu, et où c'est l'influence occidentale qui l'emporte, mais où l'inspiration comme la facture de chacun d'entre eux demeurent le plus souvent originales.

Parlant de Ienăchiţă Văcărescu. A. Piru souligne combien sa grammaire eut d'importance pour l'unité et le progrès de la langue roumaine. Prenant le contre-pied des philologues latinisants, Ienăchiţă Văcărescu ne propose pas d'éliminer les mots slaves du roumain. Au

[14] Voir Ariane Camariano, *Le théâtre grec . . .* , p. 385.

contraire, il le veut aussi riche que possible, de sorte que l'on puisse plus facilement traduire les ouvrages scientifiques en roumain ; aussi recommande-t-il, pour enrichir le vocabulaire, d'y introduire des néologismes pris à la langue grecque.

En ce qui concerne le poème antiottoman, *Trîmbița romînească* [Le Clairon Roumain] nous avons établi, il y a déjà quelques années, que nous sommes en présence d'une *adaptation* à la cause roumaine, et nullement d'une *traduction* de la célèbre marche d'Adamantis Coray, et que cette adaptation fut faite *après 1821*, et non pas *après 1800* [1]. Parlant de la poésie *Amărîtă turturea* [Triste tourterelle], A. Piru admet, comme nous l'avons montré, que Văcărescu prit incontestablement pour modèle une poésie grecque parue dans un livre d'Athanase Psalidas, *Les Effets de l'Amour*. Cependant, il est bon de savoir que la poésie grecque parue dans *Les Effets de l'Amour* n'est pas l'œuvre d'Athanase Psalidas, mais celle d'un auteur inconnu, que Psalidas tira de l'un de ces recueils anonymes dénommés « pêle-mêle », qui circulaient alors sous forme de manuscrits.

Aux pages XXIV et XXV, A. Piru, influencé par un article de N. H. Gheorghiu [2], écrit que : « Parmi les poésies grecques de Ienăchiță Văcărescu, l'une d'elles, un chant intitulé Μὲ δυστυχίαις πολεμῶ, fit le tour de l'Europe, grâce au livre de P. A. Guys, *Voyage littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs anciens et modernes*, Paris, 1771. G. L. S. Bartholdy en donna une traduction en français en 1805, puis une autre en allemand en 1807. Le manuscrit original de la poésie étant tombé dans la possession de l'orientaliste G. A. Buchon, celui-ci le prêta à L. J. N. Lemercier, qui traduisit à son tour la poésie en français et la publia dans le second tome de son recueil *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*, Paris, 1825 ».

Or, comparant le texte de Guys avec la traduction de Bartholdy, nous constatons des différences assez sensibles. Si libres qu'aient été ces traductions, nous avons peine à croire que les traducteurs se soient permis de changer certaines idées fondamentales de la poésie grecque. Par exemple, la fin diffère complètement de l'une à l'autre traduction. Alors que dans la poésie de Guys, le poète exclame : « Désespéré, je cours à mes voiles que j'embrasse pour m'abîmer ou pour me sauver avec elles », celle de Bartholdy se termine de la façon suivante : « Oui, à l'instant même où tout semble perdu pour toi, et où tu te figures qu'il ne te reste plus qu'à t'abandonner au désespoir, peut-être que le destin travaille à préparer la délivrance ».

Dans la première poésie, le poète met son dernier espoir dans le mât du bateau ; il sera sauvé, ou il s'abîmera avec lui. Dans la seconde, c'est dans le destin qu'il place toutes ses espérances.

Ces différences, et d'autres encore, nous firent soupçonner que Guys et Bartholdy ne traduisirent pas la même œuvre. Et, en effet, nous avons découvert deux poésies grecques ; l'une qui est l'original de la traduction de Guys, l'autre, celui de la traduction de Bartholdy. Par conséquent, les traductions de Guys et de Bartholdy n'ont pas le même prototype grec. Les deux poésies, aussi bien l'original de Guys que celui de Bartholdy, figurent dans le livre d'Athanase Psalidas, *Les Effets de l'Amour* [3]. Or, comme nous l'avons déjà montré à d'autres occasions, l'auteur des *Effets de l'Amour* a pris plusieurs poésies parmi celles qui circulaient alors sans nom d'auteur et les a intercalées dans son livre. Quant à la troisième traduction;

---

[1] Voir Ariadna Camariano-Cioran, *Despre poema patriotică anti-otomană « Trîmbița romînească »* [Au sujet du poème patriotique antiottoman « Le Clairon Roumain »], dans « Studii și materiale de istorie medie », tome II, 1957, p. 461.

[2] Voir « Viața Romînească », n° 12, 1939, p. 43—57.

[3] L'original grec traduit par Guys se trouve à la page 154, celui de Bartholdy à la page 104—105.

celle de Lemercier, bien que nous ne connaissions pas le prototype grec, les différences par rapport aux deux autres textes nous font penser que Lemercier ne traduisit ni l'original de Guys, ni celui de Bartholdy. En effet, dans la traduction de Lemercier, le poète n'attend le salut ni des mâts, ni du destin, mais il croit que la persévérance sera plus forte que la mort, que le courage sauvera l'homme du naufrage.

Ceci dit, voyons si la poésie traduite par Guys peut être attribuée à Ienăchiță Văcărescu. Pour notre part, nous doutons que cette poésie grecque soit l'œuvre du premier des poètes de la famille Văcărescu. En effet, aucune précision, aucune preuve n'est venue jusqu'ici témoigner que Ienăchiță ait écrit des poésies en langue grecque. Tout au plus lui a-t-on attribué quelques poésies religieuses, mais, même là, A. Piru (p. XX) doute qu'il en soit réellement l'auteur. Si la poésie „Μὲ δυστυχίαις πολεμῶ" était l'œuvre de Ienăchiță Văcărescu, elle devrait pour le moins figurer dans l'un des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. où l'on trouve, avec d'autres œuvres, les poésies des Văcărescu. Or, Elena Piru, qui a pourtant étudié minutieusement tous les manuscrits des poésies des Văcărescu pour élaborer la présente édition, n'a sûrement dû trouver aucune poésie grecque de Ienăchiță Văcărescu, puisque son ouvrage ne comprend aucune poésie de ce genre [4].

Quant aux œuvres poétiques d'Alecu Văcărescu, nous constaterons que l'ouvrage d'Elena Piru, outre ses poésies roumaines, nous donne 9 traductions en roumain de ses poésies grecques. Précisons que ces poésies grecques d'Alecu Văcărescu, de concert avec des poésies érotiques dues à des poètes grecs, circulaient dans ces « pêle-mêle » si recherchés à l'époque, et d'où Athanase Psalidas, Rigas Velestinlis, Zisi Dauti et D. Fotino tirèrent tout ce qui leur parut susceptible d'être introduit dans leurs propres ouvrages.

Ainsi, la poésie n° 3 (p. 45—46) : *Ciel, entendras-tu jamais* (Εἰς τὰς ἀκουάς σου πότε θὲ νὰ φθάσουν οὐρανέ) figure dans *Le Nouvel Erotocrite* de D. Fotino, tome I, p. 37 ; de plus, outre les copies existant dans les manuscrits roumains n[os] 287 et 3.238, qui fournirent à Elena Piru les textes publiés par ses soins, une autre copie figure également dans le manuscrit roumain n° 322, p. 22. La poésie n° 4 (p. 46) *Cœur malheureux, tu es fou de croire encore* (Κοκορίζικό μου στῆθος ἂν καὶ τώρα πιὰ φρονῇς) figure elle aussi dans *Le Nouvel Erotocrite*, tome I, p. 92—93.

En ce qui concerne la poésie satirique du numéro 8 (p. 47—51), *Sans timidité ni calcul, le monde entier te ment, te trompe* (Τὶ ἀσυστόλως ὁ κόσμος ὅλος ἔφθασε νἄναι ψευτιὰ καὶ δόλος) nous tenons à faire quelques précisions. Cette poésie d'Alecu Văcărescu connut une vogue extraordinaire. Nous la retrouvons soit publiée, soit dans plusieurs manuscrits et dans plusieurs pays. Zisi Dauti nous l'a donnée dans son anthologie Διάφορα ἠθικὰ καὶ ἀστεῖα στιχουργήματα (*Choix de poésies morales et plaisantes*), Vienne, 1818, p. 88. Dans la préface à son anthologie, Dauti rappelle que, du temps où il se trouvait, bien des années auparavant, à Jassy et à Bucarest, il recueillit, dans divers « pêle-mêle » appartenant à ses amis, plusieurs poésies, dont il nous donne un certain nombre dans son édition de 1818, le reste devant paraître à une autre occasion. Cette déclaration de Dauti prouve éloquemment que les poésies d'Alecu Văcărescu circulaient sans nom d'auteur sous la forme de manuscrits. Des copies de cette poésie satirique figurent dans le manuscrit roumain de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. n[os] 287, 3.238 et dans le manuscrit grec n° 653, f. 47. Une autre se trouve au Mont Athos (voir Eustratiadis Sophronios and Arcadios, *Catalogue of the Greek*

[4] Pour plus amples détails sur cette poésie grecque, voir Ariadna Camariano-Cioran, *Cîntece populare și versificații fanariote ale Grecilor și ale Romînilor din sec. al XVIII-lea și al XIX-lea* [Chants populaires et versifications phanariotes des Grecs et des Roumains du XVIII[e] et du XIX[e] siècles], dans « Λαογραφία », tome XVIII, 1959, p. 96—102 et p. 108.

manuscripts in the library of the monastery of Vatopedi on Mt Athos, Cambridge, 1924, p. 141, manuscrit 722, f. 17r —19r). Dans l'excellent ouvrage de L. Vranoussis, Οἱ Πρόδρομοι (Les Précurseurs), Athènes, 1955, p. 73, l'auteur nous donne une abondante bibliographie de cette poésie d'Alecu Văcărescu. Nous y apprenons que ces vers figurent dans le supplément grec nº 729 de la Bibliothèque Nationale de Paris, f. 76—77 ; or, cette copie est d'autant plus intéressante que, en tête de la poésie, nous trouvons également le nom de son auteur : 'Αλέξανδρος Βακαρέσκος. Dans un manuscrit qui se trouve à la métropolie d'Arghyrocastron, la poésie porte le titre suivant : Στίχοι ὡραιότατοι εἰς τὴν ματαιότητα τοῦ κόσμου (*Très beaux vers sur l'inanité de ce monde*)[5]. Tirés d'un vieux manuscrit de Thessalie, les mêmes vers ont paru dans la revue « Προμηθεύς », à Valos (Ière année, 1898, nº 125, p. 288—290), sous le titre : Ὁ κόσμος. Ποίημα Δημητράκη Τζιλάκογλου (*Le monde, poésie de Démètre Gilacoglou*). Une autre copie figure dans un manuscrit de la bibliothèque d'Almiros et a paru, présentée comme étant également l'œuvre de Démètre Gilacoglou, sous le titre Σάτυρα τοῦ κόσμου (*La satire du monde*)[6]. Dans la bibliothèque de Cozani, figure un manuscrit de Michel Perdicaris, écrit en 1805 ; à la fin du manuscrit, l'auteur a également transcrit la poésie de Văcărescu, sous le titre 'Ανωνύμου ποιημάτιον (*Poésie d'un auteur anonyme*). A côté de cette poésie, sur la même page, Perdicaris a écrit une parodie des vers du poète roumain, sous le titre : Εἰς τὸ αὐτὸ ἀνατροπή Μ. Π. (*Contre cette poésie*, M.P.).

Comme on le voit, la poésie d'Alecu Văcărescu fut copiée ou publiée sous différents titres, accaparée par un certain Démètre Gilacoglou, et parodiée par M. Perdicaris. De plus, nous possédons aussi deux traductions en roumain de la poésie d'Alecu Văcărescu. L'une figure dans e manuscrit roumain nº 1139 de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., f. 377—378[7] L'autre, indépendante de la première, figure, avec le texte grec, dans un manuscrit qui appartint à Octav Erbiceanu[8]. Cette copie est intéressante en ce sens que son titre confirme la paternité d'Alecu Văcărescu. En effet, elle est intitulée : Ἡ κάτωθεν σάτυρα 'Αλεξάνδρου Βακαρέσκογλου (*La satire ci-dessous est d'Alexandru Vacarescoglou*).

Si nous avons jugé nécessaire de faire toutes ces précisions, c'est parce qu'elles soulignent que la poésie d'Alecu Văcărescu connut une très grande vogue. Alors qu'en ce qui concerne Ienăchiță Văcărescu, nous ne saurions dire qu'il « fut populaire en Occident » puisque la poésie qu'on lui attribue n'est pas de lui, par contre, nous pouvons le dire d'Alecu Văcărescu, car sa satire le fit en effet largement connaître tant en Occident qu'en Orient.

Le manuscrit roumain nº 332 renferme plusieurs poésies grecques des Văcărescu, ainsi que des copies. On ne peut que regretter qu'Elena Piru n'ait pas résolu la question de savoir si ces poésies grecques sont l'œuvre des Văcărescu et plus exactement duquel d'entre eux et si Alecu Văcărescu, seul, écrivit des poésies grecques, ou bien si les autres poètes de sa famille en firent autant, vu que nombre de ces poésies furent largement répandues.

---

[5] N. Bees, Κατάλογος τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς ἁγιωτάτης Μητροπόλεως 'Αργυροκάστρου (Catalogue des manuscrits de la sainte métropolie d'Arghyrocastron), manuscrit nº 17, f. 145r , dans « 'Επετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ 'Αρχείου», tome IV, 1951—1952, Athènes, 1953, pp. 194—195.

[6] At. I. Spiridachis, Ποίησις ἐν Θεσσαλίᾳ κατὰ τὸν ΙΗ' αἰῶνα (*La poésie en Thessalie au XVIIIe siècle*), paru dans la revue « 'Αθῆναι », IVe année, 1911, p. 3.005).

[7] Publiée par Ion Vîrtosu dans *Corespondența literară între Nicolae și Iancu Văcărescue, 1814—1817* [La correspondance littéraire de Nicolae et Iancu Văcărescu, 1814—1817]-Bucarest, 1938, p. 49—50.

[8] Cette traduction ainsi que le texte grec ont été publiés par les soins de Constantin Erbiceanu dans « Biserica ortodoxă romînă » [« L'Eglise orthodoxe roumaine »], an XXI, 1897. p. 324—325.

Il serait également intéressant de savoir comment les poésies grecques des Văcărescu furent appréciées de leur temps.

Cette édition des poésies des Văcărescu, exécutée avec beaucoup de soin, sélectionnant leurs poésies les plus représentatives, et qu'accompagne une ample étude introductive, vient combler un vide depuis longtemps ressenti.

Ariadna Camariano-Cioran

NOVAK, VYLKO, *Die Erforschung der slovenischen Volksdichtung in den Jahren 1920—1959*, dans « Zeitschrift für slavische Philologie », XXIX, 1960—1961, cahier 1, p. 183—199.

Ce rapport rédigé par V. Novak (Ljubljana) donne un aperçu quasi complet de l'évolution des études consacrées au folklore slovène au cours de quarante années, jusqu'à une date des plus récentes. L'auteur prend non seulement en considération les travaux publiés en volume, mais aussi ceux dispersés dans les pages des revues les plus diverses. De même, il ne se contente point de passer en revue l'activité des chercheurs slovènes, mais mentionne également les folkloristes étrangers qui se sont occupés de la création populaire slovène.

Considérant peu fructueuses les recherches effectuées au XIX^{e} siècle, du fait de leur tendance aux interprétations mythologiques, V. Novak estime que l'étude du folklore slovène « a emprunté la bonne voie » à peine au commencement du XX^{e} siècle. Là est la raison pour laquelle il a choisi l'année 1920 comme point de départ de son rapport, car c'est depuis lors que se fait sentir l'activité de deux des représentants les plus marquants de l'étude « réaliste » du folklore slovène : K. Stakelj et M. Murko. En quoi consiste cette direction réaliste, c'est ce que l'on apprend des appréciations admiratives portées sur l'activité d'Ivan Grafenauer, slaviste et germaniste, historien de la littérature et linguiste, qui utilise ces disciplines dans la recherche ethnographique considérée surtout comme une histoire de la culture populaire. Pareillement, V. Novak nourrit de l'estime à son égard du fait que « contre la thèse de A. Götze et J. Meier relative à une distinction entre les « chants primitifs » des peuples à l'état de nature et le « chant populaire » des peuples civilisés, I. Grafenauer établit, grâce aux faits ethnographiques, qu'il n'y a pas de différence entre eux ». Citant l'étude dont France Kotnik a fait précéder son recueil de prose populaire slovène, l'auteur souligne que ce dernier « tire au clair le fond historique et local des êtres relevant du domaine des mythes et de celui des contes, qui apparaissent dans ces récits ». Pour le reste V. Novak est d'avis que traiter scientifiquement le folklore consiste à le recueillir fidèlement, à l'éditer avec appareil critique, à en indiquer les variantes, à déterminer l'origine, culte ou populaire, des différentes créations orales et de leur circulation d'un peuple à l'autre, à l'aide de la méthode du folklore comparé.

Les travaux des folkloristes cités par V. Novak — même quand il n'a en vue que la création orale des Slovènes—peuvent être utiles dans une large mesure aux spécialistes du folklore des autres peuples balkaniques, par suite des étroites relations politiques et culturelles de ces derniers à travers leur histoire. De la très longue énumération d'auteurs et de travaux dont fourmille ce bulletin, nous choisirons de préférence les moments qui trouvent un parallélisme dans le folklore roumain.

C'est ainsi que nous signalerons les études du slaviste Alojzij Res et de l'historien de la littérature France Kidrič à propos des prémisses et de l'évolution du concept de folklore chez les romantiques slovènes. Les études d'Ivan Grafenauer au sujet de la ballade populaire *Lepa Vida* et du thème du « Maure » qui repose à sa base, sont très utiles, car des histoires de jeunes filles enlevées par des Turcs ou des Tartares, où de femmes séduites sur le vaisseau de l'« Arabe », ou encore de celles qui préfèrent se jeter dans le Danube ou dans la mer plutôt que de devenir escla-

ves, ne sont par rares non plus dans les chansons épiques roumaines du genre de *Kira, Ilincuța Șandrului*, etc. Si la ballade slovène *Lepa Vida* reflète, d'après les recherches de I. Grafenauer, des circonstances des environs de la Méditerranée, datant des IX^e—XI^e siècles, notre cycle danubien — si étroitement apparenté à celui des Serbes et des Bulgares — reflète des événements historiques bien plus tardifs, des XV^e—XVII^e siècles, qui se sont déroulés à proximité du grand fleuve. De même, si les ballades akritiques grecques dont parle St. Kyriakidès dans d'autres études ont leur source historique dans les escarmouches de frontière, à l'Euphrate, entre Byzantins et Sarrazins, le cycle héroïque du Danube regarde des luttes beaucoup plus récentes des peuples de ses bords avec les Turcs, notamment au voisinage de cette artère.

Le travail consacré par Gregor Čremošnik à la « chanson militaire slovène » présente lui aussi un large intérêt, car il détermine « les événements historiques de l'évolution de l'armée et de la guerre qui ont trouvé leur expression » dans cette chanson. La méthode du folkloriste slovène — qui essaye de dater les différents chants à l'aide de détails relatifs à l'uniforme, à l'armement, aux drapeaux, etc. qu'on y retrouve — est pleine de suggestions aussi pour l'étude de nos chansons de soldats. Tout aussi intéressante pour les folkloristes des peuples balkaniques s'avère de même l'étude du même auteur sur les gens du peuple — notamment sur les chanteurs et les poètes issus des rangs des paysans slovènes — qui ont écrit, compilé ou copié des livres populaires.

L'introduction de Jakov Kelemina à la prose populaire slavonne—étude d'un type plutôt comparatiste — est suggestive pour la façon dont elle range en système les récits populaires, système proposé sur le modèle de celui de Tylor, lequel a à sa base les principaux personnages desdits récits. Dans ses études sur la prose populaire slovène, Ivan Grafenauer applique une fois de plus sa méthode historico-culturelle qui lui permet de suivre les différentes couches historiques de cette prose. Son étude sur les croyances slovènes relatives aux fées qui prédisent au nouveau-né son destin (« ursitoare » en roumain) offre maintes contingences avec nos préoccupations dans ce domaine et plus d'une érudite digression comparative dans le folklore universel. Les recherches de I. Grafenauer et celles de Milko Matičetov au sujet des légendes slovènes axées autour de la figure historique du « kral [roi] Mathias » ouvrent des perspectives nouvelles à l'étude parallèle du cycle similaire roumain, celui des traditions se rattachant à Etienne le Grand avec lequel elles présentent des motifs communs, comme celui du glaive du héros enfoui sous terre ou celui de la vierge, adroite et pauvre, qui sait gagner l'estime du héros et s'en fait épouser.

Signalons encore pour l'intérêt qu'il présente pour les folkloristes des peuples balkaniques le travail de Sergij Vilfan sur les institutions sociales et juridiques, telles qu'elles se reflètent dans la création orale slovène, ainsi que les études de Milko Matičetov sur l'état actuel du récit chez les Slovènes.

Le rapport de V. Novak contribue par conséquent non seulement à nous informer au sujet de la création orale de l'un des peuples de la communauté historique des Balkans, mais aussi à développer un fécond échange de vues relativement à l'étude du folklore de chacun de ces peuples.

Ovidiu Papadima

KORDATOS, IANIS, *Histoire de la littérature néo-grecque de 1453 à 1961*, Préface de Costas Varnalis, Athènes, 1961, 446 p.

A l'encontre des histoires littéraires précédentes, de Ilias Vutieridis, Aristos Kambanis, K. Th. Dimaras et Glaucos Alithersis, Ianis Kordatos entreprend l'étude du développement de la littérature néo-grecque sur la base de la méthode de recherche marxiste, l'auteur insistant sur les

conditions politiques, économiques et sociales dans lesquelles ont été conçues les œuvres étudiées et en fonction desquelles il analyse leur contenu. La méthode utilisée conduit à des conclusions nouvelles et intéressantes, différentes de celles des historiens et critiques littéraires connus jusqu'ici, dont les analyses et les interprétations sont toujours stéréotypées.

Les problèmes traités sont les suivants : Poésies politiques créées pendant les deux premiers siècles de la domination turque ; Littérature cypriote et rhodienne ; Littérature crétoise ancienne ; Littérature grecque des années qui ont suivi la chute de Constantinople ; Période de transition. Recherches spirituelles et orientations venues de l'extérieur ; Chants populaires ; L'éveil national et Rigas Velestinlis ; La lutte des idées ; La littérature néo-grecque des années d'avant la Révolution de 1821 ; Le problème de la langue avant la période de 1821 ; Le théâtre néo-grec dans les dernières années d'avant la Révolution ; La lutte ; Andréas Kalvos ; Dionysios Solomos. Coup d'œil critique ; Les écrivains phanariotes et le romantisme ; L'école athénienne ; L'école de l'Heptanèse ; Les premiers prosateurs ; Les concours poétiques et la critique ; La nouvelle école d'Athènes ; Le problème de la langue et la nouvelle offensive du démoticisme ; Les premiers pallikares de Psycharis ; Le théâtre néo-grec des années qui ont suivi la révolution de 1821 ; L'influence du mouvement ouvrier sur la poésie ; L'orientation de la prose vers la description des mœurs ; Le mouvement démoticiste et les remous spirituels du début de notre siècle ; Costis Palamas et la critique de son œuvre ; Les écrivains rouméliotes contemporains de Palamas ; Les derniers écrivains de l'Heptanèse ; Remous et tendances nouvelles de l'Ecole athénienne ; La prose aux environs des premières années de notre siècle ; Les écrivains groupés autour de la revue « Numas ».

Le volume s'achève sur la présentation de la revue « Numas » qui, surtout entre les années 1907—1917, fut une tribune du haut de laquelle retentirent les idées socialistes et progressistes et la seule revue qui ait fait preuve d'esprit combatif.

Parmi les problèmes posés par le regretté Kordatos, nous mentionnerons en premier lieu celui de la périodisation de la littérature grecque. Ianis Kordatos ne recherche pas les débuts de la littérature néo-grecque dans l'ancienne Hellade ou à Byzance, se distinguant de la sorte nettement de ceux qui ont soutenu et soutiennent encore cette théorie.

Il considère que les débuts de la littérature néo-grecque datent pourtant du XVIII^{e} siècle, ce qui nous semble justifié, puisque aux deux premiers siècles de la domination turque la Grèce continentale gisait dans le marasme. Des milliers de Grecs avaient pris le chemin de l'Italie, de la France, de l'Autriche, de la Hongrie, des Pays-Bas, des Pays roumains et de la Russie.

Les îles Ioniennes et l'île de Crète faisaient exception à cette situation. Mais le hasard avait voulu que les Grecs qui s'étaient expatriés n'aient pas mis leurs œuvres au service du peuple, mais à celui des Grecs instruits et du clergé. C'est pourquoi leurs œuvres n'ont eu aucun écho dans la conscience des masses du peuple. Ainsi, alors que les pays d'Occident étaient à l'aube du capitalisme, en Grèce persistait encore l'économie en circuit fermé, les produits ne satisfaisant que les besoins du marché interne. L'existence de l'homme se déroulait en stricte dépendance des éléments de la nature (Introduction, p. 19). Cette dépendance conférait aux masses un sentiment d'impuissance, d'insuffisance, ce qui les détermina à diriger leurs regards et leurs espoirs vers des puissances divines, surnaturelles. Une autre idée développée dans l'« Introduction » est celle du rôle du Patriarcat constantinopolitain, considéré par certains érudits comme le sauveur de l'hellénisme. « Bien des érudits grecs — déclare Kordatos — ont soutenu que le Patriarcat œcuménique est celui qui a maintenu vive la flamme de l'hellénolâtrie par l'entremise de l'Ecole du Patriarcat, ainsi que par les autres écoles qu'il avait créées ». Mais l'auteur réduit le rôle du Patriarcat à ses véritables proportions de défenseur de la tradition chrétienne orthodoxe,

contre le credo et l'offensive catholiques. Cette perspective n'empêche pas Kordatos de reconnaître l'attitude nettement patriotique et progressiste de certains ecclésiastiques (p. 20).

Sur la ligne de la reconnaissance de l'apport des facteurs progressistes, l'auteur situe dans une lumière nouvelle des personnalités telles que Démètre Catargi ou Photiadis, parvenu, en Valachie, au rang de grand logothète, précurseur du courant psycharien pour l'introduction de la langue du peuple comme langue littéraire, à la place de la « katharevousa » qui freinait la démocratisation de l'enseignement et de la culture en Grèce. Démètre Catargi ou Photiadis, né vers 1720—1725 à Constantinople, bien qu'éduqué dans les traditions créatrices qu'il avait reçues dans l'aisance de sa famille, fut influencé par l'illuminisme français et par les encyclopédistes. Son ouvrage provoqua un vif intérêt. Il élabora une métrique néo-grecque, une grammaire du grec ancien en grec nouveau et une grammaire de la langue néo-grecque (p. 116).

Mettant en valeur les dernières études, telles que celles de G. Laïos concernant Athanase Psalidas, Kordatos présente ce dernier comme un adversaire décidé des idées révolutionnaires françaises et des démocrates grecs de Trieste, dont il poursuivait l'extermination.

Dans le chapitre intitulé « l'Histoire de la littérature néo-grecque des années d'avant la Révolution de 1821 », il étudie les œuvres des écrivains enrégimentés dans la fameuse « Hétairie », dont l'activité littéraire et conspirative s'est déroulée et s'est fait sentir dans les Balkans, tels que Panaïotis Andronicos, Stephanos Canellos, K. Kokinakis.

L'évolution de la nouvelle néo-grecque est étudiée en tenant compte des conditions nouvellement créées à la prose néo-grecque (chap. 25). Comme on le sait généralement, la prose néo-grecque s'est développée indépendamment de la poésie — qui s'était orientée vers le romantisme. Les écrivains renoncent à s'inspirer de l'histoire, s'intéressant aux aspects de la vie contemporaine. C'est le chemin que prennent Démètre Vikelas avec Loukis Laras, Georges Drosinis, Arghyris Ephtaliotis, Ianis Psycharis, Michel Mitzakis. Drosinis est attiré par la vie de province. Arghyris Ephtaliotis s'impose à l'attention par ses *Contes insulaires*, Ianis Psycharis suscite l'intérêt avec *Le rêve de Ghianiris* (1898), *La vie et l'amour dans la solitude* (1904). Un nouvelliste de valeur est Michel Mitzakis (1868—1916), disciple du réalisme en Grèce, écrivain de talent et doué de beaucoup d'esprit critique ; progressiste du point de vue des sujets qu'il traite, il s'avère rétrograde en ce qui concerne le problème de la langue, son opinion étant que les écrivains ont la liberté de créer leurs œuvres dans une langue quelconque, que les lecteurs sont obligés de comprendre. L'écrivain se bornait à cette affirmation, sans approfondir les choses. Il soutenait que la langue est « un problème d'idiosyncrasie littéraire, ce qui, finalement, signifie que chacun peut écrire comme il a envie ». En 1892 il fit même paraître une brochure sur les problèmes de la langue en Grèce. Bien qu'il fût un adepte de l'anarchie dans le problème de la langue, il ressort des pages écrites par lui en langue populaire qu'il était un véritable esthète. Son œuvre lyrique en prose *La Sainte-Vierge aux grands yeux* et quelques autres morceaux produisirent une forte émotion esthétique. Il n'a pu parachever son œuvre à cause d'une maladie psychique ; à partir de 1896 ses facultés intellectuelles ne le servirent plus pour créer.

Après avoir passé en revue l'œuvre d'Em. Lykoudis (1849—1925) et Ioanis Damverghis (1862—1928), l'auteur soumet à une critique minutieuse l'œuvre d'Alexandre Papadiamandis, considéré jusque récemment comme le coryphée de la prose néo-grecque , et dont le trait caractéristique est l'attachement à la tradition religieuse byzantine. Dépourvu d'idéal, se contentant de peu, Papadiamandis peina durement, faisant des traductions des langues modernes et écrivant des contes. Il vendait aux journaux tous ses produits littéraires — dit Kordatos — « pour un plat de lentilles » (p. 333). Kordatos dévoile même le fait que l'écrivain Ianis Vlachoianis lui arracha son ouvrage l'*Histoire de la révolution grecque* de Finlay, traduite en grec, pour une somme infime. Sur Papadiamandis, Kordatos est d'avis que son attitude d'isolement, diamétralement

opposée aux intérêts de la société qui lui imposait de servir ses intérêts, ainsi que l'attachement à l'égard des traditions religieuses, sont des éléments rétrogrades qui empêchent de lui conférer le titre de chef spirituel de la littérature néo-grecque (p. 339—340).

Un chapitre qui suscite un intérêt particulier est celui intitulé « La lutte » (p. 164—171), consacré à la littérature populaire créée pour soutenir la lutte révolutionnaire de 1821, et représentée par Panaïotis Kalas de Dimitzana, Théodorakis Grivas, Kolokotronis, Macryianis.

Le chapitre XXIV, intitulé « L'influence du mouvement ouvrier sur la poésie » (p. 326—330), nous fait découvrir que la première poésie reflétant les remous des masses ouvrières appartient à K. Zisios et qu'elle a paru en 1876 dans une revue (« L'ouvrier ») d'Athènes. Dans les rangs des poètes sympathisants du mouvement ouvrier à ses débuts, se trouvent Basile Doudoumas, originaire de Patras, Cléantis Triandaphilou, Dinos Théotokis, K. Hagiopoulos, Rigas Golfis, C. Varnalis, C. Paroritis. Bien des poésies de Basile Doudoumas, d'un contenu mobilisateur, étaient récitées aux fêtes ouvrières et ont vu la lumière de l'imprimerie dans la revue « La lumière », à Patras (1859).

Parmi les points de vue nouveaux qu'il établit sur bien des problèmes, le livre de Kordatos, qui est une étude aux perspectives larges, animée d'un puissant esprit combatif, nous permet d'acquérir une vue d'ensemble du développement de la littérature néo-grecque, ainsi que de ses rapports avec le développement culturel des autres pays balkaniques et du sud-est de l'Europe.

Maria Marinescu-Himu

Известия на Географския институт, « Bulletin de l'Institut de Géographie », tome V, 1961, Editions de l'Académie bulgare des Sciences, Sofia, 1961, 224 p. Българска академия на науките. Отделение за геологически географски науки (Académie bulgare des Sciences, Département des sciences géologiques et géographiques).

Ce bulletin comprend, presque dans une mesure égale, des études de géographie physique et de géographie économique, avec un article nécrologique (l'académicien Strachimir Dimitrov) signé par le professeur I. Gylybov.

La partie de géographie physique débute par un article du géomorphologue soviétique Iu. A. Mestériakov, *Les surfaces d'aplanissement polygénétique et leur importance dans l'analyse des mouvements néotectoniques*. En se fondant sur des recherches effectuées sur le terrain par l'Institut de géographie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. dans la région de la Volga inférieure, on arrive à la conclusion qu'on peut y dénombrer au moins quatre surfaces d'aplanissement (pliocène supérieur, pliocène inférieur — miocène supérieur, paléogène, crétacé). Toutes ces surfaces déformées se trouvent entre 600 m et — pour la surface paléogène — 500—600 m au-dessous du niveau de la plaine caspienne.

Les résultats obtenus permettent à l'auteur de faire certaines généralisations : toutes les surfaces d'aplanissement sont polygénétiques ; elles se forment surtout dans la zone labile située entre la terre et la mer et sont dues à une longue activité de compensation presque totale des processus endogènes et exogènes. Les études sur les déformations post-orogènes de ces surfaces doivent commencer par l'élaboration de *cartes de la structure géomorphologique*. L'article comprend quelques cartes de ce genre.

La seconde étude appartient à Ion Rădulescu : *Observations sur la géomorphologie de la côte roumaine de la mer Noire*. On insiste dans l'étude, qui a fait l'objet d'une communication présentée par l'auteur à Sofia, sur la géomorphologie du liman de Tatlageac.

Dans l'article *Le lœss et les formations lœssoïdes délimitées par les vallées de l'Isker et de l'Ogosta* — étude analytique effectuée sur le terrain — l'auteur, Tz. Mikhaïlov, différencie

trois types de lœss (lœss typique à faible contenu de sable, lœss légèrement argileux et lœss argileux) et trois types de lœssoïdes (dans les zones de partage des eaux, sur les versants et sur les alluvions). Différents horizons de lœss sont également indiqués sur la verticale. En se fondant sur des analyses granulométriques et qualitatives on dénombre : des aleurites éoliennes aux approches du Danube ; plus au sud, des aleurites torrentielles et fluviales provenant des Balkans ; enfin, sur les versants des vallées du Skot et de l'Isker, des formations de lœss résultant des accumulations diluviales, proluviales et alluviales.

Dans une étude, complétée par une carte à l'échelle de 1/600 000, sur les caractéristiques générales de l'écoulement moyen des eaux en Bulgarie, R. Russev utilise des données de la période 1936—1955, afin d'établir *Le volume de l'écoulement moyen annuel des rivières de Bulgarie et certaines caractéristiques de ces écoulements,* telles que l'alimentation de l'écoulement fluvial, la répartition territoriale mensuelle du coefficient d'écoulement dans la variation annuelle de l'écoulement moyen. La recherche hydrographique est intégrée dans le complexe des facteurs physico-géographiques influant sur l'écoulement. Pour l'hydrographie roumaine, non seulement le texte, mais aussi la carte — comparée à celle de l'écoulement pluviannuel de la *Monographie géographique de la R.P.R.* — sont d'un intérêt particulier.

Tout aussi intéressantes sont les études de géographie économique.

Dans son article *Sur quelques problèmes de la répartition économique de la Bulgarie,* E. B. Valev prend comme point de départ la situation géographique propre à la Bulgarie et poursuit son reflet dans la nouvelle répartition des forces de production de ce pays. D'accord là-dessus avec la plupart des géographes bulgares, il envisage dans la R. P. B. 6 régions géographiques-économiques : 3 au nord et les 3 autres au sud des Balkans. Compte tenu des recherches en cours, l'auteur est d'avis que la solution proposée actuellement ne saurait être considérée définitive. Même s'il en est ainsi, le besoin d'une esquisse des 6 régions géographiques économiques se fait sentir.

Dans l'étude signée par I. Zafarizev et Gh. Gherozov, *L'exploitation agricole du fonds agraire en Bulgarie,* on poursuit et explique la répartition du fonds agraire par unités administratives économiques et on propose quelques solutions pratiques en vue de l'accroissement du pourcentage des terrains exploités — lesquels représentent aujourd'hui 54,51 % du fonds agraire total du pays : « L'organisation d'une mise en valeur rationnelle des terrains aura pour conséquence la mise à jour de réserves appréciables qui contribueront à augmenter la production agricole ».

Dans leur article sur *Le problème du développement et de la répartition géographique des raffineries de sucre en Bulgarie,* V. Valev et N. Mitchev montrent que la production de sucre est passée, en R.P. de Bulgarie, de 32 000 t par an avant la nationalisation, à 156 000 t en 1959/60 et qu'elle dépassera 332 000 t en 1970. On relève toutefois que la durée de la campagne est trop longue (113 jours) et que les terrains où l'on cultive la betterave à sucre sont trop éloignés des raffineries. L'auteur préconise la construction de raffineries de capacité moyenne (de 1 500 à 2 000 t de betterave à sucre par jour) dans le voisinage des champs de betterave (surtout dans le Nord de la Bulgarie, où l'on rencontre les conditions les plus favorables à la culture de la betterave à sucre).

Vintilă Mihăilescu

Notices bibliographiques

Rédigées par : ABLAI. MEHMET (M.A.); ALEXANDRU. TIBERIU (T.A.); ALEXANDRESCU. PETRE (P.A.); ALEXANDRESCU. SORIN (S.A.); BARNEA. ION (I.B.); BERINDEI. IOANA (I.R.B.); CAMARIANO-CIORAN. ARIADNA (A. Cr.); CAMARIANO. NESTOR (N. Cr.); CONSTANTINESCU. AURELIAN (A.C.); CONSTANTINESCU. NICOLAE (N.C.); CRONȚ. GHEORGHE (G.C.); DAN. MIHAIL (M. D.); DIACONU. PETRE (P. D.); DUȚU. ALEXANDRU (A.D.); FOCHI. ADRIAN (A.F.); FRANCES. ENRIC (E. Fr.); GIURESCU. DINU (D.C.G.); HERDA. SIMONA (S.H.); IANCOVICI, SAVA (S.V.); ILIESCU, VLADIMIR (V. Il.); MEHMET. MUSTAFA (M.M.); MIHĂESCU, HARALAMB (H.M.); PĂTRUȚIU. ION (I.P.); POPA. RADU (R.P.); SIMIONESCU. PAUL (P.S.); STAN. APOSTOL (A.S.); TULLIU. VENERA (V. T.); VÎLCEANU. DUMITRU (D.V.); VOICANA, MIRCEA (M.I.V.); VULCU MARIA (M.V.); VULPE. RADU (R.V.).

Linguistique

PETROVICI, E. *Etymologie du toponyme VÎRCIOROVA*, « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », series IV, fasc. 2, 1961, Philologia, p. 7—12.

Vîrciorova est le nom de deux villages, de deux ruisseaux et d'une forêt, tous situés dans la région sud-ouest de la République Populaire Roumaine (districts de Caransebeş et de Turnu-Severin). Le nom est d'origine sud-slave, *Vrcarevo* ou *Vrcareva*, d'un adjectif possessif dérivé de *vrcari*, *vruci* « pot ».

L'auteur formule quelques importantes conclusions au sujet des idiomes parlés par les Slaves qui vécurent dans la région de *Vîrciorova* : le terme *vrcari* a pu exister aussi bien dans l'idiome des Slaves qui avait les réflexes *u*, *e*, *g* pour le sl. comm. *o*, *e*, *dj*, que dans celui où les mêmes sons ou groupes de sons du slave commun étaient représentés par *în* (*îm*), *ea*, *jd*, *şt* (*tj*, *kt*). L'isoglosse des deux idiomes slaves traversait la région où se trouve le toponyme *Vîrciorova*.

I. P.

BĂCESCU, MIHAI C., *Păsările în nomenclatura şi viaţa poporului romîn* [Les oiseaux dans la nomenclature et la vie du peuple roumain], Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine, Bucarest, 1961, 441 p., 38 figures et 5 planches.

L'ouvrage de M. C. Băcescu renferme dans sa première partie un index des noms populaires d'oiseaux recueillis à travers la littérature roumaine et complété à l'aide de termes nouveaux recueillis par l'auteur ; puis, des considérations critiques portant sur la

pseudo-nomenclature roumaine en matière d'ornithologie. La seconde partie s'attache à des considérations portant sur les oiseaux plus largement répandus et mieux connus du peuple roumain. Quant à la troisième partie, elle montre les rapports existant entre l'homme et les oiseaux du point de vue pratique, ainsi que le reflet que les volatiles ont laissé dans la poésie et l'art populaire roumains. La fin renferme une bibliographie détaillée, un index des localités enquêtées et une liste alphabétique des noms latins des oiseaux de la République Populaire Roumaine, accompagnés de leurs principales appellations populaires. C'est là un ouvrage bien composé et d'une sérieuse documentation et appelé à rendre des services non seulement aux naturalistes, mais même aux linguistes, aux ethnographes, etc.

H. M.

RUSSU, I. I., Dacius Appulus, *Contribuţie la onomastica traco-dacică şi iliră* [Contribution à l'onomastique thraco-dace et illyrienne], dans « Acta Musaei regionalis Apulensis », Studii şi Comunicări, IV, 1961, p. 85—95 (avec un résumé en français).

Appulus est un nom de tribu dace attesté par la poésie *Consolatio ad Liviam*, v. 387. Il se trouve à l'origine du nom de la localité *Apulum* (Alba-Iulia). Sa ressemblance avec le nom de la population messapienne des *Apuli*, en Italie méridionale, n'est pas due à un rapport direct, mais à la dérivation d'un seul et même thème indo-européen, qui, selon l'opinion plausible de l'auteur, devrait être *apel-apol* — « force », « puissance ». L'épithète de « forts », « braves », pour le nom d'une vieille population d'origine indo-européenne n'est que dans l'ordre normal des choses.

R. V.

Archéologie, Historie

ZONTSCHEW, D., *Der Goldschatz von Panagjurischte*, Berlin, 1959, Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft, 16, 22 p. et des planches contenant 72 photographies en couleurs, prises par Helga Reusche.

Cet ouvrage du regretté savant bulgare Dimităr Tzontcheff, qu'une mort soudaine vient d'arracher à la science archéologique, est un splendide album consacré au fameux trésor découvert en 1949, près de la ville de Panaghiourishté, en Bulgarie et conservé actuellement au Musée de Plovdiv. Les neuf vases en or qui composent cet ensemble archéologique (quatre rhytons, trois oenochoés anthropomorphes, une amphore et une phiale), sont, par l'exubérance de leur décor figuré, leur travail minutieux et précis et leur art raffiné, autant de chefs-d'œuvre de la toreutique hellénique. Leurs détails sont si nombreux, si délicats et si savamment ciselés, qu'il fallait une technique toute spéciale pour en rendre une image graphique satisfaisante. C'est ce que le présent volume, avec ses nombreuses planches en couleurs, a parfaitement réussi. Le texte contient des renseignements essentiels sur les circonstances de la découverte, une description exacte des vases, une interprétation sommaire des scènes représentées et un bref exposé du problème de la date (D. Tzontscheff s'est occupé plus amplement de ce trésor dans B. Svoboda — D. Končev, *Neue Denkmäler antiker Toreutik*, Prague, 1956, p. 115—172 et pl. I—XX). Selon lui, il s'agirait d'une production de l'art grec de la seconde moitié du IV[e] siècle av.n.ère, devant provenir d'un important centre de civilisation hellénique — de l'Attique ou de l'Asie Mineure, — et qui aurait appartenu à un prince thrace.

R. V.

OGNENOVA, LJUBA, *Les fouilles de Mesembria*, dans « Bulletin de correspondance hellénique », 84, 1960, p. 221—232.

Après un court historique des fouilles pratiquées avant 1956 dans ce vieux centre de l'antiquité balkanique, l'auteur présente le résultat des recherches entreprises de 1956 à 1959 : *1*) Découvertes de l'âge du bronze confirmant — à son avis — l'origine thrace du nom de la ville et l'existence d'un établissement thrace préhellénique ; *2*) Etude stratigraphique des étapes historiques du développement de la ville : le premier niveau appartient au VI[e] siècle ; les autres, étudiés également, s'étendent jusqu'à l'époque romaine ; *3*) Signalement de l'existence d'un temple dédié à Zeus et à Héra à la suite de la découverte d'un *bothros* du V[e] siècle av.n.è.

P. A.

SALVIAT, FR., *Le bâtiment de scène du théâtre de Thasos*, dans « Bulletin de correspondance hellénique », 84, 1960, p. 300—316.

Cette étude confirme une fois de plus la large vogue dont a joui dans l'espace balkanique le culte des divinités d'origine thrace. L'auteur se livre à l'examen de deux fragments d'entablement dorique en marbre découverts à Thasos à la fin du siècle passé et portant la dédicace [Λυσί]στρατος Κόδ[ι]δος Διονύσ[ωι], ainsi que de trois métopes représentant le cavalier thrace, Dionysos à la panthère et un guerrier revêtu d'une armure (ces pièces ne figurent pas dans la liste des reliefs du cavalier thrace dressée par G. Kazarow, R. E. Suppl. III, s.v. Héros, 1908, col. 1144 sqq.). H. Seyrig supposait que les deux fragments provenaient d'un trésor construit dans le sanctuaire de Dionysos. L'auteur, après examen d'une série d'autres pièces architectoniques et des restes du théâtre de Thasos, a abouti à l'intéressante conclusion que lesdits fragments et d'autres encore proviennent du *proskénion* en pierre du théâtre, édifié au III[e] siècle av. n.è. Les reliefs mentionnés précédemment ne sont toutefois pas contemporains de la construction ni de l'inscription ; ils ont été exécutés à peine au II[e] siècle de notre ère. L'apparition du cavalier thrace sur un édifice de ce genre dénote la popularité de cette divinité à Thasos. Un dernier détail : le troisième relief figurant un guerrier sous les armes est identifié par Fr. Salviat avec Arès sous l'aspect que ce dieu revêt sur certains reliefs de Thrace. On est donc bien en présence, sur ces sculptures, du cavalier thrace associé à Dionysos, à Arès et à une quatrième divinité dont la métope s'est perdue.

P. A.

MIRTCHEV, M., *Към въпроса за мястото на сеченето на скитските монети* [Où battait-on les monnaies scythes?], dans «Известия на варненското Археологическо Дружество», XII, 1961, Varna, p. 132.

Analysant la similitude existant entre une monnaie en bronze émise à Dionysopolis (inédite ; collection du Musée archéologique de Varna) et une monnaie du roi scythe Kanitès, l'auteur renforce l'opinion que les monnaies des souverains scythes ont été frappées dans les villes grecques du littoral de la mer Noire, entre autres à Dionysopolis.

D. C. G.

ERNOUT, A., *Sur une inscription métrique*, dans « Studii Clasice », II, Bucarest, p. 73—76.

Intéressantes observations relatives à l'inscription découverte à Corinthe en 1926 et republiée par A. Degrassi dans un recueil d'inscriptions latines (Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae, a cura di Attilio Degrassi, Florence, 1957).

L'inscription (le nº 342 de Degrassi) de 10 vers (distiques élégiaques) glorifie les exploits du proconsul Marc Antoine qui, à son retour en Cilicie en l'an 101, franchit avec sa flotte l'isthme de Corinthe.

V. T.

OGNENOVA, L., *Една мозаика от Пауталия* [Une mosaïque de Pautalia], dans « Известия », XXIII, Sofia, 1960, p. 231—236.

Cette mosaïque a été découverte fortuitement en 1953 dans la ville de Kiustendil (l'antique Pautalia). Elle enrichit la série des mosaïques de cette localité. Sa composition unit l'élément géométrique à l'élément floral. Elle utilise trois couleurs. L'exécution est celle de l'époque classique. Pour l'auteur, la mosaïque en question date, en vertu d'analogies, de l'époque des Sévères (193—235).

D. V.

IVANOV, TEOFIL, *Паметници от Пауталия* [Monuments de Pautalia], dans « Известия », XXIII, Sofia, 1960, p. 205—228.

Présentation d'une série de pièces archéologiques de l'époque romaine, découvertes, les unes dans des fouilles assez anciennes et, les autres, par hasard dans l'actuelle ville de Kiustendil. Outre les menus objets de l'inventaire, on retiendra une intéressante mosaïque multicolore datée par l'auteur de la première moitié du IV^{e} siècle de n.è., quelques éléments architectoniques dont une architrave en marbre, de style corinthique, à inscription (aujourd'hui disparue) sur métal, un relief mithriaque et un vase en céramique à décoration appliquée, remontant au II^{e} — III^{e} siècle de n.è. Les problèmes d'histoire abordés par l'auteur sont d'intérêt local.

D. V.

KERÉNYI, ANDRAS, *Viminaciumban vert antoninianusok* [Antoniniani frappés à Viminacium], dans « Folia archaeologica », XIII, 1961, p. 81—93.

La publication d'un trésor de monnaies romaines en argent du III^{e} siècle de n.è., trouvé il y a assez longtemps au voisinage de la ville de Szalacska, permet à l'auteur d'apporter certaines précisions à propos des *antoniniani* frappés à Viminacium (Cosolets). Passant en revue les différents points de vue y relatifs, A. Kerényi dresse une liste d'*antoniniani* que l'état actuel de la recherche permet d'attribuer à l'atelier monétaire de Viminacium.

R. P.

Τὸ ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας κατὰ τὸ 1960, ἐπιμελείᾳ Α. Κ. Ὀρλάνδου, γενικοῦ γραμματέως τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας [Activité de la Société Archéologique en 1960. Par les soins de A. Orlandos, secrétaire général de la Société], Athènes, 1961, 255 p.

Présentation des résultats enregistrés par les 39 chantiers archéologiques ouverts au cours de l'année 1960 en divers points de la Grèce, sous la direction de la Société Archéologique d'Athènes (p. 5—219). La seconde partie du rapport expose les travaux d'anastylose mis en œuvre pour la conservation de certains monuments antiques (p. 220—228) et byzantins (p. 228—250), etc.

I. B.

IAŻDŻEWSKI, K., *Wzajemny stosunek elementów słowiańskich i germańskich w Europie środkowej w czasie od najścia Hunów aż do usadowienia sie Awarów nad Dunajem środkowym* [Rapports des éléments slaves et germaniques en Europe centrale depuis l'invasion des Huns jusqu'à l'établissement des Avars sur le Moyen Danube], dans « Prace i Materiały Muzeum Archeologicznego i Etnograficznego w Łodzi, Seria Archeologiczna », Łódź, 5, 1960, p. 51—77.

L'article du professeur Iażdżewski traite la même question que le travail de l'académicien Tymiemiecki, (v. notre revue No 1, 1963) à cette différence près que la présente étude se livre — outre une nouvelle interprétation de deux passages célèbres de Jordanès et de Procope — notamment à des considérations d'ordre archéologique, la période sur laquelle elle porte étant d'approximativement trois siècles plus récente.

Au début K. Iażdżewski constate le manque d'informations de certains chercheurs occidentaux et scandinaves (remarquables du reste à bien d'autres égards) quant aux découvertes archéologiques des 25 dernières années. Ce qui contribue à maintenir l'opinion erronée de l'existence d'un vide dans la documentation relative aux Slaves des territoires situés à l'est de l'Elbe, pour les années 600 à 900 de notre ère. Un autre point de vue inexact consiste à conditionner l'expansion des Slaves vers l'ouest et le sud par l'établissement des Avars sur le cours moyen du Danube et sur la Tisa.

L'auteur esquisse ensuite la situation géographique de l'espace carpato-danubien et des régions avoisinantes au début du VI^e siècle de notre ère, en se fondant sur les informations laissées par Jordanès. Il souligne à cette occasion l'existence d'une nombreuse population slave au nord du Danube, attestée par les multiples invasions enregistrées dans la Péninsule des Balkans entre les années 520 et 558. Proposant une traduction audacieuse du passage bien connu « iuxta quorum sinistrum latus... venetum natio populosa consedit » (Jordanès, Get. V, 34) et donnant une nouvelle interprétation au texte de Procope relatif au retour des Hérules en Scandinavie (De bellis, VI, 15, 1—2), et tout en combattant l'itinéraire à travers la Roumanie proposé par L. Schmidt — le savant polonais déplace les « limites traditionnelles des contrées occupées par les Slaves ». Pour lui, les Vénètes s'étendent jusque dans la région de la Porte morave ; on trouve les Sclavènes au nord de la Moravie et même plus au nord. La comparaison du matériel archéologique mène aux mêmes conclusions. Ce matériel consiste en sa majeure partie en céramique, trouvée dans divers établissements et cimetières de Pologne — surtout celui de Biskupin — et de Moravie.

La conclusion qui synthétise la situation ethnographique des régions situées à l'est de l'Elbe depuis l'époque des grandes migrations permet à l'auteur de souligner le fait que depuis la fin du IV^e siècle et jusqu'au VII^e siècle il se produit un mouvement de retrait de la part de l'élément germanique et un mouvement en avant de l'élément slave, du bassin de la Vistule

et de l'Oder en direction de l'Ouest. Par suite de ce processus, l'afflux de monnaies d'or byzantines cesse en Scandinavie — comme cela ressort du récent travail de O. Klindt-Jensen — selon les régions, entre 475 et 520 environ et les derniers exemplaires trouvés proviennent des années 495—565. A cela certes ont contribué aussi la puissante expansion des Slaves vers le sud, dans les régions du Danube, processus qui dure depuis le second quart du VI^{e} siècle jusqu'à l'an 800 et l'apparition des Avars sur le Moyen-Danube en 568. Leur expansion ultérieure et l'affaiblissement de l'Empire byzantin à la fin du VI^{e} siècle ont tari eux aussi le courant de l'or byzantin vers la Scandinavie, mais la cause première et fondamentale demeure toujours l'expansion des Slaves vers l'ouest. Quant à l'accroissement démographique, condition indispensable d'une expansion de telles proportions — laquelle est parfaitement explicable chez une population sédentaire qui pratiquait l'agriculture depuis plus d'un millénaire — il est prouvé par les multiples nécropoles et établissements slaves attestés pour une période de plusieurs siècles dans les régions situées au nord des Sudètes et des Carpates.

Les théories avancées par l'auteur sont illustrées à l'aide de 13 figures et d'une carte de la situation ethnographique.

V. Il.

LIAPOUCHKINE, I. I., *К вопросу о культурном единстве славян*, dans «Исследования по археологии СССР (Сборник статей в честь профессора М. И. Артамонова», Leningrad, 1961, p. 203—209.

L'archéologue soviétique bien connu I. I. Liapouchkine, parfait connaisseur des antiquités slaves fait ressortir dans cet article la forte unité des monuments archéologiques slaves de la haute époque, dispersés sur un territoire immense, qui s'étend entre le Don et l'Oder, le centre de la Pologne et le sud du Danube.

L'unité de ces monuments datant de la seconde moitié du I^{er} millénaire de notre ère se reflète dans le type de l'habitation, la céramique, les nécropoles, etc. Certes, il n'a pas non plus échappé au savant soviétique les diverses particularités des phénomènes culturels attribués aux Slaves de la haute époque — particularités qui sont en fonction, notamment, de conditions d'ordre chronologique ou climato-géographiques. Mais, dans leur ensemble, ces particularités ne diminuent pas le caractère unitaire des monuments archéologiques.

La similitude des monuments archéologiques attribués aux Slaves de la haute époque est définie, selon I. I. Liapouchkine, non par des éléments isolés, dénués de signification et en quelque sorte fortuits, mais par des caractères essentiels que l'on saisit dans toute une série d'établissements et de nécropoles.

Selon l'opinion de l'archéologue soviétique, l'unité des civilisations matérielles de certaines populations disséminées à travers un vaste espace géographique peut s'expliquer à l'aide des raisons que voici : existence prolongée de relations économiques étroites, unité politique du territoire considéré, unité ethnique de la population de ce territoire, etc.

Quant à l'unité de la civilisation matérielle des Slaves de la haute époque, elle serait plutôt le résultat de la longue cohabitation des populations respectives sur un territoire assez réduit et bien déterminé.

I.I. Liapouchkine estime que c'est seulement ainsi que l'on peut expliquer le type de l'habitation (cabanes à demi souterraines) et le rite funéraire (incinération, à urnes exécutées à la main), qui sont communs à tous les Slaves.

Les caractères généraux des monuments archéologiques slaves jusqu'au X^{e} siècle permettent au professeur de Leningrad d'exprimer son opinion, selon laquelle le moment où commence la diaspora des tribus slaves se situe approximativement au milieu du I^{er} millénaire de notre ère.

C'est le point de vue auquel se sont arrêtés aussi certains linguistes, qui fixent le moment de la dissociation de la langue slave également vers le milieu du même millénaire.

Plus loin, I. I. Liapouchkine attire l'attention sur le fait que ses assertions relatives à l'unité des monuments archéologiques slaves de la haute époque ne concernent que les Slaves méridionaux, ceux de la sylvo-steppe. Par Slaves du sud on entend tous les Slaves qui se sont répandus en Europe dans une zone délimitée au nord par la sylvo-steppe (cette limite prolongée passerait aussi au cœur de la Pologne).

I. I. Liapouchkine s'est gardé de se livrer à de plus amples considérations sur les Slaves du nord aussi, cela, du moins jusqu'à présent, faute de monuments archéologiques susceptibles d'être attribués avec certitude aux Slaves septentrionaux. Mais on peut d'ores et déjà affirmer, en se fondant sur les rares observations faites jusqu'ici, qu'il existe entre les monuments archéologiques des Slaves du nord et ceux des Slaves du sud des ressemblances et aussi des différences.

Ces dernières se reflètent surtout dans le type des habitations. Chez les Slaves septentrionaux, la maison de plain-pied est caractéristique.

Les différences des monuments appartenant aux deux groupes slaves sont en fonction des conditions physico-géographiques qui existaient à la limite de la sylvo-steppe et de la zone des forêts, à l'époque de cohabitation de tous les Slaves.

En conclusion, I. I. Liapouchkine insiste sur le fait que, sans être pleinement précisée, la division des Slaves en Slaves méridionaux et septentrionaux d'après les pièces archéologiques remontant à la seconde moitié du I^{er} millénaire de notre ère, concorde en quelque sorte avec les derniers résultats enregistrés par la linguistique.

Quant à la division des Slaves en orientaux, occidentaux et méridionaux, elle s'est produite, au plus tard, vers la fin du I^{er} millénaire de notre ère et résulte des importantes transformations sociales, économiques, politiques, religieuses, etc.

Les problèmes que soulève cet article ont aussi une importance considérable pour l'archéologie roumaine.

Les résultats des recherches effectuées jusqu'ici en Roumanie confirment dans une certaine mesure la justesse des thèses de I. I. Liapouchkine. En effet, la civilisation matérielle des Slaves de la haute époque dans l'espace balkano-carpatique ne diffère pas, dans ses éléments fondamentaux, de celle des Slaves des autres contrées d'Europe.

Mais il n'en est pas moins vrai que les mêmes monuments portent le sceau de particularités plus évidentes que partout ailleurs. Ceci est le résultat probable du contact direct avec la population autochtone. C'est peut-être pour cette raison que les Slaves du sud se sont individualisés un peu plus tôt que les autres.

P. D.

PIGOULIEVSKAJA, N. V., *Die byzantinische Diplomatie und die Araber (vor dem VII. Jahrhundert)*, dans « Akten des XI. Internationalen Byzantinischen Kongresses, München, 1958 », C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Munich, 1960, p. 458—465.

Les rapports des Ghassanides avec Byzance et leur organisation retiennent l'attention de la byzantiniste soviétique dans sa communication au Congrès d'Etudes byzantines de Munich.

Les Ghassanides constituaient une union militaire de tribus, reposant sur de solides relations gentilices, auxquelles étaient soumis les membres de chaque famille. L'armée était formée d'hommes libres qui avaient leurs propres assemblées où l'on observait de vieilles traditions tribales. La vie nomade avait imprimé à ces Arabes un caractère combatif et une grande mobilité. Leur valeur militaire détermina Byzance à se les attirer comme fédérés pour la garde de ses frontières. Au VI^e^ siècle Aréthas, son fils Moundar et son petit-fils Niman se succédèrent à la tête de l'union ghassanide.

Sous Léon I^er^, un autre chef arabe, Imrulkeis (Amorkès), joua un rôle important ; il passa du camp des Perses dans celui des Byzantins. Désireuse de le maintenir dans sa zone d'influence, Byzance lui décerna le titre de phylarque et de protopatrice, et lui envoya de nombreux présents.

A l'époque de Justinien, Aréthas, le chef des Ghassanides, occupe une place bien plus grande dans la politique orientale de Byzance, car il est l'allié des Byzantins dans leur guerre contre la Perse. L'importance politique des Arabes dans les relations byzantino-perses se manifeste notamment dans les nombreuses clauses du traité conclu en 561 entre les deux Puissances, lequel fait l'objet d'une minutieuse analyse de la part de N. V. Pigoulievskaja.

Ledit traité met en lumière aussi l'importance du commerce caravanier pratiqué par les Arabes entre Byzance et la Perse.

Les prétentions toujours plus fortes des chefs ghassanides conscients du prix de leur appui pour la sécurité des frontières byzantines, provoquèrent un conflit sous le règne de l'empereur Justin II. Le résultat en fut le sac des territoires byzantins dont tout le système de couverture fut désorganisé.

Le prix attaché à l'alliance ghassanide résulte aussi des ménagements avec lesquels Constantinople traite les monophysites que soutenaient les Ghassanides. L'auteur se livre à toute une série d'appréciations sur le monophysisme qui dérive, selon elle, du point de vue idéologique, du platonisme oriental. En tant que phénomène politique, le monophysisme a exprimé les tendances séparatistes des provinces orientales et l'aide que lui accordèrent les Ghassanides s'explique par leur désir de se maintenir indépendants de Byzance.

E. Fr.

SIOUZIOUMOV, M. IA., *К вопросу об особенностях генезиса и развития феодализма в Византии*, dans «Византийский временник», XVII, 1960, p. 3—16.

L'auteur expose des opinions déjà exprimées dans d'autres de ses travaux, mais qu'il étaye ici d'arguments nouveaux, dans le but de présenter une conception unitaire de la genèse et du développement de la féodalité byzantine.

L'auteur estime qu'à Byzance le développement des relations féodales a parcouru trois phases. La première est constituée de deux étapes. La première étape (324—602) voit les nouvelles relations de production commencer à se frayer chemin. La place de la grande économie domestique esclavagiste est occupée par la petite économie domestique individuelle, de l'esclave possédant un pécule ou du colon. La petite propriété foncière libre croît également. Mais, dans les limites de la superstructure esclavagiste, toutes ces tendances acquièrent une nuance esclavagiste.

C'est à peine pendant la seconde étape (602—824) que, commence l'écroulement de la grande propriété esclavagiste. Sa place est prise par les communautés de paysans libres, propriétaires à titre individuel des lopins de terre et en indivision du pré communal, des forêts et des terres en friche. Les Slaves ont donné à cette communauté la cohésion fondée sur les liens de parenté. Durant toute cette période, l'autorité de l'Etat et tout son coûteux appareil

se sont maintenus, l'Etat touchant de la part des paysans des communautés le surproduit sous la forme d'impôts. L'auteur est d'avis que ceci ne saurait être pris pour une rente féodale.

La classe dirigeante à Byzance n'était pas homogène, aussi les voies de féodalisation ont-elles été différentes en fonction de la couche sociale qui réussit à mettre la main sur l'appareil de l'Etat.

Au cours de cette étape l'aristocratie foncière s'efforce de s'emparer du pouvoir détenu par le patriciat de Constantinople. Elle utilise à cette fin les masses dressées contre leur exploitation par l'Etat et l'Eglise. C'est ce qui entraîna la consolidation de la petite propriété foncière et renforça l'aristocratie des thèmes qui mit la main sur l'appareil de l'Etat.

Le deuxième stade est intitulé par l'auteur la monarchie féodale primaire. Durant la première étape (824—1081), la peur des mouvements paysans fait cesser pour un certain temps les luttes qui opposaient entre eux les éléments de la couche dirigeante. La grande propriété foncière féodale se développe par suite de la victoire remportée sur les Pauliciens ; en même temps, les relations commerciales se développent.

A partir du X[e] siècle et surtout du XI[e], l'antagonisme qui mettait aux prises le patriciat constantinopolitain et l'aristocratie provinciale s'avive de plus en plus dans le sens du développement du régime féodal. C'est pourquoi la communauté trouve appui dans le patriciat. En invoquant le droit de préemption on essaye de freiner le développement de la grande propriété foncière provinciale. Mais le résultat est tout autre que celui escompté : il se forme au sein des communautés une couche de gros propriétaires fonciers qui, alliés à l'aristocratie des thèmes, s'emparent de l'appareil de l'Etat. C'est ainsi que triomphe à Byzance la voie carolingienne de développement de la féodalité.

A la seconde étape (1081—1204) les contradictions entre l'aristocratie foncière provinciale et les villes s'aggravent du fait de la politique d'alliance des empereurs Comnènes et des villes commerçantes italiennes. Le morcellement féodal, typique pour le troisième stade, empêche l'unification du pays, la création d'un marché national. Cette époque assiste au développement de la production des marchandises dans les grands centres seigneuriaux, celle notamment des produits agraires. Byzance devint ainsi un pays exportateur de céréales, ne possédant pas une flotte propre et n'ayant point de conditions favorables à la formation d'une bourgeoisie.

C'est à peine au XIV[e] siècle que l'on observe la tendance qu'ont certaines villes de mener la lutte pour l'autonomie contre les éléments féodaux et les marchands étrangers. Les éléments citadins ne furent soutenus que passagèrement par la direction centrale de l'Etat. En raison aussi de leur faiblesse, la lutte prit fin par la victoire des éléments féodaux.

Le mouvement dirigé contre la domination économique étrangère revêtit une forme religieuse, anticatholique, ce qui permit aux chefs de la réaction d'en prendre la tête. La faiblesse des éléments progressistes et l'oppression des masses les mirent, aux heures décisives de l'offensive turque, dans l'impossibilité d'opposer la résistance nécessaire.

E. Fr.

KOVRIG, I. et KOREK, J., *Le cimetière de l'époque avare de Csáka*, dans « Acta archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae », XII, 1960, p. 257—297.

La nécropole de Csáka a été fouillée en 1907—1913 par le Musée de Timişoara qui avait délégué à cette fin F. Móra et E. Orosz. Publiées d'une façon incomplète lors de leur découverte, les 80 sépultures de ladite nécropole sont décrites cette fois en détail par les

auteurs qui ont eu à leur disposition les anciens journaux de fouilles. La majeure partie de leur étude renferme des observations relatives au rite funéraire et à la culture matérielle de la population avare de la région de la Tisa et du Mureş dans la deuxième moitié du VIII[e] siècle et au début du IX[e], époque à laquelle on date ce cimetière.

R. P.

MILTCHEV, AT., *Разкопки в Плиска западно от вътрешния град, през, 1959.* [Les fouilles de Pliska de 1959 à l'oucst de la ville intérieure], dans «Археология», Sofia, II, 1960, n° 3, p. 30—43.

Description de deux huttes souterraines, à fours en pierre, fouillées à Asardare-Pliska en 1959 et renfermant de la céramique et des ossements d'animaux domestiques et sauvages. L'auteur observe la ressemblance de ces huttes, qu'il date du VIII[e] siècle, avec celles de Tchécoslovaquie et de Roumanie (Garvăn et Moreşti). La céramique gris-noir, à la surface lustrée et à ornements en réseaux, indiquerait, selon lui, la présence à Pliska, à l'époque en question, d'une population slave — et non pas proto-bulgare — qui s'adonnait à l'agriculture.

D. C. G.

ZLATARSKI, D., *Колективва находка на славянски сечива от с. Дльгопол* [Découverte de plusieurs outils de l'époque slave au village de Dlăgopol], dans «Известия на Варненското Археологическо дружество», XI, 1960, Varna, p. 103—109.

Des labours effectués à l'aide de tracteurs ont ramené au jour en 1958 au lieu dit «Topalova Vodenitsa», à 3 km du village de Dlăgopol (district de Varna), un grand vase en céramique et une foule d'outils, à savoir des instruments agricoles (socs et coutres, pelles, houes, faucilles, serpettes); des objets ménagers (douves de tonneaux, poignées de seaux, tisonniers, crochets); des armes (haches, pointes de lance). Datant des VIII[e] et IX[e] siècles, ces outils et ces armes constituent des témoignages intéressants de la vie matérielle des anciens Slaves, dans cette zone.

D. C. G.

VRANUSI, ERA, «Κομισκόρτης ὁ ἐξ 'Αρβάνων», σχόλια εἰς χωρίον τῆς Ἄννης Κομνηνῆς. Ἐκδόσεις Ἑταιρείας Ἠπειρωτικῶν Μελετῶν [«Comiscortis d'Arvana», commentaire d'un passage de l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Editions de la Société d'études épirotes], Janina, 1962, 29 p.

Etude fondée sur une abondante bibliographie dont l'auteur tire une nouvelle interprétation d'un passage de l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Tous les historiens qui se sont occupés de la défaite et de la retraite de Dyrrachium de l'empereur Alexis I[er] Comnène, en 1081, ont donné une interprétation du texte de l'*Alexiade*, selon laquelle l'empereur ne pouvant revenir dans la ville de Dyrrachium, aurait chargé l'Albanais Comiscortis de la garde de ladite ville (τῷ ἐξ 'Αρβανῶν Κομισκόρτῃ). Cette interprétation adoptée par les éditeurs, les traducteurs, les commentateurs, les byzantinistes et les balkanologues s'avère erronée, ainsi que le démontre l'auteur, qui donne une toute autre interprétation du texte, logique et juste, en précisant que l'expression Κομισκόρτης, n'indique point une personne, mais une fonction

de l'époque byzantine : κόμις (τῆς) κόρτης, dignitaire militaire dont les attributions étaient aussi multiples que variées. Il occupait le deuxième ou le troisième rang après le gouverneur de district, et les textes des X^{e} et XI^{e} siècles abondent en relations concernant ce dignitaire de l'armée byzantine. De même, l'auteur affirme que, dans l'*Alexiade*, les mots « ἐξ 'Αρβάνων » ne signifient, en aucun cas, « ἐξ 'Αλβάνων » ou « ἐξ 'Αλβανιτῶν » (d'origine albanaise) comme on les avait interprétés jusqu'à ce jour. « Ἄρβανα » et « Ἄρβανον » ou « Ἄλβανον » désignent dans les sources byzantines et post-byzantines, un vaste territoire situé au centre et au nord de l'Albanie. L'auteur a donc le mérite d'avoir combattu la fausse interprétation de nombreux spécialistes et de soutenir que l'expression du texte de l'*Alexiade* qui désigne une fonction a été confondue avec un nom de personne. L'expression « ἐξ 'Αρβάνων » ne veut donc point dire que la personne en question était d'origine albanaise, mais originaire d'*Arvanon* ou d'*Alvanon*.

A. Cr.

OIKONOMIDÈS, N. A., *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernan l'élection et l'ordination des évêques*, dans « Revue des Etudes Byzantines », Paris, XVIII 1960, p. 55—78.

L'auteur publie le texte en langue grecque d'une décision synodale de 1072, par laquelle le patriarche de Constantinople Jean VIII Xiphilin édictait que les élections d'évêques pouvaient se faire à Constantinople aussi, c'est-à-dire dans la capitale de l'Empire byzantin et non pas uniquement dans les provinces où intervenaient des vacances épiscopales. Cette mesure constituait une dérogation à l'ancienne discipline canonique selon laquelle les élections d'évêques devaient avoir lieu dans les circonscriptions des métropoles en cause. La mesure fut déterminée par le fait qu'au XI^{e} siècle les attaques des ennemis de l'Empire byzantin s'étant multipliées, bon nombre d'épiscopats demeuraient sans hiérarques.

Le texte grec de la décision synodale de 1072 a été relevé, pour la première fois, par P. A. Revilla, dans son *Catálogo de los códices griegos de la Biblioteca de el Escorial*, I, Madrid, 1936, p. 117—126. L'importance de l'acte consiste également dans la liste nominale des hiérarques qui participèrent au synode en question. Oikonomidès en accompagne le texte d'une judicieuse analyse historique.

G. C.

WYJAROVA, JIVKA, *Les investigations archéologiques dans les villes du haut moyen âge en Bulgarie*, dans « Slavia Antiqua », VII, Varsovie-Poznan, 1960, p. 444—452.

Présentation synthétique des recherches des dix dernières années dans le domaine de l'archéologie féodale (IX^{e}—XIV^{e} siècles) sur le territoire de la R. P. de Bulgarie.

L'auteur passe en revue les objectifs étudiés par les archéologues bulgares et souligne les principales découvertes faites à *Pliska*, *Madara* et *Preslav*, *Tirnovo* (*Tzarievek*) et *Dulovsko* (*Tzar Asenovo*), puis à *Vratsa*, *Mostici*, *Loveci*, *Lukovit* et *Cerven*. Elle indique en même temps la bibliographie s'y rapportant.

Du rapport de l'érudite bulgare il ressort que l'attention des spécialistes de son pays s'attache avant tout aux problèmes relatifs à la base matérielle de la société féodale du IX^{e} au XIV^{e} siècles (production et vie économique), mais elle insiste sur le fait que les lacunes concernant

l'étude des villages, beaucoup moins avancée que celle des centres urbains (fortifications, formation des villcs médiévales, relations commerciales, etc.) devront être éliminées par les prochaines recherches systématiques des archéologues.

N. C.

KATIĆ, LOVRE, *Staseljenje starohrvatske Podmorske župe* [La colonie de la žoupa vieux-croate de Podmorje], dans « Starohrvatska Prosvjeta », III, 7, Zagreb, 1960, p. 159—182.

Brève présentation topographique, historique et archéologique de la région vieux-croate de Podmorje, déjà mentionnée par Constantin Porphyrogénète sous le nom de *Parathalassia* (=Podmorje) et appelée ultérieurement le *žoupanat de Klis*, du nom de son centre administratif. Ce dernier s'étendait sur la côte de l'Adriatique, depuis *Mosoc* jusqu'à *Trogir* (à l'ouest de Split)

L'auteur mentionne les points qui ont fait l'objet de recherches, fondées sur les sources écrites également (du IX^e^ siècle et suivants). Il signale un cimetière à *Majdan*, sur la rivière de Salona, daté du IX^e^ siècle grâce à de nombreux bijoux en or (130 tombes), ainsi que la découverte à l'ouest de *Solin*, d'un établissement rural (y compris un cimetière dont les inhumations s'étendent sur une longue période allant du règne de Dioclétien jusqu'au XVI^e^ siècle).

Il cite pareillement l'existence, près de l'église de *Radun*, d'un cimetière comptant de nombreux monuments funéraires en pierre (stećak — typiques pour la Bosnie et l'Herzégovine), remontant aux XIV^e^—XV^e^ siècles.

La partie finalc de l'article comprend la description de la ville de *Klis*, centre du žoupanat et l'on arrive à la conclusion qu'il a existé des « colonies », c'est-à-dire dcs établissements très anciens, dans la vallée de Podmorje, fertile et, par conséquent, favorable aux établissements humains. On retiendra qu'un petit nombre seulement d'objectifs de cette région ont été étudiés par la voie des fouilles archéologiques.

N. C.

DINIĆ, MIHAJLO, *Шпански најамници у српској служби* [Mercenaires espagnols au service de la Serbie], dans « Сборник радова », књ. LXV, Византолошки Институт, књ. 6 Београд, Научно дело, 1960, p. 15—28.

Les mercenaires espagnols dont on enregistre la présence dans les Balkans à partir de l'an 1301, participèrent à la bataille de Velbužd (1330) qui mit aux prises Serbes et Bulgares.

Const. Jireček (*Geschichte der Serben*, I, p. 361) fut le premier à constater, à l'aide de documents des archives de Raguse, que les mercenaires qui prirent part à cctte bataille furent des Espagnols, et non pas des Français, des Allemands ou des Italiens, comme l'ont fautivement consigné Nicéphore Grégoras, Jean Cantacuzène, M. Orbini et J. Resti. Une exploration plus attentive des archives ragusaines a permis à M. Dinić de découvrir de nouvelles informations qui montrent d'une façon certaine que le roi Etienne de Detchani engagea, par l'entremise de ses intermédiaires de Raguse, de nombreux mercenaires espagnols. Les données concrètes les concernant datent des mois d'avril, juin et août 1330 et de juillet 1331.

Le savant yougoslave constate qu'une partie des mercenaires espagnols engagés arrivèrent à temps sur le champ de bataille et qu'ils participèrent à cette journée. Mais la plupart ne réussirent pas à quitter Raguse, où ils demeurèrent, provoquant certains troubles, ce qui obligea le Conseil de la République à adopter des mesures contre eux.

S. J.

BATOVIĆ, SIME, *Starohrvatska nekropola u Škabrnji* [La nécropole vieux-croate de Skabrnja], dans « Starohrvatska Prosvjeta », III, 7, Zagreb, 1960, p. 228—229 (résumé français, p. 228—229).

Présentation d'une fouille de sauvegarde exécutée à l'occasion de la construction de la voie ferrée Knin-Zadar, sur le territoire du village de *Škabrnja*, à 24 km à l'est de Zadar.

On y a trouvé 18 tombes, dont 17 étaient délimitées à l'aide de pierres. Leur modeste inventaire se résume à des bagues et à des boucles d'oreilles en bronze. Une mention particulière est accordée aux bagues à « couronne » trouvées dans la tombe n° 3 (fig. 6) et datées du XII^e^ siècle.

N. C.

GUILLAND, R., *Etude sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le commandants de la garde impériale*, l' ἐπὶ τοῦ στρατοῦ *et le juge de l'armée*, dans « Revue des Etudes Byzantines », Paris, XVIII, 1960, p. 79—97.

Avec sa compétence bien connue en ce qui concerne l'administration byzantine, l'auteur étudie les rangs et les fonctions des commandants de la garde impériale sous les Paléologues (1261—1453).

Il examine successivement le rang d'ἀκόλουθος du commandant des Varègues, celui d'ἀλλαγάτωρ du chef de l'escorte impériale et celui de μέγας ἀρχῶν du commandant de la garde durant les campagnes militaires.

Pour ce qui est du sens du titre d' ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ, il était attribué à l'officier chargé de l'approvisionnement des camps.

Le titre de κριτῆς τοῦ φοσσάτου signifiait juge de l'armée.

L'auteur mentionne les noms des nombreux titulaires de ces rangs et fonctions militaires, dont certains ne semblent pas avoir été recrutés dans les rangs de l'aristocratie byzantine. L'étude est accompagnée d'un index de noms, d'un index des dignités et d'un index géographique.

G. C.

GHINIS, DÉMÉTRIOS S., 'Ο ἐπ' ἀριθ. 121 κῶδιξ τῆς μονῆς 'Αγ. Νικάνορος (Ζάβορδας) καὶ δύο χρονολογίαι τῆς 'Εκλογῆς τῶν 'Ισαύρων καὶ τοῦ Προχείρου Νόμου [Le manuscrit 121 du monastère de St. Nicanor (Zavorda) et deux chronologies : celles de l'Eclogue des Isauriens et du Procheiron], dans « 'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν 'Επουδῶν », XXX, 1960—1961, p. 351—352.

Le codex qui fait l'objet de cette étude date du XIII^e^ ou XIV^e^ siècle et contient des recueils juridiques byzantins.

De son examen, l'auteur retient la date précise de l'Éclogue des Isauriens : l'an 726, et celle du Procheiron, l'an 872. Ainsi l'auteur y trouve la confirmation de la date de l'Éclogue, date déjà proposée par lui en 1924. Celle-ci, telle que l'avait proposée l'érudit grec, fut acceptée en Roumanie par C. A. Spulber, *l'Eclogue des Isauriens*, Cernautzi, 1929, p. 83, et Şt. Gr. Berechet, *Istoria vechiului drept romînesc* [Histoire de l'ancien droit roumain], I, Jassy, 1933, p. 46.

G. C.

DENNIS, GEORG T., *The reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica, 1382—1387*, Rome, 1960, 179 p., dans « Orientalia Christiania Analecta », 159.

L'intérêt suscité parmi les historiens occidentaux par les dernières décennies de Byzance s'affirme par toute une suite d'ouvrages nouveaux, qui essayent de faire la lumière sur cette période où l'Empire s'orienta bien des fois vers les pays d'Occident. C'est dans le cadre de ces préoccupations qu'il faut considérer le présent ouvrage, dédié à la politique antiottomane de Manuel II.

G. T. Dennis présente tour à tour la situation politique de l'Etat byzantin dans les années d'avant 1382; la création du « nouvel Empire » en Thessalie (avec bon nombre de précisions se rapportant à la lutte pour Serrès); la situation de la ville pendant le siège (avec un paragraphe utile sur les préoccupations administratives et littéraires de Manuel); les efforts de celui-ci pour organiser une coalition antiottomane; le conflit avec Pierre IV d'Aragon; les relations de Manuel avec le pape Urbain VI (connu pour la rigidité et l'inefficacité de ses plans).

L'ouvrage se termine par un chapitre consacré à la capitulation de la ville et à la fuite de Manuel, suivi d'un épilogue synthétisant ses conclusions.

L'analyse attentive et pénétrante des documents et la riche bibliographie utilisée ont permis à l'auteur de reconstituer magistralement les faits. Mais l'étude insuffisante et superficielle des conditions sociales et économiques à Thessalonique a empêché G. T, Dennis de trouver le vrai sens de cette étape de l'histoire byzantine : les initiatives de Manuel II et leur avortement demeurent sans justification à travers ces pages qui évoquent toujours, au premier plan, la figure de l'empereur.

Dans une telle perspective, les affirmations ayant trait à la « fierté blessée » de l'empereur et les vues de l'auteur sur la fatalité de la chute de Byzance (p. 162) se rattachent organiquement à l'exposé, mais contribuent peu à l'explication des événements historiques.

A. D.

DJOURDJEV, BRANISLAV, *Нови подаца о најстаријој историји брдских племена* [Données nouvelles concernant l'histoire ancienne des tribus montagnardes] « *Историски записи. Орган Историског Института Н. Р. Црне Горе и Историског друштва Н.Р. Црне горе* ». Titograde, XIII, 1960, livre XVIII, fasc. 1, p. 3—20.

Chaque fois qu'il est question de tribus montagnardes dans l'historiographie monténégrine, c'est de la population du Monténégro, du nord de l'Albanie et d'une partie des Alpes Dinariques qu'il s'agit.

Le Dr. Branislav Djourdjev est l'un des historiens yougoslaves qui se sont occupés, ces derniers temps, de l'important problème des populations de ces territoires. L'étude portant le titre ci-dessus a pour base les données d'un « defter » turc, datant de 1477, découvert aux Archives d'Istamboul et concernant le sandjak d'Herzégovine (en l'espèce les contrées de Gornja et Donja Morača, Rovci, Bielopavlići et Nikšići).

La première constatation de l'auteur est que dans ce « defter » les contribuables sont enregistrés comme *Valaques*. Au début de l'acte, figure la loi concernant les « Valaques du vilayet de Hersek » (Herzégovine). Les Valaques devaient, conformément à cette loi, payer annuellement un ducat par maison (à la St. Georges), une brebis, un agneau et un bélier ou bien leur contrevaleur en argent ; deux béliers et une couverture pour 50 maisons, ou leur contrevaleur en

argent. A part cela, les Valaques n'avaient point d'autres obligations. Ces impôts étaient les mêmes qu'avant la domination turque et semblables à ceux des Valaques d'autres régions (Smederevo, Bosnie, etc.).

Le recensement répartit les Valaques en quatre « nahi » et dans le cadre de celles-ci, ils sont enregistrés par hameaux, les hameaux par familles et par individus. A chaque famille ou individu revient, pour l'été, une aire fixée où ils s'établissent avec leur bétail ; de même pour l'hiver.

Après avoir analysé et commenté les données fournies par ce « defter », Branislav Djourdjev souligne sur conclusion antérieure que les tribus montagnardes se sont formées pendant la seconde moitié du XIV^e siècle par la réunion de hameaux en un seul territoire, sous le nom de « knéjie » (кнежинство).

Cette thèse concorde avec les données puisées aux Archives de Raguse, au sujet des tribus de l'Herzégovine, et avec les données de la tradition populaire. habituellement si tenace dans ces régions.

Un fait significatif : l'établissement des Valaques au nord de la Serbie y crée l'institution de la « knéjie ».

Le processus de formation du territoire des hameaux, c'est-à-dire celui de la formation des « knéjies », s'avère assez compliqué et c'est pourquoi l'auteur s'abstient pour l'instant de tirer une conclusion catégorique, bien que la tendance vers la formation des tribus soit évidente.

S. I.

KABRDA, JOSEF, *K problematice Studia feudalismu v Bulharsku v 16 stoleti. Kanunname nikopolského sandžaku* [Quelques problèmes de l'étude du féodalisme en Bulgarie au XVI^e siècle. Le code du sandjak de Nikopolis], dans « Slovanské Historické Studie », III, 1960, p. 215—262.

L'érudit turcologue tchèque J. Kabrda qui, à plusieurs reprises, a signalé des sources ottomanes concernant l'histoire des Roumains, est l'auteur d'importantes études consacrées à la féodalité en Bulgarie sous l'occupation turque. Fondé sur une impressionnante bibliographie, l'auteur étudie maintenant le problème sous l'angle du code des lois régionales du sandjak de Nikopolis, au XVI^e siècle.

En confrontant ce « Kanunnamé » avec d'autres similaires de la Bulgarie de la même époque, et avec le code des lois générales de l'Empire ottoman, Kabrda esquisse les traits fondamentaux du féodalisme ottoman, en insistant dans le détail sur les diverses institutions féodales, telles qu'elles ressortent des dispositions du code de Nikopolis, à savoir : le système des bénéfices militaires ; les relations entre les féodaux ottomans et les paysans chrétiens asservis ; les formes de la rente féodale ; diverses autres obligations fiscales ou impôts occasionnels ; l'attachement à la glèbe des paysans chrétiens, etc.

Des informations extrêmement riches qu'apporte l'auteur résulte le caractère de la domination ottomane en Bulgarie. L'antagonisme de classe — entre la classe dominante militaire et féodale osmano-turque et les grandes masses de la population agricole dépendante — se compliquait dans le cas des paysans bulgares, de rapports sociaux-politiques d'un caractère discriminatoire, résultant de la division religieuse de la société en croyants (*muslin*) et mécréants (*kiafiri*). Dans ces conditions, la partie la plus lourde des obligations féodales reposait sur les épaules des paysans bulgares, mais l'inégalité de traitement affectait également l'exercice du culte, les rapports sociaux, les droits politiques, etc.

M. D.

DARRICAU, RAYMOND, *Mazarin et l'Empire ottoman. L'expédition de Candie (1660)*, « Revue d'histoire diplomatique », 1960, *4*, p. 335—355.

Etude apologétique de la politique orientale de la papauté, politique dont les traits généraux, soutient l'auteur, se retrouvent dans les plans de croisade dressés par Mazarin. L'étude de certaines sources inédites fournit des données intéressantes concernant l'expédition de Guillaume Millet de Jeure en Crète, assaillie par les Ottomans. Précieuse aussi, l'information au sujet de l'édition, que prépare l'auteur, de la chronique des événements de l'île, écrite par Guillaume de Millet. Il est dit dans la conclusion, que les projets d'une croisade de Louis XIV furent abandonnés, après la mort de Mazarin, sur les instances de Colbert, qui fit voir les suites d'une campagne antiottomane pour le commerce français au Levant.

L'affirmation de la page 338 que : « La Turquie comprenait en 1660, outre les anciennes provinces de Thrace, de Macédoine et de Crète, la Bulgarie, la Serbie, la Moldavie, la Valachie... » aurait dû être plus nuancée.

A. D.

TOTOIU, I., *Contribuţii la problema stăpînirii turceşti în Banat şi Crişana* [Contribution au problème de la domination turque au Banat et en Crişana], dans « Studii », 1960, *1*, p. 5—37.

L'auteur fournit d'intéressantes informations sur la situation des « pachaliks » de Timişoara et d'Oradea dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Il s'occupe tout spécialement de celui d'Oradea, créé par le grand vizir Mehmet Köprülü, après ses campagnes victorieuses des années 1658—1660.

Les sources dont on dispose — y compris les sources magyares — sont rares. Par contre, deux livres de comptes des « vakufs » des villes d'Oradea et d'Arad constituent de précieux documents à ce propos. De même, l'auteur a soigneusement consulté les relations fournies par Evlya Čelebi.

L'étude de I. Totoiu apporte de précieuses informations sur la situation géographique des villes du « pachalik » d'Oradea (situation, étendue, nombre des familles), sur les institutions musulmanes de cette région, ainsi que sur l'organisation et le mode d'existence des « vakufs ». On nous apprend en même temps quelles furent les fluctuations de la population chrétienne des sandjaks, en insistant sur sa tendance à se déplacer en masse vers les domaines des villes possédant des « vakufs » (*vakufs* : fondations pieuses, administrativement indépendantes et exemptes d'impôts), afin d'échapper aux impôts et à l'oppression. Néanmoins, même sous la protection des vakufs, la situation matérielle des sujets demeurait précaire et celle des paysans restés en dehors de ces domaines privilégiés était encore plus difficile. D'où les diverses formes de la lutte menée par les paysans, telle l'insoumission au travail, le non-paiement des impôts, voire le pillage à main armée des « vakufs ».

M. A.

VALENTIN AL. GEORGESCU, *Protimisisul în Manualele de legi din 1765, 1766 şi 1777 ale lui Mihail Fotino. Cu o analiză generală a operei sale juridice şi a raporturilor ei cu « Suplimentul » publicat de Fraţii Tunusli în 1806* [La Protimisis (droit de préemption) dans les manuels de lois de Mihail Fotino (1765, 1766 et 1777). Suivi d'une analyse générale de son œuvre juridique et de ses rapports avec « Le Supplément » publié par les frères Tounousli en 1806], dans « Studii şi materiale de istorie medie », tome V, Bucarest, Editions de l'Académie de la R.P. Roumaine, 1962. p. 281—333.

Le droit de préemption, que les Byzantins nommaient *protimisis*, reflète le phénomène de la solidarité familiale à l'époque où les communautés villageoises se décomposent et pendant la période où les relations féodales font leur apparition, puis se développent. Par cette institution, les communautés villageoises défendent leurs terres contre les empiètements des féodaux, mais les processus d'individualisation de la possession foncière et de différenciation sociale au sein même des communautés facilitent peu à peu, toujours du fait de la pratique de la préemption, la concentration des terres paysannes dans les mains des féodaux. Les éléments aisés des communautés villageoises mettent à profit leur droit de préemption, fondé sur les relations de parenté et sur le voisinage des terres, pour acheter les terres situées sur le domaine des communautés respectives. Les terres des membres des communautés sont également achetées par les féodaux qui, s'appropriant les terres paysannes, finissent par se considérer comme assimilés aux gens de l'endroit en ce qui concerne l'exercice du droit de préemption.

Le droit de préemption remplit donc des fonctions juridiques et sociales contradictoires, puisqu'il fut exercé tant par les paysans libres, pour défendre leurs terres sur la base de la solidarité familiale, que par les paysans aisés et par les féodaux, qui mirent à profit le fait que leurs terres étaient voisines de celles des paysans pour déposséder ces derniers, contraints, par le besoin, de se dessaisir de leurs terres. Tels sont les traits caractéristiques sous lesquels le droit de préemption fut connu chez un grand nombre de peuples pendant la période qui marqua le passage de la société des relations gentilices aux relations de classe. Les Byzantins réglementèrent l'institution du droit de préemption en édictant des lois précises et détaillées.

Se fondant sur le fait que, sous son nom byzantin de *protimisis*, cette institution figure également dans les codes usités par la société féodale roumaine, certains chercheurs grecs et roumains sont allés jusqu'à soutenir que le droit de préemption figurant dans les lois roumaines aurait été, en fait, emprunté aux Byzantins. Or, nous avons déjà montré, à d'autres occasions, que ces affirmations ne reposent absolument sur rien, et expliqué l'existence de la *protimisis* dans le droit féodal de la société roumaine par la structure interne de cette société au cours du processus de décomposition des communautés villageoises, phénomène que l'on retrouve d'ailleurs, en ce qui concerne le recours au droit de préemption, chez d'autres peuples à cette période de leur développement social (Gh. Cronţ, *Pravilniceasca Condică a lui Ipsilante în ediţia Zepos din 1936* [Le code d'Ypsilantis dans l'édition Zepos de 1936], paru dans les « Analele Facultăţii de Drept din Bucureşti », V[e] année, 1943, n° 1—4, p. 5—6 ; voir également notre compte rendu de l'édition, publiée par les soins de Pan. I. Zepos, de *Manualul de legi al lui Mihail Fotinopoulos din 1765* [Manuel de lois de Mihail Fotinopoulos de 1765], compte rendu paru dans « Studii », XIII[e] année, 1960, n° 2, p. 273).

Valentin Georgescu nous donne une étude fondamentale de l'institution connue sous le nom de *protimisis* à la lumière des manuels de lois de 1765, 1766 et 1777 de Michel Photeïnos (Fotino). Ces manuels renferment les dispositions de droit byzantin ainsi que les coutumes juridiques appliquées en Valachie dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Or, la *protimisis* nous apparaît dans ces manuels comme une institution comportant d'importants traits autochtones, mais présentés dans le cadre d'une systématisation juridique byzantine et incluant certaines dispositions byzantines. Les réglementations qui figurent dans ces manuels correspondent aux relations sociales de la période de passage du féodalisme au capitalisme et reflètent le souci de Michel Photeïnos d'établir des règles juridiques plus étendues pour consolider la propriété foncière. L'auteur met en lumière les facteurs internes qui donnèrent lieu à cette introduction du droit byzantin au XVIII[e] siècle dans la réglementation de la *protimisis*. Les résultats obtenus par l'auteur apportent du nouveau à l'étude historique de la *protimisis*.

Importantes également, pour l'étude du droit féodal roumain, sont les explications qu'il nous donne touchant la paternité du *Supplément* de l'Histoire des Daces de 1806. Ce *Supplément*,

bref résumé du droit féodal roumain rapporté au droit byzantin, était attribué, par l'ancienne historiographie roumaine, tantôt aux frères Tounousli, tantôt à Michel Cantacuzène. Attribuant, pour sa part, ce *Supplément* à Michel Photeïnos, l'auteur se fonde principalement sur son analogie avec les manuels de Photeïnos en ce qui concerne la réglementation de la *protimisis*. L'hypothèse de Valentin Georgescu est très proche de celle que nous avons soutenue dans notre préface au IV^e Livre du Manuel de Michel Photeïnos de 1777, édition que nous avons élaborée en 1958, en collaboration avec Vasile Grecu. Mais pour faire accepter par les historiens la paternité de Michel Photeïnos sur ce *Supplément*, d'autres recherches sont encore nécessaires.

En ce qui concerne les rapports existant entre le *Code d'Ypsilantis* de 1780 et les *Manuels de Michel Photeïnos*, nous avons soutenu dès 1948 que l'œuvre de Photeïnos a servi à l'établissement de la législation d'Ypsilantis (G. Cronţ, *Curs de istoria dreptului romînesc* [Cours d'histoire du droit roumain], lithographié, Bucarest, 1948, p. 205). Nous sommes donc également d'accord avec l'auteur sur ce point.

L'étude des textes sur lesquels l'auteur fonde son raisonnement est ample et convaincante. Elle est accompagnée de résumés français et russe.

G. C.

LIMONA, E. et LIMONA, D., *Aspecte ale comerţului braşovean în veacul al XVIII-lea. Negustorul aromîn Mihail Ţumbru* [Aspects de la vie commerciale de la ville de Braşov au XVIII siècle. Le commerçant macédo-roumain Mihail Ţumbru], dans « Studii şi Materiale de Istorie medie », vol. IV, Editions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1960, p. 525—564.

La correspondance commerciale de Mihail Ţumbru est extrêmement riche en renseignements relatifs à la vie commerciale de la ville de Braşov au XVIII^e siècle, ainsi qu'aux grand-centres commerciaux compris dans la zone délimitée par Venise, Trieste, Vienne, Jassy, Constantinople, Serrès, Salonique, Trikkala et Larissa.

Il résulte des archives commerciales de M. Ţumbru, qu'il était originaire de Seatişte, localité de Macédoine, fondée au XII^e siècle par des pâtres valaques. E. Limona et D. Limona déduisent que M. Ţumbru quitta sa ville natale vers 1773, à l'âge de 21 ans, pour s'engager dans une compagnie commerciale ayant son siège à Belgrade, avec son concitoyen Hagi Trandafir Dosiou, lui aussi natif de Seatişte.

Les auteurs indiquent qu'aussi bien au début de sa carrière, que plus tard, M. Ţumbru entretint des relations commerciales des plus étroites avec bon nombre de commerçants macédo-roumains répandus à travers les principaux centres commerciaux des Balkans. En 1782, ayant épousé la fille du commerçant roumain Ion Boghici, M. Ţumbru s'installe définitivement à Braşov.

En octobre 1789 — précisent les auteurs — M. Ţumbru, avec Ion Boghici, son beau-père, et Hagi Stan Jianu, de Craiova, fondent une compagnie de commerce. Les années durant lesquelles fonctionna cette compagnie sont les plus fécondes de l'activité du grand commerçant de Braşov. En sa qualité de représentant de la compagnie, il pratique le commerce d'exportation, d'importation et de transit de marchandises provenant de Braşov, de Turquie, de Venise, etc. Il s'adonne également au commerce des valeurs mobilières — lettres de change et monnaies — à Vienne, Constantinople, Bucarest, Serrès, Zemlin et sur les marchés de Transylvanie. Il avait à son service de nombreux correspondants et commissionnaires qui visitaient régulièrement les marchés autrichiens, hongrois, ainsi que ceux des Principautés roumaines et des Balkans. Dans d'autres centres, il possédait des comptoirs permanents de vente.

L'activité commerciale de M. Ţumbru et, en général, celle des compagnies de commerce de l'époque — soulignent les auteurs — a contribué à la dissolution de l'économie féodale, en accé-

lérant le processus de formation des relations capitalistes de production. En même temps et grâce à son activité, la compagnie fondée par M. Ţumbru contribua à la création du marché international dans la zone des Balkans et du centre de l'Europe.

A. S.

PROTOPSALTIS, EM. GH., Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεύτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον (1787—1792). Λουδοβῖκος Σωτήρης [Le mouvement révolutionnaire grec pendant la deuxième guerre russo-turque (1787—1792) sous Catherine II. Loudovikos Sotiris], dans Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, Athènes, vol. XIV, 1960, p. 33—155.

L'étude de Em. Protopsaltis, directeur des Archives générales de Grèce, comprend trois grands chapitres : I. La situation interne de la Grèce continentale depuis la paix de Koutchouk-Kaïnardji jusqu'à la deuxième guerre russo-turque. II. La politique de la Russie à l'égard des Grecs depuis la paix de Koutchouk-Kaïnardji (1774) jusqu'à la déclaration de la nouvelle guerre russo-turque. III. La vie et l'activité révolutionnaire du commandant Louizis (Loudovikos) Sotiris, qui fut un certain temps au service de la Russie. L'étude de l'activité du commandant Sotiris permet à l'auteur de s'étendre sur le mouvement révolutionnaire grec au cours de la deuxième guerre russo-turque.

L'auteur publie, à la fin de son étude, une série de 28 documents relatifs à son sujet (p. 109—145), ainsi que 8 fac-similés (p. 146—159).

Les documents publiés proviennent des archives du commandant Sotiris ; ils se trouvent actuellement aux Archives générales de Grèce. La plupart sont écrits en grec et quelques-uns en français. Le premier document date du 10 février 1770 et le dernier du 27 décembre 1794. Nous trouvons, parmi les fac-similés présentés, une page du manifeste de Catherine II imprimé et adressé aux Grecs le 17 février 1788, par lequel on annonce que les armées russes sont parties en guerre contre les Turcs et aideront le peuple grec ainsi que tous les peuples chrétiens orthodoxes à se libérer.

N. Cr.

NEACŞU, I. *Cu privire la componenţa socială a locuitorilor din Oltenia, participanţi la lupta împotriva pazvangiilor şi la războiul ruso-turc (1806—1812).* [De la composition sociale des habitants de l'Olténie qui prirent part à la lutte contre les bandes de Pazvantoglou et à la guerre russo-turque (1806—1812)], dans « Studii », XIV, 1961, n° 5, p. 1203—1210.

Des soldats recrutés dans les Principautés roumaines furent constamment utilisés dans les luttes qui opposèrent — vers la fin du XVIII^{e} siècle et durant les premières années du XIX^{e} siècle — les troupes régulières turques aux puissantes bandes de Pazvantoglou. A part certains « aschkerlis » de Moldavie, les unités les plus importantes étaient assurées par les « pandours » d'Olténie.

En 1798 déjà, 2 000 paysans roumains participent aux luttes de Vidin, place forte du pacha rebelle à l'autorité du sultan. Dans les années qui suivirent et surtout durant le règne de Constantin Ypsilantis, un nombre considérable de « pandours » actionnèrent contre les bandes de Pazvantoglou et les « cîrjalis ».

L'auteur analyse l'état social des capitaines de « pandours » et conclut qu'ils étaient dans leur grande majorité des paysans libres (« moşneni »). Pendant la guerre russo-turque de 1806—1812, Constantin Ypsilantis, puis le commandement russe, eurent recours à des troupes de « pandours », qu'ils utilisèrent contre les Turcs. L'armée des « pandours » subit des pertes considérables et les impératifs militaires exigeant un accroissement incessant de ses effectifs, on observe une modification dans la composition sociale des « pandours », tout particulièrement pendant les dernières années de la guerre, quand leurs effectifs sont complétés au moyen d'enrôlements massifs d'hommes provenant des rangs de la paysannerie corvéable.

I. R. B.

IANCOVICI, SAVA, *Date noi despre bimbaşa Sava* [Nouvelles données sur le bimbaşa Sava dans « Studii », XIV, 1961, n° 5, p. 1187—1201.

Cette note offre toute une série de détails inédits concernant la biographie du fameux commandant hétairiste durant la période antérieure au soulèvement de 1821. Le bimbaşa Sava se trouvait en Valachie depuis 1800 et se distingua dans les luttes contre les troupes de Pazvantoglou à Craiova et sur les deux rives du Danube. Il prit part en 1802 au siège de Negotin. Ses faits d'armes lui valurent la possession d'un modeste kiosque à Bucarest. En 1802, il exigeait du prince de Valachie l'acquittement de la solde des 1 600 hommes qu'il commandait.

Pendant la guerre russo-turque de 1806 à 1812, le bimbaşa Sava lutte au sud du Danube ; puis on le retrouve à Bucarest en 1812 ; il s'établit pour quelques années à Jassy — il y était encore en 1814 — pour revenir à Bucarest pendant les années qui précédèrent le soulèvement de 1821. En 1821, pendant les événements révolutionnaires, Sava est nommé commandant de la garde à Bucarest, où il s'adonne à une politique de duplicité qui finalement le conduira à sa perte. Une annexe reproduit les quatre documents inédits qui sont la source des détails, intéressants et jusqu'ici inconnus, apportés par l'auteur à la biographie du « căminar » Sava Phokianos.

I. R. B.

Documente privind istoria Romîniei. Răscoala din 1821. [Documents concernant l'histoire de Roumanie. La révolte de 1821], Tome V, Editions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1962, 627 p. (Académie de la République Populaire Roumaine, Institut d'Histoire).

La collection de documents (en partie déjà parus et en partie inédits) relatifs à la révolte de 1821, publiée ces dernières années (1959—1962), rassemble en cinq volumes des matériaux répartis comme suit : trois volumes de documents internes, un volume de documents concernant l'activité de l'Hétairie dans les Pays roumains et, enfin, un volume réservé aux sources narratives intéressant cette période. Les rapports consulaires russes, autrichiens, anglais, etc. sur les événements de la période 1821—1822 feront, comme l'avertit la préface du premier volume, l'objet de publications ultérieures. Les documents de la collection, présentés dans l'ordre chronologique, qu'il s'agisse des événements de Valachie ou de ceux de Moldavie, renferment quelquefois, outre les informations directes sur la révolte conduite par Tudor Vladimirescu, des données sur des événements antérieurs ou postérieurs à l'année

1821, mais qui, en raison de leur contenu, expliquent non seulement les causes, mais aussi les conséquences de la révolte.

Le présent recueil représente non seulement le fruit d'un nouvel examen critique de toutes les sources existantes, mais aussi la mise en valeur de nouvelles sources demeurées ignorées jusqu'à sa parution.

Signalons également que, en général, le groupe de spécialistes qui a élaboré cette collection n'a pas considéré la révolte de 1821 comme un phénomène isolé, mais en a envisagé tous ses antécédents, ainsi que les mouvements de libération enregistrés au sud du Danube.

Voici les sources narratives du cinquième volume : I. *Revoluțiunea de la 1821, de biv vel serdar Ioan Dîrzeanu* (La révolution de 1821, par l'ancien grand serdar Ioan Dîrzeanu), chronique parue pour la première fois dans la *Trompeta Carpaților*, en 1868, puis republiée par N. Iorga dans *Izvoarele contemporane asupra mişcării lui Tudor Vladimirescu* (Les sources contemporaines sur le mouvement de Tudor Vladimirescu), publiées en 1921, lors du centième anniversaire de la révolte. La nouvelle édition a été reproduite d'après le manuscrit original, provenant de la bibliothèque de Cezar Boliac. II. *Răscoala pandurilor sub conducerea lui Tudor Vladimirescu în anul 1821 şi începutul acțiunii eteriştilor în Principatele dunărene sub conducerea lui Alexandru Ipsilanti precum şi sfîrşitul lamentabil al ambelor acestor mişcări în acelaşi an, de I. P. Liprandi* (La révolte des pandours sous la direction de Tudor Vladimirescu en 1821 et les débuts de l'action des membres de l'Hétairie dans les Principautés danubiennes sous la conduite d'Alexandre Ypsilantis, ainsi que la fin lamentable de ces deux mouvements la même année, par I. P. Liprandi). Le volume contient pour la première fois en langue russe avec traduction roumaine, les œuvres inédites de I. P. Liprandi sur le mouvement révolutionnaire de 1821.

Comme chef du service d'espionnage et contre-espionnage d'une division d'infanterie casernée à Kichinev, I. P. Liprandi remplit diverses missions : surveillance des membres de l'Hétairie et des Moldaves réfugiés en Bessarabie, observation des mouvements des troupes turques dans les Principautés roumaines, description des frontières russo-turques et des forteresses des Balkans, etc. En 1827, I. P. Liprandi dirigea un vaste réseau d'espionnage ayant des ramifications dans les Balkans et en Autriche et, en 1828, il fut nommé chef de la police spéciale secrète pour les Balkans : plus tard, il rédigea, pour le gouvernement russe, toute une série de longs mémoires sur la situation des Principautés. Le large mouvement populaire de 1821, la lutte des masses asservies contre la domination ottomane et l'exploitation féodale, le caractère national et social de la révolte — rien n'a été saisi ou l'a été d'une façon déformée par Liprandi. La façon dont il présente certains événements du temps de la révolte trahit l'influence des frères Démètre et Paul Makedonski ; certains passages du texte dénotent même clairement son profond mépris du peuple.

III. *Căpitanul Iordache Olimpiotul. Acțiunea eteriştilor în Principate în anul 1821, de I. P. Liprandi* (Le capitaine Iordaki l'Olympiote. L'action des membres de l'Hétairie dans les Principautés en 1821, par I. P. Liprandi) ; IV. *Notele lui I. P. Liprandi despre : Lizgara, Mihail Suțu, Gh. Cîrjaliu, Al. Ipsilanti, G. M. Cantacuzino, Cuciuc Ahmed şi Const. Herescu* (Les notes d'I. P. Liprandi sur Lizgara, Mihail Suțu, G. Cîrjaliu, Al. Ipsilanti, G. M. Cantacuzène, Koutchiuk Ahmed et Const. Herescu) ; V. *Declarația fraților Dimitrie şi Pavel Macedonski* (La déclaration des frères Démètre et Paul Makedonski) ; VI. *Obşteasca tînguire. O expunere în versuri şi în proză asupra situației grele a Țării Romîneşti sub domnii fanarioți, de un Anonim* (Plainte générale. Exposé en vers et en prose de la dure situation de la Valachie sous les princes phanariotes, par un auteur anonyme) ; VII. *Voroavă asupra țării Moldaviei, de Vasile Murguleț* (Propos sur la Moldavie, par Vasile Murguleț) ; VIII. *Tînguirea Moldovei. Versuri despre situația grea a Moldovei în vremea fanarioților şi a Eteriei, de un Anonim* (La plainte de la Moldavie. Vers sur la dure

situation de la Moldavie au temps des princes phanariotes et de l'Hétairie, par un auteur anonyme). Les trois pamphlets inédits des points VI, VII et VIII, exemples parfaits du pamphlet politique de la période postérieure à la révolte, diffèrent en général des autres œuvres du même genre en ce que leurs auteurs dénoncent non seulement l'aggravation de la domination ottomane à l'époque en question, mais aussi l'exploitation sans merci pratiquée par les boyards du pays en étroite complicité avec l'aristocratie du Phanar); IX. *Amintirile lui Dumitrache Protopopescu din Severin despre răscoala din 1821* (Les souvenirs de Dumitrache Protopopescu, de Severin, sur la révolte de 1821) ; X. *Amintirile lui Iordache Otetelişanu despre atacul pandurilor asupra boerilor la Beneşti în 1821* (Souvenirs de Iordache Otetelişanu sur l'attaque des pandours contre les boyards à Beneşti en 1821).

P. S.

DOSTIAN, J. S., *Борьба сербского народа против турского ига XV—начало XIX в.* [La lutte du peuple serbe contre l'oppression turque du XV[e] jusqu'aux débuts du XIX[e] siècle], Académie des Sciences de l'U.R.S S., Institut d'Etudes Slaves, Moscou, 1958, 194 p.

Cette monographie, de petit format, de l'érudit soviétique J. S. Dostian, spécialiste des problèmes concernant l'histoire de Serbie, représente une synthèse de tout ce qui a été écrit jusqu'à présent par les historiens serbes et russes sur la lutte séculaire du peuple serbe contre la domination ottomane.

L'auteur se propose de montrer et d'expliquer, dans les grandes lignes, les étapes de la lutte du peuple serbe, depuis sa soumission par les conquérants turcs jusqu'à la révolte de 1804—1813, qui fera l'objet d'une autre étude.

L'ouvrage est divisé en sept chapitres presque égaux en étendue. Le chapitre I parle de la conquête du sud-est de l'Europe par les Turcs ottomans et de la lutte du peuple serbe. Le chapitre II porte sur la situation des régions serbes sous la domination ottomane. Le chapitre III traite du « mouvement de libération » dans les territoires serbes au XVI[e] siècle et au début du XVII[e]. Le chapitre IV est consacré à la lutte des Serbes pour la liberté à l'époque de la « Sainte Ligue ». Suit, au chapitre V, « le mouvement de libération des Serbes pendant la guerre de la Russie et de l'Autriche avec la Turquie, au XVIII[e] siècle ». Le chapitre VI fait état des caractères propres au développement social et économique du nord de la Serbie dans la seconde moitié du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, ainsi qu'au commencement de la révolte de 1804.

L'exposé respecte, on peut le constater, le déroulement chronologique de l'histoire. Le XVIII[e] siècle marque une nouvelle époque dans l'évolution de la lutte du peuple serbe contre les Ottomans, lutte qui, dès lors, mettra au premier plan les intérêts économiques, politiques et nationaux. Tout en expliquant quels sont les facteurs généraux, sociaux et économiques, qui déterminèrent la lutte de libération nationale dans les Balkans, l'auteur ne manque pas d'insister égalemeut sur les facteurs particuliers qui contribuèrent à créer des conditions favorables à la révolte qui justement devait éclater dans le pachalik de Belgrade.

Du point de vue géographique, l'auteur s'occupe, en principe, des événements relatifs au territoire de la Serbie proprement dite et aux régions du nord du Danube et de la Save, bien que, dans son exposé, il se livre à de fréquentes incursions dans l'histoire de la Macédoine, de la Bulgarie, de l'Albanie, du Monténégro, de la Bosnie, de l'Herzégovine, etc. De même, les

références à l'histoire de la Valachie, de la Moldavie et de la Transylvanie n'y sont pas rares. Il en résulte que la monographie de J. S. Dostian ne se borne pas seulement à un exposé de l'histoire des Serbes, mais devient en quelque sorte un traité d'histoire balkanique.

S. I.

GRITZOPULOS, TASOS AT., Γρηγόριος Ε' ὁ Πατριάρχης τοῦ Ἔθνους [Grégoire V, patriarche de la nation], dans Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, Athènes, vol. XIV, 1960, p. 164—230.

On sait combien l'activité du patriarche de Constantinople Grégoire V, pendu par les Turcs lors de la révolution grecque de 1821, a préoccupé nombre d'historiens grecs, dont certains voient en lui un héros et un martyr national, alors que d'autres le tiennent pour un prélat obscurantiste menant une politique philo-turque et agissant à l'encontre des intérêts du peuple grec.

La présente étude est la plus récente qui ait été publiée à la défense de Grégoire V; Gritzopulos le présente, ainsi que le laisse voir le titre de son étude, comme le « patriarche de la nation ». Aussi l'auteur essaye-t-il de justifier la collaboration de Grégoire avec les Turcs. Il ne discute aucunement l'attitude philo-turque que manifeste Grégoire V dans ses lettres où il condamne la Révolution française et ses idées, ou exhorte les Grecs à ne pas se fier aux promesses des Russes. Au lieu de confondre ses adversaires à l'aide d'arguments sérieux, il soutient que Grégoire V était persuadé que la nation grecque était tombée en esclavage à cause de ses péchés (Dieu voulant l'éprouver) et que par la volonté de Dieu seulement, elle pouvait recouvrer sa liberté (p. 187). L'auteur soutient plus loin que Grégoire fut initié à l'Hétairie, lors de sa retraite au Mont Athos, mais qu'il n'a pas prêté le serment accoutumé aux hétairistes, car, estimait-il, l'Eglise ne devait pas connaître ces actions, afin de pouvoir maintenir son influence sur la Porte.

Gritzopulos est d'avis que la Porte a pendu Grégoire non par conviction de sa complicité avec les hétairistes, mais pour se livrer à un simple acte de terreur.

Très précieuse est la liste bibliographique (p. 198—230) des actes, encycliques et lettres de Grégoire V ayant trait à différents problèmes ecclésiastiques et culturels, à ses relations personnelles ou à celles avec les autorités turques, publiés dans d'autres travaux ou périodiques ou même encore inédits.

N. Cr.

PEPO, P. et MASLEV, S. Dr., *Страници от историята на българо-албанските дружески отношения през XIX в.* [Pages de l'histoire des relations amicales bulgaro-albanaises au XIX^{e} siècle], dans «Исторически Преглед», XVI, 1960, n^{o} 3, p. 113—122.

Les auteurs publient pour la première fois la traduction intégrale et fidèle de deux documents originaux qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale « Vasil Kolarov » de Sofia, et qui révèlent les relations amicales de deux illustres représentants des peuples bulgare et albanais, le D^{r} I. Seliminski et N. Vekilhardji. Il s'agit d'un appel aux Albanais, ainsi que d'une lettre adressée à Jean Tsaly, qui demeurait à Vienne. Ces deux documents furent rédigés par I. Seliminski—comme il l'affirme lui-même plus tard par écrit — à la prière de Naum Vekil-

hardji. I. Seliminski et N. Vekilhardji étaient animés des mêmes idées généreuses au sujet de l'élévation des peuples bulgare et albanais par l'instruction et la culture. L'appel déplore les conditions difficiles dans lesquelles se trouvait le peuple albanais et montre l'importance de l'instruction du peuple dans sa langue maternelle.

Les auteurs sont d'accord que l'appel — dont l'original de la Bibliothèque Nationale de Sofia ne porte point de date — a été rédigé en 1846 ou vers cette date. Cette conclusion nous semble la bonne, du fait aussi que cette date se situe après les deux éditions de l'abécédaire albanais publié par Vekilhardji[1] à Constantinople (en 1844—1845).

Les idées dont s'est inspirée la publication de cet abécédaire figurent aussi bien dans l'appel que dans la lettre adressée à J. Tsaly. Celui-ci, neveu de Vekilhardji, se trouvant à Vienne, n'avait pas compris combien les sacrifices matériels nécessaires à l'édition de l'abécédaire étaient profitables au peuple. La lettre porte la mention : « 7 avril 1846, de Bucarest à Vienne ».

L'idéal similaire des deux représentants des peuples bulgare et albanais relève de leur lutte commune pour la libération nationale. La publication de ces lettres constitue en même temps un encouragement à découvrir d'autres liens qui ont dû exister entre I. Seliminski et N. Vekilhardji et dont les témoignages doivent attendre dans quelques archives inexplorées d'être découverts.

A. C.

ANINEANU, MARTA, *Din activitatea diplomatică a lui Vasile Alecsandri. Corespondență inedită, 1859, 1862* [De l'activité diplomatique de Vasile Alecsandri. Correspondance inédite, 1859, 1862], dans « Studii și materiale de istorie modernă », vol. II, Editions de l'Académie de la R.P.R., Bucarest, 1960, p. 257—281.

L'auteur s'occupe de quelques-unes des lettres de Vasile Alecsandri qui présentent un intérêt politique. Jusque-là inédites, ces lettres, datées de janvier et mai 1859 et février 1862, furent expédiées de Turin et de Paris. A l'exception d'une seule, adressée au prince régnant Couza, les autres sont envoyées par le poète à son frère, Iancu Alecsandri, qui était alors le correspondant du gouvernement de Moldavie à Paris et à Londres. L'article relève l'attitude de Vasile Alecsandri après l'Union, lorsque, en sa qualité de ministre des Affaires Etrangères de Moldavie il déploie une activité soutenue en vue d'attirer l'attention des diplomates étrangers et de l'opinion publique sur les Principautés roumaines. L'auteur montre — avec, à l'appui, des citations extraites de la correspondance annexée à son article — comment Vasile Alecsandri est parvenu à mener à bonne fin deux missions difficiles découlant des complications diplomatiques du début du règne de Couza : la reconnaissance, par l'Occident, de la double élection de Couza comme prince régnant de Moldavie et de Valachie, acte qui contrevenait à la Convention de 1859, et l'obtention de l'adhésion de la France et de l'Italie à l'union complète des deux principautés.

Il faut, en même temps, signaler un fragment de la lettre du 25 mars 1859, adressée à Iancu, où ce dernier est prié par son frère d'obtenir de Cavour la création à Turin d'une chaire de littérature roumaine et l'admission d'élèves roumains à l'Ecole militaire du Piémont. Il ressort également de ce fragment qu'une bibliothèque italienne avait été offerte à l'Université de Bucarest.

---

[1] Cf. V. Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vekilhardji*, « Balcania », I, 1938.

Récemment Turin a célébré le centenaire de la création de la chaire de langue roumaine à l'Université de cette ville (1863) par le gouvernement des Principautés roumaines, par l'intermédiaire de Giovenale Vegezzi-Ruscalla. Cet événement culturel et scientifique d'une haute importance pour l'étude des langues romanes, réalisé il y a un siècle, a été probablement une conséquence des démarches de Vasile Alecsandri reflétées dans sa correspondance.

S. H.

GALKINE, I. S., *Дипломатия европейских держав в связи с освободительным движением народов европейской Турции 1905—1912*, Moscou, 1960, 266 p.

La monographie d'I.S. Galkine est consacrée à la lutte de libération nationale en Crète, en Albanie et en Macédoine au cours des sept années qui précédèrent les guerres balkaniques. Grâce à une abondante documentation, puisée dans de nombreuses publications parues à Londres, Berlin, Paris et Leipzig, et complétée à l'aide des données fournies par les archives soviétiques, et plus particulièrement par les fonds des consulats russes des territoires en question, l'auteur réussit à élucider quelques aspects mal connus du mouvement antiottoman.

Galkine étudie parallèlement l'action diplomatique des grandes Puissances (Angleterre, France, Autriche-Hongrie et Russie) et des milieux dirigeants des États balkaniques Serbie, Bulgarie, Grèce et Monténégro). Pour réaliser ses visées expansionnistes, la bourgeoisie nationaliste des pays balkaniques entre en collusion avec les impérialistes étrangers, faisant ainsi de la question des territoires de la Turquie d'Europe un problème central de la politique européenne des années 1905—1912.

L'ouvrage de Galkine comprend trois parties. Dans la première, consacrée à la question crétoise et à la position adoptée par les États européens au cours de la période 1905—1912, l'auteur rappelle que la réunion de la Crète à la Grèce a été réalisée grâce à la lutte des masses populaires contre les spahis et l'administration turque, et qu'elle déjoua les projets de l'Angleterre, qui se proposait d'occuper la Crète pour ses propres buts stratégiques.

Les IIe et IIIe parties sont consacrées à la lutte de libération de l'Albanie et de la Macédoine de sous la domination ottomane et à la politique des États européens dans ce problème.

Les forces révolutionnaires sont groupées autour des organisations de lutte d'Albanie et de Macédoine : le Comité révolutionnaire central d'Albanie et l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne. Une série de faits évoqués par l'auteur attestent que les forces révolutionnaires albanaises et macédoniennes entretenaient des rapports permanents en vue d'une action commune.

Les grandes puissances européennes, incapables d'endiguer le mouvement de libération des peuples balkaniques, s'appliquèrent à le faire servir à leurs propres fins. Tel fut l'objet de l'activité fébrile de la diplomatie européenne, que l'auteur retrace d'une façon détaillée.

Les rivalités entre les grandes puissances influencèrent en grande partie les résultats de la lutte antiottomane en Albanie et en Macédoine, qui n'acquirent pas une vraie indépendance. Si les Albanais réussirent du moins à créer en 1912 un État national, par contre les Macédoniens, par suite d'un ensemble de circonstances d'ordre extérieur et intérieur que l'auteur analyse en détail, ne purent pas accéder à l'indépendance. Le problème macédonien fut résolu non point par la voie démocratique, mais par les guerres entre les États balkaniques (en 1913), avec l'immixtion des Etats impérialistes (p. 246).

L'ouvrage d'I. S. Galkine intéressera tous ceux qui s'occupent du problème des mouvements de libération nationale dans les Balkans. Les conclusions auxquelles aboutit l'auteur

par l'étude de la lutte de libération des masses populaires de Crète, d'Albanie et de Macédoine, prouvent combien peu scientifiques sont les thèses de l'historiographie bourgeoise (représentée par St. Protić, Vl. Djodjević, G. Gooch, R. Poincaré, H. Wendel, etc.), selon lesquelles les masses populaires des pays en question se seraient montrées passives, attendant leur libération de la part des grandes puissances.

S. I.

BIYCKHOĞLU, TEVFIK, *Birinci Türkiye Büyük Millet Meclisi' nin hukuki statüsü ve ihtilâlci karakteri* [La première Grande Assemblée Nationale Turque. Son statut légal et son caractère révolutionnaire], « Belleten », Ankara, nº 96, 1960, p. 637—664.

L'auteur commence par passer en revue les circonstances historiques qui ont donné naissance à la première Grande Assemblée Nationale Turque.

La défaite de la Turquie dans la première guerre mondiale, les conditions humiliantes imposées au gouvernement turc par les traités de San Remo et de Sèvres, ont provoqué la révolution nationale bourgeoise de caractère antiféodal et antiimpérialiste, dirigée par Ataturk.

De novembre 1918 à mars 1919 les puissances victorieuses — l'Angleterre, la France et l'Italie — auxquelles se joignit ultérieurement la Grèce, occupèrent les régions d'une importance économique et stratégique vitale de la Turquie d'Europe et de l'Anatolie. Seules les régions de l'est et une partie de l'Anatolie du Nord —soit qu'elles fussent peu intéressantes économiquement, soit qu'elles fussent difficiles à occuper — avaient échappé au contrôle des vainqueurs. Or cette région non occupée était habitée par une population turque compacte, nourrie d'une vigoureuse tradition nationale. Ici s'étaient retirées, avec tout leur armement, quatre des meilleures divisions de l'ancienne armée ottomane. Le gouvernement d'Istanbul, le sultan en tête, était complètement compromis aux yeux du peuple turc, qui le considérait comme une marionnette entre les mains des occupants. Dans les régions libres comme dans les régions occupées, la population désirait l'abolition du régime corrompu des sultans et réclamait des libertés démocratiques. Le souffle de la Grande Révolution d'Octobre encourageait ces aspirations et leur imprimait un vigoureux élan.

C'est dans ces conditions historiques qu'au lendemain du congrès de Chiraz (4—11 septembre 1919) prenait naissance l'Association pour la défense des droits de l'Anatolie et de la Roumélie. L'occupation d'Istanbul par les puissances alliées, l'arrivée en Anatolie d'Ataturk, que son activité antérieure faisait considérer comme le leader de la lutte de libération, sont les facteurs qui hâtèrent la constitution de la Grande Assemblée Nationale d'Ankara. Cette importante institution politique de caractère bourgeois naissait dans les conditions de la lutte de libération nationale contre les envahisseurs et, sur le plan intérieur, dans les conditions de la lutte contre le pouvoir réactionnaire du sultan et contre les partisans de l'ancien état de choses.

Quelle était la base légale de cette assemblée? La réponse à cette question nous est fournie par le IIe chapitre de l'étude de M. Biyckhoğlu.

La Grande Assemblée Nationale Turque représentait en premier lieu les intérêts de la bourgeoisie nationale et, d'une manière générale, les aspirations du peuple turc à la liberté. La Grande Assemblée Nationale représentait en une assez grande mesure le peuple turc, si l'on tient compte du ralliement ultérieur des groupes de députés d'Istanbul, de Roumélie et de Malte. Elle était enfin un organe exécutif adéquat, grâce au caractère actif que lui imprimaient les circonstances historiques de l'époque. Les lois et les décisions adoptées par elle étaient mises en application sans délai. « En ceci résidait son caractère révolutionnaire » remarque l'auteur avec raison, compte tenu du caractère national bourgeois de cette révolution.

On a reproché à la Grande Assemblée Nationale d'avoir accordé des pouvoirs trop étendus à son président Mustapha Kemal Atatürk. « La chose s'explique précisément par le caractère révolutionnaire dont nous avons parlé » répond l'auteur à cette objection. En ces moments critiques, le système de la séparation des pouvoirs au sens constitutionnel bourgeois eût mis en péril l'existence même de la Grande Assemblée Nationale et celle du peuple turc tout entier.

C'est également par ce caractère révolutionnaire que l'auteur explique l'inexistence, dans cette phase, des partis politiques.

Cet état de choses est illustré par le « Programme politique, social, administratif et militaire » de l'Assemblée — organe de la bourgeoisie nationale — programme exposé en substance en ces termes, le 13 septembre 1920, par le Président Ataturk :

1. La Grande Assemblée a la ferme confiance qu'avec l'appui de la nation elle réussira à affranchir le peuple turc du joug « de l'impérialisme et du capitalisme ».

2. Dans les problèmes sociaux, la Grande Assemblée Nationale tiendra compte en premier lieu des besoins pressants du peuple turc.

3. Le pouvoir appartient au peuple, sans conditions ni limites.

4. L'armée est l'armée du peuple.

L'auteur relate ensuite les premiers succès remportés par la Grande Assemblée Nationale dans la lutte de libération et met en relief la personnalité de son président, Kemal Ataturk.

L'étude de M. Biyckhoğlu nous fait connaître les circonstances historiques réelles qui entourèrent la fondation de cette institution moderne de la vie politique du peuple turc, ainsi que certains traits spécifiques de la Grande Assemblée Nationale Turque, et par là elle nous aide à comprendre les événements politiques, militaires et sociaux ultérieurs.

M. A.

AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Sukob interesa Velike Britanije i Nemačke na Balkanu uoči drugog svetskog rata* [Le conflit entre les intérêts de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne dans les Balkans à la veille de la deuxième guerre mondiale], Institut društvenih nauka. Odeljenje za istorijske nauke. Poseban otisak iz Zbornika radova. Istorija XX veka, II, 1961, 158 p.

L'étude de Živko Avramovski contient beaucoup de choses intéressantes touchant l'histoire contemporaine des Balkans. En dépit des difficultés considérables auxquelles il s'est heurté pour se documenter sur les divers aspects du problème, — à défaut notamment de matériaux d'archives accessibles dans les pays balkaniques — l'auteur a néanmoins réussi à embrasser ces aspects et à apporter ainsi une contribution sérieuse à la connaissance de l'histoire des Balkans dans une période dont trop peu de chercheurs se sont occupés jusqu'à ce jour.

Partant du conflit qui opposait les intérêts économiques des deux grands États capitalistes, l'auteur retrace d'abord l'expansion économique de l'Allemagne dans les Balkans et indique la position adoptée par la Roumanie.

La Grande-Bretagne a tenté de contrecarrer l'influence économique de l'Allemagne en accroissant le volume de son propre commerce avec les pays balkaniques, en consentant des emprunts à ces pays et en essayant d'obtenir l'affiliation de la Bulgarie au Pacte Balkanique. Mais le gouvernement Chamberlain adopta une politique de concessions à l'égard des régimes fascistes, laquelle aboutit aux accords de Munich et aux conséquences qui en découlèrent, dont l'une fut l'accord économique roumano-allemand du 23 mars 1939, que l'auteur considère comme

l'un des plus remarquables succès de l'Allemagne, visant à lui assurer une balance de devises favorable (p. 56).

L'action de la Grande-Bretagne pour la constitution d'un bloc antiallemand en Europe de l'Est était dictée avant tout par la crainte de voir l'Allemagne attaquer la Roumanie. Cette tentative ayant échoué, l'Angleterre offrit des garanties unilatérales à la Grèce, à la Roumanie (p. 76—81) et à la Yougoslavie, et accorda des crédits à certains de ces pays. L'auteur décrit d'autre part les actions entreprises par l'Allemagne pour empêcher la formation d'un bloc pro-britannique dans les Balkans et surtout pour faire sortir la Yougoslavie du Pacte Balkanique et obtenir son adhésion à l'axe Berlin-Rome (p. 120—132). A cet effet l'Allemagne a exercé sur la Yougoslavie une pression indirecte et encouragé de tout son pouvoir les mouvements séparatistes.

Hitler nourrissait la plus vive méfiance à l'égard de la Roumanie et usa de tous les moyens et de toutes les pressions possibles pour l'amener à renoncer à ses obligations envers ses alliés (p. 145—150).

L'une des idées directrices de l'étude de Ž. Avramovski est d'indiquer les raisons pour lesquelles la guerre a surpris les pays balkaniques divisés, ce qui empêcha la constitution d'un bloc balkanique antiallemand.

L'auteur souligne avec raison (p. 156) que cet état de choses avait pour cause première la néfaste politique antisoviétique des gouvernements bourgeois des pays balkaniques, hostiles à tout accord ou pacte avec l'Union Soviétique. « Or — constate l'auteur — sans la participation de l'U.R.S.S., tout système de sécurité dans l'est et le sud-est de l'Europe était illusoire à cette époque » (p. 156).

La politique conciliante de la Grande-Bretagne envers l'Allemagne a également contribué aux hésitations des pays balkaniques et, d'autre part, l'Allemagne disposait de nombreux moyens pour empêcher l'affiliation de ces pays à un bloc antiallemand. Sa position stratégique, beaucoup plus favorable que celle de l'Angleterre, lui a permis d'exercer sur eux une pression directe, — et cela plus spécialement à l'égard de la Yougoslavie et de la Roumanie —, misant sur les contradictions qui opposaient entre eux plusieurs de ces pays. Dans ces conditions, et tenant compte en outre de l'attitude antifasciste des masses populaires, les gouvernements des pays balkaniques n'osèrent ni adhérer à des blocs antiallemands ni se joindre à l'Allemagne, mais adoptèrent une politique de non participation à des blocs.

Pratiquant les uns envers les autres une politique égoïste, les gouvernements des pays balkaniques se trouvèrent pratiquement isolés et furent pour les forces fascistes une proie facile.

Cette idée essentielle se dégage clairement de l'étude, généralement bien documentée, de Ž. Avramovski.

S. I.

Culture

VULCĂNESCU ROMULUS, *Caractere înrudite între portul popular romîn şi cel slovac* [Caractères apparentés du costume populaire roumain et slovaque], dans « Studii şi cercetări de istoria artei », IX, 1962, nº 2, p. 307—333, avec résumés en russe et en français.

Les données historiques du sujet se rapportent aux éléments du substratum antique (Illyres, Celtes, Scythes, Sarmates et surtout Daces) et du commencement du moyen âge (Slaves); au déplacement et à l'établissement des pâtres roumains en Slovaquie — XVe —XVIIe siècles

— (l'auteur s'appuie dans ses recherches sur les conclusions et les documents de la récente monographie du professeur Joseph Mačurek, *Valasi v zapadnich Karpatech v 15.—18. stoletr.*, Ostrava, 1959, 527 p.) ; aux éléments fournis par les artisans et travailleurs slovaques établis en Crişana et au Banat (XVIII^e et XIX^e siècles).

Partant de ces données et après une caractérisation d'ensemble des costumes des deux peuples, l'auteur analyse les influences roumaines sur le vêtement populaire slovaque ainsi que les influences slovaques sur le vêtement populaire roumain. De même, on trouve mentionnés certains éléments communs aux régions sud-danubiennes comme, par exemple, la chemise à fustanelle ou encore un type de pantalon que portent les pâtres et qui dérive selon toute probabilité du « cioarec » illyro-thrace.

En vue d'une étude plus approfondie des circonstances historiques qui viennent à l'appui de telles influences, voici quelques données s'y rattachant :

1. La circulation de certains produits de Bohême et de Hongrie vers le Danube inférieur, au X^e siècle déjà, confirmée par :

a) le témoignage du knéaz Sviatoslav, datant de 969, dans Повест временных лет, Moscou-Leningrad, 1950, p. 48 ;

b) les découvertes effectuées au cours des fouilles de Garvăn-Dinogetia, où l'on a trouvé, entre autres, trois pendentifs et deux anneaux datant du XI^e siècle, du type de ceux provenant de Bohême, Hongrie et Pologne : Petre Diaconu, *Un pendentiv globular descoperit la Bisericuţa-Garvăn* [Un pendentif globulaire découvert à Bisericuţa-Garvăn], avec résumés en russe et en français, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », IX, 1958, n° 2, p. 445—449 ; E. Comşa et G. Bichir, *O nouă descoperire de monede şi obiecte de podoabă din secolele X—XI în aşezarea de la Garvăn (Dobrogea)* [Une nouvelle découverte de monnaies et de pièces de parure des X^e —XI^e siècles à Garvăn — Dobroudja], avec résumés en russe et en français, dans « Studii şi cercetări numismatice », III, 1960, p. 227—231.

2. La circulation du sel de Transylvanie en Slovaquie, à la haute époque féodale, attestée par plusieurs toponymes : V. Chalupecky, *Dve studie k dějinam Podkarpatska*, dans « Sbornic Filosofické Faculty », Université de Bratislava, III, 1924—1925.

3. La présence des Roumains dans toute la zone des Carpates de nord-est, inclusivement la Slovaquie, aux XI^e —XIV^e siècles : N. Drăganu, *Romînii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei* [Les Roumains aux IX^e —XIV^e siècles, sur la base de la toponymie et de l'onomastique], Bucarest, 1933, chap. V et la carte.

Soulignons, pour conclure, que le travail de Romulus Vulcănescu, fondé sur une analyse compétente, fait ressortir, dans le domaine du costume populaire, les éléments de contact des civilisations du sud-est de l'Europe.

D. C. G.

Etnološka i folklorističiska ispitivanja u Livanjskom Polju [Recherches ethnologiques et folkloriques effectuées en Livanjsko Polje], dans « Glasnik zemaljskog Muzeja u Sarajevu. Etnologija », N. S. XV—XVI, 1960—1961, p. 3—330.

Livanjsko Polje est une dépression karstique, à 700 m d'altitude, de 65 km de long et d'approximativement 6 km de large, située à l'est des Alpes dinariques danz le sud-est de la Bosnie. Elle compte quelque 34 000 habitants groupés autour de la petite ville de Livno, mais est isolée du reste du monde par les montagnes qui l'entourent de tous les côtés. C'est ce qui explique comment ce territoire a conservé de nombreux caractères archaïques qui font l'objet de la présente étude, fruit des recherches de 11 spécialistes de Sarajevo.

Ils y ont constaté, entre autres, les traces laissées par une population romane, aujourd'hui slavisée, dans des noms tels que *Arnaut, Bailo, Bobani, Cincar, Cincerovac, Katun, Urse, Ursici, Ursina Košara, Vlahović*, etc. La langue slave de la population locale conserve encore certains vocables d'origine romane, comme, par exemple : *brzar, brzdar, bruzar* ou *bronzar* « outre pour le fromage », *fugirati* « fuir », *kantati* « chanter », *paškula* « pâturage », *šudar* « fichu de femme », *turta* « petit pain rond ». L'un des auteurs, Špiro Kulišić, conclut comme suit : « Comme le montrent les sources et de nombreux toponymes, vivait là également au Moyen Age une importante population ancienne, valaque. Nos recherches ont considérablement éclairé le processus même du mélange ethnique des populations slave et valaque » (p. 324). Ou encore : « Comme l'indiquent les recherches ethnologiques et linguistiques effectuées, la population valaque a grandement contribué à la formation des deux groupes essentiels (ikavien et iékavien) de la population de Livno » (p. 20).

H. M.

NIKO KURET, *Der Weihnachtsblock bei den Slovenen*, « Schweizerisches Archiv für Volkskunde », 57. 1961, p. 153—159.

Cet article est une réponse, tardive mais bien venue, à une affirmation faite en 1925 par *Edmund Schneeweis* (*Die Weihnachtsbräuche der Serbo-Kroaten*, paru dans « Ergänzungsheft XV zur Wiener Zeitschrift für Volkskunde », 1925, 16—28, 175—194), et selon laquelle cette coutume aurait complètement disparu en Slovénie depuis 1850. Or, les nombreux documentaires que l'auteur transcrit avec attention et méticulosité sont là pour prouver qu'au contraire cette coutume fait preuve d'une grande vitalité, au point qu'on peut, aujourd'hui encore, en constater l'existence. Sur 102 villages étudiés ces dernières années, la coutume subsiste encore dans 12 d'entre eux, avec tous ses détails. Une carte établie par Niko Kuret nous montre d'ailleurs que les localités où elle est encore pratiquée sont situées dans l'ouest de la Slovénie, près de la frontière italienne, plus exactement de la province du Frioul et de la zone de Trieste. L'auteur fait remarquer que la coutume a disparu là où les poêles modernes ont remplacé les âtres d'autrefois, et montre l'importance de ce rapport de causalité. L'idée avait d'ailleurs déjà été exprimée par le chercheur et folkloriste roumain A. Viciu dans *Colinde din Ardeal, datini de crăciun şi credinţe poporane* [Chants de Noël transylvains, coutumes de Noël et croyances populaires], Bucarest, 1914, p. 15 —, où il mentionnait que cette coutume existe également chez les Roumains de Transylvanie. Selon lui, sa disparition est étroitement liée à celle des « âtres à l'ancienne mode ». En fait, l'existence de cette coutume en Slovénie n'est pas non plus sans rapport avec celle des zones slaves limitrophes : Croatie, Bosnie, Herzégovine ; comme on le voit, cette pratique est largement répandue dans les Balkans (voir, sur le même sujet, l'article de Radmila Kajmaković : *Božićni običaji*, dans « Glasnik zemalskog Muzeja u Sarajevu. Etnologija », 15—16 (1960—1961), p. 221—227, où elle montre la vitalité de cette coutume chez les Croates de la zone Livanjsko Polje). A l'appui de ses affirmations, l'auteur décrit la façon dont la bûche est préparée, dont on l'apporte à la maison, le cérémonial avec lequel elle est placée sur le feu, les rites annexes consistant en offrandes d'aliments et en réunions familiales autour de la bûche, le tout assorti d'une foule de croyances touchant la prévision du temps et de superstitions au sujet de l'avenir. Ainsi, nous dit l'auteur, les gens essaient de deviner l'avenir d'après la rapidité plus ou moins grande de la combustion, les ombres jetées par les flammes, la direction du feu, la façon plus ou moins régulière dont il brûle. Même chose avec la braise, alors que la cendre,

elle, est jetée sur les champs, le but pratique, ici, s'ajoutant aux superstitions. De leur côté, les filles à marier ont aussi leurs croyances et, dans certains villages, pratiquent une variante assez bizarre. Ainsi, elles croient que la durée de la combustion indique le moment où elles se marieront (dans les fêtes de Noël, il existe des pratiques divinatoires autour de cette bûche). Aussi organise-t-on de véritables concours entre les filles, chacune apportant sa bûche dans la même maison où, ensuite, elles surveillent toutes ensemble la combustion et en tirent certaines conclusions sur leur avenir. Même s'il ne venait pas combler une lacune dans la littérature internationale de spécialité, l'article de Niko Kuret n'en serait pas moins intéressant, car il apporte, avec force détails, une foule de précisions et de descriptions nouvelles, ainsi que des interprétations remarquables autant que prudentes.

A. F.

EPPELSHEIMER, HANS W., *Handbuch der Weltliteratur von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Frankfurt/Main, Vittorio Klostermann, 1960, 808 p.

Bien connu pour ses contributions à la bibliographie courante de la littérature allemande, l'auteur a essayé d'englober dans un seul volume les données nécessaires à l'étude de l'histoire de la littérature mondiale. En tâchant de grouper les indications bibliographiques de la manière la plus propre à faciliter l'orientation claire et complète dans cet important domaine de la culture universelle, il présente d'abord les littératures orientales, les littératures classiques (grecque et romaine), puis les littératures occidentales au moyen âge et, finalement, les littératures réparties par siècles, du XVI^e^ au XX^e^ siècle. Deux chapitres ont pour objet de regrouper les données et de servir en sorte de guides synthétiques : les littératures des différents peuples (par ordre alphabétique) et les contributions à divers thèmes, motifs, problèmes littéraires (par ordre alphabétique du problème : almanachs, anecdotes, littérature ouvrière, etc.).

L'ouvrage représente assurément une introduction utile à l'étude de cette matière ; aussi une série de lacunes était-elle inévitable. Sans entrer dans les détails, insistons toutefois sur certains aspects importants ayant trait à la méthode de travail et au but poursuivi par le manuel.

Nous estimons que les auteurs choisis pour figurer dans des paragraphes spéciaux auraient dû l'être selon des critères précis et bien clairs. De même, nous ne pouvons pas comprendre l'absence de Fr. Engels et de V. I. Lénine, ni comment Bismarck y figure à titre d'écrivain, ni pourquoi ne figurent point d'autres théoriciens remarquables, comme par exemple A. Gramsci. La liste des rubriques consacrées aux écrivains du sud-est de l'Europe dénote, par ailleurs, que l'ouvrage continue certaines vieilles tendances occidentales qui ravalent les littératures de cette région au rang des littératures mineures. Un manuel qui se propose de présenter la littérature universelle devrait procéder à une judicieuse mise en valeur de la contribution des écrivains de partout au trésor mondial de la civilisation et établir les vraies proportions qui s'imposent entre l'œuvre d'un Chatterton, d'un Sénancour (cités dans le manuel) et d'un H. Botev, d'un C. Palamas, d'un I. Vazov, d'un Dj. Iaksič (non cités par le manuel). Du reste, la littérature roumaine n'y est représentée que par M. Eminescu. Nous considérons néanmoins que la circulation mondiale de l'œuvre de I. L. Caragiale, Creangă, Sadoveanu et bien d'autres, imposait une sélection moins étroite. (Les données relatives à M. Eminescu sont surannées ; ne figurent pas non plus les volumes parus depuis 1944, la libération de la Roumanie, ni l'édition fondamentale de Perpessicius). Les concepts périmés dont use l'auteur du manuel sont également la cause de l'absence totale de la littérature byzantine, bien que toute une série d'écrivains aient acquis droit de cité dans la littérature mondiale grâce aux recherches

des dernières dizaines d'années. Nous formulerons également des réserves quant à la façon dont l'auteur a cru opportun de caractériser chacun des écrivains, dans l'introduction, ou certaines œuvres, en notant ses observations entre parenthèses rondes. De telles caractérisations sont d'une utilité manifeste pour tout chercheur, mais il importe qu'elles soient faites dans un esprit scientifique ; autrement elles ne font que déformer et minimisent la valeur d'un pareil effort.

En ce qui concerne les données bibliographiques, l'auteur incline, comme il fallait s'attendre, vers les traductions ou les références parues en langue allemande. Certaines lacunes concernant des études notoires (au paragraphe sur Shakespeare, aux paragraphes bibliographiques consacrés aux littératures française, russe, soviétique, etc.) sont toutefois assez graves.

Le travail de H. W. Eppelsheimer aboutit pourtant à des énoncés et des solutions intéressants, surtout par l'exposé des courants littéraires, et des tendances communes à des siècles entiers. De cette manière, le progrès constant de la littérature universelle s'ébauche au long des chapitres, bien que les lacunes, que nous n'avons signalées qu'en partie, n'offrent parfois que l'image de la littérature comme fragment des fragments.

Introduction utile, plutôt que manuel, l'ouvrage du bibliographe allemand fera probablement l'objet d'une nouvelle édition, où les défauts de méthode, les défauts théoriques et ceux concernant certains énoncés doivent être éliminés.

A. D.

ŠANDROVSKAÏA, V. S., *Die byzantinischen Fabeln in den Leningrader Handschriftensammlungen*, «Probleme der neugriechischen Literatur», III, Berlin, 1960, pp. 10—20 (Berliner Byzantinische Arbeiten, 16).

L'auteur décrit les variantes des fables byzantines Πωρικολόγος, Πουλολόγος et Διήγησις περὶ τῶν τετραπόδων ζῴων des mss. 202, 488 et 721 de la Bibliothèque publique d'État de Leningrad et les compare aux variantes publiées jusqu'à ce jour. Le *Porikologos* est contenu dans les mss 202 et 488, la *Fable des Oiseaux* et la *Fable des Quadrupèdes* dans les mss 202 et 721, ce dernier ms étant l'ancien *Codex 92 Lesbiacus* de la bibliothèque du couvent de Limon, décrit par A. Papadopoulos-Kerameus dans Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, Παράρτημα τοῦ ιε'τόμου, Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη..., Constantinople, 1884, t. I, p. ιθ' et 80—81, manuscrit acquis en 1915 par la Bibliothèque de Leningrad. V. S. Šandrovskaïa donne également une description complète de chacun de ces manuscrits.

Pour la variante du *Porikologos* du ms. 488 de la bibliothèque de Leningrad, outre la version publiée par A. Papadopoulos-Kerameus dans «Byz. Zeit», 20, 1911, pp. 137—139 et citée par V. S. Šandrovskaïa (p. 13), il y a lieu de mentionner également la version publiée par A. Camariano dans son étude *Poricologos şi Opsarologos grecesc. Condamnarea strugurelui şi războtirea Ţirului în limba bizantină şi prelucrările lor în neogreacă, slavă, turcă şi romînă. Cu o introducere despre Povestea păsărilor şi Povestea patrupedelor* [Porikologos et Opsarologos grecs. La condamnation du Raisin et la Rébellion du Hareng-saur en langue byzantine et leurs adaptations en néo-grec, en slave, en turc et en roumain. Avec une introduction sur la Fable des Oiseaux et la Fable des Quadrupédes], «Cercetări Literare», III, Bucarest, 1939, p. 106—107. V. S. Šandrovskaïa suppose (p. 14) que le texte du ms. 488 part d'une rédaction différente de celle du ms. th. gr. 244 de Vienne qui est à la base des éditions du *Porikologos* publiées par C. Sathas et G. Wagner. C'est également ce qu'affirme et démontre d'une manière circonstanciée A. Camariano qui, dans l'ouvrage cité analyse cette

fable et établit l'existence de 4 rédactions différentes éditées ou manuscrites — la première rédaction correspondant au ms. viennois (v.p. 53) et la troisième au texte du *Porikologos* du ms. 488 (v.p. 58). A. Camariano ne s'occupe pas du texte du *Porikologos* du ms. 202 de Leningrad, qu'elle n'a pas eu l'occasion d'examiner.

Comparant l etexte du *Porikologos* des deux manuscrits de Leningrad à celui de la variante publiée par G. Wagner (*Carmina graeca medii aevii*, Lipsiae, 1874) d'après le ms. de Vienne précité, l'auteur conclut que ces trois variantes partent de trois rédactions différentes (cf. p. 18). En ceci il s'écarte des conclusions de Camariano qui, sans avoir connu intégralement les variantes des mss. de Léningrad, mais en comparant entre eux le ms. de Vienne, l'édition de G. Wagner, l'interprétation de D. C. Hesseling (*Notes critiques sur deux poèmes grecs du Moyen Age*, dans « Byzantion », I, 1924, p. 305—316) et les variantes de la *Fable des Oiseaux* du *Codex Lesbiacus 92*, publiées par A. Papadopoulos-Kerameus (Ὁ ἐν Κωνσταντινούπολει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, Παράρτημα τοῦ ιζ' τόμου, Παλαιογραφικὸν δελτίον), Constantinople, 1885, p. 65—68), établit « une dépendance certaine entre le *Codex Petropolitanus CCII* et le *Codex Lesbiacus 92* », respectivement entre les mss. 202 et 721 de la Bibliothèque de Leningrad (cf. *op. cit.*, p. 38, note V).

En étudiant les variantes de la *Fable des Quadrupèdes* d'après les mss. 202 et 721 de Leningrad, le ms. 244 de Vienne et le ms. 2911 de Paris, V. S. Šandrovskaïa aboutit à la conclusion qu'il s'agit de deux groupes distincts de mss., l'un comprenant les 2 mss. de Leningrad et celui de Vienne, et un autre dont fait partie le ms. de Paris utilisé par G. Wagner pour son édition (cf. p. 19—20), conclusion qui concorde avec celle de A. Camariano (cf. *op. cit.*, p. 44, notes III et IV).

M. V.

HAZAI, G., *Textes turcs du Rhodope*, « Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae », t. X, 1960, fasc. 2, p. 185—229.

L'auteur reproduit en écriture phonétique un certain nombre de contes et d'autres textes folkloriques recueillis chez la population turque des montagnes de Rhodope (R.P. de Bulgarie). Un glossaire joint aux textes facilite la connaissance des dialectes turcs de cette région.

R. P.

GÁLDI, L., *Un grand disciple roumain de J. Kochanowski, le métropolite Dosithée. Contribution à l'histoire de l'ancien vers roumain*, « Studia Slavica », VI, 1960, fasc. 1—2, p. 1—21

Dans cette étude, L. Gáldi, justement réputé pour ses recherches sur la littérature roumaine, allie une fois de plus l'information historique et littéraire à l'étude minutieuse des particularités de style et de langue.

Alors que beaucoup de ses prédécesseurs dans ce domaine, mentionnés dans l'Introduction, ne se sont occupés que fugitivement de la métrique de Dosithée, Gáldi aborde le premier l'étude approfondie de cette métrique, dans le dessein d'établir jusqu'à quel point l'auteur du *Psautier en vers* a subi l'influence du poète polonais Kochanowski. L'auteur rappelle à ce propos qu'au temps de Kochanowski la poésie polonaise passait du type anisosyllabique (dont use Miron Costin dans sa *Viața lumii* [Vie du Monde], au type isosyllabique. Dosithée adopte ce dernier mètre et note les termes techniques respectifs : *slovenitură* (syllabe), *păreche, dvoiță* (2 syllabes), *cetverodvoiță* (hémistiche octosyllabique).

L'auteur passe ensuite en revue toutes les formes de vers du Psautier de Dosithée et les compare à celles de l'original polonais, en signalant et expliquant les modifications apportées à celui-ci par Dosithée. Il groupe dans une première catégorie les vers qui conservent dans la traduction roumaine le mètre de l'original. Ainsi les vers octosyllabes à césure médiane sont transcrits fidèlement, parce qu'ils correspondent à l'octosyllabe trochaïque des poésies populaires roumaines. L'alexandrin à césure médiane est communément employé dans la poésie slave, mais inconnu des Roumains. Dosithée use parfois du rythme amphibrachyque :

Auzi-va Domnul din sfînta lui slavă ⊥∪⊥∪⊥∪|∪⊥∪∪⊥∪
A lui rugăminte fără de zăbavă ∪⊥∪∪⊥∪|⊥∪⊥∪⊥∪

Lorsque les hémistiches amphibrachyques font partie du même vers, l'on a le schéma suivant :

∪–∪∪–∪|∪–∪∪–∪

qui a des correspondances italiennes et espagnoles, mais que l'on rencontre également dans la ballade populaire roumaine *Miorița* (« De ce ești năzdrăvană... »).

Dosithée use en outre de l'alexandrin à 2 césures 4/4/4 que l'on *ne trouve pas* chez Kochanowski mais qui est commun dans la métrique polonaise. L'alexandrin du type 7/5 et toutes les formes du décasyllabe 5/5, 4/6, 6/4 ont des équivalents exacts dans la versification roumaine.

Un second groupe comprend les vers qui traduisent les originaux polonais sur un mètre différent. Gáldi analyse tous les types de vers, de l'hexasyllabe au vers de 14 syllabes, et indique pour chacun, avec exemples à l'appui, par quel autre rythme et par quels vers d'un autre psaume ils ont été remplacés. Ainsi dans certains cas l'hexamètre est remplacé par le décasyllabe, l'heptamètre par l'alexandrin, l'hendécasyllabe par l'octosyllabe, etc. Les mètres préférés sont l'octosyllabe et le décasyllabe à césure médiane, qui se rapprochent le plus de la versification populaire roumaine.

Il est intéressant de noter la manière dont Dosithée traduit les strophes polonaises composées de vers de mètres différents. Ses efforts tendent généralement à la simplification. Ainsi une strophe formée de 2 hexasyllabes et de deux hendécasyllabes est traduite en vers décasyllabes ; la strophe de 2 vers hendécasyllabes et de deux pentamètres est remplacée par des vers octosyllabes.

Dosithée élimine partout la division en strophes, néanmoins on trouve dans deux de ses psaumes la tendance à introduire une nouvelle strophe. La strophe du Ps. 54 est faite de vers de 7 et 6 syllabes à rimes croisées *a b a b*, la strophe du Ps. 57 se compose de 4 alexandrins 4/4/4 et de 2 octosyllabes 4/4 à rimes embrassées *a b b a*. Aucune de ces formes n'existe dans le Psautier de Kochanowski, et Gáldi croit en trouver des modèles possibles dans les *Piesni* de Kochanowski, dans un chant populaire polonais et dans les vieux cantiques religieux polonais.

Tout ceci tend à prouver que Dosithée a été non pas un imitateur servile, mais un homme doué du sens de la poésie et que ne satisfaisait pas un travail de pure forme, mais qui cherchait des innovations artistiques propres à conférer la richesse et la variété aux textes destinés aux auditeurs roumains. Ces innovations ne sont pas faites au petit bonheur, mais tiennent compte des lois de la langue et concordent avec la versification populaire roumaine. Les différences que l'on constate entre les textes polonais et roumain des psaumes — et que l'on est tenté d'attribuer à des sources autres que Kochanowski — attestent la culture du métropolite. qui opère un choix raisonné entre les modèles qu'il a sous les yeux et ne retient que ceux qui se rapprochent de la tradition folklorique roumaine. Ce sont d'ailleurs précisément ces vers-là qui sont entrés dans le folklore sous la forme des *colinde* (cantiques populaires de Noël).

Gáldi signale en concluant qu'Eminescu a utilisé dans deux de ses poésies — *Sara pe deal* [Le soir sur la colline] et *Mortua est* — des mètres tombés dans l'oubli depuis Dosithée.

L'article de L. Gáldi est précieux pour les idées originales qu'il contient et l'argumentation serrée qui les impose.

S. A.

POLITIS, LINOS, Ὁ Σολωμὸς καὶ ἡ γερμανικὴ φιλοσοφία καὶ ποίηση. Ἕνα χειρόγραφο μὲ μεταφράσεις γιὰ τὸ Σολωμό. [Solomos et la philosophie et la poésie allemande. Un manuscrit avec des traductions pour Solomos]. « Probleme der neugriechischen Literatur », Akademie-Verlag, Berlin, 1959, t. IV, pp. 3—19.

L'article de Linos Politis offre un intérêt particulier pour ceux qui étudient l'influence de la littérature et de la philosophie allemandes dans la péninsule des Balkans. Comme l'indique son titre, l'article prend pour point de départ un manuscrit contenant des textes traduits de l'allemand en italien, destinés à Dionysos Solomos, l'auteur de l'hymne national grec. Politis signale notamment que l'influence exercée sur Dionysos Solomos par la philosophie idéaliste allemande a été longuement étudiée et discutée. Sous cette influence, Solomos a abandonné le vers naturel qui était le sien, pour s'assujettir à certaines théories qui ont empêché sa création poétique.

Le manuscrit en question compte 240 feuillets et contient plusieurs traductions de l'allemand, faites par Nicolas Loungis et adressées à Solomos. Beaucoup de ces textes ont été traduits à la demande du poète grec, désireux de connaître les œuvres des classiques allemands. Les auteurs des œuvres philosophiques sont Fr. Schiller, J. G. Fichte et Fr. W. J. Schelling; l'auteur des poésies lyriques est Fr. Klopstock, l'un des premiers représentants du classicisme allemand. L'époque du « Sturm und Drang » est représentée par deux poètes : Gottfried August Bürger avec sa célèbre ballade *Lenore* et Fr. Leopold Stolberg avec son poème *Heil dir Homer*. Le manuscrit contient en outre de nombreuses traductions de poésies de Gœthe et de Schiller.

Dionysos Solomos a laissé 14 volumes manuscrits de traductions de l'allemand en italien. L'étude de ces manuscrits permettra de mieux connaître les préférences de Solomos touchant la poésie philosophique et lyrique allemande.

A. Cr.

PETROV, STOÏAN, *Bulgarian Popular Instruments*, « Journal of the International Folk Music Council », Londres, 12, 1960, p. 34—35 (Texte abrégé d'une communication accompagnée d'enregistrements et de projections, présentée à la XII^{e} Conférence annuelle du Conseil International de Musique Populaire — Sinaia, 1959).

Actuellement les instruments à cordes des Bulgares sont la *gadulka*, à archet, et la *bulgaria* ou *tambura*, à cordes pincées. La *gadulka*, dont le nom dérive du verbe *gaiditi* « chanter », est en forme de poire. Elle est faite en bois de poirier, de cerisier, etc. et sert à accompagner, notamment en Bulgarie occidentale, les beaux chants de l'époque des luttes pour la libération nationale. La *gadulka* a trois cordes : $ré^{2}$ — la^{1} — la^{2} (que le joueur raccourcit à son gré par la pression latérale de l'ongle), superposées à 3—10 cordes harmoniques de résonance. Notons toutefois que dans le texte complet de sa communication l'auteur signale que d'autres cordages sont également utilisés (cf. à ce sujet les indications des époux Kutev, qui affirment que le nombre des cordes harmoniques de l'instrument va parfois jusqu'à 12).

Le groupe des instruments à vent comprend la *gaïda* ou cornemuse, le *caval* — qui est le plus répandu de ces instruments, — la flûte à anche ou *svirka*, une flûte jumelée à anche, la *dvoïanka*, le *duduk*, d'autres encore. Ajoutons que selon d'autres auteurs (Vasile Stoïn, Manol Todorov) la *dvoïanka* est une flûte jumelée à « bouchon » et à six trous avec la flûte d'accompagnement à l'unisson d'égale longueur, et à « bouchon », mais sans trous.

Les cornemuses le plus généralement en usage sont de deux sortes : l'une à sonorité grave, l'autre à sonorité aiguë. Le son de l'accompagnement à l'unisson est à un intervalle d'un onzième au-dessous du son fondamental du petit tuyau à anche libre, nommé *gaïdanitza*. Ainsi, pour une cornemuse dont le grand tuyau donne le *ré*, la *gaïdanitza* donnera une gamme chromatique allant de *sol*^{1} à *la*^{2}, sans les deux premiers demi-tons *sol dièze*^{1} et *la dièze*^{1}. Ajoutons, pour être explicites, qu'à l'aide des huit trous de la *gaïdanitza* — sept à la partie supérieure du tuyau et le huitième sur la face opposée, à la hauteur du septième —, il est possible, en découvrant les trous successivement de bas en haut et par le doigté en fourche, de réaliser l'échelle *sol*^{1}, *la*^{1}, puis la gamme chromatique complète *si*^{1} — *sol*^{2} et *la*^{2}. Signalons à ce propos que parmi les cinq types de cornemuse utilisés par les Roumains, l'un des deux en usage en Valachie est identique à celui que nous venons de décrire.

Le *caval* se compose de trois tuyaux en bois de cornouiller. Il est pourvu de sept trous à la partie supérieure et d'un huitième sur la face opposée, au-dessus des précédents. Son registre fondamental s'étend de *ré*^{1} à *ré*^{2}-*mi*^{2}, sans les sons *ré dièze*^{1}, *do*^{2}, *do dièze*^{2} et *ré dièze*^{2}, que l'on peut produire en découvrant partiellement certains trous et par le doigté en fourche. Nous pensons que l'auteur aurait dû décrire au moins sommairement l'embouchure de l'instrument et son exécution : son tuyau, entièrement ouvert, à la paroi extérieure amincie sur toute la circonférence ; l'exécutant, pointant les lèvres, souffle vers le rebord du tuyau qu'il tient légèrement de biais, de sorte que la colonne d'air est fendue par le côté aminci de l'extrémité. La technique de l'exécution permet au joueur de *caval* une modulation rapide de toutes les tonalités. Les artistes experts, ceux de l'école thrace notamment, passent avec aisance d'un registre à l'autre.

T. A.

YÖNETKEN, HALIL BEDI, *Mehter hakkenda* [De la mehterkhana], « Türk Folklor Hraştermalari », Istanbul, yel 12, cilt 6, nº 135, Ekim 1960, p. 2240—2241 ; Idem, *Mehter repertuvari hakkenda* [Du répertoire de la mehterkhana], *ibidem*, nº 137, p. 2281—2282.

Évoquant un aspect de la musique du temps de l'Empire Ottoman, l'auteur rappelle que la *mehter* ou *mehterkhana* avait un long passé en Asie, mais qu'elle n'a atteint le plus haut point de la perfection qu'à l'époque des Turcs osmanlis, sous la forme d'un ensemble militaire propre aux janissaires, et que cette formation musicale au rôle particulièrement important dans les batailles, à exercé une profonde influence dans d'autres pays que la Turquie et a laissé des traces dans la musique de plusieurs peuples.

Cette influence s'est manifestée entre autres par la création, en Europe, d'instruments à vent et à percussion analogues à ceux de la *mehterkhana* des janissaires, et leur diffusion sous le nom de « musique turque ou musique de janissaire », ainsi que par la naissance d'un genre musical particulier nommé « turquerie ». Il n'est pas jusqu'aux grands classiques de la musique européenne tels que Mozart, Beethoven, d'autres encore, qui n'aient subi cette influence.

Parlant des *mehterkhanas* attachées aux ambassadeurs ottomans à Vienne, et rappelant que ces orchestres exécutaient à certaines heures des programmes musicaux qu'écoutaient

les Viennois, l'auteur invoque le témoignage de musiciens étrangers (par exemple celui du musicologue hongrois Emil Haraszti), qui reconnaissent l'influence que la musique turque exerça sous des formes diverses sur la musique d'autres peuples.

L'auteur admet néanmoins qu'il est extrêmement difficile de reconstituer exactement la composition de la *mehterkhana*, aussi bien touchant l'aspect des chanteurs et les instruments utilisés, que sous le rapport du répertoire, du fait que lorsque le sultan Mahmoud II prononça la dissolution du corps des janissaires et remplaça la *mehterkhana* par des formations musicales de facture européenne, aucune mesure ne fut prise pour enregistrer sous une forme quelconque le répertoire de la musique des janissaires.

Reprenant dans un deuxième article le problème du répertoire proprement dit de la *mehterkhana*, et plus particulièrement celui de la musique exécutée par les janissaires pendant les assauts, l'auteur considère comme un important point de repère à cet égard la découverte faite en 1948 par des spécialistes turques, au British Museum de Londres, d'une collection de chants et de marches militaires, œuvres d'un certain Ali-Ulki, écrits de droite à gauche en notation européenne et publiés le 24 zilkadé de l'an 1079 de l'Hégire (25 avril 1669).

Rappelons ici que les voïvodes roumains possédaient eux aussi à leur cour des *mehterkhanas*, et que les œuvres de nos chroniqueurs contiennent quelques indications relatives au costume et aux instruments, aux chants et aux coutumes de ces musiciens. L'étude de ces sources pourrait aboutir à d'intéressantes conclusions sur quelques problèmes mal élucidés de la formation musicale ottomane connue sous le nom de *mehter* ou *mehterkhana*.

M. M.

NIKOLOVA, IANKA, *Принос към средновековната българска пластика* [Contribution à la connaissance de l'art plastique médiéval bulgare], dans « Археология », Sofia, II, 1960, nº 4, pp. 14–18.

Descriptions de sculptures (des têtes) du XIVᵉ siècle représentant des gens d'église, découvertes à proximité de Trnovo, en 1957, sur le territoire de l'ancien monastère de la Sainte Vierge-Hodégétrie. Le sculpteur, un moine demeuré anonyme, a travaillé sous l'influence de l'art gothique. En dehors des œuvres trouvées antérieurement (des ornements en relief, en pierre et en terre cuite, provenant du complexe architectonique de Čarevač, et une pierre tombale en relief de l'église des Quarante Martyrs à Trnovo), les trois sculptures en question attestent l'existence de la plastique tridimensionnelle dans l'art bulgare au moyen âge.

A titre d'élément de comparaison, nous signalons l'existence en Valachie, également sous l'influence de la sculpture occidentale, de pierres tombales du XIVᵉ siècle, décorées de représentations humaines en relief : l'une, qui recouvrait la tombe attribuée à Negru Vodă, est conservée maintenant à Bucarest, au Musée d'art de la R.P.R. ; l'autre est celle du maire — « comes » — de Cîmpulung et date de l'an 1300 (Voir l'article, en roumain, d'Emile Lăzărescu, *A propos de la pierre tombale du comte Laurent et de quelques problèmes archéologiques et historiques s'y rattachant*, dans « Studii şi cercetări de Istoria Artei », Bucarest, IV, 1957, nºˢ 1–2, p. 109–127).

D. C. G.

STANTCHEVA MAGDALINA, *Турски фаянс от София* [Faïence turque de Sofia], dans «Известия на археологически институт», Sofia, XXII, 1960, p. 111 — 144 + 4 planches en couleurs.

Description de 97 vases et fragments de céramique turque découverts à Sofia ces dernières années. L'ensemble est présenté par groupes (brocs, vases, couvercles, assiettes, coupes, supports de tasses à café, petits vases et fragments d'objets de forme indéterminée) ; le catalogue renferme les données techniques et la description de chaque pièce.

Cette faïence date du XV^e au XVIII^e siècle et appartient aux types Kiutakhie, Damas, Rhodes, Corne d'Or. L'ample bibliographie renvoie aux récentes découvertes de céramique orientale faites en Roumanie (Bucarest et Suceava). Signalons l'existence au Musée d'Art de la R.P.R., à Bucarest, de quelques fragments de céramique turque similaire à celle étudiée par l'auteur.

D. C. G.

Bibliographie. Documentation

ADHAMI, STILIAN, *Les musées albanais*, dans «Museum», vol. XIII, nº 2, 1960.

L'histoire de l'apparition et du développement des musées albanais est étroitement liée aux fouilles archéologiques commencées au siècle dernier. Parmi les réalisations enregistrées dans ce domaine après la victoire de la révolution populaire (novembre 1944) il faut mentionner la fondation de 4 musées centraux, de 8 musées régionaux, de 2 musées archéologiques dans les vieux établissements de Butrinti et de Pojani (Apollonia), de 10 habitations historiques et d'une galerie d'arts figuratifs. En 1948 on a créé à Tirana le Musée d'archéologie et ethnographie, dont les collections présentent un classement par sujets et chronologique illustrant les particularités du peuple albanais et les caractères propres à son existence. C'est ainsi que le département archéologique composé de 4 salles, reflète le développement de la civilisation en Albanie des temps les plus reculés jusqu'au moyen âge. La variété sans égal des costumes nationaux albanais (140 costumes pour une population de 1 500 000 habitants), 13 000 pièces ethnographiques, 7 000 documents et dessins sont l'orgueil du département ethnographique. On a également fondé à Tirana un musée de sciences naturelles et encore un autre consacré à la guerre de libération nationale de 1944, lequel est constitué de photographies et divers documents offerts par les anciens partisans. Les musées régionaux (Shkodra-Scutari-Durrësi, Korça, Elbasani, Vlora, Gjirokastër) comptent également des départements consacrés aux sciences naturelles, à l'archéologie, à l'histoire, à l'ethnographie et à la guerre de libération nationale. Des collections archéologiques représentant la civilisation illyrienne et les arts médiévaux albanais se trouvent aux musées de Durrësi, Shkodra, Vlora, Pojani et Butrinti. En dehors de ces musées spécialisés, il faut également citer le musée de Kruja, dédié à la lutte que le peuple albanais mena sous la conduite de son héros national Georges Castriote (Skanderbeg), au XV^e siècle.

S. H.

ZORAS G. TH. — BOUBOULIDÈS, F. K., Βιβλιογραφικὸν δελτίον νεοελληνικῆς φιλολογίας Β', 1960 [Bulletin bibliographique de la littérature néo-grecque], Athènes, 1961, 76 p.

Le Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes édite périodiquement, par les soins des professeurs Zoras et Bouboulidès, un très utile bulletin biblio-

graphique. Le second fascicule de cette publication renferme 517 titres de publications parues en 1960. Les auteurs mentionnent également les travaux ou articles imprimés à l'étranger, s'ils concernent les Byzantins ou les Grecs. C'est ainsi que la présente livraison enregistre les études et comptes rendus publiés en 1960 par G. Moravcsik, J. Irmscher, H. G. Beck, V. Grecu, Fr. Dölger, R. Guilland, A. Kajdan.

En ce qui concerne certains travaux, on donne également de courtes indications sur leur contenu, mais celles-ci se maintiennent trop dans des termes généraux, sans tâcher de caractériser l'apport de ces études au développement des recherches dans le domaine considéré. La large information bibliographique des auteurs permettra à ce bulletin de rendre de réels services à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes des rapports entre la culture byzantine et néogrecque et la culture des autres peuples dn sud-est européen.

G. C.

«DEMOS», *Volkskundliche Informationen*. Herausgegeben vom Institut für deutsche Volkskunde an der Deutschen Akademie der Wissenschaft zu Berlin, 1, 1960, H. *1—2*, 248 colonnes.

Guide d'information et de documentation scientifique dans le domaine de l'ethnographie, de l'art plastique populaire et du folklore des pays de démocratie populaire de l'Europe, «Demos» comprend des contributions roumaines, tchécoslovaques, allemandes, polonaises et hongroises, ainsi qu'une abondante bibliographie bulgare qui présente pour notre revue un intérêt tout particulier.

Cette contribution bulgare compte 74 notes bibliographiques amples, soit 21% du total des 350 que comprend le fascicule en question. Le matériel a été rédigé par 16 des représentants les plus marquants du mouvement folklorique et ethnographique de la République Populaire de Bulgarie.

La présentation repose sur une sélection rigoureuse des matériaux. On n'a retenu que les plus importants travaux de spécialité. L'attention des auteurs des notes s'est portée exclusivement sur la période d'après-guerre et a embrassé tous les domaines de la culture populaire bulgare. Les notes bibliographiques ont, en dépit de la concision de rigueur, la qualité d'exprimer fidèlement le contenu des travaux pris en considération et d'orienter le lecteur sur la voie des idées maîtresses de chaque étude.

Pour souligner le large caractère informatif de cette publication, nous tenons à mentionner qu'elle met, entre autres, à la disposition des chercheurs deux importants instruments de travail : la bibliographie des travaux relatifs à la philologie slave parus dans la presse bulgare entre 1931 et 1942 et la bibliographie ethnographique et folklorique bulgare pour les années 1943—1952. Cette dernière, à côté de la bibliographie de folklore et ethnographie parue dans le *Deutsches Jahrbuch für Volkskunde*, 1959, parachève, surtout pour le spécialiste étranger, l'image de l'activité scientifique des savants bulgares.

A. F.

La partie bibliographique (COMPTES RENDUS et NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES) est assurée par les soins de *Mircea Voicana*.

PRINTED IN RUMANIA

La « Revue des études sud-est européennes » paraît en quatre fascicules par an.

Le prix d'un abonnement est de 48 lei.

En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs.

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à

CARTIMEX
Boîte postale 134—135
Bucarest
Roumanie

ou à ses représentants à l'étranger.

C. 4223—I. P. „Informația"

43.456

LEI 24

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME II
1964-№ 1-2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

Comité de rédaction

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

Le prix d'un abonnement est de 48 lei.

En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs.

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134–135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome II 1964 N° 1—2

SOMMAIRE

	Page
ANDRÉ MIRAMBEL, Les sources populaires du roman néo-grec	3
ROMULUS VULCĂNESCU, Les signes juridiques dans la région carpato-balkanique.	17
GHEORGHE CIOBANU, Altertumliche Elemente in der rumanischen und bulgarischen Volksmusik	71
PETRE Ş. NĂSTUREL, Aperçu critique des rapports de la Valachie et du mont Athos des origines au début du XVI^{e} siècle	93
MARIA HOLBAN, En marge de la croisade protestante du groupe de Urach pour la diffusion de l'évangile dans les langues nationales du Sud-Est Européen — l'épisode Wolff Schreiber	127
TRAIAN IONAŞCU et VALENTIN AL. GEORGESCU, Unité et diversité des formes de la réception du droit romain en Occident et du droit byzantin en Orient . .	153
G. G FLORESCU, Some aspects of the struggle for the formation of the modern South-Eastern European states. Rumanian-Turkish relations	187

Mélanges

A. GRAUR, Noms de femmes roumains provenant de vocatifs grecs	215
OCTAVIAN ILIESCU et GAVRILĂ SIMION, Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII^{e} et XIV^{e} siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire.	217
DINU A. DUMITRESCU, Contribution à une bibliographie de *Turcica* espagnols (XVI^{e} —XVII^{e} siècles)	229
EMIL VÎRTOSU, Die Darstellung der Hand in der rumanischen und bulgarischen diplomatischen Praxis	241
ПАУЛ МИХАИЛ, Циркуляция в Румынских княжествах славянской псалтыри, напечатанной в Венеции	255

Chronique

JOHANNES IRMSCHER, Das Institut fur Byzantinistik an der Martin-Luther-Universitat, Halle	259
STEPHEN FISCHER-GALAŢI, Recent American scholarship on the history of South-Eastern Europe	263

Page

Comptes rendus

Симпозијум о средновековном катуну одржан 24 и 25 новембра 1961 г — (*Sava Iancovici*) 273

EQREM ÇABEJ, Alb *vise* Orte, Platze und die singularisierten Plurale im Albanischen ; Unele probleme ale istoriei limbii albaneze (Quelques problèmes de l'histoire de la langue albanaise) ; Studime rreth etimologjise se gjuhes shqipe (Etudes d'étymologie albanaise) ; Zur Charakteristik der lateinischen Lehnworter im Albanischen) (*H Mihăescu*) ; BORIS GEROV, Романизмът между Дунава и Балкана от Август до Константин Велики (La romanisation entre le Danube et les Balkans d'Auguste à Constantin le Grand) , Проучванииа върху западнотракийските земе през римско време (Untersuchungen uber die westthrakischen Lander in romischer Zeit) (*H. Mihăescu*) ; J. DURIDANOV, Нови данни от топонимичта за изчезнало румънско население в Софийско (Données nouvelles sur la population roumaine disparue de la région de Sofia) (*H. Mihăescu*) 279

M. Ia. SIOUZIOUMOV, Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии (La lutte pour les formes différéntes de développement du féodalisme en Byzance) (*E Frances*) ; IVAN DUJČEV, Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médievale (*N Bănescu*) , V GRECU, Critobul din Imbros. Din domnia lui Mahomed al II-lea, anii 1451 — 1467 (Critobule d'Imbros Histoire de Mahomet II) (*I Dujčev*) , VLADIMIR HANGA, Contribuţii la problema imunităţii feudale pe teritoriul patriei noastre (Contributions à la question de l'immunite féodale sur le territoire de la Roumanie) (*Dinu C Giurescu*) , ŞTEFAN PASCU, Le développement des métiers et du marché en Transylvanie au moyen âge jusqu'à la fin du XVI[e] siècle (*Dinu C Giurescu*) ; EMIL VÎRTOSU, Titulatura domnilor români şi asocierea la domnie în Ţara Românească şi Moldova (pînă în secolul al XVI-lea) (Les titres des hospodars roumains et l'association au règne en Valachie et Moldavie, jusqu'au XVI[e] siècle) (*Dimitrie G Ionescu*) , G G FLORESCU, Aspecte privind poziţia internaţională a Ţării Româneşti în anul revoluţionar 1848 (Aspects de la position internationale de la Valachie en 1848) (*Liviu Marcu*) , P CONSTANTINESCU-IASI, La création du Parti Communiste de Roumanie (*Dan Berindei*) 286

KR MIATEV, Жилищата архитектура в България през IX и X в (L'architecture des habitations en Bulgarie aux IX[e] et X[e] siècles) (*D Vîlceanu*) ; MATICETOV MILKO, Uno scongiuro sloveno contro la nebbia e i suoi corrispondenti svizzeri (*Adrian Fochi*) ; HERBERT PEUKERT, Serbo-kroatische und makedonische Volkslyrik Gestaltuntersuchungen (*Adrian Fochi*) ; JEAN A THOMOPOULOS, L'original de l' «Ecole des amants délicats» de Rhigas Velestinlis (*Ariadna Camariano-Cioran*) ; PHILIPPE KUTEV et MARIE KUTEVA, Instruments musicaux populaires bulgares (*Tiberiu Alexandru*) ; FIVOS ANOYANAKIS, Greek Folk—Instruments The «Lira» (*Tiberiu Alexandru*) ; ASSEN VASSILIEV, Ктиторски Портрети (Portraits des donateurs) (*Răzvan Theodorescu*) 308

Notices bibliographiques 325

LES SOURCES POPULAIRES DU ROMAN NÉO-GREC

par ANDRÉ MIRAMBEL
(Paris)

C'est seulement à la fin du XIX^e^ siècle que le roman, dans la littérature néo-hellénique, s'est constitué en tant que grand genre autonome, occupant ainsi parmi les créations une place comparable à celle qu'il occupe dans les autres littératures de l'Europe, en particulier de l'Europe occidentale. Il est superflu d'insister sur l'importance du fait dans l'évolution récente des lettres grecques. Non seulement, en effet, le roman enrichit la production littéraire de formes d'art et de techniques nouvelles, mais encore il permet de connaître, outre le talent et le tempérament des écrivains, aussi la curiosité du public, les goûts et les besoins d'un peuple chez lequel les lettres n'ont jamais cessé d'être en honneur avec des périodes d'éclat correspondant d'une manière si frappante aux étapes de son émancipation. Un premier caractère extérieur du roman tient à ce qu'il s'est constitué une fois la littérature grecque entrée dans une ère nationale grâce à l'essor de la poésie au début du XIX^e^ siècle. Un second caractère est dû à ce qu'il s'est trouvé engagé dans le courant d'intellectualité que la Grèce a connu tout au long du siècle dernier, et qui s'est affirmé d'une manière révolutionnaire par deux fois, au début et à la fin de ce siècle, avec des conséquences du point de vue national.

Parmi les nombreux problèmes que pose le roman néo-grec, il y a celui de ses origines. Déjà très vaste et très complexe par lui-même, il comporte un aspect qui est celui des *sources populaires*. Ce problème, pour la Grèce comme pour d'autres pays, mérite de retenir l'attention. Dans le cas de la Grèce, il se présente sous un double aspect, ce qui lui

confère une originalité qu'on ne trouve pas ailleurs. En effet, à chaque niveau de pensée l'expression grecque se heurte à des difficultés que d'autres langues ou bien ignorent ou bien ont pu résoudre sans trop de mal. Le problème des sources populaires du roman néo-grec concerne à la fois le contenu de l'œuvre et l'expression.

Ce sont ces deux aspects qui seront ici examinés.

I

Et d'abord que faut-il entendre par « populaire » en matière d'origine? Il est de toute évidence que, si on définit le « roman » comme le récit d'événements auxquels sont mêlés des personnages sur lesquels est centré l'intérêt en raison des sentiments qui les animent, il existe dans la littérature grecque dès ses plus anciennes manifestations toute une tradition narrative, depuis l'épopée antique en passant par le théâtre et les narrations en prose ou en vers jusqu'au moment de la création du roman moderne. Il est également évident que, dans toute cette tradition, les éléments populaires se trouvent associés à des éléments tout différents (ainsi personnages aristocratiques et personnages du peuple), et qu'il est possible de procéder à l'analyse des caractères selon les conditions sociales, ou même d'étudier les conditions sociales d'après les œuvres littéraires. L'époque hellénistique, puis l'époque byzantine sont riches en œuvres de ce genre. Le roman pastoral de Longus, *Daphnis et Chloé*, peut représenter un type de roman populaire. Le choix des sujets et des personnages se porte tantôt sur le peuple, tantôt sur l'aristocratie, et le « roman populaire » voisine avec le « roman noble ». Plus tard (du XII^{e} au XV^{e} siècle), on trouve, avec des traits ou satiriques ou idylliques, des récits analogues dont les auteurs sont, par exemple, Théodore Prodrome, Eustathe, Constantin Manassis, Nicétas Eugénianos, avec des poèmes romancés tels que *Rodhantis et Dosicléa*, *Hysmène et Hysménie*, *Aristandre et Callithéa*, *Drosillas et Chariclée*, puis ce sont les poèmes anonymes de *Callimaque et Chrysorrhoé*, *Belthandre et Chrysantsa*, *Livistros et Rodamné*. Ces œuvres, quant au caractère « populaire », diffèrent peu d'autres œuvres, car le récit d'aventure amoureuse est l'essentiel, les personnages pouvant appartenir à n'importe quelle classe sociale. On retiendra simplement que l'élément populaire trouve place à côté de l'élément chevaleresque ou aristocratique, dans une atmosphère de fiction et de réalité, de surnaturel et de terrestre. Néanmoins, les traits populaires ne sont pas négligeables. Ils subsisteront malgré la tendance,

affirmée du XV[e] au XVIII[e] siècle dans les œuvres de prose, à tenter des traductions ou à choisir pour héros des personnages historiques dont on célèbre les exploits (Alexandre le Grand, Bélisaire, etc.). Déjà commence à s'esquisser, encore que timidement, l'image du « héros populaire », succédant à celle du héros antique et du saint chrétien, qui n'excluent pas nécessairement l'élément populaire, mais s'élèvent au-dessus en raison de leur appartenance à un panthéon païen ou chrétien. Le héros populaire, s'il n'atteint pas encore une réalisation, pour ainsi dire, « en soi », est plutôt une sorte d'échantillonnage de traits dont la synthèse reste à faire, mais qui prépare ce que j'appellerais volontiers l'« ère du pallicare » (παλλικάρι), c'est-à-dire de l'homme d'humble origine, dépourvu d'artifice, proche de la nature, et qui s'impose par ses mérites, sa loyauté, son courage, soit au service d'une cause élevée, soit parce qu'il a le sentiment de sa fierté (le φιλότιμο). Si, dans la poésie, le XVI[e] siècle grec est plus « didactique » que « narratif », le XVII[e] atteste, dans la littérature crétoise [1], une nette tendance à découvrir l'élément populaire, à côté des grands personnages de tragédie. Ce sont, notamment, les poèmes de l'*Erotocritos*, de la *Belle Bergère*, qui comptent parmi les créations les plus importantes et dont l'influence et le souvenir persisteront bien au-delà des limites de l'époque. Ces œuvres présentent et généralisent l'analyse des sentiments humains, l'amour, l'aventure humaine, l'héroïsme parfois, la lutte, l'angoisse, qui ne sont pas l'apanage d'une classe, mais le lot commun de la condition humaine.

Ces éléments populaires, que nous trouvons disséminés à travers les œuvres et les siècles, appartiennent aux origines lointaines du roman néo-grec. Il est des sources plus récentes : ce sont celles que constituent les créations issues du peuple, notamment les « chansons populaires » et les « contes populaires ». Il y a lieu de distinguer l'un de l'autre ces deux types de créations. D'abord la forme en est différente : les chansons sont en vers et, ainsi que le nom l'indique, accompagnées de musique (et non récitées), ce qui pose des problèmes de métrique ou versification d'une part, et, de l'autre, des problèmes de musicologie [2], qui ne se posent pas pour les contes, lesquels sont en prose et récités. De plus, ces contes et ces chansons relèvent presque entièrement de la dialectologie [3]. Ils

[1] Cf A. Embiricos, *La Renaissance crétoise, XVI[e] et XVII[e] siècles*, t. I *La Littérature*, Paris (Belles-Lettres), 1960, notamment les chapitres VI, IX, X.

[2] Cf. S. Baud-Bovy, *La Chanson populaire grecque du Dodécanèse*, Paris (Belles-Lettres), 1936, *Introduction*, où les principaux problèmes de versification et de musicologie sont exposés

[3] Voir dans la Βασική Βιβλιοθήκη, les deux volumes de D Pétropoulos, Ἑλληνικὰ δημοτικὰ τραγούδια, Athènes, 1958

représentent, par conséquent, en raison de la langue dans laquelle ils se trouvent rédigés, quelque chose qui émane directement du peuple grec. Production presque toujours anonyme, mais qui, par sa variété et sa diffusion, constitue une expression de littérature populaire de large extension. Intimement liée à la vie du peuple grec, cette production a ses racines dans l'hellénisme médiéval.

Les chansons populaires (δημοτικὰ τραγούδια) remontent vraisemblablement au IX^{e} siècle et ont eu pour berceau l'Asie Mineure, d'où elles se sont répandues tantôt par rayonnement à Chypre, dans le Dodécanèse, et sur le continent hellénique, tantôt par déplacement vers l'ouest, ainsi au XIII^{e} siècle vers le Dodécanèse, du XIII^{e} au XV^{e} siècle vers la Crète, au XVII^{e} siècle vers les Iles de la mer Egée, au XVIII^{e} siècle enfin vers la Grèce continentale et notamment l'Epire. On rencontre, actuellement, de préférence les chansons pastorales dans les régions montagneuses, les chansons satiriques ou humoristiques dans les Iles Ioniennes, les chansons mélancoliques dans les Cyclades et en Asie Mineure (aujourd'hui repliée sur le territoire continental et insulaire depuis 1923), les chansons joyeuses en Crète, les chansons héroiques dans la Grèce continentale (Péloponnèse et Epire). Cet ensemble traduit ainsi une sorte d'esprit public, qui reflète certaines tendances et atteste certains goûts, plus fidèlement reproduit ici, car il touche plus directement les masses. Du point de vue du roman néo-grec, il convient de retenir, comme formant les premières bases du genre, les chansons qui sont désignées sous le terme de διηγηματικὰ (narratives), auxquelles on ajoutera celles qu'on appelle κλέφτικα (cleftiques), principalement chansons des bergers et des montagnards d'Epire relatives aux exploits des « cleftes » de la Guerre d'Indépendance, ainsi qu'une partie des chansons réunies sous le nom de ἰδιωτικὰ (individuelles ou privées). Dans ce dernier type de chansons, nous retrouvons l'élément sentimental (amour, mélancolie, nostalgie, joie, etc.) qui fournira plus tard au roman sa matière essentielle. Les chansons du type « narratif » attestent une fois de plus le goût de l'aventure, du récit, de l'exploit. Quant aux chansons « cleftiques », elles ont le mérite de répondre à une « actualité » et à l'« événement ». Par elles, le récit n'appartient pas à une tradition, à une convention, ni à l'imagination, mais à la réalité, à la vie. Dans la mesure où les auteurs de ces chansons célèbrent des faits auxquels ils ont participé, cette production constitue une sorte de prélude au roman autobiographique. Elle est autre chose qu'une diversion, qu'un jeu de l'esprit ; elle apparaît un peu comme une nécessité, ce qui laisse pressentir le rôle social que la littérature écrite sera plus tard amenée à jouer.

Il y a moins à dire des contes populaires (παραμύθια). Leur technique, on l'a vu, est plus simple, échappant au rythme et à la musique. De plus, ils offrent plusieurs traits en commun avec la poésie populaire. Enfin, l'étude n'en a pas été faite aussi méthodiquement que celle des chansons. Néanmoins, les contes renferment des éléments de caractère populaire qu'on retrouvera en partie dans le roman.

On peut maintenant dégager de ces sources populaires les données qui contribueront à édifier le roman.

C'est, en premier lieu, la vie courante populaire. Disons tout de suite que la Grèce, dès les premières années du XIX[e] siècle, s'est intéressée à sa littérature orale. Dans le même temps où Fauriel rassemblait et publiait l'ouvrage célèbre *Les Chants populaires de la Grèce Moderne* (1824—1825)[4], la Grèce découvrait elle aussi sa production populaire. N'oublions pas que les chants populaires ont influencé fortement la poésie ionienne et tout particulièrement Solomos[5].

Ce poète qui considérait comme une vocation et un devoir de devenir un écrivain grec, consacra sa vie à cette tâche. Il affectionnait les chansons populaires, la poésie des cleftes, des pêcheurs, des montagnards, car il y trouvait l'âme de l'Hellade. Le recueil de Fauriel vint lui apporter une confirmation de ses vues sur la poésie populaire. Dans le courant du XIX[e] siècle, la science du folklore se créa et s'organisa en Grèce ; les résultats se répandirent, et, à certains égards, on peut dire que la production populaire a contribué à éduquer la jeune nation hellénique durant la période de sa révolution et après[6]. Ce qui intéresse, c'est de connaître comment vit le peuple grec. On ne se contente pas d'une notion abstraite et conventionnelle du « peuple ». Aussi la littérature des chansons, parfois des contes, révèle-t-elle le genre de vie, les coutumes. C'est là un premier élément, que le roman qui va se constituer, retiendra. En effet, la première forme que prendra le roman grec lorsque la révolution linguistique de la

[4] Sur l'importance de cet ouvrage, à l'époque, sa répercussion, et le concept de « populaire » que l'auteur en a tiré, voir R Canat, *La Renaissance de la Grèce antique*, 1914, p. 20.

[5] Le fameux *Hymne à la Liberté* est de 1824, année où paraît le recueil de Fauriel. Cf. D. Hesseling, *Histoire de la littérature grecque moderne*, Paris (Belles-Lettres), 1924, p 63—64 : « La masse de la population restait en contact incessant avec les rivages grecs.. C'était de là que venaient les Kleftes, quand l'hiver leur rendait trop pénible le séjour des montagnes ou qu'une razzia turque à grande échelle les obligeait à s'éloigner temporairement. Les chants de ces guerriers romantiques étaient fort en honneur dans les Sept-Iles, et durant la guerre de l'Indépendance, la foule des volontaires ioniens montra bien qu'elle considérait la cause grecque comme sienne ».

[6] Lorsque Palamas publia son premier recueil poétique, Τὰ τραγούδια τῆς πατρίδος μου [*Chansons de ma patrie*] (1886), il célébrait la beauté des chants populaires Ainsi les deux grands mouvements de poésie nationale sont issus de la création populaire dans la Grèce du XIX[e] siècle Rien d'étonnant si la prose a suivi la même voie.

fin du XIX[e] siècle aura changé les conditions de la création littéraire en prose [7], sera celle du *roman de couleur locale*, en attendant le *roman de mœurs* et le *roman psychologique*. Ce à quoi s'attache l'écrivain, c'est le cadre, ce sont les activités. On pourrait utiliser les œuvres romanesques pour présenter un tableau géographique de la Grèce ; le paysage que la littérature populaire ne fait qu'esquisser s'installe en quelque sorte dans le roman ; il y a le roman de la terre et des campagnes, il y a le roman de la mer. Quant aux activités des hommes, elles tiennent au milieu, et, là encore, le roman développe ce qu'ébauche seulement la littérature populaire ; ainsi s'établit la relation de l'homme au milieu.

En second lieu, c'est l'événement. C'est seulement au cours de son évolution postérieure que le roman portera son enquête sur des situations qui n'ont pas leur correspondant dans la littérature populaire. L'élément dramatique de la chanson populaire se rencontre dans le roman ; le choix des sujets n'est plus inspiré par la fantaisie, mais par le réalisme de la vie. C'est à la littérature populaire que le roman doit ce rapprochement avec la réalité.

Puis, c'est l'homme que le roman découvre, l'homme de l'époque contemporaine, et non plus le personnage appartenant à l'histoire. Ce sont les sentiments divers, qui agitent l'homme, que nous voyons décrits et utilisés par le romancier. L'amour, la jalousie, la famille, la vengeance et l'honneur, la patrie, la mort, autant de thèmes majeurs auxquels le roman devra sa richesse, et qui sont presque tous déjà exposés dans les chansons dites ἰδιωτικά [8]. Lorsque le roman, au cours du XIX[e] siècle et au début du XX[e], se dégage de l'élément proprement mythique ou historique et édifiant, tel que l'avaient constitué des écrivains comme les frères Soutsos [9], les réalisations auxquelles il donne lieu ont pour source d'inspiration la chanson populaire. C'est ainsi que l'on doit à Palamas l'un de ses chefs-d'œuvre en prose *La Mort du Pallicare* (1891), où le personnage est entièrement construit sur le type populaire : il s'agit d'un jeune villageois qui, parce qu'il a été victime d'un accident dont il doit toujours garder trace, préfère la mort à une existence diminuée. Il est aisé de retrouver les sources de cette création dans l'image que les chansons populaires nous offrent du jeune homme vaillant et beau, qui se sacrifie pour un idéal. Chez un autre grand prosateur, Papadiamandis,

[7] Voir plus loin.
[8] Cf plus haut.
[9] Panayotis Soutsos, auteur de *Léandros* (1834), mélange d'intrigues sentimentales et de préoccupations patriotiques ; Alexandre Soutsos, auteur de *L'Exilé* (1835), œuvre des plus romantiques ; Pitzipios, auteur de *L'Orpheline de Chio* (1839), œuvre mélodramatique ; Léon Mélas, Stéphane Xénos, Ramphos, Zambélios, auteurs de romans historiques et patriotiques.

on saisit nettement aussi l'influence populaire. Les romans *La Bohémienne* (publié en feuilleton en 1884, puis en volume en 1912) et *La Tueuse* (en 1903 en feuilleton, ensuite en volume en 1912) plongent directement dans le milieu populaire des campagnes. *Le Mendiant* de Karkavitsas (1897) est un roman populaire et paysan. *Les Grandes années* d'Epachtitis (1913) sont un roman de l'épopée populaire et révolutionnaire présentée en tableaux de la guerre d'Indépendance Hellénique. Le *Patouchas* de Kondylakis (1916) met en scène un jeune paysan un peu simplet présenté comme une victime de l'exploitation des plus rusés qui l'entourent. Les données psychologiques du roman grec naissant sont ainsi fournies par la littérature populaire, qui contient les traits essentiels dont, par la suite, les écrivains tireront parti et qu'ils développeront au moyen d'une analyse plus approfondie.

Au point de vue social même, la chanson populaire a pu déjà fournir quelques éléments au roman. En effet, le cadre des activités populaires se trouve déjà tracé dans la littérature orale qui ébauche l'image de telles luttes sociales comme il arrive dans les chansons cleftiques surtout, où l'effort libérateur contre une oppression ennemie groupe les classes populaires autour d'un idéal commun. L'influence de cette littérature populaire sur le roman se marque notamment dans l'œuvre de Vikélas intitulée *Loukis Laras* (1879), qui est l'histoire d'un paysan de l'île de Chio ayant réussi à échapper à la catastrophe de 1822, et plus tard dans *Cimon Andréadis* (1920) de Lykoudis qui, au moment où apparaît le roman bourgeois, marque un retour aux types simples, aux milieux humbles, de même dans *La Vie et la Mort de Caravélas* de Théotokis (1920). Ce n'est pas encore le roman des revendications, le roman révolutionnaire, qui s'épanouira surtout dans la période d'entre les deux guerres mondiales, mais ce sont les premières assises du genre que nous voyons posées.

C'est sous l'action de la littérature populaire des contes et des chansons, que le roman néo-grec découvre en quelque sorte la Grèce. En premier lieu, il s'écarte du conventionnel et s'oriente vers un domaine que ne connaissait guère la littérature savante de jadis. Le pays grec, dans sa variété, est présenté en une sorte de panorama. C'est, en second lieu, la vie grecque elle-même, qui est révélée en commençant par l'aspect populaire, pour s'élever ensuite à la vie urbaine. Les personnages jugés les plus représentatifs de la grécité sont du peuple. Les sentiments, les drames que l'écrivain s'attachera à décrire, sont ceux de la psychologie populaire. Or, les chansons populaires qui racontent les faits de la vie quotidienne contiennent les éléments d'une psychologie, les éléments de drames. Dans un très grand nombre d'œuvres écrites par les romanciers

des premières générations littéraires qui ont créé la prose nationale, il n'y a pas rupture avec la production populaire, mais élaboration des données selon une technique qui assurera le succès du genre.

II

A un autre point de vue, lié en grande partie à celui du contenu de l'œuvre, celui de l'expression, le roman néo-grec remonte aux sources populaires. Et ici, les conséquences sont, pour toute la littérature, d'une extrême importance. Il ne s'agit pas, en effet, simplement d'une imitation, ou même d'un emprunt du langage populaire, qui seraient dus à la recherche d'un effet de couleur locale ou de réalisme [10]. Il s'agit d'une véritable révolution qui atteint toute forme littéraire et dont le roman néo-grec s'est trouvé le bénéficiaire.

Une curieuse rencontre a été, dans la Grèce littéraire de la fin du XIXe siècle, celle du roman en voie d'éclosion et de la « question de la langue » sous sa forme la plus aigue. On sait que cette question est latente et attachée depuis des siècles à l'hellénisme [11]. En gros, elle représente le conflit du vulgarisme et du purisme, ou de la langue dite « démotique » (δημοτική) et de la langue « savante » (καθαρεύουσα), la première étant la langue parlée issue d'une évolution dont la science linguistique rend compte, la seconde étant une réaction de la langue écrite contre l'usage courant et fondée essentiellement sur un recours à l'archaïsme [12]. Sans entrer dans le détail des faits ni dans l'histoire de la « question de la langue » (γλωσσικὸ ζήτημα), il suffira de rappeler que le conflit linguistique s'est précisé, et, en grande partie, est né avec l'« atticisme » du IIe siècle qui a précédé l'ère chrétienne, lorsque les écrivains de l'époque hellénistique jugèrent opportun d'imiter la langue des auteurs attiques qui avaient illustré le Ve siècle. C'est donc la littérature qui, au départ, a consacré le purisme dans l'écriture. La tradition littéraire de l'usage savant — plus exactement des usages savants — s'est poursuivie à travers Byzance, grossie d'un usage institutionnel aristocratique jusqu'à nos

[10] Par exemple, Papadiamandis, même Kondylakis, qui ont écrit dans une langue savante ou mi-savante (je pense aux romans *Les marchands des nations* (1883), *La Tueuse* (1884), *La Bohémienne* (1903) pour le premier, *Les Misérables d'Athènes* (1895), *Patouchas* (1916) pour le second), ont mis dans le dialogue des personnages une langue qui est celle des personnages eux-mêmes.

[11] Toute une littérature a été consacrée à la « question de la langue » ou γλωσσικὸ ζήτημα Voir notamment M Triandaphyllidis, Νεοελληνικὴ Γραμματική, I ʽΙστορικὴ Εἰσαγωγή, 1938, p. 16, 26, 39—44, 75—143, 405—494.

[12] Cf. A Mirambel, *Les « etats de langue » dans la Grèce actuelle*, Paris (Klincksieck, 1937—1938).

jours, et, au XIXe siècle même, on rencontre en Grèce toute une production littéraire encore en langue savante. Pour nous limiter au roman dont nous nous occupons principalement ici, une première génération de prosateurs comprend des écrivains tels que Jacques Pitzipios, Georges Paléologos, Rangavé, Léon Mélas, Stéphane Xénos, Constantin Ramphos, Spyros Zambélios. Leur œuvre se situe entre 1839 et 1880 environ. Sans avoir fait œuvre de romanciers populaires, ils n'ont néanmoins pas négligé de porter intérêt au peuple grec ; cependant la langue dont ils se servent n'est pas la langue populaire. On fera une observation analogue si on considère la génération qui suit immédiatement celle des auteurs précités : Calligas, Vikélas, Papadiamandis. Ces écrivains restent attachés à la tradition de langue écrite qui, sans recourir à un archaïsme excessif, ni même au purisme officiel, s'écarte toutefois de l'usage commun et populaire [13]. Dans ces conditions, la littérature orale se distingue de la littérature écrite par la langue, en particulier dans les genres qui sont communs aux deux types de création ou qui tout au moins se rapprochent (par exemple le roman historique et le récit d'une anecdote cleftique, ou encore le roman sentimental et les chansons mélancoliques et amoureuses). Cette opposition traduit un état social qui a été longtemps entretenu en Grèce et qui n'a pas entièrement disparu aujourd'hui même encore : ce qui s'écrit ne peut l'être que selon une norme — l'archaïsme —, et le rôle de l'écriture consiste à fixer la langue en se référant à une tradition savante dans laquelle on puise et que, si besoin est, l'on pastiche.

C'est par une sorte de révolution que le roman néo-hellénique passe de l'expression puriste ou savante à une expression démotique ou populaire. La poésie nationale, dont le créateur fut Solomos, avait été constituée par un appel direct à la source populaire, appuyée sur la philologie : la justification est venue après coup [14]. Pour la prose et par conséquent pour le roman, l'appel à la source populaire s'est accompagné non seulement du secours de la philologie [15], mais de celui de la linguistique, avec J. Psichari [16]. La science du langage, récemment constituée à l'épo-

---

[13] Cf. ce qu'écrivait A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 244 : « Sous l'Empire intervient la réaction atticiste qui institue entre la langue écrite et l'usage contemporain une opposition de principe qui devait dominer — et fausser — depuis ce temps tout le développement de la langue grecque : bien parler, et surtout bien écrire, c'est éviter l'usage vulgaire, c'est employer celles des formes anciennes qui étaient sorties de l'usage courant »

[14] Voir la Préface de Polylas aux *Œuvres Complètes* (Ἅπαντα) de Solomos et voir le *Dialogue* (Διάλογος) de Solomos lui-même (Athènes, éd. Vassiliou, 1924)

[15] Cf les tentatives de Vilaras, précurseur en 1814, qui préconise une langue littéraire et une langue courante écrite et parlée, sur la base de la langue du peuple (voir D Hesseling, *op. cit*, 50—52)

[16] Cf A Mirambel, *La doctrine linguistique de Jean Psichari* (in : *La Nouvelle Clio*, Bruxelles, Février 1951).

que [17], science par excellence du XIX^e siècle parce que science « historique », a traité les faits du langage comme des données de l'expérience (et non plus des résultats d'une « norme »). Le grec moderne a bénéficié de cette circonstance, et l'analyse qui en a été faite en Occident (particulièrement en France), avant d'être tentée en Grèce, a, du point de vue scientifique, revalorisé tout l'ensemble du parler populaire aussi bien dans son usage commun que dans son usage littéraire. En cela, les adeptes du mouvement vulgariste étaient fermement pénétrés de deux principes qui ont régi les idées majeures du XVIII^e et du XIX^e siècle en matière de connaissance : la science comme seul instrument valable d'investigation pour le XVIII^e siècle, et, pour le XIX^e, la prédominance de l'expérience sur le raisonnement ainsi que l'évolution. Dans les arguments qu'invoquaient les puristes pour justifier la langue savante, il entrait une large part de sentiment : seule cette langue, disaient-ils, était celle des ancêtres, seule elle exprimait une culture. Le purisme apparaissait et était préconisé comme la garantie du patriotisme hellénique, le maintien de la tradition, la langue autochtone, le lien indissoluble entre le présent et le passé. En plaçant la question de la langue sur le plan scientifique, le vulgarisme écartait les arguments faussement sentimentaux, d'une part, et, de l'autre, il substituait au raisonnement à priori la valeur de l'expérience, l'histoire justifiant et expliquant les faits humains. Le langage, fait humain, ne pouvait désormais être exploré que par les méthodes des sciences humaines. Le grec démotique, dans son état actuel, n'est autre que l'aboutissement d'un développement millénaire ininterrompu. La grammaire historique réhabilitait la langue parlée, qui cessait d'être un idiome corrompu, abâtardi, pour être ce qu'il est réellement, c'est-à-dire un « état » avec sa structure, un « moment » dans la chaîne du temps, qui s'explique par son passé. La notion féconde d'« évolution » — grande idée du XIX^e siècle [18] — appliquée à l'histoire du grec, permettait de saisir l'origine de certains faits actuels dans la plus haute antiquité [19] et, en même temps, de déterminer des « constantes » dans la structure de la langue. Ainsi la base scientifique, sur laquelle Psichari et avec lui les vulgaristes posaient la « question de la langue », ouvrait à la langue démotique des voies nouvelles. Le premier ouvrage de prose démotique étendue que publia

[17] Rappelons que la « grammaire comparée » est née avec l'œuvre de Franz Bopp en 1816 La grammaire historique est sortie de la grammaire comparée.

[18] La critique méthodique du XX^e siècle amènera une revision de la notion d'« évolution » On découvrira, à côté de phénomènes inconscients du langage, le rôle de la conscience, et on s'apercevra que l'évolution n'est pas tout dans la langue. Il y a des faits de révolution, de réaction qui sont le reflet des faits sociaux

[19] Pour ne prendre qu'un exemple, la réduction de la quantité vocalique qui s'échelonne sur trois millénaires.

Psichari en 1888, *Mon Voyage* (Τὸ Ταξίδι μου), fut comme le manifeste du vulgarisme. Il apportait la preuve que la langue populaire, parlée communément, était capable d'être aussi une langue écrite. Mais il y a plus. Le problème de l'expression se résolvait par l'unité de la langue. Le rôle de l'écrivain, et en particulier du romancier, devenait d'une extrême importance, car il consistait à former la langue nationale. Dès lors, l'œuvre de prose revêtait un relief qu'elle n'avait jamais eu jusque là. Les conséquences se firent sentir quasi immédiatement sur le roman. Et ici, on peut examiner la question à un double point de vue : d'un côté, la langue populaire a servi le roman ; par ailleurs, le roman a servi à son tour la langue populaire.

Comment la langue populaire (ou δημοτική) a-t-elle rendu service au roman?

C'est, tout d'abord, en le conduisant vers le réalisme et l'étude de la vie actuelle ou contemporaine. En effet, lorsque les écrivains qui se sont ralliés au vulgarisme ont composé des romans, ils ne se sont pas bornés à un simple changement d'écriture, allant de la langue savante à la démotique. Le changement conscient d'expression — qui leur imposait un effort déjà rude pour la langue — les inclinait à se pencher sur la réalité hellénique contemporaine, plutôt que sur le passé. C'est le même sentiment de la valeur du réel dans le choix des sujets, dans la matière sur laquelle l'auteur travaille, que pour l'expression. Le culte excessif de l'historicisme fait place au besoin d'explorer l'univers dans lequel se situe la vie en action. La conséquence est, sur la langue, l'expression directe de la pensée dans un idiome naturel, au lieu d'une transposition de l'expression spontanée en un idiome factice, éloigné de la vie. L'illustration la plus nette de cette influence de la langue populaire sur l'orientation du roman grec moderne est, sans nul doute, l'œuvre de Karkavitsas, qu'on peut à bon droit considérer comme le fondateur de ce que j'appellerais « la première technique » du roman hellénique. Ses romans *La jolie fille* (1896) et surtout *Le Mendiant* (1897) sont caractéristiques par l'évocation de l'atmosphère de la vie grecque, par le rapport de l'être au milieu, par la technique du dialogue familier, par l'effort pour représenter la vie d'une collectivité, d'un ensemble social. Il n'apparaît pas exagéré de dire que le roman néo-grec s'est véritablement constitué lorsqu'il a pu mettre en œuvre toutes les ressources populaires.

En second lieu, la langue populaire a permis au roman grec de s'ériger en un genre important. Tant que la tradition savante a régné sur la langue littéraire, le roman, ainsi d'ailleurs que la nouvelle, n'ont occupé dans l'ensemble des lettres grecques qu'une place mineure. A

côté de la poésie et par contraste avec elle, la production de prose a longtemps gardé un caractère assez artificiel, et a été beaucoup plus une littérature d'érudition que de création véritable. Sous l'action du démotisme, la prose grecque s'est ouverte aux créations majeures, et a permis au roman de rejoindre la production européenne. Le genre a gagné en importance et en intérêt, par les problèmes qu'il n'a cessé de poser.

Enfin, c'est à la langue populaire que le roman néo-grec doit sa diffusion dans le public, même dans le public lettré. Mais surtout, la langue populaire a permis au genre « romanesque » de se différencier, au lieu de demeurer dans des limites conventionnelles qui lui imposaient une uniformité. La différenciation du genre est née de la variété même de l'expression de la vie. C'est de l'éveil de la conscience populaire qu'est né le langage de ses revendications dont l'écrivain s'est emparé pour en tirer le roman social. En découvrant les ressources de la langue populaire, le roman a découvert également les aspects multiples de la réalité que cette langue exprimait.

Comment, maintenant, le roman a-t-il rendu service à la langue démotique?

Il en a, d'abord, fait connaître les richesses. L'usage populaire commun, aussi varié qu'il soit, tend à réduire ses ressources, car il ne cherche pas systématiquement à les exploiter. C'est la littérature qui les révèle au public et au peuple lui-même. Par exemple, le vocabulaire des termes de couleur est plus riche chez l'écrivain qui utilise des mots rares, pourtant populaires, que chez l'homme du peuple qui ne se sert que des mots familiers. De plus, les usages dialectaux ne sont connus que par les habitants d'une région; d'autres les ignorent. Seul, l'écrivain, qui s'informe et qui recueille, est capable d'une synthèse, et par suite, d'une large utilisation. Il en est de même pour l'utilisation des langages techniques, des langues des métiers; l'ouvrier, le paysan, connaissent le vocabulaire de leur métier, mais non celui d'autres métiers que le leur. Seul l'écrivain peut puiser dans les vocabulaires de plusieurs métiers [20]. Enfin, le roman à son tour enrichit la langue populaire des néologismes que l'écrivain crée à bon escient sur le type démotique. En faisant de la langue parlée une langue écrite, le roman qui l'utilise consacre les termes nouveaux nés des besoins de l'expression. Le problème du néologisme se pose à des plans différents d'une langue. Pour le grec moderne, le plan

---

[20] On pourra avoir une idée de la richesse des termes de métier en consultant le répertoire de Vlastos, Συνώνυμα καὶ Συγγενικά (Athènes, 1931), la seconde partie: vocabulaire de 24 métiers.

littéraire rejoint le plan populaire. C'est de l'accord des deux plans que provient le succès des termes nouveaux.

En conclusion, on peut affirmer que, dans le domaine de l'expression, la source populaire a grandement contribué, en premier lieu, à la formation de la langue littéraire, et, en second lieu, à l'unité linguistique, en établissant une constante relation entre la langue parlée et la langue écrite. Le recours à la langue populaire en prose a eu pour conséquence l'unification de la langue littéraire en face du purisme des institutions et des techniques. Mais c'est à la prose, plus qu'à la poésie, qu'incombe la tâche de maintenir le contact entre la langue littéraire et la langue commune.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'hellénisme sous l'occupation ottomane n'a cru trouver son salut qu'en conservant un héritage du passé antique et médiéval selon une conception plus sentimentale que scientifique. C'est avec la libération du joug étranger qu'a été fortement ressenti le besoin d'une libération de l'expression. Durant les cinq siècles qui ont précédé la Révolution pour l'Indépendance hellénique, deux courants de langue littéraire se sont développés parallèlement, l'un savant, l'autre populaire. C'est seulement par ce dernier que la littérature grecque a pu accéder à une promotion nationale.

LES SIGNES JURIDIQUES DANS LA RÉGION CARPATO-BALCANIQUE

par ROMULUS VULCĂNESCU

L'étude des signes juridiques coutumiers et populaires pose un problème d'ethnographie juridique encore non résolu dans la littérature générale de spécialité. Certains aspects analytiques ont été, jusqu'à présent, partiellement envisagés, tandis que les aspects synthétiques ont été développés de manière générale en fonction des préoccupations scientifiques collatérales à l'ethnographie. Voilà pourquoi les dernières investigations dans ce domaine ne font qu'ouvrir des perspectives nouvelles pour un problème considéré parfois comme insoluble dans son ensemble et demeurés quelquefois inédits pour les anciens matériaux documentaires.

Dans ce qui suit nous nous proposons d'analyser la méthode ethnographique actuelle d'étude de la valeur juridique des signes coutumiers et populaires dans la région carpato-balkanique. Cette investigation doit surmonter une difficulté spéciale qui réside dans le fait que les données essentielles du problème appartiennent, en général, au domaine peu connu de l'histoire féodale et aussi dans le fait qu'il existe une riche littérature historique concernant ces données ; il y a d'abord la littérature locale, des peuples carpato-balkaniques, qui ont utilisé ces signes pendant des siècles, ensuite une autre littérature, celle des peuples extra-carpato-balkaniques, ou lointains, qui ont entretenu un contact économique et culturel avec les pays carpato-balkaniques, en notant à cette occasion les coutumes juridiques observées. D'autre part, les études d'ethnographie concernant ce problème sont représentées plutôt par les contributions parues au

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. II, 1–2, p. 17–69, BUCAREST, 1964

XIX[e] siècle dans les périodiques d'archéologie, d'ethnographie et de folklore, que par des travaux monographiques indépendants. De nos jours ces publications sont pour la plupart difficilement accessibles, parce qu'elles sont très anciennes et très rares. Malgré les difficultés qui surgissent pour la collection, la systématisation et la jonction des données essentielles du problème des signes juridiques, nous sommes pourtant arrivés à reconstituer le fonds commun des signes juridiques coutumiers et populaires dans la région carpato-balkanique, grâce au fait que, pour la plupart, les matériaux découverts pour le passé lointain se complètent réciproquement. En effet, on ne saurait prétendre que tous les peuples de cette zone historique-ethnographique aient pu conserver intacts et consigner dans la même mesure les éléments juridiques qui constituent le fonds commun des signes ; il s'agit évidemment du contenu idéologique, les formes matérielles variant d'un peuple à l'autre.

Avant de commencer cette reconstruction générale et synthétique, nous devons fournir quelques explications concernant le cadre historique et les thèmes scientifiques du problème qui nous préoccupe. L'étude des signes juridiques coutumiers et populaires a commencé à préoccuper les hommes de science du Sud-Est de l'Europe, surtout à partir du XIX[e] siècle ; on trouve pourtant certaines études sporadiques même avant cette époque.

Les investigations les plus fructueuses furent entreprises par les archéologues, les ethnographes, les folkloristes, les juristes et les linguistes du siècle passé. Malheureusement la plupart des explications fournies étaient, dans leur ensemble, unilatérales, diverses et bien des fois contradictoires. Quelques-unes de ces explications peuvent encore servir à notre étude d'histoire culturelle comparée.

On doit les plus anciennes mentions concernant les signes juridiques coutumiers et populaires aux préoccupations des archéologues et des ethnographes qui ont analysé partiellement les signes magiques et mythiques (antiques ou féodaux, européens ou extra-européens) et les signes des métiers découverts dans les inventaires des fouilles (du potier, du maçon, etc., datant des mêmes périodes historiques). Les matériaux documentaires représentent tout ce que l'on peut retenir des anciennes études idéalistes ; encore réclament-ils une révision, une judicieuse mise en valeur et une intégration complexe dans le problème conçu selon les points de vue de notre temps.

Les études carpato-balkaniques sur les signes juridiques du XIX[e] siècle sont d'une richesse impressionnante. Les revues d'archéologie, d'ethnographie et de folklore des Roumains, des Saxons de Transylvanie,

des Serbes et des Bulgares en premier lieu, abondent, durant cette période, en articles, informations et notices, qui mentionnent incidentalement, ou qui accumulent systématiquement les aspects locaux du problème. On ne saurait entrevoir dans toutes ces publications périodiques la nécessité générale d'élargir et d'approfondir l'étude des signes coutumiers et populaires, en prenant comme point de départ la perspective réduite d'une interprétation strictement locale, pour aboutir à la perspective commune et d'interprétation régionale carpato-balkanique. C'est à peine vers la fin du XIX[e] siècle et le commencement du XX[e] que l'on constate certaines manifestations timides dans cette direction, dans la littérature de spécialité de quelques peuples carpato-balkaniques. Il s'agit surtout des recherches roumaines, serbes, bulgares, saxonnes, etc. sur les implications extralocales des différentes catégories de signes juridiques. Les premiers thèmes portent sur le caractère rituel et mythique des signes juridiques. Les signes les plus anciens se rattachent aux croyances et aux superstitions préféodales et féodales. Les signes ornementaux (des objets de travail artistique et d'art populaire) dérivent plus tard de ces signes rituels et mythiques.

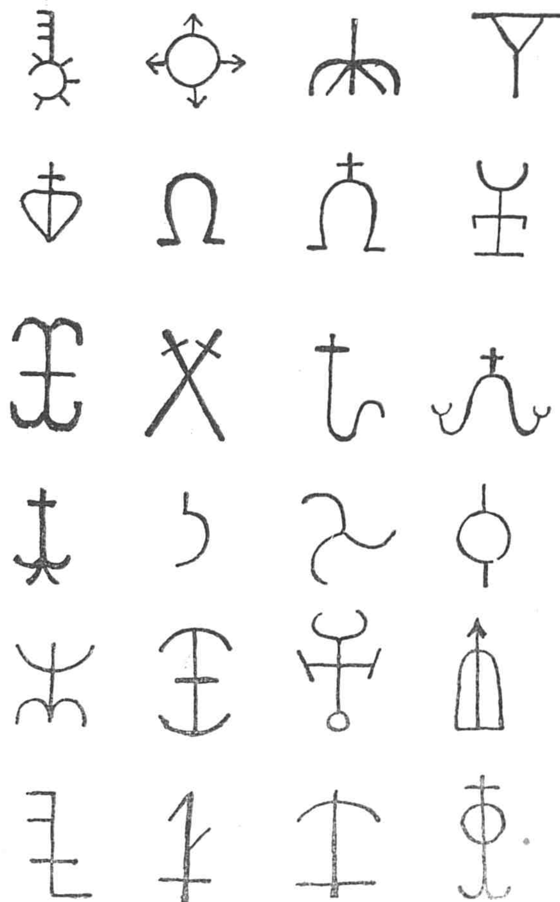


Fig. 1. — Signes à marquer les bestiaux en Transylvanie, utilisés par les Saxons et par les Roumains. D'après Signetbuch

Dans toutes ces investigations ethnographiques, les auteurs des recherches n'ont abordé qu'incidentalement le problème de la corrélation entre toutes ces catégories de signes. Mais l'étude de leur rapport avec la structure sociale et économique de la société qui les avait produits ou

avec la communauté qui les avait utilisés ne fut réalisée que sporadiquement et de manière inconséquente. Au XX[e] siècle l'attention des hommes de science s'est dirigée vers l'interprétation matérialiste-historique du problème.

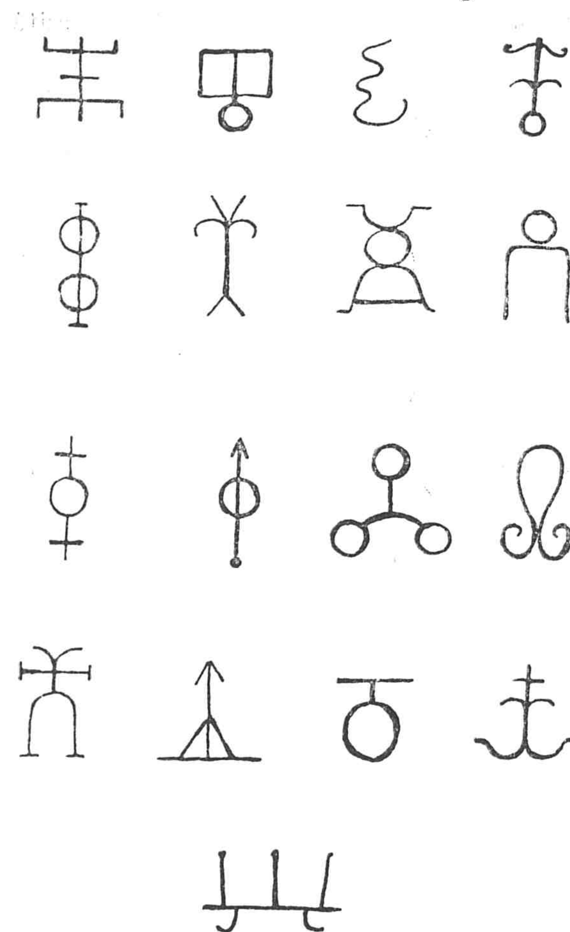


Fig 2 — Autres signes à marquer les bestiaux en Transylvanie, utilisés par les Saxons et par les Roumains D'après Signetbuch

Les signes juridiques coutumiers et populaires ont joué un rôle important dans la vie économique et sociale des peuples de la région carpato-balkanique. Leur utilité pratique s'est maintenue dans cette région, jusqu'à la fin de la période bourgeoise. C'est pourquoi leur étude générale représente un élément de plus dans le processus de la connaissance des aspects encore non explorés de manière unitaire et synthétique, de la vie économique et culturelle de ces peuples du Sud-Est de l'Europe.

I. L'HISTORIQUE DU PROBLÈME

Des aspects importants du problème, comme l'apparition, le développement et l'utilisation des signes juridiques coutumiers et populaires, ont été mentionnés sur le plan carpato-balkanique dès le commencement du XVI[e] siècle. C'est le cas du *Livre des signes pour marquer les bestiaux des communes Şapte Scaune* [Sept Chaises] *et de ceux de la Ţara Bîrsei* [Terre de Barsa] *allemande* [1] rédigé par un ethnographe anonyme, pour la zone de colonisation saxonne de Transylvanie. Le livre contient la graphie

[1] SIGNETBUCH ALLER BRENNCZEICHEN, damıtt das vieh in allen gemeinen des Siben Stuele geczeichnet wird, artig end eijgentlich algemahlt. 1577. Mss Archives d'État de Sibiu, n° 1 577, p 2 Fonds de manuscrits du Musée Brukenthal.

symbolique de quelques signes groupés par sous-zones (Sedes Cibinensis, Sedes Ruppes, etc.) et par catégories des animaux marqués (Sigma pecorum, Sigma equorum, etc.) (fig. 1, 2). Suivant ce manuscrit féodal

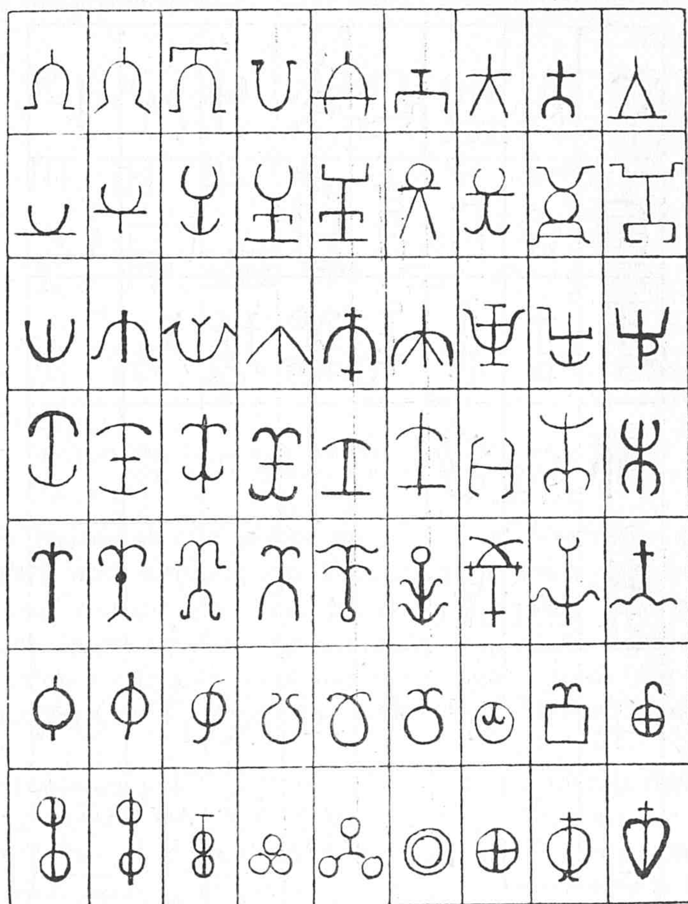


Fig. 3 — La classification formelle des signes utilisés par les Saxons de Transylvanie et par les Roumains, effectuée sur les signes mentionnés.

contenant 130 pages et environ 120 images en encre de Chine, les signes consignés pour le Sud de la Transylvanie se retrouvent dans toute la région carpato-balkanique, chez les Roumains, les Serbes, les Bulgares, les Hongrois, les Albanais, etc. conservés sous des formes similaires, ayant les mêmes fonctions juridiques (fig. 3, 4). Dans les documents d'archives des pays roumains, en commençant avec le XVII^e^ siècle, les signes juridiques agricoles ont été consignés comme tels. Les documents men-

tionnent des « signes de confins marqués » ainsi que tous « signes marqués », c'est-à-dire des signes naturels prévus avec des signes artificiels [2]. Au commencement du XIX[e] siècle on a lithographié à Sibiu

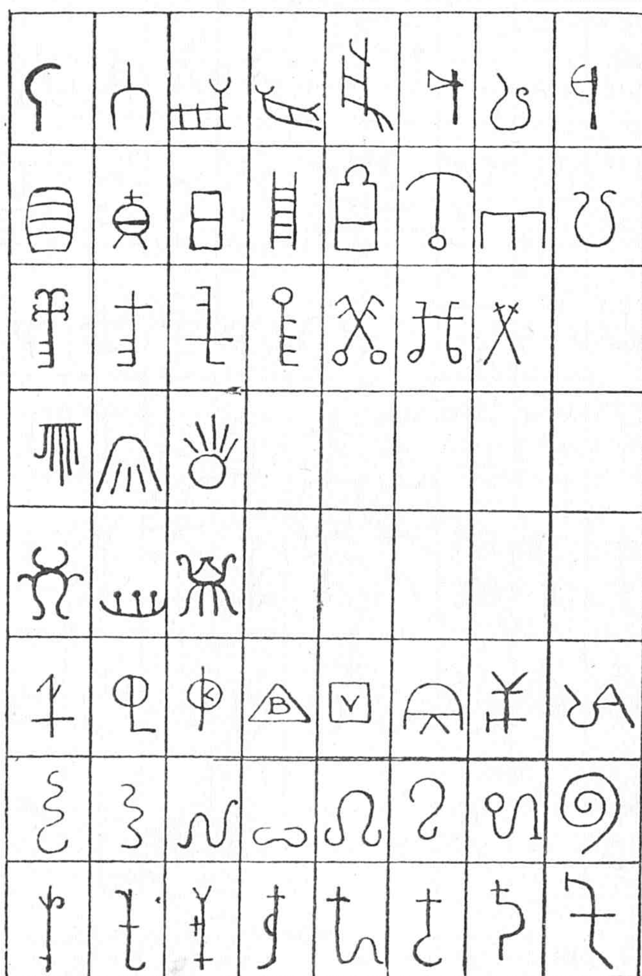


Fig 4 D'autres signes de la même classification.

un album de signes (qui reproduit, dans son ensemble, le manuscrit déjà mentionné de Sibiu) intitulé *L'image des signes existants dans les localités saxonnes, dans les Scaune izolate* [Chaises isolées] *et dans les Districts or-*

[2] *Documente privind istoria României,* A XIV, XV, vol. I, p. 217; A. XVI, vo . I, p. 266

ganisés, utilisés pour marquer au fer rouge les bestiaux *. L'album qui ne portait pas de signature, et qui fut ultérieurement attribué à un ethnographe transylvain, Siméon Schreiber, maire de Sibiu jusqu'en 1836 [3], contient 12 chapitres relatifs aux zones saxonnes (Stuhl und District)

Fig. 5. — Signes communs aux Slaves de l'Est et aux peuples carpato-balkaniques. D'après P. Efimenko.

civiles et militaires et aux signes de ces zones. L'ouvrage ne constitue pas seulement une contribution à la graphie des symboles juridiques communs aux Saxons de Transylvanie, mais aussi une contribution plus générale à la graphie des signes juridiques roumains, serbes, bulgares, etc. parce qu'on y retrouve aussi parmi les signes juridiques des villages les signes juridiques des pâtres qui pratiquaient la transhumance carpato-balkanique.

Importante au point de vue ethnographique pour la région carpato-balkanique est aussi l'œuvre informative de P. Efimenko publiée en russe au XIX^e siècle, intitulée *Les signes juridiques* [4]. Cette œuvre relative aux signes coutumiers et populaires de tous les peuples du monde connus par l'auteur nous offre surtout des indications précieuses sur les signes juridiques des Paléoslaves, en général, et des Slaves balkaniques, en particulier (fig. 5). Quelques paragraphes concernent directement les Slovaques, les Moraves et les Polonais, puis nous y trouvons des allusions aux Houtzoules et aux Roumains.

* ABBILDUNG der in den Sachsischen Ortschaften bestehenden Viehbrandzeichen, nach den einzelnen Stuhlen und Districhten geordnet. Herausgegeben in. k k. priv Litographischen Institute zu Hermannstadt, 1826

[3] G. Schuller, *Zur Frage des Sachsischen Viehbrandzeichen*, dans « Korrespondenzblatt des Vereins fur Sieb. Landeskunde », 53, 1950, p. 20

[4] P Efimenko, *Юридические знаки*, dans « Журналъ Министерство народново просвьщение», часть CLXXIV—VI, Saint-Pétersbourg, 1874.

En tentant une classification fonctionnelle des signes juridiques de tous les peuples du monde (à partir des signes de la tribu et de la gens jusqu'aux signes familiaux et individuels) conçus comme signes de propriété, d'emprunt, de vente et d'achat, d'échange commercial et de représentation héraldique, P. Efimenko expose un nombre important de signes coutumiers et populaires, dits juridiques, qui remplissent des fonctions similaires dans la culture des peuples slaves ; c'est ainsi qu'il insiste sur la contribution de la documentation slave du Sud-Est et de l'Est de l'Europe. En général, P. Efimenko n'analyse que dans une très petite mesure l'aspect symbolique, iconographique et graphique des signes juridiques coutumiers et populaires chez les Slaves. Il s'intéresse plutôt à leur caractère de coutume qu'à leur sens juridique proprement dit, et il adopte une technique d'exposition, par descriptions sommaires et, à la fois, convaincantes.

En employant quelques prémisses et conclusions de P. Efimenko, l'ethnographe roumain Th. Burada publie deux études : l'une relative aux signes employés par ceux qui conduisent les radeaux ou les « flotteurs » [5] et l'autre relative aux signes des marteleurs de sel dans les salines domaniales ou de l'Etat [6], attirant en même temps l'attention sur le caractère spécial des moyens de reconnaissance juridique pour un travail exécuté individuellement. D'après Th. Burada, les signes décrits par lui ont pour les Roumains une existence très ancienne dans la région carpato-balkanique. Ils semblent avoir été créés à l'époque même de formation des tribus aborigènes thraces au Nord et au Sud du Danube. Envisagés comme signes juridiques collectifs, ceux-ci se transforment (après la décomposition de la vie tribale) en signes juridiques familiaux et individuels. Mais Th. Burada n'entreprend pas une analyse de leur signification sociale et économique ainsi qu'il sous-entend parfois dans ses deux études. Malgré leur caractère de résumé, malgré leurs insuffisances idéologiques et méthodologiques, caractéristiques à la mentalité scientifique de l'époque, les études de Th. Burada ont produit un véritable éclat parmi les ethnographes roumains. Enthousiasmé par les recherches de Th. Burada qui allaient à la rencontre de ses conceptions progressistes sur l'histoire, B. P. Hasdeu dresse un questionnaire sur les coutumes juridiques des Roumains, tout en soulignant la nécessité d'étendre également ces recherches à d'autres catégories de signes correspondants [7]. C'est à cette occasion

[5] Theodor T Burada, *Despre crestăturile plutașilor pe cherestele și alte semne doveditoare de proprietate la români*, Jassy, 1880

[6] Idem, *Despre crestăturile șalgăilor pe droburile de sare*, dans « Revista pentru istorie, arheologie și filologie », II, 1885, tome V, 1882, Bucarest.

[7] B. P. Hasdeu, *Obiceiurile juridice ale poporului român*, 1882, Bucarest.

que B. P. Hasdeu se propose de déterminer le régime de la transmissibilité juridique des signes [8]. Dans la même période des maîtres d'école des villages de la région de Bacău, tels : I. Chimescu, I. Curpănu, C. Petrovu et D. Pătru, publiaient dans la revue « Columna lui Traian » [9] une ample réponse au questionnaire de B. P. Hasdeu. Les auteurs soutiennent que dans la région de Bacău, les signes employés pour les arbres et pour les animaux avaient à cette époque-là un caractère juridique familial. « Des signes pareils sont d'habitude hérités par chaque famille et par conséquent personne ne saurait se les figurer à son gré » [10]. En suivant l'exemple de B. P. Hasdeu, Nicolae Densuşianu compose un autre questionnaire sur les antiquités roumaines [11], dans lequel il se propose, parmi d'autres objectifs, de dépister les traditions historiques des signes de frontière du village. Dans ce questionnaire compliqué N. Densuşianu essaie de déterminer la structure morphologique et le contenu social et culturel des anciens signes de propriété chez les Roumains. C'est pourquoi il utilise les inscriptions plus ou moins lisibles, gravées sur les objets et les monuments. D'ailleurs le contenu de ces inscriptions ou signes se reflète parfois quelque peu dans le folklore local. En cherchant des analogies frappantes ou convenables dans l'ancienne graphie roumaine, N. Densuşianu arrive à la conclusion que certaines *chrisme* (χρησμόν) figurant au début des *hrisove* (documents officiels de la chancellerie princière, χρυσόβουλον) ou des diplômes des princes de la Valachie des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, sont inspirées d'habitude des traditions graphiques dérivées des signes coutumiers et des symboles ornementaux provenus d'une ancienne mythologie autochtone carpato-balkanique.

Parmi les ethnographes de la région carpato-balkanique qui ont essayé de surprendre en même temps d'autres aspects juridiques des signes dits *bătrîneşti* (anciens), nous pouvons mentionner également G. Fotino. Deux de ses études [12] concernent les coutumes juridiques enquêtées par le questionnaire de B. P. Hasdeu, coutumes relatives à la *stîlpirea hotarelor* (l'action de fixer des poteaux aux confins du village). A cette occasion G. Fotino décrit avec beaucoup de compétence quelques

---

[8] Idem, *Tome cité*, p. 75. Les demandes : 337, 339, 340, 341, 342 et p. 85.

[9] I. Chimescu, I. Curpănu, C. Petrovu et D. Pătru, *Obiceiurile juridice ale poporului român din districtul Bacău*, dans « Columna lui Traian », Série nouvelle, III, 1882, n° 1—22

[10] Idem, *Tome cité*, p. 586

[11] N. Densuşianu, *Chestionariu despre tradițiunile istorice şi antichitățile țărilor locuite de români*, I, Bucarest, 1893; II, Jassy, 1893; Idem, *Dacia preistorică*, Bucarest, 1913, cap. XXVIII, Tezaurul hiperboreic de la Pietroasa, p. 602—663.

[12] G. Fotino, *Încercări de vechi drept românesc. Obiceiuri la fixarea hotarelor*, Craiova, 1925 ; Idem, *Contribution à l'étude des origines de l'ancien droit coutumier roumain. Un chapitre de l'histoire de la propriété au moyen âge*, Paris, 1925

usages qui se pratiquaient au partage de lots agricoles, dits *devălmașe* (communautaires) lorsque les paysans choisissaient les *mejdine* (les lignes de démarcation parcellaire), lorsqu'ils *stîlpeau țarinile* (on fixait des poteaux aux champs villageois dans le voisinage d'un village) et lorsqu'on pratiquait *mersul cu brazda în cap* (il s'agissait de marcher tout en portant sur la tête un petit sillon pris comme témoignage). Il est aussi question de l'inscription sur les poteaux des signes de propriété de chaque lot ainsi délimité. G. Fotino poursuit la présentation des usages juridiques villageois en opposition avec le texte qui existait dans les lois des boyards du XVII[e] siècle. A cette occasion il entame aussi, quoique de manière indirecte, le problème des signes juridiques coutumiers et populaires qui figuraient dans les habitudes du pays (по wбычаю земскаму) d'après le droit et la loi (по праву и по закон). Le droit coutumier local défini par G. Fotino en tant que droit agraire et immobilier, envisage uniquement les besoins matériels de la classe sociale des *rumîni* (roumains en état de servage féodal) appelés dans les documents slaves блаcи et вечини, et dans les documents roumains вечини, румыни, c'est-à-dire des paysans non propriétaires, asservis, en opposition avec les paysans copropriétaires ou propriétaires, libres, appelés dans les documents slaves кнези, мешюши, наследници et dans les documents roumains *judeci* (juges), *moșneni* et *răzeși* (de petits copropriétaires libres qui n'avaient pas d'obligations vis-à-vis d'un domaine féodal et qui n'étaient pas corvéables) [13]. Les coutumes juridiques propres au préféodalisme, au féodalisme à son apogée et au féodalisme en déclin sont également étudiées en Transylvanie, dans la législation de la *lex antiqua et approbata* appelée aussi dans les documents hongrois *jus valachorum*. Des réminiscences générales d'une législation coutumière valaque se retrouvent aussi au-delà du Danube[14] . Dans l'exposition des anciennes coutumes juridiques de village, G. Fotino ne décrit point la symbolique, l'iconographie et la graphie qui détenaient encore au XIX[e] siècle une fréquence impressionnante dans la notation de l'inventaire des paysans libres, des habitants des bourgs et des domaines (des princes, des boyards et des monastères). Il ne nous explique pas comment parmi les servitudes féodales des paysans asservis entraient aussi les obligations de marquer les signes juridiques des propriétés domaniales sur leurs objets d'usage ménager.

---

[13] G Fotino, *Contributions* , p. 69–70.

[14] *Ibidem*, p. 76 ; Silviu Dragomir, *Valahii din nordul peninsulei balcanice în evul mediu*, Bucarest, 1959 ; Jova Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918 ; Romulus Vulcănescu, *Eléments de droit coutumier pastoral roumain*, exposé au VII[e] Congrès international d'anthropologie et ethnologie de Moscou, 1964.

Lubor Niederle passe en revue les anciens signes slaves en constatant leur caractère runique soutenu au XIX[e] siècle par les historiens et les ethnographes tchèques et slovaques. Selon lui « les signes illisibles » n'é-

Noms de localites	1577	17...	1816	1826	Noms de localités	1577	17...	1816	1826
Braşov					Cristian				
Tarfian					Ghimbav				
Feldioara					Noul săsesc				
Zeiden					Waldein				
Rîşnov					Turkensdorf				
Sîn Petru					Zernendorf				
Hîrman					Langendorf				
Berenndorf					Tartang				
Rotbaf					Zajzon				
Magheruş					Purcăreţ				
Vulcan									
Helsdorf									

Geist Kersbach Tohanul nou

Zernst Batsendorf Schaukendorf Tohanul vechi

BF

Signes de la collection de 1826

Fig. 6 — L'évolution des signes à marquer, dans la « Ţara Bîrsei », de 1577 à 1826. D'après Albert Arz-Straussenburg.

taient que des incisions et des traces (*črŭtami i rězami*) identiques à celles qui servaient aux pâtres montagnards de la Moravie jusqu'aux Balkans, pour marquer les objets et pour calculer, conformément au système duodécimal propre aux anciens Slaves [15].

Le problème de l'étude des signes juridiques coutumiers et populaires se concrétise dans la littérature de spécialité, relative à la documentation

---

[15] Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, Paris, 1926, p. 328—332.

dans la région carpato-balkanique par des études comparatives, de plus en plus développées. A ce point de vue les études de M. Kaindl [16] et puis d'Albert Arz [17] — qui poursuivent l'évolution graphique et l'utilité des signes employés pour marquer au fer rouge, au XVI^e siècle — sont très importantes. L'étude d'Albert Arz surtout qui présente ce problème à partir de 1577 jusqu'en 1826 pour les localités de Transylvanie, contient une riche documentation (fig. 6). Puis il faut mentionner l'étude d'histoire économique de P. N. Panaitescu sur le *răboj* (taille) chez les Roumains et chez les autres peuples européens [18]; on y rencontre des références spéciales aux peuples balkaniques. Dans son vaste ouvrage P. N. Panaitescu classifie d'après une description analytique du *răboj*, les signes incisés sur cet instrument par les peuples carpato-balkaniques.

L'ouvrage de H. H. Stahl a été conçu d'abord comme une étude de sociologie rurale et ensuite comme une étude de genèse, de morphologie et de typologie sociale [19]. Dans le premier volume de ses *Contributions*..., l'auteur présente *semnele hotarnice naturale* (les signes naturels de délimitation) et *semnele puse cu mîna* (les jalons posés à la main) sur la base des documents historiques des archives, corroborés avec les documents ethnographiques de terrain. Suivant H. H. Stahl « les jalons posés à la main sont des indices artificiels, conçus pour fixer les confins des champs où interviennent les limites des villages. La présentation d'une toponymie géographique populaire pour les signes des confins est importante pour chaque étude de ce genre, parce que les termes géographiques soutiennent de manière concrète les idéogrammes correspondants, en démontrant ainsi que leur notation est inspirée de la réalité environnante.

A l'ouest de la région carpato-balkanique, dans l'ancienne Serbie, l'étude des signes juridiques coutumiers et populaires a commencé à se concrétiser au XIX^e siècle. Quelques mentions ont paru dans le *Lexicon* de Vuk Karadjik [20], d'autres chez S. Lubi dans sa collection d'« inscriptions » [21] antiques et médiévales. Pareillement de nombreuses collections d'ethnographie commencent à être présentées de plus en plus souvent et analysées toujours plus sérieusement ; il est question des signes sur le

[16] M. Kaindl, *Geschichte der Bukowina*, Cernăuţi, 1903, p. 1.

[17] Albert Arz-Straussenburg, *Burzenlander Brennzeichen*, dans « Mitteilungen des Burzenlander Sachsischen Museums », 4 Jahrgang, Heft 1—4, Braşov, 1940.

[18] P. N. Panaitescu, *Răbojul, studiu de istoria economică şi socială la români, cu o hartă a răbojului în Europa*, Bucarest, 1946.

[19] V. Costăchel, P. P. Panaitescu, A. Cazacu, *Viata feudală în Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV—XVII)*, Bucarest, 1957 ; H. H. Stahl, *Contribuţii la studiul satelor devălmaşe româneşti*, vol. I, Bucarest, 1958.

[20] Vuk Karatjić, *Српски рјечник истумачен немачкијем и латинскијем ријечима, у Бечу*, 1852.

[21] S. Liubić, *Inscriptiones quae Zagrabiae in Museo Nationali*, Zagrabiae, 1876.

răboj[22] et de leur calcul populaire, ainsi que des symboles magiques utilisés sur certains objets d'usage ménager[23]. Mais les plus riches références concernant ce problème se retrouvent au XX^e siècle, lorsque les coutumes du peuple serbe sont systématiquement examinées. On entreprend à ce moment des sondages historiques et ethnographiques dans tous les pays qui composaient l'Etat yougoslave en pleine formation. Les données essentielles du problème commencent à être énoncées. On étud'e les anciens signes juridiques découverts sur les objets résultés des fouilles archéologiques et l'on poursuit en même temps les investigations ethnographiques de terrain. Les signes juridiques coutumiers et populaires qui ont été maintenus dans la mémoire collective des Serbes, sous forme de souvenirs folkloriques ou d'ornements artistiques, sont rassemblés et groupés par catégories. A cette occasion on a pu mettre en évidence les signes existant sur les anciens sceaux des tribus slavonnes[24], les signes funéraires gravés sur les *stekacs* (cmekak) ou sur les autres monuments bogomiliques[25], ou sur les poteaux usuels des tombeaux[26], ainsi que les signes pastoraux[27], ou ceux des métiers villageois[28], etc.

Depuis quelque temps on a accordé une attention toute particulière au processus de formation de l'alphabet glagolitique inspiré des motifs graphiques qui étaient à leur tour des signes juridiques coutumiers originaires de la presqu'île yougoslave d'Istrie[29] (fig. 7). Ces contributions de soi-disant géographie culturelle pour certains signes juridiques coutumiers et populaires conçus comme motifs graphiques ou ornementaux préoccupent de nos jours encore la littérature paléoethnographique yougoslave.

Certains archéologues et ethnographes yougoslaves ont esquissé aussi le problème de classification de quelques signes juridiques populaires serbes. C'est le cas de Marija Birtasevi , qui dans l'étude déjà mentionnée classifie les sceaux des tribus slavonnes d'après leurs signes sigillaires. Sa

---

[22] *Радоши или народна рачуница.* dans « Живот ерба селака », Collection « Српски етнографски зборник», Кн пр. Belgrade, 1894, p 334

[23] M Corović-Ljubinković, *Прокупачки налаз српског средневековног накита*, dans « Зборник радова нар миз », Кн 1, Belgrade, 1956—57, p 145—146

[24] Marija Birtasević, *Печати на словенској керамици у неким србије в возводине*, dans « Pad », Novi-Sad, n° 5, 1956, p 159—162

[25] *Enciklopedija Jugoslavije*, vol I, A-Bosk, Zagreb, Mcmlv, art. Bogumil, p 641—649 ; M. Corović-Lvubinković, *Nécropoles et monuments funéraires*, dans « Matériaux archéologiques », Belgrade, 1953, p 169—198.

[26] Vladimir Dvorniković, Карактерологија Југословена, Belgrad, 1939, p 481, 482, 493, 928, 932

[27] Alexandar Stefanović, *Ровашене и жогоса не стоке у неким селима северног Баната*, dans « Pad », Novi-Sad, 1, 1952, p 187—192

[28] Milan Milosev, *Вршачке папуције*, dans « Pad », Novi-Sad, 6, 1957, p 147—196.

[29] B Fucić, *Grdoselski ulomsk kulturnoj geografiji istarskog glagolizma*, dans « Starohivatska prosvjeta », III, serija-avezak 7, Zagreb, 1960, p. 185—214.

classification comprend plusieurs groupes : les sceaux avec des signes sigillaires en forme de croix, des cercles concentriques, avec des signes ornementaux symétriques ou asymétriques, les *buchii* (l'alphabet), les monogrammes ou lettres de type runique. Entre les signes sigillaires des sceaux

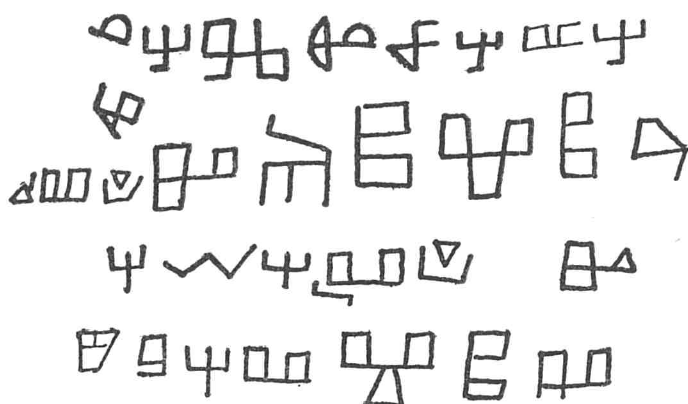


Fig. 7. — Eléments d'écriture archaique, dérivés des signes juridiques coutumiers D'après B. Fucić

de tribus slavonnes présentés dans la première partie de cette classification et les signes juridiques coutumiers appliqués à d'autres catégories d'objets de la même période historique (les pièces de construction, les ustensiles des métiers, etc.) il y a une parfaite concordance, ainsi que nous serons à même de le constater un peu plus loin. Il faut également mentionner le cas de Alesandar Stefanovi ', qui, dans son étude sur les notations des pâtres, soutient qu'il y a sept types de consignation pratiqués par les pâtres serbes,

Fig. 8 — Signes dits « énigmatiques » de type runique, découverts à Plisk en Bulgarie. D'après Geza Fehér.

groupés en trois grandes catégories : les signes pour l'oreille (coupures, pincements, trous, etc.), les signes pour le corps (flétrissures, des points colorés, etc.) et les signes pour le visage (incisions aux mâchoires de type tatouage, coupures aux lèvres, etc.).

Dans la littérature bulgare de spécialité on constate des préoccupations plus attentives pour les signes juridiques coutumiers et populaires à partir seulement du XX[e] siècle. Parmi les chercheurs scientifiques qui se sont efforcés à les interpréter dans un sens propre, on peut citer le nom de Géza Fehér. Il passe en revue dans deux de ses études ayant le même contenu documentaire [30], beaucoup de signes artisanaux (des tailleurs de croix, des casseurs de pierre, des potiers, etc.) utilisés dans la zone Plisk, Madara, Preslav. A cette occasion, Géza Fehér constate que ces signes ressemblent aux signes de type *tamga* (тамгá), aux signes de gens et de famille et que dans leur ensemble ils représentent des survivances symboliques d'une écriture protobulgare et protohongroise (fig. 8). La thèse de Géza Fehér dans sa forme de 1925 et avec les arguments qu'elle soutenait à cette époque a été reconsidérée de nos jours. La documentation utilisée dans ses travaux reste encore susceptible d'être soumise à des études d'histoire comparée. D'ailleurs la nouvelle école archéologique bulgare marxiste revient instamment sur les signes de Plisk, Madara et Preslav au cours de ses recherches effectuées par une pléiade de savants, tels : I. V. Gochev [31], Stancio Stancev [32], Kr. Mistiev [33], Jordanka Čangova [34], Vera Antonova-Tvetana Dremsizova [35] et d'autres. Dans presque tous leurs ouvrages les archéologues bulgares abordent sans cesse le problème de l'origine, des formes graphiques et des significations des signes découverts sur les pierres, les murs, les produits céramiques et les objets d'usage ménager, dans la zone de Plisk, de Madara et de Preslav. A la suite des fouilles effectuées, l'on a pu déterrer d'anciens habitats, des cités ou des nécropoles datant de la période de passage vers le préféodalisme et vers le féodalisme proprement dit. On a également pu mettre en évidence d'autres signes juridiques coutumiers et populaires protobulgares ou bulgares conservés comme sceaux sur les ustensiles et employés par les éleveurs pour

---

[30] Géza Fehér, *Пам-тницитѣ нх прхб българската култура*, dans « Известия на Българския археo Инстит. », Sofia, III, 1925 ; Géza Fehér, *A bolgár-torok muveltség emlékei es magyar ostorteneti vomatkozásnik*, dans « Archeologia Hungarica », VII, Budapest, 1931.

[31] I V. Gochev, *Signes énigmatiques à Plisca et à Madara et l'alphabet slave*, conférence tenue en 1949 à l'Institut Archéologique des Sciences de Sofia, cf. « Slavia antiqua », II, Poznan, 1949, p 530.

[32] Stancio Stancev, *Грънчарски знаци от Плиска, Мадера и Преслав*, dans « Разкопки и проугвания», III, Sofia, 1948

[33] Kr Miatiev, *Прънчарски знаци от Плиска, Мадера и Преслав*, cf St Stancev, *L'archéologie slave en Bulgarie*, extrait, Poznan, 1949.

[34] Jordanka Čangova, *Търговски помещения в Преслав*, dans « Известия на археo. Инст. XXI, Sofia, 1957.

[35] Vera Antonova et Tvetana Dremsizova, *Аулъс на Омуртаг край с цар Крум, Калаовградското*, dans « Археология » II, 2, Sofia, 1960.

marquer les animaux domestiques [36]; on a aussi retrouvé des signes juridiques sur les parures et sur les armures [37]; tous ces signes juridiques rappellent en général les signes corrélatifs serbes et roumains. Les marques des potiers surtout, considérées comme signes de propriété artisanale ou de possession du client, préoccupent toujours davantage les archéologues et les ethnographes bulgares. Les vases d'usage ménager, ainsi que les vases rituels ou funéraires, avec leurs signes particuliers, deviennent maintenant l'objet d'études spéciales. Leur identification ethnique et leur encadrement chronologique se font suivant les types morphologiques, la structure d'ensemble et la fréquence des signes. Les recherches ethnographiques sur ces signes se sont développées en même temps que les recherches archéologiques chez les Bulgares. Les études des signes pastoraux en constituent le début [38]. Quelquefois les mentions vont jusqu'à l'analyse des éléments figuratifs incisés sur les objets d'importance secondaire pour la vie du ménage rural (des couvercles en argile pour les fours installés dans les cours) [39]. Dans la littérature bulgare relative aux signes juridiques on constate également une tendance nette de rattacher les fils des recherches ethnographiques aux fils des recherches archéologiques, afin de pouvoir fournir une explication à la fois complexe et complète.

Pour le droit coutumier bulgare l'étude des signes juridiques constitue un objet de recherches plus récentes. Les indications du folklore juridique bulgare à cet égard ont été utilisées par Cr. Vacarelski [40], S. S. Bobcev [41], V. Marinov [42] et d'autres encore.

Sous l'impulsion et les suggestions des chercheurs du XIX^e^ siècle et du commencement du XX^e^, les signes juridiques coutumiers et populaires commencent à être considérés comme les éléments en apparence disparates d'un fonds commun de signes juridiques se ressemblant beaucoup quant à leur structure formelle et à leur essence sociale et économique.

---

[36] T Gerasimov, *Антични уреди от железова сигниране*, dans «Известия на архео Инст », XXII, Sofia, 1959

[37] Milko Mircev, *Новосткит средновековен некропол при Каварна*, dans «Известия на варнемското архео. друж », Кн XII, Varna, 1961; Alexandr Kuzev, *Пръстени — печати от късното средновековие във варненския Музей*, Varna, 1961, p. 81—89

[38] V Decev, *Среднородойско обчарсово*, dans «Сборник за нар умат.», XIX, 1903, p 86—87; W Marinow, *Die Schafzucht der nomadisierenden Karakatschanen in Bulgarien*, dans «Viehzucht und Hirtenleben in Ostmitteleuropa », Budapest, 1961, p 147—196

[39] Basili Marinov, Zaharii Dimitrov et Ivan Koev, *Иринос към из учаването на дита и културата на турского население вовероизточна България*, dans «Известия на етног Инст. Миз.», t. II, Sofia, 1950, p. 165

[40] Cr. Vacarelski, *Бит на тракиисните и малоазийските бъмари*, Sofia, 1953, p 33—34

[41] S S Bobcev, *Българско обичайно съдабно право*, dans «Сборник за народ. умот », t XXXIII, 1917, CXXVII—CXXX, CXXXI—CXXXII.

[42] D Marinov, *Принос към изучване на бита и културата на туруите и гагаузите в севериизточна България*, 1956, p 168—169.

On peut soutenir, en général, que dans des conditions relevées par l'histoire les signes juridiques ont été interprétés :

1) comme vestiges graphiques d'un très ancien alphabet (géto-dace pour les Roumains, thraco-slave ou protoslave pour les Serbes, protobulgare ou protoslave pour les Bulgares, protohongrois pour les Hongrois, etc.),

2) comme signes graphiques dérivés d'un présumé alphabet de type runique, non identifié encore dans sa structure lexicale et phonétique (pour les Roumains ainsi que pour les Serbes, Bulgares, Hongrois, etc.) et

3) comme symboles figuratifs qui ont passé d'une signification spéculative rituelle, à une signification pratique artisanale et de celle-ci à une signification technique juridique.

Dans tous ces cas les symboles figuratifs étaient appliqués sur les objets matériels (immeubles et meubles) pour marquer la servitude, la possession ou la création spéciale ; sur les bestiaux pour marquer la propriété domaniale, familiale ou individuelle.

L'étude des signes juridiques coutumiers et populaires en tant que vestiges graphiques d'un alphabet ancien, ayant perdu au cours de l'histoire sa valeur phonétique et sa signification lexicale, a été continuée de manière différente par les ethnographes carpato-balkaniques. Certains lui ont accordé une grande considération, d'autres une importance secondaire. Dans la littérature ethnographique roumaine, par exemple, leur étude scientifique a beaucoup souffert à cause du manque d'objectivité dû à la lutte d'opinions culturelles concernant l'historio-genèse de ces signes. B. P. Hasdeu s'oppose avec érudition aux affirmations des ethnographes hongrois qui soutenaient que les « signes valaques » ou les « signes de pâtres » de Transylvanie sont des « signes szekler » ou des « signes protomagyars ». Il soutient que l'affirmation est gratuite et que ces signes représentent des vestiges d'un très ancien alphabet perdu appartenant aux Géto-Daces ou aux Thraces septentrionaux. La thèse de B. P. Hasdeu a été reprise par N. Densușianu [43], Th. Burada [44], P. N. Panaitescu [45], etc., qui en ont réalisé certaines variantes historiographiques. Au fort des explications et des démonstrations polémiques réciproques entre les deux parties du front idéologique, cette idée, formulée d'abord comme une hypothèse de travail, a gagné, petit à petit, de nouveaux adeptes ; elle a également acquis la valeur d'une thèse d'ethnographie historique. La lutte d'opinions scientifiques a dépassé les limites d'une confrontation d'arguments scientifiques contradictoires, en dépit et au détriment de la

[43] N Densușianu, *Dacia preistorică*, Bucarest, 1913, p 658

[44] Theodor T Burada, *Tomes cités.*

[45] P N Panaitescu, *Tome cité.*

vérité. Les « signes valaques » ainsi que les « signes szeklers » de Transylvanie présentent des ressemblances dans leur structure formelle, ce qui d'ailleurs ne prouve nullement une même origine ethnique. Ils peuvent très bien appartenir à deux systèmes de signes juridiques coutumiers qui, à force de se rencontrer et de cohabiter au sein de deux cultures ethniques complémentaires, arrivent à se contaminer réciproquement pour aboutir à revendiquer exactement les éléments qui ne les appartenaient point, mais qui sont devenus pendant cette cohabitation un bien culturel commun. Les signes valaques comme les signes szeklers de Transylvanie et comme beaucoup d'autres signes dits protobulgares pour la Bulgarie et protoslaves pour la Serbie ont été au fond produits par les mêmes nécessités sociales et économiques, dans des conditions historiques analogues. Voilà pourquoi leurs formes connues par le passé reflètent presque le même contenu d'idées pratiques et juridiques, presque le même fond commun d'un symbolisme juridique coutumier.

Dans la littérature serbe, l'hypothèse des signes juridiques coutumiers et populaires comme vestiges d'un très ancien alphabet balkanique fut reçue avec timidité et réserve. Quelques chercheurs serbes sont arrivés à cette idée par voie détournée. C'est le cas de B. Fučić, qui étudie le processus de formation de l'alphabet glagolitique dérivé des signes géométriques incisés sur les monuments de la presqu'île d'Istrie [46], ou le cas de Vladimir Dvornikorić, qui considère les signes funéraires gravés sur pierre du XVII[e] siècle comme étant probablement d'origine paléochrétienne pierre balkanique [47].

Dans la littérature bulgare l'hypothèse des signes juridiques coutumiers et populaires comme vestiges d'un alphabet balkanique a suscité un intérêt plus grand et a occasionné des recherches qui continuent encore. A cette occasion on a attribué à la genèse de ces signes, tantôt une origine thraco-grecque, tantôt une origine byzantine, tantôt une origine protobulgare, tantôt enfin une origine protoslave. Quant à l'origine pré-bulgare, St. Stancev soutient que cette thèse reflète plutôt les indices de la dépendance économique des possesseurs des objets marqués avec des signes propres aux féodaux, qu'une explication génétique du problème. Mais ce furent surtout les études qui considéraient ces signes juridiques comme étant d'origine protobulgare qui ont suscité le plus d'intérêt. Le représentant de cette thèse a été, à un moment donné, Géza Fehér, qui a soutenu dans ses études déjà mentionnées que les anciens signes découverts en Bulgarie sont des vestiges d'une écriture protobulgare qui par sa structure

---

[46] B Fucić, *Tome cité.*
[47] Vladimir Dvornicović, *Tome cité.*

ressemble beaucoup à l'écriture protomagyare ou szeklère (fig. 9). En d'autres termes, les signes juridiques coutumiers et populaires des Bulgares ont été assimilés aux signes des Szeklers, parce que les deux séries ont un même présumé fond commun : protobulgaro-avaro-magyar.

Fig 9 — Signes juridiques coutumiers considérés comme formant le substrat graphique de l'alphabet des Szeklers.

Une thèse différente de celle énoncée par Géza Fehér sur cette origine si complexe est la thèse de l'origine protoslave des signes juridiques coutumiers et populaires bulgares, soutenue par l'actuelle école d'archéologie bulgare marxiste. Dans leurs études que nous avons déjà mentionnées, I. V. Gochev, Kr. Mitiev et St. Stancev affirment que la majorité des signes « énigmatiques » de Plinsk, Madara et Preslav, qui se rencontrent sur beaucoup de catégories d'objets, sont les prototypes d'une ancienne écriture protoslave, glagolitique ou cyrillique ; ils affirment en outre qu'il faut développer sans cesse l'étude analytique et comparative de ces signes relevée par les « cultures archéologiques » bulgares.

L'étude des signes juridiques conçus en tant que signes graphiques dérivés d'un présumé ancien alphabet de type runique s'est développée en même temps que l'étude de la première interprétation. Ce fait est dû à la similitude parfois frappante, parfois à peine soupçonnée, qui existe entre les signes juridiques populaires roumains, saxons, szeklers, serbes et bulgares, et certains signes graphiques nommés par convention runes. C'est le cas de se demander si cette similitude renferme un substrat runique réel ou seulement apparent ? Les historiens du XIX[e] siècle étaient enclins à croire et parfois même à soutenir que l'on a découvert sur le territoire carpato-balkanique à côté des traces des quelques peuples migra-

toires créateurs de runes, les runes elles-mêmes et que ces runes dites germaniques, turciques, etc. constitueraient la base iconographique et graphique des signes coutumiers développés ici, surtout à l'époque féodale. En réalité la provenance des signes juridiques carpato-balkaniques de certaines runes de type germanique, turcique, etc. n'est qu'une hypothèse comme les autres. Elle est généralement fondée sur la similitude apparente morphologique de quelques signes juridiques populaires carpato-balkaniques avec quelques runes. Cette similitude est un fait concret, réel, qui ne démontre pas *pro forma* que les signes juridiques proviennent des runes. Elle est simplement l'effet d'une technique primitive de notation symbolique, iconographique ou graphique similaire à la technique abréviative des runes. Les entailles dans la texture du bois, les estampilles ou les incisions dans la pâte molle, les gravures en pierre dure, étaient pour des raisons d'économie graphique, ainsi que de facilité technique, de simples lignes droites. La courbe ou la sinueuse était remplacée par la ligne brisée ou en zigzag. D'ailleurs dans la graphie des signes coutumiers, le passage d'une matière plastique à une autre, possédant une structure ou texture différente, se faisait toujours par la réédition technique de la notation. La transposition initiale des signes d'une matière plastique sur une autre est l'effet de la même nécessité culturelle, psychologiquement explicable.

L'étude des signes coutumiers et populaires carpato-balkaniques conçus comme symboles figuratifs a suivi deux voies : l'une, où ces symboles ont acquis une signification rituelle et une autre où on leur a attribué une signification technique artisanale et juridique. Il n'y a pas de contradiction idéologique entre ces deux explications, la première représente un degré d'explication inférieure, la seconde un degré d'explication supérieure, dans le développement de ce type de notation pratique. Celui qui est arrivé à une explication complexe de la première interprétation a été B. A. Rîbakov [48]. Suivant son opinion certains signes artisanaux (spécialement du métier du feu) présentent un rapport symbolique et magique avec le métier respectif, avec les outils propres à ce métier et aussi avec les produits artisanaux. Dans une étude concernant l'ornementation populaire roumaine [49] nous avons donné une explication théorique similaire à celle de B. A. Rîbakov.

Les symboles figuratifs à signification technique artisanale ont commencé à représenter de plus en plus, dans la seconde moitié du XIX^e

---

[48] B A Rîbakov, *Ремесло древней Руси*, Moscou, 1948

[49] Romulus Vulcănescu, *Figurarea mîinii în ornamentica populară română*, dans « Revista de etnografie și folclor », 1964, 3 et 4—5, Romulus Vulcănescu, *Caractere înrudite între portul popular romîn și slovac*, dans *SCIA*, IX, 1962, 2, p 317.

siècle, l'objet des recherches archéologiques et ethnographiques carpato-balkaniques, ainsi que nous avons pu nous en rendre compte jusqu'à présent. Nous n'insistons point pour le moment sur cet aspect spécial du problème puisque, en grand, il a été déjà abordé et il en sera encore question dans cette étude.

Puisque les signes juridiques dont l'origine se perd dans la commune primitive ont commencé à disparaître dès le début du XIXe siècle de la pratique sociale et culturelle des peuples carpato-balkaniques, nous avons trouvé nécessaire au point de vue ethnographique, avant que les dernières traces ne disparaissent, de les assembler, de les systématiser, de les classifier et de les interpréter dans la perspective de la nouvelle historiographie et des dernières découvertes archéologiques. A cette occasion nous nous sommes proposé de passer en revue et de mettre en valeur, suivant les nécessités, les produits symboliques, iconographiques, graphiques et figuratifs plus anciens, présentés au XIXe siècle dans les revues et les collections archéologiques et ethnographiques de la région carpato-balkanique. C'est pourquoi dans notre étude les signes juridiques coutumiers et populaires ne constituent point un objet de curiosité scientifique, mais un problème d'ethnographie historique sur la modalité pratique de refléter certaines relations sociales et économiques ou sociales et culturelles propres à la communauté rurale féodale des peuples du Sud-Est de l'Europe.

II. LA CLASSIFICATION DES SIGNES JURIDIQUES DE LA RÉGION CARPATO-BALKANIQUE

Dans la littérature archéologique, ethnographique et folklorique de la région carpato-balkanique il n'y a pas une classification explicite et systématique des signes juridiques locaux. Les classifications entreprises jusqu'à présent par les ethnographes européens ou par ceux de la région carpato-balkanique présentent plutôt un caractère d'hypothèse de travail qu'un caractère théorique général, parce qu'elles envisagent de manière expresse certains aspects thématiques et non point l'ensemble du problème avec toutes ses implications. Pour élucider cette affirmation nous passerons en revue quelques classifications réalisées au cours du siècle passé, classifications qui se proposaient de répondre aux nécessités des archéologues et des ethnographes. A la fin de cet exposé nous présenterons notre propre classification qui contient autant qu'il est possible la documentation nécessaire.

Une première classification (déjà connue), plus ample et à la fois très générale, des signes juridiques coutumiers et populaires a été celle imaginée par P. Efimenko et adoptée partiellement chez les Roumains

par Th. Burada. Suivant cette classification tous les signes coutumiers et populaires ont un caractère juridique et ils se divisent en trois grands groupes : a) signes de tribu ou de gens (le cobang, le totem, le tatouage, etc.) ; b) signes de famille patriarcale (le tamga, les runes, etc.) et c) signes personnels (géométriques et alphabétiques). Chaque groupe, pris à part, ne représente pas une catégorie de signes indépendante, mais une unité évolutive et interdépendante. Sans préciser de quelle manière, P. Efimenko, et après lui Th. Burada, nous laissent entendre que l'évolution des signes juridiques coutumiers s'est effectuée sur le plan historique, d'une part par la restriction de la sphère de leur applicabilité de la tribu vers la famille et de la famille vers l'individu, et d'autre part par l'enrichissement de leur contenu graphique.

Une deuxième classification des signes juridiques coutumiers qui nous apporte un surplus d'explications est celle effectuée par P. N. Panaitescu dans son étude sur les incisions des *răboj*, conçues comme signes-chiffres, comme signes de contrôle et comme signes de propriété. Suivant P. N. Panaitescu, l'intérêt de l'étude se dirige surtout vers les signes chiffres présentés pour les Roumains ainsi que pour les autres peuples carpato-balkaniques avec un remarquable luxe des détails. Dans ce cas-là, les signes chiffres seraient les nombres employés par les paysans pour faire la comptabilité des multiples comptes personnels, familiaux ou publics (sur le *răboj* d'impôts, des travaux agricoles, de marchandises, de transports routiers, etc.) ou des mesures de capacité et de poids dans les opérations de l'économie pastorale, agricole, etc. Les signes de contrôle seraient des notations d'après lesquelles on faisait le contrôle des pièces qui composaient le *răboj* double (c'est-à-dire le *cotor* ⟨le manche ou la tige⟩ et la *țăncușa* ⟨l'annexe ou l'accessoire⟩) pour éviter les substitutions, les erreurs et les falsifications. La dernière catégorie de signes mentionnés par P. N. Panaitescu est celle des signes de propriété. A leur tour ils formaient deux groupes : les signes collectifs et les signes individuels. Les signes collectifs se subdivisaient en signes communautaires et en signes familiaux, tandis que les signes individuels se subdivisaient en signes propres à l'occupation principale (la vie agricole, pastorale, la chasse, etc.) et signes professionnels (les métiers, le négoce, etc.). Dans l'ouvrage de P. N. Panaitescu l'étude des signes de propriété collective de type communautaire qui figuraient sur les *răboj* d'obligations communes villageoises, des villages asservis envers le domaine féodal ou des villages libres envers l'administration féodale de l'Etat, représente un aspect très important pour l'étude des signes juridiques coutumiers et populaires en général. P. N. Panaitescu réalise un progrès dans la classification des

signes individuels. Il adopte un autre point de vue, en les considérant comme : signes géométriques, signes figuratifs d'animaux, signes-nombres pour la maison (pendant la période où l'on introduit dans les villages l'obligation de numéroter les maisons ou de les marquer avec les initiales des noms et des prénoms des possesseurs). De toutes ces sous-catégories de signes individuels de possession, les deux premières représentent les groupes les plus importants pour l'étude de notre problème. L'illustration documentaire du livre de P. N. Panaitescu, très riche en ce qui concerne la grande variété régionale des *răboje*, est pauvre en explications et en gravures, lorsqu'il s'agit des signes géométriques [50], des taillades figuratives sur les animaux [51] et des chiffres stylisés pour marquer les maisons [52].

Dans la littérature serbe de spécialité Alesandar Stefanović [53] a publié des études de classification partielle sur les signes de notation pastorale en présentant les sept types de notation dans l'oreille, sur le visage et sur le corps, par taillades, par des marques au fer rouge ou par la peinture ; pour les signes sigillaires, Marija Birtasević [54] a décrit cinq groupes de signes juridiques qui diffèrent par leur structure formelle ; pour les marques des potiers, Nady Sandor [55], Jordanka Čangova [56] et d'autres ont trouvé plusieurs catégories de signes parmi lesquelles il y en a deux qui sont plus importantes : les signes magiques et les signes artisanaux. Pour les signes des cordonniers du XIX[e] siècle Milan Milošev [57] a découvert trois systèmes de notation correspondant à trois types d'embauchoir ; pour les signes funéraires il faut mentionner M. Corović-Ljubincović [58] qui dans son étude sur les nécropoles et les monuments sépulcraux présente les signes anthropomorphiques, zoomorphes, phytomorphes et astraux et d'autres encore.

Dans ses études sur les monuments de la culture protobulgare Géza Fehér [59] dresse une classification de signes coutumiers découverts en Bulgarie. A cette occasion il classifie les signes en deux groupes : un

---

50 P N. Panaitescu, *Tome cité*, p. 36, 41.
51 *Ibidem*, p. 18, 243
52 *Ibidem*, p 31, 65, 68, 69, 245
53 Alesandar Stefanović, *Tome cité.*
54 Marija Birtasević, *Tome cité.*
55 Nady Sandor, *Слoвeнcкe пocyдe из чopтaнoвaцa*, dans « Pad », Novi-Sad, 5, Belgrade, 1956
56 Jordanka Čangova, *Tome cité*
57 Milan Milosev, *Tome cité*
58 M Corović-Ljubincović, *Nécropoles et monuments funéraires*, dans « Matériaux », IX, 1953, Belgrade
59 Geza Fehér, *Tomes cités.*

groupe qui comprend les soi-disant « signes énigmatiques » et un groupe qui comprend les signes artisanaux. Son attention se dirige davantage vers les signes artisanaux qu'il subdivise suivant leurs buts pratiques, en : a) signes qui distinguaient les catégories de produits artisanaux (des métiers spéciaux, comme les casseurs de pierre), d'après leur destination (dans la construction) et b) en signes de calculs sur les objets travaillés (spécialement en pierre). Parfois les signes sont isolés, parfois ils s'associent à d'autres signes. Dans une pareille association un signe devient principal et les autres secondaires. Dans leur association les signes commencent à exprimer un contenu d'idées, attribué par Géza Fehér, ainsi que nous l'avons déjà vu, à l'écriture protobulgare, ce qui à vrai dire dépasse le cadre du problème proposé pour notre étude. Nous avons déjà constaté que la classification des marques de potiers constitue le principal objet d'étude pour certains archéologues et ethnographes bulgares, parmi lesquels nous mentionnons St. Stancev et Kr. Miatiev.

Dans ce qui suit nous exposerons brièvement quelques éléments destinés à approfondir les classifications réalisées jusqu'à présent et à fonder la perspective générale nécessaire pour la compréhension du fond commun carpato-balkanique des signes coutumiers et populaires dans son ensemble. Le fait que les signes juridiques sont étudiés dans leur caractère historique est une conquête scientifique de notre époque. Ils sont engendrés par certaines causes sociales et économiques bien déterminées, par des conditions historiques spécifiques ; ils se développent sans cesse et proviennent les uns des autres, ils évoluent avec le temps et finissent par disparaître de la scène culturelle. Le processus de leur genèse présente un double caractère, anthropo- et ethnogénésique. Les recherches comparatives d'archéologie et d'ethnographie historique confirment cette attitude théorique. C'est à l'époque de l'apogée du féodalisme que nous les trouvons au maximum de leur développement dans notre région historique et ethnographique. Leur existence se rattache à l'activité des paysans libres (chez les Roumains, les Serbes et les Bulgares ; chez les Szeklers et les Saxons de Transylvanie), à leur degré de liberté Sociale et juridique, à leur rapports de production et d'échange, ainsi qu'à l'activité des paysans asservis et à leurs servitudes sociales et économiques, en comparaison avec les signes héraldiques des autres classes sociales qui faisaient partie intégrante de la composition sociale de classe des Etats féodaux de la région carpato-balkanique.

Parmi les dernières catégories sociales il faut énumérer aussi les artisans des villages, qui constituaient un groupe à part ; ils provenaient tantôt des paysans libres, tantôt des paysans asservis.

A partir de la commune primitive et jusqu'à l'époque du féodalisme en déclin il y a eu trois systèmes de signes conventionnels, qui ont joué un rôle très important dans les relations économiques et culturelles de la société esclavagiste et féodale et parfois même dans la société bourgeoise. Ces trois systèmes de signes conventionnels sont :

— le système des signes rituels,

— le système des signes techniques et

— le système des signes alphabétiques.

Ces trois systèmes de signes conventionnels correspondaient ou correspondent encore en partie, aux nécessités pratiques d'exprimer les multiples activités sociales. Entre ces trois systèmes de signes conventionnels il y a d'étroites corrélations. Quelquefois le même signe conventionnel est apparu nécessairement et en même temps dans tous ces trois systèmes de signes (le cas du point, de la croix, du cercle simple ou composé, etc.) pour exprimer des idéogrammes très différents ; il y a des cas où un signe conventionnel passe d'un système de signes à un autre (par exemple le triangle ou le cercle du système rituel au système technique et puis au système alphabétique) par la voie de certaines transformations structurales de mentalité ou de certaines nécessités de simplifier les moyens pratiques d'expression plastique. En grande partie les éléments de chaque système de signes conventionnels peuvent être exprimés artistiquement. Dans ce cas nous pouvons parler subsidiairement d'un système de signes ornementaux dérivés de ces trois systèmes déjà mentionnés, comme un résultat de l'embellissement de ceux-ci.

Parmi ces trois systèmes de signes conventionnels nous avons surtout retenu le système des signes techniques qui représentent d'ailleurs un système médian, intercalé entre le système des signes rituels et le système des signes alphabétiques. Et parmi tous les groupes de signes du système technique nous allons nous occuper des signes juridiques coutumiers et populaires.

Dans leur essence technique les signes juridiques coutumiers et populaires peuvent être divisés à leur tour en trois sous-groupes :

— d'après leur appartenance sociale-économique : en signes communautaires (des communautés villageoises), en signes familiaux et en signes individuels,

— d'après la catégorie professionnelle des personnes physiques ou juridiques qui les appliquent, c'est-à-dire d'après les différentes occupations différenciées et spécialisées,

— d'après le symbolisme juridique d'un type quelconque de légalité, de droit ou de fait, sur un travail dépendant (asservi) ou libre, sur une création artistique ou un privilège social.

Cette classification tripartite souligne l'existence d'une base juridique unitaire pour toute la région carpato-balkanique, parce que dans la composition de chaque signe, pris à part, les caractères déterminants d'un sous-groupe ou d'un autre s'y trouvent dans une mesure plus ou moins grande. Voilà pourquoi au cours de notre exposé nous allons analyser suivant ce triple point de vue les idéogrammes qui composent les signes juridiques coutumiers et populaires.

A. Les signes juridiques communautaires des villages persistent dans notre région historique ethnographique jusqu'à l'époque du féodalisme en déclin ; ce sont les signes les plus répandus chez les Roumains, les Szeklers, les Saxons de Transylvanie, les Serbes et les Bulgares. Les documents, déjà mentionnés dans la partie historique de notre étude, confirment cette situation. Ils marquaient les droits globaux, patrimoniaux ou professionnels des communautés villageoises. Telle est la situation des pays roumains (la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et la Dobroudja), des districts saxons et szeklers, ainsi que des provinces historiques de l'ancienne Serbie et de l'ancienne Bulgarie. Ces signes communautaires villageois se trouvent parfois à la base des armoiries des cités et des bourgs et de quelques emblèmes héraldiques locales [60]. La corrélation qui existe entre les signes collectifs districtuels ou communautaires et les héraldiques de certaines cités peut être observée dans l'héraldique de la Moldavie, dans l'héraldique de la Transylvanie, des bourgs de Sibiu, de Braşov et de Mediaş, dans l'héraldique des villes princières de la Serbie et dans l'héraldique des villes de montagne de la Bulgarie.

Dans leur ensemble les signes communautaires villageois utilisés dans la région carpato-balkanique à l'époque de l'apogée du féodalisme peuvent être subdivisés : en signes communautaires des villages asservis (au seigneur, aux boyards et aux monastères) ou à une puissance étrangère (par exemple la puissance turque dans les Balkans) et en signes communautaires des villages libres (chez les Roumains les villages sous-carpatiques nommés villages de *moşneni* ou de *răzeşi*, chez les Serbes les villages nommés *slobodnoselo* et chez les Bulgares *райски села*).

Les signes communautaires villageois de provenance seigneuriale ont été appliqués dans les villages asservis (sans tenir compte de leur

[60] Albert Arz-Straussenburg, *Tome cité*.

forme juridique de servage) sur les bestiaux ainsi que sur les biens matériels, à titre de privilège de classe sociale, tandis que les signes communautaires de provenance villageoise étaient appliqués dans les villages libres comme des indicatifs de certains droits hérités ou acquis par des voies différentes, pour des mérites spéciaux (d'armes, d'appui économique, etc.).

A l'époque de l'apogée du féodalisme les signes juridiques familiaux connaissent un développement majeur. Comme structure plastique ceux-ci dérivent quelquefois des signes juridiques communautaires ; il y a des fois où ils se présentent comme créations mnémotechniques de leurs possesseurs inspirés par la réalité physique et sociale. Les signes familiaux sont appliqués sur tous les objets et les bestiaux qui pourraient constituer un objet de litige civil entre les paysans de la communauté rurale. Chez les Slaves du Sud les signes de *zadruga* (la communauté villageoise) servaient aux Serbes et aux Bulgares asservis plus que les signes des fermiers étrangers, qui étaient les spahis turcs, pour maintenir la stabilité formelle des relations juridiques entre les villages opprimés et les oppresseurs.

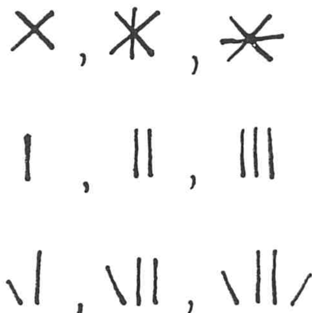


Fig 10 — « Cresteze » (incisions) sur la nuque des porcs D'après I A Candrea

B. LES SIGNES DES CATÉGORIES PROFESSIONNELLES.

1. *Les signes des occupations principales et secondaires.*

a) Les signes des éleveurs. Les signes des éleveurs sont relativement différents de ceux des pâtres. Cette situation est générale pour toute la région carpato-balkanique. C'est avec cette catégorie de signes que l'on marquait à l'époque féodale les bestiaux d'une communauté villageoise, d'un domaine (seigneurial, des boyards ou des monastères) et à l'époque bourgeoise les animaux d'un grand éleveur ou d'un négociant de bestiaux. Dans la littérature ethnographique ces signes prenaient le nom global de « flétrissures » même lorsqu'il ne s'agissait pas de marquer au fer rouge. En général on flétrissait les bovins et les chevalins. Les flétrissures des bovins étaient faites sur l'*armurul* (le paleron) ou le *gherb* (le blason) des cornes. Les chevalins étaient marqués sur les « hanches ». Les ânes étaient sigillés sur les « sabots ». Les porcs étaient « entaillés » à la nuque (fig. 10).

b) Les signes des pâtres. Parmi les signes des éleveurs une grande catégorie était représentée par les signes juridiques pastoraux. Les marques se faisaient traditionnellement aux oreilles, sur le front, sur

les mâchoires, sur les lèvres et sur les hanches par flétrissures et taillades. Au XX[e] siècle à la place des signes marqués dans la chair des ovins on a introduit, pour la commodité de notation, des signes colorés, on a teint la laine et la peau (fig. 11).

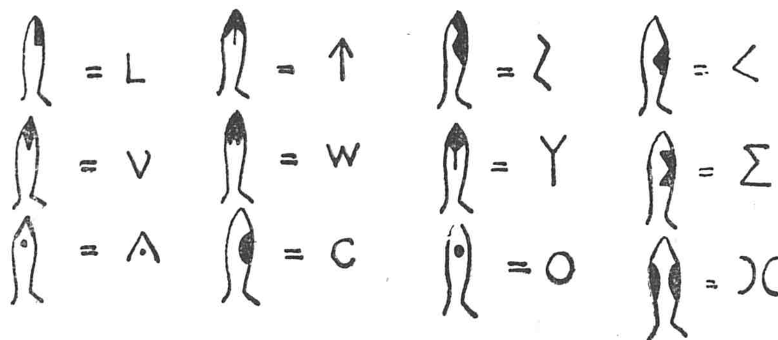


Fig 11 — « Coupures » habituelles dans les oreilles des moutons et leur correspondance avec d'autres signes juridiques coutumiers utilisés parallèlement par les mêmes propriétaires

c) Les signes des agriculteurs. Les signes de la délimitation villageoise, c'est-à-dire des *trupuri de moșie* (des portions du patrimoine) et des *curele de păduri* (des rubans de forêts) [61] appartiennent à cette sous-catégorie. Ce sont d'habitude des signes réalisés en terre (des monticules, des trous, etc.), en pierre (des blocs non marqués ou marqués), en bois (des arbres de confins, etc.). Sur ces signes naturels on a marqué des signes artificiels. Parfois les signes juridiques agricoles étaient similaires à ceux gravés sur les *răboje* agricoles [62], parfois ils ressemblaient aux signes de maison ou de ménage. Les signes de maison chez les Roumains, les Serbes et les Bulgares sont différents des signes de maison employés par les Saxons de Transylvanie, ces derniers étant semblables aux signes analogues germaniques. Chez les Allemands, le signe de maison (Hausmarke) [63] était un indice graphique sous forme d'extrait monogrammatique du nom des possesseurs gravé sur un morceau de bois dénommé *Kabel* ou *Kavel* (fig. 12). Le *Kabel* avait plusieurs emplois. Avec ce petit morceau de bois, les agriculteurs tiraient au sort les lots du pâturage communautaire, lorsqu'on procédait à la distribution annuelle et lorsqu'on établissait l'ordre d'emploi du terrain agricole destiné

[61] H H Stahl, *Tome cité*, p 117 et suiv

[62] P N Panaitescu, *Tome cité*

[63] Karl Brunner, *Kerbholzer und Kaveln*, dans « Zeitschrift Ver fur Volkskunde », Berlin, 1912, p 341 et 346.

à être cultivé. Les plaquettes en bois portant ces signes devaient correspondre aux signes gravés sur les maisons. Chez les Roumains, les Serbes, les Bulgares les signes de maison, avec de légères différences étaient réellement des signes familiaux ou de ménage. Ceux-ci étaient taillés sur

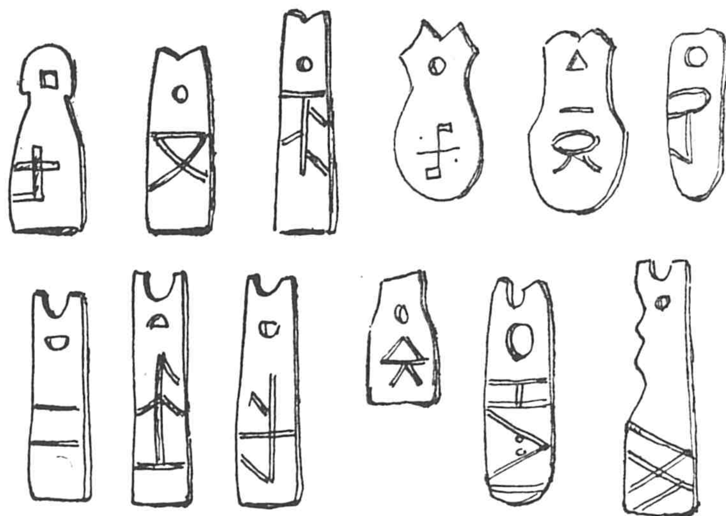


Fig. 12. — Signes de maison ou *Kabel* de type plaquette mobile

les poutres ou les poteaux intérieurs ou extérieurs des maisons, à côté des noms des maîtres constructeurs en bois. La taillade se faisait aussi sur le *răboj* de chaque maison. Quand les percepteurs des villages voulaient contrôler l'identité d'un *răboj* d'impôts, dont ils avaient perdu le chiffre mais dont la doublure symbolique leur était connue, ils faisaient le contrôle des poutres ou des poteaux de la maison respective, sur lesquels on trouvait les copies des timbres en bois, des signes familiaux. Aussi le contrôle de l'identité d'un *răboj* avec valeur testamentaire [64] se faisait non seulement par la vérification des parties de cet instrument le *cotor* (la souche) et la *țăncușa*, (l'échantillon) qui devaient s'accorder entre elles, mais aussi par la vérification des signes apposés parallèlement sur le *răboj* et sur les objets qui constituaient la succession testamentaire, c'est-à-dire la maison, les ustensiles, les meubles, les animaux domestiques et toutes les autres pièces d'usage personnel du testateur.

d) Les signes des flotteurs. Les signes d'une occupation secondaire caractéristique aux régions de la montagne, le flottage sur les ruisseaux constituaient une sous-catégorie à part de signes juridiques

---

[64] P. N. Panaitescu, *Tome cité*

coutumiers. En général, ceux qui conduisaient les radeaux employaient leurs signes familiaux (fig. 13 et 14). Dans ce cas-là dans leur graphie intervenaient de petites modifications formelles pour indiquer d'une part la filiation et d'autre part la distinction filiale [65].

e) L e s s i g n e s d e s m i n e u r s. Les casseurs de sel du XIX[e] siècle marquaient à coups de marteau les blocs de sel dans les salines pour pouvoir reconnaître les résultats de leur travail libre lorsqu'ils devaient être payés (fig. 15). Les signes des casseurs de sel ou des *șalgăi* [66] étaient des moyens coutumiers de reconnaissance du travail ainsi effectué. Entre ces signes de la propriété du travail chez les casseurs de sel dans les salines domaniales et les signes de propriété du travail des autres occupations villageoises, les analogies sont surprenantes.

2. *Les signes des métiers villageois.* De cette catégorie de signes font partie intégrante toutes les marques appliquées par les artisans sur leurs produits artisanaux, comme indices du servage artisanal ou de la liberté professionnelle. Les signes de tous les métiers villageois connus dans le féodalisme ont une destination multiple : de marquer le finissage d'un ouvrage, d'indiquer l'appartenance de la création artistique d'un ouvrage, de consigner le contrôle de la production (sous le rapport quantitatif ou qualitatif), de noter la possession légale, etc.

a) L e s s i g n e s d e s p o t i e r s o u l e s m a r q u e s d e s p o t i e r s. Dans la littérature archéologique de notre région historique ethnographique ces signes sont les plus connus et les plus étudiés de toutes les catégories de signes artisanaux déjà énumérés [67]. Leur immense variété formelle se maintient pareille au cadre de la même typologie générale esquissée par nous (fig. 16 et 17). C'est pourquoi leur étude parallèle avec les autres signes juridiques artisanaux contribue à élucider quelques-uns des aspects encore inconnus du problème général des signes juridiques coutumiers et populaires.

Les signes des potiers ont été divisés en deux groupes : en signes appliqués par les potiers comme marques sur le produit de leur travail et en signes exigés par les clients sur les pots commandés par eux. La première catégorie de signes a pu avoir une signification rituelle et un

[65] Theodor T Burada, *Despre crestăturile plutașilor* .., p 16.

[66] Theodor T. Burada, *Despre crestăturile șalgăilor*..., p. 173—174.

[67] Tvetko Popovici, *Лончаре теоу Боени Херцеговини*, dans «Гласник», Sarajevo (Инст етног), XI, 1956; Marija Birtasevic, *Печатии на словенскоу керамици д неким Музеjи*, dans «Рад воj вотанским Музеjа», 5, 1956, Jordanka Čangova, *Търговски памеирения в Преслав*, dans « Известия на археo Инст » Sofia, 1957; Petre Diaconu, *Mărci de olari din Dobrogea (sec. X—XI)*, exposé à l'Institut d'archéologie, Bucarest ; Maria Comșa, *Cu privire la mărcile de olar, din epoca feudală timpurie*, dans SCIV, XII, 2, 1961, 291—306.

Fig 13 — Signes des flotteurs, tailles dans les poutres des radeaux. D'après Th. Burada

Fig 14 — Autres signes des flotteurs. D'après Th Buiada

caractère professionnel, ou un caractère technique et une forme artistique. La seconde catégorie a pu aussi avoir une signification rituelle imposée par le client, ou simplement un caractère de marque de reconnaissance personnelle. Les signes ou les marques des potiers étaient en général

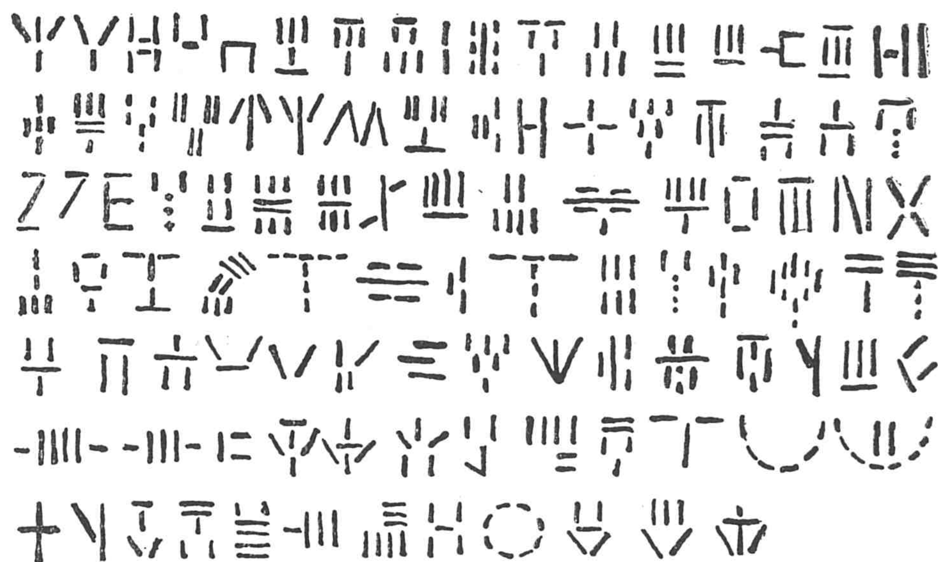


Fig. 15 — Signes des marteleurs de sel dans les salines domaniales D'après Th Burada

sigillés dans la pâte molle du fond des vases. Lorsqu'on voulait préciser qu'il s'agissait d'une possession personnelle des pots on les sigillait sur les anses. Quelquefois les signes de possession étaient réalisés en graffiti après la cuisson sur les parois intérieures ou extérieures des vases. Les signes rituels des artisans ou les signes rituels demandés par les clients étaient incisés sur la partie du vase qui était consacrée selon la tradition ou la superstition locale de l'emploi [68]. Le système des signes de poterie est raccordable avec tous les autres systèmes des signes professionnels. Il est unitaire au point de vue structurel et fonctionnel pour tous les peuples de la région carpato-balkanique malgré toutes les variantes qui lui sont propres. C'est un fait vraiment remarquable que cette unité se soit parfaitement maintenue durant presque toute la période féodale dans notre région historique et ethnographique.

b) Les signes des casseurs de pierre, des maçons. Les signes artisanaux des casseurs de pierre et des maçons

[68] Romulus Vulcănescu, *Figurarea mâinii* III, p. 236 et suiv , IV—V, p. 419 et suiv.

de notre région sont peu connus et peu étudiés. Les indications les plus remarquables dans cette direction ont été fournies par les archéologues bulgares. Les signes des casseurs de pierre et des maçons étaient gravés,

Fig. 16. — Signes des potiers féodaux D'après Petre Diaconu.

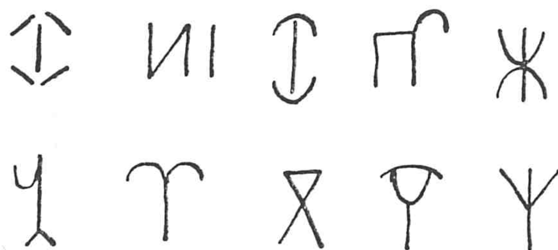


Fig 17. — Autres signes des potiers féodaux. D'après Petre Diaconu.

d'après eux, en pierre travaillée, soit pour marquer le droit de travail déjà effectué, soit pour indiquer la jointure des pièces dans un ensemble d'une construction quelconque, soit pour attribuer un rôle spécial dans la démarcation villageoise (sur les pierres de confins, sur les pierres funéraires, etc.).

c) Les signes des cordonniers. Dans la littérature ethnographique les signes des cordonniers féodaux ont été à peine étudiés. La contribution des études serbes est, à ce point de vue, essentielle [69]. On connaît trois catégories de signes de cordonniers : ceux qui indiquent

Fig. 18. — Signes des cordonniers de Vršac, de 1810 D'après Milan Milošev

le symbole de la corporation ou de l'artisan, ceux qui précisent la quantité et la qualité des produits et enfin ceux qui spécifient la dimension des embauchoirs employés pour tendre et tirer la peau ou pour remonter les bottes (fig. 18). Ces trois catégories de notations sont à leur tour semblables aux autres signes artisanaux.

d) Les signes des charpentiers, des forgerons, des ferronniers, des tailleurs de bures qui étaient à la fois des foulonniers, des peaussiers, des pelletiers, etc. étaient quelquefois marqués sur les parties cachées des pièces confectionnées et quelquefois sur les parties visibles (les signes étaient alors compliqués, ils avaient un caractère ornemental). Tous ces métiers utilisaient dans leur ensemble comme notation le pointillage, des signes polygonaux et alphabétiques. Un exemple de signes préféodaux de type runique des VII^{e} —IX^{e} siècles qui relèvent un calcul mathématique d'un métier jusqu'à présent indéfini, est représenté par les sgraffiti trouvés sur une colonne romane de Dobroudja, décrit par Maria Comşa [70] (fig. 19).

e) Les signes abréviatifs astrologiques et zodiacaux des médecins-sorciers du village. Les médecins-sorciers du village employaient au moyen âge des signes astrologiques et zodiacaux improvisés par eux, pour représenter ainsi les supposées

---

[69] Milan Milošev, *Tome cité*, p. 134.

[70] Maria Comşa, *Знаки раннефеодальной эпохи, врезанные на римско-византийской колонне*, dans « Dacia », N.S , VI, 1962, p. 293—316.

forces naturelles ou sociales à leur gré, pour imaginer aussi les aspects positifs ou négatifs de la fortune, du bonheur et du pouvoir qu'ils prétendaient détenir par leur fausse science.

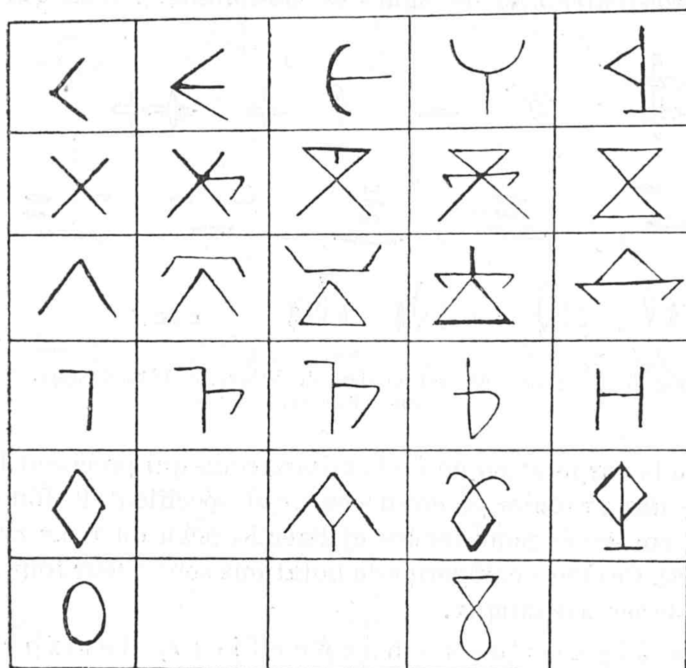


Fig 19 — Signes sgraffiti rupestres de type runique, découverts en Dobroudja. D'apres Ion Barnea.

C. LES SIGNES JURIDIQUES DE L'INFAMIE.

Par signes juridiques de l'infamie on entendait dans le droit coutumier et aussi dans le droit écrit féodal, tous les signes distinctifs portés ou infligés aux condamnés sur leur corps (les hanches à la manière de la *sampi* grecque ; les épaules ou le front selon le degré de condamnation) ou appliqués sur les vêtements ; à ceux qui se trouvaient en état de semi-servage (les tziganes) [71] ; à ceux qui s'étaient rendus coupables d'un sacrilège (les signes des profanateurs de tombeaux) ou à ceux atteints d'une maladie incurable (la lèpre). Parmi les signes les plus utilisés dans la région carpato-balkanique, mentionnés dans le folklore local, il faut désigner les stigmates pour les condamnés pénaux et pour ceux réduits à l'état d'« esclavage féodal ».

[71] *Istoria României*, Tome II, 196, Bucarest, p. 307—339 ; *Documente privind istoria Ron niei*, veac XV. A. *Moldova*, II (1476—1500), Bucarest, 1954.

D. LES SIGNES JURIDIQUES FUNÉRAIRES

Une catégorie de signes également peu connue est celle des signes juridiques coutumiers qui marquaient la propriété sépulcrale. La tradition des signes du sépulcre s'est maintenue jusqu'au XX[e] siècle. Ils étaient

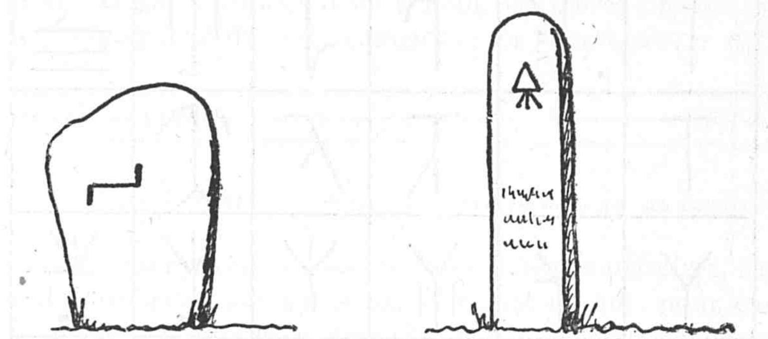


Fig 20 — Un *bolohan* (bloc) de Moldavie avec *şeriu* (signe) et un *stîlp* (poteau) d'Oltenie avec *sămn* (signe), comme signes de propriete du tombeau.

directement gravés sur les poteaux et sur les pierres funéraires à côté des autres signes confessionnels utilisés à cette occasion et parmi des signes artisanaux du travail attribués au défunt, des images stylisées représentant le défunt, etc. C'est le cas des signes de famille sur les *bolohani* (les blocs de pierre) et sur les *stîlpi* (poteaux de bois) des cimetières roumains [72],

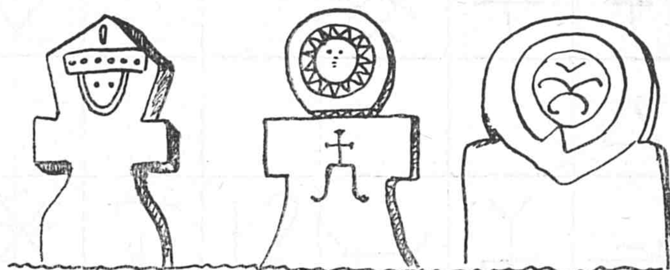


Fig 21 — Stèles funérair s avec des signes de propriété tombale, de Bulgarie D'apres Geza Feher

sur les *stekac* (pierres tombales ornées) bogomiliques de Bosnie [73], sur les pierres et les croix des tombeaux anciens en Bulgarie [74] (fig. 20 et 21).

---

[72] Romulus Vulcănescu, *Troița la români*, studiu de etnografie istorica, Bucarest, 1948, Ms

[73] *Enciklopedija Jugoslavie*, Tome I, A-Bosak, Zagreb, MCMLV, p 641—649 ; Mitar Vlahović et Padja Milosavljevic, *Monuments funéraires paysans de Serbie*, Belgrade, 1956

[74] Géza Fehér, *Tome cité*, p 86—122

Certains signes rituels découverts dans les basiliques rupestres préféodales de la Dobroudja, décrits par I. Barnea [75], ont aussi un caractère funéraire qui découle indirectement de leur analyse morphologique et

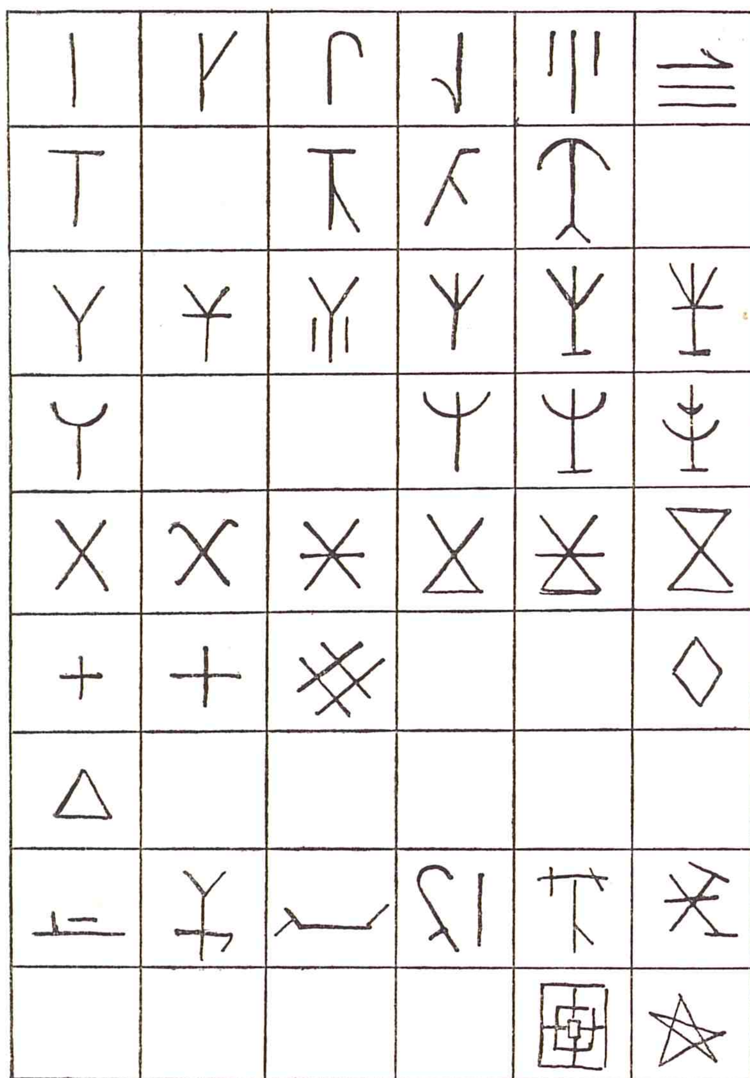


Fig 22. — Signes de l'époque préféodale sur une colonne romano-byzantine de Dobroudja D'après Maria Comşa.

[75] Ion Barnea, *Les monuments rupestres de Basarabi en Dobroudja*, dans « Cahiers archéologiques », XIII, 1962, Paris, p. 187—208; Ion Barnea, *Предварительные сведения о каменных памятниках в Бассараб (обл. Добродэка)*, dans « Dacia », N.S., VI, 1962, p. 293—316.

fonctionnelle. Le pentagramme, la *crux gammata duplex*, le motif du solitaire, le labyrinthe, etc. sont probablement des signes rituels superposés ultérieurement (fig. 22).

E. LES SIGNES D'USAGE DOMESTIQUE.

Les signes qui marquaient en général les pièces propres au ménage villageois [76] font partie de cette catégorie : les signes gravés sur les murs,

Fig 23 — *Crestături* (incisions) et *tăieturi* (taillades) sur les meubles

sur les poutres intérieures, sur les frontons et les frontispices, sur les toits (en roumain *boldurile*), sur les portes à loquet de bois pour conserver le secret de la fermeture, sur le mobilier, sur les écuelles en terre, sur les produits alimentaires (des pâtres), de l'industrie textile villageoise, etc. (fig. 23).

F. LES SIGNES INSTRUMENTS DE CALCUL

Fig 24. — Signes de *răboj*. D'après P. N. Panaitescu

La catégorie la plus connue et la plus fréquente de signes juridiques coutumiers dans la région carpato-balkanique est celle utilisée comme

[76] Tárkány Szucs Ernő, *Régi vásárhely tulajdonjegyek*, dans « Index ethnographicus », 1958, déc, Budapest, p. 210—228.

instrument de calcul. Les Roumains, les Saxons de Transylvanie, les Szekler, les Hongrois, les Serbes et les Bulgares se sont successivement occupés de l'étude des ces signes. Un compte rendu ingénieux sur ces calculs effectués avec des runes et pseudorunes a été conçu par Maria Comşa pour le préféodalisme du Sud-Est de l'Europe. Dans cette direction il faut souligner l'importance des recherches paralleles et comparatives des signes du *răboj*. Ces signes contribuent à la connaissance complète de tous les autres signes de calcul déjà mentionnés (fig. 24). Les calculs multiples et ingénieux réalisés à l'aide de ces signes du *răboj* : calculs mathématiques, calculs comptables, etc. sont vraiment dignes d'une attention toute particulière.

III. LA GRAPHIE DES SIGNES JURIDIQUES

Les signes juridiques coutumiers et populaires conservent chez les Roumains, les Saxons de Transylvanie, les Szeklers, les Hongrois, les Serbes et les Bulgares une graphie propre qui se rattache, d'une part, à la nature, à la forme et à la destination des objets marqués, et, d'autre part, à la tradition et à la notation spéciale. Ils représentent un système à la fois idéogrammatique et mnémotechnique, en plein développement dialectique, dans lequel on retrouve également, à côté de l'ingéniosité de la notation, l'aspect juridique de la filiation de tous ces signes. Les signes reflètent les éléments de la réalité physique (les plantes, les animaux, les constructions rurales, les objets domestiques, etc.) et de la réalité sociale (les emblèmes du pouvoir politique de l'Etat ou du pouvoir confessionnel, l'héraldique de la classe dominante, les insignes des corporations, etc.).

Dans leur structure formelle les signes juridiques coutumiers et populaires dérivent nécessairement les uns des autres, les signes complexes des signes simples, les signes abstraits des signes concrets, les signes symboliques des signes indicatifs. Quelquefois cette dérivation était le résultat d'une évolution organique, autrefois c'était le résultat indirect d'une succession légale entre les membres d'une famille. L'idée de cette succession a été étudiée par B. A. Rîbakov[77], Zoja Kolosowna[78] et d'autres, pour vérifier plusieurs générations d'artisans suivant leurs signes juridiques professionnels.

[77] B A Rîbakov, *Tome cité*, p 181.
[78] Zoja Kolosowna, *Z badan nad znakami garnawskimi z okresu wczesnodziejowego*, ans « Slavia antiqua », II, 1949—1950, p 438—450.

La graphie des signes juridiques, considérée comme telle, est très variée. Dans ce qui suit, nous nous proposons de la systématiser, d'après deux critériums : le critérium de la complexité croissante et celui de l'utilité toujours plus généralisée.

a) Les plus simples signes juridiques coutumiers, pour toutes les catégories de notations, sont ceux de type *tamga* (1, L, t, L, ⑨) et les signes géométriques simples (•, +, ×, ⋈) ou réduplicatifs (⸸, ⁂, ll)

b) Les signes géométriques compliqués mais symétriques (△, ⌑, ⍋, ⊕) ou asymétriques (δ, ⊕, Ч, ᔕ, ᔕ) leur succèdent.

c) Certains signes juridiques ressemblent par leur graphie à certains signes alphabétiques, c'est pourquoi ils sont généralement nommés signes de type runique. A leur tour les signes de type runique sont très différents ; les plus simples ressemblent aux runes (↑, ᛟ, ⟨, ⸸), d'autres aux lettres grecques (Δ, Π, <, Y, Γ), d'autres aux lettres cyrilliques (Ч, И, h), d'autres enfin aux lettres latines (F, K, M, N). Les ressemblances avec les lettres arabes sont encore du domaine de l'hypothèse. En ensemble les ressemblances sont parfois accidentelles. Elles ne sont pas dues tant à une polygenèse graphique, qu'à un croisement des influences et des contaminations culturelles exercées durant certaines périodes historiques sur leur fond commun carpato-balkanique.

d) Beaucoup de signes juridiques coutumiers reflètent par leur structure idéoplastique les éléments environnants de la nature physique (le sapin ⚘ ; deux vagues qui se rencontrent ⩯ ; un pont ⌒ ; une partie du corps humain, la main ⋒ , etc) et des éléments de la nature sociale (une balance ⊓□ ; des insignes civiles, confessionnelles ou de l'Etat)

e) Quelques signes juridiques coutumiers ont une structure graphique non définie ou pas encore identifiée. En général, ils sont du type ⤳, ⤻, ⟶, ⤚ , etc.

f) Une catégorie graphique à part les signes juridiques coutumiers est constituée par les incisions et les taillades effectuées sur les corps des

Signes communs

Des pâtres
Agricoles
Des flotteurs
Des mineurs
Des potiers
Des charpentiers
Des casseurs de pierre
Des corroyeurs
Des pelletiers
Des cordonniers

Fg 25 — Signes communs carpato-balkaniques classifiés d'après les occupations villageoises,

animaux, spécialement par les pâtres et les éleveurs. Elle a été présentée par tous les ethnographes carpato-balkaniques. Dans notre étude nous insisterons seulement sur un aspect peu discuté jusqu'à présent : la correspondance existant entre les signes entaillés sur les oreilles des ovins ou incisés sur la nuque des porcins et le reste des signes juridiques coutumiers qui appartiennent aux autres domaines de notation. Les planches illustratives annexées nous font comprendre plus clairement en quoi consiste cette correspondance morphologique entre les signes juridiques appartenant au fond commun des notations mentionnées (fig. 25).

g) Les signes destinés à la flétrissure avaient une autre graphie, plus simple et plus claire. C'était un véritable supplice lorsqu'ils étaient infligés aux hommes et aux animaux, à cause de leur application profonde.

h) La graphie des signes chromatiques est la plus simple. Elle ne suppose aucun effort d'imagination idéoplastique.

Le processus d'élaboration des signes, dérivant les unsd es autres, est provoqué soit par une transformation lente qui a eu lieu pendant des siècles, soit par des transformations rapides, provoquées dans la succession des signes, au sein d'une famille. La filiation graphique qui exprime la filiation juridique dans le dernier cas peut être suivie grâce au signe et à la technique de notation. Les formes les plus importantes du processus de dérivation des signes sont d'après nos recherches sur terrain :

— la dérivation par répétition d'une partie des signes : X, XX, XXX; V, VV.

— la dérivation par le changement de la position des éléments d'un signe : K1, KJ, KΓ, KL.

— la dérivation par multiplication des éléments secondaires à l'intérieur du signe de base Δ, ♤, ♤, ♤; X, X, X.

— la dérivation par intercalation de signes auxiliaires dans le corps du signe de base : XIX, XYX, XVX.

— la dérivation par combinaison avec d'autres signes similaires : ƎK, ЖK; Λ-, A

— la dérivation par renversement : ≫, ≪; ⊥⊥, ⊤⊤.

Ainsi que nous pouvons de nouveau constater, il y a un ancien fond graphique commun des signes juridiques coutumiers et populaires

pour toutes les activités sociales-économiques des peuples carpato-balkaniques. Une multiplicité non définie de signes juridiques similaires qui se distinguent graduellement entre eux, suivant la nature des pièces qui devaient être marquées, en dérive. La technique de les consigner était en général la même. Les distinctions les plus importantes ont été déterminées plutôt par la conception traditionnelle de la notation que par la structure formelle de la matière à marquer. Les particularités les plus importantes appartiennent à ceux qui exécutent les signes. Afin de pouvoir reconnaître plus facilement leurs signatures, ceux-ci commettaient des erreurs en traçant les lignes ou bien ils appliquaient les signes dans une position secrète sur une certaine partie de l'objet noté.

IV. LES NOMS DES SIGNES JURIDIQUES

Un aspect remarquable du problème est la découverte et l'enregistrement de la terminologie historique des signes juridiques coutumiers et populaires chez les peuples carpato-balkaniques. Pour cette difficile opération lexicographique, il nous faut faire une précision : notre exposé ne sera ni strictement linguistique, ni exhaustif au point de vue lexicologique.

En ce qui concerne la terminologie villageoise des signes juridiques coutumiers et populaires nous constatons trois catégories de termes :

— une dénomination générique, fondamentale pour les peuples carpato-balkaniques, qui se trouve à la base de toutes les autres dénominations historiques évoluées au point de vue lexical,

— des noms différenciés entre les peuples carpato-balkaniques, par provinces historiques ou régions et zones ethnographiques plus restreintes, considérés comme résultats, soit d'une évolution lexicale interne, soit de certaines contaminations et influences, substitutions et régressions de calques, provoquées par des facteurs extérieurs, tels la culture des peuples et des populations cohabitants ou voisins et

— des noms plastiques, qui reflètent plus ou moins, sur le plan local, la réalité concrète dont le créateur des signes s'est inspiré dans une certaine conjoncture historique, ce qui met en évidence l'accord du sens pratique et du sens artistique du notateur.

a) Le nom générique qui semble recouvrir par sa définition toutes les catégories de signes juridiques coutumiers et populaires chez les Roumains, sur le territoire de la Roumanie, est *sămn* (signe). Par le *sămnul omului* (le signe de l'homme), le Valaque, le Moldave, le Transylvain, l'habitant de Dobroudja entendent la même chose. Les Saxons de Tran-

sylvanie utilisent pour cette notion le terme *Reichen*, ainsi que les Allemands. Les Szeklers emploient le terme *bilgo* et quelquefois *belyegzo*, qui ne sont que des métathèses des termes hongrois : *billog* qui signifie fer rouge, marque, stigmate et *billogozás* qui signifie marquage au fer, ferrade proprement dite [78 bis]. Chez les Serbes et les Bulgares la terminologie se concentre sur le nom *знак* (signe). Les distinctions du terme serbe de celui bulgare sont si modestes dans leur structure, qu'elles ne comptent même pas. En tout cas *знак* ne doit pas être confondu avec *печать* (sceau), équivalant à *pecetie* en roumain.

b) A l'époque d'apogée du féodalisme, les noms génériques des signes juridiques coutumiers et populaires ont subi des modifications qui se retrouvent dans toute la lexicologie carpato-balkanique à cause des conditions historiques variées, propres au développement de chaque pays. Certaines modifications dues à la technique locale de marquage, d'autres à l'occupation de ceux qui exécutaient ces marques et, enfin, aux possibilités du matériel, imprimaient aux noms des signes des traits caractéristiques.

Chez les Roumains les signes juridiques marqués au fer rouge prennent le nom de *tamga* et *danga* en Moldavie, et *danga* en Valachie, qui sont des emprunts lexicaux pris directement aux peuples migrateurs. Le *tamga*, terme original de provenance mongolo-turque, a été un signe d'autorité de l'Etat, du pouvoir politique et économique tatar, introduit parallèlement aussi chez les Slaves sous le même nom de *тамга*. Des actes de l'occupation tatare le terme s'est répandu à l'époque de la domination tatare, pour devenir un signe de propriété des grands éleveurs domaniaux, ou bien le signe d'autres occupations et activités sociales et économiques féodales. Le terme se rencontre aussi dans l'ethnographie juridique bulgare et serbe, mais de manière sporadique et altérée. A cause de la matière employée pour l'instrument à flétrir, l'équivalent du mot *tamga* était en Transylvanie le mot *fer* et en Moldavie *șeriu* (dialectal *fer*). Chez les Saxons de Transylvanie le terme change son nom suivant l'objet à noter : *Hausmarken* (signe de maison), *Viehzeichen* ou *Viehbrenzeichen* (signes pour marquer les bestiaux). Chez les Szeklers, parallèlement à *bilgo* nous rencontrons aussi *bolyegzo* (ferrade). Au XVIII^e siècle un terme nouveau paraît dans le Banat, c'est le mot *jîc* (signe). En réalité ce mot est calqué sur le mot *jig* (signe) serbo-croate, apporté par les mouvements métanastatiques des populations danubiennes.

Des signes juridiques coutumiers ont acquis des noms populaires propres suivant l'objet professionnel qu'ils marquaient. Par exemple,

---

[78 bis] Eckhardt Sándor, *Magyar-francia szótár*, Budapest, 1958, p 206

chez les Roumains, les signes pastoraux taillés dans les oreilles des ovins, prenaient des noms presque intraduisibles ; *potricale* (alène tubulaire) ou *preducele* (poinçon tubulaire), etc. Le terme *producea* est d'origine slave et provient du mot *produh* qui signifie orifice, trou, bouche. En roumain il est probablement emprunté de la langue slave-méridionale. On emploie aussi *cresteze* (pour les coupures ou les incisions en forme de croix ou de lignes droites et parallèles). Le terme *cresteze* a une évolution sémantique très riche. En réalité les *cresteze* effectuées sur les objets sont différentes de celles effectuées sur les animaux. On faisait des entailles aux objets par différentes coupures et ciselures. Ce fut le cas des poteaux et des poutres des maisons, du mobilier villageois, des outils de travail. Quant aux animaux, on leur faisait, en général, des entailles à la nuque pour les chiens, les chevaux, les porcs ; aux oreilles pour les moutons, les bovins ; aux lèvres pour les ovins, etc. Comme un doublet lexical du terme *знак* (signe) nous rencontrons chez les Serbes et chez les Bulgares le mot *ознак* (indice), dont le sens plus restreint est à la fois plus précis. C'est le terme employé par les éleveurs et les pâtres (*ознака на раговими*) qui précise en même temps la notation chromatique des animaux (*окраски ознак*). Chez les Serbo-Croates nous rencontrons comme terme propre le mot *jig* qui marque en même temps l'instrument à flétrir et la flétrissure elle-même.

c) Les signes juridiques coutumiers ont acquis des dénominations plastiques dans la mesure où leur figuration graphique reflète, plus ou moins, des aspects essentiels ou secondaires de la réalité physique environnante, ainsi que de la réalité sociale de classe.

Ainsi les signes qui figuraient des plantes prenaient les noms des plantes correspondantes : *brăduț* (petit sapin), *lalea* (tulipe), etc. Les signes qui figuraient les parties du corps de l'animal prenaient les noms de ces parties : *coarne* (des cornes), *ochiu* (œil), etc. Les noms des signes astrologiques et zodiacaux : *stea* (étoile), *luna* (lune), *soare* (soleil), etc.

On doit accorder une attention toute particulière aux noms des signes exécutés par les pâtres : *crestături* (incisions), *tăieturi* (taillades), *forfecături* (coupures), *chișcături* (pincements), etc. Dans son étude déjà mentionnée D. Marinov passe en revue ces termes chez les *Caracacieni*, les Bulgares et les Turcs, sans faire de précisions concrètes sur leur genèse.

A l'époque d'apogée du féodalisme, les pâtres roumains marquaient les moutons au museau avec des *arsuri* (brûlures). Mais vu le caractère dangereux de ces signes, cette technique primitive a été abandonnée.

Les signatures chromatiques dénommées *boituri* (teintures) ont occasionné des noms supplémentaires provoqués par les noms génériques des couleurs utilisés par chaque peuple pris à part.

Dans une partie antérieure de notre étude nous avons déjà vu que chez les Roumains quelques signes juridiques ont été dénommés *tamga*, *tanga* et *danga* d'après une réminiscence de la domination tatare ; ou bien on les a nommés *bouri* (têtes de bœufs) d'après le nom du blason héraldique de l'Etat moldave féodal, ou encore *fiare* d'après les instruments de supplice juridiques du moyen âge, etc.

V. LE RÉGIME COUTUMIER DES SIGNES JURIDIQUES

L'étude de cet aspect particulier des signes juridiques chez les peuples carpato-balkaniques n'a pas encore été entreprise, quoique ses prémisses aient été posées. Nous constatons dans la littérature ethnographique un intérêt toujours croissant pour les « Questionnaires » qui étudiaient, suivant différents points de vue, les coutumes juridiques [79]. Les tentatives pour reconstruire le droit coutumier roumain [80], serbe [81], bulgare [82], etc. ne parviennent non plus à nous fournir beaucoup d'éléments comparatifs, parce que toutes ces reconstructions n'ont été ni accomplies, ni coordonnées entre elles. Toutefois, pour l'apogée et pour le déclin du féodalisme les études de droit coutumier chez quelques peuples carpato-balkaniques ont abordé, soit à titre de curiosité scientifique, soit à titre d'information bibliographique, des aspects importants du problème.

Dans son ensemble le droit consuétudinaire des peuples slaves méridionaux est, ainsi que chez les Roumains, répandu dans les documents des archives ou diffusé dans les traditions et les pratiques juridiques du peuple consacrées dans le folklore juridique [83].

---

79 B. P Hasdeu, *Tome cité*; N. Densuşianu, *Tome cité*; Valtazar Bogizić, *Questionnaire*, Zagreb, 1833 et « Sbornik sadšnijih običeja u južnik Slovena », Zagreb, 1874

80 G. Fotino, *Tome cité*; Nicolae Iorga, *Les origines et l'originalité du droit populaire roumain*, dans « Bulletin de la Section Historique », XIX, 1935 ; Gh Cronţ, *Dreptul consuetudinar în imperiul romano-bizantin şi în ţările române*, Bucarest, 1947 ; Romulus Vulcănescu, *Eléments de droit coutumier pastoral roumain*, exposé au VII[e] Congrès international d'anthropologie et d'ethnographie, Moscou, 1964.

81 Feodor Demelic, *Le droit coutumier des Slaves méridionaux d'après les recherches de V. Bogisić*, Paris, 1876 ; Valtazar Bogisić, *Sbornik sadasnjik pravnih obiceja u jaznik slovena*, Zagreb, 1874.

82 S. S. Bobcev, *Българско обичайне собеднопрае* (*Сборник за народно умоте*), XXX III, 1917 ; p. XXXI ; Mihail Andreev, *Към къ проса за обичайното праео е България*, Sofia, 1955

83 Gh. Cronţ, *Tome cité.*

Tous les signes juridiques conservés par la coutume dans la région carpato-balkanique constituent un système complexe et à la fois symbolique de notation figurative, iconographique et graphique, reconnue autrefois tacitement ou officiellement comme tel, par les organes d'administration locale du village, par les organes d'administration centrale de l'Etat, ainsi que par la législation féodale des *pravile* (lois). A cause de cette reconnaissance tacite et unanime, considérée comme normale et fondée sur de très anciens usages généralement répandus dans la région carpato-balkanique, le système des signes juridiques a pleinement survécu jusqu'à l'époque du Règlement Organique dans la Moldavie et la Valachie et jusqu'à la proclamation de l'indépendance d'Etat en Serbie et en Bulgarie ; c'est le moment où l'on a commencé à introduire dans la vie des peuples carpato-balkaniques certaines formes d'activité juridique qui rendaient pratiquement inutiles ou annulaient progressivement par l'effet des lois le système des signes juridiques coutumiers et populaires. Au commencement du XX^e^ siècle les signes juridiques étaient encore utilisés, mais sous des formes de plus en plus altérées, dans les villages retirés des montagnes, isolés des voies de communication. Tous ces signes, au XX^e^ siècle, ne sont plus que des vestiges juridiques, qui ont perdu leur caractère d'actes probatoires, étant remplacés partout par des actes probatoires écrits, enregistrés et garantis par l'Etat. Quelques réminiscences du symbolisme juridique féodal existent jusqu'à nos jours, oubliées ou tolérées par les législateurs en tant qu'anciennes coutumes inoffensives du point de vue légal.

Vers la fin du féodalisme, dans leur phase d'extension à toutes les catégories d'activités sociales des villages (asservis ou libres), les signes juridiques deviennent de plus en plus compliqués. Ainsi que nous l'avons déjà précisé, ils accomplissaient des fonctions juridiques, parmi lesquelles les plus importantes étaient : *a*) de marquer la qualité d'un produit quelconque ; *b*) de marquer les prémices d'une occupation ou d'un métier ; *c*) de noter la quantité d'un produit ; *d*) de consigner l'appartenance de classe sociale du possesseur de ce produit (des *răzeşi* et des *moşneni* pour les Roumains, des citoyens des *slobodno selo* serbes, des citoyens de *райски села* [84] des raias turques de Bulgarie, etc.) ; *e*) de consigner la catégorie professionnelle du possesseur ; *f*) de marquer la propriété du travail (asservi ou libre, brut ou artistique) ; *g*) de confirmer l'authenticité du produit marqué ; *h*) d'établir la filiation dans l'action de tester, etc. Dans leur pratique quotidienne toutes ces fonctions juridiques des signes coutu-

[84] *История Болгарии*, tome I, Moscou, 1954, p 219.

miers et populaires ont été consignées par des traditions, coutumes et usances plus ou moins établies.

En pleine période féodale, les signes juridiques étaient connus, pratiquement, par tout le village, depuis l'enfant qui menait paître le bétail jusqu'aux vieillards, qui restaient à la maison, des percepteurs du prince qui prélevaient les impôts *răboj* en mains jusqu'aux mercenaires du domaine qui attrapaient avec l'*arcan* (le lasso) les paysans pour les corvées. La connaissance des signes de propriété pastorale, agricole, artisanale, etc. entrait dans « la coutume de la terre », comme un élément d'éducation civique. Elle se faisait quelquefois directement par l'explication pour tous ceux qui y étaient intéressés, autrefois indirectement par les répercussions matérielles qui dérivaient de l'ignorance de ces signes. Les effets d'une connaissance par la violence (les enfants battus aux confins du village pour mémorer les signes des frontières) étaient toujours très graves. Lorsque dans un village on changeait le signe de quelqu'un, pour différentes raisons, ce fait devenait notoire pour tout le village et à la fois obligatoire pour tous les habitants. La connaissance et le respect des signes juridiques coutumiers et populaires étaient imposés par la force coercitive de la coutume. Le système des signes reconnu tacitement valable par la communauté villageoise devait être respecté comme tel, par les *megieşii de prin prejur* (habitants des villages voisins) aussi, afin que leurs rapports juridiques soient en équilibre réciproque et que toute la communauté villageoise intéressée en profite.

A l'époque féodale tous ces signes avaient un caractère communautaire et familial, à l'époque bourgeoise un caractère familial et individuel.

La destruction, la modification et l'altération des signes juridiques incisés, gravés, marqués, taillés, sigillés, etc. sur les produits immeubles ou meubles, comme ceux imprimés sur les animaux, étaient sanctionnées par la collectivité villageoise, avec des punitions dont le contenu pénal reste encore inconnu ; on n'en trouve dans les documents écrits que des références indirectes et dans les enquêtes ethnographiques que des réminiscences et des informations retenues par la mémoire collective. A côté des dommages-intérêts figuraient des punitions complémentaires (corvées, coups de bâton, etc.) conformément à la tradition juridique locale.

Suivant la documentation conservée dans les actes des archives, dans les vagues mentions des *pravile* (loi fondamentale), *legiuiri* (loi habituelle), *codice* (codex) et dans les enquêtes ethnographiques sur terrain

relatives aux coutumes des signes déjà présentés comme vestiges juridiques, nous pouvons affirmer que :

— les signes juridiques coutumiers et populaires ont perdu leur effet dans la vie du village, pour céder le pas à la législation civile et pénale ; dans ce domaine, cette législation se généralise pendant le XIX^e^ siècle, du milieu urbain vers le milieu rural,

— à l'époque de leur maximum d'applicabilité, le possesseur d'un signe juridique reconnu comme valable pour la communauté villageoise devenait un citoyen à prestige ; un *om bun* (homme bon), un facteur social. Celui qui n'avait pas son signe n'était pas considéré comme *băştinaş* (autochtone), il était un *venetic* (étranger) qui n'appartenait pas au village, à une famille villageoise, et était sans droits communautaires,

— la communauté villageoise reconnaissait de fait et de droit tous les signes qui n'étaient pas contestés publiquement et avec des arguments puissants par un concitoyen (l'épreuve de la croyance, des témoins de la collectivité villageoise confirmés ainsi dans les actes d'archives : *a adunat satul şi a adeverit* — il a assemblé le village et a démontré la vérité —, etc.),

— le signe comme tel était indivisible, mais transmissible par succession, donation, dot, vente-achat. La condamnation pénale avait comme effet la décadence du droit sur le signe ou du droit de transmissibilité du signe,

— le signe marquait les droits et les devoirs qui en dérivaient par sa simple application sur des objets,

— en cas de destruction, d'appropriation ou d'aliénation d'un objet marqué avec un signe, le droit ou le devoir étaient invoqués devant les instances de jugement communautaires, comme preuve matérielle du litige : on prêtait alors « le serment sur le signe », sur le *răboj* comme instrument des signes,

— en cas de succession légale, d'imposabilité, de reconstitution des biens matériels épars par les successeurs, on pouvait établir les obligations patrimoniales et fiscales suivant les signes hérités.

De nos jours la connaissance scientifique des signes est différente de la connaissance coutumière et populaire des signes pendant le féodalisme ; le savant cherche aujourd'hui à trouver les causes qui ont abouti à ces concepts de droit coutumier et populaire et d'expliquer l'activité juridique réelle d'après les traces du passé. Penser juridiquement pour le paysan c'était interpréter les signes communautaires, familiaux et individuels d'après ses intérêts immédiats, et conformément à la tradition locale.

CONCLUSIONS

Il résulte clairement de cet exposé que l'étude des signes juridiques utilisés par les peuples carpato-balkaniques durant leur histoire présente une double importance pour la connaissance de la culture sud-est européenne : l'une d'ethnographie juridique et l'autre d'ethnographie linguistique.

Au point de vue de l'ethnographie juridique nous avons présenté les signes juridiques dans leur développement structural et fonctionnel. D'après nous, les signes juridiques coutumiers et populaires constituent un système de notations symboliques juridiques largement répandu et appliqué dans la région historique et ethnographique carpato-balkanique, à partir de l'époque de la commune primitive. Le long des périodes sociales économiques : primitive, esclavagiste et féodale, ce système a subi des transformations successives, qui parfois se sont maintenues jusqu'au XX^{e} siècle. Les transformations ont abouti non seulement à la modification de son contenu et de sa fonction pratique, mais aussi à l'altération du fond commun des notations graphiques et figuratives à valeur juridique. Au fur et à mesure de la spoliation des biens matériels des classes asservies et exploitées par les classes superposées, les signes qui étaient utilisés sur ces biens ont disparu. C'est ainsi que l'on s'explique le fait qu'à l'époque esclavagiste sur le territoire des pays carpato-balkaniques on employait des signes juridiques du servage complet, tandis qu'à l'époque féodale on employait les signes des privilèges de classe sociale parallèlement aux signes communautaires de l'asservissement ou d'une liberté restreinte.

Nous avons présenté ensuite le passage des « signes coutumiers » qui reflétaient simplement la nécessité pratique de symboliser les relations juridiques des occupations et des métiers préféodaux et féodaux des villages de notre région historique-ethnographique, à des « signes populaires »[85] plus différenciés, qui reflétaient les nécessités complexes de symboliser des relations juridiques communes à la fois au village, au bourg et à la cité féodale et post-féodale.

Considérée de la sorte, la symbolique juridique des signes coutumiers et populaires représente, d'une part, les modalités pratiques de fixer graphiquement les droits et les devoirs communautaires, familiaux et individuels, connus indirectement jusqu'à présent, du folklore juridique

---

[85] Jean Gaudemet, *A propos du « droit vulgaire »*, Milan, 1963

et à cette occasion supposés d'appartenir à la « coutume de la terre » de chaque peuple carpato-balkanique, et, d'autre part, les différents degrés d'évolution de la technique juridique coutumière et de sa complexité graphique croissante d'une culture populaire à l'autre. Malgré leurs caractères spécifiques locaux variant d'un pays à l'autre, d'une époque historique à l'autre et d'une économie sociale à l'autre, les signes juridiques constituent dans leur ensemble un système général, très serré, de notations unanimement acceptées ou tolérées comme telles, indispensables à l'activité juridique interne et externe des peuples.

Au point de vue de l'ethnographie linguistique nous avons présenté les signes juridiques dans leurs implications lexicales, d'abord en tant que documents figuratifs, iconographiques et graphiques d'un langage symbolique reconnu ou accepté dans la législation officielle et ensuite en tant que documents idéogrammatiques de ce langage spécial juridique : le « langage des choses signifiées ».

En exposant les deux thèses qui expliquaient de manière unilatérale l'origine des signes juridiques coutumiers : la thèse de l'origine runique et la thèse de l'origine technique, dans le vaste et compliqué système général et intrarégional carpato-balkanique des signes juridiques, nous avons constaté non seulement la présence des runes et aussi le fait que cette présence ne complique pas la structure et la fonction du système même des signes. En réalité cette immixtion ou cette mixture des runes avec des signes techniques est à même de faire réfléchir les ethnographes sur la possibilité d'un ancien emploi des runes comme symboles juridiques, à côté des runes employées comme symboles alphabétiques et que dans ce cumul de fonctions graphiques, les runes exprimaient d'autres relations juridiques que les signes techniques proprement dits. Les signes de type runique exprimaient, dans leur ensemble, les relations juridiques quantitatives et les signes de type technique exprimaient, dans leur ensemble, des relations juridiques qualitatives.

L'évolution de ces deux catégories de signes dans le même système de signes juridiques coutumiers et populaires caractéristique à la région carpato-balkanique a reçu une nouvelle impulsion des influences et des contaminations culturelles exercées au long de l'histoire par les peuples migrateur : mais toutes ces impulsions-là n'ont apporté que de très légères modifications d'ordre graphique et lexical dans la vie des signes qui peuvent être identifiés et expliqués historiquement ; elles ont enrichi le code des signes archaiques, tant pour les Roumains que pour la majorité des peuples de notre région historique et ethnographique.

Dans ce système de symboles juridiques, les signes servaient non tant pour distinguer les biens économiques que pour leur attribuer une qualité civile, qui pouvait être transmise, conférée, négociée ou prouvée comme authentique devant les instances de jugement villageois. Le système de notations juridiques sur les objets et les animaux, qui s'est maintenu comme tel, par tradition technique, dans la vie des villages, représente une création juridique de la « coutume de la terre » pendant le féodalisme dans les pays carpato-balkaniques.

ALTERTÜMLICHE ELEMENTE IN DER RUMÄNISCHEN UND BULGARISCHEN VOLKSMUSIK

von GHEORGHE CIOBANU

Die seit der Entstehung des rumänischen und bulgarischen Volkes vorhandenen unmittelbaren Beziehungen zwischen denselben hatte einen gegenseitigen Einfluß und Austausch auf allen Tatigkeitsgebieten und also auch im Bereiche der Volksmusik zur naturlichen Folge. In bezug auf die Tiefe des Austausches und Einflusses, kann die Forschung auf den Gebieten der Sprachwissenschaft, Volkskunde und Literatur beachtenswerte Erfolge aufweisen ; leider laßt sich nicht dasselbe auch hinsichtlich der Musik behaupten, da die Forschungen auf diesem Gebiete erst am Anfang stehen. Diese bedauerliche Lage der Dinge erklärt sich durch die Tatsache, daß die Musikfolklore einer der jungsten Fachzweige ist und man noch nicht das zu Forschungszwecken erforderliche Material vollstandig gesammelt und geordnet hat. Dennoch ist, unserer Meinung nach, schon die hochste Zeit, sich damit zu befassen. Die sowohl bei uns als auch bei unserem Nachbarvolk sudlich der Donau bereits vorhandenen Sammlungen von Volksweisen, die Erfolge der Folkloristen aus anderen Landern in der Erforschung des aus allen Enden und Ecken der Erdkugel zusammengetragenen Musikmaterials gestatten uns heute, uns mit diesem Problem zu beschaftigen, ohne das Risiko zu laufen, gewisse übereilte Schlußfolgerungen zu ziehen.

Es sei daran erinnert, daß man noch vor nicht zu langer Zeit die Ansicht vertrat, gewisse modale und rhythmische Systeme, wie auch verschiedene Formelemente, gehörten der Musikkultur eines bestimmten Volkes an [1]. Stellte man aber dieselben musikalischen Eigenheiten bei den

[1] Brăiloiu (1), S 103—105.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP , II, 1–2, p. 71—91, BUCAREST, 1964

Nachbarvolkern oder bei den im Lande lebenden nationalen Minderheiten fest — denn die Forschungen beschränkten sich meistens nur darauf —, dann wurden diese fast immer von einem einseitigen Blickwinkel betrachtet und den auf sie ausgeubten Einflussen zugeschrieben. Gegen diese Meinung zeugen die Musikdokumente von niemals miteinander in Beruhrung gekommenen Volkern, welche gemeinsame rhythmische, modale, architektonische Formen und andere Elemente aufweisen. Dies ist eine uberaus wichtige Feststellung, die uns dazu fuhrt — um die Worte eines bekannten Musikwissenschaftlers zu gebrauchen, der auch ein bedeutender Folklorist ist —, einige „Gemeinsamkeiten in der menschlichen Natur und in den Grundlagen der Musik" [2] zu erkennen. Dennoch ist, unserer Meinung nach, das Spezifische der Volker in ihrem musikalischen Schaffen bei weitem interessanter, als die gemeinsamen Zuge ihrer Musik. In diesem Zusammenhang sei an Melodien erinnert, die auf 2, 3 und 4 verschiedenen Tonen aufgebaut sind und fast bei allen Volkern gehort werden konnen [3]. Ihre klangliche Grundlage ist in der Tat die gleiche, trotzdem klingen sie — die Kinderweisen ausgenommen — bei jedem Volk anders. Unser Interesse gilt aber nicht so sehr dieser gemeinsamen klanglichen Grundlage, sondern vorzugsweise der spezifischen Art der Tonverbindungen, sowie dem melodischen Gewebe, das dadurch entsteht und das bei einem jeden Volk anders ist.

Das gleiche laßt sich in bezug auf den Rhythmus behaupten. Es ist gewiß sehr interessant, daß die rhythmischen Systeme „Le giusto syllabique" [4] mit dem Wertverhaltnis 1 : 2 und 2 : 1 und „Aksak" [5] mit dem Wertverhaltnis 2 : 3 und 3 : 2 besonders verbreitet sind [6]. Aber genau so interessant ist es, die spezifischen Formen kennen zu lernen, die jedes dieser „Systeme" bei den verschiedenen Volkern aufweist. Das Problem ist gewiß nicht leicht, es kann jedoch gelost werden, da sowohl die Melodie als auch der Rhythmus, wenn nicht ausschließlich, doch immerhin in erster Linie ihre Organisierung von der Sprache des betreffenden Volkes durch Vermittlung seiner ihm eigenen Versbildung erhalt. Auch hier lassen sich gewiß Ähnlichkeiten und manche gemeinsame Zuge erkennen : z.B. die periodische Betonung auf jede zweite Silbe, wie auch die achtsilbige Verszeile scheinen bei vielen Volkern verbreitet zu sein, was unweigerlich zu einer ahnlichen melodischen und rhythmischen Struktur fuhrt.

---

[2] Wiora, S 189
[3] Wiora, Bardos
[4] Brăiloiu (4), S 9
[5] Brăiloiu (3), S 9
[6] Brăiloiu (3), S 5—6, Vavrinecz, Enzyklopadie, II, S 271, Baud-Bouvy, S 381—383; L. Vargyas

Da es aber keine zwei voneinander unabhangige Sprachen gibt, die eine vollig identische Versbildung hervorbringen wurden und in Anbetracht dessen, daß die Struktur der Melodie und des Rhythmus von der Struktur des Verssystems abhangen, muß man das Vorhandensein der spezifischen Zuge in der Melodie und im Rhythmus als gegeben anerkennen. Wenn wir aber den Ursprung dieser spezifischen Zuge kennen, dann haben wir auch die Moglichkeit, sie zu erfassen. Das ist also der Weg, auf dem wir unsere weiteren Forschungen unternehmen wollen und sie — selbstverstandlich, wenn wir das erforderliche Material haben — spater uber die ganze Balkanzone ausdehnen mochten. Wir haben darauf hingewiesen, wie wichtig es sei, die rhythmisch-melodischen Eigenheiten und deren Herkunft bei jedem einzelnen Volk zu kennen, um sie mit denen anderer Volker vergleichen zu konnen, um zu wissen, was diesen Volkern gemeinsam ist und was sie voneinander entliehen haben, welche Einflusse auf das musikalische Schaffen von zwei oder mehreren Volkern ausgeubt worden sind.

Bei dem Vergleich einer bedeutenden Anzahl von bulgarischen und rumanischen Melodien zwecks Feststellung ihrer Ähnlichkeit und Verschiedenheit, wurde unsere Aufmerksamkeit von folgenden Musikelementen gefesselt:

1. Modale Formen: prapentatonische und pentatonische, sowie Formen mit einer großeren Anzahl von Tonen, mit derselben Struktur.

2. Identische rhythmische Formeln.

3. Ähnliche, bei beiden Volkern haufig vorkommende melodische Formeln.

4. Zahlreiche Melodien, vorwiegend aus dem alten Musikbestand, konnen teilweise oder vollstandig als Varianten rumanischer Melodien betrachtet werden.

Jeder dieser Punkte kann als Objekt eingehender Studien dienen, weil der darin enthaltene musikalische Tatbestand eine gemeinsame Grundlage haben konnte, eine Folge der wechselseitigen Einflusse oder Entlehnungen zu gewissen Zeitperioden, aber auch der Einflusse eines anderen Nachbarvolkes, einer alteren oder jungeren, weltlichen oder religiosen Musikkultur sein konnte.

In unserer Abhandlung mochten wir uns auf die Untersuchung einer einzigen modalen Formel beschranken, und zwar auf die Schlußformel, die gewohnlich durch die Kadenz auf der funften Stufe gekennzeichnet

ist. Mitunter ist diese Stufe tatsächlich die fünfte, da sie im Verhältnis einer reinen Quinte zu dem unteren Ton der Tonleiter steht, der die Funktion der „Tonika" hat; andermal jedoch ist der wichtigste Ton in der Melodie, also die „Tonika", der Schlußton selbst oder der unmittelbar unter ihm befindliche Ton. In diesem Fall kann nicht mehr behauptet werden, daß die Kadenz sich auf der fünften Stufe befindet; dennoch fassen wir all diese Möglichkeiten zu einer einzigen Gruppe zusammen, da sie alle einen direkten oder mittelbaren Quintsprung haben.

Die Theoretiker des alten Griechenlands, wie auch die lateinischen und byzantinischen Musikwissenschaftler, die übrigens oft nur das wiederholen, was die Griechen behauptet hatten, legten in ihren Musikabhandlungen stets einen großen Wert auf die vollständigen modalen Formeln im Rahmen eines zusammenfassenden Systems, das von ihnen „ein vollkommenes System" genannt wurde. Die kleinste Einheit, die sie interessierte — und das nur, um die Bildung der „Harmonie" d.h. der Modi zu erläutern — war das Tetrachord. Andere Tonleiter werden von ihnen nicht erwähnt, als hätte es zu jener Zeit keine Melodien mit weniger als vier Tönen gegeben. Nur Plutarch scheint — und das ziemlich flüchtig — an die Stenochorien (στενοχωρίας) und Oligochordien (ὀλιγοχορδίας) zu erinnern, d.h. an das Vorhandensein von gewissen, ganz kurzen Melodien im ersten und von Melodien „aus wenigen Tönen" im zweiten Fall [7].

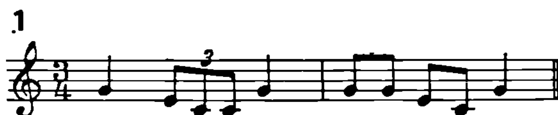
Die wichtigsten Stufen eines jeden Modus sind für die alten Musiktheoretiker die „Mese", welche an Bedeutung einigermaßen der modernen „Tonika" entspricht und der Schlußton, der stets die tiefste Stufe des Modus war. Andere Schlußformeln werden — wie dies auch in bezug auf die Tonleiter der Fall war — bloß flüchtig erwähnt. F. A. Gevaert — und auch andere — behaupten, Aristoteles habe mit seinen „intensiven" (σύτονος) und „abgeschwächten" (ἀνειμένος) Harmonien, die Kadenz auf der dritten, bzw. der vierten Stufe der Tonleiter gemeint [8]. Die lateinischen und byzantinischen Theoretiker des Mittelalters erwähnen solche Kadenzen

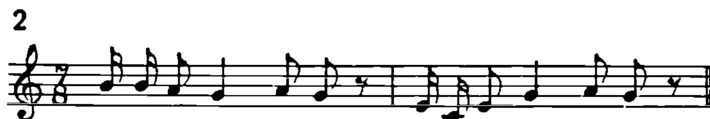
---

[7] Breazul (1), S. 13, kommentiert einen Absatz aus Plutarch (De la musique ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ Edition critique et explicative par Henri Weil et Th Reinach, Paris, 1900, page 52) und gelangt zur Schlußfolgerung, daß im betreffenden Absatz durch „Chordia" nicht etwa die Saite eines Musikinstrumentes gemeint sei, sondern eine musikalische Stufe, daß wir also unter Stenochorien Melodien von kurzer Dauer und unter Oligochordien Melodien mit wenigen Stufen verstehen müssen. Wir glauben, daß im Falle der Stenochorien es sich nicht um Melodien von kurzer Dauer handelt, sondern um solche mit nahe beieinander liegenden Tönen, was man heute unter Bi-Tri- und Tetrachordien versteht, d.h Melodien von 2, 3 und 4 nebeneinander liegenden Tönen zum Unterschied von Bi-Tri- und Tetratonien, in denen sowohl nebeneinander liegende als auch entferntere Töne enthalten sind (siehe Wiora, S 190).

[8] Auda, S. 132.

uberhaupt nicht, obwohl es in der byzantinischen und in der gregorianischen Musik zahlreiche Melodien mit einem anderen Schlußton als den auf der ersten Stufe gab [9]. Die Kadenz auf der funften Stufe wurde weder von den alten noch von den modernen Musikwissenschaftlern erwahnt. Bei den Musiktheoretikern unserer Tage mag der Grund dafur darin liegen, daß sie diesen Schlußton als Dominante interpretieren. Wir werden aus den hier vorgefuhrten Melodien erkennen, daß eine derartige Interpretation nur dann moglich ist, wenn man gegebene Realitaten ignoriert; desgleichen werden wir auch feststellen, daß es fur diese modalen Formen zahlreichere Strukturen gibt als die in den Musikabhandlungen erwahnten.

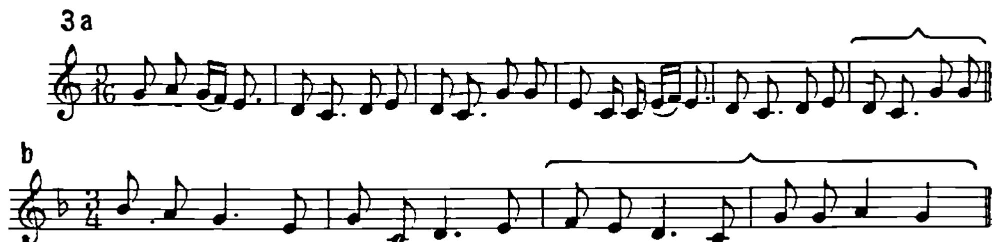
Die einfachste Melodie der uns interessierenden Art gehort zu der Kategorie des Kinderliedes [10]:

Wie man sieht, entfaltet sich hier alles auf den Stufen eines Durdreiklanges; die oberste Stufe desselben bildet den Schlußton. Diese „Akkordstruktur" erinnert an die harmonischen Obertone 4, 5 und 6 der naturlichen Resonanz. Es sei darauf hingewiesen, daß die Kinder im Sudwesten unseres Landes, d.h. in Oltenien, im Fruhling Lieder singen, die meistens auf eben diesen Obertonen beruhen und manchmal von den Obertonen 3 oder 8 erganzt werden. Dieser Brauch wird „Hălăuit", „Hăulit", „Huhurezat", „Aulit" oder „Aguguit" genannt [11] und entspricht einigermaßen dem alpenlandischen Jodeln.

In anderen Beispielen wird die „Akkordstruktur" der Stufen *c*, *e* und *g* beibehalten; der Tonumfang wird jedoch um die beiden, uber dem *g* gelegenen Stufen erweitert [12].

[9] Auda, S. 133–138.
[10] A I.F , F a.
[11] Breazul (2), S. 171.
[12] Popovici, Nr. 13.

In diesen beiden Beispielen ist die Stufe *g* offensichtlich die wichtigste, aber nicht nur, weil sie als „Vox finalis" die Melodie abschließt, sondern auch ihrer großeren Frequenz wegen.

Unserer Meinung nach, kann niemand die Frage des harmonischen Ursprungs dieser Melodien aufwerfen, bzw. niemand kann behaupten, daß sie durch die Verbreitung der auf dem Tonalitatsprinzip aufgebauten Musik bei den Rumanen entstanden sind. Die Gattungen, denen obige Beispiele entnommen wurden (Kinderlied und Weihnachtslied) schließen die Moglichkeit aus. Melodien, wie die unter Nr. 1 gebrachte, durften als primare, archaische Formen unserer Volksmusik angesehen werden.

Unserem Wissen nach, gibt es in der bulgarischen Volksmusik kein einziges Beispiel mit einer solchen „Akkordstruktur", das auf der g-Stufe kadenziert. Die Bulgaren haben Melodien mit der Form *c-e-g*, doch stets mit dem Schlußton *c*.

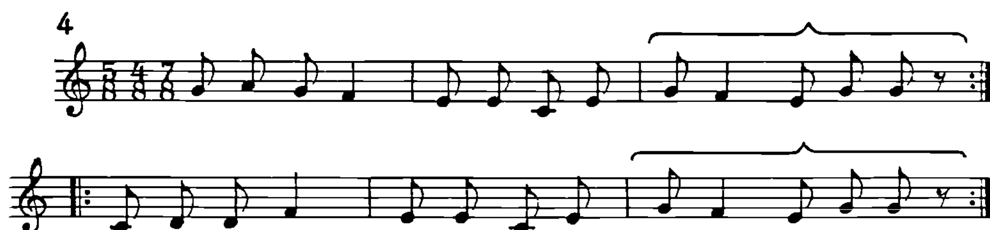
Wenn es aber bei den Bulgaren keine Melodien im Sinne unseres Beispiels Nr. 1 gibt, so finden wir bei ihnen, ebenso wie ubrigens auch bei uns, Melodien mit der gleichen Grundstruktur, nur daß das *d*, auch in das Spiel der Stufen eingreift und die Form *c-d-e-g-* bildet, wahrend das *f* nur im Sinne eines nebensachlichen Piens erscheint [13] :

In den beiden vorgefuhrten Beispielen fallt — im Vergleich zu den vorangegangenen — die große Bedeutung des *c* auf, das dem *g* den Vorrang der „Tonika-Funktion" streitig macht. Das ist der Grund, weshalb man im Vergleich zu der vorhergehenden Struktur diese als eine fortgeschrittenere Phase betrachten darf. Die gleiche Kadenz auf *g* bleibt jedoch bestehen und das interessiert uns vor allem.

In der rumanischen Musikfolklore gibt es jedoch Beispiele, in denen die Tritonie des Beispiels Nr. 1 durch die Stufe *f* konstitutiv erganzt wird, wahrend das *d* bloß als Fullpien erscheint [14] :

---

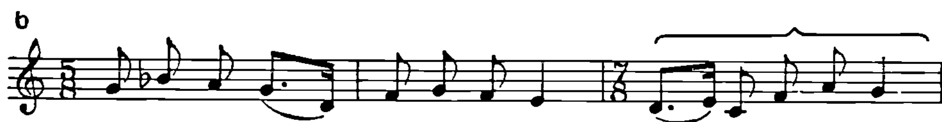
[13] a (Stoin) (1), Nr 35, b Cucu Nr 135 Melodische Fragmente in Klammern betreffen die Kehrreime

[14] Breazul (3), Nr 255.



Das nun folgende Beispiel veranschaulicht eine lydische Pentachordie. Die Grundstruktur ist die gleiche wie bei Beispiel Nr. 1; die Stufen *d* und *f* erscheinen bloß je ein einziges Mal[15].

In der bulgarischen Volksmusik konnten wir eine solche Struktur mindestens für die uns interessierende modale Form — nicht finden.

In manchen hier vorgeführten Beispielen erhält die Stufe *f* eine so große Bedeutung, daß das *g* als die mittlere Stufe der Trichordie *f-g-a-* erscheint, während das *c* — die untere Quinte von *g* als mit *f* und nicht mit *g* verbunden gewertet werden muß[16]:

Die Mittelstellung des *g* tritt in dem jetzt folgenden Beispiel noch klarer hervor[17]:

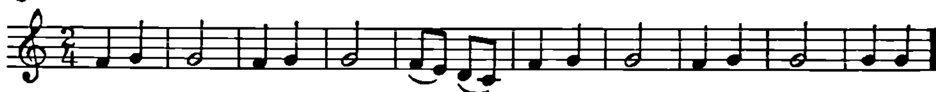
---

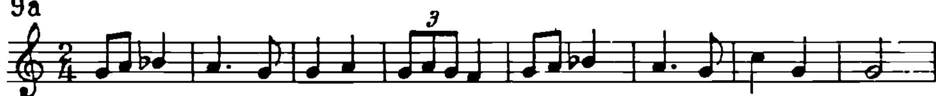
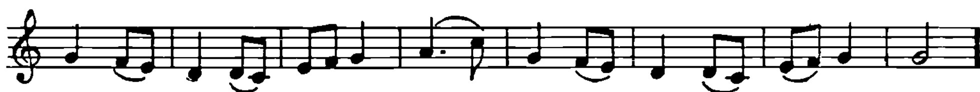
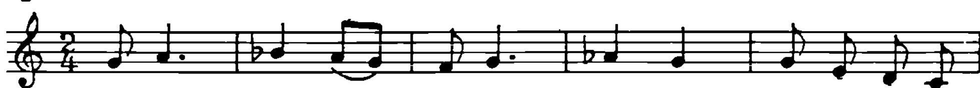
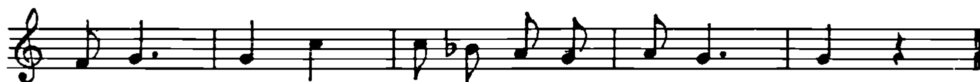
15 Bartok, Nr 1. Der Rhythmus dieses Weihnachtsliedes ist ein Peon 3 und entspricht nicht dem vom Sammler notierten.

16 A I F, Fa Nr 1957.

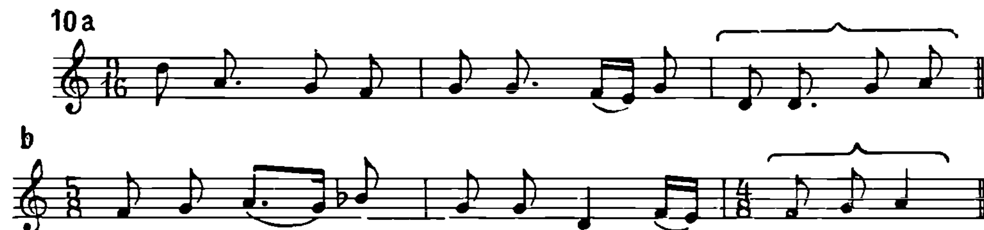
17 A I F, Phonogr, Nr 4914 c.

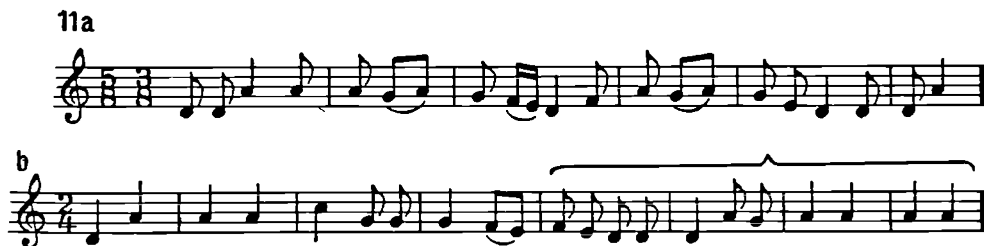
Dieses Beispiel zeigt uns eine der Entwicklungsmoglichkeiten bis zu der uns interessierenden modalen Form. Wenn man hier von einer Trichordie ausgegangen ist, indem man noch zwei Tone nach unten hinzugefugt hat, dann zeugt die jetzt folgende bulgarische Volksmelodie von der gleichen, ebenfalls nach unten vor sich gehenden Erweiterung des Ambitus, jedoch ausgehend von der Bichordie *f-g* [18] :

8

Eine einmal geschaffene melodische Formel wird vom Volk immer weiterentwickelt. Diese Entwicklung geht manchmal bloß in die Richtung nach unten (die Beispiele 7 und 8), andermal aber ausschließlich nach oben (Beispiel Nr. 2) vor sich; in anderen Fallen jedoch entwickelt sich die trichordale Zelle sowohl nach unten als auch nach oben, wobei der Tonumfang eine Oktave umfaßt [19] :

9a

b

Alle vorgefuhrten Beispiele sind Dur-Melodien; es gibt jedoch auch Mollweisen, die auf der fünften Stufe kadenzieren; es sind uns jedoch weder bei den Rumanen noch bei den Bulgaren auf den Molldreiklang aufgebaute

[18] Stoin (1), Nr. 1571.
[19] a : Izwestja, S. 34; b : Cucu, Nr 147.

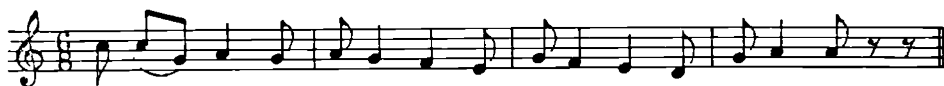
Weisen mit dem Schluß auf der höchsten Stufe desselben bekannt. Dagegen können wir Beispiele anführen, bei denen die zweite Stufe des Pentachords fehlt oder ein nebensächliches Pien darstellt, wie dies bei folgenden Melodien der Fall ist [20]:

In den letzten beiden Beispielen wird die untere Stufe, *d*, wenig in Anspruch genommen; deshalb hat man wohl den richtigen Eindruck, daß diese Melodien — vor allem die rumänische — sich aus dem Trichord *f-g-a* mit einem plagalen Schluß auf *d* entwickelten.

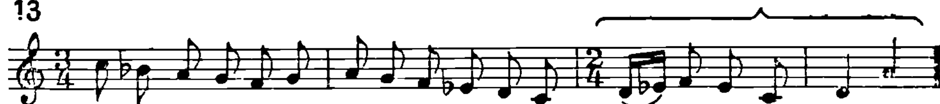
Zum Unterschied dazu haben die Stufen *d* und *a* in den Beispielen a und b von Nr.11 fast die gleiche Bedeutung. Das nachdrückliche Eingreifen der Stufe *g* erinnert uns an die melodische Form *d-g-a-*, die wir sowohl bei den Rumänen als auch bei den Bulgaren, jedoch mit dem Finale *d* finden [21]:

Ein charakteristischer Grundsatz der alten Volksweisen besteht darin, daß man innerhalb ihrer Struktur die sie bildenden melodischen Formeln erkennen und diese in zahlreichen anderen Melodien verfolgen kann. Eine solche nun einmal entstandene Formel ermöglicht sogleich ihre Anwendung in verschiedenen Höhen durch Sequenzierung, da sie an kein bestimmtes Tonregister gebunden ist. Das nun folgende Beispiel setzt sich aus den melodischen Formeln *c-a-g-* und *a-g-f-e* zusammen, die mit

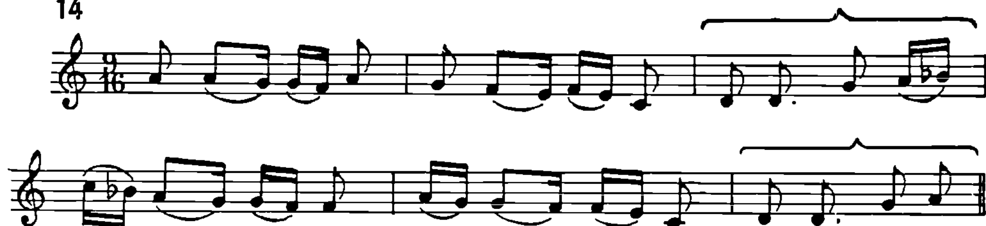
---

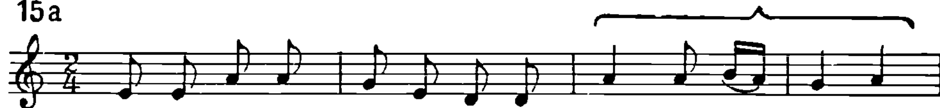
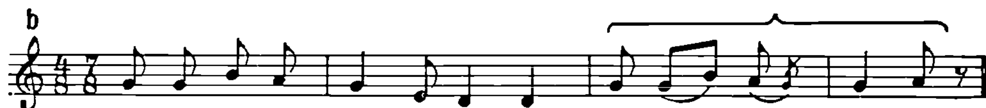
[20] a · Stoin (1), Nr 891; b A I F, F.a, Nr. 1955.
[21] A I F., Phonogr, Nr 6816.

sich selbst – auf der unteren großen Sekunde transponiert – verbunden sind, wonach die charakteristische Kadenz auf der Quinte folgt [22] :

12

Diese Melodie hatte die Sequenz auf der großen Sekunde; in dem nun folgenden Beispiel ist sie auf der unteren kleinen Terz [23] :

13

Den gleichen Sequenzaufbau hat die bulgarische Melodie im folgenden Beispiel [24] :

14

Schließlich sollen noch zwei rumänische Melodien mit einem interessanten Aufbau folgen [25] :

15a

b

[22] A I F., Nr 7618 B
[23] A I F, F a, Nr 1047
[24] Stoin (1), Nr 334
[25] a A I F, Phonogr, Nr 6819 a; b · A I F, Phonogr, Nr 1032.

Ein fluchtiger Uberblick fuhrt zu dem Schluß, daß beide Weisen auf den gleichen Formeln *d-e-g-a-h* aufgebaut sind. Jedoch aufmerksam verglichen, erscheinen sie grundverschieden. In der Tat ist die Urzelle vom Beispiel 15a die Bitonie *e-a-* eine Quarte, die durch die Stufe *g* erganzt und nach oben und unten mit je einer Stufe in der Weite der großen Sekunde ausgedehnt erscheint. Die Urzelle der Melodie aus dem Beispiel 15b ist das Trichord *g-a-h*, das nach unten mit zwei Tonen erweitert wird, die im Intervall von einer kleinen Terz und einer reinen Quarte gesetzt sind und als Schlußton die mittlere Stufe der Trichordie haben.

Alle hier vorgefuhrten Melodien haben die Kadenz auf der funften Stufe gemein; diese wird unmittelbar, oder mittels anderer Stufen intoniert. Außer dem typischen Schluß haben diese Melodien noch folgende Eigenheiten:

a) Tonleiter mit einem alten prapentatonischen Substrat;

b) eine melodische Struktur, in der gewohnlich die sie bildenden unterschiedlichen Formeln klar in Erscheinung treten;

c) eine ziemlich große Mannigfaltigkeit der Struktur für ein und dieselbe modale Form. Die Tonalitat im modernen Sinne erscheint verschwommen, da in der Melodie gewohnlich andere Stufen der Tonleiter als die, auf die man eine modale Quinte aufbauen kann, als wichtiger in den Vordergrund treten.

All das spricht eindeutig gegen die eventuelle Interpretation, daß die Kadenz durch Quintsprung von der tonalen Musik herruhre. Übrigens findet man solche „Quintkadenzen" — sogar durch unmittelbaren Quintsprung — schon viele Jahrhunderte vor dem Entstehen des modernen Tonalitatempfindens.

Wir sehen ab, von den eigentlichen Unterschieden der vorgefuhrten rumanischen und bulgarischen Melodien zu sprechen, wurde uns das doch weit von unserem Thema abbringen. Wir mochten lediglich darauf hinweisen, daß man bei den Rumanen eine bedeutendere Anzahl von Melodien und eine großere modale Mannigfaltigkeit derselben feststellen kann. Es ist aber nicht ausgeschlossen, daß wir in dieser Hinsicht kein entsprechendes bulgarisches Material zur Hand hatten; wir beziehen uns hier auf die bei Winter- und Fruhlingsfeiertagen gesungenen Volksliedern, von welchen die beiden von Vasil Stoin [26] herausgegebenen massiven Folklorebande eine beachtliche Anzahl bringen.

Es ist uns nicht bekannt, inwieweit diese modale Form in den Liedern der anderen Balkanvolker enthalten ist, da wir von ihnen kein

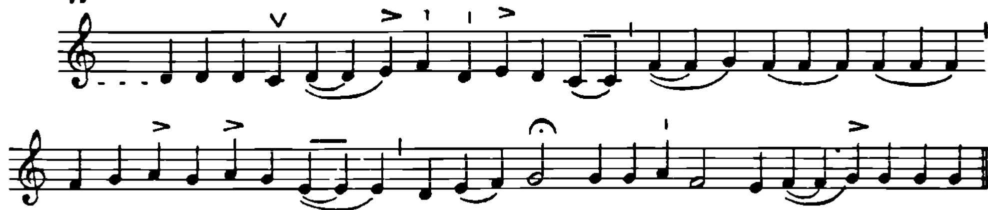
---

[26] Stoin (1) und (2)

ebenso reichhaltiges Folklorematerial wie von den Bulgaren besitzen. Wir hatten jedoch die Moglichkeit, etwa 1 500 jugoslawische Melodien zu analysieren, wobei wir denselben Schluß-Quintsprung, jedoch nur als Interjektion, außerhalb der eigentlichen Melodiezeile, feststellen konnten. Sobald wir uber das entsprechende Folklorematerial verfugen, mussen wir diese Frage naher untersuchen.

Wenn wir auch von den Jugoslawen, Albaniern und Griechen keine diesbezuglichen Melodiebeispiele besitzen, finden wir dagegen die uns interessierende kennzeichnende Kadenz in der byzantinischen Musik des fruhen Mittelalters. Da ist beispielsweise der Schluß eines Gesanges in der I. Kirchentonart, dessen „Basis'' oder „Tonika'' *d* ist und der aus dem XI. Jahrhundert stammt [27] :

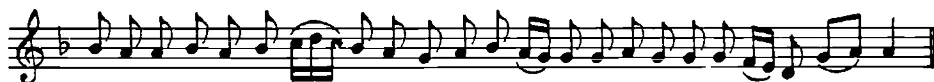
Soweit es uns bis jetzt bekannt ist, findet man solche Schlusse in der alten byzantinischen Musik nur in der I. und IV. Kirchentonart. Zur Erlauterung folgt nun ein Fragment eines Gesanges in der IV. Kirchentonart, der als „Tonika'' die Stufe *c* hat. Das Beispiel stammt aus der gleichen Zeit wie das vorherige [28] :

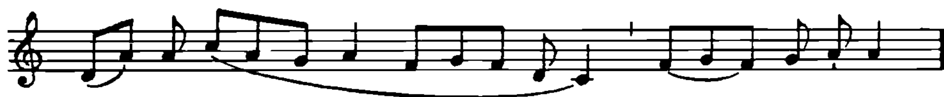


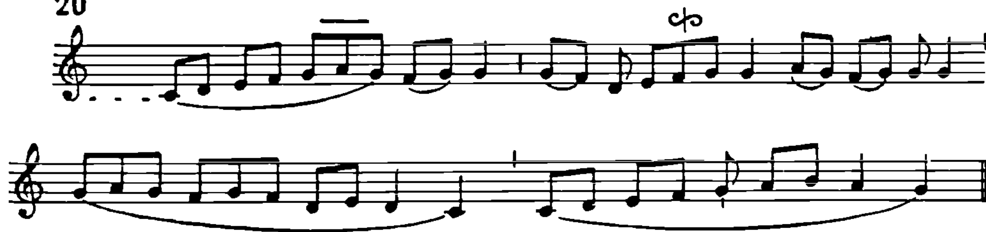
Dieselben Schlusse findet man in der fruhen psaltischen Musik, jedoch nicht fur die I. und IV., sondern fur die V. und IV. Kirchentonart. Die Struktur dieser Melodien mit solchem Schluß unterscheidet sich von den meisten in diese Kirchentonarten gesetzten Gesängen, was, unserer Meinung nach, ein Beweis dafur ist, daß sie einem älteren Bestand reli-

[27] Petresco, S 41—42
[28] Petresco, S. 108—109.

gioser Weisen entstammen. Viele von ihnen, vor allem die in der IV. Kirchentonart, die bloß Kerubika und Kinonika sind, sind reich ornamentiert; andere hingegen erscheinen ziemlich schlicht, wie aus dem nun folgenden Beispiel ersehen werden kann[29]:

18

Es ist uns nicht bekannt, in welchem Maße die Melodien mit diesem Schluß, von der gregorianischen Musik, bis zu ihrer „Restaurierung" am Anfang unseres Jahrhunderts, beibehalten wurden. Jedenfalls begegnen wir in alten, heutzutage neu in Umlauf gebrachten Gesangen, einigen auf der funften Stufe kadenzierenden Melodien. Zwei von diesen, die aus dem XI. Jahrhundert stammen, stehen im I. Kirchenton und haben also ihre „Tonika" auf *d*. Hier ein Fragment eines solchen Gesanges[30]:

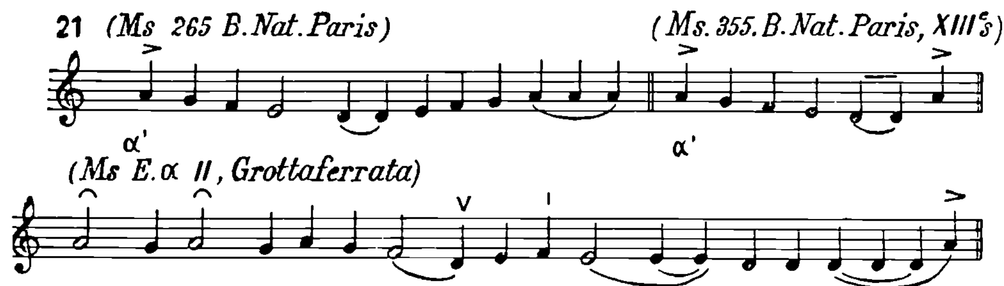
19

Ein anderer Gesang mit gleichem Schluß wurde von uns unter den „Halleluja-Versen" im VIII. Kirchenton entdeckt. Zum Unterschied von den anderen Melodien in demselben Kirchenton, die gewohnlich auf *g* kadenzieren und die Rezitante eine Quarte hoher, auf *c* haben, hinunter aber gewohnlich bis *d* gehen, weist die vorgefuhrte Melodie zwar den gleichen *g*-Schluß auf, der jedoch zugleich auch die Rezitante ist; „Tonika" ist die untere *c*-Stufe[31]:

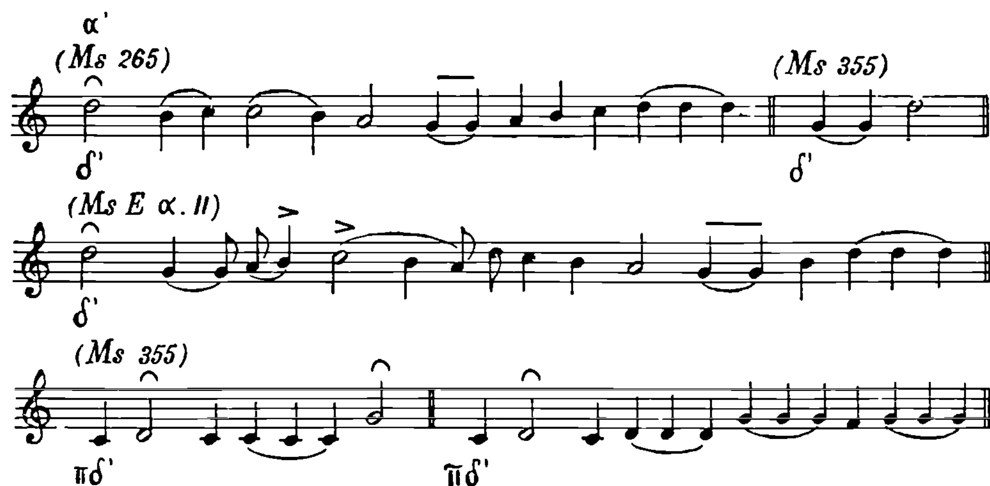
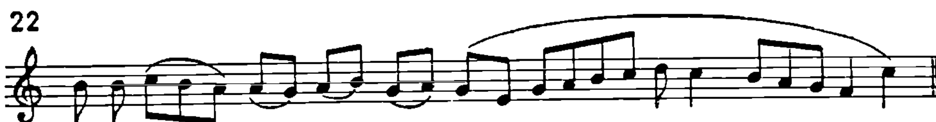
20

---

[29] Macarie, S. 139.
[30] Graduale, S. 76*.
[31] Graduale, S. 245.

Andere Gesange dieser Kategorie fanden wir in der gregorianischen Musik nicht; da ihre Anzahl uberaus gering ist und die gregorianische Musik sich eng an die byzantinische anlehnte, kann man ohne weiteres annehmen, daß sie aus Byzanz stammen. Dafur spricht auch die Tatsache, daß diese Melodien dem Gesang „Kyrie eleison" und — wie bereits erwahnt — einem „Halleluja-Vers" angehoren. Aber abgesehen davon, gibt es fur diese Annahme noch ein stichhaltiges Argument:

In den mittelalterlichen byzantinischen und lateinischen musiktheoretischen Traktaten wird von gewissen melodischen Formeln gesprochen, die fur jeden Kirchenton kennzeichnend sind und gewohnlich von gewissen Ausdrucken begleitet werden, wie (bei den Byzantinern) ἀνανεανες (ananeanes), νεανες (neanes), ἀνεανες (aneanes), ἁγια (hagia) usw., und bei den Lateinern annanes, neanes, nana, hagia usw. Diese Ausdrucke — die keinen bestimmten Sinn haben — wurden mit bestimmten melodischen Formeln verbunden und hatten eine mnemotechnische Funktion. Bei den Byzantinern wurden sie Enechema, manchmal auch Epechema oder Apechema und im Latein Noane genannt [32]. Der gemeinsame Ursprung dieser Ausdrucke ist unbestreitbar. Ihr Vorhandensein in Ost und West ist dadurch zu erklaren, daß sie von den Lateinern aus Byzanz ubernommen wurden, wie es um das Jahr 825 der lateinische Bischof Aurelian de Réomé anerkannt hat [33]. Selbst die melodischen Formeln, die diese Ausdrucke begleiten, sind miteinander eng verwandt. Fur die uns interessierende Frage ist es aber von Bedeutung, daß einige dieser Formeln den Schluß auf der funften Stufe kennen, mit dem wir uns in dieser Arbeit befassen [34]. Hier einige davon [35]:



[32] Petresco, S 22—23
[33] Auda, S 170, Petresco, S VI (Vorwort von A Gastoué)
[34] Es sei darauf hingewiesen, daß die eigentlichen Melodieformeln in den byzantinischen Manuskripten nur seit dem Beginn des XIII Jahrhunderts vorkommen (vgl. Petresco, S 26), wahrend die lateinischen sie schon von Hucbald an, d h im IX—X Jahrhundert, vermerken (vgl Auda, S 171)
[35] Petresco, S 28—30.

Eine dieser melodischen Formeln hat bei den Lateinern folgende Gestalt [36]:

Dabei fallt uns die geringe Anzahl der Formeln mit dem Schluß auf der funften Stufe auf, welche Tatsache der ebenso geringen Anzahl der eigentlichen Melodien, die auf derselben Stufen enden, entspricht. Das ist noch ein weiterer Beweis der byzantinischen Herkunft auch dieser melodischen Formeln oder allenfalls des Schlusses auf der Quinte.

Wenn aber der Quint-Schluß einiger Melodien viel haufiger bei den Byzantinern als bei den Lateinern vorkommt und wenn die lateinischen „Noanen" — und zugleich mit ihnen gewiß auch die sie begleitenden melodischen Formeln — aus Byzanz ubernommen wurden, dann bedeutet das, daß diese modale Form in der byzantinischen Musik alter als das IX. Jahrhundert ist.

Diese Schlußfolgerung drangt die Frage auf, ob der besprochene kennzeichnende Quintschluß in der rumanischen und bulgarischen Volksmusik nicht etwa auf einen kirchlichen Einfluß zuruckzufuhren ist. Um

---

[36] Petresco, S 24.

eine richtige Antwort auf dieses Problem zu finden, mussen vorerst — wenn auch kurz — zwei andere Fragen behandelt werden:

1. Hat die Volksmusik eine Rolle bei der Entstehung der Kirchenmusik gespielt?

2. Waren in der Zeit der Entstehung der rumanischen und bulgarischen Volksmusik gewisse Voraussetzungen fur den Einfluß der Kirchenmusik auf die Volksmusik gegeben?

Johannes Chrisostomus hat zu seiner Zeit behauptet, „die Musik ist im Himmel geschaffen", „der Mensch ist nur dank der Offenbarung des Heiligen Geistes ein Musiker" [37]. Eine derartige, auch von den anderen Dienern der Kirche in jener Zeit und auch noch später vertretene Meinung, ist zwar bei einem Bischof am Ende des IV. Jahrhunderts durchaus verstandlich, in unseren Tagen aber undenkbar. Jede Kunst, also auch die Musik — ob religioser oder weltlicher Natur — ist eine Schopfung des sozialen Menschen, wie ubrigens auch die Religion selbst; ihre Entwicklung ging Hand in Hand mit der Entwicklung des Menschen. Die besonders im Westen unternommenen Forschungen in bezug auf den Ursprung des christlichen Kultes haben eine Reihe bedeutender Tatsachen zutage gefordert, in deren Lichte auch die betreffende Musik besser verstanden werden kann. Man ist beispielsweise zur Schlußfolgerung gelangt, daß die Kirche zwecks Bekehrung der Heiden zum Christentum christliche Feiertage den heidnischen unterschob, auf dem Grundstein der heidnischen Tempel [38] Kirchen errichtet und auch gewisse Praktiken der heidnischen Magier [39] usw. übernahm.

Wenn also die Kirche in dieser Weise mit den Feiertagen, Bethäusern und Kultpraktiken verfuhr, dann kann man ohne weiteres annehmen, daß sie auch auf dem Gebiete der Musik nicht anders vorgegangen ist. Das wird auch von den historischen Daten bestatigt.

Bekanntlich spielte die Musik schon in den fruhesten Zeiten die Rolle einer Kampfwaffe zwischen der „offiziellen Kirche" und den verschiedenen „Ketzersekten". Der Gnostiker Bardesan komponierte im III. Jahrhundert zwecks Verbreitung seiner Glaubenslehre im Volkston gehaltene Hymnen mit 5 bis 6-silbigen Versen in Volksmetrik, aber auch Volksmelodien schlechthin, in die er häufig gewisse magische Formeln einfuhrte [40]. Um dem entgegenzuwirken, schuf Efrem der Syrier, den offiziellen Dogmen entsprechende Texte, die er den Weisen der Gnostiker anpaßte.

---

[37] Combarieu, S 196

[38] Leclerq, S. 333

[39] Combarieu, S 198.

[40] Machabay, S 7, Anm. 2.

Die Tatsachen wiederholen sich im Kampf gegen die Arier, als die Orthodoxen — vor allem Johannes Chrisostomus in Byzanz und Ambrosius in Mailand — „pour mieux résister aux hérétiques répondirent à leurs chants populaires par d'autres chants populaires"[41]. All das fuhrt zum Eindringen der Volksmusik in die Kirche, vor allem, da man anerkennen muß, daß viele dieser Hymnen fruher oder später in den offiziellen Gottesdienst aufgenommen worden sind, was ubrigens von manchen lateinischen und auch byzantinischen Forschern bestatigt wurde, die zu folgenden Schlußfolgerungen gelangt sind :

— In alten Zeiten „le texte sacré était le plus souvent adapté à des cantilènes populaires" (wurde der heilige Text meistens den Volksliedern angepaßt)[42].

— Die altesten Ambrosius-Hymnen „étaient par excellence des pièces populaires et n'ont même pas toujours été composées pour être exécutées à l'église"[43] (waren vorzugsweise Volkslieder und nicht immer dazu angetan, in der Kirche zu Gehor gebracht zu werden).

— „Il faut aussi reconnaître dans la formation des mélodies grégoriennes un apport considérable du milieu ambiant, et telle antienne, ou telle strophe d'hymne pourrait fort bien être une mélodie populaire plus ancienne même que le christianisme"[44]. (Man muß auch anerkennen, daß die gregorianischen Melodien im hohen Grade von ihrer Umwelt beeinflußt wurden. Mancher Wechselgesang, manche Hymnenstrophe klangen wie ein Volkslied, das alter war als das Christentum selbst.)

Der Einverleibungsprozeß gewisser Volksmelodien in die Kirchenmusik wird bis zum X.—XI. Jahrhundert fortgesetzt; das bezieht sich vor allem auf den gregorianischen Gesang, vermutlich aber auch auf den byzantinischen.

Die Volksmelodie wurde lange Zeit hindurch von der Kirche als Kampfwaffe gegen die Ketzer und als Werbemittel fur neue Anhanger benutzt. Somit ist ihr Beitrag zur Schaffung der Kirchenmusik keineswegs geringer, wenn nicht noch bedeutender als der der synagogalen und griechischen Musik. Wir erkennen dies an der modalen Struktur der byzantinischen und gregorianischen Musik. Alle, die sich mit der Theorie der mittelalterlichen Musik befaßten, haben die strukturellen Unstimmigkeiten zwischen den Kirchentonen dieser Musik und den Modi der alten griechischen Theoretiker der Änderung in den „Anschauungen" uber die Modi zugeschrieben, der Verwechslungen zwischen „Modus, Tropen und

[41] Cabrol, S. 2817
[42] Aubry, S. 328
[43] Gastoué (2), S 178.
[44] Machabay, S. 14.

Ton'', die angeblich gegen das Ende des romischen Kaiserreiches stattgefunden haben [45]. Unserer Meinung nach, entspringen diese Unterschiede weder einer ,,mangelhaften Terminologie'', noch einem ,,falschen Ausgangspunkt in der Folge der Tonleiter'' [46], sondern dem massiven Eindringen der Volksmusik, die viel reicher als die griechische Musik an modalen Formen war, in die Kirche. Gerade dieser Reichtum einer lebendigen, mit der Wirklichkeit verbundenen und nicht nur theoretischen Musik, hat jenen viel Kopfzerbrechen verursacht, die sich damit befaßten, die Kirchengesange auf die acht Tone zu verteilen.

In dieser Art und Weise — zugleich mit der Ubernahme von Volksmusik seitens der Kirche — konnte in die byzantinische Musik auch die modale Form mit dem Schluß auf der funften Stufe eindringen. Das genaue Datum dieses Geschehens kann nicht leicht bestimmt werden; wir haben aber gesehen, daß diese Form bereits im IX. Jahrhundert vorhanden war. Wir behalten uns jedoch vor, auf diese Frage noch zuruckzukommen.

Da die Kirchenmusik die vorgefuhrte modale Form seit einer langen Zeit aufweist, konnte man annehmen, daß die rumanischen und bulgarischen Weihnachtslieder sie aus derselben ubernommen haben. Dazu waren jedoch zwei Bedingungen erforderlich :

a) Der Entwicklungsprozeß der Kirchenmusik hatte abgeschlossen sein mussen;

b) Es hatte ein solcher Musikunterricht bestehen mussen, der diese Tonkunst einheitlich hatte uberliefern konnen.

Was den Punkt a) betrifft, so haben wir bereits erwahnt, daß der Entwicklungsprozeß der Kirchenmusik noch lange andauerte. Nehmen wir aber an, daß zugleich mit der Systematisierung der Gesange auf den acht Tonen — ein Werk, das Johannes der Damaszener im VIII. Jahrhundert vollbracht hatte — auch der Entwicklungsprozeß der byzantinischen Musik abgeschlossen wurde; nun einmal kodifiziert, mußte die Musik in die breitesten Volksschichten eindringen, da sie nur auf diese Weise ihren Einfluß auf das Volk ausuben kann. Dies ware jedoch nur innerhalb einer langen Zeitspanne, durch die Überwindung verschiedener lokaler Traditionen, wie auch bloß durch ein organisiertes Musikstudium moglich gewesen. Die Musikschule aber, welche eine in Konstantinopel existierende Korperschaft der Kirchensanger voraussetzt, ware allein dazu nicht imstande gewesen, selbst dann nicht, wenn sie von allen Monchen jener Zeit unterstutzt worden ware. Außerdem konnte dieser Einfluß nur zu

[45] Auda, S 15—27.
[46] Auda, S 23

einer bestimmten Zeit wirksam sein, nämlich während des Entwicklungsprozesses einer eigenen Volksmusik bei den Rumänen und Bulgaren. Wir behaupten dieses in Anbetracht der Tatsache, daß die vorgeführten Melodien einer der ältesten Gattungen der rumänischen und bulgarischen Musikfolklore angehören: dem mit einem vorchristlichen Brauch eng verbundenen Weihnachtslied. Da es sich hier um die Übernahme einer Tradition handelte, war die Musik besonders in derjenigen Periode den Einflüssen zugänglich, in der die Musik des gegebenen Volkes entstand. Die Entstehungsperiode der Musik eines Volkes hängt eng mit dem Entstehen desselben und seiner Sprache zusammen; nach dem Abschluß dieses Prozesses war die Gattung „Weihnachtslied" sozusagen „verschlossen", die Kraft der Volkstradition trat in den Vordergrund, eine Tradition, die nicht weniger konservativ ist als die der Kirche. Zweifellos hat die Kirche — dies jedoch bloß im Laufe der Zeiten — ihren Einfluß auf das Weihnachtslied, vor allem auf dessen Text, ausgeübt.

Warum vermochte die byzantinische Musik im VII.—IX. Jahrhundert — der Entstehungszeit des rumänischen und bulgarischen Volkes — das Weihnachtslied nicht beeinflussen? Weil die Fühlung zwischen Dazien, das heißt dem heutigen rumänischen Territorium und Byzanz gegen das Ende des VI. Jahrhunderts kaum noch existierte [47] und nach der Gründung des bulgarischen Staates im Jahre 680 vollkommen unterbrochen wurde. Aus diesem Grunde konnte sich das Christentum nicht auf dem offiziellen Wege verbreiten, sondern nur von Mann zu Mann. Es ist nicht anzunehmen, daß eine solche Form der Verbreitung einer Religion, der Verbreitung von Musik förderlich war, die zu jener Zeit beispielsweise in der Kathedrale der „Hl. Sofia" in Konstantinopel oder in anderen religiösen Zentren gepflegt wurde. Eher mußte man an eine Musik denken, die den Menschen christlichen Glaubens (der tief von alten Glaubensbekenntnissen und heidnischen Riten durchdrungen war) vertraut war, d.h. an eine Musik, die eigentlich Volksmusik war.

All diese Betrachtungen sind auch für das bulgarische Volk gültig, um so mehr, da dieses erst im Jahre 865 zum Christentum übergegangen ist, also zu einer Zeit, da sein ethnogenetischer Prozeß vor seinem Abschluß stand. Allerdings mußten auch unter den Bulgaren noch vor diesem Datum Christen gewesen sein. Die Verbreitung des christlichen Glaubens geschah bei den Bulgaren in gleicher Weise wie bei den Rumänen, so daß sich auch hier die religiöse Musik von der Art derjenigen, die in Konstantinopel gepflegt wurde, nicht verbreiten konnte.

[47] Istoria Romîniei, S. 634

Unsere Betrachtungen führen zur Schlußfolgerung, daß die Formeln mit Quintschluß weder von den Rumänen noch von den Bulgaren aus Byzanz entlehnt werden konnten. Kann man also annehmen, daß Byzanz sie von den Rumänen oder Bulgaren übernahm? Auch das ist kaum möglich, denn wir haben gesehen, daß diese Quintschlüsse schon zu Beginn des IX. Jahrhunderts in den byzantinischen Melodien vorhanden waren, während das rumänische und bulgarische Volk in ihrem Entwicklungsprozeß standen und fast keine Fühlung mit Byzanz hatten. Woher stammt also diese Form, die gleichermaßen in der rumänischen, bulgarischen und byzantinischen Musik existiert? Wir nehmen an — und es bleibt den weiteren Forschungen vorbehalten, unseren Standpunkt anzuerkennen oder ihn abzulehnen — daß von einer gemeinsamen Quelle die Rede ist: von der Welt der Geten und Thraken. Von dieser uralten Bevölkerung konnte die von uns untersuchte modale Formel in die byzantinische Musik schon im III. Jahrhundert eindringen, u.zw. gleichzeitig mit der Übernahme der Volksmelodien. Bekanntlich waren im IV. Jahrhundert in den Donauprovinzen zahlreiche Bistümer vorhanden, so daß die Verbindung zwischen diesen Gebieten und Byzanz zu jener Zeit viel enger war als in den VI.—IX. Jahrhunderten. Das Vorhandensein derselben modalen Formel bei den Rumänen und Bulgaren ist jedoch klar; die romanisierte Bevölkerung der Geten und Thraken hatte einen unmittelbaren Anteil sowohl an der Entstehung des rumänischen wie auch des bulgarischen Volkes; nicht um den Einfluß eines Volkes auf das andere Volk, sondern um eine gemeinsame Grundlage handelt es sich. Unsere künftige Forschungsarbeit soll sich zum Ziel setzen, in Erfahrung zu bringen, welche andere Musikelemente die uralten Verbindungen zwischen den Völkern dieser geographischen Zone erkennen lassen [48].

LITERATUR

P. Aubry, *Le système musical de l'église arménienne,* in: „La tribune de Saint Gervais," November—Dezember, 1901

A. Auda, *Les modes et les tons de la musique, spécialement de la musique médievale.* Liege, 1931

L. Bardos, *Natürliches Tonsystem,* in „Studia memoriae Bélae Bartok sacra," Budapest, 1956

B. Bartok, *Cîntece poporale româneşti din Comitatul Bihar* (Rumänische Volkslieder aus dem Bihor-Komitat) Bukarest, 1913.

S. Baud-Bouvy, *La strophe de distiques rimés dans la chanson grecque,* in „Studia memoriae Bélae Bartok sacra." Budapest, 1956.

[48] Istoria României, S. 629—631.

C. Brăiloiu, (1) *Folklore musical*, in *Encyclopédie de la musique* Fasquelle, Paris, 1959, Bd. II.
(2), *Sur une melodie russe*, in O. Souvtchinski : „Musique russe", II, Paris, 1953.
(3), *Le rythme aksak*, Abbeville, 1952
(4), *Le giusto syllabique Un système rythmique propre à la musique populaire roumaine*, in „Polyphonie", II, Bruxelles, 1948
G. Breazul, (1) *Studii de folclor muzical* (Studien zur musikalischen Folklore), in „Cercetări folclorice" (Folkloreforschungen), I, Bukarest, 1947
(2), *Patrium Carmen*, Bukarest, 1941.
(3), *Colinde* (Weihnachtslieder), Craiova, 1938.
Dom. F. Carbol, *Ariens*, in *Dictionnaire d'Archeologie chrétienne et de Liturgie.* Tom. I, Bd. 2
J. Combarieu, *Histoire de la musique*, Paris, 1913
G. Cucu, *200 colinde populare* (200 volkstumliche Weihnachtslieder), Bukarest, 1936.
S V Drăgoi, *303 colinde* (303 Weihnachtslieder), Craiova, o.O.
Encyclopédie de la musique, Fasquelle, Paris, I (1958), II (1959), III (1961).
A Gastoué, (1) *Les origines du chant romain*, Paris, 1907.
(2), *L'Art grégorien*, Paris, 1911
Graduale Sacrosanctae Romanae Ecclesiae Parisiis, Tornaci, Romae, 1943.
N. Ionescu, *Colinde din Oltenia* (Weihnachtslieder aus Oltenien), o O.
Istoria Romániei, (Die Geschichte Rumaniens), Bukarest, 1961.
Iswestja na Instituta za Muzika (Nachrichten des Instituts fur Musik) Buch II und III, Sofia, 1942.
Dom H Leclerq, *Achaïe*, in *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie.* Tom. I, Bd. I.
Macarie Ieromonahul, *Anastasimataru bisericesc* (Kirchliches Anastasimatarion), Wien, 1823
A. Machabay, *Histoire et évolution des formules musicales du I-er au XV-ème siècle de l'ère chrétienne*, Paris, 1928.
I D Petresco, *Les Idiomèles et le Canon de l'Office de Noel*, Paris, 1932
V. Popovici, *Cîntece (colinde) de Crăciun şi Anul Nou* (Weihnachts- und Neujahrslieder), Bukarest, 1934.
V Stoin, (1) *Narodni pesni ot sredna severna Bălgaria* (Volkslieder aus dem Mittelnorden Bulgariens), Sofia, 1931.
(2) *Narodni pesni ot Timok do Vita* (Volkslieder von Timok bis Vita), Sofia, 1928
L. Vargyas, *Parallèles entre mélodies françaises et hongroises.* In *Acta ethnographica Academiae scientiarum Hungariae.* Tom. IX, Heft 3—4, Budapest, 1960.
B Vavrinecz, *Aszimmétrikus ritmusok* (Unsymmetrische Rhythmen), in „Emlekkonyv Kodály Zoltán 70 szuletésnapjára", Budapest, 1953.
W. Wiora, *Alter als die Pentatonik*, in „Studia memoriae Bélae Bartok, sacra " Budapest, 1956.

Abkürzungen

A I.F = Archiv des Instituts fur Ethnographie und Folklore zu Bukarest.
F a = Auxiliare (direkte) Musikaufzeichnungen (aus demselben Archiv)

APERÇU CRITIQUE DES RAPPORTS DE LA VALACHIE ET DU MONT ATHOS DES ORIGINES AU DÉBUT DU XVI[e] SIÈCLE

par PETRE Ș. NĂSTUREL

L'étude des rapports multiséculaires de la Valachie et la Moldavie avec le Mont Athos constitue l'un des chapitres majeures de l'histoire des relations roumano-grecques. Le sujet dépasse du reste la sphère strictement gréco-roumaine pour s'intégrer de plein droit dans celle des relations des Principautés danubiennes avec l'ensemble de la Péninsule balkanique.

On a beaucoup écrit là-dessus [1]. Mais on n'a pas tout dit. Et si nous prenons la plume à notre tour, c'est moins en nous berçant de l'illusion d'épuiser ici la question, qu'animé du désir d'inciter d'autres chercheurs qui, ayant accès aux archives et trésors athonites, encore mal connus, auront toute latitude de poursuivre et enrichir cette enquête.

---

[1] Travaux essentiels N Iorga, *Muntele Athos în legătură cu țările noastre*, dans *Analele Academiei Române Memoriile secțiunii istorice*, II[e] série, t XXXVI, Bucarest, 1914, p. 447—517 et *Le Mont Athos et les Pays roumains*, dans *Bulletin de la section historique de l'Academie Roumaine*, II—1, 1914, p 148 213, M Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, 2[e] éd, Bucarest, 1937 G Cioran (Τσιοράν), Σχέσεις τῶν ῥουμανικῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω καὶ δη τῶν μονῶν Κουτλουμουσίου, Λαύρας, Δοχειαρίου καὶ Ἁγίου Παντελεήμονος ἢ τῶν Ῥώσων, Athènes, 1938, T Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfîntul Munte Athos*, Sibiu, 1940; E Turdeanu, *Legăturile românești cu mănăstirile Hilandar și Sfîntul Pavel de la Muntele Athos*, dans *Cercetări literare*, IV, Bucarest, 1941, p 60—113 Tout un fascicule de la revue *Ortodoxia*, V—2, Bucarest, 1953, p 178—294 a éte consacré aux différents aspects des relations roumano-athonites à travers les siècles (voir notamment aux pages 238—278 l'article de Gh I. Moisescu, *Contribuția românească pentru susținerea Muntelui Athos în decursul veacurilor*).

L'examen des relations roumano-athonites d'après les sources grecques, slavonnes, roumaines [2], nous a déjà permis de constater combien la question méritait qu'on la reprît. Une partie des résultats de nos recherches a déjà été publiée [3]. Mais elle n'intéressait que la période initiale, proprement dite byzantine, du milieu du XIV^e siècle à celui du suivant.

Elargissant cette fois le champ de nos investigations, tout en les limitant à la Valachie, nous résumerons ici nos observations antérieures et y adjoindrons nombre d'autres remarques, en poussant jusqu'au règne de Neagoe Basarab (1512—1517). Il fut en effet le premier des voévodes roumains qui prit sous sa haute protection tous les monastères de l'Athos, sans exception. Aussi voyons-nous là le terme de la première étape des rapports établis entre la Sainte Montagne et la Valachie. Ces rapports deviendront dorénavant des relations en toute règle.

Le premier des voévodes roumains qui se pencha sur l'Athos fut le prince de Valachie Nicolas-Alexandre (1352—1364). Sa générosité s'exerça sur le monastère de Kutlumus, à l'instigation d'un moine énergique de ce couvent, Chariton [4].

Le motif de son geste nous échappe. Certes, la pénurie à laquelle ce monastère était en proie, explique bien des choses. Mais il se pourrait que le mariage de sa fille Anne avec Étienne Urosh de Serbie en juillet 1360, ait facilité le contact des caloyers de la Sainte Montagne avec le prince valaque, compte tenu du patronage de la famille de son gendre sur certaines laures athonites, comme Chilandar, Saint Paul et Xénophon et à l'instar aussi des tsars bulgares, protecteurs de Zographou et de Philothéou. La reconnaissance un an plus tôt (1359) par le patriarche œcumé-

---

[2] Voir surtout P Lemerle, *Actes de Kutlumus*, Paris, 1945 et le Corpus de documents édités par l'Academie de la République Populaire Roumaine sous le titre *Documente privind istoria României. Veacul XIII—XV. B) Ţara Românească (1247—1500)*, Bucarest, 1953, passim et *Documente.. , Veacul XVI. B) Ţara Românească, vol I (1501—1525)*, Bucarest, 1951 Nous désignerons le premier volume du sigle DŢR, XIII—XV suivi de la page et du numéro d'ordre des documents et le second par DŢR, XVI—1 (de même pour les renvois à d'autres volumes de cette collection, le chiffre romain indiquant le siècle et le chiffre arabe le tome considéré)

[3] P. Ş Năsturel, *Legăturile Ţărilor Române cu Muntele Athos pînă la mijlocul veacului al XV-lea*, dans *Mitropolia Olteniei*, X, nos 11—12, Craiova, 1958, p 735—758 et *Le Mont Athos et ses premiers contacts avec la Principauté de Valachie*, dans le *Bulletin* de l'Association internationale d'études du sud-est européen, I, nos 1—2, Bucarest, 1963, p 31—38. Voir encore T Bodogae, *Consideraţiuni istorice privind legăturile Bisericii române cu mănăstirile din Muntele Athos*, dans *Mitropolia Banatului*, XIII, nos 3—4, Timişoara, 1963, p. 160—168.

[4] Sur Kutlumus, Chariton et les princes valaques, voir P. Lemerle, *op cit.*, p. 102—105, 110—121 et 134—138. Cf. P Ş. Năsturel, *Legăturile* .., p. 735—744 N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, dans *Biserica Ortodoxă Română*, LXXVII, nos 7—10, 1959, p 736 essaye d'étendre le pontificat de Chariton jusqu'en 1381.

nique de l'Église de Hongrovalachie, confiée avec l'assentiment du basileus à un métropolite grec, assurait à la jeune principauté de Valachie sa place dans le concert des nations orthodoxes et invitait par ailleurs le voévode à adopter de plus en plus strictement les us et coutumes des têtes couronnées — Byzantins, Bulgares, Serbes, Russes, Géorgiens — dont la politique de prestige s'appuyant sur l'Église se devait de favoriser ce centre et ce symbole de la spiritualité byzantine et de la communion inter-orthodoxe qu'était le Mont Athos [5].

C'est ce que Chariton devait faire remarquer un peu plus tard à Vladislav Ier (Vlaicou), fils et successeur de Nicolas-Alexandre [6], auquel il l'avait très certainement déjà insinué quelques années auparavant.

Ce que fit le père, décédé en 1364, c'est Chariton qui nous le précise : il prit à son compte les dépenses occasionnées par la construction de la grande tour indispensable à la sûreté des caloyers menacés à tout instant par les pirates.

Le fils, dont le règne couvre les années 1364—1377 environ, fut sollicité par Chariton de continuer cette œuvre importante. Le programme comportait force points : entourer le monastère d'une enceinte munie de tours ; y bâtir une église, un réfectoire et des cellules pour les moines ; le doter des biens et des animaux nécessaires à l'entretien des moines présents et futurs. On se mit à l'œuvre. Les fortifications (κάστρον) étaient déjà élevées en septembre 1369, quand un violent conflit éclata entre le fondateur valaque et l'higoumène grec. Le prince insistait pour installer à Kutlumus des moines roumains. Il prétendait même changer la règle à laquelle étaient soumis ses protégés. Alors que les moines grecs y vivaient en cénobites, les Valaques (dont un ex-archiprêtre) soutenus par leur voévode, réclamaient sinon pour tous, du moins pour eux-mêmes, la faculté d'y vivre chacun à sa guise, dans l'idiorythmie. Point n'est besoin de retracer ici les phases et les alternatives du différend. Mais, le fait est que, en dépit des dettes qui l'écrasaient et malgré les recommandations que des personnalités grecques et roumaines de la cour valaque s'évertuèrent à lui faire, Chariton s'obstina à affronter son bienfaiteur au nom du respect de la tradition cénobitique, « le ciel sur la terre » [7]. Ce n'est qu'après avoir pris conseil de ses moines et de certains des personnages les plus estimés de la Sainte Montagne que notre higoumène finit par se prêter à un compromis avec son mécène : les moines roumains vivraient à leur guise et obéiraient à Chariton, montrant toute déférence aux caloyers grecs ; le successeur

[5] P. S Năsturel, *op. cit*, p 737—738.
[6] P Lemerle, *op. cit*, p 103, lignes 7—11.
[7] *Op cit*, p 114, l. 36.

de Chariton serait désigné par lui-même et par la communauté, sous réserve d'être investi par le voévode ; enfin, nul n'aurait le droit de se prévaloir de la générosité roumaine pour brimer les Grecs et transformer Kutlumus en monastère valaque. On retiendra encore que Chariton et Vladislav devinrent « fondateurs » (κτήτορες) à titre égal, du couvent, qui s'appellera plus tard le monastère de Chariton ou le couvent du voévode. Vladislav devenait οἰκοκύριος καὶ κτήτωρ — curateur et fondateur — de Kutlumus [8].

L'accord dut être conclu entre 1370—1372. Autrement Chariton n'aurait pu être sacré à Constantinople métropolite de Hongrovalachie, à la demande expresse de Vladislav I^er^, le 11 août 1372. Il cumula cette haute charge avec l'higouménat de Kutlumus ; il devait même, un peu plus tard, être promu en outre supérieur général (« prôtos » : prieur) de la Sainte Montagne. En cette qualité Chariton dut probablement obtenir à d'autres couvents athonites, sinon à tous, certains secours, ou du moins des dons, de la part des Valaques.

L'entente réalisée entre Vladislav et Chariton, ce dernier fut secondé par un kathigoumène, Melchisédec, probablement l'ex-archiprêtre valaque Michel, venu, avec quelques Roumains, revêtir l'habit à Kutlumus, selon le désir du voévode, et sonder de la sorte les intentions de Chariton.

Vladislav une fois mort (vers 1377), il faut attendre le règne de son neveu, Mircea l'Ancien (1386—1418) pour parler à nouveau de rapports entre Kutlumus et la Valachie. Un de ses boyards, Aldea, dédia en effet le village de Cireaşovul (près la ville de Slatina) au monastère de Saint Nicolas à Kutlumus [9]. L'acte n'est daté que du mois de novembre de la 7^e^ indiction. La mention qui y est faite du prince Mircea montre qu'on doit l'assigner à l'an 1398 ou 1413. Les avis des érudits sont partagés. Nous préférons 1398 [10], car Aldea précise avoir remis son acte de donation à l'higoumène Jérémie. Un personnage de ce nom est attesté à la tête de Kutlumus en 1387, alors qu'en 1399 le titulaire de cette charge était Hilarion [11].

---

[8] P Lemerle, *op cit*, p 104, l 54

[9] Kutlumus est place sous le vocable de la Transfiguration Saint-Nicolas est celui de la chapelle — παρεκκλήσιον — amenagée près du beffroi du monastère, dans la partie nord-ouest du couvent, cf T Bodogae, *Ajutoarele* , p 176 Mgr Tit Simedrea veut bien nous suggérer que les Roumains de Kutlumus (qui formaient visiblement au debut une petite communaute distincte de celle des moines grecs dont elle ne partageait point le genie de vie) devaient être groupes autour de l'église Saint-Nicolas de Kutlumus, le katholikon de la Transfiguration servant aux Grecs

[10] Pour plus de détails v P. S Năsturel, *op cit*, p 749—751 L'acte d'Aldea chez Gr Nandriş, *Documente româneşti în limba slavă din mănăstirile Muntelui Athos (1372 —1658)*, Bucarest, 1937, p 244—246

[11] P Lemerle, *op cit*, p. 25.

Le voévode Mircea aussi gratifia Kutlumus d'une terre à tout le moins. Un chrysobulle de Basarab Laiotă de 1475 ou 1476 (an 6984) rappelle que le village de Dănești fut donné par le prince Mircea [12]. Dănești étant voisin de Cireașovul, offert à Kutlumus par Aldea, et compte tenu du libellé de l'acte de donation d'Aldea qui rappelle de très près les formules de la chancellerie valaque, on peut tenir les donations de Mircea et d'Aldea pour contemporaines (an 1398). Mircea ne se contenta pas d'accorder des terres à Kutlumus, inaugurant au profit de l'Athos une pratique qui, au cours des siècles, allait se généraliser en Valachie et Moldavie et avoir pour les deux États les résultats économiques les plus graves [13]. Il refit l'église de la Transfiguration [14]. Son portrait y est peint à l'intérieur [15].

Nous voici maintenant au XV^{e} siècle. C'est par erreur qu'il a été affirmé que le voévode Aldea [16], l'un des fils de Mircea, accorda une charte de donation à Kutlumus en 1433 [17]. Un autre rejeton de Mircea, Vlad le Diable, semble lui avoir donné la dîme de Uibărești, localité sise à proximité de Dănești. Une charte de Radu le Grand du 29 janvier 1500 nous le suggère, ce prince rappellant que ses *ancêtres* et ses parents furent parmi les donateurs de Kutlumus ; or il était le petit-fils de ce Vlad [18]. On parle également de privilèges accordés en 1450 à Kutlumus par le prince va-

[12] Le document chez Nandriș, *op. cit.*, p. 24 et 248 (entaché d'une coquille, Mirna — au lieu de Mircea ! — corrigée également dans *DȚM, XIII—XV*, p. 156, n° 153). Cf. P. Lemerle, *op. cit.*, p. 233.

[13] Elle allait engendrer au siècle dernier la fameuse question de la sécularisation des monastères dédiés ; cf. M. Popescu-Spineni, *Procesul mănăstirilor închinate*, Bucarest, 1936.

[14] Cf. les chrysobulles du 7 décembre 1514 et 23 juillet 1517—1521 chez Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 40—43, 44—48, 249. Il est extrêmement curieux que la générosité de Nicolas-Alexandre et de Vladislav I^{er} se soit si vite effacée de la mémoire de leurs successeurs, qui ne font jamais mention de leurs noms à ce propos. Pire : le patriarche œcuménique Antoine IV, en accordant à Kutlumus les privilèges de la stauropégie en 1394, le fait à l'insistance des caloyers et de leur protecteur — ἔφορος καὶ κτήτωρ — Constantin Dragash, le beau-père du basileus Manuel II, sans souffler mot du voévode de Valachie, alors aux prises, il est juste, avec les Ottomans. Une nouvelle rupture entre les moines et leur protecteur roumain avait pu se produire entre temps. Dans *Le Mont Athos*..., p. 35 nous envisageons une brouille entre Chariton et les successeurs de Vladislav I^{er}. En effet le troisième testament du métropolite de Hongrovalachie Chariton appelle la protection divine sur les basileis — Jean V et Andronic IV — sans mentionner le voévode de Valachie, son seigneur naturel, ni son éparchie (voir P. Lemerle, *op. cit.*, p. 137, lignes 63—64, dont le résumé p. 135 nous semble forcé, la formule κραταιὸς καὶ ἅγιος αὐθέντης καὶ βασιλεύς désignant couramment l'empereur byzantin). Les relations ayant été reprises sous Mircea, on fit table rase du passé. Voir là-dessus P. Lemerle, *op. cit.*, p. 148—149 et P. Ș. Năsturel, *Legăturile*..., p. 752—753.

[15] G. Cioran, *op. cit.*, p. 102.

[16] A ne plus confondre avec le boyard Aldea de 1398 ! Cf. P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 749—750.

[17] Il y a là chez G. Cioran, *op. cit.*, p. 103—104 et T. Bodogae, *op. cit.*, p. 176—178 confusion avec Basarab et erreur de lecture sur la date d'un chrysobulle de Laiotă Basarab de 1476 ! (Voir notre démonstration, *art. cit.*, p. 753—754).

[18] Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 38—39 et 249 et P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 756. Mircea l'Ancien en personne a pu faire rémission à Kutlumus de la dîme de Uibărești.

laque Dan Vlad. Le nom est des plus suspects. S'agirait-il de Vladislav II, fils de Dan II ? [19].

C'est en 1475 ou 1476 (le chrysobulle date de 6984, sans mention du mois, l'acte original slavon étant détérioré) que Laiotă Basarab l'Ancien confirma à Kutlumus la possession de nombreux villages, dont Dăneşti et Cireaşovul, la dîme de Uibăreşti, le lac de Svişţov, etc., les dispensant de tout impôt et prestation. Il ne semble pas y avoir ajouté de donation particulière, car précise-t-il, les dites possessions ont été données à Kutlumus en mémoire de ses prédécesseurs défunts et de lui-même (du fait qu'il avait confirmé leurs donations) [20]. On a là de toute évidence l'ensemble des terres acquises par Kutlumus depuis le règne de Mircea.

Un chrysobulle de Neagoe Basarab, du 27 juillet 1512 ou 1513, nous informera à son tour que le successeur de Basarab l'Ancien, Basarab le Jeune, restaura et consolida comme il put le monastère de Kutlumus. (Dans la pratique de la chancellerie valaque le mot *consolider* désigne bien souvent la confirmation de possessions foncières [21]). Un peu plus tard, en 1488 ou 1489, un chrysobulle de Vlad le Moine [22] confirmera à l'higoumène Romile [23] et à la communauté de Kutlumus les possessions déjà énumérées par Basarab l'Ancien, les exemptant de dîmes, impôts et corvées. Un autre acte du même prince, du 29 août 1492 (sur lequel nous reviendrons plus loin), montre que les moines de Kutlumus rendaient au besoin certains services à leurs confrères des autres couvents. C'est ainsi qu'ils furent chargés de présenter chaque année l'acte de donation de 1 000 aspres, délivré à l'ancien prôtos de l'Athos, kyr Côme (qui habitait une cellule dépendant de Pantocrator, saint Elie) afin d'apporter à ce dernier le secours accordé par le prince en son nom et en celui de ses fils. L'ex-prôtos, en revanche, devait veiller sur « notre saint monastère » de Kutlumus [24].

---

[19] T. Bodogae, *op. cit*, p. 177 ; voir P. Ş Năsturel, *op. cit*, p 756.

[20] Gr. Nandriş, *op. cit*, p. 23–33 et 246–247 Le document étant lacunaire, on n'y lit plus que le nom de 11 villages ! Cf G. Cioran, *op cit*, p. 104 et T. Bodogae, *op cit.*, p. 177 (faute d'impression : 1467 pour 1476)

[21] Cf D Ţ R, I, p. 79 (nº 79) G Cioran, *op cit*, p 104 affirme que Basarab le Jeune gratifia lui aussi Kutlumus, mais fonde bizarrement son affirmation sur le chrysobulle de son prédécesseur, Basarab l'Ancien !

[22] Gr Nandriş, *op cit.*, p. 33–36 et 248 date de 1489 cet acte de 6997. G. D Florescu, *Divanele domneşti din Ţara Românească*, I, Bucarest, 1943, p 289–290 a montré que ce document devait être placé entre le 17 avril 1488 et le 21 avril 1490 Cf G. Cioran, *op. cit.*, p 105 et T. Bodogae, *op cit*, p 177.

[23] P. Lemerle, *op cit*, p. 25 place sous le signe du doute le nom de ce Romile en tant qu'higoumène de Kutlumus, alors qu'à la page 19 il l'avait accepté d'emblée. Mais le document slavon est catégorique : « le père higoumene kyr Romile »

[24] Gr. Nandriş, *op. cit.*, p 36–37 et D Ţ.R, p. 210–211, Nº 218. Je ne sais pourquoi T. Bodogae, *op. cit.*, p. 177 fait de Côme un Roumain.

Le 29 janvier 1500, un document du fils de Vlad le Moine, Radu le Grand, vient confirmer à Kutlumus la possession de la terre de Dăneşti, aussi que la dîme de Uibăreşti rachetée 5 000 aspres par le prince à un certain Kirku. Les moines, pressés par le manque d'argent, avaient donc dû se défaire de Uibăreşti. Mais le voévode soucieux de rétablir ce qu'avaient fait ses ancêtres, leur restitua cette source de revenues [25]. Radu le Grand refit également les cellules de l'angle nord-ouest du monastère et y construisit une puissante tour achevée en 1507 ou 1508 (l'an 7016) [26].

Sautant le règne de plusieurs princes, nous nous arrêterons à celui du plus généreux des bienfaiteurs de l'Athos, Neagoe Basarab, pour parler derechef de donation à Kutlumus. C'est ainsi que le 20 février 1512 il confirme à ce couvent la possession des villages de Hîrteşti, Călugăreni, Cireşovul, Dăneşti, Giurgiova, Comanca, Suhaia et Omrazani, possessions « anciennes et légitimes » de ce monastère. Plusieurs de ces noms ne figurent pas dans les documents précédents. Ce qui prouve bien les lacunes, graves probablement, du chartrier de Kutlumus. Non content de confirmer au dit couvent les huit terres en question, Neagoe fit encore rémission aux moines des impôts de toutes sortes qui grevaient normalement ces possessions. Les parèques, « vecinii », établis sur ces terres acquitteraient à l'avenir au monastère les redevances dues au prince, aux boyards, etc. La seule obligation maintenue par Neagoe était le service armé dû par les paysans de ces villages et leur quote-part du tribut destiné à la Porte suzeraine [27]. Peu après, le 23 juillet 1512 ou 1513, le même prince délivra un chrysobulle solennel à Kutlumus lui confirmant la démarcation de ses terres de Cireaşov, Călugăreni, Maricini, Dăneşti, Uibăreşti, Laiova, Comanca, Sura, Saca, Cioara, Suhaia, Hîrteşti et Sucaia [28]. Ce qui est du plus haut intérêt dans cette pièce c'est d'abord le détail que « notre ancêtre

---

[25] Gr. Nandriş, *op cit*, p. 38—39 (daté fautivement du 25 janvier ; cf. le facsimilé de la page 301) et D Ţ R, p. 266—267, No 283.

[26] G. Cioran, *op cit.*, p 107 ; T. Bodogae, *op cit*, p 178 ; P. Lemerle, *op. cit*, p 260—261 Les auteurs parlent de 1508, mais, le mois n'étant pas précisé, l'inscription peut appartenir aussi bien à l'un des quatre derniers mois de l'année 1507 Rappelons que Radu le Grand passa de vie à trépas en avril 1508. On verra plus loin que Neagoe continua et acheva la teconstruction de Kutlumus entreprise par Radu Par ailleurs, selon une information incontrôlable, les archives du monastère posséderaient un acte du prince Vlad le Jeune (1510—1512) relatif aux limites de villages appartenant à Kutlumus ; cf M Beza, *Urme româneşti* , p 59 et T. Bodogae, *op cit*, p. 178 Nous nous demandons si la tour attribuée à N agoe (M. Beza, *op. cit*, p 56 et 59) n'est pas en realité celle de Radu le Grand, dont l'inscription n'avait pas encore été tirée au clair

[27] D Ţ R, I, p. 75—76 (n° 75)

[28] D Ţ R., I, p. 78—82 (n° 79). Induit en erreur par Gr Nandriş, *op cit*, p. 47—51 qui date l'acte entre 1517 et 1521, T Bodogae, *op cit*, p 179, croît que cette délimitation des terres de Kutlumus est le résultat de la venue des moines à la consécration de l'église d'Argeş. Mais les éditeurs des D.Ţ R., I, en ont précisé la date à l'aide de la liste des boyards du conseil princier.

Io Mircea le grand voévode a restauré la sainte et tout honorée église de la Sainte Transfiguration de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, la faisant fondation de la Valachie ». Mais c'est aussi cette phrase : « Après quoi, en raison de nos péchés, ce saint monastère appelé Kutlumus a été accablé par bien des épreuves et s'est dégradé. C'est ainsi que notre père le voévode Io Basarab l'a trouvé détérioré et, comme il a pu, il l'a restauré et consolidé. Après quoi nous aussi, comme nous avons pu, nous l'avons consolidé et le consoliderons encore et toujours et nous le restaurerons pour les bienfaits du Christ ». Et de confirmer la possession des villages susmentionnés [29].

A une date inconnue Neagoe Basarab octroya encore à Kutlumus les marais du village de Romoleț, avec Fîntînele, Suhea, Viișoara, Căcăneu, y compris droits de douane et revenus [30]. Un autre acte de Neagoe, daté du 7 décembre 1514, consigne l'apport de Mircea l'Ancien et d'un voévode Vlad et rappelle qu'il a construit lui-même jusqu'au bout le monastère de Kutlumus et lui a accordé un secours annuel de 10 000 aspres, plus 700 autres pour l'hospice monacal et encore 500 aspres destinés à couvrir la dépense des moines chargés de porter à l'Athos cette importante somme[31].

Ce que Neagoe avait fait à Kutlumus, un texte hagiographique le précise [32]. « Le monastère de Chariton, qui généralement s'appelle Kutlumus, que commença à construire depuis les fondations le voévode Radu, le voévode Neagoe le termina et, avec tous les embellissements et parures il l'orna à l'intérieur et à l'extérieur et l'entoura tout autour d'une muraille. Et il fit l'église St. Nicolas le Thaumaturge avec clochers, cellules et réfectoire, cave et boulangerie, cuisine, potager, petite et grande portes, hospice, hôtellerie, resserres à provisions, dépôt et trésorerie et autres constructions pour toutes les nécessités. Quant à l'église et aux cellules, il les remplit de belles choses et acheva leur toiture. Pour ce qui est de l'église avec son portique, il la recouvrit entièrement de plomb et mit aux fenêtres des rondelles de verre en forme de culs de bouteille et il la consacra également par la bénédiction de l'évêque et du prôtos et d'autres higoumènes d'autres monastères. Et il les honora tous grandement et leur donna de grands présents et ils s'en retournèrent chacun chez soi remer-

---

[29] D Ț R , I, p 79

[30] Voir le document datant du 15 mai 1594 et déjà signalé par M. Beza, *op. cit* , p. 59 dans D Ț R , v. XVI, vol. VI, p 115—116, n° 130.

[31] Gr Nandriș, *op cit* , p 40—42, n° 6 (ignoré des éditeurs des D Ț R , I). T. Bodogae, *op cit* , p 178—179

[32] Tit Simedrea, *Viața și traiul Sfîntului Nifon patriarhul Constantinopolului*, București, 1937, p. 23—24 (le passage n'existe pas dans le remaniement grec de cette « Vita ») Traduction allemande du texte roumain intégral en bas de pages de l'édition grecque, par V Grecu, *Viața Sfîntului Nifon. O redacție grecească inedită*, Bucarest, 1944

ciant Dieu à grande joie. Il fit également un port à l'échelle du bord de la mer pour servir aux matelots et un grand bateau et un petit avec tout ce qu'il faut et l'entoura d'une muraille. Et il y fit une tour pourvue d'armes et de pièces d'artillerie [33] pour en assurer la garde. Et il construisit entièrement d'autres métoques et les dota bien. Le monastère en tire force revenus. Et il lui donna pour nom la *Grande Laure du Pays roumain* »

On a dit que c'est des subsides annuels de 10 000 aspres dont nous avons parlé à propos du chrysobulle de 1514, que tout cela fut exécuté [34]. Nous n'en croyons rien, car l'acte précise que Neagoe a reconstruit Kutlumus de fonds en combles et lui accorde maintenant cette aide importante.

Enregistrons enfin l'information nouvelle que sous son règne le boyard Manea fit don de la moitié de la terre de Părdeşti aux monastères de Kutlumus (Athos) et de Clocociov (Valachie) [35].

Neagoe descendu dans la tombe, les donations se poursuivront [36], mais comme elles sortent du cadre de notre enquête, nous les passerons sous silence.

Après Kutlumus, le monastère qui peut prouver chronologiquement la plus ancienne donation valaque est *la Grande Laure de Saint Athanase*. Ce couvent conserve encore une icone à ferrure d'argent offerte par Vladislav I^er et son épouse Anne vers 1372—1377 [37].

Puis, plus aucun témoignage jusqu'à Neagoe Basarab. Ce voévode restaura le katholikon, y compris l'autel et les portiques, il fit assembler le vieux plomb de la toiture avec le neuf et le recouvrit entièrement. Quant à la « sacristie », il la bâtit depuis ses fondations. Il fit encore des vases sacrés pour les besoins du culte, en or et en argent, et « il donna des podéai brodées de fil d'or, de la plus grande beauté et il lui accorda un grand subside de 90.000 thalers par an » [38]. Aujourd'hui on ne connaît

---

[33] Je lis *tunuri* (canons) au lieu de *turnuri* (tours) (Cf T. Simedrea. *éd. cit*, p 24, ligne 7) *Ascalum* est une redite de *pristanişte* (du slave пристанище, port, débarcadère) ; il s'agit d'une « échelle », et non d'un lieu-dit !

[34] T Bodogae, *op cit*, p 178

[35] D Ţ R, I, p. 89—90, n° 87 Le monastère de Clocociov sera plus tard dédié à Kutlumus ; v T Bodogae, *op cit*, p 180—181

[36] Voir les travaux de Cioran, Bodogae et Lemerle T Bodogae, *op cit*, p 179 place à tort apres la mort de Neagoe l'avancement de Kutlumus de la 17e place à la 6e dans la hiérarchie des communautés de l'Athos P. Lemerle, *op cit*, p 22 précise la date de cet événement 1574

[37] Voir nos études, *Aux origines des relations roumano-athonites L'icone de saint Athanase de Lavra du voévode Vladislav*, dans *Actes du VIe Congrès international des études byzantines*, II, Paris, 1951, p. 307—314 ; *Legăturile* , p 744—748 et *Le Mont Athos* ., p 33 Une reproduction en couleurs de cette icone dans M Beza, *op cit*, p 40 41 et 48 49. Voir aussi plus bas, p 117, note 120

[38] T Simedrea, *op cit*, p 24 (T Bodogae, *op cit*, p 93, qui utilise malencontreusement une édition plus ancienne de la « Vita », parle de 90 000 thalers d'or ! Confusion entre « 90 000 talere de aur » (90 000 thalers d'or) et « 90 000 talere de an » (90 000 thalers par an)

plus rien de ces objets. Quant aux 90.000 thalers, la somme est sans aucun doute exagérée par la tradition manuscrite. Le mot même de *thaler* trahit son XVII[e] siècle et son traducteur roumain [39]. En fait, si cette donation est authentique comme nous le croyons, car Neagoe qui fit venir à Argeş en 1517 les higoumènes de toute la Sainte Montagne, les renvoya chez eux comblés de largesses, elle ne dut pas dépasser la somme de 10.000 aspres que Vlad Vintilă accorda annuellement en 1523 à ce monastère, « la tête de toute la Sainte Montagne où reposent les saintes reliques de notre très pieux père Athanase l'Athonite » [40]. Une simple erreur d'ordre paléographique nous invite à croire que Neagoe dut donner à Lavra 9.000 aspres. La donation est de l'ordre de grandeur de celle accordée à Kutlumus en 1514 (10.000 aspres). On acceptera le régime préférentiel de 1 000 aspres au profit de Kutlumus, laure de la Valachie et couvent du voévode.

Il se peut encore que la réparation du pyrgos, exécutée par le métropolite de Serrès, Denys, fût le résultat de la générosité de Neagoe à son égard en 1517 lors de la consécration du monastère d'Argeş [41].

Les premiers rapports connus avec *Zographou* datent de 1433. L'higoumène Moise, accompagné de Joseph et du prêtre Gervais, ayant visité la cour princière à Tîrgovişte, le voévode Alexandre Aldea octroya un don annuel de 3 000 aspres à leur couvent qu'il s'engagait à aider sa vie durant, « pour le repos de l'âme » de son père, Mircea l'Ancien, et « le bien de la sienne propre » [42].

Nous ne connaissons point d'autres donations [43] jusqu'à Neagoe, vraisemblablement. En 1517 son higoumène vint lui aussi à Argeş.

---

[39] T Bodogae, *op cit.*, p 95 a montré que la prétendue donation par Vladislav II de 10 000 aspres annuels appartient en fait à Vlad Vintilă (12 janvier 1533) Pour le mot thaler, cf C C Giurescu, *Istoria Românilor,* III—2, Bucarest, 1946, p. 626—627

[40] D Ţ R , II, p. 119—121, n° 122 ; cf T Bodogae, *op cit* , p 95 (daté à tort de 1535 au lieu de 1533)

[41] Hypothèse de T Bodogae, *op cit* , p 93—94 pour qui les peintures du réfectoire de Lavra exécutées en 1512 le furent aux frais des Roumains.

[42] W Regel, E Kurz et B. Korablev, *Actes de Zographou,* St. Petersbourg, 1907, p. 174—175 T. Bodogae, *op. cit* , p. 215 avance indûment que le prince Alexandre le Bon de Moldavie fut le premier des voévodes roumains à entretenir des rapports avec Zographou En fait, pour la Valachie, c'est Aldea, en 1433, et, pour la Moldavie, Etienne II, en 1442 qui nouèrent relations avec ce monastère ; voir à ce propos *Legăturile* .., p. 755

[43] T. Bodogae, *op. cit* , p. 218 enregistre un chrysobulle de Radu le Grand du 23 juillet 1500 accordant 3000 aspres chaque année à Zographou. Il s'agit — et encore la date est-elle erronée — de la charte du 31 janvier pour le couvent de Kaprioulev (Cf. N. Iorga, *Documente Hurmuzaki,* XIV—1, 1915, p. 42 et nos observations plus bas, p. 116). Ce document, conservé aux archives de Zographou (cf. D P. Bogdan, *Despre daniile româneşti la Athos,* tirage à part de *Arhiva românească,* VI, Bucarest, 1941, p. 12), a été considéré à la légère comme concernant ce monastère.

Aux dires de certains auteurs, la Valachie accorda sa première donation au monastère de *Xéropotamou* le 9 février 1433. Alexandre Aldea lui aurait délivré un acte de donation de 3 000 aspres par an, tout comme à Zographou le même jour. Le document étant (s'il existe) inédit, nous nous demandons s'il n'y aurait pas là quelque confusion avec la pièce déjà citée pour Zographou [44].

Quant à Neagoe Basarab, il embellit ce monastère d'un réfectoire depuis les fondations et d'une cave [45]. Son higoumène aussi se rendit en Valachie en 1517.

Le monastère de *Philothéou* connut pareillement les largesses roumaines. Le prince Vlad l'Empaleur lui accorda le 12 juin 1457 4 000 aspres par an, auxquels s'ajoutaient les frais de route des quêteurs (300 aspres). Il venait justement de recevoir la visite du prohigoumène Germain et du second prohigoumène Etienne [46]. Vers 1488—1492 Vlad le Moine renouvela cette donation [47].

Plus tard, Neagoe Basarab fera venir à Argeş en 1517 l'higoumène de ce couvent.

Le monastère de *Saint-Paul* eut aussi à se louer des Valaques. Ce sont tout d'abord les puissants boyards d'Olténie de la famille Craiovescu qui firent largesse à ce monastère, à en croire les historiens de la Sainte Montagne [48]. On a conservé en effet l'acte — nous allions écrire le chrysobulle, tant son formulaire, d'une ampleur et d'une majesté toutes princières, rappelle les chartes des voévodes — par lequel le grand « ban » d'Olténie Barbu et ses frères, le « vornic » Pîrvu, le « comis » Danciul et le « postelnic » Radul, assurent à ses moines un subside annuel de 2 000 aspres, plus 100 autres destinés aux frais de déplacement des frères quêteurs. Leur lettre est datée du 28 janvier 1501. Ces riches seigneurs venaient de recevoir la visite du représentant de toute la communauté de Saint-Paul, le prohigoumène Nicon. Les caloyers toucheraient le secours promis le jour de l'Epiphanie (6 janvier). C'est là encore un détail

---

[44] T. Bodogae, *op. cit.*, p. 198, d'après N. Iorga et St. Nicolaescu. Les motifs de notre circonspection dans *Legăturile* . . , p. 756.

[45] T. Simionescu, *op. cit.*, p. 24 ; T. Bodogae, *op. cit.*, p. 199.

[46] St. Nicolaescu, *Ajutoare băneşti şi danii ale Domnilor români către mănăstirea Filoteu din Muntele Athos*, in *Revista Arhivelor*, I, 1924—1930, p. 125—130 , T. Bodogae, *op. cit.*, p. 245 ; (T. Bodogae croit, curieusement, que les relations avec Philothéou sont antérieures à 1457, parce que les moines en question étaient alors venus inscrire sur les diptyques les noms des parents de Vlad l'Empaleur !)

[47] St. Nicolaescu, *op. cit.*, p. 126—128 ; T. Bodogae, *op. cit.*, p. 245 ; D. P. Bogdan, *op. cit.*, p. 19

[48] La bibliographie chez T. Bodogae, *op. cit.*, p. 259, n° 5 et surtout E. Turdeanu, *op. cit.*, p. 68—76. Voir infra, p. 118

rappelant la stipulation de bien des chartes princières [49]. On ne paraît pas connaître de donation du prince Radu le Grand à ce couvent et cependant les termes mêmes de la donation des frères Craiovescu semblent impliquer l'existence concomitante d'une charte princière. (On a rencontré plus haut un cas analogue avec la donation du boyard Aldea pour Kutlumus) [50]. Mais nous voici en mesure de prouver que ce voévode a, lui aussi, généreusement gratifié le monastère de Saint-Paul, placé, depuis le despote Georges Brancovitch (1447), sous le patronage de Saint Georges [51]. Un document conservé en copie et traduction roumaine dans le chartrier du monastère de Jitianu (Olténie) nous l'apprend [52]. Ce couvent fut dédié à St. Paul de l'Athos [53]. La copie étant datée de 7040 (= 1532) d'anciens ont cru devoir en rectifier la chronologie — 1535 — 1545 — pour attribuer l'acte au prince Radu Paisie. Cette datation est inexacte. Ce chrysobulle princier accorde 5 000 aspres par an à la communauté de St. Paul, plus 500 autres pour les frais de route des quêteurs, sa vie durant. Or le formulaire de l'acte ressemble étrangement à celui d'un autre chrysobulle du même voévode, dûment daté du 31 janvier 1500 (ХЗН) et dont nous reparlerons à propos des donations accordées au Protaton [54]. Le document du 31 janvier renferme, chose inaccoutumée, une prière du notaire, un certain Théodore, adressée aux moines bénéficiaires. Ces deux détails — prière et nom du notaire — se retrouvent précisément dans l'acte conservé en copie et attribué, à tort visiblement, à Radu Paisie.

On rectifiera donc l'affirmation que les boyards Craiovescu sont les premiers donateurs roumains à St. Paul; l'initiative en revient à leur prince, Radu le Grand, qui en 1501 (ХЗН=7008, non ХЗN=7050 comme il est facile de la restituer paléographiquement) accorda ce subside de 5 000 aspres à cette laure serbe, vraisemblablement peu avant, sinon le même jour — 28 janvier que ses fidèles féaux, les Craiovești. Il se peut même que Radu n'ait fait qu'imiter quelque devancier. Une phrase obscure de la vieille traduction roumaine du chartrier de Jitianu le suggère: « . . . voyant ceux qui, avant nous, ont été princes, entendant cela et voyant cela, nous avons éprouvé de la compassion . . . et avons promis

[49] D.T.R., I. p. 1—3 (n° 1). Sur Nicon, voir St. Binon, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos*, Louvain, 1942, p 193—195; T. Bodogae, *op cit*, p 259.
[50] Supra, p. 96—97
[51] St. Binon, *op. cit*, p 194
[52] D Ţ.R., II, p. 184—185 (n° 179).
[53] T. Bodogae, *op. cit.*, p. 260.
[54] Infra, p. 116

à la S-te Montagne de l'Athos, à la sainte église du grand martyr et porteur de victoire du Christ, Georges, etc. ».[55]

Quand Neagoe (le neveu des dits boyards, qui inscrivirent son nom dans la liste des membres de leur famille recommandés alors aux prières des moines de St. Paul)[56] deviendra prince de Valachie, il aura également soin de ce couvent : il y bâtira une tour depuis les fondations[57]. L'inscription qui en surmonte la porte qui s'ouvre dans le mur sud rapporte que Neagoe et son fils Théodose, « nouveaux fondateurs de ce saint temple », l'édifièrent pour la tranquillité du monastère en l'an 1521 ou 1522 (7030)[58].

Les rapports avec *Iviron* sont très peu connus. La « *Vie du patriarche Niphon* » s'exprime en ces termes à propos de Neagoe : « A la laure d'Iviron, de Saint Euthyme le Thaumaturge, d'en haut sur les murailles il apporta de l'eau du moyen d'un aqueduc, d'une distance d'environ deux milles, et il l'enrichit de bien des richesses. Et son honorée Dame Despina donna un voile brodé tout en fil d'or et très beau, pour qu'on le mît devant la sainte icone miraculeuse où est peinte l'image de la Très Pure Vierge et Mère de Dieu Marie, qui s'appelle Portaitissa, laquelle vint par mer à ce couvent par grand miracle, comme il est écrit dessus »[59].

Un acte du gendre de Neagoe, le voévode Radu de la Afumaţi, du 11 février 1525, montre encore que le monastère d'Iviron vendit à Neagoe pour 5 000 aspres le village de Tătarii[60]. Le prince l'avait promis à son monastère d'Argeş. Radu semble avoir exécuté le désir du défunt. On peut donc croire que la vente eut lieu à la veille de sa mort (1521). Mais un acte de Radu Paisie, du 10 décembre 1535, confirme au monastère d'Argeş la possession de la terre de Tătarii din Vijeşti que lui avait donnée le burgrave (pîrcălab) Gherghina, oncle de Radu le Grand[61], précisant que Neagoe en avait fait don à Argeş. Nous ignorons quand

---

[55] D Ţ R, II, p 184 (n° 179).

[56] D Ţ R, I, p 2 (n° 1) Il faudrait étudier le synodikon de Saint Paul (?), signalé par E Turdeanu, *op cit*, p. 73

[57] T Simedrea, *op cit*, p. 24

[58] G Millet, J Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, I, Paris, 1904, p 152 (n° 446). Une autre inscription, en haut de l'escalier, précise que cette tour fut commencée par Neagoe et achevée par le voévode Pierre et le « clucer » Theodore une vingtaine d'années plus tard, cf. T. Bodogae, *op cit*, p. 259—260 Une photographie de l'inscription (don de M Beza) à l'Académie de la R P R, Cabinet des manuscrits, cote F C DXLIX/53, montre que les trois byzantinistes français, *op cit*, *loc cit*, ont corrigé indûment la copie d'Antonine : à la ligne 4 on déchiffre aisément сїро et сїмѕ Une vue de cette tour dans M Beza, *op cit*, p. 58 et Fr. Dolger, *Monchsland Athos*, Munchen, 1943, photos 41 et 42

[59] T. Simedrea, *op cit*, p 24

[60] D Ţ R, I, p 182—183, n° 187

[61] D.Ţ R, II, p 195—196, n° 189

et comment les moines d'Iviron avaient possédé ce village. La mention est d'autant plus intéressante qu'à cette époque-là il n'y a guère que Kutlumus qui semble avoir possédé des biens-fonds en Valachie. On ignore si Iviron avait acheté ou reçu cette terre en don. Il est plus vraisemblable de penser à un legs pieux.

Au sujet des relations de la Valachie avec le monastère de *Dochiariou*, on connaît tout d'abord un chrysobulle de Vlad le Moine du 24 mars 1490. L'higoumène kyr David, le staretz Euthyme et l'hiéromoine Macaire étant venus à Bucarest prier le prince d'accepter le monastère, de s'en appeler le fondateur et de l'aider selon ses possibilités, le voévode accorda à leur couvent un subside de 3 000 aspres sa vie durant, que l'on viendrait chercher chaque année pendant le grand carême [62]. Puis, en 1497, son fils, Radu le Grand fut visité par des caloyers de Dochiariou qui lui exhibèrent le document paternel et il accepta à son tour d'être appelé leur fondateur « en même temps que les princes ses prédécesseurs pieusement décédés », leur accordant un subside de 3 000 aspres, plus 400 autres pour leurs frais de route, à venir chercher chaque année à Pâques. Ce document rédigé le lundi 20 mars 1497 de la Semaine Sainte montre que les moines de Dochiariou avaient respecté la clause spécifiée par le prince Vlad, de se présenter à la cour valaque durant le carême [63]. On peut encore tenir pour assuré qu'en 1517 Neagoe dut gratifier de quelque chose ce monastère lors de la consécration de son couvent d'Argeş.

Les rapports que la Valachie entretint à la même époque avec le monastère de *Saint-Pantéléimon* (*Rossikon*) sont bien connus : de tous les couvents athonites c'est celui qui reçut des voévodes valaques et moldaves le plus grand nombre de chrysobulles [64]. Le premier voévode valaque qui fit largesse aux caloyers de l'endroit fut Vlad le Moine. Désireux de passer fondateur de ce couvent il accorda par chrysobulle du 12 juin 1487 la somme annuelle de 6 000 aspres pour la subsistance des moines [65]. C'est par erreur que l'on a cru parfois que Vlad l'Empaleur avait délivré une charte semblable à ce couvent le 12 juin 1457 [66]. L'analogie des noms, du jour et du mois, explique cette bévue qui incombe à

[62] D Ţ R , p. 202—203, nº 200.

[63] D Ţ.R , p. 243—244, nº 257.

[64] D P. Bogdan, *op. cit*, p 30 du tirage à part ; cf. G. Cioran, *op. cit.*, p. 263 et T. Bodogae, *op. cit*, p. 294 et suiv.

[65] Акты сусского на святомь Яфонѣ монастыря св великомучtника и учителя Пантелеймона, Kiev, 1873 ; D Ţ R , p. 186—187, nº 191. Cf. G. Cioran, *op. cit.*, p. 256 ; T. Bodogae, *op. cit*, p. 294.

[66] Ni G. Cioran, *op cit*, p 255—256, ni T Bodogae, *op. cit.*, p. 294 (à la suite du reste de V. Langlois, N. Iorga, etc) n'ont observé cette erreur. D P. Bogdan, *op. cit.*, p. 30 ne connaît pas d'acte antérieur à celui de 1487.

une confusion de lecture, l'an 6995 ayant été lu 6965. Quelques années plus tard, Radu le Grand accordera à son tour un chrysobulle à ce monastère. La date en est mutilée : « le 30 du mois de... (?), de l'an 7004 ». La charte date donc approximativement du 1er septembre 1495 au 30 août 1496. Le prince qui fait mention du chrysobulle et des subsides accordés par son père Vlad le Moine — sans en préciser le montant, il est vrai — décida que chaque année, en avril ou en mai, les moines pourraient venir chercher un secours de 3 000 aspres, auxquels il en adjoignit 400 autres pour les défrayer du voyage [67]. Il est assez curieux que Radu ait diminué de moitié les subsides alloués par son père. Puis, le 25 février 1502, le même voévode reçut la visite d'une délégation athonite conduite par l'ancien prôtos Côme [68], qui lui exposa « la situation, les besoins, les manques et les difficultés » des monastères, et notamment la situation du Rossikon et il décida de remédier à l'état pitoyable de ses caloyers en leur accordant un subside annuel de 4 000 aspres, sans compter 400 autres destinés à couvrir les dépenses des moines quêteurs [69]. Il y avait cependant encore loin de la somme fixée en 1487 par Vlad le Moine.

L'apport de Neagoe Basarab nous échappe. On sait toutefois que l'higoumène de ce monastère vint lui aussi à Argeş en 1517.

Nos informations au sujet des relations avec le monastère du *Pantocrator* sont fort vagues pour l'époque qui nous intéresse. Il semble néanmoins que les boyards Craiovescu aient manifesté leur générosité à ce monastère aussi [70]. Leur neveu, le prince Neagoe Basarab, gratifia ce couvent « de grandes constructions, tout comme à Ivir, et lui fit beaucoup de présents » [71].

Plus intéressant est un document du prince Vlad le Moine, du 29 août 1492, accordant 1 000 aspres à la skite de Saint-Élie « où est la

---

[67] G Cioran, *op. cit.*, p. 256—257 ; T. Bodogae, *op cit*, p 294 ; D.Ţ R., p. 236—237, n° 249.

[68] Sur Côme, voir plus bas p. 115.

[69] G Cioran, *op. cit*, p 257 (l'acte y est fautivement daté du 18 février) ; T. Bodogae, *op. cit.*, p. 294 ; D.Ţ R., I, p 9—11, n° 6.

[70] Aux vagues indications fournies par T. Bodogae, *op. cit*, p 187—188, nous ajouterons une très intéressante icone du XVIIIe siècle apportée de l'Athos et conservée à Bucarest, à l'Ephorie de l'église Kretzulesco. On y voit à la moitié supérieure la Transfiguration encadrée des personnages suivants. Saint Callistre, Joannice, frère du basileus ; l'empereur Alexis ; le patriarche Euthyme de Constantinople ; l'hiéromoine Esaue ; kyr Païsios et, enfin kyr Barbul (Μαρπουλας) avec trois jeunes enfants dont, malheureusement, les noms ne sont pas précisés. Barbul et ses fils (?) — plutôt ses frères — sont revêtus du riche costume des boyards roumains. Cette icone, d'inspiration légendaire, mériterait un commentaire fouillé. Le nom de Barbul à l'Athos fait songer immédiatement aux Craiovescu. Nous aurons l'occasion de reparler de cette icone dans le compte rendu que nous préparons du livre de P. M. Mylonas, *Athos und seine Klosterlagen in alten Stichen und Kunstwerken*, Athen, 1963, livre reçu trop tard pour en faire état dans le présent travail.

[71] T. Simedrea, *op. cit.*, p. 24.

cellule de notre père, l'ancien prôtos kyr Côme l'hiéromoine », plus 100 autres destinés à couvrir les frais du voyage [72]. Côme, que certains chercheurs croient être un moine roumain [73], recevra cette somme par les soins des caloyers de Kutlumus chaque fois qu'ils viendront chercher en Valachie les subsides alloués à leur monastère et devra en retour, nous l'avons déjà rappelé plus haut, veiller sur Kutlumus. A l'époque, Saint-Élie ne dépendait pas encore de Pantocrator, mais de Kutlumus [74].

Les rapports avec *Vatopédi* sont faiblement attestés. On ne saurait en parler avant le règne de Neagoe Basarab. Selon le témoignage du prôtos Gabriel, ce voévode « décida de lui accorder une aumône annuelle, comme à la Laure de Saint Athanase, et il plaça sur l'icone miraculeuse de la Toute-Pure Vierge une pomme d'or ornée de perles et de pierres précieuses ; il y bâtit aussi une grande cave depuis ses fondations » [75]. Ce couvent ne se fit pas faute d'envoyer ses représentants à Argeş en 1517 pour la consécration de la nouvelle fondation de Neagoe.

On ne connaît pas non plus de donations valaques au monastère de *Dionysiou* avant l'ascension au trône du même voévode. C'était le monastère où son père spirituel, le patriarche Niphon, avait autrefois pris le froc et où il était revenu finir ses jours. On verra plus loin ce qu'il advint de ses reliques, particulièrement honorées par ce prince. Toujours est-il que Neagoe éleva sur le tombeau du néo-saint « une belle église placée sous le vocable de Saint Niphon ; quant au monastère, il l'enrichit de beaucoup de biens et il y fit de nombreuses et hautes constructions » [76]. Il s'agit notamment d'une tour édifiée en 1520 et qui veille encore sur le monastère [77]. En 1517 les représentants de Dionysiou furent eux aussi des cérémonies d'Argeş.

On datait jusqu'ici du 23 août 1517 les premiers rapports de la Valachie avec *Chilandar* [78]. Ils remontent en fait au mois de novembre

---

[72] T Bodogae, *op cit*, p 192—193 DŢR, p 218, n° 210 On a prétendu — et T. Bodogae, *op cit*, p. 177 et 179, est du nombre que Vladislav II aurait donné 10.000 aspres en 1452 à la skite de St. Elie Mais cette donation est inexistante ; cf *Legăturile*. , p 757

[73] Cf. par exemple T Bodogae, *op. cit*, p 192, n. 5.

[74] P. Lemerle, *op cit*, p. 19—20.

[75] T. Simedrea, *op. cit*, p 24 Cf T Bodogae, *op cit*, p 116—117, parle de travaux inconnus par ailleurs que Neagoe aurait exécutés en 1526 (sic !), mais il était mort depuis quelques années Cette information est puisée par Bodogae aux manuscrits 292, f. 32 et 383, f 3 dudit couvent, écrits vers l'an 1700

[76] Tit Simedrea, *op. cit*, p 23 ; T. Bodogae, *op cit*, p. 163

[77] G Millet, J Pargoire et L. Petit, *op cit*, p 171, n° 496. Une photographie dans M. Beza, *op. cit*, p. 58, Cf aussi Fr Dolger, *op. cit*, photo 45.

[78] T. Bodogae, *op cit.*, p 153 (cf la bibliographie) E Turdeanu, *op cit*, p. 75, mentionne, sans plus, les noms de Vlad le Moine et Radu le Grand

1492 [79]. Vlad le Moine accorda en effet à ce couvent 5 000 aspres par an, plus un supplément de 500 autres pour les frais de déplacement des moines. Détail extrêmement intéressant, le document mentionne l'intervention de la sultane chrétienne Mara (veuve de Mourad II et marâtre de Mahomet II) et de sa sœur « la Cantacuzène » — Catherine de Cilly — qui, en adoptant pour fils le prince roumain, avaient convaincu Vlad de devenir fondateur de la laure serbe de leur famille. Cet acte fonde en droit le patronage valaque sur Chilandar comme étant la continuation de celui des Brankovitchs serbes, auxquels, du reste, le voévode était quelque peu apparenté [80]. Il y a là transmission du droit de fondation [81].

Deux chrysobulles de Radu le Grand—l'un de mars 1497 et l'autre du 19 avril 1498 — confirment l'acte de son père Vlad le Moine [82]. Son frère Vlăduţ procéda de même, le 15 mai 1510 [83].

Quant à Neagoe Basarab, outre qu'il introduisit de la distance l'eau à Chilandar [84], il accorda à ce monastère, par une charte du 23 août 1517, un secours annuel de 7 000 aspres, que les moines délégués par le monastère devaient venir chercher chaque année à l'Épiphanie [85]. Le prince venait de recevoir la visite du prohigoumène de Chilandar, kyr Léonce, et du moine Mardarie. La date du document — 23 août 1517 — et la visite de l'ex-supérieur de Chilandar, Léonce, sont à rapporter, ce que l'on sait d'ailleurs, à l'affluence d'ecclésiastiques étrangers à l'occasion de la consécration du monastère élevé à Argeş par Neagoe Basarab, cérémonie qui fut célébrée précisément le 15 août 1517 [86], soit une huitaine de jours auparavant.

---

[79] I. R Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI^e siècle*, dans *Revue des études sud-est européennes*, I, n^os 3—4, 1963, p 381—391 et 416—417.

[80] P. Ş Năsturel, *Sultana Mara, Vlad Vodă Călugărul şi începutul legăturilor Ţării Româneşti cu mănăstirea Hilandar (1492)*, dans *Glasul Bisericii*, XIX, n° 5—6, Bucarest, 1960, p 498—502 (le despote Jean Brankovitch, frère de Mara, était marie a Hélène Jakšić, dont la cousine germaine, fille de Démetrius Jakšić, était l'épouse du boyard valaque Pârvu de Băjeşti et de Bucov, fils aîné de Caplca, la fille du voévode Vlad le Moine).

[81] Gh Cronţ, *Dreptul de ctitorie în Ţara Românească şi Moldova. Constituirea şi natura juridică a fundaţiilor în Evul Mediu*, dans *Studii şi materiale de istorie medie*, IV, Bucarest, 1960, p 77—116, où il est montré comment le « jus patronatus » — le κτητορικὸν δίκαιον — byzantin a passé chez les Roumains et quels en etaient les caractères et les nuances

[82] Cf E. Turdeanu, *op cit.*, p 75

[83] Gh I. Moisescu, *Contribuţia românească* , p 250; D Mioc, *Date noi cu privire la Macarie tipograful*, dans *Studii*, XV—2, 1963, p. 431; I R Mircea, *op cit*, p 384, note 22.

[84] T. Simedrea, *op. cit*, p. 24.

[85] St Nicolaescu, *O danie a lui Neagoe Basarab la mănăstirea Hilandarul din Sf. Munte Athos*, dans *Noua revistă bisericească*, V, Bucarest, 1923, p. 182—183; D.Ţ R., I, p 123—124. Cf. aussi T. Bodogae, *op. cit.*, p. 153.

[86] T. Simedrea, *op cit.*, p 30—31 donne la date du 15 août 7025, soit 1517. Cf. aussi V. Brătulescu, *Frescele din biserica lui Neagoe de la Argeş*, Bucarest, 1942, p. 25.

Gabriel, alors prôtos du Mont Athos, a raconté comment Neagoe lui avait adressé l'invitation écrite de se rendre à ce propos en Valachie avec tous les archimandrites et les higoumènes de tous les couvents de la Sainte Montagne [87]. Ce qu'ils firent. Puis, avec Neagoe et avec le métropolite de Hongrovalachie Macaire, ils se rendirent tous, dans le cortège du patriarche œcuménique Théolepte accompagné de quatre métropolites grecs, à Argeş où, le 15 août, ils concélébrèrent l'office de consécration de la nouvelle fondation princière [88]. Après quoi, « le bon prince aimant le Christ, le voévode Neagoe, leur témoigna beaucoup d'honneurs, les gratifia de nombreux présents et les laissa tous s'en retourner chacun chez soi » [89].

Parmi les présents faits à Chilandar, il y eut donc cette donation annuelle de 7 000 aspres. Il est évident que les autres monastères ne furent pas moins bien traités et les journées qui s'écoulèrent durent être en partie occupées par la rédaction des actes de donation accordés non seulement aux laures athonites, mais, de toute évidence aussi, au patriarche de Constantinople, aux métropolites grecs et à bien des clercs étrangers qui étaient venus, tous comme les supérieurs des couvents de Valachie, apporter à Argeş l'appui de leurs prières.

Certains higoumènes semblent avoir voulu profiter de leur présence à la cour princière pour obtenir non seulement espèces sonnantes et trébuchantes, mais même la solution de différends qui parfois mettaient leurs couvents aux prises. Ainsi, les monastères de Kutlumus et du Pantocrator qui se chicanaient au sujet du mont de Rhabdouchou, en appelèrent à la sentence du « très puissant prince de toute la Hongrovalachie, Neagoe », qui enjoignit alors « aux cathigoumènes de toute la Sainte Montagne » de ramener la paix en délimitant eux-mêmes ce qui revenait à chacune des parties. L'opération eut lieu en janvier 1518. Le procès verbal est revêtu des signatures de Gabriel en sa qualité de supérieur général — prôtos — de l'Athos et de celles des représentants de toutes les autres communautés athonites [90]. A quel titre les deux monastères en litige en avaient-ils appelé au voévode valaque? Certainement en tant que « grand fondateur de toute la Sainte Montagne », comme le qualifie Gabriel en personne [91].

Cette hypostase dans laquelle nous apparaît Neagoe est unique jusqu'à cette date. C'est, depuis Nicolas-Alexandre, la première fois

[87] T Simedrea, *op. cit.*, p. 28—29.
[88] Idem, p. 29—30.
[89] Idem, p 30
[90] P. Lemerle, *op. cit*, p 166—169
[91] T. Simedrea, *op. cit.*, p. 25 (« Şi fu ctitor mare a toată Sfetagora »).

qu'un voévode de Valachie se manifeste sous ce jour. A preuve que, sous son règne, chacun des monastères athonites avait fini par nouer relations avec la Valachie. Nous voyons là l'aboutissement des rapports que Chariton et Kutlumus avaient initiés dans cette direction au milieu du XIV[e] siècle, sous Nicolas-Alexandre et Vladislav I[er]. Cette situation juridique que la Valachie s'était arrogée en la personne de son souverain marque visiblement le terme de la première phase des rapports entre la Valachie et le Mont Athos. C'est pourquoi nous l'avons adoptée pour limite chronologique de notre étude.

Cette qualité de fondateur, nous l'avons rencontrée déjà — mais pour Kutlumus uniquement — sous Vladislav I[er], puis sous Mircea l'Ancien. Nous l'avons également rencontrée dans le cas de Chilandar, de Vlad le Moine et de ses fils. Maintenant, nous attirerons l'attention du lecteur sur certain firmans qui précisent le rôle des princes valaques en tant que « fondateurs » des couvents de la Sainte Montagne. Si les fonds turcs des archives de l'Athos sont encore quasi inconnus [92], deux firmans de Kutlumus n'en projettent pas moins un surplus de lumière sur l'histoire des relations de ce monastère avec la Valachie [93].

Un firman du sultan Bajazet II, remontant au 29 juin — 7 juillet 1491, renferme en effet l'exposé que voici :

« Le voévode de Valachie a présenté à ma cour sublime la requête suivante : il y aurait une terre du nom de Qutlumus située sur l'Ile des Hommes Áyanoros. Comme ce monastère est le monastère du dit voévode, il m'a sollicité (de lui accorder) la dîme des terres appartenant à ce monastère, et moi je l'ai accordée et j'ai donné (aux moines) une noble ordonnance » [94]. Les serfs des timariotes musulmans ayant, par la suite, labouré les terres appartenant à Kutlumus (d'où les protestations des caloyers frustrés de leurs droits), le sultan enjoint au su-ba i et au cadi de Salonique de se conformer à son ordonnance précédente et de mettre fin aux menées des infracteurs en restituant aux moines leurs terres, vignes, moulins et champs et en ne permettant pas qu'on leur enlève leurs biens d'église [95].

---

[92] J. Bompaire, *Actes d'archives du XVI[e] siècle (Athos)*, dans *XII[e] Congrès international des études byzantines Résumés des communications*, Belgrade — Ochride, 1961, p 17 : « On souhaiterait que ces actes turcs, nombreux dans tous les couvents athonites, soient systématiquement recensés et édités » On nous permettra de souscrire à cette doléance de plus du savant français

[93] P Lemerle et P Wittek, *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque*, dans *Archives d'histoire du droit oriental* ; III, 1947, p 411—472 Nous réitérons nos plus vifs remerciements au Professeur Lemerle qui a eu l'extrême obligeance de nous procurer un microfilm de ce travail essentiel.

[94] Idem, p 424—425 (cf. également P. Lemerle, *Actes de Kutlumus*, p. 234—235).

[95] Idem, p. 425—426.

Le voévode qui était intervenu pour Kutlumus ne peut être que Vlad le Moine, monté sur le trône de Valachie en 1481, l'année même où Bajazet II succèda à Mahomet II, son père. Le firman de 1491 indique nettement que le prince roumain avait procédé à une démarche auprès de la Porte ottomane en se prévalant du fait que Kutlumus était son monastère. Il faut rapprocher ce détail de l'expression de certains chrysobulles slavo-roumains dont nous avons fait état précédemment et où Kutlumus apparaît comme étant « le couvent du voévode » ou « la laure de la Valachie ».

Les éditeurs de cette pièce se demandent quelle était la situation juridique du voévode par rapport à son couvent. Autrement dit, le monastère était-il la propriété personnelle du prince ou bien ce dernier pouvait-il être en l'occurrence une sorte d'administrateur héréditaire du monastère, dans le genre de ceux (mutewelli des fondations pieuses musulmanes [96] ?

Près de trente ans plus tard, un second firman, de Soliman le Magnifique cette fois, du 23—31 mai 1527, nous montre, selon toute vraisemblance, que déjà sous Sélim Ier (proclamé sultan en 1512), le privilège accordé par Bajazet avait été renouvelé une première fois. Il le fut derechef en 1527, sur l'intervention du voévode Radu de la Afumaţi. L'acte de Soliman rappelle lui aussi que Bajazet et Sélim, son grand-père et son père, sollicités par le prince roumain, lui avaient accordé « la dîme et les impôts de plusieurs des terres appartenant [[au voévode de Valachie, c'est-à-dire]] au monastère de Qutlumus » . . . « Maintenant, ajoute le sultan, puisque le voévode de Valachie, . . . le voévode Radu (de la Afumaţi) a envoyé cette ordonnance à ma cour heureuse et en a demandé le renouvellement, j'ai de mon côté arrêté et donné cette nouvelle ordonnance omnipuissante », en disposant que l'on procède conformément aux firmans antérieurs [97]. Le document prouve catégoriquement que Neagoe, monté sur le trône la même année que Sélim, intervint lui aussi pour Kutlumus. Maintenant, en 1527, Radu de la Afumaţi procède de même auprès de son successeur, Soliman le Magnifique. Ce détail, que Radu a envoyé à la Sublime Porte l'ordonnance des défunts padischahs, prouve bien que les princes valaques étaient à tout le moins les protecteurs de Kutlumus [98]. En fait, ceci nous rappelle la promesse formulée par Chariton à Vladislav Ier que le voévode valaque serait « curateur et fondateur du monastère »[99].

---

[96] Idem, p 426—427.
[97] Idem, p 436—439 (Voir aussi P. Lemerle, *Actes*..., p. 235).
[98] P Lemerle et P. Wittek, *op. cit.*, p. 432.
[99] Ci-dessus, p. 96 et note 8.

Bien qu'aucun acte postérieur à la mort de Vladislav Ier ne mentionne plus jamais son nom (détail assez curieux que nous avons relevé plus haut), c'est là la preuve que Kutlumus était le couvent des voévodes valaques qui en étaient, selon l'expression même de Chariton, les οἰκοκύριοι καὶ κτήτορες.

C'est donc en cette qualité de curateurs et de fondateurs que les princes Vlad le Moine, Neagoe Basarab, puis Radu de la Afumaţi intervinrent auprès des sultans pour assurer à « leur » couvent le respect de ses privilèges fiscaux. Les hospodars valaques étaient donc bien les protecteurs attitrés de Kutlumus au nom duquel, en tant que curateurs héréditaires, ils portaient plainte à la Porte ottomane toutes les fois qu'on violait les droits du monastère.

Le cas de la transmission à Vlad par l'ex-sultane Mara, des droits de fondateur qu'elle détenait de naissance, aide, croyons-nous, à répondre à la question que les éditeurs de ces firmans ont soulevée à propos de la signification juridique de l'expression « monastère du voévode de Valachie ». En effet, il ne faut pas perdre de vue que les princes roumains considéraient plus d'un grand couvent de leurs États comme étant « monastère de Ma Seigneurie ». Il a été montré dernièrement qu'il faut entendre cette formule selon la signification établie par le droit de fondation, qui confère au fondateur et à ses successeurs certains privilèges, tout en leur imposant des obligations relativement aux dites fondations et sans qu'il soit question du droit de propriété du fondateur sur les biens de sa fondation [100]. Les voévodes passaient par conséquent aux yeux des Turcs moins pour les propriétaires effectifs que pour une sorte d'« administrateurs héréditaires des fondations pieuses » athonites [101], à l'instar des mutewelli musulmans [102]. Pour nous exprimer en grec, ils étaient ἐπίτροποι καὶ ἔφοροι des monastères de l'Athos [103]. Dans l'esprit, tout pénétré de mystique, de l'époque féodale, les choses saintes en effet appartenaient définitivement à la Divinité [104]. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue quand on

---

[100] Cf. Du Cange, *Glossarium... mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688, c 998 (s v. νικοκύρια. « .. οἰκοκύριος, Paterfamiliae, penes quem est facultatum domesticarum cura » (Dans *Legăturile* ., p. 748 nous avons rendu inexactement ce terme par « possesseur ». Dont acte).

[101] Gh Cronţ, *op. cit* , p 107—108

[102] Voir plus haut, p. 112.

[103] Tel Constantin Dragash, beau-père du basileus Manuel II, qui apparaît en cette qualité dans les actes de Kutlumus en 1393 ; v P Lemerle, *Actes de Kutlumus*, p. 148—149 et nos observations dans *Legăturile* , p 752—753

[104] « Ἅπαξ γὰρ τὰ ἀφιερωθέντα Θεῷ, ἀνεκποίητά εἰσιν, ὡς ἡ θεία φάσκει Γραφή lit-on dans un document des Météores publiés par Sp Lampros dans Νέος Ἑλληνομνήμων, II, 1905. p. 115 Voir aussi V. Grumel, *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, II, Paris, 1936. p. 8, n° 342

agite cette question. Oints par l'Église, les voévodes étaient les administrateurs au temporel des biens consacrés à Dieu. (De ces biens, le clergé n'était que l'usufruitier.) Manquer à ce devoir eût été de leur part un sacrilège.

Les couvents de *Karakalou*, *Simopêtra*, *Grigoriou* et *Kastamonitou* furent représentés eux aussi en la personne de leurs higoumènes aux solennités d'Argeș en 1517 [105]. De même le monastère d'*Esphigménou* [106]. Enfin le supérieur de celui d'*Alôpou* (ou Alypiou) fut lui aussi de la cérémonie [107].

Quant aux relations de la Valachie avec le couvent de *Xénophon*, elles sont indubitablement attestées lors de la même manifestation. L'oncle de Neagoe Basarab, le riche ban Barbu Craiovescu, aurait fait don à Xénophon, en 1500 ou en 1520, de différentes terres — Recica, Siliștea Plopului et un étang, constituant l'avoir de la skite de Zdralea (Robaia), en Olténie [108]. Le vague des documents requiert pour le moment notre circonspection.

Enfin, même si nous ne sommes pas en mesure de localiser exactement le couvent dit la « Tour de l'Albanais » (нарицаеми арканашски пиргь), placé sous le vocable de Saint Georges, nous n'en signalerons pas moins un acte inédit de Neagoe Basarab du 2 août 1512, accordant à cette communauté un don annuel de 1000 aspres, plus 100 autres pour les frais de voyage des frères quêteurs. Le prince mentionne à ce propos la visite à Tîrgoviște du staretz Raphael et les donations de ses devanciers, les voévodes Vlad et Radu (très probablement Vlad le Moine et Radu

---

[105] T. Simedrea, *éd. cit*, p. 28—29; T Bodogae, *op. cit.*, p. 236, 250, 280 et 304.

[106] La « Vie de Niphon » (éd. T Simedrea, p 28) énumère parmi les higoumènes invités à Argeș, celui de « Simensra ». Il s'agit bien d'Esphigménou, appelé parfois μονὴ τοῦ Σιμ νου ; v. P Lemerle, *Actes de Kutlumus*, p. 286 (index).

[107] L'higoumène de « l'église d'Alimpie » « de la biserica lui Alimpie » — (Voir T Simedrea, *éd cit*, p 28 et V Grecu, *éd cit*, p 164) C'est aujourd'hui (cf P. Lemerle, *op cit.*, p. 15, voir aussi T Simedrea, *op. cit*, p 35, s v) le kellion des Saints Apôtres, dit aussi Καρπουζᾶ ou Καρπουζάδικον, appartenant à Kutlumus et situé sur les confins de Karyès. La *Vie de Niphon* le cite immédiatement avant Kutlumus, ce qui semblerait suggérer que l'union des deux couvents effectuée au XV[e] siècle était lettre morte sous Neagoe Basarab. Sur les différends entre Alôpou et Kutlumus, v P Lemerle, *op. cit*, p. 18—20. Mais entre 1517 — invitation de venir à Argeș — et 1518 — conflit entre Kutlumus et Pantocrator tranché, sur l'intervention de Neagoe —, Alypiou serait-il retombé sous l'égide de Kutlumus? Son supérieur n'apparaît pas en effet parmi les signataires de tous les couvents, présidés par le prôtos Gabriel. Le voyage à Argeș n'aura-t-il pas été fatal à Alypiou, contraint par le « ctitor » de la Laure valaque de se soumettre derechef à Kutlumus?

[108] T. Bodogae, *op cit.*, p. 270—271 ; T. Simedrea, *op. cit.*, p. 28.

le Grand) et spécifie qu'il sera, tout comme eux, « ctitor » de ce saint lieu [109].

C'est à dessein que nous avons réservé pour la fin de notre exposé les rapports que la Valachie dut avoir, à l'époque considérée, avec le *Protaton* de l'Athos, à Karyès. Siège des prôtoi de la Sainte Montagne, Karyès aussi a entretenu des relations avec la Valachie [110]. L'higoumène de Kutlumus Chariton, qui, on l'a vu plus haut, fut aussi métropolite de Hongrovalachie (1372 post 1377) cumula ces titres et fonctions avec la dignité de prôtos du Mont Athos. Il dut évidemment rendre ainsi certains services à ses confrères besogneux des autres couvents. Peut-être fut-il pour quelque chose dans les relations entamées entre la Grande Laure de Saint Athanase et la Valachie sous Vladislav I^{er} [111].

Nous avons déjà noté les rapports entre Vlad le Moine et l'ancien prôtos Côme, chargé par le voévode de veiller sur Kutlumus (qui était le monastère de la Valachie) et gratifié pour cela d'un secours annuel de 1000 aspres [112].

Un document à peine signalé [113] de Radu le Grand, du 31 janvier 1500 (an 7008) et écrit à Tîrgoviște, nous informe que ce prince manifesta

[109] Photographie prise par Stoica Nicolaescu (archives de Chilandar), aujourd'hui à la bibliothèque de l'Académie de la R P R. (F 10/LXXIII). En 1525 et 1528 Radu de la Afumați portera la donation à 1 200 aspres, puis à 3 300 ; D Mioc, *op. cit*, p. 331 et D Ț R, II, p 49—51, nº 46 Mioc, *op cit*, p 430 fait de cette communauté un métoque de Chilandar. Nous nous demandons si elle ne dépendait pas plutôt de Zographou Quant au nom d'Albanais, faut-il y voir le souvenir de la nation de son fondateur, Scanderbeg ou quelqu'un des siens ?

[110] T Bodogae, *op cit*, p. 79, 81—86.

[111] Supra, p 101 et infra, p. 117—118

[112] Ci-dessus, p 98 et p 107—108.

[113] D. P. Bogdan, *op cit*, p. 17 Il doit s'agir du document de 1500 trouvé à Zographou et signalé par P Uspenskij, puis par Dimitriev — Petković en 1865 ; cf D. P Bogdan, *op. cit*, p 12 et note 5 Une bonne photographie de cet acte slavon au Musée d'histoire de la Ville de Bucarest (cote S F. 5655/57), cf aussi D P. Bogdan, *op cit*, p 17, nº 4. Nous en résumons ici le contenu Le nom du monastère étant en partie illisible sur la photographie (« . рѹлєка », au debut de la ligne 18) par suite d une pliure malencontreuse du parchemin, nous reconstituons le nom de Kaproulea grâce à la précision fournie par D. P. Bogdan, *op. cit*, p 12 Voici du reste le passage incriminé de la charte de donation de Radu le Grand : « ѡбитєли рєкома рѹлєка храм стго ар'хиєрєа и чюд(о)творца Николає въ мѣстѣ глємѣмь Карєа вънѣ протато » (transcription I R Mircea). Nous ignorons tout de cet établissement E Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale dintre Români și Iugoslavi*, dans *Cercetări literare*, III, Bucarest, 1939, p 149, n 2 mentionne (d'après V Langlois, *Le Mont Athos et ses monastères*, Paris, 1866, p 92) la donation de 3 000 aspres accordée le 23 juillet 1 500 par Radu le Grand au monastère de Kaprulev de l'Athos et avoue son impuissance à pointer ce sanctuaire sur la carte de la Sainte Montagne Il s'agit évidemment de notre document, dont Langlois n'aura pu déchiffrer la date exacte Voir plus haut, p 102, n. 52 P. Lemerle, *Actes de Kutlumus*, p 57, 101 et 109 publie trois actes revêtus de la signature des higoumènes Marc (an 1313 ou 1314) et Joasaph (an 1369) de Kaprouli. L'emplacement exact de Kaprouli nous échappe encore ; les seules précisions topographiques sont celles de la charte de Radu le Grand.

sa générosité au monastère de la Sainte Montagne « appelé Kaprulea, placé sous le vocable du saint évêque et thaumaturge Nicolas, au lieu dit Carea près du Protato », d'où était venu le solliciter le hiéromoine et confesseur Gabriel [114]. Radu accorda aux caloyers de l'endroit une subvention (мертик) de 3000 aspres, à quoi s'ajoutait encore le dixième de la somme destiné à subvenir aux frais de voyage des moines quêteurs qui viendraient la chercher annuellement en décembre ou en janvier. Les dits religieux avaient, en retour, l'obligation de prier pour le voévode et sa famille. On relève, à la fin de l'acte en question ce détail tout à fait inaccoutumé, que « le grand pêcheur » Théodore, l'a rédigé par ordre du voévode et qu'il a été écrit et scellé par le notaire Ban, lequel s'adresse aux moines pour se recommander lui aussi à leurs pieux suffrages. (C'est, on l'a vu précédemment, une mention à peu près semblable de ce Théodore qui nous a permis d'attribuer à Radu le Grand une charte octroyée au monastère de Saint Paul et mise indûment au compte du prince Radu Paisie) [115]

Pour en revenir au document accordé par Radu le Grand au couvent ou à l'ermitage de Kaprulea, serait-il hasardeux d'identifier le messager, l'hiéromoine Gabriel, au futur prôtos de la Sainte Montagne [116], bien connu pour les relations qu'il entretint avec Neagoe Basarab et par le récit de la Vie du patriarche Niphon [117]? On l'a vu, c'est ce prôtos qui reçut l'invitation du voévode valaque de venir participer, avec les personnalités les plus marquantes de chaque communauté athonite, à la consécration du monastère nouvellement érigé à Argeş. C'est lui encore qui présida la réunion des représentants de tous les monastères qui trancha, par ordre de Neagoe, un conflit de bornage entre deux des couvents de l'Athos [118]. Nous ignorons ce que le prôtos Gabriel aura pu recevoir, à titre personnel et probablement aussi pour le Protaton, de la part du

---

[114] Ce Gabriel, qui venait dudit monastère, devait en être le confesseur : cf ѡт тоє сєщинїа свнтєлн прїидє нам авилєи Гаврїил Їєромонах (transcription I R. Mircea).

[115] Supra, p. 104.

[116] Le protos Gabriel était-il bien un moine de Philothéou, comme l'avance T Bodogae, *op cit*, p 243, n 1 (sans indication de source !)? Le récent travail de J Darrouzès, *Liste des protes du Mont Athos*, dans *Le millénaire du Mont Athos* . , I, p. 439—440 ne touche pas à la question du couvent d'origine de Gabriel

[117] De ce récit il existe une version roumaine (la dernière édition en est celle publiée par Tit Simedrea, si souvent citée ici-même) et une rédaction grecque, publiée par V. Grecu, *op. cit* Le professeur V. Grecu note, dans l'introduction de son édition, que la traduction roumaine doit rendre bien plus fidèlement l'original, vraisemblablement grec, de Gabriel, que ladite recension grecque, qui en est visiblement un remaniement. La liste des donations et constructions faites au Mont Athos par Neagoe, ne se lit que dans la version roumaine. Encore nous semble-t-elle avoir été tronquée par quelque copiste !

[118] Ci-dessus, p. 110.

prince Neagoe Basarab [119]. Mais de toute évidence, les signalés services qu'il rendit au voévode en le glorifiant, lui et les siens dans le récit de la Vie de Niphon (qui est en fait une histoire panégyrique de la nouvelle dynastie d'origine olténienne, écrite sur un prétexte hagiographique) furent généreusement récompensés. En la personne de son supérieur général, comme aussi en celle de tous ses membres les plus éminents, la Sainte Montagne de l'Athos était à la dévotion, et à la remorque, du munificent émule roumain des « basileis » byzantins d'antan et des « krals » serbes de naguère.

Aux pages qu'on vient de lire, nous avons rassemblé toutes les donations connues en biens immeubles et en argent que les voévodes valaques, et parfois aussi certains grands boyards, accordèrent aux divers couvents athonites. Ce sont elles, en effet, qui signifient la part la plus substantielle de l'assistance accordée par la Valachie à la Sainte Montagne. Mais il faut de toute évidence songer aussi aux donations inconnues que les quêteurs de l'Athos durent rapporter à leurs communautés dans leur besace, en plus des subsides officiels. Outre cela, la générosité valaque (tout comme celle des Moldaves) se concrétisa encore en donations d'un autre genre, icones, objets sacrés, manuscrits... Nous essayerons de passer en revue aussi ce que l'on connaît dans ce domaine.

Nous avons déjà mentionné certaine grande icone de Saint Athanase de Lavra offerte à la Grande Laure par Vladislav I[er] et son épouse, la princesse Anne, vers l'an 1372—1377 [120]. L'icone en soi paraît avoir été

---

[119] Gabriel fit peindre en 1526 le parekklésion du Prodrome, au Protaton ; cf G Meillet, J Pargoire et L. Petit, *op cit*, p 3, n 7. On notera encore que les triptyques du Protaton inaugurent la série des donateurs roumains avec la mention du voévode Etienne le Grand de Moldavie (1457—1504) et de ses fils les voévodes Bogdan, Alexandre et Pierre, suivis de Jean Neagoe (Basarab) et de son fils Théodose Ce document ne figure pas au recueil cité plus haut des trois savants français. Une reproduction illisible de ces triptyques dans M Beza, *op cit*, p 34 Nous transcrivons le début de la cinquième colonne du panneau central d'après la photographie même déposée par Marcu Beza à la Bibliotheque de l'Académie Roumaine (Section des manuscrits, cote F C D XLIX/47) B ,σγίας, Μπογδανίγς, Οὐγκρίσς Στεφάνου βοεβόδα, Μπογδάνου βοεβόδα, 'Αλεξάνδρου βοεβόδα, Πέτρου βοεβόδσ, 'Ιωάννου Νεάγκοε, Θεοδοσίου etc , etc. Cet obituaire est visiblement différent de celui signalé (d'après Porphyre Uspensky), par D P Bogdan, *op cit*, p. 17, n 5

[120] Ci-dessus, p 101 et note 120. Précisons, en outre, que la section des manuscrits de l'Académie de la R P R possede une médiocre photographie de cette icone, offerte par M Beza (paquet XLIX/50), qui prouve toutefois que la planche en couleurs publiée par M Beza, *op. cit*, loc cit , (et reproduite par nous dans *Le Mont Athos* , p 36) est de loin inférieure a la réalite et que, techniquement et artistiquement, le délicat revêtement de cette image rappelle de très près certaines icones serbes du XIV[e] siècle (V J Djurić, *Icones de Yougoslavie*, Belgrade, 1961, p 19—20, 24, 91—93, 98—99, etc et pl XVII XXV, XXXV, etc) Il est à souhaiter qu'un connaisseur averti des icones serbo-byzantines étudie de près à l'Athos l'icone de Vladislav I[er]. Elle pourra aider peut-être à mieux dater certaines icones d'Ochrida et d'ailleurs

A la lumière du mémoire si fouillé de P Lemerle, *La vie ancienne de Saint Athanase l'Athonite composée au début du XI[e] siècle par Athanase de Lavra*, dans *Le millénaire du Mont Athos (963—1963) Etudes et mélanges*, I, Chevetogne, 1963, p. 84—85, nous révisons notre

repeinte. Mais son revêtement d'argent est particulièrement intéressant. Faute d'une excellente reproduction photographique de cet objet, nous devons renoncer à l'étudier de plus près.

Il existe également au monastère de Saint Paul une icone, probablement quelque don des boyards Craiovescu. Mais d'aucuns opinent qu'il s'agirait de Neagoe Basarab et de son fils Théodose [121].

Les broderies religieuses signalées jusqu'ici sont relativement plus nombreuses. On sait que des « podéai brodées en fil d'or, de la plus grande beauté », furent offertes par Neagoe à la Grande Laure de St. Athanase [122]. Aujourd'hui il ne semble plus s'y conserver la moindre pièce attestant la générosité du voévode.

Nous avons eu toutefois la bonne fortune de trouver une brève mention d'un voile (et copie de son inscription, inédite croyons-nous), lequel se trouvait au siècle dernier à Lavra au « parekklésion » de la Présentation de la Sainte Vierge. La dite broderie, exécutée sur soie rouge avec des fils d'or, d'argent et de soie, représentait divers saints personnages et était, d'après son inscription slavonne, un don de la princesse Despina, épouse de Neagoe, et de sa mère Donka [123]. Ce voile, désigné du nom de *skout* (скѹт), servait de rideau à la porte royale de « l'iconostase » de la chapelle en question [124]. Existe-t-il encore à Lavra? C'est à d'autres d'y répondre.

A Iviron, la même princesse Despina « ... donna un voile brodé en fil d'or et très beau, pour qu'on le mît devant la sainte icone thaumaturge où est peinte l'image de la Très Pure Vierge et Mère de Dieu Marie, qui s'appelle Portaitissa » [125]. Il s'agit visiblement d'une « podéa » destinée à honorer l'une des icones les plus vénérées de tout le Mont Athos.

Le monastère de Xénophon possède un très bel « épitrachilion » (étole) sur les pans duquel sont brodés les portraits en pied de Neagoe,

---

hypothèse récente d'une relation d'identité entre cette icone (dont le revêtement métallique seulement appartient indéniablement à Vladislav I^er^) et celle dont parle un texte hagiographique du XVII^e^ siècle. Cf. L Petit, Vie de Saint Athanase l'Athonite, extrait des *Analecta Bollandiana*, XXV, Bruxelles, 1906, p. 85—87 (utilisé par nous dans *Le Mont Athos* , p. 33).

121 T Bodogae, *op cit.*, p. 260 et G Bošković, *Du nouveau au Mont Athos*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XXXII, Bucarest, 1939, p. 68 (une petite icone de Saint Paul l'Athonite entouré de deux nobles ou princes valaques).

122 Ci-dessus, p 101.

123 D'après une fiche (de provenance inconnue) conservée dans les papiers de Gr. Tocilescu à l'Académie de la R P R., ms. roumain 5143, f. 241 Nous venons de la publier, en collaboration avec I R. Mircea, *De l'ascendence de Despina, épouse de Neagoe Basarab. A propos d'une inscription slavonne inédite*, dans *Romanoslavica*, X, 1964, p. 435—437.

124 A. Frolow, *La « podea » Un tissu décoratif de l'Église byzantine*, dans *Byzantion*, XIII, Bruxelles, 1938, p. 461—504 (sur l'emploi spécial du mot *skout* par les Roumains, v. p. 464, n. 6) et G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, Paris, 1939—1947, p. 84—86.

125 Supra, p. 105. Sur l'icone de la Portaitissa voir T. Bodogae, *op. cit.*, p. 134, n. 3.

de son épouse et de leurs rejetons [126]. On peut, techniquement et stylistiquement, le mettre en rapport avec un autre « épitrachilion » offert par la veuve du « ban » Barbu Craiovescu, oncle de Neagoe Basarab, à sa fondation de Bistriţa (Olténie) [127] et, sans doute aussi, avec d'autres broderies remontant au règne de ce voévode [128], ce qui nous permet de nous imaginer tant soit peu la qualité, l'éclat et la splendeur des broderies, perdues ou égarées, que nous venons de rappeler.

L'orfèvrerie athonite compte, de son côté, des pièces de provenance valaque. A Lavra, outre le revêtement métallique de l'icone offerte au XIV^{e} siècle par le prince Vladislav I^{er} [129], on peut mentionner les vases sacrés en or et en argent donnés par Neagoe [130] et perdus à jamais.

C'est toujours Neagoe qui à Vatopédi, par dévotion à la Théotokos, embellit d'une pomme d'or, de perles et de pierres précieuses l'icone de la Vierge Βηματαρίσσα [131].

Mais la plus belle pièce d'orfèvrerie roumaine de cette époque est, sans conteste, la châsse que Neagoe — toujours lui ! — fit ciseler pour abriter les reliques de son père spirituel, le patriarche Niphon. Après avoir fait exhumer à Dionysiou sa dépouille et après l'avoir fait transporter en Valachie en acte expiatoire des fautes du défunt voévode Radu le Grand envers le pontife qui l'avait maudit, le prince restitua ses reliques à l'Athos, non sans avoir fait exécuter au préalable en Valachie ou par quelque artiste saxon de Transylvanie, un reliquaire ayant la forme d'une église à cinq tours, orfévri en filigrane doré et rehaussé d'émaux. Sur la face intérieure du couvercle, il se fit peindre agenouillé devant le patriarche [132]. Il bâtit également à Dionysiou une belle église sur le tombeau de ce dernier à qui elle fut consacrée [133]. Désireux en outre de dédommager

---

[126] T Bodogae, *op cit*, p 270 (qui, bien qu'ecclésiastique, prend cette étole pour une bannière !). Voir surtout G Millet, *op. cit*, p 32 et pl LXXII—LXXVI

[127] P. Ş Năsturel, *Străvechile odoare înapoiate de U R S S*, dans *Mitropolia Banatului*, VII, n^{os} 10—12, Timişoara, 1957, p 197—198 et p. 217, n. 18 et M A Musicescu, *Portretul laic brodat în arta medievală românească*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, IX—1, 1962, p. 55—57.

[128] Cf M A. Musicescu, *O broderie necunoscută din vremea lui Neagoe Basarab*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, V—2, 1958, p. 35—49.

[129] Supra, p. 117.

[130] Supra, p 101.

[131] Plus haut, p. 108. cf T Bodogae, *op. cit.*, p 117.

[132] L'inscription dans G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, *op cit*, p 40, n° 161. D'assez faibles photographies du reliquaire dans M Beza, *op cit*, p. 53 et V. Vătăşianu, *Istoria artei feudale în ţările române*, I, Bucarest, 1959, p. 847. Descriptions « de visu » par V Grecu, *Izvor sau prelucrare a uneia din Învăţăturile lui Neagoe voevod*, dans *Omagiu profesorului Ioan Lupaş*, Bucarest, 1941, p. 207—208 et Gh I Moisescu, *Viaţa Sf Nifon, patriarhul Ţarigradului*. dans *Biserica Ortodoxă Română*, LXXVI—9, Bucarest, 1958, p. 871. Cf. aussi T. Bodogae, *op. cit.*, p. 162.

[133] Pour plus de détails, T. Simedrea, *op cit.*, p. 23.

le couvent qui lui avait octroyé une partie des reliques de Niphon (le chef et une main), le prince valaque lui fit don, ni plus ni moins, du crâne de saint Jean-Baptiste et de la main de saint Jean Chrysostome. C'est dire le haut prix qu'il attachait aux reliques de Niphon. Le chef du Prodrome, dans son précieux reliquaire en vermeil serti de pierreries et portant l'inscription slavonne commandée par Neagoe, a été retrouvé à Constantinople [134]. Quant à la main de saint Jean Chrysostome, elle se trouve toujours à Dionysiou dans un coffret oblong sur le flanc duquel sont ciselés, en bustes, saint Niphon, patriarche de Constantinople, tenant le livre des évangiles, le Précurseur et saint Denys l'Athonite, le fondateur du couvent, tenant à ce titre dans sa main, l'effigie d'une église. Ce travail attend encore l'étude approfondie qu'il mérite pleinement [135].

Le chapitre des manuscrits athonites provenant de Valachie semble être, pour l'époque considérée dans notre enquête, d'une pauvreté décevante ou, plus exactement, assez inattendue, pour ne pas dire inadmissible. Point de manuscrits de l'éclat de ceux offerts par le voévode de Moldavie Etienne le Grand à sa fondation de Zographou, ni même d'exemplaires plus modestes [136]. Nous ne pouvons même pas citer ici les commentaires de Théophylacte de Bulgarie aux épîtres de saint Paul, dans le codex grec 219 de Kutlumus qui porte au feuillet 360 la signature du métropolite de Hongrovalachie Chariton [137], rien ne prouvant que le célèbre « prôtos » de l'Athos l'ait apporté de Valachie. Les manuscrits slavons et même grecs de l'Athos nous réservent peut-être pour l'avenir certaines surprises.

Mentionnons encore le manuscrit slavon no. 254 de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine. Il a été affirmé récemment que ce ménée pour le mois de septembre aurait été donné au monastère de Saint-

[134] Cf G Millet, J Pargoire et L Petit, *op cit*, p. 466; E Vîrtosu, *Odoare româneşti la Stambul*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XXVIII, Bucarest, 1935, p 1—9, qui l'a retrouvé au Vieux Sérail, estime que le reliquaire est une pièce d'orfèvrerie valaque.

[135] M Beza, *op cit*, p 55 (une photographie plus distincte, qui nous aide à préciser quelque peu la description de ce coffret, se trouve au cabinet des manuscrits de l'Académie de la R P R sous la cote F C D XLIX/62) Cf G Millet, J Pargoire et L. Petit, *op. cit*, p. 162, n. 466; E Vîrtosu, *op cit*, p 4 4; T Bodogae, *op. cit*, p 164

[136] Tels l'Apostolos du Musée historique de Moscou donné à Zographou par Étienne le Grand en 1463 (cf D P. Bogdan, *op cit*, p 13; M. Berza, *Miniaturi şi manuscrise*, dans *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucarest, 1958, p 445) et l'Évangéliaire donné par le même voévode au dit monastère en 1502 (pour nous, *În legătură cu unele danii de la Ştefan cel Mare*, dans *Romanoslavica*, V, 1961, p 143—149, ce codex a été copié en Moldavie), reproductions en couleurs dans N. Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, I, Bucarest, 1934, p. 48 et pl I—IV; cf M Berza, *op. cit*, p. 415—420. Voir aussi T Bodogae, *Consideratiuni istorice*, p 166

[137] T Bodogae, *Ajutoarele* .., p 184 et P Lemerle, *op. cit*, p. 11, n 59 (d'après Sp Lampros, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους. ἑλληνικῶν κωδίκων I, Cambridge, 1895, p 285, n. 3202).

Pantélémon par Barbu et Pârvu Craiovescu, les oncles du voévode Neagoe [138]. Mais avec d'autres chercheurs, nous estimons au contraire que ledit couvent fit don de ce manuscrit à ces deux puissants boyards [139]. De toute évidence le codex a dû faire partie de toute une série de manuscrits qu'ils firent venir de l'Athos pour assurer à leur monastère de Bistrița les livres indispensables à la célébration des offices et aux préoccupations des moines [140].

Nous ignorons la diffusion au Mont Athos des livres imprimés en Valachie par le moine Macaire réfugié du Monténégro. Toujours est-il que c'est à Chilandar que fut retrouvé l'Octoèque de 1510 [141]. Les livres liturgiques imprimés constituèrent l'une des catégories de présents que les « caloyers » de la Sainte Montagne rapportèrent de Valachie à leurs monastères. C'est du reste grâce aux ouvrages qui se trouvaient dans les monastères de Valachie (ouvrages apportés plus d'une fois de Serbie et du Mont Athos) [142] que put être composé sous l'inspiration de Neagoe Basarab,

---

[138] P P Panaitescu, *Manuscrise slave din Biblioteca Academiei R P R*, I, Bucarest, 1959, p 352—353

[139] D. P. Bogdan, *op cit*, p. 30, nr 2 ; E Turdeanu, *Legăturile romînești* .., p 74 L'impeccable ductus de la dédicace dénote que l'auteur maniait parfaitement le slavon. Comme argument supplémentaire que le manuscrit fut offert aux Craiovescu et non donné par eux, nous noterons l'emploi du mot панꙋ, en Valachie et Olténie on eût écrit жꙋпанꙋ

[140] Sa provenance n'est pas précisée dans le catalogue de P. P Panaitescu La reliure du codex est analogue à celle du manuscrit 212, qui provient indubitablement de Bistrița ; cf P. P Panaitescu, *Catalogul* p. 357—358 (ménée du mois de janvier) Notre collègue H Chircă nous fait observer que du point de vue paléographique, le codex de St. Pantélémon écrit sur deux colonnes, ne ressemble pas aux manuscrits slaves de Valachie ecrits en pleine page

[141] Le Professeur V. Grecu a découvert et photographié en 1937 à Chilandar un exemplaire complet de l'Octoèque (typ. 32) dont il a dépose a la Bibliothèque de l'Académie à Bucarest une copie photographique (Le frontispice de ce livre rarissime dans N Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, I, Bucarest, 1940, p 54) Voir en dernière analyse I Bianu et D. Simonescu, *Bibliografia românească veche*, IV, Bucarest, 1944, p 165—166 et P P Panaitescu, *Liturghierul lui Macarie*, Bucarest, 1961, p XLII—LIII Cf aussi M. S Radojčić, *Rapports artistiques serbo-roumains de la fin du XIVe jusqu'à la fin du XVIIe siècle à la lumière des nouvelles découvertes faites en Yougoslavie*, dans *Actes du Colloque international de civilisations balkaniques*, Sinaia, 8—14 juillet 1962, p 24 et pl I—II (page initiale et frontispice). Des recherches récentes (voir en dernier lieu D Mioc, *op cit*, p 429—440) semblent prouver que l'imprimeur Macaire devint par la suite higoumène des moines de la Tour de l'Albanais vers 1525—1535 Mais il est exclu que cet higoumene soit le métropolite de Hongrovalachie du temps de Neagoe Basarab, puisque les documents ne le designent pas comme ex-métropolite

[142] E Turdeanu, *Legăturile românești*.. , p. 70 et 113 a montré comment le ban Barbu, qui dota son monastère de Bistrița des reliques de Saint Gregoire le Décapolite (cf toutefois D. Bodin, *Grigorie Decapolitul și Ioan de Capistrano*, dans *Revista istorică română*, XIV, Bucarest, 1945, p. 307—315) fit traduire en slavon la Vie grecque du Decapolite que deux moines de l'Athos lui avaient procurée La notice, lacuneuse et tardive, remonte toutefois à 1745 En voici le contenu en traduction française, dans l'espoir que quelque chercheur nous precisera l'identification et l'emplacement de la skite de Iagorova « Cette vie de saint Gregoire le Decapolite, deux caloyers de la Sainte Montagne l'ont apportée ici dans notre pays, à savoir Savatius et Gabriel qui ont habite une skite placée sous le vocable des saints Archanges, laquelle skite s'appelle Iagorova .. Rendue et traduite en slavon par le révérend hiéromoine kyr Andre, sur l'ordre et l'insistance du noble et aimant le Christ, le ban Barbul Craiovescu de Valachie».

qui y mit la main [143] et fort probablement aussi avec la participation de son épouse [144], la princesse serbe Despina, le célèbre recueil destiné à l'éducation de leur fils. On peut considérer les « Enseignements du prince Neagoe Basarab à son fils Théodose », ce chef d'œuvre slavon de la littérature roumaine ancienne, comme représentant l'un des fruits les plus remarquables des rapports culturels roumano-athonites de longue date.

Montrons maintenant ce que la Valachie, à son tour, a gagné de ses relations avec le Mont Athos.

On l'a vu, les rapports entre princes, princesses et boyards valaques, d'une part, et les représentants des différentes communautés athonites, d'autre part, ont été fréquents et divers. A l'Athos, on rencontre des Roumains. Il n'est que de citer le nom du chevalier (βιτέζης) Jean Neagoe, le porte-parole de Vladislav I^er^ auprès de Chariton, vers 1369 [145] et celui du protoprêtre Michel qui deviendra, semble-t-il le prohigoumène Melchisédec de Kutlumus, sans oublier les braves gens anonymes venus y embrasser avec lui la vie monastique [146]. Par la suite, même si leurs noms nous échappent, bien des moines de Valachie ont dû se coudoyer avec les caloyers grecs, serbes, bulgares, russes et géorgiens de la Sainte Montagne. En 1512, Neagoe confia le soin de négocier à Dionysiou l'exhumation de l'ex-patriarche Niphon pour en ramener la dépouille en Valachie, à une députation de boyards conduite par le grand logothète en personne [147]. Les reliques furent ensuite reconduites à l'Athos en grande pompe par le métropolite Néophyte d'Anchialos accompagné d'un cortège de boyards [148].

---

[143] P. Ș. Năsturel, *Învățăturile lui Neagoe Basarab în lumina pisaniilor de pe biserica mănăstirii de la Argeș*, dans *Mitropolia Olteniei*, XII, n-os 1—2, Craiova, 1960, p. 12—23; D Zamfirescu, *Învățăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticității*, dans *Romanoslavica*, VIII, Bucarest, 1963, p. 341—401 et P. P. Panaitescu, *Învățăturile atribuite lui Neagoe Basarab. O reconsiderare*, ibidem, p. 403—424.

[144] Nous venons d'en émettre l'idée dans *Le Mont Athos* .., p. 31. Nous y reviendrons ailleurs

[145] Pour son identification voir G. I. Brătianu, *Les rois de Hongrie et les Principautés roumaines au XIV^e^ siècle*, dans Académie Roumaine, *Bulletin de la Section historique*, Bucarest, 1947, XXVIII—1, p 33—34 et 39.

[146] Sur les occupations manuelles et spirituelles des moines athonites du temps on lira avec profit le rapport dressé vers 1420 par Christophore Buondelmonti; cf A. Pertusi, *Monasteri e monaci italiani all'Athos nell'alto medioevo*, extrait du recueil *Le Millénaire du Mont Athos* (963—1963). *Études et mélanges*, I, Chevetogne 1963, p. 246—249.

[147] T. Simedrea, *op cit*, p 30—31. Mais la Vie grecque de S Niphon est plus explicite : deux boyards de marque et deux higoumènes. L'un de ces boyards était le grand logothète; cf. V Grecu, *Viața* , p. 142—145. La version roumaine l'appelle Danciul (T. Simedrea, *op cit*, p. 17) Mais il y a erreur soit sur le nom, soit sur la fonction, car on ne connaît point de grand logothète ainsi prénommé sous Neagoe Basarab (cf *Lista dregătorilor din sfatul domnesc al Țării Românești în secolele XV—XVII*, dans *Studii și materiale de istorie medie*, IV, Bucarest, 1960, p 569). Danciul Craiovescu, oncle de Neagoe, décédé après 1508, n'a jamais été investi de cette fonction; v I. C. Filitti, *Banatul Olteniei și Craioveștii*, Craiova, p. 26—27.

[148] T. Simedrea, *op. cit*, p. 23 (pour l'identification de Néophyte, voir l'index).

Mais les Athonites en Valachie sont plus nombreux que les Roumains rencontrés à la Sainte Montagne. Les pages qui précèdent l'ont bien montré. Le premier d'entre eux, pour nous en tenir aux sources connues, fut Chariton, le futur higoumène de Kutlumus, qui fut aussi métropolite de Hongrovalachie et «prôtos» de la Sainte Montagne; on sait qu'il visita la Valachie et ses princes à sept reprises. Le second, en un certain sens, serait le célèbre pope Nicodème qui, venu de l'Athos (du monastère, croit-on, de Chilandar) [149] et de Serbie, passe pour avoir implanté l'hésychasme en Valachie [150] où il fonda au moins deux couvents, ceux de Vodiţa et de Tismana. (Sur ce point, le terrain semble avoir été déjà quelque peu préparé par l'attraction que Grégoire le Sinaïte et ses disciples de la Parorée avaient commencé à exercer sur les orthodoxes d'outre-Danube du temps de Nicolas-Alexandre [151]) Ensuite, en 1398 l'higoumène de Kutlumus Jérémie s'en vint visiter la cour de Valachie, Mircea l'Ancien et ses boyards. En 1433, c'est l'higoumène Joseph de Zographou et le prêtre Gervais qui se rendent en Valachie. Puis, en 1457, les prohigoumènes Germain et Euthyme de Philothéou implorent la sollicitude de Vlad l'Empaleur.

Dochiariou dépêcha, de son côté, en 1490, son propre higoumène, David, le staretz (γέρων) Euthyme et l'hiéromoine Macaire au prince Vlad le Moine. En 1500, la présence du moine Gabriel de Kaprulea est attestée en Valachie sous Radu le Grand. L'année suivante, c'est le tour du prohigoumène de Saint-Paul, Nicon. Puis, en 1502, le voévode est visité par une délégation athonite conduite par l'ex-prôtos Côme. Vers 1503, l'ancien moine athonite qu'était l'ex-patriarche œcuménique Niphon II retiré à Andrinople fut amené en Valachie par le voévode Radu le Grand pour réformer l'Église de Hongrovalachie. S'étant brouillé vers 1505 avec le prince, Niphon se retira au Mont Athos, au monastère de Dionysiou où il avait embrassé dans sa jeunesse l'état monastique. Pendant son séjour en Valachie, il exerça une influence particulière sur le

---

[149] E. Turdeanu, *Din vechile schimburi* ., p 143—145; *Legăturile româneşti...*, p. 64 et *La littérature bulgare...*, p. 44, n. 3.

[150] Cf T. Simedrea, *Glosă pe marginea unei însemnări*, dans *Mitropolia Olteniei*, XIII, n-os 1—4, Craiova, 1961, p 18, 20—21. Le grec ἡσυχάστης a donné en roumain *sihastru*, ermite, anachorète. Il reste à préciser la date et la filiation de cet emprunt.

[151] E. Kourilas et Fr. Halkin, *Deux vies de S Maxime le Kausokalybe, ermite au Mont Athos (XIVe siècle)*, dans *Analecta Bollandiana*, LIV, 1936, p. 20 et notre article sur *Le Mont Athos* .., p. 33 Ce texte, inconnu de Turdeanu, *La littérature bulgare* .., p. 7 et suiv. ravive la question des rapports éventuels de la Valachie avec le centre hésychaste de la Parorée. Voir maintenant le récent travail de T. Simedrea, *Viata mănăstirească în Ţara Românească înainte de anul 1370*, dans *Biserica Ortodoxă Română*, LXXX nos 7—10, 1962, p. 673—687.

boyard Neagoe qui, après son ascension au trône de cette principauté, le fera canoniser solennellement [152].

Des moines de Dionysiou accompagneront les dignitaires de la cour valaque venus chercher les reliques de Niphon. En 1512 les moines groupés autour de la Tour de l'Albanais enverront le staretz Raphael implorer les bonnes grâces de Neagoe.

Enfin, l'année 1517, marquée par le voyage à Curtea de Argeş du prôtos Gabriel et des représentants de toutes les communautés de l'Athos, nous livre le nom de Léonce et de Mardarie, l'un prohigoumène, l'autre γέρων de Chilandar.

Le caprice des sources ne nous a laissé que quelques noms de moines athonites venus visiter la Valachie [153]. Les actes de donation stipulent bien souvent que chaque année le monastère tel ou tel enverra ses représentants toucher les subsides dont il était gratifié. Annuellement un certain nombre de caloyers arrivaient ordinairement à la fête de l'Epiphanie ou vers Pâques et s'en retournaient bien nantis de ces secours providentiels [154]. Sous le règne de Neagoe, après 1517, chaque couvent déléguait au moins un moine ou deux en Valachie. On peut croire également que certains monastères, Kutlumus notamment, avaient leurs représentants permanents chargés de veiller à la mise en valeur des terres et autres biens immeubles qu'ils commençaient à posséder en Valachie [155]. Les événements notoires de la vie des monastères, tel un changement d'higoumène, pouvaient être aussi prétextes à voyages et à largesses.

De leur côté, les voévodes réduits à quia ou bien frappés dans leur famille ou leur santé par la maladie sentaient-ils le besoin de l'aide divine, ils s'adressaient aux communautés athonites pour se concilier les faveurs du Ciel. A cela s'ajoutait de temps à autre le cri d'alarme d'un monastère criblé de dettes et aux prises avec le fisc ottoman. Et peut-être les voévodes dépêchaient-ils alors une commission d'enquête avant de s'adresser à la Sublime Porte.

---

[152] N. M Popescu, *Nifon II, Patriarhul Constantinopolului*, dans *Analele Academiei Române Memoriile Secţiunii Istorice*, XXXVI, 1914 ; N Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, dans *Biserica Ortodoxă Română*, LXXVII, n-os 7—10, 1959, p 744—745

[153] La plupart des signataires du procès verbal de 1518 tranchant le différend des monastères de Pantocrator et de Kutlumus avaient dû faire, l'année précédente, le voyage de Valachie ; voir P Lemerle, *op cit*, p. 169

[154] On n'a pas encore étudié l'importance economique des donations roumaines tant pour leurs bénéficiaires que pour leurs auteurs et le peuple qui en faisait les frais. Quelques indications très utiles en ce sens dans I R Mircea, *Relations* ., p 384, note 21

[155] Là est le germe de la question des monastères dédiés qui troubla, au siècle dernier, la diplomatie européenne Voir plus haut, p 97, note 13.

Les documents invoqués plus haut montrent bien que l'image que Chariton faisait déjà miroiter au XIV^e siècle aux yeux des princes valaques, qu'en secourant l'Athos ils imiteraient les souverains orthodoxes, s'est précisée petit à petit à leur esprit. Leurs alliances de famille serbo-byzantines (et bulgares) leur inculquèrent davantage l'idée, formulée expressément dans certaines pièces de chancellerie, qu'ils étaient les imitateurs des souverains orthodoxes. Ils étaient même leurs successeurs de droit, comme l'attestent le cas de Chilandar, confié à Vlad le Moine par la descendante des despotes serbes, la sultane Mara, qui l'avait adopté pour fils, et l'attitude du Grand Turc à leur égard.

Tout cela éclaire l'un des éléments du développement de la culture valaque. Même sous l'habit slavon, la civilisation byzantine qui se maintenait à l'Athos s'implantait graduellement en terre roumaine. L'architecture, sous Neagoe Basarab notamment, montre que l'art athonite était en vogue en Valachie. L'église du monastère de Snagov rappelle de fort près les katholikons athonites par la configuration du naos et du sanctuaire et en raison de son portique. Quant à l'ancienne cathédrale métropolitaine de Tîrgoviște, elle représente un type intermédiaire entre l'église Saint Nicolas-aux-Princes, à Argeș, et celle de Snagov [156].

Dans la tradition des relations roumano-athonites le règne de Neagoe Basarab représente l'apogée d'un courant qui commence sous Nicolas-Alexandre, pour devenir de plus en plus fort à partir des règnes de Vlad le Moine et de Radu le Grand. Le développement des forces de production met alors la Valachie en mesure de faire face non seulement aux dîmes que le prince, l'Église et les boyards perçoivent dans l'esprit du système féodal, non seulement au tribut et aux autres obligations imposés par la Porte ottomane; la principauté valaque (tout comme la Moldavie) a encore la possibilité matérielle de secourir, d'épauler les foyers de la civilisation byzantino-slave disséminés à travers la Péninsule balkanique et de leur prêter fraternellement l'appui moral et financier dont Grecs, Serbes et Bulgares ont et auront de plus en plus impérieusement besoin, afin de survivre quand même au naufrage de leurs patries et de résister à l'emprise turque, pour préparer dans la douleur et l'espérance, l'éclosion combien lointaine de leur liberté nationale et culturelle.

---

[156] N Ghika-Budeşti, *Evoluția arhitecturii în Muntenia,* I, Bucarest, 1927, p 153—155 et fig. 94—118.

La Valachie de son côté, plus riche que ses voisines d'outre-Danube et bien moins durement soumise qu'elles au joug des sultans, saura tirer profit des trésors de la culture byzantino-sud-slave abrités sur son territoire. Et cela également lui permettra de cristalliser la sienne propre.

Dans ces conditions, le Mont Athos et la Valachie ont, certes, tiré avantage l'un de l'autre. Mais ils ont bien mérité aussi des peuples du Sud-Est de l'Europe.

EN MARGE DE LA CROISADE PROTESTANTE DU GROUPE DE URACH POUR LA DIFFUSION DE L'ÉVANGILE DANS LES LANGUES NATIONALES DU SUD-EST EUROPÉEN— L'ÉPISODE WOLFF SCHREIBER

par MARIA HOLBAN

L'intérêt toujours plus vif de la linguistique pour l'histoire du développement de la langue littéraire chez les Slaves du sud, a mis en lumière le rôle important de l'action entreprise par le groupe militant de Urach-Tubingue pour la traduction de l'Evangile dans les idiomes nationaux du Sud-Est européen. S'il est vrai que son effet principal fut l'épanouissement de la langue littéraire slovène, et en moindre mesure celle croate, le but poursuivi avait été tout autre. Il s'agissait d'une action religieuse et politique mise bientôt au service d'une idée utopique : celle de la conversion pacifique des Turcs, devant amener la paix perpétuelle. A l'origine, l'entreprise d'Urach s'était proposé simplement de répandre la réforme au sein des provinces slaves de l'Empire, selon la formule de Luther, en mettant à la portée de ces populations des textes religieux imprimés dans la langue du pays. Ultérieurement le champ allait s'élargir jusqu'à embrasser tout le Sud-Est de l'Europe.

Le centre d'Urach comportait une imprimerie doublée d'une officine de traductions. L'imprimerie devait fournir des textes religieux imprimés en trois sortes de caractères : glagolitiques, cyrilliques et latins. A leur tour, ces caractères variaient selon plusieurs types d'alphabets. Les réalisations typographiques obtenues remplissaient le groupe d'une juste fierté. Des exemplaires en étaient expédiés dans tout le monde protestant qu'on devait intéresser à une entreprise si louable.

Quant aux traductions, suivant l'exemple des versions slovènes de Primus Trubar « le Luther des Slovènes » — imprimées déjà à Tubingue [1], on mettait au point une version croate du Nouveau Testament d'après le texte slovène de Trubar [2]. L'auteur en était l'istrien Stephanus Consul, présenté par Trubar en 1559—1560 à l'initiateur du groupe, qui n'était point un homme de métier, mais un apôtre et un soldat : Hans III Ungnad, baron de Sonneck en Carynthie. A ce moment il avait 67 ans. Figure presque légendaire de patriarche et de chevalier, avec une pointe chimérique rappelant le héros de Cervantes, il s'était engagé jusqu'à la garde dans la Réforme. Adhérant à elle en 1530 au moment de la fameuse Diète d'Augsbourg, il fut l'un des trois pétitionnaires représentant la noblesse autrichienne qui demandèrent à Ferdinand de Habsbourg à Prague en 1541 d'admettre la diffusion de « l'Evangile vrai » et la communion sous les deux espèces. Après des états de service glorieux dans la lutte contre les Turcs, il renonça à sa charge de gouverneur de la Styrie [3] et s'expatria volontairement, d'abord en Saxe puis dans le Wurtemberg, dont le duc Christophe avait embrassé la Réforme avec un zèle accru du fait de sa position d'opposant des Habsbourgs. Nommé par celui-ci son conseiller, il s'établit à Urach en 1557, y choisissant pour demeure un vaste monastère appelé « das Kappenhaus » d'après les capuces portés par les frères de ce couvent. C'est là que fut établi le centre de cette industrie pieuse qui se proposait de desservir tout le Sud-Est de l'Europe. A cet effet on y faisait venir un prêtre de Serbie et l'un de Bosnie, afin d'adapter les textes au langage parlé par ces régions. Car déjà depuis l'achèvement de la version croate du Nouveau Testament le champ d'action n'embrassait plus seulement les provinces slaves de l'Empire, mais aussi les pays soumis aux Turcs. Le traducteur, Stephanus Consul, affirmait dans sa préface (28 août 1559) que cette langue pouvait être comprise par toute la population slave de la péninsule, jusqu'à Constantinople, cependant que le slovène Trubar dans sa préface allemande au Nouveau Testament serbe y affirmait également le but d'atteindre par les Croates tous les Slaves des Balkans jusqu'à la capitale. Mais bientôt

[1] En 1550 le *Catéchisme* et l'*Abécédaire*, en 1557 le *Nouveau Testament*, en 1558 la *Postille*.

[2] cf M Murko, *Die Bedeutung der Reformation und Gegenreformation fur das geistige Leben der Sudslaven*, Prag-Heidelberg, 1927, Fr Valjavec, *Geschichte der deutschen Kulturbeziehungen zu Sudosteuropa II Reformation und Gegenreformation*, Munchen 1955, Bernhard H Zimmermann *Hans von Ungnad, Freiherr von Sonneck als Forderer reformatorischer Bestrebungen bei den Sudslaven*, publié dans *Sudost deutsche Forschungen*, 1937, II, p 36—59; E Benz, *Hans von Ungnad* publie dans *Zeitschrift fur Kirchengeschichte*, 1939; Karl Eder—*Studien zur Reformationsgeschichte Oberosterreiches*, Linz, 1936, II; E Benz, *Wittenberg und Byzanz. Zur Begegnung und Auseinandersetzung der Reformation und der ostlich orthodoxen Kirche*, Marburg an der Lahn, 1949, p 141—246

[3] *Landeshauptmann der Steiermark*

l'horizon s'élargit encore plus, et il fut question de la conversion des Turcs en vertu du fait que la plupart de la population musulmane des Balkans consistait réellement en Slaves passés à l'islamisme. Il s'agissait de l'atteindre par le glaive de la parole divine. Mais une entreprise aussi vaste ne pouvait être subventionnée par les seuls moyens du baron Ungnad. Le 27 janvier 1561 il adressait aux états de Carynthie une demande de fonds. Bien mieux, il croyait pouvoir compter aussi sur l'appui du roi de Bohème, Maximilien de Habsbourg, protestant de cœur autant par conviction religieuse que par haine du courant espagnol patroné par son beau-frère Philippe II, rival à la succession impériale. Le baron Ungnad n'avait cessé, même après son exil volontaire, d'entretenir des rapports suivis avec lui. Trois mois après, le 12 avril 1561 il lui dédiait la version croate du catéchisme de Luther précédée d'une préface allemande, et lui demandait de se prononcer sur la clarté de la langue et la netteté des caractères. La réponse ne se fit pas attendre. Le 5 mai le roi témoigna toute son approbation, loua l'entreprise d'Ungnad, fit remettre quatre cents « gulden » rhénans et promit son appui aussi pour l'avenir. Cette haute approbation encouragea le baron Ungnad à adresser le 14 septembre 1561 un appel circulaire aux grands électeurs et aux princes de l'Empire, où il était dit que par le moyen des livres slaves qui se répandaient dans toute la Péninsule Balkanique jusqu'à Constantinople, la parole divine non adultérée était portée aussi à la connaissance des Turcs que le Seigneur allait frapper de son glaive tout-puissant, de même qu'il avait démasqué et frappé par la main de Martin Luther la papauté. La missive rappelait le concours capital apporté par le duc Christophe de Wurtemberg et l'aide du roi Maximilien. Elle était accompagnée d'une copie de la lettre du roi du 5 mai, dont l'original était confié au messager spécial Hans Hoffmann [4] en mains propres pour le mettre à même de l'exhiber au besoin. Des exemplaires d'honneur des livres imprimés et richement reliés étaient également envoyés — accompagnés de la demande d'une contribution chrétienne — aux princes de Cassel, Weimar, Bernburg, Cologne sur la Sprée, Küstrin, Stettin et Konigsberg. La tournée de propagande dura quatre mois et rapporta une somme de 242 thaler, 100 « gulden maisen », 200 « gulden groschen », 100 gulden.

On s'était adressé pour l'argent aussi au landgrave Philippe de Hesse et à l'électeur Auguste de Saxe. Pourtant la contribution personnelle d'Ungnad aux dépenses continuait d'être disproportionnée. Des 3109 gulden depensés en 1561, 1071 avaient été avancés par lui. En 1562 cette

---

[4] *Diener und Stolmeister.*

somme avait été portée à 1822 gulden. Mais malgré tous les moyens mis en œuvre pour assurer les frais d'impression — hommage de beaux exemplaires à l'Université de Wurtemberg ou au surintendant de Ratisbone, dédicaces aux princes Philippe de Hesse, Jean-Frédéric et Jean Guillaume de Saxe et au roi Maximilien — on manquait de fonds. Car les livres une fois imprimés ne trouvaient point d'acquéreurs, mais étaient distribués gratuitement. On songea d'envoyer les livres sortant des presses d'Urach (qui avaient remplacé en bonne partie celles de Tubingue) à la grande foire de Francfort, et à établir des rapports avec Venise. On allait jusqu'à imaginer d'y faire parvenir des exemplaires, dans l'espoir qu'ils seraient pillés par les imprimeurs venitiens, ouvrant ainsi une nouvelle voie, non dépourvue d'originalité, à la diffusion des textes protestants. Enfin le 4 avril 1563 Stephaus Consul fut envoyé avec une demande circulaire de secours en une tournée embrassant cette fois les villes allemandes. Celle-ci rapporta 500 thaler et 1230 gulden, bien mieux que n'avait rapporté la tournée chez les princes. En 1564 quand Ungnad établit ses comptes pour les années 1561—1564, les Recteurs, les docteurs et les Régents de l'Université de Tubingue énumeraient complaisamment la liste des pays favorisés, dont les pauvres habitants ignorants jusque-là allaient être en mesure d'acquérir le bien-être éternel au moyen de cette œuvre. Il s'y agissait de la Croatie, la Dalmatie, l'Istrie, la Bosnie, *la Serbie*, *la Bulgarie*, *la Valachie* et les nombreux royaumes et pays circonvoisins, s'étendant aussi en Turquie jusqu'à Constantinople et même audelà. Mais la mort d'Ungnad le 27 décembre 1564 porta à l'entreprise d'Urach un coup fatal, malgré tous les essais de la maintenir. D'ailleurs les conditions générales avaient changé et ce fut la contreréforme qui à son tour servit la cause des langues nationales par sa propagande à l'aide des brochures en langue vulgaire.

On a vu figurer sur la liste des Docteurs de Tubingue aussi la « Valachie ». A quel moment en fut-il d'abord question? Ne faudrait-il pas plutôt lire : *la Moldavie* et se rapporter à la fin de l'année 1562, quand le baron Ungnad envoya effectivement un émissaire chez l'aventurier couronné qui se faisait appeler Despote et qui s'était signalé dès son avènement par des mesures non équivoques en faveur des protestants, auxquels il offrait un asile et un champ d'activité dans la Moldavie comme dans une véritable Terre Promise? L'envoi d'un messager porteur d'offres de services accompagnées d'exemplaires d'honneur des presses d'Urach et de Tubingue ne faisait que répéter à l'égard de ce nouveau venu l'invitation adressée aux princes de l'Empire avec en plus l'espoir de trouver un terrain inexploré pour y semer le bon grain. L'accueil que devait trouver

en Moldavie cet émissaire et les conséquences de cet accueil constituent ce qu'on pourrait appeler l'épisode Wolff Schreiber[5].

La veille du Nouvel An (1563) debarquait à Suceava où se trouvait la cour princière de Moldavie, après avoir voyagé de Sibiu[6] jusque-là dans un de ces immenses coches nommés « de Braşov », avec une suite de cinq domestiques et tout l'appareil d'un personnage de conséquence, celui qui devait peu après se désigner comme « le pauvre malheureux Wolff Schreiber ». Originaire de Pécs en Hongrie, il appartenait au groupe de Vrach et semble avoir fait partie de la mission envoyée en tournée chez les princes de l'Empire en 1561[7]. Il avait eu l'occasion d'approcher aussi le roi Maximilien.

---

[5] La reconstitution du cas Schreiber repose principalement sur les textes suivants 1) — Le *Mémoire* rédige entre le 8 et le 20 janvier 1563 par les agents imperiaux Jean Belsius et Martin Gothardy ou Szenthgothardy, désigné aussi simplement par sa qualité de *Litteratus*. Ce mémoire porte le titre suivant *Negotium Wolff Srayber hoc modo actum est* Le texte ms. qui se trouvait dans l'Archive impériale de Vienne a été publié dans la Collection Hurmuzaki — *Documente privitoare la Istoria Românilor*, II, 1, p. 451—453 (texte latin), 2) — *Les rapports* de ces mêmes agents en date du 8 janvier 1563 adressés à l'empereur Ferdinand (Ibidem, p 447—448) et au roi de Hongrie Maximilien (Ibidem, p. 448—450, textes latins); *Le rapport* de Martin Szenthgothardy adresse de Hotin à Maximilien le 20 janvier 1563, mentionnant le Mémoire (Negotium miserandi Wolffgang Schreiber quo pactu actum sit) — texte latin — publie par A Veress dans *Documente privitoare la Ardeal, Moldova si Ţara Romănească*, I, p. 236—237.

La *Déclaration* écrite par Schreiber à la demande de Despote le 2 janvier 1563 ayant pour titre surajouté ultérieurement · *Datto in Scrittura che da Wolffgango Schreiber al Despoto et lui lo manda al gran Turcho* (ibidem, p 453—454) (texte italien, qui semble être une version faite a Constantinople d'après l'original latin ou allemand)

Une première relation de toute l'affaire, faite par Schreiber. Le texte ne porte nulle indication de date ou de lieu. Il est précédé des précisions suivantes · *A<nn>o < 1 >562 Zu Aurach. Inn Wirttenbergerlandt* qui ne se rapportent pas à l'épisode déroulé en janvier 1563 en Moldavie, mais au fait que Schreiber était parti de cette ville du Wurtemberg en 1562 pour sa tournée qui devait si mal finir (texte allemand) (Ibidem, p. 445—447).

Une seconde relation fort brève en guise de preambule à la supplique adressée du bagne de Constantinople à l'Ambassadeur impérial auprès de la Porte, Albert de Wyss — datée du 4 février 1563, (Ibidem, p. 459—460) (texte double latin et allemand)

Une nouvelle relation plus complète contenue dans la supplique adressée par Schreiber au roi Maximilien le 6 mai 1563 (ibidem, p. 468—473)

Une intervention de Schreiber aupres du roi Maximilien en faveur d'un rapprochement entre Jean Sigismond Zapolya et la Maison d'Autriche au moyen d'un mariage avec une princesse de cette maison datée de Constantinople le 6 mai 1564 *Ibidem*, p 516—517 (texte allemand).

[6] cf. Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, XI, p 876, les extraits des registres de depenses de Sibiu — 1563, 21 Décembre Dem Edlen Wolff Schreiber Romisches Kaiserlichen Majestat Diener, so in die Moldau zohe ..

[7] *Hurmuzaki*, II, 1, p 471—2 Il semble résulter d'une de ses notes, accompagnant son rapport envoyé à celui-ci de la prison de Galata, le 6 mai 1563, qu'il lui parla à Vienne et à Linz au cours des années 1561 et 1562, et qu'il fut même charge de certaines missions confidentielles menées par lui à bonne fin Rappelant son activité passée il lui rendait compte des resultats favorables de certaines démarches faites par lui en Pologne, vraisemblablement pour servir la cause de la candidature tacite de Maximilien au trône de Pologne, soutenue par un parti protestant assez puissant, le même qui avait donnée son concours à Despote, au moment où celui-ci préparait son expédition en Moldavie.

On sait que Schreiber en quittant Prague avait pris le chemin de Cracovie avant de poursuivre sa route vers la Moldavie

Rappelons que l'empereur Ferdinand était dans l'ignorance de ces menées et qu'après le lamentable échec du messager d'Ungnad il observa avec humeur que l'envoi de Schreiber en Moldavie avait eté *fait à son insu*.

Maintenant ce même Schreiber venait en Moldavie chargé d'une mission similaire. Son rôle était celui d'un simple agent subalterne, mais dans son imagination il s'était taillé un tout autre personnage. Dès le début il s'était permis un voyage plus tapageur qu'il ne convenait. Venant de Prague, résidence du roi Maximilien, il avait fait un détour par Cracovie, s'était rendu de là d'abord à Alba-Iulia, chez Jean Sigismond, le fils du roi Jean (Zapolya), puis à Sibiu où il avait rencontré le chancelier de ce prince — Michel Csaky — protestant convaincu, considéré comme une sorte de chef des Saxons protestants, quoique Roumain d'origine, mais détaché des intérêts et des aspirations de ceux de sa race. Celui-ci lui avait fourni les moyens de transport jusqu'à Suceava, d'où il comptait retourner au plus tôt dans cette ville. Il était muni à cet effet d'un sauf-conduit de ce prince.

Se faisant précéder par un Allemand de sa suite, envoyé en avant-coureur pour annoncer son arrivée imminente au secrétaire de Despote — « Horatius Curio » — ainsi qu'au bourguignon Pierre Roussel, qui faisait office de maître de cérémonies, il fut reçu par ce dernier d'après l'ordre princier et mené à son logement. Le lendemain il s'empressa de se rendre à la cour, conduit par Pierre Roussel. Mais à peine entré, il y rencontra pour son malheur l'ex agent impérial, Jean Belsius, et se trouva aussitôt empêtré dans une longue série de calamités. Belsius avait occupé pendant plusieurs mois la place d'agent officieux des Habsbourg auprès du prince qui était leur obligé. Rappelé définitivement à la suite de ses instances importunes d'être autorisé d'aller à Prague pour y présenter personnellement son rapport, il s'y était rendu, muni d'une lettre fort bizarre de Despote qui l'accréditait comme son propre agent auprès de son vrai maître, le roi des Romains — Maximilien — et demandait à la cour de Prague de lui renouveler son mandat d'Agent : « parce que nous n'en voulons pas d'autre ». Mais en dépit de ce talisman il n'eut pas gain de cause. Son ancien patron, du temps qu'il était au service de l'ambassadeur de Constantinople, François Zay, maintenant capitaine de Cassovie et de la Hongrie Supérieure avait brossé de lui un portrait nullement flatteur, le déclarant « non sufficiens », formule adoptée aussitôt par son royal maître, qui décida sur le champ de le remplacer, peut-être déterminé aussi par la soudaine volte-face de la politique impériale, orientée tout à coup vers la conclusion d'un armistice avec le Sultan. Nullement démonté par son insuccès, Belsius s'avisa de retourner en Moldavie vers la fin du mois d'octobre — on ne sait trop en quelle qualité — et de reprendre sa place à la cour, sans nulle mission de la part des impériaux et fort pro-

bablement au service personnel du prince, quoique apparemment dans son ancienne situation. A l'arrivée de son successeur officiel, Martin Szenthgothardy, connu également sous le nom de Litteratus, il fut maintenu en place, le Prince réussissant à forcer ou à persuader le nouvel arrivant de l'accepter comme collaborateur. Bref, le Jour de l'An les deux agents s'étaient rendus ensemble à la cour pour y présenter leurs félicitations. Mais l'apparition inattendue de Schreiber — témoin gênant lors de son passage à Prague des déboires de Belsius, solliciteur éconduit sans trop de ménagements — détermina ce dernier à un geste qui allait avoir des répercussions inattendues. Car Belsius sortant de la salle d'audience et appercevant le nouveau venu dans l'antichambre, le salua vaguement sans avoir l'air de le connaître particulièrement [8] et retourna aussitôt pour l'annoncer obligeamment au prince, sans manquer d'éveiller ses soupçons à son égard. De sorte que celui-ci le reçut tout disposé à démasquer un imposteur, voire un intrigant à la solde de ses ennemis. Dans son Mémoire récapitulatif, Belsius se garde bien d'avouer son rôle dans l'affaire, se bornant à déclarer qu'ayant annoncé au Prince la présence de Schreiber, le prince *plutôt contrarié du fait que celui-ci avait pris la route de la Transylvanie qui lui était hostile*, ordonna pourtant de le faire introduire. Suit une série de précisions trop détaillées pour ne point être suspectes. Le Prince a reçu Schreiber en audience, puis il est allé au temple, et à son retour il a soumis ce cas à la délibération du Divan (Conseil des boiars) sans que les agents en aient connaissance, ceux-ci étant invités à revenir après l'heure du repas. A leur retour, il leur tint un véritable discours, déclarant ne point comprendre le sens de cette mission auprès de lui, qui est sans rime ni raison, et s'étonnant de l'audace de cet homme, venu avec si peu de prudence et parlant de tant de choses et si disparates, et d'une manière tellement irréfléchie et inconséquente, non seulement au nom de l'Empereur et de Maximilien, mais aussi des princes de l'Empire, et mêlant aussi je ne sais quoi au sujet d'une alliance matrimoniale [9] qu'il lui promet, ainsi que des affaires de la Pologne et de la Transylvanie, voire même de la Turquie, quoiqu'il ne soit muni de lettres de créance que de la part du roi Maximilien, et que tout cela lui déplaît fort, et que l'affaire lui semble suspecte, qu'il l'a soumise à la délibération du Divan,

[8] Dans son Mémoire Belsius explique son attitude par l'inconvenance de la conduite de Schreiber, se rendant à la cour sans en avoir demandé au préalable l'autorisation. Mais cette objection tombe d'elle-même, attendu que Schreiber y venait conduit par Roussel qui exerçait les fonctions de maître de cérémonies.

[9] Le mariage de Despote avec la sœur du prince de Valachie, avec laquelle il avait été officiellement fiancé, venait d'être rompu à la grande mortification du fiancé

et que si celui-ci jugera à propos, il envera livrer Schreiber à la Porte [10]. Atterrés par ces propos, les agents essayent de le fléchir, mais il leur ordonne d'aller chez Schreiber accompagnés par Paul le Szekler, le gouverneur de Suceava, et de lui demander clairement au nom du Prince s'il a aussi une autre mission auprès de lui, en dehors de celle dont il lui a fait part, et qui ne comporte rien d'autre que le fait que s'étant occupé d'imprimer des livres dans le Wurtemberg et ailleurs, en compagnie d'autres personnes, il voudrait introduire aussi en Moldavie des textes imprimés en caractères cyrilliques, et qu'il a même apporté deux livrets semblables imprimés à Tubingue [11], et que tel était en premier lieu le but de sa venue en Moldavie. Schreiber dûment interrogé leur répéta ces mêmes paroles. Interrogé sur la raison pour laquelle il avait tenu à venir par la Transylvanie, et pourquoi il était demeuré si longtemps auprès du Prince transylvain (Jean Sigismond Zapolya), ennemi des impériaux et aussi de Despote, il répondit qu'il l'avait fait incité par le seigneur Laski [12] en apprenant que le capitaine de Cassovie avait l'intention de passer la Tisa (Theiss), auquel cas « le fils du roi Jean » [13] aurait appelé les Turcs à son secours, ainsi qu'il l'avait fait dans le courant de l'été précédent, et que pour apaiser les choses, de même qu'il avait agi une autre fois précédemment, il s'était rendu auprès du Prince de Transylvanie... et s'il n'avait agi ainsi, s'en aurait été fait ‹à tout jamais › de ‹la place forte › de Satu Mare (Szathmar) du capitaine de Cassovie, de Melchior Balassa [14] et aussi de ce prince.

---

[10] Le Memoire fait commenter par le prince le *1 janvier* certains points de la Déclaration de Schreiber dont il n'eut connaissance que le *3 janvier*, et dont il n'avait pas eté question au cours de l'audience En réalité le 1 janvier, après le premier soupçon insinue rapidement au prince *avant l'audience* au sujet de la route par la Transylvanie, Belsius est revenu à la charge *après l'audience*, où il n'avait été question que des propositions d'Ungnad touchant la traduction et l'impression de l'Evangile, faisant ressortir l'incongruité suspecte du desaccord entre les apparences décevantes d'ambassadeur officiel que s'attribuait Schreiber et des propos qui n'avaient trait qu'à de simples affaires d'imprimerie. Belsius s'efforçant de presenter l'offre d'Ungnad comme une entreprise purement commerciale Il faut observer que tout ce qui touche à la traduction de l'Evangile est passé sous silence, aussi bien dans le Memoire, comme dans les rapports envoyés à l'empereur Ferdinand et a son fils Maximilien En somme cette seconde intervention de Belsius explique seule la demarche curieuse de Despote, envoyant immédiatement après l'audience interroger Schreiber sur le veritable but de sa mission

[11] Il est clair, de l'aveu même du prince, que Schreiber au cours de son audience, n'avait point aborde d'autres sujets que ceux enoncés ici.

[12] Albert Laski avait joué auprès de Despote le rôle d'un faiseur de roi, qui ne s'estime jamais pleinement récompensé de sa peine Insatiable et d'une hauteur sans égal, il avait pris ombrage du changement d'attitude de son obligé, qui ne se croyait plus tenu aux mêmes ménagements depuis sa confirmation par les Turcs

[13] Jean Sigismond Zapolya Les impériaux lui refusaient le titre de roi porté par son pere

[14] Ancien partisan de Jean Sigismond, passé à l'empereur Possédant de vastes domaines aux confins de la Transylvanie et des possessions de la Maison d'Autriche, il etait en mesure de renverser l'équilibre des forces par son adhésion à l'un ou à l'autre des adversaires en présence.

En surcroît de ces explications, au moment du départ des agents, Schreiber glissa à l'oreille du gouverneur de Suceava « qu'il aurait aussi d'autres choses à dire au prince seul à seul, et même au sujet de son mariage » [15]. Mais la réponse de Schreiber ne fit que confirmer le Prince dans ses soupçons car « il considéra toutes ces déclarations comme douteuses, inventées de toutes pièces et justifiant tous les soupçons, disant que ce n'était pas à lui à traiter d'affaires d'impression quand il ne manquait pas de marchands et de libraires par l'entremise desquels il pourrait — s'il en avait besoin — se procurer ces sortes d'articles, et que c'est bien une chose de se donner pour imprimeur, et une autre de se faire passer pour ambassadeur. Et que son voyage en Transylvanie n'a ni rime ni raison, et qu'il n'appartient à aucune personne particulière, —fût-elle même Laski — de traiter de paix sans ordres et sans mission expresse, et que cette chose n'est guère au pouvoir de n'importe qui, et surtout de quelqu'un n'ayant nulle autorisation et nulle autorité ‹de traiter›, et il a dit encore beaucoup de choses en ce sens, et il a donné l'ordre à Paul le Szekler de retourner auprès de Schreiber et de le sommer de dire tout ce qu'il avait encore à dire ou à communiquer par lui ou à mettre par écrit tout ce qu'il avait à dire et voulait dire ».

On voit clairement se préciser les soupçons de Despote dans le sens voulu par Belsius.

1. — Schreiber s'est fait passer pour ambassadeur, mais au cours de son audience il n'a parlé que de choses en rapport avec son métier d'imprimeur.

2. — Son voyage en Transylvanie n'a ni rime ni raison. A cette idée se joint aussitôt le nouveau soupçon suscité par l'immixtion de Laski dans le conflit en cours aux confins de la Transylvanie.

Toute la journée suivante Schreiber la passa à écrire sa Déclaration, cependant que le prince — aux dires de Belsius — tenait conseil avec Paul le Szekler, et apparemment les boiars, *confirmant à nouveau sa résolution antérieure et décidant de manière irrévocable de livrer Schreiber à la Porte, et cela* **sans attendre d'avoir lu la déclaration de ce dernier** (!) — Enfin le lendemain le Prince put prendre connaissance de l'élucubration de celui-ci « dans laquelle étaient contenues toutes ses déclarations antérieures, auxquelles *il avait ajouté encore certaines choses touchant son mariage* [16], mais fort ambiguës, et n'avançant rien de certain, et il l'exhortait de s'efforcer d'obtenir la bienveillance de Leurs Majestés (= Ferdinand

---

[15] Preuve évidente que cette question n'avait point été abordée par lui au moment de son audience

[16] = de Despote.

et Maximilien) et de tâcher de la garder, et à cet effet il voulait que le Prince fît usage de ses services et non de ceux de quelque autre, car il aurait un moyen sûr de mener cette chose à bonne fin... ».

Mais, toujours selon le Mémoire, Despote jugea toutes ces propositions de vaines paroles, ayant pour but de lui arracher des propos imprudents dont pourrait se servir son ennemi Jean-Sigismond. Assez curieusement, il n'est plus question à cet endroit du mémoire d'une nouvelle décision irrévocable d'expédier Schreiber à Constantinople. Mais par un hasard providentiel voilà que le jour suivant, donc le 4 janvier, le Prince reçoit une correspondance de Constantinople lui permettant de mesurer toute la perfidie ourdie contre lui ! L'envoi reçu consistait dans la copie *1* d'une lettre de recommandation donnée par le roi Maximilien à Schreiber, *2* d'une autre lettre [17] de Jean Sigismond au Sultan, dénonçant l'incessante présence d'agents impériaux à la cour de Despote, chez qui s'était rendu maintenant aussi cet ambassadeur (= Schreiber) *3* de l'ordre du Sultan à Jean Sigismond de lui envoyer Schreiber à Constantinople dès son retour en Transylvanie [18]. A quoi Despote déclara « qu'il n'avait plus d'autre voie à suivre que ‹de prendre les devants et› de l'envoyer lui à Constantinople, et non Jean Sigismond, car par cette seule action il pourrait démentir les multiples accusations du Transylvain, se trouvant autrement sous la menace certaine d'être mis à mort ». Ainsi donc le lendemain — le 5 janvier — Schreiber est envoyé à Bahlui [19] pour y être chargé de chaînes et dépouillé de tous ses effets à l'exception de ses habits et de son argent. Dans son bagage envoyé à la cour, Belsius découvrit le 8 janvier le sauf-conduit de Jean Sigismond et son chiffre, ainsi que le chiffre personnel de Michel Csaky, chancelier tout-puissant de ce prince ! A la suite de cette découverte Despote aurait même envoyé un autre émissaire vers Schreiber dans sa prison pour tâcher d'en tirer encore d'autres informations, mais tout ce qu'il en retira fut un dicton hongrois que Schreiber aurait répété d'une manière fort invraisemblable : « Malheur à moi ! voulant enfoncer l'épine dans le pied d'un autre, je l'ai enfoncée dans mon propre pied ! » pseudo-aveu, dont l'inclusion parmi les pièces à conviction est assez suggestive.

Mais dans la première relation de Schreiber envoyée de Constantinople [20] on trouve une version bien plus simple et plus cohérente de tout

[17] Dont il n'est parlé que dans le Mémoire (du 8—20 janvier) et nullement dans les rapports du 8 janvier

[18] Selon le Mémoire le prince fait lire toutes ces pièces par les deux agents

[19] Assez curieusement son arrestation et la visite de son bagage n'ont pas eu lieu dans la capitale même, mais à Bahlui où il semble s'être rendu normalement avec son bagage.

[20] Hurmuzaki, II/1, p 445—446.

l'épisode. Et tout d'abord le but de son voyage ressort clairement du résumé qu'il donne de la lettre du baron Ungnad adressée à Despote. Car il n'y est pas question uniquement d'impression de textes en caractères cyrilliques, mais de *la traduction de l'Evangile en langue moldave.* Ungnad, qui s'était consacré entièrement à la diffusion des textes évangéliques, s'adressant à un prince de renommée chrétienne (c'est-à-dire protestante) lui proposait ses services, au cas où il voudrait faire imprimer en Allemagne une version roumaine de l'Evangile. Comme un exemple des réalisations obtenues, il lui envoyait différentes versions en langues slaves : ainsi un texte slovène imprimé en caractères latins et des textes croate et serbe en caractères cyrilliques. Despote devait seulement envoyer des gens instruits, capables de traduire les textes en langue moldave. Au cas où il préfèrerait avoir des presses à soi, dans son propre pays, il était invité d'envoyer l'un de ses gens muni d'argent vers Ungnad qui lui procurerait le nécessaire aux meilleures conditions [21]. Schreiber résume également le contenu de la lettre de recommandation du roi Maximilien datée de Prague — du 29 septembre — comme aussi du sauf-conduit obtenu toujours alors, et poursuit son récit en ces termes : « Quant à toute l'affaire pour laquelle je me suis rendu chez Despote, elle est clairement exposée ici. *Et je ne lui ai parlé de rien d'autre.* Mais dans tous mes propos je me suis guidé d'après la lettre d'Ungnad et la lettre de recommandation du roi, et je lui ai demandé sa réponse. Et alors Despote m'a répondu qu'il voulait me donner une réponse ‹ultérieurement› mais il ne m'a plus donné aucune réponse, et il ne m'a plus adressé un seul mot, mais seulement m'a fait charger de chaînes et envoyer ici, Dieu ait pitié de moi ! Mais chez moi sont venus quelques-uns de ses serviteurs et en premier lieu son médecin [22] et ils m'ont engagé longuement de conseiller à leur prince de se marier avec une princesse appartenant à une famille de princes chrétiens qui pourraient lui porter secours au besoin, car nul d'entre eux n'osait lui en parler. Alors moi j'ai répondu que s'il voulait demander la main d'une princesse du pays allemand et se lier d'amitié avec ceux de par de-là je le servirais volontiers dans la mesure qui lui serait agréable. Cette chose lui fut rapportée, après quoi il me fit dire et m'enjoignit de lui mettre par écrit ma proposition et de la lui envoyer, et lui allait y réfléchir [23] et me faire connaître sa

[21] Dans l'article de N Burghele, *Despot ereticul,* publié dans *Convorbiri Literare*, 1899, l'auteur croit que les paroles am pesten (= am besten) indiqueraient ici la ville de Pesth, d'où on ferait venir les presses en question (?)

[22] Probablement Denis d'Avalos, celui qui donna à Despote le conseil de ne point se retirer a Hotin, mais de s'enfermer dans la forteresse de Suceava, où il fut assiégé par ses ennemis Apres la mort de Despote il passa au service de Laski.

[23] Y aurait-il ici un simple malentendu ou un véritable guet-apens?

résolution. A la suite de cette injonction, je lui ai adressé des conseils selon ma conscience sincèrement chrétienne, mais seulement d'après mon propre jugement, et sans l'ordre ou l'inspiration de quiconque, hormis celle de ses propres serviteurs » ‹à savoir› :

1 De se guider exclusivement d'après l'Evangile

② De s'efforcer de servir l'Empereur et Maximilien, qui sont les chefs du monde chrétien

③ De songer à un mariage avec une princesse chrétienne [24]

4 De pourvoir à sa propre sûreté au moyen d'une garde fidèle

⑤ Après la récente élection du roi Maximilien comme Roi des Romains [25], il tiendra une Diète au cours de laquelle l'Empire lui accordera des subsides et des secours en troupes qui devront être envoyées aux frontières. Que le Prince envoie à cette Diète aussi son propre représentant, en tant que prince chrétien, et qu'il y noue des liens d'amitié afin de pouvoir être secouru en cas de besoin. *A cet effet je lui ai offert mes bons offices* pour le servir selon sa volonté. Celles-ci sont toutes les matières que j'ai traitées avec Despote, celles-ci et rien de plus[26]».

Mais dans sa Déclaration adressée à Despote il s'exprimait avec moins de sobriété : « Je connais encore beaucoup de secrets dont peut résulter un grand profit pour Votre Sérénité, et si celle-ci va vouloir suivre le conseil que je vous donnerai, je lui promets que cette affaire si glorieuse aura une conclusion on ne peut plus désirable grâce au concours de mon Seigneur [27] (!) de Sa majesté Césarée, et du Roi des Romains [28] de concert avec les grands princes de l'Empire, auprès desquels je servirai fidèlement Votre Sérénité... Ainsi que je le disais, je jouis de l'amitié de beaucoup de grands princes qui veulent du bien à Votre Sérénité, et qui l'aiment fort, et si vous me l'ordonnez je vous dirai leurs noms

---

[24] Dans sa Déclaration écrite a Despote, Schreiber s'offrait à lui trouver une compagne aussi indiquee par sa beaute comme par ses autres qualités, et de plus, de lignée royale, pour qu'il y trouve son plein contentement

[25] En novembre 1562 à Francfort. Cette élection tranchait en sa faveur sa rivalité avec Philippe II

[26] Dans cette même Déclaration il précisait que grâce à leur secours celui-ci n'aurait plus à craindre les Turcs

Les déclarations de Schreiber permettent de mesurer toute la mauvaise foi des auteurs du Memoire qui

a) omettent sciemment de mentionner la lettre d'Ungnad

b) attribuent faussement à Despote le 1 janvier des propos qui sont un commentaire de la Declaration de Schreiber dont il n'a pris connaissance que le 3 janvier

c) passent sous silence l'entrevue de Schreiber avec les serviteurs et notamment le médecin de Despote Or il est évident que c'est lui qui lui a suggéré le point ③ relatif au mariage du prince aussi que le point 4 relatif à la nécessite de se constituer une troupe fidele de gardes du corps

[27] = Ungnad

[28] *Del mio Signor e della Caesarea Maiesta et del Serenissimo Re de Romani et con li grandi principi del Imperio.*

et prénoms à tous, un à un, et si Votre Sérénité, après avoir ecouté en secret son serviteur daignera recevoir le conseil de son dévouement et entreprendra une tâche d'une si haute fortune et méritant amplement sa peine, que Votre Sérénité soit assurée que sous peu, toutes ses entreprises arriveront à bonne fin conformément à ses souhaits, car je sais fort bien diriger toutes ces affaires et je suis prêt et prompt à la renseigner sur toute chose, et aussi longtemps que je vivrai je m'offre pour être le serviteur fidèle de Votre Sérénité... »[29].

De toute cette cascade verbale deux points éveillaient un écho plus suspect : celui relatif à la neutralisation de la menace turque, et celui l'invitant à des confabulations secrètes avec cet inconnu qui créait autour de lui tant de mystère.

On pourrait croire à première vue que ce furent justement ces lignes qui déterminèrent le Prince à livrer à la Porte cet homme qui n'était à ses yeux qu'un intrigant venu à la seule fin de le compromettre vis-à-vis des Turcs.

Mais deux objections se présentent aussitôt. Dans son Mémoire récapitulatif Belsius prétend qu'avant que Schreiber n'ait rédigé son epître au Prince, celui-ci avait déjà décidé de son sort. Il est vrai que les affirmations de Belsius sont fort sujettes à caution. Mais il reste une objection bien plus sérieuse : le texte de Schreiber s'est inspiré sur plusieurs points des communications du médecin de Despote sur lesquelles le Mémoire garde un silence complet. Et l'on se demande quel a pu être le vrai motif de l'intervention du médecin, si ce n'est justement d'obliger Schreiber à quitter sa réserve et à fournir des armes pouvant être retournées contre lui?

En fait la décision de Despote d'exploiter le cas Schreiber à son profit, contre son ennemi de Transylvanie, a dû être prise dès qu'il eut vent des pourparlers entamés par Schreiber à l'incitation de Laski. Observons que Schreiber est envoyé en prison le 5 janvier[30] et que l'expédition inopinée pour s'emparer de la forteresse de Hotin détenue par Laski se produit cinq jours après. Or ces deux actions procèdent d'une même politique tendant à donner des garanties aux Turcs. Despote savait qu'il ne pouvait plus compter sur l'aide des Habsbourg décidés à toutes les concessions pour maintenir l'armistice conclu avec la Porte. Mais une fois la décision prise par lui de leur livrer Schreiber comme une preuve

---

[29] En somme Schreiber mis en appétit par la mission auprès des princes de la Diète d'empire s'offrait à Despote comme agent officieux auprès d'eux

[30] Dans sa première relation de Constantinople Schreiber indique la date du 4 janvier (cf. aussi le rapport d'Albert de Wyss rendant compte de cette relation) Mais dans sa supplique à Maximilien il donne pour date le 6 janvier.

éclatante de sa fidélité, il fallait trouver des justifications à un pareil geste, et non seulement vis-à-vis des impériaux, mais aussi du monde protestant.

Et c'est ainsi que le 4 janvier on voit paraître subitement cette correspondance de Constantinople avec le prétendu ordre adressé à Jean Sigismond d'y envoyer Schreiber. Ainsi les rôles se trouvaient inversés et la responsabilité morale du geste de Despote était rejetée sur son ennemi. Et c'est ainsi que le 8 janvier, après un temps d'arrêt de deux jours, imposé par la célébration solennelle de deux grandes fêtes de l'église orthodoxe : — à savoir l'Epiphanie, avec la cérémonie de la bénédiction des eaux et la procession solennelle suivie par le Prince couronne en tête [31], et la fête de Saint Jean, patron du Prince depuis qu'il avait adopté ce nom — a lieu la découverte du fameux chiffre qui devait discréditer le prisonnier sans retour. Au point même que les deux agents eurent l'inconscience [32] de demander au roi Maximilien de leur faire don des biens du coupable entaché d'infidélité, sous motif qu'ils avaient été l'instrument choisi par Dieu pour dévoiler ses menées criminelles !

Cette demande fut faite dans le post scriptum du rapport [33] adressé au roi Maximilien le 8 janvier (1563), écrit sous la dictée de Belsius et signé par son successeur. C'était le premier rapport que celui-ci était censé envoyer de Moldavie et comme tel il devait contenir un compte rendu [34] des conditions qu'il y avait trouvées. D'ailleurs exactement à la même date il en envoyait un autre à l'empereur Ferdinand, assez semblable en apparence mais laissant entrevoir des différences suggestives. Ainsi le passage rendant compte à l'empereur de la situation de Despote vis-à-vis des Turcs et des Tatares est suivi d'une phrase sur les conditions du nouvel accommodement avec le prince de Valachie, qui lui a payé une somme de cinq mille pièces d'or, mais a refusé, on ne sait pourquoi,

---

[31] La participation de Despote à ces cérémonies devait marquer un tournant de sa politique religieuse interne, en rapport étroit avec celui de sa politique étrangère, axee maintenant sur sa soumission totale a la Porte, au lieu de l'habile louvoiement pratique jusque là et rendu maintenant impossible par la conclusion de l'armistice entre les deux empires chrétien et turc Les concessions faites à l'église orthodoxe à ce moment, furent sévèrement critiquees par Sommer dans ses élegies, tant la procession du 6 janvier, que l'adoption du nom de Jean comme nom princier Ce dernier point manque de clarté, puisque dès son avenement il avait pris le nom de Jean, sous lequel il figure dans ses documents internes. Il est possible que Sommer lui reproche ici le fait d'honorer son patron comme saint de l'église orthodoxe.

[32] Szenthgothardy, pour sa part, semble s'en excuser dans son rapport du 20 janvier, dans lequel il affirme avoir fait cette demande afin que ces biens ne soient pas réclames par quelqu'un d'autre, lui-même recommandant que le cas écheant ils soient attribués a Belsius L'inspiration de celui-ci ne semble pas étrangere a la redaction du rapport, qui lui fut d'ailleurs confié à son départ, et qu'il remit à Fr Zay, pour être envoyé à Maximilien, avec son propre rapport contenant quelques insinuations à l'egard de son successeur.

[33] Hurmuzaki II/1, p 448—450.

[34] Répondant aux points d'un questionnaire précis.

de lui envoyer sa fiancée [35]. Or, cette phrase est omise du rapport plus substantiel adressé à Maximilien.

De même, dans le rapport à l'Empereur il est dit que le Prince reconnaît toutes ses obligations à l'Empereur, sur lequel il fonde tout son espoir pour l'avenir. Par contre dans le rapport à Maximilien cette reconnaissance des obligations reçues ne sert que d'entrée en matière pour une série de justifications et de récriminations « ...car il ne peine pas pour son profit à lui, mais pour la cause de Leurs Majestés et de la chrétienté, à laquelle il pourrait rendre de grands services si seulement il était aidé... mais il se plaint qu'on ne tient pas grand compte de lui, et qu'on lui refuse même les moindres choses, par exemple je ne sais quelles bombardes à main... et il se voit importuné fort par François Zay pour les quatre mille ducats qui lui furent prêtés au nom de Leurs Majestés du temps qu'il était exilé dans ces lieux, et cela malgré le fait qu'il est prêt à mettre en péril non seulement tout son pays, mais sa vie même pour Vos Majestés, et il manque d'argent maintenant à cause des grandes dépenses qu'il a été obligé de faire dans cette première année de son règne, et songe avec inquiétude aux nécessités à venir, car il semble qu'il nourrisse je ne sais quels plans... et surtout contre le Transylvain qu'il poursuit à juste raison d'une haine mortelle, car celui-ci non seulement ne cesse de l'accuser auprès du Sultan, mais il a même envoyé des lettres ici à ses sujets, s'efforçant de différentes manières de les détacher de lui, de même qu'il tente de séparer de lui et de lui aliéner par toutes sortes de moyens et d'arguments aussi les Hongrois qui sont ici [36]. Quant à ses affaires [37], ce qui me deplaît plus que tout, c'est qu'il a congédié petit à petit ceux de ses gens qui sont étrangers, et qu'il a commencé à se fier entièrement corps et biens à ses sujets. Et cela à mon avis parce qu'il ne doute pas encore de leur foi et parce que ceux-ci peuvent se contenter de gages moindres que ceux des soldats étrangers ». Ces lignes sont suivies du passage sur l'état des relations de Despote avec les Turcs et les Tatares, identique à celui figurant aussi dans le rapport à l'Empereur, *mais sans un seul mot sur l'accommodement pécuniaire avec le prince de Valachie et le refus de celui-ci d'envoyer la fiancée de Despote.*

Un point commun aux deux rapports est celui relatif à l'arrestation et à l'expédition à la Porte de Wolff Schreiber. Le récit en est fait en termes presque identiques : « Et en outre, que Votre Majesté sache

---

[35] *Cum Transalpinis ipsi pax est promissa, ipsi annuo tributo quinque aureorum millia, puellam tamen antea promissam, nescio ob quam causam non reddiderunt.*

[36] — les Hongrois de la garde personnelle du prince

[37] On passe ici à un autre point du questionnaire Tout ce passage est absent du rapport à l'empereur.

que le dernier jour de décembre est arrivé ici Wolff Schreiber, que le prince a été obligé d'envoyer « certis de causis » à Constantinople, car celui-ci quittant Prague ‹au moment du départ de Vos Majestés pour Francfort › [38] s'est rendu à Cracovie, et de là s'est hâté non point vers la Moldavie, mais vers la Transylvanie et n'a point pu fournir de raison valable et sûre [39] de ce fait, et en outre partout en Transylvanie et en Moldavie il s'est conduit comme un ambassadeur de marque, affirmant qu'il avait été envoyé avec de grands présents par Vos Majestés et par les autres princes de l'empire auprès de Despote. Mais nous avons mieux connu sa malice et ses détestables plans de trahison quand nous avons fouillé et examiné ses affaires, et surtout son chiffre [40] qu'il avait en commun avec Csaki le chancelier du Transylvain, et que nous aurons soin de mettre sous les yeux de Votre Majesté dès que ce sera faisable... » [41] Le rapport à Maximilien s'achevait sur le spectacle magnifique du Prince suivant la procession couronne en tête. Mais aussitôt après un post-scriptum devait évoquer une fois de plus le nom de Schreiber. C'est à cet endroit que se place assez curieusement la demande des deux agents dont il a été question [42]. Elle est suivie d'une phrase annonçant l'envoi de specimens de ducats frappés par Despote. Aussitôt après suit un post-scriptum [43] également consacré à Schreiber. Le texte fort incorrect et confus affirmait que Schreiber aurait été envoyé ‹en Moldavie › par le Transylvain à qui il aurait promis de retourner au plus tôt en Transylvanie, c'est pourquoi il y avait laissé ses bagages et ses chevaux. « Selon la relation de certains espions il aurait remis dès son arrivée une copie de sa lettre de recommandation avec une autre lettre que lui aurait donnée l'Empereur et qui furent envoyées incontinent à Constantinople et communiquées ici le quatrième jour du mois, ensemble avec la copie de l'ordre envoyé au Transylvain, lui enjoignant d'envoyer cet

---

[38] complété par nous, d'après le rapport à l'empereur

[39] *certam et efficacem*

[40] Dans le rapport à l'empereur on lit « et dont il se servait sans aucun doute, ou avait l'intention de se servir à nulle bonne fin, de sorte qu'il appert que ce mechant homme est puni à bon droit pour ses intentions malignes, voire maudites »

[41] Quas etiam inspiciendas curabimus Maiestatem Vestram *quam primum fieri commode poterit eius literis fidem nullam habeat Maiestas Vestra* (ce passage souligné semble être tronqué On peut le reconstituer en le comparant au passage correspondant du rapport à l'empereur : „Mihi porro *hic hoc incommodi est, quod non semper cum ego cuperem et deberem, possum ad Maiestatem Vestram literas mittere,* sed nacta solum tabellarii commoditate)

[42] Cette demande n'a été ajoutée en guise de postscriptum qu'au seul rapport adressé à Maximilien

[43] Ce n'est qu'à cet endroit et *à partir de ce moment* qu'il est question de la fameuse correspondance de Constantinople censée avoir été reçue le 4 janvier

ambassadeur de Ferdinand dès son retour de chez Despote[44]. Et donc ce Prince prie fort Vos Majestés de ne donner à quiconque nulles lettres de recommandation, et de ne lui rien écrire, mais s'il devait se trouver quelque chose digne d'être mandée, de daigner ne l'écrire qu'à moi seul, pour barrer la voie à l'avenir à toute fraude de ce genre ». La dernière phrase *n'existe que dans le texte adressé à Maximilien.* Par contre dans celui adressé à l'empereur on trouve en plus une justification de l'envoi de Schreiber[45] à Constantinople, mais qui est introduite de manière tellement forcée dans le contexte que l'on cherche vainement un enchaînement logique dans la tournure de la phrase.

L'examen comparatif des deux rapports écrits le même jour et ayant à rendre compte des mêmes faits, mais différant entre eux sur les points énoncés plus haut, impose le devoir de rechercher la cause de ces apparentes inconséquences. Or elles semblent avoir une seule explication. Car normalement il n'y a nulle raison pour que dans les deux rapports envoyés en même temps à l'Empereur et à son fils — qui d'ailleurs ne manquaient jamais de se communiquer les nouvelles reçues et les résolutions prises — l'on trouve certains éléments destinés seulement à l'un d'eux et omis du texte adressé à l'autre. Il faut donc croire que ces omissions et ces adjonctions au texte *ne sont point imposées par les conditions liées à la personne des destinataires mais bien par celles ayant présidé à l'élaboration du rapport.*

Ainsi, par exemple l'omission dans l'un des rapports de la nouvelle touchant la rupture des fiançailles de Despote, ne peut avoir qu'une

---

[44] Voici les deux variantes du texte du postscriptum ajouté aux deux rapports envoyés à Ferdinand et à Maximilien :

a) (*Rapport à Maximilien du 8 janvier*).

Fuissetque ipse Wolff Schreiber eo etiam per Transylvanum missus quam primum eo rediisset promiserat enim se quamprimum et rediturum propterea equos et alias res suas ibidem reliquerat sicuti huic per exploratores relatum erat, exemplar quoque litterarum commendatitiarum quamprimum ad Transylvanum venerat cum quodam alio Caesarea Maiestas ei dederat que statim erant Constantinopolim misse ac huc quarto huius die una cum exemplari mandati ad Transsylvanum dati quo mandabatur, ut istum Oratorem Ferdinandi quam primum ad Despotam redierit, eum statim mittere debeat, relata omnia hoc modo huc erant, propterea petit iste Princeps ne Maiestates Vestrae cuiquam literas commendatitias dare nec quicquam ad eum scribere sed si quid ipse (= ipsi) mandare fuerint digna, id ad me solum perscribere dignentur ut eiusmodi fraudibus omnis via in posterum praecludatur.

b) (*Rapport à Ferdinand*).

Fuisset ipse Wolff Schreiber eo etiam per Transilvanum missus sicuti huic certo ab exploratoribus alatum erat *quod sibi multo periculosius fore videbatur, maluit itaque ipse prior mittere quam ut ab eo mitteretur,* nam et certarum literarum Maiestatis Vestrae exemplar una cum exemplari literarum commendatitiarum Maiestatis regiae, quae ipse dederat Transsylvano omnia una cum exemplo mandati principis Turharum quo mandabatur, ut cum in Transsylvaniam ad Transsylvanum redierit, statim Constantinopolim mitti debeat, promiserat autem certo se ad Transsylvanum rediturum, propterea ibi equos et alias res suas reliquerat.

[45] C'est la phrase : *quod sibi multo periculosius fore videbatur maluit itaque ipse prior mittere quam ut ab eo mitteretur.*

seule explication. La mention de cet échec, assez désagréable à l'amour propre d'un vaniteux comme Despote, ne devait pas arriver sous ses yeux. Or, nous trouvons dans plusieurs endroits de la correspondance de Belsius la preuve que Despote surveillait de près le texte des rapports envoyés par celui-ci. Il s'agissait cette fois, dans ce premier rapport signé par Szenthgothardy, rédigé d'après les instructions du Prince, et devant lui être soumis, à ne point l'irriter par le rappel d'un insuccès. A regarder d'un peu plus près le rapport adressé à Maximilien, on n'y trouve tout au long que l'exposé du point de vue de Despote, soit qu'il s'agisse de ses différents démêlés avec François Zay ou même avec Jean Sigismond Zapolya, soit de l'invitation indirecte au roi de lui assurer les moyens d'avoir une garde personnelle, ou de la justification de la mesure prise à l'égard de Schreiber, ou encore du spectacle flatteur du Prince dans ses atours princiers et ceignant la couronne à la bénédiction des eaux. La chose est encore plus évidente pour le postscriptum. *Celui-ci est écrit directement sous la dictée du prince* pour renforcer ou compléter le texte inspiré par lui. Ne trouvant plus l'explication de la découverte du chiffre suffisante pour justifier son action, il se met en devoir, sur le champ, de solidariser avec lui les deux agents à qui il dicte leur demande, puis à bâtir toute l'invention de la correspondance de Constantinople, qu'il amène le plus naturellement du monde en ayant l'air de n'en parler que pour expliquer la nécessité de ne plus envoyer vers lui des gens munis de lettres de recommandation.

Mais après la rédaction si pénible et si confuse de ce premier texte, dans lequel il n'est parlé que des faits attribués à Schreiber, et nullement de la mesure prise à son égard par Despote, *voici que dans le second post-scriptum* on peut lire l'explication de son geste : il a préféré [46] être celui qui envoie Schreiber à Constantinople plutôt que d'attendre que ce soit son ennemi qui l'y envoie. Cette explication est contenue dans une phrase surajoutée qui ne s'articule guère avec le contexte. Peu après, dans le Mémoire soi-disant récapitulatif, où les événements sont groupés par journées, sans trop d'exactitude, cette invention arrivera à une plus grande perfection, et il sera maintenant question parmi les documents de la prétendue correspondance de Constantinople — en outre de ceux énumérés le 8 janvier — aussi d'*une lettre de dénonciation adressée soi-disant par Jean Sigismond au Sultan et passée sous silence jusque-là.*

Mais ne doit-on pas se demander également comment cette invention, qui ne paraît qu'à l'état nébuleux et comme par hasard, dans le

[46] *maluit itaque ipse mittere*, etc

postscriptum du 8 janvier, a pu décider du sort de Schreiber le 4 janvier? Car dans le Mémoire il est précisé que la correspondance de Constantinople contenant l'ordre du Sultan à Zapolya d'y envoyer Schreiber fut reçue par Despote le 4 janvier, et que le chiffre suspect fut découvert le 8 janvier, après l'envoi de Schreiber à Bahlui.

Or dans le double rapport du 8 janvier cet ordre de succession semble interverti, puisque la prétendue correspondance de Constantinople ne paraît pas dans le corps du rapport, mais à la fin du dernier postscriptum, *sans nul lien apparent au premier abord avec la mesure prise contre Schreiber*, dont la raison n'est que vaguement indiquée comme ayant été imposée *necessariis de causis*. Mais ces causes péremptoires sont en quelque sorte justifiées dans la phrase suivante, relative à la découverte du chiffre, mais ne sont pas renforcées ou expliquées comme il serait naturel par le contenu de la fameuse correspondance de Constantinople, qui ne semble mentionnée que de manière incidentale dans le postscriptum ajouté au rapport adressé à Maximilien. Le lien de cause à effet n'est accusé que dans la phrase maladroitement introduite après coup dans le postscriptum adressé à Ferdinand : (maluit itaque...) « il a preféré l'envoyer lui-même à Constantinople plutôt que de le laisser envoyer par le Transylvain ». On observe une contradiction évidente avec le texte du mémoire où l'on affirme que les agents *ont eu en main le 4 janvier la fameuse correspondance*. Comment donc n'en est-il pas question dans le corps du rapport rédigé le 8 janvier? Quant à la découverte du chiffre, celle-ci aurait eu lieu le 8 janvier selon le Mémoire. Mais dans le rapport qui porte la date de 8 janvier il n'en est nullement question comme d'une chose survenue dans le courant de la journée même. Donc toute la récapitulation du Mémoire par journées successives est truquée. Bien mieux, la découverte du chiffre dont se vantaient les deux agents dans le rapport du 8 janvier n'est plus revendiquée par eux, mais attribuée maintenant à Despote ! Il est évident que le Mémoire a été conçu par Belsius pour couvrir son rôle dans l'affaire Schreiber. La reconstitution des événements y est faite de manière à lui fournir l'occasion de jouer un tout autre personnage. De sorte qu'il sert plusieurs fois la même scène exactement, dans laquelle le Prince déclare son intention bien arrêtée de livrer Schreiber aux Turcs, cependant que les agents (en somme, lui, Belsius) se tordent les mains et le supplient de n'en rien faire. Selon le Mémoire, Despote déclare sa décision comme irrévocable le 1 janvier, il la confirme comme inébranlable le 2 janvier avant d'avoir pris connaissance de la Déclaration de Schreiber, le 3 janvier, et le 4 janvier, dès la prétendue arrivée de la correspondance de Constantinople, il explique une fois de plus qu'il

n'a pas le choix et qu'il est forcé de le livrer à la Porte [47]. Mais le lendemain même (5 janvier) à la douzième heure, les agents reviennent à la charge et supplient à nouveau le Prince, qui se borne à louer leur zèle (collaudata solum nostra in ea re Diligentia) mais envoie définitivement le prisonnier à Bahlui pour y être incarcéré.

Ainsi donc, on semble prétendre que ce ne furent pas les résolutions définitives prises jusque-là qui condamnèrent Schreiber, mais l'apparition de cette prétendue correspondance. En fait le Mémoire est l'œuvre exclusive et personnelle de Belsius, sans aucune contribution de Despote, qui devait en ignorer même l'existence. C'est pour cela que ce mémoire ne fut point confié à un courrier du Prince, mais fut emporté par Belsius lui-même et remis à Eperjes au courrier de Fr. Zay pour le faire parvenir sous les yeux de Maximilien en même temps que le chiffre incriminé. A son tour Szenthgothardy, dans son rapport de Hotin du 20 janvier, qui devait accompagner le Mémoire et le chiffre, s'excuse d'avoir associé Belsius à sa rédaction [48], mais telle avait été la volonté du Prince [49], de maintenir l'ancien agent pour lequel son successeur invoque la clémence royale.

La même bienveillance pour son collègue se fait jour aussi dans le postscriptum de ce rapport contenant les excuses au sujet de la demande des biens du « pauvre » Wolff Schreiber, qu'il faudrait le cas échéant attribuer à Belsius, mais pas avant d'avoir examiné le fameux chiffre expédié par le même courrier. Ce rapport confié à Belsius était rédigé en clair, ce qui explique peut-être tant de touchante sollicitude.

Par la rédaction du Mémoire, Belsius forgeait les armes de sa défense en prévision des éventuelles déclarations de Schreiber qui n'allait pas tarder à le charger en le désignant comme l'instigateur des mesures prises contre lui. Dans sa déclaration écrite de la prison de Galata du 6 mai 1563 [50], en réponse à l'enquête ordonnée par le roi Maximilien au sujet de son incarcération, il rappelait comment il avait été arrêté et mené chargé de fers et livré « comme une bête de boucherie à l'abattoir, et l'un des instigateurs de ce fait, comme me l'a affirmé celui qui m'a arrêté

---

[47] Quae omnia princeps nobis legenda dedit, Dicens omnia quae nos hactenus cellavimus per Hunc prodita esse nec se ullo modo aliud facere posse quam ut mittet, asserens se hoc uno suo facto multas Transsylvaniae querelas refellere posse, alioqui sibi certum Vita discrimen imminere (On trouve ici le developpement de la phrase maladroitement glissée dans le postscriptum adressé à l'empereur Ferdinand).

[48] En réalité c'est bien au contraire lui qui fut associé par son collègue, mais de nom seulement a leur confection

[49] C'est-à-dire de maintenir Belsius en le faisant accepter par son remplaçant, comme l'indique le contexte, et non point de l'associer a la rédaction du mémoire, ignoré du prince.

[50] Cf. Hurmuzaki II/1, p 468—472

fut Jean, le secrétaire (Literatus) d'Eperjes, nommé aussi Belsius, celui qui à Prague importunait si souvent Votre Majesté Royale, car ce même Belsius m'a écorché à moi aussi les oreilles comme quoi non seulement il n'a rencontré de la part de Votre Majesté que des refus à ses supplications et à ses multiples instances, mais Votre Majesté lui aurait refusé même les dépenses faites pour son entretien ».

[Il aurait volontiers écrit davantage] « mais l'officier moldave [51] qui m'a conduit ici, m'a toujours epouvanté par la menace de me ramener à son maître... Maintenant [qu'il y a plus d'espoir d'en sortir grâce aux interventions faites auprès du grand Vizir] j'écris en toute vérité et toute sincerité ce que m'a dit ce même officier de Despote nommé Lollia Husther [52]... Celui-ci m'a confié en secret la teneur de ce qu'il était chargé par Despote de communiquer ici. Donc ce fut ainsi que parla l'officier : „Mon maître Despote m'a ordonné de faire savoir à la Porte que :

Attendu que le Prince de Transylvanie a dénoncé maintes fois mon maître devant le Sultan, l'accusant d'avoir été aidé par l'Empereur et par le roi Maximilien à passer en Moldavie et à en chasser le voivode Alexandre, serviteur fidèle du Sultan, et que donc pour cette raison mon maître serait à la dévotion des Allemands, maintenant mon maître veut prouver par ce fait son dévouement, et que ce n'est pas mon maître, mais bien le Transylvain qui est à la dévotion des Allemands. Car mon maître sait bien que le roi Maximilien a expédié secrètement par toi des lettres au Prince de Transylvanie et que celui-ci a un accord secret avec les Allemands.

Mais par cet acte mon maître veut encore prouver qu'il est fidèle au Sultan, car après que le roi Maximilien eut envoyé par toi une lettre à mon maître, l'annonçant qu'il ne voulait pas maintenir la paix conclue par le Sultan avec son père, l'empereur chrétien, mais demandait à mon maître de lui ouvrir l'accès de son pays — car le roi Maximilien voulait traverser son pays avec 400.000 hommes ‹ pour venir › contre les Turcs, vu que la paix conclue ne concerne que la Hongrie —, et donc le roi Maximilien exhortait et invitait mon maître à porter lui aussi son aide à cette expédition, mon maître t'envoie pour cela devers le Sultan, et ensemble avec toi la lettre que tu as apportée de la part du roi Maximilien, pour que l'on connaisse ainsi plus clairement que lui (= Despote) est l'ennemi des Allemands et que le Seigneur de Transylvanie est le partisan des Allemands. Car il t'a fait donner chevaux et voitures à toi qui étais un Allemand, tandis que mon maître t'envoie captif au Sultan ». Et ces choses me

[51] *Amistat.* Il s'agit du staroste ou gouverneur de Huşi.
[52] = Bolea le staroste (= gouverneur) de Huşi.

furent dites par ledit staroste avec grande pitié, et s'il avait été libre de le faire, il m'aurait mené hors de là, chez les chrétiens ».

Conduit par le staroste Bolea devant le Grand Vizir Halyl Pacha [53] il fut soumis à un long interrogatoire au sujet de son voyage, quand, de la part de qui et vers qui il avait été dépêché. Questionné sur la personne de l'Empereur, les forces de l'Empire, les préparatifs de guerre qui s'y feraient, quelle serait l'inclination de l'Empereur pour la paix... il répondit à cette dernière question qu'il n'avait comment le savoir n'étant qu'un pauvre messager. Le dialogue se poursuivit ensuite sous forme de controverse religieuse, avant d'en arriver au sujet du « Voivode » [54] de Transylvanie.

Interrogé si le Prince de Transylvanie avait des relations secrètes au dehors et si il lui avait apporté une lettre de Maximilien et comment il se faisait qu'il soit passé par la Transylvanie pour aller en Moldavie :

« A cela je lui ai répondu que Votre Majesté n'avait ni écrit ni envoyé le moindre message au Voivode, ignorant que j'allais voyager par la Transylvanie. Et c'est de moi-même que j'ai choisi de poursuivre mon voyage par la Transylvanie, pour y être plus à mon aise, dans l'espoir d'arriver plus sûrement en Moldavie, car par la Russie [55] je n'aurais nullement pu arriver en sûreté chez Despote. Et si le Voivode m'a permis le libre passage à travers son pays, et m'a même fourni des moyens pour cela [56], il ne l'a fait que pour l'avancement de notre foi chrétienne, en tant que prince chretien. Car je lui ai certifié sur la foi du serment que je n'avais point d'autre mission auprès de Despote que d'obtenir de lui de nous laisser imprimer l'Evangile en langue moldave [57]. Et ni chez Despote je n'ai point traité d'autre affaire que de lui demander sa réponse à la lettre du seigneur Hans Ungnad que je lui avais portée ensemble avec sept petits livrets. Et si Despote donne une interprétation sinistre à la lettre de laisser-passer de Votre Majesté et la dénonce ‹ au Sultan › il a grand tort, car Votre Majesté ne lui a fait écrire cette lettre pour nulle autre raison que pour faciliter mon voyage entrepris pour obtenir de faire imprimer ces textes susnommés en langue moldave, pour l'avancement de la foi chrétienne. Ce qui ressort clairement aussi de la lettre du seigneur Ungnad et des petits livrets envoyés ‹ alors › ».

La dernière question de Halyl Pacha atteint de fort près la cible : « Et puis ensuite il m'a demandé si Despote ne m'à pas envoyé ici pour jeter de la poudre aux yeux, tout en ayant des menées secrètes avec l'Em-

[53] Il etait favorable aux Habsbourg qui l'avaient gagné à force de présents en vue de la conclusion de l'armistice

[54] = Jean Sigismond Zapolya.

[55] *Reussen* la Russie sous-carpatique.

[56] *und mir mit der fur die Hilff gethann*

[57] Allain das er solle unsern cristlichen glauben in die Walachische sprache drukken lassen

pereur et Votre Majesté Romaine. De ce soupçon j'ai pu laver Despote par mon martyre, car après m'avoir interrogé tout bonnement, le Sultan m'a fait mettre à la torture... Et le 16 février le pacha a ordonné que je sois mené dans cette prison San Paolo de Galata et mêlé aux autres prisonniers chrétiens mais sans être inscrit parmi les autres captifs du Sultan ».

Mais même après avoir été mis à la torture, et pendant qu'il se trouvait dans la prison de Galata, qui était une sorte d'enfer, Schreiber continuait à rouler dans son esprit toutes sortes de plans grandioses. En termes obscurs il rappelait au Roi les affaires discutées ensemble deux ans auparavant, à Vienne, et puis à Linz, qu'il avait mises en train depuis et qui se trouvaient en bonne voie maintenant. A la fin il remémorait au Roi la formule de reconnaissance adoptée en 1560 : « L'arbre ne tombe pas sous un seul coup, surtout s'il est grand, et donc qu'il n'abandonne point son entreprise, mais qu'il persévère jusqu'au bout. Et je ne lui ferai pas défaut »[58]. Dans un postscriptum il reproduisait une question de Halyl Pacha, suivie de la réponse qu'il lui avait faite : « Le roi Maximilien sera-t-il content de Despote qui nous a envoyé ici en Turquie sa lettre en même temps que toi ? » A quoi j'ai répondu : « Je suis un pauvre messager, mon roi très gracieux a beaucoup d'autres messagers semblables et se ressentira peu de la perte d'un pauvre homme tel que moi, pour ce qui va de ma personne. Mais songez si un grand seigneur turc, tel que Votre Grandeur, allait envoyer une lettre de recommandation par un de ses tchaouch à un autre seigneur, et que celui-ci aille emprisonner ce serviteur ou tchaouch de Votre Grandeur et l'envoie livrer à son ennemi, ensemble avec la lettre, comment Votre Grandeur aimerait-elle cela, non pas pour l'amour du serviteur, mais pour l'honneur du maître. De sorte que mon gracieux Roi pourrait aussi songer à son honneur royal, car moi j'ai été prié par le seigneur Ungnad d'entreprendre ce voyage, au nom de sa Majesté qui m'a donné pour cette raison sa lettre de recommandation, uniquement pour obtenir de faire imprimer des livres en langue moldave ». Après ma réponse le pacha donna tort à Despote et se mit en fureur contre lui, car il avait été avisé que le Sultan avait envoyé une ambassade chez l'Empereur romain pour traiter de la paix, et celle-ci se trouvait encore en Allemagne. Et d'autant plus montait sa colère contre Despote[59].

[58] *Arbor non cadit uno ictu, praesertim si magna fuerit, propterea tamen ne cesset, sed instet usque ad finem Ego sibi non deero*

[59] Observons pourtant que le Grand Vizir ne manqua pas de reprocher aux nobles hongrois venus apporter le tribut de Jean Sigismond, le silence gardé par leur prince au sujet du sejour de Schreiber en Transylvanie, leur opposant l'attitude franche et loyale du prince de Moldavie (cf Hurmuzaki, II, 1, p. 466, le rapport chiffré envoyé de Constantinople a l'empereur par un informateur secret. Une autre transcription du même rapport a eté publiée par N Iorga dans *Studii şi Documente IX*, p 48—49 Moins correcte que la première, elle remplace les mots Voivode de Transylvanie par Voivode de Valachie)

De son côté l'empereur Ferdinand, ayant eu vent de cet exploit de Despote, enjoignit en juillet à son envoyé à la Porte [60] de s'informer des diverses accusations calomnieuses que Despote aurait portées contre l'Empereur et son fils, comme aussi des falsifications opérées par lui à l'aide de sceaux arrachés aux lettres authentiques écrites par ces souverains et apposés maintenant à de fausses lettres pleines de mensonges [61].

Si toutes les preuves du dossier Schreiber nous obligent à réduire cette affaire à une audacieuse mystification de Despote, faut-il donc croire que dès le début il a inventé de toutes pièces sciemment tout cet échafaudage de mensonges comme une arme dirigée contre son voisin détesté Jean Sigismond Zapolya? La vérité semble bien plus complexe. Il est certain que les prétendues preuves ont été inventées après coup, mais en même temps il est fort probable qu'il a existé une suspicion réelle due à l'étrange comportement de ce mystérieux étranger qui avait séjourné à la cour du Prince de Transylvanie et qui se recommandait aussi d'Albert Laski, en parlant d'on ne sait quels pourparlers intempestifs entre les deux commandants des confins de la Transylvanie, celui de l'Empereur, et celui du Prince de Transylvanie. Le «pauvre Schreiber» n'avait d'où savoir que les rapports entre Laski et Despote étaient tendus et pleins de méfiance, et qu'en nommant Laski il éveillait les plus terribles soupçons. On en trouve un écho dans la lettre adressée par le commandant de Cassovie, Fr. Zay de Chemer, au roi Maximilien en date du 4 février 1563, analysant la situation créée entre Despote et Laski, à la suite de l'occupation par le Prince de la forteresse de Hotin détenue jusque là par Laski [62].

Mais il est aussi d'autres manifestations personnelles de Schreiber qui semblent indiquer un accord ou un lien quelconque entre lui et Jean Sigismond Zapolya. De la prison de Galata Schreiber invoque son aide, justifiant ensuite ce geste par le raisonnement suivant : «Lui aussi fut cause que j'ai été si cruellement torturé, et par mon martyre moi je l'ai innocenté et lavé de tout soupçon» [63].

---

[60] Hurmuzaki II/1, p 476—477 L'empereur se disait informé «non obscuris auctoribus».

[61] Ne s'agirait-il pas tout simplement d'un écho déformé de l'usage fait par Despote de la lettre de recommandation de Maximilien envoyée en même temps que le prisonnier à la Porte?

[62] *Ibidem*, p 458 [Jean Sigismond rassemble des troupes à Oradea pour les amener en Transylvanie] «et moi je crois qu'il ne les fait venir pour nul autre motif que pour attaquer lui aussi Despote de flanc lorsque Laski d'un côté et le Valaque de l'autre se jetteront sur Despote, comme il appert aussi de l'intrigue soupçonnée qui a fait envoyer Wolfgang Schreiber à la Porte du Sultan»

[63] *Ibidem*. p 472, lettre de Schreiber à Maximilien, écrite le 6 Mai de Galata A la fin s'excusant de ce fait auprès de Maximilien, Schreiber ajoutait . «Ich habe von pesten Gethan dass ers wiss».

Peu après nous voyons de nouveau Schreiber en correspondance avec Jean Sigismond, qu'il engage à s'entendre avec les impériaux et à se marier avec une archiduchesse. Et l'année suivante (1564) se trouvant toujours à Constantinople où il attendait d'être enfin en mesure de partir, il intervient de nouveau dans l'affaire si compliquée du mariage de ce prince. Porté au sentiment, il n'admettait pas que Jean Sigismond soit mis en demeure de choisir entre son salut et sa fiancée bien-aimée. Le jeune prince est tombé en mélancolie. Schreiber prie Maximilien de réconforter le jeune prince mélancolique par une petite lettre de sympathie, car il sait bien que celui-ci met tout son espoir en Maximilien.

Et en même temps Schreiber exhorte le prince à ne point mettre en péril son âme en abjurant sa foi. Répondant en termes plutôt sibyllins à la demande de conseil du prince, qui est dans l'alternative de persévérer dans sa première intention, ou de porter vers une autre ses vœux, même contre son choix, il le réconforte en lui répétant les paroles mystérieuses ayant servi de mot de passe aussi auprès de Maximilien : *L'arbre ne tombe pas d'un seul coup*... etc. Et de même qu'il avait proposé à Despote une sorte de règle de vie en cinq points, il exhorte Jean Sigismond à agir conformément aux trois [64] points suivants : 1) s'adresser de nouveau dans la forme la plus humble à Maximilien pour que celui-ci intervienne pour lui auprès de l'empereur, 2) ne se laisser séduire par personne, et en premier lieu ne point compromettre le salut de son âme, 3) ne songer qu'au bien de la chrétienté et obtenir la grâce et la protection de l'Empereur et du roi des Romains, et réclamer à nouveau sa très chère fiancée, et Dieu aura soin de sa prospérité ici-bas et lui fera don du royaume des cieux, ci-après. Et s'il allait agir autrement il n'échapperait pas à la punition divine... etc. Les terribles maladies [65] dont il a souffert sont un avertissement venu du ciel.

Mais ce langage implique un certain rapprochement spirituel qui n'a pu naître que lors du bref séjour de Schreiber à la cour du Prince. On peut donc se demander si ce n'est pas dès ce moment justement que fut émise l'idée de négociations en vue d'une alliance matrimoniale avec les Habsbourg, qui aurait eu pour effet d'attirer la Transylvanie dans l'orbite de l'Empire. Le mariage du jeune Zapolya constituait l'un des problèmes les plus épineux de la politique internationale : car il lui fallait concilier les intérêts contraires des Turcs et des ennemis de ceux-ci, les impériaux. Du point de vue de la politique interne et dynastique, la santé chancelante de Jean Sigismond imposait une solution rapide. Rien de plus vraisem-

[64] en réalité le dernier en contient un de plus.

[65] *Ibidem*, p. 516—517, lettre du 6 mai 1564 Le prince souffrait de crises d'épilepsie.

blable que de croire que le Prince — ou plutôt ses conseillers — ont cherché à tirer parti du passage de ce Schreiber, porteur de lettres de recommandation de l'Empereur et du roi Maximilien dont il faisait parade. Schreiber dut offrir alors son concours pour une éventuelle négociation matrimoniale, et c'est ainsi que s'explique l'existence de ce chiffre parmi ses papiers. A l'appui de cette hypothèse peut être invoqué aussi le fait qu'à peine arrivé à la cour de Despote, dès la première suggestion de la part du médecin de ce prince, Schreiber s'est hâté d'offrir spontanément ses services en vue d'une alliance matrimoniale des plus brillantes pour cet aventurier couronné. Si l'on tient compte que Schreiber procédait — comme on l'a vu — par répétition, usant vis-à-vis de Maximilien et de Jean Sigismond de la même formule : *Arbor non cadit uno ictu*, et s'appliquant à exhorter en termes presque identiques et Despote et Jean Sigismond de se soumettre aux chefs de la chrétienté, on comprendra que sa proposition relative au mariage de Despote était la répétition d'une offre semblable faite au Prince de Transylvanie. Sans ce précédent il aurait peut-être hésité avant de présenter au Prince les idées suggérées par le médecin de ce dernier, et qui ne furent peut-être qu'un moyen subtil de délier sa langue au sujet des plans ourdis à la cour de Jean Sigismond.

La trace de Schreiber se perd après sa libération en avril 1565 due aux interventions de la Cour de Prague. Néanmoins l'Empereur jugea sévèrement sa bêtise et trouva qu'au fond il n'avait que ce qu'il méritait [66]. Quant à son représentant à la Porte, Albert Wyss, il fut content d'en être délivré, le jugeant fort importun et rendant des points par son esprit vétilleux, sa vie et son comportement à un autre prisonnier de marque, tout aussi encombrant, Georges Bebek.

L'épisode Schreiber fit du bruit en son temps, mais ne fut jamais parfaitement tiré au clair. De nos jours on a pu à la légère attribuer les mesures de rigueur prises contre notre héros à un esprit d'intolérance rencontrée par lui en Moldavie. Mais l'analyse des pièces du dossier parvenues jusqu'à nous permet d'en mieux pénétrer le sens.

---

[66] A Veress *Documente privitoare la Istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești* I Document 298 du 15 mars 1563, lettre de l'empereur Ferdinand à Maximilien

UNITÉ ET DIVERSITÉ DES FORMES DE LA RÉCEPTION DU DROIT ROMAIN EN OCCIDENT ET DU DROIT BYZANTIN EN ORIENT *

par TRAIAN IONASCU
et VALENTIN AL. GEORGESCU

I. LA RECHERCHE ACTUELLE ET LE PROBLÈME DE LA RÉCEPTION

1. La réception du droit romain, que personne ne s'étonnera de voir figurer amplement au programme de la Commémoration d'Accurse, constitue un vaste et complexe problème toujours actuel, que les historiens du droit ont dû maintenir au centre de leurs préoccupations, dans les trente dernières années, comme en témoigne la riche littérature [1] qui — à partir des grandes commémorations de 1934 de l'œuvre législative de Justinien — lui a été consacrée. La réception se retrouve, depuis 1937,

* Cette etude représente, dans une forme plus developpée, la communication envoyée par les auteurs à la commémoration du VII^e^ centenaire de la mort d'Accurse, qui a eu lieu a Bologne du 21 au 26 octobre 1963

[1] V A Berger, *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*, Philadelphie, 1953, p 797—9 *Adde*, outre les ouvrages cités ci-dessous, E F Bruck, *Üb rom Recht im Rahmen der Kulturgesch*, 1954 (c r « Byzantinoslavica », 1957, p 343), G Chevrier, *Les étapes de la pénétration du droit romain dans le comté de Bourgogne*, « Mem Soc p l'hist. du dr des anc pays bourguignons », 1957, p 37—45, H. Lange, *Ius aequum u ius strictum bei Glossatoren*, « Zeitschr der Savigny-Stiftung » (Z S S), Rom Abt, 1954, Em Meijers, *Et d'hist du dr*, III, *Le dr rom au moyen âge*, I, éd par R Feenstra et H F W D Fischer, 1959 (c r de J Ph. Lévy, « Rev. intern dr comp », (R I D C), 1960, p 462), P Ourliac, *Droit romain et pratique méridionale au XIV^e^ s Etienne Bertrand*, 1937, G Le Bras, « Ann Fac de droit d'Aix » (Études A Dumas), 1950, p 147 sq, Fr Wieacker, *Privatrechtsgeschichte der Neuzeit*, 1952 (c r. de J. Falenciak, « Cz Praw-Hyst », 1956, f 2, p 360 sq); E Wohlhaupter, *Das germanische Element im altspanischen Recht und die Rezeption des rom Rechts in Spanien*, « Z S S, R A », 1948; R. Feenstra, *L'influence de l'enseignement du droit romain sur les nations étrangères*, *Actes du Congrès sur l'anc Univ d'Orléans*, Orleans, 1962, Piano Mortari, *Diritto romano e diritto nazionale in Francia sul secolo XVI*, Milano, 1962 (c r de J. Gaudemet, « Iura », 1963, p 301—304).

comme un thème fondamental dans les travaux [2] relatifs à la crise des études de droit romain ou dans la littérature concernant les rapports de l'*Europe et du droit romain*. Cette dernière formule n'est que le titre du retentissant ouvrage [3] de Paul Koschaker, repris pour l'hommage qui fut rendu à sa mémoire en 1953/4 ; elle se retrouve depuis sous la plume de maint historien ou philosophe du droit [4], avec une signification dont il sera question ci-après. Ce fut de la réception que l'on discuta à Rome, en 1955, au Xe Congrès des Sciences historiques, à propos de la « Survivance des institutions romaines », thème qui permit à l'un des participants (Fr. Calasso) [5] de combattre l'idée de survivance ou celle de renaissance, au nom d'une continuité à fondement idéaliste subjectiviste, et à un autre (A. V. Soloviev) [6] de présenter un tableau de l'influence du droit byzantin dans les pays de l'Orient. Une troisième communication (A. Steinwenter) [7] réclamait l'étude séparée du droit impérial postclassique, du droit provincial et du droit ecclésiastique, avec leur action différente, selon qu'il s'agit de l'Italie, des royaumes des Visigoths et des Mérovingiens, de l'Empire byzantin, des régions slaves et roumaines ou encore de l'Egypte. Seule une pareille étude serait susceptible de faire comprendre le rôle important pour *toute l'Europe*, que les institutions romaines ont joué dans la formation de la culture juridique du moyen âge.

2. C'est encore la transmission des droits et la réception — sans limitation au droit romain — que les Congrès de Fribourg-en-Brisgau/Bâle (1959) et de Dijon (1960) de la Société d'histoire des droits de l'antiquité ont choisies comme thèmes de leurs débats. Et c'est au second de ces congrès que Fr. Pringsheim [8] a essayé d'esquisser les éléments d'une théorie générale de la réception, dont il exclut l'influence épisodique ou purement doctrinale, ainsi que l'imposition par la force d'un droit étranger,

---

[2] L. Wenger, *Um die Zukunft des rom Rechts, Festschr Fr. Schulz*, II, 1951, p 365, n. 2 ; R Feenstra, *Interpretatio multiplex*, 1953, p. 3, n 3 ; A Berger, *op cit*, p 779—800

[3] *Europa und das romische Recht*, 1947, 2e éd, 1953 [v J C von Oven, « Tijdschr voor Rechtsges » (T R G), Haarlem-Bruxelles, 1950 ; L. Wenger, *op. cit*]

[4] Max Kaser, *La mission du droit romain pour le monde occidental*, « Romanitas », II, 1959, n° 2, p 55—70 ; — Fr Wieacker, *Europa und das romische Recht*, « Romanitas », III—IV, Rio de Janeiro, 1961 , L. Chiazzese, *Diritto romano e civiltà moderna*, « Bull. dell'Istit di dir romano » (B I D R), 51—52, 1948 ; comp L Wenger, qui parle de *Romisches Recht als Weltrecht*, Yntema H E , de *Roman Law and its influence on Western Civilization* et E Rabel, de la *Significance of Roman Law* en tant que source des *Private Laws of Western Civilization*, v. les références chez A Berger, *op cit*, p 798—799.

[5] *Pensieri sul problema della « continuità » con particolare riguardo alla storiografia giuridica italiana, Relazioni del X Congresso di scienze storiche*, I, 1955, p 509—533

[6] *L'influence du droit byzantin dans les pays orthodoxes, Relazioni* citees, I, 1955, p. 589—638 (avec litt), texte repris dans « Z S S., R.A », 1959, p. 432—479.

[7] *Das Fortleben der rom Institutionen im Mittelalter, ibid*, p. 535—547.

[8] « Rev intern des droits de l'antiq. » (R I D A), 1961, p 243—255.

alors que L. Wenger [8a] n'hésitait pas à parler de réception qui s'accomplit « bald gewalttatig ». Par contre, Fr. Wieacker [9], qui a repris à plusieurs reprises l'analyse des problèmes de la réception, interprétait ce terme comme désignant l'acceptation d'un droit étranger encore en vigueur, lequel entre en conflit avec le droit local, et n'hésitait pas à considérer un tel terme comme impropre à exprimer « l'apparition du droit romain en Europe », car — au sens de la continuité défendue par Calasso, et d'une participation pacifique du droit romain au développement des droits modernes — le droit de Rome ne saurait être taxé d'étranger par rapport à l'Europe.

Pour ce qui est de l'organisme international, créé dès 1950 [10] à la suite d'initiatives plus anciennes, par la Société d'histoire des droits de l'antiquité (Bruxelles), en vue de la publication d'un « nouveau Savigny » du XX^e^ siècle, on constate avec le plus vif intérêt la parution en 1961 de la première partie de l'important *Ius Romanum medii aeui* (Milan, Giuffrè).

3. Dans le programme des derniers Congrès internationaux de byzantinologie (Constantinople, 1955 ; Munich, 1958 ; Ochrida, 1961), les problèmes de la réception — cette fois-ci, celle du droit romano-byzantin en Orient — ont été abordés plutôt de biais, par l'intermédiaire d'autres thèmes, dont cependant il convient de souligner l'importance : *Le Droit byzantin de Justinien aux Basiliques* et *Le Droit populaire byzantin, balkanique et slave* [11]. Mais à Constantinople, sous le titre : *Le droit de Justinien et post-justinien en Europe de l'Est* (I. Deweiké-Navakas) [12] on a présenté certaines données sur les traces de la réception dans les Etats de Kiew (862—1240), de Pologne (1000—1795), de Lituanie (1251—1795) et de « Moscovie » (1325—1721).

Signalons aussi l'importante contribution que directement ou indirectement les historiens grecs apportent à l'étude de la réception orientale

---

[8a] *Gesch d Quellen des rom Rechts*, Vienne, 1953, § 7

[9] « R I D.A », 1961, p 452—4, comp du même auteur *Das rom Recht u. das Rechtsbewusstsein*, dans *Grunder u Bewahrer*, etc , 1958, p 9—43 ; *Vom rom Recht*, Stuttgart, 1961 (c r. de G. Le Bras, R H D , 1962, p. 414—416) *Adde* W Kunkel « Z S S , R A , », 1954, p 509—539.

[10] Voir le rapport présenté au Congrès de Florence (1952) par Erich Genzmer, sur les *Mezzi di lavoro per lo studio del diritto romano nel Medio Evo*, « R I D A + A H D O », 1953, p 431—439.

[11] Rapport de P. I Zepos (*Berichte*, V, 1, Munich, 1958) et corrapports de J. de Malafosse et H. I Scheltema ; rapport de H F. Schmidt, corrapport de A. Soloviev à Ochrida , cf « Byzantinoslavica », 1962, p 350 et Eugen Stănescu, « Studii », 1962, n° *1*, p 187 et suiv ; et, à présent, *Actes du XII^e^ Congrès intern des Etudes byzantines*, Belgrade, 1964

[12] Résumé dans les *Actes du Congrès*, Istanbol, 1957, p. 88—94 et D. Anghelov, « Bizantinoslavica », 1956, p 362

(et plus particulièrement à celle des Principautés danubiennes [13]). Le Τόμος Κ. Ἁρμενοπούλου (Athènes, 1952) contient une précieuse évaluation internationale du rôle historique du célèbre juge de Thessalonique (avec une regrettable lacune quant à sa place dans le développement du droit roumain et même du droit bulgare) [14]. Mais la portée de la contribution des historiens grecs reste conditionnée par l'idée que l'on se fait de la réception byzantine et de la continuité du droit hellénique jusqu'à nos jours, à travers les époques romaine et byzantine.

L'étude renouvelée de la loi agraire byzantine se répercutera favorablement sur un aspect majeur de la réception orientale, surtout grâce à une confrontation des résultats obtenus par Fr. Dolger, P. Lemerle, J. de Malafosse, L. R. Ménager [15] avec ceux des byzantinologues soviétiques (v. une synthèse chez E. E. Lip ic [16]), qui se sont attachés aussi à une étude comparative de la loi agraire et des Géoponiques. Il ne manque pas de travaux sur le droit byzantin du VIIe siècle et sa réception chez les Germains et les Arabes (comme ceux de R. S. Lopez, « Byzantion », XVI, 1942/43, fasc. 2).

4. Le problème de la réception occupe une place toujours plus importante dans les recherches des historiens de tous les pays de l'est de l'Europe.

5. Dans la République Socialiste Tchécoslovaque, la République Populaire Polonaise et la République Populaire Hongroise [17] les études parues mettent en lumière les aspects particuliers d'un processus qui se rattache par ailleurs à la réception romano-justinienne. Par ses importants travaux, inaugurés il y a plus de trente ans, sur la réception du droit romain dans la Pologne médiévale, R. Taubenschlag [18] a créé une véri-

[13] V surtout les nombreux travaux de Pan I Zepos, éditeur du code (*Syntagmation Nomikon*) d'Ypsilanti, Athènes, 1936, et du Manuel (*Nomikon Procheiron*) de Michel Photeinopulos (— Fotino, version de 1766), Athenes, 1939, avec une riche bibliographie, *adde* D S Ginis, éd du *Nomikon* de Theophile, (1788) Athènes, 1961

[14] V ci-dessous, notes 22 et 25 et A V Soloviev, « Z S S R A », 1959, p 442

[15] Fr Dolger, *Festschrift fur L Wenger*, II, 1945, p 18—48, *Byzanz*, 1952, p 34 5, P Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance Les sources et les problemes*, « Revue historique », CCXIX—CCXIX, 1958 (c r de R Guilland, « Byzantinoslavica », 1959, p 84—86), J de Malafosse, v ci-dessous, n 43, L R Ménager, *Notes sur les codifications byzantines et l'Occident, Varia, Et de droit romain*, 3, 1958, p 239 303, cette etude se rattachant d'une maniere plus générale a notre argument

[16] « Vizantijskij Vremennik », 1958, XIII, p 28—54 et *Византийское законодательство и право VI и VII веков*, etc, Moscou, 1960 Pour la contribution des historiens soviétiques, v les references chez A P Každan et Z V Udal'cova, « Byzantion », 1961, *1*, p 189 et suiv

[17] Aperçu genéral et référence chez Mihály Mora, *Über den Unterricht des romischen Rechts in Ungarn in den letzten hundert Jahren*, R I D A, 1964, p 409—429,

[18] V la bibliographie complete dans *Symbolae R Taubenschlag dedicatae*, « Eos », vol XLVIII, fasc 1, 1956, p 11 14, K Bukowska, *Le droit romain en Pologne au XVIIe siècle*, « Revue hist de Droit » (R H D), 1961, p 76—89, S Salmanowicz, *La Litt jur du XVIIIe s polonais*, R H D, 1964, p 84 95, en dehors de la Pologne, v Vladimir Gsowski, *Roman Law and Polish jurists from the later Middle Age to the Partition of Poland*, « Seminar », I, 1943, p 74—98.

table tradition qui a porté ses fruits. La « Revue d'histoire du droit » (« Czasopismo Prawno hystoryczne », fondée en 1948) a publié — outre d'importantes études originales — des comptes rendus sur les travaux des auteurs occidentaux relatifs aux divers aspects de la réception [19]. Dans un périodique de plus large diffusion, « Państwo i Prawo » (l'État et le droit), 1956, nº 3, le professeur Jerzi Falenciak de Wroczław a soumis à une analyse critique les implications idéologiques de l'ouvrage cité de P. Koschaker, en rejetant la tendance de cet auteur à postuler entre le droit romain et un développement limité de notre époque, une solidarité qui constitue en réalité un rétrécissement antihistorique de la notion même d'Europe. La place qu'occupent dans le « Journal of juristic Papyrology » de Varsovie les études relatives aux aspects les plus divers de la réception dans les droits de l'antiquité, et surtout sous le régime de la *Constitutio Antoniniana*, est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Signalons l'importante contribution à l'étude de ces mêmes problèmes que l'on doit à l'« Archiv Orientálni », qui paraît à Prague, et la place qu'occupent les problèmes de la réception byzantine dans les différents compartiments de la revue tchécoslovaque bien connue, « Byzantinoslavica ». D'importantes études ont paru dans les mélanges d'histoire du droit publiés par l'Académie des sciences de Prague, sous le titre *Právně-historické Studie* (à partir de 1955) [20].

En République Démocratique Allemande, l'Académie des Sciences de Berlin a publié (1956) le rapport présenté en 1937 par Fr. Pringsheim sur le projet d'une nouvelle édition des Basiliques — grandiose entreprise qui est actuellement en cours de réalisation sous la direction du byzantinologue hollandais H. J. Scheltema [21] (Groningue), et dont l'importance pour l'étude de la réception orientale n'a plus besoin d'être soulignée. La section pour l'étude de l'antiquité classique de la même Académie fera bientôt paraître dans sa « Collection » deux séries de Mélanges, l'une d'histoire des droits de l'antiquité, l'autre d'histoire byzantine, avec une large collaboration internationale. Surtout dans la seconde série, des contributions relatives à la réception sont attendues. J. Irmscher étudiait récemment *Das Zeitalter Justinians* (1964).

Dans la République Populaire de Bulgarie, ce sont aussi bien la réception byzantine au sein des premières formations politiques indépendantes, que la forme particulière de la réception du droit nomocanonique

[19] La plupart de ces études sont accompagnées d'un resumé français, v les sommaires

[20] En général accompagnées d'un résumé en français ou en allemand J Vašica a étudié l'*Origine Cyrillo-Methodienne du plus ancien code slave dit « Zakon sudnyj ljuden »*, « Byzantinoslavica », 1951, p. 154—174 (contra M Andreev)

[21] 1953 et suiv.

d'origine byzantine (allant de pair avec celle du droit « populaire » bulgare), dans le cadre de l'Etat ottoman, qui ont fait l'objet d'intéressantes études (D. Anghelov, M. Andréev) [22]. Ce dernier problème est commun à tous les territoires de la péninsule des Balkans et de l'Asie Mineure, conquis par les Turcs. L'application créatrice à la réception du droit romano-byzantin en Bulgarie des indications théoriques de Marx et Engels sur les causes et la signification historique de la réception du droit romain en Occident, a préoccupé aussi bien les auteurs bulgares que les historiens soviétiques et roumains.

6. En République Populaire Roumaine, la parution sous les auspices de l'Académie de la R.P.R. des quatre premiers volumes du traité d'*Histoire de la Roumanie*, les recherches destinées à préparer l'élaboration du traité d'*Histoire de l'État et du droit de la R.P.R.* [23], ainsi que les efforts féconds consacrés à la publication des sources internes et des monuments juridiques ont constitué une occasion, parfois indirecte, pour que soient abordés et résolus plus d'un problème que soulève la réception du droit romano-byzantin. Les monuments juridiques publiés (XVII^e —XIX^e siècles) constituent autant de sources fondamentales pour la connaissance de ce processus [24]. Dans la littérature du problème, on a distingué la réception romano-byzantine proprement dite, à fonction féodale, d'avec la réception romano-justinienne, plus tardive (fin du XVIII^e et début du XIX^e siècles) qui s'est conjuguée avec la précédente, en accentuant la nouvelle fonction capitaliste que celle-ci assumait, sous la pression du développement dans ce sens de la structure économique et sociale des pays roumains. On a mis également en lumière la réception, durant le XIX^e siècle et au début du siècle suivant, du droit bourgeois de l'Occident et de sa doctrine, inséparables de leurs liens avec la réception du droit romain, d'Irnerius à l'école du droit naturel. Des études [25] à caractère

---

[22] V les références chez M Andreev, *Ouvrages bulgares sur l'histoire de l'Etat et du droit parus durant la période 1944—1960*, « R H D », 1961, p 571—584, *adde*, du même auteur, les études publiées dans « Jahrb f. Gesch der U d SSR u. der Volksdem. Lander Europas », VI, 1962, p 411—422 et « Revue des études sud-est européennes », Acad R P R, 1963, n^{os} 3—4, D Anghelov, *ouvr cité* ci-dessous, n 42 Comp. S S Bobčev, *Byzance et Bulgarie La lutte du droit populaire bulgare contre l'influence byzantine*, « La Bulgarie », nov 1934.

[23] Dans tous les traités d'histoire nationale générale et plus encore dans les traités ou manuels d'histoire de l'État et du droit national, publiés dans les pays de l'Est, les différentes étapes et les principaux aspects de la réception sont pris en considération dans le cadre du développement géneral de la sociéte envisagée.

[24] V. le c r. de V Georgesco dans « Rev des et. sud-est europ », 1963, n^{os} 3—4, p 614—619.

[25] P P Panaitescu (= Al. Grecu), *Începuturile dreptului scris în limba română* [Les débuts du droit écrit en langue roumaine], « Studii », 1954, n° 4, p 215—228, Yolanda Eminescu, note à la traduction roumaine de l'étude de I S Peretersku, *Digestele lui Justinian* [Le Digeste de Justinien], 1958, p 122—3 ; Vl Hanga, *Istoria generală a statului şi a dreptului* [Hist. gen. de l'Etat et du droit], 1958, passim ; St Pascu et Vl. Hanga, *Crestomaţie* [Chresto-

général ont abordé le problème de la signification historique de la réception. Dès le début, le besoin s'est fait sentir de définir au point de vue quantitatif et qualitatif à la fois les particularités et les traits communs des deux principales formes historiques de réception, l'orientale et l'occidentale, non pas pour projeter artificiellement dans l'avenir une dualité passée irréductible de l'Europe, mais pour rechercher l'unité essentielle de la réception dans les deux aires historico-géographiques du continent.

En 1962, lors du Colloque international de civilisations balkaniques, organisé à Bucarest sous les auspices de l'UNESCO par la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO et l'Académie de la R.P.R., les pays participants ont décidé la création d'une Association internationale d'études balkaniques. D'autre part, un Institut d'études sud-est européennes a commencé en 1963 son activité près l'Académie de la R.P.R. Dans le cadre de ces deux institutions, l'étude des phénomènes de réception dans le sud-est de l'Europe pourra recevoir une nouvelle impulsion. En font preuve les sommaires des numéros déjà parus de la Revue [26] de l'Institut, ainsi que les Actes [27] du Colloque de 1962.

7. Dans l'historiographie soviétique, les préoccupations des auteurs ont dépassé le cadre restreint de la réception locale et ses aspects technico-juridiques, dont l'étude est restée parfois inégale. De nombreuses contributions générales d'histoire sociale ou relatives aux sources du droit byzantin et à celles du droit russe apportent également ou proposent, explicitement ou implicitement, des solutions neuves aux principaux

---

matie], II, 1958, p 429—432; Val. Al Georgesco, *La réception du droit romano-byzantin* etc, *Mélanges H. Lévy-Bruhl*, 1959, p. 373—392; « Studii », 1960, p 73—106; « Studii și cercetări juridice », 1962, p. 355—365 et 1963, p 116—128, « Studii și materiale de istorie medie », V, 1962, p 281—347; *Le rôle de la théorie romano-byzantine de la coutume* etc, *Mélanges Ph Meylan*, II, 1963; Gh Cronț, « Studii », 1958, n° 5, p. 33—59, 1960, n° 1, p 51—80; *L'Hexabiblos d'Harménopule dans les Principautés Roumaines*, Résume des communications présentées au XII^e Congrès intern des Etudes byzantines à Ochrida, 1961, p. 20—21 (élargie, en roumain, « Studii », 1963, n° 4, p 815—841, voir aussi « Studii », 1958, n° 5, p 33—59 et 1960, n° 1, p 57—82), les *Introductions* aux éditions critiques parues dans « Adunarea izvoarelor vechiului drept românesc scris », Ed Acad R P R, 1955—1963 (7 volumes); Istoria Romîniei [Histoire de la Roumanie], II et III sous la direction de l'acad A. Oțetea, 1962—1963 (les chapitres sur la Culture) Une riche littérature plus ancienne, à caractère surtout descriptif, est consacree aux sources byzantines et latines du droit roumain, avec appui sur la théorie de l'imitation ou celle des influences, et avec des prises de position dans l'esprit de l'école historique de Savigny.

[26] « Revue des études sud-est européennes », 1963, n^os 1—2; 3—4.

[27] Cf surtout le rapport de D. A. Zakythinos sur la synthèse byzantine dans l'antithese Orient-Occident (p 107—112, et les ouvrages cités p. 104 en note), avec référence au droit et aux institutions et formes d'organisation politique et sociale.

aspects de la réception [28]. Parmi ceux qui ont abordé directement notre problème, signalons à titre d'exemple A. V. Venediktov [29] qui a soumis à une analyse approfondie, d'une part l'apport du droit romain, tel que les glossateurs et les postglossateurs l'ont compris et utilisé pour l'élaboration de la notion de propriété féodale et, d'autre part, le rôle que les autres écoles de droit romain ont joué dans la formation du droit bourgeois en matière de propriété. L'appréciation positive que Venediktov accorde au rôle historique de la théorie de la propriété divisée, à laquelle on a souvent adressée de vives critiques à partir d'une position antihistorique, mérite d'être retenue. Quant à I. S. Pereterski [30], en partant d'indications générales sur le rôle de la législation de Justinien, du droit byzantin laique et canonique, ainsi que de la doctrine pandectiste, dans le développement du droit et de la science juridique en Russie, à l'époque féodale et capitaliste, il a signalé, approuvé par E. A. Flei ic [31], A. A. Rubanov et M. M. Boguslavski [32], la nécessité d'une recherche systématique plus approfondie de toutes ces formes de la réception [33]. Avec des particularités locales, dont l'étude s'impose également, ces formes se rencontrent dans tous les pays de réception orientale, à côté d'autres formes propres à chaque pays. Quant à la réception doctrinale des XVIII^{e} —XX^{e} siècles, loin d'être propre à ces pays, elle concerne aujourd'hui tous les continents. En U.R.S.S. et dans les autres pays socialistes, ce n'est pas seulement le problème de l'histoire des droits de l'antiquité, mais aussi celui de la réception et celui du droit commun au moyen âge et à l'époque moderne, ou encore celui du rapport entre l'histoire du droit national et l'histoire des droits de l'antiquité, qui trouvent une solution positive dans le cadre de l'Histoire générale de l'Etat et du droit, discipline bien individualisée qui constitue une matière d'enseignement dans le programme des facultés des sciences juridiques. Rappelons que la réception du droit romain de

---

[28] Une partie de cette riche litterature, parue surtout dans « Vestnik Dievnej Istorij » et « Visantijskij Vremennik », se trouve analysée par A. P Každan et Z V Udal'cova, dans « Byzantion », 1961, *1*, p 189—207 et dans l'expose et les ouvr cites ci-dessus, n 16 Pour les contributions concernant l'histoire russe, voir surtout les collections *Istoriceskie Zapiski* (a partir de 1945) et *Srednie Veka* (à partir de 1951) *Adde* Z V Udal'cova et G G Litavrin *Советское византиноведение*, dans « *Византийский Временник* », XXIII, 1963, p 3—17, J Irmscher, *Aus der sovjet Byzantinistik*, Berlin, 1956

[29] *Proprietatea socialistă de stat* [La propriété socialiste d'Etat], I, Bucarest, 1951, p 124 154, 210 231

[30] *Digestele lui Justinian* [Le Digeste de Justinien], Bucarest, 1958

[31] « Sovetskoe Gosudarstvo i Pravo », 1957, n° 8, avec un rappel de l'influence du droit romain sur les travaux de M M Speranski (debut du XIX^{e} siècle) concernant un projet de code civil non entré en vigueur

[32] « Vizantijskij Vremennik », 1958, p 286 290

[33] Pour les etudes publiees en dehors de l'U R S S , v Vladimir Gsovski, *Roman private law in Russia, Part I From Beginning to the 17-teenth Century*, « Bull dell'Istit di diritto rom », 46, p 364 375

Justinien en Occident est également présentée et définie par sa signification historique, lorsque dans les manuels de droit romain (en commençant par celui qui a paru à Moscou en 1948 sous la direction de I. S. Pereterski) on expose l'utilité que présente encore pour nous l'enseignement du droit privé romain. Sous une formule synthétique, cette utilité est ainsi définie par un civiliste comme le professeur O. S. Ioffe [33a] de Leningrad : « Des relations marchandes existent dans le féodalisme aussi bien que dans le capitalisme. Ces formations, et plus particulièrement le capitalisme, ont eu besoin de procéder à une réception du droit romain, et elles ont pu le faire utilement, en l'adaptant d'une manière créatrice aux conditions historiques » dans lesquelles le droit romain en venait à être utilisé.

8. En Yougoslavie, l'étude de la réception, qui compte un certain onmbre de contributions plus anciennes, est aujourd'hui reliée principalement à l'activité de l'Institut des études byzantines de l'Académie des Sciences de Belgrade, dirigé par G. Ostrogorsky, dont l'Histoire de l'Etat byzantin (éd. en serbe, allemand, anglais, français) contient d'importantes contributions utiles pour l'historien de la réception byzantine en Orient. Rappelons que l'apport des auteurs yougoslaves embrasse un développement millénaire et un vaste territoire où voisinent ou s'entrepénètrent les zones de réception orientale avec celles de réception occidentale, les deux sous des formes d'un intérêt particulier [34].

En tenant compte des résultats auxquels conduit cette riche littérature et en utilisant tout particulièrement une expérience issue de notre contact avec les problèmes peu connus [35] de la réception dans les Principautés Roumaines, nous nous proposons, après une analyse de la terminologie, de rechercher les éléments d'essentielle unité, ainsi que les particularités caractéristiques, qui définissent les deux grandes formes historiques de la réception du droit romain, l'orientale et l'occidentale. Autrement dit, l'unité et la diversité des formes de réception, en tant que reflet à la fois des lignes générales qu'a suivies le développement déterminé de la société en Europe après la chute de l'Empire romain jusqu'au XX[e] siècle, et des limites de chaque formation sociale-économique du pays envisagé.

[33a] *Из истории цивилической мысли, юриспруденция древнего Рима*, dans *Проблемы гражданского и административного права*, Leningrad, 1962, p. 314—341.

[34] Les études de Vl Mošin, M Dinić, Ilija Sindik, N. Radojčić et S. Troicki, sur le Syntagme de Blastarès et le code de Dušan, citées par Al. Soloviev, *op. cit.*, p. 475—6 ; T. Ferluga, *Vizantiska uprava u Dalmaciji* (Vizantološki Institut), Posebna izdanja, 6, Belgrade, 1957 (p. 154—162) ; *adde* B. D Grekov, *Le statut de Vinodol*, 1948, et *Le statut de Polica*, 1951 (en russe)

[35] V. les remarques pertinentes de Bernhard Sinogowitz, « Z.S S., R.A. », 1959, p. 666

II. TERMINOLOGIE

1. La terminologie, en notre matière, ne se réduit point à une simple querelle de mots. Certes, le terme de *réception* est loin d'être parfait et suscite encore des critiques. De plus, en français il fait encore figure de barbarisme et ne permet pas l'emploi du verbe correspondant (« récepter », droit « récepté »), ce qui rend nécessaire le recours à « droit reçu », peu satisfaisant. Mais sur le plan international, que l'on ne peut pas ignorer, c'est le terme dominant. Son emploi par les historiens d'aujourd'hui n'oblige nullement à l'adoption en même temps de telle conception qui s'y rattachait dans le passé. La réception a eu des détracteurs, du XVI^e au XX^e siècle, parce que son essence aurait consisté dans la consécration d'un droit étranger, et à ce titre dangereux, indésirable. Or, cette position peut être liquidée ou corrigée, sans que cela entraîne dans sa défaveur le terme de réception. Celle-ci ne peut désigner pour nous qu'un processus social, politique et culturel à caractère déterminé, et à l'intérieur duquel un certain degré variable de disparité historique [36] par rapport au milieu assimilateur fait du droit romain un objet de réception. C'est ainsi qu'il n'est pas excessif de parler de réception dans le cas où la coutume autochtone est consacrée par un autre système juridique, par exemple le droit écrit. À une analyse attentive, le terme que nous employons se révèle préférable à tous ses concurrents. Tout d'abord, il a un caractère technique, avantage qui n'est pas à dédaigner. Ensuite, il permet de faire ressortir la position active, le rôle créateur du milieu social qui « reçoit ». L'idée de réception repousse implicitement des conceptions dépassées, comme celle de *renaissance* (Wiedergeburt), de *survivance* (Fortleben) ou d'*héritage* du droit romain, celle d'influence externe à effet créateur, déterminant. Il n'implique, d'autre part, aucune adhésion à la théorie plus récente de la continuité, laquelle, aboutissant au système du *diritto commune* de l'historiographie italienne [37], conjugue une orientation juste (à savoir l'action du milieu où se produit la continuité) à une conception discutable sur la

---

[36] V. à titre d'exemple : *La Réception d'un système de droit dans un pays ayant auparavant un droit différent*, « Annales de la Faculté de droit d'Istanbul » (c.r. de H. Solus, « Rev. Trim de dr civil », 1957, p. 306) ; L'acculturation figure parmi les thèmes généraux du XII^e Congrès des sciences historiques de Vienne (1965) M. Lévy-Bruhl, *Note sur les contacts entre les systèmes juridiques*, *Symbolae R. Taubenschlag*, I, 1955, p. 27—33.

[37] Fr Calasso, *op cit* ; *I glossatori e la teoria de la sovranità*, 2^e éd, 1951 ; *Introduzione al diritto commune*, 1951 (avec une riche litt) ; *Il problema storico del diritto commune e i suoi riflessi metodologici nella storiografia giuridica europea*, « R I D A + R.H D.O. », 1953, p. 441—463 ; *Medio evo del diritto*, I, *Le fonti*, 1954 ; Ermini, *Corso di diritto commune*, I, 3^e éd, 1952 (avec une riche litt) ; A Steinwenter, *Zum Problem der Kontinuitat zwischen antiken u mittelalterlichen Rechtsordnung*, « Iura », 1951.

nature du droit et de la société. Le terme traditionnel de réception nous évite le recours à des notions aussi critiquables que celle d'*acculturation*.

2. Il est évident qu'il n'y a pas de réception sans contacts, ne seraient-ils que d'ordre culturel, directs ou indirects, sans la persistance d'un ensemble cohérent d'éléments de législation[38] et de culture juridique[39] du passé, lesquels, dans ce sens *survivent* et constituent un *héritage* historique, ou, si l'on veut, une certaine « continuité ». Mais l'essence du processus, qu'il s'agisse de la culture en général, du droit ou, dans notre cas, du droit romain et byzantin, réside dans l'existence d'un ensemble de forces et de conditions de développement du milieu récepteur, forces et conditions qui rendent la réception à la fois nécessaire et possible, et lui confèrent le caractère d'un processus intimement lié à la formation de nouvelles réalités sociales du milieu envisagé. Le nouveau contenu d'une forme juridique de la réception ne produit d'effets durables et n'acquiert de signification historique que dans l'histoire et par l'histoire du peuple et du pays récepteurs.

3. Ainsi que l'idée s'est frayée chemin dans l'historiographie roumaine, la réception apparaît comme étant une modalité historique, à caractère déterminé, de formation du droit féodal et du droit bourgeois, sans réduire, pour autant, ces droits, au seul processus de la réception. Celle-ci, en dernière analyse, n'appartient pas à l'histoire du droit romain, mais à l'histoire de chaque droit national dont l'historien actuel envisage l'étude.

Rappelons, à titre d'exemple, que, durant les XV[e] et XVI[e] siècles, la réception dans les Principautés roumaines s'appuie sur le Syntagme de Blastarès et sur les Canons des Saints-Apôtres, avec un appoint variable d'autres textes nomocanoniques, canoniques ou laïques, sous formes de copies locales, partiellement traduites en roumain dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, d'après d'autres traductions sud-danubiennes. Au XVII[e] siècle, c'est le Nomocanon de Manuel Malaxos qui prévaut, mais l'on fait venir, en plus, d'Italie un résumé néo-grec, contenant une élaboration savante de l'œuvre du pénaliste P. Farinaccius. Ce résumé devient la partie principale du Code moldave de 1646 et sera incorporé, sous cette dernière forme, dans le Code valaque de 1652. Durant le XVIII[e] siècle, la première place est détenue par les Basiliques et Harménopule, en éditions venant de l'Occident. Dans la seconde moitié du siècle, ces sources, appli-

---

38 Sur cette condition, v. en dernier lieu Fr. Pringsheim, « R.I.D.A. », 1961, *loc cit.*

39 Selon Fr Pringsheim, l'utilisation de la doctrine « étrangère » ne rentrerait pas dans la notion de réception. C'est une limitation possible, mais qui contredit, en appauvrissant ou en compliquant l'expression, la réalité historique (v. plus loin).

cables comme telles, font l'objet d'une réélaboration abréviative plus accentuée que dans le cas des sources utilisées au siècle précédent ; le rôle du pouvoir princier dans la sanction des recueils de lois élaborés, augmente, ceux-ci deviennent progressivement des codes locaux, et contiennent aussi des matériaux d'autre source que byzantine. Du XV^e au XIX^e siècle, le droit byzantin « reçu » se définit par ses rapports changeants avec la coutume d'une part, avec le droit princier (royal) de l'autre.

Or, aussi bien le choix des sources de la réception, et les modalités de leur emploi, que les résultats obtenus, à chacune des étapes dont il vient d'être question, se trouvent dans un rapport déterminé avec les nécessités résultant des fondements de la société féodale roumaine, ainsi qu'avec ses transformations incessantes (et non pas avec tel ou tel facteur externe, dont l'action n'est pas à ignorer mais ne saurait être décisive, puisque la réception continue d'exister là un tel facteur n'agit plus). Pour saisir les caractères propres et la fonction essentielle de la réception à chacune de ces étapes, force nous est de considérer le développement économique de cette société, l'extension de la production marchande et des marchés (intérieurs et extérieurs), les phases de la centralisation de l'État, la position de chaque catégorie sociale et le reflet — en droit — de leur lutte avec ses hauts et ses bas, enfin, la lente désagrégation des structures de la communauté villageoise et le déclin aussi lent de la coutume, face aux systèmes plus évolués, tel le droit princier et le droit « reçu » (d'origine byzantine). Une démonstration semblable et détaillée est possible à propos de toutes les formes de réception et pour chacune de leurs étapes, dans la mesure où, ratifiées par l'histoire, elles y ont joué un rôle digne d'attention.

4. Faut-il exclure du concept de réception l'implantation d'un droit étranger par voie de conquête ou d'expansion colonialiste (réalisée même sans violence directe)? Une distinction dans ce sens — à l'aide d'une notion spéciale ou plutôt d'un qualificatif ajouté à celle de réception — est indispensable. Mais dans la réalité historique, il est malaisé de faire les distinctions nécessaires et surtout d'en tirer des conséquences sur le plan de l'étude concrète de la réception. Par rapports à l'État romain et à l'État byzantin, après leur disparition de la scène de l'histoire, il est évident que leur droit fera toujours l'objet d'une réception pacifique. Mais avant 1453 la pénétration du droit byzantin a été parfois le résultat d'un acte de conquête, à l'inverse de la réception pacifique ou dépendante de la contrainte d'autres puissances politiques. En effet, le caractère pacifique de la réception du droit romain et du droit byzantin disparaît ou diminue

grandement, par rapport aux puissances politiques [40] qui s'en sont servies dans le cadre d'une politique non seulement de conquête, mais aussi de contrainte indirecte.

5. Quoi qu'il en soit, la réception n'a pas toujours eu le visage idyllique qu'on lui prête souvent. Tout comme le droit dans son ensemble, elle constituait, dans les conditions données du passé, une solution aux mêmes contradictions et conflits, à l'intérieur de la société réceptrice. Une étude scientifique de la réception doit se fonder sur l'analyse des forces matérielles, sociales et morales qui soutiennent le droit romain ou byzantin, le font triompher et en tirent profit. Dans ce processus, les contradictions se rattachant entre autres à une évolution de la société fort inégale ne manquent pas. Plusieurs catégories sociales alliées ou en conflit ou encore antagonistes, peuvent se servir du droit issu de la réception : la royauté et, selon les cas, les féodaux ou la bourgeoisie ; l'église et la noblesse ; les féodaux et les bourgeois, etc. Chacune de ces catégories peut faire dire au droit romain des choses différentes, selon sa position dans la structure de la société. Elle peut s'appuyer sur des parties différentes du droit susceptible de réception [41] ou bien intégrer le droit reçu dans un contexte juridique local qui lui confère un contenu nouveau. À l'intérieur de la société féodale, avec sa structure d'états (*Stande*) fortement hiérarchisée, la lutte sociale s'est déroulée aussi pour des objectifs ayant trait à la réception. La papauté lançait parfois ses bulles contre l'enseignement (un certain enseignement) du droit romain. Au début du XVI^e^ siècle les paysans allemands, en guerre contre l'ordre féodal, s'en prenaient aussi au droit romain et à ses représentants. Il en a été de même par la suite, jusqu'à nos jours. Dans cette lutte, tout comme pour la bourgeoisie antiféodale ou les philosophes et juristes de tendance libérale à l'époque des lumières, il est arrivé que la réception soit, par certains côtés, un instrument précieux entre les mains de ceux qui faisaient faire un grand pas en avant à la société. D'innombrables exemples étayant chacune de ces thèses sont à la portée de tous les historiens et nous n'insisterons pas davantage sur ce point.

---

[40] Les royaumes « barbares » établis sur les ruines de l'Empire romain, les Hongrois après la conquête de la Transylvanie, l'État féodal polonais après la conquête des territoires du Sud, aux XIV^{e} et XV^{e} siècles, la Turquie à l'égard des peuples chrétiens conquis ou contraints à la vassalité, les Habsbourg dans leur politique d'expansion, etc ont utilisé la réception du droit romain ou byzantin comme un prolongement nécessaire de la conquête, dans les conditions internes du pays respectif, telles qu'elles se trouvaient modifiées par les rapports politiques et économiques résultant de cette conquête Le rôle de ces conditions internes conserve même dans de tels cas toute son importance

[41] V. ci-dessus le § IV.

La précédente analyse du concept de réception est valable pour les deux principales formes historiques de la réception, évoquées par notre titre. C'est là le reflet puissant d'une unité d'essence, dont nous allons examiner aussi d'autres aspects majeurs.

III. LA SOURCE HISTORIQUE DE LA RÉCEPTION

1. Unité fondamentale et diversité locale caractérisent la source historique de la réception.

L'unité réside dans le fait que c'est le droit de Justinien qui constitue la base à la fois de la réception occidentale (d'une manière exclusive, à partir d'Irnerius et de l'école bolonaise), et du développement historique du droit byzantin, y compris la réception dont ce dernier fera l'objet avant et après la disparition de l'État byzantin. Ce n'est qu'à l'époque prébolonaise, qu'une masse du droit préjustinien qui comprend, entre autres, le Code Théodosien, prévaut sur les matériaux venant de la législation de Justinien. Mais ces deux sources se rapprochent dans le même processus de passage au droit byzantin, plus qu'elles ne s'opposent.

Cette constatation évidente ne révèle son importance pour notre problème que si on la rattache au problème de la féodalité byzantine, ainsi qu'à la préoccupation de préciser dans ce contexte historique nouveau le rapport de la législation de Justinien avec le droit byzantin.

On ne saurait tâcher ici de convaincre ceux qui nient le féodalisme byzantin, du bien-fondé de la conception qui en admet l'existence [42]. Mais cette conception gagne de nouveaux adhérents, de tendances fort diverses. On reconnaît ouvertement que, pour Byzance, le problème du féodalisme

---

[42] Pour l'historiographie soviétique, voir A P Każdan et Z. V. Udal'cova, « Byzant on », 1961, p 189—207, et l'exposé publié par la revue « Voprosy Istorij », 1961, n° 8 (tr. roum. « Ann. *Rom.-Sovietice, Istorie* », 1962, 1, p. 100—120).

G Ostrogorsky, *Gesch des byz Staates*, 1952, (éd fr et angl 1956), *passim*, et *Pour l'histoire de la Féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954 , D Anghelov, *Zur Frage des Feudalismus auf dem Balkan im XIII bis zum XIV Jahrh* , 1962 et son *Histoire de Byzance* (en bulgare), I—II, Sofia, 1959—1963 ; *adde* les discussions, au XII^e Congrès international de Byzantinologie, à Ochrida, 1961, sur le thème Ville et campagne byzantines des IV^e au XI^e siècles, rapporteurs · N Pigulevskaja, E Lipšic, M. Ia Sjuzjumov, corrapporteurs P Lemerle et P Charanis ; Interventions de G Ostrogorski, acad. E Condurachi, Z. V. Udal'cova, D Anghelov, N S Svoronos, v. « Studii », 1962, 1, p 187—188 ; « Byzantinoslavica », 1962, p 348, et à présent *Actes du XII^e Congrès des Etudes Byzantines*, Belgrade, 1964 , E Frances, *La féodalité et les villes byzantines du XIII^e — au XV^e siècles*, « Byzantinoslavica », 1955, p 76—96 ; contra : P Lemerle, *op cit* , « Rev hist », CCXX, 1958, p 43, n. 2 et « Cahiers de civilisation médiévale », II, p 265 et suiv , P Ourliac et J de Malafosse, *Droit romain et Ancien droit*, II, *Les Biens*, 1961, p. 113 ; comp N Iorga, *Y-a-t-il eu un moyen âge byzantin?* et *Le village byzantin*, dans *Etudes byzantines*, I, p 300—311 ; II, p 375—412, Bucarest, 1940.

est *fondamental* [43]. Ceux qui ne se détachent pas encore tout à fait de la doctrine traditionnelle, parlent de formes para-féodales à Byzance [44],quitte à ne rattacher leur caractère féodal qu'à une forte influence inorganique de l'Occident.

Malheureusement, un accord sur la date de la cristallisation des rapports féodaux à Byzance n'a pas encore été réalisé, les IVe ,VIe et VIIIe siècles étant également envisagés à cet effet. Dans le stade actuel des recherches, le VIe siècle — malgré la cristallisation plus tardive du régime de la πρόνοια — apparaît comme étant la date la plus proche de la vérité.

C'est ce qui expliquerait la position de la législation de Justinien, dont les tendances archaisantes sont unanimement reconnues, mais à laquelle la tradition, non sans raison, a toujours rattaché les débuts du droit byzantin. Le *Corpus I. C.*, s'il est tourné vers le passé, en tant que bilan un peu tardif du développement du droit esclavagiste, il regarde, avant tout par ses *Novelles*, davantage vers l'avenir, ouvrant la voie, sous l'égide de la nouvelle doctrine chrétienne, qu'il a fait sienne, au nouveau droit byzantin [45].

2. Dans cette perspective impossible à éluder, le problème de la réception s'achemine vers une plus sûre solution. Sauf l'exception mentionnée à propos de la période prébolonaise, le droit romain typiquement esclavagiste n'a servi à la construction du monde féodal que par l'intermédiare de la législation de Justinien, qui était déjà l'expression du féodalisme byzantin à ses débuts. Il est de même permis de considérer le *Corpus I. C.* comme le résultat d'un processus de réception préféodale du droit romain esclavagiste. La grande réception commencerait donc non pas à Bologne, au XIe siècle, pas plus qu'à l'époque des codifications féodales des royaumes « barbares » en Occident, mais en Orient, par le *Corpus I. C.*, suivant de peu la *Lex Romana Burgundionum*, le *Breviarium*

---

[43] R Guilland, « Byzantinoslavica », 1955, p 348—353 ; comp. J de Malafosse, *Le droit agraire au Bas-Empire et dans l'Europe d'Orient*, « Riv. di diritto agrario », 1955, p 35—73 et *Communication au IVe Congrès de droit comparé*, Paris, 1954 (c r. « Byzantinoslavica », 1956, p. 389) ; H J Scheltema, *An den Wurzeln der mittelalterlichen Gesellschaft*, II, *Das ostromische Reich*, 1958, p 85—152

[44] D A. Zakythinos, *op. cit*, p. 111—113 (*La structure sociale et le problème des « Féodalités »*)

[45] Sans aborder le problème des « féodalités », Jean Gaudemet, *La transmission des constitutions relatives au droit successoral au Bas-Empire et dans les royaumes barbares*, « R.I D A », 1960, p 399, présente les Ve et VIe siècles comme marquant une charnière dans l'histoire de la civilisation, qui pose « le problème de la transmission du premier héritage juridique de Rome (le second étant constitué par la réception du droit justinien à partir du XIIe siècle) ».

Alarici, le *Codex Euricianus* et l'*Edictum Theodorici*. Le développement ultérieur du droit byzantin, la « renaissance » bolonaise, la pénétration du droit byzantin, avant et après 1453, en Orient, l'extension du droit romain — tel qu'il fut réélaboré à Bologne et dans les foyers semblables d'Italie et de France — à d'autres régions, jusqu'en Pologne, aux rives de la Baltique, à la Hongrie et à la Transylvanie, partiellement à la Grande-Bretagne, etc., apparaissent comme les vagues successives de la réception primordiale qui se rattache à l'époque de Justinien. Notons également que de même qu'en Occident, après le XI^e siècle, la réception a pour objet — malgré les efforts de l'école humaniste — le droit romain d'une réception antérieure (fondamentalement la bolonaise), de même en Orient la réception portera sur l'ensemble ou sur certaines parties du droit byzantin, c'est-à-dire d'un droit qui avait subi la réception justinienne. Bien des fois les deux vagues s'interfèrent et rendent évidente et agissante leur unité fondamentale, par exemple dans le Code valaque de 1652. Sous le nom de lois impériales, ce code accueillait le droit « romanistique » de l'Occident, extrait de l'œuvre de P. Farinaccius (fin du XVI^e siècle), mais aussi le droit laïque de Justinien et post-justinien, en l'intercalant dans le Nomocanon de Malaxos, ce dernier représentant lui-même une élaboration de type féodal, sous les auspices de l'église, du droit romano-byzantin antérieur.

Outre la posibilité — toujours contestée — d'une certaine dépendance des glossateurs vis-à-vis des scoliastes byzantins [46], un autre exemple frappant est constitué par la « découverte », au XVI^e siècle, des monuments du droit byzantin et leur publication en Occident. Ils n'engendrèrent pas une nouvelle réception, mais leur emploi fut réel et étendu, justement dans le sens d'une meilleure connaissance des sources de la réception existante ou d'une confrontation rendue possible par l'unité que nous voulons mettre en lumière. Cette unité était telle, que les monuments juridiques byzantins (*Les Basiliques*, l'*Hexabiblos* d'Harménopule, le *Ius Graeco-Romanum* de Leunclavius), bientôt accompagnés de la littérature romanistique de l'école du droit naturel, seront utilisés largement dans les Principautés roumaines, pays d'ancienne réception byzantine. Ils y serviront à faire changer à celle-ci de direction historique, selon les nécessités de l'époque, en rapprochant la réception existante dans ces pays, de celle de l'Occident, qui remontait à la renaissance bolonaise.

---

[46] V l'article I M Sontis, dans Τόμος K. Τριανταφυλλοπο'λου, Athènes, 1959, p 497—514 (c r de F Dolger, « Byz Zeitschr », 1959, p. 499)

IV. RÉCEPTION ET DROIT CANONIQUE

1. Rien de plus difficile que de définir, dans toute sa complexité, la position du droit canon par rapport à la réception romaine et byzantine. Nous ne rappellerons ici un certain nombre d'aspects connus, que dans la mesure où ils sont susceptibles d'éclairer le problème de l'unité de la réception.

Malgré la date à laquelle il commence de cristalliser, le droit canon n'est pas une expression organique du monde esclavagiste, mais plutôt un système original et essentiel du monde féodal, dont il dépasse cependant les limites, en tant que droit religieux et ecclésiastique. Cependant, il est lui-même, en partie, le résultat d'un processus de réception portant sur certaines matières du droit romain ou romano-byzantin : *ecclesia uiuit sub iure Romano*, tant en Orient qu'en Occident, où, fondamentalement, le droit canon occupe, par rapport au droit laïque ou politique (civil, *hoc sensu*), la même place. Dans ce sens, la doctrine de l'*utrum ius*, avec des particularités non essentielles, a une validité générale. A toutes les époques de son développement, le droit canon ne peut être réduit ni à une œuvre gréco-byzantine, ni à celle de la curie romaine ; il est le produit de la vie sociale et religieuse de toutes les régions intéressées. Cependant, plus l'organisation religieuse d'un État féodal a été tardive, plus ce dernier a apparu comme ayant « reçu » de Byzance ou de Rome un droit canon déjà cristallisé et destiné, par sa nature même, à une évolution locale moins marquée que toute autre partie du droit issu d'un processus de réception. Une partie du droit canon était comprise dans les recueils officiels du droit romain et romano-byzantin, en commençant par le *Code Théodosien* et le *Corpus I. C.* Formé d'un important ἔθος τῆς Ἐκκλησίας ἄγραφος, autant que de canons et autres règles d'origine autoritaire, le droit canonique a fini par avoir un caractère *écrit*, et, à ce titre, par être confondu avec le droit impérial également *écrit* et opposé globalement aux coutumes locales. Cette assimilation triomphait surtout dans la notion de droit *nomocanonique* laquelle, en Orient, a connu une large extension pendant le déclin de l'État byzantin et, après, sous la domination ottomane.

Dans cet ensemble de conditions, la réception romaine et byzantine a généralement véhiculé des éléments canoniques. Inversement, ce qui apparaît comme une réception canonique a toujours été inséparable, en Angleterre, en Pologne, en Hongrie, etc., d'une réception du droit romain. Cette dualité était dès le début évidente en Orient, toutes les fois qu'il s'agissait de sources nomocanoniques, qui ont constitué pendant une longue période la principale matière de la réception.

De ce bref rappel, nous tirerons deux conclusions : *a*) de par son origine et sa structure, de par son action et son développement à l'intérieur du monde féodal et au début des temps modernes, le droit canon a infléchi la réception d'une manière fondamentalement uniforme ; *b*) la présence du droit canon soulève un difficile problème que nous ne pouvons pas aborder ici, à savoir celui de la triple position du droit canon qui, tantôt apparaît comme issu d'un processus de réception romaine ou byzantine, tantôt comme véhicule d'une telle réception et tantôt, dans certaines de ses parties, comme originairement issu des réalités de la société où il était appelé à être appliqué.

V. LES FONCTIONS HISTORIQUES DE LA RÉCEPTION

1. L'essence de la réception, qu'il s'agisse de droit romain ou de droit byzantin, se manifeste dans la fonction historique qu'elle a remplie à l'intérieur de la société réceptrice, de Justinien à nos jours, en concordance avec le caractère — d'abord féodal, ensuite capitaliste — de cette société.

Les conditions d'existence de la société capitaliste apparaissent et mûrissent au sein de la société féodale. La réception, aussi bien en Occident qu'en Orient, a reflété elle aussi ce développement complexe. À partir d'un certain moment, il s'est produit une coexistence de fonctions historiques : le droit « reçu » a assumé un rôle correspondant aux nouvelles relations capitalistes, tout en continuant de servir par ailleurs les structures féodales encore dominantes. Dans les villes italiennes, le droit romain, dès le XII^e^ siècle, est appelé à remplir une fonction qui préfigure celle qu'il remplira à partir de l'ascension généralisée de la bourgeoisie. Mais, d'autre part, jusqu'à la Révolution française, et dans certains pays même après cette date, la réception continuera d'être mise partiellement au service des formes attardées de la féodalité. Dans les Principautés roumaines cette dualité de fonctions caractérise la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et la première moitié du siècle suivant.

Cette double fonction a été souvent remplie par les mêmes formes concrètes de droit « reçu », selon le contexte social ou historique dans lequel elles étaient intégrées. La liberté de tester, instrument de formation des domaines ecclésiastiques, dès le haut moyen âge, est devenu plus tard pour la bourgeoisie un élément essentiel du régime de la propriété individualiste. Le régime romain de l'*ager publicus*, après avoir servi à l'élaboration d'une théorie de la propriété féodale, a fourni au XIX^e^ siècle des matériaux pour la théorie du domaine de l'État. Les *iura in re*

aliena du droit romain postclassique ont paru propres à exprimer certains rapports féodaux de maîtrise concurrente sur le même immeuble. Plus tard, en tant que source contractuelle de droits subjectifs nettement délimités, ils ont été utilisés avec succès en droit capitaliste (la location perpétuelle à Londres, dans l'exploitation des terrains à bâtir ; la *superficies* en Allemagne, après 1900, pour la construction de grands immeubles de rapport).

Le même but a été atteint par une sélection variable des matières considérées comme faisant objet de réception. Pratiquement, ni le droit romain ni le droit byzantin n'ont été nulle part intégralement appliqués. Le régime des liens de dépendance ou la notion de propriété divisée pour les besoins de la société féodale, d'une part, et les notions de personne, d'égalité de droit et surtout celle de propriété individuelle, sacrée et inviolable, à l'époque moderne, n'ont pas été élaborées à partir des mêmes matériaux du droit « reçu ». L'analyse de cet aspect s'impose à propos de chaque résultat important de la réception.

En cas de coexistence, les deux fonctions n'ont jamais eu la même valeur. L'une dominait, parce qu'elle reflétait les structures dominantes de la société, l'autre occupait une place secondaire ou même d'arrière-plan, se rattachant soit aux relations sociales en voie de cristallisation soit aux structures déclinantes ou encore aux vestiges de l'ancienne société. Chaque élément de la réception doit être analysé et apprécié en fonction de sa valeur relative dans l'ensemble du développement qu'a subi le droit « reçu ».

Un dernier critérium concerne le décalage chronologique entre les mêmes étapes historiques de la réception, selon que l'on considère deux pays différents de la même zone ou, dans leur ensemble, l'Occident et l'Orient.

2. À des degrés variables, l'inégalité du développement historique caractérise l'Occident autant que l'Orient. Du XI[e] au XVI[e] siècle, la réception en Italie était, pour des raisons connues, en avance sur celle de presque tous les pays d'Europe. De ce fait, dans bien des cas la réception qui triomphait dans un autre pays proche ou lointain, ou qui devait y réaliser des progrès comparables à ceux de l'Italie, ne portait plus, pratiquement, sur le droit romain, mais plutôt sur les résultats de la réception italienne. C'était la glose ou le droit commun des docteurs que l'on adoptait, et non pas directement et exclusivement le *Corpus Iuris*. C'est le phénomène qui a établi pour longtemps la suprématie des Bolonais en Europe occidentale, avec des prolongements en Hongrie et en Pologne. Par la suite, le phénomène s'est répété, dans des proportions variables, en faveur d'autres formes évoluées de la réception, venant d'autres régions

(France, Pays-Bas, Allemagne). Avec moins de relief, et concernant plutôt le choix des sources, pas du tout ou peu réélaborées, le même processus a eu lieu en Orient lorsque le droit byzantin de langue slavonne a été utilisé, toujours d'une manière créatrice, en pays roumains, ou lorsque, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les nomocanons grecs des XIV^e —XVII^e siècles (Blastarès, Malaxos, la Vactêria) devenaient objet de réception en Valachie ou en Moldavie.

3. Mais le décalage chronologique le plus significatif concerne la désagrégation du féodalisme dans les deux parties de l'Europe séparée par l'Elbe et par une ligne la prolongeant au sud, vers Trieste. Pour notre démonstration il suffira de rappeler ici le phénomène connu du « second servage »[47], la structure économique générale et certaines conditions politiques et culturelles, qui caractérisent la région située à l'est de l'Elbe, y compris le sud-est du continent. Cette région a connu un régime féodal prolongé, dont la désagrégation lente, tardive et imparfaite explique nombre de particularités que présente également l'édification du régime capitaliste.

A des dates différentes, dans une mesure variable et avec des particularités évidentes, les pays à féodalité prolongée ont dû utiliser en matière de droit l'expérience de l'autre partie du continent, surtout à partir de la révolution industrielle qui rendait nécessaire l'unification progressive des marchés mondiaux. Pour résoudre dans le nouveau cadre de l'évolution générale leurs problèmes, les pays de l'Est et du Sud-Est ont dû utiliser le droit romain reçu et élaboré en Occident, la doctrine « romanistique » de l'école du droit naturel et de celles qui ont suivi (pandectisme ou *Begriffsjurisprudenz*, école de l'exégèse), ainsi que certaines parties de la législation des États avancés dans la voie de la révolution industrielle, les codes français exerçant un rayonnement bien connu et suivi, au XX^e siècle, par l'influence des codes civils allemand et suisse.

Du point de vue de la réception[48], le phénomène que nous décrivons a eu des conséquences qu'il importe de retenir. Dans les pays où il existait une réception romaine (Pologne, Hongrie, les régions baltes), cette réception a progressivement changé de fonction historique en utilisant à l'avenir les nouveaux matériaux, avec prépondérance d'une récep-

---

[47] Sur l'aire de diffusion du phénomène et sur les discussions qu'il soulève, v. Acad. A Oţetea, *Le second servage dans les Principautés danubiennes (1831—1864)*, *Nouv Et d'hist*, II, Ed Acad R P R, Buc, 1960, p 325—346 (avec la litt générale de la question)

[48] Ses autres effets qui ont soulevé de graves problèmes sociaux et politiques ne sauraient être abordés dans le cadre limité de cette étude.

tion partielle du droit bourgeois occidental, d'origine romanistique, sur la réception directe du droit romain.

Dans les pays qui auparavant ignoraient la réception romaine, telle la Russie, on a pu parler du début d'une réception indirecte et doctrinale du droit romain, dans le cadre du contact avec les droits bourgeois occidentaux et à côté de l'ancienne réception canonique byzantine. Pour les Principautés roumaines le processus a été plus complexe et très original. Tout d'abord, dans le cadre de la réception byzantine traditionnelle, les Basiliques commencent à dominer (surtout à partir de 1765 [49]). Progressivement on y ajoute les sources justiniennes et l'œuvre interprétative des juristes bourgeois de l'époque. Ce droit « reçu », qui ne ressemble plus au droit byzantin utilisé aux siècles précédents, porta encore longtemps le nom de *Basiliques* (*Vasilicale*) ou celui plus ancien de *Lois impériales*. Il commence à participer, surtout après 1780, à des synthèses avec les autres systèmes (coutume, droit princier), en frayant la voie à l'œuvre de codification et d'unification du droit, qui caractérisera le XIXe siècle, et qui mettra fin à la structure pluraliste du droit féodal, en lui substituant un droit national bourgeois, dont l'exposé précédent permet d'entrevoir l'origine historique assez complexe. Sans parler expressément, comme L. Wenger, de nos jours, d'un *römisches Recht als Weltrecht*, les dirigeants de la Moldavie déclaraient, en 1833, dans un acte officiel, que *les lois impériales* (c'est-à-dire les droits romain et byzantin dans leur unité qui se réalisait alors dans les Principautés) constituaient « le fondement de tous les codes du monde » [50]. Dans d'autres pays, surtout dans les Balkans, l'ancienne réception byzantine nomocanonique a fait place à la réception doctrinale indirecte (Bulgarie, Serbie), alors que la Grèce, par l'adoption du *Manuel d'Harménopule* comme code général (1835), traversait une période dont en 1938, avant les dernières versions de code civil, M. G. Michaélidès-Nouaros pouvait affirmer : «. . . le droit privé romain a encore force d'un droit en vigueur et. . . les décisions des tribunaux citent les fragments romains aussi fréquemment que les tribunaux français citent les articles du Code Civil » [51].

Nous n'insisterons pas sur la situation — trop bien connue — qui s'est créée sous ce rapport en Occident, surtout après la disparition de l'*Usus hodiernus Pandectarum* en Allemagne et dans nombre de pays

---

[49] Date du premier *Manuel de lois* de M Fotino, v. n. 13
[50] *Codul Calimach*, éd. critique, Buc., 1958, p 867.
[51] « R H D », 1938, p 103

extra-européens[52], lesquels sont devenus des pays de réception romaniste indirecte et doctrinale, dans le cadre de leur évolution vers le capitalisme et de leurs rapports avec les réalisations du droit bourgeois européen. Cette forme de réception a touché fortement même les pays de droit anglo-saxon, où elle a rejoint une tradition, plus forte qu'on ne le dit d'habitude, représentée par la réception canonique et par celle du droit romain en Ecosse. Notons encore, comme une curiosité, le maintien du droit romain-hollandais (dutch-romein recht) en Afrique du Sud[53]. Rappelons aussi que pour désigner la réception indirecte et doctrinale on emploie parfois le terme de *tradition romanistique* ou celui de *Nachrezeption*[54]. Cette terminologie corrobore l'opinion selon laquelle il n'y aurait réception que là où l'on emploie directement des textes romains (respectivement byzantins) en tant que dispositions de droit positif (ne serait-ce qu'à titre de droit subsidiaire, comme dans l'ancienne France, en Pays de coutume).

L'analyse qui précède nous autorise à ne pas souscrire à cette limitation du phénomène de la réception. Il y a eu réception indirecte et doctrinale, souvent mêlée avec la réception positive, dès le XIII[e] siècle. On ne peut manquer de retenir un tel caractère (dont la signification évolue elle-même considérablement), mais son existence ne fait pas éclater la notion de réception. Pour en tenir compte il suffit de qualifier la modalité de la réception, non pas de créer une notion différente.

Cependant, il faut reconnaître que dans le développement historique dont il est question, un moment arrive où l'apport historique du droit romain ou byzantin est tellement affaibli ou réélaboré, et où les facteurs déterminants concernent des rapports modernes à tel point caractéristiques, qu'il semble contradictoire de les rattacher à la réception du droit romain. L'adoption par la Turquie du Code suisse, par exemple, semble constituer une telle frontière, au-delà de laquelle la réception du droit bourgeois devient dominante dans le phénomène envisagé.

4. Il n'est peut-être pas erroné d'admettre qu'au début du XX[e] siècle le développement de la société capitaliste entraîne un changement

[52] V. sur le rôle du droit romain dans la formation du droit actuel au Brésil (G Sciascia 1947, chez Berger, *op cit*, p 797—799), en Argentine (R E. Elguera, *Studi V. Arangio-Ruiz*, II, 1952, p. 405 417), au Japon (T. Muto, « Arch giur. », CXI, p. 215 et suiv et *Atti Bologna*, II, 1935, p. 297—320), en Turquie (ci-dessus, n. 36); *adde* Angel Latorro, ci-dessous, n 54.

[53] V les articles de Swanepoel et Turpin, dans *Acta Juridica*, 1958, *In Memory of R W. Lee*, Captown-Amsterdam, 1959, p. 7 et suiv. et 153 et suiv. (Comp. M. Kaser, « Z S S. », 1959, p 652).

[54] V. Angel Latorre, *La tradición romanistica*, « Revista de la Fac de derecho », Caracas, 1959, p. 9—26; G Wesenberg, *Savigny's Einfluß* .., *Eine Studie zur Nachrezeption*, « Z.S S, R. A.,» 1950

essentiel en matière de réception : la réception romaine à fonction capitaliste fait place à une réception de législation et de doctrines d'un pays capitaliste à l'autre, mais une réception qui, par suite des conditions historiques, véhiculera nécessairement une forte tradition romanistique. Au XIX^e siècle, l'influence du code civil français avait déjà revêtu cette forme de réception, mais elle était loin d'être exclusive et générale, source de maintes contradictions, de problèmes parfois insolubles et de comparaisons nostalgiques (v. P. Koschaker et même L. Wenger) avec la situation antérieure, lorsque la véritable réception romaine était à l'ordre du jour.

Dans l'aire des droits socialistes, la réception du droit romain n'exerce plus son action sous l'une de ses formes antérieures. En prenant appui sur de profondes transformations de la société, on y poursuit un dépassement de la structure traditionnelle du droit. De ce fait, le problème de la réception est idéologiquement projeté non plus sur la pérennité du droit (*ius est fundamentum regnorum*), mais sur son « historicité » [55] et sur la perspective pratique du dépassement mentionné. Toutefois l'étude historique du droit romain esclavagiste continue, car elle est indispensable pour la connaissance scientifique de l'histoire sociale de l'antiquité, et pour celle du développement que le droit européen a connu durant la réception dont nous nous occupons ici, et surtout pour la connaissance du droit national, laquelle en Orient exige aussi l'étude attentive du droit byzantin dans toute son ampleur. L'essor de la byzantinologie soviétique et des autres pays socialistes reflète cette position. Les problèmes que pose le droit nouveau seront mieux compris au point de vue philosophique et mieux résolus même au point de vue technique par des juristes ayant une bonne préparation historique, et le droit romain y tiendra toujours — sans aucun excès — la place qui résulte de son exceptionnel rôle historique et de ses qualités façonnées par l'histoire et longuement vérifiées.

VI. LA TECHNIQUE COUTUMIÈRE DE LA RÉCEPTION

1. L'unité de la réception se reflète aussi nettement dans ce que l'on peut appeler la technique coutumière de l'implantation du droit (romain ou byzantin) dans le pays récepteur. Les efforts tendant à donner à l'ensemble de la réception dans l'Empire romano-germanique un fondement législatif, le plus souvent en invoquant la pragmatique sanction de Justinien, ont été abandonnés. La sanction officielle du droit romain

[55] *Римское частное право*, Moscou, 1948, Introduction Rappelons qu'un récent tome (VIII, 1963) des « Archives de philosophie du droit » a dû être consacré au problème du dépassement du droit, après celui consacré aux rapports du droit et de l'histoire (1959)

reste exceptionnelle, comme en Espagne, ou prépare le passage à l'élaboration de codes locaux à l'aide de matériaux romano-byzantins, comme dans les Principautés roumaines, à la fin du XVII[e] siècle et au début du siècle suivant.

Ici, d'ailleurs, elle commence par avoir le caractère d'un acte de consolidation concernant un droit en vigueur, et non pas celui de sanction d'une législation nouvelle. La technique coutumière n'est qu'une manifestation de la place que la coutume occupait dans la société féodale, même après la formation, dans son sein, de la bourgeoisie qui deviendra la championne du droit écrit. Cette technique va de pair avec d'autres traits caractéristiques du droit féodal dans son ensemble (tous ces traits étant dus à des causes générales et particulières, dont nous ne pouvons aborder ici l'analyse) : une fort relative stabilité du texte de la loi — que M. Jean Gaudemet a déjà surprise à l'époque théodosienne — ; la mystique de l'ancienneté et une application attenuée du principe de l'abrogation d'une loi ancienne par une autre contraire plus récente ; la doctrine de la fonction didactique ou enseignante de la loi (C. A. Spulber). Avec ses racines partielles (*Le Digeste*) dans le *Juristenrecht* des prudents romains, le droit législatif de Justinien qui avait ouvert la porte à la coutume [56] deviendra en Orient et davantage en Occident un *Juristenrecht*, un droit savant d'un autre type que la *jurisprudentia* romaine. Sans technique comparable au *ius respondendi ex auctoritate principis*, la réception coutumière n'ignore pas l'immixtion, l'appui ou la direction délibérée venant du pouvoir politique. Si parfois celui-ci subit à contrecœur la coutume de réception, le plus souvent il réussit à en faire une alliée ou même une arme des plus efficaces, en France avec les *legistae*, en Allemagne avec les caméralistes, en Italie avec les bartolistes (les solutions de Bartole recevront force de loi en Espagne), en Serbie ou dans les Principautés roumaines, en Pologne sous Casimir IV, etc. La justice de l'État et de l'église appliquent au grand jour le droit reçu par la coutume ; la procuration ou la confection des manuscrits et, plus tard, les ouvrages imprimés sont approuvés ou suscités par l'État [57].

---

[56] Comme A J Boyé «R I D A », 1960, p 531— 3, l'a judicieusement rappelé à propos du § 10 de la Const *Deo auctore* Ce texte, s'il prouve la pression irrésistible de la *consuetudo*, il trahit aussi l'effort désespéré de la cantonner dans les limites de la pratique judiciaire et de la coutume des deux « capitales » de l'empire, Rome et Constantinople Cette limitation allait à l'encontre des forces de transformations du monde féodal, et elle fut renversée en Orient comme en Occident

[57] Comme dans les Principautés roumaines. dès le XV[e] siècle, chez les Bulgares au IX[e] siècle, c'est le tzar qui s'adresse au pape Nicolas — évincé rapidement par les Byzantins — pour mettre au point une réception du droit romain et canonique En Serbie, le roi Etienne Dušan (1341) va jusqu'à la réception partielle dans un code propre, du droit byzantin. Dans les Principautés roumaines le pouvoir princier consacre officieusement mais ouvertement, de 1632 à 1652, la réception sous forme de traductions locales adaptées.

Néanmoins la société féodale a toujours considéré le droit reçu comme étant le *ius scriptum* (νόμος ἄγραφος) par excellence [58]. Il s'oppose à la coutume, quels qu'aient été les efforts de conciliation, soit en transformant, comme en France, le droit romain en *ratio scripta* de la coutume, soit en présentant les deux systèmes comme concordants sur tels points de détail (dans les Pays roumains et ailleurs).

2. Les rapports de la coutume et du droit romain ou byzantin — en tant que droit écrit savant, indispensable à la consolidation et à la progressive centralisation de l'État, appuyé par la bourgeoisie — sont en essence les mêmes en Occident et en Orient. Seul l'Empire byzantin présente à ce sujet une certaine particularité, due au maintien de structures économiques urbaines plus développées, à l'organisation étatique centralisée et à une appréciable suprématie du droit écrit de l'État et de l'église. Et cependant, l'État byzantin s'est trouvé lui aussi aux prises avec un problème de la coutume de la même essence féodale que les autres pays d'Orient ou d'Occident, sans même en exclure les villes italiennes, qui bénéficiaient également de conditions particulières rappelant, en petit, la position de l'Empire. Sous ce rapport, l'unité de l'Orient et de l'Occident se retrouve dans le fait que la société féodale avait grand besoin de la réception romaine ou byzantine, justement parce qu'elle s'organisait à partir du village, c'est-à-dire à partir des communautés agraires, dont le seul système juridique, indépendant de tout droit écrit, était la coutume. C'est le lien fondamental de la nouvelle société féodale avec le village — avec les exploitations agricoles libres et, par la suite, asservies, qui dans le cadre ou à côté des grands domaines féodaux prenaient le dessus sur le travail des esclaves antiques — c'est ce lien avec un régime coutumier particulariste, dispersé, correspondant au rôle dominant des formes de l'économie naturelle, qui explique partout la vulgarisation [59] et, en Orient, l'hellénisation du droit romain classique

[58] Mais la notion de coutume a une telle expansion, que l'on en vient à parler, par exemple en droit roumain, de *coutume de la loi*, ou de « coutume d'une *pravila* » (code)

[59] V sur le problème du droit populaire (au sens de *Vulgarrecht*, chez E. Lévy, M. Kaser, ou de *Vulgarrecht* et opposition *Klassizismus-Vulgarismus*, chez Fr Wieacker, cf c r. de W. Knoppek, « *Cz praw -hyst* », 1956, f 2, p 417 ; M Kaser, *Das rom Privatrecht*, II, 1959, p 13—23 (avec litt), *Spatrom Vulgarrecht*, « R I D A », 1960, p 538 (et *Studi Betti*) et l'exposé critique de Jean Gaudemet, *A propos du « droit vulgaire »*, *Studi Biondo Biondi*, I, 1963, p 271—300 (avec litt). *Adde* les réserves de J de Malafosse et H J. Scheltema, ci-dessus, n. 43 et de B. Paradisi, « T R G. », 1959, p 75—95 qui fait remarquer que la formation essentiellement coutumière du droit au VI[e] siècle s'explique par l'évolution sociale et politique du monde romain au Bas-Empire. Dans son essence, cette évolution n'est que le processus dont nous parlons dans notre texte La revue « Labeo » (VI—VII, Naples) a ouvert une enquête sur le problème du droit populaire ; v. les réponses publiées, 1960, p 228—234 , 358—367 ; 1961, p 55—58 ; 210—7 ; 349—351. Pour l'Orient après Justinien, v. ci-dessus n. 22, les ouvrages de M Andréev et N. S. Svoronos, « R.I.D C », 1961, p. 893.

à l'aide de coutumes cristallisées à l'intérieur de communautés rurales et urbaines repliées sur elles-mêmes. C'est là une autre manifestation importante de l'unité sous-jacente à toutes les formes de réception et que nous devions souligner brièvement.

VII. LA TECHNIQUE UTILISÉE DANS L'APPLICATION DU DROIT ISSU DE LA RÉCEPTION

1. La technique utilisée dans l'application du droit « reçu » mérite elle aussi un examen attentif, car elle illustre la même unité essentielle de la réception. Pour assumer le rôle créateur par rapport à son contenu historique original, la réception a toujours été, pour ainsi dire, une *altération* du droit qui faisait son objet, altération dont l'intensité et la forme concrète ont varié selon le temps et le lieu, selon aussi la direction progressiste ou conservatrice du développement de la société envisagée. La sélection des sources ; l'interpolation (au sens large) des textes ; la traduction qui adapte le texte (addition ou suppression de mots, phrases ou dispositions entières) ; le résumé systématique des sources trop vastes contenant le droit antérieur ; l'interprétation jurisprudentielle et avant tout l'inapplication du droit écrit en faveur d'un autre système de droit concurrent (coutume, *ius nouum*), voilà les principales opérations techniques, pratiquées en Occident aussi bien qu'en Orient, qui ont permis à la réception de jouer son rôle historique, jusqu'à l'élaboration des codes modernes. Les différences existant dans l'emploi de ces procédés concernent le plus souvent chaque pays et même les régions historiques d'un même État actuel, autant que, sous certains rapports qui ne nous semblent pas essentiels, l'Orient et l'Occident, dans leur ensemble.

2. La sélection des sources s'est plus vite stabilisée en Occident, à partir justement des glossateurs, alors qu'en Orient et surtout dans les Pays roumains, l'on se heurte à la fois à la vastité et à l'instabilité des sources, que l'apport toujours possible de la réception occidentale ne fait que rendre plus complexes.

3. La traduction aussi a joué un plus grand rôle en Orient, où les sources byzantines furent dès le début utilisées en versions slaves et, à partir du XVIe siècle, roumaines, néo-grecques, etc. La très ancienne traduction slave de l'*Eglogue* (en Bulgarie) [60], la version élargie et abrégée

[60] V. M. Andréev, *Le droit romain et l'Eglogue slave, Bartolo da Sassoferrato, Studi e documenti per il VI Centenario* (Pérouse, 1959), I, Milan, 1961, p. 109—129.

du *Nomocanon* de Blastarès (en Serbie), qui pénétra en Bulgarie, en Pays roumains et en Russie [61], la traduction des grands codes roumains du XVII^e siècle en font preuve.

4. La méthode des commentaires, dont Justinien se méfiait jusqu'à en défendre l'usage sous autre forme que celle des notes κατὰ πόδας, a connu d'abord à Byzance un développement qui se reflète dans la vaste masse des gloses des Basiliques (dont l'étude sera stimulée à nouveau par la monumentale édition de H. J. Scheltema). Les glossateurs ne forment qu'une seconde étape, avec cette différence que, vu leur position vis-à-vis du droit de Justinien et les exigences de la pratique, ils ont abouti à une *Glossa ordinaria* qui se substitua au *Corpus I. C.* (*quod non agnoscit Glossa, non agnoscit Curia*), tandis qu'en Orient les scolies des Basiliques, jamais rassemblées et systématisées dans un esprit à la fois pratique et scientifique, n'ont jamais submergé la législation « vivante » qui se rattachait encore à l'autorité d'un État réel, fût-il déclinant. Par contre, à un moment où, en Occident, le droit naturel avait relégué dans l'oubli la Glose, la méthode des scolies et des interprétations conserve en Orient son actualité : on la retrouve pratiquée par Michel Fotino (Photeinopulos) en Valachie (Manuels de 1765 et 1766) et par le Code Callimaque en Moldavie (1817), mais non pas par les codes d'Ypsilanti et de Caragea (Valachie, 1780, 1818).

5. Le résumé systématique fut, dès l'époque de Justinien, une des méthodes de la réception, ainsi que le Digeste et le Code le prouvent. Elle sera reprise par les Basiliques et par le célèbre Manuel d'Harménopule, et, sous forme alphabétique, par la Synopsis des Basiliques et par le Syntagme de Blastarès. Telle que la pratiquait Harménopule, c'était, pour l'époque, une méthode avancée, et les historiens grecs [62] n'ont pas tort d'y voir une marque de supériorité sur l'œuvre (par ailleurs remarquable et féconde) que les glossateurs et les post-glossateurs accomplissaient en Italie. La systématisation abréviative fut amplement utilisée en Pays roumains, à partir de 1765, dans l'esprit du temps, qui exigeait une synthèse — que l'on essaya de réaliser avec un succès appréciable — de tous les systèmes de droit en vigueur. C'est d'une méthode pareille

---

[61] V. les études récentes de M Andréev et P. P Panaitescu : *adde* les travaux des historiens russes (surtout T. D. Florinskij, *Pamjatniki* etc , 1888), et A. Soloviev, « R H D. », 1928, p. 387—1112 , « Z S S , R.A., », 1959, p. 443—452 (avec litt) ; Şt Gr Berechet, « *Intregiri* », 1938, p. 3—8 (avec litt.), pour les récents travaux yougoslaves (Vl Mošin, 1949 ; S Troicki, 1951) v. A Soloviev, p. 475—6

[62] N I. Pantazopulos, dans Τομος Κ.'Αρμενοπούλου, Athènes, 1952, p. 454.

que sont sortis, avec des résultats retentissants, les codes civils français (1804) et autrichien (1811).

6. Quant à l'interprétation jurisprudentielle et à l'application partielle de nombreux textes romains ou byzantins, ce sont là deux méthodes dont personne ne niera l'emploi général. L'opposition entre le *mos gallicus* et le *mos italicus* reflétait avant tout un problème de méthode interprétative, déterminé par des causes sociales et politiques sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici. En Orient, les débats n'ont pas eu ce caractère théorique et savant, surtout après le XII[e] siècle. L'étude de ces deux méthodes de la réception présente de grandes difficultés, surtout en Orient, faute de sources pour certaines périodes ou certains pays, mais aussi faute d'un dépouillement exhaustif et méthodique des documents existants.

7. Le caractère général de l'inapplication du droit écrit retient l'attention des historiens [63] (G. Lepointe, Jean Gaudemet [64], N. S. Svoronos [65]) plus qu'auparavant. Elle représenta, entre autres, la résistance du droit local (attachement à la coutume, nécessité d'un *ius nouum*) ; c'est une forme d'antagonisme social, qu'il convient d'analyser comme telle. L'étude de ces deux problèmes ne pourra aboutir à des résultats définitifs qu'au moment ou nous posséderons, pour chaque pays de réception, les éditions où le texte des monuments du droit « reçu » (romain ou byzantin) serait accompagné — comme celui d'un code moderne annoté — de la masse des actes de la pratique judiciaire et juridique, contenant le reflet positif, négatif ou oscillant des règles et principes posés par chaque texte.

8. Les aspects techniques que nous venons de rappeler doivent être analysés en tenant compte de la structure générale à la fois de la société réceptrice et des normes pratiques qui font objet de réception. Cette analyse devrait être complétée par celle de la pensée juridique et des conceptions du droit, vaste domaine où l'unité dans la diversité se révélerait également avec les courants et les échanges dont nous avons eu l'occasion de faire état.

---

[63] Dans l'historiographie soviétique, rappelons l'intéressant débat qui a été engagé par Sjuzjumov, Lipšic, Pigulevskaia, au sujet de l'application effective des *Basiliques* (ainsi que du caractère historique de ce monument, par rapport à celui de la législation de Justinien).

[64] Qui pose le problème à partir des constitutions du Bas-Empire et de la législation de Justinien, et parle à ce propos de « législation de combat, de défense contre des tendances nouvelles, multiples et contradictoires » (« R I D A », 1960, p. 435) ; dans *A propos du « furtum » à l'époque classique, Studi in memoria di Siro Solazzi*, 1961, le problème est étendu à l'époque classique aussi.

[65] « R I D C », 1961, p 893 Voir aussi le problème de l'ineffectivité de la norme juridique, soulevé récemment par le prof. J. Carbonnier.

Par son caractère abstrait, par sa généralité normative, la règle de droit, en l'espèce celles du droit romain esclavagiste, du droit de Justinien ou du droit byzantin, malgré le lien de ces systèmes avec la forme de la société originaire, possède une souplesse, un pouvoir d'adaptation, dont l'histoire de toutes les réceptions nous offre des exemples frappants.

D'autre part, du VI[e] au XX[e] siècle, la société réceptrice présentait, avec la société romaine de l'antiquité, certains traits partiellement communs, concernant nombre d'aspects de leurs institutions : le travail, la production marchande, la propriété, la famille, l'État. On ne peut analyser ici ces aspects. Contentons-nous de quelques indications rapides : le travail de l'esclave contient un élément de contrainte qui se retrouve — certes, non pas identique — dans le travail du serf et même du paysan dépendant, en général. La production marchande simple, tout comme les formes d'économie naturelle se retrouvent, avec des particularités, dans la société antique et dans le féodalisme, et cette production a des points communs avec la production marchande capitaliste. Il en est de même du caractère privé de la propriété et du caractère patriarcal et autoritaire de la famille.

Enfin, les vestiges des structures historiquement dépassées constituent une condition qui favorise la réception, quoique, dans d'autres circonstances dont nous avons mentionné précédemment des exemples, celle-ci puisse servir à accélérer justement la liquidation de ces vestiges, dans les limites d'une certaine doctrine évolutionniste modérée.

Il est évident, toutefois, qu'à partir d'un certain moment de l'évolution historique, et en dépit de l'élasticité des normes et des concepts juridiques, l'écart entre la structure de la société moderne et celles qui pratiquement peuvent trouver leur expression dans un droit du passé, est tellement grand, que le problème d'une réception, directe ou indirecte, devient sans objet. Ce qui ne veut pas dire que, de ce fait, la société nouvelle évoluerait sans liens avec le passé et sans mettre à contribution toutes les acquisitions positives et encore valables, de l'humanité, tout entière. Mais, pour s'exprimer, ces liens avec le passé n'exigent plus ni d'un point de vue technique — ni d'un point de vue idéologique, la forme limitée de la réception. L'étude scientifique du droit romain et du droit byzantin doit s'adapter à ces conditions. Elle doit même en tirer profit quant à l'ampleur de leur objet et à la précision des méthodes employées, ainsi qu'à l'organisation sociale de la recherche scientifique.

VIII. QUELQUES DIFFÉRENCES SECONDAIRES ENTRE LES DEUX PRINCIPALES FORMES DE LA RÉCEPTION

1. Les recueils privés ou officiels de coutumes locales ne tiennent, en Orient, qu'une place insignifiante [66], quand ils n'y font totalement défaut. Nous nous référons à des recueils de droit coutumier, enregistré et appliqué comme tel [67]. Il existe cependant des monuments à base coutumière, comme la *Rousskaia Pravda* et nombre de codes officiels, tels le Statut polonais de Vislitza sous Casimir III, le code serbe de Dušan (1349), les Codes valaques de 1780 et 1818 ou le Code moldave de 1817, où les coutumes « reçues » occupent une place variable, selon les cas. Mais on ne rencontre pas en Orient une rédaction des coutumes, dirigée par l'État, comparable à celle qui a été menée à bonne fin par la royauté en France ou par le pouvoir impérial et local en Allemagne [68].

2. Le droit en Orient se développe sans le concours précieux d'un enseignement juridique universitaire du type bolonais, qu'on rencontre à Prague (1348), à Cracovie (1361), à Tyrnau (1642/53). L'Université de Moscou date de 1755 et celle de Budapest du même siècle. Après la chute de Byzance, où la célèbre novelle (environ 1045) de Constantin IX Monomaque [69] sur la réforme des études juridiques reflète plutôt la crise que l'essor durable de l'enseignement du droit, le centre le plus important a été la Grande école de la nation grecque, l'Académie de théologie et de philosophie de l'Eglise orthodoxe, à Constantinople, d'où sont sortis nombre de juristes importants, parmi lesquels Michel Fotino (Photeinopulos), « prince des philosophes de la grande Eglise de Jésus Christ » et codificateur du droit en Valachie (1765, 1766, 1777). Mais à l'Ecole

---

[66] Dans les Principautes roumaines au moins certaines corporations (« bresle ») avaient, à partir du XVIII[e] siècle, une sorte de *coutumier* individuel, confirmé par l'autorité compétente (le Métropolite ou le Prince), mais les études poussées sur ce point font défaut

[67] L'œuvre de Bogišić pour le droit coutumier serbe a un caractère historique et ne date que de 1866—1874 Le coutumier de S C Gjeçov (v. « Rev des ét sud-est europ », 1963, n[os] 1—2, p. 70), pour les coutumes du nord de l'Albanie, publié à peine en 1933, n'a pu jouer un rôle important dans l'application d'une coutume déclinante *Le Livre de coutumes* (*moldaves*), rédigé par Gheorgache en 1762 (ed Dan Simonescu), concerne le cérémonial de cour et diplomatique Le IV[e] livre du *Manuel* de M Photeinos (1777), dont une édition a été élaborée dernièrement à l'Institut d'histoire de Bucarest, contient des coutumes que, pour la plupart, Ypsilanti sanctionna dans son code de 1780.

[68] V à titre d'exemple la réformation des coutumes de Nurnberg (1479), de Worms (1498), de Francfort (1509) et de Freiberg (1520) ; Wolfgang Kunkel et Hans Thieme, avec une introduction de Franz Beyerle, *Quellen zur neueren Privatrechtsgeschichte Deutschlands*, 1936, (c.r. G Le Bras, « R H D. », 1938, p 107—9). Cette réformation, tout comme la rédaction des coutumes et l'élaboration en France d'un droit coutumier commun (v P. Petot, *Le droit commun en France selon les coutumiers*, « R D H. », 1960, p 412—429) ont mis à profit des notions et des techniques dégagées par les romanistes de l'époque, et représentent une influence positive de la réception.

[69] J. Cvetler, *Symbolae R. Taubenschlag dedicatae*, II, 1957, p. 297—328.

d'études supérieures [70], créée en Valachie par Matei Basarab (1647) et placée sous la direction du célèbre Pantélimon (Paisos) Ligaridès, on enseignait sûrement le droit, tout comme à l'Académie de Jassy, inaugurée à la même époque, ou à celle qui fut fondée à Bucarest sous C. Brîncoveanu, sur l'initiative du stolnik C. Cantacuzène. À la fin du XVIII^e siècle on réclamait en Moldavie l'organisation d'un enseignement juridique spécialisé, pour lequel on constatait que la connaissance du latin était indispensable. Après 1830, on s'achemine dans les Principautés roumaines vers un enseignement à « hautes classes », dont l'une des branches embrasse le droit (on parlera bientôt de *faculté de droit*, 1851), avec prépondérance du cours de droit romain de Justinien. Les Universités de type moderne, avec des facultés de droit, datent de 1860 (Jassy) et 1860—1864 (Bucarest) [71]. En 1830 fut fondée l'Université d'Athènes, à laquelle l'Académie de Jassy demandait des ouvrages de droit romain en 1837—1838. Malgré cet état de choses, il existait des procédés de formation pratique d'un juriste, surtout en Pays roumains et en Grèce, que l'on ne connaît pas encore suffisamment, et sans lesquels on ne peut se rendre compte du degré réel que le développement du droit y a atteint, surtout à partir du XVIII^e siècle. Dès le début du XVIII^e siècle, les jugements dans les Principautés roumaines dénotent un notable essor de la technique juridique, qui ne fait que s'élargir après 1765. En Grèce certains monastères (tout comme ceux des deux Bistritza, de Neamţ, de Snagov en Roumanie) étaient également des foyers de l'enseignement juridique (nomocanonique). Celui de Iannina, où travaillèrent Jacob, l'auteur de la *Vactêria* (1645) et Théophile, celui du *Nomikon* (1788), a joui, à ce titre, d'une grande réputation.

3. La « consolidation » officieuse (éventuellement sous l'égide de l'église) par l'État, du droit « reçu » (byzantin), en Pays roumains (codes du XVII^e siècle), ainsi que la sanction par le pouvoir princier, à la fin du XVIII^e siècle et au debut du siècle suivant, de recueils-codes, conçus comme des monuments de droit « reçu » avec un appoint de droit coutumier et princier, constituent des traits particuliers de la réception orientale [72]. Il en est de même de l'élaboration des codes nomocanoniques élargis, élaborés par l'église orthodoxe vers la fin de l'Empire byzantin

[70] V. Papacostea, *Originile învăţămîntului superior în Valahia* (Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie), « Studii », 1961, p. 1139—1167; « Rev. des études Sud-est européennes », 1964, n^{os} 1—2, p 7—34.

[71] V. Al. Georgesco, *Le développement de l'enseignement juridique* etc, « Studii şi cercetări juridice », 1959, p. 522—542 (en roum)

[72] Voir, différemment, Antonio d'Emilia, *Gli scolii di Michele Fotinopulos al suo Nomikon Procheiron*, « Ann. di storia del dir. », III—IV, 1959—1960, p. 116 et n. 11.

(Blastarès, 1335) et dans le cadre de l'État ottoman et de l'autonomie juridique dont les chrétiens y jouissaient sous l'égide de l'église (Malaxos, 1561—3; *Vactiria*, 1645; *Nomikon* de Théophile, 1788, mal accueili par l'église). Ces codes diffèrent sensiblement quant à leur structure et à leur fonction de leurs pendants occidentaux.

4. Durant l'époque féodale, vu la position de la plupart des États du sud-est européen vis-à-vis de la domination ottomane, le droit byzantin, tout en étant souvent opposé à la coutume locale et en s'y heurtant selon les intérêts des forces sociales en compétition, n'a pas suscité une véritable hostilité en tant que droit étranger. Par contre, il sera dénoncé comme tel au début du XIX[e] siècle, dans le cadre d'une réaction antiféodale et antiottomane. Dans les Principautés roumaines cette réaction en matière juridique eut un sort différent, du fait que la réception avait déjà pris un caractère *romain*, et que l'éveil de la nationalité roumaine avait lieu en exaltant, sous toutes les formes possibles, son origine romaine et les valeurs culturelles qui s'y rattachaient. Quant à la réception doctrinale et celle du droit bourgeois, au XIX[e] siècle, elle a provoqué en Russie, en Serbie, en Roumanie, une forte réaction qui cherchait le plus souvent ses cautions dans la doctrine de l'école historique allemande. Excepté la Russie, où elle devenait sans objet, cette réaction s'est prolongée jusqu'après la première guerre mondiale. Mais cette réaction, qui n'a pas fait l'objet d'études critiques à portée générale, ne ressemble que superficiellement à celle que le droit romain a suscitée en Allemagne. Sauf exception, en Orient la codification moderne du droit n'a réussi à réaliser, au même degré que le code civil français, la synthèse entre le droit reçu (byzantin, romain) et la coutume locale. Néanmoins les résultats obtenus en Serbie et surtout au Monténégro, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, sont dignes d'intérêt. Quant à l'interprétation des processus auxquels nous faisons allusions, elle excède l'objet de notre étude.

IX. CONCLUSIONS

1. Il n'existe pas un espace à limites rigides que l'on puisse désigner comme assise territoriale de la réception orientale. Quant au féodalisme de l'est et du sud-est européen, qui présente une certaine unité, il ne coïncide qu'avec une partie — importante — de l'aire de la réception romano-byzantine.

2. Le droit romano-byzantin n'est pas la base exclusive de la réception en Orient, et même dans la mesure où il en est la source principale, il ne diffère pas dans son essence du droit romain de Justinien qui, avec un apport important du droit préjustinien, a constitué la source historique de la réception en Occident.

3. Par leur rôle historique dans le développement du droit européen, les deux formes de réception accusent une unité fondamentale, qui devient plus frappante aux moments où (XVII[e] siècle dans les Pays roumains, fin des XVIII[e] et surtout XIX[e] siècles partout ailleurs) on assiste à une véritable réversibilité, par la substitution de la réception romano-justinienne à celle du droit romano-byzantin.

4. La réception, commencée sous Justinien à l'égard du droit romain esclavagiste, a continué jusqu'à nos jours, au sein de sociétés qui, par leur structure, pouvaient faire de la réception un mode de formation de leur droit original, en assumant l'expérience juridique de l'antiquité classique, en utilisant la fonction universaliste que, sous l'égide de l'église et par la doctrine de l'empire mondial, le droit de Justinien et le droit byzantin étaient seuls aptes à remplir, et en intégrant laborieusement la coutume d'origine communautaire, dans l'édifice nouveau d'un droit positif de l'État. Ce résultat décisif n'a pu être atteint que par le droit bourgeois, à travers la longue période de réception féodale qui aura été dominée par la pluralité des systèmes juridiques.

5. Dans cette perspective, la réception ne s'arrête pas, selon les régions et les pays, au moment où le droit reçu cesse d'être invoqué et utilisé comme droit « positif » (à quelque degré que ce soit). L'application d'un tel critérium, du XI[e] au XX[e] siècle, serait source de difficultés insurmontables. La réception indirecte — par la doctrine ou par une législation d'inspiration romanistique — qui continue encore d'exercer son action dans un grand nombre de pays, en Europe et hors d'Europe, n'est pour nous que l'étape ultime du vaste et complexe processus commencé au VI[e] siècle ; son rôle historique est considérable, sa signification ne peut être déchiffrée qu'en rapport avec la réception « positive », de même que celle-ci ne relève toute sa valeur que par son prolongement dans la réception indirecte. Néanmoins, à partir du XX[e] siècle, cette dernière étape semble se détacher avec une individualité historique qui nous autorise à la considérer comme un processus nouveau, dont les prémisses se retrouvent dans maintes particularités que la réception accusait, dès la fin du XVIII[e] siècle. Dans les pays socialistes le problème de la réception ne se pose plus sous aucune de ces deux formes, mais l'étude approfondie du

droit romain et de la réception y garde tout son intérêt théorique et pratique.[73]

6. Quand on parle de l'Europe et du droit romain, on doit parler de toute l'Europe et de toutes les formes régionales et nationales de la réception romaine et byzantine. Avec cette unité qui regarde vers le passé, la réception du droit romain peut et doit servir l'unité de l'Europe, l'entente entre les peuples, *la paix*, même si, à l'avenir, leur vie juridique peut se développer avec le seul concours, en guise de réception, de la compréhension scientifique, appliquée au rôle que le droit romain a joué dans la formation du droit en général et de chaque droit national de l'Europe, en particulier.

7. L'étude de la réception occidentale — dont l'effort qui se poursuit en ce moment tend à combler les lacunes existantes — est plus poussée que celle dont a pu bénéficier au cours du temps la réception orientale. Espérons que la confrontation qui a eu lieu à Bologne, dans le cadre de la Commémoration accursienne, donnera une nouvelle impulsion aux recherches dans ce domaine, où les contributions de détail ne manquent pas, mais où il reste encore beaucoup à faire en ce qui concerne leur coordination à une plus large échelle. D'autre part, pour l'Orient comme pour l'Occident, l'effort principal devrait se concentrer sur l'interprétation des résultats ainsi obtenus. À cette fin, l'importante entreprise commencée sous la direction du Comité de Bruxelles devrait être étendue à la réception européenne, envisagée dans son unité historique que nous avons trop brièvement analysée ici. Cette unité dans la diversité régionale et nationale, sur laquelle nous espérons avoir pu attirer l'attention, devrait être également l'idée directrice de l'interprétation générale des résultats ainsi obtenus. La réception demeure un problème historique passionnant, dont la solution réserve les plus féconds résultats pour qui veut déterminer la place que le droit romain occupe et occupera dans les travaux des historiens, dans la formation générale des juristes et dans la conscience de notre époque.

---

[73] Au point de vue de la méthode et des résultats réalisables, voir la partie historique du récent ouvrage du prof. dr. Tr. Ionaşcu et Salvador Brădeanu. *Le droit de propriété socialiste et les autres droits réels principaux de type nouveau dans le droit de la R P R*, E S., Buc.. 1964 (en roum).

SOME ASPECTS OF THE STRUGGLE FOR THE FORMATION OF THE MODERN SOUTH-EASTERN EUROPEAN STATES. RUMANIAN-TURKISH RELATIONS

G. G. FLORESCU

The historical process leading to the setting up of national states started with the disintegration of the feudal system and the establishment of capitalistic relations.

As a manifestation of this process, the problem of setting up independent national states has repeatedly raised all along the 19th century in the South-Eastern Europe too — in various forms according to specific local conditions — through the continuous and daring efforts of the peoples of this region to free themselves from under the Ottoman rule, representative of the old social system.

In this study we propose to point out in the light of international relations, some aspects of the Rumanian people's struggle to abolish the Turkish suzerainty during the period of the formation of the Rumanian state [1].

The people's masses of the United Principalities, Moldavia and Wallachia, fought with perseverance and selfdenial to complete the union

---

[1] The three Rumanian countries: Moldavia, Wallachia and Transylvania, constituted as independent feudal states, remained, owing to historical circumstances, separate state formations during a long period. The problem of the union of Transylvania with the Rumanian state — consisting of Moldavia and Wallachia — proclaimed on the 1st of December 1918, exceeds the limits of our present research.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., II, 1—2 p. 187—214, BUCAREST, 1964

of the two principalities and acquire full sovereignty; concurrently, they strove to reach the lofty end of abolishing feudal oppression and exploitation and instituting democratic reforms. Through the fight of the internal forces, the national Rumanian state asserted itself in international politics, its relations with the European states gaining progressively the character of relations among sovereign states.

The Rumanian Principalities maintained relations with Turkey as far back as the end of the 14th century (Wallachia) and the beginning of the 15th century (Moldavia). These relations, however, never implied a total suppression of the sovereignty of the Rumanian Lands. In the precarious economic, historical and political conditions prevalent at that time, the Rumanian Lands enjoyed the full right of autonomy. This situation was an expression of the power balance between these two countries and Turkey, which constitutes a form of limited exercise of state sovereignty.

Since the building and consolidation of a national state is inconceivable without its full independence, as soon as favourable prerequisites arose, a consistent struggle to obtain state sovereignty was pursued alongside with the fight for the constitution of a national Rumanian state.

The actions undertaken by these countries in view of detaching themselves from Ottoman sovereignty, both by extension of certain recognized rights and conquest of other new rights, reflect the spirit of independence of the people's masses and their ardent will to accomplish it.

In recalling some of these actions — after stressing their importance and frequency — we shall attempt at illustrating the characteristic features which warrant the conclusion that they are manifestations of the will of the masses to achieve their independence. From a strictly juridical viewpoint, it may be argued whether these researches refer strictly to the problem of sovereignty, but it is undeniable that from the political viewpoint they constitute a significant manifestation of the Rumanian people's aspiration to sovereignty.

1. *The characteristic features of Turkish-Rumanian relations mirrored in the international documents of the period of the union of the Principalities*. The international relations — and the special relations of the United Principalities with the Ottoman Empire — were determined by the former's international status, as stipulated by the Paris Treaty and Paris Convention as well as by the modifying provisions documents signed during the accomplishment and consolidation period of the Union.

The Paris Treaty of March 30, 1856 [2], concluded after the Crimean war, maintains the Ottoman suzerainty over the Rumanian Principalities, completed by the International Guarantee of the seven signatory powers : France, Russia, Great Britain, Austria, Prussia, Sardinia and Turkey [3].

The Paris Convention of August 7/19, 1858 [4] stipulates provisions which represent a compromise between the conflicting interests of the Great Powers participating in the elaboration of this document.

By virtue of this international document the Rumanian Principalities, called United-Principalities of Moldavia and Wallachia, continue to be two distinct states from the viewpoint of their international juridical status ; the institutions common to these two countries — Central Commission, Court of Cassation and army in certain conditions — refer only to the internal organization. Both the Ottoman suzerainty and International Guarantee of the seven powers are formally stipulated.

The suzerainty over the United-Principalities provided by the Paris Convention was based upon the ancient treaties presumed to have ruled in the past the relations between the Rumanian Principalities and the Ottoman Empire [5]. The autonomy resulting from the relations existing between suzerain and vassal could however be modified "within the limits stipulated in the agreement between the guaranteeing powers and the suzerain court". This explicit stipulation provided by art. 4 par. 2 of the Convention was contrary to the Rumanian-Turkish relations *ab antiquo*, and exceeded the stipulations of art. 22 and 23 of the Paris Treaty of 1856, which stipulated the reorganization of the two Rumanian Principalities on the basis of the autonomy they had enjoyed.

---

[2] See the text of the treaty in D. A Sturza and others, *Acte şi documente relative la istoria renaşterii României* (Papers and Documents relating to the history of Rumanian Renaissance), vol II, pp 1075—1088 (henceforward quoted · *Acte şi Documente* (Papers and Documents) *Archives diplomatiques*, vol II, Paris, 1868, pp. 30—31 ; G Fr. Martens, *Nouveau recueil de traités*, vol. XV, pp 770—781.

[3] For the position of the Great Powers, see L Thouvenel, *Pages de l'histoire du second empire d'après les papiers de M. Thouvenel (1854—1868)*, Paris, 1905, pp 247—248 , V P. Potemkin and others, *Istoria diplomaţiei* (History of Diplomacy), vol I, Ed Ştiinţifică, Bucharest, 1962, pp 578—583 ; P Renouvin, *Histoire des relations internationales*, vol V, 1st Part (1815—1871), Paris, 1954, pp. 297 and foll. ; N. Corivan, *Unirea ţărilor române în cadrul politicii europene* (The Union of the Rumanian Principalities in European Politics), in "Studii" (Studies) XII year (1959), no. 1, pp 159 and foll.

[4] For the text, see *Acte şi Documente* (Papers and Documents), vol VII, pp. 306—316 ; *Archives Diplomatiques*, vol II, 1866, pp 102—111.

[5] For the text of the ancient treaties or capitulations, see *Acte şi Documente* (Papers and Documents), vol. I, pp 1—5

In defining a vassal state, international jurisprudence [6] generally quotes the following features: the vassal state can pursue no foreign policy of its own; has no right to declare war and conclude peace; it is not entitled to conclude international treaties; it is obliged to observe treaties concluded by the suzerain state; has no right to legation; has no right to coin money and to award decorations; the suzerain state exercises control over the armed forces of the vassal state; the vassal state is obliged generally to pay a tribute; the vassal state is dependent on its suzerain concerning both its foreign policy and internal affairs.

The consistent activity of the Rumanian Lands on international arena, their influence on the political events in this part of Europe, the numerous alliances and peace treaties concluded, the missions sent and received, their total independence as to the size and organization of armed forces and full exercise of right to coin money, constitute as many proofs that in the past Moldavia and Wallachia though "tributary" and later "vassals" of the Porte, enjoyed a status different from that of the vassal countries in the western feudal system [7]. As for the payment of the tribute, a characteristic feature of medieval international relations, the legal doctrine of the respective period emphasizes that this obligation does not affect the sovereignty of the tributary state. Jean Bodin points out that the tributary state is a sovereign state [8] and Hugo Grotius demonstrates that the state which pays a tribute, though thereby marks its weakness which in some degree diminishes its prestige, maintains however its full sovereignty [9].

In accordance with the stipulations of the Convention, the Great Powers were obliged to control the observance of the obligations existing between the United-Principalities and the Ottoman Empire within the provisions of "guarantee"; in accordance with art. 9 par. 1 of this international document, in case the Porte infringed the guaranteed privileges of the Principalities, the "hospodars" were entitled to appeal to the representatives of the guaranteeing powers in Constantinople. By this "guarantee" the Great Powers created, in fact, a legal justification for

[6] See Gr. Geamănu, *Dreptul internaţional contemporan* (Contemporary International Law), Bucharest, 1965, pp 188—189; *Drept Internaţional* (International Law), by F. I. Kojevnikov and others, Edit Ştiinţifică, Bucharest, 1959, p 109; P Fauchille, *Traité de droit international public*, Paris, 1922, pp. 285 and foll ; Ch Rousseau, *Droit international public*, Paris, 1953, p 139

[7] See G G Florescu, *L'aspect juridique des Khatt-i-sherifs Contributions à l'étude des relations de l'Empire Ottoman avec les Principautés Roumaines*, in "Studia et Acta Orientalia", I, 1958, Bucharest, pp. 138—147.

[8] J Bodin, *De Republica libri sex*, 1st Part, Chapter IX

[9] H. Grotius, *De Jure belli ac pacis*, libri tres .., Chapter III, pp 22 and foll ; chapter XXII.

their intervention in the internal affairs of the Rumanian state in pursuance of their own interests.

Under the pressure of the people's masses, on January 5 and 24, 1859, Alexandru Ioan Cuza was elected successively as Ruling Prince of both principalities, achieving thus a personal union of the two states, and thereby the first stage of the union. The guaranteeing powers as well as the suzerain were obliged to recognize the "fait accompli" by the Protocol of September 6, 1859 [10].

Under the pressure of the same internal forces the union was carried to its completion. Recognized by the powers (the Constantinople agreement of November 1861 [11]) only as a "real" union, the Rumanian state presented from this viewpoint the following main characteristics: the capacity of subject of international law belonged no longer to the two component states, but to the Union as such; the main organs of State power, the assemblies and ministries were merged; however, to point out the separate character of the components of the Union from the internal viewpoint, the former frontier between the two countries was maintained. The steps which had been taken were considered as a temporary derogation from the provisions of the Paris Convention, which had to be valid only during Prince Cuza's reign.

In order to mark that the structural changes in the state organization of the United Principalities represented the achievement of the internal forces, the ruling Prince declared in the message addressed to the Moldavian Assembly and transmitted to the Assembly of Wallachia on the 11th of December 1861: "Rumanians! the Union is accomplished..." emphasizing thereby that this act was only "recognized... by the guaran-

[10] *Protocol no 22 of the sitting of September 6, 1859*, in *Archives Diplomatiques*, vol III, Paris, 1866, pp. 166—168; for the foreign policy of the United Principalities during the 1859—1861 period, as well as for the position of the Great Powers, see: D Berindei, *Lupta diplomatică a Principatelor-Unite pentru desăvîrşirea unirii (24 ianuarie 1859—24 ianuarie 1862)* (The diplomatic struggle of the United-Principalities for the accomplishment of their Union January 24, 1859 — January 24, 1862), in "Studii privind unirea Principatelor" (Studies relating to the union of the Rumanian Principalities"), Bucharest, 1960, pp. 413—448; idem, *Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies: le problème de l'Indépendance et de l'unité pleine et entière du peuple roumain* (1859—1861), in "Nouvelles études d'histoire", vol II, Bucharest, 1960, pp 391—405 N Corivan, *Lupta diplomatică pentru recunoaşterea dublei alegeri a lui Al. I. Cuza* (The diplomatic efforts to obtain the recognition of the dual election of Al. I Cuza), in *Studii privind Unirea Principatelor* (Studies relating to the Union of the Rumanian Principalities), Bucharest, 1960, pp 387—412; idem, *Lupta pentru desăvîrşirea unirii şi acţiunea diplomatică europeană* (The Struggle for the Achievement of the Union and the European Diplomatic Action), in "Studii şi cercetări ştiinţifice" (Scientific Studies and Researches), History, Year X (1959), nos. 1—2, pp 37—80.

[11] See the agreement of the powers incorporated in their unilateral adherence to the Draft Firman of the Porte drawn up in accordance with the explicit demands of the Prince; this Draft became the Firman of December 4, 1861, in *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, pp. 200—202.

teeing powers" [12], but its achievement was the merit of the country [13].

By the Protocol of Constantinople, June 28, 1864 [14], the Great Powers including Turkey, recognized *de jure* the Union and the new Rumanian state, accomplished by internal forces. With certain amendments inserted for reasons of prestige, the powers sanctioned the Statutes of May 2, 1864, under the name of "Additional document of the Paris Convention" [15]. This represented a decisive victory of the internal forces in defiance of the provisions of the Paris Convention. The United Principalities were admitted in the international community as a unitary state; the extent of the suzerain rights was restricted; the international guarantee preserved a mere formal character; the Rumanian state conquered exclusive competence in the organization of its internal life [16].

The United Principalities having consolidated their international position by international legal documents, the relations with the Porte lost their specific character, the link of "suzerainty" maintaining only few characteristics, as C. Negri stated in Constantinople: "la forme est presque le tout pour la politique elle même, en Orient surtout" [17].

2. *The United Principalities' foreign policy and the Rumanian-Turkish relations; character and role of the Rumanian Agency at Constantinople.* The policy of the United Principalities expressed the resolute will of the masses to consolidate the independent national state; even the conservative governments — which were in power owing to the restricted ballot system and court intrigues —, could not, under the pressure of the people, depart from this foreign policy.

The United Principalities' state organs for international relations acquired a new structure, better adapted to fulfil the tasks they were entrusted with. To this purpose, the following steps were adopted: the

---

[12] See *Monitorul Oficial al Țării Românești* (Official Gazette of Wallachia), of December 11, 1861; *Monitorul Oficial al Moldovei* (Official Gazette of Moldavia), of December 12, 1861; *Protocoalele ședințelor Adunării legislative* (Protocols of the sittings of the Legislative Assembly) 1861—1862, *Supliment la Monitorul nr. 17* (Supplement of the Official Gazette no 17); see also *Archives Diplomatiques*, vol II, Paris, 1866, p 209

[13] For this purpose the Firman of December 4, 1861, was published later; see *Monitorul Oficial* (Official Gazette) of February 3, 1862

[14] See *Archives Diplomatiques*, vol II, Paris, 1866, p 229

[15] See M Kogălniceanu, *Acte relative la 2 mai 1864*, (Documents relating to May 2, 1864), Bucharest, 1894, pp. 14—16, 73—76, *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, pp. 224—227, 230—232

[16] See G G. Florescu, *Unele aspecte ale poziției internaționale a Țărilor Române în perioada Unirii* (Some aspects of the international status of Rumanian Principalities during the Union period) in "Studii și cercetări juridice" (Studies and juridical researches), Year IV (1959), no. 1, pp 164—165

[17] *C Negri to Cuza* Țigănești, June 19, 1864, Biblioteca Acad R P R. (Library of R P R. Academy), Rumanian MS no. 4857, sheet 461^r (Cuza Archives, vol I); (henceforward quoted R P R. Academy).

State Department was reorganized, acquiring the character of a Ministry for Foreign Affairs [18]; agencies with the prerogatives of permanent diplomatic missions were set up [19]; extraordinary diplomatic missions were employed [20]; the United Principalities' agency in Constantinople clearly marked its diplomatic character and adopted the characteristics of a new institution, governed by international law, different from the ancient *kapu-kiayas* of the Rumanian *hospodards* at the Porte, with a specific feudal character.

The main diplomatic arena of the United Principalities' foreign policy was Constantinople, owing to the importance awarded by the Great Powers to the direct Rumanian-Turkish relations [21] as well as to the broad competence of the ambassadors of these powers to the Porte [22]. The growing importance of the Rumanian agency in Constantinople justified the French journalist Baligot de Beyne, who subsequently became the secretary of Prince Cuza's State Cabinet, to declare: "quand comprendra-t-on que l'agent des Principautés Unies à Constantinople doit être le véritable ministre des affaires étrangères" [23].

C. Negri, in his capacity of United Principalities' agent at Constantinople, in relation to the Porte and the ambassadors of the Great Powers

---

[18] See *Decree of February 22, 1859* in B Boerescu, *Codicele Române sau Collecțiune de toate legile României* (Rumanian Codices and Collections of all Rumanian laws), Supliment (Supplement), Bucharest, 1873, pag 1 and foll.

[19] *Arhiva Ministerului Afacerilor Externe al R P R* (Archives of the Ministry of Foreign Affairs of the Rumanian People's Republic), packet no. 233, file no. 9, packet no. 295, file no. 17, packet no 335, file no 1 (henceforward quoted MAE). See for the accrediting of Tudor Calimachi as agent of the United Principalities in Belgrade, *Cuza to Prince of Serbia*, Bucharest, June 5/17, 1863.

[20] See V Alecsandri, *Extract din istoria missiilor mele politice* (Abstract from the history of my political mission), in "Convorbiri Literare", 1878, pp 41 and foll.; M Animeanu, *Din activitatea diplomatică a lui V Alecsandri* (From the diplomatic activity of V Alecsandri) in *Studii și materiale de istorie modernă* (Studies and documents of modern history), Edit Acad. R P R., vol. II, Bucharest 1960, pp 257–264; D Berindei, *Lupta diplomatică a Principatelor Unite pentru desăvîrșirea unirii (24 ianuarie 1859–24 ianuarie 1862)* (Diplomatic struggle of the United Principalities for the accomplishment of the union), *loc cit*, pp. 418–420

[21] I Alecsandri, the Rumanian agent in Paris, points out the position of the English minister for Foreign Affairs: "Mr le comte Russel après un entretien assez sobre, a dit . si le Prince se met d'accord avec la Sublime Porte, le Gouvernement anglais considérera les difficultés aplanies" (See *I Alecsandri to Prince's Cabinet*, Paris, June 3, 1864, *loc. cit*, Rum ms. no 4865, sheet 243r (Cuza's Archives, vol IX)

[22] Baligot de Beyne with regard to this fact emphasized . "Vous avez pu comparer le langage de Mr. Drouyn de Lhuys (the French minister for Foreign Affairs) et les actes du Mr. le Marquis de Moustier (French ambassador at the Porte), le langage de lord Palmerston (Prime minister of Great Britain) et l'attitude de Sir Henry Bulwer (Ambassador of Great Britain at the Porte). N'avez-vous pas enfin la conviction que notre politique ne se fait ni à Paris, ni à Londres, ni nulle part ailleurs qu'à Constantinople ". See *Baligot de Beyne to I Alecsandri*, Bucharest, July 6/18, 1864, *loc cit*, Rum. MS no 5749, sheet 384r (I. Alecsandri's Archives, 2nd series, vol II).

[23] *Baligot de Beyne to I. Alecsandri*, Constantinople, May 13, 1861, R P.R. Academy, Rumanian MS no. 5748, sheet 142r –143r (I. Alecsandri's Archives, 2nd series, vol. I).

marked his position by acting as diplomatic representative of a state decided to progressively strengthen its legal international position, confirming thereby the statement of the Rumanian foreign minister: "Ainsi que vous le voyez, monsieur l'agent, nos rapports internationaux avec les états voisins tendent à consacrer en quelque sorte notre indépendence politique..." [24].

Referring to the nature of the Rumanian-Turkish relations which were in continuous evolution, C. Negri pointed out: "...notre position vis-à-vis de la Sublime Porte non exactement définie et tendant de jour en jour à modifier" [25] ...; this circumstance explains the resolute attitude adopted by Negri in the negotiations carried on with the Porte in order to define the status of the modern Rumanian state, meant to surpass the provisions of international documents which had guaranteed the so-called "suzerainty" of the Porte. In maintaining the necessity of accomplishing the political union, C. Negri pointed out to the Porte: "L'Union nous est indispensable. Si on ne nous la donne pas, nous serons forcés de la prendre" [26]. This firm position was reiterated in June 1864, when C. Negri's role in the rapprochement which led to an agreement was of considerable importance [27].

The analysis of the United Principalities' international relations reveals some aspects which point to the special character of the relations with the Porte, which differed both from the typical form of vassalage encountered in international law and from the form of suzerainty established *ab antiquo* and completed by the provisions of the Paris Convention. The Rumanian state initiated an international policy of its own, which tended to ensure a rapprochement with the States favourable to the Union (France, Russia, Sardinia and Prussia), to gain the consent of Great Britain which was "inconstant" in its attitude and to neutralize the states which were hostile to this action (Turkey and Austria). This international policy was materialized by direct relations with the Great European Powers, either by agents with diplomatic status — permanently accredited or in extraordinary missions — or through the agent

---

[24] *The minister for Foreign Affairs of Wallachia to C Negri*, M A E No 4396, November 15/27, 1860, vol. 291, sheet 224[r].

[25] *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of Wallachia*, Constantinople, May 9/21, 1861, *loc. cit*, sheet 301[r].

[26] *Baligot de Beyne to I I. Filipescu*, Constantinople, August 3, 1861, Biblioteca Centrală de Stat (Central State Library), Rumanian MS No. 157; see also *C Negri to Cuza*, Constantinople, November 5/17, 1861, R P R. Academy, Rumanian MS no 4857, sheet 260[r] (Cuza's Archives, vol. I); see also p. 191 *supra*

[27] *Prince's Cabinet to I. Alecsandri*, June 20, 1864, R P R Academy, Rumanian MS no. 5750, sheet 97[v] —98[r] (I. Alecsandri's Archives, 2[nd] series, vol. III)

of the Principalities in Constantinople who was in daily contact with the ambassadors of the above mentioned states. The activity of the United Principalities' agency at the Porte reflects the diplomatic struggle of the Rumanian state to transform progressively the relations of "suzerainty" into relations of equality with the Porte. This may be evidenced by the examination of certain institutions, the evolution of which illustrates the changes wrought in the Rumanian-Turkish relations, corresponding to the consolidation of the international position of the United Principalities.

3. *Procedure for the appointment of foreign agents and consuls in the United Principalities*. The agents and consuls of foreign powers accredited in the Rumanian Principalities, with both political and commercial attributions, were in the past invested by a *berat* granted by the Porte [28], without a previous consultation of the state organs in Moldavia and Wallachia.

As a manifestation of their sovereignty, the United Principalities asserted their right and competence to solve the problem of the appointment of the consuls. Thus, Prince Cuza, following an exchange of letters with Cavour, took the initiative of recognizing the setting up of the consulate of Sardinia in Jassy [29].

In order to elaborate the proceedings for the appointment of consuls according to the will of the country, and to avoid at the same time the constant protests of the Porte, C. Negri, following the instructions of his government, carried on negotiations concerning the granting of the *exequatur* with Aali Pasha, the Ottoman Foreign minister. The former pointed out the difficulties for the Rumanian state in maintaining the proceedings hitherto applied and consequently demanded the previous consultation of the United Principalities in this respect [30]. Aali Pasha after protracted negotiations agreed to cease the awarding of *berats* without previous consultation of the United Principalities [31]. The solu-

---

[28] The *berat* was a document issued by the Sultanate, drafted in the imperial chancellery — *divan humaium calemi* — by the office called Tahvil; the *berat* awarded brevets for appointment, granting of privileges as well as the *exequatur* to foreign consuls (See *Encyclopédie de l'Islam*, vol. I, Leida-Paris, 1808, p 667; *Islam Ansiklopedisi*, fasc 17, Istambul, 1955, pp 527—528)

[29] For the problem of Sardinia's Consulate, see *Cuza to Cavour*, Jassy, November 1/13, 1859, R P R Academy, Rumanian MS no. 4860, sheet 6r — 6v (Cuza's Archives, vol IV).

[30] *C. Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, July 22-August 3, 1863, M A E, vol No. 296, sheet 87v

[31] *C. Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, August 19/3, 1863, *loc. cit.*, sheet 133r —133v.

tion was accepted with great satisfaction by the Foreign minister in Bucharest [32].

The other states approved the new procedure. The chargé d'affaires of Sweden and Norway in Constantinople informed the United Principalities' agency at the Porte that in accordance with his government's latest views, the consuls of his country accredited in the United Principalities would ask first the Rumanian Government for its assent and thereafter only apply to the Porte. Accordingly, he requested the Rumanian agency to obtain the Rumanian Government's agreement for the recognition of the promotion of the vice-consul in Galatz to the rank of consul [33].

On the same line, Count Billandt, the Netherlands' Minister Plenipotentiary at the Porte, asked for the Rumanian Government's recognition for the two vice-consuls at Giurgiu and Botoşani [34]. N. Bordeanu gave his agreement to the recognition, reminding that Aali accepted the new proceedings as to the appointment of consuls, provided the owner of *berats* previously awarded should be immediately recognized, so as not to diminish the prestige of the Sublime Porte [35].

As the United Principalities have not recognized the two Dutch vice-consuls, Count Billandt pointed out in a Note addressed to N. Bordeanu, the acting agent of the United Principalities at the Porte, that the discussions in this problem were lasting for three years, and that his request was legal, opportune and justified, as his country had in Moldavia only one vice-consul in Galatz, so that the appointment of a vice-consul in Botoşani appeared as necessary; as for the demand of a vice-consul at Giurgiu this only implied the recognition of the promotion of the consular agent already stationed in this town [36]. To solve this request the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities communicated to C. Negri the decision adopted : the right of the Netherlands to appoint vice-consuls is recognized but the right of the United Principalities to appreciate the necessity and opportunity of these appointments is likewise indisputable and if the Rumanian Government does not find it

[32] *The Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to C. Negri*, August 27, 1863, *loc cit*, sheet 139^r

[33] *N Bordeanu to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, December 11/23, 1863, *loc cit*, sheet 169^v.

[34] *N. Bordeanu to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Pera, July 30-August 11, 1864, *loc. cit*, sheet 258^r–258^v

[35] *N Bordeanu to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Pera, December 18–30, 1863, *loc cit.*, sheet 182^r-183^r.

[36] *Count Billandt to N. Bordeanu*, Pera, August 4, 1864, *loc. cit*, sheet 259^r and 262^r

necessary, it has the right to oppose the extension of such exceptional rights which are not compensated by any advantage. In order to maintain amiable political and commercial relations with the Netherlands the government approved the promotion of the consular agent at Giurgiu to the rank of vice-consul, on the condition that the said official be of Dutch nationality. As to the request for the Botoşani vice-consulate, since the Rumanian Government failed to see its necessity the request could not be approved [37].

Despite the officious support of the French Government [38], the request of the Netherlands was rejected [39]. The real reason for this attitude was the desire of the Rumanian Government to gradually restrict the consulary jurisdiction of foreign powers, which limited its state sovereignty, limitation against which the Rumanian people waged a continuous and consistent struggle.

On the same line, the United Principalities set up a similar regime for the *ephor* of the Ottoman subjects living in the Rumanian ports who had consular attributions as well as for the sub-agents under his dependency. Thus, Hussein Effendi, wishing to obtain in 1863 the recognition of his two *procurators*, one at Călăraşi and Olteniţa and the other at Giurgiu, applied as in the past to the respective prefects, on the basis of the Firman of the Porte of February 28, 1855, by which he had been appointed as *ephor* of the Ottoman subjects and entitled to appoint *procurators* for the harbours : Călăraşi, Olteniţa, Giurgiu and Zimnicea. In 1855, the State Secretariate (Ministry for Foreign Affairs) taking cognizance of the firman sent it to the Ministry for Internal Affairs who gave the consequent orders to the prefects. The *ephor* addressed the prefect again in 1863 in view of appointing *procurators* ; the prefect referring the matter to the Minister for Internal Affairs received instructions to advise Hussein Effendi to apply for recognition to the Ministry for Foreign Affairs which Hussein Effendi immediately did [40]. At the same time, the Rumanian Ministry for Foreign Affairs authorized N. Bordeanu

---

[37] *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to C. Negri*, no. 4372, of August 28, 1864, *loc. cit*, sheet 260ʳ–261ʳ

[38] *Drouyn de Lhuys, French Minister for Foreign Affairs to Lightenvelt, Envoy extraordinary of Netherlands in Paris*, Paris, November 30, 1864, R P R Academy, Rumanian MS no. 5744. sheet 116ʳ–117ʳ (I. Alecsandri's Archives, vol. IV).

[39] *N Bordeanu to Baligot de Beyne, secretary of the Prince's Cabinet*, Pera, November 17/25, 1863, R P R Academy, Rumanian MS, no. 4859, sheet 143ᵛ (Cuza's Archives, vol III)

[40] *The Ephor of the Ottoman subjects for Moldavian and Wallachian harbours to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Brăila, November 4, 1863, MAE, vol no 296, sheet 153ᵛ .

to communicate to Aali Pasha the new procedure [41] which incorporated the views that appointment of the sub-agents must be made by a superior authority (meaning the Ministry for Foreign Affairs of the Porte) and under the condition of reciprocity, hence the Rumanian subagents in Turkish harbours should enjoy the same rights as the Turkish agents in Rumanian ports, including the right to vise the passports of the respective subjects [42].

The United Principalities striving for asserting their state sovereignty established the following : their direct competence in consenting to the appointment of foreign consuls ; the Turkish *berat* when required, after the Rumanian responsible authority gave its agreement, had only a formal character, of a protocol vestige — according to the view expressed by N. Bordeanu that Turkey was willing to agree to concessions on basic points provided the form should be preserved [43] ; the strict application of the principle of reciprocity in consular matters ; the Rumanian-Turkish relations in this field imply no special settlement, they being incorporated in the general system for the promotion of which the Rumanian state was fighting.

4. *Passports.* The United Principalities exercised the full right of awarding to Rumanian citizens travelling abroad passports, which entailed all rights in accordance with international rules. The manner in which this right was exercised — a sovereign right inherent to the Rumanian state and not as a consequence of external grant — conveyed the will of the Rumanian Government to establish independent international relations with the other states.

The diplomatic agents of Turkey abroad refused to recognize the validity of the passports issued by the United Principalities and replaced them by Ottoman passports [44], pointing out that this right pertained

---

[41] *N Bordeanu to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, December 11—23, 1863, *loc cit*, sheet 168ʳ—169ᵛ.

[42] *The Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to N. Bordeanu*, November 12 24, 1863, *loc cit*, sheet 164ʳ—164ᵛ, see p 200 *infra*

[43] *N Bordeanu to Baligol de Beyne, secretary of the Prince's Cabinet*, Pera, November 13 25, 1863, R P R Academy, Rumanian MS no. 4859, sheet 143ᵛ.

[44] See D Berindei, *Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies, le problème de l'indépendance et de l'unité pleine et entière du peuple roumain (1859—1861)*, *loc cit*, p 403, Certain Pashas in the Danube region acted in the same manner during the summer of 1859, refusing the entry on Ottoman territory of the owners of passports bearing the title "United Principalities" See *Minister for Foreign Affairs of Wallachia to the Minister for War of Wallachia*, Bucharest, no. 2334 of August 8—20, 1859. in D Berindei and I Vlasiu, *Documente privind politica externă a Principatelor din anii unirii (1859—1861)* (Documents regarding the foreign policy of the Rumanian Principalities during the Union period), in "Studii", year XII (1959), no 1, p. 277 ; Annex (p 289).

to the suzerain power only. In this circumstance, the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities lodged a protest through C. Negri, the country's agent at the Porte [45]. C. Negri initiated negotiations with Fuad Pasha and demonstrated that by this substitution of passports, Rumanian citizens were treated as subjects of the Ottoman regime [46], contrary to the status of the United Principalities sanctioned by international treaties.

Fuad admitted the legitimacy of C. Negri's argument and recognized the fact that since the Adrianople treaty (1829) the Rumanian Principalities had effectively exercised the right to award passports [47]. In order to find a settlement of the problem raised by the Rumanian Government, the Turkish Minister for Foreign Affairs demanded full information from the Ottoman ambassador in Paris [48]. Following negotiations, Safvet Efendi, the acting Minister for Foreign Affairs of the Porte, sent to all Turkish diplomatic missions abroad a circular note, giving instructions that they should only apply visas on Rumanian passports and should not replace them by Ottoman passports [49]. The circular which mentioned *expressis verbis* : "Le droit de livrer des passports à ceux des habitants qui se rendent à l'étranger, étant un des privilèges du gouvernement des Principautés..." [50] constituted a document by which the Porte unreservedly recognized the exclusive competence of the Rumanian state. The Ottoman authorities however did not observe this regulation, and the problem remained litigious up to the proclamation of Rumania's independence [51].

The consolidation of the international position of the Rumanian state confirmed by the setting up of the United Principalities' agency in Paris — though with an officious character only — ensured direct

---

[45] *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to C. Negri*, no 4859 of December 20/January 1, 1860, M A E, vol. no 291, sheet 223r.

[46] *C Negri to Minister for Foreign Affairs of Wallachia*, Constantinople, June 8/20, 1960, *loc cit*, sheet 127r—128v

[47] *C. Negri to the Minister for Foreign Affairs of Moldavia*. Constantinople, 17/29, June 1860, *loc. cit*, vol. no. 293, sheet 58v.

[48] *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of Moldavia*, Constantinople, July 3/15, 1860, *loc cit.*, sheet 77v.

[49] *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of Wallachia* Constantinople, July 17/19, 1860, *loc. cit*, vol no. 291, sheet 163r, *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of Moldavia*, Constantinople, July 17/19, 1860, *loc. cit*, vol. no 293, sheet 85v.

[50] See the text of the Circular Note, *loc. cit*, vol. no. 291, sheet 165

[51] See *Memorandum of M Kogălniceanu, the Minister for Foreign Affairs of Rumania*, January 15, 1876, in *Documente privind istoria României Războiul pentru independență* (Documents regarding the history of Rumania War of Independence), vol I, 2nd part, Edit Acad. R P R, Bucharest, 1954, pp 203—208, for the proclamation of Rumania's independence see the extraordinary session of the Deputies Assembly of May 9, 1877 ; *ibidem*, vol. II, pp. 667—668

diplomatic relations with France [52] and occasioned the discussion of the problem of replacing the Ottoman visa by Rumanian passports. Thus I. Alecsandri, the Rumanian agent in Paris, at the reception audience of September 6, 1860, with E. Thouvenel, French Minister for Foreign Affairs, obtained that passports of the United Principalities, even without the Ottoman visa, be directly vised by the French Ministry for Foreign Affairs. It has been a provisional arrangement until further Rumanian-Turkish negotiations — supported by French ambassador at the Porte — should recognize the agency the right to apply the Rumanian visa [53].

The United Principalities' agent in Constantinople, as well as the so-called "sub-agents" or "delegates" with certain consular attributions subordinate to him, were entitled to vise the passports of the Rumanian citizens entering Ottoman territory [54]. The Porte raised only rarely objections and only to sub-agents [55]. The United Principalities obliged the Porte to accept the unrestricted right of the Rumanian state authorities to vise the passports of Turkish subjects residing on Rumanian territory [56]. Thus the Rumanian delegate in Tulcea by virtue of reciprocity vised the passports of Ottoman subjects entering the United Principalities without charging any tax [57].

The Ottoman authorities as well as the embassies of the Great Powers failed presenting for visa the passports of foreigners travelling from Constantinople into our country, on the ground that the visas of the respective states were sufficient for the subjects to enter the United

---

[52] See Dan Berindei, *Înfiinţarea agenţiei Principatelor Unite la Paris* (August 27/ September 1860) (The Institution of the United Principalities' Agency in Paris), in "Studii", Year XIII (1960), no. 6, pp. 99—107

[53] *I. Alecsandri to the Moldavian Minister for Foreign Affairs*, Paris, September 7, 1860, in D. Berindei, *op cit*, Annex IV, p. 117.

[54] See *De la Chancellerie Princière de Wallachie, Constantinople, pendant la période de l'année 1859, visas de passports*, MAE, vol. no 117, sheet $110^r—111^r$; *Minister for Foreign Affairs of Moldavia to the Minister for Finance*, no. 6207, December 16, 1859 and no. 2204, May 11, 1860, concerning the revenues resulting from visas. *State Archives, Ministry for Finance section*, file no 159/1859, sheet $4^r—5^r$.

[55] The settlement of the Tulcea incident, December 1863, confirms this right of the Rumanian state : to the report presented by the Rumanian delegate in Tulcea to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities that he is hindered by the local Ottoman governor in vising passports and in granting free passes to Rumanian citizens (See *C. Stoianovici, the delegate of the United Principalities in Tulcea to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Tulcea, December 4, 1863, MAE, vol. 296, sheet 173^r), N Bordeanu, the acting agent of the United Principalities in Constantinople, is authorized by the Rumanian Minister for Foreign Affairs to discuss this matter with Aali Pasha and if the abuse is not removed, to inform him that "legitimate reprisals" will be applied (See *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to N. Bordeanu*, no. 6483, December 10, 1863, *loc. cit*, sheet $174^r—175^r$) as between sovereign states.

[56] See MAE, Packet no. 164, file no. 1.

[57] *C Negri to D Bolintineanu, the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, May 30/June 11, 1861, *loc. cit*, vol. 291, sheet $317^r—318^r$.

Principalities [58]. This attitude of the foreign consular services does not change the fundamental data of the problem but only constitutes attempts at preventing the acceptance of a system which implied the country's right to award passports. As the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities pointed out in a Circular Note — this right incontestably includes the right of granting visas on the passports issued by the Sublime Porte and the guaranteeing powers; the precedents can not constitute a right. C. Negri was instructed to inform the Porte and the representatives of the powers accredited in Constantinople, that beginning with October 1, 1864 their subjects travelling to the United Principalities shall be obliged to obtain the agency's visa on the passports after payment of the fees fixed within the limits of existing tariffs [59].

The right of the United Principalities to award passports and to vise the passports of foreign citizens, Ottomans including, entering the country, though sometimes infringed, involved the following characteristics: the territory of the United Principalities was recognized as being distinct from the territory of the Ottoman Empire; the status of Rumanian citizenship, as distinct from Ottoman citizenship, was internationally recognized; though still incomplete, the settlement of the passport problem between the United Principalities and the Porte was based upon the principles of equality and reciprocity, specific of relations between sovereign states.

5. *Ship flag.* In accordance with the provisions of art. 45 of the Paris Treaty, the two Principalities carried their flag with a blue banderole, representing the common symbol. As a consequence of this settlement, the fleet of the United Principalities carried the flag of Wallachia and Moldavia, with the above mentioned banderole [60].

The establishment of a unique flag — result of the pressure of internal forces, followed by international recognition — represented a new step in furthering the international status of the United Principalities. Thus, C. Negri, consulted on the Draft of the Navigation Act, pointed out: "le principal à établir en cette question serait selon moi le pavillon avant tout autre chose" [61]. For this purpose the progressive

[58] *C Negri to General Manu, Minister temporary for Foreign Affairs of the United Principalities*, Pera, September 2/16, 1864, *loc cit*, vol no. 296, sheet 271^r—271^v

[59] *Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities to the United Principalities' diplomatic agency in Constantinople*, no. 4371, August 28, 1864, *loc cit*, sheet 285^r 285^v, sheet 272^r and 279^r

[60] *I. I. Filipescu, member of the extraordinary delegation of Wallachia at the Porte, to Wallachian Minister for Foreign Affairs*, Constantinople, April 19, 1859, *loc cit*, fol 117, sheet 417

[61] *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of Wallachia.* Constantinople, May 9/21. 1861, *loc cit*, vol. 291, sheet 302^r.

elements in the United Principalities, headed by Prince Cuza, determined Wallachia and Moldavia [62] to adopt the same tricolour standard : blue, yellow and red, the symbol of the fight carried on by the people's masses for state sovereignty in the revolutionary year 1848 [63].

The diplomatic reason for the steps taken was that the former flag was no longer appropriate, as D. Bolintineanu, Wallachian minister for Foreign Affairs, stated ; C. Negri successively informed the government of the difficulties encountered by the Moldo-Wallachian vessels on the part of the authorities of the Ottoman imperial navy, due to the fact that in accordance with the Convention, they bore two distinct flags, one for Wallachia and the other for Moldavia. In order to remedy these difficulties, the need of adopting a uniform type of flag, common to both countries, became evident [64].

As soon as the flag was adopted by the Principalities, C. Negri had to obtain in Constantinople its recognition as the Foreign Minister of Wallachia instructed his agent in Constantinople : "nous attendons... vos démarches, pour la reconnaissance définitive de ce pavillon par la Porte" [65]. The Porte — following the negotiations carried on by C. Negri with the Ottoman Minister for Foreign Affairs, before this "fait accompli" — recognized the Rumanian tricoloured flag [66]. This determined Prince Cuza, according to diplomatic usage, to send through C. Negri [67] a letter of thanks [68] to Aali Pasha.

The European powers also recognized the Rumanian tricolour. The only formal incident was raised by the Netherlands. Count Billandt, the minister plenipotentiary of the Netherlands at the Porte, sent a note of protest to the United Principalities' agency, pointing out that the Dutch standard does not differ from the Rumanian flag except by the

---

[62] See *Jurnalul Consiliului de Miniştri al Tării Româneşti din 19 mai 1861*, and *Jurnalul Consiliului de Miniştri al Moldovei din 9 iunie 1861*, by which the tricoloured flag was adopted, *loc cit*. packet no 210, file no 5

[63] See *Decree no 1 of the Provisional Government of Wallachia*, June 14, 1848, for adoption of the national tricoloured flag, in *Monitorul Român* (Rumanian Gazette), no. 1 of June 19, 1848 ; see *Anul 1848 in Principatele Române* (The year 1848 in the Rumanian Principalities), vol I, p 567

[64] *Ministry for Foreign Affairs of Wallachia to the Ministry for Foreign Affairs of Moldavia*, no 1138, Bucharest, May 24, 1861, MAE, packet no 210, file no 5

[65] *Minister for Foreign Affairs of Wallachia to C Negri*, Bucharest, no. 1875 of August 8/20, 1861, *loc cit*, vol no 291, sheet 333^r

[66] *C Negri to Cuza*, Constantinople, April 8/20, 1862, *loc cit*, vol 296, sheet 18^r—19^r.

[67] *Cuza to C Negri*, Jassy, May 3/15, 1862, Library of R P R Academy, Rumanian MS, no 4863, sheet 139^r—139^v (Cuza's Archives, vol. VII).

[68] *Cuza to Aali Pasha*, Jassy, May 3/15, 1862, Library of the R P R. Academy, Rumanian MS, no 4863, sheet 138^r—138^v (Cuza's Archives, vol. VII).

middle white bar [69]. N. Bordeanu, following the instructions received from the minister for Foreign Affairs of the United Principalities, in a note addressed to the Dutch diplomat, replies that "the government of Prince Alexandru Ioan can not change the colours of the national standard, recognized by all the powers..." but, in order to avoid any possible confusion between the Rumanian and the Dutch flag, a circular note was sent to all prefects of the districts along the Danube coast [70], advising the shipmasters under Rumanian flag to check that the colour of the yellow bar in Rumanian tricolour be very deep [71]. On receipt of the instructions from the Hague, Billandt, on behalf of his government thanked the Rumanian government for the steps taken and assured him of "the good relations existing between the two states" [72].

The manner of adoption of the Rumanian tricolour was characterized by the following main features : the United Principalities have taken these steps, exceeding the competence recognized by the Paris Convention to the Rumanian state organs ; indeed, the above mentioned international document in art. 45 had expressly provided a solution different from the one adopted by the United Principalities. All the powers however, including Turkey, recognized this unique standard.

6. *Certificate of registry.* For merchant vessels, this certificate represented the identity document, which proves the nationality of the ship and its right to navigate under the flag of the respective state. For vessels sailing under the flag of Wallachia and Moldavia, these certificates were issued before the Union by the *kapu-kiayas* of the two Rumanian countries at the Porte, who often issued the documents under the influence of the international circumstances or under certain pressures exerted by the Porte. The *kapu-kiayas* themselves cashed the fees, fixed by themselves [73].

The United Principalities considered the problem of awarding ship certificates which conferred the right to carry a flag as a point liable to consolidate their position in international trade relations. This attribution was therefore passed on to the Ministry for Foreign Affairs [74] and the fees were henceforth collected and fixed according to the state

---

69 *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to N Bordeanu*, no. 6753 of December 24, MAE, vol. no 296, sheet 186^r^.

70 See *Monitorul* (Official Gazette) of December 22. 1863

71 *N Bordeanu to Count Billandt*, Constantinople, January 7/19, 1864, MAE, vol no 296, sheet 187^v^

72 *Count Billandt to N Bordeanu*, Constantinople, February 25, 1864, *loc cit*, sheet 262^r^

73 See *Certificate of registry no 76 of October 1/13, 1855*, awarded by M Aristarchi, the *kapu-kiaya* at the Porte, to the 60-ton brig "Entejchie", MAE, packet no 214, file no 11

74 See *Certificate of registry no 3495 of September 19, 1862*, awarded by the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities, signed by minister A Cantacuzino, for the 110-ton brig "Dio Adelphi", *loc cit*, packet no. 212, file no 17

tariffs [75] and included in the state budget [76]. The "Navigation Regulations for mercantile marine of the United Principalities" of August 2, 1861 [77], annulled the validity of the former certificates and established the conditions required for vessels to obtain Rumanian nationality.

The diplomatic agency at the Porte was charged with drawing up the ship registers, to make proposals for the minister for Foreign Affairs regarding the awarding of certificates of registry [78] and the granting of "passavants" for ships under Rumanian flag [79].

Under the new conditions the awarding of certificates of registry constituted a problem of exclusive competence of the Rumanian state. This procedure was no longer performed in Constantinople by the *kapukiayas*, under influence of local interests, but by the Minister for Foreign Affairs of the Principalities.

The right of navigation provided by the certificates of registry and passavants awarded by the United Principalities comprised a larger domain than in the former wording. The documents issued before the Union had the following characteristics: they were awarded in accordance with the privileges granted to the country by the Ottoman Porte; mention was made that the right of hoisting the national flag was granted by the Porte according to the above mentioned privileges; the appeal for free passage, assistance and protection for vessels was limited only to the authorities of friendly and allied powers of the Ottoman Empire"; the navigation zone was generally confined to the Black Sea and Archipelago [80].

---

[75] *Minister for Foreign Affairs of Wallachia to C. Negri*, no. 4301, November 8/20, 1860, *loc. cit.*, vol. no. 291, sheet 220r.

[76] *C. Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Pera, June 19, 1862; *Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities to Ministry of Finance of the United Principalities*, no. 2163 of July 3, 1862; *Receipt of Ministry of Finance, Central Pay Office*, no. 1395 of July 6, 1862, *loc. cit.*, packet no. 212, file no. 17.

[77] See B. Boerescu, *Codicele romîne ...*, supliment (Rumanian Codices ... supplement), Bucharest, 1873, pp. 39–40.

[78] *C. Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, February 25, 1863; see the dossier concerning the awarding of the certificate of registry to the 105 32/94 ton brig "Sf. Gheorghe", MAE, packet no. 266, file no. 3.

[79] See "*Passavant*" *no. 22*, of July 5/17, 1860, granted by the Agency of Wallachia at Constantinople, for the "Sf. Nicolae" brig, *loc. cit.*, packet 212, file no. 17; "*Passavant*" *no. 40* of April 17, 1860, granted by the Agency of Moldavia at Constantinople, for the "Saint Trinité" schooner, *loc. cit.*, packet no. 214, file no. 11.

[80] The "passavant" awarded to the "Alexandru" brig by M. Aristarchi, the *kapukiaya* of Wallachia at Constantinople, provided: "en vertu des privilèges et droits accordés à la Principauté de Valachie par la Sublime Porte, par lesquels elle permet au propriétaire du dit navire d'y hisser le pavillon national, nous prions les Autorités des Puissances amies et alliées de l'Empire Ottoman de lui accorder libre passage, et au besoin, aide et protection durant son voyage..."; "et part de ce port de Constantinople pour la mer Noire et l'Archipel". The same terms are included in the text of the "passavant" granted by M. Aristarchi for the "Entejchie" brig, October 1/13, 1855, *loc. cit.*, file no. 11 and 12.

During the period of Personal Union of the United Principalities [81], some features appeared: the certificates were issued by virtue of the "ancient rights" of the country, sanctioned by the Paris Treaty and Convention; the hoisting of the national flag was based upon these "ancient rights", without any other mention of privileges granted by the Porte; the appeal for free passage, assistance and protection was general, being addressed to all states; the right of navigation is declared "free in all respects" [82].

After the accomplishment of the political union [83], the certificate issued by the Rumanian Ministry for Foreign Affairs contained a wording which emphasized more markedly that these documents were awarded on the basis of the exclusive competence of the Rumanian state, excluding all other special relations with the Ottoman Empire. Rumanian ships were authorized to hoist the Rumanian flag with the red, yellow and blue colours, by virtue of the rights of the United Principalities — newly acquired rights and not the former rights, resulting from privileges — confirmed by the suzerain power or by international documents, hence on a completely different basis. The appeal for assistance and protection is based upon the principle of reciprocity, to wit, the United Principalities in matters of international navigation demand and award equal treatment to all powers, Turkey included, as any other sovereign state [84].

The above mentioned facts prove that the United Principalities had on this line, too, consistently pursued the progressive conquest of an international independent status, manifest also in the new terms and nature of the right to award certificates of registry and passavants.

In certain circumstances the passavants for free navigation of vessels under the flag of the United Principalities were vised by the

---

[81] See p 190—191 *supra*

[82] The "passavant of April 17, 1860, granted by C Negri as agent of Wallachia at Constantinople, for the "Saint Trinité" schooner, provided "By virtue of the ancient rights of the Principality, sanctioned by the Paris Treaty of 1856 and Convention of August 1/19, 1858, the schooner is free to hoist the national flag and to navigate freely all seas The civil and military authorities are requested to afford it free passage, assistance and protection during its voyage, if necessary"

[83] See p 191—192 *supra*

[84] The certificate of registry awarded by the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities, to the "Sf. Nicolae" brig, stated . "it is fully authorized to sail freely in the Black Sea and other seas, loaded and unloaded, with all the crew and passangers and to hoist the Rumanian flag with the red, yellow and blue colours, by virtue of the rights of the United Principalities All authorities of friendly and allied countries are request to assist her in response to which full reciprocity is guaranteed" MAE, packet no. 212, file no. 17.

Ottoman consuls abroad [85]. This visa was not a manifestation of Ottoman suzerainty; the application for a visa at the Ottoman consulate constituted an option of the shipmaster as an advantage created in the interest of the ship sailing under Rumanian flag, in the absence of a consular agent of the United Principalities in that place. In some localities, even on Ottoman territory, where Rumanian consular agents depending on the diplomatic agent of the United Principalities in Constantinople were stationed, the visa was awarded by the latter [86].

7. *International Conventions.* The United Principalities concluded several administrative conventions with the neighbouring states, concerning post, telegraph and extradition matters, without the formal agreement of the Ottoman Government [87]. The Porte agreed to recognize this right of the United Principalities [88], considering that the conclusion of agreements between the administrations of two states did not infringe upon her suzerainty. Thus, in 1865 the Porte proposed a Rumanian-Turkish postal agreement between the postal services of the United Principalities and of the Empire [89], to which the Rumanian state gave its consent [90].

The previous talks held by C. Negri with Daud Pasha, general director of the Ottoman telegraph service, appointed by Aali Pasha to negotiate the political and financial aspects [91] of the dispute resulting

---

[85] Thus the "passavant" no. 18, May 8/20, 1861, issued by the agency of Wallachia at the Porte, for the 195-ton brig "Victor", bears on its back the visa of the Ottoman general consulate at Genova, October 16, 1861 and the visa of the Ottoman consulate at Messina, April 7, 1862, confirming the specification of the ship crew and cargo *Ibidem*

[86] Thus were Rumanian consular agents at Varna, Trebizonda, the Dardanelles, Galipoli, Amos, Tenedos, Scio, Smirna, Aivalik and Mitilene (See the Memorandum of Logadi, Director of the Chancellery of the Wallachian Agency at Constantinople, entitled "Organisation de la Chancellerie Princière de Valachie" drawn up in April 1859, *loc. cit*, vol. 292, sheet 144^r). Correspondence was carried on in view of appointing a Rumanian consular agent in Alexandria (*Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to N. Bordeanu*, no 5325, October 8, 1863, *loc cit*, packet no 241, file no 3)

[87] For conventions concluded by the United Principalities with Russia and Austria, see . M Mitilineu, *Collecţiune de tratatele şi convenţiunile României cu puterile străine* (Collection of Treaties and Conventions of Rumania with Foreign Powers), Bucharest, 1874, pp 114—123; D. Berindei, *Un moment din legăturile româno-ruse din timpul lui Cuza Vodă* (One moment in the Rumanian-Russian relations during the reign of Prince Cuza), *"Aranjamentul" telegrafic din 1860*, in "Analele Româno-Sovietice", Istorie, 1958, no 1—2, p. 78—80; idem, *Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies .. loc. cit*,

[88] *Aali Pasha to C Negri*, June 17, 1865; *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to the Agent of the United Principalities at the Porte*, June 29, 1865, in M Mitilineu, *op. cit*, pp 119—120

[89] *Aali Pasha to C Negri*, Constantinople, June 17, 1865, R P.R. Academy, Rumanian MS, no 5744, sheet 217^r (Ion Alecsandri's Archives, vol VI).

[90] *Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities to the Agency of the United Principalities at the Porte*, no 5634, November 20, 1865, in M Mitilineu, *op cit*, p 121.

[91] *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, February 22/March 5, 1861, MAE, vol no. 291, sheets 271^r—272^r.

from the settlement of the debt of the Turkish Government for the utilization of the Rumanian telegraph service, were carried on an equal footing. C. Negri was authorized by his ministry to declare that if the debt of the Turkish Government is not settled the United Principalities would be obliged to retain the Ottoman dispatches at frontiers [92].

When, however, the United Principalities, asserting themselves as subject of international law, together with the other sovereign states, joined the telegraphic convention concluded in Paris on May 17, 1865 — adherence received [93] —, Aali Pasha on behalf of the Porte, immediately raised the objection that the telegraphic conventions which had been concluded in the past could not create a precedent, as these conventions were concluded between telegraphic services whilst the Paris Convention was concluded by independent governments and ratified by the sovereigns [94]. The Ottoman Minister for Foreign Affairs pointed out that in case the government of the United Principalities should sent its adherence direct to the Tuilleries Cabinet and not through the suzerain Court, the Sublime Porte would be obliged to protest against the flagrant violation of the Paris Treaty of 1856 [95].

The increasingly active participation of the Rumanian state in international life, expressed also by the position adopted at the conclusion of various conventions, marks the new trend in Rumanian-Turkish relations, which were evolving into relations of independent sovereign states.

8. *Respect of the integrity of the state territory*. In the Rumanian-Turkish frontier relations, too, the Porte was forced to respect the independent character of the Rumanian territory [96]. Thus, only after the

---

[92] *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to C Negri*, March 28/April 9, 1861, *loc. cit*, sheet 266r.

[93] See the *Note of the Agency and of the General Consulate of France at Bucharest to the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities*, no 635, July 27/August 8, 1865, in M Mitilineu, *op cit*, p 120. The United Principalities sent its act of adherence in accordance with art. 60 of the Telegraphic Convention of Paris which provided that this adherence will be diplomatically notified to the contracting party where the last conference was held, i.e. France, through the country's agent at Paris See also the *Note of the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities, February 9, 1866, concerning the joining of the United Principalities to the telegraphic Convention of Paris*, R P R Academy, Rumanian MS no. 4867, sheet 128r—128v (Cuza's Archives, vol. XIII)

[94] *N. Bordeanu to Cuza*, Constantinople, August 22/September 3, 1865, *loc. cit*, Rumanian MS, no. 4859, sheet 404r (Cuza Archives, vol III); idem, Rumanian MS no. 5744, sheet 241r (I Alecsandri's Archives, vol. IV).

[95] *N Bordeanu to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, August 15/27, 1865, MAE, vol. no. 296, sheet 345r—346v.

[96] See D. Berindei, *Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies* ..., *loc. cit.*, pp. 400—401.

approval of the Rumanian Government [97], the Porte installed a piquet of soldiers of the Ottoman naval forces in the proximity of the Iron Gates to guard the Turkish ship "Silistra" which had been damaged by a fire. At a later date the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities, considering that the stationing of this Turkish military post was not appropriate, the soldiers were recalled; the General Governor of Vidin demanded only that the ship and objects saved from the fire be guarded by the Rumanian authorities [98]. This request was complied with by the Rumanian Government which supplied assistance to the ship, approving it to be furthermore guarded by a detachment of unarmed Turks, to be stationed for this purpose near a Rumanian frontier guard post [99]. In view of preventing the smuggling of tobacco over the Danube, the Porte, using four control boats for the purpose, requested the assistance of the Rumanian river police to assist the commanders of these boats [100], and for a common defence of the Danube frontiers against contraband actions. After talks carried on on equal footing the United Principalities tactfully replied that they would afford assistance and support whenever the case may arise [101].

Some incidents at the Rumanian-Turkish frontier, when Rumanian frontier guards used arms in defence of the state frontier, were settled in accordance with the rules applied by the European states in this respect [102].

9. *The new regime of branches of the Ottoman bank set up on the United Principalities' territory*. Also noteworthy is the fact that branches of the Imperial Ottoman bank in Bucharest and Galatz were obliged to pay the licence, in accordance with the financial regime in force on the territory of the United Principalities. Aali Pasha referring to these steps

[97] *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to Suleiman Pasha, General Governor of Vidin*, July 31, 1862, MAE, vol. no 296, sheet 86ʳ.

[98] *Suleiman to Cuza*, August 16, 1862, *loc. cit.*, sheet 64ʳ.

[99] *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to Suleiman*, Bucharest, August 16/29, 1862, *loc. cit.*, sheet 66ʳ

[100] *Aali Pasha to N. Bordeanu*, Constantinople, September 7, 1865, enclosed to *N. Bordeanu to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, August 29/September 10, 1865, *loc. cit.*, sheet 348ʳ–349ᵛ

[101] *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to N. Bordeanu*, September 21, *loc. cit.*, sheet 370ʳ; the Minister for Foreign Affairs had previously had talks with the War and Finance Ministers. See *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to the Ministers for War and Finance*, September 11, 1865, *loc. cit.*, sheet 350.

[102] Thus the incident caused by a group of 17 Turks who sailed on a Turkish ship, attacked a Rumanian vessel before the point Zimnicea, and then tried to land using fire arms (See *Ministry for War of Wallachia to Ministry for Foreign Affairs of Wallachia*, no 3420, August 4, 1860 and no 3452, August 5, 1860, *loc. cit.*, vol no. 291, sheet 185ʳ–186ᵛ) remained unsettled. Likewise the death of a Turk who, together with other 6 men had been caught in the act of forestry robbery on Rumanian territory and had been killed by the Rumanian frontier guard in self defence, was only notified to the Porte through C. Negri (see *Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to the agent of the Unite Principalities at the Porte*, Bucharest, no. 1247, June 6/18, 1865, *loc. cit.*, sheet 308ʳ–308ᵛ).

did not ask for their immediate cancellation but requested C. Negri to intercede with the Minister for Foreign Affairs for an adjournment until the Porte obtained the necessary information [103]. The Ministry of Finance of the United Principalities presented the following note on the levied tax to be communicated to the Rumanian agent in Constantinople: "the legal basis for this tax is the licence law of January 26, 1863, whereby all national or foreign merchants, as well as all commercial enterprises without exception are liable to be taxed. The activity exercised in the country and abroad by the two bank branches consists of commercial bank operations. Concerning the two branches of the bank the annual tax of the patent according to the legal tariffs is of 1 200 lei as both operate in towns with more than 20,000 inhabitants; the tax is due beginning from April 1863; the legal steps adopted constitute the expression of the local right of the Rumanian state" [104].

The position adopted by the United Principalities in the problem of state territory has the following characteristics: it is based upon the sovereignty rights as defined by international law which proclaims that the state territory is under the full and exclusive power of a single state, the power over its territory being called territorial sovereignty, an integral part of the state sovereignty [105]. The right of selfgovernment sometimes referred to by the Rumanian documents and mentioned by the Paris Convention [106], carries no longer the medieval character embodied in "ancient treaties", but a new contents, expressing the modern conception on state sovereignty. Both the spirit and the letter of the Paris Convention were no longer adequate since the Rumanian state was progressively advancing towards its unification and full sovereignty.

10. *Ottoman decorations awarded to Rumanian citizens.* The awarding of decorations constitutes a sovereign prerogative generally exercized by the head of the state [107]. The decorations are awarded both to citizens

[103] *C. Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Pera, September 2/14, 1864, *loc cit.*, vol. no. 2?6, sheet 269ʳ—269ᵛ.

[104] *Ministry for Finance of the United Principalities to the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities*, no. 967, Bucharest, January 11, 1865, *loc cit*, sheet 315ʳ—315ᵛ.

[105] See Gr. Geamănu, *op. cit*, pp 125—126; *Drept International* (International Law), by F. I Kojevnikov and others, Edit. Ştiinţifică, Bucharest, 1959, pp. 193—194

[106] See p. 189 *supra*.

[107] The United Principalities attempted during the first part of the year 1858 to institute a Rumanian decoration See V Alecsandri, *Trei Convorbiri cu Napoleon III* (Three Conversations with Napoleon III), Ploieşti, 1908, pp. 31—32, a project repeatedly reiterated during the Prince Cuza's reign See E. Vîrtosu, *Ordinul Jerbei de aur. Un proiect inedit al lui V. Alecsandri* (The Order of the Golden Sheaf. An unpublished project of V. Alecsandri), "Cercetări istorice", XIII—XVI, no. 1—2, pp 72—706; D. Berindei, *Cuza Vodă şi ordinul Unirii* (Prince Cuza and the "Union Order") .. in "Revista istorică Română", XVII (1947), but which failed to be accepted owing principally to the "Ottoman suzerainty" provided by the Paris Convention which would have thereby been formally violated.

of the country and of other independent states, who in order to be entitled to wear them have to obtain the previous authorization of the head of the state they belong to ; this procedure represents a form of respect and recognition of the sovereignty of the state. In the exercise of this right, the Ottoman sultan awarded decorations to certain citizens of the United Principalities. In view of the special character of Rumanian-Turkish relations resulting from the Ottoman suzerainty, the question rose whether a citizen of the United Principalities, decorated by the sultan, i.e. by the suzerain, was bound to require the additional authorization of the Prince in order to wear the decoration received. The characteristic features of the relations existing between suzerain and vassal states make this authorization unnecessary, the suzerainty being equally exerted over the head as over the citizens of the respective state.

The United Principalities, asserting their state sovereignty, considered the previous authorization granted by the ruling Prince as obligatory, for decorations awarded by the sultan [108] as well as by those of other sovereigns indiscriminately [109]. Due to the increasing prestige of the Rumanian state in international life this settlement raised no opposition either from the Porte or from any other power.

The circumstance that the sultan awarded Prince Cuza the Medgidié [110] and Osmanié [111] orders, in no way prejudiced the state

---

[108] The sultan awarded the order Medgidié to a number of personalities in the United Principalities such as : the Metropolitan Nifon, Ion Alecsandri, agent of the Principality at Paris, E Lahovary, President of the Court of Appeal, I. Barbianu, Director in the Ministry for Foreign Affairs, P Cazimir, Deputy Aali Pasha informed the Prince to this effect (*Minister for Foreign Affairs of Turkey to Cuza*, no 6301/16, October 30, 1862, MAE, packet no. 241, file no. 5) In view of granting the approval for wearing the above mentioned decorations, Rumanian Minister for Foreign Affairs submitted a repport to Prince Cuza who personally wrote . "approved" and signed "Alexandru Ioan" (*Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to the Prince*, no 5323, December 31, 1862, *ibidem*). Whenever no official communication was received from the Porte, the authorization to wear a Turkish decoration was preceded by a report drawn up by the Rumanian agent at Constantinople, stating whether the decoration had been obtained "in due form" (ref to M Titorian, see *C Negri to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, October 1862, *ibidem*) followed by the above stated procedure (*Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to the ruling Prince*, no. 4202, October 22, 1862, *ibidem*).

[109] In this respect it can be mentioned the communication sent by the Austrian agent informing the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities that his sovereign has awarded the order of the Iron Crown II[nd] class to Constantin Cornescu-Grecianu for services rendered in the imperial army (*Austrian agent to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, no 1339, November 20, 1862, *ibidem*) Prince Cuza approved the wearing of the decoration (*Minister for Foreign Affairs of the United Principalities to Prince Cuza*, no. 47/48, November 22, 1862, bearing the resolution of A. I Cuza, *ibidem*)

[110] See D Bolintineanu, *Viața lui Cuza Vodă și călătoria la Constantinopol* (Prince Cuza's life and his journey to Constantinople), Jassy, 193

[111] *Cuza to Fuad Pasha*, Bucharest, June 26, 1864, R P R. Academy, Rumanian MS no 5744, sheet 84^{v} (I. Alecsandri's Archives vol. IV).

sovereignty; the mutual awarding of decorations by sovereigns constituting an international usage [112].

11. *The diplomatic settlement of the incident created by the Porte circular note of November 10, 1863.* For the reorganization of the Rumanian state, imperatively called for by the internal situation, the Prince elaborated a Draft Constitution during summer of the year 1863. This Constitution was to come into force as the expression of the will of internal forces and not as a political measure taken by the Great Powers. But in view of the international political situation and of the susceptibilities of the Porte whenever her suzerainty was questioned, as well as the fact that this internal act was a flagrant violation of the Paris Convention, consequently also strongly affecting the prestige of the Great Powers, Prince Cuza decided the Draft Constitution to be sent to Constantinople [113] to C. Negri, who was to consult the ministers of the Porte and the ambassadors of the powers upon the text of this Draft [114].

These consultations were to bear a strictly officious and confidential character aiming at avoiding the Draft Constitution to be submitted to an international conference, which would have implied a diminution of the international prestige of the United Principalities. In accordance with his instructions, the Rumanian agent discussed the tenor of the Draft Constitution with the Ottoman Minister for Foreign Affairs and the English and French ambassadors [115].

Though not officially informed in the problem of the Draft Constitution, Aali Pasha sent on November 12, 1863, a circular note to the representatives of the Great Powers accredited in Constantinople proposing the summoning, in Constantinople, of an international conference of the ambassadors of the signatory powers of the Paris Convention [116].

---

[112] See G G Florescu, *La procédure de l'investiture et le cérémonial de la réception du Prince Regnant Cuza à Constantinople*, in "Studia et Acta Orientalia", Bucharest, 1960, p. 82, note no 3

[113] *C Negri to Cuza*, Constantinople, August 11/23, 1863, R P R Academy, Rumanian MS no 4857 (Cuza's Archives, vol. I)

[114] *C Negri to Cuza*, Constantinople, August 18/30, 1863, *loc cit*, sheet 423^r, *N Bordeanu to Baligot de Beyne, secretary of Prince's Cabinet*, Pera, October 9/21, 1863, *loc cit*, Rumanian MS, no 4859, sheet 96^r — 99^v (Cuza's Archives, vol III)

[115] *N Bordeanu to Cuza*, Constantinople, October 6/18 and October 16/28, 1863, *loc cit.*, Rumanian MS, no 4859, sheet 114^r—120^r (Cuza Archives, vol III); *Aali Pasha to Cuza*, Constantinople, November 2, 1863, no 4857, *loc. cit*, Rumanian MS no. 4863, sheet 216^r 218^r, (Cuza's Archives, vol VII)

[116] The circular note contains the following paragraph "Je vous envoie ci-joint en copie un Projet de Constitution que le Prince Couza nous a dernièrement communiqué L'Hospodar des Principautés-Unies pense que les difficultes très grandes dont son administration se trouve entourée, proviennent uniquement de la défectuosité de la Constitution actuelle et qu'il est urgent d'y remédier . Nous avons un devoir de déclarer en même temps a son Altesse, qu'on ne saurait introduire légalement aucune modification, ni changement dans cet acte inter-

The Prince, informed of the contents of this circular note, a copy of which had been forwarded by N. Bordeanu [117], pointed out that this circular note was contrary to the position adopted by the United Principalities which had always emphasized the officious character of the consultations [118]. The Prince therefore authorized the Rumanian agent in Constantinople to protest, demanding the Minister for Foreign Affairs of the Porte to return to the real situation [119].

Meanwhile, consequent to the instructions provided by the circular note, Mehmet Djemil Pasha, the Turkish ambassador in Paris, called on Drouyn de Lhuys, the French Minister for Foreign Affairs, handing him a copy of the Draft Constitution [120]. Advised of this step, the Prince instructed the Rumanian agent in Paris to protest against this procedure of the Ottoman ambassador [121]. During a discussion with I. Alecsandri, Djemil quoted his conversation with the French Minister for Foreign Affairs who had told him that he had given instructions to the Marquis de Moustier to deal with this matter [122]. During the subsequent audience

---

national sans une entente préalable et formelle entre toutes les parties contractantes et sans toutes les conditions prévues par la Convention de Paris Je vous invite . à bien vouloir entretenir sans perte de temps Mr le Ministre des Affaires Etrangères de ce qui précède et le prier de munir Mr le représentant de S M à Constantinople des instructions qui l'autorisent à concourir à l'établissement d'une entente sur cet important sujet" (See *loc cit*, sheet 139ʳ 140ᵛ)

[117] *N Bordeanu to Baligot de Beyne*, Constantinople, November 7/19, 1863, *loc. cit.*, sheet 134ʳ 138ʳ.

[118] *Prince's Cabinet to I Alecsandri, the agent of the United Principalities in Paris*, Bucharest, August 30, 1863, *loc. cit*, Rumanian MS no. 4865, sheet 106ʳ (Cuza's Archives, 2nd series, vol I)

[119] See in this respect the telegram dispatched from Bucharest immediately after learning of the sending of the Circular Note "Declarez immédiatement et officiellement à Aali Pasha que le Prince Regnant ne peut s'expliquer la circulaire de la Porte à ses représentants près les puissances garantes, en date de 12 nov crt. Le Prince Regnant n'a pas communiqué officiellement le Projet dont il est question dans cette note Ce projet a été simplement l'objet d'un échange d'idées entre la Cour Suzeraine et les représentants des Puissances Garantes, d'une part, et S A S de l'autre". *Prince's Cabinet to the Agency of the United Principalities at Constantinople*, Bucharest, November 23, 1863, *loc cit*, Rumanian MS no. 4863, sheet 241ʳ (Cuza's Archives vol. VII); see also *Baligot de Beyne to the Agent of the United Principalities at the Porte*, Bucharest, November 13/20, 1863, *loc. cit.*, Rumanian MS, no. 4863, sheets 244ʳ—246ʳ (Cuza's archives, vol. VII) bearing the mention "not dispatched"

[120] I Alexandri, agent of the United Principalities at Paris, informed of the mission of the Ottoman diplomate, immediately sent a telegram to Bucharest with the respective information *I. Alecsandri to Prince's Cabinet*, Paris, November 21, 1863, *loc cit.*, Rumanian MS, 5748, sheet 559ʳ (I Alecsandri's Archives, vol. I), idem, *loc cit*, Rumanian MS no. 4865, sheet 129ʳ (Cuza's Archives, vol. IX).

[121] *Prince's Cabinet to I. Alecsandri*, Bucharest, November 23, *loc. cit*, Rumanian MS, no. 4865, sheet 132ʳ (Cuza's Archives, vol. IX); Rumanian MS no. 5749, sheets 158ʳ—159ʳ (I. Alecsandri's Archives, 2nd series, vol. II).

[122] *I. Alecsandri to Prince's Cabinet*, Paris, November 23, 1863, *loc. cit.*, Rumanian MS no. 4865, sheet 140ʳ (Cuza's Archives, vol. IX); idem, Rumanian MS no. 5748, sheet 555ʳ (I. Alecsandri's Archives, 2nd series, vol. II).

of I. Alecsandri to Drouyn de Lhuys, the latter referred to the Draft Constitution [123]. The situation became still more complicated when the newspaper "La Nation" published the full text of the Draft Constitution [124]. The text had most probably come in its possession by the indiscretion of a member of the staff of the French Ministry for Foreign Affairs [125] (the newspaper being its officious organ) than by that of the Ottoman diplomat [126]. This incident, caused by the dispatch of the circular note, whereby the Porte had converted a simple officious consultation into an official notification, contained all the elements of a diplomatic incident.

The Prince, taking the initiative, decided to solve the incident by acting on the line of true facts, namely: to publish in the "Monitor" (Official Gazette) an official repudiation of the contents of the circular note denying to have ever officially communicated the Draft Constitution to the Porte and to the guaranteeing powers [127]; to ask the Porte to come back upon the steps taken, and withdraw the circular note; the Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities — which had not participated in the officious consultations [128] — was to notify the diplomatic agencies of the country abroad, to give an official denial on behalf of the government [129].

Even before the first protest of the diplomatic agent of the United Principalities reached the Porte, Aali Pasha recognized that the Draft Constitution had been communicated to him only officiously, and agreed upon the withdrawal of the circular note [130]. In spite of the arguments presented by C. Negri that the revision of the Paris Convention concern-

---

[123] *I. Alecsandri to Baligot de Beyne*, Paris, November 29, 1863, *loc. cit.*, Rumanian MS no 4858, sheets 322r—325r (Cuza's Archives, vol. II).

[124] *I. Alecsandri to Prince's Cabinet*, Paris, November 24, 1863, *loc. cit.*, Rumanian MS no 4865, sheet 133r (Cuza's Archives, vol IX); *Prince's Cabinet to the Agency of the United Principalities at Constantinople*, Bucharest, November 25, 1864, *loc cit*, Rumanian MS no 4865, sheet 243r (Cuza's Archives, vol III).

[125] *N Bordeanu to Baligot de Beyne*, Pera, November 27/December 9, 1863, *loc. cit.*, Rumanian MS no. 4859, sheet 146r (Cuza's Archives, vol III).

[126] *I Alecsandri to Prince's Cabinet*, Paris, November 26, 1863, *loc cit*, Rumanian MS no. 4865, sheet 138r (Cuza's Archives, vol IX).

[127] See "Monitorul" (Official Gazette) no 232, November 20/December 2, 1863

[128] *Baligot de Beyne to the Agency of the United Principalities at the Porte.* Bucharest, November 29, 1863, R P R Academy, Rumanian MS no 4863, sheet 255r (Cuza's Archives, vol III); *Prince's Cabinet to I. Alecsandri*, Bucharest, November 30, 1863, *loc cit*, Rumanian MS no. 4865, sheet 144r (Cuza's Archives, vol. IX)

[129] *Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities to the Agencies of the United Principalities at Paris and Constantinople*, Bucharest, November 29, 1863, *loc cit*, Rumanian MS no. 4865, sheet 141r (Cuza's Archives. vol IX), *Ministry for Foreign Affairs of the United Principalities to the Agency of the United Principalities at Belgrade*, Bucharest, December 2, 1863, *loc cit*, Rumanian MS no 4867/I, sheet 412r (Cuza's Archives, vol. XIV).

[130] N. Bordeanu points out: "Aali Pasha m'a répondu que c'était en vue de faciliter la tâche du prince qu'il s'était adressé aux Puissances, bien que le projet lui avait été communiqué officieusement, que si le Prince était sûr de marcher avec la Chambre sans modifier la

ing the organization of the Rumanian state was the exclusive concern and right of the United Principalities [131], the Porte and the representatives of the guaranteeing powers persisted in claiming that these modifications could not be made without their participation [132]. Under the circumstances, Prince Cuza maintained a firm position, considering the right of adopting the constitution as the right of the United Principalities — a conference of the Great Powers having at most the role only to subsequently recognize the will of the country — and proposed the postponment of the reorganization of the Rumanian state in wait for a more favourable conjucture [133].

The analysis of the incident caused by the Turkish circular note of November 12, 1863, and in particular the categorical protest and denial of the Rumanian Government and the withdrawal of the circular note by the Porte, who tacitly confirmed the Rumanian denial, points to the fact that Turkey as well as the United Principalities, through their official diplomatic organs, acted in accordance with international usage governing the relations of sovereign states without any evidence of the specific relations between suzerain and vassal countries.

The consistent activity of the modern Rumanian state aiming at creating an independent status in international relations, reflected the struggle of internal forces for their liberation from the regime of Ottoman suzerainty and of the guarantee of the Great Powers, and recorded important results by acquiring gradually the right of direct participation in international life, expressed in some cases by the exercise of sovereign prerogatives which marked and at the same time shortened the path it still had to pursue to reach full independence. The progressive conquest, a result of the struggle of the people's masses, constituted the process of quantitative accumulation leading to the qualitative leap represented by the acquirement of the state independence.

By the struggle of the Rumanian people, vigorously continued after the Union, by its sacrifice on battlefields during the Rumanian and Russian war against Turkey (1877), Rumania conquered its state independence, internationally sanctioned by the Berlin Treaty (1878).

Convention, la circulaire serait retirée" *N Bordeanu to the Prince's Cabinet*, Constantinople, November 24, 1863, *loc cit*, Rumanian MS, no 4863, sheet 242ʳ (Cuza's Archives, vol VII); see also *N Bordeanu to Baligot de Beyne*, Pera, November 13/25, 1863, *loc. cit*, Rumanian MS no 4859, sheets 142ʳ—145ʳ (Cuza's Archives, vol III)

131 *Agent of the United Principalities at the Porte to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, Constantinople, November 30, 1863, *loc cit*, sheet 141ʳ

132 *Agent of the United Principalities at the Porte to the Minister for Foreign Affairs of the United Principalities*, December 9, 1863, *loc cit*, Rumanian MS no. 4863, sheet 259ʳ (Cuza's Archives vol. VII).

133 By the proclamation of the Statutes, May 2, 1864; see also p. 192 *supra*.

NOMS DE FEMMES ROUMAINS PROVENANT DE VOCATIFS GRECS

par A. GRAUR

J'ai expliqué (« Bulletin Linguistique », IV, 1936, p. 194—196) par une influence du vocatif la forme du nominatif de certains noms d'hommes roumains : d'une part Πέτρος, sous l'influence du vocatif *Petre*, devient *Petre* (ensuite également *Petrea*), d'autre part 'Ιωάννης, ayant au nominatif et au vocatif la même forme, *Ioane*, devient au nominatif *Ion* (sur le modèle des noms tels que *Simion*, voc. *Simioane*).

Aux exemples rassemblés dans l'article cité, il faut ajouter, à mon avis, une série de noms de femmes, tirés de vocatifs grecs en -ω. Il existe en grec un grand nombre de diminutifs et d'hypocoristiques féminins en -ω, que l'on a pu prendre en roumain pour des vocatifs féminins (cf. en roumain *Ioana* « Jeanne », voc. *Ioano*).

Je ne connais qu'un seul exemple qui ait subi un traitement différent. De Ἑλένη on a en grec un diminutif 'Ελέγκω (A. Boutouras, Τὰ νεοελληνικὰ κυρία ὀνόματα, Athènes, 1912, p. 64), représenté en roumain par la forme *Elencu*. Selon N. A. Constantinescu, *Dicționar onomastic românesc*, Bucarest, 1963, p. 50, la forme roumaine proviendrait du russe (?), mais on la rencontre en Roumanie dans une société où prédominait l'influence grecque. Quoi qu'il en soit, elle est isolée quant à la formation, un nom de femme roumain terminé en *-u* inaccentué devant être considéré plutôt comme une chose bizarre.

De toute façon, un grand nombre de noms grecs en *-o* passés en roumain ont suivi une autre voie, ils ont notamment été pris pour des vocatifs et on leur a refait des nominatifs roumains en *-a* :

Catinca, gr. Κατίγκω (Boutouras, p. 55, qui note que Kretschmer, *Der lesbische Dialekt*, Vienne, 1906, p. 381, le prend à tort pour un emprunt au slave). Constantinescu, p. 48, insère la forme roumaine, très répandue, sans aucune explication.

Costanda, gr. Κωστάντω (Boutouras, p. 75). Constantinescu a l'air de le considérer comme une formation roumaine, tirée du masculin

Costand, qui pourtant est pour ainsi dire inconnu, tandis que le féminin *Costanda* a été assez fréquent et peut encore être rencontré de nos jours.

Despa, gr. Δέσπω (hypocoristique de Δέσποινα, Boutouras, p. 89). Constantinescu regarde la forme roumaine comme résultant d'un « abrègement populaire », mais à vrai dire ce type d'hypocoristique est peu courant en roumain.

Frosa, gr. Φρόσω (Boutouras, p. 67). Constantinescu insère cette forme, sans commentaire, sous *Eufrosina*, pensant, sans doute, qu'il s'agit d'un abrègement de *Frosina*. Le russe connaît le diminutif *Фроська*.

Manda, gr. Μαντώ (tiré de Διαμαντή, Boutouras, p. 144). Selon Constantinescu, ce serait là une « contraction » de *Smaranda*.

Mara, gr. Μάρω (manque chez Boutouras). Selon Constantinescu, nous aurions là un hypocoristique de *Marana* ou *Marato* ; ce n'est certainement pas le cas pour les exemples trouvés à l'époque moderne.

Smara, gr. Σμαρώ (Boutouras, p. 146). Selon Constantinescu, la forme roumaine serait tirée en roumain de *Smaranda*.

Stasa, gr. Στασώ (Boutouras, p. 57). Constantinescu ne connaît qu'un masculin, *Stase*, tiré de *Anastasie*.

Il serait difficile d'affirmer que partout la solution que je propose est la seule possible (j'ai laissé de côté plusieurs exemples qui m'ont semblé moins nets). Mais ne pas en tenir compte me semble en tout cas plus risqué.

LE GRAND TRÉSOR DE MONNAIES ET LINGOTS DES XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLES TROUVÉ EN DOBROUDJA SEPTENTRIONALE

NOTE PRÉLIMINAIRE*

par OCTAVIAN ILIESCU
et GAVRILĂ SIMION

Une équipe de la ferme agricole collective de la commune de Mihail Kogălniceanu (district de Tulcea) qui procédait au début d'octobre 1962 à des terrassements sur la colline d'Uzunbaïr [1] (du périmètre de la ferme), afin d'y planter des vignes, y a découvert un riche trésor médiéval composé de trois vases enfouis sur une distance d'environ 13 m en ligne droite. Le premier, en cuivre et à anse de fer, contenait :

19 monnaies byzantines, hyperpères frappés pendant le règne des empereurs : Jean Vatatzès (1222—1254), 7 exemplaires ; Andronic II, seul (1282—1295), 3 exemplaires ; Andronic II et Michel IX (1295—1320), un exemplaire ; Andronic II et Andronic III (1325—1327), 4 exemplaires ; Andronic II et un empereur associé non déterminé (Michel IX ou Andronic III), 4 exemplaires ; 24 lingots d'argent en forme de barre ; 5 bijoux : un bracelet en or, un autre en argent, un fragment de bracelet en métal vulgaire, mais doré, et deux anneaux en or.

Le second vase, en poterie et pourvu de deux anses, a été brisé par le coutre de la charrue du tracteur et son contenu éparpillé dans la terre. Les travailleurs qui l'ont découvert ont recueilli en tout 9 205 monnaies

---

* Ce trésor a été présenté pour la première fois dans une communication faite par les auteurs à la séance du 26 mai 1963 de la Société numismatique roumaine. L'étude détaillée de toutes les pièces qui le composent est en préparation.

[1] *Uzunbaïr* signifie en turc la *Colline Longue*.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., II. 1–2, p. 217—228, BUCAREST, 1964

Fig. 1. — a, trésor n°. I ; b, hyperpère émis par Théodore II Lascaris ; c, hyperpère émis par Andronic II et Andronic III associés.

d'argent, antérieurement conservées dans ce vase ; ce sont en général des aspres tartares de la Horde d'Or, à savoir des émissions des khans Touda Mengou (1280—1287), Toula Bouga (1287—1290) et Toktai (1290—1312), ainsi que des imitations ou des falsifications de ces monnaies.

Quant au troisième récipient, en cuivre comme le premier, il contenait 34 lingots d'argent de la même forme que les précédents et 7 lingots d'argent de formes et dimensions irrégulières.

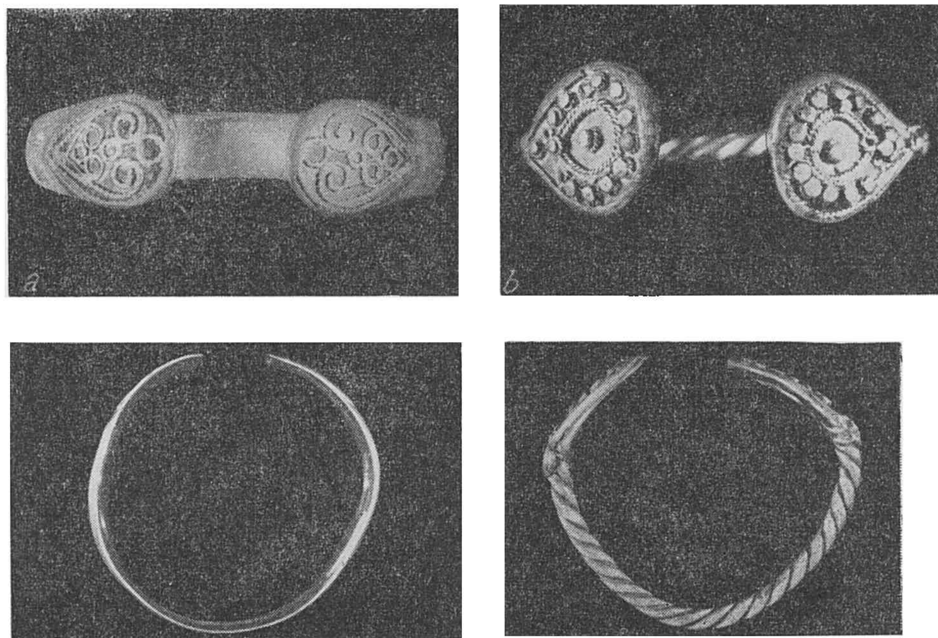


Fig 2 — a, le bracelet d'or, b, le bracelet d'argent

L'ensemble du matériel a été recueilli avec soin par ceux qui l'avaient découvert et déposé aux autorités locales, qui l'ont remis au musée de la ville de Tulcea.

Le mauvais temps n'a pas permis d'effectuer sur place des recherches archéologiques. Elles ont été entreprises par le musée en question au printemps et pendant l'automne de l'année 1963. A cette occasion, on a tout d'abord déterminé l'endroit exact où avait été trouvé le second vase, dont on a recueilli quelques tessons et encore trois pièces tartares. Les recherches se poursuivant, le 30 avril 1963, à environ 3 m de cet endroit, on a trouvé un nouveau vase de terre cuite contenant : 176 hyperpères byzantins en or, émis par les empereurs : Jean Vatatzès (168 exemplaires), Théodore II Lascaris (1254—1258) (4 exemplaires) ; Andronic II, seul (un exemplaire) ; Andronic II et Michel IX (un exemplaire) ; Andronic II et Michel IX ou Andronic III (2 exemplaires) ; 34 lingots d'argent en barres et 5 lingots d'argent de forme irrégulière.

Les recherches archéologiques se sont également poursuivies sur les lieux pendant l'automne de l'année 1963, quand on a découvert trois autres trésors. Le V[e] trésor était formé d'un vase en poterie contenant 5 882 pièces de monnaie d'argent tartares. Un VI[e] trésor comprenait 1 191 pièces d'argent tartares déposées directement dans la terre. Enfin, un VII[e] trésor, caché immédiatement au-dessus du VI[e], se composait d'un

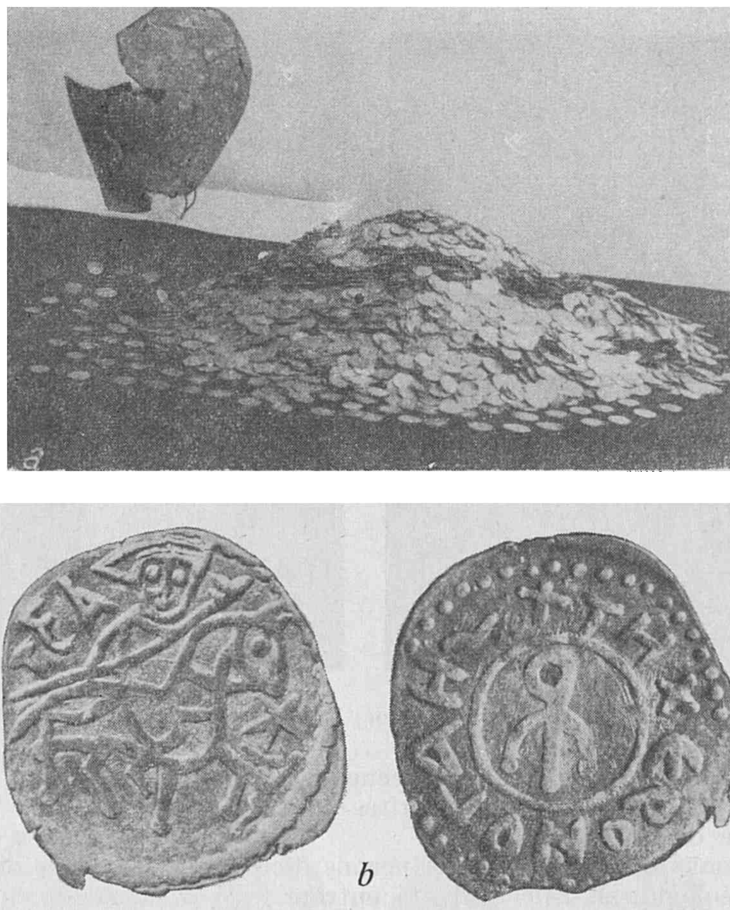


Fig 3 — a, trésor no II ; b, aspre émis au nom du grand émir Nogai.

vase en céramique contenant 7 159 monnaies d'argent tartares. Le total des pièces découvertes sur la colline Uzunbair dans les conditions indiquées ci-dessus donne le résultat suivant :

195 hyperpères byzantins en or, à savoir 175 de Jean Vatatzès, 4 de Théodore II Lascaris, 4 d'Andronic II, 2 d'Andronic II et Michel IX, 4 d'Andronic II et Andronic III, 6 d'Andronic II et Michel IX ou Andronic III ;

23 440 pièces d'argent, aspresde la Horde d'Or émis par les khans Touda Mengou, Toula Bouga et Toktai ; un exemplaire porte le nom de Nogai ; imitations et falsifications des monnaies tartares ; fragments de monnaies tartares ;

92 lingots d'argent en barres et 11 lingots d'argent de formes irrégulières ;

5 bijoux : deux bracelets, dont l'un en or et l'autre en argent, un fragment de bracelet en métal doré et deux anneaux d'or ;

6 vases, dont trois en cuivre et le reste en terre cuite.

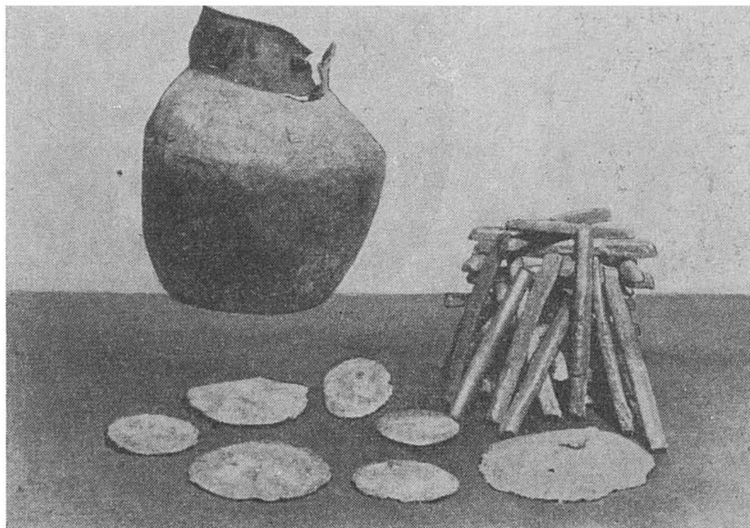
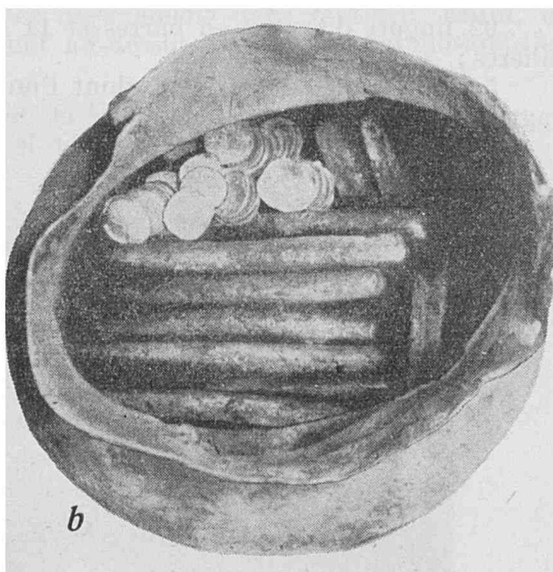


Fig. 4 — Trésor n° III.

Ces pièces sont actuellement toutes conservées au musée de Tulcea ; leur étude étant en cours, la liste dressée ci-dessus sera éventuellement complétée par des précisions nouvelles. Pourtant, vu l'importance particulière de cette trouvaille, nous exposerons succinctement dans la présente note quelques observations que l'on peut faire dès maintenant, ainsi que les conclusions d'ordre général tirées des recherches encore inachevées, concernant l'immense matériel numismatique et archéologique livré par les trésors découverts sur la colline d'Uzunbair.

Les observations archéologiques faites sur les lieux, aussi bien immédiatement après la première découverte qu'ultérieurement, à l'occasion des fouilles pratiquées au printemps et à l'automne de 1963, ont permis de constater que l'ensemble du trésor avait été déposé sur une pente assez prononcée sans être trop abrupte, à faible distance du tracé de la vallée qui descend de la colline d'Uzunbair, l'endroit étant ainsi facilement repérable. L'examen des profils archéologiques exécutés sur

une surface étendue a fait ressortir l'uniformité des couches de terre de toutes les sections et sur toute leur longueur. Fait caractéristique, la terre de la couche végétale continue en profondeur, en présentant une légère



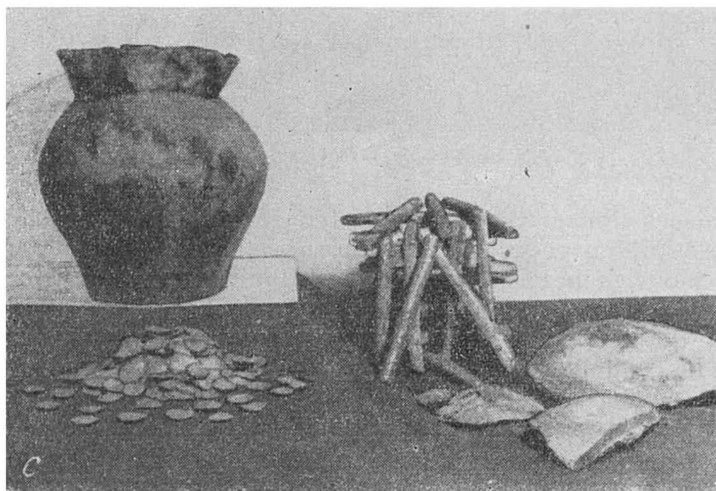


Fig 5. — Trésor n° IV : a, vase et trésor *in situ* ; b et c, contenu du vase.

différenciation tirant sur le brun, jusqu'à 0m60. Sur toute la surface du terrain, il est fréquent de rencontrer des restes pourris de racines d'arbres, ce qui indique une ancienne zone de forêt. Une dernière observation archéologique se rapportant à la présente peut être faite à proximité de l'endroit de la découverte des vases II et IV, où l'on a constaté l'existence

d'un lit de pierres de moyenne grandeur, trouvées à une profondeur de 0m 30 sur une surface de 0m70 × 0m50. A la même profondeur, on a également découvert des fragments de petites plaques de cuivre qui semblent provenir d'un vase.

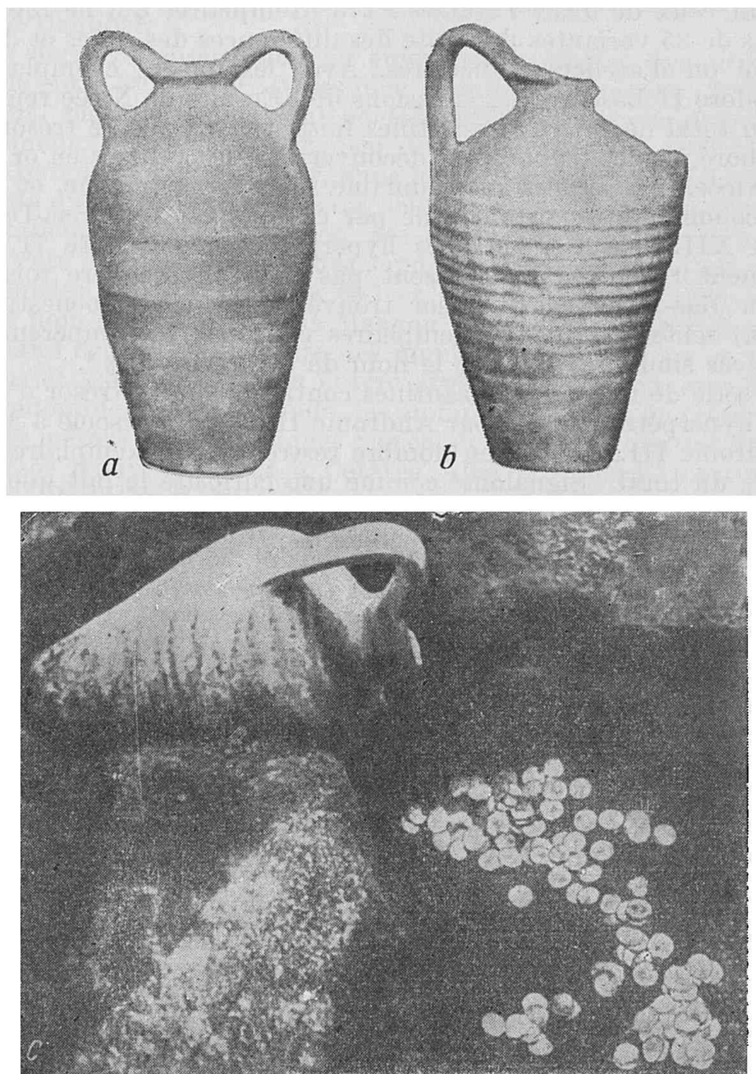


Fig. 6. — a, vase du trésor no VII ; b, vase du trésor no V ; c, trésors no VI (pièces déposées à même la terre) et VII (avec le vase respectif)

Passant à l'examen du trésor, nous commencerons par les monnaies, la plus importante catégorie de pièces, non seulement du point de vue numérique, mais aussi pour leurs implications d'ordre historique et économique. Nous avons vu qu'elles forment deux groupes : le premier,

moins nombreux, ne comprend que des hyperpères byzantins en or ; le second est composé d'une quantité massive de monnaies d'argent tartares, avec des imitations et des falsifications de ces mêmes monnaies.

Parmi les hyperpères byzantins, les plus anciens et les plus nombreux sont ceux de Jean Vatatzès : 175 exemplaires qui ne représentent pas moins de 25 variantes par suite des différences des sigles et des signes d'émission ou d'ateliers monétaires. Avec les quatre exemplaires émis par Théodore II Lascaris, les émissions de l'Empire de Nicée représentent 91,7 % du total des pièces byzantines faisant partie de ce trésor. Le fait est corroboré par les nombreuses découvertes d'hyperpères en or de l'Empire de Nicée, disseminées en Roumanie sur une vaste zone, et il atteste le rôle économique important joué par ces monnaies au Bas-Danube au cours du XIII[e] siècle [2]. Mais les hyperpères de Théodore II Lascaris, extrêmement rares [3], n'apparaissent pas pour la première fois dans la région du Bas-Danube : le trésor trouvé en 1957 à Stoeneşti (district d'Hîrşova) renfermait deux exemplaires émis par cet empereur, à côté de 20 pièces similaires portant le nom de Jean Vatatzès [4].

La série de monnaies byzantines continue dans le trésor d'Uzunbair avec les hyperpères frappés par Andronic II, seul ou associé à Michel IX ou à Andronic III. Ils sont en nombre restreint : 16 exemplaires, c'est-à-dire 8,3 % du total. Signalons comme une curiosité le fait que le trésor dont nous nous occupons est dépourvu de toute pièce de monnaie de Michel VIII Paléologue, émise soit pendant son règne à Nicée (1259—1261)[5],

---

[2] Octavian Iliescu, *Au sujet des hyperpères « ad sagium Vicinae »*, communication présentée le 28 mai 1961 à la séance de la Société numismatique roumaine ; Idem, *Sur les hyperpères byzantins et leur rôle économique au Bas-Danube aux XIII[e]—XIV[e] siècles*, communication présentée le 16 décembre 1963 à l'Association des Etudes byzantines de Bucarest. Ces communications, encore inédites, font ressortir le rôle économique tout particulier, rempli au Bas-Danube par les monnaies byzantines en or de l'Empire de Nicée au XIII[e] siècle, rôle déduit de l'analyse des découvertes monétaires et des sources contemporaines.

[3] Dans le trésor découvert vers 1840 à Smyrne ou à Brousse, en Asie Mineure, sur environ 1000 hyperpères d'or, six seulement avaient été émis par Théodore II Lascaris et six autres par Michel VIII Paléologue, le reste étant des hyperpères frappés par Jean Vatatzès. Au sujet de ce trésor, cf. Michael Metcalf, *John Vatatses and John Comnenus Questions of Style and Detail in Byzantine Numismatics*, dans « Greek, Roman and Byzantine Studies », III, 1960, n° 4, p 203 sqq , avec la bibliographie antérieure. Un autre exemplaire, émis par Théodore II Lascaris, a été découvert en 1925 au cours des fouilles archéologiques de Corinthe ; *ibidem*, p. 207.

[4] Sur le trésor de Stoeneşti, cf. Bucur Mitrea, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », IX, 1958, n° 27, p. 155 ; Idem, dans « Dacia », N. S , II, 1958, p. 493—494. Nous présentons ici encore à ce chercheur nos sincères remerciements ; c'est avec son aimable permission que nous avons pu examiner les monnaies du trésor de Stoeneşti, déposées dans les collections de l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la R. P. Roumaine. Au sujet de ce trésor, cf. aussi Octavian Iliescu, dans « Studii şi cercetări de numismatică », III, 1960, p. 495 ; Michael Metcalf, *op cit.*, p. 207, note 22

[5] Le seul exemplaire connu aujourd'hui a été trouvé il y a un siècle à Giurgiu, sur le bord du Danube, en même temps qu'un hyperpère de Jean Vatatzès ; ces deux pièces, acquises par le Cabinet numismatique de la Bibliothèque de l'Academie de la R P Roumaine (enregistrées sous le n° 1644/1960), ont été présentées par Octavian Iliescu à la séance de la Société numismatique roumaine, le 6 février 1961 Elles ont été publiées par le même dans *Caiet selectiv de informare asupra creşterii colecţiilor Bibliotecii Academiei R P.R.* (Cahier sélectif d'information sur l'augmentation des collections de la Bibliothèque de l'Académie de la R P.R), 4, 1962, p. 357—358, n° 493—494.

soit après la restauration de l'Empire byzantin à Constantinople (1261—1282)[6]. Si les hyperpères portant le nom d'Andronic II et de Michel IX représentent des émissions que l'on rencontre en Roumanie d'une manière relativement fréquente, ceux frappés par Andronic II, seul ou associé à Andronic III, apparaissent pour la première fois chez nous dans le trésor d'Uzunbair[7].

Une dernière observation au sujet des monnaies byzantines : leur poids varie entre $3^{gr}95$ et $3^{gr}10$; les plus nombreuses pèsent $3^{gr}70$—$3^{gr}60$. Toutes ont, par conséquent, un poids inférieur à celui que devrait avoir, théoriquement, l'hyperpère byzantin de cette époque : $4^{gr}42$[8].

Les monnaies tartares sout, dans leur grande majorité, des émissions de la Horde d'Or ; des dyrrhèmes ou, selon la dénomination donnée par les sources italiennes contemporaines, des *aspri baricati*[9]. Jusqu'à présent, elles n'ont été étudiées que par des sondages. On a constaté ainsi qu'elles ont été émises entre les années 683 et 699 de l'hégire (1284—1300) et portent le nom des khans Touda Mengou, Toula Bouga et Toktai. A côté des monnaies originales, il existe des nombreuses imitations et même des pièces fausses (ces dernières en cuivre argenté). Les monnaies émises en Crimée prédominent. Grosso modo, les monnaies tartares du trésor d'Uzunbair ont les mêmes caractéristiques que celles d'Oţeleni (district de Huşi)[10] ou du trésor trouvé en 1904 à Cetatea Albă (Belgorod-Dnestrovski, en U.R.S.S.)[11]. Parmi les monnaies les plus intéressantes de ce groupe, nous signalerons la présence d'une pièces en argent que l'on peut décrire comme suit :

Av. ΤΕΔ/'ΡΩ dans le champ. Cavalier à droite, portant une longue lance.

Rs. + ΤΗΧΕΡΟ (pour ΤΥΧΗΡΩ) ΝΟΓΑΗ[12]. Au centre un tamga.

AR. 17 × 19 mm. Poids $1^{gr}30$.

---

[6] Jusqu'à présent, on a trouvé à deux reprises en Roumanie des pièces émises par Michel VIII Paléologue après la réoccupation de Constantinople. Dans le trésor trouvé en 1945 à Isaccea, outre 5 hyperpères de Jean Vatatzès et 8 d'Andronic II et Michel IX, il y avait aussi un hyperpère émis par Michel VIII, du type commun ; un autre exemplaire, du même type, aurait été trouvé en 1812 à Bucarest et il est entré dans la colllection du Cabinet numismatique de la Bibliothèque de l'Académie de la R P. Roumaine (n° d'enregistrement 1641/1960). Sur le trésor d'Isaccea, cf Emil Condurachi, *Un nou tezaur de monete bizantine*, Bucarest, 1949, 5 p (l'exemplaire émis par Michel VIII Paléologue, non signalé dans cette étude, se trouve aujourd'hui dans la collection du musée de Tulcea).

[7] Les hyperpères frappés pendant le règne commun d'Andronic II et d'Andronic III se trouvent en nombre relativement grand en Bulgarie Cf T Guérassimov, *Les hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie*, dans « Byzantinobulgarica », I, 1962, p 213—236

[8] Cf Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, dans « Rivista italiana di Numismatica », t. II, V^e série, LIX, 1957 et extrait, Perugia, sans date, p 2 (de l'extrait).

[9] D'après le nom du khan de la Horde d'Or, Berke ou Baraka (1256—1266). Cf. G Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, Paris, 1878, p. 462.

[10] Cf Octavian Iliescu, *Monede din tezaurul descoperit la Oţeleni (raionul Huşi, reg Iaşi)* dans *Arheologia Moldovei*, II—III, 1962—1963, p. 367—407.

[11] Cf L. L Polevoi, *К топографии кладов и находок монет, обращавшихся на територии Молдавии в конце XIII—XIV вв*, dans «Известия Молдавского филиала Академии Наук СССР» 4, **31**, 1956, p. 101.

[12] Nous devons cette lecture au chercheur I. Barnea, auquel nous exprimons ici encore nos sincères remerciements.

Il s'agit probablement d'une monnaie locale inconnue, émise (à Vicina ?) sous l'autorité du grand émir Nogai dont la personnalité a dominé l'histoire de l'Etat mongol de la Horde d'Or pendant les deux dernières décennies du XIII[e] siècle. Il mourut, on le sait, à l'automne de 1299, dans une bataille livrée au khan Toktai [13].

Les lingots forment eux aussi deux groupes. Les plus nombreux sont des barres à deux faces, faiblement incurvées aux deux extrémités. L'une des faces forme un demi-cercle légèrement aplati ; l'autre est plate et traversée dans sa longueur par un sillon irrégulier. La longueur des barres varie de 134 à 159 mm, la largeur de 9 à 18 mm et la hauteur de 11 à 15 mm. Leur poids oscille entre 172 et 219 gr. Mais la plupart pèsent de 197 à 205 gr, représentant, par rapport au total, plus de 70%. Par conséquent ces barres appartiennent à la catégorie des unités pondérales appelées à Tana et à Caffa *sommi* [14], d'un poids théorique récemment établi à 206,5 gr[15]. Ce fait trahit l'origine orientale des lingots du trésor d'Uzunbair. L'unité pondérale *sommo* a été également adoptée en Moldavie, où des documents internes attestent son existence en 1476 (objets de culte donnés au monastère de Putna et dont le poids est indiqué en *sommi*) [16] et en 1518 (objets semblables donnés au monastère de Neamţ) [17]. Les barres du trésor d'Uzunbair sont presque toutes marquées sur l'une des faces (la face inférieure) de lignes droites qui s'entrecoupent parfois ; il n'existe néanmoins aucune concordance entre le nombre des lignes et le poids des barres. Tous les lingots de ce genre sont au titre de 900—925$^0/_{00}$ d'argent.

Dans le second groupe entrent les lingots de formes irrégulières : disques, ellipses, fragments découpés au ciseau, généralement plats, ayant une base droite et la face supérieure légèrement bombée vers le centre. Tout comme les barres, ils ont été obtenus par fusion. Leur poids varie entre 31 gr et 1^{kg} 995 gr, mais, leur titre ne dépasse pas 900$^0/_{00}$. Les deux groupes totalisent l'un dans l'autre 25 kg environ. Le trésor d'Uzunbair est la première découverte comprenant des lingots d'argent, connue jusqu'ici dans la région du Bas-Danube [18].

La troisième catégorie de pièces entrant dans la composition de ce trésor comprend les objets de parure. Le bracelet d'or, d'un poids de 41^{gr}5, a une longueur de 80 mm ; ses extrémités sont aplaties et décorées

[13] Au sujet de Nogaï, voir Bertold, Spuler, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland, 1223—1502*, Leipzig, 1943, Ed. Otto Harrassowitz, p 64—76

[14] Explication du terme *sommo* = *şaum*, dérivé d'*aqsom* = blanc, *ibidem*, p 390.

[15] Cf. G A. Fédorov-Davydov, *Денежно-весовые единицы Таны в начале XIV в (по данным франческо Пеголотти)* dans «Советская Археология» 3, 1958, p 72

[16] Voyez Ioan Bogdan, *Documentele lui Ştefan cel Mare*, I, Bucarest, 1913, p 210 et sqq.

[17] *Ibidem*, p 213

[18] En Transylvanie, on a recueilli des lingots d'argent accompagnés de monnaies et de bijoux, dans des trésors datant des XIII[e] —XIV[e] siècles et trouvés à Streja-Cîrţişoara-Scoreiu (district de Făgăraş) ; K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei*, Bucarest, 1958, Ed. Acad R P R., p. 124 ; Băiţa-Nucet (district de Beiuş) ; Z L , dans « Numizmatikai Kozlony » XVII, 1918, p. 109 ; Amnaş (district de Sibiu) ; Richard Weisskircher, *Geldfund in Hamlesch*, dans « Siebenburgische Vierteljahrsschrift », 58, 1935, p. 229—237. Signalons encore le trésor trouvé en 1928 à Kalipetrovo-Silistrie (Bulgarie) qui comprenait des pièces byzantines en or émises entre les années 976 et 1118, deux fragments d'une barre d'or, pesant 18^{gr} 80 et 27^{gr} 92 et des objets de parure du même métal , G. Severeanu, *Tezaurul din Kalipetrovo (Silistra)*, Cluj, 1931, 8 p., 17 fig.

de motifs gravés. La partie extérieure forme un angle aigu et est dépourvue de motifs décoratifs. Le bracelet d'argent pèse 40 gr et a une longueur de 85 mm ; il est en torsade. Ses extrémités sont aplaties, ouvertes et décorées d'une granulation semblable à celle des bracelets découverts à Voineşti (district de Jassy) et à Oţeleni (district de Huşi) [19]. Le fragment de bracelet en métal doré a une longueur de 67 mm et une largeur de 14 mm. Il porte imprimé au milieu, sur la partie extérieure, un motif constitué de quatre feuilles dans un entrelac géométrique. Les deux anneaux d'or sont minces, d'un diamètre de 23 mm et d'un poids de 1^{gr}5 ; ils sont dépourvus de toute ornementation.

Quant aux vases renfermant la plupart des pièces décrites ci-dessus, nous ne nous y attarderons pas dans cette note préliminaire.

Quelles seraient les conclusions d'ordre économique et historique que l'on peut tirer d'ores et déjà au sujet du trésor découvert sur la colline d'Uzunbair ? Nous devons souligner d'abord sa valeur considérable, intrinsèque et d'échange. La comparaison des monnaies et lingots avec un étalon commun — l'hyperpère byzantin par exemple — donnerait une assez belle somme, pouvant atteindre 3 000 hyperpères d'or [20]. A une époque où à Péra, le quartier génois de Constantinople, une maison valait 40 hyperpères et un bateau tout équipé ne coûtait pas plus de 230 hyperpères [21], ces 3 000 hyperpères représentaient une fortune énorme, un trésor public ou, peut-être, étant donné la présence de pièces de parure, l'avoir d'un riche marchand du pays.

Par ailleurs, la découverte d'un trésor aussi massif trahit l'existence au Bas-Danube de centres urbains fortement développés vers la fin du XIII^{e} siècle et le commencement du suivant. Nous nous référons en premier lieu à Vicina, la célèbre ville médiévale du Danube, dont la localisation à Isaccea prend corps de plus en plus [22]. Ce stade de centre urbain très évolué était atteint dans ce temps-là par une autre localité au moins de cette région : Kilia. Nous y trouvons en 1360—1361 dans l'exercice de ses fonctions un notaire génois, Antonio di Podenzolo, dont les actes subsistent encore [23]. Mais l'essor de ces centres urbains dépendait du développement de la production de biens de consommation dans la région du Bas-Danube. Les marchandises qui y étaient produites, les céréales

---

[19] Cf Dan Gh. Teodor, *Tezaurul feudal timpuriu de obiecte de podoabă descoperit la Voineşti-Iaşi*, dans *Arheologia Moldovei*, I, 1961, p 245—262 ; Idem, *Obiectele de podoabă din tezaurul feudal timpuriu descoperit la Oţeleni (raionul Huşi, reg. Iaşi)*, dans *Arheologia Moldovei*, II—III, 1962—1963, p. 343—361.

[20] La détermination d'une équivalence plus précise ne saurait être faite qu'après examen de toutes les monnaies d'argent du trésor. Les chiffres indiqués ici ne sont donnés qu'à titre d'orientation

[21] Prix empruntés au recueil de G I Brătianu, *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa à la fin du treizième siècle (1281—1290)*, Bucarest, 1927, passim

[22] Cf. P. Ş. Năsturel, *Aşezarea oraşului Vicina şi ţărmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », VIII, 1957, p. 297—301.

[23] Sur ce notaire, voyez Robert-Henri Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévale dans les archives italiennes*, dans « Mélanges d'archéologie et d'histoire » (Ecole française de Rome), LX, 1948, p. 187—188.

surtout, étaient achetées aux domaines féodaux par les négociants des villes de la contrée et revendues avec un bénéfice maximum sur les marchés du bassin de la mer Méditerranée. En échange de ces produits, pénétraient en Valachie et dans une mesure moindre, sur le territoire de la Moldavie, des monnaies étrangères ou d'autres moyens de paiements, comme les lingots d'argent, apportés pas ces marchands. Sans connaître le processus de développement des forces de production locales et l'accroissement consécutif du volume de marchandises devenues disponibles dans le cadre de l'économie interne, on ne peut pas comprendre l'essor des centres urbains mentionnés ci-dessus, ni le mode de pénétration d'une si grande quantité de monnaies et lingots d'argent au Bas-Danube. A ce point de vue, nous ferons remarquer que l'endroit de la découverte de ce grand trésor se trouve à 17 km au sud de Tulcea, sur la route, très fréquentée dans l'antiquité et au moyen âge, qui conduit de Mangalia à Constantza et de là à Tulcea et Vicina.

La dernière conclusion d'ordre historique que l'on peut formuler au sujet du trésor d'Uzunbair porte sur les causes de son enfouissement. Il est hors de doute que ce trésor a été caché à la veille d'événements dont le détenteur de cette fortune craignait l'incertitude. Compte tenu du *terminus post quem* indiqué par les monnaies d'Andronic II et Andronic III (1325—1327), ces événements pourraient être les troubles occasionnés par l'expédition tartare de 1335 environ [24], qui porta certainement un rude coup à la ville de Vicina et obligea le possesseur de cette immense fortune de la cacher sur la colline d'Uzunbair, afin de la mettre en sûreté.

Telles sont les principales observations et conclusions que permet déjà l'examen du trésor d'Uzunbair dont l'étude détaillée suit son cours.

Note additionnelle. Cet article était déjà sous presse lorsque, à la suite de nos démarches, la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine obtint, grâce à l'amabilité de la Direction des Archives d'Etat de Gênes, le microfilm des actes passés à Kilia par-devant le notaire génois Antonio di Podenzolo, cité plus haut. C'est ainsi que nous avons eu la possibilité de prendre connaissance de ces actes dont nous avons récemment souligné l'importance pour l'histoire économique de notre pays [25]. En nous limitant au cadre de cet article, retenons pour le moment le fait que les actes rédigés à Kilia par Antonio di Podenzolo confirment l'emploi dans la circulation locale des espèces livrées au jour par le grand trésor d'Uzunbair, à savoir les hyperpères byzantins, les aspres, appelés quelquefois aspres de Kilia, et les *sommi* (lingots) d'argent. Ces actes mentionnent églement l'emploi de l'argent brut (les lingots de formes et poids irréguliers du trésor d'Uzunbair).

---

[24] *Istoria Romîniei*, II, Ed. Acad. R. P. Roumaine, Bucarest, 1962, p 154

[25] Octavian Iliescu, *Actes notariés génois rédigés à Kilia en 1360—1361*, communication présentée à la Société roumaine de numismatique à la séance du 27 décembre 1964.

CONTRIBUTION À UNE BIBLIOGRAPHIE DE *TURCICA* ESPAGNOLS (XVIe — XVIIe SIÈCLES) *

par DINU A. DUMITRESCU

C'est un fait notoire que les imprimés espagnols des XVIe et XVIIe siècles sont assez peu connus, d'abord en raison de leur extrême rareté [1].

C'est pourquoi la parution de la bibliographie de José Simón Díaz est particulièrement importante, car elle met, pour la première fois, à la portée du monde savant une bibliographie contenant la description des impressions espagnoles concernant l'empire ottoman parues au cours de la période comprise entre la dernière décennie du XVe siècle et la première moitié du XVIIe . Ce travail élaboré par Simón Díaz comprend la description de 204 imprimés espagnols, consacrés intégralement ou d'une manière fragmentaire à l'empire ottoman et parus pendant la période indiquée ci-dessus.

De cette façon, nous pouvons nous faire une idée assez précise de la manière dont s'est manifesté en Espagne l'intérêt au sujet des Turcs par des imprimés et, par suite de la présence dans cette bibliographie

---

* José Simón Díaz, « Cien fichas sobre .. »
III *Los Turcos* (*1492—1617*).
(tirage à part du n° 13 de la revue « El Libro Español »).
IX *Los Turcos* (*1617—1650*)
(tirage à part du n° 16 de la revue « El Libro Español »)
Madrid, I N L E (= Instituto Nacional del Libro Español), 1959, 9 p (III) + 9 p. (IX).
(Publicaciones del Departamento de Bibliografía del I N.L E. n°<V>(et<n°>XI).

[1] En ce sens, le catalogue par Werner Krauss des impressions espagnoles de la période culturelle de l'histoire de l'Espagne dite « Le siècle d'or » (*el siglo de oro*, 1550—1700) est édificateur. Werner Krauss, *Altspanische Drucke im Besitz der ausserspanischen Bibliotheken*, Berlin, Akademie-Verlag, 1951 (Berichte uber Verhandlungen der sachsichen Akademie der Wissen-

de la description des nombreuses feuilles d'information courante parues occasionnellement au cours du XVI[e] siècle et de la première moitié du XVII[e], il nous sera possible d'établir comment était informée l'opinion publique espagnole sur certains événements de l'histoire de l'empire ottoman.

Ces feuilles d'information portaient différentes dénominations, mais elles étaient plus particulièrement connues sous le nom d'*avisos*, *copia de avisos*, *copia de una carta*, *relación breve*, *relación vardádera*, *verissima relación* ou seulement *relación*, jusqu'à l'apparition de la presse périodique et, longtemps après, elles ont constitué le moyen le plus efficace d'information précise de l'opinion publique au sujet d'événements contemporains.

Fort souvent, les textes de ces « journaux » nous transmettent des informations très précieuses et intéressantes sur des événements historiques, fait parfaitement explicable si nous réfléchissons que bien des fois les textes de ces journaux s'appuyaient sur des relations des témoins oculaires ou des événements relatés et sur de nombreuses informations provenant de rapports diplomatiques adressés aux chancelleries des Etats de l'Europe centrale et occidentale.

La plupart de ces « journaux » parlent des luttes contre les Turcs dans le bassin occidental de la Méditerrannée, mais il ne manque pas non plus d'informations portant sur des événements qui se déroulèrent dans la partie asiatique de l'empire ottoman (cf. les contributions, n° 15).

Trois « journaux » de 1535, édités initialement sous forme de lettres, s'occupent des actions entreprises par Charles V contre le pirate algérien Barberousse [2].

Nous constatons qu'au XVI[e] siècle nombreux sont les « journaux » mentionnés comprenant des informations au sujet de la bataille de Lépante

schaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse, t. 97, livraison 17, 112 p) établissant le catalogue des impressions espagnoles existant dans 28 bibliothèques allemandes et une bibliothèque autrichienne (Nationalbibliothek Wien), ne réussit à en trouver que quelques milliers, ce qui, sans doute, ne représente pas une trop riche recolte

H de la Fontaine Verwey, *Une presse secrète du XVI[e] siècle Abel Clémance, imprimeur à Rouen*, dans *Mélanges d'histoire du livre et des bibliothèques offerts à Monsieur Frantz Calot*, Paris, Librairie d'Argences, 1960 (Bibliothèque Elzévirienne Série Etudes et documents), p 81 montre que « l'on pourrait comparer l'état present de la bibliographie du XVI[e] siècle à une carte géographique de l'Afrique d'il y a cent ans Si les côtes et les pays avoisinants sont bien connus, on voit a l'intérieur du continent de nombreuses taches blanches représentant les régions inconnues qui attendent encore la visite des explorateurs » Cela s'applique parfaitement non seulement à la bibliographie des imprimés espagnols du XVI[e] siècle mais aussi à ceux du XVII[e]. De même, Marie-Thérèse Laurcilhe, dans le compte rendu du livre de Pedro Bohigas Balaguer *El Libro español*, essai historique, Barcelone, G Gili, 1952, dans le « Bulletin des Bibliothèques de France », tome VII, 1962, n° 12, p 756, montre que « Le livre espagnol ancien est peu connu » Les impressions espagnoles anciennes étant, comme déjà dit, très rares, une série de bibliographes ont établi des catalogues d'impressions espagnoles anciennes conservées dans de grandes bibliothèques européennes et américaines Par exemple Fernando Bruner y Prieto, *Los incunables ibericos de la Bibliothèque nationale de Paris* (*Epilome*), Palma de Mallorca, 1924, *Spain and Spanish America in the Libraries of the University of California A Catalogue of books* Berkeley, California, 1928—1930, 2 vol, G Ganga, *Lista de obras de autores españoles de la biblioteca de la Universidad Carolina de Praga*, dans « Boletín de la Academia de la Historia », XCVIII, 1931, p 770—791

[2] TRASLADO *de la carta que el Emperador y Rey nuestro señor embio al Duque de Cala-*

et des luttes avec les Turcs dans le centre et le sud-est de l'Europe pendant la dernière décennie dudit siècle (époque de Michel le Brave et de Sigismond Báthory).

La bataille navale de Lépante (en grec Ναύπακτος du 7 sept. 1571), où les flottes espagnole et vénitienne remportèrent une brillante victoire sur la flotte de l'empire ottoman, suscita un grand intérêt chez les contemporains. Pour illustrer ce fait, il suffit, croyons-nous de rappeler que le grand Titien eut, probablement en 1572, c'est-à-dire lorsqu'il accomplissait ses 94 ans, assez de force pour peindre un grand tableau représentant l'allégorie de cette bataille [3].

L'intérêt accordé aux guerres contre les Turcs du temps de Michel le Brave et de Sigismond Báthory est démontré par la publication d'une foule de « journaux » en Espagne, journaux qui à maintes reprises ne tarirent pas d'éloges pour les victoires de ces deux princes sur les Ottomans.

Le grand dramaturge Lope de Vega dédia même un drame à Sigismond Báthory, où il est question également de Michel le Brave.

Il s'agit du drame intitulé « L'étonnant prince transylvain » ou « L'Etonnant capitaine » (*El prodigioso principe transilvano* ou *Prodigioso capitán*) [4].

---

bria 2 feuillets Bibliothèque Nationale (Madrid), cote · R 12. 804 ;

TRASLADO *de la carta que la Emperadriz y reyna nuestra señora embio al cabildo de la sancta yglesia de Toledo* , f. 1 et 2 autres feuilles Bibliothèque Nationale (Madrid), cote : R 12 804 , TOMA *de Tvnez Traslado de la carta que embio su Real magestad de la imperatriz nuestra señora al Cardenal y . cabildo de Sevilla* , Seville, Bartolomé Perez 2 feuilles « con una mapa » Ces trois impressions sont décrites par J. Simón Díaz, *op cit.*, II (1498—1617), pages 1—2 C Gollner, *Turcica Die europaischen Turkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, t. Ier, Bucarest, Editions de l'Académie de la R P.R. — Berlin, Akademie-Verlag, 1961, ne connaît pas ces trois impressions. Pour des impressions en d'autres langues que l'espagnol et concernant les luttes contre Barberousse en 1535, cf C Gollner, *op cit*, nos 516—519, 521—522, 525, 527—528, 530—537, 539—542, 544—547, 551, 553—560, 566—567, 570—575 (tous parus en 1535) La bibliographie de Gollner est très imparfaite ; cf les comptes rendus qu'en ont faits Mihail Guboglu, dans « Studii şi cercetări de bibliologie » (Etudes et recherches de bibliologie), Bucarest, V, 1963, p 377—391 et Franz Babinger, dans la « Deutsche Literaturzeitung », février 1963 On annonce que Madame Jane Laroche prépare une ample étude sur Barberousse, fondé aussi sur des sources orientales (turques) (Cf Jane Laroche, *Des documents inédits découverts à la bibliothèque du Vieux Sérail. Quatre ports français pris sur le vif des Turcs*, dans « Connaissance des arts », n° 135, mai 1963, p 122—125)

[3] Ce tableau fait partie de la collection du Musée du Prado à Madrid Reproduction dans Hans Tietze, *Tizian—Leben und Werk*, Vienne, 1936, Phaidon-Verlag, Volume de planches, 280 pl

Pour la bataille navale de Lépante, cf Aparici y García, *Colección de documentos relativos a la célebre batalla de Lepanto, sacados del Archivio General de Simancas*, Madrid, 1847

[4] Al Popescu-Telega, *Două drame de Lope de Vega interesînd istoria şi literatura românilor* (Deux drames de Lope de Vega intéressant l'histoire et la littérature des Roumains), Craiova, « Ramuri », 1936, 39 p. Ce drame, imprimé pour la première fois au début du XVIIe siècle, a été réimprimé par A. Schaffer, *Ocho comedias desconocidas*, Leipzig, « F A Brockhaus », 1887, le tome I est faussement attribué à Louis Vélez de Guevara N Iorga, *Istoria literaturilor romanice în dezvoltarea şi legăturile lor* (Histoire des littératures romanes dans leur développement et leurs rapports), Bucarest, t. II (—1600), 1920, p 217, note 4, montre que le poème Galomaquía « semble avoir été écrit entre 1 600 et 1610, car on y mentionne « La Valachie » — grâce à Michel le Brave et le « Transylvain » — Sigismond Báthory » — donc d'autres mentions au sujet de la Roumanie dans l'œuvre de Lope de Vega. Disons aussi que l'œuvre de William Shakespeare, le grand contemporain anglais de Lope de Vega, renferme des mentions rela-

Dans sa bibliographie, Simón Díaz reproduit le titre d'un *aviso* concernant Michel le Brave et qu'ignorent la bibliographie et l'histoire roumaine; nous le reproduisons également: « Verdadera relación de la victoria que Michael Bayboda (de la Balachia), a alcançando contra el Gran Turco, en la toma de Nicopoli. Succedido en Octubre de 98. Sevilla. Rodrigo Cabrera. 2 foi. (Salvá, *Catálogo*, II, n° 3.108) ». (José Simón Díaz, *op. cit.*, III, p. 7) [5].

Simón Díaz donne aussi la description d'une édition de la version espagnole d'une lettre adressée par Mahomet III à Sigismond Báthory, édition imprimée à Séville chez Rodrigo Cabrera en 1595 [6]. Nous avons signalé autrefois une autre édition espagnole de cette lettre, imprimée encore chez le même typographe de Séville, en mentionnant aussi l'édition décrite également par Simón Díaz. Mais nous n'avions pas pu donner une description de cette édition car à cette date nous ne connaissions pas encore la bibliographie de Simón Díaz et du fait aussi que le travail d'Antonio Palau y Dulcet, *Manual del librero hispanoamericano*, t. VIII, Barcelone, 1954—1955, p. 75, n°s 147347, ne renferme qu'une mention sommaire de cette édition, mention également utilisée par nous.

Voici la description de cette édition faite par Simón Díaz :

---

tives aux Turcs. Cf N Iorga, *op. cit*, t II, p 360, note 3, et Samuel C Chew, *The crescent and the rose Islam and England during the Renaissance*, New-York, Oxford University Press, 1937, *Index* (*sub voce*) Sur la présence dans l'œuvre de Lope de Vega de références à d'autres peuples que l'espagnol, on a entrepris de nombreuses études, dont certaines très sérieuses Nous rappellerons les suivantes : L Karl, *Relations du théâtre national d'Espagne avec l'histoire hongroise*, Budapest, 1916 ; idem, *Lope de Vega et l'histoire hongroise*, dans « Bulletin hispanique », Bordeaux, 1936, XXXVIII, p. 59—62, Aurélio Miró Quesad S, *América en el teatro de Lope de Vega*, 1935 ; Marcos A Morinigo, *América en el teatro de Lope de Vega*, Buenos-Aires, 1946 (« Revista de filología hispanica », II[e] année, p. 257—260) Dans les œuvres de Lope de Vega les passages concernant les Turcs sont assez nombreux C'est pourquoi une étude spéciale s'imposeâ leur sujet, étude qui n'existe pas encore. Cette étude serait d'une réelle utilité pour une meilleure connaissance des pièces de Lope de Vega ainsi que pour la détermination de la chronologie des écrits de cet auteur dramatique, par l'établissement de la date inferieure de la rédaction des pièces, c'est-à-dire de la détermination de l'année quand une œuvre a pu être écrite. Nous mentionnons que dans la littérature dramatique italienne il existe aussi un drame ayant de nombreuses versions sur Michel le Brave. Il s'agit de la *Solteranea confusione ouero tragedia sopra la morte di Sinan Bassà, famoso capitano de' Turchi*, par Giulio Cesare Croce, parue en première édition, selon toutes probabilités, en 1614 (cf : N. Cartojan, *O dramă populară italiană a lui Giulio Cesare Croce despre Sinan Paşa şi vitejiile romîneşti* (Un drame populaire italien de Giulio Cesare Croce sur Sinan Pacha et les actes de valeur des Roumains). Extrait du *Volumul omagial pentru fraţii Alexandru şi Ion I. Lepădatu*, Monit. officiel. Imprimerie Nationale, Bucarest, 1936, 10 p. + 3 pl. fasc).

[5] Pour d'autres « Journaux » contemporains parus dans d'autres langues que l'espagnol et concernant les guerres avec les Turcs dans le centre et le sud-est de l'Europe, à la fin du XVI[e] siècle, cf Alexander Appony, *Hungarica Ungarn betreffende im Auslande gedruckte Bucher und Flugschriften*, t. I et III, Munich, 1903 et 1925 ; Emil Weller, *Die ersten deutsche Zeitungen (1505—1599)*, Tubingue, 1872 ; K. M Kertheny, *Ungarn betreffende deutsche Erstlingsdrucke (1454—1600)*, Budapest, 1880 ; C[arl] Gollner, *Michael der Tapfere im Lichte des Abendlandes Berichte « Neuer Zeitungen »*, Sibiu, 1943 ; Dinu A Dumitrescu, *Tipărituri contemporane cu caracter de circumstanţă referitoare la Mihai Viteazul* [Impressions contemporaines à caractère circonstanciel concernant Michel le Brave], dans « Studii şi Cercetări ştiinţifice. Istorie » XIII, 1962, fasc 1, p. 140, note 5 (références bibliographiques), Dinu A Dumitrescu, *Une édition inconnue d'une « Newe Zeitung » imprimée en Hongrie en 1595*, dans « Magyar Konyvszemele », (1963) LXXIX, n°s 1—2, p 120, note 1 (références bibliographiques).

[6] Dinu A. Dumitrescu, *Tipărituri* , p 141, n° II.

« [CARTA de Mahomet Tercer Emperador de los Turcos, escripta al Serenissimo Sigismundo Batori, Principe de Transilvania, Moldavia, Valachia, & c. Traduzida de lengua Turquesca en Lengua Italiana en Roma, en la Estampa del Gabia, en el Año de Mil y quinientos y noventa y cinco.] [Sevilla, Rodrigo de Cabrera.] 1 feuillet. 30,5 cm. Madrid, Biblioteca Nacional, cot. : V—224—2 ». (Simón Díaz, *op. cit.*, III, p. 6).

Mais les descriptions de Simón Díaz sont tout à fait défectueuses. Comme on le sait bien, le bibliographe qui décrit une impression ancienne et rare doit tenir compte au moins des éléments suivants · reproduction fidèle de la page de titre et du colophon, indication du format d'une page entière, indication des éléments décoratifs de la page de titre (gravures, marques typographiques, encadrements, etc.), indication de la signature lorsque l'imprimé a une pagination réduite, et lorsque les pages ou les feuilles de l'impression ne sont pas numérotées, même s'il y a un grand nombre de pages, la signature sera obligatoirement indiquée. D'ailleurs, comme on le sait, le bibliographe a le devoir d'indiquer un ou plusieurs dépôts où est conservé l'imprimé respectif et de mentionner les travaux bibliographiques ou d'un autre genre où est cité ou décrit l'imprimé en question. La bibliographie de Simón Díaz ne respecte pas ces règles de présentation des impressions anciennes. Les textes des feuilles de titre des imprimés décrits dans son livre ne sont pas toujours reproduits intégralement et chaque nouvelle ligne du titre n'est pas séparée de la précédente par une barre ; c'est là l'un des plus grands défauts de ses descriptions.

La nécessité que chaque nouvelle ligne du titre soit séparée de la précédente par une barre découle tout d'abord du fait que la description bibliographique d'un imprimé où n'est pas respectée cette règle ne peut pas être distinguée de la description d'une édition ou d'un nouveau tirage du même imprimé parus la même année, confondant ainsi les divers tirages ou éditions de la même œuvre, fait incommode, car c'est en se fondant sur la détermination des divers tirages ou éditions que l'on peut constater l'importance de la demande du public, chose extrêmement importante pour l'histoire culturelle des livres. Dans la bibliographie faisant l'objet du présent compte rendu, on n'indique pas le format d'une page entière de l'imprimé respectif, mais on indique seulement pour certaines impressions la hauteur, en centimètres, d'une feuille entière. Des renvois à d'autres bibliographies ou travaux mentionnant l'imprimé décrit font généralement défaut, mais lorsqu'on les donne, cela est absolument nécessaire car le titre du travail respectif est reproduit d'après l'œuvre à laquelle on renvoie.

La bibliographie de Simón Díaz est incomplète, ce qui est un autre grand défaut de son travail.

Nous donnerons ci-dessous, dans l'ordre chronologique, la description de 18 impressions ignorées de la bibliographie en question. Quelques-unes sont décrites *de visu* et d'autres le sont d'après une série de travaux bibliographiques. Nous tenons à préciser que ces *addenda* sont le fruit de

recherches sommaires entreprises par nous. Des recherches plus attentives et de longue durée pourraient sûrement porter le nombre des compléments possibles à un chiffre dépassant celui même des imprimés décrits dans le travail en question.

IMPRIMÉS ESPAGNOLS CONCERNANT LES TURCS INCONNUS DE LA BIBLIOGRAPHIE DE J. SIMÓN DIAZ

1. « Las felicíssimas nuevas de la victoria que su Magestad ha avido de la ciudad de Africa » (Túnez), Madrid ?, 1550, in 4° gothique de 2 feuilles. [Antonio Palau y Dulcet, *Manual del librero hispanoamericano*, t. V, Barcelone, Libreria Palau, 1951, p. 273, n° 87.237].

2. Ulloa Alf., « Commentarios del sig. Alf. U. della guerra que el principe don Hernando Alvarez de Toledo duque de Alva ha hecho contra Guillelmo di Nansau, principe di Oranges y otras rebeldes de Flandres el a. 1568. Juntamente con lo que passado ha entre la Reyna de Inglaterra y el Embaxador Catolico y el sobre dicho Duque, sobre la detencion de algunos naos de Rey Catolico, en los puertos de Inglaterra y de los Ingleses y sus bienes en Flandes. Y lo que mas ha acontecido hasta la muerte de Principe de Conde. Con la uenida del Gran Turco Soliman en Vngaria y su muerte sobre Zequet : A Venise, in — 4°. [Jean Théodore Graesse, *Trésor de livres rares et précieux*, t. VI, *seconde partie*, Dresde, 1867, p. 224].

3. « LIBRO DELL'ORIGINE, ET SVCCESSIONE DEL- // L'IMPERIO DE' TURCHI // COMPOSTA DA VASCO DIAS TANCO, et nouamente tradotta dalla Lingua Spagnola // nella Italiana per il Signor Alfonso di Vlloa. NEL QVALE SI CONTENGONO molte cose notabili et degne di memoria, // (fleuron) // CON PRIVILEGIO. // (marque typographique) // IN VINEGIA APRESSO GABRIEL GIOLITO DE'FERRARI. M D LVIII. » 237[—238] p. Format du texte : ... [p. 2—12 (dédicace) : « ALL'ILLVSTRISSIMO // SIGNOR ,IL S. GIORLAMO, MARTINEGO, CONTE DI GABBIANO, ET DELLA Mottella : et Conduttiere di gente d'arme della Serenissima Signoria di Vinegia. ... », *datée* : « ... Venetia a'XX di De- // cembria. M D LVII. // Di V.S. Illustrissimo Affetionatissimo, et deuotissimo // Seruitore Alfonso di Vlloa. » p. 13 : « AVTORI DA QVALI E' STATA TRATTA QVESTA OPERA. » p. 14—15 : « I PRINCIPI CHE HANNO REGNATO NELL' IMPERIO TVRCHESCO. »
p. 221—232 : « TAVOLA DE' CAPI = // TOLI, CHE NEL PRESENTE LIBRO SI // CONTENGONO».
p. 233—236 : « AL MAG. ET MOLTO // REVERENDO MONS MIO OSSERVANDISS // M. ROCCO SCARABORSA, // DIGNISSIMO ARCIPRETE // DI CIVIDAL DI FRIVL », datée : « Da Venetia al primo di // Marzo. M D LVIII. // Di V. S. // Seruitore Alfonso di Vlloa » (p. 236).
p. 237 : « IN VINEGIA APRESSO GA = BRIEL GIOLITO DE'FERRA = RI M D LVIII. »
p. 238, la marque typographique de Gabriel Giolito.
Bucarest, Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., cote I 383.629.

4. « Copia de una carta de la señoria de Venecia al serenissimo señor D. Juan de Austria sobre el alegria de la victoria, ofreciendosele para le empresa del siguente año. » Barcelone, C. Bornat, 1571, 4°, 4 p. to [Annio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. IV, Barcelone, 1951, p. 77, n° 61.094].

5. « Chronica del esforçado principe y capitan Iorge Castrioto Rey de Epiro, o Albania, traduzida del lenguaje Portugues en el Castellano, por Juan Ochoa de la Salde Prior perpetuo de Sant Juan de Letran. Dirigida al muy ylustre Señor Don Alonso de Baçan Commendador de Vallaga. Don Alvaro de Bacan primero marqves de Santa Crvz en Lisboa. Impresa con licencia e approbacion del consejo general de la Santa Inquisicion. Año de 1588 con privilegio real. » in — f° de 5 feuilles non numérotées + 191 numérotées + 3 f. non numérotées. Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, cote : Fol. Δ 626 ; Londres, British Museum, cote : 10.605, i. 3.

[Emile Legrand <et> Henri Gûys, *Bibliographie albanaise. Description raisonnée des ouvrages publiés en albanais ou relatifs à l'Albanie, du quinzième siècle à l'année 1900*, Paris—Athènes, 1912, p. 18, n° 42 [1]) ; Henry Thomas, *Short-title catalogue of books printed in Spain and of spanish books printed elsewhere in Europa before 1601 now in the British Museum*, London, 1912, p. 22].

6. « Obra nveva // mente echa, en conside-//ration de la mverte y miseria hv-//mana ; en laqual va enxerto vn breve compendio, de la vida // y muerte de da Cri^{ma}. Reyna de Francia, Doña Ysabel de Aus- // tria, biuda y veramente santa ; que murio en Viena a los veynte y // dos henero del anno 1592. echa por el Reuerendo padre // fray Mattheo Flecha de la horden de los Carmelitas, // Abad de Tijhan y Capellan de la Magestad Caes-//sarea van con ella otras cosilas Espiritu- // ales dignas deservistas. Dirigida al muy alto y poderoso Principe, el Ser^{mo}. Archiduq̃ Ernesto de Austria & c. ».

« Estanpadas en praga por Iorge Negrino // Impressor. Anno M. D. CXIII (*sic pro* **XCIII**). in —4° de 14 feuilles numérotées. Alexander Apponyi, *op. cit.*, t. III, p. 314—315, n° 1 891. *Es folgt Bl.* 7^{b} *ein Gesang an die Mutter Gottes, sieben Sonette an verschiedene Heilige und ein Gebet* : « A Christo nvestro Re-//demptor, para qve libre sv // yglesia dela persecution del Turco y herejes » (note Alexandre Apponyi, *op. cit.*, p. 315).

7. « Aviso del Aparato de la pompa y del nvmero de soldatos con que Mehemet Rey de Turcos partio de Constantinopla para yr a la guerra de Vngaria a los 20 de Iunio, de 1596. Publicato por Bernardino Becheri (sic !), de Savile, a la Minerva, con licencia de los superiores en Roma por.Nic. Mutio, 1596. »
A la fin : « Impressa en Sevilla, Rodrigo Cabrera, a la Madelena en la casa que era ospital del Rosario alli se vende » (Hacia, 1597). in — f° de 2 feuilles.

[Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. I, Barcelone, 1948, p. 588, n° 20.589].

Voici la description de l'original en italien : « AVVISO // Degli apparati, della pompa, et del // numero de' Soldati, con che Me-//hmet Re de Turchi partì di // Constantinopoli per veni-//re alla guerra di // Vngheria. // à dì 20. dì Giugno 1596. // Publicato per Bernardino Beccari da Sacile alla Minerua. // (ornement xylographié — une tête de femme)// Con Licenza delli Superiori. // In Roma, Per Nicolò Mutij. 1596. »

A la fin : « Con licenza de'Superiori. // IN ROMA, Appresso Nicolò Mutij. 1596 ». [4 f. numérotées ; format du texte 124×78 mm. Description faite d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. (Bucarest), cote : A. 7.908/15. Le texte de cet *avviso* a été publié dans *Hurmuzaki*, III/2, p. 503.

8. « Aviso de la Gran Batalla que ha passado cerca de Agria, ciudad de la Vngaria Superior, entre los exercitos de la magestad del Emperador, y el Serenissimo Principe de Transilvania, contra el gran Turco, a los 26 de Octubre 1596 ».
« Barcelona, por los herederos de Pablo Malo, 1597. » in — 4° de 2 feuilles.
[Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. I, p. 589, n° 20.590].

Voici la description de l'original en langue italienne : « Avviso della Gran Battaglia seguita presso Agria Città dell' Vngheria superiore tra gli esserciti della Maestà dell' Imperatore, et Sereniss. Principe di Transiluania, et quello del Gran Turco à di 26. d'Ottobre 1596. Doue s'ientende la morte di circa 70. mila Turchi, il sacco de'loro allogiamenti, et bagaglie, et la perdita di solo 5. mila fanti, et 500. cauali de nostri. Publicato per Bernardino Beccari da Sacille alla Minerua. Con licenza de'Svperiori. In Roma, per Nicolò Mutij 1596. »

A la fin : « In Roma, apresso Niccolò Mutij M. D. XCVI Con licenza de superiori. »

La présente description est empruntée à *Hurmuzaki*, III/2, p. 499—501, n° DXXXVIII, où le texte de cet *avviso* est reproduit d'après un exemplaire de l'ancienne Bibliothèque de l'Académie Roumaine, *avviso* conservé jadis sous la cote A. 7.908 (?) et que malgré nos recherches nous n'avons pas réussi à retrouver.

9. « CORONICA DEL // Esforçado Principe y Capitan // Iorge Castrioto, Rey de Epi-//ro ò Albania. TRADVZIDA DE LENGVA // Portuguesa en Castellano. // POR IVAN OCHOA DE LASALDE Prior perpetuo de san Juan de Letran //. (marque typographique : une main ouverte portant gravé un œil au-dessus de chaque doigt, avec l'inscription : « VIGILI LABORE ») // CON LICENCIA, En Madrid, por Luis Sanchez : // Año M. D. XCVII. // Acosta de Juan Montoya mercader de libros. »
2. f. non numérotées + 207 f. numérotées (imprimées sur deux colonnes) + 37 f. non numérotées :
Bucarest, Bibliothèque de l'Institut d'histoire de l'Académie de la R.P.R., cote III. 53. L.
Londres, British Museum (2 exemplaires), cotes : 814. l. 16 et 149. h. 16.
Paris, Bibliothèque de l'Ecole des langues orientales, cote : G.G. II. 14.
La feuille 2^r non numérotée (du début) : TASSA, datée : Madrid, 12 Août 1597 ; ERRATAS, signés Iuan Vasquez del Marmol.
La feuille 2^v (du début) non numérotée : LICENCIA, datée Madrid, 9 nov. 1596.
La feuille 207^v est blanche.
Les feuilles 1^r — 3^r (de la fin) non numérotées : « TABLA DE AIGVNAS // cosas notables desta Historia », qui ne respecte pas l'ordre strictement alphabétique dans le cadre de chaque lettre.

La feuille 3^r (de la fin) non numérotée : « En Madrid, por Luis Sanchez. // M. D. XCVII »[7].
[Émile Legrand <et> Henri Gûys, *op. cit.*, p. 22, n° 50, où l'on indique que ce livre est rarissime ; Henry Thomas, *op. cit.*, p. 22 ; Graesse, *op. cit.*, t. I, p. 117].

10. « Lettere de Sinan Bassà detto il Cicala al duca de Macheda vicerè di Sicilia, con la riposta (en espagnol) di esso signor vicerè al detto Cicalà ». B. Bonfadino : Rome, 1598. 4°. Londres, British Museum, cote : 106. d. I (2). [Henry Thomas, *op. cit.*, p. 23].

11. « AVISO // Venido por via de Ro-//ma en veynte y seys de Março, de mil y qui-//nientos y nouenta y nueue, de la felicissima // victoria que nuestro Señor ha sido seruido // dar al Bayuoda de la Valachia contra los Tur//cos. Con auisos de grãde importancia, y bue//nos successos que se han tenido contra ellos, // desde el año de mil y quinientos y nouenta y // cinco hasta agora, en que le han muerto pas- // sados de quinientos mil Moros ; y cobra- // do muchissimas ciudades, que las //tenia tyrannizadas. // (marque typographique) // CON LICENCIA. // In Çaragoça, por Iuan Perez de Valdiuielso. // M. D. XCIX. [4 feuilles, non numérotées ; signature : A2, A3. Les feuilles 1^v et 4^v sont blanches.
Deux feuilles 2^r — 3^r : AVISO (Concernant Michel le Brave).
Feuilles 3^v — 4^r : « TAMBIEN SE TIENE AVISO de Napoles de veynte y vno de Mayo de // mil y quinientos y nouenta y nueueo, del // buen successos de la galeras de Florencia », où l'on relate que cinq galères florentines ont occupé la forteresse turque de l'île de Chio, que tous les Turcs de cette forteresse ont été tués et que l'on a repris un drapeau que les Turcs avaient capturé, avec cinq galères, cinq ans auparavant. f. 4^r :« CON LICENCIA. // En Çaragoça, por Iuan Perez de Valdiuielso. // M. D. XCIX. »
[Nerva Hodoș, *Vitejiile lui Mihai-Vodă apreciate în Apus.* 1595—1599.

[7] Le titre de la version portugaise de la biographie de Skanderbeg, écrite par Marino Barlezio est le suivant : « Chronica do vileroso principe e invencivel capitão Jorge Castrioto, Senhor dos Epirenses on Albaneses.. Impressa em Lisboa em casa de Marcos Borges, Impressor del Rey nosso senhor. Anno de 1567 » In -f° de 245 feuilles. Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque Bodleienne (Oxford), cote . CC 4 Art Émile Legrand et Henri Gûys, *op cit*, p. 10, n° 28x Cette traduction a été effectuée par Francesco de Andrade, connu également pour un poeme sur les rivalités turco-portugaises dans l'Inde (Francesco de Andrade, O *Primeiro cerco, que os turcos puzeraõ á Fortaleza de Dio nas partes da India, defendida pelos Portuguezes.* Lx 1589 V : « Boletim bibliográfico da Biblioteca da Universidade de Coimbra », VIII, 1927, nos 7—12, note 63 de la p. 279—280 et Graesse, *op cit*, t. I, p. 117.) Pour les sources concernant Scanderbeg, cf Willy Steltner, *Zum Geschichtsbild des albanischen Nationalhelden Georg Kastriota genannt Scanderbeg,* dans « Zeitschrift fur Geschichtswissenschaft », IV, 1956, 5° livraison, p. 1033—1044 Il existe une bibliographie spéciale au sujet de Scanderbeg, mais qui est insuffisante du point de vue scientifique. Il s'agit du travail de Georges T. Petrovitch, *Scanderbeg* (*George Castriota*). *Essai de bibliographie raisonnée Ouvrages sur Scanderbeg écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque, et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours,* Paris, « Leroux », 1881, XXIX + 187 p. Émile Picot, l'un des plus grands bibliographes qu'ait eus l'Europe, a fait une critique sérieuse de cette bibliographie (cf. « Revue critique d'Histoire et de Littérature », n° 21, 22 mai 1882, p. 405—408). Au sujet du thème Scanderbeg dans la littérature universelle, v. l'article de B.B. Asholm, *Notes on the development of Scanderbeg theme,* dans « Comparative Literature », t. V, n° 1, p. 16—29 (publié par l'Université d'Oregon, Eugène Orégon), article où l'auteur prouve à souhait qu'il ne connaît pas tout l'essentiel de la bibliographie du thème Scanderbeg dans la littérature.

Documente din vremurile acelea publicate de... Cu o prefață de N. Iorga (Les prouesses du voévode Mihai appréciées en Occident, 1595—1599. Documents du temps publiés par... Avec une préface de N. Iorga), IIIe édition revue, Bucarest, juillet 1913. On y publie le texte espagnol original de cet *aviso* (p. 9—12) et sa version en roumain (aux p. 12—14, faite par Ramiro Ortiz et revue par N. Iorga et N. Hodoş (cf. N. Hodoş, *op. cit.*, la note de la page 14). C[arl] Gollner, *Michael der Tapfere...*, p. 83, n° 78 donne une description de cet *aviso*, mais d'après N. Hodoş (*op. cit.*) et non pas d'après l'original. La présente description est la première description complète de cette impression et nous croyons qu'elle était très nécessaire car l'exemplaire de l'impression décrite ici est, selon toutes probabilités, un *unicum*.
Bucarest, Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., cote : I. 196.618 [Ex libris Demetrii A. Sturza].

12. « La felicissima conqvista de la famosissima Ciudad de Buda Metropoli de la Vngaria, hecha per el exercito de su Magestad Cesarea ». Impressa en Barcelona en casa de Joa Amello. Ano MDCII. in- 8° de deux feuilles.

[Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. VI, Barcelone, 1953, p. 320, n° 106.452].

13. « DON IVAN // DE // AVSTRIA. // HISTORIA ; // POR // DON LORENZO VANDER // HAMMEN Y LEON, NATVRAL // DE MADRID, Y VICARIO // DE IVBILES //. Año / Ad omnia summa natus/1627. // CON PRIVILEGIO. // En Madrid, Por Luis Sanchez, impressor // del Rey, y del Reyno. // Acosta de Alonso Perez, Mercader de libros ».
f. 2r , au commencement, non numérotée : « Suma del priuilegio », datée 16 juillet 1626 et signée « El Licenciado Murcia // de la Llana » ; // « Suma de la Tassa ».
la f. 2v, au commencement, non numérotée : « APPROVACION DEL REVERENDO // Padre fray Lucas de Montoya, Predictor, y Coronista // general de la sagrada Religion de San // Francisco de Paula », datée : 26 novembre 1625 ; « APROVACION DEL MAESTRO // Gil Gonçalez Dauila, Coronista de // su Magestad », datée : 31 décembre 1625.
Les feuilles 3r — 4v , du début, non numérotées : « PROEMIO AL LECTOR // en la Historia del señor don Iuan // de Austria ».
Bucarest, Bibliothèque de l'Institut d'histoire, cote : Paris, Bibliothèque Rotschild, cote : n° du Catalogue 2512.
[Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. VI, Barcelone 1953. n° 112.131 ; Émile Picot, *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le Baron James de Rotschild*, t. III, Paris, « Damascène Morgand », 1893, p. 264—265, n° 2 512].

14. IL // NOVELLIERE // CASTIGLIANO // DI MICHIEL DI CERVANTES // SAAVEDRA ; // Nel quale, mescolandosi lo stile graue co'l faceto, si narrano // auuenimenti curiosi, casi strani, o successi degni // d'ammiratione : // E si dà ad ogni forte di persona occasione d'apprendere // e portretti Politici, e documenti Morali, e concetti // Scientifichi, e fruttuosi : // Tradotto dalla lingua Spagnuola nell'Italiana // Dal Sig. GVGLIEIMO ALESSANDRO // de Nouilieri, Clauelli : // E da lui fattiui gli Argomenti, e dichiarate nelli

margini // le cose più difficili. // (marque typographique) // IN VENETIA, Presso il Barezzi. M. DC XXIX. // Con Licenza de'Superiori, et Priuilegio. 8 f. non numérotées + 720 p.; format du texte:
p. 63—137 : «LO // AMANTE LIBERALE. // Nouella Seconda».

AGROMENTO *

«Vn Gentilhuomo da Trapani, città di Sicilia, // chiamato Ricardo, vien preso da'Turchi, con Leo // nisa sua innamorata, per via d'vno stranissimo ac-//cidente. In quell'infelice principio la forte si mo-//stra così cruda ad ambedue, che mentre son schia // vi, ella adopera contro di essi ogni sua rigidezza. // S'innamorano della schiaua Leonisa alcuni Tur- // chi, Signori di portata, e per farsene posseditori, // s'vccidono l'vn l'altro. Et in fine ella, e Ricardo, si // saluano carchi, e ricchi delle spoglie de' loro Padro // ni, e si maritano insieme». Pour l'original espagnol, cf. Miguel de Cervantes Saavedra, *Obras completas. Recompilación, estudio preliminar, prólogos y notas por Angel Valbuena* Prat, Madrid, « Aguilar », 1956, p. 808—831 (*El amante liberal*).
Bucarest, Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R., cote : II. 45.870.

15. « Copia de una carta escribó... Fr. Iacobo de Ambrosi Provincial de la Provincia de Armenia... en la qual le hace relación de un milagroso caso le acontenció a el con los Moros y Turcos... », Mallorca, Gabriel Guasp, 1631, 4° (Bover). José Simón Díaz, *op. cit.*, IX, p. 6, décrit une autre édition de cette impression parue chez Esteuan Liberos, Barcelone, 1631, dont la bibliothèque Nationale de Madrid possède un exemplaire (cote : V. 233—13).

[Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. IV, Barcelone, 1951. p. 79, n° 61.159].

16. « Parte veynte y ocho, de comedias de varios autores. Con licencia, En Huesca, par Pedro Bluson impressor de la Universitad. Año 1634. A costa de Pedro Escuer mercader de libros ». in —4° de 250 p. et 4 feuilles.
p. 217—234 : « El Principe Escanderbey. Comedia famosa de Luys Velez de Guevara ».
Madrid, Bibliothèque Nationale, cote : I—5.

[Emile Legrand <et> Henri Gûys, *op. cit.*, p. 26, n° 50*].

17. « Copia de la sentencia que el Gran Turco dio en 1°. de abril de 1636 en favor de los religiosos de San Francisco, en los pleytos con los griegos. Madrid, 1636 », in —f° de 2 feuilles.

[Simón Díaz, *op. cit.*, IX, p. 7, en décrit une autre édition, imprimée chez Miguel Sorolla, Valence, 1636 ; Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. IV, p. 79, n° 61.172].

18. « Copia del Manifest, o Edicte del Gran Turch, ab lo qual declara los motius que te de rompre la guerra ab la cristiandat, senyaladament ab la Religio militar de Sant Joan, Barcelona, en casa de Gabriel Nogues, Any MDCXXXXV ».

[Antonio Palau y Dulcet, *op. cit.*, t. IV, p. 81, n° 61233].

* N'appartient pas à Cervantès, mais au traducteur (cf. le titre du volume).

DIE DARSTELLUNG DER HAND IN DER RUMÄNISCHEN UND BULGARISCHEN DIPLOMATISCHEN PRAXIS

von EMIL VÎRTOSU

In bezug auf das mundliche oder bildliche Vorhandensein der Hand in der rumanischen oder bulgarischen diplomatischen Praxis, werden wir einige hochst interessante Falle in der rumanischen so wie in der bulgarischen diplomatischen Praxis angeben, nachdem wir vorher die Art, in der sie in der Folklore erscheinen und die dazu gehorige Erklarung angefuhrt haben werden.

Ein moldauisches Märchen, das von Tudor Pamfile gesammelt wurde, erzählt, daß Adam einmal seine Hand auf eine Art feuchten Baustein aufgelegt hatte und die Hand ware in dem noch frischen Ton eingepragt geblieben. Der Stein wurde weiter vom Satan im Ofen gebrannt und von diesem Ereignis ruhrt die Sitte des Schreibens mit Unterschrift und Stempel her, erstens durch Legen der Hand und spater nur des Fingers [1].

In der vorliegenden Arbeit werden wir die Verwendung der Hand als mundlichen Ausdruck oder als graphische Darstellung studieren, so wie sie aus einigen moldauischen und walachischen Dokumenten hervorgeht. So z.B. schenkt Petre Şchiopul, der Furst der Moldau, am 4. August 1583, in Jassy, dem Kloster des Heiligen Sava, in der Nahe von Jerusalem, einige, von ihm selbst gekaufte Hauser in Jassy. Es ist also eine persönliche Schenkungsurkunde, von einem Schreiber der furstlichen Kanzlei gänzlich in slawischer Sprache verfaßt; die Urkunde schließt mit einer damals laufigen Endformel: „Der Furst selbst hat befohlen".

Die rein private Natur der Urkunde ist nicht nur aus dem Zweck und der Art der Schenkung zu ersehen, sondern schon aus der Tatsache

[1] Das Marchen wurde in „Ion Creangă" veroffentlicht, Bîrlad, XI, (1918), S 8—10 ; S. im selben auch N Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească*, I Bukarest 1929, S. 53—59, „*Zapisul lui Adam*".

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, 1–2, p. 241–253, BUCAREST, 1964

16 — c 338

daß der Furst, nachdem er die Urkunde mit seinem rautenformigen Siegelring besiegelt, mit eigener Hand unter dem Siegel auf rumanisch geschrieben hat : „Ich habe die Hand meiner Herrlichkeit darauf gelegt". Diese Formel wurde nie in den offiziellen Urkunden gebraucht, selbst dann nicht, wenn sie

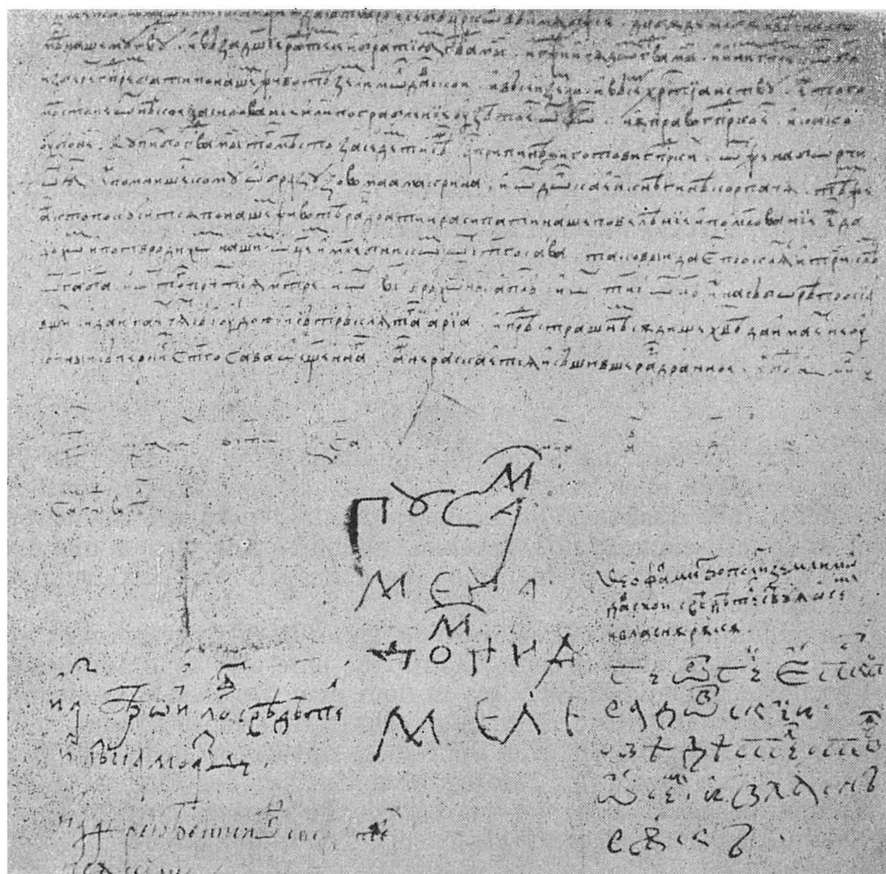


Abb. 1. — 1583, August 4, Jassy. Petru Şchiopul, Furst der Moldau, schenkt dem Kloster des „Heiligen Sava" aus Jerusalem einige herrschaftliche Hauser.

weder das Legen des Fingers oder der Hand, noch die Unterschrift (*subscriptio*) aufwiesen, so wie es in dieser Urkunde der Fall ist.

In der erwahnten Urkunde sind aber noch vier Zeugen vorhanden, deren Unterschriften neben der furstlichen Unterschrift stehen und zwar : links Stroitsch, der Große „Logofăt" (Großkanzler) und Andrej, der dritte „Logofăt" (Kanzler) ; rechts Theophan, der Metropolit von Moldau und Gheorghe, der Bischof von Rădăuţi. Nach Unterschreiben des ersten Zeugen, fugt er hinzu : „Zeuge, und meine Hand hier", desgleichen der zweite Zeuge. Der Metropolit und der Bischof fugen nach ihren eigenhändigen Unterschriften hinzu : „Ich bestatige dieses, und lege die eigene

Hand". Der obenerwähnte Text wurde von den Zeugen auf slawisch — die Kanzleisprache des Landes — geschrieben [2].

Es ist offensichtlich, daß im vorliegenden Fall das Handlegen — bloß als Formel — keineswegs dem Fingerlegen der Schriftunkundigen gleichzustellen ist, um so mehr als alle obenerwähnten Personen selbst unterschreiben und die Formel des Handlegens eigenhändig hinzuschreiben.

Ebenso darf die ähnliche Formel des Fürsten Petre Şchiopul nicht bloß als eine Formel betrachtet werden, die für eine nicht von dem Aussteller selbst geschriebene Urkunde angewendet wird, um sie damit zu beglaubigen [3].

In dieser Urkunde haben die Formeln „und meine Hand hier" oder „und meine eigene Hand" mehr Wert als die Unterschrift der vier Zeugen der fürstlichen Urkunde, deren eigenhändige Unterschriften den erwähnten Formeln vorangehen, um so mehr als diese Formeln von dem tatsächlichen Handlegen nicht begleitet werden. Wir sollen also daraus verstehen, daß in Wirklichkeit, die erwähnten Formeln des Fürsten und der vier Zeugen, nicht nur ihre einfache eigenhändige Unterschrift auf der Urkunde darstellen, sondern eine besondere Bestätigung der Urkunde, das Ablegen eines wichtigen Eides in einer feierlichen Form durch das symbolische und mündliche Handlegen eines jeden auf die Urkunde, also eine rituelle, als solche bewahrte Sitte.

Am 20. März (1631) verkauft der Logofăt (Kanzler) Şerban an Jupan Panga einen Bauplatz in Bukarest mit einem Haus und einem Keller gegen 3000 bani. Der Text des Vertrages endet mit der Liste der Zeugen und mit der folgenden Formel: „Und zur Bestätigung habe ich Siegel und Hand darunter gelegt". In der Tat, auf dem Vertrag befindet sich das Siegel des Ringes und die eigenhändige Unterschrift [4] des Verkäufers, was uns zu glauben berechtigt, daß hier das Handlegen, die eigenhändige Unterschrift bedeutet, aber immer in dem feierlichen Sinne des Wortes. Die Bestätigung für diese Auslegung geht aus einer früheren Urkunde her-

---

[2] Staatsarchiv — Bukarest, *Mănăstirea Sf. Sava—Iaşi* LX/3; slawischer Text Übersetzung und Faksimile teilweise veröffentlicht bei B. P. Hasdeu, *Arhiva istorică*, I, Bukarest, 1865, S. 127, Nr. 185; andere Reproduktion in *Culegere de facsimile pentru Şcoala de Arhivistică Seria română*, I, Bukarest, 1942, Tafel V; Übersetzung in *Doc. priv. ist. României*, A. XVI, Band III, S 274—275; Faksimile, *ebda*, *S* 554.

[3] „Die Hand" konnte die persönliche Anwesenheit des Fürsten beim Erstellen der Urkunde bedeuten, als ob er sich mit einer Entscheidung, die nicht ohne seine Kenntnis getroffen wurde, einverstanden erklärte. (Mündliche Mitteilung des Professors P. P. Panaitescu der seine Beweisführung auf die Behauptung von A de Bouard stützt — *Manuel de diplomatique française et pontificale*, I, Paris, 1929, 77, daraus hervorgeht, daß die Zeugen eines mittelalterlichen Privilegiums „firmatores oder manumissores" genannt wurden, „ainsi désignés parce que de coutume ils touchaient le document"), was mit einer tatsächlichen Anwesenheit gleich ist. Der auf rumänisch hinzugefügte Text des Fürsten Petre Şchiopul bedeutet, der Meinung des Prof P P. Panaitescu nach, eine zusätzliche Versicherung, im Vergleich mit den in Moldau üblichen Förmlichkeiten, da die Urkunde fürs Ausland bestimmt war (für das Kloster Hl. Sava, bei Jerusalem). Weiter werden wir unsere Auslegung führen

[4] Der Vertrag befindet sich im Staatsarchiv in Bukarest, A. N MMDCCCXXXI/1, rum. orig auf Papier. Etwas ähnliches auch in einer moldauischen Urkunde vom 5. Nov. 1628: „Und für größere Kraft und Bekräftigung, haben wir unser Siegel und unsere Unterschrift daruntergelegt und geschrieben haben wir". (Ders. Hs 628, f. 409, Kopie; s Generaldirektion des Staatsarchivs, *Catalogul documentelor moldoveneşti..* , II Bukarest, 1959, S. 104, Nr. 444).

vor und zwar aus dem Vertrag von Alba Iulia vom 20. Mai 1595 der zwischen Sigismund Bathory und Michael dem Tapferen geschlossen war. Die Gesandten des letzteren versichern Sigismund von ihrer Treue durch

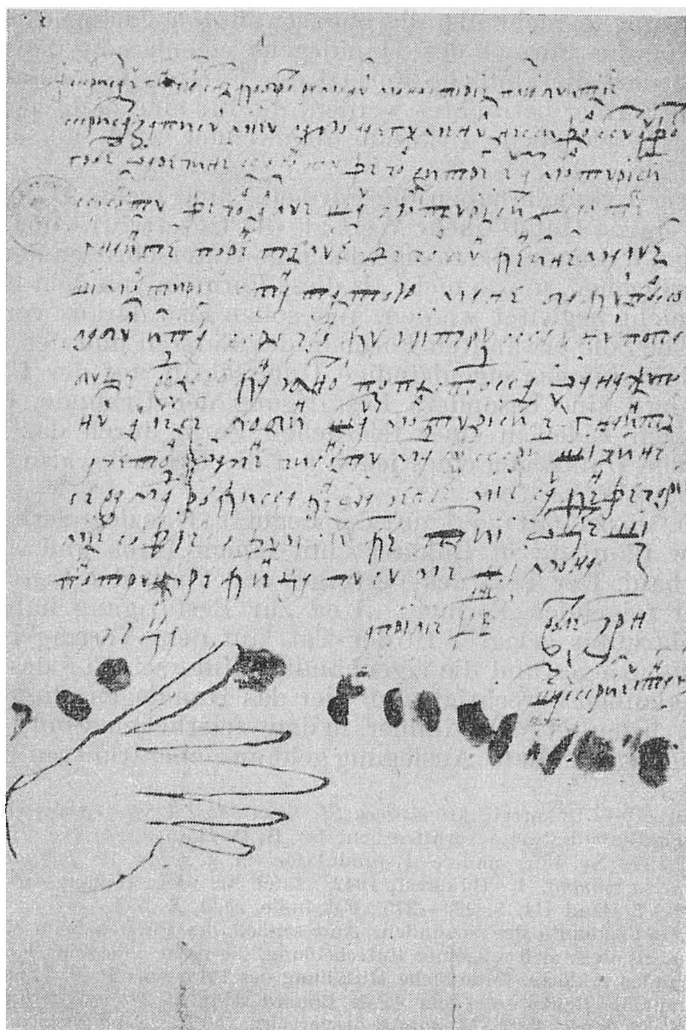


Abb 2 — 1642, April 22 Ghinciul, Sohn des Dobrotă, bekennt sich als Leibeigener des Klosters „Plumbuita".

Schwur und „hoc ipsum juramentum et manuum nostrarum subscriptione et pro proprio nostro sigillo corroborrantes" [5].

[5] Hurmuzaki, III, S 210, eine alte rumänische Übersetzung von M. Kogălniceanu, *Cronicele României*, I, Ausg. II, Buk., 1872, S 479, „Dieses mit unserer eigenhändigen Unterschrift bestätigend".

Ein anderer Fall: in einem einfachen Schreiben aus der Walachei vom 22. April 1642 ist die Formel fur die Gultigkeitserklarung die folgende: „Zur Bestatigung habe ich auch die Hand gelegt". Und das Schreiben weist tatsachlich, anstatt der Unterschrift, die rechte Hand mit allen funf Fingern auf: der Daumen ist auf dem Dokument aufgepragt und daneben, rechts, die anderen vier Finger. Dieses Handlegen befindet sich auf der von Logofăt Stan geschriebenen Urkunde im Namen von Ghinciul sin Dobrotă, Leibeigener des Klosters Plumbuita [6].

In diesem Falle konnten wir annehmen, daß das Handlegen nur eine, von einem Schriftunkundigen verwendeten Formel ware, dem gewohnlichen „Bestatigungsfingerlegen" gleich.

Eine kleine einfache Hand mit senkrecht nebeneinander stehenden Fingern befindet sich auf einer Urkunde von Matei Basarab zwischen den zwei Seiten des furstlichen Monogramms. (Die Urkunde befindet sich im Staatsarchiv zu Bukarest, leider haben wir ihre Bezeichnungsnummer nicht.)

In der Stempelkunde treffen wir auf einen ahnlichen Fall. Bei den Ausgrabungen von Buda (Buzău), hat V Drăghiceanu im Grabmal der Furstin Neaga, die Gemahlin des Fursten Mihnea, einen querovalen Goldring aus dem XVI Jahrhundert gefunden mit einer eingravierten ausgestreckten Hand auf dem Innenrand eines Halbmondes. Wir merken aber, daß dieser „Halbmond" eigentlich einen Ärmel darstellt, daraus die Hand zum Vorschein kommt. Folgender Text ist auf dem Ring graviert

(: + + ГОСПОЖАД НЕГ‡<Д> DOAMNA NEAGA)

was bedeuten will, daß der Ring der Furstin Neaga gehore, die nach 1623 lebte [7].

Wir mussen annehmen, daß die auf dem Siegelring eingepragte symbolische Hand die Bedeutung einer ähnlichen Hand habe, die in den Urkunden zu finden ist, da der gravierte Ring der Furstin Neaga, zum Besiegeln der Urkunden diente.

Ebenfalls, ist es zu erwagen, ob das Vorhandensein der Hand auf den Munzen eines Herzoges von Benevent aus Suditalien, aus dem VIII. Jahrhundert, sowie auf besonderen byzantinischen Spatmunzen (XIII. Jahrhundert) die Bedeutung der Vasalitat habe, wie allgemein ausgelegt wird [8], oder aber die symbolische Bedeutung, welche ihr die diplomatische

[6] Staatsarchiv Bukarest, *Mănăstirea Plumbuita*, XVI/7; das Schreiben befindet sich auf der zweiten Seite einer Urkunde auf deren ersten Seite eine Art Eidspruch von sechs Bojaren geschrieben steht, die bestatigen, daß Dobrotă und andere gesetzmaßige Leibeigene dem Kloster Plumbuita, schon seit Michael dem Tapferen, zugehoren

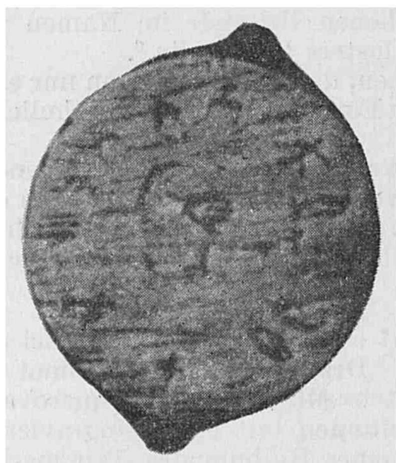
[7] V Drăghiceanu, *Săpăturile din Buda, Lapoş şi Tisău—Buzău*, aus dem „Bul Com. Mon. Ist.", Heft 70, Okt -Nov, 1931, Vălenii de Munte, 1931, S 18 und Bild 33

[8] V. Laurent ist der Meinung es ware keine Hand, sondern ein Handschuh dargestellt, der erwahnten mittelalterlichen Sitte gemaß (V Laurent, *Le Gant à Byzance, symbole monétaire et instrument de droit public*, in „Cronica numismatică şi arheologică", XIV (1939), S. 111—124, besonders S 121—122).

Die Hand ist auch auf anderen Munzen zu sehen auf byzantinischen, aus dem X-XII. Jh. (s. Warwick Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*,

Praxis und Siegelkunde zuschreibt, besonders wenn wir uns die Wichtigkeit der religiosen Symbole von Byzanz vor Augen fuhren.

Auch in der Bildhauerei findet man die Hand mit einer ganz bestimmten Bedeutung dargestellt, so z. B. die Außenflache eines Weihwasserbrunnens aus dem Jahre 1676 in der Kirche von Goleşti-Muscel (Wala-



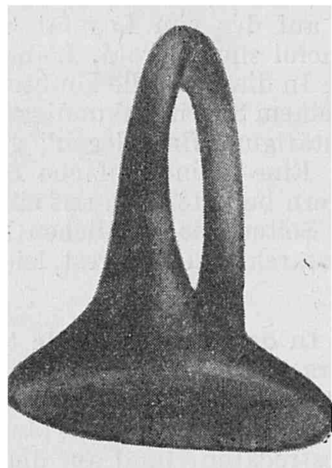


Abb. 3. — XVI.-XVII Jahrhundert. Der Ring der Furstin Neaga, Gemahlin des Fursten Mihnea.

chei) weist eine darin eingemeißelte Hand mit dem Namen Dumitru (ДУМИТРУ) auf; die Auslegung dieser Handdarstellung ware: (die Hand von) Dumitru, bezw. Dumitru hat den Weihwasserbrunnen bauen lassen [9].

Dieses Studium umfaßt nicht die graphischen Handdarstellungen, die in den Blattern der alten Bucher oder der Manuskripte vorkommen, da sie — wie in der Skulptur — nur die Rolle haben, besondere Stellen oder wichtige Texte anzudenten; auch wurden sie manchmal nur als Dekoration verwendet.

Ebenfalls begegnen wir der Handdarstellung in Papierfiligran, meistens mit der Bedeutung der Fabrikmarke.

Mittels der wenigen Urkunden, die aus der bewegten Vergangenheit des bulgarischen Volkes uberliefert worden sind, bietet die bulga-

II, London, 1908, S 474 u w, 555, Bilder LIV—LXVI); auf tschechischen aus dem X-XII Jh (s A. Engel et R Serrure, *Traité de numismatique du Moyen-Age*, II, Paris, 1894, S. 875, Bild 1366, 1367; Em Nohejlova-Prátova, *Krasa ceské mince*, Prag, 1955, S. 35); auf englischen aus dem X Jh (A. Engel et R. Serrure, *a. a. O* I, Paris, 1891, S 323), auf polnischen aus dem X-XIII Jh (s. Fr Piekosinski, *Piéczecie Polskie wieków średnich doby piastrowskiej*, in „Wiadnosci numizmatycznoarcheologiezne", XVII (1935), Krakau, 1936, S 75—76, Bild 513 ebda, XVI (1934), S 75, Bild 417; M Gumowski, *Denary sw, Wojciecha*, Wiadnosci numizmatycznoarcheologiezne" S 29, 34.

[9] Maria Golescu, *Motive de animale în sculptura decorativă şi semnificarea lor simbolică* in „Bul Com Mon. Ist". XXXVI (1934), S 40, 41 und Bild 43 Der Verfasser nimmt an, daß „eine grob dargestellte Hand das Wort Gott zeigt" welches obengraviert ist. Die Leseart und die Auslegung sind von V. Drăghiceanu bestritten worden, der uns die obenerwahnte Auslegung mundlich mitgeteilt hat.

rische diplomatische Praxis einige Falle, welche sowohl durch ihr Alter (vom XIII.-XIV.Jh.), als auch durch das Vorhandensein der Handdarstellungen auf feierlichen offiziellen Dokumenten, besonderes Interesse erwecken. Es handelt sich namlich um vier pergamentene Urkunden der Zaren Konstantin Assan (vor 1277), Alexander (1347), Sratzimir (nach 1369), Schischman (vor 1382), darin, unter der eigenhandigen Unter-

Abb. 4 — Vor dem Jahr 1277 Urkunde, vom Zaren Konstantin Assan dem Kloster „des Heiligen Georg" ausgestellt : das Monogramm und davor die rechte Hand mit dem kreuztragenden Streitkolben

schrift (*subscriptio*) eine ausgestreckte Hand mit einem Streitkolben sichtbar ist ; auf dem Ärmel ist ein Zeichen abgebildet, daruber spater die Rede sein wird.

Die vier Urkunden sind in chronologischer Reihenfolge angegeben :

1. Die Urkunde des Zaren Konstantin Assan, die vor dem Jahre 1277 dem Kloster des „Heiligen Georg" ausgestellt worden ist ; das Monogramm (15,2 cm lang) hat vorne eine ausgestreckte Hand abgebildet, die einen Streitkolben umfaßt ; auf seinem kugelformigen Knopf ist ein patriarchisches Kreuz eingraviert. Auf dem Ärmel befindet sich das Zeichen

✱ , jedoch in schlechtem Zustand erhalten [10].

2. Die Urkunde vom 1. Dezember 1347 des Zaren Alexander, welche das Kloster Oreahovo (Rahova) betrifft ; das Monogramm (10 cm) hat einen nach oben ausgestreckten Arm, mit einem Streitkolben in der Hand ; aus dem kugelformigen Knopf des Streitkolbens wachsen die vier Arme eines patriarchischen Kreuzes empor. Auf beiden Seiten des Kreuzes befindet sich die Inschrift IC/XC//H/K// ; auf dem Arm ist das Zeichen ✱ [11].

[10] Die photographische Abbildung von G. A Ilinski, *Грамоты болгарских царей*, Moskau, 1911, Faksimile 2, in der Übertragung (*ebda*, S 19) wird das Vorhandensein der Hand nicht erwahnt, I. Bogdan, in dem handgeschriebenen Textvergleich dieser Ausgabe erwahnt „die Hand mit dem Kreuz" (Akademie der RVR, Hs 5246, f 237), ahnliche Erwahnung bei Jordan Iwanow, *Български старини изъ Македония*, II Ausgabe, Sofia, 1931, S 587 n. : „die Hand mit dem kaiserlichen Szepter" Die Datierung dieser vier Urkunden ist die Datierung von Iordan Iwanow aus dem obenerwahnten Werk

[11] Ilinski, *a. a. O*, Faksimile 4 ; in der Übertragung (*ebda*, S 26), wird das Dasein der Hand nicht erwahnt. I. Bogdan in dem handgeschriebenen Textvergleich dieser Ausgabe (Akademie der RVR, Hs. 5246, f 240) erwahnt die Hand $\frac{\text{IC XC}}{\text{ИН КА}}$ I. Iwanow, S. 594 n. teilt mit „Die Hand mit dem Kaiserlichen kreuztragenden Szepter" und die Buchstaben IC XC HK ; er erwahnt auch das Vorhandensein des Zeichens ✱

3. Der nach 1369 vom Zar Sratzimir den Kronstadtern gegebene Schutzbrief; uber dem Monogramm (12,8 cm lang) befindet sich ein ausgestreckter Arm (8,1 cm) mit einem Streitkolben in der Hand; auf dem kugelformigen Knopf des letzteren ist ein patriarchisches Kreuz eingepragt; auf dem Arm, das Zeichen ✱ [12].

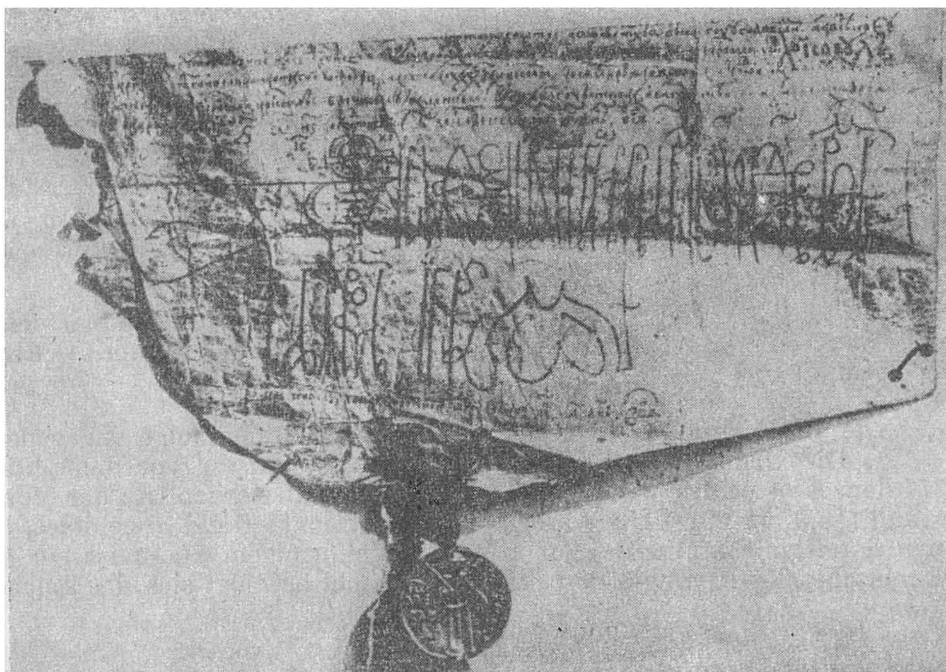


Abb. 5 — 1347, Dezember 1. Urkunde, vom Zaren Alexander dem Oreahovo - Kloster ausgestellt: das Monogramm und davor die rechte Hand mit dem kreuztragenden Streitkolben.

4. Die vor 1382 datierte Urkunde des Zaren Schischman, die das Kloster Vitosa betrifft; uber dem Monogramm (auf zwei Reihen 11,5 und 14,3 cm) befindet sich ein ausgestreckter Arm mit einem Streitkolben in

[12] *Ebda*, Faksimile, die Übertragung erwahnt dieses Zeichen nicht: das Original im Staatsarchiv Kronstadt, das erste Mal von I Bogdan veroffentlicht, mit Faksimile und von 1369—1398 datiert *Eine bulgarische Urkunde des Zaren Ioan Sratzimir*, in „Archiv fur slawische Philologie", XVII (1895), S. 544—547, I Bogdan, in seinem erwahnten Textvergleich (Akad. der RVR, Hs. 5246, f. 242 v) schreibt nichts daruber, von Gr Tocilescu wieder veroffentlicht, *534 documente istorice slavo-romăne din Tara Romăneascâ şi Moldova, privitoare la legăturile cu Ardealul 1344—1603*., Bukarest, 1931, S 3, wo es erwahnt wird „eine Hand, ein Szepter haltend"; I Iwanow, *a. a O.*, *S.* 602 n. erwahnt die szepterhaltende Hand und das Zeichen ✱ auf dem Arm.

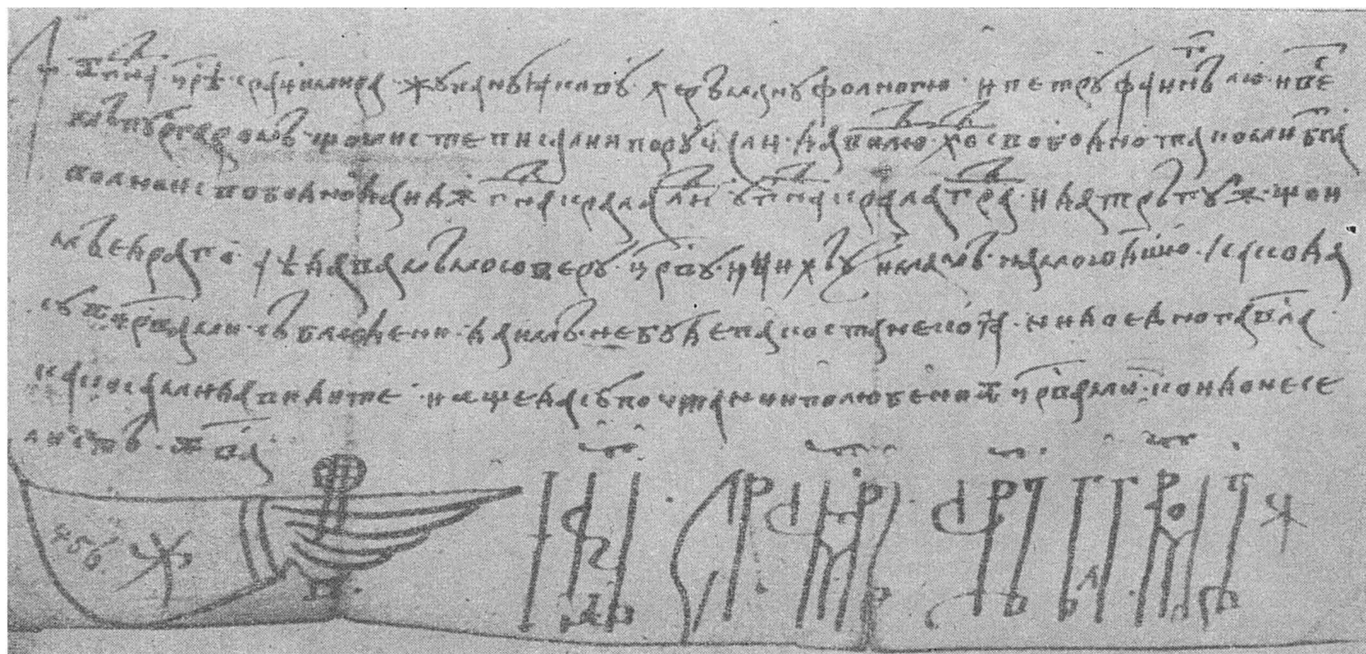


Abb 6. — Nach dem Jahr 1369. Schutzbrief, vom Zaren Sratzimir den Kronsta tern erteilt. das Monogramm und davor die rechte Hand mit dem kreuztragenden Streitkolben.

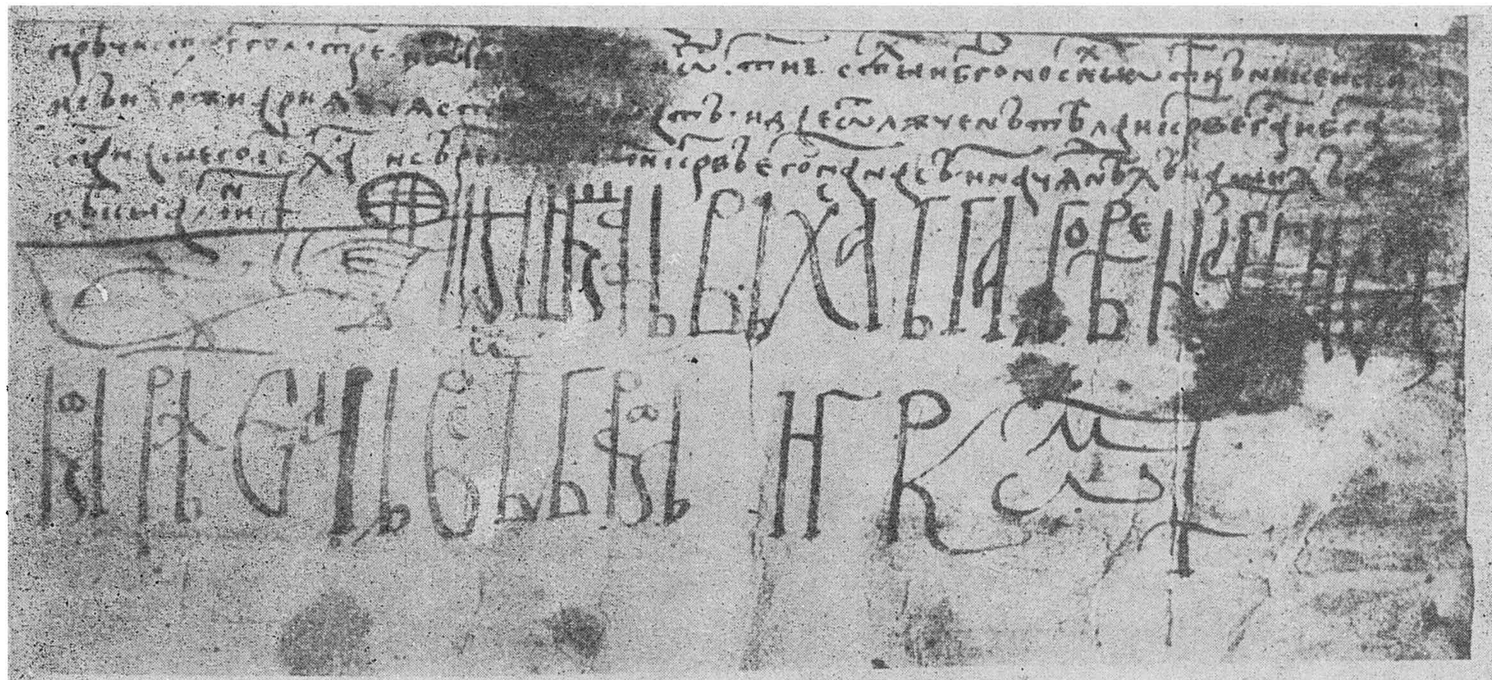


Abb. 7. — Vor dem Jahr 1382. Urkunde, vom Zaren Schischman dem Witoscha-Kloster geschenkt das Monogramm und davor die rechte Hand mit dem kreuztragenden Streitkolben.

der Hand, auf dessen kugelförmigem Knopf ein patriarchisches Kreuz gemalt ist; auf dem Arm befindet sich das Zeichen ✳ [13]

Bei einer aufmerksamen Beobachtung der vier Darstellungen werden viele Ähnlichkeiten aufgedeckt. Erstens bemerken wir, daß nur der Arm dargestellt ist, und zwar in horizontaler Stellung, in der zusammengeballten Faust einen Streitkolben haltend, der einen kreuztragenden, apfelformigen Knopf aufweist. Es ist namlich der Reichsapfel, Symbol der soveranen Macht in samtlichen westlichen Siegeldarstellungen vorhanden. Form und Stellung der Hand sind bei allen vier identisch, obwohl die Urkunden, wie gesehen, von verschiedenen Zaren in verschiedenen Zeiträumen ausgestellt worden sind. Andererseits erwahnten wir, daß nicht alle Urkunden dieser Zaren eine dargestellte Hand oder irgend ein anderes Zeichen, das die Hand ersetzen soll, aufweisen.

Ebenfalls, in allen vier Darstellungen der Hand, kann man auch den unteren Teil des Ärmels, durch eine oder zwei ovale Linien angedeutet sehen. Bei der Hand auf der Urkunde von 1347 ist nach dem Ärmel eine Art Armband mit Edelsteinen oder ein Kettenglied aus Edelmetall abgebildet.

In der unmittelbaren Nahe der Hand, befindet sich das kaiserliche Monogramm des betreffenden Zaren; das Monogramm tragt, neben dem Namen des Ausstellers, dem Zarentitel (царъ) auch die Bezeichnung „selbstherrschend" (самодрьжецъ), diese Eigenschaft fehlt nur am Monogramm des Zaren Stratzimir (nach 1369).

Gleichzeitig sind, in allen vier Urkunden, das Szepter oder der Streitkolben ahnlich dargestellt, mit einem griechischen Kreuz auf dem oberen Teil des Knopfes. In der Urkunde von 1347 ist das Kreuz nicht mehr auf dem Reichsapfel des Szepters eingepragt, sondern ganzlich außerhalb der Kugel. Eine andere Eigenart ist die, daß die zwei Kreuzarme von dem ublichen slawisch geschriebenen Text begleitet sind: IC/XC//H/K// ‹Інсоүс ХРНСТО̀С// NIKA ‹Jesus Christus siegt›.

Auch kann man in allen vier Urkunden das Zeichen ✳ sehen. Es ist ohne Zweifel das bekannte Zeichen, „Chrisma" oder „Chrismon" genannt ☧ (ХРНСТО̀С) [14]; von der gewöhnlichen Form weicht es wegen seiner Lage ein wenig ab, da es sich auf dem Ärmel befindet.

[13] Ilinski, *a. a. O.* Faksimile 6; in der Übertragung (*ebda*, S. 29) wird das Dasein der Hand nicht erwahnt I. Bogdan, in seinem erwahnten Textvergleich (Akad. der RVR, Hs. 5246, f. 242) erwahnt „die Hand mit dem Szepter"; I. Iwanow, *a. a. O.* S. 601 n, erwahnt „die Hand mit dem kaiserlichen Szepter" und fugt das Zeichen ✳ hinzu

[14] Max Sulzberger, *Le symbole de la croix et les monogrammes de Jésus chez les premiers chrétiens*, in Byzantion, II, (1925) S. 424; s a F. Cabrol et H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, 1914, Sp 1346, 1519—1528—1534 Dieses Monogramm ist das vom Christentum ubernommene Symbol der Anbeter Mithras; ein Stern mit einer Sonne (s.a. H .E. Khs. Burnester, *The Cult and Mysteries of Mithry in the West*, in „Les Paralipomènes" (Pu-

Was fur einen Sinn konnte in den vier erwahnten Urkunden der Arm mit dem Zeichen auf dem Ärmel und die Hand mit dem Streitkolben, auf dessen oberem Teil sich der kreuztragende Reichsapfel befindet, haben? Sie befinden sich vor dem kaiserlichen Monogramm und stehen mit ihm in unmittelbarer Verbindung [15].

Hier ist die Hand wie ein *signum manus*, *signum manuale* der westlichen diplomatischen Praxis [16], also ein Element der personlichen Anwesenheit, welches das kaiserliche Monogramm begleitet. Folglich haben wir hier mit einem Eid zu tun, dessen Gultigkeit nicht nur durch die Ausstellung der offentlichen Urkunde bestatigt wird, sondern auch durch das besonders feierliche und unmittelbare Legen der kaiserlichen Hand, wobei die Hand ein Zeichen der Autoritat und der Souveranitat ist.

Dadurch daß der Zar symbolisch seine Hand auf die Urkunde legt und Jesus Christus zum Zeugen seines Schwures anruft — das ist namlich der Sinn des Vorhandenseins des Chrismon — schwort der Zar im Namen Gottes; indem er seine rechte Hand mit dem Streitkolben der hochsten Macht ausstreckt, legt er den Eid ab, daß sein Gelubde vor allem und ungeachtet jeglicher Umstande erfullt werde, da es sein aufrichtiger Wille als gekrontes Haupt sei, es geschehe also und diesem seinem Willen konne sich nichts widersetzen, da es der hohe Wille des Feudalherrschers selbst sei, dafur er sich auch auf die gottliche Stutze beruft.

Diese Auslegung wird von dem Text der Urkunden selbst bestatigt. Wir erwahnen darunter den Schutzbrief, der vom Zaren Sratzimir, vor 1369, den Kronstadtern gegeben wurde und in dem es geschrieben steht: „Im Namen meines Gottes sollen die Leute des Herrn Konigs in die Burg des Herrn Konigs kommen und alles kaufen was ihnen gefallt. *Und ich erteile meinen kaiserlichen Glauben und ubernehme sie auf meine Seele*, daß sie meinen kaiserlichen Schutz genießen sollen, daß sie keinen Schaden nehmen und ihnen kein Haar gekrummt werde, wie ihr selbst sehen werdet!" [17].

Der Text ist aufschlußreich und die Hand des Herrschers, der Szepter und das Chrismon auf der Urkunde stellen symbolisch die kaiserliche Treue des Zaren dar, die höchst feierliche Art des Gelubdes betonend, und der betreffende mußte Rechenschaft vor Gott ablegen, im Falle daß sein kaiserlicher Schwur gebrochen wurde.

Die Bedeutung der Hand in den verschiedenen bildlichen oder mundlichen Darstellungen ist uberall dieselbe, ob es sich um Urkunden, Siegel oder Munzen handelt; diese Tatsache erklart die Seltenheit der betreffenden Darstellungen.

---

blications de l'Institut d'études orientales de la bibliothèque patriarcale d'Alexandrie, Nr 3, Alexandrie, 1954 S 20—42), in „Studia et acta orientalia", Bukarest, III (1961), S 243 Wir nehmen an, daß der von Berthold Spuler erwahnte Stern auf den Munzen der goldenen Horde, in Wirklichkeit immer das Chrismon sein soll (*Die goldene Horde. Die Mongolen in Rußland 1223—1502*, Leipzig, 1943, S. 263).

15 Es gibt keine identische bildliche Darstellung in den furstlichen Urkunden von der Walachei und Moldau

16 Dafur s A Giry, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1894, Index, *sub voce*.

17 Gr G. Tocilescu, *a. a. O.*

Der Schwur ist eine hochst feierliche und unwiderrufliche Form; er kann und darf durch ofteren Gebrauch nicht herabgesetzt werden. Das ist die mittelalterliche Auffassung, die uberhaupt zur Benutzung der Handdarstellung als *signum manus* gefuhrt hat; das Beieinandersein des Chrismons, zeugt noch mehr von der feierlichen Bedeutung des Schwures [18].

Zusammenfassend konnen wir schließen, daß in der rumänischen und bulgarischen diplomatischen Praxis der bildlichen und mundlichen Darstellung der Hand dieselbe Auffassung zugrunde gelegen ist, die auf demselben Sinn und Bedeutung fußte [19].

Die Frage des Ursprungs dieser Darstellungen soll in der Folge gelost werden.

---

[18] Eine kronehaltende Hand, die segnende Hand Jesu Christi, zeugen von denselben mystischen Anwesenheiten (s Lothar Schreyer, *Bildnis des heiligen Geistes, Schaubuch und Lesebuch*, Freiburg im Breisgau, 1942, Bild X, XX).

[19] Die serbische diplomatische Praxis kennt diese Darstellung der Hand nicht (s. V. Stanojewici, in *Студије о српској дипломатици*, in „Глас српске краљевске Академије“ Beograd 1912 (90), 1913 (92), 1914 (94), 1920 (96), 1922 (100), 1923 (106), S 23—49, 1923 (110).

ЦИРКУЛЯЦИЯ В РУМЫНСКИХ КНЯЖЕСТВАХ СЛАВЯНСКОЙ ПСАЛТЫРИ, НАПЕЧАТАННОЙ В ВЕНЕЦИИ

ПАУЛ МИХАИЛ

В XIV и XV вв. славянская культура в румынских княжествах, проникшая сюда еще в предшествовавшие века, проявлялась как в области обучения, так и в копировании многочисленных рукописей. Исследования установили характер этой культуры, специфичность ее проявления на территории румынских княжеств, в том смысле, что ее формы служили, в соответствии с условиями того времени, для проявления местной самобытной культуры.

Уничтожение турками болгарского патриархата в 1395 г. и сербской патриархии в Печи привело к тому, что различные документы и памятники славянской культуры — рукописи и предметы искусства — нашли себе убежище у румын на север от Дуная.

В XVI веке на территории румынских княжеств начинают распространяться и славянские печатные книги, отпечатанные либо в столичном городе Валахии, Тырговиште (*Служебник* в 1508 г. и *Октоих* в 1510 г.), либо в краковских, венецианских и четинских типографиях.

Следует отметить, что в XV—XVI вв. в ряде румынских городов и местечек имелись учителя и дьяки, прибывшие из Перемышля и Львова, монахи из Киева и Москвы, которые, занимаясь копированием славянских рукописей, использовали образцы «молдавской школы» в отношении художественного орнамента и тонкости рисунка [1].

[1] А. Соболевский, *Румыны среди славянских народов*, С.-Петербург, 1904, стр. 381.

С другой стороны, торговые связи Молдовы, в правление Александра Лэпушняну, с Венецией [2] (1560 г), где печатались многочисленные славянские книги, содействовали и развитию культурных связей. Об этом свидетельствует распространение в румынских княжествах напечатанной в Венеции *Псалтыри* (1561 г.), о которой и пойдет речь ниже.

Книга *Триодион*, напечатанная в Яссах в 1747 г., которая была найдена в доме моего деда, дошла до нас в испорченном виде. Кожаный переплет на дубовой доске обветшал; корешок книги оторвался почти полностью, держась лишь на нескольких коноплянных нитках, приклеенных к доске; нижняя часть книги прогнила. Я подарил ее Ясской Центральной университетской библиотеке, в коллекциях которой такой книги не имелось, где она и была зарегистрирована под № VI-9. Ветхий же переплет я сохранил у себя.

Внимательно исследуя переплет, я заметил, что под налепленными с внутренней стороны листами бумаги были подклеены вдоль связной нити, с целью укрепить переплет, печатные листы: один в начале книги, а другой в конце. Осторожно отклеив бумагу я нашел два листа славянскои печати, описание которых и предлагаю вниманию исследователей.

В 1519 г. черногорский князь Божидар Вукович начал печатать славянские книги в Венеции. После смерти Божидара (1540 г.) его сын Винценций продолжал дело, начатое отцом. Первой славянской книгой, напечатанной в Венеции в 1546 г. попечением Винценция, была *Псалтырь съ Возслѣдованием*, форматом в 4°, имевшая 307 листов по 20 строк на каждой странице. В 17-ой тетради этого произведения, на обратной стороне 7 листа начинается *Послесловие*, которое кончается в верхней части 8 листа [3].

Другими книгами, напечатанными в Венеции на средства Винценция, были: *Молитвослов* (1547 г.) в 311 листов; два издания *Служебника* (1554 г.) в 240 листов; *Молитвослов* (1560 г.) в 511 листов, форматом 8°; *Триодь постная* (1561 г.) и *Псалтырь съ Возслѣдованием* (1561 г).

Найденные мною два листа славянской печати в ясском *Триоде* принадлежат *Псалтыри съ Возслѣдованием*, напечатанной в Венеции в 1561 г.

И. Каратаев описывает в своей книге [4] венецианскую *Псалтырь* издания 1561 г. под номером 41. Книга имеет в начале лишь полтетради (4 листа), содержащей начальные молитвы при чтении *Псалтыри*. Следуют 35 тетрадей, каждая из 8 листов, кроме последней, которая имеет только 6 листов. Первые четыре листа каждой тетради обозначены, в правом нижнем углу, латинскими буквами; например, первая тетрадь имеет сигнатуру A, AII, AIII, AIIII, а последние четыре листа без букв. Вторая тетрадь обозначена B, BII, BIII, BIIII и т.д. Послед-

---

[2] N Iorga, *Istoria comerțului romînesc Epoca veche*, Бухарест, 1937, стр 174.

[3] Павел Строев, *Описание старопечатных книг славянских* С. Селиванова Типогр., Москва, 1841, Стр. 15—17

[4] И. Каратаев, *Описание славяно-русских книг, напечатанных кирилловскими буквами (1491—1730)*, С-Петербург, типография В. С. Балашова, 1878, стр. 99—100.

няя тетрадь имеет обозначение ММ. Всего листов 282. Полная страница содержит 22 строчки. Надстрочные надписи, прописные буквы, а также отдельные места и строчные буквы напечатаны киноварью.

В начале первого псалма напечатаны лики четырех евангелистов. *Избранные псалмы* начинаются на обороте листа с сигнатурой 0 III (тетрадь 14). Можно заметить, что надстрочная надпись над строкой *Песнь моисеева* и следующая за ней сначала были напечатаны киноварью, а потом покрыты сверху черной краской.

На обратной стороне листа с сигнатурой Q III (тетр. 16, лист 3) начинается послесловие, которое оканчивается на обратной стороне листа, помеченного Q IIII; внизу листа отпечатана та же самая заставка, которая употреблялась в *Служебниках* 1519 и 1554 гг., в середине которой имеются буквы «БОЖ». На 5 листе с той же сигнатурой Q под черной заставкой напечатано: **гс҃нь вицецо сн҃ь коеводѣ божидара.** Затем следует **послѣдованїе събранїа късеѧѣтнаго.**

На листе с сигнатурой DD II (тетрадь 27) начинается **начело ст҃аго и великаго поста.** В 30-ой тетради с сигнатурой GG на листе 8 начинается *Часословець*. Над каждой из этих глав отпечатано по фигурной заставке. Все эти заставки , как и изображения евангелистов, резаны на дереве. Буквы в этой *Псалтыри* такие же, которыми печатались: *Минеи* в 1538 г., *Псалтырь* в 1546 г. и *Постная триодь* в 1561 г.

И. Каратаев указывал в 1878 г., что из *Псалтыри* 1561 г. сохранилось всего 4 экземпляра: в Петербургской Публичной библиотеке, в Московской Публичной библиотеке, в Московском Румянцевском музее и в Венской Императорской библиотеке. Поэтому и цена одного экземпляра была достаточно высокой, доходя до 90 рублей, по сравнению с *Апостолом*, первой московской книгой Ивана Феодорова, которая оценивалась в 50 рублей [5].

О существовании экземпляра венецианской *Псалтыри* 1561 г. в Румынии до настоящего времени не было известно.

Славянские листы, находившиеся в переплете ясской *Триоди*, содержат:

а) фрагмент из *Послесловия* [6] с концовкой Винценция, сына Божидара Вуковича, с сигнатурой книги Q IIII и на обороте. б) 5-ый лист с сигнатурой Q, на котором имеется заставка с отпечатанным титлом: **гс҃нь вицецо сн҃ь коеводѣ Божидара,** после чего начинается: **послѣдованїе събранїа късеѧѣтнаго.** На обратной стороне листа: *Святые 1 сентября*, *Тропарь индиктиона*, *Слава преподобному Симеону* и *Ныне Богородице*.

Поскольку фрагмент *Послесловия* в Псалтири Винценция Вуковича представляет научный интерес, мы приводим его текст:

<пса>ломъ бѡ и ѡт камменнаго срдца слъзоу изъимаiеть. Аггелѡмь съпричестникъı неннїе жителие по бзѣ печаль съдкаеть доушам же веселие дароуiеть.

[5] *Там же*, стр. 132

[6] В *Послесловии* разъясняется необходимость божественных книг Святого Писания. *Послесловие* было заимствовано из рукописей и перешло в древние славянские книги, прежде всего в венецианские книги, напечатанные Божидаром Вуковичем (*Служебник* 1519 г., *Псалтырь* 1519 г., *Сборник* 1536 г), а затем и в *Служебник* 1554 г., отпечатанный на средства Винценция Вуковича.

Сегѡ ради и азь грѣшніи и мньши вь чацѣхь, Виценцо сйнь гсна воеводе Божидара вѹковика, подьгорча<нинь, же>ланіемь вьждеаѣхь къ дше<ползнъімь> книгамь. испльнити недо<статьчьтво> ѥже оумалѥноѥ й расхъіщен<ное измаиль> — тѣни, Бôу попоущьшѹ йхь<бъівшоуми> тогда вь западнъіхь странахь итиліискіих. Вь славнѣмь градѣ венетіанѣ, бмь наставлаѥмь, вьзревновахь поспѣшенніемь свѣтаго доуха. Троудолюбьзнѣ подвйзахсе сьставити форьми, вь ѥже бъіти оугодна вьсáкомоу прочитаюшомоу. Тѡго ради проальжихь врѣме неставити вьскорѣ. йсьписахь сію доушепользноую книгоу уалтирь. Тѣмже млюсе й милисе дѣю вьсѣмь, поющймь йлй стихолѡгуствоующіимь, йлй прѣписоующіимь. Аще боудеть щò погрѣшено йсправлайте, и нась ѡсемь троудившіихьсе бласвйте а не кльнѣте и вась вьсéблагіи бь гь, да не лиши црстіа ѥго вь бесконьчнъіѥ вѣкъі, Аминь.[7]

В конце *Послесловия* имеется запись на румынском языке: + Ion gram [atic] ca să s ştie că au luo[a]t eu de la frate meu Vlad... căm as la Săntămărie, iar cei 3 galbini... dru şi iar s ştie că i-am rămas dupe un juncu bani ke să dau căndu voiu putea (Иоан грамматик, чтобы было известно, что я взял от брата моего Влада..... в Сынтэмэрия, 3 червонца... и опять чтобы было известно, что остался должен за молодого бычка и деньги верну, когда смогу). Согласно мнению Г. Штремпеля, заведующего отделом рукописей при Библиотеке Академии наук РНР, запись можно датировать второй половиной XVII столетия. Я присоединяюсь к этому мнению.

Внизу этой же страницы есть славянская запись: — † л[ѣт] ×ахл юл вı ѡбнвих сіе бжжств. псалтирѣ геѡрги... непотребник всѣ добра предемѣстник его ст...

Таким образом, вышеприведенные фрагменты славянской *Псалтыри* 1561 г. свидетельсвуют как о культурных связях румынских княжеств, так и о распространении венецианских печатных книг на румынской территории.

---

[7] Сведения о Божидаре Вуковича напечатали : Tadič Jorjo, *Тестаменти Божидара Вуковича, српског штампара* XVI *века*, в „Зборник философског факултета" книга 1, Београд, 1963, стр 337—369 ; Dan Simonescu : *Un Octoih al lui Bojidar Vukovič la noi şi legăturile acestuia cu tipografia românească*, în „Revista istorică română", 1933, t. III, nr. 2—3, p. 227—233

Гнь винценцо Снь воеводе
божидара ·:·

ПОСЛѢДОВАНИЕ СЪБРАНИЯ

въселѣтнаго · начнше ѿ мсца, сен
темвриа · до мсца, авгѹст · Прѣ
имеи, тропареже, и конда
ки · праздникѡм, и
нарочитиимь ст
имь ·:

Мць, септемврие · имать днии, л · днь
имать часть, ві · и нощь, ві ·:
Начело индї · тѹ еже и кѹ лѣтѹ
И памет прѣподобнаго ѿ нашего Сѵ

Рис 1 — Заставка с отпечатанным титлом Винценция Вуковича и последующим славянским текстом (лист 5

ѵ҃мнка а҃на... ала • Н стыихь, м, жень Н
го а҃ммона ... дїакона, оучителя и • Н паме
стыих м҃ннк..., калїста • Е҃ѵвода • Е҃рмоге
на, сам... обратныихь • Н паметь І҃соу навїи
ноу • ... вьспоминанїе великаго запале
нїа • ... тро, индїктоу • гль, в҃
Вьсеи ... твари сдѣтелю • иже времена и
лѣта своеи ѡбластїю положивыи • бл҃
ви вѣнць лѣт ... благости твоеи г҃и • сьхраняе
мире цр҃ки ... твоеи мл҃ещенсе • бц҃е радиѥ
диве ... • С҃ла, прп҃обномоу • гль, а҃
Трьпѣ... стльпь бы • ревнова вь прѡце
мь прпѡбне • їѡвоу вь стртехь • їѡсифоу
вь искоушени... • и беспльтныи житые и мею
вь тѣлеси, сумеѡне ѡ҃че нашь • мли х҃а б҃а
сп҃тисе д҃шамь нашимь • и ины, бо • гль, а҃
Радоуисе благодѣтнаа бц҃е дв҃о • при
тание и прѣстателнице родоу ч҃лчьс
комоу • иже бо вьплътисе избавителѥ
мироу • Едина еси мт҃и и двиа • црно бл҃вень
наа и прослав...ленынаа • мли се х҃оу б҃оу наше
моу • мирьмировати вселенѣи...

Рис. 2 — Обратная сторона 5-го листа с сигнатурой Q

ломбѡ и ѿкаменнаго с... а слъзоу изы
млѥть. аггломь съпри... стникы. нъ
ныѥжителѥ. побѣже печ... дѣваѥть
лоушаиже весѣлиѥ дароуѥт...
Сегѡ ради и азъ грѣшнїи и мьньши въ чл
цѣхь, вицеицо сынь гнѣ... е божи
дара вꙋковика, подъгс... ...
ланиѥмь въжделѣхь ки... ше
книгамь. и спльнити нед...
ѥже оумаленоѥ и расхыще...
тени, боу попоущьшоу ихь ... оу
тогда въ западныихь странахь италїиски
ихь. въ славнѣмь градѣ венетїанѣ
бмь наставлꙗѥмь, възрѣвновахь поспѣше
нием светаго доуха. троу...олюбьзнѣ
подвизахсе съставити форми, въ ѥже бы
ти оугодна въсакомоу прочитающомоу.
тогѡ ради прольжихь врѣм... не ставити
въскорѣ. и съписахь сїю до... пользноу
ю книгоу ѱалтир. тѣм... молюсе и ми
лисе дѣю въсѣмь. поющимь или сти

с ... IIII

Рис. 3 — Фрагмент из *Послесловия* Винценция Вуковича (лист с сигнатурой Q IIII)

хоудогоуствоующиимь, или прѣписоующи
имь. аще боудеть что погрѣшено исправ
лiаите. и нась осемь троуднешiихь се
блвите а не хоулите. и вась вьсе
благыи гь, да не лиши цртiа
своего бесконьчныие вѣ
ков, аминь

Рис. 4 — Концовка *Послесловия* Винценция Вуковича с заставкой, содержащей имя Божидара Вуковича и записями на румынском и славянском языке

DAS INSTITUT FUR BYZANTINISTIK AN DER MARTIN-LUTHER-UNIVERSITÄT, HALLE

Gegenstand der Byzantinistik ist das Reich von Byzanz samt seiner Geschichte, die mit der Theodosianischen Reichsteilung 395 beginnt und mit der turkischen Eroberung 1453 endet, samt den Sprachen, die in diesem Staatsgebilde Verwendung fanden, samt seiner Literatur, Kunst und Kultur und allen weiteren Erscheinungen des ideologischen Überbaus [1]. Dabei geht die landlaufige Sicht, wie durchaus verstandlich und berechtigt, von der zentralen Staatsmacht aus, die das Imperium Romanum fortzusetzen beansprucht, von dem griechischsprachigen Staatsvolk, das sich als Trager der hellenischen Kultur fuhlte, und von der mit dem Staate aufs engste verbundenen Kirche, die sich mit Stolz die rechtglaubige nannte. Wir hießen jene Betrachtungsweise legitim ; sie bedarf jedoch — und vollends in unserer Zeit — der Erganzung Denn ebensowenig wie uns ein Geschichtsbild genugen wurde, das lediglich die herrschenden Klassen als Akteure im historischen Geschehen aufzeigte, vermochte uns die Darstellung eines Imperiums zu befriedigen, die allein das tonangebende Staatsvolk und seine Leistungen wurdigte. Auf Byzanz ubertragen, heißt das, daß es darauf ankommt, neben dem bestimmenden Griechentum auch jene orientalischen Volker zu sehen, die bald unter der unmittelbaren Botmaßigkeit des Reiches, bald unter seinem politischen und kulturellen Einfluß standen Nicht daß damit der Forschung ein vollig neues Feld eroffnet wurde : unter dem Signum der Kunde vom christlichen Orient haben Literatur, Kunst und Kultur der Kopten, der Äthiopier, der vorislamischen Araber, der Syrer, der Georgier und Armenier schon seit Jahrzehnten eigene Disziplinen entwickelt Aber diese standen immer irgendwie im Schatten ; fur die zunftige Orientalistik waren sie wenig astimierte Ableger, und lediglich als Anhangsel der historischen Theologie vermochten sie, wiewohl mit einseitiger Schwerpunktbildung, einige Aufmerksamkeit zu erlangen. Unter dem angezeigten byzantinistischen Aspekt dagegen gewinnen sie eine unerhorte Aktualitat , gleichzeitig helfen sie, lebendige Überlieferungen einiger Nationalstaaten des Vorderen Orients aufzuhellen um das Nationalbewußtsein eben dieser Volker besser zu verstehen Es war notwendig, auf solche Vorfragen einzugehen, um die Stellung des Instituts fur Byzantinistik an der Martin-Luther-Universitat Halle-Wittenberg im Ensemble der byzantinistischen Arbeitseinrichtungen der Deutschen Demokratischen Republik zu bestimmen ; denn dieses ist eben dadurch gekennzeichnet, daß es jenen orientalistischen Aspekt der Byzanzkunde in den Vordergrund ruckt und den grazistischen lediglich soweit in Betracht zieht, als das zur Abrundung des Bildes

[1] Vgl auch die ausfuhrlichere Definition von Johannes Irmscher bei Horst Kusch, Festschrift Franz Dornseiff, Leipzig 1953, 111.

erforderlich ist. In seine Zuständigkeit rechnet das Institut alle jene Völker, Sprachen und Kulturen, von denen vorhin die Rede war, und vertritt die einschlägigen Philologien sämtlich zumindest im akademischen Unterricht, wobei Wert darauf gelegt wird, soweit angängig, sich nicht auf die Vergangenheit zu beschränken, sondern die Gegenwartsentwicklung einzubeziehen. Hierbei erfolgt eine Arbeitsteilung in dem Sinne, daß einem Mitarbeiter (Dr. Peter Nagel) die Sprachen und Kulturen des südlichen Orients, einer zweiten Mitarbeiterin (Dipl. phil. Irmingard Barschel) der armenische und georgische Bereich und dem Berichterstatter das gräzistische Komplement zufallen.

In der Forschungsarbeit macht sich naturgemäß eine Konzentration auf gewiße Hauptaufgaben notwendig, was selbstverständlich nicht ausschließt, daß das Institut, um aktuelle Anliegen von besonderer Bedeutung zu behandeln, mit seinen Mittel und Möglichkeiten zur Verfügung steht. Von jenen Hauptaufgaben greife ich die folgenden heraus:

1) Im Jahre 1930 tauchte im ägyptischen Antiquitätenhandel eine Papyrusbibliothek von Lehrschriften und Predigten in koptischer Sprache auf, die der geschlossenen gnostischen Sekte (man kann schon beinahe sagen: „Kirche") der Manichäer zugehören[2]. Der Berliner Koptologe Carl Schmidt ermittelte bald als ihren Herkunftsort Medinet Madi im Fayum und vermochte einen beträchtlichen Teil der Kodizes für die Berliner Staatlichen Museen anzukaufen; ein weiterer Teil ging an den britischen Sammler Sir Chester Beatty, ein kleiner Rest an die Österreichische Nationalbibliothek. In deutsch-britischer Zusammenarbeit wurde alsbald die Edition in Angriff genommen und rasch vorangebracht, wobei die damals Preußische Akademie der Wissenschaften den Berliner Anteil unter ihre Obhut nahm[3]. Durch den zweiten Weltkrieg und seine Nachwirkungen wurden die Arbeiten unterbrochen, bis 1959 die Akademie erneut die Initiative ergriff und die Fortführung der Ausgabe der Kommission für spätantike Religionsgeschichte ihres Instituts für griechischrömische Altertumskunde übertrug, das seinerseits das Hallenser Institut für Byzantinistik und dessen damaligen Direktor, Alexander Böhlig, welcher der Ausgabe von ihren Anfängen her verbunden gewesen war, zur Mitarbeit gewann. Im Ergebnis solcher Zusammenarbeit kam das Manuskript für die erste Lieferung des zweiten Bandes zustande, der die sogenannte Kephalaia des Lehrers fortsetzt, mit dem Beginn der Drucklegung ist in Kürze zu rechnen. Im Institut wird zur Zeit an den Indizes zu diesem Text gearbeitet, die ein wesentliches Hilfsmittel für die weitere Editionsarbeit an die Hand geben werden.

2) Ein gleich sensationeller Fund wie 1930 gelang 1945/46 mit der Aufdeckung der 13 Kodizes von Nag Hammadi in Ägypten, die verschiedenen koptischen Schulrichtungen zugehören[4]. An der Erschließung dieser Texte, die sich jetzt im Koptischen Museum zu Kairo befinden, ist das Institut für Byzantinistik ebenfalls beteiligt. Zuletzt erschien die zweisprachige

[2] Hierzu und zum folgenden vgl. Alexander Böhlig in Труды двадцать пятого международного конгресса Востоковедов, *1*, Moskau, 1962, 535 ff.

[3] Manichäische Handschriften der Staatlichen Museen zu Berlin, herausgegeben im Auftrage der Preußischen Akademie der Wissenschaften unter Leitung von Carl Schmidt, I. Kephalaia, 1. Hälfte, Stuttgart 1940 (der Band erschien in 10 Lieferungen, deren erste 1935 herauskam). Der britische Anteil steht unter dem Obertitel *Manichäische Handschriften der Sammlung A. Chester Beatty* („Manichaean manuscripts in the Chester Beatty Collection"); davon erschienen Band 1: Hans Jakob Polotsky, *Manichäische Homilien*, Stuttgart 1934, und Band 2: C. R. C. Allberry, *A Manichaean Psalmbook* Part II, ebd. 1938.

[4] Beste Übersicht bei Martin Krause, Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo, 18, 1962, 121 ff. Verzeichnis der letzten Editionen von Wilhelm Schneemelcher bei Edgar Hennecke, Neutestamentliche Apokryphen in deutscher Übersetzung, 3. Auflage von Wilhelm Schneemelcher, 2, Tübingen 1964, III. Die für weitere Kreise bestimmte Darstellung von Wilhelm Cornelis van Unnik, Evangelien aus dem Nilsand, deutsch von Jean Landré, Frankfurt 1960, ist danach in Einzelheiten zu korrigieren.

Ausgabe „Koptisch-gnostische Apokalypsen aus Codex V von Nag Hammadi im Koptischen Museum zu Alt-Kairo", besorgt von Alexander Böhlig und Pahor Labib, Halle 1963. Über die Fortführung auch dieser Editionsarbeit sind Verhandlungen mit den zuständigen Gelehrten der Vereinigten Arabischen Republik eingeleitet.

3) Von dem früheren Institutsdirektor wurde der Plan eines Lexikons der bislang merkwürdigerweise noch nicht systematisch thesaurierten, zahlreichen griechischen Lehnwörter im Koptischen eingebracht [5]. Dank der intensiven Mitarbeit von Hans-Friedrich Weiß in Jena konnte das Ausgangsmaterial vervielfacht werden ; es beziffert sich jetzt auf cca 60 000 Zettel als Grundlage für die Erarbeitung des Manuskriptes. Über dessen zweckmäßigste Gestaltung sind zur Zeit Erörterungen im Gange.

Soviel über die langfristigen Vorhaben ! Als philosophische Dissertation von Dr. theol. Peter Nagel wird eine Grammatik des koptisch-subachmimischen Dialekts abgeschlossen ; Irmingard Barschel vollendete im Manuskript die deutsche Bearbeitung der neuarmenischen Grammatik von A. S. Garibjan und führt Untersuchungen über Tempora und Aktionsarten im Armenischen durch. Mit der für 1965 vorgesehenen Wiedereinstellung eines Mitarbeiters für den grazistischen Bereich wird auch dieser im Forschungsplan seine gebührende Stelle finden.

So ist das Institut für Byzantinistik darum bemüht, die bedeutenden und anerkannten orientalistischen Traditionen der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg auf seinem Arbeitsfelde fortzuführen und sich an den Aufgaben unserer Gegenwart zu bewähren.

Johannes Irmscher
(Berlin)

---

[5] Alexander Böhlig, *Ein Lexicon der griechischen Wörter im Koptischen — Die griechisch-lateinischen Lehnwörter in den koptischen manichäischen Texten*, München 1953, 3 ff. Vgl. auch denselben, „Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg," Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe.

RECENT AMERICAN SCHOLARSHIP ON THE HISTORY OF SOUTH-EASTERN EUROPE

One of the most noteworthy phenomenon of American historical scholarship in the last two decades has been the expansion of research into fields virtually unexplored before the Second World War. Work in Russian, Far Eastern, Middle Eastern and even African history is being assiduously undertaken by a new generation of historians whose efforts result in an increasingly larger number of articles and books on a wide range of topics Universities, foundations, publishers and branches of the government encourage and support such pursuits to an unprecedented degree. These are the glamor fields of an age of increased international awareness stimulated by developments of the last twenty years By contrast, traditionally well-established fields of historical studies have lost much of their standing Students of ancient Greece and Rome, of the history of France, Spain, Italy or even the Latin American countries are becoming a disappearing breed. While this may be partly due to the general de-emphasizing of national historical studies resulting from changes in methodology, it is evident that a direct relationship exists between opportunities for teaching, research and publication in these fields and those currently, and presumably indefinitely popular The graduate student, barring unusual circumstances, is sufficiently flexible and his mentors sufficiently realistic to pilot him into the proper channels once preference for an area other than American history has been determined.

Few of these considerations apply, however, to South-eastern Europe There has been no tradition for historical studies in this field and the prospects for development are bleak And there are cogent reasons for this situation

Studies in the history of the Hapsburg and Ottoman empires, of the component parts or succession states, were in their infancy on the eve of World War II. Only a handful of universities offered courses in this area and only when a permanent member of the faculty developed an esoteric interest in the hinterlands of Europe. It was at Harvard University alone that anything resembling a nucleus of historians of South-eastern Europe was formed in the first decades of the century, particularly in the twenties and the thirties.

Professor Archibald Cary Coolidge, aware of the historical significance of this neglected area, built the foundations for research through worldwide acquisition of publications and source materials and training of a devoted coterie of young men who, for one reason or another, were interested in South-eastern Europe [1]. As professor Coolidge's own interest centered

[1] An illuminating appraisal of Coolidge's career may be found in Bernard Pares, "Archibald Cary Coolidge", *The Slavonic Review*, **XI**, 607—616.

primarily on the problems of the Ottoman Empire and the Eastern Question, the work produced at Harvard University under his guidance and that of his student and immediate successor, William L Langer, was almost exclusively devoted to Balkan history The opportunities for development of a school of American historians of South-eastern Europe, however, were adversely affected by factors that were to plague the field for years to come Apart from the war, which interrupted the scholarly pursuits of these individuals to an exceptional degree, the lack of opportunities in securing academic positions allowing them to specialize further in their chosen field and the serious linguistic limitations of most American historians of South-eastern European history virtually precluded the establishment of a tradition of extensive and comprehensive scholarship But, in some respects more significant, is the fact that even after the war these factors were not substantially altered despite the growing American awareness of international affairs in general and of the significance of Russia and, by extension, South-eastern Europe in particular Unfortunately, any explanation of the insufficient progress of historical studies in our area of specialization must be largely based on an analysis of non-academic considerations.

Given the contemporary intellectual climate and nature of higher educational institutions in the United States, the establishment and development of new fields in any given discipline is contingent on pragmatic considerations This is particularly true of historical studies which are generally regarded as static unless valid reasons may be advanced for the expansion of their scope. Unless there will be a substantial demand by students for courses, or unusual interest is expressed by the community (and taxpayers) in a given field it would be extremely difficult to secure the necessary funds from the governing bodies of the large number of privately- or state-controlled and financed institutions No such pressures were evident after World War II even in areas inhabited by Americans of East European descent. In fact, and regrettably but understandably, in their effort to assimilate another culture these Americans have tended either to disassociate themselves completely from their native or ancestral countries or to preserve a merely sentimental and nationalistic identification Such attitudes are not translated into demands for the establishment of chairs in East European history in American universities The other alternative for developing new fields is that of arousing national interest through direct or indirect financial support from the United States government or private foundations It is again regrettable to note that these potential benefactors of "underdeveloped areas", in their contemporary and non-historical orientation, fail to recognize the significance of historical evolution in explaining the present problems and nature of the countries of South-eastern Europe. Hence, whatever funds have been expended for the promotion of East European studies have been almost exclusively allotted to furthering work on Russia, particularly the Soviet Union. Even then, the fields of linguistics, political science and economics have been favored since pre-revolutionary history appears inconsequential to administrators allocating funds During the last few years alone have some crumbs been available to students of South-east European affairs, but for the most part, they are gobbled up by economists, political scientists and language teachers training undergraduate and graduate students for careers in fields of broader practical application and value than as historians of South-eastern Europe. The centres for East European studies of Columbia University, Indiana University, University of California at Berkeley, University of Washington, and University of Colorado, the principal beneficiaries of the generosity of foundations, have few historians on their staffs and few graduate students specializing in the history of this area. It would be both unfair and futile to bemoan this situation Given the general lack of interest in Eastern Europe as such on the part of the public at large, the general disassociation even of that segment of the population with roots in that part of the world from East European problems, the training of historians who would be unable under prevailing and foreseeable circumstances to pursue scholarly or

related activities in their field of specialization would be both unrealistic and unwise on these grounds alone. The problems are compounded by other vital factors · most significantly the limited availability of sources and the well-nigh unsurmontable linguistic problems connected with research in our field

The lack of sources is indeed an acute problem. Materials for serious study of South-east European history are available only in the Library of Congress, the libraries of Harvard University, the University of California at Berkeley and to a lesser extent Columbia University, Indiana University, Stanford University, Yale University and the New York Public Library But even these collections are deficient in many respects, since they lack a large number of specialized works (both monographic and contained in periodicals and learned journals) in the languages of the area Moreover, because of the limited nature of American interest in relations with South-eastern Europe, the archives of the United States contain a paucity of documentation The scholar must therefore seek access to materials in European collections — a costly and time-consuming proposition. At least as difficult an obstacle is the mastery of the languages of South-eastern Europe required It is no longer sufficient to know only one language in addition to German or French or English for specialization in the history of Bulgaria, or Yugoslavia, or Rumania, etc. alone would be too restrictive to most American university scholars The acquisition of linguistic skills, while greatly facilitated by language instruction afforded currently in centres of EastEuropean studies, is still a difficult task which one would not undertake under normal circumstances given the limited opportunities offered to the historian It is therefore not surprising that the number of students of South-eastern European history has not increased in proportion to that of other fields and need not be shocked to learn that individuals who began their careers in our metier have shifted to other disciplines or other areas of historical teaching and research. Indeed, apart from the institutions mentioned previously, only a handful of American universities offer courses on South-eastern Europe These are taught either by area specialists whose principal teaching activities are perforce in other areas of European history or, more often, by historians of Western Europe or Russia who happen to be also interested in South-eastern Europe.

It is nevertheless possible to report that the number of American historians specializing in the history of South-eastern Europe as well as the number of studies concerning this area has increased markedly during the last two decades Who are the foolhardy engaged in such frustrating ventures?

As may be surmised, the majority of historians of South-eastern Europe in the United States are individuals with roots in that area. Their interest and linguistic competence may be derived either from having lived as Americans in one or another country before World War II or from having been stationed there at the end of the war. Some of the outstanding men in the field, Cyril Black, John Campbell, James Clarke, Philip Mosely, Henry Roberts, S. Harrison Thomson and Robert Wolff, for instance, fall in this category Another group, fewer in number, consists of Americans of East European parentage whose fluency in the languages and concern with the area were developed in the United States and occasionally also abroad Charles Jelavich, L. S Stavrianos and Wayne Vucinich are perhaps the foremost members of this category. Thirdly, there are a few natives of Eastern Europe who left their countries of birth at a relatively early age and chose to specialize in South-eastern European history in American institutions of higher learning Stavro Skendi, Peter Sugar and the author of this paper are included in this minute group. Another contingent is derived from students of Russian, European or American history who have developed a collateral interest in South-eastern Europe and more often than not have produced studies concerned either with relations between Western Europe, the United States or Russia and Eastern Europe. Finally, two other groups should be mentioned. The first

consists of established historians, European-born and educated, whose scholarly careers began in Eastern Europe and were resumed in the United States during the last two decades or so. Prominent among these are Oscar Halecki and Otokar Odlozilik. The second, in contrast, consists of a handful of young Americans, mostly born immediately before or during World War II, with no South-eastern European connections whatever, who developed an interest in the history of South-eastern Europe in the course of university work These men are still at the outset of their careers and it remains to be seen whether they will pursue historical studies in this field in future years. Only *bona fide* professionals of demonstrated competence, serious students of problems related to South-eastern Europe are mentioned in the foregoing roster; excluded are amateurs, polemicists, journalists and self-styled "experts" who have frequently conveyed the wrong impression of the true nature, scope and quality of research and publication by American historians working in this field

In the light of the problems already discussed it is not surprising that the scholarly contributions on the history of South-eastern Europe are very diverse, with topics ranging from detailed aspects of national historic problems to broad works of historical synthesis Because of the shortage of primary sources accessible to researchers, a majority of publications are concerned with studies on the nineteenth and twentieth centuries. In view of the historians' linguistic limitations, these as well as those on earlier periods concentrate on problems of individual South-east European nations. Nevertheless, most of the books, monographs and articles that have appeared in the last two decades have been of high caliber This is almost inevitable given the scant outlets for publication There are indeed only two American scholarly journals devoted to publication of studies in our field, the *Journal of Central European Affaires* [2] and the *Slavic Review* [3], but even these devote only a limited number of pages to articles on history Occasionally, the *Journal of Modern History* [4], the *American Historical Review* [5] or foreign journals accept articles by American historians on this area but such instances are infrequent. Similar considerations apply also to the publication of books Normally, only university presses would undertake the printing of works on South-eastern European history although, on occasion, comercial publishers would consider works of major synthesis or on topics of broad public interest In all cases, however, only studies of merit may be expected to appear in print, particularly since the subsidies for research and publication usually required by scholars may be secured as a rule only on an individual competitive basis from American foundations which encourage research in all fields of historical scholarship

It is rather difficult to present a systematic evaluation of contributions to the history of South-eastern Europe by American historians not only because of the factors outlined above but also because of a general lack of agreement on the geographic and historic boundaries of the area. Comitted as I am to one school of thought I shall confine my survey, out of conviction and limitations of time, to works dealing with the history of the Ottoman Empire in Europe, of the Balkan Peninsula, of Albania, Bulgaria, Greece and the constituent components of post-World War I Rumania and Yugoslavia These limitations do not bar consideration of studies on the history of the Hapsburg Empire and its succession states when organically related to South-eastern Europe or works which are relevant to the history of the area

American scholars have not yet produced a general, comprehensive synthesis of South-east European history. In 1958, however, L. S Stavrianos published his *oeuvre de synthese*,

[2] *Journal of Central European Affairs* (Boulder, Colorado, 1941).
[3] *Slavic Review* (formerly *American Slavic and East European Review*) (New York, 1945).
[4] *Journal of Modern History* (Chicago, 1929)
[5] *American Historical Review* (New York, 1896).

The Balkans Since 1453[6], the first consequential survey of Balkan history in English This massive study is addressed primarily to university students and is therefore of relatively little value to the specialist. Similarly, Oscar Halecki's *Borderlands of Western Civilizations*[7], a briefer and more limited survey of the history of East-Central Europe, is designed for student use. Another significant contribution, but restricted to the Balkans, particularly in the twentieth century, is Robert L Wolff's *The Balkans in Our Time*[8]. Similarly no synthesis of the history of the Ottoman Empire or of individual nations of South-eastern Europe has been written since the last war and none is likely to be prepared in the foreseeable future.

Research and publication on specific topics of South-east European history before the nineteenth century are also very restricted The most original contributions are in the area of economic and social history Traian Stoianovich's as yet unpublished doctoral dissertation *L'économie balkanique aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*[9] and his articles *The Conquering Balkan Orthodox Merchant*[10] and *Land Tenure and Related Sectors of the Balkan Economy, 1600—1800*[11] refute many stereotyped concepts on the stagnation of economic activity during the period of Turkish domination of the Peninsula Similarly, Jerome Blum's *The Rise of Serfdom in Eastern Europe*[12] and S N. Fisher's *Ottoman Feudalism and its Influence upon the Balkans*[13] are welcome corrigenda of past and present misconceptions of the nature and significance of feudalism in South-eastern Europe. Related to the process of social and economic change are the studies on early revolutionary activity in the Balkans by L. S Stavrianos, *Antecedents to the Balkan Revolutions of the Nineteenth Century*[14], and Stephen Fischer-Galaţi's, *Revolutionary Activity in the Balkans from Lepanto to Kuchuk Kainardji*[15] and *The Peasantry as a Revolutionary Force in the Balkans*[16]. The role of the Orthodox Church and religion has received but scant treatment except for two excellent brief studies by Charles Jelavich in *Some Aspects of Serbian Religious Development in the Eighteenth Century*[17] and G. G Arnakis, *The Greek Church of Constantinople and the Ottoman Empire*[18]. Very limited is also work on international relations and problems involving South-eastern Europe Noteworthy are Michael B Petrovich's stimulating article on Russo-Montenegrin relations, *Catherine II and a False Peter III in Monte-*

---

[6] L S. Stavrianos, *The Balkans Since 1453* (New York, 1958).

[7] Oscar Halecki, *Borderlands of Western Civilization A History of East Central Europe* (New York, 1952).

[8] R. L. Wolff, *The Balkans in Our Time* (Cambridge, Massachusetts, 1956)

[9] T Stoianovich, *L'économie balkanique aux XVII-e et XVIII-e siècles* (University of Paris, unpublished doctoral dissertation, 1952)

[10] T. Stoianovich, "The Conquering Balkan Orthodox Merchant", *Journal of Economic History*, **XX**, 234—313

[11] T Stoianovich, "Land Tenure and Related Sector of the Balkan Economy 1600—1800", *Journal of Economic History*, **XIII**, 398—411

[12] Jerome Blum, "The Rise of Serfdom in Eastern Europe", *American Historical Review*, **LXII**, 807—836

[13] S N Fisher, "Ottoman Feudalism and its Influence upon the Balkans", *Historian*, **XV**, 3—22

[14] L. S Stavrianos, "Antecedents to the Balkan Revolutions of the Nineteenth Century", *Journal of Modern History*, **XXIX**, 335—348.

[15] S A. Fischer-Galaţi, "Revolutionary Activity in the Balkans from Lepanto to Kuchuk Kainardji", *Sudost-Forschungen*, **XXI**, 194—213.

[16] S. A. Fischer-Galaţi, "The Peasantry as a Revolutionary Force in the Balkans", *Journal of Central European Affairs*, **XXIII**, 12—22.

[17] Charles Jelavich, "Some Aspects of Serbian Religious Development in the Eighteenth Century", *Church History*, **XXIII**, 3—11

[18] G G. Arnakis, "The Greek Church of Constantinople and the Ottoman Empire" *Journal of Modern History*, **XXIV**, 235—250.

negro[19], S. N Fisher's monograph, *The Foreign Relations of Turkey 1481—1512*[20], Stephen Fischer-Galati's study of the Turkish impact of the German Reformation, *Ottoman Imperialism and German Protestantism, 1521—1555*[21], and Gunther E. Rothenberg's *The Austrian Military Border in Croatia, 1522—1747*[22]

The vast preponderance of American research and publications is on problems of the nineteenth and early twentieth centuries There is also a marked preference for studies on intellectual history, particularly as related to nationalism and the "liberation" movements Studies on diplomatic history are also well represented ; by contrast only a negligible number of articles and books have appeared on problems of economic or social change. A further characteristic of American studies on the nineteenth century is concentration on topics related to one South-eastern European country or another rather than on the area as a whole. The most notable exceptions in this respect are L S Stavrianos' *Balkan Federation*[23], a careful history of the movement toward Balkan unity in modern times, and R. H Davison's *Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876*[24]. Under the circumstances it seems advisable to review the achievements of American scholarship on a country-by-country basis. To avoid controversy the countries will be considered in alphabetical order.

On the history of Albania a "monopolistic" position is enjoyed by Professor Stavro Skendi of Columbia University whose several studies have been devoted to problems of intellectual and political awakening Most noteworthy are his *Beginnings of Albanian Nationalist Trends in Culture and Education (1878—1912)*[25] and *Albanian Political Thought and Revolutionary Activity, 1881—1912*[26], exceptionally penetrating and informative works on a much neglected area of historical research.

Works on Bulgarian history are more numerous and varied. The literature on the intellectual and political renaissance includes James F. Clarke's distinguished articles on *Father Paisi and Bulgarian History*[27], *Serbia and the Bulgarian National Revival (1762—1872)*[28] and *The Russian Bible Society and the Bulgarians*[29], as well as Cyril E. Black's careful study of western influences entitled *The Influence of Western Political Thought in Bulgaria, 1850—1885*[30]. Black's monograph on *The Establishment of Constitutional Government in Bulga-*

---

[19] M B Petrovich, "Catherine II and a False Peter III in Montenegro", *American Slavic and East European Review*, **XIV**, 169—194

[20] S N. Fisher, *The Foreign Relations of Turkey, 1481—1512* (Urbana, Illinois, 1948).

[21] S A Fischer-Galaţi, *Ottoman Imperialism and German Protestantism*, 1521—1555 (Cambridge, Massachusetts, 1959).

[22] G E Rothenberg, *The Austrian Military Border in Croatia*, 1522—1747 (Urbana, Illinois, 1960)

[23] L S Stavrianos, *Balkan Federation : A History of the Movement toward Balkan Unity in Modern Times* (Northampton, Massachusetts, 1944).

[24] R H Davison, *Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876* (Harvard University, unpublished doctoral dissertation, 1942).

[25] Stavro Skendi, "Beginnings of Albanian Nationalist Trends in Culture and Education (1878—1912)", *Journal of Central European Affairs*, **XII**, 356—367.

[26] Stavro Skendi, "Albanian Political Thought and Revolutionary Activity, 1881—1912", *Sudost-Forschungen*, XIII, 1—40.

[27] J F Clarke, "Father Paisi and Bulgarian History", *Essays in Honor of Lawrence B Packard* (edited by H Stuart Hughes), (Ithaca, New York, 1954), 258—283.

[28] J. F. Clarke, "Serbia and the Bulgarian Revival (1762—1872)", *American Slavic and East European Review*, IV, 141—162

[29] J F. Clarke, "The Russian Bible Society and the Bulgarians", *Harvard Slavic Studies*, **III**, 67—104

[30] C. E. Black, "The Influence of Western Political Thought in Bulgaria, 1850—1885", *American Historical Review*, **XLVIII**, 507—520.

ria[31] is a penetrating analysis of the political evolution of Bulgaria in the nineteenth century both before and immediately after liberation. Other significant contributions to the history of Bulgarian political theory and practice are contained in Joseph Rothschild's *The Communist Party of Bulgaria, Origins and Development, 1883—1936*[32] and William Vettes' *The 1903 Schism of the Bulgarian Social Democracy and the Second International*[33]. The important questions related to Russian influence in Bulgaria are carefully discussed by Charles Jelavich in his volume on *Tsarist Russia and Balkan Nationalism*[34] a study of Russian influence in the internal affairs of Bulgaria and Serbia between 1879 and 1886, and in the article by Charles and Barbara Jelavich entitled *The Danubian Principalities and Bulgaria under Russian Protectorship*[35]. On a later period J M. Potts' doctoral dissertation *Russian Diplomacy and Bulgaria, 1914—1915*[36] is an interesting contribution which may be supplemented with the only other study on wartime diplomacy V S Mamatey's *The United States and Bulgaria in World War I*[37], and M. L. Flaningham's *German Economic Controls in Bulgaria 1894—1914*[38]

Work on the history of Greece and Rumania has been nominal. The most remarkable works on Greek history are S. G. Chaconas' biography of *Adamantios Korais*[39], Barbara Jelavich's, *Russia, Bavaria and the Greek Revolution of 1862—1863*[40], and J. A. Levanidis', *The Greek Foreign Debt and the Great Powers, 1821—1898*[41]. On Rumanian history Barbara Jelavich's *Russia and the Rumanian National Cause · 1858—1859*[42] and the opening chapters of Henry L Roberts' monograph *Rumania · Political Problems of an Agrarian State*[43] are outstanding contributions to our knowledge of that country's diplomatic and socio-economic problems.

Works on the history of Turkey and the Ottoman Empire have in general been restricted to studies related to the diplomacy of the Eastern Question. Among these the most valuable are V J. Puryear's *Napoleon and the Dardanelles*[44], M. Vereté's *Palmerston and the Levant Crisis, 1832*[45] and the highly original article by W. Vettes, *The German Social Democrats and the*

---

[31] C E. Black, *The Establishment of Constitutional Government in Bulgaria* (Princeton New Jersey, 1943).

[32] Joseph Rothschild, *The Communist Party of Bulgaria, Origins and Development, 1883—1936* (New York, 1959).

[33] W. Vettes, "The 1903 Schism of the Bulgarian Social Democracy and the Second International", *American Slavic and East European Review*, **XIX**, 521—530

[34] Charles Jelavich, *Tsarist Russia and Balkan Nationalism Russian Influence in the Internal Affairs of Bulgaria and Serbia, 1879—1886* (Berkeley, California, 1958)

[35] Charles and Barbara Jelavich, "The Danubian Principalities and Bulgaria under Russian Protectorship", *Jahrbucher fur Geschichte Osteuropas*, October 1961, 349—366

[36] J. M Potts, *Russian Diplomacy and Bulgaria, 1914—1915* (Columbia University, unpublished doctoral dissertation, 1951)

[37] V S Mamatey, "The United States and Bulgaria in World War I", *American Slavic and East European Review*, **XII**, 233—257

[38] M L Flaningham, "German Economic Controls in Bulgaria 1894—1914", *American Slavic and East European Review*, **XX**, 99 108

[39] S G Chaconas, *Adamantios Koraïs A Study in Greek Nationalism* (New York, 1942)

[40] Barbara Jelavich, "Russia, Bavaria and the Greek Revolution of 1862—1863", *Balkan Studies*, July 1916, 1—26

[41] J A Levanidis, *The Greek Foreign Debt and the Great Powers 1821—1898* (New York, 1944).

[42] Barbara Jelavich, *Russia and the Rumanian National Cause 1858—1859* (Bloomington, Indiana, 1959)

[43] H L Roberts, *Rumania Political Problems of an Agrarian State* (New Haven, Connecticut, 1951)

[44] V J Puryear, *Napoleon and the Dardanelles* (Berkeley, California, 1951)

[45] M Vereté, "Palmerston and the Levant Crisis, 1832", *Journal of Modern History*, **XXIV**, 143—151

Eastern Question 1848—1900[46]. An excellent but regrettably too brief a monograph on the Young Turk movement is E E Ramsaur's scholarly *The Young Turks Prelude to the Revolution of 1908*[47]. By contrast, studies on Yugoslavia have been comparatively abundant Wayne Vucinich's articles on postwar historiography *Postwar Yugoslav Historiography*[48] and *The Yugoslav Lands in the Ottoman Period: Postwar Marxist Interpretations of Indigeneous Ottoman Institutions*[49] have been supplemented by M B Petrovich's *The Rise of Modern Serbian Historiography*[50] Vucinich's excellent *Serbia Between East and West: The Events of 1903—1908*[51] — based on Yugoslav and western sources — is a splendid example of recent American scholarship in the field as are Charles Jelavich's *The Revolt in Bosnia-Hercegovina, 1881—1882*[52] and the outstanding monograph on socio-economic history by Jozo Tomasevich *Peasants, Politics and Economic Change in Yugoslavia*[53] On problems related to Yugoslav affairs in the former Hapsburg monarchy attention should be called to the excellent studies on Southern Slav nationality problems in the Hapsburg monarchy by Robert Kann, *The Multinational Empire*[54], Arthur May, *The Hapsburg Monarchy, 1867—1914*[55], Peter Sugar, *The Nature of the Non-Germanic Societies under Hapsburg Rule*[56], Otokar Odlozilik, *The Slavic Congress of 1848*[57], and Ante Kadic, *The Croatian Renaissance*[58] Finally, not to ignore Montenegro, homage should be paid to E C Thaden's *Montenegro Russia's Troublesome Ally, 1910—1912*[59] and H Heilbronner's *The Merger Attempts of Serbia and Montenegro: 1913—1914*[60] both penetrating analyses of impenetrable areas

A few words only will be devoted to an account of American scholarship on Southeastern European history since World War I It is not that works have not been written on developments since that time but, because of their polemical and journalistic nature, the majority are unworthy of inclusion in a survey of historical studies Therefore let me mention only a few studies by professional historians whose approach and methodology justify inclusion of

---

[46] W Vettes, "The German Social Democrats and the Eastern Question 1848—1900", *American Slavic and East European Review*, **XVII**, 86—100

[47] E E Ramsaur, Jr, *The Young Turks: Prelude to the Revolution of 1908* (Princeton, New Jersey, 1957)

[48] W S Vucinich, "Postwar Yugoslav Historiography", *Journal of Modern History*, **XXIII**, 53—64

[49] W S Vucinich, "The Yugoslav Lands in the Ottoman Period: Postwar Marxist Interpretations of Indigeneous and Ottoman Institutions", *Journal of Modern History*, **XXVII**, 287 305

[50] M B Petrovich, "The Rise of Modern Serbian Historiography", *Journal of Central European Affairs*, **XVI**, 1—24

[51] W. S. Vucinich, *Serbia between East and West. The Events of 1903—1908* (Stanford, California, 1954)

[52] Charles Jelavich, "The Revolt in Bosnia-Hercegovina, 1881—1882", *Slavonic and East European Review*, **XXXI**, 420—436

[53] Jozo Tomasevich, *Peasants, Politics and Economic Change in Yugoslavia* (Stanford, California, 1955)

[54] R A Kann, *The Multinational Empire Nationalism and National Reform in the Hapsburg Monarchy, 1848—1918* (New York, 1950)

[55] A J. May, *The Hapsburg Monarchy, 1867—1914* (Cambridge, Massachusetts, 1951).

[56] P F Sugar, "The Nature of Non-Germanic Societies under Hapsburg Rule", *Slavic Review*, **XXII**, 1—30

[57] Otakar Odlozilik, "The Slavic Congress of 1848", *Polish Review*, **IV**, 3—15.

[58] Ante Kadic, "The Croatian Renaissance", *Slavic Review*, **XXI**, 65—88

[59] E. C Thaden, "Montenegro · Russia's Troublesome Ally, 1910—1912", *Journal of Central European Affairs*, **XVIII**, 111—133

[60] Hans Heilbronner, "The Merger Attempts of Serbia and Montenegro 1913—1914", *Journal of Central European Affairs*, **XVIII**, 281—291

their publications in this paper. Apart from Roberts' *Rumania*, Wolff's *The Balkans in Our Time*, Tomasevich's *Peasants, Politics and Economic Change in Yugoslavia*, Stavrianos' *Balkan Federation* and Rothschild's *The Communist Party of Bulgaria*, mentioned earlier, we will include only J B Hoptner's *Yugoslavia in Crisis, 1934—1941*[61], Charles Jelavich's *Nikola P. Pašić · Greater Serbia or Jugoslavia*[62], R H Davison's *Turkish Diplomacy from Mudros to Lausanne*[63] and, not without reservations as to its point of view, J A Lukacs' *The Great Powers in Eastern Europe*[64]

This review of American scholarship on South-eastern European problems is, naturally, not exhaustive ; it has, however, considered most of the principal, representative, contributions made in the field While the list is short in titles it nevertheless is several times as long as one that could have been compiled twenty years ago Moreover, in contrast to a survey of American scholarship of the twenties and thirties, it contains a large number of works on topics related to internal problems rather than international affairs studied in terms of diplomatic history on the basis of sources in western languages alone Thus, one of the principal obstacles to serious work on South-eastern European history, linguistic competence, has been largely overcome On the other hand, we can hardly foresee the development of historical scholarship on South-eastern Europe to an extent comparable to that of other previously neglected fields. The principal reasons have been enumerated earlier in this paper From a professional point of view, particularly for those of us of the postwar generation of historians, it is encouraging to observe, however, that the restrictions imposed upon utilization of primary sources in the South-east European countries themselves have gradually been removed. This is particularly gratifying as little original and truly meaningful scholarship is possible without access to the archives and libraries of the countries whose history we study. Moreover, American scholarship is likely to be significantly advanced through greater contacts among historians of our area Exchanges of ideas and information, free access to sources, coordinated programs for research and publication on South-eastern European history will not necessarily result in a "population explosion" of American historians in the field. It will, however, facilitate the task of present and future members of our profession and consequently advance the cause of scholarship.

Stephen Fischer-Galaţi
Detroit

---

[61] J B Hoptner, *Yugoslavia in Crisis, 1934—1941* (New York, 1962).
[62] Charles Jelavich, "Nikola P. Pašić : Greater Serbia or Jugoslavia", *Journal of Central European Affairs*, **XI**, 133—152
[63] R H. Davison, "Turkish Diplomacy from Mudros to Lausanne", *The Diplomats 1919—1939* (edited by G A Craig and F Gilbert), (Princeton, New Jersey, 1953), Chapter 6.
[64] J. A Lukacs, *The Great Powers in Eastern Europe* (New York, 1953).

Симпозијум о средњовековном катуну одржан 24 и 25 новембра 1961 г [Le symposium des 24 et 25 novembre 1961 consacré au Katun médieval], Sarajevo, 1963, 202 p.

Научно Друштво С. Р. Босне и Херцеговине. Посебна издања. Књига II. Одјељење историјско-филолошких наука. Књига I. Уредник Миленко С. Филиповић, редовни члан Научног Друштва С Р.Б. и Х.

L'ancien Institut de recherches balkaniques de la Société des Sciences de Sarajevo devenu entre-temps le Centre de recherches balkaniques, a eu l'heureuse initiative d'organiser à Sarajévo les 24 et 25 novembre 1961 un Symposium consacré à l'étude du katun médiéval et, implicitement, au problème des Vlaques sur le territoire de la République Socialiste Fédérative Yougoslave.

Les six communications, fruit des recherches entreprises en 1960 et 1961, qui ont été présentées à ce Symposium par M. S. Filipović, I. F. Trifunoski, D. Kovačević et Br. Djurdjev ont été publiées en un volume spécial dont l'introduction est signée par M. S. Filipović, et accompagnées des discussions qui eurent lieu en marge de chacune d'elles.

Conçu comme une première action organisée à grande échelle dans le but de connaître et d'élucider le problème aussi vaste que complexe du katun et des Vlaques au moyen âge, ce Symposium a insisté sur l'idée que c'est là un problème majeur de la balkanologie et qu'il a droit, comme tel, à être étudié sous ses multiples aspects durant les années à venir Les Vlaques ayant participé à l'ethnogenèse de presque tous les peuples balkaniques, la solution de leur problème et du katun est de nature à contribuer à résoudre diverses autres questions de l'histoire des Balkans.

Ainsi, l'on pourra mener à bonne fin l'enquête entreprise par K. Jireček et continuée, depuis lors, par P. Skok et d'autres spécialistes.

Soumettant à une nouvelle analyse les informations déjà connues et mettant à profit, en même temps, certaines informations inédites, les communications dudit Symposium s'attachent au phénomène à travers l'étendue actuelle de la Yougoslavie et entrent quelque peu dans son analyse chez les Albanais également. En même temps, on établit certaines analogies avec les situations de nos jours ou de naguère, ce qui permet de constater que les réminiscences de l'organisation du katun et des Vlaques conservées pratiquement jusqu'à nous, aident dans une bonne mesure à l'intelligence de ce phénomène du moyen âge. A ce propos, la communication de I. F. Trifunoski sur *Les katuns vlaques* (*aroumains*) *d'aujourd'hui en Macédoine* (p 171—202) est certainement fort intéressante. Le même auteur étudie aussi *Les caractéristiques géo-*

graphiques des katun-s vlaques au moyen âge (p 19—39) Les autres communications, même si leurs titres ne portent que sur la question du katun, traitent au fait des Vlaques tout autant que les deux études déjà mentionnées, car le problème des katun-s est inséparable de celui des Vlaques ethniques et des pâtres « vlaques ».

Imprimé en tête du volume, l'exposé de Milenko S Filipović, *Le katun dans notre historiographie* (p 9—11) passe sommairement en revue la bibliographie yougoslave de la question, qu'il caractérise brièvement, et apporte aussi quelques suggestions pour l'avenir. Les matériaux relatifs aux Vlaques et aux katun-s publiés jadis par K. Jireček (1879), Franjo Rački (1881), Stojan Novaković (1891), Ljuba Stojanović (1896), Ćiro Truheljka (1915) constituent des études partielles qui se contentent tout juste de poser le problème, sans en donner des solutions valables. Petar Skok (1920—1930) a plutôt polémisé avec S. Dragomir et T. Capidan ; quant à Jovan Erdeljanović (1923), il s'est limité à l'étude de l'apport des Vlaques à la formation des groupements ethniques. Ces deux derniers, tout comme Vlad. Mažuranić (1923), Șt. Stanojević (1929), T. Taranovski (1935) et M Dinić (1937) ne se sont toutefois occupés qu'en passant du probleme des Vlaques. Les études plus récentes sont également partielles En général, on a beaucoup écrit sur la question des Vlaques, mais les travaux sérieux sont en petit nombre. Observation valable surtout — selon l'auteur — pour les études des spécialistes roumains La bibliographie complete du sujet, yougoslave et étrangère, qui sera dressée à l'avenir, devra être accompagnée d'appréciations critiques et devra présenter plus en détail les recherches des voisins, celles des Roumains notamment L'exemple des Tchèques et des Polonais qui ont constitué des équipes spéciales de chercheurs pour l'étude des Vlaques devra être suivi.

Lors des discussions soulevées par le rapport de M. S. Filipović, on a souligné également l'importance des sources ragusaines et turques, ainsi que la nécessité d'adopter une attitude critique, plus particulièrement devant certains points de vue dénaturés dans le probleme des Vlaques

La communication de Iovan S. Trifunoski, *Les katun-s vlaques (aroumains) d'aujourd'hui en Macédoine* fait part des résultats des recherches effectuées par l'auteur dans les Monts d'Osogov, de Plačkovica, de Golak, de Perister et de Nige, ainsi que dans les dépressions de Kočane et d'Ovče Polje. Dans la première partie de son étude, l'auteur parle de l'origine des Aroumains et du sort de leur vie pastorale par le passé. Venus de la chaîne du Gramos dans la partie orientale de la Macédoine à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e}, les Aroumains ont evincé de ces nouveaux territoires les bergers d'autre nationalité Leurs occupations, prosperes au debut, commencent à aller mal après le Congrès de Berlin, par suite de la fermeture des frontieres de la Serbie et de la Bulgarie avec la Turquie. Les nouvelles frontières tracees au lendemain de la guerre des Balkans, obligent les Aroumains à limiter leur transhumance à une zone plus restreinte Ce qui entraîna, entre autres, leur émigration, notamment en Roumanie Ceux demeurés sur place continuèrent à pratiquer l'élevage des moutons à grande échelle jusqu'à 1948 lorsqu'ils se groupèrent en coopératives La réorganisation des coopératives en 1953 a permis aux Aroumains de reprendre plus activement leur métier d'éleveurs de moutons et de retourner, dans une certaine mesure, à la transhumance.

Les directions de cette transhumance et l'aspect actuel des katun-s des bergers aroumains (vlaques) sont étudiés par l'auteur dans la deuxième partie de sa communication. Utilisant des données recueillies directement auprès des pâtres aroumains et des autorités locales, I. S. Trifunoski présente avec clarté la situation et les aspects de leur activité dans les conditions de l'époque contemporaine. C'est ainsi que le katun par exemple, est composé d'une hutte, d'un parc, d'une bergerie et d'une écurie improvisée pour les chevaux. Le mouton généralement préféré pour ses qualités adéquates au climat et au terrain est, aujourd'hui encore, le mouton noir aroumain *karacatzanca*, qui a donné à ces Aroumains le nom de Karavlaques. Ils vendent

leurs produits, et notamment leur fromage appelé dans la région *vlaško sirenje,* qu'ils écoulent sur les marchés des villes de Titov Veles, de Kočane, de Bitola.

Les constatations relatives aux aspects de l'hibernation sont importantes A la différence du temps jadis, quand on changeait chaque année l'emplacement choisi pour l'hibernation des troupeaux, les Aroumains établissent actuellement leurs troupeaux chaque année au même endroit pour passer l'hiver. L'hibernation dans la plaine dure de la mi-décembre à la mi-mai.

Les données relatives à l'élevage des moutons par les Aroumains (Vlaques) sont exposées de façon assez détaillée dans la troisième partie de ce travail où sont étudiés les aspects pour chaque montagne prise à part Le nombre total des katun-s des monts de la Macédoine orientale s'élève à 20, il revient à chacun 450 moutons et 4 chevaux. Par rapport à l'élevage pratiqué avant la guerre par les Aroumains, celui d'aujourd'hui a diminué de 11 fois, la transhumance étant pratiquée sur une aire très limitée. Sa connaissance concrète de l'organisation de l'élevage de moutons et des katun-s chez les Aroumains de nos jours a donné à I. S. Trifunoski la possibilité de traiter à ce Symposium le problème des *Caractéristiques géographiques des katun-s vlaques au moyen âge* (p. 19—39) Se référant tout d'abord à l'extension géographique du katun médiéval, l'auteur identifie tour à tour l'emplacement des 36 katun-s vlaques mentionnés dans les chrysobulles des rois serbes et dans les documents de Raguse. Nombre d'entre eux se retrouvent encore aujourd'hui à peu près sous le même nom (Krapa, Banle, Sibovac, Voisilić, Krusi, Șugarie), tandis que l'emplacement de certains autres peut être identifié là où il existe encore des katun-s ou des bergeries La plupart de ces katun-s étaient situés sur les plateaux des hautes chaînes, un petit nombre se trouvait aux pieds des montagnes Les katun-s étaient formés parfois de 12 à 29 familles, parfois de 33 à 87 ou même de 100 familles. On réservait à chaque espece d'animaux (moutons, béliers, chevaux, etc) des pâturages distincts. La race de moutons préférée a dû être au moyen âge aussi, suppose l'auteur, la race *karacatzanca.* Une chose est certaine, c'est que les produits des Vlaques trouvaient preneurs au moyen âge à Serrès, Salonique, Skodra, Prizren, Raguse, Senj et ailleurs.

La transhumance des pasteurs vlaques au moyen âge se déroulait sur de très vastes espaces, à condition qu'elle ne fût pas entravée par des facteurs politiques, comme du temps du tsar Dušan Parfois elle avait lieu dans les limites d'une même région ; d'autres fois les Vlaques se déplaçaient des montagnes du centre de la Péninsule des Balkans jusqu'aux plaines les plus éloignées, afin d'y hiberner Les conquêtes ottomanes dans les Balkans entraînant la fixation de nouvelles frontières, entravèrent la transhumance des Vlaques et les obligèrent à adopter une vie sédentaire, fait déjà fréquent au XV^{e} siècle. Leur passage à la vie sédentaire et à l'agriculture fut un événement décisif pour la slavisation définitive des Vlaques.

Dans les conclusions de sa communication l'auteur précise, entre autres, que les Vlaques ont existé au moyen âge en groupes plus ou moins grands sur tout le territoire de la Yougoslavie, du mont Cojuh, en Macédoine, au mont Velebit, en Dalmatie. Un autre résultat acquis c'est la constatation qu'une serie de katun-s se sont transformes en villages qui existent aujourd'hui et que là où il n'y avait pas d'emplacements adéquats pour des établissements d'une plus grande ampleur, les katun-s devinrent ce que l'on apelle les « Katunište » ou emplacements de Vlaques.

Parmi les observations intéressantes auxquelles se livrèrent les discussions relatives à cette communication, on a formulé le désir de voir la méthode d'enquête recourir au critère linguistique aussi, du fait de la grande diffusion de certains termes, par exemple le mot *fičur*

La question essentielle du Symposium a été attaquée par Milenko S. Filipović dans son travail sur *La structure et l'organisation du katun médiéval* (p 45—115). Il y étudie le katun à

l'aide des sources médiévales et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il a recours aux analogies avec la situation actuelle de l'élevage des moutons par les Vlaques. La notion de katun étant étroitement liée à celle de Vlaque (ethnique) et de vlaque (berger), l'examen de la corrélation existant entre elles doit découvrir ce que les Vlaques ont laissé jusqu'ici dans la culture des peuples balkaniques. C'est pourquoi, en abordant la question de la structure ethnique du katun, l'auteur attire l'attention que les Vlaques balkaniques déjà lors de leur apparition dans les documents ne sont plus ethniquement des Vlaques, c'est-à-dire une population romane, mais qu'ils sont soumis à la slavisation. A cette époque déjà le mot Vlaque (au sens ethnique) devient un terme désignant certaines occupations (berger, soldat, charroyeur) ou un certain mode d'existence ne conservant plus un caractère ethniquement roman Cette chose ressortirait également de la situation des « katunar-s » albanais, qui renferme des indices de slavisation des éléments initialement non slaves (Vlaques, Albanais). La disparition de la caractéristique ethnique vlaque se reflète dans le fait que l'on pourrait acquérir ou perdre la qualité de Vlaque. Le katun n'a point constitué au moyen âge une communauté gentilice, de même que, à une époque plus récente, la *taifa* des Aroumains de la compagnie des Sarakatzanes ne réunit pas des familles apparentées entre elles. Les prévisions du code de Dušan au sujet de l'acceptation du mariage du Serbe avec la femme vlaque montrent que le katun ne constituait pas une communauté gentilice et que dorénavant il n'existait pas d'autres différences entre Serbes et Vlaques que celles des obligations envers le féodal.

Dans de pareilles conditions, ce qui s'impose au premier chef à l'attention c'est le problème de la division sociale au sein du katun ou parmi les Vlaques. La situation juridique générale des Vlaques était semblable à celle des paysans dépendants. A les prendre dans leur ensemble, on distinguait cependant parmi eux les Vlaques *voinuc* (soldats) et *kelatori* (charroyeurs), puis les Vlaques *poclonitzi*, les éleveurs de chevaux, les routiers, les Vlaques pauvres, etc Au XIV^{e} siècle déjà, comme il apparaît des actes ragusains, certains Vlaques avaient des serviteurs originaires de la « Vlaška », c'est-à-dire des Morlaques Arrivant à faire fortune ou pour leur valeur militaire certains Vlaques étaient annoblis et devenaient de gros propriétaires terriens, comme ce fut le cas de Butko Branković, voivode des Vlaques de Croatie et Dalmatie, qui reçut du roi Sigismond deux villages situés près de la ville de Knin (p 80). On peut dire dans le même sens — note l'auteur — que le knèze Lazare fut initialement un « katunar » lui aussi, tout comme le tsar Asên fut d'origine vlaque (p. 80).

Le titre de « katunar » porté par le chef du katun peut être le seul terme provenant de la langue des Vlaques, bien que présentement il n'existe pas de preuves concrètes à ce propos, alors que le titre de knèze pour désigner la même qualité a eté emprunté par les Vlaques romans aux Slaves à l'époque de leur symbiose, *primikiur* et *celnik* qui désignaient les échelons subordonnés étant l'un d'origine latine et l'autre d'origine slave

Quant aux organismes inférieurs du katun, le manque d'informations nous oblige à déduire leur existence du fait que aussi bien la fonction de katunar que les occupations des Vlaques (élevage, service militaire, transport des marchandises) nécessitaient tout un système d'organisation et de répartition des attributions. Le mot *turma* utilisé pour désigner une caravane avant la domination ottomane, les devoirs des commandants et des gardes des caravanes, dénotent l'existence de divers organismes inférieurs dans le cadre du katun, attestée, en ce qui concerne le service des transports, par les documents de Raguse relatif aux obligations des « Kramari »

En ce qui concerne les organismes dirigeants des katun-s vlaques, il existe certains indices que c'étaient les knèzes, lesquels représentaient des groupements de katun-s devant le féodal leur maître C'est le cas du knèze Petar Martić de Knin (1376) et de Vukosav Plešić, knèze de « tous les Vlaques du roi en Rascie et Bosnie » (1482) comme cela ressort d'une information mise

ici en circulation pour la première fois (p. 103) Il en est de même de deux autres documents, l'un de 1433 relatif aux Vlaques de Lica, et l'autre de 1436, concernant les Vlaques de la Dalmatie méridionale.

L'analyse de la structure du katun entraîne la conclusion générale que les Vlaques ont une continuité de plusieurs siècles, bien que géographiquement parlant ils se déplacent sur divers territoires des Balkans. La « loi vlaque », écrite ou orale, survit aux formations sociales ou d'Etat qui disparaissent pour se fondre dans de nouvelles formations. Empruntés aux Byzantins, dans la Serbie des Némanjides, le régime et le droit des Vlaques arrivent jusqu'en Croatie, pour réapparaître dans tout leur éclat sur tout le territoire de la Yougoslavie à l'époque de la domination des Turcs qui prirent les Vlaques à leur service.

Les participants à la discussion, après avoir apprécié positivement l'apport de l'auteur à l'éclaircissement de certains aspects importants du problème du katun et des Vlaques, ont insisté sur la nécessité d'étudier les aspects linguistiques de la question et le substrat thraco-illyre des Vlaques qui pourraient expliquer l'origine des différences que l'on observe entre les Vlaques de l'Est des Balkans et ceux de l'Ouest A la suite de ces suggestions, le conférencier a annoncé qu'il entreprendrait l'étude de la genèse des Vlaques en tant que groupe ethnique.

Un autre côté de la question des katun-s est étudié par Branislav Djurdjev dans *L'aspect territorial de l'organisation des katuns jusqu'à la fin du XV^{e} siècle* (p 143—169) En partie le chercheur met à contribution la même documentation que M. S. Filipović, mais il utilise pour le reste les informations ottomanes, peu prises en considération par ses collègues.

L'essentiel de son exposé est exprimé dans la définition qu'il donne du katun · « Le katun constitue une organisation du pâturage d'été, c'est-à-dire une communauté de petits établissements et de bergeries sur ce pâturage, liés par le travail dont le bétail fait l'objet et par la production obtenue de l'élevage du bétail, une organisation de l'élevage pastoral balkanique migrateur, vlaque et albanais, ainsi que de celui d'autres peuples (les Turcs exceptés) également de vieille origine balkanique, lequel a perdu son caractère ethnique initial durant le processus d'assimilation totale de l'ancienne population pastorale balkanique » (p. 144—145) Et l'auteur précise en rapport avec cette définition que le katun s'est conservé jusqu'à nos jours dans les montagnes des Balkans, comme un système d'organisation naturelle de la production pastorale dans les conditions du maintien de la technique primitive. Le katun désigne encore la surface d'une montagne possédée par un katun donné, organisation d'un certain nombre d'hommes

D'autres idées exprimées par Br. Djurdjev dans le cadre de la généralisation des données relatives à l'étendue territoriale du katun méritent d'être rappelées. C'est ainsi, montre-t-il, que le processus de « territorialisation » des katun-s a été complexe et parfois extrêmement long, s'achevant par endroits dès le moyen âge et durant ailleurs jusque naguère. Présentant une série d'aspects locaux, il a pu devenir un phénomène général à certaines périodes de l'histoire des Balkans. Le katun a constitué une organisation d'Etat particulière, une organisation rattachée à l'ancienne vie pastorale balkanique et n'a point constitué une annexe du village, comme l'estimaient I. Erdeljanović et P. Šobajić. Mais, à l'époque de la domination ottomane, l'organisation des katun-s a joué un rôle primordial dans le déroulement du processus de consolidation des formes patriarcales dans l'organisation des Etats balkaniques.

A propos du rôle des katun-s ramifiés dans la formation des tribus dinariques auquel Bi Djurdjev s'est egalement rapporté, les discussions ont émis la proposition que l'on élabore une etude comparée spéciale de la loi des Vlaques et de celle des Albanais.

Partant de l'idee que certains processus historiques importants dans le passé des Balkans ne peuvent être compris sans qu'on ait resolu le problème des katun-s, Desanka Kovačević étudie de son côté *Les katuns du moyen âge d'après les sources ragusaines* (p. 121—142) Sa communication s'occupe en fait des katun-s du territoire de l'Herzégovine Le phénomène dominant pour les katun-s de l'Herzégovine est celui de la dérivation de leurs noms de celui des chefs, comme il ressort des listes dressées par l'auteur (p 124, 126, 128—129, 131) Le rang de notable est héréditaire dans le katun. Cela se laisse constater, entre autres, du fait que lorsque les actes donnent le nom entier d'un notable, il constitue l'indication certaine qu'il s'agit d'un notable en vie ayant hérité cette situation.

La suite de la communication traite le problème de l'organisation des katun-s auquel s'est référé aussi M S Filipović Les données tirées des Archives de Raguse confirment qu'en Herzégovine également les katun-s avaient leur organisation propre, représentée par le *cătunar* (*catonarius, caput catonis*), le knèze, le voivode.

Le katun médiéval en Herzégovine « passe », comme il appert des sources ragusaines, par un processus d'évolution continue, durant laquelle des composantes bien déterminées qui changent la physionomie du katun viennent à la surface

Mentionnant l'interminable controverse des historiens et des ethnographes autour de la question de savoir si le katun a representé ou non initialement une communauté gentilice, Desanka Kovačević montre que la thèse suivant laquelle la communauté gentilice aurait caractérisé le katun dès les débuts de son existence semble être la plus juste.

Une chose est sûre pour l'auteur, la priorité dans le temps, du katun albanais sur le katun vlaque. Les phénomènes sociaux et économiques dans l'évolution du katun réclament des recherches speciales Parmi ces dernières, l'étude du processus de féodalisation des Vlaques de Bosnie s'impose au premier plan, car c'est elle qui pourra contribuer à l'intelligence plus profonde des rapports féodaux en général en Bosnie

Développant l'idée de Desanka Kovačević, M S Filipović a proposé à l'occasion des discussions, d'organiser un débat entre historiens et ethnographes et a suggéré en même temps d'autres méthodes encore de collaboration avec des spécialistes dans d'autres domaines, en vue d'approfondir la connaissance des problèmes discutés à ce Symposium

Nous ajouterons à cela, comme aussi à d'autres propositions formulées pendant les débats, que, à notre avis, la linguistique, absente malheureusement de ce Symposium, a un mot important à dire. (Le rapport linguistique prévu dans le project initial du Symposium n'a pas été présenté pour des motifs objectifs) A cet égard, l'apport des linguistes roumains pourrait être, croyons-nous, utile et constructif, tout comme les analogies que l'on pourrait faire avec le phénomène pastoral au nord du Danube et dans les Carpates multiplieraient certainement les possibilites de pénétrer plus au fond du problème Du reste, la question de l'elevage des moutons chez les Vlaques pourrait être étudiée à travers l'ensemble du Sud-Est européen, étant donné qu'il constitue pour toute cette aire, un phénomène des plus caractéristiques et des plus importants de l'évolution de la societe, phenomène dont, dans nos contrées, on observe aujourd'hui encore les vestiges.

Sava Iancovici

EQREM ÇABEJ, *Alb.* vise *Orte, Platze und die singularisierten Plurale im Albanischen,* « Lingua Posnaniensis », VII, 1958, p 145—200 et VIII, 1960, p 71—132.

LE MÊME, *Unele probleme ale istoriei limbii albaneze* [Quelques problèmes de l'histoire de la langue albanaise] « Studii şi cercetări lingvistice », X, 1959, p. 527—560

LE MÊME, *Studime rreth etimologjise se gjuhes shqipe* [*Etudes d'étymologie albanaise*], « Buletin i Universitetit Shteteror te Tiranes. Seria Shkencat shoqerore », XIV, 1960, 4, p. 9—102 ; XV, 1961, 1, p. 60—102 ; 2, p. 47—78 ; 3, p 53—72, 4, p. 106—133, XVI, 1962, 1, p 83—120, 2, p 225—232, 3, p. 49—75 ; XVII, 1963, 1, p 110—129, 2, p 127—153, 4, p 83—97.

LE MÊME, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnworter im Albanischen,* « Revue de linguistique », VII, 1962, p. 161—199

Illustrée, hier encore, presque seulement par des étrangers, comme G Mayer, H. Pedersen, N Jokl et d'autres, l'albanologie a déplace depuis quelque temps son centre d'activité en Albanie. La création d'institutions scientifiques, la fondation de l'Université de Tirane, l'édition de publications périodiques régulières et l'organisation d'une bibliothèque centrale de l'Etat animent l'activité des recherches, et des travaux remarquables figurent à l'ordre du jour L'un d'eux sera le dictionnaire étymologique de l'albanais que prépare depuis plusieurs annees le professeur Eqrem Çabej La nature même de sa discipline, puis ses divers cours à l'Université l'ont mis dans l'obligation d'embrasser l'ensemble des problèmes, c'est-à-dire de se préoccuper non seulement d'étymologies, mais encore de l'histoire de la culture et de la langue, des rapports de la langue albanaise avec les langues voisines, ainsi que de l'histoire de la littérature albanaise. Muni d'une bonne méthode, connaissant à fond les résultats enregistrés jusqu'à lui par la recherche, le professeur Çabej a de plus l'avantage sur ses devanciers de pouvoir considérer les choses de l'intérieur egalement, et non pas uniquement du dehors, car en tant qu'Albanais les secrets de sa langue lui sont plus accessibles qu'à autrui Cela se voit notamment dans son étude sur le pluriel singularisé en albanais On rencontre dans bien de langues des formes du pluriel qui semblent avoir été encore plus nombreuses par le passé L'emploi du pluriel a été déterminé par un moment psychologique et s'explique aussi bien à l'aide de l'ethnographie le pluriel donnait le sentiment de sensations accrues et sa fonction était à exprimer une intensité de la vie affective Les exemples de l'albanais sont discutes dans 17 rubriques, à savoir : 1 les pluriels affectifs ou d'intensité (*marresite* « bétises », *ligesite* « méchancetés », *lujet* « joies », *bjegera* « pleurs ») ; 2 maladies (*grykel* « amygdalite », *shytat* « enflures », comparez en roumain *dînsele* « arthrite », *frenţe* « syphilis », *friguri* « malaria »), 3 coutumes, mœurs (*darsme* « mariage », en roumain *nuntă*, du pluriel latin *nuptiae*) ; 4 fêtes (*pashkete* « Paques », *ishajet* « Pentecôte ») ; 5 jeux (*fshehel* « à cache-cache ») ; 6 outils (*vegj* « métier à tisser ») ; 7. vases, récipients (*qelqe* « verre », comparez en roumain *foi*, de *foale*, du latin *follis*) ; 8. parties du corps (*arudi* « poitrine », comparez en roumain *spate, spete*, du singulier *spată*), 9 vêtements (*shkende* « lingerie », comparez en roumain *albituri*) ; 10 mets (*hoj* « rayon de miel », en roumain *fagure* du pluriel *faguri*, *varză* du latin pluriel neutre **virdia, viridia*), 11 mobilier (*trena*, en roumain *acareturi*) ; 12. sphère sociale et spirituelle (*dokel* « coutumes »), 13 terrain, cours d'eau (*qiej* « cieux », top *Fundena* « fonds ») ; 14 astronomie ; 15 flore ; 16 faune ; 17. temps, précipitations atmosphériques. Ce qui est intéressant dans cette étude c'est la discussion des faits concrets de la langue albanaise, car l'analyse détaillée conduit non seulement à l'éclaircissement de nos connaissances en matière de morphologie historique, mais encore à l'établissement précis de l'étymologie. C'est ainsi que dans les mots d'origine latine comme

drek (*draco*), *gjell* (*gallus*), *lter* (*altare*), *mbret* (*imperator*), *pushtet* (*potestatem*), *qytet* (*civitatem*), *shendet* (*sanitatem*), *vullnet* (*voluntatem*), etc. il était difficile d'expliquer la présence de *-e-*, étant donné que normalement *-a-* latin s'est conservé en albanais. L'auteur montre que ces formes sont refaites sur le terrain de la langue albanaise d'après les formes de pluriel respectives. Et de conclure ainsi au sujet du système phonologique albanais (L P, VIII, 1960, p 126), « Es besteht im Albanischen die Tendenz, die in den verschiedenen Formen eines und desselben Wortes auftretenden Vokalalternanzen *a* *e* und *e* : *i* in *e* respektiv in *i* auszugleichen. Unter den Phonemen *a, e* einer- und *e, i* andererseits besteht also eine besonders enge Korrelation ; man kann sie als grammatische Entwicklungsreihe im Auge behalten und aus dem parallelen Vorhandensein der zwei Paare *a* · *e*, *e* . *i* auch gewissermassen erklaren ». En roumain on rencontre la corrélation *a* : *ă*, *e* (*carte*, *cărți* , *față*, *fețe*) ou *ea* · *e* (*beată*, *bete*). Si l'on part du singulier *Franță*, on arrive au pluriel *frențe* « syphilis », mais on a pu reconstituer aussi une forme supposée de singulier **freanță* De fausses reconstitutions de ce genre sont monnaie courrante dans l'histoire des langues et elles entravent fort l'activité des étymologistes. C'est le mérite du professeur E. Çabej d'avoir appliqué ce principe à l'histoire de la langue albanaise. Les résultats sont indubitablement fructueux.

Le dictionnaire étymologique projeté embrassera l'ensemble du matériel lexical albanais dans la mesure où il a été enregistré jusqu'ici, mais on ne réalisera pas un dictionnaire étymologique du genre de celui dont A. Ernout et A. Meillet ont doté les études latines, autrement dit on ne fera pas l'histoire des mots. Néanmoins, il sera tenu compte des éléments « espace » et « temps » : l'auteur prendra en considération les différences dialectales et la diffusion des mots et les suivra, dans la mesure du possible, jusqu'à l'époque la plus reculée. Les mots seront classés alphabétiquement, cependant pas mécaniquement, mais par familles, dans le complexe des composés et des dérivés, avec observations phonétiques et grammaticales. On observera le principe « mots et choses », c'est-à-dire l'on fera appel aussi à l'histoire de la culture matérielle. Avant de rechercher la provenance d'un mot dans d'autres langues, l'auteur essayera de résoudre la question à l'aide des moyens que lui offre sa propre langue Les croisements de mots seront attentivement suivis. Les éléments d'origine indoeuropéenne seront examinés soigneusement et, pour ceux provenant du latin et des langues romanes, on appliquera des critères conséquents de chronologie et l'on apportera des précisions quant à leur stratification relative. Le dictionnaire sera ouvert pareillement à certains toponymes et noms propres et, en fin de volume, sera ajouté un index complet qui en facilitera la consultation. L'information bibliographique s'efforcera d'être complète et au courant des progrès de la recherche. Pour plus de détails on se reportera au « Buletin i Universitetit Shteteror te Tiranës », XV, 1961, 4, p. 178—186.

Dans les études d'étymologie l'auteur discute dans l'ordre alphabétique un certain nombre de termes et s'efforce de proposer une solution permanente. On y distingue clairement sa tendance modérée à défendre le fonds autochtone, mais son attitude envers les emprunts à d'autres langues est en général compréhensive. Maints éléments qui passaient auparavant pour être d'origine latine sont révoqués en doute, et à juste titre : *a* (*aut*), *afer* (*affinis*), *ajkë, alkë* (*alica*), *are* (*area, arvum*), *bakë* (*bacca*), *bleteze* (*betula*), *blude* (*abluta*), *bolbe* (*volva*), *bore* (*boreas*), *bullungë* (*bulluca*), etc. Sur certains points nous ne pouvons pas être d'accord avec l'auteur. C'est ainsi que *mështekën, mështeker* viendrait du grec ancien μαστίχινος et que le roumain *mesteacăn* serait un emprunt à l'albanais. Le mot grec μαστίχινος a pénétré de bonne heure en latin et la gutturale aspirée a connu un traitement sembable à celui de *machina*, dalmate *mukna*, *machinare*. roum. *măcina*. La voyelle ĭ accentuée s'est ouverte à la longue pour passer à *e* Ainsi de **mastecenus*, **mastecanus* ont pu se développer indépendamment l'un de l'autre *mështekën*, *mështekër* en albanais et *mesteacăn* en roumain. La forme dialectale isolée *mesteacă* est refaite sur *mesteacăn* et ne représente pas un emprunt direct au grec ancien μαστίχη. Dans le cas d'un

emprunt direct à l'albanais le passage *sh* > *s* demeure inexpliqué et, si l'on se rapporte à l'antiquité, il faut alors admettre que le mot n'a pu être véhiculé jusque dans le bassin du Bas-Danube que par la langue latine. De même *shark*, *sharke* « peau, fourrure de mouton" peuvent être considérés comme autochtons en albanais, mais sans expliquer pourtant les formes *sarică*, *sarcă* du roumain. Le Du Cange enregistre d'après sources postérieures au V[e] siècle les formes suivantes · *saraca*, *sarca*, *sarica*, *serica* au sens d'« espèce de manteau, simple manteau », mais il y a là aussi la précision : *sarica*, *serica* « manteau de soie » Par conséquent le terme *sarica* à lui seul ne renfermait pas implicitement un élément de la notion de « soie », mais exprimait l'idee de « manteau » ou de « manteau fait d'une étoffe simple » Comme ce vocable apparaît tardivement dans les textes latins, on a le droit de supposer que le latin l'ait emprunté aux bergers illyriens ou thraces. Mais le roumain n'a pas pu le prendre à l'albanais. Aussi faut-il estimer qu'il remonte à la période romaine, latine. En albanais du reste apparaît aussi l'expression *sarka-verdze*, que le dictionnaire de Leotti explique par « agnello che ha un colore smorto » Ce phonétisme ne peut plus être rapporté au fonds autochtone, mais doit être considéré emprunté aux bergers valaques. P. Skok a opiné que le toponyme *Drač* viendrait du latin *Dyrrachium* par un intermédiaire Dъrač. Les Slaves ont pris par conséquent le mot aux Romans et conservé l'accent principal. La langue albanaise a eu elle aussi tendance à conserver l'accent principal des mots empruntés par elle. C'est pourquoi, pour expliquer le toponyme *Durrës* (prononcé aussi *Durrs*), que l'auteur pense a un grec ancien *Δύρραχιον (accentué sur la première syllabe), au lieu de Δυρράχιον On peut toutefois objecter qu'aux formes de génitif et de datif l'accent se déplaçait encore davantage vers la fin du mot, de sorte qu'il semble peu probable que les Grecs des quatre ou cinq premiers siècles avant notre ere fissent porter l'accent principal sur la première syllabe de ce vocable. La forme *Durrës* pourrait être expliquée partiellement par le locatif latin *Dýrrăchi* (cf. *Brundisium*, locatif *Brundisi*, italien *Brindisi*), mais la provenance de -s demeure obscure dans ce cas. N'était-il pas possible que la finale *-chi* du latin *Dyrrachi* se soit adaptée aux finales *-chio*, *-chium* des autres cas?

Au sujet de l'article des langues albanaise et roumaine, l'auteur s'exprime en ces termes (SCL, X, 1959, p 531) : « Une chose mérite d'être remarquée, c'est que les deux langues coincident dans l'utilisation de cette partie du langage jusque dans les moindres détails de son emploi et de sa position syntaxique, ce qui plaide contre la supposition d'une évolution spontanée dans chacune de ces deux langues ». Le professeur Çabej analyse l'article de la langue albanaise et est d'avis que le système de l'albanais à deux articles provient d'un système à un seul article : la postposition est bien plus ancienne que la position en proclise qui est née de la première par répétition dans la phrase. L'auteur s'appuie sur la constatation générale que « l'article postposé est fort et stable tant au point de vue formel que sémantique. Il se maintient toujours dans sa fonction qui consiste à distinguer une chose connue d'une autre inconnue. Au contraire, l'article proclitique a des valeurs multiples, car il est particulièrement mobile et élastique et parfois même fluctuant ; il passe bien des fois d'une catégorie à l'autre et manque même dans certaines conditions » (p. 538). Par conséquent, pour l'étude de la langue albanaise, on part de l'analyse des faits internes et l'on considère possible un développement autonome, en ce sens que l'article enclitique est mis en rapport avec l'affaiblissement de la flexion nominale indo-européenne et semble être extrêmement ancien, tandis que la proclise est plus récente et a un caractère accessoire. L'argumentation est logique et ses conclusions acceptables. En ce qui concerne l'article de la langue roumaine l'auteur n'entreprend pas une analyse parallèle des faits, mais se rallie cependant à l'opinion de La Pianta, que l'article roumain serait d'origine albanaise (p. 551). Nous pouvons opposer à l'auteur sur ce point de vue sa propre déclaration dont il n'a pas tenu compte : « Une chose me semble essentielle, que la détermination et la juste appréciation des rapports roumano-albanais sont actuellement plus importantes que leur expli-

cation *à priori* » (p 552). Nous pourrions dire nous aussi que l'article postposé a pris naissance en roumain du latin, que l'enclise a précédé la proclise et qu'il s'est produit un processus interne, car, on le sait, dans le domaine des sens et des formes, les langues opposent en général une grande résistance aux influences du dehors Mais il est préférable de nous rallier à l'invitation du professeur de Tirana que l'analyse détaillée des faits concrets doit précéder les considérations théoriques.

L'auteur croit que l'albanais dérive de la langue illyrienne sur l'espace actuellement occupé par la langue albanaise. A l'appui de son caractère autochtone il apporte quelques arguments convaincants tirés de la toponymie. Je suis d'avis que l'élément latin de l'albanais plaide lui aussi en faveur de ce point de vue, étant donné qu'il accuse des différences par rapport à l'élément latin de la langue roumaine et se rapproche à bien des égards de celui du dalmate et de l'italien.

H Mihăescu

GEROV, BORIS, *Романизмът между Дунава и Балкана от Август до Константин Велики* (*La romanisation entre le Danube et les Balkans d'Auguste à Constantin le Grand*), «Годишник на Софийския Университет — Филологически Факултет» — « Annuaire de l'Université de Sofia — Faculté philologique », XLV, 1948—1949, p 1—92 ; XLVII, 1950—1952, p 17—121 ; XLVIII, 1952—1953, p. 307—413.

LE MÊME, *Проучвания върху западно тракийските земе през римско време* (*Untersuchungen uber die westthrakischen Lander in romischer Zeit*), «Годишник на Софийския Университет — Филологически Факултет» — « Annuaire de l'Université de Sofia — Faculté philologique », LIV, 1959—1960, p. 155—406

Ces deux études se rattachent étroitement l'une à l'autre du fait qu'elles fournissent un tableau complet du processus de romanisation. On le sait, la Thrace centrale et orientale est demeurée sous l'influence de la culture grecque et a compté un nombre réduit d'inscriptions latines comparativement à celles rédigées en grec, alors que les régions d'entre le Danube et les Balkans, ainsi qu'une partie de la Thrace occidentale sont tombées dans la sphère d'influence de la langue latine et se sont romanisées L'examen de la romanisation de ces contrées intéresse non seulement les études sur la romanité danubienne, mais aussi les hellénistes et les slavisants, car la langue latine a laissé des traces profondes dans la culture byzantine et a influencé les langues slaves méridionales.

L'auteur a exploité notamment le matériel épigraphique. Les inscriptions lui ont permis d'apporter d'importantes précisions et de suivre pas à pas le processus de romanisation qui a atteint son point culminant au III[e] siècle La première inscription datée a été trouvée a Reseletz (district de Beloslatinsko), dans le bassin de l'Ogosta, et a été posée vers l'an 6—9 de notre ère par un affranchi. La romanisation a été en particulier l'œuvre de l'armée romaine et elle s'est amorcée d'abord à proximité du *limes* ; les soldats étaient originaires des quatre coins de l'Empire. Ainsi, les inscriptions montrent qu'au I[er] siècle dans la seule Légion V *Macedonica*, 4 militaires étaient d'Italie (Brixia, Luca, Spoletum, Parma), 4 d'Asie Mineure, 3 de Macédoine (Stobera, Edessa, Stobi), 1 de Gaule. A Durostorum il y en avait 9 de Germanie, 4 d'Asie Mineure, 3 d'Italie, 2 de Gaule Narbonnaise, 2 de Norique, 1 de Dalmatie, 1 de Macédoine. Rassemblés de distances si grandes et si disparates, les gens se comprenaient entre eux en latin, la « lingua franca » du temps C'est par conséquent la langue commune de Rome qui fut intro-

duite dans la vallé du Danube, et non pas un dialecte quelconque. Les inscriptions contiennent généralement un nombre relativement réduit de vulgarismes.

La romanisation a avancé de l'ouest vers l'est. Elle a d'abord compris les territoires d'entre le Timok et l'Iskăr, ou se dressérent les centres romanisés de Ratiaria, d'Augusta et de Municipium Montanesium ; puis ceux d'entre l'Iskăr et l'Iantra, oú se trouvaient les villes d'Oescus et de Novae. Au I^er^ siécle les contrées qui s'étendent à l'est d'Iantra furent faiblement romanisees. La situation changea considérablement aprés que la Dacie nord-danubienne ait éte conquise Cela ressort en premier lieu de l'épanouissement de certaines villes. La romanisation s'est effectuée notamment au II^e^ siécle. La population augmenta par suite des immigrations de toutes les provinces de l'empire et en raison de la présence des armées romaines. Nombre de militaires étaient issus des rangs des indigènes et étaient colonisés á la fin de leur carrière sur les terres destinées aux légions.

La limite entre les inscriptions grecques et latines n'etait pas une frontiére ethnique, mais culturelle seulement. On peut tout au plus parler d'une frontiere dans l'emploi de ces deux langues dans les inscriptions, c'est-à-dire entre l'épigraphie grecque et latine. Le latin s'est plus particulièrement imposé aux II^e^ et III^e^ siecles, en allant du Danube vers la chaîne des Balkans, notamment en remontant les vallées, sur une zone d'approximativement 100 km de large, du Timok au Pont Euxin. En fait, les réalités linguistiques furent assez complexes, en ce sens qu'une bonne partie de la population autochtone continua á utiliser longtemps encore la langue thrace et que dans certaines villes la langue grecque a prédominé ou que les deux langues de culture, le grec et le latin, étaient utilisées à égalité.

Dans l'ouest de la Thrace et en Macédoine orientale la romanisation pénétra principalement par les vallées de la Struma et du Vardar, venant du nord, en direction de Thessalonique, mais elle demeura constamment sporadique. La masse de la population grecque non plus ne dépassait généralement pas la frontière ethnique actuelle entre la population grecque du sud et la population romanisée de la vallée du Danube s'interposait donc une large zone populée d'agriculteurs et de bergers de langue thrace, de sorte que le domaine de la langue latine n'était pas en contact direct avec la masse ethnique grecque. En général, tout le bassin moyen de la Struma jusqu'à proximité de Pautalia (Kustendil) est demeuré soummis à l'influence grecque ; c'est à peine a partir du territoire de la ville de Pautalia, en direction du nord, que les inscriptions latines et les vestiges de la culture romaine se multiplient. Les autorités de la ville de Pautalia étaient des Thraces, des Grecs, ou des Romains ; la langue grecque l'emportait parmi la couche des gens cultivés, tandis que la population de langue latine se tirait notamment des rangs de l'armée et s'occupait d'agriculture. On a découvert sur le territoire du village de Périval (dans la région de Pautalia) une intéressante inscription latine chrétienne des V^e^ et VI^e^ siécles renfermant des éléments de la langue populaire Dans le triangle Kustendil-Trăn-Sofia les inscriptions latines sont passablement nombreuses.

Les recherches approfondies du professeur Gerov contribuent dans une large mesure à suivre dans les menus détails le processus de romanisation en territoire bulgare. Il est à souhaiter que ces études soient traduites dans une langue de circulation internationale, car elles renferment de trés importants résultats qu'il importe de mieux connaître.

H. Mihăescu

DURIDANOV, I., *Нови данни от топонимията за изчезнало румънско население в Софийско* [*Données nouvelles sur la population roumaine disparue de la région de Sofia*], Езиковедско-етнографиска изследвания в памет акад Ст Рамански, Sofia, 1960, p 469–478.

C Juriček fut le premier savant qui aborda le problème de la toponymie d'origine latine ou romane du territoire de la Bulgarie dans son livre *Княжество, България*, Plovdiv, 1899, vol I, p 144–145 il y a cité une vingtaine de noms provenant de la région montagneuse de l'ouest de la Bulgarie Plus tard, le professeur G. Weigand, dans *Rumanen und Arumanen in Bulgarien*, Leipzig, 1907, p 40–50, a présenté un nombre plus grand de toponymes d'apres la carte militaire autrichienne à l'échelle de 1 : 200 000 Dans le compte rendu du livre de Weigand, publié dans la revue « Периодическо Списание », LXIX, 1908, St. Romansky a mentionné encore d'autres noms, d'après la carte militaire russe à l'échelle de 1 126 000. Mais le materiel n'était pas complet.

Le professeur I Duridanov a fait une enquête minutieuse sur place dans le district Elin Pelin (Novoselska), compris entre Murgaš (1687 m) au Nord, les hauteurs Gălăbets a l'Est, Lozanska planina et Belitsa au Sud et les limites de la Grande Sofia à l'Ouest. Le territoire étudié fait partie de la depression de Sofia, mais il est entouré de trois côtés par des montagnes

Le nom *vlah* (Vlaque) a laissé des traces dans le toponyme Lašór, lieu marécageux avec une source d'eau au Sud-ouest du village Buhovo, et plaine avec coteau entre Gorni Bogrov et Iana. Le mot a comme point de départ un presumé **Vlašór*, formé du pluriel *Vlaši* + le suffixe *-or*.

Les éléments d'origine latine ou romane sont les suivants :

amurca, amurga « sédiment noir résulté d'olives pressées », roum *murg, murgă* : le mont *Murgaš* (1687 m) et *Margáia* (de *Murgaia*), plaine et coteau entre le fleuve Željavitsa et la vallée Tserovija, à l'est du village Buhovo ;

capra « chèvre » roum. *capră* : *Kaprolínets*, source à l'est du village Golema Rakovitsa. L'auteur explique ce nom par un latin vulgaire *caprulinus* + le suffixe *-ets* Il faut remarquer que *-l-* intervocalique latin évolue en roumain vers *-r-* ;

catellus « petit chien », roum. *cățel* : *Katsiljane*, village près de la commune D. Bogrov;

**cavo, *cavonis* « ravin, trou », roum. *găună, găunos* : *Gavnós*, grande plaine entre les villages Željava, Stolnik et Iordankino (Elešnitsa) ; *Gavnós răto*, lieu près d'Elešnitsa ;

costa « côte », roum *coastă* . *Kósta*, plaine et coteau au sud du village Katsiljane ;

cucus « coucou », roum. *cuc*, articulé *cucul* . *Kukulévitsa*, coteau à l'est du village Golema Rakovitsa ;

ille, avec la fonction d'article enclitique : *Bátolets* ou *Bátulets*, plaine marécageuse entre Aprilova et Gorna Malina ; *Bratúljovets*, lieu à arbres fruitiers et champs labourés à l'ouest de Bajlovo ;

ligare « lier, attacher », roum. *lega* : *Lagateritsa*, colline à pâturages au nord-ouest du village Buhovo, cf. *Lagatór*, défilé au mont Vitoša ;

-oneus, suffixe d'origine latine : *Brezónjako*, région dans la montagne de Murgaš, au nord-ouest du village Željava, cf. roum. *breaz, brezon'u*, nom de bœuf ;

palea « paille », roum *paie, păiș* *Pojlúša*, hauteur longue et nue au nord du village Buhovo ; l'assimilation *a* > *o* a eu lieu sous l'influence de *ú* ,

**subrupare* « faire crouler, renverser », roum. *surpa* · *Súrupa*, hauteur et vallée entre les villages Gajtanevo et Golema Rakovitsa ; *Súrupo*, haut pâturage au sud-est du village Karapoltsi ; cf. sur le territoire roumain *Surupoasa*, *Surupatele*, *Surupaţi*, chez N. Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei şi onomasticei*, Bucarest, 1933, p. 395 ;

ursus « ours », roum *urs*, articulé *ursul* : *Ŭrsul*, plaine au sud-est du village Buhovo et coteau au nord-ouest de Iana ;

vacca « vache », roum *vacă* *Vakaréts*, hauteur dans la montagne de Murgaš, au nord-est de Želјava ;

vallis « vallée », roum *vale* : *Kovati válog*, vallée au nord-ouest du village Belopoptsi ;

vessire, roum. « a se beşi », « beşină » : *Bašinitsa*, lieu avec arbres fruitiers au nord de Želјava, cf. *beşina calului* (*Lycoperdon bovista*), éponge minuscule, « Staubpilz » ;

vita « animal », roum. *vită* : *Vitinja*, lieu au sud-est du village Čurek, cf. *baltă-baltină*, *ciurdă-ciurdină*, *stup-stupină* ;

Quelques autres éléments sont d'origine roumaine, mais pas latine ·

bărdác « vaisselle de bois, petit tonneau », turc *bardak* : *Bardáčitsa*, colline nue au nord du village Buhovo ;

bîzîit « bruit fait par les insectes » : *Bazait*, clairière avec une source d'eau près du village Sarantsi ;

celan « rusé » : *Čelánitsa*, cours d'eau dans la montagne de Murgaš, affluent d'Elešnitsa ;

cior, *cioară*, le nom d'une espèce d'oiseau noir (*corvus*) : *Čora*, sommet nu au nord de Buhovo ;

ciung « coupé », articulé *ciungul* : *Čúngol*, champ et coteau entre Želјava et Iordankino (Elešnitsa) ;

mandră, pluriel « cabane de pâtre » · *Goloméndra*, plaine à pâturages et champs labourés au sud de Gorni Bogorov ; le mot est d'origine byzantine (μάνδρα), mais le toponyme reflète la forme roumaine de pluriel *mendre* ;

măceş, *măcieş* « arbuste épineux avec des fleurs et des fruits rouges » (*Rosa canina*) ; *Măceş*, défilé dans la montagne de Murgaš, du nord de Buhovo ;

năpîrcă « espèce de lézard » (*Anguis fragilis*) : *Nepîrka*, petit ruisseau dans la montagne de Murgaš, affluent de Trăsava, cf aroum *năpărtica*, alb. *neperke*.

Les toponymes d'origine romane représentent approximativement 1 % : ils sont plus nombreux dans la montagne de Murgaš, mais sont répandus sur toute l'étendue du district Elin Pelin A Buhovo (12) et à Zelјava (6), dans la montagne de Murgaš, il y a en tout 18 toponymes Trois petits ruisseaux et quatre villages ont des noms d'origine romane. Le lexique se groupe de cette manière faune 10 (*breaz*, *capră*, *căţel*, *cioară*, *cuc*, *năpîrcă*, *urs*, *vacă*, *vită*, *bîzîit*), flore 6 (*amurca*, *măceş*, *morus*, *palea*, *vessire*), relief 4 (*coastă*, *găunos*, **subrupare*, *vale*), occupations 3 (*bărdac*, *lega*, *mandră*), qualités 2 (*celan*, *ciung*) Il en résulte que la population disparue d'origine romane vivait au milieu de la nature et exerçait le métier de bergers La langue parlée par cette population est plus proche du daco-roumain que de l'aroumain De quelques faits linguistiques comme la conservation de *n'*, *l'* (*brezon'iu*, *Polluša* = *Pal'uşa*) et de l'*u* (*Súrupa*, *Súrupo*, de **subrupare*) on peut conclure qu'elle était présente dans le rayon d'Elin Pelin avant le XV^{e} siècle.

H. Mihăescu

M. IA SIOUZIOUMOV, *Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии* [*La lutte pour les formes différentes de developpement du féodalisme en Byzance*], «Византийские очерки», Moscou, 1961, p 34—63

C'est incontestablement le merite des historiens marxistes d'avoir établi que la société byzantine a traverse, tout comme le monde occidental, une longue étape de développement feodal Si le problème de l'existence du féodalisme byzantin est aujourd'hui résolu, il nous reste toutefois encore à préciser les voies de son developpement, ainsi que ses traits caracteristiques.

En vue de l'éclaircissement de ce probleme, la présente étude apporte des données nouvelles aux points de vue formulés par le même auteur dans des ouvrages antérieurs En outre, M. L. Siouzioumov émet des opinions sur presque tous les problemes fondamentaux de la société byzantine. Certaines de ces vues sont justes, d'autres inédites et interessantes, mais discutables Tout ceci justifie une ample presentation de son étude.

L'auteur considere que le processus de fixation des colons s'est achevé au IV^e^ siécle. Mais ce phénoméne a eu un caractére instable car, à Byzance, la superstructure esclavagiste s'est maintenue et elle a freiné le développement des nouveaux rapports La survivance de l'ancienne idéologie a fait que les *adscriptici* restent esclaves dans les nouvelles conditions créees. Ce n'est qu'aprés 4—500 ans que l'asservissement de la paysannerie byzantine a été total

L'auteur, en traitant les mouvements populaires des IV^e^—VII^e^ siécles, souligne leur caractere complexe : la lutte des masses est dirigee en même temps contre les anciennes formes d'exploitation et contre les nouvelles. Parmi les éléments qui luttent contre les masses populaires, l'auteur mentionne également les chefs barbares. Quant à nous, nous estimons que ces derniers ont, eux aussi, sapé l'ancien ordre de choses et c'est ce qui explique la réaction de l'aristocratie, propriétaire d'esclaves, contre ces derniers, réaction exprimée si clairement par Synésios [1].

L'analyse des particularités de la ville féodale byzantine met en évidence certains traits caracteristiques de la ville féodale en général, à savoir la prédominance de la petite production artisanale et l'union en corporations des producteurs directs et des commerçants Par contre, la dépendance des corporations vis-à-vis de l'Etat est un phénoméne spécifique à Byzance. D'autres particularités indiquées par l'auteur prêtent à discussion. Ainsi, M I Siouzioumov attribue un rôle important au patriciat de Constantinople et des autres grandes villes byzantines Les agitations hérétiques d'Alexandrie et d'Antioche sont considérées comme étant l'œuvre de l'aristocratie urbaine, de même que la lutte menée contre les mercenaires allemands La même aristocratie aurait opposé une vive résistance à la politique de centralisation des iconoclastes ; la législation contre les dinates au X^e^ siécle est également son œuvre. Toutes ces manifestations avaient pour but de rendre féodal Byzance par la voie urbaine. Nous ne croyons pas qu'on puisse parler de l'existence d'un patriciat à Constantinople, Alexandrie ou Antioche. Les restes d'eléments dirigeants des anciennes polis ont été peu à peu liquidés. Les centres administratifs qui se développent dans l'Empire romain d'Orient et qui vivent aux dépens des régions agricoles étendues, sont dominés par une aristocratie de fonctions, intéressée au maintien de l'Etat centralisé Nous ne croyons pas non plus que l'on puisse parler de la participation des corporations et des guildes à l'exploitation des villages, ainsi que le pense l'auteur. Les éléments productifs des villes et des villages ont été dans une même mesure exploités, tantôt par l'aristocratie détentrice de fonctions, tantôt par l'aristocratie foncière des provinces.

Bien que l'auteur attribue un rôle politique important à l'aristocratie des villes, il estime toutefois que le cadre urbain de developpement du féodalisme n'a guére pu s'imposer, car cette

---

[1] C. Lacombrade, *Le discours sur la royauté de Sinésios de Cyrène à l'empereur Arcadios*, Paris, 1951, p 63—65.

classe n'a pas été unie L'aristocratie provinciale-urbaine a lutté pour l'autonomie des villes et son adversaire était l'aristocratie constantinopolitaine qui s'appuyait sur l'appareil de l'Etat centralisé La puissance impériale se serait rapprochée, aux IVe et Ve siècles, de l'aristocratie provinciale-foncière, afin de combattre les tendances au self-gouvernement des villes provinciales En réalité, l'ensemble de la législation dirigée contre le patronat au cours de ces siècles reflete les efforts entrepris par les empereurs en vue de limiter la croissance du pouvoir de l'aristocratie fonciere [2] Nous estimons bien plus puissant le courant d'émancipation de sous l'autorité impériale qui s'est manifesté dans les rangs des proprietaires fonciers, que celui qui a vu le jour au sein d'une aristocratie urbaine, économiquement épuisée et intéressée au maintien d'un pouvoir centralisé.

M I Siouzioumov examine ensuite les conséquences des guerres perses, de l'invasion des Arabes et de la colonisation slave Sous l'action de ces facteurs, l'influence de l'aristocratie foncière a sensiblement diminué Par contre, on voit se renforcer une paysannerie libre, organisée en communautés. Une nouvelle aristocratie — l'aristocratie militaire, l'aristocratie des thémes — apparaît également. La terreur exercee par Justinien II à l'encontre de l'aristocratie de Constantinople aurait en réalite été l'œuvre indirecte de cette nouvelle aristocratie. Mais la narration de l'historien Théophane des évenements politiques du début du VIIIe siècle tend à prouver que la chute de Justinien II a été l'œuvre des éléments militaires Par contre, M I. Siouzioumov constate à juste titre, l'accroissement de l'influence de l'aristocratie militaire du temps de la dynastie syrienne et considère le mouvement iconoclaste comme exprimant les intérêts de cette dernière

Au début du IXe siècle, la politique impériale agit dans le sens des intérêts de l'aristocratie constantinopolitaine (á notre avis il serait plus exact de dire · l'aristocratie de fonctions). L'aristocratie foncière provinciale réagit par toute une série de révoltes, qui s'achèvent par la victoire de son représentant, Alexis Comnéne.

L'auteur estime que du fait de la rivalité de ces deux fractions de la classe dirigeante, de forces à peu pres égales, la monarchie byzantine a pu maintenir son caractere autocratique, de même que son emprise sur l'Etat centralisé Le pouvoir impérial a manœuvré habilement, en s'alliant chaque fois à la fraction la plus faible, contre la plus puissante De ce fait, le développement des institutions feodales à Byzance a été lent. Afin d'empêcher la croissance du pouvoir de la classe dirigeante, les empereurs ont eu recours à toute une série de mesures adéquates. C'est ainsi qu'ils ont interdit à l'aristocratie des villes l'exercice du commerce et des métiers; ils ont également interdit dans les villes de province, la création d'organisations militaires [3].

En d'autres termes, M. J Siouzioumov voit dans le pouvoir impérial une troisième force qui poursuit ses propres objectifs, alors qu'en réalité il reflète les intérêts de l'une ou de l'autre des deux fractions dirigeantes.

A la différence de A. P. Každan, M I Siouzioumov considère que les corporations byzantines ont continué les corporations romaines de la période avancée, étant donné que la production des marchandises n'a jamais cessé à Byzance. Seules ces corporations ont disparu qui n'avaient pas un caractère productif, mais purement fiscal. La thèse nous semble juste dans la mesure où nous admettons qu'aux VIIe , VIIIe et IXe siècles, les corporations ont subi des transformations profondes, en même temps que la ville byzantine dans son ensemble.

---

[2] *Codex Justinianus*, I, 40, 2, Ed. Krueger Berolini, 1906, p. 85

[3] Dans mon ouvrage intitulé *L'Etat et les métiers à Byzance*, dans « Byzantinoslavica », XXIII, 1962, p. 246, j'ai prouvé toutefois l'existence d'une milice urbaine dans les villes commerciales de Byzance au Xe siècle.

La politique adoptée par la dynastie macédonienne à l'encontre de l'aristocratie militaire-foncière se rattache à la lutte menée par le gouvernement central en vue d'empêcher l'émiettement politique de l'Etat.

La politique expansionniste de l'Empire byzantin en Asie Mineure, au cours des X[e] et XI[e] siècles, est, selon l'auteur, l'œuvre des stratiotes conduits par l'aristocratie foncière. Quant à celle menée contre les Bulgares, elle est le résultat de l'action exercée par le pouvoir central. Nous pouvons dans ce cas nous demander sur quels éléments s'est appuyé l'Etat byzantin pour obtenir les résultats positifs qu'il a obtenus contre les Bulgares. La législation macedonienne reflète la lutte entre les stratiotes et les grands propriétaires féodaux, lesquels s'efforçaient d'engloutir leurs propriétés. Il ne peut donc être question d'une coopération de ces groupements en Asie Mineure.

Le retard de Byzance par rapport au monde occidental sur le plan économique, militaire et culturel s'explique, selon l'auteur, toujours comme une conséquence de la lutte entre les deux fractions de la classe dirigeante et de la victoire de l'aristocratie de province, victoire qui crée une nouvelle voie au développement du féodalisme. Les privilèges accordés aux Vénitiens par Alexis Comnène ont représenté un coup très grave donné à l'aristocratie des villes, ainsi qu'aux artisans et aux commerçants. Les stratiotes ont été eux aussi considérés peu sûrs et c'est pourquoi Byzance a eu recours aux mercenaires, non intéressés à la défense de l'Etat (et qui ont représenté une lourde charge pour les ressources financières épuisées de Byzance). La victoire de l'aristocratie provinciale s'explique par l'appui qu'elle a reçu, au début de la part des villes de province en rivalité avec l'aristocratie de Constantinople, ensuite de la part des masses populaires, lesquelles ne considéraient au début que le percepteur comme exploiteur et qui se sont associées aux révoltes féodales.

Les concessions accordées par les Comnènes aux marchands italiens ont eu pour effet l'isolement des villes. Quant à celles accordées aux chevaliers occidentaux, elles ont préparé le terrain à l'émiettement de l'Etat. C'est pour cette raison que les révoltes des villes ont acquis, à la fin du XII[e] siécle, un caractère profondément antilatin.

La conquête de l'empire par les Latins en 1204 a amené la consolidation des institutions féodales occidentales. Selon l'auteur, dans cette période se dessine une centralisation régionale : la ville asservie au féodal devient le centre politique et économique de toute une région agraire. Nous sommes d'avis que ce processus est l'essence même de la féodalité byzantine [4]. Certains commencements timides de développement capitaliste dans les villes — freinés toutefois par la superstructure féodale — sont également soulignés. Les habitants des villes réussissent même à obtenir certains droits et privilèges. Il faut toutefois préciser que cela se produit surtout dans les villes situées à la périphérie de l'empire, villes que se disputent des formations politiques adverses et où la conquête de la population urbaine était nécessaire, comme par exemple à Janina, Monembasia. Nous ne pouvons, par contre, partager en tout l'opinion de l'auteur selon laquelle Byzance, Etat exportateur de produits manufacturés de luxe, devient un pays exportateur de blé et de matières premières. L'exportation des produits manufacturés de luxe a toujours été extrêmement peu importante et a de toute façon cessé dès le XII[e] siécle. Aux XIII[e] et XIV[e] siècles, Byzance devient lui-même importateur de céréales. Les républiques italiennes apportaient à Byzance des céréales des régions du nord de la mer Noire, ou elles avaient pénétré en vertu du traité de Nyphaion [5]. D'autre part, comme l'observe l'auteur, les richesses

[4] E Frances, *La féodalité et les villes byzantines au XIII[e] et au XIV[e] siècles*, dans « Byzantinoslavica », XVI, 1955, p. 85 et suiv.

[5] N. Gregoras, II, Bonn, p. 686, 766 et suiv ; E. Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie*, I, 1958, p. 68, n. 237.

naturelles de Byzance, susceptibles d'être acceptées sur les marchés européens (colorants et mastic) ont passé directement aux mains des marchands latins

En ce qui concerne le système d'exploitation coloniale dans les îles occupées par les républiques italiennes, l'auteur soutient qu'il consistait dans l'introduction de monocultures — par exemple en Crète la viticulture. En réalité on cultivait en Crète des céréales et l'olivier. Quant à l'élevage, il y était extrêmement répandu [6] La forme d'exploitation coloniale consiste dans l'acheminement de la production entière vers la métropole, qui la revend ensuite aux autres colonies à des prix élevés.

Selon M J Sionziournov, il existe vers le milieu du XIV[e] siecle chez les éléments féodaux une tendance à la consolidation du pouvoir central et une attitude hostile vis-à-vis des éléments étrangers. Tel aurait été le programme de Cantacuzene. La féodalité byzantine avait changé d'attitude du fait de l'aggravation des mouvements populaires et aussi pour faire face aux tendances des éléments urbains à transformer les villes en centres indépendants. Nous croyons que le point de vue de l'auteur réclame certaines précisions. L'attitude antilatine de la féodalité est déterminée, au cours de cette période, par la concurrence faite par les marchands italiens aux produits agricoles des domaines féodaux byzantins. D'autre part, Cantacuzène n'a jamais lutté contre l'émiettement féodal, mais au contraire, en vue de la création de grands apanages en faveur des membres de sa famille, comme aussi en faveur de ses partisans politiques [7].

La politique d'Apokaukos représenterait, selon l'auteur, les intérêts de la jeune noblesse capitaliste qui se propose la liquidation de l'indépendance féodale et la transformation de Byzance en un Etat national centralisé Quant à l'appui reçu de la part des masses, il n'était pas une manifestation dynastique, ce que nous avons d'ailleurs montré, nous aussi, à une autre occasion [8] Nous croyons toutefois que l'on exagère lorsque l'on affirme que la défaite et la mort d'Apokaukos a été la fin de Byzance. Par contre, on souligne avec beaucoup de justesse le rôle négatif des empereurs de la fin du XIV[e] siècle et du XV[e], qui, en présence du danger turc, n'ont pas aimé leur peuple, préférant faire appel aux services de mercenaires, avides de gains personnels

Comme on le voit, dans les quelque trente pages de l'étude sont abordés, dans leurs grandes lignes, de nombreux problèmes appartenant à toute l'histoire byzantine. Il serait toutefois nécessaire que l'auteur en reprît quelques-uns (surtout ceux qui concernent la dernière époque de Byzance) et leur donnât un développement adéquat.

E. Frances

I. DUJČEV, *Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médiévale*, « Acta Orientalia Hungarica », t III, fasc. 3, p 167—178

On connaît les discussions des savants concernant ces dénominations des boljars bulgares mentionnées par le Porphyrogénète dans son ouvrage *De Cerimoniis*, I, Bonn. 681, — οἱ ἔσω βολιάδες et οἱ ἔξω βολιάδες — discussions résumées par l'auteur et enregistrées dans les notes de son article. Reiske, on le sait, avait donné à ces expressions une interprétation pure-

[6] F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au moyen âge*, Paris, 1959, p 317, 319 et 322.
[7] I Cantacuzenus, II, Bonn, p 161 et p 312 ; III, p. 85 et 211.
[8] E Frances, *Răscoala zeloţilor din Thessalonic în lumina ultimelor cercetări*, « Studii », XII, 1959, 3, p. 263.

ment territoriale, en invoquant à l'appui de son interpretation certains passages d'auteurs byzantins.

Le savant bulgare I. Trifonov revenait à cette première interprétation du savant allemand et précisait que les termes ἔσω et ἔξω se rapportent probablement à la cour du prince, les boljars intérieurs ayant leurs fonctions à la cour du prince, et les boljars extérieurs remplissant des charges au nom du prince ou de l'Etat en dehors du palais. Trifonov avait suggéré aussi l'idée que les boljars intérieurs étaient, peut-être, οἱ θρεπτοὶ ἄνθρωποι des inscriptions protobulgares. Cette suggestion était assez heureuse, remarque à bon droit Dujčev, parce qu'elle « transportait les recherches sur un terrain riche en témoignages ». En effet, dans une inscription du temps d'Omourtag (814—831) on lit le titre ἠτζηρ[γοῦ βοιλάς], répété dans une inscription du temps du khan Présian (836—855) Dujčev nous montre ensuite que Mladénov proposa d'interpréter le terme ἠτζιγη dans le sens du terme turc *ič* qui signifie « à l'intérieur », et Dvornik fit encore un pas en avant — ajoute l'auteur — en proposant d'appliquer cette interprétation aux dénominations du texte du Porphyrogénete On pourrait donc dériver aussi le mot ἠτζιργου de *itch, itcheri*, car les Grecs devaient exprimer par τζ le son *tch* Ainsi dérivé, le mot nous rappellerait la distinction établie par le Porphyrogénète entre οἱ ἔξω et οἱ ἔσω βολιάδες Il interprétait donc le terme ἠτζιργοὺ βοιλας de l'inscription du temps de Présian dans le sens qu'il s'agirait d'un personnage appartenant à la seconde catégorie, à celle des boljars dits intérieurs La suggestion de Dvornik reçut après quelques années l'approbation d'un excellent connaisseur des langues turques, le professeur Gy Németh, qui traduisait le terme protobulgare d'ἠτζιργοὺ βοιλας par « inner Boila »

L'auteur remarque enfin que les nouvelles inscriptions protobulgares découvertes au cours des dernières années « allongent la liste des indications sur les termes en question », mais aucune source historique — ajoute-t-il — ne contient un terme protobulgare qui pourrait être considéré comme l'équivalent de la dénomination byzantine des boljars extérieurs (οἱ ἔξω βολιάδες). On a déblayé, heureusement, à Madara une inscription protobulgare en grec qui porte, à côté des termes ἠτζηργοὺ βαγαινου, aussi un titre υκ βοηλα (βαγαινου), mais les interprétations de ce titre, à l'avis de l'auteur, ne sont pas suffisamment persuasives.

Dujčev ne se déclare pas content de toutes ces interprétations de la signification du terme en question Pour avoir la signification juste de ces titres il est nécessaire, dit-il, de chercher des analogies ailleurs, avant tout chez les peuples turcs et aussi à Byzance. Les sources historiques nous fournissent quelques indications relatives aux peuples turcs que l'on pourrait mentionner comme des analogies pour l'interpretation des titres bulgares. Mais l'auteur fait la juste remarque que les dénominations de boljars intérieurs et extérieurs ne sont pas uniques dans la terminologie byzantine, et déjà Reiske avait relevé trois analogies Dujčev rappelle l'usage frequent dans le langage byzantin des phrases construites à l'aide des particules ἔσω, ἔξω On designait de cette façon, par exemple, les clercs qui appartenaient à l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, pour les distinguer des clercs des églises qui se trouvaient en dehors de la capitale de l'empire. On employait la même manière de s'exprimer pour discerner les dignitaires qui demeuraient dans la capitale et ceux qui habitaient au dehors Il y avait aussi des écuries impériales qui se trouvaient dans la capitale et d'autres qui étaient en province Divers dignitaires portaient des dénominations composées de la particule ἔσω ou ἔξω, pour désigner qu'ils appartenaient à l'administration de la capitale ou de la province. L'auteur signale le chartulaire qu'on appelait ὁ ἔξω χαρτουλάριος c'est-à-dire *chartularius extraneus vel provincialis* Un autre était appelé ὁ ἔσω χαρτουλάριος (*esochartularius seu chartularius urbanus*) Les bataillons en garnison dans la capitale étaient également désignés sous le nom de « bataillons intérieurs » (τῶν ἔσω ταγμάτων) Des bataillons de cavalerie résidaient autrefois en province, peut-être même aux frontières de l'empire,

remarque l'auteur, en renvoyant à Theophane, τῶν ἔξω καβαλλαρικῶν θεμάτων Le même chroniqueur fait mention d'archontes qui portent le nom d'ἐξωτικοὶ ἄρχοντες. Tout cela nous montre, selon l'auteur, que la signification des termes « boljars intérieurs » et « boljars extérieurs » était suffisamment comprise à Byzance.

Malgré ces considérations, l'auteur ne tarde pas à affirmer que « l'institution des boljars extérieurs et intérieurs était fort probablement une institution que les Protobulgares turcs avaient apportée avec eux de leur lointaine patrie. Les termes protobulgares qui la désignent représentent la preuve tangible de son origine turque » Cela ne veut pas dire, d'autre part, que nous nous trouvons en présence d'une institution qui était spécifique uniquement aux peuples d'origine turque et inconnue aux autres peuples du moyen âge. « En étudiant les renseignements fournis par les sources byzantines — conclut-il —, l'on ne saurait douter que dans notre cas les indications οἱ ἔσω βολιάδες et οἱ ἔξω βολιάδες avaient une signification exclusivement territoriale ».

N. Bănescu

Critobul din Imbros Din domnia lui Mahomed al II-lea, anii 1451—1467 [Critobule d'Imbros, Histoire de Mahomet II] Ed par *V. Grecu.* Bucarest, 1963 (= Scriptores byzantini IV), 379 p.

Dans l'esprit d'une longue et méritoire tradition dans le domaine des études byzantines, on a publié en Roumanie au cours des dernières années quelques textes byzantins d'une toute particulière importance Deux textes, notamment l'œuvre de Laonicos Chalcocondyle (Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice* En roumain par Vasile Grecu, Bucarest, 1958) et *La guerre des Goths* par Procope de Césarée (Procopius din Caesarea, *Războiul cu Goții* Trad. et introduction par H Mihăescu, Bucarest, 1963), ont été édités uniquement en traduction roumaine, avec introduction et notes explicatives. Comme résultat de ses longues études préliminaires, le professeur Vasile Grecu nous a offert, il y a quelques années, une édition critique du texte grec de l'historien byzantin Ducas, accompagné d'une introduction circonstanciée, d'une traduction intégrale en roumain et de riches notes explicatives (Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462).* Ed. critique par Vasile Grecu, Bucarest, 1958) [1]. Maintenant l'éminent savant roumain, auquel les études byzantines en général et, plus particulièrement, la byzantinologie roumaine, doivent tant, nous offre l'edition critique de Critobule d'Imbros Pour l'érudit qui s'intéresse à l'histoire du moyen âge, notamment à l'histoire de Byzance, les quatre volumes de la série « Scriptores byzantini » constituent sans doute une des meilleures réalisations de la science philologique et historique roumaine d'après la seconde guerre mondiale La nouvelle édition de Critobulos d'Imbros est le fruit, tout comme celle de Ducas, d'un long travail d'études préalables, effectué par son éditeur On connaît bien l'article publié par M Grecu, il y a presqu'un quart de siecle · *Scrisoarea de dedicație a istoricului Critobul către Mahomet II Cuceritorul. Mélanges Charles Drouhet* Bucarest, 1940, p. 197—202 Il y a peu d'années que le savant roumain a publié une seconde étude, dédiée à certains problèmes discutables relatifs à la personne de Critobule et à son œuvre (*Kritobulos aus Imbros Sein wahrer Name. Die Widmungsbriefe Die Ausgabe. Das Geschichtswerk,* « Byzantinoslavica », XVIII, 1957, pp. 1—17) L'introduction qui précède la présente édition est basée sur les résultats de ces publications Après quelques mots sur l'époque où vécut Critobule, c'est-à-dire sur l'expansion ottomane au XV^{e} siècle et la prise de Constantinople par les Turcs, M. Grecu aborde le problème du nom de l'écrivain byzantin en

[1] Voir mon compte rendu dans « Byzantinische Zeitschrift », LVI, 1963, p. 108—110.

question Il y a plus d'un demi-siècle que le byzantiniste grec bien connu Sp Lambros (« Neos Hellenomnemon », VII, 1910, p 95), en essayant d'établir le « nom entier » de l'historien, est arrivé à la conclusion qu'il s'appelait Hermodoros Michel Critobule. Cette forme, semble-t-il, s'était imposee dans la litterature moderne (voir par exemple Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Budapest, 1942, p 262). Dans sa dernière étude monographique (1957), V Grecu déclarait avec raison . « nur der Taufname Michael sicher echt ist » Il faut partager son avis que le nom d'Hermodoros n'est rien qu'un « rein antiker Vornamen » et que, par conséquent, il est sujet a des doutes légitimes En effet, l'humaniste italien Cyriac d'Ancone, aidé par Critobule lors de son voyage vers 1444, peut bien être arrivé à l'idee de lui donner la dénomination de Hermodoros, comme un « don d'Hermès », comme un vrai croyant aurait pu former la denomination de « Théodores » = « don de Dieu » (ainsi que Théodosios) Gy Moravcsik, dans la seconde édition de son œuvre fondamentale, *Byzantinoturcica* (I, Berlin, 1958, p 432), a déjà omis le prénom de Hermodoros, et il me semble que cette correction n'est qu'une reconnaissance, quoique tacite, de l'hypothese tres vraisemblable du savant roumain On doit donner raison à M. Grecu également à propos de la forme Critobule Elle ne paraît pas moins artificielle que la précedente, et on peut accepter l'opinion que son vrai nom etait Critopoulos (Kritopoulos), comme nous le trouvons dans un manuscrit grec de Bucarest (C Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești* Biblioteca Academiei Române, Bucarest, 1909, p. 257 . cod. 576/166/f 61) En restituant cette forme du nom, on découvre une donnée précieuse pour la biographie de l'historien Il était, fort probablement, le fils d'un κριτὴς ou, comme M Grecu traduit le terme (*Kritobulos*, p 4), « Sohn oder Nachkomme eines Richters » (= « descendent dintr'o familie de judecători »; Idem, *Critobul din Imbros*, p 11) Tout en acceptant cette forme pour le nom, Gy Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I², p 432, ajoute immédiatement « auf der Insel in vornehmer Familie geboren » Si Critobulos était né pendant la premiere moitié du XV^{e} siécle, il serait nécessaire de rechercher l'explication de son patronymique dans la pratique byzantine du temps Comme on le sait, le terme byzantin de κριτὴς avait un sens assez large on connaît, à Byzance, l'existence de diverses catégories de « juges », par exemple, les juges civils, les juges de thémes, les juges dits universels, les juges gouverneurs de provinces, les juges ecclésiastiques, les juges militaires, etc. (indications chez L Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p 221, 226 s , 238 s , 108, 116, 219, etc , G Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munich, 1963, p 415, n 1, avec la bibliographie , sur le juge τοῦ φοσσάτου v. Fr. Dolger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges* Munich, s a , p 339. etc). Ce n'est pas ici le lieu de préciser á quelle catégorie de « juges » pouvait appartenir le pére de notre historien, mais il est clair que c'etait effectivement un personnage assez important et, en même temps, tres connu, pour lui avoir laisse son nom et lui avoir assuré une bonne instruction

Dans quelques pages concises M Grecu a exposé les données biographiques dont nous disposons sur l'historien pour passer ensuite aux problemes relatifs à son œuvre A propos de la « lettre dédicatoire » (Widmungsbrief) qui accompagne l'œuvre de l'historien byzantin, M. Grecu a déjà donné quelques renseignements dans son étude de 1957 (*Kritobulos*, p 4). La rédaction complete de cette epître était copiée sur des feuilles détachées, dont l'histoire n'est pas tout à fait claire « Die wertvollen Blatter sind nicht mehr aufzufinden, ihr Inhalt wurde aber von C. Tischendorf [*Notitia editionis codicis Bibliorum Sinaitici*, Leipzig, 1861, p. 123] veroffentlicht » Pour compléter cette notice, M. Grecu (p 4, n 14) ajoute : « Die losen Blatter gelangten in die Hande des russischen Gesandten, Prinzen Alexander Lobanow, von welchem sie C Tischendorf erhielt (nach K Muller, *Editio Critobuli*, Paris, 1870, S. XV und 52) Ad. Deissmann [*Forschungen und Funde im Serai*, Berlin-Leipzig, 1933, S 43—44] konnte bei der Familie Tischendorf und in der Leipziger Universitatsbibliothek die gesuchten Blatter nicht auffinden ; ich vermute, daß sie dem Prinzen Lobanow zuruckgestellt wurden und in einer Handschriften-

sammlung zu Leningrad oder Moskau verlegt liegen ». Notons avant tout que les mêmes renseignements ou presque sur la copie de la « lettre dédicatoire » ont été donnés déjà par Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, 1942, p 263 ; I², p 433—434, toujours en parlant « von dem Gesandten Alexander Lobanov ». Sans avoir, pour le moment, la possibilité de vérifier personnellement le texte précis dans la publication citée de Tischendorf, je me permets toutefois une petite rectification et, en même temps, une suggestion. Vu la probité du grand savant mentionné (cf dernièrement E. Lauch, *Nichts gegen Tischendorf. Bekenntnis zur Kirche Festgabe fur E Sommerlath zum 70 Geburtstag*, Berlin, 1960, p. 15—24 ; cf B. Z , LIV, 1961, p 433), on doit admettre comme tout à fait vraisemblable l'hypothèse de M Grecu que les feuilles étudiées par Tischendorf ont été restituées à Lobanov et qu'il faut les rechercher dans les bibliothèques et les archives soviétiques A mon avis cependant, ces recherches doivent être mises sur la bonne piste, pour donner des résultats positifs. Or, il me semble qu'il est question d'Alexei Borisović Lobanov-Rostovskij (1824—1826) qui, après un séjour à Constantinople du temps de l'ambassadeur russe A. P. Butenev (1787—1866), fut nommé ambassadeur russe dans la capitale turque (décembre 1858—juin 1864). Il est inutile de rappeler ici son activité dans la question ecclésiastique bulgaro-grecque de cette période (cf. entre autres les notes de Cyrille, Patriarche de Bulgarie, *Katoličeskata propaganda sreb bălgarite prez vtorata polovina na XIX vek*, I, Sofia, 1962, p. 63, 117, 125, 159 passim) C'est vers cette époque justement qu'il prêta à Tischendorf le manuscrit de la lettre de Critobulos. On a donné, tout dernièrement, des informations sur les documents d'archives qui appartenaient autrefois à la célèbre famille Lobanov-Rostovskij (voir par exemple : *Putevoditel' po arhivu Leningradskogo otdelenija Instituta istorii*, Moscou-Leningrad, 1958, p 213, 370 ; sur les documents des archives de A B Lobanov-Rostovskij, reunis en 1919 déjà à Puškinski dom — Leningrad : AAN f 158, op. 3, 1919, n° 4, 11 1,2,4 ; voir *Istoričeskii očerk i obzor fondov rukopisnogo otdela biblioteki Akademii nauk*, II, Moscou-Leningrad, 1958, p 50 et n 7) C'est en suivant des traces pareilles, que l'on peut espérer retrouver aussi les feuilles qui nous intéressent au sujet du texte de Critobule. C'est une tâche, bien entendu, qui regarde avant tout les historiens soviétiques. Pour en revenir encore une fois à l'introduction que M Grecu a ajoutée à son édition de Critobule, on peut exprimer le regret qu'elle soit plus concise qu'il était necessaire Le savant roumain aurait mieux fait, à mon avis, de reprendre presqu'entièrement sa bonne étude de 1957, où il avait déjà excellemment éclairci les questions fondamentales de la biographie et de l'œuvre de l'historien byzantin. Dans l'etat présent des choses le lecteur se voit obligé d'avoir sous les yeux, en étudiant l'édition de Critobule, deux publications différentes qui se complètent réciproquement

Composée fort probablement vers 1470, l'œuvre historique de Critobule expose les événements survenus au cours des 17 premières années du regne du sultan Mahomed II (1451—1481). L'écrit n'a pas eu, semble-t-il, une grande diffusion ni parmi les contemporains, ni par la suite Cela peut bien s'expliquer par le fait qu'il dédia son œuvre au sultan en personne, comme le montre la lettre dédicatoire qui accompagne le texte Aujourd'hui l'œuvre de Critobule est connue grâce à une copie unique (*Cod Constantinopol biblioth Seraglii* 3), conservée à Topkapi Sarayi Muzesi Mudurlugi Sultanahmed a Constantinople On suppose, avec une grande probabilité, que ce manuscrit est l'original (Original exemplar) dont l'écrivain fit hommage au sultan La lettre dedicatoire est conservée, au contraire, en deux rédactions : la rédaction A, plus brève, qui accompagne le texte du manuscrit de Serai, et la redaction B, qui est connue d'après la copie sur les feuilles détachées, aujourd'hui disparues et qui doit être considérée comme une réélaboration, avec certaines variantes, de la rédaction A Le texte a été édité, il y a près d'un siécle, et cela quelque 400 ans après sa rédaction, par Karl Muller (*Fragmenta historicorum graecorum*, V, 1, Paris, 1870, p. 40—161), avec un bon commentaire Cette édition, l'unique qui existait, est devenue trés rare et parfois difficilement accessible, ce qui justifie, en dehors de

toutes les autres considérations, une réédition du texte Muller cependant a été vraiment plus heureux, dans certaines circonstances, que l éditeur moderne. A cause évidemment de la conjoncture présente et des rapports malheureusement pas toujours tres amicaux entre les pays du Sud-Est européen, M Grecu n'a pas eu la possibilité d'etudier personnellement le manuscrit, ni même d'en obtenir les photocopies nécessaires · « illum constantinopolitanum codicem, vel ipsum, vel phototypice expressum ob oculos habere non potui », déclare tristement le savant roumain. C'est ainsi qu'il a dû utiliser l'édition de Muller, qui a annoté soigneusement les *lectiones* du manuscrit, comme une source première M Grecu n'a pas su vi cependant Muller quant a la restitution du texte grec, le choix des variantes, surtout pour la lettre dedicatoire Muller avait préféré, pour ce texte, la rédaction B et avait introduit dans le texte de son édition les *lectiones* qu'elle nous donne, en rejetant dans l'appareil critique les *variae lectiones* de la rédaction A, considéree par lui postérieure. Retenant A comme une redaction premiere de la lettre, M Grecu a procedé inversement Il y a aussi certaines autres divergences qu'il serait nécessaire de relever et qui constituent une particularité importante de la nouvelle édition. Professeur de philologie classique et admirateur enthousiaste de la langue grecque de l'époque classique, Muller avait jugé préférable de corriger, dans l'esprit de la langue classique, la langue de Critobule En restituant les formes byzantines, on s'approche mieux du prototype, et M Grecu a suivi, avec raison, cette methode. En marge du manuscrit du texte de l'histoire de Critobule on trouve des notes, dont la provenance et la valeur ne sont pas toujours assez claires. Muller a parfois introduit ces notes marginales dans le texte fondamental, ce qu'il fallait également éliminer On le voit, l'érudit roumain a appliqué dans son édition des principes méthodologiques propres et, naturellement, il est arrivé à des résultats nouveaux et importants. Il y a enfin une divergence aussi entre la date du manuscrit et le texte de l'ouvrage de Critobule En acceptant que le manuscrit connu a présent soit le texte original de l'auteur, on le date nécessairement du XV^e siècle et, par conséquent, on doit attribuer une valeur exceptionnelle aux *lectiones* données. Muller considérait cependant le manuscrit comme un apographe du XVI^e siècle et attribuait, bien entendu, un sens tout à fait différent aux lectures tant dans le texte qu'en marge des feuilles.

Une traduction juxtalinéaire roumaine, dont la précision sera mieux jugée par nos collègues roumains, accompagne le texte grec. Ce texte a été publié, cette fois, avec un nombre minime d'erreurs typographiques que je trouve inutile de mentionner ici La manière de présenter le texte et les notes marginales offre la possibilité de faire des observations très intéressantes sur ces notes et leur auteur, et même de préciser l'époque quand elles furent ajoutees L'appareil critique contient pour l'édition de l'œuvre historique elle-même peu d'élements . les *lectiones* A, c'est-à-dire le texte du manuscrit (*Cod. Seragliensis* 3), *m* = les *lectiones* acceptees par Muller et les *lectiones*, du reste assez souvent erronées, dans l'edition de Ph A Dethier (*Monumenta Hungariae historica*, XXI, 1) Pour la lettre dedicatoire on dispose d'un autre élément, les *lectiones* B, selon le manuscrit aujourd'hui disparu. A ce propos qu'il nous soit permis de citer une affirmation de E Werner, « Zeitschrift fur Geschichtswissenschaft », XII, 1964, 4, p 727, qui écrit « Da nur eine Handschrift mit einem verkurzten Text (*Const bibl Seraglii* 3) heute noch existiert, wahrend eine zweite, die den vollstandigen Text wiedergab und von C Tischendorf veroffentlicht wurde..., heute als verloren gilt» Pour ne pas donner lieu à quelque malentendu désagréable, on doit relever que cette remarque a trait uniquement au texte de la lettre dédicatoire, et non au texte complet de l'œuvre de Critobule Dans la lettre on peut souligner d'une manière toute particulière le passage (p. 27, 13—22), où l'auteur a désiré justifier le fait d'avoir exposé l'histoire du sultan turc dans une œuvre composée en grec. L'analogie de ce passage avec un passage pareil des Histoires de Laonicos Chalcocondyle (v *Laonici Chalcocondylae Historiarum demonstrationes*, ed. E. Darkó, I, Budapest, 1922, p 2, 12—19 = Laonic

Chalcocondil, *Expuneri istorice* En roumain par V. Grecu, Bucarest, 1958, p 25, 18—24), auquel a fait allusion M. Grecu (*Critobul*, p. 27 n.), trahit la conscience qu'avait Critobule de l'importance éternelle de la langue grecque en tant qu'instrument de la civilisation humaine. En outre, une comparaison entre le texte A et le texte B de la lettre dédicatoire laisse l'impression que cette dernière rédaction est beaucoup plus adulatrice que la première, destinée évidemment à un public plus large C'est ainsi qu'il parle de lui-même comme d'un « humble serviteur » et non comme (presque d'après la formule de la chancellerie pontificale servus servorum Dei' !) d'un « serviteur des serviteurs » du sultan (*Critobul*, p. 25, 6 et note ; p 24). Un peu plus loin (*ibidem*, p 25, 10), en donnant un ordre quelque peu divers aux termes, il a voulu mettre en premier plan la *bărbăţia* « la vaillance » du sultan et seulement apres son *înţelepciune* « sagesse » Une même signification a naturellement aussi un terme ajouté au texte (p 25, 16 et note). Le passage de la rédaction B ajouté au texte de A (*ibidem*, p 29, 4—16) aurait mérite une analyse plus detaillee

Il ne nous est pas possible de nous arrêter ici plus longtemps sur le contenu de l'œuvre historique de Critobule, pour faire voir, une fois de plus, toute sa valeur et la richesse des renseignements qu'elle nous offre Il suffit peut-être de dire que nonobstant toutes les reserves que l'on peut formuler et malgré les doutes que la manière de l'auteur byzantin d'imiter Thucydide ou tel autre historien de l'antiquité peut provoquer, l'œuvre de Critobule constitue une source précieuse pour l'histoire des Byzantins, des Turcs, des peuples balkaniques et, parfois même, de l'Europe occidentale Quant au commentaire du texte, on aurait parfois aimé voir quelque note un peu plus détaillée. Ainsi, il eût été nécessaire d'ajouter une note au passage (*ibidem*, p. 39, 14—17) où Critobule cite le nom et l'œuvre de Flavius Joseph (*De bello judaico*) qui jouissait de notoriété aussi parmi les Slaves du moyen âge (voir les renseignements dans mon article des Actes du XII[e] Congrès international d'études byzantines. Belgrade, 1964, p 416—417 ; y ajouter maintenant B St. Anguélov, *Josif Flavij v južnoslavjanskich literaturach*, TODRL, XIX, 1963, p 255—261) La phrase chez Critobule (*ibidem*, p 51, 27) contient une citation v R Hercher, *Epistolographi graeci*, Parisiis 1877, p 44, Alciphron, ep I, 1, passée ensuite aussi dans la littérature byzantine L'importante etude du professeur R. Guilland sur la chaîne de la Corne d'or (Grecu, *ibidem*, p 78, n 1) est bien plus accessible, à présent, dans son livre · *Etudes byzantines*, Paris, 1959, p 263—297 Le nom de la mer Noire (Critobule, *ibidem*, p 75, 29) sous la forme de *Melas Pontos* aurait mérité un mot d'explication, en utilisant aussi la forme turque *Kara Deniz* (v l'étude de J Hirschler, *Omagiu lui George Oprescu cu prilejul împlinirii a 80 de ani*, Bucarest, 1962, p 305—307, mes notes dans « Byzantinoslavica », XXIV, 1, 1963, p 128). Certains passages de la description de Critobule sur les journées du siège de Constantinople par les Turcs en 1453 doivent être confrontés avec les textes analogues de Nestor Iskender · par exemple Critobule, *ibidem*, p 121, 1 sqq = cf les passages de cet écrivain russe cités par moi dans *La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine*, dans « Byzantinoslavica », XVII, 1956, p 283—302 Dans le manuscrit du texte de Critobule on trouve (*ibidem*, p 283, note ; cf p 282, n 1) une note sur le médecin Jacques, auquel F. Babinger a dédié une étude très intéressante (F Babinger, *Ja'qûb-Pascha, ein Leibarzt Mehmed's II — Leben und Schicksale des Maestro Jacopo aus Gaeta*, dans « Rivista degli Studi Orientali », XXVI, 1951, p 87—113 ; cf aussi son livre *Mahomet II le Conquérant et son temps 1432—1481*, Paris, 1954, p 97, 106, 108 passim. L'explication proposee d'un proverbe sur « prădăciunea misilor » (*ibidem*, p 297, 19 ; p 296 ; p. 297, n 1) est à corriger, étant donné que le proverbe est d'origine antique, bien que cité maintes fois par les auteurs byzantins Les notes marginales ajoutées à cette partie du texte de Critobule (*ibidem*, p 297, notes) sont à analyser soigneusement, parce qu'elles nous offrent quelques indications importantes quant à la personne qui les a écrites (originaire de l'Asie Mineure !) A propos du nom Bestamios (Critobule, *ibidem*,

p. 301, n. 1) voir aussi ce qu'a écrit Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, *Sprachreste der Turkvölker in den byzantinischen Quellen*, Berlin, 1958, p. 265 : Samliates, 90. Dans le texte grec de Critobule (*ibidem*, p. 327, 3 et n. 1 ; p. 326, n. 2) peut-être faut-il corriger *Brynos* en *Drynos* à moins que le premier éditeur n'ait pas réussi à déchiffrer le nom dans le manuscrit de Constantinople. Il m'est impossible de m'arrêter ici en détail sur les nombreuses et très importantes données relatives à l'histoire des Slaves fournies par le texte de Critobule. L'éminent savant roumain qu'est le professeur V. Grecu nous a donné, par son excellente édition de Critobule, une des sources les plus précieuses relatives aux XIV^e^ — XV^e^ siecles, laquelle sera dorénavant largement exploitée — et cela avec une sincère reconnaissance à l'adresse de l'éditeur! — par les spécialistes de l'histoire byzantine et balkanique.

Ivan Dujčev
Sofia

HANGA, VLADIMIR, *Contribuții la problema imunității feudale pe teritoriul patriei noastre* [Contributions a la question de l'immunité féodale sur le territoire de la Roumanie], « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Cluj, 1960, III^e^ serie, fasc. 2, « Jurisprudentia ».

L'auteur étudie d'abord le processus de cristallisation du régime féodal dans les trois provinces historiques roumaines, en partant des différenciations sociales-économiques dans le cadre de la communauté villageoise, processus rendu plus complexe et plus accentué par la présence des différentes populations migratrices qui ont temporairement exercé leur domination dans l'espace carpato-danubien. Les chefs locaux qui représentaient les communautés roumaines dans leurs rapports avec ces peuples migrateurs acquirent, avec le temps, une situation privilégiée, obtenant, par rapport aux autres membres de la communauté respective, des exemptions d'impôts ou de corvées. Ces exemptions et privilèges de la période préféodale et au sujet desquels nous ne sommes pas fixés faute de documents constituent les germes des privilèges d'immunités en pleine époque féodale (p. 34). Comme preuve en ce sens, nous produirons le terme *tarkan-stvo-tarkan* utilisé par la chancellerie moldave du XV^e^ siècle pour rendre l'idée d'exemption de douane. Ce mot, d'origine mongole, a été connu en Moldavie au temps de la domination tartare (XIII^e^ siècle) et s'appliquait, selon toutes les probabilités, à quiconque était exempté de certains impôts ou prestations.

En Transylvanie, le processus de féodalisation, attesté dès le IX^e^ ou le X^e^ siècle, s'est amplifié par suite de la pénétration et de l'organisation graduelle du féodalisme catholique magyar. La chancellerie commence à délivrer des diplômes d'immunité aux grands du royaume, les chefs locaux roumains bénéficiant parfois aussi d'exemptions, en raison des services rendus à la couronne.

Après l'unification territoriale et politique de la Valachie et de la Moldavie, les actes écrits nous permettent de poursuivre, là aussi, l'institution de l'immunité. L'auteur montre que *les actes d'immunité dérogeant à l'ordre juridique habituel, étaient rédigés analytiquement, ne pouvant être résumés dans une breve formule stéréotype*. C'est pourquoi l'expression « să-i fie de ocină şi de ohabă » (да сѫт въ ѡчинѹ и въ ѡхабѣѹ) des documents valaques, ou « să-i fie lui uric cu tot venitul » (ѹрик съ въсем доходом) de la diplomatique moldave, *n'indique pas l'institution de l'immunité*. « Ocină » désigne le droit de posséder la terre avec les mêmes droits que celui qui l'avait héritée, tandis qu'*ohaba* (de *ohabisise*) désigne la suppression de toutes les prétentions des tiers sur la propriété ainsi confirmée par le prince (p. 37). En termes modernes, l'expression « de ocină şi ohabă », la convention des deux parties, exprimée dans l'acte et confirmée ainsi par le souverain, acquiert une validité et une durabilité « *erga omnes* ». C'est ainsi

que s'explique pourquoi ladite expression se retrouve non seulement dans le cas des dons et des confirmations princières, mais aussi dans les actes juridiques les plus divers tels que ventes-achats, échanges, dons particuliers, confirmations des biens allodiaux ou des terres dont on avait perdu les actes de propriété, confirmation des propriétés acquises par jugement [1].

La même conclusion vaut également pour la diplomatique moldave où l'expression « uric cu tot venitul » — que l'auteur confronte avec une formule semblable de la chancellerie hongroise — n'est pas rattachée à l'octroi de quelque privilège d'immunité, mais à l'idée de la confirmation que le souverain du pays accorde — en sa qualité de propriétaire éminent — aux actes juridiques concernant les mutations de la propriété foncière (p. 41). C'est pourquoi lorsque l'on accordait l'immunité, les actes comprenaient l'énumération détaillee, exacte, de toutes les exemptions : l'étude de V. Hanga en fournit des exemples pour la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie.

Passant à la teneur des documents, l'auteur montre que les actes d'immunité prévoyaient des exemptions d'impôts, de dîmes, de corvées (prestations), de taxes et de douanes se rattachant au commerce, ou encore accordaient au bénéficiaire certains droits de justice Le service militaire demeurait pourtant une obligation permanente dont on n'était exempté que dans des cas tout à fait exceptionnels Bien entendu, les immunités n'avaient pas toujours la même teneur · elles étaient totales ou partielles (les plus nombreuses), leur étendue et leur nombre dépendant du « rapport des forces entre le pouvoir central et celui des nobles » (p 44)

En Transylvanie, devenue au XVI^e siècle une principauté sous la souveraineté de la Sublime-Porte, les immunités ne conservent guère que leur importance économique dans les législations du XVII^e siècle, comme les *Approbatae Constitutiones* ou les *Compilatae constitutiones*, de tels privileges apparaissent plutôt comme des actes administratifs ayant perdu leur contenu politique. Il eût été bon d'ajouter que vers la fin du XVI^e siècle et le début du siècle suivant, le nombre des actes renfermant des immunités diminue également de plus en plus en Valachie et en Moldavie ; on continue toutefois à les accorder aux établissements religieux mais de plus en plus rarement aux représentants du pouvoir laïque.

Les groupant d'apres le bénéficiaire, l'auteur montre que les immunités accordées aux monastères sont les plus nombreuses , moins nombreuses sont celles qui concernent les boyards, plus particulièrement en Moldavie où « l'émiettement féodal n'a pas constitué un état de droit commun » (p. 43).

Nous fondant sur l'étude de Vladimir Hanga, nous prenons la liberté d'ajouter une conclusion pour la Valachie Pour la période qui va de 1374 (le premier acte interne valaque qui ait été conservé), à 1500 [2], un nouvel examen de tous les documents comprenant des immunités (c'est-à-dire seulement les textes à énonciation analytique et précise de toutes les exemptions) permet d'observer la situation suivante :

— 60 actes accordés à des monastères pour 158 villages ;

— 42 actes délivrés à des boyards pour 155 villages.

Les immunités — totales ou partielles — accordées par les voiévodes dans l'intervalle 1374—1500, concernent donc 313 villages du territoire de la Valachie.

Que représente un tel chiffre par rapport à la totalité des villages existant dans le même intervalle? Les registres de la trésorerie comprenant l'évidence complète des établissements des XIV^e — XVII^e siècles n'existent plus. Par contre, une étude fondée sur l'examen de

[1] L'auteur donne pour tous ces cas des exemples empruntés à des documents des XV^e et XVI^e siècles.

[2] *Documente privind istoria României* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie], XIII^e— XIV^e—XV^e siècles, B Valachie, Bucarest, 1953 ; comprenant 270 documents internes pour l'intervalle 1374—1500.

5500 documents internes, publiés ou inédits et sur les informations des sources externes des chroniqueurs et des voyageurs, constate dans l'intervalle 1352—1625 un nombre de 3220 villages et villes dont 2045 subsistent encore aujourd'hui [3]. Pour l'année 1600, la même etude en établit un nombre minimum de 2537, d'ailleurs confirmé par des statistiques plus recentes et complètes, qui donnent 2696 villages et marchés en 1778 ; 2954 en 1790 et 3576 en 1831 [4] Pour les XIV^{e} et XV^{e} siècles nous pouvons tabler sur environ 2500 villages en Valachie [5]

En rapportant les 313 villages jouissant d'un régime d'immunité au total de 2500 (qui, nous le répétons, représente un minimum), on trouve un pourcentage de 12,5. Ce pourcentage — même si des documents nouveaux venaient l'augmenter dans une certaine mesure [6] — n'en montre pas moins clairement que, *au XIV^{e} et au XV^{e} siècle (jusque vers 1500), les quatre cinquièmes au moins des villages de la Valachie ne jouissaient pas du régime de l'immunité* Une telle conclusion souligne suffisamment l'importance de l'étude de Vladimir Hanga. Pour ce qui est d'autres aspects de l'organisation politico-administrative de la Valachie et de la Moldavie, ils mériteraient en raison de ces conclusions une étude à part.

Dinu C Giurescu

PASCU, ŞTEFAN, *Le développement des métiers et du marché en Transylvanie au moyen âge jusqu'à la fin du XVI^{e} siècle* «Revue roumaine d'histoire, Acad. R P R », I, *1*, 1962, p 19—38

L'étude du professeur Ştefan Pascu présente les données essentielles du développement des métiers et du marché de Transylvanie depuis le commencement du haut moyen âge jusqu'a la fin du XVI^{e} siècle. Ses conclusions sont fondées sur un matériel inedit important, publié et analysé par l'auteur dans une ample monographie parue voici quelques années déja [1].

Parallèlement à l'agriculture et à l'élevage qui restent les occupations essentielles des paysans, les métiers ont été pratiqués sans interruption par la population roumaine autochtone ; une preuve concluante nous est fournie par la terminologie d'origine latine des principales occupations . « poterie = olărit — ollarius ; charpenterie = lemnărit — lignarius ; ferronerie = fierărit — ferrarius , peausserie = pielărit — pellis ; tisseranderie = ţesătorie — textor ; meunerie = morărit — molendinarius ; boucherie = măcelărit — macellarius ; orfèvrerie = argintărie—argentarius, etc » (p 19) Pour la haute époque feodale (X^{e} —XIII^{e} siècles) les matériaux archéologiques, provenant surtout des nombreuses fouilles entreprises dans les quinze dernieres

[3] I Donat, *Aşezările omeneşti din Ţara Românească în secolele XIV—XVI* [Les établissements humains de Valachie aux XIV^{e}—XVI^{e} siècles], dans « Studii », IV, 1956, n^{o} 6, p 75—95)

[4] *Idem*, p 79

[5] Si aux 2045 établissements humains existant depuis la période 1352—1625 et jusqu'à ce jour, on ajoute les villages disparus entre le XIV^{e} siecle et le début du XVII^{e} et représentant 36,4% (I Donat, *op cit*, p. 77), on obtient un nombre de villages et de marches (toujours pour les XIV^{e} —XVI^{e} siecles) superieur a 2500 C'est pourquoi nous avons considere 2500 comme chiffre minimum. En realité ce chiffre était probablement plus grand, car les documents ne subsistent qu'en partie seulement.

[6] Il s'agit de certains villages, appartenant à des boyards, dont les actes d'immunité ont été perdus Les actes de propriétés monastiques ont ete généralement tous conservés, les fondateurs en cause ayant tout intérêt à prouver par des écrits leurs droits particuliers ainsi que les exemptions conférees par immunite

[1] Ştefan Pascu, *Meşteşugurile în Transilvania pînă în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1954, 379 p. + 48 photographies hors-texte.

années, démontrent l'existence des métiers destinés a pourvoir aux nécessités quotidiennes ravitaillement, vêtements, habitation, défense, on trouve même des articles de luxe (notamment des bijoux) recherchés par les féodaux L'auteur nous presente donc successivement le travail des métaux communs, la poterie, la tisserandene, l'argenterie, la construction en bois et en pierre. L'évolution de la technique fut lente, procédés et outils se transmettant de generation en génération. La séparation des métiers et de l'agriculture n'etait pas nettement tranchée au debut, presque chaque artisan avait aussi des terres de culture ; l'echange des produits de même que le ravitaillement en matières premières se limitaient donc, en général, à la communauté villageoise ou au domaine féodal

Du X^{e} au XIV^{e} siècle, les villes se formèrent graduellement soit autour des premières résidences voivodales roumaines de Transylvanie (X^{e} — XI^{e} siècle : Menumorut, Glad-Ahtum, Gelu), ou des centres épiscopaux catholiques (XI^{e} —XII^{e} siècle Cenad, Oradea, Alba-Iulia), soit par suite de l'évolution des villages situés aux carrefours de grandes routes (Sibiu, Braşov, Bistriţa, Orăştie, Sebeş, Mediaş, Sighişoara) ; ou encore à proximité des exploitations minières — sel, fer ou or — (Baia-Mare, Rodna, Abrud, Zlatna, Dej, Turda) ; enfin, autour de certaines résidences royales où s'établissaient les « hospites » (en roumain « oaspeţi »), recrutes parmi la population villageoise roumaine et dans les rangs des colons étrangers

Les villes ont eu au début un caractère mixte agraire, artisanal et commercial, avec une population d'artisans, de cultivateurs, de commerçants, de fonctionnaires, de soldats et d'autres éléments

La formation des villes, qui s'arrogent la première place dans la production de l'artisanat, est le résultat d'un processus interne étroitement rattaché au developpement de la societé feodale de Transylvanie : les premiers témoignages écrits existent deja du temps des formations politiques roumaines des X^{e} —XI^{e} siècles.

La colonisation des Saxons, auxquels la monarchie hongroise accorda des privileges, marque une nouvelle phase du développement des villes de Transylvanie, consolidées surtout dans la seconde moitié du XIII^{e} siècle, après l'invasion des Tartares, et qui deviennent surtout des centres assurant la production et l'échange des marchandises (p 24)

De même, pour la période initiale, l'auteur souligne que l'artisan travaillait et vendait lui-même les différents articles sortis de ses mains. Le rôle du commerçant, intermédiaire entre le producteur et le consommateur, s'affirma au début lentement et augmenta parallèlement à la spécialisation des metiers et à l'augmentation de la population

Au XIV^{e} siècle, l'évolution continue : « . d'ores et déjà, artisans et commerçants occupent une place importante dans la vie des villes, leur conférant une note caractéristique, distincte de celle des villages et des bourgs (« oppida ») » (p. 24) Au milieu du XIV^{e} siècle, la prépondérance des artisans dans les villes se manifeste par « la lutte des artisans en vue d'accaparer la direction des villes, la division technique au sein des métiers et la naissance de nouvelles branches artisanales issues de l'occupation fondamentale, l'organisation des artisans en corporations, le développement de la technique artisanale et, enfin, la transformation croissante de la production en marchandises » (p 24—25). Chacun des éléments mentionnés plus haut est illustré à l'aide de documents.

Les luttes politiques internes. les expéditions et les guerres n'ont pu empêcher le développement des métiers aux XV^{e} et XVI^{e} siecles, marqués par l'augmentation de la population urbaine, par le nombre croissant des métiers, par l'organisation plus minutieuse des corporations, par l'apparition de quelques associations d'artisans qui cherchent à améliorer les conditions de leur travail, enfin par l'accroissement de la production de marchandises et l'apparition de quelques modestes manufactures (restees toutefois jusqu'au XVIII^{e} siècle à un stade rudimentaire).

Du XIVᵉ au XVIᵉ siècle le marché prend de l'extension en Transylvanie et, en même temps, les relations entre les trois provinces historiques roumaines s'accroissent. Les commerçants organisés parfois en corporations, assurent maintenant la circulation et l'échange des marchandises. L'interdependance du marché des trois pays roumains était si étroite tout au long du moyen âge, souligne l'auteur, « qu'elle n'a pu être brisée, même lorsque les relations politiques entre eux sont devenues moins amicales. » (p 35).

Les commerçants de Transylvanie — surtout ceux de Braşov — obtinrent par écrit de la part des voivodes valaques et moldaves, le droit de circuler avec leurs marchandises au sud et à l'est des Carpates, en acquittant, naturellement, des taxes de douane. A leur tour, les commerçants de Valachie et de Moldavie se retrouvent dans tous les centres importants de Transylvanie. Il aurait été utile de souligner que tout en accordant des chartes aux négociants de Transylvanie, les voivodes roumains ont défendu constamment les intérêts de leurs propres sujets, qui s'occupaient à commercer en Transylvanie, en accentuant par écrit la nécessité d'un traitement égal pour les deux parties et passant aux représailles quand on empiétait sur les intérêts des commerçants valaques ou moldaves. Les témoignages en ce sens commencent à la fin du XIVᵉ siècle [2] et continuent tout le long du XVᵉ siècle et jusqu'à la fin du suivant [3]. Il est à retenir que les autorités mêmes de l'État hongrois et les voivodes de Transylvanie ont reconnu la nécessité d'une telle réciprocité de droits dans le commerce ; nous citerons en ce sens les lettres du roi Albert (26 avril 1438) [4], de Jean de Hunedoara (15 novembre 1455) [5], du voivode Jean Pongracz (6 septembre 1468) et du roi Vladislav II (4 novembre 1491) [6].

Cette activité ininterrompue fait apparaître, pendant la première moitié du XVIᵉ siècle, les premiers éléments d'un marché unique pour les trois provinces historiques, ayant son centre à Braşov, ville située géographiquement au cœur même des territoires roumains. Les témoignages de l'époque montrent clairement la prépondérance de Braşov, où arrivaient d'ailleurs des commerçants de différents autres pays.

Le lecteur trouvera dans cette étude les principales données concernant le développement des métiers dans les villes, l'évolution des forces de production de ce secteur, la naissance d'un marché interne et l'interdépendance des trois pays roumains tout au long de la période considérée. Les conclusions présentées sont fondées sur l'analyse d'une riche documentation inédite tirée des Archives de Cluj, de Sibiu, de Braşov, d'Oradea, à quoi s'ajoutent les sources déjà publiées. C'est en cela que les travaux du professeur Ştefan Pascu sont essentiels pour la connaissance des métiers en Transylvanie du Xᵉ au XVIᵉ siècle. Constituant un chapitre nouveau de notre historiographie, les études de l'auteur ouvrent une nouvelle perspective à la recherche des bases économiques du féodalisme sur le territoire de Roumanie.

Dinu C. Giurescu

---

[2] Voir l'ordre de Dan II à toutes les villes et douanes de Valachie pour assurer la liberté du commerce des Valaques et des gens de Braşov dans les deux pays « et que cela soit comme au temps de mon père, le voivode Jean Mircea » ; Gr B Tocilescu, *534 documents historiques slavo-roumains*, Bucarest, 1931, p 27—28 (nᵒ 20) Voir aussi le document du 17 mai 1421, de Radu Praznaglava : I Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI*, Bucarest, 1905, p 9—10, (nᵒ IV).

[3] Autres documents similaires dans les volumes cités et aussi chez I. Bogdan, *Documente şi regeste.*

[4] Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente,* XV/1, p. 25—26 (nᵒ XL). Cf N. Iorga, *Istoria comerţului românesc,* I, 2ᵉ éd , p 70.

[5] Hurmuzaki — N Iorga, *Documente,* XV/1, p 41, nᵒ LXXII.

[6] *Ibidem,* p. 69 et 132, nᵒˢ CXXI et CCXXXIX.

VÎRTOSU, EMIL, *Titulatura domnilor români şi asocierea la domnie în Ţara Românească şi Moldova (pînă în secolul al XVI-lea)* [*Les titres des hospodars roumains et l'association au règne en Valachie et Moldavie, jusqu'au XVI^e siècle*], Bucarest, Editions de l'Académie de la R P R, 1960, 314 p.

Le professeur Emil Vîrtosu de l'Université de Bucarest se propose de définir dans l ouvrage susmentionné le contenu historique et coutumier de certains termes fréquemment employés dans la diplomatique roumaine · *Io, voïvode, grand voïvode, seigneur, maître indépendant*

Après avoir minutieusement passé en revue les nombreux essais échoués, faits par des érudits roumains ou étrangers, d'expliquer le « Io » — (Ioan), très souvent rencontré, surtout dans les titres des hospodars de Valachie, l'auteur examine dans la I^{ère} partie (p. 11 à 82) d'abord la signification intrinsèque, le sens religieux et mystique du nom « Ioan » (le don de Dieu, l'élu de Dieu) Ce nom revêt un caractère politique (l'elu de Dieu pour régner) au IX^{e} siècle, lorsque la Patriarchie de Constantinople le confère au prince Boris de Bulgarie, comme un titre solennel, à côté de son prénom Michel, à l'occasion du baptême de celui-ci, en 864 L'entrée de la Bulgarie dans la sphère des intérêts politiques de Byzance, cimentée par la conversion au christianisme de rite grec-oriental, devait être récompensee En dehors des concessions politiques qu'on lui fit, Boris reçut de la part de l'Eglise cette solennelle épithete, destinée à lui augmenter le prestige et l'autorité, sa domination sur le peuple bulgare est de par la volonté de Dieu

Le fait que Boris a eu outre son prénom (Michel) celui de Jean (Ioan) n'est mentionné que par l'histoire slovéno-bulgare conçue à Athos par le moine-prêtre Paisis entre 1745—1762, c'est-à-dire presque 900 ans après ! (Avoir accepté cette source, contredit l'attitude critique suffisamment aigue de l'auteur à l'égard de la qualité des sources utilisées par ses prédécesseurs afin d'éclaircir le même problème)

La présence du terme « Jean » (Ioan) se trouve dans les titres du tsar bulgare Vladislav (1018) ainsi que dans les noms de l'héritier présomptif du trône de Bulgarie, Ivan Vladimir (1015) Ces données sont prises des documents diplomatiques de l'époque.

Ultérieurement, dans la correspondance diplomatique bulgare, le terme de « Io » — Ioan apparaît, sauf la période des Assans, assez rarement, vers la moitié du XIV^{e} siècle On cite aussi quelques despotes serbes du XIV^{e} siècle figurant dans les documents diplomatiques et qui portaient ce nom dans le cadre de leurs titres

S'appuyant sur ces très minutieuses recherches, l'auteur arrive à la conclusion que le terme de « Io » — Ioan a passé dans les Principautés roumaines par la même voie et en gardant la même signification La première investiture avec la nouvelle épithète est parvenue en Valachie directement de la Patriarchie de Constantinople au moment de l'avènement au trône du premier Bassaraba (environ 1310) Après 1359, date de la fondation de l'Eglise Metropolitaine d'Argeş, l'acte etait accompli par l'Eglise nationale La Moldavie, à son tour, l'emprunta à la Valachie, toujours par l'entremise de l'Eglise et dans le même dessein, d'elever toujours plus le prestige du règne féodal considéré comme *etant de droit divin*

Il se pourrait que le terme « Io » — Ioan dans les titres des princes bulgares, des despotes serbes et des hospodars moldo-valaques fût imposé à cause de son contenu religieux, mais il est difficile d'admettre les allégations répétées de l'auteur que cette épithete proviendrait partout de la Patriarchie de Constantinople Nous disons ceci parce qu'il n'y a aucune source qui confirmât ce point de vue. De plus, si la Patriarchie de Constantinople avait vraiment introduit ce terme dans les titres des souverains bulgares, serbes et roumains, comment expliquer alors son absence chez les souverains russes de Kiev dont nous savons qu'ils ont reçu le baptême au X^{e} siècle directement de Constantinople ?

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur s'occupe du titre de voivode, placé, dans le cadre des titres des hospodars roumains, toujours après le nom du titulaire (p 105—113).

Dans le diplôme des Ioanites de 1247, ainsi que dans les titres des premiers hospodars de Valachie et de Moldavie, le titre de « voivode » indique la maitre féodal du pays, detenant l'autorité suprême militaire et politique-administrative Plus tard, lorsque le titre de « voïvode » commence a figurer à côté de celui de « Domn » (seigneur, prince), il perd plus ou moins son sens initial en faveur de l'autre, parce que « Domn » implique aussi l'idée de l'existence d'un territoire sur lequel le porteur de ce titre régnerait.

On ne saurait préciser lequel de ces deux titres est plus ancien, car, si les chancelleries ont commencé par employer le titre de voivode (en Transylvanie au cours du XII[e] siècle), celui de « domn » avait déjà pénétré dans le langage courant à une époque impossible à préciser La notion de « domn », avec tous ses attributs, a ses origines dans le fonds antique des notions latines, mais l'existence concomitante de la notion de « voivode » en Valachie, Moldavie, Maramureş et Transylvanie prouve que ce terme slave « a une base commune ethnique et historique »

En corroborant les textes diplomatiques des différentes époques afin de déterminer la signification politique et sociale du terme de « voïvode », l'auteur arrive à la conclusion que ce titre n'a été porté que par les chefs de l'Etat, ses parents ayant eu le titre de « pan » ou « jupan », correspondant en rang aux grands boiards.

L'évolution de ce terme vers celui de « grand voivode », surtout en Valachie, est également très intéressante Passons maintenant aux chapitres 2 et 3 (p 114—182) On y expose tous les témoignages des documents connus entre 1300 et 1500, où le titre de « grand voivode » fait son apparition, ainsi que les interprétations données jusqu'à présent à ce terme.

L'auteur n'aborde l'étude de la forme et du fond du titre en question qu'après avoir fait quelques précisions préalables : sans égards quant à la nature du document — actes, sceaux, monnaies, où l'on rencontre l'épithète « grand » — sa valeur et sa signification restent les mêmes C'est un attribut personnel de l'hospodar, sans tenir compte du pays où regne un grand voivode ; le titre de grand voivode reste tout le temps d'usage intérieur, sans aucune liaison avec la création de l'Eglise Metropolitaine d'Argeş, qu'il précède du reste. Il ne figure jamais dans les documents rédigés en latin et ne saurait en aucun cas trahir une position exceptionnelle que la Valachie aurait eue par rapport aux autres pays roumains. Il n'est pas emprunté à l'étranger, correspond à une situation intérieure bien définie et, des chancelleries etrangères, seule la Patriarchie de Constantinople l'emploie dans sa correspondance avec les hospodars roumains

Quelle est alors la situation intérieure qui l'a créé? L'association au règne prouvée par d'indubitables arguments sous Litovoi, Bassaraba I[er], Vlaico-Vodă et Mircea l'Ancien, atteste l'existence concomitante du *grand voïvode* et d'*un voïvode*, imposée sans doute par la nécessité d'assurer « la succession dynastique directe, non contestée et incontestable » L'associé auquel on confère le titre de « *voïvode* » est d'ordinaire le fils aîné, mais parfois aussi un frère cadet du *grand voïvode*. Par rapport a l'hospodar, il avait un rôle secondaire, le plus souvent de représentation à l'intérieur. Le pays, selon le droit féodal, appartient au *grand voïvode* qui le représente à l'étranger, est le chef de l'armée, déclare la guerre ou conclut la paix, concentrant entre ses mains, du moins théoriquement, tous les pouvoirs de l'Etat. L'associé recevait certains droits par délégation et parfois on lui cédait une partie du pays avec une capitale propre parvenant jusqu'à une espèce de dualisme territorial et administratif.

En même temps que les luttes intestines pour le trône s'intensifiaient, l'association au règne est vidée de son contenu politique et social et le titre de *grand voïvode* n'est plus qu'un terme pompeux que l'on porte dans le dessein d'une augmentation de prestige.

Dans les conclusions de ce long et fort intéressant chapitre, l'auteur étudie la situation de Byzance, Bulgarie, Russie Kievienne, Serbie, Turquie et Hongrie, pays qui ont également connu la pratique de l'association au régne, mais oú la différence entre l'associé et le chef ne s'est pas toujours faite par l'introduction de l'épithéte «*grand*» Cette constatation justifie amplement la conclusion de l'auteur dans le sens que la qualification de «grand voïvode» tire ses origines des nécessités de l'organisation feodale Elle est formellement concrétisée dans une élaboration diplomatique originale, comme une synthèse roumano-byzantine, inébranlablement attachée a l'organisation d'Etat de la Valachie (p 181).

Dans le 4^{e} chapitre (p 183—190) on passe à l'analyse et à l'explication du terme diplomatique de «domn» On précise d'abord les raisons qui ont poussé á l'adoption du nouveau terme a côté de celui de *voïvode* qui existait déjà : l'accroissement du pouvoir réalisé par la réunion, sous une administration commune, des formations politiques roumaines du Sud des Carpates. Il n'est pas possible de préciser quand et comment ceci fut réalisé, mais il est évident que le simple titre de *voïvode* ne correspondait plus à la nouvelle situation. Il fallait chercher un terme qui exprimât le pouvoir du voivode unificateur devenu le maître, le souverain et le suzerain des autres et c'est ainsi que l'on a adopté, dans le cadre des titres, la notion de «domn» dont le contenu exprimait «les rapports féodaux nouvellement créés» entre le voivode et ses vassaux ainsi qu'entre le voivode et la puissance suzeraine

Dans les plus anciens documents que nous possédons, le chef de l'Etat s'intitule «*voïvode et domn*» Une gradation chronologique et une autre spécifique, de valeur, correspondent a l'ordre topique des titres : *voïvode* est plus ancien et qualitativement inférieur, *domn* est plus recent et supérieur puisqu'il reflète la nouvelle situation Il se pourrait que cette transformation eût eu lieu au temps de Litovoi pour la Valachie et de Bogdan I póur la Moldavie, en tout cas, dans l'énonciation différente des titres des hospodars des deux pays, l'auteur entrevoit le procés de formation respective : l'accroissement territorial de la Valachie au moyen des guerres et une simple extension pacifique des frontiéres pour la Moldavie.

Dans les chancelleries on a adopté pour la notion de «domn» le terme slave de господинь, fréquemment employé dans les documents de Valachie et celui de господарь dans les documents de Moldavie, dû à l'influence de la chancellerie lituanienne.

Ensuite, l'auteur s'occupe, dans le chapitre 5 (p. 197—215) de l'épithète de «de sine stăpînitor» (autocrate) qui figure dans les documents de Valachie entre 1364 et 1650 et en Moldavie, mentionné seulement en deux actes émanant du voivode Roman de 1392 et 1393. En analysant l'emploi de cette qualification dans les documents de Valachie, l'auteur établit une étroite liaison de rôle et de signification avec l'épithète «*grand*». qu'il développe et renforce dans le sens que seul celui qui le porte détient la pleine souveraineté, le «*grand voïvode*» est le maître titulaire du pays, il est autocrate c'est-à-dire détenteur intégral du pouvoir souverain, par différence du *voïvode* — associé— dont le pouvoir est dépendant. Par conséquent cette épithéte n'exprime pas l'indépendance de l'Etat mais les pleins droits du «domn» titulaire, par rapport aux droits limités de l'associé

L'auteur aurait peut-être dû argumenter cette juste observation qu'il fait à la fin du chapitre respectif, par une analyse des textes d'où il puisse catégoriquement résulter que les hospodars, en dépit de leur qualificatif «de sine stăpînitor» (autocrate) ne l'étaient pas, puisque le pays n'était pas complètement indépendant à ladite époque

Un autre problème se pose en corollaire de ce qui vient d'être analysé jusqu'ici. C'est la succession au trône (ch 6, p 216—222) Les principautés roumaines ont-elles eu un systéme électif ou un systéme héréditaire-électif? Les documents diplomatiques ne parlent jamais d'une élection par le pays, mais seulement d'une élection de Dieu, selon la conception de temps, propagée par l'Eglise.

En principe, le trône revenait en premier lieu aux descendants directs du prince décédé. Le pays, représenté par la hiérarchie féodale (les masses populaires étant totalement exclues de la vie publique) l'accepte ou non à défaut d'une régle stricte et précise, profondément enracinée dans la conscience des gens, et la tendance vers l'émiettement féodal encourageait les compétitions, les intrigues et les luttes pour le trône. Ni l'introduction de l'association au trône, destinée à renforcer l'idée de la légitimité dynastique n'a su remplacer pendant longtemps le manque d'un principe. Avec le commencement du XV^e siècle, à cause des nouvelles réalités économiques, sociales et surtout politiques (l'arrivée des Turcs au Danube), l'association au trône ne peut plus se maintenir devant la haute noblesse et finit par tomber en désuétude.

Toujours en liaison avec l'association au trône dont le fils aîné était normalement l'objet, l'auteur analyse dans le chapitre 7 (p. 223—225) l'âge de quelques hospodars (Alexandre 1449—1455, Vlad le Jeune 1510—1512, Ştefăniţă 1517—1527) et arrive à la conclusion que les fils des hospodars devenaient majeurs à 15 ans, ayant par conséquent le droit de monter sur le trône, s'il était vacant, naturellement, avec ou sans l'aide d'une régence.

Dans le dernier chapitre (8, p. 226—230) on analyse le contenu des notions de *majesté* et de *souveraineté féodale*. Si la notion de majesté est indivisible, on pouvait toujours céder à l'associé quelques-uns des attributs de la souveraineté ou d'autres institutions d'État. La notion de *majesté*, attachée plutôt au titre de voivode, pouvait exister sans *souveraineté*, cette dernière, comme attribut du règne, imposant sans faute l'existence de la *majesté*. L'auteur affirme que l'introduction de « Io » — Ioan a été faite dans le dessein de vénérer la *majesté*. En Moldavie ce « Io » a vite été remplacé par le pronom personnel nous (nos) dans le sens d'un attribut de majesté.

Dans la troisième et dernière partie (ch. 1, p. 233—255) on présente l'iconographie de l'association au trône existant seulement dans les sceaux et les peintures des vieilles églises de Valachie. En étudiant très attentivement deux sceaux iconographiques du temps de Mircea L'Ancien et d'Al. Aldea, ainsi que la peinture de Cozia, l'auteur reconnaît dans les deux personnages masculins l'hospodar titulaire et associé réunis autour d'un cyprès, l'arbre de la vie, donc la continuité dynastique. En étendant l'étude sur l'iconographie bulgare, hongroise et byzantine, il trouve, comme élément commun, l'association au règne concrétisée par deux personnages mâles réunis autour d'un arbre, symbole religieux chrétien.

Attendu que *l'association au règne* constitue le principal objet de l'ouvrage et vu qu'on rencontre cette institution du droit public à travers trois ou quatre siècles, l'auteur s'arrête (ch. 2, p. 256—292) sur trois semblables associations, intéressantes aussi bien par « le moment où elles se sont produites que par les formules dont on les revêt » et les étudie dans leur essence.

Il s'agit premièrement de l'association par Alexandre le Bon avec son frère, Jupan Bogdan (1400—1407). Deuxièmement c'est le règne associé du voivode Iliaş et du voivode Ştefan (1435—1442). Enfin, troisièmement c'est l'association entre Mircea l'Ancien et son fils, le voivode Michel (1388—1418).

En conclusion on souligne encore une fois l'importance du formulaire diplomatique — expression des réalités économiques, sociales et politiques de Valachie et de Moldavie, jusque dans la seconde moitié du XV^e siècle. La profonde analyse des termes du formulaire faite dans l'ouvrage a prouvé la liaison directe qui a existé entre ces termes et l'association au règne — institution de droit public, fondement de la notion de l'État féodal chez les Roumains et en même temps un moyen de combat contre l'émiettement féodal.

Dans l'annexe on relate le mémoire conçu par Gheorghian Pechacov, l'interprète de langue slave près la Commission de documentation, concernant le « Io » (1844). De même,

quatre planches représentent dix pièces de monnaie avec des princes associés pendant le XIV^{e} et XV^{e} siècle.

Même si nous ne partageons pas toutes les conclusions du professeur Vlătosu, son livre contient des constatations appuyées sur un riche matériel documentaire et bibliographique qui sont surprenantes par leur horizon et leur profondeur. Dans cet ouvrage il y a des opinions, des interprétations et des conclusions tellement suggestives qu'elles ouvrent des perspectives nouvelles non seulement aux études concernant les anciennes institutions roumaines, mais aussi aux études d'histoire économique, politique et sociale de la période féodale En même temps la création et le fonctionnement des institutions étudiées par l'auteur sont poursuivies dans un cadre beaucoup plus vaste que l'espace limité des pays roumains en précisant les influences et liaisons réciproques

Dimitrie G. Ionescu

FLORESCU, G G , *Aspecte privind poziția internațională a Țării Românești în anul revoluționar 1848* (*Aspects de la position internationale de la Valachie en 1848*), dans *Studii și materiale de istorie modernă*, III, 1963, p. 3—36.

L'auteur présente la modalité dans laquelle la Proclamation et le Programme révolutionnaire de Izlaz ont réussi à établir pour la Valachie les traits d'un nouveau statut international, tout différent des formes féodales connues jusqu'alors. On distingue les traits suivants, caractéristiques pour les nouvelles relations avec l'Empire Ottoman : la suzeraineté reçoit le caractère d'une institution, parce qu'elle contient des garanties bien établies contre les ingérences du dehors, par opposition au caractère relatif du statut tributaire jusqu'alors en vigueur [1] : la suzeraineté ottomane va se joindre désormais au protectorat de la Russie, dont le contenu de garantie internationale est précisé, les traités russo-turcs étant validés seulement dans la mesure où ils attestent et non pas dans celle où ils modifient les vieux traités ; ces derniers sont considérés comme partie indissoluble du droit public européen et par conséquence obligatoires pour tous les Etats.

Pendant la révolution de 1848, l'Etat valaque reçoit des traités spécifiques, qui reflètent sa nouvelle position dans les relations internationales : a) sur le territoire du pays ne peut être exercé que le pouvoir d'Etat roumain, chaque ingérence sur le territoire roumain, même du pouvoir suzerain, étant considérée comme « invasion » et « agression », b) la juridiction consulaire instituée en Valachie vers la fin du XVII^{e} siècle est pratiquement supprimée, étant considérée comme une institution contraire à la nouvelle structure d'État et aux stipulations des « vieux traités » ; des mesures ont été prises pour limiter l'immixtion des agents diplomatiques et des consuls étrangers dans les affaires intérieures, ceux-ci devant exercer les attributions de leur fonction seulement dans les limites établies par le droit international ; c) le Ministère des affaires étrangères de la Valachie reçoit une compétence fonctionnelle définitive, en se situant sur le même plan que les ministères similaires des autres pays , l'ancien Secrétariat d'Etat, introduit par le Règlement Organique, a été implicitement supprimé et ses attributions dans les affaires pour l'étranger ont passé dans la compétence du Ministère des affaires extérieures créé par sa transformation structurale, pendant que ses attributions dans les affaires de l'intérieur sont inclues dans la compétence des secrétaires du Gouvernement Provisoire et des ministères de

[1] G G Florescu, *L'aspect juridique des khatt-i-cherifs. Contribution à l'étude des relations de l'Empire Ottoman avec les Principautés Roumaines*, dans *Studia et Acta Orientalia*, I, 1957, p. 138—146.

ressort ; d) une section des « relations extérieures » fut créée à l'occasion des travaux du Gouvernement Provisoire, organisé en quatre sections, chacune dirigée par un secrétaire, e) les agents diplomatiques sont accrédités conformément aux règles de droit international moderne, la qualité d'accrédité étant un attribut de la souveraineté de l'État révolutionnaire roumain, comme une conséquence naturelle de sa propre existence ; f) le représentant de la Valachie à Constantinople — considéré aussi le représentant diplomatique — a reçu le titre d'« agent » et non pas celui de « kapoukehaia », pour marquer sous cet aspect aussi le commencement des nouvelles relations roumano-turques ; g) le droit de prendre des mesures destinées à agrandir la capacité militaire du pays ; h) le pouvoir suprême de l'État pouvait apprécier et disposer lui-même de l'opportunité des decisions à prendre en matière de politique extérieure, les relations que la Valachie entretient avec la Sublime Porte — réduites au paiement du tribut — conservent en grande partie un caractére purement formel, étant totalement dépassées dans leur contenu [2]

Un intérêt tout particulier suscitent dans cette période les relations entre le représentant ottoman et le Gouvernement Provisoire. Soliman Pacha, à l'occasion des pourparlers avec le Gouvernement Provisoire, s'est comporté en général comme un représentant diplomatique — dans les limites des rapports speciaux qui relient dans la conception ottomane les pays roumains à l'Empire Ottoman — et non pas comme l'organe du pouvoir d'Etat ottoman . il a pris le titre de « délégué extraordinaire », ayant comme précédent en matiére diplomatique sa derniére mission d'ambassadeur à Paris L'auteur insiste sur le fait que l'attitude de Soliman Pacha à l'égard du Gouvernement Provisoire diffère de celle que la Sublime Porte adoptait d'habitude envers les « rebelles » — formule utilisée par les dirigeants turcs pour les vassaux qui refusaient de se soumettre á leurs ordres — et revêt en même temps un caractère diplomatique plus prononcé que les négociations antérieures portées avec Mehmet Ali ; la Sublime Porte maintient d'ailleurs des relations « officieuses » permanentes avec la Valachie par l'entremise de I. Ghica, relations impossibles sous cette forme avec des « rebelles ».

Durant toute cette période, l'État valaque se considére libre de diriger lui-même sa politique étrangere, sans la moindre ingérence du dehors ; les relations avec les autres États passent par le Ministére des affaires étrangères, sur le pied d'une parfaite égalité ; les representants du pays à l'étranger, accrédités par l'organe suprême de l'État, jouissent du statut diplomatique, le représentant du pays à Constantinople est compris dans ce régime ; les représentants des puissances étrangéres accrédités à Bucarest jouissent également du statut diplomatique et leur activité doit s'exercer exclusivement dans le cadre des attributions que leur confère le droit international ; les relations particuliéres que la Valachie entretient avec la Sublime Porte conservent en grande partie un caractére purement formel, tous ces aspects sont renforcés dans la premiére phase de la révolution, alors que le pouvoir politique était entre les mains du Gouvernement Provisoire et s'affaiblissent dans la seconde phase, à la suite des concessions faites par la Lieutenance Princiére. Les grandes puissances furent obligées de reconnaître les conquêtes de la révolution valaque, le Gouvernement Provisoire fut reconnu « de facto » et, ultérieurement, la Lieutenance Princiére fut reconnue « de jure » ; les masses populaires lutterent avec un grand esprit de suite pour la conquête et la défense de l'indépendance de l'État de la Valachie. Ces aspects, en grande partie propres aux États souverains et indépendants, marquent l'évolution ascendante de l'État valaque vers la souveraineté pleine et entière et expriment, sur le plan des relations extérieures, sa nouvelle position internationale, reconnue par les grandes puissances européennes.

---

[2] G G Florescu, *Unele aspecte ale concepției lui N Bălcescu despre suveranitatea țărilor române*, dans « Studii și cercetări juridice », IV, (1961), nº. 4.

La formation de l'État national, par l'union de la Valachie et de la Moldavie, ainsi que la proclamation formelle de l'indépendance d'État, n'ont pas figuré comme objectifs inclus dans le programme de la révolution valaque parce que d'une part, il était nécessaire d'accomplir premièrement la « démocratisation » de l'État, d'autre part, la conjoncture internationale n'était point favorable à cette revendication, capable de donner une tournure critique au probleme de la position internationale de la Valachie. Mais, précise l'auteur en conclusion, l'État révolutionnaire creé par la révolution de 1848, représente, aussi bien que l'Union de la Valachie et de la Moldavie, une étape importante dans la lutte séculaire menée par le peuple roumain pour réaliser ses aspirations d'indépendance nationale et pour abolir l'oppression et l'exploitation.

Outre sa valeur de contribution en matière de droit international public, l'étude signée par G. G. Florescu se remarque aussi par les problèmes adjacents qu'elle suscite La thèse concernant le caractère d'État national de la Valachie après la révolution bourgeoise-démocratique de 1848 peut élucider les transformations fondamentales qui se produisent dans la superstructure politique et juridique de cette période.

Liviu Marcu

CONSTANTINESCU-IAȘI, P, *La création du Parti Communiste de Roumanie,* « Revue Roumaine d'Histoire », I, 1962, n° 1, p 125—148

L'auteur présente les événements qui ont conduit à la création du Parti Communiste de Roumanie Il évoque l'essor révolutionnaire qui eut lieu en Roumanie à la fin de la première guerre mondiale Il signale que des groupes maximalistes furent organisés dans le territoire occupé de la Roumanie par un comité d'action clandestin conduit par Alecu Constantinescu En même temps, dans le sud de la Russie, à Odessa, prit naissance un comité d'action social-democrate — secondé par un comité militaire et par le journal « Lupta » — qui attira autour de lui des soldats réfugiés et des ouvriers évacués de Roumanie. Quelques mois plus tard, au commencement de l'année 1918, se révoltèrent les marins de la flotte roumaine qui se trouvaient dans les ports russes.

Une intensification de la lutte des masses ouvrières de Roumanie a eu lieu ensuite à la fin de l'année 1918, au moment où les puissances centrales avaient perdu la guerre Des greves, des conseils de travailleurs, la propagande communiste intensifiée, ont caractérisé cette période, pendant laquelle l'esprit de lutte de la classe ouvrière n'a pu être vaincu par la sanglante répression du 13 décembre 1918. En cette même période, pendant la décomposition de l'empire d'Autriche-Hongrie, des groupes communistes furent organisés en Transylvanie Au printemps de l'année 1919, les masses ouvrières du district de Bihor ont maintenu, pendant approximativement un mois, la dictature du prolétariat

Après la guerre, les positions de la grande bourgeoisie se consolidèrent en Roumanie, mais en même temps la classe ouvrière réorganisa ses rangs Des relations s'établirent entre les partis socialistes des différentes provinces du pays et le courant de gauche fortifia ses positions. A Braila a paru le journal « Republica socială », « organe du parti socialiste communiste révolutionnaire »; les régiments des districts d'Argeș et de Muscel ont organisé temporairement des soviets, et en même temps, 250 grèves ont eu lieu, en 1919, sur l'ensemble du territoire roumain. Parmi ces grèves, d'une grande importance a été celle du 21 juillet 1919, grève généralisée, organisée pour flétrir les interventions contrerévolutionnaires dirigées contre la Russie et la Hongrie. La création de la III^e Internationale donna une nouvelle impulsion à l'activité révolu-

tionnaire de Roumanie Le 29 juin la section de Bucarest du parti socialiste a adressé une motion de sympathie a l'Internationale.

En 1920, le parti socialiste comptait 200 000 membres et quelques communistes furent élus députés ; entre le 1er mai s et le 20 octobre on a enregistré en Roumanie 345 grèves. Dans cette même année, fut organisé le comité central des groupes communistes de Roumanie et le 1er juillet 1920 a paru le premier numéro de l'organe théorique « Lupta de clasă ». Dans toutes les sections du parti socialiste se deroula une action intensifiée pour l'affiliation à la IIIe Internationale. Sous l'impulsion des masses, le conseil général du parti socialiste a décidé en octobre 1920 l'unification de tous les partis socialistes de Roumanie dans un seul parti socialiste ; en même temps, fut organisée une grève génerale qui dura jusqu'au 28 octobre et à laquelle participa un nombre de 400 000 travailleurs, malgré l'attitude opportuniste de la plus grande partie des dirigeants ; les militants communistes se trouvèrent en tête de la lutte gréviste.

Après la grève générale, des voix de plus en plus nombreuses demandèrent la création d'un parti communiste et on débattit le programme futur de ce parti (le problème agraire, le problème national, etc) A la fin de l'annee 1920 une conférence des groupes communistes leur donna une organisation plus ferme. De jour en jour les groupes communistes gagnerent une position dominante dans le mouvement ouvrier de Roumanie. Au commencement du mois de février 1921 les communistes remportèrent un plein succès dans la séance convoquée par le conseil général du parti socialiste ; on décida la convocation du congrès en vue de l'affiliation. Il s'en suivit la conférence des organisations communistes de Iaşi /3—6 mars/ et l'élection des délégués au congrès Le 8 mai a eu lieu l'ouverture du congrès ; 27 sections y participaient avec 540 mandats représentant 15 086 membres Dans une atmosphère enthousiaste le congrès a voté la création du Parti Communiste et son affiliation à la IIIe Internationale. Les répressions des autorités, l'arrestation de plus de 300 militants communistes n'ont pu vaincre le nouveau parti qui a pris le commandement de la lutte des masses de Roumanie.

L'académicien Petre Constantinescu-Iaşi — un des plus anciens communistes roumains — réussit à présenter dans une vision unitaire et synthétique les événements qui ont conduit à la création du Parti Communiste Roumain.

Dan Berindei

MIATEV, KR , *Жилищната архитектура в България през IX и X в.* [*L'architecture des habitations en Bulgarie aux IXe et Xe siècles*], Sofia, 1960, «Известия», p. 1—21

Dans cette étude, le professeur Kr. Miatev, en se fondant sur les résultats des recherches archéologiques, aborde une série de problèmes concernant l'architecture des habitations des IXe et Xe siècles du territoire du nord-est de la Bulgarie et de la Roumanie entre le Danube et la mer Noire (c'est-à-dire la Dobroudja).

L'auteur précise que les sources littéraires, linguistiques et ethnographiques qu'il emploie offrent certaines indications concernant les types d'habitations de cette époque, mais elles sont en général pauvres et pas toujours utilisables. En échange, les découvertes archéologiques ont considérablement enrichi les facteurs nécessaires aux débats de ce problème Malgré toutes les difficultés que présente l'état précaire de conservation des monuments respectifs, on peut toujours parvenir à certaines conclusions d'ordre archéologique et implicitement historique. En partant de la constatation que, dans la plupart des cas, les constructions sont démolies presque jusqu'au pied des murs, l'auteur fait une classification des types de constructions ne se guidant que sur la forme et le plan.

Il établit ainsi trois principaux groupes :

1. Habitations à une seule chambre (p. 5) ;
2. Habitations composées de chambres en file (p. 10),
3. Habitations d'après un plan complexe et entourées d'un mur (p. 14).

Dans le cadre du premier groupe on distingue deux catégories d'habitations : des huttes sous terre et des habitations à la surface.

Les huttes, dont on apprécie l'époque d'aprés les monnaies byzantines et la céramique trouvées, se caractérisent par la permanente présence des cheminées ou des poêles maçonnés en pierre. L'auteur cite les découvertes de Garvăn (Roumanie), Popina, Tsar Assen et Pliska (Bulgarie).

Les habitations de surface composées d'une chambre étaient, en général, rectangulaires et plus grandes. On les trouve à Garvăn, Popina, Preslav, Madara et Pliska. A Pliska les murs ont une épaisseur d'environ 1 métre et, dans la plupart des cas, elles sont construites en pierres reliées de terre.

Le deuxième groupe d'habitations de surface, aux chambres en file, s'est développé des habitations á une seule chambre, par l'augmentation des pièces. Le plan de ces constructions a parfois la forme de la lettre П ou T ; on en trouve surtout à Preslav et Pliska. L'auteur accorde une attention particulière à la construction de ce genre découverte à Preslav, dans la zone du bastion méridional. Il est question d'une construction adossée contre la clôture dont les 18 chambres, égales entre elles, avaient probablement une destination commerciale.

Le troisième groupe comprend les palais et les grands édifices habités par les parents des khans. De pareilles constructions ont été découvertes à Preslav et Pliska. Elles avaient de solides fondements et une bonne maçonnerie. Elles étaient couvertes de tuiles et munies parfois de riches décorations architectoniques. Dans le texte et dans les planches on présente quelques constructions de cette espèce. Leur trait commun est la clôture en pierres ou en bois et la répartition généralement symétrique des piéces suivant le principe des angles droits.

Les découvertes de Preslav et Pliska confirment les indications littéraires concernant ce genre de constructions (Jean l'Exarque, Klément d'Ohrida).

S'appuyant sur l'analyse complexe des données archéologiques et historiques concernant les constructions « civiles » des IX^e et X^e siécles, l'auteur souligne que le développement des systêmes de constructions et de l'espace des constructions représente un reflet de l'accroissement rapide qualitatif et quantitatif des forces de production. Le développement de l'agriculture, de l'élevage, des métiers est dû en grande partie á l'installation des Slaves et des Bulgares dans les Balkans. Mais, dans l'appréciation du développement historique des systémes de constructions, on doit prendre en considération l'importante influence dans ce domaine de l'architecture des anciens Thraces et des Romains qui avait atteint, notamment dans les villes, un haut niveau. Cette influence est perceptible aussi bien dans le plan des constructions que dans les matériaux et la technique de construction.

L'auteur précise que, outre cet héritage, le développement de la maison-logement a sérieusement eté determiné par la stratification sociale qui a eu lieu dans l'Etat bulgare.

Le professeur Kr. Miatev a élaboré un ouvrage de synthése en tâchant d'établir les caractéres généraux du systéme de construction dans un cadre assez vaste, représentant une unité historique.

L'intérêt que présente cette étude pour les archéologues, concernant le commencement de l'époque féodale, réside précisément dans son caractére de synthése et le manque de travaux similaires ne fait qu'augmenter son importance.

Evidemment, un tel essai soulève une serie de difficultés aussi bien à cause des aspects variés de la culture matérielle du cadre examine que du fait des larges encadrements chronologiques des complexes étudiés

Par conséquent, la généralisation des conclusions de cet ouvrage, pour tout l'espace auquel l'auteur, comme il l'a déjà dit dès le commencement, va se référer, présente l'inconvénient que, outre les analogies entre les constructions des diverses habitations citees, il y a également une série de différences en certains cas essentiels L'observation est valable au moins quant aux analogies entre Garvăn et Preslav ou Pliska. L'existence dans ces deux dernières localités de constructions évoluées, ne présentant aucune ressemblance avec celles de Garvăn, met en doute la valeur des généralités fondées sur les éléments communs, comme par exemple l'existence des habitations de petite superficie et des huttes. Celles-ci représentaient à l'époque un phénomène général sur une étendue beaucoup plus vaste et leur genre de construction, bien que varié, ne saurait nous offrir des indices certains d'ordre ethnique. De ce point de vue, les grands édifices de Preslav et Pliska présentent l'avantage de refleter une puissante tradition thraco-romaine, comme l'auteur même l'avoue.

Or, étant donné les difficultés rencontrées pour préciser l'origine ethnique des divers types d'habitations ainsi que l'indication des différences sociales qui en résultent, la détermination exacte de leur date eût été plus qu'utile En travaillant dans le cadre d'une chronologie embrassant deux siècles, il est difficile de parvenir à des précisions d'ordre historique ne fût-ce que dans le cadre d'une seule localité, d'autant plus dans le cadre d'une vaste étendue géographique.

Nous nous bornons à signaler que les habitations de surface de Garvăn appartiennent au dernier niveau [1] datant du XII[e] siècle et n'entrent par conséquent pas dans la période étudiee par Kr. Miatev, qui s'en sert pour les analogies précisément à cause de l'emploi de cette chronologie globale.

Un examen, se fondant sur les données chronologiques et typologiques, du processus de développement des constructions peut conduire en dernière analyse, outre l'étude des autres éléments de culture matérielle, à d'importantes conclusions d'ordre historique Ne négligeons pas le fait que malgré les différences difficilement perceptibles dans ce domaine, les constructions constituent toujours un des plus stables éléments de culture matérielle

Sans doute, l'auteur s'est heurté lui-même à la difficulté de l'époque trop largement évaluée par les découvreurs des habitations respectives, vu qu'une date précise n'est indiquée que pour une seule maison. Cette situation est d'ailleurs assez fréquente dans l'état actuel des recherches.

Avec les réserves imposées par les susdites objections, l'étude présente une incontestable valeur de documentation pour la connaissance des systèmes de constructions du nord-est de la Bulgarie et de la Roumanie entre le Danube et la mer Noire, du début de l'époque féodale

D. Vîlceanu

MATIČETOV, MILKO, *Uno scongiuro sloveno contro la nebbia e i suoi corrispondenti svizzeri*, « Schweizerisches Archiv fur Volkskunde », 57, 1961, p. 160—163.

L'auteur étudie une formule de conjuration contre la pluie (en réalité une conjuration contre le brouillard et les nuages), devenue un jeu d'enfants en Slovénie frioulienne. Le texte traduit d'une telle conjuration est le suivant Fuis brouillard, fuis, / Car mon père est dans

[1] E. Comşa, *Sur les types d'habitations de Garvăn du IX[e] au XII[e] siècle*, « SCIV » I, 1959, p. 111.

l'herbe / Et a une hache sur la tête / Rita rita potkorita / Et te coupera les pieds. L'auteur connaît quatre variantes slovènes et une variante croate (deux autres formules croates ont été recueillies et communiquées à l'auteur, après l'achèvement de l'étude, par la chercheuse Maja Bošković-Stulli), donc au total sept variantes. Etant donné que ces variantes sont localisées exclusivement dans la partie occidentale du territoire linguistique slovène et croate, et parce que jusqu'à présent les recherches faites à ce sujet n'ont pas découvert d'autres variantes sud-slaves, l'auteur considère être en droit de diriger son attention vers l'occident. Il est encouragé, dans ce sens, par d'autres similitudes qui existent entre la culture matérielle et spirituelle des slovènes et celle des peuples du centre et de l'ouest de l'Europe. Il a découvert en Suisse des formules quasi identiques à celle des Slovènes et pour une plus ample information nous recommande l'article de Weis et Jud publié dans « Schweizerisches Archiv fur Volkskunde », 45, 1948, p. 224—284. Par malheur, l'auteur ne communique aucun exemple des 11 formules rhéto-romanes, des 10 alémaniques et des 6 franco-provençales discutées par les chercheurs mentionnés plus haut, pour que nous puissions voir aussi, comparativement, les ressemblances des différentes versions, ressemblances qui d'après l'auteur paraissent aller jusqu'à une parenté (« una sorprendente somiglianza che sarei tentato di chiamare piuttosto parentela »). D'après son opinion il résulterait que, chez les Suisses, cette formule ferait partie d'une coutume pastorale dénommée « chistrar la brentina », « Nebelheilen », « sanar el diavel », « de Tufel heile », etc. et comporte comme action magique l'allumage du feu à l'aide du frottement de deux morceaux de bois (chez les Roumains, *focul viu*). Le contenu de la formule est le suivant : le brouillard, conçu comme un personnage maléfique, est chassé par la puissance des mots et menacé, au cas où il ne voudrait pas se retirer, de coups et de blessures, ou de réclusion forcée dans une grotte obscure, un appel étant fait à ses parents, grand-parents, frères et sœurs. L'intention de l'auteur n'est que de signaler aux chercheurs du folklore alpin la parenté probable existant entre deux phénomènes très rapprochés du point de vue fonctionnel et formel, quoique assez éloignés géographiquement. Bien que les matériaux slaves ne soient pas encore suffisamment étudiés et que les matériaux frioulans, ladins et de la région trentine n'aient pas été encore analysés, l'auteur croit avoir pu contribuer à la consolidation des bases de ce « pont », encore hypothétique mais non fantastique, qui relierait le territoire slovène au territoire suisse. Mais si l'auteur avait dirigé son regard vers l'Orient, il aurait trouvé des matériaux beaucoup plus intéressants et plus riches en suggestions se rattachant à ce domaine et ses conclusions auraient été certainement plus sûres. Sur le territoire entier de la Roumanie il existe un jeu d'enfants qui a eu, à son origine, un sens magique, servant à l'éloignement de la pluie et qui s'exprime en général de cette façon : Passe pluie passagère, / Car le soleil te rattrapera / Et te coupera les pieds / Avec un maillet, / Avec une paille, / Avec le bonnet de fourrure de Michel (Voir pour l'Olténie, Gr. G. Tocilescu, *Materialuri folkloristice*, Buc., 1900, p. 510 ; pour la Moldavie, Tudor Pamfile, *Jocuri de copii*, Buc., 1909, p. 55—56 ; pour la Transylvanie, Traian German, *Meteorologie populară*, Blaj, 1928, p. 161—166). La bibliographie pourrait être augmentée mais sans accroître l'intérêt du problème. En général, la pluie est menacée de l'apparition du soleil qui lui coupera les pieds avec un maillet, avec une paille, avec le bonnet de fourrure de Michel ; mais il existe aussi des formules locales pleines de pittoresque et d'imprévu : avec un couteau, avec la massue ou « le sabre de Michel » ou avec « le couteau de l'homme » ou de l'aveugle, avec le sabre ou « la hache du seigneur » ou, simplement, avec des haches ou des « haches rouillées » comme pendant aux « couteaux aiguisés ». Il existe aussi des conclusions différentes : Donne-moi, mère, le fuseau, / Pour frapper l'ombre (la jument baie) ; / L'ombre a fui, / La pluie s'est dispersée. D'autres fois, comme pour l'exemple provenu de Hunedoara transcrit par Tr. German, la formule est introduite par un récitatif inintelligible caractéris-

tique aux jeux d'enfants. Nous n'avons pas analysé toutes les variations sur ce thème et nous n'avons pas étudié le problème au-delà de l'espace folklorique roumain, nous limitant seulement à introduire dans la discussion, sans aucune prétention exhaustive, les matériaux roumains, qui, s'ils avaient été connus par l'auteur de l'article, auraient certainement conduit à d'autres conclusions. À cette occasion, nous soulignons, une fois de plus, la nécessité d'établir un système précis et pratique d'échange d'informations scientifiques entre les chercheurs du monde balkanique, qui éviterait l'effort de rétablir des erreurs involontaires.

Adrian Fochi

PEUKERT, HERBERT, *Serbokroatische und makedonische Volkslyrik Gestaltuntersuchungen*, Berlin, Akademie-Verlag, 1961, 211 p. + Lieder-Beiheft 31 p.

Le livre d'Herbert Peukert, paru comme 24e volume dans la collection de l'Institut de Slavistique de l'Académie des Sciences de Berlin, est doublement intéressant. Premièrement parce qu'il représente l'un des peu nombreux ouvrages contemporains consacrés à la lyrique populaire yougoslave, domaine en général négligé en faveur du genre épique héroique, passionnant par sa thématique, ses perspectives culturelles et aussi à la suite d'une tradition profondément enracinée dans le folklore mondial. Secondement parce que l'auteur aborde l'étude de la lyrique yougoslave à partir d'un angle complètement nouveau, celui du point de vue de la structure poétique et des moyens d'expression artistique employés par le créateur populaire, dans son effort de représenter un certain contenu idéologique et émotif Comme il ne veut pas être mal compris, justement à cause de la nouveauté de son point de vue, l'auteur a choisi pour motto deux vers de Gœthe : « Gehalt bringt die Form nit, / Form ist nie ohne Gehalt », montrant par cela qu'il n'étudie pas l'aspect formel comme tel, mais parce qu'il le considère profondement révélateur du contenu, comme un moyen sûr pour parvenir à la compréhension du processus de création folklorique.

Le titre du livre embrasse un domaine plus vaste que la matière qu'il traite Le fait est mentionné dans la préface du livre, par l'auteur même, qui précise, qu'à l'encontre de ce qu'exprime le titre, il ne s'occupe que de la lyrique érotique, et à l'exception du territoire serbe. Mais le contenu du livre couvre une sphère encore plus restreinte que celle désignée par l'auteur, car H Peukert ne s'occupe pas même de toute la lyrique ayant comme thème l'amour. Dans ce livre sont étudiées seulement quatre cycles de chansons lyriques, avec huit schémas de composition, en 63 variantes, ce qui, en tout cas, ne représente pas toute la lyrique érotique de Yougoslavie. Une simple comparaison entre la thématique lyrique yougoslave faite par L. K Goetz (*Volkslied und Volksleben der Kroaten und Serben* I *Die Liebe*, II : *Die Liebenden*, Heidelberg, 1936—1937) et le sujet des recherches de H. Peukert est très révélatrice. Si au moins il avait fait une étude exhaustive des sources et des collections ! L'auteur affirme qu'il n'a choisi que les variantes typiques (ceci aurait dû être prouvé d'une façon quelconque) et qu'il espère que, quelles que seront les études supplémentaires qui compléteraient cet ouvrage, elles ne modifieraient en rien d'essentiel les résultats atteints. Si nous ajoutons à cela le fait — reconnu d'ailleurs par l'auteur — que l'étude a, a plusieurs points de vue, un caractere expérimental et ne prétend pas être exhaustive, nous pouvons nous rendre compte que ce travail quoique de forme volumineuse est de contenu plus modeste qu'il ne le prétend Cette mise au point était absolument nécessaire pour savoir dès le commencement à quel genre de travail nous avons à faire Il s'agit en réalité d'une analyse structurale de quatre cycles de chansons lyriques yougoslaves

et l'étude aurait dû s'intituler normalement : contribution à l'étude de la structure poétique de la lyrique populaire de Yougoslavie.

La préface de l'étude est consacrée en entier à la discussion des processus artistiques du folklore, que l'auteur définit comme étant un art *sui-generis*, ayant une problématique qui lui est propre et une methodologie spécifique. De cette façon, l'auteur précise sa position en ce qui concerne le problème du syncrétisme, les caractéristiques du style et la technique orale, la fonction de la chanson épique et celle de la chanson lyrique, le rapport existant entre la tradition et l'innovation, le rapport d'entre le contenu et la forme, le caractère collectif de la création folklorique. La discussion a lieu sur deux plans, indiquant la méthode employée dans l'étude de ces problèmes et les aspects étudiés dans le livre. En général, l'argumentation est faite avec habileté et compétence et nous offre un riche inventaire de suggestions et de solutions, même quand, a cause de leur développement sur deux plans, certains problemes sont traités en deux endroits différents (voir par exemple le problème du syncrétisme, p 2—3, mais aussi p. 14—15) Nous ne pouvons pourtant pas être d'accord sur deux points de la démonstration, étant donné que l'auteur s'appuie sur deux citations, selon nous, non fondées, ce qui affaiblit le fondement de l'argumentation Ainsi, l'auteur est d'accord avec l'affirmation erronée de J. Meier, qui soutient que dans un « Urzeit » non differencié, avant d'exister des chansons (Lieder), il n'existe que des sujets (Stoffe) et que ceux-ci attendaient les occasions favorables pour être transformés en chansons sous l'impulsion d'une improvisation spontanée Ceci équivaudrait à mettre l'idée avant la réalite, l'abstrait avant le concret et laisserait une porte grande ouverte aux interprétations idealistes. L'auteur déclare, de même, accepter l'affirmation du spécialiste en histoire du moyen-âge F Gennrich, concernant l'individualité du créateur qui s'exprimerait soi-disant exclusivement dans la forme et non dans le contenu, essayant d'appliquer quelques observations justes du chercheur mentionné à un domaine scientifique tout à fait différent Mais ceci signifierait contester au peuple sa capacité de création, en lui attribuant uniquement la capacite de créer les formes extérieures de ses œuvres, ce qui représente une variante (fut-elle atténuée) de cette idée erronée selon laquelle le peuple reproduirait seulement, et encore en formes dégradées, les matériaux préleves à la culture majeure. Quoique l'auteur entame (p 9—10) une courte discussion sur le thème de la décadence des biens culturels dans le milieu populaire (das Zersingen), l'impression ne peut en être effacée. Une affirmation qui pousse plus loin une observation de Vouk Karadžić mérite pourtant d'être mentionnée de façon positive Selon lui, la chanson lyrique s'exécute *samo radi svoga razgovora*, tandis que la chanson épique *da ih drugi slušaju*, l'accent étant mis dans le premier cas sur la façon de chanter et, dans le second, sur le chant lui-même Dans la discussion au sujet de la fonction de la chanson lyrique, l'auteur se révèle un fin dissociateur d'idées et témoigne d'une rare subtilité en ce qui concerne l'usage des moindres nuances de la pensee

Le livre contient trois grands chapitres, les deux premiers étant consacrés à la recherche proprement dite et le dernier à l'information correspondante. Les deux premiers chapitres sont en realité les deux faces du même problème, representant des aspects différents de la même réalité Le premier chapitre (*Untersuchungen*) de thématique et de typologie est consacré à l'étude des motifs poétiques et de leurs schémas de composition ; le second (*Gestaltkriterien*) s'occupe des mêmes matériaux au point de vue du critérium structural De cette façon, nous gagnons une double vision des matériaux considérés, une première fois de l'extérieur, et une seconde fois de l'intérieur, les deux études étant dépendantes l'une de l'autre et se complétant réciproquement. Le sujet du livre est limité à l'analyse structurale de quatre cycles de créations lyriques très apparentés par leur contenu, par leur message artistique et leur structure poétique La représentation de ces cycles est inégale. En effet, tandis que pour le premier cycle sont analysées pas moins de 44 variantes avec cinq schémas de composition (I . 8 , II . 13 ; III 2 , IV . 12 , V . 7),

pour le second cycle ne sont étudiées que six variantes, pour le troisième dix et pour le quatrième, seulement trois. Les trois derniers cycles n'ont qu'un seul schéma de composition chacun. En excluant les trois dernières variantes (par conséquent le quatrième cycle), tous les matériaux sont compris dans l'annexe musicale (*Lieder-Beiheft*), qui fait partie de l'ouvrage et dans laquelle seulement 34 textes sont accompagnes de leurs mélodies La proportion réduite des matériaux recueillis scientifiquement (textes et melodies) n'a pas permis à l'auteur une recherche conséquemment syncrétique, ce qui fait que le point de vue esthétique et littéraire est celui qui prédomine

Ce n'est pas le cas de discuter ici la thématique choisie par l'auteur dans son étude, mais nous devons montrer que celle-ci n'est pas toujours specifiquement yougoslave. Certains parallèles que nous reproduisons ci-dessous montrent qu'aussi bien le contenu que la forme de certaines chansons analysées se rencontrent aussi, par exemple, dans le folklore bulgare. Ainsi, la quatrième pièce étudiee (A IV) se trouve aussi dans le catalogue de A. P. Stoilov, *Показалец на печатаниты прызь XXI вѣкъ български народни песнь*, Sofia, 1916—1918, sous le titre « Le baiser est pour la vie » (N° 152) et « Trois jeunes gens en rêve » (N° 243), qui sont données avec leurs variantes correspondantes assez nombreuses. Le sujet est identique : Une jeune fille voit en rêve trois jeunes gens, qui lui offrent successivement : une pomme, une bague et un baiser En se réveillant, elle regrette que les choses ne se soient pas passées en realite ainsi La cinquieme (A V) est aussi fréquemment représentée dans le folklore bulgare Voir le thème N° 151 et les variantes respectives dans le même catalogue d'A P. Stoilov, mais aussi chez St Romanski : *Преглед на бѣлгарскитѣ народни песни*, Sofia, N° 250 Un jeune homme passe auprès d'une jeune fille endormie Près de celle-ci sont posés un bouquet de fleurs et une cruche d'eau ou de vin. Il se demande ce qu'il doit faire de mieux : prendre le bouquet, boire l'eau ou le vin, ou embrasser la jeune fille. Il se décide pour la dernière solution étant donné qu'un baiser est pour toute la vie, tandis que le bouquet se fane avant le lendemain et que l'eau ou le vin disparaîtront dès qu'il les aura bus.

D'ailleurs, l'auteur n'a même pas consulté les collections de lyrique populaire macédonienne publiées en Bulgarie, respectivement le travail déja assez ancien (1956) de Kosta Tsarnouchanov : *Македонски народни песни*, Sofia, dans lesquelles se trouvent des matériaux paralleles aux exemples serbo-croates qui font l'objet de la présente étude (N^{os} 86, 87 et 104). Les divers motifs qui composent les thèmes discutés (par exemple le motif de la jeune fille réveillée), qui se rencontrent dans le folklore roumain, dans la chanson *Brumarul mare*, ou le motif de la licitation du baiser comme dans la cinquième pièce, que nous trouvons aussi dans le folklore roumain (voir Ioan Urban Jarník şi Andrei Bîrseanu : *Doine şi strigături din Ardeal*, Bucarest, 1885, texte LIV, p. 26), ont une circulation extra-folklorique aussi, ayant des racines jusque dans l'antiquité classique. Il est certain que la circulation de certains thèmes hors du folklore ne fait pas partie de l'objet de cet ouvrage, mais leur étude aurait éclairé les problemes attaqués par l'auteur Pourtant, les relations avec le folklore bulgare devaient être nécessairement étudiées L'auteur aurait dépassé, de cette façon, le stade purement descriptif et technique de son étude et aurait imprimé au livre un commencement de finalité.

Dans le chapitre « Untersuchungen », l'auteur étudie les schémas poétiques des chansons. Pour montrer quels procédés emploie l'auteur dans ce chapitre, nous présentons, très succinctement, le développement de l'analyse de la première pièce étudiée (A I) Pour commencer, l'auteur présente le schéma de la chanson (Werkform), qui est une élaboration abstraite résultant de la comparaison de toutes les variantes. Le sujet est le suivant : trois jeunes filles causent ensemble et expriment chacune un désir. L'aînée souhaiterait une bague, la seconde un collier, la troisième, un amoureux. Les détails variables du même schéma sont indiqués par des signes spéciaux Ensuite est analysée l'introduction (*die Einleitung*) de chacune des variantes et on

nous montre que celle-ci peut évoluer de la condition de simple exposition jusqu'à la subordination de toute la chanson. L'auteur s'occupe plus loin de l'idée centrale de la chanson (*der Liedkern*) et montre quel en est le sens (dans le cas analysé, la gradation des désirs des trois jeunes filles). Malgré toutes les variations du contenu, la tension vers un unique point culminant (l'amoureux) est toujours présente et devient le signe distinctif de la chanson La technique de la gradation et la stylisation sont étudiées a l'aide de la grammaire (la construction du superlatif), de même, l'auteur met en relief le rôle joué par la mélodie (de fait la vie syncrétique de la chanson) dans la préparation raffinée et savante de la pointe Dans l'analyse de la conclusion de la chanson (*Schluss*), qui vient ensuite, l'auteur indique les différents modes de solutionner le climax et aborde, en rapport avec la tenue générale de la chanson, le problème du refrain, comme fonction et comme forme Il est évident que l'auteur n'a pas choisi, comme base de discussion, une seule variante, à laquelle rapporter toutes les références correspondantes, mais part d'un schéma abstrait, tiré de la totalité des variantes Nous avons, de ce fait, beaucoup plus à faire aux idées de l'auteur qu'à celles de la chanson Il applique le même procédé à tous les matériaux analysés, en accordant toutefois son attention à d'autres moyens de réalisation artistique, au fur et à mesure qu'ils interviennent dans la discussion, en fonction du contenu divers de chaque pièce. Dans l'exemple cité ci-dessus, la pointe a résulté d'un climax et l'auteur a étudié le mécanisme de ce procédé artistique ; d'autres fois la pointe peut être la fin d'une longue chaîne de comparaisons. En ce cas, l'auteur va s'occuper de ce nouveau procédé. Les problèmes de la rime et de l'assonance, des successions des vocales, des allitérations, des épithètes fixes et des effets obtenus à l'aide de ceux-ci, de la structure verbale et syntactique de diverses chansons, le problème des répétitions, du contraste copulatif, des interjections, de la césure, de la négation affirmative, etc., sont discutés successivement de la même façon, mais toujours subordonnés à l'étude du schéma de composition. Ce qui nous paraît avoir été gagné à la suite de cette méthode de recherche, quoique avec un effort disproportionné et sans que l'auteur ait suffisamment insisté sur le phénomène (comme nous le démontrerons encore une fois dans un autre contexte), c'est la confirmation de la caractéristique fondamentale de la technique orale qui est l'existence du « style formulaire » (*the formulaic style*) dans la lyrique érotique yougoslave (voir la discussion de l'auteur aux pages 44, 85) Ceci a été prouvé, pour la création épique yougoslave, par les recherches de M. Parry et les études de celui-ci, continuées par Albert Bates Lord, ont conduit, en ce qui concerne la création épique universelle, à des généralisations, aujourd'hui définitivement acceptées : les poèmes homériques, Beowulf, la Chanson de Roland, Digenis Akritas (voir A. B. Lord, *The Singer of Tales*, Cambridge, Mass , 1960). L'extension de ces résultats jusqu'à l'inclusion de toute la lyrique populaire yougoslave (voilà la raison pour laquelle nous avons insisté, dès le commencement, sur le sujet précis du livre de H Peukert) et de là à une généralisation appliquée à la lyrique populaire universelle devient la tâche des recherches futures. Nous tenons à rappeler que l'existence de certaines formules artistiques toutes faites dans l'arsenal poétique du folklore de tous les peuples n'est pas uniquement la caractéristique de la création populaire versifiée et chantée Les recherches dues au Pr Georges Calinesco (voir *Estetica basmului*, dans « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor », Bucarest, 6, 1957, p 395—484 et 7, 1958, p. 7—135) ont prouvé que ces formules dominent aussi l'art de conter. Actuellement, les prémisses pour une nouvelle définition de l'art du folklore, plus profonde et plus féconde, existent sans contredit.

Il est incontestable que le second chapitre du livre de H Peukert, consacré à la recherche des critères structuraux (Gestaltkriterien), est celui qui a le plus de valeur scientifique. Il représente le regroupement des matériaux par problèmes généraux de structure, tandis que le premier chapitre était arrangé d'après la thématique poétique. Bien que l'auteur ne s'éloigne que prudemment et rarement de la base concrète de son étude ou accorde toute son attention au

cas individuel, même atypique, le chapitre représente un pas en avant dans le chemin des généralisations scientifiques. L'organisation du chapitre prend en considération la hiérarchie des valeurs des problèmes abordés, allant progressivement du simple au complexe, du détail à l'ensemble, dans le but de tâcher de nous conduire successivement jusqu'à la perception de l'unité esthétique irréductible que représente l'œuvre d'art. Le processus de la démonstration est échelonné en dix paragraphes et commence par l'unité poétique la plus réduite (le vers) pour conclure par l'unité poétique la plus etendue (le schéma de composition) Le fait que, pendant toute la discussion, H Peukert n'oublie à aucun moment que les œuvres étudiées sont des créations folkloriques, qu'elles tiennent de la technique et du style oral, que leur existence est déterminée par leur exécution artistique concrète, qu'elles se réalisent par la réunion syncrétique indissoluble du texte avec la mélodie, qu'elles accomplissent une certaine fonction sociale et artistique, est un mérite non moins appréciable C'est une des rares etudes, parmi toute la litterature de spécialité, qui traite ces problèmes conséquemment, ce qui lui fait gagner, par certains endroits, une valeur theorique génerale Les dix problèmes discutés sont, dans l'ordre de leur succession, le vers et la strophe, la chanson et ses formules initiales, le refrain, la facture de la chanson, le parallélisme, la gradation, la pointe, les formules, les problèmes de stylisation et celui de l'image poétique et, enfin, le schéma de composition H Peukert fait, relativement au vers et à la strophe, de nombreuses observations intéressantes et de réelle valeur. Il est regrettable qu'une connaissance insuffisante de la bibliographie moderne de specialité enlève à la démonstration sa base documentaire comparative correspondante. C'est ainsi que n'ont pas été utilisés les nombreux travaux de B Bartók, traitant des problèmes rattachés au syllabisme du vers populaire, au manque de concordance entre l'accent métrique et celui du langage courant, à l'apparition des syllabes complémentaires, à la forme et à la fonction du refrain, mais, ce qui est plus important encore, c'est que l'auteur ne s'est pas servi de l'ouvrage qui peut aujourd'hui être considéré classique, de Constantin Brăiloiu : *Le vers populaire roumain chanté*, Paris, 1954, qui par analogie lui aurait facilité de poser les problèmes et de trouver les solutions. Nous devons faire remarquer ici que la technique du style oral est, en lignes générales, partout la même, qu'elle constitue un élément commun, non seulement pour les Balkans, mais dans le monde entier. Toute contribution à l'éclaircissement d'un problème d'intérêt national (comme serait ici le cas pour l'étude de C Brăiloiu) est en même temps un apport au débat général Ceci fait qu'une documentation intégrale devienne une obligation inexorable dans l'état actuel des recherches. C'est uniquement au manque d'information qu'est dû le fait que H Peukert ait contredit B Bartók au sujet du thème de l'antériorité du vers plus court (p. 118). Ce probleme a été aussi posé au sujet du folklore roumain et il a été solutionné dans le sens que des deux systèmes métriques roumains, le vers de 5/6 syllabes est plus ancien que celui de 7/8 syllabes, qu'il est possible de suivre les phases de passage du plus court au plus développé et que les perspectives contemporaines visent son continuel élargissement Le phénomène est donc plus général et mérite une plus grande attention. Les observations, en ce qui concerne la strophe et sa facture, sont justes et l'intervention critique de l'auteur dans le débat de l'influence exagérée de certains systèmes de strophes musicales magyares sur la chanson des peuples voisins est salutaire et bienvenue (p. 144—145) Au sujet des différentes modalités artistiques de commencer une chanson, l'auteur fait une distinction entre le début paysagiste et celui exclamatif, et analyse les effets stylistiques qui proviennent de l'emploi de ces deux procédés. Dans la partie qui traite du problème du refrain sont étudiés les aspects génétiques, fonctionnels et esthetiques, l'auteur mettant en relief leur contenu émotif et leur rôle d'atténuer le caractère trop narratif des textes. Dans le paragraphe consacré à l'analyse de la facture des chansons, l'auteur distingue deux aspects, le premier se rapportant à la structure du schéma global de la chanson et le second au matériel de chaque unité (l'introduction, le contenu, la conclusion) de ce schéma.

Dans le premier cas, il se préoccupe de la proportion existant entre les trois éléments composant le schéma, dans le second, de la façon de procéder par symétrie de pensée et d'expression, dont le décalque est théoriquement la strophe mélodique Le problème des parallélismes a été traité avec beaucoup d'attention, étant donné que l'auteur le considère, à juste titre, comme etant le principe stylistique fondamental du folklore. Ce principe puise son origine dans la technique du style oral ; il provient de l'improvisation créatrice et a le don de la faciliter. H. Peukert distingue les catégories des parallélismes et montre leur fonction, mais d'une façon plutôt abstraite, en relation exclusive avec le problème de la rime, de l'assonance, des rimes internes, de l'allitération, de la succession vocalique et de certaines figures de style (telle la *figura etymologica*), quoique le procédé soit en premier lieu un procédé dérivant de la pensée. L'auteur montre ensuite quels sont les moyens par lesquels on obtient la gradation (le nombre absolu 3, la comparaison des adjectifs, le symbolisme des couleurs) et détermine sa fonction esthétique. Le problème de la pointe est traité séparément, quoiqu'elle soit le résultat de la gradation Les recherches de l'auteur semblent confirmer certaines observations plus anciennes, d'après lesquelles 80 % des chansons yougoslaves n'auraient pas une fin et dont le charme consisterait dans la capacite de suggerer des états d'âme vagues et de prédisposer à la rêverie. Dans le paraghraphe consacré aux formules, l'auteur reprend le problème « du style formulaire » que nous avons mentionne plus haut, et discute au sujet de la réserve traditionnelle de formules, de leur migration, sur le rôle de la contamination et tâche même, à l'aide d'une bibliographie relativement ancienne, une définition du phénomène, déduite de leur caractère typique (« Formel bedeutet also typische Ausdrucksweise, festgepragte Ausdrucksform », p. 176). Le manque d'attention accordée à la littérature américaine de spécialité empêche H Peukert de découvrir les conditions d'utilisation de ces formules et leur liaison avec le système métrique (voir la définition américaine d'après laquelle la formule serait « a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea ». M. Parry, *Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making*. I : *Homer and Homeric Style* « Harvard Studies in Classical Philology », 41 : 80, 1930, apud A B Lord, *op cit*, p 30). C'est toujours pour la même raison qu'il n'analyse que très peu d'aspects du phénomène (l'épithète, la *figura etymologica*). Nous avons déjà montré l'importance de ce fait pour l'étude de la lyrique yougoslave spécialement et pour l'etude de la lyrique populaire en général, et nous ne revenons pas là-dessus. L'apport d'H Peukert dans cette direction est incontestable En conclusion, tout en accordant au problème de la stylisation et de l'image poétique l'importance qui lui revient, l'auteur s'arrête à la discussion du schéma de composition Il y montre la dépendance de l'interprète par rapport a ce schéma, mais aussi la relativité de cette dépendance et termine par l'analyse des éléments narratifs qui apparaissent couramment dans les cycles des chansons lyriques étudiés.

Le dernier chapitre du livre (*Die Sammlungen und das Territorium*) présente la dispersion territoriale des textes analysés, mais cherche surtout à mettre en évidence les traits culturels de leurs zones d'origine, étudiant les différents courants et les influences auxquels ils ont été soumis pendant les siècles. C'est ainsi qu'est analysée l'influence byzantine ou l'influence citadine, mais il n'est rien dit de l'influence bulgare dans les zones de contact (nous avons déjà montré l'importance de ces contacts), de même qu'on ne mentionne nullement l'influence de la population macédo-roumaine en Macédoine. De cette façon, les matériaux analysés ne s'encadrent pas dans la problématique générale balkanique, étant évincés artificiellement de leur contexte et dépourvus de leurs racines historiques.

Le livre de H. Peukert est beaucoup trop important pour être discuté avec indulgence ou bienveillance. Les objections que nous avons apportées, soit relativement à sa portée théo-

rique ou à son aspect méthodologique, soit à la carence de l'information de spécialité ou à certains problemes de détail, ne diminuent aucunement la valeur générale de l'œuvre. Celle-ci constitue une expérience scientifique réussie et nous considérons qu'elle a toutes les chances de demeurer longtemps encore un modèle indispensable aux études de spécialité.

Adrian Fochi

THOMOPOULOS, JEAN A., *L'original de l'« Ecole des amants délicats » de Rhigas Velestinlis*, « Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher », Athenes, XVIII, 1945—1949, 1960, p. 20—31.

On sait que le livre Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν est un recueil de nouvelles traduites du français par Rhigas Velestinlis, comme il le dit lui-même dans le titre, et publiées en 1790 à Vienne La découverte de l'original de cette traduction a préoccupé nombre de chercheurs grecs, qui ont pourtant été moins heureux que Jean Thomopoulos, qui a réussi à trouver l'original et prouve, avec des textes, que Rhigas a utilisé la collection de 42 volumes de nouvelles de Nicolas Edmé Rétif (ou Restif) de la Bretonne, publiée sous le titre de *Les contemporaines ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, 1780– 1785.

Thomopoulos montre que dans cette collection de plus de 300 nouvelles, où Rétif peint les mœurs de la France de son temps, Rhigas n'en a choisi que six dont souvent il ne traduit pas fidelement le texte français, mais l'adopte aux conditions de la société grecque, tout en le complétant par l'adjonction de paragraphes entiers.

Pour en formuler le titre, Rhigas a également utilisé d'autres écrits de Rétif, tels que *l'Ecole des pères* et *Le marquis de Pavan ou Ecole de la jeunesse.* Thomopoulos combat l'opinion d'Ap. Dascalakis selon lequel « *l'Ecole des amants délicats* est un livre écrit par un jeune homme tourmenté par une passion inassouvie, livre sans aucune valeur et tout à fait en dehors de son œuvre littéraire et nationale » Il soutient que Rhigas, « ayant, sans doute, conscience de sa mission libératrice et didactique, voulut, entre autres, donner aussi un livre dans lequel, sous une forme littéraire, il puisse poser le problème de l'amour et du mariage à la lumière des idees nouvelles ». C'est pourquoi Rhigas a intitulé sa traduction « Ecole » et l'a qualifiée de « livre moral »

Dans son si intéressant article, Jean Thomopoulos ne parle cependant pas des poésies dont est parsemé le livre de Rhigas. Comme tel, ce procédé est-il également utilisé dans les originaux français de Rétif, ou la prose alternant avec des vers est-elle une innovation de Rhigas? En 1935 déjà nous avons montré que les poésies du livre de Rhigas ont été empruntées aux cahiers manuscrits dits *michmaïale* — que nous traduisons par mélanges — qui circulaient anonymement, de sorte que chacun les imitait non seulement sans crainte, mais que nombreux étaient ceux qui les introduisaient dans leurs œuvres en les présentant comme leurs propres créations Ainsi s'explique le fait que l'on trouve les mêmes poésies dans bien des œuvres telles que Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν, Ἔρωτος ἀποτελέσματα (Les effets de l'amour, d'Athi Psalidas), Διάφορα ἠθικὰ καὶ ἀστεῖα στιχουργήματα (*Différents vers moraux et élégants*, de Zisi Danti) ainsi que dans le *Nouvel Erotocrite* de Denis Photeinos[1] Il eût été bon si Thomopoulos avait apporté une précision à cet égard

L'auteur de l'article montre la large circulation de ce livre, qui eut des éditions répétées : Vienne 1790 et Athènes 1840, 1869, 1876 Nous pouvons ajouter que l'œuvre de Rhigas a été

[1] Cf Ariadna Camariano, *Influența poeziei lirice neogrecești asupra celei românești*, Bucarest, 1935, p. 8—9.

également fort lue dans les Principautés Roumaines, comme il ressort de sa double traduction en roumain : par Ioan Beldiman, puis par Georges Peşacov. Mais ces deux traductions sont encore manuscrites [2].

Ariadna Camariano-Cioran

KUTEV, PHILIPPE et KUTEVA, MARIE, *Instruments musicaux populaires bulgares*, « The Folklorist », Manchester, 5, 1960, 6, p. 318—319

Les auteurs font une courte description des instruments « *diudiuk* », « *tambura* » et « *gadulka* ». Le *diudiuk*, (*duduk*, *pichtialka*) est une flûte dont la longueur varie entre 30 et 80 cm. Elle a d'ordinaire six trous pour les doigts, la flûte simple n'en a que cinq. Le bout d'en haut du tube de l'instrument est fermé par un morceau de bois (*zadunka*), coupé de manière à laisser une fente. Grâce à ce dispositif à souffler, l'instrument est appelé en certains endroits *zadunena svirka* (flûte à bouchon). La flûte émet une échelle diatonique majeure sur deux octaves. Selon l'affirmation des auteurs, les flûtes de ce genre qui produisent trois sections chromatiques seraient très rares. Au fond ceci ne dépend pas de l'instrument mais de l'adresse du joueur : par la digitation en fourchette et par le couvrement partiel de certains trous, on peut obtenir à ce genre de flûtes des séries chromatiques complètes. Il est également possible que les échelles dépassent d'une quarte les deux octaves, comme par exemple au frère roumain du *duduk* (la flûte habituelle à bouchon et six trous pour les doigts). On ne nous dit rien en liaison avec l'échelle de la flûte à cinq trous pour les doigts, qui est sans doute défective, dépourvue d'une marche, semblable au *caval* roumain (flûte à « bouchon » et à cinq trous pour les doigts) ou chromatique dans un ambitus inférieur à la septime.

Le *duduk* est très populaire dans toute la Bulgarie. Pourtant il est typique dans la région occidentale du pays.

La *tambura* (*baïlama*, *bulgaria*, *saz*), instrument à cordes à pincer, est employée dans la région de Pirine, notamment dans la vallée de Razlog ainsi qu'à Rhodope. Les habitants l'appellent *drunka*, du verbe *drunkam* — sonner. Cet instrument a la forme d'une poire au cou long. Il est muni de 2,4,6 jusqu'à 12 cordes. Ceux à plus de 6 cordes sont plus rares. Le type le plus répandu a quatre cordes. (Les auteurs ne précisent pas que, lorsque le nombre des cordes est plus grand, elles sont couplées par deux, trois ou quatre, en deux, trois ou quatre chœurs). Vingt ou trente ans auparavant les *tamburas* étaient diatoniques. À présent elles sont chromatiques, à 17 positions. On les emploie comme instruments solo ou en accompagnement d'autres instruments.

La *gadulka*, instrument à cordes frottées au moyen d'un archet est toujours en forme de poire, de différentes dimensions. Il y a deux principaux systèmes d'accorder les cordes. 1) La première corde « la » de la petite octave et la troisième « mi » de la première octave (la 1 — la — mi 1). Au-dessous de celles-ci il y a 2 — 12 cordes sympathiques (de resonance) qui enrichissent la sonorité. 2) La première corde « ré » de la deuxième octave, la deuxième « la » de la première octave, la troisième « ré » de la première octave et la quatrième « sol » de la petite octave (ré 2 — la 1 — ré 1 — sol) ; c'est semblable à la manière d'accorder le violon. Il faut remarquer que c'est de cette manière que les joueurs roumains du violon, en

---

[2] Cf. I. Bianu, *Catalogul manuscriptelor româneşti din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1907, t. I, p. 284—285, nº 126, et Al. Ciorănescu, *O scrisoare literară a lui Gheorghe Peşacov*, dans « Revista istorică », XX, 1934, p. 274—275 ; cf. aussi : Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire în limba greacă şi română*, Bucarest, 1946, p. 24, note 3.

Valachie, accordaient leurs violons jadis, ce qui est sans doute la manière d'accorder le *kémandjé* turc Avec la corde fine baissée, (c'est-à-dire la corde « mi » descendue à « ré »), les joueurs du violon d'Olténie et de Valachie accordent encore aujourd'hui leurs violons, pour certaines mélodies.

Les derniers temps, avec le développement du mouvement artistique d'amateurs, les instruments de musique sont très employés, soit en solo soit comme accompagnement ou bien en formations pour les groupes de danseurs Selon nous, il eût fallu ajouter que d'intéressants perfectionnements ont été réalisés aux instruments de musique en créant même des familles d'instruments du même genre, destinés aux orchestres d'instruments populaires, comme par exemple le *gadulka* soprano, alto, ténor et basse.

Dans le cadre de l'article, on donne une photo représentant une *gadulka* et son archet typique en forme d'arc de chasse, une *tambura*, un *caval* et deux *duduks*, un simple et un à doubles cordes

ANOYANAKIS, FIVOS, *Greek Folk - Instruments. The « Lira »*, « The Folklorist », Manchester, 6, 1960, 1, p. 341—342.

La lyre, un des plus anciens instruments à cordes (semblable à la *gadulka* bulgare), s'emploie encore de nos jours en Crète, dans le Dodécanèse et en d'autres îles de la mer Egée, ainsi qu'en Thrace et en Macédoine.

Il est difficile de préciser la provenance de la lyre en Grèce. A-t-elle pénétré dans la dernière période de l'Empire byzantin ou bien apres l'effondrement de l'empire? Est-elle venue de l'Orient ou du nord de l'Europe avec les croisés? Certes, l'instrument présente beaucoup de ressemblance au rebec européen des XI^e^ et XII^e^ siècles. En tenant compte que des instruments analogues sont rencontrés en Yougoslavie, Bulgarie et Turquie, ce n'est que par une étude comparative des sources historiques que l'on pourra déterminer le premier endroit de l'apparition de la lyre ainsi que le chemin qu'elle a parcouru au temps de sa pénetration dans les Balkans.

Son corps, en forme de poire, sans cou distinct, finissant dans un « disque » a trois « clous », est en bois dur : mûrier, poirier sauvage, noyer et la table d'harmonie en pin ou sapin. Le cœur est fixé dans la boîte de résonance avec un des bouts sur son côté dorsal et avec l'autre dans le chevalet. De petits trous, dont la table d'harmonie est généralement percée au milieu ou une ouverture plus grande du côté dorsal du corps contribuent au timbre « ouvert » de l'instrument.

Les trois cordes de la lyre, jadis en soie, actuellement en métal, sont accordées en quintes parfaites : ré 1-la-1-mi 2 Pourtant, en certaines îles du Dodécanèse on l'accorde autrement . 4—1—5. (Par ce chiffrage l'auteur paraît indiquer un accordement semblable à celui de la « *lirilsa* » : do 1 — fa 1 — sol 1, le proche parent dalmate de la lyre grecque Nous ajoutons que, selon Curt Sachs, l'accordage de la lyre crétoise serait : ré 1 — sol 1 — si 1).

L'archet, en bois d'olivier, en forme d'arc de chasse (en demi-cercle) est confectionné en crin de cheval. Dans le passé, on accrochait à l'arc des clochettes qui sonnaient quand on le maniait, faisant ainsi une espèce d'accompagnement rythmique de la mélodie. (Ce procédé a récemment été rencontré chez un joueur roumain de la *gadulka* bulgare. À l'extrémité inférieure de son archet il avait accroché à une baguette quelques petits disques métalliques qui tintaient pendant qu'il jouait).

L'interprète reste d'habitude assis et appuie sur son genou gauche la lyre, qu'il tient verticalement. parallèle à la ligne du corps. La lyre est accompagnée par le luth et par les battements rythmiques, sur le sol, du pied droit

L'exécutant touche les cordes de l'instrument latéralement, de ses ongles et non du bout des doigts. Lorsqu'il joue la mélodie sur la corde « mi », il touche de l'archet la corde libre « la » ce qui produit, de temps en temps, des intervalles harmoniques consonants et dissonants. Pourtant, le caractère de la lyre est généralement monophonique. En tout cas, toutes les mélodies populaires grecques sont jouées à l'unisson. Il paraît que l'auteur a oublié les chansons vocales grecques du nord de l'Épire, semblables à celles des coutsovalaques et des albanais.

L'article est accompagné de deux photos : une vieille lyre crétoise à la tête joliment ciselée et une lyre crétoise moderne dont la volute ressemble à celle du violon (peut-être meme une volute de violon) à quatre chevilles.

Tiberiu Alexandru

VASSILIEV ASSEN, *Ктиторски портрети* (*Portraits des donateurs*), Издателство на Българската Академиа на науките, 1960, 273 p. + 151 fig

Il n'est pas nécessaire de souligner l'importance d'un livre comprenant les principaux résultats d'une étude concernant un intéressant aspect de la peinture médiévale sud-est européenne — le portrait du donateur.

L'œuvre du spécialiste bulgare Assen Vassiliev confirme, une fois de plus, le fait que l'étude des portraits des donateurs, représentés dans les églises orthodoxes des Balkans, prouve combien sont fortes les similitudes existantes dans cette partie de l'Europe du point de vue social et artistique.

Le rapport entre ces deux aspects est d'autant plus évident dans le cas des portraits des donateurs, qui soulignent, avec des moyens artistiques, l'étroite liaison entre le monument et celui qui l'édifia.

Assen Vassiliev suit l'évolution stylistique et typologique du portrait du donateur à partir du XIII^{e} siècle, la plus ancienne époque dont on garde de pareilles représentations, et jusqu'au siécle dernier.

Tandis que les icones et les enluminures bulgares du moyen âge se sont conservées dans un nombre relativement réduit, les peintures murales de différentes époques sont plus fréquemment rencontrées. Ornant les fondations religieuses dues aux tsars, aux boyards et, plus tard, aux riches marchands, ces fresques sont des réalisations artistiques majeures, témoins d'un art fleurissant, des siècles durant, dans le pays voisin.

Parmi les scènes peu nombreuses de caractère profane, on trouve aussi — chose bien connue pour la peinture des églises byzantines — la représentation des fondateurs et des plus importants donateurs. Le programme iconographique une fois constitué, cette habitude a été transmise à l'art des Etats balkaniques tributaires sous tant d'aspects au grand empire du sud-est de l'Europe Tout en n'ayant aucune preuve de l'existence de pareils portraits, depuis le IX^{e} siècle, durant le premier empire bulgare, l'auteur l'affirme quand même.

La situation se modifie sous le second empire (1186—1396), époque florissante de l'art bulgare et dont il nous reste surtout les portraits des souverains fondateurs, Ivan Assan II dans les fresques des églises de Berende ou de Mileseyo, et Michel II Assan à Kostur

De la même époque (1259), datent les portraits bien connus et remarquables du point de vue artistique, de l'église de Boiana, représentant, à part le souverain Constantin Assan Tikh, le sébastokrator Kalojan et sa femme Désisleva.

La représentation de ces deux personnages est impressionnante par la finesse du travail ainsi que par la capacité de pénétration psychologique dont l'artiste fait preuve.

Apanages des tsars et des grandes familles féodales, l'édification et l'ornementation des monuments religieux continuent au XIV^e^ siècle. Les portraits des églises rupestres d'Ivanovo, des monastères de Backovo, de Karloukovo, de Kalotino, de Zémen reflètent un moment intéressant de l'art bulgare médiéval, celui du développement des traditions, telles qu'on les a consignées au XIII^e^ siecle dans l'église de Boiana, concernant la représentation de la figure, le costume et autres détails relatifs au portrait du donateur.

A la fin du XIV^e^ siècle, une fois l'indépendance de l'Etat perdue, l'art bulgare ne cesse de perpétuer ces traditions.

On peut observer depuis cette époque la disparition des figures de souverains ; en échange on représente les grands féodaux bulgares qui continuent à bâtir, à refaire et à orner les monuments ; il existe du XV^e^ siècle deux groupes de représentations de ce genre, aux monastères de Dragalevci et de Kremikovci

Le XVI^e^ siecle est — pour la Bulgarie tout comme pour les autres pays chrétiens dominés par le Croissant — une période de reflux de la vie spirituelle, qui, quand même, ne cesse pas complètement dans les centres culturels de quelques grands monastères (Rila).

Tenant compte des conditions précaires connues, le fait qu'aucun portait bulgare de donateur ne peut être attribué à cette époque n'est pas étonnant. La situation change un siecle plus tard quand nous retrouvons des clercs, des féodaux et même un voivode roumain fondateur d'églises sur le territoire de la Bulgarie. On peut suivre à Karloukovo, Dobarsko, Backovo, Arbanassi et Svištov l'évolution du portrait des donateurs au XVII^e^ siecle. Les gestes des personnages deviennent un peu stéréotypes, mais l'attention accordée aux details de la physionomie et au costume est remarquable, préparant ainsi l'art du portrait du donateur de l'époque suivante. L'auteur signale les portraits du prince de Valachie Mathieu Bassarab et de sa femme Hélène, peints dans une église de Svištov, datant de 1644. Déconverts en 1923, ces portraits se sont conservés dans de mauvaises conditions et de ce fait leur étude est difficile. C'est pour cela aussi que l'auteur aurait dû rapporter les portraits de Svištov, aussi bien que les informations concernant un autre portrait de Mathieu Bassarab, à Vidin, aujourd'hui détruit, aux portraits du même voivode, datant du XVII^e^ siècle, tels qu'on les trouve dans la peinture de quelques monuments de Valachie (Arnota, Tîrgovişte). Ceci aurait donné aux spécialistes bulgares la possibilité de connaître les représentations valaques contemporaines d'un important personnage historique, fondateur d'églises en Bulgarie aussi, et, d'autre part, aurait eté une heureuse occasion de souligner les relations culturelles entre les deux pays au moyen âge

Les derniers chapitres du livre d'Assen Vassiliev sont consacrés aux portraits des fondateurs et des donateurs des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Les changements intervenus à cette époque dans la structure de la société bulgare, l'apparition des nouveaux riches, se reflètent d'une manière claire dans les portraits des donateurs. Capables maintenant d'édifier des monuments, les marchands et les artisans représentés de plus en plus fréquemment dans la peinture des églises bulgares portent des costumes nationaux caractéristiques (monastères Rožen, Gložen, Rila et Trojan de Bulgarie, monastères athonites de Zograf et de Chilandar, ainsi que dans les petites églises des villages) Au XIX^e^ siècle, époque de la renaissance culturelle bulgare, les représentations de ce genre deviennent très nombreuses.

Comme nouveautés, normales du reste si nous tenons compte de l'évolution de la conception médiévale concernant le rôle de l'art et de l'artiste dans la société, sont à remarquer la signature des portraits par les maîtres-peintres, et l'auto-représentation, souvent a côté des fondateurs et des donateurs, de ces maîtres ; du fait, ce sont les premiers auto-portraits de l'art bulgare.

Si nous rappelons que cette habitude avait été prise peu de temps avant en Valachie — comme c'est le cas du peintre des Cantacuzènes, Pîrvu Mutu, par exemple —, l'existence d'une

conception commune en ce qui concerne la fonction de l'artiste dans la société féodale des deux côtés du Bas-Danube devient plus évidente encore. Toma Vichanov, Dimiter Molérov, Kristo Zakhariev sont quelques-uns de ces maîtres-peintres avec lesquels finit l'ancienne tradition de la peinture religieuse bulgare. En déclin dans les nouvelles conditions créées après la libération de la Bulgarie (1878), cette peinture a eu aussi le mérite de préparer l'éclosion de l'art bulgare moderne. De ce point de vue, le fait que les peintres ont été menés à se familiariser aux multiples modalités traditionnelles de représenter la figure humaine a dû, sans doute, jouer un rôle important.

La méthode utilisée par le spécialiste bulgare pour la mise en valeur historique et artistique des portraits des fondateurs et des donateurs est la bonne.

L'auteur offre pour chaque portrait toutes les données pouvant intéresser les spécialistes, ainsi qu'un bref commentaire sur les qualités esthétiques des représentations. Il aurait été, sans doute, profitable d'avoir, au moins à la fin de chaque chapitre, un plus grand nombre de références sur la manière dont le portrait du donateur se présente dans la peinture religieuse médiévale du sud-est européen, dans chaque époque historique. Ainsi, il serait plus facile de situer le développement de l'art bulgare dans le cadre plus large de l'évolution artistique balkanique, et de plus, on pourrait expliquer plus facilement les relations entre les différents domaines de cet art

Il est bien connu que, a partir de la vision artistique et jusqu'aux ressemblances de détail, les similitudes constatées dans ces différents domaines d'art s'expliquent aussi bien par la tradition byzantine commune, par la continuelle circulation des maîtres, que par l'existence de quelques centres culturels — internationaux pourrait-on dire — tel que le mont Athos, par exemple.

Ces thèses reconnues, illustrées aussi par l'art du portrait en Bulgarie, rattachées, d'autre part, aux détails caractéristiques pour cet art à la fin de son évolution, auraient contribué à augmenter la réussite d'un livre qui, par le thème même qu'il étudie, intéresse tout historien de l'art désireux de connaître de plus près l'histoire de la culture balkanique.

Răzvan Theodorescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : ABLAI, MEHMET (M. A.), ALEXANDRESCU, PETRE (P. A.); ALEXANDRESCU, SORIN (S. A.); BARNEA, ION (I. B.), BUCŞAN, ANDREI (A. B.); CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr.); CAMARIANO, NESTOR (N. Cr.); CONSTANTINESCU, AURELIAN (A. C.); CONSTANTINESCU, NICOLAE (N. C.); CRONŢ, GHEORGHE (G. C.); DAN, MIHAIL (M. D.); DIACONU, PETRE (P. D.), DICULESCU, VLADIMIR (V. D.), DUŢU, ALEXANDRU (A. D.); FOCHI, ADRIAN (A. F.), FRANCES, ENRIC (E. Fr.); GIURESCU, ANCA (A. G.); GIURESCU, DINU (D. C. G.); IANCOVICI, SAVA (S. I.); IONESCU-NIŞCOV, TRAIAN (T. I. N.); MEHMET, MUSTAFA (M. M.); MIHAESCU, HARALAMB (H. M.), STAN, APOSTOL (A. S.); TEODORU, RADA (R. T.) TULLIU, VENERA (V. T.), VÎLCEANU, DUMITRU (D. V.); VÎLCU, MARIA (M. V.).

SALAC, A., *Hebdomas — Septimana dans les Balkans*, « Studii şi cercetări lingvistice », Bucarest, 11, 1960, nº 3, p. 701—705.

L'auteur montre comment on en est arrivé à la semaine de 7 jours et précise leurs noms chez les Hébreux, les Grecs et les Romains. Ces noms d'origine latine se sont transmis du latin au roumain sans subir la moindre influence balkanique.

A. G.

POGHIRC, C., *Vocalele rom. ă, alb. ë, bulg. ъ şi oscilaţia a/e în grafia cuvintelor trace*, [Les vocales : *ă* roumain, *e* albanais, *ъ* bulgare et l'alternance a/e dans la graphie des mots thraces], « Studii şi cercetări lingvistice », Bucarest, 11, 1960, nº 3, p. 657—660.

L'auteur examine l'hypothèse de l'origine thrace commune du roumain *ă*, de l'albanais *e* et du bulgare *ъ*. Entre autres arguments, il remarque que le son discuté apparaît sur la plus grande partie du territoire habité jadis par les anciens Thraces, y compris quelques régions du Nord de la Grèce. L'alternance observée dans la graphie des mots thraces indique probablement l'existence d'un « ă » thrace pour lequel le grec, ne connaissant pas le son correspondant, ne disposait pas d'un signe équivalent spécial pour lui. La démonstration bien soutenue par l'auteur est d'un réel intérêt pour l'étude des langues balkaniques.

A. G.

DJAMBAZOV, NICOLAÏ et MARGOS, ANA, *Към въпроса за проучването на палеолитнита култура в района на Побитите Камъни Дикилигош* [*Concernant l'étude la culture paléolithique du district Pobiti Kemeni-Dikilitoch*], «Известия», XXIII, Sofia, 1960, p. 269—293.

Les auteurs de cette étude s'occupent d'une série de colonisations paléolithiques découvertes au cours des dernières années.

Tout en présentant les colonisations respectives, ils étudient les outils en silex qui se trouvent en grand nombre et arrivent à la conclusion répétée que l'époque paléolithique a connu un long développement sur le territoire de la Bulgarie.

Dans la partie finale, les auteurs abordent le problème du mésolithique qu'ils ne développent pourtant pas, vu que les données stratigraphiques ne sont pour le moment pas complètes. Les recherches continueront.

D. V.

CASKEY, JOHN L., *Objects from a well at Isthmia*, «Hesperia», 29, 1960, p 168—176, pl. 54—56,

Article intéressant pour le problème des influences occidentales dans la Péninsule Balkanique dans l'antiquité.

Aux environs du sanctuaire de Poseidon d'Isthmie, près de Corinthe, lors du nettoyage d'une fontaine ancienne, nettoyage fait par le propriétaire, on y a découvert au fond toute une série d'objets qui ont été déposés au musée de Corinthe. Parmi ces objets il y avait une série de fragments de céramique : un skyphos cannelé verticalement, orné de personnages en relief, sans proches analogies, imitant les vases de métal (ayant une certaine ressemblance avec les personnes d'un rhiton du trésor de Panağurište), deux lampes, une figurine en terre cuite, etc. Ces objets datent de 300 a.n. ère, peut-être du troisième quart du IV^{e} siècle a.n.e. Parmi ces pièces il y avait également deux anneaux pour jambe, composés chacun de 8 moitiés de sphère en bronze, vides à l'intérieur, sans décorations. De semblables anneaux apparaissent fréquemment dans les cimetières celtiques de Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie, Bavière. ce qui a été pour Caskey une raison de supposer que les anneaux découverts en Isthmie seraient celtiques. La découverte est donc très importante. Nous devons pourtant signaler les circonstances incertaines dans lesquelles cette découverte a eu lieu, sans surveillance des archéologues. Il y a encore une éventualité possible, que l'auteur tâche d'éliminer, celle que le nombre des pièces du dépôt, notamment des fragments de céramique, d'ordinaire négligés par les non-spécialistes, fût plus grand, ce qui pourrait avoir des conséquences surtout quant à la chronologie du dépôt. N'importe comment, selon les indices de Caskey, nous avons à faire aux plus anciens objets de provenance certainement celtique découverts jusqu'à présent en Grèce. Il n'est pas lieu d'insister ici sur les implications d'ordre historique de la découverte, vu que les événements survenus dans la Péninsule des Balkans aussi bien qu'en Anatolie depuis la fin du IV^{e} siècle a.n.è. jusqu'au cours du siècle suivant sont bien connus (les invasions des Celtes après la mort de Lysimaque en 281, l'attaque du sanctuaire de Delphes, les combats des Galatiens en Asie Mineure, etc). Il faut pourtant rappeler ici l'article de Weiner Kramer, *Keltische Hohlbuckelringe vom Isthmos von Korinth*, «Germania», 39, 1961, pp. 32—42 où il discute les implications archéologiques de cette decouverte. Après avoir accepté l'unité chronologique des objets du dépôt d'Isthmie, il étudie la position des anneaux composés d'hémisphères vides, dans le

cadre de la périodicité de Reineke (en Latène B et non C comme supposaient la plupart des spécialistes dont aussi J. Filip) mettant ainsi en discussion un nouvel examen des points de repère chronologiques du Latène central européen.

P.A.

BAKALOVA-DELIISKA, MARIA, *Керамични находки от западного Черноморе* [*Découvertes céramiques sur le littoral occidental de la mer Noire*], «Известия», XXIII, Sofia, 1960, p. 253–260.

On présente quelques vases grecs à figures rouges et noires ainsi que trois amphores. On les a découverts aux environs de Burgas et à Nesebar. L'auteur, en se basant sur des analogies, les date du IV^e s.a.n.è.

D.V.

FREL, JIRI, *Monuments d'Apollonie Pontique au Musée du Louvre*, «Известия», XXXIII, Sofia, 1960, p. 239–251.

L'auteur publie les matériaux archéologiques se trouvant au Louvre comme suite des fouilles effectuées en 1904 par le consul Degrand ou provenant des acquisitions faites par le commerce d'antiquités

Il s'agit en général de céramique et de figurines en terre cuite datant des époques grecque, hellénistique et romaine. La plupart des pièces était publiée par G. Seure.

La publication, sous forme de catalogue, est destinée à compléter les connaissances sur l'Apollonie en vue de nouvelles fouilles.

D.V.

МИРЧЕВ, МИЛКО, *Нови эпиграфски паметници от черноморието* [*Nouveaux monuments épigraphiques de la zone de la mer Noire*], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XI, 1960, p. 35–58.

Description de 31 monuments épigraphiques (stèles funéraires, ex-voto et d'autres différentes inscriptions). Les textes sont en grec, à l'exception de trois en latin (n^{os} 29–31, fig. 27, 29 et 31). La plupart des inscriptions ont été trouvées à Varna ; d'autres à Cavarna et ailleurs. Elles datent du II–III^e siècle de n.è , à l'exception de quatre inscriptions funéraires paléochretiennes (n^{os} 25–28).

D C.G.

ANTONOVA, VEKRA et DREMSIZOVA, TVETANA, *Аулът на Омуртаг край тзар кчит. Коларовградско* (*проучвания през 1958 г.*) *L'agoul d'Omurtag de la lisière du village Tsar Krum, rég Colarovgrad* (*fouilles de 1958*)], «Археология», II, 2. Sofia, 1960, p. 28–29

Dans cet article sont exposés les résultats des fouilles faites sur le territoire du village Tsar Krum où l'on a mis au jour les ruines d'une fortification placée sur une colline située sur la rive droite de la rivière Ticia. Les ruines, formées de massives murailles en pierre, appartiennent à un agoul construit par Omurtag, fait mentionné dans l'inscription bien connue de Ciatalar.

P.D.

JANIN, R., *Rôle des commissaires impériaux byzantins dans les conciles*, « Revue des Études Byzantines », Paris, XVIII, 1960, p. 97—108

En relatant les événements survenus aux conciles œcuméniques entre 431 et 869, R. Janin étudie et met dans une lumière nouvelle l'importance des commissaires impériaux et la nécessité de leur présence dans les conciles.

Représentants munis de pleins pouvoirs de la part de l'empereur à ces conciles pour mettre fin aux fréquentes mesententes et conflits provoqués soit par l'antipathie entre les hauts prélats soit par des ambitions personnelles, ces commissaires s'acquittaient, selon l'auteur, d'une manière très honorable de leurs devoirs, qui étaient du reste d'ordre purement administratif, à savoir : le maintien de l'ordre, la réglementation des questions présentées à l'assemblée, la surveillance du déroulement en bon ordre des débats et le vœu des pères

On cite pourtant des abus de certains commissaires qui, par excès de zèle, s'écartent des instructions reçues — la réserve et la non-immixtion dans les débats dogmatiques — par exemple trois commissaires impériaux Candidien à Éphèse (431), Eulogius au concile d'Éphèse (449) et Baanès au concile œcuménique de 869, réunis pour juger le cas de Photius, l'usurpateur du patriarche Ignace de Constantinople

L'auteur précise que, puisque le christianisme était la religion officielle, l'État byzantin tâchait d'éviter les collisions religieuses qui préjudiciaient l'ordre public et recommandaient aux parties en litige la concorde et la collaboration pour la sauvegarde de la cohésion et de l'harmonie entre les différentes populations de l'Empire.

T V.

FIHMAN F. M., *К характеристике корпорации византийского Египта* [*Des caractéristiques des corporations dans l'Egypte byzantine*], ,,Византийский Временник'', XVII, 1960, p. 1—27.

L'auteur analyse deux papyrus qui s'occupent des corporations dans l'Egypte byzantine. Le premier est publié en P.S.I. XII (1943) n° 1265 et le second en S B. III (1926) n° 6266. Le premier papyrus a trait à une corporation de banquiers, hommes libres, et la lecture du document fait l'impression que la principale raison d'être de la corporation serait la réglementation et la garantie de l'accomplissement des différentes obligations vis-à-vis de l'État, minutieusement exposées dans le document. Le chef de la corporation, le « képhaliote », était élu par les membres de la corporation pour un an et son devoir principal était de veiller à ce que ceux-ci s'acquittassent de leurs obligations vis-à-vis des autorités. Si un membre quelconque se rendait coupable de n'importe quel manque à la discipline, il était puni d'une amende par le képhaliote.

L'autre corporation groupant les pêcheurs et veneurs se trouvait sous la dépendance d'un grand propriétaire foncier.

Dans cette corporation, le képhaliote n'est plus élu, mais il est nommé par le propriétaire foncier pour une période non déterminée. Son devoir est de veiller à ce que les membres de la corporation s'acquittent d'abord de leurs obligations vis-à-vis du propriétaire foncier et ensuite vis-à-vis du fisc. Le propriétaire a pris sur soi une partie des attributions de l'État, dans ses relations avec les membres de la corporation. Il peut infliger des sanctions pour les infractions de droit commun.

De l'examen de ces deux papyrus, l'auteur tire une série d'intéressantes conclusions concernant l'organisation des corporations. L'encadrement des artisans était répandu dans

toute l'Egypte, aussi bien dans les villes que dans les villages. Il y avait deux catégories de corporations : dépendantes de l'État et dépendantes des propriétaires fonciers. Les statuts étaient confirmés par les autorités pour les premières et par le propriétaire foncier pour les secondes. Leur but était d'organiser et de renforcer la dépendance des membres. Le lien commun entre les membres des corporations dépendantes de l'État était le fisc et pour les autres, la production.

E. Fr.

TSANKOVA-PETKOVA, G., *О территории болгарского государства в VII—IX вв.* [*Sur le territoire de l'Etat bulgare du VII*e *au IX*e *siècle*], «Византийский временник», XVII, 1960, p. 124—143.

Pour déterminer la frontière du Sud de l'État bulgare, l'auteur considère que le premier indice en ce sens serait le traité de 716 avec l'Empire de Byzance, confirmé en 812 à la suite des pressions exercées par Krum Théophanès signale à cette occasion que l'État bulgare s'étendait jusqu'à Neleona, en Thrace. Nul autre document ne fait mention de cette localité et les opinions emises par Jiracek, Zlatarski et Beševliev pour l'identifier ne sont pas satisfaisantes. L'auteur croit qu'en réalité il ne serait pas question d'une localité mais d'un endroit où il y avait des pierres milliaires sur le bord de la principale artère de communication au Sud des Balkans.

En échange, les précisions de Téhophanès sur Markellai, une forteresse byzantine dans l'immédiate proximité de la frontière bulgare, ainsi que la mention que les villes Berrhoea, Anchialos et Mesembria étaient situées hors du territoire bulgare, peuvent donner une idée sur l'étendue vers le Sud de cet État. Mesembria n'a été que temporairement occupée par Krum. C'est pourquoi l'auteur estime que le territoire du Sud des Balkans aurait appartenu à l'Empire de Byzance jusqu'au IX^e siècle et que la frontière entre les deux États aurait été prés de celle d'entre la Thrace et la Basse Mésie et au Nord les pierres milliaires.

Les témoignages de Georges le Moine et de Siméon Logothète, la version bulgare, Kedrenos et Léon Grammaticus, d'apres lesquels Justinien II aurait cédé au Khan Tervel un territoire au Sud dénommé Zagora, en échange de l'aide reçue de celui-ci pour reprendre son trône, semblent avoir une source commune et plus récente. Les relations détaillées du patriarche Nicéphore et de Théophanès concernant les pourparlers entre Justinien II et Tervel ne font mention d'aucune cession de territoire byzantin en échange de l'aide reçue. En réalité, tout le territoire du Nord des Balkans était souvent nommé, dans les documents, Zagora. Ceci par opposition à Zagora dont parlent Théophanès-Continuatus, Zonaras, Pseudo-Siméon et Skylitzes, et qui était un territoire reçu de Byzance par Boris, après son baptême et qui était situé entre Debeltos et Sidera.

En ce qui concerne les frontières occidentales, l'auteur est d'avis que l'«Avaria», sous la domination des Protobulgares, ne doit pas être cherchée sur le territoire de la Hongrie, mais, s'appuyant sur les informations de Théophanès, elle se trouverait sur le territoire d'une colonie des Avars, à l'Ouest du défilé de Sidera, sur les versants du nord des Balkans centraux. Durant les guerres avec Krum, celui-ci a temporairement occupé Serdica L'écrivain franc Einhard nous fournit des informations sur l'extension des frontières occidentales de la Bulgarie au temps d'Omurtag jusqu'à la vallée du Timoc. Peu avant 818 les tribus slaves des Timocens et des Abodrites étaient sous la domination des Bulgares. En cette année-là elles se sont séparées et à la suite de la campagne bulgare en Pannonie de 827, les tribus slaves de cette région ont été intégrées dans l'Etat bulgare.

La mer Noire est considérée comme étant la frontière orientale de la Bulgarie. Pourtant, au temps de Constantin V le Copronyme, Varne était posession byzantine et Mesembria est restée byzantine jusque dans la première moitié du IX^{e} siècle.

Les recherches de l'historien bulgare n'abordent malheureusement pas l'évolution des frontières du nord de la Bulgarie, ce qui aurait présenté pour la Roumanie un intérêt particulier. En tout cas, dans la présente étude l'auteur tâche de rétablir une situation bien déformée par les historiens bulgares plus anciens, qui avaient élargi l'étendue initiale de l'Etat. La Bulgarie a étendu ses frontières plus tard, à la suite des victoires remportées sur l'Empire byzantin, grâce à sa bonne organisation militaire et à la solide cohésion des Slaves avec les Protobulgares.

E. Fr.

ДЖИНГОВ, ГЕОРГИ, *За производството на стъкло в средновековна България* [*Sur la production du verre dans la Bulgarie médiévale*], «Археология», Sofia, II, 1960,4, p. 1—8

L'auteur présente quelques fragments trouvés de 1909 à 1911 et en 1914 dans le complexe architectonique du monastère de Patleina, et conclut à leur provenance d'un atelier où l'on fabriquait du verre (fin du XI^{e} siècle ou commencement du XII^{e}). Un atelier similaire (première moitié du X^{e} siècle) a été trouvé à Preslav.

La description détaillée des matériaux, annoncée par l'auteur, serait néanmoins nécessaire pour confirmer surtout la chronologie proposée par lui.

D.C G.

BARIŠIĆ, FRANJO, *Две верзије у изворима о мешанику Тому* [*Deux versions dans les sources sur Thomas le Rebelle*]. Зборник Радова Спске академије наука. Византинолошки Институт, 6 Béograd, 1960, p. 145—169.

L'auteur examine les textes des sources concernant la révolte de Thomas le Slavonien qui eut lieu en 821—823 contre l'empereur byzantin Michel II. Sur cette révolte on trouve dans les sources deux versions qui ne sont point concordantes.

La première version est appuyée sur les renseignements donnés par Génésios et le Continuateur de Théophanès. Ces sources se rapportent à l'émeute de Bardane, stratège du thème des Anatoliques, et de ses associés Léon l'Arménien et Thomas le Slavonien L'auteur estime que les informations de ces sources sont véridiques. Il reste à discuter seulement la date de la révolte, dont le commencement y est placé vers la fin du règne de Michel II.

A la différence de cette version caractérisée par l'auteur comme ayant une unité logique, l'autre version contient des renseignements hétérogènes. Sa principale source est une lettre de l'empereur Michel II écrite en 824 pour discréditer le dirigeant de la révolte. L'auteur met en lumière les contradictions des informations sur cette version. Il attribue une valeur documentaire seulement aux sources de la première version.

L'analyse des textes est savante. L'auteur annonce qu'il prépare une étude spéciale sur le développement de la révolte de Thomas le Slavonien.

G.C.

ДИМИТРОВ ИЛ. ДИМИТЪР, *Работилница за трапеза керамика във Варна* [*Atelier de céramique « de table » à Varna*], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XI, 1960, p. 111—118.

L'auteur décrit le four pour la fabrication de « céramique de table » (connue par les spécialistes sous le nom de byzantine), découvert dans les ruines de la « Tour Romaine », au centre de l'ancien Odessos, et insiste sur les principaux fragments trouvés. Le four, daté du XIV^e^ siècle, ne servait qu'à la cuisson de la céramique émaillée.

D C.G.

ERCEGOVICI, SLAVENKA, *Istraživanja u Gackom polju i rasprostranjepost starohrvatskih naušnica izvan Dalmatinske Hrvatske* (*Archaologische Nachforschungen im Gacka-Felde und die Verbreitung altkroatischen Ohrschmucks außerhalb des Dalmatinischen Kroatiens*), « Starohrvatska Prosvjeta », III, 7, Zagreb, 1960, p 243—252 ; résumé allemand, p. 253—254.

L'auteur présente les résultats des fouilles exécutées par le Musée archéologique de Zagreb en 1955 à Gacka-Polje (province de Lika), dans la Croatie occidentale.

Dès 1878 on a trouvé dans le village Licko-Lesce une boucle d'oreille de facture croate ancienne, à côté de la maison d'un villageois. Les fouilles faites en 1955 ont mis au jour un tombeau isolé

Dans quelques tombeaux de la cour de l'église de St. François (Franje) on a trouvé quelques bijoux (boucles d'oreille, bagues) ainsi que de la vieille céramique slave (Burgwall).

À côté d'une autre église (Ste-Marie) on a trouvé des tombeaux datant du XII^e^ siècle dont l'inventaire comprend d'anciennes parures croates (boucles d'oreille, pendantifs, bagues) garnies de monnaies vénitiennes (?) Une boucle d'oreille en argent, à trois grains ajourés sur l'anneau, provient d'un atelier de Kiev (fig. VIII, 27)

Dans la partie finale de l'article, l'auteur, se servant aussi d'une carte, détermine la pénétration des differents types d'articles de parure dans la région croato-dalmate.

N C.

LUTTRELL, ANTHONY, *Greek histories translated and compiled for Juan Jernandez de Heredia, Master of Rhodes, 1377—1396*, « Speculum », XXXV, 1960, p. 401—407.

Contribution intéressante au problème de l'irradiation de la culture grecque en Occident Basé sur la riche littérature concernant Hérédia et sur quelques documents nouveaux, l'auteur précise le moment et le lieu de la compilation des grandes histoires et des traductions des œuvres de Plutarque, faites sous le patronage du grand Maître des Hospitaliers. Des connaisseurs remarquables de la langue grecque, tel Nicolas, évêque de Drenopolis, et Démètre Calodiqui, traducteur de Plutarque, travaillaient dans son scriptorium Cette activité culturelle, ajoute l'auteur, a contribué à la diffusion des œuvres de l'antiquité grecque et de Byzance en Occident ; Juan I^er^, fils de Pedro IV d'Aragon, a connu la littérature grecque grâce à J. J. de Hérédia. Mais, « les traductions et les compilations des histoires grecques n'ont pas été le fruit d'un humanisme précoce, mais l'œuvre d'un bibliophile intelligent, animé par une forte passion médiévale pour les multiples aspects de l'histoire universelle ».

En ce qui concerne le but immédiat poursuivi par Hérédia avec son « *Libro de los fechos et conquistas del principado 'e la Morea* », l'auteur déclare ses réserves quant au point de vue exprimé par N. Iorga dans « *France de Constantinople et de Morée* » (« Revue historique du Sud-est européen », XII (1935), p 353), qui appréciait l'étude de Morée entreprise par le grand Maître comme une phase préliminaire de son plan de transporter les Hospitaliers en Grèce. Mais, considérons-nous, cette opinion qui a été plus clairement exprimée par N. Iorga dans sa série de conférences : « *Rhodes sous les Hospitaliers* » (Paris — Bucarest, 1931) n'est pas contredite par les documents. Citons la précieuse collection de F Thiriet (« *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie* », tome I[er], Paris — la Haye, 1958) où toute une série de mentions dévoile l'intérêt permanent du grand Maître des Hospitaliers pour les territoires de l'Achée (doc. 583 du 7 sept. 1376), ou pour Coron-Modon (doc. 715 du 24 sept. 1386), etc. Il est donc probable que les préoccupations livresques de cet intrépide diplomate et capitaine étaient connexées, en ce qui concerne l'œuvre consacrée à la Morée, aux plans futurs du chef de l'ordre militaire de Rhodes.

A.D.

GUILLAND, R , *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin Les commandants de la garde impériale, l'ἐπὶ τοῦ στρατοῦ et le juge de l'armée,* « Revue des Études Byzantines », Paris, XVIII, 1960, p. 79—97.

Avec sa compétence bien connue dans l'étude de l'administration byzantine, l'auteur examine les rangs et fonctions des commandants de la garde impériale au temps des Paléologues (1261—1453) Il étudie successivement le rang de ἀκόλουθος, du commandant des mercenaires varègues, le rang de ἀλλαγάτωρ du chef de l'escorte impériale et le rang de μέγας ἄρχων du commandant de la garde pendant les campagnes.

En ce qui concerne le titre de « ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ », celui-ci était attribué à l'officier chargé de l'approvisionnement des camps. Le titre de κριτὴς τοῦ φοσσάτου avait la signification de juge de l'armée. L'auteur rappelle le nom de bien des titulaires de ces rangs et fonctions militaires dont quelques-uns ne semblent pas avoir été recrutés de l'aristocratie byzantine. L'étude est accompagnée d'indices de noms, de dignités et d'un indice géographique.

G C.

OIKONOMIDES, N. A , *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernant l'élection et l'ordination des évêques,* « Revue des Études Byzantines », Paris, VIII, 1960, p. 55—78.

L'auteur publie le texte grec d'une décision synodale par laquelle le patriarche Jean VIII de Constantinople a arrêté en 1072 que les élections d'évêques pourraient se faire aussi a Constantinople, c'est-à-dire dans la capitale de l'Empire byzantin et non seulement dans les provinces où se présentaient les places vacantes d'évêques. Cette mesure constitue une violation de l'ancienne discipline canonique, selon laquelle les élections d'évêques devaient avoir lieu dans les circonscriptions des évêchés respectifs. La mesure a été déterminée par le fait que pendant le XI[e] siècle les attaques des ennemis de l'Empire byzantin s'étaient accrues et beaucoup d'évêchés restaient à cause de cela sans titulaires.

Le texte grec de la décision synodale a été présenté pour la première fois par P A. Revilla dans son *Catálogo de los códices griegos de la Biblioteca de el Escorial*, I Madrid, 1936, pp. 117—128. L'importance de l'acte réside aussi dans la liste nominale des prélats qui ont pris part au concile respectif. Oikonomides fait également une judicieuse analyse historique.

G C.

BORIS NEDKOV, *България и съседните ѝ земи през XII век според «Географията» на Идриси* (La Bulgarie et les terres avoisinantes au XII[e] siècle selon la « Géographie » d'al Idrissi). Nauka i Izkustvo, Sofia, 1960, 181 p + 23 facsimilés.

L'illustre géographe arabe Mohamed al Idrîsî, né à Ceüta en 1099, fit ses études à Cordoue et, au terme de longs voyages, s'établit en Sicile, à la cour du roi normand Roger II, où il déploya son activité Il fit hommage à ce monarque sa « Géographie » terminée en 1156

L'auteur de la présente édition s'est contenté d'en publier les parties relatives aux territoires bulgares et avoisinants Il a utilisé à cet effet 5 manuscrits, dont un conservé à Sofia. Son ouvrage comprend une introduction, le texte arabe et sa traduction en bulgare, avec commentaire, bibliographie, index géographique et 23 facsimilés du texte d'Idrîsî, plus en fin du volume, un résumé russe et français Le mérite tout particulier de l'éditeur n'est pas seulement d'avoir établi un texte précis, mais aussi d'avoir élucidé une foule de questions de la *Géographie* d'Idrîsî concernant la Bulgarie et les territoires limitrophes. Les informations du géographe arabe sur la Bulgarie sont plus nombreuses que celles relatives aux contrées habitées aujourd'hui par les Roumains. L'auteur consigne l'activité commerciale du port de *Disina* (identifié à tort à Măcin) et d'Aqlîya (Chilia), sur le Danube La forme Aqlîya (proposée par W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel II Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach den Erkundigungen des Arabers Idrisi*, « Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften, Phil. — hist. Kl. », CXIII, 1886, pp. 285—373, dans les manuscrits *Aqlîba*) et l'ancienneté de cette mention pourrait constituer un indice que le nom est d'origine orientale (comparez *Taraqliya*, etc), sur lequel s'est greffé comme étymologie populaire le grec κελλίον «cellule», pluriel κελλία.

H.M.

JELOVINA, DUSAN, *Kasnosrednjovjekovna nekropola „Groblje" u selu Maljkovu* (*La nécropole Groblje du bas moyen âge dans le village Maljkovo*), « Starohrvatska Prosvjeta », III, 7, Zagreb, 1960, p. 255—266, résumé français p. 266.

Fouilles de sauvegarde dans le village Maljkovo (à l'occasion de la construction de l'hydrocentrale de Peruca, point « Groblje »)

On a examiné 140 tombes classifiées par l'auteur en 4 groupes : 1) fosse simple ; 2) fosse simple avec des pierres autour du squelette ; 3) tombes ovales plaquées de pierres irrégulières , 4) tombes en forme de parallélogramme.

Prédominance du 3[e] groupe (101 tombeaux) La profondeur constatée pour les squelettes varie entre 0,60 et 1 m Les squelettes sont étendus ayant les bras le long du corps ou, le plus souvent, croisés sur la poitrine ou sur le ventre.

Seulement 32 tombes ont un inventaire composé de 6 boucles d'oreille à grains ajourés, 18 bagues, 9 monnaies vénitiennes, angevines et aquiléennes (d'Aquilée), ensuite 3 boutons et des restes d'un collier en perles de verroterie.

Les tombeaux de la nécropole datent du XIII^{e} siècle jusqu'au XV^{e} siécle

N C

VINAVER, VUK, *Проблем производне сребра у средњевековној Србији, La question de l'extraction de l'argent dans la Serbie moyenâgeuse.* „Историски записи", Titograd, 1960, XIII, livre XVIII, 1, p. 481—512

Les affirmations des auteurs moyenâgeux occidentaux, byzantins, serbes et turcs concernant la riche extraction d'argent dans la Serbie du moyen âge, notamment dans le centre minier bien connu Novo Brdo, ont été mises les derniers temps par certains géologues sous le signe du doute, ayant constaté, à la suite de leurs recherches, que cette extraction aurait été infime et que les indications historiques seraient exagérées C'est pourquoi Vuk Vinaver reprend ce probleme et réussit á démontrer dans son étude que les indications historiques sont pourtant exactes et que l'erreur est du côté des géologues. Il étudie minutieusement toutes les indications concernant l'extraction de l'argent et de l'or en Serbie avant l'occupation turque, ainsi que durant cette occupation, jusqu'au XVII^{e} siécle Les constatations faites par l'auteur, pour la période précédant la conquête turque, sont les suivantes : Les revenus des mines ont été considérables pour l'État moyenâgeux serbe (p. 482—486) ; la douane entre 1417 et 1462 était d'une tonne d'argent par an (p. 487) ; a Novo Brdo et à Srebrnica on extrayait annuellement au moins 7 tonnes ou, en moyenne, un peu au-dessous de 9 tonnes d'argent (p. 487—489) ; le volume du commerce de la Serbie et de la Bosnie avec Raguse, Cattaro, Thessalonique et autres villes correspond au volume de la production d'argent de Novo Brdo et Srebrnica (p. 489—492).

L'extraction de l'argent a continué aussi pendant l'occupation turque à côté d'autres exploitations miniéres. À Novo Brdo l'extraction a intensément continué aussi pendant le XVI^{e} siècle Dans le siécle suivant les mines de Novo Brdo s'épuisent toujours plus et vers la fin elles tombent en ruines, à la suite des guerres austro-turques Les tentatives faites au XVIII^{e} siécle de les remettre en exploitation sont restées infructueuses.

D'autres indications et informations concernant l'extraction annuelle de Novo Brdo infirment également les allégations des géologues.

De l'analyse des données concernant l'hôtel des monnaies de Novo Brdo et le rôle des métaux nobles dans l'économie de la Serbie moyenâgeuse il appert que cette production, ayant été très développée, a pu suppléer le manque de développement économique et neutraliser les inconvenients de la position militaire et géographique de la Serbie. Grâce au gros volume de production miniére à Novo Brdo, la Serbie a eu la possibilité d'assurer à sa classe dominante un niveau de vie bien supérieur au niveau déterminé par le seul développement général de l'économie de marchandises sur son territoire

S I.

LAURENT, V , *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'Empire Byzantin* (*Printemps — été 1341*), « Revue des Études Byzantines », Paris, XVII, 1960, pp. 145—162.

Avec une reproduction de la lettre écrite en grec d'Akindynos à Disyphatos et sa traduction française.

Une lettre d'Akindynos à David Disyphatos présentée par Lœnertz (*Orientalia Cristiania Periodica*, XXIII, 1957, p. 122—124) parle d'un danger d'assaut « scythique » conçu comme une manœuvre de proportions grandioses contre l'Empire Byzantin

L'information, parvenue aux Byzantins, selon Akindynos, de la part d'une fille de l'empereur, mariée au « Scythe », a différemment été interprétée par Lœnertz et par Meyendorf (Introduction à l'étude de Grégoire Palamas et dans la «Patristica Sorbonnensia» 3, Paris 1959). Tandis que le premier entend par les Scythes d'Akindynos les Tartares de la Horde d'Or, le second les prend pour les Bulgares du tsar Jean Alexandre Assan.

Aucun écrivain byzantin des XIII^{e} et XIV^{e} siècles ne donne aux Bulgares contemporains le nom de Scythes Une minutieuse analyse du document en question, corroborée avec celle d'autres deux documents moins clairs (il s'agit de l'Eloge de Palamas par Philotée et d'un discours de Cydones) et qui ne perd pas de vue les autres témoignages, a le don d'éclaircir le contenu de tous les documents dans le sens qu'Akindynos n'a pas visé, sous le nom de « Scythes », les Bulgares, mais qu'il est bien question d'un assaut « avorté » des Tartares d'Uzbek

Cet assaut devait être une action de représailles contre l'Empire Byzantin À ce temps la, dans le désir de sauver la Thrace et la Macédoine des rafles des corsaires turcs d'Umur Pacha, l'Empire Byzantin s'était attiré le courroux presque fatal du Khan, difficilement apaisé grâce aux efforts d'éloquence de Cydones. Le Khan est du reste mort peu après Andronic III.

À la suite de l'examen de l'épisode d'Umur en liaison avec l'assaut « avorté », Laurent corrige une date inexactement calculée du premier événement : 1340 pour 1335—1339 (V. Laurent, *Le métropolite de Vicina Macaire et la prise de la ville par les Tartares*, dans la « Revue du Sud-Est européen » XXIII, 1946, p 225—232) et il explique en même temps l'évolution du curieux incident diplomatique bulgaro-byzantin de juillet 1341 concernant le sacrifice de Jean Sichman, le rival de Jean Assan. Du côté bulgare on a tenté au commencement des menaces de guerre suivies par une subite cession, à la suite du chantage diplomatique discret conçu par Jean Cantacuzène et Umur Pacha dont les incursions n'avaient point été oubliées.

V.T.

SCHIRO G , *Una chronaca in versi inedita del secolo XV*, « Akten des XI Internationalen Byzantinischen Kongresses », Munchen 1958, édité par F. Dolger et H. G. Bech, Munich, 1960, p. 531—538.

L'auteur présente le contenu d'une chronique écrite en grec, en vers politiques, de la famille Tocco qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'Épire dans la seconde moitié du XIV^{e} siècle. La chronique est au Vat. gr. 1831 du XV^{e} siècle et une copie, avec certaines particularités de langue, se trouve toujours au Vat. gr. 2214.

Carlo Tocco, le maître des îles de l'Archipel Ionien commença le combat contre la famille Spatas, despotes d'Arte, pour s'emparer de leur territoire et réussit à occuper une série de cités après la mort d'Essau de Buondelmonti, le despote de Janina. Appuyé par la population de Janina, il prend la ville Plus tard sa domination s'étend aussi sur la ville d'Arte, auparavant sous la possesion d'un membre de la famille de Spatas passé à l'islamisme et protégé par les Turcs. Carlo pénètre dans le Péloponnèse où il occupe Clarentza, entrant ainsi en conflit avec Manuel II Paléologue.

La chronique a un caractère panégyrique pour la famille Tocco. De nombreuses défaites subies par Carlo sont passées sous silence. En tout cas, pour une période extrêmement confuse de l'histoire de l'Épire, les détails de cette chronique viennent compléter ceux de la chronique

épirote, en montrant de quelle manière, pendant les XIV[e] et XV[e] siècles, certains aventuriers se créaient des domaines en Grèce, au milieu d'une population ravagée par l'exploitation et les guerres de différents chefs féodaux. C'est dans ces conditions, en profitant des rivalités des éléments féodeaux locaux et de l'épuisement des masses, que les Turcs ont facilement pu conquérir tous ces territoires.

E. Fr

KOLIAS, GEORGES T., Ἐπιστολὴ τοῦ μητροπολίτου Τιμοθέου πρὸς τὸν Πάπαν Πίον Ε' (1572) Κείμενον-Σχόλια. [*Lettre du métropolite Timothée au pape Pie V* (*1572*) Texte et commentaires], dans Εἰς μνήμην Κ. Ι. Ἀμάντου, Athènes, 1960, p. 391 — 411 facsimilé p. 412

La lettre dont s'occupe Georges Kolias a été envoyée de Varsovie le 15 mars 1572 par le métropolite Timothee au pape Pie V. Cette lettre, trouvée dans les papiers du feu Spyridion Lambros, a été publiee dans Νέος Ἑλληνομνήμων t. XVIII (1924), p. 26—32, et se trouve dans le Cod. Ottob. 74, f. 64—66. Etant donné que l'édition de Νέος Ἑλληνομνήμων était défectueuse car il manquait le feuillet 64 des matériaux laissés par Lambros, et vu son importance, elle a été rééditee par Kolias avec une courte introduction (p. 391—395) et plusieurs notes (p. 402—411) qui élucident et complètent le texte de la lettre.

Cette lettre, adressée au chef de l'Eglise catholique, comprend des renseignements importants qui expliquent la politique de l'Occident chretien à l'égard de l'Empire ottoman, des Grecs et des autres chretiens vivant sous la domination turque. C'est un mémoire qui montre la situation de l'Empire ottoman, et qui propose un plan d'action militaire de l'Occident contre la Turquie.

La lettre est adressée au pape Pie V, l'âme de la Sainte Ligue de 1571, qui fit triompher les armes chrétiennes dans la bataille de Lépante.

Essayant d'identifier l'auteur de cette lettre, Kolias estime que ce ne peut être un autre que le Grec Timothée, sacré par le métropolite d'Ochrida Paisios, metropolite de l'Italie, de l'Apulie et d'autres éparchies, ainsi que de tout l'Occident, avec le droit d'exarque pour toutes les éparchies. Ce geste de Paisios prouve l'existence de relations plus étroites entre lui et le chef de l'Eglise catholique. On soutient en effet que Paisios figure parmi les archevêques d'Ochrida qui reconnaissaient le pape.

Fuyant par milliers le joug turc, les Grecs se refugiaient en Italie, en Sicile et dans d'autres contrées d'Occident. Pour couvrir leurs besoins religieux, l'Eglise d'Ochrida sacrent des métropolites pour ces orthodoxes dispersés. C'est dans ce but que fut également sacré en 1566 le métropolite Timothée. La manière dont il commence sa lettre prouve qu'il avait reconnu la primauté du pape.

Dans sa lettre, Timothée décrit les grandes souffrances qu'enduraient les peuples chretiens de la part des oppresseurs. Il fait connaître au pape que pour compléter les régiments de janissaires, les Turcs prenaient un fils à ceux qui en avaient deux, et deux à ceux qui en avaient quatre.

Pour compléter les vides laissés par les vaisseaux perdus au cours des batailles navales, on en construisit 300 nouveaux. A cette fin, tous les chretiens habitant les contrées du Danube devaient transporter chacun un madrier carré a la mer Noire. On contruisait les vaisseaux sur la mer Noire car dans ces contrées le bois abondait.

On avait également demandé au voïévode Alexandre de Valachie de fournir 200 charrettes de lin, chanvre et étoupe et il s'exécuta. On lui demanda en même temps 20 000 rameurs pour les vaisseaux.

Dans sa lettre, Timothée intercale aussi un fragment d'une lettre adressée par le sultan au voïévode Alexandre, par laquelle il l'informe que l'île de Chypre a été conquise et lui demande de fêter cette victoire. On lui commande en même temps d'être prêt au printemps de partir avec les troupes turques contre l'île de Corfou pour marcher ensuite contre Venise et Rome. Se conformant à cet ordre, Alexandre fêta la victoire, et l'auteur ajoute qu'en apparence on s'en est réjoui mais que l'on eût beaucoup de chagrin pour cette fête de la victoire gagnée par les armées turques et pour l'ordre d'aller en expédition contre les chrétiens.

Timothée rapporte également au pape que Dieu a bien voulu que les chrétiens vainquissent les Turcs. Ayant perdu beaucoup de vaisseaux dans les batailles contre les chrétiens, les Turcs s'évertuaient à les remplacer. Il dit plus loin que l'on travaille fébrilement à la construction de ces vaisseaux, que 300 nouveaux seront prêts et que si cette année il n'y a pas de guerre, les Turcs auront 600 vaisseaux d'ici deux ans.

Thimothée écrit au pape que l'on ne trouvera pas de meilleure occasion pour détruire les Turcs. Il lui conseille de partir avec la flotte chrétienne contre le Péloponnèse où les cités, insuffisamment fortifiées, seront aisément conquises, et ensuite il sera facile de se rendre directement à Constantinople qui, vu la faiblesse des ses murailles, sera facile à conquérir car seule la flotte la défend.

Plus loin, l'auteur de la lettre développe en détail un plan hardi d'attaque simultanée de plusieurs côtés pour délivrer les chrétiens. Il termine sa lettre en s'offrant d'aller à Constantinople, afin d'y examiner l'état des vaisseaux que l'on construit sur la mer Noire et l'armée que l'Empire ottoman possédait, puis de s'en retourner avec la réponse.

Dans un post-scriptum, renfermant aussi d'autres détails sur le plan stratégique proposé, Timothée ajoute : « ce que j'ai écrit aurait pu l'être par quelqu'un de plus grand que moi, mais qui craint que l'infidèle ne l'apprenne et ne le fasse périr. C'est pourquoi, j'écris à sa place, moi, ton humble serviteur » (p. 401). Il fait probablement allusion ici au patriarche œcuménique avec lequel il était peut-être de connivence.

La nouvelle de l'expédition projetée par le sultan Sélim II est intéressante, de même que le plan conçu par les chrétiens pour chasser les Turcs d'Europe. Les renseignements compris dans cette lettre intéressent les Grecs mais tout autant les Roumains, entraînés les uns et les autres dans les guerres de Constantinople. On trouve encore dans cette lettre des renseignements sur les obligations matérielles des pays roumains envers la puissance suzeraine.

A.Cr

MERTZIOS, K. D., Πότε καὶ πῶς ἔπεσεν ἡ Μάνη εἰς χεῖρας τῶν Τούρκων τὸ 1715 [*Quand et comment Mani tomba aux mains des Turcs en 1715*] Πελοποννησιακά, III – IV 1958–1959, Athènes, 1960, p. 276–287 et 401–404.

L'infatigable historien grec K. D. Mertzios, qui compulse avec passion depuis de nombreuses années les Archives vénitiennes où il a découvert des précieux matériaux historiques, publie dans le présent article trois rapports des autorités vénitiennes du Péloponnèse relatifs à la retraite des armées vénitiennes et à l'occupation de cette province par les Turcs.

Les éléments qui y figurent élucident la date de l'expédition turque contre le Péloponnèse et écartent les fausses allégations de Sathas et de Sakkelarios au sujet de cette expédition

L'attaque combinée des Turcs, sur terre et sur mer, dura 70 jours; commencée le 29 juin, elle se termina le 7 septembre 1715. L'armée du grand vizir était de 100 000 hommes et non de 310 000 comme on le croyait jusqu'à ce jour, tandis que l'armée des Vénitiens n'était pas même de cinq mille hommes. La flotte turque était également plus nombreuse que la vénitienne. Les rapports vénitiens déclarent que les Turcs avaient 60 vaisseaux et 100 grandes et petites galères, et les Vénitiens seulement 15 grands vaisseaux et 15 grandes et petites galères.

Ne pouvant leur résister, les Vénitiens livrèrent aux Turcs les forteresses de Péloponnèse et s'enfuirent sans pertes, mais la population locale eut beaucoup à souffrir, en dépit des promesses turques. Outre un abondant butin de guerre, les Turcs amenèrent à Smyrna 3 000 esclaves femmes avec leurs enfants, filles et garçons.

Aux p. 401—404 l'auteur publie encore deux documents relatifs à cette question.

N. Cr.

KOUGÉAS, SOCR. V., Ὁ ἰατρὸς τοῦ Μυστρᾶ Ἠλίας Δόξας, *Elie Doxas, médecin de Mistra*, Πελοποννησιακά, III — IV, 1958 —1959, Athènes, 1960, p. 326—342.

Le professeur Kougéas apporte quelques données précieuses sur le docteur Elie Doxas de Mistra qui fut à la tête des habitants de Magne lorsqu'ils se déclarèrent en 1715 contre les Vénitiens et passèrent du côté des Turcs.

L'auteur identifie le docteur Elie Doxas, personnage anonyme revêtu du « caftan » par les Turcs et mentionné dans la chronique de Dioikétes (publiée par N. Iorga).

Plus loin, l'auteur précise que le savant français, dont on ignorait le nom, qui visita en 1730 Mistra et reçut une lettre de remerciements des Magniotes, était l'archéologue Michel Fourmont (1690—1746) envoyé en Orient par Louis XV en 1728, pour recueillir des manuscrits byzantins.

Kougéas mentionne aussi les renseignements communiqués par ce savant archéologue à ses protecteurs français, au sujet de ce qu'il vit dans les villes visitées en Grèce sous la domination turque. Il parle aussi de ses relations avec le médecin grec Elie Doxas.

N. Cr.

КУЗЕВ, А., *Гръцки надписи от XVIII и началото на XIX в. от Варна* [*Inscriptions grecques de Varna du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle*], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XI, 1960, p. 119—138.

L'auteur publie 29 inscriptions sur pierre (dont 27 stèles funéraires) du musée de Varna et datant de 1734 à 1813. Elles offrent des données relatives à l'existence de la population chrétienne de Varna concernant surtout les artisans, les commerçants, les gens d'église. A côté des noms de circulation courante (Démétrius, Nicolas, Hélène) et de ceux d'origine grecque (Manoli, Panayotis, Maroula, Ianaki, Iorgaki, Iani, etc.) on trouve aussi Voičo, Dobre, Iovčo, Raičo, etc, qui attestent la présence des Bulgares à Varna au XVIIIe siècle. Les inscriptions sont rédigées en grec populaire, dans une orthographe phonétique.

D.C.G.

IANCOVICI, SAVA, *Cîteva date necunoscute despre Stoian Inge Voevoda* (*Quelques données inconnues sur Stoïan Inge Voevoda*), «Studii», XIII, 1960, 1, p 121—127.

S'appuyant sur des documents inédits, l'auteur complète les données connues jusqu'à présent, concernant la vie du haidouc bulgare Stoian Inge Voevoda entre 1806 et 1821 Les nouvelles informations infirment les suppositions de l'historiographie bulgare, selon lesquelles S I V. aurait vécu pendant cet intervalle en Serbie. En réalité, il a vécu comme arnaout à Jassy, où se trouvait sa famille En 1821 il s'enrôla comme capitaine dans les rangs des rebelles et tomba dans la bataille de Sculeni. Les documents donnent des détails sur la situation de la maison qui est revenue a sa veuve

V D

ELIAN, AL., *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie*, « Revue Roumaine d'Histoire », I, 1962, nº 2, p 487—499

Les communautés grecques des principales villes de Moldavie, profondément influencées par les idées révolutionnaires de France, ont déployé à la fin du XVIII[e] et au commencement du XIX[e] siécle une intense activite dans le dessein d'affranchir leur pays d'origine de la domination ottomane. Étant donné que l'activité, ainsi que les rapports des Grecs de ces communautés avec ceux de l'Empire Ottoman sont peu connus, l'auteur se propose d'analyser dans l'étude présente, certaines manifestations des Grecs de Moldavie pendant les ans qui ont précédé la tentative révolutionnaire de Rhigas par la creation de l'Hétairie.

Une manifestation de ce genre a été la création en 1805 a Jassy, de « l'Association Fraternelle » ('Αδελφάτον) avec des statuts sanctionnés par Veniamin Costache, le Métropolite de Moldavie, et par Gherasim Clipa, l'évêque de Roman, sur le modèle de certaines associations similaires de Grece et de l'Empire Ottoman, ayant pour but de déployer l'œuvre d'assistance des étrangers et des indigènes, comprenant Grecs et étrangers aussi bien de Moldavie que de Valachie et de l'Empire Ottoman. On signale le fait que cette Association, bien qu'apparemment destinee á des œuvres pieuses, avait en réalité des visées politiques, comme du reste l'historien V. A. Urechia [1] l'avait entrevu. L'auteur remarque la politique de la Russie à cette époque dans les Balkans et rappelle l'organisation du corps expéditionnaire grec sous les commandes de Nicolas Pankalos, ancien capitaine dans la flotte russe, corps composé surtout par des Grecs auxquels se joignaient aussi des Roumains et des éléments du Sud du Danube et qui a été dissous en 1807 à cause du comportement non correspondant L'établissement des contacts directs des « pandours » de Tudor Vladimiresco avec les volontaires de N Pankalos et la dispersion des volontaires grecs dans les villes moldaves, après la suppression de leur corps, ont contribué au développement de l'esprit révolutionnaire au sein des communautés grecques avant 1821 C'est bien l'explication de la large diffusion *de l'œuvre politique de Rhigas* dans les cercles grecs de Moldavie. Cette constatation ne saurait être valable quant *aux écrits politiques de Rhigas.*

Se référant au projet de Constitution élaboré par Rhigas d'après la Constitution française du 24 juin 1793, pour la future république grecque, l'auteur signale que les Grecs de Moldavie ont chaleureusement accueilli ce message qui préconisait l'idée d'un Etat unitaire des Grecs qui devait englober les Principautés Roumaines, gouvernées par des Grecs, tandis que les Roumains rejetaient cette idée Il présente deux manuscrits de la Bibliothéque de l'Académie de la

---

[1] Histoire des Roumains, vol. VIII, Bucarest, 1897, p 742

R P.Roumaine qui contiennent une partie des écrits politiques de Rhigas, ce qui prouve que ces écrits étaient également répandus dans les cercles grecs de Moldavie.

Dans le premier manuscrit (n°. 928) copié à Jassy en 1807 par le Grec Nicolas Barbarigos de Lesbos sont inclus à la fin la poésie Θούριος ὕμνος et le projet de Constitution de Rhigas, sans la Proclamation Le texte de ces écrits, selon l'auteur, représente le témoignage d'une très riche tradition en matière de manuscrits pouvant être utilisé pour le rétablissement du point de vue philologique des écrits politiques de Rhigas.

Le second manuscrit (n°. 3078), qui a appartenu à M Eminesco, est un recueil d'écrits de la littérature populaire À la fin du manuscrit il y a plusieurs petits poèmes en grec vulgaire dont le premier est Θούριος ὕμνος de Rhigas. Le copiste de ces poèmes, Dem. Anagnostis, ajoute à la fin les mots · «Fin des vers [de Rhigas] et les lois étaient nombreuses et c'était ennuyeux pour moi de les transcrire ». Par le mot « legi » (νόμοι), utilisé par le copiste, l'auteur entend les articles du projet de Constitution de Rhigas. Les vers de la poésie Θούριος ὕμνος, différents du point de vue de la langue, font supposer l'existence d'un autre manuscrit d'après lequel le copiste Anagnostis aurait copié Ceci prouve la large circulation en copies manuscrites de la Constitution de Rhigas dans les cercles grecs de Moldavie, pendant les premiers vingt ans du XIX^{e} siècle.

Nicolae Ghinea

VOROBIEV, L. V , *К вопросу о пребывании Любена Каравелова в Московском Университете* [*Sur le séjour à l'Université de Moscou de Liuben Karavelov*], «Известия на Института за българска литература», IX, 1960, p. 275—283.

L'auteur apporte d'importantes précisions relatives à la vie et a l'œuvre du grand écrivain et révolutionnaire bulgare Liuben Karavelov.

Selon les données d'archive, L. V. Vorobiov relate que Liuben Karavelov est inscrit dans un dossier du mai 1861 parmi les « 15 jeunes Slaves qui étudient à l'Université de Moscou ». De ces années il est resté un manuscrit de L. Karavelov, actuellement en la possession de la Bibliothèque Nationale de Sofia. L. V. Vorobiov publie le manuscrit en entier, d'après l'original en russe et présentant des difficultés paléographiques, tout en y joignant des notes concernant les noms cités. Le manuscrit a le titre « Comment les Bulgares peuvent-ils être aidés? ». Il a été redigé sous la puissante influence de I. G Pryjov (1827—1885) le bien connu historien, ethnographe et folkloriste russe et sous celle de N. G. Tchernychevsky.

À ce temps là ils fréquentaient ensemble les cours de l'université de Moscou. Le manuscrit, qui représente le brouillon d'un article ou d'une brochure, met en lumière les idées des deux collégues sur l'instruction des peuples slaves, dans le sens que l'instruction est un moyen de préparer le peuple pour l'insurrection armée Par la publication intégrale commentée et annotée du manuscrit et par les autres données d'archive utilisées, L. V. Vorobiov a rendu un service réel aux etudes de l'histoire du mouvement d'affranchissement du peuple bulgare, dont Liuben Karavelov est un représentant distingué.

A C.

BAEV, CR., *Един неизвестэн досега източник на материали за «Записи по Българските Въстания» от захари Стоянов* [*Une source inédite intéressant les « Documents de la révolution bulgare» de Zahari Stojanov*] ,,Известия на варненското археологическо дружество''. Varna, XI, 1960, p. 139—144

L'auteur publie 5 lettres des années 1883—1885 envoyées par Zahari Stojanov à Oton Ivanov, ancien organisateur de la Révolution d'avril dans la région de Bazardjik et de Plovdiv.

D.C.G

MANSEL, MÜFİD ARİF, *Osman Hamdı Bey*, « Belleten », Turk Tarıh Kurumu, Ankara, *94*, 1960, p. 291—301.

Tout en mettant en évıdence l'activıté multılatérale d'Osman Hamdı Bey (1842—1910) pour la modernısatıon de l'Empıre Ottoman, l'auteur le consıdère un pıonnıer dans le domaıne de la créatıon d'ınstıtutıons de culture de type occıdental. On sıgnale notamment ses efforts pour la conservatıon des objets d'art et de culture matérıelle, dans la qualıté qu'ıl a eue pendant plusıeurs années, de Chef du Musée Archéologıque d'Istanbul. Comme archéologue, muséographe, peintre et homme polıtıque, Osman Hamdı Bey fıgure parmı les combattants contre l'absolutısme des dernıers sultans et en même temps parmı les personnalıtés marquantes de l'actıon menée pour la modernısatıon de la Turquıe.

M.M.

TANSEL, FEVZİYE A., *N Kemal'ın Osmanlı Tarıhı'en daır bılgımızı tashıh ve ıkmal eden yenı notlar* [*À propos de l'hıstoıre ottomane de N. Kemal*], « Belleten » Turk Tarıh Kurumu, Ankara, *94*, 1960, p. 269—290.

L'auteur s'occupe d'abord, en lignes générales, de l'activıté de Namık Kemal dans le domaıne de la lıtterature, en ınsıstant partıculıèrement sur la lıttérature théâtrale a sujets hıstorıques et analyse ensuıte les préoccupations d'hıstoıre proprement dıte de cet écrıvaın ottoman de la seconde moıtıé du XIX^{e} sıècle, lorsque le procès de la décadence de l'Empıre Ottoman se manıfestaıt amplement sous tous les aspects.

S'appuyant sur la correspondance personnelle de N. Kemal aınsı que sur d'autres documents, F. A. Tansel apporte certaınes données quı confırment et complètent nos connaıssances concernant les efforts faıts par l'écrıvaın Namık Kemal aussı bıen pendant la rédactıon de son œuvre ıntıtulée « *Osmanlı Tarıhı* » (l'Hıstoıre de l'Empıre Ottoman) que pendant l'ımpressıon de cet ouvrage, en combattant l'absolutısme du sultan Abdul Hamıd II.

Dans cet ordre d'ıdées, on montre que N. Kemal a deux ouvrages hıstorıques dıstıncts, l'un se référant à l'hıstoıre mılıtaıre ottomane (2 vol. jusqu'en 1657) et l'autre contenant la descrıptıon des règnes des sultans ottomans, jusqu'à la mort de Selım I^{er} (1520).

Quant à ce dernıer ouvrage, ıl faut remarquer le faıt que l'écrıvaın N Kemal a utılısé ou bıen ıl a tâché d'utılıser, pendant son exıl polıtıque (1886) les plus dıverses sources narratıves ottomanes, telles que les chronıques de Neşrı, İdrıs Bıtlısı, İbn Kemal, Djenabı, M Alı, Kıatıp Celebı, etc. sources byzantınes aınsı que de nombreux ouvrages hıstorıques européens sur le passé des Ottomans, en prenant en même temps une attıtude crıtıque vıs-à-vıs des ınformatıons fournıes par les sources consultées Dans le cadre de l'artıcle que nous présentons, une place ımportante est occupée par les efforts de N. Kemal pour faıre édıter son ouvrage d'hıstoıre, l'arrêt de l'ımpressıon de celuı-cı, ordonné par le sultan à cause de l'actıvıté révolutıonnaıre de l'auteur, aınsı que les tentatıves de N. Kemal de trouver d'autres moyens afın de contınuer l'ımpressıon de son œuvre.

À la fın on donne une sérıe d'ındıcatıons concernant les endroıts où se trouvent les exemplaıres ımprımés aınsı que les manuscrıts de l'œuvre hıstorıque du grand écrıvaın révolutıonnaıre antıabsolutıste quı a été N. Kemal.

M M.

CVETLER, JIŘÍ, Český dopisovatel v srbsko-bulharské válce r. 1885 [*Un correspondant tchèque dans la guerre serbo-bulgare de 1885*], « Slovanské Historické Studie », III, 1960, p. 263—312.

Sur la base de nombreux documents de famille, corroborés avec les sources historiques publiées et avec la littérature concernant les événements balkaniques et les relations politiques européennes des derniers vingt ans du XIX^{e} siècle, l'auteur présente l'activité de reporter de guerre du juriste tchèque Frantisek Chytil. Invité en 1880 par le gouvernement de la Roumélie orientale afin d'organiser la justice dans cette province autonome, Fr. Chytil a été témoin oculaire de la guerre serbo-bulgare éclatée après l'union en 1885 de la Principauté de Bulgarie avec la Roumélie orientale. À quelques exceptions près, les rapports de Fr Chytil sont favorables à la Bulgarie.

En sa qualité de correspondant de guerre du journal viennois « Neue Freie Presse », Fr. Chytil a contribué dans une certaine mesure par ses relations au renforcement de la position adoptée à un moment donné par la bourgeoisie libérale autrichienne, de soutenir la politique unioniste du gouvernement de Sofia. « Neue Freie Presse », l'organe de la bourgeoisie libérale, ayant une grande prise dans l'opinion publique, était le porte-parole de la politique du gouvernement de Vienne qui soutenait la Serbie et s'opposait aux tendances unionistes des Bulgares. Plus tard, lorsque l'Angleterre a soutenu la politique unioniste bulgare, la grande bourgeoisie autrichienne, sentant ses plans d'expansion économique en Bulgarie menacés par la bourgeoisie anglaise, a procédé à une révision de son attitude et son plus influent organe, le « Neue Freie Presse », a commencé à appuyer la politique d'union de la Bulgarie avec la Roumélie C'est a ce moment là que la correspondance envoyée par Fr Chytil de Bulgarie en faveur des aspirations unionistes des Bulgares était bien reçue par le journal de la bourgeoisie libérale autrichienne, qui lui ouvrait largement ses colonnes Évidemment, les articles de Fr Chytil s'encadraient dans la sphère des intérêts économiques de la bourgeoisie autrichienne mais *objectivement* ils ont joué un rôle progressiste parce qu'ils ont contribué plus ou moins à l'appui des efforts unionistes du peuple bulgare.

M. D.

BOŠKOVIĆ-STULLI, MAJA, *Kresnik — Krsnik, ein Wesen aus der kroatischen und slovenischen Volksuberlieferung*, « Fabula », Berlin, *3*, 1960, p. 275—298.

L'article s'occupe de l'étude des attributs fonctionnels et esthétiques d'un personnage mythologique, qui est fréquemment rencontré dans la tradition folklorique des peuples de Yougoslavie, en l'espèce Croates et Slovènes, autant dans le domaine des coutumes, croyances et superstitions que dans le domaine des légendes et des contes populaires Le mérite du travail consiste dans le fait d'avoir éliminé les conceptions erronées au sujet de ce personnage, dues à une transformation mythologique forcée de nature romantique, l'auteur faisant conséquemment appel à la source folklorique authentique, ce qui ouvre de nouvelles perspectives à l'étude et facilite l'interprétation scientifique du problème. Après avoir montré, à l'aide de nombreux matériaux de provenance récente, la fonction socialement bienfaisante du personnage (celui-ci est conçu toujours associé à son antipode *Kudlak*, personnage nocif et démoniaque, qu'il combat d'une façon permanente pour la défense des hommes), l'auteur analyse les nombreuses tradi-

tions contemporaines recueillies dans l'ouest de la Croatie et de la Slovénie, compare les qualités du personnage avec celles d'autres personnages mythologiques similaires des autres régions de la Yougoslavie et résout d'importants problèmes concernant l'origine du phénomène et la circulation des productions folkloriques sur ce thème. Dans cette dernière partie de son travail, l'auteur s'appuie sur une très poussée étude étymologique.

A. F.

WILDHABER, ROBERT, *Zur Problematik eines slovenischen Maskenattributs,* « Schweizerisches Archiv fur Volkskunde », Basel, *56*, 1960, p. 40—47.

L'auteur fait la description d'un masque slovène qui se trouve au Musée d'ethnographie de Bâle, description où sont soulignées les différences qu'il comporte par rapport aux masques similaires des Alpes Le masque représente un *Korant* (voir Niko Kuret, *Aus der Maskenwelt der Slowenen,* dans Leopold Schmidt, *Masken in Mitteleuropa,* Vienne, 1955, p. 202—206), personnage ressemblant par sa fonction au *Plugarul* (le laboureur) roumain de Transylvanie. Ce qui singularise ce masque c'est l'emploi de la peau d'hérisson comme attribut spécifique. L'auteur examine la signification possible de cet attribut en faisant une incursion documentée dans le domaine de l'histoire et en étudiant une grande aire géographique. Il souligne ce qui est contradictoire dans les croyances populaires liées à l'hérisson qui est démoniaque et en même temps favorable aux hommes Du matériel roumain, l'auteur ne connait que la légende cosmogonique sur la sagesse de l'hérisson qui corrige les imperfections de la création divine En conclusion il est montre quels sont les emplois de l'hérisson dans la médecine magique et empirique des différents peuples. En général, l'auteur met en évidence le fait que la littérature de spécialité concernant les hérissons est très réduite et ne réussit pas à expliquer la signification fonctionnelle de l'attribut spécifique au masque analysé. L'auteur soumet à la discussion publique la problématique de cet attribut, faisant appel au concours des spécialistes pour élucider cette question. Avec 3 photos h t.

A. F.

KRIARAS, EMMANUEL, *Der Roman « Imperios und Margarona » und das « Dekameron » als Quellen des Jakob Trivolis,* « Probleme der neugriechischen Literatur », Berlin, III, 1960, p 62—92 (Berliner Byzantinische Arbeiten, 16)

L'auteur s'occupe de *L'histoire du roi d'Ecosse et de la reine d'Angleterre,* une poésie d'amour du poète corphiote Jacob Trivolis du XVI^e^ siècle, c'est-à-dire des sources et de la valeur littéraires de cette œuvre. Dans le I^er^ chapitre il relève le fait que J. Trivolis a emprunté certains éléments secondaires au roman *Imperios et Margarona* qui lui ont pourtant été utiles et qu'il n'est pas surprenant qu'il ait connu ce roman, paru cent ans auparavant, vu le grand renom dont il jouissait (p 68). Dans les chapitres II—IV, Kriaras, tout en analysant les ressemblances et les différences entre la poésie de Trivolis et la septième nouvelle du septième jour du *Décaméron,* ainsi que les imitations et les traductions du *Décaméron,* spécialement de la nouvelle en question, en Europe et notamment en Italie, il tire la conclusion que Trivolis n'a pas directement connu la nouvelle de Boccace mais il a employé, pour sa poésie, l'imitation italienne anonyme de cette nouvelle, imprimée à Venise sous le titre *Historia de li doi nobilissimi amanti Ludovico et madonna Beatrice.* Dans le V^e^ et dernier chapitre l'auteur analyse la

valeur littéraire de la poésie de Trivolis et la considère comme n'étant pas une création poétique remarquable. Dépourvue de qualités de style, de naturel et de spontanéité, cette poésie n'est qu'une modeste réalisation d'un « érudit » qui ne réussit pas à se renier et à devenir un barde populaire ; elle ne manque pas d'éléments morts qui la falsifient et lui coupent la vigueur Malgré l'emploi de la langue populaire dans son œuvre, Trivolis, ne fait que continuer modestement la tradition moyenâgeuse grecque qui, avant lui mais surtout après lui, a donné naissance à des créations beaucoup plus remarquables que la sienne

M V.

VRANOUSSIS, L. I, Ὁ ,,Πατριωτικὸς ὕμνος" τοῦ Ῥήγα καὶ ἡ ἑλληνικὴ ,,Καρμανιόλα" [*« L'hymne patriotique » de Rhigas et la « Carmagnole » grecque*], Athènes, 1960, 55 p

L. I. Vranoussis a publié en 1957 un volume massif sur la vie et l'activité révolutionnaire de Rhigas Velestinlis La nouvelle étude, par la richesse de ses informations, vient démontrer une fois de plus que Vranoussis est le meilleur connaisseur de la vie et de l'œuvre du révolutionnaire grec. Le problème dont l'auteur s'occupe à présent est celui d'établir si Rhigas a bien traduit ou adapté deux chansons révolutionnaires, une française, la *Carmagnole* et une autre allemande *Freut euch des Lebens* ou bien s'il s'en est seulement inspiré L'historiographie grecque a beaucoup écrit à ce sujet (rappelons seulement quelques noms d'historiens de marque : Spiridon Lambros, Constantin Amantos, Nicolas Bees, A. Dascalakis, F Mihalopoulos, etc) sans que le problème eût pu être résolu. De plus, certains historiens l'ont embrouillé encore plus.

Vranoussis, après avoir fait un court apperçu historique des études de ses prédécesseurs, démontre que Rhigas n'a réellement pas traduit les deux chansons révolutionnaires et les efforts de chercher de telles traductions seront voués à l'échec. L'historien grec constate l'identité de la Carmagnole de Rhigas avec la chanson révolutionnaire bien connue Πατριωτικὸς ὕμνος publiée pour la première fois à Corphou en 1798. Cet hymne était une imitation de la Carmagnole française et se chantait sur la mélodie de la chanson révolutionnaire française. Vranoussis n'a aucun doute là-dessus mais il éprouve certaines hésitations quant au fait si le texte original de Rhigas ait vraiment été conservé (d'autant plus que cette chanson a joui d'une grande circulation jusqu'en Roumanie en plusieurs variantes dont une se trouve dans la collection de manuscrits de l'Académie de la R P.Roumaine, que l'auteur grec a examinée durant son voyage à Bucarest).

Quant à la seconde chanson, qui se chantait sur la mélodie de *Freut euch des Lebens*, Vranoussis n'arrive à aucune conclusion Il dit seulement que ceci ne saurait être la « marseillaise » grecque Thourios qui se chantait sur la mélodie de la Marseillaise française.

En annexe, l'auteur publie le texte de la chanson Πατριωτικὸς ὕμνος d'après sa publication de 1798

N. Cr.

KARATZAS, S, Ὁ Ἀγαθόφρων Λακεδαιμόνιος καὶ τὸ Παρισινὸ περιοδικὸ ,,Μέλισσα" [*Agatophron Lakedemonios et la revue parisienne « L'Abeille »*], dans «Πελοποννησιακά» III—IV, 1958—1959, Athènes, 1960, p. 241—262.

Vers le début du XIX[e] siècle, vécut à Paris, où il déploya une particulière activité culturelle vouée à la renaissance du peuple grec, le savant grec Constantin Nicolopoulos, frère du fameux chef hétairiste de Bucarest et grand commerçant Jean Nicolopoulos, homme de confiance du consul russe Pini.

Dans l'activité culturelle variée qu'il exerça dans les revues grecques et françaises, Constantin Nicolopoulos utilisa différents pseudonymes dont' Ἀγαθόφρων Λακεδαιμόνιος C'est sous ce pseudonyme qu'il publia à Paris (1819—1821), avec son ami S. Kondos, une revue intitulée « Μέλισσα » (L'Abeille).

Dans le présent article, S Karatzas publie d'utiles informations concernant la revue grecque de Paris et son éditeur Constantin Nicolopoulos, ce matériel se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut français d'Athènes.

Après avoir publié en 1819 le premier fascicule, les deux éditeurs, voulant assurer la parution de leur revue, fondèrent une société qui devait continuer la publication de la revue « Μέλισσα » et ils établirent un court règlement concernant la publication de la revue et ses collaborateurs. Il ressort entre autres du règlement que les abonnés de cette revue avaient aussi des droits de participation aux éventuels bénéfices de la revue

L'étude de Karatzas (p 241—247) contient des notes abondantes et des documents inédits (p 248—262) provenant des archives de Nicolopoulos. Ces documents projettent une vive lumière sur les relations de ce dernier avec ses frères de Bucarest, Stamate et Jean, et avec des amis qui vivaient loin de la capitale française. Certains renseignements regardent les Grecs de Bucarest.

N. Cr.

SOKOLNICKI, MIHAIL, *Mort de Mickiewicz en Turquie, le 26 novembre 1855*, « Belleten » Ankara, *93*, 1960, p. 111—128.

Nous nous attendions à toute une série de faits inédits concernant la dernière période de la vie du grand poète polonais, passée en Turquie. L'article n'est au fond qu'une esquisse biographique reflétant surtout l'activité de Mickiewicz en exil, déroulée en France et en Turquie, activité généralement connue. Un certain intérêt éveille le chapitre consacré à la dernière période de la vie du poète, celle passée à Istanbul.

Lors de la guerre de Crimée, Mickiewicz se place du côté des puissances occidentales contre la Russie tsariste, à l'unisson avec tout le courant nationaliste polonais conduit par le prince Czartoryski Dans le cadre de ce courant, il se distinguait par une conception plus avancée, considérant cette guerre « une guerre des peuples contre les oppresseurs » ; les paroles « guerre générale des peuples » se rencontrent dans presque tous ses écrits comme un dicton. A la veille de la guerre il fallait organiser à Istanbul quelques détachements de Polonais en exil. Mickiewicz militait en faveur de cette initiative Pourtant finalement, le poète arrive à la conclusion que les puissances occidentales, derrière les dictons de liberté des peuples, ne poursuivaient que la réalisation de leurs propres intérêts politiques et économiques. Cette déprimante idée éprouva encore davantage la santé déjà précaire du poète, qui meurt le 26 novembre 1855 en totale solitude dans une maison pauvre du quartier Beyoglou-Istanbul. La plaque commémorative rappelle encore aujourd'hui aux passants qu'« ici est mort le plus grand poète de la Pologne, Adam Mickiewicz »

M A.

HRONKOVA, DANA, *Смирненски в Чехия* [*Smirnenski en Bohême*], *«Известия на института за българска литература»*, Sofia, IX, 1960, p. 145—171.

L'auteur s'occupe des échos de l'œuvre du poète bulgare Hristo Smirnenski dans la presse et la littérature tchèque d'entre les deux guerres mondiales, ainsi que dans la période

ultérieure Les premiers articles de nature à informer sur Smirnenski paraissent surtout dans les publications d'orientation slave telles que « Prager Presse », « Slovanský přehled », « Slavische Rundschau », « Cehoslovenskó-bulharská vzájemnost », etc. Les périodiques communistes de cette période ont également publié dans leurs colonnes des traductions de l'œuvre poétique de cet écrivain prolétaire. En même temps on a parlé de Smirnenski en deux encyclopédies tchèques, en quelques études consacrées à la littérature bulgare et dans une Anthologie de la poésie bulgare parue en 1930. La poésie de Smirnenski était attrayante par son caractère révolutionnaire d'autant plus que dès 1926, dans un article paru dans le journal « Prager Presse », on remarquait un rapprochement judicieux entre le poète bulgare et le jeune poète tcheque Jiří Wolker décédé deux ans auparavant (1924).

Cependant l'œuvre de Smirnenski n'a connu une pénétration plus profonde dans la presse tchèque qu'après la libération de la Tchécoslovaquie, en 1945. Lors de la commémoration de 30 ans depuis la mort du poète bulgare (1953), la critique et la littérature tchèques se sont enrichies de nombreux articles, traductions et essais qui constituent un chapitre intéressant de l'histoire contemporaine des relations culturelles tchéco-bulgares Le parallèle entre Wolker et Smirnenski. ébauché en 1926, a été cette fois approfondi quant à la ligne des moments similaires de la vie de ces poètes prématurément morts L'auteur précise qu'on a mis en relief leurs affinités spirituelles, on a souligné le fond révolutionnaire commun et on a analysé leur évolution poétique. Malgré les ressemblances qu'il y a entre eux, chacun d'eux a pourtant exprimé d'une manière personnelle et intraduisible le sentiment de protestation contre l'ordre social bourgeois.

Dans la partie finale de son étude, Hronkova fait une intéressante analyse de certaines poésies de Smirnenski traduites les derniers temps en tchèque Les quatre traducteurs, J. Kamenář, Zigmund Skiba, L. Kundera et Fr. Kožic, ont transposé en tchèque les plus belles poésies de l'écrivain bulgare.

Tr. I -N.

ZANINOVIĆ, ANTONIN, *Jedan dvolist beneventane sa starim neumana,* « Starohrvaska Prosvjeta », Zagreb, III, 7, 1960, p. 231—242.

C'est une étude de deux papyrus trouvés par Ante Rubignoni à Kastel-Sućurcu. Le premier est de 35 × 22 cm et le second de 30 × 21,5 cm Tous les deux contiennent des *antiphones* et autres prières en latin, avec texte et notes. Ils datent des XI^e — XII^e siècles.

N. C.

JECEV, NIKOLAI, *За един ръкописен сборник песнопойка от 70-те години на XIX в. [Sur un recueil de textes manuscrits de chansons de la 7^e decennie du XIX^e siècle]*, *«Известия на Института за българската литература»*, IX, 1960, p 285—292.

Pendant la période comprise entre 1870 et 1880, lorsque le mouvement d'affranchissement national du peuple bulgare s'est intensifié, les recueils de textes de chansons populaires, patriotiques et révolutionnaires etaient très répandus. Ils étaient copiés à la main, étant donné leur caractère antiottoman. Dans l'article portant le titre susindiqué, l'auteur fait l'analyse d'un pareil recueil, inédit jusqu'à présent.

Le recueil analysé dépasse l'importance habituelle des œuvres de ce genre par le fait qu'il contribue à la connaissance des chansons que le révolutionnaire bulgare Vasil Levski chantait et chérissait Elles ont été annotées comme telles par le possesseur de ce recueil, Mihail A Popov, le fils d'Anastase Hinov (Anastase Hr. Popov) Mihail A Popov a eu des relations étroites avec Vasil Levski, avec lequel il a milité à Plevna. Pendant un certain temps M A. Popov a vécu à Turnu Măgurele, oú, en 1874, il a noté de Liuben Karavelov une poésie-chanson. Le recueil contient une variante inédite de la poésie *A la séparation*, par Hristo Botev, et l'auteur est d'avis, en argumentant de façon convaincante, que V Levski se l'est notée ou l'a apprise par cœur pendant l'hiver 1868—1869, lorsqu'il a habité avec Hr. Botev à Bucarest. Les dates signalées par N. Jecev contribuent au complètement de la biographie des deux grands révolutionnaires bulgares, V Levski et Hristo Botev.

A C

LLOYD, A L, *Albanian Folk Dance*, « The folklorist », 1960, 5, *6*, p. 328—330

Bien que ce petit article ne soit qu'un indice, M. A. L Lloyd a su saisir de son œil d'expert ce qu'il y a de plus frappant dans le folklore chorégraphique albanais Malgré sa variété extraordinaire, nous dit l'auteur, la danse populaire albanaise, si différente d'un village à l'autre, présente pourtant certains caractères généraux unitaires dont nous citons : 1) L'absence assez fréquente des mélodies instrumentales, la danse pouvant être exécutée d'après le chant vocal des danseurs (comme aux *hore* (rondes paysannes) roumaines des filles de la région de Tîrnave) d'après le battement rythmique du tambour ou sans aucun accompagnement. 2) L'absolue prédomination des danses en grands groupes, en rondes, demi-rondes ou en colonne, à côté desquelles, on rencontre souvent, surtout dans le nord, des danses individuelles 3) La présence, dans un grand nombre de danses, de l'élément figuratif. 4) Le grand nombre de danses exécutées séparément par les hommes et par les femmes, en certains endroits étant l'unique manière de danser. 5) La complexité rythmique mise en relief surtout par la grande proportion des formes de type assymétrique (en 5, 7, 9 et 11 temps) On nous parle encore de la variété du mode d'exécution des mélodies (homophonique, polyphonique et antiphonique) ainsi que des divers instruments employés.

L'article contient aussi certaines observations à caractère général que nous aurions aimé les trouver plus coordonnées, mais qui méritent en tout cas d'être prises en considération. Peut-être, l'affirmation selon laquelle le folklore albanais serait le plus ancien d'Europe, devrait être plus prudemment formulée. Un intérêt particulier présente l'observation que les limites entre les dialectes gheg et tosc correspondraient à deux régions chorégraphiques différentes. On signale enfin les influences étrangères (orientales ou des peuples limitrophes), à côté desquelles un fonds spécifique se serait conservé, à ce qu'il paraît dans les zones montagneusses.

Si la ressemblance entre les danses albanaises et celles des Coutsovalaques (recueillies par nous en 1959) ne nous surprend pas à cause de la séculaire cohabitation des deux peuples, leur concordance avec le folklore chorégraphique des Roumains du Danube, qui résulte çà et là, du substantiel article de M. Lloyd, est de nature à nous pousser à de futures études dans cette direction.

A B.

KATSAROVA, RAINA, *Bulgarian Folk Dances*, « The folklorist », 1960, 5, *6*, p. 310—314.

L'auteur est très connue dans le mouvement scientifique de specialité ; d'ailleurs, sous le titre ci-dessus, elle a récemment publié, en collaboration avec Kiril Djenev, un volume contenant une description analytique de la danse bulgare en général, suivie d'un riche matériel chorégraphique.

Le présent petit article contient en résumé le volume susindiqué. L'auteur s'occupe d'abord de l'importance de la danse dans la vie du peuple et des diverses occasions de sa pratique : réunions de dimanche, réjouissances de famille, mariages, etc. qui varient selon les régions et les saisons.

Elle fait ensuite la description technique de la danse bulgare caractérisée par une grande variété de contenu Les grands groupes constituent sa principale forme (ronde, demi-ronde, colonne). Les danses par couples ou individuelles sont plus rares.

De l'article court mais bien concentré que nous présentons il résulte une fois de plus l'importance de la connaissance du folklore chorégraphique bulgare, qui présente de nombreuses contingences avec le roumain Quelques-unes d'entre elles sont certainement dues au voisinage et au contact permanent des deux peuples D'autre part pourtant, un fonds commun se détache ce qui n'est pas de nature a nous surprendre, étant donné l'unité des vieilles formes de civilisation dans tout le Sud-Est européen

A B

PÉLÉKANIDÈS, S , Τὰ χρυσᾶ βυζαντινὰ κοσμήματα τῆς Θεσσαλονίκης [*Les bijoux d'or byzantins de Salonique*], «Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς 'Αρχαιολογικῆς Ἑταιρείας», περίοδος δ', τ. Α', 1959, Athènes, 1960, p 55—71 et pl 23—28 (résumé allemand, p. 163—167)

Le trésor de bijoux byzantins en or, decouvert fortuitement à Salonique en 1956, comprend : deux paires de boucles d'oreille en fil d'or, les unes décorées de petites perles et les autres d'oves minuscules en or á la partie inferieure ; une petite croix-reliquaire en feuille d'or ; un pendentif d'une pierre blanche et dure ; un bouton globulaire et une paire de manchettes. Ces dernières constituent la pièce matériellement et artistiquement la plus précieuse de l'ensemble du trésor. Les manchettes ont la forme d'un tronc de cône et sont travaillees l'une et l'autre dans deux feuilles d'or et chacune d'elles porte à l'extérieur 16 petites plaques d'email coloré. Les plaques d'émail sont ornées de l'un des trois sujets que voici . un oiseau tenant une feuille dans son bec, une rosette cruciforme ou un fleuron stylisé Ces pièces sont datées entre le IX^{e} et le XI^{e} siécle ; l'hypothése la plus probable est qu'elles remontent au X^{e} siècle.

I B

FROLOW, ANATOLE, *L'origine des miniatures du Ménologe du Vatican*, dans «Зборник радова», књ LXV, Византолошки Институт, књ 6, Belgrade, 1960, p 29—41, pl. I—II

L'un des manuscrits byzantins les plus importants, le Ménologe de l'empereur Basile II le Bulgaroctone, écrit entre 979—989, connu aussi sous le nom de Ménologe du Vatican (cod Vat. gr. 1613), porte les noms de huit peintres répétés nombre de fois et considérés jusqu'ici comme les signatures des miniaturistes ayant illustré cette soi-disant œuvre collective A. Frolow démontre que les noms désignent les auteurs de tableaux originaux conservés dans la capitale de l'Empire et copiés par l'auteur du manuscrit. Le fait que les noms sont tous écrits par une seule et même main et le caractère unitaire, monotone même, des miniatures du codex, excluent l'hypothèse d'un ouvrage exécuté en collaboration. Il s'agit donc là du travail d'un seul miniaturiste qui recopia des peintures illustrant le Ménologe.

I B

SOTIRIOU, MARIA, Ἀμφιπρόσωπος εἰκὼν τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν ἐξ Ἠπείρου [*Icône bilatérale du Musée Byzantin d'Athènes provenant d'Epire*], «Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας», περίοδος δ', τ.Α', 1959, Athènes, 1960, p 135—143 (resumé français, p. 172—174).

Cette icône de la Crucifixion provient d'un ancien monastère épirote des environs d'Arta L'image, peinte au verso d'une icône de la Vierge Hodigitria du Musée Byzantin d'Athènes (n° 157), a été observée a la suite du nettoyage et de la radiographie de cet objet, opération qui a permis de déterminer trois phases successives. (T. Margaritof présente l'examen technique de l'icône dans un article annexe, publié aux p. 144—148) Durant la première étape (XI^e^ siècle), le Christ était représente vivant, les yeux ouverts et l'évangéliste Jean la main droite tendue vers la croix, dans la posture d'un témoin, ce qui dénote un type archaique. Le style révèle une œuvre orientale, de tradition monastique. Dans la seconde étape, qui fait immédiatement suite à la précédente, le fond a été peint en jaune et semé d'étoiles. Dans la première moitié du XIII^e^ siècle, les figures ont subi une modification, réaliste dans la façon dont elles sont traitées. Le Christ en croix est représenté les yeux clos. Les figures de Marie et de l'évangéliste Jean sont pénétrées du sentiment d'une profonde douleur On peut suivre cette phase évolutive dans les fresques de certaines églises de Serbie. Elle influencera certains des peintres italiens du XIII^e^ siècle Cette icône démontre qu'à cette époque l'art en vogue dans le despotat d'Epire ne demeura pas étranger à la formation du nouveau style de l'époque des Paléologues.

I. B.

MARAVA-CHADJINICOLAU, ANNA, Ἡ ψηφιδοτὴ εἰκόνα τῆς Πάτμου [*L'icône en mosaïque de Patmos*], «Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας», περίοδος δ', τ. Α', 1959, Athènes, 1960, p 127—134 (résumé français, p. 172)

La petite icône en mosaique du trésor du monastère de Patmos représente au centre Saint Nicolas revêtu de ses ornements pontificaux, debout, avec de part et d'autre de sa tête le buste du Christ et celui de la Vierge. L'encadrement d'argent est orné d'une décoration florale stylisée où l'on distingue sept médaillons représentant l'Hétimasie et les bustes de six saints L'icône proprement dite et la partie inférieure de l'encadrement d'argent appartiennent au XI^e^ siècle. Les trois autres côtés du dit encadrement avec les médaillons précédemment cités sont attribués au XIII^e^ ou XIV^e^ siècle.

I B.

XYNGOPOULOS, A., Τὸ ἐν Χώναις θαῦμα τοῦ Ἀρχαγγέλου Μιχαήλ (Μία Παλαιολόγειος εἰκὼν μὲ ψευδῆ ὑπογραφήν) [*Le miracle de l'archange Michel à Chonai* (*Une icône de l'époque des Paléologues portant une signature fausse*)], «Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, περίοδος δ', τ Α', 1959, Athènes, 1960, p 26 — 39 (résumé français, p 162—163)

L'icône de la Collection D Loverdos, d'Athènes, porte la fausse signature du peintre post-byzantin Emmanuel Tzanfournaris, ajoutée par un restaurateur moderne. L'auteur prouve que c'est une belle peinture due à un artiste de l'époque des Paléologues, qui a apporté des modi-

fications à l'iconographie et au style de ce thème assez ancien. L'icône en question dénote une évidente parenté stylistique avec les fresques récemment découvertes dans la chapelle située pres du monastere de Chora (Kahrié Djami) à Constantinople, avec une peinture de Gračanica (1321) en Serbie et avec une icône du monastère de Chilandar (Mont Athos), aujourd'hui au Musée de Belgrade.

I. B.

SOTIRIOU, MARIA G, Παλαιολόγειος εἰκὼν τοῦ 'Αρχαγγέλου Μιχαήλ [*Icône de l'archange Michel de l'époque des Paléologues*], «Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας», περίοδος δ', τ. Α', 1959, Athènes, 1960, p 80—86.

Présentation détaillée et bien documentée d'une acquisition du Musée Byzantin d'Athènes. Son style rattache cette icône aux œuvres de tradition classique de l'époque des Paléologues, remontant au milieu ou à la seconde moitié du XIV[e] siècle. Elle provient des ateliers constantinopolitains.

I B.

VELIANITIS, THOMAS, Μία ἱστορικὴ εἰκὼν τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου παριστῶσα ναυμαχίαν μὲ πειρατάς, [*Icône historique du Musée Byzantin représentant un combat naval avec les pirates*], «Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας», περίοδος δ', τ α', 1959, Athènes, 1960, p 149—154 (résumé français, p. 174).

Des éclaircissements historiques à propos d'une image du Musée Byzantin d'Athènes, datant de 1628 qui représente une galère vénitienne partie de Céphalonie vers Corphou et attaquée par les pirates près de l'île de Vardiani.

I. B.

DJURIĆ, VOJISLAV I, *Солунско спрекло ресявског эжиеописа* [*La peinture du monastère Resava provenue de Salonique*], «Зборник радова кнь LXV Византолошк Институт кнь 6», Belgrade, 1960, p 11—128

L'étude de V. I. Djurić est remarquable par la pénétrante analyse du phénomene artistique des XIV[e] et XV[e] siècles En gardant le cadre purement descriptif et en poursuivant le fil de l'évolution de l'art moyenâgeux serbe, l'article s'attache à élucider le problème de la filiation et de l'importance de la peinture du monastere serbe de Resava, représentant typique de l'école moravienne.

Les fresques de Resava sont les plus représentatives et les plus caractéristiques pour la période de 1371 à 1459 rendant le style de l'école moravienne, différant aussi bien vis-à-vis de ce qui l'a précédé que de ce qui l'a suivi Comme la peinture de certaines églises de Mistra (Péloponnèse), comme la création de Théophanes Le Grec et d'André Roublev en Russie, de Manuil Evghenie en Géorgie, la peinture du monastere de Resava contient les idées artistiques et les conceptions esthétiques de la peinture de Byzance et de ceux qui tiennent de l'aire de diffusion

des formes byzantines avant la chute de l'Empire byzantin. Dans le complexe de la peinture byzantine des XIVe et XVe siècles, Resava emploie une décoration tres expressive, une suite de la tradition créée dans la période de la renaissance, du temps des Paléologues.

Après avoir décrit les caractères et les qualités de la peinture de Resava, l'auteur pose le problème de l'origine des artistes qui ont exécuté cette peinture et il répond immédiatement qu'ils n'étaient pas de Serbie. Ayant recours à la méthode de l'étude comparative, l'auteur constate une frappante ressemblance entre la peinture de Resava et la peinture découverte dernierement à l'église du Monastère de Néa Moni de Salonique, construite au XIIIe ou XIVe siècle. Le modelage des figures, leur physionomie et autres eléments identiques dans la peinture de Resava et celle de Néa Moni font croire à l'auteur que les deux sont l'œuvre du même artiste. Etant donné pourtant que le matériel faisant preuve ne peut encore être entièrement publié, V I Djurić pose le problème de l'existence d'au moins un atelier d'art à Salonique dont les maîtres sont parvenus à travailler en Serbie à cause de certaines circonstances politiques Dans ce dessein, l'auteur analyse les peintures d'autres eglises de Salonique qui, avec celle du Monastère Néa Moni, forment un groupe distinct vis-à-vis d'autres églises de Salonique et en général de Macédoine, mais très semblable à la peinture de Resava. Tenant compte des occurrences politiques du temps, il résulte que la peinture de Salonique qui a été analysée, a été exécutee pendant les luttes avec les Turcs et quelque temps après la chute de Salonique (1387) Dans ces conditions, n'ayant plus des commandes à Salonique, les peintres ont accepté la commande de Resava où ils ont disposé du matériel nécessaire et où ils ont pu mettre encore mieux en valeur leur experience de Salonique, déployant à Resava un art supérieur même à celui de Nea Moni, qui en est le plus rapproché

En trouvant en Serbie de riches fondateurs et d'excellentes conditions de travail, les peintres de Salonique y sont définitivement restés, en faisant encore d'autres travaux. Ceci résulte indirectement de l'analyse de la peinture représentée dans le cadre de l'école moravienne aux monasteres de Resava, *Ravanitsa* et *Sisoïevats*, qui trahissent les mêmes maîtres. Ceux-ci n'auraient pas pu exécuter toute la peinture dans les conditions d'un séjour provisoire en Serbie La peinture de Resava est entièrement originaire de Salonique. Celle de *Sisoïevats* n'a que partiellement la même origine et en ce qui concerne *Ravanitsa*, peut-être seules les zones supérieures de la peinture sont exécutées sur les modèles de Salonique, le reste étant l'œuvre des maîtres serbes.

De cette manière il résulte que la peinture de Resava fait suite directement à la peinture de Salonique creée dans la période d'après 1371, lorsque de nouvelles conceptions commencent a se manifester dans l'art Ce fait confère une importance particulière à la peinture de Resava analysée par I. V. Djurić et illustrée par les 12 fac-similés annexés à l'étude.

S I.

SEKULIĆ, IOVAN, *Minhenska škola i srpsko slikarstvo* [*L'Ecole de Munich et la peinture serbe*], « Zbornik Narodnog Muzeja », 1958–1959, Beograd, 1960, p 251–277+8 reproductions.

Depuis 1853, date de l'inscription du premier étudiant serbe à l'Académie de peinture de Munich, et jusque vers l'année 1914 qui marque l'apparition de l'impressionnisme serbe directement attaché à l'école parisienne, la peinture munichoise a eu une influence decisive sur la peinture serbe. L'auteur tâche de relever la contribution des professeurs de l'Académie qui ont joui du plus grand prestige auprès des jeunes étudiants, celle de certains peintres de l'école belge (Gallait et Biefve), les réminiscences des barbisonnistes et l'influence indirecte de la pein-

ture de Courbet, manifestée par l'entremise des artistes allemands. La plus visible reste pourtant celle de la personnalité de Leibl. L'auteur souligne ensuite les efforts des peintres serbes pour assimiler ces contributions. Dans la partie finale on fait mention des participations des représentants de la peinture serbe aux expositions internationales de Munich ainsi que leurs échos dans la presse allemande de l'époque.

R. T.

Пленеристи [*Les représentants de la peinture de plein air*], Belgrade, 1960, 16 p. + 25 reproductions

Le catalogue de l'exposition de peinture organisée par Narodni Muzej de Belgrade en avril 1960

L'exposition a été consacrée à certains représentants de la peinture serbe dont l'activité se place dans les dernières années du XIX^{e} siècle et au commencement du XX^{e} siècle et parmi lesquels on peut citer : Rista Vukanović, Pasko Vicentić, Marko Murat, Stevan Miloslavlević, Bora Mihailović, Dorde Krstić, Pero Popović. Après des études à l'Académie de Munich et, dans une plus petite mesure dans les ateliers de Prague et Paris, ils allaient regagner le pays où la plupart d'entre eux allaient faire partie de l'Ecole dite «de Belgrade».

Dans son introduction, Vera Ristić relève le rôle de ce groupement dans la formation du goût du public serbe pour la peinture moderne, dans l'organisation de la vie artistique ainsi que pour faire connaître l'école nationale serbe au-delà des frontières.

Le catalogue est accompagné de notes biographiques pour 17 des représentants de la peinture en plein air. A côté des reproductions, il y a une photo de 1903 représentant le groupe des étudiants serbes de l'Académie de peinture de Munich.

R. T

RUDBERG, STIG YNGVE, *Der Codex Upsaliensis Graecus 8, eine inhaltsreiche Miszellanhandschrift*, « Probleme der neugriechischen Literatur », Berlin, III, 1960, p. 3—9 (Berliner Byzantinische Arbeiten, 16).

L'auteur, qui s'est chargé de composer le catalogue des 70 manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Université d'Upsala, fait une brève description du codex 8 en signalant son importance due au riche contenu. L'acquisition de ce codex a été faite en 1690 par J G. Sparwenfeld pendant ses voyages en Espagne et Italie et il en a fait don en 1705 à la Bibliothèque de l'Université d'Upsala. Il a appartenu à la fameuse Bibliothèque de l'Escorial. Le texte du manuscrit, de petit format (14,5 × 10 cm), à 339 feuilles, est précédé d'une table des matières faite par le copiste Nicolas de la Torre qui, à partir de 1573, a été, pendant plusieurs années, au service du roi d'Espagne Philippe II Des classiques, le codex 8 ne contient que le discours d'Isocrate, Πρὸς Δημόνικον. Des premiers siècles de notre ère il contient, entre autres, le traité de Grégoire le faiseur de miracles, περὶ ψυχῆς (ff 128 r — 138 v) dont environ 60% (ff 132 r—138 v) n'est pas publié dans le P G. 10, 1137—1145 et P.G. 91, 353—361, la correspondance de Basile le Grand avec Libanius et sous le nom de Jean Chrisostome Κατὰ ἡρωδιάδην καὶ περὶ γυναικῶν, πονηρῶν, le texte *Adversus mulieres impudicas*, publié parmi les écrits d'Ephrem le Syrien, etc. Des siècles suivants on signale l'existence dans le manuscrit d'un extrait de *De re medica* de Paul d'Aegina, Diokles 'Επιστολὴ προφυλακτική, ainsi que 2 lettres d'Isidor de Pelusium. Sans plus mentionner ici tous les textes du contenu des miscellanées, dont quelques-uns ont été pu-

bliés, nous retenons l'observation de Rudberg dans le sens que l'intérêt le plus grand est présenté par les textes plus récents, notamment ceux du XV^{e} siècle, c'est-à-dire les textes contemporains du manuscrit, dont plusieurs sont inédits et anonymes S'appuyant sur deux lettres du cardinal Bessarion qui ont pu être datées en 1462, Rudberg tire la conclusion que le manuscrit a été écrit après 1462 et le date autour de 1475 (jusqu'à présent, le terminus post quem pour le codex 8 étant 1453). Il rappelle ensuite la ressemblance du manuscrit décrit avec le Parisimus 2991 A. Enfin, il précise que certaines conclusions présentées dans cet article ne devraient pas encore être considérées comme définitives étant donné que son étude sur le codex 8 continue dans le dessein de son encadrement dans le catalogue mentionné.

M. V.

RADOJĈIĆ, NIKOLA, *Проучаване списа Константина VII Порфирогенита српског историографији* [*L'étude de l'œuvre de Constantin VII le Porphyrogenète dans l'historiographie serbe*], «зборник радова КЊ *LXV* Византолошки Институт КЊ 6, Belgrade, 1960, p. 1—14.

L'écrit *De administrando imperio* de Constantin VII le Porphyrogénete a été imprimé d'abord en 1611 par J. Meursius. Un siècle plus tard Anselmo Banduri de Raguse fit paraître une nouvelle édition. Ces éditions sont restées inconnues en Serbie ou cet écrit pénètre à peine en 1687 lorsqu'il est publié par Martin Hinke dans le cadre d'une Chrestomathie byzantine. Cette édition a été utilisée par Georges Brancović à la rédaction de sa chronique. C'est par l'Illyricum vetus et novum, imprimé en 1746 à Bratislava sous le nom de Carolus Du Fresne Dominus Du Cange, que l'œuvre de Constantin VII le Porphyrogénète connaît une plus large diffusion en Serbie. Elle a été ensuite popularisée par Pavle Iulinatz (1765), Jovan Rajič (1794—95), Jovan Subotić (1852) et après par Kosta Nicolaević, Ilarion Ruvarac, Panta Srećković, Jovan Radonić, Gavrilo Mihailović et Vlad Cerović.

S. I.

GUBOGLU, M., *Despre arhiva turco-orientală de stat « V. Kolarov » — Sofia* [*Sur l'archive turque-orientale d'Etat « V Kolarov » de Sofia*], « Revista arhivelor », *2*, 1959, p 180—214 et *1*, 1960, p 134—182.

Tout en signalant l'importance particulière que présente ce fonds d'archives pour l'étude de la situation des peuples balkaniques pendant les XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, période historique à laquelle se réfèrent la plupart des documents, M. Guboglu affirme que, sur la base de ces informations, on pourra reconstituer les relations internationales non seulement dans la zone des Balkans mais aussi en d'autres régions du vaste Empire ottoman.

Parmi les nombreux problèmes du développement historique qui acquerront un caractère plus précis par l'utilisation de ces documents, l'auteur cite : la situation intérieure de l'empire, la féodalité ottomane, les conditions fiscales, les classes privilégiées et la population locale, la production agricole, les métiers, le commerce, les douanes, le transport, etc. On préconise aussi que le riche matériel d'archives de Sofia permettrait l'étude de l'évolution des peuples des Balkans sous le rapport social et économique, pour une période de quelques siècles.

En ce qui concerne les documents ayant trait directement à l'histoire des pays roumains, M. Guboglu extrait une série de données qui expliquent aussi clairement que possible les obligations économiques énormes imposées aux Principautés par la Porte.

Les archives turco-orientales de Sofia, selon les remarques de l'auteur, sont extrêmement importantes pour l'histoire de la Roumanie par les très intéressantes informations qu'elles fournissent à l'étude de la féodalité ottomane. Etant donné qu'une partie du territoire des pays roumains (la Dobroudja et les raïas de Braila, Giurgevo et Turnu-Severin) faisaient partie intégrante de l'empire, les informations les concernant contribuent à comprendre plus exactement l'évolution sociale et économique de ces régions.

Autres pièces particulièrement importantes sont celles ayant trait aux mouvements sociaux qui ont eu lieu en Roumelie et à leurs répercussions sur la Valachie. Rien qu'en ce qui concerne l'action d'Osman Pazvantoglu — le pacha rebelle de Vidin — l'auteur signale l'existence de quelques milliers de documents Un nombre impressionnant de pièces se réfèrent à l'action d'autres rebelles, par exemple Tiresnikoglu Ibrahim aga, aian de Rousse et Ali Pacha de Janina

Etant donné que des villes comme Vidin, Roussé, Silistrie, Giurgevo et Braila étaient résidences de *kadiats* et par conséquent d'importants centres administratifs, un vaste fonds documentaire s'est constitué, en liaison avec ces centres, concernant la vie citadine. En même temps, les archives de Sofia contiennent bien des références aux ports danubiens (Chilia, Isaccea, Braila, Ismail, Silistrie, Nicopoli, Giurgevo, Roussé, Rahova, Šistov et Vidin) ce qui s'explique par l'importance que ces ports présentait pour l'empire.

Dans la partie finale de son article, M. Guboglu conclut que, les conditions existantes, bien que permettant l'utilisation sur une plus grande échelle du fonds d'archives de Sofia, le manque d'un inventaire et d'une classification des documents ainsi que l'inaccessibilité des pièces, du point de vue linguistique, pour un grand nombre de spécialistes, constituent encore des obstacles sérieux pour une large mise en valeur de ce trésor de documents. Pour écarter ces inconvénients, l'auteur propose le résumé ou même la traduction intégrale des pièces importantes dans le cadre d'une collaboration entre les spécialistes de la région balkanique.

A. S.

FOLLIERI, ENRICA, *Bibliografia di Ciro Gianelli (a cura di...)*, « Byzantion », XXIX—XXX, 1959—1960, Bruxelles, 1960, p VII—X.

Dédié à la mémoire du savant Ciro Gianelli, mort le 3 décembre 1959, le volume susmentionné de Byzantion, après la dédicace hommagiale de la revue, précédée d'une photo du savant, commence par la bibliographie de 33 ouvrages publiés dans cette revue entre 1934 et 1960 ainsi que d'un ouvrage sous presse en 1960 Cette bibliographie hommagiale — donc non analytique — est due à Enrica Follieri, la collaboratrice du savant, le successeur de celui-ci à B Z pour notes bibliographiques concernant les ouvrages de byzantinologie qui paraissent en Italie, et le signataire du nécrologe de C Gianelli, publié dans le B Z, 53, 1960, p. 286—288, où elle fait une présentation analytique des œuvres de celui-ci (voir aussi le nécrologe d'une nature similaire signé par Iv. Dujcev dans « Byzantinoslavica », XXI, 1960, p. 327—331). Les ouvrages, dans la présente bibliographie sont énumérés par ordre chronologique et sont numerotés de 1 à 34. Sous n° 35, on mentionne, dans une information générale, « les notices bibliographiques pour le B Z » publiées à partir du second semestre de 1956.

Outre les limites chronologiques de la bibliographie, nous pouvons ajouter à présent aussi les *Codices Vaticani Graeci* 1684—1744, rec. C Giannelli (Bibliothecae Apostolicae Codices Manuscripti 7) Rome, 1961 (Bibliotheca Vaticana) (Cf. B Z, 54, 1961, p 429).

Au n° 15, E. Follieri a enregistré l'ouvrage suivant, publié en 1952 : *Un atto di Leone Voevoda di Ungro-Valacchia per il monastero della Ste Trinità di Bucarest (1631)*, « Orientalia Cristiana Periodica », XVIII, 1952, p. 383—393, ouvrage non analysé dans les deux nécrologes mentionnés. Par la publication de ce commandement « цокелѣние », accompagné de commentaires paléographiques et diplomatiques, de certaines observations historiques et d'une traduction — le document se trouve à la Bibliothèque du Vatican (Vat, slav. 65, int. I) C. Giannelli apporte, comme slaviste, une contribution au complètement du corpus de documents de la Valachie. Le contenu social et historique de ce document qui vient illustrer, à côté de nombreux autres, « la lutte de la classe paysanne contre les actions d'asservissement de la féodalité », a été souligné par E. Frances, dans la note bibliographique sur cet ouvrage de la revue « Studii », XI, 1958, n° 1, p. 167—168. Mentionnons encore que le document atteste une fois de plus que le métropolite Grégoire I^er^ de Valachie a été prieur du monastère Radu-Vodă (Hurmuzaki-Iorga, *Documents*, tome XIV, I^re^ partie, Bucarest, 1915, p. 724, n° DCC) ; C. Giannelli (p. 384), même s'il le reconnaît prudemment, le considère comme une information historique nouvelle du document.

M. V.

La partie bibliographique (COMPTES RENDUS et NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES) est assurée par les soins de *Mircea Voicana*.

PRINTED IN RUMANIA

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, *1–2*, 1–356, BUCAREST, 1964

I P. „Informația" — c. 338

| 43.456 |

LEI 60.–

Revue des Études sud-est européennes

TOME II
1964 - № 3-4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs.

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134–135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome II 1964 N° 3—4

SOMMAIRE

Page

GHEORGHE CRONȚ, Byzantine juridical influences in the Rumanian feudal society. Byzantine Sources of the Rumanian Feudal Law 359
S. GOLDENBERG, Der Südhandel in den Zollrechnungen von Sibiu (Hermannstadt) im 16. Jahrhundert 385
A. F. MILLER (Moscou), Abdullah Ramiz Pacha en exil 423
NESTOR CAMARIANO, L'activité de Georges Olympios dans les Principautés Roumaines avant la révolution de 1821 433
ДОРИН ГЭМУЛЕСКУ, Сербохорватские заимствования в Олтении . . . 447
DINU GIURESCU, Maîtres orfèvres de Kiprovac en Valachie, au XVII[e] siècle 467
EMILIA COMIȘEL, Eléments folkloriques balkano-roumains dans les musiques du rituel nuptial 511
PAUL HENRI STAHL, Les vieilles maisons à étage de Roumanie 527

Mélanges

THEOPHIL SAUCIUC-SĂVEANU, Die Charakterisierung des Kaisers Trajan von Prokopios aus Căsarea 547
CORNELIU DIMA-DRĂGAN, Cultural relations between the Serbian chronicler George Brankovich and the Stolnic Constantin Cantacuzino . . 553
H. DJ. SIROUNI, Notes concernant la ville de Bucarest dans les sources arméniennes et turques 561
CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La correspondance de Jacques Rolas, l'ami et l'éditeur d'Adamantios Coray 565
Д. КОНСТАНТИНЕСКУ, Два неопубликованных документа в связи с «читальней», существовавшей в городе Джурджу 579
Р. О. МАЙЕР, Этнографические элементы жилища и народною искусства аромун 585
ANDREI BUCȘAN, Similitudes entre les danses populaires roumaines et balkaniques 607

Chronique

EM. CONDURACHI, Le VIII[e] Congrès international d'archéologie classique et les problèmes du Sud-Est Européen 615

Comptes rendus

ŠAŠEL, ANNA et JARO, Inscriptiones Latinae quae in Iugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt (*H. Mihăescu*); IORDAN, IORGU, Toponimia românească (*H. Mihăescu*); STOIKOV, STOIKO, Увод в българската фонетика (*Ariton Vraciu*); Български етимологичен речник (*H. Mihăescu*); Fjalor i terminologjisë tekniko-shkencore (*Grigore Brîncuş*);
BERTELÈ, TOMMASO, Autocratori dei Romani, di Costantinopoli e della Macedonia (*Octavian Iliescu*); KAJDAN, A. P., Деревня и город в Византии. IX—X вв. (*E. Frances*); PANAITESCU, P. P., Obştea ţărănească în Ţara Românească şi Moldova. Orînduirea feudală (*Liviu P. Marcu*); Турски извори за ajдутството и арами ството во Македонија (*Sava Iancovici*); DAVIDSON, R. H., Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876 (*Georgeta Penelea*); INAN, RESAT, Die Zentralbank der türkischen Republik und ihre Rolle bei der wirtschaftlichen Entwicklung der Türkei (*Valeriu Bulgaru*);
Рад VIII-от конгреса фолклориста Југославије у Титовом Ужицу 1961 (*Adrian Fochi*); SCHNEEWEIS, E., Serbokroatische Volkskunde (*Adrian Fochi*); IANKOVIĆ, LJUBICA S., Danses et coutumes populaires en tant que spectacles dramatiques en Yougoslavie (*Anca Giurchescu*); BECKWITH, JOHN, The Art of Constantinople. An Introduction to Byzantine Art. 330—1453 (*Răzvan Theodorescu*); BORJE, KNÖS, L'Histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821 (*H. Mihăescu*); ZOÏDIS, GEORGES I., Κωνσταντῖνος Κυριακοῦ 'Αριστίας. 'Ιστορικὴ βιογραφία (*Ariadna Camariano-Cioran*); MIRAMBEL, ANDRÉ, Anthologie de la prose néo-hellénique (1884—1961) (*M. Marinescu-Himu* et *P. Ş. Năsturel*) 629

Notices bibliographiques 675

BYZANTINE JURIDICAL INFLUENCES IN THE RUMANIAN FEUDAL SOCIETY

Byzantine Sources of the Rumanian Feudal Law

by GHEORGHE CRONŢ

1. CAUSES AND WAYS OF RECEPTION

The plurality of law systems was one of the characteristics of the Rumanian feudal society, reflecting one of the internal features of that society. In Moldavia and Wallachia, four law systems were in force all over the Middle Ages : the consuetudinary law, based on juridical customs, the law of codes, based on Byzantine sources, the Prince's law, based on normative charters and, after the Ottoman rule set up, the suzerain law, based on Turkish firmans [1]. The coordination of these systems constituted a long historical process, conditioned by the consolidation of the state apparatus and by the strengthening of princely authority. The unification of the law was not wholly achieved even up to the end of the Middle Ages. Codes and princely charters came into wider use only in the period of decay of feudalism, when capitalist relations made their appearance, gradually restricting the validity of unwritten law.

The introduction of the Roman-Byzantine law in the Rumanian Countries needs an explanation from a historical point of view. Juridical borrowings are first of all cultural ones. Bourgeois historiography could not properly appreciate this phenomenon. Some historians thought that

[1] To the same effect see Val. Al. Georgescu, *Trăsăturile generale şi izvoarele Codului Calimach,* in "Studii", XIII, 1960, 4, p. 75.

certain foreign borrowings had degraded Rumanian culture. Others considered that the same borrowings influenced in no way the cultural productions of the Rumanian people. Others still exalted the benefit of cultural borrowings. As regards Byzantine juridical loans, almost all of the old historians disregarded their active functions and their positive role in constituting the written law of the Rumanian feudal society. Some asserted that the Rumanian codes based on Byzantine sources had not been effectively applied [2], others maintained that those codes were indited only "for the scholars' use" [3], and others considered that "their contents was alien to the soul of our people" [4]. Such explanations took into account neither the wide circulation of juridical manuscripts, nor the spreading of printed matters with normative contents, nor the active role of cultural loans.

The wide circulation of Byzantine nomocanons and juridical codifications in the Rumanian feudal society may no longer be denied nowadays. It is also admitted that the Rumanian codes of the 17th century and the Rumanian-Greek codes of the 18th century and of the beginning of the 19th century were largely based on Byzantine juridical sources. More recent investigations have shown that these codes had been applied in the Rumanian Principalities in the conditions of the plurality of law systems, generally characterizing feudal states [5]. The reception of Roman-Byzantine law in the Rumanian feudal society was a historical process which could be accounted for only by the real needs of that society. The reception was an internal process, with active social function.

Cultural borrowings are not the result of personal preferences but that of social requirements. They are conditioned especially by social relations. The borrowing of codifications and law norms, besides the general importance of cultural borrowings, has also the practical aim of carrying out the juridical relations appeared in the society that borrows. The juridical loans which formed the background of the written law of the Rumanian feudal states have to be interpreted dialectically. Answering, generally, to the real requirements of the Rumanian feudal society, Byzantine juridical borrowings became in their turn a creative factor of the

---

[2] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană*, vol. VII, Yassy, 1896, p. 126; N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti*, 2nd ed., vol. I, Bucharest, 1925, p. 280.

[3] I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, 2nd ed., vol. II, part I, Bucharest, 1928, p. 435.

[4] St. Gr. Berechet, *Descoperirea a două manuscrise juridice româneşti*, in *Întregiri*, I, Yassy, 1938, p. 9.

[5] *Carte românească de învăţătură 1646*, critical edition, Bucharest, 1961, pp. 20–24. See our studies on the *Dreptul bizantin în Ţările Române*, in "Studii", XI, 1958, 5, pp. 52–56; XIII, 1960, 1, pp. 76–79.

Rumanian law formed by the selection and adaptation of Byzantine principles and rules to the Rumanian social needs.

Byzantine juridical sources did not always circulate in faithful version of their authentical contents. Distorted and mistaken meanings were frequent in Slavonic, Greek and Rumanian versions of those sources. Misinterpretations had a historical significance not only as regards the quality of translations and the skill of code compilers but especially as regards the adaptation of the sources to the Rumanian social realities. Referring to the use of some Roman juridical institutions by the bourgeois society, Karl Marx showed that it was not appropriate to speak of a "distortion of the Roman law" whenever the later was found to be "misinterpreted". What might seem to be a distortion was in fact an adaptation to the needs of the society. "The misunderstood form is the general one, that which may be employed for the general use, in a certain stage of development of the society" [6]. Also referring to the phenomenon of juridical loans, Fr. Engels showed that by juridical practice the received law could be lowered or raised at the level of the respective society [7].

From a historical standpoint there appears that the use of Byzantine juridical sources in the Rumanian Principalities was conditioned by the character of the Rumanian society and by the nature of its political organization. In the conditions of early feudalism, i.e. between the 10th and the 13th centuries, there could exist no other written law in the Rumanian society than that of Byzantine nomocanons. No manuscripts of nomocanons circulating at the time on the Rumanian territory have been preserved. Though the Church had not a constituted hierarchy, it had a clergy and used books of cult in the form of Slavonic manuscripts. Some of them dating from as early as the 12th or the 13th century and having a Byzantine contents are still preserved.

If in that period there existed a religious literature on the Rumanian territory, it is natural that there circulated also nomocanons in full or in extracts for the strict needs of religious life. The appearance of Slavonic nomocanons in the following centuries could not be explained without the appearance of a written law in the period of early feudalism, when the Church tried to organize itself on the Slavonic-Byzantine

---

[6] Karl Marx to Lassalle. on the 22nd of July 1861, in Karl Marx and Fr. Engels, *Despre artă și literatură*, Bucharest, 1953, p. 26.

[7] Fr. Engels, *Ludwig Feuerbach și sfîrșitul filosofiei clasice germane*, in K. Marx-Fr. Engels, *Opere alese în două volume*, vol. II, Bucharest, 1952, p. 361.

model. Before the formation of the Rumanian feudal states the Church proved to be closely linked to the Byzantine hierarchy [8].

In the period of development of feudal relations, i.e. between the 14th and the 17th centuries, along with the strengthening of prince's authority, a Rumanian written law came gradually into existence; it was based at first on the same Byzantine nomocanons which circulated in manuscripts and then on lay codifications, used as normative juridical works in the Byzantine Empire. That written law answered to the juridical necessities of the Rumanian feudal society, which attributed a divine origin to the established authority and to social stratification. That written law also corresponded to the necessities of feudal monarchy in the Rumanian Lands, which considered itself from certain points of view as the successor of Byzantine monarchy. Finally, Byzantine law also satisfied the juridical necessities of the new social categories rising together with the development of an exchange economy in the Rumanian Principalities which used the rules of the Roman-Byzantine law in acquisition of goods and sanctioned their landed properties. That written law based on Byzantine sources was also used in the period of decaying feudal relations, because of the higher social needs for protection of private property against trespassing and contestation.

The Rumanian feudal society looked for a model of written law in the Byzantine world and found the necessary nomocanons at the Southern Slavs. The relations with the Bulgarian feudal state in the 10th century [9] facilitated the development of cultural Rumanian-Byzantine contacts. Greek influence was also exerted directly on the feudal culture existing on the Rumanian territory. After the foundation of the feudal states, Greek-speaking people were found especially among the higher clergy and at the Prince's courts. Between the 15th and the 17th centuries such literate persons composed poems and compiled chronographs in the Byzantine manner, with references to the history of the Rumanian people. When the Slavonic schools wasted away, at the time when the centers of Slavonic culture in the South of the Danube were stifled by the Turks, Greek influence got stronger and stronger. At the same time the Rumanian language won the Church, the administration, the codes and the

---

[8] In Dobrudja, the Church had been ruled by Greek hierarchs, long before the foundation of Wallachia's feudal state. About 1249—1259 the existing archiepiscopal seat became metropolitan seat. See: *Documente privind istoria României*, B. 13th —15th centuries, p. 5.

[9] A. Grecu (P. P. Panaitescu), *Bulgaria în nordul Dunării în veacurile IX—X*, in *Studii şi cercetări de istorie medie*, I, 1950; B. Câmpina, *Le problème de l'apparition des Etats féodaux roumains*, in *Nouvelles études d'histoire présentées au Xe Congrès des sciences historiques, Rome, 1955*, Bucharest, 1955.

historiography, thanks to the new social forces headed by the townspeople and the small gentry, who fought against foreign influences [10]. But either in Slavonic, Greek or Rumanian languages, the sources of the written law of the Rumanian feudal society were essentially the nomocanons and the collections of Byzantine laws, considered by that society as the basis of the universal law.

Part of the nomocanons and Byzantine legislative collections were introduced in the Rumanian Principalities by the agency of the clergy, before and especially after the foundation of the feudal states. The official relationship of the churches from the Rumanian Principalities with Byzance and Athos dates from the 14th century [11]. The hierarchs of those churches kept permanently in touch with the Constantinople patriarchate even after the Byzantine world fell under Ottoman supremacy. Greeks' penetration in the clergy and monasteries of the Rumanian feudal states made it easier to maintain relations with all the patriarchates included in the oecumenical unity of the Orthodox Church. From a canonical standpoint, the Churches of the Rumanian Principalities considered themselves as constituent parts of that oecumenical unity and therefore they used canonical rules, operative in the whole Eastern Church, for the Eastern Church was considered as an organization of a universal sort.

Besides the settled Greek clergymen, several other Greek clergymen, especially hierarchs, came during the Middle Ages in order to ask for donations from the voivodes and boyards, who set much store by the honour of being protectors of the churches of the countries under Ottoman rule. They made generous presents of lands, villages and money, at the charge of the Rumanian people. Among those travelling clergymen there were also some scholars, conversant with nomocanons and collections of Byzantine laws. Some of them actually contributed to the introduction of Byzantine law in the Rumanian Principalities [12]. Many a time, the travelling Greek hierarchs were invited to try law-suits together with

---

[10] P. P. Panaitescu, *Cultura feudală*, in the collective work of V. Costăchel, P. P. Panaitescu and A. Cazacu, *Viața feudală în Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)*, Bucharest, 1957, pp. 511—515.

[11] Fr. Miklosich-Jos. Muller, *Acta et diplomata graeca medii aevii*, vol. I—II, Vindobonae, 1860; Hurmuzaki-Iorga, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, vol. XIV, part I, Bucharest, 1915, pp. 1—36. The Rumanian translation of some old Greek documents in *Documente privind Istoria României*, B. XIIIth—XVth centuries, Bucharest, 1953, pp. 13—22, 25—32.

[12] We must mention among these Meletie Sirigos, who was asked by Vasile Lupu to translate into Neo-Greek the *Institutes of Justinian* and the *Isaurian Eclogue*. Dositei, the patriarch of Jerusalem, Sirigos' biographer, informed us of this fact. See I. Bianu-N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, Bucharest, 1903, pp. 298—313; C. Erbiceanu, *Cronicari greci cari au scris despre Români în epoca fanariotă*, Bucharest, 1888, p. XI, notes 2 and 3.

Rumanian hierarchs [13]. Under such circumstances, the foreign patriarchs were considered as universal judges [14]. Frequently, the foreign hierarchs, settled or passing through the Rumanian Countries, also exerted other judiciary attributions, certifying donation and sale deeds and especially testaments [15], giving "blasphemy books" (cărţi de blestem) [16], or even settling some problems concerning the ruling body of monasteries [17].

By participating in the trial of law-suits in the Rumanian Principalities, the Greek hierarchs from the patriarchates under Ottoman rule used of course nomocanons and collections of laws in Greek, while Rumanian hierarchs used in the same law-suits Slavonic codes and/or also Rumanian ones. "They studied both the Greek and the Rumanian laws", stated for instance a document from the 20th of November 1657, regarding the law-suit tried by the metropolitan bishop Ştefan of Wallachia together with the patriarch Macarie of Antioch [18]. As the Church of the Rumanian Principalities used as its own the Byzantine canonic law operative in all the orthodox patriarchates, one cannot speak of the introduction of that law, in the strictest sense of the word. For the Church of the Rumanian feudal states, the Byzantine canon law is not to be considered as a law brought from the outside.

Another way of penetration of the Byzantine sources in the Rumanian Principalities is represented, roughly speaking, by the economic relations between Rumanians and Greeks. Levantine merchants began to come into the Rumanian Principalities as early as the 14th century; at first they settled in the ports and then in the towns placed on commercial roads. By their intermedium, the ancient Greek literature and many important Byzantine works spread on the Rumanian territory.

---

[13] The participation of foreign hierarchs in the trial of some law-suits in the Rumanian Principalities is recorded in many documents. We mention the documents of 1590, 1592, 1616, 1646 and 1658. The text is in *Documente privind Istoria României*, B.16th century, vol. V., pp. 428–429; vol. VI, p. 44; 16th century, vol. III, pp. 70 72; N. Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, Bucharest, 1902, p. 9; Arh. St. Buc., *Mănăstirea Cozia*, XVIII/3.

[14] Samuel, patriarch of Alexandria, was invited in 1715 at the Princely "Divan" of Moldavia in order to take part in the trial of a law-suit, as he was considered to have "the title of judge of the world" ("are titulus giudecătoriu lumii"), N. Iorga, *Studii şi documente*, VI, Bucharest, 1904, p. 419.

[15] *Documente privind Istoria României*, B.16th century, vol. II, p. 309; N. Iorga, *Studii şi documente*, V, Bucharest, 1904, p. 300, note 1.

[16] *Documente privind istoria României*, B.XVIth century, vol. VI, pp. 41–42; N. Iorga, *Studii şi Documente*, X, p. 136.

[17] Such a document was given by Jeremiah, patriarch of Constantinople, in 1543, for the Cozia monastery (*Documente privind istoria României*, B.16th century, vol. VI, pp. 56–57.

[18] I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucharest, 1919, p. 220.

After the Byzantine world fell under the Turkish rule in the 15th century, the Greeks who fled to the Rumanian Principalities brought with them, among other valuable works, nomocanons and collections of Byzantine laws. Some of them were copied in the Rumanian Countries, others were even translated into Rumanian. Most of them were lost, as manuscript preservation was not a concern of the feudal society. The Greek entered then trade and high offices vacant in the Rumanian Principalities and facilitated at the same time the exertion of an active Greek influence on the Rumanian feudal culture. These Greeks also provided some of the manuscripts from which the texts of the codes had been copied [19].

The Greeks also penetrated into the Rumanian Principalities by political means, especially in the 17th and 18th centuries. Being employed as *dragomans* by the Turks, and subsequently playing an important part in Ottoman diplomacy, the Greeks became princes and high officials in the Rumanian Principalities. They acquired lands and villages and exerted a peculiar influence on the Rumanian feudal society. Some of the native boyards tried to fight the Greeks, especially in order to maintain their high offices. Others endeavoured to adapt themselves, by serving the interests of the Phanariot rulers, becoming related to them, by entering into commercial partnership, by training their children in Greek schools, by supporting the settling up of Greek printing houses and the spreading of Greek books. It was from that period that dated the printed Greek-Rumanian codes: *Pravilniceasca Condică* (The Juridical Code) of 1780, *Codul Calimach* (The Calimach Code) of 1817, *Legiuirea Caragea* (The Caragea Legislation) of 1818.

Byzantine sources were also the basis of juridical works in Greek manuscripts among which the most important were: the *Nomicon Prochiron* by Mihail Fotino [20], written in three versions dating from 1765—1777, and the *Pandects of Toma Carra* [21] of 1806.

---

[19] The nomocanon of Manuel Malaxos, included in *Îndreptarea Legii* of 1652, was translated into Rumanian from a Greek manuscript, found by the metropolitan bishop Ştefan of Wallachia at Gheorghe Caridi, a Greek settled in Bucharest, who had obtained even a boyard title. This Greek had houses in Bucharest and flour-mills on the Dîmbovitza (State Archives of Bucharest, *Slobozia lui Enache*, II/11, the document of 18.VII, 1642, R.P.R. Academy, Mss XLIII/58—61, the documents of March 31 and May 1, 1644).

[20] The department of old Rumanian institutions from the Institute of History of the R.P.R. Academy is preparing for publication the Greek texts of that work, together with the Rumanian translation.

[21] The Greek manuscript of this work entitled Πανδέκτη is kept under the figure 8 in the Library of the Yassy University.

2. THE USE OF BYZANTINE NOMOCANONS

The first monuments of the written law in the Rumanian Principalities were based on Byzantine nomocanons. The latter were laic laws blended with church canons, copied by order of the hierarchs and/or of the princes. They circulated at first in Slavonic translations, then both in the Greek original and in the Rumanian translation. Nomocanons did not reach the popular masses, but they were actually used by clergymen and feudals. The manuscripts of the nomocanons kept till today, as well as the documentary references regarding codes [22], are doubtless proofs that the nomocanons had actually been employed; one cannot think that their copying and circulation was intended only to studies and scientific researches in the respective historical period. Byzantine nomocanons were known to be translated from the Slavonic language as early as the 14th century for the needs of the feudal states and of the Churches of Bulgaria and Serbia. The first Rumanian translations of nomocanons dated from the second half of the 16th century and proved the need for their application [23].

The oldest Byzantine canonical collection used in the Rumanian Principalities was the *Canonicon of John the Faster* (Canonicul lui Ioan Pustnicul). Written in Greek by the patriarch John of Antioch in the 6th century, the collection included stipulations concerning penitencial discipline. It circulated in Greek [24], as well as in translation, as annex of the *Syntagma of Mathew Blastares* (Sintagma lui Matei Vlastare). That collection was the basis of the first printed Rumanian code, called *The Code of Ieud* (Pravila de la Ieud) [25] considered to be printed by Coressi in 1563. The Canonicon was used by Malaxos in his nomocanon and through his agency, by the compilers of the Rumanian code writers of the 17th century, especially by Eustratie the Councilor (Eustratie Logofătul). *The Book Useful for the Soul* (Cartea folositoare de suflet), translated from Neo-Greek and printed in Wallachia in three editions, in 1799, 1800 and 1827, includes in its second part the Canonicon of John the

---

[22] The document of 1592–1593 given by Jeremiah, patriarch of Constantinople, refers to nomocanons as it states the application of "codes" and "canons" in Wallachia. The document is to be found in the collection *Documente privind istoria României*, 16th century, B., vol. VI, p. 57.

[23] Al. Grecu (P. P. Panaitescu), *Începuturile dreptului scris în limba română*, in « Studii », VII, 1954, 4, pp. 215–228.

[24] The Greek text in Rallis-Potlis, *Sintagma Ateniană*, IV, pp. 432–446.

[25] The 12 leaves left from that code were studied by Ion Bianu, who published them in photocopy. C. A. Spulber edited *Cea mai veche pravilă românească*, Cernăuți, 1930.

Faster[26]. The penances of that Canonicon were milder that those stipulated by other Byzantine canonical collections. The canon book was used by clergymen when it came to penance application.

The oldest juridical manuscript, a nomocanon in the Slavonic language, copied in Wallachia, was entitled *Zakonic* and was written at Tîrgovişte in 1451 by Dragomir, the Scribe (Grămăticul Dragomir) by the order of the Voivode Vladislav II. The manuscript is lost[27]. Almost of the same time stands the oldest Slavonic manuscript, containing the *Syntagma of Mathew Blastares*, a Byzantine nomocanon which had the widest circulation in the Rumanian Principalities. Written in Greek in 1335, this nomocanon was immediately translated into Slavonic, for the needs of Bulgarians and Serbs; later on it was copied and recopied many times in Moldavia and Wallachia.

The Code of Neamtz (Pravila de la Neamţ) written in 1492 by Gherasie was only a copy of the Slavonic translation of Mathew Blastares' Syntagma[28]. The same code was copied in 1495 at Yassy by Damian the Scribe (Grămăticul Damian), by order of Stephen the Great[29]. Those manuscripts contained the Syntagma in a more developed version than that of Serbian texts written in the 14th century. The manuscript of 1472 has been preserved[30]. It also comprised a short Latin-Slavonic dictionary for clarifying the Latin terms used in the code. Latin words like "pretor" and "magistrat" needed explanations. That glossary is one more proof that the code had been in force. When in 1556 the tzar Ivan the IVth asked Alexandru Lăpuşneanu to give him a Syntagma in Slavonic translation with subdivisions in the order of the Slavonic alphabet, for the needs of Russia, Macarie the Chronicler was able to finish the requested work in less than two years[31].

Mathew Blastares' Syntagma was operative also in Wallachia. It is to be found in the so-called *Code of Bistritza* (Pravila de la Bistriţa), given to the Oltenian monastery by Neagoe Basarab's wife (1512—1521). In 1636 the Slavonic manuscript of that Code was studied and commented

[26] The Preface was printed by I. Bianu and N. Hodoş, *Bibliografia românească veche*, II, Bucharest, 1910, pp. 412—413.

[27] It was pointed out by A. A. Soloviev in *Годишник Н. Чюпика* [N. Tschupik's Year-book], XXXVII, Belgrade, 1928. It was mentioned by Al. Grecu (P.P. Panaitescu), *Începuturile dreptului scris în limba română*, in « Studii », VII, 1954, 4, p. 216.

[28] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, Bucharest, 1959, pp. 158—159.

[29] *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucharest, 1958, p. 443.

[30] It is the manuscript no. 131 in the Library of the Academy of the R.P.R.

[31] The code sent to Ivan the IVth was discovered at Lwow in 1870 by Emil Kalužniackij; q.v. St. Gr. Berechet, *Istoria vechiului drept românesc. I. Izvoarele*, Yassy, 1933, p. 126.

upon by Udrişte Năsturel [32]. Mathew Blastares' Syntagma was applied through the agency of printed Rumanian codes, being mentioned, according to those codes, even in the 18th century by Church instances in the trial of divorce proceedings [33].

In Moldavia there also circulated other Byzantine nomocanons, translated into Slavonic from Greek originals not yet identified. They were used afterwards in the Rumanian Principalities, especially for drawing up the Code of Govora in 1640. Thus the *Code of Bisericani* (Pravila de la Bisericani) of 1512, written by the order of the voivode Bogdan the IIIrd, was based on a Byzantine nomocanon, though it also comprised a Moldavian chronicle. It was used for the writing of the Code of Govora, in 1640, a manuscript of which is to be found at the Central Public Library in Moscow [34].

The Code of Neamtz (Pravila de la Neamț) of 1557 resembled that of Bisericani. A manuscript is preserved in the Library of the Academy of the R.P.R. [35]. That code was based on a similar Byzantine nomocanon. Written by the order of Grigore, the metropolitan bishop, the code comprised, besides the nomocanonic stipulations translated from Byzantine collections, some forms of address to the prince, to high officials, to the metropolitan bishop and to father superiors; its contents proves that the code was intended for the practical needs of clergymen. It also included some annalistic notes concerning the history of Moldavia [36]. That code was also used in drawing up *the Code of Govora* (Pravila de la Govora).

The Code of Putna (Pravila de la Putna) of 1581 was a Byzantine nomocanon similar to the two above mentioned ones. Several descriptions were preserved [37]. It was also used for the Code of Govora. In the composition of the latter there also entered parts of another Byzantine nomocanon, which is kept at the Library of the Academy of the R.P.R.,

---

[32] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, vol. I, p. 383—385.

[33] Q.v. P. F. Tinculescu, *Cărți de despărțeală (1766—1774)*, Bucharest, 1932, p. 60.

[34] That code was described by A. I. Iatzimirskii, *Славянская и русская рукописи румынскихъ библиотекъ*, [Slavonic and Russian Manuscripts of the Rumanian Libraries], Petersburg, 1905, pp. 85—86. It was also described, according to Iatzimirskii, by Ion Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, vol. II, part I, Bucharest. 1928 pp. 223—237.

[35] It is the Slavonic manuscript no. 636; q.v. P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, I. p. XV.

[36] The Code of Neamtz of 1557 was described by Ioan Bogdan, *Cronice inedite atingătoare de Istoria Românilor*, Bucharest, 1895, pp. 83—89.

[37] Dimitrie Dan, *Mănăstirea și comuna Putna*, Bucharest, 1905, p. 78; Ladislas Pič. *Les lois roumaines et leur connexité avec le droit byzantin*, Bucharest, 1897, p. 11; Ion Peretz, *op. cit.*, pp. 239—241; Gh. Cronț, *Pravila de la Govora*, in « Studii », XIV, 1961, 5, pp. 1217—1218.

in a Middle Bulgarian translation. It is the so-called *Code of Bistritza* of 1618, copied in Moldavia in the days of prince Radu Mihnea [38]. All these nomocanons circulated in Slavonic, the language of Rumanian feudal culture between the 10th and the 16th centuries. They are constituent parts of Slavo-Rumanian culture with Byzantine contents. Their use as basis of the written law is explained by the predominant role of the Church as cultural institution in the feudal society. These nomocanons could be used only by clergymen and cultivated feudals, versed in the Slavonic language. Their contents was aimed to regulate social relations and institutions under the administrative, disciplinary and juridical competence of the Church.

Towards the end of the 16th century and especially in the first half of the 17th century, when Greek influence began to be exerted directly on Rumanian feudal society, without the agency of Slavonic culture, Byzantine nomocanons circulated in the Rumanian Principalities in the Greek language as well. The oldest of those nomocanons was *Aristen's Nomocanon*. It was drawn up by the nomophylax (law guardian) Alexie Aristen at the request of the Byzantine Emperor Iohn Comnenus (1118–1143) and it was based on an older source, i.e. the *Canonic Synopsis* of Stephen of Ephes, which stands from the 7th century. One of the Greek manuscripts of Aristen's Nomocanon was included in a codex translated into Rumanian and used for the *Guide to the Law* (Îndreptarea Legii) of 1652 [39]. The second part of that guide is Aristen's Nomocanon itself. The Greek manuscript on which the Rumanian translation was based has not been preserved. In foreign libraries there are several manuscripts of that nomocanon [40]. The Russian translation of Aristen's Nomocanon was printed in two editions, in 1650 and 1653, being included in the great code *Kormchaia Kniga* (The Guiding Book) [41]. The Greek text was printed twice [42]. A peculiarity of that nomocanon is the fact that it had an exegetic character, containing interpretations of canons and of stipulations of the Byzantine law.

Another Byzantine nomocanon used in the Rumanian Principalities was the *Nomocanon of Manuel Malaxos*. It stands from 1561–1562 and

---

[38] It was described by Ion Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, vol. II, part I, Bucharest, 1928, pp. 241–245.

[39] Q.v. our study *Dreptul bizantin in Țările Române. Îndreptarea Legii din 1652*, in « Studii », XIII, 1960, 1, pp. 71–72.

[40] C. A. Spulber, *Etudes de droit byzantin. VI. Îndreptarea Legii. Le code valaque de 1652. Ire partie. Histoire, Bucharest*, 1938, pp. XXXIV–XXXV.

[41] Q.v. Nicodim Milaș, *Dreptul bisericesc oriental*, translated by D. I. Cornilescu and V. S. Radu. Bucharest, 1915, pp. 152, 157–161.

[42] Beveregius, *Synodicon*, Oxford. 1672 ; G. A. Rallis and M. Potlis, *Athenian Syntagma*, II–IV, Athens. 1852–1854.

had a wide circulation in the Byzantine society after its .fall under the Ottoman rule. It was written in classical Greek and then in Neo-Greek, fact indicative of its practical aim. The Library of the Academy of the Rumanian People's Republic owns 18 Greek manuscripts, comprising different variants of the text of that nomocanon. The same nomocanon was also used by Eustratie Logofătul (the Councilor Eustratie) in his *Selected Code* (Pravilă aleasă) of 1632, a Rumanian unprinted code [43]. Manuel Malaxos' nomocanon was the basis of the Rumanian code *Guide to the Law* (Îndreptarea Legii) of 1652. Out of the 417 chapters (*glave*) of that code, 314 comprised the Rumanian translation of Malaxos' Nomocanon [44]. Thus, through the agency of the code of 1652, both Aristen's and Malaxos' Nomocanons were in force not only in Wallachia and Moldavia, but also in Transylvania, where the Guide to the Law was the normative rule of the Rumanian Church [45].

. In the 17th and 18th centuries the nomocanon of Jacob of Janina was in force in Moldavia. Written in 1645 in Neo-Greek under the title 'Η βακτηρία τῶν ἀρχιερέων (The Bishops' Staff) [46], that nomocanon was an alphabetical collection made on the model of Mathew Blastares' Syntagma. It circulated in Moldavia, at first in Greek manuscripts used by monasteries [47]. In 1754, it was translated into Rumanian by Cosma the Monk, prompted by the metropolitan bishop Iacob of Putna. The Rumanian translation was entitled *Vactiria or the Bishops' Staff* (Vactiria, adică Cîrja arhiereilor). Two copies of that translation have been kept at the Library of the Academy of the R.P.R. [48]. Andronache Donici used that nomocanon in his *Juridical Handbook* of 1814 [49]. There exists sure histo-

. [43] That code will be published by the Academy of the Rumanian People's Republic in accordance with the text prepared by the Institute of History, the Department of Old Rumanian Institutions, on the basis of the manuscript incribed under the figure 41 at the Library of the Cluj Branch of the Academy of the R.P.R.

[44] From the Greek text of *Malaxos' Nomocanon* only chapters I—X and CXXXVII—CCXXVIII were published in the Athenian journal Θέμις VII (1857). The complete text of that nomocanon, based on the Greek manuscript (figure 307 of the Library of the Academy of the R.P.R.) will be published in extenso by V. Grecu and Gh. Cronţ, as an annex to the new edition of *Îndreptarea Legii* of 1652.

[45] Felician Bran, *Dreptul canonic oriental*, vol. I, Lugoj, 1929, pp. 11, 30, 36—37. Q.v. also our study *Dreptul bizantin în Ţările Române, Îndreptarea legii din 1652*, in « Studii », XVIII, 1960, 1, p. 79.

[46] Only the table of contents and the prefaces were published by A. G. Monferratos in Greek, at Athens, in Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος, III, 1890, 2—3, pp. 210—213.

[47] Three Greek manuscripts of that nomocanon are kept in the Library of the Academy of the R.P.R. (figures 220, 229 and 800). Another manuscript is kept at the Library of the University of Yassy (figure 303).

[48] Mss. No. 1271 and 1468.

[49] *Manualul juridic al lui Andronachi Donici*, critical edition, Bucharest, 1959, titles 30 and 35, pp. 93 and 113.

rical evidence as regards the operativity of the nomocanon in Moldavian law-suits [50]. The nomocanon was not yet studied [51].

Being aimed at replacing Blastares' Syntagma in the juridical practice of Church and laic instances, that nomocanon had a richer and better systematized contents than its model.

The Juridical Handbook of Theophilns from Janina (Manualul juridic al lui Teofil din Janina) [52] was a nomocanonical work written in the 18th century, which circulated in the Rumanian Principalities. Written in 1788 in Neo-Greek, this nomocanon distinguished itself by a systematical treatment of the material, having indeed the nature of a handbook. The Library of the Yassy University owns a Greek manuscript of that handbook [53]. The manuscript belonged to a Greek who was in Bucharest in 1814, but later it became the property of Mihail Kogălniceanu, whose autograph appears on one of the liminary pages. We do not maintain that this handbook should be considered as a source of Rumanian feudal law, since it is mentioned neither by Rumanian codes, nor by the judiciary practice. We consider that this handbook points from another point of view to the use of Byzantine nomocanons in the first half of the 19th century. Kogălniceanu was the barrister of one of the monasteries. In order to plead the suits of monasteries for litigious lands, Kogălniceanu studied of course all the nomocanonical works on which their rights and old privileges were founded. This accounted for his obtaining the Handbook of Theophilus from Janina. The prestige of this Byzantine law was maintained also during the period of decaying feudalism. Other works of this kind were known in the Rumanian Principalities too.

Finally, the last work based on Byzantine sources, operative in the Rumanian Principalities, was the *Pidalion*. It is a work of canonical nature written in 1793 by the monks Nicodim and Agapie of Athos; it was printed in Greek at Leipzig in 1800 on demand of the Constantinople patriarchate [54]. The first Greek edition having some mistakes, the Pidalion

---

[50] Q.v. the *Anaphora* of 1753 regarding the Roset brothers' law-suit in *Buletinul Comisiunii Istorice a României*, VIII, 1929, p. 22, as well as the character of 1763 regarding the use of a landed property in Coţofeneşti, in Gh. Ghibănescu, *Ispisoace şi zapise*, IV, part. II, Yassy, 1915, p. 117.

[51] It was pointed out by St. Gr. Berechet, in *Istoria vechiului drept românesc. I. Izvoarele*, Yassy, 1933, pp. 130–131; the same author *Legătura dintre dreptul bizantin şi românesc*, Vaslui, 1937, pp. 80–82.

[52] This work was printed with errors in 1887 by E. Tapinos and C. Vasiliadis and then published in a remarkable critical edition by the Athenian scholar D. S. Ghinis, Νομικὸν... ὑπὸ Θεοφίλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων (1788), Salonika, 1960.

[53] It is the Ms. (figure III–163) of the Central Library of the Yassy University, brought from the Library of Michaelian Academy.

[54] Πηδάλιον τῆς νοητῆς νηὸς τῆς μίας ἁγίας καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς τῶν ὀρτο δόξων Ἐκκλησίας, Leipzig, 1800.

was re-edited in 1841, 1864, 1866 and 1908, becoming a normative canonical code for the Orthodox Churches of the Balkan peoples [55]. In Rumanian libraries there are numerous copies of the Greek editions of the Pidalion. In 1842, the metropolitan bishop Veniamin Costache translated the Pidalion into Rumanian ; it was revised by Neophit Scriban and printed in 1844, in the printing house of the Neamtz monastery. Printed in Cyrillic characters, the Pidalion or *The Helm* (Cîrma), as the translator termed it, became the official code of the Rumanian Church [56]. In his *Encheiridion* of 1871, the metropolitan bishop Andrei Şaguna summed up the contents of the Pidalion, having as a pattern the Rumanian translation printed in 1844 and considered this book as a normative code for the Transylvanian Church [57].

We must bear in mind the fact that Byzantine nomocanons were used in the Rumanian Principalities also as the law of feudal states. In exerting their juridical attributions, the organs of the feudal states used nomocanons which included essential stipulations for the consolidation of the feudal society. In this respect we mention only the stipulations of nomocanons aimed at strengthening the authority of feudal monarchy. The Byzantine Church supported the outlook which attributed a divine nature to the imperial authority [58] and placed the emperor above social classes, so that he might better serve the interests of the ruling class [59]. Those interests were watched over by the Church itself. Byzantine law admitted that the Emperor had not to submit to the laws of the state but it asked him to abide by the Church directions [60]. The stipulations concerning the divine nature of the imperial power were included in nomocanons, and thus circulated in the Rumanian feudal states [61], so that from its very foundation on nomocanonical basis the

---

[55] Q.v. N. Milas, *Canoanele bisericii ortodoxe însoţite de comentarii*, translated by N. Kovincici and N. Popovici, vol. I, part I, Arad, 1930, pp. 121—124.

[56] On the basis of this translation an edition with Latin characters was published after almost one hundred years. This unscientifical edition including a systematization non existing in the original version, was compiled by Zosima Tîrîlă and Haralambie Popescu and entitled *Pidalion cu orînduire nouă şi tîlcuiri*, Bucharest, 1933.

[57] A. Şaguna, *Enchiridion, adecă carte manuale de canoane*, Sibiu, 1871.

[58] W. Sieckel, *Das byzantinische Krönungsrecht bis zum 10. Jahrhundert*, in « Byzantinische Zeitschrift », VII, 1898, pp. 511—512.

[59] A. P. Kajdan, G. C. Litavrin, D. V. Udaltzova, *Bizanţul şi Occidentul oglindite în istoriografia burgheză contemporană*, traslation in « Probleme de istorie », 1961, 3, pp. 187—192.

[60] *Basilica* (Βασιλικά), ed. I. D. Zepos, Athens (1910—1912), II, 6, i—2 ; *Epanagoga* (Ἐπαναγογή), II, 4.

[61] The stipulations concerning the nature of imperial authority are synthetized in *Syntagma lui Matei Vlastare*. The Greek text was published by G. A. Rallis — M. Potlis, *op. cit.*, VI. pp. 123—125.

Rumanian feudal law attributed divine nature to princely authority [62]. These and other similar stipulations, referring to law matters, entitle us to consider nomocanons as part of the Byzantine Law, received by the Rumanian feudal society.

3. THE USE OF BYZANTINE SECULAR LAW

In the Rumanian feudal states, Justinian's codifications (527—565) were known especially through nomocanons and Basilicas. The *Code*, the *Digests*, the *Institutes* and the *Novels* of Justinian comprised a large part of the classical Roman law and also new stipulations reflecting law formation under the influence of the transition from sclavagist relations to the first forms of feudal relations. Justinian's codifications revised, systematized and renewed the Roman law, ensuring its coordination. This made possible the reception of the law by the feudal society and then by the bourgeois society [63]. These codifications were not received as positive law in the feudal states of South-Eastern Europe, but they exerted a strong influence through nomocanons and subsequent codifications, especially through the Basilicas, based first of all on the law of Digests.

In the Rumanian Principalities, Justinian's codifications were used as indirect sources of the written law of feudal society. Mathew Blastares' Syntagma of 1335 contained stipulations from those codifications. In his nomocanon, Mathew Blastares mentioned abbreviations and commentaries of Justinian's codifications [64], certainly aimed at facilitating the adaptation of those codifications to the new social relations. Blastares' information concerning Justinian legislation were also used by the metropolitan bishop Ştefan of Wallachia in his preface to the *Guide to the Law* (Îndreptarea Legii) of 1652 [65]. Therefore the value of the law systematized

[62] The documents of the Middle Ages referring to the Prince's authority attributed frequently a divine nature to this authority. The same outlook appeared in the oldest works elaborated in the Rumanian feudal society. Q.v. Vasile Grecu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab*, Bucharest, 1942; P. P. Panaitescu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticităţii*, in «Balcania» V—1, 1942, pp. 137—206.

[63] I. S. Pereterskii, *Digestele lui Justinian*, translated by Y. Eminescu, Bucharest 1959, pp. 118—125; q.v. P. Collinet, *Etudes historiques sur le droit de Justinien. I. Caractère oriental de l'œuvre législative de Justinien*, Paris, 1912.

[64] *Sintagma lui Matei Vlastare*, in G. A. Rallis—M. Potlis, *Sintagma Ateniană*, VI, Athens, 1859, pp. 29—30.

[65] *Îndreptarea Legii*, edition made by the Group for the Old Rumanian Law of the R.P.R. Academy, Bucharest, 1962.

in Justinian's codification was known. The Code of Moldavia of 1646 contained several stipulations from Justinian's codifications, used through the agency of Prosper Farinaccius' treatise which was at the basis of this code. The same stipulations appeared also in the *Guide to the Law* (Îndreptarea Legii) which included the Moldavian Code [66]. The juridical handbook of Mihai Fotino of 1765 also used several stipulations of Justinian's Digest, Code and Novels[67]. Justinian's codifications essentially regulated the law based on private property and on the division of society in antagonistic classes. They could be used therefore as constituent material for a part of the written law of the Rumanian feudal society. Justinians' Institutes, being a didactical work, were especially interesting for Rumanian feudal society; Vasile Lupu requested the Neo-Greek translation of that work [68], for the necessity of teaching. So the juridical ideology of the Rumanian feudal society developed also on the basis of Roman- Byzantine law.

The *Isaurian Eclogue* of 726 was a Byzantine codification widely circulating in Balkan countries. Written in Greek [69], that 'Εκλογή (Eclogue) was a synthesis of the Roman-Byzantine law. It reflected the persistence of sclavagist relations in Byzantine society and also the beginnings of feudal relations. Some parts of the Eclogue were included in medieval codifications of Bulgaria, Serbia and Russia [70]. In Wallachia, *the Guide to the Law* of 1652 (Îndreptarea Legii) indicated 25 chapters with stipulations taken from "*Leo and Constantine, the Emperors*" (Leu și Constantin, împărați) i.e. from the Eclogue. Extracts from that Byzantine code were identified only in eight chapters; the others were probably taken from lost "novels" of those emperors. The stipulations taken from the Eclogue referred to the terms required for being a witness, causes of divorce, returning of the marriage portion, right of inheritance, oath trial. The authors of the Rumanian code did not reproduce faithfully the respective stipulations of the Eclogue, but developed and commented upon them. In Moldavia, almost at the same time, Vasile Lupu asked for the translation of that code into Neo-Greek [71]. A student of the Eclogue could assert that,

---

[66] References to Justinian's texts for the Code of Moldavia of 1646 were made by St. G. Longinescu, *Legi Vechi Românești și isvoarele lor*, I, Bucharest, 1912, pp. 1–333.

[67] Pan I. Zepos, Μιχαὴλ Φωτινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον, Athens, 1959, p. 271.

[68] That information also existed in a Greek source, Q.v. I. Bianu and N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, Bucharest, 1903, p. 313.

[69] The text in I. Zepos-P. Zepos, *Jus graeco-romanum*, II, Athens, 1931.

[70] C. A. Spulber, *L'Eclogue des Isauriens*, Cernautzi, 1929, pp. 133–142.

[71] I. Bianu and N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, p. 313.

under Vasile Lupu, this Byzantine code was on the point of becoming the national legislation of Moldavia [72].

No manuscript of the Eclogue, likely to have been used in the Rumanian Principalities, has been preserved. It is likely that the printed text of the Eclogue in Leunclavius [73] edition of 1596 *was in use as early as the beginning of the 17th century*. Andronache Donici, in his *Juridical Handbook* of 1814, used some stipulations from the Eclogue in Leunclavius edition, which he called *Leon Clavie's book* (Cartea lui Leon Clavie) [74]. Donici's Handbook was a synthesis of Byzantine law operative in Moldavia at the beginning of the 19th century. Six out of the 42 titles of the work included references made to the Eclogue, which Donici quoted in different ways and also called *The Statute of the Emperors Leo and Constantine* [75] (Așezămîntul împăraților Leon și Constantin). Donici expounded some stipulations of the Eclogue, in order to bring them into accord with the law in force in Moldavia. These stipulations referred to the notions of law and rules, betrothal and marriage, succession and trespassing. Juridical views of Rumanian feudal society were grounded therefore also on the principles of the Eclogue.

Rumanian feudal law of the 17th century used as a direct source the remarkable Byzantine code entitled Νόμος Γεωργικός. This *Farmer's Law*, dating from the end of the 7th century and the beginning of the 8th century, included rules corresponding to the structure of the Byzantine property of that historical period. The Farmer's Law reflected the Byzantine law peculiar to village communities and the appearance of feudal relations in Byzantine society [76]. Southern Slavs used that Byzantine code. Russians also included in *Kormchaia Kniga* important stipulations of that Code, having certain similarities with the Isaurian Eclogue and circulating in old manuscripts together with the Eclogue.

In Moldavia, the Farmer's Law, in an interpretative translation, was received as written law and inserted in the *Rumanian Book of Learning* of 1646 (Cartea românească de învățătură). Eustratie the Councilor trans-

---

[72] C. A. Spulber, *op. cit.*, p. 129.

[73] Johannes Leunclavius (Lövenklau) prepared in 1593 the parallel Greek-Latin text of the Eclogue, printed by M. Freherus in the collection *Juris graeco-romani tam canonici quam civilis tomi duo.* Francofurti, 1596, v. II, pp. 79—134.

[74] *Manualul Juridic al lui Andronachi Donici*, critical edition, Bucharest, 1959, p. 92, 133.

[75] *Ibidem*, pp. 27, 29, 94, 113, 133—134.

[76] E. E. Lipșiț, *Византийское крестьянство и славянская колонизация* [Byzantine Peasantry and Slavonic Colonization], in «Византийский Сборник», 1945, pp. 93—143. *Idem*, *Славянская община и ее роль в формировании византийского феодализма* [Slavonic Community and its Role in the Formation of Byzantine Feudalism], in «Византийский Временник», I (1947), p. 161.

lated the Greek text rather loosely, giving examples and making some adaptations required by the conditions proper to the Rumanian society of the first half of the 17^{th} century [77].

Through the agency of the Moldavian code, the Farmer's Law entered the structure of the Wallachian code, *Guide to the Law* (*Îndreptarea Legii*) of 1652. In the 18^{th} century the Farmer's Law circulated even more widely in the Rumanian Principalities, because of its nature of law for peasants' enslavement. Mihail Fotino used it in his Nomicon Prochiron [78]. The Library of the Academy of the R.P.R. owns some fragments of the Farmer's Law in Rumanian translation, dating from the 18^{th} century and from the beginning of the 19^{th} century [79].

An indirect source of feudal law in the Rumanian Principalities was the work entitled Πρόχειρος Νόμος which stands from 867—879. That *Prochiron* was the legislative work of the emperors of the Macedonian dynasty [80] and it had the nature of a normative code, synthetizing the law of the Byzantine society at the beginning of the 9^{th} century. The Prochiron circulated widely, being used in several variants [81] up to the end of the Byzantine Empire. Its use continued through the agency of Harmenopoulos' *Hexabiblos*. In his handbook, Harmenopoulos added some other 40 titles to the 40 titles of the Prochiron, securing thus its wide spreading and operativity in the Byzantine society and feudal states which used Byzantine juridical sources. In the Rumanian Principalities the Prochiron was used in the form reproduced by Harmenopoulos in his Hexabiblos. Some stipulations of the Prochiron also existed in the Nomicon Prochiron of Mihail Fotino [82] of 1765.

Another indirect source of old Rumanian law was the *Epanagoge* (Ἐπαναγογή τῶν νόμων) [83]. This was the work of the same Byzantine emperors of the Macedonian dynasty and it stands from 884—886. The Greek title meant the Restoration of Laws. That legislation was based on an older work entitled *Purification of Old Laws* (Ἀνακάθαρσις τῶν παλαιῶν νόμων). Written with the aim of developing and revising the stipulations contained in the Prochiron, the *Epanagoge* represented another attempt of Byzantine legislation to conciliate contradictory rules and to achieve

---

[77] *Carte românească de învățătură*, critical edition, Bucharest, 1961, pp. 39—65.

[78] Dinu C. Arion. *Le* Νόμος Γεωργικός *et le régime de la terre dans l'ancien droit roumain jusqu'à la réforme de Constantin Mavrocordat*, Paris, 1929, pp. 181—196 ; Pan. I. Zepos, *op. cit.*, p. 272.

[79] MS. no. 1405, 5782, 5826.

[80] The text in I. Zepos-P. Zepos, *Jus graeco-romanum*, II. Athens, 1931, pp. 109—222.

[81] Q.v. C. A. Spulber, *L'Eclogue des Isauriens*, pp. 166—169.

[82] Pan. I. Zepos, *op. cit.*, p. 272.

[83] The Greek text in I. Zepos-P. Zepos, *Jus graeco-romanum*, II, pp. 229—368.

a synthesis corresponding to the juridical needs of the Byzantine society. The Epanagoge was used as a source of law for Southern Slavs and for the Russian feudal society [84]. It was also at the basis of the written law of the Rumanian feudal society, since it entered the structure of the Basilicas and of Harmenopoulos' Hexabiblos, used as normative law in the Rumanian Principalities. The juridical work entitled *Nomikon Prochiron*, edited in 1765 in Greek by Mihail Fotino in Bucharest, also included stipulations from the Epanagoge [85].

The monumental work of Byzantine law called *The Basilicas* (Βασιλικά) [86] was initiated by the Emperor Leon the Wise, who tried without success to eliminate the contradiction of the legislation. It stands from 888—890 and represents the most important legislative codification of the Byzantine Empire in the period of appearance of feudal relations. The Basilicas were in wide use not only in the Byzantine society but also in the feudal states under the influence of the Byzantine culture. The Basilicas were a bulky work, as they comprised 60 books. That is why, beginning with the 12th century, they circulated under the form of *Synopses*, i.e. abbridged texts, with summaries in the alphabetical order of the matters [87].

In the Rumanian Principalities, the Basilicas provided several stipulations for the written law of the feudal society. Being generally known as the *Imperial Codes* (Pravile Împărăteşti) or as *Imperial Books* (Cărţi Împărăteşti), the Basilicas circulated especially as Synopses and they were used as a source for the codes edited in Rumanian and Greek. Documentary evidence on the operativity of the Basilicas before the appearance of printed codes occurred as early as the 16th century [88]. There is no documentary proof of the assertions of some historians and jurists, concerning the existence in the time of Alexander the Good, in Moldavia, of a code selected from the Basilicas and used as legislation of the country [89].

---

[84] G. V. Vernadsky, *Die kirchlich-politische Lehre der Epanagoge und ihr Einfluß auf das russische Leben im XVII, Jahrhundert*, in « Byzantinische-Neugriechische Jahrbücher », Athens, VII, 1928, p. 119.

[85] Pan. I. Zepos, *op. cit.*, p. 272.

[86] The text in I. Zepos, Τὰ Βασιλικά, 2nd edition, 5 volumes, Athens, 1910—1912.

[87] The text of the main Synopses is to be found in I. Zepos-P. Zepos, *Jus graecoromanum*, V, Athens, 1931.

[88] *Aşezămîntul lui Mihai Viteazul* of April 13, 1596, mentioned the trial "at Court... by the Emperor's law" (la domnie cu Pravila Împărătească). *Documente privind istoria României*, the 16th century, B., vol. VI, p. 207.

[89] Q.v. our study *Dreptul bizantin în Ţările Române*, in « Studii », XI, 1958, 5, pp. 42—45.

The Basilicas were in force in the Rumanian Principalities at the same time with the Rumanian laws of the 17^{th} century and with Greek-Rumanian codes of the 18^{th} and 19^{th} centuries. Some judgement books used Greek fragments of the Basilicas; others quoted paragraphs translated into Rumanian with archaic words. That meant that there existed old Rumanian translations [90]. Manuscripts including the Rumanian translation of some parts of the Basilicas were now discovered [91]. The *Nomicon Prochiron* (Manualul Juridic) of Mihail Fotino of 1765, the *Register of Codes* (Pravilniceasca Condică) of 1780, the *Juridical Handbook* (Manualul Juridic) of Andronache Donici of 1814, the *Calimach Code* (Codul Calimach) of 1817 and the *Caragea Legislation* (Legiuirea Caragea) of 1818 directly or indirectly used parts of the Basilicas. The Register of Codes of 1780 stipulated that for the trial of causes "the imperial codes" ("pravilele ceale împărăteşti") should be used. It also indicated that the above laws had been translated into Rumanian and were included in a separate book in a "special Syntagmation" (deosebit Sintagmation) [92]. It referred to the LX^{th} book of the Basilicas concerning penal matter. The Rumanian translation of that book was no longer printed and was lost. The book was nevertheless declared to be the source of normative law in Wallachia.

The *Novels* of Leon the Wise (886—912) brought important modifications to the written law of the Byzantine society. In a higher degree than the Basilicas, which reflected the Emperor's concern for maintaining the Roman law, the aforesaid Novels were characteristic by the adaptation of the Byzantine law to the new social conditions. The Emperor was interested in limiting the class contradictions that threatened the social order on which his only authority was based [93]. Including 113 imperial constitutions, the collection of the Novels represented a body of law different from the Basilicas, even during the reign of Leon the Wise. At the beginning of the 11^{th} century a shortened text of laws was written, entitled the *Eclogue of the Novels* (Ecloga Novelelor). In the following centuries almost all the collections of Byzantine law, synopses, nomocanons and handbooks used the stipulations of the Novels of Leon the Wise. The

[90] For some judgement books mentioning the operativity of the Basilicas. Q.v. Teodor Codrescu *Uricariul* (Collection of Old Documents), vol. XIX, pp. 107—108; vol. XX, p. 268 and 299; vol. XXII, p. 159; V. A. Ureche, *Istoria Românilor*, vol. III (1786—1800), pp. 42 45, 224; vol. XV (1793—1796), pp. 550 551; I. C. Filitti, *Archiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucharest, 1919, pp. 44—45, 185; Gh. Ghibănescu, *Surete şi Izvoade*, vol. X, p. 120.

[91] St. Gr. Berechet, *Descoperirea a două manuscrise juridice româneşti*, in *Întregiri*, I, Yassy, 1938, pp. 15—18.

[92] *Pravilniceasca Condică*, 1780, critical edition, Bucharest, 1957, IV, 2, p. 56.

[93] M. I. Siuzumov, *Экономические воззрения Льва VI* [Economical Outlook of Leo the VIth], in «Византийский Временник», XV, 1959, pp. 33—49.

written law of the feudal society of Bulgaria, Serbia and Russia was also based on stipulations selected from that collection [94].

The *Novels* of Leon the Wise were used in the Rumanian Principalities both independently and through the agency of nomocanons and codes. Mathew Blastares' Syntagma, Malaxos' Nomocanon and Harmenopoulos' Hexabiblos comprised numerous borrowings from those Novels. The Guide to the Law of 1652 made 11 references to those Novels each time indicating the "Novels of Leon the Wise" [95] (Nearaoa lui Leu Înțeleptul). A document of 1744 showed that these Novels were in force also in Wallachia, without being included in a Rumanian code [96].

In Moldavia, the Juridical Handbook of Andronache Donici of 1814 mentioned some of these Novels among its sources [97]. The Calimach Code of 1817 specified that Leon's Novels were among the laws applied in Moldavia [98]. The 1819 Report of the boyards (Anaforaua) concerning the written law of Moldavia also indicated Leon's Novels among other Byzantine sources [99]. Generally speaking, the Novels in force referred to matrimonial law, betrothal and marriage, that is the matter which was mostly influenced by the Christian religion. The Novels mirrored the tendency at humanizing certain institutions in the sphere of family law, in the conditions of feudal relations.

Harmenopoulos' *Hexabiblos* was the most widely used handbook of Byzantine law in the Rumanian Principalities. It was also the most widely spread handbook of Byzantine law in Europe, representing a remarkable and systematical synthesis of the Basilicas. Written in learned Greek in 1345 and published several times subsequently [100], the Hexabiblos was also translated into Neo-Greek, as early as the 15th century, five editions being published in this language [101]. There also existed three Latin translations, a German translation, printed three times, and five Russian translations. The Hexabiblos was translated into Rumanian in

---

[94] C. A. Spulber, *Les Novelles de Léon le Sage*, Cernautzi, 1934, pp. 96—106.

[95] Q.v. the chapters : 119, 178, 195 (3 and 5), 204, 208, 233, 236, 262, 290, 292 in *Îndreptarea Legii*, the edition of the Academy of the R.P.R., Bucharest, 1962.

[96] I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucharest, 1919, p. 45.

[97] *Manualul Juridic al lui Andronache Donici*, critical edition, Bucharest, 1959, pp. 33, 55, 109, 141.

[98] *Codul Calimach*, critical edition, Bucharest, 1932, p. 47.

[99] T. Codrescu, *Uricariul* (Collection of Old Documents), IV, p. 207.

[100] The best edition of the Greek text was made by K. Heimbach, *Constantin Harmenopuli manuale legum sive Hexabiblos*, Lipsiae, 1851.

[101] The manyfold value of that handbook of Byzantine law was emphasized by the editors of the commemorative volume Τόμος Κωνσταντίνου Ἁρμενοπούλου ἐπὶ τῇ ἑξακοσιετηρίδι τῆς Ἑξαβίβλου, Salonika, 1952.

1804 by Toma Carra, from a Neo-Greek edition [102] and in 1921 by Ion Peretz from one of the Russian versions [103]. Several stipulations and annotations in Harmenopoulos' Hexabiblos, some referring to that source, appeared in *Eustratie's Code* of 1632 (Pravila lui Eustratie), in the Rumanian Book of Learning of 1646 (Cartea românească de învăţătură) and in the Guide to the Law (Îndreptarea Legii) of 1652. In the 17th century, the Hexabiblos was used as a source by Mihail Fotino for his Handbook of Laws (Manualul juridic) of 1765. The Juridical Handbook (Manualul Juridic) of Andronache Donici of 1814 mentioned the Hexabiblos among its sources. The study of Neo-Greek editions made by A. Spanos and published in Venice in 1766, 1793 and 1805 might identify some parts of the Hexabiblos and of the Calimach Code of 1817. The operativity of the Hexabiblos was confirmed by several judicial decisions, both in Moldavia and in Wallachia [104]. The Rumanian translation of 1804 was intended for juridical instances. A Neo-Greek manuscript of 1820 entitled Νέος 'Αρμενόπουλος (The New Harmenopoulos) trying to adapt the Hexabiblos to the needs of Moldavian judiciary instances is kept in the State Archives of Yassy [105].

Thus, the Byzantine law based on nomocanons, legislative collections and juridical handbooks was the basis of Rumanian codes of the 17th century and of Prince's legislations of the 18th century and of the beginning of the 19th century. The law of codes competed with that of the consuetudinary rules based on juridical customs, also with that of the prince's law based on normative charters. In this competition the law of codes was used either under the name of "Book of Learning" (Carte de învăţătură) appearing in the title of the Code of Moldavia of 1646, or under the name of "Guide to the Law" (Îndreptarea Legii), appearing in the title of the Code of Wallachia of 1652, or also with the characteristic "Guiding Book" (Cartea de îndreptare) existing in the epilogue of the Code of Eustratie of 1632. The epithets of "learning" and "guiding" recall the advisory and exhortative nature of legislations in

---

[102] The Rumanian translation of Harmenopoulos' Hexabiblos inscribed under the figures 431 7 and 5282 in the Library of the Academy of the R.P.R.

[103] *Manualul legilor sau aşa-numitele cele şase cărţi, adunat de pretutindeni şi prescurtat de ... Constantin Harmenopulos*, translated by Ion Peretz, Bucharest, 1921.

[104] Q.v. the important book of judgement of the divan of Moldavia in 1773, published by C. Istrate, *Ştiri noi despre comerţul de tranzit prin Moldova în a doua jumătate a secolului al XVIII-lea*, in the periodical publication of the Yassy branch of the Academy of the R.P.R. entitled « Studii şi cercetări ştiinţifice », XI, 1960, pp. 246–254.

[105] Gh. Cronţ, *Exabiblul lui Armenopol* (Harmenopoulos' Hexabiblos), in « Studii », XVI, 1963, 4, pp. 817–841.

the period of feudalization of the Byzantine society, characterized by the weakening of state authority and by the accumulation of laws.

A similar meaning is that of the Greek words νομοκάνων (nomocanon) and πρόχειρον (prochiron) used for entitling the collections of nomocanons and of the Byzantine juridical handbooks [106]. The nature of this law is linked to the conception of the feudal society as concerns the operativity of this law. Considering that social stratification was the work of divinity, feudals thought that their law had the nature of an eternal doctrine and then tried to use their laws as if they were the expression of those doctrines. Repressive stipulations used by the feudals in order to maintain their class domination were proclaimed as advices and teachings based on eternal principles.

The reception of the Byzantine law was one of the ways used by the Rumanian states for the formation of a written law; it has progressive stages determined by the objective necessities of feudal society. Nomocanons were first used through the agency of the Church, which was a fundamental institution in feudal states. Nomocanons were based on the idea that any established authority and any legislation were of divine origin and as such had an eternal nature. Later on, the monarchy of the Rumanian states based itself on this conception in its fight against feudal morcellement, trying to use the Byzantine law as a law with universal character. The reception by the consuetudinary way was gradually replaced with the reception by official promulgations. The codes of the 17th century, essentially comprised nomocanons and Byzantine legislations, directly or indirectly confirmed by feudal monarchs and thus adopted as constitutive parts of the written law of the feudal states.

In the 18th century, the Byzantine law was considered as a kind of written reason; the Byzantine sources were selected and became constituent elements of the Prince's law. At the end of the 18th century and the beginning of the 19th, Greek-Rumanian codes were essentially based on Byzantine sources, also including stipulations which could express juridical relations proper to the period of the Phanariot reigns. In the period in which the capitalist relations began to appear, the Rumanian states

[106] A law in Slavonic version, dating from 1652 and belonging to the Bistritza monastery of Wallachia, gave that translation: "The book called nomocanon in Greek, must be read Guide to the law". Slavonic text is to be found in Ion Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, vol. II. part. I, Bucharest, 1928, p. 208. In the epilogue of the "Selected Law" (*Pravila Aleasă*) of 1632, Eustratie Logofătul characterized his work as a "Guide-book". Q.v. the manuscript under the figure 41 in the Library of the Cluj Branch of the Academy of the R.P.R.

became instruments for provisioning the Turks, administration and justice were used for the benefit of the Prince and the Greek-Rumanian boyards, the legislators inserted in the codes juridical provisions used as a ground for increasing the servitude of the peasants. Thus, at different periods of medieval history, the Byzantine law was used for translating into fact juridical relations appeared in the Rumanian society.

The use of Byzantine juridical sources reflected the assimilating capacities of the Rumanian society. The reception of these sources did not mean only their material utilisation; juridical Byzantine sources were not used as simple borrowings, but adapted and assimilated in a creative manner. The introduction of the Byzantine law in the Rumanian Principalities should be appreciated dialectically, taking into account the fact that borrowings and influences are not active and give no results if only they are necessary, if social conditions claim for them and if society assimilates them. We consider the Byzantine sources of the old Rumanian law not only from the standpoint of their value, as highly reputed works which caught the attention of the ruling classes of the Rumanian Principalities, but also, especially, from the point of view of the Rumanian society's receptivity for those works, of social necessities conditioning their reception and of their inclusion in the written law of the Rumanian feudal states. Rumanian law in the Middle Ages was not an annex of the Byzantine law, but it assimilated parts of the Byzantine law in order to express juridical relations, proper to the Rumanian society.

Nomocanons used in the Rumanian Principalities, legislative collections and handbooks of Byzantine law had some prefaces and historico-juridical introductions which were partially used in the prefaces of the Rumanian codes. These prefaces and introductions reflected the stage of knowledge in the field of law of the Rumanian society. They facilitated the formation of political and juridical ideology, proper to the feudal states.

According to the social and political ideas on which these codes were based, social stratification existing in the Rumanian states was considered as having a sacred nature. The same ideas were also mirrored in the monuments of law regarding the society of the Byzantine Empire. Sovereignty was considered a divine right. Property was a natural right and the natural right was an element of divine right. Social order had to be defended as an act of the divine will. Codes were based on the "Godlike law" (legea dumnezeiască), they circulated in a milieu of initiates, especially clergymen. The laicization of law was a strenuous historical process,

not yet over in the period of feudalism disintegration. These ideas integrated the Rumanian society of the Middle Ages in the culture of the feudal society of Europe, having, roughly speaking, the same political and juridical ideology.

Byzantine juridical regulations were broader, especially as regards family and religious institutions. By their use of Byzantine sources, the Rumanian Principalities placed themselves in the framework of the culture common to the peoples of South-Eastern Europe, since these sources were used, partially or as a whole, by all Balkan peoples. The reception of Byzantine law had also the significance of integrating the Rumanian society in the cultural community of Balkan peoples.

DER SÜDHANDEL IN DEN ZOLLRECHNUNGEN VON SIBIU (HERMANNSTADT) IM 16. JAHRHUNDERT

von S. GOLDENBERG

Im Mittelalter lagen die Städte in Siebenbürgen an wichtigen Handelsstraßen, die zu Lande West- und Mitteleuropa mit der Balkanhalbinsel, der Küste des Schwarzen Meeres und der Levante verbanden. Auf diesen Verkehrsadern des Westens, die über Wien und — bis zum Jahre 1541 — über Ofen und aus dem Nordwesten über Krakau und Kaschau kamen, wurde die transsilvanische Kundschaft mit Waren aus den Niederlanden, aus Italien, vom Rhein, aus Wien, Polen oder Böhmen versorgt; einige brachte man direkt, andere im Durchgangsverkehr durch Mitteleuropa. Das Transithandelsnetz im Süden stellte gleichzeitig die Verbindung zu den Quellen morgenländischer und dem Absatzgebiet abendländischer Waren oder den eigenen handwerklichen Erzeugnissen her.

Die günstige geographische Lage von Sibiu (Hermannstadt) an einer kräftigen Verkehrsader für den Transithandel nach der Balkanhalbinsel hat ohne Zweifel den wirtschaftlichen Aufschwung, den diese Stadt schon im 15. Jahrhundert genommen hatte, gefördert. Für ihre Handelslage waren die Beziehungen zur Walachei bestimmend, die sich nach der Gründung des feudalen Staates in diesem Gebiete festigten.

Die Stadt unterhielt einen ständigen Verkehr mit den Händlern und Käufern aus der Walachei und dem Süden der Donau. Sie brachten Erzeugnisse des Morgenlandes, „*türkische Waren*", dann handwerkliche Erzeugnisse und Rohstoffe aus der Walachei nach Transsilvanien. In Sibiu verkaufte man, besonders in der ersten Hälfte des Jahrhunderts, Handelsartikel aus dem Abendland oder aus Transsilvanien, die die rumänischen

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, 3—4. p. 385—421, BUCAREST, 1964

Kaufleute in der Walachei oder im Süden der Donau [1] absetzten. Im Rahmen dieses Verkehrs gelang es Sibiu, sich durch die Einführung des Stapelrechtes und der Einrichtung eines Zollamtes für den Zwanzigsten (*vigesima*) eine vorteilhafte Lage zu sichern. Die Regelung des Warenverkehrs gab dem Handel einen offiziellen Charakter, der sich im Wortlaut der städtischen Verordnungen, im Stapelrecht und in der laufenden Zollpraxis ausbildete.

In dieser Zeit war wie das Stapelrecht (*ius stapulae*), das zum Verkauf eingeführter Waren unter gewissen Bedingungen verpflichtete, auch das Zollprivileg ein königliches Regal, das an physische oder öffentliche Personen konzessioniert oder, besser gesagt, verpachtet wurde. Aus diesem Grunde bedeutet auch der Zwanzigste von Sibiu im 16. Jahrhundert ein Zugeständnis der Zentralgewalt kraft einer eingebürgerten Gewohnheit und einer geleisteten Taxe. Der Hermannstädter Zoll wurde im 16. Jahrhundert am Turnu Roşu (Rotenturm = *Rubea turris*) und in Tălmaci (Talmesch) eingehoben. Die Waren, die in Richtung Sibiu durch die Zollschranken kamen, trug man in Rechnungsbücher ein [2].

Die Zollrechnungen von Sibiu enthalten die Einnahmen des Zollamtes von Turnu Roşu oder Tălmaci, die Einnahmen und Ausgaben für den Unterhalt der Zollstätte, die Gehälter des Personals, die Schulden (*sigilares*) einzelner Personen dem Amt gegenüber und andere Ausgaben. Die Ein- und Ausgänge sind manchmal in zeitlicher Folge, nach Tagen vermerkt, manchmal bloß die Wareneingänge. In einigen Rechnungsbüchern wird das Einhebungsdatum der Zwanzigstgebühren, der Name des Händlers oder des Taxenzahlers vermerkt; in den meisten Rechnungsbüchern stehen die Herkunft, die Art der Waren, oft auch die Menge oder Einheit der Taxierung und der Preis der Ware. Die Summe der Zwanzigstgebühr wird immer angegeben. Die Zwanzigstrechnungen erwecken den Eindruck trockener Daten ; sie sind es nur scheinbar, denn einmal zum Leben erweckt beginnen die Zahlen und die darin enthaltenen Angaben zu sprechen und fördern einen Reichtum an Informationen zutage, die für die Wirtschaftsgeschichte, die bis vor kurzem ganz vernachläßigt wurde, eine außergewöhnliche Bedeutung haben [3]. Die Zollrechnungen von Sibiu bleiben die Haupt- und fast einzige Quelle aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts — die aus Braşov (Kronstadt) sind verlorengegangen — für das

[1] Vgl. G. Gündisch, *Der Hermannstädter Aufstand des Jahres 1556*, in *Forschungen zur Volks- und Landeskunde*, 1, 1959, S. 85–86.

[2] Über die Frage der Vigesimaleinrichtung in Sibiu vgl. S. Goldenberg *Sistemul vamal (vigesimal) al Sibiului în sec. XVI.*, in Hs.

[3] Die ersten gründlichen Untersuchungen der Rechnungsbücher von Braşov und Cluj und eines Bandes aus Sibiu, aus dem Jahre 1500, unternahmen R. Manolescu u. S. Goldenberg.

Studium des starken Transitverkehrs von morgenländischen Waren aus dem Süden der Donau, aus der Region des Schwarzen Meeres und aus dem Orient nach Transsilvanien, eine sichere, wenn auch indirekte Quelle von Nachrichten über den durch die Walachei betriebenen Handel mit diesen Gebieten in der genannten Epoche und über den Handel mit der Walachei selbst.

In Sibiu sind 22 Bücher mit Zwanzigstrechnungen erhalten geblieben, davon nur zwei für die Zeit von 1500—1537 [4]. Die Rechnungsbücher unterscheiden sich voneinander. Während das Rechnungsbuch aus dem Jahre 1500 die Ausfuhr von Erzeugnissen aus der Walachei nach Sibiu, die Einfuhr von Waren in die Walachei und den Transit von speziell orientalischen Waren durch die Walachei nach Transsilvanien widerspiegelt, verzeichnen die anderen Bücher — mit wenigen Ausnahmen — fast ausschließlich den Import von orientalischen (türkischen) Waren, die von levantinischen und rumänischen Kaufleuten gebracht werden, und einige handwerkliche Erzeugnisse aus der Walachei. Die Tatsache, daß Kaufleute aus Transsilvanien seltener auftreten, läßt sich sowohl durch das wesentliche Wachstum der Wareneinfuhr nach Sibiu, besonders in der Zeit des Fürstentums, als auch durch die Tatsache erklären, daß die für die Walachei bestimmten Waren in Sibiu gekauft und folglich mit keiner Taxe belegt wurden, oder in dem Umstand finden, daß sie, von Hermannstädter oder transsilvanischen Kaufleuten gefrachtet, in der Walachei, in Cîineni, mit einer Abgabe belegt wurden. So betrachtet, spiegeln die Zollbücher aus Sibiu aus dem 16. Jahrhundert nicht das *ganze* Handelsvolumen zwischen Sibiu und dem Nachbarland wider.

Die Preisbewegung in den rumänischen Ländern im 16. Jahrhundert will in der Geschichtsforschung besonders beachtet werden: sie spiegelt die allgemeine Wirtschaftsentwicklung wider und stellt ein bestimmendes Element beim Studium der Lebensbedingungen aller sozialen Schichten dar; sie fällt *grosso modo* mit der „Revolution der Preise" in Mittel- und Westeuropa zusammen und kann somit in einen größeren, europäischen Zusammenhang gestellt werden. Die Zollbücher bilden auch in dieser Hinsicht eine wertvolle Quelle, weil in ihnen nicht

[4] Bei der Untersuchung des Handels zwischen Sibiu und der Walachei mit levantinischen Waren und anderen haben wir die Rechnungen aus dem Jahre 1500 benutzt (*Rechnungen aus dem Archiv der Stadt Hermannstadt u. der sächsischen Nation*, I, Hermannstadt, 1880, S. 270—301) und die unveröffentlichten Rechnungen aus den Jahren: 1537 (Nr. 15), 1540 (Nr. 17), 1541 (Nr. 18), 1542 (Nr. 19), 1543 (Nr. 20), 1546 (Nr. 21), 1550 (Nr. 22), 1553 (Nr. 23), 1554 (Nr. 24), 1559 (Nr. 25), 1578 (Nr. 26), 1579 (Nr. 27), 1583 (Nr. 28), 1585 (Nr. 29), 1587 (Nr. 30), 1588 (Nr. 31), 1591 (Nr. 32), 1593 (Nr. 33), 1594 (Nr. 35), 1597 (Nr. 36), und 1600 (Nr. 37), Zwanzigst-u. Dreißigst-Rechnungen, Staatsarchiv Sibiu.

nur die entrichteten Zollgebühren für die transportierten Waren, sondern auch der Preis einer Einheit der betreffenden Ware nicht selten vermerkt werden.

Nun erhebt sich die Frage, in welchem Maße die vom Zollamt eingehobene Taxe den *realen* oder den *zollmäßigen* Handelswert der gefuhrwerkten Waren darstellt. Kann man wohl in allen Fällen den Zwanzigsten als ein $\frac{1}{20}$ (5%) des *realen* Preises der verzollten Waren betrachten und auf dieser Grundlage den Realwert des Handelsobjektes berechnen? Die Beantwortung dieser Frage fällt besonders schwer, weil von diesem einzigen Kriterium die Errechnung des Wertes der Waren abhängt, die in dem betrachteten Jahrhundert zwischen Sibiu über die Walachei mit dem Süden und mit der Walachei gehandelt wurden.

In einer Reihe von Fällen stellt der Zwanzigste wirklich den zwanzigsten Teil $\left(\frac{1}{20}\right)$ des mittleren Marktwertes des verzollten Objektes dar. Es gibt aber auch nicht weniger Fälle, wo eine andere Lage vorhanden ist, wo die Verzollung nach einer mittleren oder abgerundeten Zahl vorgenommen wurde und sich manchmal von dem Resultat unterscheidet, den die Berechnung des Zwanzigsten als des zwanzigsten Teiles $\left(\frac{1}{20}\right)$ des Warenwertes ergeben hätte. Einige Beispiele aus den Rechnungen des Jahres 1500 : Der bekannte Händler Dumitru Dragotă, der in den Rechnungen oft genannt wird, bringt 46 Schweine nach Sibiu und entrichtet für jedes Schwein eine Gebühr von 40 Denar, unangesehen der unterschiedlichen Preise, die er auf dem Hermannstädter Markt für die einzelnen Schweine erzielen wird [5]. Derselbe Mann zahlt in Waren von 37 Stück Halbatlas — 2 Stück, von 220 Stück Bogassia — 12 Stück, von 55 Zentner Pfeffer — 2,5 Zentner und von 16 Stück Kamokath — 1 Stück [6]. Grigore aus Argeş bezahlt für Waren im Werte von 944,5 Fl. 44 Fl. Zwanzigstgebühr [7]. Doch liegt in diesen Fällen die Zahl der entrichteten Waren unter dem Zwanzigstel ihrer Gesamtmenge. Demselben Dragotă werden für einen Warenwert von 2 025 Fl. nicht 101 Fl. 20 Denar an Zwanzigstgebühren abgenommen, sondern nur 95 Fl. [8]. Ioan aus Rîmnic entrichtet für 2,5 Centner Wachs einen Zoll von 1,45 Fl. und nicht von

[5] *Rechnungen...*, S. 272;
[6] *Ebenda,* S. 306. Bogassia war ein feines Baumwollgewebe, Kamokath ein Seidengewebe aus Damaskus.
[7] *Ebenda,* S. 285.
[8] *Ebenda,* S. 288.

1,50 Fl. [9]; dafür entgeltet Grigore aus Rîmnic für 5 Liter (lytter) jüdische Seide (*sericum iudaicum*), — der Preis für 1 Liter wird in demselben Verzeichnis mit 1 Fl. angegeben —, 0,31 Fl. was im Falle einer Taxe von $\frac{1}{20}$ nicht 5, sondern 6,20 Liter entspräche [10]. Zu einem gegebenen Zeitpunkt des Jahres 1552 werden die Kriterien für die Einhebung der Zwanzigstgebühr in Sibiu festgesetzt; es wird bestimmt, daß

für 1 Pferd	12 Denar,
für 1 Ochsen	10 Denar,
für 100 Schweine	1 Schwein,
für eine Last Wels	16 Denar,
für 100 lange Gewebstücke *(gyolcs)*	4 Stück,
für 100 Pfund Seide	3 Pfund,
für 100 Ellen Taft	3 Ellen,
für 1 Zentner Pfeffer	6 Pfund usw. entrichtet werden.

In denselben Anweisungen wird verfügt: „Von den anderen Waren soll beim Zählen immer der zwanzigste Teil genommen werden”.[11] Damit ist der Mangel eines einheitlichen Kriteriums für alle Fälle der Verzollung von neuem bestätigt. Manchmal wurde $\frac{1}{20}$, ein andermal $\frac{1}{25}$, das nächstemal $\frac{1}{33}$ oder „nach Einvernehmen”, wie dieselbe Vorschrift bemerkt, eingehoben. Aus dieser Tatsache ergibt sich die Notwendigkeit, in die Preisberechnung auf Grund der Zollbücher einen Wahrscheinlichkeitskoeffizienten einzusetzen, denn die Summen des Zwanzigsten mit 20 multipliziert gibt nur den Zollwert an, der sich dem realen Wert der Waren, die in den Handel gelangen, mehr oder weniger nähert. Dieser Umstand muß bei der Berechnung des Gesamtwertes des Handels mit levantinischen Waren zwischen der Walachei und Sibiu beachtet werden.

Die Summe des Zwanzigsten ist aus leicht verständlichen Gründen in jedem Rechnungsbuch verschieden. Die Handelsbeziehungen standen oft unter dem Einfluß der Politik und wurden vom Friedens- oder Kriegszustand, von den Übereinkommen des Hermannstädter Magistrats mit den Fürsten der Walachei, vom Überfluß oder Warenmangel auf dem Markt bedingt.

---

[9] *Ebenda*, S. 272.
[10] *Ebenda*, S. 285.
[11] J. Chr. von Engel, *Geschichte des Ungrischen Reiches und seiner Nebenländer*, III, Halle, 1801, S. 37—38 (Dok. vom 27. März 1552).

Die Angaben über die Einnahmen an Zwanzigstgebühren (*percepta*) in den Rechnungen von Sibiu, die in dem Archiv aufbewahrt werden, zeigen folgendes Bild :

Jahr	Einnahmen	Zollwert
1500	969,64 Fl.	21 500 Fl. [12]
1537	938,08 Fl.	18 766 Fl.
1540	1 101,14 Fl.	22 020 Fl.
1541	1 384,00 Fl.	27 680 Fl.
1546	1 737,71 Fl.	34 754 Fl.
1550	1 930,00 Fl.	38 600 Fl.
1553	3 653,73 Fl.	73 074 Fl.
1578	1 198,38 Fl.	23 960 Fl.
1579	1 448,78 Fl.	28 975 Fl.
1583	1 502,09 Fl.	30 040 Fl.
1585	1 585,29 Fl.	31 705 Fl.
1587	1 332,00 Fl.	26 640 Fl.
1588	1 660,10 Fl.	33 202 Fl.
1591	1 510,18 Fl.	30 203 Fl.
1593	2 143,23 Fl.	42 864 Fl.
1597	2 214,50 Fl.	44 280 Fl.
1600	2 627,30 Fl.	52 546 Fl.
	Gesamtsumme :	580 809 Fl.

Aus der Tabelle ist zu entnehmen, daß der offizielle Handelswert in diesem Jahrhundert schwankt, ohne jedoch allzu große Unterschiede aufzuweisen. Die höchsten Einnahmen sind um die Jahrhundertmitte zu verzeichnen, während sie zu seinem Beginn geringer sind. Das Maximum des ungefähren Zollwertes der gefuhrwerkten Waren erscheint im Jahre 1553 und beträgt ungefähr 73 074 Fl., das Minimum von etwa 18 766 Fl. im Jahre 1537. Wenn man die Zolleinnahmen der 17 Jahre zusammenzählt, die die Rechnungsbücher ausweisen, so ergibt das etwa eine Summe von 580 809 Fl. ; sie stellt den offiziellen und ungefähren Zollwert des Handels zwischen der Walachei und Sibiu in 17 Jahren dar. Doch befinden sich diese Angaben, wie schon erwähnt, unter dem Stand des wirklichen Handelsverkehrs. Wenn sie angenommenermaßen den ganzen Warenumlauf in der genannten Periode widerspiegelten so steigt auch dann der ungefähre mittlere Zollwert der gehandelten Waren während der 17 Jahre, die in den Rechnungen vermerkt sind, auf etwa 37 600 Fl. jährlich. Betrachtete

[12] Für dieses Jahr wurden die Zahlen aus R. Manolescu, *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Sibiul la începutul veacului al XVI-lea*, în „Analele Univ. București", seria Șt. sociale, Istorie, 5, 1956, passim, entnommen.

man diese Summe als den mittleren Zolljahreswert des Südhandels von Sibiu — obwohl diese Summe in der Regel, ausgenommen das Jahr 1500, wofür die Angaben vorhanden sind, bloß einen Teil dieses Handels, und zwar die Einfuhr von sogenannten *türkischen* Waren aus der Walachei nach Hermannstadt darstellen —, so würde auch dann der offizielle Zollverkehrswert im 16. Jahrhundert, also für eine Zeit von 100 Jahren, die Summe von 3 200 000 Fl. übersteigen! Nähme man einen Fehlerkoeffizienten in Kauf, so entspräche die Schätzung des offiziellen Wertes des fast nur in einer Richtung, von Süden nach Sibiu, sich vollziehenden Handelsverkehrs zwischen der transsilvanischen Stadt und dem benachbarten Land mit etwa 3 000 000 Fl. (also fast 10 Tonnen Gold) der Wirklichkeit voll und ganz. Diese Annahme wird von den Zahlen gestützt, die die Einnahmen des Magistrats von Sibiu aus dem Zwanzigsten der Stadt widerspiegeln. Sie sind geringer als die Vigesimaleinnahmen, was übrigens seine Erklärung in den Ausgaben für die Unterhaltung des Zollamtes und für andere Zwecke findet, die aus den eingehobenen Geldern bestritten wurden. Die Liste dieser Einnahmen unterscheidet sich nicht wesentlich von den Beträgen, die die Zwanzigstrechnungen ausweisen, und zwar dort wo beide gleichzeitig erscheinen und verglichen werden können. Es handelt sich besonders um die Jahre 1536—1569, also grade um eine Zeitspanne, die in den Rechnungen manchmal weniger hervortritt.

Jahr	Einnahmen des Magistrats	Zollwert
1536	487,70 Fl.	9 754 Fl.
1537	667,35 Fl.	13 357 Fl.
1538	725,18 Fl.	14 503 Fl.
1539	769,51 Fl.	15 390 Fl.
1540	997,00 Fl.	18 940 Fl.
1541	1 142,68 Fl.	22 853 Fl.
1542	1 216,40 Fl.	24 328 Fl.
1543	1 532,73 Fl.	30 654 Fl.
1544	1 090,56 Fl.	21 811 Fl.
1545	1 535,34 Fl.	30 706 Fl.
1546	1 138,61 Fl.	22 772 Fl.
1547	*„Civitas Cibiniensis vigesimam in arenda habere non potuit in hoc anno".*	
1548	1 497,62 Fl.	29 952 Fl.
1549	2 100,90 Fl.	42 018 Fl.
1550	1 857,15 Fl.	27 143 Fl.
1551	85,39 Fl.	170,78 Fl.
1554	3 500,00 Fl.	70 000 Fl.

Jahr	Einnahmen des Magistrats	Zollwert
1554	500,00 Fl.	10 000 Fl.
1554	700,00 Fl.	14 000 Fl.
1555	1 400,00 Fl.	28 000 Fl.
1555	500,00 Fl.	10 000 Fl.
1556	700,00 Fl.	14 000 Fl.
1556	700,00 Fl.	14 000 Fl.
1557	975,00 Fl.	19 500 Fl.
1558	1 130,14 Fl.	22 602 Fl.
1559	1/2 vom Zwanzigsten	
	685,00 Fl.	27 400 Fl.
1559	716,98 Fl.	21 339 Fl.
1560	2 093,48 Fl.	41 869 Fl.
1561	2 668,17 Fl.	53 363 Fl.
1563	2 051,88 Fl.	41 037 Fl.
1567	1 617,91 Fl.	32 358 Fl.
1569	1 158,24 Fl.	23 164 Fl. [13]

Vergleicht man die Beträge der Zollrechnungen, die die gesamten Einnahmen darstellen, mit den Einkünften des Hermannstädter Magistrats aus dem Zwanzigsten, wo die Jahre einen solchen Vergleich erlauben, so ergibt sich folgendes Bild :

Jahr	Summe aus den Rechnungen	Einkünfte des Magistrats aus dem Zwanzigsten
1537	938,08 Fl.	667,35 Fl.
1540	1 101,14 Fl.	997,00 Fl.
1541	1 384,00 Fl.	1 142,68 Fl.
1546	1 737,71 Fl.	1 138,61 Fl.
1550	1 930,00 Fl.	1 857,15 Fl.

Die Gesamtsumme der Einnahmen aus 31 Jahren beliefe sich auf etwa 766 980 Fl., das Jahresmittel derselben Zeitspanne auf etwa 24 740 Fl. Wir wiederholen : dieses sind nur Annäherungswerte, weil in den Handelswert auch die Beteiligung der Hermannstädter am Handel aufgenommen werden müßte, dazu der Handel der Handwerker mit ihren eigenen Erzeug-

[13] Vgl. *Regestum super vigesimam Cibiniensem et pecuniam civitatis Cibiniensis*, in „Konsularrechnung", V, 1536—1570, Nr. 51, passim, Staatsarchiv Sibiu.

nissen auf dem Rücken oder auf Packsätteln, der unerlaubte Handel. Der Wert dieser Handelsformen kann natürlich nicht geschätzt werden.

Die Analyse der Zollrechnungen von Sibiu im 16. Jahrhundert läßt jedoch auch einen anderen Schluß zu. Die urkundlichen Daten entkräften die landläufige Meinung, die Befestigung der ottomanischen Herrschaft hätte eine Verlangsamung des Handels mit einigen Handelsstädten am Karpatengürtel zur Folge gehabt. Während sich der ungefähre Zollwert des *gesamten* Handels (Import, Export, Transit) zwischen Sibiu und der Walachei im Jahre 1500 auf etwa 21 500 Fl. beziffert, ist er im Zolljahr 1553—54 fast viermal größer und doppelt so hoch in den Jahren 1578—1600 als der Handelswert im Jahre 1500. Diese Zahlen beziehen sich auf einen Handelsverkehr, der sich vorwiegend *in einer Richtung* abwickelt, im Import von *levantinischen* und rumänischen Waren nach Sibiu; sie schließen den Exporthandel von Sibiu in die Walachei nicht ein, der in den Rechnungen nicht vorkommt.

Im 16. Jahrhundert verfügte Sibiu bloß über einen Weg, auf dem es dauernde Handelsbeziehungen mit der Walachei und dem Süden der Donau unterhalten konnte. Es war der natürliche Weg durch das Alttal, der auch heute befahren wird, mit den Zöllen am Turnu Roşu, in Tălmaci und Cîineni (Genune) [14]. Man überquerte den Alt bei Cîineni und gelangte von dort nach Rîmnicul Vîlcea, dem ersten und bedeutendsten Halteplatz im Handelsverkehr zwischen der Walachei und Sibiu; von dort aus ging es über Craiova zur Furt von Widin oder nach Slatina zur Donaufurt von Nikopol [15]. Zwei Faktoren beeinflußten die Reisen der Kaufleute von Sibiu in die Walachei und der dortigen Kaufleute von der Balkanhalbinsel nach Sibiu. Der erste Faktor war organisatorischer Natur und betraf die Tage der Wochen- und Jahrmärkte in Sibiu; den zweiten Faktor bestimmte die Natur und betraf den Fahrweg, den Überschwemmungen und Schneeschmelze manchmal unbenützbar machten. Verfolgt man in den Zollrechnungen von Sibiu die Zahl der Transporte nach Tagen und Monaten, so stellt man im Mai die meisten Eintragungen fest. Es folgen in absteigender Linie die Monate März, Juni, Juli und Januar. Im August und September, mitten in den landwirtschaftlichen Arbeiten, war die Zahl der Fuhren geringer. Die schwächsten Kontakte fallen in den Oktober mit der kleinsten Durchschnittszahl an Transporten; im Dezember beginnen sich die Beziehungen wieder zu beleben. Diese Bewegung der

---

[14] Şt. Meteş, *Relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti cu Ardealul pînă în veacul al XVIII-lea*, Sighişoara, 1920, S. 21—22.
[15] *Ebenda*, S. 23—24.

Anzahl der Transporte nach Monaten und Jahren an der Zollstation Sibiu veranschaulicht folgende Aufstellung.

Jahre	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII
1500	2	2	3	2	4	4	5	2	1	5	5	4
1540	2	5	4	5	6	3	3	1	2	1	4	6
1550	2	2	3	1	9	—	1	—	2	1	—	3
1578	2	—	4	3	4	4	6	2	4	—	3	4
1579	4	2	6	3	2	7	5	—	2	2	—	3
1587	4	4	2	4	8	3	3	2	1	1	2	2
1593	8	3	5	4	6	4	4	7	4	1	2	4
1597	6	3	8	3	6	5	5	4	2	1	2	2
1600	3	6	1	4	3	5	2	2	5	—	2	2
Insgesamt	33	27	36	29	48	35	34	20	23	12	20	30

Die große Zahl der Jahrmärkte, die in Sibiu zu allen Jahreszeiten abgehalten wurden, ermöglichten den Händlern aus der Walachei und dem Balkan während des ganzen Jahres einen fast ständigen und ununterbrochenen Aufenthalt in diesem Emporium.

Der Handel von Sibiu mit der Walachei und der Balkanhalbinsel im 16. Jahrhundert kann, auf Grund der Untersuchung der Zollrechnungen, zeitlich in zwei unterschiedliche Perioden eingeteilt werden. Die erste umfaßte die ersten Jahrzehnte der Epoche und wird durch ausgedehnte Beziehungen zur Walachei, aber auch zu Mittel- und Westeuropa gekennzeichnet. In der zweiten herrscht ein reger Handelsverkehr mit der Walachei und über die Walachei mit den dem Ottomanischen Reich unterworfenen Ländern vor; sie nimmt auf Grund der Zollrechnungen das Aussehen eines Handels in einer Richtung an, der Einfuhr und des Transits von „*türkischen Waren.*"

Wie erwähnt, beziehen sich die Zwanzigstrechnungen von Sibiu die ab 1537 erhalten sind, vorwiegend auf den Handel mit morgenländischen Waren; deshalb geben sie keine Gesamtübersicht über den ganzen Südhandel der Stadt. Wenn in den Zollrechnungen nach 1537 selten Waren aus dem Westen, aber fast ausschließlich morgenländische Erzeugnisse oder einige Artikel aus der Walachei vorkommen, bedeutet das nicht, daß Sibiu keinen solchen Warenexport betrieben hätte. Er war wahrscheinlich von geringerem Ausmaß, und jetzt hing Sibiu — mit Ausnahme der eigenen gewerblichen Erzeugnisse — was den Warenimport aus der Levante betrifft, von der Walachei und über diese von der Balkanhalbinsel ab.

Der Grund dafür liegt nicht ausschließlich in der Verlegung der Handelsachse vom Mittelmeer zum Atlantischen Ozean, in der Veränderung des Handels, als man Wege aufließ und andere benutzte. Die Ursache liegt zweifelsohne bei den Ottomanen, die ihre Herrschaft in den rumänischen Ländern befestigten und Transsilvanien in ein autonomes, aber dem türkischen Imperium tributpflichtiges Fürstentum umwandelten. Bei ihrem Vormarsch nach Mitteleuropa besetzten sie die Handelswege, ihr Herrschaftsystem erschwerte die Handelsbeziehungen. Von nun an treibt die Walachei vorwiegend Handel mit und durch das Osmanische Reich und ihre Verbindungen mit Mitteleuropa und über dieses mit dem Westen sind nicht mehr so eng wie früher. Sibiu, nun noch entfernter von den neuen Handelswegen, die nach Wien oder Krakau führten, verliert an Boden und sieht sich genötigt, sich mit Transithandel von levantinischen Waren abzugeben und nur teilweise mit dem zu rechnen, was die griechischen, rumänischen, jüdischen, italienischen oder armenischen Kaufleute aus dem Süden brachten.

Die politischen Ereignisse im 3. Jahrzehnt des 16. Jahrhunderts gingen nicht vorbei, ohne ihre Spuren in den Handelsabkommen mit dem Westen zurückzulassen. Die Niederlage von Mohács (1526) und die Kämpfe zwischen Zápolyai und Ferdinand I. wirkten sich auf den Handel unheilvoll aus. Das geht auch aus einem Bericht über die Salzförderung in Transsilvanien hervor, den Hans Dernschwam, der Faktor der Fugger, im Jahre 1528 abfaßte. Er schreibt: „In gancz Siebenburgen ist kein gwand zu bekhomeu" [16]. Außerdem erhellt es aus dem Interesse, das in Wien der bekannte transsilvanische Kaufmann Petrus Haller zeigt, dem sein Sohn aus Sibiu über die morgenländischen Waren, welche Griechen und Rumänen aus der Walachei bringen, und besonders über Safran Kunde gibt [17]. Beide Nachrichten sprechen für die Bedeutung der Handelsbeziehungen, von Sibiu mit der Walachei und über die Walachei mit der Levante. Sie lassen die Annahme zu, daß die großen geographischen Entdeckungen sich in dem ersten Viertel des Jahrhunderts in den rumänischen Ländern noch nicht entscheidend ausgewirkt hatten.

Das Handelsobjekt vom Anfang des 16. Jahrhunderts wird in den Hermannstädter Zwanzigstrechnungen aus dem Jahre 1500 genau bezeichnet [18]. In diesem Jahr wurden aus der Walachei nach Sibiu eingeführt: Fische, Wachs, Vieh, Felle und Pelze, eine geringe Menge an Wolle, an

[16] J. Strieder, *Ein Bericht des Fuggerschen Faktors Hans Dernschwam über den Siebenbürger Salzbergbau um 1528*, in *Ungarische Jahrbücher*, Berlin-Leipzig, 1933, 1/2, S. 265.

[17] S. Goldenberg, *Hallerii. Un capitol din istoria comerțului și a capitalului comercial din Transilvania în sec. XVI.*, in „Studii", 5, 1958, S. 86.

[18] Die Rechnungen wurden von R. Manolescu a.a.O., S. 207—260 untersucht.

Speck und Talg, also Nahrungsmittel und Naturerzeugnisse; dann eine Reihe von morgenländischen Waren, tatsächlich im Transitverkehr durch die Walachei nach Sibiu gebracht: Gewürze (Pfeffer, Safran, Gewürznelken, Ingwer, Zimt, Weihrauch; dann Reis, Feigen, Zitronen); Gewebe (Bogassia, Taft, Kamokath, Damast, Atlas, Samt, Kamelott), verschiedene Baumwollgewebe, Rohseide und Seidenwaren (*sericum baka*, *sericum iudaicum*, *sericum tabelli*), Lederartikel, Kleidung und Schuhwerk (Mäntel, Hüte, Kaftans, pelzgefütterte Kleider, Stiefel, Tücher, Gürtel) und verschiedene andere Waren: Zelte, Tapeten, Bettdecken, Handtücher, Stricke, Streitkolben usw. [19]. Dafür wurden folgende aus dem Westen oder aus Transsilvanien stammende Waren aus Sibiu eingeführt: Rohstoffe (Eisen, Stahl, Hanf), landwirtschaftliche Geräte (Sensen, Spaten, Pflugscharen, Äxte), dann Messer in großen Mengen — wahrscheinlich größtenteils tschechischer, österreichischer oder deutscher Herkunft; Tuche aus dem Westen: aus Mecheln, Maastricht (Brabant), Verona, Langwerder (Flandern), Nürnberg, Köln, Speyer, Görlitz. In den folgenden Jahren (1507 und 1509), für die wir einige Daten besitzen, kamen Tuche aus Bergamo, Breslau, Londistuch (England) und Kurznürnberger. Dann bestand die Ausfuhr in die Walachei aus zahlreichen handwerklichen Erzeugnissen, wahrscheinlich Ware aus Sibiu: Seile, Sättel, Gürtel, Schuhwerk, Hüte, Seife, Kessel, Körbe, Teller, Ledersachen und schließlich in kleinen Mengen Wein. Wahrscheinlich gingen einige Waren nach dem Süden weiter, in bulgarisches oder griechisches Gebiet, das sich unter türkischer Herrschaft befand. Vergleicht man die ungefähren Kennziffern des Export- und Transithandels aus der Walachei nach Sibiu (7 412 Fl. und 7 900 Fl.) und des Exports aus Sibiu in die Walachei (6 350 Fl.) [20], so kann man den Schluß ziehen, daß Sibiu der Walachei gegenüber zinspflichtig und die Bilanz des offiziellen Handels auf Grund der Rechnungen aus dem Jahre 1500 passiv war. Nun sind aber die Ausmaße der Geschäfte, die die Kaufleute aus Sibiu in der Walachei machten, unbekannt, weil die Rechnungen diese Tätigkeit nicht berücksichtigen. Vielleicht war sie in anderen Registern vermerkt, die verloren gegangen sind, oder geschah es, was wahrscheinlicher ist, an den Zollämtern des Nachbarlandes. Der Mangel an schriftlichen Zeugnissen bedeutet aber zweifelsohne nicht, daß ein Handel in dieser Richtung fehlte; er wird übrigens durch die Handelsprivilegien bezeugt, die die Hermannstädter Kaufleute im 16. Jahrhundert in der Walachei erhalten hatten.

---

[19] *Rechnungen*, S. 270—311 und R. Manolescu, a.a.O., S. 215—224 u. 243.
[20] R. Manolescu, a.a.O., S. 225, 236, 243.

Ab 1537 registrieren die Zwanzigstrechnungen des Archivs — wie schon gezeigt — fast ausschließlich die Waren, die aus dem Süden der Donau oder aus der Walachei nach Sibiu gebracht wurden. In den Rechnungen stehen nicht mehr die abendländischen Erzeugnisse und Waren und keine aus Transsilvanien, die den Export der Kaufleute aus Sibiu ausmachten. Für ihr Ausbleiben wurden nicht alle Gründe genannt. Sie liegen wahrscheinlich auch in den wachsenden Versorgungsschwierigkeiten von Sibiu mit abendländischen Waren, besonders in dem immer mehr erschwerten Zugang zu abendländischen Textilerzeugnissen, aber auch in dem Umschwung auf dem Gebiet der einheimischen Produktion, besonders in Transsilvanien aber auch in der Walachei, zu einer Zeit, als im Westen die Erzeugnisse guter Qualität vor einer Produktion von Geweben mittlerer oder sogar schlechter Qualität zurücktraten [21], und folglich hier der Bedarf aus der eigenen Produktion oder aus dem Import aus Mitteleuropa gedeckt werden konnte.

Um welche Art von Warenvermittlung handelt es sich in dieser zweiten Phase des Handels zwischen Sibiu und der Walachei? Das herangeführte Warensortiment ist nun mannigfaltiger und reicher. Es handelt sich fast ausschließlich um „*türkische Waren*" (*res turcales*), also morgenländische aus dem Orient, dem Ottomanischen Reich oder um Waren, die im Transitverkehr über das Imperium gebracht wurden, einschließlich Erzeugnisse aus der Walachei: Gewebe, Linnen, Seidengarn, per Liter gemessen, oder Seidenwaren, Bogassia — ein feines baumwollenes oder wollenes Material, Kamokath (*camuca*, *kamokath*) — ein seidenes Zeug, mit Goldfäden gewebt, Kamelott (*schamlot*) — ein Gewebe aus Kamelhaar, Damast (*domaslia*, *schlogerlaimbett*), dann Atlas, Halbatlas, Taft in verschiedenen Farben, roter Samt, *syndo* — ein feines Baumwollgewebe, Barchent, Goldbrokat (*nassynch*), *barntuch* (ein Leinenzeug), verschiedenes Leinen (gewöhnliches Leinen, Flanell, „serbische Leinwand", „Langleinen", „*istar*-Leinen" usw.), Tuch geringer Qualität (*abba*), dann jede Art von Tüchern (*caputergia*), von verschiedener Güte (türkische Tücher, *hawbticher*, *caputaria*, *dekeltich* usw.), Schleier, dann Mäntel (*kepenecia*), Decken, Pölster (*culcitra*), dann Beutel (*tanistra*, *turba*), Handtücher (*manutergia*), Bauernmäntel (*penule*), verschiedene Bettdecken, gelbe Safranfarbe (*zsar*), Gewebe, genannt *kanicza*, Strümpfe, Seide *ponsa*, Gürtel verschiedener Größe, aus Wolle, aus italienischer Seide usw., Zelte (*papilia*), Wollarten (*stramatur*); türkisches Garn, Kleiderschnüre, Baumwolle, blaues Garn (*wetgarren*, *arnicis*), weißes Baumwollgarn u.a.; dann Wachs (*wox*), Mohn;

[21] M. Malowist, *Un essai d'histoire comparée: Les mouvements d'expansion en Europe au XV^e et XVI^e siècles*, in „Annales E.S.C.", V, 1962, S. 923.

Färbe- und Fixmittel wie : Indigo, Safran, Alaun (*all ung*, *allawen*, *alumin*), Bleiglätte für die Töpfer (*aslett*, *eslarth*); dann Weihrauch, Feigen (*vnepasse*), Öl (in den Rechnungen manchmal unter der rumänischen Bezeichnung : *vndelenn!*), Olivenöl, Gewürze : Pfeffer, Gewürznelken, Ingwer (*sinsiberis*), Zimt (*flores muscathi*, *Mayenschörtzen*), Muskatnußöl, Muskat, Reis, Zitronen; schließlich Felle und Pelze und Erzeugnisse aus Leder : Rotleder (*karmazin*), gelber *sattyan*, aus Schafleder, türkisches Leder, Zobelpelze (*turbicza*, *czabel*), Fuchspelze, Otterpelze, Stiefel verschiedener Größe, Gurte und Riemen für Pferde, Schuhwerk aus Leder; Zügel, türkische Riemen usw. Selten (im Jahre 1550) werden Pferde und Schweine genannt.

Da man die Eintragungen nach keinem einheitlichen Prinzip vornahm, so wurde in einigen Rechnungsbüchern am Schluß der täglichen Eintragungen der eingelaufenen Waren und der Namen der Händler, die sie gebracht hatten, eine Art Bilanz gemacht. So wird in den Rechnungen aus dem Jahre 1540 ein solcher Auszug der türkischen Waren (*turkes war*) mitgeteilt :

Bogassia —	127 Fl.	80 D.	Zügel —	—	—
Damast —	51 Fl.		Gesehirriemen —	—	—
Wolle (*stramatiae*) —	17 Fl.	10 D.	Seide, gute und geringere —	—	—
Gute Tüeher —	3 Fl.	36 D.	Beutel —	—	—
Mittlere Tüeher —	1 Fl.	8 D.	Türkiselies Garn —	—	—
Geringe Tüeher —	2 Fl.	16 D.	Pfeffer —	102 Fl.	25 D.
Handtüeher —	1 Fl.	28 D.	Safran —	54 Fl.	50 D.
Mittlere Riemen	—	—	Besserer Safran —	27 Fl.	20 D.
Geringe Riemen —	5 Fl.	70 D.	Mittlerer Safran —	91 Fl.	60 D.
Pferderiemen —	3 Fl.	50 D.	Ingwer —	3 Fl.	16 D.
Sehuhwerk aus Leder und Wolle —	—	—	Muskatblüte —	1 Fl.	20 D.
			Gewürznelken —	8 Fl.	87 D.
Leinengurte —	—	—	Olivenöl —	3 Fl.	6 D.
Bauernmäntel —	—	—	Bleiglätte —	1 Fl.	50 D.
Opercula —	6 Fl.	—	Reis —	8 Fl.	32 D.
Stiefel —	—	—	Baumwolle (*bombassy*) —	6 Fl.	80 D.
Stiefeletten —	—	—	Seidengarn (*arnicz maltgorn*)	14 Fl.	28 D.
Rote Felle	—	—	Feigen (*Vnaspassas*) —	1 Fl.	50 D.

Zur Vigesimalsumme für diese Waren werden noch 612 Fl. 42 D. Inkasso für jene türkischen Waren zugerechnet, mit denen die Zwanzigstgebühr abgelöst worden war. In der Aufstellung der im Jahre 1540 eingeführten Güter steht Pfeffer an erster Stelle mit 6 222 Pfund, etwa 3 484 kg, und einem Zollwert von etwa 2 000 Fl.; dann folgt Safran mit 2 070 Pfund, etwa 1 160 kg, und einem Zollwert von etwa 3 400 Fl., außer

der Menge an Pfeffer und Safran, die an Stelle der jeweiligen Gebühr in natura entrichtet wurde. Die Anwesenheit dieser Waren ist ein Zeugnis dafür, daß der Handel mit Kolonialwaren und Spezereien in dieser Richtung weiterging trotz des Monopols der Portugiesen, das diese im Gebiet der Zufahrtswege zu den Quellen der Kolonialwaren und in Indien in den ersten beiden Jahrzehnten des 16. Jahrhunderts eingerichtet hatten. Obwohl die in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts in Sibiu eingeführte Pfeffer- und Safranmenge im Vergleich zum Jahre 1540 zurückgeht (z.B. im Jahre 1578 — 3 090 Pfund, im Jahre 1597 — 1 980 Pfund Pfeffer und 360 Pfund Safran), so werden diese Waren und andere Gewürze, Spezereien und Färbemittel noch immer aus dem Süden nach Transsilvanien, nach Sibiu gebracht.

Im Jahre 1554 wird ein anderes Einhebungs- und Registrierungssystem angewendet, und zwar teilt man die auf Vigesimalkonto entrichteten Waren nicht mehr nach der Menge der Ware ein, sondern nach dem Kriterium „*secundum suas species*". Es fallen besonders durch ihre Menge auf : die Gewebe (Bogassia, Damast, Kamelott), dann die verschiedenen Arten von Seide, Zelte, Mäntel. Von Gewürzen wurde in diesem Jahre an Pfeffer allein 940 kg eingeführt [22].

Die Wolle bildete ebenfalls einen wichtigen Artikel im Balkanhandel der Städte Sibiu und Braşov [23]. Im letzten Jahrzehnt des Jahrhunderts wurde auch in Sibiu die Tucherzeugung mit Hilfe florentiner Fachleute eingeführt [24]. Aus den Rechnungen geht hervor, daß nur im Jahre 1597 Parl Gewandmacher, Andrei aus Rîmnic, Dina und Onza aus Braşov, Harta aus Piteşti und Cristea aus Tălmaci Wolle für die Hermannstädter Tuchweberei eingeführt haben, wofür sie an Zwanzigstgebühren 231 Fl., 50 D entrichteten, was einem Zollwert der Wolle von 4 630 Fl. entspricht ! Diese bessere Wolle, die für die Erzeugung von Hermannstädter Tuchen bestimmt war, stammte gewöhnlich aus dem Süden der Donau, aus Bulgarien [25], wo der Höchstpreis für die Wollsträhne 3 accé betrug [26].

Aus dem Studium der Zwanzigstrechnungen ergibt sich, daß nach d.J. 1537 nicht nur morgenländische Waren eingeführt worden sind, darunter die traditionellen in größeren oder kleineren Mengen, sondern

---

[22] 14 Zentner, 1 Zentner — 120 Pfund (*librae*), 1 Pfund — 560 g.

[23] S. Goldenberg, *Notizie del commercio italiano in Transilvania nel secolo XVI*, in „Archivio Storico Italiano", II, Firenze, 1963, S. 278 ff.

[24] *Ebenda*, S. 273.

[25] *Ebenda*, S. 283.

[26] *Fontes hebraici ad res oeconomicas socialesque Terrarum Balcanicarum saeculo XVI pertinentes*, Sofia, 1958, S. 55—57 und 329—331 ; um die Jahrhundertmitte hatte der accé etwa den Wert eines Aspers (vgl. M. Berza, *Haraciul Moldovei şi Ţării Româneşti în sec. XVI—XIX*, in „Studii şi materiale de istorie medie", II, 1957, 3, S. 12). Nach der Abwertung im Jahre 1582 fällt der Wert des accé (*Fontes hebraici*. . ., S. 381—382).

auch Erzeugnisse des Handwerks in der Walachei. Es handelt sich um Waren, die für eine zahlreiche Kundschaft in erster Reihe aus der Landbevölkerung und besonders der rumänischen in Transsilvanien bestimmt sind : Bauernmäntel, Bauernkittel, Tücher, Gürtel, Handtücher, Beutel, Schleier, Pölster, Leinen, verschiedene Gewebe, Gurte, Stiefel usw., die auf den Märkten der Stadt und des Gebietes von Sibiu sehr gesucht wurden.

Die Importzahlen beweisen, daß die Waren, die aus dem Süden auf die transsilvanischen Märkte gefuhrwerkt werden, wesentlich an Bedeutung gewinnen. Es ist möglich, daß einige davon wie Felle, Pelze und Gewürze nach Mitteleuropa kamen.

Sibiu erfreute sich des Stapelrechts von altersher. Da dieses Recht nicht nur eine Begrenzung des Verkaufs importierter Waren bedeutete, sondern vor allem die Bezahlung der Zolltaxen sicherte, lockte die Umgehung dieser Verpflichtungen, obwohl sie mit einem Risiko verbunden war, die am Handel mit Sibiu beteiligten Kaufleute. Deshalb kämpften sie gegen die Bestimmungen des Stapelrechts an, indem sie sich dem Zoll entzogen , die Zoll- und Stapelstellen umgingen. Schmuggel spielt sich auf Schleichwegen ab : das Stapelrecht wird verletzt, die Zollstätten werden gemieden, die Taxen nicht bezahlt, den Vergeltungsmaßnahmen der Hermannstädter wird Trotz geboten. Die häufigen Berichte in den Akten, die Maßnahmen gegen den Schmuggel, der von griechischen, rumänischen Kaufleuten und andern, — einige kommen aus Caransebeş —, betrieben wird, um ein Umgehen der Zollstätten zu verhindern, beweisen den Umfang und den Charakter eines quasi Dauerzustandes solcher Praktiken in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts.

Wir erwähnen bloß einige Fälle : Im Jahre 1549 wird den Kaufleuten die Benutzung von Wegen durch Făgăraş (Fogarasch), wodurch Sibiu und Braşov umgangen werden, verboten [27]. Ein neues Verbot gegen die rumänischen, griechischen und türkischen (aus dem Ottomanischen Reich stammenden) Kaufleute datiert vom 29. April 1555 [28]. Nachdem Königin Isabella im Oktober 1557 auf Bitten der sächsischen Städte den fremden Kaufleuten untersagt hatte, ihre Waren näher als bis nach Caransebeş zu bringen und auf dem Königsboden zu verkaufen, verfügt auch Johann Sigismund nach 2 Jahren, im Oktober 1559, daß die griechischen, türkischen Kaufleute und andere mit ihren Waren nur bis Braşov, Sibiu und Orăştie (Broos) fahren dürfen bei Strafe ihrer Beschlagnahme [29]. Im Jahre

[27] *Monumenta Comitialia Regni Transilv.*, I, S. 299.
[28] Hurmuzaki, XV, 1, S. 512—513.
[29] Arch. der Schwarzen Kirche, Braşov, T.q. 80, V, Nr. 1, 1026 u. 1038; mitgeteilt von G. Nussbächer.

1572 wird das Gebiet für Warentransporte „fremder Kaufleute, Türken, Griechen und anderer", in Transsilvanien mit den Städten Brașov, Sibiu und Orăștie abgegrenzt unter Strafe ihrer Beschlagnahme [30], und im März 1583 verfügt Stefan Bathory, daß *„omnes inusitatas et noviter adapertas vias obstrui et claudi faciant, ac ne quisquam aliis quam antiquis* (vollständig erwähnt, einschließlich Turnu Roșu) *publicis utatur viis* [31].

Der Stapelplatz für die Waren, die die Kaufleute aus dem Süden, aus der Walachei und der Balkanhalbinsel einführten, lag in Tălmaci, vor Hermannstadt. Hier wurde der Zwanzigste eingehoben [32]. Da jedoch zu gegebener Zeit der Magistrat von Sibiu Tălmaci als Stapelplatz für ungeeignet fand, wurde er unter dem Vorwand, in Tălmaci ereigneten sich Diebstähle zur Nachtzeit, beim Fürsten Christophor Bathory vorstellig und bat um die Verlegung des Stapelplatzes für Waren, die von rumänischen, griechischen, türkischen Kaufleuten oder anderen gebracht würden, von Tălmaci nach Șelimbăr (Schellenberg) [33]. Die Genehmigung wurde am 28. April 1577 erteilt. Anscheinend gelang es Șelimbăr nicht, Tălmaci als Stapelplatz endgültig zu ersetzen, denn auch in den folgenden Jahren wird es in dieser Eigenschaft noch erwähnt [34].

Die Zollrechnungen aus dem 16. Jahrhundert vermerken mit wenigen Ausnahmen, wie schon gezeigt wurde, den Import und Transit von Waren aus der Walachei.

Die Struktur der am Warenaustausch zwischen Sibiu, der Walachei und dem Süden der Donau im 16. Jahrhundert Beteiligten macht eine besonders anschauliche Entwicklung mit. Im 16. Jahrhundert bewegte sich dieser Handel in zwei Richtungen: nach Süden in den Herrschaftsbereich der Türken und nach Transsilvanien, im Norden. Die Handelsbeziehungen mit der türkischen Welt vor der Zeit der Unterjochung fanden in der Intensivierung der politischen Beziehungen eine parallele Entwicklung. Infolge der zwingenden Orientierung des Handels nach dem Süden, besonders nach der Einführung des türkischen Monopols, nahm der

---

[30] Staatsarchiv Sibiu, Doc. Lit. 1025, L. 22.

[31] Staatsarchiv Sibiu, Doc. Lit. 1218, L. 25. Vgl. auch L. Lehr, *Comerțul Țării Românești și Moldovei în a doua jumătate a sec. XVI și prima jumătate a sec. XVII*, in „Studii și materiale de istorie medie", IV, 1960, S. 248—250.

[32] Im Jahre 1559 z.B. bringen Waren *„ken Talmesch vnd daselbs zu maut geben"* Gine aus Bukarest, dann Gheorghe Buzdugan, der Grieche Aranit und andere.

[33] *„ut talium mercimonium depositio in possessione saxonicali Schellenberg vocata fiat, cum locus ille cellis et cameris ad conservanda huiusmodi mercimonia sit preparatas et tam ipsi civibus quam mercatoribus longe aptior et commodior"* (Staatsarchiv Sibiu, Doc. Lit. 1126, L. 23, veröffentlicht auch von Hurmuzaki, XV. 1, S. 666—667).

[34] Am 29. November 1583 z.B.: *„fyer den keller geben zu dem Talmesch do man der kryechen gytter hin legell — Fl. 1"*. (Rechnungen a.d.J. 1585, Nr. 28; s. den Landtagsbeschluß von 1600, wo neben andern Stapelplätzen auch Tălmaci genannt wird — *Monumenta Comitialia Regni Transilv.*, IV, S. 552).

Warenaustausch mit dem Süden den Charakter der Beständigkeit an. Die Lenkung des Handels nach dem Balkan war zum guten Teil ein Ausdruck der Notwendigkeit, aber auch des Eigennutzes und schadete den Handelsverbindungen mit Transsilvanien nicht; diese Tatsache, die einer umgehenden Meinung widerspricht, bestätigen die Zollrechnungen von Sibiu und wenigstens für diese Stadt. Die Neuorientierung des Handels *führte nicht* zu einer Schwächung der überlieferten Beziehungen, was auch aus der starken Zunahme des Zollwertes des Import- und Transithandels nach 1540 mit morgenländischen Waren und den handwerklichen Erzeugnissen aus der Walachei, die nach Transsilvanien gefuhrwerkt werden, hervorgeht. Die Menge der aus der Walachei oder im Transitverkehr über die Walachei nach Sibiu eingeführten Waren, gewöhnlich sind es Artikel kleinen Umfangs, jedoch von hohem Wert, erreicht das Doppelte oder sogar Dreifache des Volumens vom Anfang des 16. Jahrhunderts, besonders in den Jahren, als die politischen Spannungen und Auseinandersetzungen den Zugang der Transsilvaner zu abendländischen Waren erschwerten. Die Einführung der türkischen Herrschaft und besonders des türkischen Monopols versetzte der Landwirtschaft in der Walachei einen Schlag; die Menge der acker- und nährwirtschaftlichen Erzeugnisse, die nach Transsilvanien ausgeführt wurden, sank beträchtlich. Sie traf jedoch das einheimische Handwerk nicht entscheidend; einige seiner Erzeugnisse wurden ohne Unterbrechung nach Sibiu gebracht.

Der Handelsverkehr der rumänischen Länder mit dem Ottomanischen Reich nahm in der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts nicht bloß aus den genannten Gründen an Umfang zu. Als Inhaber der politischen Macht beschäftigten sich die Türken mit der Verteidigung, Ausweitung und Verwaltung ihres Reiches und überließen den Handel gewöhnlich der einheimischen Bevölkerung, den Rajas. Der Handel war frei und mit Ausnahme der Zeiten politischer Spannung wurden den einheimischen oder fremden Kaufleuten bei der Ausübung des Handels, nach der Bezahlung der vorgeschriebenen Zollabgaben, keine Hindernisse in den Weg gelegt, was auch Hans Dernschwam in seinem Tagebuch aus der Mitte des Jahrhunderts erwähnt [35]. Die wichtigen Landwege begünstigten den Handelsverkehr, der bedeutende Einnahmen brachte. Nachdem sich die Italiener allmählich zurückgezogen hatten, waren die Türken froh, daß

---

[35] *„Item die juden und frembden Kaufleute aus Poln, Rewsen, Valachej, Vngern... seind vberall mit irer war frey, wan sy nur dem kayser seine mauth zallen"* (bei A. Mehlau, *Mittel- und Westeuropa und die Balkanjahrmärkte zur Türkenzeit*, in *Südostdeutsche Forschungen*, 1, 1938, S. 81; vgl. auch derselbe *Der Bazar auf dem Balkan in der Türkenzeit*, in „Südostdeutsche Forschungen", 4, 1940, S. 832 ff.).

nun ihre Untertanen, vor allem die levantinischen Kaufleute Handel trieben, denn diese vertraten oft auch die wirtschaftlichen Interessen des Reiches und waren manchmal die politischen Makler der Pforte.

Die levantinischen Kaufleute kamen anfangs gewöhnlich auch aus dem Grunde in die Walachei, um von hier, als einem geeigneten Platz Handel mit Transsilvanien zu treiben [36]. Manchmal boten sie ihre Waren auf den Märkten der Walachei feil, wo sie von den rumänischen Kaufleuten oder von jenen aus den sächsischen Städten gekauft wurden. Manchmal führten sie sie bis zu den Stapelplätzen, nach Sibiu oder Braşov. Weiter wagten sie sich gewöhnlich nicht aus Angst vor den Repressalien dieser Städte.

Nachdem Transsilvanien in ein selbständiges Fürstentum unter türkischer Oberhoheit umgewandelt worden war, begannen die griechischen Kaufleute aus dem Süden der Donau, aus dem Gebiet des Schwarzen Meeres oder die sich in der Walachei ansäßig gemacht hatten, auch in Transsilvanien einzudringen; sie umgingen die Stapelplätze, obwohl der Stapel- und Verkaufszwang für ihre Waren in den Städten, die mit diesem Recht ausgestattet waren, noch bestand. Die Städte am Karpatengürtel hatten ein vitales Interesse am Import morgenländischer Waren durch die griechischen Kaufleute, sie konnten aber nicht die Verletzung ihrer Privilegien, die gefährliche Konkurrenz der Griechen, den Zollunterschleif durch Umgehung der Zollschranken und Stapel dulden. Der Trotz gegen die Vergeltungsmaßnahmen endete wiederholt mit Suppliken an die transsilvanischen Landtage des Inhalts, die Tätigkeit dieser Kaufleute auf dem Gebiete Transsilvaniens, einzuschränken oder zu verhindern [37].

Die angerufene Zentralgewalt befand sich in einem Dilemma. Einige griechische Kaufleute erfreuten sich der Handelsprivilegien, die sie vom Sultan oder sogar von den transsilvanischen Fürsten erhalten hatten. Im Besitz von Handelsprivilegien befanden sich auch die sächsischen Städte. In solchen Fällen war eine eindeutige Entscheidung schwer zu treffen, oder man faßte einen Beschluß und wendete ihn in der Praxis nicht an. Zugleich widersetzte sich die Staatsgewalt, obwohl sie am Handel der griechischen Kaufleute interessiert war, der Ausfuhr von Edelmetallen durch Kaufleute, die ihren Wohnsitz anderwärts hatten, in einer Zeit, als sich ein großer Mangel an Edelmetallen, an geprägter Münze bemerkbar

---

[36] N. Jorga, *Istoria comerţului romănesc. Epoca veche*, Bucureşti, 1925, S. 183.

[37] Vgl. die Landtagsbeschlüsse aus den Jahren 1551, 1559, 1577, 1578, 1579 usw. (*Monumenta Comitialia regni Transilv.*, I—II, passim).

machte [38]. Daher auch ihre doppelsinnige Politik, die manchmal mit den Restriktionsmaßnahmen des Landtags in Widerspruch stand [39].

In dieser Periode glitt der Südhandel der Walachei allmählich in die Hände der levantinischen Kaufleute, die sich im Süden der Donau oder in der Walachei niedergelassen hatten und von der Pforte gestützt wurden. Man merkt, daß an die Stelle der rumänischen Kaufleute z.T. andere aus dem Imperium treten, doch *nicht* in dem Ausmaße, als man bisher geglaubt hat. Diese Umschichtung ist übrigens zu erklären: Die südländischen Kaufleute (es handelt sich um Griechen, Mazedorumänen, Juden, Ragusaner, Italiener und Armenier) hatten öfters nach dem Süden die besseren Verbindungen, verfügten über Kapital und Kredit, kannten die Gepflogenheiten des Balkanhandels und genossen auch den Schutz der türkischen Behörden.

In den Handelsbeziehungen von Sibiu mit der Walachei überrascht von Anfang an die *geringe* Zahl transsilvanischer Kaufleute. Diese werden nur erwähnt, wenn es sich um Waren handelt, die aus Braşov, Orăştie, Sebeş (Mühlbach), Sighişoara (Schäßburg), Cîineni (in einem einzigen Fall) usw. nach Sibiu gebracht werden. In den Rechnungen werden genannt: Hans Scherer, Hans Hutter, Felten Schuller (1550); Peter Hoch aus Braşov, Johann Bibliopola und Andreas Lang aus Aiud (Enyetten, 1554); dann Hart (1559), Hans Lutsch, Hans Rener, Lukas Loy, Franz Bock (1594), Michael Gonthardt, der „Waren aus Sofia" bringt, Johann Kalmar (1595); Lirens Lotz, Irrich Lutz, Mattes Albricht (1597), Hannes Luttsch und Jorg Luttsch (1600) und noch einige andere transsilvanische Kaufleute. Außer dem Jahre 1554, als das Zollamt ausschließlich nur solche Waren registriert, die von Hermannstädter oder transsilvanischen Kaufleuten gehandelt werden, fehlen die Transsilvanier in den anderen Jahren in den Rechnungen fast ganz. Die wahrscheinliche Erklärung dafür liegt wohl in dem Umstand, daß die Kaufleute aus Sibiu sich selten mit Transithandel aus der Walachei befaßten, und der Export von Sibiu in die Walachei und weiter wurde an den Zollstätten der Stadt nicht registriert.

Die Rechnungen aus dem Jahre 1500 enthalten genügend Einzelheiten über die Beteiligung der Kaufleute aus den Städten, Märkten und Dörfern der Walachei am Warenhandel mit Sibiu.

---

[38] S. Goldenberg, *Clujul în sec. XVI. Producția și schimbul de mărfuri*, (București) 1958, S. 312–314.

[39] Privilegien erhielten griechische, italienische Kaufleute in den Jahren 1571, 1577, 1585 usw./Vgl. .R. Manolescu. a.a.O., S. 240–242; Derselbe, *Schimbul de mărfuri dintre Țara Românească și Brașov în prima jumătate a sec. al XVI-lea* in „Studii și Materiale de Istorie Medie", II, (1957), S. 124–125, 154, 165; Fr. Pall. *Relațiile comerciale dintre brașoveni și raguzani (cu documente inedite despre negoțul lînii în anul 1578)*, in „Revista Arhivelor, Seria nouă", 1. 1960, S. 94.

Im Laufe der Jahrhunderte hatte sich in der Walachei im wachsenden Strom der innern und besonders der äußeren Handelsverbindungen nach Süden und Norden ein zahlreicher Kaufmannsstand gebildet. Einige waren zu Reichtum gelangt und hatten Einfluß am Hofe des Fürsten, andere waren mit den Bojaren des Staatsrates verwandt, die zu ihrem Vorteil ein Wort einlegen konnten oder einlegten, wenn es der Fall gebot. Auch Bojaren beteiligten sich am Handel der Walachei, große Würdenträger, sogar Fürsten [40]. Gelegenheitshandel betrieben aber auch Bewohner von Dörfern und Märkten, die ihre eigenen Wirtschaftsprodukte in Sibiu verkauften: der Handel diente ihnen als zusätzlicher Erwerb für den Lebensunterhalt.

Studiert man die Rechnungen aus dem ersten Jahr des 16. Jahrhunderts, so ist man überrascht von der zahlenmäßig starken Beteiligung der Ortschaften in der Walachei am Warenhandel mit Sibiu: 31 Städte, Märkte und Dörfer, 277 Beteiligte und 724 Transporte [41].

Doch lenkt auch ein anderer Umstand die Aufmerksamkeit auf sich: man beteiligt sich mit kleinen Kapitalien. In der Mehrzahl sind es Kleinhändler, die am Handel mit Sibiu teilnehmen, Leute mit kleinen Geldbeträgen; sie verkaufen ihre Waren auf dem Markt von Sibiu, kehren mit anderen Artikeln in die Walachei zurück, die sie hier losschlagen, und nun beginnt es wieder in ständigem Kreislauf. Hievon bildet der Kaufmann Dragotă, den Hermannstädtern wohlbekannt, eine Ausnahme. In den Rechnungen gibt er seine Herkunft nicht an. Er ist der einzige, der mit 10 Fuhrwerken Waren handelt, deren Zollwert über 3 320 Fl. steigt [42]. Er exportierte nach Sibiu: Schweine, Wachs, Fische, Reis, Taft, Bogassia, Teppiche usw. und importierte in die Walachei: Tuche aus dem Westen, Messer, Geschirre, Sättel, Hüte usw.

Und die übrigen? Zu den Leuten, die sich an diesem (Import- und Export-) Handel beteiligen, zählen auch Tatul aus Rîmnic, Ioan aus Argeş, Ioan aus Rîmnic und Laţcu aus Rîmnic. Der erste handelt mit Waren auf neun Fuhrwerken im Werte von etwa 180 Fl., der zweite auf sechs Fuhrwerken mit Objekten im Werte von etwa 156 Fl., Laţcu mit fünf Fuhren Produkte im Werte von 252 Fl. und Ioan mit 11 Fuhren Produkte im Werte von 414 Fl [43]. Der Mittelwert eines Wagentransports

[40] R. Manolescu, a.a.O., S. 246 u. 248; Meteş, a.a.O., S. 113—114; *Istoria României*, II (1962) S. 846.

[41] R. Manolescu, a.a.O., Tabelle S. 257.

[42] Vgl. *Rechnungen*..., S. 272, 277, 281, 282, 286, 288, 294, 301, 306.

[43] Vergleichsweise einige Preise vom Beginn des 16. Jh.: 1 Ochs — 2,5—3 Fl.; 1 Pferd — 5—10 Fl.; 1 türkischer Sattel — 2 Fl.; 1 Schaube — 6—7 Fl.; 1 Elle Nürnberger Tuch — 1 Fl.; 1 „Stück" (*pecia*) Brügger Tuch — 12 Fl.

mit Waren dieser bedeutenderen Kaufleute beträgt etwa 30 Fl. Diese Kategorie, in den Rechnungen gut vertreten, wird ohne Zweifel von Besitzern von Gewölben, Kaufläden in den Städten oder Märkten der Walachei gebildet. Auf dem Markt von Sibiu verkaufen sie Fische, Wachs, Talg, Rinder- und Schafhäute, Pelze, dann morgenländische und handwerkliche Erzeugnisse (Mäntel, Zelte, Bogassia, Kamokath, Seidengarn und Seidenarten) und kauften Erzeugnisse des einheimischen Gewerbes oder Importwaren, die sie in ihren Kaufläden oder auf den Jahrmärkten wiederverkauften. Der Reichtum an Natur- und landwirtschaftlichen Erzeugnissen, die in Transsilvanien gesucht waren, ermöglichte nicht nur einen ununterbrochenen Handel, sondern auch eine *notwendig* breite Beteiligung der Berufs- oder Gelegenheitshändler aus der Walachei am Handel mit Sibiu.

Am Warenumlauf nahmen auch Leute teil, die bemüht waren, außerhalb ihrer Hauptbeschäftigung — der Landwirtschaft und Viehzucht, — gelegentlich zu einem Erwerb zu gelangen; es sind die sogenannten „Armen", die den Überschuß an Erzeugnissen ihrer Wirtschaft absetzten. Es handelt sich nicht um eigentliche Händler. Einige erscheinen *ein einziges Mal* in den Rechnungen, Menschen, die ihre eigenen Produkte oder etwa des Feudalherrn verkauften, wie Goie aus Brăteşti, der einen Schinken im Werte von 80 D. nach Sibiu bringt,[44], Balea aus Slatina mit Fellen im Werte von 2,80 Fl., der aber — wahrscheinlich für seinen Herrn — Seile, Geschirre für 35 Fl., ersteht[45], Gonora, ein Mönch (*kalegyrg*); er kauft für 4 Fl. Eisen und graues Tuch[46]. Buda aus Cîineni erwirbt 2 Weinfässer für 7,50 Fl.[47]; die Goldwäscher (*aurilavatores*) aus Rîmnicul Vîlcea kaufen Eisengeräte in Hermannstadt[48].

Die Zollrechnungen vom Jahre 1500 weisen 31 Städte, Märkte und Dörfer in der Walachei aus, die am Warenhandel mit Sibiu beteiligt sind: Curtea de Argeş, Rîmnicul Vîlcea, Cîmpulung, Tîrgovişte, Slatina, Piteşti, Bucureşti, Cîineni, Muşăteşti, Boar oder Bohari, Sălătruc, Tîrgşor, Zărneşti, Poienari, Stroeşti, Grebleşti, Vîlsăneşti, Zăgoneni, Mălureni, Mînăstirea, Bărăşti, Corbeni, Mărceşti, Domneşti, Şuici, Mînăstirea Cozia, Bărbăteşti, Corbu oder Corbi, Topoloveni, Spinu, Brăteşti[49]. Die Händler aus den Marktflecken betrieben Export-, Import- und Transithandel, während die Dorfbewohner mit ihren Gelegenheitsgeschäften sich fast

---

[44] *Rechnungen...*, S. 271.
[45] *Ebenda*, S. 275—276.
[46] *Ebenda*, S. 281.
[47] *Ebenda*, S. 283.
[48] *Ebenda*, S. 293.
[49] Vgl. R. Manolescu, a.a.O., S. 251—252 u. 257.

ausschließlich am Export von Naturerzeugnissen nach Sibiu beteiligten. Mit einem erheblichen Wertbetrag gehandelter Waren treten tatsächlich nur Curtea de Argeş, Rîmnicul Vîlcea und Cîmpulung hervor (etwa 6 336 Fl., 3 575 Fl. und 2 141 Fl.), dann folgen mit geringeren Summen Tîrgovişte, Slatina, Piteşti, Bukarest (etwa 4 677 Fl., 4 168 Fl., 3 861 Fl. und 1 798 Fl.). Außer den Ortschaften Cîineni und Muşăteşti ist die Beteiligung der anderen Orte am Handelswert verhältnismäßig gering (80 508 Fl.).

Außer den Händlern aus der Walachei nennt das Rechnungsbuch des Jahres 1500 auch die transsilvanischen Partner am Handel von Sibiu mit der Walachei, Kaufleute aus Sighişoara und Cisnădie (Heltau). Die Kaufleute von Sibiu fehlen in den Rechnungen aus den genannten Gründen: sie zahlten keinen Zoll in Sibiu für die Warenausfuhr in die Walachei und ihre Abwesenheit beim Import beweist, daß die Wareneinfuhr nach Sibiu in diesem Jahr ausschließlich in den Händen der Kaufleute aus der Walachei lag. Unter den Fremden erscheinen die italienischen Händler Giovanni und Geronimo; sie bringen Kamelott aus Tîrgovişte nach Sibiu [50].

Wie entwickeln sich nun die Dinge im fünften Jahrzehnt, als es wieder Rechnungen gibt, die mit neuen Angaben den Handel zwischen Sibiu und der Walachei beleuchten?

In der zweiten Hälfte des Jahrhunderts nimmt die Zahl der Handelspartner von Sibiu an Personen und Ortschaften ab. Dafür steigt die Transportzahl je Partner erheblich, es steigen die in die Waren investierten Kapitalien. Es verschwinden die Gelegenheitshändler, Leute ohne Kapital, allmählich; es ist ein reger Handel, der von einem Stand berufsmäßig getrieben wird, wahrscheinlich als ausschließlicher Beruf. Die levantinischen Kaufleute setzen sich durch.

Im Jahre 1540 [51] beteiligten sich am offiziellen Warenaustausch, der an der Zollschranke von Sibiu in das Rechnungsregister eingetragen wurde, nur fünf Märkte: Rîmnicul Vîlcea, Piteşti, Tîrgovişte, Tîrgşor und Titeşti. Während Rîmnicul Vîlcea im Jahre 1500 am Handel von Sibiu mit 57 Vertretern und 279 Transporten teilnahm, so stellte es i.J. 1540 bloß 30 Handelspartner und 65 Transporte. Neben der rückläufigen Bewegung der Teilnehmerzahl und der Fuhren wächst das Volumen und

---

[50] *Rechnungen...*, S. 287.

[51] Einige Register, wie die aus den Jahren 1537 (Nr. 15), 1541 (Nr. 18), 1542 (Nr. 19), 1543 (Nr. 20) und 1553 (Nr. 23) zählen die eingeführten Waren auf, ohne den Namen und die Herkunft der Händler zu erwähnen, wie es in den anderen Registern üblich ist. Deswegen können sie nicht wie die übrigen Rechnungen dazu dienen, die soziale und berufliche Herkunft der am Handel mit Sibiu Beteiligten, zu bestimmen, ebenso wenig auch die geographische Reichweite dieses Handels.

der Gesamtwert der gehandelten Waren je Partner aus Rîmnic wesentlich. Curtea de Argeş, das im Jahre 1500 an der Spitze der Ortschaften stand, die in jenem Jahr einen offiziellen Handel mit dem transsilvanischen Emporium unterhielt, fehlt aus unbekannten Gründen in den Rechnungen von 1540 ganz. Piteşti läßt sich durch 6 Personen und 10 Transporte vertreten, Tîrgovişte schickt 5 Personen mit 6 Transporten, Tîrgşor 2 Personen mit 3 Transporten, Titeşti 2 Personen mit 2 Transporten. Im Jahre 1500 brachten 277 Handelspartner mit 724 Wagentransporten Waren im Zollwert von 21 500 Fl. nach und aus Sibiu; im Jahre 1540 beteiligten sich bloß 45 Händler aus 5 rumänischen Ortschaften am Export- und Transithandel nach Sibiu mit einem Warenzollwert von 22 020 Fl. Von den Händlern aus Rîmnic hatten einige 5 Fuhren gemacht (Sarkis*, Ghina, Pana), andere 4 (Dumitru, Oprea, Ioan, Stanciu Bolovan), 3 Fuhren (Radul, *Hottha*) oder 2 Fuhren (Simion, Petru, Francisc, Bogdan, Nicula); die anderen aber waren einmal gefahren (Pavel, Jupan, Stoica, Tudor, Nica, Stan cel Gros usw.). Einige von ihnen — sollte es sich um dieselbe Person handeln wie Gheorghe — *Gergy* — cel Tînăr oder Ghina — fuhrwerken Waren aus verschiedenen Orten, aus Rîmnic, Tîrgovişte und Piteşti. Es handelt sich um Rumänen, Griechen, Mazedorumänen.

Im Vergleich zum Jahre 1500 hat der Wert der Export- und Transitwaren stark zugenommen. Sarkis brachte mit fünf Fuhren Waren im Werte von etwa 782 Fl., Stanciul Bolovan mit vier Fuhren Waren im Werte von etwa 645 Fl., Dumitru brachte von vier Warentransporten zwei mit Produkten für 836 Fl. nach Sibiu und Petru Bolovan, der bloß ein einziges Mal kam, am 22. August 1540, führte Waren für 259 Fl. mit.

Ab 1540 — für die Zeit vorher fehlen die Angaben — läßt sich feststellen, daß der Südhandel an Weite zugenommen hat; das Handelsvolumen bei einer kleineren Partnerschaft ist wesentlich gewachsen. Die Händler verfügen über eine größere Auswahl an Waren von höherem Wert, sicherlich auch über flüssiges Kapital und Kredit. Gewöhnlich handelt es sich um Warentransporte im Werte von 50—100 Fl. je Fuhre, sogar bei den Kleinhändlern. Fast ausschließlich werden „*türkische Waren*" gehandelt: Gewebe und Tuche (Damast, Bogassia, Seide), Reis, Pfeffer, Safran, Zimt, Bleiglätte, Felle, Pelze, Wolle, Garn, aber auch Erzeugnisse des Handwerks: Schuhwerk, Gürtel, Bettdecken, Mäntel usw. Zu den Handelspartnern gehört u.a. auch Radu Paisie, der Fürst der Walachei, vertreten durch seinen Diener Boscan; am 21. April 1540 importierte dieser 400 Pfund (etwa 225 kg) Safran im Werte von 640 Fl. nach Sibiu.

* Auch *Sarakis*, in den Rechnungen.

Um die Jahrhundertmitte verfuhr man beim Zoll nach einem anderen Registrierungssystem. Im Jahre 1550 wird der Zwanzigste in natura eingehoben; man notiert nur die Personen und die entrichteten Warenmengen, nicht auch die Summe. Die Einnahmen aus der Zwanzigstgebühr waren von 1 101 Fl. 14 D. (1540) auf 1 930 Fl. (1550), der Wert der Import- und Transitwaren aber auf 38 600 Fl. von 22 020 Fl. im Jahre 1540 oder 14 300 Fl. im Jahre 1500 gestiegen. Man brachte die Waren aus Rîmnic (29 Transporte), Curtea de Argeş (7 Transporte), Cîmpulung (*Langerawen*) (4 Transporte), Tîrgu Jiu (3 Transporte) und Tîrgovişte (?) (*Terwisch* — 1 Transport), aber wahrscheinlich auch anderswoher, denn einige Händler hatten den Herkunftsort nicht angegeben. Die Rechnungen weisen auch die Namen und Waren sächsischer Händler aus: Felten Scheler, Hans Scherer und Hans Hutter aus Orăştie und Sebeş. Rumänen aus der Umgebung von Tălmaci werden für eine Zahl Schweine besteuert. Einige Händler bezeichnet das Register als „Griechen"; es könnte sich bei den Namen oder den rumänischen Zunamen in diesem in mittelalterlichem Deutsch abgefaßten Register um Vertreter des griechisch, orthodoxen Ritus, nicht im nationalen Sinn, also um Griechen und Rumänen, vielleicht Mazedorumänen handeln. So werden gelegentlich eines Safrantransports „die Griechen" Dumitru Anghel, Ghina (*Ginne*) cel Negru (*negro*), Anghel cel Mare (*Mayre*), Stanciul, Ioan Buzdugan (*Bozogan*), Ghina cel Gros, Konda, Stan von Rîmnic, Popa Stan und Stoica *Naygomyresse* genannt. Einige kommen zwei- bis dreimal mit ihren Waren nach Sibiu wie Manole cel Bătrîn (*Botryn*) von Rîmnic oder Anghel cel Mare, der aus Rîmnic in Begleitung seines Gehilfen Stanciu erscheint, oder wie Ghina cel Negru von Argeş, der mit seinem Sohn Anghel cel Tînăr (*Tiner*) von Rîmnic kommt, Andrei von Tîrgu Jiu, Petru Dan und Stanciu von Cîmpulung und andere. Die meisten kommen aus Rîmnic und Argeş, wo sie wahrscheinlich ihren Wohnsitz haben. Es handelt sich um Großhändler wie Anghel cel Mare, Ioan Buzdugan, Ghina cel Negru und Ghina cel Gros.

Die Rechnungen vom Jahre 1554 bringen in die Gesamtheit der bis heute erhaltengebliebenen Register einen besonderen Zug, wodurch sie sich von den anderen abheben. In diesem Jahr führen ausschließlich Hermannstädter und transsilvaner Kaufleute Waren vor die Zollschranke darunter Johann Bibliopola, Andreas Lang aus Aiud, Peter Hoch aus Braşov. Bedeutende Warenmengen werden von Sibiu nach Aiud, Braşov Buda usw. verfrachtet.

In der Führung der Rechnungen des Jahres 1559 kehrt man zu den alten Gepflogenheiten zurück. Leider wird bei einigen Handelspartnern

von Sibiu die Herkunft nicht angegeben. Einige sind uns aus den Rechnungen des Jahres 1540 bekannt, Veteranen des Handels mit Sibiu. Sie setzen nach Ablauf von 2 Jahrzehnten ihre Handelsbeziehungen zum transsilvanischen Emporium fort : Hota von Rîmnic, Sarkis, Pana von Rîmnic, Ghina, der Sohn des Stanciu cel Bătrîn, auch aus Rîmnic. Anderen begegneten wir auch im Jahre 1550 : Ghina cel Gros (*Gross*, *Grosul*) von Argeş, Stanciul von Rîmnic, Konda und anderen. Auch neue Kaufleute und neue Orte treten neben den herkömmlichen auf : Bukarest ; von dort kommen Gheorghe (*Gerge*) und Ghina mit morgenländischen Waren [52], dann Brăila ; von dort kommen am 31. August 1559 Sima cel Tînăr „*mit sambt seinen geselen*" und bringen nach Sibiu : Bogassia, Damast, Kamelott Zimt, Felle, Stiefel, Gewebe, Tücher usw. Aus Brăila kommt am 25. September der Grieche Arnăut (*Arnoudt*, *Aranit*), der am 4. Mai 1560 „mit allen seinen gesellen" wiederkehrt und seine Waren in Tălmaci stapelt. Neue Gestalten treten auf und exportieren Waren aus Rîmnic. Es sind dies : Sima Moşlagoş, Stoica, Stanciul cel Tînăr, der sich in Begleitung des Griechen Kira Bud befindet ; diesen treffen wir auch allein, mit seinem Gehilfen, dann auch Sarkis, Ghina cel Tînăr, Gheorghe Buzdugan, Panteleon von Argeş. Einige, wie Andrei, senden die Waren durch ihre Gehilfen nach Sibiu. Auch sächsische Kaufleute sind da : Wolf Kirschner (10. Mai 1560). Gehandelt werden die herkömmlichen Waren. Die Teilnahme Brăilas am Handel mit Sibiu überrascht ; die Stadt wird jedoch nur noch in den Rechnungen des Jahres 1593 genannt.

Nach 1560 folgt in den Dokumenten eine Lücke von fast zwei Jahrzehnten. Das erste Verzeichnis aus dem letzten Viertel des 16. Jahrhunderts datiert aus dem Jahre 1578. Die verhältnismäßig große Zahl von Verzeichnissen (10), die für die Zeitspanne bis zum Jahrhundertende erhalten geblieben sind, erlaubt im Vergleich zur vorangegangenen Periode ein geschlosseneres, einheitlicheres Bild der *offiziellen* Beziehungen zwischen Sibiu und der Walachei mit größerer Wahrheitstreue zu rekonstruieren. Die vorhandenen Nachrichten vermitteln ein Bild ständiger Handelsbeziehungen, an denen die Balkanländer, der Süden der Donau immer größeren Anteil haben in einer Epoche ständigen Wechsels politischer und militärischer Ereignisse, die den Endabschnitt des Jahrhunderts erschütterten. Der Hermannstädter Handel behält die ganze Periode hindurch einen hohen Wertstand bei (23 000 – 33 000 Fl.) und erreicht den Höchststand in den Jahren 1593 (mit 42 864 Fl.) und 1597 (mit 44 280 Fl.), der fast dreimal höher liegt als der des Jahres 1500.

---

[52] Über die Teilnahme Bukarests am Handel mit Sibiu siehe weiter unten.

Im letzten Viertel des 16. Jahrhunderts machen sich die levantinischen Kaufleute im Handel Transsilvaniens mit der Walachei immer breiter. Trotz aller Einschränkungen, die ihnen die Landtage und Fürsten Transsilvaniens, als den Handelskonkurrenten der einheimischen Kaufleute auferlegten, die zudem Edelmetalle in geprägter Form ausführten, beteiligten sie sich am Handel der Walachei und des Balkans mit Sibiu in steigendem Maße. Einige von ihnen kamen aus dem Süden der Donau, wo sie Familie und Haus besaßen; andere, sie selbst oder ihre Vorfahren, waren schon lange in der Walachei ansässig geworden. Viele wohnten in Caransebeş, das sich zeitweise unmittelbar unter türkischer Herrschaft befand. So erscheinen sie in den Rechnungen der Stadt Sibiu nicht, und als Zugang nach Transsilvanien wählten sie nicht die Altstraße.

In diesem letzten Jahrhundertviertel läßt sich eine weite, übrigens herkömmliche Beteiligung der Handelszentren in der Walachei am Markt von Sibiu erkennen; der Kreis umfaßt eine größere Anzahl von Ortschaften (weniger Dörfer).

An der Spitze hält sich Rîmnicul Vîlcea. Es ist bekannt, daß der Weg von hier nach Slatina und auf der linken Altseite zur Donaufurt hinab nach Nikopol führte. Es handelt sich um einen Hauptversorgungsweg der Walachei und Sibius mit levantinischen Waren. Die Zahl der Transporte von Rîmnicul Vîlcea, nach Jahren gerechnet, ist folgende: 18 (1578), 13 (1579—80), 19 (1583), 14 (1587), 16 (1588), 8 (1591), 5 (1593), 12 (1594), 20 (1595), 38 (1597), 11 (1600), im ganzen 174 Transporte in den 11 Zolljahren. Es folgt Piteşti mit 14 Transporten (1578), 10 (1579), 9 (1583), 2 (1587), 6 (1588), 16 (1591), 15 (1593), 16 (1594), 3 (1595), 4 (1597) und 5 (1600), im ganzen 99 Transporte. Dann Curtea de Argeş mit 61 Transporten (1—1578, 1—1579, 15—1583, 6—1587, 0—1588, 4—1591, 2—1593, 2—1594, 15—1595, 2—1597, 1—1600), dann Tîrgovişte mit 42 Transporten (2—1578, 5—1579, 2—1593, 2—1594, 19—1595, 3—1597, 11—1600), Bukarest mit 22 Transporten (1—1578, 1—1579, 2—1583, 1—1588, 3—1591, 14—1593), Cîmpulung mit 16 Transporten (5—1578, 2—1579, 2—1583, 1—1587, 2—1588, 1—1591, 1—1593, 2—1595).

In absteigender Reihe folgen [53]: Boiţa (wahrscheinlich in der Lovişte) mit 10 Transporten, Craiova (*Koroywa*) mit 9 Transporten, Căpreni mit 3 Transporten, dann folgende Orte mit 2 Transporten: Roşiorii de Vede, Racoviţă (wahrscheinlich in der Lovişte), Călneşti (?) (*Kolnest*), Brăila, Cernavoda, Ploieşti, Slatina (?) (*Eslatowa*), Chilia (1587), Albeşti, Tîrgşor

[53] Wir danken Prof. I. Donat für die wertvollen Hinweise auf die Identifizierung einiger Ortsnamen.

und Cîineni, und schließlich mit einem Wagentransport: Bungeşti (?) (*Turgo*, Tîrgu Bengîi im Gilort), Rîul Alb (*Rawalb*), Rucăr, Dăieşti, *Gnesu* (?), Gherghiţa, Mehedinţi, Titeşti, *Hobbobescht* (?), *Erbescht* (?), *Kastelly* (?), *Nohama* (?), *Synadelffy* (?) und *Kopowy* (?). In diesem letzten Viertel des Jahrhunderts beteiligen sich im ganzen 34 Ortschaften aus der Walachei und Moldau (die nichtidentifizierten inbegriffen) am Handel mit Sibiu; im Jahre 1500, also im Laufe eines Jahres, waren es 31. Trotzdem überstieg der Zollwert der aus dem Süden nach Sibiu gefuhrwerkten Waren, wie schon erwähnt, den Zollwert des 1. Jahres des Jahrhunderts bei weitem.

In dem Kranz der mit Sibiu im 16. Jahrhundert Handel treibenden Zentren der Walachei befindet sich auch Bukarest, das in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts ein bedeutendes Emporium auf dem Wege zur Donau geworden war [54]. Von Bukarest führte ein Weg durch eine ausgedehnte, waldbedeckte Ebene über den Argeş zur wichtigen Donaufurt nach Giurgiu hinab [55]. Bukarest, das an dieser Strecke lag, entwickelte sich zu einem Handelszentrum mit der Orientierung, gegen die Donau [56], doch nicht nur neben dem älteren Handelsweg nach Transsilvanien, sondern auch gleichsam als seiner Ergänzung.

Im 16. Jahrhundert wandelte sich Bukarest allmählich zu einem bedeutenden Mittelpunkt für den Transithandel in Südosteuropa um. Handwerk und Handel blühten in einer Fülle von Werkstätten und Kaufläden [57]. Neben der Kaufmannschaft des Ortes sind die levantinischen Kaufleute, die sich in großer Zahl in der Landeshauptstadt aufhalten, sehr aktiv. Es handelt sich besonders um griechische, mazedorumänische und türkische Kaufleute [58]. Im 16. Jahrhundert kann man in Bukarest auch jüdische Händler finden, anscheinend spanischer Herkunft [59]. Einige von ihnen besitzen Gewölbe und Häuser [60].

---

[54] Vgl. D. Berindei, *Oraşul Bucureşti, reşedinţă şi capitală a Ţării Româneşti (1459—1862)*, Bucureşti, 1963, S. 23.

[55] Şt. Meteş, a.a.O., S. 21.

[56] R. Manolescu, *Aspecte din istoria negoţului bucureştean în sec. al XVI-lea*, în „Studii", 5, 1959, S. 26—27.

[57] Şt. Olteanu, *Meşteşugurile din Bucureşti în sec. XVI şi XVII*, în „Studii", 5, 1953, S. 83—88 u. 88—90; R. Manolescu, a.a.O., passim; G. Potra, *Documente privitoare la istoria oraşului Bucureşti (1594—1821)*, Bucureşti (1961), S. 9—13 u. Dok. 1—2.

[58] D. Berindei, a.a.O., S. 26.

[59] Im Jahre 1560 werden in Bukarest die Kaufleute Šemuel Estreliga, Avram Amato und Habib Amato genannt, die vor dem Gericht in Nikopol in einem Mordprozeß aussagen (*Fontes Hebraici*..., S. 483—484).

[60] Es handelt sich um Avram bar Elieser, Jehuda Bar Geršon, Ichak Rufus, Habib Amato (die beiden letzten besitzen einen Kaufladen), dann Moše Anghel, David bar Haim, David Usha, Avram Usha, Jacob bar Habib, Baruh Bahar Elia, Ichak Baruh Galipapa (*Fontes Hebraici*..., S. 273—274).

Die ständigen Beziehungen zum Süden der Donau erlaubten eine starke Ausweitung sowohl des regionalen als auch des innern Marktes von Bukarest; sie bildeten trotz der Entfernung auch einen Anreiz für den Warentransit nach Transsilvanien und in unserem Fall nach Sibiu. Zu Beginn des Jahrhunderts scheint man nur vereinzelte Beziehungen unterhalten zu haben. Im Jahre 1500 erreicht der ungefähre Handelswert der Waren, die von den drei Kaufleuten Gheorghe, Stanomir und Helias zur Zollstätte von Sibiu gebracht und in die Rechnungen aufgenommen werden, etwa 130 Fl.[61] Bukarest steht in diesem Jahr im Hermannstädter Handel, nach Curtea de Argeş, Rîmnicul Vîlcea, Cîmpulung, Tîrgovişte, Slatina und Piteşti, an siebenter Stelle.

Auch in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts weisen die Rechnungen in Sibiu Kaufleute aus Bukarest aus. Im Jahre 1559 kommen von dort Gheorghe (*Gerge*) mit türkischen Waren (Bogassia, rotgefärbte Felle, Tücher, Garn usw.) und Ghina (Gina), wahrscheinlich Grieche, der seine Waren (eine Pferdelast) nach Tălmaci führt. Ghina löst die Zwanzigstgebühr mit Waren ab (blaues Garn, Fuchsfell, Satin, Wolle).

Den Weg nach Sibiu ziehen ebenfalls die Bukarester Kaufleute Cristea (1578), Costea (1578), Sima und Grama (1583) und Tîrnavul (1588). Im Jahre 1591 kommen die Händler Ghenea (*Giene*), Tudose und Andrei. Ghenea frachtet Waren (Pfeffer, Indigo, Garn, Wolle usw.) im Werte von etwa 510 Fl., Tudose im Werte von 116 Fl. und Andrei von 246 Fl.

Die regste Beteiligung der Kaufleute aus Bukarest am Hermannstädter Handel mit türkischen Waren fällt in das Jahr 1593. Die Kaufleute Proca, Iene, Nicula, Vlădişte (*Wlatyschte*), Dumitru, Andrei, Stana und Mihai bewerkstelligen 10 Transporte. Sie führen als Fracht Alaun und Indigo — Färbe- und Fixmittel für die Tuchfärber in Sibiu, wo bekanntlich in dieser Zeit italienische Tuchweber und Färber arbeiteten[63], dann Leinen, Teppiche, Pfeffer, Otter- und Fuchsfelle, Bogassia, Riemen, Gürtel, Seide, Gewürznelken, Weihrauch usw. Die bedeutenderen von ihnen waren Nicula und Iene: der erste hat teil mit 5 Transporten (23. April, 14. Juli, 4. Oktober 1593, 10. Januar und 23. März 1594), Iene mit drei. Der Zollwert der vom Kaufmann Nicula gefuhrwerkten Waren beträgt 4 427 Fl. 60 D., der Waren Ienes 3 860 Fl. 40 D. Der gesamte Zollwert der Waren, die im Zolljahre 1593 von Bukarest nach Sibiu gebracht wurden, beziffert sich etwa auf 11 500 Fl. und macht fast das 64 fache des Handelswertes der Bukarester Kaufleute im Jahre 1500 aus.

---

[61] *Rechnungen...*, S. 296—297.
[62] R. Manolescu, *Relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti cu Sibiul*, S. 257, Tabelle.
[63] Vgl. S. Goldenberg. *Notizie...*, S. 273.

Nach dem Jahre 1594 kommen die Kaufleute aus Bukarest in den Zollrechnungen von Sibiu nicht mehr vor. Sollte die Ursache dafür in den politischen Ereignissen mit ihren Auswirkungen auf den levantinischen Handel liegen?

Die Rechnungen nennen auch die Namen einiger transsilvanischer Orte, mit denen in den Jahren 1578—1597 Handelsbeziehungen bestanden : Lugoj, Braşov, Sebeş, Tălmaci, Orăştie.

Schließlich kündet sich nun zum *erstenmal* die direkte Teilnahme süddanubianischer Handelsplätze des Ottomanischen Reiches im Durchgangshandel durch die Walachei nach Sibiu an, die zweifelsohne von der offiziellen Einführung des türkischen Monopols in den rumänischen Ländern begünstigt wird. Es handelt sich um Nikopol (in den Rechnungen *Nykopel*, *Nykopul*, *Nikopolly*, *Nickopye*) mit 27 Transporten (1578—1 Transport, 1583—2, 1587—1, 1588—4, 1593—3, 1594—1, 1595—15), Tîrnovo (*Ternova*) — mit 3 Transporten (1595), Sofia mit 3 Transporten (1595), dann Konstantinopel (*Czaligrat*, 1595), Ruse (?) (*Rusch*, 1587) und Widin (*Dij*, 1595). Die starke Beteiligung von Nikopol erklärt sich daraus, daß sich damals in diesem Ort zahlreiche griechische, ragusanische, jüdische und andere levantinische Kaufleute aufhielten; deshalb war die Einrichtung einer Zollstätte geboten, der Zoll oder die Furt von Nikopol (Vama oder Vadul Nicopolei).

Die Verbindung mit den großen Handelszentren auf der Balkanhalbinsel wird im folgenden Jahrhundert reger, was man z.B. aus den Zollrechnungen der Jahre 1614 und 1616 ablesen kann (für die Zeit von 1601—1613 sind die Rechnungen nicht erhalten geblieben). In der Hälfte des Jahres 1614 führten die Kaufleute Petru, Dănilă, Pavel, Vărtan, Toma, Simion, Nicula, Stanciul, Dobre und Tudor 10 Transporte aus Nikopol durch; ein Transport kam aus Widin (des *Scholomo*), einer aus Kyzylbas (*Kasalbascha*) (des Aslan) und einer aus Trapezunt (*Trapason*) (des Kaufmanns Nicula). Nach zwei Jahren kann man 39 Transporte aus dem Süden der Donau zählen : 22 aus Nikopol (der Kaufleute Dobre, Ioan, Marko, Balint, Părvan, Simion, David, Pethe, Iona, Petru, Nicula, Iancul, Zahul, Turcu), 3 aus Konstantinopel (des *Ierg*, Nicula und Constantin), 12 aus Tîrnovo (des Dima, Iotta, Niko, Stanciul, Elie, Dumitru, Stefan, Zotta, Ghina) und 2 aus Trapezunt (der Kaufleute Nicula und Vartan).

Die Donau bildete kein Hindernis in den Handelsbeziehungen zwischen dem Norden und Süden der Donau, im Gegenteil, diese Wasserstraße mit ihren Häfen und Handelsplätzen — für Sibiu kamen in erster Reihe

Nikopol, dann Islaz, Oreahova in Betracht — erleichterte die Handelsverbindungen nicht nur sommers sondern auch winters [64]. Über die zugefrorene Donau führte man die Waren aus Bulgarien in die Walachei und von hier nach Transsilvanien, besonders Tuche und Kleider aus Brussa, Gewebe, Teppiche usw. und über die Donau gingen die Exportartikel, besonders Metalle und Metallwaren und gelangten bis nach Mazedonien [65].

Der Export- und Transithandel verlangte größere Kapitalien und einen sicheren Kredit. Darüber verfügten nur die Großhändler aus dem Süden der Donau oder Rumänen. Die Kleinhändler nehmen in geringerem Maße als früher am offiziellen Handel mit Sibiu teil. Wenn diese besonders die sogenannten „Armen” zu Beginn des Jahrhunderts die Fuhrleute für die landwirtschaftlichen Erzeugnisse der Walachei stellten, so hatten sich jetzt, infolge der wirtschaftlichen Unterdrückung durch die Türken die Überschüsse für den Export beträchtlich verringert; allmählich wurden sie auch aus dem Handel mit Fertig- oder Halbfertigwaren des walachischen Handwerks verdrängt, die hinfort gewöhnlich dieselben Händler mit ihren levantinischen Exportwaren nach Sibiu mitbrachten. Der Händlerstand erkannte in dieser Periode in den Beziehungen zu Transsilvanien im allgemeinen und zu Sibiu im besonderen neue Möglichkeiten des Handels; diese Aussichten begünstigte der Umstand, daß einige transsilvanische Städte ihre Handelsverbindungen mit dem Abendland schwerer aufrecht erhalten konnten.

In den Rechnungen findet man zahlreiche und besonders bezeichnende Mitteilungen über das Handelskapital dieser Kaufmannschaft. Einige Beispiele sind in diesem Sinne aufschlußreich: Im Zolljahr 1578 bringt Dumitru 4 Warentransporte aus Piteşti im Werte von etwa 1080 Fl.; Simion ebenfalls aus Piteşti einen Transport von 620 Fl., der Grieche („*ein Kriech*”) Ghinea (*Gyna*) 4 Transporte im Werte von 500 Fl. Diese 4 Händler allein haben 11 Warentransporte mit einem Zollwert von 5 360 Fl. im Jahre 1578 gefrachtet. Im Zolljahr 1597: Der Händler Iene aus Rîmnic bringt 6 Warentransporte im Werte von etwa 3 210 Fl., Proca, ebenfalls aus Rîmnic, 3 Warentransporte im Werte von 3 100 Fl.; die beiden Händler frachten also in diesem Jahr Produkte für 6 310 Fl. Nur Proca schafft am 18.IV.1597 mit einem Wagentransport von Rîmnic nach Sibiu: Felle, Riemen, Garn, Flausch usw. im Werte von 1418 Fl., und Andrei, am 8.VI. Wolle im Werte von etwa 1900 Fl. Selbst wenn

[64] Бистра Цветкова, *Към въпроса за пазарните и пристанниците и такси в някои Български градове през XVI в.*, in „Известия на Института за История“, Bd. 13, Sofia, 1963, S. 212—213.

[65] *Ebenda*, S. 211—212, 215 und 217.

der Wert des Florins zur Zeit niedriger steht und die „Revolution der Preise" in Begleitung mit einer gewissen Geldentwertung auch hier zu spüren ist, bleibt der Sinn dieser Zahlen unverändert.

Wenn man in einigen Städten die fortgesetzte oder vereinzelt vorkommende Teilnahme von Händlern aus dem Süden der Donau oder der Karpaten am Warenaustausch mit Sibiu verfolgt, so beeindruckt das Ergebnis ebenfalls. Es handelt sich um eine große, reiche, einheimische oder levantinische Kaufmannschaft, um ständige Lieferanten für Sibiu und wahrscheinlich um die Kundschaft für transsilvanische Waren. In jener Zeit muß die Großkaufmannschaft aus Rîmnic und Pitești mächtig gewesen sein, aber auch aus anderen Orten. In den Jahren 1578—1597 weisen die Rechnungen folgende Händler mit Waren aus *Rîmnic* aus — vielleicht hatten sie auch dort ihren Wohnsitz : Stanciul (1578, 1579, 1583, 1587, 1588, 1591, 1595), Nicula (1578, 1579, 1583, 1587, 1588, 1591, 1597), Pana (1578, 1579 , 1583, 1587, 1588, 1591, 1593, 1594, 1597), und Iene (1578, 1579, 1583, 1593, 1594, 1595, 1597). Aus *Pitești* : Dumitru (1578, 1579, 1583, 1587, 1593, 1594), Ioan (*Iwan*) (1578, 1579, 1583, 1587, 1588, 1591, 1593) und Nicula (1587, 1588; 1591, 1593). Aus *Curtea de Argeș* Badea (*Bayde*) (1579, 1583, 1587, 1591) u.a. Es überrascht aber auch die Anwesenheit anderer Großhändler, die ein bis zwei Warentransporte von großem Werte nach Sibiu bringen. Es erscheinen jedoch — in geringer Zahl — auch Kleinhändler mit ein bis zwei Transporten von minderem Wert.

Die Zahl der Handelspartner von Sibiu schwankt von Jahr zu Jahr. Nach Ortschaften lassen sie sich genau zählen, jedoch nach Personen nicht, weil in den Rechnungen nur Vorname und Ort angegeben werden : z.B. im Jahre 1578 erscheinen Stanciul aus Rîmnic, Stanciul aus Pitești, Stanciul aus Cîmpulung und Stanciul aus Albești, oder i.J. 1585 Dumitru aus Nikopol, Dumitru aus Rîmnic, Dumitru aus Curtea de Argeș und Dumitru aus Pitești [66]. In diesen und in allen übrigen Fällen läßt sich nicht sagen, ob es sich um ein und dieselbe Person handelt, um denselben Händler, der in verschiedenen Zeitabständen Waren aus verschiedenen Ortschaften gebracht hat oder um unterschiedliche Personen. Das Risiko zu irren ist aber nicht zu groß. In einigen Fällen, wenn die Jahre beieinander liegen, ist es klar, daß es sich um ein und denselben Mann han-

[66] In den Rechnungen wird der Ort mit den Präpositionen *von* oder *de* angegeben (dem Text im mittelalterlichen Deutsch oder Latein entsprechend), z.B. *Stanscholl de Albest*, *Stanschol de Rimik*, *Kiriste de Bokorest*, *Issar vom Argeș* usw. Die Partikeln *von* und *de* bezeichnen nicht den Ort der Herkunft, die Provenienz des Individuums, wie es den Anschein haben könnte, sondern den Ort, woher die Person kam, was die Hermannstädter Zollbeamten interessierte.

delt wie bei den Händlern Stanciul, Pana, Iene, Nicula, Dumitru, Ioan, Badea, Isar u.a., die aus Rîmnicul Vîlcea, Piteşti, Cîmpulung usw. Waren nach Sibiu führen.

Leider kann man nicht in allen Fällen die Teilnahme der Händler am Markt von Sibiu zahlenmäßig nach Ortschaften erfassen, grade weil keine Sicherheit dafür besteht, ob die Personen, die unter demselben Namen in die Rechnungen verschiedener Jahre eingetragen wurden, genau dieselben sind. Geht man jahrweise von der Häufigkeit der Namen — einige wiederholen sich — aus, so gelangt man für die Jahre 1578—1600 zu folgendem Bild :

Rîmnicul Vîlcea	—	93	Namen	Nikopol	—	17	Namen
Piteşti	—	56	„	Bukarest	—	16	„
Curtea de Argeş	—	41	„	Cîmpulung	—	16	„
Tîrgovişte	—	31	„	Craiova	—	10	„

Auf Grund der Personennamen lassen sich unter Zurechnung eines Beiwerts für Irrtümer die rumänischen Händler aus dem Norden oder Süden der Donau (wir denken an die Mazedorumänen) von den levantinischen, die aus dem Süden der Donau kamen oder sich in der Walachei ansässig gemacht hatten, unterscheiden. In die Reihe der rumänischen oder mazedorumänischen Händler gehören aller Wahrscheinlichkeit nach : Dedul, vielleicht Stanciul, Neagoie, Cristea, Oprea, Bîncilă, Băieşul, Albul, Vîlsan, Dragotă, Badea, Mihai, Frîncul, Tudor, Manciul, Brăcină, Radul, Voinea, Manea u.a. Iene, Ghinea (*Gine*), Iorga, Sarkis, Proca, Avritis, Grama, Ghica, Panaiot, Dima, Nichifor u.a. sind wahrscheinlich griechischer Herkunft. Als Handelspartner von Sibiu erscheinen in dieser Zeitspanne auch sächsische und ungarische Kaufleute : Michel Gonthardt, Hans Lutsch, Jorg Lutsch, Hans Rener, Simion Mailath, Vaida, Balint, Miklos, Francisc Bock u.a. Es könnte sich um Hermannstädter handeln, doch ist nicht ausgeschlossen, daß es Kaufleute sind, die sich in der Walachei niedergelassen haben. Andere sind Juden : Abraham aus Rîmnic, Abraham mit seinen Gehilfen, aus Nikopol gekommen, Pana „Jude aus Tîrgovişte" (*Jud von Tergowist*, 1595), vielleicht Safar aus Widin (1595) und Jupăn (*Supa*) Parl, ohne Ortsangabe. Amadelfi (1587 und 1588) ist Italiener oder Spanier. Schließlich kommen im Jahre 1591 auch Armenier mit Baumwolle nach Sibiu.

Die Zollrechnungen von Sibiu aus dem 16. Jahrhundert machen auch einige Angaben über die Geschäftsgenossenschaften der levantinischen oder walachischen Kaufleute. Die Kaufmannsgilden waren nicht nur eine Organisationsform gegen die Gefahren, die im allgemeinen den

Handel im Mittelalter bedrohten, sondern entstanden auch aus der Notwendigkeit, mehrere Kapitalien zur Durchführung bedeutender Transaktionen zu vereinigen. So transitieren im Jahre 1500 Lazăr aus Mărceşti mit seinen Genossen (*cum suis sociis*) morgenländische Waren, Iacob und Dumitru führen zusammen Sensen und andere Waren ein [67]. Die Italiener Giovanni und Geronimo bringen Tuche in die Walachei [68]. Im Jahre 1594 verbindet sich Iene mit Statea von Piteşti, im folgenden Jahre Dragotă mit Petru auch von Piteşti. Im Januar 1597 assoziieren sich die Kaufleute Andrei, Constantin und Pana von Rîmnic und schaffen Waren im Werte von etwa 450 Fl. nach Sibiu; im Februar bringen Iene und Ghinea zusammen eine Warenfracht aus Rîmnic im Werte von etwa 840 Fl. Im Jahre 1600 verbinden sich die beiden Kaufleute, der Grieche *Steoll* und Anderca, zu gemeinsamen Geschäften.

Bei größeren Geschäften erscheinen die angeseheneren Kaufleute öfters in Begleitung ihrer Gehilfen, ihrer Gesellen (*mit seinen gesellen*), besonders aber die Kaufleute, die einen Transithandel auf weite Entfernungen betreiben. So kommt am 6. Dezember 1550 Anghel cel Mare (*Mayre*) mit seinen Gehilfen, im Jahre 1559 kommen mit ihren Gesellen Sima cel Tînăr aus Brăila (31.VIII.), Aranit (4.V.), Gh. Buzdugan (4. V.), Ghinea Grosul (6.VI). und ein anderer Ghinea (21.I.1560). Am 18. V. erscheint Chira vor der Zollstätte von Sibiu bloß mit einem Gehilfen (*Gesel*) — Sarkis.

Den Geschäftsgenossenschaften der Handelpartner von Sibiu fehlten Dauer und Organisation. Es waren Assoziierungen für den Augenblick, entstanden aus dem Bedürfnis nach Geld und Sicherheit.

Die Zwanzigstgebühr wurde den Umständen gemäß eingehoben, in Geld oder in Geld und Waren. Die Art der Einhebung versah man in den Rechnungen mit der Bemerkung: „*percepta pecuniarum et rerum turcalium*". Die Versorgung der Kaufleute von Sibiu und der Einwohner mit den begehrten Artikeln bildete ein dauerndes Problem. Die Waren des Zwanzigsten wurden oft den Herren von der Stadtverwaltung verkauft oder von den Zwanzigern und Schreibern selbst käuflich erworben. Die anderen Waren, die die levantinischen oder rumänischen Händler gebracht hatten, mußten im Kaufhaus gelagert werden. Die Anordnungen aus dem Jahre 1546 sehen vor, daß die rumänischen und griechischen Kaufleute ihre Waren nur an Hermannstädter und keine anderen abgeben

---

67 R. Manolescu, a.a.O., S. 255.
68 *Rechnungen...*, S. 287.

dürfen, und um den Hermannstädtern zusätzliche Erwerbsmöglichkeiten durch den Wiederverkauf der Waren zu beschaffen, wurde die niedrigste Preisgrenze für die Importwaren aus dem Süden mit 3 Florin festgesetzt [69]. Die Statuten aus dem Jahre 1597 bedeuten keine Verbesserung der alten Bestimmungen über die Versorgung des gewöhnlichen Volkes (*die gemeine Stadtleutt*) mit den von den griechischen und rumänischen Kaufleuten gelagerten Handelsgütern; sie sehen jedoch vor, daß die Stadtbevölkerung auch von den Waren kaufen dürfe, die als Zwanzigstzoll eingehoben wurden, untersagen auch den Zwanzigern und Schreibern den Mißbrauch ihres Amtes, die für eigene Rechnung mit den Waren Handel trieben [70]. Mit den levantinischen und rumänischen Importwaren versahen sich nun auch Käufer und Händler aus anderen Teilen Transsilvaniens, die eigens zu diesem Zwecke nach Sibiu kamen.

Wie wurde auf Grund der Zollrechnungen Verkauf und Verteilung der Vigesimalwaren praktisch durchgeführt? Der Verkauf fand nicht an einem bestimmten Tage statt. Manchmal verkaufte man einmal im Monat, ein andermal mehrere Male, je nach den Möglichkeiten. Anscheinend verfügten einige Bürger aus Sibiu auf Grund ihres Amtes und Vermögens über eine Art Vorkaufsrecht, wie im Falle des Matthias Bunzler (Rosler) und Paul Feltner im Jahre 1543. Derselbe Bunzler kauft auch im Jahre 1550 große Warenmengen. Im Jahre 1559 erwerben die Kaufleute Jorg Hecht (später Stadtrichter) und Lörincz Homlischer Waren für 260 Fl. 18 D. Eine andere bekannte Gestalt aus Sibiu , Lucas Miles, aber auch Christophor Miles erscheinen wiederholt unter denen, die bedeutende Mengen Vigesimalwaren kaufen (z.B.im. Jahre 1578). Lucas Miles versah am 24. Februar 1578 das Zwanzigeramt und konnte sich somit mit den in Sibiu stark gefragten Importartikeln leicht versorgen. Manchmal wird ein Teil der Waren für den Stadtmagistrat zurückbehalten (*pro usu dominorum* — wie es in den Rechnungen von 1554 heißt). Manchmal versehen sich die Zünfte und gewisse Handwerker mit Importwaren der rumänischen und levantinischen Kaufleute wie im Falle der Kürschnerzunft, die i.J. 1550 Fuchs- und Marderfelle kauft, oder Kleinhändlerinnen (*kremerin*) in der Stadt. Importwaren (besonders Gewebe) kaufen auch verschiedene Händler, die auf den Jahrmarkt von Sibiu kommen, aus Şeica Mare (Marktschelken; 1550), aus Aiud und aus

---

[69] „*Alle dy guetter dy die krichen oder walachen pryngen soollen jm kauffhaws nyder gelegt werden vnd dyweil er hye pleibt soll er ssorg drauff tragen. Wen ey aber weg czeugt, ssoll er dy gytter zum wirt... Item. Keyn krych oder Blechlender ssoll vnter dray gulden nichts verkauffen den statt man, oder teppych und telkeltucher seyn fraw, ym zu seyner nott, sonder kaynem fremden soll er verkaufen*", Doc. Lit. 485, L 16 im Staatsarchiv Sibiu.

[70] Vgl. Dok. vom 22.I.1597, Doc. Lit. 1416, L. 29, Staatsarchiv Sibiu.

Bistriţa (Bistritz, 1554), Gewandschneider aus Reghin (Reen), einige aus Hunedoara (1551), ein Hans Maurer aus der Moldau (1550), ein Briccius Litteratus aus Baia Mare (1554). Man beschickt mit Waren die Märkte von Aiud, Sighişoara, Mediaş (Mediasch), (1554).

Die Importwaren hatten bei der Versorgung der Bevölkerung von Sibiu mit Verbrauchsgütern (häufig Nahrungsmittel), die im Einzelverkauf abgesetzt wurden, eine besondere Bedeutung. Im Jahre 1550 verkaufte man an die Bevölkerung (*den Stadtleiten*): Bogassia, Taft, Alaun, Felle, dann Safran, Reis, oder im Jahre 1578 — Pelze, Mandeln, Reis, Gewürznelken, Pfeffer und Öl mit dem Pfund (*mitt einleczigenn phunden*). Öl und Reis setzte man fast ausschließlich an die gewöhnliche Bürgerschaft ab. Mit Hilfe der Einfuhr von Nahrungsmitteln, die im Transitverkehr durch die Walachei gebracht wurden, konnten die Bürger von Sibiu ihren Lebensunterhalt verbessern.

Aus der Untersuchung der Zollrechnungen von Sibiu aus dem 16. Jahrhundert lassen sich einige Schlüsse ziehen:

1. Der Südhandel von Sibiu mit der Walachei, der Balkanhalbinsel und dem Orient *wächst* in dieser Epoche merklich. Er beschränkt sich vorwiegend auf *levantinische Waren;* zugleich werden auch Erzeugnisse des Handwerks eingeführt. Nach der Einführung des türkischen Monopols geht der Import landwirtschaftlicher Produkte (Getreide, Vieh, Fische, Talg, Wachs usw.), den wichtigen Artikeln im Handelsverkehr zu Anfang des Jahrhunderts, wesentlich zurück und hört schließlich auf.

2. Der Warenhandel über die Walachei mit dem Süden der Donau hatte für Sibiu eine lebenswichtige Bedeutung, denn er bildete fast die einzige Versorgungsquelle der Stadt mit den stark gefragten morgenländischen Waren.

3. Die Rechnungen der Jahre 1537—1600 spiegeln mit wenigen Ausnahmen einen Warenhandel in einer Richtung, von Süden nach Sibiu wider. Wegen des Ausfalls der Daten kann der Warenverkehr in der Gegenrichtung, von Norden nach Süden, nicht rekonstruiert werden.

4. Die Handelspartner Sibius waren in großer Zahl rumänische und levantinische Kaufleute, die sich in der Walachei niedergelassen hatten oder aus dem Süden der Donau kamen. Nikopol beginnt eine bedeutende Rolle im Transithandel über die Walachei mit dem transsilvanischen Emporium zu spielen.

5. Das herrschende Zollsystem und das Stapelrecht von Sibiu erschwerten die Handelsbeziehungen; deshalb mehrten sich die Fälle

der Zollumgehung. Der zunehmende Handel mit Schmuggelware, der Schleichhandel, verhindert eine genaue Ermittlung des Gesamtvolumens und -wertes des Warenverkehrs zwischen Sibiu und der Walachei. Wenn man den wahrscheinlichen Mittelwert der Einfuhr „türkischer Waren" nach Sibiu mit 3 000 000 Fl. ansetzt, bleibt es nicht ausgeschlossen, daß sich der gesamte offizielle Südhandel Sibius im 16. Jahrhundert auf 4—5 Millionen bezifferte, eine gewaltige Summe für jene Zeit.

6. Die Zollrechnungen der folgenden Jahrhunderte, gering an der Zahl, lassen die Fortdauer der Blütezeit des Handels mit levantinischen Waren und die wachsende Bedeutung der Emporien des Balkans im Transithandel mit Sibiu im 16. Jahrhundert erkennen.

ABDULLAH RAMIZ PACHA EN EXIL

par A. F. MILLER

Moscou

Ma communication a pour base les recherches que j'ai entreprises il y a plusieurs années et qui ont été partiellement publiées dans ma monographie sur Bayraktar Mustapha Pacha [1]. Si aujourd'hui je prends quand même la liberté de proposer ce thème à votre attention, c'est parce que la langue russe reste encore peu accessible à la plupart des savants étrangers, tandis que les matériaux extraits des archives russes et utilisés dans cette étude doivent avoir — j'ose espérer — un intérêt considérable pour tout historien qui s'occupe des problèmes de l'histoire de l'Empire ottoman et du sud-est européen en général.

Il s'agit d'un personnage historique éminent, bien que la littérature existante ne fasse sur lui que de brèves remarques. Cet homme d'Etat a joué un grand rôle dans le cercle clandestin connu sous le nom des « Amis de Rusçuk », première organisation politique turque à buts précis et progressistes pour son temps. Il en était membre actif et pour ainsi dire le guide idéologique, partisan convaincu du « nouveau système » proclamé pendant le règne du Sultan Sélim III et annulé par suite de l'insurrection réactionnaire en mai 1807. Il luttait vaillamment contre le joug terrible des janissaires, cette véritable peste de l'Empire ottoman, contre l'anarchie féodale, tout en cherchant, comme aurait pu dire Friedrich Engels, à établir « un ordre dans le désordre ». Avec Bayraktar Mustapha Pacha et autres « Amis de Rusçuk » il prépara et effectua un coup d'Etat qui eut comme conséquence le rétablissement temporaire des réformes progressives.

[1] А. Ф. Миллер, *Мустафа-паша Байрактар. Оттоманская империя в начале XIX века.* М.-Л. 1947.

La personne que je vais vous présenter était en effet le porte-parole d'une couche peu nombreuse mais très courageuse de la jeunesse éclairée turque de la fin du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e}, couche qui militait, vainement hélas, en faveur du « nouveau système », destiné — leur semblait-il — à sauver leur pays de la menace imminente du démembrement et de la destruction complète.

J'ai nommé Abdullah Ramiz Efendi, compagnon de lutte et «la main droite» de Bayraktar Mustapha Pacha (de même que sa « main gauche » était le fameux financier arménien Manouk Bey Mirzaïan, surnommé « Prince de Moldavie », dont la biographie et l'activité ont été largement étudiées par le savant roumain H. Dj. Sirouni) [2].

Seid Abdullah Ramiz [3] naquit en 1774 en Crimée où son père Fayzullah Efendi occupait le poste de kazasker (qui était en Crimée chef du clergé musulman). En 1782, à la veille de l'entrée de la Crimée dans le corps de l'Empire Russe, Fayzullah Efendi émigra en Turquie où il fut inclus aussi dans la plus haute classe des ulémas. Fayzullah Efendi donna à son fils une excellente instruction. Ramiz étudia les langues orientales, la théologie et même les sciences exactes. Il obtenait les meilleurs succès surtout en rhétorique et se distinguait par une grande éloquence. Comme c'était l'usage pour les enfants des hauts ulémas, Ramiz obtint dès son âge le plus tendre le grade de muderris (docteur en théologie musulmane) et il aurait pu ainsi faire une grande carrière dans les rangs des ulémas. Mais il choisit un autre chemin — le service d'Etat.

Ramiz Efendi avait environ 25 ans lorsqu'il fut nommé directeur de l'école de mathématiques et de génie à Sudlice (sur la rive de la Corne d'Or), ce premier foyer d'instruction européenne en Turquie. Ensuite il fut pendant quelque temps chef de chancellerie auprès du pacha du Caire. Il remplit également d'autres missions importantes. Par exemple, en 1805 il fut envoyé en mission en Roumélie pour des pourparlers avec les ayans locaux qui manifestaient des tendances séparatistes. C'est alors qu'il fit sa première connaissance avec les plus grands ayans rouméliotes.

En 1806 Ramiz Efendi occupait un des plus élevés postes dans le « nouveau système », celui d'inspecteur général de l'artillerie et du génie. Se trouvaient également sous sa direction l'école de Sudlice et les ateliers de projectiles. La valeur globale des sommes d'argent que gérait Ramiz atteignait 4 millions et demi de piastres. Après le commencement de la guerre avec la Russie, Ramiz partit dans l'armée active en

---

[2] H. Dj. Sirouni, *Baïrakdar Moustapha Pacha et Manouk Bey, « Prince de Moldavie »*, « Balcania », Bucarest, 1943, p. 53—100.

[3] Archives de la politique extérieure (APE) de Russie. Chancellerie du ministre (Ch.), N 2024, « Note sur Ramiz pachá », p. 158—165.

qualité de trésorier d'Etat (bach mouhasebetch). Là, au quartier général du Grand vézir, établi à Silistrie, Ramiz apprit la nouvelle de l'émeute des janissaires, du renversement de Sélim III et de la chute du « nouveau système ». Sur la demande des janissaires, Ramiz Efendi fut destitué et envoyé à Kavalla, afin d'y être exécuté, mais il reçut en route, à Philippopolis (Plovdiv), l'invitation de la part de Bayraktar Mustapha Pacha de se rendre à Rusçuk. Ramiz répondit avec joie à cet appel. Il considérait la victoire des janissaires comme un épisode transitoire, et il espérait pouvoir organiser, sous l'égide puissante du pacha de Rusçuk, les forces nouvelles pour le rétablissement du « nouveau système ». C'est là, à Rusçuk, que fut créée, en été 1807, la société politique secrète des « Amis de Rusçuk ».

L'apport personnel de Ramiz à cette organisation fut particulièrement grand. C'est à Ramiz que « Les Amis » furent redevables d'un plan très précis de la campagne militaire de Stamboul et, en grande mesure, de son succès final. Quoique les « Amis » fussent privés de la possibilité de restaurer Sélim III sur le trône, car la clique de palais avait réussi à le mettre à mort, cependant la créature des janissaires, Mustapha IV, fut renversé et remplacé par le jeune sultan Mahmud qui devait « régner mais non pas gouverner ». Bayraktar devint Grand vézir et les autres « Amis » formèrent son cabinet.

Ramiz Efendi fut promu au rang de pacha à trois « queues de cheval » et au poste de Kapudan Pacha (chef des forces navales). Il jouit d'une influence exceptionnelle auprès du Grand vézir et du Sultan. Au cours de la première audience qu'il donna aux membres du Gouvernement, le nouveau souverain s'adressa à Ramiz Pacha dans les termes suivants : « Le sultan Sélim, mon cousin, m'a parlé de vous dans la prison. Soyez-moi aussi fidèle qu'à lui et comptez sur mon amitié »[4]. Les observateurs étrangers ont, eux aussi, noté la haute position de Ramiz. Le ministre danois à Stamboul, le baron Hübsch, faisait savoir à son collègue Blome à Pétersbourg : « Ramiz Pacha ... possède une autorité énorme — non point à cause de ses connaissances dans le domaine de la marine, mais grâce à son intelligence, son instruction, son esprit de décision dans les affaires »[5].

La main et l'esprit de Ramiz se faisaient sentir dans les divers actes gouvernementaux : dans la réorganisation de la marine de guerre et l'organisation d'une nouvelle armée régulière, dans le domptage des janissaires, dans l'introduction d'une sévère discipline dans toutes les branches de l'administration. « Tout a changé dans la capitale, — écrivait de Stamboul un correspondant secret au consul russe à Bucarest. Tout est désormais

[4] APE. Ch., N 2024, p. 160.
[5] APE. Ch., N 2274, p. 69.

posé sur un autre pied. Le gouvernement actuel est fermement décidé à se faire respecter. En ce moment tout est calme ici. On coupe les têtes comme des melons »[6].

A juste titre ou non, c'était notamment Ramiz Efendi, désormais Pacha, qui attira sur lui la colère particulière des janissaires, des ulémas et autres cliques réactionnaires. C'est pourquoi, lorsque le 15 novembre 1808, dans «la nuit de prédestination» (en turc — kadir gecesi) eut lieu une nouvelle émeute des janissaires, les mutins, après avoir brûlé le palais du Grand vézir, exigèrent du sultan Mahmud la tête de Ramiz.

Durant quelques jours Ramiz s'efforça d'organiser la résistance, mais la mort de Bayraktar, qui préféra faire sauter en l'air son dernier asile au lieu de capituler devant les janissaires, ainsi que la défection du sultan, qui, au contraire, préférait garder sa vie et son trône, tout cela a amené la débâcle des « Amis » et la ruine de toute leur cause. Plusieurs partisans des réformes y trouvèrent une fin tragique. L'un d'eux, Refik Efendi eut toutefois le courage de lancer à ses assassins des paroles vraiment prophétiques, en disant que malgré tout (je cite littéralement le récit d'un témoin oculaire) « ils allaient finir par porter le chapeau au lieu du turban »[7].

Ramiz Pacha et quelques autres combattants de Bayraktar réussirent à prendre la fuite. Le sultan Mahmud y contribua en cachette. Après une série de vicissitudes et d'infructueuses tentatives d'assembler les troupes pour une nouvelle marche sur Stamboul, Ramiz Pacha arriva à Rusçuk, où se trouvait déjà Manouk Bey. Cette ville, ancienne possession de Bayraktar, lieu de naissance de leur organisation, se présentait à deux « Amis » non seulement comme un sûr refuge, mais aussi comme une place d'armes pour leurs futures opérations politiques et militaires. Malheureusement, la réalité était tout à fait différente. Le gouverneur de Rusçuk, Ahmed Efendi, nommé à ce poste par Bayraktar dont il passait pour un des plus proches amis, n'avait maintenant d'autre préoccupation que l'acquisition des richesses de Bayraktar (ce qu'il légalisa par le mariage avec sa veuve[8]), et ne cherchait que les moyens d'avoir sa vie sauve. Etant compromis aux yeux des janissaires par son étroite collaboration avec Bayraktar, il ne pouvait pas compter sur leur miséricorde. Vu cela, il essaya de trouver un appui au-delà du Danube et entama à ces fins des pourparlers secrets avec le commandement russe, en lui promettant de céder les forteresses de Rusçuk et Giurgiu[9]. Aucune idée

[6] APE. Ch., N 1921, p. 528.
[7] APE. Ch., N 1922, p. 699—700.
[8] APE. Ch., N 2024, p. 158—165.
[9] APE. Ch., N 1928, p. 82—84.

politique ne le guidait. Pour éviter la présence gênante de Ramiz Pacha, il l'éloigna de Rusçuk et l'installa à Slobozia — un petit village près de Giurgiu.

Mais les calculs d'Ahmed Efendi étaient faux. Sa position à Rusçuk devenait de plus en plus précaire. Les ayans de Roumélie ne lui obéissaient point. Il ne jouissait d'aucune autorité non plus auprès des habitants de Rusçuk. La Sublime Porte de son côté publia en février 1809 un firman, le destituant du poste de gouverneur et le condamnant par contumace à la peine capitale. Simultanément les bruits sur ses négociations secrètes avec le commandement russe se répandirent dans la ville et dans l'armée turque, et ses subordonnés commencèrent à préparer son arrestation.

Pris de terreur, Ahmed Efendi avisa le commandement russe qu'il se rendrait seul, n'ayant pas la possibilité de céder en même temps ses forteresses [10]. Cette communication faite par l'intermédiaire de Manouk Bey, qui se trouvait déjà à Bucarest, provoqua de la part du général russe Miloradovitch la réponse suivante :

« Si Ahmed Efendi se rend aux Russes lui seul et sans sa forteresse, nous n'y gagnerons rien, vu que toutes ses bonnes qualités personnelles ne suffisent point pour le rendre un militaire redoutable. En ce cas il vaudrait mieux qu'il y restât que de l'y voir remplacé par un autre qui aurait plus de talents guerriers que lui n'en a montré jusqu'ici » [11].

Cependant Ahmed Efendi ne voyait plus d'autre issue que de fuir de Rusçuk, devenu pour lui trop dangereux. Dans ces circonstances Ramiz Pacha lui aussi, décida de quitter le territoire de l'Empire ottoman bien qu'il n'eût pas perdu l'espoir de continuer sa lutte politique. Or, dans la nuit du 26 au 27 mars 1809, Ahmed Efendi partant de Rusçuk et Ramiz Pacha partant de Slobozia, tous deux avec leur suite se composant d'une cinquantaine d'hommes, arrivèrent dans les dispositifs des armées russes et le 28 mars, à Bucarest.

Le rapport sur ces événements envoyé par le maréchal Prozorovsky, commandant-en-chef de l'armée danubienne, attira l'attention de Pétersbourg. Le gouvernement russe considéra l'affaire sous un assez large angle de vue, attribuant avec raison une importance particulière non pas à Ahmed Efendi, mais à Ramiz Pacha, dont la haute position auprès de feu Bayraktar et auprès du sultan régnant permettait de le traiter comme un noble émigré politique. Conformément aux instructions reçues de Pétersbourg, le maréchal Prozorovsky recommanda Ramiz Pacha au duc Emmanuel

---

[10] APE. Ch., N 1928, p. 525—528.
[11] APE. Ch., N 1928, p. 541—542.

de Richelieu, gouverneur général de la Nouvelle Russie (comme s'appelait alors la région d'Odessa et les terres voisines incluses dans les limites de l'Empire de Russie après la paix de Jassy). Richelieu vint à sa rencontre, à Doubossary [12]. Un peu plus tard Ramiz Pacha reçut pour lieu de résidence la ville de Nicolaiev.

La première conversation avec Ramiz Pacha produisit une forte impression sur Richelieu. Ramiz lui exposa en détail ses vues politiques et lui donna à comprendre que son souverain, le sultan Mahmud II, les partageait également, lui ayant donné un ordre secret de chercher asile en Russie. Ramiz exprima à Richelieu son désir d'être envoyé à Pétersbourg pour pouvoir s'entretenir avec le gouvernement russe sur les relations mutuelles entre les deux pays.

Le duc de Richelieu fit son rapport au ministre des Affaires étrangères de Russie, le comte Nicolas Roumiantzov, en y ajoutant son avis très favorable sur Ramiz. Dans sa lettre de réponse, Roumiantzov [13] communiqua à Richelieu les instructions suivantes de la part du tsar : l'empereur Alexandre prend acte de la haute appréciation de la personnalité de Ramiz Pacha formulée par Richelieu et se demande s'il ne faudrait pas profiter de sa médiation pour préparer en secret la paix russo-turque ; Richelieu est autorisé de dire à Ramiz Pacha que le comte Roumiantzov satisfera volontiers sa demande d'aller à Pétersbourg et que l'on souhaite qu'il se présente devant l'empereur Alexandre non pas comme un simple transfuge mais comme sujet fidèle du Grand Seigneur, ayant pour but la contribution à la cessation des hostilités et l'aide au rétablissement d'une amitié durable entre les deux puissances ; d'ores et déjà Ramiz Pacha est invité à écrire au sultan Mahmud que l'empereur Alexandre n'a aucune intention d'abuser des difficultés actuelles de la Turquie et qu'il ne pose que deux conditions à la paix — la concession de la Moldavie et de la Valachie, que le sultan avait déjà perdues de fait, et l'indépendance des Serbes sous le protectorat russe ; si le sultan Mahmud accepte ces conditions, il obtiendra la paix pour la Turquie et la sécurité personnelle pour lui-même car dans le cas du renouvellement des troubles l'empereur lui garantit un asile en Russie.

En exécutant ces ordres le duc de Richelieu partit d'Odessa pour Nicolaev et eut un long entretien avec Ramiz. La réponse de l'ancien Kapudan Pacha aux propositions du tsar fut loin d'être positive. Ramiz déclara que la Russie aurait pu demander au sultan des concessions territoriales, si elle avait obtenu une victoire décisive. De son côté, lui, Ramiz,

---

[12] APE. Ch., N 1929, p. 23—24, 46—47, 111—112, 247—250, 349.
[13] APE. Ch., N 5189, p. 4—11.

aurait salué la défaite de la Porte avec non moins de joie que le gouvernement russe. Mais puisqu'une telle défaite n'avait pas eu lieu, le sultan ne pouvait d'aucune façon être disposé à céder des territoires. Les phanariotes également ne voudraient pas perdre leurs privilèges et revenus qu'ils tiraient des Principautés Danubiennes. Si lui, Ramiz, suggérait les propositions mentionnées, il aurait été compromis à jamais aux yeux du sultan et de tous les dirigeants politiques turcs et aurait perdu toute possibilité de rentrer dans sa patrie.

Ramiz Pacha parlait probablement avec une grande chaleur, et Richelieu s'empressa de le calmer : le gouvernement russe, lui dit-il, ne voulait aucunement le compromettre ; tout ce qu'il désirait, c'était le bien de la Turquie, pour laquelle la paix se présentait comme l'unique alternative contre la ruine complète ; en ce qui concerne Ramiz Pacha, la bienveillance du gouvernement russe demeurerait inébranlable, et, nonobstant la divergence de vues sur les conditions de paix, il pourrait continuer sa médiation et entretenir sa correspondance secrète avec Stamboul [14].

En automne 1809 le duc de Richelieu et le commandant de la flotte russe de la mer Noire, le marquis de Traversay (lui aussi un émigré royaliste français) reçurent de Pétersbourg la permission d'envoyer Ramiz Pacha dans la capitale. Ils lui donnèrent pour son voyage un excellent traîneau, plusieurs pelisses, une escorte et de l'argent. Dans sa lettre adressée au comte Roumiantzov, le duc de Richelieu exprima de nouveau son enthousiasme pour l'ancien Kapudan Pacha : « De tous les Turcs que j'ai connus, — formulait-il son opinion, — c'est celui en qui j'ai trouvé le plus de sens, de connaissance, de loyauté » [15].

Vers la mi-décembre 1809, en plein hiver, Ramiz Pacha arrive dans la capitale de l'Empire de Russie et y reste plus de huit mois. D'après les documents émanant de la chancellerie du ministère des Affaires étrangères, le comte Roumiantzov eut avec lui plusieurs entretiens. Ramiz Pacha fut également reçu par d'autres hauts dignitaires russes et, à ce qu'il paraît, par le tsar lui-même (on peut en trouver une preuve indirecte dans les paroles suivantes de l'amiral Tchitchagov, qui écrivait plus tard à l'empereur : « Ramiz Pacha qui a l'honneur d'être connu de votre majesté... »). Comme auparavant, Ramiz insista auprès des hommes d'Etat russes sur la nécessité de conclure rapidement la paix et, plus que ça, sur le rétablissement du traité d'alliance russo-turque signé en 1805. Il avançait même des motifs un peu inattendus de la part d'un Turc, mais qui auront d'une manière bizarre trouvé leur place dans l'argumentation

---

[14] APE. Ch., N 5189, p. 18–19.
[15] APE. Ch., N 5189, p. 21–22.

de la diplomatie tsariste un quart de siècle après. L'Empire ottoman, disait-il, est menacé par les guerres extérieures et par les révoltes internes. Un cet état de choses, il n'est pas un voisin dangereux, et la Russie n'a aucun intérêt réel à précipiter sa chute. C'est en prenant en considération la situation générale de l'Europe que lui, Ramiz, « voudrait obtenir la cessation du fléau de la guerre actuelle qu'il suppose utile aux projets ambitieux d'un tiers ». Mais en même temps Ramiz Pacha ne changea pas d'opinion sur les conditions de la paix future et, tout en exprimant son ardent désir de contribuer à sa conclusion, continua à répudier la concession des territoires [16].

Pendant son séjour à Pétersbourg, Ramiz Pacha échangea quelques lettres avec le sultan. Dans les archives russes il n'y a aucune indication sur la voie utilisée pour cette correspondance, de même qu'il n'y existe ni des copies de ces lettres, ni de leurs exposés. Espérons que nos collègues, les historiens turcs, sauront combler cette lacune. Tout ce que nous connaissons pour le moment se réduit à quelques phrases de Ramiz prononcées dans un de ses entretiens à Pétersbourg et fixées dans les annales du ministère des Affaires étrangères de Russie. Selon Ramiz, il écrivit au sultan que l'empereur Alexandre était prêt à conclure la paix et que la Porte devrait en tirer profit. La réponse du sultan consistait, toujours selon Ramiz, en ce que la cour de Russie était déjà avisée des conditions dans lesquelles la Porte consentirait à signer le traité de paix, mais Ramiz Pacha pouvait toujours communiquer à Stamboul toute information complémentaire qu'il croirait utile sur cette question [17]. Il en découlait ainsi que Ramiz Pacha conservait son rôle d'intermédiaire non officiel. Cela augmentait sensiblement sa valeur aux yeux du gouvernement russe, bien que sa médiation restât sans résultats positifs.

A la fin du mois de septembre 1810, Ramiz Pacha revint à Nicolaev [18]. Il continua à entretenir sa correspondance avec Stamboul [19], mais elle n'eut aucune influence sur la marche des événements. Les négociations de paix, ouvertes en 1811 à Giurgiu et transmises après à Bucarest, ont abouti non point par suite de l'intervention de Ramiz, mais grâce à la victoire décisive des armées russes sous le commandement du général Koutouzov et comme résultat de la diplomatie habile de celui-ci.

Néanmoins Ramiz Pacha ne perdit pas l'espoir de retourner à un rôle politique actif. Par l'entremise de Richelieu il cherchait à persuader le gouvernement russe de transmettre à Stamboul les négociations de paix

[16] APE. Ch., N 2024. « Note sur Ramiz pacha, etc. », p. 158—165.
[17] APE. Ch., N 5209, p. 19—20.
[18] Ibidem, p. 32.
[19] Ibidem, N 5229, p. 4—5.

afin qu'il puisse s'y mêler avec l'aide du Kaymakam Pacha (suppléant du Grand vézir)[20], qui était soi-disant un adhérant clandestin du « nouveau système ». Plus tard il s'adressa à Koutouzov en le priant d'obtenir de la Porte sa nomination au poste de gouverneur de Silistrie où il ferait de son mieux pour soutenir « l'amitié et la concorde éternelles entre les deux cours ». Il demandait aussi la permission de se rendre à Bucarest pour parler avec Koutouzov de vive voix[21]. Koutouzov s'en référa au ministère des Affaires étrangères[22], mais ne reçut aucune réponse.

Entre temps les pourparlers de Bucarest se terminèrent par la signature de la paix, le général Koutouzov fut remplacé par l'amiral Tchitchagov et — ce qui était le plus important — les armées napoléoniennes envahirent la Russie.

Dans cette situation l'ancien Kapudan Pacha ne présentait plus d'intérêt pour les milieux dirigeants russes. Il reçut quand même la permission de venir à Bucarest et il y exposa à l'amiral Tchitchagov son nouveau projet d'actions pour s'emparer du gouvernement de Silistrie. Ramiz supposait recruter parmi les prisonniers de guerre turcs une forte escorte, environ deux mille hommes, et franchir avec cette troupe la frontière. Il comptait aussi sur l'assistance secrète du délégué turc qui se trouvait encore à Bucarest, Galib Efendi, un des anciens « Amis de Rusçuk ». Le projet ne prévoyait qu'une aide modeste de la part des autorités russes et était peut-être réalisable. Tchitchagov du premier abord voulut le soutenir. Le 12 septembre 1812 il écrivait[23] à l'empereur Alexandre :

« Ramiz paraît un homme de génie, de caractère et propre à de grandes conceptions. Il jouit de la bienveillance de son souverain et de la considération de sa cour, mais, poursuivi par les janissaires, il n'ose rentrer dans son pays que fortement escorté et garanti par une forteresse. Il paraît d'après ce qu'il m'a dit que s'il parvenait à effectuer son projet, il en obtiendra la sanction du sultan. Cette opinion ne se fonde pas seulement sur les assurances données par Ramiz pacha, mais aussi sur les moyens que Galib Efendi, le premier des plénipotentiaires turcs, lui accorde pour faciliter cette entreprise. En effet ce plénipotentiaire vient de m'écrire une lettre pour accréditer Ramiz pacha en qualité de surveillant des commissaires turcs destinés à recevoir les prisonniers. Par cette mesure ce pacha est à même de s'entourer de ses amis et de leur donner la direction qui convient le plus à ses vues... Je ne vois pas d'inconvénient à le favoriser. Car si ce n'est pas Ramiz, ce sera un autre pacha qui en se plaçant à Gior-

[20] Archives Centr. de l'histoire militaire (AHM), N 2958, p. 56.
[21] AHM, N 8/98, p. 191–194.
[22] AHM, N 8/98, p. 193–195.
[23] APE, Ch., N 1991, pp. 166–167.

giovo ou à Ibrail, prendra de la prépondérance de ce côté. Quant à Ramiz nous pouvons être sûrs que tout en étant bon Turc, il ne se laissera pas séduire par les Français et que les Français n'auront jamais de la confiance en lui ».

La réponse d'Alexandre Ier se fit attendre. Au moment de l'offensive de Napoléon sur Moscou, le projet de Ramiz ne pouvait pas produire au tsar une impression favorable, d'autant plus qu'il lui semblait analogue à la proposition antérieure faite par Tchitchagov, qui avait en vue l'expédition militaire sur Stamboul et portait le caractère d'une pure aventure. Quoiqu'il en soit, le projet de Ramiz subit un échec. Ce n'est qu'en novembre 1812 que Tchitchagov, qui avait en ce temps son quartier général à Minsk, reçut les instructions du tsar. Elles ne contenaient aucune allusion à l'aide éventuelle qu'il faudrait accorder à Ramiz. L'empereur Alexandre se bornait de lui permettre de rentrer en Turquie et exprimait la conviction qu'il y mènerait une politique amicale envers la Russie.

Ramiz Pacha décida fermement de rentrer à tout prix dans sa patrie. Il croyait aveuglement en la sympathie du sultan Mahmud et en la loyauté de la Porte, qui lui annonça son amnistie. Accompagné d'un détachement d'hommes dévoués, il passa au début de 1813 sur le territoire turc. Un piège perfide l'y attendait. Sur le chemin menant de Bucarest à Giurgiu Ramiz Pacha et ses hommes furent entourés par un bataillon de janissaires envoyé de Stamboul et tombèrent tous sur le champ de bataille. On enterra le corps de Ramiz à Giurgiu [24].

La mort de Ramiz n'excita en Turquie aucun écho. L'*Histoire de Cevdet* la mentionne en très peu de lignes dans la rubrique des « Faits divers », en ne lui consacrant même pas un alinéa [25]. Le gouvernement russe, lui également, oublia bientôt l'ancien Kapudan Pacha. En 1816 on envoya de Pétersbourg à l'ambassade de Russie à Stamboul une somme d'argent que Ramiz Pacha avait laissée pour les prisonniers turcs et qui ne fut jamais dépensée. L'ambassade était priée de remettre cette somme aux héritiers de Ramiz mais l'ambassadeur, le baron Stroganov, après un long silence répondit qu'il ne restait « aucun parent » de Ramiz [26].

Ramiz Pacha n'a vécu que 39 ans. En d'autres circonstances ses capacités exceptionnelles, son énergie et son patriotisme auraient pu être d'une utilité énorme pour son pays. Mais dans la Turquie féodale, qui commençait déjà à se transformer en une semi-colonie, Ramiz Pacha, de même que Bayraktar Mustapha Pacha et tous les partisans du progrès, n'eurent d'autre destin qu'une catastrophe politique et personnelle.

---

[24] Ibrahim Alâettin, *Meşhur Adamlar*, Stamboul, 1933—1938, s 1305.
[25] Tarih-i-Cevdet, X, 116—17.
[26] APE. Archives princip. de St.-Pétersbourg, II—15, 1816, N. 2, p. 8.

L'ACTIVITÉ DE GEORGES OLYMPIOS DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES AVANT LA RÉVOLUTION DE 1821

par NESTOR CAMARIANO

Georges Olympios a vécu en Valachie bien avant 1821 et a combattu aussi souvent qu'il en avait l'occasion contre les oppresseurs turcs, ses ennemis mortels. En 1803, ayant entendu que le hospodar de Valachie, Constantin Ypsilanti, préparait une armée contre les Turcs, Olympios quitta la Serbie, où il avait combattu aux côtés de Karageorges et de Haïduc Velcu et passa en Valachie. À Bucarest, il se met au travail et recrute un nombre important d'hommes et en 1805, ayant appris l'arrivée des armées russes, commandées par Koutouzov, il lève l'étendard de la révolte et se joint aux armées russes. Georges a combattu avec vaillance à Ostrov [1] contre les Turcs et a réussi à faire 3200 prisonniers, qu'il a livrés au général Koutouzov. Il a été cité, pour ses actes de bravoure, par les généraux Koutouzov et Isaïeff, et plus tard il fut avancé, par le tsar Alexandre I^{er}, au grade de colonel (*polcovnic*) dans l'armée russe. Le général Isaïeff, par une lettre envoyée de Craiova le 3 décembre 1807, annonce à Georges son avancement au grade de colonel et lui fait savoir qu'il doit prêter serment pour son nouveau grade et envoyer l'argent nécessaire pour son diplôme [2].

[1] Les généraux russes Isaïeff et Zas parlent de la bataille livrée par Georges à Ostrov et de la défaite des Turcs, qui avaient l'intention d'attaquer Craiova, le premier dans un ordre du jour donné à Craiova le 19 janvier 1808 et le second dans une attestation portant la date : Craiova, 20 avril 1811. Les deux documents sont publiés par Anastase Goudas, Βίοι παράλληλοι. vol. V, Athènes, 1872, p. 404–405.

[2] Les détails concernant cette activité de Georges Olympios, de même que ceux concernant la lettre du général Isaïeff à Georges sont publiés par A. Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 402–403.

Emil Vîrtosu qui s'est occupé récemment du corps des volontaires grecs, dans son ouvrage *Despre Corpul de voluntari eleni creat la București în 1807*, publié dans « Stu-

Georges a pris aussi part avec ses volontaires, aux côtés des Russes, à un combat livré le 9 octobre 1811 sur la rive droite du Danube près de Vidin, où il s'est distingué, de nouveau, par sa bravoure, son courage et son zèle et il fut décoré le 12 janvier 1812 de l'ordre de Sainte-Anne [3].

On sait qu'un certain nombre de pandours prirent part à la guerre russo-turque de 1806—1812, sous le commandement de Tudor Vladimirescu, qui se distingua pendant le combat par des actes de bravoure et fut avancé au grade de lieutenant dans l'armée russe, décoré de l'ordre Saint-Vladimir, et reçut du tsar, à cette occasion, une bague portant ses initiales [4].

L'accomplissement couronné de succès des missions confiées à Tudor Vladimirescu et ses actes de bravoure sont mentionnés par des officiers et des généraux russes dans plusieurs certificats délivrés au commandant des pandours [5].

L'historien grec Goudas, en parlant de l'avancement en grade de Georges dans l'armée russe, ajoute qu'il a été nommé commandant des « armées roumaines » [6]. Nous ne savons pas sur quoi se base l'affirmation de Goudas, étant donné que celui-ci ne donne aucun document, et nous ne savons pas non plus ce qu'il entend par « armées roumaines »; il s'agit probablement des pandours, attendu que Liprandi affirme que « Georges s'est joint aux pandours et a fait son service à leur côté, tout le temps de la durée de cette guerre, fait pour lequel il a été récompensé en reçevant le premier grade d'officier (russe) et la décoration Sainte-Anne 4e classe »[7].

Ce qui a été dit plus haut mène à la question suivante : est-il possible que les deux commandants des volontaires et des pandours, Georges Olympios et Tudor Vladimirescu, qui se distinguèrent par leur vaillance et leur courage dans les combats livrés aux côtés des Russes et qui furent décorés d'ordres russes pour leurs actes de bravoure ne se soient pas connus sur le champ de bataille, sinon même avant, et n'aient pas établi des liens d'amitié? Nous croyons que non, et que les deux camarades d'armes se sont connus et se sont liés d'amitié sur le champ de bataille et nous espérons que les recherches ultérieures dans nos archives et dans celles de

---

dii şi Materiale de istorie medie », V, 1962, p. 529—582, ne dit rien de Georges, et pourtant cet officier grec a été au service de Constantin Ypsilanti de même que le commandant Nicolas Pangal et a lutté aux côtés des Russes. Peut-être de nouvelles recherches dans nos archives pourront-elles découvrir des matériaux concernant le régiment de Georges.

[3] Le diplôme est publié par Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 408.

[4] Ion Ghica, *Scrieri*, éd. Petre Haneş, vol. III, Bucarest, 1914, p. 30 et 68.

[5] *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, vol. I, Bucarest, 1959, nos 3, 5, 7, 9, 10, 12, 14, 15, 22, 79.

[6] A. Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 403.

[7] *Documente...*, vol. V, p. 415.

l'Union Soviétique vont appuyer notre affirmation par des matériaux documentaires. Jusqu'alors, nous pouvons affirmer que leur amitié a commencé pendant la guerre russo-turque de 1806—1812 et qu'elle a évolué plus tard, donnant la possibilité aux deux grands patriotes de collaborer en différentes circonstances, avant l'insurrection de 1821.

En 1814, à la suite d'un heureux hasard, les anciens camarades d'armes se trouvèrent à Vienne. Le premier faisait partie de la suite du tsar Alexandre, tandis que le second avait été envoyé par Nicolas Glogoveanu pour des questions particulières et eut l'occasion de s'occuper aussi de questions politiques. Pendant sont séjour à Vienne, Tudor est venu en contact avec les membres de la colonie grecque et surtout avec ses anciens amis et connaissances, avec le grand serdar Hristodoulos Kirlian, devenu baron de Langenfeld (Cîmpulung) [8], connu pour ses mésententes avec le grand révolutionnaire Rhigas Velestinlis et avec Georges Olympios. Liprandi dit qu'Olympios a fait la connaissance d'Alexandre Ypsilanti [9] en 1814, à Vienne. Il n'est pas exclu que Tudor lui aussi ait connu Ypsilanti dans la capitale de l'Autriche. Tudor se réjouissait avec les Grecs de l'arrivée prochaine à Vienne du tsar Alexandre, à l'occasion du Congrès et écrivait à Nicolas Glogoveanu « qu'on attend pour octobre l'arrivée au Congrès de ministres venus de partout et que l'empereur de Russie arrive aussi. Le bruit court qu'alors il sera fait aussi quelque-chose pour ces lieux : — bien des choses se sont passées mais on en voit la fin — (*ci mult a fost, puțin a rămas*) [10] ». Il est probable que c'est alors que Tudor, poussé par Georges, s'est inscrit dans la célèbre Société des Philomuses, créée par le comte Jean Capodistria, ministre des Affaires étrangères de Russie, et par l'ancien métropolite de Valachie, Ignace, et il est fort possible que ce soit de cette inscription que provienne la confusion faite par Nicolae Iorga, comme quoi Georges aurait introduit Tudor dans l'Hétairie, à Vienne en 1814 [11].

Georges ne resta pas longtemps à Vienne étant donnée que le tsar Alexandre I[er] l'envoya avec des lettres confidentielles en Bessarabie [12]. Il visita, à cette occasion, la veuve de son ancien camarade d'armes Haïduc Velcu, nommée Stana, qu'il épousa par la suite.

---

[8] Dans ses lettres, Tudor mentionne Kirlian, qui était l'ami de N. Glogoveanu, à qui il avait annoncé la mort de sa femme à Vienne; voir N. Iorga, *Scrisori inedite ale lui Tudor Vladimirescu din anii 1814—1815*, dans « Analele Acad. Rom. », II[e] série, sect. hist., 52, 1921, p. 347.

[9] *Documente...*, V, p. 415.

[10] N. Iorga, *op. cit.*, p. 131 (11).

[11] N. Iorga, *Iordache Olimpiotul, vînzătorul lui Tudor Vladimirescu*, dans « Analele Acad. Rom. », mém. sect. hist., II[e] série, XXXVIII, 1916, p. 455 (9).

[12] A. Goudas, *op. cit.*, p. 408.

L'activité de Georges Olympios pendant l'époque de Jean Caragea. Sous le règne de Jean Caragea, Georges vécut en Valachie et eut beaucoup à souffrir de la part de ce hospodar, mais il est vrai que Georges aussi harcelait tout le temps le hospodar par ses complots, ce qui amena Caragea à le renvoyer plusieurs fois du pays.

Nous avons, au sujet des complots de Georges sous le règne de Caragea, de précieuses informations venues par trois sources différentes : par le correspondant et l'informateur de Stroganoff à Bucarest [13], par Georges Leventis, drogman au consulat russe de Jassy et plus tard à celui de Bucarest [14] et par I. P. Liprandi qui eut différentes missions à remplir en liaison avec les Principautés Roumaines. Tous les trois ont été en mesure de connaître de plus près les événements et les troubles d'alors, les deux premiers les ayant même vécus.

Dans un rapport envoyé de Bucarest le 4 septembre 1817, le correspondant de Stroganoff s'occupe de « Georges Olympidi », qui n'est pas autre que Georges Olympios. Il écrit : « Un certain Georges Olympidi, né Albanais, ayant servi comme officier des volontaires sous le général Isaïeff lors de la dernière guerre et se trouvant ici avec toute sa famille, après la paix, avait été accusé il y a deux ans d'avoir pris part à un complot». Plus loin le correspondant dit que ses complices ont été arrêtés mais que lui a réussi à s'enfuir en Autriche et que le hospodar a demandé au consul russe de Bucarest, Kiriko, de faire connaître à ses supérieurs les accusations contre Georges, et que ceux-ci ne lui permettent pas de rentrer en Valachie [15]. Il est donc évident que l'activité de comploteur de Georges commence en Valachie au moins depuis 1815. Mais ce que Georges, qui était sujet russe, poursuivait par ce complot et quels ont été ses complices, nous ne le savons pas. Est-ce que Tudor, étant très révolté du fait que le gouvernement de Valachie n'avait pas été capable d'empêcher les bandes

---

[13] Nous ne savons pas qui était le correspondant de Stroganoff à Bucarest, et P. A. Argyropoulo, qui a publié sa correspondance, n'a pas réussi à l'identifier ; en tous cas il était l'homme de Caragea voïvode, étant très bien informé de tout ce qui se passait à la cour du hospodar et faisant la correspondance au nom du hospodar. P. A. Argyropoulo a publié cette correspondance, dans laquelle se trouvent quelques lettres de Caragea, en 1954, à Athènes, sous le titre : *Correspondance diplomatique de l'hospodar de Valachie J. Caradja avec le baron Stroganoff, 1816—1818.* Cette correspondance contient de riches matériaux au sujet de l'état de choses en Valachie, entre 1816 et 1818, et n'a pas encore été mise à contribution par nos historiens.

[14] Ce que nous avons appris par Leventis se trouve dans son autobiographie, ou mieux dans ses mémoires, publiés en 1865 par sa fille dans le jounal grec « Κλειώ » de Trieste et reproduis presque en entier par Goudas dans *op. cit.*, vol. V, p. 121—144. Les mémoires de Leventis contiennent, comme nous le verrons plus tard, de précieuses informations demeurées inconnues à nos historiens.

[15] P. A. Argyropoulo, *Correspondance diplomatique...*, p. 117.

venant d'Ada-Kalé et conduites par Regep d'occuper, en janvier 1815, les districts de Mehedinți et de Gorj et de piller la population, n'aurait-il pas été aussi parmi eux? Tudor a eu beaucoup à souffrir pendant ces troubles, et dans une lettre du 28 janvier 1815 adressée à Glogoveanu, il se manifeste de la façon suivante : « Les bandits d'Ada-Kalé ont détruit tout par ici, et ils ont enlevé de chez moi et de chez toi les récoltes et tout ce qu'ils ont trouvé, et ils ont même puni très fort les gens ; le Cerneți a été brûlé en entier... ». Bouillonnant de colère contre Caragea, Tudor écrivait plus loin à Glogoveanu, sans aucune gêne : « Et tu vois quel désastre est pour nous le manque d'administration des autorités de notre pays ! Mais ils vont recevoir de Dieu la récompense qui leur est due ! » [16]. Dans une autre lettre du 5 février 1815, adressée au même Glogoveanu, Tudor écrit que « tous les insurgés, autant qu'ils sont, qui appartiennent à notre foi, ont mis beaucoup d'espoir en moi pour être délivrés, une fois le temps venu, car ils me connaissaient depuis longtemps ; et ils m'en ont beaucoup prié » [17].

En tenant compte de la révolte de Tudor contre ceux qui conduisaient le pays et contre les Turcs, nous croyons pouvoir admettre que Tudor se trouvait avec Georges dans le complot découvert par Caragea. Il est possible que des recherches faites dans nos archives viennent confirmer plus tard notre point de vue qui, jusqu'alors, demeure une simple supposition.

Nous voyons, dans le rapport envoyé à Stroganoff, dont nous avons parlé plus haut, que Jean Caragea a découvert un peu plus tard en Valachie un plan d'insurrection plus général. Le correspondant de Stroganoff à Bucarest précise que Georges, après s'être enfui en Autriche, est allé en Bessarabie mais que de là il promettait à ses amis « de revenir les rejoindre en Valachie » (p. 117). En effet, Georges a réussi à entrer, déguisé, en Valachie, mais il a éte arrêté et Caragea l'a livré au consul russe Kiriko « sans lui faire de procès, vu qu'il était persuadé qu'il s'agissait d'un plan d'insurrection générale en Albanie [recte : Valachie] dont ce même Georges était le promoteur » (p. 118). Et plus loin le correspondant de Stroganoff montre les motifs pour lesquels Caragea voulait passer sous silence le mouvement révolutionnaire fomenté par Georges : « Par conséquent en instruisant son procès, la chose devait être rendue publique et parvenir enfin à la connaissance de la Porte, ce qui ne convenait pas au hospodar sous

[16] N. Iorga, *Scrisori inedite...*, p. 138 (18).
[17] *Documente...*, I, p. 91.

plusieurs rapports » (p. 118)[18]. C'est donc à la suite des demandes de Caragea, que le consul russe Kiriko envoya Georges en Russie.

Liprandi parle lui aussi du complot découvert par Caragea et il soutient que « beaucoup des participants ont perdu la vie, d'autres ont eu le nez, les bras ou les oreilles coupés, d'autres ont été exilés. Georges, qui jouissait de la protection du consul russe, n'a été que mis aux fers et livré à celui-ci afin d'être envoyé en Russie, ce qui d'ailleurs a été fait ». Plus loin il ajoute que Georges a été envoyé en Bessarabie et là-bas pris sous la garantie du voïvode serbe Jacob Nenadovici[19].

L'historien grec Jean Philimon, en parlant des persécutions subies par Georges de la part de Caragea, soutient que le hospodar de Valachie, prenant connaissance de l'activité suspecte de Georges, « l'a poursuivi non pas comme comploteur national car il n'avait aucune idée du complot national qui se préparait, mais comme comploteur contre sa propre personne. Mais comme Olympios était défendu par le consulat russe, ayant été autrefois dans le service militaire de la Russie, il a été obtenu qu'il soit considéré comme agitateur et envoyé de Bucarest à Jassy et de là en Russie »[20].

En ce qui concerne les relations d'entre Georges et Caragea, nous possédons un autre témoignage, provenu de Georges lui-même et transmis jusqu'à nous par son ami Georges Leventis. Celui-ci affirme que Georges, à la suite de ses prières et de ses insistances, lui a avoué la vraie cause des persécutions qu'il avait à souffrir de la part de Caragea. « Caragea ne ressentait aucune haine personnelle contre moi ; mais, étant un homme intelligent, il avait été informé, comme cela se voit, que moi, en allant tout le temps de Moldavie et de Valachie en Bessarabie, j'étais utilisé comme courrier par un parti serbe qui avait beaucoup de relations secrètes et de correspondances avec les Serbes se trouvant en Russie et avec le général Karageorges qui habitait la Bessarabie. Mais comme je jouis de la protection russe, Caragea craint de mécontenter la Russie en dévoilant la vraie raison de ma persécution ; d'un autre côté, désirant servir la Porte ottomane, il prétend prévenir et anéantir une insurrection serbe fomentée et organisée par les Serbes de Serbie et de Bessarabie, amis et partisans de l'illustre Karageorges (en ajoutant que probablement tout s'accomplit non sans que la Russie en ait connaissance) ; il a eu l'idée de me présenter comme fomentateur d'un complot contre sa personne et, en trompant ou en convainquant le consul Kiriko de Bucarest, il est arrivé à me faire envoyer,

[18] *Documente* ... V, p. 415.
[19] *Ibidem.*
[20] Jean Philimon, Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, vol. I, Athènes, 1859, p. 248.

sous garde, en Bessarabie, comme agitateur et comploteur contre lui. Voilà la vérité : le knèze Vuitza de Serbie, étant l'ami de Karageorges, entretenait tout le temps une correspondance avec ce général, correspondance que j'envoyais de Serbie en Bessarabie et vice versa. Il s'agit surtout du retour au pouvoir de Karageorges »[21].

Il est vrai que Georges, étant une nature qui ne connaissait pas de repos, ne s'est pas tenu tranquille en Russie où il s'est agité tout le temps et est venu en contact avec Karageorges et d'autres révolutionnaires serbes et a joué un rôle important comme agent de liaison, entre Karageorges et l'Hétairie[22].

Georges Olympios et Karageorges. Dans ses mémoires[23] Georges Leventis nous donne plusieurs détails au sujet de la part qu'il avait prise, dans l'initiation de Karageorges à l'Hétairie, de même qu'au sujet des propositions faites par lui au général serbe, de soulever la Serbie et de donner ainsi le signal d'insurrection aux chrétiens des Balkans.

Du récit de Leventis il ressort que Georges, envoyé par Leventis en Bessarabie a rencontré plusieurs fois Karageorges et que celui-ci a accepté d'entrer dans l'Hétairie et de collaborer avec elle, après qu'il s'établirait en Serbie. Après les pourparlers préliminaires engagés par Georges en Bessarabie avec quelques-uns de ses hommes, il accompagna Karageorges en Moldavie où il séjourna dans une des propriétés d'Ypsilanti près de Jassy. En mai 1817, Georges, en présence de Leventis, a fait entrer dans l'Hétairie Karageorges[24] et son secrétaire Naum[25]. Le même

---

[21] A. Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 128.

[22] Pour accomplir cette importante mission, Georges devait être membre de l'Hétairie. Mais quand Georges est-il entré dans l'Hétairie ? Jean Philimon, en publiant la liste des hétairistes, montre que Olympios a été initié par Anagnostopoulos en 1819 à Bucarest (*op. cit.*, I, p. 405). Cette date est pourtant erronnée et ne peut être admise. D'ailleurs, Philimon lui-même, dans le même ouvrage, admet qu'Olympios soit entré dans l'Hétairie en 1817 et non en 1819 (*op. cit.*, I, p. 248). Nous ne savons pas si 1817 est la vraie date, mais il est en tout cas certain qu'en 1817 Olympios était membre de l'Hétairie et que probablement il avait été initié par Leventis, avec lequel il venait souvent en contact au consulat russe de Jassy, et c'est pour cela qu'il a pu initier le général serbe Karageorges et l'introduire dans l'Hétairie.

[23] Les mémoires de Leventis ont été utilisés, en manuscrits, par I. Philimon, *op. cit.*, I, p. 139.

[24] Au commencement, le règlement de l'Hétairie admettait comme membres seulement des Grecs et non pas des étrangers, mais ensuite on renonça à cette condition et beaucoup de Serbes, de Bulgares et de Roumains y furent admis. Xanthos lui-même initia à l'Hétairie le serbe Stefan Jifcovici et lui donna 500 roubles pour qu'il aille en Serbie en vue d'une alliance entre les Grecs et les Serbes, voir *Documente...*, IV, p. 62—63.

[25] Naum était Grec et se nommait, d'après Liprandi, Naum Carnar. Liprandi nous donne, à son sujet, une note très précieuse : « Karageorges n'a pas voulu dévoiler son intention envers aucun de ses compatriotes qui se trouvaient alors à Hotin, il ne la confia qu'à ce Grec, qui demanda un passeport à son nom et eut Karageorges auprès de lui, comme domestique. Plus tard Carnar a été tué en même temps que Karageorges », voir *Documente...*, V, p. 448.

soir, ajoute Philimon, il a recontré aussi Galatis [26], connu pour son activité en Russie et dans les Principautés. Le général serbe jura une amitié éternelle et sincère envers la nation grecque et une haine éternelle envers l'ennemi commun. Il promit ensuite que si jamais il irait en Serbie et prendrait la conduite du pays, il collaborerait avec l'Hétairie pour la cause grecque. Les pourparlers de Leventis avec le général Karageorges ont eu lieu dans le plus grand secret et les boyards moldaves n'ont rien appris. Au cours des pourparlers Leventis a tenu à attirer l'attention de Karageorges sur le fait que la Russie ne savait rien de sa sortie et qu'elle n'avait été préparée que par l'Hétairie [27].

Leventis donna à Karageorges 4000 ducats hollandais pour les besoins les plus urgents, de même que 500 ducats pour les dépenses de voyage. Après cela Karageorges partit en Serbie.

Le voyage du général serbe a été préparé avec beaucoup de savoir-faire par Georges Olympios et par son ami Michel Leonardos, originaire du Péloponnèse. Les deux hétairistes partirent vers la localité balnéaire Mehadia, Leonardos, ayant Karageorges comme serviteur, et Georges le secrétaire de celui-ci, Naum [28]. Le voyage arrangé par Leventis a réussi entièrement. Les quatre traversèrent le territoire autrichien par la Bucovine et la Transylvanie sans être inquiétés par personne et arrivèrent à Mehadia [29]. Là, Karageorges et son secrétaire Naum passèrent le Danube en Serbie, en bonnes conditions. Le général serbe n'eut pourtant pas la chance de pouvoir mettre en application le plan établi à Jassy, parce que son ami Vuitza, à l'instigation de Miloch Obrénovitch, le tua le 13 juillet 1817, et de cette façon prit fin pour l'Hétairie l'espoir d'une collaboration avec les serbes [30].

Nous ne savons pas si le hospodar de Valachie Caragea eut connaissance des plans arrangés à Jassy en vue du passage de Karageorges en

[26] I. Philimon, *op. cit.*, I, p. 139.

[27] Pendant ce temps le gouvernement russe préparait l'éloignement de Bessarabie de Karageorges et de ses amis les émigrants serbes, afin qu'ils ne se trouvent pas près de la Serbie et qu'ils n'y provoquent des troubles, voir Grégoire Yakschitch, *L'Europe et la résurrection de la Serbie (1804—1834)*, Paris, 1907, p. 375—376.

[28] L'historien serbe Gavrilovitch a trouvé une copie, dans les archives de Vienne, du passeport de M. Leonardos, qui a été délivré le 15 juin 1817 par le consulat d'Autriche de Jassy. Il est précisé dans ce passeport que « Herr Michael von Leonardo, russisch-kaiserlicher Edelmann », se rendrait à Mehadia avec trois domestiques. Voir M. Lascariass, Ἕλληνες καὶ Σέρβοι κατὰ τοὺς ἀπελευθερωτικοὺς των ἀγών 1804—1830, Athènes, 1936, p. 67, note 2.

[29] Le voyage de Karageorges à travers la Transylvanie et la Bucovine est également confirmé par le diplomate français de Bucarest, Formont, qui écrit à Richelieu le 12 août 1817 que le voïvode serbe, « évitant avec soin de traverser la Moldavie et la Valachie, il était arrivé, par un long détour dans les Etats Autrichiens qui confinent la Servie », voir Hurmuzaki, *Documente*, XVI, p. 1020.

[30] A. Goudas, *op. cit.*, p. 128—133; Michel Lascaris, *op. cit.* p. 64—70. L'historien français Edouard Driault présente d'une façon tout à fait erronée la collaboration de Kara-

Serbie, mais il est certain qu'il savait que Georges se trouvait à Jassy, se préparant à aller en Serbie par la Valachie, et qu'il avait écrit, à cause de cela, au consul russe de Jassy, Pini, « de ne lui accorder un passeport que sous condition de se rendre en Servie par le territoire autrichien » [31]. La même chose est affirmée aussi par Liprandi [32].

Malgré les promesses de Pini et la recommandation faite à Caragea d'arrêter et de punir Georges de la façon qu'il trouverait nécessaire s'il passe en Valachie, l'audacieux Georges passa non seulement en Valachie, mais complota activement en Olténie, en collaboration avec Tudor Vladimirescu, son vieil ami [33]. On se demande pourtant : quand Georges est-il passé en Valachie, avant le départ de Karageorges en Serbie ou après? Les matériaux que nous avons à notre disposition ne nous donnant pas d'informations précises à ce sujet, nous devons donc, pour pouvoir répondre, étudier avec attention ces matériaux.

Le correspondant de Stroganoff à Bucarest lui écrit que Jean Caragea fut très étonné à la suite des assurances données par Pini qu' « une nouvelle machination de complot se faisait dans la Valachie même, et que Georges Olympidi en était supposé le chef ! ». Et le correspondant ajoute que le hospodar de Valachie, étant obligé de faire de nouvelles investigations, envoya de tous côtés des agents qui trouvèrent Georges à Cerneţi, et que les lettres et les papiers trouvés sur lui « démontrent assez sa participation au plan de l'insurrection dont j'ai parlé plus haut, mais ils n'attestent aucun projet de brigandage dans la Valachie comme on avait d'abord soupçonné d'après le témoignage qu'a apporté un certain Simon, Servien, supposé son complice et arrêté par le Pacha de Vidin. Le Hospodar a fait venir devant lui cet Olympidi, et après lui avoir fait

georges avec l'Hétairie de même que la fin tragique du voïvode serbe. Il écrit que Galatis « entra en relations avec Kara-Georges de Serbie, le poussa à recommencer l'insurrection ; Kara-Georges, dénoncé par la police autrichienne, tomba aux mains du pacha de Belgrade et fut exécuté », voir *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, tome I, Paris, 1925, p. 125. Gr. Yakschitch aussi commet l'erreur de dire que l'assassinat de Karageorges a eu lieu le 24 juin 1817, *op. cit.*, p. 379. Un rapport de Formont envers Richelieu envoyé de Bucarest le 12 août 1817, mentionne que la décapitation de Karageorges a eu lieu « vers la fin du mois dernier », voir Hurmuzaki, *Documente*, XVI, p. 1020.

[31] P. A. Argyropoulo, *op. cit.*, p. 118.

[32] *Documente...*, V, p. 416.

[33] Une narration faite par A. Goudas relativement à cette activité de Georges Olympios est très intéressante. L'historien grec dit que Pini a conseillé à Georges de ne pas essayer de passer en Valachie, car de cette façon il mettrait sa vie en péril. Mais l'audacieux Georges a répondu, en présence de Leventis, de la façon suivante : « J'ai assez d'amis en Valachie et surtout des militaires, donc je n'ai pas peur de Caragea. Laissez-moi aller là-bas et je vais traverser toute la Valachie sans que le hospodar n'arrive à toucher un cheveu de ma tête. Mais puisque vous m'ordonnez de ne pas aller en Valachie je vais me soumettre à votre ordre, mais veuillez, avant de partir à Bucarest, me recommander, afin que je sois sous la protection de votre représentant ici, pour qu'il puisse me défendre en cas de besoin », A. Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 127.

quelques questions auxquelles celui-ci a répondu sans déguisement, l'a enfin remis à M. Pini »[34].

G. Leventis, dans ses mémoires, dit seulement que Georges, après le passage de Karageorges en Serbie, est revenu de la frontière à Mehadia « afin de prendre, pour ainsi dire, des bains chauds, ayant aussi sa famille avec lui »[35]. Ici Leventis termine son récit au sujet de l'activité de Georges à cette époque[36].

I. P. Liprandi, par contre, nous informe sur l'activité que Georges développa plus tard. Il dit, plus précisément, qu'après l'assassinat de Karageorges, Jean Caragea, ayant peur de Georges et « des suites des relations étroites existant entre cet homme agité et les pandours d'Olténie, informa le gouvernement autrichien, qui arrêta Georges et le conduisit à Braşov. Là-bas celui-ci, présentant son passeport d'officier russe, réussit à se faire libérer et retourna à Mehadia étant surveillé de près par la police secrète ». Et Liprandi dit plus loin : « Cette leçon ne lui a servi à rien. Le caractère turbulent de Georges lui a été de nouveau, bientôt, funeste : il est entré de nouveau en liaison avec les pandours qui commençaient à se montrer ouvertement mécontents du règne de Caragea. Le hospodar écrivit une seconde fois en Autriche, qui avait été déjà informée par ses agents des relations entre Georges et certains habitants d'Olténie et de Serbie. Il fut arrêté alors comme criminel de droit commun et envoyé, à pieds, entre 13 soldats, de Mehadia à Braşov. Dans la soirée du troisième jour de route, passant près de la frontière de la Principauté, il réussit à tromper la garde et disparut à travers la forêt, en Olténie. Et plus loin, Liprandi nous informe que le hospodar en recevant de Braşov la nouvelle de la fuite de Georges, « a chargé en secret un certain capitaine Ghencea de quitter sans retard Bucarest à la recherche de Georges et de le tuer en cachette, lui promettant 500 ducats comme récompense ». Et Liprandi continue : « Mais le consulat russe, apprenant cela, a protesté contre l'intention du hospodar, que d'ailleurs celui-ci niait. Malgré cela le consulat a insisté qu'en même temps que Ghencea soit envoyé un fonctionnaire du consulat. Georges a été trouvé près de Cerneţi et conduit à Bucarest, directement à la cour, et gardé là-bas »[37].

Entre les deux récits rappelés plus haut, celui du correspondant Stroganoff à Bucarest et celui de Liprandi, il existe d'importantes diffé-

[34] P. A. Argyropoulo, *op. cit.*, p. 118.
[35] A. Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 132.
[36] Leventis ne dit rien de Michel Leonardos, le compagnon de voyage de Karageorges et de Georges ; nous savons néanmoins, d'une autre source, que celui-ci partit de Mehadia à Timişoara et que le 16 juillet, probablement après avoir appris l'assassinat de Karageorges, il visa son passeport pour Vienne, M. Lascaris, *op. cit.*, p. 68.
[37] *Documente...*, V, p. 416.

rences, mais nous croyons que c'est le correspondant de Stroganoff qui a raison, car il a vécu les événements et était en mesure de les mieux connaître, faisant partie de l'entourage même de Caragea.

Selon nous, Georges dut être arrêté à Cerneţi non pas après le passage de Karageorges en Serbie, mais avant cet événement; nous croyons même que Georges a essayé de préparer à Cerneţi le passage de Karageorges en Serbie par l'Olténie et, plus précisément à l'aide des pandours de Tudor Vladimirescu. D'ailleurs cela est mentionné aussi par Liprandi qui dit que « Georges s'était engagé à le conduire et lui avait promis de rassembler en secret, à Cerneţi (ville d'Olténie), 500 hommes, avec lesquels Georges le Noir devait entrer, pour le moment, dans sa patrie » [38]. Georges, considérant que la route vers la Serbie serait plus facile par l'Olténie où se trouvaient Tudor et ses pandours, plutôt que par l'Autriche, n'a plus voulu tenir compte des protestations de Caragea et s'est introduit en secret en Olténie pour mettre son plan en application. Mais il n'a pas réussi parce que les agents de Caragea arrêtèrent autant Georges que Tudor et les conduisirent tous les deux à Bucarest. Georges a éte livré à Pini, tandis que Tudor fut libre de retourner à Cerneţi.

Le correspondant de Stroganoff ne parle que de l'arrestation de Georges, mais pour celle de Tudor nous avons le témoignage d'un contemporain, D. C. Cristescu, qui habitait Cerneţi. Dans le récit de Cristescu, publié par Aricescu, il est dit qu'en 1818 (recte 1817) un boulouc-pacha avec trois *arnăuţi* [39] ont arrêté Tudor et l'ont conduit à Bucarest, mais qu'« après deux semaines, Tudor revint seul à Cerneţi, disant à ses intimes qu'il s'agissait d'accusations injustes de la part de ses ennemis, mais il ne voulut rien dire de plus » [40].

Le hospodar Caragea, par peur de la Russie, n'a pas voulu faire des recherches au sujet de ce complot, il a même essayé de le faire passer sous silence, et c'est pour cela qu'il a livré Georges au consul russe, Pini, pour qu'il soit envoyé en Russie et qu'il permit à Tudor de retourner à Cerneţi. Le correspondant de Stroganoff montre les motifs de l'attitude de Caragea de la façon suivante : « Je crois que le Hospodar ne voudra pas instruire le procès de cet homme et qu'il a même écrit au pacha de Vidin de lui envoyer le Servien et deux autres sujets Autrichiens qu'il a arrêtés sous pretexte d'instruire leur procès ici, mais dans l'intention d'arranger les choses de manière que le plan de l'insurrection générale ne

[38] *Documente ...*, V, p. 415.

[39] Mercenaires d'origine balkanique (Albanais, Bulgares, Grecs et Serbes), qui servaient dans la garde du hospodar.

[40] C. D. Aricescu, *Istoria revoluţiei române de la 1821*, Craiova, 1874, p. 27.

parvint pas à la connaissance de la Porte et de prouver que le sujet russe, ce Georges, n'avait nullement participé à un plan de brigandage » [41].

De ce qui a été dit plus haut, nous croyons que l'on a pu assez bien déduire : 1) Les motifs pour lesquels Georges et Tudor ont été arrêtés à Cerneţi, 2) Pourquoi Karageorges dans son voyage de Jassy à Mehadia, a passé par la Bucovine et la Transylvanie et non par la Valachie et l'Olténie et 3) Pourquoi les pandours d'Olténie n'ont pas eu l'occasion d'aider, eux aussi, Karageorges, au moment de son passage en Serbie.

La collaboration de Georges avec Tudor est donc prouvée. La question se pose pourtant : Tudor a-t-il collaboré avec Georges dans la réalisation de ce plan à cause de leurs anciens liens d'amitié ou bien parce qu'il était initié à l'Hétairie et connaissait les secrets de cette association ? Nous ne croyons pas qu'à cette époque Tudor ait été hétairiste, parce que l'Hétairie n'avait pas encore pris son essor dans les Principautés, et nous croyons que sa collaboration avec Georges se faisait plutôt en raison de leur vieille amitié et de leur confiance réciproque et qu'il était heureux de contribuer à la réussite de ce plan qui était conçu contre l'ennemi commun [42].

Il est probable que Tudor avait reçu pour l'accomplissement de ce plan une somme d'argent qu'il n'a pas eu le temps nécessaire d'employer, parce qu'il a été arrêté et ses plans anéantis et c'est pour cela qu'en 1821 il écrivait à Pini : « J'ai 160 000 roubles depuis 1817, et je suis décidé à les sacrifier pour mon pays » [43].

Après Mehadia, nous ne savons pas où est allé Georges Olympios, mais nous croyons qu'il est rentré assez vite en Valachie. Il avait, cette fois, à Bucarest un grand défenseur et protecteur, l'hétairiste passionné Georges Leventis, qui était passé du consulat de Jassy à celui de Bucarest et était la main droite de Pini. Caragea ne pouvait souffrir Leventis et il s'en plaignait dans une lettre du 2 août 1817 adressée à Stroganoff. Dans cette longue lettre Caragea écrivait entre autres : « Sur ces entrefaites un certain Georges, drogman, que M. Pini avait laissé à Jassy lors de son départ, arriva ici. Cet homme, qui est le plus vil intrigant que

---

[41] P. A. Argyropoulo, *op. cit.*, p. 118.

[42] Après la fin tragique de Karageorges, l'Hétairie n'a pas abandonné ses plans concernant la lutte commune avec les Serbes et ce qu'elle n'avait pas réussi à l'aide de Karageorges elle a essayé de l'obtenir de Miloch Obrénovitch. Georges Olympios, aux côtés de Jean Farmakis, du căminar Sava et de Tudor Vladimirescu, a encore une fois joué un rôle important dans le nouvel essai de l'Hétairie. Tudor a fourni une aide précieuse à l'envoyé spécial d'Alexandre Ypsilanti, Aristide Papas, au moment où celui-ci passa le Danube dans le but de porter en Serbie le document de l'entente établie entre l'Hétairie et Miloch Obrénovitch.

[43] Georges Laïos, Ἀνέκδοτες ἐπιστολὲς καὶ ἔγγραφα τοῦ 1821. Ἱστορικὰ δοκουμέντα ἀπὸ τὰ αὐστριακὰ ἀρχεῖα, Athènes, 1958, p. 56.

j'aie vu, est cependant l'ami intime, le conseiller favori et en un mot le factotum de M. Pini ; immédiatement après son arrivée non seulement toutes les prétentions anciennes de M. Pini furent renouvelées, mais il en ajouta encore de nouvelles et M. Georges fut chargé de me les faire accepter » [44].

Leventis, d'après ce que dit Liprandi, « a cherché par tous les moyens de soutenir Georges et de le garder pour l'avenir » [45]. Il est probable que c'est sur le conseil de Leventis que Caragea a nommé Georges commandant des *arnăuți* de la garde de la cour, « et pendant tout le temps que Georges a occupé ce poste, dit Liprandi, il s'est comporté de telle manière qu'il gagna très tôt l'entière confiance du prince » [46]. Georges demeura à ce poste jusqu'à la fuite de Caragea et c'est lui qui avec ses *arnăuți* l'a conduit jusqu'à la frontière de Transylvanie, et Caragea, touché par le dévouement de Georges, lui remit une lettre de remerciements [47].

Il paraîtrait que les relations entre le hospodar Caragea et Tudor Vladimirescu se seraient améliorées les derniers temps, car Constantin Samurcaş, dans une lettre du 2 septembre 1818, écrivait à son ami Hagi Ianuş, qu'il ne pouvait pas prendre le poste détenu par Tudor à Cloşani parce que le hospodar désire que ce poste continuât à appartenir à Tudor Vladimirescu [48].

Liprandi, qui, dans son ouvrage, cherche à dénigrer Georges, dit, nous ne savons pour quelles raisons, à propos de la fuite de Caragea, que Georges a juré et promis à Tudor Vladimirescu « de ne pas laisser le hospodar partir de la Principauté, mais de le livrer à lui et au peuple, avec toute ses richesses », mais Georges « a prévenu le prince sur l'intention de ce chef des pandours et a pressé son départ ». De l'avis de Liprandi « cette circonstance a eté la cause de l'inimitié implacable qui a existé ensuite entre Tudor et Georges » [49].

Mais cette affirmation de Liprandi se fonde plutôt sur sa haine contre Georges que sur une information documentaire, car il n'a jamais existé d'« inimitié implacable » entre les deux capitaines des *arnăuți* et des

---

[44] P. A. Argyropoulo, *op. cit.*, p. 108—109.
[45] *Documente...*, V, p. 417.
[46] *Ibidem.*
[47] La lettre de Caragea, datée du 1er octobre 1818, dans laquelle il loue Georges Olympios, est publiée par Goudas, *op. cit.*, vol. V, p. 412.
Le 20 octobre 1818, l'agent autrichien à Bucarest, Fleischhackl, rapportait à Metternich que Georges était revenu à Bucarest avec ses 150 *arnăuți*, avec lesquels il avait accompagné Caragea jusqu'à la frontière de Transylvanie, voir Hurmuzaki, *Documente*, XX, p. 435.
[48] *Documente...*, I, p. 116.
[49] *Ibidem*, V, p. 417.

pandours, mais, au contraire, des relations d'amitié et de confiance réciproque et, comme nous le savons, ils ont été même liés par un pacte spécial [50].

Telle est, en résumé, l'activité de Georges Olympios dans les Principautés Roumaines, avant la révolution grecque de 1821. Georges, à la veille de cette révolution, a été très actif en Valachie et a joué un rôle très important dans le développement des événements révolutionnaires, mais nous nous occuperons de cette activité dans une autre étude.

---

[50] Al. Vianu et Sava Iancovici, qui se sont occupés plus en détail des mémoires de Liprandi, ne sont pas convaincus de l'exactitude de ses dires. Les deux historiens, après avoir reproduit le passage dans lequel Liprandi parle de l'entente entre Tudor et Georges, ajoutent : « Mais nous n'avons aucun document qui confirme ce que dit Liprandi au sujet de cette entente entre Tudor et Georges, que ce dernier aurait violée », voir *O lucrare inedită despre mişcarea revoluţionară de la 1821 din Ţările Române*, dans « Studii », XI, 1958, 1, p. 82.

Il est certain que les mémoires de Liprandi sont très importants mais, ainsi que l'affirme A. Oţetea, « comme tous les mémoires, ils ne peuvent être utilisés sans être sévèrement analysés et confrontés avec les sources contemporaines des événements relatés » ; voir *Valoarea documentară a memoriilor lui I. P. Liprandi*, dans « Studii », XI, 1959, 3, p.78, surtout par le fait que les principaux informateurs de Liprandi étaient les frères Macedonski, qui, comme l'on sait, ont dénaturé certaines choses pour leur propre intérêt ou pour plaire à leur maître, Liprandi, dont ils étaient les agents.

СЕРБОХОРВАТСКИЕ ЗАИМСТВОВАНИЯ В ОЛТЕНИИ

ДОРИН ГЭМУЛЕСКУ

Значительная часть словарного состава румынского языка, а именно элементы славянского происхождения, является языковым отражением разносторонних и интенсивных славяно-румынских связей на протяжении почти полутора тысяч лет. Естественно, что характер этих связей в каждую эпоху подвергался значительным изменениям[1], что отразилось также и в области языка [2]. Для румынского языка наибольшую важность как в количественном отношении, так и в отношении их частотности в современном языке представляют древние заимствования у дако-мизийских славян, а также заимствования книжным путем в эпоху культурного влияния книжного славянского языка[3],

[1] Краткую хронологическую характеристику различных путей проникновения в румынский язык слов славянского происхождения мы находим в работе G. Mihăilă, *Contribuții la studierea geografiei împrumuturilor slave în limba română* (*pe baza „Atlasului lingvistic român”*), опубликованной в журнале «Romanoslavica», VII, Бухарест, 1963, стр. 27.

[2] В связи с территориальным распространением слов славянского происхождения в румынском языке, см. E. Petrovici, *Raportul dintre izoglosele dialectale slave și izoglosele elementelor slave ale limbii române* (*În legătură cu Atlasul lingvistic slav*), в журнале «Romanoslavica», VII, стр. 11—21 и G. Mihăilă, *ук. соч.*, стр. *23—51*.

[3] Эти две категории заимствований пользовались особым вниманием у румынских и иностранных лингвистов и были изучены в различных аспектах в значительном количестве работ. Здесь мы цитируем только те работы, которые, касаясь вопроса вообще, в то же время приводят богатый лексический материал. Среди них: Fr. Miklosich, *Die slavischen Elemente im Rumunischen*, Вена, 1861; А. И. Яцимирский, *Книжное влияние славянского языка на румынский*, в журнале «Русский филологический вестник», том I, Варшава, 1903, стр. 185—200; Ov. Densusianu, *Istoria limbii române*, т. I, Бухарест, 1961, стр. 159—188, 232—236, т. II, Бухарест, 1961, стр. 319—341; T. Capidan, *Les éléments des langues slaves du sud en roumain et les éléments roumains dans les langues slaves méridionales*, в «Langue et littérature» (Académie Roumaine), т. I, Бухарест, 1941, стр. 199—214; Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, т. III, Бухарест, 1964, стр. 57—86; *Limba română în secolele al XIII-lea al XVI-lea*; Бухарест, 1956, стр. 178, 179—183;

но не лишены важности также и заимствования, совершившиеся в различных областях страны путем непосредственного контакта между румынским и соседними славянскими населениями. В отличие от заимствований у дако-мизийских славян и заимствований книжным путем, известных, в общих чертах, всем носителям румынского языка на дакорумынской территории, заимствования у соседнего славянского населения устным путем в относительно более новую эпоху [4] носят, за некоторыми исключениями, диалектальный характер [5]. Ареал их распространения находится, как правило, по соседству с зоной соприкосновения [6] и, наряду с особенностями фонетического, семантического и этнико-исторического порядка, является одним из основных критериев их различия от остальных славянских заимствований в румынском языке [7].

Что касается народных заимствований из сербохорватского языка, то они сосредоточены, как мы недавно указывали [8], в юго-западной части страны, охватывающей кроме Баната юго-западную часть Трансильвании и бо́льшую часть Олтении. В наибольшем количестве они встречаются в юго-западном Банате, где контакт между сербохорватским и румынским населениями был более тесным; их количество уменьшается по мере расширения области их распространения, по мере выхода за пределы непосредственного исторически возможного контакта между двумя населениями [9].

Вообще можно считать, что слова сербохорватского происхождения вошли в румынский язык непосредственно в области, ограниченной на севере Мурешом, а на востоке Банатскими Карпатами, а отсюда

P. Skok, *Leksikologiske studije*, в «Rad », Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, т. 272, Загреб, 1948, стр. 49—78, G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română*, Бухарест, 1960 (дополнительную библиографию см. в этой же работе, стр. 299—307).

[4] Что касается начала народных сербохорватских заимствований в румынском языке, его можно отнести к XV веку, когда более значительные группы говорящих на сербохорватском языке переселяются к северу, что создаст в зоне Баната более благоприятные условия для непосредственного контакта между румынами и сербами; Ср. E. Petrovici, *Graiul carașovenilor*, Бухарест, 1935, стр. 221; S. Dragomir, *Vechimea elementului românesc și vechimea colonizărilor străine în Banat*, оттиск из «Anuarul Institutului de Istorie Națională», Клуж, 1924, стр. 8; М. Живкович, Б. Берич, В. Веску, *О српским и хрватским говорима у Банату*, в «Нови Живот», V, № 2, 1961, стр. 77.

[5] См. D. Gămulescu, *Împrumuturi lexicale sîrbocroate în Banat*, в журнале «Romanoslavica», X, Бухарест, 1964. стр. 226. В этой же работе см. и библиографию работ, в которых исследуются слова сербохорватского происхождения в Банате (стр. 209—211).

[6] См. E. Petrovici, *ук. соч.*, стр. 17.

[7] Ср. G. Mihăilă, *Contribuții ...*, стр. 27—28.

[8] D. Gămulescu, *ук. соч.*, стр. 224—225.

[9] D. Gămulescu, *Ук. соч.* карта № 4, стр. 225.

распространились на север, северо-восток и запад благодаря связям румынского населения указанной выше области и соседних областей [10].

Помимо факта отсутствия сербов в значительном количестве за пределами вышеупомянутой области, наш вывод основывается также на двух фактах лингвистического порядка. Первый из них касается того, что трудно найти термины сербохорватского происхождения вне Баната, которые не были бы известны и в Банате, в то время как обратные случаи встречаются часто [11]; второй же факт касается наличия сравнительно значительного количества черт банатского диалекта, особенно фонетического характера, в пограничных областях других румынских говоров.

Что касается Олтении, то наличие черт банатского диалекта отмечалось неоднократно [12], а их географические границы были отмечены М. Грегорианом на воспроизводимой ниже карте [13].

Изучение этой карты показывает, что многие фонетические черты банатского говора довольно глубоко проникли в Олтению, особенно в ее горные и холмистые районы. К сожалению, на карту не нанесены также изоглоссы лексических элементов банатского происхождения, но имея в виду общепринятый факт, что в области словарного фонда влияния осуществляются и распространяются быстрее, чем в остальных разделах языка, возможно, что эти изоглоссы выходят за пределы фонетических и морфологических изоглосс.

Изучая на основе материала, приводимого в *Румынском лингвистическом атласе* (ALR), лексические элементы сербохорватского происхождения в Банате, можно констатировать, что одни из них, известные также в Олтении, действительно охватывают более обширную зону в этой области, чем указывает Грегориан для фонетических черт, что подтверждает таким образом положения, высказанные нами выше

---

[10] См., например, то, что сказал Т. Тяха в работе *Graiul din Valea Crişului Negru*, Бухарест, 1961, стр. 127, в связи с проникновением слов сербохорватского происхождения из Баната в Бихор.

[11] Ср., например, *bobric* «почка» <схрв. *bubreg*, *cazaică* «стрелки часов» < схрв. *kazaljka*; *diedă* «дедушка» < схрв. *deda*; *gost* «гость» < схрв. *gost*; *gradie* «строительный лес» < схрв. *grada*; *lopăliţă* «лопатка» < схрв. *lopatica*; *mirc* «коричневый» < схрв. *mrk*; *naocol* «вокруг» < схрв. *naokol*; *pesăc* «песок» < схрв. *pesak* и др., которые встречаются только в Банате. См. D. Gămulescu, *ук. соч.*

[12] См. M. Gregorian, *Graiul şi folklorul din Oltenia nord-vestică şi Banatul răsăritean*, Крайова, 1938; T. Gilcescu, *Cercetări asupra graiului din Gorj*, в «Grai şi suflet», V (1931), стр. 13—17; Gr. Brîncuş, *Graiul din Oltenia*, в «Limba română», XI, (1962), № 3, стр. 258; M. Petrişor, *Graiuri mixte şi graiuri de tranziţie. Cu privire la un grad mixt din nord-nord-vestul Olteniei*, в «Limba română», XI (1962), № 1, стр. 88.

[13] См. M. Gregorian, *ук. соч.*; карта содержит изоглоссы фонетических черт банатского говора, которые проникли и в Олтению.

(по крайней мере, что касается лексических банатизмов сербохорватского происхождения) [14].

Вопрос слов сербохорватского происхождения в Олтении включается, в общем [15], в проблему влияния банатского диалекта на соседние говоры Олтении и, если оставить в стороне некоторые этимологии, отмеченные в румынских словарях, и несколько десятков слов в зоне контакта между Банатом и Олтенией, отмеченные Грегорианом как сербизмы, можно утверждать, что он до настоящего времени не был исследован. При его исследовании мы использовали лексический материал, приведенный в *Румынском лингвистическом атласе* [16] и в различных списках диалектных слов [17], который мы проверили при помо-

---

[14] См. D. Găinulescu, *ук. соч.*, стр. 225.

[15] Мы говорим «в общем» ,потому что на крайнем западе Олтении или в другом месте могли существовать и некоторые непосредственные контакты с сербохорватским населением, в результате чего произошло заимствование слов; но, по уже указанным выше причинам (см. стр. 2—3), мы разделяем мнение, что большинство слов сербохорватского происхождения появились в результате контакта с румынским населением Баната.

[16] Далее будут использоваться следующие сокращения: *ALR I = Atlasul lingvistic român* (Румынский лингвистический атлас), опубликован клужским Музеем румынского языка, под ред. С. Пушкариу. Часть I, т. I—II, под ред. Севера Поп, Клуж, 1938; Сибиу-Лейпциг, 1942; *ALR II — Atlasul lingvistic român* ...Часть II, т. I. Приложение Э. Петровича. Сибиу-Лейпциг, 1940—1942. *ALRM I = Micul atlas lingvistic român* (Краткий румынский лингвистический атлас), опубликован клужским Музеем румынского языка, под ред. С. Пушкариу. Часть I, т. I — II, под ред. Севера Поп. Клуж, 1938; Сибиу-Лейпциг, 1942; *ALRM II = Micul atlas lingvistic român*... Часть II, т. I под ред. Э. Петровича, Сибиу-Лейпциг, 1940. *ALR s. n. = Atlasul lingvistic român serie nouă* (Румынский лингвистический атлас, новая серия), составлен Институтом языкознания Клужского филиала Академии РНР, Бухарест, т. I—II, 1956; т. III, 1961. *ALRM s. n. = Micul atlas lingvistic român, serie nouă* (Краткий румынский лингвистический атлас, новая серия), Изд. Акад. РНР, Бухарест, 1956.

[17] Кроме списков диалектных слов, опубликованных в *Cum vorbim* (*C. V.*) и *Limba română* (L.r.), мы использовали еще следующие списки диалектных (областных) слов: *Societatea de ştiinţe istorice şi filologice, Lexic regional*, Editura Academiei R.P.R., Бухарест, 1960 Lexic /; G. F. Ciauşu, L. Sfîrlca, *Glosar de cuvinte regionale din Vîlcea*, в сборнике «Materiale şi cercetări dialectale», I, Бухарест, 1960 (Ciauşu-Sfîrlca); V. Vîrcol, *Din graiul popular al judeţului Mehedinţi*, опубликованный в «Noua revistă română», Бухарест, 1910, т. 8, № 6, стр. № 84—88 (Vîrcol); St. Paşca, *Glosar dialectal alcătuit după materialul cules de corespondenţi din diferite regiuni*, в «Analele Academiei Române», mem. secţiei lit., т. IV или оттиск, Бухарест, 1928—1929 (Paşca); Ion N. Popescu, *O seamă de cuvinte dialectale din comuna Stefăneşti Vîlcea*, в «Arhivele Olteniei», № 119—124, XXI (1942). стр. 257—278 (Popescu); T. Gîlcescu, *Cercetări asupra graiului din Gorj* в «Grai şi suflet» V, 1931, вып. I, Бухарест, 1931 (Gîlcescu); Ion Boceanu, *Glosar de cuvinte din judeţul Mehedinţi*, в «Analele Academiei Române», mem secţiei lit., том XXXV или оттиск (Boceanu); C. Rădulescu-Codin, *Legende tradiţii şi amintiri istorice adunate din Oltenia şi Muscel, de* ..., Бухарест, 1910, глоссарий, стр. 121—133 (Rădulescu-Codin); G. T. Ciauşanu, *Glosar de cuvinte din judeţul Vîlcea*, в «Analele Acad. Rom.», Mem. secţiei lit., seria III, том V, Mem. 6, Бухарест, Imprim. Naţională, 1931 (Ciauşanu); M. Tomescu, *Glosar din judeţul Olt*, Слатина, 1944 (Tomescu); последний глоссарий был опубликован и в «Arhivele Olteniei», № 125—130, Крайова, 1944, стр. 265—288; M. Gregorian, *Graiul şi Folklorul din Oltenia nord-vestică şi Banatul răsăritean*, Крайова, 1938, глоссарий на стр. 80—81 (Gregorian). Ниже приводятся сокращения, также использованные в работе: DA = *Academia Română. Dicţionarul limbii române* (Румынская Академия. Словарь румынского

щи существующих словарей сербохорватского и румынского языков. Проверка, хотя и более показательная, посредством местных (банатских) сербохорватских говоров могла быть осуществлена лишь в редких случаях, так как словарный состав этих говоров известен лишь в незначительной степени [18].

Там, где фонетические и семантические черты того или иного слова не были убедительными для определения языка, из которого оно было заимствовано (имеются в виду сербохорватский и болгарский языки, поскольку остальные славянские языки могли оказывать лишь случайные влияния в области, о которой идет речь), мы прибегали к географическому критерию в том смысле, что мы считаем сербизмом любое слово с славянской формой, отмеченное только в Олтении и Банате (а иногда и на юго-западе Трансильвании), относя за счет болгарского языка те слова славянского происхождения, в область распространения которых входила бы и Мунтения (Разумеется, слова славянского происхождения, известные на более обширных территориях, не принимались во внимание). Но при применении этого критерия мы натолкнулись на некоторые трудности в точном разграничении области распространения лексического материала, имеющегося в диалектальных списках слов, с одной стороны; с другой стороны, не исключено, что среди слов, употребляющихся только в Олтении или только в Олтении и Банате, могли бы быть и слова, заимствованные у дако-мизийских славян и сохранившиеся только здесь. Для преодоления первого из

языка), Бухарест, Том I, часть I(A—B), 1913; часть II (C), 1939; часть III, вып. 1 (D—De), 1949; Том II, часть I (F—I), 1934; часть II, вып. 1,2, 3 (J-Lojniţă), 1937, 1940, 1948. CADE = *I. A. Candrea, Dicţionarul limbii române din trecut şi de astăzi* (*Dicţionarul enciclopedic ilustrat*) (Словарь румынского языка в прошлом и настоящем. Энциклопедический иллюстрированный словарь), часть I, Бухарест, 1931: Tiktin = H. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch. Dicţionar româno-german*, т. I—III, Бухарест, 1897—1925; Scriban = A. Scriban, *Dicţionaru limbii româneşti* (Словарь румынского языка), Яссы, 1939; DLRM = *Academia Republicii Populare Române. Institutul de lingvistică din Bucureşti. Dicţionarul limbii române* (Академия РНР. Бухарестский институт языкознания. Словарь современного румынского языка), Бухарест, 1958; RJA= *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika.* Na svijet izdaje Jugoslavenska Academia Znanosti i Umjetnosti, том I—XVII, Загреб, 1880—1960; Vuk — Vuk Stef. Karadžić, *Српски рјечник истумачен њемачкијем и латинскијем ријечима*, IV изд-ање, Белград, 1935; Ristić — Kangra = *Sv. Ristić i Jov. Kangrga, Речник српскохрватског и немачког језика.* Други део; српскохрватски немачки, Белград, 1928; Rečnik = Српска Академија Наука. Институт за српскохрватски језик. *Речник српскохрватског књижевног и народног језика*, Белград, т. I (А — Богољуб), 1959; Т. II (богољуб — Вражогрнци), 1962; RB = Българска Академия на Науките. *Речник на съвременния български книжовен език*, т. I (А—К), т. II (Л—П), т. III (Р—Я), София, 1955—1959.

[18] В настоящее время мы располагаем лишь лексическим материалом из сербских селений Карашова и Гад, пункты 25 и 37, записанным в *ALR* II и *ALR s. n.*, несколькими текстами, опубликованными в *Зборник за филологију и лингвистику*, Матица српска, т. IV, Нови Сад, 1960, и материалом, содержащимся в работе акад. Э. Петровича, *Graiul caraşovenilor*.

этих затруднений мы руководствовались и внесением соответствующего слова в определенную тематическую группу, состоящую из подобных заимствований (или имеющую их), но это, разумеется, не значит, что мы полностью устранили возможность ошибки.

При передаче форм слов мы сохранили транскрипцию, принятую собирателями и использованную в списках диалектных слов, а для сохранения единства работы в этом отношении мы отказались от фонетической транскрипции, применяемой в ALR. От обратного решения вопроса, то есть от распространения транскрипции, использованной в Атласе, и на слова, имеющиеся в диалектных случаях, мы отказались из-за весьма большого риска, связанного с этим способом.

Исследуемые слова были распределены по тематическим группам с целью получения более ясного представления об областях, в которых они употребляются, а внутри каждой группы они приводятся в алфавитном порядке. В общих чертах, слова сербохорватского происхождения в Олтении относятся к следующим явлениям и занятиям:

1. ОКРУЖАЮЩАЯ ПРИРОДА, РЕЛЬЕФ, ЯВЛЕНИЯ ПРИРОДЫ

Coşava *ср.*, отмеченное в Мехединць (Boceanu, стр. 89) со значением «ветер в долине» <схрв. *košava*[19], название, данное ветру, дующему в верховьях Дуная (Vuk, 306).

crov *ср.* на западе Олтении[20] означает «яма» «выемка в земле» (Boceanu, 89; Gregorian, 80), «ложбина» (ALR *s. n.*, к. 816, т. 836), «болото, лужа» (ALR *s. n.*, к. 831, т. 848) и восходит к схрв. *krov* «убежище», «укрытое место», «место, где прячется что-нибудь» (RJA, V, 617—618). Было отмечено и производное **crovan** (Boceanu, 89) «заброшенная яма», образованное на румынской почве.

dolină *ж.* «красивый, зеленый луг», было отмечено лишь в Вылче (Vîrcol, 85), но предполагается, что оно известно и на западе Олтении учитывая его более широкое использование в Банате (ср. CADE, 426; Scriban); <схрв. *dolină* «луг» (RJA, II, 608; DLRM, 257).

gorneagu *ср.* «ветер с холмов (запад)»[21], отмечено Бочеану (стр.93) в Мехединць, <схрв. *gornjak* «ветер, дующий с запада» (Vuk, 99).

---

[19] Слова цитируемых славянских языков даны в международной транскрипции.

[20] Термин знакомый и в Банате. Ср. ALR II, стр. 29, m.n., вопрос 6942, пункт 2, *crau* (în obraz) «ямочка на щеке» и CADE, *crău*, *crov* «яма».

[21] Ср. пример, цитируемый собирателем: «*să pusă gorneagu din sus*» («задул ветер сверху»). В схрв. слово *gornjak* образовано от прилагательного *gornji* «сверху» с суффиксом -ак.

hududoi *ср.* «обрыв» (Gregorian, 180) < схрв. *hudo udolje* «плохая долина» (DLRM, 367); слово должно являться более ранним заимствованием, поскольку содержит переход lj (l') > j.

ierugă *ср.* было записано лишь на крайнем западе Олтении [22] со значением «канал, по которому течет вода к мельнице» (Gregorian, 80), «речка», «лужа», «проточная вода» (Boceanu, 94). В Вырчёрове был записан вариант **irugă** «канава», «отмель», «пруд» (ср. Rădulescu-Codin, 126). Слово восходит к срхв. *jaruga* «глубокая яма», «болото» (RJA, IV, 473)[23], предпологаемого турецкого происхождения[24].

sîgă *ж.* «рыхлый, камень, который разламывается» (Boceanu, 102) < схрв. *siga* «название определенного рода камня» (ср. RJA, 905; DLRM, 768).

smoliță *ж.* «яма с грязью, в районе Стрехая (C.v., IV (1952), № 2, стр. 38) < « схрв. *smolnica* «липкая почва» (ср. RJA, XV, 765). В том же районе слышали вариант **smolniță** «липкая грязь»).

ştormină *ж.* «холмистая, лесистая, обрывистая местность», записано в Горже (Boceanu, 103) [25], представляет собой вариант слова **stîrmina** «обрыв», употребляемого лишь в Олтении (ср. Tiktin, III, 1500—1501), происходит от схрв. *strmina* (RJA, XVI, 755).

2. ЖИВОТНЫЕ, РАСТЕНИЯ

bic *м.* «бык» (Ceauşanu, 157; ALR *s. n.*, карта 298, пункты 848, 876), «бычок для приплода», «бык» (Boceanu, 83)[26] < «схрв. *bik* «бык» (RJA, I, 229). Поскольку этот термин распространен только в Банате, Олтении и юго-западной Трансильвании [27], болг. *bik* нами не рассматривается [28].

busie *ж.* «густой сорняк», «бурьян»: «vezi că-i colo în busii» («смотри, оно там в бурьяне») было записано в Горже (Boceanu, 86) <схрв. *busje* «кустарник» (ср. Rečnik, II, 313).

---

[22] Употребление термина в Банате см. ALR *s. n.*, карта 152, пункт 27.
[23] Ср. и DA, 457; ALRM, 373.
[24] Ср. тур. *jaruk* «щель», «ров», «раскопанное место». (См. N. Mallouf, *Dictionnaire turc-francais*, т. II, Париж, 1867, стр. 1453).
[25] Употребление этого слова в Банате см. ALR *s. n.*, карта 298, пункт 2.
[26] Ср. пример, приведенный собирателем «Voinic e, parcă-i un bic» («Сильный, как бык»).
[27] См. ALR *s. n.*, карта 298.
[28] Вариант *bică* записан в Банате и в Трансильвании, относится к венгерскому (см. CADE, 143).

halā *ж.* «змей» (Gregorian, 80) < схрв. *(h)ala* < «тур. (Rečnik, I, 67).

magrin *м.* «акация» (Gregorian, 80) < «схрв. *bagren, bagrem* (Rečnik, I, 230), при помощи перехода *b* > *m* и закрытия *e*. В Банате употребляется форма *bagrin* (DA, 425), которая ближе к схрв.

pup *м.* «бутон цветка» (Gregorian, 80; Lexic, 56), встречается в Банате и в Трансильвании (ALR *s. n.*, карта 660). За исключением Марамуреша и северной Трансильвании, где, по замечанию акад. Э. Петровича[29], это слово может быть украинского происхождения, на остальной территории, оно происходит от схрв. *pup* (RJA, XII, 676; Tiktin, 1280; DLRM, 680). Был записан и глагол *a pupi* «распускаться» (Lexic, 85), заимствован параллельно от схрв. *pupiti* (RJA, XII, 681), по сравнению с которым на румынской почве образовался вариант *a împupi* (DA, 533).

vlaşiţă *ж.* «порода луковицы с дольками (как у чеснока), которая имеет много листьев» (Ciauşanu, 221) < схрв. *vlašac, vlašice* (Rečnik, II, 719, 720; DLRM, 938).

8. ХОЗЯЙСТВЕННЫЕ ПОСТРОЙКИ, ИХ ЧАСТИ

bunar *ср.* «колодец» (Gregorian, 80), «колодец с ведром» (Gîlcescu, 119; Lexic, 48), записано только в Западной Олтении[30] и в Банате (ср. CADE, 184; Scriban, 206) < схрв. *bunar* <тур. *bunar* (RJA, I. 284).

clet *ср.* «маленькая комната» записано только на крайнем западе Олтении (Gregorian, 80) <схрв. *klet* «каморка» (Ristić Kangrga, 369). В Банате этот термин имеет более широкое употребление[31].

duvar *ср.* «стена», имеет ограниченное употребление, записано лишь на западе Олтении (Gregorian, 80; Boceanu, 91) < схрв. *duvar* < тур. *divar, duvar* (RJA, II, 907).

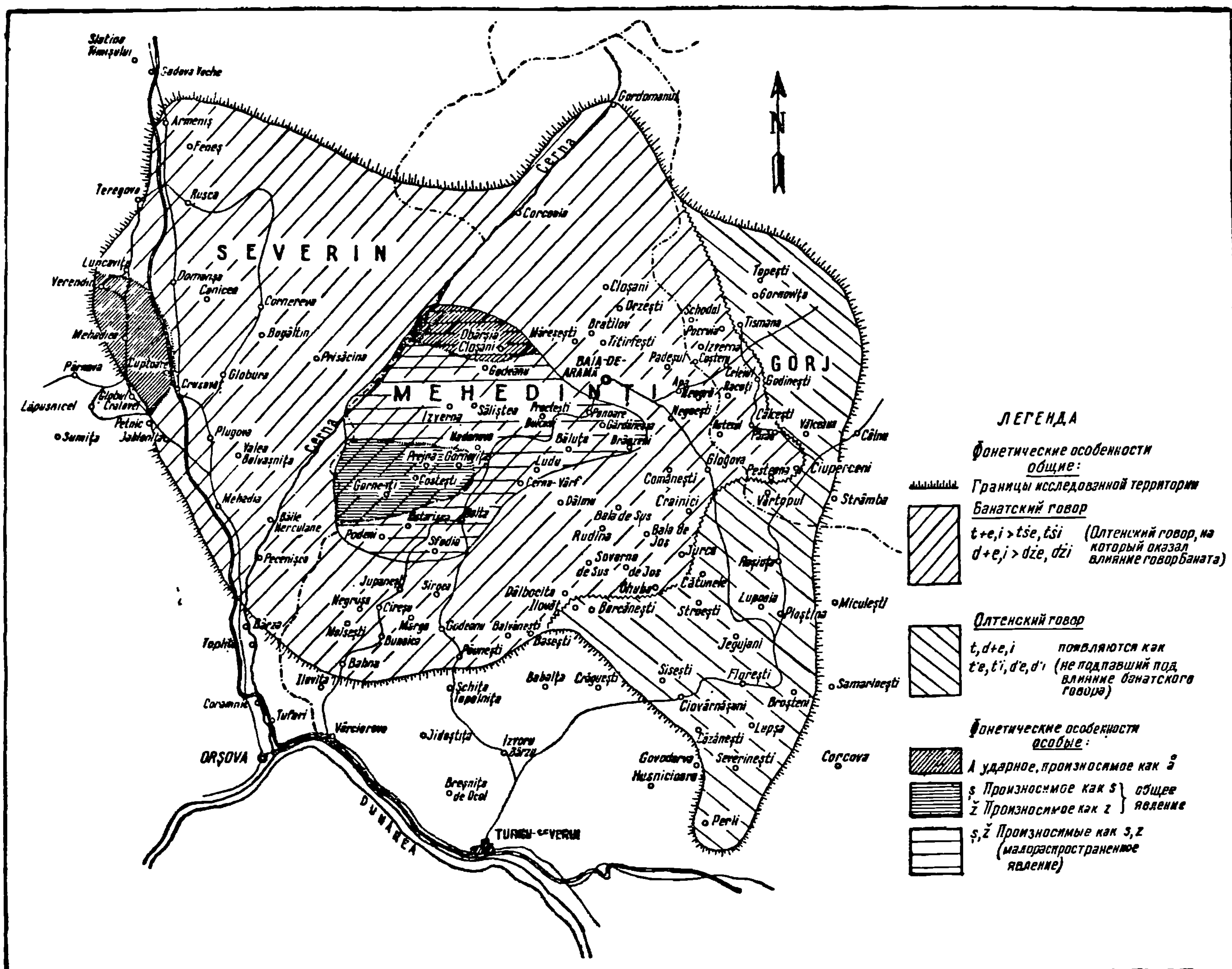
forun *ср.* «печь», «топка» (Gregorian, 80) < схрв. *furun, furuna* <тур. *furun* (RJA, III, 80). В Мехединце же был отмечен и вариант женского рода **forunā** «щель, через которую выходит дым» (ср. DA, 161) «труба дома» (Vîrcol, 86).

---

[29] См. E. Petrovici, *Raportul dintre izoglosele dialectale slave...* стр. 15. Распространение слова см. на карте № 6, стр. 17.

[30] DA уточняет (стр. 693), что в Олтении термин встречается в Горже и Мехединце.

[31] См. ALRM II, карта 292, пункты 4, 8, 36, 76.



SEVERIN
MEHEDINTI
GORJ
BAIA-DE-ARAMĂ
ORŞOVA
DUNAREA
Cerna
N
Slatina Timişului
Cadova Veche
Armeniş
Feneş
Teregova
Rusca
Luncaviţa
Verendin
Domaşnea
Cănicea
Cornereva
Bogâltin
Mehadica
Cuptoare
Prisăcina
Globurău
Cruşovăţ
Pârvova
Globu
Craiova
Lăpuşnicel
Petnic
Jablaniţa
Sumiţa
Plugova
Valea Bolvaşniţa
Mehadia
Băile Herculane
Pecenişca
Bârza
Topliţa
Iloviţa
Coramnic
Tufări
Vârciorova
Corcoaia
Gordomanul
Cloşani
Orzeşti
Bratilov
Titirleşti
Mărăşeşti
Obârşia Cloşani
Godeanu
Izverna
Sălişte
Prejna
Gorneţi
Costeşti
Ludu
Cerna-Vârf
Bălţa
Podeni
Sfodia
Jupâneşti
Negruşa
Cireşu
Mărga
Balvăneşti
Păuneşti
Baseşti
Babna
Schitu Topolniţa
Jidoştiţa
Izvoru Bârzii
Breşniţa de Ocol
Padeşul
Apa Neagră
Negoeşti
Schela
Tismana
Godineşti
Topeşti
Gornoviţa
Călceşti
Vălcele
Cîlnu
Ciuperceni
Strâmba
Vârtopul
Glogova
Comăneşti
Crainici
Dâlma
Bala de Sus
Bala de Jos
Rudina
Şovarna de Sus
de Jos
Ohaba
Dâlboceţa
Ilovăţ
Bărcăneşti
Strâeşti
Jegujani
Ploştina
Miculeşti
Samarineşti
Sisesti
Floreşti
Ciovârnăşani
Broşteni
Lupşa
Căzăneşti
Severineşti
Corcova
Govodarva
Husnicioara
Perii
Babalţa
Crăguieşti
TURNU-SEVERIN

ЛЕГЕНДА
Фонетические особенности общие:
Границы исследованной территории
Банатский говор
t+e,i > tše, tši
d+e,i > dze, dzi
(Олтенский говор, на который оказал влияние говор Баната)
Олтенский говор
t,d+e,i появляются как
t'e, t'i, d'e, d'i
(не подпавший под влияние банатского говора)
Фонетические особенности особые:
A ударное, произносимое как å
ş Произносимое как s
ž Произносимое как z
} общее явление
ş, ž Произносимые как s, z (малораспространенное явление)

Карта 1

4. ПРЕДМЕТЫ ДОМАШНЕГО ОБИХОДА, ИХ ЧАСТИ

acov *ср.* «бочка» (вместимостью до 100 декалитров), встречается в холмистых районах Олтении (Ciauşanu, 153; Gregorian 80)[32]. Это слово было заимствовано из схрв. *akov* «бочка»/мера/ 50 литров < венг. *akó* (Rečnik, I, 55). Как замечает DA (ср. стр. 12, 23), венгерское слово *akó* было лишь основой для варианта **acău**, который употребляется в Трансильвании. В районе Турну Северин была записана и форма **acovel** «бочонок вместимостью 10—20 литров (L. r., IX/1960/, № 5, стр. 34), уменьшительно-ласкательное слово, образованное на румынской почве.

bormă *ж.* «кольцо» (Gregorian, 80) < схрв. *burma* «кольцо, «обручальное кольцо» <«тур. *burma* «винт.», «что-то согнутое в спираль» (Rečnik, II, 305; DA, 703)[33].

briftă *м.* «перочинный нож», «ножик» (Gîlcescu, 119; L. r., IX/1960, № 5, стр. 34; Gregorian, 80; Boceanu, 86); собиратель из L. r. уточняет, что этот термин употребляется, чтобы назвать «не слишком хороший ножик» о чем свидетельствует и пример, цитируемый Гылческу: «fugi cu brifta aia de aci, nu vezi că nu taie»? («иди ты с твоим ножиком, не видишь, совсем не режет»). Слово происходит от схрв. *britva* (Rečnik, II, 177; DA, 652) путем метатезы согласных *-tv-* и оглушения *v* перед глухим *t*. Был записан и вариант **briptă** (DA, 652; Gregorian, 80).

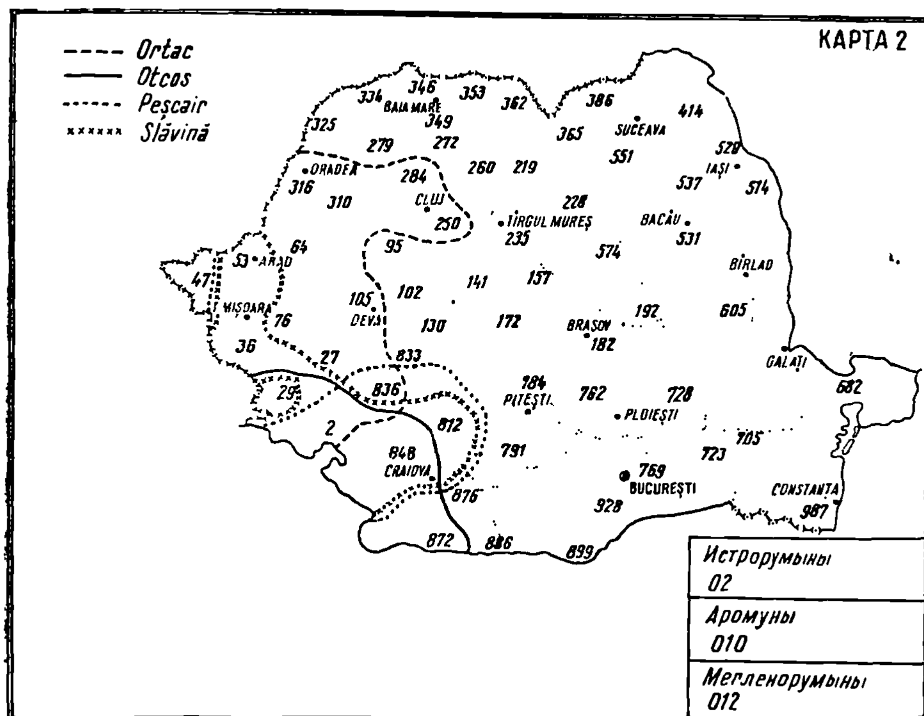
burghie *ж.* «бурав»; распространенное близ западной Олтении, в Банате и юго-западной Трансильвании (ср. ALR *s. n.*, карта 561). Это слово турецкого происхождения, вошло в румынский язык через сербохорватский — ср. схрв. *burgija* < тур. *burgu* (Rečnik, II, 297); непосредственное заимствование из турецкого языка, распространенное на остальной дако-румынской территории - среднего рода: *burghiu*.

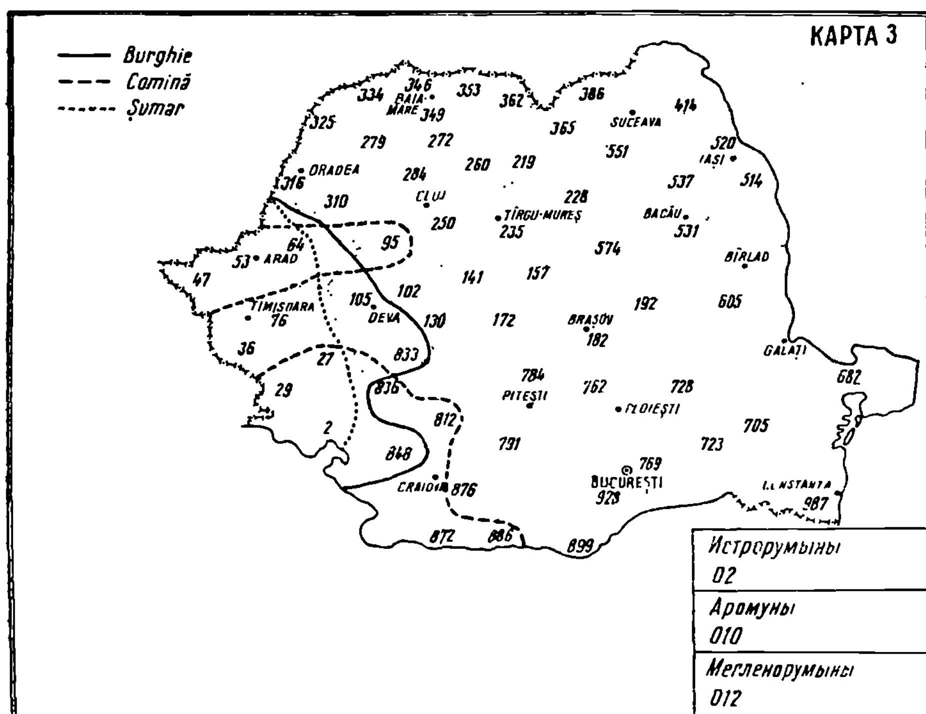
chesă *ж.* «кошелек для хранения денег (обычно сделанный из ткани)» (Lexic, 48) тоже турецкого происхождения, вошедшее в румынский язык через сербо-хорватский. К этому заключению нас ведет, с одной стороны, место, где было записано слово — район Турну Северин, — а с другой стороны, ударение слова, одинаковое с ударением сербо-хорватского термина. Ср. схрв. *kesa* < тур. *kese* (RJA, IV, 938).

---

[32] Для употребления слова в Банате ср. Т. Трыпча, *Сербские слова в банатском наречии и их значение*, В «Revue des études sud-est européennes», 1963, № 1, стр. 144.

[33] В Банате слово имеет форму burmă и означает одновременно «кольцо» и «клубок», «моток» (Т. Трыпча, *ук. соч.*, стр. 142; ALR *s. n.*, карта 353, пункт 76).


КАРТА 2
Ortac
Otcos
Peşcair
Slăvină
BAIA MARE
SUCEAVA
ORADEA
IAŞI
CLUJ
TÎRGUL MUREŞ
BACĂU
ARAD
BÎRLAD
TIMIŞOARA
DEVA
BRAŞOV
GALAŢI
PITEŞTI
PLOIEŞTI
CRAIOVA
BUCUREŞTI
CONSTANŢA
Истрорумыны
02
Аромуны
010
Мегленорумыны
012


КАРТА 3
Burghie
Comină
Şumar
BAIA-MARE
SUCEAVA
IAŞI
ORADEA
CLUJ
TÎRGU-MUREŞ
BACĂU
ARAD
BÎRLAD
TIMIŞOARA
DEVA
BRAŞOV
GALAŢI
PITEŞTI
BUCUREŞTI
Истрорумыны
02
Аромуны
010
Мегленорумыны
012

Карта 2 и 3

Непосредственное заимствование из турецкого языка должно было иметь форму *chesea*, котарая тоже была записана [34].

cotariță *ж.* «корзина» (Gregorian, 80) < схрв. *kotarica* (DLRM, 192) (Vuk, 304). В Банате была записана с таким же значением форма *cotăriță* (с звуком ă), которая пользуется довольно широким распространением (см. ALR, II, стр. 137, карта 266), но в районе Стрехая употребляется лишь для названия большой корзины с двумя ручками.

geac *ср.* «сумка из ткани, в которой дети несут книги и тетради» (Pașca, 222)[35] < схрв. *džak* (CADE, 532), «сумка» (Vuk, 859).

motcă *ж.* «моток» (Gregorian, 80 ; ALR *s. n.*, карта 460) < схрв. *motca* записано в Карашове [36]. В словарях сербохорватского языка не дается это значение для схрв. слова *motka* «кол», «палка», но предполагается (ср. RJA, VII, 26), что оно первоначально означало «палка, вокруг которой наматывалось что-то», ибо существительное имеет корень *mot* — от глагола *motati* «наматывать» (ср. RJA, VII, 74).

orman *ср.* «шкаф» (Gregorian, 81) < схрв. *orman* (RJA, IX, 172). Слово было записано в Мехединце и со значением «стойло», «приют для скота» (Vîrcol, 86), а в Банате со значением «сундук»; см. ALR, II, стр. 136, m. п., вопрос 3893, пункт 2.

peșchir *ср.* «полотенце» (ALR *s. n.*, карта 491, пункт 812) < схрв. *peškir* < тур. (RJA, IX, 805). В районе Стрехая **peșchir** означает длинный белый шарф, которым повязывают голову старые женщины. Как старый термин (см. DLRM, стр. 610) это слово по-настоящему происходит от турецкого слова *peșkir*.

raboș *ср.* «бирка» (Gregorian, 81) < схрв. *raboš* (RJA, XII, 837).

slăvină *ж.* «деревянный винт у бочки» (Ciaușanu, 210), «кран» (ALR, II, стр. 149, карта 290, пункты 812, 814) < схрв. *slavina* (DLRM, 777) «затычка», «пробка» (Vuk, 712)[37]. В пункте 836 был записан вариант **slivină.**

șinic *ср.* «четверик» (Lexic, 27 ; L. R., 64) < схрв. *šinik* (CADE, 1250[38] ; Vuk, 868).

---

[34] См. DLRM, 141.
[35] Термин был записан в Горже.
[36] См. ALR *s. n.*, карта 460, пункт 25. Ср. и Гл. Элезович, *Речник косовско-метохиског дијалекта*, том I, Белград, 1932, стр. 417.
[37] В болгарском языке это слово не было записано.
[38] В словарях даются и варианты *șincac*, *șineag*, *șinik*, также записанные в Олтении.

5. СЕЛЬСКОЕ ХОЗЯЙСТВО, ПАСТУШЕСТВО

comină *ж.* «выжимки (виноградные)» (ALR *s. n.*, карта 237) [39], встречается в Банате и во всей Олтении за исключением небольшой территории на востоке; < схрв. *komina* (Tiktin, 395; DLRM, 170; RJA, V, 242).

drugă *ж.* «початок (молодой кукурузы)», «кукурузный початок» (ALR *s. n.*, карты 105 и 108, пункты 836, 848, 876), по-видимому, это значение произошло от значения «веретено (большое)», с которым слово было записано в Олтении (DLRM, 263) < схрв. *druga* «веретено» (RJA, II, 796).

lom *ср.* «плетень из колючего кустарника» (Gîlcescu, 121; Gregorian, 80) < схрв. *lom* «сломанные ветки» (RJA, VI, 442). В районе Стрехая термин употребляется для названия сломанных веток, оставшихся на том месте, где был плетень из колючего кустарника; это замечание важно, ибо оно поясняет значение, записанное Гылческу и Грегорианом. В Банате это слово было записано со значением «собирать колосья после жатвы» (ALR *s. n.*, карта 254, пункт 36).

otcos *ср.* «валок скошенного сена» (Borceanu, 99) < схрв. *otkos* (CADE, 880; DLRM, 573; Vuk, 491). Был записан и вариант **otcoş** (Gregorian, 81; ALR *s. n.*, карта 126, пункт 872), а в районе Стрехая встречается вариант **orcoş**. Термин встречается и в Банате (см. ALR *s. n.*, карта 126).

plastă *ж.* «куча сена (сколько можно нагрузить на воз)» (Lexic, 30; Boceanu, 100), «маленький стог» (ALR *s. n.*, карта 131, пункт 812), «скирда» (ALR *s. n.*, карта 133, пункт 872) < схрв. *plast* (Tiktin, 1182; DLRM, 627), «стог сена» (Vuk, 522). Были записаны и варианты **plastóre** (Lexic, 46) и **plast** (см. ALR *s. n.*, карта 133, пункт 876), последний ближе к сербохорватскому термину. Слово употребляется и в Банате (ALR *s. n.*, карта 133, пункт 47).

slog *ср.* «межа» (Gregorian, 81) «граница (межа) между поместьями» (Boceanu, 103) < схрв. *slog* (DLRM, 777), «межа (между двумя грядками)». Ср. Vuk, 714. В Банате слово было записано со значением «гребень (посреди пашни)» (ALR, *s.n.*, карта 31, пункт 105).

tuluz *м.* «стебель кукурузы» (Vîrcol, 88) < схрв. *tuluz* (Vuk, 779). В Банате слово употребляется с таким же значением; ср. ALR *s. n.*, карта 117, пункты 2, 105.

---

[39] См. и Ciauşanu, 167.

6. ТОРГОВЛЯ

cusur *ср.* «сдача, разница в деньгах (Ciauşanu, 170)[40]; с этим значением происходит от схрв. *kusur* < тур. *kusur* «сдача», «недостаток» (RJA, V, 829)[41].

duccan *ср.* «лавка» (Lexic, 79), по мотивам фонетического порядка, < схрв. *dućan* < тур. (RJA, II, 852), ибо тур. *dukjan* дало в румынском языке *dugheană* (см. DLRM, 265).

năpoiniţă *ж.* «магарыч» (Boceanu, 97), «să mergem să dai năpoiniţă» («пойдем ставить магарыч») < схрв. *napojnica* «деньги для питья» (Vuk, 415).

7. ПРОДУКТЫ, НАПИТКИ

rachie *ж.* «водка» (Gregorian, 81) < схрв. *rakija* < тур. *raki* (RJA, XIII, 14). В Банате слово произносится со звуком *ă* вместо *a*: *răchie* (ср. ALRM *s. n.*, карта 163). Свидетельством того, что оно не является непосредственным заимствованием из турецкого языка можно считать, кроме его распространения только в Банате и части Олтении, и его род, одинаковой с родом сербохорватского слова. На остальной дако-румынской территории термин, заимствованный непосредственно из турецкого, среднего рода. См. DLRM — 685.

zaitin *м.* «масло» (Gregorian, 81) < схрв. *zeitin* < тур. (Vuk, 216; Tiktin, 1790)[42].

8. ОТНОШЕНИЯ МЕЖДУ ЛЮДЬМИ, ЗАНЯТИЯ, ТЕРМИНЫ, ОБОЗНАЧАЮЩИЕ РОДСТВЕННЫЕ ОТНОШЕНИЯ

biteangă *ж.* «бродяга» «бездельник»[43] (С. v., I (1949), №9, стр. 33) < схрв. *bitanga* < венг. *bitang* (Rečnik, I, 577). В Трансильвании был записан вариант *bitang*, который совершенно обосновано считается происходящим из венгерского (ср. DA, 569).

---

[40] Ср. пример, приведенный автором: să-mi dai cusurul la 100-«Дай мне сдачу от сотни» (при покупке).

[41] Тур. kusur может пояснить значение рум. cusur «недостаток», «дефект» и устарелое рум. cusur «разница в деньгах» (см. DLRM, 210), но не может объяснить простонародное слово cusur «сдача», «разница в деньгах», которое употребляется в юго-западной части страны.

[42] Термин употребляется и в Банате. См. ALRM II, карта 179, пункт 2.

[43] Автор сборника Т. Д. Мэруцэ подчеркивает, что термин относится лишь к лицам мужского пола.

ortac *м.* «товарищ» (Gregorian, 81), термин с широким распространением на западе страны (как правильно отметил Скрибан), происходит от схрв. *ortak* < тур. (RJA, IX, 176)[44].

solar *м.* «чумак» (Vîrcol, 88) < «схрв. *solar* «продавец соли» (Vuk, 722; CADE, 1172)[45].

şumar *м.* «лесник» (Gregorian, 81) < «схрв. *šumar* (Vuk, 867; DLRM, 840); В Банате термин пользуется широким распространением (см. ALR *s.n.*, карта 583).

uică *м.* «дядя» (Gregorian, 81; Boceanu, 106) < схрв. *ujko* (DLRM, 900)[46] «брат матери» (Vuk, 801). Слово было записано и со значением «брат отца» (ALR, I, карта 165), «дяденька» (ALR, I, карта 202) и «дядя» (Gîlcescu, 124).

uină *ж.* «тетя» (Gregorian, 81), «тетка» (ALR, I, карта 203, пункт, 840) < схрв. *ujna* (DLRM, 901) «жена брата матери» (Vuk, 801).

9. ОДЕЖДА

opreg *ср.* «часть женского костюма, вышитый передник, повязывающийся сзади» (Gregorian, 81) <схрв. *opreg* (DLRM, 565; RJA, IX, 109).

sugnă *ж.* «женское платье вроде вышитой юбки» (Boceanu, 104) <схрв. *suknja* «юбка» (Vuk, 748). Бочану же записывает и вариант **sumnă**, где путем ассимиляции *g* (*c*) перед *n* переходит в *m*, как и слово *omnă* <ocnă «каторга» (см. пример, приведенный Гылческу, стр. 122)[47].

10. ЧАСТИ ЧЕЛОВЕЧЕСКОГО ТЕЛА

teme *ж.* «верхняя часть головы». «Cînd copilul e mic *temea* îi e moale; pufăie cînd i-o apeşi cu mîna şi se întăreşte cînd zice piatră» (Когда ребенок маленький, темя у него мягкое; если нажимать рукой оно подрагивает и становится твердым, когда ребенок может сказать «камень» (Boceanu, 105)[48]; схрв. *teme* «макушка» (Vuk, 759). Со значением «макушка» слово было записано и в Банате; ср. ALR, I, карта 5, пункт 9.

---

[44] Территориальное распространение термина см. в ALR *s. n.*, карта 15.

[45] Как архаизм термин можно объяснить через ст. сл. *solarŭ* (см. Тиктин, стр. 1455 и Скрибан, стр. 1219).

[46] См. и M. Sala, *Termenii pentru „unchi" după Atlasul lingvistic român*, в SCL, VI/1955, № 1—2, стр. 145—146.

[47] См. дальше и слово *trîmni* < *trăcni*.

[48] См. и Грегориан (стр. 81): *teme* «темя». В районе Стрехая мы слышали и произношение *tîmă*: «tema copilului» (темя ребенка).

11. РАЗНЫЕ КОНКРЕТНЫЕ ПОНЯТИЯ

pîrpor ср. «теплый, залитый водой уголь, который кладут на место, уколотое гвоздем, чтобы рана не гноилась» (Paş, 238)[49], «мокрая зола из кадки, в которой запаривается белье» (Gîlcescu, 122) <схрв. *prpor* «зола, залитая водой» (Vuk, 635). Термин был записан и со значением «костер из соломы, который прогорает очень быстро» (Gîlcescu, 122).

12. ОТВЛЕЧЕННЫЕ ПОНЯТИЯ

blagă *ж.* «имущество» (Gregorian, 80; Popescu, 358) < схрв. *blago* (Rečnik, I, 601; DLRM, 83). Значение «прок», «поступок», записанное Гылческу в Горже (см. стр. 119) для румынского слова должно быть происходит от первого значения.

pamet *ср.* «ум» (Boceanu, 100: «n-au pamet hici, degeaba ai fost la şcoală» («нет у тебя ума, напрасно ты учился в школе») и вариант **pamăt** (Lexic, 49) <схрв. *pamet* (Vuk, 502).

ştetă *ж.* «неприятность», «замешательство», «горе» (L. r., X (1961) № 3, стр. 236)[50] <схрв. *šteta* «ущерб», «вред» (Vuk, 875).

tamină *ж.* «тьма» (Lexic, 32); «fiind tamină de adîncă, apa ţi se pare că e verde de adîncă» («глубокая как тьма, вода казалась зеленой») (Popescu, 278) <схрв. *tama, tmina, tamnina* (RJA, XVIII, 47, 62, 506—408).

znagă *ж.* «сила», «мощь» (Boceanu, 106)[51]; «n-ai znagă-n tine, pare că ai fi bolnav» (нету в тебе мощи, будто ты болен); <схрв. *snaga* (Vuk, 720; DLRM, 779). Был записан и вариант **smagă** (Gregorian, 81).

13. КАЧЕСТВА

grejnic *прил.* «негодный» (Lexic, 44) <схрв. *grešnik* «грешник» (Vuk, 106).

gubav *прил.* «прищавый», «прыщеватый» (Vîrcol, 86) схрв. *gubav* «прокаженный» (Vuk, 109; Tiktin, 706; DLRM, 349). От этого прилагательного образовалось на румынской почве **gubăvie** *ж.* „болезнь с болячками по всему телу (Rădulescu-Codin, 125); ср. схрв. *guba* «проказа» (Vuk, 109).

---

[49] Слово было записано в Горже.

[50] Слово было записано в районе Турну Северин.

[51] Ср. и Томеску (стр. 30—31), где *znagă* дается со значениями: «характер», «состояние», «имущество».

mîrşav *прил.* «худощавый, тощий, очень худой» (Ciauşanu, 189; ALRM, I, карта 96) <схрв. *mršav* «худой (который не толстый)» (386) (Vuk, 386). Слово было записано в районе Турну Северин и со значением «нездоровый», которое происходит от первого значения: «azi sînt cam mîrşav, nu pot ieşi la lucru» («сегодня я нездоров, не могу выйти на работу») (L. r., IX/1960/, № 5, стр. 35).

nestaşnic *прил.* «неугомонный», «нерешительный» (L. r. IX, (1960), № 5, стр. 35)[52] и вариант **nestajnic** «неугомонный» в Горже (C. v., III (1951), № 2, стр. 34) < схрв. *nestašan* «неугомонный» (Vuk, 433; DLRM, 531) плюс румынский суффикс (славянского происхождения) *-ic*.

pogan *прил.* «очень завистливый», «с черной душой» записано в Горже (с. v., II (1950), № 4, стр. 37) < схрв. *pogan* «язычник», «проклятый» (Vuk, 532).

şişcav *прил.* «шепелявый» (Gîlcescu, 123) <схрв. *šuškati* «шепелявить» (Vuk, 879; DLRM, 833).

14. ДЕЙСТВИЯ, СОСТОЯНИЯ

buftăni, a (se) «стать толстым и вялым»; «s-a buftănit de atîta somn şi odihnă» («столько спал и отдыхал, что стал толстым и вялым») (Boceanu, 86); происходит на румынской почве от прил. **buftav** «толстий»[53], варианта от **butăv**[54], который происходит от схрв. *butav* «мясистый» (RJA, I, 748; DA, 709).

bui «хлынуть (о воде)» (Vîrcol, 84; Gregorian, 80); «a buit apa pînă-n sat» («вода хлынула в село») (L. r. IX (1960), № 5, стр. 34) <схрв. *bujati*, сов. *bujiti* (Rečnik, II, 259)[55].

crici «поставить на вид», «настаивать» (Paşca, 15) «сказать» (Gregorian, 80), «извещать» (Lexic, 48) <схрв. *kričati* «кричать», «предупредить» (DA, 906; CADE, 350).

cupi «поймать что-то, кого-то на узком пространстве» (Lexic, 48): «Pe panduri i-au cupit rău turcii la munte» (Турки поймали пандуров в горах) (Rădulescu-Codin, 124), «L-a cupit în porumb nu mai scapă» («Его поймали в кукурузе, не убежит») (Boceanu, 89); отсюда появилось и значение «захватить», «захватить силой», записанное в районе Тыргу Жиу и Бая де Арамэ (C. v., IV (1952), № 1, стр. 34). В возвратном

[52] Термин был записан в районе Турну Северин.
[53] См. ALR, II, стр. 53, карта 106, пункт 2.
[54] ALR, II, карта 106, пункт 29.
[55] Ср. пример: «Kad padaju kiše, mnogobrojni potoci *bujaju* i namose štete selu».

залоге этот глагол имеет значения стягиваться: «Firele pînzei se cupesc cînd coşi strîns » («Нити холста стягиваются, когда шьёшь мелкими стежками») (Boceanu, 89). Румынские термины происходят от схрв. *kupiti* «собирать, стягивать, сжимать», «собирать в кучу» и от *kupiti se* «делать сборки» (DA ,997; CADE, 369). Были записаны и производные слова на румынской почве **cupitură** «скряга» (C. v., IV (1952), № 1, стр. 35) и **cupit**, прил. «скупой»: «n-am văzut om cupit cə unchiul tău» («Я не видел такого скупого человека, как твой дядя») (Boceanu, 89).

dogodi, a se «находиться», «Nu s-a dogotit pînă acum »« До сих пор не находился » (Vîrcol, 85)<схрв. *dogoditi se* «случаться» «находиться» Vuk, 132).

lutui «говорить пустяки», «болтать», было записано только в районах Тыргу Жиу и Бая де Арамэ (C. v., IV (1952), № 1, стр. 35) <схрв. *ludovati*, наст. вр. *ludujem* (Vuk, 346).

nădăi, a se «надеяться»: «Mă nădăiam şi eu c-o să iese ceva din el » («я надеялся, что из него что-нибудь выйдет») (Boceanu, 97) <схрв. *nadati se* (Vuk, 397). Термин был записан также со значением «понимать»: «io nu nu mă nădîi ce-o fi, tu te nădîi» («я не понимаю, что это такое, ты понимаешь?») (Vîrcol, 87).

năpusti «покинуть» (Gîlcescu, 122) <схрв. *napustiti* (Vuk, 416).

opră vi «кончать, заканчивать» (Lexic, 49)[56] «схрв. *opraviti* «исправить» (законченное действие); ср. Vuk, стр. 478.

pogodi, a se «условиться»: ««Ne-am pogodit să plecăm diseară » («Мы условились поехать сегодня вечером») (Boceanu, 100) <схрв. *pogoditi se* «согласиться» (Vuk, 533 ; DLRM, 636). Термин был записан также со значением «сговориться (тайно советоваться)», «замышлять» (Ciauşanu, 201).

tîrpi «терпеть» (Gregorian, 81) <схрв. *trpeti*, наст. вр. *trpim* (Vuk, 776).

trîcni «вздрогнуть» (Boceanu, 105 ; Lexic, 57) <схрв. *trgnuti se* (Vuk, 770) ; в Горже были записаны варианты: **trămni** «вздрогнуть во сне» (Gîlcescu, 124), **trîmni** «испугаться» (Lexic, 47)[57].

zătărî «уничтожить», «опустошить» (L. r., VIII (1959), №1, стр. 64) <схрв. *zatirati* (Vuk, 204 ; Scriban, 1432)[58].

[56] Термин был записан в районе Турну Северин.

[57] В Банате встречается и вариант *trăgni* (см. ALR II, карта 223), более близкий к сербохорватскому слову.

[58] В сербохорватских говорах из Баната употребляется глагол *zatarati* наст. *zataram* «разрушить», «уничтожить», что лучше объясняет с точки зрения формы румынский термин.

zăurdi, a se «испортиться (парное молоко из-за тепла)» (Ciauşanu, 222; L. r., IX (1960), № 5, стр. 36; Tomescu, 300; Lexic, 44) < схрв. za + рум. *(a se) urdi*; ср. также *zăgrăi* < схрв. *za* и рум. *a grăi* (ср. DLRM, 949).

zgodzî «попадать» (Gregorian, 81) < схрв. *zgoditi* (Vuk, 214).

zvidui «лечить» (Gregorian, 81) < схрв. *vidati*, *izvidati* (Vuk, 61,229; CADE, 1241; Scriban, 1447).

15. РАЗНОЕ

baş *нар.* «как раз, именно» (Gregorian, 80) <«схрв. *baš* (RJA, I,194, 196; DLRM, 69).

ma *союз* «но» (Gregorian, 80) < схрв. *ma* (Vuk, 352).

viti-viti *межд.* «так зовут голубей, когда их кормят зерном» (L. r., VII/1959/, № 5, стр. 74) < схрв. *viti-viti* (Rečnik, II, 670).

Внимательное изучение приведенных выше слов сербохорватского происхождения позволяет сделать следующие выводы:

1. Слова сербохорватского происхождения, употребляющиеся в Олтении, не являются в большинстве своем [59] заимствованиями из необходимости назвать новые вещи или понятия, с которыми румыны познакомились у сербов, а касаются широкого круга самых элементарных понятий. Решение этого вопроса можно искать в явлении билингвизма, рожденного тесным, длительным контактом между двумя населениями. Как мы уже указывали, условия для такого тесного контакта не существовали в Олтении, а только в Банате. Вывод: большинство слов сербохорватского происхождения проникло в Олтению из банатского диалекта, по мере распространения влияния этого диалекта на говоры Олтении.

2. В целом ряде случаев сербохорватский язык служил только посредником для проникновения слов турецкого происхождения, что доказано соображениями фонетического, семантического и географического порядка [60].

3. Слова сербохорватского происхождения, рассмотренные выше, будучи употребляемы, кроме Олтении, лишь в Банате и в некоторых случаях в юго-западной Трансильвании, обладают диалектальным характером.

---

[59] Качество *термина* можно было бы приписывать лишь нескольким вышеанализированным словам: *coşava, halǎ, vlaşiţǎ, acov, burghie.*

[60] См. выше *halǎ* (стр. 8), *bunar, duvar, forun. bormǎ* (стр. 9) и т.д.

4. Слова сербохорватского происхождения в Олтении не имеют одинакового распространения [61]; лишь небольшое количество этих слов пользуется всеобщим употреблением в этой области. Большинство их сосредоточено в западной и в северо-западной части Олтении (старые уезды Горж, Мехединць и, частично, Вылча), т.е. вдоль зоны соприкосновения банатского диалекта с говорами Олтении.

[61] См. карты №№ 2, 3.

MAÎTRES ORFÈVRES DE KIPROVAC EN VALACHIE, AU XVII[e] SIÈCLE

par DINU GIURESCU

Kiprovac (Ciprovci) est un centre connu pour le travail des métaux, des métaux précieux [1] en particulier, situé dans le nord-ouest de la Bulgarie, à environ 60 km du Danube, qui a entretenu des rapports constants avec la Valachie. Les documents en font mention à partir de la première moitié du XVII[e] siècle, ces rapports continuant pendant presque deux cents ans.

On trouve une première information dans la lettre de Mathieu Basarab, qui recommande à un prélat catholique, le 19 juillet 1637, son « homme de cour », de noble famille, Francescus Marcanici de Kiprovac qu'il a envoyé pour faire venir de Rome en Valachie, un maître imprimeur, connaissant les lettres cyrilliques. A son tour, Marcanici conseillait « monseigneur Ingoli » de saisir cette occasion pour tenter d'attirer le voïvode roumain à la politique du Vatican ; ainsi « l'homme de cour » de Mathieu Basarab n'oubliait pas de soutenir la propagande catholique au nord du

[1] Pour des informations sur Kiprovac aux XVII[e]—XVIII[e] siècles ou sur les œuvres se trouvant dans les musées de Bulgarie ou de Yougoslavie, voir C. Jireck, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 400 et 463—465 ; W. N. Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*, II Teil. *Von Beginn der Türkenzeit bis zur Gegenwart*, Leipzig, 1917, p. 29—31 ; Filow, *Geschichte der bulgarischen Kunst unter der türkischen Herrschaft und in der neueren Zeit*, Berlin und Leipzig, 1933, p. 4 et 43 ; M. Romanescu, *Argintăria la bănățeni și la românii balcanici în veacurile XVI—XVIII*, dans « Revista Istorică Română », XI—XII, 1942, p. 95—136 + XIV planches ; Bojana Radojkovič, *Enamel Crosses of the 16th and 17th century*, dans « Muzei primenene umetnosti », n° 1, Belgrade, 1955, p. 53—86 ; P. Constantinescu-Iași, *Studii istorice româno-bulgare*, Bucarest, 1956, p. 11. Pour la bibliographie bulgare sur les artisans de Kiprovac, consulter Sofia Gueorguevna et Velizar Velcov, *Bibliographie de l'archéologie bulgare*, Sofia, 1957.

Danube [2]. Au milieu du XVII[e] siècle Kiprovac envoyait des prêtres pour les églises catholiques de certaines villes valaques, tandis que les moines de Kiprovac, de l'ordre des minorites observantins, qui se trouvaient au cloître de Cîmpulung, recevaient, le 20 mai 1656, un acte de confirmation [3]. Toujours un franciscain, Grégoire de Kiprovac, devient le confident de Mihnea III Radu; propagateur du catholicisme, tout comme Marcanici, il portera au pape Alexandre VII, en 1659, la lettre par laquelle le métropolite Ignace de Valachie promettait, chargé sans doute par le voïvode, l'union avec Rome, en demandant en même temps la nomination de Grégoire Tomassi, un autre conseiller du voïvode, comme « évêque latin ». Les tentatives n'eurent pas de succès; elles dévoilent cependant un aspect intéressant de la présence des catholiques de Kiprovac au nord du Danube [4].

Les informations sur leur rôle dans le commerce valaque sont cependant plus nombreuses. Quelques marchands de Bucarest, originaires de Kiprovac, donnent de l'argent pour la reconstruction de l'église catholique, sous le second règne de Grégoire Ghica (1672—1673) [5].

En 1688, le voyageur Del Monte évalue leur nombre, dans tout le pays, à plus de 100; ils payaient plusieurs impôts au Trésor, en plus des droits de douane [6]. Après l'insurrection de Kiprovac et des centres avoisinants contre les Turcs, en 1688, de nombreux habitants de la ville passent le Danube gelé et s'établissent en Valachie, surtout en Olténie [7]; certains parviennent même en Transylvanie et même plus loin [8]. Nous trou-

---

[2] Eudoxiu Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, VIII[e] vol., Bucarest, 1894, p. 461—462, n° DCLVI, lettre de Marcanici du 10 août 1637.

[3] Un prêtre de Kiprovac, ayant fait ses études en Pologne, officiait à l'église des franciscains de Tîrgovişte; les catholiques de Cîmpulung avaient des prêtres venus toujours de Bulgarie, mais parlant le roumain; voyez le récit du voyage de l'évêque de Sofia, Pierre Bogdan (Deodato), en Valachie en 1653 : N. Iorga, *Istoria Românilor prin călători*, II[e] vol., 2[e] éd., Bucarest, 1928, p. 15—16 et N. Iorga, *Studii şi documente*, I[er]—II[e] vol., p. 278, n° 10.

[4] N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*. I[er] vol., 2[e] éd., p. 413. La lettre du métropolite Ignace au pape Alexandre VII, dans *Hurmuzaki*, V, 2, p. 73, n° CXI. Ignace, connu aussi sous le nom de « le Serbe », a été métropolite entre 1652—1656; il est resté en Valachie jusqu'à sa mort (en décembre 1662); il a soutenu la politique antiottomane de Mihnea III Radul; voir N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungro-Vlahiei*, dans « Biserica ortodoxă română », 1959, LXXVII[e] année, n[os] 7—10, p. 776—778.

[5] Ionescu-Gion, *Istoria Bucureştilor*, Bucarest, 1899, p. 229, cf. note 4.

[6] « Magazinu Istoricu pentru Dacia », V[e] vol., Bucarest, 1847, p. 63—64; N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, I[er] vol., 2[e] éd., p. 415. En jugeant d'après la somme payée au Trésor (cf. *infra*, note 12), le chiffre de 100, donné par Del Monte, est probablement inférieur à la réalité.

[7] Le rapport de Haan à la Chambre aulique, le 17 novembre 1719 — publié par C. Giurescu — *Material pentru Istoria Olteniei sub Austriaci*, I[er] vol., Bucarest, 1913, p. 399—400.

[8] C. Jirecek, *op. cit.*, p. 463—464; M. Romanescu, *op. cit.*, p. 120; P. Constantinescu-Iaşi, *op. cit.*, p. 11.

vons un écho de ces événements dans un acte de Constantin Brîncoveanu du 2 avril 1691, par lepuel il octroie aux Bulgares de Kiprovac le droit de faire du commerce et réduit leurs impôts de 400 à 250 ducats par an, en les exemptant de toute autre obligation [9]. À cette occasion, on rappelle les actes semblables du « Voïvode Radul » [10], d'Antoine de Popeşti (1669—1672), de Grégoire Ghica (1664—1667 et 1672—1673) [11], de Gheorghe Duca (1673—1678) et de Şerban Cantacuzène (1678—1688) : ils prouvent la présence des Bulgares de Kiprovac en Valachie, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. En l'année fiscale 1696—1697, la corporation des marchands de Kiprovac contribue avec 2 200 ughi (3 300 thalers) aux impôts du Trésor [12] ; le commerce — la vente des marchandises en détail ou celle du poisson — demeure leur principale occupation [13], continuée au cours du XVIII[e] siècle, particulièrement dans les villes de Craiova, Rîmnicul-Vilcii, Ocnele Mari et Argesh. Au commencement du XIX[e] siècle, en septembre 1820 et le 10 mai 1824, deux licences sont délivrées à la « compagnie » des marchands originaires de Kiprovac de Rîmnicul Vîlcii ; leur nombre est cependant restreint, la majorité dans la corporation appartenant maintenant aux marchands roumains [14].

Si ces aspects sont en partie connus, en revanche l'activité artistique de certains orfèvres de Kiprovac, en Valachie, n'a pas encore été étudiée [15]. Deux œuvres d'orfèvrerie travaillées par des artisans de Kiprovac au nord du Danube ont été conservées : une reliure de manuscrit (1642) et un *kivotion* pour le monastère de Tismana (1671) ; elles ont inspiré, en partie, deux autres œuvres : un reliquaire donné à Tismana toujours en 1671 et le *kivotion* de Snagov de 1673—1674, dus à des orfèvres

---

[9] Publié seulement en traduction allemande dans « Arhivele Olteniei », 1936, XV, juillet-décembre.

[10] L'acte ne précise pas de quel voïvode Radu il s'agit ; il peut être question de Radu Mihnea, de Radu Şerban, de Radu Ilieş, de Mihnea III Radu ou de Radu Leon.

[11] Dénommés dans l'acte de 1691 « le prince Antoine » et « le prince Grégoire ».

[12] Les marchands de Kiprovac paient 9 impôts : *Condica de venituri şi cheltuieli a vistieriei 1694—1704*, Bucarest, 1878, p. 251—334. Cf. Ionescu Gion, *Istoria Bucureştilor*, p. 454.

[13] « L'ordonnance sur le commerce de détail » et « l'Ordonnance sur les impôts à payer par ceux qui ont des propriétés au bord des lacs et des marais » dans Dinu C. Giurescu, *Anatefterul. Condica de porunci a vistieriei lui Constantin Brîncoveanu*, n[os] 40 et 13, dans « Studii şi Materiale de Istorie Medie », V[e] vol., Bucarest, 1962.

[14] Bibliothèque de l'Académie de la R.P.R. — manuscrit roumain n° 245, f. 29 et ms. roum. n° 261, folio 43—44.

[15] Sur l'orfèvrerie travaillée par les artisans de Kiprovac au sud du Danube, voir : Filow, *op. cit.*, p. 43 et les planches 32 b et 33 b ; M. Romanescu, *op. cit.*, p. 122 et 125 et les planches VII, VIII a—b, X et XI ; Bojana Radojkovič, *op. cit.*, p. 1, note 1.

anonymes. Ces quatre œuvres font l'objet des développements qui suivent.

I. La première œuvre d'orfèvrerie de 1642 due aux artisans de Kiprovac est la reliure d'un manuscrit calligraphié par Silion Rusin au Monastère Dealu [16]. Au recto, on voit, au milieu « La descente en enfer », entourée de 16 médaillons — les apôtres et les symboles des évangélistes— ; au verso, au centre, « l'Ascension » avec 13 médaillons marginaux, représentant « l'Arbre de Jésée ». Les deux faces ont des bordures à motifs floraux sur fond émaillé (fig. 1) [17].

Deux inscriptions à l'intérieur des couvertures rappellent les noms du maître orfèvre et du donateur. La première indique le nom de « Маистрь франко марканинѣ о<т> кипровац », le même, croyons-nous, que le conseiller et « homme de cour » de Mathieu Basarab [18]. La seconde indique le nom du métropolite Théophile « Митрополит † Теофиль ѹгровлашке земле зрн » (7150—1642) qui a commandé et payé l'ouvrage, en en faisant ensuite don au monastère de Bistritza [19]. Le livre est demeuré ici jusqu'à la sécularisation de 1863, date à laquelle il est entré dans le patrimoine du Musée National d'Antiquités ; aujourd'hui, il se trouve au Musée d'Art de la République Populaire Roumaine [20].

L'iconographie suit la tradition byzantino-slave. Marcanici, quoique catholique, a travaillé sous la surveillance directe de Théophile. C'est ainsi que « La descente en enfer » reproduit, avec certaines simplifi-

---

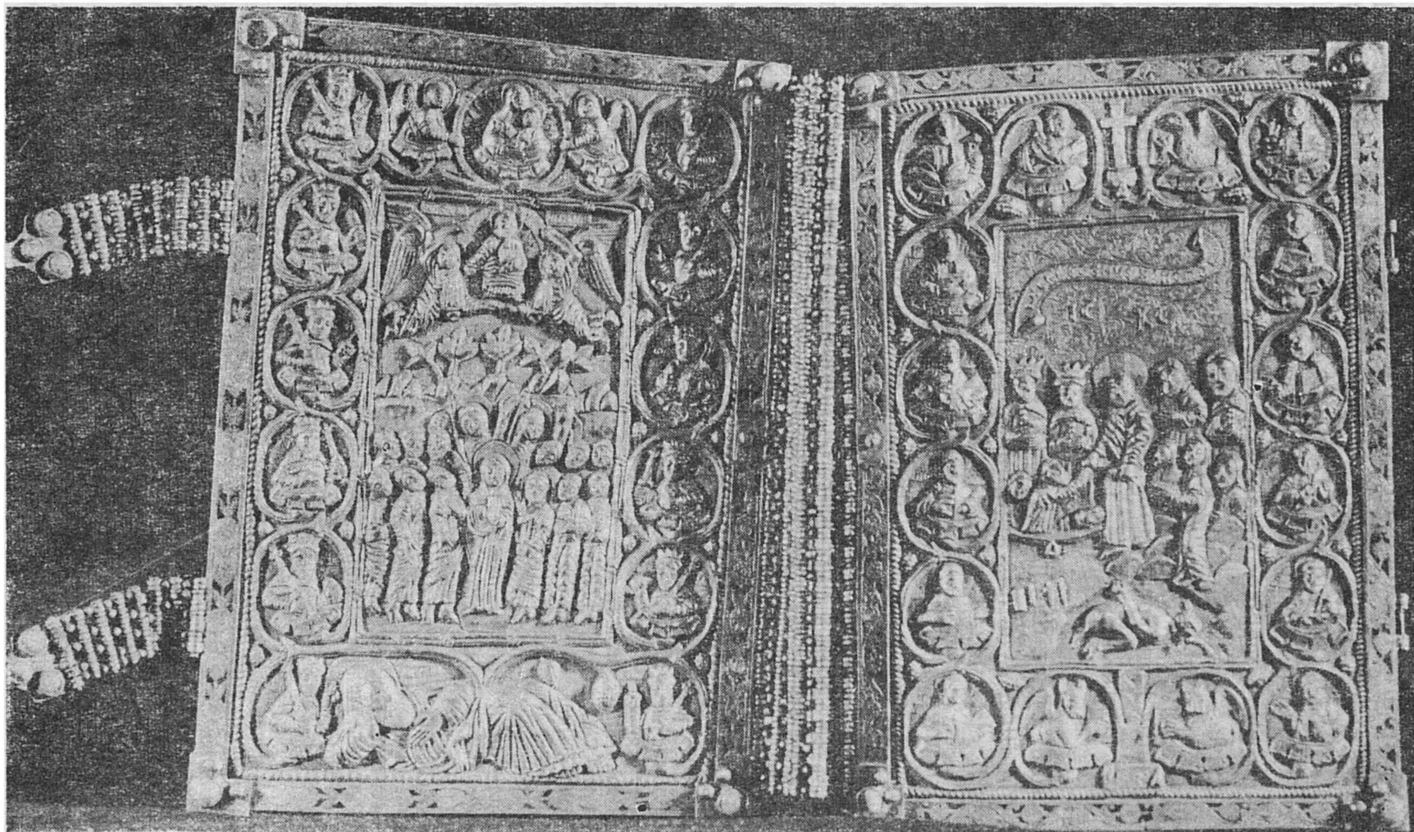
[16] Se trouve au Musée d'Art de la République Populaire Roumaine, Secteur d'art féodal, n° inv. 801 ; dimensions 22,3 × 15,6 cm.

[17] Les clichés du présent article appartiennent à l'archive du Musée d'Art de la République Populaire Roumaine et ont été exécutés par Irina Ghidali.

[18] Voir plus haut p. 517—518. On connaît plusieurs de ces maîtres artistes—se trouvant à la cour des voïvodes roumains ; ainsi « Toma le Peintre de Succava » s'intitule lui-même dans la lettre envoyée aux habitants de Bistritza en 1541 « l'homme de cour de son Altesse le voïvode de Moldavie Pierre » (Rareş) ; Michel le Brave envoie son peintre Mina, à Venise, pour différentes affaires ; un autre peintre, Nicolas le Crétois, devient après le meurtre de Michel le Brave, le partisan de Radu Şerban — voir Ştefan Meteş, *Zugravii bisericilor române*, p. 44—45 ; 30—31, 113—114.

[19] Théophile a donné son appui sous Mathieu Basarab à la création des deux imprimeries de Govora et de Dealul — N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungro-Vlahiei*, p. 774—775. Au monastère de Bistritza, il a été supérieur de 1610 à 1619 ; en 1611, il a caché les vases sacrés en argent et en or du monastère lors de l'invasion de Gabriel Bathory en Valachie.

[20] Pour cette reliure, voir : *a*) Gr. G. Tocilescu, *Catalogul Muzeului Naţional de Antichităţi din Bucureşti*, Bucarest, 1906, p. 144 (la date est inexacte, 1682 au lieu de 1642 ; le nom du maître orfèvre est « Marcanini »). *b*) V. Brătulescu, *Miniaturi şi manuscrise din Muzeul de Artă Religioasă*, Bucarest, 1939, p. 108—109 et planches LXIV—LXV (la description en détail de la reliure et sa reproduction). *c*) *Catalogul expoziţiei de argintării, broderii şi ţesături din Ţara Românească, secolele XVI—XVIII*, Musée d'Art de la République Populaire Roumaine, Bucarest < 1956 >, photographie n° 46.



F:g. 1. — La reliure travaillée par Franco Marcanici de Kiprovac; sur la couverture de droite, en bas, dans un cartouche, la date 1642.

cations, les peintures des fondations pieuses des Pays Roumains [21] (Fig. 1). Les apôtres et les évangélistes [22] — quoique ayant les mêmes visages — s'inscrivent, par le costume à l'antique, ayant à la main un rouleau ou un livre [23], dans la même tradition à laquelle se rattachent également les représentations iconographiques de la seconde couverture, où, cependant, tous les devanciers de Jésus, sans distinction, portent la couronne et le sceptre. Nous ferons remarquer, en même temps, une influence « moderne » dans l'interprétation des costumes : la tunique fermée avec des boutons, portée par les personnages centraux de la seconde couverture.

Marcanici a travaillé la reliure en argent avec des motifs gravés, en partie émaillés, avec des appliques de turquoises et de pierres vertes aux coins des faces et sur les fermoirs (Fig. 1).

Les ornements occupent une place plus réduite dans l'ensemble de l'ouvrage, les figures tenant la première place. Sur les deux couvertures, une tige avec des grappes forme des médaillons dans lesquels les personnages sortent du calice d'une fleur. Le médaillon ayant une fleur à l'intérieur et servant de cadre aux différentes représentations, connu en broderie [24] et en peinture [25], ne se retrouve pas comme tel dans l'orfèvrerie des Pays Roumains, où les scènes marginales des reliures, des XV^e et

---

[21] Voir aussi les peintures de Cozia, Stănești, Ostrov (de Călinănești), de l'église « princière » de Tîrgoviște : I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie, depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, 1932, p. 74, 98, 113, note 6 et les planches 50, 69, 83 et 84. Voir aussi les peintures de Popautzi, Bălinești, Moldovița — I. D. Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, 1928, p. 196—197 et les planches I, II, V/1, V/2, VI/1 et XVI/2. Du même, *Nouvelles recherches*, Paris, 1929, p. 93—96 (explication du thème iconographique). Voir aussi V. Brătulescu, *Elemente profane în pictura religioasă*, « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », 1934, XXVII^e année, 80^e fascicule (avril-juin), p. 59, fig. 18 ; Talbot-Rice, *The beginnings of christian art*, London, 1957, p. 195 ; L. Réau, *Iconographie de l'évangile*, II, p. 2, Paris, 1957, p. 531—534 ; cf. Dinu C. Giurescu, *Contribuții la studiul broderiilor de la Trei Ierarhi*, « Mitropolia Moldovei », 36, 1960, n^{os} 3—4 (mars-avril), p. 223—225.

[22] Ils sont désignés sur la reliure par leurs initiales : à gauche de la scène centrale, Pierre, Jean, André, Thomas, Philippe, Siméon ; à droite, Paul, Mathieu, Jacob, Jacov, Bartholomé et Tadée.

[23] A l'exception de Pierre qui tient une petite église et Philippe qui tend seulement les mains.

[24] Le grand rideau de l'autel de Putna avec les portraits de Bogdan III a les scènes encadrées dans des médaillons semblables, formés par une tige : O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Putna*, Paris, 1925, p. 45 et les planches. Le même motif est repris dans le grand rideau donné au monastère de Slatina, en 1561, par Alexandre Lăpușneanu et sa femme, la princesse Ruxandra : M. A. Muzicescu, *Broderia în Moldova în veacurile XV XVIII*, « Studii asupra tezaurului restituit de U.R.S.S. », Bucarest, 1958, fig. 10, 12 et 13 et p. 159—164.

[25] A Voronetz, les prophètes sortent du calice d'une fleur portée par une tige qui forme des médaillons. À Hlincea, dans « l'arbre de Jésée », le même procédé, excepté l'absence de la fleur de l'intérieur de chaque médaillon : I. D. Ștefănescu, *op. cit.* (v. plus haut, note 21), planches 43 et 58/1.

XVI[e] siècles, sont encadrées par des cassettes rectangulaires [26] ou par des arcades sur colonnettes [27]. On le retrouve cependant dans les illustrations des livres ; par exemple dans l'évangéliaire slavon imprimé à Lwow, en 1636, sur l'ordre du métropolite de Kiev, le roumain Pierre Movilă, la page du titre a le cadre pareil à celui de la garniture de 1642 : des tiges à grappes, formant deux rangées de six médaillons, avec un personnage sortant d'une fleur [28]. En utilisant donc les thèmes iconographiques traditionnels, Franco Marcanici a employé une nouvelle « mise en page », reproduisant l'illustration des livres de l'époque. À l'extérieur, chaque face de la reliure est bordée par le motif de la corde tordue et par une bandelette avec de petites feuilles et fleurs enfilées sur un fond émaillé, alternativement, en vert foncé et en vert clair (fig. 1), tandis que le fond fleuri de la « Descente en enfer » rappelle certains motifs de l'art décoratif oriental, connus par l'orfèvrerie balkanique et roumaine déjà au XVI[e] siècle [29].

---

[26] Par exemple, la reliure avec les portraits de Mircea Ciobanu et de la princesse Chiajna, donnée au monastère de Tismana en 1566 : Musée d'Art de la République Populaire Roumaine. *Catalogul expoziției de argintării, broderii și țesături din Țara Românească din secolele XVI–XVIII*, Bucarest <1956> (fig. 43).

[27] Ainsi, la reliure du manuscrit de Nicodème : Sp. Cegăneanu, *Obiecte bisericești*, Bucarest, 1911, p. 44–46 et fig. 18 ; T. Voinescu, *Argintăria în colecția de artă medievală din tezaur*, « Studii asupra tezaurului restituit de U.R.S.S. », Bucarest, 1958, p. 60–61 et fig. 2.

Le système d'encadrement des scènes marginales par de simples médaillons ovales a été employé également pour certaines reliures, telle celle du mois de mars 1598 travaillée aux frais de Jérémie Movilă ; cependant, les médaillons sont ici entourés d'une simple ligne, sans grappes à l'extérieur et sans une grande fleur à l'intérieur, comme celles de la reliure de Marcanici ; M. Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox*, II[e] éd., 1937, p. 9–10 et la figure de la p. 7 ; le même système des médaillons marginaux a été employé à la reliure qui recouvre le manuscrit calligraphié et illustré par le métropolite Luca de Valachie en 1616 : à l'extérieur du médaillon sont gravées quelques feuilles ; la reliure se trouve à Jérusalem ! M. Beza, *op. cit.*, p. 24–25 et les reproductions des pages 20, 76, 78. Nous devons signaler le fait que la reliure travaillée par l'artisan de Brașov E.I.V. et donnée par Șerban Cantacuzène, en 1681, au monastère de Cotroceni, exposée maintenant à Mogoșoaia, reproduit — à l'exception des scènes centrales et de certains détails d'exécution — la reliure de Jérusalem avec le manuscrit daté 1616 ; il est possible que les deux orfèvres, celui du commencement du XVII[e] siècle et E.I.V. de Brașov, aient eu un même modèle, quoiqu'il soit plus probable que la garniture du manuscrit de 1616 ait été exécutée à la fin du XVII[e] siècle par le même E.I.V., étant parvenue ensuite à Jérusalem !

[28] Le livre a circulé dans les Pays Roumains : un exemplaire se trouve au Musée d'Art de la République Populaire Roumaine — Secteur d'art féodal, n[o] inv. Tp 77 ; la gravure se retrouve aussi dans l'édition de 1644. Un procédé décoratif intermédiaire se trouve à un évangéliaire grec imprimé à Venise, en 1614 : la tige à grappes s'enroule sur deux colonnes, en formant deux médaillons, à la base et au chapiteau ; cet exemplaire a également circulé dans les Pays Roumains. Le Musée d'Art en a un exemplaire, n[o] inv. Tp 62.

[29] Voir : *a*) le verre donné par le sieur Arsénie au monastère de Tismana dans la seconde moitié du XVI[e] siècle : Dinu Giurescu, *Opere de argintărie din Țara Românească în secolele XIV–XVI din colecția Muzeului de Artă al R.P.R.*, Bucarest, 1962 ; *b*) la reliure avec les portraits de Mircea Ciobanu et de la princesse Chiajna de 1566 — *ibidem* ; *c*) le bol donné par Dobre Popov daté du 20 juin 1579 : Sp. Cegăneanu, *Obiecte bisericești*, p. 48–51. Toutes ces œuvres appartiennent au Musée d'Art de la République Populaire Roumaine.

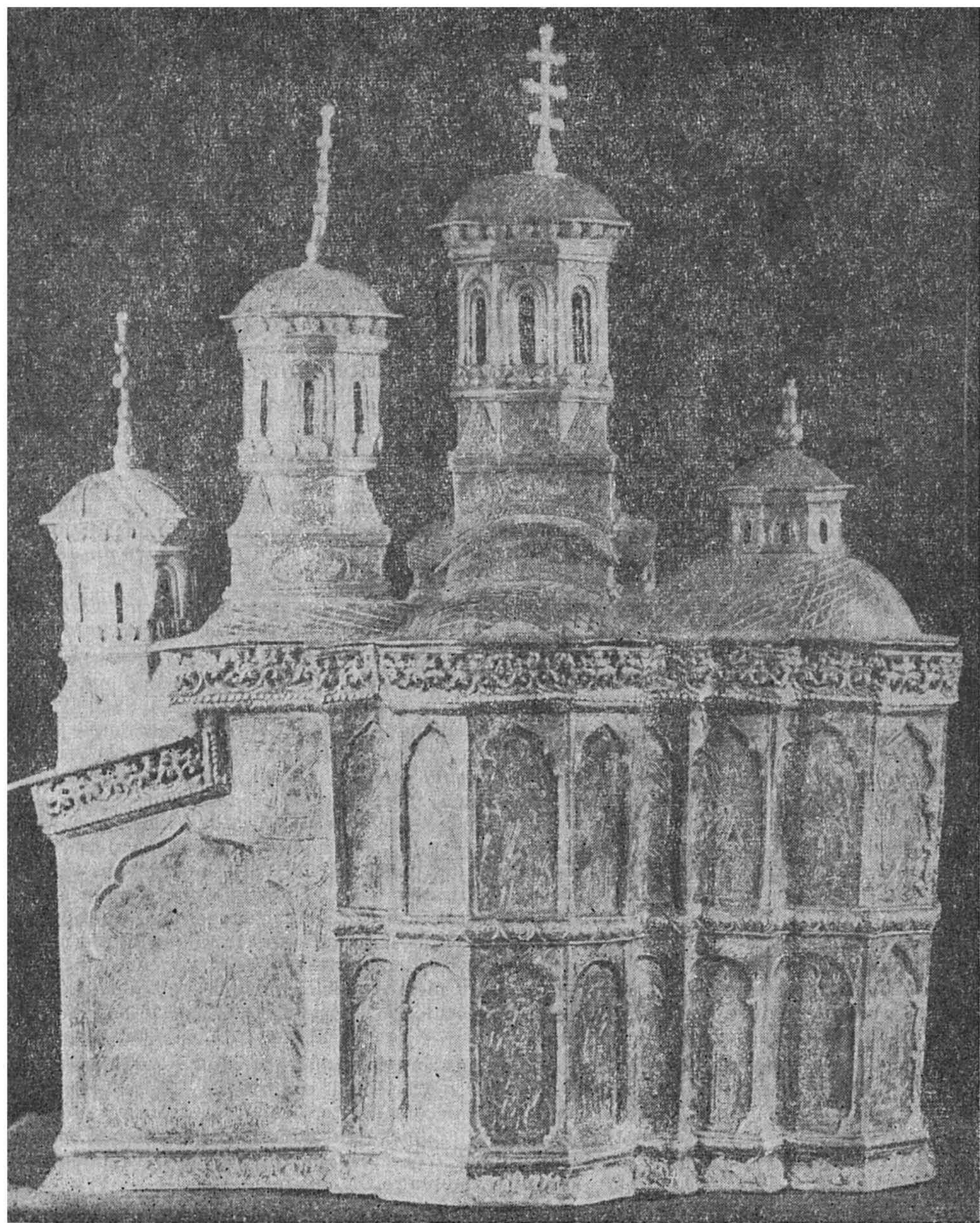


Fig. 2. — Le *kivolion* des maîtres de Kiprovac Iacov et Marco, travaillé pour le monastère de Tismana en 1671. Argent doré, gravé et en partie ajouré.

La composition de Marcanici est équilibrée ; elle maintient un rapport harmonieux entre les médaillons marginaux et les scènes centrales. L'effet plastique est renforcé par le relief prononcé des figures, tandis que les reflets dorés des surfaces sont encadrés par le coloris discret de l'émail et des pierres vert-bleuâtre serties dans l'argent. Dans la plastique des représentations on retrouve des traits communs aux orfèvres des deux rives du Danube : la simplification des contours et des traits, l'uniformisation des expressions, la rigidité de l'attitude et parfois la disproportion des parties composantes des corps [30].

II. Le second ouvrage dû à *Iacov et Marco, orfèvres de Kiprovac*, date de 1671. Il s'agit du *kivotion du monastère de Tismana*, qui représente une église au plan tréflé, avec porche, pronaos, nef, autel et quatre tours ; un bandeau médian divise en deux parties ces façades ornées de nombreuses gravures ; des fleurs et des feuilles décorent le socle, le cordon, la corniche, la base et le tambour des tours (fig. 2) [31].

Deux inscriptions, gravées dans le métal, nous indiquent les artisans et les donateurs : ѿт Рож(дества) Х(ристо)ва ахоа. Ачест Сфинтъ кушъ драмуръ де арджинтъ ц҃ѯг « *Depuis la naissance du Christ* 1671. Ce saint *kivotion* dram d'argent 963 »[32] et plus bas « NA 1671 [33]. MESCTRI ZLATARI IACOV I MARCO OD CHIPROVAC» [34] (fig. 3—4). La seconde inscription a la teneur suivante : « Ce *kivotion* du saint monastère de Tismana, a été fait par le supérieur Petronie le tout avec l'argent (le métal) et la dépense du monastère, sous le règne du voïvode Io Antonie et sous l'archiépiscopat du très saint Théodose ; « ispravnic » archidiacre Nico-

---

[30] Ainsi, dans la « Descente en enfer ». Des médaillons formés par une tige, ayant à l'intérieur une fleur qui porte un personnage et des grappes à l'extérieur, se retrouvent également sur la reliure travaillée en 1657 par l'orfèvre serbe Mihaljo Trebinjac ; Dr Ivan Bach, Bojana Rodojković, Durdica Comisso, *Le travail artistique des métaux des peuples yougoslaves, au cours des siècles*, I[er] vol., Belgrade, 1956, fig. 56.

[31] Se trouve dans le patrimoine du Musée d'Art de la République Populaire Roumaine, secteur d'art féodal, n° inv. M. 1447. Les dimensions maxima de la base 26 × 17,6 cm ; hauteur maximum : 29,5 cm (y compris la croix 34,3 cm) ; poids 2844 g.

[32] 963 dram = 3062—3110 grammes (en calculant 1 dram 3,18—3,23 grammes, v. *Dicționarul limbii române moderne* sub voce). La différence par rapport au poids indiqué à la note 31 s'explique par l'absence de certaines croix en 1958, lorsque le *kivotion* a été consolidé ; après 1958, les croix ont été refaites, comme on le voit à la figure 2.

[33] Probablement : « En l'année 1671 ». Les mots « Depuis la naissance du Christ » sont en langue slavonne, le reste en roumain.

[34] Dans l'ancienne langue roumaine le *zlătar* n'était pas seulement l'orpailleur, celui qui extrait les paillettes d'or dans le sable des cours d'eau, mais aussi l'artiste qui forgeait les objets en métal précieux (orfèvre). C'est dans le même sens que nous trouvons le mot *zlătar* dans une lettre de Radu Paisie (voïvode de 1535 à 1545) où un orfèvre de Transylvanie apparaît sous ce nom : Gr. G. Tocilescu, *534 documente slavo-române*, Bucarest, 1931, p. 349—350, n° 358.

dème, *en l'année* 7179 » (1671)[35]. Petronie a été supérieur du monastère de Tismana entre 1667 et 1673[36]. C'est sur son ordre et à ses frais qu'a

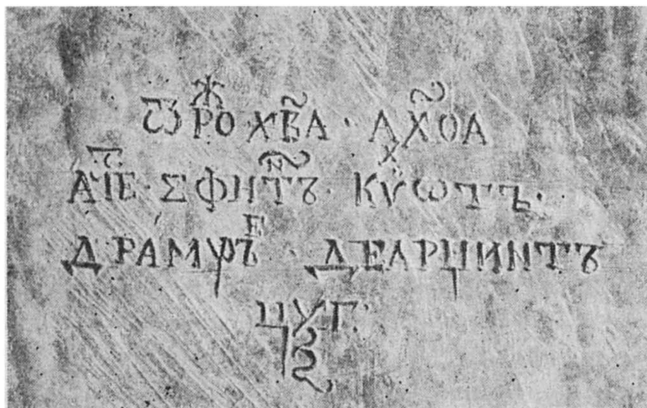


Fig. 3. — Inscription gravée sur le *kivotion* de Tismana, indiquant la date et le poids de l'ouvrage.

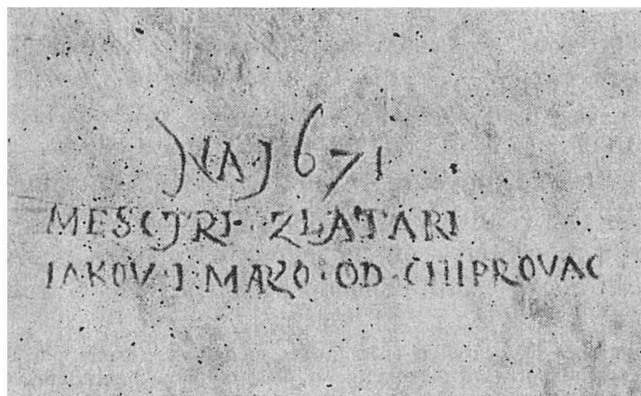


Fig. 4. — Inscription gravée sur le *kivotion* de Tismana : les noms des orfèvres.

été écrit, toujours en 1671, un exemplaire du roman « Varlaam și Ioasaf ». Il avait été proposé, en 1668, parmi les trois candidats pour le siège

[35] Voir l'inscription en roumain sur les gravures reproduites dans les figures 5, 6 et 7.

[36] Le 30 octobre 1666 c'est l'archimandrite Basile qui est supérieur (Archives de l'Etat de Bucarest, Monastère de Tismana, XI/12). On trouve le nom de Petronie pour la première fois le 12 mars 1668 (*ibidem*, manuscrit 329, f. 164 v.) : il a donc été élu supérieur en 1667, ou au plus tard en janvier-février 1668. Il occupera cette fonction jusqu'en 1673 ; le 23 avril il dirige encore le monastère (*ibidem*, f. 655 verso) ; le 12 janvier 1674 on trouve un nouveau supérieur, Nicodème (*ibidem*, f. 46—47), probablement le même que celui dont on parle dans l'inscription du *kivotion*. En 1678, on parle de nouveau de Petronie (Al. Ștefulescu, *Mănăstirea Tismana*, p. 155—156). Nous ne saurions dire s'il s'agit toujours du supérieur des années 1667—1673.

Fig. 5. — Le *kivotion* de Tismana : gravure représentant la naissance de la Vierge.

de métropolite de Valachie [37]. La mention de l'« ispravnic » ne manque pas d'intérêt : il avait la charge de tout l'ouvrage, surveillant et dirigeant les artisans ; sa présence est ainsi signalée pour l'exécution des œuvres

[37] Al. Ştefulescu, *op. cit.*, p. 126, note 1 et 156, note 2 ; N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, p. 780. Théodose, dont on parle dans l'inscription du *kivotion* a été deux fois métropolite de Valachie, entre 1668–1672 et 1679 1708 : N. Şerbănescu, *op. cit.*, p. 779–781 et 784.

Fig. 6. Le *kivotion* de Tismana : gravure représentant la Dormition de la Vierge.

d'art décoratif ; on trouve des exemples semblables aussi bien en Valachie qu'au sud du Danube [38].

Le *kivotion* est demeuré dans le patrimoine du monastère de Tismana jusqu'à la première guerre mondiale ; il en est fait mention dans les inventaires. Sa première description se trouve dans les inventaires de 1735 et de 1740 [39]. Neuf ans plus tard — en 1749 — l'objet donné par Petronie sera mis en gage à Craiova, chez « Milco le richard », pour de l'argent emprunté par la direction du monastère : on n'en connaît pas le montant, car la note précise : « la dette n'est pas calculée, pour qu'on

[38] C'est ainsi que pour la reliure de livre donnée le 18 janvier 1647 par Mathieu Basarab au monastère Dragomirna (région de Vrancea-Moldavie) « a été ispravnic Nicolas, le secrétaire du Trésor, qui habite le village nommé Sărăcineşti dans le district de Vîlcea ». La reliure, œuvre d'un maître orfèvre roumain, se trouve dans le patrimoine du secteur d'art féodal du Musée d'Art, n° inv. Tp. 78. Au sud du Danube sont également signalés les « ispravnic » pour les œuvres d'orfèvrerie. La croix ornée par l'artisan Nedelcu de Kiprovac pour le monastère Hopovo, en 1658, a eu pour « ispravnic » le supérieur adjoint Neofit Mihail de Şabatz et l'orfèvre Sreten ; de même le *kivotion* du monastère Ravanitza, de 1705, de l'orfèvre de Kiprovac Nicolas Nedelcovici, a eu pour « ispravnic » le moine Etienne ; voir M. Romanescu, *Argintăria la bănăţeni şi la românii balcanici*, p. 122 et 125.

[39] Inventaires du 9 septembre 1735 et de 1740 : Archives de l'Etat de Bucarest, Monastère de Tismana, XCVI/3 et XCVI/129.

Fig. 7. — Le *kivotion* de Tismana : gravure représentant l'Annonciation.

sache quelle somme reste encore à payer »[40]. Les choses finirent par s'arranger et le *kivotion* fit retour au monastère. Plus tard, à cause de l'« insurrection » qui avait éclaté en 1788, les joyaux de Tismana furent

---

[40] Les inventaires des 1er février et 18 novembre 1749 se trouvent également aux Archives de l'Etat de Bucarest, Monastère de Tismana, XCVI/12.

enterrés par le secrétaire Philarète et l'intendant Jovan, dans un endroit connu par eux seuls. Parmi ces objets se trouvait aussi le *kivotion* « représentant l'église, avec des figures gravées et dorées, par endroits un peu abîmé » (sans doute à cause des pérégrinations antérieures). Les joyaux sont restés enterrés plusieurs années; en 1795, quoique la guerre fût finie depuis trois ans, ils se trouvaient encore au même endroit, de peur des voleurs qui, auparavant, avaient attaqué le petit monastère de Cioclovina, qui se trouvait assez près de l'endroit où étaient cachés les joyaux [41]. De telles craintes étaient entièrement justifiées : dans les circonstances troubles de la seconde moitié du XVIII^e siècle les voleurs étaient devenus beaucoup plus audacieux et plus nombreux. Est significative la plainte adressée au voïvode Alexandre Ipsilanti par le supérieur de Tismana le 16 mai 1775, relatant que le monastère avait été pillé de l'argent et des biens déposés par les marchands et les boyards : les moines ont été frappés à coups de « massue » et avec le dos des sabres, le supérieur a été mis à genoux, on a fait semblant de le tuer, pour intimider, et un « moinillon », après avoir été déshabillé et frappé « à coups de massue et de fouet » et mis à la torture, avait fini par dévoiler la cachette de l'argent et des biens [42].

Le *kivotion* des artisans Marco et Iacov reprendra sa place parmi les joyaux du monastère : on le retrouve dans les inventaires du 10 septembre 1809 (avec une description intéressante et détaillée) [43], du 8 septembre 1836 [44] et du 20 juin 1850 [45]. Mais, comme en 1846—1847 les travaux de reconstruction avaient commencé, sur l'ordre du prince régnant Georges Bibesco, une partie de l'orfèvrerie de Tismana a été transportée au monastère de Horez, où elle est restée entre 1853 et 1857 [46]. En 1916, lors de

---

[41] Bibliothèque de l'Académie de la République Populaire Roumaine — Le manuscrit roumain n° 726 — inventaire du mois de décembre 1795.

[42] Archives de l'Etat de Bucarest, Monastère de Tismana, XCV/16.

[43] « 2 oca, 89 dram, un *kivotion représentant l'église du monastère*, avec ses croix brisées, qui a les images des saints *gravées* tout autour pour la plupart, par endroits doré » : Archives de l'État de Bucarest, Monastère de Tismana, XCVI/60. 2 oca et 89 dram = entre 2803 et 2869 g (1 oca, entre 1260 et 1291 g). A retenir que, conformément à l'inventaire, le kivotion est considéré comme une maquette de l'église. Un inventaire semblable, daté du 10 octobre 1809, aux Archives de l'Etat de Bucarest, Monastère de Tismana, XCVI/61.

[44] « Un *kivotion* en argent *représentant l'église du monastère* avec ses croix brisées et des images de saints gravées autour et par endroits doré » : Académie de la République Populaire Roumaine, manuscrit roumain n° 726, f. 329.

[45] Archives de l'Etat de Bucarest, Ministère de l'Instruction, Valachie, dossier n° 2277 de l'année 1850, f.1 verso.

[46] Les inventaires du 10 mars 1853 — Académie de la République Populaire Roumaine, ms. roumain 726, f. 397—397 verso ; du 4 sept. 1857 — Archives de l'Etat de Bucarest, Valachie, Ministère de l'Instruction, dossier 3715 de l'année 1857. Par crainte de la guerre qui avait éclaté en 1853, le supérieur de Horez a demandé au département des cultes, de Bucarest, qu'un délégué de Tismana vienne reprendre les joyaux qui lui avaient été confiés :

l'invasion allemande, le *kivotion* ainsi que d'autres œuvres de notre art ancien ont été transportées à Moscou, où elles ont été bien conservées. En 1956, lors du retour dans le pays du trésor artistique et historique, l'œuvre de Iacov et Marco est entrée dans le patrimoine du Musée d'Art de la République Populaire Roumaine, étant le second ouvrage conservé aujourd'hui, dû aux maîtres orfèvres originaires de Kiprovac, travaillant en Valachie [47].

Le *kivotion* de Tismana de 1671, représentant une église au plan tréflé, avec porche, pronaos, nef et autel, chacun surmonté d'une tour, n'est pas seulement une œuvre d'art, mais aussi, dans certaines limites, un document d'architecture. Ayant exécuté l'ouvrage sous la surveillance de l'« ispravnic », les maîtres orfèvres ont reproduit plusieurs éléments du monastère tel qu'il se présentait au XVII[e] siècle. C'est ainsi que le porche, avec le toit en pente et surmonté d'une tour (fig. 2), existait avant les reconstructions du milieu du XIX[e] siècle [48]. La ressemblance se re-

---

voir les adresses des 26 avril, 24 et 27 mai 1854, Archives de l'Etat de Bucarest, Ministère de l'Instruction, dossier 3680 de l'année 1854, f.1, 3—3 verso et 4. L'histoire du *kivotion* du monastère de Tismana s'appuie sur le matériel inédit des Archives de l'Etat et de l'Académie de la République Populaire Roumaine.

[47] On trouve des mentions du *kivotion* chez : *a*) Gr. G. Tocilescu, *Raporturi asupra citorva mănăstiri și biserici din țară*, dans « Analele Academiei Române », seria II, 1885—1886, t. VIII, p. 211—212. Tocilescu reproduit les inscriptions, en faisant remarquer que les orfèvres sont de Kiprovac et que l'ouvrage est travaillé « avec beaucoup d'art » ; *b*) Al. Ștefulescu, *Mănăstirea Tismana*, p. 127, reproduit également les inscriptions et fait remarquer que « l'œuvre représente, en quelque sorte, la forme ancienne de l'église » ; *c*) V. Drăghiceanu, *Monumentele Olteniei, Al III-lea raport*, « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », 1934, XXVII[e] année, fascicule 81, juillet-septembre, p. 116 ; *d*) M. Romanescu, *op. cit.*, p. 123—124 et planche IX, reproduit les inscriptions d'après Al. Ștefulescu, mais présente la description et la photographie du *kivotion* des boyards Craiovescu donné au monastère de Bistritza au début du XVI[e] siècle ; *e*) T. Voinescu, dans *Argintăria în colecția de artă medievală din tezaur*, « Studii asupra tezaurului restituit de U.R.S.S. », Bucarest, 1958, p. 78 et fig. 20, considère le *kivotion* (ainsi qu'une boîte donnée à Tismana par les mêmes Petronie et Nicodème), « d'une remarquable qualité artistique », se distinguant « par l'harmonie des proportions, par la finesse particulière de la ciselure ».

[48] Évidemment, les orfèvres n'ont pas reproduit dans le *kivotion* tous les éléments du porche, tel qu'il était jusqu'à la reconstruction du monastère au XIX[e] siècle (pour l'aspect du porche avant la reconstruction, v. infra, note *a*, en particulier Ștefulescu, *op. cit.*, p. 280). Il est cependant à retenir que les maîtres orfèvres ont représenté le *kivotion* avec son porche, donc avec un élément réel de l'église elle-même, même si la reproduction n'en comprend pas tous les détails. L'existence du porche, avec sa tour, est confirmée par : *a*) les tableaux votifs de l'intérieur de l'église, datant de 1564 et du XVIII[e] siècle, reproduits par Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 80 et 104 ; toujours Ștefulescu, p. 280, reproduit un dessin du XIX[e] siècle, représentant l'église de Tismana avant la restauration commencée en 1846—1847 : la bâtisse a aussi trois tours et un porche (comme le *kivotion*) ; *b*) V. Drăghiceanu, *Monumentele Olteniei. Al III-lea raport*, dans « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », XXVII[e] année (1934), fascicule 81, juillet-septembre, p. 116 ; *c*) V. Drăghiceanu, *Considerațiuni asupra vechimii bisericii mănăstirii Tismana*, dans B.C.M.I., 1934, XXVII[e] année, fascicule 79, janvier-mars, p. 6 ; *d*) Dj. Boskovič, *Quelques observations sur l'architecture de l'église de Tismana*, dans B.C.M.I., 1934, fascicule 82, octobre-décembre, p. 185—189 ; *e*) Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii românești*, Bucarest, 1963, p. 133 et fig. 74 ; *f*) Parmi les inventaires, celui du 4 sept. 1857

trouve également dans la position des trois premières tours surmontant le porche, le pronaos et la nef [49]; nous ne croyons pas que la quatrième ait existé en réalité: les maîtres orfèvres l'ont toutefois « élevée » pour équilibrer la silhouette de l'ensemble [50] (fig. 2). La reproduction de la réalité peut être également constatée dans les différents éléments des tours: ainsi, leur forme octogonale, remarquée déjà au XVII[e] siècle par Paul d'Alep [51], les fenêtres ouvertes sur chacune des huit faces, avec des bordures ayant deux échelons en profondeur (par rapport aux murs), les bases carrées, les petits toits triangulaires, faisant la transition du carré de la base à l'octogone de la tour proprement dite, les bandeaux séparant les tambours en deux registres (celui du haut avec des fenêtres), les frontons sous la tour centrale de la nef, correspondant aux arcs longitudinaux qui soutiennent la tour à l'intérieur, les croix à trois bras transversaux [52]. Toujours au chapitre des ressemblances, nous pouvons noter le socle, le bandeau qui sépare les façades du *kivotion* et la frise ajourée sous la corniche

---

précise que le porche sans tour avait été refait *à neuf* à l'occasion de la restauration commencée en 1847: « *Le porche* de l'église en maçonnerie, *à neuf*, surmonté d'une croix et le plancher avec des dalles en pierre neuve, ainsi que deux fenêtres, faites toujours à l'occasion *de la reconstruction des pièces* du saint monastère »: Académie de la République Populaire Roumaine, manuscrit roumain n° 726, f. 414. Cf. le rapport du 11 septembre 1858, signé par Calinic, évêque de Rîmnic, Archives de l'Etat de Bucarest, Valachie, Ministère de l'Instruction, dossier 4298 1856, f. 416.

[49] Les tours, dans cet ordre, peuvent être vues également dans les tableaux votifs de l'église: v. la note précédente, *a*. Elles sont de même relevées dans les inventaires inédits des 10 septembre et 10 octobre 1809, Archives de l'Etat de Bucarest, Monastère de Tismana XCVI/60 et XCVI/61; des 10 novembre 1828, 8 septembre 1836 et 1[er] octobre 1850 (ce qui prouve que la démolition de l'ancien porche et de sa tour a eu lieu après 1850), Bibl. de l'Académie de la République Populaire Roumaine, ms. roumain n° 726, f.f. 308, 328, 378. Paul d'Alep note, lors de sa visite à Tismana en 1654, que « l'église a deux hautes coupoles, une au-dessus du pronaos, la seconde au-dessus de la nef, les deux octangulaires »: *The travels of Macarius*, éd. F.C. Belfour, Londres, 1836, II[e] volume, p. 352. Paul d'Alep n'a peut-être noté que les tours principales, d'où la différence d'avec les autres témoignages, qui *tous* confirment l'existence de la troisième tour, au-dessus du porche.

[50] Avant la restauration commencée en 1846 1847, le toit au-dessus de l'autel avait une croix. Elle est indiquée par l'inventaire du 10 novembre 1828 (Bibl. de l'Académie de la République Populaire Roumaine, ms. roum. 726, f. 308) et par les tableaux votifs reproduits par Al. Ştefulescu (v. p. 531, note 48/*a*). À la place de cette croix, les artisans de Kiprovac ont mis une tour basse, la quatrième donc. En un seul cas, dans une gravure d'une boîte, donnée toujours à Tismana, en 1671, l'église est gravée avec quatre tours; mais en fait, cette gravure a eu pour modèle justement le *kivotion* de Iacov et Marco et non pas la construction réelle (v. *infra*, fig. 13).

[51] Paul d'Alep, édition citée, p. 352.

[52] Pour tous les éléments analysés: V. Drăghiceanu, *Consideraţiuni asupra vechimii mănăstirii Tismana*, au paragraphe « Les tours », p. 6 et fig. 6, 14 et 17. (Le bandeau qui sépare les tambours des tours en deux registres est, en réalité, moins proéminent, mais sa position, exactement au-dessus des trompes triangulaires, est identique à la construction réelle). V. aussi Grigore G. Ionescu, *Istoria arhitecturii româneşti*, p. 133–134.

qui, *par leur position* seulement (non pas par leurs motifs décoratifs), rappellent les éléments similaires de l'église de Tismana [53].

Il y a aussi des différences. Ainsi le pronaos de l'église était plus large; les motifs décoratifs appartiennent aux maîtres orfèvres et non au monument réel [54]; les arcades des « murs » du *kivotion* marquent l'influence de l'architecture musulmane, qui se généralisera au siècle suivant, le XVIIIe (fig. 8), de même que les gravures des « façades » nous font penser à des peintures murales extérieures qui n'ont jamais été vues sur l'église réelle. La comparaison montre, néanmoins, que Iacov et Marco ont eu devant eux, pendant le travail, la bâtisse de Tismana ou un dessin la représentant; ils l'ont reproduite, en partie, en lui ajoutant différents éléments figuratifs et décoratifs. Dans ces limites, le *kivotion* constitue également *un « document » pour la connaissance du monastère tel qu'il était dans la seconde moitié du XVIIe siècle* [55].

L'œuvre d'art retient également l'attention; les proportions en sont équilibrées, les parties composantes harmonieusement raccordées. Les maîtres orfèvres ont mis l'accent sur la hauteur, en imprimant au *kivotion* une ligne élégante [56]. Les arêtes des façades, allant du contour poly-

---

[53] V. Drăghiceanu, *op. cit.*, p. 4 et fig. 7 (le socle), fig. 13/6 (le bandeau horizontal en briques) et fig. 13/1, 14/1 et 15/1 (le bandeau horizontal sous le toit).

[54] Il s'agit des tiges avec des feuilles et des fleurs situées sur les bases des tours, les séraphins du registre inférieur des tambours, les fleurons et les feuilles ajourés ou gravés, les colonnettes d'entre les fenêtres.

[55] Jusqu'à présent on n'a pas retrouvé les plans et les esquisses faits par l'architecte Schlatter, à l'occasion de la restauration du complexe architectonique de Tismana, au milieu du siècle passé. Aucun des dossiers non encore publiés — au nombre de 15 — que nous avons étudiés, concernant cette restauration (ils se trouvent aux Archives de l'Etat de Bucarest, fonds Valachie — Ministère de l'Instruction), ne comprend les plans susmentionnés. (Les dossiers étudiés ont les cotes suivantes : 1754 de l'année 1844; 1490/1846; 1503/1848; 2620/1849; 2640/1849; 2270/1850; 2308/1850; 2084/1850; 2277/1850; 1776/1851; 4217/1855; 4351 1856; 4298/1857; 3715/1857 et 1205/1862 — le second chiffre indique l'année du dossier. C'est ainsi que, le 23 janvier 1851, par son rapport nº 513, l'architecte dépose au Département des Cultes, comme suite à l'ordre 6209 du 10 sept. 1850, dix-sept plans des bâtisses; dossier 2084/1850, f. 46—46 verso. On retrouve d'autres mentions des plans — toujours absents — dans les dossiers 4351/1856, f. 54—54 verso (l'adresse de l'évêché de Rîmnicul Vîlcea, du 26 mars 1850) et 4351/1856, f. 228 verso — 229, dans lesquels, au chapitre de la récapitulation des dépenses pour les années 1847—1849, il est question des plans levés par « l'architecte d'église », et qui montrent l'état du monastère avant le commencement de la restauration, plans approuvés par l'arrêté du 23 décembre 1846. Le rapport de la commission de réception des travaux de restauration des monastères de Bistritza, Arnota et Tismana ne contient pas, non plus, les plans des travaux, auxquels il renvoie cependant en permanence : dossiers 4298/1857, f. 133—133 verso et f. 216 (rapport 291). La récupération des plans (si nombreux d'après les mentions citées) serait d'un grand intérêt et apporterait, peut-être, certains éclaircissements sur l'aspect de l'église avant 1845.

[56] Grigore Ionescu dans *Istoria arhitecturii românești*, édition de 1937, p. 64, attire l'attention sur l'impression d'« intimité et d'élévation » qui se détache de l'église regardée de l'intérieur, en ajoutant : « ce n'est plus la longueur qui domine, mais la hauteur ». Dans le récent ouvrage *Scurtă istorie a artelor plastice*, Bucarest, 1957, p. 47 « l'aspect élancé et élégant des coupoles » est relevé.

Fig. 8. — Le *kivotion* de Tismana : gravure représentant Jean Baptiste.

gonal de la base au sommet des tours [57], accentuent l'impression de verticalité (fig. 2).

Sur les surfaces latérales, entre trois bandes à motifs floraux (le socle, le bandeau du milieu et la frise ajourée du toit), entourées de colonnes à arcades semi-circulaires ou lobées, s'alignent les gravures ; elles occupent une surface considérable, et, par leur distribution même sur les « façades » du *kivotion* — exactement comme des peintures murales — remplissent un rôle décoratif.

Les fleurs et les feuilles gravées reproduisent des motifs « anciens » et « nouveaux » pour l'époque. Sous le toit se range une jolie frise ajourée, avec des fleurons qui rappellent l'orfèvrerie gothique ; en revanche, les fleurs du socle, du bandeau du milieu et celles des tours appartiennent au riche répertoire de la Renaissance européenne et de l'Orient ; les têtes d'anges ailés appartiennent toujours à la Renaissance, tandis que les arcades sont caractéristiques de l'architecture musulmane ; on les retrouvera dans les monuments de Valachie du XVIII^e^ siècle.

Le dessin est inégal. Les corps, parfois bien dessinés, présentent, d'autres fois, des maladresses évidentes (dans leurs attitudes, leurs dimensions et dans l'uniformité des figures) [58] ; dans les compositions, les maîtres orfèvres ne semblent pas connaître les règles de la perspective [59].

L'iconographie comprend trois scènes de la vie de la Sainte-Vierge (la Naissance, l'Annonciation et la Dormïtion — Figures 5—6—7), gravées sur les côtés du porche et un grand nombre de personnages entourés d'arcades sur colonnes (17 sur chaque registre) [60] (Fig. 8). Elle se rattache à la tradition byzantino-slave. C'est ainsi que les apôtres et les évangélistes, regardant vers la droite ou vers la gauche, portent, selon les modèles

---

[57] Les trois premières tours représentent plus des 3/4 de la hauteur des façades du *kivotion* ; en y ajoutant la croix et le toit proprement dit, les tours dépassent, en dimensions, les façades, ce qui donne l'impression de hauteur de tout l'ouvrage. La silhouette de l'église, avant les reconstructions du XIX^e^ siècle, était moins élancée à cause du pronaos élargi et des tours assez massives.

[58] Réussies comme dessin sont les figures de Basile le Grand (le corps proportionné, les mains fines et expressives), de Grégoire le Grand, de Jean Baptiste (fig. 8). Beaucoup de figures ne sont cependant pas individualisées (la scène de la Dormition, fig. 6) ; d'autres fois (par exemple chez l'ange de l'Annonciation, fig. 7), les mains ont de trop grandes proportions.

[59] Dans les trois scènes de la vie de la Vierge (fig. 5, 6, 7).

[60] Dans la rangée supérieure, en commençant par le côté sud du *kivotion* : Timothée, Bartholomé, André, Marc, Mathieu, Pierre, l'archange Michel, la Vierge, Jésus, Jean Baptiste, l'archange Gabriel, Paul, Jean (l'évangéliste), Luc, Jacob, Siméon et Philippe. Dans la rangée d'en bas : Grégoire le Décapolite, le martyr Procope, Démètre, Théodore Tyron, la diaconesse Philophtée, Nicodème, Athanase le Grand, Grégoire Bogoslov, Cyrille, l'archidiacre Etienne, Théodore Stratilate, Saint Georges, Marc le martyr, Onofrée. Chaque personnage est désigné par des initiales qui permettent de l'identifier.

classiques, une longue tunique avec un *himation* par-dessus, qui couvre tantôt l'épaule gauche [61], tantôt l'épaule droite [62], ou bien les deux, comme une pèlerine [63]. En suivant la même tradition, les gestes se bornent à quelques variantes : la main droite baissée et la gauche vers le cœur (ou l'inverse), les deux mains sur la poitrine, ou, au contraire, baissées. Dans la main baissée, les artisans ont parfois placé un rouleau [64] ou les signes distinctifs du personnage [65] ou bien l'ont laissée libre [66] ; lorsque la main est levée, elle tient parfois un livre [67] (fermé ou ouvert), fait le signe de la bénédiction ou se croise sur la poitrine (fig. 8) [68]. Les vêtements comprenant la tunique et *l'himation* se retrouvent dans l'iconographie byzantine ; ceux des diacres, des évêques ou des militaires [69] (les personnages du registre inférieur du *kivotion*), respectent également les modèles consacrés de la peinture religieuse orientale. Suivant les modèles consacrés, on remarque aussi certains essais d'individualisation des figures, quoique les maladresses du dessin aient diminué la réussite de ces représentations [70]. C'est toujours à l'iconographie orientale qu'appartient la scène « Deisis », du registre supérieur du *kivotion* [71].

---

[61] En laissant l'épaule droite découverte : Timothée, Marc, Pierre.

[62] L'épaule gauche étant découverte : Bartholomé, Paul, Luc et Siméon.

[63] André, Mathieu, Jean l'évangéliste, Jacob, Philippe. Dans les cas énumérés, *l'himation* est attaché avec un nœud ou une agrafe ou bien est simplement jeté sur les épaules.

[64] Bartholomé, André, Jacob, Siméon, Philippe.

[65] Paul tient le sabre et Gabriel l'annonciateur une branche reverdie.

[66] Timothée.

[67] Grégoire le Décapolite, la diaconesse Philophtée, Nicodème, Jean Zlatauste, Marc, Jean l'évangéliste, Luc, Athanase, Cyrille.

[68] Jean Baptiste et Onofrée.

[69] *a*) Le vêtement des diacres à surplis fleuri et étole, chez l'archidiacre Étienne et chez la diaconesse Philophtée (sans étole) ; *b*) celui des évêques (surplis, chape épiscopale) : Grégoire le Décapolite, Nicodème, Athanase le Grand, Jean Zlatauste, Basile le Grand, Grégoire Bogoslov, Cyrille, Théodore Tyron (sans chape épiscopale) ; *c*) costume militaire (tunique courte au-dessus du genou, pantalon serré, bottes) : le martyr Procope, St. Démètre, Georges, Théodore Stratilate, Marc, l'archange Michel.

[70] Ainsi Pierre a une mèche de cheveux sur le front, une barbe petite et ronde et il porte la clef ; Paul est chauve et tient un sabre dans sa main ; Onofrée a une barbe jusqu'à terre, le milieu du corps étant couvert d'un simple vêtement de feuilles ; St. Démètre, Philippe, Georges, Procope et l'archidiacre Étienne sont jeunes, imberbes.

[71] Pour la comparaison des scènes du *kivotion* de Tismana avec les représentations iconographiques de tradition byzantine : N. Kondakoff, *Histoire de l'art byzantin*, Paris, 1886 ; G. Millet, *Le monastère de Daphni*, Paris, 1899 ; O. M. Dalton, *Byzantine art and Archeology*, Paris, 1899 ; O. M. Dalton, *Byzantine art and Archeology*, Oxford, 1911 ; O. Wulff, *Altchristliche und byzantinische Kunst*, II, Berlin, 1924 ; O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, Paris, 1925, I^{er} et II^e vol. ; Charles Diehl, *Manuel d'art byzantin*, II, Paris, 1926 ; G. Millet. *Monuments de l'Athos. Les peintures*, Paris, 1927 ; A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928 ; I. D. Ştefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie... Nouvelles recherches*, Paris, 1929 ; du même : *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, Paris, 1930—1933 ; du même : *Sur la mosaïque de la porte impériale à Sainte Sophie de Constantinople* ; C. Osieczowska, *La mosaïque de la porte royale à Sainte Sophie de Constantinople et la litanie de tous les saints*, dans « Byzantion »,

Une comparaison entre l'iconographie du *kivotion* et celle du monument meme aurait présenté, sans doute, de l'intérêt : le repeint successif des fresques originales ne permet plus aujourd'hui une telle étude. De toute façon, cependant, *le caractère de commande de l'ouvrage* ressort clairement : *les orfèvres Iacov et Marco* ont suivi les indications précises de l'ispravnic Nicodème, *en reproduisant de nombreux éléments de la construction réelle* ; ils ont respecté *l'iconographie établie au nord du Danube*, de tradition byzantine ; ils ont créé une œuvre qui, *témoignant de leur maîtrise*, demeure en même temps *représentative pour l'orfèvrerie roumaine de la seconde moitié du XVII^{e} siècle, en exprimant certaines réalités de la Valachie.*

★

Deux autres œuvres d'orfèvrerie, l'une reçue en don par le monastère de Tismana, l'autre par le monastère de Snagov, ont eu, en partie, comme modèle, le *kivotion* des maîtres orfèvres de Kiprovac, Iacov et Marco ; datant des mêmes années, elles ont été travaillées par des orfèvres valaques, demeurés anonymes.

III. La première est un reliquaire en argent, daté de 1671, donné à Tismana par le supérieur Petronie et l'archidiacre Nicodème [72] ; ayant la forme d'une petite caisse de l'époque de la Renaissance, il a été destiné à conserver les reliques du fondateur de Tismana, Nicodème, ce qui résulte d'ailleurs de ses inscriptions [73] (fig. 9). Il est demeuré dans le patrimoine du monastère jusqu'à la première guerre mondiale, étant mentionné pour la première fois dans l'inventaire du 1er février 1749 [74]. Par crainte de la guerre de 1787—1792, il a été envoyé en dépôt chez le marchand de Sibiu Hagi Pop, où il se trouvait encore le 25 décembre

---

1934, IX, *1* ; G. Millet et Talbot Rice, *The paintings of Trebizond*, Londres, 1936 ; *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1958 ; L. Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, III/3, Paris, 1959.

[72] Les mêmes que ceux du *kivot* de Tismana ; v. ci-dessus p. 525—526 et les notes 35 et 36, de la p. 526.

[73] L'inscription du fond de la boîte, en roumain, en lettres cyrilliques mélangées de certaines lettres grecques : « + ce saint cercueil où repose le doigt du saint faiseur de miracles, Nicodème, archimandrite de Tismana, a été fait par Nicodème archidiacre et Petronie supérieur ; année 7179 » (1671) (nous l'avons datée de 1671, et pas de 1670—1671 comme il résulterait de l'année gravée — 7179 — car certaines gravures de la boîte reproduisent celles du *kivotion* fait par les orfèvres Iacov et Marco en 1671).

À l'intérieur du couvercle, en marge, se trouve l'inscription d'invocation à Nicodème, en slavon : пастирем началникоу д<ѣ>вы въспитавшиоу ꙗкѡ ѡвца послѣдова стадоначалниче ѿ<т>це н<а>шъ никодиме = « Chef des pâtres, élevé par la Vierge, tu as suivi le troupeau comme une brebis, notre père le plus grand, Nicodème ». (Une autre traduction, avec le même sens, chez Ștefulescu, *Le monastère de Tismana*, p. 125).

[74] « Une petite boîte en argent, contenant le doigt de saint Nicodème » : Archives de l'État de Bucarest, Monastère de Tismana XCVI/12. Les inventaires ultérieurs, du 9 septembre 1735 et de 1740, n'en font pas mention ; *ibidem*, n^{os} XCVI/3 et XCVI/129.

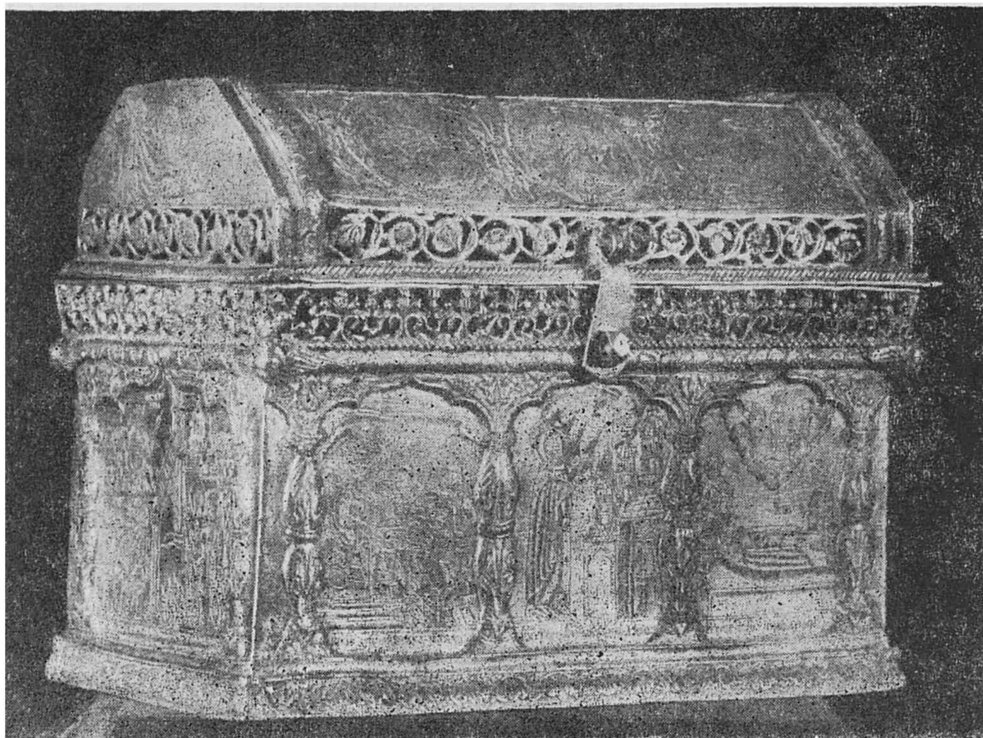


Fig. 9. — La boîte travaillée pour Tismana, représentant la vie de Nicodème et la tradition de la fondation du monastère. Argent doré, gravé et en partie ajouré. Orfèvre anonyme roumain.

1795 [75]. On retrouve des mentions dans les inventaires des 10 septembre 1809 [76], 10 novembre 1826, 8 septembre 1836 et 20 juin 1850 [77], pour que, après cette date, à cause des travaux de restauration de Tismana, la boîte, en même temps que d'autres joyaux, soit envoyée à Horez [78]. Arrivée à

---

[75] Pour les objets envoyés à Sibiu, « le père supérieur affirme qu'à l'époque de l'insurrection il les a mis en dépôt chez Hagi Constantin de Sibiu, où elles se trouvent encore, *comme je l'ai vu dans le reçu écrit par ce marchand* » : Archives de l'Etat de Bucarest, l'Archevêché de Valachie, paquet 407, document n° 2.

[76] « 386 *dram* un petit cercueil doré partout et creusé (gravé) ; les miracles de saint Nicodème tout autour, pour contenir aussi bien le doigt — relique du saint — que d'autres saintes reliques » : Archives de l'État de Bucarest, Monastère de Tismana, XCVI/60. Nous attirons l'attention sur le nom de « cercueil — petit cercueil » — attribué au reliquaire, au XVIII[e] — XIX[e] siècles, ainsi que l'expression « creusé » pour gravé (386 *dram* — entre 1227 et 1247 grammes).

[77] Académie de la République Populaire Roumaine, manuscrit roumain n° 726, f. 309 et 329. Archives de l'État de Bucarest, Valachie, Ministère de l'Instruction, dossier n° 2277 de l'année 1850, f. 1 verso (les actes mentionnés dans les notes 74, p. 537 et 75—76, p. 538 sont inédits).

[78] V. plus haut p. 530 et note 46.

Moscou en 1916, elle sera de retour en même temps que le *kivotion* travaillé par Iacov et Marco, et entrera dans le patrimoine du Musée d'Art de la République Populaire Roumaine [79].

Ce joyau en argent présente un double intérêt : d'une part, il apporte, par les images, la plus ancienne confirmation de la tradition sur la fondation du monastère de Tismana, et, d'autre part, il montre l'influence des artisans de Kiprovac sur certaines œuvres d'orfèvrerie valaque, de la seconde moitié du XVII^e^ siècle [80].

Sur la surface latérale, entre les arcades et les colonnes richement ornées, s'alignent huit scènes de la vie de Nicodème, chacune étant expliquée par une légende. La première représente « la naissance », l'artiste se bornant à reproduire la scène analogue du *kivotion* de Tismana (fig. 10 et 5). Les suivantes, « le baptême » et « l'ordination », représentent probablement l'aspect habituel de ces cérémonies, telles qu'elles se déroulaient au XVII^e^ siècle et constituent, probablement, leur plus ancienne représentation dans une œuvre d'orfèvrerie [81] (fig. 10).

Sont gravés ensuite deux faits légendaires du fondateur du monastère de Tismana. Dans la première scène, Nicodème, portant la chape, l'évangile à la main et suivi par son disciple qui agite l'encensoir, avance à travers un grand feu, sous les regards méfiants du « roi Mathieu » et de ses hommes de cour (fig. 11) [82]. La scène suivante représente un festin : le roi et ses convives regardent avec surprise comment, à un simple geste de Nicodème, apparaissent quelques poissons dans une assiette (fig. 12) [83].

---

[79] Secteur d'art féodal, n° inventaire M 1536. Les dimensions de la base 17,7 × 10,8 cm ; hauteur : 13,7 cm ; poids : 1230 g.

[80] On parle de ce reliquaire dans : *a*) Gr. Tocilescu, *Raporturi asupra citorva mănăstiri, schituri și biserici din țară*, dans « Analele Academiei Române », II^e^ série, Bucarest, XIII, 1888, p. 212—213 (on y trouve aussi la première inscription) ; *b*) Étienne l'hiéromonaque, *Viața sf. Nicodim*, édition Iosif Bărbulescu, 1881, p. 61, qui donne une date erronée : 1601 (7109) ; *c*) Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 125—127. avec la reproduction des deux inscriptions et une description sommaire de la boîte ; *d*) Teodora Voinescu, *Argintăria în colecția de artă medievală din tezaur*, dans « Studii asupra tezaurului restituit de U.R.S.S. », Bucarest, 1958, p. 78 et fig. 21 (de la page 81).

[81] Les trois légendes sont reproduites, sans description des scènes, par Gr. Tocilescu, *op. cit.*, p. 212—213 et Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 126—127. Elles représentent : « La naissance de saint Nicodème ; le baptême de saint Nicodème ; l'ordination de saint Nicodème ». Nous n'avons pas pu établir la signification des deux personnages qui se trouvent au second plan, derrière l'arcade, aussi bien dans la scène du baptême que dans celle de l'ordination (fig. 10).

[82] La légende complète de la scène : « Le miracle de saint Nicodème quand il a traversé le feu ».

[83] La légende : « Le saint a accompli le miracle à table ». À côté de Nicodème, son disciple en vêtement de diacre.

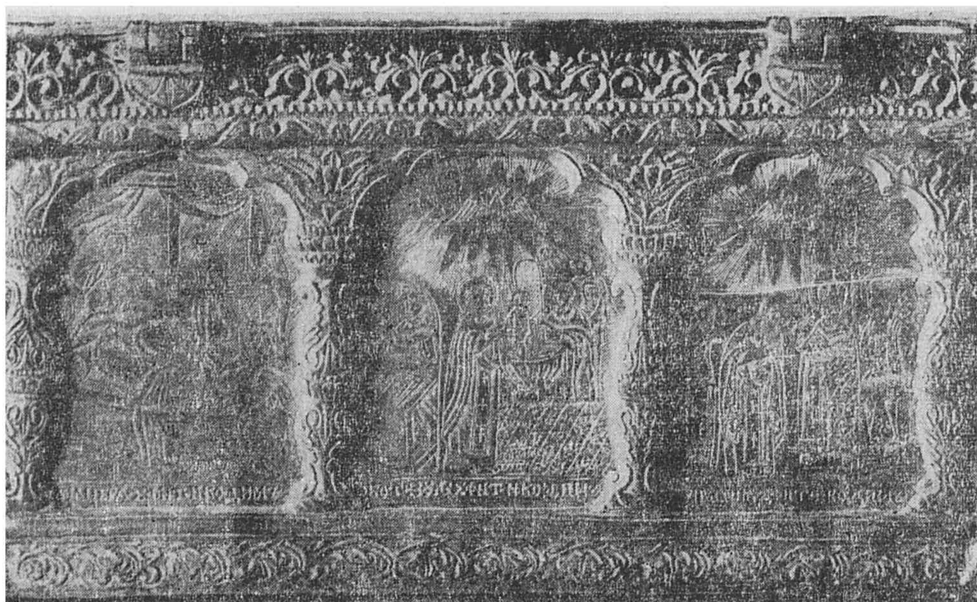


Fig. 10. — Scènes de la vie de Nicodème : la naissance, le baptême et l'ordination.

Fig. 11. — Scène de la vie de Nicodème : le passage par le feu.

Les gravures suivantes représentent les prières de Nicodème et sa mort (fig. 12) [84]. Dans la dernière scène nous voyons la fondation de Tismana : l'église, entourée de deux branches, s'élève sur un tronc massif de « tisa » (*taxus baccata*, sorte de conifère), Nicodème le fondateur se trouve à gauche et un moine à droite ; la Vierge et Jésus, dans une grande fleur, protègent l'œuvre achevée (fig. 13) [85].

La représentation d'une légende qui circulait au XVII^e^ siècle en Valachie, confère de prime abord à cette orfèvrerie un caractère particulier : l'intérêt augmente lorsque nous constatons que la base de certaines représentations est beaucoup plus ancienne, qu'elle est conservée de génération en génération et qu'elle est consignée également dans certains témoignages écrits.

Ainsi, déjà dans la première moitié du XVII^e^ siècle, les documents font mention de la fondation de Tismana par Nicodème, comme d'un fait bien connu : c'est dans ce sens que sont rédigés les actes concernant l'organisation du monastère des 15 avril 1626, 3 juin 1650, 1664—1665, 1674—1675 et d'autres [86]. Toujours vers le milieu du XVII^e^ siècle, en 1654, Paul d'Alep marquait dans son intéressant journal de voyage que le nom de la rivière et du monastère vient des forêts de « tisa » du voisinage, « bois dur, rappelant l'ébène, mais de couleur rouge, résistant aux caries et aux détériorations » [87]. Presque deux siècles plus tard, en 1839, un hiéromonaque, Étienne, relatant ce qu'il avait entendu à Tismana et ce qu'il avait lu « dans un vieux manuscrit », écrivait que le premier bâti-

---

[84] Les légendes respectives : « La prière de saint Nicodème » et « La mort de saint Nicodème ». Toutes les légendes sont en roumain.

[85] « Saint Nicodème fit l'église sur « tis » et l'appela Tismana », explique l'artisan, en idiome roumain d'Olténie, le contenu de la scène. L'inscription, reproduite également dans mon article de « Mitropolia Olteniei », XIII, 1961, n^os^ 5—6, p. 337, doit être rectifiée conformément à la présente lecture. Il est intéressant de voir que pour préciser l'espèce de l'arbre qui soutient l'église, l'orfèvre a gravé entre les feuilles des branches le mot « Tis » — « Tis », c'est-à-dire, l'arbre « tisa ». Le moine de droite peut être Antoine « le patron des ermites » : N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, I, Bucarest, 1929, 2^e^ édition, p. 51.

[86] Dans l'ordre de leur énumération ; *a*) L'acte émis par le voïvode Alexandru Coconul à l'occasion de l'élection du supérieur Serge, Archives de l'Etat de Bucarest, ms. n^o^ 329, f. 10v—11 ; *b*) « Acte du patriarche pour la communauté du monastère », *ibidem*, ms. 711, f. 80, verso ; *c*) Autre acte du patriarche de Constantinople, *ibidem*, ms. 329, f. 7 *d*) autre acte du patriarche, *ibidem*, ms. 329, f. 8 verso-10 ; l'acte de Constantin Racovitza du 15 juillet 1755, *ibidem*, ms. 329, f. 12—13. Concernant les origines du monastère, ce dernier acte mentionne que « à ses origines il est fait par le très pieux saint Nicodème et il est *le plus ancien* et le *premier monastère* de tous les autres monastères, qui se trouvent ici en Valachie » (f. 12). Dans un certain sens, la mention de l'acte de 1755 est exacte Tismana étant la plus ancienne fondation pieuse du pays, encore existante.

[87] *The travels of Macarius*, édition F. C. Belfour, Londres, 1836, II^e^ vol., p. 353.

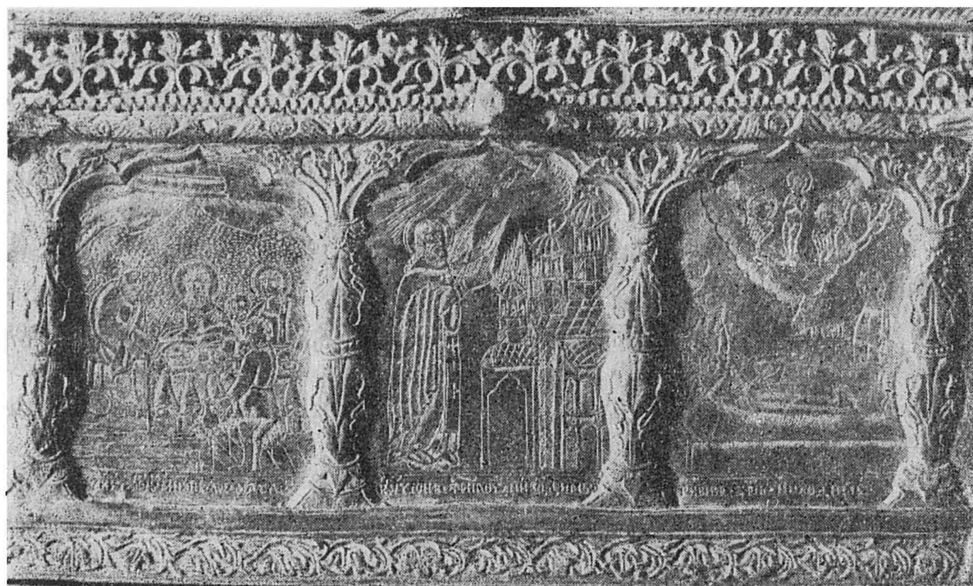


Fig. 12. — Scènes de la vie de Nicodème : l'apparition des poissons sur la table, la prière et la mort.

Fig. 13. — Scène de la vie de Nicodème : la construction du monastère de Tismana

ment du monastère a été construit avec beaucoup de peine par Nicodème et ses disciples, avec le bois d'un grand arbre de « tisa » et que l'autel a été placé à la racine même du tronc coupé [88]. Les recherches historiques semblent confirmer cette tradition ; quoiqu'il ressorte des actes que la construction a été faite sous Radu I Basarab (1377—1383) et Dan I (1383—1386) [89], l'obituaire du monastère débute, cependant, avec le voïvode Vladislav [90]. Cette mention rend probable l'existence à Tismana, déjà du temps du règne de Vladislav (1364—1377), d'un édifice en bois, qui a bénéficié de l'aide du voïvode, qui figure pour cette raison dans l'obituaire [91]. En gravant donc, sur l'une des faces de la boîte, l'église surmontant un tronc de « tisa » et, à côté, l'image de Nicodème, le maître orfèvre a concentré en une seule image la légende de la fondation de Tismana, telle qu'elle était établie par la tradition du XVII[e] siècle et confirmée de nos jours, en partie, par la recherche historique.

Mais on retrouve également d'autres épisodes gravés sur argent en 1670—1671 dans les écrits antérieurs. C'est ainsi que, déjà en 1654, le même Paul d'Alep note, s'appuyant toujours sur ce qu'il avait entendu dire à Tismana, que le fondateur du monastère, Nicodème, sur la demande expresse du roi de Hongrie, avait traversé sain et sauf un grand feu, couvert de tous les vêtements sacerdotaux, l'évangile à la main et suivi par son diacre, qui agitait l'encensoir. Pour donner plus de poids à ses affirmations, Paul d'Alep dit qu'il a vu et qu'il a examiné la chape rouge à motifs dorés, que Nicodème avait portée en traversant le feu ; le vêtement a été montré comme tel jusqu'au commencement de notre siècle [92].

En 1839, Étienne l'hiéromonaque, en reprenant le récit, « précise » même que Nicodème est entré trois fois dans le grand feu, en en sortant chaque fois, avec son corps et ses vêtements indemnes [93].

Un autre épisode est relaté seulement par le récit d'Étienne l'hiéromonaque : c'est toujours le roi de Hongrie qui, voulant mettre à l'épreuve

---

[88] « La vie du très pieux saint Nicodème, notre père », écrite par l'hiéromonaque Etienne de Tismana, éd. Iosif Bobulescu, Bucarest, 1883, p. 43.

[89] Les documents des 3 octobre 1385 ; 27 juin 1387 ; 1[er] septembre 1391 — 31 août 1392 ; 1409—1418 ; 5 août 1424 ; 24 mars 1426 ; 2 août 1439, se trouvent tous dans *Documente privind istoria României, XIII—XV, B, Țara Românească*, p. 32—33, 40, 45, 60, 78, 82 et 104.

[90] L'obituaire de 1798, copié par Étienne l'archimandrite « d'après le grand obituaire ». Al. Ștefulescu, *Mănăstirea Tismana*, p. 148—149.

[91] Constantin C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, 5[e] éd., Bucarest, 1946, p. 418—419 ; G. Moisescu, Ștefan Lupșa et Alexandru Filipașcu, *Istoria bisericii române*, I, Bucarest, 1957, p. 206.

[92] Paul d'Alep, *op. cit.*, p. 353—354. On trouvera la photographie de la chape attribuée à Nicodème dans Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 48 ; cf. page 55.

[93] Étienne l'hiéromonaque, *op. cit.*, p. 59—60. Le même récit dans Al. Ștefulescu, *op. cit.*, p. 57.

la sagesse et le pouvoir de Nicodème, lui demanda, à un festin, de bénir les truites qui se trouvaient dans une assiette couverte dans laquelle, en réalité, se trouvait un rôti. Il répondit au roi qu'il ne se trouvait sur la table aucune sorte de poisson; mais voulant cependant satisfaire le désir du monarque, Nicodème, d'un simple signe, fit apparaître dans l'assiette plusieurs truites. C'est justement la scène gravée sur la boîte, en 1671 [94]. Quoique ne figurant pas dans le journal de voyage de Paul d'Alep, il est probable que ce second épisode était également entré dans la tradition de Tismana au XVII^e siècle, étant transposé en image par le maître orfèvre. Ce dernier, d'ailleurs, a également représenté un autre élément de cette tradition : l'épigonation, attribué toujours au fondateur du monastère et considéré récemment encore comme tel (fig. 10 et 13). Cette attribution est due à deux faits réels : d'une part, l'autorisation reçue par Nicodème de la part de Philotée, patriarche de Jérusalem (1364—1376), de porter cet épigonation [95] et, d'autre part, l'existence d'une telle pièce à Tismana, datant toujours de la seconde moitié du XIV^e siècle, mais qui a appartenu, en réalité, au métropolite de Valachie, Antim Critopol [96]; avec le temps, la broderie conservée jusqu'à nos jours a été attribuée toujours à Nicodème. En ce qui concerne « les miracles » accomplis par le fondateur de Tismana devant le roi de Hongrie, ils peuvent se rattacher également à certains faits réels, à savoir la rencontre de Nicodème et de Sigismond, en novembre 1406 [97], ainsi que l'appui accordé au monastère, au XV^e siècle, par certains dirigeants de Bude : le 28 octobre 1419 et le 28 octobre 1428, le même roi Sigismond († 1437) confirme tous les dons et les privilèges au monastère [98] et Jean Hunyadi les renouvelle le 20 septembre 1444 [99]. La tradition n'a cependant pas retenu les noms des deux dirigeants, mais celui de Mathieu Corvin, roi de Hongrie entre 1458—

---

[94] Étienne l'hiéromonaque, *op. cit.*, p. 57.

[95] P. S. Năsturel, *Cuviosul Nicodim cel sfinţit şi odăjdiile mitropolitului Antim Critopol de la Tismana*, dans « Mitropolia Olteniei », 1959, XI, nos 7—8, p. 419—430; G. Moisescu, Ştefan Lupşa et Alexandru Filipaşcu, *Istoria bisericii române*, I, Bucarest, 1957, p. 206.

[96] G. Millet, *Broderies religieuses de style byzantin*, II^e fascicule, Paris, 1947, p. 64—65 et les planches CXXIX et CXXX; Ion Radu Mircea, *Cîteva observaţiuni asupra unor broderii româneşti de la mănăstirile Dionisiu şi Tismana*, dans « Mitropolia Olteniei », 1959, XI, nos 7—8, p. 431—435.

[97] L'acte du 23 novembre 1406 qui rappelle que Mircea l'Ancien, accompagné de tous ses boyards et supérieurs de monastères a passé par Tismana pour rencontrer, à Turnu Severin, Sigismond de Hongrie : *Documente privind Istoria României. B. Ţara Românească (veacul XIII, XIV, XV)*, p. 51—52, n° 35 et P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944, p. 152.

[98] *Documente privind istoria României, XIII — XIV — XV. B. Ţara Românească*, p. 74 (n° 61) et p. 88—90 (n° 76).

[99] *Ibidem*, p. 113—115 (n° 104).

1490, dont le souvenir est resté vivant dans la mémoire du peuple[100]. C'est pourquoi « le roi Mathieu » a pris la place de Sigismond pour être présent aux « miracles » accomplis par Nicodème. Il convient de relever particulièrement cette tendance de la tradition populaire — confirmée aussi par la légende représentée en 1671 — de concentrer en la personne de certaines figures représentatives des faits ou des événements plus importants, même s'ils se sont passés à des époques différentes.

Ainsi, la recherche historique retient comme véridiques, parmi les scènes gravées en 1671, l'existence, à Tismana, d'une église en bois, antérieure à celle en maçonnerie construite sous Radu I^er^ ou Dan I^er^ Basarab, l'initiative et le travail de Nicodème dans la construction et l'organisation du monastère[101], le droit qui lui a été concédé de porter l'épigonation et la probabilité de sa rencontre avec Sigismond de Hongrie. En partant de ces éléments, la tradition populaire, complétée probablement dans le milieu monacal de Tismana, a fixé, de la manière indiquée plus haut, l'histoire des origines de la fondation et le récit de la vie de Nicodème, en joignant la légende à la réalité. Mais, si la représentation sur une œuvre d'art de la seconde moitié du XVII^e^ siècle ne confère pas aux « miracles » un surcroît d'authenticité, elle n'en révèle pas moins, cependant, l'ancienneté de certaines traditions populaires ; l'orfèvre de 1671, en gravant sur les parois de la boîte les épisodes dont nous avons parlé, n'a fait que transposer en images un récit bien connu, antérieur à son œuvre, d'ailleurs confirmé par écrit, déjà dans la première moitié du XVII^e^ siècle.

Mais l'orfèvre anonyme ne s'est pas borné à illustrer son œuvre ; dans ses images, il s'est servi d'éléments pris à la réalité environnante. En effet, si la naissance de Nicodème ne fait que reproduire un modèle existant[102] (la gravure semblable du *kivotion* de Iacov et Marco, fig. 10 et 5), en revanche « le baptême » figure probablement cette cérémonie telle qu'elle se célébrait au XVII^e^ siècle (fig. 10). De même, les hommes de cour du « roi Mathieu » portent, comme les nobles de Hongrie, la pèlerine courte, avec de grands brandebourgs en fil, fermant au col avec une bandelette,

---

[100] Pour la grande popularité de Mathieu Corvin, voir Elekes Lajos, *Matias și vremea sa*, Budapest, 1956, 188 p. in 8°. V. le compte rendu de cet ouvrage, par Fr. Pall, dans « Anuarul Institutului de Istorie din Cluj », I—II, 1958—1959, p. 389—391 ; surtout p. 390.

[101] « L'acte » établi par Nicodème concernant l'organisation de la vie monacale à Tismana est mentionné par tous les documents cités à la p. 541, note 86. Tismana a été organisée, dès le début, comme autonome, ayant le droit de se gouverner elle-même, d'élire elle seule son supérieur, et de ne pas pouvoir être dédiée à un autre monastère : Tit Simedrea, *Mănăstirea Vodița, Glosă pe marginea unui document inedit*, dans « Biserica Ortodoxă Română », 1947, LXV, n^os^ 1—3, p. 63—76, où la règle de l'autonomie est expliquée en détail. Cf. G. I. Moisescu, Ștefan Lupșa et Alexandru Filipașcu, *op. cit.*, p. 202.

[102] Il est cependant possible que les deux gravures, sur le *kivotion* et sur la boîte, aient eu un modèle commun.

cordon et pantalons étroits, bottes jusqu'au-dessus des genoux. En revanche, la coiffure — une mèche plus longue, partant du sommet de la tête — imite la mode turque, coiffure que l'on retrouve aussi dans certains portraits de fondateurs de Valachie [103] (fig. 11). Les soldats et les serviteurs ont les mêmes habits, moins la pèlerine (fig. 11 et 12). De même, doivent retenir l'attention les vêtements liturgiques — depuis longtemps adoptés dans l'église orthodoxe ceux des évêques et des prêtres — fig. 10, 11, 13 — reproduits fidèlement —et ceux des moines (le froc aux manches larges porté par le donateur Nicodème, l'archidiacre, représenté sur le couvercle de la boîte, à l'intérieur) (fig. 15). On doit encore noter les objets pour le service de table et le mobilier : des aiguières à long col et à base rehaussée, des verres semblables aux calices, des couteaux, des assiettes, le fauteuil du « roi » à dossier légèrement arqué et les panneaux latéraux ornés de motifs linéaires (fig. 12). Le plancher d'une chambre [104] est formé de dalles rhomboïdales à fleurs découpées ou déployées en huit pétales (fig. 10). En outre, la silhouette elle-même de Tismana, gravée au-dessus du tronc de « tisa » (fig. 13), reproduit — tout comme le *kivotion* de Iacov et Marco, d'après lequel elle a peut-être été dessinée—plusieurs parties de l'église elle-même [105].

Onze gravures couvrent le couvercle de la boîte. Deux d'entre elles sur les faces latérales, « la Cène de Mamvri » et le mandylion, porté par deux anges, appartiennent à l'iconographie orientale[106]. Six médaillons, suivant la même tradition, représentent deux séraphins et les quatre évangélistes, les derniers en costume à l'antique (tunique et *himation* ample comme une pèlerine), le livre à la main [107] (fig. 14). En revanche, les archanges Michel et Gabriel s'éloignent en quelque sorte du type habituel :

---

[103] Par exemple le portrait de Preda Brîncoveanu le *Vornic*, de Papa le *Postelnic*, de Stroe Leurdeanul et d'autres, du XVII^e siècle, reproduits par G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucureștilor*, Bucarest, 1899, p. 57, 61, 66, passim.

[104] Dans la scène du baptême.

[105] V. plus haut p. 532 et note 50.

[106] Pour la représentation de la trinité dans l'art byzantino-slave v. O. M. Dalton, *Byzantine art and archeology*, Oxford, 1911, p. 651—652; G. Ostrogorskij, *Les décisions du « stoglav » concernant la peinture d'images et les principes d'iconographie byzantine*, dans *L'Art byzantin chez les Slaves. Les Balkans*, I^er vol., p. 2, Paris, 1930, p. 401—402; Louis Bréhier, *Les icônes dans l'histoire de l'art. Byzance et la Russie*, dans *L'art byzantin chez les Slaves...*, II/1 vol., Paris, 1932, p. 166, 169 et planche XXIII; L. Réau, *Iconographie de l'art chrétien*, II/1, Paris, 1957, p. 20; G. Millet, *Monuments de l'Athos, Les peintures*, Paris, 1927, planche 58/4 avec la peinture de *Protaton* (XIV^e et XVI^e siècles).

[107] Pour les évangélistes, représentés en costume antique ; G. Millet, *Monuments de l'Athos. Les peintures*. Les différences par rapport aux gravures de la boîte consistent surtout dans la manière de draper l'*himation*.

Fig. 14. — Gravure du couvercle de la boîte de Tismana en 1671, représentant l'évangéliste Luc.

ils tiennent à gauche une branche reverdie et portent au lieu de la chlamyde une tunique courte, au-dessus des genoux, à manches larges. Le onzième médaillon, la Vierge et l'Enfant, indique une influence de l'art occidental, visible à la couronne et au sceptre de Marie [108]. Nous pouvons conclure

---

Dans la gravure des évangélistes de la boîte nous pouvons surprendre même une tentative d'individualisation des figures toujours dans le sens de la tradition byzantine. Jean, le front large avec une mèche de cheveux retombant au milieu de celui-ci et une longue barbe ; Luc a les cheveux courts ; les mêmes détails chez G. Millet, *Le monastère de Daphni*, Paris, 1899, p. 145.

[108] Dans l'art oriental également, Marie porte parfois la couronne : G. Millet et Talbot Rice, *Byzantine painting at Trebizond*, Londres, 1936, p. 112–113. Talbot Rice, adoptant l'opinion de Kondakov (*Iconographia Bogomateri*, I, p. 271 et 248), arrive à la conclusion que la représentation de la Vierge avec couronne est due à l'influence de la peinture occidentale.

Fig. 15. L'intérieur du couvercle de la boîte de 1671 : gravure représentant Nicodème, le fondateur de Tismana et son homonyme «l'archidiacre Roxolianin» (en bas à gauche).

que ces gravures se rattachent d'une façon prépondérante à l'iconographie de tradition byzantine.

Après la représentation imagée de la légende de Nicodème, c'est *l'ornementation* qui doit retenir notre attention. Elle se compose de motifs tirés du règne végétal, des feuilles et des fleurs sur des tiges minces ou des vrilles qui remplissent toute la surface entre les gravures, en formant un cadre et un fond richement ornés. Les motifs sont empruntés aussi bien à un *répertoire plus ancien* qu'à celui *de circulation courante* aux XVI^e^ — XVII^e^ siècles. C'est ainsi que la frise de fleurons ajourés du bord supérieur du reliquaire rappelle certains modèles du style gothique (fig. 26) ; au contraire, la vrille à fleurs ajourées du couvercle

appartient à une ornementation de tradition orientale plus éloignée; l'acanthe et d'autres feuilles, les fleurs, les rosettes, les bourgeons, les capsules de pavot ainsi que les têtes d'anges ailés des frontons des arcades, sont amplement employés dans l'art décoratif européen de l'époque (fig. 25). Bien plus — *trait* d'ailleurs *nouveau* dans l'orfèvrerie valaque de la seconde moitié du XVII[e] siècle — le maître orfèvre se rapproche de la *manière du baroque*, par *l'abondance des éléments décoratifs sur toute la surface de l'ouvrage*, en particulier par les *colonnes* garnies d'amples feuilles d'acanthe [109] stylisées, par la richesse des fleurs placées sur les arcades et entre les médaillons (fig. 10—13 et 24). De même, les arcades lobées, qui encadrent les différentes scènes, avec la pointe du milieu allongée, marquant *l'influence de l'art musulman*, reviendront souvent dans l'architecture de la Valachie du siècle suivant, le XVIII[e]. *La diversité harmonieuse des motifs décoratifs* demeure, à côté de *l'illustration à caractère narratif-historique*, le trait essentiel de l'œuvre analysée.

Le reliquaire a été travaillé en argent doré; certaines portions sont ajourées. La manière dont sont réalisés les éléments décoratifs et figuratifs prouve que le maître orfèvre connaissait l'art de la gravure; il est certain que la réalisation artistique aurait eu seulement à gagner s'il avait connu tout aussi bien le dessin où l'on constate d'évidentes naïvetés.

Le maître n'a pas signé son œuvre. Pour la frise à fleurons ajourés et pour les gravures de la naissance de Nicodème et de la silhouette de l'église, il a pris pour modèle le *kivotion* travaillé en même temps par les maîtres de Kiprovac, Iacov et Marco (fig. 2 et 9; fig. 5 et 10; fig. 2 et 13) [110].

IV. Une autre œuvre a subi une influence semblable: il s'agit du *kivotion* de Snagov, travaillé en 1673—1674 [111]. Il représente une église à plan rectangulaire, à abside pentagonale : sur le toit, dans l'axe longitudinal, s'élèvent trois grandes tours, et aux coins quatre autres petites

---

[109] Des colonnes pareilles, presque identiquement ornées, étaient employées comme élément décoratif, dans les livres imprimés.

Le livre roumain d'enseignement, paru à Jassy en 1646 (l'imprimerie de Trei Ierarhi), a la page de titre encadrée par deux colonnes de facture baroque, avec des feuilles d'acanthe sur le chapiteau et le fût, semblables aux colonnes représentées en 1671 par l'orfèvre valaque. V. dans *Carte românească de învățătură, 1646*, Bucarest, p. 12, la reproduction de la page de titre.

[110] Dans la gravure représentant la naissance de Nicodème, il n'y a que deux personnages qui manquent, par rapport au *kivotion* — Zacharie et Joachim; tous les autres sont fidèlement reproduits.

[111] Musée d'Art de la République Populaire Roumaine — Secteur d'Art féodal. N° inventaire M. 1448. Les dimensions de la base 17,6 × 12,3 cm (dimensions maxima, la base n'étant pas parfaitement rectangulaire); hauteur: 34,4 cm. Poids 2645 g.

tours ; des plaques à gravures émaillées sont fixées sur les faces latérales. Le *kivotion* présente deux parties distinctes : le corps principal, travaillé en 1673—1674, composé de la boîte à plaques gravées et du couvercle aux sept tours ; la partie intermédiaire, tout à fait différente comme facture, ajoutée un siècle plus tard, en 1785 (fig. 16). Les inscriptions donnent des renseignements sur le donateur et le « restaurateur ». De la première, gravée à l'intérieur du couvercle, nous apprenons que : « Ce *kivotion* a été fait par le père Varlaam le métropolite, pour le monastère de Snagov, aux frais du supérieur Théodose [112] pour l'argent qu'il a perdu [113], année 7182 » (1673—1674). Le poids (sans l'addition de 1785), gravé sur le fond de la boîte, est de « 600 dram » (entre 1908 et 1938 grammes). L'initiative de l'ouvrage a donc appartenu au métropolite de Valachie, Varlaam (1672—1679), tandis que Théodose, installé pour la deuxième fois comme supérieur [114] en 1669, fautif d'avoir perdu une quantité d'argent appartenant au monastère, a eu à supporter le payement du maître orfèvre. L'addition de 1785, moins réussie, et pesant 250 « dram » (795—808 grammes), a été faite, comme l'indique l'inscription des faces latérales [115], sur l'ordre de l'évêque Philarète, administrateur de Snagov [116]. Les inventaires du monastère des 16 avril 1782 et 12 avril 1784 font mention du *kivotion* [117] ; on en reparle dans le registre du 20 avril 1844 ; il avait subi entre temps quelques petites détériorations [118]. Il en est de même dans les inventaires des 30 septembre, 23 novembre 1848 et 10 mars 1855 [119]. Quelques années plus tard, le *kivotion*, qui se trouvait toujours à Snagov, fera l'objet d'intéressantes observations de l'archéo-

---

112 Il y a une erreur de lettre dans l'inscription.

113 *Idem.* L'inscription est en roumain.

114 Théodose a été supérieur de Snagov trois fois, à savoir : 6 décembre 1657—1662 ; 24 mai 1669— 21 avril 1674 ; 20 mars 1679—17 janvier 1689 : N. Şerbănescu, *Istoria mănăstirii Snagov*, Bucarest, 1944, p. 110—111. Sur le métropolite Varlaam : N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, 1959, p. 781—783. (Il a contribué à la création de l'imprimerie du palais métropolitain de Bucarest).

115 Les deux inscriptions des faces latérales sont en grec, les lettres grecques étant mélangées aux lettres cyrilliques ; dans la transcription nous lisons « Philaretos arhiereos 1785 » et « Dramia 850 — Ialos Hrisohos » (probablement le nom de l'orfèvre). Le chiffre 850 dram se rapporte au poids total du *kivotion*, après l'addition faite en 1785 : c'est pourquoi nous avons considéré la portion ajoutée comme pesant seulement 250 « dram » (850—600 « dram »).

116 Philarète II, métropolite d'Hongrovalachie (1792—1793) a été administrateur de Snagov entre 1785—1791, et dirigeait les affaires du monastère par l'intermédiaire d'un Nicodème : N. Şerbănescu, *Istoria mănăstirii Snagov*, p. 114 et note 22.

117 « Un *kivotion* en argent, ayant 7 tours... et 7 croix » : Bibliothèque de l'Académie de la République Populaire Roumaine, ms. roumain nº 727, f. 266 et 274.

118 « Un *kivotion* en argent..., doré, ayant une petite croix, en mauvais état, une autre manque », *ibidem*, f. 331, verso (les inventaires sont inédits).

119 *Ibidem*, f. 358, 371 verso, 382 verso.

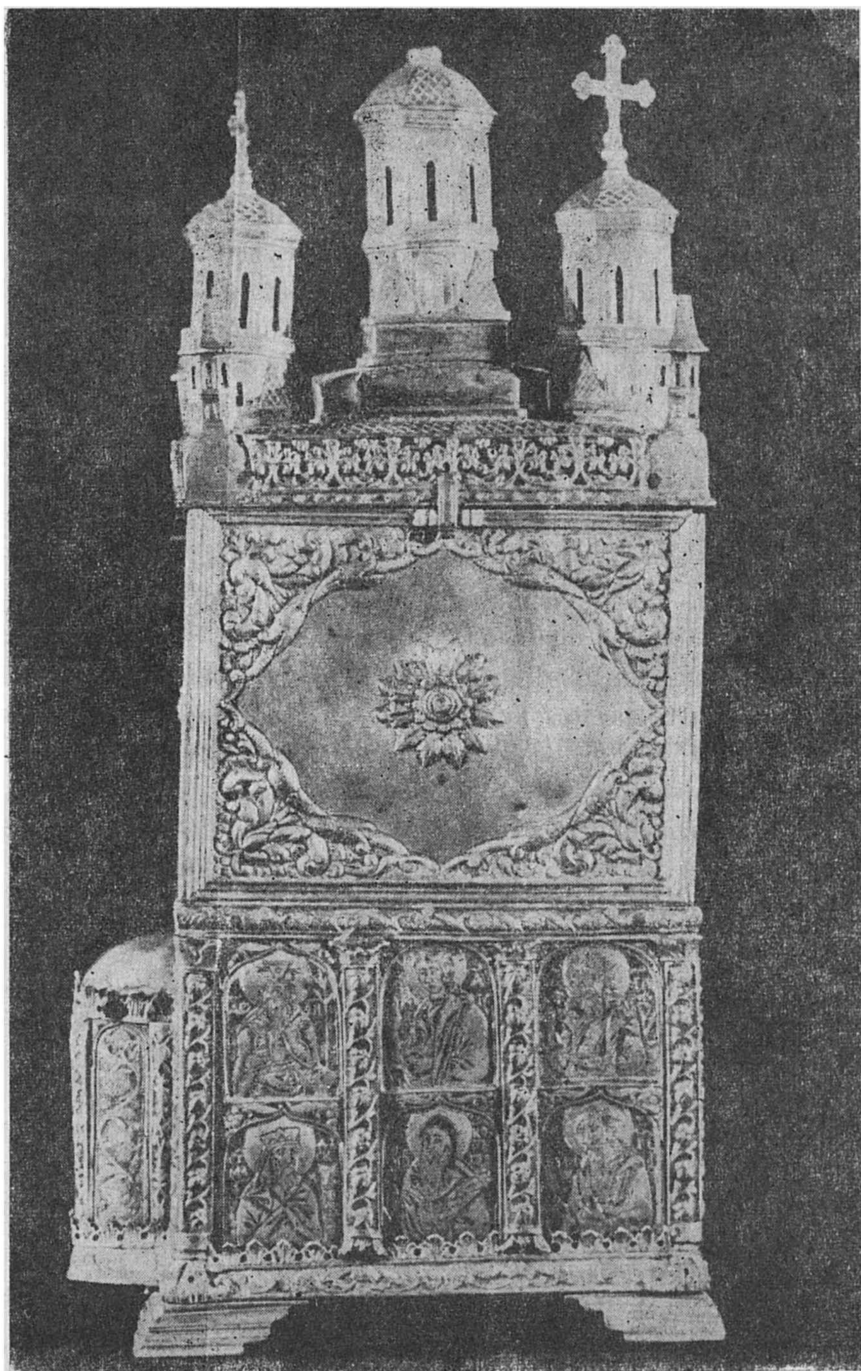


Fig. 16. — Le *kivotion* travaillé en 1673–1674 pour le monastère de Snagov. Argent doré, gravé et émaillé. Orfèvre anonyme roumain. (Le corps intermédiaire avec une rosette au milieu a été ajouté en 1785).

logue et historien de l'art Alexandre Odobescu [120]. En 1916, l'orfèvrerie est expédiée à Moscou d'où elle sera de retour, quatre décennies plus tard ; elle se trouve actuellement dans les salles du Musée d'Art de la République Populaire Roumaine.

Lorsqu'il a commencé son travail, le maître orfèvre a eu en vue deux modèles [121], à savoir : le *kivotion* de Bistritza, donné au monastère, au commencement du XVI[e] siècle, avant 1507 [122] par Barbu, Pîrvu, Danciu et Radu Craiovescu et le *kivotion* des orfèvres Iacov et Marco reçu en don par le monastère de Tismana, en 1671. L'influence du premier, remarquée déjà il y a cent ans par Alexandre Odobescu [123], a été déterminante pour l'aspect futur du *kivotion* destiné au monastère de Snagov. Une simple confrontation fait ressortir, immédiatement, les éléments communs : le plan rectangulaire, ayant la forme d'« une église roumaine, correspondant approximativement à l'ancien palais métropolitain de Tîrgoviște » [124], à abside pentagonale à l'une des extrémités ; les gravures des faces latérales quant à leur contenu, leur dessin et leur alignement ; la disposition des tours, trois plus grandes, situées dans l'axe du milieu et quatre petites aux coins ; les dimensions très proches de celles du modèle [125]. Une analyse détaillée des gravures indique que l'orfèvre a copié son devancier du commencement du XVI[e] siècle : les deux œuvres ont chacune 17 plaques gravées et émaillées (par six, disposées sur les faces latérales, quatre autour de l'abside et une du côté opposé). L'alignement des personnages est identique [126], ayant les mêmes figures, attitudes et gestes, portant des costumes copiés presque dans tous leurs détails, le fond des gravures émaillé en vert, comme dans le modèle (fig. 17 et 18 ; 19 et 20).

---

[120] Al. Odobescu, *Cîteva ore la Snagov*, dans « Revista romana pentru sciințe, litere și arte », 1862, II, p. 351—414, en particulier p. 401 ; un dessin tout à fait approximatif figure dans l'article (fig. 5). Sur les conclusions d'Odobescu, voir la suite du présent article.

[121] L'examen ne portera que sur le *kivotion* original, en faisant abstraction de la partie ajoutée en 1785 que nous décrirons plus loin, p. 556—558.

[122] Virgil Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române*, I, Bucarest, 1959, p. 899.

[123] Al. Odobescu, *op. cit.*, p. 401.

[124] V. Vătășianu, *op. cit.*

[125] Au *kivotion* de Bistritza : la base 15,8/9,7 cm ; à celui de Snagov (sans l'addition de 1785) : la base 16,9/10,7 cm.

[126] Sur l'une des faces latérales : *a*) Aaron, Avacum, Elie, Damaskin, Cosme le faiseur de miracles, Jérémie ; *b*) sur l'autre face : Démètre, Georges, Théodore Tyron, Théodore Stratilae, Cosme et Damien ; *c*) autour de l'abside pentagonale : Basile le Grand, Grégoire le Théologue, Jean Zlatauste et Nicolas ; *d*) sur le mur opposé à l'abside : la Vierge et l'enfant Jésus. Tous les personnages ont les noms gravés en langue slavonne.

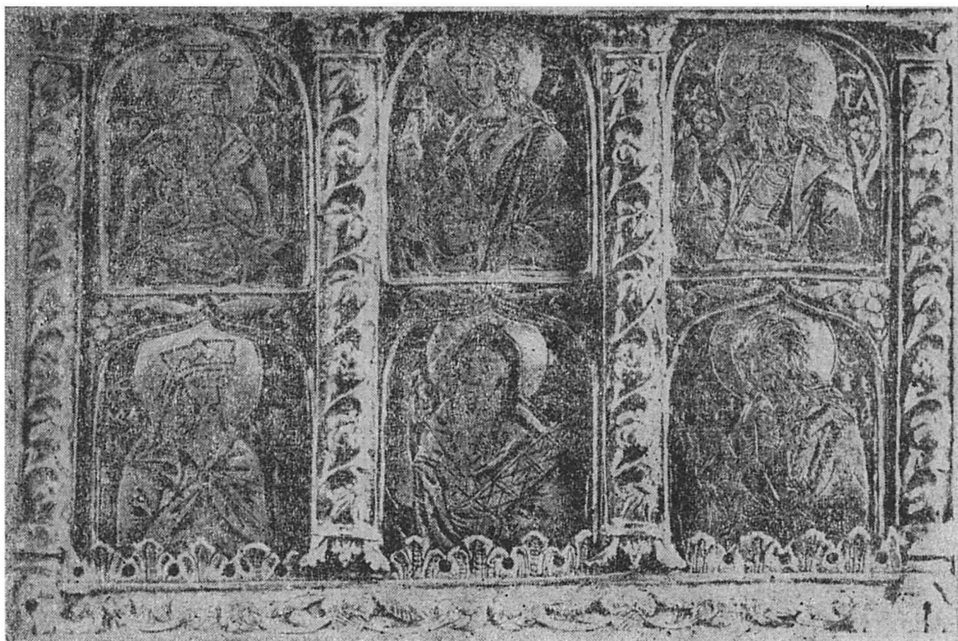


Fig. 17. — Gravures de la face latérale du *kivotion* de Snagov (remarquer la ressemblance avec les gravures du *kivotion* de Bistritza — fig. 18).

Fig. 18. — Gravures de la face latérale du *kivotion* de Bistritza, du commencement du XVI^{e} siècle.

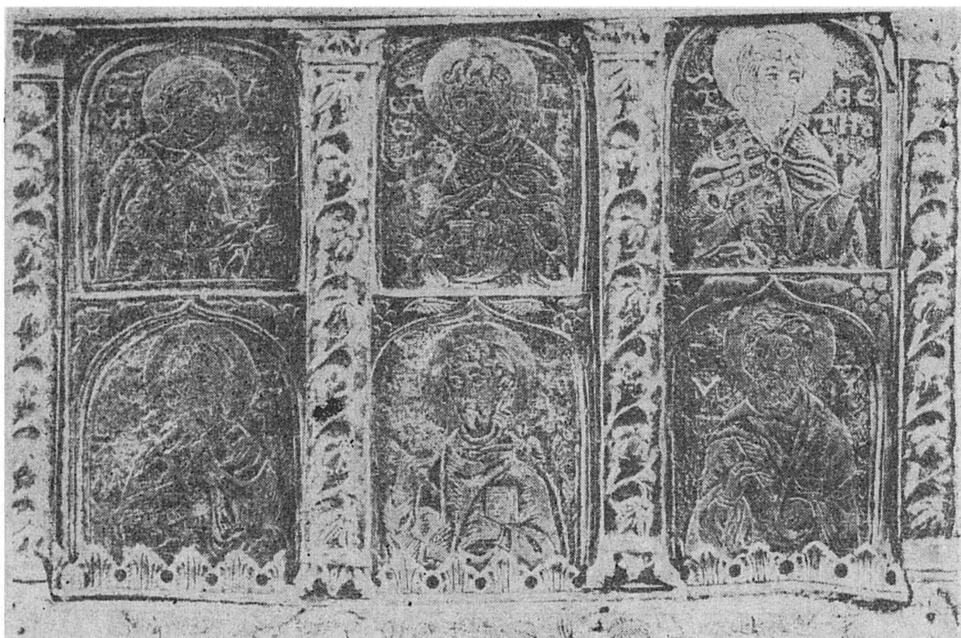


Fig. 19. — Gravures de la seconde face latérale du *kivotion* de Snagov (remarquer la ressemblance avec les gravures du *kivotion* de Bistritza, fig. 20).

Fig. 20. — Gravure de la seconde face latérale du *kivotion* de Bistritza, du commencement du XVI[e] siècle.

Dans les deux cas, l'iconographie suit la tradition byzantine : nous ferons remarquer le costume à l'antique des 12 personnages des faces latérales, portant la tunique sur le corps et *l'himation* par-dessus,

Fig. 21

Fig. 22

Fig. 21. — Le *kivotion* travaillé par Iacov et Marco de Kiprovac (1671) : motifs ornementaux gravés à la base des tours.

Fig. 22. — Le *kivotion* travaillé par Iacov et Marco de Kiprovac (1671) : motifs ornementaux : a) Sur le socle du *kivotion* ; b) Sur le bandeau se trouvant autour de la nef et de l'autel ; c) La frise de fleurons ajourés sous le toit.

Fig. 23. — Le *kivotion* travaillé par Iacov et Marco de Kiprovac (1671) : bandes ornementales gravées sur le tambour des tours.

Fig. 23

fixé par une agrafe [127], ou drapant seulement les épaules [128], complété parfois par un chapeau liturgique (Aaron), une cagoule de moine (Cosme « le faiseur de miracles »), ou un châle enroulé à la mode des habitants

[127] L'*himation* fixé par une agrafe au milieu de la poitrine : Aaron, Damaskin, Cosme, Démètre, Georges, Théodore Tyron et Stratilac ; l'*himation* fixé à l'épaule par un nœud de ruban : Cosme.

[128] Avacum, Elie, Jérémie, Damien.

des déserts (Jean Damaskin); les mains sont amenées vers le milieu du corps et tiennent chacune soit une croix à trois bras, soit une branche reverdie, un rouleau ou les attributs du personnage respectif [129]; parfois la main droite, plus élevée, fait le signe de la bénédiction [130] (fig. 17 et 19). Autour de l'abside pentagonale, les saints Basile, Grégoire, Jean et Nicolas portent également le costume habituel des évêques [131].

Fig. 21. — La boîte pour Tismana (1671) : les colonnes se trouvant entre les scènes gravées.

Si pour la position des tours, le maître orfèvre de 1673—1674 a suivi le modèle de Bistritza, en revanche, pour leur forme, il s'est servi du *kivotion* de Iacov et Marco de 1671. Les trois grandes tours de l'axe du milieu sont identiques à celles de Tismana : le tambour octogonal séparé par un cordon à deux registres, les fenêtres ouvertes sur chaque face, les toits, petits, triangulaires à l'extérieur, faisant la transition vers la base carrée (y compris le fronton sous la tour centrale); seuls quelques-uns des ornements de Tismana ne se retrouvent pas au *kivotion* de Snagov (fig. 2 et 16). Le toit et la frise à fleurons ajourés, de même, identiques [132].

Quoiqu'il ait reproduit les éléments principaux de deux modèles différents (séparés par un siècle et demi), le maître orfèvre anonyme du *kivotion* de Snagov a marqué son œuvre de quelques détails caractéristiques de son époque : les ornements des bords horizontaux composés de feuilles allongées et de fleurs; la frise ajourée appliquée sur la base de la boîte et sur l'abside pentagonale; les colonnes qui séparent le

[129] *a*) Tenant une croix : Démètre, Georges, Théodore Tyron et Stratilate; *b*) tenant un rouleau : Elie; *c*) Cosme et Damien — qui pratiquaient la médecine — sont représentés tenant dans la main droite une boîte de pommade et dans la main gauche une spatule pour l'application du médicament.

[130] Avacum, Elie, Cosme « le faiseur de miracles » et Jérémie.

[131] Pour des représentations semblables dans l'art byzantin ou suivant cette tradition : G. Millet, *Le monastère de Daphni*, 1899; *Curtea de Argeș, pictura de la biserica Sf. Nicolae Domnesc*, dans « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », X—XVI (1917—1923); G. Millet, *Monuments de l'Athos. Les peintures*, Paris, 1927; I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, Paris, 1930—1932.

[132] Les petites tours des coins (au *kivotion* de Snagov) sont semblables au *kivotion* de Bistritza seulement par leur position ; comme forme, elles sont différentes : octogonales, en deux registres, des fenêtres sur chaque face — ajourées sur la rangée supérieure et seulement creusées sur la rangée inférieure —, la base carrée, des pendentifs faisant la transition du tambour à la base.

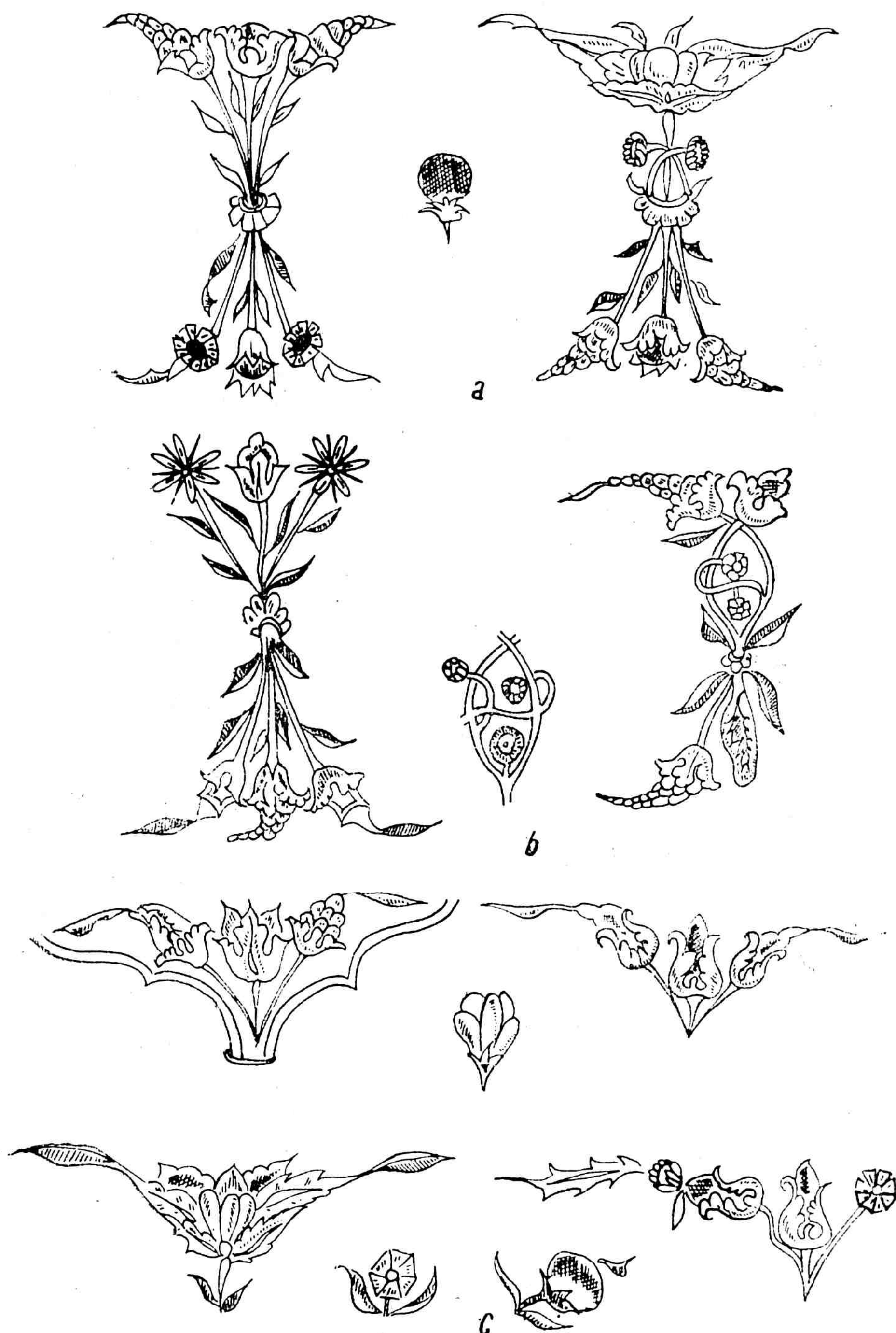


Fig. 25. — La boîte de Tismana (1671) : ornements gravés : a—b) sur le couvercle entre les médaillons ; c) sur les frontons se trouvant entre les colonnes.

gravures, à chapiteaux en feuilles d'acanthe et une tige fleurie et émaillée; les motifs tirés du monde végétal des frontons des arcades, au-dessus de chaque gravure; la tige avec des fleurs et des fruits de l'abside pentagonale (fig. 17, 19 et 16) : le maître orfèvre de Snagov a donc représenté un décor floral spécifique de son époque. Néanmoins, la gravure n'a pas la finesse du modèle de Bistritza, les traits des personnages sont plus durs, et les plis des vêtements moins réussis. L'orfèvre valaque a ainsi réalisé le *kivotion* de Snagov, en empruntant aux modèles anciens et nouveaux à sa portée, et en les actualisant par les éléments décoratifs de son époque[133].

L'addition de 1785, avec son répertoire floral et zoomorphe, caractéristique du baroque cultivé dans les Pays Roumains au XVIII[e] siècle — est moins réussie et ne s'intègre pas à l'ouvrage (fig. 16).

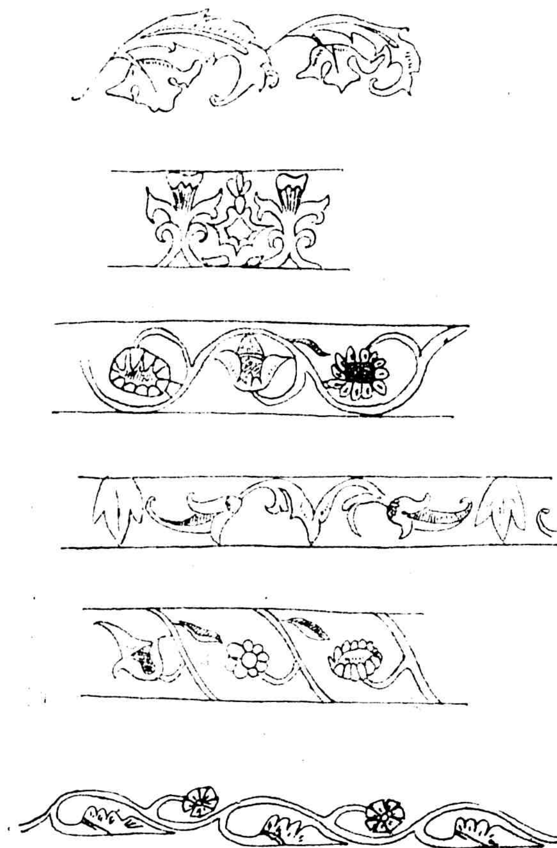


Fig. 26. Le reliquaire de Tismana (1671) : ornements gravés ou ajourés.

De l'analyse faite, on peut tirer quelques conclusions.

Œuvres commandées, destinées au culte, les orfèvreries ont été travaillées sous la direction et sur les indications des donateurs ou d'un « ispravnic ». Outre l'iconographie byzantine, elles expriment

[133] Al. Odobescu, dans *Cîteva ore la Snagov*, considère le *kivotion* de Snagov comme étant « imité par un orfèvre du pays, d'après les anciennes œuvres byzantines ou vénitiennes » (p. 401). Il remarque également la ressemblance avec celui de Bistritza, mais ne fait pas le rapprochement avec l'ouvrage de Iacov et Marco de Tismana. Le *kivotion* de Snagov, ajoute Odobescu, « doit avoir été travaillé d'après un modèle plus ancien qui aura existé auparavant à Snagov, comme il en existait un très semblable, déposé au monastère de Bistritza par ses fondateurs, vers la fin du XV[e] siècle » (*ibidem*, p. 401). Le modèle « plus ancien » n'est pas, croyons-nous, le *kivotion* de Bistritza, mais celui de Tismana.

certaines traditions de l'histoire de la Valachie : les tours de Tismana se retrouvent dans celles du *kivotion*, le reliquaire du même monastère fait le premier récit en images de la construction de l'église et de la vie de son fondateur, Nicodème ; dans le *kivotion* de Snagov se retrouvent deux œuvres représentatives de l'orfèvrerie valaque — celle de Bistritza et celle de Tismana, séparées dans le temps par un siècle et demi. La représentation en images de la vie de Nicodème et de la fondation du monastère, confirmée par certains témoignages du milieu du XVII^e siècle, donc antérieurs aux orfèvreries analysées, rend plus évidente l'ancienneté de certaines traditions dans lesquelles le fait historique et la fiction se joignent. Les traditions populaires, formées parfois longtemps avant d'être consignées dans une œuvre littéraire ou artistique, peuvent parfois servir à la compréhension de certains aspects du passé, souvent même très éloigné — bien entendu passées au crible de la recherche scientifique.

Le processus de la création artistique appartient aux artisans : ce sont eux qui ont imprimé à ces objets à destination spéciale, avec la forme et l'iconographie consacrées, le caractère d'œuvre d'art. Les dimensions, la ligne de la gravure, la stylisation et la répartition des ornements, la proportion entre les éléments décoratifs et figuratifs, la transposition dans l'iconographie de certains détails de la vie, expriment les différents aspects de cette création. Représentants des différentes catégories de travailleurs, les maîtres du moyen âge sont les premiers créateurs de ces valeurs artistiques, travaillées pour la classe féodale dominante et exprimant l'idéologie de cette classe. La reliure de Franco Marcanici, le *kivotion* des orfèvres Iacov et Marco — tous les trois de Kiprovac — le reliquaire de Tismana et le *kivotion* de Snagov, œuvres des orfèvres valaques, forment dans l'orfèvrerie roumaine du XVII^e siècle un groupe à part. Nous retiendrons pour la caractérisation de ces œuvres les éléments suivants :

1. Une relative connaissance du dessin et de ses règles ; la perspective est souvent absente des compositions, les figures humaines sont exprimées avec naïveté.

2. L'utilisation d'un répertoire décoratif varié, unissant les motifs du gothique [134] à la flore de la Renaissance, les stylisations de l'Orient à l'ornement du baroque européen [135].

[134] On retrouve également des éléments du style gothique dans l'architecture des Pays Roumains au XVII^e siècle. Nous pouvons mentionner les « salles gothiques » bien connues du monastère de Dragomirna, de l'église Trois Hiérarques et de Cetățuia : Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii românești*, Bucarest, 1937, p. 380 ; *Scurtă istorie a artelor plastice*, I, Bucarest, 1957, p. 276.

[135] La réunion d'un répertoire fort varié de motifs décoratifs, du gothique à l'art musulman et au baroque, peut être également constatée dans l'orfèvrerie du XVII^e siècle du sud du

3. La stylisation des ornements, des personnages et des figures est différente chez les orfèvres valaques et sud-danubiens par comparaison aux orfèvres saxons de Transylvanie. Les rapports existant entre les orfèvres de Valachie, de Bulgarie et de Serbie ne datent pas du XVII^e siècle : ils sont bien plus anciens. Une étude comparative de l'art des orfèvres du nord et du sud du Danube mènera, sans doute, à de précieuses conclusions.

Danube. Voir : Bojana Radojkovič, *Enamel crosses of the 16th and 17th century*, dans « Muzej primenene umetnosti », Belgrade, 1955, n° 1, p. 53–84 et le résumé anglais des pages 85–86. D'ailleurs, vers le milieu du XVII^e siècle, l'ornementation baroque apparaît aussi bien dans l'orfèvrerie de Kiprovac que dans l'orfèvrerie travaillée en Serbie, en Bosnie et en Macédoine : Dr. Ivan Bach et Bojana Radojkovič, *Le travail artistique des métaux des peuples yougoslaves*, Belgrade, 1956, p. 14.

ÉLÉMENTS FOLKLORIQUES BALKANO-ROUMAINS DANS LES MUSIQUES DU RITUEL NUPTIAL

par EMILIA COMIŞEL

Chez tous les peuples du monde les événements importants de la vie des hommes (naissance, mariage, mort) ont engendré des manifestations complexes qui contiennent des éléments à caractère varié (économique, juridique, magique, artistique).

Examiné sous ses deux aspects — rite de passage (van Gennep) et spectacle (Kaiev, Bogatîrev, Toschi, « rite-spectacle », A. Schaeffner « pré-théâtre ») — le mariage offre un matériel précieux pour la connaissance de l'histoire sociale et culturelle du peuple et de l'histoire de la musique. Quoique le cérémonial nuptial ait évolué, en accumulant des influences et des superpositions multiples, certains rites, cérémonies et chants ont gardé les restes de certaines conceptions anciennes sur le monde, de certaines relations sociales ancestrales. La majorité de ces coutumes sont communes à plusieurs peuples, seule la forme de réalisation artistique diffère en partie. Généralement les actes et les cérémonies pratiqués encore de nos jours, au cours du processus de la transmission orale, ont perdu leur fonction initiale ou se sont modifiés. Nous en mentionnons quelques-uns, surtout pour relever le caractère pittoresque et l'ampleur qu'ils prêtent au spectacle dramatique actuel : le simulacre de rapt de la mariée, le refus d'ouvrir le portail de l'épousée au cortège du marié et le faux combat qui s'en suit, le conflit, apparent de nos jours, entre les deux groupes d'invités, les trois tours exécutés autour de la table et de la demeure de la mariée ou la pirouette qu'on fait exécuter à celle-ci en la tenant à bout de bras, l'abondance des plats

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. II, 3–4, p. 511–525, BUCAREST, 1964

et des boissons, le rite du « passage » sous un arbre fruitier, la danse de la poule ornée, etc.

L'ancien conflit social et familial (le mariage sous forme de « transaction économique, liée à la création d'une nouvelle unité économique ») devient de nos jours le conflit dramatique du spectacle nuptial. D'un autre côté, la conservation dans les musiques du rituel nuptial de certains motifs rythmiques d'une grande ancienneté nous permet de comprendre les premiers pas de l'histoire de la mélodie.

A notre époque, la noce paysanne, par son contenu complexe, par la variété et l'ampleur de ses manifestations artistiques, par son atmosphère festive, constitue un spectacle populaire grandiose et impressionnant, dans lequel alternent des moments de liesse avec des chants et des danses, de gaîté exubérante, avec des moments solennels, dramatiques. Le cérémonial nuptial, unitaire dans les moments et les actions typiques, présente dans les aspects secondaires des distinctions régionales précieuses et pittoresques. Comme cela arrive pour n'importe quelle pièce de théâtre, les « actes » et les « scènes » se succèdent suivant une certaine ordonnance — qui varie dans le temps et l'espace —, sur la scène du village (dans la maison, dans la cour, le long de la route, à la fontaine, à l'église) ; les acteurs — les personnages importants de la noce, portant des noms et des costumes spéciaux (la mariée — l'acteur principal — le marié, les parrains (en Roumanie, les mariés sont couronnés à leur mariage, généralement, par les mêmes parrains qui les ont tenus sur les fonts baptismaux), les parents des deux mariés, les « maîtres de cérémonie », les garçons d'honneur, les chanteurs, etc.), jouent leur rôle (enseigné soit par des personnes du même âge, soit par des prédécesseurs), devant un « public » nombreux : les invités, les participants à la noce. Durant trois jours et trois nuits (autrefois duraut une ou deux semaines), les gens s'amusent en chantant et en dansant ; la gaîté règne, ainsi que les abondants repas. Suivant l'ancienne conception, ces coutumes nuptiales étaient destinées à assurer la santé, l'abondance et le bonheur des jeunes mariés, et l'on était persuadé que leur ignorance attirait la malchance sur toute la collectivité ; celle-ci, ayant un rôle activ ou passif, veillait à l'accomplissement des coutumes.

Les manifestations folkloriques appartiennent à plusieurs domaines : *musical*, *littéraire* (vers chantés, récités ; vers scandés et épithalames, charmes), *chorégraphique* et *dramatique* (dialogues, jeux avec travestis, mimiques, simulations de combat).

Sans entrer dans les détails de la noce et de ses trois étapes, nous décrirons toutefois les moments importants qui ont conditionné

l'apparition des manifestations artistiques, afin de rendre leur compréhension plus complète (chaque « scène » comporte — à part le chant et la danse — une série de pratiques et de cérémonies qui se déploient devant les « spectateurs »).

I. L'ÉTAPE PRÉLIMINAIRE

La demande en mariage (Peţitul) *et les finançailles* : *vers traditionnels* (épithalame — oraţie), *chants* et *danses.*

L'invitation à la noce : *formule cérémoniale, en vers ou en prose, mélodies de danse ou de « marche ».*

La fête qui a lieu chez les mariés, samedi soir ou dimanche matin (nommée différemment suivant la région) qui symbolise la séparation des mariés de leur ancien état social : *le chant cérémonial de la mariée, des mélodies de danse* (danse autour du sapin orné), *vers rituels scandés, la mélodie de la danse rituelle* 'Tîrna', « le balai » (danse autour d'une perche munie de pailles enflammées).

II. LE MARIAGE PROPREMENT DIT :

Le départ cérémonial de la mariée à la fontaine : *des mélodies de danse* (danse à la fontaine et à la demeure de la mariée), *de marche, des chants lyriques.*

La toilette cérémoniale de la mariée (avec une coiffure spéciale) : *le chant cérémonial de la mariée* (moment d'intense tristesse et solennité), des vers rituels scandés.

« *Rasure* » (aujourd'hui symbolique) *du marié* : *le chant du marié* (atmosphère de tristesse).

Arrivée du cortège des invités du marié à la maison de la mariée (moment gai) : *épithalames* (oraţii), description allégorique de la chasse de l'empereur — le marié — qui cherche une fleur ou une biche — la mariée. *Le chant : Ouvrez, portiers, les portails — ou dialogue — épithalame entre les représentants des deux camps* ; *l'épithalame des présents* (dons, cadeaux), *la cérémonie de l'eau : le chant de la mariée* (instrumental), *chants lyriques et mélodies de danse non occasionnelles, vers scandés rituels et généraux*, au cours du banquet collectif.

Recueil et transport de la dot : le chant ou la danse de la dot (dans certaines localités, sur la mélodie du chant de la mariée ou *sur des mélodies de danse courantes*).

Le « *pardon* », point culminant du premier acte, la dernière et la plus dramatique séparation de la mariée, de ses parents et du lieu de son enfance : *épithalame* — dans certains villages influencés religieusement — *le chant de la mariée* (au nord du pays, *une lamentation*), dont le dramatisme contraste avec l'atmosphère de conte merveilleux et de humour de l'épithalame ; *la danse* Nuneasca « des parrains » appelée aussi « Trois fois autour de la table ».

Le service religieux — parallèlement à la danse de la jeunesse dans la cour de l'église.

Sortie au devant du cortège nuptial à la demeure du marié : *le chant de la belle-mère*, la Nuneasca (ou *Trois fois autour de table* ou la *Danse de la Mariée*). *La Danse des vierges*, *Danse* (autour de la table).

Le Banquet („masa mare") : *mélodies de danse*, accompagnées ou non de claquements de mains au « toast », *fragments de mélodies* qui annoncent l'arrivée des plats rituels, le *Chant de la Mariée* (instrumental), *vers scandés rituels ou courants, satiriques*, avec ou sans accompagnement musical, *épithalame pour le recueil des présents*, la *Danse de la Mariée*. Les ménétriers exécutent de nombreux morceaux appartenant aux *mélodies non occasionnelles* (*chansons lyriques*, *doïnas*, *ballades*, *romances*).

L'Enlèvement du fil d'or — le dernier acte solennel et le plus important du drame, par lequel s'effectue « le passage » de la mariée au nombre des jeunes femmes : *Le Chant de la Mariée, la Danse des hommes autour de l'arbre, Invitation de la mariée à la danse contre une somme d'argent, danse générale.*

Le Chant de la poule — moment de détente, à caractère satirique, humoristique.

La danse Perinița « le coussinet ».

Les routes rituelles (à l'occasion de la venue et du retour des parrains de et à leur demeure, à l'occasion de l'allée et de la venue du cortège à et de la maison de la mariée ou du marié, etc.) sont accompagnées de *mélodies de danse*, *de chansons lyriques*, *de marches* ou *du chant de la mariée* et de *vers scandés* (dans certaines régions avec un refrain spécial sur rythme anapestique).

III. L'ÉTAPE POSTNUPTIALE (lundi ou lundi et mardi)

Les réjouissances des hommes mariés: danses accompagnées de farces (Ițele), *danse en travestis* (capra) et *mimiques* (Le Hérisson, l'Ecureuil, etc).

L'arrivée du cortège des parents de la mariée: chants et *danses.*

Visites protocolaires, comportant des présents à la demeure des parrains, des beaux-parents du marié : danses et chants appartenant au répertoire non occasionnel.

Se manifestant dans le cadre de certains actes syncrétiques (musique, danse, vers, rites et cérémonies), les musiques du répertoire nuptial sont représentées par deux catégories de pièces : 1) *les danses, les vers et les chants cérémoniaux* interprétés uniquement à cette occasion à des moments précis, qui possèdent des traits musicaux et littéraires propres ; 2) *les chants, les vers et les danses du répertoire non occasionnel*, sans caractère obligatoire, dont la fonction est d'accentuer l'atmosphère de liesse, de joie et de faste. Un grand nombre de ceux-ci sont utilisés au cours de quelques moments de la cérémonie (accompagnés ou non de texte rituel — « ritualisés » — Const. Brăiloiu).

Les mélodies de la première catégorie se groupent en : *mélodies vocales et instrumentales*. Les mélodies vocales (le *Chant de la mariée* est le plus typique), *du marié*, de *la belle-mère*, de *la dot*, *du sapin* et *des aubes*) ont un caractère unitaire et une grande stabilité dans leurs traits de base, par comparaison avec les pièces instrumentales qui ont un caractère hétérogène.

Les mélodies instrumentales sont accompagnées, parfois, de paroles (la Danse des parrains, la Basilique, l'Ecureuil, le Balai, le Coussinet, le Hérisson) ; les deux dernières ont perdu leur caractère rituel initial et sont entrées dans le répertoire général de danse. Les mélodies instrumentales ayant une fonction de « marche » se distinguent selon leur origine et leur style : mélodies des chants cérémoniaux (spécialement celui de la mariée), fragments de marches militaires, mélodies d'une facture orientale — transmis par les ménétriers et exécutées uniquement à cette occasion — ou bien des chants patriotiques ayant eu une large circulation pendant un certain laps de temps.

Dans les villages ayant une vie folklorique traditionnelle, on connaît plusieurs mélodies pour le même moment (qui appartiennent à des styles différents) ; dans d'autres villages une seule mélodie accomplit plusieurs fonctions. Par exemple, la mélodie du Chant de la mariée accomplit plusieurs fonctions et elle est utilisée avec des textes différents, comme Chant du marié, de la belle-mère, de la dot, comme marche, etc.

En ce qui regarde les traits musicaux, une distinction est nécessaire entre *les mélodies à forme fixe, strophiques* et celles *à forme libre*. Ces dernières, rencontrées au nord-ouest du pays, en exécution paysanne, et au sud et au sud-est en exécution ménétrière, utilisent des mélodies de *doïna* ou apparentées avec celles-ci par les moyens d'expression que

chaque ménétrier emploie selon sa fantaisie et son talent. Les mélodies strophiques, conservées surtout dans les régions où les interprètes ne sont pas des professionnels, sont encore soumises à un vif processus de création, ayant un grand nombre de variantes, que nous grouperons comme suit :

Le chant de la mariée — 18 types mélodiques ; *le chant du marié* — 6 types ; *les aubes* — 3 types. Les autres chants cérémoniaux n'ont pas de traits musicaux propres (mais seulement littéraires).

A la suite de l'analyse des chants nuptiaux, qui indique quelques traits musicaux et littéraires propres, il ressort toutefois que ceux-ci ont certaines similitudes avec la chanson de quête, de moisson et le chant funèbre — genres qui se sont probablement cristallisés au cours de la même période historique.

L'ensemble des thèmes poétiques des chants nuptiaux souligne et explique « le sens intérieur du déploiement des actes exécutés » (van Gennep). La fonction magique et rituelle ancestrale de ces derniers, résultat de certaines conceptions démodées sur le pouvoir d'influencer par le geste et le son, récité ou chanté — dont les échos nous sont parvenus par l'entremise de quelques textes — a disparu ; ils subsistent, dans le cadre du spectacle populaire, en vertu de la tradition — avec une nouvelle signification (distractive et cérémoniale-festive).

En images d'une valeur artistique toute spéciale — en vers lyriques ou épiques — sont décrits : la séparation douloureuse de la mariée d'avec son foyer, son jardin fleuri, ses amies et ses jeux enfantins, les moments heureux de sa vie de jeune-fille en antithèse avec la vie dure et laborieuse qu'elle aura à subir dans la maison de ses beaux-parents, l'état d'infériorité de la femme et la rudesse de l'homme — autrefois — ainsi que la beauté et la delicatesse de la mariée, le courage et la beauté du marié (comparé au soleil), l'invocation adressée au soleil (afin qu'il retarde son cours et prolonge, de ce fait, la journée) et l'invocation adressée aux parents décédés afin qu'ils viennent assister au mariage, etc. Le texte des épithalames (récités à un rythme spécifique) crée une atmosphère d'humour robuste, de conte merveilleux, de héroïsme.

Les chants nuptiaux sont exécutés en groupe, à l'unison soit à l'octave, soit uniquement par les femmes, soit en groupe mixte, accompagnés parfois par des instruments traditionnels aérophones (flûte ou cornemuses).

Au cours du dernier siècle, surtout en Moldavie, centrale et du sud, en Valachie et en Olténie, le répertoire est chanté seulement par les ménétriers, accompagnés d'instruments (de manière rythmique ou rythmique et harmonique) ; au Banat le répertoire n'est plus qu'instrumental. En

prenant sur eux le répertoire nuptial, les ménétriers ont introduit certaines modifications dans la facture de la mélodie, dans le style d'interprétation et ont contribué à l'appauvrissement du répertoire et à une limitation du processus de création.

Dans le répertoire nuptial actuel on conserve un grand nombre de mélodies dont l'origine diffère, et qui appartiennent, en grandes lignes, à deux couches stylistiques coexistantes : les mélodies de *type ancien*, basées sur un nombre réduit de sons, organisées selon un système archaïque, formées d'une ou de deux phases musicales rapprochées par leur contenu, ayant une mélodie syllabique, un rythme libre et une exécution non tempérée (à caractère solennel), à côté de *mélodies plus récentes* qui semblent révéler une autre culture musicale, un autre horizon artistique. Ces dernières ont un caractère plus enthousiaste, plus optimiste, quoiqu'elles contiennent aussi des textes de lamentation. Le style est excessivement orné ou syllabique, les moyens d'expression plus riches ; des structures modales plus développées se contourent, la strophe devient plus ample, le contour mélodique plus complexe. Si dans les anciens types mélodiques, on a constaté une stagnation du processus de création, dans les nouvelles mélodies il se développe pleinement et ceci est illustré par le grand nombre de variantes plus ou moins rapprochées, par l'entremise desquelles on parvient à la création de nouveaux types mélodiques. Dans le processus de transmission orale certaines différences régionales se sont fait jour, dans le cadre du style unitaire ; le même type mélodique présente des styles variés, ce qui est dû à son assimilation dans le style du répertoire d'une région et ce qui expliquerait aussi la richesse et la diversité du répertoire nuptial. Toutefois, par comparaison avec les genres non occasionnels, dans les chants nuptiaux le processus de création est limité, à cause de la manière d'interprétation, à des moments précis, en groupe, parfois spécialisé (sa fréquence sur le plan horizontal est donc faible) ainsi qu'à cause des thèmes restreints à cette occasion.

Les mélodies et les textes cérémoniaux présentent, donc, une plus grande stabilité par rapport aux chants lyriques non occasionnels, ce qui n'exclut pas toutefois l'adaptation continuelle aux nécessités artistiques de la collectivité d'une région ou d'une époque (donc leur renouvellement graduel).

En grandes lignes, l'ancien style des chants cérémoniaux se caractérise comme suit :

a) matériel sonore réduit à la tétra ou à la pentacorde, de type majeur, avec saut de quarte sousfinal (caractéristique à l'ancien stratum) ;

l'atteinte, parfois comme ornement, de la sexte majeure et de la note sensible inférieure. Le pentatonique anhémitonique, pur ou évolué (avec un ou deux piéns). Il semblerait que le pién du registre aigu soit apparu premièrement (ce qui confirme la thèse du musicologue Paul Collaer). Des deux formes pentatoniques : 1) avec le picnon à la base et 2) avec la petite tierce et un souston à la base, le premier paraît plus ancien. Selon la manière de remplir le pentatonique et suivant le lieu et la signification des piéns dans la structure de la mélodie, de nouvelles mélodies et de nouveaux modes ont été graduellement créés. Les quelques mélodies prépentatoniques semblent être des formes cristallisées et ont une faible fréquence de nos jours.

Les nouvelles mélodies sont fondées sur un matériel sonore plus ample. Petit à petit on est parvenu par l'entremise des variantes, des structures archaïques aux modes naturels. Il suffit d'analyser les variantes d'un seul type mélodique pour nous convaincre des étapes intermédiaires, aux sein desquelles la lutte entre l'ancien et le nouveau, la tendance de fixation d'un seul centre tonal et l'imprécision des relations fonctionnelles n'ont pas encore trouvé une solution définitive. Le substratum pentatonique et la manière de structure penta- et tétracordique sont encore évidents dans ces nouveaux « modes » ; *le myxolidique*, avec saut de quarte inférieure, parfois avec le 4^{e} (ou le 3^{e}) degré mobile ; le mode de *sol* avec la sixte mineure et l'*éolique*, avec le 2^{e} degré mobile et la cadence frigique (très rare).

Dans la plaine du Danube sont plus répandues les échelles chromatiques ou chromatisées : *sol* avec une seconde augmentée entre les 1^{er} et le 2^{e} degrés, *mi* et *la* avec la seconde augmentée entre les 3^{e} et le 4^{e} degrés.

Tableau I

La manière d'organisation du matériel sonore

Tricorde majeur, avec le 2^{e} degré mobile et la note sensible inférieure	1
Tétracorde „ „ „ saut à la 4te inférieure	3
„ „ „ „ „ „ „ „ et la note sensible comme ornementée	10
Pentacorde „ „ „ „ et le 3^{e} degré mobile	1
„ „ „ „ „ et le 5^{e} degré légèrement atteint	10
Hexacorde „ „ „ „ parfois avec la note sensible et le 4^{e} degré mobile	2
Tetracorde „ sans le saut de 4^{te}, avec la note sensible	1
Pentacorde „ „ „ „ avec substratum pentatonique	10
Hexacorde „ „ „ „ „ „ „	4
„ „ avec le 4^{e} degré mobile	1
Tricorde mineur (substratum pent.) avec la note sensible et le saut de 4te inférieur	1
Tetracorde „ avec souston (fa)	4
Pentacorde „ „ „ le 4^{e} degré mobile	1
Prépentatonique	1

Pentatonique 5 avec 1 pién (mobile ou non) et la note sensible inféricure	16
Hexacorde chromatique avec la note sensible comme ornementée	1
Pentatonique 1 hémitonique, avec 1 pién	7
,, ,, ,, 2 piéns (avec fa)	6
Mixolydique avec le 6^e degré descendu	1
Sol chromatique avec le 4^e degré (lydien)	1
,, ,, ,, 4^e degré mobile	2
la ,, (seconde augmentée entre les 3^e-4^e degrés)	1
la ,, (,, ,, et souston)	1

b) L'exécution non tempérée de certains sons, avec une forte émission gutturale.

c) La mélodie syllabique évolue par petits intervalles en direction descendante, une statistique des intervalles nous indiquant la prépondérance des secondes majeures descendantes (801) et ascendantes (491) des tierces mineures (209) et des tierces majeures (162) et des quartes ascendantes (118 par rapport à 65 descendantes) ; la quinte et la sixte apparaissent très rarement, surtout entre les lignes mélodiques de la strophe. Un rôle important dans la structure de la mélodie est détenu par le saut de quarte, le jeu de la tierce majeure, ainsi que par les « pentatonismes » (C. Brăiloiu), spécifiques au style.

Tableau 2

Le nombre des intervalles dans les mélodies strophiques

1. son	2. de Mineure		2. de Majeure		3ce Min.		3ce Maj.	
	ascenden.	descen.	asc.	desc.	asc.	desc.	asc.	desc.
492	209	422	491	801	143	66	73	79
	631		1.292		209		162	

4te		5te		6te	7me	8ve
asc.	dcs.	asc.	desc.	asc.	asc.	asc.
118	65	38	13	3	1	2
183		51		3	1	2

(94 mélodies analysées)

Le nombre des intervalles dans les mélodies à forme libre

1. son	2. de Mineure		2. de Majeure		3ce Min.		3cc Maj.		4te	
	asc.	desc.	asc.	desc.	asc.	desc.	asc.	desc.	asc.	desc.
123	14	26	26	34	13	12	3	9	4	3
	40		60		23		12		7	

5te
asc.
2

(3 mélodies analysées.)

d) La strophe mélodique est asymétrique, construite d'une ou de deux phrases parfois apparentées et du refrain (généralement final). Par certains schémas de forme, le chant cérémonial se rapproche de la chanson de quête (Arf, ABrf, ABB, etc.).

Le refrain régulier ou irrégulier, de 3 à 12 syllabes, possède un certain texte (*La Mariée, chère Mariée*, « *Hai dainam şi iară dainam* » « *Lado* », etc.). Les strophes de 3 ou 4 lignes mélodiques appartiennent au style nouveau.

La phrase à structure formée de deux motifs (qui s'étend sur une forme métrique de 6 ou 8 syllabes), ainsi que les procédés de création de la strophe sont communs aussi à d'autres genres, mais dans les chants nuptiaux on préfère le procédé de la répétition des motifs en chaîne (ab — bc — cd), le remplacement du premier ou du dernier motif, par des éléments nouveaux (ab — ac — ad, etc.) et la transposition du motif à la seconde ou la tierce inférieure.

e) Dans les anciennes mélodies les finales des lignes intérieures sont syllabiques et s'exécutent sur les degrés 2, 1, 4, plus rarement sur le 3 ou le VII, et la cadence finale est réalisée par la seconde majeure descendante, par le suston, la note sensible (selon l'ordre de fréquence).

Les sons initiaux de la strophe, des lignes intérieures et les sons de cadence constituent les pilons de la mélodie. Les mélodies commencent par les degrés 1, 5, 4 ou VII (suivant l'ordre de fréquence) tandis que les phrases intérieures avec les degrés 3, 4, ou 5 (dans l'ordre de fréquence). Les mélodies plus récentes commencent assez souvent avec les degrés 7, 8, 5.

Tableau 3

Cadences finales

Par	2de Majeure descendante	34 exemples	+
	VII ascendante	13 „	+
	3ce Majeure desc.	8 „	
	3ce Mineure ascen.	1 „	
	4.te ascendente	4 „	
	sensible ascend.	13 „	+
	Récitatif	10 „	
	4te descend.	2 „	
	5te descend.	1 „	
	cad. frygienne	1 „	
	cadence mélismatique	5 „	

Cadences intérieures

Sur le	2e degré	31 exemples	+
	1er „	31 „	+
	3e „	16 „	+
	4e „	22 „	+

	5[e] degré	11 exemples	
	6[e] „	2 „	
	VII „	13 „	+
	V „	3 „	

La note initiale de la Ire ligne mélodique

Sur le	1[er] degré	31 exemples	+
	2[e] „	1 „	
	3[e] „	9 „	+
	4[e] „	10 „	+
	5[e] „	15 „	+
	6[e] „	—	
	7[e] „	4 „	
	8[e] „	4 „	
	V „	8 „	
	VII „	7 „	

f) Le rythme libre, parlando rubato ou giusto syllabique. Une seule mélodie (le Chant du Parrain de Transylvanie) est en aksak, dans la mesure binaire composée. Le caractère sobre, solennel des chants de l'ancien style a été partiellement modifié par une riche ornementation — observée dans les dernières décennies de notre siècle — en leur imprimant un caractère lyrique rapproché du chant non occasionnel.

Dans les mélodies d'une facture plus neuve, les systèmes rythmiques traditionnels ont été contaminés avec le système classique européen; dans certains cas les mélodies ont des mesures simples (de 2/4) ou mixtes (5/4).

g) Tempo large, parlando; les sons fortement allongés, dans une intensité égale. Le tempo plus vif, giusto ou quasigiusto, utilisé pour l'exécution des chants du nouveau type, leur confère un caractère plus vif, plus optimiste, plus dynamique.

La situation actuelle du répertoire nuptial est inégale en ce qui concerne les régions, et dépend des conditions locales de développement et implicitement du degré de développement du niveau culturel et artistique des habitants. Phénomène humain en continuelle transformation comme, du reste, la vie qu'il reflète, le chant nuptial a subi aussi des modifications qui ont changé sa fonction, sa thématique, sa structure et sa forme. Mais le processus d'évolution du répertoire nuptial est en étroite corrélation avec l'évolution du cérémonial. La réduction de celui-ci à quelques moments essentiels — observés dans la majorité des villages — et la nouvelle attitude du peuple envers le rite, adopté dans son aspect extérieur, spectaculaire, a déterminé une série d'aspects évolutifs : la perte de la fonction rituelle du répertoire (maintenu aujourd'hui uniquement comme un élément de faste); la dissolution de son lien direct avec les moments rituels et son exécution à n'importe quel moment

D.670b
Bartok 204
D.540c
F.4948b
F.7605c
F.6167b
Mg.867d
F.10196d
F.5415d
F.989b

Fig. 1. — Un type ancien recueilli de différentes régions.

F. 10204 c

Mg.5036

Mg.812l

i17348

i15244

i19021

Mg.115c

i18558

i18557

Mg.812m

Fig. 2. – Un type mélodique nouveau recueilli de la même région.

de la noce ; son passage dans le domaine non occasionnel, en ce cas la mélodie s'associe avec différents textes lyriques (phénomène possible à cause de la valeur artistique de celui-ci) ; le remplacement du répertoire cérémonial (au début seulement la mélodie, plus tard le texte et la mélodie) par des mélodies non occasionnelles, de provenance rurale ou urbaine.

Dans certaines régions méridionales et occidentales de la Transylvanie, du nord de la Dobroudja et de la Valachie, le répertoire est, en partie, bien conservé. Dans ces régions, on a récueilli ces dernières années, des mélodies d'origine plus récente et textes dans lesquels se reflètent des aspects de la vie contemporaine, preuve que le processus de création — qui se manifeste surtout dans le domaine littéraire — n'a pas cessé.

Le développement historique des peuples balkaniques, leurs relations économiques et culturelles, ainsi que les influences réciproques qui se sont produites ont déterminé une communauté folklorique.

De nombreux ouvrages ont été publiés touchant cette communauté folklorique, particulièrement en ce qui concerne l'ethnographie et le folklore littéraire.

En échange, les problèmes concernant le folklore musical n'ont été pris en considération que beaucoup plus tard et, même alors, non pas dans leur totalité. A part Béla Bartók, dont les études et les méthodes devraient être suivies et étudiées, peu d'ethnomusicologues ont essayé d'entreprendre d'aussi difficiles études.

Les recherches d'un de mes collègues — Georges Ciobanu — concernant certaines structures modales communes au folklore roumain et au folklore bulgare, ainsi que mes propres essais relatifs aux similitudes existantes entre la *doïna* et le chant épique roumain et les mêmes genres des pays balkaniques, constituent un début timide et inédit.

A mon avis, pour l'éclaircissement de ce problème, il serait utile d'étudier la parenté qui existe entre chaque genre à part — ces genres ne représentant pas uniquement des catégories de classement esthétique, mais des réalités concrètes dans leur évolution historique — et de connaître en outre les problèmes de l'héritage daco-gète, de la culture gréco-romaine, byzantine et paléoslave et — à une époque plus récente — l'influence orientale turque et perso-arabe. Si, en ce qui touche aux coutumes nuptiales, les folkloristes et les ethnographes ont trouvé une grande parenté entre les moments cérémoniaux et le déroulement du mariage avec ses formes spectaculaires, chez les différents peuples balkaniques, les avis des spécialistes concordent en ce qui concerne le problème des musiques du répertoire nuptial qu'ils trouvent plus complexe ; mais

les chants nuptiaux ne sont pas suffisamment connus et même s'il existe des recueils, ils n'ont pas été transcrits ou publiés. Les distinctions concernent, généralement, l'ampleur du spectacle, l'existence ou la disparition d'un moment cérémonial, ainsi que la manière de succession des « actes », des « scènes » et les réalisations artistiques.

Nos conclusions sont fondées sur peu de mélodies publiées et principalement sur l'audition de mélodies enregistrées, qui nous sont parvenues par l'aimable entremise de Mesdames Katzarova et Hélène Stoïn de Sofia, Militza Ilijin de Belgrade et de Monsieur Cvjetko Rihman de Sarajévo.

Les genres occasionnels ont conservé, en général, un fond archaïque similaire, en ce qui concerne :

a) la manière d'organisation des sons en des structures archaïques ;

b) le groupement des phrases mélodiques en des formes strophiques spécifiques simples, d'une ou de deux phrases, avec ou sans refrain ;

c) les systèmes rythmiques (parlando-rubato, giusto-syllabique ou aksak) ;

d) la thématique presque identique des moments importants du cérémonial ;

e) le caractère solennel des pièces ;

f) l'émission vocale archaïque ;

g) la manière d'interprétation en groupe, parfois antiphonique.

Les dissemblances se trouvent en partie dans les lois de versification qui sont propres à chaque peuple et implicitement dans la structure de la langue respective et dans les formules mélodiques.

En conséquence, les musiques du répertoire nuptial, chez tous les peuples des Balkans, ont les mêmes moyens d'expression qui sont fixés, par chaque peuple, en des formes artistiques originales, par leur manière différente de la combiner et par la préférence accordée à certains procédés de création.

LES VIEILLES MAISONS À ÉTAGE DE ROUMANIE

Les facteurs balkaniques

par PAUL HENRI STAHL

Les habitations traditionnelles à étage de Roumanie furent soumises à une étude systématique ces dernières années. Quelques publications antérieures avaient déjà signalé leur existence sans toutefois éclaircir les aspects essentiels. Jadis, pour caractériser le paysage habituel des villes et des villages roumains, on devait mentionner d'abord les maisons sans étage, composées d'un simple parterre, type qui est encore le plus commun et qui continue, dans des formes améliorées, une tradition locale archaïque.

Les maisons à étage, rares jusqu'au début du XX[e] siècle, étaient encore plus rares auparavant ; Ion Ionescu de la Brad signale, en Mehedinți (en 1859), 424 maisons à étage, chiffre qui ne représente pas même 1% du total de 42 938 maisons [1]. La situation était similaire partout en Valachie [2]. Notons encore que sous la rubrique des maisons à étage sont incluses les maisons rurales, urbaines et celles des boïards sises dans les villages. Nous pouvons donc supposer, à juste titre, que les habitations à étage étaient exceptionnelles parmi les paysans.

Les chiffres plus haut cités, dont il n'y a aucune raison de douter, sont importants aussi sous un autre aspect. De nos jours, nous pouvons observer dans la moitié nord de la Valachie, ainsi que dans la Dobroudja (régions qui constituent le sud de la Roumanie), un grand nombre de cons-

---

[1] *Agricultura română în județul Mehedinți*, Bucarest, 1868.

[2] Dionisie Pop Marțian, *Recensămîntul construcțiilor*, Bucarest, 1860, publie la situation existant dans les villes et les villages de la Valachie.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, 3–4, p. 527–546, BUCAREST, 1964

tructions rustiques à étage. Il y a des villages où elles détiennent la majorité. Nous nous trouvons donc devant un phénomène intéressant aussi au point de vue social; en moins d'un siècle, l'architecture paysanne s'est transformée, la maison à étage constituant pour les paysans une modernisation qui caractérise le dernier siècle. D'ailleurs, les recherches effectuées dans les villages ont confirmé cette hypothèse; la plupart des maisons rustiques à étage, considérées « vieilles », ne datent que de la première moitié du XIX[e] siècle, les exemplaires du XVIII [e] siècle étant tout à fait exceptionnels. Les habitations des boïards, bâties dans les villages, tout comme celles urbaines à étage, sont plus anciennes. Parmi les paysans, les premiers qui adoptent les nouvelles formes architecturales sont les riches, les petits fonctionnaires ruraux, les prêtres. Il s'agit donc d'une situation similaire à celle qui, à la même époque, marquait un processus de différenciation sociale de plus en plus profonde, séparant les paysans en divers domaines de la vie. La maison à étage, constituant au début un luxe, n'a pu se généraliser qu'au moment où un certain bien-être s'est progressivement accru.

Parmi les diverses maisons à étage utilisées par les Roumains, les plus intéressants exemplaires existent dans la Valachie et la Dobroudja; ils présentent des ressemblances souvent frappantes avec les constructions existant au sud du Danube. Leur origine ne peut donc pas être expliquée en appelant exclusivement à des causes locales (par exemple l'action du relief, qui aurait provoqué l'apparition de l'étage). Les maisons de Roumanie et celles de la Péninsule Balkanique doivent être étudiées comparativement, de même, que doivent l'être les constructions rustiques à étage et celles urbaines.

1) Le premier groupe, qui paraît être le plus évidemment lié aux constructions balkaniques, est utilisé exclusivement dans les villes. Il s'agit de palais et maisons élégantes destinées aux boïards et aux riches commerçants des villes.

C'est la moins connue des maisons à étage, car elle disparaît au XIX[e] siècle, sans laisser trace dans la vie rustique (à l'exception de quelques éléments décoratifs). La Valachie du XVIII[e] siècle et même de la première moitié du XIX[e], fortement liée à l'Empire ottoman et à l'Orient par des rapports économiques et politiques, emprunte nombre d'éléments d'une culture venue du sud. Les habits, les pièces meublant les maisons (tapis, kilims, coussins, divans) et, enfin, la façon même de construire les maisons sont importés et se soumettent aux règles de la vie turque et balkanique.

Or, à cette époque, les villes, dans la plupart des régions balkaniques ou de l'Asie Mineure, connaissaient une architecture à étage [3]. Elle est probablement d'origine ancienne et peut être mise en relation avec l'architecture byzantine. Aleksandar Deroko la considère le correspondant local d'une architecture qui s'était développée dans une grande partie de l'Europe du moyen âge [4]. Héritée par les Turcs, après avoir conquis le vaste territoire appartenant à Byzance, elle a été adoptée par des populations diverses, qui vivaient dans des conditions de vie similaires [5].

Le bois était largement utilisé dans les constructions. Une grande partie du bois que la Valachie et la Moldavie exportaient vers la Turquie (vers l'Asie Mineure et le nord de l'Afrique aussi) était destinée aux constructions urbaines. A Constantinople, de pareils exemplaires étaient nombreux [6]; les meilleurs se sont conservés dans les villes de l'Asie Mineure.

---

[3] La littérature concernant ces constructions est riche. Nous citons pour la Bulgarie une série de travaux, qui accordent une place importante à l'architecture de la renaissance bulgare (XVIII[e] et XIX[e] siècles. Georgi Kojoukarov (dans *Balgarski kăşti ot epohata na vazrajdaneto*, Sofia, 1953; *Kim vaprosa za proizhoda i razbutieto na Srednorodopskata căşta*, Sofia, 1955; et *La maison populaire de la région de Tran, Breznik et Kustendil*, Sofia, 1961), un des meilleurs connaisseurs de l'architecture bulgare, décrit cette maison dans diverses régions de la Bulgarie. Jivko Dragomirov (dans *Liasovskata căşta*, publié dans *Mitteilungen des Bezirksmuseums Tirnovo*, Varna, 1962) décrit la maison et son intérieur. St. Stankov, B. Kolarova, L. Botoucharova (*Plovdiv, Pametniţi na kulturata*, Plovdiv, 1960), Dimitar Kostov (*Arbanasi*, Sofia, 1959), Andrei Protici (*Elenskiti ciorbadji i tihnata kăşta*, Sofia, 1925), Milko Bitchev (*L'architecture en Bulgarie*, Sofia, 1961), Svetline Bossilkov (*Tirnovo. La ville et son art*, Sofia, 1960), Boris Kolev et Ilia Boudinov (*Koprivchtitza*. Sofia), décrivent cette même maison dans diverses parties de la Bulgarie. Une monographie spéciale est dédiée à l'architecture de la Renaissance par Todor Zlatev (*Bălgarskata kăşta prez epohata na văzrajdaneto*, Sofia, 1955); le même auteur publie aussi une intéressante étude sur l'aspect général des villes pendant la renaissance bulgare (*Balgarskiat grad prez epohata na văzrajdaneto*, Sofia, 1955). Pour la Yougoslavie notons les études d'Aleksandar Deroko, dont la portée dépasse l'intérêt strictement local car il aborde les problèmes intéressant tous les peuples qui ont utilisé cette architecture (*Deux genres d'architecture dans un monastère. L'église et les édifices environnants*; publié dans « Revue des études byzantines » Paris, 1961; *Origine de notre ancienne maison urbaine*, dans les « *Bulletin* de l'Institut Ethnographique de l'Académie serbe des Sciences », II–III, 1953–1954; *Folklorna arhitektura u Jugoslavii*, Belgrade, 1964). Branislav Kojitch (*Old lay architecture in Serbia*, dans « Jugoslavia », 13, 1957), B. Cipan (*L'ancienne architecture d'immeuble à Ohrid*, dans *Musée National d'Ohrid. Recueil de travaux*, Ohrid, 1961), Jovan Krunitch (*Architecture in Macedonia*, dans *Jugoslavia. Macedonia 1962*) décrivent cette architecture dans quelqes-unes des principales régions de la Yougoslavie. Dans ses travaux Georgios Megas étudie aussi cette maison; un très beau exemplaire apparaît dans *Siatista l'arhontika tis, ta tragoudia tis k'oi mouziki tis* (Athènes, 1963); des considérations sur cette maison dans les divers pays balkaniques peuvent être trouvées dans *The Greek house. Its evolution and its relation to the houses of the other Balkan peoples* (Athènes, 1961). Nikol K. Moutsopolou, *Ta arhontika tis Siatistas*, Tessaloniki, 1964.

[4] *Deux genres d'architecture...*, p. 381.

[5] *Ibidem...*, p. 384, et *Origine...*, p. 412. La même opinion est partagée par B. Cipan (*op. cit.*, p. 151), qui décrit en parallèle les maisons turque et chrétienne. Voir aussi Georgios Megas, *op. cit.*, p. 59 et suiv.

[6] Une bonne description d'une telle maison turque appartient à Luigi Bassano da Zara (*I costumi et i modi particolari de la vita de Turchi* Rome, 1546). Ami Boué (*La Turquie d'Europe*, Paris, 1840, vol. III, p. 275 et suiv.) la décrit à Constantinople. Une étude moderne est celle de Celal Esad Arseven (*L'Art turc*, Constantinople).

Leur intérieur est composé de plusieurs chambres ; celles de l'étage forment un encorbeillement ; elle sont souvent plus larges et dépassent le plan du parterre sur toute son étendue, ou partiellement (par exemple une seule chambre, ou l'espace encadrant les fenêtres). Le parterre était habituellement en briques et l'étage en bois massif, ou en clayonnage enduit de pisé, encadré par une charpente en bois. Souvent, l'étage, ou une partie de ses parois était constituée de barres en bois entrecroisées qui laissaient l'air et la lumière pénétrer à l'intérieur. Parfois, seules les fenêtres étaient ainsi construites. L'étage, plus large que le parterre, utilisait au maximum l'espace étroit qui existait dans les agglomérations urbaines et surplombait les rues tortueuses et minces. Le toit a quatre pentes douces ; il est couvert de tuiles. Ces maisons, serrées les unes contre les autres, étaient facilement la proie des incendies qui ravageaient périodiquement les villes.

Dans les monastères de la Péninsule Balkanique, les constructions abritant les moines avaient le même aspect ; étages en bois, surplombant le parterre ou les étages inférieurs [7].

L'étage des maisons renfermait le plus souvent une chambre ayant une utilisation semblable à celle du *tchardak* roumain ; située vers la façade, elle était entourée de fenêtres qui l'isolaient de l'extérieur et la distinguaient du *tchardak* roumain, ouvert vers l'extérieur. Cette organisation correspond ainsi au caractère de la vie familiale, commune jadis pour une grande partie de la population balkanique. Les femmes, abritées à l'étage, passaient leur temps dans cette chambre, nommée *sergykh* par les Turcs [8], *tchiardak* ou *kiosk* par les Bulgares [9], *tchardak* par les serbes [10] ; on la connaissait aussi en Albanie. A mesure que ces constructions s'étendent vers le nord et avoisinent la Roumanie, leur caractère fermé change ; le *foïchor* ou le *tchardak* (noms employés par les Roumains) ouvre ses parties latérales et avance vers la façade, par rapport aux autres chambres de la maison.

Ainsi, le problème se complique, car, à côté des maisons de la Valachie qui gardent intégralement le caractère des maisons constantinopolitaines, on trouve des constructions d'aspect très varié, qui forment une

---

[7] Celles du Mont Athos peuvent être citées : Hilandar, Vatoped, Dionisiu, Kutlumuz, Pantocrator, Simonopetar, Grigoriat (voir l'étude de D. Boloutov, *Balgarski istoriceski pametniți na Aton*, 1961). Voir aussi Aleksandar Deroko, *Quelques témoins de la culture matérielle du passé. Notes ethnographiques concernant le monastère de Hilandar* (dans « Spomenik », Belgrade, Section des sciences sociales, CXII, 14, 1963).

[8] Celal Esad Arseven, *op. cit.*

[9] Voir les travaux cités dans la note 3.

[10] Voir les travaux cités dans la note 3. Pour les Albanais on peut consulter Martin Urban, *Die Siedlungen Südalbaniens*, Öhringen, 1938, p. 61.

gamme continue jusqu'à la maison roumaine à *foïchor*. Mais la Valachie a connu aussi (surtout au XVIII^e siècle) les maisons à encorbellement et le tchardak fermé vers l'extérieur. Lazăr Şăineanu décrit le palais du voïvode, ayant un étage avec des fenêtres petites et oblongues fermées avec

Fig. 1. — Maison avec encorbellement, à Cîmpulung.

des *cafas* (jalousies colorées) et un haut tchardak ou un balcon fermé par des vitres et des jalousies, nommé *sacnasi* (où reposait la femme du voïvode avec les femmes qui lui tenaient compagnie). Le parterre était occupé par des celliers, des caves et par les chambres des boyards ou des domestiques [11]. Mais les maisons dont le parterre n'était composé que de chambres habitées (comme c'était souvent le cas dans les villes balkaniques) existaient aussi. Les Turcs les utilisaient par exemple dans les villes de la Dobroudja [12]. Ion Ghica raconte dans une de ses lettres que le vieux boyard Ghica « ...

[11] *Influenţa orientală asupra limbei şi culturii române* (dans « Convorbiri literare », Bucarest, XXXIV, 1900, p. 769). Un bel exemplaire est reproduit par Grigore Ionescu (*Documente de arhitectură românească*, Bucarest vol. VI, fig. 146). Adrian Corbu (dans *Bucureştii Vechi. Documente iconografice*, Bucarest, 1936) reproduit plusieurs exemplaires de Bucarest. Tout aussi connus sont ceux de Cîmpulung, où l'encorbellement et même des éléments décoratifs se sont maintenus jusqu'au XX^e siècle.

[12] Dr. Camille Allard, *Mission médicale dans la Tatarie-Dobroutcha*, Paris, 1857, p. 33.

avait de grandes salles, des chambres de passage et des sagnasi »[13]. Dans une autre lettre[14] il affirme que le boïard Buzoianu avait une grande maison dans la rue Mihai Vodă, l'étage surplombant le parterre et la rue (*casă cu scos*)[15].

L'intérieur oriental, avec des meubles bas, placés autour des murs, des divans couverts de tapis, les plafonds en bois sculpté, était habituel pour ces maisons[16]. Pendant l'hiver, on utilisait pour se chauffer aussi le brasero habituel au sud du Danube[17].

2) Les formes de construction ayant le tchardak (foïchor) ouvert furent beaucoup plus répandues en Valachie que les maisons décrites auparavant, car elles s'implantent progressivement dans les villages. Le *tchardak* ouvert existait aussi en Bulgarie[18] et en Yougoslavie[19]. Partout, dans les villages roumains, la maison à foïchor caractérise le XIX^e et le XX^e siècle. Nous citons maintenant les principaux aspects qu'avait la maison rurale ou urbaine avec foïchor, en Valachie[20].

Le *foïchor* est situé sur la façade de la maison, au niveau des chambres de l'étage. Ces constructions nous intéressent par leurs belles proportions, considérées à juste titre parmi les plus remarquables de l'architecture roumaine. Bordé d'une balustrade (nommée parfois *parmaclyk*) il

---

[13] *Opere*, Bucarest, 1956, p. 281.

[14] *Idem*, p. 347.

[15] Liées à la vie orientale, ces constructions ont rapidement disparu de Bucarest, car les boïards et les commerçants qui les utilisaient avaient adopté des modes nouvelles, généralement d'origine occidentale.

[16] Les descriptions de l'intérieur oriental dans la Péninsule Balkanique sont nombreuses. A la bibliographie contenue dans la note 3, on pourrait ajouter les descriptions d'Ami Boué (*op. cit.*), de Dimitar Droumev (*Trevnensko rezbarsco iskustvo*, Sofia, 1962), Dimitar Droumev et Assène Vassilev (*L'Art bulgare de la sculpture sur bois*, Sofia, 1955), Zahari Dimitrov (*Darvorezbenata ukrasa v căştata na Rusi Tchorbadji*, Sofia, 1956), Aleksandar Deroko (*L'intérieur d'une vieille masion de Belgrade*, dans « Godistchiak Muzeia grada Beograda », I, 1954); ces derniers travaux mettent en relief surtout la décoration en bois. En Roumanie on connaissait aussi cette décoration en bois et les pièces caractérisant l'intérieur balkanique. On devrait ajouter aussi que le mode de vie dans ces intérieurs suivait les règles accoutumées au sud du Danube.

[17] Lazăr Şăineanu (*op. cit.*, p. 771) note la présence du tandour situé sous une table au-dessus de laquelle était mis un tapis. En soulevant les coins du tapis et en approchant les genoux on parvenait à se réchauffer.

[18] Gheorghi Kojoukarov (*op. cit.*) reproduit quelques beaux exemplaires, dont une partie soutenue en console; Dimitar Stankov décrit le décor d'une série de ces constructions (*La Balustrade décorative dans la région de Kustendil*, Sofia, 1961). St. L. Kostov et E. Peteva (*La vie rustique et l'art paysan dans les environs de Sofia*; Sofia, 1935, p. 190) affirment que « Sous l'influence de l'architecture urbaine, un porche se développe devant la porte d'entrée » chez les maisons sans étage, mais ce tchardak résiste aussi lorsque la maison a un étage; le plus souvent il s'agit de constructions récentes. Quelques beaux exemplaires sont reproduits par Paul Petrescu (*Observations on folk art in Timoc*; dans *Revue des études sud-est européennes*, Bucarest, I, 3–4, 1963).

[19] *Srpski etnografski sbornik*, 1903, p. 459 et suiv.; Jovan Krunitch (*op. cit.*); Aleksandar Deroko (*Folklorna arhitektura...*). Djordje Petrovič, *Doksati i čardaci u narodnoj arhitekturi*, Beograd, 1955; Branislav Kojič, *Staragradska i seoska arhitektura u Srbii*, Beograd, 1940.

[20] N. Ghika-Budeşti (*Evoluţia arhitecturii în Muntenia şi în Oltenia*. IV^e partie; Bucarest 1936, p. 114 et suiv.) signale la présence du foïchor parmi les palais de la Valachie.

constitue un espace habité ; on y dort pendant l'été, on y travaille, on s'y repose [21].

Le plan de l'étage, situé au niveau du foïchor, est utilisé traditionnellement aussi pour les maisons sans étage. Il s'agit de la *casa* (chambre

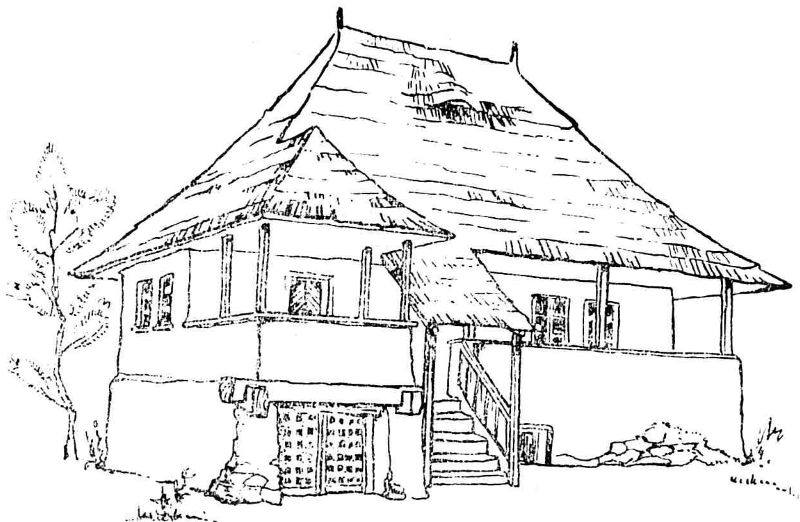


Fig. 2. — Maison à *foïchor*, construite au XIX[e] siècle (Bălileşti-Muscel), relevée par Adrian Gheorghiu.

habitée) et la *tinda* (chambre de passage) ; l'entrée est située dans la tinda. L'organisation de l'intérieur, l'emplacement du foyer, les proportions des chambres, sont habituelles pour les maisons sans étage. La tinda n'a pas de fenêtres, ou n'a qu'une seule, de petites dimensions ; la chambre habitée en a deux vers la façade et une autre latérale. On trouve, toujours parmi les maisons construites au XIX[e] siècle, le plan composé de trois chambres ; une pièce étroite, à gauche (habitée), une tinda centrale, qui abrite la porte d'entrée et une troisième, plus large, à droite (*odaia frumoasă* ou *casa mare* — la belle chambre ou la grande). Les deux plans décrits sont presque les seuls utilisés dans les anciennes constructions paysannes à *foïchor*. Les maisons des boïards ou des commerçants connaissaient le plan avec une *tinda* centrale et quatre chambres latérales, qui doublaient ainsi l'espace habité.

[21] Le même nom, *foïchor* signifie parfois un kiosque situé dans le jardin, construction qui se rattache elle aussi aux architectures byzantine et turque ; on y mange, on dort, on se repose pendant l'été. Foïchor était nommée aussi la tour d'où un gardien surveillait la ville pour signaler les incendies. Enfin, chez les maisons construites au XX[e] siècle dans les villages, on nomme foïchor un espace situé toujours sur la façade, ayant une seule fonction, celle de couvrir l'escalier d'accès vers la véranda.

L'emplacement du foïchor varie selon la composition du plan ; quand il s'agit d'un plan asymétrique, il est placé devant la porte latérale de la façade. Selon une statistique établie en Valachie, les maisons ayant un plan asymétrique ont leur foïchor situé sur la façade, mais latéralement (40 cas devant la porte, pour un seul cas dans la partie opposée à la porte). Les maisons ayant un plan symétrique ont le foïchor central (36 cas) et, rarement, latéral (1 cas). Les chiffres sont catégoriques ; son emplacement est en rapport avec la porte d'entrée, bien que le passage vers l'entrée soit rarement abrité par le foïchor. En même temps, il surmonte l'entrée de la cave, située au parterre. Les anciens plans asymétriques, composés de trois chambres inégales, avaient la porte située à gauche de l'axe central de la façade ; le foïchor est, lui aussi, à gauche. Ajoutons encore que presque la totalité des maisons à plan asymétrique et foïchor placé vers les extrémités de la façade sont des exemplaires construits avant le XX^e^ siècle ; les maisons à plan symétrique et foïchor situé vers le centre de la maison sont presque toutes construites vers la fin du XIX^e^ siècle ou au XX^e^ siècle.

Progressivement, le plan composé d'une tinda centrale et de deux chambres latérales de dimensions égales accroît son importance et attire vers l'axe de la façade la porte d'entrée et le foïchor. La construction tout entière devient ainsi symétrique. Rarement, les exemplaires construits dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle ont les chambres latérales divisées en deux par des murs parallèles à la façade. Le cellier peut être inclus parmi les chambres de l'étage, mais il est habituellement placé au parterre [22]. Finalement, parmi les plus récentes constructions à foïchor, une des chambres latérales occupe l'espace de la véranda situé devant elle ; la tinda, l'entrée et le foïchor gardent leur position centrale, mais le plan est de nouveau asymétrique.

Le parterre des constructions élevées dans les villages avant le milieu du XIX^e^ siècle abrite une cave. Cette dernière a son entrée située sous le foïchor, qui parfois est construit à un niveau plus haut que celui des chambres de l'étage pour faciliter l'accès vers la cave. A mesure qu'il s'agit de constructions plus récentes et plus hautes, le parterre abrite, à côté des caves, des celliers et finalement des chambres habitées ayant habituellement une double fonction : cuisine et chambre à coucher. L'étage est en même temps de plus en plus rarement utilisé et prend le caractère d'une chambre de parade.

---

[22] Il s'agit des cas où la *tinda* est partagée en deux, la partie postérieure étant utilisée comme cellier. Des informations plus amples sur les plans des maisons dans Paul H. Stahl, *Planurile caselor româneşti ţărăneşti*, Sibiu, 1958.

La maison à foïchor contient une série d'éléments distinctifs par rapport aux anciennes maisons sans étage. Il s'agit d'abord de la présence de l'étage. Le foïchor singularise encore plus la construction. La porte qui mène à la cave, forte, bien fermée, est située sous la façade des chambres

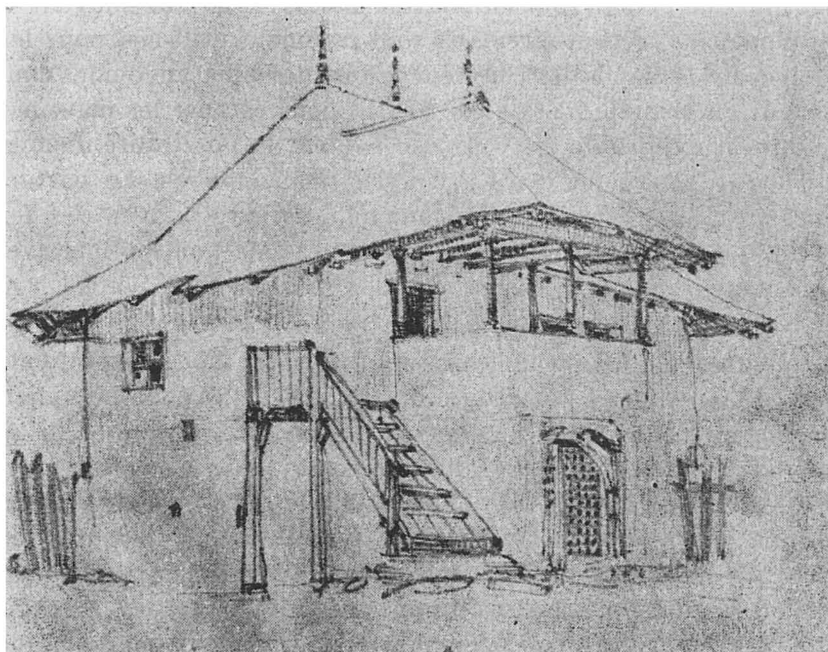


Fig. 3. — Maison à *foïchor* de Prahova (XIX^e siècle), relevée par Al. Zagoritz.

de l'étage ; une deuxième porte, composée de planches entrecroisées laissant passer l'air et la lumière, est située sous la façade du foïchor [23]. Au-dessous de la véranda de l'étage il y a un espace (nommé *gyrlitch*) dans lequel on pénètre par cette porte extérieure située sous le foïchor ; il a une fonction pratique, abritant les vases, les ustensiles, le bois. La cave abrite les produits des fermiers, notamment des fruits et des boissons alcooliques, rarement de la viande conservée.

Le toit de la maison, à quatre pentes, a la même forme que le toit des maisons sans étage. Il est couvert d'échandolles, rarement de tuiles. Le toit du foïchor est à trois pentes, adossées au toit de la maison. Lorsque le foïchor est situé vers les extrémités de la façade, son toit latéral prolonge le toit latéral de la maison. La hauteur de ce toit est rarement égale à celle du toit de la maison, étant généralement plus basse. Trois épis de

[23] Les mêmes portes existent aussi vers le sud, en Bulgarie ou en Grèce par exemple.

faîtage en bois situés vers les extrémités du toit de la maison et vers la façade du toit du foïchor, sont parfois décorés de sculptures. Dans le nord de la Valachie, les épis peuvent être en céramique (surmontés de figurines — des oiseaux).

Les murs de l'étage sont en poutres massives, le plus souvent équarries ; les poutres à section circulaire sont rarement utilisées pour les maisons à étage. Les échandolles couvrent le toit des plus anciennes constructions ; le toit en chaume n'était pas utilisé pour couvrir les maisons à foïchor, ce qui est explicable car ceux qui avaient la possibilité d'élever une maison à étage pouvaient aussi la couvrir d'échandolles. Le parterre est en briques ou en pierres ; les murs sont massifs, larges, avec des fenêtres étroites, hautes, s'élargissant vers l'intérieur. Des poutres massives soutiennent l'étage ; lorsque les chambres sont larges, une poutre verticale soutient (au parterre) le plancher de l'étage.

Dans l'espace d'un siècle la maison à foïchor modifie profondément son aspect. Elle est plus haute, son parterre abrite des chambres habitées. Progressivement disparaît le mur double qui protège la cave et le *gyrlitch* situé sous la véranda de l'étage, qui donnait à toute la construction un caractère fortifié. La véranda de l'étage semble ainsi être suspendue ; elle est soutenue par une série de piliers. Le parterre acquiert des fenêtres larges. Parfois le foïchor est en console, soutenu par les poutres horizontales de l'étage ; dans ces cas ses dimensions sont réduites. Le toit du foïchor, jadis à trois pentes, est seulement à deux pentes pour les maisons du XX^{e} siècle ; sa façade est ornée d'un petit fronton décoré.

L'organisation intérieure du foïchor comprend des éléments divers. Il peut dépasser de 15—30 cm le niveau de la véranda de l'étage [24]. Il est entouré d'une balustrade sur laquelle s'appuyent des bancs. La balustrade est parfois évasée, facilitant le repos des personnes assises sur les bancs. On place souvent dans le foïchor le métier à tisser ; l'automne on y dépose temporairement les produits agricoles.

L'escalier d'accès à l'étage est le plus souvent situé à proximité du foïchor et monte directement vers l'entrée de la maison. Les plus grandes maisons, ayant un foïchor massif, ont souvent l'escalier perpendiculaire sur la façade et accoté au foïchor. Dans ce cas, l'escalier et le foïchor sont couverts d'un seul toit, massif, large, qui descend plus bas du côté de l'escalier. Certaines constructions, rares, entièrement en briques et en pierre ont le foïchor aussi en pierre ; l'escalier, inclus dans le foïchor, est fermé

[24] Florea Stănculescu, Adrian Gheorghiu, Paul Stahl, Paul Petrescu, *Arhitectura populară românească. Regiunea Ploieşti*, Bucarest, 1958.

par une porte massive située au parterre. Ainsi, la maison prend le caractère d'une petite forteresse inaccessible aux étrangers [25].

Les plus anciens exemplaires connus existent dans les villes et datent du XVIII[e] siècle; Tîrgu-Jiu, Rîmnicu-Vîlcea, Argeş, Cîmpulung,

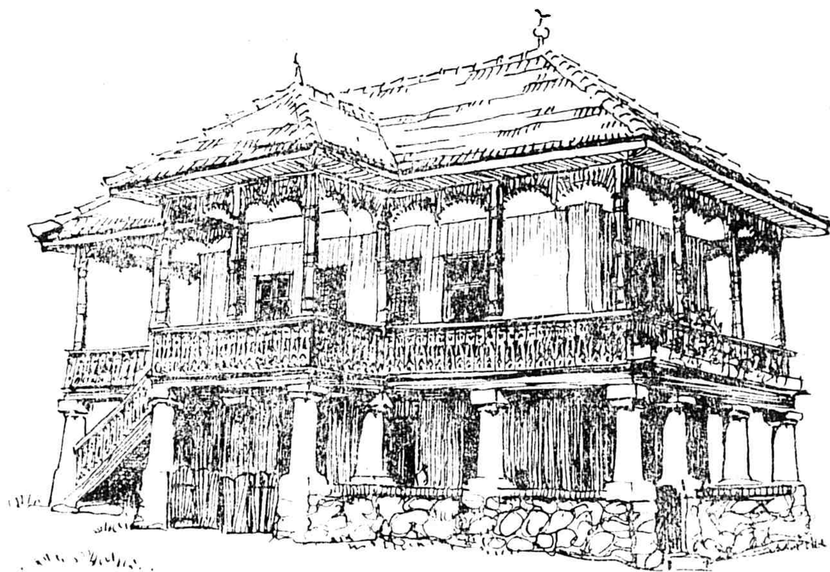


Fig. 4. — Maison à *foïchor* récemment construite (1957) à Stolojani-Gorj.

Tîrgovişte, Bucureşti, Ploieşti avaient des maisons caractéristiques à foïchor. La Moldavie connaissait aussi cette construction; nous pouvons citer les villes de Jassy, Cîmpulung, Suceava, Botoşani. Pour les Arméniens habitant parmi les Roumains de Moldavie, la maison à foïchor était de même habituelle; les plus connues sont les maisons arméniennes de Suceava. On pouvait aussi observer ces constructions plus loin, vers l'est, dans la République Socialiste Soviétique de Moldavie [26]. C'est ici, en Moldavie, que le foïchor originaire du sud trouve sa limite nord et occidentale.

---

[25] Des informations sur la maison à foïchor roumaine se trouvent dans les travaux de Grigore Ionescu (*Documente de arhitectură românească*, Bucarest, vol. VI, 1954, et *Arhitectura populară românească*, Bucarest, 1957), Nicolae Iorga (qui, dans *L'Art populaire en Roumanie*, Paris, 1923, affirme l'origine méditerranéenne de cette construction), N. A. Popp (*Valea Prahovei între Predeal şi Floreşti*, dans *BSRRG*, Bucarest n° XLVIII, 1929, Paul Petrescu şi Paul Stahl (*Elemente de înfrumuseţare a locuinţelor ţărăneşt de pe Valea Bistriţei*, dans *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, n° 1—2, 1955), Fl. Stănculescu, A. Gheorghiu, P. Stahl, P. Petrescu (*op. cit.*, et *Arhitectura populară românească. Regiunea Piteşti*, Bucarest, 1958), I. Voinescu (*Monumente de artă ţărănească din România*, Bucarest, 1921). Deux études décrivent avec attention la maison à foïchor, Paul Petrescu (*Casa românească cu foişor*, dans *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, n° 3—4, 1958) et Paul H. Stahl (*Locuinţe ţărăneşti cu două caturi la români*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, n°. 3—4, 1957).

[26] A. I. Zaharov, *Narodnaia arhitektura Moldavii*, Moscou, 1960.

Les constructions abritant les cellules monacales dans les monastères avaient souvent des vérandas et des foïchor. Les plus remarquables sont celles du monastère de Hurez, dont la beauté est renommée. Les principes d'organisation du foïchor restent les mêmes ; un espace large devançant

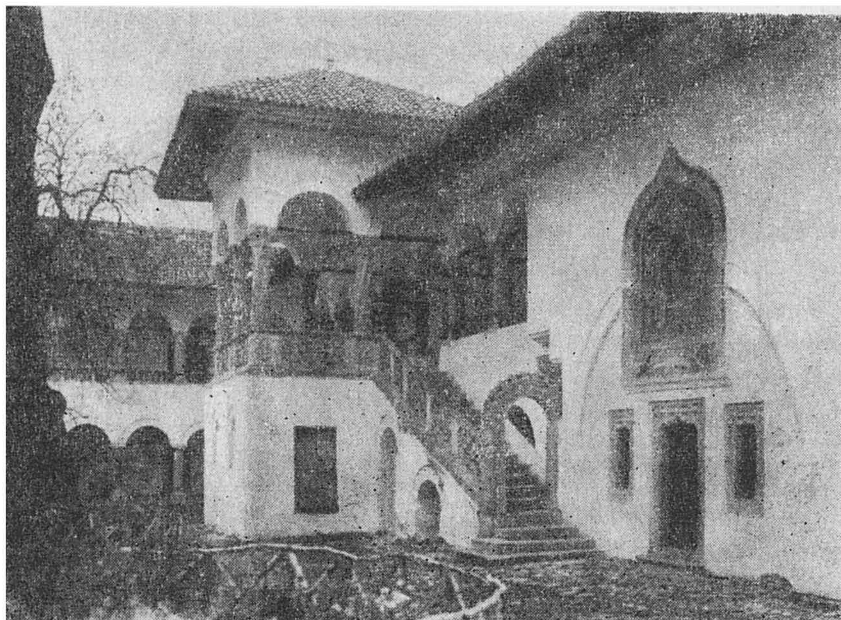


Fig. 5. — *Foïchor* au monastère de Hurez (début du XVIII[e] siècle).

la véranda de l'étage, couvert par un toit distinct, ayant au-dessous un gyrlitch qui mène à la cave [27].

La maison à foïchor constitue donc un phénomène important de l'ancienne architecture rurale et urbaine de Roumanie (en Valachie surtout). La diffusion de cette construction parmi les Roumains et surtout parmi les paysans des XIX[e] et XX[e] siècles est due à la façon admirable

[27] Nous pouvons citer les monastères de Comana, Surpatele, Hurez, Cozia, Sărăcinești, le palais métropolitain de Bucarest, le monastère de Polovraci, Mînăstirea dintr'un lemn, Mamul, Arnota, Fedeleșoiu, Sinaia, Plumbuita. On pourrait citer aussi les maisons à foïchor existant en Moldavie, dans les monastères de Neamț et Agapia. Dans l'architecture civile des palais ou des grandes maisons des boïards, on pourrait citer le palais de Mogoșoaia (avec sa large loggia), le palais de Filipeștii de Tîrg, les maisons de Sărăcinești, Olănești, la maison Magheru à Tîrgu Jiu, la maison Anton Pann à Rîmnicul Vîlcii, la maison des boïards Glogoveanu à Glogova, la maison Stancu Bengescu à Bengești, la maison Budișteanu à Budești, Drăghicescu à Rîmnicu Vîlcea, Stătescu à Borlești Argeș, Barbu Gănescu à Tg. Jiu, Hagi Prodan á Ploiești. Le nombre des maisons à foïchor était grand dans les villes ; le décor (sculptures ou entailles sur bois) des façades attire l'attention par sa richesse (voir Paul H. Stahl, *Vechi case și biserici de lemn din Muntenia*, dans *Studii și Cercetări de Istoria Artei*, Bucarest no 2, 1963).

dont elle répondait à leurs besoins. Les chambres de l'étage offraient de bonnes conditions d'habitation et le parterre pouvait abriter, dans une large cave, les produits agricoles. A une période au cours de laquelle les échanges avec les villes devenaient de plus en plus actifs, l'existence de cette cave (qui par la force des choses était mieux gardée que les autres caves) offrait des avantages réels pour la vie économique. Située de prédilection dans la région des collines ou à proximité des montagnes, la maison à foïchor occupe une aire territoriale qui correspond géographiquement à la zone des vergers et des vignobles.

Les constructions de la Dobroudja roumaine rappellent les constructions qui existaient parmi les Turcs et les Bulgares du nord-est de la Bulgarie, et parfois les constructions de la Macédoine yougoslave. Le foïchor, ouvert, et en retrait quelquefois, avait une partie de sa superficie intégrée entre les chambres habitées. Mais cette forme, de même que celles qui existaient dans les autres provinces roumaines, feront l'objet d'une autre étude.

3) Le sud-est européen était jadis continuellement ravagé par des guerres, des invasions, des iucursions locales, ou par les attaques des haïdouks. Ces conditions justifient l'apparition et le maintien d'une architecture appropriée qui se maintient jusqu'au XIX^{e} siècle. La grande masse de la population paysanne n'avait pas la possibilité d'élever des constructions fortifiées et maintenait son ancienne manière de construire des maisons faciles à détruire mais aussi à reconstruire. Les paysans de la Valachie se réfugiaient vers la zone des montagnes à l'occasion de chaque invasion importante et revenaient ensuite dans leur villages. Dans la conservation des formes archaïques, souvent bien humbles, parmi les Roumains, les Bulgares, les Serbes ou les autres peuples de la Péninsule Balkanique, ces conditions ont joué le rôle principal [28].

Ceux qui avaient les moyens, se faisaient construire des habitations fortifiées, capables de les défendre contre les petites attaques locales. Il s'agit d'une construction qui existe dans la Péninsule Balkanique et aussi en Valachie, la *koula*, dont l'aspect rappelle en tout celui d'une tour de défense.

En Valachie la koula était bien connue. Comme la maison à foïchor, la koula constitue une preuve des relations qui unissaient jadis le sud et le nord du Danube [29]. Leur aire de diffusion en Roumanie comprend un

[28] St. L. Kostov et E. Peteva (*op. cit.*, p. 189) affirment que l'évolution de la maison archaïque rurale a été arrêtée par les conditions dures de vie imposées aux Slaves du sud.

[29] Al. Tzigara Samurcaş (*Arta în România. I. Studii critice*, Bucarest, 1909, p. 14 et suiv.) la considère importée ; ce sont les Turcs qui l'ont apportée de l'Asie Mineure et de la Pé-

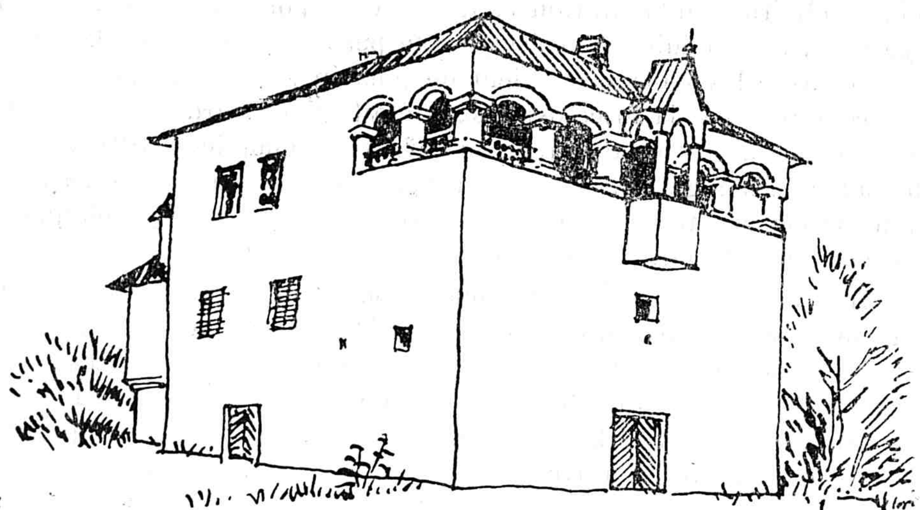


Fig. 6. — *Koula* de Curtișoara — Gorj.

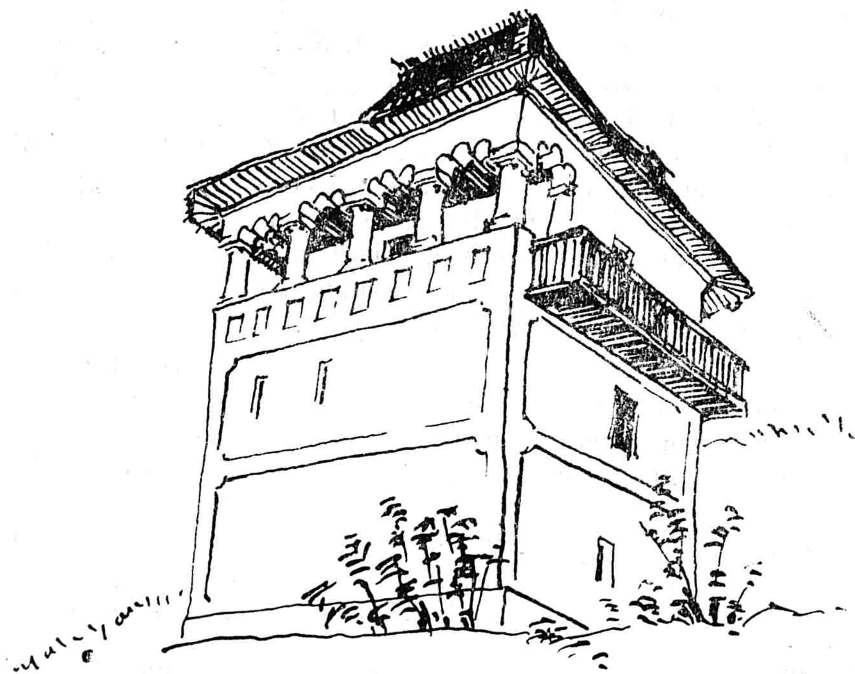


Fig. 7. — *Koula* de Groșerea — Gorj.

large territoire, qui englobe la presque totalité de la Petite Valachie et la moitié nord de la Grande Valachie, jusqu'à la Prahova [30]. Les Carpates méridionales forment donc la limite nord de ce phénomène.

Les anciennes koula des boïards, de même que celles de la Péninsule Balkanique, peuvent être mises en rapport avec les anciennes tours de défense qui, depuis l'administration romaine de ces régions, assuraient la garde des chemins et des frontières des Etats romain ou byzantin. En Roumanie, les anciennes tours de défense avaient un parterre en pierre soutenu par un squelette en poutres [31]. L'étage est construit en bois ou en clayonnage. Le parterre en pierre avait le mur avec deux parements en pierre de taille qui encastraient les tirants en bois transversaux, parfois liés entr'eux, technique d'origine hellénistique. Le plan était carré ; l'étage comprenait une seule chambre. La construction pouvait avoir aussi plusieurs étages ; le parterre était utilisé comme cave et cellier ; l'étage intermédiaire constituait l'habitation des gardes ou des commandants. L'étage supérieur pouvait être utilisé pour l'installation des instruments de guerre. Les portes du parterre sont larges, hautes ; les fenêtres manquent à ce niveau, mais apparaissent aux autres niveaux, petites, 2 à 3 sur chaque côté.

La koula, telle qu'on a pu la voir encore debout, utilisée par les boïards, avait aussi plusieurs étages. Construite entièrement en pierre, elle avait les murs en briques et en pierre. Les fenêtres étaient étroites, hautes, s'élargissant vers l'intérieur pour permettre à ses défenseurs de viser les attaquants. Des portes en bois massif, immobilisées avec des barres en bois et des cadenas, fermaient l'accès de l'escalier. Le parterre (où parfois pouvait être foré un puits) abritait les produits et les animaux ; la porte du parterre, grande, était fermée de l'intérieur ; ceux qui l'avaient fermée montaient ensuite à l'aide d'une échelle portative au second étage, traversant une porte étroite pratiquée au plafond. Au premier et surtout au deuxième étage étaient situées les chambres, ou une seule chambre. Le plan classique était de section carrée ; le toit qui recouvrait la koula avait quatre pentes, unies souvent dans un seul point surmonté d'un épi en bois. Ce toit était d'ailleurs largement rencontré dans la Péninsule Balkanique pour les koula, ou, comme par exemple en Grèce, pour les maisons

---

ninsule Balkanique. Wilhelm Jänecke (*Das Rumänische Bauern und Bojarenhaus*, Bucarest, 1918, p. 55 et suiv.) affirme que les koula trouvent leur origine dans les châteaux des chevaliers allemands, mais prend en considération aussi une deuxième hypothèse, celle de leur origine méridionale.

[30] Alex. Ştefulescu (*Istoria Tîrgu Jiului*, Tg. Jiu, 1906, p. 61 et suiv.) signale l'existence des koula même dans les villes.

[31] Nous remercions pour ces informations l'archéologue Radu Florescu.

habituelles. En Valachie l'étage supérieur a vers la façade un balcon ouvert, une véritable véranda (rappelant les vérandas des maisons sans étages), qui distingue à l'extérieur les koula roumaines de celles situées plus au sud. Des corridors ou des balcons en bois étaient situés parfois à l'étage supérieur, à l'extérieur des murs [32].

Utilisant une partie des éléments de défense mentionnés, quoique moins hautes [33], doivent être citées les maisons fortifiées des boïards ou des commerçants, construites en Valachie aux XVIII^e et XIX^e siècles. Leur parterre et parfois l'étage (un seul) sont en briques et en pierre. La porte d'accès vers l'escalier qui mène à l'étage est fermée par une porte massive ; un parapet en pierre la défend vers l'extérieur et en même temps soutient la véranda de l'étage. Souvent, lorsque l'étage est en briques, des arcades semi-circulaires unissent entre eux les piliers de la façade. Une deuxième porte, située toujours vers la façade, mène au gyrlitch, espace situé sous la véranda de l'étage et fermé vers l'extérieur par le mur qui défend aussi l'escalier. Un deuxième mur, situé sous le mur des chambres de l'étage, abrite une porte massive en bois par où l'on passe dans la cave du parterre [34].

Les paysans ont adapté ces constructions à leurs propres besoins, en diminuant les dimensions. Comme la maison à foïchor, la maison fortifiée était à ses débuts l'apanage des classes aisées. Leur large diffusion parmi les paysans, commencée peut-être vers la fin du XVIII^e siècle, prend son essor à peine au XIX^e siècle. Les plus intéressants exemplaires se retrouvent dans la région des collines de l'Argeş et du Muscel (la partie centrale et nord de la Valachie), les boïards, les commerçants et aussi les paysans ayant édifié un grand nombre de pareilles constructions. La maison fortifiée à un seul étage, répandue dans toute la moitié nord de la Valachie, était utilisée surtout dans la zone où existaient les koula.

Le plan de la maison paysanne fortifiée comprend deux chambres, chacune avec son entrée ; nous constatons donc qu'il s'agit du même plan

---

[32] Ces corridors en bois, situés à l'extérieur et à la partie supérieure des murs, étaient connus aussi au sud du Danube ; les monastères du Mont Athos les emploient.

[33] Al. Tzigara Samurcaş (*op. cit.*, p. 20 et suiv.) signale cette évolution des koula qui réduit leur hauteur.

[34] Des informations sur les koula de Valachie sont publiées par N. Ghika Budeşti (*op. cit.*), Grigore Ionescu (*Istoria arhitecturii româneşti*, Bucarest, 1937), Ştefan Balş (*Vechi locuinţe boiereşti din Gorj*, dans *Studii şi Cercetări de istoria artei*, n° 3—4, 1954), Al. Ştefulescu (*op. cit.*, et *Din trecutul Gorjului*, Bucarest, 1907), Al. Tzigara Samurcaş (*op. cit.*), Radu Creţeanu (*Culele şi casele întărite de pe Valea Motrului*, dans *Monumente şi muzee*, Bucarest, 1958), I. Voinescu (*Monumente de artă ţărănească din România*, Bucarest, 1921), Wilhelm Jänecke (*op. cit.*), V. Drăghiceanu (*Monumentele istorice din Oltenia*, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, XXIV^e année, 1931), Nicolae Iorga (*op. cit*). Sur les maisons fortifiées à un seul étage et leur évolution moderne parmi les paysans, consulter Paul H. Stahl (*Befestigte Bauernhäuser in der Walachei*, dans *Deutsches Jahrbuch für Volkskunde*, Berlin, 1960).

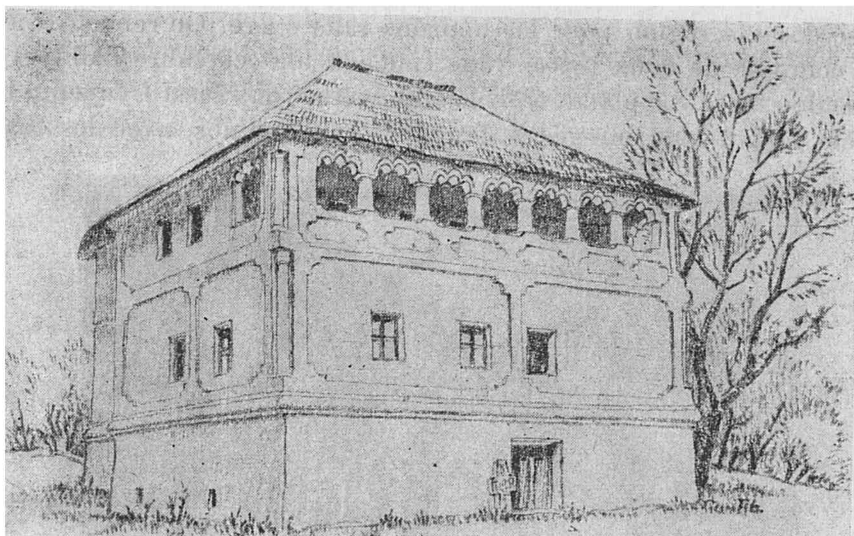


Fig. 8. — *Koula* de Măldărăşti — Vîlcea, relevée par Adrian Gheorghiu.

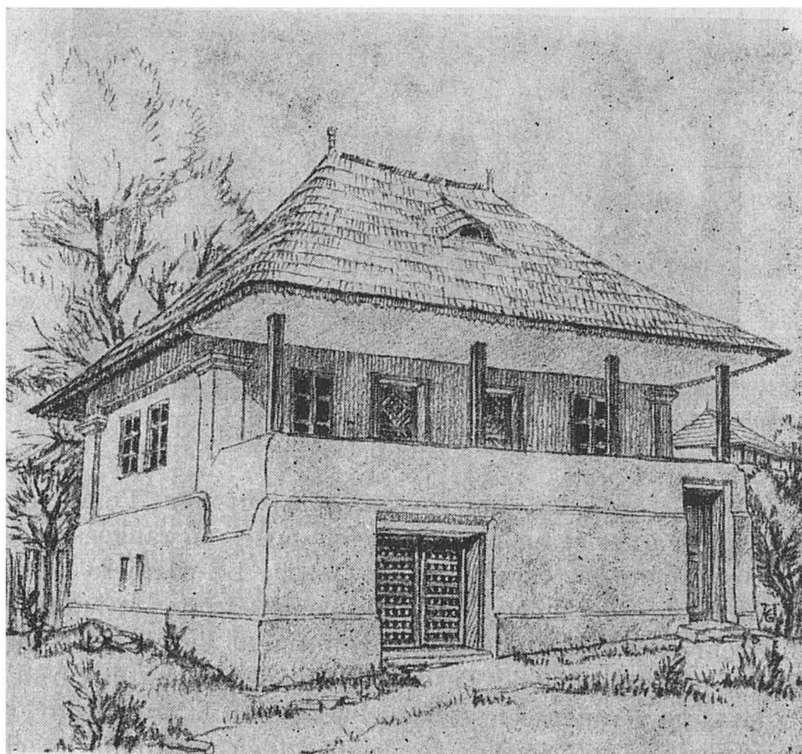


Fig. 9. — Maison paysanne de Coşeşti—Muscel (XIX^{e} siècle), relevée par Adrian Gheorghiu.

utilisé dans la région pour les maisons sans étage. On rencontre aussi le plan composé de deux pièces (une tinda et une chambre habitée) ayant une seule entrée. Le plan à trois chambres est tout aussi fréquent ; le plus souvent nous avons enregistré des plans symétriques, avec les chambres

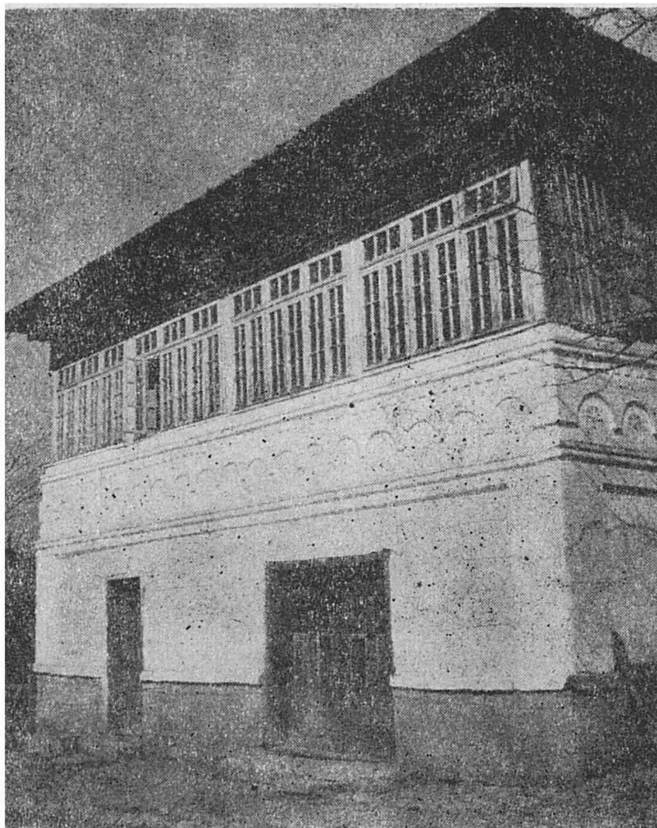


Fig. 10. Maison paysanne de Alimpeşti — Gorj (XIX[e] siècle).

latérales, égales entre elles. Les paysans construisaient l'étage en bois et le parterre en briques et en pierre, parfois mises en rangées successives, alternées, technique qui caractérise les koula. Le parterre comprend la cave, ayant les mêmes fenêtres que les koula, étroïtes et hautes, évasées vers l'intérieur. Deux portes successives ferment l'accès de la cave. Une autre porte, massive, défend l'escalier, couvert à l'extérieur d'un mur massif. Une large véranda est située à l'étage ; en la traversant, on pénètre par une porte à l'intérieur de la tinda et ensuite dans les chambres habitées. Le toit, couvert d'échandolles, est à quatre pentes.

Les murs des koula et des maisons fortifiées à un seul étage sont peints à la chaux ; leur couleur blanche les fait remarquer de loin [35].

La koula du sud du Danube était une tour de section rectangulaire à plusieurs étages. Mais, dans cette région, la construction tout entière

Fig. 11. — Maison de boïard, à Tîrgovişte (début du XIXe siècle).

était fermée ; les fenêtres étaient très étroites et le balcon de l'étage supérieur était absent. Nous notons donc, de même que pour la maison à foïchor, que, une fois le Danube passé, les constructions ont la façade ouverte qui réserve une place pour la véranda ou le foïchor.

La koula était habituelle pour les beys turcs. Ami Boué note lui aussi que les koula des Balkans étaient habitées par des boïards [36]. A l'intérieur de ces koula il y avait même des appartements spéciaux pour les femmes. Le dernier étage surplombait parfois les étages inférieurs, ajoutant encore un élément caractéristique. Cette particularité permettait aux défenseurs de la koula de pratiquer des espaces pour viser les attaquants. Le toit, à quatre pentes, était symétrique lorsque la bâtisse avait un plan carré.

Parfois la koula devient un accessoire pour une autre construction, celle de la maison habitée. On gardait dans la koula les richesses ; pendant

---

[35] La même couleur blanche est employée partout dans la Péninsule Balkanique pour les koula. En ce qui concerne le décor des maisons fortifiées paysannes, consulter Adrian Gheorghiu, Paul Petrescu et Paul H. Stahl (*Ornamentaţia în arhitectura populară din bazinul superior al Argeşului*, dans *Arhitectura R.P.R.*, nº 1, 1955).

[36] *Op. cit.*, vol. III, p. 273—274.

les périodes troubles on s'y refugiait. Des tours servant principalement comme abri pour les richesses existaient aussi en Valachie. Les palais des voïvodes avaient des tours circulaires nommées koula, où était gardé l'argent [37].

Des constructions semblables existaient dans les fermes caucasiennes. Arthur Byhan affirme que chez les Svanètes «une tour de défense de pierre, carrée, et de 10 à 20 mètres de haut, accompagne presque chaque demeure, comme chez les Albanais... elles servent de demeures pour les hommes et, dans certaines agglomérations, de dépôt des reliques de l'église. Une saillie, ornée d'arcs cintrés, court tout autour de la tour, sous le toit en selle. Des meurtrières sont pratiquées dans les murs, aux divers étages, et une petite porte étroite est aménagée à une bonne hauteur au-dessus du sol » [38]. De même chez les Ossètes, où « une haute tour de défense s'élève dans le village, ou même dans chacune des fermes » [39].

Il s'agit donc d'un phénomène qui couvre un territoire étendu. Jovan Cvijici publie une carte des koula balkaniques, mentionnant leur grand nombre en Albanie, dans la Metohija et Drenica, dans le Monténégro ; on pourrait ajouter les koula de Bulgarie et celles de la Valachie, qui marquent la limite nord d'un phénomène intéressant plusieurs peuples [40].

---

[37] Lazăr Şăineanu, *op. cit.*, p. 769

[38] *La civilisation caucasienne*, Paris, 1936, p. 99.

[39] *Idem*, p. 206.

[40] *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918, pag. 247 ; les koula bulgares sont publiées par Liuben Tonev (*Kuli i kambanarii v. Bălgaria do osvobojdenieto*, Sofia, 1952). Celles d'Albanie forment l'objet d'une étude de S. Ramadani (*Narodnoe jiliţe severnoi Albanii. Dolina recu Matu*, dans *Sovetscaia Etnografia*, n° 4, 1955) et I. V. Ivanova (*Naucinaia comandirovca v narodnoie respubliki Albaniia*, dans *Sovetscaia Etnografia*, n° 3, 1957) ; des informations utiles dans Martin Urban. Une des meilleures études sur la diffusion des koula balkaniques paraît être celle de Ami Boué (*op. cit.*, vol. III) ; il les signale en Yougoslavie, en Grèce, en Albanie. Aleksandar Deroko (*Folklorna arhitectura...*) présente aussi les koula de Yougoslavie.

DIE CHARAKTERISIERUNG DES KAISERS TRAJAN VON PROKOPIOS AUS CÄSAREA

von THEOPHIL SAUCIUC-SĂVEANU

Ich wies die im Studium *Der Kaiser Trajan und das Schwarze Meer* in „Revista Istorică Română", XVI, 1946, II, S. 124, Anm. 1, von G. Popa-Lisseanu mit „geschickt" gemachte Übersetzung des Wortes *thymoeides* aus den *Izvoarele Istoriei Românilor*, XV, Prokopios *De aedificiis*, Bukarest, 1931, S. 102 ab und schlug die Übersetzung mit „beherzt, energisch, lebhaft" vor, Begriffe welche, meiner Meinung nach, besser dem zusammengesetzten griechischen Wort „θυμοειδής" entsprechen. Erst jetzt bin ich in der Lage diese meine Behauptung unterbauen zu können.

Prokopios, der Rhetoriker und Sophist von Cäsarea in Syrien-Palestina, der berühmteste Historiker seiner Zeit [1] beschreibt in seinem Werk περὶ κτισμάτων (*De aedificiis*), IV, 6, 11[2] den Zorn des Kaisers Trajan, da sein Reich nicht unbegrenzt, sondern durch die Donau begrenzt wäre und kennzeichnet den Kaiser wie folgt: Ὁ Ῥωμαίων αὐτοκράτωρ Τραιανὸς θυμοειδής τε ὢν καὶ δραστήριος, ὥσπερ ἀγανακτοῦντι ἐῴκει ὅτι δὴ οὐκ ἀπέραντος ανεῴ ἡ βασιλεία εἴη, ἀλλὰ ποταμῷ Ἴστρῳ ὁρίζεται. Ζεῦξαι οὖν αὐτὸν γεφύρᾳ διὰ σπουδῆς ἔσχεν ὡς διάβατός τε αὐτῷ καὶ οὐδαμῇ ἐμπόδιος εἴη ἐς τοὺς ἐπέκεινα βαρβάρους ἰόντι.

Prokopios, dieser Schriftsteller der, außer der, aus den Werken Xenophons, Polybios, Appianos, Homers, Herodots, Thukydides und Demosthenes, geschöpften Bildung, wie kein anderer jener Übergangszeit vom Altertum zum byzantinischen Mittelalter, gründliche und eingehende politische, militärische, geographische und ethnographische Kenntnisse

[1] K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur* (Iwan v. Müller, *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, IX, 1), 2. Ausgabe, München, 1897, S. 230f. Siehe B. Rubin, *Prokopios von Kaisareia, eine Zentralgestalt der oströmischen Geschichtsschreibung*, in „Forschungen und Fortschritte", 29, 1955, S. 20–25.

[2] *Procopii Caesariensis opera omnia recognovit Jacobus Haury*, III, 2, S. 127.

hatte, wird höchstwahrscheinlich seine Worte gut erwogen haben, bevor er das Wesen des Kaisers Trajan darstellte. Prokopios, sehr geschickt in der physischen wie psychischen Beschreibung der wichtigen Persönlichkeiten seines Werkes, hat den historischen Wert des Kaisers Trajan vollauf begriffen. Aus seinem ganzen Werk läßt sich das Interesse Prokopios für die Lage vom Niederdonaugebiet sowie für die Balkanländer ersehen, Lage die Prokopios als äußerst ernst betrachtete und für welche die entschiedene Politik Trajans neue Wege erschloß.

Dieses Gebiet, ein wahrer „Hexenkessel", hat eine starke Nordgrenze an der Donau, welche die Trennungslinie zwischen den zivilisierten Ländern des römischen Reiches und der trüben Welt der Barbaren bildet.

Der Fluß Istros, von Prokopios auch Danubius genannt (*De bellis*, III, 1, 10 und *De aedificiis*, IV, 5, 1) ist für ihn besonders wichtig, da er ein natürliches und mächtiges Hindernis gegen die Überfälle der Barbaren darstellt (*De aedificiis*, IV, 1, 4 ; IV, 1, 12—14 ; IV, 6, 2), die wohl die gotischen Stämme wie Gepiden (von Prokopios Gepaides genannt, *De bellis*, III, 2, 2—6 ; VII, 33, 8 ; 34, 10) und Langobarden (VII, 34, 1f. ; 33f.) oder die Anten und Sklavinen (*De bellis*, VII, 14, 2f. ; VII, 14, 21f. ; VII, 38, 9 ; VII, 40, 31 ; *Anekd*. 11, 11), oder die Hunnen (*Anekd*. VIII, 22, 25, 5, 26) sein können.

Wegen der vom Kaiser Justinian, besonders an der Donau und am Schwarzen Meer gebauten οἰκία, ἐρύματα, ὀχυρώματα, φρούρια, φυλακτήρια, πολίχνια (Prokopios, *De aedificiis*, IV, 5, 1 und 2 ; IV, 6, 37 ; IV, 7, 1f.), nennt Prokopios den Kaiser Trajan : βασιλέα προμηθέστατον γεγονέναι καὶ διαφερόντως ἐπιμελέστατον. (*De aedificiis*, IV, 2, 11).

An der Stelle, an der Prokopios den Kaiser Trajan charakterisiert, sieht er ihn in seiner Einbildungskraft, geärgert wegen des Hindernisses das der Fluß Istros-Danubius für seine Pläne bildet. Um dieses zu überwinden, ließ Trajan eine Brücke über die Donau bauen, um sie zu überschreiten und die Feinde seines Reiches bekämpfen zu können.

Versuchen wir jetzt, die beiden von Prokopios dem Kaiser Trajan zugeschriebenen Eigenschaften zu erfassen.

Das Eigenschaftswort θυμοειδής besteht aus dem Dingwort θυμός (nach E. Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, III. Ausgabe, 1938, S. 356 im Sinne von „soulèvement de l'âme, passion, courage" [3]) und aus εἰδής-ες, in Verbindung mit εἴδω und mit εἶδος (dieses letzte Wort bedeutet nach E. Boisacq, a.a.O., S. 220 : „aspect extérieur, forme, idée").

Dieses Eigenschaftswort hat seine Analogien in Wörtern wie θηριοειδής, κυκλοειδής, μηνοειδής, σφαιροειδής, andererseits in zusammengesetzten Wörtern wie das Adjektiv θυμοβαρής und in anderen homerischen Wörtern wie θυμαλγής, θυμαρής, θυμηδής, θυμηρής, θυμοδακής, θυμολέων oder θυμοραιστής. Das Wort θυμοειδής, bei den alten klassischen Schrift-

---

[3] Bei Prokopios bedeutet das Wort θυμός ὁ meistens Zorn (*iracundia*) z.B. *De bellis*, I, 7, 31 ; I, 9, 18 ; II, 27, 38 usw.

stellern wie Platon [4], Xenophon und Aristoteles häufig, besteht auch heute noch in der neugriechischen Sprache [5]. Es hat in den Wörterbüchern[6] und in den Übersetzungen die verschiedensten Sinne und Auslegungen, von „geschickt, würdig, mutig" bis „leidenschaftlich, jähzornig, ungestüm, zänkisch". Die Idee, den Kaiser Trajan als einen empörten Menschen hinzustellen, scheint eben so originell wie bedeutungsvoll für Prokopios Auslegung des Wortes θυμοειδής. Der Struktur dieses Eigenschaftswortes nach wäre das lateinische *animosus-a-um* die geeignetste Übersetzung.

Betreffend das zweite Adjektiv in Prokopios' Charakterisierung, das Wort *drasterios* findet sich in seinem Werk oft genug (32mal). Wir treffen es 19mal in dem Werk *De bello gothico* und oft, wegen seiner Neigung für den Superlativ, mit Umstandswörtern wie διαφερόντως, ἄγαν, ἐσάγαν, μαλίστα und andere. Es findet sich auch mit anderen Adjektiven zusammen wie ἀγχίνοος (*De bellis*, I, 6, 19), ἐπιφανής (I, 8, 5), ξυνετός (VI, 10, 7), τολμητής (I, 24, 25) sowie in Phrasen wie ἐς ἄκρον ἀρετῆς ἥκοντα (*De bellis*, VI, 30, 14) und dann καὶ ἐς τὰς πράξεις ὀξύτερος (VII, 32, 14—15).

Das Adjektiv *drasterios* hat dieselbe Wurzel wie das griechische Verb δράω, welches mit dem dorischen Verb ποιεῖν sinnverwandt ist, im attischen Dialekt πράττειν. Es kann nicht besser als durch „aktiv", „tatkräftig" übersetzt werden.

Die Charakterisierung durch diese zwei Eigenschaftswörter dürfte bei Prokopios nicht als alltägliche Wiederholung oder als einfache Übernahme aus einer älteren Quelle oder als eine stereotypische Phrase ausgelegt werden, sondern als Ergebnis seines selbständigen eigenen Gedankens. Die zwei Eigenschaftswörter dürften nicht zufälligerweise nebeneinander gestellt, sondern absichtlich von Prokopios ausgesucht worden sein. Ein jedes sollte je eine Charakterseite des Kaisers Trajan bestimmen : Θυμοειδής bezieht sich auf die innere und δραστήριος auf die äußere Seite.

Jetzt erhebt sich die Frage, ob Prokopios diese Charakterisierung die so originell, hervorragend sogar, erscheint, nur für Kaiser Trajan vorbehalten hat?

Beim Durchblättern des gesamten Werkes Prokopios stellt es sich heraus, daß die Charakterisierung als θυμοειδής καὶ δραστήριος noch anderen fünf Personen zugeschrieben wird, die bei weitem nicht mit der Gestalt des Kaisers Trajan verglichen werden können. Wir lesen in *De bellis*, III, 10, 25 : Γώδας τις ἦν... Γότθος τὸ γένος, θυμοειδὴς μὲν καὶ δρασ-

[4] In der Sammlung Univ. de France unter dem Vorsitz der Gesellschaft Budé, E. Chamboy, der Herausgeber des Textes Plato, *Politeia*, II, 15 (375a, b), Band VI, 1932, S.74, wird das Wort θυμοειδής durch „d'humeur colère" übersetzt, stimmt aber in Anm. 1 mit der englischen Übersetzung „spirited" überein.

[5] Siehe das griechisch-rumänische Wörterbuch von Dr. Hector Sarafidi, Constanţa, 1935, S. 192, wo θυμοειδής durch „fugos" übersetzt wird.

[6] Siehe H. Stephanos, *Thesaurus graecae linguae*, IV, S. 448, *s.v.* θυμοειδής; Franz Passow, *Handwörterbuch der griechischen Sprache*, Leipzig, 1841, I, S. 1437 ; W. Pape, *Griechisch-deutsches Handwörterbuch*, I. Ausgabe, S. 1223 ; G. Alexander, *Abrégé du dictionnaire grec-français*, éd. 23, 1893, S. 306 ; Ant. Th. Hépités, *Dictionnaire grec-français et français-grec*, Athènes, 1908, s. v. ; Bailly-Séchan-Chantraine, *Dictionnaire grec-français*, 1950, S. 948.

τήριος καὶ πρὸς ἰσχῦν ἱκανῶς πεφυκώς, εὐνοικῶς, δὲ δοκῶν ἐς τὰ τοῦ δεσπότου πράγματα ἔχειν. Prokopios sagt weiter in III, 10, 27: ὁ δὲ τὴν ἀπὸ τῆς τύχης εὐημερίαν οὔτε καταπεψαι οὔτε τῇ ψυχῇ φέρειν οἷός τε ὢν τυραννίδι ἐπεχείρησε. In *De bellis* IV, 15, 1 lesen wir über Stotzan τῶν Μαρτινίου δορυφόρων ἕνα... ἄνδρα θυμοειδῆ καὶ δραστήριον.

In *De bellis*, V, 27, 4 wird einer der Doryphoren von Velisarios, namens Trajanos, als θυμοειδῆ τε καὶ δραστήριον charakterisiert; in *De bellis*, VII, 35, 23 wird der Lanzenreiter von Velisarios, Indulf, der von den Barbaren abstammte, als θυμοειδής τε καὶ δραστήριος charakterisiert.

Über Goar, Γότθος ἀνὴρ... sagt Prokopios in *De bellis*, VIII, 27, 6; θυμοειδῆς δὲ ὢν καὶ δραστήριος ἄγαν πρὸς τύχην τὴν παροῦσαν ζυγομαχῶν διαγέγονεςν.

Prokopios sagt in *De bellis*, IV, 4, 16 über Uliaris, ein Doryphoros des Velisarios, ἦν δὲ οὗτος ἀνὴρ θυμοειδὴς μὲν καὶ πρὸς ἀλκὴν ψυχῆς τε καὶ σώματος ἱκανῶς πεφυκώς, οὐ λίαν δὲ καὶ ἐσπουδασμένος ἀλλ᾽ οἴνῳ τε καὶ γελοίοις ὡς τὰ πολλὰ χαίρων.

In *De bellis*, VII, 1, 45 wird Thyelas als θυμοειδὴς ὢν φύσει charakterisiert. In den zwei letzteren Fällen fehlt das Wort „drasterios",welches in den anderen erwähnten Fällen immer nach dem Wort „thymoeides" zu treffen war.

Es ist also klar, daß bei Prokopios die obengenannte Charakterisierung, nicht allein für Kaiser Trajan bestimmt war und daß der Ausdruck θυμοειδὴς καὶ δραστήριος zu seinen stereotypischen Phrasen gehört, mit welchen Prokopios bestimmte Personen beschreibt. Es war anzunehmen, daß Prokopios, der sich mit den Taten Kaiser Trajans befaßt und sie ausführlich beschrieben hat, diesen nicht wie irgendeinen Barbarenreiter charakterisiert. Das aber vermindert nicht im geringsten die hohe Anerkennung, die Kaiser Trajan sowohl Zeit seines Lebens als auch nach dem Tode genoß. Noch zur Zeit des Historikers Eutropius (Mitte des 4. Jh.)war es üblich, den thronbesteigenden Kaiser mit den Worten „Felicior Augusto, melior Trajano" zu begrüßen.

Trajans Einfluß ist auf seine Zeitgenossen sowie auf die folgenden Generationen viel wichtiger gewesen — wie Walter Hatto Gross[7] bemerkt — als der anderer Kaiser, die vor oder nach ihm gelebt hatten, mit Ausnahme von Augustus.

Es ist wahr, daß der Zustand der Quellen betreffend die Geschichte des Kaisers Trajan — wie Walter Hatto Gross[8] sich ausdrückt — ohne Übertreibung verzweifelt ist. Bei Prokopios sowie in der byzantinischen Geschichte, findet man selten in der Beschreibung des Kaisers Trajan eine Charakterisierung, die sich von den gewöhnlichen irgendwie abhebt.

Eine umfangreichere Beschreibung der psychischen Eigenschaften des Kaisers Trajan macht der byzantinische Historiker Johannes Zonaras, Mitte des 12. Jahrhunderts, im *Corpus script. hist. byzant.* Bonnae, 1844, *Annal.*, XI, 21 (Band II, S.507 und S. 508 ex. rec. M. Pinderi).

[7] *Bildnisse Trajans*, Berlin, 1940 (Arch. Inst. d. Reiches, *Das römische Herrscherbild*, II. Abt., Bd. 2), Berlin, S.7.

[8] a.a.O., S. 7.

Johannes Zonaras sagt, daß der Kaiser Trajan 42 Jahre alt war als er den Thron bestieg, in voller Kraft des Geistes und des Leibes. Er schätzte die Tapferen, behandelte alle gut ohne jemanden zu fürchten oder zu hassen. Er wollte die Verleumder nicht hören, war nicht zornig und wies fremde Reichtümer und unverdiente Ehrenbezeugungen ab. Großzügig und edel, ließ er Wege, Häfen und öffentliche Gebäude bauen. In Rom hat er eine neue Pferderennbahn, schöner und größer als die alte, bauen lassen, daß das römische Volk drin Platz hätte. Er wollte sich von seinen Untertanen lieben und von den Feinden fürchten lassen. Ohne an den Übungen für Erziehung teilgenommen zu haben, hatte er doch die Erziehung gut begriffen und führte die damit in Verbindung stehenden Aufgaben einwandfrei durch. Beim Weine blieb er nüchtern und bei einem Anfall unter Jungen, tat er niemand ein Leid an. Er hatte den Krieg gern und führte Besserungen nach allen Richtungen ein. Er duldete nicht, daß seine Soldaten gegen die Disziplin verstießen. So sehr beherrschte er sie. Seine Frau war Plotina.

Giorgios Kedrenos, der byzantinische Schriftsteller, fast Zeitgenosse mit Johannes Zonaras und Verfasser eines *Historiarum compendium* (*Corpus script. hist. byzant.*, Bonnae, I, 1838, S. 436) sagt uns viel zu wenig über den Kaiser Trajan und zwar, daß er 19 Jahre, 6 Monate und 15 Tage geherrscht hat, daß er μισοπόνηρος καὶ φιλοδίκαιος gewesen ist und nach der Wiederholung der Sage von dem einem Manne seines Gefolges anvertrauten Schwert mit der Anweisung, was er damit zu machen habe falls er, der Kaiser, nicht ehrlich herrschen sollte, setzt er weiter fort : προεχειρίσθη δὲ ὑπο Νέρονα διὰ τὴν ἀρετὴν αὐτοῦ ὡς πολεμικώτατος καὶ πολλὰ κατορθώματα ἐν Ῥώμῃ καὶ πανταχοῦ τῆς γῆς πεποιηκώς.

Die Eigenschaftswörter μισοπονηρος und φιλοδίκαιος sind auch bei Leonis in *Grammatica chronografia* 67, 12, vom 12. Jahrhundert, vorhanden ; das Eigenschaftswort φιλοδίκαιος mit der Erzählung vom Schwerte kann auch bei dem Chronikschreiber des 12. Jahrhunderts, Michael Glykas [9], in seiner Universalchronik, *Annales*, III, in *Corpus script. hist. byzant.*, Bonnae, 1836, S. 446, bei Glykas, welcher die Kompendien von Kedrenos und Zonaras [10] benutzt hat, angetroffen werden. Das Wort „polemikótatos", womit ihn Kedrenos charakterisiert, erinnert an das Eigenschaftswort φιλοπόλεμος bei Zonaras für Kaiser Trajan. Zonaras sagt in den *Annales*, XI, 21, in bezug auf Decebalus εἰδὼς (sc. Decebal) τὸν ἄνδρα (sc. Trajan) στρατηγικώτατον.

Der gegenseitige Einfluß bei Zonaras und G. Kedrenos macht sich auch in der Phrase καὶ πλεῖστα κατορθωκώς bemerkbar, welche bei Zonaras nach φιλοπόλεμος γεγονώς (für den Kaiser Trajan), folgt. Kedrenos drückt sich in ähnlicher Weise aus mit den Worten : καὶ πολλὰ κατορθώματα ἐν Ῥώμῃ καὶ πανταχοῦ γῆς πεποιηκώς.

---

[9] Siehe auch Karl Krumbacher, *Michael Glykas, eine Skizze seiner Biographie, seiner literarischen Tätigkeit nebst einer unedierten Geschichte und Briefe desselben*, München, 1895, Verlag K. B. Akad. Wiss.

[10] Siehe auch Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, 2. Ausgabe, Akademie Verlag, Berlin, I, 1959, S. 431.

Wenn es uns gelang bei diesen spätbyzantinischen Schriftstellern, vorübergehend, Ähnlichkeiten betreffend die Charakteristik des Kaisers Trajan festzustellen, so können wir nichts ähnliches bei Zonaras in Verbindung mit Prokopios finden, obwohl Prokopios jahrhundertelang, bis in das spätbyzantinische Alter hochgeschätzt worden ist. Zonaras, der ohne Zweifel das Werk Prokopios gekannt und studiert haben muß, wird höchstwahrscheinlich für seine Geschichte, außer Prokopios, auch viele andere Quellen benutzt haben.

Für uns ist es wichtig, daß Zonaras von Kaiser Trajan sagt: οὔτ'ἦν ὀξύῤῥοπος πρὸς ὀργὴν. Aus diesen Worten geht hervor, daß das Eigenschaftswort ϑυμοειδὴς bei Prokopios nicht als „jähzornig, ungestüm oder zänkisch" ausgelegt werden darf. Als richtige Übersetzung dieses Wortes halten wir das von uns vorgeschlagene Wort „beherzt". Der Kaiser Trajan, wie sonst alle von Prokopios so charakterisierten Männer, ist „beherzt und tatkräftig".

CULTURAL RELATIONS BETWEEN THE SERBIAN CHRONICLER GEORGE BRANKOVICH AND THE STOLNIC CONSTANTIN CANTACUZINO

by CORNELIU DIMA-DRĂGAN

The activity of the great Serbian chronicler George Brankovich holds an important place in the history of the Rumanian-Serbian relations, which have a very old tradition. This activity was almost organically connected with both the spiritual life and the political troubles from the second half of the 17[th] century in Transylvania and Wallachia [1].

George Brankovich was born at Ineu about 1645; he began his political and scientific activity under his brother's guidance — Sava Brankovich, who was the metropolitan of the Ardeal-county (or Transylvania) between 1656—1680.

Within a short lapse of time (after 1675) he was the representative of Mihai Apafy's interests at the Ottoman Court as the *kapouckehae* (ambassador) of Transylvania. After 1680, he went to Wallachia where he displayed a complex political and literary activity, in close cooperation with the most outstanding representatives of the Rumanian culture and policy, namely: the prince Şerban Cantacuzino, the *logofăt* (the Court Chancellor) Stoica Ludescu, and especially the *stolnic* (a great dignity at the Sovereign Court) Constantin Cantacuzino.

---

[1] A detailed bibliography of the chronicler's works, compiled after different historiographic Serbian, Hungarian and German sources, appeared in 1874 in the review "Lumina", no. 54—56, in Arad. Other references about G. Brankovich's life and activity were inserted in the numerous studies about the metropolitan Sava Brankovich's life: *1*, *Biografia Mitropolitului Sava şi istoricii sîrbeşti*, in the review "Speranţa", Arad, I, 1869, no. 17, October 13, p. 149—152; no. 18, October 27, p. 157—170, no. 19, November 13, p. 165 167; *2*, Mangra, V., *Mitropolitul Sava II Brancovici*, Arad, 1906; *3*, Bunea, A., *Mitropolitul Sava Brancovici*, Blaj, 1906; *4*, Lupaş, Marina *I.*, *Mitropolitul Sava Brancovici*, Cluj, 1939.

Though George Brankovich had a large participation in the contemporary political life, he devoted a great deal of his time to the investigation of the historical records regarding the Slavs' history, as well as of the Rumanians and other peoples of the Balkan Area. The above mentioned records were found in the Stolnic Constantin Cantacuzino's library in the Mărgineni Monastery, or provided from other sources.

George Brankovich elaborated a Chronicle in the Rumanian language [2], which may be considered as a prelude to his monumental historiographic work, written during his 22 years of detention.

This is the ground of Iovan Radovič's explanations concerning the very keen resemblances between George Brankovich's Rumanian Chronicle and C. Cantacuzino's *The History of Wallachia* [3]; that is to say both chroniclers used almost the same documentary sources. A fact is true, namely that Bonfinius' works as well as "Munster Cosmograph" and "Naucler Chronograph" mentioned in George Brankovich's chronicle were found in C. Cantacuzino's library too [4]. Iovan Radovič's supposition concerning the fact that George Brankovich used publications from the private libraries in Wallachia were recognized by the Serbian historiography, so that a recent study signed by Relja Novacovič (*Brankovicev Letopis*) [5] resumed Iovan Radovič's former ideas.

The count George Brankovich, known as a famous scholar and a multilateral man, had a large private library. The eventful times which he lived in, as well as his troubled life, have caused that book-collection to gradually lavish away, its existence being now testified especially by documents. By the inventory done in Sibiu (in 1680, July 9), implying all the things seized upon both from Sava Brankovich, dismissed by the duke Mihái Apafy, and from his brother George Brankovich, we are able to discover that the two men of culture had in their possession many publications written in Rumanian, Latin or Hungarian : "There are some Rumanian books in a wallet ; in another wallet there are some publications printed in Rumanian ; in a third wallet there are copies printed in Rumanian, too ; in a big, spotted trunk there are 14 bags with books together with the press, as well as the tools and the Rumanian characters ; in a sheath there are Rumanian, Hungarian and Latin books, 66, in number and a newspaper bound in leather" [6].

---

[2] "Revista critică literară" (Iași), I, 1895, p. 366–396 (Aron Densușianu — *O nouă cronică românească*) and "Revista istorică" III 1927, no. 1 –6, p. 26–118 (N. Iorga, *Operele lui G. Brancovici*).

[3] See : Radovič, Iovan, *Grof Gjorgje Brancovič i njegovo vremea*, Beograd, 1911, 766 p. A note on this work appeared in the review "Neamul românesc literar", III, 1911, no. 27–33 (July 17 — August 28). The article is signed by Silviu Dragomir.

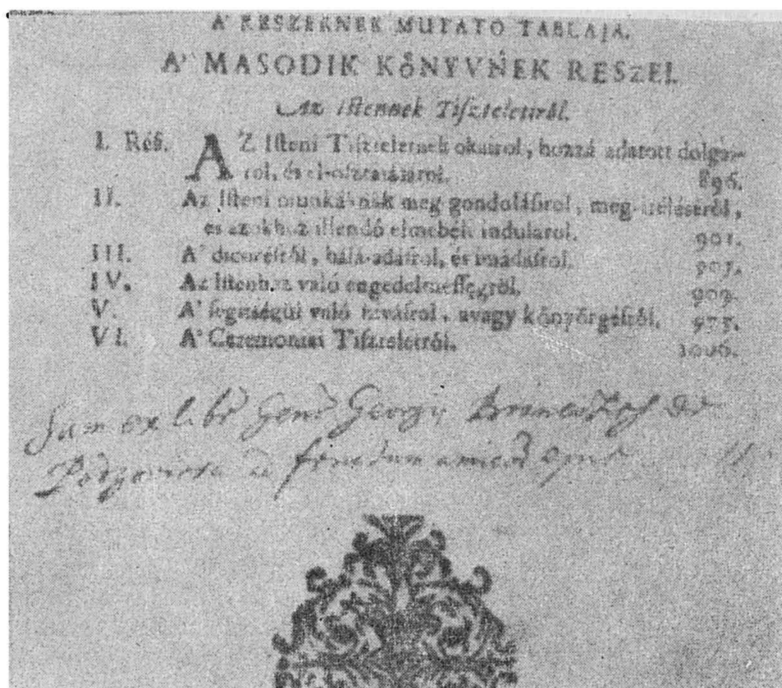
[4] An autographic note written by the stolnic C. Cantacuzino on the copy of *The Latin Chronicle* by Johann Nanclerius (Colonia, 1544) — shows in a rather certain way that the Serbian chronicler used this work after 1685 : "The book was bought by the metropolitan Dosihteu (Dosoftei from Moldavia) and his sanctity himself offered it to His master, doctor Iacov Pilarin (Iacob Pylarino), when he was together with his soldiers in Yassy (1685) ; the doctor had offered it to the stolnic Constandin Cantacuzino".

[5] *Brancovicev Letopis*, Beograd, 1960, p. 126.

[6] Lupaș, Marina I., *Mitropolitul Sava Brancovici* (*1656–1683*), Cluj, 1939.

It seems that George Brankovich succeeded to save a few books during his refuge in Wallachia, before the confiscation of his family's estate from Sibiu took place [7].

Of late, I identified two works from that period in the stock of the Library of the Rumanian Academy : Apafy, Mihály *Marcus Fridericus*



A' RESZEKNEK MUTATO TABLAJA.

A' MASODIK KÖNYVNEK RESZEI.

Az Istennek Tiszteletiröl.

I. Rés.	AZ Isteni Tiszteletnek okairol, hozzá adatott dolgairol, és el-osztásáról.	895.
II.	Az Isteni [illegible] meg gondolásáról, meg-[illegible], és azokhoz illendö elmebéli indulatrol.	901.
III.	A' dicséretröl, hála-adásról, és imádásról.	907.
IV.	Az Istenhoz való engedelmességröl.	909.
V.	A' [illegible] való [illegible], avagy könyörgésröl.	975.
VI.	A' Ceremoniai Tiszteletröl.	1006.

F g. 1

Wendelinusnak a'Keresztyén Isteni Tudományról irott két könyvei (Cluj, 1674), and Bornemisza Péter *Harmadic Része Az Evangéliomckböl és az Epistolákból való Tanuságoknac* (Sempteröl, 1575).

The first one belonged initially to Sava Brankovich because it bears his signature on its title-leaf. A dedication written on the 12th leaf (verso) shows that George Brankovich was its further possessor, who, in his turn gave it, as a token of friendship, to the Stolnic C. Cantacuzino : "Sum ex librum Genrum [Generosum] Georgi Brancovitz ad Podgorista, ad fructum amicorum ejus", Chronicler's abbreviated signature : "Ot K[omite] G[eorge] B[rankovich]" is repeated on the title-page. It was also put down on the other publications which belonged to him : the Hungarian writer and theologian Bornemisza Péter's work (upper quoted), a book of great European circulation during the 17th century, *Annalium virtutis et fortunae Boiorum* (München, 1629) written by the famous historian and

[7] On the 1st of May 1685, George Brankovich gave as a present for Veştem church a *Gospel* (See : N. Iorga, *Scrisori şi inscripţii ardelene şi maramureşene*, 2nd vol., p. 202).

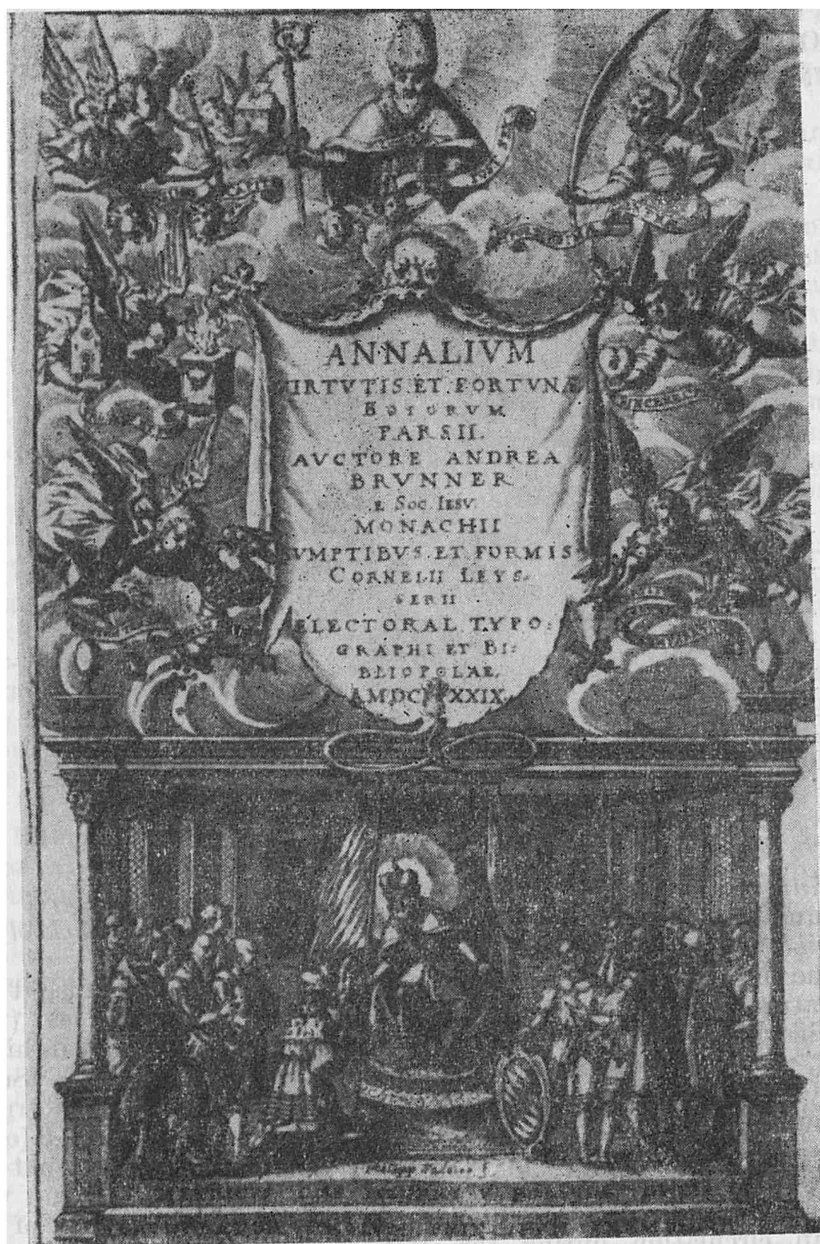

ANNALIVM
VIRTVTIS ET FORTVNÆ
BOIORVM
PARS II.
AVCTORE ANDREA
BRVNNER
E Soc. IESV.
MONACHII
SVMPTIBVS ET FORMIS
CORNELII LEYSERII
ELECTORAL. TYPOGRAPHI ET BIBLIOPOLAR.
AMDCXXIX.

Fig. 2

archaeologist Andreas Brunnerus, who was surnamed the "Bavarian Titus Livius". This last book, identified in the stock of the Library of the Rumanian Academy — only its 2nd volume —, came into G. Bran-

ANNALIVM
BOICORVM
PARS SECVNDA.

Fig. 3

kovich's possession in a very interesting way. According to a note on the title-page (see the bibliographic complete description in the annex), this book belonged to a monastery nearby Vienna and was brought in our country by the Rumanian soldiers who participated with the Turkish army at the siege of the town [8]. It is possible that G. Brankovich bought it from the

[8] Nicolae Iorga mentioned in his study: *Vechile biblioteci românești* (in 1907 in the review "Floarea darurilor", I, 1907, no. 2, p. 72—73) a manuscript from the 14th century comprising the theologian Durand's work, namely *Rationale Divinorum Officiorum*. This manuscript was brought from the siege of Vienna. It was further discussed in the article *Un manuscris latin adus de la asediul Vienei în biblioteca stolnicului Const. Cantacuzino* in the review "Cercetări literare", I, 1934, p. 120.

soldiers returned from Vienna campaign in 1683 ; he might have been there himself in Şerban Cantacuzino's camp as a secret counsellor (he had this dignity between 1680—1688) [9]. Fulfilling this mission G. Brankovich was one of the delegates sent to Vienna in 1688, to negotiate the alliance between Wallachia and Austria with a view to the common fight against the Ottoman Empire [10]. During these negotiations, he succeeded to obtain a diploma of nobility (*grof*, *jupan* or *komite*) from the Austrian Emperor. At the same time, his noble descent from the ancient Serbian family of despots "the family Brankovich of Podgoritza" [11] was officially recognized. That was why his name was written as : "Georgii Brancovici de Podgoriţa", accompanied by other different titles of nobility. Therefore, we may certainly assert that he offered C. Cantacuzino the above mentioned works after his return in Wallachia, towards the end of 1688, when he had received the Imperial Diploma. Considering the contemporary events, this exchange of books between the count G. Brankovich and the stolnic C. Cantacuzino, who was, in fact, the leader of the external policy in Wallachia, had a certain political significance.

In the first half of 1689, G. Brankovich developed an intensive activity for the mobilization of the Balkan peoples to struggle against the Turkish yoke. This activity would have been successful if G. Brankovich had had a greater help and comprehension from Constantin Brîncoveanu — the new prince of Wallachia — and from Constantin Cantacuzino — Brîncoveanu's influential dignitary. The evolution of the cultural relations between the two great men of culture demonstrated the fact that, even on the political field, there was a community of views.

The letter sent to the emperor Leopold by the Marshal Ludwig von Baden on the 26th of July 1689, in which the author manifested his "anxiety" about G. Brankovich's activity, who „gluted the province with proclamations, calling the people to fight" and "who maintained very suspicious relations" with the prince C. Brîncoveanu [12], edifies us on the connections established between the prince C. Brîncoveanu and the progressive man of culture G. Brankovich. Due to the duplicitary character of the Austrian Empire policy, which did not intend to provide the Balkan peoples with their national independence, but to diminish, as much as possible, the influence of the Ottoman Empire to Austrian Empire's benefit, brought to a failure the fighting plan of G. Brankovich against the Turkish yoke, against its oppression in the Balkan Area.

[9] Meteş, Ştefan, *Şerban Vodă Cantacuzino şi biserica românească din Ardeal*, Vălenii de Munte, 1915, p. 24.

[10] *Genealogia Cantacuzinilor, de banul Mihai Cantacuzino*, published and commented by Nicolae Iorga. Bucharest, 1902, p. 235 and Obedeanu, Constantin B., *Les relations historiques et politiques des Roumains avec les Serbes*, Bucharest, 1929, p. 23—24.

[11] The Diploma obtained in 1688 is presented and commented in: *Biografia lui Georgiu Brancoviciu, Contele şi Despotulu şi despre măreţele fapte ale lui*, which appeared in "Lumina", Arad, III, 1874, no. 52 (November 30), p. 259.

[12] The whole correspondence between the marshal Ludwig von Baden and the emperor Leopold of Austria referring to G. Brankovich was published in Philip Röder's work *Des Markgrafen Ludwig von Baden Feldzüge wider die Türken*. Carlsruhe, 1842, the 2nd vol. The integral Rumanian translation appeared in the review "Lumina", Arad, III, 1874, no. 56 (December, 24), p. 272—274.

Marshal Ludwig von Baden received indications from Vienna and G. Brankovich was imprisoned in 1689 (November 7). Though there were many interventions in favour of his delivery, G. Brankovich passed away in 1711, being not able to acquire his freedom.

A few years after G. Brankovich's death, in 1716, C. Cantacuzino, the old Rumanian chronicler and statesman, became himself a victim of the Turkish oppression.

Ştefan Cantacuzino's successor on the Wallachian throne, the prince Nicolae Mavrocordat, annexed the majority of the publications stocked at the Mărgineni Monastery (stolnic C. Cantacuzino's property) to his famous library [13], which obtained an European repute in the 18th century.

The rest of the books (a few hundred volumes) were kept in the cells of Mărgineni Monastery, until the 11th of September 1839, when they were taken over, on the base of the article 246 of the *Regulamentul Şcoalelor* (Law of Schools), by the Library of "St. Sava" College — the National Library of Wallachia [14].

After 1864, when a reorganization of the public libraries took place in our country, all the publications from „St. Sava" College were taken over by the Central Library of the State. Then, in 1901, this library was unified with the Library of the Rumanian Academy.

That way the books given by G. Brankovich to C. Cantacuzino in 1689 reached the shelves of the Library of the Rumanian Academy.

ANNEX

1. — Apafy, Mihály. Marcus Fridericus Wendelinusnak, / a' Keresztyén Isteni Tudományról irott két könyvei. / Mollyek mostan. / Isten dicsösségére, a Erdélyi és Magyar-országi / Reformata Ecclésiáknak, és minden Isteni Dolgok- / ban épülni igyekezö Keresztyén Embereknek idvessé / ges hasznára, Magyar nyelvre fordíttattanak. / Apafy, Mihály, / Isten kegyelméböl Erdélyországának Feiedelme, / Magyar-Ország részeinek Ura ; és Székelyektet / Ispánnya által. / Kolosváratt (Cluj) Nyomtattytott Veresegyházy Szentyel Mihály által ANNO CIƆIƆC LXXIV (1674). [12 l.] + 1012 p. + [101l] Index (180 + 130).

Original binding in black leather partially spoiled. On the verso of the title-leaf is to be found the metropolitan Sava Brankovich's autograph signature (*Sava Brankoviks*). On the title-page is seen the chronicler George Brancovich's property mark (*Ot. K : G : B :*).

---

[13] "... But the majority of the books were taken over by the prince Nicolae and included in his library from Tzarigrad..." (N. Iorga, *Studii şi Documente cu privire la Istoria Românilor*, 3rd volume, Bucharest, 1901, p. 56).

[14] According to article 246 of the "Law of Schools" (1833 — an annex of the "Règlement Organique") the books and the manuscripts kept by the different public libraries as : The Cathedral Church, the episcopates, the monasteries and others had to be remitted for preservation to the Library of "St. Sava" College from Bucharest, which became the National Library of Wallachia.

On the 12th leaf, verso, is written a note belonging to G. Brankovich: *Sum ex librum Genrum* (Generosum) *Georgij Brancovitz ad Podgorista ad fructum amicorum ejus.* On the index there are some of the stolnic C. Cantacuzino's study notes. The Library of the Rumanian Academy, I, 47.595.

2. — Bornemisza, Péter. Harmadic Rése/Az Evangé—/liomockol és az / Epistolákból való / tanúságoknac. /Mellyeket az Keresztyéneknec/ Gyübkezetibe szoktac predi — / kálni minden ünnep nap. / Kit az Wr Iesusnac lel- / ke által, as együgyü kereszt- /tyéneknec iduösseges epületyekre/ íra Bernemisza Péter / Rom: 10/Az hit hallásbol vagyon: A hallás kedig / az Isten igéyénec általa / Kolt Sempteröl. 1575. [7 1.] + [650 1] + 308 1. (190 ×135).

Original binding in parchment. On the title-page, verso, there is G. Brankovich's property mark: *Ot. K: G: B:* The Library of the Rumanian Academy, I, 47. 644.

3. — Brunnerus, Andreas — Annalium/virtutis et fortunae/Boiorum/ Pars II. / Auctore Andrea / Brunner / e Soc. Jesu / Monachii /Sumptibus et formis / Cornelii Leys — / serii / Electorae. Typo- /Graphi et Bi/bliopolae / A. MDCXXIX (1629) [München].
[7 1.] + 926 p. — [7 1.] Index (175 — 110).

On the guard-leaf (recto): „*Monrij B*⟨eatae⟩ *V*⟨irginia⟩ '*Maria ads* ⟨ad Sanctem⟩ *Crucem Ord:* ⟨inis⟩ *Cisterc: is* ⟨Cisterciensis⟩ *Catalogo inscripta N. 2*, and S. Brankovich's property mark (*Ot. K: G: B:*).

Original binding in parchment. The book have had string closures, too, which are now lost. The Library of the Rumanian Academy, I, 24.587.

NOTES CONCERNANT LA VILLE DE BUCAREST DANS LES SOURCES ARMÉNIENNES ET TURQUES

par H. DJ. SIROUNI

I

Le manuscrit n° 4998 de la Bibliothèque des Manuscrits d'Erévan contient une des plus différentes variantes des chronologies écrites par le chroniqueur arménien du XVIII[e] siècle, Grégoire de Kamakh, qui avait recueilli maintes notes sur les événements passés entre 1018 et 1594.

La variante que nous présentons ici nous raconte :

« En 1023 (1574) Dieu avait causé de la peine aux Turcs ; ils ont occupé le pays de Mitan et de Bakrech » [1].

Par le nom de « Mitan » employé ici par le chroniqueur arménien on comprend la Moldavie.

Il est intéressant de noter que la Moldavie était mentionnée d'habitude par les chroniqueurs arméniens comme voici :

Kara-Bougdan — La Bogdanie Noire (dans un manuscrit de 1506) ;
Moultan (1602, 1616, 1619) ;
Bougdan (1602, 1636, 1662, 1675, 1676, etc.) ;
Bougdanatz yerkir ou
Bougdanatz achkharh = le pays des Bogdans (1604, 1605, 1613, 1649, 1659, etc.).

Quant au terme dénominatif de *Valakhatz Yerkir*, *Olakhatz Yerkir* (le pays des Valaques), il est employé tant pour la Moldavie (1410, 1509, 1538, 1550, 1551, 1560, 1561, 1562, 1564, 1572, 1597, 1600, etc.), que pour la Valachie (1615, 1616, 1619, etc.).

On suppose que le terme de Mitan serait dérivé de Moultan, nom par lequel les Tatars appelaient la Moldavie.

---

[1] V. A. Hacopian, *Petites chroniques des XIII[e]—XVIII[e] siècles*, Erévan, 1956, p. 272.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II. 3–4, p. 561—563, BUCAREST, 1964

En ce qui concerne le dénominatif *Bakrech*, il est appliqué ici pour Bucarest. Pourtant, dans les textes arméniens, la capitale de la Valachie était généralement nommée Boukrech, selon le nom turc.

La note du chroniqueur arménien concerne l'expédition turque de 1574 dans les pays roumains. On sait qu'à cette date Jean le Terrible, le prince de la Moldavie, avait refusé de doubler la somme du *haradj* de 40 000 à 80 000 *zlots*, comme lui avaient ordonné les Turcs, et qu'il était décidé de se battre. Le Sultan Sélim II (1566—1575), qui avait fait destituer le Prince Jean du trône de la Moldavie le 18 mars 1574, avait nommé à sa place Pierre, le frère du prince de la Valachie, Alexandre (1568—1577), en lui accordant le drapeau de la principauté et en lui envoyant en même temps des unités militaires turques afin de lui prêter aide.

On sait encore que le prince Jean, renforcé par 1200 Cosaques commandés par Sverchevski, vint à leur rencontre et attaqua à l'improviste le bivouac des princes frères à Ilichté, dans le sud-ouest de Focşani ; il poursuivit le voïvode Pierre jusqu'à Braïla et le voïvode Alexandre jusqu'à Floci. Puis il pénétra loin dans la Valachie, libéra la ville de Braïla et en mai 1574 mit Vintilă, le fils de Pétrachcou le Bon, sur le trône, à Bucarest. Pourtant Vintilă fut chassé du trône quatre jours après par l'armée d'Alexandre et il fut capturé et décapité.

Les Turcs, vivement saisis par les faits, expédièrent une forte armée qui passa le Danube. Acheté par les Turcs, le pîrcălab Erémia Golia, qui était envoyé par le prince Jean pour les arrêter, se retira sans livrer le combat. Dans la grande bataille qui eut lieu le 20 juin 1572 près du lac de Cahoul, le prince Jean fut encore trahi par d'autres boyards et, en dépit de son admirable résistance à Raşcani, il fut forcé de capituler. Les Turcs lui coupèrent la tête qu'ils mirent au bout d'une pique et son corps, attaché aux queues des chameaux, fut dépecé.

Il est probable que l'entrée des armées turques à Bucarest, dont les chroniqueurs et les historiens ne soufflent mot, se soit passée en mai 1574, quand le prince Jean, après être arrivé à Braşov et descendant de nouveau à Bucarest, a mis Vintilă sur le trône, lequel en fut chassé quatre jours après son avènement, par le voïvode Alexandre. Le prince Jean n'aurait pas pu secourir son protégé, étant obligé de partir à Braïla afin de capturer le voïvode Pierre, son rival. En ce cas, l'entrée à Bucarest du voïvode Alexandre aurait eu lieu à l'aide de l'armée turque.

On signale le fait que le voyageur polonais Strvjkowski, lors de son passage à Bucarest en mars 1574, avait vu aux portes de Bucarest « la tête de Jean, le prince de Moldavie près de la tête de Douca Voïvode qui, après le bannissement d'Alexandre, avait été promu prince de la Valachie par son ordre ». Le voyageur polonais avait été profondément ému par le terrible spectacle qui s'offrait à ses yeux[2].

[2] B. P. Haşdeu, *Extracte din cronica polonă-lituană a lui Mateiu Strvjkowski*, dans *Arhiva istorica a României*, vol. II, Bucarest, 1865, p. 6.

II

On sait que les Arabes étaient accoutumés à ajouter un qualificatif à la dénomination des villes.

Cette coutume a passé aussi chez les Turcs.

Par conséquent, on trouve souvent dans les écrits de la chancellerie turque les villes arabes mentionnées avec les qualificatifs que les arabes leur ont consacrés :

« Mecque la vénérée » (*Mekke-i mükerreme*),

« Médine l'illuminée » (*Medine-i münevvere*) ;

« Bagdad, le pays des musulmans » (*Bagdad dar-ül-islam*) ou « Bagdad, le pays des intègres » (Bagdad dar-ül-sedad). Bagdad était surnommée encore : « Le bastion des grands dignitaires » (*Bourdj-el-evliya*) ou « la résidence du Khalifat» (*Dar-ül-hilafet*).

« Damas, l'ornement du paradis » (*Cham-i Djennet-hacham*).

« Jérusalem, la noble et la sainte » (*Kouds-i-chérif-i-mübarek*).

« Egypte, rareté incomparable du siècle » (*Misir-i-nadiret-ül-asr-bihemta.*

« Erzéroum la délicieuse » (*Erzeroum behdjet rousoum*).

« La cité de Belgrad, lieu de la guerre sainte » (*Kale-i-Belgrad dar-ül-djihad*).

« Alep la sombre » (*Haleb-ül-şehba*).

« Constantinople la ville célèbre » (*Chehr-i-chehir-i-Constantiniye*).

Quelques villes avaient des surnoms : Kaaba était appelée « la fiancée d'Arabie » (*Arous-i-Arab*).

Tébriz, Kazwin, Ispahan et Téhéran étaient nommés « la résidence de l'Empire » (*Dar-üs-saltanat*) ;

Chiraz était mentionnée comme le « siège de la science » (*Dar-ül-ilm*).

Yezd était « le siège de l'adoration » (*Dar-ül-ibadet*) et Kerman « le siège de la croyance » (*Dar-ül-iman*).

Parmi ces surnoms, il est à noter que la ville de Bucarest a été parfois citée avec un qualificatif spécial : « Bucarest qui charme le cœur ».

Dans une adresse [3] expédiée le 9 Redjeb 1220 (1805 octobre 2) à Manouk Bey, qui se trouvait en ce temps à Bucarest, par le Bayraktar Moustapha Pacha, alors ayan de Roustchouk et Grand Vizir peu après, nous trouvons l'appellation suivante :

Hala Boukrech-i-dilkechde raybetlou sadakatlou, dost-Kadim ve hödjet müstédimim Hodja Manouk djenablerine vassil ola.

« Que notre lettre, que voici, arrive à notre ancien et ferme ami, notre très fidèle et digne d'estime Hodja Manouk, qui se trouve à Boukrech, la ville qui charme le cœur ».

---

[3] Mus. Ist. Buc. Le fonds Manouk. n° 26 428.

LA CORRESPONDANCE DE JACQUES ROTAS, L'AMI ET L'ÉDITEUR D'ADAMANTIOS CORAY

par CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Dans le dossier A. N. MMDCCCXXXV/3—13 des Archives de l'Etat de Bucarest se trouvent quel ques lettres écrites en français, adressées, en 1833—1834, par Jacques Rotas, de Trieste à Mme Philippe Fournaraki à Paris. Il s'agit de la correspondance de deux amis d'Adamantios Coray, écrite peu après la mort de celui-ci. Elle contient des données intéressantes pour la biographie du grand savant.

Ces dernières années, la bibliographie des travaux concernant Adamantios Coray s'est enrichie par l'activité infatigable du savant grec Polychronis K. Enepekides. En 1956, il a fait une conférence sur la personnalité de Coray [1] et il a publié des documents et des lettres inédites tirés des bibliothèques et des archives européennes [2]. En 1959 a paru son volume de documents inédits trouvés dans les archives d'une étude parisienne et dans les Archives de la Seine [3]. Les deux recueils sont le résultat d'un travail patient et extrêmement minutieux. Si le premier volume a nécessité des recherches dans plusieurs archives européennes, le second, contenant les témoignages des derniers moments de Coray et les formalités de sa succession, a suscité, selon l'aveu de l'au-

---

[1] Reproduite en essence dans l« Ἑλληνικὴ Δημιουργία », III, 1956, 59, p. 105—109, apud Polychronis K. Enepekides, *Documents notariaux inédits sur Adamantios Coray. Tirés des Archives d'une étude parisienne et des Archives de la Seine*. Akademie Verlag, Berlin, 1959, p. 3.

[2] Polychronis K. Enepekides, *Documents et nouvelles lettres inédites d'Adamantios Coray tirées des bibliothèques et archives européennes* (*Paris—Besançon—Amsterdam—Leyde—Vienne—Munich—Berlin*), dans « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft » Wien, V, 1956, p. 85—126.

[3] Polychronis K. Enepekides, *Documents notariaux inédits sur Adamantios Coray. Tirés des Archives d'une étude parisienne et des Archives de la Seine*. Akademie Verlag, Berlin, 1959 (Berliner Byzantinische Arbeiten, Band 19), 3 f. + 65 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, 3—4, p. 565—577, BUCAREST, 1964

teur, une vraie « chasse aux documents ». En effet, la voie directe de l'Etat Civil du Palais de Justice lui étant fermée, car les actes de cette institution avaient été détruits pendant la Commune, ce n'est que par des recherches persévérantes dans les archives notariales qu'il put trouver les précieux matériaux publiés.

« Nous croyons, dit-il, que la personnalité européenne de Coray mérite, même au prix des plus grands efforts, d'être étudiée minutieusement. Cet homme a fait honneur à sa patrie, à la France et à la pensée européenne. Chaque nouvel élément qu'on trouve sur sa vie et son œuvre sert indirectement ces trois symboles »[4]. Il déplore l'absence d'un corpus des lettres corayennes, digne de l'importance du savant grec, « sans doute le plus grand depuis la chute de Constantinople » et exprime son espoir dans une future collaboration des chercheurs de différents pays, qui vont étudier dans ce but « les fonds nouveaux des archives ou les acquisitions récentes des bibliothèques publiques et privées »[5].

Les lettres dont nous nous occupons sont écrites entre le 17 octobre 1833 et le 6 août 1834, c'est-à-dire quelques mois après la mort de Coray. Celui-ci s'est éteint le 6 avril 1833 à Paris, où il a vécu pendant 45 ans.

L'une des personnalités les plus aimées de la lutte de libération hellène, le savant Adamantios Coray est l'objet d'un véritable culte, tant en Grèce que dans son pays d'adoption, la France. Par son activité dans ce pays et par les relations qu'il y a eues avec les hellénistes français « il a contribué à une vraie renaissance des études grecques du commencement du siècle »[6].

Les lettres de Jacques Rotas reflètent justement la fraternité de sentiments qui liaient ses amis grecs et français, la vénération qu'ils mettent dans la manière d'éditer ses œuvres et de soigner sa tombe. Anciens élèves, éditeurs, étudiants grecs à Paris et amis, tous font preuve de la même générosité pour remplir ces devoirs à la mémoire du grand savant.

L'auteur de la correspondance, Jacques Rotas, était un ancien ami de Coray et son légataire universel. Il a édité à Athènes, à deux reprises, un recueil de ses lettres[7]. Au moment du décès et de l'exécution du testament, il se trouve à Trieste, d'où il écrit ces lettres à Mme Philippe Fournaraki, la femme de son mandataire, au sujet de cette succession. Philippe Fournaraki, ainsi que nous l'apprenons de l'acte de décès de Coray, est un médecin âgé de 42 ans, habitant Paris et ami intime du savant grec[8]. La correspondance est adressée à sa femme, car Fournaraki,

---

[4] P. Enepekides, *Documents notariaux inédits...*, p. 3.

[5] Idem, *Documents et nouvelles lettres...*, p. 86.

[6] *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette (1791—1796)*, Paris, 1877, p. X (éditées par le marquis Queux de Saint-Hilaire).

[7] 'Απάνθισμα ἐπιστολῶν 'Αδαμαντίου Κοραῆ ἐκδιδόντος 'Ιακώβου 'Ρώτα. 'Εν 'Αθήναις, 1839, 18+314 p.

'Απάνθισμα δεύτερον ἐπιστολῶν..., 'Εκδιδόντος 'Ιακώβου 'Ρώτα. 'Εν 'Αθήναις, 1841, 242 p.

[8] P. Enepekides, *Documents notariaux inédits...*, p. 57.

grand propriétaire en Moldavie (le district de Bacău), faisait souvent de longs séjours sur ses terres, en quittant la France pour des mois. Dans plusieurs documents de famille nous le trouvons en Moldavie, tantôt lui, tantôt son fils Aristide, se représentant l'un l'autre pour différentes obligations contractuelles [9].

A Paris, on le considérait parmi les amis les plus proches de Coray[10], remplissant aussi quelques attributions de secrétaire de ce dernier. Toute la documentation notariale recueillie par Enepekides nous le confirme et nous montre Fournaraki présent dans tous les actes concernant la fin et la succession du grand savant. Il était d'ailleurs très lié avec plusieurs membres du mouvement philhellène. Il s'est fait remarquer aussi pendant les luttes pour l'indépendance grecque, ainsi que le prouve la décoration reçue en 1847 du commandant des armées grecques d'Athènes [11].

Dans cette correspondance, Jacques Rotas demande à Mme Fournaraki et aux amis grecs ou français différents services, au sujet de l'édition des manuscrits de Coray — du V[e] volume des Ἄτακτα surtout —, des soins nécessaires à sa tombe, de l'expédition de certains souvenirs et aussi au sujet des formalités nécessaires au correspondant dans sa qualité de légataire testamentaire.

LES MANUSCRITS

L'édition des manuscrits de Coray constitue le point central des préoccupations de Rotas. Tout l'indique : les fonds qu'il procure à cette fin [12], les mesures qu'il prend pour renouer avec les éditeurs et typographes de Coray (Firmin-Didot et Eberhart) [13] et son souci pour les corrections du V[e] volume des Ἄτακτα (qui parut en 1835 avec une préface signée par Philippe Fournaraki). Dans toute cette activité nous le trouvons toujours présent, aussi compétent que dévoué, contribuant à mettre en valeur les œuvres posthumes de Coray.

C'est le V[e] volume des Ἄτακτα qui l'intéresse particulièrement. Conscient de la valeur de cet ouvrage de grande érudition philologique [14], il paraît très soucieux d'en continuer l'édition interrompue par la mort de l'auteur. Dans ce but il demande à Mme Fournaraki de prier Eberhart « qu'il tienne bien les *Atacta* de Coray, 1[er], 2[e], 3[e] et 4[e] volumes. Si nous faisons imprimer le 5°, l'ouvrage sera presque complet, et sera très recherché pour la Grèce » [15].

---

[9] Archives de l'Etat de Bucarest — A. N. MMDCCLVIII/99 (le 21 févr.) ; /108 (le 15 juillet 1859).

[10] P. Enepekides, *Documents et nouvelles lettres...*, p. 113.

[11] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/21, du 30 mai 1837.

[12] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/3, le 17 oct. 1833, v. Annexe I.

[13] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/5, 6, 10, 11, v. Annexes, 3, 4, 7, 8.

[14] Cet ouvrage est considéré comme étant « non seulement la première étude sérieuse du grec moderne, mais aussi le premier dictionnaire de cette langue ». Voir l'étude de C. A. Trypanis, *The Balkans in Transition*, edited by Charles and Barbara Jelavich. Berkeley and Los Angeles, California Press, 1963, p. 227—257.

[15] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/6, le 12 février 1834. Voir l'Annexe 4.

Toujours au sujet de ce volume qui se trouvait chez les Fournaraki, Rotas annonce qu'il a fait le nécessaire pour l'imprimer et montre sa préférence pour Didot, tout en exprimant sa crainte d'irriter Eberhart par ce choix [16]. L'absence de Fournaraki, qui devait voir les épreuves du volume, inquiète Rotas par le retard qu'elle impose. C'est pourquoi il propose à Mme Fournaraki de trouver, en attendant, un autre correcteur, qui, sachant également bien le grec ancien et moderne, puisse corriger les fautes d'impression [17].

LA TOMBE DE CORAY

La sollicitude montrée par Rotas pour l'édition des manuscrits pourrait s'expliquer simplement par l'intérêt intellectuel que celui-ci portait à une œuvre d'une valeur indiscutable. Mais ce qui nous semble tout à fait édifiant pour connaître ses sentiments et sa vénération pour Coray, c'est la manière dont il s'occupe de sa tombe. Dès ses premières lettres [18], nous le voyons préoccupé par l'exécution d'une pierre funéraire qu'on devait y poser. Il prie Mme Fournaraki d'en prendre soin et lui envoie par la poste [19] le texte de l'épitaphe écrit par le savant lui-même. A plusieurs reprises, Rotas indique la manière dont on devait graver l'inscription [20] afin que les lettres résistent aux ravages du temps. Il se réjouit de la proposition de Mme Fournaraki de faire surveiller ces travaux par deux jeunes Grecs, pour éviter les fautes d'orthographe [21]. Pour l'ornement de la tombe de Coray, il lui demande de procéder avec la plus grande sobriété car, dit-il, «sa vie toute était le modèle de la modestie « [22].

Il espère pourtant, pour un avenir lointain, que «la Grèce reconnaissante fera un jour transporter les cendres de ce nouveau Socrate au Parthénon d'Athènes [23]» . Il ne se contente pas de donner seulement des indications générales, mais aussi il prévoit minutieusement toutes les dépenses et les opérations financières nécessaires. Il suggère même le nom de l'artisan à qui on devrait confier ce travail [24] et l'ordre dans lequel on fera graver les inscriptions (car à l'épitaphe de Coray se sont ajoutés les vers d'un professeur de latin et ceux de Firmin-Didot). Il demande aussi une lithographie du dessin représentant la tombe, dont il désire avoir une centaine de copies pour les distribuer aux amis du disparu [25].

---

[16] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/6, le 12 février 1834. Voir Annexe 4.
[17] *Ibidem.*
[18] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/5, le 27 déc. 1833. Voir Annexe 3.
[19] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/6. Voir Annexe 4.
[20] *Ibidem* et A. N. MMDCCCXXXV/8, le 18 mars 1834. Voir Annexe 6.
[21] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/8.
[22] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/6.
[23] *Ibidem.*
[24] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/7, le 18 février 1834. Voir Annexe 5.
[25] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/10, le 27 mai 1834. Voir Annexe 7.

L'ACTE DE SUCCESSION ET LES OBJETS LAISSÉS PAR CORAY

Pour certaines formalités qui lui sont nécessaires en qualité de légataire universel, Rotas demande à Mme Fournaraki une copie authentifiée du décret gouvernemental français, par lequel il est reconnu comme héritier de Coray. L'original, qui se trouvait en ce moment chez l'avocat, devait rester dans la maison Fournaraki, « afin qu'elle se trouve toujours avec la Bibliothèque de notre cher Coray » [26].

Des objets laissés par le savant grec, Rotas désire avoir quelques souvenirs qui lui sont chers, tels que : le testament écrit par Coray en français et en grec, le catalogue de ses livres écrit par Philippe Fournaraki et complété par Coray, sa montre à chaîne, ayant deux sceaux, dont l'un porte le nom du savant et l'autre celui de Socrate, ainsi que quelques objets d'usage personnel [27] .

Nous donnons en annexe [28] les lettres de Jacques Rotas. Dans plusieurs cas, nous en reproduisons seulement les fragments intéressant la biographie d'Adamantios Coray.

ANNEXES

1

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste, le 17 Octobre 1833

Madame,

L'ami du défunt Dr. Coray, l'ami de Mr. Fournaraki, votre cher Époux, peut aussi avoir des droits sur votre chère amitié. Pour cette raison, je prends la liberté de vous écrire la présente lettre, et de me féliciter avec vous, Madame, pour le plaisir que j'ai eu ces jours-ci, d'embrasser votre cher Époux, ainsi que votre cher fils Aristide. Ils sont tous les deux arrivés ici bien portants, et après un séjour de huit jours, ils sont partis le 15 ct. au soir, pour Vienne, où ils arriveront le 19 au matin, et poursuivront de là leur voyage pour la Moldavie. Je me flatte qu'après peu de tem/p/s j'aurai le plaisir de réembrasser Mr. Fournaraki, de retour chez vous ; et ce sera alors, Madame, que je vous rendrai par son entremise les compliments les plus affectueux, dont vous avez eu la bonté de le charger à me communiquer par une de vos chères lettres que vous lui avez adressée par mon entremise. Il la lisait avec beaucoup de tendresse ! Je vous en félicite derechef, Madame, d'avoir un Époux si cher, et si tendre ! Il est bien aimé et estimé de tous ses concitoyens. Que le

---

[26] Arch. de l'Etat, Buc. — A. N. MMDCCCXXXV/3, le 17 oct. 1833. Voir Annexe 1

[27] *Ibidem.*

[28] Les inconséquences orthographiques et certaines formes inusitées des annexes sont dues au manuscrit. Nous les avons corrigées seulement dans les cas où la modification n'affectait pas le sens.

bon Dieu vous bénisse tous les deux, et qu'il vous rende le soutien et la consolation de vos chers enfan/t/s !

Ayez la bonté, Madame, au reçu de la présente de m'envoyer par la Diligence :

1mo. le livre-rouge du défunt Dr. Coray, qui est dans le grand Carton ainsi que

2do. le Testament de Mr. Coray, écrit d'un côté en français, et de l'autre en grec. En cas qu'il ne se trouve pas dans le grand Carton, ayez la bonté, Madame, d'en demander au Notaire une copie authentique et nous l'envoyer.

3°. Le Catalogue des livres de Mr. Coray, écrit de la main de Mr. Fournaraki, avec paginations suivies, où le feu Mr. Coray, par sa propre main, a écrit différen/t/s ouvrages, qu'il a ajoutés à sa Bibliothèque. Ce Catalogue se trouve aussi dans le même Carton.

4°. Le livre verd [sic], qui se trouve dans le même Carton.

5°. La montre à répétition du feu Mr. Coray, avec la chaîne et les deux sceaux, dont l'un porte son nom, et l'autre Socrate.

6°. Les deux petites cui/l/lières à café, avec son nom.

7°. La Tabatière en buis, dans le tiroir de la table de Mr. Coray [29], qui se trouve dans le Cabinet de Mr. Fournaraki.

Si vous n'avez pas encore, Madame, envoyé à M... Rodocanaki à Marseille le Catalogue des livres de Mr. Coray, ayez la bonté de me l'envoyer avec les susdits objets par la Diligence.

De tous ces objets, il vous plaira former un paquet marqué K.R.N.1 et me l'envoyer aussitôt par la Diligence. Et tout ce que vous y dépenserez, Madame, je vous en rembourserai aussi-tôt que j'en reçois la note de votre part.

Votre cher Époux, Madame, vous écrira de Vienne, et vous parlera de cet envoi, qui est absolument indispensable, pour des raisons qu'il connaît lui-même. J'espère qu'à son retour chez vous, il sera bien heureux, et qu'il travaillera pour l'utilité de sa nation, pour la sienne et pour la gloire de son immortel ami le feu Dr. Coray.

Nous en avons parlé bien en long, Dieu veuille seconder nos bonnes idées !

Veuillez, Madame, consigner l'incluse à Mr. Eberhart, en l'assurant des sentiments d'estime et d'amitié que je nourris pour lui, sans le connaître personnellement. Le défunt Dr. Coray me les avait inspirés, et Mr. Fournaraki me les a confirmés.

Veuillez, Madame, embrasser de ma part vos chers enfants ; et agréer les salutations les plus affectueuses de ma famille, en me croyant constamment dévoué à vos ordres.

J. Rota

Arch. de l'Etat, Buc. A. N. MMDCCCXXXV/3

2

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste, le 29 Novembre, 1833

Madame,

Avant de recevoir l'honneur de votre chère lettre du 10 Ct., j'étais bien convaincu que la chère épouse de mon ami Fournaraki, et l'amie chérie de l'immortel Coray, devait nourrir dans son cœur des sentiments nobles et généreux en faveur d'un ami, qui sait bien apprécier

[29] Certains objets ayant appartenu à Coray ont été gardés comme des reliques nationales par ses amis et ses compatriotes. Voir P. Enepekides, *Documents notariaux inédits...*, p. 4.

les qualités qui vous distinguent. Nous en sommes, ma famille et moi, on ne peut plus sensibles, et vous prions, Madame, d'accueillir avec bonté nos compliments les plus affectueux, en embrassant aussi bien tendrement de notre part vos chers enfants!

Je brûle, Madame, après le désir d'entendre bientôt retourné dans vos bras votre cher époux, afin de commencer notre ouvrage, qui tend au bien de nos concitoyens, et à la gloire de l'illustre Coray. J'ai déjà tout préparé les fonds pour l'impression de la moitié de ses manuscrits, et pour l'autre moitié nous ne manquerons certainement pas les moyens pour les voir à la lumière. C'est ce que je désire, Madame, que vous ayez la complaisance de communiquer à Mr. Eberhart, en lui présentant mes compliments les plus sincères.

Je me proposais, Madame, de différer ma réponse à votre chère lettre, afin de pouvoir vous annoncer la réception des objets que vous m'avez expédiés, et en même temps vous en remercier pour l'empressement avec lequel vous avez bien voulu remplir cette commission. Mais je n'ai pas pu résister au plaisir de vous répondre au plutôt, en me réservant de vous écrire une autre fois, aussitôt que ces objets arrivent. Je ne manquerai pas de consigner fidèlement tout ce qui est destiné pour Mademoiselle votre belle-sœur, à laquelle en son temps j'ai consigné votre lettre, que vous, Madame, lui avez adressée par mon Canal.

Si jamais vous recevez, Madame, quelque nouvelle de la part de votre cher Époux, vous m'obligerez infiniment en me la communiquant au plutôt.

Agréez, Madame, les assurances de mon estime particulière, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué ami
J. Rota

Arch. de l'Etat, Buc. A. N. MMDCCCXXXV/4

3

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste, le 27 Décembre, 1833

Madame,

Fidèle à ma promesse, contenue dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 29 Nov., je viens vous annoncer par la présente que j'ai reçu en très bonne condition la caissette KR, N 1, et je vous en renouvelle mes remerciments. J'ai consigné tout ce qu'il appartient à Mademoiselle Fournaraki, votre belle-sœur; et aussitôt que je reçois d'elle les francs 28,90, je les passerai vis-à-vis des 200 francs, prêtés à votre cher Époux, ainsi que vous l'ordonnez dans votre lettre du 10 Novembre. De même je passerai tous les ports de lettres etc. que vous aurez dépensés, Madame, pour mon compte, et qu'il vous plaira en son temps me noter pour ma règle.

Veuillez, Madame, redoubler vos peines, pour retrouver le Catalogue des livres (de bibliothèque) de l'immortel Coray, écrit par sa propre main, et par celle de votre cher époux. De même une copie exacte (écrite par une main habile, afin qu'elle soit bien lisible) du Catalogue fait dernièrement, pour tous les livres et les manuscrits, contenus dans les 23 Caisses, déposées dans votre magasin. Tous ces catalogues me sont d'autant plus indispensables, que celui, que votre cher Époux m'avait envoyé voie de Marseille a été perdu avec des vies et les images de Coray, embarquées dans un navire, qui a naufragé.

Je vous en supplie, Madame, de ne point épargner ni peines ni frein pour obtenir ces catalogues, et me les envoyer par la première poste. Il vous plaira aussi par la même poste m'expédier une Copie authentique du décret du gouvernement français, par lequel il me reconnait l'héritier du feu Dr. Coray. Je vous demande mille et mille pardons, Madame, de tant de peines, que le besoin me force de vous donner. Ma reconnaissance en sera aussi sincère que profonde.

Qu'il me tarde, Madame, de savoir au plutôt retourné dans vos bras votre cher Époux. Je n'en ai reçu, depuis son départ, la moindre nouvelle. Cela pourtant ne m'étonne pas, car il m'a dit que sa première lettre sera écrite, quand il retourne chez lui. Mais vous n'ignorez pas, Madame, que son absence tient en suspend [sic] tous nos plans, qui tendent à son bien, à celui de mes concitoyens, et à la gloire de notre immortel Coray.

Veuillez, Madame. présenter mes civilités à Mr. Eberhart [30], et l'assurer derechef qu'au moment de l'arrivée de votre cher Époux il commencera l'ouvrage, dont il en aura pour quelques années. Accueillez, Madame, mes salutations les plus sincères, avec celles de ma famille, en donnant de notre part un tendre embrassement à vos chers enfants, et en me croyant toujours dévoué à vos ordres.

P.S. Serait-il vrai, Madame, que, faute de fonds nécessaires, le sépulcre de notre Coray reste encore dépourvu de la plaque de marbre, sur laquelle devrait être gravée l'Épitaphe, écrite par sa propre main?

Si cela est ainsi, je vous en supplie, Madame, de m'écrire au plutôt possible combien de francs il vous faut pour exécuter de suite cette œuvre méritoire. Œuvre, qui devrait être faite la première, et je ne sache par quel motif a été négligé. J'espère qu'un jour la Grèce reconnaissante érigera des statues colossales à ce grand homme, et fera transporter ses cendres dans le Parthénon de l'Acropole d'Athènes. En attendant nous devons lui rendre tous les honneurs que nous pouvons. Je suis, Madame, derechef, Votre dévoué ami

J. Rota

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/5

4

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste au 12 Février, 1834

. . . .

J'ai des fonds tout prêts pour l'impression de plusieurs manuscrits de notre immortel ami Coray. Et je ne sais quoi dire à mon ami, qui me les a fournis. Parlez, s'il vous plait, Madame, avec Mr. Eberhart, en lui présentant derechef mes compliments les plus affectueux, et voyez s'il y a moyen, en attendant que votre cher Époux retourne, de trouver un correcteur, pour les fautes d'imprimerie qui connaisse le grec ancien et moderne, pour commencer au moins le 5[e] volume de « Ἄτακτα » [31] *Atacta*, qui se trouve auprès de vous, Madame, tout préparé

---

[30] Eberhart, typographe — libraire de Paris, qui a édité plusieurs ouvrages de Coray.
[31] Ἄτακτα, ἤγουν παντοδαπῶν εἰς τὴν ἀρχαίαν καὶ τὴν νέαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν..., Ἐν Παρισίοις, 1828—1835, 6 vol.

pour l'impression. Monsieur Didot [32], l'élève de Coray, serait bien notre homme, je l'inviterais à cette bonne œuvre par une de mes lettres, qui lui sera d'autant plus agréable, quand il saura que Coray fait bien mention de lui, dans les instructions qu'il m'a laisées pendant son vivant. Mais je ne sais pas si cela entre dans les intérêts de Mr. Eberhart. Ayez la bonté, Madame, de vous en consulter avec lui, et me communiquer sa pensée. Assurez-le de ma part, que ma parole est déjà donnée ; que tous les livres de Coray, qui sous ma direction seront imprimés à Paris, ne le seront que par Mr. Eberhart. Qu'il en soit sûr ! Le tout est, que nous puissions trouver un bon et intelligent correcteur pour les fautes d'impression qui puisse nous aider à [sic] l'absence de votre cher Philippe. J'attends avec impatience là-dessus l'opinion de Mr. Eberhart.

Je suis enchanté, Madame, de tout ce que vous avez la bonté de me communiquer sur Mme Thurot. Elle a su bien apprécier notre Coray pendant son vivant ; elle l'honore après sa mort, en lui répandant sur sa tombe des couronnes de fleurs.

Veuillez, Madame, me faire le plaisir de lui faire consigner en propres mains l'incluse. Je la remercie infiniment de cette marque d'amitié, témoignée à notre immortel ami, et je la prie instamment de vouloir bien joindre au/aux/ vôtres ses bons soins pour l'ornement aussi décent que modeste de la tombe de cet ami, que nous adorons tous. Je vous remets, Madame, ci-inclus une lettre de change à vue de francs 500. —sur Messieurs Félix Vernis à votre ordre. Veuillez les encaisser, et les dépenser tous pour cet ornement. Puisque le tombeau de notre Coray est tout auprès de celui de son ami Thurot, je désire qu'il lui soit possiblement conforme. Si cet argent ne suffit pas, employez aussi celui que vous recevrez, Madame, du re te de sa pension du gouvernement. Je souhaite que cet ornement devienne aussi décent qu'il soit possible. N'oubliez pas, Madame, de faire inciser en lettres d'or sur la plaque de marbre qui couvre sa tombe, son Épitaphe, écrite pendant son vivant de sa propre main. Vous la verrez dans les images que votre cher Philippe a fait lithographier.

Et pour ne pas faire des fautes, je vous en envoie ci-inclus une autre copie.

Que les lettres soit à jamais ineffaçables, incisées, ou relevées dans le marbre même. J'espère, que la Grèce reconnaissante fera un jour transporter les cendres de ce nouveau Socrate au Parthénon d'Athènes. Mais avant que cette heureuse Époque arrive, il est de notre devoir de le faire reposer dans une tombe aussi modeste, que sa vie toute était le modèle de la modestie.

S'il vous faut, Madame, d'autres fonds, ayez la bonté de m'en demander. Je sens bien les embarras que je vous procure ; mais votre bon cœur et l'estime que vous portez à notre immortel ami me rassure.

Patience pour le catalogue des livres. Quand notre cher Philippe retourne, nous en penserons. De même que pour l'écrit, moyennant lequel je suis reconnu comme l'héritier de Coray. Je voudrais en avoir une copie authentique, quand vous pourrez l'obtenir sans vous gêner.

. . . .

P.S. Ayez la bonté, Madame, de dire à Mr. Eberhart qu'il tienne bien les *Atacta* de Coray, 1er, 2, 3, et 4 volumes. Si nous faisons imprimer le 5°, l'ouvrage sera presque complet, et sera très recherché pour la Grèce.

ss. J. Rota

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/6

---

[32] Ambroise Firmin Didot, le fils du typographe-libraire Firmin Didot, 1790—1876. Il a appris le grec avec Coray, avec lequel il est resté très lié toute sa vie.

5

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste, au 18 Février 1834

. . . .

Le 12 Ct. je vous ai écrit une lettre bien longue en vous y remettant 500 francs pour le monument à arranger de notre immortel ami Coray.

Voici la description mieux écrite de tout ce qui doit être bien profondément gravé en lettres d'or sur le marbre qui doit couvrir ce monument. Tâchez, Madame, que tout soit exécuté avec une exactitude scrupuleuse. S'il faut encore dépenser quelque centaine de francs de plus, ne les épargnez pas, Madame, je vous en supplie, afin que ce monument soit aussi décent que possible. Je souhaiterais que cela fut semblable à celui de Mr. Thurot [33], d'heureuse mémoire. Si jamais vous avez l'occasion de voir Madame Thurot, veuillez lui présenter mes respects, en la priant de vous assister avec sa bonté pour l'amitié de notre Coray, afin que le même artiste qui a travaillé le monument de son mari, fasse aussi celui de Coray.

Quand le tout sera achevé, je vous en prie, Madame, de m'en envoyer le dessin lithographié sur plusieurs estampes, afin que je puisse les distribuer à plusieurs de nos amis.

Tous vos frais seront passés à mon débit. Je connais bien les embarras que je vous procure, mais que ne feriez-vous, Madame, pour la gloire de notre cher ami ! Je souhaite que l'âme de cet ami placée dans la Béatitude prie l'Être Suprême pour le bonheur de tous ses vrais amis !

Votre dévoué
J. Rota

P.S. C'est vraiment le jour des bonnes nouvelles. Par un hasard imprévu fut sauvée, et rendue dans ce moment entre mes mains la Caissette, qui contenait les vies, les images et les Catalogues des livres de notre cher Coray. Quel moment inattendu ! Croiriez-vous, Madame, que j'y aie trouvés aussi les catalogues que je vous demandais dernièrement ! Ils y sont tous réunis.

J'en suis on ne peut plus content. L'âme heureuse de Coray favorise certainement nos bonnes intentions ! Vous, Madame, et votre cher Philippe, avez la possibilité et toute la bonne disposition pour les porter à une fin bien satisfaisante.

. . . .

J.R.

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/7

---

[33] François Thurot, helléniste français né à Issoudun en 1768, mort en 1832. Il a enseigné la philosophie à la Faculté des Lettres de Paris et a fait un cours de langue et littérature grecques au Collège de France. Il a été l'un des plus proches amis de Coray et son adepte en matière philologique. Le savant grec lui a dédié deux pages dans le IV^{e} volume, 2^{e} partie des *Atakta*, en 1832.

6

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste au 18 Mars, 1834
(répondu le 31 Mars)

Madame,

Je ne saurais vous dépeindre le plaisir que me font vos chères lettres. Celle que je viens de recevoir datée du 4 Ct. m'inspire l'estime la plus vive et la plus sincère pour votre chère personne.

Je trouve supérieurement bien fait tout ce que vous avez opéré, Madame, pour le monument de notre cher Coray, de concert avec Madame Thurot, à laquelle il vous plaira de présenter de ma part mes compliments les plus respectueux, avec mille et mille remerciments pour toutes les peines qu'elle se plait à se donner, afin d'immortaliser la gloire de notre cher Coray.

Si pour remplir la somme de 920 francs, vous n'encaissez pas, Madame, assez de Londres &, ayez la bonté de m'en demander le reste, pour vous le remettre de suite.

Ayez la bonté aussi, Madame, de passer à mon débit la dépense de l'incision des deux vers français que le professeur de latin veut ajouter à l'inscription grecque que je vous ai transmise, en lui en témoignant mes vifs remerciments. Je vous serai bien obligé, Madame, si vous m'envoyez une copie de ces deux vers. Votre idée me plait infiniment de faire inciser profondément dans le marbre toutes ces inscriptions, afin que toutes les lettres soyent à jamais ineffaçables, sans faire attention à mon idée absolument erronée de faire les lettres dorées.

Je suis bien charmé, Madame, que deux jeunes grecs auront la bonté de surveiller sur l'exacte exécution de l'inciseur sur le marbre, afin que tout soit conforme à l'inscription que je vous ai dernièrement transmise. Je remercie bien du cœur ces deux jeunes grecs, sans les connaître. Ils seront dignes de la bénédiction de notre cher Coray.

Maintenant je n'attends de votre bonté que l'ouvrage lithographié, quand il sera achevé. Vous aurez la bonté alors de m'envoyer deux ou trois copies par la poste; et une centaine par le canal de Mrs. Rodocanaki fils et Comp. de Marseille.

Je vous remets ci-inclus ma réponse à Mr. Eberhart. Il vous plaira la lui remettre cachetée, après en avoir pris lecture

. . . .

Aussi-tôt que vous me demandez de l'argent pour le complètement du monument de notre cher Coray, je vous en remettrai quelque somme de plus, pour mes petites commissions. Je souhaite, Madame, que vous ayez la bonté de payer la somme de 15 francs pour obtenir une copie authentique de l'acte, par lequel le gouvernement me reconnait l'héritier de notre cher Coray, et me l'envoyer par la poste. L'autre qui se trouve auprès de l'avoué il vous plaira la garder auprès de vous, Madame, afin qu'elle se trouve toujours avec la Bibliothèque de notre cher Coray.

J. Rota

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/8

7

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste au 27 Mai, 1834

. . . .

Agréez, Madame, mes remerciments les plus affectueux pour tout le bien que vous avez fait à la gloire de notre cher Coray, ainsi qu'à tous ses fidèles amis ! Veuillez, Madame, présenter mes hommages les plus respectueux à Madame Thurot, en l'assurant que j'ai lu avec bien du plaisir sa charmante lettre, à laquelle j'aurai l'honneur de répondre aussi-tôt que je reçois la petite notice, dont elle a bien voulu m'honorer. Je lui en suis infiniment obligé. Je ne saurais assez vous remercier, Madame, pour le zèle avec lequel vous avez si bien remplies [sic] toutes mes commissions. Croyez-moi que j'en suis profondément reconnaissant.

Ayez la bonté, Madame, moyennant la lettre ci-incluse, de faire encaisser par Messrs. André et Cottier de votre ville les 950 francs et 75/100, en les passant à mon crédit.

Il vous plaira à votre aise de faire . . . . . .encore 100 copies du dessin du monument lithographié, dont les 10 vous aurez la complaisance de présenter à Mme Thurot, comme une faible marque de mon estime, 10 à Mr. Eberhart avec . . . . .mes compliments, 10 à Mr. Firmin Didot père et fils, en les priant de les accueillir comme une faible marque de la haute considération que je conserve toujours pour leurs respectables personnes, 10 au Savant respectable qui a eu la bonté de glorifier par sa muse la mémoire de notre cher Coray. Veuillez, Madame, m'indiquer, s'il est permis, le nom en entier de ce savant respectable. Et en attendant lui présenter mes hommages. Ses 4 vers me plaisent infiniment.

La procuration de Mr. A. Condostavlos m'a été remise bien en règle, et je l'ai consignée à Mr. Philippe, quand il a passé par ici. Il faut donc attendre son retour pour exiger la pension.

Aussi-tôt que je reçois tout ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vous dirai mon avis sur le dessin du monument. Il vous en restera encore 60 copies que vous aurez la bonté de garder à ma disposition. En attendant, Madame, déposez en encore dix aux personnes que vous croirez convenables.

Votre dévoué ami
J. Rota

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/10

8

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste, 10 Juin 1834

. . . .

J'ai reçu les 4 copies du dessin du monument de notre cher Coray. Je les trouve excellents, et j'en suis bien reconnaissant à vous, Madame, aussi bien qu'à Madame Thurot. Le monument me plait assez. Il est, ce me semble, emblématique et bien modeste. C'est ce que nous désirions pour notre Coray, qui était la modestie même personnifiée.

J'écris aujourd'hui à Madame Thurot s'il y a moyen de faire inciser aussi à mes frais les 5 vers de Mr. Firmin Didot père. Il me semble que l'âme de notre Coray sentira avec émotion la muse de son bon ami Mr. Didot. Veuillez vous en entendre avec Madame Thurot.

. . . .

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/11

9

Madame Fournaraki
à Paris

Trieste, 6 Août, 1834

. . . .

Je dois ma réponse à vos aimables lettres du 11 Juin et 1r Juillet.

Gardez, Madame, auprès de vous l'argent qui vous avance pour mon compte et à votre aise veuillez m'envoyer mon compte courant en y insérant aussi ce que j'ai avancé à Mr. Phiippe...

Les copies du monument Coray, qui vous avance, veuillez les expédier à Mrs. Rodocanaki à Marseille, en les priant de les tenir à ma disposition.

. . . .

Arch. de l'Etat, Buc. A.N. MMDCCCXXXV/13

ДВА НЕОПУБЛИКОВАННЫХ ДОКУМЕНТА В СВЯЗИ С «ЧИТАЛЬНЕЙ», СУЩЕСТВОВАВШЕЙ В ГОРОДЕ ДЖУРДЖУ

АУРЕЛИАН КОНСТАНТИНЕСКУ

Болгарская историческая литература располагает богатым монографическим материалом, относящимся к истории болгарских общественных читален в период до 1878 года [1]. Сюда же относятся и ряд подробных статей и очерков, которые обогащают наши знания ценным дополнительным материалом [2].

Несмотря на все это, до сих пор неизвестно, кто именно является основателем общественной читальни в городе Джурджу. Поэтому мы задались целью выяснить этот вопрос на основе двух неопубликованных документов, которые хранятся в Государственном архиве РНР.

Об учреждении общественной читальни в городе Джурджу сообщала газета «Дунавска Зора» от 10 февраля 1869 г., издававшаяся в г. Браила; в газете указывалось, что читальня была основана «группой юных болгар» [3].

Упомянутое извещение вызвало протест со стороны правления общественной читальни, обратившегося по этому поводу в редакцию газеты «Дунавска Зора».

[1] Стилиан Чилингиров, *Български читалища преди освобождение. Принос към историята на българското възраждане.* София, 1930, 683 стр. См. также критическую рецензию проф. Тодора Борова: *Бъгарски читалища преди освобождението*, «Мир», XXXVII, 1931, № 9317, напечатанную и в собрании сочинений того же автора: *Книги, библиотеки, библиография*, том I, София, 1947, стр. 161—170.

[2] С. Шиклев, П. Чеолов, М. Въжарова, Д. П. Иванчев, Т. Боров, *Сто години народни читалища*, Библиографски указател, София, 1956, 180 стр. См. и наше исследование, *За местоположението на букурещското първо българско читалище*, в «Библиотекар», София, 1965, № 1.

[3] «Дунавска Зора», II, 1869, № 13, 10. II, стр. 52; Ст. Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 234.

В ответ на этот протест редакция газеты объясняет выражение «группа юных болгар» следующим образом: под словом «юные» следует понимать лиц, «познавших хорошо дух текущего XIX века и приспосабливающихся к нуждам современности». Далее указывается, что «стариками» являются «мыслящие против духа времени. Среди первых (юных) могут быть люди различных возрастов — молодые и старые, точно так же, как и среди последних (старых)» [4].

Стилиан Чилингиров, изучавший болгарские общественные читальни, приводит цитаты из газеты «Дунавска Зора» без комментариев и анализа причин, их породивших.

В Бухарестском государственном архиве мною были обнаружены два документа, помогающие установить причины, вызвавшие протест, имена основателей общественной читальни в городе Джурджу, точную дату выдачи соответствующего разрешения, а также некоторые обстоятельства в связи с этим важным культурно-просветительным событием в жизни болгарских эмигрантов, проживавших в Румынии.

25 февраля 1869 года в уездную префектуру Влашка поступило заявление следующего содержания [5]:

Господин Префект,

Болгары спокойно и свободно проживающие под покровительством Высокого Румынского правительства, с чувством радости и признательности видят, к взаимной чести, что их глубокая признательность отмечается на страницах газет даже собственными сыновьями страны, приютившей нас.

Итак, болгарский народ, гордясь тем, что благодаря своему поведению смог с божьей помощью воздержаться дабы не дать повод Высокому Румынскому правительству пожалеть о своем гостеприимстве, оказанном в самые тяжелые для болгар времена, уверен, что Румыния и ее Правительство и впредь будут питать к болгарам такое же отцовское чувство заботливости и покровительства, как и к румынам.

Поэтому, болгары, проживающие в городе Джурджу, стремясь развить болгарскую литературу, решили создать в этом городе читальный зал подобный существующему в столице — Бухаресте; собрания и устав этого читального зала уже известны Румынии и ее гостеприимному правительству, которому болгарский народ, — лишь начинающий срывать кандалы и вступать в светлую жизнь — постарается и в будущем доказать себя достойным великодушного румынского гостеприимства.

Итак, мы, нижеподписавшиеся, уполномоченные оказать поддержку упомянутой национальной библиотеке, просим Вас, г-н Префект, выдать нам соответствующее разрешение.

---

[4] «Дунавская Зора», II, 1869, №17, стр. 67—68; Стилиан Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 234—235.

[5] Государственный архив, Фонд Министерства внутренних дел Румынии, дело №3246 (132), 1869, лист 2.

По-видимому, румынский язык не был родным языком автора заявления, что и является причиной тяжелого стиля.

Примите, Г-н Префект, глубокое наше к вам уважение и почтение.
Подписали: И. А. Генович
Г. К. Шишу
Н. Ценович [6]
Костаке Радович
Георге Н. Киселов
Пемару Николайов
Думитрие Анастасович
1869 года, февраля 25».

В тот же день уездный префект направил заявление в Министерство внутренних дел, приложив письмо следующего содержания [7]:
«Джурджу, 1869 г., февраля 25

Господин Министр,

Г-н И. А. Генович и другие шесть коммерсантов-болгар, проживающие в нашем городе, в прилагаемом в копии заявлении за №1948 просят выдать им разрешение на открытие читальни, подобной существующей в столице, с целью развития болгарской литературы.

Честь имею уведомить Вас об этом и прошу указать, следует ли выдать им соответствующее разрешение.

Примите, прошу Вас, Г-н Министр, особое мое уважение».

(Следует неразборчивая подпись префекта).

Заявление прибыло в министерство 27 февраля 1869 года; 28 февраля министерство дало свое согласие, поручив префекту выдать соответствующее разрешение.

Общественный зал для чтения был открыт и начал свою деятельность.

Вне всякого сомнения, что протест выразили именно эти коммерсанты, которые с самого начала поддерживали создание читального зала, но с целью подчинить его своим личным интересам. Истинной «душой» деятельности зала для чтения была прогрессивная молодежь; именно молодежь стремилась создать из него культурно-воспитательный центр для широких масс.

Ответ газеты «Дунавска Зора» внес спокойствие на очень короткий срок. Конфликт, существовавший между первыми покровителями и прогрессивной молодежью, усиливается, углубляется и разрешается лишь после избрания — на заседании, состоявшемся 10 августа 1869 г., — правления в новом составе [8]. Этот конфликт характерен не только для деятельности общественной читальни города Джурджу. Подоб-

---

[6] Н. Ценович был членом первого созданного в г. Джурджу отделения болгарского Центрального секретного комитета, основанного в Бухаресте в 1866 году. Это отделение предполагало образовать отдельный местный комитет, однако подобные намерения встретили противодействие. См. Ал. К. Буромов, *Таен централен български комитет*, в «Исторически преглед», XVI, 1960, № 2, стр. 60.

[7] Государственный архив, Фонд Министерства внутренних дел Румынии. Административный отдел. Дело № 3246/1869, лист 1.

[8] «Дунавска Зора», II, 1869, № 41, 14, сентрября, стр. 15. Ст. Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 235.

ные конфликты существовали и в Бухарестской читальне [9]. В области просвещения это было отражением общего конфликта между болгарами, проживавшими в Румынии [10].

Читальня, существовавшая в городе Джурджу под названием «Съединение», во время своего существования развернула богатую и плодотворную культурно-просветительную деятельность. С первых же дней при читальне была создана воскресная школа. Издававшаяся в Бухаресте газета «Народност» рассматривала это как событие большой важности и считала, что этому примеру должны следовать все болгары-эмигранты, проживающие в различных местностях на румынской территории [11]. Та же газета подчеркивает значение болгарской школы, существующей в городе Джурджу, где преподавание ведется на «родном, близком душе, языке», и вообще деятельность школы, «которая приведет быстрее народ к воротам свободы» [12]. Эти слова напоминают раннее высказывание Николая Бэлческу: «Просветим же народ, если желаем быть свободными».

По воскресным дням, а по мере возможности в другие официальные праздничные дни, в читальне устраивали конференции [13].

Воскресная школа при читальне подтвердила необходимость школы вообще. Вскоре после учреждения читального зала на заседании от 10 августа 1869 г. рассматривается вопрос о содержании существующей школы для болгарских детей [14].

Материальная помощь для школы пришла с многих сторон. Простые рабочие, каменщики, которые участвовали на этом заседании, предложили бесплатно проработать несколько дней, один из кирпичников подарил для строительства новой школы 40 000 штук кирпичей [15].

Школа для болгарских детей в городе Джурджу была основана в 1864 году; Н. Касабов был первым учителем [16]. За отсутствием необходимой помощи школа не развивалась так, как было бы желательно. Более того, спустя несколько лет, в 1869/1870 учебном году возникает вопрос о ее закрытии из-за отсутствия денежных фондов. В 1871 году школа закрывается, но благодаря инициативе читальни, в 1874/75 учебном году она возобновляет свою деятельность [17].

---

[9] P. Constantinescu-Iași, *Din activitatea lui Hristo Botev și a altor revoluționari bulgari la București*, Бухарест, 1950, стр. 61.

[10] Ал. К. Бурмов, *Българското национално революционно движение и българската емиграционна буржоазия през 1867—1869 г.*, в «Исторически преглед», XVII, 1961, № 5, стр. 40.

[11] «Народност», II, 1869, № 15 от 2 марта, стр. 4. Ст. Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 235.

[12] *Там же.*

[13] «Свобода», I, 1870, № 11 от 18 января, стр. 88. Ст. Чилингиров, *ук.* стр. 236.

[14] «Дунавска Зора», II, 1869, № 41 от 14 сентября, стр. 151. Ст. Чилингиров, *ук. соч.* стр. 235.

[15] Ст. Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 235.

[16] М. Стоянов, *Българска възрожденска книжнина*, София, 1959, том II, стр. 588.

[17] *Там же*, стр. 647, 659, 701.

Вдохновителем деятельности болгарской читальни в г. Джурджу был учитель Иван Кыршовски [18].

На заседании читальни, состоявшемся 11 января 1870 года, принял участие — по приглашению Кыршовского — и писатель Любен Каравелов, который проездом находился в городе Джурджу [19]. На этом заседании И. Кыршовски попросил Каравелова произнести вступительную речь, вслед за которой И. Кыршовски зачитал свой доклад о происхождении болгар и их расселении в Европе [20]. Вскоре после этого заседания, 29 января 1870 года, состоялась конференция, на которой были представлены два доклада; один на болгарском языке, другой на румынском, что очень знаменательно и заслуживает внимания. Это доказывает, что читальня служила местом контакта, встреч, сближения, местом взаимного ознакомления болгар и румын. С докладом на румынском языке выступил Штефан Малинков, преподаватель французского и румынского языков в болгарской школе города Джурджу [21].

Из вышесказанного можно заключить, что читальня, существовавшая в г. Джурджу, развернула богатую и плодотворную культурно-просветительную деятельность. Мы надеемся, что опубликование вышеупомянутых двух документов пополнит новыми именами и событиями первую страницу из истории читальни, существовавшей в г. Джурджу.

ПРИЛОЖЕНИЕ

Domnule Prefectu,

Ginta bulgară ce în linişte respiră aerulû libertăţei subt stre(a)şina Innaltului Guvernŭ Românŭ, plină de recunoştinţă, avu fericire spre văfala (lauda) reciprocă a vedea cea profundă iei recunoştinţă înscrisă prin jurnale chiar de proprii fii mumei iei adoptive.

Mîndru prin urmare poporului bulgaru de conduita sa, putînd cu puterea lui D-zeu a se abţine încît a nu da argumente Innaltului Guvern Român a regreta ospitalitatea ce-i dădu în timpii cei mai grei, se linguşeşte a crede că România atît şi Innaltul iei Guvern continuă a avea pentru Bulgari aceaşi solicitudine de părinte şi aceeaşi provedenţă ca şi pentru Români.

---

[18] Родился 15 августа 1839 г. в местечке Елена, в Болгарии. До 1855 г. учился в родном городе и в Сиштове. Затем работал учителем в различных городах Болгарии. Начиная с 1868 г. жил в Румынии. После 1868 г. возращается в Болгарию. См. М. Стоянов, *ук. соч.*, София, 1957, том I, стр. 229—230.

[19] «Свобода», I, 1870, №11, 18 января, стр. 86. См. Ст. Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 235.

[20] Там же. В собрании и конференции принимал участие и «один болгарин из Болгарии», который под этим псевдонимом поместил свою заметку в газете «Свобода», издававшейся в Бухаресте.

[21] Ст. Чилингиров, *ук. соч.*, стр. 236; «Свобода», I, 1870, №14, 5 февраля, стр. 109 (материал прислал Иван Кыршовски). См. и М. Стоянов, *ук. соч.*, том I, стр. 229.

Pe această considerente, Bulgarii din Giurgiu, fiind necesitate pentru desvoltarea literaturii bulgare, hotărîră a funda în acest oraş un Salon de lectură ca acel din Capitală Bucureşti, întrunirile şi statutele căruia sînt deja cunoscute Romîniei şi Innaltului iei Guvern ospitalier către care poporul bulgar de şi abea îşi descleştă picioarele spre a păşi către vatra luminei se va sili însă şi pe viitor a se arăta demn generoasei ospitalităţi Române.

Deci cu profundul respect sub semnaţii candidaţi aleşi pentru susţinerea acestei biblioteci naţionale vă roagă D-le Prefect, să bine voiţi a face a ni se acorda cuvenita permisiune.

Primiţi vă rugăm D-le Prefect deosebita noastră consideraţiune şi stimă ce vă păstrăm.

Semnaţi : I. A. Ghenovici
G. C. Şişu
N. Ţenovici
Costache Radovici
Gheorghe N. Chiselov
Pemaru Nicolaiov
Dumitrie Anastasovici

1869, februarie 25

Giurgiu, 1869, Februarie 25

Domnule Ministru,

D-nu I. A. Ghenovici şi alţi şase Comercianţi Bulgari din acest oraş prin anexata, în copie, suplică, înregistrată la No. 1948, se roagă a li se da permisiune, a funda un Salon de lectură, ca cel din Capitală, pentru desvoltarea literaturei Bulgare.

Am onoare dar, a încunoştinţa Domniei Voastre de aceasta şi vă rog să bine voiţi a-mi arăta, de trebue sau nu, să acord această voe.

Bine voiţi vă rog, Domnule Ministru, a primi încredinţarea prea osebitei mele consideraţiuni.

ss. Prefect (indescifrabil)

ЭТНОГРАФИЧЕСКИЕ ЭЛЕМЕНТЫ ЖИЛИЩА И НАРОДНОГО ИСКУССТВА АРОМУН

Р. О. МАЙЕР

Целью данной статьи является описание некоторых сторон жизни аромун (жилище, занятия, народное искусство и т. д.) исключительно на базе материала, собранного автором в 1960 году во время научной командировки в Албанской Народной Республике.

Такое ограничение в использовании материалов носит намеренный характер и было продиктовано желанием автора подчеркнуть лишь основные черты современной жизни аромун.

Автором были исследованы как области расселения оседлых аромун, так и аромун, ведущих полукочевой образ жизни.

Основным занятием аромун является скотоводство, поэтому их расселение по Балканскому полуострову не случайно, а обусловлено климатическими и природными условиями данной зоны. Специфика климатических условий породила специфику развития скотоводства аромун, а именно отгонное скотоводство, охватывающее обширные территории в области Корча, Музакии, Саранда и т.д.

Первым встреченным нами поселением аромунских кочевников-скотоводов было поселение в Музакии, этнографической зоне в южной части Албании на побережье Адриатического моря. Здесь произошло и первое знакомство с современным жилищем этой группы аромун полукочевников, так называемым călivă («кэливэ»), представляющим своеобразный шалаш. Но скотоводы уже снялись с этих мест и на поселении остались лишь следы от шалашей — часть стен, обмазанных глиной, открытый очаг внутри, рядом с шалашом яма для ткацкого станка и хорошо утоптанные тропинки вокруг.

Эти остатки построек, это покинутое скотоводческое поселение представляет большой интерес для многих специалистов, будь то этнографы, историки или археологи.

От побережья Адриатики путь нашей группы лежал в горы. По дороге нам встречались разбросанные на склонах гор селения оседлых групп населения.

Жилые дома и хозяйственные постройки, покрытые тонкими каменными пластинками, были связаны между собой очень узкими тропинками, чтобы высвободить максимальное количество посевной земли. Наконец, на пути от Гирокастры к Корче, недалеко от шоссе, на маленьком солнечном плоскогорье в местности Бурава мы увидели поселение аромун-кочевников. Поселение состояло из 47 шалашей, так что по численности такое поселение можно было бы назвать селом, если вообще в отношении аромун-кочевников может употребляться это название.

Румынский лингвист-этнограф Таке Папахаджи называет такие поселения «мандре» [1] (рис. 1, 2).

Это было оседлое поселение семей скотоводов на летний период, в горах, где пастбища изобилуют кормами. Поздней осенью скот перегоняют на традиционные зимние пастбища на побережье Адриатики, называемые «ариу». Скотоводы с семьями спускаются с гор и возводят на месте зимовки постройки, аналогичные летним поселениям, как, например, упомянутое выше поселение, встреченное в районе Музакия.

Других постоянных жилищ, помимо этих «кэлив», на летнем пастбище и на зимовке скотоводы не имеют.

Следует отметить большое мастерство аромун скотоводов в постройке жилищ во всей рассматриваемой зоне Балканского полуострова. Что касается техники постройки, то используется исключительно природный строительный материал: длинные гибкие жерди для каркаса, прутья для плетения стен, чаще всего буковые, стены обмазываются глиной, для крыши используется солома.

Издалека эти шалаши похожи на невысокие копны сена. Но по приближении обнаруживается, что эти странные постройки являются жилищами, в которых протекает жизнь скотоводов и их семей. Поселение не имеет систематического плана застройки.

Ввиду недостатка времени, нам довелось только дважды встретить подобные заселенные «мандре» в местности Бурава (обл. Корча) и недалеко от Бобоштица, в отличие от заброшенных поселений, обнаруженных нами на юге страны.

Но вернемся к аромунскому поселению. Место для построек выбирается очень тщательно, таким образом, чтобы шалаши находились все время на солнце, чаще всего на южном склоне гор, защищающем жилища от холодных ветров.

Непременным условием является наличие вблизи водного источника, так как летом в этих зонах ощущается недостаток в воде.

Дверными отверстиями шалаши обычно обращены к югу, т. е. к солнцу. Поскольку они не имеют окон, через которые проникал бы свет внутрь шалаша, дверь постоянно остается открытой, даже ночью. Шалаши однокамерные, довольно просторные, диаметром от 3 до 5 м,

---

[1] T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromîn*, Edit. Acad. R.P.R., Бухарест, 1962, стр. 654.

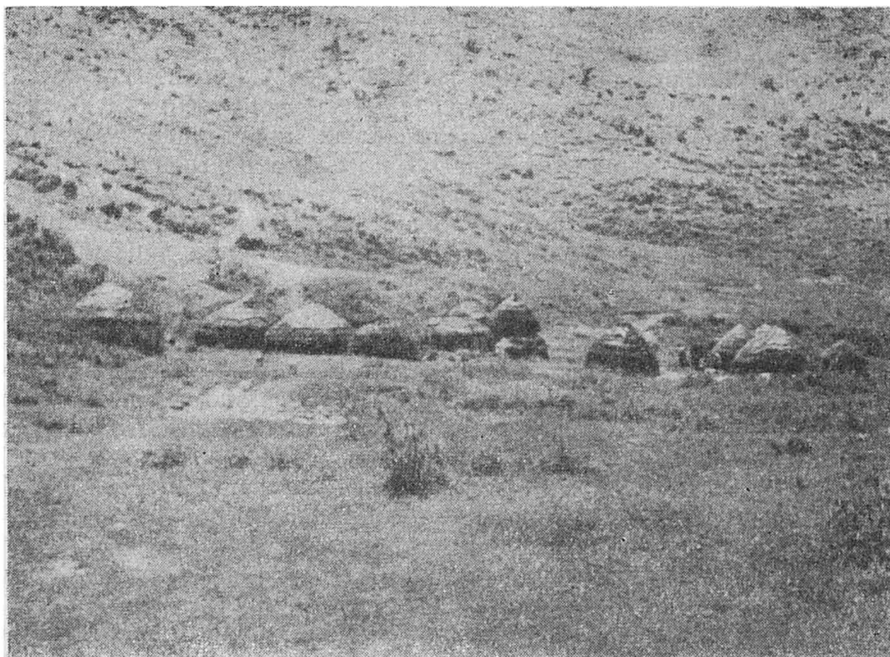


Рис. 1

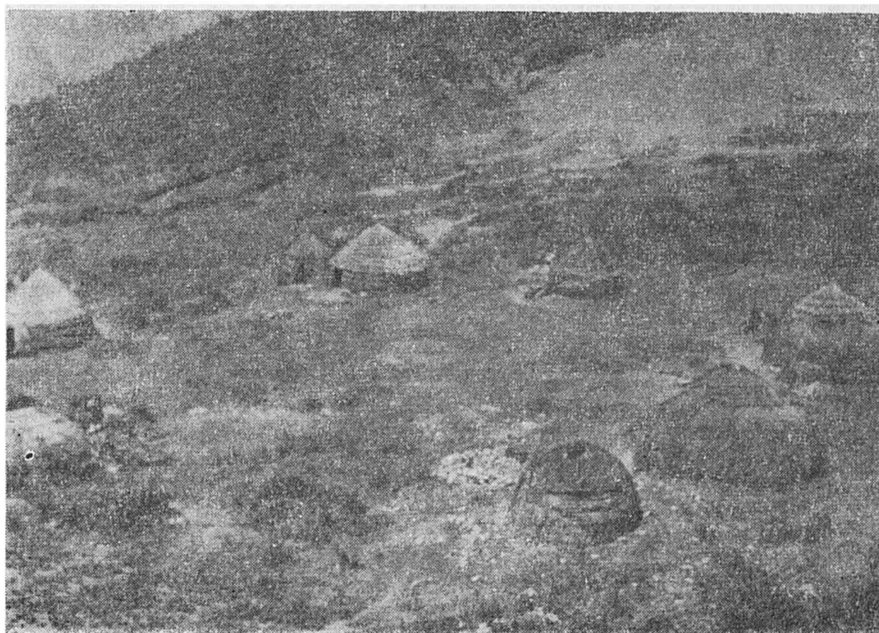


Рис. 2

высота стен от 1,6 до 2 м. Каркас шалаша сооружается из толстых жердей, вбиваемых в землю по кругу.

Вверху жерди собираются в пучок, образуя верхнюю основу шалаша. Шалаш получает окончательную конусообразную форму. По скелету продольных жердей, называемых «коастэ» (coastă), укладывают снизу вверх поперечную часть каркаса, называемую «кусторе» (custore), оставляя открытым лишь дверное отверстие. Так окончательно формируется каркас, который искусно переплетается прутьями бука и затем с внутренней стороны обмазывается глиной, чтобы ни ветер, ни дождь не проникали сквозь легкие стены. Чтобы интериор шалаша выглядел нарядным и красивым, для его верхней части, не обмазанной глиной, отбираются самые лучшие, упругие и гибкие ветви, чаще всего орешника. Такую систему конструкции шалаша — продольная основа из жердей, переплетенная прутьями и обмазанная глиной, — можно встретить в разных частях света и у различных народов, оседлых и кочевников.

При археологических раскопках были найдены остатки подобных сооружений по времени, относящиеся еще к неолиту.

Определенные экономические, социальные, климатические и другие факторы способствовали сохранению этого вида шалаша у аромун до наших дней (рис. 3, 4).

Для покрытия шалаша используют ржаную или пшеничную солому, которую искусно укладывают тонким слоем в несколько рядов — от 6 до 8—по верхней части каркаса шалаша спирально, снизу в верх. На вершине солому связывают в пучок. Поверх соломы крыша опоясывается гибкими прутьями для защиты от ветра. Солома для крыши предварительно обрабатывается, тщательно очищается от листьев, травы. На вопрос, зачем солома для крыши обрабатывается так тщательно, словно готовится для художественного плетения, нам ответили: «чтобы крыша была долговечной и не сгнила быстро, чтобы вода легко стекла с нее, чтобы свободно мог выходить дым от очага». Эта же солома используется не только для летних шалашей, она идет на покрытие и зимних жилищ. При перекочевке на места зимовки солому связывают в снопы и перевозят на место постройки нового шалаша.

Постройки, подобные аромунским шалашам, можно встретить и в некоторых областях Румынии, например, в области Хунедоара, в районе Алба-Юлия (рис. 5). Однако назначение румынских «колиб»— шалашей и аромунских «кэлив» существенно различно. «Колиба» (coliba) у румын строится лишь на летний сезон ввиду необходимости охраны и ухода за садами, виноградниками, бахчами и т.д. Семьи румын по причине рода занятий и оседлого образа жизни в отличие от аромун даже на летний период не переселяются в «колибы», а остаются в селах.

В других районах Румынии также встречаются сходные по конструкции круглые шалаши, служащие стойлом для скота или используемые как хранилища для сена и соломы, крышей для которых служит копна сена или соломы, предназначенных на корм скоту в зимнее время (Деалул Негру в Олтении). Прослеживая дальше зоны распространения «колиб», следует упомянуть зону Трансильванского плоско-

Рис. 3

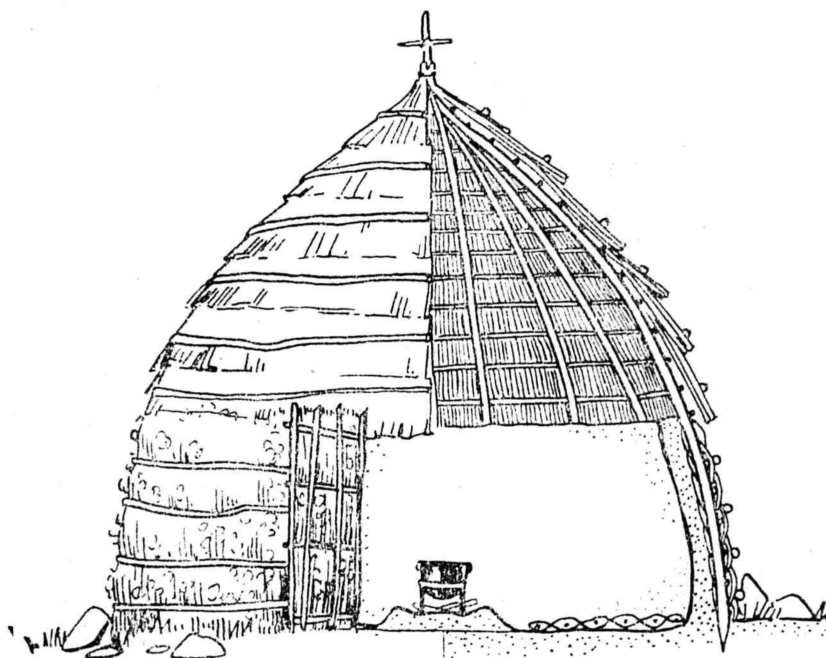
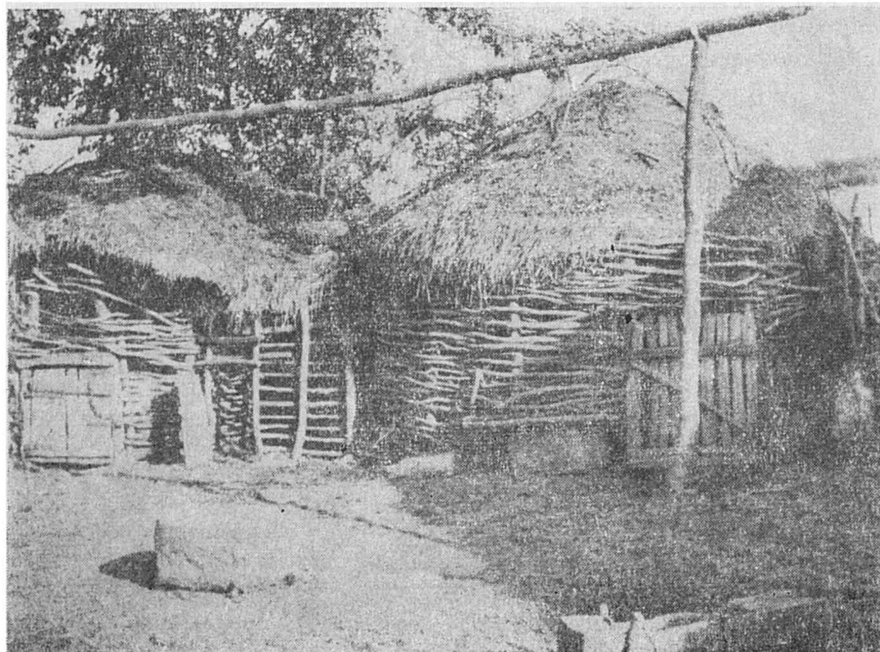


Рис. 4

Рис. 5

Рис. 6



горья, или точнее некоторые из сел, где встречаются постройки типа аромунских «кэлив», в долине Лунка де жос, Дэбыка, Пыклиша, Дыржа, Пантичеу (рис. 6) и в долине Лужердиулуй, Лужердиу, Морэу, Бырлеа и т.д. (рис. 7, 8).

В этой зоне колибы используются исключительно для содержания овец, свиней, птиц и т.д. Такие постройки не являются сезонными. Сезонные же постройки в этой зоне имеют другие формы. Сходство формы румынского и аромунского шалаша обнаруживает общность их происхождения, несмотря на различие назначения. Можно предположить, что первоначально шалаши у тех и других использовались как жилище. Румынский этнограф Паул Петреску в сообщении, представленном на VI конгрессе антропологов и этнографов в Париже, упомянул о сохранившихся до наших дней в некоторых зонах Румынии кругло-конических жилых домах, факт, подтверждающий положение о связи формы и назначения шалашей у румын и аромун.

На основании вышесказанного можно отметить, что с исторической точки зрения между населением Румынии и населением Балканского полуострова с давних времен существовала тесная связь и постоянное взаимное влияние.

Последнее время в жизни аромун-скотоводов наблюдается процесс оседания в селах (например, Станкэрбунара, Кавая и т.д.) (рис. 9, 10).

Центром «кэливы» аромуна-скотовода является открытый очаг, расположенный по диагонали от двери. Слева от входа в шалаш находится так называемый «пату», где укладываются домотканные ткани «стране», «велинде», «кылими» и т.д. Справа расположена «спата» или циновка из рогожи для спанья, с несколькими подушками, называемыми «капетинии».

Открытый очаг сооружается из камня, он имеет круглую форму, снаружи обмазан глиной. Его нижняя часть возвышена над полом, для того чтобы создавалась тяга. Такая конструкция очага не случайна, она сложилась в результате многовекового жизненного опыта скотоводов. Таган-тренога в таких очагах употребляется редко. Его место занял крюк, деревянный или железный, укрепляемый под очагом, на который вешается котел. Очагом в шалаше пользуются только в случае дождя, когда нельзя развести огонь под открытым небом. Очаг, находящийся под открытым небом возле шалаша, своеобразен и интересен по своей конструкции (рис. 11). Для постройки очага разравнивается на отведенном для него месте земля и возводится стена из больших камней, которая защищает очаг от ветра. Иногда вместо каменной ограждающей стены со стороны ветра или по окружности устанавливается довольно высокая стена из ветвей (рис. 14).

В центре очага устанавливается тренога, называемая «пустрие». Кроме того каждый очаг имеет металлический панцырь для выпечки хлеба, характерный вообще для очагов всех народов Балканского полуострова и других зон. Для сравнения следует упомянуть о существовании открытого очага и у румын. Открытый очаг в форме хлебной

Рис. 7

Рис. 8

Рис. 9

Рис. 10

Рис. 11

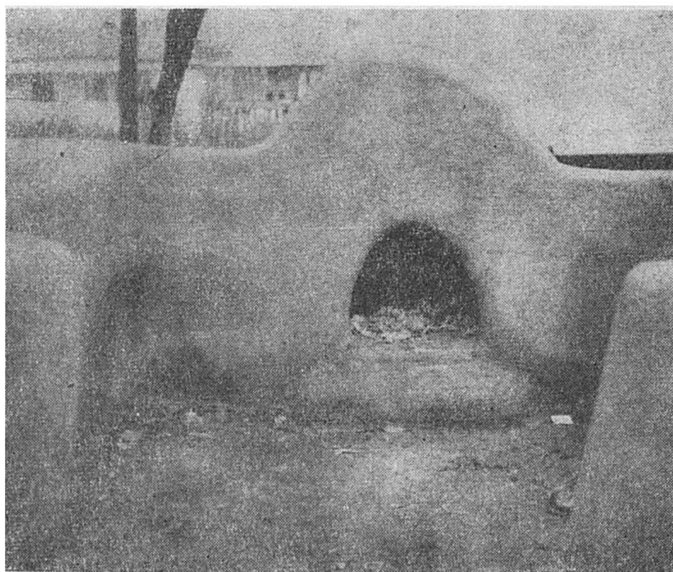


Рис. 12

печи с плитой широко распространен на Дунайской равнине (рис. 12), а также в южной Добрудже (рис. 13).

Такой тип открытого очага у румын-земледельцев возник как результат эволюции древних форм открытого очага в результате перехода населения к оседлой жизни.

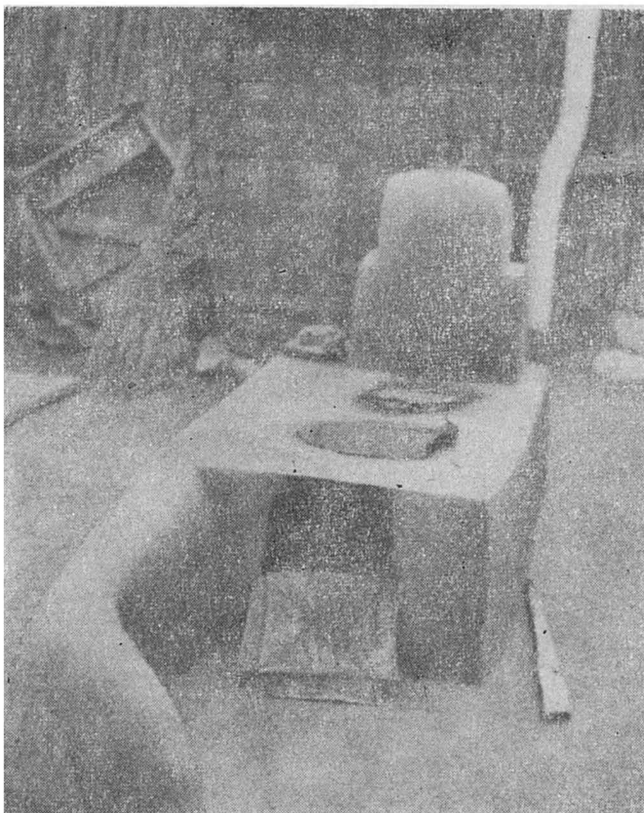


Рис. 13

Однако в отличие от открытого очага румын, открытый очаг аромун принадлежит к более примитивным формам очага, основными элементами которого являются место для разведения огня, таган-тренога, защитная стена — параван, металлический панцырь. Таким образом разнообразие форм открытого очага характерно для обширной этнографической зоны Балканского полуострова, включая и Дунайскую равнину.

Следует остановиться вкратце и на другой форме открытого очага, распространенной у скотоводов Дунайской равнины и не встречающейся у аромун. Этот вид очага значительно отличается от вышеупомянутых форм и имеет особую конструкцию и название: «vatră liberă săpată în pămînt» (открытый очаг, вырытый в земле) или же «cotlon»

(котлон) (рис. 15, 16). Котлон представляет собой яму, разделенную в верхней части; с одной стороны находятся дрова и ставится скамейка для сидения, на другой половине разводится огонь, устанавливается котел, иногда используется таган-тренога. Огонь в таком очаге горит

Рис. 14

при любой погоде. Зоной распространения котлона является район Слобозия.

Что касается панциря для очага, то на основании материалов, собранных в экспедициях, следует отметить распространение на Дунайской равнине главным образом глиняного панциря, помимо металлического (рис. 17).

Глиняный панцирь используется для очагов специфической формы, так называемых «ватра цестулуй» (панцирный очаг) (рис. 18). Панцирный очаг представляет собой площадку из кирпичей, на которой разводится огонь, закрытую панцирем. Над очагом располагается

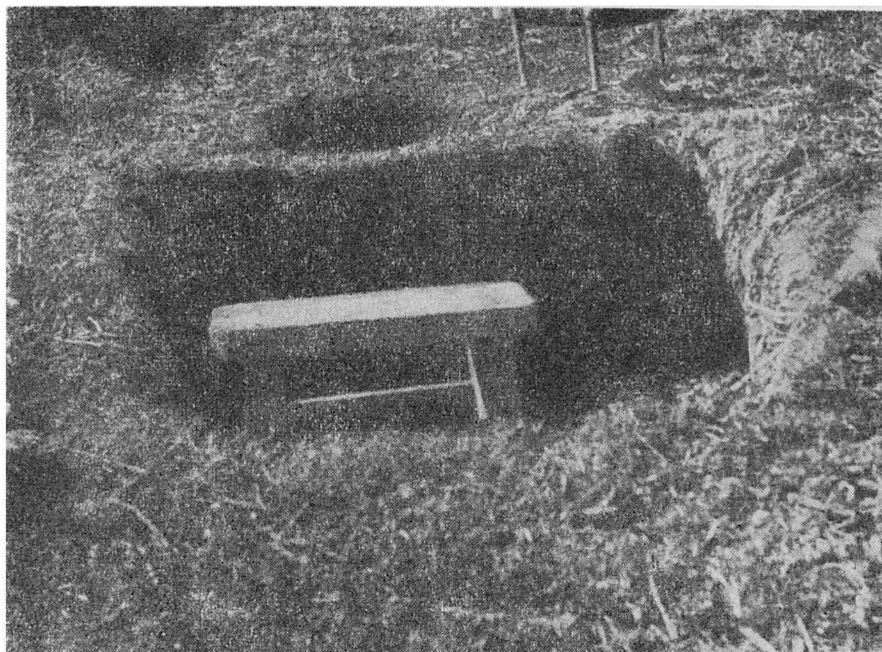


Рис. 15

Рис. 16

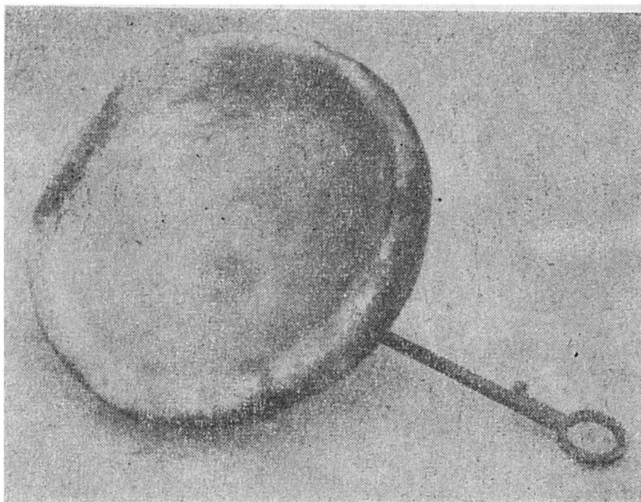


Рис. 17

Рис. 18

дымоход, в верней части которого находится горизонтальный металлический стержень со свешивающейся с него цепью с крючком на конце.

Рядом с очагом укрепляется в земле, в наклонном положении, другой металлический стержень большего размера, вторым своим концом прикрепленный к цепи. Этот металлический стержень, проходящий через верхнюю часть панциря, даст возможность располагать панцирь

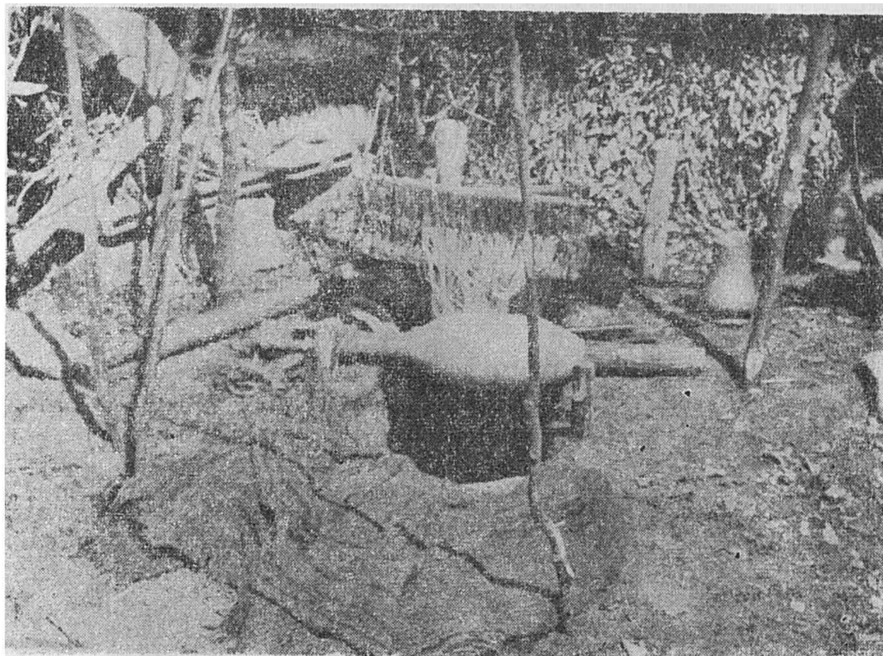


Рис. 19

в любом положении, вплоть до горизонтального, в зависимости от высоты поднятия цепи. Зоной распространения этого типа очага является район Дунайской равнины от Турну-Северина до Джурджу.

Аромунам такая форма панцирного очага не известна. Рядом с открытым очагом у аромун стоит амфора, справа — полка, сплетенная из прутьев, на которой располагается посуда. Посуда у аромун в основном металлическая, с заметным восточным влиянием. В амфоре, как и у всех народов этой этнографической зоны, держат питьевую воду, которая долгое время сохраняется в ней холодной.

К шалашу примыкает навес для хранения скотоводческого инвентаря и различных вещей, необходимых в хозяйстве. Здесь же деревянный бочонок с водой.

Главным занятием аромунских женщин является прядение и ткачество, исполняемое с большим мастерством, передаваемым из поколения в поколение. Шерсть хранят в шалаше, в мешках или связанную в узлы. Перед прядением шерсть хорошо промывается, расчесывается и разбирается на пучки.

Обработка шерсти единственное занятие аромунских женщин. Возделыванием земли и выращиванием культурных растений они не занимаются, поскольку в аромунских селениях это не практикуется.

Прялки аромунок напоминают прялки румынских крестьянок и других народностей этой этнографической зоны. Прядут женщины большей частью на ходу, заткнув прялку за пояс, отправляясь на

Рис. 20

пастбище, где мужья и старшие сыновья пасут скот. Девушки остаются в доме, занимаясь хозяйственными делами.

Все ткани, необходимые для семьи, женщины ткут сами. Ткацкий станок устанавливается около шалаша, для чего в земле делается специальное углубление. Станок очень прост, быстро разбирается и легко перевозится. Он состоит из четырех деревянных вилок, вбитых в землю по четырем углам ямы. В центре ямы находится педаль станка, сидением служит край ямы. Простота конструкции ткацкого станка была продиктована кочевым образом жизни аромун (рис. 19).

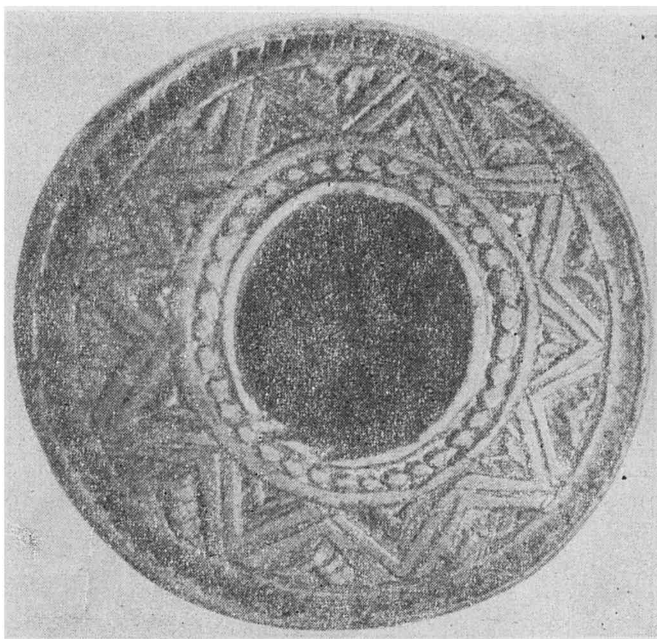


Рис. 21

Рис. 22

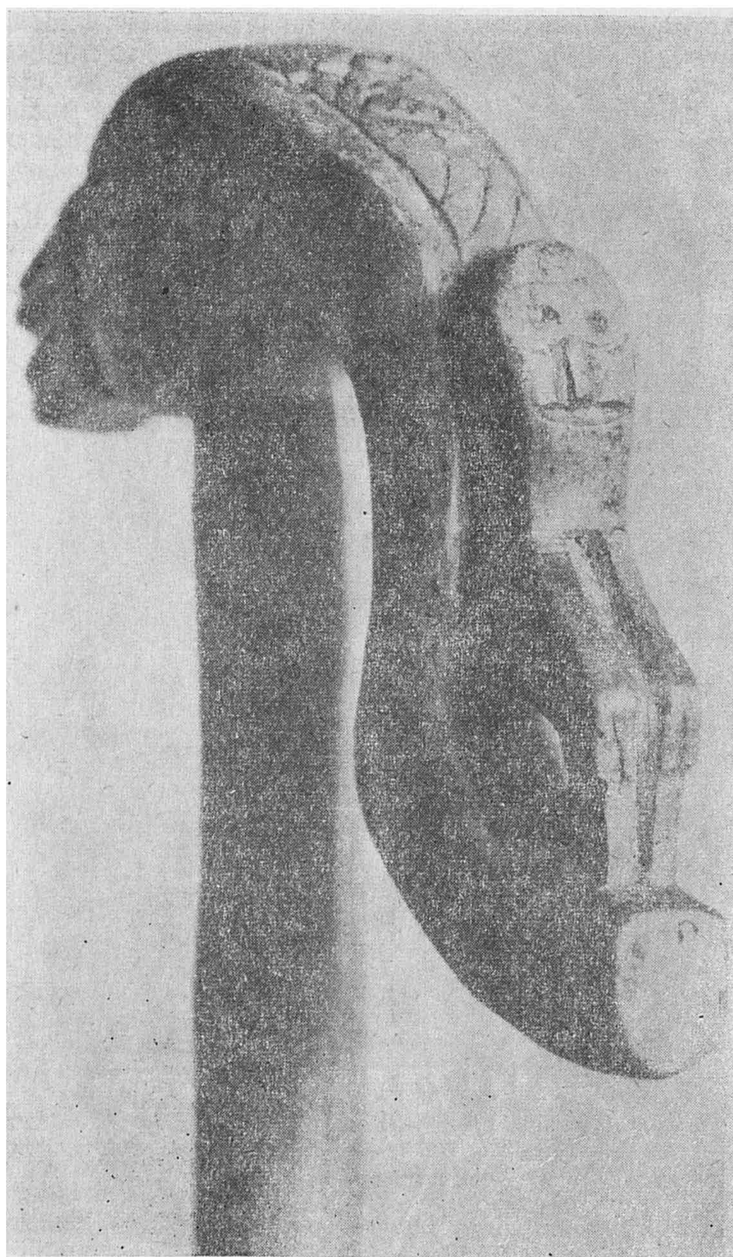


Рис. 23

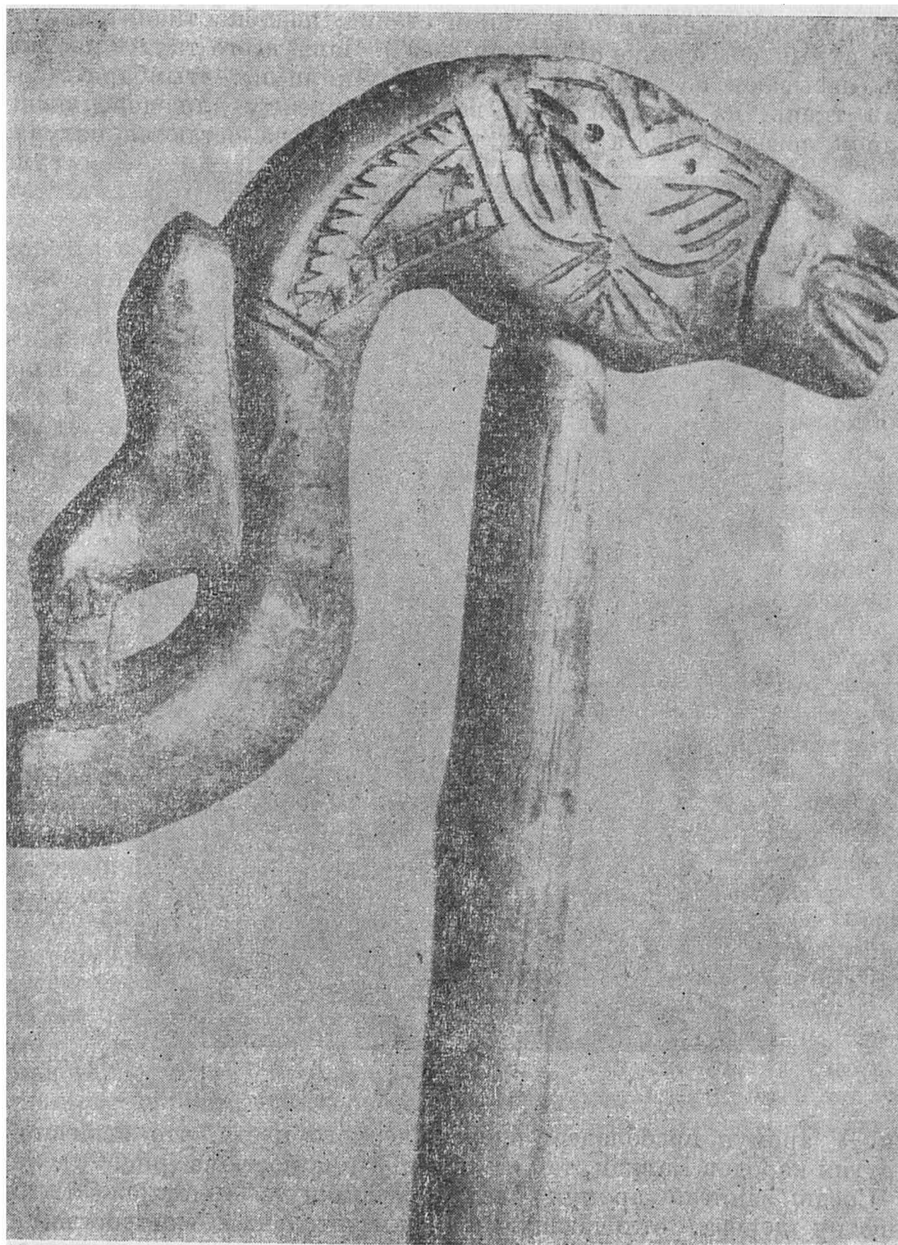


Рис. 24

Ткань, изготовляемая на таком станке, подобна ткани, получаемой на румынском станке *argea* («арджеа»). Чаще всего ткут в две нити. Ткань называют по разному: «велинде», «килими», «тымбаре» (более грубая ткань, из которой шьют верхнюю одежду для дождливой и холодной погоды). Цвета шерсти в тканях всегда остаются натураль-

Рис. 25

ными. У аромун преобладает одежда черного цвета, что отличает их от других народов Балкан, так же как и форма костюма (рис. 20).

Среди занятий аромун следует упомянуть и художественную обработку дерева, отличающуюся исключительным мастерством исполнения и сохраняющую старые народные традиции, передаваемые из поколения в поколение. С особой утонченностью изготовляются прялки, прясла, кувшины и другие предметы домашнего обихода, наличие которых обязательно в каждом шалаше.

Прялки обычно богато орнаментированы. Специфический орнамент включает в себя геометрические, зооморфные, фитоморфные и

антропоморфные формы. Однако красота пряселл намного превосходит художественную красоту резных прялок (рис. 21, 22). По форме они напоминают прясла, найденные при археологических раскопках. Сохранение древних форм прясел у аромун не является неожиданным, если учесть их консерватизм в заимствовании новых для них форм и видов предметов обихода от других народов, в контакт с которыми они вступали. Этот консерватизм порождается представлением аромун о несоответствии новых форм специфике их жизни, их материальным и духовным запросам. Они считали, что новые формы не дают возможностей для полного выражения художественных ощущений. Так, например, и в наши дни аромуны отдают предпочтение старым формам прясла по той причине, что поверхность, которую можно орнаментировать, у них много больше чем у новых форм. Мотивы орнаментации берутся из повседневной жизни скотоводов, а также из окружающей их природы, отражая их представление о вселенной; часто встречается мотив солнца, как символ жизни, мотив, характерный не только для аромун, но и для других народов, мотив луны, звезд, различные геометрические формы. Прясла изготовляются чаще всего молодыми чабанами, которые дарят их своим девушкам.

Еще одним примером, иллюстрирующим художественное мастерство аромун в резьбе по дереву, подчеркивающим использование архаичных форм и указывающим на вековое занятие скотоводов, является так называемый «chiric» (кирик) (рис. 23, 24) — пастушеский посох, который можно встретить и у чабанов Добруджи, где он называется «cîrlibană» — «кырлибан» (рис. 25). Верхняя часть посоха напоминает голову дракона; в художественной композиции в качестве художественно-декоративного элемента используется мотив солнца и антропоморфные мотивы; встречается и изображение двухглавого орла византийского происхождения. Пример использования антропоморфного элемента можно видеть на приведенной фотографии: фигурка чабана, сложившего руки на коленях и наблюдающего за овцами (рис. 23).

В обработке дерева, украшении предметов домашнего обихода, в ткацких узорах, выполненных с большим артистическим мастерством и художественным вкусом, аромуны передают свое чувство прекрасного, свои мысли, свое миропонимание. Под рукой народного умельца оживает кусок дерева, приобретая прекрасные, выразительные формы. Домашняя утварь, богато украшенная традиционными мотивами, люльки, кувшины, ложки, различные иструменты являются не только документами материальной культуры, но и подлинными объектами народного искусства, в которых можно найти богатую символику представлений, отображение материальной и культурной жизни их создателей.

SIMILITUDES ENTRE LES DANSES POPULAIRES ROUMAINES ET BALKANIQUES

par ANDREI BUCŞAN

La grande valeur artistique du folklore roumain, si riche et si varié, a toujours été l'objet d'appréciations admiratives de la part des étrangers. Il est regrettable qu'on ne lui ait pas accordé la même attention en vue d'une étude scientifique. L'Institut de Folklore a jeté les bases de cette action il y a douze ans, et dans ce court laps de temps il a réussi à rassembler de riches archives. Les spécialistes de l'Institut ont réussi à mettre au point un système propre de notation des danses populaires ; ils ont investigué plus de 120 stations folkloriques du pays, où ils ont réuni plus de 2500 variantes de danses ; enfin, on a commencé la classification morphologique de ces danses.

Il est certain que de nombreux efforts restent à faire pour arriver à une image suffisamment claire des caractères spécifiques du folklore chorégraphique roumain. Toutefois, quelques déterminations provisoires ont été possibles. Jusqu'à présent on a pu établir sur le territoire roumain, l'existence de trois grandes unités, nommées par analogie avec la linguistique « dialectes chorégraphiques ». L'aire géographique de chacune de ces unités est la suivante :

a) le long de la vallée du Danube, où l'on remarque quelques contingences avec les danses des peuples balkaniques voisins ;

b) le centre et l'ouest de la Transylvanie où il y a certaines similitudes avec les danses des peuples de l'Europe centrale ;

c) le long de toute la chaîne des Carpates, où paraissent être concentrés les caractères les plus spécifiques.

Mais, tandis que, petit à petit, une vision d'ensemble du folklore chorégraphique roumain commence à se dessiner, l'attention de nos spécialistes est dirigée de plus en plus vers un début d'études comparées. Les similitudes entre nos danses et celles des peuples balkaniques, remarquées il y a longtemps, ont fait naître le problème d'une unité possible

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, 3—4, p. 607—613, BUCAREST, 1964

dans ce domaine. Ce fait n'a rien de surprenant, étant donné les éléments communs de civilisation, ainsi que les liens historiques puissants entre les peuples réunis dans l'espace compris entre les Carpates et les Balkans.

Dans la phase actuelle, cette étude offre encore certaines difficultés à cause de la documentation insuffisante. Le manque d'études pratiques communes et d'échanges d'informations plus complètes nous a déterminés à aborder le problème en considérant d'autres possibilités, c'est-à-dire :

a) la consultation des études et des textes chorégraphiques spéciaux de ces pays ; ces documents sont souvent, d'ailleurs comme les nôtres, en faible nombre et difficilement accessibles, étant donné la langue dans laquelle ils ont été conçus ; d'autre part, l'usage de notations de danses différentes rend cet examen encore plus difficile ; la traduction de tous ces matériaux et la transposition dans une notation universelle est absolument nécessaire.

b) visionner les ensembles d'amateurs et de professionnels qui présentent les danses de ces peuples ; malheureusement, le caractère spécifique n'est souvent pas rendu avec authenticité, ces danses étant d'habitude stylisées ; leur remplacement par de bons films folkloriques serait extrêmement utile.

Toutefois, même dans ces conditions, certains caractères plus prégnants ont attiré l'attention, ce qui a permis à nos spécialistes de constater, à base d'observations et de déductions, les rapprochements profonds qui existent entre le folklore chorégraphique roumain et le folklore balkanique. Certes, il y a des faits qui peuvent être de simples coïncidences, représentant une évolution séparée dans la même direction ; d'autres sont certainement dus aux interpénétrations dans les zones limitrophes, par exemple entre les Roumains du Danube et leurs voisins bulgares ou serbes ou entre les Macédo-Roumains et les peuples voisins. Mais une grande part peut être attribuée à un fonds culturel commun, basé sur des formules typologiques et morphologiques cristallisées pendant une époque plus ancienne.

A cet égard, nous ne pouvons dire que quelques mots sur le répertoire chorégraphique proprement dit, car jusqu'à présent notre pénurie d'informations ne nous fait constater que peu de ressemblances ; celles-ci sont généralement limitées à certaines régions de contact ce qui veut dire que l'interprétation de leur origine devient équivoque. Les similitudes entre les danses du Banat et les danses serbes ou entre celles d'Olténie et de Valachie avec les danses bulgares, qui peuvent d'ailleurs être constatées même par un observateur non spécialisé, sont certainement intéressantes. Mais, elles ne sont pas plus fortes que dans n'importe quelle autre région de frontière de notre pays [1]; comme nous venons de la remarquer, il est difficile de déterminer ce qui constitue une influence, d'une part ou d'une autre, ou un fait appartenant à une phase ancienne commune.

---

[1] Par exemple les ressemblances avec les danses hongroises, slovaques, allemandes à l'ouest et les danses ukrainiennes à l'est.

Infiniment plus intéressantes sont d'autres contingences qui ne sont pas limitées aux régions de contact et qui ne peuvent plus être considérées comme de simples interpénétrations étant donné leur grande dispersion. Nos recherches étant à peine commencées nous ne pouvons présenter pour le moment que peu d'exemples qui sont d'ailleurs suffisamment caractéristiques.

Ainsi, parmi les danses les plus connues de tout l'espace compris entre les Carpates et les Balkans, on trouve les *hore*, de différents types. Les danseurs forment un cercle, en se tenant par les mains et exécutent des mouvements calmes ou plus vifs, à pas simples. D'après ce qu'on a pu remarquer à différentes occasions, leur forme de développement est assez semblable dans tous les pays inclus dans cet espace ; leur nom générique est commun [2]. Nous soulignons en passant, l'existence comme relique, en plein centre de la Transylvanie, dans la vallée des Tîrnave, ce qui veut dire loin de toute influence balkanique, de ces danses en cercle, exécutées seulement pas les femmes et accompagnées par un chant, ce qu'on voit fréquemment partout au sud du Danube. Des recherches plus poussées nous révéleront sûrement d'autres ressemblances dans la structure de ces *hore*.

Une danse très répandue dans presque tout le pays est la *sîrba*. Généralement on l'a considérée d'origine étrangère, serbe ou même bulgare [3]. Cette opinion s'est appuyée d'abord sur le nom de la danse. Il est vrai que des danses ayant un développement et une structure similaires sont mentionnées chez nos voisins du sud ; ce qui est curieux, c'est que dans certains districts au moins, la danse porte le nom de *danse roumaine* [4]. Voilà donc le principal argument facilement renversé. D'ailleurs cette danse tellement répandue porte en Roumanie aussi d'autres noms [5]. L'existence de multiples variantes à caractère distractif ou de virtuosité dans le répertoire pastoral des régions carpatiques nous fait considérer ce type fortement relié au spécifique national. Son développement au-delà du Danube est dû probablement à un prototype commun plus ancien que nous ne pouvons pas préciser et qui a été relevé par chaque pays de la manière qui lui est propre. Il est évident que ce problème mérite une étude séparée.

Un autre exemple nous est donné par la distribution des danses des *Călușari*, tellement caractéristiques pour notre folklore. Leurs formes les plus anciennes sont retrouvées encore en Valachie et en Olténie ; les formes transylvaines nous font entrevoir certaines additions récentes ; les variantes moldaves, disparues aujourd'hui, sont encore mentionnées au XVIII[e] siècle [6].

---

[2] Bulg. *horo*, ngr. χόρος, etc. ; d'ailleurs, chez les Bulgares comme chez nous, on comprend par *hora* non seulement une catégorie de danses, mais la danse en général.

[3] Il est bien connu que dans certaines parties du pays les Bulgares sont nommés *Serbes*, une confusion étant ainsi possible entre tout ce qui appartient aux deux nationalités.

[4] Al. Dobrescu, *Jocuri românești*, p. 6.

[5] Par exemple dans une grande partie de la Moldavie la *sîrba* s'appelle *brîu* ; certaines variantes carpatiques sont nommées *Călеaua*, *Lezeasca*, etc.

[6] Démètre Cantémir, *Descriptio Moldaviae*. Traduction par Petre Pandrea, p. 248—249.

Les danses de ce type sont connues dans toute l'Europe, sous différents aspects et formes [7]. Toutefois, on a remarqué chez les peuples balkaniques certaines manifestations plus proches de nos danses de *căluşari*, portant sur le développement, le rituel, le costume et les accessoires ainsi que la relation proprement dite entre cette danse et la fête de la Pentecôte [8]. Nous croyons que dans ce cas il s'agit de réminiscences d'un fonds commun.

Il est certain que les exemples cités ci-dessus pourraient être augmentés par des recherches futures qui indiqueraient aussi d'autres concordances de répertoire. Mais, quoique fort intéressantes, elles ne sont convaincantes que si elles sont accompagnées d'une analyse morphologique très approfondie. Un examen poussé des éléments chorégraphiques : formation, composition par sexes, tenue des danseurs, construction de la danse et des figures, structure rythmique et cynétique, non seulement de quelques danses mais de plusieurs répertoires de danses des peuples voisins comparés aux nôtres, nous amènerait vers une meilleure connaissance de leur caractère spécifique chorégraphique et de leur degré de parenté. Les pièces folkloriques, aussi différente que soit leur origine, sont toujours reprises et remaniées d'après des formules propres comme les emprunts du lexique s'intègrent dans la structure grammaticale de la langue [9].

Nous estimons donc qu'il est nécessaire de rappeler ici quelques-unes de ces similitudes ressortant d'une confrontation attentive des danses populaires roumaines avec les documents peu nombreux pour les pays voisins, dont nous avons pu disposer. Nous les indiquons ci-contre, avec la réserve d'une vérification ultérieure.

1. L'un des caractères les plus importants qui indique dès le début la similitude entre la danse roumaine et les danses balkaniques est la forte proportion de danses en groupe. On sait généralement que les formes solistiques dominent chez les peuples de l'Orient, comme nombre ainsi que comme fréquence. Le centre et l'ouest de l'Europe accorde la préférence aux danses par couples. Il est certain qu'on rencontre partout la danse par groupe mais elle est réservée soit à certaines pièces folkloriques plus rares [10], soit à différentes formes de passage d'une phase de la danse à une autre [11]. Chez tous les peuples balkaniques, le groupe est fortement représenté, sous des formes variées : non limité comme nombre de participants ou réduit à 4—8 personnes, en cercle, demi-cercle, en spirale ou colonne, les danseurs se tenant par les mains, les épaules, la taille ou se suivant en monôme.

---

[7] Romulus Vuia, *Originea jocului de căluşari*, dans « Dacoromania », II, 1921—22, p. 215—254.

[8] *Ibidem.*

[9] Par exemple le nom même de *Căluşari* accordé aux danseurs de cette danse dans le nord de la Bulgarie (voir Raïna Katzarova-Kukudova, *Bulgarian folklore dances*, p. 44—45).

[10] Kurt Sachs, *Tanzgeschichte*, chap. III.

[11] Dans certaines danses occidentales par exemple, les couples se réunissent pour former un cercle qui se sépare de nouveau en couples.

Chez les Roumains, le groupe domine de manière absolue dans toute la plaine du Danube, comprenant parfois la totalité du répertoire [12]. Il reste encore prépondérent partout autour des Carpates, là où le répertoire n'a pas été trop modernisé [13]. Même dans le reste du pays il est encore assez bien représenté. D'ailleurs de nombreuses danses de couples se développent parfois dans un rang si serré, qu'on ne peut pas les considérer comme telles.

2. Comme cas spécial du caractère précédent il nous faut rappeler l'importance particulière prise dans notre zone par la forme de danse en chaîne ouverte aux deux extrémités. Ce que nous venons de remarquer est juste aussi dans ce cas, c'est-à-dire son existence comme relique ou en phase de transformation chez d'autres peuples. Chez les peuples balkaniques on constate toutefois un aspect prégnant spécial déterminé par la valeur dynamique et expressive accordée soit à l'une soit aux deux extrémités de la chaîne. Le cercle étant ouvert, il y a au moins une extrémité active ce qui implique l'existence d'un chef de la danse. C'est lui qui imprime sa personnalité au développement de la danse ; il exécute les figures et les variations les plus nombreuses et les plus compliquées, imitées plus ou moins par les autres participants ; en tout cas c'est lui qui commande la danse, les autres le suivent. Les chefs peuvent changer même dans le courant de la même danse, ce qui arrive presque toujours chez les Macédo-Roumains par exemple mais fréquemment aussi dans les autres zones.

Dans quelques régions de la chaîne des Carpates il y a même des réglements très stricts dans ce sens [14].

L'une des conséquences est la puissante liberté d'improvisation qui existe pour nombre de danses de ce type, supérieure à celle paraissant dans d'autres formes [15].

Cette catégorie de danses est très répandue dans le folklore roumain et nous pouvons supposer qu'elle est fortement reliée au caractère spécifique national. Si en ce qui concerne les types du Danube il y aurait des présomptions en faveur d'un contact direct avec les peuples voisins et si le problème de la *sîrba* nous paraît encore douteux, certains types carpatiques comme le *Brîu mocănesc*, *Brîu pădurenesc*, *Roata feciorilor* de la région d'Oaş ainsi que d'autres appartiennent incontestablement à un fonds local fort ancien. Leur vaste dispersion sur le territoire roumain nous confirme cette idée.

---

[12] Par ex. à Bîrca, région de Segarcea, Olténie, 60 des 65 danses recueillies par nos spécialistes étaient en groupe.

[13] C'est-à-dire là où il existe une forte influence des anciennes danses de salon (polka, mazourka, etc.) ou des danses modernes, qui ont modifié l'aspect de répertoire en accordant de l'importance à la danse par couple.

[14] Dans la zone de Muscel nous avons vu fréquemment quatre jeunes gens qui conduisaient la chaîne alternativement. Le premier danseur chef ayant fini ses figures, celui se trouvant à la queue s'installe à sa place et continue ; les autres deux qui le suivent prennent ensuite sa place.

[15] Par ex. le *brîu pădurenesc* de la région de Hunedoara où tous les danseurs peuvent exécuter en même temps des variations différentes.

3. La composition par sexes de la formation nous offre pareillement l'occasion de constater certaines similitudes entre la danse roumaine et la danse balkanique, par comparaison avec les zones voisines. Ainsi, quoique la tendance vers la danse par couple ou groupe mixte (due, d'après notre opinion, à une évolution récente) existe dans de nombreux endroits de l'aire comprise entre les Carpates et les Balkans, le groupe séparé par sexes est fortement , parfois uniquement, représenté [16]. Le phénomène atteint souvent l'interdiction, comme dans certaines régions de l'Albanie [17]. Il peut apparaître sous deux formes :

a) dans le cadre de la même danse, la moitié du groupe est formée par des hommes, l'autre par des femmes ; ce fait est fréquent dans la partie sud de la presqu'île (par exemple chez les Macédoniens et les Albanais), plus rare chez les Roumains de la vallée du Danube [18].

b) la danse est exécutée seulement par les hommes ou (plus rarement) par les femmes ; chez les Roumains cette forme, pour laquelle il y a de nombreux exemples, est rencontrée jusqu'àu nord du pays.

Si l'on tient compte des observations ci-dessus, la séparation par rapport aux zones voisines est claire. A l'ouest et dans le centre de l'Europe le groupe mixte évoluant vers les couples est prédominant ; chez les peuples orientaux il y a des danses séparées par sexes, spécialement sous forme de solo.

4. Il n'est pas nécessaire de contempler les danses des peuples balkaniques et celles du peuple roumain d'un œil trop analytique pour découvrir un caractère commun dans le domaine cynétique proprement dit. Dans notre zone les mouvements de jambes prédominent absolument. En échange les mouvements des bras et du corps ont plutôt un rôle d'accompagnement. Dans quelques types chorégraphiques assez rares, ils peuvent être aussi indépendants ; dans le folklore roumain la seule catégorie plus importante de ce genre est celle des danses de jeunes garçons (*feciorești*) de la Transylvanie. En Occident leur utilisation est plus accentuée, tandis qu'en Orient ils dominent et constituent les moyens techniques et expressifs principaux.

5. Apparemment moins fortes mais d'autant plus importantes qu'elles sont isolées, sont les ressemblances dans le domaine du rythme. La grande variété rythmique de la presqu'île des Balkans est bien connue ; elle est caractérisée spécialement par la fréquence des rythmes asymétriques, presque inconnus dans les danses des peuples occidentaux.

On les rencontre plus rarement chez les Roumains. De nombreux exemples surgissent dans la région de contact du Danube, ce qui nous fait supposer une influence balkanique, par exemple dans les types chorégraphiques *Paidușca* $\left(\frac{5}{16}\right)$ et *Geampara* $\left(\frac{7}{16}\right)$. La présence de formules en

[16] Par ex. chez les Macédo-Roumains.

[17] A. L. Llyod, *Albanian folk dances*, dans « The Folklorist », V, 1960, 6, p. 329.

[18] Nous avons rencontré ce phénomène non seulement près du Danube (districts de Zimnicea et Alexandria) mais aussi dans les Carpates, à la limite entre le Banat et le Hatzeg (commune de Bucova, distr. de Caransebcș).

$\frac{5}{8}$, $\frac{9}{16}$, $\frac{10}{16}$ [19], dans le sud et le centre de la Transylvanie où une origine récente du sud du Danube est difficile à comprendre, est particulièrement intéressante. Jusqu'à présent, elles ont été peu étudiées ; le simple fait de leur existence doit nous faire réfléchir car il ne peut être fortuit.

6. Il nous reste à rappeler encore un trait important, situé sur la ligne des mêmes faits à caractère général ; il a été signalé jusqu'à présent chez les Roumains du Danube, chez les Macédo-Roumains et les Bulgares [20] et paraît être un phénomène ancien. Il s'agit de la superposition non concordante entre la danse et la mélodie, à cause des dimensions inégales de la phrase musicale et de la figure chorégraphique ou de la non coïncidence entre le commencement du développement de ces deux éléments.

En Roumanie, ce phénomène est fortement représenté dans la Vallée du Danube (Olténie, Valachie, Dobroudja), où, dans certaines localités, on le constate pour plus de 60% des danses. Il décroît vers les Carpates, où on le rencontre d'ailleurs dans des types totalement différents de ceux du Danube (*Brîu*, *Învîrtita*), mais que nous considérons fortement liés au caractère spécifique national. Son isolement dans cette zone sous la forme que nous avons rappelée devient significatif [21].

Les faits réunis dans cette étude constituent certainement, ainsi que nous l'avons annoncé, seulement quelques généralités qui ne peuvent pas servir à tirer des conclusions définitives. Dans ce but de nombreuses opérations seraient encore nécessaires, susceptibles d'être concentrées de la manière suivante :

a) extension des travaux d'investigation dans plusieurs zones de l'espace Balkans-Carpates et chez les peuples voisins ;

b) vérification de nos observations en approfondissant les idées rappelées ci-dessus et en étudiant aussi d'autres éléments morphologiques, de style, de thème et fonctionnels, ainsi que la typologie comparée.

Mais, quoique la phase actuelle de nos recherches ne nous permette pas encore de présenter des conceptions définitives, on peut considérer les observations ci-dessus comme un point de départ suffisant, car elles ne représentent pas uniquement des aspects morphologiques disparates mais une grande part de l'expressivité artistique de la danse populaire de cette partie du monde. Nous espérons que son image complète ressortira des études futures. On constatera si les rapprochements signalés restent isolés ou si on peut les vérifier et les compléter suffisamment pour indiquer aussi dans ce domaine une unité entre les Balkans et les Carpates.

---

[19] Du type *hodoroaga*, *învîrtita*, etc.

[20] Raïna Katzarova-Kukudova, *op. cit.*, p. 22–23.

[21] Les danses occidentales sont toujours concordantes ; dans les danses orientales la non-concordance paraît lorsqu'elles ont lieu à base d'improvisation, et non entre les formes musicales et chorégraphiques de dimensions fixes, comme chez les Roumains et les Bulgares.

LE VIII[e] CONGRÈS INTERNATIONAL D'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE ET LES PROBLÈMES DU SUD-EST EUROPÉEN

C'est évidemment le mérite du comité national français chargé d'organiser le VIII[e] Congrès international d'archéologie classique (Paris, 3—13 septembre 1963) d'avoir choisi pour cette grande réunion internationale un thème nouveau et une nouvelle méthode de travail. Un thème unique, susceptible d'intéresser tous les participants : la diffusion directe ou indirecte des influences de la civilisation gréco-romaine dans toutes les directions et notamment à la périphérie du monde méditerranéen ; un programme unique de travail, accordant à l'examen des rapports concernant chaque région géographique une demi-journée ou une journée tout entière [1]. Ce sont là les deux éléments essentiels qui ont assuré au congrès son grand et légitime succès et il ne serait pas exagéré d'affirmer que, grâce à ces éléments, il a constitué un véritable tournant dans la tradition des congrès d'archéologie classique. Empressons-nous d'ajouter aussi qu'au succès pleinement mérité de cette remarquable réunion internationale le travail infatigable de nos collègues français a contribué pour une bonne part ; surtout celui du président du comité national français, le prof. A. Piganiol et de son secrétaire général, le prof. P. Demargne, secondés par une équipe bien choisie dont nous devons mentionner le nom du prof. P.M. Duval.

Le congrès a été précédé par deux colloques dédiés : 1° aux récentes découvertes et au stade actuel des recherches sur les mosaïques gréco-romaines et 2° à la photographie aérienne utilisée dans les recherches archéologiques. Une magnifique exposition de la sculpture romaine en Occident fut organisée en son honneur par le Musée du Louvre. Deux excursions, dans l'est et le sud de la France, ont complété le programme si bien rempli de cette réunion.

---

[1] Voici l'ordre des séances et des thèmes du congrès : 1) Mercredi, 4 septembre (matin) : *L'Occident préromain* L'influence méditerranéenne sur l'Occident préromain à l'âge du fer. 2) Mercredi, 4 septembre (après-midi) : *La Gaule romaine* — L'originalité de son art. 3) Jeudi, 5 septembre (matin) : *L'Italie du nord, l'Europe centrale et septentrionale* Art provincial et influence méditerranéenne. 4) Vendredi, 6 septembre (matin) : *L'Afrique du nord* — L'art africain, héritage punique et influences gréco-romaines. 5) Vendredi, 6 septembre (matin) : *La Grèce et le Chypre* — L'influence grecque dans les régions périphériques de la Grèce proprement dite. 6) Samedi, 7 septembre (matin) : *Les Balkans, les pays danubiens, la Pologne* Influences gréco-romaines sur la civilisation de ces régions. 7) Samedi, 7 septembre (après-midi) : *La Russie pontique* — L'art gréco-scythe. 8) Lundi, 9 septembre (matin) : *L'Anatolie* — Les civilisations anatoliennes et leurs relations avec l'art grec archaïque. 9) Lundi, 9 sepembre (après-midi) : *Le Proche-Orient* — Grèce et Orient dans l'art sémitique et l'art gyptien aux époques hellénistique et romaine. 10) Mardi, 10 septembre (matin) : *Les pays raniens et indiens. Israël* Les influences gréco-romaines sur les civilisations de ces pays.

Une visite en groupe aux palais et musées de Versailles, Saint-Germain-en-Laye (ce dernier avec ses collections partiellement rénovées et réorganisées) et — à Paris — au merveilleux Musée de Cluny, dont l'agencement est le résultat des plus modernes méthodes appliquées en ce domaine, a fourni une excellente occasion permettant d'apprécier non seulement l'effort du comité français dans le but d'assurer un programme de premier ordre, mais aussi l'effort de la France contemporaine en vue d'un renouvellement de son patrimoine historique et culturel.

Des savants appartenant à tous les pays du monde, attirés par le désir de connaître le dernier mot des recherches effectuées dans le domaine de l'archéologie gréco-romaine se sont donné, de la sorte, rendez-vous dans l'hospitalière capitale de la France, où — grâce au secrétariat du congrès, dirigé avec une discrète fermeté par Mme M. Jannoray — ils ont trouvé dès le début les meilleures conditions de travail.

Ainsi que nous venons de le souligner, l'idée d'accorder une place déterminée à chaque zone européenne et extra-européenne qui sont entrées, à tour de rôle, en contact direct ou indirect avec la civilisation gréco-romaine fut une idée heureuse. En effet, elle a permis non seulement de préciser les voies d'accès et les différentes phases de la pénétration des valeurs artistiques gréco-romaines au-delà des limites de la Grèce et de l'Italie, mais aussi et surtout d'apprécier l'aptitude des tribus indigènes vivant à la périphérie du monde méditerranéen d'adapter et de sélectionner les formes et les idées de l'art et des métiers grecs et romains, c'est-à-dire, en dernier lieu, les conceptions artistiques gréco-romaines.

Ce thème unique a permis à quelques rapporteurs et à grand nombre de participants aux débats d'apprécier, outre l'enrichissement quantitatif du patrimoine archéologique dans la zone respective, grâce à l'apport des produits grecs ou romains au-delà des frontières métropolitaines, leur apport qualitatif qui a entraîné la création de nouvelles formes de culture, plus ou moins rapprochées de cette source méditerranéenne d'inspiration.

C'est ainsi que certains rapports et communications ont souligné un fait particulièrement significatif aussi bien du point de vue économique qu'artistique, résultant de ce contact. En effet, loin d'avoir seulement facilité la simple véhiculation des biens économiques, artistiques et artisanaux, ce contact — prolongé parfois le long de plusieurs siècles de permanents échanges mutuels — a été maintes fois à la base des profondes transformations survenues dans la création artistique des tribus périphériques entrées tour à tour dans l'orbite du monde méditerranéen. S'il nous était permis d'apprécier de ce point de vue la valeur de quelques-uns des rapports et communications, remarquables tant par la richesse des faits et documents archéologiques que par l'effort de saisir, pour lui assigner une place dans le temps et dans l'espace, le processus historique et celui de la création artistique, nous prendrions la liberté de rappeler ceux de nos collègues C.F.C. Hawks [2] et P.M. Duval [3]. Hors programme, la communication du prof. P. Demargne concernant la manière dont ce contact se reflète le long de ses diverses phases dans l'histoire et la vision artistique des monuments lydiens de Xanthos pourrait être considérée comme un modèle du genre. Nous-mêmes d'ailleurs, nous nous sommes efforcés en tout premier lieu dans le rapport concernant les influences gréco-romaines sur les populations indigènes de l'espace balkanique et danubien de surprendre de ce point de vue les étapes et les effets du contact de la civilisation méditerranéenne avec celle des populations vivant au I[er] millénaire av.n.è. et au début du millénaire suivant (I[er] de n.è.) entre l'Egée et la Baltique.

---

[2] *The Celts* (*Report on the study of their culture and their Mediterranean relations, 1942—1962*), dans le volume : *VIII[e] congrès international d'archéologie classique*, Paris, 3—13 septembre 1963. *Rapports et communications*, Paris, éditions E. de Boccard, 1963, p. 3—23.

[3] *L'originalité de l'architecture gallo-romaine*, *ibidem*, p. 33—54.

Cependant, ce n'est pas pour adresser nos hommages, d'ailleurs pleinement mérités, aux organisateurs de ce congrès, ni pour faire l'éloge de quelques rapports et communications présentés par des spécialistes dont la compétence et l'autorité sont bien trop connues pour avoir encore besoin d'une pareille confirmation, qu'il nous a semblé nécessaire d'attirer l'attention de nos lecteurs sur certains problèmes et manifestations de cette importante réunion internationale.

Il y a, avant tout, deux problèmes sur lesquels nous croyons utile d'insister dans les pages de cette publication consacrée à la recherche des réalités économiques, sociales et culturelles de l'espace sud-est européen. Le premier est constitué par le stade actuel de l'étude des rapports du monde gréco-romain avec les tribus thraco-illyriennes, géto-daces et pannoniques le long de tant de siècles de contacts sporadiques ou continuels tels qu'ils se reflètent dans les monuments de l'art majeur ou mineur. Le second problème, non moins intéressant du point de vue méthodologique, réside dans la question de savoir à quelles conclusions d'ordre général pourraient aboutir les archéologues de l'époque actuelle quant au développement — à la fois complexe et unitaire — de la société humaine dans l'espace sud-est européen au cours de plus d'un millénaire, en examinant ce développement en véritables historiens de la société indigène et non seulement en tant que simples connaisseurs des monuments et des autres vestiges archéologiques.

Le problème des rapports des Gréco-Romains avec la population indigène habitant la région comprise entre l'Egée et la Baltique fut — partiellement ou intégralement — abordé et commenté devant le congrès par les rapports des professeurs Bakalakis (Salonique)[4] et Em. Condurachi (Bucarest)[5] et les communications des archéologues grec (Lazaridis)[6], bulgare (D. Dimitrov)[7], yougoslave (M. Grbić)[8], hongrois (Castiglione)[9] et polonais (Majewski)[10].

Qu'il s'agisse des découvertes faites ces dernières années dont quelques-unes sont déjà célèbres (comme, le tombeau à peintures de Kazanlyk ou bien la capitale des rois odrydes de Seuthopolis — ramenée intégralement au jour il y a une dizaine d'années en Bulgarie — , le trésor illyrien de Novi Pazar en Yougoslavie ou encore les cités daces des Monts d'Orăştie en Roumanie), ou d'études partielles ayant trait à d'importantes déterminations archéologiques ou topographiques dans la région encore si peu connue de la Grèce septentrionale, ou de quelques sculptures de tradition gréco-romaine ou orientale insuffisamment connues et encore moins mises en valeur, découvertes dans la région illyro-pannonique et conservées dans les musées de Yougoslavie et de Hongrie, ou enfin des suggestives découvertes archéologiques faites depuis quelques décennies en Pologne — une chose paraît certaine : en raison de l'immense quantité de ces nouvelles découvertes, conséquences naturelles de tant de fouilles et de recherches systématiques entreprises ces dernières années, il est absolument nécessaire de réexaminer de manière critique la totalité du matériel archéologique récolté dans le sud-est de l'Europe. Et ceci non seulement pour établir la somme de ces monuments et de ces recherches, mais surtout pour préciser du point de vue chronologique et qualitatif les phases et les aspects du processus historique découlant pour une bonne part du contact de la civilisation méditerranéenne avec la population indigène thraco-illyrienne de cette contrée.

---

[4] *Du rayonnement des civilisations grecque et romaine dans la région basse de l'Hébros, ibidem*, p. 93—98.

[5] *Influences grecques et romaines dans les Balkans, la Hongrie et la Pologne, ibidem*, p. 111—126.

[6] *Fouilles dans la région du Pangée, ibidem*, p. 99—103.

[7] *Sur quelques monuments thraces de Bulgarie.*

[8] *La plastique grecque et romaine en Yougoslavie, ibidem*, p. 127—129.

[9] *L'influence orientale dans la plastique de terre cuite de Pannonie, ibidem*, p. 130—131.

[10] *Influences romaines sur les civilisations des peuples établis en territoire polonais aux premiers siècles de notre ère, ibidem*, p. 132—136.

Considéré dans son ensemble, le problème des rapports entre les Gréco-Romains et la population illyro-thrace, géto-dace et pannonique pourrait être schématiquement représenté de la manière suivante :

1) La région balkano-danubienne était depuis longtemps en contact avec les civilisations méridionales, originaires d'Asie Mineure et des Iles de l'Egée. Au IVe millénaire av.n.è., ce contact est dans une large mesure à la base de certaines formes spécifiques de manifestations artistiques propres aux tribus néolithiques des Balkans et de la Grèce proprement dite [11].

2) Le prélude du contact direct des Grecs avec les tribus balkano-danubiennes (contact qu'on retrouvera tout au long du IIe millénaire av.n.è., en pleine époque du bronze) se laisse surprendre dès la phase moyenne du bronze (1600—1200 av.n.è.) à l'époque où la civilisation mycénienne est parvenue à l'apogée de son épanouissement et de son expansion. Les découvertes plus anciennes faites en Yougoslavie et en Hongrie, ainsi que celles plus récentes faites en Roumanie — par exemple les épées mycéniennes de Transylvanie et Valachie ou les magnifiques figurines en terre cuite mises au jour par les fouilles pratiquées dans la nécropole de Cîrna en Olténie, appartenant à la civilisation des « champs d'urnes » — permettent de suivre à la piste l'accès de certains monuments importés du sud de l'Egée par suite des échanges intertribals et de saisir l'intensité de l'influence mycénienne exercée sur les artisans locaux qui ont adopté et assimilé quelques-unes des formes caractéristiques de la production artistique égéenne, celles notamment propres à sa phase plus tardive (à partir de 1300 av.n.è.) [12].

3) Les profondes transformations techniques et culturelles qui ont eu lieu à la fin du IIe millénaire av.n.è., connues dans l'histoire de la Grèce métropolitaine sous le nom générique de « l'invasion dorienne », ont entièrement changé la direction de ce contact, car les vagues successives de pâtres qui ont mis fin à la magnifique civilisation mycénienne ont suivi pendant plus d'un siècle une autre route [13]. Cette rupture n'a plus permis de continuer les anciennes relations avec la civilisation mycénienne, transportée par les fuyards dans les îles et en Asie Mineure. Seulement une des branches balkaniques, les Phrygiens, qui passèrent vers cette même époque le détroit pour s'établir en Asie Mineure, allait profiter dans des circonstances encore mal précisées de ce contact. Les autres tribus balkaniques, qui allaient se cristalliser du point de vue ethnique et linguistique à peine à partir des premiers siècles du Ier millénaire av.n.è. pour atteindre leur forme traditionnelle, ont dû reprendre sur d'autres bases le long processus d'évolution économique, sociale et culturelle. Contrastant profondément avec la splendide production du bronze, les monuments des deux premières phases de l'âge du fer (Hallstatt A—B)

---

[11] Cf. en dernier lieu M. Garašanin, *Neolithikum und Bronzezeit in Serbien und Makedonien*, dans « 39BerRGK », 1958 (1959) ; A. Benac, *Studien zur Stein- und Kupferzeit im nordwestlichen Balkan*, dans « 42BerRGK », 1961 (1962) ; D. Berciu, *Problemele neoliticului în România, în lumina noilor cercetări*, Bucarest, 1961.

[12] Cf. V. Gordon Childe, *The Minoan influence on the Danubian bronze age, Essays in Aegean archeology presented to Sir A. Evans*, Oxford, 1927, p. 1 et suiv. ; idem, *New views on the relations of the Aegean and the North Balkans*, dans « J.H.S. », L, 1930, p. 255 et suiv. ; idem, *The Danube in the prehistory*, Oxford, 1929, p. 287 et suiv. ; idem, *The dawn of the European civilisation*, Ve éd. London, 1950, p. 90 et suiv. ; Vl. Milojčić, *South eastern elements in the prehistoric civilisation of Serbia*, dans « Ann. Br. Sch. Ath. », XLIV, 1949, p. 258—306 ; I. Kutzian, *Über südliche Beziehungen der ungarischen Hochkupferzeit*, dans « Acta Arch. Acad. Sc. Hung. », IX, 1958, p. 155—190 ; Vl. Dumitrescu, *Necropola de incinerație din epoca bronzului mijlociu de la Cîrna*, Bucarest, 1961, p. 244 et suiv. ; J. Werner, *Mykenä, Siebenbürgen und Skandinavien, Atti del I congresso internaz. di preist. e protost. mediterranea*, Firenze—Napoli Roma, 1950, p. 244 et suiv. ; K. Horedt, *Siebenbürgen und Mikenä*, dans *Nouv. ét. d'hist.*, II, Bucarest, 1960, p. 31 et suiv.

[13] Cf. en dernier lieu, Vl. Milojčić, *Die dorische Wanderung im Lichte der vorgeschichtlichen Funde*, dans « Arch. Anzeiger », 1948—1949, p. 12 et suiv.

sont particulièrement modestes. L'auteur de cet article a combattu la tendance non fondée de certains spécialistes bulgares enclins à exalter le niveau culturel de cette période. Se basant soit sur la tradition homérique, soit sur quelques monuments de la bonne tradition du bronze, ces spécialistes essayaient d'intégrer, sans fondement réel, le trésor de Vylčitryn dans l'horizon culturel des tribus thraces (Chr. Danoff [14], et D. Dimitrov dans sa communication au congrès de Paris). Il faudrait souligner d'autre part qu'à la même époque, c'est-à-dire aux premiers siècles du I^{er} millénaire av.n.è., une forte influence italique se faisait ressentir de plus en plus. Le contact direct avec les Vénètes, ainsi que le même degré de développement économique et social atteint par les tribus des deux bords de l'Adriatique expliquent parfaitement la fréquence de certaines formes et traditions italiques, qui allaient dominer des siècles durant la tradition artistique des tribus illyriennes du nord et même du centre de la Péninsule Balkanique.

4) Le contact entre Grecs et autochtones a connu une phase nouvelle — décisive du point de vue de l'intégration de la culture thraco-illyrienne dans l'orbite de la civilisation méditerranéenne — avec la fondation des colonies grecques sur la côte méridionale de la Thrace, la côte orientale de l'Adriatique et le rivage occidental de la mer Noire.

Laissant de côté les discussions de détail au sujet de leur date de fondation et des causes qui ont amené pour certaines de ces colonies un développement plus rapide et les ont entraînées à jouer un rôle plus actif dans le transfert des valeurs matérielles et de certaines formes artistiques et techniques, on pourrait pourtant conclure que, contrairement aux colonies de la côte occidentale de l'Adriatique — Epidamne et Apollonie, fondées vers la fin du VII^{e} et au début du VI^{e} siècle av.n.è. par Corinthe [15] —, dont la capacité de pénétration vers l'intérieur des régions illyriennes a été beaucoup plus limitée, les colonies fondées sur la côte septentrionale de l'Egée et la côte occidentale de la mer Noire ont déployé une activité beaucoup plus profonde et efficace au sein des populations thraces et géto-daces. Il est vrai d'ailleurs que les recherches sur le développement des villes grecques du rivage méridional de la Thrace — Abdère et Maronée, Aïnos et Amphipolis, Cardie et Callipolis, Sestos et Eléonte — sont encore loin d'avoir dépassé leur phase initiale [16]. Les découvertes plus ou moins récentes de nos collègues grecs Bakalakis, Pelikanidis, Petsas, Lazaridis et autres prouvent pourtant combien encourageants sont ces débuts [17]. D'autre part, les recherches bulgares d'Apollonie — récemment publiées dans un très beau volume — ainsi que celles pratiquées par les archéologues roumains en Dobroudja (Histria, Callatis, Tomis, Cernavoda, Tariverdi, Sinoé et autres sites archéologiques plus modestes) viennent illustrer tout autant de jalons du développement de la vie urbaine du Pont Euxin et de la pénétration de l'influence grecque au sud comme au nord des Balkans et dans l'espace danubien [18]. Donc, rien d'étonnant si le nombre des monuments grecs, découverts en Thrace méridionale et sur la côte occidentale du Pont Euxin, augmente dès le début du VI^{e} siècle. Il dépasse, et de beaucoup, celui des monuments similaires découverts dans les pays yougoslaves. Aujourd'hui, grâce aux efforts conjugués des archéologues balkaniques et étrangers, nous possédons un nombre suffisant d'informations pour pouvoir suivre, étape par étape, ce long processus d'infiltration, qui allait transformer jusqu'à un certain point la Thrace méridionale et

[14] *Social and economic evolution of the ancient Thracians*, *Etudes historiques*, Acad. des Sciences de Bulgarie, Sofia, 1960, p. 3 et suiv. Pour le trésor de Vylčitryn, cf. V. Mikov, *Zlatnoto sakroviste ot Valcitran*, Sofia, 1958.

[15] Cf. R. L. Beaumont, *Greek influence in the Adriatic sea before the IVth century B.C.*, dans « J.H.S. », LVI, 2, 1936, p. 101 et suiv.

[16] Cf. St. Casson, *Macedonia, Thrace, and Illyria*, Oxford, 1926, p. 175 et suiv.

[17] Cf. les rapports et les communications présentés au Congrès, dans le vol. *VIII^{e} congrès d'archéologie classique*, Paris, 1963, p. 93 et suiv.

[18] Cf. Em. Condurachi, *L'archéologie roumaine au XX^{e} siècle*, Bucarest, 1964, p. 68 et suiv.

la côte occidentale du Pont Euxin en pays de culture grecque. Les découvertes faites un peu plus au nord, surtout dans les riches tombes de Duvanli et de Panaguiourište, ont démontré aussi la capacité d'absorption des produits grecs, provenant des ateliers de Cyzique, Lampsaque et Athènes.

A ce point de vue-là, le complexe funéraire découvert dans le sud de la Bulgarie, dans la région de Duvanli [19], mérite bien, grâce à la richesse et à la variété de son inventaire, d'être spécialement évoqué. Il nous permet de saisir sur le vif quelques détails des plus significatifs pour l'étude des relations du monde thrace avec les grands centres grecs du V^{e} siècle. Les analogies avec certains produits toreutiques de la première moitié du V^{e} siècle prouvent les liens étroits des chefs thraces avec les villes ioniennes, fort probablement par l'intermédiaire de la colonie pontique d'Apollonie et de la ville de Cyzique, dont les monnaies, fréquentes dans les Balkans, jalonnent les voies d'expansion de ces produits vers le nord. Trois vases d'argent, datant de la seconde moitié du V^{e} siècle, reflètent l'intensification des échanges commerciaux avec Athènes. Le rôle d'intermédiaire, joué dans ce sens par la ville d'Amphipolis, a été, à juste titre, souligné.

Deux aspects s'imposent à notre attention dans la valorisation archéologique du complexe funéraire de Duvanli : 1) la prépondérance absolue des produits ioniens et attiques, reflétant l'entrée définitive de l'aristocratie thrace dans l'orbite de la culture hellénique ; et 2) la pénétration de certaines formes grecques dans la réalisation même de la production artistique et technique locale. Elles sont documentées spécialement dans trois chapitres significatifs de l'archéologie thrace : 1) l'apparition dans l'architecture balkanique de certains éléments grecs ; 2) la constitution d'un art toreutique gréco-thrace, influencé directement ou indirectement par les produits similaires scytiques ; 3) l'utilisation du tour du potier et l'adoption de formes céramiques dont l'expansion a constitué les prémices de la culture thrace et géto-dace de l'époque La Tène.

Pour le premier de ces chapitres, il faut souligner les deux tombes en pierre, couvertes de tumuli, de Golemata et Baschova Moghila, construites, la première au milieu du V^{e} siècle, la seconde à la fin de ce même siècle. Le soin avec lequel sont exécutés les blocs en pierre, ainsi que le système de construction proprement dit, prouvent l'activité d'un artisan grec des villes de la côte ou, en tout cas, d'un artisan local, qui connaissait bien la technique de construction grecque.

Toutefois, aussi riche qu'il soit, l'inventaire des vestiges grecs en pays thrace ne peut nous offrir qu'un seul aspect des contacts entre Grecs et indigènes. Il prouve sans doute la puissance de pénétration des marchandises grecques, ainsi que la capacité d'absorption des chefs locaux. Quant au fond même de la civilisation locale, telle que nous la connaissons aujourd'hui grâce aux nombreuses fouilles effectuées par les archéologues bulgares et roumains, nous sommes loin de pouvoir affirmer que les effets de ces contacts furent immédiats et de très longue portée. Sans doute, les influences grecques dans la métallurgie ne manquent-elles pas. Ce fut grâce aux modèles grecs que les artisans thraces ont exécuté les fibules à arc simple ou les fibules semi-circulaires à deux ressorts et à plaque rectangulaire à bords échancrés. Toutefois, il est vrai que les fibules spécifiquement thraces offrent par leur simplicité un contraste frappant avec la variété et la richesse des produits similaires grecs ou illyriens.

C'est toujours sous l'influence grecque et gréco-macédonienne que s'est constitué le type thrace des ornements pectoraux, connus sous le nom de « diadèmes », dont les plus connus sont ceux découverts à Ezérovo et à Duvanli. Ils sont décorés de points, de petits cercles et de lignes courbes exécutés « au repoussé » et présentent des ressemblances évidentes avec les produits similaires rhodiens.

---

[19] Cf. B. Filow, *Die Grabhügelnekropole bei Duvanlij in Südbulgarien*, Sofia, 1934 ; cf. aussi L. Ognenova, *Les cuirasses de bronze trouvées en Thrace*, dans « B.C.H. », LXXXV, II, 1961, p. 501.

Toutefois, le chapitre le plus suggestif à ce point de vue est constitué par l'étude de la céramique balkanique, qui se ressent des effets de l'influence grecque seulement après quelques siècles de contact. A ce point de vue, la persistance des urnes, des assiettes et des bols de type spécifiquement hallstattien, travaillés à la main, au sud comme au nord des Balkans et du Danube, même dans le proche voisinage des colonies grecques, est en vérité surprenante. Contrairement à ce qui s'est passé en Gaule, où, grâce au contact avec les Grecs, les Celtes ont passé beaucoup plus rapidement à la période La Tène, caractérisée avant tout par la céramique travaillée au tour, les Thraces et les Géto-Daces ont longtemps accepté la céramique grecque de luxe et, dans une moindre mesure, la céramique commune, mais ils n'ont fait, presque jusqu'au début du IV^e siècle, aucun progrès dans la technique et dans l'ornementation de leur propre céramique. Dans la Dobroudja, les fouilles pratiquées à Tariverdi, situé à 15 km ouest de Histria, ainsi que dans la nécropole tumulaire de cette colonie milésienne, ont donné à ce point de vue des résultats particulièrement concluants. La céramique archaïque grecque abonde tant dans cet établissement, que dans les tombes qui appartiennent à la population indigène, ainsi que le démontre le rituel d'inhumation. La céramique locale ne commence à imiter les formes et la technique grecques que beaucoup plus tard. Le processus est encore plus lent au nord du Danube. Même si l'on acceptait l'interprétation donnée à de récentes découvertes en Dobroudja et au nord du Danube, selon lesquelles les commencements de ces imitations pourraient être datés dès la fin du V^e siècle av.n.è., il se poserait quand même une question : pourquoi une si longue période de gestation a-t-elle été nécessaire dans un chapitre si important pour la vie quotidienne qu'est la production de la céramique? Nous nous empressons d'ajouter que le processus s'est généralisé au nord du Danube à peine deux siècles plus tard, c'est-à-dire à une époque pendant laquelle le monde thrace du sud des Balkans avait déjà fait de considérables progrès. On ne saurait donner qu'une seule réponse à cette question : la société locale n'était pas encore arrivée à ce stade d'évolution, pour lequel la production céramique ou autre en série était une nécessité. Ce niveau ne sera atteint qu'à l'époque hellénistique.

Dans les régions centrales des pays yougoslaves, nous assistons dès la fin du VIII^e siècle à l'effloraison d'une civilisation hallstattienne très marquée, dont les traits distinctifs ont été précisés grâce aux fouilles pratiquées dans l'immense nécropole de Glasinać [20]. Un autre groupe hallstattien, tout aussi riche, puissamment influencé par la civilisation italique d'Este, s'était déjà constitué dans le bassin septentrional de l'Adriatique [21]. Les contacts directs ou indirects avec le sud, ainsi que l'activité métallurgique exceptionnellement riche des tribus illyriennes expliquent à la fois la pénétration des produits grecs et l'adaptation, par les artisans indigènes, des modèles helléniques [22]. L'origine corinthienne de la plupart des casques « illyriens » ne fait pas de doute. Plus facile à imiter, les cuirasses et les cnémides furent travaillées assez souvent

---

[20] L'ample monographie sur la nécropole de Glasinać d'A. Benac et B. Covic, *Glasinać I—II*, Sarajévo, 1956—1957, nous dispense de renvoyer aux nombreux rapports de fouilles ou études partielles, publiés à partir de 1880. L'illusion passablement étrange de M. Vasic quant à l'origine « ionienne » de la station préhistorique de Vinca (*Jonska Kolonja Vinča*, dans le « Zbornik » de la Faculté de philosophie de Belgrade, I, 1948, p. 85—235), a provoqué une juste et vive réaction en Yougoslavie. Cf. J. Korosec, A. Benac, M. et D. Garašanin, *Oko « problematike » Vincé*, dans « Glasnik zemalskog Muzeja u Sarajevu », N. S., VI, 1951, p. 5—32. Pour les objets grecs découverts à Glasinać, cf. aussi M. Parovic-Pechikan, dans « Starinar », N. S., XI, Belgrade, 1960, p. 21—45.

[21] Pour cet aspect du Hallstatt illyrien, mieux connu sous le nom de « ostalpine Hallstatt-Kultur », cf. W. Schmid, dans « Präh. Zeitschr. », 24, 1933, p. 219 et suiv. Quant à son correspondant italique, cf. L. Laurenzi, *La civiltà villanovianna e la civiltà del ferro dell'Italia settentrionale e dell'Europa centrale*, dans le volume *Civiltà del ferro*, Bologna, 1960, p. 15 20.

[22] Cf. M. Grbic, *Preclassical pottery in central Balkans*, dans « A.J.A. », 61, 1957, p. 137—149.

sur place. L'aristocratie locale, dont la capacité économique et l'activité guerrière sont illustrées par les riches inventaires funéraires ou par les immenses trésors en or, tel celui de Novi Pazar, récemment découvert, sentait un besoin toujours plus aigu de posséder les meilleures armes et les parures les plus éclatantes. Les fibules à charnière et avec l'arc orné de moulures, importées du sud, ainsi que celles, beaucoup plus nombreuses, avec une seule ou deux spirales et le pied triangulaire ou rectangulaire ; les appliques et les amulettes en or ou en argent, dont la fréquence est caractéristique pour l'aristocratie illyrienne, trahissent ou bien leur origine méridionale ou bien l'influence grecque, tant dans leur forme que dans leur décor [23]. Une fibule caractérisée par la forme asymétrique de son pied décoré en croix de Malte, récemment découverte à Radanjé (Macédoine yougoslave) permet de préciser la zone et la genèse de cette contamination gréco-illyrienne. C'est toujours de cette nécropole paionienne, datant, paraît-il, du VIII^{e} siècle, que proviennent les plus anciens exemplaires d'une poterie indigène, travaillée au tour selon la technique et les modèles grecs. C'est donc sur l'ancienne voie remontant la vallée du Vardar qu'ont pénétré pour la première fois dans les pays illyriens les produits archaïques grecs, tels la ménade de Tétovo et surtout les cratères et les trépieds, les hydries et les casques en bronze avec appliques en or, découverts dans la fameuse nécropole de Trébénište, près du lac d'Ochride [24]. L'origine corinthienne de la plupart de ces pièces ne fait pas de doute. Par contre, les avis sont partagés quant à la date des tombes : le VI^{e} siècle, proposé de prime abord, ne saurait plus être considéré qu'un *terminus post quem*. Les spécialistes yougoslaves qui, à la suite de nouvelles fouilles et sondages, ont soumis à un examen critique le matériel indigène qui accompagne les splendides pièces grecques d'importation, ont prouvé que le complexe funéraire de Trébénište peut remonter tout au plus au V^{e} siècle. Les vases et les armes importés du sud, ainsi que les parures en argent, la céramique locale, imitant la technique et les modèles helléniques, reflètent les préférences de l'aristocratie locale, très sensible aux produits grecs de luxe, mais encore profondément attachée à ses traditions.

A ce point de vue-là, les quatre masques et les sandales d'or découverts dans les tombes de Trébénište et auxquels les archéologues ont accordé une attention méritée, sont particulièrement significatifs. Vu leur ressemblance avec les masques d'or de Mycène, on a trop souvent expliqué leur genèse par une dérivation illyrienne des anciennes traditions achéennes. Toutefois, on ne saurait étayer par des preuves concrètes une pareille tradition perpétuée à travers les siècles, surtout si l'on n'oublie pas la grave solution de continuité constatée à la fin du II^{e} millénaire. Nous sommes donc enclins à considérer les masques et les sandales d'or de Trébénište comme un phénomène local, puisé aux sources des anciennes traditions de l'aristocratie macédonienne, qui revivait, à mille ans de distance, sa propre expérience. Il n'en est pas moins vrai que ce fut grâce aux influences grecques que l'art illyrien fut à même de préciser quelques-uns de ses traits distinctifs qu'il conserva ensuite des siècles durant.

---

[23] Chr. Blinkenberg, *Les fibules grecques et orientales*, Copenhague, 1926, p. 60 et suiv. ; Iv. Vénédikov, *Paros und Chalkis in der Frühgeschichte Thrakiens*, dans « Klio », 39, 1961, p. 31 et suiv.

[24] B. Filow, *Die archaische Nekropole von Trebenischte am Ochridasee*, Berlin-Leipzig, 1927 ; N. Vulic, dans « Rev. Arch. », 1934, 1, p. 26—36 ; « Arch. Anzeiger », 1930, Beiblatt III—IV, p. 459—482 ; I. Korosec, dans « Glasnik Zemalikskog Muzeja u Sarajevu », N. S., VIII, 1953, p. 91 et s. ; G. Mano-Zissi, *The Antique in the Nat. Mus. in Belgrade*, Belgrade, 1954, p. 4 ; L. Popovic, *Katalog naza iz nekropole kod Trebeniste* (*Nar. Muz. Beograd, Antika I*), Belgrade, 1956 (avec toute la bibliographie du sujet) ; L. Popovic, *Radolište, Contribution à l'étude illyro-grecque en Macédoine* (en serbe), *Zbornikradova narodnag Muzeja*, 1956—1957, Belgrade, 1958, pp. 75—87 ; D. Garašanin, *Trois contributions à la connaissance de l'âge des métaux dans notre pays* (en serbe), dans la même revue, 1958—1959, pp. 15—43.

Il faut pourtant souligner le fait que cette contamination resta longtemps cantonnée aux zones méridionale et adriatique des pays illyriens. Le rôle des colonies grecques fondées par Corinthe dans ces parages — Epidamne à la fin du VII^{e} siècle, Apollonie au début du siècle suivant — fut somme toute assez limité. Isolé par des montagnes inaccessibles, l'hinterland illyrien suivit à l'époque classique son propre chemin. Les formes et les produits italiques et septentrionaux, plus conformes au stade d'évolution et aux goûts de la population illyrienne, l'emportèrent et de beaucoup sur les produits grecs.

A partir du III^{e} siècle av. n.è. ce phénomène apparaît dans des conditions encore plus saisissantes. En effet, l'accroissement durant cette période des influences grecques et macédoniennes dans toute la région balkano-danubienne, mais surtout dans les territoires thraces et géto-daces trouve son explication non seulement dans le développement exceptionnel des colonies grecques de cette partie du sud-est européen, mais encore, et surtout, dans l'accroissement du potentiel économique et politique des tribus locales. A ce dernier point de vue, il convient de souligner que les tribus thraces ont une forte avance sur certaines tribus illyriennes, longtemps dominées par un nouvel élément ethnique établi dans le nord-ouest des Balkans, à savoir les tribus celtiques [25]. Ce décalage devient sensible pendant les III^{e}, II^{e} et I^{er} siècles avant notre ère, grâce à la fois à l'activité toujours plus féconde des colonies grecques de la côte méridionale de la Thrace et du littoral occidental de la mer Noire, qu'à la fréquence des produits artistiques et artisanaux du monde thrace qui avait passé définitivement dans la seconde phase de l'âge du fer (phase La Tène).

Des monuments de toute espèce, de même que certaines inscriptions, étudiés de plus en plus attentivement ces dernières années par les historiens roumains et bulgares, ont mis en lumière des chapitres extrêmement importants du développement de la vie urbaine dans les colonies grecques de cette contrée des Balkans. Sans entrer dans des détails, qui mériteraient, certes, de retenir un instant notre attention, il suffit néanmoins de souligner du point de vue du sujet qui nous préoccupe, deux aspects particulièrement importants et étroitement liés l'un à l'autre aussi bien comme point de départ que comme signification historique : la pénétration massive des produits et des monnaies grecs dans les Balkans jusqu'au loin dans les Carpates, d'une part, la constitution de puissantes unités politiques indigènes, qui devaient jouer le rôle de puissances protectrices des villes et des marchands grecs, d'autre part.

Tel un reflet de cet accroissement du potentiel économique et politique indigène, la production artistique thrace et géto-dace, illustrée par les monuments les plus variés, revêt cependant un caractère relativement uniforme, ce qui permet de l'étudier dans le temps et dans l'espace, dans des conditions plus commodes qu'à la période précédente. Il est facile de comprendre pourquoi les influences grecques se font plus fortes dans les zones de contact — Thrace méridionale et orientale, Dobroudja et plaine valaque. Elles n'en sont pas moins visibles aussi bien dans les zones plus éloignées. Quelques exemples seront concluants.

La première place revient indubitablement aux tombeaux thraces à coupole et, avant tout, à celui de Kazanlik, décoré de peintures [26]. Les peintures qui revêtent ses parois et sa coupole constituent un ensemble artistique unique en son genre pour le bassin de la mer Egée. Elles intéressent l'histoire de l'art grec et celle du degré de civilisation atteint par les cours des chefs thraces. Leur exécution est certainement l'œuvre d'artistes grecs, provenant peut-être

---

[25] Cf. T. G. Powell, *The Celts*, London, 1959, p. 50 et suiv.

[26] Cf. V. Micov, *Le tombeau antique près de Kazanlak*, Sofia, 1934 ; A. Vasiliev, *Antičnaia v Kazanlik*, Sofia, 1958. Dans sa communication sur les monuments thraces de Bulgarie et leurs rapports avec l'art grec, présentée au Congrès, M. Dimitrov a souligné, de façon excessive selon notre avis, le caractère soi-disant autochtone de ce fameux monument, dont les peintures reflètent aussi bien le répertoire que la technique des artistes grecs.

d'Asie Mineure, dont on peut reconnaître partout les rapports directs avec l'espace balkanique en ce temps-là. Il n'en est pas moins vrai que ce monument a été édifié pour un chef thrace, peut-être l'un des derniers chefs odrydes de la fin du IV^e siècle ou du début du III^e siècle avant notre ère. En effet, certaines particularités du système de construction de la coupole, de même que certains détails de l'ensemble pictural mettent en évidence le fait que les artistes auxquels est dû ce monument ont tenu compte, au moins dans une certaine mesure, des réalités et des traditions locales. Le goût des chefs thraces pour les produits artistiques grecs se laisse voir aussi dans le trésor de pièces d'or découvert, voici quelques années, à Panaguiouriště, trésor au sujet duquel il existe déjà toute une littérature [27].

Mais ce qui est plus intéressant peut-être que tous ces produits grecs, ce sont les produits locaux, thraces et géto-daces, qui prouvent du sens créateur avec lequel les artisans locaux empruntèrent et mirent à profit les procédés techniques et les formules artistiques des Grecs, ce qui leur permit d'enrichir leurs propres traditions. Ce sens créateur est visible dans les constructions élevées par les rois thraces de Seuthopolis [28] — une découverte du plus haut intérêt, faite voici quelques années par les archéologues bulgares — et, un peu plus tard, à la fin du La Tène, dans les grandes forteresses daces du massif d'Orăştie, qu'étudient avec assiduité depuis vingt ans les archéologues roumains. Le palais royal de Seuthopolis, de même que les habitations urbaines du voisinage, illustrent le début de cette période de création artistique autochtone. Les grandes forteresses daces, qui culminent avec la capitale des rois daces, Sarmizégéthuse, qui constitue un ensemble unique en Europe, aussi bien du point de vue du système de construction que de celui de la disposition topographique, en marquent la fin [29]. Entre ces deux extrêmes on peut poursuivre toute une gamme de réalisations caractéristiques pour le monde balkano-danubien, sur lequel les dernières recherches projettent une lumière de plus en plus vive. Les produits métallurgiques, les armes et les objets de parure, ainsi que la céramique de luxe ou la poterie commune, thrace et géto-dace, de plus en plus abondantes et d'une exécution technique de plus en plus réussie, imposent la conclusion que, au cours des III^e, II^e et I^{er} siècles avant notre ère, le monde autochtone fit le bond qualitatif de la tribu à l'Etat, de la culture primitive à la civilisation, lequel lui assura une place à part dans l'histoire du sud-est européen. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut s'expliquer le fait, que l'on oublie souvent, que c'est grâce à ces progrès — au développement desquels l'influence grecque a fourni un apport qu'il faut une fois de plus souligner — que le monde thrace a influencé à son tour le monde grec, à la fois directement dans les colonies pontiques et égéennes et indirectement dans le monde de la Grèce métropolitaine. A ce propos, nous nous contenterons d'invoquer un seul exemple, particulièrement significatif, à savoir la pénétration de certains cultes thraces dans le monde grec des colonies et de la métropole. Une découverte faite à Histria, voici quelques années, celle d'un temple de marbre *in antis*, dédié à une divinité thrace, le Grand Dieu, atteste une pareille interférence gréco-indigène au commencement du III^e siècle avant notre ère. Il est significatif, par ailleurs, que cette divi-

[27] D. Končev, *Der Goldschatz von Panagjuriste* (*Neue Denkmäler antiker Toreutik*), Prague, 1956, p. 117 et s.; *Der Goldschatz von Panagjurischte*, Berlin, 1959; I. Vénédikov, *Sur la date et l'origine du trésor de Panaguriste*, dans « Acta Antiqua Acad. Sc. Hung. », VI, 1—2, 1958, p. 67 et s. Des doutes quant à la date proposée aussi bien par D. Končev que par I. Vénédikov ont été formulés par H. Hoffmann, *The date of the Panagurishte treasure*, dans « Rhein Mus. », 65, 1958, p. 121—141, selon lequel ce trésor devrait être considéré comme appartenant à l'époque de Constantin le Grand.

[28] D. P. Dimitrov, *Seuthopolis*, dans « Antiquity », XXXV, 138, 1961, p. 91 et suiv.

[29] C. Daicoviciu, *Sistemi e tecnica di costruzione militare e civile presso i Daci della Transilvania*, dans *Atti del VII Congresso intern. di arch. classica*, III, Rome, 1961, p. 81—86; cf. C. Daicoviciu et I. Nestor, *Die menschliche Gesellschaft an der unteren Donau in vor- und nachrömischer Zeit*, dans *XI^e Congrès internat. des Sciences hist.*, *Rapports*, *II*, Stockholm, 1960, p. 117 et suiv.

nité locale, connue surtout sous le nom de « Cavalier thrace », a emprunté un habit grec en adoptant le type du cavalier-héros, type fréquent dès l'époque classique grecque sur les stèles funéraires d'Athènes et d'autres centres. Il est vrai que la grande majorité de ces représentations religieuses thraces remontent à l'époque romaine. La genèse artistique de leur type iconographique se laisse cependant poursuivre jusqu'à l'époque hellénistique[30]. Et c'est alors encore que se poursuivit la contamination des divinités spécifiquement locales, le Cavalier thrace et Bendis, avec diverses divinités grecques (surtout Apollon et Asclépios, Hécate et Artémis)[31]. Quelques siècles plus tôt, le monde grec lui-même avait emprunté aux Thraces le culte de Dionysos et les mystères orphiques, si répandus dans l'Hellade à partir du VI[e] siècle.

Parallèlement avec le développement des tribus thraces et géto-daces, il faut souligner à cette période le décalage de plus en plus accentué qui sépare la partie orientale des Balkans de la partie occidentale, sur le territoire actuel de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie. La genèse de la civilisation illyrienne à la seconde période de l'âge du fer représente sans aucun doute une question suffisamment compliquée, si l'on poursuit à reculons les racines hallstattiennes, aux fortes résonances grecques et italiques, de cette civilisation. Mais une chose est devenue certaine : c'est que le trait dominant de la civilisation illyrienne de la phase La Tène est dû non aux influences grecques, mais aux influences celtes[32].

En effet, les tribus celtiques qui pénètrent en ce temps-là dans le nord-ouest des Balkans, de même que dans le plateau de la Transylvanie, apportèrent avec elles de l'ouest et du centre de l'Europe les formes spécifiques de la civilisation La Tène, elles-mêmes engendrées par leur contact avec les Grecs occidentaux. En Dalmatie, où il existait depuis plusieurs siècles des colonies grecques, tout comme dans la zone sud des Alpes Dinariques, on constate néanmoins, à la même époque encore, une recrudescence des influences grecques, directes ou indirectes — — et aussi des influences italiques, dont la tradition vieille de quelques siècles n'était jamais tombée dans l'oubli. De nombreux vases grecs ou italo-grecs découverts en Dalmatie et en Albanie fournissent la preuve de la première catégorie de ces influences. Des armes et des objets de parure, de même que des stèles funéraires, découverts dans les nécropoles illyro-celtiques, attestent avec éloquence les influences italiques. A cet égard, il vaut la peine de relever certaines stèles funéraires des Iapodes, répétant à quelques siècles de distance une iconographie funéraire particulièrement intéressante et fréquemment considérée à tort comme rendant un lointain écho, en fait impossible à prouver, des conceptions religieuses et artistiques mycéniennes[33]. Les produits similaires du nord-est de l'Italie sont toutefois les seuls comparables à ces bas-reliefs funéraires qui reflètent la conception et la capacité artistique de l'aristocratie militaire dalmato-illyrienne.

A cette date, le monde illyrien était déjà entré en rapports directs avec Rome, qui avait posé le pied sur le sol des Balkans depuis la fin du III[e] siècle avant notre ère. Deux siècles

---

[30] G. I. Kazarov, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien* dans « Diss. Pann. », II, 14, Budapest, 1938. Cf. E. Will, *Le relief culturel gréco-romain* (*Bibl. Ec. fr. d'Athènes et de Rome*, 183), Paris, 1955, p. 103, et suiv. (avec la bibliographie du sujet).

[31] G. Kazarov, dans Pauly-Wissowa, *R.E.*, VI, A, col. 473 et s.; D. P. Dimitrov, *Neuentdeckte epigraphische Denkmäler über die Religion der Thraker in der frühhellenistischen Epoche*, dans *Hommages à W. Deonna*, Coll. Latomus, XXVIII, 1957, p. 181 et suiv.

[32] B. Cavela, *Keltski oppidum Zidovar*, Belgrade, 1952; Br. Zganjer, *Kelti u Iliriku*, dans « Vjesnik », Split, LIII, 1952, p. 13—23; Vl. Mirosavljevic, dans « Arch. Iugoslavica », III, 1959, p. 50—51 (la pénétration des Celtes en Dalmatie).

[33] D. Sergeevskj, dans « Glasnik zemaljskog Muzeja u Sarajevu » N. S., 1945, p. 169—170, IV—V, 1949—1950, p. 45—93; I. Cremonik, dans « Glasnik », XIV, 1959, p. 110 et suiv. Cf. aussi P. Lisicar, dans « Vjesnik za arh. i hist. dalm. », III, 1950, p. 40 et suiv. (vases grecs d'Apulie en Dalmatie).

durant, Rome avait avancé pas à pas vers la Macédoine d'une part et vers le Bas-Danube d'une autre. La Dalmatie sera romanisée petit à petit, pour devenir, au cours du I^{er} siècle avant notre ère une véritable plate-forme de romanisation du nord-ouest des Balkans. Mais vers le sud et le sud-est, Rome se trouvera en présence d'un monde illyrien et thrace si fortement entré dans l'orbite des influences grecques qu'en dépit de la transformation de cette région en province romaine, elle ne réussira jamais à changer le caractère général de la civilisation matérielle et spirituelle de cette contrée du sud-est de l'Europe. Le seul résultat, d'un intérêt indiscutable, sera la création des conditions politiques et économiques qui assureront aux influences grecques un chemin à la fois plus rapide et plus sûr.

Tout autre sera la situation dans le nord-ouest des Balkans, où la population locale — illyrienne et géto-dace — insuffisamment influencée par le monde grec, s'avérera susceptible d'être rapidement romanisée, surtout après la conquête de la Pannonie et la transformation des royaumes thrace et géto-dace en province romaine. A partir du I^{er} siècle de notre ère, il se fonde, entre l'Adriatique et le Danube, de nombreux centres urbains qui constituent autant de foyers de romanisation. A partir de la conquête de la Dacie par Trajan, ce processus se répètera également dans l'arc intra-carpatique. Il en découlera, dans un temps record, résultat d'une politique systématique et soutenue, une romanisation hâtive de la Dacie, véritable bastion ancré au cœur du monde barbare. Conséquence naturelle de cette politique, le processus de romanisation s'étendit aussi à la zone située entre les Balkans et le Danube, sur l'étendue de la province de la Mésie inférieure, dont la Dobroudja a fait longtemps partie intégrante. Les ruines monumentales de nombreuses villes romaines fournissent la preuve de l'intensité de ce processus historique qui entraîna la modification de l'aspect tout entier de la Péninsule Balkanique. Certes, on ne saurait nier l'existence des zones restreintes qui continuèrent à demeurer faiblement atteintes par cette urbanisation, avec tout ce que celle-ci impliquait sur le plan économique et culturel. Dans la même mesure, nous sommes obligés de constater que, même dans les régions fortement romanisées, il persistait de très anciennes traditions artistiques et religieuses qui ressuscitèrent, parfois avec une particulière vigueur, à la période de crise que traversera l'Empire romain. Mais — et c'est un fait qui revêt une signification spéciale pour le problème qui nous préoccupe — il n'est pas moins vrai que ces traditions ne demeurèrent pas telles quelles. Elles attestent une contamination découlant des nouveaux procédés techniques et artistiques empruntés et généralisés à l'époque de la suprématie romaine. Qu'il en est bien ainsi, c'est ce qu'illustre avant tout un fait particulièrement important et qui a été mis de plus en plus en lumière par les dernières recherches, à savoir que les peuples en migration — Goths et Gépides, Avares et Slaves doivent à leur contact avec l'art provincial romano-byzantin certains éléments propres à leur civilisation, preuve les nombreuses découvertes archéologiques du type Sîntana de Mureş-Tcherniakhov, dans la zone du Bas-Danube, ou du type Keshtély, dans celle du Moyen-Danube [34].

C'est ainsi que sur cette antique terre de rencontre, véritable plaque-tournante qui reliait la Méditerranée à l'Europe centrale, reprenait, dans des conditions nouvelles, le dialogue millénaire de l'Orient et de l'Occident. Poursuivre étape par étape ce long chemin qui aboutit à partir du VI^e siècle de n.è., à la constitution de l'Empire byzantin et, quelques siècles plus tard, à la constitution d'une véritable civilisation balkanique, constitue un sujet à la fois riche et varié. Riche par son contenu, variée par ses nouvelles formes, la réalité balkanique n'est pas moins redevable à l'Antiquité aussi bien par ses racines que par les particularités des peuples qui ont habité cette partie de l'Europe.

---

[34] Cf. C. Daicoviciu et I. Nestor, *op. cit.*, p. 131 et suiv.; Csallény D., *Grabfunde der Frühawarenzeit*, dans « Folia Archaeologica », I—II, 1939, p. 116—180 et *Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa*, Budapest, 1956.

Parmi les nombreux problèmes historiques et archéologiques qui, tout en dépassant la région sud-est européenne proprement dite, s'y rattachent par une étroite interdépendance des faits d'une façon plus ou moins évidente, il suffit de rappeler la pénétration des tribus phrygiennes en Asie Mineure et leur contact avec les traditions locales et grecques d'un côté, le rôle des Scythes et des Grecs dans la formation de l'art thrace de l'autre. Le rapport présenté par M. E. Akurgal d'Ankara : *Les problèmes de l'art phrygien. L'origine du peuple phrygien et la période obscure des peuples thraco-macédoniens en Asie Mineure*[35], constitue un bilan des recherches effectuées au cours des dernières années dans un domaine qui offre pour tous les balkanologues un intérêt considérable. L'auteur souligne à juste titre le décalage entre l'information relativement riche des sources écrites et la rareté des sources archéologiques datant de la fin du II^{e} millénaire av.n.è. En effet, les sources egyptiennes, hittites, assyriennes et grecques permettent d'affirmer qu'une migration des tribus thraces a eu lieu en Asie Mineure en plusieurs étapes, à une époque sans doute antérieure à la destruction de Hattuša et de Troie. Par contre, la seule preuve archéologique de cette invasion des tribus sud-est européennes en Asie Mineure a été fournie par les fouilles de Troie, où on a mis au jour, dans les couches VII B2, de la poterie du type bien connu de Buckelkeramik.

L'absence totale des preuves archéologiques phrygiennes dans les régions sud-est et nord-ouest de l'Anatolie ultérieures à ce moment-là, véritable hiatus entre le niveau hittite et celui du VIII^{e} siècle (époque de Midas), semble suggérer la conclusion que ces tribus, dont l'origine thrace est depuis longtemps reconnue, ont dû quitter sous la pression des Assyriens et des Grecs ces terrains fertiles, en se retirant vers la fin du IX^{e} siècle av.n.è. sur le plateau anatolien. Une fois arrivés là, les Phrygiens ont surtout subi une forte influence grecque, qui se révèle surtout dans le domaine de la céramique. Sans doute, les éléments orientaux, assyriens ou néohittites, n'y manquent pas. Leur synthèse a permis la formation d'un art phrygien dont la grammaire stylistique présente parfois quelques éléments qui rappellent leur origine balkanique.

La genèse et l'épanouissement de l'art scythe et gréco-scythe sur les bords septentrionaux de la mer Noire ont été présentés par l'éminent archéologue de Moscou, W. Blawatsky [36]. Bien que restreint à la zone soviétique du Pont Euxin, ce rapport apporte aussi bien par ses détails que par les conclusions qui s'en dégagent une contribution du premier ordre à l'étude de l'art et de la civilisation antique à la périphérie du monde grec. Au cours d'un contact qui dura plusieurs siècles, les Scythes et les Grecs ont fini par réaliser un art gréco-scythe, dont les étapes et les formes plastiques ont été précisées avec beaucoup de finesse par l'auteur. Il est certain que les archéologues du sud-est européen auront beaucoup à gagner en analysant les arguments et les conclusions du rapport dont nous venons de souligner le mérite. Cela d'autant plus que la diffusion de l'art gréco-scythe et son influence sur la production artistique des tribus thraces et géto-daces est à l'heure actuelle un des problèmes les plus controversés. La réaction contre les thèses « panscythiques » de M. Rostovtzeff [37] et de V. Pârvan [38] vint de la part des archéologues soviétiques, qui ont le mérite d'avoir démontré : 1° qu'on doit faire une distinction entre la production des véritables Scythes nomades et celle des tribus locales ; 2° que les invasions scythiques ne furent en réalité que de simples infiltrations ou raids ; 3° que la plupart des monuments considérés auparavant comme une preuve sûre de la

---

[35] *VIII^{e} Congrès international d'archéologie classique, Rapports et communications*, p. 153 et suiv.

[36] *Ibidem*, p. 139 et suiv.

[37] *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford, 1922 ; *Skythien und der Bosphorus*, Berlin, 1931.

[38] *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926.

présence effective des Scythes sur tel ou tel point du territoire situé à l'ouest de la Crimée, ne saurait être interprétée dans la plupart des cas que comme le résultat ou bien d'un contact sporadique ou bien d'une influence artistique transmise de tribu à tribu [39]. Toutefois, la fréquence des monuments scythiques sur cet immense territoire explique pourquoi de nombreux spécialistes hésitent encore à éliminer de façon aussi radicale l'élément scythique de la genèse des différents *faciès* de l'art gréco-scythique [40]. De toute façon, il faut rappeler que le contact entre les Scythes et les tribus balkano-danubiennes contribua dans une large mesure à la diffusion non seulement de quelques nouveaux procédés techniques et à l'introduction du style animalier dans le répertoire des artistes indigènes, mais aussi à l'affermissement des influences grecques au-delà du Danube et des Carpates. Contact fécond s'il en fut puisqu'il contribue, à côté de l'art grec, à la genèse d'un art local, qui allait réunir dans une heureuse synthèse les anciennes traditions hallstattiennes aux nouveaux éléments gréco-scythiques.

En dépit de son extension, notre exposé a dû laisser de côté maint fait qui pourrait souligner encore davantage l'importance d'une expérience millénaire qui s'est déroulée, avec ses mouvements de flux et de reflux, dans le sud-est européen. La synthèse néolithique poussa ses racines en Asie Mineure et même au-delà; la synthèse de l'époque du bronze porta sa technique, ses formes et ses idées à travers les Balkans depuis les bords de la mer Egée jusqu'en Scandinavie; l'expérience illyrienne et thrace aboutit à une synthèse gréco-balkanique, tout comme la synthèse romaine, grâce à laquelle toute cette partie de l'Europe fut définitivement intégrée dans l'orbite du monde méditerranéen.

L'effet de cette dernière expérience, qui renforça assez souvent celle réalisée quelques siècles auparavant grâce au ferment hellénique, fut tellement puissant, qu'elle imprima son caractère même à la production artistique ou artisanale des tribus en migration qui, à partir du III^e siècle de n.è., ont déferlé sur l'Empire. La synthèse byzantine enfin allait donner à l'Europe du sud-est un nouvel éclat par un échange de biens et d'idées dont nous avons essayé de préciser dans notre exposé les étapes les plus importantes et surtout la profonde signification historique.

Em. Condurachi

---

[39] Cf. A. N. Méliukova, *K voprosu o pamjatnikakh skifkoj kulturi na territorii srednei Evropi*, dans « Sov. Arch. », XXII, 1955, p. 239 et suiv.

[40] Cf. C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1945 et M. Parducz, *Scythian mirrors in the Carpathian basin*, dans « Swiatowit », XXIII, Varsovie, 1960, p. 523 et suiv. (avec la bibliographie du sujet).

ŠAŠEL, ANNA et JARO, *Inscriptiones Latinae quae in Iugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt*. Accedunt corrigenda ad volumen operis V. Hoffiller et B. Saria, Antike Inschriften aus Jugoslavia, Zagreb, 1938, indices, tabulae geographicae duae. Ljubljana, 1963; IV, 174 et 2 cartes (Situla. Razprave Narodnega Muzeja v Ljubljani. Dissertationes Musei Nationalis Labacensis, 5).

On a découvert jusqu'à présent en Yougoslavie environ 12 000 inscriptions latines. Celles trouvées jusqu'en 1902 ont été publiées de 1873 à 1902 dans les quatre grands volumes du *Corpus inscriptionum Latinarum III* de l'Académie de Berlin. Un nombre relativement réduit d'inscriptions de la Yougoslavie septentrionale, des provinces romaines de Norique et de Pannonie supérieure, ont paru dans la collection *Antike Inschriften aus Jugoslavien, I*, par les soins de V. Hoffiller et B. Saria, Zagreb, 1938, restée inachevée. Le reste des inscriptions a vu le jour dans divers périodiques ou des publications de spécialité, souvent difficilement accessibles et parfois avec des lectures erronées et des commentaires insuffisants. C'est pourquoi on doit saluer chaleureusement l'initiative du Musée National de Ljubljana, organisateur de la publication du présent travail. La direction de ce musée annonce qu'elle a également en préparation d'autres travaux similaires, à savoir : un volume renfermant les inscriptions de Yougoslavie parues après 1960, quatre volumes d'inscriptions trouvées sur les territoires des villes antiques d'Emona (Ljubljana), Neviodunum (Drnovo), Poetovium (Ptuj) et Celeia (Celje), un volume d'inscriptions concernant l'*instrumentum domesticum* de Slovénie et un volume consacré aux statues en relief de cette région. Ils sont tous destinés à contribuer à la systématisation et à la publication des matériaux d'un *Corpus* des inscriptions latines de toute la Yougoslavie. Lorsque cette œuvre immense sera achevée, avec des index détaillés et bien établis, nous pourrons dire qu'une nouvelle époque commencera pour l'étude de l'histoire antique de la Yougoslavie.

Les auteurs du présent recueil pensaient publier d'abord les inscriptions découvertes pendant la seconde guerre mondiale ou aussitôt après, c'est-à-dire à une époque ou les communications internationales étaient difficiles ou même complètement entravées. Le matériel épigraphique mis alors au jour n'a pas pu être ni systématisé dans des conditions normales ni publié sous la meilleure forme possible. L'ordre dans lequel les inscriptions furent disposées en volume est celui usité pour le *Corpus inscriptionum Latinarum*, c'est-à-dire en allant du sud au nord et de l'est à l'ouest, à savoir : Macédoine, Mésie supérieure, Dalmatie, Pannonie inférieure, Norique et Histrie. Il y a en tout 451 numéros dont les plus nombreux appartiennent à la Dalmatie (265), suivie de la Pannonie supérieure (65), de la Mésie supérieure (57), du Norique (43), de l'Histrie (35), de la Pannonie inférieure (28) et de la Macédoine (6). Les auteurs n'ont pas fait entrer dans le présent recueil les inscriptions publiées par N. Vulić dans « Spomenik Srpske Akademije Nauka », XCVIII, knj. 77, Belgrade, 1941—1948, celles de l'« Epigrafički

vjesnik », du périodique « Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku », LIII, 1950—1951; LIV, 1952 et LV, 1953, ainsi que celles parues dans *Inscriptiones Italiae*, t.X, région X, provenant du territoire yougoslave. Le motif semble être le suivant : l'état de ces éditions est relativement satisfaisant. Ce que publie le présent volume n'est pas une simple réimpression. Les auteurs ont examiné à nouveau les pierres, ils en ont donné leurs propres lectures complétées grâce à des photographies, ils en ont reconstitué le texte par des recherches personnelles et ont ajouté un commentaire compétent. C'est pourquoi il nous est plus commode de consulter les inscriptions respectives, mais c'est aussi une contribution importante pour la connaissance de leur contenu, ce qui facilitera sans doute la publication dans des conditions supérieures du futur *Corpus* des inscriptions latines de toute la Yougoslavie. La partie bibliographique et l'analyse du contenu sont faites en toute connaissance de cause. Les index sont exhaustifs et bien conçus. L'une des cartes de la fin du recueil présente la répartition géographique des inscriptions découvertes de 1940 à 1950 ; il en résulte que les inscriptions les plus nombreuses se trouvaient à proximité de la côte de l'Adriatique et dans la vallée supérieure de la Save, sur la route d'Aquilée à Singidunum (Belgrade), c'est-à-dire sur la principale voie de communication reliant l'Italie à la Dacie. La seconde carte montre la répartition géographique des inscriptions latines du Norique et de la Pannonie supérieure, publiées en 1938 par V. Hoffiller et B. Saria. Les auteurs ont examiné avec attention cette édition : un supplément de 52 pages contient un court erratum et un index complet qui, avec les matériaux et les index du reste du volume, représentent une contribution importante à l'étude des monuments épigraphiques latins du territoire de la Yougoslavie.

Ce travail a été exécuté avec assez de méticulosité, chose si nécessaire dans un tel domaine. A l'indication bibliographique; H. Dessau, *Inscriptiones Latinae selectae*, Berlin, 1892—1916 (1954) il faut ajouter l'année 1955. La nouvelle série de la revue « Glasnik Zemaljskog Muzeja u Sarajevo » apparaît parfois sous le sigle GZM (p. 8) et d'autres fois sous celle de GZMNS (p. 67, 69, 72, 76), mais c'est là une inconséquence bien légère.

Le commentaire en latin est digne de tous les éloges. Dans son ensemble ce travail s'avère utile et constitue une étape importante sur la voie qui aboutira un jour à la réalisation d'un *Corpus* des inscriptions latines de toute la Yougoslavie.

H. Mihăescu

IORDAN, IORGU, *Toponimia românească* [La toponymie roumaine], Ed. Acad. R.P.R. Bucarest, 1963, XXV, 581 p.

Iorgu Iordan, le savant roumain bien connu, a commencé à publier des articles de toponymie roumaine en 1920. Deux ans plus tard il avait terminé un travail assez étendu que, par suite des difficultés d'alors, il ne réussit à imprimer qu'après 1924, en allemand, sous le titre de *Rumänische Toponomastik*, Schroeder, Bonn-Leipzig, I, 1924 (III + 117 p.) et II—III, 1926 (p. 119—198). Cette étude comprenait l'analyse des noms des localités roumaines situées à l'est des Carpates et s'appuyait plus particulièrement sur les matériaux recueillis dans le *Grand dictionnaire géographique de la Roumanie* (*Marele dicționar geografic al României*), I—V, Bucarest, 1898—1902. Cette publication fut bien accueillie et discutée par des spécialistes compétents, comme M. Friedwagner, A. Meillet, S. Pușcariu, P. Skok, C. Tagliavini, G. Weigand, etc. Ensuite l'auteur continua ses recherches dans ce domaine et collabora entre autres à la « Zeitschrift für Ortsnamenforschung » pour laquelle il rédigea une bibliographie toponymique roumaine. En 1952 il publia une version plus complète de la première partie de l'étude citée ci-dessus, qu'il intitula *Nume de locuri românești din Republica Populară Română*, I, Ed. Acad.

R.P.R., Bucarest, 1952, XIX + 302 p. Dans cette nouvelle version il s'est occupé de toutes les localités du territoire roumain. La II[e] partie exigea plus de temps pour la refonte et parut, complétée, en même temps qu'une nouvelle édition de la première partie.

Dans l'introduction l'auteur discute certaines questions de méthode ou expose encore quelques résultats d'ordre général. Il proteste avec raison contre l'abus qu'on fait certains chercheurs qui utilisaient la toponymie pour donner des réponses forcées à certaines thèses historiques et plus particulièrement à des questions capitales concernant l'époque des grandes migrations. Les réserves sont formulées succinctement : « Les conditions de vie de nos ancêtres, immédiatement après l'abandon de la Dacie par Aurélien et bien de siècles plus tard, ne leur permettaient pas de conserver un trop grand nombre de toponymes latins ou autochtones. Le passage de tant de peuples par les territoires situés au nord du Danube devait inévitablement transformer profondément la majeure partie de la nomenclature géographique, c'est-à-dire changer fondamentalement la situation initiale et en créer une nouvelle, qui ne pouvait être utilisée que partiellement et avec beaucoup de prudence, comme argument ethnologique dans un sens ou un autre » (p. 5—6). Ces mots concernent surtout les établissements humains, car l'ancienneté des hydronymes et des oronymes n'est pas du tout contestée : « Les plus anciens, car les plus résistants, sont les noms des massifs montueux et des grandes rivières, *connus*, comme il ne saurait en être autrement, par tous les peuples sur les territoires desquels ils étendent leurs ramifications : on doit les considérer comme ancieus et ayant donc une plus grande importance, en comparaison, par exemple, avec ceux des établissements humains, les noms des plaines et généralement ceux des accidents du sol » (p. 3).

Pour l'étude des rapports ethniques, il est intéressant de constater que les mots étrangers n'indiquent pas toujours la présence d'une population étrangère sur un territoire donné : des toponymes comme *Lunca*, *Fudul*, *Cătana* ne disent rien, car on trouve ces noms en roumain comme appellatifs et ils ont donc pu être apportés dans les territoires en question par la population roumaine. Par contre, des toponymes tels que *Bistrița*, *Bîrz(ul)*, *Crasna* attestent indubitablement, à l'origine, la présence d'une population slave et ils peuvent donc servir comme argument pour l'étude des rapports ethniques du passé. Etant donné qu'il est bon d'avoir toujours en vue le sens, l'auteur recommande que l'étude des toponymes commence toujours avec la sémantique : « L'étude de la toponymie doit partir du sens des noms respectifs, quel que soit le but, plus lointain, que nous poursuivons, de sorte que leur groupage d'après des critériums sémantiques est non seulement recommandable, mais aussi inévitable » (p. 14). Les divisions du livre s'appuient sur ce principe fondamental et indiquent que l'auteur poursuit en premier lieu l'élucidation et la solution des problèmes linguistiques offerts par la toponymie. Le travail comprend deux grandes parties. La première, intitulée *Onomasiologie*, étudie la façon dont sont nés les toponymes roumains (d'après la position des lieux, d'après les motifs d'ordre social, d'après des événements historiques ou d'après l'attitude spirituelle des sujets parlants. Cette première partie comprend quatre sous-divisions : 1. Topographiques ; 2. Sociaux ; 3. Historiques ; 4. Psychologiques. La seconde partie, intitulée *Linguistique*, met en valeur les données linguistiques proprement dites et se compose de six chapitres : 1. Phonétique ; 2. Morphologie ; 3. Formation des mots ; 4. Syntaxe ; 5. Lexique, 6. Géographie linguistique. Cette division montre clairement que l'auteur cherche à résoudre tout d'abord les problèmes d'ordre linguistique de la toponymie, c'est-à-dire qu'il veut détacher de l'étude des noms des lieux roumains des procédés et des faits concrets pour la connaissance de la langue roumaine ou du langage humain en général. Pour atteindre ce but, l'existence d'un répertoire complet des noms de lieux d'une région quelconque n'apparaît pas comme impérieuse, mais il n'est pas non plus obligatoire de discuter les toponymes dont l'étymologie est inconnue. Même s'il y a parfois des lacunes quant à la fréquence ou à la répartition géographique de certains

toponymes, les conclusions d'ensemble peuvent cependant être justes, car on admet que la présence d'un phénomène quelconque est également prouvée par un moindre nombre de faits. Les éventuelles objections quant à la méthode suivie par l'auteur ne seraient donc pas fondées : il ne reste plus qu'à juger le travail d'après ce qu'il comprend dans ses conclusions et ses détails, et non pas d'après ce qu'il devrait contenir si l'on appliquait une autre méthode de recherche.

Les quatre chapitres de la première partie sont inégaux comme nombre de pages : I. Topographiques 135, II. Sociaux 105, III. Historiques 52, IV. Psychologiques 21. Ce rapport numérique prouve par lui-même que les toponymes qui indiquent la nature ou la conformation du sol sont très nombreux et représentent « plus de la moitié » du chiffre total. Le chapitre intitulé *Sociaux* suppose une bonne connaissance de l'histoire sociale et des documents du passé. L'auteur a essayé de s'informer et il connaît bien la bibliographie de la question. Il considère que chacune des thèses soutenues par Henri H. Stahl et Radu Rosetti sur les rapports de propriété dans les pays roumains et sur la genèse des villages comprend une partie de vérité : la thèse du « héros éponyme » est confirmée par le grand nombre de toponymes en *-eşti* et *-eni*, et la thèse de l'origine primordiale des communautés villageoises est également étayée de la toponymie. En effet, le processus historique a été très complexe et, par conséquent, on ne doit pas le réduire à des simples formules. Dans ce domaine on doit recommander plus que partout ailleurs une collaboration étroite entre linguistes, historiens, ethnographes, etc. On peut dire la même chose du chapitre *Historiques*, où les recherches futures auront davantage à dire de l'aspect historique du problème. Les réserves formulées quant à la présence des toponymes d'origine germanique sont partagées presque à l'unanimité par les savants sans idées préconçues. L'étude des traces laissées par des populations comme les Petchénègues, les Coumans ou les Tatars ne pourra devenir définitive que lorsque nous disposerons d'un répertoire plus complet des toponymes roumains. Les rapports linguistiques roumano-hongrois sont encore peu étudiés, et leur future étude fera sans doute progresser également l'étude de la toponymie. Dans le présent travail les toponymes rappelant des personnages ou des circonstances historiques sont pour ainsi dire considérés « en surface », mais on peut les suivre aussi « en profondeur », c'est-à-dire, dans leur développement historique. Ce livre a le mérite de présenter un tableau d'ensemble qui permet de se rendre compte de l'importance des problèmes soulevés : les chercheurs plus jeunes y tireront des suggestions précieuses, susceptibles d'être développées dans de nombreuses études spéciales, étant donné que les études dans ce domaine sont à peine à leur début. Au chapitre *Psychologiques* nous avons l'occasion de constater combien expressifs et plastiques sont certains toponymes de cette catégorie : « Partout la mentalité populaire est caractérisée par une sensibilité particulière à l'aspect extérieur, matériel, concret des choses. D'où la plasticité de la plupart des expressions de la langue parlée des foules anonymes » (p. 313).

Dans la seconde partie, intitulée *Linguistique*, l'auteur étudie les aspects « linguistiques » de la toponymie. En devenant nom de lieu, le substantif s'isole en quelque sorte de la masse des autres noms et mène une vie à part : la toponymie n'est pas atteinte dans la même mesure par les lois du développement historique du langage que le lexique ordinaire. Cela fait que dans le domaine de la toponymie nous trouvons conservés certains faits linguistiques qui ne vivent plus dans la langue de tous les jours. Les faits peuvent être d'ordre phonétique, morphologique, syntactique, lexical ou de géographie linguistique, c'est-à-dire d'éparpillement sur un certain espace géographique. L'étude de la toponymie roumaine est à ce point de vue une contribution à la connaissance de la langue roumaine. Voici quelques exemples. Dans le toponyme *Boroaia* persiste le féminin de *bour* (*Bos urus*), c'est-à-dire *bouroaie*, après que ce mot s'est isolé dans la conscience linguistique. *Cerboanele* atteste « une forme archaïque datant

de l'époque quand le suffixe *-oaie* conservait encore *n* (comme dans le parler du Banat et dans tous les dialectes roumains, à l'exception du daco-roumain », p. 376). *Lepurile* a une phonétique *archaïque* qui existe encore chez les Aroumains, les Méglénites et les Istro-Roumains, tandis que dans le dialecte daco-roumain on dit aujourd'hui *iepurele*. Le suffixe d'origine latine *-et* apparaît dans des toponymes formés à partir de mots collectifs aujourd'hui inexistants dans la langue parlée : *Cerătul, Doletul, Groşetul*. Le toponyme *Inaţ* (commune d'Udeşti, région de Suceava) dérive du latin *linaceus* (campus) « champ de lin » : l'appellatif respectif a disparu de la langue. Le suffixe *-ov(a)*, *-av(a)* apparaît aussi dans des topiques formés à partir de thèmes non slaves, ce qui prouve une très ancienne symbiose slavo-roumaine. La conservation de la préposition *de* pour exprimer le rapport de génitif indique une particularité archaïque commune à toutes les langues romaines : *Curtea de Argeş, Păuşeşti de Otăsău, Roşiorii de Vede*, etc. Ce phénomène est connu par le latin d'Espagne : *Uzuza de sursum et Uzuza deorsum*; *in padule de suso*, J. Bastardas Parera, *Particularidades sintacticas del latin medieval* (*cartularios españoles de los siglos VIII—XI*), Barcelona, 1953, p. 84. Les génitifs avec l'article prothétique, comme c'est le cas de *Valea lui Ctine, Valea i Scradii*, conservent également des phénomènes archaïques. L'auteur conclut : « Ce fait, combiné avec la constatation relative à la situation au XVI^e^ siècle, prouve que, à l'époque antélittéraire, l'article défini se trouvait aussi avant et après le substantif, peut-être même, tout au début, seulement avant » (p. 485—486). En partant de la situation en latin, où le pronom *ille* pouvait être mis aussi bien avant qu'après le substantif, nous soupçonnons que cette situation a persisté longtemps et que l'article s'est fixé enclitiquement à une époque relativement tardive. La thèse que l'article se serait placé d'abord avant le substantif et se serait ensuite déplacé après lui nous semble moins plausible. Les éléments archaïques ont persisté aussi dans le domaine du lexique : *Decindea*, de l'appellatif *decindea* « de l'autre côté, là-bas » ; *Pădurea Păcurarului*, de l'appellatif *păcurar* « pâtre », etc.

Le matériel discuté dans le présent travail est d'une grande richesse. Le livre rendra service non seulement aux linguistes qui s'occupent de la langue roumaine, mais aussi aux spécialistes des pays voisins. Nous nous trouvons à une étape où l'on commence à accorder de plus en plus d'importance à la toponymie : on dresse partout des bibliographies critiques et on se prépare à recueillir tous les noms de lieux. La toponymie roumaine, aussi bien la majeure que la mineure, devra être également rassemblée et enregistrée systématiquement dans un avenir proche. Le travail du professeur Iorgu Iordan, qui représente une synthèse de tout ce qui a été fait jusqu'à présent et en même temps une introduction aux futures études, sera indispensable pour quiconque s'occupera de ce genre de recherches.

H. Mihăescu

STOÏKOV, STOÏKO, *Увод в българската фонетика* [Introduction à la phonétique de la langue bulgare], II^e^ édition, « Наука и изкуство », Sofia, 203 p.

Ce travail du professeur St. Stoïkov, le phonéticien et dialectologue bulgare bien connu, est une phonétique générale avec des applications à la langue bulgare littéraire. Il traite d'une façon descriptive (synchronique, statique) les faits linguistiques de la langue. Le contenu en est celui habituel pour les travaux de ce genre, et l'exposé, bien qu'il lui appartienne en propre, est toutefois traditionnel [1]. C'est, par contre, le seul ouvrage existant à l'heure actuelle,

[1] Un seul exemple : l'auteur déclare (p. 6) que la phonétique constitue, avec la morphologie et la syntaxe, ce que l'on appelle la grammaire de la langue.

où sont analysés d'une manière détaillée les sons de la langue bulgare dans leur état actuel. Par rapport à la première édition, parue à Sofia en 1955, l'actuelle édition a été essentiellement revue et complétée par l'auteur. Mais elle a conservé le même caractère : une introduction à la phonétique générale, illustrée surtout par des exemples empruntés à la langue bulgare littéraire et contemporaine, discipline que le professeur Stoïkov enseigne à la Faculté de Philologie de l'Université « Kliment Ohridski » de Sofia.

La matière est répartie par l'auteur en 12 chapitres. A l'exception du Ve chapitre, consacré à l'analyse des sons bulgares, les onze autres chapitres traitent, en fait, des questions de phonétique générale.

Au Ier chapitre, dont le caractère est introductif, le professeur St. Stoïkov s'occupe de l'objet et de l'importance de la phonétique, du rapport de la phonétique et de la grammaire, des branches de la phonétique, de la phonétique et de la phonologie, de la phonétique et de ses rapports avec les autres disciplines scientifiques, des aspects des sons prononcés, des méthodes d'étude, de leurs particularités articulatoires et acoustiques.

Le IIe chapitre (p. 19—44) comprend l'analyse de l'aspect articulatoire des sons : description de l'appareil articulatoire, de son mode de fonctionnement et de production des sons ; il se termine par un paragraphe consacré à la base d'articulation.

Le chapitre III (p. 45—53) s'occupe de l'analyse de l'aspect physique des sons. L'auteur y décrit aussi l'oreille et le mécanisme de l'audition en insistant sur les particularités physiologiques de ce processus.

Le chapitre IV (p. 54—62) est consacré à l'analyse des sons du point de vue de leur pouvoir de différencier les mots et les formes grammaticales. Il s'agit donc de l'aspect social (linguistique) du son, c'est-à-dire du phonème. Le professeur St. Stoïkov examine le rapport existant entre le phonème et ses variantes (positionnelles et facultatives), les propriétés du phonème et ses rapports avec le son, ainsi que l'importance de la théorie du phonème.

Au chapitre V, le plus développé (p. 63—132), on discute en détail les principaux types de sons (voyelles, consonnes, diphtongues, triphtongues), en se référant plus particulièrement à la langue contemporaine.

Les 7 derniers chapitres traitent de l'*accent* (chapitre VI, p. 133—138), de la quantité (chapitre VII, p. 39—141), du syntagme et de la syllabe (chapitre VIII, p. 142—144), de la pause et de la mélodique (chapitre IX, p. 145—151), *des modifications des sons* (chapitre X, p. 152—170), de la *graphie* et de la *transcription phonétique* (chapitre XI, p. 171—181) et de l'*orthoépie* (chapitre XII, p. 182). Aux p. 183—185, nous trouvons quelques modèles de transcription phonétique. Le livre contient en outre : *préface* de l'auteur (p. 3 4), *bibliographie* (p. 186—190) et un *index* de matières (p. 192—198).

L'ouvrage renferme aussi beaucoup de figures (schèmes roentgenologiques, palatogrammes, et skiagrammes, qui indiquent la position des organes phonateurs dans la position d'émission des voyelles et des consonnes) [2].

Le caractère d'introduction à la phonétique générale, relevé plus haut, est visible par suite de la présence de nombreux exemples empruntés aux autres idiomes slaves, aux langues indo-européennes de circulation plus large (français, allemand, anglais), aux langues balkaniques (roumain, turc, grec, albanais). En désaccord avec l'auteur (voir p. 6), nous ne croyons pas que les questions de phonétique générale entrent toutes dans un cours introductif. Car, même

[2] Dans la majorité des cas, le riche matériel illustratif a été revu par l'auteur qui part de ses propres expériences, entreprises, pour la plupart, au laboratoire de phonétique expérimentale de l'Institut de linguistique de Cluj (directeur l'Académicien E. Petrovici), dans l'Institut de phonétique de la Faculté de Philologie de l'Université de Prague (directeur professeur B. Hála).

si la plupart s'encadre dans les limites d'une telle discipline, dans un cours d'initiation elles ne sont pas (ne peuvent pas être) traitées au niveau de la phonétique générale[3].

Après l'analyse de l'aspect physique (acoustique) et physiologique (articulatoires, biologique ou anatomique) des sons, St. Stoïkov s'occupe aussi, nous l'avons déjà dit, de leur aspect social, c'est-à-dire du phonème. Mais il nous semble que l'auteur fait fausse route lorsqu'il dit que l'on n'a pas besoin de deux disciplines linguistiques — phonétique et phonologie — qui s'occuperaient des diverses dimensions du son[4]. L'opinion, reconnue à présent par la majorité des linguistes, est que la phonétique a comme objet l'aspect physique et physiologique du son, et la phonologie l'aspect social. En d'autres termes, cette dernière discipline s'occupe du type de son et de la fonction qu'il a de différencier les mots et les formes grammaticales[5]. Nous croyons même que l'on pourrait aller plus loin en délimitant la *phonomorphologie* qui compléterait la théorie des sons et assumerait en même temps la transition de la phonétique à la morphologie.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point est justifiée l'affirmation de l'auteur (p. 6) que le lien entre la phonétique et le lexique serait faible. Mais quelle que soit la manière d'envisager ces questions, on doit reconnaître que le travail du professeur St. Stoïkov représente un matériel fondamental pour l'étude théorique et pratique de la phonétique bulgare.

A. Vraciu

Български етимологичен речник съставили Вл. Георгиев, Ив. Гълъбов, Й. Заимов Ст. Илчев. Свезка I а — бронз [Dictionnaire étymologique de la langue bulgare rédigé par Vl. Georgiev, Iv. Gălăbov, I. Zaïmov, St. Ilčev, fascicule I a-bronze], Académie bulgare des Sciences, Sofia, 1962, X, 80 p.

Le nouveau dictionnaire étymologique dû à l'initiative de l'Académie bulgare des Sciences marque un progrès considérable par rapport à l'unique dictionnaire étymologique qui existait jusqu'à ce jour, celui de Stépan Mladénov, paru en 1941. On s'en aperçoit immédiatement, non seulement à l'abondance des faits et à leur interprétation, mais surtout à la méthode de présentation et à l'utilisation de moyens complémentaires importants. Le nouveau dictionnaire débute avec l'intention de présenter tout le trésor lexical de la langue bulgare, y compris les néologismes, les provincialismes et les toponymes de base. Les auteurs indiquent succinctement la provenance et l'essor des mots, ils enumèrent leurs dérivés, montrent le point de départ (c'est-à-dire l'étymon), présentent la situation qui règne dans les autres langues slaves et mentionnent (quand la chose est nécessaire) les emprunts faits au bulgare par d'autres langues. De cette façon, pour chaque mot on a esquissé l'histoire, et de la lecture attentive du diction-

[3] On peut dire, par analogie, que l'introduction à la linguistique (ou les bases de la linguistique) se confond avec la linguistique générale.

[4] Nous ne saurions être d'accord avec la définition donnée par l'auteur à la phonétique, car le professeur St. Stoïkov entend également par là la phonologie (voir p. 6) : « En tant que discipline linguistique, la phonétique met en premier plan le côté sémantique et étudie les sons comme unité entre leurs propriétés physiologiques, acoustiques et sémantiques. » En réalité, la phonétique s'occupe des sons considérés sous leurs aspects individuels, et la phonologie de leur dimension-type, linguistique. Plus loin, il ressort de ce qui est dit aux p. 7 8 que Stoïkov n'accepte pas la division phonétique et phonologie, et il déclare même (p. 8) que l'on n'a pas besoin de deux disciplines, mais seulement de la première, qui englobe également le sens.

[5] D'où l'idée que la phonologie est une sorte de grammaire des sons. Cf. aussi Iorgu Iordan, *Limba românească contemporană*, p. 139, note 1.

naire on peut détacher d'intéressantes conclusions pour l'histoire de la culture. Ainsi, les néologismes dépassent numériquement le fonds des mots anciens d'origine slave; les turcismes également sont nombreux, mais pas aussi répandus et vitaux. En eux persistent les traces des cinq siècles de domination ottomane, tandis que dans les néologismes entrés en premier lieu par l'intermédiaire de la langue russe, à partir du XIXe siècle, se reflètent les considérables transformations d'ordre structural apportées par la civilisation moderne. La manière intelligente dont a été conçu ce dictionnaire permet de suivre aussi les voies de pénétration des idées nouvelles : la plupart des néologismes sont venus par l'intermédiaire de la langue russe, suivie de l'allemand ; un autre courant est venu de l'ouest, par-dessus les langues italienne et grecque ; et un troisième par l'entremise de la langue roumaine. On sait que beaucoup d'écrivains et hommes d'action bulgares furent obligés à cause de leur lutte contre le joug ottoman de s'expatrier et de vivre en Roumanie. Ils y imprimèrent des livres, des revues et des journaux en langue bulgare. C'est ainsi que s'explique en partie la pénétration de certains néologismes de forme roumaine, comme : *абонамент* « abonnement », *абонат* « abonné », *акробация* « acrobatie », *албум* « album », *амбуланция* « ambulance », *аристокрация* « aristocratie », *арифметика* « arithmétique », *банка* « banque », *бариш*, roum. *bariș*, du français *barège* « châle de laine léger, non croisé », *батоза*, roum. *batoză*, du français *batteuse*, *бербант*, roum. *berbant* « homme superficiel et pas sérieux », *бишкота*, roum. *bișcotă* « biscuit », etc. En échange, la langue bulgare a facilité la pénétration dans la langue roumaine d'un grand nombre de mots d'origine byzantine.

Le présent dictionnaire constituera une bonne aide pour l'étude de la toponymie roumaine. Nous attendons avec intérêt la parution du dictionnaire étymologique de la langue serbo-croate préparé par Petar Skok et soigné par Valentin Putanec, son ancien assistant. Le professeur Eqrem Çabej de l'Université de Tirana a tout prêt pour l'impression d'un dictionnaire étymologique de la langue albanaise. A Athènes a vu le jour en 1951 le *Dictionnaire étymologique du grec moderne* par N. P. Andriotis. C'est par l'effort conjugué des hommes de science de différents pays que l'on parviendra à une meilleure connaissance du complexe sud-est européen, qui compte beaucoup d'éléments d'une civilisation commune.

Je prendrai la liberté de présenter ci-dessous quelques critiques en marge de ce travail si important. Le latin *lixiva* a donné en roumain *leșie*, d'où plus tard en bulgare *lesija*. Le bulgare possède aussi la forme *alusiva*, venue du sud, de la langue grecque parlée en Thrace. Ce mot dérive aussi du latin *lixiva*, mais il s'est croisé avec le mot grec ἀλουσία « eaux sales, saleté ». Dans le nord-ouest de la Grèce nous trouvons la forme ἀλσίβα, passée ensuite dans l'albanais (*alësivë*). La présence de *s* dans la forme grecque s'explique par *x* latin populaire devenu *s*, tandis que *a-* apparait aussi dans certains dialectes italiens, comme le vénétien *alisia* et le romagnol *alseja*. Le mot d'origine latine a donc pénétré en bulgare, à la fois du nord et du sud.

Dans le bulgare *anatema* « malédiction » on explique difficilement la présence du *t* par le grec ϑ : nous nous serions attendus à *f*, réfléchi dans le phonétisme roumain *anaftemă*. Mais ce dernier mot est apparu relativement tard, au XVIIIe siècle par voie directe, tandis que la forme bulgare est attestée au XIIIe siècle et est d'origine savante. Nous devons dire la même chose du mot roumain *patimă*, de πάϑημα, qui a pénétré en tant que terme savant par l'entremise des écrits religieux.

Le vieux mot grec ἀγγαρεία a laissé des traces dans les textes moyenâgeux latins et slaves, mais après le XVe siècle il s'est répandu par l'entremise turque : en roumain la forme *angară* est attestée dès le XVIIe siècle et est arrivée par le truchement des Turcs.

Ad Ratiariam aurait dû donner en roumain *Arțar*, comparez *invitiare* < a *învăța* « apprendre ». Le phonétisme *Arčar* est slave, ce qui veut dire que les Slaves l'ont emprunté

de bonne heure à la population romanisée des territoires danubiens et l'ont ensuite développé conformément au génie de leur langue.

Asarél « sommet et rivière près de Panagjurište », mis en relation avec le terme turc *hisar* « forteresse » + le suffixe d'origine roumaine *-el* (cf. *Vakarel, Pasarel*), y indiquerait la présence d'une population romane aujourd'hui disparue : le suffixe *-el* n'est productif qu'en roumain et non pas en bulgare.

Aspra « ancienne pièce de monnaie d'argent » est expliqué comme étant de provenance néo-grecque. En réalité ce mot a une histoire plus lointaine. La monnaie byzantine d'argent s'appelait μιλιαρήσιον, tandis qu'en circulation elle portait le nom populaire de ἄσπρον (du latin *asper, aspera, asperum*) : donc ἄσπρον νόμισμα « pièce blanche ». Elle s'est répandue, à partir de XII^e^ siècle, chez tous les peuples des Balkans et était fort recherchée des masses, étant comptée par *punga* (1 *punga* = 51 aspres) ou par sacs (1 sac = 100 000 aspres). Ce mot a pénétré de bonne heure en bulgare (*aspra*), serbo-croate (*àspra, jàspra*), albanais (*aspër, aspërë*) et dans le dialecte mégléno-roumain (*aspră*). En Valachie cette monnaie est d'abord mentionnée en 1370 dans les actes grecs de Kutlumus (Athos), puis dans les textes slavo-roumains de 1451—1508. Les Turcs ont propagé ce mot qui était connu au XVI^e^ siècle dans tout l'Empire ottoman.

Pour *баба марта* (le mois de mars) nous avons en roumain le correspondant *baba Dochia* (d'Eudoxie, nom d'une sainte fêtée le 1^er^ mars). A *сляпа баба* correspond *baba oarba*, jeu d'enfants (collin-maillard).

Le mot *балагувам* « parler pour parler, confusément », indiqué comme étant d'origine inconnue, pourrait être mis en rapport avec le roumain *a bîigui*. Mais tout comme *bîlbîi*, ces mots semblent être en réalité des onomatopées.

Le coton et la soie étaient des marchandises byzantines au VI^e^ siècle déjà. Mais la culture du coton se développait lentement et les produits en étaient chers et circulaient sur un large espace autour de la Méditerranée. Le nom venait d'Orient, par l'entremise du persan *pambak*, reflété en grec byzantine en πάμβαξ, βάμβαξ, βαμβακίς et βαμβάκιον. De *bambax*, croisé avec *bombyx* (ver à soie) est résulté, en latin médiéval, *bombax, bombacis*. La forme avec *-a-* a persisté en néo-grec (μπαμπάκι) et en turc (*pambuk*), tandis que celle avec -o- est passée en serbo-croate (*bombak, bumbak*) et en roumain (*bumbac*). Les Grecs et les Turcs ont répandu ce mot chez les Bulgares (*bambak, pambuk*) et les Albanais (*pambuk*). Par conséquent, dans les pays du sud-est européen le coton a pénétré par deux voies : par les Byzantins chez les Néo-Grecs et les Turcs, puis chez les Bulgares et les Albanais ; par les marchands italiens chez les Serbo-Croates et ensuite chez les Roumains. Ces deux courants commerciaux se sont mêlés parfois, car en bulgare on a *bambak, bubak, bubajik, pambuk, pamuk*, et en serbo-croate on rencontre *bombak, bumbak*, de même que *pamuk*.

H. Mihăescu

Fjalor i terminologjisë tekniko-shkencore [Dictionnaire de la terminologie technique-scientifique] Tirana, 1963.

C'est un dictionnaire technique albanais-russe-français, en dix petits volumes qui réunissent presque 1100 pages, chaque volume comprenant la terminologie d'un certain domaine : la botanique, les mathématiques et la mécanique théorique, l'énergie atomique, la thermodynamique, l'optique, l'acoustique, l'électromagnétique, la mécanique, l'électrotechnique, la chimie. L'ouvrage a été élaboré sous la rédaction de Lirak Dodbiba par un collectif de lin-

guistes de l'Université d'Etat de Tirana, formé de A. Xhuvani, A. Kostallari, E. Çabej, M. Domi (avec la collaboration partielle de S. Riza) et avec le concours de quelques commissions de spécialistes des branches techniques-scientifiques respectives. Chaque volume est pourvu d'un index de mots russes et français. Le nombre des termes albanais est d'environ 14 500, montant pas trop grand, étant donné que le dictionnaire est incomplet.

Les termes sont enregistrés sans qu'on explique leur signification, vu qu'ils sont traduits en russe et en français. Pourtant, on n'a pas manqué d'ajouter quelques indications d'ordre grammatical (article, marque du pluriel, modifications thématiques subies par la forme avec article ou au pluriel). La préface au premier volume, qu'on retrouve également dans le deuxième volume, avec des exemples à l'appui, nous fait retenir qu'en liaison avec la direction du développement de la terminologie technique albanaise, la conception des auteurs est de donner cours en premier lieu aux possibilités internes de la langue, d'élargir les sphères sémantiques des mots autochtones, d'utiliser au maximum les types productifs de la composition lexicale, d'employer largement le procédé de la traduction lexicale et de remettre en valeur les termes techniques anciens. Sans exclure les néologismes internationaux, imposés par le nouveau caractère des notions et des objets signifiés, il a été possible de fixer la terminologie technique surtout dans le sens indiqué plus haut, car l'albanais a une très faible tradition de la nomenclature technique moderne (ce que les auteurs signalent dans la préface). On sait que dans la première période du mouvement qui vise à moderniser la langue littéraire par des néologismes, il existe d'habitude un effort conscient des gens de lettres qui s'opposent à l'adoption directe des mots étrangers en trop grand nombre, mais soutiennent la mise en valeur, au maximum, des possibilités de la langue pour exprimer les nouvelles notions. C'est de cette manière qu'on doit expliquer l'abondance dans le dictionnaire technique albanais des termes populaires, dont la sphère sémantique s'élargit cette fois-ci (v. les nombreux exemples qu'on rencontre presque à chaque page). Selon notre opinion, le polysémantisme des mots dans la langue commune crée souvent des difficultés pour établir la terminologie technique. Le néologisme s'impose par l'avantage qu'il a de porter un sens précis, clair, restreint à une nuance bien déterminée, évitant toute confusion sémantique du mot commun qui a des sens techniques supplémentaires. D'ailleurs, les rédacteurs du dictionnaire s'en sont rendu compte et ils ont enregistré à plusieurs reprises, pour la même notion, le néologisme à côté du terme autochtone : *asimilim* : *përvetim, dezinfektim* : *shprajë, dikolon* : *i, e dyzuar*, etc.

Une mise en présence des deux dictionnaires : technique et explicatif-normatif de l'albanais (*Fjalor i gjuhës shqipe*), édité par l'Institut des sciences de Tirana en 1954, nous indique que la terminologie technique actuelle n'est pas pleinement fixée, dans le sens qu'il existe une oscillation entre le néologisme et le terme populaire. Aussi y a-t-il une opposition entre le dictionnaire technique qui préfère le terme populaire ou créé à l'aide des moyens internes et le dictionnaire général qui préfère les néologismes. Des mots tels que *përshtatje* « adaptation », *qelizë* « cellule », *njëlhelbor* adj. « monocotylédone », etc. du premier dictionnaire correspondent dans le dictionnaire explicatif à *adaptim, celulë, monokotiledon*, etc.

Pour les linguistes, le dictionnaire technique albanais présente un intérêt particulier. Partant du matériel enregistré, on peut poursuivre différents problèmes tels que : le genre neutre de type nouveau (organisé comme en roumain par l'opposition par rapport au masculin pluriel et par rapport au féminin singulier), le pluriel des noms, l'article proclitique des adjectifs (qui n'existe pas chez les néologismes adjectifs ou chez les nouveaux dérivés), les procédés de dérivation et surtout de composition lexicale (l'albanais occupe du point de vue de la composition des mots presque la même position que l'allemand, le russe, etc.), la productivité des suffixes (surtout de ceux qui, ayant fait leur apparition tardive en albanais, servent

à la création des verbes abstraits). Il va sans dire que ce dictionnaire sert, en premier lieu, de matériel de recherche pour les questions de l'adaptation en albanais des néologismes d'origines diverses.

Grigore Brîncuş

BERTELÈ, TOMMASO, *Autocratori dei Romani, di Costantinopoli e della Macedonia*, Tirage à part de la revue « Numismatica », II, 1961, 2, 8 p., avec une planche et une carte dans le texte.

L'auteur étudie deux types de monnaies byzantines de bronze, frappées à l'époque des Paléologues. Le premier type est représenté par quatre exemplaires connus, décrits, en ordre chronologique, par les chercheurs suivants : G. Severeanu, *An unpublished coin of Andronicus II and Andronicus III minted for Macedonia (1325—1328)*, dans « Bucureştii », I, 1935, 2, p. 239—241 et 1 fig. dans le texte; T. Gerassimov, *Neizdadeni moneti ot Paleolozite. Monet ot Andronik II i Andronik III s nadpis THC MACEΔONIAC* (sic) [Monnaies inédites des Paléologues. Monnaie d'Andronic II et Andronic III avec la légende THC MAKEΔONIAC], dans « Razkopki i proučvanija », Sofia, IV, 1950, p. 27—31, 41—42, avec 2 fig. dans le texte ; le même auteur, *Monet ot Andronik II i Andronik III s nadpis THC MAKEΔONIAC*, dans « Izvestija Arheologiceskija Institut », 20, 1955, p. 584 et 1 fig. dans le texte; A. Veglery et G. Zacos, *The Coins of Andronicus II with the Inscription « Emperors of the Romans »*, dans « Numismatic Circular », ed. by Spink and Son, 60, 1961, 7, July-August, p. 161, avec 1 fig. dans le texte. Toutes les pièces qui entrent dans cette série sont plates et montrent au droit les effigies de deux empereurs debout, de face ; ils portent la couronne, une tunique longue (*sakkos*) et *loros* et tiennent entre eux le *labarum*. L'empereur, qui est à gauche, porte une barbe longue, celui qui est à droite est sans barbe. La légende de l'avers nous indique seulement ce titre : AVTOKPATOPЄC PΩMAIΩN. Au revers, ces monnaies présentent la légende THC// MAKEΔ//ONIAC, sans autre type. Leur diamètre atteint 20—21 mm, tandis que le poids varie : 1gr 73 (l'exemplaire décrit par Severeanu) ; 1gr 99 (l'exemplaire décrit par Gerassimov en 1950) et 1gr 54 (l'exemplaire de Veglery-Zacos).

Jusqu'à présent, on a généralement attribué ces monnaies au règne commun d'Andronic II et Andronic III (1325—1328) et on les a considérées des émissions destinées spécialement à la Macédoine (G. Severeanu, *op. cit.*, p. 241 ; la même opinion a été exprimée par V. Laurent, *To politikon. Monnaie divisionnaire de l'époque des Paléologues*, dans *Cronica numismatică şi arheologică*, XV, 1940, p. 281) ou signifiant le rétablissement de l'unité de l'Empire byzantin après 1325, date de la réconciliation des deux empereurs associés (voir en ce sens T. Gerassimov, *Neizdadeni moneti ot Paleolozite*..., déjà cité ; cet auteur établit pour la première fois une relation entre la légende de l'avers et celle du revers : Αὐτοκράτορες Ῥωμαίων [καὶ] τῆς Μακεδονίας. Cependant, d'autres chercheurs (Veglery et Zacos, *op. cit.*, p. 161) ont attribué ce type monétaire au règne commun d'Andronic II et Michel IX (1294—1320), en admettant le fait que la légende aurait une relation étroite avec le thème de Macédoine, mais sans motiver cette opinion (voir l'examen et la discussion de ces hypothèses aux p. 2—5 de l'ouvrage dont on rend compte ici).

Analysant les éléments d'ordre iconographique, stylistique et technique offerts par l'étude de ces pièces, M. Bertelè montre que les monnaies qui font l'objet de ses préoccupations ont été frappées à Constantinople, au commencement du règne commun d'Andronic II et Michel IX (le dernier empereur est représenté sans barbe, donc les pièces respectives datent de 1294 à 1300 ; voir p. 6 et note 21, p. 7). Quant à la signification de la légende du revers (τῆς

Μακεδονίας), l'auteur compare ce texte à celui inscrit sur une autre monnaie byzantine de bronze (récemment entrée dans sa collection), pièce dont le droit est identique aux monnaies décrites plus haut, mais qui porte au revers la légende Κῶου, au-dessus ΠΛ. Par analogie au premier type, l'auteur établit ici encore une relation entre la légende du droit et celle du revers ; de cette manière, la légende complète devrait être lue Αὐτοκράτορες 'Ρωμαίων [καὶ] Κωνσταντινουπόλεος. Selon l'opinion de M. Bertelè, la signification des allusions faites à la Macédoine et à Constantinople serait éclaircie par un texte de Pseudo-Codinus (*De officiis*, éd. Bonn, VI, 51, 1839, p. 53). D'après les affirmations de cet auteur, les empereurs byzantins étaient acclamés, à son époque (au milieu du XV^e siècle ; cf. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*. Trad. française de J. Gouillard, Paris, 1956, p. 497), comme empereurs romains, vu leur qualité de successeurs de Constantin le Grand ; cette qualité était en grand honneur chez les peuples occidentaux, pendant que les peuples orientaux accordaient le même honneur aux empereurs byzantins, en les considérant successeurs d'Alexandre le Grand, par le fait que la Macédoine était sous la juridiction de l'empire. Les relations de Pseudo-Codinus amènent M. Bertelè à déduire la conclusion qui suit : les légendes des deux types monétaires byzantins précités se complètent réciproquement, en composant une formule dont les allusions à la Macédoine et à Constantinople ont un sens symbolique. Elles proclament la thèse selon laquelle les empereurs byzantins étaient à la fois les successeurs des empereurs romains, de Constantin le Grand et d'Alexandre le Grand (p. 6). Les monnaies étudiées par M. Bertelè et attribuées, comme nous l'avons déjà vu, au début du règne commun d'Andronic II et Michel IX, représentaient un moyen pratique de propager cette idée au milieu des masses les plus larges (il s'agit en effet de monnaies de bronze, à qui leur valeur intrinsèque relativement réduite conférait une intense force de circulation).

Cette interprétation nouvelle des légendes que portent les deux types monétaires byzantins, présentés dans ces lignes, nous semble très claire et concluante. Elle est conforme à la mentalité byzantine qui, se servant de la monnaie comme moyen préféré pour la propagande officielle, a suivi dans cette direction la tradition multiséculaire de l'Empire romain[1]. Il reste à préciser les circonstances historiques qui ont obligé Byzance à recourir à une formule, inusitée auparavant par le formulaire adopté pour les légendes de ses monnaies.

Octavian Iliescu

KAJDAN, A. P., *Деревня и город в Византии. IX — X вв.* [Le village et la ville byzantins aux IX^e—X^e siècles], Ed. de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Moscou, 1960, 430 p.

L'auteur qui, dans une série d'études ainsi que dans un autre ouvrage sur *Les relations agraires de Byzance aux XIII^e — XIV^e siècles*, a apporté de nombreuses et importantes contributions à la connaissance de l'histoire sociale et économique de Byzance, s'occupe dans le présent ouvrage de l'histoire intérieure de Byzance aux IX^e —X^e siècles. Le principal objectif poursuivi est l'investigation des caractéristiques du féodalisme byzantin et de ses voies de développement. Les siècles au temps desquels l'auteur établit ses recherches sont ceux qui constituent la période décisive de l'évolution du féodalisme byzantin.

---

[1] Cf. Alfred R. Bellinger, *The Coins and the Byzantine Imperial Policy*, dans *Speculum*, 31, 1956, p. 70—81.

Etant donné que le développement des relations féodales est étroitement lié au processus de désintègrement des communautés, l'auteur débute par l'analyse des caractéristiques des communautés byzantines et des transformations subies par celles-ci au cours des siècles. Au moment de leur colonisation sur le territoire de l'Empire, les Slaves ont trouvé, tant en Thrace qu'en Asie Mineure, des formes appartenant aux institutions communales, où celles-ci avaient survécu à la période hellénistique. Ceci a conduit à une influence réciproque de nature à consolider et — en partie — à modifier certaines particularités des communautés. La puissance dont jouissait la communauté — comme suite de la colonisation slave — a déterminé, selon l'opinion de l'auteur, une cohésion et une concentration de la classe dirigeante — caractère despotique de l'Etat — afin de pouvoir lutter avec succès en vue de la répression et de la subjugation de la paysannerie organisée en communautés.

L'auteur cherche également à mettre en évidence les éléments caractéristiques de la communauté byzantine par rapport à la communauté romaine tardive. Ces nouveaux éléments sont considérés comme étant un résultat de l'influence slave. Selon nous, l'opération est assez difficile et relative, car on ne peut soutenir qu'il n'existait dans l'Empire romain d'Orient qu'une seule forme de communauté ; au contraire, dans les anciennes monarchies hellénistiques la situation était tout autre que dans les régions montagneuses de l'Asie Mineure ou dans certaines régions de la Péninsule Balkanique où les liaisons gentilices continuaient à être puissantes. L'individualisation précoce du processus de production dans la communauté byzantine est considéré par l'auteur comme étant une conséquence de la prédomination de la culture intensive et de l'utilisation d'une charrue légère à l'aide de laquelle le sillon était retourné à plusieurs reprises. Cela explique pourquoi la terre était divisée en petites parcelles.

L'existence d'une exploitation agricole individuelle a rendu possible l'apparition de l'inégalité des biens, en subminant de cette manière l'unité de la communauté. Ce processus de différenciation s'entrevoit dans la « Loi agraire » et évolue lentement mais continuellement, ainsi qu'il résulte du *Traité fiscal* et des novelles du X^{e} siècle. Le développement des propriétés individuelles au sein de la communauté a été facilité par l'existence du droit de préemption, lequel, selon l'opinion de l'auteur, apparaît pour la première fois dans la *Vie de Grégoire le Décapolite* vers le milieu du IX^{e} siècle. Nous sommes cependant d'avis que le droit de préemption fonctionne sans interruption dans l'Empire romain d'Orient sous l'influence du droit consuétudinal des monarchies hellénistiques. D'application générale, comme suite de la loi de 391, il est établi pour les communautés rurales par la loi de 468 [1].

L'auteur étudie ensuite la grande propriété féodale. En analysant ses sources, A. P. Kajdan aboutit à la conclusion que la révolution agraire des VI^{e} —VII^{e} siècles et la colonisation slave ont conduit à la disparition de la grande propriété foncière de l'Empire romain tardif et que les domaines du X^{e} siècle, d'un caractère entièrement nouveau — féodal — se sont formés dans de conditions sociales et économiques totalement différentes.

Le début du processus de formation des grands domaines féodaux est placé par l'auteur dans la seconde moitié du IX^{e} siècle, s'avérant plus puissant en Asie Mineure. En dehors des domaines des laïques, commence à se développer la propriété appartenant à l'Eglise. Dans cette période, les esclaves continuent à exister, bien que dans des conditions complètement différentes, se rattachant au fait que la masse des paysans organisés en communautés n'avait pas encore été asservie. Ce n'est qu'à partir du IX^{e} siècle que l'esclavage perd toute son importance économique.

L'auteur considère que le processus de féodalisation, c'est-à-dire la formation d'une classe de producteurs perdant leur droit de propriété et demeurant seulement avec l'usufruit et cer-

---

[1] *Codex Justinianus*, Ed. Kreuger, IV, XXXVIII 14 ; XI, LVI, 1.

tains attributs de la liberté, a connu à Byzance plusieurs voies de développement. La première comprend l'asservissement de la communauté entière et la transformation de ses membres en gens dépendants. Parfois, quelques exploitations agricoles isolées tombaient victimes de la rapacité d'un dinate. Une forme fréquente par laquelle on arrivait à la dépendance féodale comprenait le renoncement aux revenus de la terre en échange d'un emprunt (χρῆσις) : le paysan continuait à travailler la terre et retenait seulement ce qui lui était strictement nécessaire — le reste était pris par le dinate ; une année de sécheresse ou une autre calamité conduisaient à la perte de la propriété terrienne. Les rapports de fermage et le travail salarié en agriculture, dans les conditions du mode de production féodal, ont toujours conduit à la dépendance féodale. Les voies de développement de la dépendance féodale ont été extrêmement variées. Toute une série de nouvelles institutions, comme par exemple le système charisticaire ont, elles aussi, élargi les possibilités d'asservissement de la paysannerie.

L'auteur contribue d'une manière importante à la détermination du contenu des institution féodales, en établissant l'existence à Byzance des rapports de vassalité. C'eût été cependant préférable qu'il précisât également toute la série de différences vis-à-vis de l'Occident, différences dérivant du caractère despotique-oriental de l'Etat byzantin.

L'auteur se limite surtout à poursuivre le processus d'asservissement de la paysannerie, sans investiguer suffisamment les conditions de formation de la classe féodale. Il semble que A. P. Kajdan considère que ces éléments se seraient formés surtout comme résultat d'un processus interne de différenciation au sein de la communauté. Il ne faut cependant pas omettre la circonstance que la lutte envers les peuples voisins — surtout envers les Arabes — a eu comme résultat la création à Byzance d'une vraie caste militaire. C'est en faveur de cette dernière qu'apparaît — au temps de la dynastie syrienne — la confisquation des biens monastiques et, dans une certaine mesure, la cession des territoires arabes reconquis ainsi que de ceux colonisés par les Slaves. Ce n'est point par pur hasard que les premiers domaines féodaux apparaissent au Péloponnèse (le domaine de l'archontesse Danielis) où avaient lieu de massives colonisations slaves, ainsi qu'en Asie Mineure. La forme de l'asservissement des Slaves du Péloponnèse par l'Eglise métropolitaine de Patras met en évidence l'établissement d'incontestables rapports féodaux [1].

Un problème à la solution duquel A.P. Kajdan apporte de nouvelles et intéressantes contributions est celui de la détermination du rôle de l'Etat byzantin dans le processus de féodalisation. Les historiens occidentaux qui se sont occupés de ce problème, ainsi que certains byzantinologues russes, comme Vassilievski, en s'appuyant sur l'analyse des novelles des empereurs macédoniens, aboutissent à la conclusion que l'Etat a protégé les exploitations paysannes et stratiotiques, envers les tendances accapareuses des éléments féodaux. A. P. Kajdan arrive à une tout autre conclusion, celle que l'Etat a joué un rôle extrêmement important dans le processus d'asservissement de la paysannerie. Ce processus a connu deux étapes : la première pendant laquelle l'Etat féodal agit dans son intérêt direct — comme suite de la résistance opposée par les communautés et de la faiblesse manifestée par les éléments féodaux individuels — et une seconde étape pendant laquelle l'Etat cède une partie de la rente à divers féodaux laïques ou monastiques.

Dans la première étape, l'Etat transforme l'appartenance aux communautés — antérieurement en faveur des membres — en une simple liaison en vue de l'accomplissement des obligations fiscales à l'aide de l'épibolé.

La plupart des novelles des empereurs macédoniens ne visent pas tant la masse des paysans que les éléments stratiotes. D'après l'auteur, au IX[e] siècle et comme suite de la stratifi-

---

[1] C. Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, Ed. Moravcsik, p. 228—230.

cation au sein de la communauté selon l'avoir, demeurent stratiotes seulement ceux qui étaient en état de s'armer. La novelle de Nicéphore Phocas augmente les lots stratiotiques, ce qui a comme conséquence la transformation des stratiotes en éléments féodaux. Il résulte donc que les dispositions prises en faveur des stratiotes sont en réalité toujours en faveur de certains éléments de la classe féodale.

Nous ne pouvons pas être entièrement d'accord avec ce point de vue. Le processus de paupérisation des éléments stratiotiques a continué tout le long du XI[e] siècle, malgré les dispositions antérieures qui leur étaient favorables. Ils arrivent finalement à une situation pareille à celle des parèques [3], ce qui détermine la création d'une armée mercenaire.

A partir du X[e] siècle, l'Etat commence à céder aux éléments féodaux la rente payée par les communautés ou par les exploitations agricoles isolées; on ne peut pas encore parler d'une dépendance personnelle, qui aura lieu seulement dans les siècles suivants.

L'analyse de *l'excusseia* détermine l'auteur de la différencier des immunités octroyées en Occident, vu qu'elle ne comprenait point de droits judiciaires et administratifs.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur s'occupe des relations sociales et économiques des villes, en utilisant un riche matériel archéologique et numismatique, en dehors des informations offertes par les sources narratives, juridiques et hagiographiques. En s'étayant du riche matériel utilisé, A. P. Kajdan tâche de détacher les caractéristiques de la production artisanale byzantine. A Byzance, les forces de production ne se sont point développées seulement comme suite de l'utilisation de nouveaux outils, mais aussi conséquemment au perfectionnement de l'expérience du travail et de la division de ce dernier par professions, quoique pas dans le cadre du même atelier. La production a un caractère mineur — typiquement moyenâgeux — et est destinée à satisfaire le nécessaire direct de consommation. Cela explique pourquoi l'artisan vend directement ses produits, à l'exception de la soie et des aliments.

L'auteur est d'avis que la production des marchandises a existé à travers toutes les étapes historiques de Byzance et seulement son niveau de développement a varié.

Ainsi, en poursuivant l'évolution de la production artisanale, l'auteur constate une stagnation entre la fin du VII[e] siècle et la fin du IX[e] suivie par une période d'essor qui apparaît d'abord dans la capitale et s'étend ensuite (aux XI[e]—XII[e] siècles) dans les villes de province. Parallèlement au développement de la production en province, les artisans de Constantinople tombent en décadence. Nous estimons que l'on ne peut parler d'un essor de la production dans les villes de province qu'à partir du XI[e] siècle. Déjà au cours des IX[e] et X[e] siècles existaient en Péloponnèse des ateliers féodaux à production abondante (Danielis, Aratos de Sparte), ainsi que des centres provinciaux à riche échange de marchandises vendues non pas par les artisans eux-mêmes, mais par les commerçants, que l'on retrouve à Ephèse au VIII[e] siècle et à Thessalonique aux IX[e] — X[e] siècles [4].

Le commerce extérieur byzantin forme l'objet d'une étude remarquablement minutieuse et documentée. L'auteur écarte les conceptions modernisantes de certains historiens, selon lesquels Byzance aurait eu sur le marché européen une position monopoliste. La production byzantine était en grande partie destinée à la consommation, la vente d'un grand nombre de produits était limitée, ainsi donc la proportion du commerce extérieur de Byzance dut être fortement réduite.

Afin de définir le caractère des villes byzantines comme centres de consommation, de transit et administratifs, l'auteur tient compte surtout de la Capitale. Tout autre était cependant la situation à Thèbes et à Corinthe qui n'étaient point de grands centres administratifs,

---

[3] *Actes de Lavra*, Ed. G. Rouillard et P. Collomp, n° 45 p. 122.
[4] I. Cameniates, Bonn, p. 500 et suiv.

quoiqu'ils fussent des importants centres de production au XII^{e} siècle. Les limitations des biens d'exportation concernaient également surtout la capitale, car on ne peut autrement expliquer l'abondance des soieries byzantines dans les villes italiennes, ainsi que l'affirme Luitprand.

L'auteur souligne le changement du caractère du commerce extérieur au XII^{e} siècle ; on importe des quantités de plus en plus grandes de produits manufacturés et on exporte des produits agricoles. Aux XIII^{e} — XIV^{e} siècles, la « Romanie » se transforme en base agraire des républiques commerciales italiennes. Cette affirmation nécessite cependant une précision. Aux XIII^{e} — XIV^{e} siècles, les républiques italiennes s'approvisionnaient en produits agricoles du bassin de la mer Noire, de Crète et de l'Asie Mineure, c'est-à-dire de territoires n'appartenant plus à l'Empire byzantin. Byzance devient elle-même tributaire des marchands italiens en ce qui concerne les céréales [5]. Ces constatations doivent naturellement conduire à la révision de la conception sur les rapports existant entre les éléments féodaux byzantins et les marchands italiens.

A. P. Kajdan s'occupe également de la large propagation de l'usure provoquée par la contradiction existant entre le paiement en numéraire des impôts et le niveau relativement bas de la production interne des marchandises.

En caractérisant les corporations byzantines, l'auteur établit comme traits typiques communs à toutes les corporations du moyen âge, l'hiérarchie et la réglementation de l'aprovisionnement et de la production. Ce qui distingue les corporations byzantines de celles occidentales, c'est le contrôle rigoureux exercé par l'Etat, le grand nombre d'obligations vis-à-vis de ce dernier et l'utilisation des esclaves. Les artisans n'étaient pas tous organisés en corporations à Byzance : en dehors de ceux qui exercitaient clandestinement un métier, il existait des métiers qui n'étaient pas intégrés en corporations. Le cas des artisans des constructions nous paraît indiscutable. A. P. Kajdan attache cependant l'appartenance à une corporation de l'existence d'une place stable pour l'exercice d'un métier ou d'un commerce et c'est pour cela qu'il considère que les tisserands de draps de lin ne faisaient point partie d'une corporation, ce dont nous doutons.

La fonction sociale de la corporation était de protéger les artisans et les marchands de la concurrence exercée par les ateliers aristocratiques, les artisans qui fonctionnaient en dehors des corporations et les marchands étrangers. La fonction économique était de réglementer la spontanéité du marché.

L'auteur analyse ensuite les contradictions existant entre les corporations privilégiées et celles non privilégiées, entre les patrons et les ouvriers et entre les artisans intégrés en corporations et ceux non intégrés.

L'essor de la production artisanale des IX^{e}—X^{e} siècles s'explique par l'appui accordé un certain temps à certaines branches de production qui — de cette manière — se sont développées artificiellement. Lorsque cet appui a cessé, les métiers ont commencé à déchoir, car le contrôle chicanier de l'Etat a créé des limites rigides au développement économique des métiers. L'auteur n'analyse pas les causes qui ont conduit à un moment donné à la supression de certains métiers. Nous croyons que ce problème est lié au rôle que l'aristocratie bureaucratique a joué un certain temps à Byzance et que la décandence se peut expliquer par le fait que le pouvoir de l'Etat a passé aux mains de l'aristocratie foncière provinciale. Celle-ci a accordé de grands privilèges aux marchands italiens.

L'ouvrage s'achève par une intéressante et judicieuse analyse des contradictions sociales à Byzance aux IX^{e}—X^{e} siècles, laquelle ne se limite point à la lutte entre les deux classes antagonistes, mais s'étend également à l'investigation des divers conflits existant entre les couches sociales.

---

[5] Gregoras, Bonn, p. 687, 766.

En caractérisant les insurrections paysannes, l'auteur distingue deux étapes. Au IXe siècle, les insurrections paysannes (celle de Thomas le Slave, le mouvement paulicien) ont eu un caractère général et la lutte se menait envers la pression exercée par l'Etat centralisé. Les paysans voyaient dans la personne du percepteur un ennemi personnel. Cela explique pourquoi — dans les conditions du féodalisme à ses débuts — il a existé une alliance temporaire entre les paysans et certains éléments féodaux : les paysans ne se rendaient pas compte que le féodal isolé était tout aussi dangereux que le percepteur. De ces mouvements a profité en grande mesure l'aristocratie provinciale en lutte avec l'aristocratie bureaucratique, la classe bénéficiaire de la rente centralisée.

Au Xe siècle, les mouvements paysans ont eu un caractère limité, apparaissant de règle à la périphérie de l'Empire.

Beaucoup plus complexes se sont avérées les contradictions de la ville byzantine. D'une part se trouvait l'aristocratie bureaucratique (improprement dénommée par l'auteur aristocratie constantinopolitaine), laquelle — par le Livre du Préfet — a conclu un compromis avec les couches d'artisans et de marchands, de l'autre, l'aristocratie féodale provinciale soutenue par la plèbe des villes. L'auteur est d'avis que le caractère expansionniste de la politique menée par les éléments féodaux provinciaux aurait conduit à une alliance avec la plèbe urbaine, étant donné que les guerres de conquête apportaient à cette dernière des distributions de biens.

Nous ne croyons pas que le Livre du Préfet peut être considéré comme étant le résultat d'un compromis. Toute une série d'intérêts attachaient l'artisan constantinopolitain à l'aristocratie bureaucratique : les livraisons envers l'Etat, l'appui contre la concurrence des ateliers de l'aristocratie provinciale et des marchands étrangers. Par contre, l'aristocratie bureaucratique trouvait dans la capitale un appui politique de la part des artisans et des marchands organisés en corporations, ainsi qu'un revenu pour l'appareil d'Etat. Le Livre du Préfet exprime cette communauté d'intérêts. En échange, la plèbe, en majorité formée d'ouvriers non qualifiés et de travailleurs d'ateliers, exploitée tant par l'aristocratie bureaucratique que par les artisans des corporations, s'est rapprochée naturellement de l'aristocratie foncière provinciale.

L'auteur examine ensuite le caractère du pouvoir impérial de Byzance. Celui-ci n'a point représenté une force indépendante. Il a agi dans le cadre de l'un ou de l'autre des groupements de la classe dirigeante. Il résulte de l'œuvre législative de Romanos Lékapénos qu'il aurait suivi les intérêts de l'aristocratie bureaucratique et que Constantin Porphyrogénète, Romanos II et Nicéphore Phocas auraient agi, par le truchement de leurs novelles, en faveur de la petite féodalité provinciale. Quoique hissé au pouvoir par la grande aristocratie foncière, Nicéphore Phocas se serait manifesté contre elle, en limitant la propriété foncière de l'Eglise — — argument peu convainquant d'après notre avis, car la limitation de la propriété foncière de l'Eglise signifiait en réalité de larges possibilités pour le développement de la grande propriété laïque.

Nous espérons que notre présentation, bien que schématique, des nombreux problèmes débattus par l'auteur du présent ouvrage a réussi néanmoins à faire ressortir sa remarquable contribution. L'ouvrage *Le village et la ville byzantins aux IXe—Xe siècles* s'impose comme l'une de œuvres les plus solides concernant l'histoire intérieure de Byzance.

Souvent, dans l'analyse de l'évolution des diverses institutions, la recherche a dépassé de beaucoup les limites du temps que l'auteur s'est proposées, ce qui permet évidemment une meilleure compréhension des modifications survenues dans la structure de la société byzantine. Pour fondamenter ses idées, A. P. Kajdan a utilisé un matériel riche et varié, dont chaque investigateur futur de l'histoire de Byzance devra tenir compte.

E. Frances

PANAITESCU, P. P., *Obştea ţărănească în Ţara Românească şi Moldova. Orînduirea feudală* [La communauté villageoise en Valachie et Moldavie. Epoque féodale], Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1964, 264 p.

Le problème des communautés villageoises, de leur rôle durant les différents systèmes socio-économiques de l'histoire de la Roumanie, a constitué une préoccupation à caractère permanent des historiens marxistes, qui se sont efforcés de mettre en lumière les divers côtés de cette institution, ainsi que les particularités qu'elle a imprimées au processus de développement de la société [1]. L'ouvrage du professeur P. P. Panaitescu se propose de faire une analyse détaillée du point de vue historique et institutionnel des communautés villageoises de Moldavie et de Valachie aux XII^{e} — XVII^{e} siècles, c'est-à-dire à partir des premières attestations documentaires féodales et jusqu'au moment où leur dissolution s'accentue.

L'auteur a traité le sujet en utilisant la méthode comparative-historique, dont les caractéristiques ont été précisées dans l'introduction : « La méthode comparative-historique se différencie de la méthode sociologique — celle-ci n'étant cependant pas dénuée de valeur scientifique — par cela qu'elle s'adresse aux sources contemporaines et a trait au phénomène historique évolutif, tandis que la méthode sociologique poursuit une reconstitution de l'ancienne communauté sur la base des vestiges qui nous sont parvenus des temps où la communauté était une institution vivante. Les formes qui se sont maintenues, provenant des communautés dissoutes, peuvent, certes, constituer des indices précieux, mais ne permettent pas un aperçu évolutif de la question » (p. 15). Une connaissance approfondie de la réalité sociale nécessite pourtant l'utilisation d'une méthodologie complexe, fait qui nous permet de comprendre qu'il convient de compléter la méthode comparative-historique par la méthode typologique [2].

Les douze chapitres de l'ouvrage traitent tant des questions générales, concernant la communauté villageoise comme chaînon entre la féodalité et les systèmes antérieurs et sa place dans le cadre de l'Europe centrale et orientale, que nombre d'aspects particuliers, liés au processus d'asservissement des communautés, l'organisation du travail en commun, les

---

[1] Voir, par exemple, *Istoria României*, vol. I, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1960, p. 799—806 ; vol. II, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1962, p. 83—84, 129—130, 302—303, 850—852 ; vol. III, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1964, p. 389 390, 635—636 ; V. Costăchel, *Problema obştilor agrare în sec. XIV—XV*, dans « Studii şi cercetări de istorie medie », II, 1951, 1 (janv.—juin), p. 91—110 ; Idem, *Dezagregarea obştilor ţărăneşti în ţările române în evul mediu*, dans *Studii şi referate privind istoria României*, I^{re} partie, Bucarest, 1954, p. 753—799 ; M. Macrea, *Procesul separării oraşului de sat la daci*, dans *op. cit.*, p. 119—146 ; I. I. Russu, *Un litigiu de hotărnicie din Scythia Minor*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche » (SCIV), VI, 1955, 1—2, p. 75—86 ; A. Bodor, *Contribuţii la problema agriculturii în Dacia înainte de cucerirea romană. Problema obştiilor la daci*, dans SCIV, VII, 1956, 3—4 (juillet-décembre), p. 253—266 et VIII, 1957, 1—4, p. 137—148 ; R. Florescu, *Agricultura în Dobrogea la începutul stăpînirii romane*, dans SCIV, VII, 1956, 3—4, p. 367—392 ; H. H. Stahl, *Contribuţii la studiul satelor devălmaşe româneşti*, 2 vol., Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1958 1959 (le III^{e} vol. sous presse).

[2] Cf. K. Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, 1928, p. 333 sq. Voir aussi H. H. Stahl, *Vatra satului Cornova*, dans « Arhiva pentru ştiinţa şi reforma socială », X, 1—4 ; Idem, *Préface à Nerej, un village d'une région archaïque*, 1939 ; M. G. Levin, *L'ethnographie et l'anthropologie comme sources des études historiques. (Sur la méthodologie de l'étude historique des peuples n'ayant pas d'histoire écrite)*, dans *VI^{e} Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, tome II, I^{re} partie, Paris, 1964, p. 171 178 ; M. Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, 1931 ; V. Sinaïsky, *La cité populaire*, Riga, 1924. En ce qui concerne le rapport entre la recherche sociologique concrète et l'histoire, voir aussi M. N. Routkévitch et L. N. Kogan, *О методах конкретно-социологического исследования*, dans «Вопросы философии», 1961, 3, p. 141 150.

confins de la communauté, la possession communautaire, la division de la terre par «vieillards» et «lieux», l'héritage, la direction de la communauté et son statut juridique, enfin leur processus de désintégration.

Le processus dialectique du développement de la communauté villageoise comme chaînon entre systèmes sociaux différents a une importance toute particulière [3]. En s'étayant des études des classiques du marxisme-léninisme, qui voient dans la communauté villageoise une forme évoluée de la commune primitive et de l'organisation gentilice, l'auteur montre que l'histoire de la Roumanie a connu elle aussi une époque où les communautés ont prédominé comme forme de vie sociale du peuple roumain, notamment à partir de la fin de la domination romaine en Dacie (III^e siècle), jusqu'aux débuts du féodalisme sur le territoire roumain (X^e siècle) ; sa thèse est fondée sur des sources qui n'ont pas été utilisées jusqu'ici relativement à ce problème, comme c'est le cas du passage du *Strategicon* de Maurice concernant les esclaves de Dacie, la *Vie de Saint Sabba*, etc. Le premier relève des aspects importants relatifs aux confédérations de communautés situées le long des vallées, liées à la constitution des premières formations politiques et de toute une série d'aspects sociaux, et le second, le mode de vie des membres des communautés villageoises, la responsabilité collective, etc.

De l'étude de la nomenclature relative à la communauté roumaine — наслѣдницн et ръзѣше (paysans libres), меджас et сѹсѣд (serf), сждец (juge), братїам за очина («frères» copropriétaires), ѹбогн et сирак (pauvre), чета (collectivité) et de l'étude comparative des communautés des Allemands, des Slaves, des Byzantins, des Hongrois, l'auteur détache (p. 63) quelques conclusions importantes :

a) La vie sociale et économique de cette période était fondée sur la communauté. La communauté, dans la forme existante chez les Roumains, est une formation villageoise territoriale qui suppose un établissement permanent, lié à la possession indivise de la terre et ayant une économie mixte : élevage et agriculture. Ainsi donc, la vie de la population roumaine dans la période qui précéda la féodalité fut sédentaire, et non pas nomade — comme l'ont soutenu certains chercheurs bourgeois — étant liée à une forme de la possession de la terre en commun, par la collectivité. La possession en commun de la terre en formes stables permet de garder la communauté à travers les siècles avec certains restes du temps du système gentilice. Cette forme de possession ayant des racines très anciennes dans le système gentilice, sa survie dans les étapes ultérieures montre une continuité de la vie du peuple à partir de la commune primitive jusqu'au féodalisme.

b) Etant donné la base de la vie économique et sociale de la population roumaine avant le régime féodal, la vie pastorale, c'est-à-dire la transhumance des moutons, depuis et jusqu'aux places où habitaient les propriétaires de troupeaux, ne peut pas avoir l'importance que lui attribuaient par le passé une série d'historiens et de linguistes pour la formation du peuple roumain. Celle-ci est liée aux communautés territoriales, qui s'étendent sur toute aire, tandis que les bergers transhumants sont seulement une annexe économique de ces communautés et non pas un élément constitutif du processus de formation du peuple roumain.

c) L'ancienneté des communautés territoriales en Transylvanie, Valachie et Moldavie montre que l'aire de formation du peuple roumain s'étend sur tout ce territoire et qu'il s'agit d'une continuité des éléments autochtones depuis les temps les plus reculés.

d) La terminologie d'origine latine et thrace du roumain relative à la vie de la communauté paysanne montre que les racines de celle-ci doivent être recherchées dans l'antiquité.

---

[3] Relativement à l'aspect général du problème, voir aussi M. N. Meiman et S. D. Skazkin, *К вопросу о непосредственном переходе к феодализму на основе разложения первобытнообщинного способа производства*, dans «Вопросы истории», 1960, 1, p. 100—115.

c) La terminologie relative à la communauté et l'organisation ressemblante, jusqu'aux détails, de la communauté roumaine avec les communautés de l'Europe centrale et orientale montrent que le peuple roumain s'est trouvé dans un contact permanent avec tout le continent.

Une étude comparative avec les communautés albanaises aurait permis d'établir certaines ressemblances particulièrement intéressantes et beaucoup plus anciennes, par exemple en ce qui concerne les patronymies, la formation des *cuturi* (hameaux), ainsi que les modalités de passage de l'organisation gentilice à l'organisation territoriale[4].

Mais la contribution la plus importante de l'ouvrage est celle qui a trait à l'apparition du féodalisme dans les pays roumains. En commençant avec le Xe siècle, l'auteur établit une première dissolution des communautés, du sein desquelles se détache, en s'enrichissant par la possession des bestiaux et d'autres formes de biens, une classe dirigeante qui accapare les rentes en nature et en travail des paysans. Cette accaparation date d'avant la formation des Etats féodaux Valachie et Moldavie et d'avant la pénétration des féodaux hongrois en Transylvanie. Dans tous les trois pays, les membres de la classe féodale s'appelaient knèzes. Ce n'est qu'après la formation de l'Etat que le terme de knèze, et en partie sa situation sociale, aient évolué. Les boyards se différenciaient des knèzes seulement par le fait qu'ils jouissaient d'un privilège princier ; une partie des knèzes, n'ayant pas pu se procurer des privilèges, aboutissent à une situation inférieure ou bien ils tombent (en Valachie) dans les rangs des paysans libres, simples travailleurs de la terre. De ce point de vue une analyse de l'évolution de cette institution, avec ses particularités en Moldavie, aurait été bienvenue.

On doit retenir la conclusion de l'auteur, notamment que l'étude de la formation de la propriété des knèzes, qui est une possession de type féodal provenant du point de vue économique de la communauté, montre que les débuts de la possession des boyards, de la formation du domaine féodal, se sont basés sur une contrainte et non pas sur une situation de droit. La fondation des Etats féodaux roumains est le résultat de l'avènement de cette classe et non pas — ainsi que le croyaient les historiens bourgeois — la conséquence de la formation de l'Etat.

Il convient de souligner aussi l'aspect juridique du problème, à savoir que le pouvoir favorisait toujours le processus d'asservissement des communautés par les boyards, non seulement par les jugements du divan et des hauts fonctionnaires, mais aussi par l'adoption par l'Etat des anciennes institutions qui jadis gardaient l'intégrité et la liberté des communautés, tels le droit de préemption, les cojurateurs et autres, mais avec un contenu changé. Ces institutions qui reçoivent maintenant un caractère de classe se sont retournées avec le temps contre les communautés, en devenant un instrument de l'asservissement de celles-ci par les voïvodes, les boyards et les monastères.

Une importance capitale acquiert la précision que fait l'auteur — en combattant les théories plus anciennes — à savoir que les communautés peuvent être définies seulement en tant que « communautés de travail ». Ce caractère primordial de la communauté entraîne l'utilisation en commun de la terre du village, la distribution des droits de propriété, la direction collective et, en général, toutes les institutions de la communauté.

En prenant cela comme point de départ et en analysant minutieusement la structure et l'organisation des communautés, l'auteur montre qu'elles ont passé — l'évolution étant très

[4] Voir, par exemple, M. N. Friedenburg, *Cu privire la istoria obştei în Balcani*, dans « Probleme de istorie », 2, 1963, p. 190—221. Cf. aussi H. H. Stahl, *Contribuţii la studiul satelor devălmaşe româneşti*, vol. II, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1959, IIIe partie, chap. III ; Val. Georgescu, *Alte albanische Rechtsgenossenschaften*, dans « Revue des études sud-est européennes », I, 1963, 1—2, p. 69—102 ; Rad. Ioanović, *Katunska naselja na manastirskin vlastelintvima*, dans « Istorski Časopis », V, 1955.

lente — des formes d'une indivision absolue — quand les parcelles destinées à chaque famille étaient tirées au sort annuellement — aux formes de droits inégaux sur la terre de la communauté, résultant d'héritages, achats, dots. Aux débuts, les droits portaient sur certaines portions (*părți, delnițe alese*) pourtant non délimitées dans la terre de la communauté. La première division des terres de la communauté quand certains chefs de collectivités se détachèrent l'un de l'autre, s'est concrétisée par l'apparition des démarcations par lignées familiales et lanières mesurées en *stînjeni* (mesure de longueur). Enfin, la division par « parcelles » constitue, d'après l'avis de l'auteur, la preuve de la dissolution en propriétés privées (familiaires) des terres des villages de paysans libres. Pourtant la division de la terre en parcelles marquées sur le terrain n'a pas signifié la dissolution complète des communautés, car de vastes aires de la terre du village étaient encore utilisées en commun : la forêt, les eaux, les moulins et les pâturages. De même, c'est la direction de la communauté (presque toujours collective) exercée par « les bonnes et vieilles gens » qui décide sur les débuts des travaux agricoles, sur les ensemencements des différentes parties de la terre des villages.

Tout en mettant en valeur la thèse marxiste-léniniste relative au double rôle des communautés villageoises — positif, par les possibilités de freiner l'asservissement féodal et négatif, par le fait qu'elles condamnaient l'économie rurale à des formes figées — l'auteur montre que dans les pays roumains la communauté a joué ce premier rôle à l'époque féodale, en premier lieu par sa solidarité. Il étaye cette affirmation surtout de deux faits qui se détachent de l'évolution de la communauté dans l'histoire de la Roumanie. En premier lieu que dès les débuts du féodalisme et jusqu'au XVI^{e} siècle la communauté asservie par les boyards a gardé sa structure intérieure ainsi qu'une série de prérogatives (les *delnițe* — petites propriétés héréditaires des familles, le droit d'utiliser la forêt, les eaux et les pâturages en commun, la participation à la justice du propriétaire du domaine). Le second fait qui doit être pris en considération est que les pays roumains ont été parmi les quelques pays ayant gardé la forme de la possession communautaire jusqu'au début du XX^{e} siècle, à l'époque capitaliste, ce qui montre que les villages de paysans libres constitués en communautés n'ont pas pu être totalement asservis, malgré l'avidité des boyards envers les bras de travail, et ont réussi à maintenir leur liberté, à la différence de l'asservissement total des villages communautaires de la plupart des pays de l'Europe médiévale. Enfin, l'histoire de la paysannerie roumaine ne peut donc pas être séparée de l'histoire de la communauté parce que, après l'asservissement féodal, après que les villages fussent entrés dans les mains des féodaux, la communauté a continué d'exister, comme communauté asservie, il est vrai, mais comme une organisation réelle et effective tant en ce qui concerne le processus de production que sa structure intérieure.

L'élément économique qui contribua le plus à la dissolution de la communauté dans les pays roumains, en commençant par la seconde moitié du XV^{e} siècle, a été le développement des rapports marchandise-argent et la course après les produits destinés au marché. Les rapports marchandise-argent ont entraîné la différenciation de fortune à l'intérieur de la communauté, ainsi que l'accaparation massive des villages de paysans libres par les boyards et les monastères. La communauté asservie a fini par perdre ses droits sur la terre, qu'elle avait encore au début ; les paysans sont liés à la terre, ils peuvent être vendus individuellement, déplacés d'un domaine à un autre. Ce processus d'asservissement des communautés ne s'est pas produit sans la résistance acharnée des paysans, la lutte de classe ayant pris les formes du jugement entre les paysans asservis et les boyards accaparateurs, tenu devant le divan (où pourtant ils n'avaient pas l'espoir de gagner), du déguerpissement en masse, de la participation aux grands mouvements de la paysannerie asservie.

Une autre idée qui ressort clairement du livre est que l'importance de l'étude de la communauté paysanne à l'époque féodale découle non seulement du rôle de lutte et de résis-

tance contre l'oppression féodale, mais aussi de la puissante influence exercée sur les institutions féodales par l'organisation des communautés territoriales. La justice princière est forcée d'adopter certaines formes de l'ancienne justice des communautés, la procédure de jugement avec des jurés, des assemblées populaires de justice et de procédure utilisées par la communauté. C'est là un aspect de la pénétration des institutions de la communauté dans les institutions féodales. De même, l'institution de la composition (le rachat des crimes), les institutions fiscales, telle la responsabilité collective des villages pour les taxes qu'ils étaient obligés de payer, ce sont des institutions communautaires, adaptées, avec un changement de contenu, aux besoins de l'Etat féodal. Et même la propriété féodale de la terre et des villages prend chez les Roumains la forme de la communauté. Les boyards ne possédaient pas au moyen âge leurs propriétés individuellement, mais en commun avec leurs frères, leurs fils et leurs cousins, ce qui signifie que parallèlement à la communauté paysanne il y avait aussi une communauté des boyards [5]. La vie de la société féodale roumaine a été ainsi profondément marquée par les institutions des communautés.

L'étude s'achève avec le milieu du XVII^e siècle qui, selon l'avis de l'auteur, constitue un moment important et décisif dans l'évolution historique des communautés, et quoi qu'elles ne se soient pas dissoutes complètement jusqu'à cette époque — car sous une forme plus faible, elles ont continué à exister, celles asservies jusqu'au milieu du XVIII^e siècle et celles libres jusqu'au commencement du XX^e siècle — la phase importante, la phase où les communautés villageoises prédominent, s'achève au milieu du XVII^e siècle.

Géographiquement, l'ouvrage se borne à s'occuper de la communauté villageoise en Valachie et en Moldavie. En Transylvanie la situation est en quelque sorte différente car — selon l'avis de l'auteur — « la communauté paysanne chez les Roumains soumis au règlement médiéval de la Hongrie connaît d'autres caractéristiques et d'autres périodes chronologiques, dues non seulement aux circonstances d'un pouvoir étranger, de l'apparition d'une classe de féodaux conquérants venus du dehors par-dessus la communauté autochtone, mais aussi à l'évolution économique différente du point de vue chronologique, du fait qu'ici le développement des villes a été plus précoce et plus puissant » (p. 14). LaTransylvanie aussi offre des aspects intéressants en ce qui concerne la formation du domaine féodal [6], les formes d'asservissement des

---

[5] A ce propos particulièrement intéressantes sont les discussions portées en Pologne concernant les grandes familles nobiliaires de Mazovie. K. Tymieniecki a expliqué « la solidarité de parenté » par une liaison gentilice maintenue jusqu'au féodalisme (*Procesy tworcze formowania sie spoteczenstwa polstriego w wietrach srednich*, Varsovie, 1921 ; idem, « *Plemiona* » *i* « *gniazda* ». *Prazyczmyek do dziejiw zaniku ukladu rodowopatriarchalnego i umaciiania sie ukladu feudalnego Pisma wyvbrane*, Varsovie, 1956 ; idem, *Problemy feudalizmu*, dans « Raczniki Historyczne», XXV, 1959 ; idem, *Gentyzem* (*Ustroj rodowy*). *Czy feudalizm*?, dans « Przeglad Historyczny », III, 1961, 3, p. 547 561), pendant que d'autres chercheurs expliquent ce phénomène par un rapide accroissement du nombre des membres de la famille (J. Nowacky Ghiazdo, « *Paniaczat* »-*Diliwow*, dans « Niesieczwik Heraldyczny », XI, 1931 ; J. Bardach, *Uwagi o* « *radowym* » *ustroju spoleczenstrwa i prawie blizszosei w Polsce sredniiowiecznej*, dans « Czasopismo Prawno-Historyczne », IV, 1952 ; J. Adamus, *Kazimierz Tymieniecky i jeje dzieto*, *op. cit.*, X, 1958 ; S. Russocki, *Mazowieckie rody gniazdowe. Kilka uwag w sprawie*, dans « Przeglad Historyczny », LXX, 1961, 1, p. 1—11).

[6] Cf. B. T. Câmpina, *Le problème de l'apparition des Etats féodaux roumains*, dans *Nouvelles études d'histoire...*, vol. I, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1955, p. 181—207. Voir aussi Gyorffy G., *A magyar nemzetségtöl à vármagyeig a törzstöl az országig*, dans « Századok », LXXXX, 1958, 3—4 et 5—6 ; Lederer Emma, *A feudalizmus kialakulása Magyarorszagon*, Budapest, 1959.

communautés et leur lutte de libération [7], le mode d'organisation des communautés villageoises et les techniques de travail [8].

Par la richesse du matériel, la méthode rigoureusement scientifique employée par l'auteur et par la clarté de ses conclusions, l'ouvrage *Obştea ţărănească în Ţara Românească şi Moldova* contribue d'une manière compétente à enrichir la littérature de spécialité et constitue un très utile instrument de travail. Le volume comprend des résumés en russe et allemand.

Liviu P. Marcu

Турски извори за ајдутството и арамијството во Македонија (1650—1700) [Sources turques concernant le mouvement des haïdoucs et des aramines en Macédoine (1650—1700)], Institut d'histoire nationale, Scopje, 1961, 140 p.

Le brigandage des haïdoucs comme forme de combat des classes exploitées typique aux Balkans et à tout le sud-est européen a été peu étudié jusqu'à présent sur la base de documents.

C'est pourquoi l'initiative de l'Institut d'histoire nationale de Scopje de produire les sources turques concernant les haïdoucs de Macédoine dans la seconde moitié du XVII[e] siècle doit être considérée comme une des plus sérieuses contributions à la connaissance de ce problème.

Le livre contient une étude introductive (p. 5—9), 130 documents (p. 11—102), 13 fac-similés (p. 103—115), un glossaire de mots turcs (p. 116—118), index de noms et d'institutions (p. 119—130), ensuite la liste des registres de documents en langue macédonienne (p. 131—135) et en français (p. 136—140).

Les documents sont pris aux Archives d'Etat de la République Socialiste de Macédoine et proviennent des sceaux de la maison du Cadi de Bitolj. Le texte des sources est publié en traduction macédonienne faite par le D[r] Alex. Matkovski. Pour la plupart des cas ce sont des ordres émanant directement de Constantinople, le reste n'étant que des dispositions des organes locaux ou des procès-verbaux, des sentences prononcées par les autorités juridictionnelles, des dépositions contre les haïdoucs, des réclamations, des garanties des habitants, des engagements de poursuite.

De ce matériel il résulte que les haïdoucs opéraient sur un très vaste territoire comprenant des sandjaks entiers. Par exemple, en 1679 on ordonne de Constantinople la poursuite des haïdoucs en de nombreuses contrées, y compris les sandjaks de Salonique, Janina, Vutchitrn, où ils avaient réussi à pénétrer jusque dans les « hasses » impériaux, dans les vacufs du sultan, dans les ziamettes et timares (p. 69—70, 89). Les haïdoucs apparaissent fréquemment dans les régions de Bitolj (p. 15, 18, 20, 27), Roumélie (p. 13, 16, 70, 80), en Morée (p. 12), dans toute l'étendue comprise entre Roussé et Valona (p. 14). De 1676 à 1679 il y a une série d'ordres semblables pour plusieurs provinces.

D'ordinaire les haïdoucs attaquaient les immeubles, les caravanes, les percepteurs, voire la trésorerie de l'Etat pendant le transport. En 1669 une bande de haïdoucs a attaqué le

---

[7] Voir *Din istoria Transilvaniei*, vol. I, III[e] éd., Bucarest, Ed. Acad. R.P.R., 1963; St. Pascu, *Răscoalele ţărăneşti din Transilvania*, Cluj, 1947.

[8] Cf. R. Vuia, *Le village roumain de Transylvanie et du Banat*, Bucarest, 1937 (extrait de *La Transylvanie*); E. Lazea, *Agricultura în Transilvania în secolul al XIV-lea*, dans « Studii », XVII, 1964, 2, p. 249—275.

convoi du courrier de la Sublime Porte envoyé en Herzégovine pour annoncer la victoire des Turcs à Candia (p. 48).

Les bandes étaient composées d'habitude de 10 à 12 haïdoucs. Souvent elles en comptaient 40, 50, 70 ou 80 (p. 32, 44, 98). Ces grandes bandes étaient organisées par bouloucs (p. 70, 80) ou par baïracs (p. 99), à cheval ou à pied. Les actions de telles forces provoquent l'inquiétude de la domination ottomane. En 1686 les forces des haïdoucs organisées en 6 baïracs de 100 à 200 hommes chacun, opèrent « en plein jour..., poussent les rebellions à l'extrême... » (p. 87). La conséquence : « L'agriculture et le commerce ont été paralysés et les impôts s'encaissent avec peine » (*ibidem*).

D'ailleurs la notion de haïdoucs est presque toujours associée à celle de rebelle. Un tas de chefs célèbres de haïdoucs étaient caractérisés par des phrases comme celles-ci : il tend à faire émeute dans le pays ; il est actif dans l'organisation des rebelles ; il a fait une révolte ; etc. Le cas du haïdouc Marco de Boište (Bitolj) est typique en ayant fomenté pendant 15 ans (1654—1669) des rébellions et des actions subversives. « Non seulement il refuse de payer l'impôt qu'il doit au Sultan mais il incite les autres à faire de même ». « En provoquant des désordres il a fait tarder la perception des impôts pour l'année 1079 » (ère musulmane) (p. 41).

A la même époque « apparurent des rebelles brigands et haïdoucs » dans l'espace compris entre les points extrêmes Salonique, Roussé, Kustendil et Lépante (p. 45—46).

Les autorités turques se voient contraintes de prendre des mesures pour étouffer le mouvement des haïdoucs allant jusqu'à la mobilisation « de tous les braves combattants aptes à ceindre l'épée » (p. 53).

La population vient au secours des haïdoucs sous différentes formes (p. 16, 65, etc.).

La plupart des haïdoucs et leurs chefs sont chrétiens et pour ces raisons ces derniers sont exclus des *martoloz* (p. 95), on leur défend de posséder des armes (p. 88), etc. Pourtant le nombre des haïdoucs musulmans n'est pas petit non plus. Ceux-ci provenaient des classes pauvres et ils participaient aux actions des haïdoucs. C'est là justement une des constatations nouvelles qui résultent de ce matériel documentaire : le mouvement des haïdoucs entraîne les éléments combattifs de la classe exploitée sans égards quant à la nationalité ou à la religion. Ceci est pour corriger l'opinion générale erronée selon laquelle les haïdoucs dans les Balkans auraient constitué un élément dépourvu du caractère de classe et n'auraient combattu que la domination turque. C'est pourquoi « l'intensification du combat des haïdoucs indique, dans une certaine mesure, le degré d'exploitation féodale et de décomposition de la société féodale turque ».

A cette époque (XVII^{e} siècle) l'action des haïdoucs est de nature sociale. Ce n'est qu'au XIX^{e} siècle qu'elle revêt un caractère politique et, pendant les derniers dix ans du même siècle, elle va fusionner en Macédoine avec le mouvement de libération nationale.

Les documents turcs de Scopje, publiés dans le présent recueil, marquent une page importante de l'histoire de l'action des haïdoucs et contribue en grande mesure à une plus juste connaissance de son envergure.

Sava Iancovici

DAVIDSON, R. H., *Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876*, Princeton University Press, 1963, XIII + 479 p.

C'est l'année passée qu'est parue aux Etats-Unis, sous les auspices de l'Université de Princeton, la monographie de l'historien américain R. Davidson consacrée à la période de réformes des années 1856—1876, connue dans l'histoire de l'Empire ottoman sous le nom de Tanzimat.

Comme il ressort de la préface, ce travail est le fruit d'un labeur de longue haleine, car il a fallu à l'auteur parcourir une abondante documentation, non seulement imprimée (quelques 600 titres de livres et articles), mais aussi inédite, des Archives des Etats-Unis d'Amérique, de France, d'Angleterre, de Suisse et d'Autriche. Certes, l'impossibilité de se livrer à des investigations dans les Archives de Turquie — comme le note Davidson — a constitué une lacune sérieuse. Quoiqu'il en soit, cette monographie s'impose comme le travail le plus important qui ait été consacré à cette période.

Le « Tanzimat » représente l'une des époques intéressantes et pleines d'agitation de l'histoire turque. L'auteur a tenu à préciser dès le début qu'elle ne constitue qu'une phase de la question d'Orient, mais qu'elle est le résultat d'un long processus intérieur. A l'appui de cette affirmation, il passe en revue les événements majeurs qui jalonnent l'histoire de l'Empire ottoman.

A la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle, la Turquie représentait un Etat enkysté dans les normes de la vie féodale. Alors que le reste de l'Europe avait connu les grandes découvertes, la Renaissance, l'humanisme, la révolution industrielle, l'Empire ottoman représentait une société pétrifiée,dominée par les préceptes de la religion musulmane.

Dans la première moitié du XIX^{e} siècle, des sultans comme Sélim III ou Mahmud II ont contribué à débloquer le chemin des réformes ultérieures grâce aux mesures qu'ils adoptèrent (destruction de la puissance des janissaires en 1826, fondation d'écoles de différents degrés, création de la chambre des traducteurs — *tercüme odası*). Et cela en dépit de leur caractère rudimentaire.

Un moment insigne de la période précédant l'*Hatti-Hümayun* de 1856 est marqué par l'*Hatt-i-Şerif* de 1839, promulgué lorsque Ab dul-Medjid I^{er} monta sur le trône. Il est l'œuvre d'hommes formés à l'école de l'Occident (*alafranga effendi*), un Reşid Pacha, un Fuad Pacha, et un Ali Pacha, et il comprend, en essence, les points suivants :

— garantie du droit à la vie et à la propriété de tous les sujets, indifféremment de leur religion ;

— élaboration d'un nouveau système fiscal ;

— service militaire obligatoire.

La période 1839—1856 constitue le début du Tanzimat. Elle se caractérise par des tâtonnements, des demi-mesures, et aussi par une réaction manifeste à l'égard de toute innovation de la part des *ülema*, des fonctionnaires provinciaux et du haut clergé chrétien désireux de maintenir son ascendant sur la population chrétienne. La guerre de Crimée marqua l'accroissement de l'influence et de l'ingérence directe des Puissances occidentales dans les problèmes intérieurs de la Turquie à un tel degré que R. Davidson considère que la constitution du *Conseil du Tanzimat* en 1851 et l'élaboration de l'*Hatt-i Hümayun* de 1856 sont, dans une large mesure, le « magnum opus » de Stratford Canning, ambassadeur de Grande Bretagne à Istanbul.

Comparé au *Hatt-i-Şerif* de 1839, l'*Hatt-i Hümayun* de 1856 signifie indiscutablement un pas en avant. On apprécie maintenant le régime des musulmans dans l'Empire, le développement des rapports économiques avec l'Occident, la nécessité d'une législation adéquate pour l'époque, etc.

L'esprit conservateur inspiré par la loi sainte de l'Islam (*şeriat*) a rendu les Turcs peu réceptifs en général, sinon même hostiles à toute innovation, surtout sous le rapport législatif. Les critiques les plus âpres de l'*Hatt-i Hümayun* furent les représentants des classes dominantes, qui reprochaient à ses initiateurs l'ingérence de l'Occident dans les affaires de l'Empire, ainsi que les droits trop larges accordés aux non-musulmans. Accepter les réformes, soutenaient-ils, signifie reconnaître *ipso facto* les manques de la société ottomane et emprunter

les idées d'une société représentée par les chrétiens en Occident, constituait quelque chose d'incompatible avec la dignité ottomane.

L'application, dans ces conditions, de l'*Hatt-i Hümayun* s'avéra particulièrement difficile.

L'auteur s'occupe en détail des personnes qui durant 15 ou 20 ans furent les initiateurs des réformes du Tanzimat et qui personifièrent l'administration ottomane tels Reşid Pacha, Kibrîsli Pacha, Fuad Pacha, Ali Pacha. La collaboration entre ces derniers, la façon dont ils se complétèrent les uns les autres, constituèrent un facteur d'équilibre pour la politique du Tanzimat.

L'application de l'Hatt-i Hümayun s'avéra extrêmement malaisée en raison du caractère hétérogène de l'Empire. Les différentes provinces dont il était formé jouissaient d'une certaine indépendance, mais à des degrés divers. Ajoutez encore à cela l'opposition constante à la réforme de tous les représentants des classes dominantes.

L'*Hatt-i Hümayun* se rapportait aux aspects suivants :

— la question du service militaire des non-musulmans, qui suscita une foule de discussions. La formule finale fut qu'ils continueraient à payer la taxe d'exemption.

— le régime de la propriété agricole, qui connaît maintenant un règlement par suite de la délimitation des propriétés du type *mirie* (propriété de l'Etat), *mülk* (propriétés particulières), *vakîf* (propriétés des communautés religieuses).

— organisation des *milet.*

L'auteur se livre à une analyse judicieuse du régime des communautés non musulmanes de l'Empire, qui lui permet de montrer que la protestation des Puissances occidentales devant le traitement auquel elles étaient soumises est dénuée de fondement étant donné que les questions de ce genre attendaient encore de recevoir une solution dans maint pays d'Occident (L'Angleterre et la question irlandaise ; les Etats-Unis et le problème des Noirs, etc.). Dans l'Empire ottoman les exploiteurs étaient aussi bien des musulmans que des non-musulmans. R. Davidson fait observer que, sous le rapport social, il n'était pas question d'une opposition entre musulmans et chrétiens. Les communautés non musulmanes, celles des Arméniens grégoriens, des Grecs, des Juifs, des Bulgares n'étaient point homogènes, mais fortement stratifiées du point de vue social. Leur réorganisation a contribué, selon l'auteur, à la cristallisation de l'idée nationale.

Réorganisation de l'administration provinciale (1864—1867). Un rôle de premier plan dans ce domaine revient à Midhat Pacha, l'un des auteurs de la constitution de 1876. A l'ancienne délimitation administrative de l'eyalet succède celle des *vilayet, sancak, khaza, nahye* et *hariye* et respectivement des autorités appelées *vali mutasarif, kaymakan, müdür.* — Inauguration en 1864 du système électoral censitaire. — Réorganisation de l'administration centrale. — Organisation de l'enseignement publique, réalisée dans une large mesure sous l'influence française.

Les réformes effectuées dans l'esprit de l'*Hatt-i Hümayun* de 1856 n'atteignirent guère que partiellement le but proposé. La corruption, la négligence, l'instabilité administrative (« les Turcs changent leurs gouverneurs comme nous changeons de chemises » observait un voyageur allemand) et aussi un certain fanatisme religieux continuèrent à saper la société turque.

L'opposition aux réformes préconisées et réalisées par les hommes du Tanzimat, outre la résistance sourde que l'on sentait couver partout, trouva expression également dans les critiques ouvertes des *Nouveaux Ottomans* (ieni Osmanlîlar). Appelés plus tard, après 1889, du nom de *Jeunes Turcs,* lorsqu'ils organiseront l'opposition à Abd ul-Medjid, ils manifestèrent leur mécontentement au sujet du Tanzimat en déployant une vive activité dans la presse de Turquie ou de l'étranger. Groupés autour de Mustafa Fazil Pacha, les *Nouveaux Ottomans,* dont les plus remarquables furent *Mehmet Bey, Namîk Bey, Nuri Bey, Ziya Bey,* etc., s'opposaient,

bien que formés dans les écoles d'Occident, aux immixtions de l'Europe dans les affaires de l'Empire. Sur le plan politique, les *Nouveaux Ottomans* recherchaient, tout comme les promoteurs du Tanzimat, des solutions permettant de combiner les idées novatrices empruntées à l'Occident avec la conception religieuse de l'Islam (*şeriat*). Ils se dressaient contre la formule de gouvernement adoptée par Ali et par Fuad, mais sans posséder leur énergie et surtout leur expérience. L'auteur relève l'importance de la contribution des *Nouveaux Ottomans* à la renaissance culturelle de la Turquie. En 1867, leurs actions devenant plus vigoureuses, ils sont forcés de s'expatrier et de continuer leur activité à Paris. Leur groupe tomba en décomposition en 1870 lorsqu'une partie d'entre eux acceptèrent les avances qu'on leur faisait et rentrèrent dans leur pays où ils occupèrent dans l'administration des postes divers.

*

La période d'avant la constitution — celle des années 1871—1875 — est caractérisée par un chaos administratif, de fréquents remaniements du gouvernement, l'ingérence manifeste de certains diplomates (celle de l'ambassadeur russe Ignatiev, par exemple), des démonstrations des étudiants (*softas*). A cela s'ajoute ensuite la crise financière, des calamités naturelles, des concessions onéreuses. C'est une période où la contradiction entre la tendance qu'ont certains groupes politiques de revenir aux règles de l'Islam en matière de gouvernement et de lutter contre l'Occident et d'autres personnes désireuses de continuer à moderniser la Turquie se fait sentir avec plus de force. Ces deux tendances engendreront pendant cette période une certaine xénophobie.

En 1872, le poste de grand vizir est occupé, pour quelques mois, par Midhet Pacha qui esquissa un plan d'organisation constitutionnelle de l'Empire et celui de son éventuelle fédéralisation. Selon ce plan, la Roumanie et la Serbie auraient connu au sein de l'Empire un régime analogue à celui de la Bavière et du Würtemberg dans les frontières de l'Empire allemand.

La période d'instabilité politique atteint son point culminant en 1876, « l'année des trois sultans ». L'auteur s'occupe ici à loisir des circonstances qui présidèrent au détrônement d'Abdülaziz, à l'ascension au trône de Murad et à sa chute et, enfin, à la proclamation d'Abd ul-Medjid II. Il nous présente les hommes politiques qui préparèrent ces changements ainsi que la proclamation de la constitution. Ceci représentait, selon l'affirmation de l'auteur, un compromis momentané. Conformément à la constitution, la personne du sultan est sacrée, il jouit de pouvoirs illimités pour ce qui a trait à la nomination ou destitution des ministres. Pour le reste, on y insère les articles accoutumés d'une constitution bourgeoise : liberté de la personne, liberté religieuse, liberté de la presse « dans les limites de la loi », etc. L'une des premières mesures du nouveau sultan Abd ul-Medjid fut d'écarter Midhat Pacha. Avec cela l'auteur estime close l'époque du Tanzimat.

La conclusion de ce livre fait voir que les réformes du Tanzimat représentent l'effort d'un groupe d'intellectuels de formation occidentale qui essaya d'introduire dans une société inapte à les recevoir des institutions du type moderne. Le fait explique également l'échec de multiples actions ou leur succès partiel. Considérée dans cette perspective historique, l'époque du Tanzimat a représenté une période de tâtonnements sur le chemin menant à la transformation de la Turquie en un Etat bourgeois. Cette période a précédé les réformes réalisées plus tard, au XX^{e} siècle, sous la conduite d'*Atatürk*.

Un glossaire, un appendice, une liste bibliographique de 38 pages et un index achèvent le volume.

*

Si l'on tient compte de la situation particulière de la Turquie à l'époque, les réformes du Tanzimat sont incontestablement l'œuvre de personnalités politiques et non pas celle de tout un groupe social. Néanmoins, l'auteur, à notre avis, insiste trop là-dessus ainsi que sur les conflits qui survinrent entre eux et les sultans. Par ailleurs, bien qu'il déclare ne pas vouloir s'occuper de l'influenee occidentale en Turquie à cette époque, il utilise pour exprimer la notion de modernisation — le but final que se proposait le Tanzimat — le terme de « westernisation » — occidentalisation — ce qui limite, croyons-nous, quelque peu la portée des transformations opérées dans la société turque par les réformes du Tanzimat.

L'ampleur de sa documentation, la fluence de son style, les faits présentés de manière bien enchaînée font de la monographie de l'historien américain un travail aussi remarquable que savant, dont la valeur est indéniable.

Gcorgeta Penclea

INAN, RESAT, *Die Zentralbank dcr türkischen Rcpublik und ihre Rolle bei der wirtschaftlichen Entwicklung dcr Türkei,* Thèse de doctorat ès sciences économiques, Université de Tubingue, 1961, XII + 127 p., Stuttgart.

La Banque Centrale de la République turque (Türkiye Cümhuriyet Merkez Bankaşi), créée en vertu de la loi 1715 du 11 juin 1930 [1], devait constituer un des principaux moyens d'ordre financier pour assurer, à l'époque du gouvernement de Mustafa Kemâl Atatürk, l'accession de la Turquie à l'économie moderne. Cette banque — ayant du point de vue juridique le statut d'une société par actions au capital de 15 000 000 livres turques, souscrit entièrement par des institutions publiques, des banques et des personnes physiques domiciliées exclusivement en Turquie et de nationalité turque — est entrée officiellement en fonction le 3 octobre 1931.

La création d'une institution centrale d'émission de caractère exclusivement turc, répondait tout d'abord au désir de mettre fin aux anciennes immixtions internationales qui avaient pesé sur les finances de l'Empire ottoman [2], et même de la jeune République turque depuis 1923, jusqu'à sa complète libération de toute influence et de tout privilège économique étranger. Mais cette institution, qui avait comme principale mission de contribuer dans l'avenir au développement économique du pays, a aussi subvenu dans la plus grande mesure au financement intérieur de l'industrialisation de la Turquie contemporaine.

Les 30 ans d'activité de la Banque qui viennent de s'écouler sont intimement liés aux différentes étapes parcourues par l'édification et le développement du nouvel Etat turc — tout d'abord sous l'impulsion de son fondateur, Mustafa Kemâl Atatürk. Cette activité a fait l'objet d'une récente étude présentée par le Dr Resat Inan comme thèse de doctorat à la Faculté de Droit et des Sciences économiques de l'Université de Tubingue. L'ouvrage intitulé *La Banque centrale de la République turque et son rôle dans le développement économique de la Turquie* est suivi d'une riche bibliographie ainsi que d'une annexe qui reproduit en français le texte de la loi n° 1715/1930. Les trois parties qui le composent, quoique ayant dans

---

[1] Modifiée par la loi n° 5377 du 3 mai 1949 qui a abrogé les articles 6, 7 et 8.

[2] La Banque Impériale Ottomane, investie depuis 1863 du privilège de l'émission des billets de banque, était une institution financière à capital anglo-français. La Banque Nationale de Turquie (« Turkiye Milli Bankasi »), fondée en 1909, avait comme principal actionnaire le financier anglais Sir Ernest Cassel, cf. Karl Kienitz, *Türkei, Anschluß an die moderne Wirtschaft unter Kemâl Atatürk,* Hamburg, 1959, p. 127—128.

la plus large mesure un aspect prépondérant de technique bancaire, nous présentent toutefois des faits d'une réelle importance pour une meilleure compréhension de l'évolution économique et politique de la République turque.

En vertu de la loi organique, le rôle assigné à la Banque centrale était de fixer le taux de l'escompte, de régulariser le marché monétaire et la circulation monétaire ; de faire les opérations de trésorerie ; de procéder, en accord avec l'État, à l'adoption de toutes les mesures destinées à assurer à l'avenir la stabilité de la monnaie. Une des premières et des plus importantes charges de la nouvelle banque était d'assurer la stabilisation monétaire, ainsi que l'émission d'un nouveau billet de banque de la République turque, afin de remplacer les anciens billets de la Banque ottomane — institution privilégiée à capital étranger, qui avait rempli les fonctions de banque d'émission dans le cadre de l'ancien Empire ottoman. La souscription du capital initial de 15 000 000 liv. tq., ainsi que la stabilisation de fait de la monnaie en circulation et la couverture en or et devises des nouveaux billets, a été réalisée avec des ressources intérieures, exclusivement turques, sans aucun recours aux crédits étrangers. On a mis en évidence à juste titre le fait que la nouvelle Turquie avait recherché et obtenu, à cette date, l'entière indépendance de sa politique monétaire, en rejetant toutes les offres de crédit et de participation qui lui avaient été faites par différents pays [3].

La I^re partie, intitulée « La fondation de la Banque centrale de Turquie et son action sur le marché financier turc », nous donne un aperçu de l'historique de la Banque et analyse sa compétence et son action en matière de crédit. En outre des opérations courantes, commerciales et de crédits agricoles, elle pouvait aussi faire des opérations de crédit en faveur de l'État ouvrant des comptes et accordant des avances à ses entreprises économiques. Suit l'étude du système bancaire existant à cette date en Turquie, sa capacité fonctionnelle sur le marché économique et financier et, enfin, les moyens d'action de la Banque centrale pour réaliser sa politique économique.

La II^e partie, intitulée « Le rôle de la Banque centrale dans le développement économique de la Turquie », comprend un grand nombre de données statistiques qui permettent à l'auteur de faire tout d'abord une analyse des problèmes de politique financière et de crédit de la Banque centrale, ensuite de passer en revue le développement général de la Turquie depuis 1923 jusqu'en 1959. Dans un dernier chapitre, il étudie l'interdépendance entre la politique de la banque d'émission et le développement économique du pays. L'auteur délimite différentes étapes dans l'évolution de cette politique qui — à notre avis — reflètent d'une manière évidente les différentes phases de l'orientation générale de la Turquie après la mort de Mustafa Kemâl Atatürk. Elle nous montre la modification ou même l'abandon de quelques-uns des principes essentiels du fondateur de la République, ayant trait à la non-participation aux pactes militaires, tout comme au maintien d'une complète indépendance financière envers l'étranger. Ces étapes comprennent : les années 1931—1938, depuis la fondation de la Banque centrale jusqu'à la mort d'Atatürk ; 1938—1948, « l'étape de la neutralité », 1949—1954, « l'étape des investissements », enfin, après 1956, « l'étape des restrictions ».

Dans le cadre des deux dernières étapes, l'auteur nous fait connaître le détail de toutes les sommes reçues ou empruntées par la Turquie depuis 1941 jusqu'au 1^er janvier 1960, autant de l'U.S.A. que des organisations internationales pour « l'aide militaire » et « l'aide économique » [4].

[3] August R. von Kral, *Le pays de Kemâl Atatürk. Formation et évolution de la nouvelle Turquie*, traduit en français par André Robert, Vienne-Leipzig, 1938, p. 129.

[4] D^r Resat Inan, *op. cit.*, p. 66 et note 1 ; voir aussi E. Schmith, *Die Türkei im Spannungsgeld des östlichen Mittelmeers*, Nüremberg, 1954 et W. Uhrenbacher, *Türkei*, Berlin, 1957, p. 155—159 et 213—217.

A titre d'aide militaire, la Turquie a reçu à partir du 7 novembre 1941 jusqu'au 1er janvier 1960 une somme totale de 1 452,9 millions de dollars U.S.A. — dans laquelle l'organisation N.A.T.O. figure pour 1 250 millions dollars. L'aide économique accordée à partir du 4 décembre 1948 jusqu'au 1er janvier 1960 s'élevait à 1 758,8 millions dollars U.S.A. Selon les chiffres fournis par l'auteur, les sommes reçues par la Turquie à titre d'aide et de prêt formaient un total de 3 211,3 millions dollars U.S.A. à la date du 1er janvier 1960.

La IIIe partie de l'ouvrage examine les implications de l'évolution de la politique générale sur la politique de développement économique, ainsi que sur la politique financière et des changes. Un premier chapitre s'occupe de la phase initiale et, au premier chef, de la politique étatiste du parti républicain du peuple qui a conservé le pouvoir depuis la fondation de la République turque jusqu'en 1950. On remarque d'abord un système libéral depuis 1923 jusqu'en 1932, ensuite l'essor de la politique étatiste. L'auteur montre les traits caractéristiques de cette politique économique ainsi que les directives dans ce sens du programme politique du parti républicain du peuple. Le parti démocrate, arrivé au pouvoir à la suite des élections du 14 mai 1950, avait par contre un programme tout différent qui poursuivait : 1. la pratique du déficit budgétaire pour augmenter les dépenses d'une manière massive ; 2. l'appel au capital étranger ; 3. l'attribution de crédits à faible intérêt aux agriculteurs ; 4. la hausse des prix agricoles et leur maintien par « l'office pour la production agricole » (Toprak mahsulleri ofisi) [5]. L'auteur caractérise ce programme comme ayant poursuivi un changement ambitieux dans la politique économique et financière de l'État turc. C'est en rapport avec ce nouveau programme de politique économique du parti démocrate qu'il analyse la politique financière suivie dans cette période par la Turquie. Le dernier chapitre traite de la politique des changes et des relations entre le ministère des Finances et la Banque centrale.

Les conclusions de l'ouvrage s'orientent selon les principes de l'économie capitaliste classique. Elles comprennent ainsi une critique de l'industrialisation du type d'un capitalisme d'État, effectué du temps de Mustafa Kemâl Atatürk et financé par des ressources qui, en dernière analyse, provenaient de la Banque centrale de la République turque. Dans sa critique, l'auteur affirme que l'édification de nouvelles entreprises industrielles auraient dû partir non pas de considérations tactiques, mais uniquement de raisons économiques. Il montre encore que l'influence prépondérante de l'État avait grandement facilité aux membres du parti du peuple d'accéder dans ces entreprises à des postes rémunérateurs. En 1960, l'État turc avait à sa charge environ 130 entreprises dont bien peu étaient gérées selon de vrais principes commerciaux. L'auteur cite comme exemple « La société pour l'approvisionnement en viande et poisson », dont les produits ont un prix de revient bien supérieur à celui du marché, en sorte qu'ils ne peuvent être vendus qu'à de fortes pertes (p. 107).

Le problème des entreprises économiques d'État fait encore l'objet des préoccupations du gouvernement turc, qui vient de faire passer récemment une nouvelle loi à ce sujet. Leur nombre actuel s'élève à 150 unités d'une valeur enregistrée de 38 000 000 liv. tq. occupant plus de 300 000 employés et ouvriers [6]. Dr Resat Inan prévoyait en 1960 la perspective d'une nouvelle inflation si l'État n'observait pas la limite des possibilités réelles de la croissance de l'économie turque, basée sur la politique de « l'argent à bon marché » et de « l'accroissement du niveau de l'existence » comme suite de l'augmentation du mouvement des affaires. Il estimait toutefois que dans « l'étape des restrictions », le développement économique de la Turquie, basé uniquement sur les ressources intérieures, serait beaucoup plus difficile que par la conso-

---

[5] Cf. S. Sözeri, *Der Wirtschaftsaufbau der Türkei nach dem 2. Weltkrieg*, Kiel, 1955, p. 110 ; N. Ayarci, *Die Entwicklung des türkischen Geld und Bankwesens seit dem Ende des 2. Weltkrieges*, Tubingue, 1956 (Dissertation, p. 77 et suiv. ; W. Uhrenbacher, *op. cit.* p. 57).

[6] Cf. « Economic Review of Turkey », n° 320, mai 1964, p. 1—3.

lidation des relations économiques avec l'étranger. L'analyse actuelle du bien-fondé de ses prévisions, tout comme l'étude corrélative du budget, du système fiscal, de la circulation monétaire, de la dette publique — aspects intéressants de l'économie turque — nous entraînerait bien au-delà du cadre d'un simple compte rendu. Nous nous permettrons cependant d'ajouter à nos conclusions quelques renseignements d'ordre récent.

*

L'auteur utilise dans sa documentation les statistiques officielles turques, une nombreuse bibliographie turque et étrangère, ainsi que les connaissances acquises pendant son stage de fonctionnaire à la section des crédits de la Banque centrale d'Ankara. Les données tout comme les conclusions qu'il présente s'étayent ainsi de la documentation théorique et pratique d'un spécialiste qui a pu observer de très près l'évolution de la politique économique et financière de la Turquie. Cette évolution a comme point de départ la situation d'équilibre budgétaire, de stabilité monétaire, de limitation énergique de la dette extérieure, de financement de la reconstruction nationale presque exclusivement par des ressources turques — caractérisant la politique économique et financière de complète indépendance poursuivie avec opiniâtreté par Mustafa Kemâl Atatürk. Mais elle aboutit depuis la seconde guerre mondiale à l'acceptation d'aides et d'emprunts de plus en plus importants accordés principalement par les U.S.A. — et culminent par la politique du parti démocrate qui de 1950 à 1960 fait le plus large appel à l'appui de l'étranger. Ce parti a été néanmoins renversé du pouvoir le 27 mai 1960 par un soulèvement militaire qui s'étayait non seulement du fait que le régime déchu avait enfreint les principes de gouvernement instaurés par Mustafa Kemâl Atatürk, mais aussi pour ses abus administratifs et ses fautes financières [7]. L'appel à l'aide étrangère n'a point cessé depuis, au contraire.

*

Quoique à première vue l'ouvrage du D^r Resat Inan présente un objectif limité d'ordre financier, il met néanmoins en lumière la situation intérieure de l'économie turque ainsi que l'ampleur croissante de ses rapports avec l'économie et la finance internationale. Il nous révèle aussi l'ossature financière des deux régimes antagonistes et contradictoires qui se sont succédés et se sont combattus en Turquie sur le plan des principes de politique économique et financière.

Depuis l'apparition de ce livre, dont les données statistiques s'arrêtent au 1^er janvier 1960, la situation de la dette extérieure et de la balance des paiements de la Turquie n'ont pu s'améliorer. Le montant de la dette étrangère de la Turquie à la fin du premier semestre 1963 s'élevait à 1 498 652 000 dollars U.S.A. [8]. A la même date, la balance du commerce extérieur, où les exportations figurent pour 368 millions de dollars et les importations pour 691 millions dollars, relève un déficit de 323 millions dollars U.S.A. [9]. Ce déficit a dû être couvert par l'extension de l'aide extérieure et par de nouveaux emprunts [10].

La reconstitution d'une dette étrangère de plus en plus importante, tout comme l'accroissement du déficit dans la balance du commerce extérieur, fait ressortir l'orientation actuelle de la politique économique et financière de la Turquie contemporaine. Par rapport aux prin-

---

[7] *L'économie turque à la veille du plan quinquennal 1963—1967*, dans « Notes et Etudes documentaires », octobre 1962, n° 2932, p. 6.

[8] Cf. *General Economic Conditions of Turkey in 1963, Foreign Trade and Balance of Payements*, dans « Türkiye is Bankasî A.S. », 1964.

[9] *Turkish foreign Debt as at the 30th June 1963*, dans « Economic Review of Turkey », Reports of the Board of Directors, Ankara, 1964, p. 37, table 16.

[10] Déclaration du ministre des Finances Ferit Melun à la conférence de presse tenue à Diyarbekir, cf. « Scînteia » du 4 août 1963, p. 4.

cipes de non-engagement et d'indépendance financière par devers l'étranger, appliqués rigoureusement dans la période 1923—1938, cette orientation évoque certaines implications d'ordre économique et financier avec les quelles, au début de notre siècle, s'est aussi vu confronté l'ancien Empire des Sultans.

Valeriu Bulgaru

Рад VIII-от конгреса фолклориста Југославије у Титовом Ужицу 1961 [VIII[e] Congrès des folkloristes yougoslaves tenu à Titovo Užice en 1961], Rédacteur en chef : D[r] Dušan Nedeljković. Belgrade, 1961, 495 p. + 123 ill., notes mus. et choregr., esquisses, plans.

Les travaux du VIII[e] congrès de la Société des folkloristes yougoslaves tenu à Titovo Užice entre le 6 et le 10 septembre 1961 sont doublement intéressants. Premièrement par la thématique riche et variée illustrant trois des directions des recherches contemporaines en Yougoslavie et, secondement, par la méthodologie qui unifie tout le matériel et lui confère une haute tenue scientifique et une efficience culturelle prégnante.

Pas moins de 17 communications sont consacrées à l'étude du folklore de la région d'Užice, dans le centre administratif de laquelle a eu lieu le congrès. La région possède une riche tradition révolutionnaire et est spécialement fertile en productions folkloriques sur le thème de la lutte de libération nationale pendant la deuxième guerre mondiale et sur celui de l'édification révolutionnaire de la nouvelle société socialiste en Yougoslavie. L'étude, faite sur le vif, du répertoire de nouvelles chansons révolutionnaires fournit de nombreuses suggestions quant à la genèse et à la circulation de la chanson populaire en général. Après une courte étude historique de la région (Novak Živković) on a mis en évidence les caractéristiques économiques et géographiques (Milislav Lutovac) et on a tracé son profil ethnographique (Mirko Barjaktarović). Une ample communication essaie de surprendre les lignes générales de l'évolution historique du folklore d'Užice (Dušan Nedeljković), pour qu'ensuite l'architecture populaire locale soit étudiée d'une façon successive (Branislav Kojić), ainsi que l'art figuratif de la population (Milica Bošković-Matič), la musique populaire (Radmila Petrović) et la danse populaire (Milica Ilijin et Slobodan Zečević), dans l'intention de souligner les particularités locales de chaque phénomène, mais en tenant toujours compte de la liaison entre la région et les zones ethnographiques et folkloriques voisines. Dans tous les cas, l'étude essaie de surprendre les processus évolutifs en soulignant continuellement le rapport dialectique existant entre la tradition et l'innovation qui agite les profondeurs de la création populaire. D'autres communications sont consacrées à certains problèmes spéciaux, plus limités : la chanson des haïdouks et ce qu'étaient les haïdouks (Andrija Ršumović, Vidosava Nikolić et Dušan Nedeljković), l'évolution de la chanson lyrique (Rada Boreli), le chant des partisans (Leposava Žunić), la prose populaire (Milivoje Kneževič), quand il ne s'agit pas de problèmes à contenu encore plus restreint : l'anecdote populaire (Radosav Medenica), le folklore des mahométans émigrés de la région en Bosnie (Alija Nametak), les modifications survenues dans la conscience des hommes pendant le processus d'industrialisation d'un village ou d'une région (Jovanka Lazarević). La dernière communication contient la bibliographie folklorique de la région d'Užice, complétant ainsi, d'une façon très adéquate, le cycle de conférences consacré au premier thème.

Malgré le grand nombre de problèmes traités dans le cadre de ce thème, beaucoup de genres et d'espèces faisant partie de la création populaire manquent, ce qui nous empêche d'avoir une image complète de la culture folklorique de la zone. Ainsi, aucune communication n'a été consacrée au folklore des coutumes dont l'existence est aujourd'hui sérieusement com-

promise par les profondes et rapides transformations novatrices. L'étude de ces productions aurait pu fournir d'importants indices concernant la dynamique et la direction de ces transformations.

Le second thème a eu pour objet l'étude du folklore appartenant à la révolution populaire de Yougoslavie, englobant autant le folklore de guerre que celui tenant de la construction socialiste, dans l'intention de découvrir comment naît une chanson populaire, dans quels milieux, dans quelles conditions, comment elle circule, quelle fonction elle accomplit. En ce qui concerne le dépistage attentif du nouveau, les communications apportent une contribution réellement remarquable, qui enrichit la théorie et la pratique de la science folklorique internationale. Les communications présentées traitent des différents aspects de la genèse poétique et mélodique de la nouvelle chanson révolutionnaire, étudient les chansons qui incitaient à l'insurrection populaire (Dragoslav Antonjević), le rôle de la chanson populaire dans la guerre de libération et dans la révolution qui a suivi (Savo Orović), la circulation des chansons de partisans (Djurdjica Petrović), la chanson populaire de la période de la deuxième guerre mondiale (Dragoslav Dević), l'influence du folklore de guerre sur la musique yougoslave contemporaine (Roksanda Pejović), la chanson comme facteur indispensable à la formation et à l'affermissement de la conscience révolutionnaire des masses (Živomir Mladenović), le motif de l'héroïsme et la personnalité du héros de type nouveau dans la chanson de partisans (Mark Krasnić), les crimes fascistes reflétés dans la chanson populaire macédonienne (Marika Hadži-Pecova), la fonction sociale et esthétique de la chanson nouvelle (Milan Škrbić). D'autres communications traitent de l'aspect régional de l'apparition et de la circulation de certaines chansons de partisans (Monténégro : Niko Martinović ; Srem : Marija Kiraly ; Leskovac : Dragutin Djordjević ; Mosor : Ante Nazor ; Macédoine : Vasil Hadžimanov), ou des sujets plus spéciaux encore, d'intérêt purement local. La série des communications s'est achevée cette fois encore par une contribution bibliographique.

Les communications de ce cycle ont souligné le fait que dans la création des nouvelles chansons, le texte a une fonction progressive, les mélodies étant créées et évoluant plus lentement et plus difficilement. La préférence du créateur populaire contemporain pour le lyrisme, malgré que l'époque de la guerre dé libération et celle de la révolution socialiste soient éminemment épiques, a été aussi mise en évidence. La grande épopée traditionnelle continue à disparaître sans que cela représente un affaiblissement de la capacité créatrice des masses. Il s'agit seulement du transfert de cette capacité dans le domaine de la poésie lyrique dont la richesse thématique et la valeur artistique ont été très bien saisies dans les communications de ce cycle.

La troisième série de communications ne contient que trois contributions ayant comme thème le rôle du folklore dans l'édification de la nouvelle culture socialiste en Yougoslavie et possède un caractère net de programmation.

Le quatrième cycle est consacré au travail et à son reflet dans la création populaire. On y étudie le contenu de la chanson d'hier et d'aujourd'hui dédiée au travail (Vinko Žganec), la représentation du travail physique dans les fresques moyenâgeuses de Slovénie (Angelo Baš), la danse populaire en liaison avec le travail (Jelena Dopuda), le travail dans les jeux de société de Bosnie et d'Herzégovine (Milica Obradović), le travail comme motif dans la chanson populaire de la minorité magyare (Erne Kiraly) ou de la minorité albanaise de Yougoslavie (Šefčet Plana), l'homme comme accessoire scénique dans la dramaturgie populaire (Nikola Bonifačić Rožin). L'intéressante observation du chercheur Olinko Delorko de l'« Institut za narodnu umjetnost » de Zagreb, qui constate que le travail n'est pas un sujet indépendant de la chanson lyrique populaire et seulement un prétexte à la louange de l'homme, mérite d'être retenue.

Enfin, les autres six communications, en partie présentées par des invités de l'étranger (Lajos Kiss, Budapest ; Doris Stockmann, Berlin), se sont axées sur divers thèmes. Mention-

nons ici la contribution de la chercheuse allemande Doris Stockmann, qui a traité le problème de la polyphonie chez les Albanais, thème qui est l'un des plus actuels dans la science folklorique balkanique.

Parallèlement à l'activité scientifique manifestée par les participants au congrès, a eu lieu un important festival folklorique présenté par quelques-uns des meilleurs interprètes locaux (interprètes de musique vocale et instrumentale ; instruments traditionnels et modernes ; groupes vocaux et solistes ; danseurs). D'intéressantes observations concernant le répertoire de ces détenteurs de folklore ont pu être faites. 17 photographies accompagnent ce chapitre du livre.

Le congrès a pris fin par la séance annuelle de comptes rendus de la Société des folkloristes yougoslaves dans laquelle ont été fixées les charges scientifiques du congrès suivant, parmi lesquelles nous notons l'étude du caractère social du folklore yougoslave et les problèmes contemporains du folklore des coutumes.

Le volume met en évidence la variété des préoccupations scientifiques des folkloristes yougoslaves et montre les grands progrès théoriques et méthodologiques réalisés par les chercheurs de ce pays voisin. C'est un ouvrage de grandes proportions qui marque un point culminant dans l'évolution de la science folklorique comme science sociale autonome.

Adrian Fochi

SCHNEEWEIS, E., *Serbokroatische Volkskunde*. Erster Teil. *Volksglaube und Volksbrauch*, Walter de Gruyter et co., Berlin, 1961, 218 p.

Cet ouvrage n'est, comme le reconnaît d'ailleurs l'auteur lui-même, que la seconde édition du volume *Grundriß des Volksglaubens und Volksbrauchs der Serbokroaten*, publié à Celje en 1935. L'auteur affirme, cependant, que cette dernière édition est augmentée et améliorée, laissant sous-entendre qu'elle aurait été mise à jour en ce qui concerne la bibliographie de spécialité et la correction des erreurs existantes dans la première édition. L'examen de ce travail s'impose donc surtout considéré du point de vue de cette affirmation. Notre intérêt est d'autant plus grand que dans ce pays voisin il s'est produit au courant de ce dernier quart de siècle de profondes modifications d'ordre social, économique et culturel. Il est impossible que ces modifications ne se soient réfléchies fortement et d'une façon décisive dans la conscience du peuple, c'est-à-dire dans tout le complexe de vie spirituelle dont s'occupe l'auteur. En dehors de cela, la bibliographie de spécialité a crû, pendant cet intervalle, en progression géométrique — dans le rythme du monde entier — et l'introduction dans l'ouvrage de la bibliographie parue depuis 1935 devait en affecter normalement la structure même.

Mais à notre surprise, les additions ne justifient pas l'affirmation de l'auteur au sujet d'une soi-disant augmentation de l'ouvrage. En général, ces additions consistent en interventions bibliographiques minimes du genre suivant : « Des détails concernant ceci, dans... » (p. 6, 18, 23, 26, 117, 122), quelques-fois avec la mention que l'étude respective comprend aussi la littérature du problème (p. 57). Le plus souvent les additions se rapportent simplement à la forme locale de certains phénomènes (p. 17, 31, 65, 113, 121, 148, 154). Dans certains cas les interventions sont d'ordre lexical, faites sous forme de renvois à la terminologie locale (p. 61, 141, 182) ou à des parallèles étrangers (p. 12, 13, 163). Certaines additions, tout aussi laconiques, concernent les illustrations qui, étant placées à la fin du présent volume, avaient besoin d'une note explicative (p. 18, 52, 92, 102, 105, 115). Dans la grande majorité des cas, ces additions sont faites à la fin de certains paragraphes sans modifier l'exposition.

Nous n'avons rencontré d'additions dépassant une ligne, qu'en cinq cas qui méritent une discussion de contenu. A la page 118 est ajouté un nouveau paragraphe de 10 lignes qui comprennent une référence bibliographique, quelques détails descriptifs concernant le repas de Noël et des renvois sommaires à des phénomènes similaires étrangers. Si nous tenons compte du fait que les références au folklore d'autres peuples ne sont pas nécessaires (d'ailleurs elles ne sont pas faites d'une façon conséquente), cette addition n'est pas plus ample que celles mentionnées antérieurement. A la page 123, trois lignes sont ajoutées dans lesquelles il est aussi fait allusion au folklore d'autres peuples. A la page 124, dans trois autres lignes, il est fait pareillement un renvoi bibliographique et une allusion à des pratiques de l'antiquité. A la page 137, sont introduites 8 lignes qui constituent un nouveau paragraphe concernant la coutume *Zeleni Juraj*. A la page 170, sont ajoutées quatre lignes dans lesquelles on trouve la terminologie locale, une référence bibliographique et la description sommaire d'une coutume populaire. Si nous totalisons ces interventions, nous constatons qu'elles comprennent tout au plus 26 lignes, un peu plus d'une moitié de page. En comptant aussi les tout petits détails mentionnés plus haut, toute l'intervention augmentative de l'auteur, à l'encontre de ce qu'il nous dit dans l'introduction, s'élève à tout au plus une page. Il faut encore mentionner que les additions bibliographiques, par elles-mêmes assez restreintes ne sont faites que pour trois auteurs : Djordjević (p. 6, 18, 23, 26, 27), M. Gavazzi (p. 113, 118, 124, 137, 154) et naturellement, E. Schneeweis (p. 113, 122). Il n'est donc pas possible de parler d'une augmentation ou d'une amélioration de l'ouvrage.

En examinant les passages éliminés en vue d'améliorer l'ouvrage, nous sommes étonnés de constater un phénomène similaire : il n'a été éliminé de la nouvelle édition que 15 lignes. A la page 31 ont été supprimées 4 lignes dans lesquelles il était parlé de l'intention de V. Čajkanović d'élaborer un dictionnaire des croyances populaires slaves ; à la page 83, trois lignes se rapportant à l'influence exercée par les classes dominantes sur les masses populaires ; à la page 87, une ligne au sujet de la coutume d'enterrer les enfants avec des fleurs ; à la page 105, trois lignes concernant la description des cimetières croates ; à la page 114, deux lignes concernant les coutumes observées pendant la journée du 27 décembre ; à la page 174, deux lignes au sujet de la situation privilégiée des frères comparée à celle des sœurs, dans la famille. Certains renvois faits aux pages du travail lui-même, ont été de même supprimés (p. 28, 83, 125, 126, 157, 171 ; cette omission a été remplacée une fois par un renvoi à l'index : p. 159) comme aussi la notation trop schématique et didactique des chapitres et sous-chapitres (A, B, C et I, II, III). Cinq illustrations ont été de même éliminées (parmi lesquelles se trouvait aussi le portrait de Jovan Cvijić, au souvenir duquel avait été dédiée la première édition) et 23 des illustrations ont été changées. Par rapport aux illustrations, nous devons souligner l'introduction de certaines illustrations nouvelles et intéressantes (n^os^ 16 et 36) et regretter d'autre part la suppression d'autres illustrations tout aussi intéressantes (p. 195 de la I^re^ éd.). Les exemples cités plus haut démontrent clairement que les améliorations de ce genre sont tellement insignifiantes qu'elles nient l'affirmation de l'auteur.

Nous devons, pour être tout à fait justes envers l'auteur, mentionner quelques petites modifications de détail du texte qui constituent réellement tout autant d'améliorations. Ainsi, à la page 20, note 91, il est indiqué que l'ouvrage de Zelenin qui devait paraître dans *Handwörterbuch des slaw. Volksglaubens* n'a plus paru, étant utilisé en manuscrit ; il est indiqué à la page 80 que l'étude au sujet de la poésie nuptiale yougoslave, qui n'a pas été réalisée en temps voulu par G. Gesemann, sera faite par A. Schmaus ; à la page 39 l'auteur change l'étymologie latine du mot *Štirica*, renvoyant au terme correspondant grec ; à la page 32, il corrige l'erreur de la I^re^ éd. dans laquelle la note 136 était passée deux fois ; aux pages 39

et 40 il élimine les abréviations B., H., inintelligibles, en les remplaçant par le nom entier : Bosnie et Herzégovine. Mais même ces interventions sont tellement insignifiantes, que l'on peut dire à juste titre que la seconde édition de l'ouvrage de E. Schneeweis n'est en rien améliorée ; elle reproduit presqu'en entier l'édition de 1935. La ressemblance des deux éditions va si loin que le volume de 1961 reproduit même les défauts techniques de l'édition antérieure (voir la 4[e] note à la page 41, où l'erreur aurait été éliminée par une nouvelle numération des notes). Certaines erreurs scientifiques sont aussi maintenues, erreurs qui jettent une lumière défavorable sur l'ouvrage (voir sur la circulation du *Scaloïan* chez les Roumains, page 163). De même que dans l'édition de 1935 il n'est pas tenu compte du côté artistique des phénomènes spirituels analysés, comme si le folklore ne se définissait que fonctionnellement. Les références fugitives à l'existence de certaines productions artistiques encadrées dans certaines coutumes et le manque de compréhension que certaines coutumes sont de grands spectacles populaires (donc artistiquement organisés) constituent la carence la plus sensible de l'ouvrage. L'auteur transcrit le texte d'une encantation contre la sécheresse (p. 161—162), mais en étudiant le complexe d'usages au sujet du sacrifice de construction, il ne rappelle, même en passant, la façon dont se reflète ce complexe dans la littérature (p. 156). La bibliographie qui accompagne le travail a aussi souffert certaines fluctuations, en plus et en moins, sans justifications apparentes, étant donné que les additions, par exemple, ne paraissent nécessairement dans les notes du bas de page. La bibliographie demeure, comme dans la première édition, un auxiliaire extérieur.

Nos constatations peuvent donc être synthétisées en une seule observation générale : les additions, les éliminations et les modifications faites dans ce volume ne justifient pas l'affirmation de l'auteur d'après laquelle cette seconde édition serait l'agrandissement et l'amélioration de la première. Nous avons examiné avec attention les différences existant entre ces éditions, pour arriver à constater que le volume est resté en réalité ce qu'il avait été en 1934 sans évoluer parallèlement à l'évolution de la société que l'auteur prétend décrire et parallèlement au développement de la littérature de spécialité. Donc l'ouvrage ne concerne pas la culture spirituelle actuelle des peuples de Yougoslavie, mais réfléchit une situation bien antérieure, vieille de 25 ans, présentée elle aussi sans différenciation, sans perspective historique, d'un point de vue purement descriptif, statique, comme si ces peuples se seraient pétrifiés à la phase de développement connue par l'auteur en 1934. Mais entre 1934 et 1959, époque où E. Schneeweis a visité en passant la Yougoslavie (septembre 1959) les peuples de ce pays ont vécu une des plus importantes périodes de leur histoire, passant à la construction d'une nouvelle société, la société socialiste, ce qui a conduit à un changement radical de la conscience sociale. De toutes ces choses, E. Schneeweis ne nous dit absolument rien quoique ce soit justement de ces choses qu'il aurait dû s'occuper en premier lieu dans une édition augmentée et améliorée par rapport à celle de 1935. Il aurait dû étudier les modifications survenues dans la conscience sociale pendant cette période, il aurait dû étudier les causes de ces modifications et il aurait pu, de cette façon, saisir la dynamique du processus révolutionnaire qui a eu lieu dans cet intervalle. Le livre de E. Schneeweis s'est arrêté pourtant à une époque très antérieure à la nôtre et ne rend, à l'étranger, aucun service aux peuples de Yougoslavie.

En conclusion, une mauvaise note pourrait être donnée à la maison d'éditions qui, sous l'apparence très luxueuse du volume, a laissé passer un grand nombre de fautes d'impression — malgré l'immense errata pour la plupart des mots grecs — dont quelques-unes sont inexcusables (page 14 note 64, page 105 note 172, page 189, mais surtout page 82 où manque le texte serbe (le point 3) de la législation de Douchan).

Adrian Fochi

IANKOVIĆ, LJUBICA S., *Danses et coutumes populaires en tant que spectacles dramatiques en Yougoslavie*, « The Folklorist » 1961, 6, p. 494–496; 7, 1961–2, nº 1, p. 13.

Quoique très succincts, les deux articles présentent beaucoup d'intérêt, non seulement par le thème abordé, mais aussi par la manière dont certains problèmes fondamentaux concernant les origines du théâtre populaire ont été résolus. Les deux articles sont écrits à la suite des recherches entreprises par Danika Janković sur le rôle des éléments dramatiques dans la danse populaire, de la danse populaire en tant qu'élément dramatique dans l'ensemble des coutumes et sur les danses imitatives.

Les créations folkloriques dans lesquelles les danses populaires sont entremêlées à des éléments dramatiques, sont un phéuomène répandu en Yougoslavie. On les retrouve surtout en Bosnie et Hertzégovine, mais aussi en Macédoine, en Serbie, au Monténégro, en Croatie et en Slavonie.

Les premiers recueils concernant les drames populaires sans musique ou danse ont été faits au XIX^e siècle par Vuk Vrcević. Pendant la période 1898–1960 Danika S. Ianković et sa sœur s'occupent spécialement des danses à caractère dramatique ou mimique pour la plupart accompagnées de musique instrumentale ou vocale, et même de dialogue parlé.

Dans son article *Eléments dramatiques dans nos danses populaires et la danse populaire en tant qu'élément dramatique dans les coutumes populaires* (1940) l'auteur affirme que toutes les représentations dramatiques qui présentent aujourd'hui une forme scénique développée trouvent leur origine dans les créations des collectivités primitives. Les exemples de créations populaires, dramatiques-mimiques, qui contiennent le germe de certaines pantomimes, opéras, opéras-ballets ou opérettes, sont nombreux; même les coutumes iudépendantes de la danse populaire contiennent des éléments dramatiques qui peuvent être parfois des drames en miniature, accompagnés de chœurs, monologues, dialogues et même d'une action dramatique. On donne de nombreux exemples concernant ce problème dans l'article: *L'expression dramatique dans la danse populaire.*

Dans le folklore yougoslave les fêtes populaires et surtout la cérémonie nuptiale contiennent non seulement des danses et des chants, mais aussi des spectacles dramatiques traditionnels. Danika Ianković établit comme suit les moments de la cérémonie nuptiale qui sont accompagnés de danses.

1) Danses qui remplacent la demande en mariage

2) Danses de courtoisie des fiancés

3) Danses du jour de la noce

4) Danses des coutumes du lendemain de la cérémonie nuptiale.

Il est intéressant de remarquer que des danses ayant une fonction semblable se trouvent parfois dans le folklore roumain. Pendant la noce, nombre de moments du cérémonial sont accompagnés de danses, celle-ci constituant parfois l'élément central de la cérémonie respective. Nous donnons quelques exemples: la danse autour de l'arbre pendant qu'on pare la mariée (Hunedoara), tour de danse payant avec la mariée (très répandue surtout en Transylvanie), de même que la ronde de la mariée, ou une série de danses à caractère grotesque, en usage le lendemain de la noce.

En passant à une autre catégorie de danses à caractère dramatique, l'auteur souligne que leur origine est liée aux rites et aux cérémonies de culte d'une époque préhistorique. Toutes ces danses ont été complétées récemment par contamination ou substitution par des éléments chrétiens. Ainsi, les danses avec des sabres (Rousalia et Coumpania) contiennent non seulement des éléments de rite, mais ont aussi une valeur spectaculaire considérable. On

peut sûrement faire une analogie très étroite entre ces types de danses et le Căluş roumain qui se danse au commencement de l'été, et qui a les mêmes caractères principaux.

Une série de danses répandues dans toute la Yougoslavie (ex. : Zeleni, Jurij et Dodola) contiennent des motifs très fréquents tels que : Jack on the green, Green Man (l'homme vert), Green Woman (la femme verte) et dans notre pays Paparouda. Ces danses ont deux éléments importants : premièrement, l'acte rituel central : on asperge avec de l'eau « la femme ou l'homme en vert » et deuxièmement l'action mimique et dramatique proprement dite. Comme dans la magie par analogie, l'homme ou la femme en vert représentent le principe provocateur de fertilité, dans ces spectacles dramatiques le danseur en vert a un rôle traditionnel déterminant.

Le second article s'occupe spécialement des danses à caractère imitatif en tant qu'éléments constitutifs des spectacles dramatiques dansés.

D'après leur contenu, elles peuvent être partagées en deux grandes catégories : danses qui imitent différentes activités et travaux de l'homme, et danses qui imitent certains animaux.

Dans la première catégorie, le motif largement répandu dans différents pays, celui des semailles et des travaux agricoles, trouve son expression dans le rite de fertilité *OTOTO*, dansé le jour de la Saint-Jean, en Macédoine, ou sous le nom de Bibera en Bosnie, et peut inclure certaines danses serbes à caractère comique, de même que l'imitation des semailles de l'orge, danse des enfants croates. On cite aussi des danses imitant l'activité des cordonniers, des tisserands, etc.

Les danses guerrières de caractère dramatique : Komitasko, Kacacko, de Macédoine sont l'expression de la résistance du peuple contre l'opression ottomane.

De la deuxième catégorie, font partie la danse Păuna (la danse du paon) soit en faisant partie des danses de cérémonie nuptiale (Bosnie et Herzégovine), soit en tant que danse grotesque en Dalmatie, en danse des enfants en Serbie. Cette danse peut avoir parfois un caractère rituel. Saranac est une danse du Banat qui imite les mouvements du poisson, et Lisa essaye de reproduire l'agilité et l'adresse du renard. Par son développement, la danse par couples Oro, de Monténégro est très spectaculaire. Le danseur, en imitant le vol de l'aigle, essaye d'entourer son partenaire de ses mains étendues comme les ailes d'un aigle volant. Les danses Igranje po Crnogorski, Skoke et Proleta sont pareilles. Ce type de danses est exécuté sans accompagnement musical, dans un silence parfait, les spectateurs intervenant de temps en temps avec des chants pour stimuler et inciter les exécutants.

A la fin de l'article, l'auteur insiste sur le caractère spectaculaire de ces danses, y retrouvant, à côté d'autres éléments dramatiques et mimiques de la danse populaire, l'origine de l'art théâtral populaire.

Les deux articles sont accompagnés par des photographies qui illustrent quelques-unes des danses dont on parle dans le texte.

Anca Giurchescu

BECKWITH, JOHN, *The Art of Constantinople. An Introduction to Byzantine Art. 330—1453*, Phaidon Press, London, 1961, VIII + 184 p. + 203 fig.

L'importance et le rôle d'un millénaire d'histoire et de culture byzantine dans la vie européenne au moyen âge déterminent l'apparition fréquente de publications, études, articles ou albums qui embrassent une large sphère de préoccupations dans laquelle l'art est rarement absent.

Parmi les nombreux problèmes liés aux manifestations artistiques de Byzance, une place prééminente revient à l'art de la capitale, tenant compte de son importance et permanence

au cours de l'histoire de l'Empire. Concevant la connaissance de l'art constantinopolitain comme une introduction à l'étude de l'art byzantin même — ainsi que le titre de son livre le suggère — John Beckwith essaie et réussit à donner, dans les quelque 200 pages écrites dans un esprit historique particulièrement évident, une image fidèle et totale des réalisations artistiques principales de la ville située aux bords du Bosphore, depuis le IV^{e} jusqu'au XV^{e} siècle.

La conviction que l'art de la capitale impériale a constitué un modèle pour les manifestations artistiques du territoire byzantin a gagné, tour à tour, les plus réputés historiens de l'art. Charles Diehl, dans son bien connu *Manuel d'art byzantin*, consacrait un chapitre entier au rôle joué par Constantinople dans la genèse de l'art byzantin, relevant les interférences, les courants artistiques, surtout ceux orientaux, dans le nouveau centre politique et spirituel du monde méditerranéen. La voûte, la décoration polychrome ou le style monumental de la peinture murale par exemple, venus d'un Orient saturé de traditions iraniennes et grecques-hellénistiques, ont été adaptés et réinterprétés par les artistes d'origines diverses qui trouvaient un vaste champ d'action dans une capitale si liée à ce même Orient par ses traditions historiques, depuis le commencement de son épanouissement.

L'auteur anglais fait sien ce point de vue — du reste le plus judicieux — en y analysant plus profondément l'art constantinopolitain, accentuant les relations de celui-ci avec les provinces et l'Occident, soulignant l'existence de plusieurs styles — populaire, aulique, monastique — qui coexistent dans le cadre même de l'art discuté.

Le lecteur qui suit la démonstration claire, basée surtout sur la capacité analytique de Beckwith, a devant les yeux l'image prégnante d'un Constantinople en plein essor artistique, d'une ville qui a influencé l'art contemporain des régions plus ou moins avoisinantes. Transformée en capitale au IV^{e} siècle, rivale d'une Rome conservatrice et attachée aux traditions, épanouie au VI^{e} siècle sous le règne de Justinien, pour atteindre la définitive suprématie entre les cités de l'Empire aux VII^{e} et VIII^{e} siècles, la ville qui porte le nom du premier empereur chrétien a été ornée, depuis l'époque de celui-ci même, avec des monuments, œuvres d'art dont les sources et les données archéologiques aussi nous attestent l'existence. Les statues, les représentations en mosaïque et les petits médaillons découverts indiquent que les normes hellénistiques ont été maintenues et que de certaines positions, les scènes aux sujets mythologiques ou les ornements qui deviendront caractéristiques dans l'art chrétien de Constantinople ont été préférés.

Cette *renovatio* classique qui a connu son apogée au VI^{e} siècle, dans le cadre plus large d'une vaste conception qui voulait faire revivre les formes politiques et culturelles romaines, n'a pu empêcher l'évolution de la vision artistique byzantine vers un abstractionnisme de nuance hiératique, qu'on pourra surprendre depuis le IV^{e} siècle, étant plus accentué encore au cours des siècles suivants. Relevant la décoration aniconique de quelques monuments religieux constantinopolitains de l'époque de Justinien, aussi bien que la prédilection caractéristique de cette période pour la décoration géométrique et florale, l'auteur essaie de voir dans l'art byzantin, depuis ce temps encore, des tendances iconoclastes qui se développeront jusqu'au paroxisme au VIII^{e} et au commencement du IX^{e} siècle. C'est le cas de souligner ici la nécessité d'éviter l'erreur commise par d'autres historiens d'art — la confusion de l'aniconisme et de l'iconoclastie et l'encadrement dans la catégorie d'œuvres d'art d'origine iconoclaste de quelques monuments dans lesquels la figuration à caractère religieux est absente, monuments qui datent, du reste, d'une autre époque. Cette observation appartient à André Grabar, qui a apporté mainte contribution remarquable de ce point de vue dans un ouvrage assez récent dédié au phénomène iconoclaste [1]. Du reflet artistique de ce phénomène, particulièrement fort

[1] André Grabar, *L'Iconoclasme byzantin. Dossier archéologique*, Paris, 1957, p. 179—180.

à Constantinople, il nous sont parvenus, pour la ville-capitale, quelques témoignages tels que la mosaïque du palais impérial datée du temps de l'empereur Téophile (829—842), ou les tissus envoyés en Occident, avec lequel on entretenait des relations de plus en plus étroites. L'abondance des représentations d'animaux, d'oiseaux ou de fleurs, des motifs hellénistiques et orientaux, le grand rôle acquis par la décoration géométrique, ont transmis à l'art constantinopolitain de cette époque un coloris qui l'approche de l'art contemporain de l'Islam, fait souligné par Beckwith.

Aux IX^{e}—XII^{e} siècles, période des dinasties macédoniennes et des Comnènes, Constantinople continue d'avoir la primauté dans l'orientation artistique de l'Empire et on peut constater, pour l'époque, que pour la première fois, dans la capitale, se produit le retour aux formes préiconoclastes d'inspiration antique combinées aux éléments d'origine iranienne ou arabe.

Quand aux *scriptoria* impériaux, ils ont réalisé à cette époque des manuscrits d'une grande valeur, ornés avec des scènes de tradition hellénistique, tandis que dans les ateliers constantinopolitains on sculptait des ivoires qui reprenaient des formes romaines tardives. Le style dénommé « impérial », créé autour de la cour de Constantinople, s'étend, spécialement depuis le XII^{e} siècle, dans les provinces et au-delà des frontières du territoire dominé par les basileis.

Les maîtres peintres emportent de la capitale byzantine jusqu'à Kiev et Vladimir, en Serbie et en Sicile, les éléments fondamentaux du programme iconographique, maintenant constitué, aussi bien que les traits caractéristiques de la peinture constantinopolitaine — la grande plasticité des formes et l'éclat des couleurs. Mais la vérité est que ce n'est pas seulement la capitale qui irradie en ce temps son art dans le monde non byzantin ; les grands centres de l'Empire — Tessalonique par exemple — ont joué un rôle similaire pour des aires géographiques diverses, et c'est difficile, dans le stade actuel des données détenues par l'historien d'art, de séparer la production artistique de ces centres de celle de la capitale.

L'irradiation des formes artistiques déjà mentionnées se transformera dans la première moitié du XIII^{e} siècle, après l'instauration de l'Empire latin de Constantinople (1204—1261), dans une vraie *diaspora* des artistes de la capitale à Nicée ou à Trébizonde, les nouveaux centres de l'Empire morcelé, ou dans les pays dont l'ascension politique réclamait un art de haute qualité. En Bulgarie et en Serbie, à Boïana, Studeniča, Peć, à côté de peintres autochtones, travaillent maintenant les maîtres grecs des provinces byzantines ou même de Constantinople, apportant une contribution substantielle à la création d'un style dont les racines doivent être cherchées dans l'époque des Comnènes.

Le revirement produit dans l'art byzantin par la « renaissance » paléologue (1261—1453) est évident aussi dans les monuments de la capitale. Une grande liberté dans la présentation des formes et un subtil modelage du corps humain, une attention spéciale accordée aux portraits des personnages présentés dans les ivoires, dans les mosaïques et les peintures, caractérisent la dernière période d'épanouissement artistique de l'Empire, et le plus représentatif monument de Constantinople paléologue, l'église Chora (aujourd'hui Kahrié-Çami) embrasse dans sa décoration tous les traits cités dont l'écho sera retrouvé, avec des formes spécifiques, dans l'art post-byzantin de la Péninsule Balkanique, après 1453.

L'analyse de l'évolution artistique constantinopolitaine met en évidence le rôle de première importance joué par cet art dans l'histoire culturelle byzantine, son influence à travers le temps et l'espace. L'histoire de l'art de la capitale représente, bien sûr, un chapitre important, chapitre dont la connaissance est indispensable pour la compréhension du phénomène artistique byzantin.

D'autre part la surestimation de ce chapitre peut minimiser la place occupée par les provinces byzantines dans le cadre du phénomène. Nous soulignons ce fait vu que récem-

ment [2] il y a eu des tendances de concevoir l'art byzantin comme le résultat exclusif de la métropole impériale, faisant abstraction des créations des autres régions — microasiatique, balkanique, italique — connues pour leur rôle majeur dans le sens cité.

Ecrit dans un style alerte, combinant l'analyse stylistique approfondie des monuments avec une vaste vision historique culturelle, faisant le tableau du profil artistique de la capitale byzantine et, en même temps, une brève esquisse de l'évolution artistique de l'Empire, le livre de John Beckwith constitue un travail achevé, qui répond intégralement aux demandes actuelles de connaître sous tous ses aspects le complexe phénomène que Byzance a constitué dans l'histoire européenne.

Răzvan Theodorescu

KNÖS, BORJE, *L'Histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Almqvist et Wiksell, Upsala, 1962, 690 p. (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Graeca Upsaliensia, n° 1).

L'auteur présente la littérature néo-grecque des années 1453—1824. Il analyse d'abord les œuvres en langue populaire de l'époque byzantine et insiste surtout sur les belles-lettres; il ne se limite pas aux personnalités de premier rang, mais embrasse tous les courants d'idées, car « les grands hommes présentent les courants essentiels, mais quand il s'agit de l'application des nouvelles idées et de la propagation de l'esprit de l'hellénisme, les écrivains de moindre envergure ont joué un rôle non négligeable » (p. 9). Le caractère encyclopédique de la matière prise en considération est souligné et justifié de la manière suivante : « Les œuvres de la théologie, de la philologie classique, de la philosophie, de l'histoire, même des sciences, appartiennent à l'histoire de la littérature des siècles passés autant que les œuvres purement littéraires ou les belles-lettres, en reflétant le climat de leur naissance et en contribuant à une connaissance de la vie intellectuelle de l'hellénisme » (p. 8). Cette méthode de travail est imposée par le caractère même des époques représentées dans le présent travail, mais loin d'être un simple travail d'érudition, lourd et déprimant, celui-ci se présente comme une synthèse, très réussie, qui se lit avec intérêt et plaisir. Il est le résultat d'un labeur persistant de plusieurs années et de très vastes lectures.

Le plan du livre est le suivant : la poésie populaire ; l'époque 1204—1453, d'un hellénisme encore médiéval, mais imprégné de courants nouveaux ; les îles de la mer Egée : Rhodos, Chypre, et la Crète ; les îles ioniennes et l'hellénisme expatrié; la domination turque et l'époque de la naissance de l'hellénisme des années 1750—1821. Le principe d'un exposé par division géographique a été choisi pour des motifs techniques, mais il n'est pas recommandable pour comprendre le développement littéraire dans son ensemble. Il est vrai que certaines îles se trouvaient en dehors de l'Empire ottoman et que par conséquent elles ne subissaient pas des influences hétérogènes, mais le monde grec était relié par de nombreux fils, la littérature qui surgissait dans une région pouvant circuler dans tous les territoires habités par des Grecs et devenant ainsi un bien commun. C'est pourquoi l'histoire littéraire a le devoir de découvrir ces relations et de montrer les rapports réciproques des phénomènes; elle peut également faire mieux ressortir de cette manière la lutte entre innovation et tradition ou entre des conceptions propres à des régions différentes.

---

[2] André Grabar, *Le message de l'art byzantin*, dans *Art byzantin, art européen*, Athènes, 1964, p. 51 ; Otto Demus, *L'art byzantin dans le cadre de l'art européen*, ibidem, p. 89.

L'auteur a parfaitement compris l'importance de la littérature populaire pour la genèse de la littérature cultivée : « Le plus grand poète néo-hellénique, c'est le peuple grec lui-même, et sa poésie représente une suite ininterrompue de sa vie poétique à travers les siècles » (p. 15) ; « l'esprit des chansons populaires a pénétré presque toute la littérature poétique néo-grecque jusqu'à nos jours » (p. 39). Le courant populaire apparaît dans la littérature byzantine dès le VI^e^ siècle de notre ère, dans les chroniques de Jean Malalas et de Jean d'Antioche, dans la Chronique Pascale et chez Théophane le Confesseur (IX^e^ siècle). L'auteur n'insiste pas sur la littérature cultivée ; il n'en esquisse que les figures représentatives, pour décrire ensuite en détail la production populaire, par exemple : le *Chant d'Armuris*, « un véritable chef-d'œuvre du genre, composé avec beaucoup d'art » (p. 51) et l'épopée de Digénis Acritas, « le plus important monument littéraire de l'époque byzantine » (p. 54). Le premier compte 200 vers tandis que le dernier a plusieurs versions dont la plus longue se compose de 4778 vers. Le *chant d'Armuris* date des VII^e^ — IX^e^ siècles, c'est-à-dire de l'époque la plus difficile de l'histoire de Byzance, quand l'Empire luttait pour son existence ; tandis que l'épopée de Digénis Acritas a vu le jour dans la seconde moitié du X^e^ siècle. Ces deux créations poétiques sont un symbole de la lutte populaire contre les menaces d'ennemis qui se trouvaient hors des frontières de l'Empire, et elles reflètent la vie de province, laborieuse, confiante et âpre. B. Knös décrit avec beaucoup de talent le caractère des héros et la beauté artistique de ces poèmes populaires. Il reproduit des passages caractéristiques, traduits en français, et il essaie d'expliquer ces créations par les événements politiques contemporains. En général, la présentation des événements est bien faite et occupe une place importante dans l'économie de ce travail, car elle est utile et aide à la compréhension du phénomène littéraire ; mais les événements ont à leur base des causes plus profondes, de nature économique et sociale, sur lesquelles l'auteur n'insiste pas comme il le devrait. Il insiste d'ailleurs trop sur les commentaires modernes relatifs à l'épopée d'Acritas.

Des plus représentatifs pour la vie de la capitale (Constantinople) au XII^e^ siècle sont les fameux *Poèmes prodromiques*, dus à un poète anonyme, identifié par certains avec l'écrivain Théodore Prodrone, mort en 1166 ; ces poèmes reflètent les inégalités sociales, les abus des puissants et plus particulièrement la condition difficile des écrivains ; ils rappellent par bien des aspects l'œuvre de Juvénal et de Martial du temps de la Rome antique. Tout comme l'Empire romain au II^e^ siècle, l'Empire byzantin avait une grande étendue et un éclat apparent unique dans le monde d'alors, tandis que les contrastes sociaux étaient plus accentués que jamais. En 1204 la capitale fut occupée par les Croisés, et l'Empire se démembra. Refait plus tard, il déclina constamment jusqu'à ce qu'il tomba sous l'occupation turque en 1453. L'occupation étrangère et l'émiettement rendirent plus difficile la circulation des idées et des livres. Ils mirent en péril l'unité de la langue et laissèrent des traces profondes dans l'âme des individus. Le sentiment populaire de solidarité, mais aussi de protestation devant l'occupation étrangère, s'est reflété dans un remarquable poème de 9000 vers, la *Chronique de la Morée*, qui date de 1333—1346.

L'auteur analyse d'une manière compétente la littérature populaire à la fin de l'Empire byzantin : les romans d'amour, les livres populaires traduits, tels que Sandipa le philosophe et Barlaam et Ioasaph ; puis le Roman d'Alexandre et la guerre de Troie et, finalement, le Physiologue et l'Ornithologue (Poulologos), du XIV^e^ siècle, comprenant aussi des allusions aux Valaques du nord du Danube. Il fait également des rapprochements intéressants avec la civilisation occidentale, cherchant à découvrir les causes de la déchéance byzantine. Ce chapitre non plus n'insiste pas assez sur les facteurs économiques, ne décrivant que les conséquences de nature politique.

L'époque qui s'étend de 1453 à 1750 est analysée par régions géographiques : les îles, la Grèce continentale et, ensuite, la diaspora grecque. Le principe géographique est opposé au principe chronologique et il morcelle l'exposé. En Crète, entre 1645 et 1660, prit naissance le

roman d'amour *Erotocrite*, « le poème national le plus important des Grecs pendant les premiers siècles de la Turcocratie et longtemps après » (p. 256), écrit par Kornaros et comprenant environ dix mille vers en une belle langue populaire. La diaspora grecque commence petit à petit à entrevoir l'importance des Principautés Danubiennes, qui deviendront avec le temps le centre le plus important de la renaissance culturelle néo-grecque. L'auteur décrit en détail les trois poèmes relatifs à Michel le Brave, et voit dans ce héros le symbole de la résistance à la domination ottomane. Ils totalisent 5550 vers et mériteraient d'être réédités avec un commentaire et une traduction roumaine, car ils représentent « une source historique de premier ordre ». (p. 414).

Le dernier chapitre, consacré à « l'époque des lumières » (1750—1821), est unitaire et bien écrit. Les figures des encyclopédistes progressistes tels qu'Eugène Voulgaris (1716—1806), Nicéphore Théotokis (1731—1800) et Adamatios Korais (1748—1833) sont vivantes et particulièrement intéressantes. Cette époque fut animée par la Révolution française et atteignit son point culminant dans la révolte organisée en 1821, contre la domination ottomane. Les écrivains grecs des Principautés Danubiennes utilisaient une langue savante et n'avaient pas de contact avec le peuple grec. Il est donc excessif de dire que « les Principautés Danubiennes furent presque en tout hellénisées », quand on sait que les Grecs y étaient en petit nombre, dans quelques villes, et que leur culture du XVIII^e siècle n'a laissé dans la langue roumaine que quelques dizaines de mots, non populaires et certains même de nuance péjorative. Par contre, le poète Jean Villaras (1771—1823) vécut au milieu de son peuple et compte parmi les premiers à avoir annoncé les temps modernes. Il eut une grande influence sur le développement de la langue poétique néo-grecque du XIX^e siècle.

L'auteur suit parfois de trop près certains chercheurs dans leur tendance à exalter la tradition glorieuse de l'époque antique et à minimiser l'apport du peuple grec sous la domination ottomane, mais nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que la puissance vitale du peuple fut toujours vive et créatrice, et que les vestiges de cette influence persistent sans aucun doute jusqu'à nos jours. Conclusion qui se détache aussi dans l'ensemble de la présente synthèse, qui représente une contribution précieuse et mérite d'être étudiée avec toute l'attention requise.

H. Mihăescu

ZOÏDIS, GEORGES I., Κωνσταντῖνος Κυριακοῦ Ἀριστίας. Ἱστορικὴ βιογραφία [Constantin Kyriakou Aristias. Biographie historique], 1964, 82 p.

Constantin Aristias est l'une de ces figures qui intéressent tout autant les Grecs que les Roumains. Il est né Grec, mais il vécut en Roumanie ; il combattit en 1821 pour la cause grecque, mais aussi pour la cause roumaine en 1848. Il fut l'âme du théâtre grec et roumain de Bucarest, ainsi que le fondateur du théâtre d'Athènes. Il eut une vie mouvementée et une activité multilatérale, contribuant en même temps à la renaissance culturelle grecque et roumaine.

Jusqu'à l'heure actuelle nous n'avons pas eu une biographie de l'ensemble de son activité. Les chercheurs grecs qui se sont occupés de lui ignorent en grande partie l'activité qu'il eut en Valachie et les Roumains son activité en Grèce.

La monographie de Zoïdis vient combler les vides existant dans nos connaissances relatives à l'activité d'Aristias. S'étant livré à des recherches d'archives et réunissant la bibliographie grecque et roumaine, l'auteur nous présente la figure complexe et l'activité multilatérale du combattant, de l'artiste de talent, du bon professeur, de l'écrivain et du traducteur que fut Aristias.

Le livre de Zoïdis est divisé en 14 courts chapitres, où il traite de la jeunesse d'Aristias ; de la formation de son caractère combatif ; Constantin Aristias et l'Hétairie ; le porte-drapeau de la révolution de 1821 ; il se réfugie en Italie et à Corfou ; son retour à Bucarest ; Aristias à Athènes ; dans les remous de la révolution de 1848 ; la route amère de l'exil ; son activité après son retour ; fin d'une vie mouvementée, ce sont là tout autant de titres de chapitres.

L'auteur a utilisé des matériaux conservés au Musée du Théâtre National de Bucarest, lesquels l'ont aidé à élucider des points obscurs de la vie d'Aristias. Il a réussi ainsi à déterminer le lieu de naissance de ce dernier, car les affirmations de ceux qui se sont occupés de sa vie ne concordaient pas. Grâce à Zoïdis nous savons maintenant avec précision qu'Aristias est né en 1800 à Bucarest.

L'auteur montre le rôle joué par Aristias pendant la Révolution grecque de 1821. Inscrit parmi les premiers dans le Bataillon Sacré, il combattit à Drăgășani et, échappant à la mort comme par miracle, il se réfugia en Autriche et de là en Italie. Il connut à Rome le philhellène Guilford qui le prit sous sa protection et l'aida à continuer ses études de langues étrangères et d'art dramatique. Il a d'ailleurs interprété le rôle de Saül de la tragédie d'Alfieri dont il donnera plus tard une traduction en roumain.

D'Italie, Aristias partit pour les îles Ioniennes, où il organisa en 1825 une troupe de dilettantes et donna quelques représentations. En 1827 Aristias revint en Valachie où il fut immédiatement nommé professeur de grec et de français au lycée Saint-Sabba (Sf. Sava) de Bucarest. Il s'occupa alors de réorganiser l'activité théâtrale avec l'aide des élèves de ce lycée, lesquels répétaient après les cours les pièces qu'ils préparaient sous la direction de l'infatigable Aristias.

En 1833 fut fondée en Bucarest la Société Philharmonique par Heliade Rădulescu, I. Cîmpineanu et Aristias. La contribution d'Aristias était d'une pièce d'or par mois et il s'engageait également à donner gratuitement six heures de leçons d'art dramatique (p. 36). Après un labeur assidu de six mois, Aristias put donner avec ses élèves la première représentation théâtrale avec *Mahomet ou le Fanatisme*, tragédie de Voltaire. La contribution d'Aristias à la fondation et au développement du théâtre roumain est importante, mais le vaillant artiste et metteur en scène rencontra bien des difficultés du fait de la censure. Le *Britannicus* de Racine fut interdit, Ion Văcărescu, le traducteur, ne jouissant pas de la sympathie des autorités. *Brutus* de Voltaire fut également repoussé comme trop révolutionnaire. Le prince régnant supprima la subvention qu'il accordait au théâtre roumain et encouragea beaucoup les troupes étrangères. Découragé, Aristias partit à Athènes (p. 39). En juillet 1840 il foula avec beaucoup d'impatience et d'émotion — comme il le dit lui-même dans la préface de sa tragédie Ἁρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων — la terre grecque, pour la délivrance de laquelle avait combattu et s'était sacrifié son père.

Dès son arrivée à Athènes, Aristias fonda une société philodramatique, et le 25 septembre 1840 il lança un appel pour la fondation dans la capitale de la Grèce d'un théâtre grec devant faire concurrence aux troupes de théâtre étrangères. L'appel de cette société porte les noms de plus d'un de ses amis de Bucarest tels que Gh. Leventis, Iacovaki Rizos, Gh. Gennadios, K. Domnandos et D. Photilas (p. 46).

Les difficultés qui l'avaient déterminé à interrompre ses représentations à Bucarest et à partir à Athènes y surgirent aussi. L'esprit progressiste de sa tentative était en contradiction avec la politique et les buts des Bavarois de l'entourage du roi Othon. Après quelques représentations, Aristias dut abandonner sa patriotique tentative et, plein d'amertume, il retourna à Bucarest. Le 26 juin 1841 il écrivait au comité de la Société philodramatique : « Je suis retourné là d'où je suis parti, appelé par la voix du devoir. Les bons Roumains m'ont reçu avec joie..., mon sort m'a éloigné de la Grèce, bien que j'aie cherché à m'en approcher le plus possible... » (p. 51).

Mais à Bucarest non plus le sort ne lui a pas souri. Parmi ceux qui y organisèrent la révolte de 1848, se trouvait aussi — comme cela résulte des documents conservés aux Archives de l'Etat à Bucarest — l'infatigable Aristias, commandant de la garde nationale (p. 57). Le mouvement ayant été étouffé, Aristias fut exilé. Il s'évada pendant la déportation et se réfugia à Paris d'où deux ans après il revint à Bucarest. Le 18 avril 1880, le grand patriote ferma les yeux pour toujours, heureux d'avoir pu voir ses deux patries — la Grèce et la Roumanie — libres et indépendantes.

Le livre de Zoïdis, qui intéresse tout autant les Grecs et les Roumains, est bien venu. C'est la plus complète étude de toutes celles qui ont été écrites, jusqu'à présent, sur Aristias. Il est fondé sur une bibliographie grecque et roumaine très complète, sur des recherches dans les archives et sur les témoignages des descendants de Constantin Aristias.

Ariadna Camariano-Cioran

MIRAMBEL, ANDRÉ, *Anthologie de la prose néo-hellénique* (*1884—1961*), 2ᵉ édition revue et augmentée, Paris, Librairie Klincksieck, 1962, XXIV + 377 p.

Cet ample recueil est destiné avant tout à l'apprentissage du néo-grec et à une prise de contact avec sa littérature. Avec les 46 morceaux choisis qu'il compte, il offre un excellent moyen de se faire une idée précise et variée des genres littéraires cultivés par les écrivains modernes de la Grèce et des caractères linguistiques de leur langue. Peut-être regrettera-t-on l'absence totale du théâtre. Loin d'être un manuel, cette anthologie est avant tout un livre de lecture attrayant. Par rapport à sa première édition, parue en 1950, celle-ci s'est enrichie de 12 auteurs de plus. Chacun des extraits retenus par le professeur Mirambel caractérise dans l'esprit du lecteur la langue, le talent et les préoccupations des hommes de lettres sur lesquels a porté son choix. Le plus ancien est Emmanuel Roïdis (1835—1905) ; le plus récent, Rénos Apostolidis (né en 1924). Nous avons là une vue d'ensemble de la prose néo-grecque de 1884 à 1961.

Cette anthologie s'inscrit au nombre des ouvrages destinés à faciliter l'étude de la langue et de la littérature de la Grèce moderne. Ce qui a rendu indispensable l'élaboration de ce recueil, c'est indubitablement l'absence vivement ressentie de travaux de ce genre. Si pour la poésie on peut encore tabler sur H. Pernot, *La Grèce actuelle dans ses poètes*, Paris, 1921 ou S. Baud-Bovy, *Poésie de la Grèce moderne*, Lausanne, 1946, il n'en était pas de même pour la prose. Telle est la lacune didactique que vient combler le professeur A. Mirambel. Son livre, et on lui en saura gré, s'avère également un excellent instrument d'orientation dans le domaine de la prose néo-hellénique, qui connaît un magnifique renouveau depuis la fin de la dernière guerre mondiale.

Le commerce de ce recueil implique une remarque : la diversité orthographique d'un écrivain grec à l'autre. Faute d'une uniformisation officielle, chaque auteur a en quelque sorte sa propre orthographe. Monsieur Mirambel a respecté ce caractère de la littérature contemporaine. Ce qui permet au lecteur une idée exacte de cette question si débattue.

Loin de nous l'intention de passer en revue tous les écrivains et les fragments de leurs œuvres qu'englobe ce volume. Mais comment ne pas en citer au moins quelques-uns, fût-ce au hasard, si l'on désire réellement inciter autrui à ouvrir cette anthologie? Voici, par exemple, un conte de Roïdis, *Milia*. Ou encore l'histoire d'*Annio*, fragment de la nouvelle de Georges Vizyinos, *Le péché de ma mère*. Aux *Histoires insulaires* d'Argyris Eftaliotes est emprunté le morceau intitulé *Marinos Kondaras*. Iannis Psichari est présent ici avec *L'archimandrite*, nouvelle tirée de son livre *A l'ombre du platane*, et André Karkavitsas l'est avec *La mer*.

A Constantin Christomanos on doit tel passage du *Livre de l'impératrice Elisabeth*. *Les Souliotes* ont inspiré Yannis Vlachoyiannis. Des *Récits* de Stratis Myrivilis on lira ici *La guerre*. Quelques pages des *Egarés* de Lilika Nakou s'y rencontrent également. Le Chypriote Nikos Nikolaïdis, lui, est représenté par le fragment intitulé *Les serviteurs* (extrait de ses *Récits*). Spyros Mélas évoque dans *Le vieillard de Moria* la lutte pour l'indépendance hellénique, la figure de Miaoulis, de Kolokotronis et raconte même une anecdote (vraie ou romancée?) sur le mariage d'une petite fille du prince de Valachie Yannis Karadja [1]. Dido Sotiriou et son roman *Les morts attendent* ne sont pas non plus absents de ce recueil. Faute de place, il faut nous résigner à passer sous silence une longue suite d'écrivains des deux sexes. Pour la plus grande joie des lecteurs qui auront sans doute plaisir à les y découvrir eux-mêmes.

Une notice biographique, par trop courte à notre sens, nous renseigne rapidement sur la patrie, la date de naissance et, au besoin, celle du décès de chaque auteur. Elle renferme aussi l'énumération de ses principales œuvres. Heureusement, l'introduction clairement ramassée en 11 pages bien nourries, représente un « aperçu des caractères et du développement de la prose néo-hellénique ».

Une biiographie judicieuse orientera à souhait les personnes désireuses de connaître en détail les origines de la prose néo-hellénique et de saisir la place qu'elle occupe dans l'ensemble de la littérature néo-grecque et même dans la république des lettres.

A côté des articles de critique littéraire que le professeur Mirambel consacre inlassablement aux problèmes que soulèvent la langue et la littérature néo-helléniques, ce volume, où seule la prose est représentée, sera des plus utiles, car en développant sensiblement nos connaissances dans cette direction, il les arrache à un isolement indigne de leurs mérites et de leur glorieuse ascendance.

Souhaitons qu'il élabore un jour une autre anthologie, le florilège de la poésie de la Grèce moderne, pour nous faire admirer ainsi dans tout leur éclat ces deux facettes de l'hellénisme contemporain.

M. Marinescu-Himu
et *P. Ş. Năsturel*

---

[1] Il s'agit de toute évidence du prince de Valachie Jean Georges Karadja (1812—1818), retiré à Athènes, où il mourut en 1844. Son oraison funèbre a été publiée, rappelons-le, dans la « Revue historique du Sud-Est européen », XXI, 1944, p. 234—240.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par : BĂRBULESCU, CORNELIU (C. Br.) ; CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr.) ; CAMARIANO, NESTOR (N. Cr.) ; CRONŢ, GHEORGHE (G. C.) ; FOCHI, ADRIAN (A. F.) ; FRANCES, ENRIC (E. Fr.) ; GĂMULESCU, DORIN (D. G.) ; GIURCHESCU, ANCA (A.Gc.) ; GIURESCU, ANCA (A.G.) ; GIURESCU, DINU (D.C.G.) ; HERDA, SIMONA (S.H.) ; IANCOVICI, SAVA (S. I.) ; MARCU, LIVIU (L.P.M.) ; MIHĂESCU, HARALAMB (H. M.) ; OTESCU, SIMONA (S. O.) ; PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA (C.P.D.) ; POPA, RADU (R.P.) ; TULLIU, VENERA (V.T.) ; VRACIU, ARITON (A.V.) ; VULPE, RADU (R.V.).

Linguistique

POGHIRC, C., *La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace a/e à la lumière des données des langues balkaniques modernes.* « Studii clasice », III, 1961, p. 33—37.

En abordant le problème de l'oscillation graphique *a/e* dans les mots thraces, l'auteur présente d'abord les explications données à ce phénomène jusqu'à présent ; il précise ensuite qu'il n'est pas question du passage de l'« e » thrace à un « a » ou inversement, mais du fait que le son respectif de la langue thrace n'avait pas un correspondant exact dans le grec ou le latin. Ces deux langues ne possédaient donc pas un signe graphique propre et l'oscillation constatée est justifiée.

L'opinion de l'auteur est que la voyelle thrace qu'on discute est une voyelle du même type que le roumain « ă », l'albanais « ë », le bulgare « ъ ». L'alphabet latin ne connaissait pas de signe correspondant, car la langue latine ne possédait pas le son discuté ; voilà pourquoi la transcription des noms propres thraces en alphabet latin ou grec présente ces oscillations, dues à la prononciation de cette voyelle, par les uns plus près d'un « a », et plus près de « e » par d'autres.

Une preuve que ce son a été hérité par le roumain, l'albanais, le bulgare et quelques parlers du nord de la Grèce, est le fait que les territoires occupés par les langues mentionnées plus haut sont égaux au territoire habité jadis par les Thraces. La seule difficulté réside à prouver l'existence de ce son dans la langue thrace, car les noms propres des Thraces ne se sont presque pas transmis aux peuples balkaniques. L'auteur essaie, néanmoins, d'apporter quelques exemples pour confirmer son hypothèse, exemples que nous considérons convaincants : une ambiance consonantique spécifique, où apparaît l'oscillation *a/e*, la prononciation « a » des voyelles en syllabes non accentuées (dans les *Oiseaux* d'Aristophane), etc.

L'auteur remarque cependant, que l'oscillation *a/e* représente parfois seulement une prononciation dialectale différente.

En comparant les langues balkaniques modernes, on peut donner donc une explication plausible sur l'oscillation *a/e* et soutenir l'opinion de l'origine thrace du roumain « ă », de l'albanais « ë », du bulgare « ъ ».

A. G.

BARIĆ, HENRIK, *Albanische und albanisch-rumänische Wortstudien.* « Naučno Društvo Bosne i Hercegovine. Balkanološki Institut. Godišnjak », II, 1961, p. 21—45, Sarajevo.

L'auteur étudie 34 mots, dont 29 albanais et 9 roumains. Il considère comme autochtones, c'est-à-dire indo-européens, les mots albanais suivants : *i athët* „aigre, rêche", *akol* „domestique", *beronjë* „stérile", *bijë* „fille", *bushtrë* „chienne", *thek* „sécher au feu", *thekë* „pompon, frange", *grun, grurë* „blé", *joshë* „grand'mère maternelle", *handhëlë* „couleuvre", *kohë* „temps", *lëkurë* „peau", *lesh* „laine, cheveux", *lis* „arbre, chêne", *nulë* „aïeule", *pesë* „cinq", *puzhmuzh* „escargot", *shilonj* „ensorceler", *klanj, qanj* „pleurer", *shpreh* „exprimer", *ulk, ujk* „loup", *vjesht, vjeshtë* „automne", *zgjonj* „réveiller", *zog* „oiseau". Toujours d'origine autochtone sont considérés aussi les mots roumains : *balaur* „dragon", *bungel* „forêt de chênes", *mare* „grand", *mazăre* „petits pois", *șopîrlă* „couleuvre", *țarc* „enclos à bestiaux" et *urmă* „trace". L'auteur défend l'étymologie proposée par I.A. Candrea pour *flămînd* „affamé", du latin *flamabundus*, en montrant que le sens de „faim" peut s'être développé à partir de la notion générale de „torture, douleur, souffrance" et qu'il existe des parallélismes, dans les langues les plus diverses. L'explication du mot roumain *bungel* „forêt épaisse de chênes", par l'albanais *bung* „chêne" et le suffixe latin *-el*, a déjà été donnée par H. Tiktin dans le premier volume de son dictionnaire paru en 1903.

H. M.

ÇABEJ, EQREM, *Crăciun. Etudes et recherches linguistiques*, Bucarest, 1961, cahier 3, p. 313—317.

Considérant les théories émises jusqu'à présent concernant l'origine du mot « Crăciun » (Noël), comme non satisfaisantes, Çabej tâche de l'expliquer en s'appuyant sur la culture matérielle qui fait parfois lumière aussi dans le domaine de l'histoire des mots. Ce n'est pas au latin qu'il faut chercher les origines de ce mot. Il n'est pas slave non plus. C'est un mot que les Roumains ont créé eux-mêmes de l'albanais *kërceni*, qui signifie tronçon, bûche ou souche. Les variantes macédo-roumaines « crăciun », « cărciun » et méglénoroumaine « cărciun » prouvent qu'il est question d'un emprunt à l'albanais datant de la période de la langue roumaine commune. Cette période coïnciderait, dans l'histoire de la langue albanaise, à celle dans laquelle le groupe voyelle + nasale s'est conservé comme tel. Çabej croit que le mot a pénétré en roumain dans son sens profane de « souche », « bûche » en évoluant ensuite vers bûche de Noël pour finir par désigner la fête même. L'évolution signalée est expliquée par un rite païen, repris plus tard par les chrétiens. La veille de Noël on mettait une bûche près du feu qui était l'objet d'une attention particulière de la part des habitants de la maison. C'est ainsi que la veille de Noël porte le nom de bûche chez plusieurs peuples comme les Albanais, les Serbocroates, les Lettons. Chez les Roumains il n'y a que de faibles traces de cette coutume en liaison avec la veille du nouvel an. L'auteur voit dans l'expression roumaine « soir de Noël » (*seara Crăciunului*) une expression semblable à l'albanais *nola e buzmit* — « nuit de la bûche ».

S. O.

BEŠEVLIEV, V., *Amlaidina und Sippe*, dans «Балканско Езикознание», «Linguistique balkanique», III, 1961, p. 67—70.

Il s'agit du nom du vicus Amlaidina de l'inscription CIL III 13743 trouvée à Urluchioi près de Techirghiol dans la Dobroudja roumaine. La seconde partie du nom, *-dina*, faisant son apparition dans de nombreux noms de lieux de la Dobroudja et de la Bulgarie du nord-est (*Asbolodina, Paladina, Gizidina, Bassidina, Beledina, Bisdina, Residina, Adina*) représenterait le pluriel d'un mot qui, selon W. Tomaschek, aurait eu la même acception que le celtique *-dunum* «forteresse». L'auteur envisage aussi l'éventualité de son simple rôle de suffixe, comme le slavo-bulgare *-išta (Valovišta, Dovišta, Pravišta*, etc.) ou comme le latin *-iana (Candidiana, Tauriana, Ulpiana*, etc.). Il n'aurait rien à voir avec des noms de lieux comme *Dinogetia, Dinion, Dinia*, qui, d'après D. Dečev, se rapporteraient aux noms de personnes *Dines, Dinus*. D'après l'opinion de l'auteur, les toponymes en *-dina* seraient d'origine gète par excellence et appartiendraient notamment à la population gète des Crobyzes.

R. V.

NOVAK, GRGA, *Stari Grci na Jadransku moru* [Les Grecs anciens dans l'Adriatique], « Rad. Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti », 322, 1961, p. 145—221.

L'auteur se livre à une analyse compétente des sources antiques et corrobore leurs résultats à l'aide des données archéologiques. Il essaie de préciser l'époque de naissance de chaque colonie grecque et en montre le sort. Ainsi, Epidamnos (Dyrrachium, aujourd'hui Durrës) apparut vers l'an 627 avant notre ère ; Korkyra Melaina au VI^e^ siècle ; Issa (Lissa) entre 398 et 385 ; Pharos entre 384 et 355 ; Epetion au III^e^ siècle ; Tragurion en l'an 219 avant notre ère ; Aspalatos (aujourd'hui Split) aux III^e^—II^e^ siècles, Salona (aujourd'hui Solin) aux II^e^—I^er^ siècles avant notre ère. L'élément grec de Salona a persisté même sous la domination romaine, mais la ville devint alors une cité dont la population parlait le latin. En général la présence des Grecs n'a pas été notable sur l'Adriatique. C'est ainsi que les linguistes peuvent s'expliquer la circonstance que l'influence grecque antique a laissé peu de traces en albanais, en dalmate et en serbo-croate.

H. M.

STATI, SORIN, *La langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie Minor*, « Studii clasice », III, 1961, p. 143—146.

Etudiant la langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie Minor, l'auteur démontre, au moyen d'éléments de phonétique, de morphologie et de syntaxe, l'unité du latin vulgaire, les exemples analysés illustrant l'existence des mêmes phénomènes dans toute la Romania.

Dans le domaine de la phonétique, l'auteur discute la perte des consonnes finales, phénomène explicable morphologiquement par la tendance à l'unification des cas. Pour la morphologie, le trait caractéristique est la tendance vers un cas unique, vers un cas général, qu'on retrouve dans les exemples de Dacie et de Scythie Minor. Par contre, la flexion verbale ne présente pas la perte de « m » et « s » en position finale. Ces derniers étaient nécessaires

pour reconnaître les diverses personnes, tandis que pour la flexion nominale d'autres signes distinctifs s'étaient développés (les prépositions, l'ordre des mots).

La syntaxe ne peut pas être étudiée sur les inscriptions, qui ont une structure grammaticale élémentaire et utilisent d'habitude des formules devenues traditionnelles. Néanmoins, on retrouve quelques nouveaux phénomènes comme le désaccord, explicable morphologiquement par l'apparition du cas général, unique. De plus, on observe que l'accusatif devient le cas prépositionnel par excellence.

Toutes les modifications constatées par l'auteur portent à la conclusion de l'unité du latin vulgaire dans toute la Romania.

A. G.

IRMSCHER, I., *Die Benennung des Schwarzen Meeres bei den Byzantinern*, Prague, 1962, 18 p. Tirage à part de « Byzantinoslavica », XXIII, 1962, 1.

Après avoir rappelé l'origine des noms Ἄξεινος (>ir. *aχšaēna*) et Πόντος Εὔξεινος, que la mer Noire Avait chez les Anciens— à côté des appellations sporadiques de Πόντος Μέλας et Πόντος Σκυθικός — l'auteur poursuit, par une analyse minutieuse, le sort de ces noms dans la littérature byzantine, en constatant que jusqu'en plein moyen âge c'est toujours le nom antique de Πόντος Εὔξεινος que les auteurs byzantins continuent à utiliser avec la plus grande fréquence. Les formes dérivées, comme Πόντος, ἡ Ποντικὴ Θάλασσα, ὁ Εὔξεινος, τὸ Εὔξεινον Πέλαγος, τὸ Ποντικὸν πέλαγος, s'y rencontrent souvent aussi. Ce n'est qu'au XIII[e] siècle que le nom actuel de « mer Noire » fait sa première apparition dans une source byzantine écrite. Il s'agit d'un document de l'an 1265, qui se trouve dans les archives d'État de Vienne et où l'on lit pour la première fois le nom Μαύρη Θάλασσα. Une fois pénétré dans la routine des clercs byzantins, ce nom finira vite par devenir d'un emploi général et par supplanter complètement le nom antique Πόντος Εὔξεινος. Ce succès est dû, à notre avis, à la puissante vitalité du concept originaire de « noir », « sombre », contenu dans les formes anciennes Ἄξεινος = *aχšaēna* et Πόντος Μέλας et constamment conservé chez les populations riveraines de cette mer. La transformation de ce concept en Εὔξεινος, dont le caractère euphémique n'avait de sens que par rapport aux superstitions spécifiques des navigateurs grecs de jadis, resta tout à fait étrangère aux Scythes, aux Gètes, aux Thraces et aux autres populations locales avec lesquelles les Grecs sont venus en contact ou qui leur succédèrent. Aussi, dans les conditions nouvelles de l'époque byzantine, cet euphémisme devait-il finir par perdre sa force d'expression et rester une forme morte, maintenue seulement à la faveur des manières archaïsantes des écrivains. Dans le parler courant, le nom de « mer Noire » avait pris le dessus probablement déjà depuis longtemps.

R. V.

REICHENKRON, G., *Zur römischen Kommandosprache bei byzantinischen Schriftstellern*, « Byzantinische Zeitschrift », LIV, 1961, p. 18—27.

Au VI[e] siècle de notre ère persistaient encore dans l'armée byzantine les commandements militaires en latin, bien que la majorité des soldats parlassent le grec. Les écrivains byzantins Jean Lydus et Pseudo-Maurice nous ont conservé 50 formules de commandement

en latin. Dans la *Tactique* de l'empereur Léon, au commencement du X^{e} siècle, les paroles de commandement figurent en grec. Cette circonstance aide la critique des textes, car les ordres donnés en latin et insérés dans les manuscrits des écrivains byzantins du VI^{e} siècle nous ont été transmis de manière défectueuse. L'auteur examine plus particulièrement le passage suivant de Pseudo-Maurice, XII, 14 (édition Scheffer, p. 319) : σιλέντιο· μανδάτα καπλατες νονβος τουμβατις· ὄρδινεμ σερβάτεων βανδοσέκιτες· νέμο δέβιτα βάνδουμ ἐτ ἰνιμίκος σεκουάτωρ.

Après l'avoir confronté avec le passage respectif de l'œuvre de Léon (*Tactica*, VII, 665), il propose de le lire comme suit : « *Silentio ! Mandata captatis ! Non vos turbetis ! Ordinem servatis ! In bando sequitis ! Nemo dimittat bandum, et inimicus sequatur !* » Les conclusions détachées de cette citation et d'autres encore sont les suivantes : les ordres étaient donnés en latin vulgaire et non classique ; ils comprenaient des faits de langue caractéristiques, rencontrés aussi dans les écrits latins de caractère populaire. Le verbe *sequor* « je suis », avait des formes actives et non déponentes. Certains mots contenus dans ces formules de commandement ont survécu dans les langues roumaines : *ambulare* « marcher », *captare* « écouter attentivement » (cf. en roumain *a căta — a căuta*), *minare* = *mînare* « conduire ». L'auteur transcrit νονβος τουμβατις = *non vos turbetis*. Il serait utile de trouver dans d'autres sources des faits appuyant la transcription *non vos turbatis*. Les formes d'impératif négatif du roumain auraient aussi leur source dans la langue latine.

H. M.

CHRISTOS, GEORGES, Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστοριᾶς [L'idiome linguistique de Germas de la Castoria], Thessalonique, 1962. Société d'études macédoniennes. Bibliothèque macédonienne, n° 23, 8 + 440 pages.

L'auteur nous présente ici un ouvrage très minutieux de linguistique, qui constitue une sérieuse contribution à l'étude des dialectes néo-grecs. L'idiome parlé à Germas, village du nord-ouest de la Grèce, était inconnu des linguistes grecs. C'est dire que le travail de Christos apporte d'utiles compléments à l'étude des dialectes grecs septentrionaux. L'idiome de Germas est d'un exceptionnel intérêt en raison de ses particularités. On y rencontre par exemple des archaïsmes lexicaux et phonétiques inusités en néo-grec, ainsi que certains phénomènes phonétiques très curieux, la disparition de la lettre λ (*l*) du groupe κλ (*cl*). En même temps, les mots d'origine slave y sont rares, bien qu'il s'agisse d'une localité située sur les confins du nord de la Grèce, en revanche on constate l'influence du latin, du byzantin et du turc.

Comme il est dit dans la préface, cette étude a nécessité des dizaines d'années de recherches. Afin de rendre exactement les sons de ce dialecte, l'auteur a utilisé également certains caractères empruntés à l'alphabet latin. La préface montre encore que ce parler atteste l'évolution normale du grec ancien et que c'est lui qui a dominé constamment pendant la domination turque en Macédoine.

L'auteur donne ensuite le glossaire de l'idiome étudié (p. 1—353), en fournissant pour chaque vocable l'explication requise. Pour les substantifs, il indique aussi la forme du pluriel ; il donne les temps principaux des verbes. Suit (p. 354—360) une liste de noms propres. Le dernier chapitre (p. 361—433) renferme des observations grammaticales sur cet idiome.

L'ouvrage de Christos représente une étude complète de l'idiome de Germas qu'il a étudié sous tous ses aspects.

A. Cr.

TEKAVČIĆ, P., *Toponomastica romanza di Dignano d'Istria*, « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia », 11, 1961, p. 67–90.

L'auteur étudie en tout 112 toponymes relevés sur le territoire de la localité de Dignano (Istrie du sud-ouest) et recueillis par lui de 1957 à 1961. Ils fournissent certaines précisions sur la position du dialecte istrien, lequel fait partie du système de la langue italienne : le toponyme *Bùsi* (latin *buxus* « buis, arbuste décoratif à feuilles ovales ») montre par rapport au toponyme *Fonde* (latin *fundus* « fond »), que dans ce dialecte se croisent les phénomènes *ŭ* > o avec *ŭ* latin conservé ; la sonorisation des consonnes intervocaliques prouve une influence venue de l'Ouest ou du Nord-Ouest (*Padérna*, latin *paterna* « paternelle » ; *calderiva*, latin *callis* « calle » et *ripa*, « rive, rivage » ; *Tizśn*, lat. *titionen* « tison », figure à côté de l'it. *tizzone* et de l'engadin *tizzun* ; le toponyme *Zaneveri*, lat. *ienuperu* + suffixe *-etum*, coïncide avec it. *ginepro*, mais diffère du roum. *jneapăn*, qui dérive de *iuniperus*). Les faits discutés dans cet article montrent que le dialecte istrien s'oriente vers l'Ouest et le Nord-Ouest, et non pas vers le Sud, c'est-à-dire vers la langue dalmate.

H. M.

FLORA, RADU, *Dijalektološki profil rumunskih banatskih govora sa Vršačkog područja*, sa 34 lingvističke karte i 32 dijalektalna teksta [Le profil dialectologique des parlers roumains du Banat, district de Vršac, avec 34 cartes linguistiques et 32 textes dialectaux], Novi Sad, 1962, 168 p. (Matica Srpska. Posebna izdanja).

L'auteur prépare un Atlas linguistique des parlers roumains du Banat Yougoslave (ALBI) à l'aide des matériaux recueillis en 40 endroits, reportés sur quelque 1800 cartes. L'enquête sur laquelle repose le présent travail remonte aux années 1951–1954. Certains de ces matériaux ont déjà été discutés dans les revues « Lumina » (de Vršac, t. VI–VIII et XIII), « Južnoslovenski filolog » (t. XX) et « Fonetică şi dialectologie » (t. I). On trouve à la page 12 les noms de 57 informateurs appartenant à 12 localités : Sveti Jovan, Margita, Markovac, Ritiševo, Kustilj, Vojvodinci, Vlajkovac, Mali Žam, Malo Središte, Mesić, Sočica et Jablanka. Le travail comprend les chapitres suivants : I. Introduction (p. 15–26) ; II. Le terrain, la méthode et les résultats de l'enquête (p. 27–34) ; III. Informations historiques concernant les localités enquêtées (p. 35–44) ; IV. Les facteurs de l'unité du district de Vršac (p. 45–69) ; V. Le distancement phonétique et lexical du district de Vršac par rapport au reste du territoire ALBI (p. 70–90) ; VI. Le distancement morphologique du district de Vršac (p. 91–95) ; VII. Phénomènes phonétiques caractéristiques (p. 96–105) ; VIII. Quelques particularités morphologico-syntaxiques (p. 106–115) ; IX. Particularités lexicales (p. 116–125) ; X. Interférences linguistiques de type particulier sur ce terrain (p. 126–152) ; X. Textes dialectaux (p. 153–165). Les matériaux sont bien choisis et la méthode excellente. L'auteur montre qu'il est au courant des plus récents résultats de la dialectologie et apporte une contribution précieuse de linguistique roumaine qui fera avancer sans aucun doute la connaissance des rapports linguistiques roumano-slaves. Ces recherches faciliteront quelque peu les rapports culturels roumano-yougoslaves.

H. M.

MULJAČIĆ ŽARKO, *Naši pejorativi romanskoga podrijetla. Neki refleksi od capra u našim dijalektima* [Les péjoratifs serbo-croates d'origine romane. Quelques reflets de *capra* dans les dialectes serbo-croates], dans « Radovi. Razdio lingvističko-filološki. Filozofski Fakultet », Zadar, III, 1961—1962, p. 115—138.

L'auteur s'est livré à une enquête dans 181 localités et il en a obtenu les résultats suivants. Les reflets du mot CAPRA se rencontrent dans les îles de Korčula et de Hvar, ainsi que sur le continent, sur une aire comprise au nord entre Crikvenica (un peu plus bas que Rijeka), à l'est jusqu'à Banja Luka, Doboj et Foča, et au sud jusqu'à Bar (non loin de la frontière yougoslave-albanaise). Par conséquent, il s'agirait d'une aire géographique longue d'environ 500 km et large par endroit de 250 km. Sur cette aire apparaît une zone restreinte plus ancienne (*kipra* provenant d'une forme romane médiévale **käpra*) et d'une forme plus récente (*kebra*). Avec le suffixe slave *-ara*, *kebra* a donné les formes *kebara* ou *kebura*, résultant de *kebrara*. Ces formes provenant de CAPRA se son croisées avec le mot *kevara* « ânesse, femme pouvant travailler comme un mulet », résultant de EQUIFERA = *kevra* + suffixe *-ara*. Comme suite, les emprunts ont fusionné et acquis, en majeure partie, un sens péjoratif, à savoir celui de « femme capricieuse et désagréable ».

H. M.

POPOVIĆ, IVAN, *Valacho-Serbica. L'influence de la langue roumaine sur le serbo-croate et sa géographie*, « Naučno Društvo NR Bosne i Hercegovine. Balkanološki Institut. Godišnjak », II, 1961, p. 101—121.

L'auteur présente d'abord les éléments roumains rencontrés à travers la Serbie, puis ceux qui sont répandus dans toute la Yougoslavie. Il essaye de fixer l'aire de chaque mot et conclut que : « L'on pourrait d'ailleurs facilement multiplier les exemples. Il faut y ajouter que les patois serbo-croates, au point de vue du vocabulaire, n'ont été jusqu'à présent pour ainsi dire étudiés que par hasard, de sorte que dans l'avenir, vraisemblablement, le nombre de roumanismes relevés par les études linguistiques serbo-croates augmentera considérablement » (p. 108). Après avoir passé en revue les mots roumains passés dans la langue littéraire serbo-croate et dans la toponymie, l'auteur cherche des points d'appui pour expliquer la stratification de ces éléments. Il distingue une couche plus récente cristallisée surtout par suite des déplacements pastoraux, mais aussi par suite des rapports entre agriculteurs ; il constate ensuite une influence plus ancienne, expliquée en partie par la persistance de l'élément roman dès l'époque de la domination romaine. Il adopte à ce propos une attitude favorable envers la thèse de N. van Wijk, pour qui, entre Bulgares et Serbes, il a persisté longtemps, dans les régions danubiennes, une population romane : ce substrat a laissé des traces dans les parlers slaves qui s'y sont superposés. La question du « berceau » de la langue roumaine est plus complexe que ne se la représente l'auteur ; elle doit être affrontée avec des moyens variés et multilatéraux, qui dépassent les possibilités de la linguistique. Nous sommes d'accord avec l'auteur quand il affirme que « le latin balkanique n'a jamais existé en tant que langue unie » (p. 118). La présente contribution renferme des suggestions précieuses et met en évidence une série d'interactions linguistiques sur l'étendue de l'Europe du sud-est, où de tels phénomènes sont fréquents et exigent une large collaboration afin de pouvoir être élucidés avec chances de succès.

H. M.

IVIĆ, MILKA, *Les éléments morphologiques auxiliaires aux formes casuelles dans la langue serbo-croate*, « Zeszyty Naukowe Uniwersytetca Jagiellonskiego, Prace jezykoznawcze », Kraków, 4, 1961, p. 303—306.

En notant avec *A* les situations où le nom au cas respectif est librement employé, c'est-à-dire non accompagné par un autre moyen morphologique auxiliaire, avec *B* les situations où le nom est indispensablement accompagné par une préposition et avec *C* les situations où le nom est toujours indispensablement accompagné par un déterminant quelconque, Milka Ivić donne le schéma suivant pour illustrer la situation de la langue littéraire serbo-croate :

Nominatif	*A*
Génitif	*ABC*
Datif	*AB*
Accusatif	*AB*
Instrumental	*ABC*
Locatif	*B*

L'emploi des cas libres (*A*), accompagnés de préposition (*B*) ou d'un déterminant (*C*), serait conditionné, selon les constatations de l'auteur, par la loi suivante : « Tous les participants directs à l'action sont marqués par la forme libre du cas ; tous les autres sens casuels, par la forme du cas accompagnée d'une préposition ou d'un déterminant. Ensuite elle démontre que la situation de certains dialectes diffère de celle de la langue littéraire, ayant l'aspect suivant :

Nominatif	*A*	Accusatif	*ABC*
Génitif	*ABC*	Instrumental	*B*
Datif	*A*	Locatif	*B*

D. G.

ROSETTI, AL., *Slova-romanica, sur la langue slave des documents valaques du XIV^e et XV^e siècle*, «Etudes et recherches linguistiques», Bucarest, 1961, 1^er cahier, p. 91—95.

Par cet article, le professeur Al. Rosetti prouve que la théorie de S. B. Bernstein, qui a entrepris une étude détaillée sur la langue des documents valaques écrits en slave durant les XIV^e et XV^e siècles, n'est pas confirmée par la réalité.

Tout en reconnaissant le caractère bulgare de la langue des documents valaques, S. B. Bernstein explique les particularités rencontrées dans les idiomes slaves locaux en admettant ainsi l'existence d'un groupe d'idiomes slaves au nord du Danube, ayant des caractères spécifiques, différents des patois bulgares du sud du Danube.

Le professeur Al. Rosetti démontre que le slave de ces documents ne diffère pas du bulgare parlé au sud du Danube et les particularités signalées se rencontrent dans les idiomes bulgares et que certaines déviations et erreurs relevées seraient dues aux scribes qui ne connaissaient pas suffisamment bien le slave littéraire, la langue de chancellerie des Principautés Roumaines. Beaucoup de ces particularités ne sont que des formes roumaines transposées en slave. Ainsi *vi eduo pravdu* (B., p. 241) ; *eduo* est au neutre bien que *pravda* soit un nom féminin. Ce n'est que l'influence du roumain où *adevăr* (*pravda* « vérité ») est un nom neutre ; le complément direct précédé par la préposition *pro* (B., p. 251) est une construc-

tion imitant la construction roumaine avec *pre*. L'existence d'un idiome daco-slave parlé au nord du Danube et présentant des caractères différant des idiomes bulgares ne saurait être soutenue.

S. O.

BARIĆ, HENRIK, *La perte de l'infinitif dans les langues balkaniques*, « Naučno Društvo NR Bosne i Hercegovine. Balkanološki Institut. Godišnjak », II, 1961, p. 1—11, Sarajevo.

La disparition totale ou partielle de l'infinitif en néo-grec, en bulgare, en roumain, en serbe et en albanais avait été attribuée à l'influence grecque par Sandfeld-Jensen (« Jahresbericht des rum. Inst. », IX, 127), et G. Rohlfs («Zeitschrift für romanische Philologie», XLII, 219) s'était associé à cette conception. A. Philippide (*Originea românilor*, Jassy, 1928, t. II, p. 307—309) s'était montré sceptique et prétendait qu'il pouvait s'agir d'un développement indépendant dans chaque langue. Henrik Barić analyse comparativement un certain nombre de faits et parvient à la même conclusion (p. 11) : « Aussi pour répondre aux théories précitées (de Sandfeld, Rohlfs, etc.) nous revenons à notre profonde conviction que la création spontanée des types syntactiques est possible, partout et toujours, et que la plus grande circonspection est nécessaire, quand on veut établir des influences extérieures ». Au sujet de la langue roumaine il s'exprime explicitement de la façon suivante (p. 7—8) : « Je ne crois pas qu'il soit strictement nécessaire, pour le phénomène roumain, de présumer l'influence grecque ou une influence quelconque. Le remplacement de l'infinitif par une subordonnée finale pouvait se produire n'importe où et indépendamment ».

H. M.

TOGEBY, KNUT, *L'infinitif dans les langues balkaniques*, dans « Romance Philology », XV, 1961—1962, p. 221—233.

Après avoir passé en revue les théories actuelles distinguant deux grands groupes (1. influence du substrat : Miklosich, Schuchardt, Weigand, 2. influence de la langue grecque : Sandfeld, Rohlfs, Wartburg), l'auteur analyse les faits respectifs des langues albanaise, bulgare, grecque et roumaine et il conclut : « Nous y opposerons l'idée que chaque langue a son évolution propre, soumise à des facteurs internes » (p. 223). Mais cette conception exacte n'est pas exprimée catégoriquement, car nous lisons aussi l'affirmation suivante : « Sandfeld a certainement raison de chercher l'origine de ces propositions subordonnées dans le grec, langue culturelle dominante des Balkans » (p. 232). Nous pouvons objecter que toute influence culturelle atteint en premier lieu le lexique d'une langue et pénètre difficilement en profondeur, c'est-à-dire dans la langue du peuple. Les Grecs et les Roumains n'ayant pas vécu côte à côte, nous croyons plus plausible de considérer que ce phénomène s'est développé d'une manière indépendante en grec comme en roumain.

H. M.

Archéologie· Histoire

ZLATKOVSKAÏA, T. D., *К вопросу об этногенезе фракийских племен* [De la question de l'ethnogenèse des peuples thraces], «Советская Этнография», 6, 1961, p. 82—94.

L'auteur attribue un rôle déterminant au facteur cimmérien dans la formation des tribus thraces au début du 1er millénaire av.n. ère, en s'appuyant sur la concordance chronologique et géographique entre l'expansion cimmérienne vers l'Asie Mineure à travers la Péninsule Balka-

nique et la diffusion vers l'ouest de la civilisation volgienne des tombes à charpentes, dans sa dernière phase. Ce sont les Cimmériens qui, selon la plupart des savants soviétiques, répandirent cette civilisation à travers les steppes nord-pontiques jusqu'au Dniestr et même plus loin. Quelques-uns de ses éléments se retrouvent en Roumanie (dans la civilisation de Noua et au commencement de l'époque hallstattienne) et en Bulgarie (par ex. à Madara, dans des tumuli), ainsi que dans la couche VII B_2 de Troie (Blegen), datant du IX[e] s. av.n.ère, quand les sources littéraires attestent une pénétration cimmérienne en Asie Mineure. Un témoignage important de cette pénétration à travers le Danube et les Balkans et du caractère fondamental thrace des Cimmériens est l'assertion de Strabon (I, 3, 21) concernant leur identité avec les Trères thraces, ainsi que leur migration « par le côté droit » du Pont Euxin, en partant du nord de cette mer jusqu'en Phrygie et en Paphlagonie. Ce renseignement est tout à fait indépendant des récits d'Hérodote sur les Cimmériens (IV, 11—12) et remonte à une source bien plus ancienne. Les considérations de Tatiana D. Zlatkovskaïa, basées en même temps sur les données de l'archéologie et sur les indications des auteurs anciens, représentent une contribution remarquable au problème de l'ethnogenèse des populations thraces. Elles sont de nature à compléter et à consolider les conclusions formulées auparavant, dans la même voie, par V. Pârvan, dans ses *Getica*. Il faut, seulement, attendre encore de nouvelles recherches archéologiques, en Roumanie et en Bulgarie, par rapport aux interprétations proposées.

R.V.

MARGOS, ARA, *Към въпроса за датирането на наколните селища във варненското езеро* [Sur la date des habitations lacustres du lac Varna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 1—5.

En examinant le matériel archéologique provenant de quatre stations lacustres du lac Varna (Strašimirovo, Ezérovo et deux endroits aux environs de Varna) et en analysant la composition des quatre couches du fond du lac, l'auteur considère les habitations datant de l'énéolithique et du début de l'époque du bronze. La conclusion est confirmée aussi par les recherches antérieures qui considèrent que le lac Varna s'est formé à la fin de l'époque du bronze, par la pénétration des eaux de la mer Noire dans la large vallée de la rivière de Provadiiska, à la suite d'une importante submersion de terrain.

D.C.G.

MARGOS, ARA, *Праисторически оръдия на труда от варненско* [Ustensiles de l'époque préhistorique dans le district de Varna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 125—126.

L'auteur fait la description des couteaux, des lames et des hachettes en pierre et silex, trouvée dans les villages de Kalimantzi, Nikolaéva et Osénovo, du district de Varna.

D.C.G.

MARGOS, ARA, *Открити следи от нови наколни селища във варненското езеро* [Nouvelles traces d'habitations lacustres aux environs du lac Varna], dans «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 128—131.

L'auteur identifie deux nouvelles habitations lacustres : l'une à l'endroit nommé «Maksuda», sur la rive septentrionale du lac, datant de l'époque énéolithique, et l'autre (début de l'époque du bronze) — sur la rive orientale du lac, devant l'usine V. Kolarov.

Les fouilles ont mis au jour des fragments de céramique grise et noir-grise, des couteaux et des lames en silex, des hachettes en pierre et corne, des os d'animaux domestiques et sauvages.

D.C.G.

MARGOS, ARA, *Праисторически находки от околностите на варненското езеро* [Découvertes préhistoriques aux environs du lac Varna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 126—128.

On présente quelques témoignages des habitations lacustres du lac Varna : deux petites haches et une plus grande, en pierre, un bol en pierre, une pointe de silex, trouvés dans les villages Zvezditza et Ezérovo et à Peinergic et Gundusa.

D.C.G.

MIRTCHEV, M., *Три погребения от енеолитната епоха* [Trois tombeaux de l'époque énéolithique], «Известия на варненското археологическо дружество, Varna, XII, 1961, p. 117—125.

L'auteur présente les matériaux archéologiques trouvés dans plusieurs tombes individuelles de l'époque énéolithique, découvertes dans le district de Varna, l'une à 1 km NE de Reka Devnia, les autres dans les environs de la ville ; elles ont été examinées au cours de la période 1956—1958. On y a trouvé des pointes de lance, des haches, des perles et 32 anneaux d'or pour un collier (à Reka Dévnia), des pots et des ustensiles.

D.C.G.

VÉNÉDIKOV, I., *Две съкровища от елинистическата епоха в Тракя — Deux trésors de l'époque hellénistique de Thrace.* Tirage à part du vol. des *Mélanges à la Mémoire de Karl Schkorpil* (*Изследования в памет на Карел Шкорпил*), Sofia, 1961, p. 355—365.

Les deux trésors, dont l'un fut trouvé à Bohot dans l'arrondissement de Pleven et l'autre près de la gare de Sindel dans l'arrondissement de Varna, consistent en plusieurs vases d'argent, simples, d'une forme conoïdale, semblables aux exemplaires gètes de la rive gauche du Danube en Roumanie (en argent à Bucarest-Herăstrău et à Sîncrăieni près Miercurea Ciucului, en terre cuite à Popeşti sur l'Argeş), datant du Ier s. av. n. ère. Les vases de Sindel présentent des chiffres grecs ponctués, correspondant, selon l'opinion plausible de l'auteur, au poids de leur métal, calculé en drachmes (de 95 à 106 g). C'est ce qui rappelle à notre attention les lettres IIG gravées de la même façon sur une des coupes de ce type trouvées à Sîncrăieni (D. Popescu, dans « Dacia », N.S., II, 1958, p. 162 et fig. 1/5). Ces lettres pourraient représenter aussi un chiffre : 85 drachmes.

R.V.

MIRTCHEV, MILKO, *Нови епиграфски паметници от черноморието* [Nouveaux monuments épigraphiques de la zone de la mer Noire], «Известия на варненскогто археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 7—21.

L'auteur présente 14 monuments épigraphiques grecs et latins, trouvés en 1959 et 1960 : cinq inscriptions votives, quatre stèles funéraires et cinq inscriptions concernant la vie politique et administrative de la région. Elles sont conservées au musée de Varna et dans les collections de Cavarna et Provadia.

Les inscriptions votives représentent le chevalier thrace. Très intéressante celle de l'association des pêcheurs de thon d'Odessos (sec. II av.n. ère). Une autre plaque, découverte au village de Padina, représente le chevalier thrace tenant la pique, dans une scène de chasse (sec. II—III de n.ère).

Du groupe des stèles funéraires (n[os] 6—9), deux sont de l'époque paléo-chrétienne (l'une de l'année 544 — date établie par l'indiction).

Dans le troisième groupe, on trouve un décret de la ville d'Odessos en honneur d'un citoyen de Tomis, Arterion, le fils de Hiuarion ; une borne de frontière du territoire de la ville d'Odessos (années 255—258) ; une inscription de l'année 152, rappelant la fortification des frontières ouest du territoire de Marcianopolis et l'existence, dans le NE de la Thrace, de la « regio Gelegetiorum », région inconnue jusqu'à présent.

D. C. G.

MIRTCHEV, MILKO, *Новооткрит средновековен некропол при каварна* [Une nécropole médiévale récemment découverte près de Cavarna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 67—76.

L'auteur présente le résultat des fouilles effectuées en 1959 dans trois tumulus funéraires près de Cavarna, situés dans les environs de trois autres grands tumulus de l'époque thrace. On a trouvé 19 tombes chrétiennes des VIII[e] —XI[e] siècles. Elles contiennent des boucles d'oreilles, des bagues et des colliers en verre.

D. C. G.

DIMITROV, DIMITAR, IL., *Находки от ранното средновековие от варненско* [Découvertes du haut moyen âge dans le district de Varna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 61—65.

On présente sept vases du type slave et *novipazar* trouvés au village de Kipra et dans l'endroit nommé « Şaşcana » ; ils proviennent de tombes d'incinération. Ajoutons qu'on a trouvé en Roumanie aussi de grandes cruches semblables à celles du type *novipazar* d'Aksakovo. (Par exemple, à Garvăn-Dinogetia : Gh. Ştefan, I. Barnea, M. Chişvasi-Comşa et B. Mitrea, *Săpăturile de la Garvăn*, dans « Materiale şi Cercetări Arheologice », VI, 1959, p. 642 et fig. 15/1).

D. C. G.

DIMITROV, DIMITAR, IL., *Ранносредновековни фибули в варненския музей* [Fibules du haut moyen âge conservées au musée de Varna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 57—60.

L'auteur publie 4 fibules en argent, l'une d'elles trouvée dans le village de Voinikovo (Dobroudja du sud), en 1958, et les autres dans les tombes de l'ancien Marcianopolis (aujourd'hui Reka Devnia). Datées du V^e siècle et du commencement du VI^e, elles se retrouvent sur une grande aire, de Crimée jusqu'en Espagne. En Bulgarie, elles se retrouvent spécialement dans les nécropoles des forteresses, à la fin de l'Antiquité.

Ajoutons qu'en Roumanie aussi (à Moreşti-Transylvanie) on a découvert des fibules en argent du même type — nommées « digitales » (Istoria României, I, Bucarest, 1960, p. 713, fig. 178/4—5).

D.C.G.

DIMITROV, DIMITAR, IL., *Керамична пещ при с. Бояна* [Un four pour la céramique près du village de Boiana], « Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 135—139.

L'auteur décrit un four pour la céramique, datant du haut moyen âge, trouvé à Egrekceşme (près du village de Boiana, district de Varna) ; il est pareil aux fours domestiques de la même époque. A l'intérieur on a trouvé des fragments de pots de céramique grise du type *novipazar* et du type slave ancien — argile mélangée à du sable, incomplètement brûlée, ornée surtout de lignes horizontales.

D.C.G.

HONIGMANN, ERNEST, *Trois mémoires posthumes d'histoire et de géographie de l'Orien chrétien*, Bruxelles, 1961, Académie Royale de Belgique. Classe de Lettres et de Sciences morales.

Remarquable par l'ampleur et la précision de son érudition, Ernest Honigmann réunit dans cette étude en même temps les qualités de l'historien que celles du géographe. Dans le premier Mémoire, qui ouvre le volume, intitulé *Le Concile de Constantinople de 394 et les auteurs du « Syntagma des XIV Titres »*, mettant en valeur les documents existants, il donne etout le relief possible aux figures les plus marquantes de l'Eglise d'Orient au tournant des IV^e et V^e siècles. Il tâche de deviner, notamment, les auteurs du Syntagma XIV titulorum, qu'il situe au VI^e siècle, dans le développement des collections canoniques. Le second Mémoire, intitulé *La scala géographique copte-arabe* est plus strictement géographique. Il s'agit de fixer l'emplacement de Romanopolis en Arménie ; l'auteur suppose que le compilateur de la nomenclature copte-arabe a emprunté une partie de son vocabulaire à une chronique du X^e siècle, relatant les guerres de l'époque entre Byzantins et Hamdāmides. Le troisième Mémoire — *La Valeur historique du Thronos Alexandrinos* — se trouve à peine à l'état d'ébauche, étant donné la mort inattendue d'Ernest Honigmann.

S.H.

MENDEL, B., *Les corporations byzantines*, « Byzantinoslavica », XXII, 1961, 2, p. 302—319.

La rédaction de la revue « Byzantinoslavica » publie l'étude du professeur B. Mendel de l'Université Charles IV de Prague, tragiquement mort pendant la terreur nazie. L'article a été revu par M. Loos et enrichi d'une série de notes qui tiennent compte de certaines recherches des derniers temps dans le problème des corporations byzantines.

L'étude s'arrête à deux problèmes. Le premier est celui d'établir si à Byzance on pouvait exercer un métier ou un commerce sans que l'intéressé fût membre d'une corporation. Le second est de savoir s'il existait un métier à Byzance qui ne fût pas encadré dans une corporation.

A. Stöckle, le premier spécialiste sérieux dans le problème des corporations, considérait comme possible l'exercice d'un métier sans toutefois appartenir à une corporation. Il s'appuyait spécialement sur les dispositions du Chapitre VII, paragraphe 2 du Livre du Préfet (Spätrömische und byzantinische Zünfte, Leipzig, 1911, p. 8). Dans ce paragraphe il est question des « métaxars », qui ne figuraient pas sur les listes des corporations pour l'acquisition de la soie d'importation. C'est à cause de cela qu'ils l'achetaient des « métaxoprates ». Il résulterait donc que les « métaxars » n'étaient inscrits en aucune corporation.

B. Mendel donne pourtant une tout autre interprétation à ce texte ; les métaxars, artisans ou marchands, qui ne figuraient pas sur les listes des autorisés pour l'achat en commun de la soie d'importation, étaient des gens à situation financière pénible n'ayant pas de rapports avec leur qualité de membres d'une corporation. L'auteur vient à l'appui de son opinion avec d'autres arguments encore. Ainsi une des sanctions courantes appliquées aux membres des corporations pour la violation de leurs obligations était l'exclusion. En ce cas se demande l'auteur, si l'appartenance à une corporation n'était pas obligatoire pour pratiquer un métier, quel effet aurait bien pu avoir la sanction de l'exclusion ?

L'entrée dans une corporation était conditionnée par la vérification des connaissances et le paiement d'une taxe. Si on avait pu pratiquer un métier sans que l'intéressé eût appartenu à une corporation, personne n'aurait eu l'intérêt de s'acquitter de ces obligations.

Un autre problème passagèrement traité par l'auteur est celui de déterminer la sphère d'activité des «katartars» et des « sérikars ». A. Stöckle était d'avis que les premiers s'occupaient du filage de la soie et les seconds de son tissage. B. Mendel émet l'hypothèse qu'il ne serait pas question de deux métiers différents ; selon lui, les sérikars auraient tissé la soie précieuse tandis que les katartars la soie ordinaire.

Cette hypothèse est sans doute intéressante mais elle n'est pas confirmée par les textes. En ce qui concerne la possibilité de pratiquer un métier tout en n'étant pas membre d'une corporation, nous croyons que le Livre du Préfet contient des dispositions de nature à nous faire adopter une conclusion affirmative. Ainsi, à côté des banquiers organisés par corporations, il en existait une catégorie, les « saeculars », qui n'étaient pas membres de la corporation (Livre du Préfet, chapitre III, paragraphe 2). Le fait d'appartenir à une corporation assurait aux membres une série d'avantages : un meilleur approvisionnement en matières premières ainsi que la vente de la marchandise en de meilleures conditions. C'est pourquoi il y avait des restrictions à l'accès dans les corporations et l'exclusion constituait une sanction.

E. Fr.

AHRWEILER, H., *Fonctionnaires et bureaux maritimes à Byzance*, « Revue des Études Byzantines », XIX, 1961, p. 239—252.

Le problème de la compliquée organisation de l'appareil d'État byzantin constitue ces derniers temps l'objet des préoccupations de bien des historiens. Dans la présente étude H. Ahrweiler s'occupe de la manière de fonctionnement du contrôle des détroits à Byzance. C'était un problème important aussi bien sous le rapport économique que militaire. C'est pourquoi le port d'Abydos, qui contrôlait le passage par l'Hellespont (Dardanelles), a été depuis très longtemps le siège d'un appareil administratif. On connaît la loi de l'empereur Anastase qui fixe les taxes douanières pour les navires.

En liaison avec le mode de fonctionnement de l'appareil administratif de ce port, l'historien Procopios, dans ses *De aedificiis* et dans l'*Historia Arcana*, donne certaines relations valables pour l'époque de Justinien. En tête des organes administratifs du port il y avait un « comes » τῶν στενῶν — dénomination remplacée à partir du IX[e] siècle par celle d'« abydikos ». Avec le temps, le nom du port bien connu d'Abydicos s'est étendu aux fonctionnaires chargés du contrôle d'autres ports s'appelant toujours « ἀβυδικοί ».

Le contrôle du Bosphore était assuré par un personnel dépendant d'un « comes » établi à Hiéron. Celui-ci avait soin que les marchandises ne parvinssent pas dans les pays avec lesquels Byzance était en mauvais rapports. Du temps de Justinien on a créé à Hiéron un office de douane qui touchait paraît-il les taxes auxquelles étaient soumis les bateaux ancrés dans la rade de Constantinople. L'agent chargé du contrôle du trafic naval à travers le Bosphore, était subordonné au préfet de la ville. L'importance toujours plus grande du trafic eut pour résultat que cet agent nommé « parathalassites » n'a plus été sous les ordres du préfet. À partir du XI[e] siècle il a des attributions judiciaires et exerce le contrôle de la navigation dans les mers byzantines.

À la suite de la réorganisation administrative au temps d'Alexis Comnène, un bureau des mers a été créé directement subordonné au grand duc.

E. Fr.

ANDRÉEV, MIHAÏL, *Le droit romain et l'Eclogue slave* (*Quelques considérations sur les écarts de l'Eclogue slave du droit romain*). Estratto dal volume: Bartolo da Sassoferrato. Studi e documenti per il VI centenario, Milan, 1961, p. 109—129.

Sur les rapports qu'il a identifiés entre l'Eclogue byzantine et l'Eclogue slave, Mihaïl Andréev a rédigé premièrement en langue bulgare une étude qu'il a fait publier dans l'*Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté de Droit* (1959). L'article dont nous nous occupons, publié par la suite à Milan dans le volume commémoratif dédié au jurisconsulte italien Bartolo, du XIV[e] siècle, reproduit en grande partie les résultats obtenus par les recherches initiales de l'auteur.

Andréev examine d'abord le contenu juridique de l'Eclogue byzantine. Cette compilation de droit romain classique contient aussi quelques modifications apportées au droit romain par les codificateurs du temps de Justinien. Elle répondait aux rapports sociaux de la dernière phase du régime esclavagiste. Lorsque l'Eclogue byzantine a été traduite en slave pour être utilisée en Bulgarie, les rapports sociaux dans ce pays avaient un autre caractère. Au temps du tzar Siméon (893—927), après le convertissement des Bulgares au christianisme, lorsque l'Eclogue fut traduite en slave, les rapports féodaux prédominaient en Bulgarie.

En examinant l'Eclogue slave à la lumière des rapports sociaux existant en Bulgarie vers la fin du IX^{e} siècle et au commencement du X^{e}, Andréev constate que les adaptations et les modifications qui se trouvent dans la traduction slave du texte grec représentent des écarts par rapport au contenu original. A juste raison l'auteur explique les écarts par les conditions sociales et par les nécessités juridiques de la Bulgarie à l'époque de la réception de l'Eclogue byzantine.

Les modifications dans l'ordre des titres, l'omission de certains paragraphes, ainsi que la traduction de certaines parties du texte dans un autre sens que celui de l'original furent des adaptations réclamées par les nécessités sociales et par la culture des Bulgares de l'époque historique respective. L'Eclogue byzantine porte elle-même le cachet de certaines influences slaves, explicables par la pénétration des Slaves dans l'Empire byzantin aux VI^{e} et VII^{e} siècles. Mais la version slave représente la réception active du droit byzantin pour les nécessités de la société bulgare. Andréev analyse les cas dans lesquels la traduction slave de l'Eclogue s'écarte du texte grec.

La recherche est bien fondée. Toutefois l'auteur ne précise pas quelle fut la variante de l'Eclogue byzantine qui a été traduite en slave. S'il s'agit de l'Eclogue Isaurienne de l'an 726, le texte de celle-ci et son ordre des titres ne correspondent pas entièrement à l'Eclogue slave et dans ce cas Andréev a eu raison de constater que le traducteur a opéré des modifications dans le contenu et dans l'ordre des titres. Mais l'Eclogue byzantine a eu trois variantes à l'époque de son application sous le règne de Léon l'Isaurien (716—740) et jusqu'au règne de Basile le Macédonien (867—886). Dans ces variantes il y a des textes similaires aux additions du traducteur slave.

Il est donc nécessaire qu'on examine le contenu de l'Eclogue slave aussi par rapport aux variantes de l'Eclogue byzantine. Ces variantes ont été publiées par K. E. Zachariae von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, IV, p. 7—48, 53 70. A cette occasion, nous signalons à l'auteur bulgare que le texte grec de l'Eclogue de 726 a été publié aussi par le byzantiniste roumain C. A. Spulber, *L'Eclogue des Isauriens*, Czernovitz, 1929.

G. C.

ПОЛОВОЙ Н. Я., *К вопросу о первом походе Игоря против Византии (Сравнительный анализ русских и византийских источников)* [Sur la première expédition d'Igor contre Byzance. Une analyse comparative des sources russes et byzantines], «Византийский временник», XVIII, 1961, p. 85—104.

La chronique de Georges Hamartolos de l'an 941 et la vie de Basile le Nouveau constituent les principales sources byzantines concernant l'expédition d'Igor contre Byzance. En quelle mesure les informations byzantines ont pénétré dans les chroniques russes, c'est un problème souvent débattu dans la littérature historique russe. L'auteur est d'avis que les anciennes chroniques russes auraient utilisé une source d'information locale : la tradition populaire ou une version officielle.

Georges Hamartolos raconte qu'après la victoire navale d'Hiéron, un second combat a eu lieu dans les proximités des côtes de l'Asie Mineure. La narration de l'expédition d'Igor dans les chroniques russes diffère de celle des chroniques byzantines. Dans la chronique de Novgorod, Igor, après la défaite d'Hiéron, s'est rendu à Kiev. *La chronique grecque* parle aussi de la seconde étape de la guerre : la bataille dans les proximités des côtes de l'Asie Mineure, mais la considère comme une autre expédition d'Igor contre la Bithynie.

De la confrontation des différentes sources byzantines et russes, l'auteur arrive à la conclusion qu'après la bataille d'Hiéron, Igor avec un groupe restreint auraient regagné le pays, tandis qu'une partie de la flotte qui a réussi à se sauver d'Hiéron, se serait dirigée vers les côtes de l'Asie Mineure. Une autre hypothèse est celle suivant laquelle seulement l'armée de terre serait revenue à Kiev tandis que les navires auraient continué les opérations militaires. Il paraît que les chroniques russes rendent plus exactement le cours des événements. En tout cas la chronique de Novgorod n'a utilisé que des sources russes. *La chronique grecque* a connu aussi les sources byzantines et, en tâchant de mettre d'accord les deux sources, a inventé la seconde campagne d'Igor contre Byzance. *L'histoire des temps passés* a suivi le même chemin. Les sources byzantines précisent de plus que les Russes, après le combat naval, ont incendié le village de Sténon. Selon l'auteur, il s'agirait ici des soldats qui se seraient sauvés sur la rive européenne du Bosphore et qui ensuite auraient regagné leur patrie. Les navires russes qui n'ont pas été incendiés par les Grecs, se sont retirés dans les eaux peu profondes de la proximité des côtes de l'Asie Mineure où les lourds bateaux byzantins ne pouvaient pas les poursuivre.

Selon N. I. Polovoï, le document connu sous le nom de « l'Anonyme de Cambridge » présenterait une grande importance pour l'éclaircissement de certains événements de l'expédition russe de 941. Dans ce document il est question d'un commandant russe nommé Halga (Helgu) qui, après avoir conclu la paix avec les Khazars, serait parti de Crimée contre Byzance. N. I. Polovoï suppose que Halga (Helgu) aurait procédé de cette manière à la suite d'ordres reçus d'Igor qu'il avait accompagné dans son expédition de 941 contre Byzance. Il croit trouver une confirmation de cette hypothèse dans un détail de la vie de Basile le Nouveau, à savoir : on relate que l'empereur byzantin aurait été informé par le stratège de Cherson de l'expédition entreprise par les Russes contre Constantinople. Il résulte que le stratège aurait vu la flotte russe qui avait fait la paix avec les Khazars et se dirigeait vers Byzance. Elle était commandée par Halga (Helgu), probablement le chef d'une troupe de Varègues au service d'Igor. A la suite de la défaite subie dans la campagne contre Byzance, il paraît que Halga (Helgu), selon « l'Anonyme de Cambridge », serait parti pour la Perse, ayant préalablement eu encore une escarmouche avec la flotte byzantine en 941, pendant qu'il essayait de se diriger vers les côtes de la Thrace.

La chronique d'Archangélogorosk contient une information négligée jusqu'à présent et qui n'existe en nulle autre chronique russe. Il y est question d'un groupe de soldats rentrés à Kiev trois ans après la campagne contre Byzance. N. I. Polovoï suppose que ceux-ci feraient partie du groupe conduit par Halga (Helgu) revenu de Perse.

E. Fr.

ФРЕЙДЕНБЕРГ, М. М., *О феодальной Вотчине в Византии XI—XII вв.* [Sur le domaine féodal dans l'Empire byzantin du XIe au XIIe siècle], «Византийский временник», XVIII, 1961, p. 8—29.

L'auteur se propose d'analyser une série de problèmes attachés à la structure et à l'organisation administrative du domaine féodal, les rapports de celui-ci avec le village de paysans libres ainsi que d'étudier différents types de domaines féodaux.

Le procès de création du domaine féodal à Byzance commence au BIII^{e} siècle mais les formes de l'exploitation féodale ne s'accomplissent qu'à la fin du X^{e} siècle.

Dans la composition du domaine féodal entraient les villages et surtout les « proasteia ». L'auteur tâche de préciser le caractère de ces « proasteia » qui apparaissent dans les inventaires des monastères séparément des villages. Selon lui, c'était de vastes territoires où l'on colonisait des paysans dépendants, non possesseurs de terre.

De l'inventaire du monastère de Patmos, qui ne parle d'aucune obligation de rente en travail, il résulte que sur certains domaines on pratiquait une exploitation seigneuriale assez réduite, la plupart du terrain ayant été affermé.

L'État n'accordait pas de paysans dépendants aux propriétaires fonciers, mais seulement le droit de coloniser ceux qui n'étaient pas soumis au paiement d'impôts, c'est-à-dire restés sans terre à la suite du démembrement des propriétés communautaires paysannes. A partir du XI^{e} siècle l'État prend des mesures pour prévenir ce démembrement, attendu qu'elles représentaient le principal revenu fiscal.

Des villages entiers deviennent ensuite dépendants du propriétaire foncier surtout sous la forme de « pronoia ». Au commencement le seigneur ne modifiait ni les rapports fonciers existant dans ces villages ni le système de perception des impôts.

La création des grands domaines qui jouissaient du droit d'« excusseia » a nécessité l'organisation d'un appareil de contrainte pour la perception de la rente et, séparément, une administration en vue de l'organisation du domaine.

L'auteur s'occupe également de l'organisation de l'administration des monastères, particulièrement du « charistikariat ». Selon lui, on a eu recours au « charistikariat » pour que le bénéficiaire laïque assure la force armée capable de vaincre la résistance des paysans dépendants et parce que les laïques avaient de plus grandes possibilités pour organiser l'exploitation du domaine. Ceci était très avantageux à Byzance pour le marché à la suite du développement des relations financières, et le clergé, par conséquent, n'a manifesté aucune opposition vis-à-vis du « chairstikariat ». Quelquefois, lorsque certains prélats ont eu une attitude hostile à l'égard de cette institution, ils n'ont pas été soutenus par l'Eglise.

Les propriétaires fonciers, les petits et les moyens surtout, ont fait preuve d'initiative. Ils tâchaient d'agrandir leurs domaines par de nouvelles acquisitions et de vendre au marché leurs produits. De plus, ils tâchaient d'obtenir des « empories » pour la vente de leurs produits. Ils faisaient continuellement des investissements pour accroître la production en viticulture et horticulture.

Les grands domaines, par rapport aux petits et aux moyens, jouissaient d'immunités beaucoup plus larges. Cela a provoqué, selon l'auteur, de véritables antagonismes entre les propriétaires fonciers petits et moyens qui formaient les éléments du commerce et des métiers en province — et les aristocrates de la capitale, possesseurs de vastes domaines. Ces derniers employaient parfois sur leurs domaines des troupes d'hommes armés. En ce qui concerne la composition de ces troupes, l'auteur est d'avis qu'il y avait des paysans dépendants ainsi que des hommes libres. Ces serviteurs libres ne faisaient pas partie de la hiérarchie féodale et n'étaient pas propriétaires fonciers. C'est pourquoi M. M. Freidenberg estime que l'existence des troupes armées ne saurait être un indice que l'Empire byzantin aurait connu les liens de vassalité, d'organisation hiérarchique. L'auteur met en liaison l'existence des troupes armées plutôt avec la nécessité de l'exploitation du domaine et comme moyen de contrainte pour les paysans dépendants.

E. Fr.

MIRTCHEV, M., *Колективни монети находки* [Découvertes de trésors monétaires], dans «Известия на варненското археологическо дружество, Varna, XII, 1961, p. 141—144.

On présente des découvertes monétaires des années 1955—1958 :

1) 36 monnaies romaines en bronze et 395 en argent, toutes de l'époque impériale ; les premières trouvées à Tzonevo (district de Varna) les autres à Tchestimensko (district de Tolboukhine).

2) 301 monnaies en argent du temps du tzar bulgare Jean Alexandre et de son fils Michel (1331—1371) et 8 de l'époque des rois serbes Etienne Dragoutine (1276—1282) et Etienne Douchan (1331—1355), trouvées toutes à Artchear (district de Vidin).

3) 43 monnaies en argent et 2 en or du temps de Soliman I^er^ (1520—1566), ainsi qu'une autre, toujours en or, vénitienne du temps de Francesco Venier (1544—1556), trouvées à Obrotchichte (district de Tolboukhine).

4) 24 monnaies turques en argent du XVIII^e^ siècle (1758—1788) trouvées à Kutlovitza (district de Tolboukhine).

D.C.G.

KUZEV, ALEXANDR, *Един средновековен гръцки надпис от с. Аксаково, Варненско* [Une inscription médiévale grecque du village d'Aksacovo, district de Varna], dans «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 77—79.

L'auteur reprend la lecture d'une inscription grecque — publiée déjà en 1912 par les frères Skorpil, dans l'ИВАД, V, (1912) — faisant mention de Balik, le roi bulgare du XIV^e^ siècle, résidant à Karvuna. Le premier nom de l'inscription, précise l'auteur, n'est pas « Theodoros » (frère de Balik et Dobrotitza) comme l'avait lu Jirecek, mais « Georgios ».

D.C.G.

MATSIS, NIKOLAOS, P., Μνηστεῖαι δι' ἐγκολπίων καὶ διὰ σταυρικῶν δεσμῶν ἐν τῷ βυζαντινῷ δικαίῳ [Les fiançailles contractées par l'échange de médaillons et de croix dans le droit byzantin], dans «Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν», XXX, 1960—1961, p. 353—365.

L'auteur examine le texte de quelques contrats de fiançailles qui se trouvent dans les collections byzantines et constate que les fiançailles contractées par l'échange de médaillons et de croix devenaient valables par une convention écrite et non pas par une cérémonie religieuse. Il repousse ainsi l'interprétation proposée par J. Zhishman (*Das Eherecht der orientalischen Kirche*, Vienne, 1864), selon laquelle de telles fiançailles seraient contractées par une cérémonie religieuse. L'auteur met en lumière plusieurs conventions écrites, dans lesquelles les signatures des fiancés sont précédées par le signe de la croix.

G. C.

MANOUSSACAS, M., Μέτρα τῆς Βενετίας ἔναντι τῆς ἐν Κρήτῃ ἐπερροῆς τοῦ πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατ' ἀνέκδοτα βενετικὰ ἔγγραφα (1418—1419) [Les mesures prises par Venise contre l'influence de la patriarchie de Constantinople en Crète d'après des documents vénitiens inédits (1418—1419)], « Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν », Athènes, XXX, 1960—1961, p. 85—144.

L'auteur publie et fait des commentaires sur les documents contenus en deux dossiers d'actes judiciaires découverts en 1958 aux archives de l'État à Venise (Duca di Candia 30 ; Memoriali antichi cahier 53 (1417—1419), ff. 139 v. —145 r et 216 r —221 r), apportant des éclaircissements concernant la politique religieuse menée par Venise vis-à-vis de l'île de Crète pendant les années 1400—1439. On met à jour les mesures prises par Venise contre la population crétoise orthodoxe en l'obligeant de ne pas reconnaître l'autorité du patriarche de Constantinople et à ne pas entretenir des rapports avec lui.

Les documents du premier dossier contiennent des informations se référant à un étrange incident survenu dans une église de Candie entre le chantre Jean Lascaris, professeur de musique, d'une part, et le protopsalte Emmanuel Savios avec autres trois prêtres de Candie, d'autre part. Le dossier contient 13 documents à savoir : les dépositions des témoins, la défense de Jean Lascaris et la décision prononcée par le duc de Crète, la condamnation et l'exil perpétuel de Jean Lascaris à cause des injures et menaces proférées par lui à l'adresse du protopsalte Emmanuel Savios et de l'État de Venise.

Le second dossier contient les documents concernant l'enquête entreprise contre le prêtre Michel Calofrenas de Candie, contre le peintre Nicolas Philanthropinos et contre le moine Arsène. Tous les trois sont accusés d'être allés à Constantinople et d'avoir eu des relations avec le patriarche et le réputé théologue et écrivain Brievios.

Le dossier, composé de 6 documents, contient les dépositions des témoins, la défense des accusés et l'arrêt du gouverneur de Crète pour leur condamnation respectivement à 4, 8 et 12 mois de prison (janvier 1419).

De nombreuses notes de l'auteur accompagnent les documents de chaque dossier.

V. T.

PATRINELIS, H. G., Οἱ μεγάλοι ῥήτορες Μανουὴλ Κορίνθιος, Ἀντώνιος, Μανουὴλ Γαλισιώτης καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς των [Les grands rhéteurs : Manuel de Corinthe, Antoine, Manuel Galésiotis et leur époque d'épanouissement], Athènes, Imprimerie Myrtidis, 1962, tirage à part de « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XVI, 1962, p. 17—38.

Il régnait bien des confusions autour de la personne, de l'œuvre et de l'époque de ces trois grands rhéteurs du patriarcat œcuménique qui enseignèrent aussi à l'Académie de Constantinople.

Se fondant sur des sources inédites, Patrinelis réussit à déterminer les écrits de ces trois lettrés.

Manuel de Corinthe fut peut-être grand rhéteur dès 1483—1484, mais il n'existe de témoignages certains le présentant dans cette fonction que pour les années 1504—1530. En septembre 1531 il n'était plus de ce monde.

Son successeur dans cette charge et à la chaire de professeur à l'Académie constantinopolitaine fut son élève Antoine. Il le suivit dans cette charge peu avant 1533 et la conserva jusqu'en 1537. Il décéda entre 1537 et 1543.

Grand rhéteur après Antoine, c'est-à-dire à partir de 1544 et au moins jusqu'au début de 1549, fut Manuel Galésiotis, peut-être aussi professeur à l'Académie de Constantinople. On l'a souvent confondu avec Manuel de Corinthe.

A. Cr.

GHINIS, DIMITRIOS S., Λανθάνουσα πατριαρχικὴ ἀπόφασις τοῦ ις' αἰῶνος περὶ τῆς ἐπιληψίας ὡς λόγου διαζυγίου [Une décision patriarcale oubliée du XVI[e] siècle concernant l'épilepsie comme motif de divorce], dans « Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν », XXX, 1960—1961, p. 145—149.

Selon l'acte à caractère canonique du XVI[e] siècle, qui constitue l'objet de cette étude, l'épilepsie est un motif de divorce seulement dans le cas où cette maladie avait été constatée avant le mariage. La disposition fut incluse dans le Nomocanon de Malaxos (chapitre 189). On la retrouve aussi dans le droit écrit des Etats féodaux roumains, vu que ce nomocanon est l'une des sources du code *Îndreptarea Legii* (Le Guide des Lois) de 1652 (chapitre 233)

G. C.

KÁLDY-NAGY, J., *Two sultanic Hass estates in Hungary during the XVI[th] and XVII[th] centuries*, « Acta orientalia Academiae Scientiarum Hungariae », XIII, 1961, 1—2, p. 31—62.

En se servant de trois registres d'impôts — le premier de 1550, le deuxième de 1589 et le troisième de 1670 — contenant des références quant aux obligations fiscales des habitants des mêmes villages, l'auteur fait certaines observations sur les modifications dans l'économie et la démographie de la région d'autour de Seghedin, notamment sur la politique fiscale turque des XVI[e] et XVII[e] siècles.

R. P.

IANCOVICH, MIKLÓS, *Buda Város Keresztény tamácsa a török hódoltság Korában* [Le Conseil chrétien de la ville de Buda au temps de la domination turque] « Tanulmányok Budapest Múltjából », XIV, 1961, p. 147—159.

L'auteur s'occupe du rôle des organes administratifs élus par les bourgeois de Buda au temps de la domination turque ainsi que du sort de ceux-ci durant le siège qui a précédé la prise de la ville en 1686 par les Impériaux.

R. P.

VRANOUSIS, L., Τὰ ἀνέκδοτα ἀπομνημονεύματα τοῦ φιλικοῦ Ἀθανασίου Ξοδίλου [Les mémoires inédits de l'hétairiste Athanase Xodilos], dans « Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν », 37, 1962, p. 287—300.

Athanase Xodilos a participé au mouvement révolutionnaire dirigé par l'Hétairie pour délivrer le peuple grec de la domination turque. Il a connu beaucoup d'événements qui ont eu lieu sur le territoire des Principautés Roumaines en 1821. Pour l'histoire du mouvement

révolutionnaire de 1821, les mémoires de Xodilos ont généralement une grande valeur documentaire, mais jusqu'à présent ils n'ont pas été publiés.

Dans sa communication présentée à l'Académie d'Athènes, le savant grec Léandros Vranousis décrit deux manuscrits de ces mémoires, dont l'un se trouve à Bucarest en possession de Nestor Camariano et l'autre à Athènes dans la Bibliothèque de la Chambre des Députés, sous la cote 41. Les deux manuscrits datent de l'an 1848 et ont la même graphie.

Vranousis a préparé le texte grec des mémoires de Xodilos pour le faire publier par l'Académie d'Athènes, avec une introduction signée par Nestor Camariano. Nous signalons qu'une traduction roumaine de ces mémoires a été publiée dans la collection *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, vol. IV, Bucarest, 1960, p. 275—327.

G. C.

PAPADOPOULOS, STEFANOS I., Ἡ ἐπανάσταση στὴν Δυτικὴ Στερεὰ Ἑλλάδα (Μετὰ τὴν πτώση τοῦ Μεσολογγίου ὡς τὴν ὁριστικὴ ἀπελευθέρωση της. *1826—1832*). Διατριβὴ ἐπὶ διδακτορίᾳ [La révolution en Grèce continentale occidentale (Depuis la chute de la ville de Missolonghi jusqu'à la libération définitive de cette partie de la Grèce 1826—1832). Thèse de doctorat], Salonique, 1962, 232 p. + 5 fasc. + 1 carte hors texte.

Stefanos Papadopoulos, élève du professeur Mihail Lascaris et du professeur Apostolos Vacalopoulos, étudie, dans sa thèse de doctorat, le développement de la révolution grecque pour l'indépendance, dans la partie occidentale de la Grèce continentale, depuis la chute de la célèbre forteresse grecque de Missolonghi jusqu'à l'établissement définitif des frontières du nouvel Etat grec.

L'auteur a étudié une très riche bibliographie et a utilisé de précieux matériaux inédits se trouvant dans les archives de Jean Capodistrias à la bibliothèque du sénat ionien de Corfou, dans les Archives centrales grecques d'Athènes et dans la Bibliothèque Nationale de Grèce. Il a pu, ainsi, suivre de près les actions révolutionnaires des forces patriotiques grecques de la partie occidentale de la Grèce et approfondir beaucoup de problèmes qui, par manque de matériaux, avaient été traités superficiellement par ses devanciers.

Le livre de Papadopoulos comprend cinq chapitres. Dans le premier chapitre (p. 24—40) il s'occupe de la situation de la Grèce continentale après la chute de la forteresse Missolonghi et de l'impression produite par cet événement dans la Grèce entière. Il y est parlé aussi des événements suivants : la retraite des forces révolutionnaires de la Grèce continentale dans le Péloponnèse, la soumission du peuple, réduit à la famine, aux armées de Rachid-Pacha, etc.

L'auteur présente, dans le deuxième chapitre (p. 41—60), les événements qui se sont passés en Grèce occidentale pendant l'expédition de Karaiskakis et après la mort héroïque de ce capitaine et grand patriote, qui a entraîné la cessation de la résistance et la chute de l'Acropole entre les mains des Turcs.

Dans le troisième chapitre (p. 61—80) l'auteur s'occupe des différents plans d'action en vue de la reconquête de la Grèce continentale et spécialement du plan du général philhellène anglais, Church, commandant des armées grecques, concernant le débarquement des Grecs dans la partie continentale du pays, qui a pu être réalisé après la destruction de la flotte turque à Navarin.

Dans le chapitre IV (p. 81—143), l'auteur présente les trois phases des actions militaires qui ont conduit en final à la libération définitive de la Grèce de sous la domination

turque. L'auteur, en dehors des opérations militaires, rappelle aussi les actions diplomatiques des grandes Puissances en vue de la solution de la question grecque. L'auteur utilise dans ce chapitre beaucoup de matériaux inédits concernant les conflits de Capodistrias avec le général anglais Church, la visite de Capodistrias en Grèce occidentale, les plans du général philhellène français Dentzel, etc.

Dans le dernier chapitre (p. 144—178) l'auteur s'arrête sur le problème de l'indépendance de la Grèce et montre le mécontentement manifesté par le peuple grec vis-à-vis de la convention de Londres, qui laisse hors des frontières du nouvel Etat indépendant grec des régions telles que l'Etolie et l'Acarnanie et d'autres. L'auteur parle aussi des essais faits par les Turcs, d'attirer les capitaines grecs de ces régions de leur côté, pour faire cesser, de ce fait, toute résistance. C'est toujours dans ce chapitre qu'il est traité des mesures prises par Capodistrias pour rétablir l'ordre et l'organisation administrative du pays, de même que des actions diplomatiques des Grecs à l'étranger en vue d'établir les frontières de la Grèce à l'ancienne ligne de démarcation spécifiée dans le protocole du mois de mars 1829.

Papadopoulos publie dans l'annexe (p. 181—226) 17 documents inédits, de même qu'une liste des documents inédits employés. Le travail se termine par un index des personnes et des lieux et par un résumé en langue française.

N. Cr.

FLORESCU, G. G., *Nicolae Bălcescu et la Porte ottomane. Contribution à l'étude des relations entre les pays roumains et l'Empire ottoman*, « Studia et acta orientalia », IV, 1962, p. 45—67.

Nicolae Bălcescu, l'une des personnalités roumaines les plus marquantes de la moitié du dernier siècle, a formulé dans son œuvre les objectifs de la lutte de libération sociale et nationale du peuple roumain. Lorsqu'il flétrit les oppresseurs étrangers, ce ne sont pas les peuples respectifs qu'il a en vue, mais la classe dominante de ces peuples, fait que G. G. Florescu se propose à démontrer.

Bălcescu prit directement contact avec les réalités turques lors de la mission diplomatique qu'il eut à remplir en août 1848, quand, en sa qualité de membre marquant de la délégation de Valachie, il s'efforça d'établir des relations pacifiques, marquées au sceau du respect réciproque entre la Valachie et l'Empire ottoman. Il se rendit également à Constantinople au printemps de 1849, puis à l'été de 1852 et fit le projet d'aller aussi au Caire.

Pendant la révolution, N. Bălcescu a synthétisé tous les traits caractéristiques des rapports avec la Porte dans son étude *Drepturile românilor către Înalta Poartă*, qui constituait — selon l'opinion de G. G. Florescu — une véritable déclaration de politique étrangère et a été diffusée pour des raisons de tactique durant l'intervention militaire ottomane sur le sol roumain. Après la défaite de la révolution, Bălcescu développait dans son ouvrage *Istoria românilor sub Mihai vodă Viteazul* l'idée de l'unité et de l'indépendance nationale.

Homme politique doué de beaucoup de clairvoyance, N. Bălcescu — compte tenu des conditions historiques et des nécessités imposées par l'évolution de la révolution de 1848 dans les pays roumains — a énoncé successivement sa conception sur les relations roumano-turques, de telle manière qu'elle pût constituer une base idéologique appropriée au moment politique qu'il vivait.

Dans une première phase, qui allait du déclenchement de la révolution en Valachie jusqu'à la première intervention turque de juillet-août 1848, Bălcescu a formulé sa conception sur les relations entre les pays roumains et l'Empire ottoman, en s'étayant des dits « traités »

roumano-turcs [1]. Son idée directrice au cours de cette phase était de maintenir au point de vue formel et provisoirement les anciens rapports avec la Porte et à assurer les prémisses nécessaires à la réalisation ultérieure de l'Etat national, dans la voie de la conquête d'une pleine indépendance.

Invoquant à l'appui de sa thèse des arguments tirés du droit international, Bălcescu soulignait qu'en échange du payement d'un tribut et de la reconnaissance de la suprématie du sultan, les pays roumains devaient bénéficier de la protection de la Porte, les traités conclus ne pouvant être considérés comme des « traités de soumission », mais comme de véritables « traités de protection », respectant la souveraineté de l'Etat ; la nature de ces traités a été confirmée par les spécialistes en droit international, et leur valeur a été reconnue tant par plusieurs khatt-i-chérifs turcs que par les traités internationaux.

Ultérieurement, alors qu'il se trouvait en exil — événement qui marquait le début d'une nouvelle phase —, Bălcescu a formulé dans tous ces éléments — union, Etat national, indépendance et organisation démocratique — sa conception sur la souveraineté de l'Etat roumain, lequel était appelé, en tant que membre égal en droits de la communauté européenne, à entretenir des relations internationales sur un pied de parfaite égalité avec l'Empire ottoman [2].

Suivant la ligne tracée par Nicolae Bălcescu, le gouvernement provisoire de Valachie demandait à être reconnu par les autres puissances, y compris par l'Empire ottoman, conformément aux normes du droit international [3]. Sur le même plan d'égalité se développaient les négociations avec les envoyés de l'Empire ottoman — Bălcescu acceptant de faire partie de la délégation valaque qui devait poursuivre les négociations à Constantinople [4] — et sur le même fondement on a fait opposition à la modification de la Constitution valaque à la simple demande de la Porte, sans que fût consulté au préalable le peuple qui l'avait adoptée.

Dans ses ouvrages, N. Bălcescu a souligné les vertus du peuple turc et flétri les classes dominantes ottomanes qu'il plaçait aux côtés des autres monarques et des boyards du pays. A la lumière de cette conception, il écrit à I. Ghica le 26 mai 1851 : « Tu sais que je ne suis pas turcophobe... ».

L.P.M.

ANDRÉEV, M., *Das bulgarische Gewohnheitsrecht in den letzten Jahrzehnten des Türkenjochs*, Sonderdruck aus « Jahrbuch für Geschichte der UdSSR und der Volksdemokratischen Länder Europas », Band 6, Berlin, 1962, p. 411–422.

Pendant la domination turque, le peuple bulgare a pu conserver beaucoup de ses institutions basées sur le droit coutumier. Ce fut aussi l'une des voies pour sauvegarder son caractère ethnique, ainsi qu'un mode de résistance contre l'oppression turque.

Le professeur Mihail Andréev examine les coutumes juridiques bulgares qui n'ont pas été supprimées par le droit féodal ottoman. Il fait valoir le fait que jusqu'à la fin de la domi-

---

[1] Cf. G. G. Florescu, *L'aspect juridique des khatt-i-chérifs. Contribution à l'étude des relations de l'Empire ottoman avec les Principautés Roumaines*, dans « Studia et acta orientalia », I, 1957, p. 138–146.

[2] Idem, *Unele aspecte ale concepţiei lui N. Bălcescu despre suveranitatea ţărilor române*, dans « Studii şi cercetări juridice », IV, 1961, 4.

[3] Idem, *Aspecte privind poziţia internaţională a Ţării Româneşti în anul revoluţionar 1848*, dans « Studii şi cercetări de istorie modernă », III, 1961, p. 3–6.

[4] Idem, *Misiunea diplomatică a lui N. Bălcescu la Constantinopol (august 1848)*, dans « Studii », XIV, 1961, 6.

nation turque les instances judiciaires des communautés bulgares ont eu la compétence de juger les litiges concernant le droit de famille et le droit successoral. Aussi, l'Eglise bulgare a continué à utiliser ses règles de droit basées sur les nomocanons. Les principales collections nomocanoniques bulgares sont celles des textes byzantins, parmi lesquelles se trouvent l'Hexabiblos d'Harménopoulos et la Syntagme de Mathieu Vlastarès. L'Eglise a gardé ses propres instances judiciaires.

Sous la domination turque, les Bulgares ont conservé aussi beaucoup de règles concernant l'organisation et l'activité professionnelle des artisans, confirmées par les firmans. Les corporations bulgares se sont organisées d'après des statuts propres, étant obligées seulement de respecter les règles du droit public ottoman. De même, on constate la survivance de quelques institutions bulgares de droit agraire, surtout en ce qui concerne les relations de voisinage et les obligations de travail des paysans asservis.

Andréev prouve que le droit coutumier bulgare n'a pas empêché l'extension du régime féodal dans la société bulgare sous la pression du féodalisme ottoman. Les rapports féodaux établis en Bulgarie sous la domination turque ont empêché toutefois le développement normal des rapports capitalistes à l'époque moderne. L'étude est bien documentée et consistante, en relevant le sens historique de la conservation du droit coutumier bulgare dans la période de la domination turque.

G. C.

JUKOVSKAÏA, N. P. et SCHNEIDER, A. E., *Записи Боголюба Каталинича о военно-политическом положении в южно-славянских землях в 1869—1870 гг.* [*Les notes de Bogoliub Catalinici sur la situation politique et militaire dans les pays slaves du sud pendant les années 1869—1870*], «Славянский Архив». Сборник статей и материалов. Академия наук СССР. Институт Славяноведения, Moscou, 1961, p. 215—239.

Le rapport inédit de Bogoliub Catalinici publié actuellement par N. P. Jukovskaïa et A. E. Schneider fait une présentation véridique de la situation non seulement de Serbie, Slavonie, Croatie, Dalmatie, Monténégro mais aussi de Roumanie et de l'île de Corfou pendant les années 1869—1870. Originaire des Confins militaires de la Slavonie, officier dans l'armée russe, l'auteur a été envoyé en mission officielle dans lesdites régions des Balkans pour connaître directement la situation sur les lieux. Ses observations, très judicieuses, reflètent le vrai état d'esprit des masses dans les pays balkaniques et trahissent l'attitude progressiste de l'auteur qui a eu le courage de montrer ouvertement l'état réel et de proposer même des mesures à prendre, mesures qui ne correspondaient pas avec la position des officialités.

N'ayant pas eu la possibilité de se rendre en Bulgarie comme il lui avait été indiqué lors de son départ de Russie, B. Catalinici resta plus longtemps à Bucarest où il étudia la situation politique intérieure de notre pays ainsi que l'état de l'émigration bulgare de Roumanie.

Il constata sans peine à quel point le régime imposé par les Hohenzollern était pourri, corrompu et antipopulaire, « n'ayant aucune autorité ». Avide de richesses, dit Catalinici, le prince de Roumanie s'empare des actions des chemins de fer et des entreprises du gouvernement. Ayant l'appréhension d'une rébellion, pour la prévenir, il a partagé le pays en sept brigades territoriales.

L'émigration bulgare comprend le parti des jeunes et celui des vieux. C'est le premier qui a le pouvoir réel et mérite le secours des Russes. L'autre, dirigé par Hristo Gheorghiev,

le bulgare le plus riche de Roumanie, n'est pas un parti patriotique mais jouit de l'aide du Consul russe Offenbach, qui devrait être remplacé.

En Serbie et au Monténégro Catalinici constate un élan combatif, le peuple étant prêt à agir au cas d'une conjoncture favorable sur le plan extérieur. En Croatie et Dalmatie on oppose une âpre résistance au joug des Habsbourg. Le gouvernement austro-hongrois sent le terrain instable sous les pieds. « Il a tellement craint les Moldo-Roumains que, pour toute éventualité, il fit envoyer à la frontière de la Moldo-Roumanie 18 bataillons de honveds pour tenir sous observation aussi bien les Moldo-Roumains que ses propres sujets d'origine ethnique roumaine » (p. 227).

La révolte contre le joug étranger turc ou des Habsbourg couvait dans toutes les régions visitées par Catalinici, et partout on pouvait voir les préparatifs en vue du combat pour la délivrance. « La révolte générale des Slaves du sud pour la liberté est désirée partout et tous comptent sur l'appui de la Russie ». C'est la conclusion de Catalinici (p. 232), et il pense en même temps à l'Albanie et à l'Herzégovine qu'il n'avait pas visitées.

Quelques années plus tard, en 1875—1878, ses affirmations allaient s'avérer.

Le rapport de B. Catalinici est un précieux document pour la connaissance de la situation dans les Balkans à cette époque.

S. I.

DOBROVICH, JAKOB, *Hochzeitsbräuche und -lieder der burgenländischen Kroaten*, « Jahrbuch des österreichischen Volksliedwerkes », 10, 1961, p. 65—83.

L'article comprend la reconstitution, faite d'après des matériaux recueillis à des dates et à des lieux différents, du cérémonial d'une noce populaire de la minorité croate de la région de Burgenland, Autriche. Cette minorité a vécu séparée du peuple auquel elle appartenait depuis quatre siècles ; malgré et peut-être à cause de cela, elle garde de nombreux traits folkloriques archaïques. En raison de cela, la présentation des matériaux gagne un intérêt scientifique particulier, ceux-ci pouvant servir comme documents comparatifs. L'auteur présente le cérémonial dans tout son déroulement authentique, dans le cadre d'une description ample et consciencieuse, qui allie l'observation directe aux textes et aux mélodies rituelles correspondantes, dans une séquence pleine de naturel et de couleur, capable de suggérer la réalité folklorique elle-même. On y présente les moments les plus importants du déroulement du cérémonial : l'invitation à la noce, les préparatifs des divertissements, la noce dans la maison du fiancé, l'organisation de la pompe nuptiale et la description du costume correspondant, le départ de l'église, le retour de la noce à la maison avec le chant populaire respectif, la disposition autour de la table d'après l'âge, les chants rituels de bénédiction et les vers satiriques chantés ou récités à cette occasion, la présentation des plats spécifiques, la quête en faveur des musiciens, les cadeaux offerts à la nouvelle famille, les danses et les chansons cérémoniales parmi lesquelles la danse de la jeune mariée et d'autres rites de passage comme aussi les divertissements qui suivent jusqu'au dispersement des hôtes. Les matériaux sont accompagnés de 14 chansons avec textes et mélodies, dont la provenance locale est indiquée assez sommairement. Il a été aussi fait mention de certains informateurs. Parmi les textes qui accompagnent la description, il faut remarquer les belles récitations qui se disent à l'entrée de la noce dans la cour du jeune marié après la cérémonie religieuse (il résulte de la description que les noces de cette minorité nationale ont en général un caractère patrilocal) et qui ont un fort accent humoristique. Celui qui récite les vers, au nom des hôtes, se plaint de ne pas avoir quoi donner à manger et à boire à tant de gens affamés, après quoi une plaisanterie est trouvée pour chaque

catégorie d'invités. Le caractère d'improvisation de cette récitation est suffisamment clair. Quelques textes de chansons ainsi que leur exécution spécifique méritent d'être mentionnés. Ainsi l'une des chansons exécutée à la grande table acquiert un aspect rituel par sa simple exécution : les premières trois strophes sont chantées par tous les participants à la noce, les deux suivantes par les hommes seulement, les autres deux rien que par les femmes, après quoi suivent deux strophes chantées par le beau-père de la mariée et enfin les deux dernières, de nouveau par tous les participants. Les choses se passent toujours et partout de la même façon. Une autre chanson obligatoire et portant un aspect rituel est la « grande numération » qui se chante antiphoniquement, la demande et la réponse alternant de groupe en groupe. L'auteur donne trois variantes de cette chanson, dont l'une porte le titre de *Brate, ča ta ja pilam!* Le texte a un caractère religieux prononcé et a été très répandu pendant le moyen âge. Pour les matériaux comparatifs sud-est européens, voir les textes roumains recueillis par G. Dem. Teodorescu, *Poesii populare române*, Bucarest, 1885, p. 252—256, où se trouvent quatre variantes de la chanson, ainsi que la bibliographie internationale. Une autre chanson est aussi très intéressante, ayant comme thème les noces de Cana en Galilée. Elle est pourtant totalement dépourvue de sens religieux, étant au fond un chant bachique plein d'humour et d'une évidente tendance anti-ecclésiastique. On pourrait lui trouver des parallèles dans le folklore de tous les peuples. La danse de la jeune mariée y est aussi décrite avec beaucoup d'attention ; elle est dansée en cercle, par tous les invités, dans le genre de la danse nationale *kolo*, après quoi on ôte à la jeune mariée sa couronne nuptiale et on l'habille de vêtements habituels, en lui donnant un fichu pour la tête et un balais, tandis que le jeune marié reçoit un chapeau et une pipe.

Ces détails suffisent pour nous faire une image des cérémonies nuptiales de cette minorité nationale slave d'Autriche. La noce nous apparaît tel un grand spectacle populaire, régi par un maître des cérémonies, d'après des critères traditionnels bien conservés jusqu'aujourd'hui et qui présentent une curieuse alternance d'éléments religieux et d'éléments profanes (sans pouvoir dire lesquels prévalent), ainsi que de moments sérieux et graves auprès de moments gais et licencieux, ce qui donne à la fête entière un aspect composite qui ne manque pas de pittoresque et de saveur.

Bien que cette étude soit traversée d'un certain esprit romantique et de dilettantisme, on peut tout de même la considérer comme une contribution utile et bienvenue.

A. F.

BACINSKII, A. D. et DIHAN, M. D., *Помощь учёных Новороссийского Университета освободительному движению на Балканах (1875—1877)* [*L'appui accordé par les savants de l'Université de Novorossie au mouvement de libération dans les Balkans en 1875—1877*], «Славянский Архив», Moscou, 1962, p. 247—255.

Les révoltes dans les Balkans pendant les années 1875—1876 (à Stara Zagora, en Bosnie et Herzégovine, la révolte bulgare d'avril 1876) ont été regardées avec sympathie et soutenues par la société progressiste de Russie, les révolutionnaires russes.

Ceci résulte de toute une série de faits exposés dans ce petit article où l'on énumère les initiatives pour l'organisation de quêtes, de conférences publiques, des campagnes dans la presse à Odessa et dans le sud de la Russie, dans le dessein de soutenir les révoltés des Balkans. C'est en ce sens que s'est manifestée « l'Union des ouvriers du sud de la Russie ». A Rostov

l'organisation de la filiale de cette Union a été faite, entre autres, par A. I. Grebnov, ancien volontaire russe dans les Balkans.

L'étudiant Pavel Djubinskii, auparavant collaborateur de E. O. Zaslovskii, et l'organisateur de la première Union prolétaire de Russie, a joué un rôle important dans la contribution des subsides pour les révoltés. Les professeurs V. I. Grigorovici, V. A. Orlov, A. M. Bogdanovski, I. Méchnicov et autres figurent parmi ceux qui ont activement soutenu les révoltés.

Quelques documents cités en annexe, datant de 1875—1882, prouvent qu'en Novorossie d'importantes aides matérielles ont été envoyées aux révoltés.

S. I.

KONSTANTINOV, G., MINKOV, ȚV. et VELIKOV, ST., Български писатели. Биографии. Библиография [Les écrivains bulgares. Biographies. Bibliographie], Editions de «L'écrivain bulgare», Sofia, 1961, 787 p.

Guide très utile pour quiconque s'occupe de la littérature bulgare ou manifeste de l'intérêt pour la vie et l'œuvre de ses divers représentants depuis l'époque ancienne jusqu'à nos jours. Ce livre ne contient que des données biographiques sur les écrivains, ainsi que des indications bibliographiques au sujet de leurs créations (sans aucune appréciation à leur sujet). Il indique les moments culminants de la vie et de l'activité de chaque écrivain considéré et comprend deux rubriques ; l'une contient, dans l'ordre chronologique, les titres des œuvres, et l'autre des études les concernant, publiées jusqu'en août 1961, le tout étant disposé alphabétiquement par noms d'auteurs.

Les auteurs de cet excellent instrument de travail ont essayé de souligner exclusivement les faits de la vie et de l'œuvre des écrivains bulgares qui ont joué un rôle décisif dans leur évolution. Ce principe est également respecté dans le choix de la bibliographie.

A. V.

DINEKOV, P., KUEV, K., PETKANOVA, D., Христоматия по старобългарска литература [Chrestomathie de la littérature bulgare ancienne], «Наука и искусство», Sofia, 1961, 472 p.

Recueil de textes, parfois intégraux, mais en général fragmentaires, empruntés aux œuvres les plus importantes de la littérature bulgare ancienne (IX^{e} —XVIII^{e} siècles). Les morceaux soigneusement choisis par les auteurs de cette chrestomathie donnent les exemples des différents genres littéraires illustrés par les représentants de la littérature bulgare ancienne (dans des écrits originaux mais aussi en traductions). A l'exception des monuments appartenant aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, rédigés dans une langue très proche du bulgare moderne, les textes sont donnés en traduction. La plupart des traductions a été faites par des connaisseurs éprouvés de la littérature bulgare ancienne : Iord. Ivanov, Iŭ. Trifonov, V. Sl. Kiselkov [1], Iv. Duičev, Minko Genov et d'autres [2].

---

[1] Le présent recueil lui est dédié.
[2] Certaines traductions sont dues aux auteurs mêmes de la chrestomathie.

Outre les textes bulgares (slaves) proprement dits, cette chrestomathie reproduit aussi des fragments d'inscriptions et de monuments protobulgares datant des VIIIe — Xe siècles. Sur les quelques 80 inscriptions connues jusqu'à présent [3], les auteurs n'en donnent que 5 : l'inscription de Tîrnovo du khan Omourtag ; l'inscription du village de Čatalar (aujourd'hui Tsar Kroum, Kolarovgrad) ; l'inscription du khan Malamir ; celle du knèze Boris trouvée à Balski (village de l'Albanie méridionale) et une liste des khans protobulgares (monument particulièrement important découvert par le savant russe André Popov en 1866).

Quant à la classification des monuments dits bulgares, les auteurs acceptent la périodisation adoptée par le Cours de littérature bulgare ancienne tenu à l'Université de Sofia : I. IX—XIIe siècles ; II. Les XIIIe et XIVe siècles ; III. XVe —XVIIIe siècles.

Les textes de cette chrestomathie sont précédés de notes bibliographiques bien documentées. Ils sont également accompagnés de commentaires historico-philologiques qui facilitent la compréhension des passages plus obscurs ou qui réclament certaines explications.

L'importance de cette chrestomathie découle surtout du fait qu'elle met à la disposition des chercheurs[4] des matériaux maintenant accessibles, les recueils plus anciens établis à partir de 1920 environ par Bož Angelov, M. Genov, Iord. Ivanov, Iv. Dujčev, Minko Genov et Ţv. Kristanov (1922, 1925, 1935, 1940, 1943, 1947 et 1954) étant devenus des raretés bibliographiques.

A. V.

Chansonnier populaire albanais. Introduction par Qemal Haxhihasani, Bucarest, 1961.

Le récueil réunit des exemples caractéristiques du folklore albanais qui a reflété les événements importants de la vie sociale et familiale du peuple. Les poésies choisies dans ce recueil expriment une large gamme de sentiments : berceuses, cantilènes, chansons d'amour, légendes, ballades, chansons historiques. Les derniers conservent fidèlement le souvenir d'un grand nombre de guerres, de luttes héroïques pour la liberté, depuis les temps glorieux des guerres de Skanderbeg (XVe siècle) jusqu'au seuil de la proclamation de l'indépendance nationale en 1912. Dans le Cycle des Kreshnik (Cycle des preux) — au centre de la poésie épique héroïque du moyen âge — se retrouvent les éléments d'un très ancien folklore balkanique, des points de contact avec les grandes épopées du moyen âge, des circonstances historiques communes au peuple albanais et aux peuples slaves du sud de l'Europe, notamment pendant l'époque précédant la conquête turque. La résistance spontanée contre la domination turque, reflétée dans les anciennes chansons de geste se transforme en résistance organisée pour l'affranchissement du pays et l'indépendance nationale dans la poésie épique historique du siècle dernier. Après la formation de l'Etat albanais, on voit apparaître dans le répertoire de la poésie épique des revendications révolutionnaires pour un pouvoir démocratique, des revendications pour l'affranchissement total du joug de la double exploitation féodale et bourgeoise auxquelles vient s'ajouter la lutte décidée contre la domination fasciste. Dans les chansons d'amour la beauté de la jeune fille aimée y est rendue par des épithètes, des expressions artistiques puisées habituellement dans le milieu pastoral et dans la nature du pays. Le thème du chansonnier du mariage est étroitement lié aux coutumes de celui-ci — préparation du banquet nuptial, accueil des convives, cortège nuptial. D'autres cérémonies encore composent un rituel complet qui rappelle nombre des coutumes anciennes parmi lesquelles les mariages par rapt,

---

[3] V. leur description chez V. Beševliev, Първобългарски надписи, Sofia, 1935—1936.

[4] Qu'ils soient philologues ou historiens.

Les poésies à caractère social sont représentées par les chansons de haïdouks (des héros qui, sous la domination ottomane se révoltaient contre celle-ci), les chansons de soldats et les chansons de l'émigration — des plaintes élégiaques qui évoquent les souffrances des hommes tombés dans les déserts de l'Anatolie et de l'Arabie. De la même manière sont citées les chansons et les coutumes des fêtes rituelles de l'année — calendes, carnaval, solstices, rites de pluie et de sécheresse, etc. Leur versification, axée sur un fond nettement païen, est revêtue d'éléments confessionnels chrétiens et islamiques.

Après la Libération le folklore albanais reflète les réalisations accomplies par le pouvoir populaire dans le domaine de l'industrie et de l'agriculture, du bâtiment et de la culture, la vie heureuse, le bien-être, la paix.

S. H.

NEDIM TÖR, VEDAT, *Festivités de danses populaires à Istanbul*, « The Folklorist », 6, 1961, 5, p. 451—454.

Entre le 22 et le 23 juillet 1960 a eu lieu à Istanbul, le IV^{e} festival de la danse populaire, organisé par la « Fondation de propagation et de conservation des danses populaires turques ». Cent vingt danseurs de différentes régions du pays ont pris part à cette manifestation, les 43 danses présentées ayant réussi à créer une image suggestive de la variété et de la richesse du folklore corégraphique turc.

L'article présente brièvement quatre de ces danses considérées comme caractéristiques pour la création populaire turque dans ce domaine.

Le groupe d'Ankara, composé de quatre hommes, a présenté les danses Zaybek et Misket, toutes les deux accompagnées à l'instrument populaire « Saz ». Cet instrument d'origine très ancienne, typique pour l'Anatolie, est semblable à la mandoline, mais n'a que trois cordes (La, Ré, Sol ou bien La, Ré, Mi). Les danses, tant par l'exécution rapide, légère et délicate des mouvements, que par la nature des mélodies qui les accompagnent, créent une image inoubliable qui évoque l'atmosphère des vastes steppes d'Anatolie.

Le groupe de Trébizonde a dansé la danse Rorou répandue surtout dans la zone de la mer Noire, accompagné par l'instrument populaire local Kemence.

Très intéressant est l'effet polyphonique qui résulte de l'exécution concomitante, sur cordes doubles, d'une seconde mélodie qui suit la première (à distance d'une quarte supérieure ou inférieure).

La quatrième danse, nommée Halay, appartient à la région Gaziantep. Elle n'est exécutée que par des hommes ou des femmes, rarement par un groupe mixte. Son caractère animé et gai est souligné par la couleur vive des costumes et par l'accompagnement plein de verve des deux instruments autochtones Zournaley et Davoul.

Une photographie et la mélodie respective accompagnent la description des quatre danses.

A.Gc.

NEDIM TÖR, VEDAT, *Le 5^{e} Festival de danse populaire turque.*, « The Folklorist », 6, 1961, 1, p. 341—351.

La « Fondation de propagation et de conservation des danses populaires turques » a organisé le V^{e} festival de danses populaires à Istanbul entre le 21 et le 31 juillet 1961.

Etant donné que les statuts de cette Fondation prévoient la réalisation d'archives fol-

kloriques comprenant des enregistrements et des notations de mélodies, des films et des photographies, aux fins de permettre une documentation plus étendue, les organisateurs font en sorte qu'à chaque festival annuel participent toujours de nouvelles équipes de danses, représentant à tour de rôle toutes les provinces du pays. A l'occasion des festivals antérieurs, ont pris part 80 équipes de danses, comprenant 318 personnes.

Au V^{e} festival, se sont présentées 12 équipes totalisant un nombre de 135 danseurs, qui ont exécuté 55 danses différentes. La manifestation a joui d'un grand succès auprès d'un nombreux public, parmi lequel il y avaient des personnalités des arts et des lettres turques.

L'auteur de la note fait une courte description du déroulement du Festival, ouvert par la parade de tous les participants, habillés de leur beaux et pittoresques costumes nationaux. Les programmes de chaque équipe de danse se sont fait remarquer par leur variété et par le style de l'exécution. Parmi les 12 équipes, nous soulignons les danses spécialement vives, en rond et en colonne, exécutées avec une frénésie proche de l'extase par un groupe de jeunes filles d'Artvin, les danses de Bolou intéressantes par l'originalité des mouvements exécutés au rythme des tambours, la danse Zeybek de Eskisehir, les vives danses tcherkesses accompagnées par des instruments de percussion, le gracieux groupe des jeunes filles de Sivas avec la danse Madimak et, enfin, l'impressionnante danse à mouvements spasmodiques et frémissants (Rorou) exécutée par un groupe de jeunes filles de Trébizonde. La présentation en scène, par une équipe d'hommes du Dursunbey, d'une ancienne danse en voie de disparition, a suscité un vif intérêt.

Cinq photographies, représentant diverses équipes de danses, et la notation musicale des danses Kahikly, Zeybek et Madimak, accompagnent l'article.

A.Gc.

DIMITROV, D. P., *La Bulgarie, pays des civilisations anciennes*, Sofia, 1961, 63 p.+89 fig.

C'est un aperçu de la succession des différentes civilisations sur le territoire actuel de la Bulgarie, depuis les plus anciens outils des grottes paléolithiques jusqu'à l'ultime épanouissement de l'art bulgare à la veille de la conquête ottomane vers la fin du XIV^{e} siècle. Ce petit volume, relié et parfaitement illustré, est écrit à l'intention des touristes étrangers, mais, vu la compétence distinguée de l'auteur, qui est le directeur du Musée archéologique de Sofia et professeur d'archéologie à l'Université, c'est aussi un très utile ouvrage d'information scientifique, où l'on trouve des données sommaires, mais essentielles et précises, sur les monuments les plus caractéristiques de ce pays si riche en souvenirs de l'antiquité et du moyen âge bulgaro-byzantin.

R.V.

KÁDÁR, ZOLTÁN, *A nagyszentmiklósi Kimes triumgális Keplipusainak eredeléröl* [Contributions à l'étude de l'iconographie des représentations — type du trésor de Sînnicolaul Mare], « Folia archaeologica », XII, 1961, p. 117—128.

L'auteur apporte certaines contributions à l'étude de l'iconographie des représentations du trésor de Sînnicolaul Mare. Les observations se réfèrent à la représentation du chasseur à l'arc et à la chevelure de feu montant un lion ailé à tête humaine se trouvant sur le broc n^{o} 2 du trésor. L'auteur constate des analogies de cette scène dans l'art sasanide, où le dieu Mithra présente un aspect semblable, et ensuite dans l'art archaïque iranien, où il y a des res-

semblances avec la figure de Gilgamesh. S'appuyant sur l'évolution de ce type iconographique en Perse, Z. Kádár propose comme date du broc en question la période comprise entre la fin du VII^e et le commencement du VIII^e siècle à la différence des autres objets qui sont de deux siècles plus récents.

R.P.

SPERLÁGH, SÁNDOR, *A bulgár épitészertöl* [Sur l'architecture bulgare], « Magyar épitömüvészet », 1961, 2, p. 38—44.

L'article, accompagné d'une riche illustration, est adressé à un large cercle de lecteurs. Il comprend une présentation générale des plus intéressants monuments d'art féodal de la République Populaire de Bulgarie ainsi que certaines considérations sur l'art moyenâgeux bulgare. En conclusion l'auteur passe en revue les principales réalisations de l'architecture bulgare contemporaine.

R.P.

ALPATOV, M. V., *La tradition iconographique et la création artistique dans l'ancienne peinture russe*, « L'Arte », Milan, 1961, 3, p. 139—164.

Dans l'élégant album *Les vieilles icônes russes*, Série *UNESCO*, « L'art mondial », 1958, il y a une icône peu connue jusqu'à présent : « La Transfiguration » (de la Galerie Trétiakov, Moscou). V. Lazarev, l'auteur de l'Album, estime que l'œuvre appartiendrait à l'école de Roubliov, étant d'avis qu'elle aurait été exécutée en 1425. M. V. Alpatov soutient dans cet article que l'icône de la Galerie Trétiakov, bien que très semblable à celle de l'iconostase de la cathédrale de l'Annonciation du Kremlin de Moscou, n'est pourtant pas, comme cette dernière, l'œuvre du génial Roubliov. « La copie » de la Galerie Trétiakov ne porte pas l'empreinte de la conception roubliovienne. Aussi bien l'ordre de la composition que la hiérarchisation des éléments iconographiques sont profondément différents. Dans l'œuvre de Roubliov l'auréole entière et l'étoile renforcent le blanc des vêtements du Christ. Dans « la copie », l'étoile perd sa luminosité. La couleur de Roubliov est une lumière claire et douce, les monts, le fond d'or, les tons suaves forment les éléments essentiels dans la gamme de la représentation de l'événement de la « Transfiguration ». Dans la « copie », la lumière ne pénètre pas dans les couleurs, tous les objets de la peinture paraissant lourds et opaques. L'œuvre de la Galerie Trétiakov se place au commencement du XVI^e siècle. Chez Roubliov la scène du Mont de Tabor acquiert une signification nouvelle. Dans les représentations byzantines, les témoins de la « Transfiguration » ont l'air épouvanté. Chez Roubliov ils ont une expression de joie et de grande confiance. Cela se voit à la figure de Saint Pierre, qui est très semblable à l'autre représentation de Roubliov, de la frèsque « l'Assomption » de Vladimir, où Saint Pierre conduit les justes dans le paradis. Nous remarquons le même regard doux et franc, la même bonté se dégage de tout son être apostolique. Dans la conception hiératique byzantine Jésus Christ ne s'entretient pas avec les prophètes (Moïse et Elie), il ne leur pose aucune question et ceux-ci se bornent à le servir tandis que le Christ se perd dans les rayons de la gloire. Chez Roubliov la représentation de cet événement atteint la signification d'un ordre universel.

Le sens littéraire, canonique des représentations dogmatiques cède chez Roubliov en faveur du sens anagogique d'une manière prononcée. L'icône de Roubliov est un message plein d'une profonde sagesse et constitue une esquisse de ce qu'il réalisera dans son chef d'œuvre bien connu « La Trinité ». L'auteur de la « Transfiguration » de la Galerie Trétiakov admirait, tout comme ses contemporains, les œuvres de Roubliov, faisant preuve de virtuosité dans l'exécution sans avoir toutefois l'éclat et l'ampleur du génie. Chez Roubliov « la Transfiguration» cesse de symboliser seulement la forme rigide et froide du schéma du canon. Les créateurs russes d'icônes expriment dans leurs œuvres un art riche en idées, profond, d'une rare perfection des formes. L'icône de Roubliov reflète l'entière sagesse et la morale des disciples de Serge Radonez, une vision artistique du monde russe moyenâgeux. Les admirables « icônes » de Roubliov appartiennent au patrimoine universel de l'art. Redécouvertes depuis 50 ans, ces exemplaires de la vieille peinture russe ont donné naissance à de nombreuses interprétations enthousistes et variées. Aujourd'hui elles doivent être attentivement étudiées en ce qu'elles ont de plus profond et de plus original, constituant d'inestimables valeurs artistiques de la vieille Russie.

C. Br.

KOUZEV, ALEXANDR, *Пръстени-печати от късното средновековие във варненския музеи* [Bagues à cachet de la fin du moyen âge, exposées au musée de Varna], «Известия на варненското археологическо дружество», Varna, XII, 1961, p. 81–89.

L'auteur décrit 13 bagues à cachet portées jadis par des bourgeois et hommes d'Eglise et conservées à présent au musée archéologique de Varna. La plus ancienne, portant l'inscription « Stati, fils de Nicolas », date des XVI[e] – XVII[e] siècles (la date étant établie par l'auteur d'après le caractère de l'inscription) ; à la même période se rattache aussi la bague avec l'inscription « Iancio, fils de Dragni » (n° 3). Deux autres sont datées 1690 (n° 4) et 1819 (n° 13). La plupart des bagues sont en argent ; les inscriptions, d'habitude en grec, sont gravées sur les gemmes. Ces pièces illustrent la technique, l'ornementation et les formes utilisées par les orfèvres de cette époque.

D.C.G.

FEHÉR, GÉZA junior, *La tente turque du Musée National Hongrois*, « Folia archaeologica », XIII, 1961, p. 213–223.

Une des plus spectaculaires pièces de la collection historique du Musée National de Budapest est sans doute la grande tente turque dont s'occupe l'auteur de l'article. G. Fehér estime que cette tente doit avoir appartenu à un dignitaire turc — vizir ou beyler-bey — et qu'elle daterait du XVII[e] siècle. Après une description détaillée des pièces composantes ainsi que du décor appliqué, l'auteur passe en revue les tentes semblables connues dans les collections hongroises, autrichiennes et polonaises, en faisant certaines remarques sur le type de ce genre de pièces. Pourtant on ne fait malheureusement aucune comparaison entre la tente du Musée National de Budapest et les pièces similaires des collections turques.

R.P.

MIKRAYANNITIS, GERASIMOS, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τοῦ Κυριακοῦ τῆς ἐν Ἄθῳ Σκήτης τῆς Ἁγίας Ἄννης [Catalogue des manuscrits conservés dans la bibliothèque du couvent Sainte-Anne d'Athos], «Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν» XXX, 1960—1961, p. 453—560.

L'auteur publie la deuxième partie du catalogue des manuscrits conservés dans la bibliothèque du couvent athonite Sainte-Anne. La première partie nous est connue ayant parue dans le même annuaire, vol. XXIX (1959), p. 87—192. Parmi les manuscrits indiqués dans ce catalogue il y en a beaucoup qui concernent directement l'histoire et la culture byzantine du XIV[e] jusqu'au XVI[e] siècle. Un ample index de mots et matières facilite l'utilisation du catalogue. Dans ce travail l'auteur approfondit les recherches faites par Spiridon Lambros sur les mêmes manuscrits.

G.C.

The Modern Greek Collection in the Library of the University of Cincinnati. A Catalogue edited by Niove Kyparissiotis, Athènes, The Hestia Press, 1960, XV + 387 p.

Le Catalogue de la Section grecque moderne de la Bibliothèque de l'Université de Cincinnati a été rédigé en 1953—1954 et contient tous les livres entrés dans la bibliothèque jusqu'en 1952 et les périodiques reçus jusqu'en 1954, en tout, 4447 titres. Les matériaux couvrent presque toutes les branches de la science. La bibliothèque s'est formée ces 30 dernières années, ayant maintenant 12 000 volumes qui, aux Etats-Unis, pourraient constituer — suggère l'Avant-propos — le noyau d'un centre de recherches pour la Grèce médiévale et moderne.

La Bibliothèque de l'Université de Cincinnati a déjà été présentée dans des revues de spécialité, en 1940—1941 et en 1951, celui-ci étant son premier catalogue imprimé.

C.P.D.

The American Historical Association's Guide to Historical Literature, New York, 1963, XXXV + 962 p.

Cette bibliographie de la littérature historique mondiale donne la priorité aux matériaux concernant l'Afrique, l'Amérique, l'Asie et les peuples de l'Australie et de l'Océanie et accorde un espace plus réduit à l'historiographie européenne. C'est pourquoi, les 30 pages réservées aux pays du sud-est européen et les 13 pages s'occupant de la bibliographie byzantine ont des lacunes regrettables, quoique — ainsi que l'affirme l'Avant-propos — les réductions se soient opérées après mûre réflexion, de manière à faire représenter les principaux aspects des différents secteurs historiques.

C.P.D.

La partie bibliographique (COMPTES RENDUS et NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES) est assurée par les soins de *Mircea Voicana*.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ETUDES SUD-EST EUROPEENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ETUDES SUD-EST EUROPEENNES.

28 — c. 859

PRINTED IN RUMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE ROUMAINE

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I, 1960, 891 p. + 190 fig. + 16 pl., 45 lei; II, 1962, 1159 p. + 20 pl., 35 lei; III, 1259 p. + 11 pl., 45 lei; IV, 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.

* * * **Din istoria Transilvaniei** (Histoire de la Transylvanie), I^er vol., III^e éd., 336 p. + 15 pl.; II^e vol., II^e éd., 552 p. + 1 pl., 1963, 65,60 lei.

KARL MARX, **Însemnări despre români** (*manuscrise inedite*) (Remarques sur les Roumains) (manuscrits inédits), édités par A. Oţetea et S. Schwann, 1964, 186 p. + 4 pl., 16 lei.

Sous la rédaction de C. DAICOVICIU et MIRON CONSTANTINESCU, **Destrămarea monarhiei austro-ungare** (La désagrégation de la monarchie austro-hongroise), «Bibliotheca Historica Romaniae 1», 1964, 263 p., 9,23 lei.

C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ŞTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, «Bibliotheca Historica Romaniae 1», 1963, 67 p. + 1 pl, 3,25 lei.

ION POPESCU PUŢURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, «Bibliotheca Historica Romaniae 2», 1964, 143 p., 5,25 lei.

EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX^e siècle**, «Bibliotheca Historica Romaniae 3», 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, «Bibliotheca Historica Romaniae 4», 139 p., 5,25 lei.

VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, «Bibliotheca Historica Romaniae 5», 100 p., 3,75 lei.

G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840. Prélude de la Révolution de 1848**, «Bibliotheca Historica Romaniae 6», 1964, 108 p., 4 lei.

STEFAN PASCO, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437–1438**, «Bibliotheca Historica Romaniae 7», 1964, 118 p., 4,50 lei.

CONSTANTIN C. GIURESCU, **Istoria pescuitului şi a pisciculturii în România** (Histoire de la pêche et de la pisciculture en Roumanie), t. I^er, 1964, 391 p. + 1 pl., 31 lei.

* * * **Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare** (La culture moldave à l'époque d'Etienne le Grand). Recueil d'études soigné par M. Berza, 1964, 684 p., 62 lei.

P. P. PANAITESCU, **Obştea ţărănească în Ţara Românească şi Moldova. Orînduirea feudală**, (La communauté paysanne en Valachie et en Moldavie), 1964, 284 p., 12,50 lei.

ROMULUS VUIA, **Tipuri de păstorit la români** (Types d'élevages pastoraux chez les Roumains, XIX^e siècle et début du XX^e siècle), 252 p., 13 lei.

D. BERCIU, **Contribuţii la problemele neoliticului în România în lumina ultimelor cercetări** (Contributions à l'étude des problèmes du néolithique de Roumanie à la lumière des nouvelles recherches), 1961, 569 p., 80 lei.

VLADIMIR DUMITRESCU, **Necropola de incineraţie din epoca bronzului de la Cîrna** (La nécropole à incinération de l'âge du bronze de Cîrna), 1961, 386 p. + CLXII pl., 89 lei.

IORGU STOIAN, **Tomitana. Contribuţii epigrafice la istoria cetăţii Tomis** (Contributions épigraphiques à l'histoire de la cité Tomis), 1962, 383 p., 48,60 lei.

MIRCEA D. MATEI, **Contribuţii arheologice la istoria oraşului Suceava** (Contributions archéologiques à l'histoire de la ville de Suceava), 1963, 184 p. + 1 pl., 17,30 lei.

* * * **Arheologia Moldovei** (Archéologie de la Moldavie), 1964, II^e — III^e vol., 530 p., 65 lei.

N. A. CONSTANTINESCU, **Dicţionar onomastic romînesc** (Dictionnaire onomastique roumain), 1963, 460 p., 29 lei.

TACHE PAPAHAGI, **Dicţionarul dialectului aromân general şi etimologic** (Dictionnaire aroumain (Macédo-Roumain) général et étymologique), 1963, 1264 p. + 36 photos, 72,60 lei.

* * * **Atlasul lingvistic român** (Atlas linguistique roumain), nouvelle série, sous la direction d'Emil Petrovici, III^e vol., 1961, VI + 287 p., 99 lei.

A. FOCHI, **Mioriţa** (L'agnelle). Etude introductive par Pavel Apostol, 1964, 1107 p., 57 lei

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., II, *3–4*, 357–708, BUCAREST 1964

43.456 LEI 60.

C. 859 – I. P. „Informaţia"

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME III
1965-№ 1-2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages. Le prix d'un abonnement est de 120 lei.
En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiees, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.
La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc) envoyés pour comptes rendus seront adresses a l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str I C Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME III 1965 Nos 1—2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome III 1965 Nos 1—2

SOMMAIRE

	Page
MILUTIN V. GARAŠANIN, Considérations sur les influences sud-orientales dans les civilisations préhistoriques des Balkans	5
PETRE Ş. NĂSTUREL, Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare?	17
PETRE DIACONU, Autour de la localisation de la Petite Preslav	37
N. A. OIKONOMIDÈS, Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux Xe — XIe siècles. La Mésopotamie de l'Occident	57
MIHAIL GUBOGLU, L'historiographie ottomane des XVe — XVIIIe siècles. Bref aperçu	81
МУСТАФА А. МЕХМЕТ, Хроника Идриса Битлиси в качестве источника по истории покорения Балканского Полуострова турками	95
CARL GÖLLNER, Der Turke in der dramatischen Literatur des 16. Jahrhunderts	131
E. KRIARAS, La langue néo-grecque dans l'évolution de la littérature byzantine et néo-hellénique	155
ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, Jérémie Cacavela et ses relations avec les Principautés Roumaines	165
LIVIU P. MARCU, Some aspects of the laicization of Moslem family in Dobrudja (end of the 19th century — first decades of the 20th century)	191
ADRIAN FOCHI, Das Doitschin-(Doicin-, Dojčin-, Дойчин-)Lied in der Sudosteuropaischen Volksuberlieferung	229

Mélanges

OCTAVIAN ILIESCU, Nouvelles informations relatives aux lingots romains d'or, trouvés en Transylvanie	269
VASILE GRECU, Byzantinische Quellen zu den Rumänischen Gesetzbuchern aus den Jahren 1646 und 1652	283
NESTOR CAMARIANO, Quelques précisions au sujet de la traduction du drame *L'Olympiade* de Metastasio, faite par Rhigas Velestinlis	291
PAUL H. STAHL, La dendrolatrie chez les Turcs et les Tatares de la Dobroudja.	297

Chronique

Page

SAVA IANCOVICI, L'œuvre de Jovan Cvijić 305
VIRGIL CÂNDEA, La deuxième réunion internationale du Bureau de l'AIESEE. 313
ELEONORA COSTESCU, L'exposition d'art graphique turc à Bucarest (janvier—février 1965) 315
ELEONORA COSTESCU, L'exposition Marij Pregely à Bucarest (janvier—février 1965) 325

Comptes rendus

НИКОЛАЙ П. КОВАЧЕВ, Местните названиия от Селиевско (Noms de localités du district de Sevlievo) (*H. Mihăescu*); Die protobulgarischen Inschriften herausgegeben von Veselin Beševliev (*H. Mihăescu*); PROKOP, Anekdota (*P. Ş. Năsturel*); O'CALLAGHAN JOSÉ, Cartas cristianas griegas del siglo V (*P. Ş. Năsturel*) 329
Z. V. OUDALTZOVA, L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI^e^ siècle et au VII^e^ siècle (*N. Bănescu*); KARLSSOHN GUSTAV, Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine (*P. Ş. Năsturel*); THORSTEINSSON STEINGRIMUR J., L'influence grecque en Islande (*P. Ş. Năsturel*); JÓNSDÓTTIR SELMA, An 11^th^ Century Byzantine Last Judgement in Iceland (*P. Ş Năsturel*); Le millénaire du Mont Athos 963—1963. Études et Mélanges. I (*P. Ş. Năsturel*) 336
Рад IX—од конгресса саве за фолклориста Југославије у Мостару и требију 1962. Главник уредник. Јован Буковић (*A. Fochi*); P. A. MICHELIS, L'esthétique d'Haghia-Sophia (*M. Musicescu*); DAVID TALBOT RICE, Art of the Byzantine Era (*M. Musicescu*); ANDREAS STYLIANOU et JUDITH STYLIANOU, The painted churches of Cyprus (*M. Musicescu*) 346

Notices bibliographiques 357

CONSIDÉRATIONS SUR LES INFLUENCES SUD-ORIENTALES DANS LES CIVILISATIONS PRÉHISTORIQUES DES BALKANS

MILUTIN V. GARAŠANIN
(Belgrade)

Les problèmes que j'ai l'intention de traiter brièvement dans cette contribution font, depuis plusieurs décades déjà, l'objet d'études systématiques et suivies des chercheurs balkaniques. A partir du moment où, pour la première fois M. M. Vasić attira l'attention sur ces influences, en opposant de la sorte ses propres points de vue à ceux de la plupart des préhistoriens d'Europe Centrale [1], nos connaissances à ce sujet se sont sensiblement étendues, grâce en premier lieu aux recherches des savants roumains et yougoslaves, appuyées, au cours des dernières années surtout par celles des archéologues bulgares et par les recherches effectuées en Grèce et en Turquie.

Il nous paraît néanmoins nécessaire de distinguer ici deux formes particulières d'influences. Ce sont d'une part celles dues à des mouvements en principe migrateurs apportant outre des formes économiques nouvelles, une intrusion d'éléments ethniques étrangers ; d'autre part il s'agit aussi d'influences de civilisation, se transmettant par contact direct entre différents éléments et ne se rattachant pas à des mouvements de peuplades au sens propre du mot. Le premier de ces cas se manifeste dans la formation des civilisations du néolithique ancien dans les régions au bord de la Méditerranée, manifestée par les céramiques grossières du type « barbotine » ou « impresso » et par l'expansion des céramiques peintes en Egée, dans les Balkans et dans la Péninsule Apennine. De même dans la formation du complexe balkano-anatolien du néolithique récent auquel se

[1] M. M. Vasić, *Annual of the British School at Athens*, 14, 1907, 318 et suiv.

rapporte entre autres le groupe de Vinča. Pour la seconde forme d'influences nous attirons l'attention sur la formation des groupes dits Bubanj-Krivodol-Salcuța, où les influences des civilisations déjà en possession de la métallurgie, se manifestent dans des cadres plus ou moins locaux.

Les exemples que nous venons de citer ont été déjà suffisamment étudiés [2]. Nous ne faisons donc que les mentionner. Tout au contraire, nous avons l'intention de nous arrêter ici à d'autres exemples nouveaux ou qui, du moins, ont fait le sujet des discussions basées sur des conceptions différentes.

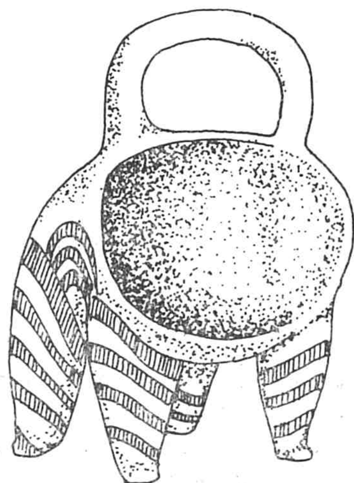


Fig. 1 — Vase de Danilo (reconstruction. D'après Weinberg).

Pour le néolithique, c'est tout d'abord la question des vases zoomorphes cultuels du groupe de Danilo (fig. 1), et de l'apparition des céramiques peintes au graphite dans le sud-est des Balkans, en relation avec le problème de la céramique peinte néolithique du type de Galepsos.

Le groupe de Danilo ne nous est connu que depuis quelques années. Sa situation chronologique nous paraît néanmoins relativement bien fixée : les observations de stratigraphie horizontale faites à Smilčić près de Zadar, et confirmées aussi en partie par des constatations de stratigraphie verticale, démontrent son appartenance à une phase néolithique moyenne, succédant aux céramiques du type « Impresso » [3]. Le groupe de Danilo est caractérisé par nombre de traits plus ou moins locaux. Nous en reparlerons du reste. On a pensé, il est vrai, pour la céramique peinte du groupe, à des rapports étroits avec certaines céramiques italiennes peintes, — malheureusement insuffisamment étudiées — notamment avec Ripoli. Les découvertes nouvelles ne semblent pas confirmer cette hypothèse [4]. Un

---

[2] Cf. pour Starčevo et le néolithique ancien en général, D Arandjelović-Garašanin, « Starčevačka kultura », 1954, surtout pp. 103 et suiv ; 137 et suiv, pour Vinča et le complexe balkano-anatolien, M Garašanin, « Glasnik Zemaljskog muzeja », IX, 1954, 5 et suiv, Hronologija Vinčanske grupe, 1951, passim ; v. également « 39 Berichte der Römisch-germanischen Kommission », 3 et suiv. ; 53 et suiv. (Bubanj-Hum, avec bibliographie). Cf. aussi D. Berciu, *Contribuții la problemele neoliticului în România în lumina noilor cercetări*, 1960, passim.

[3] J. Korošec, *Neolitska naseobina u Danilu Bitinju*, 1958 ; A. Benac, « 42 Berichte der Römisch-germanischen Kommission », 1962, 75 et suiv. ; Š. Batović, « Radovi Instituta Jugoslavenske akademije znanosti i umetnosti u Zadru », X, 1963, 39 et suiv. (pour Smiljčić).

[4] Les fouilles récentes en Bosnie centrale effectuées par A. Benac dans une station du groupe de Butmir ont démontré l'existence de trois phases superposées, dont la plus récente

élément particulièrement important est représenté néanmoins par les vases zoomorphes que nous venons de mentionner. Outre les groupes de Danilo et de Kakanj, la forme en question se trouve aussi en Grèce centrale et en Thessalie où elle apparaît sous les mêmes aspects et même avec des ornements identiques, notamment à Drachmani, Elateia (fig. 2),

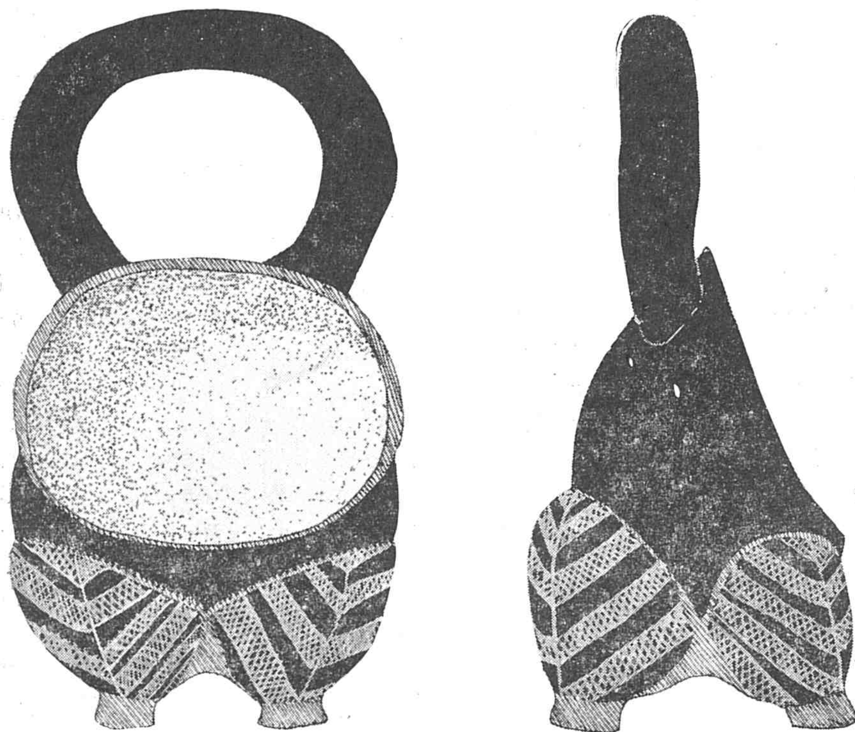


Fig. 2. — Vase d'Elateia (reconstruction. D'après Weinberg).

Corinthe et dans la couche V de Tsangli [5]. La datation de ces formes pose malheureusement certains problèmes : les exemplaires de Drachmani et

correspond à la période récente de Butmir-phase de Nebo (cf. Benac, *Prehistorijsko naselje Nebo i problem butmirske kulture*, 1952, passim), la phase moyenne à la période classique de Butmir (cf. M. Hoernes — W. Radimsky — F. Fiala, *Die neolithische Station von Butmir bei Serajevo in Bosnien*, I, II, 1895, 1898, passim) et enfin, la couche la plus ancienne à une phase qui, outre les éléments Butmir classiques comprend aussi une céramique peinte semblant devoir être rattachée à celle de Danilo.

[5] Cf. G. Mylonas, 'Η Νεολιθικὴ 'Εποχὴ ἐν 'Ελλάδι, 1928, 58 et suiv., 54 fig. 58; G. Sotiriadu, 'Αρχ 'Εφημ , 1908, 75 fig. 7 (Drachmani); S Weinberg, « Hesperia XXXI », 1962, 190 et suiv. fig 12, pl. 63 et suiv. (Elateia); L. Walker — Kosmopulos, *The Prehistoric Inhabitation of Corinth*, 1948, 31, fig. 5—6, pl. IV, j (Corinthe); Wace-Thompson, *Prehistoric Thessaly*, 1912, 98, fig 50 a Korošec, *op. cit*, 53 et suiv. (Danilo); Benac, « 42. Berichte der Romisch-Germanischen Kommission, 41 et suiv., pl. 9 (groupe de Kakanj).

de Corinthe ne peuvent être datés avec la précision voulue, celui de Tsangli appartient à une couche certainement antérieure à la période classique de Dimini [6]. Les découvertes d'Elateia, faites dans les « bothroi » de cette station, sont attribuées au néolithique moyen. L'unité des matériaux de ces « bothroi » ne nous semble pas toutefois absolument sûre [7]. Le contact chronologique avec Danilo et Kakanj reste néanmoins plus que vraisemblable. Se pose toutefois la question du mécanisme d'expansion de ces formes vers les côtes nord de l'Adriatique. On a pensé entre autres à une migration lente venue de l'Egée qui aurait causé la formation du groupe de Danilo [8]. Nous avons déjà vu toutefois que par son caractère le groupe en question ne fournit pas en général, de preuves à l'appui de cette thèse. Une autre possibilité nous paraît au contraire bien plus vraisemblable : nous savons de fait que le groupe de Danilo englobait aussi le Monténégro actuel. D'autre part le néolithique albanais nous est pour le moment tout à fait inconnu, les découvertes sur lesquelles nous possédons certaines données paraissent toutefois fournir des preuves de l'existence d'une civilisation semblable dans ces régions. Ne serait-il pas possible de penser à des contacts directs entre civilisations différentes dans le nord-ouest de la Grèce et en Albanie, ayant influencé la transmission de certaines formes de culte et de leurs objets, d'une civilisation à l'autre. Certes, ces contacts n'auraient rien en commun avec des migrations qui dans ce cas ne paraissent pas, du reste, avoir existé. Bien entendu, la solution du problème ne pourra être fournie que par de nouvelles recherches.

Une question non moins importante est posée par les céramiques peintes au graphite du sud-est des Balkans, à savoir celles de la Thrace depuis les côtes nord de l'Egée jusqu'à l'intérieur des terres. Mentionnons seulement les découvertes si importantes de Karanovo de même que celles des sites plus au sud, notamment Dikili Tash, Drama (fig. 3) ou Paradimi [9]. Un trait est particulièrement typique de ces civilisations et de ces sites. Nous y retrouvons une céramique à ornements excisés, celle de Marica, où les ornements (spirales à plusieurs spires, lignes parallèles suivies de rectangles, guirlandes, ou demi-cercles souvent concentriques)

[6] Wace-Thompson, *op. cit.*, 114 ; pour les phases du groupe Dimini antérieure à celle de Dimini classique, cf. surtout V. Milojčić, *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums*, 6, 1959, 14 et suiv. fig. 13 et suiv. Les matériaux sans spirales comme ceux de Tsangli V se rapprochent plutôt des phases Dimini I (neolithische Mattmalerei) et Dimini II (Arapi Stufe).

[7] Cf. Weinberg, *op. cit.*, surtout 167 et suiv.

[8] La question a été récemment traitée dans ce sens par D. Srejović, « Arheologia Jugoslavica », V (sous presse).

[9] G. Georgiev dans : *L'Europe à la fin de l'âge de la pierre*, 1961, 73 et suiv. (avec illustrations), malheureusement insuffisamment documenté pour la phase en question (Karanovo) ; D. H. French, « Anatolian Studies », XI, 1961, 99 et suiv., fig. 7 et suiv. (Paradimi, Dikili Taçh, Drama).

correspondent plus ou moins aux ornements de la céramique peinte au graphite, qui d'autre part, montrent certaines différences par rapport à la céramique classique de cette technique du type roumain de Gumelniţa proprement dit. Fait particulièrement typique, sur certains sites égéens notamment à Dikili Tash, on retrouve également une céramique peinte en noir ou brun sur fond rouge dont les formes et l'ornementation correspondent en tous points à ceux des céramiques ci-mentionnées, dont la technique néanmoins est absolument identique à celle de la céramique plus ancienne du type de Galepsos (fig. 4)[10]. On y retrouve du reste aussi certains ornements communs, bien que sous formes différentes dans leurs détails[11]. La chronologie de ces types posent certains problèmes importants que nous jugeons dignes du noter :

1. La céramique de Galepsos (Akropotamo), bien que non stratifiée, se rattache en premier lieu à la phase précédant le Dimini classique de la Thessalie[12];

2. La céramique du type Marica est, selon les observations stratigraphiques de Karanovo, antérieure au grand essor des céramiques peintes au graphite, bien que cette dernière technique soit parfois rattachée elle aussi aux céramiques à ornements excisés du type Marica[13].

3. La situation de la céramique peinte du type Dikili Tash, reste pour le moins incertaine.

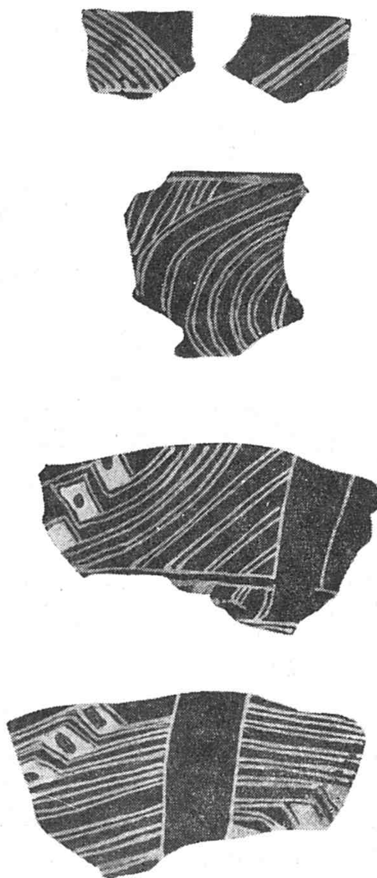


Fig. 3. — Céramique peinte au graphite, de Drama (D'après French).

[10] Pour les deux espèces de céramique en question, cf. surtout J. Deshayes — M Garašanin, « Bulletin de correspondance hellénique », LXXXVIII, 1964, 51 et suiv. (avec illustrations, surtout pl. VIII en couleur); v. aussi F. Schachermayr, *Die altesten Kulturen Griechenlands*, 1955, 108 et suiv.; Mylonas, « American Journal of Archaeology », 45, 1941, 557 et suiv.; Mylonas-G. Bakalakis, « Praktika », 1938, 103 et suiv.

[11] Cf. illustrations chez Deshayes — Garašanin.

[12] *Ibidem*, 64 et suiv.

[13] Georgiev, *op. cit.*, 73 et suiv. (avec illustrations).

Il en résulterait donc les possibilités suivantes :

a) La céramique peinte du type de Galepsos pourrait représenter le prototype de celle de Dikili Tash, qui en ce cas pourrait combler la lacune chronologique certaine existant entre Galepsos et Marica.

b) La céramique peinte du type Karanovo VI (selon Georgiev), de même que celle excisée du type Marica, aurait pu se former sous des influences locales du nord de l'Egée, peut-être même en ces dernières régions à une période quelque peu plus ancienne que dans l'intérieur de la Thrace [14].

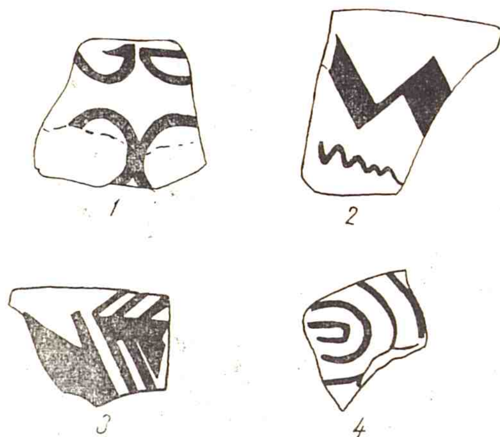


Fig 4 — Céramique peinte noir sur rouge : 1—2. Galepsos, 3 Akropotamo ; 4 Dikili Tash (D'après Deshayes—Garašanin).

Il ne serait donc pas impossible de penser ici à des influences directes de civilisations voisines, ayant eu pour résultat la formation de types et de groupes nouveaux, qui, petit à petit se propagèrent vers le nord tout en empruntant en une certaine mesure des traits locaux.

Bien entendu, une solution certaine de ce problème ne peut également être attendue qu'à la base de fouilles et d'études stratigraphiques minutieuses qui, pour le moment, font encore défaut.

Si, au néolithique, il semble donc justifié de s'attendre à certaines transmissions d'influences de civilisations différentes, celles-ci deviennent encore plus probantes au cours de la période développée de l'âge du bronze. Il s'agit ici d'influences et du rôle intermédiaire de certaines civilisations plus développées du sud-est et des régions égéennes, en premier lieu des civilisations crétoises et mycéniennes.

Nous ne mentionnerons que brièvement à ce sujet les éléments d'influences ou même d'importation mycéniennes que nous retrouvons en Roumanie (Transylvanie, Valachie), en partie aussi en Bulgarie et Macédoine, jusque dans la région de Tetovo. Il s'agit d'épées et de poignards de type mycénien, de même que de certains motifs d'ornements gravés sur os ou sur métal. Nous retrouvons aussi un certain nombre de ces éléments dans des régions encore plus éloignées, notamment en Tchécoslo-

[14] Deshayes — Garašanin, loc. cit.

vaquie et même jusqu'en Scandinavie [15] Des influences semblables paraissent exister aussi dans les formes et dans l'ornementation du costume primitif des porteurs de la civilisation de Dubovac-Žuto Brdo, plus connue en Roumanie sous le nom de la civilisation de Gîrla Mare [16]. Certes, cette dernière civilisation est de caractère purement local. Elle paraît également avoir joué plus tard un certain rôle dans les grands mouvements migrateurs qui vers le XIII^e siècle menèrent à la destruction des civilisations avancées de l'Egée et de l'Asie antérieure. Des relations plus étroites avec le monde mycénien et crétois à une époque antérieure ne paraissent néanmoins pas devoir être exclues [17].

Un autre problème non moins important est posé par les haches en bronze du type dit albano-dalmate. La question a été reprise plus d'une fois, surtout par R. Vulpe et D. Garašanin [18]. Sans vouloir entrer dans le détail des origines d'autres types plus ou moins apparentés que, de plus en plus on s'efforce de rattacher aussi à des influences venues par l'intermédiaire de la Russie méridionale [19], le type albano-dalmate se rattache plus étroitement à la côte adriatique en Albanie et en Yougoslavie. Outre les exemplaires déjà connus, nous attirons l'attention aussi sur certaines décou-

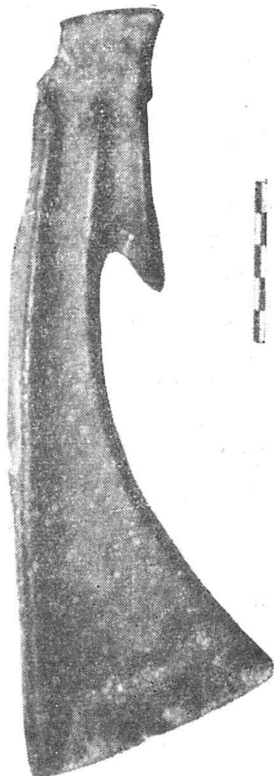


Fig 5 — Hache de Kolašin. Musée de Titograd.

[15] J. Werner, « Atti del Imo Congresso di preistoria e protoistoria mediterranea », 1950, 294 et suiv ; R Hachmann, *Die frühe Bronzezeit im westlichen Ostseegebiet*, 1957, 165 et suiv ; pour la Tchécoslovaquie, cf aussi C. Tihelka, « Kommission fur das Neolithikum und die altere Bronzezeit », Nitra, 1958, 78 et suiv. ; pour les épées mycéniennes v. K. Horredt, « Studii şi comunicări », IV, 1961, 9 et suiv ; M Garašanin, « 39. Berichte der Romisch-Germanischen Kommission », 124 (avec bibliographie des découvertes plus anciennes dans l'intérieur des Balkans et en Roumanie).

[16] V Dumitrescu, Cîrna, 1961, 272 et suiv.

[17] C'est notamment en ce sens qu'il serait nécessaire d'interpréter les découvertes du type Vattina et Žuto Brdo faites dans la grotte de Strimi près de Komotini (matériaux inédits à l'Université de Thessalonique dont nous devons la connaissance à l'amabilité de M. Andronikos) ainsi que la statuette du type Dubovac-Žuto Brdo découverte a Dikili Tash, dans une couche qui selon nos connaissances, correspondrait au Late Bronze Age de W. A. Heurtley. Cf J. Deshayes, « Bulletin de correspondance hellénique, Chronique des fouilles », 1961, 931, fig 25 ; Heurtley, *Prehistoric Macedonia*, 1939, 93 et suiv. et les illustrations correspondantes.

[18] R Vulpe, « Buletin i universitetit shteteror te tiranes », XIV, 1960, 165 et suiv. (avec bibliographie détaillée) ; D Garašanin, « Arheološki vestnik », Ljubljana, VI, 1955, 227 et suiv. Cf. récemment aussi A. Vulpe, « Arheologia Moldovei II—III », 1964, 127 et suiv.

[19] Cf. aussi à ce sujet J. Deshayes, *Les outils en bronze de l'Indus au Danube*, 1960, 223 et suiv. ; 423 ; A. Vulpe, *op. cit*

vertes nouvelles, notamment celles de Kolašin (fig. 5) et d'Ostrelj près de Bijelo Polje, dans le nord du Monténégro, dans la vallée du fleuve Lim [20]. Les relations avec les formes orientales ne paraissent pas devoir être mises en doute ici. La légende de Cadmos chez les Enchéléens paraît en être elle aussi un lointain reflet, comme on l'a déjà remarqué à juste titre. Quant au mécanisme de leur expansion, certaines remarques pourraient également être faites ici aditionnellement. Arrêtons-nous à l'hypothèse de R. Dussaud, selon laquelle la propagation du type et les légendes qu'on a essayé d'y rattacher serait dues aux éléments égéens qui se seraient diffusés vers l'est pour revenir plus tard dans leurs domaines primitifs ou pour le moins maintenir des relations constantes avec ceux-ci [21]. Notons tout de suite qu'il est cependant impossible d'attribuer ces éléments aux immigrés et aux pillards connus sous le nom de peuple de la mer. La hache de Beysan appartenant à l'époque d'Aménophis III est antérieure à la période en question [22]. Il nous paraît bien plus vraisemblable de chercher ici des relations dues au commerce et en partie aussi à la colonisation du monde créto-mycénien. N'oublions pas que les apports mycéniens sont communs à Ras Shamra, et que les restes mycéniens de Milet appartiennent déjà à une période très ancienne (15 siècle) [23]. D'autre part, l'existence d'un lingot en bronze de type crétois découvert à ce qu'il semble à Makarska sur la côte dalmate [24], viendrait aussi à l'appui de l'existence de relations commerciales à l'âge du bronze entre le monde égéen et adriatique. C'est peut-être précisément dans ce cadre qu'il sera nécessaire de chercher les raisons et les sources de l'expansion de certains types d'objets caractéristiques orientaux vers les côtes adriatiques.

Ces relations suivies entre les Balkans et le sud-est paraissent s'interrompre pour un certain temps à l'époque des migrations des peuples de la mer. Plus exactement, les « barbares » de l'intérieur de la Péninsule déferlèrent à cette époque vers le sud et le sud-est. L'interruption ne dura cependant que quelques siècles. Dès l'époque archaïque grecque, les influences du sud recommencent à pénétrer vers l'intérieur des Balkans et vers les côtés de l'Adriatique et de la mer Noire. Ici aussi, elles se manifestent sous deux formes. D'une part, celle bien connue de la colonisation grecque, plus ancienne sur le Pont, bien plus tardive sur les côtes adriati-

[20] La hache de Kolašin est conservée aujourd'hui au musée de Titograd, les deux exemplaires d'Ostrelj se trouvent respectivement aux musées de Pljevlja et de Bijelo Polje.

[21] R. Dussaud, « Istros », 1934, 179 et suiv.

[22] Cf. notamment Deshayes, *op cit.*, II, 79, N° 1 524.

[23] C. F. A. Schaeffer, « Ugaritica », II, 1949, 135 et suiv. (catalogue céramique) ; pour les découvertes de Milet v.p. ex. C. Weickert, *Neue deutsche Ausgrabungen im Mittelmeergebiet und im vorderen Orient*, 1959, 181 et suiv.

[24] H. G. Buchholtz, « Prahistorische Zeitschrift », XXXVII, 1959, 37, pl. 5, 5.

ques, que nous ne ferons que mentionner ici [25]. D'autre part sous forme de relations commerciales ou d'influences culturelles dont les origines et les voies d'extension ne nous sont connues qu'en partie. Mentionnons entre autres les objets d'importation grecque ou d'imitation de la nécropole bien connue de Trebenište sur le bord du lac d'Ohrid, près la cité antique de Lichnidos [26]. Il en est de même des casques bien connus du type gréco-illyrien, qui, au cours des dernières années ont fait l'objet de plusieurs études [27], et qui paraissent s'être propagés depuis les côtes égéennes par l'intermédiaire de la Macédoine et d'autre part sur la voie de l'Adriatique. D'autres éléments de civilisation peuvent également être suivis en dehors des colonies grecques proprement dites : c'est ainsi qu'on découvrit à Gostilj, au nord du Lac de Scutari, sur le territoire de la peuplade illyrienne des Labéates de riches sépultures qui outre un inventaire purement local, comprenant entre autres différentes formes de fibules, fournirent aussi des parures et des vases céramiques hellénistiques du type dit de Gnathia [28]. Selon toute vraisemblance, ces influences sont dues aux relations étroites et suivies que l'aristocratie tribale locale maintenait avec le monde et la civilisation grecque. Nous en avons cependant un nombre d'exemples encore plus caractéristiques. Il s'agit de plusieurs cités fortifiées certainement illyriennes, construites néanmoins dans une technique purement étrangère, dénommée formellement cyclopéenne et dont les origines doivent être recherchées dans le monde grec.

Les murs en question sont construits en grosses pierres partiellement taillées, parfois de forme plus ou moins polygonale. Les interstices entre ces blocs sont remplis de pierres de dimensions moindres. Les tours ont été construites avec un soin particulier, les pierres d'angle sont pour la plupart soigneusement taillées. Nous retrouvons cette construction à Meteon, l'actuel Medun près de Titograd au Monténégro (fig. 6), à Risan, l'ancienne Rhizon sur le golfe de Kotor (Cattaro) (fig. 7), à Skadar (Skutari), Lješ (l'antique Lissos) et Akrolissos, de même que dans certains autres sites d'Albanie, notamment à Zgorzeš, Berat et Marglić [29]. En Yougoslavie nous en avons encore des exemples analogues à Ošanić près

---

[25] Pour la colonisation grecque sur la côte adriatique cf. l'aperçu général de P. Lisičar, Crna Korkira, 1951.

[26] V dernièrement Lj. Popović, « Katalog nalaza iz nekropole kod Trebeništa », 1956 (publication des matériaux conservés au Musée nationale de Beograde, avec bibliographie).

[27] M. Garašanin, « Vesnik Vojnog muzeja », 4, 1957, 37 et suiv.; D. Berciu, « Dacia », N.S. II, 1958, 437 et suiv. (tout deux avec bibliographie).

[28] Fouilles de Dj. Basler. Matériaux inédits au musée de Titograd.

[29] C. Praschniker — A. Schober, *Archaeologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, 1919, 3 et suiv. (Medun), 8 et suiv. (Scutari), 14 et suiv. (Lissos et Acrolissos), 28 et suiv. (Zgorzeš), 61 et suiv. (Berat), 75 et suiv. (Marglič). A. Evans, *Antiquarian Research in Illyricum*, I, 40 et suiv. (Rizon).

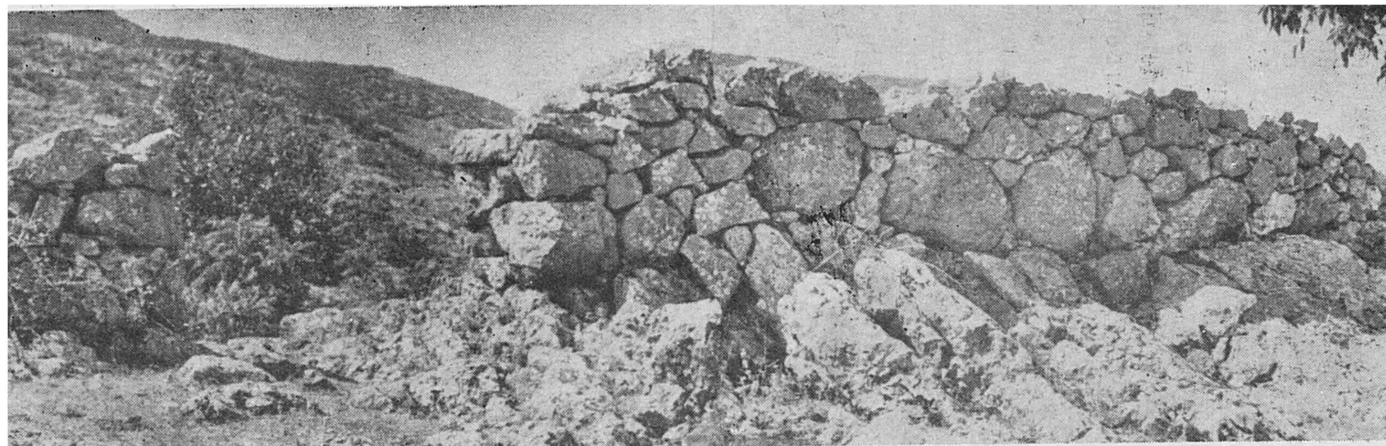


Fig 6 — Construction cyclopéenne de Medun

de Stolac en Herzégovine sur le territoire des anciens Daorses, et à Sveti Erazmo près d'Ohrid, peut-être aussi à Ulcinj, l'ancien Olcinium [30]. La date de ces constructions peut être fixée approximativement, grâce à certaines données historiques. Il est incertain si le passage de Diodore sur la fondation de Lissos (Diod. XV, 13), se rapporte réellement à cette ville,

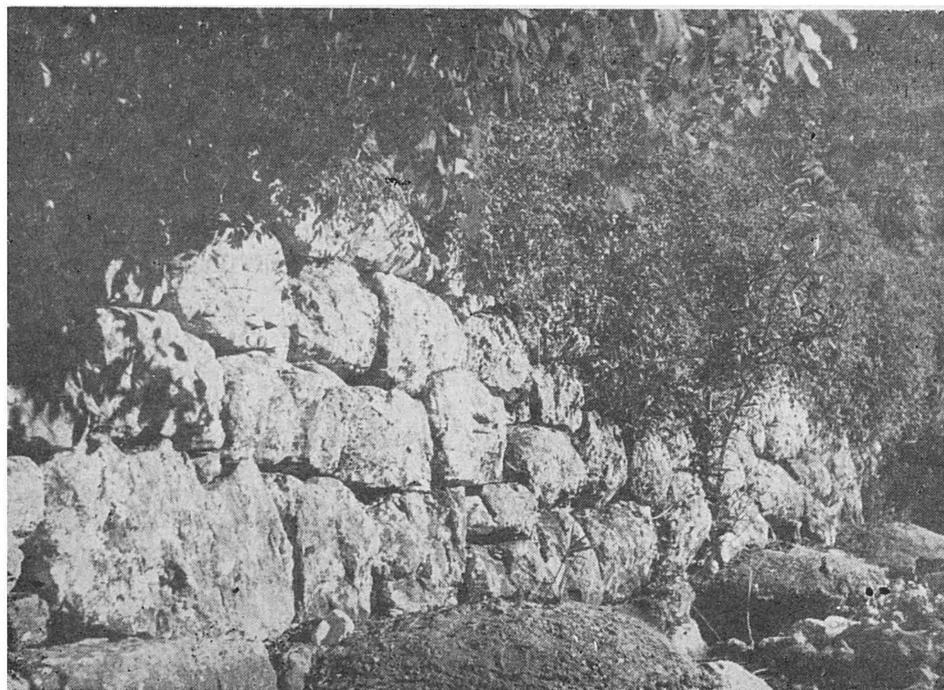


Fig. 7. — Mur cyclopéen de Risan.

ou comme le pensent certains auteurs modernes à Issos sur l'île de Vis [31]. La fondation de la ville en question remonterait à 384 av. n. è. Nous savons cependant que Rhizon fut au cours de la I^re guerre illyrienne 229—228, siège de la reine Teuta, et que Lissos et Acrolissos furent pris par Philippe V en 214 (Polyb. II, 16 ; VIII, 15, 16). Quant à Meteon, c'est là que les Romains capturèrent en 168 le frère du roi Gethios, Caravantius (Liv. XXXII, 3 ; XXXIV, 23, 3). Si nous ne pouvons donc pas affirmer

[30] C Patsch, « Glasnik Zemaljskog muzeja », XXVI, 1914, 8 et suiv (Ošanić) ; W. Unverzagt, « Germania », 32, 1954, 19 et suiv. (Sv. Erazmo). Les restes en question à Olcinium-Ulcinj, ont été constatés récemment par D. et M. Garašanin. Les problèmes traités ici sont étudiés dans tous leurs détails par M et D. Garašanin dans le I^er volume de *l'Histoire de Monténégro* (sous presse).

[31] G. Novak, *Seria Hoffilleriana*, 1940, 111 et suiv.

que des forteresses du type en question existaient déjà au début du IV^e siècle, leur existence au cours des III^e—II^e siècles est absolument sûre. Elles se rattachent donc à ce qu'on appelle d'ordinaire le royaume illyrien, c'est-à-dire à l'époque de la plus haute floraison du pouvoir et de la civilisation illyrienne.

Ce bref exposé ne fait naturellement qu'attirer l'attention sur certains éléments importants des relations du sud-est avec le monde balkanique. Il reste, bien entendu, nombre de questions qui ne peuvent être résolues dans tous les détails. C'est là l'un des buts des recherches balkaniques à l'avenir. Nous voyons toutefois qu'au cours des siècles presque sans interruption, le monde balkanique maintint toujours des relations profondes et suivies avec les hautes civilisations de l'Egée et du proche Orient. Ces relations ont, à l'époque préhistorique et protohistorique contribué dans la plus haute mesure à la formation des civilisations anciennes des Balkans.

PEUT-ON LOCALISER LA PETITE PRESLAV À PĂCUIUL LUI SOARE ?

Commentaire à Anne Comnène, Alexiade $\mathrm{VII}_{\mathrm{III}}$ *)

par PETRE Ș. NĂSTUREL

La géographie du Danube au moyen âge soulève bien des questions épineuses qu'archéologues, historiens, philologues même, s'évertuent à tirer au clair à qui mieux mieux. Le fait est que la documentation dont on dispose est assez maigre, bien des fois nébuleuse et assez souvent équivoque, ce qui est pire ! Des sources byzantines, slavonnes, latines, arabes, des portulans, voilà pratiquement les seuls témoignages qui, confrontés avec les réalités archéologiques et topographiques, n'en mettent pas moins à dure épreuve la sagacité du chercheur. Ce que nous disons du Danube vaut pareillement pour le littoral de la mer Noire, comme aussi pour la Dobroudja ou tous les territoires sur lesquels l'aigle bicéphale byzantine projettait au temps jadis l'ombre fascinante de ses ailes. Il serait oiseux de rappeler les multiples débats suscités par l'identification de maintes localités du Bas-Danube. Les discussions sur l'emplacement de Vicina en sont, peut-être, les plus prolixes et les plus mémorables [1].

La localité qui fera les frais de la présente contribution peut se vanter elle aussi de posséder un dossier volumineux. Elle a par le passé fourni fréquemment l'occasion à nombre de savants de rompre des lances

*) Ce travail a d'abord fait l'objet d'une communication présentée le 20 novembre 1964 à l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

[1] Le dernier article en date se trouve être celui que nous avons publié sous le titre *Așezarea orașului Vicina și țărmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec*, dans « Studii și cercetări de istorie veche », VIII, 1957, p. 295—301.

à son sujet. Pour être plus explicite, disons d'emblée qu'il s'agit de la Petite Preslav.

On le sait, les sources grecques, slavonnes et arabes parlent tantôt de Preslav, tantôt de la Grande Preslav et tantôt de la Petite Preslav. Et parfois même de l'une et de l'autre. La Grande Preslav, il est bon de le rappeler, est l'une des anciennes capitales des tsars bulgares. Aujourd'hui, les archéologues sont tombés d'accord que les ruines importantes découvertes sur la Tiča, sur le territoire du village qui s'appelait jadis Eski Stamboul, au sud de Šumla (l'actuel Kolarovgrad) représentent les vestiges de cette ville illustre [2]. La Petite Preslav, elle, a soulevé — et ce n'est pas fini, à preuve les deux articles à son sujet jumelés dans cette revue [3] — d'âpres discussions autour du problème de sa localisation. D'aucuns ont estimé l'avoir retrouvée çà et là sur le Danube inférieur, mais, à notre avis du moins, sans invoquer de raisons sérieuses.

Pour permettre au lecteur d'apprécier le degré de probabilité des localisations proposées jusqu'à présent, peut-être ne sera-t-il pas inutile de rappeler les sources sur lesquelles nos prédécesseurs — et des plus grands ! — ont tablé, quand ils se sont mis à la recherche des traces de la Petite Preslav.

Nous croyons ne point faire erreur en estimant que leur source principale a été un texte slave, le *Récit des temps anciens* (Повесть временных лет) attribué au moine russe Nestor [4]. C'est ainsi que le prince de Kiev Svjatoslav ayant déconfit les Bulgares en 968 et conquis 80 villes —городъ— du Danube, déclare qu'il installe un knèze à Pereïaslavets (въ Переяславци)[5]. A Olga, sa mère, il avouera en 969 son déplaisir de résider à Kiev. Et d'ajouter : « Je veux vivre à Pereïaslavets, sur le Danube, car là est le cœur de mon pays » [6]. De ces propos il semble résulter que Pereïaslavets — la Petite Preslav — se trouvait au bord du Danube.

Un autre texte encore apporte quelques précisions d'ordre géographique au sujet de la Petite Preslav. C'est ainsi que vers l'an 1150

---

[2] Sur Preslav, l'ancienne capitale bulgare et les multiples localisations de la Petite Preslav on consultera utilement l'ouvrage de V. Avramov, Юбилеен сборник ПЛИСКА-ПРЕСАВЬ, 2[e] partie, Sofia, 1929, p 144—160. Voir aussi la bibliographie dressée par V. Ivanova-Mavrodinova, *Преслав* (*водач за старините и музея*), Sofia, 1963, p. 108—110.

[3] Voir, en dehors de notre article, celui de P. Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, ici-même, pages 37—56, où l'on trouvera aussi, p. 39, une carte que le lecteur voudra bien consulter pour mieux suivre notre propre exposé.

[4] P. V Adrianova-Peretz, *Повесть временных лет*, I, Moscou — Leningrad, 1950 (cf. P Diaconu, *op cit*, p 37—38) ; voir aussi G Popa-Lisseanu, *Cronica lui Nestor*. Traducere şi comentarii, Bucarest, 1935

[5] P. V. Adrianova-Peretz, ed. cit, p. 47 ; G Popa-Lisseanu, *op. cit*, p 71.

[6] P. V. Adrianova-Peretz, ed cit., p. 48 (в Переяславци), G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 73.

l'Arabe Idrisi retient qu'« il y a quatre jours de voyage de Deristra jusqu'à la ville de Berisklâfisa, vers l'Est ; elle est située sur le Danû dans le voisinage de grands marais. Il y a de là quatre autres jours de voyage, le long du fleuve, jusqu'à la ville de Disîna qui est située avant l'embouchure du Danû... »[7].

Deristra étant évidemment Dristra, c'est-à-dire Silistra, sur le Danube (Danû), l'identification de Berisklâfisa avec Preslav a fourni aux chercheurs qui nous ont précédé une preuve de plus que la Petite Preslav se trouvait sur le Danube, à la différence de la Preslav bulgare, l'ex-capitale des tsars.

Le nom de la Petite Preslav n'apparaît, en toute rigueur, que dans les chroniques de Cédrénus (Skylitzès en réalité) et de Zonaras.

Skylitzès, dans l'abrégé de Cédrénus, note que « L'an 6508 [8], 13e indiction, l'empereur [9] ayant envoyé une solide armée contre les forteresses bulgares d'au-delà de l'Hémus [10], sous le commandement du patrice Théodorokanos et du protospathaire Nicéphore Xiphias, prit la Grande Preslav et la Petite ainsi que Pliscova » [11].

A quelques différences près, Zonaras consigne à propos des mêmes événements que Basile II le Bulgaroctone « partit en guerre contre les Bulgares et, après leur avoir démantelé quelques-uns des forts de Sardica, s'en retourna à Mosynopolis. Il prit aussi la Grande Preslav et la Petite ainsi que Pliscova par l'entremise de ses généraux » [12].

Mais si Skylitzès et Zonaras ont le mérite de bien attester l'existence d'une Petite Preslav à la même date (an 1000) que la Grande, leur témoignage ne nous apprend rien de sa situation géographique [13].

---

[7] Cf. G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 27 (d'après Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel*, II, dans *Sitzungsberichte der Wiener Akademie, Phil.-Hist. Classe*, CXIII, p. 301).

[8] Ce qui correspond à l'an 1000 de notre ère Pour Zlatarski toutefois les événements remonteraient, sur le témoignage catégorique de l'Arabe Iahya, à l'an 1001. (Voir P. Diaconu, *Despre datarea valului de piatră din Dobrogea și localizarea evenimentelor din nota Toparhului grec*, dans « Studii », XV — 5, p 1221.)

[9] Basile II le Bulgaroctone.

[10] La chaîne des Balkans.

[11] *Georgius Cedrenus Ioannis Scylitzae ope ab I. Bekkero suppletus et emendatus* II, Bonn, 1839, p 352 (τήν τε μεγάλην εἷλε Περσθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν καὶ τὴν Πλίσκοβαν)

[12] *Ioannis Zonarae epitomae historiarum libri XIII—XVIII* (ed. Th Buttner-Wobst) Bonn 1897, p. 559 (..εἷλε δὲ καὶ τὴν μεγάλην Περσθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν καὶ τὴν Πλίσκοβαν διὰ στρατηγῶν ..) On pourrait encore invoquer le témoignage de la chronique versifiée d'Ephrem (*Ephraemius* ex. recogn I. Bekker, Bonn, 1840, p 127, v 2 915—2 916 ἑλῶν δὲ Μυσῶν τὰς καθ' ἑσπέραν πόλεις, ||'Αχρίδα καὶ Σκόπια, Πρεσθλάβας δύο etc .) qui rappelle la conquête des deux Presthlaves Mais il est prouvé que cet auteur démarque les sources byzantines déja connues ; cf Gy Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, Berlin, 1958, p. 256

[13] P Diaconu, *Autour de la localisation.* , p. 53, tire de ces deux textes la conclusion que l'on a là l'itinéraire même des forces byzantines, ces trois places fortes étant donc énumérées selon leur position géographique ; ce qui revient à dire, selon ce chercheur, que la

Les autres sources byzantines où l'on relève le nom de Preslav — Constantin Porphyrogénète [14], Léon Diacre [15], Michel Attaliate [16], Nicétas Choniatès [17], Georges Acropolite [18], Manuel Philès [19], — se rapportent indubitablement à la Grande Preslav, qu'elles appellent habituellement Πρισθλάβα ou ἡ (Μεγάλη) Πραισθλάβα, nom qui se lit encore sur les bulles de plomb de deux stratèges byzantins [20]. Les détails qu'elles fournissent

Petite Preslav se trouvait entre la Grande Preslav et Pliska Nous ne pouvons partager ce point de vue. Pour nous, l'auteur de la source commune à Cédrénus et à Zonaras (bien qu'inconnue, voir sur ce point G Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Berlin, 1958, p. 274 et 345) a eu soin d'éviter pour des raisons d'ordre stylistique la répétition du nom de Preslav. Aussi inclinons-nous à croire qu'après la prise de la Grande Preslav, l'un des généraux s'en alla conquérir la Petite Preslav, tandis que son collègue réglait le sort de Pliska On sait que lors de cette campagne Triaditsa (Sofia) et Vidin furent également prises par les Byzantins. Il est vrai, Silistra n'est point mentionnée par les sources relatives à ces événements. L'extrême importance de cette place impose l'explication fournie par N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p 47 qu'elle était « toujours restée au pouvoir du stratège byzantin qui y résidait » (Voir aussi là-dessus P. Diaconu, *Despre datarea* , p 1 231 et note 3.) On observera encore que le Manassès slavon (voir I. Bogdan, *Cronica lui Constantin Manasses Traducere mediobulgară*, Bucarest, 1922, p 201. La récente édition de I. Dujčev nous a été inaccessible), mentionne lui aussi la prise de Vidin, de Pliska, de la Grande Preslav et de la Petite ainsi que de bien d'autres villes y compris Skoplje (.. прѣѧтъ Бъдын и Плискѫ и Великы Прѣславъ и Малъıн и прочѧѫ градовы многы) Mais si ces détails ne se lisent point dans le Manassès grec original, on sait qu'ils sont puisés à l'Histoire de Zonaras ; voir G. Moravcsik, *op. cit*, p. 354.

[14] Constantin Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio* (éd. Gy. Moravcsik et R. J. H. Jenkins), Budapest, 1949, 32/10 et 40/10 (Cf. aussi Constantin Porphyrogenitus *De Adm. Imp.*, vol. II, *Commentary* by F. Dvornik, R. J. H. Jenkins, B Lewis, Gy. Moravcsik, D. Obolensky, S. Runciman, Londres, 1962, p. 151.)

[15] *Leonis diaconi Caloensis historiae libri decem* (éd. C. B. Hase), Bonn, 1828, p. 131—139.

[16] *Michaelis Attaliotae historia* (éd. Wl. Brunet de Presle et I. Bekker), Bonn, 1853, p 37.

[17] *Nicetae Choniatae historia* (éd. I. Bekker), Bonn, 1835, p 486. Il nous faut redresser ici une erreur de N. Iorga, *Etudes byzantines*, II, Bucarest, 1940, p 38, qui parle de « Pristlave petite ville d'Ogygie ». Notre grand historien a été trompé par l'expression πόλις δ'αὕτη Ὠγυγία dans la description que Nicétas Choniatès brosse de l'ancienne capitale bulgare. En fait, loin de désigner le nom de la contrée de l'Hémus où se dresse Preslav la Grande, Ὠγυγία est un adjectif féminin (dérivé du nom d'Ogygos, héros éponyme de la Thèbes antique) et il signifie quelque chose comme *extrêmement ancien, vénérable* Des réminiscences littéraires de ce genre sont monnaie courante chez ce chroniqueur qui, féru de classicisme et entiché de vocables ampoulés ou hermétiques, n'en a pas moins raté l'occasion de surenchérir ici en usant de l'autre forme féminine, Ὠγύγιος, affectionnée par Eschyle pour qualifier des villes comme Thèbes (*Perses*, vers 37) et Athènes (ibidem, vers 973) Pareille épithète prouve en l'occurrence que Nicétas Choniatès se réfère effectivement à l'antique et vénérable métropole bulgare, en dépit des dénégations de N. Iorga, *op cit.*, loc. cit

[18] *Georgis Acropolitae opera* (rec. A. Heisenberg) I, Leipzig, 1903, p 20.

[19] *Manuelis Philae carmina* (éd. E. Miller) II, Paris, 1857, p 250, 251 et 255. (Cf. aussi C. Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenclatur der Balkanlander*, mémoire N° XI des *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, t. 136, Vienne, 1897, p. 83, à l'appendice intitulé *Die bulgarischen Burgen bei Manuel Philes.*)

[20] Celui de Léon Pégonitès, protospathaire et stratège de la Grande Preslav (v. N Bănescu, *op. cit.*, p. 41 et N. Bănescu et P. Papahagi, *Plombs byzantins découverts à Silistra*, dans « Byzantion », X, 1935, p 602 et 603) et celui d'Andronic Doukas, portant même titulature (v. N. Bănescu, *op. cit.*, p 41—42 et note 1, qui corrige judicieusement la lecture proposée par T. Gerasimov, *Byzantinische Bleisiegel aus Pliska*, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique bulgare*, XIV, Sofia, 1942, p. 190).

prouvent bien, même si elles ne précisent pas plus explicitement de quelle Preslav il s'agit, qu'il n'est pas question en l'occurrence de la localité danubienne, mais de celle de Bulgarie, l'antique capitale dont nous avons déjà rappelé le souvenir [21].

Un texte, un seul, parle, il est vrai, de la Grande Preslav du Danube, l'*Alexiade* d'Anne Comnène [22]. C'est à juste titre, selon nous, que certains érudits ont estimé que la fille de l'empereur Alexis Ier Comnène aura commis une bévue — errare humanum est — et écrit distraitement *Grande* au lieu de *Petite*. Mais nous y reviendrons plus loin.

Enfin, il existe encore un texte byzantin qui mentionne une Preslav, sans que l'on puisse trancher catégoriquement à première vue de laquelle des deux il retourne. Georges Codinos attribue en effet à l'empereur Constantin la fondation des villes de Preslav, Dristra (*Silistra*), Pliskova (*Pliska*) et Constantia [23]. Si cette information correspond à la réalité,

---

[21] Le nom de Preslav dans les sources byzantines, dont nous avons eu connaissance, apparaît sous diverses variantes orthographiques et phonétiques que l'on peut réduire à trois catégories principales : Preslav, Perslav et Perislava. Cette incertitude se reflète d'abord dans le manuscrit du *De Adm Imp* de Constantin Porphyrogénète, qui connaît ἡ Πρεσθλάβος (40/10) et ἡ Περσθλάβος (32/130). La forme Preslav (orthographiée tantôt Πρεσθλάβα et tantôt Πραισθλάβα) se lit d'abord une fois dans le *De Adm. Imp.* déjà cité, puis chez Léon Diacre, p 131, 133, 134, 139, chez Michel Attaliate, p 37 sur les bulles des stratèges Léon Pégonitès et Andronic Doukas (voir la note précédente), puis chez Manuel Philès, loc. cit. (Nicétas Choniatès connaît la variante Πρισθλάβα, p 486, mais un manuscrit de son ouvrage — dont on n'a pas encore d'édition critique — porte Πρεσθλάβα, ibidem, app. crit) et chez Ephrem (loc cit). La forme Perslav (Περσθλάβα) apparaît sous la plume de Cédrénus (Skylitzès), p. 452, etc , de Zonaras, p 528, 529, 559 (voir aussi les variantes de l'apparat critique, p 527), de Georges Acropolite, p 20 (voir ici aussi l'apparat critique) de même que chez Codinus (cf. *Georgii Codini excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis*, éd. E. Bekker, Bonn, 1843, p 23) La puriste Anne Comnène, enfin, semble identifier le préfixe slavon avec le préfixe grec περι-, d'où Περισθλάβα, p. 95—96 ; mais *l'Épitomé* de son *Alexiade* donne partout la forme Περσθλάβα (cf B. Leib, vol cit plus bas, p. 95, app crit.) Un manuscrit de Zonaras (p 527, app. crit) porte aussi Περισθλάβα A noter que les interpolations d'histoire bulgare du Manassès slave (I Bogdan, *op. cit.*, p 197 et 201 et app. crit.) ont Прѧславь ou Прѣславь Comme elles découlent en fait de l'histoire de Zonaras, on peut croire que le codex utilisé par le traducteur médio-bulgare connaissait la forme Πρεσθλάβα, que l'on rencontre du reste dans l'un des manuscrits du texte grec (Zonaras, p 527, app. crit). Notons enfin que certains manuscrits de G Acropolite (p. 20 app. crit.) présentent des formes barbarisées Περασθλάβα, Περασσλάβα, Παραθλάβα, dues probablement à l'impéritie des copistes Quant à la déclinaison du nom, on notera — outre le féminin en -ος chez Constantin Porphyrogénète — les génitifs en -ας (généralement) et parfois en -ης (certains manuscrits de Zonaras, p 527, 529) Pour d'autres formes slavonnes (Прѧславоу, Прѧслава, Прѣславьскаго) voir I Dujčev, Изъ старата българска книжнина, I, Sofia, 1943, p. 98 et II (s.a.), p. 42 et 279 (d'autres textes en traduction bulgare dans I, p. 157 et 160 ; II, p. 102, 164, 165, 226). Formes latines ecclesia Prostlave (II, p. 15), Prosthlavensis, Postolavensis (cf. I. Dujčev, *Innocentii PP. III epistolae ad Bulgariae historiam spectantes*, Sofia, 1942, p. 46, 49, 96—97, 98). Faut-il rattacher le nom de Preslav à l'adjectif прѣславьнъ, *glorieux, célèbre*? (A rapprocher de l'épithète περιφανής, de même signification, dont Anne Comnène gratifie cette ville.)

[22] Anne Comnène, *Alexiade*, II, Paris, 1943 (éd. B. Leib), p. 96 (= VII, III$_4$).

[23] G. Codinus, éd. cit., loc. cit. (ἔκτισε πόλεις ἐκεῖσε, τήν τε Περσθλάβαν, τὴν Δίστραν, τὴν Πλίσκουβαν καὶ τὴν Κωνσταντίαν .). La séparation entre Constantia — Constantza

elle ne saurait concerner que la Grande Preslav où l'on aurait trouvé tout comme à Pliska, des ruines romaines [24]. Si Constantia désigne plutôt Constanța sur la mer Noire, que Constantiana Daphne sur le Danube ou quelque autre place du même nom, c'est ce que l'on ignore [25]. Aussi ne peut-on point se fonder sur la mention de Preslav à côté de Silistra chez Codinos pour en tirer la conclusion qu'il s'agit là de la Preslav danubienne.

Dans ces conditions les seules sources à prendre en considération pour la localisation de la Preslav du Danube semblent être la Chronique de Nestor, la Géographie d'Idrisi et l'Alexiade d'Anne Comnène. Mais résistent-elles à la critique ?

Avant de fournir une réponse à cette question, qu'on veuille bien nous permettre d'indiquer les divers points du Danube où des savants, souvent réputés, se sont efforcés d'emplacer la Petite Preslav en s'autorisant des trois témoignages ci-dessus.

Comme nous jugeons superflu de retracer tout l'historique de leurs débats, nous nous bornerons à grouper les opinions émises par ces érudits dont nous nous défendons du reste de prétendre épuiser la liste. Leurs points de vue en effet se réduisent à quatre, à quelques variantes près. Les voici :

1) La Petite Preslav se trouvait sur le bras de Saint-Georges dans le delta du Danube.

2) Elle dressait ses murailles du côté d'Isaccea.

3) Il faut la rechercher entre Hîrșova et Cernavoda.

4) Elle était située entre Silistra et Turtucaia (Toutrakan)

Il existe enfin une cinquième opinion, celle exposée par Petre Diaconu dans la présente livraison de cette revue et à laquelle nous ferons certains renvois au bas des pages de notre présente étude. Pour ce chercheur, la Petite Preslav se trouve en Bulgarie, non loin de la Grande Preslav, et s'identifie à la forteresse de Ćar Kroum (anciennement Čatalar).

C'est sur le bras de Saint-Georges que Drinov recherche la Petite Preslav. Jireček, suivi par G. I. Brătianu, la place à Prislava même (l'actuelle localité de Nufărul, précédemment Ada Marinescu). De même Syrku et Popa-Lisseanu. Moins éclairé sur la question, Lebeau était d'avis

---

sur la mer Noire — et Constantia (Constantiana Daphne (?) sur la rive gauche (?) du Danube) — Spanțov, selon certains auteurs — n'est pas encore définitivement tranchée. On devra faire entrer en ligne de compte aussi les deux inscriptions trouvées en Bulgarie à Malamirovo et à Sečište du corpus de V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, p. 125, 130, 190 et 197. Voir aussi plus bas, p. 25, note 34.

[24] Cf. V. Ivanova-Mavrodinova, *op. cit.*, p. 108—110.

[25] Il existait même en Italie une Constantia, la ville de Cosenza, en Calabre. Voir la *Vita di Sant'Elia il Giovane* (éd. G. Rossi Taibbi), Palermo, 1962, p. 82 (ἐν Κωνσταντίᾳ τῆς Ἰταλίας).

que cette Preslav se trouve à l'est de Tulcea, à proximité des bouches du Danube. Et Bury également. Sous l'influence de Schlumberger, Chalandon et Mutafčiev croient que la ville se trouvait près du Delta. V. Avramov se prononce pour l'est de Tulcea. Le récent traité d'histoire de la Bulgarie parle du bras de Saint-Georges. Tous ces auteurs sont visiblement influencés par la ressemblance, surprenante à première vue, des noms de Prislava (Nufărul) et Preslav [26].

Škorpil, lui, estime que Preslav est tout un avec Niculiţel. Sur les cartes qui accompagnent leurs classiques histoires de Byzance, Vasiliev et Bréhier pointent la Petite Preslav près d'Isaccea. Mais Ostrogorski la fait figurer quelque part aux bouches du Danube. Enfin, sous la plume de Ştefan Pascu, le récent traité d'histoire de la Roumanie nous apprend que Pereïaslavets était « située probablement près d'Isaccea » [27].

Le troisième point de vue énoncé concerne la zone Hîrşova-Cernavoda. Telle était l'opinion de Zlatarski qui s'arrêta à la Capidava romano-byzantine, non loin du village de Boasgic (aujourd'hui Dunărea), en face des marais du Danube et de « l'île de Balta » comme il appelle bizarrement les marais (« balta » en roumain) de la Ialomiţa. Hésitant, Iordan Georgiev se borne à déclarer que la ville se trouvait quelque part entre Hîrşova et Cernavoda. Récemment enfin, B. Nedkov plaide pour localiser les vestiges de Preslav à 18 km de Hîrşova, à Eski Sarai, dans la steppe de Dobroudja. Toutes ces opinions ont pour point de départ la Géographie d'Idrisi. Comme, selon le savant arabe, il y a quatre jours de voyage de Silistra à Barisklâfisa (Preslav) et quatre autres de cette localité jusqu'à Vicina (identifiée par eux avec Măcin), il en résulterait que la Petite Preslav doit se trouver approximativement à mi-chemin, c'est-à-dire du côté de Capidava ou de Hîrşova [28].

---

[26] M. Drinov, Съчинения, I, p. 464 ; C. Jirecek, История на Българите, Sofia, p. 239 ; Gh. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 90 ; P. A. Syrku, cité par V. Avramov, *op. cit.*, p. 150 ; G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 71, Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XIV, p. 94 sq. ; J. B. Bury, *A history of the Eastern Roman Empire from the fall of Iren to the accession of Basil I*, Londres, 1912, p. 338 ; G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 71, note 3 ; F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I^er^ Comnène*, Paris, 1900, p. 116 ; P. Moutaftchiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des Pays danubiens*, Sofia, 1937, p. 187 ; V. Avramov, *op. cit*, p. 149 sqq ; История на България, I, Sofia, 1954, p. 132.

[27] K. Škorpil, dans Абоба-Плиска, 1905, p. 539 ; A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II, Paris, 1932 (carte V) ; L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947 (carte III) ; G. Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin* (trad. J. Gouillard), Paris, 1956, p. 291 (carte III) ; *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, p. 31 ; C. Cihodaru, *Precizări necesare în legătură cu datarea valului de piatră din Dobrogea şi însemnările toparhului bizantin*, dans « Studii », XVI, 5, 1963, p. 1 127.

[28] V. N. Zlatarski, *Два известни български надписа от IX в*, dans « Сборник за народни умотворения наук и книжина » XV, Sofia, 1898, p. 136—138 ; I. Georgiev, *История на българска народъ*, Stara Zagora, 1904, p. 145 ; V. Nedkov, *България и съседните и земли през XII век според «Географията» на Идриси*, Sofia, 1960, p. 134—135

Notons encore en passant que, si Tomaschek songeait à Boasgic pour l'emplacement de la Petite Preslav, Škorpil, renonçant à sa première identification de cette ville avec Niculiţel, jeta finalement son dévolu sur le village de Kadikioi, entre Silistra et Turtucaia (Toutrakan). Son avis a fait prime, semble-t-il, en Bulgarie, car dans la nomenclature actuelle des localités de la R. P. de Bulgarie ce village porte le nom de Malăk Preslavăţ, autrement dit Petite Preslav [29].

Tous ces points de vue, on le voit, se choquent et s'entrechoquent délibérément. Aussi n'est-il pas surprenant que certains savants, comme Šafarik par exemple, aient déclaré que l'emplacement de la Petite Preslav était inconnu, ou, comme Golubinski, qu'on peut purement et simplement s'attendre à la découvrir n'importe où sur le Bas-Danube [30]. Leur façon de comprendre les choses est évidemment le résultat de la lecture, au pied de la lettre, de la chronique de Nestor qui, on l'a vu précédemment, nous apprend que pour Svjatoslav Pereiaslavets, sur le Danube, était le cœur, c'est-à-dire la capitale, de ses Etats.

Le désaccord des savants nous oblige d'une part à passer au crible fin les sources utilisées jusqu'à présent pour localiser la Petite Preslav et; d'autre part, il nous invite soit à nous en tenir à la circonspection d'un Šafarik ou d'un Golubinski, soit à proposer une nouvelle identification de la ville fantôme.

Chronologiquement parlant, la plus ancienne mention de la Petite Preslav semble être l'information de Nestor relative aux campagnes que Svjatoslav entreprit en Bulgarie d'abord en 968, puis en 971 [31]. Que le prince de Kiev avait conquis 80 villes — городъ — sur le Danube, c'est ce que l'on se refusera à admettre, à moins d'entendre par là des établissements, urbains et autres, situés non pas sur la rive même du fleuve, mais bien dans la région du Bas-Danube, plus précisément dans la Dobroudja roumaine et surtout dans le nord-est de la Bulgarie. Il ne faut pas perdre de vue en effet que les Russes, appelés par les Byzantins à la

---

(voir aussi J Bromberg, *Toponymical and historical Miscellanies on medieval Dobroudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia*, dans « Byzantion », XII-2, 1937 et la riposte de N. Bănescu, *Fantaisies et réalités historiques*, ibidem, XIII-1, 1938, p. 80—81).

[29] W. Tomaschek, *op. cit.*, p. 301—302. K. Škorpil, Българска историческа библиотека, II-2, p. 107, 109 (d'après V. Avramov, *op. cit*, p. 151); V Beševliev, *op. cit*, p 258

[30] Šafarik, *Славянски древности*, II-1, p. 359 (d'après V. Avramov, *op. cit.*, p. 150); E Golubinski, *Краткий очеркъ исторiй православныхъ църквей*, p 51; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, 1935, p. 256; N. Iorga, *op cit*, I, Bucarest, 1939, p. 21—22

[31] Pour la chronologie de la campagne — 971 ou 972 — voir la bibliographie indiquée par G. Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin* (trad J. Gouillard), Paris, 1956, p 319, note 2.

rescousse dans leur guerre contre les Bulgares, renversèrent le tsarat bulgare. Et nous ne pouvons pas nous imaginer que Svjatoslav qui s'était emparé de la capitale des vaincus, Preslav (la Grande), ait choisi une Preslav quelconque et incidemment homonyme, sur le Danube, pour remplacer Kiev, déjà illustre, à la tête de son Etat. Il est bien plus naturel qu'il ait voulu hériter, à l'instar des conquérants de tous les temps, de la glorieuse tradition de la capitale des vaincus [32]. Mais une constatation s'impose encore à notre esprit, c'est qu'il est étonnant que personne ne se soit montré surpris jusqu'ici que Svjatoslav aurait pu choisir pour capitale une localité des bords du Danube, alors que sur la rive gauche caracolaient les Petchénègues [33] de longue date à la solde de Byzance contre les Russes [34].

Et même si l'autorité du prince de Kiev débordait quelque peu outre Danube, la chose ne pouvait être que très aléatoire et de courte durée. Les gens de Constantia et de quelques autres petites places de la rive gauche du Danube ne revinrent-ils pas à résipiscence pendant le siège même de Silistra par Tzimiscès, quand ils comprirent la supériorité des armes byzantines? [35] C'est ainsi que les Petchénègues de leur côté n'allaient pas tarder à se mesurer avec les soldats de Kiev, le prince russe trouvant bientôt sous leurs coups la mort des braves dans les steppes de l'Ukraine [36]. Il est indubitable dans ces conditions que la Preslav de Svjatoslav ne peut avoir été que la capitale des Bulgares. C'est aussi l'opinion de Zlatarski [37]. Il suffit d'ailleurs de relire attentivement la Chronique dite de Nestor, composée à la fin du XI[e] siècle, mais définitivement rédigée par plusieurs auteurs à peine pendant le premier quart du XII[e] siècle [38], pour remarquer que, tout comme les écrivains byzantins, elle ne mentionne, à propos des

---

[32] C'est ce qui empêche catégoriquement d'admettre l'hypothèse formulée par P. Diaconu ici-même, p 55, en note, que Svjatoslav aurait choisi pour capitale une Preslav voisine de la Grande, d'où il aurait pu collaborer avec le tsar des Bulgares.

[33] Constantin Porphyrogénète, éd. cit., p. 182 fait commencer le pays des Petchenègues sur le Bas-Danube, en face même de Silistra.

[34] *Ibidem*, §§ 2 et 4 La *Chronique de Nestor* (édition Adrianova-Peretz, p. 47 et G Popa-Lisseanu, p. 71) précise même que c'est en 968 que les Pétchenegues attaquèrent les Russes pour la première fois. On sait toutefois que des guerriers petchénègues combattront en 971 dans les rangs de l'armée de Svjatoslav à Silistra. Il doit s'agir d'individus raccolés au nord du Danube. L'attitude même des gens de Constantia et d'autres places de la rive gauche du Danube (ici-même, p. 34) nous incite à le penser

[35] Cédrénus, éd cit, p. 401 (ἐκ Κωνσταντείας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων τῶν πέραν ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου); Zonaras, éd. cit, p 530 (ἐκ Κωνσταντείας δὲ καὶ φρουρίων ἑτέρων) Cédrénus, p. 412, montre encore que Tzimiscès accorda toute son attention aux forteresses et aux villes des deux rives du Danube, après avoir solidement instauré son autorité à Silistra Voir *Istoria Romîniei* II, Bucarest, 1962, p 50—51.

[36] *Chronique de Nestor*, éd. Adrianova-Peretz, p. 53 et trad. G. Popa-Lisseanu, p 77.

[37] V. N. Zlatarski, *История на Българската държава през средните векове*, I-2, Sofia, 1927, p. 598—599 Voir aussi ici-même p. 42—43, note 18, P Diaconu, *op. cit*, dont nous faisons nôtres sans réserves les observations

[38] D. D. Blagoi, *Istoria literaturii ruse (sec. X—XVIII)* I, Bucarest, 1963, p. 61 et 64.

événements de la guerre russo-byzantine de 971, que les batailles livrées sous Preslav et sous Silistra [39]. Or il serait par trop curieux que la Preslav (Pereıaslavets) de Nestor fût différente de la Presthlava ou Peristhlava des historiens grecs ! Tout ce que l'on observera c'est que Nestor, ou quelque continuateur, désireux de ménager l'amour-propre de ses compatriotes, a quelque peu arrangé les choses, de façon à ne pas trop laisser voir que les Byzantins avaient écrasé les troupes de Kiev, mais à accréditer l'idée que les deux adversaires étaient arrivés à composition [40]. Certes, la Chronique de Nestor ne parle pas expressément de Preslav ni de la Grande Preslav, mais seulement de Pereïaslavets, la Petite Preslav. La raison peut en être la ressemblance du nom de cette ville avec celui de la ville de Péreiaslavl, dans la région de Kiev, que les Byzantins appelaient ἡ ἐν Ῥωσίᾳ Πρεσθλάβα, la Preslav de Russie [41]. A moins qu'à l'époque où fut composé le récit des exploits de Svjatoslav par l'un des auteurs (ou remanieurs) de la Chronique dite de Nestor, ce dernier avait connaissance d'une Petite Preslav alors florissante sur le Danube. D'où, dans son esprit, une confusion justifiée par son ignorance des lieux et la grande distance entre son pays et les territoires danubiens. Sans compter que l'on savait pertinemment que les guerriers de Svjatoslav s'étaient emparés de la Bulgarie en remontant le Danube avec leurs barques monoxyles [42], après avoir affronté les lames de la mer Noire, et qu'ils avaient ensuite regagné par la même voie leur pays où la mort guettait leur prince.

Nous voici donc mis en demeure de renoncer à considérer la chronique de Nestor comme source susceptible de nous aider à fixer sur la carte l'emplacement de la Petite Preslav. Même si une confusion de noms implique l'existence d'une Preslav sur le Danube à un moment donné, les faits historiques retracés concernent uniquement l'ancienne capitale des tsars bulgares. Svjatoslav au grand jamais n'a caressé le rêve d'établir sa capitale aux bouches du Danube ou sur le cours inférieur du fleuve, comme l'ont affirmé un peu trop à la légère bien des historiens, par ailleurs fort estimables.

---

[39] Voir aussi les remarques pertinentes de P. Diaconu, *op. cit*, ici-même, p 41—43, *Chronique de Nestor*, éd. Adrianova-Peretz, p. 50—53 et trad. G. Popa-Lisseanu, *op. cit*, p. 74—77.

[40] Le traité conclu entre Svjatoslav et Tzimiscès dans la *Chronique de Nestor*, éd. Adrianova-Peretz, p. 52 et trad. G. Popa-Lisseanu, *op. cit*, p. 76—77.

[41] E. Honigmann, *Studies in Slavic Church History*, dans « Byzantion », XVII, 1945, p. 141 (variante d'un des manuscrits d'un écrit de Léon, métropolite de Russie, composé en 1037 à propos de la question des azymes et adressé aux Romains ou Latins).

[42] Sur les monoxyles on consultera les très utiles observations de D. Obolensky dans *Constantin Porphyrogenitus De Administrando Imperio. Volume II. Commentary...*, edited by R.J.H. Jenkins, Londres, 1962, p. 23—25.

Au tour d'Idrisi maintenant. Disons tout de suite que la nouvelle édition que l'orientaliste bulgare Boris Nedkov vient de publier de sa *Géographie* bouleverse tout ce que l'on savait du témoignage du savant arabe, mal lu et, partant, erronément traduit et interprété par Jaubert et par Tomaschek [43]. Loin de prétendre qu'il y a « quatre jours de voyage de Deristra (*Silistra*) jusqu'à la ville de Berisklâfisa vers l'est » [44], Idrisi nous apprend en réalité que « de Diristra à travers la steppe jusqu'à la ville de Barasklafisa à l'est il y a quatre jours de voyage » [45].

Le même géographe ne déclare pas non plus que Berisklâfisa « est située sur le Danû (*Danube*) dans le voisinage de grands marais » [46], mais précise qu'elle se trouve « sur une rivière près de havuza [47] », mot qui signifie en arabe lac, étang [48].

On lit encore dans la traduction de Nedkov que « de Barasklafisa à la ville de Disina à l'Est il y a quatre jours de voyage... De Disina à la ville d'Armocastrou .... il y a deux jours de voyage » [49]. Et Idrisi de noter encore qu'Armocastrou est située au-dessus de la mer [50]. Ce qui nous écarte résolument des bords du Danube.

Si, par conséquent, le voyageur venant de Silistra doit franchir la steppe pour atteindre Berisklafisa — au lieu de suivre le cours du Danube ! — cela signifie que Berisklafisa n'est point la Preslav danubienne, mais bien (si l'on admet qu'un gosier arabe a estropié le nom de Preslav) la Grande Preslav de Bulgarie ! Disina, loin d'être Măcin ou Vicina, ne saurait être alors qu'une ville des bords de la rivière homonyme (Διτζίνα), la Tiča (ou Kamtchik) citée par l'empereur Constantin Porphyrogénète [51].

On relève encore dans un autre passage de la Géographie d'Idrisi le nom de la ville de Mīgalī Barasklafa. Mīgalī est visiblement l'adjectif grec μεγάλη, qui signifie « Grande », et il s'agit là, de toute évidence,

---

[43] P. A. Jaubert, *Géographie d'Idrisi* I, Paris, 1840, p. 386 cf. W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel, II. Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach Erkundigungen des Arabers Idrisi*, dans *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien* (Phil. historische Klasse) 124 (1891) VIII, p 301—302.

[44] Voir plus haut, p. 19 et note 7.

[45] B Nedkov, *op. cit*, p 78—79.

[46] Supra, p. 19

[47] B. Nedkov, *op. cit.*, loc. cit.

[48] Voir P Diaconu, *op. cit.*, p. 46.

[49] B Nedkov, *op. cit.*, loc. cit.

[50] Nous nous demandons maintenant si cet Armocastrou (du grec Ἐρημοκάστρον, Forteresse déserte ?), qui semble correspondre à la forteresse de Ienisala, non loin de Babadag, laquelle précisément domine la mer, ne doit pas être identifiée avec la forteresse de Pampoulo ; voir P Ş. Năsturel, *Aşezarea Vicinei...*, p. 297 et 300 (d'après A. Delatte, *Les portulans grecs*, Liège-Paris, 1947, p 231).

[51] *De Administrando Imperio* (éd. citée), p. 62, § 9, ligne 101 Cette rivière s'appelle Bitzina (Vicina) chez Anne Comnène, *vol. cit.*, p. 94 (= VII, VI ligne 5). L'identification chez G. I. Brătianu, *Recherches*, p. 12, 15, 18, 95.

de la Grande Preslav. Comme on nous dit aussi que « dans son voisinage coule une rivière moyenne » [52], il ne saurait nullement s'agir du Danube, mais de la Tiča. A première vue, Idrisi semblerait donc parler à deux reprises de la Preslav des tsars bulgares. En fait, il s'agit, comme P. Diaconu le démontre parfaitement, d'une part de Pliska et, d'une autre, de la Grande Preslav [53].

On écartera donc aussi le prétendu témoignage d'Idrisi au sujet de la Petite Preslav du Danube.

Une seule source nous reste au sujet de l'existence d'une Preslav danubienne. C'est l'*Alexiade*, dont nous allons nous occuper.

Dans le récit circonstancié des luttes qui se déroulèrent à Silistra en 1087 [54] au cours de la guerre byzantino-petchénègue, Anne Comnène montre comment l'empereur Alexis I^er^ son père n'ayant pas réussi à déloger les Petchénègues des deux forteresses qui dominaient la ville dont il s'était emparé, se vit obligé de se retirer au bord d'un petit cours d'eau [55], non loin du Danube, où il tint un conseil de guerre avec ses généraux. Parmi les avis qui s'échangèrent à cette occasion, il y eut aussi celui des stratèges Georges Paléologue et Grégoire Mavrokatakalon. Les deux commandants estimaient nécessaire de temporiser [56]. (Peut-être voulaient-ils attendre l'arrivée de la flotte byzantine à hauteur de Silistra.) Et ils conseillaient que l'armée allât occuper la Grande Preslav où l'on disposerait d'une excellente position stratégique, du fait qu'elle constituait un refuge imprenable [57]. Ici, Anne Comnène interrompt l'exposé du plan des deux chefs pour faire parade de son érudition. Ecoutons-là disserter en un style assez alambiqué au sujet de la Grande Preslav : « Cette ville célèbre, sise sur le Danube, n'avait pas autrefois ce nom barbare, mais, appelée à la grecque, elle était et on lui disait Μεγάλη πόλις, la ,,Grand'ville''. Mais depuis que Mocros, l'empereur des Bulgares et ses descendants ainsi que Samuel, le dernier de la dynastie bulgare — tout comme le Sédécias des Juifs — as-

[52] B Nedkov, *op cit*, loc cit.
[53] Voir son article ici-même, p. 38—39.
[54] Nous suivons la chronologie accoutumée de cette campagne. D'autres chercheurs préfèrent la faire remonter à l'année 1088.
[55] Anne Comnène, *vol cit*, p 95 (= VII, III, lignes 21—22) emploie le mot ῥύαξ. Nous songeons à l'identifier avec le cours d'eau qui se jette dans le lac de Gîrlița, au voisinage du Danube : voir la carte publiée par P. Diaconu, *Крепось X—XV вв. в Пэкуюл луй Соаре*... dans « Dacia » V, 1961, p. 986. (Nous rappelons que *gîrliță* signifie en roumain « petite rivière ». Pour les autres sens dérivés, voir I. Iordan, *Nume de locuri românești în Republica Populară Română*, Bucarest, 1952, p. 37—38)
[56] ἀνεβάλλοντο πόλεμον, *ibid*. ligne 25
[57] Voir le récit dans Anne Comnène, *vol. cit.*, p 95—96

saillirent l'Occident [58], elle acquit un nom composé à la fois de la signification grecque — d'où son nom de Grande — et d'un vocable se tirant des Slaves et elle est partout appelée par ces derniers la Grande Peristhlava » [59].

Nous ne sommes pas le premier à avoir observé qu'Anne Comnène a commis ici une confusion entre les deux Preslavs, la Grande et la Petite. Mocros, Hopf et Dujčev l'ont démontré [60], est une métathèse du nom de Kroum. Si Anne le mentionne ainsi que Samuel, c'est qu'elle attribue à la Preslav du Danube des détails historiques relatifs en fait à l'ancienne capitale du premier empire bulgare, la Grande Preslav, et peut-être même aussi à Pliska. Dans de telles conditions, de deux choses l'une. Ou bien Anne Comnène place erronément la Grande Preslav sur le Danube, ou bien elle est victime d'une distraction qui lui fait attribuer à la ville du Danube des informations concernant en réalité l'histoire de l'ancienne capitale de la Bulgarie. Chalandon, Kulakovski, Brătescu, Beševliev, etc., croient que la princesse songe effectivement à l'antique ville des tsars [61]. D'autres chercheurs — Gh. I. Brătianu notamment — estiment qu'il s'agit là de la ville des bouches du Danube et même que son nom se perpétue, tout comme son emplacement, dans les ruines de la forteresse de Prislava (l'actuel Nufărul), Anne Comnène, victime d'un lapsus, ayant écrit μεγάλη, Grande, au lieu de μικρά, Petite [62]. Mais nous croyons avoir suffisamment montré qu'une Preslav sur le Delta du Danube n'a jamais existé.

On observera que les explications fournies par Anne Comnène constituent en réalité une parenthèse qui risque de nous faire perdre le fil de la péroraison de Paléologue et de Mavrokatakalon au conseil de guerre impérial. Ecoutons donc la fin de leur discours. Peut-être s'y trouvera-t-il quelque détail qui permettra de trancher la question.

Après la recommandation du repli stratégique des troupes byzantines sur la Preslav des bords du Danube et abstraction faite de la digression plus ou moins savante d'Anne Comnène, on lit le texte suivant :

« Ayant donc ce refuge — disaient ceux qui entouraient Mavrokatakalon, — et tombant sur les Scythes (=*Petchenègues*) en engageant

---

[58] Par *Occident* il faut entendre la partie occidentale, c'est-à-dire *européenne*, de l'Empire byzantin

[59] Le texte grec dans Anne Comnène, *vol. cit*, p 96, lignes 4—14 (voir aussi la traduction de B. Leib, *ibid.*, loc. cit.).

[60] Cf la note complémentaire de B. Leib à *Anne Comnène, Alexiade*, vol III, Paris, 1945, p 253—254.

[61] J Kulakovskij, *op. cit.*, p. 320; F. Chalandon, *op cit.*, p 116; V. Beševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spatantike und im Mittelalter*, dans « Linguistique Balkanique », IV, Sofia, 1962, p. 69

[62] Gh. I. Brătianu, *Recherches...*, p. 19.

journellement des escarmouches [63], nous ne cesserons de leur causer des dommages et nous ne leur permettrons à aucun prix de sortir de leur propre camp pour s'approvisionner en fourrage ou se procurer ce dont ils ont besoin » [64].

L'éclaircissement souhaité existe ! C'est un simple mot qui nous l'apporte, l'adverbe ὁσημέραι [65]. Sa signification — *chaque jour*, *quotidiennement* — prouve effectivement que la ville où les deux stratèges voulaient persuader leur empereur de se rendre était si près de Silistra, solidement tenue par les défenseurs petchenègues des deux acropoles, que les Byzantins pouvaient, en se servant de cette base d'opérations, se mesurer *journellement* avec leurs adversaires et les empêcher de sortir de leur camp fortifié, leur coupant de la sorte tout moyen de ravitaillement.

Un coup d'œil sur la carte de la région qui s'étend de Silistra à la Grande Preslav de Bulgarie montre qu'il y a bien une centaine de kilomètres à vol d'oiseau entre ces deux points. (Sur le terrain la distance doit être un peu plus forte [66].) Ce n'est donc point de la Grande Preslav, trop éloignée, que les soldats d'Alexis Ier Comnène pouvaient inquiéter *chaque jour* les Petchenègues de Silistra en les harcelant et en les tenant en haleine dans leur camp, mais d'une autre Preslav beaucoup plus proche. (Soit dit en passant que le plan eût été encore plus fantastique à concevoir d'une Preslav des bouches du Danube !)

Aussi nous rangeons-nous résolument à l'avis de ceux des chercheurs qui estiment que dans ce passage de l'*Alexiade* les connaissances de l'auteur se sont embrouillées autour de la Grande et de la Petite Preslav [67]. L'informateur de la princesse porphyrogénète au sujet de la bataille de Silistra fut certainement — outre son propre père — Georges Paléologue en personne qui avait épousé une sœur de sa mère et qui participa, on l'a vu précédemment, au conseil de guerre qu'Alexis Ier tint dans les en-

---

[63] δι'ἀκροβολισμῶν ; v. Anne Comnène, *op. cit.*, vol. II, p. 96, ligne 16 (B. Leib, *ibidem*, traduit par « embuscades », ce qui nous semble inexact).

[64] Anne Comnène, *op cit*, vol. II, p. 96 (voir également la version qu'en donne B. Leib).

[65] Anne Comnène, *op. cit*, loc. cit , ligne 16 (..ὁσημέραι δι' ἀκροβολισμῶν τοῖς Σκύθαις προσβάλλοντες...).

[66] Voir par exemple la carte reproduite par V. Beševliev, *op cit*, p 70. (Peut-on du reste douter que la Grande Preslav, stratégiquement si importante, ne fût pas occupée solidement par quelque garnison byzantine, tandis que le basileus assiégeait Silistra ? Paléologue et Mavrokatakalon n'avaient donc aucune raison de conseiller à Alexis d'aller occuper militairement cette place Du reste, chez Anne Comnène le verbe καταλαμβάνω signifie souvent *se rendre à, arriver à*. Nous estimons donc que Paléologue et Mavrokatakalon conseillaient au basileus de se rendre à la *Petite* Preslav, sans que leur avis impliquât la nécessité de la conquérir par la force)

[67] Supra, p. 21

virons de l'imprenable Silistra [68]. Anne Comnène a eu l'heureuse idée de prévenir ses lecteurs qu'une bonne partie des faits narrés dans son histoire, elle les a entendu raconter bien des fois de la bouche de son père et de cet oncle [69]. La confusion entre les deux Preslavs peut être plutôt le fait d'Anne, qui n'avait point voyagé dans les Balkans, que de son oncle qui avait guerroyé sur maints théâtres d'opérations. Et qui sait combien de temps s'était écoulé depuis que la princesse, claquemurée au monastère de Marie-Pleine-de-Grâces, n'avait plus eu l'occasion de s'entretenir avec âme qui vive de tous ces événements [70] ! Ne nous confie-t-elle pas elle-même vers la fin de son épopée en prose que depuis trente longues années elle n'a plus échangé la moindre parole avec les familiers de son défunt père et qu'elle a rédigé son histoire en s'aidant des matériaux qu'elle avait réunis et qu'elle comparait avec ce qu'elle savait directement des propos d'Alexis et de ses oncles [71] ?

En revanche, le détail précis que la Preslav d'où les Petchenègues accrochés à Silistra pouvaient être escarmouchés chaque jour par les avant-postes byzantins était située au bord du Danube, la fille d'Alexis Comnène, la nièce de Georges Paléologue n'avait d'où l'imaginer. C'est pourquoi nous croyons que la Petite Preslav se trouvait effectivement sur le Danube.

Essayons de la pointer sur la carte.

Nous ne chercherons pas longtemps pour cela. Il suffit de songer au vaste établissement découvert en 1956 dans l'îlot danubien de Păcuiul lui Soare, qui fait depuis lors l'objet de fouilles assidues et systématiques dont les résultats s'avèrent de plus en plus intéressants d'une année à l'autre [72]. Sa distance de Silistra est de 18 km environ au fil de

---

[68] Voir B. Leib dans l'introduction de l'*Alexiade*, vol. I, Paris, 1937, p. XXV—XXVI. Quelques détails nouveaux sur Georges Paléologue dans E. Sargologos, *La Vie de St. Cyrille le Philéote, moine byzantin* (+ 1110), Bruxelles, 1964, p. 257 (= 464).

[69] *Alexiade*, XIV, VII 5 (v. éd. B. Leib, vol. III, p. 175).

[70] *Idem*. XIV, VII 7 (éd. Leib, *vol cit*, p. 175—176).

[71] Ibidem (éd. Leib, *vol. cit*, p. 176).

[72] Voici l'essentiel de la bibliographie des fouilles de Păcuiul lui Soare 1) Une série de rapports préliminaires des fouilles parus dans « Materiale şi cercetări arheologice », V, 1959, p. 587—592 ; VI, 1959, p 653—666 ; VII, 1960, p. 599—608 ; VIII, 1962, p. 713—722 ; 2) différents articles P. Diaconu, *Крепость X—XV вв в Пэкуюл луй Соаре в свете археологических исследований* dans « Dacia » (Nouvelle série) V, 1961, p. 485—501 ; du même *Cetatea bizantină de pe insula Păcuiul lui Soare*, dans « Revista Muzeelor », II — 1, 1965, p 12—16 ; D. Vîlceanu, *Cu privire la data de început a cetăţii de la Păcuiul lui Soare*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », XIV—1, 1963, p. 207—212 , R. Popa, *Păcuiul lui Soare. O aşezare dunăreană cu trăsături urbane în veacurile XIII—XIV*, ibidem, XV — 1, 1964, p. 107—115 ; 3) quelques notes : P. Diaconu, *Un mormînt din sec XI descoperit la Dervent* (*Reg Dobrogea*) dans « Studii şi cercetări de istorie veche », XIV—1, 1963, p. 213—216 ; du même, *Monede rare şi inedite din epoca feudală de început descoperite la Păcuiul lui Soare şi împrejurimi* (*Dobrogea*), ibidem, XV—1, 1964, p 143—147 ; I Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea*, dans « Studii şi cercetări de numismatică » III, 1960 (v p 325—330) ; V. Culică et Petre Diaconu, *Болгарские монеты из Пэкуйул луй Соаре* (*Румыния*),

l'eau [73]. En l'an 1087, quand l'empereur Alexis affrontait les Petchenègues sous les murailles de Silistra, la forteresse de Păcuiul lui Soare existait [74]. Les recherches archéologiques ont prouvé que c'est vers 972—976 que le basileus Jean Tzimiscès fonda cette place de guerre [75]. C'est de là que les Byzantins pouvaient de toute évidence fondre journellement (ὁσημέραι) sur l'ennemi, maître de Silistra, et l'empêcher ainsi de se ravitailler, lui et ses chevaux.

Il ne faudrait pas reprocher pour autant aux érudits qui se sont penchés sur la question de l'emplacement de la Petite Preslav de n'avoir pas observé ce fait jusqu'à présent. Il y a quelques années encore, personne ne soupçonnait l'existence de la grande ville forte de Păcuiul lui Soare, dont les ruines étaient cachées dans le limon du Danube et sous une végétation luxuriante [76]. Dans ces conditions, l'adverbe ὁσημέραι pouvait passer d'autant plus facilement inobservé des lecteurs de l'Alexiade. Aujourd'hui, la faible distance qui sépare Păcuiul lui Soare de Silistra, la présence de cet adverbe et la confusion d'Anne Comnène élucidée permettent, à notre avis du moins, de mettre le nom de la Petite Preslav sur les ruines, qui s'annoncent d'ores et déjà grandioses, de Păcuiul lui Soare.

Un doute cependant pourrait encore planer. La Petite Preslav était-elle bien *sur* le Danube ou *au* Danube, autrement dit ses remparts se miraient-ils dans les eaux du fleuve ou bien cette place se trouvait-elle à quelque distance de cette artère? Il suffit de rappeler que, selon Anne Comnène elle-même, Preslav était πόλις περιφανὴς περὶ τὸν Ἴστρον διακειμένη, « une ville célèbre située sur le Danube » [77], Silistra elle aussi est « une ville célèbre entre celles situées sur le Danube » (πόλις... τῶν περὶ τὸν

---

dans Bulletin de l'Institut d'Archéologie, Sofia, XXVI, 1963, 249—256. Ajoutons maintenant que les études consacrées à Păcuiul lui Soare devront dorénavant tenir compte aussi de l'important mémoire de N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e—XI^e siècles: la Mésopotamie de l'Occident* (ici-même, p. 97—135). L'auteur, qui démontre brillamment l'existence sensationnelle au Bas-Danube d'une nouvelle stratégie byzantine, celle de la Mésopotamie occidentale, n'attaque cependant pas la question de la résidence de son katépanô. Vu la coïncidence entre la date fixée par Oikonomidès au taktikon de l'Escorial, d'une part, et celle assignée archéologiquement à l'érection des murailles de Păcuiu, d'une autre, il est tentant de croire que c'est dans cet îlot qu'il y a chance de découvrir un jour le siège de ce nouveau commandant byzantin. L'édifice à abside le prouvera-t-il, le jour où il aura été fouillé? P. Diaconu nous attire l'attention que les habitants de la contrée ne prononcent pas *Păcuiul*, mais *Pecuiul*. Ce serait un mot d'origine petchenègue ou coumane selon I Conea et I Donat, *Contributions à l'étude de la toponymie petchénegue-comane de la plaine roumaine du Bas-Danube*, dans *Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VI^e Congrès international des Sciences onomastiques à Munich, du 24 au 28 août 1958*, Bucarest, 1958, p. 150 et note 3.

[73] R. Popa, *op. cit*, p 107 parle de 20 km.

[74] Voir les travaux mentionnés précédemment de P. Diaconu, D. Vîlceanu et R. Popa.

[75] P. Diaconu, *Крепость*, . , p. 489.

[76] P. Diaconu, *op. cit*, p. 485.

[77] Anne Comnène, vol. II, p. 26, lignes 4—5 (= VII, III 4).

Ιστρον διακειμένων περιφανῆς)[78]. Ailleurs, l'*Alexiade* montre les Petchenègues, chassés de Macédoine et de la région de Plovdiv, regagnant le Danube pour y camper[79]. On pourrait multiplier les exemples[80].

Nous pourrions rappeler au besoin l'observation déjà faite plus haut que même si la Chronique dite de Nestor parle en réalité de la Grande Preslav en Bulgarie, néanmoins, pris *ad litteram*, son texte déclare que Pereiaslavets est situé sur le Danube, confusion facilitée sans doute dans son esprit par l'existence de son temps d'une Preslav — la Petite — sur le Danube, alors en plein essor.

Si l'on accepte la réponse positive que nous n'hésitons nullement à donner à la question soulevée par nous de savoir si l'on peut situer la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare, on saisira mieux la raison d'être et le rôle de cette puissante et riche ville-forteresse. Petre Diaconu a établi que cette place de premier ordre avait été destinée à l'origine à servir en quelque sorte de bouclier à Silistra contre un péril surgissant des bouches du Danube et que c'est à Păcuiul lui Soare selon toute probabilité qu'était la base même de la flotille byzantine du Danube : la preuve en est fournie par les vestiges impressionnants des installations portuaires qui commencent à être ramenées à la lumière[81]. Récemment, Ion Barnea a fait connaître le sceau d'un stratège du nom de Léon, découvert sur la rive gauche du Danube, à l'est de Călăraşi. Il identifie ce général byzantin qui porte sur sa bulle le titre de « stratège de l'Istros », c'est-à-dire du Danube, avec le drongaire homonyme qui commanda la flotte impériale pendant les opérations militaires conduites par le basileus Jean Tzimiscès qui assiégeait dans Silistra Svjatoslav et ses hommes à peine délogés de la Grande Preslav[82]. C'est précisément à ce dignitaire que l'empereur aura confié la mission de créer de toutes pièces le port militaire de Păcuiul lui Soare

---

[78] *Op. cit.*, p. 95, lignes 1—2 (VII, III 2).

[79] Idem, p 88, lignes 26—28 (VII, II) : οὕτως δὲ τῶν κατὰ Μακεδονίαν καὶ Φιλιππούπολιν μερῶν ἀπελαθέντες περὶ τὸν Ἴστρον αὖθις ἐπαναστρέψαντες ηὐλίζοντο...

[80] Les objections soulevées ici-même, p. 52, par P. Diaconu, contre le sens que nous donnons à la préposition περί nous obligent à rallonger la liste ! Ainsi, au vol. I, p. 19, ligne 3 (I, IV) on lit qu'Alexis Comnène, qui n'était pas encore empereur, dressa son camp en Thrace au bord du fleuve Halmyros — περὶ τὸν Ἁλμυρόν — sans retranchements ni palissades. Il faut bien admettre dans ce cas que le général usait de ce cours d'eau comme d'une fortification naturelle à laquelle il s'appuyait ! Nous admettons que περί n'implique pas nécessairement un contact immédiat, mais en tout cas un voisinage très proche. Anne Comnène n'eût pas dit que la Grande (*recte* la Petite) Preslav était au bord (ou, à la rigueur, près) du Danube, si cette ville s'était trouvée située à une centaine de km du fleuve !

[81] Communication verbale de P. Diaconu, qui nous a du reste fait visiter ce chantier archéologique au mois de décembre 1964 et montré ainsi les installations navales de la place forte de Păcuiul lui Soare.

[82] I. Barnea, *Sceaux de deux gouverneurs inconnus du thème de Paristrion*, dans « Dacia », N.S., VIII, 1964, p. 239—245. N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 68 en note élève toutefois des objections sur ce point.

pour rendre impossible à l'avenir la répétition de l'expédition armée des Russes de Kiev, comme le fait observer P. Diaconu [83]. Personnellement, nous faisons nôtres les conclusions ci-dessus de ces deux archéologues. Mieux encore : le libellé même du titre porté par Léon sur son molybdobulle — Λέοντι στρατηγῷ 'Ιστριηνῷ — nous invite à penser que le thème de Paristrion (Paradounavon) n'avait pas encore été constitué à cette date-là [84]. Autrement, Léon se serait intitulé stratège de Dristra (Silistra), comme procédera un certain Théodore « primicier et stratège de Dristra », à la fin du X^e siècle, selon la datation proposée par le Professeur N. Bănescu [85]. A la date où Léon fut placé à la tête de la stratégie du Danube, « le Danube d'Empire » — selon le mot à l'emporte-pièce de Nicolae Iorga [86] — représentait pour les Byzantins le point névralgique de leur politique étrangère. La découverte de ce sceau sur la rive gauche du fleuve, où, peu de temps auparavant, des bourgs fortifiés avaient momentanément trahi Byzance pour passer du côté de Svjatoslav [87], le dominateur immédiat de la rive droite, ne saurait être un pur hasard. On doit l'attribuer aux mesures adoptées pour la défense de cette frontière fluviale de l'empire grec. Mais Constantinople pouvait redouter à toute heure une attaque brusquée des Russes, comme aussi des Petchenègues, contre cette artère d'une importance vitale pour elle. C'est ce qui appert de la façon même dont le stratège Nicéphore Ouranos, le vainqueur en 996 du tsar des Bulgares Samuel [88], s'appropriera l'une des recommandations que l'empereur Léon le Sage (886—912) avait formulées autrefois à l'intention des chefs de sa flotte. « Tu prépareras — avait indiqué le souverain — de petits et de grands dromons selon la nature des peuples ennemis. Car autre est la flotte navale des barbares sarrasins et autre celle des Scythes dits du Septentrion. En effet, les uns—les Barbares — emploient des combes plus grandes et plus rapides et les autres — les Scythes — une sorte d'embarcations plus petites, plus légères et rapides car ils

---

[83] P. Diaconu, *Cetatea bizantină...*, p. 13.

[84] Nous commenterons à une autre occasion un intéressant passage du *De Thematibus* où le Porphyrogénète nous apprend qu'après l'invasion des Bulgares dans les Balkans, le gouvernement de la Thrace dut être scindé en trois : la Bulgarie, *le Danube* (αὐτὸς ὁ Ἴστρος) et l'Hémus. La bulle du stratège Léon peut donc être le témoin de cet état de choses qui existait encore du temps de Tzimiscès. La stratégie du Danube a donc précédé celle du Paristrion. Ce texte, pour autant que nous sachions, a jusqu'ici échappé à l'attention des historiens tant roumains que bulgares. On le lira dans l'édition critique de A. Pertusi, *Costantino Porphyrogenito. De thematibus*. Città del Vaticano, 1952, p. 84.

[85] N. Bănescu, *op. cit.*, p. 52, 69—70 et 171 (c'est avec ce Théodore que le savant roumain ouvre la liste des gouverneurs connus du Paristrion).

[86] N. Iorga, *Etudes byzantines* II, Bucarest, 1940, p. 199—210 (où est reproduit son article intitulé *Le Danube d'Empire*, d'abord paru dans les *Mélanges Schlumberger*).

[87] Supra, p. 25.

[88] L. Bréhier, *op. cit.*, p. 228 (v. aussi p. 227).

parcourent les rivières et se lançant dans le Pont Euxin, ils ne peuvent user de vaisseaux de plus grandes dimensions »[89]. Or, à la fin du même siècle, Nicéphore Ouranos fera sien ce conseil presque mot pour mot, sauf qu'au lieu de parler des Scythes du Septentrion, il s'exprimera plus simplement en introduisant le nom des Russes [90].

Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue non plus que, de même qu'en 971 l'empereur Jean Tzimiscès avait eu recours à ses vaisseaux pour enfermer Svjatoslav dans Silistra [91], de même en 1087 l'empereur Alexis Comnène, au moment de marcher par la voie de terre sur cette place forte défendue par les Petchénègues de Tatou [92], ordonna à sa flotte, ancrée à Anchialos, dans la mer Noire, et qu'il confia au général Georges Euphorbénos, d'appareiller pour le Danube et de remonter le fleuve jusqu'à Dristra (Silistra)[93], l'objectif même de la campagne qui s'ouvrait.

Aux dires d'Anne Comnène, « quand donc le parti des Scythes (*Petchenègues*) vit arriver Georges Euphorbénos par ce fleuve et, d'autre part, quand ils apprirent que l'empereur avec une très grosse armée allait arriver, ils trouvèrent impratiquable la lutte sur les deux fronts et se mirent à rechercher un moyen leur permettant de se dérober à l'acuité du péril » [94]. L'*Alexiade* raconte ensuite comment les Petchenègues dépêchèrent une nombreuse ambassade pour endormir la vigilance d'Alexis qui éventa la ruse et poursuivit sa marche en avant jusque sous Silistra [95]. Anne Comnène ne nous apprend malheureusement plus rien du rôle assumé par la flotte d'Euphorbénos dans les eaux du Danube. On ignore donc si elle mouilla devant Silistra et participa au blocus de la place, lorsque le basileus fit la tentative que l'on sait de l'enlever de haute lutte [96].

---

[89] A. Dain, *Naumachica*, Paris, 1943, p. 32 (§ 7/8).

[90] Idem, *op. cit.*, p. 86—87 (§ 70). Sur Nicéphore Ouranos voir la notice du *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, par W. Buchwald, A. Hohlweg et O. Prinz, Munich, 1963, p. 513.

[91] Voir le récit qu'en ont laissé Léon Diacre (éd. cit.), p. 147; Cédrénus (éd. cit.), p. 402 et Jean Zonaras (vol. cit.), p. 531. Cf. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, Paris, 1896, p. 87—89 et 126—127.

[92] Anne Comnène, *vol. cit.*, p. 95.

[93] Idem, *vol. cit.*, p. 89 (= VII, II_1).

[94] *Op. cit.*, p. 92 (VII, II 7). Voir aussi la traduction de B. Leib.

[95] *Op. cit.*, p. 92—95.

[96] Ci-dessus, p. 28 sqq

Que l'on accepte ou non notre identification de Păcuiul lui Soare avec la Petite Preslav [97], une chose demeure, à la lumière de ce qui précède : c'est que l'on ne pourra plus proposer à l'avenir les bouches du Danube ou le tronçon Hîrşova-Cernavoda pour y emplacer cette dernière, en invoquant les témoignages — inexistants — de la Chronique de Nestor ou de la Géographie d'Idrisi. A la critique de dire maintenant son mot sur l'hypothèse que nous venons d'échafauder pour porter sur la carte du Sud-Est européen la ville morte du haut moyen âge qui porta le nom de Petite Preslav [98].

---

[97] Dans son article *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, P. Diaconu ne retient plus l'identification qu'il avait proposée dans *Крепость* . ., p. 501 en note, de la forteresse de Păcuiul lui Soare avec celle de Glavinitsa, mentionnée par Anne Comnène. L'identification de cette dernière place forte agite présentement la science bulgare (voir les articles de K. Mijatev et I. Snegarov dans *Archeologija*, IV—1, 1962, p. 5—6 et V—3, 1963, p. 1—5). A notre avis l'*Alexiade* (cf vol III, index, s. v) autorise nettement une distinction entre deux places homonymes, l'une dans les Balkans, du côté de Janina, et l'autre dans la région du Paristrion (sur laquelle v éd. Leib, II, p 49).

[98] A certaines des objections élevées ici même par P. Diaconu contre notre identification de la Petite Preslav avec la place forte de Păcuiul lui Soare nous avons répondu précédemment Ajoutons, pour le reste, que l'argument qu'une localité qualifiée de Petite doit être nécessairement proche de celle appelée Grande, ne constitue pas la règle. Il n'est que de penser à la Petite Nicée en Thrace, et à la ville de Nicée. (De même Patras et Néopatras, en Grèce, qui contredisent l'affirmation de P. Diaconu relative aux toponymes affublés de l'adjectif « ancien » ou « nouveau ».) Quant au champ de bataille où les Petchenègues écrasèrent l'armée d'Alexis I[er], il devait, selon nous, être voisin de Silistra : le camp petchenègue était constitué par les deux acropoles de cette ville et le corps à corps des deux armées se déroula dans les champs de millet (κατὰ τῶν κέγχρων, *Alexiade*, vol. cit , p. 96, ligne 24), cultivés par les gens de Silistra où ces derniers, et c'est Anne Comnène qui nous l'apprend, ibidem, p. 82, lignes 5—6 — ayant depuis peu pris possession de divers lieux de la rive droite du Danube — s'étaient mis à cultiver du millet et du blé (κέγχρους τε καὶ πυρούς) avec l'assentiment du chef local Tatou et d'autres de ses congénères (*ibidem*, p. 81—82). Enfin, la performance hippique d'Alexis Comnène qui, après avoir été écrasé par les Petchenègues, gagna de nuit en un temps record la ville de Goloé (*Alexiade*, VII, III 12) n'est pas aussi invraisemblable qu'on le croirait. Qu'on se souvienne de Tornikios qui, le 14 septembre 1047, s'enfuit de Constantinople et « franchit en un jour les 240 kilomètres qui le séparaient d'Andrinople », comme l'admet sans sourciller L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, p. 256. Un vieux dicton n'affirme-t-il pas que la peur donne des ailes?

AUTOUR DE LA LOCALISATION DE LA PETITE PRESLAV *

par PETRE DIACONU

De l'existence d'une Petite Preslav dans la région du Danube on ne connaît qu'une seule mention précise. C'est dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus qu'on la trouve. Comme il n'y a aucun motif de suspecter ce témoignage, on pourrait s'attendre que dans la question de l'emplacement de la Petite Preslav les recherches aient pris cette source byzantine comme point de départ.

Ce n'est malheureusement pas le cas. La plupart des historiens ont accordé leur préférence aux informations contenues dans la *Chronique* dite *de Nestor* (Повесть временных лет) ou dans la *Géographie* d'Idrisi.

La Chronique de Nestor qui s'étend longuement sur les deux expéditions de Svjatoslav dans les territoires sud-danubiens mentionne à sept reprises une ville du nom de Perejaslavets.

De ces mentions, il en est une qui a attiré plus particulièrement l'attention des chercheurs, celle qui figure à la date de 6477 (l'an 969 de notre calendrier). En voici le texte : « В лето 6477. Рече Святославъ къ матери своей и кь боляромъ своимъ: не любо ми есть в Киеве быти, хочю жити в Переяславци на Дунаи, яко то есть середа земли моей, яко ту вся благая сходятся; от Греки злато, поволоки, вина и овощеве, изъ Чехъ же, изъ Угоръ сребро и комони, изь Руси же скора и воськ, медъ и челядь »[1].

---

* Article présenté initialement sous forme de communication le 20 novembre 1964 à l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

[1] *Повесть временных лет*, I, d'après l'édition de P. V. Adrianova-Peretz, Moscou — Leningrad, 1950, p. 48.

Ce qui peut se traduire comme suit : « En l'an 6477 Svjatoslav dit à sa mère et à ses boyards : Je n'aime pas résider à Kiev, je voudrais vivre à Perejaslavets sur le Danube. Là est le cœur de mon pays, là se rassemblent les richesses : de Grèce, l'or, les étoffes, le vin et toutes sortes de fruits ; de Tchéquie et de Hongrie, de l'or et des chevaux ; de Russie, des fourrures et de la cire, du miel et des esclaves » [2].

Le nom de la ville de Perejaslavets dans le passage en question est considéré par certains auteurs comme un diminutif de la forme Preslav. Aussi l'ont-ils identifié avec la Petite Preslav de la chronique de Skylitzès-Cédrénus [3]. Et quand on a cherché à en préciser la position topographique, on a admis le principe qu'elle se trouvait au bord du Danube, étant donné que la Chronique dite de Nestor mentionne expressément «Переяславец на Дунаи» autrement dit « Perejaslavets sur le Danube ».

Que cette source précise qu'à Perejaslavets se rassemblaient des marchandises de différentes régions de l'Europe, voilà qui venait encore renforcer la supposition que ladite ville était située très près de l'embouchure du Danube, car — de l'avis des mêmes historiens — c'est là seulement que pouvait s'exercer le commerce intense dont parle la chronique russe.

En usant seulement d'un pareil raisonnement, il ne leur a pas été difficile d'en arriver à localiser Perejaslavets au village même de Prislava (l'actuel Nufărul) [4]. Cette bourgade se dresse sur le bras de Saint-Georges, à 10 km en aval de Tulcea (fig. 1).

Conformément à un point de vue qui a joui, et qui jouit encore, d'une large circulation dans l'historiographie moderne, on percevait dans le nom de Prislava un écho tardif du nom même de la ville de Perejaslavets.

Mais l'identification du Perejaslavets d'il y a dix siècles avec la Prislava de nos jours ne repose que sur une similitude phonétique. Il faut du reste remarquer que le nom de Prislava est de date relativement ré-

---

[2] G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele Istoriei Românilor*, VII, *Cronica lui Nestor*, Bucarest, 1935, p. 73.

[3] Skylitzès-Cédrénus, *Historiarum Compendium*, II, Bonn, 1839, p 452.

[4] On trouvera une bibliographie assez complète du problème de la localisation de Perejaslavets à Prislava dans l'ouvrage de Vasil Avramov, Юбилеен сборник ПЛИСКА-ПРЄСЛАВЬ, II, Sofia, 1929, p. 150—151 On y ajoutera : G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 19, 90 ; id. *Vicina II*, dans « Revue historique du Sud-est Européen », XIX, 11, p 149 ; F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris, 1900, p. 110 ; G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, 1890, p 71, note 3, P. V. Adrianova-Peretz, *Повесть временных лет*, II, Moscou—Leningrad, 1950, Radu Vulpe, *The ancient history of Dobrogea*, Bucarest, 1940 (carte en fin de volume) ; C. Cihodaru, *Precizări necesare în legătură cu datarea valului de piatră din Dobrogea și însemnările Toparhului bizantin*, dans « Studii », XVI, 5, 1963, p. 1 127. Pour le reste de la bibliographie de la question de l'emplacement de la Petite Preslav sur le Danube en général, et à Prislava, plus particulièrement, voir l'article de Petre Ș. Năsturel, *Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare?* dans la présente livraison de cette revue, p. 17—36.

cente : il apparaît pour la première fois sur les cartes de la fin du XVIII siècle[5]. Par ailleurs, l'enquête archéologique que nous avons effectuée sur place prouve que l'établissement de Prislava, qui remonte à la haute

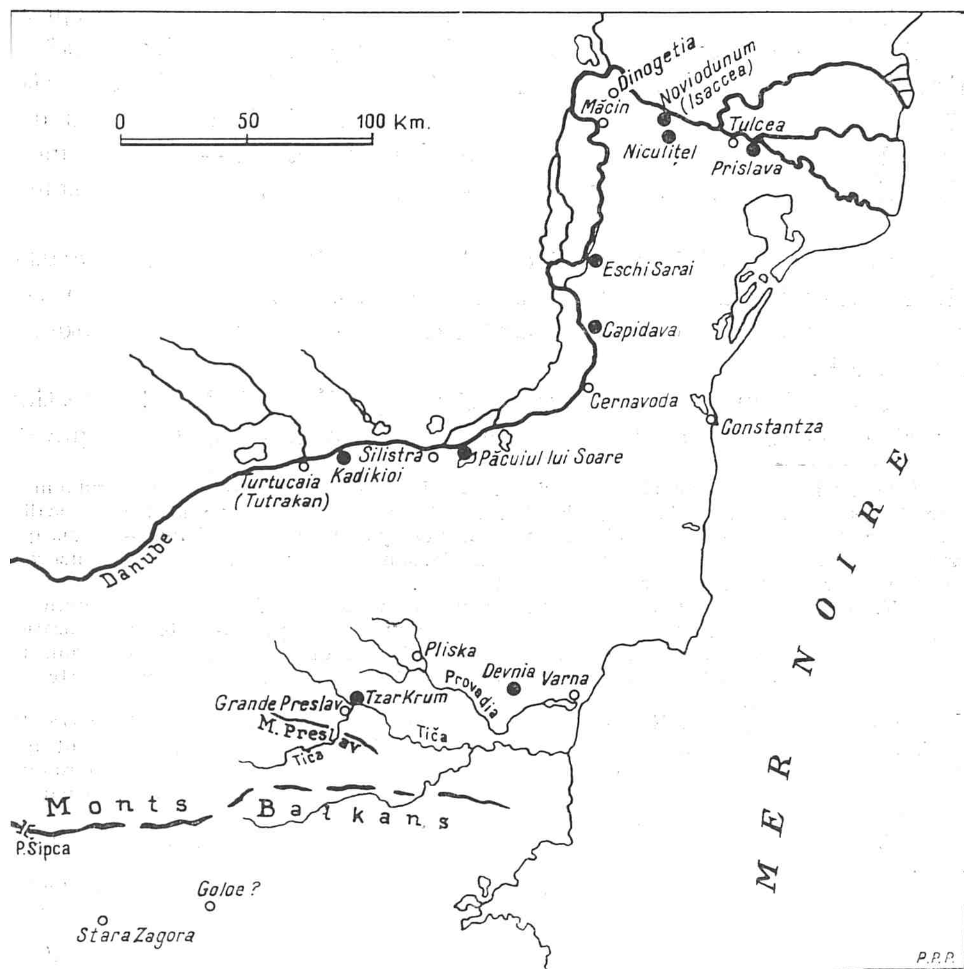


Fig. 1. — Carte du Bas-Danube (Les cercles noirs indiquent les localités où l'on a essayé depuis le XIX[e] siècle de localiser la Petite Preslav).

époque féodale, ne dépasse pas les proportions d'une modeste station, qui ne saurait être comparée, même de loin, avec d'autres établissements de

[5] Une mention certaine sur une carte autrichienne présentée au Congrès de Vienne. Voir G. I. Brătianu, *Recherches...*, carte en fin de volume. Nous ferons observer ici que certains toponymes en Dobroudja (y compris le Delta) comme Prislava, Periprava, Zaporojeni, Jurilovka, Otceacovski, etc. sont dus à l'immigration au début du XVIII[e] siècle des « raskolniks » réfugiés de la région du Dnieper.

la même époque du nord de la Dobroudja [6]. Or, Perejaslavets, qui provoquait la cupidité du prince de Kiev, doit avoir été une ville assez vaste, voire impressionnante par sa grandeur et ses richesses.

Certains historiens, par ailleurs, se sont efforcés de produire des preuves d'un autre genre pour situer cette fois Perejaslavets à Capidava [7] ou même à Kadikioi [8], cette dernière localité se trouvant non loin de Turtucaïa (fig. 1). Ces nouvelles solutions découlaient de la supposition que Perejaslavets a dû exister sur la rive du Danube, là où — conformément à la célèbre inscription de Tîrnova [9] — Omourtag aurait élevé un splendide palais [10].

Il est inutile d'ajouter qu'entre le palais d'Omourtag et Perejaslavets il ne saurait y avoir le moindre lien que dans la mesure où la ville en question se dressait effectivement sur le Danube, et seulement entre Roussé et Silistra [11].

Personnellement, nous sommes d'avis que l'essentiel de la question ne réside pas dans l'identification du Perejaslavets de la Chronique de

[6] Tel est le cas, par exemple, de Noviodunum—Isaccea, Dinogetia—Garvăn, Arrubium — Măcin, Troesmis—Iglița, Capidava—Calachioi, etc. Mais Perejaslavets ne peut être localisé dans aucun des établissements ci-dessus, ne serait-ce que pour le motif que — tandis que la ville en question devait avoir atteint un certain développement avant 972 — ils commencent à se développer sensiblement à peine après cette date.

[7] V. N. Zlatarski, *Два известни български надписа от IX в*, dans, «Сборник за народни умотворения, наука и книжина», XV, Sofia, 1898, p. 136—138 La localisation de Perejaslavets à Capidava est acceptée également par M V. Levtchenko, dans «Очерки по истории русско-византийских отношений, Moscou, 1956, p. 260. Voir aussi la carte qui accompagne le volume.

[8] Karel Škorpil, dans *Българска историческа библиотека,* II[e] année, carte II, p. 107, 109, chez Vasil Avramov, *op. cit.*, p. 151. Précédemment, K. Škorpil estimait que Perejaslavets devait se trouver à Nicoulitzel (près d'Isaccea) dans le Nord de la Dobroudja, là où se conservent encore de nos jours des portions d'un vallum circulaire attribué par lui aux guerriers d'Isperich (apud V. Avramov, *op. cit*, p. 51).

[9] V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften,* Berlin, 1963, p. 247—260 (inscr. n°. 55).

[10] Initialement, V N. Zlatarski voulant soutenir la localisation de la Petite Preslav à Capidava (on notera que ce savant confond constamment Capidava avec Boasgic) s'est fondé aussi bien sur les indications fournies par cette inscription que sur la « Géographie » d'Idrisi. Plus tard cependant et sans renoncer à l'identification qu'il avait proposée, l'historien bulgare arrive à la conclusion que le palais d'Omourtag devait se trouver à Kadikioï (voir *История на българската държава през средните векове*, I, 1, Sofia, 1918, p. 325—329)

[11] La construction d'Omourtag, pas encore repérée par les archéologues, fut précisément élevée dans cette zone L'affirmation reposait sur la mention, dans l'inscription de Tîrnova, de la distance entre Pliska et le lieu où se dressait le palais en question, soient quelque 85 kilomètres. Or, à en juger d'après cette distance — en fonction de la position topographique de Pliska, il appert que le palais d'Omourtag ne pouvait avoir été construit sur le Danube que dans la région de Roussé et Silistra. Tel est le motif essentiel qui a fait que des historiens comme K. Škorpil (*op. cit.*, p 107, 109), V. N. Zlatarski (*op. cit.*, p. 325—329), Geza Feher (*Паметниците на прабългарската култура,* dans «Известия на археологическия Институт» III, Sofia, 1925, p. 69) ont jugé que l'inscription de Tîrnova parle d'un palais ayant existé à Kadikioi, dans le voisinage immédiat du Danube, à l'est de Turtucaia (Tutrakan). Mais les ruines de Kadikioi ne semblent pas être de nature à justifier le point de vue que là aurait été le palais d'Omourtag.

Nestor avec tel ou tel établissement des bords du Danube, mais dans la tendance des chercheurs à le localiser à tout prix sur le bord du fleuve, en Dobroudja.

Cependant, cette tendance ne trouve pas sa justification dans la relation de la chronique russe.

L'interprétation des données de la chronique de Nestor nous autorise à affirmer d'ores et déjà qu'il n'y est nullement question d'une Petite Preslav susceptible d'être située sur le Danube. Ledit Perejaslavets est en réalité Preslav (la Grande Preslav), la capitale de l'Etat bulgare, la Μεγάλη Περισθλάβα ou Μεγάλη Πραισθλάβα des chroniques byzantines.

Notre affirmation repose sur la constatation suivante : Pendant le conflit byzantino-russo-bulgare et l'expédition de Svjatoslav dans la Péninsule Balkanique, Πραισθλάβα, plus exactement, la Grande Preslav, est mentionnée à plusieurs reprises par Léon Diacre [12], sans qu'il soit une seule fois question d'un Perejaslavets à même d'être l'homologue d'une Petite Preslav danubienne. A la différence du récit de Léon Diacre, la chronique de Nestor rappelle , à propos des mêmes événements, et cela en plusieurs endroits, le nom de Perejaslavets en revanche sans souffler mot de Preslav. Le manque de concordance que dénote la confrontation de ces deux sources ne peut être écarté, que si l'on admet que le Perejaslavets de la chronique de Nestor est identique à la Preslav dont parle l'histoire de Léon Diacre.

Que la relation Перяславец-Πραισθλάβα est bien une réalité historique, c'est ce que prouve encore l'interprétation serrée d'un autre passage de la Chronique de Nestor. À l'année 6479 (l'an 971 de notre ère) on lit le texte que voici «Приде Святославъ в Перяславецъ и затворишеся болгаре в граде. И излезоша болгаре на сечю противу Святославу и бысть сеча велика, и одолеваху болгаре: И рече Святославъ воемъ своимъ : „Уже намъ сде пасти, потягнем мужиски братье и дружино". И къ вечеру одоле Святославъ и взя градъ копьемъ и рече : сей град мой и посла къ грекамъ глаголя : хочю на вы ити и взяти градъ вашь, яко и сей» [13].

En traduction : « Svjatoslav marcha sur Perejaslavets et les Bulgares s'enfermèrent dans la ville. Et les Bulgares sortirent pour lutter avec Svjatoslav et une grande bataille fut livrée et les Bulgares faillirent vaincre. C'est alors que Svjatoslav dit à ses hommes : „Notre sort est de tomber ici. Luttons avec courage, mes frères et mes compagnons". Et vers le soir Svjatoslav fut vainqueur et il prit la ville d'assaut en disant : „Ceci

---

[12] Léon Diacre, Bonn, 1828, p. 131, 133, 134, 138.
[13] *Повесть временных лет*, I, p. 50.

est ma ville". Et il le fit savoir aux Grecs, en leur disant : „Je vais venir chez vous conquérir votre ville, comme j'ai conquis celle-ci" [14] ».

Certes, le chroniqueur russe se rapporte ici aux événements au cours desquels Romain II et Boris furent faits prisonniers [15]. Or, ces derniers résidaient à Preslav et non pas dans quelque imaginaire Perejaslavets des bords du Danube.

Etant donné que dans le passage en question Perejaslavets est cité en opposition à градъ вашь (c'est-à-dire à Constantinople)—la capitale byzantine — nous tenons là une preuve irréfutable en faveur de l'identification de cette ville avec Preslav. Evidemment, si градъ вашъ désigne Constantinople сей градъ мой (à savoir Perejaslavets) ne peut être que la capitale de l'Etat bulgare, Preslav. Dans ce contexte le mot градъ a le sens de capitale.

Un autre passage de la Chronique de Nestor nous apprend qu'après ses raids à travers les territoires situés au sud de la chaîne des Balkans, Svjatoslav s'en retourna « à grande gloire à Perejaslavets » [16]. Léon Diacre écrit à propos des mêmes événements que les troupes du basileus Jean Tzimiskès, ayant franchi les passes des Balkans, trouvèrent les guerriers de Kiev à Preslav [17].

Voilà comment il résulte de la confrontation des sources que le Perejaslavets de la Chronique dite de Nestor est en fait la ville de Preslav — la capitale au X[e] siècle de l'Etat bulgare — située sur les contreforts septentrionaux des monts Balkans. Il y a une quarantaine d'années, V. N. Zlatarski était déjà arrivé à une conclusion quelque peu semblable [18].

---

[14] G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 74. Nous avons rectifié par endroit la traduction de Popa-Lisseanu (mais sans y apporter de modifications essentielles de sens) d'après l'édition de P. V. Adrianova-Peretz.

[15] Skylitzès-Cédrénus, *op. cit.*, p. 383.

[16] *Повесть временных лет*, I, . . , p. 51, Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 75.

[17] Léon Diacre, p. 134. A noter qu'au moment de l'arrivée des troupes byzantines à Preslav, Svjatoslav se trouvait déjà à Silistra.

[18] V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, I, 2, Sofia, 1927, p. 598—599 et notamment la note 1. De l'avis de l'historien bulgare, seul le Perejaslavets des passages de la Chronique de Nestor concernant la seconde expédition de Svjatoslav au sud du Danube, peut être identifié avec la Grande Preslav. En revanche, le Perejaslavets de la première campagne s'identifierait, selon le même savant, avec une Petite Preslav sur le Danube — à Boasgic (*entendre Capidava*, P. Diaconu) par exemple. Une pareille opinion s'est fait jour dans l'esprit de Zlatarski, par suite de la conviction également que l'existence d'une Petite Preslav danubienne, était attestée aussi chez Idrisi (voir plus loin, p. 45) et elle repose sur l'argumentation que voici : *pendant le temps qui s'écoula entre les deux expéditions russes — tandis que Svjatoslav se trouvait à Kiev — ses soldats auraient continué à demeurer en Dobroudja, et par conséquent, à la Petite Preslav aussi. Conséquemment, si, à propos de la seconde expédition, la chronique de Nestor parle de la conquête d'un Perejaslavets, ce dernier ne peut plus être que la Grande Preslav, puisque l'autre Perejaslavets, la Petite Preslav supposée des bords du Danube, était déjà au pouvoir des Russes.* Mais l'assertion de V. N. Zlatarski est dénuée de fondement. Bien au contraire, la chronique de Nestor nous

Il est vrai que la chronique de Nestor fait mention (une fois seulement) du fait que Perejaslavets se trouve sur le Danube (на Дунаи)[19], mais il ne faut pas la prendre *ad litteram.* D'une part, il se peut qu'en se référant à la Preslav bulgare le chroniqueur russe l'ait délibérément appelée « Perejaslavets sur le Danube » uniquement pour la différencier d'une ville portant un nom semblable « Perejaslavl » sur le Dnieper par exemple — d'autre part, il n'est pas moins probable que l'auteur ne se faisait pas une idée bien nette de la topographie des régions danubiennes, ce qui, probablement, l'aura déterminé à situer sur le Danube une ville se trouvant en réalité à quelque 100 km du fleuve. Des confusions de ce genre se sont glissées non seulement dans des récits historiques, mais même dans des ouvrages de géographie. C'est moins pour illustrer une confusion de ce genre que pour exemplifier une situation de fait dans la Péninsule Balkanique que nous rappellerons qu'une ville romaine située à 70 ou 80 km de distance du Danube n'en portait pas moins le nom de Nicopolis ad Istrum.

L'observation qu'un Perejaslavets où se déployait une vigoureuse activité commerciale ne pouvait exister qu'au bord du Danube, parce que ce n'est que là qu'il aurait été possible de pratiquer un commerce intense [20], doit être considérée avec beaucoup de circonspection. Les recherches archéologiques prouvent que les établissements du haut moyen âge dans le nord de la Dobroudja, et plus précisément sur la rive du Danube, commencent à déployer leur activité à peine après l'année 972, c'est-à-dire à partir du rétablissement de la domination byzantine dans ces parages. Or, Perejaslavets, cette ville florissante — comme il appert de la Chronique de Nestor — est mentionnée comme existant bien avant cette date. D'ailleurs, immédiatement avant l'an 972, la menace permanente que représentaient

apprend que Svjatoslav retournant à Kiev après sa première campagne emmena avec lui sa *družina* (cf. G Popa-Lisseanu, *op. cit*, p. 73). Autrement dit, il ne resta plus de troupes russes en Dobroudja (et donc à Perejaslavets non plus) durant le laps de temps qui sépare les deux campagnes L'historien bulgare s'est rendu compte de l'inconvénient que lui oppose cette information de la chronique de Nestor Aussi a-t-il cherché à l'écarter en soutenant que par *družina*, en l'occurrence, il faut entendre plutôt la totalité des boyards que celle des guerriers. Par conséquent, selon Zlatarski, on devrait admettre que Svjatoslav à son départ pour Kiev emmena ses boyards, mais pas ses troupes. Mais, outre que dans la chronique de Nestor le mot *družina* désigne couramment la masse des soldats et des boyards, il faut encore observer que lorsque Svjatoslav, après sa première expédition au sud du Danube, se dirigea vers Kiev avec sa *družina*, il le fit dans le but de *débloquer* la ville. Or, le prince de Kiev avait davantage besoin de soldats que de conseillers pour cette opération Voilà donc la raison pour laquelle on doit entendre l'expression « il emmena sa *družina* » comme signifiant le départ pour Kiev de Svjatoslav avec tous ses guerriers et ses boyards. Ainsi donc, indépendamment de la localisation de la Petite Preslav, elle n'avait plus à demeurer sous la domination du prince aussi longtemps qu'il se trouva à Kiev, d'une campagne a l'autre Si telle est la situation, l'affirmation de Zlatarski que par Perejaslavets la chronique de Nestor mentionne aussi bien la Grande que la Petite Preslav, perd sa portée.

[19] *Повесть временных лет*, I, p. 48.

[20] Vasil Avramov, *op cit*, passim.

les Petchenègues établis en Moldavie et en Bessarabie, n'était pas faite pour créer un climat favorable au développement d'un commerce intense aux bouches du Danube. C'est précisément pour les mêmes motifs que Svjatoslav non plus n'avait aucune raison de se choisir pour résidence une ville danubienne de la Dobroudja.

En réalité, c'est à Preslav qu'a existé une activité commerciale soutenue, une vie artisanale bien constituée et une opulence inaccoutumée pour l'époque. C'est ce que l'on peut affirmer à l'aide non seulement de certains témoignages d'écrits [21], mais encore grâce aux résultats des fouilles archéologiques de ces dernières années [22].

Telles sont les observations qui nous amènent à l'opinion que le Perejaslavets de la chronique de Nestor est en fait Preslav, la célèbre capitale de la phase finale du premier tsarat bulgare.

Mais certains historiens, nous l'avons dit, ont soutenu que l'existence d'une Petite Preslav sur le Danube est solidement prouvée par la « Géographie » d'Idrisi.

A la section VI de cette œuvre — section concernant les territoires du Bas-Danube — il est question d'une Mīgalī Barsklafsa et d'une Barsklafsa [23]. Mīgalī Barsklafsa est certainement la Grande Preslav (Μεγάλη Περισθλάβα, Μεγάλη Πραισθλάβα ou Μεγάλη Περσθλάβα des Byzantins). Par comparaison avec cette dernière, Barsklafsa a été identifiée avec la Petite Preslav. On a, par conséquent, considéré que la Barsklafsa du texte d'Idrisi serait une déformation due à la prononciation arabe [24] du nom de Perejaslavets, rencontré dans la Chronique de Nestor.

Une question restée épineuse c'est le problème de la ville dont il s'agit ici. En dehors de C. Brătescu, qui la situait dans le nord-est de la Bulgarie, à l'ouest de Varna, là où se trouve de nos jours Devnia [25], l'ensemble des chercheurs l'a recherchée uniquement sur la rive du Danube

---

[21] Sur la magnificence des édifices de Preslav voir la relation de Jean l'Exarque (apud Vera Ivanova-Mavrodinova. *Преслав* (*водач за старините и Музея*), Sofia, 1963, p. 7—10.

[22] On a trouvé à Preslav ces dernières années un édifice à caractère commercial d'une grandeur impressionnante ; voir Iordanka Čangova, *Търговски помещения край южната крепостна стена в Преслав*, dans «Известия на Археологическия Институт», XXI, Sofia, 1955, p 233—290. Cf. Stancio Stancev, *Двадесет години разкопки в Преслав*, dans « Археология », VI, 3, Sofia, 1964, p 18—23 Une bibliographie presque complète embrassant les résultats des recherches archéologiques effectuées à Preslav chez Vera Ivanova-Mavrodinova, *op cit.*, p. 108—110.

[23] Nous empruntons les informations du géographe arabe à l'édition établie par Boris Nedkov, *България и съседните ѝ земи през XII век според Географията на Идриси*, Sofia, 1960.

[24] C'est précisément pour lui donner une forme aussi proche que possible de celle de Perejaslavets, que Barsklafsa est tantôt lue Berisklafisa (Tomaschek, Vasil Avramov) et tantôt Barasklafisa (Boris Nedkov) Seul C Brătescu donne la lecture Berisklava.

[25] C. Brătescu, *Dobrogea în sec. XII, Bergean, Paristrion* (*Pagini de geografie medievală*) dans « Analele Dobrogei », n° 1, Constanța, 1920, p. 19, notamment la note 1 et p. 30.

en invoquant comme argument en ce sens le fait qu'elle est mentionnée dans un passage où est décrite la route commerciale située le long du grand fleuve : « . . . de Biduni (*Vidin*) jusqu'à Subestkastru (*Svištov*), vers l'est il y a un jour et demi de route ; . . . de là à la ville de Diristra (*Silistra*), vers l'est il y a un jour et demi de route ; . . . de Diristra à Barsklafsa vers l'est, il y a quatre jours de route » [26].

Comme Barsklafsa est mentionnée après Silistra, on a cru qu'elle se trouvait *en aval* de cete dernière ville. Aussi Tomaschek [27] et Zlatarski [28] l'ont-ils localisée à Capidava, Boris Nedkov [29] à Eski Sarai et V. Avramov à l'est de Tulcea, plus précisément à Prislava [30] (l'actuelle Nufărul).

Certes, ces savants avaient à faire aussi face à certaines difficultés soulevées par les précisions mêmes d'Idrisi. Tout d'abord, les localités — Capidava, Eski Saraï et Prislava — sont situées au nord de Silistra. Or, il résulte de la Géographie d'Idrisi que Barsklafsa se serait trouvée à l'est de cette dernière. Si l'on tient compte néanmoins que dans la description du savant arabe — tout comme dans presque tous les ouvrages géographiques du moyen âge - les distinctions sont chose très relative [31], la précision fournie par Idrisi ne serait pas de nature à empêcher de situer Barsklafsa n'importe où en Dobroudja, sur le Danube. Deuxièmement, les historiens ont été chaque fois obligés d'évaluer la distance Silistra-Barsklafsa en fonction du détail apporté par Idrisi, qu'entre ces deux villes il y a quatre jours de route. C'est ainsi que ce qui signifiait pour Tomaschek et pour Zlatarski 100 km (distance de Silistra à Capidava), s'est transformé pour Vasil Avramov en 250 km (distance de Silistra à Prislava) et pour Boris Nedkov en 130 km (distance de Silistra à Eski Sarai). Mais, une fois de plus, les chercheurs avaient, les uns comme les autres, tout motif de

---

[26] Boris Nedkov, *op. cit.*, p. 78—79

[27] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel, II, Die Handelswege im 12 Jahrhundert nach Erkundigungen des Arabers Idrisi Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Classe, 124 (1891), VIII, p. 301—302

[28] V. N. Zlatarski, *Дѣа известни българскu надписа* , p. 136—138 ; id. *История на българската държава*, I, 2, p. 580. On notera que Tomaschek comme Zlatarski ayant en vue les ruines de Capidava estimaient erronément qu'elles se trouvaient à Topalu ou à Boasgic (l'actuel village de Dunărea) et non pas à Calakioi (aujourd'hui le village de Capidava). On peut encore faire remarquer ici que l'identification de Barsklafsa avec Capidava est infirmée par une observation archéologique catégorique, à savoir que l'établissement de Calachioi (Capidava) cesse d'exister au milieu du XI[e] siècle (voir Gr. Florescu, R. Florescu et P. Diaconu, *Capidava*, I, Bucarest, 1958, p 213) Or, Barsklafsa a dû exister du moins jusque dans la seconde moitié du même siècle pour pouvoir être mentionnée par un géographe qui rédigeait son ouvrage au milieu du siècle suivant.

[29] B. Nedkov, *op. cit.*, p. 135.

[30] V Avramov, *op. cit*, p. 158—160.

[31] Sur l'optique faussée d'après laquelle sont considérés les points cardinaux dans les ouvrages du moyen âge on trouvera certaines indications dans Aurel Decei, *Românii din veacul al IX-lea pînă în al XIII-lea în izvoarele istorice armeneşti*, dans *Anuarul institutului de istorie naţională*, Cluj, VII, 1936—1938, p. 495, notes 1 et 2 notamment.

douter de l'exactitude des distances indiquées par le géographe arabe. On le sait, Idrisi est inconséquent au possible en matière de distance d'une ville à l'autre, lorsqu'il attribue comme unité de mesure la journée de marche, la journée de navigation ou le mille. C'est ainsi par exemple que de Sübestkastru (Svištov) à Diristra (Silistra) (200 km de distance environ) on peut, selon lui, arriver en un jour et demi, tandis que de Silistra à Barsklafsa (situé, si l'on croit V. Avramov, à 250 km de distance) il fallait cheminer quatre jours durant.

En consignant ces observations, nous nous hâtons de faire remarquer que la « Géographie » ne renferme aucune indication en faveur de la localisation de Barsklafsa au bord du Danube. En revanche, le dit ouvrage contient suffisamment d'indices selon lesquels il faut rechercher cette ville quelque part dans le nord-est de la Bulgarie ou, *en tout cas*, à une distance assez appréciable du Danube.

Il est vrai, Barsklafsa figure dans un passage concernant une route commerciale le long du Danube. Mais de la description même de l'érudit arabe il ressort que Silistra une fois atteinte, cette route quitte le bord du fleuve pour pénétrer vers la terre ferme, vers les traditionnels centres urbains du nord-est de la Bulgarie.

Idrisi déclare que si l'on part de Diristra pour arriver à Barsklafsa, on chemine à travers la steppe (« des lieux sauvages ») (fī-l barrīya) [32] et non le long du Danube comme l'ont cru à tort certains historiens. Bien plus, le géographe arabe souligne le fait que Barsklafsa est située sur une rivière, au voisinage de son bassin (de sa source) (va hīya madīnatum ălā nahrin qarīb al-haud) [33] et par conséquent pas au bord du Danube, comme l'ont cru Tomaschek et les autres savants qui ont admis son point de vue. Pour la localisation de Barsklafsa sur un cours d'eau — autre que le Danube — il existe encore une mention dans la « Géographie » d'Idrisi. Ce dernier parle des localités Batarni et Burfantu, situées non loin de Varna l'une comme l'autre, et il précise encore qu'elles sont traversées par un cours d'eau venant de la direction de *Barsklafsa* [34].

Où se trouve la mystérieuse rivière sur les bords de laquelle est située Barsklafsa ? La réponse, c'est l'examen de la carte qui accompagne la description d'Idrisi (fig. 2)[35] qui nous la donne. La région située au sud

---

[32] Boris Nedkov, *op. cit.*, p. 78—79.
[33] *Ibidem.*
[34] B. Nedkov, *op. cit.*, p. 80—81.
[35] Konrad Miller, *Charta Rogeriana, Weltkarte der Idrisi*, Stuttgart, 1926. On remarquera que la lecture donnée par Konrad Miller aux noms de localités diffère dans une certaine mesure de celle qu'en donnent d'autres historiens et géographes. Le fait en soi est sans aucune importance pour la question que nous étudions ici.

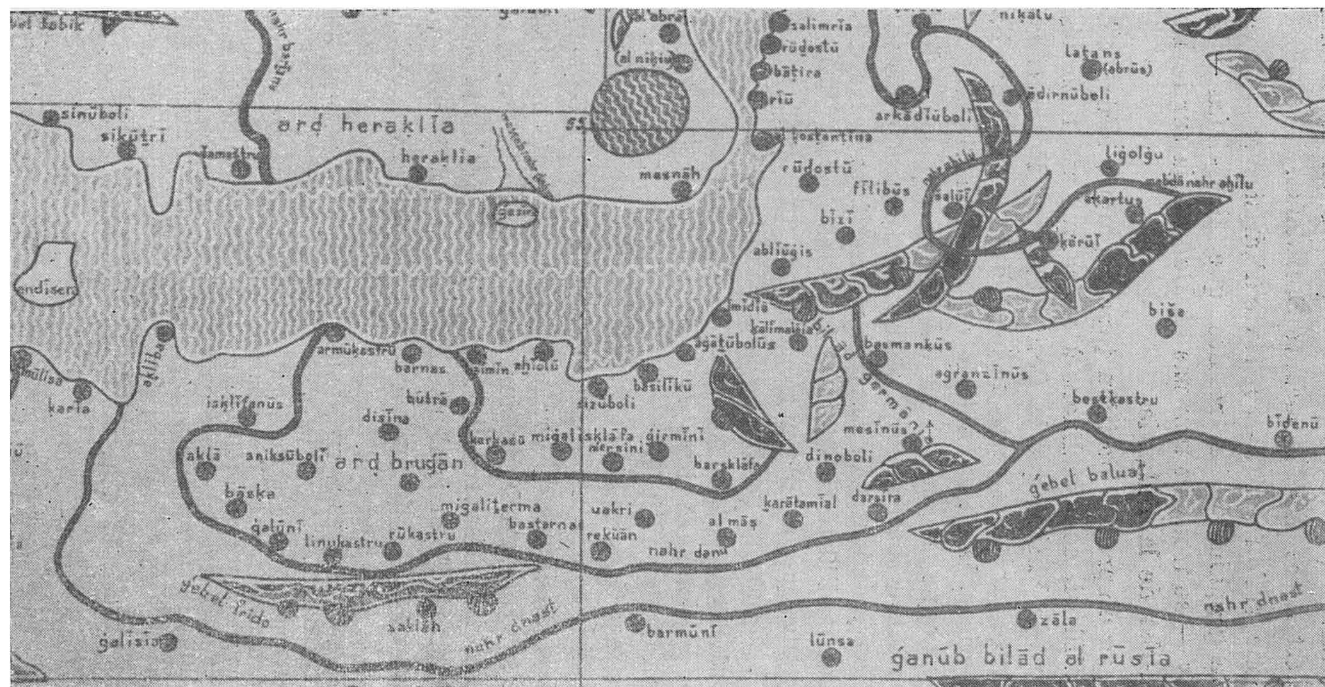


Fig. 2. — Le Bas-Danube d'après la carte d'Idrısı (éd. K. Muller).

du Danube y connaît un cours d'eau qui se jette dans la mer Noire entre les localités Barnas (Varna) et Aimin (probablement Emona). Du côté de sa source est notée aussi la localité Barsklafsa.

Ainsi donc, si l'on confronte le texte d'Idrisi avec la carte qui accompagne la « Géographie », il en résulte que Barsklafsa — la soi-disant Petite Preslav — se trouvait non pas en Dobroudja sur le Danube, mais dans le Nord-Est de la Bulgarie.

A en juger d'après la position topographique assignée à Barsklafsa sur la carte d'Idrisi, nous inclinons à croire que son nom désigne plutôt l'établissement de Pliska, que la Petite Preslav. En voici la raison. La rivière qui figure sur ladite carte ne peut être que la Provadia [36]. Or, sur son cours supérieur, là où est noté le nom de Barsklafsa, il n'existait pas à la haute époque féodale — en dehors de Pliska — de localité de quelque importance susceptible d'attirer l'attention du savant arabe [37]. L'interprétation judicieuse du passage respectif du texte d'Idrisi plaide aussi en faveur de l'identification de Barsklafsa avec Pliska. Notre géographe mentionne que la ville se trouvait sur un cours d'eau à proximité de „al-haud''. En arabe, le mot *al-haud* signifie *source*, *bassin*. Dans ce cas, l'identification proposée par nous correspond aux précisions apportées par Idrisi, Pliska étant située dans le bassiu (supérieur) de la Provadia, la zoue de confluence de la Kamenitza et de la Kriva Reka. Mais si la Barsklafsa de la « Géographie » d'Idrisi est identifiée avec Pliska, on ne doit plus lire alors son nom Berisklafa, Berisklafisa ou Barasklafisa, mais Brisklofsa, ou Briskloufsa, formes qui rappellent le Πλίσκοβα [38] ou Πλίσκουβα [39] des chroniques byzantines pour désigner Pliska. Il est vrai que Brisklofsa et Briskloufsa se présentent l'un et l'autre comme deux noms trop déformés [40], mais il ne faut pas perdre de vue que ces deux formes sont cependant plus proches du Πλίσκοβα (Πλίσκουβα) des sources

[36] Si cette rivière avait été la Tiča, Idrisi aurait plutôt noté sur son cours la Grande Preslav (Mīgalī Barsklafsa ou Mīgalīsklafsa, chez Konrad Miller) que Barkslafsa.

[37] Il est vrai que Pliska non plus ne jouait plus un rôle de premier plan dans la seconde moitié du XI[e] siècle et la première du suivant. Mais même dans ces conditions il n'existait plus à l'époque aux environs de cette ville une autre ville de quelque importance. Il est intéressant de remarquer que Barsklafsa non plus n'était guère développée, ce qui résulte de la description d'Idrisi. Du reste, le géographe arabe ne donne plus à propos de Barsklafsa, de détails relatifs à d'autres villes Par conséquent, il existe à ce point de vue aussi une certaine concordance entre la situation de Pliska et celle de Barsklafsa.

[38] Skylitzès-Cédrénus, *op. cit.*, p. 452, 14—15, Zonaros III, p 559, 13; Anne Comnène, *Alexiade*, éd B. Leib, Paris, 1943, vol. II, p. 94.

[39] Léon Diacre, p. 138, 3—4.

[40] On le sait, l'écriture arabe ne note que les consonnes. Aussi, lorsque l'on essaye de déchiffrer un nom écrit avec cet alphabet, on a toute liberté d'introduire la voyelle que l'on veut, indépendamment des consonnes du texte.

byzantines, que Berisklafisa ou Barasklafisa du Перяславец de la chronique de Nestor[41].

Mais pour nous la question principale est moins l'identification de Barsklafsa avec Pliska que la preuve du fait avancé par nous que la ville qui a généré tant de discussions n'était pas sur le Danube. Or, la chose n'a plus besoin d'être démontrée si l'on prend en considération les précisions d'Idrisi.

Conséquemment, il est légitime de se demander comment le point de vue que Barsklafsa se serait trouvée au bord du Danube a pu se répandre dans l'historiographie moderne. Cette affirmation se trouve avoir ses racines dans une erreur qui s'est glissée dans la traduction de P. A. Jaubert[42], le premier éditeur moderne de l'ouvrage d'Idrisi. Jaubert a commis en effet une faute d'interprétation, qui lui a fait placer Barsklafsa sur le Danube[43]. Tomaschek et Zlatarski, convaincus que la Barsklafsa

---

[41] Evidemment, la forme Brisklofsa elle aussi présente plusieurs différences par rapport au grec Πλίσκοβα. Mais elle trouve son explication si l'on tient compte que les signes diacritiques jouent un grand rôle dans l'écriture arabe et qu'un signe de plus ou de moins entraîne une autre lecture de la consonne considérée En outre, il faut encore tenir compte du fait que de nombreux noms subissent, dès le début, une déformation dans la prononciation arabe due précisément à la nature même de cette langue

[42] P. A. Jaubert, *Géographie d'Edrisi*, I, Paris, 1836—1840, p. 386

[43] Cf. B. Nedkov, *op cit*, p. 134. Le savant bulgare, auquel on doit la dernière édition critique de la « Géographie » d'Idrisi a beau être le premier à avoir observé l'erreur de Jaubert, il n'en continue pas moins, chose surprenante, à situer Barsklafsa (Barasklafisa, selon sa lecture) au bord du Danube, cette fois à Eski-Saraï (aujourd'hui Gîrliciu), à quelque 20 km au nord de Hîrşova (fig 1). En essayant de restituer à la description laissée par Idrisi toute sa valeur, Boris Nedkov soutient que les ruines d'Eski Saraï correspondraient à merveille à son texte. Mais la solution de l'érudit orientaliste est inacceptable pour les raisons suivantes : a) les ruines d'Eski Saraï remontent à l'Antiquité et n'appartiennent pas à la haute époque féodale ; b) la forteresse d'Eski Saraï ne se dresse pas sur un cours d'eau (le ruisseau Roman Dere (?) chez B. Nedkov) comme ce devrait être le cas, si on l'identifiait avec Barsklafsa, mais bien sur la rive droite du Vieux-Danube (bras de Băroiu) (voir P Polonic, *Archives personnelles*, section des manuscrits de l'Académie de Roumanie, n° 22/940, vol IV, cahier 11, feuillet 60, voir également Gr. Tocilescu, *Archives personnelles*, ms. 5131 de l'Académie de Roumanie, ff 1v et 6v) On le voit, l'identification proposée par B Nedkov contredit à la fois le texte et la carte d'Idrisi En outre, en forçant l'interpretation du texte d'Idrisi, le savant bulgare n'accorde aucune créance à la carte du géographe arabe lorsqu'il localise Barsklafsa à Eski Saraï. Du reste, à la p 15 de son étude, B Nedkov soutient qu' « il ne faut pas accorder une grande importance » à cette carte, étant donné qu'elle est « pleine d'erreurs ». Mais *pleine d'erreurs* est également la description proprement dite d'Idrisi Le géographe roumain C. Brătescu observe à propos de l'ouvrage d'Idrisi qu'« on ne peut nullement se fonder sur les distances », «.. les noms sont en bonne partie défigurés » et « les points cardinaux sont souvent erronés ». Compte tenu de toutes ces appréciations, nous ne saurions personnellement laisser de côté les passages qui concordent (fût-ce dans une certaine mesure) avec les détails de la carte. C'est le cas précisément de Barsklafsa, cette localité si débattue et qui, à en juger d'après la description qu'en donne Idrisi, devait se trouver dans le nord-est de la Bulgarie, localisation imposée également par les détails de la carte.

Enfin, un ultime argument à l'appui de l'emplacement de Barsklafsa à Eski Saraï est constitué, de l'avis de B Nedkov, par le fait que dans la description de la route commerciale Disina vient immédiatement après cette ville. Et Disina ne saurait être autre, estime-t-il, que l'actuel Măcin, la Vezina (Vecina) des portulans italiens, comme le croyait aussi W. Toma-

de la « Géographie » d'Idrisi était tout un avec le Perejaslavets de la chronique de Nestor n'ont pas observé d'une part la méprise de Jaubert et, d'une autre, n'ont pas examiné avec suffisamment d'attention les cartes qui accompagnent l'ouvrage du savant arabe. Aussi ont-ils nécessairement abouti à des solutions qui entraient en contradiction évidente aussi bien avec le texte qu'avec la carte d'Idrisi.

Enfin, la Petite Preslav du Danube figurerait de l'avis d'un nombre plus réduit d'historiens, dans une mention de l'*Alexiade* d'Anne Comnène.

En effet, dans le récit des luttes qui mirent aux prises les troupes byzantines et les Petchenègues, l'*Alexiade* signale à un moment donné une ville du nom de Grande Preslav (Μεγάλη Περισθλάβα) qu'elle situe sur le Danube περὶ τὸν Ἴστρον [44]. Accordant à la préposition περὶ sa signification la plus restreinte, ces chercheurs ont vu dans la Μεγάλη Περισθλάβα d'Anne Comnène un Preslav situé au bord même du Danube.

Arrivés à ce résultat, ils se sont séparés en deux groupes.

Selon les uns, l'*Alexiade* commettait ici une confusion qui incomberait à Anne Comnène en personne. La princesse voulant se référer à la Petite Preslav du Danube, parle de la Grande Preslav [45]. Aux dires des autres, il n'y aurait là aucune méprise de sa part, la Petite Preslav danubienne ayant atteint un tel degré de développement qu'on pourrait maintenant l'appeler elle aussi la Grande Preslav [46].

P. Ş. Năsturel, dans l'article publié dans la même livraison de cette revue que le nôtre, arrive à la suite d'une argumentation ingénieuse à placer la Μεγάλη Περισθλάβα d'Anne Comnène à Păcuiul lui Soare [47]. Il fonde son hypothèse sur deux arguments. Premièrement, ce n'est que d'une Preslav située à proximité de Silistra que les Byzantins pouvaient empêcher quotidiennement (ὁσημέραι) les ennemis d'Alexis I^er^ de s'approvisionner en fourrages [48]. Or, de pareilles actions ne pouvaient être effectuées avec un maximum d'efficacité que de Păcuiul lui Soare [49].

Il en serait ainsi si nous avions la certitude que le témoignage d'Anne Comnène se réfère effectivement à l'approvisionnement en fourrages des Petchenègues de Dristra. Mais il ne s'agit pas d'eux ici. Il faut avant tout

---

schek. Mais il n'existe aucune preuve qu'il s'agirait ici de la Vezina des portulans italiens. Personnellement, nous sommes d'avis que la Disina d'Idrisi (si cette lecture est correcte) pourrait être plutôt la Bitzina des chroniques byzantines, laquelle se trouvait quelque part du côté de Varna. Kulakowskij a déjà émis une opinion semblable dans *Еще к вопросу о Вичине*, dans «Византийских Временник», V, 1898, p. 315—396.

[44] Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1943, p. 96.

[45] G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 19.

[46] V. Avramov, *op. cit.*, p. 145—146.

[47] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p 31 sqq.

[48] Pour le récit détaillé du siège de Silistra en 1088 voir P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 28—31.

[49] *Ibidem*.

retenir que le siège de Silistra se solda par un échec pour les Byzantins. Anne Comnène minimise ce revers de son père en s'exprimant par euphémismes. Elle affirme que «l'autocrator, cédant à la nécessité (στοχασαμένος τοῦ δέοντος), abandonna le siège des citadelles et, sortant des murs, campa au bord d'un cours d'eau (ῥύαξ) qui se trouve près du Danube »[50]. *Ainsi donc après leur défaite de Silistra, les troupes byzantines se retirent et elles le font au bord d'une rivière près du Danube*, nous apprend Anne Comnène.

Et *c'est là* qu'a lieu le conseil de guerre où Georges Paléologue et Grégoire Mavrokatakalon proposèrent d'occuper la Grande Preslav, d'où l'on pourrait, disaient-ils, empêcher *journellement* l'approvisionnement de l'ennemi en fourrages. C'était un plan défensif. Mais l'empereur préféra mettre en application celui proposé par les fils de l'ancien basileus Romain Diogène. Et c'est pourquoi le lendemain s'engagea au voisinage du dit cours d'eau une terrible bataille dont les conséquences furent dramatiques pour les Byzantins. La lutte dura une journée entière et finalement Alexis se vit obligé de s'enfuir en moins d'une nuit jusqu'à Goloé.

Où se trouve la rivière voisine du Danube à proximité de laquelle se déroula cette bataille? Personnellement, nous estimons qu'on doit plutôt la rechercher au voisinage des Monts Balkans que du Danube. Anne Comnène elle-même nous fournit une indication en ce sens. C'est ainsi qu'elle relate que Georges Paléologue fut poursuivi le jour du massacre par les Petchenègues et qu'il dut son salut à la montagne voisine (παρακείμενον ὄρος)[51]. Nous ajouterons que si le champ de bataille ne s'était pas trouvé à proximité des Monts Balkans, Alexis Comnène n'aurait pu parcourir en moins d'une nuit la route de Goloé, localité située au-delà des monts, près de Berrohé (Stara Zagora)[52]. Il se peut que le cours d'eau mentionné plus haut soit l'un des affluents de la Provadia — Kriva Reka, Canaradere, Asardere, etc. Si le mot ῥύαξ a chez Anne Comnène le sens de rivière, le cours d'eau en question pourrait être la Provadia elle-même. Quoiqu'il en soit, on retiendra que dans la Dobroudja méridionale, entre le Danube et la Provadia, on ne rencontre pas d'autre cours d'eau ayant une valeur stratégique particulière.

Par conséquent, si l'emplacement du champ de bataille et, donc, celui aussi du conseil de guerre qui précéda la lutte se trouvaient vers le

---

[50] Anne Comnène, *op. cit.*, p. 95.

[51] *Ibidem*, p. 103.

[52] *Ibidem*, p. 101. De Goloé on sait tout juste qu'elle se trouvait au sud des Balkans. Sa localisation est donc incertaine. Pour Zlatarski ((*История на българската държава* .. , II, Sofia, 1934, p. 191—192) son emplacement serait occupé maintenant par le village, de Komarevo, dans le district de Karnabat. W. Tomaschek (*op. cit.*, p. 318—319) et B. Nedkov (*op. cit.*, p. 143) identifient Goloé avec la localité de Skinderli.

sud, à une distance appréciable de Silistra on n'a plus de motifs de douter que la Μεγάλη Περισθλάβα de l'*Alexiade* est bien la Grande Preslav, l'ancienne capitale bulgare [53].

Si elles avaient occupé cette ville, comme l'avaient proposé Georges Paléologue et Grégoire Mavrokatakalon, les troupes byzantines auraient eu la possibilité de harceler chaque jour (ὁσημέραι) non pas les Petchenègues de Silistra, mais ceux de la zone qui s'étend jusqu'à la rivière dont il a déjà été question. Telle est notre interprétation du passage d'Anne Comnène invoqué par P. Ş. Năsturel.

Autre chose. Ce chercheur est d'avis que l'expression περὶ τὸν Ἴστρον doit être prise telle quelle. d'autant plus qu'elle est utilisée aussi pour localiser Dristra, dont tout le monde sait qu'elle se trouvait au bord même du Danube [54]. On le voit, Năsturel attribue en l'occurrence à la préposition περὶ la valeur qu'a en fait la préposition ἐπὶ et il semble donner à entendre que ce serait là une particularité de la langue de l'*Alexiade*. Mais les choses sont loin de se présenter ainsi, car περὶ + l'accusatif a aussi sous la plume d'Anne Comnène le sens de *près*, *autour de*, *du côté de*. A preuve un exemple relevé par notre collègue lui-même. Nous songeons justement au passage où il soutient que les Petchenègues chassés de Macédoine et de Philippopolis (Plovdiv) s'en revinrent au Danube (περὶ τὸν Ἴστρον)[55]. En acceptant l'argumentation de P. Ş. Năsturel, il faudrait admettre que ces Petchenègues, après avoir franchi les Balkans, s'établirent seulement dans les localités de la rive du Danube. Pareille interprétation entrerait en contradiction avec le récit même d'Anne Comnène qui nous apprend qu'ils détenaient tout le territoire situé entre les Balkans et le Danube au moment où les troupes byzantines forcèrent le passage des montagnes. Il s'agit donc du paragraphe considéré de l'occupation de la région du Danube.

Tels sont les motifs qui nous permettent de traduire le texte «πόλις δε αὕτη περιφανὴς περὶ τὸν Ἴστρον διακειμένη» par «cette ville célèbre [il s'agit de la Grande Preslav] située près du Danube», c'est-à-dire «dans la région du Danube».

Dans ces conditions on ne saurait qualifier d'inexacte l'information d'Anne Comnène. L'*Alexiade* parle donc bien de la Grande Preslav, et

---

[53] La plupart des historiens sont d'ailleurs d'avis que la Μεγάλη Περισθλάβα de l'*Alexiade* d'Anne Comnène est la Grande Preslav. Bornons-nous à citer V. G. Vasilevski, *Византия и печенеги*, dans Труды, , tome I, *Изданіе императорской академии наук*, Sanctpetersburg, 1908, p 53; V. N. Zlatarski, *op cit*, p. 193; V. Beševliev, *Из късноантичната и средновековната география на североизточна България*, dans Известия на Археологическия Институт, vol. XXV, Sofia 1962, p. 11.

[54] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 32—33.

[55] *Ibidem*, p. 33

non d'une Petite Preslav du Danube. Du reste, en admettant qu'Anne Comnène se rapporte à une Petite Preslav danubienne, on ne voit pas pourquoi elle ne mentionnerait pas aussi l'autre Preslav, la Grande, alors que son histoire nous apprend d'une part que les forces byzantines, aussi bien quand elles marchaient sur Silistra qu'au retour, passèrent près de cette ville [56] et, d'autre part, que les luttes et les escarmouches se déroulèrent surtout dans cette région.

Pour résumer ce qui a été jusqu'ici, nous retiendrons qu'aucune des sources mises à contribution ne nous permet de croire à l'existence aux X^{e}—XII^{e} siècles d'une Petite Preslav située en Dobroudja au bord du Danube. Il n'en appert même pas qu'il s'agirait d'une Petite Preslav.

Ainsi donc la première mention relative à l'existence d'une Petite Preslav est celle — mentionnée plus haut — qu'a consignée la chronique de Skylitzès-Cédrénus.

Cette source, dans la description qu'elle donne d'un épisode de la guerre byzantino-bulgare, note que les troupes placées sous le commandement de Théodorokanos et de Xiphias s'emparèrent à un moment donné de la Grande Preslav, de la Petite et de Pliska (τὴν τε Μεγάλην εἷλε Περσθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν καὶ τὴν Πλίσκοβαν)[57]. Ce fait d'armes, survenu en l'an 1000, est consigné tout aussi lapidairement par Zonaras [58].

Du récit de Skylitzès-Cédrénus il ressort donc qu'il existe effectivement une Petite Preslav, mais qu'elle est située entre la Grande Preslav et Pliska, par conséquent dans le Nord-Est de la Bulgarie et nullement quelque part sur le Danube en Dobroudja. Du reste, si la Petite Preslav s'était trouvée dans le Nord de la Dobroudja — comme le soutiennent la plupart des historiens — on ne comprendrait pas pourquoi Skylitzès, un chroniqueur si bien informé, ne souffle mot de la conquête de quelques unes des places situées sur la route rattachant Pliska et la soi-disant Petite Preslav aux bouches du Danube. Et à supposer que cette ville se trouvait sur le Danube, dans le Sud de la Dobroudja, à Kadıkioi ou à Păcuiul lui Soare, pourquoi l'auteur byzantin ne parle-t-il pas aussi de la conquête de Silistra, ville bien plus importante que la Petite Preslav.

Toutes ces incertitudes n'ont plus de raison d'être si l'on admet que la Petite Preslav se trouvait dans la région qui s'étend entre la Grande Preslav et Pliska.

---

[56] Pour la détermination des cols que les troupes byzantines empruntèrent en 1088 dans leur marche sur Silistra, voir V Beševliev, *op cit*, p 11

[57] Skylitzes-Cédrénus, *Hist Comp*, II, Bonn, 1839, p 452, 11—16.

[58] Zonaras, *Epitome Historiarum*, IV, Leipzig, 1871, p. 118, 28—30.

Il nous faut attirer ici l'attention du lecteur sur le fait que la Petite Preslav devait être située dans le voisinage immédiat de la Grande Preslav. Nous fondons notre affirmation sur la constatation que dans les contrées du Danube inférieur il n'existe pas de localités situées à des centaines de kilomètres les unes des autres qui portent le même nom, à un adjectif près servant à les distinguer entre elles. Le contraire serait de nature à contredire l'une des fonctions essentielles de la toponymie, selon laquelle les établissements de même nom, suivi d'adjectif de sens opposé — grand, petit ; ancien, nouveau — doivent être proches les uns des autres [59].

Voilà donc un second motif qui nous détermine à rechercher la Petite Preslav sur le territoire du voisinage de la Grande Preslav.

Dans un travail précédent où nous admettions que la Petite Preslav se trouvait à proximité de la Grande Preslav [60] nous l'avons identifiée avec la forteresse de Tzar Kroum (Čatalar) [61], située à 10 km de distance seulement au nord de l'ancienne capitale de l'Etat bulgare (fig. 1).

Des fouilles entreprises ces dernières années par les archéologues bulgares ont ramené à la lumière les murailles massives d'une forteresse qui semble avoir été un *aoul* (*agul*) d'Omourtag, dont l'existence dans ces parages est indiquée par une inscription découverte au siècle dernier [62].

Son ampleur, son importance stratégique et sa position topographique nous permettent de soutenir l'identification que nous avons avancée, d'autant plus que la forteresse de Tzar Kroum est située sur la route même qui relie la Grande Preslav à Pliska. Par conséquent, il n'est plus nécessaire de changer l'ordre dans laquelle sont mentionnées — dans la chro-

---

[59] C'est ainsi, par exemple, que Petit Nicopolis (Turnu-Măgurele) se dresse sur la rive roumaine du Danube en face de Grand Nicopolis ; Chilia-Nouă (Nouvelle Kilia) est sur le bras de Chilia en face de Chilia-Veche (Vieille Kilia). Koutchouk-Kainardji se trouve à une distance de 5 km de Bujuk Kainardji, Nova Zagora est à 25 km de distance environs de Stara Zagora.

[60] Petre Diaconu, *Din nou despre datarea valului de piatră din Dobrogea şi Nota toparhului grec*, dans SCIV, 1, 1965, p 192.

[61] Des informations sur l'*aoul* de Tzar Kroum chez Vera Antonova et Tzv. Dremsizova, *Аулът на Омуртаг край Цар Крум, Коларовградско* (*проучвания през 1958 г.*), dans Археология, II-e année, 2, Sofia, 1960, p. 28—39 ; Tzv. Dremsizova, *Проучвания на аула на Омуртаг през, 1959 г.*, dans *Studia in memoriam K. Škorpil*, Sofia, 1961, p. 111—129 ; Vera Antonova, *Нови проучвания у старобългарското укрепления при с. Цар Крум* (*Чаталар*) *през 1959 г* dans *Studia in memoriam Karel Škorpil*, p. 131—159 ; Vera Antonova, *Аулът на Омуртаг при с Цар Крум* (*Проучвания 1960—1961 г.*) dans *Археология*, V^e année, 2 Sofia, 1963, p. 49—56. Ces auteurs — et bien d'autres encore — sont d'avis que l'*aoul* de Tzar Kroum a été construit au IX^e siècle, sous le règne d'Omourtag ; toutefois, d'autres chercheurs (Stamen Mihailov, *Строителните периоди в Плиска и произходть на старобългарската монументална архитектура*, dans «Археология», VI^e année, 2, Sofia, 1964, p. 20) donnent à entendre que l'*aoul* en question serait en réalité une forteresse de l'époque romaine ou romano-byzantine. La chose est sans importance pour l'identification que nous proposons, du moment qu'il existe à Tzar Kroum un niveau d'habitat datant de la seconde moitié du X^e siècle.

[62] V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, p. 260—277 (inscription n^o 56).

nique de Skylitzès-Cédrénus — les villes de Grande Preslav, Petite Preslav et Pliska [63].

Au terme de notre article, nous ne saurions achever sans rappeler que pour soutenir la localisation de la Petite Preslav aux bouches du Danube certains historiens ont parfois invoqué également les portulans italiens [64]. Mais la présence d'une Proslavica sur certaines de ces cartes du moyen âge n'est pas de nature à élucider le problème de l'emplacement de la Petite Preslav, étant donné que, d'une part, Proslavica y figure au bord de la mer Noire [65] et que d'une autre, il n'y a aucune raison d'homologuer son nom par celui de la Petite Preslav.

De ce qui a été relaté plus haut nous retiendrons les conclusions suivantes :

1) Le Perejaslavets de la chronique de Nestor n'est pas une certaine Petite Preslav des bords du Danube, mais la Grande Preslav, la capitale du premier tsarat bulgare [66] ;

---

[63] P. Ș. Năsturel, (*op. cit*, p. 19—20) soutient que l'énumération des villes de Grande Preslav, Petite Preslav et Pliska dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus n'est pas déterminée par le critère topographique, mais par une nécessité d'ordre stylistique. Dans ce cas, Cédrénus désireux d'éviter dans sa phrase une répétition, a choisi une formule plus élégante consistant en un seul substantif (Περσθλάβα) et deux adjectifs (Μεγάλη et μικρὰ) pour désigner les deux Preslav. Evidemment, la deuxième partie des observations auxquelles se livre Năsturel, est exacte ; mais pareil procédé stylistique n'est applicable que si les villes en question sont extrêmement proches les unes des autres. Autrement dit, nous insistons sur le fait que c'est précisément l'emploi unique du nom propre, suivi de deux adjectifs distinguant entre elles deux villes homonymes qui constitue une preuve supplémentaire que la Grande et la Petite Preslav étaient extrêmement proches l'une de l'autre.

[64] N Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio-Evo. Contribuzione alla topografia storica della Dobrogea*, dans « Ephemeris Daco-romana », IV, Roma, p. 241—242.

[65] *Ibidem.* Proslavica (mais parfois Proslaviza ou Proslaviça) est mentionnée chaque fois entre Grossea et Stravicho (voir les cartes d'Andrea Bianchi (1436), Georgio Calapoda (1552) ainsi que la Carte Nautique du XVI[e] siècle). Si l'on peut identifier Stravicho avec Istria (comme l'eurent proposé certains historiens), Proslavica pourrait être identifiée alors avec quelque station maritime ayant existé du côté de l'emplacement de l'actuelle Gura Portiţei qui apparaît pour la première fois voici deux siècles dans des cartes contemporaines sous la forme Prottiriza ou Prostiriza (G. Vâlsan, *Românii în Dobrogea de pe o hartă din circa* 1769—1774 dans « Analele Dobrogei », I, 4, Constantza, 1920, p. 539).

[66] Dans la mesure où l'identification proposée par nous trouvera sa confirmation, on peut encore essayer d'expliquer le motif par lequel dans la chronique de Nestor, Preslav apparaît sous la forme du diminutif de Perejaslavets. Il a été dit en tête de notre travail que Perejaslavets est mentionné à propos des expéditions de Svjatoslav sur le Danube. Certes, le prince de Kiev, pour avoir conquis les territoires du nord-est de la Péninsule Balkanique, n'en a pas pour autant supprimé l'Etat bulgare. Bien au contraire . il existe assez de motifs pour croire qu'il essaya de mener une politique de rapprochement avec le tsar Boris II (voir M. V. Levtchenko, *op. cit.*, p. 261), lequel résidait à Preslav. Aussi Svjatoslav, loin de caresser le projet de s'installer à Preslav, aura-t-il cherché au contraire a établir sa résidence dans une localité aussi près que possible de la capitale de l'Etat bulgare, pour avoir ainsi la possibilité non seulement de mettre en application sa politique de conciliation, mais encore celle de surveiller tout « mouvement » diplomatique des impériaux de la Grande Preslav. Or, le seul lieu qui remplissait dans le voisinage immédiat de Preslav les conditions requises pour une résidence princière, est constitué par l'*aoul* de Tzar Kroum. On a vu plus haut que nous identifions l'établissement de Tzar Kroum avec la Μικρὰ Περεσθλάβα de la Chronique

2) Barsklafsa de la « Géographie » d'Idrisi, identifiée par certains auteurs avec la Petite Preslav, ne se trouvait pas sur le Danube, mais dans le nord-est de la Bulgarie [67]; du reste, selon nous, Barsklafsa doit plutôt être identifiée avec Pliska qu'avec la Petite Preslav ;

3) La Μεγάλη Περισθλάβα de l'*Alexiade* d'Anne Comnène est bien la Grande Preslav, l'ancienne capitale bulgare ;

4) La première mention relative à l'existence d'une Petite Preslav se lit dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus (et chez Zonaras). Selon toute probabilité, la Petite Preslav se trouvait là où se dressent aujourd'hui les ruines de la forteresse de Tzar Kroum, en Bulgarie.

Il est bon de souligner par ailleurs que de notre travail comme de celui de P. Ş. Năsturel une constatation se détache, à savoir, que la ville si discutée de Petite Preslav ne devra plus être recherchée sous quelque forme que ce soit dans la moitié septentrionale de la Dobroudja.

---

de Skylitzes-Cédrénus. Si notre identification est la bonne, il faudra alors admettre que le même établissement s'est appelé chez les Bulgares et les Russes Перяславец (Perejaslavets), diminutif de Preslav Pareille situation nous aide à comprendre aussi la confusion du Повесть временных лет où le chroniqueur kiévien désigne constamment la capitale bulgare (Preslav) du nom de Perejaslavets

[67] Il est bon d'insister ici une fois de plus sur le mérite du géographe roumain C Brătescu, d'avoir été le premier chercheur qui localisa la Barsklafsa de la « Géographie » d'Idrisi non pas en Dobroudja, sur le Danube, mais dans le nord-est de la Bulgarie.

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU BAS-DANUBE AUX Xe—XIe SIÈCLES : LA MÉSOPOTAMIE DE L'OCCIDENT

par N. A. OIKONOMIDÈS
(Athènes)

LE STRATÈGE DE LA MÉSOPOTAMIE DE L'OCCIDENT

Le manuscrit R—II—11 de la bibliothèque de l'Escorial (XIe s.) contient aux folios 269v—270 un *taktikon*, c'est-à-dire une liste de préséance des fonctionnaires byzantins, que je crois avoir daté du dernier quart du Xe siècle, et, plus précisément, des années 975—979 [1]. Ce *taktikon*, resté inédit jusqu'à présent, donne entre autres, l'état de l'administration provinciale après les réformes qui suivirent les grandes conquêtes byzantines du Xe siècle. Nous y trouvons la mention de sept ducs et *katépanô*, dont les commandements sont essentiellement frontaliers ; onze stratèges d'anciens grands thèmes du centre de l'empire ; une multitude de stratèges (plus de 70) dont les commandements s'étalent le long des frontières et ont comme principal point d'appui une ville ou une place forte [2].

La localisation des commandements de cette dernière catégorie de stratèges pose un certain nombre de problèmes dont l'un des plus délicats est celui de la Mésopotamie de l'Occident. A la ligne 20 du f. 269v, nous lisons : ὁ (*sc.* στρατηγὸς) Μεσοποταμίας τῆς Δύσεως, l'avant dernier des stratèges que le *taktikon* de l'Escorial connaît. C'est l'identification géographique de ce commandement qui sera le sujet du présent article.

---

[1] Cf ma communication *Un taktikon inédit du Xe siècle. Cod Scorialensis gr. R—II—11*, publiée dans les « Actes du XIIe Cong des Et Byz », II, Belgrade, 1964, 177—183 Sur le manuscrit cf P. A Revilla, *Catálogo de los Codices Griegos de la Bibl de el Escorial*, Madrid, 1936, 117—128 Ce taktikon sera publié en entier dans un volume qui reprendra les autres listes de préséance des IXe et Xe siècles, à savoir les *taktika* Uspenskij, Beneševic, et le klétorologion de Philothée.

[2] Sur ces réformes voir Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'Administration de l'Empire Byzantin aux IXe—XIe siècles*, Paris, 1960, « Bulletin de Correspondance Hellénique », 84 *passim* et surtout p 46 et suiv

Signalons tout de suite que le contexte ne peut nous être d'aucune utilité sur ce point. L'ordre de préséance des stratèges n'a aucun rapport avec leur distribution géographique. Par conséquent, nous tâcherons de tirer des conclusions du nom même du commandement qui, de son côté, semble être un *unicum* dans les sources byzantines.

D'abord, le complément τῆς Δύσεως nous oblige à éliminer du champ de nos recherches la frontière orientale de l'empire, la distinction entre les thèmes d'Orient et ceux d'Occident étant faite d'une façon très nette par les sources [3]. Des possessions européennes de Byzance, l'Italie aussi peut être éliminée ; car nous sommes très bien renseignés, par plusieurs sources, sur les commandements byzantins qui y existèrent [4] et l'on n'a relevé nulle part la mention d'un stratège de Mésopotamie. Pas davantage, me semble-t-il, cette Mésopotamie ne doit être recherchée aux environs de Cherson : les sources n'attestent rien de pareil et, qui plus est, rien n'autoriserait l'hypothèse d'une expansion de Byzance en dehors de la péninsule criméenne au X^e^ siècle [5]. Nous allons donc limiter nos recherches à la frontière des Balkans. Les sources concernant cette région étant pauvres — tout ce que nous en savons repose essentiellement sur les chroniqueurs byzantins — on peut concevoir qu'un commandement de stratège y ait existé pour quelque temps sans laisser de trace directe dans la tradition historiographique.

Le nom de Μεσοποταμία désigne évidemment une région située entre deux fleuves, et il a été employé, depuis l'Antiquité pour désigner la

---

[3] Cette distinction est faite par plusieurs sources, dont les principales sont : le *Klétorologion* de Philothée (899) cf. J. B. Bury, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century*, London 1911, 138 et *ibid.*, 40 ; Constantin Porphyrogénète, *De Caerimoniis aulae byzantinae* (Bonn) 697 (autour de 910) ; Costantino Porfirogenito, *De Thematibus* (éd A. Pertusi, Città del Vaticano 1952) D'après ces textes, l'Orient comprend tous les thèmes asiatiques, tandis que l'Occident comporte les thèmes européens. La seule divergence se présente en ce qui concerne les thèmes maritimes (Cibyrrhéotes, Samos, Mer Egée) qui dans les listes de préséance sont énumérés avec les thèmes de l'Occident tandis que pour l'administration (De Thematibus) et pour les finances (Liste des traitements, *De Caerimoniis* 697) ils sont cités parmi les tèmes de l'Orient.

[4] Ce sont les thèmes de Sicile, de Longobardie et de Calabre ainsi que le katépanat d'Italie, tous les quatre étant mentionnés dans le *Scorialensis*. Pour ces commandements on consultera, en dernier lieu, A. Pertusi, *Contributi alla storia dei temi bizantini dell'Italia meridionale*, Atti del 3° Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo, Spoleto 1958, tiré à part 1—23 (avec la bibliographie antérieure) ; N. Oikonomidès, *Constantin VII Porphyrogénète et les thèmes de Céphalonie et de Longobardie*, « Revue des Etudes Byzantines », 23 (1965). Sur l'Italie byzantine en général on se référera toujours à l'admirable ouvrage de G. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, 1—2, Paris 1904.

[5] Sur l'histoire des possessions byzantines en Crimée cf. A Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge, Mass. 1936, 130—136 et M. V. Levčenko, *Očerki po istorii russko-vizantijskih otnošenij*, Moskva 1956, 253 et suiv., 359 et suiv., A. V. Soloviev, *Domination byzantine ou russe au Nord de la Mer Noire à l'époque des Comnènes?* « Akten des XI. Intern. Byzantinistenkongresses », Munchen 1958 (paru 1960) 569—580. Même auteur, Ἄρχων Ῥωσίας, Byzantion 31 (1961) (Hommage à G Ostrogorskij) 237—244.

région comprise entre le Tigre et l'Euphrate, dans le Moyen Orient. Cette Mésopotamie, au VIIe siècle déjà, passa sous la domination arabe et fut appelée Āl-Ğazira, c'est-à-dire « l'île ». Or, déjà au tout début du Xe siècle, un thème de Mésopotamie apparaît sur la frontière orientale de Byzance [6], mais son territoire n'avait rien à voir avec l'ancienne Mésopotamie. Il comprenait le district de Τεκῆς (Dēgik' = Διγισηνή), situé près de l'Euphrate, au nord de son affluent Aracani (Ἀρσανίας) et à l'ouest du Čimišgezek-ṣu [7]. Cette nouvelle circonscription administrative a été appelée ainsi parce qu'elle se trouvait au milieu des fleuves et, surtout, parce qu'elle était située près de l'Euphrate, dont le nom était depuis longtemps lié à celui de la Mésopotamie antique.

Telle était la préhistoire du nom de Mésopotamie, dans le langage administratif de Byzance. Par conséquent, il faudra chercher des termes analogues pour situer un commandement du même nom en Occident. Il faut aussi que ce commandement soit situé près de la frontière de l'empire, comme c'est le cas de tous les nouveaux postes de stratèges mentionnés dans le *Scorialensis*. On éliminera donc tous les villages de Grèce appelés Μεσοπόταμον ou Μεσοποταμία, dont les noms sont, d'ailleurs, d'origine récente [8].

Je crois que l'on doit éliminer aussi le village épirote de Mésopotamon [9], dans l'actuelle Albanie, non loin de Butrinto. Il est vrai que ce village, ainsi que le fameux couvent du même nom sont situés entre les fleuves Bistrica et Vrysi (διὰ τὸ ἀμφίρρυτον καὶ ἐξ ἐμβολῆς καὶ μίξεως ποταμῶν ἀποτετμημένη [sc. ἡ μονὴ] καὶ οἷον νῆσον εἶναι [10]; une tradition ancienne affirme que le couvent de Mésopotamon a été fondé au milieu du XIe siècle par Constantin Monomaque. Or, l'identification du Mésopotamon épirote avec le commandement mentionné par le *Scorialensis* me semble impossible pour les raisons suivantes :

1. Il y a une différence de forme ; Μεσοπόταμον en Épire ; Μεσοποταμία dans le *Scorialensis*.

---

[6] Entre 899 et 901, selon toute vraisemblance Cf R J. H Jenkins — B Laourdas — C. Mango, *Nine orations of Arethas from cod. Marc.* gr 524, « Byz. Zeitschr », 47 (1954) 14—15.

[7] Cf E Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von* 363 *bis* 1071, Bruxelles 1935 (*Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae* 3) 69. Pour le thème de Mésopotamie voir aussi A. Pertusi, *Costantino Porfirogenito, De Thematibus*, Città del Vaticano 1952, 139—140.

[8] On en trouvera un relevé dans la Μεγάλη Ἑλλην. Ἐγκυκλοπαιδεία vol. 17, p. 2 et dans le Συμπλήρωμα MEE vol. 3, p. 666. (On en rencontre en Épire, Macédoine et Péloponnèse).

[9] L. Vranoussis, Χρονικὰ τῆς Μεσαιωνικῆς καὶ Τουρκοκρατουμένης Ἠπείρου, Jannina 1962, 174 et note 3.

[10] Miklosich-Muller, *Acta et diplomata graeca*.. IV, 1871, p. VIII.

2. Les mentions de la ville de Mésopotamon sont tardives[11].

3. Le terme Μεσοποταμία me semble trop solennel pour être employé et désigner un commandement situé près de fleuves d'importance secondaire. La préhistoire du terme sur la frontière orientale nous oblige, me semble-t-il, à rechercher ce commandement à côté d'un grand fleuve des Balkans.

Comme tel, je crois que le Danube seul peut être mis en cause. Son importance fait de lui le fleuve balkanique qui soit comparable à l'Euphrate, près duquel était située la Mésopotamie d'Orient. Dans la pensée byzantine, le Danube, aussi bien que l'Euphrate et le Tigre, étaient considérés comme des fleuves provenant du paradis[12], l'Histros étant identifié avec le fleuve scripturaire Φυσών. Or, il semble bien que les textes sur les quatre fleuves du paradis avaient grand cours et influence vers la fin du Xe siècle. Un de ces textes se retrouve dans un nombre considérable de manuscrits de la *Synopsis Basilicorum*[13] dont un est le *Scorialensis* même (f. 266v—267v). D'autre part, lorsque Léon le Diacre parle du Danube à l'occasion de la campagne de Jean Tzimiscès en 971, il cite en résumé un passage du même texte[14]. Par conséquent, un parallélisme entre l'Euphrate et le Danube à la fin du Xe siècle n'aurait rien de surprenant.

LA FRONTIÈRE DANUBIENNE APRÈS 971

Ces considérations nous mènent à examiner la frontière byzantine du Danube, entre 975 et 979, ainsi que l'histoire de sa formation. Car, après la migration bulgare, au VIIe siècle, les armées byzantines revinrent au

[11] Du XIVe siècle: cf Jean Cantacuzène (Bonn) I, 509; Epirotica (Bonn) 237. Il est vrai que le nom de famille Mesopotamitès est attesté déjà au XIe siècle. Cf. Anne Comnène, Alexiade (Leib) II, 155; *La Geste de Robert Guiscard*, éd. M. Matthieu, 222; Typikon de Pakourianos, *Viz. Vrem.* 11 (1904) 56; plusieurs mentions au XIIe siècle et plus tard, ainsi que plusieurs sceaux: G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, 680, reprises avec commentaire, par V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byz.*, 1932, nos 382, 454; V. Laurent, *La Collection Orghidan*, Paris 1952, nos 450, 454 et V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médailler Vatican*, Città del Vaticano 1962, no 61; B A. Pančenko, *Katalog molivdovulov*, Izvestija de l'Inst. Russe de CP 13 (1908) 139, no 457, *Corinth XII. The Minor Objects*, par Gladys Davidson, Princeton 1952, 324, no 2 769; *Catalogue of Additions... of the British Museum*, 1911—1915, 468; V Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin* 1, Paris 1963, no 464; mais on ne saurait affirmer que cette (ou ces?) famille était originaire de la ville épirote de Mesopotamon Elle pouvait tenir souche de n'importe quel autre Mesopotamon et même du thème asiatique de Mésopotamie.

[12] Voir à ce sujet, A Lambrino, *Les fleuves du Paradis*, « Mélanges de l'Ecole Roumaine en France », 1924, 2e partie, p. 191—213. P. Popović, *Cetiri rajske reke*, « Glas de l'Acad. de Belgrade », 171 (1936) 161—176.

[13] Sur la tradition manuscrite de la Synopsis Basilicorum on consultera N Svoronos, *La Synopsis Major des Basiliques et ses Appendices*, Paris 1964, p 48 surtout

[14] Bonn, 129—130.

Danube en 971. Nous savons [15] que Nicéphore Phocas opposa aux Bulgares le prince de Kiev, Svjatoslav, qui envahit, en 968, la Dobroudja. L'armée bulgare qui fut envoyée à sa rencontre, fut obligée de se réfugier dans Silistra (Dristra, Dorostolon). Svjatoslav occupa plusieurs villes du Danube et fit de Perejaslavets son centre [16]. En 969 il fut obligé de revenir à Kiev pour sauver sa capitale du danger petchenègue, mais il réapparut sur le Danube dans l'été de 969 et il reconquit Perejaslavets, occupée pendant son absence par les Bulgares [17]. Dans cette deuxième phase les Russes envahirent toute la Bulgarie et avec les Bulgares se tournèrent contre Byzance. C'était un moment critique. L'empereur Jean Tzimiscès fut à la hauteur de la situation : l'offensive russe fut arrêtée par Bardas Skléros près d'Arkadiopolis en 970 [18] ; en avril de l'année suivante, Jean Tzimiscès entreprit une grande campagne contre les Russes en Bulgarie.

Nous connaissons les principales étapes de cette campagne. L'armée byzantine se dirigea contre la capitale de l'Etat bulgare, la Grande Preslav. Après un combat acharné, la ville défendue par des Russes aussi bien que par des Bulgares, fut enlevée d'assaut. Le tzar bulgare, Boris, y fut fait prisonnier et la ville fut nommée, d'après le prénom de l'empereur, Ἰωαννούπολις. Ensuite, Jean Tzimiscès après avoir occupé, chemin faisant, Pliska et Dineia [19] se dirigea contre Dristra, où s'était enfermé Svjatoslav. La flotte impériale l'y rejoignit par le Danube. Après un siège de trois mois Svjatoslav fut obligé de capituler et de quitter, avec son armée, la Bulgarie, non sans avoir renouvelé le traité d'alliance avec les Byzantins. Jean Tzimicès revint à Constantinople.

Le taktikon de l'Escorial montre l'état administratif de la Bulgarie conquise par Jean Tzimiscès. On trouve, d'abord (f. 269^r, l. 9) la mention du stratège Θράκης καὶ Ἰανουπόλεως, ce dernier mot étant, évidemment,

---

[15] Les événements qui suivent nous sont connus grâce aux chroniqueurs byzantins (Cedrenus, Zonaras, Léon Diacre), à la *Povest' vremennyh let* ainsi qu'à la Chronique de Yahya d'Antioche Les problèmes, chronologiques et autres, ont fait l'objet de plusieurs études, dont on trouvera le relevé, avec un exposé tres clair et instructif, dans G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates* [3]), Munchen 1963, 242—246.

[16] Cf M V Levčenko, *Ocerki .. loc cit.*, 260 L'identification géographique de Perejaslavets fait le sujet de deux études récentes qui apportent des solutions nouvelles P. Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav* et P. Năsturel, *Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare?* les deux articles sont publiés aussi dans le présent fascicule de la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes ». Je prie Messieurs Diaconu et Năsturel, qui ont eu l'obligeance de me communiquer leurs articles en manuscrit, de recevoir l'expression de ma vive gratitude.

[17] Levčenko, *loc cit*, 264

[18] Cédiénus II, 384—388 ; cf. P. O. Karyskovskij, *O hronologii russko-vizantijskoj vojnî pri Svjatoslave*, Vizantijskij Vremennik 5 (1952) 133.

[19] Léon Diacre, 139.

une variante de ’Ιωαννουπόλεως [20], nom donné à Preslav en 971 ; ensuite, la mention d’un stratège de Verroé (l. 18), l’actuelle Stara Zagora, au sud-ouest de Preslav et au nord-est de Philippopolis ; enfin, la mention du stratège de Dristra [21] (l. 19) montre que la ville danubienne avait constitué un centre militaire et administratif.

Tous les autres commandements de stratèges situés dans les Balkans couvrent le sud de la péninsule ainsi que toute la côte occidentale : les deux Strymon, Thessalonique, Drougouviteia, Verroia, Hellade, Péloponnèse, Céphalonie, Nikopolis, Jéricho, Dyrrachion, Dalmatie. Nous n’allons pas nous en occuper ici. Nous réservons le commentaire que certains de ces noms exigent pour l’édition du document. Il nous suffira, pour le moment, de signaler que dans la Bulgarie occidentale actuelle (à l’ouest de Verroé) et dans toute la Yougoslavie actuelle, sauf le littoral de l’Adriatique, il n’y a pas un seul poste de stratège. Cette constatation permettra de réexaminer le problème de la création de l’État de Samuel [22] ; elle nous oblige aussi à chercher la Mésopotamie de l’Occident non loin des autres postes de stratèges, dans les parages du Bas-Danube, non loin de Dristra [23].

Nos connaissances sur cette région, à la fin du Xe siècle sont réduites à quelques passages des historiens qui parlent de la campagne de Jean Tzimiscès. Je ne manquerai pas de rappeler celui qui, à mon sens, est le plus important. Lorsque l’empereur, se trouvant devant Dristra, fut rejoint pas sa flotte, les Russes, après avoir en vain essayé de rompre le *blocus*, concentrèrent à Dristra tous leurs soldats qui étaient chargés de la garde de toutes les autres forteresses : ἡμέρας δὲ ἄρτι διαγελώσης,

---

[20] Cédrénus II, 397 ; Léon Diacre 138. La forme ’Ιανουπόλεως attestée par le manuscrit peut être une faute de copiste, à moins que l’on n’admette la chute de la voyelle ω. Cf. p. ex. le nom ’Ιαννῆς = le patriarche Jean le Grammairien ; ’Ιαννάκιος dans Miklosich-Muller, *loc. cit.*, IV, 291 ; Ηανὴς dans une inscription protobulgare (IXe siècle). V. Beševliev, *Die Protobulgarichen Inschriften*, Berlin 1963, 220, 224 (commentaire sur la forme). Rappelons qu’au XIe siècle, le nom de ’Ιωαννούπολις n’est plus utilisé dans la titulature des stratèges de Preslav ; cf. les sceaux publiés par N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest 1946, 41—42.

[21] D’après Léon Diacre 157—158, Jean Tzimiscès aurait changé le nom de la ville en Théodoropolis, en l’honneur de Saint Théodore qui assista les Byzantins pendant le combat critique contre les Russes. Au contraire Cédrénus II, 411 affirme que ce fut la ville d’Euchaneia (évidemment Euchaita, en Asie Mineure) qui reçut pour la même raison le nom de Théodoropolis. La question ne peut pas être tranchée de façon définitive (cf. en dernier lieu V. Laurent, *Le Corpus des Sceaux de l’Empire byzantin* V, Paris 1963, 585 et 662) En tous cas, le *Scorialensis*, mentionnant Dristra, vient à l’appui de la version de Cédrénus.

[22] A ce sujet voir l’exposé de G. Ostrogorsky, *loc cit*, 250.

[23] Cette description de la frontière exclut évidemment l’identification de la Mésopotamie de l’Occident avec la région appelée *Sremsko Ostrvo*, située entre le Danube et le Save, qui, d’ailleurs, était habitée au Xe siècle par les Hongrois (cf. *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravcsik — R. J. H. Jenkins, Budapest 1949, ch. 42, 19—20 ; cité : *De Adm*). Aussi faut-il exclure l’actuel Sokol situé entre les rivières de Tara et Piva, bien qu’il ait porté le nom de Medjurečı *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio II, Commentary*. *London* 1962, 137 ; *cité* : *Commentary*).

πάντας τοὺς ἔν τισι φρουρίοις εἰς φυλακὴν ἐσκεδασμένους ἀνεκαλοῦντο εἰς τὸ Δορύστολον καὶ ταχέως ἧκον μετακληθέντες. Peu après, des ambassadeurs venant des forteresses situées au-delà du Danube vinrent se présenter à Tzimiscès, pour faire acte de soumission. L'empereur accepta et envoya des contingents pour occuper et garnir ces forteresses : καὶ προσῆλθον αὐτῷ πρέσβεις ἐκ Κωνσταντείας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων, τῶν πέραν ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου, ἀμνηστίαν κακῶν αἰτούμενοι καὶ ἑαυτοὺς ἐγχειρίζοντες σὺν τοῖς ὀχυρώμασιν, οὓς προσηνῶς δεξάμενος, ἀπέστειλε τοὺς παραληψομένους τὰ φρούρια καὶ στρατιὰν ἀποχρῶσαν εἰς τὴν αὐτῶν φυλακήν [24]. De ces passages il ressort avec évidence que la domination byzantine s'était étendue sur la rive gauche du Danube.

On peut en déduire également que c'étaient justement ces forteresses que les Russes avaient abandonnées lors de l'arrivée de la flotte byzantine [25] et qui, une fois sans garnison russe, préférèrent se rallier aux Byzantins.

Après sa victoire définitive sur Svjatoslav l'empereur s'occupa de l'organisation administrative de la région conquise : τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρκοῦσαν εἰς τὰ ἤθη τὰ Ῥωμαίων ἀνέζευξεν [26]. L'empereur prit donc soin des forteresses qui se trouvaient sur les deux rives du Danube, dans le but évident d'assurer à l'empire le contrôle du fleuve dans la partie inférieure de son cours.

L'histoire de l'occupation byzantine de cette région, devient, dans la suite, assez obscure. La révolte de Samuel, qui éclata en Macédoine occidentale, s'est probablement étendue jusqu'au Bas-Danube. C'est ce que nous déduisons du fait qu'en l'an 1000, les armées byzantines firent spécialement une campagne pour réoccuper les forteresses bulgares d'au-delà de l'Hémus : Pliska, la Grande Preslav et la Petite Preslav [27]. L'expulsion des Byzantins de cette région ne peut pas être datée avec précision. Elle a eu lieu *après* 976, date généralement admise pour le commencement de l'expansion de l'Etat de Samuel ; avant l'an 1000, date de la reconquête de la région par les Byzantins [28].

---

[24] Cédrénus II, 401. Κωνσταντεία est d'habitude identifiée avec Constanța, le port sur la Mer Noire, bien que, d'après le contexte, elle devrait se trouver sur la rive gauche du Danube (Constantiana Daphnè?).

[25] Cf. *Yahya ibn Said d'Antioche*, trad. J. Kratschkovskij et A. Vasiliev, Patrologia Orientalis 17, 1924, 135 : « [Tzimiscès] entra en possesion de la ville et des forteresses environnantes que les Russes avaient conquises ».

[26] Cédrénus II, 412; Yahya... *loc. cit.*: « puis, après avoir nommé de son côté des gouverneurs de ces forteresses, l'empereur rentra à Constantinople ».

[27] Cédrénus II, 452.

[28] Il me semble que les sources ne permettent pas de dater avec plus de précision l'expansion de l'Etat de Samuel vers le nord-est de la Bulgarie — malgré P. Petrov, *Vossta-*

LES TÉMOIGNAGES ARCHÉOLOGIQUES

Bien que l'occupation byzantine du Danube fût de courte durée, elle a laissé cependant quelques vestiges archéologiques qui confirment les vagues renseignements fournis par les historiens [29]. Grâce aux fouilles, nous connaissons un certain nombre de fortifications byzantines du dernier quart du X[e] siècle, couvrant la frontière danubienne. A 20 km à l'est de Silistra, dans l'île de Păcuiul lui Soare, on a récemment découvert une forteresse qui présente un intérêt exceptionnel [30]. C'est un monument imposant, dont l'un des côtés est long de 240 m, entouré de murailles de 6 m de hauteur (en partie conservées), de 6 m d'épaisseur à la base et de 4,20 m,

---

nije Petra i Bojana v 976 g e borbu Komitopulov s Vizantiej, Byzantinobulgarica 1 (1962) 121—144 A mon avis, une hypothese plausible serait que les Byzantins evacuerent le nord-est de la Bulgarie apres la malheureuse campagne de Basile II contre Sofia en 986. Cf G Ostrogorsky, *loc cit*, 251 La presence byzantine en Dobroudja est attestee par l'existence d'une (au moins) inscription de l'an 992 (ou 1002) en langue grecque dans une chapelle (connue sous le sigle B4) de la carriere de Bassarabi, cf « Dacia » 6 (1962) 315 Dans la même chapelle on a releve une inscription, reproduite en croquis *ibid*. 315—316, que l'on considere comme ecrite en caracteres arabes. Autant que j'en ai pu juger d'apres ce croquis, il s'agit d une inscription grecque qui comporte une date et, par conséquent, est a mettre en rapport avec la fondation de la chapelle Sous réserve de verification sur place, je proposerais la lecture. τῷ Μαρτίῳ μ(ηνί), (ἰ)ν(δικτιῶνος) ι', ,ςυ[ϟ] ἔτους] ce qui correspond a mars 982 A noter que le chiffre ϟ que je supplée à la fin est tres probable compte tenu de l indiction 10, on doit choisir entre les années 892, 907, 922, 937, 952, 967, 982; la prochaine dixieme indiction, 997, n'entre pas en ligne de compte, parce qu'elle comporterait le changement du quantieme du siecle (997—6505 = ,ς φέ) D'autre part, les annees de 892 a 967 sont trés problablement a éliminer puisque les Byzantins n'occupaient pas la Dobroudja avant 971 Par conséquent, il faut retenir la date de 982. A remarquer que dans la même chapelle on a decouvert en quantité considérable une céramique considérée comme influencée par la ceramique byzantine (I. Barnea, *Ceramica din cariera de cretă de la Basarabi*, « Studii si cercetări de Istorie Veche » (cité : SCIV) 13, 2, 1962, 363). Au sujet des autres inscriptions de Basarabi cf en dernier lieu Maria Comşa, *K voprosu istolkovanija nekotoryh graffito iz Basarabi*, Dacia 8 (1964) 363—370.

[29] Dans ce qui suit, il n'est pas question de dresser un inventaire complet des indices archéologiques attestant la présence byzantine dans la Roumanie actuelle. Je me bornerai au signalement et au commentaire des trouvailles qui m'ont paru les plus caractéristiques. Sur les conditions politiques et sociales du Bas-Danube aux confins des X[e]—XI[e] siècles ainsi que sur l'influence byzantine dans la région cf. B. Cîmpina, *Le problème de l'apparition des Etats féodaux roumains* (éd Acad. R P R), Bucarest 1955, et, surtout, *L'influence byzantine sur le Bas-Danube, à la lumière des recherches récentes effectuées en Roumanie*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1, (1962) 8—18 (publication posthume)

[30] On aura une idée d'ensemble sur les fouilles de Păcuiul lui Soare en consultant P. Diaconu, *Krepost' X—XV vv v Pekujul luj Soare v svete archeologiceskih issledovanij*, « Dacia », 5 (1961) 485—501, ainsi que les rapports parus depuis; cf. en dernier lieu SCIV, 15 (1964) 564 et D Vîlceanu, *Cu privire la data de început a cetăţii de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 14 (1963) 207—212 (pour ce qui est de notre sujet, les conclusions de Vîlceanu sont identiques a celles de P. Diaconu) et P Diaconu, *Cetatea bizantină de pe insula Păcuiul lui Soare*, « Revista Muzeelor », 1 (1965) 15—19. Monsieur P. Diaconu a eu l'obligeance de m'envoyer un nouveau rapport manuscrit, rédigé en français et comportant la mise au point des resultats des fouilles jusqu'en 1964, ainsi que les vues de l'auteur Ce rapport que je citerai maintes fois dans ce qui suit, m'a été d'une grande utilité pour la rédaction du présent article. Que Monsieur Diaconu veuille trouver ici l'expression de ma plus vive gratitude. Je voudrais

au sommet de la portion conservée. Donc, une forteresse importante, pourvue du côté méridional d'une porte double.

Mais les installations les plus impressionnantes, qui soulignent, d'ailleurs, le caractère naval de cette forteresse sont celles du port. Voici ce que M. P. Diaconu m'écrit sur ce point : « Le port ou, plutôt, les installations portuaires, telles qu'elles ont été découvertes (les recherches continuent encore) sont impressionnantes par leur massivité et leur grandeur. Tout le complexe des installations situé sur le côté sud-est est flanqué de part et d'autre d'une tour massive. Pour que les vaisseaux puissent accoster aux niveaux différents dus à la crue des eaux, les plate-formes de débarquement ont la forme de degrés qui descendent vers l'extérieur. Dans le mur d'enceinte du port on a pratiqué aussi des orifices pour tirer les câbles des vaisseaux à amarrer » [31].

Presque vis-à-vis de ces installations portuaires, on a découvert un important bâtiment à abside dont le caractère n'est pas encore défini : on aurait pensé à une basilique, mais il présente l'inconvénient que l'abside est orientée vers l'ouest. Quoi qu'il en soit, l'existence dans l'enceinte fortifiée de ce bâtiment — que ce soit une basilique ou un autre bâtiment public — montre bien que la forteresse de Păcuiul lui Soare était un centre plus important que les forteresses frontalières habituelles.

Sur la date de construction de cette forteresse, Monsieur P. Diaconu est formel :

« Conformément aux observations stratigraphiques, en corroboration aussi avec les éléments de la culture matérielle, nous sommes arrivés à la conclusion que cette cité a été construite au temps où la Dobroudja était dominée par les Byzantins de Jean Tzimiscès »...

La construction de cette cité avait un double but :
1°) Contrôler tout accès par le Danube vers Dorostolon ;
2°) contrôler l'accès de la plaine valaque vers la Dobroudja et inversement.
Le motif qui aurait poussé Jean Tzimiscès à construire cette forteresse serait, selon M. Diaconu, le péril des Russes de Kiev.

Une autre remarque de l'archéologue roumain est d'un intérêt primordial pour notre enquête :

« Il est vrai que, peu après sa construction, la cité de l'île de Păcuiul lui Soare a perdu son caractère militaire » (ce qui pouvait être dû à l'éloi-

---

aussi remercier les professeurs Em Condurachi et M. Berza, dont les conseils ont grandement contribué a la rédaction de cet article. Ajoutons que P. Năsturel, dans l'article cité *supra*, note 16, propose l'identification de Păcuiul lui Soare avec la Petite Preslav ; dans la note 72 de cet article on trouvera un relevé très détaillé de la bibliographie concernant les fouilles de Păcuiul lui Soare

[31] Dans le rapport manuscrit cité dans la note précédente.

gnement du péril kiévien ou à des troubles provoqués par les Bulgares de Samuel). « De toute façon, il faut quand même tenir compte qu'à partir de l'an 1000 environ, à l'intérieur de la cité, pendant presque 100 ans, se déroule une vie d'un caractère fortement civil ». C'est autour du règne d'Alexis 1er Comnène que la cité semble avoir été abandonnée [32].

J'ai insisté beaucoup sur les résultats des fouilles de Păcuiul lui Soare parce que le monument est le plus grand et le plus caractéristique et parce que, ces fouilles étant récentes dans leur ensemble, leurs résultats sont moins connus. Mais il est également certain que des fortifications byzantines ont été construites sur d'autres points de la frontière danubienne. Je ne signalerai que ceux qui nous intéressent : Capidava, à une centaine de km au nord de Păcuiul lui Soare a également été fortifiée et a servi de centre militaire sous Jean Tzimiscès [33]. Elle est située non loin de la vallée de la Ialomiţa (Naparis). Encore plus au nord, non loin du Delta danubien, et encore une fois dans une île du Danube, se situe la forteresse de Dinogetia — Garvăn [34], à l'endroit précis où s'insèrent sur l'autre rive, les vallées du Prouth et du Sereth. Il est, en outre, certain que des forteresses de moindre importance ont existé le long du fleuve, forteresses qui seront, peu à peu, connues par les fouilles [35].

Je n'insisterai pas sur les données de la céramique qui ne semblent pas fournir des arguments solides, vu que la céramique était, dans sa plus grande partie, confectionnée sur les lieux-mêmes et ne saurait témoigner d'une occupation, byzantine ou autre, dans une région précise. Et cela d'autant plus que les limites chronologiques que nous proposons pour l'occupation byzantine sont très restreintes, et que par conséquent, la céramique introduite par les Byzantins en 971 aurait pu être confectionnée même pendant la période de l'occupation bulgare qui se termina en l'an 1000. Il me faut cependant rappeler que la céramique de la région présente bien les marques d'une influence byzantine. Bien plus, il existe un type

---

[32] Quelques sceaux byzantins qui ont été trouvés à Păcuiul lui Soare et sur la rive droite du Danube ont été récemment publiés par I Barnea, *Sceaux byzantins inédits, trouvés en Dobrogea*, « Studii şi Cercetări de Numismatică », 3 (1960) 326 et suiv.; cf. V. L(aurent), « Byz. Zeitschr. », 54 (1961) 490—491. Il faut signaler ici que le sceau de Nicétas spatharocandidat impérial καὶ ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν, trouvé à Păcuiul lui Soare ne signifie pas forcément que l'île a fait partie des domaines impériaux. le sceau a accompagné une lettre qui aurait pu être envoyée n'importe où.

[33] Cf. Gr Florescu, *Einige Beobachtungen uber die Donaulimes entlang der Dobrudscha*, « Dacia », 1 (1957) 244.

[34] On peut consulter les journaux des fouilles, publiés dans « Materiale », 1957, 1958 et surtout SCIV, 10 (1959) 153, n° 68 (on a établi que le tout a été nivellé à l'époque de Jean Tzimiscès)

[35] Citons, à titre d'exemple, les cinq forteresses signalées le long du bras de Saint-Georges par G. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, 90—91.

de céramique qui est considéré par les archéologues comme caractéristique de l'artisanat postérieur à la conquête de 971 ; or, cette céramique, que l'on trouve assez souvent en Dobroudja, se retrouve aussi sur la rive gauche du Danube [36]. Ce qui incite à penser que les Byzantins avaient une certaine influence au-delà du fleuve.

La présence byzantine au nord du Danube se manifeste, d'une manière plus positive encore, par les trésors monétaires. Evidemment, puisque notre recherche vise à l'examen de la situation politique et non point des rapports économiques, nous n'allons pas examiner les trésors monétaires [37], qui se trouvent un peu partout et ne témoignent point du statut politique de la région où on les a découverts. Des pièces d'or des empereurs macédoniens ont été retrouvées en Dobroudja ainsi qu'en plusieurs endroits de la Moldavie. Mais, ce sont les monnaies d'argent et de cuivre, utilisées à l'intérieur de l'empire, dont nous nous occuperons. Encore, nous bornerons notre enquête aux émissions monétaires de Jean Tzimiscès qui, en principe, témoigneraient de l'époque du règne de cet empereur (969—976), et, par conséquent, de la première occupation byzantine du Bas-Danube au Xe siècle. Des monnaies de Basile II, nous n'en parlerons pas : elles peuvent répondre à la première aussi bien qu'à la deuxième (après l'an 1000) occupation byzantine.

Une étude assez récente, à laquelle les découvertes faites depuis, n'ont rien d'essentiel à ajouter [38], donne les éléments suivants, concernant le territoire de la Roumanie à l'époque de Jean Tzimiscès.

1. Les monnaies de Jean Tzimiscès ont été trouvées, dans la plupart des cas, indépendamment de monnaies d'autres empereurs [39].

2. Il y a trois endroits où l'on a trouvé uniquement des monnaies de Tzimiscès :

a) Tulcea, au nord de la Dobroudja : 3 pièces, découvertes fortuites.

---

[36] Au sujet de la céramique d'influence byzantine, voir en dernier lieu : I. Barnea, *Ceramica din cariera de cretă de la Basarabi*, SCIV 13 (1962) 349—371 ; D. Vîlceanu, *Reprezentări zoomorfe pe ceramica din sec. XI, de la Dunărea de jos*, SCIV, 13 (1962) 373—386. L'influence byzantine est aussi avérée par une catégorie de tuiles : P. Diaconu, *În legătură cu datarea olanelor cu semne în relief descoperite în aşezările feudale timpurii din Dobrogea*, SCIV, 10 (1959) 491—497. Maria Comşa, *La civilisation balkano-danubienne (IXe—XIe siècles) sur le territoire de la R. P. Roumaine*, « Dacia », 7 (1963) 413—436.

[37] Au sujet des trésors de monnaies, on ne manquera pas de consulter Em. Condurachi, *Les trésors monétaires de la région Carpato-Danubienne et leur importance pour l'histoire des Roumains*, « Balcania », 7, 1 (1944) 23—44.

[38] Irimia Dimian, *Cîteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R.P R.*, « Studii şi Cercetări de Numismatică », 1 (1957) 189—215. Pour les trouvailles monétaires faites depuis sur le territoire de la Roumanie, on consultera les rapports spéciaux qui, rédigés par B. Mitrea, paraissent chaque année dans SCIV, « Dacia », etc.

[39] I. Dimian ne cite qu'un seul trésor, découvert à Plopeni, au sud de la Dobroudja, qui contienne des monnaies de Jean Tzimiscès, mêlées à des monnaies d'empereurs du XIe siècle (les plus récentes appartiennent à une émission de l'impératrice Théodora, 1055—1056).

b) Călăraşi, sur la rive gauche du Danube entre Silistra et Păcuiul lui Soare : 5 pièces d'argent, découvertes fortuites.

c) Racoviţa, sur la rive gauche, beaucoup plus à l'ouest, en Olténie : 1 follis.

Tulcea est située en Dobroudja et les trésors monétaires de l'époque de Tzimiscès ne présentent rien d'exceptionnel pour la région. Mais les trouvailles de Călăraşi et de Racoviţa revêtent une importance plus grande [40], avant tout parce qu'elles sont constituées de pièces de petite valeur.

Enfin, les sceaux : on a découvert récemment à l'est de Călăraşi, donc dans la même région où l'on a signalé les monnaies de Jean Tzimiscès, le sceau d'un stratège byzantin, Léon (Istriénos ?) [41]. Cette bulle, frappée, d'après son éditeur, au X^e^ siècle, constitue encore un indice suggérant que Byzance avait mis pied au nord du Danube.

Par conséquent, si l'on établit un rapport entre 1°) ces trouvailles monétaires et sigillographiques, 2°) la céramique byzantine commune à la Dobroudja et à la rive gauche du Danube et 3°) le témoignage de Cédrénus affirmant que les Byzantins occupèrent des forteresses au-delà du fleuve, ce témoignage se trouve par le fait même confirmé. Evidemment sur la rive gauche l'occupation n'eut que le caractère d'une tête de pont, assurant le contrôle du trafic fluvial et permettant la perspective d'une éventuelle expansion byzantine vers le nord.

Conclusion : la frontière danubienne en 971 s'étendait tout le long du cours inférieur du fleuve : sur toute la rive droite et sur certaines parties, au moins, de la rive gauche. Des centres militaires très importants étaient situés au milieu du fleuve dans des îles fortifiées. Byzance en a été expulsée par les Bulgares de Samuel et y est revenue en l'an 1000.

MÉSOPOTAMIE-ATELKUZU

Or, dans les parages même du Bas-Danube, il semble bien qu'il ait existé une région, appelée «la Mésopotamie ». Ce nom n'est pas attesté

---

40 Cf B Mitrea, « Studii şi Cercetări de Numismatică », 2 (1958) 494

41 I Barnea, *Sceaux de deux gouverneurs inconnus du thème de Paristrion*, « Dacia », 8 (1964) 239—245 I Barnea voit dans ce sceau un vestige de l'occupation byzantine au nord du Danube après 971 Cf. aussi P. Năsturel, article cité à la note 16. Le libellé de la légende étant Λέοντι στρατηγῷ [Ἰ]στριηνõ je crois que le dernier mot est un patronyme et non pas un nom de thème, puisqu'il est exprimé au datif et non pas au génitif (a noter qu'après le O final le graveur a dessiné une feuille de lierre). Aussi, l'identification du propriétaire du sceau avec le drongaire de la flotte Léon qui accompagna Jean Tzimiscès en 971, me semble-t-elle risquée car elle repose uniquement sur l'identité de prénom. A noter que d'autres sceaux byzantins ont été trouvés le long de la rive gauche du Danube (information due à M P Diaconu)

en langue grecque, mais il est venu jusqu'à nous grâce à un texte grec, le *De Administrando Imperio* de Constantin VII Porphyrogénète. Il s'agit du fameux 'Ατελκούζου ou 'Ετὲλ Κούζου qui a été habité d'abord par les Hongrois et, ensuite, par les Petchenègues. Voici l'exposé récent sur les étymologies possibles de ce mot :

« It no doubt represents the Old Hungarian Etel-Kuzu, which means „between the rivers" or „Mesopotamia" ... However, since the first element of the compound ('Ατὲλ-, 'Ετὲλ-) may also be the name of specific river, it is possible that the meaning is „the territory of, or about, a specific river" (the Volga ... or the Don or Dnieper). The question is still not finally solved » [42].

Examinons, à présent, les textes du *De Administrando Imperio* qui en parlent. Ils sont tous en rapport avec un événement important de l'histoire des Hongrois. Nous savons qu'en 896 les Byzantins s'allièrent aux Hongrois et infligèrent à Syméon de Bulgarie une grave défaite. Syméon s'allia à son tour aux Petchenègues, attaqua les installations des Hongrois et les vainquit ; à la suite de quoi, ces derniers se déplacèrent et occupèrent la Hongrie actuelle, leur ancien habitat étant ocupé par les Petchenègues.

D'après Constantin VII, les Hongrois habitèrent au IX^e siècle εἰς τόπους ἐπονομαζομένους 'Ατελκούζου, ἐν οἷς τόποις τὰ νῦν τὸ τῶν Πατζινακιτῶν ἔθνος κατοικεῖ (ch. 38, 29—31) ; et ailleurs : ὁ δὲ τόπος ἐν ᾧ πρότερον οἱ Τοῦρκοι ὑπῆρχον, ὀνομάζεται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τοῦ ἐκεῖσε διερχομένου ποταμοῦ 'Ετὲλ καὶ Κουζοῦ, ἐν ᾧ ἀρτίως οἱ Πατζινακῖται κατοικοῦσιν (cf. 40, 22—25).

Le même traité donne des précisions sur la localisation géographique d'Atelkuzu : Ὅτι ὁ τῶν Πατζινακιτῶν τόπος, ἐν ᾧ τῷ τότε καιρῷ κατῴκησαν οἱ Τοῦρκοι, καλεῖται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε ὄντων ποταμῶν· οἱ δὲ ποταμοί εἰσὶν οὗτοι· ποταμὸς πρῶτος ὁ καλούμενος Βαρούχ, ποταμὸς δεύτερος ὁ καλούμενος Κουβοῦ, ποταμὸς τρίτος ὁ καλούμενος Τροῦλλος, ποταμὸς τέταρτος ὁ καλούμενος Βροῦτος, ποταμὸς πέμπτος ὁ καλούμενος Σέρετος (ch. 38, 66—71).

Je voudrais, d'abord, attirer l'attention sur le fait que la région fut appelée ainsi κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε ὄντων ποταμῶν (τοῦ ἐκεῖσε διερχομένου ποταμοῦ). Ce qui peut être interprété : 1) La région a été appelée ainsi à cause des fleuves qui l'arrosaient. 2). La région a été appelée ainsi d'après le nom du fleuve qui la traversait. Or, le texte même (ch. 38, 66—71) impose le choix entre ces deux interprétations : il y est dit que la région était traversée par cinq et non point par un

---

[42] *Commentary* 148 (Gy Moravcsik).

ποταμός [43] ; donc elle était située au milieu des fleuves : c'était une Mésopotamie [44]. Elle peut être localisée grâce aux noms cités dans ce même passage : Βαρούχ semble être le nom petchenègue du Dniepr, Κουβοῦ est identique au Bug, Τροῦλλος est le Dniestr, Βροῦτος le Prouth et Σέρετος le Sereth [45].

Cette identification de la région entre le Dniepr et le Sereth avec l'Atelkuzu des Hongrois est confirmée par plusieurs autres textes de la même source. Au chapitre 37 Constantin expose l'histoire des Petchenègues. Il parle de leur division en huit clans, dont quatre étaient installés à l'est du Dniepr, près de la Chazarie, tandis que les quatre autres étaient installés à l'ouest de ce fleuve. Et il précise leurs habitats en donnant les pays dont ils se rapprochent ainsi que les distances qui les en séparent. Ces derniers se résument comme suit :

τὸ θέμα Γιαζιχοπὸν πλησιάζει τῇ Βουλγαρίᾳ (distance de 1/2 journée)
τὸ θέμα τοῦ κάτω Γύλα πλησιάζει τῇ Τουρκίᾳ (distance de 4 jours)
τὸ θέμα τοῦ Χαραβόη πλησιάζει τῇ Ῥωσίᾳ (distance de 1 journée)
τὸ θέμα Ἰαβδιερτὶμ πλησιάζει les tributaires de la Russie.

De ce texte, nous constatons que les Petchenègues étaient installés très près de la Bulgarie, une demi-journée de marche ne pouvant pas représenter une distance supérieure à une trentaine de km sans obstacles physiques. Ce qui est confirmé par plusieurs autres passages du même livre plaçant les Petchenègues au voisinage de la Bulgarie [46], ainsi que dans les régions environnant le Dniepr et le Dniestr [47].

---

[43] Le passage du ch. 40, 22—25 présente des difficultés, dont on trouvera le relevé avec les solutions proposées dans *Commentary* 151 (Gy. Moravcsik) Suivant ce qui vient d'être dit, je proposerais une correction un peu différente : ὀνομάζεται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε διερχομένων ποταμῶν, Ἐτὲλ [καὶ] Κουζοῦ. Je considère que la phrase κατὰ . ποταμῶν est une incise explicative du nom Etel Kuzu qui suit ; elle n'atteste point l'existence de deux fleuves. Cette construction n'a pas été comprise par le copiste, dont le prototype n'était certainement pas muni d'une ponctuation rigoureuse. On comprend mieux pourquoi le texte a été corrompu si l'on pense que les terminaisons des mots étaient très probablement écrites en abrégé. Cf ch. 40, 37 une expression analogue avec emploi caractéristique de τοῦ

[44] La même expression, « d'après l'ἐπωνυμία de fleuves », se retrouve dans deux autres passages du même livre, toujours en rapport avec les Hongrois, mais concernant leur habitat dans la Hongrie actuelle (ch 40, 21—22, 37—38). Faudrait-il en conclure que les Hongrois avaient donné à leur nouvelle patrie un nom identique ou analogue à Etel kuzu? Ou bien s'agirait-il de phrases introduites dans le texte par l'influence de ce que l'on savait sur l'Atelkuzu? Le passage ch 40, 21—22 appuie la deuxième de ces hypothèses. κατεσκήνωσαν εἰς τὴν γῆν, εἰς ἣν καὶ σήμερον κατοικοῦσιν, τὴν ἐπονομαζομένην κατὰ τὴν ἀνωτέρω, ὡς εἴρηται, τῶν ποταμῶν ἐπωνυμίαν. Or, dans ce qui précède, les seuls endroits où il est question de région qui doive son nom à des fleuves, sont justement les passages du ch 38 qui parlent de l'Atelkuzu.

[45] *Commentary* 149.

[46] Ch 5, 5—6 ; ch 8, 20—21.

[47] Ch. 8, 6—7.

Leur « frontière » est assez bien précisée dans le chap. 9, où l'on trouve la description du voyage des marchands russes de Kiev à Constantinople. En parcourant le Dniepr, ils sont souvent obligés de se défendre contre les attaques petchenègues. Après l'embouchure du Dniepr ils côtoient le rivage nord-est de la mer Noire et (l. 93) ἕως οἷ διέλθωσιν τὸν Σελινὰν ποταμὸν παρατρέχουσιν αὐτοῖς οἱ Πατζινακῖται, tandis que (p. 96—97) ἀπὸ δὲ τὸν Σελινὰν οὐ φοβοῦνταί τινα, ἀλλὰ τὴν τῆς Βουλγαρίας γῆν ἐνδυσάμενοι, εἰς τὸ τοῦ Δανουβίου στόμιον ἔρχονται...... Le fleuve Sélinas (l.92—93 τὸ τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ λεγόμενον παρακλάδιον) est, évidemment, identique à l'embouchure centrale du Danube, l'actuelle Sulina [48], tandis que l'embouchure du Danube, mentionnée un peu plus loin, doit être identifiée avec le bras de St. Georges [49]. Donc le territoire petchenègue dans les parages de la mer Noire, s'étendait jusqu'à la Sulina. La partie sud du Delta danubien faisait partie de la Bulgarie.

Un autre passage nous renseigne sur l'étendue du territoire petchenègue à l'intérieur : « Ἀπὸ δὲ κάτωθεν τῶν μερῶν · Δανούβεως ποταμοῦ τῆς Δίστρας ἀντίπερα ἡ Πατζινακία παρέρχεται καὶ κατακρατεῖ ἡ κατοικία αὐτῶν μέχρι τοῦ Σάρκελ» (ch. 42, 20—22), et plus loin « ἡ δὲ Πατζινακία πᾶσαν τὴν γῆν <μέχρι> τῆς τε Ῥωσίας καὶ Βοσπόρου κατακρατεῖ καὶ μέχρι Χερσῶνος καὶ ἕως τὸ Σαράτ, Βουρὰτ καὶ τῶν λοιπῶν μερῶν » (ch. 42, 62—64). Nous retrouvons, par conséquent, la mention du Sereth et du Pruth, comme fleuves se trouvant près de la limite occidentale des Petchenègues. Le premier passage nous permet aussi d'affirmer qu'une partie, au moins, de la plaine de la Valachie était également occupée par les Petchenègues, puisqu'il nous apprend que leurs possessions s'étalaient au nord du Bas-Danube, à la hauteur approximativement de Dristra.

La limite orientale de l'hábitat des Petchenègues est située approximativement sur le Don, puisque nous trouvons la mention de la forteresse de Σάρκελ sur la rive gauche du Don [50]. Comme toute cette région à d'abord été habitée par les Hongrois qui furent poussés vers l'ouest et remplacés par les Petchenègues, nous pouvons établir qu'elle était divisée en deux parties : 1) L'habitat primitif des Hongrois, appelé Lebedia et situé près de la Chazarie — donc au nord-est de la mer Noire [51]. 2) L' Ἀτελκούζου occupé par les Hongrois au IX^{e} siècle, lors de leur expulsion de la Lebedia par les Petchenègues. L' Ἀτελκούζου se trouvait

---

[48] Cf. H. Mihăescu, *Prjamoe vizantijskoe vlijanie v rumynskom jazyke*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », 1 (1963) 348.

[49] *Commentary* 57.

[50] *Commentary* 154, 155.

[51] Ch 38.

certainement à l'ouest de la Lebedia et il a été occupé par les Petchenègues à l'extrême fin du IX^e siècle, lors de la migration des Hongrois dans l'actuelle Hongrie. Nous pouvons donc identifier l' 'Ατελκούζου avec la région d'entre le Dniepr et les embouchures du Danube [52], ce qui est en concordance avec les données du ch. 38, 66—71. Aussi cette interprétation se trouve-t-elle confirmée par le ch. 37, 34 et suiv. où nous apprenons que quatre clans des Petchenègues habitaient à l'est de Dniepr (= Lebedia) et quatre autres à l'ouest (= 'Ατελκούζου).

Résumons-nous : La région appelée 'Ατελκούζου, nom qui signifie en vieux-hongrois « Mésopotamie », était située entre le Dniepr et le Danube. Au milieu du X^e siècle, l' 'Ατελκούζου était habité par les Petchenègues.

Nous pouvons affirmer que la situation n'avait pas changé au troisième quart du X^e siècle. Car, en 971, Jean Tzimiscès envoya, sur la demande de Sviatoslav, une ambassade aux Petchenègues « εἰ βούλονται, φίλους αὐτοὺς καὶ συμμάχους ἀξιῶν ἔχειν, καὶ μὴ διαπερᾶν τὸν Ἴστρον καὶ τὰ Βουλγάρων ληιζέσθαι παραχωρῆσαι δὲ καὶ τοὺς Ῥῶς ἀκωλύτως διελθεῖν τὴν αὐτῶν γῆν καὶ οἴκαδε ἀπελθεῖν· ἀπεπλήρου δὲ τὴν πρεσβείαν Θεοφίλος ὁ τῶν Εὐχαΐτων ἀρχιερεύς· οἱ δὲ τὴν πρεσβείαν δεξάμενοι, τὴν διάβασιν μόνην ἀπαγορεύσαντες τῶν Ῥῶς, πρὸς τἆλλα σπονδὰς ἔθεντο » [53]. En effet, les Russes partis par voie de mer, furent battus par les Petchenègues aux rapides du Dniepr ; Sviatoslav y trouva la mort.

Donc, en 971, les Petchenègues se trouvaient près de la rive gauche du Danube. Très probablement à quelque distance du fleuve puisque les Byzantins occupaient, nous l'avons vu, une zone côtière sur la rive gauche.

D'après l'étude déjà faite de la frontière danubienne de l'empire, il me semble que la Mésopotamie de l'Occident doit être située dans cette région du Bas-Danube. Le parallélisme avec le thème de Mésopotamie d'Orient est frappant : les deux commandements sont situés près de régions qui portaient déjà le nom de Mésopotamie ; les deux sont situés près de grands fleuves, l'Euphrate et le Danube ; enfin sur le Bas-Danube il y a plusieurs régions situées entre des fleuves, régions qui pourraient éventuellement constituer des centres militaires et administratifs du nom de Mésopotamie : la Dobroudja est située dans la boucle du Danube, tandis que dans sa partie sud se trouve la rivière Carasu ; sur la rive gauche du Danube, la plaine valaque, entre le Danube et le Sereth, est arrosée par

[52] Sur les identifications proposées pour la Lebedia et l'Atelkuzu voir *Commentary* 147, 148

[53] Cédrénus II, 412.

plusieurs fleuves tels que la Ialomiţa et le Buzău ; le Delta danubien est situé entre trois bras principaux du fleuve ; enfin, les forteresses de Dinogetia — Garvăn et, surtout, de Păcuiul lui Soare, situées au milieu du Danube, mériteraient bien la dénomination de Mésopotamie.

LE KATÉPANÔ DE LA MÉSOPOTAMIE (DE L'OCCIDENT)

Nous avons déjà fait allusion aux sept commandements de ducs et *katépanô* mentionnés dans le *Scorialensis*. Avant de les examiner de plus près, rappelons que ces deux titres ont un contenu commun : leurs détenteurs assument un haut pouvoir militaire dans une région déterminée, très étendue, dont le nom est d'habitude, ajouté à leur titre ; ils commandent une armée de *tagmata*, c'est-à-dire des contingents composés de soldats de métier, qui s'oppose à l'armée des *themata* ; leur postes sont essentiellement frontaliers, les stratèges frontaliers étant leurs subordonnés [54].

Le *Scorialensis* donne la liste des ducs et *katépanô* suivants (l. 7—8) :

ὁ δοὺξ Ἀντιοχείας
ὁ δοὺξ Μεσοποταμίας
ὁ δοὺξ Χαλδίας
ὁ κατεπάνω Μεσοποταμίας
ὁ κατεπάνω Ἰταλίας
ὁ δοὺξ Θεσσαλονίκης
ὁ δοὺξ Ἀδριανουπόλεως

L'identification géographique de ces commandements ne poserait pas de problème, s'il n'y avait pas la double mention de la Mésopotamie. Car, il est bien possible qu'il y ait simultanément un duc et un stratège désignés d'après le nom de la même circonscription administrative, ces deux fonctionnaires ayant des attributions différentes. Dans le *Scorialensis*, nous trouvons la mention parallèle de duc et de stratège en Chaldie et à Thessalonique. Mais, puisque le titre de *katépanô* est l'équivalent grec du terme latin *dux*, les deux titres ayant un contenu identique [55], on conçoit mal la présence simultanée d'un duc et d'un katépanô de Mésopotamie dans la même région, la Mésopotamie de la frontière orientale.

---

[54] Sur la nature de ces commandements voir H. Glykatzi-Ahrweiler, *loc cit*, 52—67.

[55] Cette identité de contenu est prouvée par plusieurs textes qui, se rapportant au même personnage, le qualifient indifféremment de duc ou de *katépanô* Cf les exemples réunis par H. Glykatzi-Ahrweiler, *loc. cit*, 65—66

D'autre part, la Mésopotamie revient deux fois dans la liste des stratèges mentionnés dans le *Scorialensis* : à la l. 10 nous lisons ὁ στρατηγὸς Μεσοποταμίας, mention parallèle à celle déjà étudiée de la Mésopotamie de l'Occident. Il serait, par conséquent, normal de supposer que les commandements du duc et du *katépanô* de Mésopotamie doivent correspondre à ceux des deux stratèges du même nom ; et qu'il faudrait chercher le *katépanô* de Mésopotamie près de la Mésopotamie Occidentale, sur le Bas-Danube.

Il y a quelques indices qui corroborent cette hypothèse :

1. *L'ordre de préséance.* Les commandements de la frontière orientale précèdent ceux de la frontière occidentale. Bien plus, la préséance semble être fixée d'après la distance de chaque commandement du centre de l'empire (Antioche, Mésopotamie, Chaldie—omettons, pour le moment le *katépanô* de Mésopotamie — Italie, Thessalonique, Andrinople). Cette préséance est, évidemment, justifiée du fait que les commandements éloignés étaient plus importants, puisqu'ils étaient plus exposés aux ennemis.

Signalons, d'autre part, qu'il n'y a pas de règle précisant la préséance des ducs sur les *katépanô*, lorsqu'ils se trouvent dans le même groupe : dans le groupe de l'Occident, le *katépanô* d'Italie a le pas sur les ducs de Thessalonique et d'Andrinople.

Par conséquent, la préséance du *katépanô* de Mésopotamie, qui passe après le duc de Chaldie serait inexplicable, si ce *katépanô* commandait à la frontière orientale. Au contraire, tout s'explique si l'on suppose que ce commandement se trouvait en Occident. Comme c'était un commandement nouveau et certainement très important — et très exposé aux attaques des Petchenègues — il a eu le pas sur tous les autres commandements de l'Occident, même sur celui de l'Italie qui, bien qu'éloigné, avait à défendre une région où la puissance byzantine était depuis longtemps bien établie.

2. *L'étude des frontières.* L'étude de la répartition géographique des autres ducs et *katépanô* montre que leurs commandements se suivaient tout le long des frontières. Dans les Balkans, les ducs de Thessalonique et d'Andrinople couvrent la frontière de la Macédoine et de la Thrace actuelles. Or, les mentions de stratèges à Dristra et en Mésopotamie de l'Occident montrent que la frontière arrivait, à l'Orient balkanique, jusqu'au-delà du Danube. Cette partie septentrionale de la frontière devait, comme les autres, avoir un poste de duc ou *katépanô* qui commandait les *tagmata* assignés à sa défense. Ne doit-on pas y avoir le *katépanô* de Mésopotamie ?

L'absence du complément « de l'Occident » peut facilement être expliquée : la distinction entre les commandants des *tagmata* des deux Mésopotamies pouvait facilement être faite par l'emploi du titre : duc ou *katépanô* [56].

LES INVASIONS DES PETCHENÈGUES

Il est caractéristique que le Bas-Danube, après sa reconquête par les Byzantins en l'an 1000, forma de nouveau un « duché », le *Paristrion* ou *Paradounavon* [57]. Le nom de Mésopotamie disparaît des sources. On pourrait remarquer que la différence de dénomination montre, en quelque sorte, l'étendue des circonscriptions administratives : la Mésopotamie se trouve au milieu du ou des fleuves ; le *Paradounavon* est le thème qui est « à côté » du Danube.

Ce changement est confirmé par les données de l'archéologie. Aux environs de l'an 1000, l'île fortifiée de Păcuiul lui Soare est abandonnée par les forces armées. Et on peut se demander pourquoi les Byzantins, qui avaient certainement réoccupé la région et qui avaient fait de Dristra le siège du duc de *Paristrion*, ont abandonné cette forteresse.Il est certain qu'ils l'ont fait de leur propre gré ; car s'ils en avaient été expulsés par un ennemi, on devrait y trouver normalement des vestiges laissés par l'armée adverse qui aurait occupé l'île. Or, ce n'est pas le cas. Les archéologues sont formels : « à partir de 1000 environ, à l'intérieur de la cité, pendant presque 100 ans, se déroule une vie d'un caractère fortement civil ».

L'abandon de cette île par les armées byzantines doit être le résultat d'un changement d'attitude de Byzance à l'égard du Bas-Danube. Les causes de ce changement me semblent résider dans les événements qui se sont produits, à la charnière des Xe et XIe siècles, sur la rive gauche du fleuve. Car Păcuiul lui Soare était une forteresse extrêmement bien placée pour protéger les possessions byzantines au-delà du Danube : naturellement très forte et grâce à ses murailles, elle pouvait servir de base à une armée opérant sur la rive gauche. Or, ces avantages qui ont poussé les Byzantins de 971 à y élever une des meilleures forteresses conservées, n'existaient plus après l'an 1000 ; tout le long de la rive gauche du fleuve se trouvaient les Petchenègues. Byzance, épuisée par la guerre avec les Bulgares, abandonna toute idée d'expansion vers le nord et traça sa fron-

[56] Il faut noter que le commandant des *tagmata* de l'Italie est ordinairement qualifié de *katépanô* Et l'on peut en comprendre la raison en Italie, où le latin était parlé et où existaient déjà les duchés lombards, le terme *dux* pouvait prêter à confusion, pour éviter toute équivoque, l'administration byzantine y a constamment employé le mot grec *katépanô*.

[57] Cf. N. Bănescu, *Les duchés* .., *loc cit.*

tière le long de la rive droite du Danube. Păcuiul lui Soare est laissée en dehors de cette ligne de défense.

Le mouvement des Petchenègues vers l'ouest s'est effectué vers la fin du X^e /début du XI^e siècle, sous la pression des Ouzes et des Coumans. A cette époque, la rive gauche du Danube ne pouvait être défendue que par les indigènes : les deux puissances voisines, Byzance et la Bulgarie, étaient engagées dans une lutte acharnée, qui ne leur laissait point de forces pour essayer d'arrêter l'avance des Petchenègues.

En 1017, les Petchenègues étaient installés sur la rive gauche du Danube. A cette date, le stratège de Dristra, Tzitzikios, envoya à Basile II un message concernant une éventuelle alliance bulgaro-petchenègue. Alliance qui, d'ailleurs, ne fut pas réalisée [58]. Mais, en 1027, les nouveaux voisins font leur première invasion en territoire byzantin. « Cette année, les Patzinakai ont fait une invasion en Bulgarie et tuèrent et firent prisonniers plusieurs personnes ... et stratèges et tagmatarchai » ... L'empereur Constantin VIII, leur opposa Diogénès, le commandant de Sirmion (Srem), à qui il donna le titre de duc de Bulgarie ; celui-ci les battit et les obligea à traverser le Danube et à rester tranquilles [59]. De cette description nous déduisons que les Petchenègues occupaient — et Byzance reconnaissait cette occupation — toute la rive gauche du Danube. Car, il ne faut pas perdre de vue que la région qu'ils envahirent, la Bulgarie, était située à l'ouest de l'empire : c'est le commandement byzantin qui avait comme centre l'actuelle ville de Skoplje, en Macédoine yougoslave.

Plus tard, plusieurs invasions petchenègues contre la Mysie, c'est-à-dire contre l'actuelle Bulgarie, eurent lieu : en 1032, 1034, 1035 [60]. Mais l'invasion de 1046 est la plus importante : elle se termine par l'installation des Petchenègues en-deçà du Danube. Cette invasion nous retiendra un instant, car les textes s'y rapportant contiennent des renseignements pour l'histoire du X^e siècle et, notamment pour l'occupation de la Valachie par les Petchenègues à cette époque [61].

---

[58] Cédrénus II, 465.

[59] Cédrénus II, 483. Les prisonniers faits par les Petchenègues ont été rachetés en 1028/9 par l'empereur Romain Argyre (*ibid*, 486)

[60] Cédrenus II, 499, 512, 514—515 Les relations byzantino-petchenègues ont été étudiées à fond par V G Vasiljevskij, *Vizantija i Pečenegi*, « Žurnal Minist Narod Prosvešč. », 164 (1872) II, 116—165, 243—332 = *Trudy* I, Saint Pétersbourg 1908, 1—175 Il existe depuis une bibliographie abondante de cette question dont on trouvera le relevé dans Gy Moravcsik, « Byzantinoturcica », I, Berlin 1958², 89—90, cf en dernier lieu P Diaconu, *K voprosu o glinjanyh kotlah na territorii R N R*, « Dacia », 8 (1964) 249—263

[61] Le récit des événements repose sur Cédrénus II, 581 et suiv , complété par Michel Attaliate, Bonn, 30 et suiv Pour la date cf A P Každan, *Ioann Mavropod, Pečenegi i Russkie v seredine XI v* , « Zbornik Radova Viz. Inst. », 8, 1 (1963) (Melanges G Ostrogorsky I) 177—184

Skylitzès-Cédrénus [62] dit qu'avant le début des événements, donc autour de 1040, les nomades petchenègues habitaient les plaines d'« au-delà du Danube, entre la Pannonie (Hongrie) et le Borysthène (Dniepr) ». Ils ressentaient la pression des Ouzes, qui venaient de l'Orient. A une date que nous ne pouvons pas préciser — en tout cas, avant 1046 — une discorde naquit entre deux chefs petchenègues, Tyrach et Kegen. Ce dernier, soutenu seulement par deux clans de ses compatriotes, sur un total de treize, fut obligé de se réfugier chez les Byzantins. Il se dirigea vers Dorostolon, et se fortifia, pour plus de sécurité, dans un îlot du Danube (ἔν τινι ποταμίᾳ νησίδι περικλείσας ἑαυτόν...) puis se mit en contact avec le *katépanô* du *Paristrion*. S'étant fait inviter à Constantinople, il y reçut le baptême avec le titre de patrice. Les Byzantins lui conférent trois forteresses sur la rive droite du Danube, d'où il effectua des razzias en territoire petchenègue.

Les protestations de Tyrach auprès de la cour de Constantinople furent vaines. C'est ainsi qu'en 1046, après un hiver extrêmement rigoureux qui avait couvert de glace la surface du Danube, l'armée de Tyrach put traverser le fleuve. Mais une épidémie lui enleva toute force combattive ; les Petchenègues se rendirent aux armées que Constantin Monomaque avait envoyées à leur rencontre. Alors, l'empereur décida de les installer dans le territoire de la Bulgarie actuelle ; les chefs petchenègues reçurent le baptême. Dans la suite de nouveaux conflits se produisirent, au cours desquels les Byzantins essuyèrent de lourdes défaites [63] : c'était en 1049 et 1050.

De ce récit nous devons retenir surtout deux points : 1) Que le territoire des Petchenègues s'étendait autour de 1040 de la Hongrie au Dniepr et comprenait toute la rive gauche du Danube. Ce qui est confirmé par Cédrénus, quand il dit qu'en 1043, le duc de Paristrion, Katakalôn Kékauménos, avait des connaissances parmi les Petchenègues, parce qu'à Dristra, où il siégeait, les peuples éaient mélangés [64]. 2) Que Kegen,

---

[62] II, 582

[63] Sur ces événements cf le relevé analytique de la bibliographie, donné par P Lemerle, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos*, Mémoires de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques de l'Acad Royale de Belgique, Coll in-8°, tome LIV, fasc 1, Bruxelles 1960, 39, note 2, J Karayannopoulos. *Zur Frage der Autorschaft am Strategikon des Kekaumenos*, « Byz Zeitschr. », 54 (1961) 263—265

[64] Cédrénus II, 599 : καί τις δὲ Πατζινάκος, τὴν κλῆσιν Γαλῖνος (différent de Γουλῖνος, fils de Kegen-ibid 591 — malgré Moravcsik, « Byzantinoturcica », II², 166), εἰδὼς τὸν Κεκαυμένον οἷός ἐστιν ἐξ ὅτου περ ἦρχε τῶν παρὰ τῷ Ἴστρῳ φρουρίων καὶ ἀνεμίγνυντο ἀλλήλοις τὰ γένη . . L'événement se rapporte à la bataille de Diakéné, en 1050 Kékauménos, alors stratilate de l'Orient, fut gravement blessé au cours de la débâcle des Byzantins Galinos le reconnut parmi les blessés — Kékauménos avait occupé le poste de duc de Paristrion en 1043 —, le transporta dans sa tente et lui sauva la vie Cette anecdote se trouve confirmée

en route pour Dorostolon, se réfugia dans une île du Danube — à Păcuiul lui Soare ? — où il se fortifia pour plus de sécurité. De là, il entama les pourparlers avec le *katépanô* de Paristrion. Ce qui montre qu'effectivement les îles du Danube n'étaient occupées ni par les Byzantins, ni par les Petchenègues. Elles formaient un « no man's land », situé entre les deux frontières.

Les événements de 1046 nous sont connus par une autre source contemporaine. Jean Mavropous prononça, le 23 avril 1047, un discours pour la fête de Saint Georges ; il l'a fait dans le couvent de Saint-Georges-des-Manganes, en présence de l'empereur Constantin Monomaque et des deux impératrices, Zoé et Théodora, filles de Basile II[65]. Dans cette oraison, Jean Mavropous décrit les événements de 1046, que nous venons d'examiner. Il parle de l'invasion petchenègue, effectuée lorsque le Danube était pris par les glaces, des escarmouches avec l'armée byzantine et du miracle par lequel cette multitude de barbares, qui étaient rassemblés le long de la rive droite du Danube, dut se rendre aux Byzantins et accepter la religion chrétienne. Le passage qui est le plus intéressant pour notre enquête se rapporte à la préhistoire de ces événements et notamment à l'histoire de l'installation des Petchenègues dans les plaines de Valachie.

Les Petchenègues (Σκύθαι, p. 144) étaient un peuple infidèle et impie, nomade, sauvage, sale, sans lois, prêt à ravager leurs voisins. «D'ailleurs, ils ont conquis par brigandage le pays qu'ils habitaient, après avoir expulsé les anciens habitants qui étaient faibles, et dont les anciens souverains ont pris grand soin ; mais il était impossible de leur faire la guerre : les barbares s'introduisaient furtivement, et plus furtivement encore se dérobaient et disparaissaient comme les grenouilles dans les marais ... »[66].

---

d'une façon bien inattendue : Kékauménos revint à Byzance en 1053 et, en 1056 il fut nommé duc d'Antioche ; or, son sceau avec l'inscription Κατακαλῷ μαγίστρῳ καὶ δουκὶ 'Αντιοχείας τῷ Κεκαυμένῳ a été trouvé en Ukraine, dans la région de Lvov (I. Swiencickyi, *Byzantinische Bleisiegel in den Sammlungen von Lwow*, Recueil dédié à la mémoire du professeur Peter Nikov, Sofia, 1939, 483 ; la lecture complète de la pièce est due à V. Laurent, *La chronologie des gouverneurs d'Antioche sous la seconde domination byzantine*, « Mélanges de l'Université Saint Joseph », XXXVIII, fasc 10, 1962, 243). Ce sceau devait, par principe accompagner une lettre et l'on peut difficilement imaginer les raisons de service qui obligeaient le duc d'Antioche à correspondre avec l'Ukraine. Ne faudrait-il plutôt penser à une lettre, adressée par Kékauménos à un ami, probablement Petchenègue, qui se trouvait en Ukraine ?

[65] *Ioannis Euchaitorum metropolitae quae in cod Vatic gr. 676 supersunt*, éd. P. Lagarde, Gottingae 1882, 142—147, n° 182 'Ιωάννου τοῦ ἁγιωτάτου μητροπολίτου Εὐχαΐτων, Λόγος εἰς τὴν ἡμέραν τῆς μνήμης τοῦ μεγάλου τροπαιοφόρου καὶ τὴν νῦν γεγομενην ἐπὶ τοῖς βαρβάροις θαυματουργίαν.

[66] *Ibid.* 144 : Οὕτω γοῦν καὶ τὴν χώραν ἐκ λῃστείας ἐκτήσαντο, ἣν κατῴκουν εἰς δεῦρο, ἀσθενεστέρους ὄντας τοὺς ἄνωθεν οἰκήτορας ἐξελάσαντες, ἐφ' οὓς οὐ μικρᾶς τινὸς τοῖς πάλαι κρατοῦσιν ἐδέησε πραγματείας ἀλλ' ἦν ὁ πρὸς αὐτοὺς πόλεμος ἄπορος ἀεὶ καὶ ἀμήχανος, κλεπτόντων εὐκαίρως τὰς ἐπιδρομὰς τῶν βαρβάρων, εὐκαιρότερον δὲ τὴν ἑαυτῶν

Depuis, et jusqu'en 1046, ils avaient plusieurs fois essayé de traverser le Danube mais ils étaient toujours arrêtés par les Byzantins. Suit le récit des événements de 1046.

De ce passage nous retiendrons deux détails : 1) Que les Petchenègues ont occupé les terres qu'ils habitaient en effectuant plusieurs invasions destructrices. 2) Que les πάλαι κρατοῦντες, (donc les empereurs prédécesseurs de Constantin IX Monomaque) avaient en vain essayé d'arrêter leurs invasions, parce que les Petchenègues avaient l'art de disparaître à l'arrivée des armées byzantines.

Quelle date doit-on assigner à ces événements ? Après 971, car c'est alors que les Byzantins revinrent dans la région du Bas-Danube, mais avant l'époque où toute la rive gauche du fleuve fut occupée par les Petchenègues ; donc, avant 1017.

Il faut évidemment exclure la période allant jusqu'à l'an 1000, pendant laquelle la Bulgarie orientale était occupée par Samuel ; et également les années 1000—1017, car pendant cette période, Byzance était engagée dans la guerre contre Samuel et il serait étonnant qu'en même temps elle eût la possibilité d'occuper la rive gauche du Danube. Il ne reste plus que le règne de Jean Tzimiscès et les premières années de celui de Basile II, pendant lesquels pourrait se situer la présence de l'armée byzantine en Valachie. C'est l'époque durant laquelle des vestiges de Byzance ont subsisté sur la rive gauche et dans les îles du fleuve — comme Păcuiul lui Soare. L'unité administrative d'alors portait le nom de Mésopotamie, car elle servait de tête de pont pour une éventuelle expansion vers le nord. Mais l'invasion petchenègue et la guerre bulgare ont contraint Byzance à mettre la sourdine à ses aspirations. Après 1000, la réalité politique l'obligea à adopter une position de défense. La frontière nord fut dès lors constituée par un grand obstacle naturel : le Danube.

φυγὴν καὶ ἀπόδρασιν καὶ καταδυομένων ἑτοίμως, ὥσπερ βατράχων, εἰς ἕλη ... Il faut noter que la capacité des Petchenègues à disparaître dans les marais semble avoir été bien connue des Byzantins du XIe siècle : Cédrénus II, 582, 598. Au sujet de ces « anciens habitants » on consultera, en dernier lieu, E. Lozovan, *Byzance et la Romanité scythique*, « Revue des Etudes Roumaines », 5/6 (1960) 218—246 ; I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, « Revue Roumaine d'Histoire », 3 (1964) 383—424.

L'HISTORIOGRAPHIE OTTOMANE DES XVe—XVIIIe SIÈCLES

— Bref aperçu —

par MIHAIL GUBOGLU

Parmi les sources orientales narratives, les chroniques turques, c'est-à-dire celles de l'Empire ottoman, ont une grande valeur tant pour l'histoire médiévale de la Roumanie, que pour l'histoire d'autres Etats du sud-est de l'Europe. Un siècle à peine après la fondation de l'Empire ottoman (1299—1300), né d'une petite principauté Gazi soumise au sultanat de Roum [1], Iakşy Fakih écrivait les premières annales turques, dont nous connaissons seulement le titre : *Les vertus de la Maison Ottomane jusqu'à Bajazet « le Foudre »* [2].

C'est vers la fin du XIVe siècle et au début du XVe, que vécut Ahmedi, mort en 1413 [3], l'auteur d'un poème historique, *Iskendernāme*, dont le dernier chapitre intitulé *Dāstān-i tevarih muluk-i Osmani* (L'épopée historique des dominations ottomanes) [4] offre un certain intérêt pour l'histoire de la conquête de la Roumélie par les Turcs. Ensuite l'historio-

---

[1] Cf Koprulu Mehmed Fuad, *Les origines de l'Empire ottoman*. Paris, 1935, 146 p. (« Etudes orientales », III) Cf P Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*, dans « Byzantion », XI (1936), p 285—319, idem, *Le sultanat de Rūm*, Bruxelles, 1938, 30 p (Extrait de l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, t VI, 1938).

[2] Yakşı Fakıh, *Menakıb-ı āl-ı Osman ta Yldırım Khana gelinğe*. Apud Asyk Paşa-zade, *Tarih*, éd. Fr Giese (1928), p 3 et 75 (cf Mehmed Sureia, *Sigill-i Osmani* . (abr = S O), Istanbul, 1315 H /1898, p 645 ; Neğıb 'Asım, dans *Tarih-i Osmani Endjumeni Medjmuasi* (abr = T O E M), I, 1910, p 42 et Franz Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke* (abr. — G O W), Leipzig, 1927, p 10—11).

[3] Ahmedî (1334?—1413), dans « Islâm Ansıklopedisi... » (abr. = I A), Istanbul, 1950, p 216—221 (Fuad Koprulu).

[4] Nihad Sami Banarlı, *Ahmedî ve Dastan-ı Tevârih-i Muluk Al-i Osman*, dans « Turkiyat Mecmuası », VI, Istanbul, 1939, p 49—176.

graphie ottomane, qui venait de faire ses débuts, connut une époque de stagnation pendant plus de vingt ans. Certes, après la bataille d'Ankara (28 juillet 1402) [5], à cause des conflits internes, du morcellement féodal et aussi à cause du soulèvement du cheik Bedr ed-Dın Mahmud (1418—1420) [6], les conditions politiques n'étaient pas favorables aux chroniqueurs. Aussi c'est sous le règne de Mourad II (1421—1451) que fut reprise d'une façon sérieuse la rédaction d'œuvres historiques. A cette époque vivaient certains érudits ottomans qui étudiaient l'histoire des événements, comme Iazyğioglu (*Yazyğizade*) [7] ou Ali Ibn Arabşah [8], mais on ne peut pas encore parler d'une véritable école historiographique.

En réalité, les plus anciennes chroniques ottomanes qui se sont conservées jusqu'à nos jours, datent du règne du sultan Mehmed II le Conquérant (*el-fatih*) (1451—1481), quand furent posés les fondements d'une école historique sérieuse. Un rôle important dans cette création revient à Orudj bin Adil, l'auteur de la chronique *Les histoires de la dynastie Ottomane* [9], qui était originaire d'Andrinople (*Edirne*). C'est dans cette ville, peut-être, que fut fondée cette école d'historiographes qui après la conquête d'Istanbul fut transférée dans la nouvelle capitale de l'Empire. Dans la seconde moitié du XV[e] siècle et au début du siècle suivant, l'historiographie ottomane fut représentée par une petite pléiade de chroniqueurs dont les plus importants sont : Enveri, l'auteur d'une chronique en vers [10], Ahmed b. Şukrullah [11], Karamani Mehmed paša [12], Tursun bey qui décrit les faits et gestes de Mehmed II le Conquérant [13], Sarydja Kemal [14],

---

[5] P. Wittek, *De la défaite d'Ankara à la prise de Constantinople* (Un demi siècle d'histoire Ottomane), Paris, 1938, 34 p. (Extrait de la « Revue des Etudes Islamiques ») et M. M. Alexandrescu-Dersca, *La campagne de Timur en Anatolie* (1402), Bucarest, 1942, VIII + 182 pl. + 1 charte. (Université „Mihăileană" de Jassy. Publications de l'Institut de Turcologie, I).

[6] Cf. Mihail Guboglu et Mehmet Mustafa, *Răscoalele ţărăneşti în Imperiul otoman (1418—1420) şi bedreddinismul*, dans « Studii, Revistă de istorie », X, 1957, 2, 22 p.

[7] P. Wittek, dans « Der Islam », XX, 202 et G.O.W., p 15 (notes).

[8] Cf. G.O.W., p. 20—23.

[9] Orudj b Adil, *Tevārih-i āl-i Osmān* ., éd F. Babinger, Hanovre, 1925—1926, 16 + 139 p. Cf. O.M., III, p 180 et G O W., p. 29

[10] *Dusturnāme-i Enveri* (édité par Mukrimin Halil), Istanbul, « Evkaf matbası », 1928, 98 p. (Türk Tarih Encumeni Kulliyati 'Adet,15, 16), medhal (Introduction), Istanbul, 1930 (cf. G.O.W., p. 410—412).

[11] Theodor Seif (Eien), *Der Abschnitt uber die Osmanen in Sukrullah's persischer Universalgeschichte*, dans « Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte » (abr. = M.O.G.), II (1925), p. 63—128 ; B. Atsız, *XV-ci asır tarihçisi Şukrullah. Dokuz boy turkler ve Osmanly sultanlary tarihi*, Istanbul, 1939, 72 p (cf. S O , III, p. 154 ; O.M I., p. 332 ; G.O.W., p. 19—20).

[12] *Karamani Mehmed paša tarihi*, dans M.O.G., II, p. 244 et suiv. (cf. S O., IV, p. 105 et G.O.W., p. 25—26).

[13] Tursun Bey, *Ta'rikh-i ebu'l-feth sultan Mehmed khān*, éd par 'Arif Bey, dans T.O.E M., « Revue Historique publiée par l'Institut d'Histoire Ottomane », 26, 1914 (cf S O , IV, p. 105 ; G.O W., p. 24—26)

[14] Sarydja Kemal, *Destān-i āl-i 'Osmān* ou *Selatinnāme* (cf. O.M., II, p 277 et III, p. 123 ; M.O.G., I, p. 209 et G.O W , p 33—34).

Suzi Čelebi le chroniqueur des rénégats grecs Mihaloglys[15], le célèbre Ašyk pašazade[16], Mehmed Neşri[17], Idris Bitlisi[18], Ibn Kemal ou encore Kemal pašazade[19], etc. C'est toujours à cette époque que fut écrite une série de chroniques anonymes intitulées *Tevarih-i āl-i Osman*, groupées ensemble plus tard par Muhi et-Din et publiées par Fr. Giese[20]. De même, nous possédons de petites chroniques ou des « relations d'une conquête » (*fetihname*) qui décrivent la prise d'une cité importante, la plus connue étant celle consacrée à la conquête de Constantinople[21]. Ces petits écrits commencèrent à être composés dès la seconde moitié du XVe siècle. Parmi ces petits ouvrages, le moins connu est celui d'Ebu Ishak concernant « la conquête de la Moldavie », que Fr. Babinger attribue à « Koğa ğihan »[22], « le maître du monde », surnom donné au sultan Bajazet II et d'autre part il confond la campagne de 1484/889 H. pour la conquête de la ville d'Akkerman[23] avec la campagne de 1538 /945 H. qui mit fin à l'indépendance de la Moldavie[24].

---

[15] Al. Olesnicki, *Suzi Čelebi iz prizrena turski pesnik istorik XV—XVI veka*, dans « Glani Skopskog Naučnog Druzstva », Skoplje, 1934, p. 69—71 et surtout Agâh Sirri Levend, *Gazavât-nâmeler ve Mihaloglu Ali Bey'in Gazavât-namesi*, Ankara, 1956, VIII + 392 p. (cf. S.O., III, p. 114 ; O M, II, p. 231 et G O.W., p. 34—35).

[16] *'Ašyk paša-zade tarihi* ... ou *Die Altosmanische Chronik des 'Ašik-pašazade* ..., herausgegeben von Fr. Giese, Leipzig, 1929, 32 + 256 p. (cf P. Wittek, *Neues zu 'Ašyqpašazade*, dans M O G., II, p. 147 ; O.M., III, p. 84 ; G O.W., p. 35—38 et surtout M. Fuad Koprulu, *Ašik Paša-zade*, dans I. A , I, 1950, p. 706—709)

[17] Mehmed Nešri, *Kitab-i Cihan-numâ (Nešri tarihi)* Hazyrlhyanlar. Faik Reşit Unat — Dr. Mehmed A. Koymen, I Cilt, Ankara, 1949, XVI + 419 p ; Cilt II(1957), VIII + 421—843 (texte et transcription) et Gihānnumā, *Die Altosmanische Chronik des mevlana Mehmed Neschri* herausgegeben von Franz Taeschner, I, Leipzig, 1951, IV + 31 + 255 p ; II, 1955, XII + 19 + 325 p. (cf. notre compte-rendu dans « Studii ... », 1955, 5—6, p. 166—168 et dans « Studia et Acta Orientalia », II, 1960, p. 289—295), etc. (cf. O.M., III, p. 150 et G.O.W., p 38—39).

[18] Idris Bitlisi, *Hešt bihišti* (Huite paradises?), etc cf O.M., III, p. 6 ; G.O.W., p. 45—49 et surtout I.A., C. 5, 2, 1950, p. 936.

[19] Ibn Kemal, *Tevārih-i Âli 'Osman*, VII. Defter, tenkidli transcription, hazîrlıyan : Dr. Šerafettin Turan, Ankara, 1957, CX + 598 p. (cf. O.M., I, p. 223 ; Mehmed 'Arif Bey, dans T.O E M., p. 1411 et G O.W., p 61—63) et surtout Ismet Parmaksizoglu, *Kemal Paša-zade*, dans I.A , C. 6, p. 561—566.

[20] *Die Altosmanischen anonymen Chroniken in Text und Übersetzung*, Ire partie, Breslau, 1922, 421 + 174 p., IIe partie, Leipzig, 1925 ; « Abhandlungen fur die Kunde des Morgenlandes », vol. XVII, N° 1, 170 p. (cf. G.O.W., p. 72—74).

[21] Cf. *Feth-i Kostantiniye ve ta'rih-i Aya Sofia* (G.O.W., p. 27—31) et Imam-zade Esad, *Feth-i Kostantinie*, Istanbul, 1285/1869.

[22] Cf. G.O W., p. 66, note 1 : « ... genannt choğa-i ğihan ».

[23] Dr A. Antalffy, *Două documente din Biblioteca egipteană de la Cairo despre cucerirea Chiliei și Cetății Albe în 1484*, dans « Revista istorică », XX, 1934, 1—3, p. 33—42.

[24] Cf. M. Guboglu, *L'inscription turque de Bender relative à l'expédition de Soliman le Magnifique en Moldavie* (1538/945 H), dans « Studia et Acta Orientalia », I, 1958, p. 175—187.

L'habitude de composer de petites chroniques à l'occasion de la conquête de villes ou de pays n'est pas byzantine, mais orientale (arabo-persane ou seldjoucide), comme l'a démontré le professeur M. F. Koprulu [25].

On peut affirmer que le règne de Mehmed II et ceux de ses successeurs, Bajazet II (1481—1512) et Sélim II (1512—1520) ont été assez fructueux pour l'historiographie ottomane. A l'exception de A. Sukrullah et d'Idris Bitlisi qui ont écrit en persan, ou de Tursun Beg qui a voulu écrire dans un turc farci de persan, tous les autres chroniqueurs se sont exprimés dans un turc simple, pur, sans influences persanes et arabes. Mais cette dernière langue, après la conquête de l'Egypte (1517) par le sultan Sélim II « Yavuz », prend une importance plus considérable dans les œuvres des historiographes ottomans. Certains de ces chroniqueurs (Enveri, Suzi Čelebi, Hadidi, Ruhi, etc.) ont écrit en vers (*Nazim*), d'autres comme Orudj et surtout Aşyk pašazade se sont contentés d'insérer dans leurs œuvres en prose des vers dont les rimes étaient assez riches (*beit*). De toute façon on ne doit pas compter beaucoup sur les informations des chroniques rimées, surtout de celles des frères Hamza et Ahmed qui sont des œuvres d'imagination.

La plus grande partie de ces chroniqueurs se sont inspirés d'un modèle commun et ils ne sont pas très originaux pour les périodes plus anciennes de l'histoire. Ces chroniques ont, par contre, une grande valeur pour l'histoire de l'époque de leurs auteurs, puisque ceux-ci sont les témoins oculaires des événements qu'ils décrivent. Certains d'entre eux ont même joué un rôle important dans la vie politique et militaire de l'Empire ottoman. Les anciennes chroniques ottomanes antérieures au règne de Soliman le Magnifique ont le caractère d'un simple exposé de faits, parfois naïf dans la forme et dans son fond. L'absence de connexion interne entre les faits historiques prouve que l'historiographie ottomane était née depuis peu, et qu'elle n'avait pas d'anciennes traditions qui pussent l'inspirer et la guider, comme ce fut le cas, par exemple, de l'historiographie byzantine. En réalité à l'époque où l'historiographie ottomane naissait, l'historiographie byzantine avait atteint son apogée. A preuve les œuvres de G. Sphrantzès, Chalcocondyle, Doukas et Critobule, republiées récemment par le savant roumain Vasile Grecu [26].

---

[25] Cf Pr Dr Kopruluzade Mehmet Fuat, *Bizans Muesseselerinin Osmanli Muesseselerine Tesiri hakkında bâzı mulâhazalar* (Remarques sur l'influence des institutions byzantines sur les institutions ottomanes), dans « Turk-Hukuk ve Iktisat Tarihi mecmuası », Istanbul, 1934, I, p. 272—273.

[26] Cf. *Laonic Chalcocondil Expuneri istorice*, éd Vasile Grecu, Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine, 1958, *Critobul din Imbros. Din domnia lui Mahomed-al II-lea. Anii 1451—1467*, éd. Vasile Grecu, Ed. Acad R P R 1963; *Sphrantzes* (édition sous presse).

Durant le règne de Suleiman Ier le Magnifique (1520—1566), l'historiographie ottomane connut un grand développement et arriva à sa complète maturité.

C'est alors que s'établit la coutume que les grands vizirs (*Sa'dr'azam*) comme Aias paša (mort en 1539/946 H.) [27], Lutfi paša (mort en 1564/971 H.) [28], Rustem paša (1500—1561/968 H.) [29], etc. fissent aussi œuvre de chroniqueurs. A cette époque vivaient : Nasuh Matrākci (*Matraki*) qui fut un grand styliste, et qui décrivit d'une façon pittoresque la campagne de Suleiman le Magnifique en Moldavie [30], Mustafa Djelalzade Kodja Nişand [31], l'auteur d'une chronique de grande valeur, et d'autres encore.

Vers la début de la seconde moitié du XVIe siècle on crut nécessaire de connaître le développement de l'histoire ottomane dans ses lignes générales.

Le compendium de Mehmet paša Kučuk Nišangi (*tarih*) [32] vient justement suppléer à ce besoin. Certes, de tels ouvrages n'ont de valeur que pour l'époque à laquelle ils ont été composés par leurs auteurs.

L'œuvre de Sa'd ed-Din Hodja effendi (mort en 1599), *Taj ut-Tevārih* [33], s'étend jusqu'à l'époque de Suleiman le Magnifique, et est rédigée dans une langue très émaillée de persan et difficile à comprendre. La même langue est employée aussi par un historiographe plus tardif, 'Abdu'l 'Azız Kara-Čelebi-zade (mort en 1658/1068 H.), dans son ouvrage *Suleimanname* (L'épopée de Suleiman le Magnifique) [34].

En dehors de Sa'd ed-Din, dans l'historiographie ottomane de la seconde moitié du XVIe siècle se sont remarqués Moustafa 'Ālī (1541—

---

[27] Ayas Paša, *Tārıh-ı al-ı seldjuk ve āl-ı 'Osmān* (cf S O , I, p. 446 et G O.W., p. 79—80).

[28] Lutfı paša, *Tevarıh-ı al-i 'Osmán*, éd. Šukrı Bey, Istanbul, 1346 H /1925 (cf. O M , III, p 132 , G O W , p 80—81) et surtout M Tayyıb Gobılgın, dans I A , 7, 1957, p. 96—101

[29] Rustem paša, *Die osmanischen Chronık des Rustem Pascha*, de Dr Ludwıg Forrer. Leıpzıg. 1923 (cf S O., II, p 377 et G O.W , p. 81—82)

[30] Nasuh Matrākı, *Fetihnāme-ı Kara-Bogdan*; *Medjmu'a ul-Tevarıh et tuhfet ul-guzat* (cf O M , III, p 105 ; G O.W , p 66—67 et surtout Doc Dr Huseyn C. Yurdaydin, *Turk-islām Tarihçiliği ve Tarıhçıleri hakkında arastırmalar*, I, Matrakçı Nasuh Sahsıyetı, Eserlerı, dans « Ankara Unıversıtesı Hanıyetı ». , Istanbul, 1959, p 111—122)

[31] Sa'd ed-Dın Tokdemır, *Celâloglu Mustafa* (Tabakat ul memalık ve daracat ul me sâlık) *Osmanlı ımperatorlugun Yukseklı devrınde* Turk ordusunun Savaşları, Istanbul, 1934 (cf. S O , IV, p 375; O. M., III, p 37, G O W , p 102—103 et surtout M. Tayyıb Gokbilgın, Celâlzade..., dans I.A , 21 Cuz, Istanbul, 1955, p 61—64)

[32] *Tarıh-ı nıšanğı paša*, Istanbul, 1279 H /1862 (cf. S O., IV, p. 120 et G.O.W., p 104—105).

[33] Sa'd ed-Dın, *Tadj ul-Tevārıh*, Istanbul, 1283 H./1863, 2 vol. (cf S.O., III, p. 18; O M., III, p. 66 et G.O.W , p. 123—196).

[34] Abd ul-Azız Kara Čelebi-zade, *Ravdet ul-ebrar*, Bulak, 1248 H. /1832 et *Suleımanname*, Bulak H. (cf S.O , IV, p 369 et G O W , p. 204—206).

1600) [35] et Moustafa Selaniki (mort en 1599) [36]. Le premier, ‘Ali, est resté fameux par son histoire universelle divisée en quatre parties (*rukn*), dont la troisième traite des Turcs et des Tatares et dont la quatrième s’occupe des Ottomans. La chronique de M. ‘Ali repose sur de précieuses sources historiques. Ce chroniqueur a écrit d’autres œuvres historiques encore, comme *Les sept conseils* [37] et aussi des *Règles de bonnes œuvres*, et des *Règles pour les empereurs* dont un manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l’Académie de la République Socialiste de Roumanie [38]. Le premier de ces deux ouvrages est consacré à la conquête de la forteresse de Sighetvar (septembre 1566), et le second est un livre important pour l’étude de la structure économique, social et politique de l’Empire Ottoman.

En ce qui concerne la chronique (*tarih*) de Moustafa Selaniki qui décrit les événements qui se sont déroulés dans l’Empire Ottoman entre les années 1563—1600, c’est là une œuvre importante, du fait de la valeur de ses informations et de ses données statistiques. On peut affirmer que pour l’histoire du soulèvement des Pays Roumains sous le commandement du prince Michel le Brave contre la domination ottomane, elle représente la source ottomane fondamentale.

Toujours à cette époque, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, on peut observer la tendance de mettre en valeur les trésors des archives ottomanes. Cette tendance se fait jour, par exemple, dans l’œuvre intitulée *La correspondance des Sultans*, écrite par Ahmed Feridun Rukhsanzade (mort en 153 8/991 H.) [39], qui rassemble dans ses écrits quelque 1800 documents, sans hésiter cependant à fausser les pièces les plus anciennes [40]. Son successeur comme historien et archiviste passe pour être Sary ‘Abdullah (mort en 1661/1071 H.) [41], l’auteur de la collection intitulée *Les rapports des vizirs*.

---

[35] Mustafa ‘Alı, *Kunh ul-ahbar*, Istanbul, 1277/85 H. (1860—1867) et encore 15 ouvrages historiques (cf. S.O , III, p. 290) ; Bursalı Mehmed Tahır, *Muverrıhın-ı ‘Osmanıyeden ‘Alı ve Kıatıb Čelebının terdjume-ı halları*, Selanik, 1322/1906 .. O.M., III, p. 85 , G.O.W., p. 126—134 et surtout K. Sussheım ‘Alı .., dans I.A., p. 304—306

[36] *Tarıhı Selanıkı Mustafa*, Istanbul, 1281 H /1863 (cf. O M , III, p. 68) ; A. Refık, *‘Alımler ve-san’atkjärlar*, Istanbul, 1924, 34 f. ; G O.W., p 136—137.

[37] M. ‘Alı, *Heft medjlıs*, Istanbul, 1316 H /1899.

[38] *Mehasın ul-ādāb-ādāb el-muluk* Bıblıothèque de l’Académıe de la Républıque Socialıste de Roumanıe, Ms. Orıent, n° 29 (cf. M. A. Mehmet, *Un manuscrıt turc de la Bıblıothèque de l’Académıe de la R. P. Roumaıne concernant la sıtuatıon économıque-socıale et polıtıque de l’Empıre Ottoman, XVI^e —XVII^e sıècles*, dans S.A O , IV, 1963, p. 209—233.

[39] A Ferıdun, *Medjmū-ı munša’āt-ı selatın* (ou *munš’āt* .), Istanbul, 1264—1265 H. (1848—1849), 2 vol (cf O M , II, p. 363 et G O W , p. 106—108)

[40] Cf. Mukrımın Khalıl Bey, dans « Turk Tarıh Endjumenı Medjmuası » (abr. = T.T E.M), n° 63, 77, 78, 79, 81 (Istanbul, 1921).

[41] Sary ‘Abdullah, *Dutur ul-ınšā* (cf. S O., III, p. 367 et G.O.W., p. 206—207).

C'est à cette époque aussi qu'on peut lire les premières réflexions philosophiques sur l'histoire, et cela dans les œuvres du Bosniaque Hasan al-Kiafi el-Bosnevi (1544—1616), *Principes philosophiques concernant l'ordre du monde* [42] et chez Oveis b. Mehmet Veisi d'Uskub (1561—1628) [43], qui enrichissent l'historiographie ottomane au XVIIe siècle par leurs idées sociales, politiques et économiques concernant les causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire Ottoman [44].

Vers la fin du XVIe siècle et au début du suivant, l'historiographie ottomane a été dominée par une école nouvelle, celle dite des «šahnameğys». Les œuvres de ces poètes de cour, inspirées par l'épopée persane du *Šahname* (Livre de roi) de A. K. Firdusi (932—1020) [45], ont peu de valeur historique, car l'analyse des événements historiques y est remplacée par des tirades majestueses, produit d'imaginations enflammées.

A l'exception de l'œuvre de Seid Lokman (mort en 1601) [46], les chroniques en vers des «šahnameğys» n'ont qu'une valeur subsidiaire dont elles sont souvent dépourvues, d'ailleurs. Par contre, de nombreux ouvrages en prose de la première moitié du XVIIe siècle sont très intéressants. Ainsi Hasan Beyzade (mort en 1636) [47] et Khodja Husein (mort en 1644) [48], qui ont été tous les deux grands chanceliers (*reis ul-kuttāb*) [49] ont fondé leurs œuvres sur des sources historiques précieuses, et leurs chroniques ont une importance considérable pour l'histoire des peuples du sud-est de l'Europe aussi. La chronique (*tarih*) d'Ibrahim Pečevi (1574—1650) [50] est tout aussi importante. Cet historien qui était né et avait vécu en Hongrie à Pecs, fut pendant un certain temps «defterdar» à Timişoara, et il fut le premier historiographe ottoman qui utilisa dans son œuvre des sources européennes occidentales. Dans la description des événements historiques,

---

[42] Hasan Kiafi, *Usul el-hikem fi nizam ul-'ālem*, conservé parmi les écrits orientaux en Roumanie (cf G O W, p 145—444); M. Guboglu, *Manuscrisele şi tipăriturile orientale din fondul „T Cipariu" al Bibliotecii filialei din Cluj a Academiei R.P R*, dans «Limba şi literatura», III, Bucarest, 1957, p 147—166 et surtout M. A. Mehmet, *Un vieil opuscule (risale) relatif à la décadence de l'Empire ottoman vers la fin du XVe siècle*, dans S A.O. (en cours de parution).

[43] Veisi, *Vak'a-name* ou *Sabname*, Bulak, 1252 H /1836 (cf. G O.W, p. 152—154).

[44] A. S. Tveritinova, *Social ideas in Turkish didactic politico-economic treaties of the XVIth—XVIIth centuries*, Moscou, 1960, 16 p. (XXVth International Congress of Orientalists...).

[45] Cf. H Ritter, *Firdusi*, dans I A., 36 Cuz, 1947, p. 642—649

[46] Seīd Lokman, *Šahnāme-i āl-i 'Osman* (cf. S O., IV, p. 93; O.V, III, p. 135 et G.O.W., p 164—167)

[47] Hasan Beyzade, *Tarih-i āl-i 'Osman* (cf O M, III, p 46 et G O W., p. 174 et I.A., Cilt 5, 1950, p 334—337 — Orhan F. Koprulu).

[48] Kodja Husein, *Bedā-i ul-vekā-i* (cf. O.M., III, p. 46 et G.O W., p. 186—187), éd. A. S. Tveritinova (1961).

[49] Cf. *Re'is ul-kuttab* ou *Re'is efendi*, dans E.I., III, 1936, p. 1219—1221 (J. Deny).

[50] *Tarih-i Pečevi*, Istanbul, 1281—1283 H. (1864—1865), 2 vol. (O M., III, p. 32; G.O.W., p. 192—193).

il continue la chronique de Sa'd ed-Din et de Khodja Hussein, en commençant à partir de 1520 avec Suleiman le Magnifique, et en continuant jusqu'en 1649.

Mais celui qui employa de pareilles sources européennes et aussi des documents d'archives dans une mesure plus grande encore fut Kiatib Čelebi, surnommé encore Hadji Khalifa (1608—1657), le plus grand « polyhistor » des Ottomans, l'auteur d'une *Chronique synoptique* [51] qui raconte les événements qui eurent lieu depuis l'an 1000 de l'Hégire (= 1591) jusqu'à la fin de sa vie. Parmi ses œuvres, dont le nombre s'élève à quinze, il faut nommer d'abord ses *Tableaux chronologiques* connus en Occident au XVII^e siècle déjà dans la traduction italienne [52] de Giovanni Rinaldo Conte Carli (1697) et surtout son *Ğıhān-numā* (Livre du monde) [53], conservé dans un beau manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [54], cet historien a réussi à synthétiser harmonieusement les connaissances historiques et géographiques de sont temps, tout en utilisant les sources antérieures d'une façon judicieuse et critique. Dans son « Ğıhān-numā », il se livre à une description détaillée de la géographie de la péninsule des Balkans et des régions sises dans le voisinage des Pays Roumains.

L'abondance et la complexité des événements historiques a fourni à Mehmed Solākzāde (mort en 1587) [55] l'occasion d'écrire un compendium historique (*tarih*) qui fut très apprécié pour la limpidité de sa langue et la clarté de son exposé. Cet historien a fait aussi usage de sources historiques antérieures (Neşri, I. Bitlisi, Djelalzadé et d'autres encore).

Au XVII^e siècle la mode s'établit d'écrire des histoires universelles, dont le dernier chapitre était consacré à l'histoire ottomane. Certaines de ces histoires universelles vont au-delà des limites du monde islamique d'alors. Dans ce groupe de chroniques se trouvent : les œuvres de Mehmed b. Mehmed (mort en 1640), *Extraits des chroniques et nouvelles* [56]. *Le jardin des vertueux* de A. A. Kara-Čelebizade (mort en 1658)[57] et surtout l'*Arran-*

---

[51] Mustafa b Abdullah Hadjdji Khalifa, *Fezleke-i tarih*, Istanbul, 1286—1287 H (1869—1870), 2 vol (cf G O.W , p 195—203 et I A , 6, 1955, p 334—337)

[52] Hadjdji Khalifa, *Takvim et-Tevarih*, Istanbul, 1146 H /1733.

[53] Idem, *Gihānnumā*, trad par J.v. Hammer, *Rumeli und Bosna* .. , Vienne, 1812 (cf. G O W , p 197—198).

[54] Cf. M. Guboglu, *Inventarul manuscriselor orientale*, dans « Analele Academiei Române », Seria Istorie, III, 1946, n^{os} 265—19 (Annexes)

[55] M. Solakzade, *Fihristi šahan* (éd 1271 H 1854 *Tarih-i al-i 'Osman li-Solakzade*), *Solakzade tarihi*, Istanbul, 1297/1880 (cf. S O., IV, 171 , O M., III, 80; G.O.W., p. 203—204.

[56] Mehmed b. Mehmed, *Nuhbet el-tavarih ve'l-ahbar*, Istanbul, 1276 H /1860 (O M , III, p 11 et G.O W., p 182—183)

[57] Sur A A Kara-Čelebi-zade, cf p 5, note 34

gement de l'histoire des dominations de Husein Hezarfen (mort en 1691) [58], qui décrit l'état de l'Empire Ottoman jusqu'en 1672 (1083), date à laquelle s'arrête aussi l'histoire écrite par l'orientaliste roumain Dimitrie Cantemir, qui a utilisé cette source qu'il cite du reste [59].

Parmi ces histoires universelles il faut citer aussi l'œuvre historique de 'Abd ur-Rahman'Abdi paša (mort en 1692/1103 H.) [60], et *Les pages informatives* d'Admed Munedjdjimbaşi (mort en 1702/1113 H.) [61], œuvre écrite en arabe et intitulée *Djami al-duval*, mais qui dans se traduction turque par Ahmed Nedim (1720—1730) [62] a connu une circulation considérable qui lui a valu un grand prestige.

Au XVII[e] siècle il y eut aussi un accroissement du nombre des traités (*risale*) publiés, dont un des plus importants est celui de Mustafa Koči Beg de Coritza (mort en 1650) [63]. Ce traité est intéressant en raison des idées sociales et politiques de son auteur, de ses données statistiques et aussi en raison de certaines considérations ayant trait aux causes de la décadance de l'Empire Ottoman. Et c'est justement à cause de ces réflexions que Koči Beg a été appelé le Montesquieu des Ottomans. Son traité, d'ailleurs étudié et connu depuis longtemps, se trouve aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [64].

Une œuvre importante comme source historique, à cause surtout de l'abondance de ses informations, est sans aucun doute *Le livre des voyages* d'Evliya Čelebi effendi (mort en 1682) [65]. Cet ouvrage fut publié en dix volumes, les six premiers à l'aide et avec le concors d'Ahmed Gevdet, qui en finança l'impression.

---

[58] Husein Hezarfen, *Tenkin el-tevarih-i mulkik*, etc (cf O M , III, p. 243 et G O.W , p 228—231).

[59] D Cantemir, *Istoria Imperiului otoman* , éd J Hodoş, Bucarest, 1876, p 62, et 297 (notes).

[60] *Tarih-i vekā-i ou vak'a-name-i 'Abdi paša* (cf S O , III, p. 408, G O W , p 227—228 et I A , p 26)

[61] Ahmed Munedjdjimbasi, *Djami' al-duval* (cf S O , I, p. 232 et G O W , p 234—235).

[62] Idem. *Sahā'if ul-ahbar*, Istanbul, 1285 H /1868—1869, 3 vol (cf. S O , IV, p 549, O M , II, p 453 et surtout M Tayib Gokbilgin, *Muneccimbasi*, dans I A , Cilt 8, 1957, p 801—806

[63] *Risale-i Koči bey*, Istanbul, 1277 H /1860 (cf S O , IV, p 63 , O M , III, p 119), trad. par M (= Pétis de la Croix), *Canon du sultan Suleiman II, représenté au sultan Mourad IV pour son instruction*, Paris, 1725, et A S. Tveritinova, *Vtoroj traktat Koči-beja*, dans « Učenye zapiski Instituta Vostokovedenija », Tome VI, M.—L., 1953, p 212—268 (cf M Çağatay Uluçay, *Koči Bey*, dans I A., C. 6, 1955, p. 832—835)

[64] Cf M. Guboglu, *Inventarul manuscriselor orientale* (1946), p 32 , n° 88.

[65] *Evliya Čelebi Seyahatnamesi*, Istanbul, 1897—1938, vol. I—X (cf. O M., III, 15; G.O.W , p. 219—222, Cavid Baysun, *Evliya Čelebi*, dans I. A , C 4, 1945, p. 400—412

On peut affirmer que presque tous les chapitres de cette œuvre si vaste ont été traduits dans les pays balkaniques [66]. Mais aucune de ces traductions n'est faite sur l'un des manuscrits existants, mais d'après le texte publié dans l'édition défectueuse et amputée dont nous avons parlé.

D'autre part, l'ancien usage d'écrire de petites chroniques ayant trait d'habitute à la conquête d'une ville et intitulées *fetihnāme*, continue au XVII^e siècle. L'une de ces chroniques a comme titre : *La chronique de la conquête de la Moldavie* et est due à Erzerumly Ibrahim Mulhemi [67]. Une autre chronique traite de la *La conquête* (de la ville) *de Lipova* [68].

Nous avons parlé des « poètes de cour » (*les šahnameğys*) de la fin du XVI^e siècle, qui ont marqué d'un sceau particulier l'historiographie ottomane de l'époque. De même, vers la fin du XVII^e siècle et au début du siècle suivant les historiens officiels, ceux que l'on appelait « les annalistes

---

[66] A. Sopov, *Evliya Čelebi*, dans « Periodičesko spisanie na Bălgarskoto Kniznobno družestvo v Sofija », LXII, 3, Sofia, 1901, p. 161—164 ; D. G. Gadjanov, *Patuvanie na Evlija Čelebi iz bălgarskitě zemi prěz srědata na XVII věk* ; D. G Gadjanov, ibid , LXX, 9—10, Plovdiv, 1909, p. 639—724 ; P. Dărvingov, *Evlija Čelebi v zupadnite bălgarski zemi*, Sofia, 1943 ; idem, *Un grand voyageur turc*, dans «La Bulgarie », Sofia, 15 mai 1943 , cf. aussi la revue « Belleten » (Turk Tarih Kurumu), 36, Istanbul, 1944, etc.

S Novaković, *Beleške turskoga putnika Evlija efendije iz sredine XVII veke*, dans « Godis. Nikole Cupieva », XVII, Belgrade, 1897, p 136—144 ; *Iz Sejahatname Evlije Celebije Seih Sejfudin Fehmi efendija Kemura Sarajlija*, dans « Glasnik zemalskog muzeja u Bosn i Hercegovini », XX, Saráјèvo, 1908, p. 183—201, 289—341 ; (Dim D Cotrice), Putopis Evlije, *Putovane Evlije Čelebije po srpskim i hrvatskim zeml'ama, priložno Joan Radonić*, dans « Godiš. Nikole Čupiča », Belgrade, XXIX, 1910, p. 33—101 ; XXX, 1911, p. 259—291 ; XXXI, 1912, p. 233—297 , (S. F Kemura), *Čelebije osrpskim zemlama u XVII veku preveo s turkog Dim. S. Čohacić*, dans « Spomenik srpska Kralevska Akademija », XLII, Belgrade, 1905, p 1—34 ; M. R. Delič, *Iz putopisa Evlije Čelebije*, Domovina, II, 1921, 48—125 , III, 1922, 12—61 , A. Kadić, *Sarajevo proje 270 Godina (po Evliji Čelebiji)*, dans « Gajret », XI, 1927, 7 et 8 ; F. Spaho, *Evlija Čelebija kod zunskog*, dans « Napredak kalendar za godinu 1932 », Sarajevo, 1932, p. 58—66 , idem, *Hivati u Evlija Čelebijanu putopisu*, dans « Hirvatski Kolo » (Izdanje Matice Hrvatske), XIII, 1932, p. 41—50 ; idem, dans « Kalendar Narodne Uzáanice », Sarajèvo, 1942, p. 71—76 ; G Elezović, *Izputonaja Evlije Čelebije*, dans « Glasnik Jugoslovenskog profesorog društva », XI, 1931 (mars 1931), p 182—183, 4, p 273—277, 3, p 263—274 , XII, décembre 1931, 4, p. 335—360 ; idem, *Evlija Čelebija* (Svetski putnik potpisa i), dans « Srpski Kujiževni Glasnik », nouvelle série, XXXIV, 1931, 7, 1 décembre 1931, p. 515—528 ; idem, *Iz putopisa Evlije Čelebije*, dans « Glasnik Istoriskog društva u Novom Sadu », IV, 1931, p 308—314, 455—460 ; V, 1932, p. 79—86 (Iz putovanija Evlije Čelebije) ; VI, 1933, p. 351—355 , VII, 1934, p 304—311 (Iz putovanija Evlije Čelebije) ; VIII, 1935, p. 101—111 (Iz putivanija Evlije Čelebije) ; idem, *Evlija Čelebija o Beogradu*, dans Beogradske opštniske novine, 50, 1932, 1 (janvier), p. 45—55 ; idem, *Povratak Evlije Čelebije iz Erdelja u Beogradnievog opis grada Avale*, dans « Beogradske opštiuske novine, 50, 1939, 7 (juillet), p 448—450 ; idem, *Evlija Čelebija o skoplja*, dans « Sbornik Skopskog naučnog društva za istoriju Južne Srbije i susjednih oblasti », I, Škoplje, 1953, p 311—325 ; idem, *Iz putopisa Evlije Čelebije*, dans « Istoriski Casopis Istoriskog Instituta Srpske Akademije Nauka », I, 1948, p 105 — 130 (H Šabanović), *Evlija Čelebija putopis*. Odlonici o Jugoslaven skim zemjama preveo, uvod i Komentar napisao Hazim Sabanović, Sarajevo, 1957, I (292 p) ; II (268 p), etc ; Cavit M Baysun, *Evliya Čelebi*, dans I A , 4 cilt. 33 cuz, Istanbul, 1947, p. 400—412 ; Danişman Zuhuri, *Evliya Çelebi*, dans « Resimli tarih mecmuasi », 5, Sayr Mayis, 1950, Istanbul, 1950 ; Uluçay M. Cajatay, *Evliya Çelebi*, Istanbul, 1957, 32 p., etc.

[67] Ibrahim Mulhemi, *Fethnāme-i Kara Bogdan* (cf. O M , III, p. 114)

[68] *Fetihname-i Lipova* (cf. Izmir Milli ktp, n° 35/110 ; topkapı, hazine ktp... n° 1247, etc.).

de l'Empire » (*veka'i nuvis*), ont marqué de leur empreinte les écrits historiques. Si ce ne fut pas Abdurrahman Abdi paša, l'auteur d'une chronique des événements plus haut citée, qui occupa le premier le poste d'annaliste de l'Empire, ce fut certainement Mustafa Na'imā (mort en 1716/1128 H.), l'auteur d'une histoire (*tarih*) de vastes proportions [69]. Comme son prédécesseur Kıatib Čelebi, Na'imā commence à raconter les événements historiques à partir de l'an 1000 de l'Hégire (1591) et poursuit son récit jusqu'en 1659, mais avec beaucoup plus de détails. Mehmed Rašid (mort en 1735) [70] est non seulement le successeur de M. Na'imā au poste d'historien de la Cour Impériale, mais aussi celui qui a continué son œuvre par une chronique tout aussi étendue, où il décrivit les événements qui eurent lieu dans l'Empire entre les années 1660/1071 H. et 1721/1134 H. L'œuvre de Mehmed Rašid fut continuée par un autre historien de la Cour Impériale, Ismail 'Asym Kučuk Čelebi-zade (mort en 1760/1173 H.)[71], qui poursuivit le récit des faits historiques jusqu'à l'an 1728/1141 H.

Quoique écrivant leurs œuvres selon les ordres reçus des sultans, quelques-uns de ces historiens de la Cour Impériale, Na'imā et Rašid, par exemple, ont tâché de brosser un tableau véridique et sincère des événements.

Il est vrai que quelques-uns de ces historiens de la Cour Impériale, comme M. Suphi, mort à Babadag en 1769 [72], ou Suleiman 'Izzi (mort en 1755) [73] ont occupé peu de temps leurs postes, c'est pourquoi ils ont écrit l'histoire d'un intervalle très court, sans faire de grands efforts pour écrire leurs chroniques. Par contre, d'autres, comme Ahmed Vasyf (mort en 1798/1213 H.)[74], ont dépensé beaucoup d'énergie et ont fait tout leur possible pour décrire les événements historiques. Ce dernier historien a compris dans sa chronique les faits qui se sont déroulés depuis 1752 jusqu'à la conclusion de la paix de Kučuk Kainarği (1774/1188 H.) et il a joué un rôle politique et diplomatique marquant dans cette période.

Il est impossible d'omettre la chronique toujours officielle d'Ahmed 'Asym (1755 ? — 1820) [75], qui décrit les événements qui suivirent la paix

---

[69] *Tarih-i Na'imā*, IVe éd., Istanbul, 1281—1283. 6 vol. (cf. O M., III, p. 151 et G.O W., p. 245—246).

[70] *Tarih-i Raşid*, IIe éd., Istanbul, 1282/1865 H, 5 vol. (cf. S O, II, 351; O M., III, p 55).

[71] Isma'il Asym, *Tarih*, IIe éd., Istanbul, 1282 H /1865 (VIe vol. Na'imā) (cf. S O, I, 266; O. M, III, p. 43).

[74] *Tārich-i vekā-i*, Istanbul, 1198 H /1783 (cf. S O, III, p. 220; G O W, p. 298—299).

[73] *Tārih-i 'Izzi*, Istanbul, 1199 H. /1784 (cf. S.O, III, p. 220; G O.W., p. 298—299).

[74] Ahmed Vasyf, *Mehasim ul-āsār ve-hakā'ik ul-akhbar*, Istanbul, 1243/827, 2 vol. (cf. S.O., IV, 599; O M., III, p. 159 et G O W, p. 335—337).

[75] *Asım tarihi*, Istanbul, s a., 2 vol. (cf. S O., III, p. 283; G.O.W., p. 339—340 et surtout M. Fuad Koprulu, *Asım efendi*, dans I. A., I, p. 665—673).

conclue à Šištov (1791/1205 H.) jusqu'à l'avènement du sultan Mahmud II (1808/1223 H.), qui se trouve aussi dans un beau manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [76].

La chronique de Sılahtar Fyndyklyly Mehmed Aga (1658—1723) [76a] a une importance insigne. Il n'était pas historien officiel et a décrit les événements d'une façon plus objective dans son ouvrage qui comprend la période 1654—1720.

L'ancien usage de consacrer des chroniques spéciales à des expéditions militaires ou à des conquêtes de villes (*Fetihnāme*, *Gasavatnāme* et *Gıhadnāme*) n'est pas abandonné non plus au cours du XVIIIe siècle. C'est ainsi que Ibrahim Naim ed-Din expose dans *Le verger des temoignages* [77] l'histoire des luttes que se sont livrées les Turcs et les Autrichiens à Timişoara et à Belgrade entre les années 1681 et 1739.

De même, Moustafa b. Moustafa dans son livre : *L'expédition ou la victoire de Belgrade et d'Ada-Kaleh* de l'année 1739 (1159 H.) [78] raconte les luttes avec les Autrichiens pour la reconquête de la Petite Valachie (Olténie) et des autres territoires de l'Empire, perdus à la paix de Passarowitz (1718).

En ce qui concerne les mémoires, nous ferons mention des notes d'Osman Aga de Timişoara [79], qui a rédigé vers 1720 ses mémoires ayant trait à sa captivité en Hongrie. La publication récente de ces mémoires prouve que les prisonniers turcs ont eu, eux aussi, beaucoup à souffrir comme prisonniers de guerre des Autrichiens ou des autres peuples chrétiens, et que ce ne sont pas seulement les prisonniers chrétiens qui ont eu à se plaindre de la captivité turque, comme l'avaient avancé deux chercheurs [80]. De même, le troisième « defterdar » de l'Empire, Mehmed Sai'd, a raconté son voyage en Suède (1733) [81] dans ses mémoires, voyage ayant comme but de recouvrer la dette de trois millions de pièces de monnaies d'argent suédoises empruntées antérieurement par Charles XII pour faire la guerre à la Russie. On peut affirmer que l'historiographie turque possède très

---

[76] Cf. M Guboglu, *Inventarul manuscriselor orientale* . ., n° 239 (131)

[76a] Fyndyklyly Mehmed aga, *Sılahtar tārıhı*, éd, A Refık, Istanbul, 1928, 2 vols. (S.O., IV, p. 220—221 ; O.M., III, p. 69—70 ; G O.W , p 253—254)

[77] Tamaşvarlı Ibrahım Na'im ed-Dın, *Hadıkatu'š-šuheda* (Ms. Ankara, T T K., Ktp , N° 40, 177, etc).

[78] Ms Turc Istanbul Ünıversıtesı Kıtaplygy, n° 368/1, v 1b-60 a ; Ankara, T T K , Kıtaplığı N° 19/3.

[79] Cf. Rieu, *Catalogue of the Turkısh Manuscrıpts ın the Brıtısh Museum*, London, 1888, p 73 (cf. G.O.W., p. 249), publié par Richard Kreutel

[80] Mıhail Dan et S. Belu, *Despre robi în Imperıul otoman*, 61 p (Extraıt du « Anuarul Institutului de ıstorıe dın Cluj », IV, 1961).

[81] Const. I Karadja, *Detalıı asupra ambasadorılor turceştı la Stockholm dın 1729 şi 1733*, dans « Revista ıstorıcă », XIII, 1927, n° 79, p. 272—278

peu de mémoires. Par contre, elle possède, à partir de la seconde moitié du XVe siècle, un nombre considérable d'ouvrages biographiques ayant trait aux vizirs, aux cheiks, aux poètes, aux lettrés (*ulema*), ce qui prouve l'intérêt des Turcs pour ce genre littéraire. Certains de ces petits ouvrages, par-exemple *La vie du cheik Bedr ed-Din Mahmud*, fils du cadi de Simavna, écrite à Serrès (*Siroz*) pendant l'été de l'année 1453 par son neveu Halil bin Ismail [82], ont une certaine valeur historique pour les débuts de la conquête de la Roumélie par les Turcs Osmanlıs. D'autres, comme les biographies de cheiks et d'ulemas ottomans écrites par Ahmed Taškopruzade (1495—1661) [83], nous offrent la possibilité de connaître la vie et les œuvres des représentants de la vie spirituelle ou du chériat islamique. Citons enfin *Les Esquisses biographiques* des reis-effendis, c'est-à-dire chanceliers et ministres des affaires étrangères ottomanes, écrites après 1744 (1157 H.) par Ahmed Resmi (1700—1783) [84], ou encore *L'œuvre bio-bibliographique des auteurs ottomans*, ouvrage rédigé par Mehmed Sureia (mort en 1909/1326 H.) et Mehmed Tahır (1861—1925) [85], constituent de précieux instruments de travail pour les recherches historiques sud-est européennes. Beaucoup de ces ouvrages, quoique de moindre valeur, ont été publiés. Par contre, les œuvres les plus importantes, par exemple celle d'Ibrahim Uššaki-zade (mort en 1723/1136 H.) [86] et de Mehmed Šeikhi (mort en 1732/1145 H.)[87] n'ont pas été imprimées jusqu'à ce jour et il n'en existe même pas de résumé ou de compte rendu complet.

---

[82] Chalil b. Ismail *Die Vita (menāqıbnāme) des Schejch Bedr ed-Din Mahmud gen Ibn Qadı Samauna* I. Teil Urtext nach der einzig erhaltenen Handschrift im Revolutions Museum zu Istanbul. . herausgegeben von Franz Babinger, Leipzig, 1943, 124 p. (Université « Mihăileană » de Jassy Institut de turcologie . , IIe vol , Ire partie).

[83] Ahmed Taşkopruzade, *Şakaik ak-Numanıja fı ulamā al-daulat al-'Usmanıja*, Bulak, 1299, traduit en turc par Mehmed Medjdı, 1269/1852, 5 + 522 p (cf G A L , II, 425 f ; G O W p 84—87, E I, IV, p 774—775)

[84] *Khalifel (şefıne) er-ru'esa*, Istanbul, 1269, 195 p. (cf S O , II, p 380—388, O M. I, 58—60; G O W, p 309—312, E I, III, 1224).

[85] *Sıgıll-ı 'Osmanı* . , Istanbul, 1308—1315, 4 vol. (cf G O D, 113; O M, III, p. 36—38, G O W, p 406—409)

[86] Sur Ibrāhīm b 'Abd ul-Bākı, gen 'Ušakīzāde, cf. J v Hammer, *Geschichte des osmanischen Dichtkunst* (abr. = G O D), Pest, 1836, p 113; O M., III, p 17; G O W, p 258—259.

[87] *Vekā-ī ul-fudelā*, dans Flugel, *Katalog* . . , II, 396 (cf. G O D, IV, p. 264; O M, III, p. 74; G O W, p. 267—268).

ХРОНИКА ИДРИСА БИТЛИСИ В КАЧЕСТВЕ ИСТОЧНИКА ПО ИСТОРИИ ПОКОРЕНИЯ БАЛКАНСКОГО ПОЛУОСТРОВА ТУРКАМИ

МУСТАФА А. МЕХМЕТ

Вопрос завоевания юго-восточной Европы турками-османами всегда вызывал глубокий интерес историков многих стран, занимавшихся его исследованием.

Если вначале главное внимание уделялось военно-политическим факторам[1], способствовавшим продвижению турок в Европу, то в последнее время историки рассматривают преимущественно причины, толкнувшие турок на завоевание Балканского полуострова[2], характер турецкого владычества и его последствия.

В связи с 500-летием падения Константинополя были написаны значительные обобщающие труды[3], раскрывающие исторически верную картину завоевания османами юго-восточной части Европы (Румелии).

Наряду со славянскими, византийскими и другими источниками по вопросам истории турецкого владычества на Балканском полуострове, а также и по вопросам всего средневекового периода этой части Европы, нельзя пренебрегать турецкими повествовательными источниками, так

---

[1] J. von Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Pesth, 1834—1846, 4 тт., (см. т. I) и франц. изд. (Hellert) *Histoire de l'Empire Ottoman*, Paris, 1835—1841, t. I—II; Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa*, Hamburg-Gotha (1840—1863), 7 тт ; N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches* ..., Gotha, (1908—1913), 5 тт , он же, *Istoria statelor balcanice*, Vălenii de Munte (1913), 413 стр.

[2] См., напр , D. Angelov, *Certains aspects de la conquête des peuples balcaniques par les Turcs*, « Byzantinoslavica », XVII (1956), N° 2, стр. 220—276.

[3] З В. Удальцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV в* , в «Вопросы истории», VII, 1953, стр. 102—121; Д. Ангелов, *Турското завоевание и борбата на балканските народи против нашествениците*, в «Исторически преглед», IX, 1958, стр. 374—399 ; Н. Д. Смирнова и Г. И Сенкевич, *Освободительная борьба балканского народа против турецких поработителей в XV в* , в « Вопросы истории », XII, 1953, стр. 80 —97; И С. Достьян, *Борьба южно-славянских народов против турецкой агрессии в XIV—XV вв.*, в « Византийский временик », VII, 1953, стр. 32—49.

как каждый из них вносит что-либо новое в том или ином отношении. Известно, что таких источников имеется довольно много и они охватывают весь период турецкого владычества на Балканском полуострове.

В настоящей работе излагается и комментируется часть рукописной хроники Идриса Битлиси, символически названной им *Heşt Behişt* «Хешт Бехишт» (Восемь раев), охватывающей правление первых 8 султанов: от Османа I (1299—1326 гг.) до Баязида II включительно (1481—1512 гг.).

Правда, этот источник был использован И. Фон Гаммером [4] в его обобщающем труде «История Османской империи». Однако он не рассматривал подробно содержание хроники «Хешт Бехишт». Следует отметить и другой, написанный гораздо позднее труд, посвященный произведению Битлиси [5]. Эта последняя работа, имеющая преимущественно библиографический характер, содержит ряд замечаний относительно использованных летописцем источников и его стиля; работа ограничивается рассмотрением лишь первых двух разделов (Ketibe) «Хешт Бехишта».

Вот почему мы полагаем, что не лишено интереса более широкое и всестороннее освещение той части хроники Битлиси, которая относится к периоду проникновения и владычества османов на Балканском полуострове.

Идрис родился в середине XV в. в городе Битлиси (Восточная Анатолия), откуда и произошло его прозвище. Из-за политических событий в Персии Битлиси был вынужден бежать в Османскую империю в 1501 г. (907 X) и умер в Стамбуле в 1520 г. [6]

Битлиси писал произведения на различные темы, но наибольшую известность принесла ему его рифмованная хроника на персидском языке под заглавием «Хешт Бехишт», содержащая около 80 000 строк стихов [7]. Из текста произведения следует, что на арабском языке автор называл его

Kitab es-sîfat es-semaniyye
Fi ahbar-î kayasiret-ul-Osmaniyye т.е.

(«Книга о добродетелях восьми султанов,
Из сборников о турецких султанах»).

---

[4] См J. von Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Pesth, (1834—1836), т. I, и франц. изд (Hellert), *Histoire de la l'Empire Ottoman*, Paris, 1835—1841, тт. I—III.

[5] Mehmed Šukru, *Das Hešt Bihišt des Idris Bitlisi*, «Der Islam», 1931, № 19, стр. 131—157

[6] Для некоторых данных о жизни и творчестве И. Битлиси см. *Die Geschichtsschreiber des Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, стр. 45—49.

[7] См. *İslâm Ansiklopedisi*, Istanbul, 1950, т 5/2, стр. 936 (ст. *Идрис Битлиси*).

В предисловии к своему произведению автор говорит, что в 1502 г. (908 X), т.е. всего лишь через год после его прибытия в Османскую империю, султан Баязид II поручил ему написать подробную историю султанов, правивших до него. Битлиси приступает к тщательному изучению источников и выполняет султанское повеление, создав произведение «Хешт Бехишт». Из некоторых данных этой хроники вытекает, что в 1511 г. Битлиси еще работал над ней[8], как это видно и из описания событий, имевших место до вступления на трон Селима I в 1512 г.

Битлиси был первым *официальным историком* Османской империи[9], а в дальнейшем, начиная с Саад-ед-Диу Ходжа эфенди[10] (ум. в 1599 г.), появляется целый ряд официальных составителей хроник Порты, так называемых «vak'a nüvis».

Историческое значение произведения Битлиси заключается прежде всего в том, что оно представляет собой связующее звено между хрониками, существовавшими до него, и теми, которые были написаны в последующие годы, являясь обобщением всего, что было написано до тех пор. В то же время «Хешт-Бехишт» послужил источником для более поздних авторов хроник, как например: Са'ададдин[11], Ходжа Хусеин[12], Солакзаде[13] и др., которые воспроизводят целые главы из него. Но так как Битлиси не указывает авторов, к которым он прибегал, и работы, которыми пользовался, определить источники, по которым он составлял свою хронику, чрезвычайно трудно[14].

С другой стороны, общая структура произведения Битлиси отличается от других хроник тем, что в нем хронологическое описание

---

[8] Говоря, например, о строительстве султаном Мурадом I некоторых зданий общественного назначения в 767 X, Битлиси утверждает, что «с тех пор прошло 150 лет» (л. 158). По европейскому летоисчислению, 767 X соответствует 1365—1366 гг.

[9] Он описал и деяния султана Селима I в сочинении под заглавием *Селим наме*, но это произведение не было найдено в его полной форме, оно были восстановлено сыном И Битлиси—Эбул Фазе Мехметом.

[10] См. Hammer, *ук. соч.*, изд-во Helert, т I, стр. XXVIII.

[11] См. *Tadj-ul-revarıh* (Венец истории), изд. Стамбул, 1861—1863 (1279), 2 тт.

[12] *Беда'и-ул-века'и* (Удивительные события), изд. факсимиле под редакцией А С. Тверитинова. Москва, 1961 г , 2 тт.

[13] См. Solakzade, *Tarıh* (Хроника Солакзаде), изд-во Стамбул, 1800 (1297), 773 стр

[14] В описании событий она содержит много сходного с хрониками Ашык-паша-заде (XV в.) и Нешри (ум около 1520 г), некоторые расхождения их с хроникой Битлиси объясняются тем, что последний, по своему официальному положению, мог использовать произведения и документы, в настоящее время нам неизвестные. По сравнению *с устными преданиями* из хроники Нешри (*Джиханнума*) Битлиси упоминает и *письменные сочинения*, хотя и у него не отсутствуют *воспоминания* различных лиц, как и его личные замечания. Имеются указания, что Битлиси пользовался и хроникой Шюкрюллаха (XV в) *Бехджет-ут-Тевари*х.

событий сочетается с группировкой фактов по более или менее определенным вопросам. Обсуждая его манеру изложения и описания исторических событий, один из более поздних выдающихся турецких историографов Киатир Челеби (Хаджи Халифа, ум. в 1657 г.) подчеркивает, что Битлиси являлся «le premier qui concut la manière d'écrire l'histoire»[15].

Правда, для Битлиси, как и для многих других турецких летописцев, история вообще сводилась к описанию добродетелей султанов и воинской доблести представителей господствующих классов. Причины, вызвавшие те или иные события, зачастую приписывались ими либо «воле всевышнего», либо желанию до крайности идеализированных султанов. Все это отражает стремление Битлиси «оправдать» неизменность существующего социального строя и дальнейшее владычество династии султанов, а вместе с ней всего феодального класса, к которому принадлежал и он.

Однако, несмотря на это, разнообразие затрагиваемых им вопросов и описание большого числа народов, участвующих в рассматриваемых им событиях, свидетельствуют о том, что «Хешт Бехишт» выходит за пределы национальной хроники, а стиль автора и манера изложения представляются нам более значительными, чем простое описание фактов в форме *анналов*, характерных для эпохи феодализма. Кроме того, его рассуждения по поводу отдельных личностей и исторических событий способствуют тому, что «Хешт-Бехишт» представляется нам чем-то гораздо большим, чем простой сборник военно-политических сведений, почерпнутых автором из различных древних или современных письменных либо устных источников. Наряду с этим, описывая в «Хешт-Бехишт» первые столетия истории османов, Битлиси с большими подробностями раскрывает общую картину распространения турецкого владычества как в Малой Азии, так и в Европе. К сожалению, рукопись турецкого перевода хроники[16], микрофильм которого у нас имеется[17], прерывается на годе вступления на трон султана Мехмеда II (1451 г.), так что отсутствуют как раз периоды, наиболее близкие к пребыванию Битлиси в Османской империи. Впрочем, порабощение Балканского полуострова турками было к этому времени в общих чертах закончено, во второй же половине XV в. продолжалось укрепление турецкого владычества в этой части Европы.

---

[15] См. Hammer, *ук. соч*, Hellert, т. I стр. XXV.

[16] Перевод сделан в 1734 г. (1146 Х) Абдулбаки-ид ибни Эбу-Бекир (из Вана), служившим писцом в императорском диване и обладавшим писательским талантом.

[17] Этот микрофильм представляет собой рукопись № 928 из библиотеки Хамидие Стамбул) и находится в Государственной Центральной библиотеке Румынии (Mf. П, 26).

Историю покорения Балканского полуострова турками можно разделить на два больших этапа.

Первый начинается с вторжения турок в Румелию и заканчивается пленением султана Баязида I ханом Тимуром в 1402 г., когда Османская империя была сотрясаема кризисами социального, политического и религиозно-идеологического характера. Второй этап охватывает период, начинающийся с рецентрализации турецкого феодального государства при Мехмеде I Челеби (1413—1421 гг.), когда было вновь предпринято широкое наступление как в Азии, так и на Европу.

Следует отметить, что события не всегда развивались по восходящей линии; часто наблюдались периоды относительного застоя, вызываемого либо причинами внутреннего порядка, либо сопротивлением балканских народов.

Довольно быстрое продвижение османов в Европе обусловливалось рядом социально-экономических и военно-политических факторов стран Балканского полуострова. Феодальная раздробленность, препятствовавшая формированию сильных государств на Балканах, а также противоречивость интересов ряда стран Центральной и Западной Европы [18] благоприятствовали быстрому закреплению турок на Балканском полуострове и вели к тому, что тамошние народы часто были вынуждены выступать изолированно против турецких захватчиков.

Некоторые из этих аспектов, характерных для положения в Юго-Восточной Европе, а особенно конкретные обстоятельства, при которых та или иная крепость или провинция подпадали под власть турок, рассматриваются и в хронике Битлиси, с указанием хронологических данных совершенно отличных от тех, которые известны из других источников; впрочем, подобные непоследовательности весьма часты в ««Хешт Бехишт».

Первые указания хроники Битлиси о проникновении османов на Балканский полуостров [19] относятся, как и у других авторов, к периоду правления эмира Сулеймана (ум. в 1359 г.), сына Орхана.

Закрепив свое положение в Анатолии, турецкие феодалы устремили взоры на Балканский полуостров, где условия казались более

---

[18] Мачурек, *Турецкая опасность в Средней Европе*, в «Bysantinoslavica», XIV, 1953, стр. 130—157.

[19] Битлиси говорит о происшедшей в Анатолии в 1306—1308 гг. (706—707 Х) битве, в которой, наряду с Византией, участвовали и некоторые европейские народы (л. 72) О борьбе с турками и византийцами в этот период см.: А А. Васильев, *История Византийской империи*, Париж, 1932, колл. II, стр. 286 и след.

благоприятными[20], хотя, если рассматривать исторические события в их совокупности, процесс порабощения юго-восточной части Европы не может быть оторван от окончательного закрепления турецкого владычества в Малой Азии, имея в виду, что оба процесса протекали постепенно и почти в один и тот же исторический период.

Базой первых нападений османов на Румелию служила провинция Карасы поблизости от Галлиполи, на азиатском побережье, где правили феодалы Аджа-бей, Гази фазлы, и прежде всего, Евренос-бей, которые позже окончательно обосновались на Балканах, получив в собственность крупные владения. То обстоятельство, что одним из эмиров был и Сулейман, сын султана Орхана, придало смелости феодальным войскам высадиться на европейском берегу. Из слов Битлиси вытекает, что этот поход не был случайным набегом, поскольку летопись уточняет, что эмир Сулейман, с разрешения Орхана, заранее подготовил высадку, собрав у путешественников и других лиц сведения о положении на Галлипольском полуострове (л. 128). Это свидетельство освещает обстоятельства, при которых совершилось вторжение османов на территорию Румелии. Дата высадки не установлена. Если принять во внимание утверждение Битлиси, что Сулейман умер в 1359 г. (761 Х), после того как завоевывал Балканский полуостров в течение 6 лет (л.133), то первая высадка турок датируется 1354 г., а не 1356 г., как это было принято до сих пор .

Описание момента вторжения турок в Европу у Битлиси выдержано в стиле других турецких хроник и носит почти легендарный характер. Тогда турками была занята крепость, названная автором Чипни или Чинпи, т.е. Цимпе (л. 129).

Следует отметить, что еще с этого времени турки начали проводить мероприятия, которые позже, при завоевании Балкан, получили широкое применение и приобрели значение государственной политики. Такими мероприятиями были, прежде всего, *высылка* части населения завоеванной крепости в провинцию Карасы на азиатском берегу, и переселение на вновь захваченные земли исламских элементов, принадлежавших главным образом к военному сословию. Это были первые шаги в осуществлении турецкой *колонизации* и обеспечении турецкими гарнизонами завоеванных крепостей (л. 130). К тому же времени относится начало политики *привлечения* местного населения на сторону завоевателей путем выделения ему части награбленной добычи. Подобная мера была осуществлена в первой же из завоеванных крепостей.

---

[20] Битлиси не касается более ранних нападений на Фракию, см. Hammer, *ук. соч*., т. I, Hellert, стр. 162 и след.

«В благодарность за оказанную помощь — пишет Битлиси — и жителям Чипни были дарованы привилегии и роздана часть добычи» (л.130). Широким применением этой меры в ходе последующих завоеваний объясняется то, что некоторая часть местного населения, особенно местные феодалы, охотно входили в соглашение с турецкой знатью, чтобы сохранить свое господство над народными массами Балканского полуострова.

Однако тогда же начинает проявляться сопротивление балканских народов обоснованию турок в Европе, которое принимает все большие размеры по мере укрепления турецкой власти в Румелии и, в конце концов, выливается в ряд ожесточенных столкновений. Но из-за того, что феодальные слои явно стремились к установлению местной автономной власти, балканские народы не отдали себе отчет в том, что прежде всего им необходимо объединить свои силы. Поэтому почти каждая провинция и даже каждая крепость пытались оказывать сопротивление туркам в отдельности, а когда устанавливалась кое-какая коалиция в подражание прежним крестовым походам, она не давала никаких результатов, в особенности в более поздних крупных битвах.

После создания плацдарма в Румелии турки стали проникать в близлежащие местности и завоевали ряд городов и сел[21]. Главной их целью был захват крупного стратегического пункта—Галлиполи. В результате ряда атак, а затем осады, в 1359 (760 Х)[22] крепость вынуждена была сдаться, а ее коменданту было разрешено выехать в Константинополь (л. 133). Галлиполи становится резиденцией эмира Сулеймана, который начинает собирать войско для нового наступления на византийскую Фракию.

За шесть лет пребывания в Румелии эмир Сулейман расширил свои завоевания, овладев многими крепостями, расположенными в северном и западном направлении, как например, Малгара, Ипсала, Булаир и окрестностями крепости Текирдаг, лежавшей на пути к Адрианополю. Это быстрое продвижение привело к первому серьезному столкновению между турецкими войсками и балканскими более или менее объединенными силами. Битлиси описывает битву под Булаиром в 1360 г. (761 Х), вскоре после скоропостижной смерти эмира Сулеймана (л. 134)[23].

---

[21] В том числе и крепость Конур-Хисар, комендат которой, называемый автором Калокония, оказывал упорное сопротивление уже в момент вступления турок в Европу.

[22] У Нешри, 756 Х = 1357 г. или 759 Х = 1358 г (см. *ук. соч.*, стр. 51).

[23] У Нешри смерть султана отнесена к 760 Х = 1359 г. (см. *ук. соч* , стр 51).

В отличие от других источников, автор «Хешт Бехишт», хотя и упоминает о том, что успехи турецкого эмира начали беспокоить валахов, венгров и русских (л. 133), все же не говорит о их непосредственном участии в этой битве, ограничиваясь лишь сообщением о *соглашении*, заключенном воеводами из Салоник, Мореи, Сербии (Лаз) и болгарских провинций с византийским императором (л. 134). Общее наступление европейских сил на суше и на море не имело успеха и христианские войска потерпели поражение. Ободренный этой победой Орхан отдает часть Румелии своему младшему сыну Мураду, который в скором времени становится султаном (1360 г.).

Если говорить даже лишь об этой первой стадии проникновения турок в Европу, то можно с уверенностью утверждать, что уже с того момента на Балканах стали устанавливаться *социально-экономические* основы турецкого владычества. Действуя как независимый правитель, эмир Сулейман принял ряд мер для того, чтобы держать в подчинении завоеванные провинции и крепости, награждая *феодальными владениями*, так называемыми «тимарами», участников завоевательных кампаний, в особенности видных полководцев (л. 132 и след.). В результате этого каждый владелец тимара или бей имел свое собственное войско для охраны обогащавших его владений и для набегов в соседние провинции. При завоевании Румелии турки в широких масштабах применяли создание так называемых *окраинных бейликов* (*ucbeyleri*). Создавая все время новые базы для проникновения в Европу, турецкие феодалы непрерывно увеличивали свои владения, особенно в течение длительного правления султана Мурада I (1360—1389 гг.).

Однако в тот же период в истории европейских государств и эмиратов Анатолии начинают выявляться новые факторы, связанные с их отношениями с османами. Речь идет о союзах, заключенных между этими эмиратами и европейскими государствами в целях совместного наступления на турок. В числе других факторов эти союзы также сыграли некоторую роль в торможении порабощения Румелии турками, которые часто подвергались нападению с двух сторон.

В произведении Битлиси вопрос этих союзов занимает значительное место даже при описании первых лет правления султана Мурада I. Так, например, сообщая о действиях караманского эмира [24] и других, Битлиси пишет: «они сговорились, что когда султан-гази пойдет священной войной на Румелию с намерением свергнуть великих королей

[24] Эмират в Анатолии.

венгров, сербов, Лаза[25] и французов[26], то все эти интриганы (эмиры — *М.А.М.*) нападут со своим войском на провинции Анатолии ...» (л.144).

Это обстоятельство заставило султана Мурада I отказаться от намерения завоевать Румелию, хотя он уже находился в ее пределах, и направиться в Анатолию, предпочитая покорить сначала исламские, а потом уже христианские провинции (л. 144).

Лишь после того турецкие феодальные войска снова перешли в Европу и тогда уже начался продолжительный период завоевательных кампаний, закончившийся жестокой битвой на Косовом поле (1389 г.).

Описывая драматические моменты наступления турск, Битлиси освещает ряд моментов в связи с положением дел на Балканах. Так, ясно видно, что каждая провинция и каждый город или крепость пользовались военно-политической автономией и находились под властью единого военачальника (*hakim*, *tekur*), который действовал самостоятельно, независимо от центральной власти. Несомненно, такое положение препятствовало накоплению крупных сил для сопротивления и этим объясняется непрерывное чередование боев на подступах к одним крепостям, либо сдача других без всякого сопротивления, что безусловно способствовало продвижению турок вглубь Балканского полуострова и закреплению их власти.

Главной целью султана Мурада I было занятие Адрианополя; в связи с этим Битлиси писал: «другие же свои победы он считал лишь средством для достижения главной цели» (л. 148).

А до тех пор, в течение 1361 г. (762 X) были покорены крепости Чиорлу, Муселла, Бургаз[27] и другие. Некоторые крепости были покинуты жителями, другие же сдавались без боя. Только население крепости Чиорлу оказало туркам более или менее упорное сопротивление. Тогда же отважный начальник крепости Демотики (Dimıtoka), по имени Ердиад, вынужден был сдать крепость[28]. Таким образом путь к Адрианополю был открыт и для осады его был послан наместник Румелии, бейлербей Лала-Шахин. Однако начальник крепости Адрианополь Андроник (Андроне) со своим войском встретил бейлербея далеко от крепости и вступил с ним в столь ожесточенный бой[29], что «все кругом — как повествует Битлиси — было залито кровью» (л. 150). Пора-

[25] Под словом Лаз турецкие хроники подразумевают сербского деспота Лазаря и всех его потомков.

[26] *Фиренк* — венецианцы, латиняне, европейцы

[27] Чатал-Бургаз или Люле-Бургаз

[28] В это время Евренос бей продолжал свои набеги в окрестности Ипсалы, взяв и крепость Кешан (л. 149)

[29] Битва разыгралась в месте, называвшемся *Сазлы-Дере*, между Бабаески и Пынар-Хисар, вблизи Андрианополя (*İslâm Ansiklopedisi*, 1957. т. VIII, стр. 588).

жение Андроне и осада Адрианополя закончились падением этой мощной крепости и бегством ее начальника в Константинополь[30], в то время как «население раскрыло ворота города, решив принять турецкое владычество» (л. 150). Падение этой, казавшейся неприступной, крепости явилось решающим моментом в истории покорения Балкан турками, так как Адрианополь служил некоторое время европейской столицей турецкого государства и был одной из важнейших баз для последующих агрессий на протяжении многих десятилетий и даже веков. Встретив в Румелии довольно слабое сопротивление, османы часто организовывали одновременные нападения в нескольких направлениях. Так, после занятия Адрианополя, Евренос-бей направил свои войска в Македонию, покорив в 1362 г. (763 X) крепость Гюмюрджине (Gomuldjine)[31], в то время как Лала-Шахин пошел на Загру и Филипополь (л. 152). Сдача Филипополя после непродолжительной осады (1363 г.) (764 X), с условием, что начальнику гарнизона будет позволено уехать в Сербию, явилась еще одной значительной потерей для сил, защищавших центральную Болгарию.

Отъезд начальника гарнизона, которого Битлиси называет Филисполи, к деспоту Сербии послужил поводом к новым столкновениям между турками и сербами, бывшими в союзе с боснийцами и другими христианскими народами. В связи с этим Битлиси упоминает также о коалиции между румынскими силами из северных придунайских областей и балканскими народами, для совместной борьбы против турок[32]. Говоря о событиях 1364—65 гг. (766 X), Битлиси описывает в следующих словах союз, заключенный между деспотом Сербии и королями европейских стран: «Все они и их военачальники, тираны гяуров Боснии и Валахии, а также и венгерские князья поклялись защищаться от нашествия мусульман» (л. 153), из чего видно, что участие румын в этой борьбе не случайно, а вытекает из условий *официального договора* с балканскими народами или же из чувства солидарности, как людей единой веры. Впрочем, спустя немного времени, это отражается и в румынских документах, когда румынские воеводы *приказывают* собрать *сильное войско* на борьбу с турками и обещают большие награды тем, кто будет сражаться за «христианскую веру»[33].

---

[30] В отношении года падения Адрианополя в источниках имеются разногласия. В *İslâm Ansiklopedisi* (новое изд.) указан 1363 г (т VIII, стр. 587—598, стр. *Мурад* I).

[31] В *İslâm Ansiklopedisi* указан 1364 г (т VIII, стр. 587—599).

[32] В этот период делаются попытки создать коалицию и в зоне Средиземного моря (*Una proposta di lega antiturca tra Venezia, Genova e Bizanzio, nel 1363*, «Archivio storico Italiano», nr. 406 (19557), Firenza, стр 321—334).

[33] *Documente privind Istoria Romîniei*, veacul XIII, XIV şi XV. B. Ţara Românească (1247—1500), Buc., 1953, стр 23—24 док, № 18 от 17 июля 1372 г.

Войска этой коалиции подошли довольно близко к Адрианополю, где были разбиты наголову войсками Хаджи Инбека в битве на реке Марица, в пункте, названном впоследствии Разбитый-Серб (Sîrf-Sîndîgî). В скором времени и начальник крепости Чирмен согласился платить туркам *харач* (л. 160)[34].

После постройки дворца в Адрианополе зимой 1368/69 гг. (770 X) султан Мурад I окончательно переезжает в новую столицу [35].

В это время отдельные отряды турецких феодальных войск предпринимают новые набеги. Так, Лала-Шахин, обосновавшийся на постоянное жительство в Филипополе, получивши его в свое владение, разоряет окрестности Ахтамана и Самакова, а другой эмир, Тимурташ-паша, направляется на Ямполь. Отсутствие регулярного войска в этой части Румелии позволяет туркам действовать безнаказанно, наводить панику на мирных жителей, не давая им выходить «на полевые работы», из-за чего они в конце концов должны были сдаваться на волю победителей (л. 161).

Весной 1368 г. (769 X) войска, возглавлявшиеся самим султаном, покорили Айдос, Карын-Абед и Сузеболу. Из них только жители Сузеболу оказали незначительное сопротивление, прочие же сдавались без боя (л. 162).

Установление резиденции султана в Адрианополе означало, собственно говоря, перенесение на новое место базы для нападений на внутреннюю территорию Румелии, после чего последовали новые набеги и завоевания.

Весной 1369 г. (770 X) ожесточенные бои велись за овладение крепостью Кырк-Килисе (ныне Киркларели), а в особенности за Визе, жители которой мужественно выдерживали осаду в течение целого месяца (л. 163). Стратегическое значение крепости Визе заключалось в том, что она находилась недалеко от Константинополя (л. 163), и следовательно, могла облегчить туркам доступ к столице Византийской империи.

Битлиси подробно описывает действия бейлербея Лала-Шахина из Филипополя, который завоевал в 1370—1371 гг. новые области с крепостями Ахтаман (Ихтиман), Чамурлу, Самаков и др., проникнув далеко вглубь Болгарии. Летописец отмечает отчаянное сопротивление

---

[34] В августе 1366 г. Амедес, князь Савойский, занимает Галлиполи, но в июне 1367 г. турки выбивают его оттуда (*İslâm Ansiklopedisi*, Стамбул, т VIII, стр. 587—598 и *Turkiye Ansiklopedisi*, Анкара,1956, т II, стр. 366—372).

[35] До тех пор султанская резиденция находилась в Димитоке (Димотика), ныне Кыркларели.

местных жителей указывая, что бои были кровопролитными и что «обе стороны понесли большие потери»; однако, в конце концов, болгары были вынуждены платить харач [36].

В это же время турки совершили опустошительный набег на окрестности Софии, с целью выяснить ее обороноспособность.

Как следует из вышеизложенного, до тех пор турки не испытывали больших трудностей, поскольку они не имели дела с регулярными войсками или с организованными народными силами. Однако, войдя в западную Болгарию, они встретились с царем Константином (*Kostantin*), правившим в провинции Кюстендил, расположенной на запад от Софии. Летописец дает следующую оценку его силе и могуществу: «Своим богатством, снаряжением войска и хорошо продуманными действиями этот царь выделялся среди других христианских королей» (л. 165).

По этим причинам филипопольскому бейберлею Лала-Шахину не удалось победить его сразу. Подобное положение привело к частым восстаниям жителей окрестных местностей (Ахтаман, Самаков) (л. 165), так что Лала-Шахину пришлось просить помощи у самого султана. Только тогда Константин прекратил сопротивление (л. 165). Завладев таким образом новыми болгарскими территориями, турки все больше приближались к границам северной Сербии.

За неожиданным нападением со стороны Константинополя на турецкие провинции около крепости Визе [37], в восточной Фракии, в то время как султан переправился в Анатолию, последовало большое наступление турок в Румелии. Вернувшись снова в Европу, Мурад захватил в 1374—1375 гг. (776 X) ряд крепостей вокруг Константинополя: Индисигиз, Аполлонию (*Balonya*) и др., все плотнее окружая византийского императора. В это время великий визирь Хайреддин-паша выступил вместе с Евренос-беем в поход на запад, вдоль греческого побережья [38]; другое же войско, под командой Лала-Шахина, двинулось на север. Таким образом, с одной стороны, османы все больше приближались к Византии, а с другой, все глубже проникали в Македонию, дойдя до *Серреса* (*Siruz*), которым, по свидетельству Битлиси, «овладели без боя, не встретив никакого сопротивления» (л. 168). К этому же

---

[36] По Битлиси в этих боях участвовал и сербский деспот (Ураш) со своими союзниками (л 163—164).

[37] По данным Битлиси вытекает, что нападение было произведено в 1373—1374 гг. Недавние исследования установили, что оно произошло в 1375 г (*İslâm Ansıklopedısı*, т. VIII, стр. 590).

[38] Они занимают крепость Марония (Маролия) на побережье. Позже турки назвали ее «Аврет-хисары» («крепость женщины»), потому что она находилась во владении одной женщины.

периоду относятся опустошительные набеги вглубь Сербии, где в 1375 г. (777 Х) турки после кровопролитной битвы овладели крепостью Ниш, на подступах к которой, указывает Битлиси, «обе стороны понесли тяжелые потери» (л. 170).

Проникновение турок на территорию Сербии вызвало резкую перемену в политике деспота Лазаря (1371—1389). В 1376 г. (777 Х) он заключает договор с султаном, обязуясь платить ему харач, делать подарки турецким вельможам[39] и оказывать военную помощь в походах, при условии сохранения за ним трона, но уже без крепости Ниш, которая отходила к исламским провинциям (л. 170—171).

Установление относительно мирных отношений с Сербией позволило туркам направить свои войска в северные и северо-восточные области Болгарии, где находилось царство Шишмана (1371—1393), «одного из великих христианских царей», по характеристике Битлиси. На границах его царства располагались сильные крепости: Тырново, Никополь и Силистра. На первый взгляд, однако, кажется странным, что Шишман сразу же покорился туркам, уже в период 1377—1381 гг. (778—783 Х)[40], не дождавшись даже первого столкновения с ними (л. 171). Битлиси дает некоторые разъяснения по этому поводу. Он отмечает, что «*Шишман сдался с ведома и согласия всех своих высших сановников*», другими словами, с разрешения представителей господствующего феодального класса Болгарии, которые для спасения своих экономических и политических интересов готовы были «купить мир»и сохранить за Шишманом его трон ценой уплаты дани (*ḥaradj*) и предоставления военной помощи в турецких войнах. Такие условия устраивали местный феодальный класс, так как он и в дальнейшем оставался единственным властелином народных масс, а с точки зрения турок, политика сохранения различных князей на своих местах была им только на пользу, потому что облегчала сбор *харача* для снаряжения и дальнейшего укрепления войска. С другой стороны, такого рода обязательства являлись первым шагом на пути фактического подчинения завоеванных провинций.

Турецкая политика в отношении балканских народов имела и другую сторону.

---

[39] Битлиси утверждает, что харач и дары были заплачены за три года.

[40] Следует отметить, что источники, существовавшие до Битлиси, указывают обычно, что покорение Шишмана имело место в 1387—1388 гг Источники, написанные после «Хешт Бехишт», воспроизводят данные из него. Са'ад ед Дин, *ук соч* , т I, стр. 93—94 и след В *İslâm Ansiklopedisi* указываются 1368—1370 гг. (т. VIII, стр 590).

Если в первые моменты прихода в Румелию турки удовлетворялись привлечением некоторых местных элементов к завоеванию, как это отмечалось выше, то в дальнейшем они старались создать социальную базу для своего владычества путем укрепления позиций привилегированных слоев покоренных христианских народов. В тот период подобная тенденция конкретно проявилась в создании организации *войнуков* (*voynugan*), которые позже вошли в состав турецкой армии как вспомогательные отряды. Войнуки принадлежали преимущественно к местному господствующему классу (как, например, в Болгарии); по словам Битлиси «это были прежние спахи (т. е. феодалы) и военачальники (*leşkerkeş*), существовавшие в Румелии еще до прихода мусульман» (л. 172). Из этих слов Битлиси можно заключить, что в сущности были *сохранены* прежние христианские феодалы[41], которым предоставлялись различные привилегии — «жалованье, освобождение от платы десятины (*aşer*) и других податей» (л. 172). Кроме того, Битлиси совершенно справедливо утверждает, что «сохранение их как спахов весьма полезно туркам в войнах с гяурами» (л. 172), подразумевая под этим влияние, которое эта общественная прослойка, благодаря своему господствующему положению как в прошлом, так и при турецком владычестве[42], могла бы оказывать на местные народные массы в смысле их подчинения завоевателям.

В начале восьмидесятых годов XIV в. турки организовали новое наступление на Балканский полуостров. В своих набегах вглубь Греции Тимурташ-паша дошел до окрестностей Салоник (1382—1383 гг. (784 Х)), покорив ряд крепостей: Пирлопу, Карлы-Или, Монастир. Одни из них сдались без боя (*Karlî-Ili*), другие же оказали упорное сопротивление (*Manastir*). Затем турки пошли на Албанию и Боснию, которые в те времена считались самыми сильными из независимых стран. По свидетельству Битлиси, на совещании, созванном султаном в Адрианополе, турецкие паши выразили сомнение относительно того, что эти провинции можно было бы завоевать без особых приготовлений. Битлиси пишет: «Нельзя и думать о быстром подчинении этих двух государств, — сказали они, — которые расположены в труднодоступной отдален-

---

[41] О христианских феодалах в Османской империи см Н Inalcık *Tımarıotes chrétıens en Albanıe au XV-ème sıécle d'après un regıstre de tımars ottoman*, « Mıtt Osterr. Staatsarchıves », 4/1952, стр. 118—138; он же, *Stefan Dusan'dan Osmanlı Imparatorlunguna. XV asırda Rumelı'de Hırıstıyan sıpahılerve menseler* (От Штефана Душана к Оттоманской империи. Спахи-христиане в Румелии в XV в и их происхождение), в « Koprülu Armaganı », 1953, стр. 207—248.

[42] Со временем возникли и укрепились на Балканах и другие привилегированные общественные категории марталозы, дербентчи, доганджии и др.

ной местности, обладают сильными крепостями, а помимо того, их народы известны свой боевой отвагой и мужеством...» (л. 179).

Поэтому главным способом покорения этих провинций были избраны опустошительные набеги и грабежи, в то время как Лала-Шахин[43] из Филипополя уже много лет старался прорваться к городу Софии. Когда это ему, наконец, удалось и в 1385 г. (787 X)[44] (л. 183) эта крепость пала, у турок появилась новая база для нападений, в глубине Балканского полуострова. Учитывая это обстоятельство, правители Боснии и Герцеговины прислали к султану своих послов с заявлением о признании сюзеренитета Оттоманской империи над их государствами (л. 180).

Согласно заключенным ранее договорам, в турецкие войска начинают прибывать первые балканские отряды, которые направлялись в Малую Азию для подавления вспыхнувших там восстаний. Так, например, в 1386 г. (788 X), как пишет Битлиси, были мобилизованы «местные жители христианского вероисповедания и две тысячи латников (*ğebeği*) из войска сербского короля Лазаря» (л. 185).

По возвращении этих войск из Анатолии начинается период контрнаступления вассальных и независимых балканских народов. Турецкие историки приписывают это плохому обращению с сербскими воинами во время их пребывания в Малой Азии, побудившими к выступлению сербского деспота[45], который недооценивал турецкую военную мощь (л. 189).

Во всяком случае, отказ сербских воинов служить интересам Турции явился заразительным примером и для боснийцев, деспот которых[46] присоединяется к Лазарю, а вместе с ними открыто выступает и албанский князь Скодрии (*Iskenderie*)[47]. В этой новой коалиции балканских государств миссия болгарского царя Шишмана (*Susmanos*) была довольно щекотливой, так как он должен был играть двойную роль: формально подчиняться туркам, а с другой стороны способствовать поражению турецких войск[48], которые намеривались опустошить восставшие провинции еще до прибытия султана (л. 190). Битлиси приписывает

---

[43] Согласно некоторым источникам, Лала-Шахин умер в 1375 г = 777 X; см. Hammer, *ук. соч*, т. I, стр 250, прим. 1 По Ашык-пашазаде он умер в 1385 г. (787 X), *ук. соч*, (изд. Гиза), стр. 56.

[44] По другим источникам, София была взята в 1382 г. (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр 591)

[45] Лазарь.

[46] Тварко.

[47] Джордже Кастриота.

[48] Некоторые авторы утверждают, что эта роль принадлежала князю Скодрии из Албании (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр. 593).

Шишману вину в поражении, одном из крупнейших, испытанных до тех пор турками на Балканском полуострове, а именно поражении в Боснии, когда, благодаря внезапному нападению войск балканской коалиции, турки потеряли свыше 15 000 воинов [49].

Обеспечивши нейтралитет византийского императора путем матримониальных связей [50], султан приступает к новому наступлению на Европу, стремясь уничтожить царство Шишмана и предупредить формирование новой христианской коалиции после победы у Плочника. На требование султана предоставить войско, как было предусмотрено договором, Шишман ответил категорическим отказом и открыто высказал свою враждебность. По данным других турецких источников, подобным же образом поступил и добруджский царь Иванко, резиденцией которого была Варна и которого историки называют также Добруджа-оглу [51].

Тогда на придунайскую Болгарию были направлены турецкие полчища, чтобы помешать соединению болгарских войск с войсками других балканских народов. Впереди шел во главе своего войска Тимурташ паша оглу Бахши (Яхши) бей, за ним следовал новый великий визирь Али паша Джандарли заде, а в конце находился сам султан, прибывший из Малой Азии. Таким образом в 1387—1388 гг. турецкое владычество распространилось на всю северную и северо-восточную Болгарию после покорения крепостей Провадия, Шумла и Тырново — сильнейших укрепленных пунктов, откуда открывался путь на Добруджу и к устью Дуная. Неоднократные попытки Шишмана заключить мир и его частые восстания [52] были продиктованы, в сущности, противоречиями, существовавшими между народными силами, стремившимися к борьбе за свою независимость, и феодальным классом, державшим политику страны в своих руках, но склонявшимся то к одному, то к другому решению, как это видно из истории первого покорения Шишмана (1377—1381 гг). Этим собственно и объясняется столь «легкое» падение (л. 192) таких сильных крепостей, как упомянутые выше.

По условиям прежних договоров Силистра должна была также перейти под власть турок и это позволило бы им не только овладеть без боя обширной территорией, но и установить контроль над остальной

---

[49] Летописец подразумевает битву у Плочника в 1386—1387 гг.

[50] Битлиси говорит о том, что султан женился на одной из дочерей императора, а двух других взял в жены своим сыновьям.

[51] М. Нешри, *ук. соч.* стр. 66 Подразумевается, что обе страны уже давно находились в состоянии подчинения

[52] В этот период Шишман то покоряется туркам, то восстает против них

частью царства Шишмана в том случае, если бы он согласился и далее оставаться на троне, признав сюзеренитет Турции.

Понимая, какими это грозит последствиями, болгарский царь отказывается сдать дунайскую крепость Силистру, но таким образом ставит под угрозу саму независимость своего государства, поскольку Али паше вновь поручается « завоевать все области и крепости, как и прочие его местности ». Согласно Битлиси, весь край от Шумлы (*Şumni*) и до Дуная был занят с боем, а осажденный в Никополе Шишман был вынужден сдаться. На этот раз его царство было превращено в настоящую турецкую провинцию с « мусульманскими чиновниками (*emin*) и судьями » (*kadi*) [53] (л. 196).

По сути дела кровопролитная битва на Косовом поле[54] (1389 г.) имела место после того, как турки укрепили свое господство в Румелии как с административно-экономической, так и военно-политической точки зрения, распространив свои владения от Эгейского моря до Дуная и от Черного моря до Ниша (Сербия). Участие в этой битве не только балканских народов, но и отрядов других европейских войск, достоверно подтверждают свидетельства Битлиси. Говоря о стараниях деспотов Сербии и Боснии создать эту коалицию, он пишет: « так как по причине обоих этих правителей у королей других стран возникли честолюбивые замыслы и вражда против мусульман, короли французский, венгерский, валашский (*Eflah*) и албанский (*Arnavud*), а также короли славянских народов (*Sakalube*), известных теперь под названием *ляхов* (Лех) и чехов, объединились, чтобы помочь им и выставили двести тысяч воинов гяуров...» (л. 198).

Косовое поле было избрано местом боя после встречи послов, состоявшейся задолго до битвы. Турецкие феодалы стремились вести битвы с войсками европейской коалиции как можно дальше от границ турецкого государства, что влияло не только на исход сражения, но отражалось и на его последствиях. Так было и с битвой на Косовом поле, когда в армии султана находились и христианские отряды, например, как пишет Битлиси, « хорошо снаряженное войско » царя Константина (л. 200), вассала турок [55], властителя провинции, в центре которой находилась крепость Кюстендил.

---

[53] Все же Шишман получает одну провинцию с резиденцией в Тырново (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр. 593).

[54] День и месяц колеблются между 15 июня—28 августа

[55] В *İslâm Ansiklopedisi* утверждается, без указания источника, что кроме Константина участвовал также «татарский бей Добруджи Сарадж (*Сарак*)», а также деспоты Южной Сербии, наследники Вукашина (Изд Стамбул, 1957, т. VIII, стр 594)

В отношении участия некоторых элементов с территории севернее Дуная данные Битлиси вызывают разногласия. Все же, учитывая, что наличие отдельных отрядов с левого берега Дуная подтверждается документами, повествующими о гораздо более ранних событиях, утверждения Битлиси, в связи с битвой на Косовом поле, по-видимому, не являются результатом простого желания автора увеличить число участников этого крестового похода.

Поражение коалиции европейских стран в битве на Косовом поле летом 1389 г. позволило новому султану Баязиду, прозванному *Илдырым* (Молниеносный), использовать дезорганизацию войск коалиции и начать новое широкое наступление на Балканы. Он решил одновременно наступать по нескольким направлениям. Так, например, Тимурташу было поручено разгромить северную Сербию, Фируз-бей пошел на Видин, другой эмир, Игит-паша, напал на Скопле, а Евренос-бей остался в Серресе продолжать покорение Македонии.

В этот же период имели место и первые набеги турок на территории, лежащие к северу от Дуная, что представляло собой непосредственную угрозу Валахии. Одним из таких набегов был и поход Фируз-бея, о котором Битлиси пишет, что, переправившись через Дунай, «после кровопролитных боев с врагами правоверных [56], он набрал много денег (*nukud*) и другой богатой добычи, привел в плен много достойных юношей и красивых девушек, выделив пятую часть (*ḥams*) для султана» (л. 226). Это событие является важным моментом в истории румынско-турецких отношений, так как послужило началом великой борьбы господаря Мирчи Старого (1386—1418) за независимость своего княжества. Однако Битлиси, как и другие турецкие авторы хроник, не уточняет его хронологию. Из рассмотрения хода событий вытекает, что нападение имело место осенью 1389 или весной 1390 г.

В связи с этим периодом турецкие историки, в том числе и Битлиси, уделяют большое внимание заключению новых союзов между эмирами Анатолии и балканскими князьями. Они подробно останавливаются на связях, существовавших между эмирами княжества Кастамону, расположенного на анатолийском побережье Черного моря, и воеводой Валахии, что имело большое значение для их совместной борьбы против турецкой экспансии в Европе и Азии.

Установление таких связей через Черное море свидетельствует о том, что владения Мирчи Старого простирались почти до устья Дуная

---

[56] В Валахии правил Мирча Старый (1386—1418 гг.).

(особенно Добруджа), а также и о желании валашского воеводы найти себе союзников для осуществления своего плана изгнать турок из Европы. По сведениям Битлиси, эмир Кастамону и валашский воевода сговорились одновременно напасть на турецкие провинции. Поэтому, в то время как эмир Кастамону Кетерюм Баязид направился опустошать провинции Анатолии, Мирча старый [57] также предпринял широкое наступление к югу от Дуная в союзе — как утверждают некоторые хроники — «и с другими злодеями» [58], достигнув, по сведениям более древних источников — *Карыновасы* [59] или, по Битлиси, *Казановасы* (л. 231). Тождественность этой местности с Каварной [60] сомнительна. Как из повествовательных турецких источников, так и из документов вытекает, что местность Карыновасы — это тот же Карынабад [61], расположенный в центре Болгарии [62].

В тот период общая обстановка благоприятствовала походам вглубь Румелии, так как главные турецкие силы находились в Малой Азии. К тому времени Фируз-бей, совершивший нападение на Валахию, становится в 1390 г. наместником анатолийских провинций (л. 229). Точная дата этого события также не установлена, но, по всей вероятности, оно имело место либо осенью 1390 либо весной 1391 г. Из-за этого, такие же разногласия вызывает и дата первого похода султана Баязида против Валахии.

Как известно, в румынской историографии господствует мнение, что поход Баязида на территории, лежащие севернее Дуная, состоялся в 1394 г., турецкая же современная историография считает, что это событие произошло в 1391 г. Действительно, турецкие хроники относят его к 1391 г. [63]. С другой стороны, данные повествовательных источников позволяют сделать вывод, что в течение последнего десятилетия XIV в турецкие феодальные войска *неоднократно* пытались войти в Валахию и создать себе здесь плацдарм. Кроме того, по сведениям тех же источников, наступление Мирчи Старого на юг от Дуная (1390—

---

[57] Битлиси считал, что еще в то время Мирча Старый был данником султана, что, конечно, не соответствует исторической действительности

[58] Солакзаде, *Тарих* (Хроника), стр 55.

[59] Enveri, *Dusturname*, Istanbul, 1928, стр. 88 , M Neşri, *ук соч* , стр. 86.

[60] См *Istoria Romîniei*, Bucureşti, 1962, т. II, стр. 367.

[61] Ашык-пашазаде, *ук. соч* , (изд Али), Стамбул, 1332, X, стр 86 и прим. 2, Нешри, *ук. соч.*, стр. 142; Солакзаде, *ук. соч* , стр. 33, *Мюнеджжимбашы, Сахаиф-ул-Ахбар*, Стамбул, 1868, (1285), т III, стр. 295, M. Guboglu, *Paleografia şi diplomatica turco-osmană*, Buc., 1958, вып. 148 (док. 1820 г)

[62] И в последнем турецком издании Исламской Энциклопедии Карыновасы означает то же, что и Карынабад (т. II, 1949, стр. 369—392, ст. *Баязид I*).

[63] М. Нешри, *ук. соч* , стр. 86, Orudj. b. Adil, *Tevarih-i al-i Osman* (История турецкой династии), изд. Ф. Бибингер, Cambridge, 1925, стр. 27, 98 и сл.

—1391 гг.) заставило султана поспешно заключить мир с эмиром Караманоглу из Анатолии, поскольку остальные эмираты уже были покорены ранее, во время экспедиции 1390 г. Эти же источники упоминают, что эмир Караманоглу воспользовался уходом султана Баязида и его войск в Валахию и снова напал на турецкие провинции в Малой Азии (1391 г.)[64].

Энверм, автор одной из древнейших турецких хроник, описывает первое столкновение между Мирчей Старым и Баязидом, затем второе наступление валашского господаря перед битвой у Никополя (1396 г.), расположенного на юг от Дуная, после чего последовала новая экспедиция султана. « Валах снова восстал в Румелии, — пишет Энвери — а султан опять дал ему сражение »[65].

С другой стороны, в одном из недавно найденных документов, в котором описывается деятельность турецких султанов, правивших до Мехмеда II, упоминается, что в 1394 г. Баязид I предпринял экспедицию в Венгрию, а на обратном пути имел военные столкновения с Мирчей Старым, с которым затем заключил мир[66]. О походе Баязида в Венгрию говорится и в одной греческой хронике неизвестного автора, который рассматривает причины, вызвавшие битву под Никополем[67].

В турецких источниках имеются разногласия относительно хода сражений между Мирчей Старым и Баязидом. Некоторые утверждают, что в битве на р. Арджеш (Аркаш) « гяуры снова напрягли все силы и устояли »[68]. Таким образом они косвенно признают, что турецкие войска потерпели поражение на севере от Дуная добавляя при этом, что мир был заключен « потом » или « позже » (*sopra*), т.е. не в момент битвы, а при других обстоятельствах[69]. Другие источники говорят о быстром поражении Мирчи Старого и о немедленном заключении мира[70]. Битлиси принадлежит к этой последней категории. Он даже утверждает, что Мирча Старый был данником Турции еще до похода, что, безусловно, не соответствует исторической действительности.

---

[64] Действительно, в этот период Караманоглу Алаеддин бей напал на турецкие владения и взял крепость Анкару вместе с бейлербеем этой провинции. Тимурташем-пашей.

[65] *Дустурнаме* (изд. Стамбул), 1928, стр. 88.

[66] См. H. Inalcık, *L'expédition de Bayazet de 1394 et la conquête de la Bulgarie danubienne*, по краткой рецензии Д. Ангелова в « Buzantinoslavica », Prague, XVII, 2, 1956.

[67] Шериф Баштав, *Грекче Аноним Османды Тарихинин Кайнаклары* (Источники хроники неизвестного греческого автора, посвященной турецкой истории), 1374—1421, в « Belleten », Анкара, 81/1957, стр. 149—160.

[68] Энвери, *Дустурнаме* ..., стр. 88.

[69] Orudj, *ук соч.*, стр. 27 и 98.

[70] Нешри, *ук соч.*, стр. 86; Са'ад ед дин, *ук. соч.*, т. I., стр. 130—131.

Однако в хронике Битлиси имеются и другие интересные подробности. Так, говоря о подготовке похода к северу от Дуная, он упоминает о приказе султана, гласящем, чтобы сперва « акынджи войск, стоящих в Румелии, напали на Валахию со всех сторон » (л. 231). Собственно говоря на обязанности этой категории неорганизованных войск лежало опустошение провинции или страны, на которую собирался идти войной султан. Отправка их в качестве авангарда свидетельствует о том, что по-видимому султан не решался непосредственно атаковать Мирчу Старого. Кроме того, описывая пропорции разрушений, причиненных войсками Баязида в Валахии, Битлиси подчеркивает, что « за каждый, разоренный им (Мирчей) [71] дом, турки сжигали целый город » (л.231). С одной стороны, это говорит о том, что нашествие турок было прямым и немедленным ответом на набег валашского воеводы на территорию южнее Дуная (1390—1391), а с другой, что турецкие полчища не встретили вначале никакого сопротивления так как Мирча Старый расположился со своим войском в глубине страны, в труднодоступной местности. « Дошли до такого места, — пишет Битлиси, — где воевода (*hakim*) по имени Мирча (*Emirgi*), да будет несчастен его конец, засев в высоких непроходимых горах *(djibal)* и приведя в порядок свою рать, да взойдет над ней звезда несчастья, приготовился ждать помощи от других королей (*muluk*) и властителей (*hükkiam*), укрепившись в гористом, опасном месте . . .» (л. 231). Еще более значительным является то, как Битлиси описывает оборонительную систему воеводы Мирчи, примененную им в битве. Битлиси говорит о разрушении «гротов» либо «пещер» или «рвов», называемых им *magarat*, которые валахи устроили для своей защиты в горах. «Однако борцы за веру развеяли горы (*gūh*), на которые надеялись повстанцы, и все их изобретения, так называемые гроты (*magarat*)...» (л. 231).

Эти гроты (*магарат*) являлись, следовательно, для валашского войска во время битвы на Арджеше [72] своего рода *укрытиями*. Таким образом *ровине* (рвы), о которых часто упоминается в источниках, пред-

---

[71] При нападении на Карыновасы, южнее Дуная.

[72] В последнее время были опубликованы две статьи в связи с битвой у Ровине; A. A. Bolşakov, *Localizarea bătăliei de la Rovine,* « Studii şi materiale de istorie medie », IV, Buc., (1960), стр 390—394. Ion Nania, *Contribuţii la problema localizării luptei de la Rovine,* в « Studii şi articole de istorie », Buc., V, 1963, стр. 431—435.

ставляют собой валашскую *систему обороны*, неизвестную туркам того времени.

Что касается соглашения, о котором говорится в турецких источниках, в том числе и у Битлиси, то оно относится скорее к Владу, который, при поддержке некоторой части боярской знати, недовольной все возраставшим авторитетом центральной власти при Мирче[73], выступил после 1394 г. в качестве претендента на трон.

Некоторые старые историки упоминают о том, что султан Баязид обратился однажды к какому-то вассальному валашскому воеводе. Так, говоря о положении на Балканах накануне осады Византии (1394—95 гг), Ашык паша-заде написал следующие многозначительные стихи:

« Сербия (*Laz*) и Босния дали харач,
И в Албанию много храбрецов ушло.
А валаху он сказал:
Поторопись стать моим слугой (*čakerım ol*).
А потом опять задумал уйти в Стамбул »[74].

Действительно, в первые годы последнего десятилетия XIV в. турки усилили свое наступление как в Европе, так и в Малой Азии. По данным Битлиси, попытка европейских войск перейти в контрнаступление с высадкой в Салониках потерпела крушение. В связи с этим событием Битлиси упоминает о « союзе королей: Венедика[75], Евренджи[76], и Джиневиза[77] и Полия[78], и де Исфана »[79] (л. 247), которые послали свои войска морским путем в 1393—1394 гг. (796 Х). По этому же поводу Битлиси упоминает о занятии Салоник турецкими силами после жестокой осады, затем об осаде Константинополя в 1394—1395 гг., продолжавшейся 7 месяцев (лл. 249—250). Эта осада была снята[80] вследствие вмешательства войск европейской коалиции, начавшей военные действия в ответ на призыв о помощи византийского императора, а также по настоянию римского папы (л. 251).

Однако новое поражение европейских войск у Никополя (1396) (798 Х) вызвало еще более ожесточенные набеги турок на Балканский полуостров. Помимо того, что они возвратили под свою власть такие

[73] Из-за использования некоторых устаревших и неубедительных источников в Исламской Энциклопедии (турецкое издание) вкралось ошибочное утверждение, что в ходе битвы Мирча попал в плен и возвратился в страну лишь после уплаты выкупа (ст. *Баязид I*)

[74] Ашык-пашазаде, *ук соч* , стр. 61

[75] Венедик — Рагуза

[76] Ефрендж — франки, венецианцы, европейцы

[77] Жиневиз — генуэзцы.

[78] Полиа — вероятно Аполия

[79] Исфана — Испания.

[80] Битлиси подчеркивает, что император согласился платить харач.

крепости, как Силистра и другие [81] на правом берегу Дуная, в направлении Добруджи, турки создали себе плацдарм и на северном берегу этой реки [82], построив или восстановив, по словам путешественника Евли Челеби, крепость Турну, называемую *Kale-i Čuval* [83], что подтверждается и недавно проведенными археологическими исследованиями [84].

Новая осада Константинополя также была гораздо более упорной [85], причем византийскому императору было послано предупреждение, что если он не сдастся по доброй воле, крепость будет взята силой. В этом положении Мануэль II Палеолог послал, по словам Битлиси, « 10 000 динаров султанскому двору и много флоринов Алипаше » (л. 265).

Объединение турецкой знати вокруг великого визиря Али-паши заставило в тот момент султана отказаться от нападения на Византию, которую, как утверждали паши, они не могли бы « покорить в бою, как не мог ее завоевать никто другой » (л. 265).

Однако появление хана Тимура на восточной границе Анатолии создало для Оттоманской империи новое положение, а поражение, нанесенное Баязиду монгольским ханом в битве под Анкарой (1402 г.), вызвало внутренний кризис, вылившийся в борьбу за власть, в народные восстания и т.д.

С наступлением *междуцарствия*, продолжавшегося свыше десяти лет, завершился первый этап покорения Балкан османами. С этого времени в жизни народов юго-восточной Европы наступает относительное спокойствие. Фактически, в этот период мощь завоевателей в Румелии значительно ослабла. Ряд провинций и крепостей вновь перешли под власть Византии или балканских князей. Воевода Валахии, в свою очередь, овладевает некоторыми областями южнее Дуная и объявляет себя властелином всей территории « до Большого моря и до крепости Дырстор » [86].

Можно даже сказать, что в то время Румелия была своего рода пристанищем для различных претендентов на трон и для всех недоволь-

[81] Вообще, возможно, что царство прекратило свое существование до Никопольской битвы.

[82] По данным некоторых источников, этой экспедицией руководил Евренос-бей.

[83] Евлия Челеби, *Сейахатнаме* (Книга путешествий), Стамбул, т. VII, 1928, стр. 463. Путешественник Евлия рассказывает, что местные жители получили приказ султана перетаскивать землю мешками и сооружать холмы (Мэгуре). Кувал = мешок.

[84] H. Chircă şi C. Bălan, *O inscripţie din 1397—1398 privitoare la Turnu*, в « Studii şi materiale de istorie medie », Buc., т. III (1959), стр. 359—364

[85] Одновременно производятся набеги в направлении Боснии, Венгрии и Албании

[86] *Documente privind istoria României* В Ţara Românească (1247—1500), стр. 50.

ных настоящим положением вещей в турецком феодальном обществе [87]. Роль балканских государств в восстановлении политического единства оттоманской империи не была незначительной. Вольно или невольно они ускорили завершение процесса восстановления центральной власти в пользу турецкой аристократии при Мехмеде I Челеби, из боязни общественной антифеодальной политики, зарождавшейся в балканских владениях турок [88].

Византийский летописец Дукас отлично понял позицию императора Мануила в этом вопросе. Говоря об обещании Мануила Мехмеду, Дукас пишет: «И император на триремах переправит его в Константинополь, откуда он затем выйдет и с божьей помощью и помощью императора будет сражаться с тираном (Мусой). Если же счастье улыбнется тирану, то Константинополь всегда будет надежным убежищем для него (Мехмеда) » [89].

Таким образом ясно видно, что византийские феодалы открыто поддерживали турецкую власть из Анатолии, облегчив ей переправу в Румелию [90] огромного войска. Несмотря на то, что румелийские силы одержали две решительные победы в 1411 гг., в 1412 гг. они были разбиты в битве на Болгарской равнине у Чамурлу [91] (1413 г.), когда « все беи покинули Мусу и перешли к Мехмеду»[92]. В такой связи весьма показательным является отказ Мирчи Старого в дальнейшей поддержке Мусы Челеби в его ожесточенной борьбе с родным братом Мехмедом Челеби, тогда как до занятия Адрианополя в 1411 г. он ему помогал (л. 330).

Также поступил деспот Сербии, хотя вначале и он объявил себя сторонником Мусы [93].

---

[87] Для ознакомления с некоторыми подробностями в связи с этим переводом см. M. Guboglu şi Mustafa Mehmet, « Studii », 1957, № 2, стр 137—158.

[88] Речь идет о политике мусы Челеби, сына Баязида I, проводившейся им под влиянием шейха Бедреддина Махмуда, сына кадия из Симавна, называемого и Симавнакадисиоглу, философа и руководителя крестьянских восстаний (M. Guboglu, Mustafa Mehmet, *ук соч*).

[89] Ducas, *Istoria turco-bizantină* (1341—1462) (ed. V. Grecu), Buc., 1958, стр. 128.

[90] *Там же*, стр. 146—147

[91] Последние исследования, посвященные борьбе между Мусой и Мехмедом Челеби, установили, что имели место три битвы: в 1411 г. у Инджигиза, в 1412 г. вблизи Константинополя и в 1413 г. у Чамурлу. В первых двух победили войска Мусы (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VII, 1957, стр. 496—506, ст. *Мехмед I Челеби*).

[92] Orudj, *ук. соч.*, стр. 40.

[93] В некоторых греческих источниках отмечается и византийское влияние, заставившее сербов отказать Мусе в помощи (Шериф Баштав, *ук. соч*).

После того, как Мехмед Челеби стал султаном и единым властелином азиатских и румелийских владений бывшей империи Баязида, турецкие феодалы продолжают политику укрепления своих позиций в Европе, предприняв в этих целях широкое наступление.

Одновременно углубляются феодальные общественные отношения в Оттоманской империи со всеми вытекающими отсюда последствиями военно-политического характера.

Фактически Румелия снова подпала под турецкое владычество еще в 1413 г. после поражения балканских войск, руководимых Мусой и Бедреддином в битве под Чамурлу (Болгария), когда Мехмед Челеби был официально возведен на трон в Адрианополе, став единым султаном всей Оттоманской империи.

Однако в хронике Битлиси при описании событий, имевших место во время правления этого султана, имеется некоторая непоследовательность. Это объясняется либо дефектами рукописи, либо неточностью источников, использованных летописцем. Впрочем, из всех событий на Балканском полустрове в период 1413—1421 гг. он останавливается лишь на крестьянских восстаниях под предводительством Бедреддина, характеризуя их как «светские и религиозные» восстания (*dini ve mulki*)[94], причем совершенно ошибочно относит их к 1407—1408 гг. (810 Х); упоминаются также и два военных похода султана Мехмеда в Валахию, причем во время второго похода войска дошли до Венгрии.

Хронологически первый поход был отнесен к событиям 1407—1408 гг. (810 Х), что не соответствует исторической действительности, так как это был период борьбы за власть. Сам автор косвенным образом поправляет себя при описании второго похода, утверждая, что первая кампания была предпринята из-за того, что Мирча Старый оказал поддержку Мусе Челеби во время установления его власти в Румелии[95] (1409—1411 гг.).

Но в хронике Битлиси важны не хронологические, а другие элементы. Хотя он и не передает исторической правды, когда говорит о том, что « воевода Валахии был данником турок » (л. 324) еще до похода[96], тем не менее Битлиси признает, что Валахия боролась против турецкого владычества даже и после восстановления политического единства империи, следовательно, в период, когда феодальные силы

---

[94] Утверждая, что эти восстания были «светскими и религиозными», Битлиси фактически признает их социальный характер, а также и тот факт, что они были направлены против официальной в то время турецкой религии.

[95] Досадно, однако, то, что при микрофильмировании рукописи была пропущена часть, касающаяся отношений между Мусой и Мирчей Старым.

[96] Битлиси подразумевает эпоху Баязида I.

турецкой аристократии стали гораздо более агрессивными. Эта борьба проявлялась как в политике и дипломатии, в попытках воеводы восстановить прежние союзы с анатолийскими эмирами, на этот раз с эмирами Карамании, так и в открытых военных действиях, направленных против турецких владений, находившихся южнее Дуная.

На основании одной греческой надписи установлено, что в 1407 — —1408 гг. Мирча Старый выступил на юг от Дуная и « спас крепость Силистру » [97]. С точки зрения хронологии, дата этой надписи вполне соответствует данным Битлиси. Утверждая же, что причиной этой кампании была « поддержка, оказанная валашским воеводой Мусе Челеби» (1409—1411 гг.), летописец подразумевает, в сущности, все действия, предпринятые Валахией в период внутренней борьбы в Оттоманской империи, в том числе и кампанию 1407—1408 гг.

С другой стороны, описывая ход этой кампании при Мехмеде I и уточняя, что наступление валашского воеводы имело место в момент, когда султан находился в Анатолии, что, как известно, относится к 1414—1415 г. [98], Битлиси имеет в виду новые действия, предпринятые на территории к северу от Дуная. « Воевода Валахии, — говорит он, — напал на Румелию, оказав противодействие султану мусульман, нарушив соглашение и выйдя из подчинения (*nakz-i ahd ve zimmet*), а также проявил доброжелательство к эмиру Карамании, с которым сговорился через послов о дружеских отношениях » (л. 324).

В результате Мехмед I во главе своего многочисленного войска пошел на Дунай. Из данных той же хроники вытекает, однако, что султан не решился проникнуть вглубь Валахии. При этом летописец говорит, что валашский воевода отошел со своим войском в горы, « а правоверные и гази, удовлетворившись богатой добычей, попавшей в их руки в *окрестностях* валашских провинций, *возвратились* в стан султана с большими богатствами и многочисленными рабами» (л. 325).

Далее указывается, что во время этого похода воевода « возобновил и снова укрепил свой договор », послал харач « за три года » с послом и с Азеб (Араб) беем, который, будучи сторонником Мусы, бежал в Валахию после его поражения.

Второй поход Битлиси относит к событиям 1419 г. (822 Х); следовательно, он был предпринят после смерти Мирчи Старого (ум. в 1418) [99],

[97] P Năsturel, *Une victoire du Voévode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra*, в « Studia et Acta Orientalia », Bucureşti, I, 1958, стр. 239—247

[98] О борьбе с Караманоглу и Измироглу в то время, см Hammer, *ук соч* , т II, стр 166 и след

[99] Сократив описание событий, другие турецкие хроники говорят лишь об одном турецком походе в Валахию, когда войска дошли до Турну-Северина (1415—

Это обстоятельство вытекает и из хроники, так как говоря о подчиненном положении Валахии в прошлом и в то время, автор уточняет: « *господари* и *валии* той страны были данниками Османской империи и заключили взаимные соглашения еще во времена отца и деда султана Мехмеда » (л. 330), давая понять таким образом, что речь идет и о других воеводах, а не только о Мирче. Ясно, что данное событие произошло во время правления Михаила (1418—1420 гг.), когда отмечались неоднократные столкновения с турками [100]. Интересна и причина похода. По словам Битлиси, он был вызван действиями воеводы, который « присоединился и вошел в соглашение с венгерским королем, одним из сильнейших королей северных гяуров » (л. 331). Как известно Михаил, воюя с Даном, действительно запросил помощи у венгров, чем и навлек на себя « недовольство турок » [101].

Описывая эту кампанию, автор хроники говорит, что султан Мехмед Челеби, «вступив в Валахию, сначала покорил (*teshir*) четыре знаменитые крепости: Исакча (*Isakci*), Иени-сале (*Yeksale*), Нюргюн [102] и Джурджу (*Yerkoku*), а затем войска направились вглубь Валахии, чтобы раздобыться провиантом» (л. 331) [103]. Таким образом, хроника Битлиси представляет собой значительный источник и для изучения истории Добруджи.

Битлиси не указывает, как закончился этот поход, однако в других источниках отмечается, что осада крепости Турну Северин закончилась заключением мира с ее комендантом [104].

Смерть султана Мехмеда I (1421) и вступление на трон его сына Мурада II (1421—1451 гг.) вызвали в империи новое недовольство

1417). Битлиси сообщает о двух различных кампаниях. Первая последовала за поражением Мусы Челеби, который получал помощь от балканских государств. Вторую он относит к событиям 1419 г Однако известно, что в этот период дунайские провинции Румелии были охвачены значительными крестьянскими восстаниями под руководством шейха Бедреддина Махмуда, сына Симавского кади, о котором упоминалось выше. Это крестьянское движение было подавлено, а шейх пойман в окрестностях Загры и повешен весной 1420 г. (*Islâm Ansiklopedısı*, т VII, 1957, стр 503) Можно предположить и то, что экспедиция Мехмеда Челеби была организована вслед за подавлением крестьянских восстаний на Балканском полуострове.

[100] См *Istoria Romîniei*, Buc , 1962, т II, стр 385

[101] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor*, Iaşi, 1889, т. II, стр 120

[102] *Нургюн* или *Нуркун* — это *Турну* (Турну-Мэгуреле) на левом берегу Дуная, как и Джурджу Путешественник Эвлия Челеби также дает уточнения в этом отношении. «Затем, — пишет он, — султан Мехмед Челеби, сын Ыылдырым хана, построил небольшой город вне ее (крепости) и воздвиг вокруг крепкую стену из деревянных столбов, с двумя воротами, из которых одни выходили на сушу, а другие — на берег Дуная таким образом, что крепость Турну (Чувал) остается в середине, как внутренняя крепость» (*Сеятнаме*, т VII, стр 463)

[103] Другие османские летописцы говорят о *постройке* или *создании* (йяпмак) либо *восстановлении* (тамир) крепостей Исакчи, Йени-сале и Джурджу

[104] Шюкрюллах, *ук соч* , стр 110—111

и брожение из-за того, что в Румелию прибыл из Византийской империи другой претендент на трон, по имени Мустафа Челеби, объявивший себя пропавшим без вести в битве под Анкарой (1402 г.) младшим сыном султана Баязида I. Большая часть сановной знати Румелии и многие христианские круги признали (л. 338) нового претендента, что привело к новому разделению власти. Даже многие эмиры перешли на сторону Мустафы Челеби, либо действительно считая его законным наследником трона, либо желая продлить неясность положения в стране и таким образом сохранить свою независимость от центральной власти. Позиция нового претендента еще более укрепилась после занятия Галлиполи, вследствие чего путь Мураду в Европу оказался отрезанным.

В прошлом, при таких же обстоятельствах, войска Анатолии наступали на Румелию в целях восстановления империи, теперь с той же целью был предпринят грандиозный поход с Балкан на Малую Азию [105]. Однако после ожесточенных битв румелийские войска потерпели поражение, а Мустафа Челеби, пытавшийся бежать в Валахию, ставшую своего рода прибежищем для всех неудачников и недовольных положением в Османской империи, был пойман в пути и повешен в Адрианополе, после чего последовала новая рецентрализация государства, на этот раз под властью Мурада II (в 1422 г.).

Укрепление турецких феодальных сил способствовало вместе с тем расширению завоевательных кампаний на Балканском полуострове в течение последующих десятилетий. Эти кампании начались нападением на Византийскую империю, когда были опустошены окрестности Византии и подготовлена ее осада.

Однако как раз в это время в Анатолии вспыхнули новые восстания [106] и султан был вынужден договориться с византийским императором, чтобы перейти в Малую Азию. Воспользовавшись уходом крупных турецких сил из Европы, валашский воевода также выступил на юг от Дуная, проявив этим свое неподчинение туркам. « Кроме того, — пишет Битлиси, — воевода Валахии, злой человек по натуре и старый данник турецкой династии, позволил себе нарушить договор и напасть на город Силистру, соседствующий с Валахией, опустошить и разграбить его » (л. 352).

---

[105] Чтобы успокоить брожение, начавшееся в Румелии в последние дни жизни Мехмеда I, турецкие сановники, скрыв смерть султана, симулировали подготовку экспедиции, в результате чего им удалось проникнуть в Анатолию, где наместником был Мурад.

[106] В вилайете Измир восстал другой Мустафа Челеби, брат Мурада II, имевший всего лишь 12 лет. Несомненно, что им воспользовались в своих интересах некоторые общественные слои.

В хронике Битлиси дата этого события указана ошибочно —1414 — —1417 гг. (817—819 Х). В действительности же речь идет о событиях, происшедших между 1422—1423 гг. во время правления Дана II (1420— —1431 гг.), когда румынско-венгерские войска действительно перешли Дунай и повели наступление на турок [107]. Впрочем, и в хронике Битлиси эти события описаны совершенно неясно, так как он говорит о том, что ко двору султана прибыл воевода Влад Дракул (которого летопись называет Дыра-Никола), с двумя сыновьями (л. 354).

Также в связи с наступлением валашского воеводы на юг от Дуная Битлиси описывает ответную экспедицию Фируз бейзаде Али-бея, который « пройдя через всю Валахию, — как говорится в хронике — полностью разрушил ее прекрасные жилища и цветущие сады, разорив знаменитые привинции » (л. 352). После этого другой эмир, Евренос бейзаде Иса бей, был послан в Албанию для разрушения ее крепостных укреплений (л. 354). В течение 1427—1429 гг. были совершены набеги и на Сербию, где бейлербей Синан-паша покорил крепость Крушевэц (*Aladja Hisar*), превратив северную часть «сербского княжества (Лаз) в мусульманскую страну» (л. 356).

Новые восстания в Анатолии снова потребовали присутствия султана в этой провинции, однако в 1428—29 гг. (832 Х) Мурад II возвращается в Румелию и покоряет новые сербские провинции, установив в них турецкую власть (пр. Голумбач = *Guverğinlık*). В результате этого сербский деспот Штефан Лазаревич заключает договор с турками, в силу которого он и впредь остается на троне, но обязывается платить харач и соблюдать все условия, установленные в правление Баязида I (л. 363).

Собственно говоря, в период царствования султана Мурада II турецкие завоевательные кампании на Балканском полуострове непрерывно расширялись. Попытка византийского императора начать военные действия совместно с венецианцами как раз в тот момент, когда Мурад готовился к нападению на Константинополь, потерпела неудачу из-за падения Салоник (1430) после сорокадневной осады с суши и моря (л. 365), хотя силы европейской коалиции начали было нападать на провинции западной Македонии, бывшие под властью турок (л. 364).

Сильному натиску подверглась теперь и Албания, в особенности со стороны войск, находившихся под командой бейлербея Румелии Синан-паши, который часто предпринимал нападения с грабительскими целями. Подобные действия имели место и в направлении северной Сербии, где интересы турок столкнулись теперь с интересами венгров,

---

[107] См. *Istoria Romániei*, II, стр. 386—387.

вследствие чего между обоими феодальными государствами вспыхнул конфликт. Один из набегов Евреноса бейзаде Али-бея закончился даже победой венгров, так как « исламское войско — пишет Битлиси — на этот раз потерпело поражение, и при возвращении Али-бей с большим трудом провел свое войско через ущелья, а особенно тяжелой была переправа через Дунай » (л. 368).

Тогда же венгры и трансильванцы решают начать контрнаступление и заключают для этого договор с эмирами Анатолии, прежде всего с Ибрагим-беем из Карамана, который был тогда сильнейшим эмиром в Малой Азии и мог даже влиять некоторым образом на османов.

Пока султан воевал с азиатским эмиром, венгры организовали осаду крепости Колумбачи (1433—34 гг./837 Х), надеясь взять и отдать ее прежнему деспоту, но это им не удалось и они были вынуждены отступить на север от Дуная, понеся большие потери (л. 369).

С возвращением Мурада II в Европу турецкая экспансия особенно усилилась к северу, в направлении венгерских владений, располагавшихся на правом и левом берегах Дуная. Евренос бейзаде Али — бей решил испытать обороноспособность самой Венгрии. «В 1436—37 гг. 840 Х), — пишет Битлиси, — он перешел Дунай во главе правоверного войска и, войдя в венгерскую страну у Тимишоары (*Tamaşcar*), разрушил и опустошил 40 городов и сел, не встретив со стороны венгерского короля никакого сопротивления » (л. 372). Это наводит султана на мысль предпринять самому поход на север, переправившись через Дунай на этот раз в Видине и пройдя через вассальную туркам Валахию, которой правил в то время Влад Дракул. Его войска дошли до Сибиу, и хроника Битлиси является единственным источником, упоминающим об этом городе, под названием *Herkői*, т.е. Германштадт (*Hermanstadt*) и описывающим красоту и величие этой крепости, а также подробности занятия ее турками. Он рассказывает также о разрушениях, причиненных турецкими войсками в окраинных провинциях, принадлежавших Венгрии, и добавляет следующее: « После покорения крепости Херкиой, одной из сильнейших крепостей страны, турки присоединили ее к исламским владениям, восстановили ее и содействовали ее расцвету благодаря поселению в ней защитников (*muhafîzan*) и чиновников турецкой администрации (*emin*)» (л. 373). Так как и речи не может быть о присоединении в действительности этой крепости к Османской империи, автор хроники имеет в виду, по всей вероятности, переход ее к Валахии, стране, считавшейся теперь вассалом Османской империи и которая выступала совместно с ней против Трансильвании [108].

108 *Там же*, стр. 427.

При новом грабительском набеге на Албанию в 1439—1440 гг. (843 X) была осаждена мощная крепость Белград. Но сопротивление, оказанное ее 10-тысячным населением и неприступные укрепления заставили турецкие феодальные войска отступить и направиться к Семендрии, которая считалась основным трактом для всех балканских народов (л. 374). Несмотря на то, что деспот бежал к венграм, оставив в крепости своих двух сыновей, она все же в течение двух месяцев выдерживала осаду и непрерывные нападения турок (л. 375). В конце концов Семендрия сдалась, а оба сына деспота были взяты в плен и отправлены в Анатолию.

В связи с событиями в Семендрии выступает ряд факторов, имеющих большое значение для выяснения позиции румынского народа по отношению к экспансии турецкого владычества на Балканах. Повествование Битлиси и в этой части произведения о прибытии валашского воеводы Влада Дракула (*Dîra-Nicola*) вместе со своими двумя сыновьями ко двору султана в Адрианополе и о заключении их в тюрьму, свидетельствует о том, что турки не верили в покорность румынских воевод того времени. Замена Влада Дракула по ходатайству Янку Хунедоарского другим воеводой, « другим гяуром из той же династии », — по словам Битлиси — [109] (л. 376), означала открытое проявление вражды по отношению к туркам. « Этот воевода, — продолжает Битлиси, описывая деятельность нового воеводы Валахии во время осады Семендрии — перешел Дунай с подкреплением, полученным от вышеупомянутого венгра (Янку), разорил и ограбил значительную часть исламской территории, взяв в плен много женщин и детей » (л. 376).

Выступление окраинного бея в боснийских провинциях Мезид-бея по приказу султана в 1442 г. (846 X) [110] против Валахии во главе многочисленного войска окончилось полной победой объединенных валашско-венгерских войск, причем сам сердар был убит на поле брани. « От того проклятого венгра пришло большое войско, чтобы сражаться с мусульманами, — пишет Битлиси, — а воевода Валахии, в свою очередь, собрал *жителей* страны и присоединил их к венгерскому войску» (л. 376). Подобное утверждение летописца еще яснее выявляет вклад румынского народа в эту борьбу, наряду с войском Янку Хунедоарского, когда « нагнав и окончательно разгромив разбежавшихся правоверных воинов, — добавляет Битлиси, — гяуры вынудили их переправиться через Дунай с большим трудом, и лишь немногие

---

[109] Мирча (1442 г. осенью-дек.) или Басараб II (1442 г.-дек.—1443 г. весной).

[110] Или 1441 г. (*İslâm Ansiklopedisi*, т VIII, 1957, стр. 598—615, ст. *Мурад II*)

из турок вышли на спасительный берег, бросив на произвол судьбы всю добычу и вооружение » (л. 376). Также провалилась и вторая военная попытка турок покорить Валахию. Еще большее поражение потерпел на Яломице в сентябре 1442 г. бейлербей Румелии Шахабеддин-паша, которому султан доверил « все войско Румелии » и отдал под его командование « шесть больших военачальников из Анатолии » с их войском (л. 376). И в этой победе заслуга румын не менее важна, учитывая, что прежде всего летописец говорит о действиях валашского воеводы. « В конце концов — пишет Битлиси в связи с этой кампанией, — валашский господарь злейший враг хана, из-за небрежности сердара (*sipeh-salar*) напал вместе с венгерским королем на правоверное войско султана в то время, когда турецкие войска были разбросаны » (л. 376). Эти битвы, происходившие преимущественно на румынской территории, являются, в сущности, победами румынского народа над феодальными силами турок, и они должны считаться таковыми, несмотря на то, что некоторые источники упоминают лишь о столкновениях турок с венграми под командой Янку Хунедоарского.

Неоднократные поражения турок в Европе заставляют и эмиров Анатолии (Караман) приступить к действиям; они нападают на турецкие провинции в Анатолии, как это было в обычае не только у азиатских эмиров, но и у балканских князей. Поэтому, в ответ на прибытие крупных турецких сил на территорию, расположенную за Галлиполи (л. 377), венгры предприняли большой поход к югу от Дуная (1443) с целью изгнания турок из Европы. В связи с этой кампанией в хронике Битлиси впервые упоминается имя Янку Хунедоарского, который в следующие десятилетия становится одним из величайших борцов за освобождение балканских народов от турецкого владычества. В хронике Битлиси образ Янку Хунедоарского показан во всем его величии, в особенности, когда он описывает его в следующих словах: « Янку прославился среди гяуров и не было ему равных ни по войску и снаряжению, ни по рангу » (л. 378).

Поход Янку, хотя войска его достигли Златицы (*Izladî*) в Болгарии, не дал ожидаемых результатов и европейские войска были вынуждены отступить. Вслед за этим последовало даже заключение мирного договора, в силу которого Семендрия возвращалась ее прежнему деспоту, взамен освобождения из плена некоторых видных турок (л. 378).

Что касается ожесточенной битвы под Варной в 1444 г., ее наступление было ускорено, с одной стороны, приходом к власти молодого султана Мехмеда II, сына и наследника Мурада II, а с другой стороны,

благодаря помощи, которую венграм обещали эмиры Анатолии, прежде всего Карамана, намеревавшиеся предпринять одновременное нападение на Османскую империю для того, чтобы и в дальнейшем сохранить свою независимость от османов. Не лишено интереса и то, что в своей хронике Битлиси упоминает в числе участников битвы у Варны, кроме венгров, валахов и др., также и молдован (*Bogdan*) (л. 381). Стратегический план европейской коалиции предусматривал, чтобы в то время как балканские войска вели наступление на суше, морской флот[111], состоявший из 60 кораблей, отрезал бы туркам путь через Галлиполи (л. 381). Действительно, так как этот путь был закрыт, турецкие войска из Анатолии, во главе с султаном Мурадом, должны были искать другую возможность вступления в Европу. В битве под Варной турецкие войска вначале были так сильно отброшены, что, по словам Битлиси, « они в один день прошли расстояние, которое должны были бы покрыть в три перехода » (л. 382). Однако быстро распространившаяся весть о смерти венгерского короля Владислава I изменила дальнейший ход битвы в пользу турецких войск, а наступившая дезорганизация войск европейской коалиции послужила еще одним решающим фактором в укреплении турок в Балканском полуострове; после битвы турецкие войска преследовали европейскую армию до самого Дуная (л. 383).

Обеспечив свои северные границы, султан направляется во главе многочисленного войска в Грецию с целью ее окончательного порабощения, наметив на этот раз своей жертвой Морею, которая оказывала военную помощь европейской коалиции, закрыв проход к Галлиполи. Битлиси не вдается в подробности этой экспедиции, ограничиваясь лишь указанием о занятии крепости Гексамилион, называемой Керме; как известно, большая часть греческих провинций уже издавна признали сюзеренитет Османской империи и платили ей харач [112].

По сведениям Битлиси, в начале 1448 г. (852 X) турецкие феодальные войска направились в Албанию, « жители которой, живя в неприступных горах, никому на сдаются » и « никому не платят харач » (*ğizie*), (л. 390—391). Говоря о Скандербеге (*Iskender bej*), Битлиси не считает его вождем народных восстаний в то время, а называет его « одним из служащих султанского двора, которому было поручено охранять границы Албании ». Даже более того, Битлиси утверждает, что Искендер бей, сообщив, что население не желает платить харач, просит помощи у султана.

---

[111] Флот Мореи (л. 386).

[112] См. Hammer, *ук. соч.*, (ed. Hellert), т. II, стр. 318 и сл.

Поход в Албанию был неожиданно прерван из-за появления в Европе нового фронта, созданного Янку Хунедоарским, который, перейдя Дунай, подошел к знаменитому Косовому полю во главе 100 000 войска (так его оценил Битлиси) (л. 392) [113].

Новое поражение европейских войск на Косовом [114] поле (1448 г.) еще более благоприятствовало процессу укрепления турецкого владычества на всем Балканском полуострове. Этот, завершившийся в общих чертах, — в особенности с военно-политической точки зрения, — процесс еще более углубляется во второй половине XV в. главным образом при султане Мехмеде II (1451—1481 г.), охватив все стороны жизни балканских народов.

Из всего вышеизложенного можно вывести заключение, что среди османских повествовательных источников «Хешт-Бехишт» Идриса Битлиси представляет особую ценность для исследования этапов порабощения Балканского полуострова турками. Она отличается от многих других турецких хроник богатством содержащихся в ней подробностей, а также другой датировкой целого ряда событий, происшедших на Балканском полуострове. Хроника Битлиси освещает некоторые методы, применявшиеся османами во время порабощения юго-восточной Европы, а также условия, благоприятствовавшие обоснованию турок на Балканском полуострове. В связи с захватом турками Румелии Битлиси подробно описывает различные драматические моменты порабощения, присоединение некоторых кругов местного населения к захватчикам, создание особых общественных категорий в среде местного населения в целях сохранения влияния феодалов на массы простых людей, замену старых феодальных общественных отношений новыми, характерными для турецкого феодального строя. Нельзя обойти вниманием также подробности, касающиеся общего сопротивления, оказанного балканскими народами турецким захватчикам, и заключение союзов между европейскими князьями и азиатскими эмирами в целях совместной борьбы против турецкой экспансии. Однако отмечено немало случаев, когда турки овладевали без боя крепостями или даже целыми провинциями. Помимо этого, у Битлиси важное место занимает вопрос о рабах, захваченных во время войны или набегов. Первым последствием

---

113 Битлиси не упоминает об антитурецких выступлениях Владислава II (1446—1456), валашского воеводы, накануне битвы на Косовом поле (1448 г)

114 Этим последним европейским событием заканчивается хроника Битлиси по микрофильмованной рукописи Итак, у нас отсутствуют периоды правления султанов Мехмеда II (1451—1481 гг.) и Баязида II (1481—1512гг.).

этого явилось увеличение численности и укрепление отрядов янычар, комплектовавшихся главным образом, по крайней мере в первый период образования и укрепления этого организованного войска, из пятой части военной добычи, так называемой *pendjik*.

Не меньший интерес представляет и та часть хроники Битлиси, которая относится к событиям в Анатолии, тесно связанным с процессом порабощения Балканского полуострова. При описании событий в Азии Битлиси использовал много арабо-персидских источников, обогатив хронику интересными подробностями.

Исходя из приведенных соображений мы полагаем, что издание хроники Битлиси (*Хешт Бехишт*) в той или иной форме и включение ее в категорию необходимых исторических материалов будет весьма полезно для тюркологов, и, особенно, для балканологов, которые смогут критически и в более широком масштабе использовать этот источник.

9 — с. 4486

DER TÜRKE IN DER DRAMATISC EN LITERATUR DES 16. JAHRHUNDERTS

CARL GÖLLNER

Als nach den Schlachten Stefan des Großen von Vaslui und Valea Albă die turkischen Heere Siebenbürgen und die pannonische Ebene uberfluteten und im Jahr 1529 an die Tore Wiens pochten erweckten die osmanischen Krieger in Europa ein immer großeres Interesse. Handwerker, die bis jetzt dem politischen Leben fernstanden, wurden den Tagesfragen gegenuber aufgeschlossener und griffen zu den uppig aufschießenden Flugschriften in deutscher, französischer, italienischer, spanischer und englischer Sprache die von dem Vormarsch der Türken in Sudosteuropa berichteten. In einem Berner Fastnachtspiel des Niklas Manuel (1522) gibt ein gelehrter Ratsherr über diese ihm Besorgnis erregende Entwicklung Ausdruck :

Der tufel nem die truckergesellen
die alle ding in tutsch stellen. [1]

In Eberlein von Guntzburgs satirischem Gespräch *Mich wundert das kein Geld im Land ist* (1523) klagt Zingk uber die große Verbreitung von Berichten über den „Turk" mit marktschreierischen Titeln. „Wortzu dienen solch tittel ? — frägt sich Guntzburg — Allein zu leichtfertigkeit !" [2]

[1] A E. Berger, *Die Sturmtruppen der Reformation,* in : Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen, Reihe Reformation, Bd. II, Leipzig, 1931, S. 7.

[2] *Ebenda,* S. 254.

Es war ein vergeblicher Stoßseufzer uber die immer zahlreicheren Nachrichten aus Sudosteuropa. Die Schilderung turkischer Sitten und Gewohnheiten regten auch die Tatigkeit von Dichtern an, die den neuartigen Stoff in lyrischer, epischer und dramatischer Form zu gestalten versuchten. Das Publikum wollte eben aktuelle Fragen auf der Buhne widerspiegelt finden, und so mußten Anregungen des taglichen Lebens (*cotidianae vitae imitatio*) — wie Wilhelm Gnaphaus in der Widmung zu seiner Komodie *Acolastus sive de filio prodigo* schreibt — dramatisch bewaltigt werden.

Von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet sind daher Untersuchungen uber die Themen der dramatischen Literatur eines Jahrhunderts, trotz der untergeordneten Rolle, die der Stoff als solcher in dem Aufbau des Dramas spielt, nicht nur nach der literarhistorischen und ästhetischen Seite hin von Bedeutung, sondern sie konnen auch in kulturgeschichtlicher und politischer Beziehung sehr aufschlußreich sein. Insbesondere wird ein gewisses Sichvordrängen oder Zurucktreten bestimmter Stoffe jedesmal als Folge der herrschenden Volksstimmung gewertet werden mussen.[3] Nicht zu ubersehen ist dabei die Tatsache, daß religiöse Themen immer mehr in den Hintergrund treten und an ihre Stelle geschichtliche Dramen rucken deren Verfasser wie Lope de Vega und Cervantes selbst an den Kämpfen gegen die Turken teilgenommen hatten.[4] Nun weitete sich der Kreis der „bildniswurdigen Personen", zu denen auch die Turken zahlten, und mit dem erwachenden Individualismus der Renaissance gewann das Porträt mehr und mehr an Bedeutung.

Aus der fast unubersehbaren buntscheckigen „Turkenliteratur" des 16. Jahrhunderts möchten wir nur die Schauspiele herausgreifen und dabei die Entstellungen beachten und erlautern, die das Bild des Turken durch politische und religiose Zielsetzungen der einzelnen Autoren erfuhr.

In *Des Turken vasnachspiel*[5] des Nurnberger Gelbgießers Hans Rosenplut, das am Ende des 15. Jahrhunderts und wohl auch zu Beginn des 16. Jahrhunderts in Nurnberg aufgefuhrt wurde, treten als Personen: der turkische Sultan, der Konstantinopel eingenommen hat, nebst meh-

---

[3] Vgl. dazu W Gerstenberger, *Zur Geschichte des deutschen Turkenschauspiels*, in. Programm des Gymnasiums zu Meppen, 1902, S. 3—15.

[4] In dem Prolog zum Don Quijote schreibt Cervantes uber die Schlacht von Lepanto: „ en la mas altra ocasion que vieron los siglos passados, los presentes, ni esperan ver los vanideros, in: C Cervantes, *Segunda parte des Ingenioso Cavallero Don Quichote de la Manchia*, Bruxelles, 1616, f 3

[5] Neudruck von Keller, *Fastnachtsspiele aus dem funfzehnten Jahrhundert*, Publ. des Litt. Vereins zu Stuttgart, Nr. 28.

reren Raten, ein deutscher Edelmann, ein Ritter, Boten des Papstes, des deutschen Kaisers und zwei Burger der Reichsstadt Nurnberg auf. Diese veranlaßten den Großturken unter Zusicherung freien Geleites, nach Deutschland zu kommen, um hier fur Recht und Ordnung zu sorgen. Ein Herold fuhrt den Sultan ein:

Sein lant heißt die große Turkei
darin da sitzt man zinsenfrei.

Leider ist das Leben in Deutschland nicht so friedlich. Bauern und Kaufleute klagen, daß sie bei Tag und bei Nacht vor den adligen Straßenraubern keine Ruhe finden. Deshald will der Turke, so berichtet der Herold weiter, als Helfer der Unterdruckten auftreten und verspricht jedem, der sich ihm unterwirft, seinen Besitz zu lassen und den Verkehr auf den Straßen gegen die Überfälle der Ritter zu sichern.

„Des Turken wapentreger" stellt dann Vergleiche zwischen den sozialen Verhaltnissen in der Turkei und dem Okzident an, wo „hoffart, wucher und eeprechen" ublich seien.

Einer der turkischen Rate findet folgende scharfe Worte:

Sie hochen alle jar den pauren die gult!
und wenn er sie ainmal darumb schilt,
sie schlugen nider als ein rind;
und solten darumb weib und kind
mangel leiden und hungers sterben,
so künd in niemand gnad erwerben. [6]

Ein Ritter ruckt nun auf des Kaisers Rat dem Turken zu Leibe, aber zwei Burger setzen sich fur ihn ein und erinnern daran, daß kein Kaiser oder Ritter das Nurnberger Geleit antasten durfe, ohne daß er „musst ein saure suppe mit uns eszen". [7] Die Burger der großen Reichsstadt standen somit der Turkengefahr sorglos gegenuber, und ihre Sympathie, wie auch die des Publikums, gehort den Gasten aus dem Morgenland.

An Rosenplut und altere Nurnberger Fastnachtsspiele erinnern die Stucke von Pamphilius Gengenbach und Hans Sachs. Pamphilius Gengenbach hat die Weissagungen des Astrologen Johannes Lichtenberger in seinem Fastnachtsspiel *Der Nollhart* (1517) verwertet. Der Papst, der Kaiser, der König von Frankreich, der Bischof von Mainz, der Pfalzgraf, der Venediger, der Eidgenosse und der Turke treten auf und befragen den

[6] *Geschichte der deutschen Literatur von 1480 bis 1600*, Bd IV, Berlin, 1961, S. 86.
[7] J. Gregor, *Weltgeschichte des Theaters*, Wien, 1933, S. 228—229

Bruder Methodius, Brigitte und die Sibylla Küma nach ihrer Zukunft. Jedem Stande wird ein Spiegel seiner Fehler vorgehalten, dem Türken wird der baldige Untergang seines Reiches vorausgesagt. Die Gestalt des Turken tritt wenig profiliert hervor und dient Gengenbach nur als Gegenspieler und als Mittel, den Zuhörern den Glauben an die angebliche Überlegenheit der christlichen Heere zu stärken.[8]

Vergebens sucht man in Hans Sachs Fastnachtsschwanken, in seinen Tragödien und Komodien nach einem dramatischen Werk, das als Thema die Turken behandelt. Es sind hier nur gelegentlich Vergleiche mit angeblichen Charaktereigenschaften der Turken eingestreut, wie

„*Mein Weib blieb fuchswild*
Gleich einem Turken...[9]

Ihm dient in seinem *Judith*drama die Gestalt des Holofernes als die Personifikation der Turkengefahr.[10]

Eingehender charakterisiert Jan Zajicz Hazmburka in einem im Jahr 1552 in Dudyn in Sudbohmen aufgefuhrten Schauspiel die Turken. Er zeigt die „blutige und unerhorte Grausamkeit und strenge Behandlung unserer armseligen Bruder und ihrer Frauen, Tóchter und Kinder durch die Turken" damit „die Einwohner dieser beruhmten Krone diesem ungeheuren Feind Widerstand leisten." Wie aus den zeitgenössischen Abbildungen der in der Nationalbibliothek in Wien (Mss Nr. 8091) erhaltenen Handschrift ersichtlich ist wurden die Kampfszenen mit pyrotechnischen Effekten begleitet.[11]

Auf der italienischen Volksbuhne tritt der Turke oft als „Maggio" (Gelehrter) auf, der die Zuhórer belehrt. Gelegentlich sinkt die Figur des „Maggio" (turco) zu der eines „Arlechino" herab, ohne aber den Charakter einer dem Publikum sympathischen Figur zu verlieren.[12] Der italieni-

---

[8] H. Holstein, *Die Reformation im Spiegelbild der dramatischen Literatur des sechzehnten Jahrhunderts*, in. Schriften des Vereins fur Reformationsgeschichte, Bd. XIV—XV, Halle, 1886, S. 169; K. Goedecke, *Pamphilius Gengenbach*, Hanover, 1856; der genaue Titel des Schauspiels lautet: *Der Nollhart, Diß sind die prophetien sancti Methody..*, Basel, 1517 (Augsburg, 1522, o. O. 1525, Straßburg, 1545); Pamphilius Gengenbachs dramatischer Versuch: *Von drien Christen: Dem Romischen Christen, dem Botinischen Christen. Dem Turkischen Christen* tragt zur Charakterisierung des Turken kaum bei, K. Goedecke, *Grundriß*, Bd. II, S 148.

[9] Aus dem Schwank *Das bos Weib mit den Worten, wurtzen und Stein gut zu machen*, in H. Sachs, *Elf Fastnachtsspiele | aus den Jahren 1552—1553*, in: Neudrucke deutscher Literaturwerke, Nr. 42—43, hrsg v. E. Goetze, Halle, 1883, S. 136.

[10] O. Baltzer, *Die dramatischen Bearbeitungen des Judith-Stoffes in der deutschen Literatur*, Greifswald, 1922 (Dissertation-Maschinenschrift) S. 68—69.

[11] C. Zibrt, *Sarmacia oder Tragodie uber den Turken zu Dudyn im Jahr 1552 von Jan Zajic Hazmburka*, in Topic's *Literatur und Kunstsammelbuch*, 1913, I, S. 74—90.

[12] A. d'Ancona, *Origini del teatro italiano*, Bd. II, Torino, 1891, S. 291.

schen Volksbuhne fehlt die dogmatische Verkrampfung des deutschen Schuldramas.

Noch ganz im Banne der Allegorie laßt der Humanist Konrad Celtes in seinem *Ludus Dianae*, das am 1. Marz 1501 in Linz aufgefuhrt wurde, zahlreiche antike Göttergestalten sich um den Kaiser scharen die ihm einen baldigen Sieg gegen die Turken wunschen.[13] Dieselbe Zielsetzung verfolgte Jakob Lochner, Philomusus, in seiner *Tragedia de Thurcis et Suldano* (1497) und veranlaßte ihn 1502 das gleiche Thema noch einmal zu behandeln. Er sei bestimmt worden — schreibt der Autor — das *Spectaculum* zu schreiben durch „multorum hominum calamitas, qui sub iugo Thurci... durissima servitute immortales poenas infinita supplitia mortes crudeles experiuntur". Das *Spectaculum de more tragico effigiatum* wurde in dem folgenden Jahr in Ingolstadt [14], Freiburg (1503) und spater in Krakau (1522) aufgefuhrt. [15]

Im ersten Akt erscheint eine weibliche Gestalt in Trauerkleidern und fordert unter Klagen alle Volker auf, die Turken zu bekämpfen. Sie selbst, die Tochter des Donnergottes, werde von den Turken bedrängt. Ertraglicher sei einst der Kampf der Giganten gegen Jupiter gewesen, als jetzt mit Pluto — Mohammed. Nun beraten Kaiser und Papst und beschließen, gegen die Turken zu kampfen.

Vor dem entscheidenden Kampf kommt es im vierten Akt zu einer Unterredung zwischen Sultan Bajazeth und dem Sultan von Babylonien. Obwohl die Unterredung reichlich mit Beispielen aus der antiken Sage und Geschichte gespickt ist, umreißt sie das Portrat des großen turkischen Sultans. Bajazeth verhohnt die christlichen Fursten die sich einbilden, sie könnten ihm durch Reichstagsbeschlusse einschuchtern. Die Heldentaten seines Vaters verdunkelten den Ruhm des Achilles, des Hektor, des Hannibal und des Scipio. Selbst Alexander des Großen Schlachten konnten die Siege der Türken nicht in den Schatten stellen. Nicht Furcht vor den Drohungen der christlichen Fursten sei es, die ihm das Schwert in die Hand druckte, sondern seine Siegeszuversicht veranlasse ihn, das osmanische Reich durch neue Eroberungen zu vergroßern. Der turkische Sultan wird hier als ein großer, aber gefurchteter Held geschildert, dem selbst die Götter des Hades zu Hilfe kommen. Schließlich werden aber diese und Bajazeth durch die Götter des Olymps besiegt.

---

[13] R. Arnold, *Das deutsche Drama*, Munchen, 1925, S. 131 (der Beitrag ist von R. Wolkan)

[14] Es durfte ein Druck von J. Kachelofen dem ersten Buchdrucker von Ingolstadt sein; vgl. C. Gollner, *Turcica*, Bd. I, Bukarest-Berlin, 1961, Nr. 12.

[15] Der Druck trägt den Vermerk „Impressum per Florianum".

Der letzte Akt endet mit dem Aufmarsch der christlichen Heere. Jupiter wird gebeten, ihnen Beistand zu leisten.

Wie aus den sonstigen Schriften der Humanisten spricht auch aus solchen Humanistendramen, die auf den Universitaten in lateinischer Sprache aufgefuhrt wurden, ein siegesfreudiger Optimismus. Die Schwache des Deutschen Reiches und seine politische Zerissenheit ubersahen die Humanisten vollstandig und wiesen mit Nachdruck auf die gute Bewaffnung der deutschen Landesknechte hin, auf ihre festen Helme und ihre derben Speere.[16]

Mehr als die Fastnachtsschwanke und das Humanistendrama schenkt das Schuldrama seine Aufmerksamkeit den Turken. Sowohl die Protestanten wie auch die Katholiken beschuldigten sich gegenseitig der erlittenen Niederlagen im Kampf gegen den Halbmond. Religiöse Argumente verschlingen sich mit politischen Erwagungen zu einem unlosbaren Knoten. Die Anhanger der alten Kirche betrachteten das Vordringen der Turken als Strafgericht uber den Frevel der kirchlichen Neuerungen, die Evangelischen wiesen auf die ihrer Meinung nach bestehende Solidarität der Turken und der Papisten hin.[17] Tonangebend in dieser Hinsicht ist Huttens Schrift *Ad Principes Germaniae ut bellum Turcis inuehant* (*1518*).[18] Nach Hutten sei das Geschrei vom Turkenkrieg nur ein blinder Lärm des Papstes gewesen, um große Geldsummen zu sammeln: „Quare, ut libere dicam quod sentio, non minus hoc coepto bello Romam vobis quam Asiam curandam censeo".

Diesbezugliche Polemiken entbrannten mit besonderer Heftigkeit nach der Eroberung von Rhodus (1522) durch die Turken. „Das nervenerregende Tagesgespräch uber die aufruttelnden Zeitfragen ist im Fastnachtsspiel *Vom Papst und seiner Predigerschaft* (1522) keck von der Gasse auf die Buhne verpflanzt — schreibt Arnold Berger — und hinter den Worten die gesprochen werden, schwingt eine beklemmende Atmosphare des Unsagbaren, dumpf Gefühlten, die mit gefahrlichem Zundstoff geladen

---

[16] I. Eck, *Sperandam esse in brevi victoriam adversus Turcam*, Augsburg, 1532; H. Eppendorf, *Turkischer Keyser Ankunft, Krieg und Handlung gegen und wieder die Christen*, Straßburg, 1540; G Agricola, *De bello adversus Turcam*, Basel, 1538.

[17] J Pannier, *Calvin et les Turcs*, in: Revue historique, 1937, S 268-286; St. A Fischer-Galaţi, *Ottoman Imperialism and the Lutheran Struggle for Recognition in Germany 1520—1529*, in: Church History, 1954, XXIII, S. 46—67, *Ottoman Imperialism and the Religious Peace of Nurnberg*. in: Archiv fur Reformationsgeschichte, 1956, XLVII, 1956, S 168—180; *The Turkish Question and the Religious Peace of Augsburg*, in · Sudostforschungen, XV, 1956, S 160—180, vgl. auch R. Pfister, *Reformation, Turken und Islam*, in: Zwingliana, 1956, S. 345—375; M Setton, *Lutheranism and the Turkish Peril*, in. Balkan Studies III, 1962, 1, S 133—168

[18] K. Buchholz, *Ulrich von Huttens lateinische Schriften*, Frankfurt, 1926.

scheint". [19] Stimmen der Empörung unter Bauern und Handwerkern werden laut, und so klingt in den grotesk satirischen Szenen ein dunkler unheilschwangerer Unterton mit. Dieser ist in der dritten Szene besonders zu fuhlen, in der sich Einzelbilder zu spannender dramatischer Handlung verdichten. Ein Ordensritter sprengt heran und meldet dem Papst, daß Rhodus von den Turken belagert werde. Doch dieser hat großere Sorgen, denn er ist in andere kriegerische Unternehmungen gegen Frankreich und Venedig verwickelt. Verzweifelt reitet der Ordensritter ab. Jetzt erscheint im Hintergrund der Turke (Schupi Massgar) und ruhmt sich :

Rodis hand wir jetz ouch gewunnen
So ist Naplis noch nit entrunnen ;
Demnach gen Rhom geht unser reyß
Also so wirt der erdenkreiß
In kurtzer zyt und gar zu hand [20]

Cochleus, der in seinem *Dialogus de bello contra Turcas in antilogias Lutheri* (1529) bestrebt ist, die Widerspruche in Luthers Schrift *Vom Kriege wider die Turken* aufzudecken, laßt „Lutherus" die Ansichten des Reformators aus den *Resolutiones*, und der *Assertio* vortragen, die gegen die Türkenkriege sprechen, wahrend Palidonus den Luther veranschaulicht, der zum Kriege gegen die Turken ermutigt. Der Verfasser richtet dabei seine Polemik nicht so sehr gegen den Islam als gegen Luther und seine Lehre. [21]

Dramatisch besser konturiert als der *Dialogus de bello contra Turcas* ist Sixt Birks (Syxtus Betulius) *Geschichte von Judith* [22] in der er durch Betrachtungen uber die Verwaltung eines Staates und der Turkengefahr den apokryphen Stoff in Beziehung zur Gegenwart zu bringen versucht :

Fraw Judith mag uns lernen wol
wie man den Turcken schlagen sol,
Mit bet schlecht man den Gottes feind...

---

[19] A. E. Berger, *Die Schaubuhne im Dienste der Reformation*, Leipzig, 1935, in : Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen. Reihe Reformation, Bd. V, S 39

[20] Ebenda, S. 72 ; vgl. auch *Niklaus Manuel, Leben und Werk*, in · Bibliothek alterer Schriftsteller der deutschen Schweiz und ihrer Grenzgebiete, Bd. II, Frauenfeld, 1878

[21] Das Buchlein tragt den Vermerk : „Excusum Lipsiae, in officina Valentini Schumani, pridie Calendas Julias M. D XXIX."

[22] E. Weller, *Das alte Volks-Theater der Schweiz*, 2 Bde , Frauenfeld, 1863, vgl. auch K. Goedecke, a a O., Bd. II, S 345 ; O. Baltzer, *Die dramatische Bearbeitung des Judith-Stoffes in der deutschen Literatur*, Greifswald, 1922 (Diss) ; *Das Judith-Drama* S. Birks erschien im Jahr 1532 in Basel bei Th. Wolff unter dem Titel *Die history von der frommen Gottsforchtigen Susanna* ; *Judith. Ain Nutzliche History, durch ain Herrliche Tragodi in spielweiß fur die augen gestellt*, Ulhart, Augsburg, 1549 , eine zweite Auflage veroffentlichte Chr. Muller im Jahr 1559 in Straßburg , K. Goedecke, *Grundrisse*, Bd. II, S 345.

Wolfgang Schmeltzl, der die deutsche Schulkomödie nach Wien verpflanzte empfindet als Österreicher die Turkengefahr besonders schmerzlich und vergleicht in der Vorrede seiner Komödie *Judith* (1542) Wien, mit Bethulien, Holofernes und die Assyrier mit den Türken, die schließlich durch Waffengewalt und nicht durch Gebet besiegt werden. [23]

Der Hirschberger Geistliche Samuel Hebel äußert sich diesbezuglich in seinem Drama *Judith* skeptischer :

Im Krieg haben wir selten gluck
der Turck treibt uns immer zuruck... [24]

Ohne sich uber militarische Schlachten Gedanken zu machen setzt sich Leonhard Stöckel in seiner Tragödie *Susanna* polemische kirchliche Aufgaben. Nach den Widmungsversen Georg Purkirchners soll Susanna die wieder geborene Kirche, die bösen Alten aber ihre Gegenspieler, den Papst und den Turken versinnbildlichen. [25]

Auf solche Vergleiche verzichtet der anonyme Bearbeiter von Birks Drama *Judith*, dafur finden sich hier interessante Hinweise auf die soziale Lage. So verfolgt man im vierten Akt als Zusatz zur deutschen Grundlage Birks eine charakteristische Gesprachszene zwischen Sara und Hilcka, die sich über die Notlage der Stadt unterhalten. Sara sagt beim Brunnen zu Hilcka :

Es ist nur umb die armen zu thun
die Reichen kommen wol darvon

und Mesech meint zum Bannerherr, der von der Übergabe der Stadt nichts wissen will

Dieweil du hast ein vollen kragen
und dir an dein maul nichts geht ab. [26]

Dieses war das Empfinden der Volksmassen während der blutigen Kampfe gegen die siegreich vordringenden Türken.

Da solche Äußerungen Schule machten möchte Joachim Gref in seiner *Vermannung an gantze deudsche Nation wider den türkischen Tyrannen*, [27] die Ansicht entkräften, daß der Bauer und der Handwerker unter den Türken nicht schlechter leben als unter ihren Feudalherren :

Zum beschluß, Hort mich noch ein Wort
welches ich von vielen offt gehort

---

[23] O. Baltzer, a a O., S 22.

[24] S. Hebel, *Ein Spil von der Belagerung der Stadt Bethulia*, C. Steinhofer, Wien, 1566.

[25] L. Stockel, *Historia von Susanna in Tragodien weise gestellt zu Vbung der Jugent zu Bartfeld in Ungern*, H Lufft, Wittenberg, 1559 ; vgl. auch R. Arnold, a.a.O , S. 148 ; B. Pukánsky, *Geschichte des deutschen Schrifttums in Ungarn*, Munster, 1931, S. 197.

[26] *Ein schon Biblisch Spyl, beyde lehrhafft und lustig, Judith genent ...* Thiebold Berger, Straßburg, 1564

[27] Irrtumlicherweise wird das Gedicht von Minor in den *Neudrucken deutscher Literaturwerke*, Nr. 79—80 als Drama bezeichnet.

spricht mancher, Ho las kommen her
sey der Teuffl oder sein Mutter
es sey der Turck odder wers wil
es gilt mir doch gleich eben viel
Unter was furm Herrn ich sey
sagt man doch, er las jdem frey
zu glauben was und wie er woll
so einer nur thut was er sol
das ist, so er jm hulden thut
als dann so hats ein jder gut.

Selbst in die *Comoedia der Hochzeit zu Cana Galilee* (1543) des Wolfgang Schmeltzl spielt die Turkenfrage hinein. Dasselbe konnen wir auch bei Schmeltzls Drama *Von dem Jungling David und dem mutwilligen Goliath* (1545) feststellen. [28]

In Thomas Naogeorgius' Schauspiel *Pammachius* verbinden sich der Genußmensch Pammachius und Porphyrius, der die Kurie reprasentiert, gegen den Kaiser mit dem Satan. Porphyrius brustet sich auch, daß Mahomet im Dienste des Satans zur Ausrottung des Christentums entschlossen sei. Satan ladt dann alle Anwesenden zu einem reichen Gastmahl im Vorhofe der Hölle ein, das die bösen Geister mit neuem Tatendrang erfullen soll. Doch alle Ränke sind vergebens, die Sache der Gerechtigkeit siegt am Ende der Handlung. [29]

Eine trubere Auffassung der Zeitverhältnisse tritt uns in dem Drama *Philaemus* (1548) von J. Prasinus entgegen. Der Tyrann Philaemus hat Irene und ihre beiden Töchter Threstia und Phaedia aus seinem Reich vertrieben. Trasybulus und Pammachius rusten nun ein Heer, um der verjagten Tochter zu ihrem Recht zu verhelfen. [30] Dem Turken steht als Bundesgenosse Mars bei. Philaemus — Turke — steht neben Mars Diabole auch eine Zauberin zur Seite. Sie verspricht, geflugelten Fußes zu Mars um Hilfe zu eilen :

Recte volabo in Thraciam celeberrimam
Ubi Cheronesus fertilesque vitreo

---

[28] W Gerstenberg, a a.O , S 46—47.

[29] A E. Berger, *Die Schaubuhne der Reformation*, Bd. V, S 257—258, L. Theobald, Th Naogeorgius, *Der Tendenzdramatiker der Reformationszeit*, in Neue kirchliche Zeitschrift, Jg. 18; Goedecke, *Grundriß*, Bd II, S 134

[30] J. Prasinus, *Philaemus*, *Tragoedia*, Viennae, 1548. Mit einer lateinischen Vorrede von Wolfgang Schmeltzl; K. Goedecke, a a.O., Bd. II, S. 130.

Tanais rigat glebae amoenus flumine
Hic dicitur Mars ipse regnare, et suis
Cruenta castris jura telo inscribere,
Hunc precibus et regalibus stipendiis
Monebo, cum ducibus tibique adducam ego
Quin hoc idem, si vis Philaeme, Caesari
Turcae videlicet statim persuasero
Unam regit cum Marte sanguinario
Gentem, nec est bellator improbus, ut vides.

Das Drama schließt mit einer ebenso traurigen Perspektive in die Zukunft, wie sie Prasinus zur Zeit als er das Stuck schrieb, wohl selbst schauen mochte.

Es ist die allgemeine Stimmung, die in Deutschland in den Jahren 1530—1540 vorherrscht und durch die Schriften Luthers maßgebend bestimmt wird : „Wider den Turken streiten ist eben so viel als Gott widerstreben, der mit solchen Ruthen unsere Sunde heimsucht." Bei dieser Einstellung zu den Turkeneinfallen ist es begreiflich, daß die Dramatiker bei dem Turkenstoff zu allegorischen Vergleichen der antiken Sagenwelt auswichen und daß die erste Turkenbelagerung Wiens (1529) in dem zeitgenössischen Drama kein Echo fand.

In der zweiten Halfte des 16. Jahrhunderts tritt das Turkenschauspiel in ein neues Stadium, es lost sich von den Fesseln theologischer Konzeptionen. Die religiose Deutung der Niederlagen schwindet, die Turken erscheinen nicht mehr als eine mit ubernaturlichen Kräften versehene Macht, und man sucht ihre Siege auf reale Ursachen zuruckzufuhren. Man begann den Turken wegen seiner Disziplin und Kriegserfahrung zu bewundern [31] und staunte über die Organisation eines Feudalregimes mit militärischem Charakter, das sich auf den Waffendienst des Spahis und Janitscharen, eines fur Westeuropa undenkbaren stehenden Heeres stutzte.

So war der Boden fur die Weiterentwicklung des Turkenschauspiels vorbereitet, und findet in zahlreichen dramatischen Werken in der zweiten Halfte des 16. Jahrhunderts seinen Niederschlag.

Die Bedeutung der *Robinja* von Hanibal Lucić, dem ersten kroatischen Drama, des Dramas *Soltane* von Gabriel Bounin, die erste französische Tragödie mit einem turkischen Thema, Miguel de Cervantes *El trato*

[31] *Turkey oder von yetzıger Turcken kırchen geprang, Syten und Leben,* A. Cratander, Basel, 1545

de Argel und Jakob Ayrer *Schreckliche Tragedi vom Regiment und schandlichen Sterben des turkischen Kaiser Machumets des Anderen Namens* erheischen ein langeres Verweilen bei ihrer Thematik und der Charakterisierung der Turken. Dieselbe Aufmerksamkeit verdienen Francesco Balbis Tragodie *Mehemet* und Giovanni Francesco Loredanos Lustspiel *La Turca*, das im Jahr 1592 in Venedig aufgefuhrt und von der Libreria della Speranza veroffentlicht wurde, wie auch Christopher Marlowes *Famous tragedy of the rich jew of Malta.* Lope de Vegas *El cerco de Viena y el socorso por Carlos V* mochten wir ausklammern, da es erst nach der Jahrhundertwende (um 1603—1604) verfaßt wurde. [32]

Das Drama *Robinja* (Die Sklavin 1556) von Hanibal Lucić [33] behandelt die Liebesgeschichte zwischen der von den Turken gefangen genommenen Tochter des kroatischen Banus Vlasko Majer, der im Kampf gegen die Turken gefallen ist, und dem jungem Ritter Derenčin. Robinja wurde während sie im Garten schlief von den Turken entfuhrt und nach Dubrovnik verschleppt, wo sie auf dem Sklavenmarkt von ihrem Verehrer Derenčin befreit wurde. In diesem Drama wird das Bild des Turken in dusteren Farben gemalt, Robinja erzahlt, daß sie von den Turken wie von bosen Wölfen (mrki vuci) geraubt worden ware :

Und jetzt muß ich nackt und bloßfußig
morgens im Tau und bei Tag im Schweiß mit den Piraten gehen,
die mich hungernd und gebunden im dunkeln Kleide mit sich fuhren

Unbarmherzige Harte zeigen auch die Szenen, in denen der türkische Pirat die mit Stricken gebundene Sklavin auf den Markt bringt.

Der Franzose Bounin folgt in seinem Drama *Soltane* (1561) im allgemeinen den geschichtlichen Gegebenheiten bei der Ermordung des Kronprinzen Mustafa. [34] Da aber Bounin im Sinne der antiken Komödie am

---

[32] Erschien in der Ausgabe *Obras de Lope de Vega publicadas per la Real Academie Española*, Bd. XII, Madrid, 1901, S 85—116. Falls es sich um das gleiche Werk handelt wie *El Turco en Viena* das als solches nicht uberliefert ist, aber von Lope de Vega selbst im *Peregrino en su patria* (1604 „aprobacion" von 1603) erwahnt wird, mußte es spatestens 1603 bzw. 1604 entstanden sein; Francisc de Rojas Zorillas, *El desafio de Carlos V* (Turkenbelagerung von Wien 1529) wird auf 1635 datiert.

[33] Die zweite Auflage, veroffentlicht Ambrosio Mazoletto im Jahr 1585 in Venedig; der kroatische Text lautet :

Sad naga i bosa, sila m'je da hoju
jutrom kad je rosa, i ob dan po znoju
a gusarima hode ki zimnu i gladnu
vezanu me vode u ruhu pritamnu.

[34] Vgl. N Moffan, *Le meurtre exécrable et inhumain comis par Soltan Solyman*, Paris, J. Caveiller, 1556; N. Moffan, *Wie der turkisch Tyrann Solyman ... seinen eltesten Son Mustafa ... mit einem schmehliche Tod hat lassen umbringen*, Wittenberg, 1556.

Ende jedes Aktes den Chor auftreten läßt, der die Heldentaten Mustafas verherrlicht sind Mustafa und Soliman und die Paschas nur dem Namen nach Türken, ihren Reden nach jedoch Personen einer römischen oder griechischen Tragödie.

Als der Sultan von dem angeblichen Verrat seines Sohnes Kenntnis erhalt, laßt ihn Bounin sich in Betrachtungen ergehen, die aus einem griechischen Drama stammen könnten :

O Dieus, Dieus qu'est ceci? Quel encombre aigrissant
Me viend de froid peur, ma face apalisant
Quel gendre de Cérés? Quelle Parque felonne
Quell'serpenteuse Erynne, ou guerrier Belonne?
Quell'Nuictaine furie, ou Juppin haut-tonant
Me viend d'un triste dueil le coeur epoinçonnant?

Nichts Türkisches enthält auch der Traum Mustafas vom Jenseits. Dann aber läßt der Verfasser Mustafa sich dem mohammedanischen Fatalismus ergeben :

Sophe nul ne peut fuir par fuitives detorses
Du prophete destin les ingainnable forces.

Bemerkenswert ist die Tatsache, daß der Verfasser auf das oft schablonenartige Bild angeblicher turkischer Grausamkeit und Hinterlist verzichtet und zwei ganz entgegengesetzte Charaktere : Mustafa und Soliman auf die Buhne stellt und den tragischen Konflikt auf eine Familientragödie im osmanischen Herrscherhaus und nicht auf eine Auseinandersetzung zwischen einem Christen und Mohammedaner zuruckfuhrt.

Die Aufführung der *Soltane* verzeichnete einen großen Erfolg und noch im Jahr 1595 wurde das Drama von der Theatergruppe des Charles Chautron in Frankfurt am Main aufgefuhrt. [35] Der französische Literaturhistoriker Darmsteter vermutet, daß dieses Stück Racine bestimmt habe, das Drama Bajazet zu schreiben [36], und ein Zeitgenosse vermerkt, es sei „la seule tragédie de ce temps, où l'on trouve de l'action et du mouvement scénique". [37]

---

[35] G. Lanson, *Études sur les origines de la tragédie classique en France*, in : Revue d'histoire littéraire, 1903, X, S. 214.

[36] A. Darmsteter — A. Hatzfeld, *Le seizième siècle*, Paris, 1893, S 7 : „Cette pièce qui met sur la scène un evenement récent de l'histoire de Turquie, semble avoir fourni à Racine l'idée de Bajazet".

[37] Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, Bd. III, Paris, 1897, S. 275; in der *Histoire du théâtre français*, Paris, 1745, findet man allerdings die kritische Bemerkung, daß das Drama *Soltane* „encore plus monstrueuse tant pour le plan, que pour la versification, et les fentes de bon sens" seine ausfuhrliche Inhaltsangabe und kritische Stel-

Die bewußte Distanzierung Bounins von den üblichen Epitheten, mit denen die Türken im 16. Jahrhundert oft bedacht wurden, ist wohl auf die Orientierung der französischen Außenpolitik zurückzuführen, wie auch auf eine Reihe von Veröffentlichungen, die das französisch-türkische Bündnis zu rechtfertigen suchten. Es sei vor allem auf Guillaume Postels Werk *Alcorani seu legis Mahometi et Evangelistarum concordiae* (1543) hingewiesen [38], das er gerade im Jahr 1543 veröffentlichte als die Flotte des türkischen Verbündeten in Marseille landete. Pierre Belon du Mans und Charles Richier ergänzten Postels positive Feststellungen über den Islam und türkische Gebräuche in ihren Werken. Schon einige Zeilen aus Ch. Richiers *Des coutumes et manières de vivre des Turcs* (1540) sind in dieser Hinsicht aufschlußreich : « Les plus sages Turcs, pour garder leurs serfs pour qu'ils ne s'enfuient pas, leur promettent la liberté, laquelle ils leur donnent ainsi comme ils la leur ont promise, sans y faillir. Car les Turcs sont de telle foi que ce qu'ils promettent, ils le tiennent. » [39] Gleichzeitig fehlt es nicht an scharfer Kritik an der „christlichen" Lebensart. [40]

Dieser Einstellung den Türken gegenüber entspricht auch ihr Auftreten am 12. November 1598 in Saint-Germain-en-Laye bei der Taufe eines königlichen Sohnes. Die „Türken" sind nicht grimmige Krieger sondern anmutige Liebespaare :

Nous sommes la troupe infidèle
Mais ce n'est pas chose nouvelle
D'en remarquer en cette cour :
Il y a cette différence
C'est que nous sommes en creance
ce que vous estes en amour. [41]

Zum Unterschied von Bounins *Soltane* atmet Cervantes Komödie *El trato de Argel* (1580), vermutlich das früheste Schauspiel des großen spanischen Schriftstellers, noch ganz den intoleranten Geist der „reconquista". Dieses ist verständlich, wenn wir einen Blick auf die zeitgenössischen spanischen „Turcicas" eines Diego de Fuente, Petro de Salazar,

lungnahme zum Drama bringt C. D. Rouillard, *The Turk in the French history, thought and literature* (1520—1660), Paris, 1938, S. 426—430; J. Venema, *La Soltane, Trauerspiel von Gabriel Bounin*, Marburg, 1888, S. 8—47.

[38] Vgl. auch C. Göllner, a. a. O., Nr. 809, H. Haas, *Das Bild Mohammeds im Wandel der Zeiten*, in : Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft, 1916, Nr. 31.

[39] C. Richier, a.a O., S. 19

[40] G. Atkinson, *Les nouveaux horizons de la renaissance française*, Paris, 1935, S. 211—220.

[41] M. Paquot, *Les étrangers dans les divertissements de la cour de Beaujoyeux à Molière (1581—1673)*, Bruxelles, 1932, S. 44.

Jeronimo de Costiol und Fray Raimundo de Echeguiar [42] werfen und außerdem in Betracht ziehen, daß im Jahr 1575, als Cervantes heimkehren sollte, das Schiff von Korsaren aufgebracht wurde und er funf Jahre lang in algerischer Sklaverei schmachten mußte. Eben diese Jahre schwerster Prufung beschreibt er in der *Comedia llamada el trato de Argel.* Er versucht Philipp II. fur den Kampf gegen das Osmanische Reich zu gewinnen von des angeblichen Gebrechen Cervantes mit Überheblichkeit spricht :

Haz, i oh buen rey!, que sea por ti acabado
lo que con tanta audacia y valor tanto
fué por tu amado padre comenzado.
El sólo ver que vas pondrá un espanto
en la bárbara gente, que adivino
ya desde acquí su pérdida y quebranto [43]

Die Charakterisierung der turkischen Armee als „unbekleidet und schlecht bewaffnet (desnuda, mal armada), die schon bei einer Kriegserklärung vor Schreck kapitulieren wurde (que adivino ya desde acquí su pérdida y quebranto) steht im offenen Widerspruch zu den geschichtlichen Tatsachen und zahlreichen zeitgenössischen Publikationen mit absolut positiven Wertungen der turkischen Kriegsmacht. Ansonsten finden sich nur Charakterisierungen der Turken in Form von Klagen und Beschimpfungen im Munde der gefangenen Christen. [44]

Nicht besser kommen die Turken in den Dramen Lope de Vegas davon. Griswold Morley und Richard W. Tyler zahlen allein 57 Turken und 10 Turkinnen in den *Dramen Lope de Vegas* auf. [45]

Eine wesentlich andere Sprache wie Cervantes gebraucht Jacob Ayrer, wenn er uber Mohammed II. spricht. Man muß allerdings Ayrer zugute halten, daß nicht das Drama Shakespeares sein Vorbild war, sondern das ältere "chronicle play", die "history", mit graßlichen Bluttaten, deren Darstellung auf der Buhne sich damals nicht nur in England sondern auch Italien einer steigenden Beliebtheit erfreuten. [46] Diesen melodramatischen Tendenzen entsprach die Eroberung Konstantinopels (1453), die Ayrer in der *Schrecklichen Tragedi vom Regiment und schändlichen*

---

[42] J. Simón Diaz, *Cien fiches sobre... Los Turcos* (III), Madrid, 1959.
[43] Miguel Cervantes Saavedra, *Obras completas,* Madrid, 1956, S. 117—118.
[44] *Ebenda,* S 118.
[45] S. Griswold Morley-Richard W. Tyler, *Los nombres de personajes en las comedias de Lope de Vega. Estudio de onomatología,* parte II, Valencia, 1961, S. 655—656, 697.
[46] R F. Arnold, *Das deutsche Drama,* Munchen, 1925, S. 1925; K. Schmidt, *Jakob Ayrer, ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Dramas,* 1851.

Sterben des türkischen Kaiser Machumets des Andern Namens behandelt.[47] Es fehlt hier nicht an Mord- und Brandszenen, doch kommt Mohammed II. gar nicht schlecht davon. So zeigt uns der dritte Akt Konstantinopel nach einem Jahr türkischer Herrschaft. Die Kaufleute seufzen unter dem türkischen Joch, andere aber wie der Bauer Jahn wunschen sich keinen andern Herrn als Mohammed II. Auch Johannes Maria „der turkischen Keisers Sohn Perceptor", der in Deutschland und Welschland studiert hat, urteilt in folgenden Worten uber ihn:

Der Keiser hat ein solchen Sinn
Daß er Künstler und glehrte Leut
Zu sich lest bringen gar von weidt
Und gibet inen reichen solt
Hat sie lieb für Silber und Goldt.

Diese gehobene Stellung von Künstlern und Gelehrten im Osmanischen Reich unterschied sich von der untergeordneten Stellung von zahlreichen Gelehrten an europaischen Furstenhöfen.

Den Ansatz zu einem historischen Drama, dem man mit einer gewissen Spannung folgt, machte zu gleicher Zeit der Arzt Tobias Kober aus Gorlice in seiner *Tragödie von dem rittermäßigen Helden Christoph von Zedlitz* (1595), der bei der Belagerung Wiens (1529) kämpfte.[48] Um den Helden Zedlitz die Möglichkeit zu bieten, sich auszuzeichnen, muß Kober auch seinem türkischen Gegner Mut und Kriegserfahrung zubilligen. Eine bedeutende Rolle spielt der beruhmte Ibrahim Pascha, der den Sultan bittet zu erwägen, daß er nicht Weiber sondern Ritter vor sich habe. Der Wunsch, mit einem solchen Ritter zu sprechen, geht bald in Erfüllung. Bei einem Ausfall gerät der Fähnrich Christoph Zedlitz in turkische Gefangenschaft. Er weiß aber die Feinde durch Tapferkeit zu beeindrucken und erhält schließlich die Freiheit.[49]

Obwohl Paul Pantzer in seiner *Tragoedia von den dreyzehn türkischen Fursten von Ottomano an, als der Wurtzel des erschröcklichen türckischen Reichs, biß auff jetzig regierenden Amurathen* (1595)[50] 131 Personen

---

[47] Veroffentlicht in der Serie des *Literarischen Vereins*, Bd. 77, Stuttgart, 1865, C. Reuling, *Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des 17. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1890, S. 89—90; vgl. Wolf, *Zur Kenntnis der Quellen* von J. Ayrer *Schauspielen*, Berlin 1875, S. 16—17; W. Gerstenberg, a a.O., S 57—59.

[48] Das Stuck erschien erst in lateinischer Sprache unter dem Titel *Sol sive Marcus Curtius*; vgl. auch: W Linck, *De praeparatu ad bellum turcicum* (1560)

[49] H. Holstein, *Die Reformation im Spiegelbild der dramatischen Literatur des 16. Jahrhunderts*, in: Schriften zur Reformationsgeschichte, Bd. 14/15, Halle 1880, S. 262, W. Gerstenberg, a.a.O., S. 55.

[50] Veroffentlicht von Georg Gunpenbach in Tubingen (1595); vgl P. Menge, *Die Turkenfrage bei Durer, Sachs und Luther im Deutschunterricht der Prima*, in: Socrates, 1916, Nr. 70,

auftreten läßt, tragen sie zur Charakterisierung der Turken nicht wesentlich bei. Das Drama selbst besteht aus 22 ohne inneren Zusammenhang aufeinander folgenden Akten, in denen den Zuschauern aber die Geschichte des Osmanischen Reiches veranschaulicht wird. Als Endergebnis dieser revueartigen Schau blieb der Zuschauer doch beeindruckt von dem imposanten Machtzuwachs des Osmanischen Reiches.

Ebenfalls nicht befangen von religiösen Vorurteilen, läßt Francesco Balbi in seiner Tragedia *Mehemet* (um 1590) einen männlichen Krieger als den Eroberer von Konstantinopel auf die Buhne treten und wie ein Troubadour um Anna, die Tochter des Paolo Erizzio werben. Um seine Macht zu veranschaulichen, ruft er aus:

Chi resiste a Mehemet?
L'Armeno, il Perso
L'Albanese, il Valacco, il Transilvano... [51]

Ein ähnliches Thema behandelt Giovanni *Francesco Loredano* in seiner Komödie *La Turca* (1592), in der ein Turke nach Messina kommt, um seine Frau freizukaufen. Er muß aber dann von Famelica erfahren, daß sie sich weigert mit ihn Heim zu ziehen — nicht weil er ein Türke ist, sondern weil er zu alt sei. Frei von kirchlichen Hemmungen hat Francesco Loredano in den Mittelpunkt der Komödie eine Türkin und einen Türken gestellt. Sie ist klug und schön, er linkisch und ungeschickt. Es werden also Charaktereigenschaften von Vertretern desselben Volkes einander gegenubergestellt, und nicht, wie es auf der deutschen und spanischen Buhne üblich war, die Tugenden der Christen den frei erfundenen Lastern des Turken gegeneinander abgewogen.

So erklart Tutio: „Credi tu, che tra Turchi nou si ritrovino huomini da bene?" [52] Fr. Loredano macht allerdings gelegentlich auch Betrachtungen wie:

Essendo la maniera dell'Italiano di piu dolce sangue
Che quella del Turco, una che sia di buon natura
Con poca fatica può dargli satisfatione...

S. 198—208; B. Kâmil, *Die Turken in der deutschen Literatur bis zum Barock und die Sultans-gestalten in Türkendramen Lohensteins*, Kiel, 1935 (Diss.); G. Schreiber, *Das Turkenmotiv und das deutsche Volkstum*, in: Volk und Volkstum, 1938, S. 9—54.

[51] Fr. Balbi, *Mehemet II*, Tragedia inedita, Venezia 1801.

[52] *Ebenda*, S. 12.

L. Bubech kennzeichnet Marlowes *Famous Tragedy of the rich jew of Malta* als, „un drame dans lequel l'ivresse de la vengeance, chez un homme d'une race opprimée atteint une grandeur sauvage". [53] Barabas, ein viel vollendeterer Shylock als Shakespeares *Merchant of Venice*, soll von den Malteserrittern getotet werden, wird aber dann uber die Mauer geschleudert, wo er von den Turken geborgen wird, die eben die Stadt belagern. Als die Maltheser um Aufschub und Herabsetzung des großen Tributes bitten entgegnet Selim hochmutig:

I wish, grave governor, t'were in my power
to favour you, but 'tis my fathers cause
Wherein I may not, I dare not dally... [54]

Barabas verràt dann den Turken einen geheimen Eingang in die Festung und als Entgelt wird er zum Gouverneur von Malta eingesetzt. Nun richtet sich sein Zerstörungstrieb gegen alles, was seinem Reichtum nicht dient, also auch gegen die Turken. Das ganze turkische Heer soll in die Luft gesprengt und die Paschas in einen Schwefelpfuhl gesteckt werden. Doch die Malteserritter dringen von neuem in die Stadt ein und retten die turkischen Großen, die im Mittelpunkt des Geschehens stehen, wàhrend das Volk nur als ihr williges Werkzeug und Buhnendekor erscheint.

Wie bei Bounin verlagern sich hier die Wertakzente auf menschliche Schwàchen, den Geiz und die Grausamkeit des Barabas, denen positive Charakterzüge der Malteserritter und der türkischen Paschas entgegengehalten werden. Es bildet sich so eine gemeinsame Front der Malteser und Türken gegen den Vertreter einer geknechteten Rasse, Barabas.

Auch in Marlowes Drama *Tamburlaine the Great* erscheint der türkische Sultan Bajazeth, „emperor of the Turks, Soldan of Egypte" als ein edler Herrscher.

Die *Turkische Triumpf-comoedia*, die vom Engländer John Spencer öfters in Deutschland aufgefuhrt wurde können wir leider nur erwähnen. Es handelt sich um Peeles verlorenes Drama *The Turkish Mahomet and Hyrin the fair Greek* (1594). [55]

Shakespeare hat sich ebenfalls den positiven Eigenschaften der Türken nicht verschlossen. Einige Zitate aus den Dramen Shakespeares

---

[53] L. Dubech, *Histoire générale illustrée du theâtre*, Bd. III, Paris, 1932, S. 32.

[54] *Marlowes Plays and poems, edited and introduced*: M. R Ridley, London, 1958, S. 167.

[55] J. Bolte, *Das Danziger Theater im 16. und 17. Jahrhundert* in · Theatergeschichtliche Forschungen, Bd. XII, 1885, S. 37.

belegen diese Feststellung. Im Drama *Heinrich IV.* (1591—1592) sagt Jeanne d'Arc zu Sir William Lucy:

The Turk, that two — and — fifty kingdoms hath
Writes not so tedious style — as this [56]

In *Merchant of Venise* (1596—1597) laßt Shakespeare den Dogen menschliche Regungen der Turken und Tataren erwahnen:

And pluck commiseration of his state
From brassy bosoms and rough hearts of flint,
From stubborn Turks or Tartars, never trained
To offices of tender courtesy [57]

Im Werke Shakespeares finden sich aber auch Anspielungen auf die Türken, um eine charaktermäßige Wendung zum Schlechten prägnanter erscheinen zu lassen, wie: „Well, and you be not turned Turk, there's no more sailing by the star" [58] und in den *Merry wives of Windsor* (1599) schilt Pistol, einer der Diener Falstaffs, einen zweiten Nym: „Base Phrygian Turk..." [59]

Was Shakespeare uber die Turken dachte und schrieb ist nicht in ein starres Schema einzugliedern, sondern entspricht seinem Bestreben den Menschen dramatisch zu gestalten.

Aus den Betrachtungen zum „Türkendrama" des 16. Jahrhunderts kann der Dialog nicht ausgeschlossen werden, da zu dieser Zeit die Grenzen zwischen Dialog und Drama nicht genau festgelegt werden können. Man betrachtete auch Dialoge schon als Dramen, da sie mit verteilten Rollen vorgetragen wurden und zum Schluß den Beifall des Publikums forderten. Oft wird ein Gespräch über die Zeitverhältnisse auch von drei Personen gefuhrt.

Noch ganz im Banne der erbitterten Kämpfe um Rhodus stehen die „Lamenti" in denen der „gran mastro di Rodi" in Dialogform die Fursten um Hilfe bittet:

O re di polonia, o gran re dongaria
O re di datia, scotia e dingliterra
O bossina, almania e valachia
Perche non maiustati in tanta guerra... [60]

---

[56] *Complete Works of William Shakespeare,* London-Glascow, o J., S. 592
[57] *Ebenda,* S. 696.
[58] *Much ado about nothing* (1598—1599), S 154.
[59] *Ebenda,* S. 53.
[60] Vgl. dazu A. Medin, L. Frati, *Lamenti storici dei secoli XIV—XVI,* 4 Bde., Bologna, 1887—1889.

Der Appell an den „re di valachia" laßt auf den Widerhall der Kampfe Stefans des Großen (1457—1504) gegen die Turken auch in den breiten Volksmassen Westeuropas schließen. Wie die Ordensritter auf Rhodus hatte aber auch Stefan der Große vergeblich auf Hilfe von den europäischen Fursten gewartet.

Von größerem Wert als die „Lamenti" ist fur die Charakterisierung der Turken das stoffreiche Gesprach *Mich wundert, daß kein Geld im Land ist*, das von drei Landstreichern Schielin, Zingk und Psittqueus gefuhrt wird. Schuld an der allgemeinen Verarmung sind nach dem Verfasser Eberlein von Gunsburg die Ausgaben fur die Feldzuge gegen die Turken, die ihre Untertanen nicht ubler als die christlichen Fürsten behandeln.[61] Das Gespräch ist reich an humoristischen Streiflichtern und frischen kritischen Beobachtungen.

Der eindrucksvolle türkische Sieg bei Mohács (1526) ließ neue Warnrufe erschallen. Bemerkenswert ist, daß in dem *Türkenbuchlein* die Niederlage von Mohács nicht als ein sinnloser Zufall betrachtet wird, sondern auch die Frage nach der Ursache dieses entscheidenden Ereignisses aufgeworfen wird.[62]

In Form eines Gesprächs zwischen einem Einsiedler, einem Ungarn, einem Turken und einem Zigeuner werden hier die politischen Verhaltnisse und die ganze Zeitlage, die abzustellenden Mißbrauche, die notwendige Besserung der Sitten und die erforderlichen Maßnahmen erortert. Der Einsiedler will vor allem dem deutschen Volk das Gewissen schärfen, der Ungar politisiert, wahrend der Turke in dem satyrischen Dialog mit schadenfroher Genugtuung von den sozialen Mängeln und politischen Fehlern in Ungarn und Europa spricht, die den Türken die Siege leicht machen. Diese Fehler sind : die Faulheit des Adels, die infolge des bösen Regiments des ungarischen Königs entstehende allgemeine Armut, das lasterhafte Leben der Geistlichkeit, Sittenverderbnis, die Uneinigkeit der Ungarn, der Hispanier, Engländer, des Franzosen böse Art, sowie der Hochmut der Päpste. Aus resignierter Verzagtheit wird angeraten, sich dem Turken zu ergeben, und sein segensreiches Regiment gerühmt. So versichert der Turke : „Mein herr Keyser hat den Christen auch lassen zu sagen, wo jre lande durch jn erôbert werden, wólle er jn fast gut recht und gemein friden erhalten, statlicher dann jre Christliche regenten vil jar bisher getan..."

---

[61] E. A. Berger, *Die Sturmtruppen der Reformation*, S. 61, 244, 250.
[62] *Turcken puechlein*, 1522.

Nach der Niederlage von Mohács belagerten die Turken Wien (1529) und drohten mit einem Einfall nach Deutschland. Das Interesse an der Turkenfrage wird zur „Türkenfurcht", die die öffentliche Meinung immer mehr in ihren Bann schlagt. So tritt auch in dem Vorspiel *Von Wohl und Wohlstand eurer löblichen Eidgenossenschaft* ein Bote aus Ungarn auf und ersucht um Hilfe gegen die Turken. Die Schweizer lehnen aber ab, die Kirchenfursten sollen helfen. [63]

Man war bestrebt den turkischen Vormarsch vor allem durch diplomatische Aktionen zu hemmen. Im Jahr 1530 wurde eine stattliche Gesandtschaft nach der Turkei abgefertigt, der auch der Kroate Benedict Kuripecić als „Lateinischer Tolmetsch" angehorte. Auf der Hin- und Ruckreise hat Kuripecić Aufzeichnungen in Tagebuchform gemacht, die er im Jahr 1531 zum erstenmal veroffentlicht. [64] In der Vorrede hebt der Verfasser hervor, daß er sein „Itinerarium" schreibe, damit die Deutschen die große Macht der Turken kennen lernen sollten und abstehen mögen, einen solch mächtigen Feind zu verachten. Dieser interessante Reisebericht fand seinen literarischen Niederschlag in der Disputation oder *Besprech zwayer Stalbüben*, die Heinrich Steiner im selben Jahr in Augsburg veroffentlichte. Die „Stallbuben" geben ihrer Unzufriedenheit uber die Saumseligkeit der christlichen Fursten Ausdruck. [65]

Ebenfalls in Dialogform, erschien im folgenden Jahr die Zeitung *Von zweyen Turcken newlich gefangen was sie gefraget worden, und geantwortet haben.* [66] Es werden hier 43 Fragen und Antworten über die turkischen Kriegsrustungen und den Verlauf des Feldzuges in Ungarn dem Leser bekannt gemacht. Nach diesen Aussagen bestand das turkische Heer aus 200 000 Mann, aber nur aus 80 000 die Kerntruppen.

Der Versuch „Newe Zeitungen" zu dramatisieren, schien bei ihren Lesern Anklang gefunden zu haben, denn im Jahr 1533 veröffentlichte ein süddeutscher Buchdrucker *Der Landfarer mit eym franckfurter Meßkrom.* [67] Die Broschüre enthält ein Gespräch zwischen einem Poeten, einem Studenten, einem Landpfarrer und einem Landsknecht. Bei „einem roten wein" tauschen sie ihre Meinungen aus. Der Kriegsmann, der im osmanischen Heere gedient hatte, erzahlt von : „des turk. Kaisers Kriegsstaat", und „Der Turken ursprung".

---

[63] C. Reuling, *Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des 17. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1890, S. 39.

[64] B. Kuripecić, *Itinerarium-Wegraysz Kun. May. pottschaft gen Constantinopel*, 1531.

[65] Ders., *Ein Disputation oder Besprech zwayer Stalbuben*, 1531.

[66] Erschienen 1532 ohne Angabe des Druckortes.

[67] Erschien 1533 ohne Angabe des Druckortes.

Nach dem Vorbild des Turkenbuchleins wird auch in *Ein Comedi zwischen dreyen personen so der Turkischen Keysers macht, kriegswesen... anzaygen* [68] die soziale, politische und militarische Lage in der Türkei und den andern europaischen Staaten erortert. Einer der drei Gesprächspartner, der „Turk", zieht einen Vergleich

Damit sie unterdrucken iren underthan
Un hart beschweren den gemeinen man
Haben sie nicht ein zeit gefurt ein leben
Dadurch sie gäntz mutwillig habē gebē
Das Hungerland in des Turcken gwalt?
Warlich die untrew hat irē herrn bezalt

Vergebens sucht man nach solcher Kritik in der *Narratio de colloquio Imperatoris Turcici cum mercatore Germano* (1560) [69]; es ist nur ein dialogisch geformtes literarisches Produkt, in dem die Handlung und Entwicklung der Charaktere ganzlich fehlt und das die Turken als Menschen kaum hervortreten laßt. Beide Dialogi munden in die ausgefahrenen Gleise der apologetischen Literatur des 16. Jahrhunderts, in denen den Turken nur die Rolle eines Gegenspielers zugedacht ist, um die Überlegenheit des Spaniers oder des „mercator germanus" zu veranschaulichen.[70]

Besonders groß ist der Widerhall der Siegesbotschaft von Lepanto (1571).[71] In einem wahren Taumel der Begeisterung wurden Oden, Romanzen und Dramen verfaßt, Deutschland und Frankreich mit Übersetzungen von „Avvisi" uberschwemmt. „Le muse, che stavano retirate, meste, solinghe et tacite sono in questi aventurosi giorni uscite fuori plene di gioia e di spiriti divini, e da ogni parte si sentono nuovi Appolli, novi Orphei, e nuovi Arrioni a cantare himni, cantici e carmi in ogni idioma e matéira con somme diletto e maraviglia di ascoltarni" schreibt Benedetti Rocco. [72]

[68] Erschien 1542 ohne Angabe des Druckortes.

[69] In deutscher Sprache im Jahr 1560 von Merten Dolgen aus Erfurt unter dem *Newe zeytung, welche ein Teutsches Kaufmann von Constantinopel einem gutem Freund zugeschrieben hat von einem gesprach so zwischen dem Turkischen Keyser und einem Teutschen Kaufman gehalten ...* veroffentlicht.

[70] Gedruckt im Jahr 1566 „en Alcala de Henares en Casa de Sebastian Martinez".

[71] D. Tassolo, *I trionfi, feste et livree fatte dalli Signori Popolo Romano ... nella felicissima honorata entrata dell'illustrissimo Signor Marcantonio Colonna.* Venezia, 1571.

[72] Benedetti Rocco, *Ragguaglio delle allegrezze, solenita e feste fatte in Venetia per la felice vittoria.* Venezia, Perchaccino, 1571, Bl. 5; T. Bulgarelli, *La Battaglia di Lepanto e il giornalismo romano del cinquecento,* in Accademie e biblioteche d'Italia, XXIX, 3—4, Roma, 1961; Molmenti, *La battaglia di Lepanto nell'arte, nella poesia, nella storia,* in: Rivista Maritima, II, 1898, S. 220—236; G. A. Quarti, *La battaglia di Lepanto nei canti popolari dell'epoca,* Mailand, 1930; Venedig, 1935; A. Soranzo, *Relazione della Battaglia di Lepanto dell'anno 1571,* Venedig, 1852; D. Urbani, *Lepanto MDLXXI,* Venedig, 1866.

In dieser Stimmung gesellt sich zum berechtigten Stolz auf den errungenen Sieg zuweilen auch der Spott über den besiegten Gegner, dem die Folgen seiner Niederlage in Dialogform vorgehalten wurden. Selbst aus der Unterwelt steigen verschiedene Personen auf, um den Sultan Selim in nicht sehr gewählten Worten zu tadeln. Es sei auf Vergelli da Camerinos *Littera venuta da l'inferno a Selim gran Turco, mandata da Sultan suo padre* [73] hingewiesen. Francesco Aquilarius laßt den Kriegsgott Mars auftreten, um Selim eine vernichtende Philippica zu halten. [74] Im *Dialogo sopra la miracolosa vittoria ottenuta dall'armata della Santissima Lega Christiana contra la Turchesca* des Fra Bartolomeo Meduna [75] und in der spanischen *Comedia de la batalla naval* [76] tritt besonders kraß die überschwangliche Siegeszuversicht über die Türken zu Tage.

Resigniert bemerkt der Dichter Giacomo Badoero zu diesem Siegestaumel :

Venezia acquisita gloria e perde regni
Franza dorme, dorme Austria e tuti dorme ...

Nach der Schlacht von Lepanto wurden die Siege Michaels des Tapfern von seinen Zeitgenossen mit der größten Begeisterung gefeiert. Seine Heldentaten werden gewertet, ihre Tragweite erwogen und erörtert. Über die Tagesereignisse, die bald vergessen werden, erhebt sich der Waffenruhm Michaels des Tapfern. Ohne die Fursten der christlichen Liga zu erwahnen, stellt der Grieche Stavrinos in einem Heldenepos, in dem auch vom Dialog Gebrauch gemacht wird, die Kämpfe Michaels des Tapfern als eine Kraftprobe mit dem mächtigen Osmanischen Reich dar. Mit Sorgen und Bangen wurden die Kämpfe Michaels des Tapfern verfolgt, und diese Gefühle fanden in „Newen Zeitungen", „Avvisi", Heldenliedern und Volksdichtungen ihren Ausdruck, die wohl auch das Menschenbild des 16. Jahrhunderts zu konturieren helfen, doch als nicht dramatische Erzeugnisse hier nicht behandelt werden können.[77]

Aus diesen theatergeschichtlichen Betrachtungen ergibt sich kaum ein einheitlich geprägtes Bild der Turken auf den deutschen, französischen, italienischen, spanischen und englischen Buhnen des Cinquecento,

---

[73] Den seltenen Druck konnten wir in Harward Univ. Library, Cambridge Mass. (Ott. 199.9) ermitteln.

[74] Fr. Aquilarius, *Elegia in qua Mars loquitur ad Selinum Turcorum regem*, Venezia, 1572.

[75] Venezia 1572.

[76] *Biblioteca de autores españoles*, Bd II, 1848.

[77] Die zeitgenossischen Drucke über Michael den Tapfern sind erfaßt von C. Gollner, *Michael der Tapfere im Lichte des Abendlandes*, Hermannstadt, 1943.

doch zeigen die Turkenschauspiele dieser Epoche, welche Wandlungen die Auffassung der Turkenfrage in Europa gemacht hat. Vor allem im deutschen Fastnachtsspiel steht man zunachst den Turken unbefangen und sorglos gegenuber. Diese Stimmung der Geborgenheit, die Albrecht Durers Strichatzung „Die große Kanone" vermittelt, schwindet nach der Schlacht von Mohács (1526) und der ersten Turkenbelagerung von Wien (1529), und jetzt spricht aus den Tragodien der bittere Haß gegen die Unglaubigen. Aber militärische Mißerfolge und die widersprechende Haltung des Luthertums den Turken gegenuber erzeugen Kleinmut und Verzagtheit, was mit dem Zurucktreten religiöser Deutungen der turkischen Waffenerfolge allmahlich zur Bewunderung der Turken fuhrt. Diese Entwicklung ist besonders in Frankreich und England augenscheinlich, wo sich in der zweiten Halfte des 16. Jahrhunderts wirklichkeitstreuere Tendenzen im Turkenschauspiel durchsetzten.

LA LANGUE NÉO-GRECQUE DANS L'ÉVOLUTION DE LA LITTÉRATURE BYZANTINE ET NÉO-HELLÉNIQUE

par E. KRIARAS
(Thessalonique)

A Byzance le problème de la langue comme organe littéraire a son origine dans la période alexandrine et dans les temps gréco-romains. Nous savons que dès l'époque alexandrine et jusqu'à la fondation de l'Empire byzantin, la langue grecque appelée «la koinê» est normalement utilisée dans le parler usuel, mais très rarement dans des écrits littéraires ou autres. Il faut toutefois souligner que l'Eglise à ses débuts se servit d'une langue simple, fondamentalement différente à plusieurs égards de la langue attique ou atticisante. Ce sont certainement les papyrus d'Egypte, notamment ceux qui furent écrits par des gens non cultivés, qui nous donnent la forme la plus exacte de cette langue.

Pendant les premiers siècles byzantins, l'Etat nouveau continuant l'Etat romain, c'est la langue latine qui prédomine dans les services publics. C'est en 535 seulement que l'empereur Justinien se trouve dans l'obligation de reconnaître comme langue officielle la langue «commune» une langue qui par ses caractères principaux constitue la base de la langue, néo-hellénique. Mais parmi les écrivains de cette première époque de Byzance, rares sont ceux qui se servent de cette langue commune. Il est vrai que Jean Malalas, grec d'origine syrienne, écrit dans cette langue sa chronique universelle, se servant de formes et de mots qui s'éloignent

---

Exposé présenté dans le cadre des réunions scientifiques organisées à Bucarest, à l'occasion du I[er] Centenaire de son Université (14—19 octobre 1964).

considérablement des règles attiques. L'évêque Leontios, auteur de la *Vie de Saint-Jean le Miséricordieux*, suit lui aussi une tendance analogue. Constantin Porphyrogénète d'autre part, auteur d'œuvres encyclopédiques entre autres, considère efficace l'emploi d'une langue grecque moins archaïsante, espérant trouver ainsi une plus large audience. Il est évident que ces écrivains, pour ne citer qu'eux, se servent d'une langue commune médiévale qui varie selon leur connaissance du grec ancien et leur instruction générale, selon leur propre cas et leurs intentions d'écrivain. Il faut toutefois noter que l'on constate dans certains genres littéraires précis, ayant besoin d'un instrument linguistique plus simple, l'emploi d'une forme de langue moins archaïsante. Je pense aux genres suivantes : 1) la « chronique universelle », fournissant des histoires universelles, écrites par des gens d'Eglise, ou d'autres personnes de culture insuffisante ; 2) les «Vies de saints », genre largement cultivé, très estimé du grand public et qui naturellement cherchait pour s'exprimer une langue plus ou moins simple ; 3) la production encyclopédique, du dixième siècle surtout, qui préfère cette langue moins archaïsante, pour mieux se faire entendre ; 4) l'hymnographie ecclésiastique, qui atteint son point culminant avec l'œuvre de Romanos le Mélode, un poète du sixième siècle éminemment doué, bien que son exemple dans l'emploi de la langue ne fût pas suivi par les poètes ultérieurs de l'Eglise.

Je dois insister sur les raisons qui ont poussé tous ces écrivains dans l'emploi d'une langue plus simple. L'évêque Leontios, récemment cité, nous dit qu'il emploie cet idiome pour pouvoir être utile aux illettrés de ses lecteurs. C'est pour le même motif que l'empereur Constantin Porphyrogénète en vient à l'utilisation de cette langue plus simple. Un autre écrivain du onzième siècle, Kékauménos, avoue, quant à lui, que c'est par ignorance qu'il eut cette préférence.

De l'autre côté, la langue archaïsante, par ses excès et par son large emploi dans la littérature byzantine, eut pour résultat néfaste de créer la très célèbre diglossie byzantine ; une diglossie qui eut hélas ! un prolongement jusque dans la vie intellectuelle néo-grecque. On peut nommer, parmi les représentants éminents de cette tendance archaïsante les grands Pères de l'Eglise du quatrième siècle, Procope et Agathias, historiens importants du sixième siècle, Jean Damascène, théologien et poète de la fin du huitième siècle, Théodore du Stoudion, théologien également et poète du huitième et début du neuvième siècle, Photios et Aréthas, hommes de lettres et éminents philologues du neuvième et du début du dixième siècle. Mais c'est surtout en la personne du philosophe et historien du onzième siècle Michel Psellos que la tendance archaïsante trouve un défenseur

trop zélé qui eut une grande influence sur les écrivains qui suivirent ; ce fait eut des conséquences pour la diglossie qui continua à s'accentuer. Ainsi, les initiatives précédentes pour l'emploi d'une langue plus simple s'interrompirent brusquement.

Néanmoins, dès le douzième siècle nous nous trouvons de nouveau devant une langue moins archaïsante et mieux définie et qui commence dès lors à revendiquer droit de cité dans la littérature. Des facteurs divers et apparentés rendirent plus facile cette apparition. C'étaient la baisse du niveau de l'enseignement après la prise de la capitale byzantine par les Francs en 1204, la décadence politique, en général, en pays grec, l'affaiblissement de la tradition savante dans le domaine de l'administration et de l'Eglise. A ces facteurs s'ajoutait l'exemple des étrangers, notamment celui des Francs, qui depuis quelques temps commençaient à se servir de leur langue vulgaire et parvenaient à créer leur littérature nationale.

C'est ainsi qu'après 1100 nous nous trouvons face à deux tendances linguistiques des écrivains byzantins, maintenant plus apparentes : la tendance archaïsante et la tendance démoticiste, je veux dire favorable aux formes vulgaires. Il est certain que la littérature savante continue à jouir d'une autorité absolue et d'une grande prépondérance. Il faut ajouter qu'un esprit national commence à s'infiltrer dans quelques œuvres de l'époque. Mais la tendance plus vivante, celle qui favorise un emploi, plus conscient, sinon toujours conséquent, de la langue plus simple trouvera maintenant des réprésentants qui sont dignes de notre attention. Les œuvres de Théodore Prodromos du douzième siècle, *la Chronique de la Morée*, qui nous décrit la situation du Pépolonnèse aux temps de la conquête franque, ainsi que d'autres textes de genres divers (romans, satires, etc.) accentuent considérablement la tendance vers l'emploi de la langue néo-grecque, déjà définitivement formée dans la bouche du peuple et demandant avec insistance son accès dans la littérature. Cette nouvelle koinê des temps byzantins, qui dans ses éléments fondamentaux, n'est autre que la langue néo-grecque, présente des particularités dans le domaine de la prononciation, de la morphologie, du vocabulaire et de la syntaxe en comparaison avec la langue austère et archaïsante. La syntaxe devient plus simple dans la mesure où la subordination cède à la juxtapposition ou la coordination. Le vocabulaire donne à la langue de l'époque une couleur un peu spéciale. Ce vocabulaire provoque un important renouveau par la création des dérivés et des mots de provenance latine. Car les croisades ont eu des répercussions sensibles dans la formation du vocabulaire de la langue populaire. Les mots italiens, surtout vénitiens, qui s'introdui-

sent maintenant dans la langue sont vraiment nombreux si on les compare aux mots turcs ou aux mots slaves qui ne représentent qu'une minorité insignifiante. L'influence italienne s'est fait sentir dans les régions qui ont connu très tôt la conquête vénitienne. Nous observons également une influence française, à Chypre surtout, à l'époque de la domination franque, mais elle est minime dans le domaine de la langue.

Parallèlement à cette évolution, certains événements politiques conduisirent à une décentralisation linguistique ; d'où la formation d'idiomes qui deviendront des organes littéraires propres à exprimer une nouvelle réalité linguistique, riche de promesses. Si nous laissons de côté des œuvres plus modestes du douzième, du treizième et du quatorzième siècles nous sommes obligés de diriger notre attention vers la création littéraire qui apparaît à Chypre et surtout en Crète c'est-à-dire des pays qui de bonne heure se trouvèrent séparés du socle byzantin et subirent des influences étrangères fécondes et purent donner naissance à une littérature digne d'intérêt. Ainsi, tandis qu'à partir du onzième siècle nous constatons une intensification de la diglossie médiévale, diglossie qui, en substance, ravale la création littéraire, on assiste à Chypre et en Crète tout le long des seizième et dix-septième siècles à l'apparition d'œuvres lyriques, épiques, théâtrales, qui constituent les premières créations importantes de la Grèce moderne. Je me borne à mentionner les poèmes d'amour chypriotes, qui dans leur majorité sont des traductions de poèmes de Pétrarque et d'autres poètes italiens pétrarquisants de l'époque, le roman épique rimé «Erokritos» de Vincent Kornaros, enfin les œuvres du théâtre crétois qui constituent quant à elles des imitations, souvent libres et créatrices, d'œuvres de la littérature italienne de la Renaissance.

Comme les deux tendances, en ce qui concerne la langue, continuent à coexister dans le domaine des lettres grecques médiévales, tant dans les derniers siècles byzantins que pendant les premiers de la domination musulmane, la littérature continue d'évoluer avant et après la chute de Constantinople, tantôt en s'efforçant de suivre une tendance archaisante, tantôt préférant une voie radicalement opposée, tantôt cherchant une solution mixte. C'est ainsi que la langue néo-grecque apparaît non seulement dans la bouche du peuple, mais également dans les textes littéraires de l'époque byzantine, ancienne ou récente, mais sans réussir à s'imposer comme langue littéraire. On constate, comme je le disais plus haut, une réussite partielle au seizième siècle à Chypre, et surtout au siècle suivant en Crète, par l'apparition des œuvres ci-dessus mentionnées.

Cette réussite fut provisoire, parce que l'île de Chypre en 1571 et l'île de Crète un siècle plus tard connaîtront la conquête musulmane. A

la suite de ces événements l'emploi des idiomes locaux n'aura plus de conséquence sur l'évolution littéraire de la nation hellène.

Tandis que dans d'autres pays et dans d'autres littératures, la renaissance littéraire commençait par l'emploi d'une langue plus commune, en Grèce, et pour des raisons historiques locales la recherche d'une littérature néo-hellénique viable commence avec l'emploi de formes linguistiques dialectales. C'est à Chypre au quinzième siècle surtout, et même antérieurement avec les poèmes pétrarquisants, que nous avons des textes littéraires dialectaux plus ou moins importants. Mais en Crète également, une Crète soumise aux Vénitiens, isolée du reste de l'Hellade, des textes importants sont écrits dans le dialecte local ; et malgré tout il n'a pu être reconnu comme langue littéraire commune.

Ainsi, on ne voit pas s'établir une forme de langue dialectale ou commune qui pourrait constituer une tradition féconde pour les écrivains qui vont suivre. C'est pour cela que des mouvements linguistiques et, en même temps, humanistes comme celui de Nicolas Sophianos, du seizième siècle, ne purent avoir le retentissement souhaité parmi les contemporains. Sophianos fut un érudit qui rédigea la première grammaire néo-grecque, bien qu'il n'ait pas su décrire une forme de langue purement populaire.

L'époque de la domination turque n'était pas propre à résoudre ce problème de la langue écrite. La culture, pendant cette période difficile, était manifestement en recul. Plusieurs érudits, des ecclésiastiques surtout, se donnent maintenant pour tâche d'écrire une langue qui ne soit pas populaire, mais qui s'éloigne en même temps, de la langue extrêmement archaïsante des écrivains byzantins. Les efforts coordonnés des érudits des seizième, dix-huitième siècles ,conduisirent à la formation d'une langue variable selon les auteurs, mais qui sous ses différentes formes s'éloignait toujours de la langue vivante du peuple pour laquelle ces érudits n'éprouvaient que du mépris. Il s'agit de la langue dite « puriste néo-grecque ». Le dix-huitième siècle, le siècle des lumières, mais à production littéraire souvent médiocre n'inspire qu'en partie les érudits hellènes. Dans le domaine linguistique et littéraire on ne constate aucun progrès substantiel. Tel est, en effet, le détail.

Dans les premiers siècles post-byzantins plusieurs écrivains, surtout des ecclésiastiques, certains pour rendre leur enseignement plus accessible au peuple, et d'autres sans idées préconçues, emploient une langue qui suit en plusieurs points la morphologie de la langue archaisante, mais dont la syntaxe (quelquefois même le vocabulaire) est davantage populaire. Je ne citerai qu'un exemple, celui d'un éminent savant grec du dix-septième

siècle : Léonce Allatius. Ce byzantiniste très connu est l'auteur de deux petites œuvres en langue parlée ; non qu'il considérait cette forme de langue comme la plus indiquée pour ses écrits, mais il l'employait surtout dans un but utilitaire, pour se mettre davantage à la portée de son public ou pour lutter plus efficacement contre ses adversaires ; car eux non plus ne dédaignaient pas d'employer dans leurs œuvres cette langue populaire. Allatius, qui est pour l'union des deux Eglises accuse son adversaire d'avoir employé la langue populaire et écrit : « Qui, donc, parmi les Pères, les anciens et les autres, écrivit sur les mystères de la théologie ou les dogmes de l'Eglise dans la langue commune voulut donner les choses saintes aux chiens et jeter les perles aux pourcaux ? Il n'est pas nécessaire, poursuit Allatius, que les leçons des saints et les choses mystiques de la religion soient mises devant les hommes ignorants et vulgaires et les femmes frivoles. Or, tel fut précisément l'erreur du métropolite de Philadelphie. (Il s'agit de son adversaire, le préposé de la communauté orthodoxe de Vénise). Il a souhaité récolter les louanges de tels hommes et nous force nous autres à écrire dans cette langue commune, afin que tous ceux qui lisent son ouvrage puissent trouver la réplique à tout ce qu'il écrit, inopinément, contre les Latins et l'Eglise catholique, dans la même langue que la sienne ».

A côté d'Allatius on pourrait citer plusieurs autres prosateurs de son siècle, qui emploient eux aussi la langue populaire, bien qu'ils partent d'idées linguistiques différentes. Il s'agit d'orateurs ecclésiastiques, qui désirent avoir un contact plus étroit avec leurs fidèles et dans ce but emploient, non sans adresse, la langue populaire.

Pendant les trente ans précédant la révolution de 1821 on commence à se préoccuper du problème linguistique dans la nation, déjà suffisamment éclairée, mais les intellectuels ne se mettent pas d'accord entre eux. Il y a ceux qui proposent le retour à la langue antique ; d'autres sont partisans de la langue « puriste » ; d'autres, enfin, militent pour l'emploi de la langue populaire à l'état naturel. C'est alors précisément qu'apparaissent des écrivains et des hommes de lettres, avec des idées saines en ce qui concerne la langue ; des idées, déjà, capables de conduire à une renaissance littéraire. On peut mentionner des hommes d'Eglise comme Grégorios Konstantas et Daniel Philippidès, des poètes comme Athanasios Christopoulos, Jean Vilaras et Dinysios Solomos. Ayant constaté qu'une langue nouvelle se trouve déjà constituée, ils sont persuadés que cette langue doit être employée dans la littérature, ainsi que dans toute autre manifestation écrite de la vie nationale.

La solution de Solomos fut vraiment considérable. Le poète a pu, en effet, aider à la formation de la langue poétique de son école, l'école

ionienne et plus tard seulement et jusqu'à un certain point à la promotion de la création littéraire néo-hellénique en général. Solomos utilisant à sa manière dans sa poésie la langue néo-hellénique, c'est-à-dire la langue populaire, donnait ainsi un exemple lumineux à sa nation. En même temps, dans un petit mais important ouvrage, son *Dialogue sur la langue*, il envisageait théoriquement la question de la langue littéraire, ainsi que la question de la langue nationale en général. En écrivant son *Dialogue*, où il nous présente et condamne la mentalité archaïsante, il offrait une arme à ceux qui désiraient commencer ou recommencer la lutte pour un changement d'esprit dans le domaine linguistique, pour la consécration définitive de la langue parlée dans la vie littéraire et nationale.

Il faut ajouter qu'un système assez contradictoire et difficile à pratiquer, proposé par le grand savant grec Adamantios Korais, devait conduire à un archaïsme extrême, qui prédomina pendant les premières cinquante années de la vie politique de la nation libre. Pendant ce demi-siècle c'est seulement dans les îles ioniennes qu'on pourrait rencontrer des hommes de lettres qui sur l'exemple de Solomos, créent des œuvres valables. Dans ces conditions, à travers la solution de Korais, nous sommes amenés en 1880 à l'archaïsation excessive et même à l'impasse.

C'est à ce moment-là qu'apparaît dans la vie littéraire de la nation Jean Psichari, Grec installé dès son enfance à Paris où il faisait sa carrière universitaire. A la fois linguiste et homme de lettres il réclamait avec courage et intransigeance l'emploi de la langue parlée dans le domaine littéraire ainsi que dans la vie sociale et officielle en général. C'est lui qui, dans le domaine de la linguistique et de la littérature, donne l'exemple. L'éclosion de ce mouvement en faveur de la langue populaire devait non seulement renouveler la langue de la littérature, mais jeter les bases d'une littérature véritable.

Jean Psichari apportait avec lui les leçons de ses études et de son activité en France. L'influence de Renan et de Taine, de Gaston Paris et d'autres universitaires français était primordiale pour sa formation intellectuelle et pour son œuvre scientifique et littéraire. Il faut rappeler qu'à partir de 1885 Jean Psichari enseigna à l'Ecole des hautes études et depuis 1904, à l'Ecole des langues orientales vivantes, la langue grecque post-classique et moderne. En publiant, en 1888, son livre intitulé *Mon voyage*, il eut l'ambition, et il réussit de renouveler la langue littéraire néo-grecque et, par conséquent, la littérature et en même temps la vie intellectuelle de son pays. D'éminents hommes de lettres, et parmi eux Costis Palamas, n'hésitèrent pas à reconnaître son influence. Psichari lui-même, puisant des arguments dans l'œuvre de Malherbe qu'il nomme

le « père de la langue française », put non seulement formuler ses idées sur la langue littéraire néo-grecque, mais également par son activité littéraire, organiser la prose de cette littérature qui pour des raisons diverses, historiques et sociales, se trouvait encore en retard.

En parlant de Jean Psichari et de ses initiatives, nous ne devons pas oublier que le mouvement en faveur de la langue parlée fut préparé dans une certaine mesure par l'activité littéraire des années 1875—85. Elles virent surgir non seulement des poètes nouveaux plus doués et plus éclairés que certains de leurs devanciers, mais encore de jeunes savants (l'éminent linguiste Georges Chatzidakis, le médiéviste Spyridion Lambros et le folkloriste Nicolas Politis) qui avec plus de conscience et de méthode avaient étudié la tradition intellectuelle grecque et contribuèrent ainsi à un certain changement de mentalité parmi leurs contemporains.

Nous pouvons mieux concevoir ce mouvement de Jean Psichari si nous le replaçons dans l'atmosphère qui était celle de Grèce après la contribution des érudits cités. Georges Chatzidakis s'intéressa particulièrement à l'étude de la langue grecque médiévale et moderne. Nicolas Politis ouvrit la voie à l'observation et à l'exploitation des trésors de la vie populaire grecque en orientant les hommes de lettres vers cette source d'inspiration. Spyridon Lambros s'intéressa, quant à lui, à l'étude de la Grèce médiévale dans le domaine de la littérature archaisante et populaire Un tel climat intellectuel, dans la capitale grecque, ajouté à la tendance quasi spontanée pour l'emploi de la langue populaire comme langue littéraire était la justification du mouvement psichariste et lui préparait des résultats féconds. En effet, après les premières décennies de l'indépendance grecque on se trouvait en présence d'une forme conservatrice de la langue. Le mouvement de Jean Psichari eut pour effet de créer pour cette langue en voie de formation les conditions idéologiques nécessaires pour un emploi plus systématique, plus conscient, plus large de la langue populaire, d'abord dans la poésie, puis dans la prose.

La réaction fut véhémente, mais la foi du chef en ses idées et sa constance étaient inébranlables. Même avec ses exagérations et ses défauts, Jean Psichari put contribuer à la création d'un mouvement novateur en ce qui concerne non seulement la littérature, mais également toute la vie intellectuelle hellénique. Comme il était naturel, ce mouvement à ses débuts n'était pas exempt d'excès ; excès auxquels échappèrent ses successeurs. Il est ainsi permis de dire qu'il y a quarante ou cinquante ans que naquit une tradition saine de démoticisme ; sans rejeter tout ce qui devait être retenu des richesses de la tradition savante, elle se fondait sur la forme et l'esprit de la langue populaire qu'elle cherchait à élever toujours

davantage non seulement dans le domaine de la littérature, mais dans celui de toute autre manifestation intellectuelle.

On ne doit pas oublier que ce mouvement réalisa le rêve inconscient de ces Byzantins des premiers siècles qui, d'une manière spontanée, tentèrent d'écrire la langue populaire grecque, mais sans y parvenir, parce qu'ils vivaient à une époque où les chefs-d'œuvre de la littérature antique exerçaient un charme encore trop puissant. Ce mouvement vulgariste—doit-on le dire — fut la suite lointaine des efforts de ces autres écrivains des derniers siècles byzantins, qui, vivant à une époque où la langue néo-grecque était définitivement constituée, employèrent leur langue populaire dans la littérature contemporaine.

Ce n'est pas la doctrine littéraire de Solomos, si lointaine et isolée, qui exercera une influence déterminante sur la formation définitive de la langue populaire moderne dans la littérature ; c'est surtout l'effort créateur en matière de langue de Costis Palamas et de la pléiade des poètes et prosateurs qui suivront plus ou moins son exemple. Parmi ces écrivains deux personnalités d'Anghélos Sikélianos et Nikos Kazantzakis occupèrent une place prépondérante. Ces deux écrivains et Palamas avant eux purent, dans les dernières soixante années, cultiver très efficacement la langue néo-grecque non seulement comme langue littéraire, mais aussi comme instrument de culture pour le peuple grec, auquel ils cherchaient à donner un rôle prépondérant dans la vie intellectuelle de la nation. Malgré nos réserves quant à la manière dont certains jeunes emploient la langue, nous sommes cependant satisfaits du travail accompli depuis le mouvement de Jean Psichari dans le domaine littéraire néo-hellénique. Il est certain que ce mouvement permit à des écrivains grecs, surtout dans ces derniers temps, de passer les frontières de leur pays et de se faire connaître par un public européen ou même mondial. Je ne mentionnerai que les noms de Nikos Kazantzakis et de Constantin Cavafis.

Nous pouvons dire aujourd'hui que par les efforts du démoticisme modéré l'écrivain grec a trouvé l'instrument indispensable à la création littéraire. Nous le constatons tous les jours en lisant des pages admirables. Dorénavant, dans le domaine littéraire, comme dans toute la vie intellectuelle grecque, cette forme de langue doit prédominer. Par son intransigeance au temps de Jean Psichari, puis dans son évolution ultérieure, elle constitua le mouvement intellectuel le plus important de la Grèce moderne.

En conclusion nous dirons qu'en ce qui concerne l'évolution vers l'emploi d'une langue populaire dans les textes de littérature byzantine et néo-hellénique, nous devons faire la constatation suivante : tandis que dans tout autre pays nous constatons avec les siècles l'emploi d'une forme de langue

de plus en plus conforme à la langue parlée, ce phénomène n'apparaît ni dans la littérature byzantine ni dans celle de la Grèce moderne. Ces mouvements en faveur de la langue populaire dans les textes byzantins ou néo-grecs sont assez rares. Son utilisation à l'époque byzantine varie selon les moments, à plus forte raison selon les genres littéraires. Mais en ce qui concerne la littérature néo-hellénique à partir du dix-huitième siècle surtout — l'emploi de la langue populaire se vérifie de façon différente selon les époques et non selon genres. Pourtant cette langue, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, après 1870—75, apparaît plus tôt dans les œuvres poétiques que dans la prose, bien que l'école de Solomos ait utilisé la langue du peuple dans tous ses écrits bien avant Jean Psichari. Mais en admettant tout cela n'oublions pas que la notion de « littérature » est assez différente, selon qu'il s'agit de littérature byzantine, c'est-à-dire médiévale, ou de littérature néo-hellénique, c'est-à-dire moderne.

Quel est, donc, notre conclusion? Tandis que dans les premiers siècles byzantins nous nous trouvons en présence d'œuvres écrites en langue populaire qui nous fait penser à la langue néo-hellénique, c'est seulement aux douzième-treizième siècles et aux siècles suivants que nous observons une langue aux éléments populaires abondants. Il faut arriver aux seizième et dix-septième siècles pour trouver des textes littéraires écrits de manière heureuse dans des idiomes néo-grecs (le chypriote ou le crétois) ; et il faut attendre encore pour constater que la langue populaire, devenue commune, parvient à s'imposer, définitivement cette fois-ci, dans la littérature, à trouver même un emploi plus large dans les sciences philologiques, historiques et littéraires, espérant pouvoir peu à peu trouver de l'extension dans le domaine des autres sciences, dans la technique et dans la vie officielle.

JÉRÉMIE CACAVELA ET SES RELATIONS AVEC LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

par ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Jérémie Cacavela, le précepteur de Démètre Cantemir, qui enseigna le grec et les « principes philosophiques » à celui qui plus tard devait devenir le célèbre historien, fut un homme renommé et admiré de son temps, autant pour son érudition que pour certaines prédictions assez intelligemment faites, de même que pour certaines anectodes et histoires drôles qui lui sont attribuées, et grâce auxquelles on trouve son nom dans le folklore roumain autant que dans celui grec.

Jérémie Cacavela est né en 1643 [1] dans l'île de Crète, alors que celle-ci était soumise à Venise, ce qui fait que l'origine grecque du savant crétois a été mise en doute par certains historiens. Ainsi, N. Iorga affirme que le nom de Cacavela n'a pas une résonance grecque ; il est tenté de croire que le fanatique moine était d'origine italienne, parce qu'il y a un sculpteur napolitain du nom de Caccavella [2]. Mais Cacavela lui-même déclare catégoriquement qu'il est Grec d'après son père et sa mère. Dans une note contre les dogmes catholiques qu'il ajoute à la traduction de l'*Histoire de Papes* de Platina, Cacavela dit : ψεύδονται εἰς τοῦτο οἱ ἀναθεματισμένοι

[1] Nous déduisons la date de sa naissance de sa propre affirmation faite en 1681, quand il traduit, comme nous le verrons ci-après, l'*Histoire des Papes* de Platina. Il avait alors 38 ans : τώρα ὅπου εἶμαι τριάντα ὀκτὼ χρόνων ἄνθρωπος (maintenant que je suis un homme de 38 ans). Voir N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine*, dans les «Annales de l'Académie Roumaine», sect. hist., IIe série, tome XX (1899), p. 213.

[2] Voir Benedetto Croce, *Curiosità storiche*, Naples, 1919, où il parle du sculpteur Annibale Caccavella, et N. Iorga, dans « Revista istorică », XV (1929), p. 192. Après quelques années, Iorga parle de l'origine italienne du nom, non de la personne qui le portait. Voir N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209.

Φράγγοι καὶ τὸ μαρτυρῶ ἐγὼ ὁ Ἱερεμίας ὁ Κακαβέλας, ὁ μεταγλωττιστὴς τοῦ παρόντος βιβλίου, εἷς Ἕλλην ἀπὸ πατρὸς καὶ μητρός. (Les maudits Francs ont menti en ceci, et je l'affirme, moi, Jérémie Cacavela, qui ai traduit ce livre, étant Grec de père et de mère) [3]. On peut donc conclure que l'affirmation de N. Iorga en ce qui concerne l'origine des membres de la famille Cacavela est sans fondement et doit être écartée. Jérémie Cacavela autant que ses parents : le patriarche œcuménique Gérasime II Cacavela et le prédicateur du patriarcat de Constantinople, Gérasime Cacavela, étaient ennemis implacables des catholiques. Le nom a en effet une résonance italienne, mais il n'est pas exclu qu'il ait été à l'origine un surnom donné à l'un des ancêtres de Jérémie, surnom qui est devenu ensuite un nom de famille.

Cacavela a commencé par fréquenter l'école de sa ville natale Réthymnon de Crète, et il est entré dans les ordres très tôt. Pendant la guerre de Crète, quand les Turcs et les Vénitiens se disputaient la possession de l'île, Cacavela partit pour Smyrne ; de là, aventureux de nature et désireux d'apprendre, il se dirigea, pour compléter ses études, vers Leipzig et Vienne, centres de culture occidentale, que beaucoup de Grecs fréquentaient à ce moment-là. Avant d'aller à Leipzig, il passe par Londres. Nous ne savons pas ce qui l'a poussé à visiter la capitale de la Grande Bretagne, ni ce qui l'y a attiré. Il est sûr qu'en 1667 il était à Londres, où, comme nous le verrons plus loin, il s'occupait de la dogmatique.

A Leipzig et à Vienne il étudia la théologie, la philosophie et la médecine. Il y est apprécié par ses profe seurs, surtout par le célèbre humaniste Jean Olearius, avec lequel il reste en relations après son départ de Leipzig [4]. En 1670 nous le trouvons à Vienne, d'où il envoie à son professeur Olearius une lettre signée : Ἱερεμίας ὁ Ἕλλην διδάσκαλος τῆς Ἀνατολικῆς ἐκκλησίας (Jérémie, professeur grec de l'Église orientale) [5].

---

[3] Voir N. Iorga. *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine », sect. hist , II[e] série, vol XX (1899), p 213.

[4] Const Sathas donne des données biographiques sur Jérémie Cacavela dans sa Νεοελληνικὴ φιλολογία (Littérature néo-grecque) Athènes, 1868, p 383—384 , Georges Zaviras, Νέα Ἑλλὰς ἢ ἑλληνικὸν θέατρον (La Grèce nouvelle ou le théâtre grec), Athènes, 1872, p. 344, 350 et 377—8. Zaviras croit que Jérémie le moine, Jérémie Cacavela et Jérémie le professeur de l'église du Levant, sont trois personnes distinctes, c'est pourquoi les renseignements sur Cacavela sont éparpillés en trois endroits. Voir aussi Athénagoras, métropolite de Paramythia et Filiaton, Ὁ Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Γεράσιμος Β' ὁ Κακαβέλας (Le Patriarche de Constantinople Gérasime II Cacavela), dans «Ἑλληνικά», IV (1931), p 72 ; Philarète de Didimotiho, Μία σελὶς ἐκ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας (Une page de l'histoire ecclésiastique), dans «Θεολογία», III (1925), p. 309.

[5] Olearius a publié la lettre de Cacavela dans Philippi Cyprii, *Chronicon Ecclesiae Graecae*, Leipzig, 1687 Ce livre contient de nombreuses références sur plusieurs Grecs qui ont visité l'Allemagne dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Le livre est décrit par E. Legrand dans la *Bibliographie hellénique du XVII[e] siècle*, vol. II, p 443—445.

Cacavela compte parmi les professeurs spécialisés en plusieurs domaines, qui ont entretenu une correspondance avec les humanistes d'Occident et qui ont joui de leur temps d'une réputation européenne [6]. Démètre Procopiou nous informe que le « médecin-philosophe » Cacavela connaissait bien les langues grecque, latine [7], hébraïque et italienne, de même que la philosophie et surtout la théologie, et qu'il était un très habile prédicateur [8].

L'activité de ce moine érudit est multilatérale. Nous le trouvons tour à tour professeur, supérieur de monastère, prédicateur, traducteur et écrivain ; il travaille dans différents centres européens de culture, mais ne possédant pas d'informations précises, il nous est fort difficile d'établir les limites de son séjour dans les endroits où il exerça son activité pendant une période plus ou moins longue. Nous tâcherons pourtant à y arriver avec une certaine approximation.

En 1667 il était donc à Londres et en 1670 à Vienne, d'où il écrit à son professeur Olearius. Nous ne savons pas s'il retourna en Crète à la fin de ses études. Un manuscrit qui se trouve à l'école de l'île de Halchi près de Constantinople mentionne Jérémie Cacavela comme moine à l'épiscopat thessalien de Trikki[9]. Une autre source d'information nous apprend qu'il a été professeur dans l'île de Corfou [10]. Nous ne savons pas combien de temps il passa à Trikki et à Corfou. De même nous ne pouvons pas préciser à quelle époque il a été prédicateur au patriarcat de Constantinople. Iorga fait une erreur en lui donnant cette qualité entre les années 1714—1716 [11]. Il est certain qu'il occupa cette fonction avant de venir dans les principautés roumaines, car Démètre Cantemir nous dit que c'est le « prédicateur de la Grande Eglise » qui lui enseigna les premières notions de philosophie [12]. Le docteur Hector Sarafidis précise qu'il a été nommé pré-

---

[6] Voir Gheorghe M. Ionescu, *Influența culturii grecești în Muntenia și Moldova*, Bucarest, 1900, p 20.

[7] La preuve qu'il connaissait bien le latin est faite par sa *Logique* dont nous parlerons ci-après, qui est écrite en latin.

[8] Voir Démètre Procopiou, Ἐπιτετμημένη ἐπαρίθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα λογίων Γραικῶν καὶ περί τινων ἐν τῷ νῦν αἰῶνι, ἀνθούντων (Courte énumération des érudits grecs du siècle passé et de quelques-uns qui se distinguent dans notre siècle), dans Const. Sathas, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη (La Bibliothèque du Moyen Age), Venise, 1872, vol III, p. 491.

[9] Voir Mathieu Paranicas, Ἡ ἐν Θεσσαλίᾳ Τρίκκη κατὰ τὸν ιζ' αἰῶνα (Trikki de Thessalie au XVII[e] siècle), dans la revue «Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος» vol XXVI (1896), p. 9

[10] N S Gheracaris, Κερκυραικαὶ σελίδες (Pages corfiotes), p λβ' Le livre m'a été inaccessible, j'ai pris l'information dans Athénagoras métropolite de Paramythia et Filiaton, *op. cit*, p 71.

[11] N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209.

[12] Démètre Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, ed. Hodoș, Bucarest, 1876, vol. I, p 136, cf aussi A. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 183 et George Pascu, *Viața și operele lui D Cantemir*, Bucarest, 1924, p. 17.

dicateur au patriarcat de Constantinople en 1678. Cette date est plus plausible [13].

Si Cantemir nomme Cacavela « prédicateur de la Grande Eglise », c'est qu'il portait déjà ce titre quand il fut appelé en Moldavie par Constantin Cantemir pour l'éducation de ses fils, spécialement de Démètre.

Nous avons des informations un peu plus sûres lorsqu'il apparaît en Valachie en 1686 comme traducteur du *Siège de Vienne* et comme supérieur du monastère de Plaviceni. Nous sommes sûrs qu'en 1687 il fut supérieur du monastère de Plaviceni, car l'un des manuscrits qui contient la traduction du *Siège de Vienne*, copié en 1687 par un certain Nicola, porte la note suivante : « extraits par Jérémie Cacavela, professeur et supérieur de Plaviceni » [14].

Nous avons des preuves certaines que l'érudit professeur se trouva jusqu'en 1688 en Valachie, où il s'impose par des traductions et des écrits originaux.

On dit aussi qu'il a été professeur à l'école princière de Bucarest [15]. Nous en doutons, faute de document ou témoignage contemporain. Les

---

[13] Voir Hector Sarafidis, Ἱερεμίας Κακαβέλας (Jérémie Cacavela), dans l'hebdomadaire de Bucarest «Νέα Ἑλλάς», 26 Juillet 1945.

[14] Voir Constantin I. Caradja, *Un manuscris al lui Ieremia Cacavela din Biblioteca lui Constantin Brîncoveanu*, dans « Revista Istorică », XII (1926), p. 17, et V. Grecu dans « Codrul Cosminului », I (1924), p. 576—578. V. Grecu et N. Iorga parlent du monastère de «Pavliceni » et «Pavlichenii » et les deux se demandent quel est ce monastere. «Serait-ce Păulici, l'ancienne dénomination de la commune de Scăeţi dans le district de Dolj ? », écrit V Grecu (v. « Codrul Cosminului », 1 (1924), p 578). Iorga va plus loin « Il semble curieux, dit-il, que le précepteur de Démètre Cantemir figure comme supérieur du monastère de Pavlicheni, a moins qu'il ne s'agisse du monastère St Paul d'Athos » (v. « Revista istorică », XI (1925), p 336.

Le monastère de Plaviceni dont Cacavela a été le supérieur se trouvait dans le district de l'Olt, près du village du même nom, un ancien monastère privilégié, longtemps exonéré par actes princiers de toutes contributions (dăjdii) et répartitions (orînduieli) imposées a d'autres monastères. On lui déduisait de la redevence en vin 500 « vedre » (mesure d'environ 15 litres), de la dîme 100 ruches et 50 porcs, de la dîme pour le pâturage 100 moutons et 10 têtes de bétail de la dîme sur les bestiaux Le monastère avait le droit d'avoir six serviteurs (lude) pour venir en aide au saint monastère .. v V. Urechia, *Istoria Românilor*, vol II (1892), p. 59—60 ; vol. VI (1895), p. 188—189 et vol. VII (1895), p. 327. Il est probable que Cacavela fut nommé supérieur du monastère pour récompenser et honorer son érudition, telle qu'était la coutume alors, de même qu'on nomma Mathieu des Mires (al Mirelor) supérieur du monastère Dealul, v D Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, p 160 Il semble qu'on honora de la même façon le savant Cacavela en Moldavie Sur la couverture d'un exemplaire de la *Sainte Liturgie*, traduite par Cacavela du grec, il est mentionné « Ce livre a été traduit par Jérémie Cacavela moine, supérieur de St. Savva (ot Sfete Savva) » (Voir Const Erbiceanu, *Cea mai veche explicare a Liturghiei şi a tot ritualul din biserica ortodoxă românească, de ieromonahul Ioanichie* (sic !) *Cacavela*, dans la « Biserica ortodoxă română », XIII (1889), p. 155. Cette mention nous apporte une explication précieuse Il semble qu'on lui a donné en Moldavie le rang de supérieur du monastère de St Sava, comme il avait eu en Valachie celui du monastère de Plaviceni

[15] Triphon Evanghelidis dans Ἡ παιδεία ἐπὶ τουρκοκρατίας (L'enseignement du temps de la domination turque), Athènes, 1936, vol. II, p. 396, affirme que Jérémie Cacavela a été professeur à Bucarest également, et renvoie au *Journal of Hellenic Studies* Il semble que le renseignement n'ait pas été convaincant, c'est pourquoi Triphon Evanghelidis n'a pas couché Caca-

derniers documents qui certifient la présence de Cacavela à Bucarest sont deux de ses opuscules composés en 1688 [16]. Après cette date nous perdons ses traces pour quelques années.

Presque tous les historiens grecs ou roumains qui se sont occupés de Cacavela affirment qu'il a été le précepteur de Démètre Cantemir et professeur à l'école princière de Jassy également. Ils ne précisent pas à quelle date il l'a été, ou bien ils donnent des dates tout à fait erronées. Un groupe de chercheurs affirme qu'il a été professeur à Jassy de 1670 à 1698 [17], d'autres donnent comme date précise seulement l'année 1698 [18]. Nous avons tout lieu de croire que la première affirmation ne correspond pas plus à la réalité, que la seconde. En aucun cas nous ne pouvons admettre que Jérémie ait été professeur à l'école princière de Jassy de 1670 à 1698, car nous savons précisément qu'en 1670 il complétait ses études à Vienne, d'où il écrivait à son professeur Olearius à Leipzig, de qui il venait de se séparer. Nous savons aussi d'une façon certaine qu'il a d'abord passé quelques années en Valachie du temps de Şerban Cantacuzène, où nous le trouvons comme supérieur du monastère de Plaviceni, comme traducteur et écrivain entre les années 1686—1688, et que ce n'est qu'après cette date qu il a passé en Moldavie. Même son élève Démètre Cantemir, qui aurait pu nous éclairer, n'en donne que de vagues indications. Dans la *Descriptio Moldaviae* traduite par Adamescu, p. 158, Cantemir, en parlant de l'état culturel du pays, ajoute la remarque suivante : « Et notre père, Constantin Cantemir a fait venir en Moldavie le très érudit prêtre-moine (ieromonah) Jérémie Cacavela de Crète, et lui a confié l'éducation de ses fils et de ceux des autres boyards ».

Nous sommes d'avis que l'érudit moine n'a jamais été professeur à l'école princière de Jassy, mais seulement précepteur de Démètre Can-

---

vela sur la liste des professeurs de Bucarest A. Papadopoulos-Kerameus dans Hurmuzaki *Documente*, vol XIII, p. ιά—ιβ' affirme que Şerban Cantacuzène (1678—1688), organisant l'école grecque de Bucarest et la divisant en deux sections · Philosophique et Philologique, a fait venir des professeurs de Turquie. Il précise que l'un d'entre eux était le prédicateur Jerémie Cacavela.

[16] Hurmuzaki, *Documente*, vol XIII, p. 201—206.

[17] Théodore Athanasiou, Περὶ τῶν ἑλληνικῶν σχολείων ἐν Ρουμανίᾳ (Sur les écoles grecques en Roumanie), 1644—1821, Athènes, 1898, p. 63; N. G Dossios, *Studii greco-române*, Jassy, 1901, I[re] partie, p. 35; Triphon Evanghelidis, *op cit*, p. 396, P. P Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viaţa şi opera*, Bucarest, 1958, p. 38, Constantin Măciucă, *Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1962, p 30, Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 53.

[18] M. Paranica, Σχεδίασμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστώσης ἑκατονταετηρίδος (Esquisse sur l'état de l'enseignement chez le peuple grec depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au debut de ce siècle), Constantinople, 1867, p. 183, Const Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία (Littérature néo-grecque), Athènes, 1868, p 382. G Chassiotis, *L'Instruction publique chez les Grecs*, Paris, 1881, p 79, Const Erbiceanu, *Biografia unora dintre profesorii Academiei domneşti greceşti din Bucureşti şi Iaşi*, dans la revue « Teologia », vol III, 1886, p. 268

temir et de quelques autres fils de boyards. Nous croyons que N. Iorga a raison d'affirmer que le « préceptorat » de Cacavela a été un « préceptorat » de cour [19].

Les historiens roumains qui se sont occupés de Démètre Cantemir ont affirmé que le savant moine a été son précepteur, mais ils n'ont pas établi l'époque à laquelle il l'a été. Les uns ne précisent rien du tout, d'autres disent que Démètre l'a eu comme professeur avant son départ pour Constantinople ; d'autres affirment qu'il a été son précepteur à son retour en Moldavie. Nous croyons que Jérémie Cacavela a passé de Valachie en Moldavie en 1691, après le retour de Démètre Cantemir de Constantinople où il resta trois ans (1688—1691), comme otage et garantie que son père ne trahit pas les Turcs. Nous pensons que le jeune Cantemir a fait ses études en quatre étapes, deux en Moldavie et deux à Constantinople.

La première étape se passe en Moldavie jusqu'en 1688, lorsqu'il part pour la capitale de l'Empire Ottoman comme otage, pour remplacer son frère aîné, Antioche. Nous ne savons pas quels furent ses professeurs à cette époque, mais nous croyons que les études qu'il y fit étaient élémentaires et réduites. Il semble que c'est alors qu'il apprit la langue slave.

Le seconde étape commence à Constantinople, en 1688, lorsque Cantemir avait 12 ans et quelques mois [20]. Comme il l'indique lui-même, il apprit à cette époque le latin et le turc : « arrivant à Constantinople, quoique encore très jeune, mais avide de savoir et d'acquérir autant les

[19] N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti de la 1688—1780*, Bucarest, 1926, vol. II, p. 42.

[20] L'année de la naissance de Démètre Cantemir n'a pas été déterminée jusqu'à présent. Certains historiens admettent le *26 octobre 1673*. Voir, par ex., At. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 183 ; George Pascu, *op. cit.*, p. 5 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, Bucarest, 1946, vol. III, p. 797 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 37 ; Constantin Măciucă, *Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1962, p. 19 ; Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 52 D'autres soutiennent qu'il serait né le *26 octobre 1674* Voir I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir . omul, scriitorul, domnitorul*, Jassy, 1926, p 170 et N. Iorga, *Istoria literaturii române de la 1688—1780*, Bucarest, 1926, vol II, p. 310 En nous fondant sur les propres assertions de Démètre dans la *Vie de Constantin Cantemir*, nous croyons pouvoir admettre comme plus certaine la date de naissance de l'historien en *1675*, et voici pour quelles raisons. Lorsqu'il part à Constantinople en 1688, il dit avoir 12 ans (duodecimum annum). Voir la *Vie de Constantin Cantemir*, éd N Iorga, texte latin, p 62, et la traduction, p 83. Si nous admettons 1675 comme année de sa naissance, il avait 12 ans et 8—9 mois N'ayant pas accompli 13 ans, il dit qu'il avait 12 ans Si nous admettons l'année 1673, comme année de sa naissance, il aurait eu 14 ans et 8—9 mois au moment de son départ pour Constantinople. Il est plus plausible de croire que Démètre n'a pas tenu compte de ces quelques mois, que le fait qu'il ait omis ces quelques mois et un an en plus. Nous avons encore un autre témoignage de Démètre qui confime l'année *1675* Sur son lit de mort, son père dit « Démètre, que voilà à mes côtés, a à peine 17 ans ». En admettant cette fois aussi *1675* comme année de sa naissance, il résulterait que le 27 mars 1693, date de la mort de son père, Démètre avait 17 ans et 5 mois Dans l'hypothèse que Démètre en parlant de son âge, comptait seulement les années accomplies, en omettant les mois en plus, nous pouvons établir comme date de sa naissance le *26 octobre 1675* Dans la vie de Constantin Cantemir, éd N. Iorga, p 16, il est dit que Démètre a été baptisé tout de suite après sa naissance par le prince de Moldavie Dumitraşco Cantacuzène Celui-ci a été détrôné en novembre 1675, il a donc eu tout le temps nécessaire pour le baptiser avant sa destitution.

connaissances générales que celles particulières, il commence à apprendre le latin et le turc »[21].

En 1691, commence la troisième étape des études de Cantemir. Remplacé à Constantinople par son frère aîné Antioche, Démètre retourne en Moldavie. C'est alors, croyons-nous, que son père a fait venir à Jassy le moine Jérémie — renommé pour son érudition — pour lui servir de précepteur [22]. Mais, d'après le témoignage de Démètre, il semble qu'il ne fût pas seulement le précepteur des enfants du prince de Moldavie, mais aussi celui des enfants d'autres boyards. A la cour princière, Cacavela enseignait dans une salle spéciale. Constantin Cantemir, quoiqu'étant un homme peu instruit, s'intéressait de près à l'éducation de ses enfants, surtout à celle de Démètre, qui avait dès son enfance montré de grandes aptitudes pour l'étude et promettait de devenir un grand érudit. « Te souviens-tu — dit plus tard Cantemir dans une lettre-dédicace adressée à son précepteur Cacavela — que mon père avait un tel souci que tu m'enseignes et que je m'instruise, que ce désir ardent de son âme ne le laissait pas en paix, si j'ose m'exprimer ainsi, même dans son sommeil le plus profond ? » Son père s'intéressait tellement à ses études qu'il entrait chaque jour trois ou quatre fois dans la salle d'études pour suivre ses progrès [23].

Cacavela enseigna d'abord à Démètre le grec[24] et les premiers préceptes de la philosophie [25]. Il pouvait donner à Cantemir autant de culture gréco-latine qu'on en pouvait apprendre à l'Académie grecque de Constantinople [26]. Mais le préceptorat de Cacavela est de courte durée, car après la mort de son père et un règne de quelques jours, Démètre est pris par les Turcs et emmené à Constantinople [27]. Au moment où il revient à Constantinople en 1693, il est un jeune homme de près de 18 ans. C'est maintenant que commence la dernière étape de ses études, qui est aussi

---

[21] D. Cantemir, *La vie de Constantin Cantemir*, éd. N. Iorga, p. 84.

[22] Il semble que dès 1691 D. Cantemir était déjà connu pour son intelligence, pour ses connaissances et pour son caractère sérieux, car Alexandre Maurocordato l'Exaporite, étant alors à Vienne pour les pourparlers de paix entre la Turquie et l'Autriche, écrivit au prince Constantin Cantemir en proposant la main de sa fille Hélène pour le jeune Démètre. Constantin Cantemir répondit avec beaucoup de diplomatie que son fils n'était pas encore en âge de se marier, mais si Dieu voulait qu'Alexandre, le père de la jeune fille, rentrât sain et sauf chez lui, il ne serait pas contraire au mariage de son fils avec la fille d'un tel homme, voir la *Vie de Constantin Cantemir*, éd. N. Iorga, p. 88—89. C'est à cette même époque que Constantin Brancovan le recherchait comme gendre pour une de ses filles, *op. cit.*, p. 89.

[23] D. Cantemir, *Metafizica*, éd. Nicodim Locusteanu, Bucarest, 1928, p. 17.

[24] D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 527.

[25] D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, éd. Hodoş, Bucarest, 1876, vol. I, p. 136; cf. aussi At. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 183 et George Pascu, *Viața și operele lui D. Cantemir*, Bucarest, 1924, p. 17.

[26] I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir*, Jassy, 1920, p. 10; Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române vechi*, Sibiu, 1930, p. 104.

[27] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 43.

la plus importante pour la formation du futur historien. Dans la capitale de l'Empire turc, où l'Académie grecque était un centre de culture renommé, Cantemir trouve d'autres maîtres ayant des conceptions scientifiques et philosophiques plus avancées. Nous ne croyons pas que Démètre ait fréquenté la Grande Ecole du Phanar, comme on l'a affirmé [28]. Nous supposons qu'il ait pris des leçons des professeurs ou des historiens réputés de l'époque qu'il rencontra à Constantinople. Du reste, Mélétius d'Arta, ensuite métropolite d'Athènes, n'a pas été professeur de la Grande Ecole, mais, aux dires de Cantemir, élève de cette école, il fut aussi « homme de littérature universelle, et surtout versé dans les dogmes de van Helmont, et encore mieux dans les principes de Thales ». Il donna des leçons au jeune Cantemir pendant huit mois[29]. Il n'y a pas de doute que l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise* [30] et de la *Géographie ancienne et nouvelle* n'a pas seulement enseigné à Démètre les principes helmontiens, mais l'a formé aussi comme historien et géographe. « Cet historien, dit N. Iorga, lui aura inspiré l'idée de commencer ses grands travaux dédiés au passé des Roumains ». L'influence de Mélétius est pourtant plus tardive, car celui-ci séjourna peu de temps après 1698 dans la capitale de l'Empire ottoman [31]. Nous croyons que c'est plutôt sous l'influence de Mélétius d'Athènes, qui lui apprit les principes de Helmont, et moins sous celle de Cacavela, que Démètre a écrit son traité philosophique : *Sacrosanctae scientiae indepingibilis imago* qui a pour base la théorie du philosophe flamand van Helmont [32]. C'est toujours à Constantinople à cette époque qu'il prit des leçons de philosophie de Jacob, ou Iacomi de Morée : « C'est Iacomi le secrétaire — dit Cantemir — qui m'enseigna les éléments de la philosophie pendant que j'habitais Constantinople » [33]. Ce sont ces professeurs, et peut-être d'autres encore que nous ne connaissons pas, qui complétèrent l'enseignement que l'auteur de *l'Histoire hiéroglyphique* a reçu du grand érudit crétois ; mais il est certain que spirituellement il ne s'attacha à aucun d'entre eux comme il s'attacha à l'original prédicateur. Démètre Cantemir éprouva plus de douleur de se séparer de son bien-aimé précep-

---

[28] Idem, *op. cit*, p 42 et 60, idem, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, dans la « Revue des Etudes slaves », tome VI (1926), fasc. 3—4, p 246, Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p 56

[29] D Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, éd Hodoş, Bucarest, 1876, vol I, p 135—136.

[30] L'Histoire ecclesiastique de Mélétius d'Athènes a été traduite en roumain par le métropolite de Moldavie, Veniamin Costache, v. Ion Bianu-Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, vol. III, Bucarest, 1936, p 632, et N. Iorga, *D. Cantemir*, dans « Cultura », I (1924) p 5.

[31] Gh Zaviras, Νέα Ἑλλάς (La Grèce nouvelle), Athènes, 1872, p 379—380, et Const Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία (Littérature néo-grecque), Athènes, 1868 p 390—391.

[32] P P. Panaitescu, *op cit*, p. 55—56

[33] D. Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, éd Hodoş, vol. I, p. 135 ; cf aussi At. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p 183.

teur que de toute autre perte. Voici comment le jeune prince moldave s'exprime dans la lettre-dédicace à Cacavela, dont nous avons parlé plus haut : « Je suis privé de frères et de sœurs, je suis privé d'amis et de familiers, je suis privé enfin de la fortune paternelle, et, comme il est coutume de dire, je suis privé de tous biens. Mais ce qui est plus accablant que tout, ce qui me semble plus difficile que tout, c'est que je suis privé de toi, mon précepteur, éloigné de mon maître, juste à l'âge où l'on est le plus porté à glisser et à hésiter vers le danger » (p. 19). L'amour et l'admiration de Cantemir pour son maître sont rendus évidents aussi par le fait que ce moine rusé et plein d'humour est représenté par Cantemir dans *Istoria ieroglifică* par le rossignol, l'oiseau dont le chant est le plus beau [34]. Sous son influence et avec son aide, Cantemir écrit sa première œuvre : *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* ; c'est à lui, à son « *bien-aimé professeur* », qu'il envoie, avec des paroles de reconnaissance et d'amour, son traité de philosophie, afin qu'il soit le premier à le lire [35].

Ce ne fut pas seulement Démètre, mais aussi toute sa famille qui s'attacha spirituellement à Cacavela. Le père de Cantemir l'aimait et l'appréciait tout autant [36], de même que son frère Antioche qui le garda auprès de lui en l'absence de Démètre de Moldavie. Nous le trouvons à la cour d'Antioche entouré d'estime et de considération. Au banquet qui fut offert en l'honneur de l'envoyé polonais Raphael Leszczynski, Cacavela occupe la place à la tête de la table, à côté de Démètre, avant tous les autres boyards [37]. C'est la dernière information que nous avons de Cacavela. A partir de 1700 nous perdons ses traces, nous ne savons pas s'il est resté en Moldavie après la destitution d'Antioche, ou s'il en est parti, peut-être à Constantinople.

LES ŒUVRES DE J. CACAVELA

L'activité de Cacavela comme écrivain se divise en trois époques. La première époque s'étend jusqu'en 1686, quand il complète ses études, écrit quelques opuscules à contenu religieux et se fait con-

---

[34] Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române vechi*, Sibiu, 1830, p. 172

[35] V. la lettre de Cacavela publiée dans *Divanul* .. , après les prefaces de l'auteur (Ion Bianu-Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, vol. I, p 363—364), et la lettre-dédicace de Cantemir à « son révéré père », publiée au commencement de sa Métaphysique, éd Nicodim Locusteanu.

[36] Constantin Cantemir a subi aussi l'influence de l'érudit crétois, le précepteur de ses fils, v N Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p 185.

[37] I Minca, *Despre D Cantemir*, Jassy, 1926, p 14 et P P Panaitescu, *Călători poloni în țările române*, Bucarest, 1930, p 104, et 105

naître comme prédicateur du patriarcat œcuménique. La seconde se déroule en Valachie sous l'impulsion de Constantin Brancovan et sous le patronage de Şerban Cantacuzène, et la troisième se manifeste en Moldavie, indépendamment ou en collaboration avec son élève Démètre Cantemir.

Son activité est multilatérale. Il se manifeste comme prédicateur, professeur, traducteur et écrivain. Les sujets qui l'attirent tiennent autant de la théologie dogmatique que de l'histoire et de la philosophie. Les plus anciens écrits de Cacavela sont trois opuscules à contenu dogmatique. Ce sont des expositions relatives aux dogmes de l'Église orthodoxe et aux différences qui existent entre l'Église orientale et l'Église catholique. Ces opuscules, sous forme de lettres, sont écrits à Londres en 1667 et sont adressés à un noble et érudit philhellène anglais, dont il ne précise pas le nom. Ce sont les suivants :

1) Πραγματεία περὶ τῶν πέντε διαφορῶν περὶ ὧν ἡ ἑλληνικὴ ἐκκλησία διαφέρεται πρὸς τὴν ρωμαικήν (Dissertation sur les cinq différences qui existent entre l'Église grecque et l'Église romaine).

2) Πραγματεία περὶ ἀζύμων (Dissertation sur le pain azyme).

3) Ἔκθεσις περὶ τῶν τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας δογμάτων (Exposition sur les dogmes de l'Église orientale).

Ces ouvrages dogmatiques sont conservés ensemble dans deux manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques d'Oxford, dans le manuscrit 217 du *Collège de la Reine*, où il est précisé qu'ils sont écrits de la main de l'auteur à Londres en 1667, et dans le ms. 31 de la *Bibliothèque Bodléienne* [38]. Il signe ἱερεὺς τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας καὶ διδάσκαλος ce qui prouve qu'en 1667 il était déjà prêtre et professeur.

Environ vingt ans après avoir écrit les susdits opuscules, à contenu dogmatique, nous retrouvons Cacavela à Bucarest, ayant des préoccupations historiques. Sous l'impulsion de Constantin Brancovan, alors Grand « Spatar » (chef de l'armée), il traduit en 1686 de l'italien en grec, un ouvrage historique regardant l'époque de 1660—1683, et spécialement le siège de Vienne. L'original italien d'après lequel il a traduit est le suivant : *Raggualio historico della guerra tra l'armi cesaree e ottomane dal principio della ribellione degl'Ungari fino l'anno corrente 1683*, Venezia 1683 [39].

---

[38] Voir *Jérémie prêtre et professeur de l'Église d'orient*, Ἔκθεσις σύντομος τῶν τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας δογμάτων (Court exposé sur les dogmes de l'Église d'orient) dans la revue «Νέα Σιών», IX (1909), p. 414—418. On mentionne dans cet article les deux manuscrits des bibliothèques oxfordiennes et on y publie le dernier opuscule. Andronic Dimitracopoulos, dans son œuvre, Ὀρθόδοξος Ἑλλάς (La Grèce orthodoxe), Leipzig, 1892, p 162, mentionne seulement le ms. du *Collège de la Reine*.

[39] Voir la revue «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος», VIII (1922), p. 580.

Le traducteur dédie la traduction au prince de Valachie Şerban Cantacuzène. Les conceptions politiques de l'érudit crétois apparaissent dans cette dédicace. Il pousse Şerban Cantacuzène à la lutte contre la suprématie ottomane pour la libération des chrétiens. « Les empereurs chrétiens, écrit Cacavela dans sa dédicace, ne pouvant plus endurer la terrible et diabolique tyrannie turque, ont levé les armes pour écraser la tête vénéneuse des tyrans agaréens. Voici maintenant que l'orgueilleux maître gît terrassé sous les griffes des chrétiens et menace de rendre l'âme ». Il écrit ensuite que, bien que Şerban Cantacuzène règne sur un petit pays, il est d'origine impériale ; qu'il suive l'exemple et le zèle de ses ancêtres pour la défense de la chrétienté, car telle est la volonté de Dieu, qui se manifeste par plusieurs signes [40] et que lui et toute la race infortunée des Grecs réduite à l'esclavage attend de lui sa délivrance [41].

Le précepteur de Démètre Cantemir, qu'animait le désir de libération du joug ottoman, a dû influencer son élève. Jérémie n'a certainement pas enseigné à Cantemir seulement le grec et les préceptes philosophiques, il lui a inspiré aussi la haine contre les oppresseurs de la Moldavie. Nous croyons que dans cet intervalle de près de dix ans (1691—1700), pendant lesquels nous avons la certitude que Cacavela était à Jassy, intimement attaché à son élève — qui ne s'éloigne de lui que lorsqu'il est envoyé contre son gré à Constantinople — il l'a préparé spirituellement et l'a déterminé à prendre plus tard la décision de se rapprocher des Russes contre les Turcs, grâce auxquels il devient prince de Moldavie. La décision de Cantemir de libérer la Moldavie du joug ottoman avait été prise sans doute depuis longtemps et avait été mûrement réfléchie ; il n'attendait que le moment favorable, qui se produisit en 1711.

La traduction grecque de Cacavela du *Siège de Vienne* demeura inédite jusqu'en 1925. Pendant ce temps elle a cependant circulé en

---

[40] Deux ans plus tard, il trouvera l'occasion d'interpréter un « signe » de façon à prouver l'affaiblissement de l'empire ottoman Voir ci-dessus p. 20.

[41] Şerban Cantacuzène, « qui ne pouvait supporter même l'odeur des Turcs » (*Viaţa lui Constantin Cantemir*, éd N Iorga, p. 45) n'avait pas besoin d'être poussé par Cacavela pour reprendre la lutte contre la domination ottomane « Il projetait contre les Turcs, dit D Cantemir, des actions grandes et dignes d'un prince chrétien » (*op. cit*, p. 46) Après que les Autrichiens eurent pris Bude et Belgrade, il entra en relation avec les Russes et s'apprêtait à se soulever contre les Turcs (*op cit*, p. 67), et si les chrétiens avaient été vainqueurs et avaient pris Constantinople, lui qui descendait des empereurs de Byzance, serait devenu empereur de Constantinople (*op cit*, p 67). Şerban Cantacuzène invitait aussi le père de Démètre, alors prince de Moldavie, à la lutte de tous les chrétiens contre les Turcs ; celui-ci répondit avec prudence qu'il était chrétien de par sa foi et son âme, et qu'il aurait préféré souffrir mille morts pour la chrétienté, que de vivre en servant le tyran turc (p 68). Mais il pensait que le moment n'était pas venu, que les chrétiens n'étaient encore ni assez puissants, ni assez bien organisés pour écraser les Turcs et les Tartares, et que ceux-ci pourraient faire beaucoup de mal aux provinces roumaines et à leurs habitants (p. 69).

manuscrit et a été traduite du grec en langue roumaine. L'autographe de la traduction grecque de Cacavela est conservé à la bibliothèque du Métoque du Saint Sépulcre à Constantinople [42].

Un autre manuscrit du *Siège de Vienne* est *Athous 4276* (monastère d'Iviron), qui porte le titre suivant : Ἱστορία διηγηματικὴ τοῦ πολέμου ὁποὺ ἔγινεν παρὰ τῶν Τουρκῶν εἰς τὸ κάστρο τὴν Βιένα, ἤγουν τὸ κοινῶς λεγόμενον Μπέτζη, ἅπαντα τοῦ πολέμου καθ' εἱρμόν, ἤγουν τὴν αἰτίαν τοῦ πολέμου, τὰ τοῦ πολέμου καὶ τὰ αὐτοῦ ἀποτελέσματα καὶ μετὰ τὴν νίκην ὅσα ἔγιναν μεταγλωττισθὲν ἐκ τοῦ λατινικοῦ (sic !) εἰς τὴν κοινὴν τοῦ Ρωμαικοῦ γλῶσσαν (*Histoire qui raconte la guerre menée par les Turcs à la citadelle de Vienne, généralement dénommée Beci, tout ce qui regarde cette guerre, c'est-à-dire la cause de cette guerre, le développement de la guerre et ses suites, et tout ce qui se passa après la victoire, traduit du latin* [43] *en grec populaire*) [44].

---

[42] Voir Κατάλογος χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Μετοχίου τοῦ Παναγίου Τάφου (Catalogue des manuscrits du Métoque du Saint Sepulcre à Constantinople), dans Const Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη (Bibliothèque du moyen âge), Venise, 1872, vol I, p 300 Κακαβέλα Ἱερεμίου μετάφρασις ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ. Ἱστορία τοῦ ἀποκλεισμοῦ τῆς Βιέννης ὑπὸ τῶν Μουσουλμάνων, ἀφιερωθεῖσα τῷ Ἰωάννῃ Σερβάνῳ Καντακουζηνῷ, ἡγεμόνι πάσης Οὐγγροβλαχίας, ἀρ 252, (*Cacavela Jérémie, traduction de l'italien Histoire du siège de Vienne par les musulmans dédiée à Ioan Şerban Cantacuzène, prince de toute l'Hongrovlachie, nr* 252) Le même manuscrit est signalé par E. Legrand, *Epistolaire grec* (*Bibliothèque grecque vulgaire, tome IV*) Paris, 1888, p XIII—XIV, mais différemment intitulé : Εἴδησις ἱστορικὴ τοῦ Ἱερεμίου Κακαβέλα ἱεροκήρυκος, ἀφιεροῦντος αὐτὴν εἰς τὸν ἡγεμόνα Οὐγγροβλαχίας Στέφανον Καντακουζηνόν, ἥτις διαλαμβάνει ἱστορίαν πολέμων μεταξὺ Οὔγγρων καὶ Τουρκῶν, ἄρχεται δὲ ἀπὸ τοῦ 1660 ἔτους (Information historique de Jérémie Cacavela le prédicateur, dédiée au prince d'Hongrovlachie Şerban Cantacuzène, qui contient l'histoire de la guerre entre les Hongrois et les Turcs, elle commence en 1660) Quoique nous constations des différences dans la manière de présenter la traduction dans la Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη et l'*Epistolaire grec*, nous sommes toutefois certains qu'il s'agit du même texte, car tous les deux, Sathas et Legrand, renvoient au même n° 252 Ce manuscrit est decrit aussi par A Papadopoulos Kerameus dans Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη (Bibliotheque Hiérosolymitaine), Petersbourg, 1899, vol. IV, p 35, n° 21 et p 460 La concordance des anciens numéros avec les nouveaux de la p. 479 certifie que le n° 21 est le même que le n° 252 L'auteur du catalogue ne donne ni le commencement ni la fin du texte, il ne fait que préciser que c'est un autographe de Cacavela et que le texte est précédé d'un portrait en couleurs de l'empereur Léopold I

[43] On affirme a tort qu'il a éte traduit du latin Comme nous l'avons vu ci-dessus, *l'Histoire du Siège de Vienne* a eté écrite en italien, une prédiction seulement regardant Léopold I d'Autriche, qui avait été faite par le prêtre Martin de Strigonia, était écrite en latin et ajoutee à la fin du texte (voir F. H. Marschall, *the Siege of Vienna by the turks in 1683*, Cambridge, 1925, p 162).

[44] Voir Sp Lambros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1900 , vol II, p 37 Dans Athous 4276, avec le *Siège de Vienne* il y a encore un autre ouvrage historique Διήγησις τῆς ἁλώσεως τῆς Μπούντας (Récit sur la conquête de Bude). Iorga croit a tort que l'érudit crétois Cacavela est l'auteur de ces deux ouvrages (voir N Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209, et idem, *Istoria literaturii române de la 1688—1780*, Bucarest, 1928, vol. II, p 479). En ce qui concerne le *Siège de Vienne*, Cacavela est le traducteur, non l'auteur de l'ouvrage Quant a Διήγησις τῆς ἁλώσεως τῆς Μπούντας c'est le bien-connu *Recueil des éphémérides de Bude*, traduit de l'italien en grec par le médecin Jacob Pilarino sous l'impulsion de Constantin Brancovan, qui était alors Grand Logothète. Voir D Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 468—469, et Const. Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p. 12, où il décrit le ms 16 (495), qui contient la traduction de Pilarino sans le nom du traduc-

Un texte portant un titre semblable au manuscrit d'Athos est la copie conservée à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [45], faite d'après un manuscrit appartenant à la famille de Cacavela et qui se trouve dans l'île de Chio [46]. La traduction de Cacavela a largement circulé dans toute l'Europe. Deux autres copies se trouvent aux deux extrémités du continent européen. L'une est à Moscou [47], l'autre est à Londres. La copie qui se trouve dans la capitale de l'Angleterre, faite par un prêtre Nicolas en 1687, porte une note qui précise que le manuscrit a appartenu à Constantin Brancovan et que la traduction a été faite à Bucarest en 1686 par Jérémie Cacavela. Ce manuscrit a été porté en Angleterre par Frédéric North, plus tard cinquième comte de Guilford, un grand connaisseur de l'Orient [48]. Après avoir passé par différentes mains, le manuscrit a finalement été acheté aux enchères, en 1914, par le British Museum, où il se trouve aujourd'hui dans le fonds Add. sous le nº 38890 [49]. Le professeur F. H. Marshall a fait en 1923 une courte présentation de ce manuscrit, en publiant la préface : *An unpublished translation by Jeremias Cacavelas of an italian work describing the siege of Vienna in 1683* [50]. Deux ans après, le même

---

teur, qui se trouve cependant dans Athos 4276 L'original italien de cette traduction est · *Veridica Raccolta de giornali di Buda sino alla presa d'esta, Venise*, 1686

C'est à tort qu'on attribue a Cacavela un autre écrit, *La vie du Patriarche de Constantinople Denys Muselim* (v Gh. Zaviras, Νέα Ἑλλάς (La Grèce nouvelle), Athènes, 1872, p 350, et N Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p 209) Cette fois, Jérémie Cacavela est confondu avec son parent et contemporain, un certain Gérasime Cacavela qui a aussi été prédicateur du patriarcat de Constantinople (voir Athénagoras, métropolite de Paramythia et Filiaton, Ὁ Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Γεράσιμος Β΄ ὁ Κακαβέλας *(Le Patriarche de Constantinople, Gérasime II Cacavela)*, dans la revue " Ἑλληνικά", IV (1931), p 71—72, cf aussi E Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, Paris, 1894, vol II, p. 455

[45] Paquet 13 bis, dossier M, copies envoyées par Manuel Ghedéon

[46] George Zolotas, Ἱστορία τῆς Χίου (L'histoire de Chio), Athènes, 1923, vol II, p. 331, mentionne des personnes portant le nom de Cacavela, qui y vécurent au XVII^e siècle Ce sont probablement des parents du savant moine.

[47] Voir *Greceskiia i latinskiia rukopisi bibl Moskovskago Glavnago Arhiva*, dans « Sbornik Mosk Glav Arhiva Ministerstva Inostran » Del VII, Moscova, 1900 p CLXXXIV, cité par P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera*, Bucarest, 1958, p 39

[48] Il s'agit du philhellène bien connu Frédéric Guilford, qui, comme on le sait, a fondé en 1824, lorsque les îles Ioniennes étaient sous la domination anglaise, l'Université de Corfou, la première université d'Orient, et, avec ses propres donations et les donations faites par les universités de Cambridge et d'Oxford, a contribué a enrichir la bibliothèque publique de Corfou Voir la Grande Encyclopédie grecque, éd Πυρσός vol. X, p 1027 et 1032, le chapitre Πνευματικὰ ἱδρύματα (Institutions de culture)

[49] Sur ce ms voir aussi V. Papacostea, *Manuscrise grecești din arhive străine relative la istoria românilor*, dans la « Revista Arhivelor », IV (1961), fasc. 2, p. 286

[50] Voir « Byzantinisch Neugriechische Jahrbucher » , III (1922), p 135—136 , cf aussi le vol IV (1923), p 171—172 Le même article toujours en allemand est publié aussi dans « Λαογραφία », VII (1923), p 93-95, et en grec dans la revue « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος », VIII (1922), p. 580—582. Une note bibliographique, dans le « Codrul Cosminului », I (1924), P. 577—578 ; cf. aussi la « Revista istorică », XI (1925), p 336.

professeur Marshall publie le texte grec en entier, accompagné d'une courte introduction [51].

Le texte grec publié par Marshall est une mauvaise copie contenant de nombreuses incohérences. La compréhension du texte est rendue encore plus difficile par la ponctuation et l'orthographe erronés que Marshall a respectés en tous points. C'est surtout la ponctuation qui induit le lecteur en erreur, ou qui l'oblige à lire plusieurs fois le texte pour le comprendre.

Le livre commence par une succincte exposition de la situation de l'Empire des Habsbourg de 1660 jusqu'en 1683 quand a eu lieu le siège de Vienne. L'auteur parle des attentats manqués contre l'Empereur, des révoltes qui eurent lieu dans l'Empire, de la mésentente avec les Hongrois et de l'aide que la Porte a apportée aux révoltés. Il décrit les préparatifs de guerre de part et d'autre, et ensuite les déplacements des troupes dans les deux camps. Il indique le nombre des forces turques pour chaque province à part, entre autres 6000 Roumains. Il décrit ensuite dans les plus petits détails les luttes qui ont eu lieu, les pertes subies, le butin emporté par les impériaux et les 80.000 esclaves emmenés par les Tartares.

Environ 80 ans après que Cacavela ait fait la traduction, *le Siège de Vienne* a été traduit du grec en roumain et il circula en manuscrit. Une copie portant le titre : *Războiul de la cetatea Beciului ce au avut turcii cu nemții* (La guerre entre les Turcs et les Allemands à la citadelle de Vienne) a été conservée dans un manuscrit miscellaneum (f 117—174), décrit par V. A. Urechia dans l'édition des œuvres de Miron Costin [52]. Deux autres copies se trouvent dans les mss.miscellanea de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie 3151 (f. 1—86^v) et 3161 (f. 216——279^v). Le ms. 3151 est une copie terminée le *12 juillet 1766*. Elle est faite par ordre et aux frais du Seigneur Radu Voinescu „biv vel stolnic" (ancien Grand Intendant) et avec le labeur du moine Grégoire «le plus humble et indigne d'entre les moines » (f 173^v). Le texte n'est pas complet, il en manque au commencement environ une page du texte grec de l'édition Marshall, une feuille ayant été probablement arrachée [53].

---

[51] *The Siege of Vienna by the Turks in* 1683, *translated into Greek from an italian work published anonymously in the year of the siege by Jeremias Cacavelas*, publié par F. H Marshall, Cambridge, 1925 Marshall ne publie pas une traduction en anglais, comme le croit Dan Bădărău. Voir *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 56. N. Iorga parle de l'édition Marshall dans la « Revue historique », III (1926), p 157 et Constantin I. Karadja dans la « Revista istorică », XII (1926), p. 16—18.

[52] Voir V. A. Urechia, *Miron Costin, opere complete*, Bucarest, 1888, vol. II, p. 5 et 16, cf. aussi I. Sbiera, *Mișcări culturale și literare*, Cernăuți, 1897, p. 250.

[53] En dehors de *Istoria cînd au mers Turcii să ia Beciul*, ce miscellaneum contient : *Taina sfintei liturghii*, *Istoria pentru surparea sfintei cetăți a Ierusalimului*, *Aicea scriem pentru luarea cetății Macada*, *Luarea Țarigradului*, *și Istoria pentru facerea slăvitei cetăți Țarigradului*.

Le ms. 3161 est toujours un miscellaneum à contenu historique, de provenance transylvaine ; il a été copié à Braşov en 1788. Le ms. commence par une traduction du russe : *Cartea politiei ruseşti şi vitejiile ruşilor, a monarhului Petru şi altor împăraţi şi stăpînitori.* La traduction est due à Rodion Popovici « clerc de la ville citadelle de Braşov ». La copie en a été faite par le capitaine Zamfir Marco à Braşov, le 20 avril de l'année 1788. Suit (f. 187ʳ) *Istoria a marelui cneaz Dimitrie Ianovici samoderjitul a toatei Rosiei* ..., qui est encore une traduction du russe faite à Braşov le 12 mars 1785, toujours par le clerc Radu Popovici et copiée à Braşov le 29 avril 1788 par le même Zamfir Marco. Après ces deux traductions du russe commence à la f. 216ʳ *le Siège de Vienne. Începerea şi istoria războiului de la cetatea Beciului pre care o au încungiurat turcii şi cu alte limbii.* La fin manque, le texte de la traduction s'arrête à la p. 156 de l'éd. Marshall. Nous constatons d'après l'écriture que la copie du *Siège de Vienne* est aussi de la main de Zamfir Marco et nous croyons qu'elle aussi a été faite en 1788. Si la fin de la traduction s'était conservée, nous aurions peut-être pu avoir des détails précieux donnés par le copiste, relatifs au traducteur et à l'ancienneté de la traduction, comme il l'a fait pour les autres traductions. La traduction en roumain du *Siège de Vienne* a certainement été faite avant l'année *1766*, date à laquelle a été effectuée la copie du ms. 3151.

Si nous comparons les textes des mss. 3151 et 3161 entre eux et, avec l'original grec, nous constatons que la traduction a été faite du grec, que les deux copies sont faites d'après le même prototype mais avec quelques insignifiantes différences entre elles qui, provenant probablement du copiste du manuscrit de Braşov, font que le texte du ms. 3151 est plus près de l'original grec que celui qui a été copié à Braşov.

Etant donné le contenu de l'œuvre, nous ne doutons pas que la traduction, autant celle en grec que celle en roumain, n'a pas été faite au hasard, mais dans un but bien déterminé : celui de servir d'impulsion à la lutte contre l'Empire Ottoman, dont la puissance avait commencé à faiblir et qui avait démontré au siège de Vienne, qu'il n'était pas invincible. Ce fait est du reste accentué aussi dans la préface-dédicace du traducteur Cacavela, qui pousse Şerban Cantacuzène à s'unir avec les chrétiens pour lutter en commun contre la domination turque. Quelques années plus tard, en 1772, on traduira dans le même but les deux opuscules belliqueux : *Le Tocsin des Rois* et *La Traduction du poème de Jean Plokof*, que Voltaire écrivit par ordre de Catherine II, qui les lui paya leur pesant d'or [54].

---

[54] Voir Ariadna Camariano, *Voltaire şi Giovanni del Turco traduşi în limba română pe la 1772*, Bucarest, 1944 (Extrait du volume *Hommage à C. Giurescu*).

Le 19 décembre 1687, exactement un an après avoir traduit le *Siège de Vienne*[55], Cacavela achève une autre traduction qu'il effectue toujours selon le désir de Constantin Brancovan ; cette fois il traduit du latin. Il s'agit de l'œuvre de Platina : *De vita et morbius summorum pontificum historia.* Cette traduction est, jusqu'aujourd'hui, restée en manuscrit, et on en conserve plusieurs copies. L'une d'entre elles se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. grec 313 [56], et porte à la fin la note suivante : 'Ετελειώθη ἡ παροῦσα ἱστορία τοῦ Πλάτινα διὰ προσταγῆς τοῦ εὐγενεστάτου καὶ ἐνδοξοτάτου ἄρχοντος μεγάλου λογοθέτου τῆς Οὐγγροβλαχίας κυρίου Κωνσταντίνου τοῦ Μπραγκοβάνου, παρὰ τοῦ λογιωτάτου κυρίου 'Ιερεμίου Κακαβέλλα, ὅστις ἀδόλως καὶ μετὰ πίστεως τὸ ἐμεταγλώττισεν ἀπὸ τὸ λατινικὸν εἰς κοινὴν φράσιν ἐν τῷ 1687, Δεκεμβρίου ιθ'. Μέμνησθαι τοῦ γράψαντος οἱ ἀναγινώσκοντες Μιχαΐλου τοῦ Μακρῆ τοῦ ἐξ 'Ιωαννίνων (Cette histoire de Platina a été achevée par ordre du très honoré et très glorifié boyard, le Grand Logothète de Hongrovlachie, le seigneur Constantin Brancovan, par le très-érudit seigneur Jérémie Cacavela, qui l'a traduite très honnêtement et loyalement du latin en langue populaire en l'an 1687, 19 décembre. Que ceux qui la liront se souviennent de celui qui l'a copiée, Michel Macri de Janina [57]).

Dans *Serbarea școlară de la Iași* (La Fête scolaire de Jassy) (1885, Jassy, p. 397), Al. Xenopol et Const. Erbiceanu énumèrent parmi les manuscrits conservés à l'école grecque de Bucarest, aussi celui contenant l'*Histoire des Papes* de Platina, copie faite par Michel Macri de Janina. Une autre copie faite par le même Michel Macri se trouve au Métoque du Saint Sépulcre à Constantinople [58]. Les trois manuscrits finissent par la note mentionnée ci-dessus et sont écrits de la main de Michel Macri de Janina. Seraient-ce trois copies, ou bien la même copie qui a passé d'un possesseur à un autre et a été signalée trois fois ? Il existait une copie de ce manuscrit à l'école de Bucarest en 1885, quand a eu lieu la fête scolaire de Jassy. Le manuscrit qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie provient du Séminaire Central [59]. En ce cas, nous pourrions admettre que le manuscrit dont Xenopol et Erbiceanu ont pris connaissance pourrait être celui de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Nous savons que celui du

---

55 La traduction du *Siège de Vienne* a été achevée le 9 décembre 1686.

56 Const Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p 3, ms. 1 (313).

57 Idem, *ibidem*

58 V. A Papadopoulos-Kerameus, 'Ιεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη (Bibliothèque hiérosolymitaine), Petersburg, 1899, vol. IV, p 415, ms 440.

59 L'Académie de la République Socialiste de Roumanie est entrée en possession de ce ms le 28 mai 1901.

Métoque du Saint Sépulcre y était en 1892 [60]; il est donc exclu que ce manuscrit ait pu figurer à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Nous devons donc admettre qu'au moins deux copies, sinon trois, ont été faites par Michel Macri de Janina [61].

Une autre copie est le Supp. Graec. 29 du fonds grec de la Bibliothèque Impériale de Vienne [62]. Le manuscrit a une reliure luxueuse en cuir à fers dorés. Il est dit dans le catalogue que ce manuscrit provient de la Bibliothèque de Nicolas Mavrocordato, qui en aurait fait don au prince Eugène de Savoie [63]. Il semble qu'il y avait dans la bibliothèque du prince Mavrocordato au moins deux copies, sinon trois de cet ouvrage, car une copie, autre que celle de Vienne, croyons-nous, se trouve dans le catalogue de la bibliothèque du monastère Văcărești [64].

L'Histoire des Papes n'est pas une simple traduction comme *le Siège de Vienne.* L'érudit clerc connaissait très bien les questions théologico-dogmatiques, et il était en plus un adversaire acharné des dogmes catholiques ; c'est pourquoi il ne s'est pas contenté de traduire le texte de Platina, mais il l'a commenté, ajoutant une série de notes par lesquelles il combat les conceptions dogmatiques de l'auteur [65]. Il répète souvent que Platina ment, le pape de même ainsi que les maudits Francs. A la f. 166^{v} il ajoute : ψεύδονται εἰς τοῦτο οἱ ἀναθεματισμένοι Φράγγοι καὶ τὸ μαρτυρῶ ἐγὼ ὁ Ἱερεμίας ὁ Κακαβέλας (Les maudits Francs mentent en cette matière, et c'est moi, Jérémie Cacavela, qui le certifie ...) [66].

Ce savant éclairé ne combattait pas seulement les dogmes de l'Église catholique, il critiquait aussi le comportement et l'hypocrisie du clergé en général, quoique faisant lui-même partie de cette catégorie. Φεῦ, τοῦτοι εἶναι ὅλοι κοινῶς οἱ καλογεροπαπάδες τοῦ νῦν καιροῦ μάλιστα πάπηδες καὶ πατριάρχαι (Hélas, ainsi sont-ils tous, moines et prêtres en général en ces temps que nous vivons, et surtout les papes et les patriarches). (v. N. Iorga, *op. cit.* p. 212).

Le grand nombre d'annotations prouve que la traduction a été faite dans le but de combattre les dogmes catholiques. A part les notes du tra-

---

60 Idem, *op. cit.* préface, p 6 .

61 Il semble que Michel Macri de Janina ait été un copiste qui, peut-être par ordre de Constantin Brancovan, a fait plusieurs copies

62 V. le *Catalogue* de Koller, LXX, col 448–451, et Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, Supplementum Graecum*, Vienne 1957, cote 29 ; cf aussi V Papacostea, *Manuscrise grecești din arhive străine relative la istoria românilor*, dans « Revista arhivelor », IV (1961), no. 2, p 280.

63 N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine », sect. hist , II^{e} série, vol XX (1899), p 212–214

64 V ms roum. 603, f. 291^{e}, de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

65 Pour plusieurs notes v N. Iorga, *loc cit.*

66 Ibidem.

ducteur, la copie qui se trouve au Métoque du Saint Sépulcre contient plusieurs commentaires autographes du patriarche Dosithéos de Jérusalem [67].

Nous possédons encore deux opuscules de moindre importance datant du séjour de Cacavela à Bucarest : une oraison funèbre et un écrit dans lequel le prédicateur essaye de prédire l'avenir.

Il écrivit l'oraison funèbre à l'occasion de la mort de Smaranda, la fille de Şerban Cantacuzène : Λόγος περὶ ματαιότητος εἰς τὸν ἄωρον θάνατον τῆς εὐσεβεστάτης καὶ ἐκλαμπροτάτης δόμνης κυρίας Σμαράγδας θυγατρος τοῦ...'Ιωάννου Σερβάνου βοηβόνδα τοῦ Καντακουζηνοῦ συντεθεὶς πρὸς παράκλησιν τοῦ χριστιανικωτάτου κυρίου Γρηγορίου ποστελνίκου τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς, παρὰ 'Ιερεμίου ἱεροκήρυκος τοῦ Κακαβέλα [68]. (Discours sur la vanité à l'occasion de la mort préniaturée de la très pieuse et illustre dame Smaranda, la fille . . . du prince Jean Şerban Cantacuzène, composé à la demande du très bon chrétien Grégoire „postelnic" (ministre des affaires étrangères), son époux, par le prédicateur Jérémie Cacavela).

Cette oraison funèbre ne porte pas de date, mais connaissant celle de la mort de Smaranda Cantacuzène, mariée à Grégoire Băleanu, soit le 23 mai 1682, [69] nous pouvons la dater. L'oraison est écrite en langue grecque populaire, et comme son titre l'indique, traite de la vanité. Dans ce discours Cacavela emploie plusieurs phrases de rhétorique stéréotypes. Pour finir, il dit, par exemple, que tout cesse devant la tombe, et les gloires, et les plaisirs et les richesses. Là le roi ne peut plus se distinguer du pâtre, ni le riche du pauvre ; on ne sait plus quelle est la tête qui a porté une couronne ou celle que le labeur a baignée de sueur, quelles sont les mains qui ont tenu le sceptre d'or orné de pierres précieuses, et celles qui ont creusé la terre, chargées des chaînes du serf. Tous sont pareils dans la tombe, tous sont égaux, et, apostrophant l'homme, il dit : ainsi, pourquoi es-tu plein d'orgueil, pourquoi méprises-tu les autres, n'en as-tu pas assez d'amasser de l'or et des richesses, de troubler les autres et de mettre le monde à l'envers, comme si tu ne devais jamais mourir ?

En dehors de ce discours d'occasion, le prédicateur du patriarcat œcuménique doit avoir laissé d'autres nombreux sermons qui nous sont restés inconnus.

---

[67] v. A. Papadopoulos-Kerameus, *loc. cit.* On sait que le patriarche Dosithéos a combattu avec acharnement les dogmes catholiques et calvinistes dans presque toutes ses œuvres ainsi que dans Τόμος ἀγάπης qui a été publié à Jassy par les soins de Cacavela.

[68] Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 201—204.

[69] Pour la date de la mort de Smaranda, v. Jean Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucarest, 1919. Le tableau généalogique des Cantacuzènes no. II.

En même temps que l'oraison sus-citée, Al. Papadopoulos-Kerameus publie une interprétation [70] fantaisiste et intéressée donnée par Cacavela en relation avec un lapereau monstre [71]. Cet épisode ridicule se passa à la cour de Şerban Cantacuzène. A cette époque la superstition troublait aussi les esprits éclairés, ce qui fait que ce phénomène inquieta Şerban Cantacuzène. Le prince, ayant à sa cour l'érudit Jean Cariofil, lui demanda d'interpréter ces « signes » [72].

L'interprétation de Cariofil, qui recommandait au prince une politique favorable à la domination ottomane, une politique prudente à l'égard des Turcs (qui étaient encore trop puissants pour que la Valachie puisse se libérer), ne satisfit pas Cacavela qui, comme nous l'avons vu, nourrissait une haine implacable contre les ottomans. Il profita de l'occasion pour donner une nouvelle interprétation, tout opposée à celle de Cariofil, dans laquelle il pousse Şerban Cantacuzène à lutter contre la domination ottomane, de même qu'il l'avait fait peu de temps auparavant dans la préface-dédicace placée en tête de sa traduction du *Siège de Vienne*.

La chronique valaque donne une autre interprétation tout à fait différente, et qui est attribuée à Cacavela [73]. Nous ne pouvons pas admettre que cette dernière interprétation est due à Cacavela, du moment que nous avons son texte authentique en langue grecque. Il est probable que l'auteur de la chronique valaque changeât le sens de l'interprétation de Cacavela qu'il passa dans sa chronique, comme une représentation de son point de vue. Car c'est un fait bien connu que l'attitude de presque tous les chroniqueurs était subjective, ils exposaient dans leurs créations historiques presque toujours leur point de vue, même lorsque la chronique était officielle et qu'il fallait présenter celui de leurs maîtres.

Les différentes interprétations relatives aux mêmes « signes » n'avaient aucun fondement ; elles étaient faites sous l'influence des superstitions, ou elles étaient dictées par un intérêt particulier. Cariofil, ayant beaucoup vécu à Constantinople, connaissait mieux la réalité ; c'est pourquoi il recommandait à Şerban Cantacuzène une politique de prudence, calculant que l'heure de la libération des Principautés Roumaines de la

---

70 Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 204—206.

71 Détails sur ce lièvre monstre dans *op cit* p 204—205.

72 La réponse de Jean Cariofil est publiée dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 206—207 Ce texte, ainsi que l'explication fournie par Cacavela et publiée dans le même ouvrage, se trouvent tous deux dans un manuscrit qui a appartenu à A. Papadopoulos-Kerameus. Celui-ci en a eu encore une copie anonyme dans un ms. qui contient les œuvres de Sevastos le Kymenite (Hurmuzaki, *Documente*, vol XIII, p. 6'). Une autre copie, anonyme également, est contenue dans le ms. grec 144 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (v. Constantin Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti*, Bucarest, 1909, p. 399, ms. 670 (144).

73 V. *Cronicari munteni*, édition publiée par Mihail Gregorian, Bucarest, 1961, vol. I, p. 465—466.

domination turque n'avait pas encore sonné. Jérémie Cacavela, nature plus ardente, plus enthousiaste, pénétré de haine contre ceux qui l'avaient forcé à s'expatrier, croyait que la défaite de Vienne avait mené l'Empire Ottoman au seuil de l'effondrement, et c'est pourquoi il poussait le prince de Valachie à une action concertée en vue de la lutte pour la libération de la chrétienté du joug des Agaréens.

L'interprétation de Cacavela n'est pas datée, mais il n'y a pas de doute possible qu'elle ait été faite immédiatement après celle de Cariofil, donc en 1688.

L'interprétation des « signes » est le dernier écrit du moine érudit durant son séjour en Valachie. Nous croyons qu'en 1691 il passa en Moldavie comme précepteur de Démètre Cantemir.

Nous ignorons ce qui a déterminé Cacavela à quitter la cour de Constantin Brancovan, qui l'avait poussé à faire ses traductions de l'italien et du latin et qui avait besoin de savants comme ce moine érudit. Il n'est pas exclu que l'original crétois soit entré en conflit avec le prudent prince de Valachie, à cause de ses sentiments anti-ottomans qu'il ne se faisait pas faute de manifester ouvertement par écrit, tandis que Brancovan, qui menait une politique de duplicité, entretenait des relations secrètes avec la Russie et l'Autriche, mais avait l'attitude d'un prince fidèle et soumis envers les Turcs.

Dans la capitale moldave, l'érudit Crétois ne déploya pendant quelques années qu'une activité pédagogique. Ce n'est qu'en 1697 qu'il se manifeste à nouveau comme traducteur ; cette fois-ci, ayant suffisamment appris le roumain pour pouvoir écrire en cette langue, il ne traduit plus en grec, mais du grec en roumain. Sur l'ordre du prince de Moldavie, Antioche Cantemir, Cacavela traduit un livre liturgique : *Învățătură sîntă, adecă sîntei și dumnezăeștii liturghii tălcuire de pe limba grecească pe limba rumănească de Eremiia Cacavela dascăl* ... Iași, 1697 (Enseignement sacré, c'est-à-dire la traduction de la sainte et divine liturgie, faite du grec en roumain par Jérémie Cacavela, professeur... Jassy, 1697) [74].

Cette traduction étant écrite sous forme de catéchisme, avec des questions et des réponses, eut une large circulation. Pendant un siècle et demi ce fut un véritable livre d'enseignement pour les prêtres. Des copies manuscrites, faites sur le texte imprimé, circulaient en même temps que celui-ci. Const. Erbiceanu possédait deux copies de ce genre.

---

[74] Le livre est décrit par I. Bianu-N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, vol. I, p. 344—347, et par l'évêque Melchisedec, *Biblioteca domnului Dimitrie Sturdza de la Miclăușeni*, dans la « Revista pentru istorie, arheologie și filologie », III[e] année (1888), vol. V, p. 150—1

L'une de ces copies a été faite à Bucarest en 1706 par les soins et aux frais du prêtre Joasaphe. Cette copie est précédée d'une préface écrite en langue slave, par un certain Nicolas. Le texte de la traduction est stylisé, la langue est plus purifiée que dans le livre imprimé. Une note à la fin du manuscrit nous apprend le prix auquel se vendaient les copies. Ce ms. fut vendu en 1725 par le prêtre Pahomie au prix de 5 anciens thalers.

Le second ms. a été écrit en 1776 par le clerc Nicolas Duma. Ce texte est encore plus stylisé que le premier ; il est écrit en un roumain beaucoup plus soigné. Toutes traces de slavonisme qui existaient tant dans le texte imprimé que dans la copie de 1706 en ont été enlevées. L'évêque Gérasime de Buzău qui eut ce manuscrit en sa possession en 1822, y ajouta plusieurs notes. Dans une de ces notes il dit, entre autres, que sur la couverture d'un exemplaire imprimé de la *Liturgie* il avait trouvé plusieurs indications écrites à la main, entre autres que le traducteur du livre, Jérémie Cacavela, avait été supérieur de St. Sava (ot Sfete Savva) [75].

Nous ne connaissons pas jusqu'à présent l'original grec d'après lequel Cacavela a fait sa traduction. L'évêque Melchisedec croit que c'est un résumé de l'œuvre bien connue de Siméon de Thessalonique [76].

Après 1697, Cacavela se préoccupe de philosophie, il collabore et corrige les œuvres de jeunesse de son illustre élève, Démètre Cantemir. Avec l'aide de son précepteur, Démètre écrit en grec et en roumain et publie à Jassy en 1698 sa première œuvre de compilation philosophique [77] : *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* (Le Divan, ou la dispute du sage avec le monde). En dehors des préfaces de l'auteur, le livre est précédé d'une épître de Cacavela, dont il résulte qu'avant de le faire imprimer, l'élève a tenu à avoir l'avis et les rectifications de son savant maître : « Ce fut une sage pensée, dit Cacavela dans sont épître, que moi, qui comme un laboureur ai peiné à former ton esprit ... sois le premier à en cueillir les fruits ».

Cet écrit de Cantemir est un mélange de religieux et de profane ; c'est un essai de l'auteur de mettre d'acord la morale religieuse avec l'éthique philosophique et la manifestation de ses tendances sociales, encore imprécises, et qui apparaîtront en pleine lumière dans *Istoria*

---

[75] Pour ces mss cf. Const. Erbiceanu, *Cea mai veche explicare a liturghiei și a tot ritualul din biserica ortodoxă românească, de ieromonahul Ioanichie* (sic !) *Cacavela*, dans « Biserica ortodoxă română », XIII (1889), p 152—156 Erbiceanu croit à tort que J Cacavela en est l'auteur et que le « hatman » (commandant général de l'armée moldave) Lupu Bogdan, qui a écrit la preface du texte imprimé, en est le traducteur. Dragomir Demetrescu émet la même opinion dans son article · *Hatmanul Lupu Bogdan și dascălul Ieremia Cacavela*, dans « Biserica ortodoxă română », XXX (1909), p 394—406.

[76] Evèque Melchisedec, *loc cit.*

[77] N Iorga, *Istoria literaturii religioase*, Bucarest, 1904, p 209

ieroglifică (*L'Histoire Hiéroglyphique*), c'est-à-dire l'inimitié de Cantemir à l'égard de la grande noblesse moldave [78]. Cantemir a pris comme modèle de son *Divan* la Διόπτρα de Philippe le Solitaire, dont il a emprunté la conception et le plan [79].

Après *le Divan ou la dispute du sage avec le monde*, Cantemir écrit un second ouvrage philosophique en latin : *Sacrosanctae scientiae indepingibilis imago*. Cantemir écrit aussi cet ouvrage-ci sous l'influence de son maître Cacavela, mais dans la seconde partie il applique la théorie du philosophe flamand Jean Baptiste van Helmont, dont il avait étudié les principes à Constantinople à l'aide de son professeur Mélétius, le futur métropolite d'Athènes [80].

Cantemir n'a pas le courage de faire imprimer cet ouvrage non plus sans l'approbation de son maître. *Sacrosanctae scientiae* est précédée d'une lettre-dédicace au savant moine, dans laquelle, après lui avoir rappelé l'époque des études et d'autres faits, Cantemir achève : « C'est cette pensée de mon âme que j'ai voulu t'expliquer, cher et révéré père, et c'est pourquoi je t'envoie pour le moment ce premier volume de la science sacrée. Je te le laisse pour que tu le lises et relises en entier, je le soumets à ton jugement, je te laisse proférer ton avis, je promets que ton avis sera le mien, excuse ce que j'ai omis, et s'il arrive que j'aie erré sur le tout, pardonne-moi et renvoie-le-moi au plus vite, et transmets-le-moi corrigé » [81].

Il ressort clairement de cette lettre que Jérémie Cacavela exerça une telle influence sur son élève, que son opinion devenait celle de Démètre Cantemir, et qu'il a collaboré à *Sacrosanctae scientiae* en corrigeant le texte écrit par son élève.

Cet ouvrage est écrit à Constantinople pendant le règne d'Antioche Cantemir, lorsque Démètre, comme représentant de son frère auprès de la Sublime Porte « est envoyé en exil sur le Bosphore, tout aussi loin que dans l'esclavage d'Egypte ».

P. P. Panaitescu établit la date de cet écrit après le mois de mars 1700 et avant le mois de septembre de la même année [82], quand Antioche

[78] P. P. Panaitescu fait une analyse approfondie du *Divan* dans *Dimitrie Cantemir Viața și Opera*, Bucarest 1958, p. 47—54.

[79] Le premier qui a fait un rapprochement entre le renommé ouvrage Διόπτρα et le *Divan* de Cantemir est D. Russo, *Manuscrisele grecești din Biblioteca Academiei Române* Bucarest, 1901, p. 10 ; cf. aussi, Gaster dans Gustav Grober, *Grundriss der romanischen Philologie*, vol. II, III^e partie, p. 283, et Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 118—125.

[80] D. Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, trad. Hodoș, p. 136, et Dan Bădărău, *Dimitrie Cantemir și Van Helmont*, dans « Cercetări filozofice », VIII^e année, 1961, n° 1, p. 143 et 149.

[81] D Cantemir, *Metafizica*, éd. N. Locusteanu, Bucarest, 1928, p. 23.

[82] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 55. Dan Bădărău a la même opinion. *Cf. op. cit.*, p. 130.

Cantemir a été destitué, la préface-dédicace à Cacavela parlant de lui comme étant alors prince régnant. Cet intervalle paraît trop court. En mars de l'année 1700, Cantemir est à Jassy ; nous ne savons pas quand il retourna à Constantinople, de sorte qu'il ne lui reste plus qu'un espace de quelques mois. Nous avons vu ci-dessus qu'en 1698 Démètre prenait des leçons de Mélétius d'Athènes, avec lequel il étudia aussi les principes de Helmont qui sont le fondement de son chapître sur l'éthique. Il semble plus probable que *Sacrosanctae scientiae* ait été commencée et écrite entre 1698 et 1700, lorsque Cantemir disposait de plus de temps libre pour pétrir ses idées philosophiques.

Peu de temps après — en 1701 selon P. P. Panaitescu [83] — Cantemir écrit toujours en latin une *Logique* : *Compendiolum universae logices institutionis*. Dans les manuscrits des bibliothèques de Moscou qui conservent le texte de la *Logique* de Cantemir, celle-ci est accompagnée par une autre *Logique* beaucoup plus développée due à la plume de Jérémie Cacavela : *Institutio logices ad mentem neotericorum philosophorum*.

Dan Bădărău a étudié la *Logique* de Cacavela en comparaison avec celle de Cantemir. Voici comment il se prononce au sujet de l'œuvre philosophique du savant moine. La *Logique* de Cacavela est conçue d'après un plan vaste, plus vaste que le *Compendiolum universae logices institutionis* de Cantemir. L'œuvre du moine grec dépasse de loin le domaine de la logique proprement dite, l'auteur s'occupe de prime abord de placer la logique au sein de la philosophie, en donnant à son exposé un cours tout à fait original, en mentionnant brièvement l'apport des philosophes grecs de l'Antiquité, y compris Aristote. Cacavela traite ensuite de problèmes relatifs aux opérations de la pensée, puis il parle de la raison et, enfin, de la nature de la logique et de sa nécessité. Ce n'est qu'à la fin qu'il se réfère à proprement parler aux problèmes de la logique. Après quoi il en vient à l'examen du raisonnement par syllogismes, qu'il liquide en moins de 40 feuillets (f. 255—289) [84]. L'écrit de Cacavela n'est donc point de logique pure, mais bien un traité de philosophie générale et de logique. En établissant une comparaison entre le texte de la logique de Cacavela et celui de la logique de Cantemir, D. Bădărău tire la conclusion suivante : « Il résulte que le texte de Cantemir est rédigé en rapport direct avec le texte de Cacavela. Certaines concordances sont frappantes, mais, avant tout, le fait que les deux écrits sont copiés de la main de Cantemir nous prouve que le maître et son élève ont partagé le désir commun de se consacrer pour un certain temps à la logique, préoccupation qui s'est traduite

---

[83] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 62.
[84] Cf. Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 145—146.

aussi par écrit. Indubitablement c'est le plus âgé qui a influencé le plus jeune et peut-être le plus expérimenté a-t-il initié à cette époque le philosophe en herbe aux mystères de la logique... »[85]. « Certains historiographes de D. Cantemir ont considéré, déclare Bădărău, que le professeur Jérémie a excercé une influence mystique, obscurantiste sur son élève et que cette influence néfaste s'observe dans l'œuvre de jeunesse de Démètre Cantemir. Il faudrait croire dans ce cas que van Helmont est apparu comme un libérateur de l'esprit de Cantemir encore fort jeune. En réalité poursuit Bădărău, les choses se présentent précisément inversement. L'ouvrage *Sacrosanctae*, avec ses forts et multiples glissements vers le mysticisme, se ressent de l'influence du Flamand, alors que, en élevant son petit édifice de logique intitulé *Compendiolum*, œuvre de jeunesse prématurée, à implications rationalistes catégoriques, Cantemir montre qu'il a travaillé en étroit rapport avec Jérémie Cacavela, et même sous l'inspiration de son précepteur »[86]. Il résulterait de cette affirmation de Bădărău que Démètre Cantemir a d'abord écrit le *Compendiolum*... et ensuite son ouvrage *Sacrosanctae*.

Pour le *Compendiolum*..., Démètre Cantemir utilise, outre la *Logique* de Cacavela, un autre ouvrage anonyme qui se trouve dans le même manuscrit que la *Logique* de Cacavela, écrites l'une comme l'autre de la main de Cantemir. L'écrivain princier combine généralement les deux sources qu'il enrichit l'une par l'autre, mais la plupart de ses idées sont empruntées à Cacavela[87].

Leur collaboration philosophique se réduit à ces trois ouvrages. Après 1701 nous perdons les traces de l'érudit moine. Après la destitution d'Antioche il est probable que ce dernier ait quitté la Moldavie ; ou bien, son élève dirigeant son activité du côté de l'histoire, n'avait plus besoin des lumières philosophiques de son ancien maître et rompit les relations avec lui[88].

CACAVELA DANS LE FOLKLORE GREC ET ROUMAIN

Ce moine savant et polyglotte fut un personnage original, étrange, plein d'humour. Il s'est rendu célèbre non seulement par le fait qu'il avait été le précepteur de celui qui est devenu un grand historien de son époque, non seulement pour ses écrits originaux ou ses traductions, ou parce

[85] Idem, *op. cit*, p 147.
[86] Idem, *op. cit*, p. 145.
[87] Idem, *op. cit*, p. 140, 143, 148.
[88] Entre temps, pendant que Cacavela était encore en Moldavie, il s'occupa de l'impression de l'ouvrage Τόμος ἀγάπης κατὰ Λατίνων συλλεγεὶς καὶ τυπωθεὶς παρὰ Δοσιθέου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων, Jassy, 1688. Ce volume qui contient au début une élégie au patriarche Dosithéos par Cacavela, a été publié à Jassy sur les instances de ce dernier v. N.

qu'il fut un prédicateur de talent et un habile interprète des « signes », mais aussi pour les réponses ingénieuses qu'il donna à certaines questions ou pour certains faits qui firent rire et grâce auxquels Cacavela est entré autant dans le folklore grec que dans le folklore roumain. Plusieurs anecdotes attribuées à Cacavela se retrouvent dans la littérature populaire grecque, ainsi que dans la littérature roumaine. Son nom paraît aussi dans les textes populaires dénommés « *Questions et réponses* ».

Ces textes, sont un amalgame résultant du mélange d'éléments bibliques et apocryphes, cosmologiques et chronologiques, de même que d'éléments analogues aux rébus populaires [89]. Le prototype de cette intéressante forme littéraire populaire a son origine à Byzance, d'où il passa en Occident d'une côté, de l'autre chez les Slaves au sud du Danube et enfin dans la littérature russe [90].

Le texte byzantin le plus intéressant de « questions et de réponses » est la dispute entre Panaïotis le philosophe et un cardinal catholique en présence de l'empereur Michel Paléologue [91].

La reprise de l'histoire de Panaiotis avec l'azymite (catholique) donna naissance à une autre histoire, de caractère plus populaire, dans laquelle Cacavela apparaît dans le rôle de Panaïotis le philosophe, le Sultan dans celui de l'empereur byzantin, et le prêtre Turc (hodja) à la place du cardinal catholique [92]. Cette nouvelle forme s'est répandue sous diverses variantes, dans la littérature grecque autant que dans la littérature roumaine et dans les autres littératures populaires européennes [93].

Iorga, *Istoria Românilor*, vol VI, 1938, p 444 Le livre est décrit par E Legrand, *Bibliographie Hellénique du XVII^e siècle*, vol III, p 54—59, et par I Bianu — N Hodoş, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, vol I, p 369

[89] Al Ciorănescu a publié une étude approfondie sur cette littérature populaire, *Întrebări şi răspunsuri*, dans « Cercetări literare », I (1934), p 47—81

[90] N Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească*, Bucarest, 1938, vol II, p 27.

[91] Le texte est publié par A Vassiliev, *Anecdota graeco-byzantina*, Moscova, 1893, p 179—188 ; il a circulé également en manuscrit, v Const Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p 244 ms 562 (115), et Sp and Sofr. Eustratiades, *Cataloque of the Greek mss in the Library of the Laura on Mount Athos*, Cambridge 1925, ms 1300/31. Le texte de la dispute entre Panaiotis et l'azymite a éte traduit en roumain et a circulé en ms La traduction en a été faite d'apres un texte slave, un miscellaneum qui se trouve à Tulcea (v I Bogdan, *Cronice inedite*, Bucarest, 1895, p 7—8) Un autre texte slave se trouve dans un ms de Kiev (v I. Bogdan, *Vechile cronici moldoveneşti pînă la Urechia*, Bucarest, 1891, p. 8). La traduction roumaine a été publiée par N Iorga Voir *Cărţi şi scriitori români din veacurile XVII—XIX* dans les « Annales de l'Académie Roumaine », sect litt II^e série, tome XXIX (1906), p 165—179 Un texte analogue à celui publié par N Iorga est contenu dans le miscellaneum 63 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (v I Bianu, *Catalogul manuscriptelor romîneşti din Biblioteca Academiei Române*, tome I, p. 151 D'autres textes se trouvent dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

[92] V « Λαογραφία », vol. VIII (1925), p. 587.

[93] V. Anderson Warter, *Kaiser und Abt. Die Geschichte eines Schwanks*, Helsinki 1923. Apud « Λαογραφία », VIII (1925), p 578 et 582

De tout ce que nous avons exposé ci-dessus, il résulte que Cacavela a été de son temps un humaniste ayant un vaste horizon de connaissances dans tous les domaines, un polyglotte et en même temps un original un peu étrange, qui s'est moqué de l'opinion publique, ce qui donna lieu à de nombreuses anecdotes qui ont circulé sur son compte dans le foklore grec ainsi que dans le folklore roumain.

SOME ASPECTS OF LAICIZATION OF MOSLEM FAMILY IN DOBRUDJA

(end of the 19th century — first decades of the 20th century)

by L. P. MARCU

Laicization of the family is a characteristic process of the transition period from feudalism to capitalism, determined by the generalization of the new production relations which call for essential changes in all realms of social life. The feudal superstructure in the frame of which religion constitutes the dominant form of social consciousness — "the quintessence and consecration of the existent feudal domination" [1] — is replaced by the new capitalist superstructure, in which the political and juridical ideology steps in the foreground and in the frame of which "settled, undisguised, the conception about the world that was to become the classical conception of the bourgeoisie : *the legal conception about the world.* This amounted to nothing else but to a secularization of the theological conception. Human right was set up instead of the dogma and the divine law, and the State was substituted to the Church. Economic and social relations, which previously could not have been imagined by anybody otherwise than created by the Church and dogma — just because they were sanctioned by the Church — could not be now conceived any more but as being founded on law and created by the State" [2].

---

[1] F. Engels, *Războiul țărănesc german* [The Peasant War in Germany], 3rd edition Bucharest, E.S.P.L.P., 1958, p. 49.

[2] F. Engels, *Socialismul juriștilor* [The Socialism of the Lawyers], in K. Marx and F. Engels, *Despre religie* [On Religion], 2nd edition, Bucharest, Ed. Politică, 1963, p. 233.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 1–2, p 191–228, BUCAREST. 1965

The family, along with the other institutions, undergoes changes, it becoming preeminently *a consumption husbandry, which spends income by profits on capital and which sets money relations in the forefront of family relations* [3]. The changes which occur in the economic foundations of the family determine a series of transformations in its social functions, the position of the family members, the kinship system, its spiritual base — which all find their concrete expression in a new juridical order, based on the bourgeois legal system.

This process of transition from the feudal juridical order of the canonic law, to the bourgeois laic order — known as "the secularization of the family" [4] — has evolved in various epochs and under specific forms in each country, according to the concrete conditions of social-economic development. In Romania, it has been achieved by the enforcement of the Civil Law of 1865 and the Civil Procedure-Law of the same year, inspired by the west bourgeois laws — mainly by the Napoleonic Civil Law — which left the settlement of the problems connected with the family to the civil instances, renouncing at the same time to the compulsory sanctioning of marriage by the Church [5].

---

[3] Cf H H Stahl and I I Matei, *Manual de prevederi şi asistenţă socială* [Handbook of social security and welfare], 1st volume, Bucharest, 1926, p. 106 seq

[4] Cf E Stocquart, *Les origines et la sécularisation du mariage en France*, Bruxelles, 1903, see also J B Trotabas, *La notion de laïcité dans le Droit de l'Eglise catholique et de l'Etat républicain*, Paris, 1960, F Laurent, *L'Eglise et l'État*, Bruxelles, 1862, E. Glasson, *Le mariage civil et le divorce dans l'antiquité et dans les principales législations modernes de l'Europe*, 2nd edition, Paris, 1880, *Les transformations du droit dans les principaux pays depuis cinquante ans (1869—1919)*, Paris, 1922

[5] If in towns the interests of the bourgeoisie required the introduction of the civil law in all family problems, in villages, where the agrarian reform had been just achieved and where capitalism was just developing, the changes commended by the new juridical superstructure were forestalling the economic basis, and this fact led to a series of deficiencies in family regulation on the basis of civil law "Since the so-called 'civil marriage' was introduced — pointed out M Costache-Epureanu in the debates on the Constitution bill of 1866 — I can prove that, out of the towns, among rural populations, marriage does not exist, for it has been replaced by concubinage Yes, gentlemen, the concubinage, that is the condition to which was brought society by these theories borrowed by those who have disregarded the ethics, customs and traditions of our people" (*Dezbaterile Adunării deputaţilor* [Debates of the Parliament], 1866, p 384) Having failed to understand the real causes of this phenomenon, the rulers of the time sought the solution in the introduction, in art 22 of the Constitution, of the compulsory religious marriage, besides the civil one, a fact that caused even more mischief Cf A Negutz-Dumitrescu, *Căsătoria faţă cu Codul civil şi cu art 22 din Constituţie* [Marriage as to the civil law and article 22 of the Constitution], Bucharest, 1902 Ion Ghica, in an amendment bill of the Civil law, which remained in manuscript, has realized the shortcomings of this mixed system, and proposed the requisite remedies (The Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania, *Ion Ghica's Archive*, 2nd bundle, *manuscript* 2, f. 7. See also: G G. Florescu and L. P. Marcu, *Un proiect inedit din 1866 al lui I Ghica privind modificarea parţială a Codului civil român* [An 1866 unpublished law-draft of I. Ghica concerning the partial modification of Romanian Civil Law], in "Rev. arhivelor" [Archives Reviews], VIII (1965), No. 1—2, p 187—202) The deficiencies of this system were encountered for a long time in the village-world. Cf. X. Costa-Foru, *Cercetarea monografică a familiei; Contribuţie metodologică* [Monographical inquiry into

Family laicization in Turkey took place as a sequel of the Bourgeois Revolution settled by the proclaiming of the Republic in 1923, which brought about radical changes in all the realms of public and private life. A series of laws ruled the family status, starting with September 1926, — on the base of the Swiss civil law of 1907 —, which introduced new principles according to the requirements of modern life [6], principles which were radically different from those of ancient canonical law, — the sheriat and the Moslem customs — which considered matters concerning family organization, marriage, inheritance, divorce, as being of religious order and as such within the competence of church instances.

The Turkish minority of Dobrudja, within the frame of the Romanian State since the Berlin Treaty of July 1, 1878, has known, in the process of transition from ancient feudal regulations to modern ones, a different way, due to the special conditions it had in the framework of Romanian law-system.

First, the Romanian legislator was obliged to take into account the stipulations of the *Berlin Treaty*, which, in article 44, stated as a basic principle the freedom of religious worship and the abolishment of confessional discriminations in the granting of civil rights [7]. V. Boerescu pointed out in the sitting of February 27, 1880, on the occasion of the discussion in Parliament of the law for the organization of Dobrudja, that "the Moslems considered inheritance and marriage as appertaining to their religion; the change of their hereditary regime is for the Moslems tantamount to a serious offence brought to religion itself, and, as we are not allowed to diminish the freedom of conscience, we cannot transform into a civil institution what the Moslems consider to be a *religious institution* " [8].

---

family problems; methodological contribution], Bucharest, 1945, p 119 seq. See also a similar situation caused by the introduction of the succession system of the Civil Law in some areas of France, having less developed capitalistic relations, in F.Le Play, *L'organisation de la famille*, Tours, 1884, p 77 seq and J Bonnecase, *La philosophie du Code Napoléon* , Paris, 1925, p 193 seq.

[6] *Vide*, for instance, Z. Candarli, *L'évolution du mariage en droit turc et la condition du mari* Cf. also H M. Evienol, *Revolutionary Turkey*, Ankara-Istambul, 1936, p. 19 seq ; St. Ronart, *Die Turkey von heute*, Amsterdam, 1936, p. 252 seq.; A R Kral, *Das Land Kemâl Ataturks. Der Werdegang der modernen Turkey*, Wien-Leipzig, 1935, chapter VIII; M. Bourgoin, *La Turquie d'Ataturk*, Paris, 1936; E. Anchieri and others, *La nuova Turchia*, Rome, 1939.

[7] *Vide*, for instance, H Bluntschli, *Le Congrès de Berlin et sa portée au point de vue du droit international*, in "Revue de droit international et de législation comparée", tome XII, 1880, p 417 seq

[8] "Justitia Dobrogei" [The Dobrudja Justice], 1st Year, No. 3, p 44 (*the underlining is ours*) As Abu Bekr Abdesselam ben Choaïb also pointed out by referring to the situation in North Africa "la distinction du civil et du religieux, que les législations européennes, petites-filles du droit romain, consacrent, est incompréhensible aux yeux des Musulmans. Le droit « figh » est une partie de la religion « div », et la religion « div » n'est point autre chose que le droit « figh ». Dans ces conditions, il est certain qu'aux yeux de l'orthodoxie musul-

In the second place, the factual and legal situation existing at that time in the Ottoman Empire had to be taken into consideration. There, in the frame of the *Tanzimat reforms*, a series of innovatory measures had been attempted, which did not succeed in changing the legal status of the Moslem family, that one still preserving its religious regulation [9].

Something that the Romanian legislator had to take also into account in the further settlement of Moslem family status was the change he effected in matter of property and which, from a certain point of view, led to *a widening of the sphere of application of the sheriat* : by transforming — as we shall see — the whole rural property of Dobrudja, immediately after the union, from a conditioned property (*mirie*) into an absolute property (*mülk*) of bourgeois type [10], the provisions of the Ottoman land-code, of laic essence, which were operating in this matter, were made inapplicable in the transfer of property *mortis causa*, so that the provisions of Moslem canonical law continued to be applied, remaining the only capable of regulating any question concerning the family [11].

The proclamation addressed to the inhabitants of Dobrudja, — given in Brăila on the 14th of November 1878 — on the occasion of the entry of the Romanian troops in this province (the so-called "Dobrudja Constitution") set forth the principles which had to remain the basis of the juridical status of the Moslem population : "*Your religion, your family* will be protected as those of the Christians. *Religious and family affairs* will be

---

mane un abandon, même partiel, du droit civil, aurait le caractère d'apostasie. On ne renonce pas facilement à des règles qui, soit qu'elles concernent le régime successoral, ou l'organisation familiale, ou les preuves judiciaires, ont également une origine divine" (*Congrès international de sociologie coloniale*, 1900, tome II, p. 146).

9 The Tanzimat Council attempted, after 1839, a series of reforms in civil matter, but the Civil law, the drafting of which began in 1869, and this drafting was limited only to contracts, the family regime being further regulated by the sheriat, that is by the Koran, the tradition of the prophete (*sunna*), the doctrine of the first four Caliphas (*idjmā-y-unmĕt*) and the jurisprudence of the four Imams of the first three centuries of the Hedjira (*kyas*), to which different customs were added, having a strictly local character. The 1876 Constitution introduced civil jurisdiction for a series of cases, but those regarding the family remained as previously in the exclusive competence of the *cadis*. Cf. Gonse, in "Bull. Soc. leg. comp.", V, 1874, p. 224 and seq. See also E. Engelhardt, *La Turquie et le Tanzimat ou Histoire des Réformes dans l'Empire Ottoman depuis 1826 jusqu'à nos jours*, 2nd volume, Paris, 1884, p. 124 and seq. ; B. H. Davison, *Reform in the Ottoman Empire 1856—1876*, New Jersey, 1963.

10 See below, p. 26 and seq

11 In a judgement of the Constantza Court of Justice it was shown, for instance, that "In fact the right of O B. on the plot of land is *an absolute property right*, as stated in modern Romanian law, and equal to the right of property *mulk* of Moslem law. And, consequently, the case in point being that of an allotment of an absolute property, the Moslem law, *excepting the religious one*, cannot be applied as rural code, for which the appellant claimed, because landed property (*mirie*) does not exist in Dobrudja as from the date of the law for the regulation of real-estate in Dobrudja" (Trib. Constantza, 2nd Section, civil sentence No 765, Oct. 1, 1934, in "Justiţia Dobrogei" [The Dobrudja Justice], Vth Year, No. 7, p 217 — *the underlining is ours*).

Fig. 1. — The Cadı and the Kaımakam of Silistra (after *Th. Valerio*, middle of the 19th century).

entrusted to the *muftis* and to the judges chosen from your own race and confession" [12].

The first measures according to the Brăila proclamation were taken by the Public Administration Regulations concerning the judicial organization of Dobrudja, promulgated by Decree No. 2499 of November 11, 1878, by which — parallel to the instances of peace and the first-instance courts, were established also 9 *Moslem instances* — having for residence Sulina, Tulcea, Măcin, Babadag, Hîrşova, Constantza, Medgidia and Orşova, consisting of a *cadi* (who could be the local *hodgea*), assisted by two assessors elected by the community of Moslem inhabitants. This instance judged according to Moslem laws and customs the affairs given in their competence, namely those concerning marriage and succession [13]. Subse-

---

[12] *Apud* C. D. Petrescu, *Războiul pentru independenţă şi anexarea Dobrogei* [The Independence War and the Annexation of Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year (1928), 1st volume, p 345 (*the underlining is ours*) The order of the day to the troops stated also. "Soldiers, in new Romania you will find a population in majority Romanian, but you will find also inhabitants of another race, of another religion ... among them you will find Moslem populations, whose religion, family, customs, are different of ours. I strictly enjoin you to respect them" ("Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year (1928), 1st volume, p. 610); see the discussions in the Parliament, 1886, 11th of March (*Dezb Ad dep* [Deb of the Parl], 1886, March 11, p 950 seq) and 1935, 30th of March ("Monitorul Oficial" [Official Bulletin], No. 67, 1935, 30th of March, p. 2760 and seq.). In the juridical bourgeois doctrine, this fact was explained by the maintaining of the ancient Ottoman personal status, by a legal fiction, for Romanian citizens of Dobrudja of Moslem confession "By conferring the right to judge according to Moslem laws and customs in these affairs of religious order, it was recognized that these laws partook — by a legal fiction — of the personal statute of Moslems. That being, the laws applied to Dobrudja Moslems in the affairs given to *cadis*'s competence, as part of the personal statute of these ancient citizens of the Ottoman Empire, were just the national laws and Moslem customs which were applied to the Moslem inhabitants during the time they were under Ottoman Empire rule, and in the whole of this Empire, subsequently also to those of Dobrudja, and namely the holy law of the *sheriat* and the moslem customs of Turkey" (G. I. Dimitriu, *O instituţie perimată* [An obsolete institution], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], VIth Year (1935), No 4, p. 100) This point of view was adopted by jurisprudence A decision of the Court of Cassation stated, for instance, that ".. it was not a question of real-estate succession of a foreign subject, but of that of a Dobrudja Romanian citizen, to whom our law recognized the benefit of his national Moslem law, concerning the ab-intestat inheritance, without any restriction" (Cass 1st Section, the Decision No. 714 of the 20th of September 1921, under the Presidence of G V Buzdugan, in "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], 1st Year, 1923, No. 3, p. 43) This thesis had a real basis in medieval conception, spread all over the East, according to which the State was confounded with the dominant religion, and the religious confession with nationality (Cf D Stoicescu, *Organizarea Dobrogei Noi şi principiile de justiţie*, in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], XIXth Year, 2nd volume, 1938, p. 182.)

[13] In this way a continuity of the ancient existing system in Dobrudja was assured According to a report by Feuzi Ismail, the *cadi* of Tulcea, a certain Mahmut Rifat was judge in Mangalia in 1872 In the *sandjac* of Tulcea there was a court, probably the megilis *temuz*, having as president Cadi Mehmet Sami and as members Pestmegi Osman Agá, Stoicu Dgenu, Hershcovitch, Dumitrake-Bey, Stephan Radaf, Apas-Bey, Dumitrake Aslan (D Stoicescu, *Justiţia în Dobrogea veche* [Justice in ancient Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year (1928), 1st volume, p 700). A decision of the Court of Cassation stated: "... According to the provisions of article 39 of the law for judicial organization of Dobrudja, our legislator, *in a widely tolerant spirit*, intending to recognize in favour of Moslem

quently, their competence was widened, comprising all questions concerning family organization, paternal power, marriage, divorce and ab-intestat successions [14].

The Moslem family of Dobrudja (*ayle, hane, familya*) presented, during the period it was ruled by canonical law and judged by ecclesiastical courts, a series of characteristics common to all *patriarchal agnatic family types* of Moslem populations in different countries, but, as we shall see, with some well-defined peculiarities [15].

---

religion ethnical minority of Dobrudja *the most complete liberty of religious manifestation and in the juridical customs different from those of our country*, founded Moslem courts in the departments of Tulcea and Constantza, in order to judge certain affairs among Moslems — when they by their own will do not prefer the common-law jurisdiction — according to Moslem laws and customs, which reflected the faith and customs of life of these new Romanian citizens" (Cass., 1st Section, decision No. 714 of September 20, 1921, president G V. Buzdugan, in "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], 1st Year (1923), No 3, p 42 — *the underlining is ours*). The Christian population of Dobrudja was justiciated, previous to 1878, by the bishops at Tulcea and Silistra in matters of family, successions ab-intestat, properties, contracts. See also St. G Berechet, *Dreptul vechilor noştri ierarhi la judecarea mirenilor* [Our ancient hierarchs' right to laics' judgement], Bucharest, 1938.

14 Article 61 of the law for Dobrudja organization of 1880 replaced the Moslem instances of peace, created by the Regulations of 1878, by special courts for Moslems, which were maintained by the law for judicial organization of March 30, 1886, and at the same time reduced their number to two, one in Tulcea and the other in Constantza. The Moslem courts of Tulcea and Constantza were maintained by the judicial law of 1909, and the law of April 1, 1914 — set up after the annexation of the Quadrilatère — established such courts in Silistra, Bazardjic, Turtucaia and Balcic, having the same composition and competence. The juridical organization law of June 25, 1924, in articles 22 and following, and the *Regulations on the operation of cadiates* of April 1, 1926, gave to these Moslem judges the denomination of *cadiates* and reduced their number to one for each department, maintaining their ancient competence, their sentences being subject to the right of appeal to the ordinary department of courts and to petition of appeal to the High Court of Cassation Cf D Stoicescu, "Justiţia în Dobrogea veche" [Justice in ancient Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year (1928), vol 1, p 699—718; *idem, Organizarea Dobrogei Noi şi principiile de justiţie* [New Dobrudja organization and justice principles], *ibid.*, XIXth Year (1938), 2nd volume, p. 167—188.

15 This study is based on the results of the investigations made on the spot by different researchers in the first decades of our century in the localities of Caramurat (M Kogălniceanu), Tatlîgeac (23 August), Pervelia (Moşneni) (department of Constantza), Nalbant (department of Tulcea), Cara-Ezichioi (department of Durostor, today belonging to P R Bulgaria), Ezibei (department of Caliacra, today belonging to P R. Bulgaria) and by the author in the neighbourhood of Constantza in 1964, and also on the archive materials concerning the social status at the end of the last century in the localities of Osman-Facá, Biulbiulul Mic, Bash-Punar, Assarlîk-Enisenlia, Beilic (department of Constantza) and in the period between the two world wars in Balabanlar, Baltagiu Nou, Papukcilar, Bazarghian, Accadînlar, Aidogdú, Rahman-Assîclar, Avdulá, Belica, Beibunar, Baharquioi (department of Durostor, today belonging to P. R Bulgaria). For comparison, records concerning the situation of Moslem family in Kîik-Klissi (region of Adrianople) and Algeria have been used, country where in the relations between French civil law and Moslem canonical law situations similar to those of Dobrudja emerged, and, — as we shall see — with different results. A series of local denominations concerning the Moslem family of Dobrudja were obtained by the courtesy of the mufti of Constantza *I. Septar*, of professor *Ş Muratchea*, the former cadi of Constantza *I. Baubeck*, the lawyer *O Fahredin*, and of the researchers *A Djafér*, *M. Mustaphá* and *M. Ablai*, to whom I express my thanks in this way too.

As a "*butuc*" family type (*famille souche*), it comprises usually the parents and children till their coming of age, with the exception of the one who is to continue the paternal husbandry [16].

The Tartars were reported to know, at a certain time, the existence of enlarged family.

Reported by I B. *Tatligeac, 1921*

"A Tartar family is constituted in the manner of ancient Slavs: the *zadruga*. When a young man marries he may not leave the paternal house. *He works on his father's land* — as long as the former is in life — and *dresses, eats and spends from what his father gives him.* The sons build their houses in the vicinity of their father's house, so *that the whole kin be assembled together, being headed by the oldest member, whether man or woman*" [17].

Reported by V.P., 45 years old *Ciocîrlia, 1964*

"With the Turks the children remained together with their parents, they *lived and ate together*, arranging their rooms next their parents' home, *under the same cover*. This was evident especially with those *who were engaged in agriculture*. The old man remained at home, *taking care of it* and only the young people continued to work."

(s.s. L.P M.)

This feature, yet, is not characteristic because the Tartars — as all people with developed pastoral economy — don't use the patriarchal husbandry community. The informers do not take into consideration always the fact that, according to Moslem law, there are two comings of age, and that the sons, even after their coming of age and marriage, have to wait some time before moving to their own home, as they do not get their share of wealth until they can prove their ability of managing it properly [18].

A characteristic feature of the Moslem family in Dobrudja was — as elsewhere — polygamy, a remnant of the marriage by groups which is generally "a privilege of the rich and noble and is supplied mainly by

---

[16] Cf. also the relations from Turkey, reported by P. P , 83 age old, Kirk-Klissi (Adrianople), 1964: "The paternal house *was inherited by the younger son*" (s s L. P. M).

[17] I. Dumitrescu, *Însemnări despre tătarii din Pervelia* [Notes on the Tartars of Pervelia], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], 2nd Year (1921), No 1, p. 120 (*the underlining is ours*). Concerning the influence of the enlarged family on the Moslem people in Dobrudja as to the mode of construction of the house, see P. Petrescu and P. Stahl, *Înrîuririle vieţii sociale asupra arhitecturii ţărăneşti din Dobrogea* [The influence of the social life on the peasant architecture in Dobrudja], in "Studii şi cercetări de istoria artei" [Studies and researches on the history of art], 4th Year (1957), No. 1—2, p 25—40. Indeed, the authors stressed: "A systematic research could prove that the housekeepings are grouped according to the relationship; thus one must understand not a peasant collectivity, but a strong familial collectivity" (*ibid.*, p. 29). Cf. for the foundation of the enlarged family of the nomads who begin agriculture, Gyula Lászlo, *Etudes archéologiques sur l'histoire de la société des Avares*, Budapest, 1955, p. 112 and seq.

[18] *The Koran*, chapter IV, vers. 5—6.

Fig. 2. — Home of an enlarged Tartar family (end of the 19th century — after *M. D. Ionescu*).

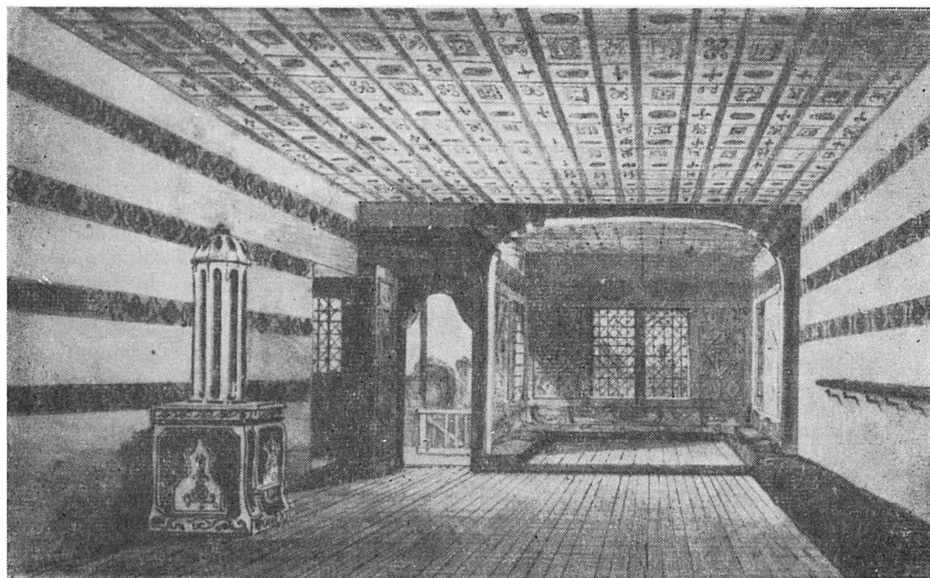


Fig. 3. — The Harem of the Pasha of Bazardjic (after *H. de Béarn*, first half of the 19th century).

slave-purchase"[19]. As the Koran allowed each Moslem to have up to four wives, the richer inhabitants made use in Dobrudja too of this provision, and, after the end of Ottoman rule, they continued to remain polygamists, because the fact was outside the sanctions of the Romanian penal laws.

Numerous accounts point out that :

Reported by hodgea Cadir Becteni̇r *Caramurat, 1942*

"A man *could have two wives*, in accordance with the provisions of Moslem church. There cannot be any concordance with the existing laws"[20].

Caramurat, 1935

"The Tartars had one or *more wives*, according to Moslem customs. The rich man could *buy himself several wives*, but all of them enjoyed the same rights before their husband. As from the years 1900—1905, the Tartars of Caramurat set up families with a single wife and this custom appears to have taken deep roots and tends to become consecrated custom"[21].

Cara-Ezichioi, 1938

"Till the advent of Romanian rule, *polygamy was a very natural thing*, everybody could *buy two wives*, provided he had money and could support them Nowadays they abide by the law and have a single purchased wife"[22]

Ezibei, 1939

"Formerly many Tartars of this village were *bigamists*, but in the course of time this purely Oriental custom fell away. The last Tartar of this village who had *two wives* was the Tartar Cafer, who died in 1930, after having led a happy life with both his wives. With him this heathen custom absolutely extincted"[23].

---

[19] K. Marx and F Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], 2nd volume, 2nd edition, Bucharest, E S P L P , 1955, p 236

[20] P G Puşcaşu and G M. Puşcaşu, *Studiu monografic asupra comunei Ferdinand I* (*Caramurat*), *jud Constanța* (Monographical study of the parish Ferdinand the 1st (Caramurat), depart of Constantza], Constantza, 1942, p 58 (*the underlining is ours*) The Romanian law-maker respected the polygamy of the Moslems of Dobrudja With the occasion of the discussion of the law-draft for the juridical organization of Dobrudja (1886, March, 30), the Minister of Justice Eugen Stătescu pointed " . The rules of the penal code concerning the bigamy are not obligatory for the Moslems It would be a grave error, which must not be settled, that the Moslems who became Romanian citizens through annexation could be penalised as bigamists It would be the most horrible injure to the religious liberty if this rule of the penal code would become obligatory". (*Dezbaterile Adunării deputaților* [Debates of the Parliament], 1886, March 11, p 952)

[21] Al Stoian, *Caramurat-Ferdinand Monografie*, Constantza, 1935, p 26 (*the underlining is ours*)

[22] M Beloiu, *Viata turcilor într-un sat din Cadrilater Cara-Ezichioi din Durostor* [Turkish life in a village of the Quadrilateral, Cara-Ezichioi from Durostor], in "Sociologie românească" [Romanian Sociology], IIIrd Year (1938), No 4—6, p 203 (*the underlining is ours*).

[23] C. D Constantinescu-Mircești, *Un sat dobrogean, Ezibei* [Ezibei, a Dobrudja Village], Bucharest, 1939, p. 221 (*the underlining is ours*).

Reported by V P , 45 years old *Cioclrlia, 1964*

"Until about 1916, there were Turks who *kept more wives*, for that was their custom. I remember a Turk who *had two wives*, each one in a separate house, for he was rich and *had purchased them with gold*" [24].

(ss L.P M)

Also during Romanian rule, some Moslem inhabitants took themselves more wives (*karîlar, zevceler, apakaylar*). Sometimes, they obtained by indirect ways not to come into collision with the authorities :

Cara-Ezichioi, 1938

"I know the case of a Turk *who kept two wives in the same house.* He brought in the second wife after some 18 years of marriage with the first, with whom he had five children . He brought the second wife near the mother of his children, and the former preferred to remain in the same house with the children she had rather than leave. Now they lived together and ate at the same table. The Turk sought to cope with the law provisions . he went to the mayoralty and made an arrangement *for his new wife as a house-maid*" [25]

At *the setting up of a family*, the sheriat stipulated a series of interdictions, women being allowed to marry only Moslem men, whereas men were allowed to marry women of religions acknowledged by the holy books (*kitabiiah*), it being understood that children had to follow compulsorily their father's religion [26].

---

[24] Here is the description by a French traveller of a Dobrudjan harem at the beginning of the 19th century : "Through a small door, the big yard of the Pasha (of Bazardjik) led to a large and beautiful garden, in the middle of which there was a house, formerly occupied by the women of his seraglio. This dwelling has nothing remarkable sofas all around the room and an alcove, which formed a prominence in the garden , the ceiling was carved and consequently, when this room, adorned with beautiful and rich carpets, would have been enlivened by the presence of the fair captives, no doubt that this interior would have been more than pleasant and I am sure that not a single visitor regrets, finding it emptied of its former mistresses" (I. Conea, *Hector de Béarn, un călător francez prin Dobrogea în 1828* [Hector de Béarn, a French traveller through the Dobrudja in 1828], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year, IInd volume, p. 200)

[25] M Beloiu, *ment art.* p 203 The sense of the solution found in this case is even deeper, the husband foreseeing the possibility of having children from the second wife too Being aware that, according to the sheriat, he will not be able to declare them as his own, except in case they belong to one of his wives or to a . slave — because the recognition of a child 'out of marriage was not admitted, and the adoption of a strange child produced much too limited effects — he has recourse to the second solution, for the house-maid could be assimilated, in case of need, by a wider interpretation of the law, to slave ! The polygamy was known in the past in the Romanian lands Cf for the Thraco-Gaetas, Herodot, V, 5 ; Heracleides, 27 , Euripides, 'Ανδρομάχη, V, 217 ; Strabon, Γεογραφικῶν, VII, 34 ; Hecataios, fr., 144 , Eusthatios, Παρεκβολαί, 304 ; for the migratory peoples, see I Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [Course of the Romanian Law History], 1st volume, 2nd edition, Bucharest, 1926, p. 284, 294—295 On the origins and the consequences of the polygamy on the family structure see below p. 32 n 79

[26] Cf. *Codul statutului personal* [Personal Status Code], art. 31. See also E. Clavel, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, 1st volume, Paris 1895 p 21 and seq.

Cara-Ezichioi, 1938

"There are cases of kinship through marriage between Romanians and Bulgarians of the Quadrilatère, but *with Turks it is not possible*" [27].

Reported by hodgea Cadir Bectenir *Caramurat, 1942*

"*They marry only among themselves.* There exists not a single case in which a Tartar lad would marry *a girl of a religion other than Moslem,* but also none in which a lad of another faith would marry a Tartar girl" [28].

Reported by M.S., 36 years old *Constantza, 1964*

"I know of old the case of a Turk of this very locality, an educated man, who, on learning that *his daughter will marry a man who was not a Turk,* said that he prefers to kill her; and he obliged her by force to marry a Turk."

(ss. L.P.M.)

There were also restrictions concerning *misalliance*, Moslem canonical law being opposed to girls' marriage with persons of low conditions and obliging the husband to provide for his wife conditions at least equal to those she enjoyed in her paternal house:

Reported by I.B. *Tatlïgeac, 1921*

"At marriages it is the rarest case when a lad has the vanity to marry *the girl of a prominent man*" [29].

The age of marriage was usually tender enough, the betrothing (*nišan*) taking place even before the coming of age, that is before puberty, but the cohabitation of the conjoints was in this case postponed until the physic conditions were fulfilled, each conjoint remaining in the paternal house.

Cara-Ezichioi, 1938

"With Turks the marriage is premature · young men beginning with their 15th year and girls as from about 13—14 years of age. At such an age *they are not allowed to marry according to the civil law, so they perform only the religious wedding, the civil-law marriage being accomplished later*" [30].

---

[27] M. Beloiu, *ment art.*, p. 191 (*the underlining is ours*).

[28] P. and G Puşcaşu, *ment. work*, p. 21 (*the underlining is ours*).

[29] I Dumitrescu, *ment. art.*, p. 123 (*the underlining is ours*).

[30] M. Beloiu, *ment. art.*, p. 202 (*the underlining is ours*). For the reasons of this premature marriage (enjoined by the Koran, chapter XXIVth, vers. 32), see Westermarck, *Histoire du mariage*, t. II, p. 76, 81, 117, 125, 126 Cf. also Cherboneau and Santayra, *Code rabbinique*, vol. I, p. 39; Kamal, *Respect aux droits de la femme dans l'islamisme*, p. 12—13. Concerning the differences of age at Moslem marriages in Dobrudja at the end of the 19th century, see State Archives of Constantza, *Social State Fund* (Baraganu — Osman Faca, 1879, 1880; Taspunar, 1880; Chiuciuc Biulbiul, 1880; Beilic, 1879, 1880; Asarlïk-Enisenlia, 1881, 1883, 1884).

The marriage (*evlenmé, ev olmak, úylenúw, dugun*) used to be contracted on the basis of a sum of money (*mehr*) which the bridegroom (*guvey, damad, kiyew*) would give to the bride (*gelin, kelin*), usually half before the marriage (*mehr mueğgel, başlîk, kalîm*), and the other half after (*mehr muağgel, nıkah parasî*).

Caramurat, 1935

"The wedding for Moslems is *a contract of purchase-sale*. The young man *pays for his bride*. The sum varies according to the material position of the bridegroom" [31].

Cara-Ezichioi, 1938

"With Turks, *the wife is still being bought for money*, from 500 to 10,000 leis, depending on the girl's beauty" [32].

Concerning the nature and meaning of this sum, a great controversy arose in doctrine, some authors considering it as the price of a merchandise, while others as a dowry constituted by husband in favour of his wife, in case of divorce or widowhood. Even if the latter sense prevailed finally in the hanafite doctrine of the Ottoman Empire, at the end of last century [33] — by analogy with Western bourgeois law — this is not the correct significance, for it began by being a purchase price of labour force [34] and was maintained as such in the Malekite law [35] and in the practice of Moslems in Dobrudja.

---

[31] A. Stoian, *ment work*, p. 23 (*the underlining is ours*).

[32] M. Beloiu, *ment article*, p 201 (*the underlining is ours*).

[33] See for instance Dorys, *La femme turque*, p. 208 seq Cf. also H. Emany. *L'Institution juridique du "mahr" (dot) en droit musulman du rite chiite*, Lausanne, 1933 For literary echo on the beginnings of emancipation of the Turkish woman, see P. Loti, *Les Désenchantées*; Niya Salima, *Les Répudiées* An account from the district of Adrianople mentions the following system : "(Reported by P. P , 83 age old, Kîrk-Klissi, 1964). 〈 Previously 〉 the price was offered by the bridegroom's family by writing at the mayoralty, but was not paid immediately, being deposited only in case of a divorce and *was due to the bride's family as a price for its honour*. This price depended on the wealth of the family .. In case of a divorce the sum of money promised at the marriage was deposited and this sum *was owned to the bride's family*" (ss. L.P.M). At Moslem populations in the U.S S R. the "*kalime*" was equally due in some areas to the family (Caucasus), in other cases it was the wife's property (Azerbaidjan). Cf. *Etnografia Continentelor* [Continents' Ethnography], 2nd volume, IInd part, Bucharest, Ed. Stiinţifică, 1961, p 30 and 103.

[34] Cf K Marx and F. Engels, *Opere alese in două volume* [Selected Works in Two Volumes], 2nd volume, 2nd edition, Bucharest, E S P.L P., 1935, p. 223; M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [An introduction into the history of primitive culture], Bucharest, Ed. Ştiinţifică, 1957, p. 112; N. Petrescu, *Primitivii* [The Primitives], Bucharest, 1944, p. 174 seq

[35] This principle was contrary to the Koran, which required — by contrast to the pre-Islamic period — that the whole amount be given to the bride. (Cf. G. H. Bousquet, *Précis de droit musulman*, Algiers, 1935, p. 50), as things happened with the Aurassians and Tuaregs, equally in North-Africa (Cf. M. Gaudry, *La femme chaouia de l'Aurès*, Algiers, 1929; L. Milliot, *Etude sur la condition de la femme musulmane du Maghreb*, Paris, 1910). The price continued never-

The accounts use the term of "sale-purchase", "price", "payment", "merchandise", and the effects of the contract are those usual in such cases, leading to the transmission of the property of a commodity.

Cara-Ezichioi, 1938

"I have shown the *bargaining* which takes place between the parents of the young people .. Woman is disregarded, she works like a *slave*, and the Turk is a despot .. That is why woman is disregarded by her husband, because *he bought her for money* : she is a *slave*, a beast of burden, not trusted by her husband" [38].

This fact appears more evident especially with the Tcherkhezes, a population of Moslem religion who settled in Dobrudja at the middle of last century, whose girls in age to marry used to be brought to the market and sold, the price being taken by the father.

"<For the Tcherkhezes> girl's marriage constitues *wealth for their parents*. Tcherkheze girls were sold at prices varying according to the position of the family and that of the buyer. *The purchaser* could be no other than a Moslem (no matter what his age was) A beautiful and good-family girl was valued at between 25,000—30,000 piastres (one piastre is equal to 20 bani) A girl of middle-class family was valued at between 5,000—10,000

---

theless to remain in post-Islamic period too a right due even to the whole circle of kinsmen of the bride, "le clan tout entier avait un droit sur le mahr ou prix payé par le mari aux gens de sa future" (Marçais, *Les parents successibles en droit musulman*, p 32) An interesting example of this occurrence is offered to us by the tribes of the mountainous part of Algeria : "L'interprétation classique en la matière des auteurs et de la jurisprudence est que le mariage est un contrat de vente, le mariage en Kabylie serait une vente dont la femme est la chose, et dont le prix ou « thâmamth » est payé par le mari. Dans le langage courant, du reste, le mari kabyle dit qu'il a « acheté » une femme, et le père, qu'il a « vendu » sa fille" (L M.S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 145. See also Hanoteau and Ch. Letourneau, *La Kabylie et les Coutumes kabyles*, Paris, 1893; Leynadier and Clouset, *Histoire de l'Algérie française*, 1846, p. 126; Farine, *Kabyles et Kroumirs*, 1882, p. 304; Sabatier, in "Bull de la Société de Géographie de la province d'Oran", III, p 130 and seq ; M Morand, *Le Statut de la femme kabyle*, in „Revue des études islamiques", 1930, II; A. M. Goichou, *La vie féminine au Mzab*, Paris, 1927—1931). Interesting examples of marriage contracts (*temlik*) with the mention of the "transfer of property" by M. Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Algiers, 1910, p. 125—127 On the nature of this contract the opinion was expressed that it would be different from the usual ones, because it does not confer full right, but a limited one (*istihlal-ul-bid'y*) and that it is contracted by a bilateral manifestation of will, but it can be undone unilaterally, for it is only the husband who has the possibility of bringing an action of divorce (Cf I. Nauphal, *Système législatif musulman, Etudes orientales. Mariage*, St. Petersburg, 1893, p 34—35).

[38] M Beloiu, *ment art*, p. 201 and 203 (*the underlining is ours*) The Koran explains the superiority of the husband "because men use their commodities to endow women" (Chapter IV, vers 38) In the tribes of the Malay archipelago, the married woman bears even the name of "purchased" (Cf. F. Ratzel, *Volkerkunde*, vol. 1, 2nd edition, Leipzig-Vienna, 1894, p. 400). The marriage by buying was known by the Romans, by the old German peoples, India, Babylon, etc On the extent of this institution in the old times see V. Hanga, *Crestomație pentru studiul statului și dreptului R.P.R.* [Chrestomathy for the Study of the History of the State and Law in Romanian People's Republic], 1st volume, Bucharest, 1955, p. 60 and seq. B Cohen, *Dowry in Jewish and Roman Law*, in *Mélanges Isidore Lévy* ("Ann. Inst. Phil ", XIII, Bruxelles, 1955) On the consequences which had, generally speaking, the purchase of the woman's estate, see D'Aguanno, *La genesi e l'evoluzione del diritto civile*, p. 276.

piastres. If a father had 3 or 4 daughters, they represented for him a fair capital Frequently the parents *took them to Stamboul markets* (Constantinople) *in order to sell them at the best price. The purchasers* removed them afterward to the most distant towns, filling with them the harems of the Pashas and other Moslem dignitaries"[37].

The Tartars in Dobrudja are attested to have had an intermediary system of double price, one representing the dowry proper (*mehr akkî*) due to the bride — the first instalment of which (*mehr mueğgel*) was equally due to the parents — and a second price the repurchase, which was given to the parents (*siut akkî*)[38]. The system was most significant for the evolution of this institution, the initial phase being still maintained, for instance, in Moslem countries of North-Africa, while in Turkey it passed to the next phase. The evolution in Dobrudja was the same, in the course of time it was renounced to the sum due to the parents (*siut akkî, başlîk, mehr mueğgel*), the amount due to the bride (*mehr muağgel, nikah parasî*) being fixed on contracting the marriage but effectively paid only in case of cancellation of the marriage[39].

Due to the high price which had to be paid by the bridegroom, frequently occurred the *bride's abduction*, usually after a previous understanding with her, a fact that pointed out that we are now in a more evolved phase of this practice. There are numerous relations given in this respect.

Reported by I.B. *Tatligeac, 1921*

„Oftentimes *young men stole the girls,* in order *to save the expenses,* being in this way no more obliged *to give the girls' parents the money «mer-acci» and «suit acci»,* nor to celebrate the marriage with great pomp, food and drink. *The young man is always in connivance with the girl* and in the agreed evening, she finds some pretext to go out, steps into the cart and goes with the wind"[40].

---

[37] B. Cotov, *Cerchezii, un neam dispărut din Dobrogea* [The Tcherkhezes, a disappeared people of Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], 2nd Year (1921), No 3, p 398 (*the underlining is ours*) Cf also F. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase chez les Tcherkesses et les Abkases*, Paris, 1st volume, 1839, p. 114—145. In Dobrudja the Tcherkhezes settled at Băltăgeşti, Ortaquoi, Canti-Budjac, Cambar, Isaccea, Aceadin, Bashquioi, Atmagea, cf B Cotov and A. P. Arbore, *Citeva însemnări asupra cerchezilor, grecilor şi arabilor din Dobrogea* [Some relations on the Tcherkhezes, the Greeks and the Arabians of Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IIIrd Year (1922), No. 4, p. 505—506 See also Peters, *Grundlinien zur Geographie und Geologie der Dobroudsha*, p. 54. On more recent cases of girl-sales on the market by Arabians, see Burckhardt, *Voyages en Arabie*, 2nd volume, p. 319 As to the measures taken by the Sultan to end the slave trade, see the Firman of 8 Muh. 1271 (October 1, 1854) and the order of the Vizir of 10 Reb I 1271 (December 1, 1854) *apud* G Young, *Corps de droit ottoman*, 2nd volume, Oxford, 1905, p. 172 and seq.

[38] See *infra*, note 40.

[39] Cf. the Turkish system, *supra*, note 33, and that of Dobrudja, during the second World War, *infra*, p 30—31.

[40] I. Dumitrescu, *ment art.*, p 123 (*the underlining is ours*).

Cara-Ezichioi, 1938

"The Turkish girl is seriously *guarded* by her parents; she never goes alone far on the road; she does not work in the fields, sometimes for fear of not being carried away. It happened sometimes *that they came and stole the girl when she was with her parents,* ...put her into the cart and fled... *Girl stealing* is a speciality of some men of the village, who have good horses and are able to disappear swiftly. They are well paid by the young man concerned, who is also helped by other men" [41].

Reported by hodgea Cadir Bectenir *Caramurat, 1942*

"Usually *he steals the girl* in order to avoid many *obligations* imposed by custom and *especially to pay the amount of money* with which he had to buy her" [42].

Due to the fact that marriages *were decided by the parents* (*ana-baba, ebeveyn*) before the children's coming of age and that the dowry (*çiz, çeyiz*) was paid and received by them, (hence the name of *dünurush* given to the parents of those who are married), the will of the future husband and wife and the feelings which they nourished for each other were almost not taken into consideration. According to the *sheriate*, the young people had to give their assent at the conclusion of the marriage and the bridegroom was allowed to see beforehand the face and hands of the bride, but practically they were merely told about their parents' decision and they saw each other for the first time the night of the wedding.

Reported by hodgea Cadir Bectenir *Caramurat, 1942*

"*The decision concerning the marriage is taken by the parents.* Very seldom the young people are consulted. *The marriage proposal is made directly by the parents* or by the hodgea or a trusty person or even by the girl's kinsmen... *They are married by their parents' will,*

---

[41] M. Beloiu, *ment. art* p 201 (*the underlining is ours*).

[42] P. and G. Puşcaşu, *ment work*, p. 21 (*the underlining is ours*). Cf. also the situation of Turkey: "(Reported by P. P., 83 years old, Kirk-Klissi (Adrianople) 1964). <Formerly> there were *numerous cases of bride's abduction*" (ss L P M.) with the peoples of the Caucasus, „there occurred forced abduction cases, but the nearer we are drawing to our epoch, the more frequently the abductions were of a fictitious character and were fulfilled as a sequel to an agreement of the young couple in view of eluding the parents' will or of avoiding the enormous expenses for the complicated ceremonies before and during the wedding" (*Etnografia continentelor* [The Continents' Ethnography], 2nd volume, 2nd part, Bucharest, Ed. Ştiinţifică, 1961, p. 30). What regards cases of primitive abduction of the wife, see K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in two volumes], 2nd volume, 2nd edition, Bucharest, E.S.P L.P., 1955, p. 223; M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [An introduction into the primitive culture history], Bucharest, Ed Ştiinţifică, 1957, p. 112—113; N. Petrescu, *Primitivii* [The Primitives], Bucharest, 1944, p. 182 and seq.; L. Dargun, *Mutterrecht und Raubehe*, Breslau, 1883, p. 81 and seq , R. Smith, *Kinship and Marriage in Early Arabia*, Cambridge, 1885, p. 74 and seq. H. E A from Ferdinand village pointed in 1935 before the instances: "I have approved because S A. wanted me to steal a maid and give her to N B. who is a boss boy and has no success with the young girls. I have stolen once a maid together with I.C., whom he made his wife because they were fiancés With us, the Tartars, this sort of rapt is frequent". (State-archives of Dobrudja, *Trib Constantza Fond*, packet 31, dos. 4486, No. 1215/935, f. 8 v).

the young people's affection being absent, ...it has to appear with the lapse of time... Twenty days or a month later, the father-in-law calls the bridegroom to get acquainted with him, for he does not know him at the betrothal"[43].

Reported by V.P., 45 years old *Ciocîrlia, 1964*

"On concluding a marriage the Turks asked *a price for the bride*, which *was always decided between the parents*. And this happened up to 1946"[44].

(ss L.P.M.)

Disregard for the future husband's wife's feelings had often as a sequel weakening of the established family, lack of affection which makes husband and wife to seek other ways to solve their conjugal problems.

Cara-Ezichioi, 1938

"I have pointed out *the existence of bargaining between the young persons' parents*; that is why *fidelity in marriage is not respected by the husband*... This is the cause of *the spreading of adultery*, for *at the conclusion of marriage the parents' interests prevailed*, not the young persons' feelings"[45].

Some authentic cases illustrate the difficulties caused by this system :

Cara-Ezichioi, 1938

"I know an interesting case : a well-to-do Turk *wanted his elder son of 17* to get married and found for him a girl in another village, at the price of 8,000 leis. *The young man did not* consent as he was in love with another girl of his own village, with whom he used to speak through the hedge or at nighttime, at the window. The young man's father did not want to take the girl his son loved, because *the other girl was more diligent and brought more gains. The father gave the money* and the marriage was to be celebrated in the autumn, although the young continued to be in relations with the girl of his own village. What can be the result of such a marriage?"[46].

---

[43] P. and G. Puşcaşu, *ment. work*, p. 56—57 (*the underlining is ours*).

[44] See also the situation in Turkey : "(Reported by P.P., 85 years old, Kîrk-Klissi (Adrianople), 1964). <Formerly> the marriage was decided by the parents and the kinmen of the bridegroom, but the latter does not know his future wife" (s s L P.M). This right could be used sometimes in a very abusive way, as can be seen, for instance, from a judgement of the Court of Algiers . "Attendu qu'il paraît certain que el Mouloud, par suite d'une spéculation peu honorable sur sa fille Fazima et déloyale envers ceux avec qu'il contractait, l'a donné, à peu près à la même époque, en mariage tant à el Hachemi qu'à Bel-kassem, ainsi que les témoins dignes de foi attestent ; qu'il a reçu de chacun d'eux une partie de la dot convenue, et que s'il nie aujourd'hui tous ces faits, ce ne peut être que pour s'approprier les sommes qu'il a reçues et de se créer la faculté de disposer une troisième fois de sa fille". (Santayra and Eugène Cherbonneau, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, 1st volume, Paris, 1873, p. 73).

[45] M. Beloiu, *ment. art*, p 201, 203 (*the underlining is ours*). What regards the reflecting of conjugal infidelity in Tartar songs, see also I. Dumitrescu, *Folklore from Pervelia*, in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], p 264.

[46] M. Beloiu, *ment. art*, p 201 (*the underlining is ours*).

Cara-Ezichiol, 1938

"Another recent case: *the parents set their minds on giving in marriage* a boy of 15 who was in the 4th elementary form. They found a girl at the price of 5,000 leis, paid *as earnest money* 2,500 leis and the rest at the conclusion of the marriage. The boy is not well developed, shy, and *in spite of all that his father wishes so,* consequently it must be done. After having *paid the earnest money*, another better looking boy, who liked the girl, *but whose father was unwilling to give her to him,* decided *to elope* with her. *It is thought that the girl was not a stranger to this plan,* although she denied the fact before her parents. The boy and the girl have been discovered in Silistra, arrested; the girl has been returned to her father and the young man retained by the public prosecutor office, for investigations. Now the young man with whom she eloped asked for her; her father refused. The suitor, *the one who gave the earnest money, that is his parents,* refused to take the girl, for shame of the village. It is possible that by such a way *the merchant* will be obliged to reduce *the price of the goods,* as occurs usually when a girl brings shame on her father"[47].

Fig. 4 — Tartar of Dobrudja with his two wives and their children (end of the 19th century — after *M. D. Ionescu*).

With the aim of preserving wealth within the same family and of preventing young people under age of getting into strange hands, the Moslems of Dobrudja had frequently recourse, on the ground of the sheriate norms, to *preferential marriages*, an archaic system for "defending patrimony against matrimony".

Reported by I.B. *Tatligeac, 1921*

"I surveyed the situation of all the inhabitants of Pervelia and found that, out of 37 marriages, 28 are love marriages[48] and only 9 *conventional*; consequently, 75 per cent

[47] M. Beloiu, *ment. art.*, p. 201—202 (*the underlining is ours*). Concerning the settlement of the marriages in the old Rumanian law see Vl. Hanga, *Istoria statului şi dreptului R.P.R.* [The History of State and Law in R.P.R.], 1st volume, 3rd edition, Bucharest, 1957, p. 429.

[48] It is question about marriages decided by parents with persons outside the kinship circle.

of the marriages are made out of love and *only 25 per cent are conventional* .. Now, I shall show you what I understand by *conventional marriage* with Tartars. They used, besides the well-known *polygamy*, the following free and lawful unions : 1) a man is allowed to take *his dead elder brother's wife* ; 2) a woman is allowed to take *her dead elder sister's husband* ; 3) *two brothers may marry two sisters* ; 4) *two half-brothers or two half-sisters*, second marriage children born before parents' marriage, are allowed to marry... *Such marriages between persons of the same blood are intended to avoid alienation of fortune* and to prevent children in low age, left by dead persons, from falling into the hands of wicked men" [49]

Reported by hodgea Cadir Bectenir *Caramurat, 1942*

"A Moslem is allowed to marry *his wife's sister*, but under certain conditions Two brothers may marry two sisters. The *father* can marry a woman and *he· son the latter's daughter* The church and the sheriate allow these marriages" [50].

Reported by V.P., 45 years old *Ciocirlia, 1964*

"I remember that also in our village, once the wife of a Turk died and he *married her sister*."

(s.s. L.P M)

Marriage covenant was done with the aid of *formulas*, including the acts's denomination and the evidence by witnesses, because registration in marriage registers was not compulsory, a fact which gave birth — as we shall see — to a serie of deficiencies, the remedies of which were too open to criticism. At the marriage covenant, as well as its dissolution, it was sufficient to pronounce the established formulas in order to bring forth the effects, irrespective of the reasons, which Moslem instances refused to take into account.

---

[49] I Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars from Pervelia], p. 122—123 (*the underlining is ours*) Plutarch points out that the cause of preferential marriage was the preservation of the family property also with the old Greeks · "It is a good provision that the heiress should not make love to any man but only with one of hear husband's kinsmen, whom she likes to, so that the heir of the goods be of the same family and lineage" (Plutarch, Σόλον, XX)

[50] P. and G. Puşcaşu, *ment work*, p 58 (*the underlining is ours*) Cf. also the system of the marriages with the Huns and the old Tartars in I Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [Course of the Romanian Law History], *cit. ed* , p. 284—285. What concerns the primitive sense of preferential marriage see also M. O Kosven, *Introducere in istoria culturii primitive* [An introduction to the history of primitive culture], Bucharest, Ed Ştiinţifică, 1957, p 105—106, N. Petrescu, *Primitivii* [The Primitives], Bucharest, 1944, p. 179 and seq. As for Moslem populations in the U.S S R , see *Etnografia continentelor* [Continents' Ethnography], 2nd volume, 1st part, Bucharest, Ed. Ştiinţifică, 1961, p 233, 245, 292, Cf. also R. Makarius, *Le mariage des cousins parallèles chez les Arabes*, in *VIe Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques*, Paris, 1963, tome II, part 1, p. 185—190 Concerning the preferential marriage in the old Hebrew law, see Y. Ségall, *Droit matrimonial hébraïque*, Zurich, 1916 ; Burrows, *Levirate Marriage in Israil*, in "Journal of Biblical Literature", LIX (1940) ; L. Aldea, *Căsătoria de Levirat după Vechiul Testament* [The Levirate Marriage in the Old Testament], Bucharest 1942 ; E. Saphir, *Terms of Relationship and the Levirate*, in "American Anthropologist", XVIII (1916).

Reporter by hodgea Cadîr Bectenir *Caramurat, 1942*

"They come to their parents-in-law with the authorisation of the cadiate, given by the hodgeas, and then *he is asked* whether he is a delegate, whether he has witnesses, whether he is responsible before God, before Mohammed, in this world and the future one to come, *and if he declares plainly in the affirmative,* then marriage ceremony can be celebrated" [51].

With regard to *the relations between the family members*, according to Moslem law they were not based on equality but on the husband's supremacy, his authority being absolute, as in each system of patriarchal type.

Reported by I.B. *Tatligeac, 1921*

"The whole income *goes to the husband,* as he keeps the house" [52].

Husband was obliged to provide the wife — it is true — upkeep in money or objects, 2 pairs of complete dresses each year, a furnished dwelling for each wife, household and toilet items, taking care that, as a whole, her condition be not lower the condition she enjoyed in her father's house [53].

The inferior status of woman contrasted strongly with that of husband and was manifest in the first place in that she depended entirely on her husband, concerning both her person and condition. The Koran pointed out, expressely, that "men are superior to women on account of the qualities by which God raised them above the latter..." (Chapter IV, vers. 38).

Deliorman, end of the 19th century

"*Kadînas* spent most of *their time closed* When she went out, *she was covered* with the "*Sfîridgé*", a black and rare cover which covered her face up to her eyes, and *she took good care not to let her face to be seen.* If it ever happened that she be surprised without the "sfîridgé", "she howled as if snake-bitten" and hid herself as best as she could. The shepherds who travelled from Transylvania to Dobrudja with their flocks (*mărgineni*) avoided meeting her face to face, may be for fear of the Turks' hatred, may be for their particular respect for other people's faith. For that reason, when they had any business with the Turks,

[51] P. and G. Puşcaşu, *ment work,* p 56 (*the underlining is ours*). "Marriages, according the sheriate law, are celebrated by the parties' statement before two witnesses and are perfectly valid. They can also be celebrated before the hodgea and the cadî, having no more validity than those celebrated before witnesses. They had not to be declared to the marriage registrar, for this was not compulsory, as in the cases of birth or death. The divorce could be obtained by a simple manifestation of will by the husband, without any formality; the provisions of art. 132 of the regulations for the social-status acts do not apply here" (Bălăşescu, *ment. art*, p. 106). In connection with the magic sense of these formulas, see I. Nauphal, *Système législatif musulman. Etudes orientales. Mariage*, Saint-Pétersbourg, 1893, p. 5 and 60 seq. What regards the pronunciation of the words "sale" and "purchase" by other Moslem populations, see Rumsey, *Mohammadan Law of Inheritance,* London, 1880, p. 311, "Zeitschrift fur Vergleichende Rechtswissenschaft", V, p. 358 and VI, p. 422 and seq Cf the similar aspects of the law-actions practice at Rome (P.F. Girard, *Manuel élémentaire de Droit romain,* ed. VIII, 1929, p 1031), the Salic law (Solm, *Procédure de la loi Salique,* 1873, p 162—172), the Malbergic glosses, etc

[52] I. Dumitrescu, *ment. art*, p. 8 (*the underlining is ours*).

[53] Cf. *Codul statutului personal* [The Personal Status Code], art 181—188.

they first shouted from afar and only then did they approach the house, and if they met the kadinas at the well, they turned their backs till the latter went by" [54].

Nalbant, 1910

"As to conjugal life, *the wife is absolutely like a slave for him. She always stays at home,* being allowed only to go to work or to fetch from the well. *Then she covers her face with the "feridgé"*, in order to avoid being seen by any man. As a result *the kadina's morale is very low.* The entertainments take place separately, that is to say that men occupy one room and women another one" [55].

Fig. 5. — Turkish women of Dobrudja wearing the *feredgé* (end of the 19th century — after *M. D. Ionescu*).

Cara-Ezichioi, 1938

"*Women wear the feridgé in the house, too,* when strangers come. *On the field they uncover only when there is no male stranger.* For guests they have a separate room and whoever come (if man), is introduced there and entertained by the household's man, the woman never appears, not even covered with a sheet" [56].

This status was even more aggravated by the lack of culture to which girls were condemned on account of the isolation in which they were kept.

---

[54] N. Dragomir, *Din trecutul oierilor din Sălişte şi comune din jur* [The past of shepherds of Săliştea and surrounding villages], in "Lucrările Institutului de etnografie" [Proceedings of the Ethnographic Institute], Cluj, 1926, p 242 (*the underlining is ours*)

[55] V. Ursăcescu, *Monografia comunei Nalbant din judeţul Tulcea* [The Monograph of the Nalbant Parish of the district of Tulcea], Tulcea, 1910, p 39 (*the underlining is ours*)

[56] M. Beloiu, *ment. art*, p. 195 (*the underlining is ours*) On the ground of the same regime, even visits to the wife had to be approved by the husband. Thus, for example, a sentence of the cadiate from Constantine from July 27, 1861 stated. "La femme Daïkha ne pourra

Cara-Ezichioi, 1938

"<At school> girls are sent up to the age of 10—11, and later their parents manage somehow with the doctor or the school-master not to *attend any more*, forcing the girls to put sheets on their head" [57].

The same inequality between sexes existed in matter of *divorce* (*boshamak*, *ayirmak*), the husband having the possibility of repudiating his wife (*talak*), a possibility which was not granted to wife.

---

recevoir des visites que du consentement de son mari, a l'exception toutefois de la femme Jamina ben Kassia, au sujet de laquelle une réserve expresse est insérée dans le contrat de mariage et qui pourra entrer chez Daîkha et lui rendre visite, sans que son mari puisse s'y opposer" (Sautayra et Eugène Cherbonneau, *Droit musulman Du statut personnel et des successions*, vol I, Paris, 1873, p 197) The meaning of this special regime applied to women appears to be the insecurity resulting from the system of proving marriages, namely the possibility of being proved in any conditions by two witnesses, even against the will of the woman shown to be wife, as pointed out in a case which occurred before Ali, when by this abusive way an Arabian could marry a high-born woman against her own will. In such conditions, as I Nauphal pointed out "L'ordre, la morale, le repos des familles exigeraient, sous l'empire de cette législation, que chaque individu cachât sa femme avec le même soin anxieux qu'un homme entouré de voleurs mettrait à cacher son trésor" (I. Nauphal, *Système législatif musulman Mariage*, St Petersbourg, 1893, p 92 and seq For these limitations in the Byzantine law cf Harmenopulos, IV, 15; in the Romanian law, *Îndreptarea legii* [The correction of the Law], gl. 214). Concerning the right of correction which the husband had on his wife — he might beat her, but without leaving any marks — see G. H. Bousquet, *Précis élémentaire de droit musulman*, Algiers, 1935, p. 62 For this medieval system, cf also *Coutumes de Beauvaisis*, chapter LVII *Des montalens qui mènent en mariage*; *Îndreptarea Legii* [The Correction of the Law] gl. 185, zac 9 Adde Injac Zamputi, *Pozita shoqnore e grues malesore shqiptare sipas kanunit* [The position of the Malesore Albanian woman according to the Code of customs], in "Buletin i Universitetit Shteteror te Tiranes", Soc Sciences Ser, XV (1961), No 2, p. 101—132, E Cozzi, *La donna albanese con speciale riguardi al diritto consuetudinario delle Montagne di Scutari*, in "Anthropos", VII (1912) If regarding her person, the woman found herself into a flagrant inferiority with respect to husband, in what regards patrimony her position was, at the end of the 19th century and the beginning of the next one, considerably superior to that stated by the European codes, a fact to be explained by some remnants of the matriarchate along with the dominant patriarchal system. The separation of patrimonies was absolute, the wife not being obliged to contribute to the household's expenses and having right of administration and of disposal unrestricted by any marital authorization Cf *Personal Statute Code*, art 206. After E Clavel, "... la situation de l'épouse peut se définir ainsi dépendance absolue et infériorité quant à la personne, indépendance complete quant aux biens. C'est le contraire de ce qui a lieu dans les législations d'Europe, spécialement dans le droit français où la femme est vraiment l'égale du mari quant à la personne et à la condition, mais où elle est quant à ses biens, sous une véritable tutelle, plus ou moins stricte suivant le régime matrimonial adopté, mais toujours sérieuse même dans le régime de la séparation de biens" (*Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, I, Paris, 1895, p 163—164, Cf also B. A Awad, *The Status of Woman in Islam*, in "The Islamic Quarterly", VIII, 1964, No 1—2, p 24; J Bonnecase, *La Philosophie du Code Napoléon appliqué au droit de la famille*, Paris, 1925. The introduction of the Swiss Civil Code of 1907 in Turkey allowed Turkish woman to keep her ancient privileged position, because this code, unlike the French one, does not sanction the civil incapacity of the married woman, the husband being only "the head of the family" but without having "marrital power" See also L. Bridel, *Droit des personnes et de la famille. Code civil suisse et code français comparés*, Paris, 1910, p 77 and seq. Concerning the condition of the woman's goods in the old Romanian law cf. V. Hanga, *Istoria* .. , p. 431—432, and for the Transylvanian law, *ibid*, p. 509.

[57] M. Beloiu, *ment. art.*, p. 200 (*the underlining is ours*).

Reported by I.B. *Tatlgeac, 1921*

"The divorces of Tartars take place *with utmost ease* for it is sufficient for a husband to call one evening a few witnesses and *to sign a passport for his wife's immediate departure*". [58]

The paternal power was also particularly large, varying from possibility of denial of paternity by a simple oath (*lia'anne*) to the right of life and death [59]; the children (*čocuklar, bala*) had to submit in all manners to their father's will.

Reported by I.B. *Tatlgeac, 1921*

"Women respected men and young men respected older men. This custom *cannot be infringed by any means.* The young person is not allowed even to smoke before an older person. . In a place where old persons are talking the young ones may not sit, and if old men come in a place where young men are talking, then the young men must needs leave the place to the old men. *An old man* may *well hit a younger man* or a lad, and they dare not even to defend themselves and in no way to hit back ." [60]

Cara-Ezichioi, 1938

"The boy may not say *no*, for *he is depending on his father*, till the latter dies Not to heed his father's words means *to be thrown out on the high roads*, with no plot of land" [61]

---

[58] I. Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars from Pervelia], p 123 (*the underlining is ours*); Bălăşescu, *ment art*, p 106 (*the underlining is ours*) The repudiation might be revocable (*faskh*) or irrevocable (*bain*), effected expressely by formula (*talak*) or figuratively and repeated thrice (*úsh talak*) with the indication of the figure 3 or with 3 different formulas, a formalist proceeding with an evidently magic structure The latter of these did not admit a new marriage between the divorced people but after a marriage with another person followed by a repudiation Some other ways used for the divorce were the oath (*ila*), the curse (*la'an*), the injurious ressemblance (*d'ihar*) or the wedded persons agreement, in which case the compensation for the expenses of the wedding night could be higher than the dowry. See also the art 276 of the *Personal Status Code* Cf also the repudiation system of the Roman law (P. F Girard, *ment work*, p 176 and seq ; from Romanian law *Îndreptarea legii* [The Correction of the Law] gl 187, see also P F Tinculescu, *Cărţile de despărţeală, 1765—1774* [The Papers of Juridical Separation, 1765—1774], Bucharest, 1932, etc. For other comparisons with the Roman family, see Seignette, translation of *Khalil*, Introduction, XXXVI; M Morand, *Etudes de droit musulman, algérien*, Algiers, 1910, p. 23—29).

[59] Cf I. Nauphal, *Législation musulmane, Filiation et divorce. Etudes orientales*, St. Petersbourg, 1893, p 21—23, where a comparison is made with the Hebrew system (*Numeri*, V, 12). As for the father's right of life and death, either at birth, or later, in case of serious guilt, cf for North-Africa Moslems L M S Lefevre, *ment. work*, p 17—18 and 78—79, M. Morand, *ment. work*, p. 73, E F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Paris, 1931, p. 37—38; *Adde* H. Sumner-Maine, *Etudes sur l'Histoire du Droit*, Paris, 1889, p 435—506; *idem*, *Etudes sur l'ancien Droit et la coutume primitive*, Paris, 1884, p. 165 and seq. Regarding the situation in Dobrudja, the relations point out that: "(Reported by *Hodgea Cadîr Becteınir*, Caramurat, 1942) Very rare cases are known when sexual life exists before marriage. Public opinion condemned the fault and the sin is expiated even by the children who may supervene from the subsequent marriage with a widower, or, in any case, with a party whom she might have normally secured". (P. and G. Puşcaşu, *ment. work*, p. 55).

[60] I Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars from Pervelia], p. 121 (*the underlining is ours*)

[61] M Beloiu, *ment. art*, p 201, (*the underlining is ours*)

The father (*baba, buba, ata, peder*) has, first, the right to decide the marriage of his under age children without any manifestation of their will, by force (*djebr*), and after their coming of age he continues as their guardian (*wali, vasi*) till the child proves his ability of managing alone his goods [62]. Women find themselves under permanent guardianship, up to marriage under their father's, after under their husband's and in case of the latter's death under their son's guardianship, male kinship prevailing in this matter [63].

The priority of paternal rank appeared in a pregnant manner *on successional devolution* (*miras*); the father's kinmen excluded other kinsmen — the latter having no vocation but in absence of the former, and the masculinity privilege — characteristic to any feudal organization — was materialized in the fact that the sons obtained, according to the Koran (chapter IV, vers. 12) a double quantity of goods with respect to the girls[64].

---

[62] In the European law, guardianship has as sole aim the protection of the person and the goods of people under disability, while the Moslem law gives to the guardian also the attributions of executor (*vasiyeti tenfize memur*) Cf Clavel, *ment. work*, I, p , 337—338.

[63] Cf M Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Algiers, 1910, chapter III. Moreover the system was general " . La jeune fille ou femme est d'abord dans l'entière dépendance de son père en ce qui concerne son mariage, car il la marie à qui bon lui semble, sans avoir à la consulter, et reçoit le paiement de sa dot dont il acquiert la propriété Ensuite, c'est à son mari que la femme est entièrement subordonnée et elle n'a pas plus d'indépendance et de personnalité dans la famille maritale qu'elle n'en avait dans sa famille paternelle; les effets du mariage pèsent lourdement sur elle sans que la coutume lui permette de s'en affranchir juridiquement, et le mari a le droit de se comporter en maître absolu sur elle et ses enfants, et de rompre l'union à son gré sans qu'elle puisse rien objecter. Elle doit alors retourner dans sa famille d'origine et retombe à nouveau sous la puissance de son père" (L M S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p 19. See also E. F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Paris, 1931, p 37) An exception was allowed only in the case of under age children (boys up the age of 7 and girls up to 9), when they were left (*kadanah*) to the exclusive protection of their mother (*ana, nine*) or of her kinsmen, as a remnant of the matriarchate (cf M. Morand, *ment work*, p. 14 and seq.; see also L.M J. Garnett, *The Women of Turkey and their folk-lore*, I, London, 1891, p 549—616).

[64] Cf also the situation in Turkey Reported by P. P , 83 years old, Kîrk-Klissi (Adrianople), 1964· "< Formerly > the boys inherited one share and the girls *half the share of the boys*" (s.s L P M). See also E Clavel, *Droit musulman Du statut personnel et des successions*, vol II, Paris, 1895, cap III; Tornauw, *Das Ehrrecht nach den Verordnungen des Islams*, in "Zeitschrift fur vergleichende Rechtswissenschaft", V, p 116 and seq ; A. de Saad, *La dévolution ab intestat d'après le rite hanafite et le droit français*, Paris, 1926 All these features of Moslem family in Dobrudja under the sheriate regime influenced the kinship system, as in the other systems of Turano-Ganovian type, but in which prevailed paternal filiation with an Omaha type terminology. With the Turks of Dobrudja the father is *baba*, the grandfather *buyuk baba*, with the Tartars *baba* and *kart baba*; the grandson is named *torun*, exactly as the nephew; Tartars name the maternal uncle *daye*, and the mother's father *daye baba*. In exchange, the paternal uncle is *amuca* (*emce*), and the maternal sister is *teyse* (*tyze*) whilst their names should have derived from *baba* and *ana*, according to the *pattern pater-patruus, mater-matertera*, at the Romans, or *baba-baba mkubawa* (*baba-mdogo*) and *mama-mama mkubava* (*mama mdogo*) as at the Swahili (Bantu Negroes). It is interesting to note the different terminology used by the Nogays of Dobrudja for the grand-father, who is named "father" (*baba*), and the father proper is named "brother" (*ğaka*). Equally in the speach of the Crimean Tartars settled in Dobrudja one makes a distinction between the elder brother (*aka*) and the younger brother

This system of the Moslem family, consecrated by the sheriate and corresponding to the feudal production relations, came increasingly into contradiction with *the new social realities*, as society developed. The moral-psychological premisses of the family were evolving too toward a higher stage, towards founding family on the legitimate and human feeling of mutual love, "... the love marriage was proclaimed to be a human right, namely, not only «un droit de l'homme», but, in an exceptional manner, also as «un droit de la femme»"[65].

Reported by I.B. *Tatligeac, 1921*

"All their popular songs and their tales are full of a *passionate love*. The lads and girls, when they meet, sing to each other the "*shan*", songs of 2 rhymes only, full of torment of love"[66].

Pervelia, 1921

"Some lads practise *pelivania*, and others — in groups — sing *shin* (wedding songs), to whom the girls answer in chorus".[67]

The peremptory element which hastened the processus of modernization of the Moslem family and its transition from the canonical to the civil law system, was, in Dobrudja too, *the passing of the domestic economy to a new capitalistic basis*. At the moment of the union of the province, rural property was of feudal, conditioned, type, the producers having only the right of using the land and of collecting its fruits, in exchange of which they were obliged to give to the eminent owner (*rakkaba*) a feudal rent. As E. Engelhardt pointed out, in the Ottoman Empire "generally the peasant is but a usufructary" of the land he uses. The domanial estates (*mirie*) and the religious ones (*vacuf*), which covered about three quarters of the Ottoman soil, are only farmed by him ; he is not allowed to modify their destination, nor to dispose of them through sale, donation or any other means. The tithe or tribute takes the place of payment of the rent..."[68]

---

and sister (*kardash*) (Reported by A. Djafer. Cf. also L. H. Morgan, *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*, Washington, 1871. See also J. O Dorsey, *Omaha Sociology* 1884; N. Grodekov, *Киркизи и Каракиркизи Сыр — Дарийской области*, t. I. *Юрисдический быт*, Tashkent, 1889; A. H J. Prins, *An Analysis of Swanhili Kinship Terminology*, in "Journal of the East African Swanhili Committee", 1958, No. 26 and 27, *apud* D. A. Olderogge, *Traits essentiels de l'évolution des systèmes de parenté*, in *VI° Congrès international des sciences ethnologiques, Paris, 30 juillet—6 août 1960*, tome, II, 1st part, Paris 1963 p. 215—220).

[65] K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in two volumes], vol. II, 2nd edition, E.S.P.L P , 1955, p. 256—257.

[66] I. Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars from Pervelia], p. 123 (*the underlining is ours*).

[67] I. Dumitrescu, *Sărbătorile la Tătari* [The feasts of the Tartars], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], 2nd Year (1921), No. 3, p. 372 (*the underlining is ours*).

[68] E. Engelhardt, *La Turquie et le Tanzimat ou Histoire des Réformes dans l'Empire Ottoman depuis 1826 jusqu'à nos jours*, vol. II, Paris, 1884, p. 306. *The land-property Ottoman*

The transformation of feudal property in absolute, bourgeois property took place in Dobrudja some time after the union, in 1882, and it was effected according to the system applied in old Romania, on the basis of *the repurchase of the tithe* or by *tiersage* in favour of the State [69].

Code from 7 Ramazan 1274 (21st April 1859) divided real-estate in *mulk*, *mirie*, *mevkufe* (*vakuf*), *metruke* and *mevat* (Cf Belin, *Etude sur la propriété foncière en pays musulman et spécialement en Turquie* (*rite hanéfite*), Paris, 1862), but, in fact, in Dobrudja as in the rest of the Ottoman Empire, the most widely spread form was *mulk* (the courtyards, the buildings and the plantations inside the villages) and *mirie* (the fields, the corn-places and the pasture-lands) In favour of the Moslem seminary of Babadag, there was a *wakuf* instituted by Gezi Ali Pasha in the 17th century, but the law of 1880, by its 21th article, had abolished it, leaving to the Romanian State the obligation of keeping in good order this institution (Cf. A Alecu, *Istoricul seminarului musulman din Medgidia* [The history of the Moslem seminary of Medgidia], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year (1928), 2nd volume, p 181 and seq.). See instances of *tapu* in State-archive of Dobrudja, *Trib Constantza Fond*, dos 2/1885.

[69] Article 11 of the law of April 3, 1882, stated that "land tithe is abolished by repurchase and in this way the possessors get full property on the possessed land", and article 21 pointed out that "those who will surrender to the State one third of the land which was recognized to them are freed of the payment for the repurchase of the tithe for the remaining two thirds". The price was 55 lei per ha, payable in 15 years (later in 20 years), whilst the free sale price of land was fixed by the same law (art. 28) at 90 lei, which means the State should have been given half of the plot as the equivalent price for the other half. The limitation to a single third part of the part surrendered to the State is an application of the tiersage system of ancient Romania and a considerable relief in favour of those who became landowners in this way The evident aim of the law — as C. Nanu pointed out in his report on the bill — "is to assimilate this rural ownership in Dobrudja with that existing in the others regions of Romania" (I N Roman, *Proprietatea imobiliară rurală din Dobrogea* [Rural landed property of Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IXth Year (1928), 1st number, p 284; *idem*, *Studii asupra proprietății rurale din Dobrogea* [Study on rural property of Dobrudja], Constantza, 1907, p 87 . See also D Stoicescu, *Organizarea Dobrogei noi și principiile de justiție* [The organization of New Dobrudja and the justice principles], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], XIXth Year (1938), 2nd volume, p. 176) As a sequel of the application of this law, 176,738 hectares *tapiu* and 11,475 hectares of vineyards were registered in 1882 and parcelled out in 1885 Thus in Dobrudja the regulation of the ancient Ottoman rural property proceeded in a different way than with the recuperation of the *rayas*, with regard to which the Adrianople treaty stated that "the Moslems who possess landed estates non-usurped by private persons, whether in towns or in any point of the left bank of the Danube, will be obliged to sell them to the native population within 18 months" (*Documente privind Renașterea României* [Documents regarding the Renewal of Romania], I, p 326). In the Ottoman Empire, Sultan Abdul Hamid disposed in 1885 by a *hattihumaium* that the whole property detained as *mirie* in Rumelia had to be transformed in *mulk* property. Cf. also Effendi Yanko Vazzidi, *La propriété immobiliaire en Turquie et l'article 1737 du Medjellé*, in "Revue de droit international et de législation comparée", S. II, t II, 1900, p. 300—315 In Bulgaria, the February 5, 1885 law of husbandry-land and *tchiflics*, provided for transformation in "pâlni sobstvenitzi" (пьлни собственици) of the Turkish properties left to the Turks after the expropriation, and the law of 1889 stated the replacing of the *tapus* with Bulgarian deeds of property "kreposni aktove" (крепосни актове). Cf. the Decision No 217 of December 15, 1889, No. 332 of September 7, 1890 and No. 346 of November 13, 1891 of the Bulgarian Court of Cassation, *apud* A N Pintea, *Regimul bunurilor imobiliare rurale din Dobrogea Nouă* [The regime of the rural land-estates in New Dobrudja], Bazardjic, 1922. See also I. N. Roman, *Proprietatea imobiliară rurală din Dobrogea* [Rural landestate property of Dobrudja], in "Analele Dobrogei", 2nd Year (1928), vol. 1, p. 289, I Pennacov, *L'emphytéose, le mirié et la législation sur la propriété rurale dans la Dobroudja*, in "Rev bulg" II (1930), p. 92—106. For the state of things in Serbia see D Perović, *Prilozi proučavanju društvano-ekonomiceskih odnosa u doba I srpskog ustanka I Ustaničke starešine i turska nepokretna imanja* [Contributions to the study of social-political conditions

The tithe system had been replaced by a sole tax as far back as 1879 [70], fact which also contributed to the rapid development of rural economy.

Topalu, 1923

"Generally speaking, *the peasant life is good.* A first-rank husbandry produces about 100,000 lei yearly" [71].

A first consequence became obvious by application of the sheriate to the transmission of the patrimony *mortis causa.* In order to stimulate production, in the Ottoman Empire for the *mirie* estates was applied the Land-code regime, which provided *a wider successoral vocation of the descendants,* who were able to work the land in better conditions. By transforming the whole property in *mulk*-type goods, the Romanian legislator

---

in the period of the first Serbian insurection. [The leaders of the insurgents and the Turkish imovables], in "Zbornik Muzeja prvog srpskog ustanka", Beograd, I, 1959, p 149–166; K. Petrović, *Tapija o kupovni napuštenih turskih kuća iz vremena Karadordeve Srbije* [Papers of acquisition of vacant Turkish goods in Karageorge's Serbia], in "Rad vojvodanskih muzeja", Novi Sad, X, 1961.

[70] In the proclamation to the inhabitants of Dobrudja it was said "We abrogate the tithe of any nature for the year 1879. As from the July 1, 1880 it will be replaced by a more equitable and lighter money-tax for the farmers. The *emleac* (the tax on real-estate income in towns), the *temetuate* (a 3 per cent tax on farmers' and craftsmen's work), the tax on house-rent of the public-houses, coffee-houses, grocers and inns, all these are to be transformed as from the 1st of January 1879 into a money-tax which will be easier to pay and more equitable, and the *bedel* (the tax for military exemption), the *entizalé*-tax (a tax of 2 1/2 per cent) on cattle sales and the tax on mills are completely abolished" "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], 1928, p 608–609)

[71] V. Morfei, *Monografia Comunei Topalu* [The Monograph of the Parish of Topalu], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IVth Year (1923), No 4, p 96 (*the underlining is ours*). In Dobrudja, the proportion of rural land-state was in 1903. small holdings (up to 10 hectares) — 37 62 per cent, medium holdings (10–100 hectares) — 38 80 per cent; large holdings (above 100 hectares) — 23 58 per cent In 1905, the medium holdings reached 44.60 per cent, whereas in the rest of Romania it represented 5 per cent The cereal production grew equally in a staggering way

Product (in quintals)	1885	1905	1915
Wheat	338,000	1,083,000	1,593,000
Barley	927,000	2,660,000	3,550,000
Oats	106,000	1,410,000	1,800,000

(Cf. "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IIIrd Year, (1922), No. 4, p. 470–472). Commercial intercourse is also very developed Only in 1890 are recorded in Constantza 21 registerings of new firms and almost 200 sale and purchase transactions, most of them of rural funds. (State-archive of Dobrudja, *Trib Constantza Fond,* 1890). See also I I. Nacian, *La Dobrudja économique et sociale, son passé, son présent et son avenir,* Paris, 1886, Sc. C Vîrnav, *Situaţiunea generală a jud Constanţa la începutul anului* 1903 [General situation of the department of Constantza at the beginning of 1903], Constantza, 1904, Luca Ionescu, *Dare de seamă a jud. Tulcea* [An account on the department of Tulcea], 1904. In such conditions, the household budget of the Dobrudjan family has been generally exceeding. The average income of a household was 60,870 lei, that is 5,440 lei per hectare; the average expenses were of 44,150 lei, that is 3,945 lei per hectare, therefore 72 50 per cent of the income The surplus was of 16,720 lei — 1,495 lei per hectare — that is 27.50 per cent of the overall income (Cf 60 *de sate româneşti* [Sixty Rumanian Villages], 2nd volume, Bucharest, 1941, p. 291)

drew them out of the successoral regime of the Ottoman Land-code, leaving them under the exclusive domination of the canonical law, which was already obsolete. As such, the descendants — especially the grand-children, who were excluded from inheritance by the Moslem law, which did not admit the representation, started invoking more and more, before Moslem Courts "*the natural law* and *the Romanian law*" [72].

Usually, devolution of succession was done by the cadí by a decision (*kassam*) in which the number of the heirs is ascertained and the share due to each one of them, according to the sheriate law, and equally the fortune which remains to be divided after payment of debts ; and when this *kassam* became final, one proceeds at its realization, by naming experts for designating the plots of land, experts for which lots were drawn at the Moslem Court, and when this operation was final, each heir was given his plot. In the system of the Romanian Civil law, all successoral goods passed in the heir's patrimony, and the heir becomes personally liable for the payment of the debts, able to dispose by any means of his successoral

[72] The inheritance case of H O B. from Valul lui Traian By sentence No 6 from May 30, given by the Constantza Cadiate, in the case of the inheritance of H O B. by applying art. 246, 262 and 376 of the Feraidul Feriz law, the wife Aline gets 1/4 and the sister Hîrslîbec the 3/4 of the inheritance (the 1/2 as her due part plus 1/4 due to the absence of successors *assaba*) The Court of Constantza rejected the legal action of the grand-daughters (who invoke their right on the basis of the Romanian law), "considering that, according to article 22 of the regulation for judicial organization, from all these claims are to be retained only those concerning the Ottoman law, the others being absolutely alien to the cause" (Civil sentence No 765 of October 1, 1934, in "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], 1934, No 7, p. 216 The successoral system, as it is well-known, is the most sensitive in recording the changes which the property has undergone, for it best illustrates "the dependency of law on production relations" (K. Marx and F. Engels, *Ideologia germană* [German Ideology], Bucharest, ESPLP, 1956, p 343. See also M. Eliescu, *Instituţia moştenirii în lumina învăţăturii marxist-leniniste* [The inheritance institution in the light of the Marxist-Leninist teaching], in *Studii juridice* [Juridical Studies], Bucharest, Ed Acad. R P R , 1960). An example of the reverse aspect, where the economic basis remaining unchanged, the change of the successoral system proved not necessary, explains the failure of the reform attempted by the French in Algeria : "Avec la question du droit d'héritage des femmes, on touche en effet au cœur même de la vie familiale et sociale kabyle, on s'attaque aux principes les plus solides et les plus vivants · le droit patriarcal et le privilège des mâles (L M S Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle,* Algiers, 1939, p 144 ; see also L. Lehuroux, *Islam et chrétienté en Algérie,* Algiers, 1949. The tendency of transition from the agnatic successoral system to the cognatic one is a natural evolution, and not only in the present case. As it is well-known, the entire history of the Roman successoral system ranging from the 12 Tables to Justinian laws is pervaded by the same tendency, the cognatic system being finally triumphant by the 118th Novel As E Glasson pointed out, the tendency of bourgeois modern family in the matter of persons is to pass from the Roman system based on *patria potestas* to the Germanic one, and in the matter of goods to pass from the Germanic system based on the collective property to the Roman individualistic one (*Le mariage civil et le divorce dans les principaux pays de l'Europe,* ed. II, Paris, 1880. See also Pradines, *Etude sur les limites apportées à la puissance paternelle par les législations étrangères dans les principaux pays de l'Europe,* in "Bull. de la Soc. de Lég Comp ", IX, 1880, No. 2, p. 113—179 ; M. Rouquet, *Evolution du droit de la famille vers l'individualisme,* Paris, 1909). The same tendencies are observed also in the Moslem family in which the community of *acebi* enters in dissolution. (Cf. Z. Candarli, *L'Evolution du mariage en droit turc et la condition du mari,* Fribourg, 1941).

goods, excepting the case when these debts were guaranteed by a mortgage inscription, or when the creditors of the succession have not claimed the separation of the successoral patrimony from the heir's one, while according to the sheriate system the successions are not universalities of goods, but only *the remains*, that is to say only what remains of the goods obtained by succession after subtracting burial expenses, the defunct's debts and the legacies up to one third of the inheritance [73]. Payment of the defunct's debts was considered, according to ancient beliefs, as *a debt of religious order*, and for its recovering measures of any nature could be taken, *often endangering the interests of the under age heirs*, by reservation of a part of the wealth exceeding the amount of the debts [74].

Before courts there begins to be ever frequently invoked the Romanian juridical norms concerning devolution of the succession [75], what

---

[73] Cf. "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], I, 1923, No 3, p 44. In the case of the succession of K.H A , from Medgidia, the Court of Appeal in Galatz pointed out "... the land-estates were sold by the guardian, not as a representative of the under-age heirs' share of wealth, but as the representative of the succession, in view of the payment of the defunct's debts . " (The Court of Appeal in Galatz, IInd Section, Civil Decision, No 142/1912, in "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], 1923, No 5, p. 73 *Vide* State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, dos 523/1890, 500/1891, 2475/1892 (old Fond) The Roman law also records a real evolution from the idea of *potestas* to that of *munus* in tutelage matters Cf *Римское частное право*, Moscow , 1948, p. 155.

[74] The decision of the Court of Appeal in Galatz, mentioned in the previous note, takes into account "the payment of defunct's debts, which, according to the sheriate law, had absolute precedence, *for only in this way the Moslem's soul, according to the faith, is able to enjoy quiet in the grave*...Neither the sheriate law, nor any other provision provide any rules of procedure norm for the canging out of the defunct's debts payment "which is a *religious obligation, everything being left to the cadis' discretion* .. who granted the authorization for the sale of his own free will, after having attempted, unsuccessfully, a public auction sale, with a pretty judicious motivation, that is : *for the attainment of the religious aim of paying the defunct's debts*, public auction is only a means of achieving a more favourable price ." (*ibid* , p. 73-74 — *underlining is ours*). As for the primitive character of these beliefs, see L Marillier, *La survivance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés*, <f. l , f a. > For the magic practices in the law of other peoples see V A Georgescu, *La magie et le Droit romain*, in "Revista clasică" [The Classical Review], XI—XII (1939—1940); C Stoicescu, *La magie dans l'ancien droit roumain* (*Rapprochement avec le droit romain*), 2nd edition, Bucharest, 1939 The appreciation of cadis in such cases was wide enough ; they were not bound to respect the judicial precedents : ". . The measures taken by the cadi, according to the cases and circumstances, constitute Moslem customs, *which vary from a locality to another or even in the same locality, according to cases and circumstances*, thus one cannot take as a norm the procedure followed by the Moslem Court of Tulcea or of Bazargic, invoked by the appealliancy party, and to impose it as a constant custom for the Moslem Court in Constantza .." (The Court of Appeal in Galatz, Sect. II, Dec. civile 142/1912, in "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], I, 1923, No. 5, p 73—74 — *the underlining is ours*). Cf also R J.H. Gottheil, *The Cadi, the History of this Institution*, in "Revue des études ethnographiques et sociologiques", I (1908), p 385—393 ; M. Daoulibi, *La jurisprudence dans le droit islamique*, Paris, 1944 ; M F. J Mohanna, *Le rôle du juge dans le droit anglais et dans le droit de l'Islam comparés*, Paris, 1930 ; R Ghali, *De la tradition considérée comme source du droit musulman*, Paris, 1909 ; B Ducati, *Rationalismus und Tradition in mohammedanischen Recht*, in "Islamica", III (1927—1928), p 214—228

[75] G K. heir and guardian of the fortune left by K H.A., maintained in his petition of appeal to the Court of Cassation that the Moslem inferior instance had erroneously appreciated that "according to the sale laws and customs, even the liquidation and the distribution of the

compels the Romanian legislator to intervene finally for the protection of the goods due to under-age heirs, by providing in the regulations of July 26, 1921, art. 184, that in future, the sales of the landed-estates of the under-age heirs, authorized by the cadiates for the payment of the succession's debts for the exit from indivision or for any other reason, had to be carried out only by the departamental Courts in compliance with the forms provided by the Romanian Civil procedure law.

The development of the capitalistic relations of production and in the first place the attracting of women and children into industry, as well as the possibility for them of earning their living independently, brought about the change of the relations between the family members, for "... the industry liquidates the economic dependency of woman on the family... and on her husband. The transformation of industry into a capitalistic one plays an overwhelming role in woman's struggle for her independence in the frame of the family" [76].

The "feredgé" (*çarshaf, burgu*) disappears, the young persons begin to know each other before the marriage, the bride's purchase fell into disuze.

Reported by hodgea Cadîr Becterir *Caramurat, 1942*

"<The Tartar women> *went about with uncovered face* Only the fanatic ones maintain the feredgé, but their face is equally uncovered . On the occasion of marriage, the delegates discuss between themselves the sum the young man has to give to the girl, in case of divorce or death. The sum proposed by the young man is recorded in the cadiate's authorization, the deed being given to the bride. Today there is a vacuum in this respect What is more, *the young man gives to his father-in-law a sum according to his possibilities, in virtue of tradition.*

---

inheritance, by any means could reach this result, *and without keeping in view the laws of the country in which are situated the land-estates existing in a Moslem's succession*, which constituted a violation by the inferior instance of the public-order principle of the real status, consecrated by article 2 of the Romanian Civil law . " (Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], I, 1923, No. 3, p. 42 — *the underlining is ours*).

[76] V. I. Lenin, *Opere* [Works], 3rd volume, Bucharest, Ed. Politică, 1958, p. 516 The accuracy of this thesis is confirmed by the absolute contrary situation of, for instance, Algeria, where Moslem woman who took little part in industry during French rule, had shown her indifference for her rights too : "Ce qui lui est plus pénible sans doute, c'est la vie matérielle misérable et difficile qu'elle mène la plupart du temps, les mauvais traitements qu'elle subit : son désir serait probablement d'être vêtue plus chaudement en hiver, plutôt que *de voir aboli le droit de contrainte matrimoniale*, qui révolte tellement notre conscience". (L.M S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p 151 — *the underlining is ours*). On the contrary, the same woman, who is working in foreign countries, knows how to fight for her rights, and in the first place for the patrimonial rights (*ibid.*, p. 155). Even more obvious are the transformations which have taken place in the young Algerian Republic, where women, called to a new life, participate fully to the reconstruction work of their country, as equal-rights citizens, abandoning their veil and the other humiliating customs (Cf. C. Benga, *Dispare vălul* [The veil disappears]), in "Scînteia", XXXIVth Year (1965), No 6491 of January 6 : *idem*, *Kabylia azi* [The Kabylia Today], *ibid*, No 6541 of February 25)

Without payment of this amount which sometimes the father-in-law does not take, marriage is still possible, but not without the amount which is to be refunded in case of divorce or death. This constitutes a security of woman's existence, in an unfortunate situation The bride has to be assured an alimony for 100 days" [77].

Reported by V P., 45 years old *Ciocîrlia, 1964*

„Formerly, those who married were not acquainted with each other *Lately the girl and the young man meet and speak to each other before the marriage*". *(s s L P M)*

The need for the head of the newly formed family to dispose of his own capital obliged the bride's family as well as the bride herself to renounce to their money claims, in order to allow the husband to dispose of a material situation in keeping with the needs of capitalistic society; as for the settlement of the wife's material situation in case of divorce, preference starts to be given to the provisions of the Romanian Civil law, by renouncing to the matrimonial stipulation made by the husband in favour of the wife on the occasion of the marriage, according to the sheriate norms.

Equally, on the occasion of divorce, the parties renounce by common will to their rights of *nikea* and *nafaka*, that is to say to the sums representing the dowry and the upkeep in the vacuity period (*iddet*) [78].

At last, polygamy lost any reason of being, becoming absolutely anachronic, both as regards the new social and economic conditions and the ethic-psychologic bases of the new Moslem family, based on more and more elevated feelings [79].

---

[77] P and G. Puşcaşu, *ment. work*, p 20 and 56 (*the underlining is ours*) The feredgé is still known nowadays as an element of traditional female costume in some Turkish villages (Fîntîna Mare, Carpiniş, Făurei, Brebeni), but only when going to the well, never when going to town (reported by mufti *I Septar*); it gives a concrete instance about the way the form of an institution can survive with a new contents

[78] See, for example, H A. and S H A cases from Balabanlar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 59 of Octomber 1, 1932 (State Archives of Dobrudja, *Divorces Fond*, Durostorum, dos No 52, f 5), B O. and C B O from Aidogdu, parish of Barghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 9 of March 22, 1932 (ment. place, dos No. 60, f 3—4); S Z and C S Z. from Balabanlar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 36 of July 6, 1933 (ment place, dos. No 54, f 3—5), S A.S. and A S A S from Baltadji, parish of Balabanlar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 15 (ment place, dos No 55, f 3—4) For the previous cases of compulsory character of *nafaka*, cf C M and A G, Moslem cadiate of Constantza, State-archive of Dobrudja, *Trib Constantza Fond*, dos. No 2/1887. On the symbolic character of their stipulation when a marriage is contracted today, see below p 37, n. 91.

[79] Thus, for example, in the anecdotes of Pervelia Tartars, after the first World War, it is shown that, due to the authoritarian behaviour of the wife in her household, there was no need for a second wife, the husband not being able to cope even with one (reported by I. B. Tatlîgeac, 1921, *apud*, I Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars of Pervelia], p. 117—118 On the origins of the polygamy to the Moslems, see also P. Janssen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 14 and seq.; Berhrugger, *La polygamie musulmane*, in "Rev. Afr.", 1859, April; B. A. Awad, *The Status of Women in Islam*, in "The Islamic Quarterly",

In order to remedy these deficiencies of the sheriate, the cadis have attempted a modernization, but still along the line of the canonical law, taking as example not the legislation of Turkey — where canonical law had been abolished — but a newer Hanafite legislation, namely the Egyptian law *Alchiamus fil Ahvalishahsie* of 1929. An attempt was made at eliminating, on its basis, the anomalies existing in matter of divorce [80], because in the former regime of the sheriate woman was not able to unmade her marriage [81].

On the ground of this law, divorce was admitted at the wife's request for ill-treatment which made life in common impossible (art. 6), the divorce action introduced by the wife by common consent of both conjoints (art. 70), and divorce action on the basis of art. 273 and 274 of the

---

VIII, 1964, No. 1—2, p. 20 and seq. Cf also T. Labriola, *De la monogamie,* Rome, 1909. With regard to the effects that the passage from polygamy to monogamy had in the Moslem family, see E.-F. Gautier, *Mœurs et coutumes des musulmans,* Paris, 1931, p. 41—42

[80] Cf G. L. Dimitriu, *O instituţie perimată* [An obsolete institution], in "Justiţia Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], VI[th] Year (1935), No 4, p. 101 In Turkey the adoption of this legislative measure was caused by lost of many men on the battlefields during the first World War (reported by *I Baubeck*) Concerning the expedients used in Austro-Hungary to avoid the interdiction of divorce with the Catholics resorting for this purpose to the so-called "Transylvanian Marriage", see W. Fuchs, *Die sogenanten Siebenburgischen Ehen und andere Arten Wiederverehelichung geschiedenner osterreichischer Katholiken,* Vienna, 1889; *idem, Siebenburgische Ehen,* in "Juristische Blatter", 1879, No. 48; 1883, No. 13, 14; C Lyon-Caen, *De l'influence de la religion des époux sur les causes du divorce en Autriche,* in "Journal du droit international privé", VII, 1880, p. 268—278, E Rittner, *Auch Einiges uber die Siebenburger Ehen",* in "Allgemeine osterreichische Gerichts-Zeitung", XXXI (1880), No. 10, p 37—39; No. 11, p. 41—42; Roszner, *Die Klausenburger Ehen,* in "Juristische Blatter", 1879, No 48, 51; Szasz ,*Die Siebenburgischen Ehen, ibid*, 1880, No. 20, 21.

[81] "A Moslem wife *may never divorce* She may complain to the cadi for beatings, ill-treatments or when she is not given food or clothes or when her husband does not assure her the conditions of living she enjoyed in the paternal house when she was taken as wife. If the wife can prove with witnesses, questioned in the presence of her husband, the cadi may oblige the husband to quit her, and if the latter consents, the cadi states the decision of the husband to leave his wife. *But there was no possibility of compelling the husband to come before the cadi,* for the means of coercion of Ottoman customs *could not be carried out* by the Romanian authorities, being contrary to public order". (Bălăşescu, *ment art*, p. 106 — *the underlining is ours*). The same author pointed out that the muphty of Tulcea recognized that this kind of divorce given to the competence of Moslem Courts to be judged according the Moslem customs and laws, could not be carried out in practice. Besides, article 211 of the Hanafite Code concerning the personal status did not provide expressely this possibility of divorce, it being admitted only by doctrine and jurisprudence (E Clavel, *Droit musulman Du statut personnel et des successions,* I, Paris, 1895, p. 229—236) What concerns the right for the wife to have recourse to legal action in view of obtaining the dissolution of her marriage in the Malekite law, see also Gonse, *Le divorce en Algérie,* in "Bull Soc. leg. europ", XI[th] Year, 1882, No. 2, p. 166 and seq. With the Kabyles, in Algeria, the woman had the right of "insurrection" in case of ill-treatment, a right which was practised by her refuge to her parents, but which was equally lacking efficiency, because she could not marry again, not being divorced — whilst her husband could, being a polygamist — and more, this freed the husband of his obligation duty of supporting her. The sanction of losing the dowry was equally not efficacious for the husband found guilty by the instance, because the latter was allowed to repudiate, right at the Court, the wife who made complaints against him, thus maintaining his right to the refunding of the dowry (Cf. L M.S. Lefevre, *ment. work,* p. 114).

same law[82]. Likewise, on the basis of the same law, art. 53, divorce was pronounced for extortion by threats and violence of the wife's consent to the marriage [83].

Nevertheless, the inequality of the wife still persisted, the latter losing, for instance, her right of taking care of the children (*kadanah*), if she married anew with somebody who was not kinsman, so that the obligatory character of the preferential marriage subsisted [84].

Likewise, inequality subsisted for the entire female line in the matter of transmission of the patrimony *mortis causa*, where, as previously shown, most of litigations arose, and the wife's material position was endangered by the renunciation to the old dowry regime, imposed by the new regulation [85].

---

[82] See, for example, the sentences of the Moslem cadiate of Constantza No 14/1930, 18/1930, 14/1933, *apud* G. Dimitriu, *ment. art.*, p. 101. Among other causes frequently invoked during this period are the unsuitability of character and misunderstandings See, for example, M.M. and F M. cases from the parish of Baltadjiul Nou, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 8 of March 10, 1931 (State-archives of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos No 58, f. 3—5), M A S. and Z.M. from Papuccilar, parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 37 of August 27, 1931) (ment. place, dos. No. 59, p. 5—6); N D. and F.N. from the parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 48 of September 17, 1931 (ment. place, dos. No 59, f. 7—8); H. H and H.H H. from Aidogdu, parish of Barghian. Moslem cadiate of Silistra, sentence no. 28 of June 28, 1932 (ment place, dos. No 60, f. 5—6); H.A. and S.H A. from Bahman Ashiclar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 65 (ment. place, dos . No. 50, f. 5—6); A.M C I. and H A. from Papuccilar, parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence no. 22 of April 20, 1933 (ment. place, dos. No. 61, f. 3—4); R.R A. and R.R.R. from Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence no 41 (ment. place, dos. No. 61, f. 9—10); M M S. and C M M S. from Papuccilar, parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 49 of September 14, 1933 (ment. place, dos. No. 62, f. 3—4); M A.A. and F M A from Belica, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 86 of December 20, 1934 (ment place, dos. No 69, f 5—6); I I I. and S I I, from Balabanlar, Moslem cadiate of Silistra, sentence no. 8 from February 23, 1935 (ment place, dos. No. 56, f. 3—4).

[83] Cf M Z A. from Beibunar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 65 of 10 September 1934 (State-archives of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No 65, f. 3—4).

[84] See in this sense the species which arose in Malekite law, the Court of Algiers, sentences of June 29, 1865 and December 9, 1867 (Clavel, *ment. work*, I, p 318) The abandonment of the residence by any of the conjoints, invoked before this Court in autumn 1933, is considered also as a motive of divorce only because it deprives the wife of material support and obliges her to beg her alms (art. 126 from the law Hmen Aile Cara Enavie). See, for example, E H O G. and H.O.G. from Avdula, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 42 of August 1, 1933 (State-archive of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. no. 60, f 3—5). The persistence of religious mentality is also made obvious by the fact that grave offences against the religion and faith of one of the conjoints brought by the other constitute a reason for undoing the marriage, according to the questionnaire, page 9 and chapter 7 of the law *Tatavei Aburaim Efendi*, with the possibility for the conjoints to marry each other anew.

[85] Moreover, under the ancient regulations, the position of the wife was precarious, the husband being allowed to exclude her from his inheritance by constituting pious foundations. As Clavel says. "Mahomet, en constituant une réserve légale au profit des femmes, en les élevant au rang d'héritières *fardh*, en les appelant à la succession, inaugurait un droit nouveau, qu'on n'osa pas discuter, mais qu'on cherchera bientôt a éluder en donnant au père de famille le moyen de faire sortir des biens de son patrimoine, de son vivant, à un titre spécial, de façon à ce qu'ils ne fussent pas compris dans son hérédité. Le Wakf Adi fut institué

Abolition of the sheriate and transition to modern Civil law system was thus ever more required. "Some of these laws and customs as polygamy and the husband's right of repudiation — as a comment pointed out — are absolutely obsolete, anachronic and even contrary to public order. In matter of inheritance, the sheriate law ignores the right of succession by representation, and thus the grand-sons are deprived of their right to inheritance by the brothers and sisters of the dead grand-father. The paternal power is unlimited, the father having the right to arrest his children. There are some instances in which children and especially daughters-in-law are forbidden to speak in front of the father, father-in-law, mother-in-law and even husband. These laws and customs have become anachronic" [86].

---

dans ce but" (Eugène Clavel, *Droit musulman Le Wakf ou Habous d'après la doctrine et la jurisprudence* (*Rites hanafite et malékite*), 1st volume, Cairo, 1896, p. 28 See also J Lucciani, *Le habou ou wakf* (*rite malékite et hanéfite*), Casablanca, 1942, A Shoukri Bîdair, *L'institution des biens dits "habous" ou "wakf" dans le droit de l'Islam*, Paris, 1924 M. Begović, *Porodični vakufi* [The Family Vakufs], in "Istorijski časopis", IX—X (1959), p. 191—197. In the mountainous region of Algiers, the wife's exheredation had become a custom. " C'est le système successoral consacré par la coutume qui marque encore davantage ... le caractere patriarcal de la famille et l'état de subordination de la femme la dévolution successorale est presque purement agnatique, seuls héritent en principe les parents mâles par les mâles, la vocation héréditaire des femmes ayant été formellement et ouvertement supprimée La force et la cohésion du groupe familial s'opposent à ce que le patrimoine commun puisse être démembré au profit de la femme et que celle-ci puisse par son mariage apporter dans la famille de son mari la part qu'elle a reçue La coutume se borne à lui accorder un droit à l'entretien qui pèse sur les héritiers et dont elle ne peut jouir que si elle se trouve dans le besoin" (L M S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 19). See also P. Hacoun-Campredon, *Etude sur l'évolution des coutumes kabyles spécialement en ce qui concerne l'exhérédation et la pratique du habous*, Algiers, 1921; Vigier, *La femme kabyle, sa succession légitime*, Paris, 1932, P. E. Viard, *Un problème familial kabyle*, in "Questions Nord-Africaines", 1938, January.

[86] G. L Dimitriu, *O instituție perimată* [An obsolete institution], in "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], VIth Year (1935), No 4, p 100—101. On the occasion of the Parliament debates, V. Pop, the Minister of Justice, summarized the necessity of the suppression as follows "It is necessary the abolition of these 4 cadiates from the area of the Court of Appeal in Constantza, first, because the Moslem laws and customs became anachronic and cannot last any longer" ("Monitorul Oficial", No 67, 1935, 30th March, p. 2762). Cf. of the same order also some opinions formulated by other specialists. "L'esprit est saisi d'épouvante en face d'une pareille législation! Un monstrueux mélange de monocratisme personnel et d'annihilation de toute volonté humaine; l'oppression la plus effrénée, la plus odieuse, élevée à la hauteur d'un dogme jurisprudentiel, d'une loi, d'une religion même, devant laquelle la conscience, aussi bien que la tête, doivent s'incliner; le droit à l'injustice, à la tyrannie, octroyé à tous contre tous, à la seule condition d'être exercé par le plus fort contre le plus faible; la justice enseignant l'injustice, acceptant tous ses actes et couvrant de son manteau sacré les méfaits les plus odieux! En un mot, la dénégation absolue, systématique, de toute idée de droit, d'âme ou de volonté; à la place de l'homme, des mots; à la place de la justice, la force; à la place d'une protection pour le faible, la sanction de la violence et de tous les abus dont il aura été la victime! Voila le tableau effrayant que présente cette singulière législation" (I. Nauphal, *Système législatif musulman Mariage*, St. Pétersbourg, 1893, p 7—8) One must add to this the compulsory acts imposed in some cases by Moslem canonical law, as for example the remarriage with the repudiate wife (*muraja'atte*) or conversely the repudiation in exchange of a reward (*el Kuluh'h*), the compulsion of a woman to nurse a suckling baby, though being thereafter considered excluded from marriage, as being a relative, the preferential marriage, the purchas-

The number of cases which came before the cadiates were considerably decreasing [87], an ever larger number of Moslem inhabitants, among

Fig 6 — Young Tartar couple (middle of 20th century — Photo, *Institute of Ethnography and Folklore*).

whom lawyers, various associations' presidents, farmers, persons belonging to all social walks of life were insisting for *the abolition of the instances*

ing of the bride or her abduction, remnants of primitive-commune practices, the formalism of marriage and divorce, the payment of the defunct's debts by any means in view of soothing his spirit, residue of magic practices and superstitions of the same times. See also H. Joly, *De l'esprit du droit familial dans l'islamisme*, Dijon, 1902 ; A Dagnin and A Dubreine, *Le mariage dans les pays musulmans (Tunisie, Algérie, Soudan)*, Paris, 1906 , R. Levy, *An Introduction to the Sociology of Islam*, London, 1931 ; J Chelhod, *Introduction à la sociologie de l'Islam*, Paris, 1958

[87] The statistics of the cadiate of Constantza, for instance, state that in 1932 there have been 11 civil law-suits, in 1933, 21, and in 1934, 26, that is 58 in total, out of which : divorces, 11 in 1932, 15 in 1933 and 14 in 1934, thus 40 in total , familial relations · 6 in 1932, 8 in 1933 and 5 in 1934, thus 19 in total , guardianships, 19 in 1932, 25 in 1933, 27 in 1934. There were pronounced 83 decisions, 512,640 lei have been spent in three years. The statistics of Tulcea show that this cadiate had three times less work in comparison with Constantza (G. L. Dimitriu, *ment art* , p 102—103, note 8). In a report addressed to the Ministry of Justice by the president of the Court of Appeal in Constantza it is said "The scarceness of cases proves that the cadiates are useless and that the Moslems themselves appeal very seldom to them. Even in the Cadrilater the Moslems who are in a greater number do not use them We consider, therefore, that the abolition of cadiates in Dobrudja is requested by life itself" ("Monitorul

which applied Moslem laws and customs [88]. As a consequence, the law of April 1, 1935 abolished the cadiates, and all questions concerning family were submitted to regulations according to the Romanian civil laws [89].

This transition from the Moslem canonical law to the Civil law in Romania brings forward a series of characteristics, among which we mention :

a) Integral respect by the State of the juridical regime of the Moslem family, existing at the moment the Romanian rule was established in Dobrudja ;

b) Existence during this period of a strict regulation inspired by Moslem canonical law of the Moslem family, which in its further development has followed a way differing from that in Turkey in a series of matters, such as the dowry regime and the emancipation of woman ;

c) Production of basic changes in the economic basis of the Moslem family as a consequence of the abolition of feudal type of property in

---

Oficial" [Official Bulletin], No. 67, 1935, March 30, p. 2762). For this reason, the Legislative Council had provided as early as 1928 their abolition.

[88] See report No. 110 of December 7, 1933, of the judicial Inspectorate by the Court of Appeal in Constantza, *apud* G. L. Dimitriu, *ment. art*, p. 104, note 10. Such adhesion of the public opinion was lacking, for instance, in Algeria, for the attempts of the French authorities to laicize Moslem family. "Car l'effort, croyons-nous, doit venir aussi de la population elle-même ; à cet égard un élan de bonne volonté et de confiance des hommes à l'égard de leurs compagnes est une condition primordiale de leur relèvement, notre enquête nous permet d'affirmer que trop souvent cet élan manque absolument dans l'immense majorité des cas" (L M.S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 152) The economic conditions were not ripe for such reforms, due to the colonialist policy pursued in that country and as such the imposing "from high" of a civil legislation did not lead to the desired results. "La déception est donc bien grande de constater aujourd'hui qu'au bout de sept années environ d'existence et de mise en application théorique, le décret de mai 1931 n'a apporté aucun changement à l'état social antérieur de la coutume. C'est là le fait le plus certain qui soit ; quelque personne que l'on interroge sur ce point — autorités administratives, membres des tribunaux, Kabyles évolués ou non — la réponse est toujours et invariablement la même et constate l'échec complet de la réforme" (L M.S. Lefèvre, *ment work*, p. 140 — *the underlining is ours*. Cf. also G.H. Bousquet, *La législation française et son influence sur le droit de famille indigène*, in "Rev. algérienne, tunisienne et marocaine de législation et de jurisprudence", 1910 ; L. Lehuraux, *Islam et Chrétienté en Algérie*, Algiers, 1949).

[89] A first Action before the Romanian Court was brought on 1935, September 24, by the wife herself against her husband for serious insulting words, bad treatment and lack of maintenance (A.E.M. and E.M. from Agigea, State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, packet 28, dos. 34900, No. 1090/935). In two cases in the summer of 1938 and two others in the summer of the following year, desertion of residence is not qualified according to the law *Hmen Aile Cara Enavie*, but according to the Romanian Civil law, which considered it a grave insult (art. 212). A.S H. and V A.S. case from Balabanlar, The Court of the department of Durostor, divorce sentence no. 43 of Mai 12, 1938 (State-archive of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No. 57, f. 5—8) ; E.O.I. and O.I.A.O. from Baharchioi, The Court of the department of Durostor, divorce sentence No. 69 of June 4, 1939 (State-archive Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No. 51, f. 3—4) ; R.R.A.O. and R.A.O. from Baharchioi, The Court of the department of Durostor, divorce sentence No. 59 of Mai 25, 1939 (ment. place, dos. No. 51, p. 5—7). In a case of Mai 1939, new grounds are added, taken from the Civil law : the husband returned home drunk and beat his wife (State-archive of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No. 51, f. 6—7).

Dobrudja, the land reform and the transition from domestic type of economy to the capitalistic type ;

d) Apparition of strong contradictions between the new capitalistic economic basis of the family and the ancient regulations of Moslem canonical law, which are especially obvious in the case of matrimonial and inheritance regime ;

e) Inefficiency of the attempts to modernize canonical law, especially in what regards woman's conditions, by recourse to more recent canonical law norms of Egypt ;

f) Express demand of the Moslem population to renounce to the regulation of family on the basis of Moslem canonical law and to apply in its stead the Romanian Civil law.

The laicization of the Moslem family in Dobrudja took thus the aspect of *an organic process*, developed on a real basis, which accounts for its natural development, without any outside interference. Its occurrence in concordance with the changes which took place in the economic basis explains both the direction of the development and its durability, by contrast to the countries where such transformations were imposed from outside, with results which very often were other than the expected ones [90].

The process of laicization represents an important, but not the last step in the modernization of Moslem family in Dobrudja. It is true that on the one hand ancient prejudices had to be overcome, they being accountable for the subsistence of many of the old aspects [91], and on the

[90] The fact points to the lack of ground of the theory of some Romanian and foreign jurists who affirm that the measure would have been determined by the abolition of the sheriate in Turkey. On the occasion of the Parliamentary debates on March 30, 1935, it was shown that "we must not mix up the Turks and the Moslems", and in the interpellation of the Minister of Justice, V. Pop, it is said that "the maintenance or the abolition must be judged from quite other points of view", among which also "the point of view of the number of cases and necessities" ("Monitorul Oficial", No. 67, 1935, March 30, p. 2760 and 2762). The similar measures in Turkey may be considered a pretext at most, but not the prevalent cause; the Romanian social realities were the prevalent cause, of which the Moslem population in Dobrudja was aware for many years before.

[91] For example, as regards the natural child's condition — where even the Romanian law of April 1, 1935 made a proviso—of religious prejudice (see above, p. 11), of the tender unriped age (see above, p. 12), of the symbolic stipulation, when marriage is contracted, of the sum due to the woman in case of divorce (*mehr muağgel, mehr akkt*), the preferential marriage which lately lost its patrimonial reason, etc Because of the early age of the married people, their registering at the registrar's was not possible especially in the countryside and only afterwards the situation of the married persons used to be reconstituted. See State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, packet 27, dos 1665, No. 805/934, packet 19, dos 1700, No. 704/935, packet 21, dos. 1865, No. 788/935. In 1949, a Commission depending on the Muftiat in Constantza drew up the papers for the Moslem marriages that were not recorded at the registrar's. We come across such situations only with the Moslem gipsies in Dobrudja (reported by mufti *I. Septar*). It is interesting to note that not even in Algeria could the French law of May 2, 1930 succeed in solving the ageproblem, for here too clandestine marriages were concluded before the age of 15, the formalities being fulfilled after reaching legal age. Cf. J. Mezard, *La loi du 2 mai 1930 sur le mariage des Kabyles*, in "Revue algérienne, tunisienne et marocaine

other hand even the bourgeois Civil law system introduced instead of the Moslem canonical law had a series of limitations which were appropriate to the production system which brought it to life [92].

The achievement of superior, modern principles regarding *sex equality, protection of the mother and child, priority in upbringing and educating the children, as a basic function of the family*, were made possible only during the years of the people's regime, all them making the family institution a community of work and affection, capable of creating co-operation and mutual aid relations among its members [93].

It is only to the extent to which relations based on exploitation are abolished, old mentality removed and to which a new man is formed, that Moslem family in Dobrudja will have the opportunity of attaining full freedom in contracting marriages and of removing "all those economic considerations which still exert so strong an influence in the choice of husband. It is then that no other reason will be left but reciprocal affection" [94].

---

de législation et de jurisprudence", 1933, I, p 137; F Dulout, *Le mariage des Kabyles et les actes d'état civil relatifs aux dits mariages*, *ibid*, 1934, I, p 86; H Bénet, *L'Etat civil en Algérie*, Algiers, 1938, p. 291—309 Cf. also the difficulties with the feudal remnants in some Moslem families from the U.S.S R., *apud Etnografia continentelor* [The Ethnography of the Continents], 2nd volume, IInd part, Bucharest, Ed Ştiinţifică, 1961, p. 233

[92] Thus, for instance, A. Colin and H Capitant pointed out that in bourgeois law "..le mariage n'intéresse pas seulement ceux qui le concluent, mais encore leur famille . il donne aux parents des époux, des héritiers de leur nom, des créanciers d'aliments dans la personne de leurs futurs petits-enfants, de leur gendre ou de leur bru , il fait participer la personne élue par le choix de l'enfant à une situation familiale et sociale que celui-ci n'a généralement pas créée, mais qu'il doit à ses parents, à son ascendance Si dégagé qu'il soit de préjugés aristocratiques et patriarcaux, le législateur ne peut pas faire complètement abstraction de ce point de vue" (A. Colin-H Capitant, *Cours élémentaire de Droit civil français*, vol I, Paris, 1934, p 131).

[93] In connection with the new family status, see Traian Ionaşcu, *Modificările aduse Codului civil de principiul constituţional al egalităţii sexelor* [The modifications brought to the Civil law by the constitutional principle of sex equality], in "Justiţia Nouă" [The New Justice], VIth Year (1950), No. 2, p. 212 and seq., T. Popescu, *Dreptul familiei* [Familial rights], 2 vol., Bucharest, 1958; I. Rucăreanu, *Principiul socialist al libertăţii încheierei căsătoriei în dreptul R.P.R.* [The socialist principle of freedom in contracting marriage in Romanian law], in "Studii şi cercetări juridice" [Juridical studies and researches], IXth Year (1964), No. 2, p. 211—228 What regards the changes in the situation of the Dobrudja woman, see for instance: M A. Bozan, *Femeia* [The Woman], in "Dobrogea muncitoare" [The Working Dobrudja], 1st Year (1945), No. 26 of July 8; C. Licherman, *Tovarăşa* [The Comrade], *ibid*, 1st Year (1945), No. 38 of October 20; M Klein, *Dreptul de vot al femeilor* [The women's vote-right], *ibid.*, 2nd Year (1946), No 62 of June 20; V Isac, *Rolul femeii în societatea de azi* [The woman's role in the present society], *ibid*, 2nd Year (1946), No. 66 of August 23, 1946; *idem*, *Drepturile femeii* [Woman's rights], *ibid.*, 2nd Year (1946), No. 69 of September 30; A Georgescu, *Unitatea feminină* [Women's Unity], *ibid*, 3rd Year (1947), No 101 of December 7, etc. As for the new aspects of peasant family, see V. Popescu, *Familia ţăranului colectivist* [The cooperative peasant's amily], in "Revista de filozofie" [Philosophical Review], XIIth Year (1964), No. 6, p 731—742; M Nistor, *Locul şi rolul femeii în satul colectivist* [The place and the role of the woman in cooperative village], in "Cercetări filozofice" [Philosophical Researches], IX, 1962, No. 5, p. 1, 271 and seq.

[94] K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in two volumes], IInd volume, IInd edition, Bucharest, E.S.P.L.P, 1955, p. 83.

DAS DOITSCHIN- (DOICIN-, DOJČIN-, ДОЙЧИН-) LIED IN DER SÜDOSTEUROPÄISCHEN VOLKSÜBERLIEFERUNG

ADRIAN FOCHI

I.

A. GEGENWÄRTIGE SITUATION DES PROBLEMS

Diese Forschung ist die erste aus einer Reihe der dichterischen Epik aus dem Sudosten Europas gewidmeter Monographien. Ihr Zweck ist neue Gesichtspunkte zu bringen, die sowohl die zeitgenössische Forschungstheorie, als auch die -methodolcgie der vergleichenden Folklore betreffen. Der Gegenstand der Abhandlung beschrankt sich auf das sudosteuropaische Verbreitungsgebiet, das nur bei den Albanern, den Bulgaren, den Rumanen und den Serbokróaten anzutreffen ist. Es handelt sich hier also um ein lokales, folkloristisches, sudosteuropaisches typisches Erzeugnis. Die Forschung beschrankt sich nicht auf das Studium der thematischen Morphologie des Stuckes, sondern sie erortert auch die kunstlerische Gestaltung und ihr kulturelles Milieu. Man versucht also die kunstlerische Botschaft des Werkes zu erforschen, was eigentlich das Hauptobjekt des Studiums darstellt, um den spezifischen Beitrag eines jeden Volkes an der gemeinsamen Verwirklichung eines internationalen dichterischen Motivs zu bestimmen. Wir beachten, daß die Reserve an kunstlerischem Darlehen, ebenso wichtig wie das Darlehen selbst ist. Die außerlichen Beziehungen erklaren das Darlehen, die inneren sichern ihr Überleben im Rahmen der nationalen Kultur [1].

[1] Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*. Paris, 1958, S. 284.

REV ÉTUD̈ES SUD-EST EUROP., III, 1–2, p 229–268, BUCAREST, 1965

Die Tatsache, daß bis jetzt weder eine nationale oder zonale Monographie zusammengestellt, noch eine Bibliographie des Motivs ausgearbeitet wurde, erschwert die gegenwartige Forschung, sie gewährt ihr aber außerdem mehr Interesse. Was bisher über die Ballade Doitschins geschrieben wurde, ist mit sehr wenigen Ausnahmen, fur ein selbständiges Studium nicht kennzeichnend; das Material wird gewöhnlich nur als Beispiel für die Veranschaulichung anderer Themen und die Besprechung anderer Fragen gebraucht.

Auf diese Art wurde das Problem von den rumänischen Forschern B. P. Hasdeu [2], Ion Bianu [3], N. Cartojan [4], Ion Diaconu [5], Tache Papahagi [6] und in jungster Zeit von Al. Amzulescu [7] behandelt. Diese Beiträge haben zwei Hauptideen in Umlauf gebracht: der Ursprung des Motivs aus dem Sudosten der Donau und die Notwendigkeit der Einordnung seiner Erforschung in den Kontext der südosteuropäischen Gemeinschaft. Falsch wurde aber die Übertragung des Motivs in die rumänische Folklore serbischer Vermittlung bemessen.

Die Bulgaren, die Serben und die Albaner haben das Problem ausschließend behandelt, sie haben sich die Entstehungsurkunde jeweilig angeeignet und über seine Existenz auch bei den anderen Völkern der Balkanhalbinsel nichts erwähnt.

So verfahren A. Matow [8], D. Marinow [9] und jungst Jordan Iwanow [10].

Die Forschungen der bulgarischen Fachleute haben insbesondere die Beziehungen der Ballade zu den hagiographischen Legenden, mit

---

[2] Vorwort zu den Marchen I C. Fundescus in 1867.

[3] I. Bianu, *Doncilă. Un vechi cîntec bătrînesc.* „Convorbiri literare", 42 (1908), 22. Es ist der bedeutendste Beitrag. Es wird die alteste rumänische Variante des Textes aus einer Handschrift aus dem Jahre 1809 veroffentlicht und man versucht die ersten vergleichenden Untersuchungen. Die Handschrift hat M. Eminescu gehort (siehe Al. Elian, *Eminescu şi vechiul scris românesc.* „Studii şi cercetări de bibliologie", Bukarest, 1 (1955), 129—158), der die Ballade in der Handschrift Register 2309, f. 80—81 v. abgeschrieben hat (siehe: M. Eminescu, *Literatura populară.* Kritische Ausgabe hrsg. von Perpessicius, Bukarest, 1963, S. 592), mit einer Anzahl von Unterschieden im Vergleich zur Lesart Ion Bianus. Der von Eminescu abgeschriebene Text wurde zuerst von D. Murăraşu (M Eminescu, *Literatură populară*, II, von D. Murăraşu erlauterte Ausg., Craiova, 1943, S. 284—288 und Anm S. 559—560) und nachher von Perpessicius (a a.O., S 280—285 und Anm. S 592—595), ebenfalls mit merklichen Unterschieden zwischen den betreffenden Lesarten, veroffentlicht. Diese Unterschiede beruhren aber die Thematik nicht.

[4] N. Cartojan, *De la românii din Serbia. O culegere de literatură populară.* „Convorbiri literare" 47 (1913), 559—565 Besprechung zur Sammlung rumanischer Folklore aus Timok von G. Giuglea und G. Vîlsan aus 1913.

[5] Ion Diaconu, *Folklor de la lăutarii Rîmnicului-Sărat.* „Milcovia", 5—7 (1936), 107—108.

[6] Tache Papahagi, *Paralele folklorice (greco-române).* Bukarest, 1944, S. 16—17.

[7] Al. I. Amzulescu, *Cîntecul nostru bătrînesc.* „Revista de folclor", 5 (1960), 1—2, 41.

[8] D. Matow, *Критика.* СбНУ, 13 (1896), S. 31—32.

[9] D. Marinow, *Народна вера и религиозни народни обичаи (книга VII от жива старина)* „СбНУ", 28 (1914), 163.

[10] Jordan Iwanow, *Българските народни песни.* Sofia, 1959, S. 235—242.

phantastischen Märchen und den Prosalegenden Doitschins hervorgehoben.

Der jugoslawische Forscher T. Maretić ist ebenso vorgegangen [11].

Eine Abhandlung größeren Ausmaßes und mit offensichtlich ähnlichen Zielen, obwohl sie die Problematik der vier nationalen Versionen der Ballade nicht vereint, ist der serbischen Forscherin Leposava Pavlović [12] zu verdanken. Ihre Arbeit ist das erste vergleichende Studium des Motivs, sie erforscht eine große Zahl rumänischer Varianten, vergleicht die rumänischen Texte mit den serbokroatischen und behauptet den serbischen Ursprung der rumänischen Version. Die Übertragung soll auf zwei Wegen geschehen sein: durch die serbischen Emigranten aus Rumänien (Gartner und Obstbaumzüchter) und durch die rumänische Minderheit aus Jugoslawien. Zur Zeit ihres Erscheinens wertvoll, ist die Arbeit von Leposava Pavlović durch den Fortschritt der gegenwärtigen folklorischen Wissenschaft uberholt und von der folklorischen Realität widerlegt.

Der albanische Forscher G. Haxhihasani [13] begründet die Ähnlichkeiten der Versionen durch die Existenz einer alten balkanischen Folkloreschicht, einige Beruhrungspunkte mit den großen mittelalterlichen Heldengedichten und mit einigen gemeinsamen Umständen der geschichtlichen Entwicklung der albanischen und südslawischen Volker, insbesondere in der ersten Periode der türkischen Besetzung.

Stavro Skendi [14] ist bezüglich der Beeinflussung der albanischen Folklore durch die serbokroatische kategorischer. Er behauptet, daß der ganze Zyklus der Heldenrhapsodien Mujos und Halils (kreshnikësh) von den mohammedanischen Serben entlehnt ist.

Über die Entlehnung des Motivs seitens der Albaner von den moslimischen Serben spricht auch die sehr eingehende Forschung Alois Schmaus [15], wahrend die neuere Arbeit Maximilian Lambertzs [16] die Entstehung der Texte im Prozeß der kulturellen Symbiose zwischen den Illyriern und den Serben und zwischen den Serben und den Albanern vertritt. Der Verfasser begnugt sich mit der einfachen Zusammenfassung der Ballade.

---

[11] T. Maretić, *Naša narodna epika*. Zagreb, 1909, S. 127.

[12] Leposava Pavlović, *Bolani Dojčin u rumunskoj narodnoj pesmi*. „Prilozi proučavanju narodne poezije" 4 (1937), 88—98.

[13] *Këngë popullore legjendare*, Tirana, 1955. Die Einfuhrung zu dem Zyklus der Heldenlieder.

[14] Stavro Skendi, *Albanian and South Slavic Oral Epic Poetry*. Philadelphia, 1954.

[15] Alois Schmaus, *Die albanische Volksepik*. Auszug aus „Shêjzat" (Le Pleiadi), VII (1963), 5, 6, 7, 8, 3—20.

[16] Maximilian Lambertz, *Die Volksepik der Albaner*. Halle (Saale), 1958, S. 8.

B. DARSTELLUNG DER UNTERLAGEN

Infolge beharrlicher und sorgfaltiger Sammlungsarbeit haben wir heute eine bedeutende Anzahl Varianten, Fragmente und Informationen uber den Umlauf dieser Ballade fur das vergleichende Studium zur Hand. Zeitlich eróffnet das Material eine geschichtliche Perspektive von fast zwei hundert Jahren, der Text hat eine ältere Bezeugung als die Sammlung Vuk Karadžićs, bei den Serbokroaten und als diejenige Vasile Alecsandris, bei den Rumänen, welche bis in das 18. Jahrhundert zuruckgeht.

Das Material wurde zufallıg und nicht fur ein monographisches, nationales oder regionales Studium der Ballade gesammelt. Deshalb besteht eine spurbare Ungleichheit in der geographischen Verteilung und der ethnischen Darstellung der Varianten. Leider war uns ein großer Teil des balkanischen Materials nicht zuganglich, was diese Ungleichheit betont hat.

1. DAS RUMANISCHE MATERIAL

R 1 = **Dr. G Alexıci,** *Texte dın lıteratura poporană română* I Bd. *Poezıa tradıţıonală.* Budapest, 1899, S 98—102. Ort Straja, Komıtat Tımış (Serbısches Banat). Inf.: Iacob, genannt Bıţa Luca, Berufssanger, 35—38 Jahre. Wıederveroffentlıcht · aus „Poporul. Foaıe economıcă", Budapest, 5 (1898), 429—430, mıt unwesentlıchen Transkrıptıonsunterschıeden, ungezeıchnetes Materıal 142 Verse, summaıısche bıblıographısche Daten.

R 2 = **Avram Corcea,** *Balade poporale.* Caransebeş, 1899, S 71—76 Datum 1869—1890. Ort : Coşteıu, neben Vîrşeţ (Serbısches Banat) Inf . Vıchentıe Mıcu, Berufssanger, der Text von seınem Vater, ebenfalls Berufssanger, erlernt. 160 Verse

R 3 = **Dr Iosif Popovici,** *Poezıı populare române culese şı publıcate de . . .* I Bd. *Balade populare dın Banat* Oravıţa, 1909, S. 8—10 Datum 1898 Ort. · Clıcıova, Rayon Făget, Reg Banat Inf.: Marıa Popescu, 40 Jahre 83 Verse.

R 4 = *Ebenda,* S 10—14 Datum 1904 Ort Borlovenıı Vechı, Rayon Bozovıcı, Reg. Banat. Inf. · Iancu Roşcobanu, 70 Jahre 127 Verse

R 5 = **E Hodoş,** *Poezıı poporale dın Banat.* II *Balade* Sıbıu, 1906, S. 48—53 (Bıblıoteca poporală a „Asociaţıunıı", Nr 25) Sammler der Schuler R Boldea Aus derselben Ortschaft vom selben Gewahrsmann. 140 Verse.

R 6 = Bıblıothek der Metropolıtenkırche Sıbıu Fond Atanasıe M. Marıenescu, III, f. 45—46. (Sammlung N Lupu, Tımışoara. Ort : Umgebung von Tımışoara) 106 Verse

R 7 = *Ebenda,* III, f. 47—48. Unlokalısıert, aber thematısch aus dem Banat. 91 Verse.

R 8 = **At Marianu Marienescu,** *Poesıa popurală Balade culese şı corese de . . .* Pest, 1859 (Heft I), S 96—108. Ort. · Sîn Nıcoară de Arıeş 305 Verse

R 9 = **G Giuglea — G Vîlsan,** *De la Românıı dın Serbıa Culegere de lıteratură populară. Cu hartă, fotografıı, note, glosar* Bukarest, 1913, S 29—37. Ort.: Costol, Tımok-Tal. Inf Iovan Blagoe, Berufssanger. 267 Verse.

R 10 = **C. Sandu-Timoc,** *Poezii populare de la Românii din Valea Timocului.* Craiova [1943], S. 117—129. Ort.: Alexandrovăț, Timok-Tal. Inf.: Sîma Prunaru, 52 Jahre. 446 Verse.

R 11 = **C. S. Nicolăescu-Plopşor,** *Monografia județului Dolj. Izvoare folklorice.* I. Bd. I. Teil. *Balade.* Craiova, 1944, S. 23—25. Ort.: Plenița, Rayon Calafat, Reg Oltenia. Inf : Ion Roiban Gîtan, 76 Jahre. 148 Verse.

R 12 = *Ebenda,* S. 25—27. Ohne Sammlungsdetails. Thematisch, oltenische Variante

R 13 = **Al. Amzulescu — Gh Ciobanu,** *Vechi cîntece de viteji.* Bukarest, 1956 S. 73—77. Sammlung: Al. Amzulescu und Ad Sachelarie, AIEF, Fgr. 14527 b Datum. 5 XII 1951. Ort. Rudari, Rayon Băileşti, Reg. Oltenia. Inf : Ion Oprişoreanu, 46 Jahre, Berufssanger. 236 Verse.

R 14 = AIEF, Fgr. 4863 a. Datum : 28 XII 1936. Ort : Goicea Mică, Rayon Segarcea, Reg. Oltenia. Inf.: Dumitru D Călopăreanu. Sammler Ilarion Cocişiu 137 Verse

R 15 = AIEF, Fgr. 4828 a. Datum · 28 VIII 1935 Ort Goicea Mare, Rayon Segarcea, Reg. Oltenia. Inf. Stan M. Cioroianu, 69 Jahre, Berufssanger. Sammler · Ilarion Cocişiu. 233 Verse

R 16 = AIEF, Fgr 14533 d Datum · 12 XII 1951. Ort.: Craiova, Reg Oltenia Inf. Tănase Ion, genannt Stăvărache, 54 Jahre, Berufssanger. Sammler Mihai Pop. 55 Verse.

R 17 = AIEF, Mgt. 2109 a. Datum · 8 XII 1961 Ort · Sadova, Rayon Segarcea, Reg Oltenia. Inf · St Neagu, 60 Jahre, Gesang-Gitarre und Ilie Vîrlea, 63 Jahre, Geige Sammler: Al Amzulescu 171 Verse

R 18 = **Nicolae Păsculescu,** *Literatură populară românească* Bukarest, 1910, S. 252—254. Ort. Orlea, Rayon Corabia, Reg Oltenia Inf Stan Ciobanu, Landmann 276 Verse.

R 19 = AIEF, Mgt. 1387. Datum. 21 VI.1957. Ort Celeiu, Rayon Corabia, Reg Oltenia. Inf. Candoi Nicolaie, genannt Turică, 73 Jahre, Berufssanger Sammler. Al. Amzulescu 348 Verse

R 20 = AIEF, Fgr. 4552 b. Datum 6 I 1935 Ort Dobrosloveni, Rayon Caracal, Reg. Oltenia. Inf. Tudor Tudoraşcu. Sammler. C. Brăiloiu. 128 Verse.

R 21 = „Şezătoarea", Fălticeni 13 (1913), 198—199 Datum · 14 III 1908. Ort. Voiceştii din Vale, Rayon Drăgăşani, Reg. Argeş Inf.: „Das Patenkind Pandelea in einer Spinnstube im Haus der Ilinca lui Neață al Stoiculesii". Sammler Ion N. Popescu. 103 Verse.

R 22 = T **Bălăşel,** *Literatura populară. Cîntece bătrîneşti Doicim* „Biblioteca familiei', Bukarest, 1 (1890), 410—411. Datum · 26 III 1890 Ort.: Bogdăneşti, Rayon Drăgăşani, Reg. Argeş. Inf.: die Tante des Sammlers. 169 Verse.

R 23 = AIEF, Fgr. 1488 (Schallplatte 658 II-a). Datum 13 VI 1936. Ort Priboieni, Rayon Găieşti, Reg Argeş. Inf · Petre Oncilă. Sammler Ilarion Cocişiu. 183 Verse.

R 24 = AIEF, Fgr. 7470 (Schallplatte 1144 II) Datum: 19.VI 1939. Ort · Bogați, Rayon Găieşti, Reg Argeş. Inf.: Costică Voicu Sammler: Const. Bugeanu. 210 Verse.

R 25 = AIEF, Mgt 2209. Datum · 19.VI 1962. Ort : Ciuperceni, Rayon Turnu Măgurele, Reg. Bucureşti. Inf.: Marin Dorcea, 67 Jahre, Gesang-Geige und Petre Dorcea, 60 Jahre, Zimbal, beide Berufssanger. Sammler: Emilia Comişel und Ovidiu Bîrlea. 299 Verse.

R 26 = **Gr G. Tocilescu,** *Materialuri folkloristice.* I. Bd. *Poezia poporană* II Teil, Bukarest, 1900, S. 1241—1243 Ort Bragadiru, Rayon Zimnicea, Reg Bucureşti. Inf : Fl. Drăgan, Arbeiter Sammler I Florescu 179 Verse.

R 27 = AIEF, Mgt. 1369 j. Datum: 21.VII.1957. Ort.: Periş, Rayon Răcari, Reg. Bucureşti. Inf.: Nicolaie Tagoi. Sammler: Emilia Comişel. 108 Verse.

R 28 = **G. Dem. Teodorescu**, *Poezii populare române*. Bukarest, 1885, S. 577—581. Datum: 27.XII.1884. Ort.: Bukarest, Crucea de Piatră. Inf.: Şerban Muşat. Summarische bibliographische Daten. 346 Verse.

R 29 = „Ţara Nouă", Bukarest, 2 (1885), 746—747, [Cernica]. Sammler: Pr. Al. Popescu. 125 Verse.

R 30 = AIEF, Fgr. 7892. Datum: 31.XI.1939. Ort.: Renaşterea, Rayon Olteniţa, Reg. Bucureşti. Inf.: Fircă Nicolaie genannt Păun, 48 Jahre, Berufssanger. Sammler: Emilia Comişel. 68 Verse.

R 31 = AIEF, Mgt. 179 a. Datum: 16.IV.1953. Dieselbe Ortschaft und derselbe Gewahrsmann. Sammler: Emilia Comişel, Ovidiu Bîrlea und Al. Amzulescu. Siehe auch Fgr. 7892 vom. 3.XI.1939. 79 Verse.

R 32 = AIEF, Fgr. 6724. Datum: 5.VII.1936. Ort.: Hotarele, Rayon Olteniţa, Reg. Bucureşti. Inf.: Stan Stan Şerban, Berufssanger. Sammler: Tiberiu Alexandru. 74 Verse.

R 33 = AIEF, Fgr. 8040 b. Datum: 9.XII 1939. Ort.: Crivăţ, Rayon Olteniţa, Reg. Bucureşti. Inf.: Maria P. Rotaru, 47 Jahre. Sammler: Tiberiu Alexandru. 87 Verse.

R 34 = **Ion Diaconu**, *Folklor din Rîmnicul-Sărat*. III. Focşani, 1948, S. 78—81. Datum: 1934. Ort.: Dediuleşti, Rayon Rîmnicul Sărat, Reg. Ploieşti. Inf.: Oprea Coman Puiu, 52 Jahre, Cobza-Spieler. Wiederveroffentlicht aus „Milcovia", Focşani, 5—7 (1936), 112—114. 97 Verse.

R 35 = AIEF, Fgr. 6606 b. Datum: 6.VII.1938. Ort.: Dăieni, Rayon Hîrşova, Reg. Dobrogea. Inf.: Tudor Vlădilă, 50 Jahre, Berufssanger. Sammler: Ilarion Cocişiu. 186 Verse.

R 36 = AIEF, Fgr. 8518. Datum: 13.VI.1940. Dieselbe Ortschaft und derselbe Gewahrsmann. Sammler: Emilia Comişel. 141 Verse.

R 37 = **Preda Ionescu**, *Balade dobrogene*. Bukarest, 1939, S. 20—26 („Biblioteca folclorului român"). Datum: vor dem Jahre 1935. Ort.: Elena Pavel, Rayon Hîrşova, Reg. Dobrogea. Inf.: Vasile Enache (Lăutarul genannt Sticletele), 65 Jahre. Wiederveröffentlicht aus „Doina. Revistă de limbă, literatură şi artă populară". Braniştea, 2 (1935), 59—60. 133 Verse.

R 38 = **Ion Diaconu**, *Folklor din Rîmnicul-Sărat*. II. Focşani, 1934, S. 24—32. Ort.: Oreavu, Rayon Focşani, Reg. Galaţi. Inf.: Petrea Ochiuz, 75 Jahre. 169 Verse.

R 39 = **Tudor Pamfile**, *Cîntece de ţară*. Bukarest, 1913, S. 83. Ort.: Ţepu, Rayon Tecuci, Reg. Galaţi. Ohne Sammlungsdetails. Anfangsfragment. 22 Verse.

R 40 = *Ebenda*, S. 93—95. Ort.: Negrileşti, Rayon Tecuci, Reg. Galaţi. Ohne Sammlungsangaben. 163 Verse.

R 41 = **Tudor Pamfile**, *Cîntece bătrîneşti, doine, mustrări şi blesteme. Din lucrările postume*. Tecuci, 1926, S. 30—32. Aus dem Distrikt Tutova. Wiederveroffentlicht aus „Ion Creangă", Tecuci 8 (1915), 271—272. 86 Verse.

R 42 = **Alexandru Vasiliu**, *Cîntece, urături şi bocete de ale poporului*. Bukarest, 1909, S. 27—28 Datum: 13.III 1897. Ort.: Tătăruşi, Rayon Paşcani, Reg. Iaşi. Inf.: T. M. Buchilă. 86 Verse.

R 43 = **Vasile Alecsandri**, *Poezii populare ale românilor. Adunate şi întocmite de* . . . Bukarest, 1866, S. 112—114. Ohne Sammlungsangaben. Typologisch aus der Moldau. 119 Verse.

R 44 = Bibl. der Akademie, Hs. rum. 3078, f. 1—12. Datum: 1809. Ohne Sammlungsangaben. Typologisch und lexikal aus der Moldau. 179 Verse.

Zur Charakterisierung des rumanischen Materials kann folgendes gesagt werden :

a) Von einer Anzahl von 44 Texten ist nur einer fragmentarisch. Die Größe der Texte ist abwechselnd 55 bis 446 Verse, mit einem Durchschnitt von 167 Versen, was sie zwischen die Balladen mittleren Umfangs reiht.

b) Die Statistik der Gewahrsleute scheint zu beweisen, daß die rumänische Version dieser Ballade von den Berufssängern herrührt, 38% der Gewahrsleute sind Berufssänger, aber die Ballade wird auch von Frauen (8%) und von Laien (4%) gesungen.

c) Mehr als 43% der rumanischen Varianten sind nicht veröffentlicht, was das Interesse der Forschung bedeutend erhöht. Leider wurde das Material ungleich gesammelt, so daß manchmal die Sammlungsangaben fehlen (10 Texte geben nicht die Gewahrsleute an, 5 Texte sind unlokalisiert, 2 können nur vergleichsmäßig datiert werden).

d) Es sind zwei Umlaufsinformationen welche die rumanische Version betreffen. Die erste befindet sich in der Sammlung G. Giuglea — G. Vîlsan [17] und erganzt den allgemeinen Aspekt der Diffusion des Textes vor dem Jahre 1913 im Timok-Tal. Die zweite Erwähnung ist viel interessanter, da sie den Umlauf der Ballade in der Walachei, in der ersten Halfte des vorigen Jahrhunderts bezeugt. Bis dahin sind nur eine siebenburgische und eine moldauische Variante bekannt. Es handelt sich um die romantisch-patriotische Bearbeitung der Ballade seitens I. C. Fundescu [18], in deren weitschweifigem Gewebe wenigstens zwei kompakte Verseteile von authentischer folklorischer Faktur und Tradition entdeckt werden können [19].

2. DAS BULGARISCHE MATERIAL

B 1 = **Gebruder Dimitar und Konstantin Miladinov,** *Български народни песни.* Vierte Auflage. Unter der Schriftleitung von Peter Dinekow. Sofia, 1961. Ohne Inf., aus [Struga]. Text 88, S. 174—180. 238 Verse.

B 2 = *Ebenda,* S. 295—298, Text. 154. Ohne Inf., aus [Struga]. 135 Verse (Frau).

B 3 = *Ebenda,* S 426, Text 261. Ohne Inf., aus [Kukusch]. 65 Verse.

---

[17] G. Giuglea — G. Vîlsan, a a O , S 378.

[18] I C Fundescu, *Doicin şi arapul,* in „Calendar pentru toţi, profetic, amuzant şi popular pe anul bissect 1864", Bukarest, 3 (1863), S. 125—132.

[19] Es muß vielleicht, mehr als eine Seltenheit, die Ahnlichkeit der Thematik Fundescus mit der Thematik der Ballade *Марко Краљевић укида свадбарину.* Wuk Stef. Karadžić, a a. O., Bd II, S. 405—413, Text 68, unterstrichen werden Siehe auch I. N. Golenischtschew-Kutusow, *Эпос сербского народа.* Moskau, 1963, S. 248; Maximilian Braun, *Композиция героических народных песен. На материале сербо-хорватского эпоса.* „Русский фольклор", 5 (1960), 164.

B 4 = *Ebenda*, S. 426, Text 261. Ohne Inf., aus [Struga]. Fragm. 24 Verse.

B 5 = **K A. Schapkarew**, *Простонародна поезия или български народни песни.* Teil III, Bd. III: *Песни из Политическии живот* „Сборник от български умотворения", Sofia, 1891, Text 338, aus Schtip, Inf.: Baba Betza aus Kotschani und von seiner Mutter. 152 Verse.

B 6 = **N. Tschechlarow**, *Народни умотворения* СбНУ, 26 (1910—1911), 18—20. Inf.: Seine Mutter aus Orechowitza. 270 Verse

B 7 = *Ebenda*, S. 162—165, Text 158. Inf : W. Jurdanowa aus [Orechowitza] 255 Verse.

B 8 = **Jordan Sachariew**, *Кюстендилско краище* СбНУ, 32 (1918), 556, Text 70. Inf.: Rangel Stojanow, aus Dobri-Dol. 82 Verse.

B 9 = **M Arnaudow**, *Северна Добруджа. Етнографски наблюдения и народни песни*, СбНУ, 35 (1923), 256, Text 262 Inf : Stanka Mitjuwa, 50 Jahre. Fragm : 51 Verse; aus Nalbant, Dobrogea.

B 10 = **W. Stoin**, *Народни песни от Тимок до Вита*, Sofia, 1928, S. 790, Text Nr. 790. Inf.: Tsweta Alexandrowa, 32 Jahre, aus Gurkowo-Widinsko, 1927, notiert von K. Sagorow. Fragm. · 19 Verse. Mit Melodie.

B 11 = **Auguste Dozon**, *Български народни песни, Chansons populaires bulgares — Inédites Publiées et traduites par . . .* Paris, 1875, S. 68—71, Text 40 (Übersetz. S 243—248).

B 12 = **Kosta Tsernuschanow**, *Македонски народни песни. Песни и мелодии записал. .* Sofia, 1956, S 246—247, Text 459. Inf : Blagojka Schterewa aus Papradischta Weleschko. 128 Verse. Mit Melodie

B 13 = **Georgi Iwanow**, *Народни песни от Шуменско* СбНУ, 42 (1936), 106—108. Text 40. Inf · Todor Tscholakow, aus Diwdedowo 134 Verse

B 14 = *Ebenda* S 108—109. Text 41, Inf Tsena Geitschewa, geboren in Batenberg aus Hasi 166 Verse

B 15 = **Slatka Tsitselkowa-Boschkowa**, *Български народни песни от средногорието.* Дял първи. *Песни от Копривщица* Записала. . Unter der Schriftleitung von Akad. St Romanski СбНУ, 46 (1953), 9, Text 8. Inf Wasilja Raslozhkowa, 17 Jahre und Kuntscho Raslozhkow, 46 Jahre 49 Verse.

B 16 = **Lilo Ralew**, *Български народни песни от Средногорието.* Дял втори *Песни от село Войнягово* Записал. Unter der Schriftleitung von Akad. St. Romanski. СбНУ, 46 (1953), 99, Text 113 Inf. Ana St. Ralewa, 46 Jahre. 52 Verse (Fragm).

B 17 = **Simeon Rusakiew**, *Народни песни, приказки, пословици, игри и пр. от Нови Пазар и с Еньово, Новопазарско.* СбНУ, 47 (1956), Text 12 Inf : Janka Iwanowa, 24 Jahre am 9.VII.1934, aus Enjowo 152 Verse.

B 18 = **Simeon Rusakiew**, *Народни песни на Малоазийските Българи в Новопазарско.* СбНУ, 47 (1956), 13, Text 9. Inf.: Stojana Kolewa, 70 Jahre, aus Gjubel (Yastepe) 64 Verse

B 19 = **St. D Bozhew**, *Народни умотворения* СбНУ, 6 (1891), 61, Text 8 Inf.: Baba Kolina Radjuwa, aus Kertschowo-Demir Hisarsko 75 Verse

B 20 = **St. K. Stresow**, *Народни умотворения* СбНУ, 14 (1897), 74—75, Text 7. Inf Djado Gano S. Gejmanekow 138 Verse. Aus Kopriwschtitza.

B 21 = **M. Arnaudow**, *Фолклор от Еленско. Наблюдения и материали* СбНУ, 27 (1913), 126—128, Text 4. Inf.: Baba Stojana Dragostinowa, aus Lasartzi. 160 Verse.

B 22 = **Gebrüder Dimitar** und **Konstantin G Molerowi**, *Народонисни материали от Разложно.* Unter der Schriftleitung von Akad. St. Romanski СбНУ, 48 (1954), 53—54, Text 27. Inf Baba Paraschkewa K. Sirleschkowa, 75 Jahre aus Bansko [1898 ?]. 126 Verse.

B 23 = *Народни песни от Врачанско.* СбНУ, 25 (1909), 18—22, Text 36. Inf . der Berufssanger P. Gentschow; hat es von seinem Vater, ebenfalls Geiger, gelernt. Aus Ribarskowo-Wratschansko. 439 Verse.

B 24 = **Pr. Georgi Iwanow**, *Народни песни и приказки от Софийско и Ботевградско.* Unter der Schriftleitung v. Prof St. Romanski. СбНУ, 44 (1949), 91—92, Text 76. Inf.: Baba Iwanka Krestanowa Yakowa aus Brezoe. 170 Verse.

B 25 = **Jordan Iwanow**, *Българските народни песни* Sofia, 1959, S. 239. Fragm. 23 Verse aus *Качановскій Владиміръ Памятники болгарского народного творчества* St Petersburg, 1883, Text 185 Aus Zhilintzi Kustendilsko (die Schwester heißt Angelina).

B 26 = *Ebenda*, S. 239. Fragm.: 12 Verse. Unlokalisiert.

Zur Charakterisierung des bulgarischen Materials kann gesagt werden :

a) Von 26 Texten sind sieben fragmentarisch, die anderen sind vollstandig, auch wenn das Ausmaß einiger (B 3 und B 15) sehr beschränkt ist. Obwohl sie nur 65, bzw. 49 Verse haben, sind die Varianten thematisch vollstandig. Die größte Variante umfaßt 439 Verse und kommt fast den Ausmaßen der entwickeltesten rumänischen Variante gleich. Das Mittelausmaß der Version ist von nur 105 Versen, was nur 2/3 der rumanischen Version bedeutet. Die làngste Variante wurde von einem Berufssanger gesammelt.

b) Die Statistik der Gewahrsleute ist besonders lehrreich. In 16 Fallen sind die Gewahrsleute Frauen, was 76% des ganzen darstellt. Die Gewahrsleute sind, im allgemeinen, alte Personen. Nur drei Texte wurden von Mannern gesammelt. Die bulgarische Version des Doitschin-Liedes hat also keinen berufssangerischen Ursprung, sondern einen bauerischen und es wird in erster Linie von Frauen gesungen.

c) Alle in der Abhandlung gebrauchten bulgarischen Belege sind veröffentlicht. Nur in zwei Fallen sind sie unlokalisiert. Nur in drei Fallen kennt man auch die Melodie der Ballade. Alle Belege sind datiert. Manchmal haben sie auch besondere Angaben, welche sowohl das Datum der Sammlung, als auch dasjenige der Veröffentlichung genau angeben.

d) Das bulgarische Material umfaßt 12 dokumentarische Erwähnungen, von welchen eine den Umlauf des Textes bei den Bulgaren aus der Dobrudscha das Dorf Beschtepe nach dem ersten Weltkrieg [20] betreffen, zwei sind bibliographische Noten die das Dasein des Textes zwischen den unveroffentlichten Sammlungen der Bulgarischen Aka-

---

[20] M Arnaudow, *Северна Добруджа*, СбНУ, 35 (1923), 9 · Doitscho und Stana, ohne andere Umlaufsinformationen und ohne den Text zu veroffentlichen.

demie [21] bezeugen, und die letzten neun beziehen sich auf Varianten welche uns nicht zugänglich waren [22]. Diejenigen aus der letzten Kategorie sind teilweise verwendbar, da uns ihr thematisches Schema aus dem Motivenverzeichnis, aus welchem wir sie entnommen haben, bekannt ist.

13. DAS SERBOKROATISCHE MATERIAL [23]

J 1 = **Wuk Stef. Karadžić**, *Српске народне пјесме. Скупио их и на свијет издао* .. Књига друга у којој су пјесме јуначке најстарије. Belgrad, 1958, Text nr. 77, S. 446—455. 1815, von einem bosnischen Stadter, bei Karlovac (Inf. aus Srem.). 295 Verse.

J 2 = **Broz-Bosanac**, *Hrvatske narodne pjesme*. I, Zagreb, 1896, Nr. 64. Šipan-Dubrovnik. Ohne Gewahrsmann. 263 Verse.

J 3 = **N. Andrić**, *Hrvatske narodne pjesme*. V, Zagreb, 1909, Nr. 16. Herzegowina. Ohne Gewahrsmann. 31 Verse.

J 4 = *Istarske narodne pjesme* Opatija, 1924, Nr. 15. Dobrinj — Insel Krk. Ohne Gewahrsmann. 165 Verse.

J 5 = **G. Gesemann**, *Erlangenski rukopis starih srpskohrvatskih narodnih pesama*. Sremski Karlovci, 1925, Nr. 110, S. 153—157. Hrvatsko Primorje. Ohne Gewahrsmann 143 Verse.

J 6 = **N. Andrić**, *Hrvatske narodne pjesme*. IX, Zagreb, 1940, Nr. 4. Sućuraj-Insel Hvar. Ohne Gewahrsmann, 132 Verse.

J 7 = **O. Delorko**, *Narodne lirske pjesme*. Zagreb, 1963, Nr 130. Hrvatsko Primorje. Ohne Gewahrsmann. 50 Verse.

---

[21] Anton P. Stojlow, *Български, аромънски и албански фолклор*. Unter der Schriftleitung von... СбНУ, 36 (1926), 84: IV. Юнашки песни. Ръкописни варианти въ сбирката на Академията. 287. Болен Дойчин. a) aus dem Dorf Kernalowo-Demir-Hisarsko, gesammelt von G. M. Gernew, von Georgi Nikolow, 1893, 140 Verse, Nr. 162; b) aus der Stadt Dojran, gesammelt von A. Iwantschew, von M. Dimitrowa, 1917, 17 Verse, Nr. 16.

[22] Anton P. Stojlow, *Показалец на печатаните през XIX. век Български народни песни*. Bd. I (1815—1860), Sofia, 1916, S. 207—208, Nr. 428: a) Iwan A. Bogoew, *Болгарски народни песни и пословицы*. 1842 = P. Bessonow, *Болгарскія песни*, 1855, I, 1, S. 1—18, 219 Verse, unlokalisiert; [Bd. II (1861—1878), S. 100, Nr. 428: b) W. Tscholakow, *Българскый народен сборник*. Собран, нареден и издаден от .. Част I, Болград, 1872, Nr. 10, aus Ternowo. Fur beide Varianten wird das thematische Schema angegeben; St. Romanski, *Преглед на българските народни песни*. Bd. I, Sofia 1925, S. 58, Nr. 167, im Zyklus „Коледни песни": c) I. S. Yastrebow, *Обычаи и песни турецких сербов*. Второе издание. St Petersburg, 1889, S 62 aus Debersko; Bd. II, Sofia, 1929, S. 201—202, Nr. 58, im Zyklus „Семейни и роднински взаимоотношения; d) СбНУ, 3 (1891), Nr. 431 aus Samokowo (Gero und Yana); e) Oberst Yankow G., *Български народни песни от Елена В. Янкова* Plovdiv, 1908, Nr. 4; f) Katschanowski Wladimir, *Памятники болгарского народного творчества* St Petersburg, 1883, Text 186, aus Babitza Bresnischko; g) dieselbe Sammlung, Text 187, Zhablen-Radomirsko [Нема сличката съ налбанта, ножаря и пр.]; h) dieselbe Sammlung, Text 188 aus Radomir (Damjan und Yana); i) Text 392, Sammlung K. A. Schapkarew aus Schtip. Auch diese letzten sieben Varianten haben das thematische Schema Nach Beendung unserer Arbeit haben wir noch eine bedeutende Sammlung Varianten seitens des bulgarischen Forschers Peter Dinekow erhalten, dem wir auch auf diesem Wege danken. Dieses Material, welches wir nicht mehr in diese Arbeit miteinbegriffen haben, andert unsere Schlußfolgerungen durchaus nicht.

[23] Die serbokroatischen Belege, sowohl die veroffentlichten (J 2—7) als auch die unveroffentlichten (J 8—13), außer der Variante Wuk Karadžić, wurden uns vom Forscher Olinko Delorko vom Institut za Narodnu Umjetnost, Zagreb, geschickt, dem wir auch auf diesem Wege danken.

J 8 = *Zbornık Bartula Grgića.* 1881. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 181, Nr. 12. Dalmazien. Ohne Gewahrsmann. 176 Verse.

J 9 = *Zbornık Anıbala Ivančića s otoka Hvara 1886.* Mss. Onžo Jazu, Sıgn. MH 5, Nr. 25. Insel Hvar. Ohne Gewahrsmann. 146 Verse.

J 10 = **Ivan Miošić-Kačić,** *Hrvatske narodne pjesme,* 1886. Mss. Onžo Jazu, Sıgn. MH 7, Nr. 84. Iz Makarsko Prımorje, Dalmazıen. Ohne Gewahrsmann. 104 Verse.

J 11 = **Tadija Smičiklas,** *Narodne pjesme,* 1887. Mss. Onžo Jazu, Sıgn. MH 17, Nr. 9. Žumberak, Kroatien. Ohne Gewahrsmann. 156 Verse.

J 12 = **Fra Mirko Šestić,** *Hrvatske narodne pjesme,* 1889. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 20, Nr. 18. Bosnien. Ohne Gewahrsmann. 233 Verse.

J 13 = O. **Delorko,** *Narodne pjesme s nekıh šıbenskıh otoka.* 1957/58, rukopıs na zbirka Instıtuta za narodnu umjetnost u Zagrebu, Nr. 154. Prımošten-Šıbenık. Ohne Gewahrsmann. 127 Verse.

Zur Charakterisierung des serbokroatischen Materials kann folgendes gesagt werden :

a) Alle die 13 Varianten woruber wir verfugen sind vom thematischen Standpunkt aus vollstandig, obwohl ihr Ausmaß sehr stark zwischen 31 und 293 Versen abwechselt. Der Durchschnitt der Verse nähert sich der rumänischen Version, 155 Verse.

b) Wir verfugen uber keine Einzelheit betreffend die Gewahrsleute von welchen die Belege gesammelt wurden, außer der Variante Vuk Karadžićs.

c) Sechs der 13 Texte sind unveröffentlicht, was das Interesse der Forschung bedeutend vergrößert. Das ganze Material ist lokalisiert, auch wenn die Angaben nur die Region betreffen. Die Belege — außer der von G. Gesemann veröffentlichten Variante — sind genau datiert.

d) Die Umlaufsinformationen, betreffend die serbokroatische Version der Ballade, sind zahlreicher. Funf Angaben verdankt man M. Murko [24], eine Albert Bates Lord [25] und die letzte der Forscherin Leposava Pavlović [26].

---

[24] Dr. Matıja Murko : *Tragom srpsko-hrvatske narodne epıke. Putovanıja u godınama 1930—1932.* Bd. I, S. 36, wo man, auf den Umlauf der Ballade ım Suden der Donau anspıelt und dıe von H. Polenaković veroffentlıchte Varıante (Ppnp) V, 280—286 erwahnt wırd, und ın anderen vıer Fallen werden dıe eıgenen Sammlungen des Verfassers notıert : 12 VIII.1930. Prızren (Metohıja ı Stara Srbıja). Bajkıć Ognjen „Bolestan Dojčın" (gusle); 31 VII 1930. Stari Kolašın (Crna Gora). Popovıć Mılentıje. „Bolan Dojčın"; 17.VIII 1930. Lıpljan (Metohıja i Stara Srbija). Perıć Vasılıje. „Bolan Dojčın" 1931; Dedına Zıvıć Hranıslav. „Bolan Dojčın", Bd. II, S 544—546.

[25] Es handelt sıch um dıe von M. Parry am 7.IX.1934 aus Alexandro (Mazedonıen) von den Gewahrsmann Arcıć Dımıtar, gesammelte Varıante, dıe den Namen „Bolan Dojčın of Solun" tragt und welche beı Nr. 467 ım Katalog seıner Aufzeıchnungen aus der Eınfuhrung A. B. Lords erwahnt ıst. (*Serbocroatıan Heroıc Songs.* Collected by Mılman Parry. Edıted by A. B. Lord, Bd. I. Novı Pazar; Englısh Translatıon. Cambrıdge, 1954, S. 33)

[26] Nach Dr. Vojıslav C. Radovanovıć *Марıјовци у песми, игри и шали. Неколико прегреште из ризнице духовног блага јужносрбијанаца.* „Зборник за етнографију и фолклор јужне Србије и суседних области". Skoplje, 1931, 99—103, woraus eın zu kleınes Fragment abgeschrıeben wırd, um ıhn als solchen zu gebrauchen.

4. DAS ALBANISCHE MATERIAL

A 1 = *Visaret e kombit* I Bd. Pjese te folklores se botueme. Zgjedhe e komentuem nga Prof. Karl Gurakuqi e Prof. Filip Fishta Tirana, 1937, S. 215—220, nach **G. De Rada,** *Antologia Albanese*, aus Vukel. Ohne Gewahrsmann. 185 Verse.

A 2 = *Kenge popullore legjendare* Zgjedhur e pajisur me shenime nga G. Haxhihasani. Tirana, 1955, S. 122—127, nach der Zeitschrift „Hylli i Drites". Shkoder, 1924, S. 341• Ohne Gewahrsmann, unlokalisiert 188 Verse.

Die einzige albanische Angabe betrifft ebenfalls eine Variante welche uns nicht zuganglich war und welche Alois Schmaus [27] zu verdanken ist.

II.

In diesem Teil der Abhandlung wird die Analyse des dokumentarischen Materials versucht, von dreifachem Standpunkt aus betrachtet : der thematischen Morphologie, der dichterischen Gestaltung und der kulturellen Umwelt der Ballade des Doitschin.

Die thematische Erforschung hat als Zweck den Tatsachen-, Ideen- und Gefuhlsinhalt für jede Variante, Version oder Versionsgruppe genau festzustellen und diejenigen typologischen Charakteristiken zu entnehmen, welche fur die Endsynthese nutzlich sind.

Durch die Analyse der dichterischen Gestaltung der Ballade wird die Eingliederung jeder Version in die ihr eigene kunstlerische Umwelt bezweckt und die Art auf welche jede die traditionelle Reserve an kunstlerischen spezifischen Mitteln und Verfahren gebraucht, erläutert [28].

Durch das Studium der kulturellen Umwelt wird die Möglichkeit in Betracht gezogen die konkreten Daten der Ballade im Lichte der konkreten Geschichte jedes Volkes und der Geschichte des gesamten Sudosten Europas zu erläutern, da man weiß, daß das Studium der Epik von seinen konkreten geschichtlichen Verbindungen in welchen sich die Daten

---

[27] Alois Schmaus, a a O., S. 10, in welchem er die Sammlung, welche uns nicht zuganglich war *Kânge popullore shqiptare te Kosove-Metohis* zitiert. Priština, 1952—1953, I, S 92 Der Text hat im heutigen Albanien einen viel lebhafteren Umlauf als es die wenigen Varianten, die uns zuganglich waren, beweisen Siehe dafur • Qemal Haxhihasani, *Les recherches sur le cycle des Kreshnik* (*preux*) „Studia albanica" 1 (1964), 1, 219

[28] D Caracostea, *Morfologia baladei populare* „Rev Fund " 10 (1943), 484, wo behauptet wird, daß, solange „wir keine entsprechenden Charakteristiken des Ausdrucks haben werden, werden wir nicht nur unsere Folklore nicht ergrunden konnen und keine einzige Vergleichsgrundlage haben, sondern es wird uns sogar ein notwendiges Mittel der Chronologisierung der verschiedenen Gestaltungen fehlen".

der wahren Geschichte des Volkes widerspiegeln, nicht getrennt werden kann [29].

Jede Forschungsrichtung ist vom streng methodologischen Standpunkt aus selbstandig, jedes Mal wird ein anderer Aspekt derselben Realitat erforscht. Die Einheit der Forschung ist durch die Identitat des erforschten Objekts gesichert.

Die Analyse hat als Zweck die typischen Elemente der Ballade im Sinne der vollstandigen Erschließung ihres Inhaltes festzustellen; die Details welche die Anerkennung der Tradition erlangt und das voruber-gehende Schwanken des individuellen Vortrags uberschritten haben, zu erfassen; die Tendenzen und die Strömungen welche das Leben der Ballade in den letzten 150 Jahren bewegt haben, festzustellen und konkrete, vergleichbare Daten, sowohl vom Standpunkt der Quantitat, als auch der Qualitat aus zu verschaffen.

Gleichfalls wird auch die Feststellung der gemeinsamen und verschiedenen Elemente nach Versionsgruppen verfolgt, wobei die genetischen oder Umlaufsverwandtschaften freigestellt werden, es wird festgestellt was im Inneren einer jeden Version vorgegangen ist und der spezifische Beitrag einer jeden an der Ausarbeitung eines internationalen Themas bestimmt.

A. THEMATISCHE MORPHOLOGIE DER BALLADE

Vom Standpunkt der Charakterisierung des Textes durch seinen epischen Inhalt, reiht sich die Ballade Doitschins in die von Maximilian Braun bei Punkt 4 „Held als Retter in der Not" festgestellte Typologie ein, sie weist aber gegenuber dem typischen Schema der Verknupfung der Episoden einige Unterschiede auf. Sein Schema umfaßt 6 Episoden (1. Notlage, in der Regel Bedrangnis durch einen ubermachtigen Gegner; 2. Benachrichtigung des Helden, Hilferuf; 3. Rettungsbeschluß trotz Warnung oder Bedenken; 4. Vorbereitung zur Rettungstat; 5. Kampf und Sieg; 6. Erlosung der Bedrangten, Lobpreisung, Belohnung); die ersten zwei konnen manchmal zusammengefaßt werden. Im Falle der Ballade Doitschins begegnen wir nur 5 Episoden, es fehlt uberall die dritte aus obigem Schema; die letzte Episode wird mit dem spezifischen Motiv des Todes des Helden vervollstandigt; der Text weist in vielen Punkten seiner Entwicklung organische Verbindungen mit anderen

[29] W. M Schirmunski, *Сказание об Алпамыше и богатырская сказка* Moskau, 1960, S. 7. Siehe auch Asmus Soerensen, *Beitrag zur Geschichte der Entwickelung der serbischen Heldendichtung.* „Archiv fur slavische Philologie", 14 (1891), 566—567.

Motiven der südost-europäischen Epik auf (Bestrafung eines Tyrannen, Ungetreuer Freund, heldische Todesbereitschaft) [30]. Die Ballade Doitschins hat infolgedessen fünf Episoden : 1. Das durch die Ankunft des „schwarzen Arabers" hervorgerufene Ungluck ; 2. Benachrichtigung des Helden und verzweifelter Ruf nach seiner Hilfe ; 3. Vorbereitung des Helden fur den Kampf ; 4. Kampf und Sieg ; 5. Tod und Apotheose des Helden.

1. EPISODE Nr. 1: DAS DURCH DIE ANKUNFT DES „SCHWARZEN ARABERS" HERVORGERUFENE UNGLÜCK

Die An- oder Abwesenheit der Episode sind typologische Indizien. So fehlt die Episode nur in 9 rumänischen Varianten, was 20,45 % darstellt und die rumanische Version durch die massive Präsenz der Episode definiert. Die Situation des bulgarischen Materials ist ungenugend klar, da die Episode aus 13 Varianten fehlt, was 50 % des Materials darstellt. Die Tatsache, daß nicht weniger als 7 Varianten in diesem Teil des Textes fragmentarisch sind, erklärt den so hohen Prozentsatz. Das jugoslawische Material wird ebenfalls durch die massive Gegenwart der Episode definiert, das albanische Material aber durch die Abwesenheit der Episode.

Die Episode umfaßt, im allgemeinen, vier Themen : a) Feststellung des Handlungsplatzes ; b) Bestimmung des negativen Helden der Ballade ; c) dessen physisches Bild ; d) die dem Volke auferlegte Steuer.

Alle diese vier Themen erscheinen nicht immer, die verschiedenen nationalen Versionen sind ebenfalls durch die An- oder Abwesenheit einiger Themen der Gesamtepisode gekennzeichnet. Manchmal erscheinen verschiedene sekundare Themen, welche eine malerische Note bringen. Aber die Themen dieser Art scheinen mehr zufällige darstellende Interventionen zu sein, sie haben also keinen durch die Tradition bestimmten typologischen Wert, auch wenn sie einige nationale Versionen charakterisieren.

a) *Der Handlungsort.* Im allgemeinen trachtet man den Ort an welchen sich die Handlung der Ballade abspielt festzustellen, doch ist die Darstellung nicht gleichartig. Die rumanischen Varianten haben zwei Losungen des Momentes : irgendwo, in einer entfernten Stadt des turkischen Reiches [31] oder sogar in der Hauptstadt [32], in einer marchen-

[30] Maximilian Braun, *Das serbokroatische Heldenlied* Gottingen, 1961, S. 190, 178, 207, 218. Siehe auch seine Abhandlung uber diese Probleme in „Руский фольклор", 5 (1960), 161—162

[31] Udria R 1, 8 ; Boligrad : R 40.

[32] Ţarigrad : R 6, 12, 14, 16, 19, 24, 26, 35 ; Ţaligrad R 15, 17, 18, 23, 36 ; Ţăligrad : R 3, 4, 9, Ţelegrad . R 5 ; Ţerigrad : R 2 ; satu Ţarigradului : R 25.

haften Umwelt, welche uns aber die Gedanken zu diesem Reich lenkt; irgendwo auf rumänischem Boden oder sogar in Bukarest; in irgendeinem rumänischen, serbischen oder gemischten, serbischen, rumanischen und türkischen Dorf.

In den meisten Fallen wird also die Tatsache hervorgehoben, daß die Handlung sich im Suden der Donau, nicht ın unserem Land abgespielt hat. Dies muß als Anzeichen betreffend den Ursprung und die Verbreitung des Motivs bei den sudosteuropaischen Volkern bemerkt werden.

Die balkanischen Völker, welche das Motiv gebrauchen, legen mit Vorlıebe Solun (Saloniki) [33] als Handlungsort fest. Es erscheinen aber auch verschiedene Sıtuationen, in welchen das Streben nach ortlicher Festlegung des Inhaltes sich stark offenbart hat. So erscheinen die Ortschaften Prilep [34], Kosovo [35], Budin [36] bei den Bulgaren, Mostar [37], Kostura [38], Kotar [39] bei den Jugoslawen. Besonders muß die in den jugoslawischen Versionen ziemlich haufig vorkommende Ortschaft Solin erwahnt werden, welche die traditionelle, mit dem Namen Salonıki verbundene Rıchtung, mit der lokalen, erneuernden Richtung verbindet, und welche die Handlung in der Ortschaft mit diesem Namen an der jugoslawischen Adriakuste (neben Split) festlegt [40].

b) *Der negative Held.* Im allgemeinen ist das der „schwarze Araber", eine dichterische Schablone welche fur die Epık der Rumänen, Bulgaren und Serbo-Kroaten gemein ist. Sogar wenn durch eine Hyperbel die Gestalt phantastische Marchenausmaße annimmt, uberschreitet das Bild nicht den so viel besprochenen Rahmen der „epischen Realität" [41]. Nur bei den Albanern wird dieser Rahmen uberschrıtten und man hat standig mit einer phantastischen Gestalt zu tun *baloz* (ein dem Meere entstiegener Drache). Ein eınziges Mal, in einer rumänischen Variante, entartet die Gestalt in ein solch unnaturliches Wesen. In einer serbischen Variante ist der dem Meer entstiegene Drache-Lindwurm der Beschutzer und Retter des Madchens aus den Krallen des schwarzen Arabers.

---

33 B 1, 2, 6, 20, 21, 25; J 1, 2, 5.
34 B 8.
35 B 19
36 B 24.
37 J 3.
38 J 7.
39 J 12
40 J 6, 8, 9, 10, 13.
41 Maxımılıan Braun *Das serbokroatısche Heldenlıed*, Kap.· *Die gesteıgerte Wırklıchkeıt*, S. 28—47.

Trotz der Einformigkeit der symbolischen Darbietung des Prinzips des Bösen, weist das rumanische Material drei verschiedene Darstellungen des Moments auf : eine auf subjektive Auslegungen des Ausdrucks Araber fußende Form [42]; eine Formel auf Grund des turkischen Ausdrucks *deliu* [43]; eine realistische Formel welche die Turken und die Tataren erwahnt [44].

Bei den Bulgaren und den Serbo-Kroaten ist die typische Formel der „schwarze Araber", der manchmal das Beiwort манафин (= Anatolier), дудаклия oder Keserdžija beigefugt wird. In wenigeren Fallen heißt er einfach „arap" (Araber). Einmal wird er auch *Uso* genannt, es scheint aber, daß dieser Name aus metrischen und rhythmischen Grunden eingefugt wurde [45]. Ein bulgarisches Beispiel ist lehrreich, da es das rumanisch-bulgarische gegenseitige Eindringen in der Zone der Dobrudscha zeigt. In der betreffenden Variante [46] wird der schwarze Araber durch die „Tataren" ersetzt, eine in den benachbarten rumanischen Zonen oft begegnete Formel.

c) *Das Portrat des schwarzen Arabers.* Das Thema ist fur die rumanische Version kennzeichnend. Nur in zwei Fallen [47] begegnen wir ihm auch in Bulgarien, eine Erscheinung die in gegenwartigem Stadium der Sammlungen und Forschungen nicht erklart werden kann. Die ruma-

---

[42] So wird von einem *arap* (Araber) · R 2, 6, 23, 24; *o mare hală de arap*. R 9; *un arap negru buzat* (ein schwarzer dicklippiger Araber) das bestandigste und verbreitetste Klischee R 3, 4, 5, 7, 10, 17, 18, 19, 20, 21, 26, [33], 40, *un arap mare buzat* (ein grosser dicklippiger Araber). R 12, 14; *un arap negru singeap* R 13 (<turk. sandjak = wirtschaftliche Untereinteilung); *un* [*arap sangeap*] R 13, *arap negru ciudat* (ein wunderlicher schwarzer Araber) (mit dem paleoslavischen *čudo* = Wunder, in Verbindung zu bringen) R 11, 16, 22, 34; *rău harap* (schlechter Araber) R 41. Fur den Umlauf des Klischees „arap buzat" in der rumanischen Folklore siehe auch die Ballade *Kira Kiralina* (Al I. Amzulescu · *Balade populare românești*, Bd I, Nr 53, S 138, wo die ganze Bibliographie angegeben ist) Die Formel „arapul buzat" ist uns noch seit Ende des 18. Jh bekannt, sie erscheint, soweit uns bekannt, zum ersten Mal in der Übersetzung des Volksromans *Istoria lui Imberie, feciorul împăratului al Provenței* am 15. Sept. 1789 von „Niculae Logofăt", nach dem griechischen Vermittler des franzosischen Ritterromans : *Histoire du Vaillant Chevalier Pierre, fils du comte de Provence, et de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples.* Die Formel ist unbestritten folklorischen Ursprungs. Siehe · Ion C Chițimia und Dan Simonescu, *Cărțile populare în literatura românească* Bukarest, 1963, Bd. II, S. 17. Beschreibung des Kampfes zwischen Imberie und dem dicklippigen Araber

[43] *Trei delii, trei chisagii* (<turk kessidji = Rauber, Brigant): R 11; *trei belii chisagii*: R 12; *un deliu mare năpraznic* (ein ungestumer, großer Held) R 25; *deliul tătarului* (der Held des Tataren). R 28; *deliu împărătesc* (kaiserlicher Held) R 29, 30, 31, 32, 35, 36, 37, 38; *deliu din Țarigrad* (Held aus Zarigrad) R 44

[44] /*turc spurcat*/ (gemeiner Turke) (hier ist der Eingriff At. M. Marienescus zu vermuten) R 1, 8; *tătar bătrîn* (alter Tatare) R 27; *mîrzac din Buceag* (ein tatarischer Edelmann aus dem Budscheak) (hier ist der Eingriff V. Alecsandris zu vermuten) R 43.

[45] Wuk Steph. Karadžić, a a O, Bd. II, S. 745.

[46] B 9.

[47] B 2, 6. Dieses Bild versucht den Araber in einen phantastischen Helden zu verwandeln, es ist auch in anderen Bereichen der bulgarischen Folklore anzutreffen. Siehe: D. Marinow. a.a.O., S. 163.

nische Version weist zahlreiche Schilderungsversuche auf. Im allgemeinen verfolgt man den Eindruck der Kraft und der unnatürlichen Große zu erwecken, welcher die Anthithese gegenüber „Doitschin des Kranken" darstellt, es werden ihm aber auch einige satirische und groteske Noten beigefügt. Die Beschreibung ist plastisch und bespricht metaphorisch in erster Reihe die physiologischen Einzelheiten, so daß der schwarze Araber, als Folge der seelischen Häßlichkeit ein Scheusal wird. Die psychologischen Charakteristiken haben ebenfalls eine physiologische Grundlage.

Man findet nicht überall alle Elemente dieses Porträts beisammen. Das hängt vom Talent und der Gewandtheit jedes Sängers ab [48].

d) *Die Steuer welche dem Volke auferlegt wurde.* Die Idee der Monstruosität wird weiterhin durch das Thema der seitens des schwarzen Arabers von den Einwohnern der Stadt verlangten Steuer ergänzt. Die Steuer muß für die Befriedigung der bestialischen Instinkte des Helden dienen. In einer rumänischen Variante aus dem Banat und in ihrer siebenbürgischen Replik wird dieses Problem klar und kategorisch erörtert. Der Kaiser, durch das entsetzliche Erscheinen des schwarzen Arabers erschrocken, ist bereit ihm die Herrschaft zu überlassen: (*Nu mă face, măi, de rîs, / Că-ți dau țară și domnie, / Ba și multă blagă ție*); doch der schwarze Araber enthüllt durch seine Antwort seine ganze Bestialität: *Împărate, te-oi lăsa / Țara tu să o domnești, / Dar să nu mă prăpădești. / Nu-mi da țară și domnie, / Nu-mi da nici bogăție / Și mă lasă-n țara ta / Tăt a bea și a mînca, / În pat bun de-a mă culca, / Fete mîndre-a săruta* [49].

Die Steuer umfaßt also Variationen dieser Themen. Der Araber verpflichtet jede Wirtschaft der Stadt oder des Dorfes ihm täglich zu essen und zu trinken zu geben.

Zur Befriedigung seiner Begierden, verlangt der schwarze Araber jeden Abend eine Jungfer. Der Kaiser, aus Angst, „și-a dat țara chinului" [50]; in anderen Fällen verfügen die Dorfbeamten die Anordnung der Einwohner, aber alle Mädchen welche der schwarze Araber abends

---

[48] Trotz dieser einzelnen Differenzierungen verbleibt das Porträt bei demselben Schematismus, wegen dem Überwiegen der Typisierungstendenzen gegenüber derjenigen der Individualisierung. E. M Meletinski, *О генезисе и путях дифференциации эпических жанров* „Русский фольклор", 5 (1960), 83 Siehe auch Albert Bates Lord, *The Singer of Tales*. Cambridge, 1960, S. 120.

[49] R 1, 8: Mach mich nicht lächerlich / Denn ich gebe dir das Land und die Herrschaft / Sogar auch viel Reichtum für dich . Kaiser, ich werde dich lassen / Das Land zu beherrschen / Du sollst mich aber nicht verderben / Gib mir nicht das Land und die Herrschaft / Gib mir auch nicht Reichtum / Lasse mich in deinem Land / Ich soll immer trinken und essen / In gutem Bette schlafen / Junge Mädchen küssen.

[50] R 15, 16 (sein Land dem Elend überlassen).

zu sich nimmt, sterben bis zum Morgen und man muß ihnen die Totenglocken ziehen.

Das bulgarische Material umfaßt, ebenso wie das rumänische, die gleiche große Mannigfaltigkeit und den gleichen Reichtum in der Bearbeitung des Themas.

Gewohnlich wird die ganze Stadt oder das ganze Dorf angeordnet, aber manchmal bestimmt das Dorf wer dem schwarzen Araber zugeschickt werden soll, die Dorfbewohner wahlen die Schutzloseste. In einem Fall sind es die Alten und die Pfaffen welche das Opfer verfugen. Wie auch in den rumanischen Varianten, folgt das Begrabnis der Opfer.

Obwohl das Thema auch im serbischen Material zu finden ist, wird es hier mit mehr Zurückhaltung gelöst. Der epische Moment wird ohne Hyperbel behandelt. Der schwarze Araber begnugt sich in der serbokroatischen Ausgabe mit viel weniger. Er liebt aber das Geld. Auf das Madchen verzichtet er nie. In einer Variante heißt es, daß er auch jeden Tag einen Junak-en fordert, um seine Mordlust zu befriedigen.

Bei den Albanern fordert das Ungeheuer folgendes : taglich einen Schafbock zum Essen, ein Madchen zum Lieben und einen Burschen zum Morden; wöchentlich eine Provinz zum Verwüsten.

Es ist infolgedessen ersichtlich, daß die serbokroatischen und sogar auch die albanischen Darsteller wahrheitsgetreuere kunstlerische Verfahren gebrauchen, wahrend die rumanischen und bulgarischen Sanger, die Wirklichkeit im Sinne der symbolischen Typisierung überschreiten und dem Abschnitt eine größere Ausdehnung verleihen.

e) *Andere thematische Formeln.* Um diesen Absatz zu schließen, muss man auch die sudslawischen und anderen dichterischen Momente beschreiben, welche sich nicht so behauptet haben um selbststandige und vòllig konturierte Themen zu werden und welche aber individuelle Darstellungen als ein Widerschein des lokalen folklorischen Komplexes bleiben. Diese Momente bringen eine malerische Note und haben den Zweck dem Bild mit welchem die Ballade beginnt, Dynamik und Farbe zu verleihen. Diese Eingriffe sollen das aktive Bild des schwarzen Arabers bei den Völkern welche sein Portrat noch nicht erzielt haben, konturieren.

So wird der Araber uberall dargestellt, indem er sein weißes Zelt auf dem flachen Feld Salonikis errichtet [51]. In anderen Varianten zieht er sein Pferd auf. Nachdem er sich am Rande der Stadt niederläßt, fordert er die lokalen Junak-en zum Ringkampf auf [52], manchmal wird

[51] B 1, 6, 19, 22; J 1, 2, 4, 6, 9, 12.
[52] B 19; J 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13.

ein fur die Heldenepik typisches Klischee verwendet : die Sendung eines Herausforderungsbriefes. In der Stadt befindet sich aber kein wackerer Held welcher die Herausforderung annehmen könnte.

2. EPISODE Nr. 2: BENACHRICHTIGUNG DES HELDEN UND VERZWEIFELTER RUF NACH SEINER HILFE

Diese Episode fuhrt uns in den Kern der epischen Handlung ein und stellt uns die zwei anderen Hauptthelden des Dramas vor, die Schwester und den Bruder. Die Handlung konzentriert sich im Dialog zwischen diesen zwei Personen.

Die Episode ist vom Standpunkt der mundlichen Technik aus interessant, ihre Abwicklung kann sich in zwei auseinandergehende Richtungen entfalten. Im ersten Falle werden, im Rahmen dieser Episode, durch Wiederholung in der Antwort der Schwester, alle Themen der vorhergehenden Episode wiederaufgenommen : Ankunft des schwarzen Arabers, sein Portrat, die dem Volke auferlegte Steuer und die Einordnung der Leute. Das Verfahren welches im Kunstschaffen störend wirken wurde, gewährt den folklorischen Stücken prunkhafte Dimensionen und mächtige Gestaltungsrhythmik. Im zweiten Fall, wenn die vorherige Episode vollstandig fehlt, und die gegenwärtige auch als Exposition des Problems dient, umfaßt sie alle Themen der fehlenden Episode, sie nimmt sie aber synkopenartig auf, was der Epik Tiefe und Perspektive verleiht und ihr erlaubt sich auf zwei zeitlich unterschiedlichen Ebenen zu entfalten : die ältere Handlung wird im Rahmen einer neueren Handlung erzählt. Diese Behandlungsart der Epik scheint ein neueres Stadium in der Entwicklung der mundlichen Technik der Volksballade zu sein [53]. Die bulgarische und albanische Version illustrieren dieses neuere Stadium.

Es muß hier noch erwahnt werden, daß diese Episode wegen dieser doppelten kunstlerischen Modalität, verschieden beginnt. Im ersten Fall hat das Thema der Schwester die Rolle zuerteilt, die Verbindung mit dem vorher Erzahlten herzustellen, da es ein kennzeichnendes Element der Kopula ist ; im zweiten Fall dient das Thema des Bruders als Einfuhrung fur die ganze Ballade und es erhalt die Ausdehnung welche für ein Anfangsmoment kennzeichnend ist.

---

[53] Diese Bemerkung bestatigt das, was wir auch bei einer anderen Gelegenheit behauptet haben (Adrian Fochi : *Miorița, Tipologie, circulație, geneză, texte.* Bukarest, 1964, S. 370—372), es zeigt die Kräfte welche in jungster Zeit die Volksauffassung, uber die Verwirklichung der Epik beeinflussen, Kräfte die zum Zerfall des traditionellen Systems fuhren und dazu neigen ihn auf eine neue Art der Konzentrierung der Handlung in den Schemen des Dialogs wiederherzustellen.

Die Episode umfaßt 6 Themen : a) die Vorstellung der Schwester des Helden ; b) die Vorstellung des positiven Helden der Ballade ; c) das Erfahren des Loses welches dem Madchen bestimmt ist ; d) die Haltung des Madchens beim Erfahren der Nachricht ; e) die Frage des Bruders, welcher durch die ungewohnliche Haltung des Madchens entfremdet ist und f) die Antwort des Mädchens, mit seinen epischen Implikaten (Wiederaufnahme der Themen der vorherigen Episode). Die besten Varianten umfassen alle diese sechs Themen in der obenangefuhrten Ordnung.

a) *Vorstellung der Schwester des Helden.* Die Substanz dieses Themas ist, laut traditionellen Charakteristiken des epischen Liedes, durch die Festlegung des Namens der Person bedingt. Der Name hat keine geschichtliche Bedeutung. In den meisten Fallen hat er den Wert einer epischen Schablone.

Die rumänische Version nennt sie in den meisten Fallen mit dem typischen Namen von *Stanca* oder mit der Diminutivierung *Stăncuța*. Der Prozentsatz betragt 25, was uns erlaubt die Situation als typisch zu betrachten [54]. Nur in sehr wenigen Fallen bezeugt der Name der Schwester die Herkunft des Textes aus dem Suden der Donau. Der Name Angelina wird nur drei Mal angetroffen [55]. In zehn Fallen ist die Person nicht genannt, sondern einfach und schlechtweg durch die verwandtschaftlichen Verhaltnisse bestimmt [56].

In Bulgarien ist die Lage ahnlich. Außer dem schablonenhaften Namen Angelina, den man sehr Häufig begegnet, wenn man auch die große Zahl der fragmentarischen Texte berucksichtigt, werden auch andere Namen begegnet, welche entweder aus dem lokalen folklorischen Komplex oder aus der lokalen Onomastik herruhren [57].

In Jugoslawien begegnet man ebenfalls zwei schablonenartige Namen Andjelija und Jelica, manchmal aber verschieden zwischen Schwester und Frau des Helden verteilt [58].

---

[54] Es erscheinen aber auch andere viele Namen, die nicht dieselbe Frequenz haben und zufallige Eingriffe scheinen So begegnen wir die Namen *Ilencușa* oder *Ilenuța, Măgdălina, Smăranda, Cătălina, Ancuța* oder *Ruxandra, Rusanda* und *Lisandra.* Auf Grund der gegenseitigen Beziehungen der Unabhangigkeit gegenuber dem lokalen folklorischen Komplex, wird das Erscheinen der Namen *Ilinca* oder *Ilincuța* erklart, welcher fur eine andere rumänische Volksballade „Ilincuța Șandrului" typisch geworden ist und des Namen *Vochița,* welcher fur die rumanische Version des Themas „Lenore", fur die Ballade „Stanciu al Bratului" und der Ballade „Tudor Dobrogean" typisch geworden ist.

[55] R 1, 8, 34.

[56] R 3, 4, 5, 6, 16, 21, 30, 31, 42, 44.

[57] *Grosdanka, Elenka, Pena, Milica, Todorka, Janka, Neda* (*Netka*), *Jonka*

[58] In zwei Fallen heißt die Schwester des Helden *Mandalina* (J 7, 8) und in anderen zwei hat sie uberhaupt keinen Namen (J 4 10)

In den zwei albanischen Varianten über welche wir verfügen, trägt die weibliche Person der Ballade keinen Namen, sie wird nur durch das verwandschaftliche Verhältnis bestimmt.

Das Erscheinen desselben Namen, Angelina, in drei der vier nationalen Versionen, scheint darauf hinzuweisen, daß dies der ursprüngliche Name war.

Es muß noch erwähnt werden, daß in zwei rumänischen, für den Eingriff der Sammler verdächtigen Varianten, auch eine schwache Schilderung der Person durch den Gebrauch traditioneller Klischeen, versucht wird. Dieses Verfahren wurde aber nicht verallgemeinert [59].

b) *Vorstellung des positiven Helden.* Im Rahmen dieses Themas ist der Held auch durch den Namen bestimmt. So heißt der Held in der rumänischen Version in 63,63% der Fällen *Doicin*, Name welchem in der bulgarischen Version in 69,23% der Fälle, in nur 23,07% der Fälle in der serbokroatischen und keinmal in der albanischen Version begegnet wird [60]. Dies bedeutet, daß der Name angeboren und für die Ballade typisch geworden ist. Daß der Name bei den Rumänen eingeführt wurde, wird durch die vielen Zögerungen, seine Anwendung betreffend [61], und durch die Versuche ihn der neuen Umwelt durch Romanisierung anzupassen, bezeugt [62]. Nur in wenigen Fällen begegnet man in der rumänischen Version andere Namen [63].

Bei den Bulgaren und den Serben ist es ebenfalls so [64]. Bei den Serbo-Kroaten erweist sich der Einfluß des lokalen folklorischen Komplexes stärker, so daß man dem Namen *Dojčin* nur in drei Fällen begegnet und einmal *Dojčilo* [65]. In der albanischen Version heißt der Held Gjergj Elez Alija und trägt den Namen einer berühmten Person der Heldenepik der jugoslawischen Muselmanen [66].

---

[59] R 1, 8.

[60] R 3, 4, 6, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 34, 35; B 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 12, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25; J 1, 11, 13.

[61] *Ducin*: R 5, *Docin* R 7; *Doicil* R 28; *Doicilă* R 36, 37.

[62] Die für die Moldau typische Situation, *Doncilă* · R 38, 40, 41, 42, 43 (auch *Donciul*), 44 und *Donici* R 39.

[63] *Radu* R 1, 8; *Iovan*: R 2; *Gostin*. R 33.

[64] Man begegnet bei den Bulgaren, neben *Dučin*, auch die Namen *Pъrvan* (B 6, 17, 21), *George* (B 11), *Botuschan* (B 13), *Jvančo* (B 14).

[65] In allen anderen Fällen heißt der Held *Ivo Kvadratin* (J 4), *Ivo Karlović* (J 5), *Ivo Solinjanin* (J 6, 9), *Ivo Zoričić* (J 8), *Ivan* (J 7), *Ivan Gojčić* (J 10), *Ilija Smiljanić* (J 12); für jede dieser Personen kann eine ganze Bibliographie außerhalb der gegenwärtigen Ballade zusammengestellt werden

[66] Dr. T Maretić, a a.O., S. 128 Siehe auch I N Golenischtschew-Kutusow, a a O., S 263, 314—315 Das Problem ob der Held eine geschichtliche Grundlage hat, wurde noch nicht gelöst. Es gibt mehrere Hypothesen betreffend seine wahre geschichtliche Person, die Epoche in welcher er seine militärische und politische Tätigkeit entfaltet und die Art auf

Im allgemeinen ist der Name des Helden unveranderlich vom Epitheton „krank" begleitet (Doicin bolnavul, Болен Дойчин, Болачи Дојчин), welches, — besonders in der bulgarischen Version — restlos seine semantische Bedeutung und Selbständigkeit verloren hat; die Idee wird tautologisch, mit Hilfe des Zeitwortes im Rahmen desselben Verses wiederaufgenommen [67].

In der rumanischen Version wird manchmal die Krankheit des Helden beschrieben und so gegensatzlich seine außerordentliche Schwäche, gegenuber der unermeßlichen Kraft des schwarzen Arabers betont. Es wird die Zeit angefuhrt seit wann er daniederliegt, wobei die epischen Ziffern gebraucht werden und an Hand dieses Verfahrens die Idee betont wird. Einmal wird er auch portratiert, aber meistens kommen in den rumanischen Varianten eine ganze Zahl neuer Details vor (welche sich thematisch noch nicht verallgemeinert haben), in welchen vom Helden behauptet wird, daß er verflucht ist zu siechen und nicht sterben zu können.

In den bulgarischen Varianten, die mit Episode Nr. 2 beginnen und in welchen das Thema des Helden am Anfang steht, erscheint dieselbe Tendenz Doitschin an Hand kleiner Portrate vorzustellen, doch sind die Falle nicht zahlreich. Im allgemeinen wird behauptet, daß er nicht stirbt, aber auch nicht gesund wird und in der Bestrebung ein kleines Bild zu schaffen, wird gesagt, daß ihm vor lauter Liegen Gras im Haar gewachsen ist.

Das serbokroatische Material weist, in denselben Umstanden, dieselbe Tendenz auf. Das Porträt hat sogar eine gesuchte, schauerliche Note: seit er liegt ist ihm das Fleisch von den Knochen abgefallen, zwischen den Rippen ist ihm Gras gewachsen, die Sonnenstrahlen scheinen durch seine Stirne [68].

c) *Erfahren des Loses welches dem Mädchen bestimmt ist.* Es ist das erste epische Thema mit dem wir, seit Beginn dieser Episode, Bekanntschaft machen. Weil es aber ein Bindungsthema ist, verwenden die Sanger, mit sehr großer Freiheit, verschiedene dichterische, vorgefertigte Kli-

---

welche das serbokroatische Volksgedicht das Motiv ubernommen und realisiert hat. Dr. Matija Murko, a a O., Bd. I, S. 437—442 mit Darlegung der ganzen Bibliographie.

[67] Ръзбуля съ болин Дойчин: В 16, Болин съ й Първан разбулял· В 17; Болен Дойчин болен лежи: В 20 und das serbokroatische: Razbolje se bolani Dojčin: J 11. Es ist interessant, daß das Epitheton des Schwertes „остра" auf dieselbe Art gebraucht wird, auch wenn die Waffe rostig ist und geschliffen werden muß. Schon N. Bobtschew hat diese Bemerkung gemacht: *Изображението въ българската народна епика* СбНУ 10 (1894), 210, als er МСб II. 100 zitierte: Да наостра моја остра сабља Ebenso interessant ist auch das Beispiel „руса глава" fur den Araber, als auch in den serbischen Beispielen „die weißen Hande" des Arabers, da es sich hier nicht um eine moralische Auslegung handelt.

[68] J 6, 9.

schees aus dem traditionellen Formelarsenal. Im allgemeinen können diese Formeln in drei unterschiedliche Kategorien gruppiert werden: die dieser Ballade eigene Formel wird durch die Idee ausgedruckt, daß, nach Anordnung der ganzen Bevolkerung, die Reihe auch an die Schwester Doitschins gekommen ist. Bei den Bulgaren und den Serben geschehen die Dinge ganz gleich. Die zweite Formel ist an Hand einer alten epischen, fur das Volksschaffen der Rumanen und der Sudslawen gangbaren Schablone und zwar die Schablone des Briefes, gebaut. Die letzte Formel ist mit Hilfe anderer epischen Situatiouen gebaut. Wir wohnen in diesem Punkt der Entfaltung der Ballade, einem wahren thematischen Ausschweifen bei, u.zw. der Art: die Schwester geht Wasser holen; am Brunnen trifft sie ein anderes Mädchen welches ihr die ganze Geschichte erzählt, indem sie das Thema der Ankunft des schwarzen Mohren, des Portrats, der Steuer und der Anordnung wiederholt, mit dem Hohepunkt der Nachricht, daß nun an ihr die Reihe ist; sie holt kein Wasser mehr, sondern kehrt zu ihrem Bruder nach Hause zuruck, dem sie alles erzahlt; [69] oder der Art: der kranke Bruder hat Lust Äpfel zu essen und schickt seine Schwester in die Stadt ihm solche zu kaufen; in der Stadt sagen ihr „die Bojaren", daß sie nun an der Reihe ist dem schwarzen Araber ubergeben zu werden; vor Schreck vergißt sie Äpfel zu kaufen, sie kehrt nach Hause zuruck und erzahlt alles ihrem Bruder [70]. Derartige Lösungen sind zahlreich in der rumanischen, sie können aber auch in der serbokroatischen Version begegnet werden. Es muß noch erwahnt werden, daß in zahlreichen Fallen das Thema, auch infolge seiner kopulativen Funktion, vollständig fehlt und die anderen unmittelbar adhärieren [71].

d) *Die Haltung des Mädchens*. Das Thema ist voller dramatischer, psychologischer Spannung. Deshalb haben sich die Volksschopfer bemuht spezifische kunstlerische Formeln zu schaffen, welche durch traditionelles Glatten gefestigt wurden. Sie hat aber nicht die schopferische Fermentation beseitigt und wir bemerken, daruber hinaus, eine große Vielfaltigkeit kunstlerischer Lösungen, welche danach trachten die düstere Farbenskala des Themas zu bereichern.

Bei den Rumänen ist die kennzeichnende Formel folgende: das Mädchen tritt seufzend in das Haus und geht weinend hinaus, um den kranken Bruder nicht mit dem eigenen Ungluck zu uberwältigen. Die

---

[69] R 1, 8, 10, 15.
[70] R 23, 24.
[71] R 13, 17, 25, 27, 33, 39, 41, 43; B 3, 4, 7, 9, 11, 12, 15, 16, 19, 20, 25, 26; J 3, 6, 7, 12.

Haufigkeit des Themas ist sehr groß, fast 60%, was die Stabilitat und die Unerlaßlichkeit beweist. In einigen Fallen ist der Moment im Sinne seiner Dramatisierung, durch ein Thema, welches aus der Beruhrung mit dem lokalen folklorischen Komplex herruhrt, erweitert, die Nebeneinanderstellung ist ziemlich gesucht : die Schwester rauft ihr gelbes Haar und zerkrazt ihr weißes Gesicht in einem Anfall tragischer Verzweifelung.

Bei den Bulgaren ist man ebenfalls zu einer unveränderlichen, kennzeichnenden Formel gelangt : das Madchen kehrt den Hof aus und vergießt winzige Tranen. Manchmal ringt sie die Hande.

Und endlich, eine sehr wertvolle Formel die wir bei allen drei Volkern aus dem Suden der Donau begegnen, ist die der Träne die auf das Gesicht des Kranken fallt, ihn wie das Feuer brennt und ihn aus der Lethargie erweckt. Die thematische Annäherung der bulgarischen, serbokroatischen und albanischen Versionen in diesem Punkt, muß unterstrichen werden, da sie noch einmal den gemeinsamen Charakter der balkanischen Folklore beweist und Indizien betreffend den Ursprung und die Verbreitung des Motivs in der Zone liefert. Dieses Thema und kein anderes wurde von Alois Schmaus neben anderen Argumenten verwendet, um die Idee der Migration des Textes von den Serbo-Kroaten zu den Albanern auszuarbeiten [72].

e) *Die Frage des Bruders.* Das Thema umfaßt zwei Teile. Im ersten werden Elemente aus dem vorherigen Thema wiederaufgenommen : der kranke Bruder wird durch die ungewöhnliche Haltung seiner Schwester stutzig. Dann fragt er sie warum sie seufzend in das Haus eintritt und weinend hinausgeht, warum sie kehrt und weint und den Hof mit ihren Tranen befeuchtet, was geschehen ist, daß ihn die Wangen brennen : brennen seine Häuser und ein Funke ist ihm auf das Gesicht gefallen oder hat der Regen begonnen durch das Hausdach bis zu ihm zu dringen.

Neben diesen drei beständigen, fur die verschiedenen nationalen Versionen kennzeichnenden Formeln, erscheinen auch andere Auslegungen des Momentes, welche alle das vorherige Thema weiterfuhren.

Die eigentliche Frage des Bruders konkretisiert sich in einer relativ unveränderlichen Formel. Der Moment wurde in der rumanischen Version so ausgedrückt : ist die Schwester nicht vielleicht seiner uberdrüssig geworden, da sie ihm immer das Bettzeug wechseln muß und ihm das Polster bald an den Kopf, bald an die Fuße, bald in die Sonne und bald in den Schatten legen muß ; diese Formel wird durch ihre Frequenz

---

72 Alois Schmaus, a.a.O., S. 9—10.

(uber 61%) typisch [73]. Manche Sanger erweitern diesen Moment indem sie fur diese Ballade fremde Formeln agglutinieren, wie zum Beispiel Frageelemente aus der Ballade „Mirea" (Milea, Pătru u.a. — das „Liebesprobe"-Motiv). So wird die Schwester gefragt ob ihr nicht etwa das Haushaltsgeld ausgegangen sei, oder ob ihre Kleider abgetragen sind, aber insbesondere ob sie nicht vielleicht fuhlt, daß es nun an der Zeit sei zu heiraten, und sie darum bereit sei ihn zu verlassen [74].

Nachdem die bulgarische Version den Moment der Wiederholung der aus dem vorhergehenden Thema herruhrenden Elemente uberschreitet, enthalt sie ebenfalls eine eigene kennzeichnende Formel. Das Madchen wird gefragt ob es ihr nicht vielleicht mit ihm zuwider ist, da er nicht sterben aber auch nicht gesunden kann (Elemente aus dem Thema der Vorstellung des Helden), er der so lange krank daniederliegt und sie muß ihm seine Wunden verbinden und ihn pflegen, ihm das ganze Haus fuhren, die Hofe auskehren und seine Steuern bezahlen.

Die serbokroatische Version zeigt dieselben Eigenheiten vor. In dem Moment in welchem sich die Frage des Bruders vom vorherigen Thema lost und selbstandig wird, konkretisiert sich folgende Formel: ist es ihr nicht vielleicht zuwieder bei ihm und was ihr eigentlich fehlt: das Brot, der Wein, das Gold, das Linnen.

Das albanische Material beschrankt sich auf die einfachste Formel: was ihr fehlte.

Das Thema ist obligatorisch. Es fehlt in außerst wenigen Fallen und das ist auf den fragmentaren Charakter einiger Stucke zuruckzufuhren (also den mittelmaßigen Sangern zu verdanken).

f) *Die Antwort des Mädchens.* Prinzipiell, die Organisierungsgesetze der Epik im Volksschaffen berucksichtigend, umfaßt das Thema die dichterische Synthese des ganzen bisher analysierten thematischen Materials. In der Erorterung am Anfang der Episode haben wir darauf hingewiesen, daß im Inhalt dieses Themas, wenn die Ballade normal mit der Episode Nr. 1 beginnt, durch Wiederholung alle Themen dieser Episode angefuhrt werden. Falls die Ballade mit der zweiten Episode beginnt, enthält das Thema alle Elemente der aufgegebenen Episode, synkopenartig angeordnet um besondere dramatische Effekte zu erzielen. Sie umfaßt aber auch Elemente des vorherigen Themas, der Frage des

---

[73] R 2, 3, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 28, 29, 32, 33, 34, 38, 40, 42, 44 Eigentlich entstammt das Thema aus anderen Zonen der rumanischen Folklore (das Lied des kranken, von seiner Geliebten gepflegten Helden), aber in der Ballade Doitschins hat es die charakteristische Verwendung gefunden Siehe: S. Fl Marian, *Înmormîntarea la români. Studiu etnografic* Bukarest, 1892, S 37—39

[74] R 12, 13, 22, 25, 26, 27, 28, 37.

Bruders, was bewirkt, daß sie die weiteste und umfassendste von allen den bisher erforschten ist. Es wird überall die Frage des Bruders wiederaufgenommen und so eine enge und zu gleicher Zeit logische Verbindung zwischen der Frage und der Antwort geschaffen [75]. Nachher wird die Ankunft des schwarzen Arabers erzählt [76], in den meisten Fallen wird sie vollständig wiederholt und, in den Versionen in welchen sein Porträt gemacht wird, werden die Einzelheiten dieses Porträts angegeben [77]. Nachher wird uber die auferlegte Steuer gesprochen [78], wie alle angeordnet wurden und wie, zu guter Letzt, die Reihe an sie gekommen ist. [79]

Alle in unserer Analyse begegneten Sonderfälle erscheinen ebenfalls im Inhalt dieses Themas.

Deshalb tritt sie seufzend in das Haus und geht weinend hinaus, deshalb kehrt sie den Hof und weint. Sie ist einfach verzweifelt, sie droht mit Selbstmord, da sie sich nicht wehren kann und er viel zu krank ist sie zu erretten. Sie weigert sich zum schwarzen Araber zu gehen und verlangt dem Bruder sie, so wie er es versteht, zu befreien. Manche Varianten enthalten eine richtige Wehklage des Madchens. In einem einzigen, fur die epische Auffassung des betreffenden Sängers kennzeichnenden Fall, ist das Thema nicht mehr an Hand der Wiederholung der vorherigen Materialien aufgestellt. Der Sänger springt uber alle Themen mit einem einfachen : „und sie erzählt ihm alles”, was die traditionelle Gestaltung der Ballade ganz und gar umändert [80].

Das Thema ist durchaus obligatorisch. Es fehlt nur im Falle der fragmentären Varianten oder im Falle kontaminierter Texte.

3. EPISODE Nr. 3: VORBEREITUNG DES HELDEN FUR DEN KAMPF

Sie stellt den Mittelpunkt der Ballade dar und beschreibt die letzten Vorbereitungen des Helden fur den Kampf. Deshalb wird ihr auch ein sehr großer Platz in der Ökonomie des Textes gewahrt. Sie umfaßt die größte Zahl der Themen, aber auch außerdem erreicht diese Episode

[75] R 1, 2, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 37, 38, 40, 42, 43; B 1, 2, 3, 5, 6, 9, 12, 15, 16, 20, 23; J 1, 2, 5, 8, 9, 10, 12, 13; A 1, 2.

[76] R 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43; B 1, 2, 3, 5, 6, 8, 9, 12, 14, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 23; J 1, 2, 5, 8, 9, 10, 12, 13; A 1, 2.

[77] R 2, 5, 9, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 41, 42.

[78] R 1, 2, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 41, 42, 43, B 1, 2, 3, 5, 6, 8, 9, 12, 14, 15, 17, 20, 21, 22, 23, 24, J 1, 2, 5, 8, 9, 13

[79] R 2, 3, 4, 5, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29. 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 41, 42, B 1, 5, 8, 12, 15, 17, 20, 22, 24; J 1, 5, 9.

[80] R 6.

eine ungewöhnliche Weitlaufigkeit durch die Stereotypie der epischen Situationen und der kunstlerischen Formeln, durch die gewöhnliche Wiederholung derselben epischen Klischeen, ohne daß der Steigerungsprozeß zwecks Erzielung eines Höhepunktes gebraucht wird, sondern nur die Methode der aufzahlenden Akkumulation zwecks Erzielung einer quälenden Stimmung.

Die Episode ist, gegenuber den zwei vorherigen, selbstandig. Sie entwickelt sich aus ihrer eigenen Substanz und strebt danach, sich ausschließlich auf eigenen Grundlagen zu verwirklichen.

Die Themen welche die Episode bilden sind: a) Reaktion des Helden beim Erfahren der Nachricht, b) Senden des Madchens zum Hufschmied, c) ihr Senden zum Schwertschmied, d) ihr Senden zum Tuchhändler nach Linnen, e) ihr Senden nach dem Barbier, f) andere Aufträge Doitschins, g) Bewaffnung des Helden und h) Aufbruch des Helden zum Kampf. Die An- oder Abwesenheit mancher Themen hat typologische Bedeutung. So, zum Beispiel, wird das Thema b) bei den Rumanen, Albanern und den Jugoslawen begegnet, die Themen c) und d) nur bei den Rumanen und bei den Bulgaren, das Thema e) nur bei den Bulgaren. Ebenfalls sind auch die dichterischen Formeln welche diese Themen bekleiden fur jede nationale Version kennzeichnend. Es muß noch bemerkt werden, daß diese Episode die meisten Indizien welche zur Charakterisierung der vier nationalen Versionen dienen können, enthält.

a) *Die Reaktion des Helden.* Als er die Nachricht erfahrt, welche ihm seine Schwester mitteilt, reagiert der Held verschiedentlich, in Abhängigkeit von den seitens des Sangers verfolgten psychologischen Effekten. Was dieses Thema betrifft, kann von einer kunstlerischen, durch die Tradition befestigten und allgemein anerkannten Lösung nicht die Rede sein. Die einzige Formel welche eine gewisse Festigkeit zu haben scheint, enthält die Idee die Schwester zu beruhigen und ihren Verzweifelungsausbruch zu besanftigen.

Das Thema hat keine Selbständigkeit da es als Bindestoff zwischen den Episoden dient, deshalb hat es sich auch nicht in einer typischen Formel realisiert. Es ist außerdem ein vom psychologischen Standpunkt aus lebendiges Thema, es verweigert sich fur unveranderliche ossifizierte Formulierungen und ist fur zahlreiche darstellerische Umanderungen, in Abhängigkeit von dem konkreten Prozeß der kunstlerischen Aufführung des Stuckes, geeignet.

b) *Sendung des Madchens mit dem Pferd zum Beschlagen.* Der erste Gedanke des Helden gilt seinem Kampfpferd, alter Genosse und Helfer

in der Not, welches auch in diesen Umstanden seinen Herrn retten wird; das Pferd spielt in der Ballade dieselbe Rolle wie auch im phantastischen Marchen [81]. Deshalb schickt er seine Schwester danach. Diese befolgt den Befehl und dingt mehrere Leute, die so lange graben, bis sie auf den Pferdestall stoßen; es wird hier eine in der rumanischen Epik laufige Schablone gebraucht; sie holt das Pferd heraus und futtert es mit Glut, setzt ihm einen prunkvollen Sattel auf und bringt es dem Bruder. Als das Pferd sieht in welchem Schwächezustand sein Herr ist, beginnt es zu weinen. Der Herr fragt es wie in den Marchen, ob es ihn im Alter ebenso wie in der Jugend tragen konne und das Pferd antwortet, daß es im Alter nicht nur seine Kraft nicht eingebußt habe, sondern daß sein Körper noch starker und feuriger geworden sei.

Im allgemeinen bleibt das rumanische Material bei dieser Formel die als typisch betrachtet werden kann. Nur in vier Fallen weist das rumänische Material den Einfluß desjenigen aus dem Suden der Donau auf. Zwei dieser Varianten sind aus Timok, wo sich der Einfluß der bulgarischen Versionen auf naturliche Art ausuben konnte; die dritte Variante ist aus Oltenien, am Ufer der Donau, in der Kontaktzone mit dem Timok. Die vierte Version ist unlokalisiert, aber nach typologischen Indizien ist sie moldauisch und verràt den Einfluß aus dem Suden der Donau, und zwar den bulgarischen [82]. In den balkanischen Versionen schickt Doitschin seine Schwester in den Pferdestall oder in den Keller ihm das Pferd zu bringen. Nachher befielt er ihr es zum Hufschmied zu fuhren. Oftmals ist dieser genannt [83]. In einer bulgarischen und in den zwei albanischen Versionen ist er als Wahlbruder betrachtet [84]. Das erscheinen dieses Ausdruckes in der albanischen Sprache, wo auch der Brauch der Wahlbruderschaft, aber auch der eigene Terminus *vèllam* (= fratello in Dio) existiert,

---

[81] Viktor Schirmunski, *Vergleichende Epenforschung.* I, Berlin, 1961, S 25—26.

[82] R 41 Fur die bulgarische Beeinflussung dieses Textes spricht auch der Ausdruck *Nalbaru*, welcher vom Gewahrsmann als den Namen des Hufschmieds verstanden wurde, der aus dem turkischen *nalbant*, Schmied, kommt und er erscheint standig in allen bulgarischen Varianten.

[83] Mitre Pomorjanče · B 1, *Jusin*. B 5, *Kolja* B 6; *Petər*: B 8, 22, 24; *Ivan*: B 9; *Ivančo*. B 13, 18; *Petre* · J 1, *Pero*: J 13; *Ramo*: J 2, *Nikola*: J 8, 11; *Luka bajraktar*: J 12.

[84] B 7. побратим, A 1, 2 nalban probatin. Der Ausdruck ist auch zu den Neugriechen ubergegangen. Per Papahagi, *Paralelle Ausdrucke und Redensarten im Rumanischen, Albanesischen, Neugriechischen und Bulgarischen.* Leipzig, 1908, S. 125. Fur das Problem des Brauches bei den Sudslawen siehe: E. Schneeweis, *Serbokroatische Volkskunde Erster Teil. Volksglaube und Volksbrauch* Berlin, 1961, S. 176—177 Über die Verbreitung des Brauches auch außerhalb der sudslawischen Zone, siehe A Bruckner, *Über pobratimstvo bei Polen und Russen im 16. Jh* „Archiv fur Slavische Philologie", 15 (1892), 314—315 Reiche geschichtliche und beschreibende Beziehungen fur den sudslawischen und byzantinischen Raum in Dr. Friedrich S. Krauss, *Sitte und Brauch der Sudslawen* Wien, 1885, Kap. Wahlbruderschaft und Wahlschwesterschaft, S. 619—643.

wird von den Fachleuten als ein neuer Beweis der Entleihung dieses Textes mit dem ganzen Zyklus Mujos und Halıls seitens der Albanern von den bosnischen Muselmanen betrachtet [85]. In einer serbokroatischen Variante wird auf eine andere Volkseinrichtung dieser Art angespielt кумство [86]. In allen Fallen verlangt der Held, daß sein Pferd auf Heldentreue beschlagen wird.

Die Schwester befolgt den Bruder, sie geht in den Pferdestall oder den Keller, bringt das Pferd das ihr angegeben wurde, futtert und sattelt es und geht mit ihm zum betreffenden Hufschmied. Dort vollfuhrt sie genau den Befehl des Bruders, sie bittet den Hufschmied das Pferd auf Heldentreue zu beschlagen. So wiederholt sie genau dıe Worte des Bruders.

Der Hufschmied wiederholt aus ihrer Rede den notigen Teil um die Bitte Doitschins abzulehnen und so wohnen wır einer anderen Klischee-Wiederholung bei. Er fügt aber dıe Bedingung hinzu, auf Grund welcher er trotzdem gewillt sei auf Heldentreue zu arbeiten. So verlangt er das weiße Gesicht des Madchens [87], ihre schwarzen Augen [88], ihre gebogenen Augenbrauen [89], ihren schlanken Leib [90], einen Kuß [91].

Der Antrag des Hufschmieds wird abgewiesen und das Madchen kehrt zu ihrem Bruder zuruck. Manchmal hat sie schwere Worte fur den Freund und Wahlbruder ihres Bruders, aber in den meisten Fallen ist sie von Verzweifelung ergriffen und wir wohnen einer neue Klage bei. Bei der Ruckkehr, sagt sie entweder sofort ihrem Bruder was geschehen ist, indem sie ihrer Emporung und ihrer Verzweifelung Ausdruck gibt, oder sie erzählt ihm das Geschehene nur auf seine ausdruckliche Frage. Eine episodische Note erscheint in einigen bulgarischen Varianten. Die Bauern welche das Madchen mit dem Pferd am Zaum vor der Tur der Hufschmiede sehen, sammeln sich alle zusammen, da sie glauben, daß Doitschin gestorben wäre und sie nun das Pferd verkaufen will [92].

c) *Sendung des Mädchens mit dem Sabel zum Schleifen.* Nachdem das Mädchen vom Hufschmied zuruckkommt, schickt es Doitschin seinen Säbel herauszuholen und ıhn nachher einem anderen seiner Freunde und Wahlbruder, dem Schwertschmied zu bringen [93]. Ebenso wie auch der

[85] *Stavro Skendı*, a a O., S 131—132
[86] J 2 · Gevatter Marıan
[87] B 1, 2, 7, 8, 12, 14, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 26, J 2, 5, 8.
[88] B 1, 5, 24, 26; J 1, 5; A 1, 2
[89] B 1, 6
[90] B 11, 17, 26.
[91] B 13; J 11, 12, 13, R 9.
[92] B 7 und dıe schematısche Varıante aus Anton P. Stojlow, *Показалец* , Bd. I, S. 207—208, Nr 428.
[93] *Umer*. B 1; *Jumer* · B 5; *Jusmen*. B 6; *Dımıtъr*: B 13, *Mıtъr* · B 22; *Petъr*: B 23; *Stojan*. B 24; побратим B 5, 7.

Hufschmid hat der Schwertschmied manchmal einen Namen. Die Dinge verhalten sich aber auch dieses Mal ebenso wie vorher : das Madchen nimmt den Sabel, geht mit ihm zum Schwertschmied, teilt diesem den Wunsch ihres Bruders mit, ihm seinen Sabel auf Heldentreue zu schleifen. Der Schwertschmied reagiert aber genau so wie auch der Hufschmied. Das Madchen lehnt aber ebenso wie auch das erste Mal ab, kehrt nach Hause zuruck und sagt Doitschin was ihr geschehen ist. Unter allen Schwertschmieden hat sich aber doch einer gefunden ihr den Sabel zu schleifen [94].

Im Rahmen dieses Themas muß auch der einzige Fall erwahnt werden, in welchem Doitschin seine Schwester zum Schmied mit dem Streitkolben schickt, damit er ihn stahlt. Das Madchen nimmt den Streitkolben, geht zu dem Schmied und dieser stàhlt ihr ihn ohne etwas dafur zu beanspruchen und gibt ihr die besten Wunsche fur den Kampf mit dem schwarzen Araber und fur die Erlósung der Stadt Saloniki mit.

Hier muß auch die Situation einer bulgarischen Variante aus der Sammlung der Bruder Miladinow erwahnt werden. Die Schwester wird mit der „kalten Waffe" zum Schmied Plitikose Pavle geschickt, welcher kein anderer als der jusgoslawische Held Pletikosić Pavao ist, dessen Taten sogar eine Volksballade gewidmet ist [95].

d) *Sendung des Madchens nach Linnen.* Als Doitschin die Begebenheit mit dem Schwertschmied erfahrt und da er weiß, daß er verurteilt ist unbewaffnet in den Kampf zu ziehen, eigentlich mit dem unbeschlagenen Pferd und mit dem ungeschliffenen Sabel, schickt er seine Schwester sie solle Linnen suchen. Diese Formel ist die haufigste und wir begegnen sie bei den Rumanen, bei den Bulgaren und bei den Serbo-Kroaten. Aber bei den Bulgaren und den Rumanen aus Timok existiert noch eine den vorherigen Themen getreu nachgeahmte Formel. So schickt Doitschin seine Schwester zum Tuchhandler sie solle ihm Linnen auf Heldentreue verlangen. Das Madchen geht hin, spricht mit dem Handler, erhalt das Linnen und kehrt nach Hause zuruck. In einem Fall verlangt ihr der junge Tuchhändler auch ihre Augen, nach dem bekannten Modell; in den anderen Fällen aber gibt er ihr das Linnen ohne jeden Anspruch.

e) *Sendung des Mädchens zum Barbier.* Nach den vorherigen Modellen, wird die Schwester in drei bulgarischen Varianten von Bruder zum Barbier geschickt um ihn zu bitten er möge kommen und ihn auf Heldentreue rasieren. In allen drei Fallen stellt der Barbier dieselben, fur das Mádchen unannehmbaren Bedingungen. Das Madchen läßt sich nicht

---

[94] B 13 : *Dimitъr.*

[95] Dr. Fra Jeronim Šetka, *Fra Andrija Kačić Miošić narodna pjesma.* „Sbornik za narodni život i običaje južnih slavena". Zagreb, 38 (1954), 39—40, das noch vor 1756 bearbeitete Motiv · „Pletikosić Pavao ukrao doru Duratović Mcje"

in den Kauf ein, sie kehrt nach Hause zuruck und erzählt ihrem Bruder das ganze Geschehen. Das Thema wird bei keinem anderen Volke begegnet und ist spezifisch bulgarisch.

Es ist wichtig die Tatsache hervorzuheben, daß, obwohl alle diese vier Themen (der Hufschmied, der Schwertschmied, der Tuchhändler und der Barbier) in der bulgarischen Version zu begegnen sind, sie nie alle vier zusammen [96] vorkommen.

f) *Andere Befehle des Helden.* Doitschin fahrt in der Reihe seiner Vorbereitungen zum Kampf fort. Er verlangt seiner Schwester sie solle ihm den Streitkolben bringen, aber da sie zu schwach ist, kann sie ihn nicht einmal mit Hilfe von neun Mannern heben ; sie schleift ihn mit dem Gurtel gebunden oder mit der Hilfe von zwanzig Jungen nach. Andere Male, da er sieht, daß niemand ihn bringen kann, geht er selbst obwohl er krank ist, und holt ihn sich. In dem bulgarischen Material begegnen wir derselben Situation. Doitschin verlangt, man solle ihm den Streitkolben oder die Keule bringen, ohne diesem Moment aber Bedeutung und besondere Ausmaße beizumessen. In der rumànischen Version findet man eine relativ stabile dichterische Formel betreffend das Thema des Gewichtes des Streitkolbens : der Bruder ratet ihr den Streitkolben rollend zu bringen [97].

In anderen Varianten verlangt Doitschin sie solle ihm den Speer, die große Lanze oder den Stab bringen.

Ebenfalls kennzeichnend fur die rumanische Version (9 Varianten) ist sein Wunsch er soll gebadet werden, eine Art Leichenwaschung, als einer welcher in den sicheren Tod geht [98]. In einer einzigen bulgarischen Variante begegnen wir etwas ahnlichem. Er verlangt nachher man solle ihn einölen, umgurten, man solle ihm beim Bekleiden helfen, man solle ihm einen warmen Kuchen und ein Maß Wein geben, man solle ihn in den Hof bringen.

Endlich verlangt er noch seiner Schwester sie solle die Steuer für den schwarzen Araber als Mitgift vorbereiten und ihm noch eine große

---

[96] Die Themen Hufschmid — Waffenschmied — Handler : B 8, 23 ; Hufschmied — Waffenschmied — Barbier B 2, 6, 7 und nur zwei andere : Hufschmied — Waffenschmied : B 5, 11, 13, 14, 17, 20, 22, 24 ; Hufschmied — Handler : B 12. Das Thema des Hufschmieds wird alleine in funf Fallen begegnet · B 9, 18, 19, 21, 25. Die charakteristische Formel ist also diejenige welche die dreifache Wiederholung gebraucht und in das Gesprach die epische Zahl drei mit absoluter Bedeutung einfuhrt.

[97] De-a păstragăla : R 11, 12, 14 ; prestegălea : R 22 ; prăstavăla R 18 ; prăvălacu R 35, 36, 38 ; prăvale : R 41 ; streveleocu R 37 ; tăfăluga : R 23, 24 ; ein Mal ist auch das Schwert „de-a păstrăgăla" getragen : R 13.

[98] R 33, 35, 36, 38, 43 ; mit schauerlichen Einzelheiten : R 19 ; auch mit Zurechtschneiden des Bartes : R 21 ; mit dem Wechseln der Wasche des Helden : R 27 ; mit der Beschreibung der Krankheit : R 29

Summe Geldes geben. In zwei rumänischen Varianten befielt er ihr, sie solle am Tor auf der Lauer stehen, um ihn zu benachrichtigen wann der schwarze Araber kommt (die Texte berichten von der persönlichen Ankunft des schwarzen Arabers, welcher sich allein seine Beute holt).

g) *Bewaffnung des Helden*. Das Thema hat keine Selbständigkeit. Es ist eigentlich die schematische Wiederholung des vorherigen : Doitschin hat das Pferd verlangt, ihm wird das gesattelte Pferd gebracht welches reisefertig ist ; er hat den Sabel und den Streitkolben verlangt, sie werden ihm gebracht ; er hat verlangt man solle ihm die Wunden verbinden und man solle ihn in den Sattel heben, auch diese seine Befehle wurden vollbracht. Die Handlungen sind knapp beschrieben, sobald das gesprochene Kommentar uberschritten wird. Das Verfahren ist fur die Heldenepik typisch. Das ist insbesondere in den sudslawischen Versionen ersichtlich. Die Folge ist : Verbindung der Wunde, Umgurten des Säbels, Herbeifuhren des unbeschlagenen Pferdes, Aufsitzen mit Hilfe der Schwester, Aufnehmen des Streitkolbens oder der Keule, der Lanze, der Pistolen oder, im allgemeinen, der Waffen. Ebenfalls in den serbokroatischen Varianten wird ihm auch das verlangte Geld gebracht. In einer bulgarischen Variante spricht der Held mit dem Pferd auf die Art der Marchen, in einer anderen wird der Sattel beschrieben und, endlich, in einer dritten wird das Spiel Doitschins mit dem Streitkolben beschrieben.

In der rumänischen Version, obwohl das Thema auch hier keine Selbstandigkeit hat und in Abhangigkeit von dem vorherigen Thema besteht, wurde trotzdem standhafte Formen geschaffen, die beschrieben werden mussen. In einer großen Gruppe Varianten, als man ihm das Pferd bringt, kniet dieses nieder, damit sein Herr leichter aufsitzen kann. Eine andere kunstlerische Lösung des Momentes, die einzige im Rahmen des Themas wertvolle und genugend bestandige, um als typisch betrachtet zu werden, ist das heldenhafte Spiel Doitschins mit dem Streitkolben, Motiv welches zufallig ein einziges Mal auch in dem bulgarischen Material angetroffen wird. Nachdem Doitschin endlich aufgesessen ist, ergreift er den Streitkolben und wirft ihn in die Luft bis in die Wolken, nachher fangt er ihn wieder auf, bevor er ihn in die Erde hineinstößt, und so wirft er ihn mehrere Male, entweder um ihn von Rost zu reinigen[99], oder um seine Kraft zu versuchen[100].

h) *Aufbruch zum Kampf*. Das Thema ist nur zum Abschluß der Episode notwendig. Es hat keine kunstlerische Selbständgkeit und es hat sich auch in keiner beständigen und kennzeichnenden Formel konkretisiert.

---

[99] R 11, 12, 22, 23, 24, 27, 35, 36.

[100] R 13, 14, 15, 18, 19, 22, 25, 26, 28, 35, 37, 40, 44

In den Versionen aus dem Suden der Donau geht der Held geradewegs zum schwarzen Araber. Er durchquert das Feld, den Markt, läßt sein Pferd tänzeln, daß Funken aus dem Pflaster spruhen, schießt mit den Pistolen, daß sich die Leute wundern wenn sie ihn sehen.

Die rumanische Version ist ebenso schematisch. Eine etwas stabilere Formel stellt sie uns so vor : das Pferd geht im Paßgang. und Doitschin stöhnt vor Schmerz. In einer Variante wird das Schauerliche gepflegt : auf dem Weg fallen Stucke von seinem Fleisch und seine Schwester, die hinter ihm geht, vergrabt sie mit dem Spaten [101]. Er geht zum Kaiserhof wo sich der schwarze Araber befindet und bittet den Kaiser um Erlaubnis mit diesem zu kampfen. In einigen Varianten schickt er seine Schwester mit der auf einen Wagen gestellten Steuer zum Kaiserhof. Ein Mal zieht er selbst mit dem Wagen aus, zusammen mit seiner Schwester, welche die Steuer bringt ; diese Abfahrt hat nichts heldenhaftes. Die Sänger gebrauchen abwechselnde Motive aus der traditionellen Reserve der lokalen Folklore oder verwenden mit ziemlich großer Freiheit kunstlerische, fruher analysierte Motive.

4. EPISODE Nr. 4: KAMPF UND SIEG

Diese Episode stellt die zwei Gegner gegenuber und lóst ihre Rivalität zu Gunsten des positiven Helden. Nach den langwierigen und peinlichen Vorbereitungen zum Kampf hatte man erwartet, daß dieser Moment sehr reichlich und dramatisch beschrieben wird. Es geschieht aber gerade das Gegenteil, die Handlung ist rasch erledigt, der Hóhepunkt — auf welchen unsere Aufmerksamkeit schon zu Beginn gelenkt wird und fur welchen wir ungefahr 150 Verse ertragen haben — ist, was Schärfe und Interesse betrifft, unmerklich, er wird außerhalb der Antithese auf welcher die Ballade aufgebaut ist, gelost.

Im Rahmen der Episode unterscheiden wir trotzdem drei Themen : a) die Begegnung der zwei Gegner, b) der zwischen ihnen stattfindende Kampf und der Sieg Doitschins und c) Reaktion der Leute als sie den Sieger sehen. Keines dieser Themen hat einen genugend geprägten künstlerischen Umriß, sondern alle haben sie eine besonders fluide Substanz und Form. Deshalb herrscht in diesem Teil des Werkes eine gewisse thematische Unordnung und eine merkliche Fragmentierung.

a) *Begegnung der zwei Gegner.* Der Moment hat keine eigene Dynamik und keinen eigenen Dramatismus. Der tragische Sinn des Abschnittes geht aus dem Zwiegesprach, nicht aus der epischen Handlung hervor.

[101] R 17.

Die rumanische Version weist in diesem Punkt der Entwicklung der Ballade einen großen Reichtum an kunstlerischen, auf dem vorherigen Material fußenden, Losungen. Da die Ankunft Doitschins am Kaiserhof und das Gesprach mit dem Kaiser fur die rumanische Version kennzeichnend ist, beschreiben wir es am Anfang. So tadelt der Held den Kaiser wegen seiner Schwache, verlangt ihm den schwarzen Araber, um den Kaiser vor der Angst zu befreien und erhalt die Erlaubnis mit ihm alles was er will und kann zu machen. In dieser Lage wirft der schwarze Araber dem Kaiser vor, daß er sich nicht aufrichtig mit ihm benommen hätte : als er am Kaiserhof ankam, hatte er sich erkundigt ob nicht ein tapfererer Held als er hier leben wurde und als er vom Kaiser erfuhr, daß gar keiner ware — Doitschin wurde wegen seiner Krankheit nicht mitgerechnet — hatte er dem Volk, mit Wissen und Erlaubnis des Kaisers, die Steuer auferlegt.

In dem Gesprach welches zwischen dem schwarzen Araber und Doitschin entsteht, sind die Initiativen geteilt, so daß deshalb auch die kunstlerischen Lösungen verschieden sind. Gewohnlich, als Doitschin beim Kaiser ankommt, ißt und trinkt der schwarze Araber und er wird auch zu Tisch geladen.

Manchmal gesteht der schwarze Araber aufrichtig, daß er ihn tot geglaubt hatte und daß er es nur deshalb gewagt hatte eine derartige Steuer dem Volk aufzuerlegen, aber, daß er bereit ware entweder die Steuer aufzuheben, oder ihn davon auszuschließen, was aber nicht angenommen wird und ihn nicht vor der Strafe bewahrt. In manchen Fallen ist der schwarze Araber von Angst ergriffen, er versucht sogar zu fliehen. In einigen Varianten in denen die Sorgfalt fur die Konsequenz der Erzahlung lebhafter ist, wird der schwarze Araber auch weiterhin als ein eingebildeter und herrschsuchtiger Ausbeuter dargestellt. Auf all dies antwortet Doitschin verschieden, in Abhängigkeit von der geschaffenen Lage : er fordert ihn auf zu bleiben, er solle nicht weglaufen, er solle hinausgehen, da er ihn sehen will, da er ihm ja die geforderte Steuer und insbesondere weil er ihm seine eigene Schwester bringt, eine Braut die ihn fur immer heilen wird die Liebe der Madchen zu suchen. Im allgemeinen ist die Haltung des Helden voller kriegerischer Wurde und um so stolzer und verächtlicher, je unterwurfiger der schwarze Araber wird. Die Verfluchung, welche zum kennzeichnenden Arsenal der Volksschaffenden fur die Beschreibung solcher Situationen gehort, fehlt auch diesmal nicht und wird mit beißender Kunstfertigkeit, insbesondere von Doitschin, gehand-

habt [102]. Das ganze Gesprach verfolgt ein einziges Ziel, die Herausforderung des Gegners zum Kampf oder zum Wettstreit und welcher hier auch der Herausforderer ware, der andere nimmt an [103].

Das Material aus dem Suden der Donau ist weniger mannigfaltig in diesem Punkt. Doitschin trifft den schwarzen Araber ; er sucht ihn auf und trifft ihn bei Tisch und er wird zum Essen und zum Trinken geladen ; gewohnlich ruft er ihn und fordert ihn zum Kampf auf [104]. Der schwarze Araber hort ihn, will fliehen und lehnt den Kampf ab (er sagt : mit einem zu schwachen Gegner), aber als er sieht, daß ihm kein anderer Ausweg geblieben ist, gegenuber der drohenden Beharrlichkeit Doitschins, beleidigt er ihn und sitzt zum Kampf auf.

In den albanischen Varianten ist der Moment kennzeichnend gelöst : wahrend seine Schwester mit dem Pferd beim Hufschmied war, hat Gjergj Elez Alija dem Drachen (*baloz*) eine schriftliche Aufforderung fur den zweiten Tag geschickt. Am zweiten Morgen sind beide erschienen.

Überall wird versucht die Stimmung der alten Ritterkämpfe wiederzugeben.

b) *Kampf und Sieg Doitschins.* Im rumanischen Material unterscheidet man zwei kunstlerische Lösungen : der Kampf oder der Pferdewettstreit. Der Wettstreit setzt ein Pferderennen voraus, dessen Preis fur den Sieger das Recht bedeutet, den anderen besiegten Gegner zu töten. Die Ballade erzahlt den Ausritt der Gegner ins Feld, die Abwicklung des Rennens in welchem der schwarze Araber die ersten Erfolge hat, das Überholen des schwarzen Arabers durch Doitschin mit Hilfe des Pferdes. In einigen Fallen findet zwischen den beiden ein Kampf statt, in welchem viele Marchenelemente erscheinen.

Gewohnlich, da Doitschin zu schwach ist mit einem so grausamen Gegner zu kampfen wie es der schwarze Araber ist, gebraucht er eine Kriegslist : in den meisten Fallen betrugt er seinen Gegner da er ihm sagt, daß sein Sattelgurt gerissen ist und, da dieser sich nicht vorstellen kann, daß auch diese Luge ein Waffe sein konnte, beugt er sich die Sache zu kontrollieren, damit Doitschin ihn dann angreift und totet. In zwei Fallen

---

[102] R 4, 5, 15, 16, 23, 30, 41, 42, 44. Fur die Frequenz der beleidigenden Reden zwischen den Gegnern in der Heldenepik siehe die franzosischen Beispiele aus Léon Gautier, *Les épopées françaises*. Paris, 1878, Bd I, S 152—153.

[103] Doitschin fordert heraus : R 6, 8, 9, 10, 19, 21, 22, 23, 24, 35, 36, 37, der Araber nimmt an · R 9, 19, 21, 22, 35, 36 ; der Araber fordert heraus R 4, 5, 10, 13, 37, 38 ; Doitschin nimmt an : R 4, 5, 13, 14, 21, 38.

[104] B 2, 3, 5, 6, 12, 22, 23 ; J 1, 2, 4, 6, 8, 9, 10, 12, 13. In B 22 : die Herausforderung wird charakteristisch vollbracht, auf dem „*majdan*", auf dem Wettstreitfeld. Siehe fur dieses Problem : E. Schneeweis, a a.O , S. 181 , Mathias Murko, *Die Volksepik der bosnischen Mohammedaner.* „Zeitschrift des Vereins fur Volkskunde", 19 (1909), 26.

ruft ihm Doitschin zu, da es sich um ein Pferderennen handelt, daß sein Pferd das Hufeisen verloren hat, nachdem sich die Sachen ebenso verhalten wie oben angegeben. Der Gebrauch der List und des Betruges in solchen Umständen ist fur die Heldenepik nicht zufallig, sondern eine Gewohnheit. Jede Debatte uber Moralitat der Tat Doitschins muß diesen Aspekt des Problems berucksichtigen. Übrigens richtet sich die Sympathie des Publikums und der Sänger auf Doitschin, dessen Scharfsinn als Bestandteil seiner Kraft und seines Mutes anerkannt wird [105].

Nach dem Erfolg der List folgt die Enthäuptung des schwarzen Arabers, laut einem allgemeinen Brauch in der balkanischen Halbinsel [106], welchen aber die Rumanen nicht kennen, was wieder fur den Ursprung dieses Themas aus dem Suden der Donau spricht. Nachher wird der Kopf auf eine Lanze gesetzt um durch die Straßen der Stadt gefuhrt zu werden, damit die Leute sehen, daß sie den Unterdrucker freigeworden sind, oder um ihn am Tor des Kaisers aufzustellen.

In Bulgarien findet der Kampf auf dieselbe ritterliche Art statt. Der schwarze Araber, welcher das Recht hat den ersten Schlag zu tun, da er herausgefordert hat, oder von Doitschin aufgefordert wird zuerst zuzuschlagen, wirft den Streitkolben. Das Pferd Doitschins, welches fur diesen Kampf dressiert ist, neigt sich und der Streitkolben fliegt über seinen Herrn hinweg. Als nun Doitschin auch den Streitkolben wirft, trifft er den schwarzen Araber voller Wucht. Nachher folgt unveranderlich die Enthäuptung.

Das serbokroatische Material verfolgt dieselbe Linie. Manchmal lauft der schwarze Araber fort, er wird erreicht und getötet, eiu anderes Mal brechen ihre Waffen im Kampf und sie müssen sie auswechseln. In einer Variante, nachdem der Kampf einen ganzen Tag dauert, zählen beide Gegner ihre Wunden und der schwarze Araber wird als besiegt erklärt, da er mehrere hat. Er flieht, wird aber vom Held eingeholt und getotet. Nach dem Kampf folgt ebenfalls die Enthauptung und manchmal werden auch die Augen ausgestochen, als Beweis des Sieges fur seine Frau und seine Schwester.

Das albanische Material ist auf dieselbe Art aufgebaut. Beide Gegner schleudern die Streitkolben, aber Gjergj Elez Alija trifft besser und haut

---

105 Matthias Murko, a a O , S 25. Siehe z B auch den Betrug Rolands der sich tot stellt um in die Zitadelle des Herzogs Lanson eindringen zu konnen. Léon Gautier, a a O., Bd III, S. 263 Es konnen unzahlige Beispiele angefuhrt werden Fur die Zone des Sudosten Europas bei den Albanern siehe Maximilian Lambertz, *Die Volksepik der Albaner*, S. 160, mit psychologischen Erklarungen und Hinweis auf die Homerischen Epen.

106 Siehe Adrian Fochi, *Parallèles folkloriques sud-est européens*. „Revue des études sud-est européennes", 1 (1963), 523.

den Drachen nieder. Er schlägt ihm nachher den Kopf ab und wirft den Leib in einen Brunnen.

c) *Reaktion der Leute angesichts des Siegers.* Nach dem Kampf geht der Held nicht sofort nach Hause, sondern er durchquert die Stadt mit dem Siegeszeichen, damit alle sehen und erfahren, daß sie von dem schwarzen Araber befreit wurden. Die Leute aus der Stadt laufen ihm entgegen, danken ihm, küssen seine Hände, segnen ihn. In einer serbokroatischen Variante wird der Held von den Mädchen aus der Stadt verflucht, weil er den Kampf zu spät begonnen hat, nachdem sie ihre Ehre verloren haben [107].

Nach diesem Triumphrausch geht der Held zum Kaiserhof (nur in der rumänischen Version) und verständigt den Kaiser, daß er ihn befreit hat, steckt den Kopf des schwarzen Arabers am Schloßtor auf, so daß die Kaiserin erschrickt. Dieser veranstaltet ein großes Fest, welches drei Tage und drei Nächte dauert, an welchem der „kranke" Doitschin teilnimmt (er verleiht ihm gleichzeitig einen Orden). Als Belohnung gibt er ihm Geld, doch der Held lehnt das Geschenk ab und verlangt, dem Brauch der feudalen Ordnung die er vertritt gemäß, fiskalische Immunität für seine Schwester, welche nach seinem Tode alleine und unbemittelt bleiben wird [108]. In einigen Fällen trotzt Doitschin dem Kaiser und entlarvt ihn als unfähig und erklärt, daß er ihn ebenfalls enthäuptet hätte, wenn der Herrgott es erlauben würde auch die Kaiser zu bestrafen. In den zwei albanischen Varianten verteilt Gjergj Elez Alija bei seiner Rückkehr sein ganzes Vermögen.

5. EPISODE Nr. 5. TOD UND APOTHEOSE DES HELDEN

Kurz und bündig, hat diese letzte Episode alle Kennzeichen des katastrophalen Endes für diese Art inhärent. Sie umfaßt nur ein einziges Mittelthema, in einigen Versionen von zwei ergänzenden Themen begleitet.

Dem Mittelthema, genannt „Der Tod des Helden", geht, in einer großen Gruppe von Varianten, das Thema „die Rache Doitschins" gegen seine Freunde und Wahlbrüder voraus, die ihn nicht nur in der Not verlassen, sondern sich auch an der Ehre seines Hauses vergriffen haben. In einer anderen Gruppe von Versionen folgt nach dem Mittelthema das Suchen nach einer anderen Lösung der Handlung auf die Art eines *Happy End*, darum auch die Bezeichnung „anderes Finale". In diesem Fall wider-

[107] J 8
[108] R 23, 24.

spiegelt der Text die allgemeine Tendenz der Folklore, laut welcher sie es ablehnt den Tod des Helden zur Kenntnis zu nehmen und ihm eine gewisse Art bedingte Unsterblichkeit oder magische Unbesiegbarkeit gewahrt.

a) *Rache des Helden.* Die thematische Analyse hat im Inhalt der Mittelepisode der Ballade das Dasein einer Themengruppe betreffend die Volkseinrichtung der Verbruderung entdeckt. Wiederholte Male rief Doitschin die Hilfe seiner Wahlbruder an, aber diese lehnten ihn auf eine Weise ab, welche selbst die Ehre seines Hauses angriff. Die in der dritten Episode aufgeworfene Frage ist noch offen und ungelost geblieben. Die Normen der Dichtkunst verlangen aber unbedingt die Lösung dieser Situation, damit die Einfuhrung dieser Themen nicht uberflussig erscheint. Deshalb wohnen wir in den Varianten in welchen dieses Thema existiert, an der Bestrafung der gewesenen Freunde und Wahlbruder Doitschins bei. Auf dem Ruckweg geht Doitschin beim Hufschmied, dem Sabelschmied, dem Barbier und dem Händler vorbei und — gemaß ihrer Tat — die seiner Zeit erwahnt wurde — belohnt er die einen und bestraft die anderen. Die Rohheit die er in einigen Varianten anwendet fuhrt dazu, daß seine neue Tat den Charakter eines Gerechtigkeitsaktes uberschreitet und eigentlich ein Racheakt ist. Meistens haben diese gewesenen Freunde das Los des schwarzen Arabers, mit welchem sie eigentlich durch die gemeine und rohe Begierde verwandt sind. Sie werden ebenfalls enthauptet. In manchen Fallen sticht Doitschin ihnen auch die Augen aus um sie seiner Frau und seiner Schwester zu bringen, welche ihre Begierde nicht mehr befurchten mussen. In wenigeren Varianten ist die auferlegte Strafe kleiner aber ebenso roh : er schlagt den Schuldigen die Hande und die Fusse ab. Den Tuchhändler, welcher meistens hilfsbereit war und die Verpflichtungen der Verbruderung eingehalten hat, belohnt er koniglich. In einem Fall verheiratet er seine Schwester mit dem Waffenschmied der seine Bitte auf Borg und Heldentreue erfullt hat, ohne seiner Schwester beleidigende Vorschläge zu machen [109].

Die Tatsache, daß zwischen dem siegreichen Zusammenstoß Doitschins mit dem schwarzen Araber und der kunstlerischen Lösung der Fabel, das Rachethema eingeschaltet wurde, zeigt wie stark sich das ganze Wesen des Werkes verandert hat und die moralische Bedeutung und die soziale Effizienz der Einrichtung erortert wurden.

Das Thema erscheint in schlichten Linien bei den Serbo-Kroaten und mit ubermäßig großen Pinselstrichen bei den Bulgaren. Die Rumanen kennen es nur in sehr wenigen Fallen, sicher durch bulgarischen Einfluß.

---

[109] B 20.

Die zwei albanischen Varianten bringen das Problem im Inhalt der dritten Episode, aber sie losen es nicht mehr im Final, die Ballade bleibt uns in diesem Punkt schuldig.

b) *Tod des Helden.* Nachdem alle diese Taten vollbracht wurden, kehrt Doitschin nach Hause zuruck und bereitet sich ruhig zum Sterben vor, nachher stirbt er zufrieden nach erfullter Pflicht. Diese Situation widerspiegelt sich mannigfaltig und suggestiv in den dokumentarischen Belegen. So benachrichtigt er seine Schwester uber seine Taten. Er verlangt nachher man solle ihm sein Totenbad vorbereiten, er solle umgezogen werden, man solle ihn an der Sonne sterben lassen, und ihm das Bettzeug vorbereiten. Er legt sich dann nieder, verlangt die traditionelle Kerze ans Haupt, bittet man solle ihm den Pfarrer rufen welchem er beichten will und welcher ihm die letzte Kommunion verabreicht. Seine Schwester bittet er, nicht zu weinen, sondern zu heiraten, sie solle die gebuhrenden Totenmahle bereiten, wofur er sie reichlich ausstattet. Er wunscht noch man solle gute Schreiner fur den Sarg suchen, aber der Sarg solle aus Wachs sein und, nachdem er den Leuten vergibt, bindet er seine Binden auf, das reine Blut fließt aus den Wunden und er gibt seinen Geist auf.

Seine Wunsche werden genau erfullt; hier werden, nach derselben epischen Vorschrift des Heldenliedes, die kunstlerischen entsprechenden Formeln, die fruher gebraucht wurden, wiederholt. In einigen Fallen nimmt an seinem Begrabnis in dem „kaiserlichen Kloster" selbst der Kaiser teil, welcher auch nachtraglich fur seine Schwester sorgt. In anderen Varianten, da der Bann seines Fluches gelost wurde, verwandelt sich der Leib Doitschins in Erde und Staub — wegen seiner Sunden — und seine Schwester, so wie er es ihr empfohlen hatte, siebt seine Asche und streut sie in den Wind [110]. Ein schönes Beispiel, das aus anderen Zonen der Folklore stammt, aber das den Sinn des Heldentodes Doitschins organisch bereichert, ist jenes in welchem er seinem Pferd die Freiheit gibt und er nach dem Tod von diesem, laut traditionellem Brauch, begraben wird [111].

Wie aus den obigen Beispielen ersichtlich, hat dieses Thema eine reichliche Darstellung in der rumanischen Folklore gefunden.

c) *Anderes Finale.* Der Vorhang kann aber nicht uber einem derartigen Ende fallen. Das Publikum, das bis jetzt die Sanger voller Aufmerksamkeit verfolgt und offenherzig an dem Drama Doitschins teilgenommen hat, muß in eine fur den Gesang passende Stimmung gebracht werden.

---

[110] R 35, 38.
[111] R 13.

Es darf nicht vergessen werden, daß in der musikalischen Praxis der Volksballade, der Vortrag mit einem heiteren Postludium endet (nach einer Tanzmelodie) und so die Stimmung vor dem Gesang hergestellt wird. Der Held darf nicht sterben, oder, wenn alle es genau wissen, daß er gestorben ist, darf das nicht laut gesagt werden. Manche Sanger lehnen es sogar ab uns glauben zu lassen, daß ihr Held gestorben wäre. In ihren Varianten wird er gesund, geht in die Walachei (Ţara Românească) [112] oder wird der Schwiegersohn des Kaisers. Andere Male — und die Fälle sind zahl- und lehrreich — endet die Ballade mit einem anderen Motiv, das, da es nach dem Begräbnis Doitschins folgt, entweder den schmerzlichen Eindruck durch eine Hinzufügung welche die Aufmerksamkeit gegen die Peripherie ablenkt, mildert, oder eine helle optimistische Note bringt und das Unvermeidliche aufschiebt.

Ein rohes, durch die nackte Darstellung der Tatsachen erschütterndes Ende enthalten die albanischen Varianten : es sterben beide, sowohl der Held als auch die Heldin des Liedes und der schmerzvolle Eindruck bleibt auch nach Hinzufugung eines Zusatzmotivs bestehen.

6. DIE KONTAMINIERUNGSTHEMATIK

Damit haben wir die der Ballade eigene Thematik beendet. Wir haben, dort wo es angebracht war, gezeigt, daß innerhalb des Textes manchmal — mehr oder weniger gelungen — fremde Motive eingeschmolzen wurden, die aus dem folklorischen Repertoire der einzelnen Sanger herrühren. Man hat ebenfalls jedes Mal gesehen, daß diese Eingriffe im Inhalt der Ballade, wenn auch ganz und organisch einverleibt, durch die Tradition nicht bestätigt wurden, sondern als einfache individuelle und zufallige Eingriffe erscheinen. Ihrethalben hat die Ballade, was die kunstlerische Haltung und die ideologische Umfassung betrifft, nicht gelitten.

Somit wurde erschöpft, was uber die Thematik der vier Versionen des Doitschin-Liedes zu sagen war.

---

[112] R 1, 6, was die Handlung im Suden der Donau setzt. Fur die Idee der Flucht der Kampfer aus dem Suden der Donau vor der turkischen Rache, in die rumanischen Furstentumer, siehe Al. Jordan : *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces de voévodes roumains dans le folklore balkanique.* Bukarest, 1938, S. 25, wo auch eine bulgarische Variante unserer Ballade angefuhrt wird.

NOUVELLES INFORMATIONS RELATIVES AUX LINGOTS ROMAINS D'OR, TROUVÉS EN TRANSYLVANIE

par OCTAVIAN ILIESCU

Au mois d'octobre 1960, la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a acquis, pour les collections de son Cabinet numismatique, un lingot romain d'or, provenant de Transylvanie. On sait que dans cette même région de notre pays — plus exactement à Crasna, sur la vallée de la rivière Buzău, non loin de Braşov —, on a trouvé en 1887 un grand nombre de lingots romains d'or, qui portent les marques de garantie officielles de l'Empire : c'est le célèbre trésor de Crasna [1].

L'exemplaire récemment acquis par le Cabinet numismatique peut être décrit de la manière suivante [2] :

Barre en forme d'un bâton de cire à cacheter, en section trapézoïdale et portant trois estampilles :

1. Estampille rectangulaire, imprimée verticalement, eu égard à la longueur de la barre ; à sa base, la légende TES. Au-dessus de cette

[1] La bibliographie relative à ce trésor est assez riche Aussi nous limitons-nous à citer ici les travaux suivants : Fr Kenner, *Römische Goldbarren mit Stempeln*, dans « Archaol.-epigr Mitteilungen aus Österreich », 12 (1888), p. 1—24, 71—73 ; A. Domaszewski, *Römische Goldbarren mit Stempeln, ibid*, p 66—71 ; Fr. Kenner, *Römische Goldbarren mit Stempeln*, dans « Numism. Zeitschrift », 20 (1888), p. 19—46 ; Const Moisil, *Tezaurul din Crasna (jud. Trei Scaune)*, dans « Cronica numism. şi arheol », 3(1922—1923), p 34—39 ; G Elmer, *Exkurs uber die romischen Goldbarren aus Sirmium (Naissus und Thessalonice) und ihre Datierung*, dans « Numizmatičar » (Belgrade), 2 (1935), V, p 17—21 ; K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV—XIII*, Bucarest, 1958, p. 13, 31

[2] Ce lingot a fait l'objet d'une communication présentée par l'auteur de cette note a la Société roumaine de numismatique, dans la séance du 30 octobre 1960. Voir aussi la description donnée par le même auteur dans « Caiet selectiv de informare asupra creşterii colecţiilor Bibliotecii Academiei R P.R. », 4, 1962, p 379 ; 10, 1964, p. 397 ; idem, *Recenti acquisti del Gabinetto numismatico della Biblioteca dell'Accademia R P R.*, dans « Fasti Archaeologici », 16(1964), n° 753 et pl. XII ; idem, *Un nou lingou roman de aur, descoperit în Transilvania*, dans « Revista Muzeelor », 2(1965), n° 1, p. 9—14.

inscription, la Tyché de la ville de Thessalonique, assise sur le trône, à gauche ; elle porte la couronne murale et tient dans la main droite une Niké, dans la main gauche la corne d'abondance. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, imprimée horizontalement et portant comme légende les lettres D D D à gauche, de bas en haut, et N N N à droite, de haut en bas. Les bustes de face, diadémés et drapés, de Valentinien II (le plus petit, à gauche), Gratien (au milieu) et Théodose I^{er} (à droite ; les deux derniers de grandeur à peu près égale) [3]. Dans le champ supérieur, entre les deux premiers bustes, deux étoiles à huit rais ; entre le deuxième et le troisième buste, une autre étoile, similaire. Enfin, entre Gratien et Théodose I^{er}, au niveau des épaules, le sigle K. Cadre perlé.

3. Estampille rectangulaire, appliquée horizontalement, à la légende suivante :

FLAVIVS
CALLIOPIVS
PRO⚹ET⚹SIG.⚹
Θ

(FLAVIVS//CALLIOPIVS//PRO(*bari*)⚹ET⚹SIG(navi).⚹//Θ). Cadre perlé.

AV. Dimensions : longueur : 149,5 mm ; largeur : 20—22,5 mm ; épaisseur : 6—9,7 mm. Poids : 393,27 g ; titre : 950$^0/_{00}$ (planche I, 1).

Les premières informations recueillies au sujet de ce lingot indiquaient comme provenance une collection privée de Braşov, ce qui nous a fait soupçonner au premier moment la même origine que pour le trésor de Crasna. Des recherches effectuées ultérieurement ont permis de préciser le lieu et les circonstances de la découverte de notre lingot. Selon les données obtenues jusqu'à présent, la pièce en question aurait été trouvée en 1880 à Feldioara (district de Sf. Gheorghe, à 25 km au nord de Braşov), sur un terrain cultivé, à l'occasion des travaux agricoles. Situé à l'ouest de la voie ferrée Bod — Feldioara, au km 188 + 3, le terrain fait partie d'une zone inondable, appelée aujourd'hui *Goldgruben* par les habitants saxons de Feldioara (qui pourtant n'ont gardé aucun souvenir de la découverte effectuée sur place, il y a 80 années). Gardé dans une collection particulière pendant ce laps de temps, le lingot dont nous nous occupons est resté inconnu jusqu'en 1960, lorsqu'il a été acquis par le Cabinet numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

Il paraît que toujours de Feldioara ou des environs de cette localité proviennent encore quatre lingots romains d'or, trouvés vers 1934. Le lieu exact de la découverte n'est pas suffisamment connu ; nous savons seulement qu'elle doit être placée entre Bod et Feldioara, ce qui correspond à la zone *Goldgruben* dont nous avons déjà parlé. De ces pièces, un lingot, détruit, semble-t-il, par le coutre de la charrue, aurait été ensuite fondu ; on n'en connaît aucune description. Les trois autres restés intacts ont été offerts en 1934 à l'ancienne Banque Nationale de Rou-

[3] Nous avons adopté l'identification proposée par G Elmer, *op cit*, p 18, qui est confirmée par des arguments de chronologie exposés plus loin

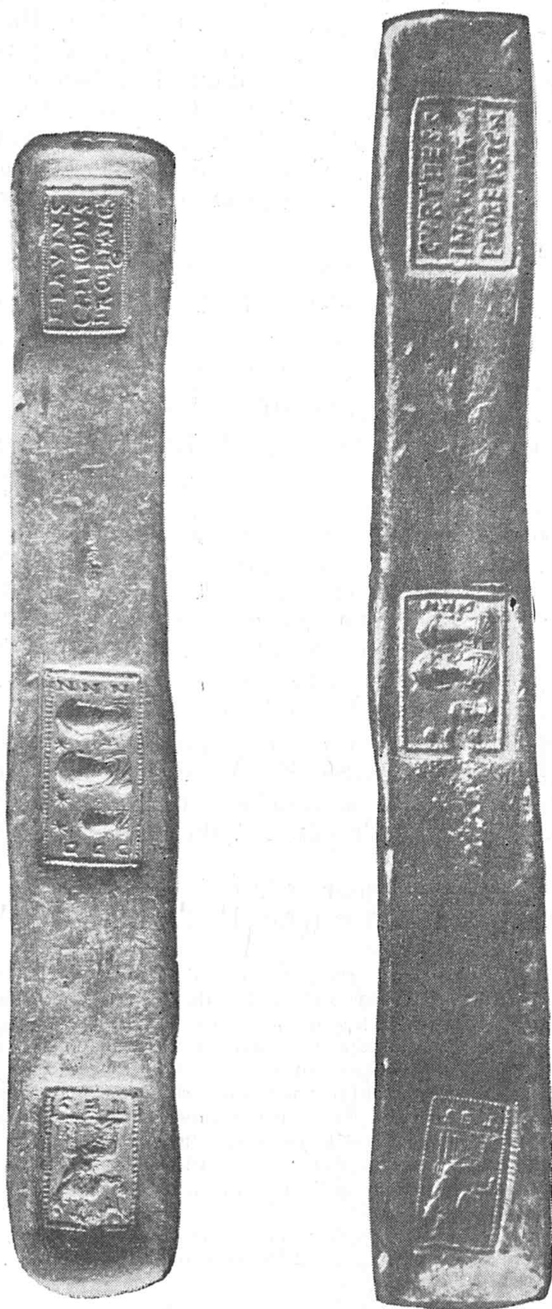


Planche I — Lingots romains d'or, trouvés à Feldioara
(rég de Braşov)

manie, pour sa collection numismatique. L'offerte n'a pas été acceptée, à cause des conditions imposées par le vendeur [4], et les lingots sont probablement entrés depuis lors dans une collection privée ; pour le moment, au moins, leur sort ne nous est pas connu. Par bonheur, la description de ces pièces a été publiée, il y a déjà trente années ; [5] de plus, les matériaux documentaires recueillis à la suite de nos recherches [6] nous permettent aujourd'hui de la vérifier. Grâce à ces éléments, nous sommes en mesure de donner ci-après la description des trois lingots, trouvés en 1934 à Feldioara :

I. Barre aux estampilles suivantes :

1. Estampille rectangulaire, appliquée horizontalement et portant l'inscription

..IKOPIVS
[P]RO.SIG. ⸙✳⸙

Nous proposons la lecture [7] : [PR]IKOPIVS//[P]RO(*bavi*). SIG(*navi*). ⸙✳⸙. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, aux trois bustes [8] de face, diadémés et drapés ; le buste de Gratien est visiblement le plus grand, celui de Valentinien II le plus petit, bien que la différence soit plus réduite que sur le lingot acquis par le Cabinet numismatique. Même légende, disposée de la même manière : D D D et N N N. Entre les deux premiers bustes, il y a deux étoiles superposées, à huit rais ; entre le deuxième et le troisième buste, une autre étoile [9], similaire. Cadre perlé.

3. Estampille rectangulaire, appliquée verticalement ; à la base, la légende NAISI pour NAIS<S>I [10]. Au-dessus, la Tyché de Naissus, avec couronne murale, assise à gauche, sur un *cippus* ; elle tient une palme dans la main droite et la corne d'abondance dans la main gauche. Cadre perlé.

AV. Dimensions : longueur : 172 mm ; largeur : 18—22 mm ; épaisseur : 10—14 mm. Poids : 545 g (planche II, 1).

---

[4] L'offerte était présentée par le numismate C. F. Nuber, qui jouait dans cette affaire le rôle d'intermédiaire ; elle est conservée aujourd'hui dans l'archive de l'ancien Musée numismatique de la Banque Nationale de la République Socialiste de Roumanie, dont la collection a été transférée en 1954 au Cabinet numismatique de l'Académie de Roumanie.

[5] Les trois lingots ont été publiés aussitôt après leur découverte par G. Elmer, *op. cit.*, p 19—20, mais son article est aujourd'hui peu accessible, ce qui nous a déterminés de reprendre ici leur description, tout en lui apportant les précisions imposées par les recherches plus recentes.

[6] Dans une collection particulière de Braşov, nous avons eu la chance de trouver les clichés des trois lingots publiés précédemment par G. Elmer ; il en existe aussi une reproduction photographique, conservée dans la collection du Musée d'histoire de la ville de Bucarest et signalée par Mme Iulia Constantinescu.

Sauf indication contraire, notre description suit de près celle donnée par G. Elmer, *ibid.*

[7] G Elmer, *op. cit.*, p 19, avait déchiffré seulement la terminaison ...opius du nom Prikopius.

[8] *Kaiserkopfe* dans la description de G Elmer, *ibid*

[9] G. Elmer, *ibid*, avait cru voir ici deux étoiles superposées, comme entre le premier et le deuxième buste, mais il n'y a en a qu'une seule.

[10] G. Elmer, *ibid*.

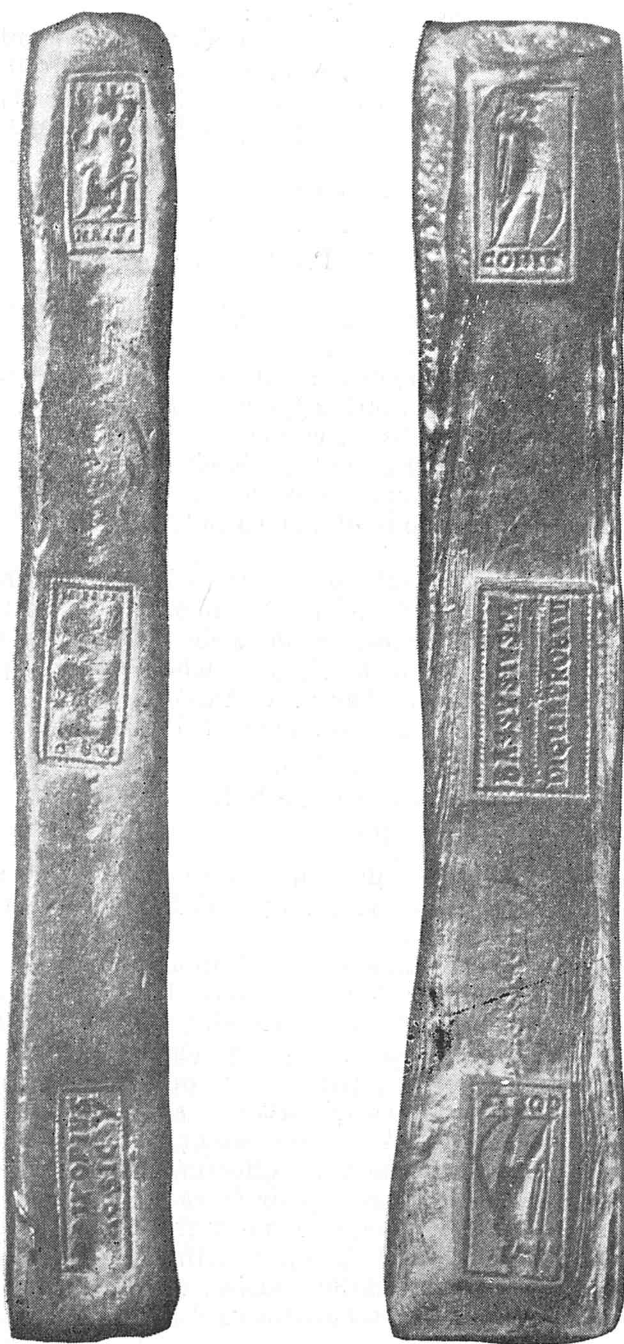


Planche II. — D'autres lingots romains d'or, trouvés à Feldioara.

II. Barre aux estampilles suivantes :

1. Estampille rectangulaire, appliquée verticalement ; à sa base, la légende COMIT(*atus*) [11]. Légionnaire romain debout à droite, avec casque et paludamentum, tenant une haste et un bouclier. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, appliquée horizontalement et portant l'inscription :

BASSVS.IVSTA
✳....✳....✳
DIGMA PROBAVI

Cadre perlé.

3. Estampille identique à celle décrite sous le n° 1, appliquée verticalement, mais en sens inverse.

AV. Dimensions : longueur : 170 mm ; largeur : 24—38 mm ; épaisseur : 10—12 mm. Poids : 597 g (planche II, 2).

III. Barre aux estampilles suivantes :

1. Estampille rectangulaire, appliquée verticalement ; à sa base, TES. La Tyché de Thessalonique assise sur son trône à gauche, tenant une balance dans la main droite et une corne d'abondance dans la main gauche. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, aux trois bustes impériaux de face, diadémés et drapés, appliquée horizontalement ; elle porte la légende DDD d'un côté, NNN de l'autre. Le buste de Gratien, au milieu, est le plus grand ; celui de Valentinien II, à gauche, est très petit. Aucune étoile ou autre signe dans le champ. Cadre perlé.

3. Estampille rectangulaire, portant l'inscription :

CVRTHESS
|INARCAVROB
PROBETSIG.N

et dont la lecture a été établie par Elmer comme suit :
CVR (*ator*) THES(*auri*) S(*acri*)/ /IN ARC(*a*) AVR(*i*) OB(*ryza*) / /PROB(*avi*) ET SIGN(*avi*) [12]. Cadre perlé.

AV. Dimensions : longueur : 167 mm ; largeur : 20—23 mm ; épaisseur : 8—10 mm. Poids : 380 g (planche I, 2).

Les informations concernant les découvertes du lingot acquis par notre Cabinet numismatique et des quatre barres, parues en 1934, ont été obtenues indépendamment ; par le fait, on peut considérer que les données relatives au lieu de ces découvertes sont confirmées. Au trésor de lingots romains d'or de Crasna, bien connu aux spécialistes, on peut donc ajouter une découverte similaire, effectuée dans la même région de Transylvanie, à savoir à Feldioara (voir la carte, fig. 1). Les recherches sont encore en cours, pour obtenir de nouvelles précisions.

L'apparition d'un nouveau lingot romain d'or, trouvé en Transylvanie et resté inconnu pendant 80 années, nous a donné l'occasion de reprendre l'étude d'ensemble de telles trouvailles. Par suite, nos recherches

---

[11] Lecture proposée toujours par Elmer, *ibid.*
[12] *Ibid.*

ont également porté sur le trésor de Crasna, dont la bibliographie, bien que très abondante, ne comprend pourtant aucune étude complète ; aujourd'hui encore, le nombre des lingots trouvés à Crasna n'est pas exactement connu. Cette étude étant en préparation, dans le cadre restreint de la présente note nous nous bornerons de poser les principales ques-

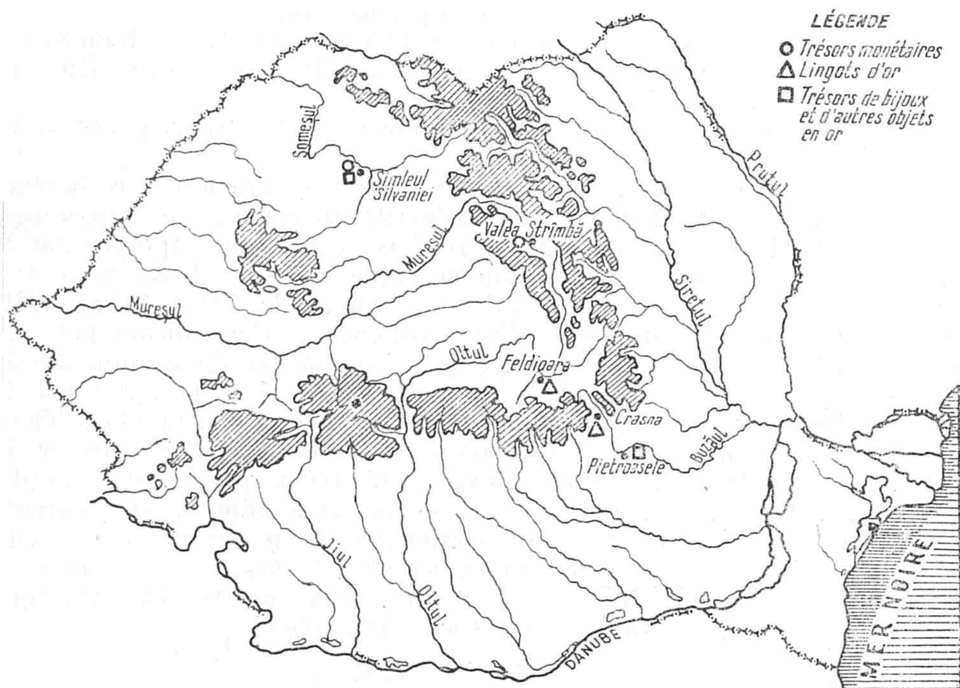


Fig. 1. — Principaux trésors datés de la fin du IV[e] siècle, trouvés en Roumanie.

tions qui devraient en faire l'objet, pour en dégager, s'il est possible, les conclusions nécessaires.

En premier lieu, on devra procéder à l'identification de toutes les barres provenant des découvertes signalées plus haut et, si cela est encore réalisable, d'en établir les caractéristiques : estampilles, dimensions, poids. Jusqu'à présent, nous possédons des renseignements relatifs à 24—25 barres, entières ou fragmentées, trouvées en Transylvanie et conservées aujourd'hui dans diverses collections [13] ou disparues entre temps [14].

[13] L'auteur tient à exprimer ici ses vifs remerciements, adressés aux Directions des Cabinets numismatiques qui ont eu l'obligeance de lui faire parvenir les reproductions photographiques des pièces conservées dans leurs collections (citées dans l'ordre alphabétique des capitales respectives) . Budapest, Musée National Hongrois. Musée d'Histoire ; Londres, British Museum. Department of Coins and Medals ; Paris, Bibliothèque Nationale. Cabinet des Médailles, et Vienne, Kunsthistorisches Museum. Bundessammlung von Medaillen, Munzen und Geldzeichen.

[14] Dans quelques collections de Roumanie, publiques ou privées, l'auteur a identifié des galvanoplasties qui reproduisent des lingots dont les originaux sont restés inconnus jusqu'à présent.

On devrait ensuite établir avec plus de précision la date à laquelle ont été confectionnés tous ces lingots. Il est notoire que l'identification des trois effigies impériales, apposées comme marque de garantie officielle sur quelques barres, a donné lieu à des opinions variées, émises par les chercheurs qui se sont intéressés à l'étude du trésor de Crasna. Qu'il nous soit permis de rappeler les principales hypothèses formulées jusqu'à présent [15] :

I. Valentinien I^er^, Valens et Gratien (24 août 367 —17 novembre 375) [16]

II. Valens, Gratien et Valentinien II (17 novembre 375 —9 août 378) [17]

III. Gratien, Valentinien II et Théodose I^er^ (19 janvier 379 —18 janvier 383) [18]

IV. Théodose I^er^, Arcadius et Honorius (?21 janvier 393 — 17 janvier 395) [19]

De ces hypothèses, c'est la III^e^ qui a prévalu, grâce aux recherches d'Elmer [20]. Elle est pleinement confirmée par un élément de chronologie qu'on trouve dans la légende de la troisième estampille, apposée sur le lingot acquis par notre Cabinet numismatique : le sigle Θ. Aucun atelier monétaire de Thessalonique n'a utilisé ce sigle, à la fin du IV^e^ siècle [21] ; en réalité, il a été l'indicatif d'une officine de Constantinople [22]. La présence de ce sigle sur un lingot qui porte la marque de la monnaie de Thessalonique peut être expliquée par le transfèrement du personnel de l'officine respective (*officina* Θ, donc la IX^e^) de Constantinople à Thessalonique, fait courant à cette époque [23]. Or il suffit de préciser la période pendant laquelle l'officine Θ est restée inactive à Constantinople, pour en déduire la date de notre lingot. Selon notre opinion, cette période doit être limitée à l'intervalle qui commence le 19 janvier 379 — date à laquelle Théodose I^er^ fut proclamé empereur à Sirmium, par Gratien —, pour finir en novembre 380, lorsque Théodose I^er^ quitta Thessalonique et établit sa résidence impériale à Constantinople [24].

---

[15] Nous donnons la chronologie d'après H Mattingly, C H V Sutherland, R A. G. Carson, S W E. Pearce, *The Roman Imperial Coinage*, IX, Londres, 1951, p 216—235 (passim)

[16] Fr Kenner, dans « Archaol -epigr Mitteilungen aus Osterreich », 12 (1888), p 9 et dans « Numism Zeitschrift », 20 (1888), p. 29 (le même texte)

[17] Th Mommsen, *Goldbarren aus Sirmium*, dans « Zeitschrift fur Numismatik », 16 (1888), p 352

[18] *Ibid* ; E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, I^re^ partie, t I^er^, Paris, 1901, coll 883, G Elmer, *op. cit*, p 18

[19] Paulys *Real-Encyclopadie* . herausgegeben von Georg Wissowa und Wilhelm Kroll, VII Bd , Stuttgart, 1912 (13 Halbband, 1910), sub voce *Geld*, coll 981

[20] G Elmer, *op cit*, p 20.

[21] Cf *The Roman Imperial Coinage, vol cit*, p 168—172

[22] *Ibid*, p 207—208. C'est encore l'indicatif de cette officine de Constantinople qui apparaît sur les sous d'or frappés a Sirmium de 393 à 395, aux effigies de Théodose I^er^, Arcadius et Honorius et à la légende VICTORIA AVGGG Θ et $\frac{S|M}{COMOB}$ au revers, *ibid*, p 161, cf. G Elmer, *Wanderungen romischer Munzamter im IV Jahrhundert n Chr*, dans « Mitteilungen der Numism Gesellschaft in Wien », 16 (1930), p 136

[23] G. Elmer, *ibid*

[24] Pour ces dates, voir Ernest Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. I^er^, édition française par Jean-Remy Palanque, I Texte, Bruges, 1959, p. 191, 193 ; cf. G. Elmer, *Exkurs....* p. 17 ; *The Roman Imperial Coinage, vol. cit.*, p XLII.

Mais l'analyse des événements historiques qui se sont succédés après la bataille d'Andrinople (défaite et mort de Valens, le 9 août 378) nous offre la possibilité de restreindre encore la chronologie des barres trouvées en Transylvanie. Elmer [25] avait déjà observé que les lingots provenant

Fig. 2. — L'itinéraire probable de Théodose I[er] de Sirmium à Thessalonique (379).

du trésor de Crasna (avec ou sans la marque de la monnaie de Sirmium) ont été fabriqués par des monétaires transférés de Treveri et de Siscia, pendant le séjour de Gratien à Sirmium, c'est-à-dire depuis le lendemain de la bataille d'Andrinople jusqu'au départ de Théodose I[er] (proclamé empereur dans cette localité, comme nous l'avons vu, le 19 janvier 379) pour Thessalonique. A ce moment, Gratien donna au nouvel empereur

[25] G Elmer, *op cit.*, p. 17—19, 20

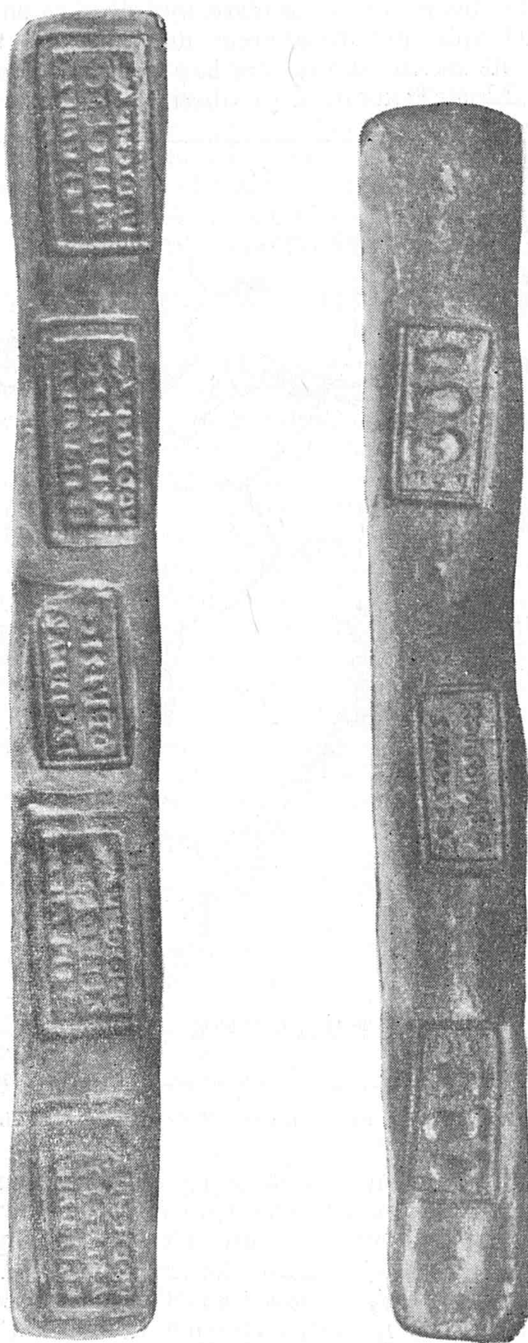


Planche III. — Lingots romains d'or, trouvés à Crasna (rég. de Braşov).

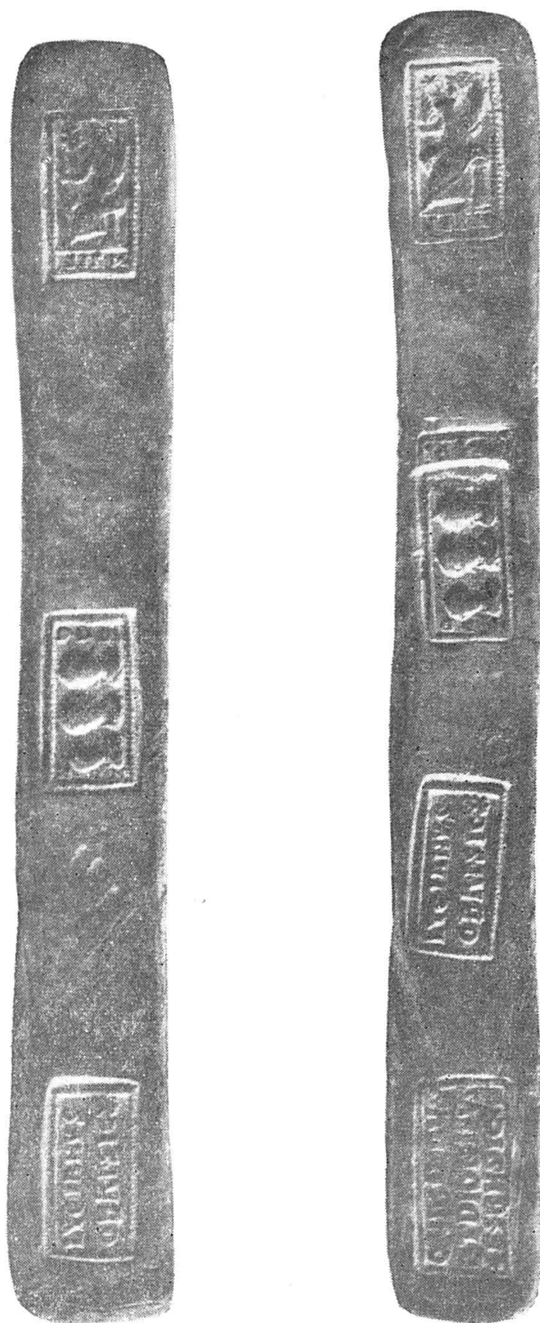


Planche IV. — D'autres lingots romains d'or.
Même trouvaille.

des troupes, afin de combattre les Goths qui envahissaient la Thrace, et aussi les moyens financiers pour y pourvoir : des sous d'or, frappés à Sirmium aux noms des trois *Augusti* (Gratien, Valentinien II et Théodose Ier) et des lingots d'or, similaires à ceux trouvés à Crasna.

Parti de Sirmium probablement vers le commencement du mois de février 379, Théodose Ier prit le chemin qui passait par Singidunum, en longeant la vallée de la rivière Margus (la Morava d'aujourd'hui), par Naissus, Scupi, puis par Stobi et de là à Thessalonique. Au cours de sa marche [26], il continua à faire fabriquer des lingots d'or, par exemple à Naissus et quelque part, dans le camp de l'armée impériale, preuve les lingots trouvés à Feldioara et qui portent les estampilles NAISI et COMIT. Arrivé à Thessalonique, où sa présence est attestée dès le 19 juin 379 [27], Théodose Ier y fit confectionner les lingots d'or qui portent la marque de la monnaie de cette ville, en employant à ce but non seulement le personnel que lui avait prêté Gratien à Sirmium, mais aussi les monnayeurs de l'officine θ de Constantinople. Le chef de cet atelier, Flavius Calliopius, apposa sa signature sur le lingot acquis par notre Cabinet numismatique. Ce lingot diffère, pour des raisons de style ou d'épigraphie, de celui signé par le *curator thesauri sacri*, décrit plus haut ; il est sans doute le plus récent de toute la série.

Les faits exposés jusqu'à présent nous amènent à établir la chronologie précise des barres trouvées en Transylvanie ; en voici ses éléments :

I. août 378—19 janvier 379 : fabrication à Sirmium des lingots qui portent les marques de garantie signées par Lucianus et Flavius Flavianus (planche III, 1) ;

II. 19 janvier 379—février 379 : fabrication à Sirmium des lingots qui portent la signature de Lucianus, accompagnée par l'estampille aux trois effigies impériales (en deux variantes), la marque de la monnaie de Sirmium et les signatures de Quirillus et Dionisus (planche III, 2 ; planche IV, 1 et 2) ;

III. février — juin 379 : fabrication pendant la marche vers Thessalonique des barres signées à Naissus par Prikopius (planche II, 1) et dans le camp de l'armée impériale par Bassus (planche II, 2) ;

IV. juin 379 — novembre 380 : fabrication à Thessalonique des lingots marqués par le *curator thesauri sacri* (planche I, 2) et Flavius Calliopius (planche I, 1).

Les barres qui datent de la première et de la deuxième période proviennent toutes du trésor de Crasna ; les autres on été trouvées à Feldioara. Il en ressort que le trésor de Crasna est légèrement plus ancien que les découvertes similaires faites à Feldioara.

Enfin, la dernière question qui se pose à l'étude de ces lingots d'or est celle de déterminer les circonstances historiques de leur enfouissement, dans un espace tellement limité : l'angle sud-oriental des Carpates. On a postulé récemment qu'il pouvait exister un lien étroit entre le trésor de Crasna (auquel on peut ajouter aujourd'hui les trou-

---

[26] Voir la carte, fig 2

[27] Cod Theod X 1, 12 (d'après G. Elmer, *ibid*, p 18).

vailles similaires de Feldioara) et le non moins célèbre trésor de Pietroasa, trouvé en deçà des Carpates, dans la zone couverte de collines de Buzău ; ces trésors auraient appartenu à la même population et auraient été enfouis à la même occasion : la retraite des Wisigoths, conduits par Athanaric, devant la migration des Huns, d'abord dans la région nommée *Caucaland* et puis dans l'empire même, Athanaric mourant en janvier 381 à Constantinople [28]. A cette occasion, les Wisigoths d'Athanaric auraient caché dans le pays qu'ils allaient quitter non seulement « le trésor sacré des Goths », à savoir les vases et les joyaux d'or de Pietroasa, mais aussi les nombreuses barres d'or de Crasna et le trésor de Valea Strîmbă (district de Gheorghieni) [29]. Vu le fait que les lingots d'or trouvés à Crasna et à Feldioara ont été fabriqués pendant la période : fin de l'année 378 — novembre 380, qui coincide justement avec la retraite des Wisigoths d'Athanaric dans l'empire, on peut se demander si l'enfouissement de ces trésors ne serait plutôt dû à une action de la population locale, action postérieure à la retraite des Wisigoths et mieux compréhensible de la part d'une population autochtone [30].

Ces sont là les principales questions posées, selon nous, par l'étude des barres romaines d'or, trouvées en Transylvanie. Certes, on peut discuter aussi d'autres aspects intéressants, par exemple l'organisation des ateliers monétaires romains, à la fin du IV^e siècle. De telles questions feront l'objet d'un examen plus attentif, à l'avenir. Pour le moment, nous avons cru devoir signaler les informations nouvelles, recueillies par les recherches récentes consacrées à ces précieux trésors.

---

28 I. Nestor, dans *Istoria Romîniei*, I, Bucarest, 1960, p 697—699.
29 *Ibid*, p 699
30 Cf aussi l'opinion de M Macrea, *ibid.*, p 625—626

BYZANTINISCHE QUELLEN ZU DEN RUMÄNISCHEN GESETZBÜCHERN AUS DEN JAHREN 1646 UND 1652

VASILE GRECU

Der Furst der Moldau Vasile Lupu (1634—1653), welcher in seiner Wirksamkeit und in seinem Gebaren den Ehrgeiz eines wahren byzantinischen Kaisers an den Tag legte [1], erachtete es fur seine Pflicht, das von ihm beherrschte Land auch mit einem Gesetzbuch zu versehen [2].

Zwecks dessen wird uns in der Vorrede an den Leser mitgeteilt, daß er in vielen Landern „Nachfrage gehalten hat, bis ihn Gott hingewiesen hat, auf Lehrer und Philosophen zu treffen, so daß er aus griechischen und lateinischen Büchern alle guten Vorschriften und Rechtsspruche herausholte..., welche... unterweisen... mit Gerechtigkeit zu verfahren...'' [3]. Man hat diese Stelle buchstablich zu erklaren versucht, indem man meinte, daß der Furst tatsächlich eine Kommission von rechtskundigen

---

[1] N Iorga, *Vasile Lupu ca următor al împăraților de răsărit în tutelarea patriarhiei de la Constantinopol și a bisericii ortodoxe* (V L. als Nachahmer der Byzantinischen Kaiser in der Bevormundung der Konstantinopoler Patriarchie unde der Orthodoxie). Analele Academiei Române: Secția Istorică, Seria II, 36 (1913—1914), 205—236, Ders., *Istoria Românilor* (Geschichte der Rumanen), VI Bd , 1935, S. 108 f.

[2] Erschienen unter dem Titel *Carte romănesci de învățîturî de la pravilele împărătești și de la alta giudeața. Cu zisa și cu toatî cheltuiala lui Vasile Voivodul și Domnul Țării Moldovii, diîn multe scripturi tîlmăcitî diîn limba Ileneascî pre limba Romîneascî. În Tiparul Domnesc. S-au tipărit în mănăstirea A trei S(veti)tile în Iași de la H(risto)s 1646* (Rumanisches Lehrbuch zusammengestellt aus den kaiserlichen und anderen Gesetzbuchern im Auftrage und mit samtlichen Kosten des Wojewoden und Herrschers des moldauischen Landes Vasile und aus vielen Schriften aus der griechischen Sprache in die rumanische ubertragen. Es ist in der Staatsdruckerei in dem Kloster der drei Heiligen zu Jassy im Jahre 1646 nach Christus gedruckt worden). Siehe *Carte Românească de Învățătură 1646*. Edit. Acad. R P.R. *Adunarea Izvoarelor Vechiului Drept Romînesc*. Bd. VI, Bukarest, 1961, S 32—33.

[3] „pănă l-au îndireptat Dumnedzău de-au găsit oameni ca aceia, dascăli și filosofi, de-au scos den cărți elinești și lătinești toate tocmealele ceale bune și giudeațele... carile... arată... să giudice pre direptate. ". Siehe *Carte Rom Înv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, Bd. VI., S. 38.

Leuten gebildet hatte, welche ihm aus griechischen und lateinischen Buchern das gewunschte Rechtslehrbuch verfaßten [4]. Doch die Auffassung dieser Stelle, daß der Landesfurst Nachfrage gehalten und die gewunschten von rechtskundigen Leuten lateinisch und griechisch geschriebenen Rechtsbucher gefunden hatte, aus denen er sein Rechtslehrbuch zusammensetzen ließ [5], ist sichtlich richtiger und es handelt sich keineswegs um Personen, sondern um Rechtsbucher.

Einige Jahre spàter ist der Metropolit Stephan bei der Ausarbeitung des Gesetzbuches *Indreptarea Legii* (Leitfaden des Gesetzes) aus dem Jahre 1652 [6], Gesetzbuch des Fursten der Walachei Matei Basarab (1632—1654), ebenso vorgegangen. In seiner Vorrede teilt er uns mit : „Ich habe aus vielen und inhaltsreichen Gesetzen eine Auswahl getroffen", indem ich Nachfrage hielt, „sogar in der kaiserlichen Stadt... beim Patriarchen.. bis ich endlich bei unserem ehrenvollen innigen Freunde Kir Georg Karidi aus Triki, gewesener zweiter Schatzmeister, eine Handschrift des gesamten Kirchenrechtes und nebenbei die kaiserlichen Gesetze gefunden habe" [7]. Die gesuchte Handschrift ist gefunden worden und der Pannonier (d. h. Siebenbürger) Daniil „ubertrug diesen Leitfaden des Gesetzes aus dem Griechischen in die rumanische Volkssprache" [8], wobei ihm Ignatios Petritzis und Pantelimon Ligaridis, „vortreffliche Gelehrte aus Chios" [9] behilflich waren.

Die Leistung des Siebenburgers Daniil bei der Ausarbeitung des Leitfadens des Wojewoden Matei Basarab vom Jahre 1652 ist bei der Ausfuhrung des „Rumanischen Rechtslehrbuches" des Wojewoden Vasile Lupu dem gewesenen Logotheten Eustratios zugefallen. Auch er teilt uns in der Vorrede an die Leser mit : „Ich habe diese Gesetzesparagraphen aus griechischem Buche geschopft und in rumanische Sprache ubersetzt, damit es alle verstehen konnen" [10]. Da aber ein kleinwenig vorher daselbst

---

[4] S G Longinescu, *Legile vechi româneşti şi izvoarele lor,* Bd I *Pravila Moldovei din vremea lui Vasile Lupu, însoţită cu izvoarele sale* (S G L., Alte rumanische Gesetzbucher und deren Quellen, I. Das Rechtsbuch der Moldau aus der Regierungszeit des Vasile Lupu, samt Quellen), Bukarest, 1912 : Einleitung N Iorga, *Ist Rom* , Bd VI , S 136 Gh. Cronţ, *Dreptul bizantin în Ţările române. Pravila Moldovei din 1646* (Gh. Cr , Das byzantinische Recht in den rumanischen Landern Das Rechtsbuch der Moldau aus dem Jahre 1646), „Studii", **11** (1958), 36.

[5] Vgl *Carte Rom. Înv Adun. Izv. Vechiului Drept Rom* , Bd VI, S 11—12

[6] *Îndreptarea Legii* .. Tîrgovişte, văleat 7160, a lui Christos 1652

[7] Şi am făcut alegere dein multe şi bogate pravile, trimeţînd, păn şi la împărăteasca cetate .. la patriarh. păn ce am aflat la cinstitul nostru fiu sufletesc Gheorghe Caridi de la Triki, carele a fost vtori vistier, scrisă cu mîna judecata toată arhieiească şi pe lîngă dînsa şi împărătească" Siehe *Îndreptarea Legii,* 1652 *Adun Izv Vechiului Drept Rom* , Bd VII, Bukarest, 1962, S. 44.

[8] *Ebenda,* S 34.

[9] *Ebenda.* Vorrede des Panoniers Daniil Ignatios Petritzis ist der Verfasser einer gereimten Bearbeitung des byzantinischen Volksepos „Basilios Digenis Akritas" , siehe V Grecu *Stavrinos, eine gar schone Erzahlung uber Michael den Wojewoden Ein venezianisches Volksbuch.* Berliner Byzantinische Arbeiten, III (1960), S. 197. Über Pantelimon Ligaridis und Ignatios Petritzis ausfuhrlich V. Papacostea, *Originile învăţămîntului superior în Ţara Românească* (Anfange des Hochschulunterrichts in der Walachei), „Studii", 14 (1961), 1145—1163.

[10] „am scos aceste pravile şi le-am tălmăcit den scrisoare grecească pre limbă românească, ca să poată înţelege toţi". Siehe *Carte Rom. Înv. Adun Izv Vechiului Drept Rom.,* VI, S. 38.

über „griechische und lateinische Bücher" die Rede ist und da Eustratios mitteilt, daß er nur aus dem Griechischen ins Rumänische übersetzt hat, hat man angenommen, daß jemand anderer aus jenen „griechischen und lateinischen Büchern" im Neugriechischen die Handschrift vorbereitet hat, welche sodann Eustratios übersetzte. Man nimmt im allgemeinen an, daß dieser andere Meletios Syrigos gewesen ist, der sich bekanntlich während der Regierung Vasile Lupus in Jassy aufgehalten hat.

Der Patriarch von Jerusalem Dositheos veröffentlichte im Jahre 1660 zu Bukarest die Schrift: Τοῦ μακαρίτου Συρίγου, διδασκάλου τε καὶ πρωτοσυγγέλου τῆς Κωνσταντινουπόλεως Μεγάλης Ἐκκλησίας κατὰ τῶν καλβίνων κεφαλαίων καὶ ἐρωτήσεων Κυρίλλου τοῦ Λουκάρεως ἀντίρρησις. Καὶ Δοσιθέου πατριάρχου Ἱεροσολύμων ἐγχειρίδιον κατὰ τῆς καλβινικῆς φρενοβλαβείας. (Die von dem verstorbenen Lehrer und Protosynkellos der großen Kirche von Konstantinopel Syrigos geschriebene Widerlegung der Lehren Kalvins und der Fragestellungen Kyrills Lukaris. Und das Handbüchlein des Patriarchen von Jerusalem Dositheos gegen die Irrlehre Kalvins). In dem von Dositheos geschriebenen Vorworte [11] wird uns aus dem Leben des Syrigos unter anderem auch mitgeteilt: Μετάφρασε δὲ καὶ τὴν ἑρμηνείαν τοῦ Ὠριγένους τῆς πρὸς Ῥωμαίους ἐπιστολῆς ἀπὸ τῆς Λατινίδος εἰς τὴν Ἑλληνίδα καὶ τοῦ γε Ἰωάννου Καντακουζηνοῦ Ῥωμαίων αὐτοκράτορος τὸ κατὰ τοῦ ἐθνικοῦ κα' τὰ Ἰνστιτοῦτα Ἰουστινιανοῦ καὶ τὴν νομικὴν ἐπιτουὴν Λεόντος καὶ Κωνσταντίνου τῶν βασιλέων ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς γλώττης μετήνεγκεν εἰς πεζὴν φράσιν, προτροπῇ τοῦ Βασιλείου Βοεβόδα. (Er hat aber auch aus dem Lateinischen Origines Kommentar zur Epistel an die Römer ins Griechische übersetzt, wie auch die Schrift des byzantinischen Kaisers Johannes Kantakuzenos gegen das Heidentum und Justinians Institutеn und die Gesetzesepitome der Kaiser Leon und Konstantinos aus der altgriechischen Sprache in die Volkssprache übertragen, auf Veranlassung des Wojewoden Basilos). Auf Grund dieser Stelle hat C. Erbiceanu [12] die Ansicht geäußert, daß der Wojewode Vasile Lupu dem Meletios Syrigos aufgetragen hat, sein Rechtslehrbuch, welches ursprünglich in der griechischen Reinsprache geschrieben worden war, in die Volkssprache zu übertragen, und woraus Eustratios es ins Rumänische übertrug. Diese Ansicht Erbiceanus wurde in Umlauf gesetzt und im allgemeinen als wohlbegründet angenommen [13]. Doch aus der aus Dositheos von Erbiceanu angeführten Stelle, kann man nur die Schlußfolgerung ziehen, daß Meletios Syrigos auf Veranlassung des Wojewoden Vasile Lupu die aufgezählten Schriften aus dem Lateinischen und aus der griechischen Reinsprache in die neugriechische Volkssprache übersetzt hat; und es wäre gar schwer zu bestimmen, welche von diesen Schriften als

---

[11] Abgedruckt auch in E. Legrand, *Bibliographie hellénique, 17e siècle* II, S. 470–472; Zusammenfassung bei D. Russo, *Studii istorice greco-române*. I, S. 238–239, Bukarest, 1939.

[12] C. Erbiceanu, *Cronicarii greci carii au scris despre români în epoca fanariotă* (Griechische Chronisten, welche in der Phanariotenzeit über Rumänen geschrieben haben) Bukarest, 1888, S. XI.

[13] Gh. Cronț in „Studii" XI (1958), 39–40. Auch *Carte Rom. Înv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, VI, S. 12.

das rumänische Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 zu betrachten wäre. Man konnte gar nicht behaupten, daß der aus dem Lateinischen von Syrigos ubersetzte Kommentar zu der Epistel des Heiligen Apostels Paul, oder die aus dem Griechischen ubersetzte Schrift des Kaisers Johannes Kantakuzenos VI. (1347—1354) gegen den Mahommedanismus als Quellen zu jenem Rechtslehrbuch haben verwendet werden konnen. Das konnte man vielleicht von den Instituten Justinians und der Nomike Epitome der Kaiser Leon und Konstantin sagen, obwohl man zugeben durfte, daß man nicht genau wissen kann, ob die Ekloge Leons III. (717—741), welche auch unter dem Namen seines Nachfolgers Konstantin V. promulgiert wurde, oder die sogenannte Synopsis Maior, welche eine Zusammenfassung der kaiserlichen Rechtsbucher (Basilika) Leons VI. darstellt, dessen Nachfolger aber Konstantin VII. zur Zeit ihrer Promulgation noch nicht geboren war, oder auch eine andere kurze Zusammenfassung von byzantinischen Gesetzen, denn derlei Zusammenfassungen gibt es ihrer viele.

In dem rumanischen Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 fuhrt man einen „Farinasku'' an [14]. Der bekannte italienische Rechtsgelehrte Prospero Farinacci (1554—1618) und sein vielbändiges Werk "Praxis et Theoricae criminalis'' hat, sei es unmittelbar oder wahrscheinlicher mittelbar, sichtlich als ausgiebige Quelle bei der Abfassung des Rechtslehrbuches vom Jahre 1646 gedient [15]. Und es ist leicht moglich, daß Meletios Syrigos oder jemand anderer, die aus Farinacci in dem rumanischen Rechtslehrbuch ubernommenen Paragraphen in der griechischen Volkssprache formuliert hat. Ebenso ist es nicht ausgeschlossen, daß man unter den gesuchten Buchern und Handschriften ein in der volkstumlichen griechischen Sprache aus Griechisch und Lateinisch, folglich auch aus dem Werke Farinaccis, von Gelehrten und Philosophen verfaßten Werken zusammengesetztes Buch ausfindig gemacht hat, so daß der Logothet Eustratios es ohne Vermittler, weder Meletios Syrigos noch einem anderen, unmittelbar ins Rumanische hat übersetzen können. Diese Ansicht wurde am besten auch der Aussage im Titel des rumanischen Rechtslehrbuches, daß es „aus der griechischen Sprache in die rumanische ubersetzt worden ist'', entsprechen und auch dem, was Eustratios in seiner Vorrede an die Leser aussagt : „habe ich doch diese Gesetzesparagraphen aus einer griechischen Handschrift in die rumanische Sprache ubersetzt'' [16]. Tatsachlich kommen auch in der Bibliothek der Akademie zwei griechische Handschriften vor, und zwar Nr. 532 und 588, S. 227—342, worin die Formulierung einer Anzahl von Paragraphen vielmehr der Formulierung derselben Paragraphen aus dem rumanischen Rechtslehrbuch entspricht, als der Formulierung derselben Paragraphen in Farinaccis Werk [17].

Allenfalls kann die Meinung, die sich auf die Stelle begrundet, welche in der Biographie des Meletios Syrigos angefuhrt ist, die der Jerusalemer

---

[14] *Carte Rom. Înv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, VI, S. 178, 8.

[15] *Ebenda*, S. 18—19.

[16] *Ebenda*, S. 38; und oben Anm 10.

[17] *Carte Rom Înv. Adun Izv Vechiului Drept Rom*, VI, S. 19, Anm. 1. Über Eustratios siehe auch „Codrul Cosminului'', IX (1935), S. 200

Patriarch Dositheos 40 Jahre spater schrieb, nur als Hypothese gelten und zwar als minder begrundete Hypothese im Vergleiche zu der aus dem Wortlaute des rumanischen Rechtslehrbuches vom Jahre 1646 abgeleitete Hypothese, daß es Logothet Eustratios ohne Vermittlung aus dem Griechischen ubersetzt hat.

DER NOMOS GEORGIKOS UND DAS RUMÄNISCHE RECHTSLEHRBUCH

Eines der wichtigsten byzantinischen Gesetzeswerke ist der sogenannte Nomos Georgikos, woruber viel geschrieben und verschiedene Meinungen geäußert wurden [18]. Da das rumanische Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 in den ersten 94 Paragraphen eine neue Variante dieses bedeutenden byzantinischen Ackerbaugesetzes bietet, will ich glauben, daß doch ein kleiner Beitrag zur Klarung der von dem Nomos Georgikos hervorgerufenen Fragen beigesteuert wird, indem gezeigt wird, wie sich diese Variante zu den anderen verhält.

In der Inhaltsangabe erscheinen diese 94 Paragraphen unter dem Titel : „Kaiserliche Gesetzartikel ausgewahlt aus der Buchrolle des Kaisers Justinian betreffend verschiedenartigen Rechtshandel mit der entsprechenden Beantwortung...'' [19].

Aus der Buchrolle ἐκ τοῦ βιβλίου oder ἐκ τῆς βίβλου wurde die Meinung derjenigen Gelehrten bestätigt werden, welche den Nomos Georgikos als eine Auswahl aus einem Gesetzwerke Justinians II. Rhinotmetos (685—695 und 698—705) betrachten wollen, denn wenn es sich um den großen Gesetzgeber Justinian I. (527—565) gehandelt hätte, würde man „aus den Buchrollen'' ἐκ τῶν βιβλίων oder βίβλων erwarten.

Doch in dem Inhalte selbst des rumanischen Rechtslehrbuches erscheinen dieselben Paragraphen, ohne den Namen Justinians anzufuhren, unter dem folgenden Titel : „Gesetzartikel, zusammengestellt, ausgewählt und geschöpft fur alle Grundbodenbearbeiter, namlich fur Bauern, fur Winzer, fur Lohnknechte und fur Hirten, indem es allen zusammen den Rechtsspruch und die Strafe zeigt, die einem jeden seiner Tat gemaß zuteil wird, welche ungerecht handeln werden'' [20]. Diese Paragraphen sind in folgende elf Kapitel eingeteilt : 1. „Über die Bauern'' mit zwei Unterkapiteln : „uber die, welche die Ernte teilen werden, wenn sie gemeinschaftlich [21] gesät haben'' und „Über die, welche gemeinschaftlich saen, wie es sich ihnen ziemt, die Ernte zu teilen'' (§§ 1—26) ; 2. „Über

---

[18] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. Munchen, 1963³ (1952², 74 Anm. 4).

[19] „Pravile împărăteşti alease din svitocul împăratului Iustiniian pentru multe fealuri de giudeaţe cu tot răspunsul lor...'', *Carte Rom. Înv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, VI, S. 39.

[20] „Pravile tocmite, alease şi scoase pentru toţi lucrătorii pămîntului, anume · pentru plugari, pentru lucrătorii viilor, pentru nămiţi şi pentru păstori, arătînd împreună tuturor giudeţul şi cercetarea ce li să va da fiecăruia după deala sa, carii vor înbla cu nidireptate''. *Ebenda*, S. 54.

[21] In dem der eine Teil mit Grund und Boden und der andere mit Samen und Arbeitskraft beisteuert.

den Diebstahl" (§§ 27—39); 3. „Über die Hirten, namlich uber die, welche Viehherden weiden" (§§ 40—46); 4. „Über den Schaden, welchen die Haustiere anrichten" (§§ 47—54); 5. „Über die Schaden, welche auf dem Ackerfelde angerichtet werden (§§ 55—57); 6. „Über das Toten der Haustiere" mit dem Untertitel „Über das Ringen zwischen den Haustieren und ihre Verletzung (§§ 58—68); 7. „Gesetzartikel uber die Obstbaume" (§§ 69—75); 8. „Gesetzartikel uber Feuerbrunste und allerlei Brandfalle" (§§ 76—80); 9. „Gesetzartikel uber Lohnknechte (§§ 81—85); 10. Über die welche bauen oder Obstbaume einpflanzen auf dem Grundboden eines anderen" (§§ 86—90); 11. „Gesetzartikel uber Muhlen" (§§ 91—94) [22].

Die Variante des Nomos Georgikos in dem rumänischen Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 ist der in dem Anhange zum Hexabiblos genannten Rechtsbuch des Konstantin Harmenopulos vorkommenden Variante am ähnlichsten [23], worin uns beinahe dieselben Paragraphen etwa in derselben Ordnung und Gruppierung begegnen. Wenn auch die Ähnlichkeiten zwischen diesen zwei Varianten sehr bedeutend sind, so fehlt es doch nicht an Unterschieden. Wahrend in der rumanischen Variante die Paragraphen fortlaufend von § 1 — § 94 aufgezahlt werden, erfahren sie in der Variante Harmenopulos eine fur jedes Kapitel gesonderte Aufzahlung. Sodann weist die Variante Harmenopulos nur zehn Kapitel auf, wahrend die rumanische elf umfaßt. Das elfte Kapitel „Gesetzartikel uber Muhlen" wird in der Variante Harmenopulos vermißt, doch nur der Titel des betreffenden Kapitels, denn die diesbezuglichen Paragraphen 91—94 werden im X. Kapitel als § 6—9 untergebracht [24]. Auch in der rumanischen Variante werden die Paragraphen I 1 und VII 5 der Variante Harmenopulos in je zwei Paragraphen, und zwar § 1 und 2, und 73 und 74 zerlegt [25]. Im Vergleiche zu der rumänischen Variante ist die Variante Harmenopulos reichhaltiger, indem sie elf Paragraphen, und zwar die sechs aus dem Προοίμιον und §§ V 3, VI 4, VIII 6 und X 10 und 11 mehr enthalt; ebenfalls weist auch die rumanische Variante im Vergleiche zu der ursprunglichen Variante [26] des Nomos Georgikos mehrere Paragraphen auf, und zwar, die §§ 18, 48, 62, 73—75, 87, 88 und 90, welche in der ursprunglichen Variante fehlen [27]. Doch auch

---

[22] „1 Pentru plugari" und „Pentru ceia ce vor împărţi roada ce vor fi sămănat în parte" und „Pentru ceia ce samănă în parte, cum li se cade să împartă" 2 „Pentru furtuşagul". 3 „Pentru păstori ce să dzice văcarii şi boarii ce pasc cirezi". 4. „Pentru paguba ce fac dobitoacele" 5 „Pentru pagube ce să vor face în ţarină". 6 „Pentru uciderea dobitoacelor" und „Pentru luptarea a dobitoace şi vătămarea lor" 7 „Pravilă pentru pomi". 8 „Pravilă pentru arsuri şi toate fealurile de pojar" 9 „Pravilă pentru nămiţi". 10 „Pentru ceia ce vor zidi sau vor răsădi pre locul altuia" 11. „Pravilă pentru mori". Siehe *Carte Rom Înv Adun Izv Vechiului Drept Rom*, VI, S 54—65

[23] G E Heimbach, *Constantini Harmenopuli Manuale legum sive Hexabiblos cum appendicibus et legibus agrariis*. Lipsiae, 1851, S 828—851

[24] Siehe *Carte Rom Înv. Adun Izv. Vechiului Drept Rom*, VI, und vgl. S 64—65 mit S. 213—214

[25] Siehe *ebenda* und vgl. S 54 und 62 mit S. 199 und 211.

[26] W Ashburner, *The Farmers Law*, „Journal of hellenic studies", 30 (1910), 85—108.

[27] Vgl *Carte Rom. Înv Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, S. 202, Anm. 1; 206 Anm. 4; 209 Anm. 2; 211 Anm. 1 und 2; 213 Anm. 2—4.

diese ursprungliche Variante, welche die geringste Zahl von Paragraphen aufweist, enthalt einen letzten Paragraphen:

'Εάν τις έγκλείση χοίρον ἢ κύνα καὶ διαφθείρῃ ἐν διπλῇ ποσότητι ἀποδώσει, welcher sowohl in der Variante Harmenopulos, als auch in der rumanischen nicht vorkommt [28].

Wenn man somit aus den Worten „aus der Buchrolle des Kaisers Justinian'' schließen konnte, daß Justinian II. gemeint ist, haben nicht nur die formellen, sondern auch die zuweilen vorkommenden Sinnunterschiede, welche uns in den verschiedenen Varianten des Nomos Georgikos begegnen den Anschein, doch den Gelehrten Recht einzuraumen [29], die den Nomos Georgikos als kein offizielles Gesetzbuch betrachten und zur Ansicht neigen, daß er vielmehr Gewohnheitsrecht darstellt und mit der Zeit vielfach Umarbeitungen und Änderungen erfahren hat.

[28] Vgl. *ebenda*, S. 214, 54 und Anm. 1

[29] „Der sog νόμος γεωργικός ist eine vermutlich private, in der Überlieferung, wie andere ahnliche Kompilationen zur Starkung ihrer Autoritat, mitunter dem großen Gesetzgeber Justinian I. zugeschriebene Aufzeichnung, der in einem freien Bauerndorfe geltenden Rechtsgepflogenheiten; seine Zusammenstellung beweist ein angeblich stattgefundenes Verschwinden des freien Bauernstandes wie etwa die Zusammenfassung der Kriegsartikel im sog. νόμος στρατιωτικός ein Nichtvorhandensein der Soldaten". Fr Dolger, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, „Bulletin of the International Committee of Historical Sciences", 5 (1933), 9—10; sodann Ders., *Ist der Nomos Georgikos ein Gesetz des Kaisers Justinian II.* ? In *Festschrift L. Wenger II*, Munchen (1945), 18—48; und Harmenopulos und der Nomos Georgikos in Τόμος Κωνσταντίνου 'Αρμενοπούλου ἐπὶ τῇ ἑξακοσιετηρίδι τῆς 'Εξαβίβλου αὐτοῦ (1345—1945). Thessalonike (1952), S. 151—152; wie auch die zu dem ersten Aufsatze angefuhrte Literatur in Fr. Dolger, *Byzanz und die europaische Staatenwelt*. Ettal (1953), S. 229—231.

QUELQUES PRÉCISIONS AU SUJET DE LA TRADUCTION DU DRAME *L'OLYMPIADE* DE METASTASIO, FAITE PAR RHIGAS VELESTINLIS

par NESTOR CAMARIANO

Le chercheur grec L. Vranoussis connu dans notre pays, surtout par son œuvre, d'une grande érudition au sujet du révolutionnaire Rhigas Velestinlis (Athènes, 1954) [1], a publié dernièrement dans la revue Θέατρο (Théâtre), I (1962), fasc. 5, p. 25—29, un article sous le titre Ὁ Ρήγας καὶ τὸ θέατρο. Ἡ μετάφρασις τῶν „Ὀλυμπίων" τοῦ Μεταστασίου (*Rhigas et le théâtre. Traduction de l'Olympiade de Metastasio*).

Avant d'étudier la traduction de Rhigas, Vranoussis montre combien grande était la sympathie dont jouissait le dramaturge italien auprès des Grecs et rappelle quelques-unes des traductions des œuvres de Pietro Metastasio, traduites et publiées vers la fin du XVIIIe siècle, en 1794 et en 1796. Vranoussis affirme, qu'en 1796, dans la typographie des frères Markides Puliu, a également paru la tragédie héroique *Philotas* de Lessing, bien qu'il ne soit mentionné sur la page de titre que la typographie sans l'année d'impression. Nous ne connaissons pas les motifs qui ont déterminé le chercheur grec à affirmer sans hésitations, que la tragédie de Lessing ait été imprimée en 1796. Nous avons montré [2], il y a quelque temps, que la traduction grecque de la tragédie *Philotas* doit avoir été publiée avant le 9 juillet 1790 et nous sommes arrivés à cette conclusion parce que sur l'un des exemplaires qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, on trouve écrit sur le verso de la page de titre Κτῆμα Γεωργίου Σταύρου 1790 Ἰουλ. 9.

[1] Voir notre analyse critique dans la revue « Studii » (Études), nº 5, 1960, p. 282—284

[2] Nestor Camariano, *Erast al lui Salamon Gessner în literatura greacă şi română.* (L'Eraste de Salomon Gessner dans la littérature grecque et roumaine), Bucarest, 1941, p. 65.

(Propriété de Georges Stavrou [3], 1790, juillet 9). La signature est claire, facilement lisible et les chiffres sont assez bien écrits pour que cette date ne puisse pas être mise en doute. Nous possédons donc, une preuve incontestable que la traduction a vu la lumière, très certainement, avant juillet 1790 et non en 1796 ou en «18.. », comme il en est fait mention dans le catalogue de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Jusqu'à l'établissement d'une date plus précise, nous croyons que, dans le dernier volume de la *Bibliographie hellénique* que l'Académie d'Athènes prépare, la traduction de Lessing, doit être attribuée à l'année 1790 ; cette bibliographie comprendra la dernière décade du XVIII[e] siècle complétant de cette façon l'œuvre monumentale que représente la *Bibliographie hellénique* d'Emile Legrand.

Vranoussis, dans son article, fait une identification très précieuse en montrant qu'une pièce écrite en langue grecque faisant partie des miscellanées du manuscrit grec 90 de la Bibliothèque de la République Socialiste de Roumanie et qui est signalée par Constantin Litzica dans son catalogue [4] comme étant anonyme, est justement ce drame de Metastasio, *l'Olympiade*, traduit et publié par Rhigas Velestinlis. De son œil scrutateur, Vranoussis a découvert le drame de Metastasio à l'aide d'un seul vers reproduit par Litzica dans son catalogue et, en 1954 [5], a émis l'opinion que le drame anonyme du manuscrit 90 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie doit être *l'Olympiade* traduite par Rhigas Velestinlis. En 1958 et en 1960, Vranoussis, à l'occasion de ses voyages d'études à Bucarest, a eu la possibilité d'étudier de plus près le contenu de ces manuscrits et de constater avec satisfaction, qu'il avait, en effet, devant lui, une copie de la traduction de Rhigas. Vranoussis annonce les résultats de ses recherches dans un article récemment publié, dans lequel il s'occupe amplement de cette copie de la traduction de Rhigas, demeurée inconnue aux chercheurs et mise ainsi, pour la première fois, en circulation. Il énonce aussi certaines conclusions intéressantes, mais selon notre avis discutables.

Le manuscrit grec 90, comprend deux œuvres qui sont :

1) Αἰκατερίνα β', ἤτοι Ἱστορία συνοπτικὴ τοῦ ρωσσικοῦ βασιλείου ... μεταφρασθεῖσα ἐκ τῆς γερμανικῆς εἰς τὴν ἁπλὴν τῶν Γραικῶν διάλεκτον. Ἐν ἔτει

---

[3] Nous ne savons pas qui est ce Georges Stavrou. En tout cas il ne peut pas être le célèbre commerçant Georges Stavrou de Vienne, étant donné que celui-ci, d'après l'affirmation du professeur S Kugheas, était né le 2 janvier 1788 et se trouvait au debut de 1804, à Vienne, avec son père, voir Τὸ Ἠπειρωτικὸν ἀρχεῖον Σταύρου Ἰωάννου (*L'Archive épirote de Stavros Jean*), dans Ἠπειρωτικὰ χρονικά (*Chroniques épirotes*), XIV (1939), p. 29. Il est certain qu'il s'agit d'un autre Stavrou. Le nom de Stavrou peut être rencontré souvent dans les documents du temps. Ainsi dans un registre de causes appartenant à la métropolie de Bucarest, nous trouvons à la date du 24 novembre 1791 un certain Anastase de Ianina, (Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. roum 640 f 41). Nous rencontrons à Jassy un serdar Stavrou (commandant de la cavalerie) qui achète un lot de terrain le 1 janvier 1793 appartenant au monastère Frumoasa (Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, paquet V, doc. 124). Il est possible que ce soit l'un de ces Stavrou ou bien un autre qui soit le possesseur du drame de Lessing.

[4] Constantin Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti* (Catalogue des manuscrits grecs), Bucarest, 1909, p. 377—378, ms. 654 (90).

[5] L. Vranoussis, Ῥήγας (*Rhigas*), Athènes (1954), p. 297—298.

1787 (*Catherine II, c'est-à-dire la courte histoire de l'empire russe... traduite de l'allemand en langue grecque populaire des Grecs. En l'année 1787*) [6].

2) Le drame de Metastasio *l'Olympiade*. A la fin de la première œuvre nous lisons la note : ἐγράφη τὸ παρὸν παρὰ Δημητρίου τοῦ Στούρζα εἰς τοὺς 1788, 'Ιαν. 12 (L'œuvre présente a été écrite par Démètre Sturza en 1788, janvier 12). Au bas de cette note se trouve une signature, un paraphe, que Vranoussis n'a pas réussi à lire. Il nous dit : « Dans l'enchevêtrement de ce paraphe quelqu'un pourrait distinguer — ou croire distinguer — le nom de Démètre Sturza, mais en tout cas il lui restera en trop, des lettres et des groupes de lettres qui n'entrent pas dans ces deux mots (un groupe „stan" ou „pan" et une terminaison - os, que je distingue donnent la possibilité à plusieurs suppositions, à moins que ce Sturza ait eu rang de „ban" ou de „mare ban" à la cour du hospodar de Valachie ».

Le chercheur grec arrive à la conclusion suivante : « La main qui en 1788 a écrit le manuscrit en entier, copiant dans le même manuscrit deux œuvres sans liaison entre elles, est la main d'un seul copiste qui ne paraît pas avoir été la même personne que le traducteur des œuvres. » (p. 28). Vranoussis déclare aussi, catégoriquement : « Il n'y a pas de doute que le drame anonyme et sans titre qui est compris dans le manuscrit de 1788 soit *l'Olympiade* de Metastasio, traduite en grec et imprimée par Rhigas en 1797. Le texte, à part quelques petites et insignifiantes différences (dues peut-être au copiste), est pareil au texte de l'édition de Rhigas » (p. 27).

Et maintenant, après avoir succinctement rappelé les constatations du chercheur grec, voyons si elle peuvent être ou non admises. Nous devons ajouter d'abord, que nous avons déchiffré, selon toute probabilité, le paraphe dont il a été question plus haut. Il se compose de deux mots, le premier étant Βασίλειος et le second pouvant être lu avec quelque effort Δαραπάνος, il s'agirait donc d'un certain Vasile Dărăbanul. Le déchiffrement de ce paraphe nous aide à tirer d'autres conclusions, différentes de celles de Vranoussis. Le paraphe est écrit probablement de la même main, et sûrement de la même encre que la *Courte histoire de l'empire russe*. Nous croyons, en tenant compte de ce paraphe, pouvoir

[6] Constantin Litzica et L. Vranoussis qui décrivent ce manuscrit de miscellanées, montrent qu'au début du manuscrit se trouve une *Courte histoire de la Russie*, mais ne mentionnent pas qu'il ne s'agit pas d'une œuvre originale, mais de la copie d'une publication parue en 1787 avec exactement le même titre reproduit dans le manuscrit. Le lieu d'impression et la typographie ne sont pas mentionnés. Le bibliographe A. Papadopoulos-Vretos affirme que cette histoire a été imprimée à Vienne par Polizois Lambanitziotis, voir Νεοελληνικὴ φιλολογία (Littérature néo-grecque), Athènes, 1857, vol. II, p 82. Nous rappelons que ce livre a eu une large circulation. Nous avons en notre possession une copie en langue grecque et deux traductions du grec en langue moldave, toutes les deux de 1788, se trouvent à la Bibliothèque de la République Socialiste de Roumanie (manuscrits roumains 3 102 et 3 165) Le premier manuscrit, avant d'entrer dans le dépôt de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a été étudié par N. Iorga qui reproduit la préface du traducteur moldave, Inochentie, supérieur du monastère de Pângăraţi. Celui-ci dit qu'il a traduit cette œuvre pour l'offrir au Métropolite de Moldavie, Léon, qui l'avait nommé supérieur du susdit monastère, voir N. Iorga, *Cărţi şi scriitori români din veacurile XVII–XIX* (*Livres et écrivains roumains du XVII*^e^ *au XIX*^e^ *siècle*), dans *Analele Academiei Române* (*Annales de l'Académie Roumaine*), mém. sect lit, II^e^ série, tome XXIX (1906), p. 179–181.

émettre une nouvelle supposition relative à la copie du texte de la première œuvre du manuscrit, mais non en ce qui concerne la traduction de Rhigas. Selon notre avis, Vasile Dărăbanul a copié un texte de D. Sturza qui a été écrit le 12 janvier 1788 et il a ajouté sa signature pour indiquer quel avait été le copiste ; autrement, nous ne saurions pas quelle explication pourrait être donnée à la signature qui se trouve à la fin de l'œuvre. Vasile Dărăbanul n'a copié cependant, que le premier texte du manuscrit et non le second, et nous ne savons pas quand il a copié ce texte ; en tout cas après la date mentionnée plus haut.

D'après notre avis, la note de D. Sturza ne se rapporte qu'à la première œuvre « ἐγράφη τὸ παρόν » (l'œuvre présente a été écrite), et non à la traduction de Rhigas, ce qui est un motif sérieux pour ne pas admettre que la seconde œuvre, c'est-à-dire, la traduction de Rhigas, ait aussi été écrite en 1788. Mais nous avons encore d'autres arguments qui renforcent notre avis. Dans le manuscrit 90 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie se trouvent deux textes, indépendants l'un de l'autre. On peut constater, après un examen plus attentif, que le papier utilisé pour les deux œuvres est différent, et que les feuilles blanches 51—56 sont de la première œuvre, tandis que la feuille blanche 57 appartient à la seconde. Ensuite la numération des pages, différente pour chaque œuvre, est un indice dénotant que les deux œuvres n'ont pas été copiées à la même époque et l'une à la suite de l'autre. Quoique l'écriture des deux œuvres soit très ressemblante et nous permettrait d'affirmer qu'elle provient de la même main, nous devons remarquer que le premier texte est écrit d'une façon plus soignée et plus calligraphiée que le second, ce qui nous fait croire malgré la ressemblance de l'écriture, qu'il s'agit de deux copistes et non d'un seul. Le caractère graphique des copistes nous trompe souvent quant à nos conclusions et c'est pour cela que nous n'avons retenu que l'aspect général des deux textes qui est un indice suffisamment convaincant. En affirmant que le manuscrit n'a été écrit que par une seule main, Vranoussis fait cependant une parenthèse pour rappeler combien peu sûres peuvent être quelquefois les conclusions des chercheurs et il ajoute que si la note de Démètre Sturza avait manqué, la science paléographique des spécialistes aurait été soumise à une rude épreuve. « Peut-être que nous tous, dit Vranoussis, nous aurions cédé à la tentation de déclarer avoir trouvé l'autographe de l'œuvre imprimée par Rhigas » (p. 28).

Enfin, la reliure extérieure du manuscrit est encore un argument que nous devons joindre à ceux présentés plus haut. En regardant cette reliure nous voyons qu'elle n'est pas de l'époque, mais qu'elle est moderne. La Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, possédant deux manuscrits de même format, les a tranquillement reliés ensemble, mettant même sur le dos de la reliure le mot : Académie. Ainsi, ces deux textes, par un simple hasard et grâce à une reliure, se sont trouvés mis à côté l'un de l'autre sans avoir aucune liaison entre eux.

Donc, ayant en vue ce qui a été dit plus haut, nous ne croyons pas que l'affirmation de Vranoussis selon laquelle la traduction de Rhigas aurait été prête en 1788 et « copiée dans les cahiers des jeunes gens de

Bucarest qui faisaient de la littérature », puisse être valable. D'après nous, il s'agit d'une copie de la traduction de Rhigas — faite plus tard — et plus précisément après l'édition de 1796. Entre la copie du manuscrit 90 et l'exemplaire imprimé il n'existe aucune différence importante, chose constatée d'ailleurs par Vranoussis lui-même, qui ajoute, que « l'écriture soignée et propre montre qu'il s'agit de la copie d'un texte définitif » (p. 27) et nous croyons que ce texte est le texte même du livre imprimé. Certaines notes manquent dans le manuscrit, omises probablement par le copiste qui n'a même pas eu la patience de transcrire les derniers vers qui achèvent le drame.

Si la traduction du drame de Metastasio avait été réellement achevée en 1788, pourquoi Rhigas ne l'aurait-il pas imprimée en 1790 quand il est allé à Vienne et a imprimé *L'école des amants délicats* et sa *Physique*? Ou pourquoi n'a-t-il pas annoncé qu'il l'avait traduit? Serait-ce des motifs pécuniaires? Nous croyons que ce n'est pas le cas. Il n'a d'ailleurs pas fait appel aux abonnés ni même pour les deux autres œuvres imprimées à Vienne en 1790 et il ne demandait pas l'aide des abonnés pour *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, mais annonçait seulement qu'il s'occupait de la traduction de cette œuvre et qu'elle serait bientôt sous impression.

Vranoussis, comme nous l'avons vu plus haut, affirme que la traduction de Rhigas a été copiée à Bucarest. Nous n'avons aucune preuve concrète qui justifie une telle affirmation. Nous croyons plutôt que cette copie a été faite en Moldavie, étant donné que, d'après les documents, les œuvres de Rhigas, ayant été envoyées en Moldavie en plusieurs exemplaires, ont circulé davantage à Jassy qu'à Bucarest. Mentionnons qu'une copie de la Constitution de Rhigas, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a été aussi écrite en Moldavie [7].

Le drame de Metastasio traduit par Rhigas a été publié pour la première fois en 1796 dans un volume ayant comme titre Ὁ Ἠθικὸς τρίπους (Le trépied moral). En dehors du drame de Metastasio, ce volume contient *La bergère des Alpes* de Marmontel, traduite aussi par Rhigas et *Le premier navigateur* de Gessner, traduit par Antonie Koronios, compagnon d'armes de Rhigas. On sait encore, au sujet du drame de Metastasio qu'une édition séparée a paru en 1820 à Moscou [8], mais l'édition des traductions des œuvres de Marmontel de 1822 est demeurée inconnue aux bibliographes et aux historiens. Cette édition rare qui n'est pas mentionnée par Vranoussis porte le titre suivant : Ἡ βοσκοπούλα τῶν Ἄλπεων εἰς διπλὰς μορφάς. Ἠθικὸν διήγημα ἐκ τῶν τοῦ

---

[7] Il s'agit du manuscrit grec 928 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, décrit sommairement par Const. Litzica, sans avoir identifié l'œuvre de Rhigas, voir Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti* (*Catalogue des manuscrits grecs*), Bucarest, 1940, vol. II, p. 30 et Alexandre Elian, *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie* dans *Revue Roumaine d'Histoire*, I, (1962), nº 2, p. 487—497.

[8] Nestor Camariano, *Contributions à la Bibliographie des œuvres de Rhigas Velestinlis*, dans « Balcania », I, (1938), p. 218 et 219.

κλεινοῦ Μαρμοντέλη ᾧ προσэτέθη καὶ ἕτερον τοῦ αὐτοῦ συγγραφέως καλούμενον: Λαῦσος καὶ Λυδία. 'Αμφότερα ἐκ τοῦ γαλλικοῦ μεταλλωττισθέντα. 'Εν Βιέννῃ τῆς 'Αουστρίας ἐκ τῷ τυπογραφείῳ τοῦ Δ. Δαβιδοβίκη, 1822 (La bergère des Alpes en deux versions. Conte moral du célèbre Marmontel, auquel a été ajouté un autre conte du même auteur, intitulé Lausus et Lydie. Tous les deux étant traduits du français. Vienne, Autriche, à la typographie de D. Davidovici, 1822)[9].

[9] Cette traduction est mentionnee par Franz Sartori dans son œuvre *Historisch-ethnographische Übersicht der wissenschaftlichen Kultur*, Vienne, 1830, p. 193.

LA DENDROLATRIE CHEZ LES TURCS ET LES TATARES DE LA DOBROUDJA

par PAUL HENRI STAHL

Les Turcs et les Tatares musulmans, établis en vagues successives dans la Dobroudja, parmi les Roumains, depuis la conquête de Constantinople et jusqu'au XIX[e] siècle, connaissaient la dendrolatrie. Elle avait pénétré dans leur vie religieuse, dans leurs coutumes et leur art, seule ou associée à d'autres cultes archaiques. Au stade actuel des connaissances il nous est difficile de reconstituer complètement le visage qu'a pu avoir jadis le culte des arbres. Nous le connaissons par les quelques informations publiées et aussi par celles que nous avons pu encore recueillir dans les villages des Turcs et des Tatares de la Dobroudja.

Les forêts de tilleuls et de chênes qui couvraient le nord de la région, autour de Măcin, et celles qui la bordaient au sud, ou s'y était developpée une intéressante vie rustique de la population turque, étaient séparées par une vaste steppe brûlée par le soleil. Combien précieuses devaient être les sources d'eau pour une population qui le plus souvent cherche l'eau dans des fontaines, au fond des ravins, à de grandes profondeurs. Les chevaux ou les attelages de bœufs ramènent les outres d'eau à la surface à l'aide d'une corde longue de plusieurs dizaines de mètres. Et aussi combien précieuses devaient être les forêts où l'on trouvait des matériaux pour les constructions et les ustensiles, et, en cas de guerre ou d'invasion, un abri contre les dangers.

Construire une fontaine et honorer la forêt, selon la coutume des ancêtres devenait donc normal. On est souvent surpris de rencontrer dans la Dobroudja, parmi des maisons jadis construites en terre battue ou en briques séchées au soleil, des fontaines utilisant la pierre de taille, en assises régulières. Ces fontaines étaient pourvues presque toujours d'un abreuvoir pour les animaux des pâtres. Les arbres des alentours contras-

[1] Quelques fontaines ont été reproduites dans le volume *Arhitectura populară românească. Dobrogea* (Bucarest, 1957) publié par Florea Stănculescu, Adrian Gheorghiu, Paul Stahl et Paul Petrescu.

taient singulièrement avec la nudité des régions voisines [1]. Des fontaines, taries la majeure partie de l'année, sont signalées par l'arbre protecteur. Les Turcs pratiquaient donc en Dobroudja la coutume qui partout, dans la Péninsule Balkanique, les a fait élever des fontaines en pierre gardées par des arbres.

L'arbre et la source d'eau étaient l'objet d'un véritable culte. La plus intéressante mosquée de la Dobroudja, celle de Babadag, construite au XV[e] siècle, est entourée de chênes. Une source captée amène depuis des siècles l'eau fraîche au centre de la ville, et en immédiate proximité de la mosquée. Plus au nord, à Nalbant, les Turcs honoraient les ruines d'un «téké», ancien skyte gardant des tombes de derviches. Une fontaine, une petite rivière et un grand arbre situé à côté, formaient un ensemble que les musulmans de la région vénéraient encore vers le commencement du XX[e] siècle. La source était considérée miraculeuse. En y buvant l'eau on guérissait. Le fidèle suspendait à une branche de l'arbre un morceau d'étoffe. La forêt toute entière était d'ailleurs tenue pour sainte, et personne ne devait y couper du bois [2].

Le plus significatif exemple se trouve sur la vallée de la Batova, au sud de la Dobroudja. F. Kanitz, un des meilleurs connaisseurs des Balkans, signale le téké de la Batova, « couvent de derviches d'une telle étendue qu'il n'en existe sans doute pas de plus grand sur le sol européen, en dehors de Constantinople. Bien qu'absent de toutes nos cartes, il n'est pas moins un des sanctuaires les plus célèbres de la region musulmane dans les régions du Pont Euxin. Pour le connaître de plus près, j'acceptai l'invitation que me fit le cheik de passer la nuit sous son toit. Les maisonettes des derviches se groupent autour du splendide turbé (mausolée) en pierre de taille, que le sultan Soliman éleva il y a plus de trois cents ans, en l'honneur d'un fameux héros de la foi, Hafous Khalil Baba. Sa cheminée gigantesque se dresse dans les airs en forme de minaret, et les proportions monumentales de sa porte inspirent au pélerin turc, habitué aux entrées basses, un sentiment de respect dont chaque pas dans l'intérieur du sanctuaire, rempli de silence et de majesté, vient accroître la puissance. . . . Le tombeau recouvert de tapis, de Hafous Khalil Baba est entouré d'énormes cierges offerts par la foule des fidèles. Au plafond pendent des œufs d'autruche, apportés d'Orient par les pélerins de la Mecque ; dans les niches et à côté du sarcophage on voit le bâton, les souliers, le peigne et plusieurs ustensiles dont, aux dires du cheik, le saint se serait servi pendant la vie . . . La grande vogue dont le téké jouit auprès des musulmans du Pont est attestée par les mille lambeaux de toutes les couleurs que les pélerins ont détachés de leurs vêtements et fixés au bout d'un grand bâton à l'entrée du turbé. . . » [3]. Kanitz nous fait part de son impression que le téké serait situé sur la même place où les moines byzantins et les prêtres de Bacchus officiaient jadis.

Niculae Iorga rappelle l'arbre voisin du turbé : « L'arbre voisin est plein de fragments bigarrés, arrachés aux vêtements des pêcheurs qui

[2] Nous devons ces informations à l'ouvrage de V. Ursăchescu, *Monografia comunei Nalbant, județul Tulcea*, Tulcea, 1910.

[3] *La Bulgarie danubienne et le Balkan. Etudes de voyage* (*1860—1880*) ; Paris, 1882 pp. 474—477.

viennent demander grâce au saint homme. L'offrande populaire de l'Antiquité revit dans ces coutumes» [4].

I. D. Ştefănescu [5] précise l'origine et l'aspect de deux monuments trouvés au même endroit, sur la vallée de la Batova. Le premier, (fig. 1) ayant la forme d'un heptagone orienté nord-sud, abrite une cheminée monumentale : le monument comme la cheminée sont en pierre de taille.

Fig. 1. — Les ruines du monument situé près du téké sur la vallée de la Batova.

Le toit est ruiné, mais permet de supposer que la construction a dû être jadis recouverte par une coupole centrale et deux demi-calottes situées vers l'est et l'ouest, peut-être même par quatre hémi-coupoles. Les blocs de pierre bien taillés rappellent les procédés de construction les plus soignés de Byzance. Au nord, pour défendre l'entrée, on a construit ultérieurement, un vestibule, véritable nartex. A cinquante mètres de là, dans la direction de la mer, s'élève le deuxième édifice (fig. 2) un hexagone de pierre, couvert d'une calotte sphérique et précédé d'un vestibule rectangulaire. Les cadres des fenêtres, au nombre de trois, et les deux portes sont en marbre blanc et rouge, couronnées par des arcs d'ogive byzantins. A l'intérieur, on voit trois niches pratiquées dans les murs. Au centre, un cadre en marbre renferme un sarcophage rectangulaire, au couvercle hémi-cylindrique et rehaussé. Le plafond est décoré en «kalem », peinture à la détrempe avec des fleurs bleues et rouges. Des guirlandes de fleurs peintes descendent sur les murs. Le monument est de plan central et de tradition byzantine, ayant un périmètre d'approximativement 20 mètres et une hauteur de 8 mètres (mesurée jusqu'à la clef de voûte de l'intérieur). La tradition d'une construction effectuée en 1446, mentionnée par le hodja, la même d'ailleurs que celle mentionnée par Kanitz, est considérée par I. D. Ştefănescu comme tardive. 1446 devrait être plutôt la date d'une restauration, ou la date à laquelle le monument revint aux musulmans.

---

[4] *Quelques notes sur la Scythie mineure*, dans « Mélanges Glotz »; Paris, 1932, p. 458.
[5] *A propos des armes de Valachie. L'arbre des sceaux et des bulles d'or*, Bucarest, 1957.

Les conclusions de I. D. Ştefănescu sont renforcées par d'autres faits. Il rappelle que le monument était vénéré également par les chrétiens et par les musulmans. Les premiers honoraient un « dikaios » Nicolae, enterré dans le sarcophage en vue duquel fut élevé le monument. Les musulmans affirmaient qu'ils s'agit d'un « turbé » renfermant les reliques d'un « marabout »[6]. Les pratiquants des deux confessions allumaient des cierges, des deux côtés du sarcophage. Le prêtre et le hodja officiaient tour à tour. L'arbre de l'enceinte est fleuri de chiffons blancs, rouges, noués avec soin et comprenant des prières écrites ou des croix. Ils ont été accrochés par les chrétiens qui se signaient en les fixant, ou par les musulmans, en touchant de la main droite la poitrine, le front et la bouche.

Fig. 2. — Edifice en pierre situé près du téké sur la vallée de la Batova

Pour compléter l'image de la dendrolatrie, ajoutons encore un fait, important par sa persistance et sa fréquence. Dans les cimetières musulmans de la Dobroudja, à côté de la stèle ou de la pierre, jamais absentes, on plante des arbres sur les tombes principales, celles des hodjas surtout (fig. 3). Partout, en commençant par les cimetières perdus dans les champs, derniers vestiges des villages musulmans disparus, en passant par les cimetières de villes, du Sud au Nord de la région, on trouve des arbres plantés sur les tombes principales.

---

[6] Dans un rapport signé par Valeriu Tibeica, est signalée cette double tradition, musulmane et chrétienne (*Valea fără de iarnă şi Coasta de Argint*, Bucarest, 1934, p. 21).

Les plus beaux des tissus musulmans de la Dobroudja, sont l'œuvre des Tatares. Les femmes et les jeunes filles tissent et décorent avec soin les habits, et surtout les mouchoirs. Portés par les hommes et les femmes, suspendus aux murs qui étaient littéralement couverts de tissus rappelant ainsi l'intérieur des tentes [7], les mouchoirs sont richement ornés. Sont préférés les motifs végétaux parmi lesquels on identifie l'arbre de vie, dont

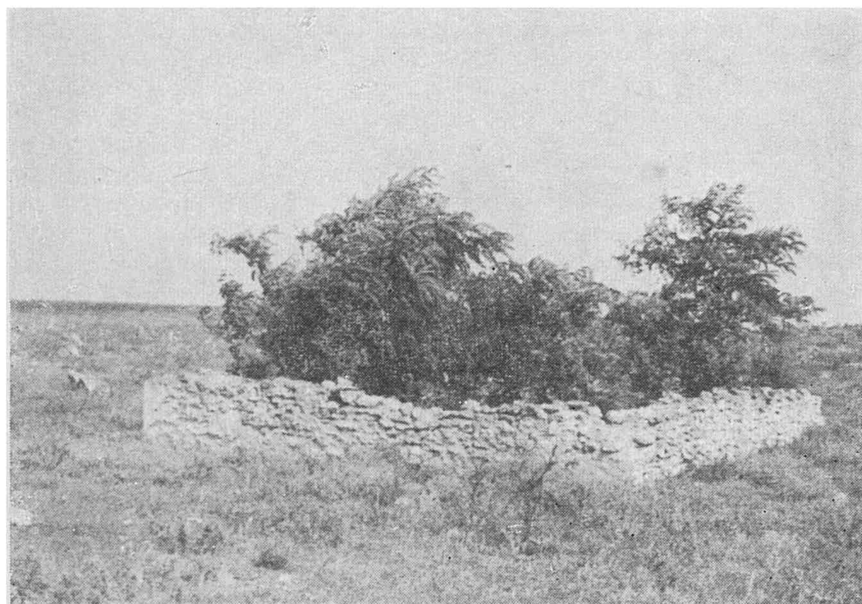


Fig. 3. — La tombe d'un hodja, gardée par des arbres, au milieu de la steppe de Dobroudja

l'aspect est celui du cyprès sudique, (fig. 4), confirmant l'origine orientale des tissus tatares. On reconnaît l'arbre de vie surmonté d'oiseaux dans le décor en plâtre des poêles aveugles à l'intérieur des maisons tatares.

La tradition des tissus rustiques d'origine orientale peut être d'ailleurs retrouvée aussi chez les Roumains. Les plus caractéristiques sont les « kilim » (nommés aussi « scoarțe ») travaillés par les femmes. Les kilim, dont la tradition remonte loin dans le passé, sont décorés parfois en Olténie avec des éléments orientaux. L'arbre de vie, entier ou fragmentaire, des oiseaux, des personnages habillés dans des costumes exotiques, rappellent le décor des kilims travaillés dans les centres de la Péninsule Balkanique, le décor aussi des tapis d'Asie Mineure, du Moyen Orient et les

---

[7] Paul Petrescu et Paul H. Stahl, *Înrîuririle vieții sociale asupra arhitecturii populare din Dobrogea*; dans « Studii și cercetări de Istoria Artei », n° 1—2/1957, Bucarest.

[8] Voir *Arta populară în Republica Populară Română. Port, țesături, cusături* (Bucarest, 1957), le chapitre *Regiunea Constanța*, signé par Paul Petrescu et Paul Stahl.

kilims de l'Egypte [9]. Avec ces derniers les kilims roumains présentent des ressemblances surprenantes de technique, de coloris, de décor et de stylisation.

Le culte des arbres, souvent associé au culte des sources, était largement répandu chez les Roumains. Le sud de la Transylvanie comprenait peut-être les plus intéressants autels. On y trouvait des formes pure-

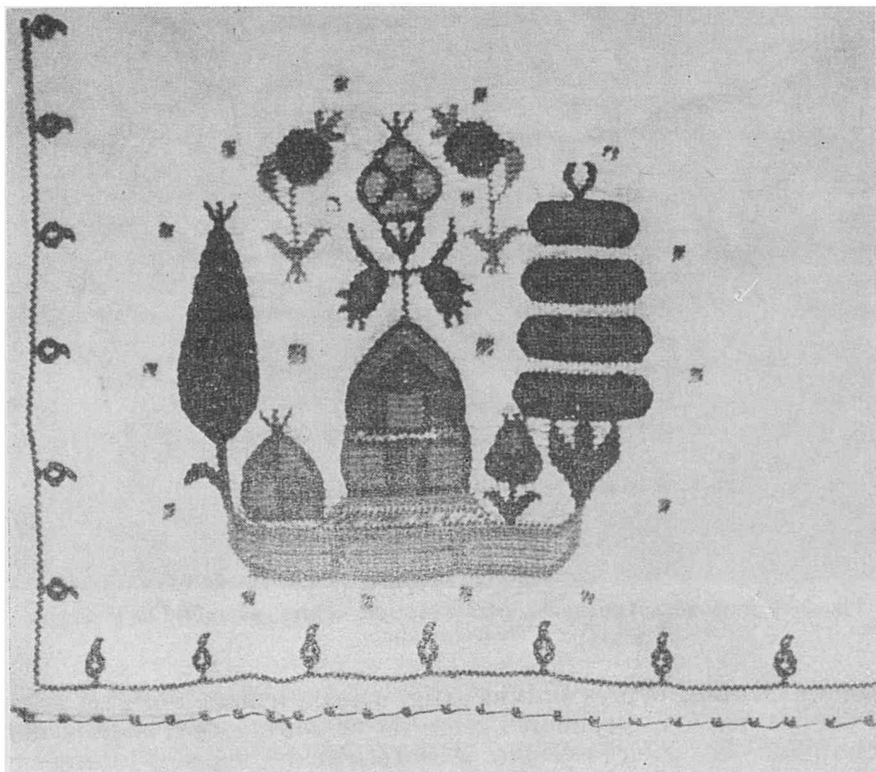


Fig. 4. — Tissu tatare (mouchoir) dans la Dobroudja ; le décor comprend un bateau surmonté d'un cyprès.

ment païennes, perches fixées sur les tombes, dans les cimetières, auxquels on suspendait des chiffons munis parfois de prières[10]. On y trouvait aussi les formes admises par l'église ; près du monastère de Sîmbăta, il y a une source supposée miraculeuse et aussi un arbre sacré, aux branches duquel

[9] Sur le motif de l'arbre de vie dans l'art rustique roumain, consulter l'ouvrage de Paul Henri Stahl, *La dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du XIX[e] siècle en Roumanie* (dans *Archivio internazionale di etnografia e preistoria*, Torino, 1959) et aussi celui de Paul Petrescu, *Pomul vieții în arta populară din România*, dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », n° 1/1961).

[10] I. D. Ştefănescu (*op. cit.*) note la présence de ce culte à Streiu, Streiu—Sîn Giorgiu, Sîntă-Mărie Orlea.

on suspend des rubans, des lambeaux de toile, après avoir bu l'eau de la source. Les prêtres aspergeaient d'eau bénite l'arbre et le terrain environnant [11]. Au XVII^e siècle, le patriarche d'Antiochie, Makarios, après chaque visite dans un monastère de Valachie, devait planter de sa propre main un arbre ; la même coutume était particulièrement vivante à Cozia, un des plus grands monastères roumains [12]. Le culte des arbres était célébré en maints endroits, partout ou une fontaine et un arbre, et quelquefois aussi l'icône de la Vierge, gardaient la route [13].

Partout dans la Péninsule Balkanique se retrouvent les vestiges de ce culte antique. L'oracle de Dodona avait une grande renommée dans l'Antiquité, due à sa source et à son chêne miraculeux. Il avait le don de prédire l'avenir. Encore plus loin, dans le Moyen Orient, sur les vallées du Tigre et de l'Euphrate, les premières tablettes écrites par les hommes, témoignent du culte des arbres.

Les Turcs et les Tatares sont venus du centre de l'Asie où la dendrolatrie avait une place de choix. Les Turcs, voisinant avec les Chinois qui pratiquaient la dendrolatrie, connaissant les Thibétains pour lesquels les arbres saints et les rubans (témoins de la foi et de l'amitié) [14] étaient courants, passant par l'Iran ou le « hom » persan était un des motifs dominants des coutumes et de l'art, — arrivent dans les régions de l'Asie mineure et des Balkans, où ils rencontrent les éléments d'un culte qu'ils avaient connu et pratiqué souvent. [15] Dans la Dobroudja, ils créent leurs propres autels de dendrolatrie ou utilisent ceux qui préexistaient.

Le phénomène nous semble particulièrement intéressant : des peuples pratiquant deux religions différentes, chrétiens et musulmans, ignorent les éléments qui les séparent pour s'unir dans la pratique d'un culte qu'ils connaissaient avant d'être devenus chrétiens ou musulmans. L'exemple le plus clair est offert par le téké situé sur la vallée de la Batova. Sans doute, la croyance dans l'arbre « touba », des musulmans, et celle dans l'arbre du paradis, des chrétiens, facilita cette communion.

---

[11] Henri H Stahl, *Un sat din Transilvania : Drăguşul*, dans *Boabe de griu*, Mars, 1933.

[12] *Călătoriile Patriarhului Macarie de Antiochia în Ţările Române, 1653—1658* ; publié par Emilia Cioran, Bucarest, 1900, p. 164.

[13] Paul Henri Stahl, *La dendrolatrie...*

[14] Sur la signification des rubans et la filiation du motif de l'arbre voir l'étude de I. D. Ştefănescu, *op. cit.*

[15] Une autre forme commune orientale et balkanique, du motif décoratif de l'arbre de vie est étudiée par Arion Roşu, dans *Purnaghata et le symbolisme du lotus dans l'Inde* (publié dans « Arts asiatiques », tome VIII, fascicule 3, 1961).

L'ŒUVRE DE JOVAN CVIJIĆ
(à l'occasion de son centenaire)

Cent ans s'accomplissent en 1965 depuis la naissance de l'éminent homme de science yougoslave Jovan Cvijić, le fondateur de la géologie, de la géographie et de l'anthropogéographie balkanique et, en même temps, ethnographe, historien et sociologue distingué de la Péninsule Balkanique

Né le 29 septembre 1865 dans la ville de Loznica (Serbie), Jovan Cvijić finit l'Ecole Supérieure de Belgrade en 1888 et poursuivit ses études a Vienne entre 1889 et 1892, en y obtenant le titre de docteur ès sciences, avec une thèse sur · *Das Karstphanomen Versuch einer morphologischen Monographie* Il est immédiatement nommé professeur de géographie à l'Université de Belgrade. En 1894 il y fonde l'Institut Géographique et en 1910 c'est toujours lui qui pose les bases de la Société serbe de géographie. Elu membre de l'Académie des Sciences de Serbie en 1899, Jovan Cvijić devient en 1921 président de cette haute institution, dignité qu'il détient jusqu'à la fin de sa vie (le 16 janvier 1927). Il dirige également la publication « Glasnik » (de la Société de géographie de Belgrade), depuis sa parution, en 1912, jusqu'en 1927.

Savant renommé et apprécié par le monde scientifique européen, J Cvijić a été membre de plusieurs académies et sociétés scientifiques étrangères, dont, entre autres, la Société viennoise pour l'étude des pays de l'est ; il est membre correspondant de la Société scientifique « Parnasos » d'Athenes et membre de la Société de géographie de Bucarest.

Jovan Cvijić a déployé le long des années une prodigieuse activité scientifique, en produisant plusieurs œuvres importantes dans lesquelles il est arrivé à des résultats définitivement acquis pour la science, concernant les Balkans. Son œuvre scientifique est vaste quant au volume, variée, riche et profonde par son contenu. Les mérites et les réalisations du savant Jovan Cvijić dépassent les frontières de son pays et deviennent un bien commun pour tous les peuples balkaniques, une conquête de la science mondiale en ce domaine.

Les conceptions scientifiques et sociales de Jovan Cvijić se sont forgées dans les conditions de l'aiguisement des luttes politiques et des luttes de classes dans la Serbie des deux dernières décades du siècle dernier, envers lesquelles il n'est pas resté indifférent. La littérature et la presse socialistes, qu'il étudia dans sa jeunesse avec le plus vif intérêt, en lisant surtout les écrits de Tchernischewsky et du socialiste serbe Svetozar Markowitch, ont appris à J. Cvijić à considérer d'une manière réaliste les problèmes de l'époque. Tout voué aux études scientifiques, J Cvijić n'a pas eu d'activité politique, bien qu'il eût des convictions politiques avancées. Il ne s'est occupé que subsidiairement des problèmes historiques et politiques et seulement aux

moments suprêmes du combat du peuple yougoslave pour son affranchissement de la domination turque et de celle des Habsbourg.

Cvijić étudie la Péninsule des Balkans, en premier lieu, sous son aspect géomorphologique. En employant comme méthode de travail l'étude sur le terrain, J. Cvijić fait de nombreux voyages scientifiques en différentes régions balkaniques, passe aussi en Asie Mineure, étudie la plaine du Danube, observe surtout les phénomènes glaciaires. Les résultats de ces études sont concrétisés en une série d'écrits de spécialité, entre lesquels les plus importants sont : *La Glaciation balkanique, alpine et carpatique* (1903) ; *Les principales caractéristiques des régions centrales de la Péninsule Balkanique* (1904) ; *L'époque glaciaire dans la Péninsule Balkanique* (1917). Entre autres, J. Cvijić a minutieusement étudié les Portes de Fer du Danube (Gherdap), en démontrant que « Les Terrasses du Gherdap » (1921) sont en relation avec la formation de la plaine pannonique et de la plaine roumaine. L'une des conclusions de l'étude sur les Carpates c'est que la limite entre celles-ci et le système des chaînes des Balkans se trouve dans la vallée de la Czerná Reká, de la Serbie orientale. La synthèse de toutes ces études constitue la *Géomorphologie* en deux volumes (publiés en 1924 et 1926). Le troisième volume est demeuré en manuscrit.

Par ces travaux-là et par d'autres encore, J. Cvijić s'affirme en même temps comme insigne spécialiste dans les problèmes de géographie physique, dans une période où cette science se trouvait au commencement de son développement [1]. En connaissant parfaitement la géographie physique de la Péninsule Balkanique, J. Cvijić en a souligné le caractère complexe : «Sa composition géographique (celle de la Péninsule Balkanique) est variée ; ses traits géomorphologiques et physiques présentent une diversité encore plus grande » ; et plus loin : « En relation avec ces traits, la faune et la flore présentent une grande diversité ».

Les études géographiques ont orienté Cvijić dès le commencement vers l'anthropogéographie, discipline qu'il a le plus illustrée. Il obtint une renommée mondiale en tant qu'anthropogéographe de la Péninsule Balkanique, en valorifiant en ce domaine ses vastes connaissances en matière de géographie. « Il y a, dans la Péninsule Balkanique, sept ou huit peuples divers, plus que dans n'importe quelle autre région de l'Europe » — constate J. Cvijić, en faisant allusion à la variété des facteurs géographiques et à la diversité qu'offre la réalité anthropogéographique dans les Balkans.

Dans le domaine de l'anthropogéographie balkanique, J. Cvijić a publié plusieurs études importantes, résultats d'observations et d'études approfondies sur le terrain. Son premier ouvrage en ce domaine fut *Uvod u istraživanje narodnih naselja* (Introduction à l'étude des établissements humains) qui a été publié en 1896. Six ans après paraît son étude *Antropogeografskī problem Balkanskog Poluostrva* (Le problème anthropogéographique de la Péninsule Balkanique). Elle fut suivie, à partir de 1902, par la série *Naselja srpskih zemalja* (Des établissements dans les régions serbes), publiée sous la direction de J. Cvijić. Dès le XI[e] tome, cette série paraît sous le titre *Naselja i poreklo stanovništva* (Les établissements et l'origine de la population). Dans les 35 volumes qui ont paru dans le cadre de ces deux séries a été publié un vaste et important matériel anthropologique et ethnologique, qui caractérise généralement les différents aspects de la vie humaine dans les établissements, tels que : la position et le type d'établissement, la forme de propriété et la situation économique, les types d'habitations, les noms topiques, la psychologie des habitants, les données concernant la fondation de l'établissement, l'origine de la population, le mode de vie et les coutumes. Ces études sociologiques s'effectuaient d'après les méthodes indiquées par J. Cvijić en quelques écrits d'un caractère spécial,

[1] Voir : *Osnove za geografiju i geologiju Makedonije i Stare Srbije*. I—III, Belgrade, 1906, 1911, 3 vol.

parmi lesquels nous mentionnons · *Uputstva za ispitivanje naselja i psihičkih osobina* (1911) (Conseils en vue de l'étude des établissements et des traits psychiques) et *Uputstva za ispitivanje porekla stanovništva* (Conseils en vue de l'étude de l'origine de la population — 1922).

En utilisant des méthodes avancées dans l'étude scientifique, Cvijić affirme qu'il faut passer de la simple description des phénomènes étudiés à leur explication. Par exemple, en ce qui concerne l'étude de la vie économique des établissements humains, Cvijić indiquait qu'il fallait explorer le passé afin de pouvoir présenter une image véridique du développement économique. Les anthropologues et les ethnographes yougoslaves emploient, de nos jours encore, le système d'études organisées avec assurance, jusqu'aux moindres détails, par Cvijić. Les monographies publiées par Cvijić et par ses disciples sur le fondement de la méthode mentionnée deviennent, dans la perspective du temps, de vrais documents et des monuments anthropogéographiques, historiques et ethnographiques, des sources d'information pour le passé. En dehors de la collection mentionnée ci-dessus, a paru l'importante étude *Metanastazička kretanja. Njihovi uzroci i posledice* (Les mouvements métanastasiques. Leurs causes et leurs suites), dans le « Srpski Etnografski Zbornik », XXIV[e] volume, 1922.

L'œuvre maîtresse de J. Cvijić, qui contient et généralise les résultats exposés dans les écrits mentionnés, c'est *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*[2]. Cette œuvre constitue une synthèse des études de J. Cvijić, un exposé systématique de ses conceptions, une généralisation de tout le matériel anthropogéographique de la Péninsule Balkanique dont disposa Cvijić L'apport de ce savant à la science des Balkans peut être apprécié premièrement par l'analyse de cette œuvre, une des plus suggestives pour son esprit scientifique et pour sa méthode[3].

Dans la première partie de ce livre (devenue le premier volume dans l'édition serbe) on étudie le rapport entre l'homme balkanique et le milieu géographique. C'est une idée devenue classique que celle de J. Cvijić, soutenant que, de par sa parution géographique, en tant que trait d'union entre l'Europe et l'Asie, la Péninsule Balkanique a joué un rôle important dans le développement des civilisations qui se sont succédé en cette zone euro-asiatique. Les facteurs d'unité et ceux d'éparpillement géographique, en étroite connexion avec les facteurs d'ordre historique, ont joué un rôle des plus importants dans l'évolution des peuples balkaniques. Rien qu'aux facteurs d'éparpillement et d'isolement géographique, Cvijić dédie un chapitre tout entier (le II[e] de cette première partie de son ouvrage). Les Massifs montagneux : Les Rhodopes, le Dinara et le Pinde, ont agi en tant que facteurs d'isolement, et arrêtant les invasions et les civilisations, mais en hébergeant le régime patriarcal et l'élevage balkanique. C'est pourquoi, dans les massifs des Monts Dinariques, tel que nous montre Cvijić, s'est maintenu prédominant et pur l'élément serbo-croate, dans les Rhodopes celui des Thraces romanisés, puis bulgarisés, tandis que dans le Pinde se sont conservés les éléments autochtones des Macédo-Roumains et

---

[2] Paris, 1918, avec 31 cartes et croquis dans le texte et 9 cartes hors le texte. VIII + 528 p. La traduction de la langue française dans la langue serbe est effectuée par Borivoje Drobnjaković, *Balkansko Poluostrvo i južnoslovenske zemlje. Osnovi antropogeografije.* I Sa *49 karata i skica u tekstu i sa 7 karata i 54 fotografija izvan teksta.* Preveo ... Belgrade, 1922, XVI + 418 p ; II, Belgrade, 1931, 254 p.

[3] Les bases de cette œuvre de synthèse ont été posées par Cvijić dans son article *Les problèmes anthropogéographiques de la Péninsule Balkanique*, publié comme introduction au premier volume de la série mentionnée : *Naselja srpskih zemalja.* Dans cet article, où il a jeté les bases de son école anthropogéographique, J. Cvijić a exposé ses thèses concernant les zones des différentes civilisations dans les Balkans, les types d'établissements ruraux et urbains, les migrations, etc. C'est ici que se trouve la synthèse de l'œuvre développée plus tard : *La Péninsule Balkanique.*

des Albanais. Dans le reste de la Péninsule, le morcellement du relief a conditionné la formation des « joupes » slaves, et le maintien des unions tribales

Pourtant, l'influence géographique n'est pas partout et toujours la même, parce qu'elle est plus ou moins contrecarrée par l'intervention de l'élément social, humain L'intensité de cette réaction devant le milieu géographique dépend, entre autres causes, « des conceptions d'une époque historique, de son esprit et de ses idéaux ». De cette manière, Cvijić a souligné ici l'interdépendance, le conditionnement réciproque entre le facteur géographique et le facteur social Dans le chapitre suivant, où il s'occupe surtout de l'analyse des facteurs d'ordre psychique, Cvijić manifeste certaines tendances vers des explications idéalistes. Toutefois, en ce qui concerne sa méthode d'étude, c'est le mérite de Cvijić d'avoir cherché à considérer les phénomènes anthropologiques des Balkans dans leur évolution historique, en analysant les facteurs historiques par trois groupes · les événements historiques, les zones de civilisation et les déplacements des groupes ethniques.

Rien de plus méritoire que la tentative de Cvijić, en grande partie réussie, de dresser la carte des zones de civilisation dans les Balkans [4] Il a étudié les civilisations existantes dans les Balkans avant la migration des Slaves et avant la pénétration des Turcs , puis il a établi la répartition géographique des différentes cultures à la suite de cette stratification ethnique à grandes proportions Il y est question de l'étendue de la civilisation byzantine, des influences turco-orientales, des influences culturelles venues du centre et de l'occident de l'Europe et de la persistance du mode de vie patriarcal Cvijić a constaté que les vestiges de ces civilisations sont très inégaux et que dans l'évolution historique des peuples balkaniques a eu lieu un processus de changements et d'assimilations continus

Les observations de l'auteur concernant la civilisation byzantine sont tres interessantes pour nous, car il considère presque toujours que les Macédo-Roumains en font partie et la représentent. Les vestiges de cette civilisation, démontre Cvijić, se conservent en certaines villes balkaniques et chez la population macédo-roumaine (p. 107) La civilisation balkanique est, de fait, la vieille civilisation byzantine modifiée, dont les représentants typiques sont en premier lieu les Grecs et en second lieu les Macédo-Roumains (p 147) L'une des caractéristiques de la zone de « culture patriarcale byzantino-macédo-roumaine » c'est le charriage, systeme de transport employé jusqu'à l'apparition des chemins de fer (p. 156)

L'idée des zones de civilisations est reprise dans la sociologie des établissements humains, que Cvijić a divisés comme suit . la variété ou le type méditerranéen-dalmate, albanais, gréco-égéen, turco-byzantin ou balkanique et le type patriarcal. Les établissements ruraux sont divises en deux catégories le type compacte et le type de l'établissement rural dispersé

L'originalité de J Cvijić consiste surtout dans l'élaboration, sur la base d'observations concrètes, d'une vraie science des migrations, où il opéra en premier lieu avec le matériel historique. En laissant de côté le problème des grandes migrations du passé, en prenant la date de la venue et l'établissement des Slaves dans les Balkans comme « un point de départ pour la répartition géographique et la formation des peuples d'ici », Cvijić s'occupe seulement du phénomène des petites migrations, non observées, mais incessantes, qui se sont déroulées, dans les Balkans depuis la venue des Slaves et jusqu'aux temps plus modernes. Au cours des siècles, ces petites migrations ont provoqué le changement complet du profil ethnique de certaines régions balkaniques En appelant ces migrations « des mouvements métanastasiques », afin de les différencier des migrations plus anciennes, J Cvijić établit « des zones métanastasiques » (celles dans lesquelles la population a changé au cours des temps) et des « zones amétanastasiques »

[4] Voir aussi · *Kulturni pojasi Balkanskog Poluostrva,* dans « Srpski Književni Glasnik », VI, 1902, pp. 917—921.

(dans lesquelles la population n'a pas changé) Certaines régions dans lesquelles l'ancienne population ne s'est pas déplacée, mais où une population nouvelle s'est infiltrée, sont considérées, de ce point de vue, comme des zones intermédiaires. En approfondissant l'étude des « mouvements métanastasiques », Cvijić en établit les raisons, le caractère de loi, leur développement et leurs suites Les causes sont d'ordre historique et psychologique (les conquêtes turques, les révoltes et les représailles occasionnées par les émeutes, les persécutions religieuses, la terreur des Janissaires et des Kirdjalis, les guerres austro-turques, les épidémies), et aussi d'ordre économique (l'appauvrissement du sol, le régime de vasselage, la sécheresse, etc). C'est aux causes économiques que sont dus, surtout, les déplacements saisonniers, tels que ceux des jardiniers bulgares, des Macédo-Roumains, des travailleurs venus dans les Principautés Roumaines, qui conduisent, le plus souvent, à l'établissement définitif sur les nouveaux lieux.

Le caractère de loi des mouvements métanastasiques se reflète dans leurs directions et leurs courants permanents : le courant dinarique, kossovo-metohian, vardaro-morave, et celui qui se dirige au nord du Danube et de la Save.

Les conséquences de ces migrations lentes sont étudiées sous trois aspects l'adaptation aux nouvelles conditions naturelles et géographiques, l'adaptation au milieu ethnique et social et les changements qu'on enregistre à la suite des processus ethno-biologiques Du point de vue territorial, ce problème a été étudié en différentes régions : l'Epire, l'Albanie, le littoral égéen, la zone centrale des Balkans et celle des monts Dinariques, etc. Cvijić étudia avec assiduité les caractéristiques de la population dans les régions d'origine et les caractères acquis plus tard dans les zones de migration, en y étudiant le degré d'adaptation au nouveau milieu géographique et culturel En étudiant attentivement ce problème, Cvijić arrive à la constatation qu'un des résultats les plus importants de ce processus complexe, c'est la formation de nouveaux groupements, variétés et types ethniques, tels que la population de Raguse, les Vlaques, les Morlaques, etc A ce sujet, il parle de l'assimilation de la population autochtone romanisée, accélérée après la conquête ottomane, ce qui amplifie les mouvements métanastasiques et accélère le processus ethno-biologique. Il en découla le résultat le plus important des mouvements métanastasiques · l'unification culturelle et le rapprochement ethnique, qui constituèrent les prémisses de l'unification politique de plus tard.

Le problème des migrations représente la partie la plus originale des recherches de J. Cvijić, dans laquelle il n'a pas été encore surpassé.

Cvijić n'a pas négligé, en ce complexe, le problème des petits enclaves ethniques, parmi lesquels les Macédo-Roumains et les Roumains du sud du Danube. Les Macédo-Roumains, connus, ainsi que le mentionne Cvijić, aussi sous le nom de Vlaques, Koutzovlaques, Karavlaques, Tzintzares, Tzrnovuntzi et Karagunis, « sont, d'après leur langage, une partie du peuple roumain du nord du Danube » (p 259) Les Macédo-Roumains sont aussi mentionnés comme les représentants les plus typiques du régime pastoral balkanique et des villes à marché balkanique, comme les agents de la civilisation byzantine. En parlant des groupes de population autochtone islamisée (les Torbeshes, les Pomaques), Cvijić précise que, chez les Grecs et chez les Roumains, les conversions à l'islamisme ont été tout a fait sporadiques. Parmi les enclaves ethniques « exotiques » sont mentionnés ceux des Karachovènes au Banat et un groupe de Monténégrins au-mont de Miroteh de la Serbie orientale « entourés en la plus grande partie par la population roumaine » (p. 172). Et cette population roumaine y est immigrée de la Transylvanie et du Banat. Ici, « les Roumains ont été assimilés par les Serbes et les Serbes assimilés par les Roumains. Ils se sont réciproquement influencés » (p 231).

Il est certain que, pour tout ethnographe, l'étude des types d'établissements et de constructions dans toute la zone balkanique, exposée aux chapitres 15, 16 et 17 de la première

partie de l'ouvrage *La Péninsule Balkanique* et dont nous avons mentionné déjà la classification, présente d'intérêt.

Dans la deuxième partie (dans l'édition serbe, le 2e volume) de son ouvrage principal, Cvijić donne une analyse et une caractéristique des « types psychiques » locaux. « Les types ethno-psychologiques présentés » ne coïncident pas avec les groupes linguistiques, non plus qu'avec les groupes anthropologiques, mais constituent une sorte de catégories culturelles régionales. Ici, toutefois, la préoccupation de Cvijić se limite à la population slave, en laissant de côté les Grecs, les Albanais et les Aroumains. Dans sa classification psychologique il établit quatre types : le type dinarique, celui central, est-balkanique et pannonien, en établissant entre ceux-ci différents groupes et variations. Dans son explication des *Propriétés psychiques des Slaves du Sud* s'insinuent certaines sympathies et antipathies nationales, certaines tendances idéalistes. C'est pourquoi la valeur de cette partie de l'ouvrage consiste plutôt dans la richesse du matériel historique et ethnographique concret et dans l'originalité de la méthode de travail. Il faut retenir la thèse théorique concernant l'origine des traits psychiques, qui se trouvent dans les conditions géographiques et non pas dans les propriétés de la « race ».

Au chapitre concernant les mutations d'ordre social et psychique, nous trouvons d'intéressantes considérations au sujet des Phanariotes, des Tchorbadgis, des Heyduques, Uscoques, des Pandours, des autonomies municipales, etc.

En général, employant la méthode anthropologique pour l'étude de l'homme balkanique et de sa culture, et grâce à un vaste matériel concret, J. Cvijić à réussi à éviter le schématisme et à traiter les problèmes du point de vue historique, à faire la géographie historique de l'homme balkanique. Tant par la recherche et la mise en circulation d'un riche matériel d'informations sur l'ethnographie et l'histoire d'une grande partie des Balkans, que par la généralisation et la théorisation de ce matériel, Cvijić a donné une contribution des plus importantes à l'étude de la Péninsule Balkanique. Par ses études anthropogéographiques, Cvijić a démontré que la vraie histoire ne saurait être écrite qu'en tenant compte de la complexité du développement historique, des facteurs auxquels on peut arriver par d'autres voies que celles offertes par les sources écrites. L'étude des mouvements métanastasiques et des problèmes ethniques, effectuée d'après les méthodes de travail de Cvijić, ses constatations confirmées aujourd'hui par les sources et surtout par les données des archives turques, ont ouvert aux historiens des possibilités non soupçonnées pour l'explication du passé des Balkans. Il est vrai que Cvijić a surestimé le rôle du milieu géographique. Il n'a pas tenu compte des forces qui déterminent le développement de la société, qu'il n'a pas considéré dans ses rapports dialectiques. Bien qu'il n'eût pas connu et qu'il n'eût pas appliqué le marxisme, J. Cvijić, à force de méthodes de la science objective, est arrivé à des conclusions qui sous beaucoup de rapports confirment la justesse de la compréhension marxiste de l'histoire.

La probité et l'objectivité scientifique de Cvijić est prouvée, entre autres, par sa position impartiale, scientifique, qu'il adopta au sujet de la Macédoine. Dans un temps où prédominaient les conceptions chauvines, Cvijić leur opposa les résultats de ses recherches scientifiques en reconnaissant les Macédoniens comme un peuple à part, en opposant à la politique d'accaparement et d'assimilation les termes de Macédoine, de Macédoniens, de Slaves macédoniens. « Toutes les opinions sur l'ethnographie des Slaves macédoniens, aujourd'hui dominantes, sont erronées... Le problème ethnographique macédonien doit être mis sur tout autres bases » — affirmait Cvijić en 1906 [5]. C'est toujours dans cet ouvrage qu'il s'occupe du problème des Vlaques

---

[5] J. Cvijić, *Promatranja o etnografiji makedonskih slovena. Drugo popunjeno izdanje*. Belgrade, 1906, 69 p. + 1 pl.

médiévaux, des Macédo-Roumains contemporains et du progrès des études les concernant [6]. L'objectivité scientifique de Cvijić dans la question nationale, si délicate à cette époque, est prouvée aussi par sa carte ethnographique de la Péninsule Balkanique, dans laquelle il indique avec objectivité l'extension des diverses nationalités et des groupes ethniques des Balkans, y compris les groupements mixtes ou ceux assimilés [7]. Il s'occupe du même problème dans son article *Raspored balkanskih naroda* [8] (Répartition territoriale de peuples balkaniques). Dans un tableau statistique de la population de la Macédoine, dressé sur la base des relations de différents auteurs [9], nous trouvons les Macédo-Roumains mentionnés avec scrupulosité en une série de rubriques, comme : Grecs et Vlaques, Koutzovlaques, Koutzovlaques « Serbisants », Koutzovlaques « Roumanisants », Tzintzares chrétiens, Tzintzares mahométans, Vlaques orthodoxes, Vlaques mahométans.

En rappelant que la partie faible de l'œuvre de J. Cvijić consiste en certaines inconséquences en ce qui concerne le point de vue historique et en certaines concessions faites à l'idéalisme et à l'éclectisme, ce qui rend surtout vulnérable, sa conception concernant les « types psychiques », il faut remarquer en même temps que, par ses matériaux et par ses thèses au sujet des migrations, des établissements, des formes de la vie économique, les ressemblances et les différences entre les peuples balkaniques, Cvijić et son école ont donné à la sociologie des Balkans une base géographique et ethnographique solide, ils ont posé les bases d'une méthode efficace dans l'étude des problèmes spécifiques des Balkans.

Sava Iancovici

---

[6] J Cvijić, *Promatranja..* , p. 8, 24, 28, 29, 30, 47, 68.

[7] *Ethnografische Karte der Balkanhalbinsel.* Gotha, 1913, 1 f. en couleur 67×52.

[8] *Glasnik Geograskog Društva*, II, 1913, pp. 234–264.

[9] J. Cvijić, *Promatranja...*, annexe.

LA DEUXIÈME RÉUNION INTERNATIONALE DU BUREAU DE L'AIESEE

(Bucarest, 30 novembre — 3 décembre 1964)

Sous la présidence de l'éminent byzantiniste, le professeur Dénys Zakythinos de l'Université d'Athènes, le Bureau de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen a tenu sa deuxième réunion de travail à Bucarest, du 30 novembre au 3 décembre 1964.

A l'ordre du jour · l'organisation du Premier Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes. Un an et demi après sa constitution, l'Association a gagné en autorité scientifique et a polarisé les efforts nécessaires pour organiser cette grande manifestation qui aura lieu à Sofia au mois d'août 1966

Aux réunions d'Athènes et de Sofia (janvier et avril 1964) la préparation de ce congres a fait déjà l'objet de l'examen attentif du Bureau et du Comité international de l'Association. Le projet de programme rédigé par les membres du Comité et par des observateurs de Chypre, des Etats-Unis et de la R D Allemande, avait été soumis à l'étude des specialistes de plusieurs pays. Après cet intervalle d'études le Bureau de l'Association s'est réuni à Bucarest le 30 novembre 1964 pour franchir une nouvelle étape dans l'organisation du Congrès de 1966. Pour donner au futur Congrès un caractère aussi représentatif que possible, tant en ce qui concerne les domaines d'études abordés, que la coopération internationale pour les travaux préparatoires, le Bureau a convoqué aussi à Bucarest 27 spécialistes ressortissants de 14 pays (Autriche, Bulgarie, Etats-Unis, France, Grèce, Hongrie, Italie, Liban, R D. Allemande, R F. d'Allemagne, Roumanie, Royaume Uni, Union Soviétique, Yougoslavie) Cette réunion de chercheurs de tous les domaines des sciences sociales et humanistes a réussi à établir une nouvelle forme du programme, résultat des nombreuses suggéstions formulées par les participants et de proposer un grand nombre de savants connus par leurs contributions au progrès des études sud-est européennes pour présenter au Congrès des rapports et des communications

Les propositions formulées à Bucarest et adoptées par le Bureau de l'Association seront soumises au mois de mai 1965 à la discussion du Comité international de l'AIESEE Apres l'adoption définitive du programme on va procéder à l'organisation technique du Congrès auquel seront présentées environ C00 communications dans tous les domaines des études sud-est européennes.

La liste de ces communications dans sa dernière forme sera établie a Sarajevo en mai 1965, lors de la future réunion du Comité international, mais les lignes directrices du Congrès sont déjà connues Les quatre rapports principaux ont été ainsi définis · 1 *Les peuples de l'Europe de Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* ; 2 *Le développement des littératures du Sud-Est eu-*

ropéen par rapport aux autres littératures ; 3. *Communauté et diversité de l'art des pays balkaniques à partir du XVI^e siècle jusqu'au début du XVIII^e siècle* ; 4. *Les problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique.* Les rapports principaux ont comme but de présenter le stade atteint par les recherches dans l'histoire, l'histoire littéraire, l'histoire de l'art et la linguistique balkanique et de définir les problèmes actuels des études sud-est européennes en général.

Les travaux du Congrès auront lieu par sections, à savoir : I. *Archéologie et histoire* ; II. *Philologie et linguistique* ; III. *Littérature* ; IV. *Traditions populaires et arts des peuples du Sud-Est européen.*

Par la collaboration aux rapports principaux ainsi que par les communications présentées, la science roumaine qui continue une bonne tradition de recherches sud-est européennes occupe une place importante dans le programme du Congrès. Les propositions, formulées par le Comité d'études sud-est européennes de la République Socialiste de Roumanie, ont été présentées à la réunion par une délégation ainsi composée : l'académicien Emil Petrovici, président du Comité, l'académicien Em. Condurachi, le professeur Mihai Berza et le professeur Mihai Pop, vice-présidents, et Virgil Cândea — secrétaire général du Comité. Aux travaux ont pris part aussi en tant qu'observateurs le profeseur D.M. Pippidi, le professeur Ion Nestor, le professeur Grigore Ionescu et Valentin Lipatti, maître de conférences à l'Université de Bucarest.

La réunion de Bucarest a ajouté de bons résultats aux autres domaines du programme de l'Association : l'organisation des commissions d'études, l'élection du professeur Mihai Berza en tant que représentant roumain dans le Comité international de l'AIESEE, etc.

Une excursion scientifique dans la Moldavie du nord et à Jassy qui s'est déroulée entre les 3 et 9 décembre a offert aux participants l'occasion de connaître quelques aspects de l'œuvre culturelle roumaine dans l'Europe du Sud-Est — notamment les riches traditions de l'art médiéval — continuée par l'œuvre pacifique et par la coopération scientifique promues de nos jours par le peuple roumain dans cette partie du monde.

Virgil Cândea

L'EXPOSITION D'ART GRAPHIQUE TURC À BUCAREST

(Institut d'Architecture « Ion Mincou », fin janvier — février 1965)

Une nouvelle manifestation a eu lieu dernièrement dans le programme des échanges artistiques turco-roumaines, dont les débuts furent marqués par deux expositions roumaines, l'une de peinture et de sculpture, et une autre de gravure, organisées à Ankara et à Istanbul en 1961 et 1964. L'exposition turque à Bucarest a été représentée par une cinquantaine d'œuvres des plus significatives pour les tendances actuelles de l'art turc et, par le spécifique de son « modernisme », a permis la remise en question d'un des problèmes les plus ardus de notre temps, celui des rapports — au premier abord antagonistes — entre innovation et tradition, entre universel et national, entre général et individuel.

Après avoir assimilé la conception occidentale de l'espace à trois dimensions et adopté sans réserves la technique de la peinture à l'huile, avec les vastes possibilités d'approcher le réel que celle-ci implique, après avoir poussé jusqu'à ses dernières conséquences la vision impressionniste, la peinture turque se trouva dans une impasse.

La génération des artistes constitués en 1933 dans le mouvement connu sous le nom du GROUPE « D », réussit à parachever l'action commencée en 1928 par la SOCIÉTÉ DES PEINTRES ET DES SCULPTEURS INDÉPENDANTS, à savoir, l'anéantissement des dernières résistances impressionnistes. Différents comme tempéraments et conceptions, tous ces artistes préconisaient un art qui opposait à la sensation directe de la nature, la nécessité d'une discipline intérieure, capable de mettre de l'ordre dans la confusion apparente des phénomènes visuels.

L'art cubiste — introduit d'abord de Munich par ALI AVNI et SEKI KODJAMENI, et puis connu directement à Paris par tous les artistes du GROUPE « D » eut un rôle décisif pour leur formation artistique. Par l'esprit de rigueur qu'il exigeait, le cubisme conduisit assez tôt l'art turc vers la problématique de l'art moderne, mais, en même temps, par la place assigné au dessin, il lui permit de renouer le fil, interrompu par l'impressionnisme, avec sa propre tradition artistique.

Ce qui nous a surtout frappé dans cette exposition, c'était ce filon retrouvé de la grande tradition du pays, que les artistes turcs ont choisi d'exploiter. Avec beaucoup de tact et d'intelligence, ils évitèrent, en général, la voie facile de l'anecdote ou du détail folklorique, pour utiliser — en les adaptant à d'autres fins et genres artistiques — quelques-uns des motifs décoratifs traditionnels, et dans un esprit qui, en renonçant à la conception spatiale occidentale, faisait de la surface du tableau le premier élément constitutif du style.

A ce propos, nous devons souligner le fait qu'une bonne partie des représentants du GROUPE « D » sont des auteurs de grands ensembles décoratifs. Des seize artistes participant à cette exposition, il n'y a que trois ou quatre qui soient seulement et exclusivement des graveurs, le reste étant composé par des peintres pratiquant, en majorité, une peinture monumentale. Le fait d'avoir choisi celle-ci comme mode d'expression préféré n'a pas été sans

Fig 1. — CEMAL TOLLU. Bergers.

conséquences pour le développement de tous les genres artistiques, y compris la gravure et le dessin En effet, un des traits les plus saillants des œuvres présentées à Bucarest, était leur caractère monumental, au sens le plus précis de ce terme · des compositions bien rythmées et équilibrées, d'un synthétisme très expressif

Une vision monumentale caractérise l'œuvre du plus âgé de ces artistes, CEMAL TOLLU, auteur de vastes compositions de peinture décorative. D'une facture large, elliptique, ses trois aquarelles . *Le Paysan, Les Bergers* (ill 1), ainsi que l'*Esquisse pour une décoration murale*, témoignent d'une remarquable science de la composition et d'un goût très sûr pour l'expressivité de l'ensemble, obtenue par l'équilibre des lignes et des masses d'ombres et de lumières C'est grâce aux teintes légères qu'il emploie, en évitant toute extrémité brutale, que ses aquarelles jouissent d'une qualité de picturalité, qui cesse d'être un but en soi, pour

devenir un facteur de construction de plans, constituant ainsi — en dépit de l'atmosphère de subtil raffinement — une armature solide pour l'architecture plastique des éléments formels. Par ces procédés, CEMAL TOLLU nous rappelle ses études de sculpture poursuivies à Paris, dans les ateliers de Gimond et de Despiau.

Fig. 2. — Zéki Faik Izer. Les Poissons.

Les aquarelles présentées par ZÉKI FAIK IZER, *Les Poissons* (ill. 2) et *L'Oiseau*, laissent voir un tempérament et une conception plastique différents. Chez lui, la tendance constructiviste demeure apparemment dissimulée sous un dessin allègre et quasi-spontané qui, au premier abord, semble n'avoir d'autre raison que la simple fantaisie de l'artiste. Derrière une apparente liberté, l'on perçoit dans l'art de ZÉKI FAIK IZER une connaissance très sûre des moyens les plus efficaces pour arriver à la concision et à l'élégance d'expression

qui lui sont propres. Il atteint la picturalité grâce à sa manière personnelle de distribuer lignes et touches de différentes intensités, lesquelles — loin de poursuivre un rendu simplement conventionnel des objets — réussissent à vivre pour elles-mêmes, presque indépendamment du motif interprété.

L'art de NURULLAH BERK, organisateur de l'exposition, présente une autre modalité constructive. Si, à première vue, par les « contrastes de formes » et par ses contours continus et égaux, qui écartent sciemment toute coupure ou solution de continuité, son style rappelle les belles compositions de Fernand Léger, il n'en est pas moins vrai que son art représente, au fond, une modalité personnelle, originale et, en même temps, « nationale » de constructivisme moderne.

Par son écriture puissante et sereine, qui ramène les volumes à la surface, pour en faire des images bidimensionnelles — comme dans les anciennes miniatures turques, dont le souvenir fut présent dans l'élaboration de son style — une œuvre comme *La Brodeuse*[1] (ill. 3) demeure caractéristique pour la facture de l'art de NURULLAH BERK. Pour ne laisser aucun doute à ce sujet, dans ses écrits comme dans sa belle conférence de Bucarest, NURULLAH BERK a précisé que lui aussi, comme d'ailleurs d'autres artistes turcs de sa génération, a profondément réflechi aux principes décoratifs et compositionnels de l'ancien art turc, en les adaptant aux exigences de la peinture moderne.

En dépit de l'analogie thématique avec la fameuse xylogravure de Hokoussai, une œuvre comme *Les Vagues* (ill. 4), laisse filtrer à travers son « japonisme » les échos d'une esthétique nationale multiséculaire, grâce à l'importance accordée à l'arabesque et aux rythmes établis entre « statiques » et « dynamiques » — ascendantes, descendantes, calmes, rapides — comme dans les mouvements contrastés d'une suite musicale.

La référence à l'ancienne écriture nationale comme source d'inspiration pour la peinture moderne turque, apparaît encore plus manifeste dans l'œuvre de SABRI BERKEL.

Après avoir dépassé le stade « italien », « classique », SABRI BERKEL tend actuellement vers une peinture non figurative — *Abstraction* — dans laquelle le motif plastique ne coïncide plus avec le motif réel. Employant lui aussi les virtualités expressives de l'ancienne écriture turque, sa souplesse et sa vertu ondoyante, son rythme balancé se mouvant dans un espace abstrait à deux dimensions, l'art de SABRI BERKEL, enrichi par une superposition de plans presque transparents, aboutit à une abstraction non figurative par rapport à la vie réelle, mais quasi figurative par rapport au monde de l'art.

De cette manière, SABRI BERKEL semble être lui aussi, comme d'ailleurs quelques autres peintres de sa génération et, en particulier, comme une bonne partie de la nouvelle génération des peintres turcs, à la poursuite d'une nouvelle réalité, d'une réalité d'ordre plastique, capable d'entretenir et de fertiliser à la fois, la vie intérieure spécifique de l'artiste moderne.

Il est nécessaire d'ajouter toutefois que, tandis que le non-figuratif impliqué dans l'art de SABRI BERKEL prouve nettement son appartenance au terroir, celui de la jeune génération semble se diriger résolument vers le grand courant de l'abstractionnisme international, en dépit de tout spécifique autochtone Un jeune artiste comme DEVRIM ERBIL, fondateur en 1963 avec d'autres camarades du GROUPE BLEU, représente — par des œuvres comme *Rythme Linéaire* — cette nouvelle tendance. Mais ses lavis exposés à Bucarest, *Les Arbres*

---

[1] Nous avons pris la liberté de reproduire une des variantes peintes à la place de la linogravure du même titre présentée à Bucarest, car les quelques différences de disposition des lignes ou des couleurs employées ne constituent pas un obstacle essentiel par rapport à l'avantage d'avoir une image colorée et de saisir ainsi la conception de l'artiste dans toute sa plénitude.

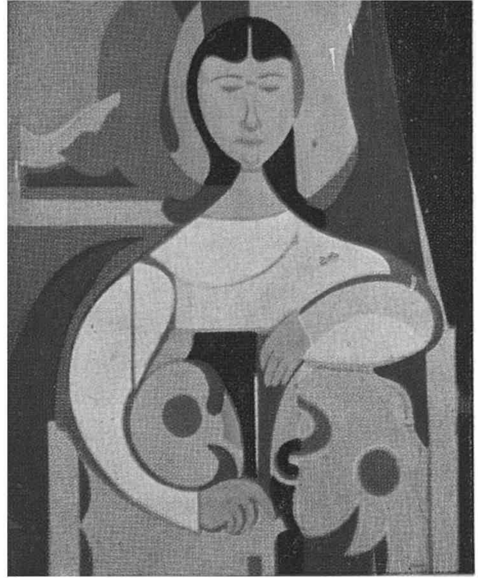


Fig. 3. —NURULLAH BERK. La Brodeuse

(ill. 5) et *Les Branches* demeurent — malgré leur stylisation — dans les limites de l'art figuratif qui, loin d'avoir épuisé toutes ses ressources, est toujours susceptible de s'enrichir de nouvelles formes, nées de la sensibilité, de l'intelligence et de l'imagination de l'artiste.

En effet, des œuvres figuratives comme les sérigraphies, *Paysan de la mer Noire* et, surtout, *Mère et Enfant* (ill. 6), par BEDRI RAHMI EYOUBOGLOU, contiennent assez

Fig. 4. — NURULLAH BERK. Les Vagues.

d'éléments spécifiquement plastiques pour prouver que le dilemme de la peinture moderne ne réside pas dans l'alternative : figuratif ou non-figuratif, mais dans l'anéantissement d'un vieux préjugé — mis en circulation par certains théoriciens de la Renaissance et, avant eux, par Aristote — selon lequel l'art serait l'imitation du réel, « mimésis ».

Se trouvant comme au centre d'un cercle infini, l'artiste a la liberté de choisir et de rayonner dans n'importe quelle direction, soit vers les zones de la figuration, avec ses innombrables possibilités, soit vers celles de la non-figuration, avec ses variantes tout aussi illimitées. Mais cela à une seule condition près, celle de ne pas confondre, dans la première alternative, les virtualités expressives de l'image écrite ou peinte, avec l'apparence trompeuse de la représentation mimétique, illusionniste, et de ne pas oublier, dans la seconde, qu'une œuvre d'art n'est pas un jeu ingénieux et gratuit de l'esprit, mais un grave problème de conscience, qui engage la totalité des facultés créatrices de l'artiste.

C'est, d'autre part, par le décorativisme du contour d'un beau noir velouté et des ornements empruntés au répertoire des motifs populaires, ainsi que par le ton de fond d'un orange opulent, rappelant les vieilles broderies turques, qu'une œuvre comme *Mère et Enfant* par

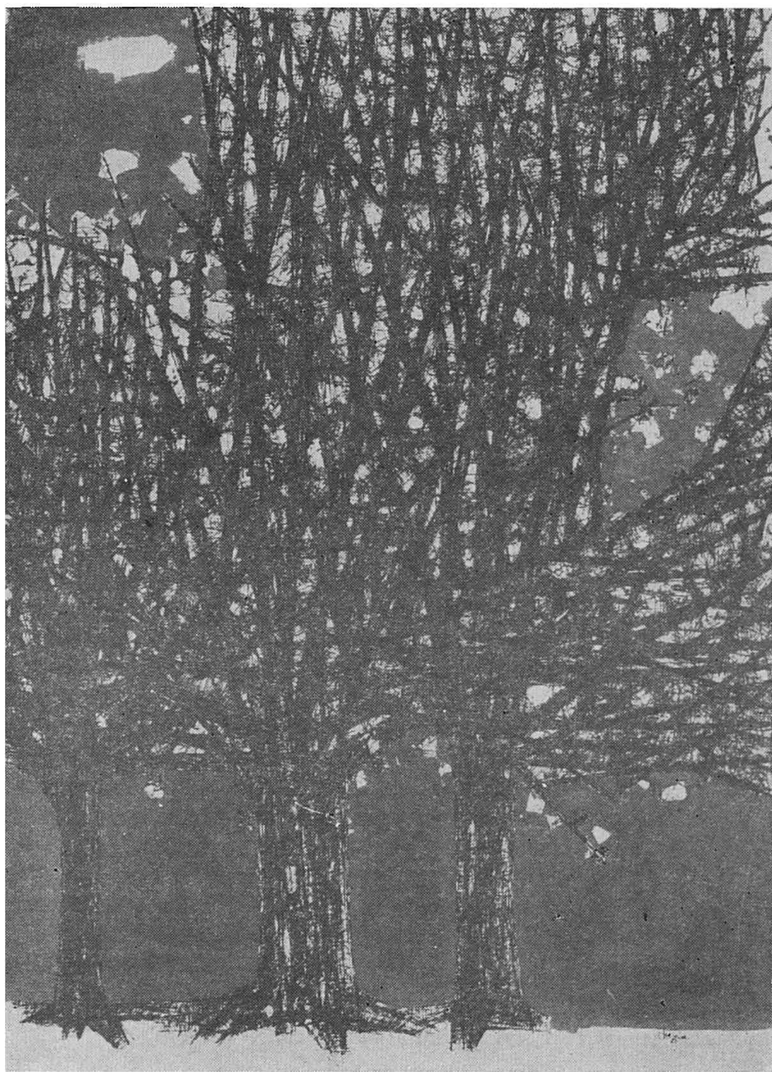


Fig 5. — DEVRIM ERBIL. Les Arbres.

BEDRI RAHMI EYOUBOGLOU semble plaider pour la légitimité d'un art national, en mesure de suggérer son appartenance plus précise aux traditions autochtones.

Sa femme, ERENE EYOUBOGLOU, est l'auteur d'un grand nombre de compositions ayant toutes comme source d'inspiration la vie des paysans anatoliens. Ses trois lithographies

envoyées à Bucarest, *Groupe de Paysans*, *Deux Paysannes* et *Retour du Marché*[2] (ill 7,) avouent son goût pour une stylisation intelligente, dans le cadre d'une conception monumentale fondée tout d'abord sur la sobriété et la logique de la composition. C'est grâce à une

Fig 6 — Bedri Rahmi Eyouboglou. Mere et Enfant.

juste mesure dans le dosage des ornements permettant de localiser la scene, ainsi qu'à une harmonieuse répartition des pleins et des vides, que ses figures, admirablement rythmées, comme dans une frise antique, paraissent se mouvoir dans un espace presque abstrait. Œuvre

[2] En l'absence du cliché respectif, là aussi nous avons remplacé la litho exposée à Bucarest, par une composition peinte, *Vers le Marché*, assez ressemblante.

figurative, certes, mais non imitative, soulignant à chaque pas qu'il s'agit d'une écriture, d'une interprétation personnelle de la réalité, et pas d'un mimétisme trompeur de celle-ci.

NEŞET GÜNAL, artiste qui évoque lui aussi la vie rurale anatolienne, est le représentant d'une autre vision artistique Ses dessins, puissants et expressifs, *Le Repos, Le Depeçage, Les Sœurs, La Famille* et *Paysans,* posent devant nos yeux, dans des attitudes éloquentes, d'âpres figures de paysans, d'une émouvante vérité psychologique et d'une plasticité corporelle, unique parmi les autres artistes turcs contemporains.

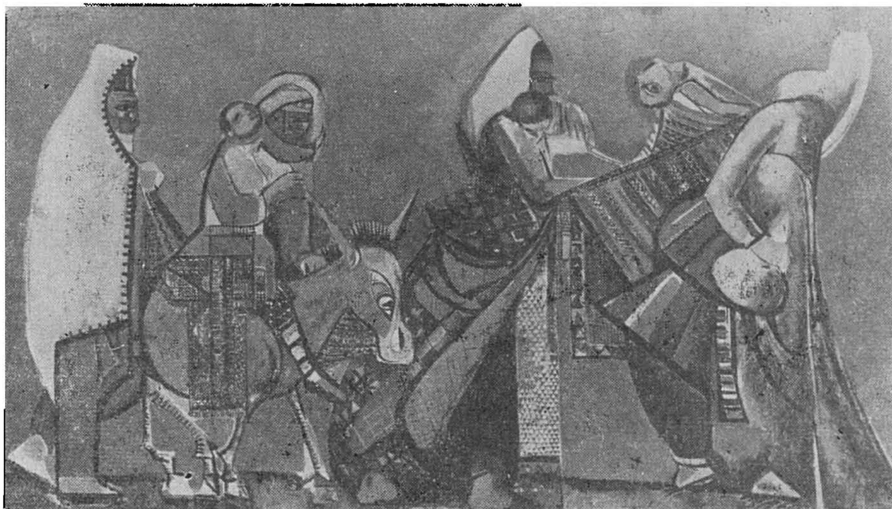


Fig. 7. — Eren Eyouboglou. Vers le Marché.

En dépit d'une conception spatiale tridimensionnelle — rare elle aussi dans la peinture actuelle turque — et de certains échos qu'on pourrait qualifier de néo-réalistes à tendances expressionnistes, l'œuvre de NEŞET GÜNAL demeure d'une incontestable authenticité nationale.

L'authenticité de son art ne découle pas tant du choix des sujets — qui néanmoins jouent chez lui un rôle important — que d'une certaine typologie géographique et humaine, caractéristique pour la région respective. Il dresse devant nous, dans de vastes paysages arides, des figures saisissantes dans leur simplicité, qu'il imprègne d'une monumentalité et d'une gravité, capables de les arracher du temporel pour leur conférer une existence presque en dehors du temps.

Auteur de nombreuses décorations murales à fresque et à mosaïque, ERCÜMENT KALMIK a envoyé deux œuvres graphiques : *Les Poissons* et *Figures,* la première dans une belle tonalité rouge, la seconde en jaune, qui semblent avouer sa sensibilité pour les surfaces intensément colorées.

A côté de ces artistes qui pratiquent, en général, la peinture monumentale, nous citons encore le nom de TOURGOUT ZAIYME, renommé décorateur de théâtre, auteur à la fois de gravures conçues dans un style qui allie, dans un esprit tout à fait moderne, le folklore à l'ancienne tradition de l'art des miniatures. Nous regrettons de ne pas avoir eu la possibilité de voir son *Pont,* une de ses anciennes gravures en couleurs, d'un décorativisme très expressif, avec des larges surfaces colorées à plat Les pièces exposées à Bucarest, l'eau forte,

Paysanne et, surtout, la gravure sur bois, *Paysannes et Chèvres,* sont assez caractéristiques pour ses tendances décoratives, de facture parfois populaire.

Les noms de quelques autres artistes doivent s'ajouter à ceux déjà mentionnés, notamment celui de SALIM URALLI, auteur d'un *Dessin* en crayons colorés, de NIHAT AKYUMAK, avec trois gouaches : *Intérieur, Cour de Mosquée* et un *Paysage,* sensiblement nuancées, des jeunes OZDEMIR ALTAN — participant à la Biennale de Venise et à l'exposition des Jeunes

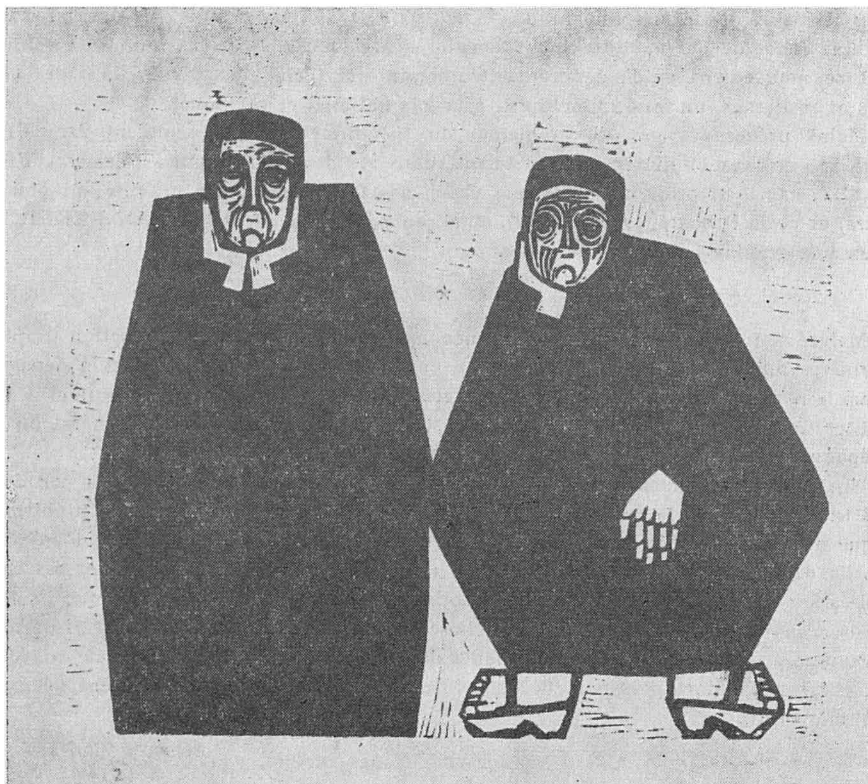


Fig. 8. — Mustafa Aslier Vieilles Femmes.

Artistes de Paris — avec deux aquarelles ayant comme thème l'*Arbre,* TURAN EROL — deuxième Prix de Peinture au Salon de l'Etat (1961), et HASAN KAVRUK, avec deux *Paysages* chacun, le dernier dans une vision assez fauve. De leur courte biographie nous avons appris qu'une partie d'entre eux, au moins, pratiquent aussi la gravure, mais non comme unique modalité d'expression artistique.

Il nous revient maintenant de nous occuper de quelques artistes, ceux-ci presque exclusivement des graveurs. A ce propos, nous rappelons tout d'abord le nom de ALIYE BERGER, auteur d'une gravure sur papier de verre, *Figures du Karagès,* et de deux eaux fortes colorées, technique moins usitée de nos jours, dans laquelle elle sait obtenir d'admirables transparences d'aquarelle. Dans ses deux gravures, *La Travailleuse* et, surtout, *La Pêche* — que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire ici — ALIYE BERGER fait appel à l'intellect pour dépasser

la vision directe et pour reconstruire simultanément, dans une atmosphère imprégnée de délicatesse et de poésie, les signes de ses perceptions successives et disparates.

Le constructivisme, cher aux artistes turcs, semble être aussi à la base de l'esthétique de MUSTAFA ASLIER. D'un graphisme qui ne s'attache pas aux détails, capable de synthétiser la forme et d'intégrer les volumes à la surface, ses gravures nous présentent quelques images suggestives de la vie paysanne actuelle de son pays. Par ses deux gravures sur bois, *La Famille* et, surtout, *Danse Populaire* — d'une si savante combinaison de lignes et de formes plastiques — ainsi que par sa linogravure, *Vieilles* (ill. 8) — d'un dessin lapidaire, pas exempt de certains échos de l'expressionnisme allemand — MUSTAFA ASLIER semble se rallier lui aussi à ce mouvement de l'art turc contemporain qui tâche d'exprimer, dans des formes inédites et modernes, un fond autochtone, à la fois national et personnel.

Moins préoccupés par les problèmes du spécifique national semblent être FETHI KARAKAS, graveur et illustrateur de talent, dans ses deux serigraphies (*Visages*), FETHI KAYAALP, excellent praticien, dans une vision assez classique de la gravure sur bois (*Les Pêcheurs*) et de la lithographie (*Portrait*), et le jeune, probablement, ORHAN PEKER, avec ses deux lithographies, *Chevaux* et *Crabe*.

Malgré son cadre restreint, limité à une partie seulement de la production graphique des dernières années, la portée théorique de l'exposition turque de Bucarest a dépassé de beaucoup le nombre des œuvres présentées, et cela grâce aux possibilités qu'elle nous a offert de méditer de nouveau sur la légitimité d'un style national, dans le cadre général du style d'une époque.

Une juste compréhension de la nature intime des phénomènes de l'art a permis aux artistes turcs de choisir la seule modalité valable — selon nous — d'aborder le problème du spécifique national. En effet, une bonne partie de ces artistes sut éviter l'emploi mécanique des motifs décoratifs traditionnels et réussit en échange à redécouvrir les principes constitutifs de ceux-ci. En remontant ainsi à la source même de leur passé artistique, ils furent en mesure d'envisager et de représenter les choses du visible dans un certain ordre, découlant d'une manière propre à toute une communauté de sentir et de penser. Ceci semble constituer, jusqu'à présent, l'apport personnel de la peinture turque au grand mouvement général de l'art contemporain.

Eleonora Costescu

L'EXPOSITION MARIJ PREGELY

(Bucarest, Musée Simou, fin janvier — février 1965)

Le public de Bucarest connaissait déjà quelques-unes des productions actuelles de l'art yougoslave. En 1956, il a eu l'occasion d'admirer dans les vastes salles du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie une grande exposition d'art plastique contemporain yougoslave et, en 1960, au Musée d'art Populaire de Bucarest une exposition, ample et variée, des arts décoratifs créés actuellement en Yougoslavie. Nous avons été sensibles alors à la vigueur et à la vitalité des tendances modernes de l'art de ce pays.

Dernièrement, deux nouvelles manifestations artistiques se sont succédées à peu de distance près, l'exposition des artistes roumains ALEXANDRE CIUCURENCO et GÉZA VIDA à Belgrade (déc. 1964), et l'exposition MARIJ PREGELY à Bucarest (fin janv. — févr 1965).

Ce qui nous a semblé être le trait dominant du peintre yougoslave c'était la force de son tempérament artistique, qui apparaît évidente dés ses premières compositions graphiques — de grandes dimensions — illustrant l'ILIADE et L'ODYSSÉE, dans la traduction de A. SOVRE.

Le monde des poèmes homériques que nous croyons si bien connaître par tant d'interprétations plastiques et littéraires, se révéla de nouveau à nous dans son éternelle jeunesse. Une humanité primitive et grandiose, cruelle et héroïque, a été évoquée par PREGELY dans une suite d'images saisissantes, grâce à une simplicité obtenue à force de nombreuses études préliminaires, en vue d'arriver à l'expression plastique la plus pure, la plus éloquente (ill. 1).

Dès ce moment, il semblait que l'art de PREGELY a atteint une plénitude qui aurait pu lui donner entière satisfaction Puissantes et suggestives, ses images dépassaient de loin la simple « illustration », pouvant parfaitement se dispenser de l'anecdote littéraire, pour vivre par elles-mêmes.

Il est presque impossible de nous faire une idée du chemin parcouru par l'artiste après 1951, date de l'achèvement des dessins pour les poémes homériques, et 1957, date des premières toiles exposées a Bucarest, qui laissent entrevoir une toute autre conception plastique. On peut seulement supposer que les raisons qui l'ont poussé à changer de physionomie ont été assez fortes, pour le déterminer à renoncer aux avantages d'un style déjà trouvé, si personnel et efficient — tel qu'il apparaissait dans le cycle mentionné — en faveur de nouvelles recherches d'ordre thématique et plastique.

Se détachant de plus en plus de la figuration traditionnelle de l'objet, en simplifiant les formes mais, en même temps, en leur conférant un plus grand coefficient de potentiel expressif,

PREGELY est arrivé à se créer un nouveau système de représentation des phénomènes visuels et sensibles, d'une résonance toute actuelle

Il n'est pas nécessaire de nous attarder sur le changement d'ordre thématique, car celui-ci est assez discernable dans son art actuel, caractérisé par une vision tragique de l'exis-

Fig. 1. — Marij Pregely, Illustration pour l'Odyssée ; dessin encre de Chine.

tence, ressentie comme angoisse et obsessions Dans son art antérieur, l'homme gardait toujours, dans les circonstances les plus dramatiques de l'existence, une force non exempte de grandeur et de dignité, qui, dans la vision actuelle de PREGELY, semble manquer totalement à l'homme moderne, tel qu'il l'a connu pendant la guerre, accablé par la misère et la peur (*La Peur,* 1960 ; *Cri dans la nuit,* 1961 ; *Le Fusillé,* 1961, ill 2 , *La distribution du pain,* 1962 ; *Camp de concentration,* 1964).

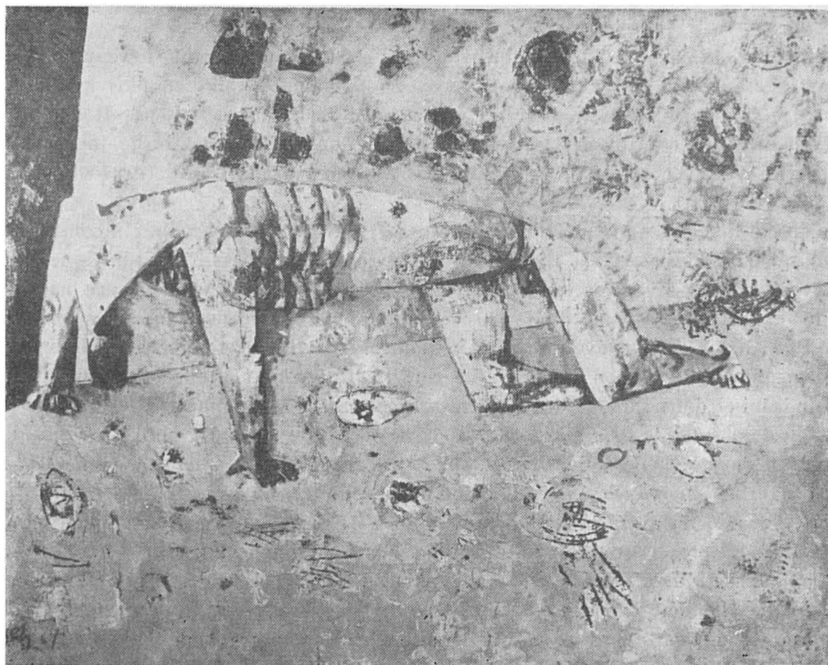


Fig. 2. — Marij Pregely. Le fusillé, 1961 ; techniques mixtes, toile, 135 × 182 cm.

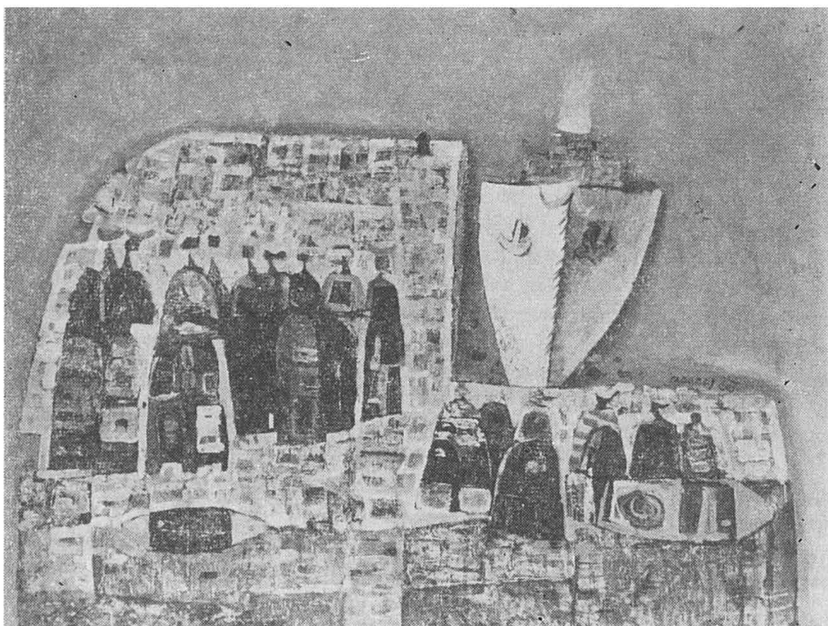


Fig. 3. — Marij Pregely, Sur la jetée, 1960 ; techniques mixtes, toile, 113,5 × 145 cm.

Mais, ce qui mérite d'être surtout souligné, c'est le changement survenu dans sa conception plastique qui, tout en évoluant vers un expressionnisme de plus en plus manifeste, semble arriver à un moment où la moindre référence à la réalité objective paraît exclue. On peut ainsi saisir un effort continu de la part de l'artiste pour libérer son art de tout contenu figuratif, en vue d'arriver à une totale autonomie des moyens plastiques (*Agglomération blanche*, 1964)

Comme d'autres artistes de notre temps, PREGELY cherche ainsi à constituer l'œuvre d'art en ne partant pas de la réalité extérieure, mais du simple fait plastique, qui se crée lui-même et vit par lui-même, en ayant comme unique raison d'être l'image narcissienne de sa propre expression. Partant d'une base expressionniste avec des tendances abstractisantes, l'art de PREGELY semble évoluer ainsi vers un abstractionnisme de caractère expressionniste de plus en plus évident, non exempt d'un certain timbre autochtone spécifique. Nous avons cru saisir celui-ci dans l'image de la *Mère avec Enfant*, 1961, rappelant les statues primitives en bois, ou dans celle de l'*Homme*, 1962, sorte de sculpture funéraire pour un « gisant » grotesque, ou bien dans la belle composition, *Sur la jetée*, 1960 (ill. 3), dans laquelle les échos des fresquistes serbes du moyen âge sont assez aisés à discerner.

Il y encore un autre aspect dans l'art de PREGELY qu'on devrait mentionner, qui a trait plutôt à ses recherches d'ordre technique. Nous pensons aux procédés que l'artiste a cru bon d'employer en vue d'obtenir le plus d'évidence plastique possible. Ses « techniques mixtes » qui semblent tellement contribuer à renforcer la plasticité de ses formes, ont été sûrement utilisées non seulement pour exprimer le puissant tempérament de l'artiste, mais aussi sa volonté à saisir le concret, la matérialité du monde. Il s'agit ici presque d'une mystique de l'expression matérielle, saisissable aussi dans l'œuvre des autres artistes contemporains des divers pays. « Cosa materiale » semble être la réponse de cette tendance moderne à l'ancienne définition léonardesque de la peinture, et par cette position aussi, PREGELY se rallie au grand courant stylistiques de l'art moderne.

Eleonora Costescu

KOVAČEV, NIKOLAI P., *Местните названия от Селиевско* (Noms de localités du district de Sevlievo). Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1962, 300 p.

L'ancien district de Sevlievo se trouvait situé entre les districts de Gabrovo, Drjanovo et Tîrnovo à l'est, Pavlikeni au nord, Lovec et Trojan à l'ouest, Karlovo et Kazanlîk au sud. Selon la nouvelle division administrative il constitue la portion ouest du district de Gabrovo, qui se trouve situé sur le versant nord des monts Balkans (Stara Planina), dans la vallée de la rivière de Rositsa, affluent de Iantra en regard des localités roumaines Turnu-Măgurele et Zimnicea, sans toutefois atteindre le Danube L'auteur a étudié 44 localités (43 villages et 1 ville) en colligeant 8 956 noms. Parmi ceux-ci la plupart sont slaves ; ensuite selon l'ordre de leur importance suivent les dénominations turques, roumaines et grecques. Dans l'ancien district de Sevlievo, en 1934, vivaient 84.071 habitants. La présente monographie donne des informations géographiques et historiques, classe les dénominations, indique leur origine et leur formation, renseigne sur les caractéristiques linguistiques et finit par un répertoire alphabétique complet des noms des lieux de l'ancien district de Sevlievo Le travail est systématique et utile non seulement aux linguistes, mais également aux historiens, aux géographes et aux ethnographes.

L'information de l'auteur est en général riche et bien fondée, à part le domaine de la linguistique roumaine où elle s'avère insuffisante. C'est la raison pour laquelle on constate des inexactitudes ou des fautes d'interprétation, en dehors du fait que le nombre des mots reconnus être d'origine roumaine est beaucoup plus petit qu'en réalité Le prétendu dérivé *băgăresc* (p 24), (de *a băga, băgare*) n'existe pas en roumain, par contre les dérivés *băgăreț, -reață, băgător, băgăcios* existent fort bien. L'hydronyme *Bagarestitsa* (*Băgrestitsa*) pourrait difficilement s'expliquer par le roumain *băga, băgare.* Le toponyme *Batóšovo* (village à 16 km sud de Sevlievo) du point de vue sémantique pourrait dériver du pluriel *bătăuşi,* non sans la persistance de certaines difficultés d'ordre phonétique Le nom apparaît diffusé sur une aire assez étendue (*Batošnitsa,* dans le district de Russe, Bulgarie ; *Bátuša,* pres de Dečan en Bosnie ; *Bátoş* dans le district de Reghin en Roumanie), aussi est-il plus probable qu'il s'agit d'un mot d'origine orientale, coumane ou petchenègue. Dans *Kalvénets* (p 38) nous ne pouvons admettre la présence du latin *calvus,* en raison du fait que le groupe *lv* s'est transformé depuis longtemps en latin oriental en *lb* *alveus,* roum *albie* ; *alvina,* roum. *albină. Karpina,* (*Karpinina*), une pente abrupte sur une hauteur du village de Dusovo (p 39), ne doit pas être mis en corrélation avec *cărpenă* « espèce de blé » ou bien avec *cărpen, cărpăn,* « arbre » à cause de l'accent. Dans les toponymiques de *Kačulovets, Kačulite, Kačulskoto, Kačulja* (p 32) il y a sans conteste persistance d'un mot très ancien conservé non seulement en

bulgare (*качýл, качýлка, качýлчица, качýлче,*), mais aussi bien en albanais (*kesule*) et en roumain (*căciulă*).[1] *Keremézi, Kereméžki*, du village de Tirnovo (p 79), s'explique plus facilement par le phonétisme roumain pluriel *Cărămizi* (en bulgare *керамúда*, pluriel *керамиди*) que par l'arabe *kerem* « générosité, pitié, bienveillance ». Les toponymiques *Čapár, Čaparka, Čupára, Čupárja* (p 25—26) ont à l'origine le dérivé roumain *cepar* « cultivateur ou marchand d'oignons » et nullement le grec κηπούριον (ou κηπάρι) « jardin ». Le mot roumain *cocón* « enfant », attesté même depuis le XVI[e] siècle (comparé ngr κοκκόνα,-κοκκονίτζα « daine » est apparenté aux toponymiques *Kokónski gerán* « le puits de l'enfant », *Kokónskija kládenets* « la fontaine de l'enfant », *Kokónskoto* (p 73), mais ne provient pas du néo-grec (N. P. ANDRIOTIS, *Dictionnaire étymologique du grec moderne*, Athènes 1951, p. 105). *Columbă* « colombe » est un néologisme du XIX[e] siècle et ne doit pas être confondu avec le toponymique bulgare *Kolubija* ou *Kolumbija* (p 38). Je doute fort pour ma part que ce toponyme puisse s'expliquer par le latin *columba* qui d'ailleurs ne s'est pas maintenu dans le roumain (où le *l* intervocalique s'est transformé en *r* et *o* non accentué apparaît généralement comme *u* non accentué) La fréquence des toponymes *Kopák, Kopátsi, Kopátsite, Kopáče, Kopáčeto, Kopáčkata* n'indique pas obligatoirement une influence directe du roumain (où nous avons *copác*, pluriel *copaci*), mais marque seulement (à côté de l'alb *kopáç*, pluriel *kopáçe* et du hongrois *kopács* « buisson ») qu'il s'agit d'un mot très ancien ayant une large diffusion. *Krémănite*, pente caillouteuse du village de Stókite (p 47 et 212), ne peut s'interpréter par *кремък* « silex, pierre à briquet », mais plutôt par la forme roumaine *crémene*. *Kukúlja* colline pointue du village de Dobromirka, n'est point la forme roumaine *cucul*, mais dérive (par l'intermédiaire d'une forme plus ancienne) du latin *cucullus* (pluriel *cuculli*), dont nous avons aujourd'hui en roumain *cucúi* « bosse, pointe ». Il s'ensuit que ce phonétisme indique pour le toponymique bulgare un emprunt direct au latin, soit un emprunt au roumain antérieur au XV[e] siècle *Kuftórite* (plaine et chemin dans le village Bára, p 63 et 211) n'est que le latin *coctorium*, roum. *cuptor*, bulg *koptór* et *koftor*. *Língurite*, une partie du village de Ostrets (on trouve au même lieu *Língurski gerán* « fontaine de Linguri », p. 99 et 220), dérive de la forme du pluriel *línguri*, singulier *língură* *Mándra, Mándrata* et leurs dérivés ont à l'origine le mot byzantin μάνδρα, pénétré aussi en roumain par l'intermédiaire du slave. Pour *Penúševoto*, lieu cultivé avec collines et jardins, à 2 km au sud du village de Stóla (p 71), on peut envisager comme fondement le mot roumain *pănúşă* « chacune des feuilles du maïs qui enveloppe l'épi de maïs » avec son dérivé *pănuşiță* « ivraie ». Le toponymique *Rogúljat* (*Rugúljat* et *Lugúrjat*, p 94) ne peut pas être mis en rapport avec le roumain *rug* (ainsi que le village *Rúgul* mentionné en 1437) à cause de l'accent. *Stángala* (rochers et pâturages à 6 km au sud-est du village de Suhindól) ne tire pas son origine du latin *stagnum* « étang » ou du roumain *stagná* (*stagnare*), qui ne représente qu'un néologisme de faible diffusion. Par contre *Tálpite* « des hauteurs plates, plateau » dans le village de Stokite, pourrait fort bien avoir à la base le mot roumain *tálpă* (pluriel *tălpi*). *Turlata*, petites hauteurs dans la localité de Botóševo, indique une influence byzantine qui se serait transmise par les Slaves aux Roumains (*turlă* « tour d'église »)

Par conséquent nous devons considérer d'origine roumaine ou romane les faits suivants : la présence de l'article déterminé dans *Drágolska pătlina* (dans le village de Mlečovo, p. 76) ; *Drágula* (terres arables à 7 km au sud-est de Sevlievo, p. 35) ; *Drágulov most* (au sud-est de Sevlievo, p. 35) , *Bači skok* « la gouttière du pâtre » (près de Kramolin, p. 38) , *Baltiš* (champs et étangs au nord-est de Krusovo, p. 47) , *Keremézki kolibi* (à Tîrnovo) ; *Čapár, Čapárka, Čupára, Čupárja* (affluent droit de la Rositza) ; *Krémenite* (hauteur rocheuse au sud-est de Stokite, p 47 et 212) ; *Kukúlja* (hauteur au sud de Dobromirka, p. 46) ; *Koftórite*

(champs et chemin dans Bara, p 63 et 211), *Fúndata* (pâturages au nord-ouest de Găbené, p. 49); *Lingurite* (quartier périphérique de la localité Ostrets, p 99 et 220), *Panúševoto* (champs et prairies au sud-ouest de Stola, p 71), *Petriša* (clairière caillouteuse à l'ouest de Petko Slavejkovo, p 39), *Sapátevets* (source au sud-ouest de Mlečovo, p 38); *Talpite* (plateau au nord de Stokite, p 32) Ces faibles vestiges de langue roumaine, attestent la présence d'une population clairsemée de Vlaques s'y trouvant d'avant le XIX^e siècle et qui ont laissé en souvenir le nom de · *Vláevi kolibi* (terre arable au nord-ouest de Tîrnovo), *Vlaévite livadi* (au nord de Idilevo), *Vlášite* (Batóšovo, Stokite, Šúmata et Jávorets), *Vlásovets*, *Vlàhovoto* (dans Kravenik), *Vláčišteto* (dans Găbene), *Vláčnitsa* (dans Dobromirka), *Vlášeto*, (dans Debeltsóvo), *Vlaška usójna* (dans Stokite), *Vlaški dol* et *Vláškoto* (dans Găbene), *Vlaškija tser* et *Vláščenitsa* (dans Mlečovo).

Bărnárevo (champ à l'est de Berievo) et *Bărnárevska dolčínka* (ruisseau à l'est de Gradnitsa) rappellent les toponymes roumains de *Bărnár* et *Bărnărél*, des monts près Vatra Dornei, région de Suceava, de *bórina* « forêt de sapin » et *borinár* « marchand de bois de sapin ». *Búkurovo sélo* et les dérivés *búkurovcis*, *búkurovka*, *búkurovski*, à côté de l'alb *i bukur* « beau » et le toponyme *București* confirme la persistance d'un héritage thraco-dace commun.

La toponymie peut compléter d'une manière substantielle nos connaissances concernant le passé des peuples du sud-est de l'Europe L'initiative de l'Académie des Sciences de la R. P. de Bulgarie d'établir des recueils de toponymes est des plus heureuses

H. Mihăescu

Die protobulgarischen Inschriften herausgegeben von Veselin Beševliev. Mit 96 Tafeln und 1 Karte. Akademie-Verlag, Berlin, 1963, XXI, 361. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin Institut fur griechisch-romische Altertumskunde Berliner Byzantinische Arbeiten, Bd 23).

Les inscriptions protobulgares ont été découvertes successivement à partir de 1707 et elles ont été publiées dans divers périodiques ou travaux de spécialité, dont la consultation était devenue avec le temps de plus en plus incommode, sinon même inaccessible, en dehors du fait que les commentaires portant sur ces inscriptions étaient dispersés dans toutes sortes de publications, dont quelques-unes parfois même dépassées. Toutes ces difficultés rendaient d'autant plus laborieux les efforts des chercheurs dans ce domaine de recherche historique. Les choses en etaient là, quand l'auteur se décida à faire paraître la première édition de cet ouvrage en bulgare qui fut publié dans le XXXI^e volume (1934) de « Godišnik na Sofiiskiia Universitet » (l'Annuaire de l'Université de Sofia) Depuis lors et jusqu'à la parution du livre faisant l'objet de ce compte rendu — livre qui représente en fait une seconde édition, revue et augmentée — d'autres inscriptions ont été mises au jour ou bien des informations supplémentaires et des points de vue différents sont survenus, dont l'auteur a dûment tenu compte. Il a réalisé ainsi une œuvre complète précédée d'une ample préface, et qui comprend des commentaires de haute érudition, des indices, des reproductions photographiques des documents originaux ainsi qu'une carte de leur diffusion Parmi les 92 inscriptions publiées dans le présent recueil, 86 sont grecques, 3 slaves, 2 protobulgares et 1 bilingue (protobulgare-grecque). Si l'on fait abstraction de l'inscription de Madare dont la lecture nous semble douteuse, ainsi que de quelques inscriptions du X^e siècle, la plupart des autres appartiennent au IX^e siècle,

c'est-à-dire à une période où l'affermissement sur le plan international du premier Etat bulgare était de plus en plus évident, se manifestant entre autres par des luttes tenaces portées contre l'Empire byzantin. Il est tout naturel et parfaitement explicable qu'en pareilles circonstances l'influence de la culture et de la langue byzantines se soit affirmée avec prépondérance, en se traduisant par un nombre considérable de monuments de langue grecque sur le territoire de l'Etat bulgare La conclusion dégagée de l'étude de ces monuments, selon laquelle la langue grecque utilisée dans les inscriptions serait « authentique », ou en d'autres termes correspondante à l'évolution linguistique de l'étape respective, renforce d'autant plus la valeur de ces documents qui représentent une source précieuse d'informations non seulement pour l'étude de l'histoire bulgare, mais aussi pour la connaissance approfondie du grec et de la civilisation byzantine. C'est pour cette raison que l'on doit accueillir avec gratitude l'initiative de la publication de cette édition étayée d'une riche documentation scientifique de haute compétence et réalisée dans des conditions techniques exceptionnelles

L'auteur a classé ses inscriptions selon les catégories suivantes : événements historiques, *res gestae* (1—15), colonnes célébrant des victoires (16—40), traités de paix (41—46), inscriptions militaires (47—53), inscriptions de fondation d'édifice (52—57), inscriptions funéraires (58—60), inscriptions non précisées (70—77) ou bien à contenu singulier ou douteux (78—92). Beaucoup ne sont que fragmentaires ou non concluantes et pour la plupart elles nous sont parvenues en quelque sorte tronquées, toutefois leur grande valeur pour les études historiques et linguistiques n'en est pas pour autant diminuée Elles complètent et renforcent les sources narratives byzantines de l'époque, tout en apportant certaines précisions d'importance, aussi bien pour la connaissance de l'organisation sociale et pour la langue protobulgare que pour l'étude du grec. Ce dernier d'ailleurs avait commencé très tôt à se distinguer du grec classique et à présenter certaines caractéristiques appartenant au néo-grec, cependant les historiens byzantins évitaient soigneusement d'entériner les innovations qu'ils considéraient comme « non correctes », au point que bien peu d'écrits de type populaire ont réussi à aller de pair avec le progrès de la langue parlée. En somme, c'est un accident heureux que les inscriptions bulgares puissent refléter certains phénomènes de la langue parlée de l'époque, et c'est à quoi l'auteur du recueil s'est consacré à mettre en lumière avec toute sa compétence. Une autre confirmation est la présence des éléments latins dans le grec byzantin dont beaucoup se sont conservés dans le néo-grec populaire jusqu'à nos jour L'influence latine s'est manifestée plus particulièrement par l'introduction de l'administration et de l'armée romaine Dans les inscriptions protobulgares apparaissent les éléments d'origine latine suivants : *aula* (αὔλιον, 56,7), *campus* (κάμπος, 56,6) *cassis* (κασσίδια, 48,3, 49,2), *castrum* (κάστρον, 2,11 ; 2,20—21 ; 5,4 ; 13,7—8 ; 20—26 et 32, 41,6), *comes* (κομίτης 41,14 ; 46,5), *fossatum* (φοσσάτον 14,5 ; 58,4 ; 59,5 , 60,5 ; 61,5), *indictio* (ἰνδικτιών, 46,1 , 56,25 ; 87,6), *lorica* (λωρίκιον, 48,2 ; 49,2 , 50,1 , 51,1 et 5), *octobris* (ὀκτώβριος, 87, 6), *scutum* (σκουτάριον, 36), *tumba* (τοῦμβα, 55, 15 et 17 ; τουμβίον 55,21) et *turma* (τουρμάρχης 41,14) Le mot σπαθάριος qui a joui d'un éclat particulier dans la culture byzantine s'est formé au moyen du suffixe latin *-arius*. Dans les écrits latins d'époque tardive et dans ceux du haut moyen âge *fossatum* présente les sens de : 1. fossé, 2 canal, digue, 3 camp fortifié, 4 armée ; 5. forteresse entourée de fossés (J F. NIERMEYER, *Mediae latinitatis Lexicon minus*, Leiden, 1954—1963, p. 449—450) C'est toujours par ces écrits que s'explique le mot roumain de village (*sat*) En grec le mot φοσσάτον a dû recevoir a peu près le même sens ou tout au plus des acceptions assez proches a celles du latin C'est pour cette raison que l'interprétation de l'auteur semble quelque peu hasardée lorsqu'il traduit ἀπελθὲν ἠς τὸ φουσσάτον « allant en guerre » (58,4—5), ἀπέθανεν ἰς τὸ φοσάτον « il est mort à la guerre » (60,4—5).

Le sens de « il est mort a la guerre » n'apparaît clairement que dans ἀπέθανεν ἧς τὸν πόλεμον (61—6—7) Afin d'élucider le mot de σάλμα (51,7) l'auteur propose deux possibilités. σαλμά[τια] = σαγμάτια « bât », « cacolets » et σαλμά[ρια] = σαγμάρια « bêtes de somme » tout en se prononçant quant a lui, en faveur de la première variante Les formes *sagma, sauma, salma, sogma, souma, soima, somma, soma, summa* ont circulé en latin avec les sens de « bât, fardeau d'une bête de somme ». L'adjectif correspondant a *sagmarius* comporte le sens de « de bât », *sagmarius caballus* « cheval bâté, à charge de cacolets ou bât ». Toutefois cet adjectif pouvait être utilisé seul, en d'autres termes il s'est substantifié, acquérant une partie de l'acception du substantif qui l'accompagnait et c'est ainsi que par voie de conséquence *sagmarius* devient « bête de somme », cependant que par le pluriel neutre *sagmaria* on entendait « bagage », « charge de bât ». Avec le sens de « bât » le mot latin *sagmarium* (*salmarium, saumarium*) s'est conservé en néo-grec (σαμάρι) et en roumain (*sămar*) d'où il passe en albanais (*samar*) et en bulgare (самар). Pour ces acceptions variées du latin on peut consulter avec profit le Dictionnaire de J F. Niermeyer, p 929—930. Par conséquent, la lecture de σαλμά[ρια] semble de beaucoup plus justifiée que celle préférée par l'auteur. A la page 354 il y a une erreur d'impression : καποτούμβα pour καβοτούμβα.

H. Mihăescu

PROKOP, *Anekdota* Griechisch - deutsch ed. Otto Veh. Ernst Heimeran Verlag, Munchen, 1961, 325 p

Nous voici en passe de posséder une nouvelle édition de Procope Ce n'est point, il est vrai, une édition critique de son œuvre, mais la reproduction du texte excellemment établi par J. Haury de 1905 a 1913 pour la collection Teubner. Et avec, en l'occurrence, une traduction allemande par O. Veh. Le premier volume paru renferme les Ἀνέκδοτα de Procope, autrement dit l'*Histoire secrete* (Le reste suivia petit à petit : c'est ainsi que la *Guerre des Goths* doit paraître dans le courant de l'année 1965)

Le présent volume, d'une présentation commode et attrayante, s'ouvre, à notre sens, un peu brusquement avec le texte grec et la version allemande en regard (p 6—257) En effet, aucun avant-propos, pas la moindre introduction Mais cette première surprise passée, on admirera la correction typographique du texte grec et l'on remarquera la fluidité et la précision de la traduction d'Otto Veh, a qui l'on devait déjà une contribution *Zur Geschichtsschreibung und Weltauffassung des Prokop von Caesarea* I—III, *Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Gymnasiums Bayreuth*, 1951—1952—1953 C'est dire que l'érudit professeur pratique de longue date les écrits de Procope Et c'est ainsi qu'il a fait suivre texte et traduction d'un copieux appendice (p 259—325) où il disserte avec compétence du cadre historique, puis de Procope et de ses œuvres La bibliographie des p 275—278 judicieusement établie porte sur l'ensemble de l'œuvre de Procope Peut-être l'auteur aurait-il pu y inclure P. Skok, *De l'importance des listes toponomastiques de Procope pour la connaissance de la latinité balkanique*, dans « Revue Internationale des Études Balkaniques », III, 1937, p 47—58, ainsi que le livre de Ch Diehl, *Théodora impératrice de Byzance*, Paris, 1906, ou le chapitre consacré par le grand savant français à la même souveraine dans ses classiques *Figures byzantines*, I^re^ série, Paris, 1920, p. 51—75 Nous nous permettrons également de lui signaler qu'il aura peut-être intérêt à consulter, notamment lorsqu'il publiera le *De aedificiis*, le gros travail

posthume de C Litzica, *Contribuţiuni la topografia balcanică în Evul Mediu. I. Procop din Cesarea*, paru dans la revue « Ioan Neculce. Buletinul Muzeului Municipal Iaşi », fasc. 6 (1926—1927), Iaşi, 1927, p 1—84, sans compter la récente étude de I. I. Russu, *Toponimicele din peninsula balcanică în « De aedificiis »*, dans « Studii şi cercetări lingvistice », XIII—3, 1962, p 393—402.

A la page 278 O. Veh fournit une bibliographie des principales traductions allemandes, italiennes, françaises et anglaises de Procope. (Rappelons pour mémoire, car utile pour l'identification de certains toponymes, la traduction roumaine d'une partie du *De aedificiis* — livre III, chap. 7—11 — par G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor*, Vol. XV, *Procopius de aedificiis*, Bucarest, 1939. (Quant à la traduction de la Guerre des Goths par H. Mihăescu, *Procopius din Caesarea. Războiul cu Goţii* (= Scriptores byzantini III), Bucarest, 1963, l'auteur en tiendra peut-être compte dans le volume second de sa version de Procope)

Mais ce sont les p. 280—318 qui retiendront davantage l'attention, pour les utiles éclaircissements aux *Anecdota* dont elles sont en quelque sorte le commentaire.

L'index des noms propres (p 319—325) identifie personnages et localités, facilitant ainsi la consultation du livre Il serait exhaustif si l'auteur n'avait malheureusement limité de temps en temps à un déconcertant *passim* les renvois à certains mots, tels 'Αντωνίνα, Βελισάριος, Βυζάντιον, Θεοδώρα, etc. Au besoin, l'abondance sporadique des références aurait pu être simplifiée en les classant analytiquement Une observation . à propos de Ἱερόν, expliqué par « Platz in der Nahe von Byzanz », nous préciserons qu'il s'agit du détroit du Bosphore (voir là-dessus V. Grecu, *La signification de Hiéron Stomion*, dans « Byzantinoslavica », XV—2, 1954, p. 209—213 et A. Delatte, *Les portulans grecs. II. Compléments*, Bruxelles, 1958, p. 26 et 27, où il est question du Ἱερὸν τῆς Πόλεως, pour le distinguer de deux autres toponymes du même nom situés l'un près de Trébizonde, p. 35, et l'autre sur la côte du Caucase, p. 37).

Pour l'histoire du Sud-Est européen, l'*Histoire secrète* n'est pas dénuée d'intérêt Outre les intrigues qu'elle raconte avoir eu lieu à Constantinople même, les incursions des Antes et des Sclavènes, le péril gépide et hun y sont rappelés à plusieurs reprises et le résultat de leurs déprédations meurtrières y est qualifié du mot évocateur de « désert scythique » (XVIII 21).

La qualité de ce premier tome nous fait espérer que la suite de Procope ne tardera pas trop à paraître.

P Ş Năsturel

O'CALLAGHAN, JOSÉ, *Cartas cristianas griegas del siglo V* (Biblioteca Histórica de la Biblioteca Balmes. Seria II, volumen XXV). Editorial Balmes, Barcelona, 1963, 251 p.

Ce beau recueil papyrologique tend à être une continuation des *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo*, que C. Ghedini fit paraître à Milan en 1923. Il groupe quelque 63 lettres, billets et actes privés datant grosso modo du V^e^ siècle. Ces documents écrits par des chrétiens d'Egypte proviennent d'Antinoopolis, de la Thébaide, du Fayoum, d'Arsinoïte et, bien souvent, on s'y attendait, d'Oxyrhynchus. Bon nombre toutefois sont de provenance inconnue. Ces pièces représentent tout autant d'instantanés de la vie quotidienne de l'Egypte byzantine à tous les échelons de la société. Ici, c'est un serviteur qui écrit à son maître ou une mère à ses enfants. Là, un croyant s'adresse à l'« abbas » d'un couvent, un soldat à son supérieur,

etc. ... Intrigues, intérêts d'argent, remerciements, santé familiale, on y trouve un peu de tout. C'est le philologue d'abord, l'historien ensuite qui seront les premiers bénéficiaires de ce volume. (Le paléographe, lui, regrettera l'absence de tout fac-similé). La méthode suivie par l'auteur est celle de son prédécesseur italien Mais le fil conducteur de sa collection de papyri c'est l'étude des éléments chrétiens et des formules dont fourmille cette correspondance. Chaque pièce est précédée d'une introduction, puis de la présentation de ses éléments religieux ; vient ensuite le texte grec (dans de très rares cas on relève aussi quelques lignes en copte ou en latin), accompagné d'un apparat critique où sont corrigées toutes les entorses faites à l'orthographe ou à la phonétique officielle par les grécophones égyptiens, on y trouve encore la traduction espagnole de chaque texte et, enfin une profusion de notes d'un caractère érudit, qui éclairent les divers côtés du contenu de chacun de ces actes (grammaire, langue, institutions, etc .). On ne pouvait faire mieux.

La conclusion du livre (p 217—228) synthétise les observations sur le formulaire de ces lettres gréco-chrétiennes du V^{e} siècle. C'est un peu une étude de diplomatique privée Mais il y a loin entre ces formules et celles du formulaire impérial étudié par Fr Dolger ou H. Hunger [1] ou le cadre stéréotype de la correspondance grecque dont G. Karlssohn s'est occupé dernièrement [2], bien que le caractère d'intimité qui existe quelque peu dans cette dernière puisse être parfois rattaché à celui de nos papyri.

Les index qui achèvent ce minutieux travail sont d'une richesse et d'une précision remarquables. Ils portent d'abord sur les mois, les peuples, les noms divins (Θεός n'en était-il pas un ?), les noms de personnes, les adjectifs et adverbes numéraux, les symboles. Vient ensuite la totalité du vocabulaire des lettres étudiées. (On aurait pu y ajouter aussi les quelques mots coptes et latins déchiffrés sur deux ou trois de ces pièces). Peut-être l'auteur eût-il bien fait de grouper les particularités grammaticales signalées à tout bout de champ dans les commentaires desdits documents on aurait eu ainsi une vue d'ensemble du caractère linguistique de ces intéressants témoignages de la grécité égyptienne où pullulent maints phénomènes propres au grec byzantin et même au grec moderne.

Notons encore le soin que les typographes ont mis à composer correctement les textes grecs, plus correctement même que certains titres ou citations en langue française ! C'est tout juste si nous avons relevé deux coquilles à corriger en τῇ λε]ιτουϛ[γ]είᾳ (p. 85, ligne 8) et Ἀπολλιναρίῳ (p. 127). Quant aux observations que nous nous permettrons, elles se borneront à quelques remarques de détail L'épithète honorifique εὐλαβέστατος que l'auteur déclare (p. 44) usitée surtout aux VI^{e} et VII^{e} siècles, dans les milieux ecclésiastiques, se retrouve à partir du XIV^{e} siècle très fréquemment appliquée à la personne des voévodes roumains. Le mot μακαριότης (p. 136) s'emploie aujourd'hui encore en rapport avec des personnages vivants : c'est le titre avec lequel on s'adresse en effet aux patriarches grecs (Du temps de l'Empire byzantin, les patriarches de Constantinople l'utilisaient aussi en s'adressant au pontife romain). Nous ajouterons encore que μεγαλόπολις (p. 135) comme épithète d'Alexandrie s'est perpétué dans la titulature du patriarche grec de cette ville. A la page 123, à propos du pronoète, peut-être aurait-on pu citer aussi l'article de N. Bănescu des *Miscellanea G. Mercati*, III, Città del Vaticano, 1946, p. 8—11, qui confirme la note de l'auteur. Une question : que signifie δορωφηξ (p. 143, ligne 15)? Est-ce un vocable spécial ou la finale d'un mot mutilé? Ni la traduction espagnole ni le commentaire, ni l'index n'en ont tenu compte.

P. 174, pour l'équivalence ἑτέρου = ἑταίρου on peut invoquer aussi Théophane (éd. de Boor, p. 258) dans l'épisode, relaté aussi par Théophylacte Simocattès (éd. de Boor, p. 99), du

[1] Voir son bel ouvrage, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in dem Arengen der Urkunden*, Vienne, 1964, auquel nous consacrerons prochainement un compte rendu.

[2] Compte rendu ici-même, p 338—340

fameux mulet qui provoqua une panique nocturne dans les rangs de l'armée byzantine de Comentiolus, qui appréhendait une rencontre armée avec les Avars (an 586)

Tel est, très brièvement présenté, ce remarquable ouvrage qui fait honneur au Séminaire de Papyrologie de San Cugat des Vallés, à Barcelone Les lecteurs des textes grecs de la haute époque byzantine auront intérêt à l'ouvrir fréquemment pour mieux en comprendre bien des particularités ou pour tirer au clair plus d'une obscurité des inscriptions, chroniques, poésies, etc. . . des premiers siècles de Byzance

P. Ş. Năsturel

OUDALTZOVA, Z. V., *L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI^e siècle et au VII^e siècle (particulièrement d'après les données des papyrus de Ravenne)* (en russe), « Византийские Очерки », XIX, Moscou, 1961, p 93–120 .

L'auteur de cet article, Oudaltzova, a publié dans les dernières années quelques travaux consacrés à la situation de l'Italie après la conquête de Justinien, dont le plus remarquable est intitulé *L'Italie et Byzance au VI^e siècle*, 1959. Elle nous offre maintenant un exposé bien documenté de la situation des esclaves et des colons en Italie ramenée à l'Empire (VI^e—VII^e siècles), en s'appuyant particulièrement sur les intéressantes données des papyrus de Ravenne, peu utilisés jusqu'à présent en ce qui concerne ce thème.

Oudaltzova souligne au premier abord l'importance documentaire exceptionnelle de ces papyrus pour la connaissance des relations sociales et économiques de l'époque qui fait l'objet de ses recherches.

Le lecteur trouve au début, en guise d'introduction, la caractérisation des deux éditions de ces papyrus : la première due au savant italien G Marini (1805) et la seconde au Suédois I Tjader, publiée en 1955, ensuite un aperçu concernant l'emploi du papyrus comme matériel à écrire et l'écriture des papyrus de Ravenne, caractérisée par l'A comme « écriture romaine cursive tardive », à la différence de la « cursive initiale » qui la précéda La langue des papyrus de Ravenne présente aussi ses caractéristiques, « expression des réalités historiques du temps ». Beaucoup de ces documents ont été rédigés par des Grecs qui ne connaissaient pas bien le latin, et c'est pourquoi toute une série d'expressions, surtout les signatures, étaient en latin et en grec, ou seulement en latin, mais en lettres grecques. Ce qui caractérise encore la langue de ces papyrus c'est l'influence assez sensible de la langue parlée sur le latin classique, influence exprimée dans les écarts de grammaire L'influence du grec s'y remarque aussi, conséquence naturelle de la présence des Byzantins en Italie à l'époque qui nous intéresse Enfin notre auteur distribue en groupes les papyrus, selon leur contenu documents relatifs à l'administration des domaines, aux testaments, à la délivrance des esclaves, etc.

Après ces considérations introductives un peu longues sans doute, l'auteur passe à l'objet principal de ses recherches. Les papyrus de Ravenne offrent un matériel très important pour la connaissance de la situation où se trouvait la population dépendante dans l'Italie des VI^e—VII^e siècles La majorité des documents de cette collection contiennent des renseignements précieux sur les esclaves, indiqués surtout par le terme de *servi*, plus rarement par celui d'*ancillae* et de *pueri*. La plupart de leurs noms appartiennent aux barbares (esclaves goths surtout). On rencontre très rarement dans les papyrus des noms d'esclaves autochtones.

Dès que l'Italie a été ramenée à l'Empire, la législation de Justinien y fut étendue. Cette législation fait distinction entre les hommes libres et les esclaves, et parmi les derniers on dis-

tingue les esclaves des villages, sur lesquels les informations abondent Les documents de Ravenne font voir que les esclaves déja établis sur la terre étaient transmis, donnés ou vendus avec la terre ; ceux qu'on utilisait comme personnel domestique obtenaient souvent leur mise en liberté par testament ou par aliénation. Dans quelques-uns des documents on pa le seulement des esclaves et absolument rien des *colons*, ce qui prouve, à l'avis de l'auteur, que sur la propriété respective on usait d'une maniere absolue du travail des esclaves. Mais on fait mention de testaments du VII^e siècle par lesquels avec les terres on transmettait aux héritiers les esclaves et les colons. Les donations de la terre aux églises impliquaient aussi la transmission des esclaves et des colons qui vivaient sur la terre respective. Les colons y apparaissent dans une situation identique à celle des esclaves, car ceux qui habitaient sur la propriété, *qui intra fundum habitabunt*, étaient aussi attachés à la terre, étaient, selon la juste expression de Ch. Saumagne, *servi terrae*. Si l'homme est soumis, dit le même savant dont nous signalons à l'auteur [1] l'instructive contribution, « il n'est pas soumis à un autre homme, mais à la terre » Le *Jus originarium*, ajoute Saumagne, obligeait les colons à rester forcément sur la terre qu'ils avaient cultivée.

L'A. nous montre ensuite que la majorité des esclaves mentionnés dans les papyrus de Ravenne, établis déjà sur les terres, avaient leur propre fortune (*peculium*). D'après la législation de Justinien, le peculium aussi bien que l'esclave lui-même était la propriété du patron et à la délivrance de l'esclave le peculium restait au patron. Le peculium pouvait être non seulement un lot de terrain, mais aussi une somme d'argent ou une maisonnette. Les esclaves qui avaient un lot de terrain étaient, naturellement, considérés mieux situés au point de vue économique.

Les informations des papyrus analysés par l'auteur, lui permettent de remarquer parmi les esclaves des différences essentielles dans l'emploi de leur travail L'A. établit à cet égard les catégories suivantes d'esclaves ruraux 1 Les esclaves qui travaillaient leur peculium inclus dans le complexe du domaine économique ; 2. Les esclaves qui exécutaient des travaux importants pour tout le domaine : pâturage du bétail, préparation des bois, de la cire, le transport des charges, etc ; 3 Les esclaves employés comme personnel domestique ; 4. Les esclaves travailleurs auxiliaires des colons détenteurs de terres du domaine du patron. L'A constate, en effet, que dans les domaines des grands propriétaires fonciers de l'Italie au VII^e siècle le travail des esclaves est rattaché beaucoup plus qu'à l'époque antique au travail du colon établi sur le domaine du patron Plus intéressé au travail et plus qualifié, le colon avait un rôle de premier ordre dans le processus de production ; l'esclave, dans une situation sociale inférieure, avait seulement un rôle d'auxilaire Les documents de Ravenne prouvent, dit-elle, qu'aux VI^e — VII^e siècles il s'est produit une évolution dans la situation économique des esclaves ruraux et dans les formes d'exploitation de leur travail Parmi les traits principaux de cette évolution l'auteur indique l'accroissement du nombre d'esclaves établis sur les terres du propriétaire, la consolidation du bien de l'esclave avec son peculium et par cela même l'obtention d'une indépendance économique de l'esclave plus grande qu'autrefois, le déplacement des esclaves au travail auxiliaire des colons qui détenaient des lots de terrain du domaine du patron, — tout cela est une indication qu'il s'est produit une réduction dans ce secteur des terres du propriétaire qui constituait le *latifundium* proprement dit travaillé par les esclaves, cédant la place à la petite administration des colons possesseurs et des esclaves établis sur les terres Cela prouve encore, selon l'auteur, la décadence continuelle de l'esclavage et la création de nouvelles formes du travail exécuté par la population dépendante, formes de passage au féodalisme Un autre indice serait, dit l'auteur, le changement produit dans la sphere des relations familiales et la proportion

---

[1] *Du rôle de l'« origo » et du « census » dans la formation du colonat romain* « Byzantion », XII (1937), 487 et suiv.

croissante du nombre des esclaves mis en liberté. L'A. invoque là-dessus les dispositions de la législation de Justinien. Les papyrus de Ravenne font fréquemment mention des familles des esclaves. La diminution du rendement du travail fourni par les esclaves, la crainte permanente des soulèvements des esclaves et les considérations d'ordre fiscal (la nécessité d'avoir des imposables libres) ont déterminé les autorités impériales d'étendre la délivrance des esclaves, leur transformation en hommes dépendants, mais personnellement libres.

Ordinairement l'esclave devait payer quelque chose au propriétaire pour sa mise en liberté. Mais les papyrus de Ravenne ne donnent aucune information relative au rachat réclamé par les propriétaires. On constate seulement que les esclaves payaient quelquefois sous la forme d'une contribution accordée à l'église. La législation de Justinien prévoyait aussi les cas de la délivrance obligatoire des esclaves et l'auteur fait mention de ces cas.

L'esclave affranchi et devenu *libertinus* restait de fait dépendant de son ancien patron et ne pouvait pas quitter le domaine de celui-ci et se transférer ailleurs.

Selon l'auteur, les papyrus de Ravenne attestent que les normes juridiques relativement à la délivrance des esclaves et au statut des *libertini* étaient encore en vigueur en Italie aux VI^{e}—VII^{e} siècles. L'affranchi était quelquefois obligé d'exécuter certains services à son ancien patron ou à ses successeurs Les documents de la fin du VI^{e} siècle et ceux du VII^{e}— affirme l'A.— montrent nettement la tendance générale d'accorder à l'affranchi tous les droits dont jouissait un citoyen libre.

On peut conclure avec l'auteur que les papyrus de Ravenne nous présentent le tableau d'une délivrance continue des esclaves pratiquée par les possesseurs de domaines en Italie à la fin du VI^{e} siècle et pendant le VII^{e}. La réduction de l'esclavage dans la vie économique de la société fit croître l'importance de plus en plus accentuée d'autres catégories de dépendants : les *colons* et les *rustiques*.

L'auteur de cet intéressant exposé nous montre enfin comment on est arrivé à l'extension du colonat sur les domaines des propriétaires fonciers de l'Italie à la fin du VI^{e} siècle et pendant le VII^{e} . La vente, la donation de la terre, sa transmission par testament s'accomplissait à cette époque, comme le prouvent les papyrus de Ravenne, avec la transmission concomitante des colons. C'est pourquoi la transmission par testament des colons était faite d'une manière obligatoire en même temps que celle des lots de terre, nommés à l'ordinaire « terres du colonat » (voir les cas cités par l'A.). Il y avait un lien indestructible entre les colons et le domaine, lien qui correspondait aux principes du droit roman-byzantin.

En concluant, nous pouvons affirmer avec l'auteur que les renseignements des papyrus de Ravenne, renforcés par d'autres sources, prouvent exactement que dans la période de passage de l'esclavagisme au féodalisme le colonat occupe de plus en plus des positions avancées dans la vie économique de l'Italie. Les colons apparaissent comme la catégorie la plus étendue de la population rurale dépendante et la catégorie qui était très liée au domaine au point de vue économique, quoique l'esclavage fût loin de céder ses positions.

N. Bănescu

KARLSSOHN, GUSTAV, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*. Textes du X^{e} siècle analysés et commentés. Nouvelle édition, revue et augmentée (« Acta Universitatis Upsaliensis. Studia graeca Upsaliensia », 3). Uppsala, 1962, 157 p.

C'est de Suède que nous vient ce travail d'un intérêt capital pour l'étude du genre épistolaire chez les Byzantins. Nicétas Magister, Syméon Magister, Nicéphore Ouranos, Théodore

de Cyzique, Théodore Daphnopatris, Ignace le Diacre font les frais des exemples invoqués par l'auteur.

L'art de la correspondance grecque médiévale a ses racines dans la littérature de la Grèce antique. Ses derniers rameaux atteignent l'époque des Phanariotes. Mais l'auteur, qui s'oriente sans peine aucune dans le dédale de la littérature épistolographique comparée — latine, française, anglaise, allemande, slavonne même — sait désigner avec sûreté, érudition et aisance ce que les formules de politesse — c'est ce qu'il entend par *cérémonial* — des épistolographes du X^{e} siècle byzantin peuvent avoir d'original à côté des emprunts inévitables et des clichés de rigueur. Les quelques lettres qu'il publie ici avec un soin parfait nous aident à pénétrer quelque chose de la mentalité rhétorique des Anciens à travers les formules et même les trouvailles qui régissent les lois de la politesse. La théorie de l'amitié, la présence ou l'absence des correspondants, la fusion de leurs âmes, le plaisir causé par leurs épîtres, la lettre considérée à l'égal d'un présent adressé au destinataire, voilà, avec les souhaits de longue vie que renferme d'usage la formule de congé, les chapitres-clefs de ce livre Les notes, qui fourmillent de réminiscences littéraires, philosophiques, patristiques, abondent avant tout en observations savantes sur la grammaire, la syntaxe et le lexique. Nombre d'images conventionnelles de l'épistolographie s'y trouvent expliquées. Il est à souhaiter que le savant scandinave continue avec le même bonheur l'enquête qu'il a si patiemment entreprise et nous donne un jour le travail d'ensemble que mérite l'épistolographie byzantine, domaine assez peu exploré jusqu'ici. Tel quel, son ouvrage rendra déjà les plus grands services aux chercheurs qui s'aventureront dorénavant parmi les épines, le fatras et les surprises de l'épistolographie byzantine et post-byzantine, domaine où leur indiscrétion et leur sagacité seront plus d'une fois récompensées par les multiples découvertes qu'elle leur réserve. Pareillement, l'étude de l'épistolographie slavonne, serbe, bulgare, roumaine trouvera dans cet ouvrage une suggestion, un guide, une méthode. A ce propos, l'examen de la correspondance roumano-phanariote de la Collection de documents Hurmuzaki (non consultée, semble-t-il, par l'auteur, qui ne la cite pas) se solderait certainement par d'utiles résultats, d'ordre littéraire notamment Il faudrait évidemment feuilleter par la même occasion les manuels d'épistolographie grecque et roumaine en usage dans les institutions d'enseignement de Valachie et de Moldavie pour la jeunesse roumaine et phanariote, plus particulièrement au XVIII^{e} siècle. De même, les manuels de chancellerie pourraient donner matière à des observations inattendues sur l'art de fondre préambules, exordes, etc., car, après tout, à bien y penser, les pièces de chancellerie représentent dans une certaine mesure un aspect de l'épistolographie, celui de la correspondance officielle.

En marge de ce si intéressant volume nous nous permettrons aussi quelques observations On regrettera par exemple que l'auteur n'ait guère tenté de faire aussi œuvre d'historien. S'il a noté dans sa bibliographie sommaire (p. 7 sqq) les indications nécessaires à l'identification des auteurs des lettres qu'il a prises en considération, il n'a presque jamais essayé d'identifier les destinataires de ces épîtres. A qui par exemple Syméon le Métaphraste écrivit-il le billet de la page 69? Faute d'avoir précisé les destinataires de certaines lettres, l'auteur n'a pu serrer de plus près leur chronologie.

Aux p 22, 37, 42, etc ... on nous parle de Michel Acominatos. Les recherches de G Stadtmuller, *Michael Choniates, Metropolit von Athen*, Roma, 1934 ont pourtant fait justice de cette appellation erronée.

P. 50. On pourrait peut-être mieux exprimer Ναί, ναί par « oui, vraiment » que par « certes ».

P 103. Poliziano est plus connu en français sous le nom d'Ange Policien.

Un index des tropes, des expressions, des clichés de la rhétorique épistolaire (ἕνωσις, φαντασία τῆς παρουσίας, etc , etc.) aurait facilité la consultation de ce livre qui, à côté de son érudition de premier ordre, n'en est pas moins écrit d'une plume agréable dans une langue châtiée et élégante. Et c'est encore là l'une des multiples qualités de ce beau volume.

P. Ş Năsturel

THORSTEINSSON, STEINGRIMUR J , *L'influence grecque en Islande*, « Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν » (2^{e} serie), t. XIV, Athènes, 1963—1964, p. 321—337

JÓNSDÓTTIR, SELMA, *An 11th Century Byzantine Last Judgement in Iceland*, Almenna Bókafélagio, Reykjavik [s.a], 95 p. + 66 illustrations

A première vue, il semblerait que ces deux travaux n'aient guère de connexion immédiate. Mais, si le premier représente une brève et utile synthèse de l'hellenisme islandais à travers les âges, l'autre apporte dans une branche du même domaine une contribution évidente à l'histoire de l'art byzantin et de ses effluves en Occident. Aussi nous permettra-t-on de jumeler leur présentation.

C'est ainsi que le Professeur Thorsteinsson de l'Université de l'Islande rappelle qu'à l'époque où les Scandinaves, traversant les immensités russes, prenaient du service à la cour byzantine, sa patrie était encore une île quasi déserte, refuge de quelques anachorètes venus d'Irlande. Ce n'est que dans le dernier quart du IX^{e} siècle qu'elle fut peuplée par les Nordiques, notamment par des Norvégiens Les sagas parlent de Varègues islandais qui, au milieu du X^{e} siècle et jusqu'à la fin du XI^{e} siècle, mirent leurs bras au service des basileis Signalons à ce propos le « grand ouvrage sur les Varègues au service de l'empereur de Constantinople » de Sigfus Blondal, paru à Reykjavik, en 1954, sous le titre *Vaeringjasaga*, autrement dit « Histoire des Varègues » La littérature médiévale de l'Islande, surtout ses romans de chevalerie, connaît des thèmes grecs L'art islandais en revanche est bien plus pauvre à le considérer sous l'angle des influences byzantines et là est justement, nous le verrons plus loin, l'intérêt de la thèse de doctorat de Selma Jónsdóttir. Le XII^{e} siècle écoulé, l'histoire des relations gréco-islandaises se perd dans l'inconnu, pour reprendre le fil de ses annales au XVI^{e} siècle, sous l'empire de l'humanisme, quand on introduisit dans les deux évêchés de l'île l'étude de la langue grecque. Les témoignages sur les rapports entre Byzance et l'Islande étant fort rares, on s'étonnera un peu que l'auteur ne rappelle pas ici les notes de voyage de Lascaris Cananos qui, en 1438—1439, se rendit par l'Allemagne et la Scandinavie, jusqu'en Islande (voir le texte grec publié par V. Lundstrom, *Smarre Byzantinska skrifter* I, 1912)

Le savant islandais présente ensuite la personnalité de trois érudits hellénistes de son pays, tous théologiens et anciens élèves de l'Université de Copenhague (on se souvient que c'est en 1918 seulement que l'Islande a rompu les liens séculaires qui l'unissaient au Danemark) Leurs noms Arngrimur Jonsson (alias Arngrimus Jonae), dit « l'Erudit », qui grécisa en 1610 en Chrymogaea — « terre des glaces » — le nom de sa patrie , puis l'évêque Brynjolfur Sveinsson qui, vers le milieu du XVII^{e} siècle, traduisit du grec l'évangile selon Matthieu, souleva en 1631—1632 l'admiration du savant thessalonicien Romain Nicéphore séjournant au Danemark et posséda la plus riche bibliothèque gréco-latine de son pays , Sveinbjorn Egilsson enfin (1791—1852), l'admirable traducteur d'Homère en islandais et l'un des créateurs de la littérature islandaise

moderne L'intéressant article du professeur Thorsteinsson s'achève avec quelques indications sur l'enseignement du grec en Islande et sur l'activité des hellénistes modernes et contemporains de son pays

Quant à la thèse de Mademoiselle S Jónsdóttir, du Musée National de Reykjavik, c'est une érudite et vivante analyse de quelques panneaux sculptés de cette institution, provenant de Bjarnastadahlíd (Islande septentrionale) Alors que d'aucuns y ont vu des fragments de l'histoire de Jonas ou encore des scènes tirées du Physiologue, l'auteur tient pour hautement probable qu'il s'agit là des restes d'une composition byzantine du Jugement dernier. Son enquête, très serrée, sur l'iconographie byzantine de ce thème emporte la conviction et représente en même temps une utile mise au point de l'état des recherches dans cette direction. (On s'étonne cependant que G Millet, *La dalmatique du Vatican*, Paris, 1945, et son chapitre II — Le jugement dernier types et scènes (p 13—36) soit passé sous silence) Et elle pourra être prise en considération pour toute étude portant sur les représentations, plus tardives, du Jugement dernier dans la peinture balkanique, roumaine ou russe, lesquelles suivent de près, en dépit de l'écoulement des siècles, les plus anciens modèles connus. Ce sujet, on le sait, repose avant tout sur la Bible et les homélies d'Ephrem le Syrien, comme l'a montré Georg Voss. Cher aux artistes byzantins, il s'est concrétisé dans une miniature du Parisinus graecus 74 (XI^{e} s) écrit à Constantinople, dans des icônes du Sinaï (XI^{e} — XII^{e} s), à Kahrie Djami (XIV^{e} s.), en Occident également, par exemple à la cathédrale de Torcello (XII^{e} s) et ailleurs aussi, pour ne plus parler de la décoration de certains objets d'art L'auteur en analyse les différents éléments et aborde ensuite l'examen minutieux des panneaux du Musée de Reykjavik, qu'elle rapproche l'un après l'autre de divers details des Jugements derniers du Parisinus gr 74, de Torcello, etc Que les panneaux islandais aient, semble-t-il,décoré un édifice civil de Flatatunga et non pas une église, ne doit pas surprendre. Une scène de ce genre ornait le pavillon de chasse du tsar des Bulgares Boris fraîchement converti. Le but de cette représentation était de frapper les esprits, d'inspirer la crainte aux gens de Flatatunga. Suit un chapitre consacré a la technique et au style des panneaux en cause. (Disons en passant que la méthode suivie par S Jónsdóttir pourrait servir dans une certaine mesure a l'étude de l'iconographie des vieilles églises en bois de Roumanie) La conclusion qui se détache de cet examen approfondi c'est que ces panneaux qui datent du XI^{e} siècle représentent bien des fragments d'un Jugement dernier du type byzantin C'est là « l'une des très rares peintures du Jugement dernier byzantin dans l'Ouest de l'Europe et le seul sculpté sur bois Même si par son iconographie elle semble avoir été byzantine, le style, lui, paraît avoir été plus étroitement apparente à la peinture du même sujet à l'église S Angelo in Formis Cette église fut édifiée sous les auspices de Désiré, abbé du Mont Cassin » (p. 65) Constatation révélatrice ! Et Mademoiselle Jonsdóttir de nous transporter maintenant en Italie, dans l'ambiance du célebre couvent. Désiré (dont le premier acte, après qu'il devint le pape Victor III, fut de conclure la paix avec les conquérants normands de l'Italie méridionale), Désiré ayant décidé la reconstruction de la basilique de S Benoît, fit appel aux artistes de Byzance, avec l'appui du basileus Romain IV Diogène. Il est aussi l'auteur de l'église, déja mentionnée, de S. Angelo in Formis, près de Capoue, dont la décoration remémore celle de la basilique du Mont Cassin. L'initiative de Désiré est à l'origine du style dit du Mont Cassin. Or ce dernier marque de sa note caractéristique l'iconographie du Jugement dernier islandais L'artiste islandais a pu avoir sous les yeux quelque copie du Jugement dernier du Mont Cassin qui reposait sur un original apporté par les peintres constantinopolitains. Ces considérations et d'autres encore, que le manque de place nous oblige de passer sous silence, incitent à bon droit l'auteur à considérer que son Jugement dernier dérive vraisemblablement de celui du Mont Cassin L'histoire de l'érémitisme en Islande renforce du reste ses présomptions. Si des pèlerins islandais se rendaient à Rome, à Constanti-

nople, à Jérusalem, où ils pouvaient se familiariser avec le thème iconographique étudié, des clercs arméniens, « ermsker », se seraient fixés en Islande. Mais l'auteur montre qu'en fait il s'agit sous ce terme d'*ermites* grecs. Ce sont eux, estime-t-elle, qui auront apporté dans sa patrie le modèle du Jugement dernier de Flatatunga. Son hypothèse que ces anachorètes étaient des moines du Sud de l'Italie est fort tentante, d'autant que ces derniers, on le sait, entretenaient d'étroits rapports avec le Mont Cassin.

Synthèse entre des éléments découlant d'une analyse précise et positive sur le plan artistique, d'une part, et de séduisantes hypothèses d'ordre historique, d'une autre, ce livre avec ses très nombreuses illustrations d'une exécution admirable qui fait honneur à l'imprimeur, est le fruit d'une enquête menée avec autant d'érudition que de passion. C'est à l'avenir de confirmer, ou d'infirmer par endroits, cet ouvrage méritoire, ou de le retoucher çà et là Mais il rappellera toujours, et cela sans souffrir de réplique, que l'éclat de la culture byzantine a frôlé le cercle polaire. Souhaitons à Mademoiselle Selma Jónsdóttir, dont l'esprit scientifique et la plume alerte s'allient à beaucoup de finesse et d'intuition, de poursuivre ses investigations sur les influences byzantines dans l'aire de la civilisation scandinave. C'est en se fondant sur des travaux comme le sien que l'on pourra aborder un jour l'histoire de ce que nous voudrions déjà appeler « Byzance hors de Byzance ».

P. Ş Năsturel

Le Millénaire du Mont Athos 963—1963. Etudes et Mélanges. I. Editions de Chevetogne <1963>, 450 p

Ce gros volume, dédié au monachisme athonite de tous les temps, constitue un faisceau d'articles où d'éminents savants — Belges, Français, Yougoslaves, Italiens, Grecs, Espagnols, etc. — font ressortir l'importance de tel détail ou de telle question de synthèse propre à ce phénomène historique et culturel qui s'appelle l'hagiorisme. Nous nous limiterons ici aux travaux intéressant de plus près le sud-est européen, en mentionnant seulement pour l'information bibliographique du lecteur, les autres contributions.

Une carte assez détaillée du Mont Athos (p. 10—11) précède ce recueil. On l'eût voulue peut-être historique et archéologique, avec le relevé de tous les couvents, ermitages, cellules, etc. rencontrés au cours des âges à travers les documents grecs, slavons, roumains et autres, d'une localisation, il est vrai, assez ardue bien des fois C'eût été apporter là une contribution scientifique à la géographie athonite.

De l'*Introduction* (p. 13—18), très sentie, par Olivier Rousseau, on retiendra notamment cette réflexion : « l'Athos n'a eu sa raison d'être que comme capitale de beaucoup de groupes ethniques rassemblés de toutes les parties de l'Orthodoxie » et le souhait que « l'ancienne splendeur athonite reprenne sa large base ethnique ».

Jean Décarreaux, *Du monachisme primitif au monachisme athonite* (p. 19—58) rappelle la structure de la vie religieuse des premiers siècles et met en lumière les particularités de l'hagiorisme à travers les siècles.

Paul Lemerle, dans *La Vie ancienne de Saint Athanase l'Athonite composée au début du XI^{e} siècle par Athanase de Lavra* (p. 59—100) étudie comparativement la vie du célèbre fondateur de la première communauté athonite, telle que la retracent les textes publiés par P. Pomjalovskij en 1895 (rédaction A) et L. Petit en 1906 (réd. B). C'est ainsi que B résume A en y opérant des coupures. Seule la rédaction A, rédigée pratiquement par un contemporain de

St. Athanase, le moine Athanase, disciple du moine Antoine que le saint avait désigné lui-même pour lui succéder à la tête de son monastère, est pour la biographie du personnage « un document de premier ordre » Passant au crible ce récit hagiographique, le savant français en montre admirablement tout l'intérêt historique, en le confrontant du reste aux écrits mêmes de S. Athanase, le typikon, la diatypôsis et l'hypotypôsis, tous règlements de fonctionnement de la grande Laure. Il faut espérer que le Professeur P. Lemerle publiera sans tarder l'édition critique et la traduction de A.

Julien Leroy disserte de *La conversion de Saint Athanase l'Athonite à l'idéal cénobitique et l'influence studite* (p. 101—120) Il montre à ce propos le genre de vie des ermites de l'Athos et d'ailleurs avant la venue d'Athanase ; puis l'initiation de ce dernier à leur genre d'existence et à l'*hésychia*, ensuite, les circonstances dans lesquelles il fut amené à fonder sa propre laure, donnant par là « le prototype de tous les monastères athonites ». Et, après quoi, de légiférer sur la façon dont vivront ses moines, les uns en cénobites, d'autres pratiquant l'hésychasme. On notera que « le système lavriote, parce qu'il n'est qu'un perfectionnement de la vie érémitique, pouvait être reçu sans difficulté par les moines athonites ; la vie cénobitique était incompatible avec l'hésychasme athonite ». Le typikon d'Athanase renferme une insigne partie du testament de Théodore Studite · les préceptes à l'adresse de son successeur. Athanase se situe ainsi, de son plein gré, « dans le sillage du monachisme studite ». Son hypotypôsis est avant tout un démarquage de celle des Studites.

L'higoumène dans la règle de Saint Athanase l'Athonite (p. 121—134) préoccupe Pierre Dumont qui compare les prescriptions des divers *typika* byzantins sur ce point (élection, devoirs, responsabilités) avec les recommandations d'Athanase. Une comparaison de ces informations avec celles livrées par certains documents de fondation de monastères roumains (à commencer par l'élection en 1407 d'Agathon comme successeur de Nicodème à la tête du couvent de Tismana, ou la décision, la même année, du métropolite Joseph de Moldovalachie de placer ses monastères de Neamţ et de Bistriţa sous la direction de Dometian) pourrait constituer un intéressant sujet d'article

Atanasio Kominis publie *Un canone inedito in onore di Sant Atanasio l'Athonita* (p. 135—147). Il s'agit de l'un des 18 canons inédits que cet érudit a découverts dans les manuscrits de l'Athos et qu'il vient de publier dans l'Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, XXXIII, 1963. Le présent canon acrostiche remonte au XII^{e} ou XIII^{e} siècle.

Kaiser und Monch auf dem Athos (p. 145—148) s'intitule la contribution du Professeur Franz Dolger. Le rapport entre la puissance spirituelle des moines et la puissance matérielle des basileis a donné naissance à une foule de légendes athonites dont le romantisme avant la lettre a assuré le succès et la survie Ainsi Romain Lécapène aurait reconstruit en 924 l'enceinte du monastère fondé vers 450 par l'impératrice Pulchérie ! Chrysobulles fabriqués de toute pièce et, ajouterons-nous, objets pseudépigraphes pourraient ajouter au pittoresque du sujet. Les chercheurs roumains auraient belle matière eux aussi pour aborder certaines légendes roumaines du Mont Athos.

Anscari Mundó présente *Alphonse V d'Aragon et le Mont Athos* (p. 149—159), notamment grâce à deux actes inédits des archives de Barcelone. Déjà le médecin Arnau de Vilanova prié par deux caloyers d'intercéder auprès du souverain aragonais Jacques II en 1308 avait obtenu la protection royale pour la Sainte-Montagne menacée par les Compagnies catalanes. Plus tard, Alphonse V le Magnanime, ayant reçu des reliques, écrivit aux moines de l'Athos en 1421. Il avait reçu à Messine la visite des moines dépêchés vers lui par le supérieur de Lavra pour rechercher sa protection. L'auteur ne doute pas que lesdites reliques — une main de S. Athanase — fussent bien celles du fondateur de la Grande Laure. La supercherie dont le voiévode moldave Alexandre Lăpuşneanu fut victime en 1560 de la part des

moines de Vatopédi nous invite à plus de circonspection, surtout si l'on ajoute à cela qu'Alphonse V était catholique (voir notre article, en roumain, *La plus ancienne inscription d'Etienne le Grand* dans *Omagiu lui George Oprescu* . Bucarest, 1961, p. 351—353)

Citons, sans plus insister, les contributions de Jean Leclercq, *L'érémitisme en Occident jusqu'à l'an mil* (p 161—180) et de Patricia M. McMalty et Bernard Hamilton, *Orientale lumen et magistra latinitas Greek influences on Western Monasticism* (p 181—216) et abordons le savant mémoire du Professeur Agostino Pertusi, *Monasteri e monaci italiani all'Athos nell' Alto Medioevo* (p 217—251) Il s'agit en l'espèce du monastère des Amalfitains, dont on peut encore voir les ruines et notamment la tour à mi-chemin entre Lavra et Karakallou. On nous retrace l'histoire de ce couvent bénédictin élevé entre 985 et 990 par Léon de Bénévent avec l'appui des fondateurs du monastère géorgien (Iviron), Jean et Euthyme. L'auteur montre comment le couvent des Amalfitains a contribué à diffuser en Italie des traductions latines d'auteurs grecs Cet établissement monacal existait encore après 1198 mais, completement ruiné en 1287, il fut accordé à Lavra Ce travail renferme encore le texte du très intéressant rapport que Christophe Buondelmonti rédigea sur l'état de la Sainte Montagne vers 1428, et le tableau des moines et abbés amalfitains rencontrés dans les documents. Nous ajouterons qu'au siècle dernier un moine roumain de l'Athos, Ghedeon Ploeştianul, supérieur du skite roumain du Prodrome (*Istoricul Sfîntului Munte Athos*, dans *Biserica ortodoxă română*, XVIII, n° 7, 1894, p 557—558) rappelle l'existence autrefois à l'Athos « d'un monastère latin, dit Amalfinou, maintenant Morfono, des ruines duquel il existe aujourd'hui encore une tour avec une inscription très effacée et l'emblème roumain, l'aigle, gravé dans le marbre » Et d'ajouter que cet ancien couvent appartient maintenant à Lavra « avec maints volumes latins, manuscrits sur parchemin et chrysobulles » Chose curieuse, Ghedeon Ploeştianul savait que « l'acte de suppression du monastère de l'Amalfitain existe dans tous les monastères athonites ». A Pertusi parle bien (p. 233) du blason, vu aussi par le moine roumain, mais sans mentionner l'inscription qui l'accompagne (ou l'accompagnait) Peut-être l'escalade des ruines de la tour confirmera-t-elle les dires de notre compatriote et élucidera-t-elle les observations de l'érudit italien a la note 54 · il doit s'agir des armoiries de la famille de patriciens qui érigea cette tour indispensable à la sûreté des moines bénédictins Quant aux livres latins, signalés par Ghedeon, il serait intéressant d'en rechercher la trace à Lavra. L'étude de A Pertusi ne dit rien à ce propos. Sur le sort des ruines du couvent des Amalfitains a une époque plus récente on glanera encore d'intéressants détails dans la brochure de l'archimandrite Nifon (Popescu), supérieur du monastère de Sinaia, en Roumanie, intitulée *O scrisoare de la Sfîntu-Munte 1899* (Une lettre de la Sainte-Montagne 1899), Bucarest < 1899 >, p. 8—9) [1].

[1] Vu sa rareté et son intérêt, voici le témoignage de ce pèlerin roumain. Après avoir parlé de l'activité des moines roumains du kellion de Koukouvinou (St. Jean le Theologien) dépendant de Lavra, Nifon rappelle qu'il eut « le plaisir de passer une journée entière à Morfono, où ils ont le moulin de la communauté et qui leur sert à eux comme aux étrangers pour moudre les produits. Morfono est une haute et vieille tour, encore debout sur les ruines d'un monastère, dont l'origine et l'ancienneté se perdent dans la nuit des temps, au bord de la mer, et devant lequel se trouve un golfe naturel ; c'est en même temps l'un des principaux points stratégiques de toute la Sainte Montagne de l'Athos L'emplacement paisible et enchanteur... égaye l'œil La tour de Morfono est une véritable citadelle, résistante de par sa position stratégique naturelle et je ne sais a quelle circonstance est dû le fait qu'à sa partie supérieure, vers l'est, elle porte sous sa corniche une aigle sculptée dans le marbre, semblable à notre corbeau national (l'emblème de notre pays) Le domaine de Morfono se trouve loué par les caloyers lavriotes au Pere Teodosie Soroceanu, hiéromoine, qui a un contrat en bonne et due forme pour un laps de temps limité »

Jean Leclercq présente un second article, « *Sedere* ». *A propos de l'hésychasme en Occident* (p 253—264)

Au professeur Dimitri Dimitrijević on doit une étude sur *L'importance du monachisme serbe et ses origines au monastère athonite de Chilandar* (p. 265—277) Il y met en lumière la particularité du monachisme serbe où, à commencer par Saint Sava (et cela au grand dam du Grec Démétrius Chomatianos) le devoir du moine consistera a ne pas vivre seulement pour lui, mais à se donner à tout son peuple Les idées exposées dans ce travail pourraient suggérer des interprétations nouvelles pour l'histoire de certains courants du monachisme roumain (Nicodéme de Tismana, Visarion Sarai en Transylvanie, etc)

Dans *Le Mont Athos et la Russie* (p 279—318), Igor Smolitsch parle également de l'œuvre de Paisij Veličkovskij, le réformateur des couvents moldaves de Dragomirna, Secu et Neamţ. A la page 292 une erreur : le monastére moldave de « Kerkul » est en fait celui de Cîrnul, en Valachie, où Paisij accomplit une partie de son noviciat Sur l'activité de Paisij parmi les Roumains, il est regrettable que l'auteur ignore totalement les recherches roumaines. Voir en dernier lieu à ce propos Gh. I. Moisescu, Şt Lupşa et Al. Filipaşcu, *Istoria Bisericii române*, II, Bucarest, 1957, p 297—307 (et bibliographie p 307)

Jean Kirchmeyer, dans *Hésychius le Sinaïte et ses Centuries* (p 319—329) rappelle que les écrits de cet auteur (postérieur peut-être au XII[e] siécle, selon lui) ont joui d'une grande vogue à l'Athos et ont penetré dans la Philocalie, car il est « athonite, par adoption ou annexion »

Suivent les contributions de Paul Evdokimov, *Le monachisme intériorisé* (p 331—332) et Léon Zander, *Le monachisme — réalité et idéal — dans l'œuvre de Dostoïevsky* (p 353—372).

Le gouverneur du Mont Athos, le D[r] Constantin Konstantopoulos, signe de son côté *Le message de la Sainte Montagne au monde d'aujourd'hui* (p 373—380)

Le problème juridique de *La condition internationale du Mont Athos* est exposé par Nicolas Antonopoulos (p 381—405). Dans les termes mêmes de l'éminent avocat la question se résume ainsi : « ...actuellement le Mont Athos appartient a la Gréce, qui y exerce sa pleine souveraineté En effet, le Mont Athos ne forme pas un territoire autonome, mais un territoire administré selon le systéme de décentralisation administrative Ensuite, la communauté monastique jouit de certains privilèges reconnus et consentis librement par l'Etat hellénique, exception faite des engagements internationaux imposés à la Grèce par l'art. 13 du traité signé à Sèvres. L'Etat hellénique peut supprimer, restreindre ou modifier lesdits privilèges librement, à l'exception des engagements internationaux . Le traité conclu à Sèvres a imposé certaines limites à l'exercice de la souveraineté de la Grèce sur le Mont Athos en vue de la protection des minorités athonites ».

Jean Darrouzès enfin a dressé la *Liste des prôtos de l'Athos* (p. 407—447). C'est là un utile répertoire, établi sur les sources, assez souvent inédites, à commencer par le prôtos André, attesté vers l'an 887 et en s'arrêtant à Calliste en 1593 On y trouve 101 noms. Nous ferons observer p. 431, à propos du prôtos Sabas, qu'en 1370 Chariton n'était qu'hégoumène de Kutlumus et ne fut élevé à la dignité de métropolite de Hongrovalachie qu'en août 1372 (v. Gr. Nandriş, *Documente slavo-române din mănăstirile Muntelui Athos*, Bucarest, 1936, p. 17—22 et 247) A la page 435, lire Simedrea, au lieu de Semedrea P. 437, l'expression « voévodes de Roumanie » est impropre ; il fallait écrire « voiévodes roumains » Pour le prôtos Gabriel, l'auteur, qui utilise le Νέον Ἐκλόγιον, ignore l'édition de V Grecu, *Viața Sfîntului Nifon. O redacție grecească inedită*, Bucarest, 1944, qui a en outre le mérite de reproduire en traduction allemande la Vie roumaine (parfois plus compléte sur certains points que la grecque), qu'elle rend de plus accessible à la science étrangére C'est ainsi que le texte grec publié par V Grecu (d'aprés les mss gr 610 et 715 de Dionysiou) dit bien que Kut-

lumus s'appelle aussi le monastère de Chariton (p 54, lignes 1—2 Ἦλθε δὲ καὶ εἰς τὴν μονὴν τοῦ Χαρίτωνος τουτέστι τοῦ Κουτλουμουσίου et p. 64, ligne 21 ἐκ τῆς μονῆς τοῦ Χαρίτωνος), ce qui infirme les doutes de P Lemerle partagés par Darrouzès qui, ne lisant point cette mention dans le Νέον Ἐκλόγιον, y voient gratuitement une appellation d'origine roumaine. Le byzantiniste français eût encore pu étoffer la notice qu'il a consacrée à Gabriel en rappelant son voyage en Valachie où en 1517 il participa à la consécration du monastère d'Argeş (voir version roumaine, éditée par T. Simedrea p 29, lignes 2—3 et édition Grecu, p. 150).

Tel est dans son ensemble le contenu de ce mémorial dont les articles savants et variés font déjà présumer heureusement du tome second.

P. Ş. Năsturel

Рад IX — од Конгреса саве за фолклориста Југославије у Мостару и Требињ у 1962. Главник уредник Јован Буковић. Sarajevo, 1963, 622 p. + 47 ill., notations musicales.

Les travaux du IX^{e} Congrès de l'Association des Folkloristes Yougoslaves ont eu lieu entre le 16 et le 19 septembre 1962, à Mostar et Trebinje. Les sujets débattus avaient été fixés par le Congrès antérieur : le caractère social de l'art populaire, les mœurs et les coutumes observées pendant le printemps, le problème de la mise en valeur scientifique et artistique du folklore. On y a ajouté des discussions d'ordre secondaire. Un premier débat — occasionné par le fait que le congrès a eu lieu dans l'Herzégovine — a eu trait aux recherches concernant le folklore de cette région ; des discussions sur des problèmes sans relation avec les thèmes principaux du Congrès ont été également entamées.

Un certain nombre de communications — 22 au total — ont été consacrées au folklore de l'Herzegovine, ainsi qu'à d'autres problèmes en relation avec les données historiques, sociales, géographiques et linguistiques de la zone étudiée. Selon une habitude, devenue traditionnelle dans les recherches monographiques des folkloristes yougoslaves, ces communications ont été présentées par cycles, concernant la géographie, la population, l'archéologie pré-slave, l'histoire et les caractères spécifiques du parler local ; deux communications ont été consacrées à l'art féodal et deux autres à l'ethnographie (Džemal Čelić : les types des maisons, Zorislava Čulić : le costume populaire). Un nombre de 13 autres communications, faisant partie du même cycle, ont été consacrées au folklore proprement dit ; les auteurs y ont étudié en général certains aspects inédits du problème. Il nous faudra insister sur le fait que, dans ces communications, les auteurs se sont proposé d'embrasser tout le domaine de la création folklorique, en offrant, dans la mesure du possible, une image complète du folklore local. De la sorte, Denena Buturović a étudié le problème de la tradition épique dans l'Herzégovine ; elle a analysé le répertoire local par groupes d'âge et a découvert certaines particularités, dues à la transmission d'une génération à l'autre. Vlajko Palavestra a mis en évidence le fait significatif que l'anecdote et le conte satirique occupent la place la plus importante dans le répertoire populaire de la prose artistique. L. Simić a consacré une étude à la poésie épico-lyrique ; N. Knežević s'est occupé des proverbes ; Cvjetko Rihtman de la musique populaire ; Jelena Dopudja des danses folkloriques ; enfin, Milica Obradović a étudié les jeux de société. Nous remarquons tout particulièrement la communication de Radosav Medenica, qui a déterminé dans cette zone géographique le centre génétique de la poésie populaire de type dinarique, en se fondant

sur la puissante tradition patriarcale développée dans cette région, à la suite de la régénération du système de vie tribale, après l'effondrement des Etats serbes du moyen âge. Nous remarquons également la communication de Olinko Delorko, qui contient des données concernant l'importance d'un recueil folklorique inédit de Ivan Zovko, comprenant non moins de mille chansons lyriques. Nous devons mentionner aussi la bibliographie concernant le folklore de l'Herzégovine (les indications bibliographiques offrent une riche source d'information 102 titres), bien qu'elle ne respecte pas un critère quelconque dans la disposition des matériaux (ordre chronologique ou alphabétique).

A l'étude du caractère social du folklore on n'a pas consacré que huit communications, bien que ce problème représentât le sujet central du Congrès. Parmi ces communications, nous remarquons le rapport du Dr Dušan Nedeljković concernant les conditions historiques et sociales favorisant le développement actuel de la création populaire, dans un sens nouveau et original, ainsi que la communication de Olga Moskovljević qui met en évidence deux caractères du folklore contemporain de l'Herzégovine · le fait que le processus de renouvellement intéresse tous les genres de la création folklorique, étant par conséquent un processus général d'une grande importance, ainsi que la prédilection des créateurs pour donner un relief artistique aux événements locaux, ce qui augmente la variété et la richesse des sujets traités.

Le troisième thème du Congrès, l'étude des mœurs et des coutumes observées pendant le printemps, a fait l'objet de 14 communications. Nous ne pensons pas être dans l'erreur en affirmant que ces travaux ont apporté les contributions les plus importantes aux problèmes étudiés. Nous retenons de ces communications le rapport de Dragutin M. Djordjević, lequel étudie le rôle de la femme dans la transmission des traditions populaires en relation avec le printemps, la femme étant le personnage le plus important de la plupart des rites, étant en fait le facteur, grâce auquel leur perpétuation a lieu. Nous devons mentionner en même temps la communication de Nikola Bonifačić Rožin sur le caractère scénique des cérémonies de printemps ; l'auteur signale le caractère rituel de la légende versifiée de Saint Georges terrassant le dragon (la récitation du texte étant liée par le complexe des rites au jour de la Saint-Georges) Les relations découvertes par Savo Orović entre les traditions concernant Saint Georges et la vie des haïdouks sont également intéressantes. Dans un des textes illustrant ce thème, le vieux Novac (Starina Novak) explique pourquoi il avait décidé de devenir haïdouk et s'était réfugié dans les montagnes de Roumanie. Nous mentionnerons également les communications qui posent d'importants problèmes comparatifs, non seulement l'étude de Olga Moskovljević, laquelle cherche des termes de comparaison dans le folklore scandinave, mais surtout les communications qui peuvent suggérer des rapprochements d'ordre culturel avec les peuples de la région sud-est européenne. Parmi ces travaux il nous faudra citer le rapport de Marika Hadži-Pecova sur les coutumes en relation avec le jour du premier mars, en Macédoine. L'étude décrit notamment une coutume appelée « мартинка », qu'on rencontre également avec les mêmes caractères chez les Roumains, le « mărţişor ». On confectionne à l'aide de deux fils, l'un blanc et l'autre rouge, une sorte de talisman, que les enfants, et tout particulièrement les petites filles, portent au cou jusqu'au moment du retour du premier oiseau migrateur, afin d'avoir toujours les joues vermeilles et d'aspect bien portant, et afin d'être à l'abri des accidents et des maladies, le long de l'année Nous pensons toutefois qu'une étude comparative de cette coutume chez les peuples balkaniques actuels aurait été beaucoup plus concluante pour la mise en évidence de leurs relations spirituelles, que les pâles évocations, dépourvues de signification, de certaines réminiscences paléo-slaves, illyro-thraces, romanes ou byzantines. Une importance semblable présente, pour les futures études d'ethnomusicologie comparée, le rapport de Vasil Hadžimanov, qui entreprend l'analyse structurale des mélodies qui accompagnent la pratique du « lăzărel », répandu dans toute la région balka-

nique et qui est rencontré également chez les Roumains. Nous devons noter aussi, dans le cadre de ce thème, la communication présentée par le musicologue roumain Em Comișel, qui après avoir énuméré les coutumes de printemps chez les Roumains, mentionne également le « lăzărel », dont elle ne fait que la description ethnographique.

Le quatrième thème se réfère en général à la mise en valeur scénique du folklore chorégraphique. Nous remarquons pourtant le travail plein d'intérêt de Nadja Miloševič sur la façon dont le grand écrivain Ivo Andrić a mis en valeur dans son œuvre, le folklore yougoslave.

Les communications libres, rangées dans la cinquième rubrique, sont riches en suggestions comparatives. Ainsi, le rapport de Zmaga Kumer concernant la diffusion en Slovénie du jeu d'enfants « most » (le pont), apporte de nouvelles preuves concernant la relation étroite entre les légendes qui traitent le motif du sacrifice de l'emmurement et ce jeu. Cette relation a été établie par W. N Newell et adoptée par A. B Gomme Redécouverte indépendamment par Kurt Schladebach, elle a été reprise, de nos jours, par Giuseppe Cocchiara et James Hastings. L'auteur dont nous nous occupons n'affirme pas résolument cette relation (ignorant, apparemment, la bibliographie du problème), mais souligne le fait que le jeu (c'est-à-dire le texte poétique qui accompagne son développement) fait une allusion transparente aux sacrifices humains pratiqués jadis à la construction des ponts. Il est regrettable que l'auteur ne connaisse pas le travail, devenu classique, en ce qui concerne ce problème, de H F Feilberg · *Bro-brille-legen. En samnenlignende studie.* « Svenska Landsmales ock Svenskt Folkliv 12 (1905) » n° 4, mais ce qui est encore plus curieux, c'est qu'elle ne connaisse pas non plus l'étude de sa compatriote Jelena Milojkovič-Djurič *The Yugoslav Children's Game Most and some Scandinavian parallels* « Southern Folklore Quarterly », 24 (1960) p. 226—234 Marija Šuštar et Valens Vodušek s'emploient à la description chorégraphique du même jeu, tout en relevant son caractere rituel (ajoutons qu'il n'est pratiqué que pendant le lundi de Pâques et qu'il est joué exclusivement par des jeunes filles et des femmes), conservé à l'heure actuelle seulement dans deux localités de Bela Krajina Egalement pleine d'intérêt nous paraît la communication de Rajna Katzarova-Kukudova, de nationalité bulgare, qui présente le spectacle des « coucous », du village Пъдарева (Slivensko) Le spectacle revêt l'aspect d'un rite agraire de printemps ; il finit avec l'action symbolique de labourer et de semer. La signification incantatoire du jeu est de chasser l'hiver. A l'heure actuelles, le côté théâtral a la prééminence sur le côté rituel. Les masques des « coucous » sont en tous points semblables à ceux qu'on rencontre dans les colonies bulgares établies autour de Bucarest (Cf. Romulus Vulcănescu . *Măștile cucilor.* « Studii și cercetări de istoria artei », 7 (1960) n° 2, p. 159—167) Non moins intéressante nous paraît la présentation de Aleksandar Freudenreich sur certaines constructions pastorales (« teze » et « mošune »), dont les premières ont un caractère temporaire et sont en relation avec d'anciennes formes de vie nomade ou de transhumance Ces manifestations se rencontrent, dans des formes semblables, également chez d'autres peuples de la Péninsule Balkanique (Pour les Macédo-Roumains « fîrșeroți » de l'Albanie, cf. Radu O Maier *Așezările de « călive » la aromânii din Albania* « Revista de etnografie și folclor », 9 (1964) p. 183—189). Il est significatif, en ce qui concerne l'écho à l'étranger de l'activité scientifique déployée par les chercheurs roumains, que l'étude de Dragoslav Devič sur les chansons populaires nouvelles a, comme point théorique de depart, la recherche de V. Adăscăliței · *Caracterele specifice ale creației folclorice literare* « Revista de folclor », 5 (1960) n° 3—4. Nous mentionnerons, pour finir, une dernière communication que nous avons retenue : le travail de Milivoje V. Kneževič, lequel étudie l'origine et la diffusion de la légende concernant le relief géographique de la Bosnie et de l'Herzégovine et discute la formation des montagnes et des collines La légende est, dans sa substance, semblable a une légende roumaine, à la différence toutefois que l'abeille donne à Dieu le conseil de créer des montagnes et des collines, afin que la terre puisse se situer sous le ciel, par ses propres moyens Dans la légende roumaine,

l'abeille obtient la solution, à l'aide d'une ruse innocente, du hérisson (Cf Adrian Fochi, le chap. sur les légendes, dans *Istoria literaturii române* Vol I, Bucarest 1964, p 95). Il est à souligner, comme un fait important, le fond commun des deux légendes, qui nie à Dieu la finalité de la création et lui reproche les imperfections

L'espace typographique restreint dont nous disposons pour ce compte rendu ne nous a pas permis de nous arrêter à d'autres communications, nous le regrettons vivement Le matériel est plein d'intérêt par sa richesse et sa variété, par les nombreuses solutions scientifiques proposées Le volume indique la ligne progressivement ascendante du mouvement folklorique actuel de Yougoslavie. Nous devons également mentionner le fait que le volume présente une innovation, par rapport au volume antérieur, en ce qui concerne l'ampleur assez grande (pp. 593—613) attribuée aux discussions en marge des communications On donne aussi des détails concernant le festival folklorique qui a suivi le Congrès. Le volume est richement illustré (38 photos, 9 dessins, 72 notations musicales), mais, malheureusement, témoigne d'une grande négligence graphique L'abondance des fautes d'impression compromet la présentation, d'ailleurs élégante et soignée, de l'ouvrage. De toutes façons, le volume comprenant les travaux du IX[e] Congrès de l'Association des folkloristes yougoslaves est, à n'en pas douter, le témoignage d'une fructueuse activité scientifique.

Adrian Fochi

MICHELIS, P. A , *L'Esthétique d'Haghia-Sophia*, Stab Grafico, Fratelli Lega, Faenza (Italia), 1963, 72 p., 34 ill.

Pour celui qui connaît l'œuvre de P. A. Michelis, l'auteur, entre autres, d'un livre devenu célèbre dès sa parution et qu'on pourrait qualifier de passionnant, sans pour cela diminuer sa valeur scientifique[1], une nouvelle étude de celui-ci sur l'église de Sainte-Sophie de Constantinople est d'autant plus attirante que l'auteur s'en est déjà occupé [2].

La présente étude publiée en Grèce en 1946 (complétée pour l'édition française), reprend et amplifie l'analyse technique et les considérations esthétiques esquissées dans l'*Esthétique de l'art byzantin* [3], où Ste Sophie ne sert que d'exemple, entre beaucoup d'autres, pour illustrer la théorie de l'auteur sur le sublime dans l'architecture (le chapitre est même intitulé *L'expression du sublime à Sainte-Sophie*).

Il paraît difficile, sinon impossible, de trouver, une fois de plus, des mots nouveaux, des images inédites, des idées originales pour faire l'apologie de ce monument, depuis des siècles célèbre A partir de Paul le Silentiaire et de Procope, jusqu'a nos jours, historiens de l'art, esthéticiens, écrivains, ont contribué non seulement a faire connaître ce chef-d'œuvre de l'art byzantin, mais a lui créer l'auréole de légende qui le classe parmi les merveilles du monde Il y a eu des specialistes aussi, des architectes, des archéologues, des techniciens qui ont consacre bon nombre de pages à l'analyse serrée de l'ensemble et de tous les détails, tant du monu-

---

1 *Esthétique de l'art byzantin*, Londres 1955, Paris 1959

2 Haghia Sophia. Athenes 1946 (en grec), A propos des plans de Haghia Sophia, dans « Akten des 11 Internationalen Byzantinischen Kongresses », 1958, Verlag C H Beck, Munchen 1960, p 376—387.

3 *Esthétique de l'art byzantin*, Paris 1959, p 119—126 L'édition grecque de cet ouvrage a paru en 1946.

ment original, l'œuvre d'Anthémius de Tralles et d'Isidore de Milet, que de celui restauré par Isidore le Jeune et plus tard modifié, sinon partiellement défiguré, à l'extérieur surtout, pour les besoins de la religion musulmane

Si le mérite de l'auteur ne consiste pas dans l'originalité absolue — impossible d'ailleurs — de ses points de vue, il n'en est pas moins remarquable en ce qui concerne non seulement sa puissance de communiquer au lecteur son propre enthousiasme — nous dirons même sa ferveur — esthétique, de faire « voir » et « sentir » ce qui est vraiment merveilleux dans ce chef-d'œuvre, mais aussi d'expliquer en termes précis et clairs, qui relèvent d'une rigoureuse compétence technique, comment et pourquoi on voit dans la Haghia-Sophia « une forme idéale » (p. 5), un monument dont « l'espace intérieur, un vide formidable, est contenu par un édifice léger » (p. 11), un monument « que régit la catégorie du sublime » (p. 48).

Sur les données de plusieurs spécialistes, en commençant par Procope [4], et les siennes propres, l'auteur se propose de reconstituer l'aspect original du monument et de montrer quel a été le rôle technique et esthétique d'Isidore le Jeune dans son intervention, « réforme » et recomposition « en accord avec l'esprit primitif et les suggestions de sa technique . » (p. 8).

Nous n'insisterons pas sur la qualité des descriptions de l'extérieur et de l'intérieur du monument, descriptions dont la clarte et la précision sont telles que les excellentes illustrations ne font que confirmer au lecteur l'exactitude de sa compréhension, jusqu'aux détails d'un texte d'architecture pure.

L'auteur étudie spécialement les tympans des arcs latéraux, la coupole, le système d'éclairage ; il discute les opinions de ses prédécesseurs, les complète et propose, en fin de compte, une nouvelle reconstitution du monument original, de l'intérieur (p. 35—37) ainsi que de son extérieur (p 42). Il arrive ainsi a déterminer, d'un côté, les résultats de la reconstruction d'Isidore le Jeune (p 42—43) et de l'autre, les trois moyens grâce auxquels Anthémius à réussi à parfaire la beauté de ce monument « a) l'ordonnance des espaces et l'éclairage ; b) les échelles, humaines et transcendantes , c) la conformation et la dématérialisation » (p. 50)

Michelis s'arrête longuement sur l'explication des résultats esthétiques de ces moyens. C'est dans cette partie de son livre, qu'il réussit le mieux à faire comprendre pourquoi chaque détail de la construction a sa part active dans la réussite esthétique de l'ensemble. Tout aussi intéressantes sont ses considérations d'histoire de l'art, en ce qui concerne l'origine, le prototype de Sainte-Sophie (il discute en ce sens les opinions de Wulff, de Strzygowschi, de Wolfflin).

Evidemment, il y a dans cette richesse d'idées, dans cette généreuse profusion de suggestions, certains points de vue qui ne sont pas exempts de subjectivisme, certaines opinions difficilement acceptables à la lettre. Ne serait-ce que le rôle — peut-être excessif — que l'auteur accorde à l'imagination pour saisir un monument sous tous ses aspects. D'autre part, la notion de « sublime » dont la résonance prestigieuse en soi devient pour le langage, plutôt simplifié de nos jours, un peu trop littéraire, est appliquable, peut-être à tout chef-d'œuvre (nous ne nions pas pour cela l'attrayante théorie sur le sublime que l'auteur développe dans son *Esthétique de l'art byzantin*). Il est aussi difficile de mettre en accord la nature « pittoresque » de l'art byzantin (cf. *Esthétique* .) avec sa qualité de « sublime ». Mais tout ceci — matière à amples discussions — prouve une fois de plus combien riche de signification devient l'analyse d un monument faite du triple point de vue esthétique, historique et technique.

Maria Ana Musicescu

---

[4] Procope, *De Aedificiis* (ed Bonn), abondamment cité et interprété. Les auteurs les plus connus dont s'occupe l'auteur sont Salzenberg, Antoniadès, Millet, Gurlitt, Andréades, Conant, Emerson et Von Nice (v. la bibliographie à la fin du livre).

RICE DAVID, TALBOT, *Art of the Byzantine Era*. London 1963, 286 pages, 247 illustrations dont 67 en couleurs.

Cet ample exposé analytique d'une création d'art qui évolue durant un millénaire, de l'Italie jusqu'en Orient, de la Russie du nord en Egypte [1], tend à devenir une contribution à l'histoire de la culture. L'auteur étudie, sur un plan d'importance égale et dans leurs rapports stylistiques les plus intimes, l'art byzantin proprement dit et celui qui sera le résultat, multiple et complexe, de la rencontre de l'art constantinopolitain essentiellement impérial, aulique, d'une part, avec les traditions de l'Asie Mineure et de l'Egypte et, de l'autre, avec celles du sud-est et de l'est européen Car, l'auteur — même s'il ne complique pas son exposé d'explications historiques — laisse clairement entendre qu'il ne s'agit, dans le vaste rayonnement de l'art byzantin, ni de simples influences, exercées par un art supérieur comme technique et comme expression plastique, ni même d'une lente et progressive pénétration — normale d'ailleurs pour une aire, aussi vaste qu'elle soit — qui serait redevable à Byzance de l'essentiel de sa culture chrétienne Evidemment, à certaines époques, dans certaines circonstances historiques, il s'agit de tout cela aussi. Mais il est surtout question d'autant de processus d'interférence, d'adaptation, de sélection, de synthèse, réalisés par autant de peuples différents appartenant à des pays évoluant sous la pression des réalités historiques differentes.

Et si le jugement esthétique de l'auteur favorise — à juste titre du point de vue de la somptuosité du matériel et, évidemment, d'une certaine perfection formelle aussi — l'art de la capitale de l'Empire, son mérite est justement d'avoir essayé de montrer quel est l'apport propre à chaque pays, en quoi consiste, au-dela des formes byzantines, l'originalité de l'art arménien, géorgien, bulgare, serbe, etc. Cela fait d'ailleurs, entre autres, l'intérêt particulier de ce livre écrit sous le double signe de l'unité et de la diversité d'une création d'art que l'auteur définit non par le style, mais par l'époque qui embrasse les styles de l'« ère byzantine ».

Art chrétien et régi par l'église, art où un certain degré d'abstraction fait passer sur un plan secondaire la ressemblance avec la nature, art figuratif enfin, dont les racines plongent dans l'Antiquité classique, ce sont, avec l'iconographie et d'importants aspects techniques, les traits communs à toute sa duree et à toute son étendue. Mais ce sont la qualité et la profondeur des variations, affectant d'abord les nuances et plus tard le style même, de cette vaste unité formelle, qu'il s'agit de démêler, pour mettre en valeur — au-delà des analogies d'un langage artistique commun — les modalités d'expression propres à chaque peuple, celles qui marquent son génie créateur.

Ce n'est pas à un livre de théorie sur l'art byzantin ou d'influence byzantine que nous avons à faire, mais plutôt à une sélection heureuse de références, chronologiques et analytiques. C'est, dans un sens, la « vie des formes » byzantines dont l'auteur entreprend l'analyse. Les nombreux exemples, excellement choisis, parfaitement illustrés, sont à même non seulement d'emporter la conviction du lecteur quant à la richesse, la variété et la puissance créatrice artistique de Byzance même, mais aussi de faire valoir l'expression particulière, inédite de l'art dans chacun des pays atteints par le rayonnement de Byzance.

En fin de compte, l'auteur s'efforce de prouver — et le réussit non seulement grâce au choix excellent des exemples, mais aussi à l'analyse finement nuancée des chefs-d'œuvre — que au-delà de la similitude d'expression de tous les arts chrétiens de l'Est, il ne s'agit ni d'un vaste ensemble unique avec quelques variations locales plus ou moins expressives, ni de plusieurs

[1] Cet espace géographique est illustré par la carte de la page 12. Par inadvertance, Tîrnovo, au lieu de figurer en Bulgarie est placé dans l'ouest de la Yougoslavie, la Thessalie au nord de la Macédoine, Mistra à la place d'Argos.

arts provinciaux issus directement de la même source artistique centrale. Car, ainsi que l'art de Constantinople connut ses propres variations à partir de Justinien et jusqu'à la Renaissance Paléologue, les arts des pays de l'Asie Mineure, du sud et du nord de l'Italie, du sud-est européen, connurent, eux aussi, leurs variations artistiques autonomes.

Des six chapitres du livre, le premier est consacré à l'art chrétien de l'Orient avant l'Islam (*The East Christian World before Islam*), le second et le dernier à l'art byzantin proprement dit (*The art of Constantinople 550—1204* ; *The revival under the Palaeologue emperors*) et les trois autres à l'art du monde chrétien oriental (*The eastern world from the seventh century*), occidental (*Sicily and Venice*) et sud-est européen (*The Slavonic art of the Balkans*).

La différence, avant l'essor de Constantinople, entre l'art chrétien des villes d'Alexandrie et d'Antioche, profondément pénétré par l'élégance raffinée de l'hellénisme, et l'art plus rude, héritier dans une certaine mesure du réalisme « expressioniste » propre à l'Orient, de l'Egypte et de la Syrie, est amplement soulignée dans le premier chapitre Mais c'est à Constantinople, à partir du règne de Justinien que, grâce aux innovations profondément actives et créatrices, l'art byzantin impérial trouvera, sous toutes ses formes — d'où son universalité — les plus accomplies, les plus grandioses de ses expressions L'auteur insiste sur le style nouveau « entierement métropolitain » (p. 48) créé à Constantinople sous Justinien et continué sous ses successeurs. C'est dans les ateliers impériaux de la Capitale que va s'élaborer l'art de la mosaïque, de la peinture, de la miniature, de l'orfèvrerie, de la broderie, de la céramique et qui prendra un essor remarquable, capable de maintenir, des siècles durant, sa force créatrice Mais l'art de Constantinople n'est pas la formule universelle de la chrétienneté orientale. Dès que cette « manière constantinopolitaine » rayonnera hors de l'Empire (à Kiev, à Ste. Sophie d'Ohrid, etc.), elle perdra de sa pureté et représentera « a local rather than a purely Constantinopolitan manner » (p 98) Vers le XII^{e} siècle, un nouveau style, plus humain, plus personnel, moins aulique, qui succédera à celui linéaire et formel du XI^{e}, se développera, ayant toujours pour point de départ la Capitale de l'Empire. Son rayonnement atteint Staraja Ladoga en Russie, Ladoughera en Chypre, Monreale en Sicile, Kurbinovo en Serbie Mais déjà, cet art si éloigné de la Capitale de l'Empire, sera marqué de traits spécifiques où l'on reconnaît la main, le choix et les goûts des maîtres locaux, traits qui demeureront à la base du développement artistique ultérieur de ces regions. Le même processus de différenciation, d'individualisation même, se passe, à des époques différentes, en Arménie et en Georgie, en Sicile, à Venise, en Bulgarie, en Serbie, en Macédoine. Entre tous ces peuples et ces pays c'est vers la Serbie que se dirige le plus la prédilection de l'auteur C'est un important chapitre de l'évolution de l'histoire de l'art serbe qu'il offre au lecteur Mais, c'est non sans raison qu'on se demandera pourquoi l'auteur mêle sous le même titre général de *The Slavonic art of the Balkans* l'art bulgare et l'art serbe ? Et c'est à bon droit aussi que le lecteur remarquera l'absence de l'art russe, qui méritait bien une analyse à part dans ce vaste développement artistique de l'« ère byzantine », à laquelle la Russie des XI^{e}—XV^{e} siècles appartient au même titre que les pays des Balkans

Une ample analyse est consacrée à la Renaissance Paléologue Maintenant ce n'est plus Constantinople qui est sur le premier plan Au cœur même de l'Empire byzantin les différences artistiques s'accentuent. En même temps il y a une école de Macédoine, une école de la vallée de la Morava, etc Il y a aussi des écoles russes et il y aura, a partir du XIV^{e} siècle, une école roumaine, toujours issue du remarquable stimulant créateur qui a été l'art byzantin Mais si l'ere byzantine dans le sens littéral de la notion finit son prestigieux cycle d'existence avec la disparition de l'Empire, la vitalité créatrice issue de l'art byzantin ne demeurera pas un simple épisode marginal traditionel, fût-il encore profondément suggestif Sur les prémisses de ce traditionnalisme naîtra un langage nouveau, issu des racines nationales de certaines pays. Tel est le

cas de la Roumanie (la Moldavie aux XV^{e} et XVI^{e} siècles surtout), qui connaîtra un moment décisif de sa maturité artistique

Car, c'est à travers l'expression artistique que l'on saisit le mieux, au moyen âge, le complexe des particularités créatrices de chaque peuple tout au long de son développement historique. Ce qui manque à ce beau livre c'est justement l'analyse du phénomène historique, qui aurait aidé le lecteur non spécialiste, d'un côté de mieux comprendre les traits propres à l'art de chaque pays, traits qui désignent toujours tout un complexe culturel, et de l'autre de mieux saisir, outre le rôle de l'art byzantin, l'apport moins prestigieux, certes, mais tout aussi important, des pays de l'est et du sud-est européen à la culture du moyen âge

Maria Ana Musicescu

STYLIANOU ANDRÉAS et STYLIANOU JUDITH, *The painted churches of Cyprus*, Stourbridge, Worcestershire, England, 1964, 171 pages, 81 illustrations, 5 en couleurs,

C'est grâce à quelques études récentes que les historiens de l'art byzantin et de celui des pays du sud-est européen peuvent ajouter au groupe déjà important des écoles d'art issues de Byzance celle, encore peu connue, de l'île de Chypre Le livre d'Andréas et de Judith Stylianou, guide, analyse et essai de synthèse a la fois, est intéressant par la richesse et la nouveauté de son information, précieux par ce qu'on pourrait qualifier de petites monographies des monuments les plus importants de l'île, agréable par la clarté et la vivacité de ses remarques Les trois chapitres du livre (*History, Byzantine art and Cyprus, The monuments*) renseignent le lecteur sur les circonstances historiques qui ont déterminé le croisement d'influences auquel l'art de Chypre doit son aspect particulier, sur l'évolution de cet art, sur les multiples nuances locales qui s'intègrent au fond byzantin permanent et qui confèrent une individualité propre à chaque ensemble peint et à la peinture de l'île dans son ensemble Byzance, l'Orient et l'Occident sont les trois foyers de culture d'où Chypre puise, à degrés d'intensité différents et à des époques différentes, les éléments de son art Car, toujours liée de près à l'Empire byzantin et surtout à sa capitale, saccagée à tour de rôle par les Arabes et par les Francs, des siecles durant sous la souzeraineté de Venise et enfin conquise par les Turcs, c'est l'histoire même de l'île qui détermine et qui explique son art qui sera, en fin de compte, le resultat d'une réélaboration, d'une interprétation selon ses plus anciennes traditions artistiques — le goût, la sensibilité et la culture du peuple — du fond byzantin comme des influences et des suggestions reçues a travers les siècles Quelle est la portée de ces influences, leur rôle dans l'évolution de la peinture chypriote, car c'est de peinture que s'occupe, en premier lieu ce livre ? Est-elle une simple école provinciale de la peinture byzantine, où bien peut-on parler d'un style propre a Chypre ? Quelle est la contribution originale des artistes de l'île jusqu'au moment de sa conquête par les Turcs ? Quelle est l'évolution de cette peinture aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles ? Voilà autant de questions qui se posent au lecteur et auxquelles les auteurs s'efforcent de repondre

C'est le chapitre intitulé *Byzantine art and Cyprus* qui nous renseigne sur les phases de la peinture chypriote qui sont, en fin de compte, les deux grandes phases de tout art de l'Orient chrétien du moyen âge, notamment la phase byzantine et celle post-byzantine. En Chypre, la première suit de près les étapes parcourues par la peinture byzantine même C'est ainsi que, sur un fond de tradition hellenistique (mosaïques de Kato-Paphos, II^{e}—III^{e} siècles, de Salamis au debut du IV^{e} siecle, de Curium au V^{e} siècle) penètrent, a partir du VI^{e} siècle, à la fois le « fac-

teur oriental de l'art byzantin » (mosaïques de la Panagia-Kanakaria, près de Lythankroni, peintures murales de Salamis-Constantia) et celui « grec » dont la présence atteste les étroites relations de l'île avec la capitale de l'Empire datant avant l'époque iconoclaste. Elles seront renforcées à partir du X^{e} siècle, quand des artistes de Byzance viendront travailler dans l'île et imprimer pour longtemps le caractère d'un art qui sera suivi, repris, enrichi par les maîtres chypriotes. Aux XI^{e}—XII^{e} siècles des traits hellénistiques du style de « Cour » de Byzance pénètrent dans la peinture de Chypre (St Nicolas de Kakopetria, XI^{e} s. ; Panagia Phorbiotissa à Asinou, début du XIII^{e} siècle , la belle série de fresques de Lagoudera, 1192). Quant à cette époque, les auteurs remarquent certains traits stylistiques communs entre la peinture de Chypre et celle de la Macédoine yougoslave (Nerezi, Kurbinovo) et grecque (St. Anargyres). Excepté quelques infiltrations de l'Occident qui demeurent superficielles même après la conquête de l'île par les Latins (1191), son art demeure profondément lié à Byzance (monastère de St Jean Lampadistis, première moitié du XIII^{e} siècle , fresques de la Panagia tou Moutoulla, 1280 , St Nicolas de Kakopetria, fin du XIII^{e} siècle , celle du narthex de la Panagia Phorbiotissa de Asinou) Les fresques ont tantôt l'aspect « populaire», « monastique », caractéristique à l'art de la province byzantine, tantôt celui du style de « cour» de la capitale. En ce qui concerne le style Paléologue, excepté la peinture d'icônes (celle de 1356 représentant le Christ, les archanges et les donateurs de l'église de la Panagia Chrisaliniotissa-Nicosia), on ne surprend en Chypre que des reflets de ce style raffiné, quoique toujours sous un aspect plutôt provincial (l'église de la Sainte Croix à Pelendri).

C'est dans la seconde moitié du XV^{e} siècle qu'on verra se développer en Chypre, ce que les auteurs appellent le « local revival style », notamment la tradition byzantine sur échelle locale (les trois ensembles peints par Philippe Goul entre 1465—1466 ; la peinture de la chapelle de Pedoulas, 1474). C'est cette interprétation locale de la tradition byzantine qui se développera au cours du XVI^{e} siècle (les fresques signées par Siméon Axenti à l'église de St. Sozomène, 1513 et celles des St. Archanges de Galata, 1514). Néanmoins, c'est toujours vers la seconde moitié du XV^{e} siècle que commence à poindre ce qui deviendra le style « italo-byzantin », dont l'évolution est parallèle au style byzantin local Survivance de Byzance et contamination de l'Occident vont dorénavant s'entrepénétrer, fondre dans une « happy union » et créer un style mixte qui durera jusqu'au moment de la conquête de l'île par les Turcs (1570). Excepté la peinture d'icônes, à partir du XVII^{e} siècle, l'art chrétien de Chypre s'achemine vers sa décadence définitive

Ce bref exposé par étapes chronologiques et stylistiques de la peinture chypriote dans son ensemble est appuyé et enrichi par la description détaillée des 25 monuments les plus importants de l'île. Des données concernant l'iconographie, des considérations sur le style de chaque ensemble peint, permettent de saisir les trois aspects essentiels de la peinture médiévale de Chypre byzantin, byzantin d'interprétation locale et italo-byzantin sur lequel les auteurs nous renseignent d'une manière un peu trop générale.

De nombreux détails d'iconographie des données de première importance en ce qui concerne certains traits communs avec la peinture des pays du sud-est européen — portraits funéraires, portraits de donateurs, peinture extérieure, sculpture en bois, etc — constituent une aide précieuse pour le spécialiste.

Le besoin de préciser certains aspects particuliers de l'art de Chypre, d'en rehausser les traits locaux, souvent difficiles à qualifier dans leurs nuances propres, ont conduit les auteurs à dénommer « style » certaines écoles ou courants qui n'appartiennent pas moins au même style byzantin ou local Les notions de style, école, courant n'étant pas interchangeables, un lecteur non avisé pourrait se tromper sur la valeur représentative dans l'ensemble de certains détails, d'une certaine manière de peindre, dont la signification est limitée à un ou à plusieurs monuments qu'ils caractérisent D'autre part, la notion claire et expressive de « post-Byzantine local revival style », appliquée à un art qui comprend plus de deux siècles est, d'un

côté, trop large pour définir tous les aspects artistiques spécifiques à Chypre et, d'autre part, trop étroite, pour permettre de distinguer l'aspect local propre à l'île de celui des autres pays ou contrées du sud-est européen qui, eux-aussi, ont amplement vécu leur phase post-byzantine. Cette autre notion, de style italo-byzantin, elle non plus n'est pas en mesure de faire saisir les nuances qu'elle comporte dans cet équilibre souvent labile, entre l'élément italien, byzantin et post-byzantin, et qui crée à l'intérieur même de cette phase de l'évolution stylistique de la peinture, certains aspects qui mériteraient d'être révélés. Car, l'art de cette époque tardive, généralement méprisé par les historiens de l'art byzantin, réserve des surprises en ce qui concerne et sa valeur artistique et son originalité.

Une ample bibliographie (dans laquelle manque par inadvertance, parmi les travaux d'ensemble sur l'art byzantin le livre, désormais célèbre, du professeur V. N Lasarev, *Histoire de la peinture byzantine,* Moscou 1947), une carte de l'île et une série d'excellentes photos complètent ce livre utile et agréable à la fois.

Remarquons, pour finir, son importance pour l'étude de ce double aspect d'unité et de diversité dans l'art des pays du sud-est européen. Car, tout en gardant un indéniable aspect d'unité, que lui confère la prodigieuse force d'irradiation et de survivance de Byzance, ces arts, ne cessent pas de s'enrichir des aspects propres à chaque pays et de donner naissance, des siècles durant, à une grande diversité d'écoles qui sont encore loin d'être étudiées à fond et mises en valeur sous leur double aspect international et national.

Maria Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr) ; CAMARIANO, NESTOR (N. Cr.) ; GIURESCU, DINU (D.C.G.) ; MATEI, ION (I. M) ; MIHĂESCU, HARALAMB (H. M) ; MUSICESCU, MARIA ANA (M. A. M.) ; NĂSTUREL, PETRE (P. Ş. N) ; OTESCU, SIMONA (S. O.).

VACALOPOULOS, APOSTOLOS, Γερμανικὰ ἔγγραφα ἀπὸ τὸ Geheimes Archiv τοῦ Μονάχου σχετικὰ μὲ τὴν πρώτη περίοδο τῆς ἀντιβασιλείας στὴν Ἑλλάδα (Documents allemands de la Geheimes Archiv de Munchen concernant la première période de la régence en Grèce — 1833—1834), Salonique, 1960, 97 p. ; extrait de l'Annuaire scientifique de la Faculté de Philosophie de Salonique, vol VIII.

Le professeur Apostolos Vacalopoulos de l'Université de Salonique a découvert dans la « Geheimes Staatsarchiv » de Munich un mémoire (daté du 27 octobre 1834) que les ex-régents de Grèce, von Maurer et von Abel, ont adressé au roi de Bavière à l'occasion de leur rappel dans la patrie.

Ce mémoire reflète très bien les disputes au sein de la régence instituée pendant la minorité du roi Othon, et composée de gens étrangers au pays (Armansperg, Maurer, Haideck et Abel) ces politiciens étaient beaucoup plus préoccupés de leurs propres intérêts ou de ceux de leurs maîtres, que de ceux du pays dans le gouvernement duquel ils se trouvaient. On y trouve également certaines relations regardant les problèmes économiques de la Grèce, ainsi que des informations au sujet de l'immixtion scandaleuse de la comtesse von Armansperg dans les questions internes du pays.

Vacalopoulos publie aussi un mémoire écrit par Gasser, dans lequel il montre, entre autres, que les interventions des représentants des grandes puissances, et particulièrement de ceux de l'Angleterre (Dawkins) et de la Russie (Katakazy) entravaient la liberté d'action du gouvernement grec.

Les textes sont publiés en langue allemande, avec une courte introduction.

N. Cr.

MANOUSSACAS, M. I, Βενετικὰ ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν τῆς Κρήτης τοῦ 14ου — 16ου αἰῶνος (πρωτοπαπάδες καὶ πρωτοψάλται Χάνδακος). (Documents vénitiens se rapportant à l'histoire ecclésiastique de la Crète des XIVe—XVIe siècles, « Protopopes » (archiprêtres) et « protopsaltes » (premiers-chantres) de Handacas) dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς 'Ελλάδος », XV (1961), p 149—233.

L'infatigable investigateur des archives vénitiennes, Manoussacas, professeur a l'Université de Salonique, publie dans cet article, 26 documents provenant des archives de Venise, dont 23 sont en latin et trois en grec. Manoussacas en donne une édition réellement scientifique, préparée avec beaucoup de travail et une attention minutieuse Chaque document est précédé d'un ample regeste et suivi de très riches commentaires Les documents plus courts sont precédés, au lieu d'un regeste, d'une traduction en langue grecque

Le contenu des documents est varié, traitant différents aspects installations arbitraires d'archiprêtres, conflits autour du payement de la taxe nommée « perper », conflits entre catholiques et orthodoxes, autorisations d'ordination, requêtes de libération d'esclaves, etc. Ces documents ont permis à Manoussacas de dresser la liste des archiprêtres qui, en l'absence d'évêques orthodoxes dans la Crète dominée par Venise, étaient les supérieurs spirituels de la population orthodoxe

Deux documents sont donnés en fac-similes, l'un de 1424 et l'autre de 1514. Pour la commodité du lecteur, Manoussacas a eu soin d'ajouter à son article un index très utile.

A. Cr.

SCOUVARAS, VANGHELIS, Τρία ἀνέκδοτα ἀντικαποδιστριακὰ Κείμενα (Trois textes inédits hostiles à Capo d'Istria)», « Δελτίον τῆς 'Ιστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς 'Ελλάδος », XV (1961), p. 251—268.

Les Grecs, après la constitution d'un État indépendant, étaient désireux de jouir de toutes les libertés politiques et sociales. De tous les problèmes, le plus brûlant était celui du partage des terres aux paysans L'État était entré en possession de grandes étendues de terre provenues des confiscations des « ciflics » (propriétés) ayant appartenu aux féodaux turcs. Ces terres devaient être partagées aux paysans qui n'en avaient pas et aux combattants qui avaient versé leur sang pour la libération de la Grèce. La Commission, nommée par Capo d'Istria, qui devait faire les inscriptions de ceux qui avaient le droit de recevoir des lots de terre, ne fut pas à la hauteur de sa destination et les promesses de mise en possession des terres ne se transposaient pas en faits. C'était là l'origine du mécontentement de la majorité de la population rurale.

Le gouvernement par trop dictatorial de Capo d'Istria causait aussi de grands mécontentements ; ce gouvernement avait concentré dans ses mains tout le pouvoir administratif. Il avait aboli la constitution, dissous l'assemblée nationale et avait créé en échange un Sénat, organe soumis à sa volonté et qui agissait selon ses désirs. Ce Sénat se composait de 27 membres nommés par Capo d'Istria. Le Sénat, d'après les historiens de l'époque, était formé de gens dévoués au « président ».

Au moment de la lutte pour l'indépendance en Grèce, plusieurs revues qui jouissaient d'une pleine liberté avaient pu paraître. Parce que dans ces périodiques l'on critiquait mainte-

nant les abus des membres de son gouvernement, Capo d'Istria, par des dispositions spéciales, limita la liberté de la presse, instaurant la censure ou la suppression des journaux.

Capo d'Istria et surtout ses frères Viaros et Augustin organisèrent un réseau très dense d'informateurs qui servaient à neutraliser n'importe quelle tendance ou action libérale.

Capo d'Istria organisa l'administration de telle façon que le système administratif, décentralisé de jusqu'alors, fut supprimé, assumant personnellement tout le pouvoir et toute la responsabilité Son gouvernement était tout-puissant

Justement au moment où, en Grèce, les mécontentements devenaient de plus en plus manifestes, la révolution bourgeoise contre l'absolutisme éclata en France, en 1830, révolution qui eut un fort retentissement dans l'esprit des Grecs Le général français La Fayette, déclarait partout qu'il irait en Grèce pour rétablir le régime constitutionnel Les Grecs nourris par l'esprit libéral français et par la déclaration des droits de l'homme qui en avait résulté, embrasserent à cette occasion aussi, les mots d'ordre de la révolution

Des troubles éclatèrent en plusieurs endroits. Le peuple demandait la convocation d'une constituante qui donnerait au pays une constitution La haine contre Capo d'Istria grandissait de plus en plus dans toutes les couches sociales mais elle atteignit le comble quand Augustin, le frère du gouverneur, fut nommé commandant des forces de l'armée grecque.

À cette époque où la haine du peuple contre Capo d'Istria croissait de plus en plus dans les journaux de l'opposition, circulaient des pamphlets et des articles fulminants qui attisaient la flamme de la vengeance

Scouvaras, après avoir présenté très judicieusement le cadre de l'époque, publie et analyse trois pamphlets anonymes de ce genre, dont deux sont en vers et l'un en prose.

Le premier, en vers (p. 259—260), est un cri de haine contre les Corfiotes dont un était aussi Capo d'Istria qui est nommé dans le pamphlet « tyran » et « charlatan » Le pamphlet comporte deux idées 1) il exprime la haine contre une personne et certaines institutions et 2) il formule certains mots d'ordre d'instigation à la lutte et aux revendications.

Le second pamphlet (p. 263—271) est un dialogue en prose intitulé « Ὄνειρον » (Rêve). Il est écrit par un auteur anonyme d'après le modèle des dialogues de Coray qu'il imite en ce qui concerne et le fond et la forme[1]. Dans ce pamphlet, on demande la justice non la vengeance. On y demande une constitution qui assurerait un gouvernement conforme à l'esprit du temps et aux habitudes grecques.

Le troisième texte (p 276—282) est en vers et semble avoir été écrit pour être chanté. Il imite le rythme du célèbre hymne de Kochinachis ᾽ω λιγυρὸν καὶ κοπτερὸν σπαθί μου qui a été chanté par le peuple grec pendant les combats. Il est probable que l'hymne anonyme fût aussi chanté par la jeunesse hostile à Capo d'Istria. Ce chant est un hymne à l'adresse de Constantin Mavromihalis, l'assassin de Capo d'Istria.

Au moment de l'assassinat du gouverneur, les avis furent très partagés en Grèce et dans les cercles diplomatiques d'Europe. Les gouvernements conservateurs et monarchiques qualifièrent l'assassinat comme « manifestation de l'influence funeste des idées anarchiques », tandis que le côté anglais a manifesté sa joie devant la mort du « proconsul russe » (τοῦ Ρώσου ἀνθυπάτου), surnom donné à Capo d'Istria.

---

[1] Nous précisons que le vieux Coray mène à cette époque une lutte acerbe contre Capo d'Istria Il mit en circulation en 1830, sous le pseudonyme de G. Pantazidis, un dialogue tres dur envers Capo d'Istria intitule · Τί συμφέρει εἰς τὴν Ἑλλάδα νὰ πράξῃ εἰς τὰς παρούσας περιστάσεις διὰ νὰ μὴ δουλωθῇ εἰς χριστιανοὺς τουρκίζοντας, Διάλογος δύο Γραικῶν Λαοσθένους καὶ Χαριλάου (Que doit faire la Grèce dans son intérêt, dans les circonstances actuelles pour ne pas être réduite en esclavage par des chrétiens qui se comportent comme des Turcs Dialogue entre deux Grecs, Laosthenis et Harilaos).

Prenant en considération les positions manifestées en Europe après l'assassinat du chef de l'Etat grec, nous devons admettre que, sans aucun doute, l'influence étrangère et les interventions clandestines venues du dehors ont aussi contribué à exciter au plus haut degré les esprits en Grèce.

A. Cr.

CIOBANU, FULVIA, *L'origine du mot « lehamite »*, « Studii şi cercetări lingvistice », Bucarest, 1960, cahier 3, pages 429—432.

L'auteur de l'article considère comme non satisfaisantes les hypothèses concernant l'origine du mot roumain « lehamite » avec les variantes « lehamete » et « lihamete », émises par les différents dictionnaires « Lehamite » ne peut pas être formé du mot hongrois « léha » — vide — désert ou de l'ukrainien « lyho » — étrange — mauvais, avec la terminaison « mite » et « mii », le résultat d'une contamination entre l'ukrainien « lyho » et « cogeamite ».

L'auteur observe, à bon droit, qu'a l'encontre des autres mots dans la composition desquels entre — « mite » (pasămite, iatămite), « lehamite » et « cogeamite » constituent une unité non analysable dans la langue roumaine. Comme tel il a dû être emprunté en tant que mot unitaire et non analysable d'une langue slave. Le premier élément (leha, liha) existe dans plusieures langues slaves et il a à peu près le même sens.

En langue bulgare populaire on rencontre des constructions dans lesquelles figure лиха Ainsi, Teodorov Balan mentionne la construction лиха м'т лити от драгосту « je suis dégoûté, je suis rassassié d'amour », dans laquelle лихо est accompagné de formes pronominales de datif à valeur de datif éthique. Le procédé est très répandu dans la langue bulgare populaire et peut être rencontré très souvent dans les créations populaires. Aujourd'hui лихо ми ти paraît une construction rarement employée, quoique l'adjectif лих soit utilisé dans la langue populaire ayant entre autres aussi le sens de « désagréable, torturant », et dans les dictionnaires nous rencontrons la construction лихо мие « je souffre, cela me gêne, cela me pèse ». Tant la forme que le sens de la construction bulgare permettent a l'auteur d'y voir l'origine du mot « lehamite ».

Le mot a eu d'abord la forme « lihamite », qui est devenu ensuite « lehamite » par la transformation de l'i non accentué en « e ». La construction initiale doit être considérée « lihamite de.. », « mi-e silă, sînt sătul de .. », où « lihamite » a la valeur d'un adverbe. Avec le temps, par analogie avec « mi-e silă », qui a le même sens, elle devient « mi-e lehamite ». De cette construction, le mot a pu être pris isolément par les écrivains comme nom ayant le sens de « silă, plictiseală », De « lehamite » sont issus de nombreux dérivés. Ces dérivés sont une preuve de plus, que l'expression a été empruntée du bulgare comme un mot unitaire, non analysable.

S. O.

ДОРА ИВАНОВА-МИРЧЕВА, *Развой на бъдеще време* (Futurum) *в българския език от X до XVIII век* (L'évolution du futur dans la langue bulgare depuis le X[e] jusqu'au XVIII[e] siècle), Académie des Sciences, Sofia, 1962, 201 p.

Les formes du futur apparaissent relativement tard dans l'histoire des langues, en fonction du parachèvement de leur processus vers l'abstrait En latin, le futur était un subjonctif plus ancien, dans d'autres langues, il s'est surtout développé de certaines formes périphrasti-

ques du présent. On observe généralement une tendance incessante au renouvellement des formes du futur, à l'aide de moyens intrinsèques, variés et inattendus : le cas le plus fréquent est le recours aux verbes exprimant le désir, l'intention, l'attente, le devoir, la possession, le commencement d'une action, etc. En bas-latin circulaient sur toute l'étendue de l'Empire Romain des formes périphrastiques constituées de l'infinitif et des verbes *habere* ou *velle*. Ces dernières se sont transmises aux langues romanes, où elles ont longtemps coexisté, mais dans les langues littéraires modernes c'est l'un de ces procédés qui a prévalu : ainsi, en roumain, *volo cantare — voi cânta* ou *cantare volo — cânta-voi* ; en français, *cantare habeo — je chanterai.* Mais la réalité linguistique de la langue parlée et des dialectes populaires est beaucoup plus complexe que celle de la langue littéraire. C'est ce qui fait que la situation de la catégorie du futur dans les langues littéraires soit incertaine et oscillante.

La présente étude renferme deux parties : à savoir un examen des textes littéraires les plus importants du X^e^ au XVIII^e^ siècle et des observations générales suivies d'une synthèse des résultats obtenus. La situation de la langue bulgare confirme les conclusions générales découlant de l'analyse d'autres langues : les moyens d'expression de la catégorie du futur sont variés et se renouvellent continuellement. C'est à peine au XVIII^e^ siècle, c'est-à-dire au moment où une langue littéraire unique s'impose à tous les Bulgares, que triomphent partout les formes synthétiques uniques. Les modèles sur lesquels la langue se guide sont le plus souvent un produit interne, souple, dynamique et adapté aux nécessités de la vie. C'est à juste raison qu'est repoussé le point de vue selon lequel dans le processus de formation du futur en bulgare il y aurait eu une influence étrangère.

H. M.

BASKAKOV, N. A. *Turk Dillerinde Ön Vokallerin Duzleşmesi ve Karaimcenin Halicz-Luck Lehçesinde o>e ve u>ı Degişmeleri* (La délabialisation des voyelles antérieures dans les langues turques et les changements o>e et u>ı dans le dialecte caraïme de Halicz Luck), « Turk Dili Araştırmaları Yılıgı Belleten 1963 », Ankara, 1964, p. 33—37.

L'auteur souligne la rareté des études concernant la phonétique et particulièrement des recherches sur les changements de certaines voyelles dans les langues turques. Il insiste en particulier sur les changements o>e et u>ı qui se rencontrent aussi bien dans les langues kyptchaks que dans les langues oghouses Mais ce changement phonétique est rencontré d'une manière sporadique dans ces langues et se trouve frequemment dans le dialecte des caraïmes de Halicz Luck (on sait que le caraïme a deux dialectes : le dialecte dit de Halicz Luck et celui de Troik).

L'auteur donne de nombreux exemples et explique ces changements non seulement par l'influence des langues voisines, l'ukrainien et le polonais, mais aussi par l'action des lois internes qui régissent ces langues À la bibliographie on doit ajouter maintenant aussi le livre de K. M. Musaev, *Грамматика караимского языка Фонетика и Морфология* Москва, 1964, paru ultérieurement.

I. M.

DJUKANOVIĆ, MARIJA, *Les vestiges de la langue turque dans l'actuelle langue serbo-croate*, X. Turk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler 1963 », Ankara, 1964, p. 31—36.

La langue serbo-croate, comme toutes les langues balkaniques d'ailleurs, possède dans son lexique un important fonds d'emprunts d'origine turque. C'est Vuk Karadzić, qui pour la première fois signala ce fait dans son dictionnaire de 1818. Dans son ouvrage volumineux (2 volumes) Abddulah Škaljić étudie 6000 'turcismes' tout en se limitant au parler populaire de Bosnie et Herzégovine L'auteur de cet article décide d'employer le terme « éléments orientaux » plutôt que celui de 'turcismes' et considère qu'on a besoin d'un dictionnaire général des éléments orientaux pour tout le territoire de la Yougoslavie, car parfois dans les différentes régions on trouve des nuances sémantiques provenant d'un même emprunt lexical.

Cette influence se recontre aujourd'hui dans l'anthroponymie (il y a en Yougoslavie de nombreux noms de familles turcs chez des non-musulmans), dans la terminologie de la vie citadine, dans les termes qui ont trait à la vie pratique (constructions, différents outils, ammeublement, nourriture, habillement). On remarque surtout que la terminologie est orientale dans l'élevage des chevaux et dans leur harnachement. Ainsi le dictionnaire de Škaljić note rien que dans ce domaine 119 termes orientaux. Mais les domaines où l'on rencontre des mots orientaux sont encore plus nombreux. Sans aucun doute les problèmes discutés et les desiderata exprimés par l'auteur sont des plus intéressants Et nous croyons qu'en général les recherches comparatives dialéctologiques au sujet des éléments turcs et orientaux dans toutes les langues du Sud-Est de l'Europe seront utiles aussi bien pour l'étude du problème dans son ensemble que pour l'étude de ces éléments orientaux dans chaque langue de ces pays (Cf. aussi les observations plus anciennes de L. Seinanu, les indications méthodologiques de T. Kowalski de N. K. Dmitriev et celles plus récentes de E V Sevortian de G. Hazai, etc). À la bibliographie, il faut ajouter le livre paru depuis peu de Anton Knezević : *Die Turzismen in den Sprachen der Kroaten und Serben.* Meisenheim am Glan, 1962, 506 p. (Slavisch-Baltisches Seminar der Westfalischen Wilhelm-Universitat) compte rendu dans « Zeitschrift f. Slav. Fil. », XXXI, 2, 1963.

I. M.

Български етимологичен речник, съставили Вл. Георгиев, Иван Гълъбов, Йордан Заимов, Ст. Илчев, Académie des Sciences, Sofia, 1963—1964, fasc. II, p. 81—160, fasc. 3, p. 161—240

Le *Dictionnaire étymologique bulgare* continue à paraître avec régularité Sa richesse et sa variété se remarquent aussi par les faits linguistiques analogues qu'il cite des langues slaves, du roumain, du hongrois, du turc, du grec moderne et de l'albanais. Conçu sur une large base il rendra bien des services non seulement aux linguistes, mais aussi aux historiens, aux géographes, aux ethnographes et, d'une façon générale, aux études d'histoire de la culture. Les auteurs affirment que certains néologismes d'origine occidentale ont pénétré en bulgare par l'intermédiaire du roumain. Tel est le cas de *брошура* « brochure », *булевард* « boulevard » On pourrait y adjoindre *брутален* « brutal », *букéт* « bouquet ». Pour l'étymologie du toponyme *București* on part du verbe *a bucura* + suffixe *ești*. *București* est un patronymique de *Bucur*, qui apparaît aussi en territoire bulgare : *Бýкор* (Botevgrad), *Бýкорово*

(Sevlievo), *Бўкоровци* (Godečko), *Букурци* (Skopsko) L'adjectif *i bukur* « beau » de l'albanais montre que *Bucur* était autrefois un appelatif en roumain, où il n'existe plus aujourd'hui que les dérivés *a se bucura, bucurie, bucuros.* L'étymologie proposée du mot roumain *bură,* à savoir de l'italien *bora* (provenant du grec βορέας) est douteuse. Le mot *велѐнце* apparaît en roumain (*velințe*) et dans d'autres langues balkaniques, où il a pénétré par le canal des commerçants qui apportaient des marchandises de Valence par Venise. *Венедѝк* a pénétré en bulgare par le turc et *venetic* en roumain par le néo-grec (βενετικός); le point de départ a été vénitien Le latin *vigilia,* plus tard en grec byzantin (βίγλα) demeure dans le toponyme Вѝгла, pic montagneux près de Melnik D'autres informations abondantes et bienvenues sont celles d'ordre historique et linguistique relatives à *Вѝтоша, Влах, войвода, войник, вълколàк, Гèорги* Le mot *Влах* apparaît notamment dans la terminologie botanique et dans la toponymie bulgare. D'autres emprunts au roumain sont les mots *брънза* « fromage », *буза* « lèvre », *бўрта* « ventre », *бутòй* « tonneau », *вàма* « douane », *гàзда* «hôte », *гàлбин* « jaune ». A la page 91 une faute d'impression, *burniană* au lieu de *buruiană.*

Le *Dictionnaire étymologique bulgare* est indubitablement appelé à devenir un instrument de travail indispensable non seulement pour les slavisants, mais aussi pour les romanistes, les albanologues et les turcisants.

H. M

PERTUSI, AGOSTINO, Ἐρωτήματα. *Per la storia e le fonti delle prime grammatiche greche a stampa,* tirage à part de « Italia medioevale e umanistica », V, Padova 1962 (Manoscritti e stampe dell'Umanesimo Studi in onore di Giovanni Mardersteig), p. 321—351.

Les premiers *Erotemata* ne sont pas ceux que Janus Lascaris fit paraître en 1476, mais ceux de Marcel Chrysoloras, publiés à Venise en 1471 par Adam von Ambergan. Sa grammaire semble avoir été composée à Constantinople en 1397. Un examen approfondi de l'histoire des différents manuels de grammaire depuis l'Antiquité permet à l'auteur de souligner les dons de philologue de Chrysoloras qui, au lieu de 56 types de déclinaisons grecques, sut les grouper en 10 seulement, à savoir cinq paradigmes sans contractions et cinq à contractions, dont 4 parisyllabiques et un imparisyllabique Quant aux conjugaisons, il s'en tint à la théorie de Dionysios Thrax. Ce merle blanc de la bibliophilie n'est connu aujourd'hui qu'en deux exemplaires, conservés à Manchester et à Milan C'est la grammaire dite *Ianua,* à l'aide de laquelle l'humaniste byzantin avait appris le latin, qui lui fournit les moyens de classer systématiquement les déclinaisons grecques.

P. Ș. N.

BARNEA, ION, *Garvăn — Dinogetia,* Bucarest, Ed. Meridiane, 1961, 87 p. (35 illustrations).

L'auteur présente avec compétence les résultats des fouilles archéologiques effectuées ces dernières années dans la cité romaine et byzantine de Dinogetia (Dobroudja du nord). I. Barnea qui a, d'ailleurs, analysé dans des études spéciales les résultats de ces recherches,

nous fait dans ce nouvel ouvrage, une présentation d'ensemble et s'arrête surtout à la période du haut moyen âge (X^{e}—XII^{e} siècles); il y analyse le type des maisons, les occupations des habitants (surtout les métiers), les relations commerciales de la cité avec le monde byzantin et les villes de la Russie kiévienne. La ville-cité de Dinogetia cesse son existence vers le milieu du XII^{e} siècle, à la suite des invasions des Petchenègues.

D. C. G.

LAFONTAINE-DOSOGNE, JACQUELINE, *Voyage archéologique en Chypre*, extrait de la revue « Le Flambeau », N^{os} 1—2, 1963 (Bruxelles), p. 115—132 + 8 fig.

L'historien d'art bien connue qu'est M^{me} Lafontaine-Dosogne condense ici ses observations sur les monuments antiques, byzantins, latins et turcs en Chypre. Le tout est présenté d'une plume agréable qui évoque avec sensibilité et sympathie la splendeur ou le charme des trésors artistiques et du paysage de l'île. Les qualités de cet exposé qui n'en est pas moins un guide attrayant en miniature, nous font espérer qu'elle publiera bientôt l'ouvrage « très largement illustré, intitulé *Monuments d'art chrétien en Chypre* » dont elle annonce la préparation (p. 116, note 1).

P. Ş. N.

EUSTAZIO DI TESSALONICA, *La espugnazione di Tessalonica*. Testo critico, introduzione, annotazioni di Stilpon Kyriakidis. Proémio di Bruno Lavagnini. Versione italiana di Vincenzo Rotolo. (Istituto Siciliano di Studi bizantini e neollénici. Testi e monumenti pubblicati da Bruno Lavagnini sotto gli auspici dell'Assessorato alla Istruzione della Regione Siciliana. Testi 5), Palermo, 1961, LXIII + 191 p. + 4 planches.

Le récit célèbre, qu'a laissé le métropolite Eustathe de Thessalonique sur la chute de sa ville aux mains des Normands le 24 août 1185 a fait récemment l'objet d'une édition critique due au regretté professeur St. Kyriakidès. La longue introduction qu'il a mise en tête de ce livre indique d'abord les éditions du texte du savant byzantin (publié d'abord par Tafel en 1832, puis en 1852, et reproduit ensuite dans la *Byzantine* de Bonn et la *Patrologie grecque* de Migne), puis elle étudie la tradition manuscrite, prouvant que le manuscrit de Bâle A III 20, n'est pas un autographe, comme l'avait soutenu A. Maricq voici tantôt quinze ans. On nous présente ensuite l'œuvre et la biographie de son auteur. (On complétera dorénavant son curriculum vitae en tenant compte que, lorsqu'il fut promu métropolite, il était ὁ ἐκ σακελλίου, soit le 5^{e} des dignitaires patriarcaux ; voir V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, V—1, Paris, 1963, p. 336—337) Retenons encore en passant qu'au monastère de Gračanica, en Serbie (voir p. LX et pl. IV), Eustathe est peint en qualité de saint : à cet égard, il serait intéressant de retrouver éventuellement sa présence dans l'iconographie de quelque monument historique de Roumanie.

Le texte grec et sa traduction italienne en regard couvrent les pages 2 à 159. Etablie avec grand soin par St. Kyriakidès, qui s'est montré très conservateur à l'égard du codex

de Bâle, d'une lecture assez malaisée, et l'a prudemment retouché de ci de là, cette édition est enrichie d'abondantes identifications de sources classiques et chrétiennes dont s'est inspiré Eustathe, si féru de littérature.

La traduction italienne, par V. Rotolo, respecte en général le mouvement de l'original et aide à élucider certaines des difficultés d'une première lecture. Des sous-titres annotés en marge de cet important récit historique d'une lecture si palpitante, en jalonnent le plan. V. Rotolo explique dans des notes très compétentes, certaines des allusions mythologiques, historiques, etc., par trop obscures que s'est permises Eustathe C'est à lui également que l'on doit la version italienne de tout l'exposé de Kyriakidès.

On trouvera encore aux p 163—183 un supplément de notes explicatives et, enfin, aux p. 185—191 un « index nominum et rerum notabilium ».

Cette belle édition critique, préfacée par le directeur de la collection, le professeur bien connu Bruno Lavagnini, représente l'une des pierres de taille de la *Byzantine* du XX[e] siècle qui, sans plan unitaire, n'en ajuste pas moins petit à petit, ses divers éléments façonnés à Paris comme à Ettal, à Athènes comme à Rome, a Bucarest comme à Palerme ou à Budapest .. Nous ne doutons pas que l'Institut sicilien persévérera dans cette voie qui est tout à son honneur.

P Ș N

BERTELÈ, TOMMASO, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta nel sec XIV e Mastino II della Scala*, « Studi in onore di Amintore Fanfani », II, Milano, 1962, p. 89—177

Ce mémoire, qui repose sur un dossier de 36 documents inédits, retrace les vicissitudes de Byzance au XIV[e] siècle, quand les bijoux de la couronne furent placés à gage entre les mains de la République de Venise. Ce geste matérialise tragiquement le déclin inéluctable de l'Empire de Constantinople, qui avait emprunté en 1343 la somme de 30 000 ducats (à 5% d'intérêt) remboursables en trois ans Les considérations de l'auteur sur l'équivalence du poids des joyaux à Constantinople et à Venise constituent aussi une intéressante contribution à la métronomie byzantine.

P. Ș. N

Sancti Romani Melodi Cantica. Cantica genuina, edited by Paul Maas and C. A. Trypanis, Oxford, Clarendon Press, 1963, XXXVII + 547 p.

Cet élégant in-8°, d'une tenue typographique irréprochable, renferme l'œuvre authentique du plus grand des poètes de Byzance, Romanos le Mélode, l'auteur d'une inégalable envolée de l' ἡ Παρθένος σήμερον, cette composition aussi fameuse en grec, qu'en slavon ou en roumain, répandue depuis de longs siècles à travers tout le Sud-Est européen et au-delà. Paul Maas, le Nestor allemand des études byzantines, et C. A Trypanis se sont minutieusement attachés de 1949 à 1963 à mettre sur pied l'édition critique de 59 compositions acro-

stiches signées explicitement par ce Syrien du VI^{e} siècle et dont plusieurs voient du reste ici le jour pour la première fois L'introduction (p. XI—XXXI), rédigée par le Professeur Trypanis fait le point de la théorie métrique et littéraire du kontakion, domaine où les recherches de toute une carrière du Professeur P. Maas s'avèrent d'une importance capitale ; puis elle aborde la vie et l'œuvre de Romanos et précise enfin les principes sur lesquels repose cette édition qui remplacera avantageusement celles du cardinal Pitra et même de Karl Krumbacher (quant à celle parue en 1952 par les soins du Prof. N. B. Tomadakis, les auteurs la tiennent pour insuffisante du fait des idées inacceptables, disent-il, que le savant athénien se fait de la métrique byzantine). La présente édition critique repose sur l'étude de deux groupes de manuscrits, le premier comptant 13 codices (de l'Athos, du Sinaï, de Patmos, de Moscou, du Vatican et de Turin) et l'autre, 6 (de Grottaferrata, Paris, Rome et Moscou). A cela s'ajoute un papyrus de Vienne. La plupart des interventions que les éditeurs ont pratiquées sur le texte des manuscrits s'autorisent de considérations aussi délicates qu'inéluctables imposées par la métrique.

Là est l'intérêt particulier de cet ouvrage. A ce propos il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure les anciennes traductions, slavonnes notamment, de certains des poèmes de Romanos confirment ou infirment les leçons des manuscrits grecs t les émendations proposées par les éditeurs. En fin de volume on trouvera du reste un « Metrical Appendix » très érudit Les poèmes de Romanos sont classés selon le genre des sujets qu'ils traitent. Les uns sont relatifs à la personne du Christ (n^{os} 1—34) ; d'autres concernent divers épisodes du Nouveau Testament (n^{os} 35—39) ou de l'Ancien (n^{os} 40—46) ; certains portent sur des thèmes divers (n^{os} 47—56) et trois autres enfin glorifient les martyrs de Sébaste ou encore Tous les Saints (n^{os} 57—59) Outre l'appendice métrique (p. 511—538) signalé précédemment, on retiendra encore l'*index nominum* aussi copieux que fouillé (p. 539—540) avec lequel se clôt cette savante édition dorénavant indispensable à tout travail sur la poésie religieuse byzantine en général et sur l'œuvre poétique de Romanos en particulier.

P. Ș. N.

Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters, völlig neu bearbeitet von Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg u Otto Prinz, Heimeran Verlag, München [1963], XVI + 554 p.

Qui n'a éprouvé bien des fois la nécessité de s'informer rapidement au sujet de quelque auteur antique ou médiéval ou de se remémorer certaines généralités relatives à telle ou telle œuvre grecque ou latine ? Ce service, le nouveau *Tusculum-Lexikon*, d'une consultation rapide, sûre et pratique, est à même de le rendre dans d'excellentes conditions. Depuis Homère jusqu'à maints humanistes du XV^{e} siècle, on y trouvera, classés alphabétiquement, les hommes de lettres — et au besoin les œuvres anonymes célèbres — qui font la gloire de la littérature gréco-latine Chaque auteur y figure avec les données essentielles de sa biographie et de son œuvre (appréciée de façon pertinente). Puis, en petits caractères, la bibliographie sommaire de ses écrits (traductions comprises) sans compter la mention des ouvrages ou articles principaux y relatifs C'est donc là un *vade-mecum* commode, ramassé et précis. Certes, on peut y relever des lacunes Pour nous limiter à la littérature chrétienne et byzantine, nous sommes surpris de l'absence d'un Priscus ou du diacre Agathias. Absents également Astérius d'Amasie, Georges Boustronios, d'autres encore, comme Paul de Samosate, Philon de Carpasia... Dans

de très rares cas (Ammonius, Constantin le Philosophe, Paul de Tarse), la notice bibliographique a été sautée. L'assassinat d'Hypatie est daté de l'an 415; en réalité le forfait remonte à mars 416, comme l'a fait observer N. Bănescu, *Chipuri şi scene din Bizanţ*, Cluj, 1927, p. 9, note 1 (d'après l'Ὑπατίας ἐγκώμιον publié par Kalliadès dans Ἑλλην. φιλ σύλλογος V[e] p 129). Est-il admissible de nous dire vaguement ou à la va-vite que Grégoire de Nazianze a vécu dans la 2[e] moitie du 3[e] siècle et Grégoire de Nysse au 4[e] s ? Généralement on fait naître le premier en 329 ou 330 et mourir en 389 ou 390 (autrement dit au IV[e] siècle). Quant au second, il semble avoir vécu de 335 environ à 394 au plus tôt. (Sur ces deux écrivains v. par exemple A Puech, *hist. de la litt gr. chr* III, Paris, 1930, p. 321, 335 et 400) La seule indication bibliographique des *Miracula S. Demetrii* est le renvoi au texte publiée par Migne il aurait fallu citer aussi l'étude de P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Mir. S D*, « Byz Zeit. » 46, 1953, p. 341—361. La notice consacrée à Théodoret de Cyr ignore l'intéressante correspondance de ce personnage, récemment publiée en édition critique et traduction française par Y. Azéma aux Éditions du Cerf, Paris, 3 volumes (dont un au moins paru avant le *Tusculum-Lexikon*, à savoir en 1955, les deux autres remontant à 1964 et 1965) Si ces quelques observations montrent — et l'on s'en doutait — que les amples ouvrages classiques de Krumbacher ou de Moravcsik demeurent indispensables à bien des égards, cela ne saurait diminuer en rien l'heureuse initiative et le louable mérite des trois savants qui nous ont gratifiés de cet utile et honnête instrument de travail. La vive reconnaissance que des générations d'étudiants et de chercheurs leur garderont, sera la juste récompense de leur labeur.

P. Ş. N.

VĂTĂMANU, NICOLAE, *Cel dintîi „ex-libris" românesc* (Le premier « ex-libris » roumain), « Revista medicală », X-2, Bucarest, 1964, p. 228—230 + 1 planche.

Le docteur N. Vătămanu publie l'ex-libris de Pantaléon Calliarchis, médecin chiote du voïévode de Valachie Constantin Brancovan. Le texte, en grec et en latin, est daté du 12 juillet 1692 et a dû être imprimé au monastère de Snagov par le célèbre Anthime d'Ibérie (Géorgie), le futur métropolite de Hongrovalachie.

P. Ş. N.

VĂTĂMANU, NICOLAE, *Variolizarea preventivă în medicina populară şi cultă. Opera lui Iacob Pylarino* (La variolisation préventive dans la médecine populaire et officielle. L'œuvre de Jacques Pylarinos), « Studii şi cercetări de inframicrobiologie », XV-2, Bucarest 1964, p. 175—191.

L'auteur attire l'attention sur l'intérêt scientifique et historique du traité de Jacques Pylarinos publié à Venise en 1715 sous le titre *Nova et tuta variolas excitandi per transplantationem methodus*. Bien avant Ed. Jenner, Pylarinos, qui fut le médecin des voïévodes valaques Şerban Cantacuzène et Constantin Brancovan, a pratiqué la variolisation, à l'instar d'une vieille thessalienne qu'il vit à l'œuvre à Constantinople en 1701. En annexe (p. 184—191), la traduction roumaine de cette rarissime plaquette, dédiée par Pylarinos à son protecteur, le consul anglais de Smyrne Wilhelm Serhad.

P. Ş. N.

DOENS, IRENAEUS, *Byzantinische Kunst—Europäische Kunst.* Europarat-Ausstellung, Zappeion, Athen, April-Iuni 1964, «Österreichische Osthefte», VI—5, 1964, p. 411—415.

Présentation de l'Exposition Internationale d'art byzantin organisée au printemps 1964 à Athènes. La participation roumaine —14 pièces—est qualifiée de «bemerkenswert».

P. Ş N.

CHADZIDAKIS MANOLIS, *Des chefs-d'œuvre byzantins en Grèce. Les mosaïques,* «Connaissance des arts », mars 1964, 3 pages, 8 illustrations dont 4 en couleurs.

Si les recherches des spécialistes, de Charles Diehl à nos jours, ont réussi à écarter le préjugé de la monotonie, de l'immobilité « dont on a longtemps exécuté l'art byzantin »(Ch. Diehl, *Etudes byzantines,* Paris 1905, p. 3), sa nature complexe — car il est unitaire et divers à la fois — réserve encore beaucoup d'inconnu au chercheur.

Une analyse serrée des données techniques et stylistiques de la mosaïque du XI^{e} siècle, création des plus représentatives de l'art byzantin impérial, permet a l'auteur de cet excellent petit article de montrer combien différents peuvent être—au-delà des éléments d'unité (techniques, iconographiques, stylistiques même) — les procédés, « adaptés chaque fois aux nécessités du caractère et à l'expressivité de l'image », de quelques ensembles presque contemporains du XI^{e} siècle, cet « apogée de l'art byzantin ». L'auteur constate que les deux traditions dominantes dont la présence toujours active maintient l'unité de cet art à travers des siècles · celle « hiératique » « monastique » de l'Orient chrétien et celle de l'hellénisme « se mêlent dans les diverses parties d'un même monument » Et de conclure · « la majorité des monuments cherchent leur style entre le ,,hiératique" pur et le pur ,,renaissant"» «L'ensemble de la Néa Moni de Chios, monument qui vient d'être récemment consolidé et nettoyé, fournit à l'auteur un exemple des plus suggestifs dans le sens d'une » unité qui dépasse les traditions trop caractéristiques » D'autre part, la description de quelques-uns des détails les plus expressifs pour le style des mosaïques de la Néa Moni (milieu du XI^{e} siècle) prouve combien différents sont les procédés techniques et stylistiques employés pour obtenir toute une gamme d'expressions dans le traitement de la figure humaine, ainsi que dans celui de la réalisation du rythme des attitudes, des gestes, des draperies. La Néa Moni, constate l'auteur, est un » spécimen unique d'un moment de la peinture byzantine où les traditions et les tendances s'équilibrent

Vers la fin du XI^{e} siècle cet équilibre semble se rompre en faveur d'une « rennaissance » des formes antiques (à Daphni, par exemple), et ce « caractère hellénisant » continuera à marquer jusq'à la fin, « de la manière la plus évidente, mais la plus variée aussi .. », les mosaïques byzantines.

C'est toujours, répétons-le, sous le signe de l'unité et de la diversité qu'il faut étudier l'art des pays sur lesquels Byzance a exercé une profonde influence C'est ce dynamisme, cette capacité de se renouveler constamment, tout en maintenant actives les traditions les plus anciennes, qui ont permis le vaste rayonnement de l'art byzantin non seulement en Orient et même en Occident, mais surtout dans les pays du sud-est européen et en Russie. C'est sur les fondements et à l'aide du langage artistique byzantin que ces pays ont créé leurs propres écoles d'art où l'on reconnaît, jusqu'au seuil des temps modernes, cette complexe synthèse entre la tradition byzantine et une création d'art qui représente la contribution originale de chacun de ces pays.

M.A.M.

ČOROVIČ LJUBINKOVIČ - MIRJANA, *Les influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IXe au XIIe siècle*, « Extrait des Actes du XIIe Congrès International des Etudes Byzantines », tome III, Belgrade, 1964, 5 pages, 11 figures

Le rayonnement de l'art byzantin dans les pays slaves est généralement mieux connu à partir des XIe — XIIe siècles Pour les époques plus anciennes ce sont surtout les ouvrages d'archéologie qui renseignent les historiens de l'art — d'une manière assez parcimonieuse, d'ailleurs — sur les problèmes artistiques que posent des objets généralement plus représentatifs pour la culture matérielle. Encore moins peut-on parler de travaux récents de synthèse en cette matière.

L'exposé concentré et riche en constatations de Mme Mirjana Čorović-Ljubinković concernant les influences byzantines sur la parure de luxe slave des XIe — XIIe siècles représente une de ces rares synthèses. L'auteur constate que si dans la première étape de l'évolution de l'orfèvrerie du monde slave (VIIe — début du IXe siècle) l'on discerne « l'existence de grands courants artistiques, caractérisés par la préférence pour certaines formes et le choix de techniques semblables . mais qui n'englobe pas la totalité du monde slave », dans une seconde étape (IXe—XIIe siècle) on reconnaît dans « tout le monde slave » un même goût, « une sorte de tendance unificatrice ». Le trait d'union de cette période consiste justement dans l'influence de l'orfèvrerie byzantine, « exercée dans le choix des formes, des ornements et des techniques ». Cela est d'autant plus intéressant du fait qu'il s'agit de l'époque de la constitution des Etats slaves de l'est et du sud-est européen et que l'influence sur la parure de luxe de ces peuples n'est pas comme le remarque avec justesse l'auteur, un simple mimétisme artistique, mais prouve que le niveau de culture permettait au monde slave de saisir la beauté d'un art supérieur et d'utiliser des moyens techniques évolués. Ce fait, intéressant en tant que phénomène de culture, prépare et explique la pénétration massive des éléments d'art majeur (architecture, peinture, etc.) de Byzance après l'organisation des Etats slaves. Il ne s'agit plus alors d'influence dans la signification élémentaire de la notion, mais de séléction, d'adaptation, de différentiation, de synthèse, en fin de compte, comme l'auteur le constate d'ailleurs aussi dans une troisième étape (à partir du XIIe siècle) de l'évolution de l'orfèvrerie et qui ont donné naissance à un style d'art propre à chacun de ces pays.

M. A M.

GERASIMOV T, *L'icône bilatérale de Poganovo au Musée Archéologique de Sofia*, « Cahiers archéologiques », X, 1959, p. 279—288.

Analyse d'une icône peinte sur les deux faces (Dieu apparaissant aux prophètes Ezéchiel et Habacuc et Marie avec Jean l'Evangéliste), provenant du monastère Poganovo ; l auteur étudie également une inscription (apparue par suite de la restauration de l'icône à l'Atelier central de restaurations de Sofia), dont il résulte que la donatrice a été l'impératrice Hélène, épouse de Manuel II Paléologue et fille du despote Constantin Dejanović. Grâce à l'analyse de T. Gerasimov, l'icône du monastère de Poganovo peut être incluse parmi les quelques œuvres appartenant avec certitude au XIVe siècle.

D.C.G.

GRABAR A., *A propos d'une icône byzantine du XIVᵉ siècle au Musée de Sofia (Notes sur les sources et les procédés des peintres sous les Paléologues)*, « Cahiers archéologiques », X, 1959, p 289—304.

Etude documentée de l'icône du monastère de Poganovo, datée et décrite par T. Gerasimov, *ibidem*, p. 278—288) Attribuant l'œuvre à un atelier de Thessalonique (plutôt qu'à un atelier impérial, ainsi que le propose T. Gerasimov), l'auteur analyse la manière dont le peintre a repris et adapté, à la fin du XIVᵉ siècle, un thème iconographique paléo-chrétien, conservé dans la mosaïque de l'église du Christ - Latome de Thessalonique (Vᵉ siècle). Une étude iconographique approfondie permet à A. Grabar de souligner les éléments nouveaux introduits dans ce thème à la fin du XIVᵉ siècle ; il souligne également le fait qu'un ouvrage d'art monumental (une mosaïque) a servi comme modèle à une icône, procédé rarement utilisé à l'époque.

D C.G.

THEOCHARIS, MARIA, Χρυσοκέντητα ἄμφια τῆς μονῆς Ταξιαρχῶν Αἰγιαλείας tirage à part de « Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς », Athènes, 1965, p. 9—15 + pl. XII—XXII.

L'auteur, qui étudie avec patience et érudition depuis plusieurs années déjà les broderies byzantines et post-byzantines s'occupe ici de 14 précieuses broderies du monastère des S.S. Archanges d'Ægialie, au Péloponnèse. Ces pièces s'échelonnent de la fin du XVIᵉ siècle au XIXᵉ siècle. On remaquera notamment l'épitaphios brodé en 1590 ou 1591 par le moine Arsène, artiste consommé, comme l'ont déjà prouvé d'autres recherches de Mademoiselle Théocharis ; celui de 1685, dû à Despina, qui n'est autre que la Despineta qui mit aussi son talent au service du riche voïévode de Valachie Constantin Brancovan ; des rideaux d'iconostase, des omophores, des épitrachilia, des épimanikia, des épigonatia. A propos de Despina, alias Despineta, native d'Ancyre et qui pratiquait son art à Constantinople, nous nous permettrons d'allonger la liste de ses broderies dressée par l'auteur en signalant une paire d'épimanikia qu'elle exécuta pour un hiéromoine du nom d'Athanase en 1699 (« Ἀθανασίου ἱερομονάχου » sur l'un et « καὶ πόνος Δεσποινέτας » sur l'autre avec la date ΑΧ//Ϟ Θ), après en avoir déjà fait une autre en 1695 (ΑΧϞΕ) que son style et sa décoration prouvent avoir appartenu à la même « chapelle » que l'impressionnant épitrachilion de Hurez de 1696 (χεὶρ Δεσπινετας//ἐν ἔτει Χ(ριστο)ῦ ΑΧϞS). (Sur ces travaux de Despineta voir notre article *Străvechile odoare înapoiate de URSS*, dans « Mitropolia Banatului », VII, nᵒˢ 10—12, 1957, p. 203—206).

Parlant des épimanikia de Théophane, métropolite de Serrès, puis de Vieilles-Patras (1612—1638), l'auteur signale l'existence à Ægialie d'un liturgiaire manuscrit ayant appartenu à ce prélat et écrit par Mathieu de Myres « l'an 7122 (= *1622*), le 22 juin, au vénérable monastère de Dealu », lequel, on le sait, domine Tîrgovişte, alors capitale de la Valachie. Le chercheur qui voudra étudier un jour l'activité en Roumanie du savant métropolite de Myres, qui fut jusqu'à sa mort en 1622 higoumène de Dealu, devra tenir compte aussi de ce codex. (Observons en passant que dans son étude sur Mathieu de Myres, D. Russo, *Studii istorice greco-române. Opere postume*, I, Bucarest, 1939, p. 172 - 173 ne connaît point de manuscrit copié par ce prélat entre 1621 et 1624).

Nous retiendrons encore sur l'épimanikion du même Théophane, auprès de l'apôtre venant communier des mains du Christ (à droite), un élément décoratif ressemblant à deux cornes

placées sur un support. Il ressemble étrangement à l'un de ceux qui nous ont naguère intrigué sur un épitrachilion de 1613 (voir notre article *L'étole de Clément métropolite de Philippes*, dans « Acta antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae, », X, n^{os} 1—3, Budapest, 1962, p. 206 et fig. 1 . icône de St. Jean le Théologien). Mademoiselle Théocharis nous dira peut-être un jour s'il peut s'agir du même atelier Enfin, de nombreuses photographies, qui prouvent une fois de plus les liens étroits qui rattachent entre elles les broderies somptuaires de l'ensemble du Sud-Est européen, rehaussent l'intérêt de sa nouvelle contribution.

P. Ş. N.

LAURENT, V , *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin Tome V : l'Eglise. Première partie. I L'Eglise de Constantinople. A. La hiérarchie,* Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1963, LI + 805 pages.

Fruit d'un labeur acharné, d'une érudition à toute épreuve et d'une sagacité exemplaire, l'immense Corpus des sceaux byzantins annoncé depuis bien des années par maints travaux d'approche de l'auteur, commence à voir le jour. La hiérarchie de l'Eglise de Constantinople— patriarches, officiers et dignitaires patriarcaux, suffragants (métropolites, archevêques et évêques) du siège œcuménique — compte à elle seule jusqu'à ce jour plus de 1600 bulles de plomb dont V. Laurent publie ici plus d'un millier, en en restituant maintes fois les légendes avec une science consommée. La notice de chaque petit monument en précise le dépôt, la description, la bibliographie si c'est le cas, l'iconographie, puis elle fournit la lecture de son texte et apporte enfin une foule d'observations d'ordre historique, géographique, prosopographique, etc. concernant la pièce étudiée. L'immense majorité provient du sol même de Constantinople : à de rares exceptions près, conservées dans les archives du Mont Athos ou déterrées ailleurs que sur le Bosphore, le cas échéant, par quelque archéologue. Tel est le cas du sceau 788 découvert à Dinogetia par I. Barnea (et non Bărnea). Peut-être eût-il été bon de préciser non seulement le dépôt, ce qu'a fait du reste le savant français, mais aussi le lieu précis de découverte des sceaux, seul moyen de leur restituer d'emblée (tout comme en numismatique), leur valeur de témoignage dans le circuit historique. Notons encore que ceux des sceaux de la Collection Orghidan (propriété de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) qui intéressent la hiérarchie de l'Eglise constantinopolitaine ont été reproduits dans ce volum avec, au besoin, des corrections par rapport à un volume précédent du même auteur, *Documents de sigillographie byzantine. La Collection C. Orghidan,* Paris, 1952.

Qu'on nous permette de redresser une inadvertance. A la page 600 V. Laurent, parlant de la métropole de Russie, lui assigne pour siege initial Pereyaslav, Preslav la Grande, sur le Danube, dit-il. Il y a là une confusion certaine entre Preslavl, sur le Dnieper, non loin de Kiev et de Poltava, et l'antique capitale des tsars bulgares Or cette dernière n'est point sur le Danube, mais sur la rivière Titcha. C'est la Petite Preslav qui était sur le Danube et dont l'emplacement divise les érudits.

Muni d'un avant-propos et d'une introduction très fouillée, ainsi que d'une très abondante bibliographie, cet imposant échantillon du Corpus — qui comptera six tomes comprenant chacun plusieurs parties — va renouveler bien des aspects de l'histoire culturelle de Byzance, de sa prosopographie et de sa géographie ecclésiastiques Souhaitons que la suite et aussi les indispensables albums de planches paraissent avec régularité et sans trop tarder.

P Ş. N.

DOENS, IRENEO, *Manoscritti ed edizioni veneziane di opere liturgiche e ascetiche greche e slave* esposti in occasione del Convegno di Studi « Millenario del Monte Athos » presso la Fondazione Giorgio Cini, Venezia 1963, 30 p. + 17 pl.

Inventaire sommaire et bibliographie de précieux manuscrits grecs (30) et slavons (5), précédés d'une introduction Les planches reproduisent quelques belles miniatures de manuscrits grecs des X^e et XI^e siècles, ou slavons, et surtout des fac-similés de divers livres grecs et slaves, comme le menée et l'octoèque de Božidar Vuković. Le cartouche de l'octoeque (1536—1537) s'apparente étrangement (voir pl 16) à celui du pretendu antimis de Poutna représentant saint Pierre célébrant la cene (photo chez O. Tafrali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, Paris, 1925, pl XLI, n° 87 ou chez V. Vătăşianu, *Istoria artei feudale în ţările Române*, I, Bucarest 1959, p 928 et fig 891 ; P. Ş. Năsturel, *Date noi asupra unor odoare de la mănăstirea Putna*, « Romanoslavica », III, Bucarest 1958, p. 155) Peut-être ce voile (utilisé dans la cérémonie de la Panagia?) devrait-il être rayé du nombre des broderies d'Etienne le Grand et daté du XVI^e siecle, disons du règne de Pierre Raresh marié à la Serbe Hélène Brankovitch. Ceci expliquerait aussi pourquoi tel épigonation de Poutna (Tafrali, *op cit.* pl. XL, n° 82) ressemble si étroitement à celui du monastère serbe de Ravanitza (voir D Stojanović, *La broderie artistique en Serbie du XIV^e au XIX^e siècle*, Belgrad, 1959, p. 56, n° 31 et fig. 20).

P Ş. N.

STYLIANOU, A. and J , *An Important Manuscript map of Cyprus by Bartolomeo Zamberti dalli Sonetti in the Library of the National Maritim Museum Greenwich*, tirage à part de « Κυπριακαὶ Σπουδαί », t. XXVIII, Leucosie, 1964, p. 117—126 + 4 pl.

Les auteurs publient une carte de l'île de Chypre conservée en Angleterre et datant approximativement de 1478—1485 qu'ils comparent à trois autres remontant a 1485 environ, 1547 et 1554, toutes reproduites en annexe La belle carte de Bartolomeo Zamberti est accompagnee d'une description en vers de Chypre A et J Stylianou identifient soigneusement presque tous ses toponymes Il est regrettable toutefois qu'il n'aient point cité ni utilisé les descriptions si détaillées du littoral chypriote d'après les portulans grecs (voir A. Delatte, *Les portulans grecs*, Liège-Paris, 1947, p 118—127, 128, 130, 293 294, 311—312, 315 et *Les portulans grecs II. Compléments*, Bruxelles, 1958, p 16 17) Ces sources géographiques permettraient indubitablement une recherche captivante Et nul n'est mieux indiqué que Madame et Monsieur Stylianou (à qui l'on doit encore un utile article sur *The old Cartography of Cyprus* paru dans « Cyprus to-day, » II, n° 6, Nov-Dec 1964, p 8 14) pour l'entreprendre Une remarque encore Parmi les toponymes chypriotes il n'est pas sans intérêt de relever des noms comme *Le Falconare, Saline, S. Zorzi*, que l'on retrouve également sur la côte ouest de la mer Noire (voir notre article en roumain sur *L'emplacement de Vicina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumiere d'un portulan grec*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 1957, p 295 305) L'île, on le sait, tout comme les bouches du Danube et maints recoins du littoral pontique, a subi la domination de Gênes. Aussi est-on tenté de mettre au compte des Génois ces coincidences et peut-être même de leur attribuer la fondation de ces localités.

P. Ş N

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, *1—2*, 1—372, Bucarest, 1965

I. P. I. c. 4436

43456

Lei 60.—

Revue des Études sud-est européennes

TOME III

1965-№ 3-4

EDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages.

Le prix d'un abonnement est de 60 lei.

En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs.

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.
La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Revue des ÉTUDES sud-est européennes

TOME III 1965 N° 3—4

EDITIONS DE L'ACADEMIE DE LA REPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome III 1965 N° 3—4

SOMMAIRE

Page

Le 80e anniversaire du Professeur Vasile Grecu 377

MARIA HOLBAN, Contacts balkaniques et réalités roumaines aux confins danubiens du royaume de Hongrie. A propos de la publication de nouvelles sources concernant Basarab 385

JEAN TSARAS (Théssalonique), La fin d'Andronique Paléologue dernier despote de Thessalonique 419

FRANCISC PALL, Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443, condotta da Giovanni di Hunedoara 433

ADRIAN FOCHI, Das Doitschin-(Doicin-, Dojčin-, Дойчин-)Lied in der südosteuropäischen Volksüberlieferung 465

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, La guerre russo-turque de 1768—1774 et les Grecs 513

IVAN OUNDJIEV (Sofia), Vassil Levski et l'unité des peuples balkaniques 549

NICOLAE CIACHIR, La conclusion de la paix de Bucarest en 1886 au lendemain des événements balkaniques de 1885—1886 563

ION BARNEA, Über die mittelalterlichen Tierdarstellungen in der Dobrudscha (10.—14. Jahrhundert) 585

PAUL HENRI STAHL, Vieilles églises en bois de Roumanie 611

Mélanges

D. N. MINTSCHEW (Sofia), Über Liutwid den Sagenfürsten der Dobrudscha 639

ALEXANDRU DUȚU, Some remarks on the Dacians met in Rome by Manuel Chrysoloras 647

NICOLAE AL. MIRONESCU, *Mandra, Senuna, Simbra* — trois anciens termes pastoraux au nord et au sud du Danube 651

РАДУ О. МАЙЕР, Временные укрытия из камня в зоне *Истрия* — СФР Югославия 657

Chronique

VIRGIL CÂNDEA, La réunion de Sarajevo de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen 669

Comptes rendus

Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae, edidit Georgius Mihailov (*H. Mihăescu*); Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, herausgegeben von Veselin Beševliev (*H. Mihăescu*); Dicţionarul limbii române (Dictionnaire de la langue roumaine) (*H. Mihăescu*); Речник на македонскиот јазик со српскохрватски толкувања (Dictionnaire de la langue macédonienne, avec des explications en langue serbo-croate) (*S. Iancovici*); 671

D. ANGHELOV, Богомилството в България (Le bogomilisme en Bulgarie) (*S. Iancovici*); MIHAIL ANDREEV, Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право (La chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare) (*Valentin Al. Georgescu*); SPYRIDON D. LOUKATOS, Ὁ πολιτικὸς βίος τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν καὶ τὰ αὐτοκρατορικὰ πρὸς αὐτοὺς προνόμια (La vie politique des Grecs de Vienne au temps de la domination turque et leurs privilèges impériaux) (*Ariadna Camariano-Cioran*); Documente privind Unirea Principatelor, vol. III, Corespondenţă politică (1855 — 1859) (Documents sur l'Union des Princ'pautés III. Correspondance politique) (*S. Iancovici*); GRGUR JAKŠIĆ et VOJISLAV J. VUČKOVIĆ, Сполна политика Србије за Владе кнеза Михаилы (Први балкански савез) (La politique extérieure de la Serbie sous le règne du prince Michel) (*S. Iancovici*); G. L. ARŠ, Албания и Эпир в конце XVIII — начале XIX в. (Западно-Балканские пашалыки Османской империи) (L'Albanie et l'Epire à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e}) (*S. Iancovici*); APOSTOLOS DASKALAKIS, Ἡ ἔναρξις τοῦ ἀγῶνος τῆς ἐλευθερίας. Θρῦλος καὶ πραγματικότης (Le commencement de la lutte de libération. Mythe et réalité) (*Ariadna Camariano-Cioran*); 681

VASIL MARINOV, Принос към изучаването на происхода, бита и културата на Каравачаните в България (Beitrag zur Untersuchung der Herkunft, Lebensweise und Kultur der Karakatschanen in Bulgarien) (*S. Iancovici*); MIODRAG POPOVIĆ, Vuk Stef. Karadžić, 1787—1864 (*S. Iancovici*); Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^{e} siècle (*Al. Duţu*); DOBROSLAV ST. PAVLOWITCH, Ţrkve brvnare u Srbiji (Les vieilles églises serbes en bois) (*Milcana Paunceva et Paul Henri Stahl*); LES REVUES, Θησαυρίσματα τοῦ ἑλληνικοῦ ἰνστιτούτου βυζαντινῶν καὶ μεταβυζαντινῶν σπουδῶν (*Ariadna Camariano-Cioran*); Prilozi za orijentalnu filologiju istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom (Revue de philologie orientale et d'histoire des peuples yougoslaves sous la domination turque) (*Mihai Guboglu*); Известия на Етнографския Институт и Музей (Bulletin de l'Institut et Musée d'Ethnographie), Книга VI (*Sava Iancovici*); Книга VII (page 762) (*Sava Iancovici*); Гласник на институтот за национална историја (Bulletin de l'Institut d'Histoire Nationale) (*Sava Iancovici*) 701

Notices bibliographiques 743

LE 80e ANNIVERSAIRE DU PROFESSEUR VASILE GRECU

Le Professeur Vasile Grecu a vu le jour le 31 juillet 1885 à Mitocu Dragomirnei, en Bucovine, dans une famille paysanne. Fils de Manole Grecu et de son épouse Ana, il passa les années de sa jeunesse entre son village natal, la ville de Suceava (la vieille capitale voévodale de la Moldavie) et le monastère de Dragomirna, l'un des monuments d'art et d'histoire les plus fameux de sa province et de toute la Roumanie. Il suivit le lycée à Suceava, puis s'inscrivit à l'Université de Vienne (1905—1907) et à celle de Tchernovtsy (1907—1909). Aux Facultés de Philosophie de ces deux villes il fut notamment l'élève de Hans von Armin, P. Kretschmer, W. Kubitschek, E. Reich, F. Jodl, E. Bormann, S. Puşcariu (à Vienne) et de I. Jüthner, I. Hilberg, J. Kromayer (à Tchernovtsy). Formé par eux aux études classiques, le jeune licencié commença sa carrière comme professeur secondaire en Bucovine. Protagoniste des droits des Roumains dans sa province annexée à la couronne des Habsbourg, Vasile Grecu se réfugia en Roumanie quand la première conflagration mondiale éclata. L'entrée en guerre de la Roumanie en 1916 le trouva professeur au lycée de Constanţa. Au moment tragique où la Roumanie allait signer l'armistice de Buftea, V. Grecu, tout comme les autres réfugiés roumains des Etats de l'Empire austro-hongrois, fut déclaré citoyen roumain. Cette mesure le mit ainsi à l'abri d'une extradition et de ses conséquences fatales. La paix revenue, Vasile Grecu fut nommé professeur au lycée Aron Pumnul de Tchernovtsy. Proclamé docteur ès lettres le 5 juin 1919 (sa thèse, demeurée en manuscrit, s'intitule *La faune et la flore dans le système philosophique de Platon*), il fut appelé à occuper en 1920 la chaire d'études sud-est européennes de l'Université locale. En 1922 cette chaire fut transformée en chaire d'études byzantines et il en resta le titulaire jusqu'en 1938 quand il fut transféré à Bucarest. Entre-temps, V. Grecu fut secrétaire de l'Institut d'histoire et de langue de Tchernovtsy, rédacteur de la revue *Candela* (10 volumes parus de 1924 à 1939) et membre de la Commission régionale pour les monuments historiques de Bucovine.

Le 23 mai 1936 l'unanimité de 29 voix le proclama membre correspondant de la Section d'histoire de l'Académie Roumaine. En 1937—1938 il fut doyen de la Faculté des Lettres de Tchernovtsy.

La mise à la retraite en 1938 du Professeur Demostene Russo, le titulaire de la chaire de byzantinologie à la Faculté des Lettres et Philosophie de Bucarest, entraîna la nomination à cette Université du professeur V. Grecu et de son collègue de Cluj, le professeur N. Bănescu. D'un commun accord ils s'en partagèrent les attributions. V. Grecu assuma le cours de littérature byzantine et N. Bănescu celui d'histoire byzantine. Le 1er septembre 1947 V. Grecu prit sa retraite avec le titre de professeur honoraire.

Ultérieurement, la réorganisation des études scientifiques en Roumanie sous l'égide de l'Académie fit sentir combien le concours de l'helléniste et paléographe qu'est l'érudit professeur pourrait être précieux pour l'étude des sources juridiques du vieux droit roumain. C'est dans ces conditions qu'il reprit son activité scientifique à l'Institut d'Histoire.

Lors de la constitution de l'Association des études byzantines de Roumanie en 1963, Vasile Grecu en a été élu président à l'unanimité.

Le Professeur V. Grecu, qui a participé aux divers Congrès internationaux d'études byzantines jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale et qui a fait trois fructueux voyages de recherches au Mont Athos, pourrait être fier de sa large et multiple activité scientifique. Mais il est d'un naturel profondément modeste et d'une grande discrétion. Travailleur acharné, passionné de sa discipline, il n'a jamais brigué les honneurs. Aimé et respecté de ses élèves qu'il a toujours dirigés et encouragés paternellement, sans jamais chercher à leur imposer ses vues ou ses préférences, Vasile Grecu n'en continue pas moins à 80 ans à suivre le mouvement des études byzantines en général et à se tenir au courant des progrès de cette science.

On lui doit non seulement un grand nombre d'articles, mais plusieurs volumes intéressant les études classiques, surtout l'histoire et la littérature byzantine, l'art byzantin et post-byzantin (roumain) et même le droit byzantin et roumano-phanariote. Ses travaux sur les Traités de peinture byzantins (grecs et roumains), ses éditions critiques et traductions commentées de chroniqueurs byzantins du XVe siècle, sa massive contribution à la publication des sources du droit roumain ancien, ses études sur plusieurs monuments de la littérature roumaine ancienne et leurs sources gréco-byzantines sont connus aussi bien en Roumanie qu'à l'étranger. On en trouvera ci-après une bibliographie, qui, sans être exhaustive, renferme tout l'essentiel.

Son 80e anniversaire fournit l'occasion à notre Revue de féliciter chaleureusement le Professeur Vasile Grecu pour sa longue activité scientifique et de le prier, pour le bien de la science roumaine, de ne pas poser la plume. On nous permettra aussi de l'acclamer comme à Byzance, du cri répété de πολλὰ ἔτη εἰς πολλά !

LA REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DU PROFESSEUR V. GRECU *

1. *Ioan Agârbiceanu*, Junimea literară, VI/6 (1909).
2. *Nicolae Iorga*, Junimea literară, VII/6 (1910).
3. *Utracvismul sau două limbi de predare în liceele (gimnaziile) româneşti din Bucovina*, Cernăuţi, 1912, 79 p.
4. *Viaţa politică şi culturală în Bucovina în 1912*, Românismul, I, nos *5–6*, Bucarest, 1913, p. 246–285 (*sous le pseudonyme Doctor Juris*).
5. *Şt. O. Iosif*, Junimea literară, X/9 (1913), p. 152–157.
6. Paiverinta Pietari, *Nuvele finlandeze* traduse de V. Grecu, Bucarest, 1914, 133 p.
7. *Şcoala secundară românească în Bucovina*, Şcoala, V (1914), p. 160–175.
8. *Cicero*, *Cuvîntare pentru M. Marcellus*. Traduction, Bucarest, 80 p.
9. *Cicero*, *Cuvîntare de apărare pentru Titus Annius Milo (Pro Milone)*. Traduction du latin, Bucarest, VI + 160 p.
10. *Cornelius Nepos*, *Căpitani străluciţi ai neamurilor străine şi vieţile lui Marcus Porcius Cato şi a lui Titus Pomponius Atticus*. Traduction du latin, Bucarest, X + 256 p.
11. *Platon*, *Symposion (Ospăţul sau discuţiuni asupra iubirii)*. Traduction du grec ancien, Bucarest, 172 p.
12. *Platon*, *Criton sau Despre datoria cetăţeanului*. Traduit du grec ancien, Bucarest (1916), 80 p.
13. *Platon*, *Apărarea lui Socrates (Apologia lui Socrates)*. Traduction du grec par V. Grecu, Bucarest (1916), 111 p.
14. (C. R.) ** Vasile Pârvan. *Au căzut pentru libertate. Un cîntec de jale şi de biruinţă*, Glasul Bucovinei, n° 231 du 3. IX. 1919.
15 *Dl. Iorga în Bucovina*, Glasul Bucovinei, n° 231 du 3. IX. 1919; 236 du 9. IX. 1919 et 237 du 10.IX.1919.
16. *N. Iorga îndrumător al literaturii româneşti. Cursurile de vară din Vălenii de Munte*, Glasul Bucovinei, n° 729 du 19 juin 1921.
17. *Urme nouă de influenţă bizantină în literatura română*, Lui Nicolae Iorga Omagiu, *1871*, 5/18 iunie 1921, Craiova 1921, p. 131–135.
18. *Erotocritul lui Cornaro în literatura românească*, Dacoromania, I, Cluj, 1920, p. 1–64 (et sous le même titre dans Codrul Cosminului, I (1924) p. 574–576 une note additionnelle).

---

* Certains travaux de jeunesse sont signés V. Greciuc.

** Sous le sigle C.R. nous désignons les principaux comptes rendus publiés par le Professeur V. Grecu.

19. *Congresul bizantinologilor*, Junimea literară, XIII (1924), p. 81—89.
20. *Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kirchenmalerei*, Byzantion, I (1924), p. 273—289.
21. *Versiunile românești ale Erminiilor de pictură bizantine*, Codrul Cosminului, I (1924, p. 107—174.
22. *N. P. Kondakov*, Codrul Cosminului I (1924) p. 615—618.
23. (C. R.) Silviu Dragomir, *Vlahii din Serbia în sec. XII—XV*, Codrul Cosminului I 1924, p. 605.
24. (C. R.) N. Bănescu, *Cele mai vechi știri bizantine asupra Românilor de la Dunărea de Jos*, Codrul Cosminului, I (1924), p. 605.
25. (C. R.) I. D. Ţicăloi, *Über die Nationalität und Zahl der von Kaiser Theodosios an Attila ausgelieferten Flüchtlinge*, Berlin, Codrul Cosminului, I (1924), p. 606—607.
26. (C. R.) Leca Morariu, *Războiul Troadei*, Junimea literară, XIII (1924), p. 182—184.
27. *Darstellungen altheidnischer Denker und Schriftsteller in der Kirchenmalerei des Morgenlandes*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XI, Bucarest, 1924, 67 p.
28. *Latin «morem» și «aestimatum»*, Codrul Cosminului, I (1924), 569—570.
28 bis. *Vechi odoare neprețuite*, Calendarul Glasul Bucovinei, VI (1925), p. 16—30.
29. *Cronograful lui Doroteiu al Monembasiei. Probitatea știrilor contemporane*, Codrul Cosminului, II (1925), Cernăuți, 1927, p. 537—556.
30. *Din frumusețile vechilor noastre biserici*, Calendarul Glasul Bucovinei, VIII (1927), p. 12—25 + 11 fig.
31. *Din pictura vechilor noastre biserici*, Junimea literară XIV (1925), 401—406.
32. (C. R.) Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Junimea literară, XV (1926), p. 276—281
33. *Originea cronicilor românești*, Omagiu lui Ion Bianu din partea colegilor și foștilor să elevi, Bucarest, 1927, p. 217—223.
34. *Alimoni. Etimologie*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 311.
35. (C. R.) Γεωργίου Σωτηρίου, Παρατηρήσεις εἰς νεωτέρας θεωρίας περὶ τῆς βυζαντινῆς ζωγραφικῆς κατὰ τοὺς χρόνους τῶν Παλαιολόγων et G. A. Soteriou, *Die Byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 596—600.
36. (C. R.) N. Cartojan, *Cel mai vechi zodiac românesc*. Ioan Bilețchi-Albescu : *Din vechea toponomastică a României. Celții în toponomastica României*. L. M. *Dialectul istroromân*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 319—320.
37. *Eugen Herzog*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 323—324.
38. *Iosif Popovici*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928) p. 321—322.
39. (C. R.) P. Henry, *Folklore et iconographie religieuse*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 600—604.
40. (C. R.) N. Bănescu, *Un récit en grec vulgaire de la construction de Sainte-Sophie. Un fragment inédit du Poème à Spanéas. Opt scrisori turcești. Chilia und das byzantinische* Χηλή, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 604—606.
41. (C. R.) O. Tafrali, *Le siège de Constantinople dans les fresques des églises de Bucovine*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 606—607.
42. (C. R.) Al. Busuioceanu, *Influences arméniennes dans l'architecture du Bas-Danube. Une miniature inédite du XIIIe s., œuvre de Pietro Cavallini*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 607—608.
43. (C. R.) N. Cartojan, *Legenda lui Avgar în literatura românească*, Codrul Cosminului, IV—V (1927—1928), p. 609—611.

44. *Ursprung der altrumänischen Chroniken*, Deuxième Congrès international des études byzantines, Belgrade, 1927, Comptes rendus, Belgrade, 1929, p. 176—184.
45. *La curţile lui Atila*, Junimea literară, XVIII, nº *5—8* (1929), p. 153—163.
46. *Ce a salvat imperiul bizantin de invazia popoarelor barbare*, Codrul Cosminului, VI (1929), p. 480—483.
47. *Die Hermeneia τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, Byzantinische Zeitschrift, 30 (1929/1930), p. 619—622.
48. *Contribuţii la studiul izvoarelor manualului de pictură bizantină*. Închinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 ani, Cluj 1931, p. 189—195.
49. *Manualul de pictură a lui Dionisie din Furna în româneşte*, Codrul Cosminului, VII (1931), p. 51—59.
50. *Volksbewusstsein rettete das byzantinische Reich in seinem Anfängen vor den barbarischen Häuptlingen*, IIe Congrès International des études byzantines, Athènes, 1930, Comptes rendus par A. C. Orlandos, Athènes, 1932, p. 137—144.
51. (C. R.) Paul Henry, *Les églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XVIe siècle*, Paris, 1930, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 489—496.
52. (C. R.) Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν VI 1929, Athènes, 1929, Codrul Cosminului (1931—1932), p. 496—502.
53. (C. R.) Dan Simonescu, *Sibilele în literatura românească*, Bucarest, 1928, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 513—514.
54. *August Heisenberg — 13 noemvrie 1889—22 noembrie 1930*, Codrul Cosminului, VII(1931—1932), p. 551—565.
55. (C. R.) P. P. Panaitescu, *La littérature slavo-roumaine et son importance pour l'histoire des littératures slaves*, Prague 1931, Codrul Cosminului, VII (1931—1932), p. 508.
56. *Influenţa bizantină în literatura română*. Conferinţă ţinută la Universitatea liberă din Bucureşti în ziua de 23 Noembrie 1932, Cernăuţi, 1933, 19 p.
57. *Byzantinische Handbücher der Kirchenmalerei*, Byzantion, IX—*2* (1934), p. 675—701.
58. *Cărţi de pictură bisericească bizantină*, Candela, 43 (1932), p. 105—137.
59. *Cetăţeanul român din Priscus la curţile lui Attila*, Codrul Cosminului, VIII (1933—1934) p. 432—439.
60. (C. R.) E. Gerland, *Die Genesis der Notitiae Episcopatuum*, V. Laurent, *Le Corpus Notitiarum Episcopatuum Ecclesiae Orientalis*, Codrul Cosminului, VIII (1933—1934) p. 491—493.
61. *Gheorghe Balş (25 aprilie 1868—22 septembrie 1934)*, Codrul Cosminului, VIII (1933) p. 579—588.
62. *Eine kritische Ausgabe der* Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης, Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, IX, Sofia, 1935, p. 225—237.
63. *Influenţe sîrbeşti în vechea iconografie bisericească a Moldovei*, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 237—242 + 3 pl.
64. *O ediţie critică a cărţii de pictură bisericească bizantină*, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 103—128.
65. *Neue Handschriften der* Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης, Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου, Athènes, 1935, p. 303—310.

66. *Cărţi de pictură bisericească bizantină. Introducere critică a versiunilor româneşti atît după redacţiunea lui Dionisie din Furna tradusă la 1805 de arhimandritul Macarie, cît şi după alte redacţiuni mai vechi. Traduceri anonime cu 6 planşe afară de text*, Cernăuţi, 1936, VIII + 426 p. (paru aussi dans Candela, XLIII—XLVI, 1932—1935).
67. (C. R.) N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 293—295.
68. (C. R.) N. Cartojan, *Poema cretană Erotocrit în literatura românească şi izvorul ei necunoscut*, Bucarest, 1935, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 296—297.
69. (C.R.) G. Morávsik, Ἑλληνικὸν ποίημα περὶ τῆς μάχης τῆς Βάρνης, Budapest, 1935, Codrul Cosminului, IX, p. 299—303.
69 bis. (C.R.) *Orientalia Christiana Analecta*, 101, Rome 1935, Codrul Cosminului, IX (1935), p. 304—311.
70. *Die Darstellung des* Καιρός *bei den Byzantinern*, Atti del V Congresso Internazionale degli Studi byzantini, Rome, 20—26 Septembre 1936 (Studi bizantini e neoellenici, VI, 147—154).
71. *Manuscrisul din „1654" pretins pierdut al Învăţăturilor lui Neagoe Basarab*, Convorbiri literare, 10—11—12. Oct. Dec. (1939), p. 1851—1865.
72. *Izvorul principal bizantin pentru Cartea cu Învăţătură a diaconului Coresi din 1581; Omiliile patriarhului Ioan XIV Caleca (1334—1347)* (=Academia Română, Studii şi Cercetări, XXXV) Bucarest, 1939, 167 p. + 6 pl.
73. *Filosofi păgîni şi Sibile în vechea noastră pictură bisericească*. Arta şi tehnica grafică, **10**, (1940), p. 29—41.
74. *Un letopiseţ al Ţării Moldovei la Muntele Athos*, Codrul Cosminului, X—XII (1940), p. 547—549.
75. *Prima ediţie a lui Stavrinos şi Matei al Mirelor*, Codrul Cosminului, X—XII (1940), p. 544—547.
76. *Păreri contemporane despre Constantin Mavrocordat, Alexandru Ghica şi Mihail Sturza*, Codrul Cosminului, X—XII, (1940), p. 526—529.
77. (C.R.) P. Henry, *Le problème des nationalités*, Paris, 1937, Codrul] Cosminului, X (1936—1939), p. 614—615.
78. (C.R.) Gh. Cioran, Σχέσεις τῶν ῥουμανικῶν χωρῶν μετὰ τοῦ Ἄθω, Athènes, 1938; Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 621—624.
79. (C.R.) G. Stadtmüller, *Osmanische Reichsgeschichte und balkanische Volksgeschichte*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 625—628.
80. (C.R.) L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, Budapest, 1939; Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 628—632.
81. *Informaţiuni bibliografice. Al 5-lea Congres de studii bizantine. Institutul francez de studii bizantine*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 655—667.
82. *Oreste Tafrali (1876—1937)*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 668—676.
83. *Iulian Ştefănescu (1880—1937)*, Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 676—679.
84. (C.R.) N. Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească*, II, Bucarest, 1938; Codrul Cosminului, X (1936—1939), p. 615—621 et Südost-Forschungen, V (1940), p. 695—697.
85. *Abstammung des Historikers Petros Patriklos*, Byzantinische Zeitschrift, **40** (1940), 448.
86. *Scrisoarea de dedicaţie a istoricului Critobul către Mahomet II Cuceritorul*, Mélanges Drouhet, Bucarest, 1940, 8 p.
87. *Erminii de pictură bizantină*, Candela (1939—1941), Cernăuţi, 1942, p. 489—515.

88. *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, Südost-Forschungen, VII (1942), p. 164—201.

89. *Învăţăturile lui Neagoe Basarab, domnul Ţării româneşti (1512—1521). Versiunea grecească editată şi însoţită de o introducere şi traducere în româneşte* (= Academia Română, Studii şi cercetări, LX), Bucarest, 1942, 244 p. + 16 pl.

90. *O versiune nouă a unei învăţături a lui Neagoe Basarab*, Omagiu lui Ioan Lupaş la împlinirea vîrstei de 60 de ani, August 1940, Bucarest, 1943, p. 295—316 (les tirages à part portent la date 1941).

91. *Menander Protiktor und der persische Gesandtschaftsbericht Petros' Patrikios*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXII, *2* (1941), p. 78—84.

92. (C. R.) N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*. I. Bucarest, 1940, Convorbiri literare 74 (1941) 918—920 et Südost Forschungen, VI (1941), p. 700—701.

93. (C. R.) H. Erbse, *Fragmente griechischer Theosophien*, Hamburg, 1941, Byzantinische Zeitschrift, 42 (1942), p. 208—211.

94. *Un vechi motiv de folklor italian în româneşte*, Revista istorică romînă, XI—XII (1941—1942), 1943, p. 35—45.

94. (C. R.) D. Russo, *Studii greco-române*. Opere postume ; *Arhiva românească*, III—VI (1939—1941) ; Cercetări literare ; Südost-Forschungen, VIII (1943), p. 332—342.

95. *Şi totuşi Învăţăturile lui Neagoe Basarab*, Convorbiri literare, *4* (1944), 7 p.

96. *Şi totuşi Învăţăturile lui Neagoe Basarab* (II), Convorbiri literare, *7*, (1944), 30 p.

97. *Viaţa Sfîntului Nifon, O redacţiune grecească inedită, editată, tradusă şi însoţită cu o introducere de Vasile Grecu* (Institutul de istorie naţională din Bucureşti), 1944, 195 p. + 5 pl.

98. *Zu den Interpolationen im Geschichtswerke des Laonikos Chalkokondyles*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique XXVII (1946), p. 92—94.

99. *Das Geburtsjahr des byzantinischen Geschichtschreibers Nikephoros Gregoras*, Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, XXVII (1946), p. 56—61.

100. *Hat Georgios Synkellos weite Reisen unternommen?*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXVIII, *2* (1947), p. 241—245.

101. *Bemerkungen zu Theophanes Homologetes*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXVIII, *2* (1947), p. 246—251.

102. *Bemerkungen zu Prokop's Schriften*, Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique, XXVIII, *2* (1947), p. 233—240.

103. *Istoricul bizantin Duca, Omul şi opera sa. O ediţie critică a cronicii lui. Importanţa lui Duca pentru istoria Românilor*. Analele Academiei Române, Memoriile Secţiunii Istorice, seria III, t. XXIX, mémoire 16, Bucarest, 1947, p. 591—662.

104. *Autour du De Signis de Nicétas Choniate*, Revue des études byzantines, VI, *1* (1948), p. 58—66.

105. *Pour une meilleure connaissance de l'historien Doukas*, Mémorial Louis Petit, Paris, 1948, p. 128—141.

106. *Nicétas Choniatès a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamos?* Revue des études byzantines, VII, *2* (1950), p. 194—204.

107. *Bizanţul şi Catolicismul în trecutul nostru îndepărtat. Bizanţul şi înfiinţarea mitropoliei Ţării Româneşti*, Studii teologice, seria II (1950), p. 556—568.

108. *E autentic locul din Flavius Josephus despre Domnul Iisus Hristos?* Studii teologice, seria II, III (1951), p. 559—562.

109. *La valeur littéraire des œuvres littéraires historiques byzantines*, Byzantinoslavica, XIII (1952—1953), p. 252—270.

110. *La chute de Constantinople dans la littérature populaire roumaine*, Byzantinoslavica, XIV (1953), p. 55—81.
111. *La signification de Hieron Stomion*, Byzantinoslavica, XV, *2* (1954), p. 209—213.
112. *Legiuirea Caragea*, Ediţie critică. Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1956 (auteur des p. XI—XXIV, 2—182, 192—202).
113. *Kritobulos aus Imbros. Sein wahrer Name. Die Widmungsbriefe. Die Ausgabe. Das Geschichtswerk*, Byzantinoslavica, XVIII, *1* (1957), p. 1—17.
114. *Pravilniceasca Condică 1788*. Edit. crit. Ed. Acad. R.P.R. Bucarest, 1957 (auteur des pp. 10—12, 18—32, 33—157, 181—185).
115. *Codul Calimah*. Ed. critică, Ed. Acad. R.P.R. 1958 (auteur des pp. 15—17, 30—34, 38——858.)
116. *Ducas, Istoria turco-bizantină (1341—1462)*, ediţie critică de Vasile Grecu (= Scriptores byzantini I), Ed. Acad. R.P.R., 1958, 503 p.
117. *Laonic Chalcocondil. Expuneri istorice*. În româneşte de V. Grecu (= Scriptores byzantini II), Ed. Acad. R.P.R., 1958, 355 p.
118. *K voprosu o biografii i istoriceskom trude Laonika Halkokondila*, Vizantijskij Vremennik, XIII (1958), p. 198—210.
119. *Stavrinos, Eine gar schöne Erzählung über Michael den Wojewoden* (Σταυρινοῦ διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ Μιχαῆλ βοεβόδα). *Ein venezianer Volksbuch*, Berliner Byzantinistische Arbeiten, IV, Berlin, 1960, p. 180—206.
120. *Cartea românească de învăţătură 1646*. Ediţie critică, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1960, (auteur des p. 28—31 et 199—259).
121. *Critobul din Imbros. Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451—1467*. Ediţie de Vasile Grecu (= Scriptores byzantini IV), Ed. Acad. R.P.R., 1963, 379 p.
122. *Das Memoirenwerk des Georgios Sphrantes*, Actes du XII^e Congrès International des Études byzantines, II, Belgrade, 1964, p. 327—341.
123. *Georgios Sphrantzès, Leben und Werk. Makarios Melissenos und sein Werk. Die Ausgabe*, Byzantinoslavia, XXVI, *1*, p. 62—73.
124. *Byzantinische Quellen zu den rumänischen Gesetzbüchern aus den Jahren 1646 und 1652*, Revue des études sud-est européennes, tome III (1965), n^os^ *1—2*, Bucarest, Ed. Acad. R.P.R., p. 283—289.
125. Βοεβόδος. *Slavischer Ursprungs oder Homoionymie?*, Festschrift Fr. Dölger, München 1966 (sous presse).
126. *Gheorghe Sphrantzes, Cronica 1401—1477. Ediţie critică, text grecesc şi traducere românească (chronicon minus. În anexă: Pseudo-Sphrantzes adică Macarie Melissenos: Chronicon maius 1401—1478)*, Bucarest 1966 (sous presse).
127. *Manuels byzantins de peinture*. Edition critique du texte grec par V. Grecu (en préparation).

Petre Ş. Năsturel

CONTACTS BALKANIQUES ET REALITES ROUMAINES AUX CONFINS DANUBIENS DU ROYAUME DE HONGRIE. À PROPOS DE LA PUBLICATION DE NOUVELLES SOURCES CONCERNANT BASARAB

par MARIA HOLBAN

La découverte d'un nombre de documents inédit ayant trait aux vicissitudes des régions frontières danubiennes du royaume de Hongrie au début du XIV[e] siècle ainsi qu'aux premiers contacts entre l'angevin de Bude, Charles-Robert, et le « grand voïvode » roumain, Basarab, fournit à leur éditeur l'occasion d'un nouvel aperçu sur les sources documentaires éclairant ce moment de l'histoire roumaine.

Les pièces inédites d'un indéniable intérêt, dont il est question, furent publiées en 1964 dans la revue « Törtenelmi Szemle[1] » par l'historien magyar G. Györffy au cours d'un essai de reconstitution des événements ayant précédé l'accord intervenu entre le roi et son nouveau vassal, accord dont on constate l'existence en 1324, quand Basarab est nommé pour la première (et unique) fois dans un diplôme royal « waywoda noster transalpinus ». Or, c'est à la suite d'une interprétation spéciale des nouvelles pièces inédites, complétées par endroits par le témoignage de textes moins rigoureux, qu'on prétend fixer le moment de cet accord avant le 23 octobre 1317, date de la première de ces pièces, et faire exécuter à ce même voïvode roumain une série de volte-faces inco-

---

[1] 1964, VII, 3—4, pp. 537—568. G. Györffy, *Adatok a románok XIII. századi történetéhez és a román állam kezdeteihez*. Nous ne nous occupons ici que de la seconde partie, concernant les textes inédits du XIV[e] siècle; la première partie de cet article, relative aux textes inédits du XIII[e] siècle, fut publiée dans le n° 1 de cette même revue et constitue un sujet à part.

hérentes, d'une flagrante inconséquence, baptisée néanmoins du nom de « politique réaliste ». L'analyse critique des pièces à l'appui nous permettra de démêler l'enchaînement réel des événements et d'en déterminer la logique nécessaire. Des quatre documents produits, seuls les deux derniers mettent en cause directement Basarab ; les deux premiers se rapportant aux services rendus par les nobles de la lignée de Balog dans les luttes que le roi dut soutenir avec ses grands féodaux en révolte ouverte contre l'autorité royale. Le dernier des quatre documents appartient également à la série des chartes octroyées à cette famille Balog. Il s'y agit cette fois plus spécialement des mérites du plus jeune des frères — Denys Szechy — et du rôle important qu'il remplit comme châtelain du château royal de Mehadia, chargé de tenir en échec les éventuelles attaques des voisins : le despote bulgare, le voïvode roumain et le roi serbe « schismatique » Etienne Ouroš, « comme aussi d'empêcher les fréquentes incursions des Tatars sur les confins du royaume de Hongrie. Sur le fond commun de ces trois diplômes d'un caractère en quelque sorte identique, se détache plus nettement le troisième d'un genre tout particulier, car il consiste en une simple déclaration (une « protestatio ») dûment enregistrée le 18 juin 1325 par devant une instance de notoriété, dans l'espèce la chancellerie du « comes capellae » [2] du roi, accusant formellement Etienne « fils du feu comte Parabuch », noble d'origine coumane, établi dans le Banat et rallié à l'autorité des derniers rois de Hongrie — d'avoir tenu des propos malsonnants à l'égard de la puissance royale, qu'il aurait rabaissée au-dessous de celle du transalpin Basarab, infidèle à la sainte couronne, affirmant qu'elle ne saurait aucunement ni lui être comparée, ni lui être opposée [3].

Mais il faut bien préciser que ce genre de déclarations « per modum protestationis » n'engage que la personne du déclarant. L'instance qui

[2] Titre porté par le secrétaire et chef de l'archive du roi.

[3] Mais cette déclaration n'intervient que pour justifier la blessure portée par le déclarant au noble dénoncé par lui huit jours après l'entretien relaté de la sorte. Assez curieusement, sur le moment même, le déclarant s'était borné à reprendre seulement en paroles l'auteur d'un pareil blasphème, ayant été, selon ses dires, empêché par certains de ses compagnons de « lui faire tout le mal en son pouvoir pour ces propos à ce point illicites et empreints d'une telle infidélité ». Néanmoins, à l'aube du neuvième jour ce même Etienne fils de Parabuch fait irruption avec des complices armés, rassemblés dans le courant de la nuit, pour égorger son contradicteur, sans que l'on puisse bien comprendre le motif d'un pareil attentat, puisque selon les termes de la déclaration il n'y avait pas eu jusque là la moindre voie de fait. Tout aussi curieusement c'est le déclarant pris à l'improviste qui a raison de ses agresseurs, et qui réussit à blesser l'auteur principal de l'agression. Comme la chose ne pouvait manquer d'étonner, on l'expliquait par le secours divin. Les circonstances rapportées semblent plutôt suspectes. En somme le déclarant pour justifier la blessure faite au noble couman invoque la légitime défense, et pour discréditer sans retour sa victime rapporte les propos séditieux cités plus haut.

lui délivre un acte faisant foi de cette déclaration atteste simplement qu'à la date et à l'endroit mentionnés elle a enregistré les dires de la partie qui s'est présentée devant elle. La rédaction de l'acte se borne à consigner ces dires, sans les contrôler ou les censurer. Ainsi donc il résulte clairement que la désignation d'*infidèle à la sainte couronne* appliquée à Basarab ne doit pas être attribuée au secrétaire du roi, qui ne fait que recevoir la déclaration, mais au déclarant lui-même. Ce simple fait en diminue singulièrement la portée. Or, c'est sur la foi de ces mots censés appartenir au « comes cappellae » que l'éditeur de ce texte a cru pouvoir déterminer une nouvelle phase de la politique changeante (!) de Basarab. On aurait la preuve de quatre changements à vue dans un intervalle de six ans !

Mais à côté de cette versatilité inquiétante, on signale aussi un autre trait de la politique « réaliste » de Basarab. Il s'agit cette fois d'une coalition ou système d'alliances balkaniques combinées pour tenir en échec l'empereur de Constantinople et le roi de Hongrie. La participation en 1323 à l'expédition visant la capitale byzantine et la coopération antiserbe de 1330 vouée à la catastrophe de Velbujd, en constituent la plus éloquente illustration. A ces éléments s'ajoute encore la constante présence des Tatars, ne s'expliquant semble-t-il que par une alliance de tous les instants qui s'affirme en 1326 (!) à Mehadia (!) et en 1330 en Valachie (!) à l'occasion de la campagne malencontreuse du roi sur le territoire de son ancien vassal.

Avant de procéder à l'analyse critique des textes inédits il nous faudra fournir quelques éclaircissements préliminaires sur les données essentielles du problème principal, dont il n'est question qu'indirectement à cet endroit, et qui consiste à déterminer clairement quel fut le détenteur réel à ce moment là du territoire et du château de Severin. Car ce point suffira à expliquer à la fois l'accord de 1324 et le conflit de 1330.

On constate qu'à partir de l'année 1279 [4] le Ban de Severin a disparu définitivement de la liste des grands officiers de la couronne qui figure immanquablement dans le protocole final des diplômes solennels octroyés par le roi. Or, cette liste des grands officiers de la couronne est le miroir fidèle de l'état réel des grandes charges du royaume, du moins jusqu'en 1350, quand le roi Louis passe outre à cette pratique constante jusque là et fait figurer sur cette liste un ban de Severin de nom seulement, et non de fait [5]. Mais jusqu'à cette date on peut parfaitement contrôler l'existence concrète des grandes charges du royaume au moyen de cette liste. Connaissant cette concordance absolue avec la réalité qui se main-

[4] « Studii », 1962, 2, p. 315.
[5] Ibidem, p. 334.

tient durant tout le règne du premier angevin de Hongrie, on est frappé de rencontrer tout à coup sur cette liste des grands officiers la mention d'une qualité n'y figurant pas normalement, à savoir celle de châtelain de Mehadia, mention qui paraît d'abord dans le protocole final d'un diplôme du 20 février 1323 et reparaît encore sept fois dans le courant de cette même année, et une seule fois en 1324 (22 février). On la trouve toujours accollée comme qualité subsidiaire au titre principal de grand sénéchal porté par Denys Szechy. Or, cette qualité mineure de châtelain de Mehadia, qui n'a rien à voir avec les grandes charges du royaume uniquement représentées sur cette liste, ne figure à cette place que pour suppléer à l'absence forcée du ban de Severin, dont elle semble annoncer le retour prochain. L'insertion de cette qualité constituait une sorte d'engagement et de promesse de la part du roi, désignant ainsi le ban *in spe* de Severin. La preuve la plus évidente nous en est fournie par la disparition définitive de cette qualité subsidiaire dans le protocole final des diplômes royaux dès après la conclusion de l'accord passé avec Basarab. A partir de ce moment Denys Szechy ne conserve plus que son titre de grand sénéchal, en dépit du fait qu'il continue d'exercer effectivement sa charge de châtelain de Mehadia, et de Jdioara, c'est-à-dire de remplir l'office d'une sorte de ban de Severin privé d'une bonne partie du territoire devant relever de sa charge. Cette situation marquait croyait-on une seconde étape provisoire, après celle ayant pris fin avec la résistance opiniâtre du château de Mehadia refusant de se soumettre au roi pendant un intervalle assez long. Or, il est évident que pendant la durée de cette résistance il n'avait pu nullement être question d'une reprise possible de Severin.

C'est à la lumière de ces faits que nous devrons analyser les diplômes octroyés par le roi en 1317, 1322 et 1329 aux nobles de la lignée Balog en récompense de leurs services.

Le diplôme du 23 octobre 1317 octroyé aux frères Pierre, Ladislas, Nicolas, Paul et Denys de la lignée Balog nous retrace un épisode du plus haut intérêt, lié à la situation du château rebelle de Mehadia. A un moment qui n'est pas autrement déterminé, mais qui se place après le combat de « Ruzgun » (Rozgony), avec les grands féodaux en rupture de ban de fidélité — et dont la date nous est connue, 1312 — l'un des frères de la lignée Balog, le comte Paul de Somogy (Symigiensis) ayant eu l'occasion de capturer le « ban Théodore », le roi décide d'exploiter ce succès pour obtenir la reddition du château de Mehadia, relevant de ce même ban Théodore et détenu par son fils également rebelle, allié au despote Michel de Vidin. A cet effet il envoie sous les murs du château le

comte Paul avec son prisonnier que celui-ci exhibe lié aux queues des chevaux. L'effet ne se fait pas attendre. Les rebelles du château attaquent les gens du roi, et il en résulte un engagement dont nous n'avons pas de données très claires. Le roi dans son diplôme vante la conduite de son féal qui aurait remporté une victoire sur les gens du noble rebelle et des troupes alliées du despote bulgare, dont il aurait même capturé quelques prisonniers qu'il aurait envoyés au roi en signe de victoire. Mais il semble bien que cette victoire ne s'est bornée qu'à cette capture, jugée si glorieuse, car nulle part il n'est question de la reddition du château ou de la mise en fuite des alliés bulgares. Bien mieux, la mention spéciale de l'aide considérable fournie par le despote de Vidin (cum potentia domini despoth de Budinio) semble justifier ou atténuer un insuccès réel. Le fait qu'on ne proclame ni le but poursuivi par la démonstration spectaculaire effectuée, ni l'échec des rebelles, dont la sortie avait eu pour objectif fort probablement la délivrance du ban Théodore, donne fort à réfléchir. Il semble que tout l'incident finit en queue de poisson. Le diplôme s'achève sur un autre exploit du même Paul auquel est associé, cette fois, son frère Nicolas. Ces deux frères se mesurent sous les murs du château fort de Deva en Transylvanie avec les fils de l'ancien voïvode rebelle de Transylvanie, Ladislas Kán, mort en 1315, et les fils également rebelles de l'ancien palatin Etienne Akos, mort en 1311. Ici non plus on n'enregistre aucun succès réel. On note que les deux frères y firent leur devoir, et ce même Paul y fut « blessé à mort » (!) (letaliter... vulneratus) d'une flèche qui l'atteignit au pied. On peut observer que tout ce diplôme semble lui être particulièrement consacré. Depuis sa participation au combat de Rozgony en 1312, où l'un de ses frères fut blessé « à mort » d'un coup de sabre à la main, et où lui-même vit s'effondrer sous lui le destrier du roi qu'il montait à cette occasion, jusqu'à cette blessure reçue devant le château de Deva, à une date que l'on peut supposer de peu antérieure à celle du diplôme, le premier rôle lui revient tout naturellement.

Nous le retrouvons encore dans le diplôme suivant octroyé le 16 mars 1322 à trois seulement des frères de la lignée Balog : à savoir Pierre, Nicolas et Denys. Paul y est nommé dans une parenthèse, rappelant sa mort sous le château de « Megeriuche » (= Medjurača) [6] détenu alors par les fils du ban rebelle de Slavonie, Henri de la lignée Heder, car en dépit de sa blessure « mortelle » reçue sous les murs de Deva, ce n'est que dans une campagne ultérieure qu'il fut tué, transpercé d'une flèche lancée par les rebelles assiégés dans le château de « Megeriuche ».

[6] Dans le Banat serbe.

Après avoir déploré la mort de Paul, le roi vante les exploits de ses frères, Nicolas et Denys, dans la campagne de Serbie et rappelle leur rôle dans l'assaut du château de Deva, ordonné par lui contre ses détenteurs rebelles, qui cette fois se réduisent aux seuls fils du voïvode défunt de Transylvanie, sans nulle mention des fils de l'ancien palatin Etienne Akos. Enfin se rappelant l'existence d'un autre frère — Ladislas — nommé dans le premier diplôme (de 1317), mais omis dans l'adresse de celui-ci (du 16 mars 1322) il s'empresse de reconnaître son héroïsme dans une circonstance n'ayant rien de guerrier. Le roi se promenant un jour d'hiver avec quelques fidèles sur la glace de la rivière Bodrog celle-ci se rompit sous leur poids et le roi faillit périr sous les glaçons dont il ne fut tiré que par le dévouement intrépide du fidèle Ladislas.

Il convient de marquer ici un temps d'arrêt pour discuter les conclusions que l'on entend tirer de ces deux diplômes. Se fondant sur les termes pompeux du roi évoquant la « victoire » et le « triomphe » du comte Paul devant le château de Mehadia, l'auteur conclut à la conquête de cette place réalisée à ce moment, c'est-à-dire avant le 23 octobre 1317. Il croit même pouvoir préciser qu'elle eut lieu dans le courant de l'automne de 1316 et qu'elle aurait « coïncidé avec la révolte du palatin Kopaz de la lignée Barsa, des fils d'Etienne de la lignée Akos, des fils du voïvode Ladislas de la lignée Kán, de Petö fils de Petene et de Mayos fils de Mayos » (p.539). Quant aux détails de cette conquête, ils résulteraient du recoupement des informations fournies par le diplôme de 1317 avec celles offertes par un autre diplôme royal octroyé au comte Martin, fils de Bugar le 26 juillet 1324 et dans lequel sont rappelés en général les services rendus dans diverses expéditions et affaires intéressant l'honneur du roi « et spécialement dans notre expédition que nous fîmes vers Zagreb, et dans une autre expédition que nous eûmes sous le château de Mehadia „ubi specialiter studiosa ipsius procuratione et fideli ministerio ipsum castrum, quod Johannes filius Theodorii bani contra nostram maiestatem rebelliter detinebat, recuperavimus et nostre subiecimus ditioni" ». Finalement, après une mention générale de ses services rendus contre les nombreuses attaques venues d'Autriche et de Bohême, le roi rappelle ses mérites « in deferendo pluribus vicibus nostras legaciones ad Bazarab woyvodam nostrum Transalpinum, ubi sue legacionis officium indefesse exhibuit et impendit ». Mais ces informations ne concordent guère entre elles. L'engagement de sous Mehadia dont parle le diplôme de 1317 n'a rien à voir avec l'expédition royale mentionnée en 1324. Le roi dit clairement en 1317 qu'il envoya (transmisissemus) sous ledit château son fidèle Paul pour y conduire et y exhiber son prisonnier, cependant que la red-

dition du château — selon le diplôme de 1324 — eut lieu à la suite d'une expédition royale, donc en présence du roi, sans que pour autant on puisse songer à une conquête ou une prise d'assaut, car les termes employés nous font clairement entrevoir un accord par composition, réalisé par les soins diligents et le ministère dévoué du fidèle comte Martin. D'ailleurs en 1322 le ban Théodore et ses deux fils, dont l'ancien rebelle Jean, se présentent librement devant le roi pour faire entériner la donation de presque toutes leurs terres des comitats de Cenad, Timis et Caras au notaire particulier du roi, à l'occasion de son mariage avec la propre fille du ban Théodore. Or, dans le diplôme de confirmation du roi, celui-ci vante longuement les mérites du donataire sans accorder la moindre attention à la personne des donateurs qu'il ne qualifie ni de fidèles, ni d'infidèles, attitude qui s'explique fort bien par les circonstances d'une reddition consentie *in extremis* [7].

Nous ne croyons donc pas que les conditions de toute évidence différentes mentionnées en 1317 et en 1324 se rapportent au même moment et qu'on puisse parler de la *conquête* en 1316 du château de Mehadia au cours d'une action dans laquelle se seraient distingués ensemble Paul de la lignée Balog et le comte Martin fils de Bugar (p. 539). Nous avons vu que les mérites de ce dernier dans cette affaire étaient d'une nature bien différente. Mais on invoque aussi des arguments chronologiques [8]. Du fait que dans le diplôme de 1324 l'expédition royale à Mehadia se trouve mentionnée après celle de Zagreb on croit pouvoir identifier cette dernière avec l'expédition qui eut lieu en Slavonie contre les fils du ban Henri de la lignée Heder, mentionné aussi dans le diplôme de 1322 quand il est question du siège du château de *Megeriuche*. On nous dit que cette action eut lieu dans le courant de l'été de 1316. Ainsi donc l'expédition contre le ban Théodore et ses fils devrait également être située dans le courant de l'automne de 1316.Mais une première objection se présente aussitôt. C'est que le comte Paul qui mourut d'une blessure reçue à « Megeriuche » était bien vivant lors de la rédaction du diplôme du 23 octobre 1317, preuve que l'action de « Megeriuche » n'a point eu lieu en 1316.

[7] Enfin en 1329, deux ans après la mort du ban Théodore, ses fils *vendent* à leur beau-frère les propres terres qui lui avaient été données, en y ajoutant encore trois possessions dont la valeur seule ne pouvait correspondre à la somme importante de mille marcs passée dans l'acte de vente. Ce fait curieux pourrait s'expliquer par les circonstances spéciales ayant présidé à la donation de l'année 1322, quand le ban Théodore pouvait craindre de perdre ses possessions situées en grande partie dans la région du château de Mehadia et quand la protection du notaire particulier du roi devait lui sembler singulièrement précieuse.

[8] Quant à la date des attaques des nombreuses armées venues d'Autriche et de Bohême, il semble que cellle-ci ne peut être établie avec certitude (p. 540) mais que ce fait n'influe en rien sur le problème en discussion.

Enfin, il nous semble que dans le diplôme de 1324 il n'est nullement question de l'expédition contre les fils du ban de Slavonie Henri, mais bien de celle que le roi mena en 1322 à Zagreb lors de la révolte des villes dalmates contre le ban de Croatie Mladen Subich accusé d'abus graves, et qui fut capturé par le roi et remplacé par Jean Babonich, nommé à la fois ban de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie. En octobre 1322 la présence du roi et de sa cour est attestée à Zagreb. On croirait à première vue que cette date est en contradiction flagrante avec l'ordre chronologique normal puisque au printemps de 1322 (le 16 mars) le plus jeune des frères — Denys Szechy — portait déjà le titre de châtelain de Mehadia et de Jdioara.

Mais si on lit avec une certaine attention le diplôme de 1324, on observe qu'après une louange en termes généraux des services du comte Martin et de ses fils dans diverses expéditions et affaires du roi, on y souligne tout particulièrement sa participation à l'expédition de Zagreb (« *et specialiter in expeditione nostra quam fecimus versus Zagrebiam* »). L'allusion qui suit, à l'expédition de Mehadia, est faite avec moins de précision et sous forme de parenthèse : *et in alia expeditione* quam habuimus sub castro Myhald... etc. On remarque le contraste entre : *et specialiter in expeditione* **nostra** versus Zagrebiam... avec la forme plus vague adoptée ensuite : et in **alia** expeditione... sub castro Myhald... Le roi rappelant en premier lieu une action plus récente et peut-être d'un plus grand relief, lui associe aussitôt le souvenir d'une autre action plus ancienne, également digne de louange [9]. Les deux durent se passer dans le courant de la même année 1322. Soulignons le fait que Denys qui est châtelain de Jdioara et de Mehadia le 16 mars 1322 ne l'était que de Jdioara à la fin de 1320. L'occupation de Mehadia se place donc entre cette date et celle de la première mention d'un châtelain de ce château redevenu royal. L'abandon de la majorité des possessions du ban Théodore et des ses fils sises dans le Banat, au profit du notaire royal Gall, qui dut précéder de peu la confirmation solennelle accordée par le roi en août 1322 dans les circonstances spéciales rappelées plus haut, nous porte à placer le compromis de Mehadia dans les premiers mois de cette même année. En tout cas, aucun des éléments connus ne nous autorise à fixer cette date en 1316 (!), et à confondre les deux épisodes retracés : celui de l'engagement sous les murs de Mehadia, antérieur au 23 octobre 1317,

[9] Si on avait voulu marquer un simple rapport de succession on aurait employé la même formule que celle rappelant l'expédition de Zagreb — par exemple : *et similiter in expeditione* **nostra** *quam habuimus*, sans avoir recours à l'adjectif de valeur purement négative, *alia*, qui se borne simplement à séparer cette autre expédition de celle déjà nommée, sans autre précision.

et celui de l'abandon par composition de cette place en 1321—1322, et plus probablement en 1322.

Nous observons d'ailleurs une même tendance à confondre deux moments différents d'une action plus prolongée, comme par exemple lorsqu'il s'agit de la résistance de l'important château royal de Deva en Transylvanie. Un premier engagement (conflictum habuissent) est mentionné dans le diplôme du 23 octobre 1316, où l'on parle des services méritoires des deux frères Nicolas et Paul, et de la blessure de ce dernier. Dans le diplôme suivant (1322) nous retrouvons devant Deva Nicolas et Denys qui remplace son frère Paul mort au siège de « Megeriuche ». Cette action est postérieure [10] à l'expédition royale en Serbie (1319) à laquelle participèrent ces mêmes frères. Elle consiste cette fois dans l'assaut de cette place forte, ordonné par le roi, et non dans un simple engagement comme en 1317. D'ailleurs les adversaires ne se présentent plus de même.En 1317 il avait été question des fils du voïvode défunt de Transylvanie, Ladislas Kán, et des fils de l'ancien palatin Etienne Akos. En 1322 on ne parle plus que des fils du voïvode Ladislas. Tous ces éléments distinctifs, qui s'opposent à la fusion arbitraire des deux moments, ne peuvent être annulés par les arguments invoqués pour l'adoption de la date de l'été de 1317 pour la reconquête du château de Deva. Ces deux arguments sont tirés du diplôme de 1317 et consistent dans 1) le titre de châtelain de «Hatzak » (= Haţeg) porté par l'un des frères de la lignée Balog, ce même Nicolas qui après avoir lutté aux côtés de son frère Paul, en 1317, paraît aux côtés de son autre frère Denys dans le diplôme suivant de 1322, où il porte le titre de châtelain de « Hoznus » [11] et 2) la présence — après la mention des fils rebelles de l'ancien voïvode Ladislas — des mots : *tunc nostros infideles*. Voici le raisonnement qu'on nous propose. Si l'on rencontre en 1317 un châtelain de Haţeg, cela ne peut signifier qu'une chose, que toute cette région — à laquelle il faut associer aussi toute la contrée commandée par le château fort de Deva — a été reconquise jusqu'à cette date par le roi, qui s'est empressé d'installer son châtelain dans le château royal de Haţeg. Mais à cette assertion on peut opposer le fait que jusqu'à ce moment (1317) nous n'avons pas la moindre indication permettant d'affirmer que la localité Haţeg ait eu rang de château royal. Bien mieux, au cours de l'année 1315 nous rencontrons un « villicus » de Haţeg dont la simple présence exclut l'existence à cette date d'un château royal, gouverné comme on sait par un châtelain et non pas par un « villicus ». Enfin, la suite donnée par le roi

[10] Selon l'ordre chronologique observé dans le diplôme de 1322.
[11] Aujourd'hui dans le Banat serbe.

à la plainte de ce même « villicus » Nicolas fils d'Etienne au sujet de sa possession de « Bretonia » [12], montre bien qu'en 1315 l'autorité du roi n'était pas ébranlée dans le Haţeg. Mais si l'existence d'un château de Haţeg — fût-il rebelle ou royal — semble exclue en 1315, il est peu probable que les conditions des deux années suivantes aient permis l'érection d'un pareil château jusqu'à la date du diplôme du 23 octobre 1317. Ce n'est qu'en 1360 qu'on rencontre dans les documents la qualité de châtelain de Haţeg attribuée au vice-voïvode de Transylvanie, qui ne s'en pare que dans les assises qu'il préside pour le jugement des procès entre cnèzes du Haţeg, ou même des causes mixtes entre nobles régionaux et cnèzes. Alors comment expliquer cette bizarre qualité de châtelain de « Hatzak » en 1317 ?

La solution la plus plausible est qu'il s'agit ici d'une erreur de transcription et qu'il faut lire *Hoznus* comme dans le diplôme de 1322 ou *Haznus* comme dans celui de 1329 qui sera analysé ci-après. Car cette charge de châtelain de « Haznus » semble appartenir de manière ininterrompue aux frères de la lignée Balog. Comme le texte du diplôme de 1317 ne nous est pas parvenu directement, mais indirectement dans une transcription de 1329, cette hypothèse est assez vraisemblable. Elle se trouve renforcée par une constatation qui infirme totalement le second argument cité plus haut qui repose sur les mots : tunc *nostros infideles*, appliqués aux fils rebelles du feu voïvode de Transylvanie. Car de ce fait on croyait pouvoir déduire avec certitude qu'au moment de la rédaction du diplôme (23 octobre 1317) ces rebelles avaient déjà fait leur soumission au roi et n'étaient plus considérés infidèles. Mais on constate que dans le diplôme de 1322, qui nous est parvenu dans sa forme originale, la formule employée pour caractériser ces mêmes fils du voïvode de Transylvanie est bien différente, car au lieu de lire : *contra filios Ladislai quondam woyuode Transsilvani* tunc nostros infideles on lit seulement : *quod per filios quondam Ladislai voyuode Transilvani*, infideles *in nostri preiudicium detinebatur*. Dans ce même document de 1322 on trouve à propos des fils du ban Henri de la lignée de Heder cette formule plus complète : *tunc infideles nostros, nunc vero fideles*... Or la valeur de la mention tunc *infideles* du diplôme de 1317 se trouve infirmée par la désignation si nette de *infideles* du diplôme suivant (1322). La présence de l'adverbe temporel *tunc* dans le texte du diplôme de 1317, tel qu'il nous est parvenu, ne s'explique donc que par une insertion ultérieure, faite au moment de la transcription de 1329 et due soit à un lapsus du scribe

[12] Cf. notre article *Dépossessions et jugements dans le Hatseg sous les rois angevins*, dans « Revue roumaine d'histoire », n° 1, 1964, p. 33.

— et c'est la solution la plus vraisemblable — soit, au contraire, à une modification jugée nécessaire à la suite d'un changement d'attitude intervenu de la part des anciens rebelles dans l'intervalle 1322—1329. En tout cas la formule correcte dans une pareille éventualité demeure celle double employée en 1322 (tunc infideles... nunc fideles...).

On doit donc se rendre à l'évidence des faits qui indiquent clairement deux étapes pour la reprise du château de Deva, comme aussi pour la soumission du rebelle de Mehadia, et renoncer à la chronologie erronée qui en fixerait la date en 1316 et 1317 [13] et dont on déduirait des conséquences nullement valables pour une date postérieure. Une autre déduction ingénieuse mais gratuite se rapporte au commandant des troupes des tzars bulgares (Georges Terter II et Michel, ancien despote de Vidin) qui occupe une certaine place dans les *Histoires* de l'empereur Jean Cantacuzène, sous le nom de 'Ιβάνης ὁ Ῥῶς. Celui-ci ne serait autre que le propre beau-frère du ban Théodore, dont il est fait mention dans un privilège de 1288 [14] du chapitre de Cenad, constatant la cession faite par les deux frères du ban Théodore, le ban Michel et Weiteh, d'une de leurs terres héréditaires à leurs deux sœurs Catherine et Agnès en tant que dot (quarta puellaris) [15] ainsi qu'à leurs époux : Jean dit le Russe (Iwan dictus Oroz) et Marc. On suppose donc que ce Jean dit le Russe, ayant pris part aux côtés du rebelle Jean à la résistance du château de Mehadia, aurait réussi à s'enfuir en 1316 lors de la conquête (!) de ce château, et à passer en Bulgarie où il aurait fait depuis une carrière glorieuse. Mais, comme on l'a vu, l'occupation de ce château se fit par composition. Personne n'a eu à s'enfuir, puisque nous voyons l'ancien rebelle Jean se présenter librement, ensemble avec son père et son frère, devant le roi, en août 1322, à l'occasion de l'importante cession de terres faite au notaire royal. Remarquons aussi que nous ne retrouvons pas en 1322

[13] L'auteur, suivant le fil chronologique des événements mentionnés dans le diplôme du 23 octobre 1317 place la conquête du château de Mehadia (en réalité la simple démonstration spectaculaire reconstituée ci-dessus) avant la reprise de celui de Deva (en réalité l'épisode au cours duquel fut blessé le comte Paul). C'est la raison pour laquelle il adopte la date de 1316 pour la prise de Mehadia.

[14] Cet acte se trouve résumé dans un mémoire récapitulatif de 1371 concernant la terre « Olikus » du comitat d'Arad cédée en 1288 par les deux frères du ban Théodore. Assez curieusement, celui-ci n'est pas nommé dans l'acte comme participant à cette cession. Son nom n'y figure qu'indirectement comme élément servant à mieux identifier ses deux frères, « le ban » Michel et Weyteh, désignés comme « frères du ban Théodore » (Hurmuzaki — *Documente* 1/2, p. 189).

[15] La coutume du royaume n'admettait pas la dotation des filles nobles en terres, mais seulement en valeurs mobilières d'un montant équivalent au quart des terres paternelles auxquelles elles avaient droit. Cette règle ne comportait d'exceptions que dans le cas où l'époux se trouvait être « ignobilis », c'est-à-dire dépourvu d'une terre nobiliaire, quand la dotation se faisait par la cession d'une possession terrienne.

le commandant bulgare au service du despote Michel de Vidin, ancien allié du rebelle Jean, mais à celui du tzar Georges Terter II[16]. Ce n'est qu'un an plus tard, c'est-à-dire à la mort de celui-ci, lorsque Michel ceignit la couronne des tzars de Tîrnovo qu'il passa au service de ce dernier. Ainsi donc ce seul trait d'union qui pouvait sembler possible entre un parent du rebelle de Mehadia et l'ancien despote de Vidin se révèle sans consistance. Car, en réalité les épisodes de la carrière du guerrier dont parle Jean Cantacuzène, se déroulent assez loin de la région où ne paraît qu'*une seule fois* Jean dit le Russe, à l'occasion de la cession de la « quarta puellaris » reçue en dot par sa femme en 1288, donc presque une trentaine d'années avant l'épisode de Mehadia évoqué dans le diplôme de 1317.

En fait nous ne savons même pas quand mourut le beau-frère du ban Théodore. Dans l'article analysé par nous on donne comme dernière mention (indirecte) de son nom celle qui se trouve dans un acte de donation du roi Louis, conférant les possessions de Jean le fils d'Ivanko le Ruthène, sises dans le comitat d'Arad et dans d'autres lieux, aux deux fils de messire Ladislas : Nicolas et Paul (p.540). Mais nous croyons pouvoir citer un acte plus ancien, se rapportant directement à Jean le Russe et non à son fils. En 1329, à une date postérieure au 27 juin — à l'occasion d'un bornage ou réambulation faite par le chapitre de Cenad en vue de l'attribution aux nobles Siméon et Beke de Zohay des possessions de « Hohtunmonostora » et de Şiria (« Syrien ») sises dans ce même comitat de Cenad —, un certain Etienne « dictus Toth » vient comme représentant de Jean le Russe (Urus Ivanko) faire opposition au nom de son commettant pour la moitié de la possession « Siria », et selon la procédure en usage, Jean le Russe est convoqué par devant la cour du roi pour y soutenir son opposition le 1er août de cette même année. Or à ce moment son homonyme bulgare était en pleine activité guerrière et diplomatique, assez loin de ces litiges et pratiques procédurières. Il est possible que Jean fils d'Ivanko le Ruthène soit le

[16] On sait que son règne fut fort bref (1322—1323). Dans la poursuite de ses démêlés avec l'empereur byzantin Andronic Paléologue il occupa la ville de Philippopolis qui fut confiée à une armée composée d'Albanais et de Bulgares commandée par Jean le Russe (Ἰβάνης ὁ Ῥώς), situation dont les habitants se tirèrent en 1323, quand profitant de la sortie de celui-ci pour aller au-devant du nouveau tzar Michel, qui se rendait sur ces lieux, ils fermèrent les portes aux Bulgares et accueillirent entre leurs murs les troupes byzantines. Plus tard, en 1327—1328, le tzar Michel allié de l'empereur Andronic II en lutte ouverte avec son fils Andronic III, envoya ce même Jean le Russe à Constantinople pour secourir soi-disant l'empereur légitime, mais en réalité s'emparer de la capitale byzantine, plan qui fut déjoué à temps. En 1333, après le désastre de Velbujd et la période d'anarchie qui suivit en Bulgarie, ce même Jean le Russe fut envoyé comme négociateur auprès de l'empereur Andronic.

propre fils de cet Ivanko Uruz mentionné en 1329, mais il est rien moins que probable qu'ils aient eu quelque chose de commun avec le chef militaire dont il a été question. Mettant fin à l'analyse de cette digression (de la p. 540) qui nous a entraînés assez loin du sujet principal de la publication, nous ne suivrons pas l'auteur dans ses recherches pour établir la filiation du ban Théodore, mais nous nous contenterons de jeter un regard sur les événements découlant de la reprise du château de Mehadia et de l'attitude de Basarab. Selon la même chronologie défectueuse, signalée plus haut, ce serait à partir de 1316 que le roi aurait été en mesure d'organiser le territoire nouvellement récupéré après l'éviction du ban Théodore (!). Il s'empressa donc de nommer son fidèle Denys châtelain du château de Jdioara [17]. C'est « toujours alors que Basarab obtint (!) la dignité de voïvode de Valachie » [18]. Bref, « c'est en 1316 que l'on peut situer le commencement du règne de Basarab, comme vassal » (du roi). Il semblerait donc qu'en 1316 le roi organisa ses nouveaux territoires en nommant un châtelain de Jdioara et un voïvode de Valachie et que ces deux actions lui furent tout aussi faciles. A cet endroit se place une analyse de la politique de Basarab selon les données fournies par le diplôme inédit de 1329, émané au bénéfice des nobles de la lignée Balog. Assez curieusement, elle ne se borne pas à passer au crible tout ce qui y est dit, mais veut interpréter aussi parfois tout ce qui n'y figure pas, s'évertuant à chercher la raison de ce silence.

Ce procédé se remarque aussi dans le commentaire du diplôme de 1317 par exemple, à l'endroit où prenant acte des forces en présence au moment de l'engagement devant Mehadia, l'auteur tire des conclusions inattendues du silence complet gardé au sujet du château et du

---

[17] Dont nous n'avons la première mention documentaire qu'à la fin de 1320 (16 mars). Mais on ne nous explique pas pourquoi le roi ne nommait point en premier lieu un châtelain de Mehadia — puisque ce château lui avait été rendu, selon la version que nous combattons, déjà dans le courant de l'année 1316. L'explication selon nous en est toute simple. Si en 1320 Denys n'est que châtelain de Jdioara c'est qu'à ce moment le château de Mehadia est toujours aux mains du rebelle Jean Veyteh. Dès la reprise de ce château (au début de 1322) il en est nommé châtelain, et c'est en cette qualité qu'il n'a cessé de pousser à la guerre contre Basarab pour récupérer la place de Severin et recomposer l'ancien banat de Severin qui lui revenait de droit en vertu de l'insertion dans la liste des grands dignitaires de la couronne de sa qualité de châtelain de Mehadia, promesse à peine voilée de la future charge de ban de Severin.

[18] Le sens de cette affirmation perce dans la phrase suivante : « Quant au fait que, à côté des voïvodes locaux de Valachie, avaient existé, seize ans auparavant, des comtes, il est attesté par une inscription tombale de l'église de Cîmpulung (Laurentius comes de Longo Campo) ». Faut-il y voir un écho du point de vue exprimé par Ladislas Makkai dans son *Histoire de Transylvanie* publiée en version française (Paris, 1946), selon lequel les premiers voïvodes du territoire de la Valachie furent institués par le roi de Hongrie? Quant à l'interprétation du titre de *comes de Longo Campo* — apparition unique qu'on ne saurait multiplier à volonté — elle ne nous est pas fournie.

territoire de Severin. Selon lui il serait évident que cette région située entre Vidin et Mehadia se trouvait au pouvoir des deux alliés, le despote de Vidin et le détenteur rebelle de Mehadia. La possibilité qu'elle puisse se trouver tout naturellement au pouvoir de Basarab ne semble pas avoir été entrevue. Toujours ainsi, rendant compte des propos imprudents du couman Nicolas, fils de Parabuch, rapportés dans l'acte de 1325 (?) on leur prête un sens qui ne repose sur aucun des éléments contenus dans cette pièce. Après une longue digression sur la « symbiose coumano-valaque » et des considérations sur l'origine du nom de Basarab, allant jusqu'à envisager sérieusement l'idée émise et soutenue en 1935–1958 par des chercheurs magyars que le nom de « Tocomer » du père de Basarab dériverait du nom turc Toqtamir, et qu'il pourrait être identifié avec « l'un des membres de la dynastie des khans tatars paraissant en 1295 » (!) (p. 545), on affirme que toutes les actions politiques de Basarab ont été réalisées en coopération avec les Tatars (!) et que par conséquent « on comprend qu'un magnat couman de Hongrie ait pu voir clairement quelle alliance et quelle force militaire se cachaient derrière Basarab » (!).

Dans le diplôme de 1329 qui vante les mérites du châtelain de Mehadia, Denys, en tant qu'auteur de l'occupation de la place forte bulgare Guren ou Gwren — d'où partaient des incursions contre les habitants des confins du royaume — et en tant que défenseur du château de Mehadia, avant-poste royal contre les attaques des voisins et des hordes tatares, on interprète l'absence de toute allusion à Basarab et au territoire de Severin, dans la partie relative à la prise du château bulgare, comme une preuve que le territoire de Severin était encore aux mains du roi et que le voïvode roumain *lui était encore fidèle*, et l'on situe ce moment *avant 1323* quand auraient eu lieu des actes d'indépendance de ce dernier, notamment dans son initiative d'une alliance avec le nouveau tzar de Tîrnovo, traduite par l'envoi d'un corps de troupes roumaines pour soutenir l'intervention bulgare contre les Byzantins. On ne sait pourquoi cette action est considérée comme marquant un acte d'hostilité à l'égard du roi. « Par cette participation Basarab aurait pris rang parmi les ennemis du roi ». Pourtant il n'aurait pas renoncé à sa liberté relative d'action, assurée par la situation géographique de son pays entre les régions obéissant aux Magyars, aux Bulgares et aux Tatars (!).

Tous ces tâtonnements ont pour but d'établir une fois de plus la chronologie des événements aussi bien en leurs rapports avec Basarab, que dans leurs relations réciproques. Mais leur point de départ étant faux (puisqu'il reporte la soumission de Basarab en 1316), toutes les conclusions que l'on prétend en tirer pèchent par la base et se contre-

disent entre elles. Peut-on imaginer une politique plus incohérente que celle qui nous est proposée ? En 1316 le roi prend Mehadia, et probablement aussi le territoire de Severin, puisque celui-ci aurait appartenu jusque là aux « alliés » (le rebelle Jean Veyteh et le despote de Vidin) et il institue (!) un voïvode de Valachie, qui n'est autre que Basarab. Celui-ci demeure fidèle jusqu'en 1323 (car il n'est pas mêlé à l'action aboutissant à la prise du château bulgare de Guren). Mais toujours en 1323 il renforce les rangs des ennemis de son suzerain (!) s'alliant avec le tzar Michel, action absolument incohérente au moment où celui-ci avait subi un pareil échec. En 1324 le roi le nomme *vayvoda noster transalpinus*, donc il est toujours fidèle (?). Mais en 1325 le « comes capellae » du roi (en réalité non pas lui, mais le déclarant de l'acte passé par devant lui) le nomme *infidèle à la sainte couronne*. Voilà qui est clair. Mais en 1327 le pape lui adresse, ainsi qu'à plusieurs grands officiers de la couronne, une épître circulaire. Il est donc à nouveau fidèle, ou du moins il fait semblant, à moins qu'il n'ait réussi à tromper le pape. La chose n'est pas absolument décidée. Pourtant il a dû participer [19] à la terrible incursion des Tatars venus dévaster le royaume de Hongrie en 1326, selon la chronique prussienne [20], qui ajoute même que 30.000 Tatars furent occis à cette occasion par le roi de Hongrie. Cette information est acceptée dans l'ensemble avec seules certaines réserves sur le chiffre élevé des pertes tatares. Détail singulier, on n'a pas d'autres échos d'une semblable expédition. Or, dans le diplôme de 1329 il est parlé justement d'incursions tatares venant attaquer les confins du royaume et tenues en échec par le châtelain de Mehadia. Il doit s'agir croit-on de celle-ci. Et c'est probablement à cette victoire contre les Tatars que le roi fait allusion dans son épître au pape de l'année 1331, dans laquelle il essaie de cacher de son mieux sa défaite de 1330 aux mains de Basarab. (Etrange procédé de garder pendant quatre ans un silence aussi obstiné sur une telle victoire, et de n'en parler que longtemps après et pour des raisons étrangères à ce fait !). Après la débâcle des Tatars, le voïvode roumain a dû vraisemblablement rentrer dans son devoir, illustrant ainsi « l'élasticité de sa politique réaliste » [21].

---

[19] C'est du moins ce qu'affirme l'auteur aussi dans le résumé français de son article (p. 567).

[20] *Scriptores Rerum prussicarum*, Leipzig 1861 I, 213—(1326). Anno Domini MCCCXXVI rex Ungarie de exercitu Tartarorum qui regnum suum depopulaverant XXX milia interfecit.

[21] Cette formule, inventée il y a beau temps par des historiens placés en face d'informations fragmentaires et contradictoires, qu'ils essayaient vainement de concilier de la sorte, a fait son temps. Nous croyons le moment venu de dégager la véritable politique de Basarab, telle qu'elle résulte du témoignage de toutes les sources connues jusqu'à présent, et dont la logique et l'esprit de suite n'ot nul besoin de se parer de couleurs empruntées ou d'« élasticité réaliste ».

Quant aux vicissitudes du château et du territoire de Severin, on avoue manquer de données précises, car le titre de ban de Severin n'est porté dans les documents de cette période ni par le châtelain Denys ni par le voïvode roumain Basarab. Dans la pénurie d'informations tout n'est que flottement et conjectures. Selon certaines conjectures tirées du diplôme de 1329, ce territoire aurait servi de champ de bataille au cours des engagements entre Hongrois et Bulgares. (On se rapporte probablement aux événements de 1316—1317 dont parle le diplôme de 1317.)

On affirme qu'il dut certainement y avoir de longues périodes pendant lesquelles le château de Severin fut gouverné par le despote Michel de Vidin (!) [22] mais que les documents contemporains ne permettraient pas de déterminer les circonstances dans lesquelles Basarab s'en empara (!)[23]

On se borne à affirmer prudemment que « *la constellation politique favorable qui s'est constituée autour de 1330, a renforcé la domination de Basarab sur cette province* ». Or il s'agit là du système d'alliance qui mena à la défaite de Velbujd du 28 juin 1330. Quelle a donc été la durée de cette « constellation politique favorable » ? Ainsi, peu avant la défaite de Velbujd, Basarab se serait rendu maître de Severin. Mais on peut se demander sur qui l'aurait-il conquis ? Sur le tzar Michel, son allié du moment, ou sur le roi de Hongrie, son suzerain reconnu en 1324 — et point renié en 1327 ?

Une analyse plus poussée du diplôme de 1329 nous permettra de mieux contrôler le raisonnement ayant servi de base à cette tentative de reconstitution. La première partie rappelle les mérites de Denys dans la prise du château de Guren *en Bulgarie* dont la garnison bulgare appartenant au *despote ou duc de Tîrnovo* [24] se serait livrée à maintes incursions hostiles contre les habitants des confins du royaume, cruellement soumis à toutes sortes de rapines et très souvent capturés et traînés en esclavage.

[22] Hypothèse purement gratuite découlant d'un raisonnement défectueux. Car tout en reconnaissant qu'avant la reprise de Mehadia le territoire de Severin ne pouvait guère appartenir au roi de Hongrie, on ne tire pas la seule conclusion évidente : c'est qu'il se trouvait sous l'autorité du voïvode de Valachie.

[23] L'occupation de ce territoire par Basarab est un postulat imposé par le fait bien connu qu'en 1330 le roi de Hongrie inaugura sa campagne contre ce voïvode par l'occupation de cette province. Comme on se refuse à l'évidence que cette situation est bien plus ancienne qu'on ne pense, et qu'elle doit remonter aux dernières années de Ladislas le coumane, on est obligé d'imaginer une action intempestive in extremis ignorée par toutes les sources contemporaines.

[24] Le fait que Michel Šišmann porte dans ce diplôme datant de 1329 le titre de despote ou duc de Tîrnovo n'implique pas nécessairement que la date de l'événement dont il s'agit soit postérieure à l'adoption du nouveau titre. N'oublions pas qu'avant cette date il régnait à Vidin, et de toute évidence le château en question appartenait à la région de l'ouest dépendant de Vidin. Il est fort possible voire probable que dans un diplôme de 1329 on donne à l'ancien despote de Vidin la qualité dont il jouit au moment de la rédaction de l'acte. Ces observations n'entendent pas servir à établir une date quelconque mais seulement à discuter la solidité de cet argument.

Quand eut lieu cette action? Une stricte application du critère chronologique tel que l'entend l'auteur, placerait cette action nettement avant les événements retracés dans la seconde partie de ce diplôme. Comme cette occupation n'est pas mentionnée dans le diplôme précédent, du 16 mars 1322, elle serait donc postérieure à cette date. Comme il est question dans ce texte du despote ou du duc *de Tîrnovo* — c'est-à-dire de l'ancien despote de Vidin, Michel, devenu tzar après la mort soudaine de Georges Terter II en 1323 — on croit devoir placer cette date après l'accession au tzarate bulgare qui eut lieu en 1323 [25].

Mais à cet endroit on entrevoit une contradiction que l'on avoue sérieuse. Dans la suite du diplôme se trouvent énumérés les voisins et ennemis contre lesquels devait s'exercer la vigilance du châtelain de Mehadia nommé *spécialement à cet effet*. Ceux-ci sont : les Bulgares, Basarab le voïvode transalpin, le roi schismatique de Serbie (« Rascie ») et même « les Tatars qui font continuellement des incursions hostiles contre <les habitants> des confins de notre royaume et l'unité de la vraie foi » [26]. Appliquant le procédé habituel strictement chronologique, consistant à fixer à chacun de ces voisins gênants une période propre, dans l'ordre même de l'énumération du diplôme, et tâchant de dater réciproquement la manifestation des Bulgares par la prise de Guren et celle-ci par la date de l'accession du despote de Vidin au tzarate de Tîrnovo, on arrive à préciser que ce sont les attaques des Bulgares de Guren qui expliqueraient la nomination à ce poste du châtelain Denys. Mais cette nomination eut lieu entre la date où il paraît comme simple châtelain de Jdioara, décembre 1320, et celle du diplôme du 16 mars 1322 qui lui donne aussi son nouveau titre de châtelain de Mehadia, soit en 1321 (selon notre auteur). Donc les incursions des gens de Guren qui ont entraîné cette nomination ont dû commencer avant cette date. On imagine donc que

---

[25] Voir la note précédente.

[26] ... Ultimo quod cum nos ipsum magistrum Dionisium ad nostri regiminis augmentationem fideliter ab experto ferventem, in castro nostro Nogmyhald vocato in confinio existente contra Bulgaros, Bazarab woyuodam Transalpinum, regem Rascie scismaticum, ymo et Tartaros fines regni nostri ubi et unitatem ortodoxse fidei continue hostiliter invadentes constituissemus, ydem de consuete sagacitatis solicitudine contra predictos nostros et regni nostri, potius autem fidei Katolice inimicos dictas fines regni nostri illesas et pacificas conservavit. In quarum finium studiosa et strennua conservatione, ultra quam centum personarum nobilium proximorum eius et servientum cedem et excidium pertulit pro nobis et regno.

Observons les termes employés pour définir le rôle du châtelain. On vante le zèle plein de sagacité avec lequel il a assuré la défense des confins maintenus sans lésion et en paix, action qualifiée de studiosa et strennua. Les pertes déclarées durant le septennat de sa charge se chiffrent à environ quatorze guerriers par an. Il faut tenir compte aussi de la coutume de grossir les chiffres dans ce genre de documents pour mieux faire ressortir les mérites des bénéficiaires de la faveur royale.

nommé en 1321 pour mettre fin à ces rapines, le châtelain de Mehadia ne se décida à s'acquitter de cette mission qu'au plus tôt en 1323. Mais dans cette action contre ceux de Guren on ne parle ni du château de Severin, ni de Basarab, preuve que celui-ci était encore fidèle au roi. — Pour bien comprendre les raisons de ce rapport étroit qu'on établit avec lui, il faut préciser que le château bulgare de Guren est censé se trouver entre Severin et Orsova (!), peut-être s'agirait-il même d'Ada Kaleh (!) [27] — Or, le château dont il s'agit en 1322—1329 est nettement situé en Bulgarie, donc on le chercherait vainement dans le Banat. Tourner cette difficulté en localisant le château à Ada Kaleh ne peut fournir une solution satisfaisante, car on ne connaît pas à cette date de place forte située à cet endroit. D'ailleurs s'il s'était agi d'un château ou d'une fortification quelconque élevée sur une île du Danube, le diplôme n'aurait pas manqué de souligner ce fait. Si maintenant on porte ses regards au sud du Danube, à l'ouest de Vidin on observe deux localités nommées actuellement Gornjane et Gornjak (ou Gorniacka) Klisura, pouvant correspondre à l'emplacement de l'ancien Guren. Or, à Gornjak Klisura se trouvait au XIII[e] siècle l'ancienne forteresse des frères Drman et Kudelin contre laquelle fut dirigée avant 1285 l'action du commandant hongrois Magister Georgius, le même qui est connu pour son expédition contre le voïvode valaque Lytovoy. Rappelons qu'après la campagne du roi Charles Robert en Serbie les Hongrois avaient annexé toute la partie constituant le Banat de Mačva et que dans les *conflits* pour la succession du roi serbe Milutin, mort en 1320, les Hongrois soutinrent le prétendant catholique Ladislas Dragutin contre le « schismatique » Etienne Ouroš III, intervenant constamment dans les luttes qui ne cessèrent qu'en 1324 avec la défaite et la fuite de leur protégé. Ces circonstances ont dû favoriser le maintien d'un poste bulgare dans la région montagneuse de la Črna Gora en prolongement de l'angle aigu formé par le Danube pointant vers le sud.

[27] Cette localisation faite d'après les ouvrages de Csanki et de Pesty qui sont cités dans le sous-sol (p. 541) ne tient pas compte d'une difficulté initiale. C'est que ces auteurs placent ce château du XV[e] siècle *dans le Banat* et l'y cherchent dans les environs de Mehadia (!) ou peut-être à l'intérieur du comitat médiéval de Timiş (!). Enfin, on ne doit pas confondre des coordonnées géographiques avec de simples éléments aléatoires d'une énumération faite en dehors de tout souci géographique. Car on nous dit textuellement qu'au XV[e] siècle ce château appartenant à la Hongrie *était situé entre les châteaux de Severin et d'Orsova*. Or, en réalité on se rapporte simplement à la place occupée par hasard par le nom de ce château dans deux des quatre énumérations qui en font mention en 1439 et 1440. Or. dans les deux autres listes de châteaux, Gewryn figure soit à la fin, soit immédiatement après Severin, précédant les places d'Orsova, « Peeth », Sebes et Mehadia. Ces listes sont données par F. Pesty. Celui-ci indique ses sources :

1) deux conventions de 1439 passées entre le roi Albert et Jean de Hunedoara qui s'engage à défendre les châteaux royaux Severin *Gewryn* (Gewren), Orsova et Mehadia.

En conclusion, si l'action de Guren se déroule à une certaine distance du territoire de Basarab, on ne comprend pas pourquoi celui-ci aurait dû absolument être nommé à l'occasion de ce fait. Ainsi les déductions tirées du silence sur ce sujet sont vaines. Quant à l'argument pseudochronologique qui prétend imposer un ordre strict de succession aux événements contenus dans le diplôme et donner la priorité à l'action de Guren, et aux démêlés avec les Bulgares, ne les faisant suivre qu'après 1232 par ceux avec les Roumains, les Serbes et les Tatars — il nous semble qu'il ne peut que nous égarer. Remarquons tout d'abord que dans ce diplôme le roi entend récompenser deux sortes d'actions : l'une momentanée parachevée d'un seul coup — la prise de Guren — et l'autre de durée, s'étendant sur toute la période qui sépare le diplôme précédent (1322) de celui-ci, donc sur sept années. Il est naturel que ces deux actions soient consignées dans le diplôme successivement, mais ce fait n'implique nullement que cet ordre suivi dans la rédaction corresponde à une succession chronologique, et que ce n'est qu'après l'occupation de Guren que le châtelain de Mehadia s'acquitta de la seconde partie de sa mission à l'égard des autres voisins nommés dans le diplôme. Il n'est guère possible de souscrire à l'explication imaginée pour mettre d'accord l'action de Basarab avec cette chronologie factice. Bien plus. On s'aperçoit que le diplôme de 1329 n'a pas été interprété correctement, et cela à cause de l'erreur consistant à situer en 1316 la reprise de Mehadia et la vassalité de Basarab. En réalité Mehadia fut réoccupée au début de 1322 et Basarab accepta la suzeraineté du roi dans le courant de 1324 après une série de pourparlers et de négociations menés par le comte Martin, le fils de Bugar. Ce n'est qu'après avoir vu le roi triompher de ses grands féodaux et se décider à venir en Transylvanie que Basarab se résolut à se prêter à un compromis formel, se reconnaissant vassal et gardant le château et le territoire de Severin. Nous croyons donc que la vigilance recommandée au châtelain contre Basarab se rapporte à l'intervalle : 1322—1324 [28], et qu'après le compromis de 1324 il n'a pu être question

---

2) Une donation faite en 1440 par Vladislav I^{er} à ce même commandant ainsi qu'à son frère pour défendre la ligne du Danube et les châteaux forts voisins : Orsova, Severin, Mehadia et Gyewren.

3) Un acte de 1443 constatant les dépenses faites pour la défense des châteaux forts : Severin, Gewryn, Sebes, Mehadia, Orsova, etc.

4) Un autre acte toujours de 1443 touchant la défense assurée par les châteaux forts de Severin, Gewryn, Orsova, « Peeth », Sebes et Mehadia. Observons qu'à cette époque comme en 1324 la Hongrie détenait une partie du territoire serbe et que ce fait explique la présence du château de Gewren parmi ceux confiés à la garde de Jean de Hunedoara.

[28] Selon l'auteur de l'article la nomination de Denys comme châtelain de Mehadia (en 1321) (!) aurait été dirigée spécialement contre les Bulgares qui faisaient des incursions fréquentes,

d'actes hostiles ou d'incidents de frontière. D'ailleurs le texte est assez clair : « Quand nous eûmes placé... ce magister Dionisius... dans notre château nommé Mehadia la Grande[29] —qui se trouve aux confins <du royaume>... contre les Bulgares, le voïvode transalpin Bazarab, le roi schismatique des Serbes et même les Tatars qui envahissaient constamment en ennemis les confins de notre royaume et y portaient atteinte à l'unité de la foi orthodoxe[30], celui-ci avec la sollicitude de sa sagacité coutumière à conservé les confins de notre royaume sans dommages et en paix contre ces ennemis de notre personne et du royaume ou pour mieux dire les ennemis de la foi catholique... ».

En fait le roi explique clairement le sens de la nomination du châtelain de Mehadia dont il précise la mission. Le programme de cette mission est celui *du moment de cette nomination* (1322). C'est pourquoi on y voit figurer Basarab qui après l'accord de 1324 ne pouvait plus être considéré comme ennemi. Remarquons que dans ce texte il n'est point nommé schismatique comme le roi de Serbie Etienne Ouroš III. Il est vrai qu'il n'est pas désigné comme wayvoda *noster* transalpinus, mais le contexte ne l'aurait pas permis. Quant aux incursions hostiles menaçant les frontières du royaume, le passage qui leur est consacré suit immédiatement après la mention des Tatars, les derniers de la liste, auxquels il semble bien qu'on doive les rattacher. Mais si le roi parlant de la mission confiée en 1322 au châtelain de Mehadia nomme les adversaires possibles *de ce moment-là* dans son diplôme de 1329 constatant l'accomplissement exemplaire de cette tâche, on ne peut interpréter la simple mention de Basarab parmi les ennemis de 1322 comme apportant la preuve d'une révolte ou d'une défection survenue après l'accord de 1324. Que faut-il croire des autres prétendues preuves qui nous sont offertes ? Les propos attribués au Couman, fils de Parabuch, en 1325 sont un commentaire du rapport des forces traduit par l'accord de 1324. Il est fort possible que la date ait été mal lue et que cet acte soit de cette même année, 1324. La graphie *q^{a}urta* (quarta) et *quĩta* (quinta) peut prêter à ce genre de confusion. La qualité d'infidèle à la sainte couronne attribuée à Basarab est celle qu'on a dû lui prêter officiellement jusqu'à la conclusion de l'accord, quand il devient *wayvoda noster*. Mais indifféremment de la question de la véritable date de ce commentaire, 1324 ou 1325, il est

saillant du château de Guren, et *pas contre Basarab*, qui n'est pas nommé dans la partie du diplôme affectée à cette question.

[29] *Nogmyhald*. Forme unique rencontrée seulement ici. Partout ailleurs on peut lire Myhald.

[30] *ortodoxse fidei*, cf. dans la phrase suivante : *fidei katolice*.

évident que la critique du Couman[31] lui est inspirée par le recul du roi devant l'attitude ferme du voïvode roumain, attitude manifestée dans les termes de l'accord qui n'apportait au roi qu'une simple satisfaction illusoire de vanité, sans rien de plus.

Il est possible que ce genre de commentaires n'ait pas été isolé, et que la campagne sourde menée par les boutefeux nommés par la *Chronique Peinte* pour décider le roi à rompre cet accord ait inspiré aussi d'autres critiques d'une même venue. Car il faut bien se rendre compte que les propos du Couman ont été présentés sous le jour le plus désavantageux pour lui, et qu'il est probable que loin de vouloir dénigrer le roi, il ait déploré soit la manifestation de sa faiblesse vis-à-vis de Basarab, soit un véritable rapport de forces en faveur de ce dernier. On croit trop facilement que les Coumans auraient été des sympathisants du voïvode roumain. En réalité, en 1325, leurs rapports avec le royaume de Hongrie, dont ils faisaient partie, étaient autrement serrés que ceux qu'on leur suppose sans preuves avec les Roumains de Basarab, en vertu d'arguments tirés de l'origine coumane de ce même nom. L'évidence de ce fait est proclamée par le désastre subi par les Coumans du roi dans la campagne malencontreuse de 1330 où ils combattirent et tombèrent dans l'armée royale.

Enfin la félonie imaginaire de 1326, lors de la mythique invasion des Tatars aidés ouvertement par Basarab (!) qui se serait joint à eux, ou leur aurait seulement *offert l'accès à travers son pays* pour venir attaquer le royaume[32], ne mérite même pas une discussion. Les documents internes du royaume de Hongrie peuvent témoigner du calme et de la tranquillité parfaite de son territoire au moment de cette soi-disant invasion connue du seul chroniqueur de Prusse et ignorée par tous les autres contemporains. Or cette mention sans consistance n'a été utilisée à cet endroit que parce qu'elle semblait expliquer la présence intempestive des Tatars dans le diplôme de 1329. Selon un raisonnement hâtif qui ne tient pas compte des réalités balkaniques de ce moment-là, ces Tatars n'auraient pu venir qu'à travers le territoire de Basarab et certainement pas à son insu.

---

[31] L'auteur affirme (p. 542) qu'il ressortirait de ce document qu'à ce moment auraient eu lieu en Hongrie des discussions au sujet d'une expédition contre Basarab.

[32] Assertion faite sous forme de déduction, après plusieurs exemples de la prétendue alliance de Basarab avec les Tatars et de sa coopération : en 1324 avec les « Scythes » (= Tatars), comme allié des Bulgares contre les Byzantins, et en 1330 de nouveau avec les « Tatars noirs » contre le roi de Serbie. A ces éléments empruntés aux *Histoires* de Jean Cantacuzène on joint la contribution de la *Chronique de Prusse* raccordée au diplôme de 1329 et commentée ainsi : « en 1326 les confins de la Hongrie de la région de Mehadia voisine de Basarab étaient attaqués aussi par les Tatars *qui n'ont pu arriver ici qu'en traversant le territoire de Basarab* » (p. 545).

Or l'histoire de la Bulgarie de la fin du XIII^e^ siècle et du début du XIV^e^ nous montre les Tatars installés aux embouchures du Danube, d'où ils exercent un contrôle incessant et une immixtion fâcheuse dans la politique des Bulgares[33], et même des Serbes[34]. Le khan Nogaï est l'arbitre suprême des formations politiques des Balkans. Georges Terter est son vassal. En 1285 les Bulgares, Coumans et Tatars vont dévaster le royaume serbe de Dragutin et une partie de la Hongrie, arrivant jusqu'à Peč. Dans les années suivantes le khan prépare l'invasion de la Serbie du roi Ouroš rassemblant à cet effet une armée de Tatars, de Coumans d'Alains et de Russes tributaires. A l'exemple de son voisin bulgare, Ouroš doit envoyer son fils Etienne comme otage. Quand le khan Nogaï tombe dans la guerre qu'il mène contre le khan Toktai, Svetslav le fils de Terter (d'abord uni au fils de Nogaï, Čaga, dans une lutte commune pour la couronne bulgare) réussit à le tuer, pour se débarrasser d'un rival gênant, mais n'en ménage pas moins Toktaï, le vainqueur de Nogaï. En 1319 des Tatars se montrent aux portes d'Andrinople. D'ailleurs des mercenaires tatars figurent aussi dans les luttes entre les rivaux serbes Ouroš et Dragutin. Le premier a dans son armée des mercenaires tatars, ossètes et turcs. Les Byzantins eux-mêmes les employaient. C'est toujours ainsi que s'explique dans la bataille de Velbujd la présence dans l'armée bulgare d'une troupe de 3000 Tatars.

Or, la coopération de Basarab avec les Tatars se résume en somme au simple fait que le nouveau tzar bulgare Michel, uni à Basarab par des liens de famille, eut en 1323 contre les Byzantins le concours à la fois de Basarab et des Tatars. Ceci ne prouve nullement une alliance entre Basarab et les Tatars. La même observation est valable au sujet de la présence de troupes roumaines à Velbujd à côté des troupes bulgares et des auxiliaires des Bulgares, à savoir les « Tatars noirs » et les seigneurs des Alains, énumérés dans le *Zakonik* d'Etienne Douchane, qui en nommant Basarab rappelle son lien de parenté avec le tzar bulgare[35]. L'empereur byzantin, *allié également des Bulgares*, avait manqué au rendez-vous final, s'étant mis en campagne trop tard. Faut-il, pour expliquer les bons rapports entre Basarab et son voisin bulgare, imaginer un projet de constitution d'un vaste Etat bulgaro-valaque s'étendant aussi au nord du Danube, ce qui ferait comprendre l'action des Bulgares de ce côté-là, et le succès du tzar bulgare, réussissant à entraîner Basarab

[33] Jirecek, *Geschichte der Bulgaren* ... Prag, 1876.
[34] idem, *Geschichte der Serben* ...
[35] cité dans l'article, p. 537, n° 3, d'après S. Novakovič *Zakonik Stefana Dusana*, Beograd, 1898 ...

en 1324 contre les Byzantins et en 1330 contre les Serbes? Il nous semble qu'un tel projet du tzar n'aurait rien eu d'agréable pour Basarab, et qu'à vrai dire la suggestion nous en est faite seulement en passant (p. 542).

Enfin, la coopération de Basarab avec les Tatars expliquerait sa victoire de 1330 contre le roi Charles Robert (!). Cette affirmation se fonde sur une déclaration du roi Louis Ier qui est de vingt ans postérieure à l'événement.

La dernière partie de l'article contient le récit de la campagne fait rapidement d'après le texte de la *Chronique peinte* [36] et *non d'après le témoignage des documents*, quoique à un endroit on reconnaisse formellement que le texte de la chronique n'appartient pas à un témoin oculaire de l'événement. Pourtant l'annexe reproduit des fragments de tous les documents ayant trait à cette campagne, mais comme un simple matériel documentaire, présenté en un ordre strictement chronologique, sans faire l'analyse critique de leur degré d'authenticité ou de leur contenu, et sans les grouper systématiquement, d'après leur nature, en catégories différentes. L'appareil critique se borne à donner les cotes d'archives et les indications bibliographiques pour chaque document. Il arrive aussi qu'une simple mention de la perte du sceau moyen en Valachie (sans autres détails sur les circonstances qui l'avaient accompagnée) et qui en tout se réduit à une ligne et demie, soit suivie d'indications bibliographiques de douze lignes ! (doc. XXVIII du 2 nov. 1335... Hurm. I/1, p. 638—739). Or, cette présentation uniforme de textes de valeur fort inégale ne permet pas d'en dégager tout le message. Nous tâcherons donc de mettre en relief celles *des pièces inédites* dont l'apport est nouveau, en procédant au groupement systématique du matériel dans son ensemble. Un tel groupement, tenté antérieurement par nous dans un article publié en 1962 dans la revue « Studii » [37], a mené à des conclusions qui pourront être poussées plus avant grâce à quelques éléments nouveaux et à une analyse plus aiguë. L'examen du matériel nous a permis de définir trois sortes de témoignages documentaires officiels du roi touchant la campagne de 1330. Le premier en date, destiné à informer la chrétienté, est une lettre du milieu de l'année suivante, adressée au pape au moment du départ du provincial des franciscains de Hongrie qui se rendait à Avignon. La teneur ne nous est connue que par le résumé contenu dans la réponse d'Avignon datée du 5 août 1331. Le roi sachant que le provincial serait interrogé par le souverain pontife sur les

[36] *Chronicon pictum.*

[37] nº 2. *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria angevină (Problema stăpînirii efective a Severinului şi a suzeranităţii în legătură cu drumul Brăilei).*

conditions de fait et les événements survenus dans sa province, s'est vu obligé de lui envoyer une version officielle aussi peu exacte que possible, qui substituait au tableau de sa défaite sans gloire l'image d'une victoire triomphante contre les Tatars infidèles, quelque peu assombrie sur son chemin de retour par les embûches dressées par des traîtres. Donc pour couvrir la vérité on inventait une triple fiction : une campagne dirigée contre les Tatars, une victoire brillante, un guet-apens au retour préparé par des traîtres. De ces trois inventions, seul le guet-apens au retour allait servir de nouveau, mais quelque peu modifié, dans une autre série de documents, destinée cette fois à convaincre la grande masse des propres sujets du roi. Il s'agit de la formule servant à expliquer la nécessité de faire sceller à nouveau tous les actes portant le grand sceau royal, perdu dans la sanglante attaque survenue en Valachie, au cours de laquelle le vice-chancelier du roi perdit à la fois le sceau d'État et sa propre vie. Cette formule qui devait accompagner la mention de l'application du nouveau sceau, paraît d'abord, à notre connaissance, dans un diplôme royal du 2 novembre 1332, donc environ deux ans après l'événement. Cette fois il n'est plus question d'une expédition guerrière, mais d'une simple inspection ou promenade paisible à travers la Valachie en compagnie d'une escorte peu nombreuse et qui subit au retour une « attaque traîtresse de l'infidèle Basarab qui avec *une traîtrise préméditée, sous le couvert d'une paix trompeuse* a attaqué une partie de notre escorte dans un endroit boisé et fortifié de fossés, et sous le choc de cette attaque hostile... notre vice-chancelier perdit la vie et notre sceau... ». Donc dans cette autre version le roi a renoncé à l'invention de sa victoire contre les Tatars, ne retenant que l'attaque au retour. Mais d'où il s'était agi dans la première version d'une *armée* partie en campagne, il n'est plus question maintenant que d'une simple escorte, dont une partie seulement aurait été attaquée. Retenons la formule quelque peu ambiguë « sub ficte pacis astutia » éclairée par le contexte. Après une promenade paisible dans le pays de son vassal (*et eam pacifice perambulassemus*), de quelle paix trompeuse peut-il s'agir ? Il est clair qu'*il ne peut s'agir ici de la conclusion d'une paix*, sans objet dans l'ambiance paisible d'une promenade qui ne fut troublée par nul incident pouvant inspirer la moindre crainte, mais que cette expression définit ici un *état de paix trompeuse* cachant les intentions hostiles du vassal perfide. La « ficta pax » ne peut être séparée de la promenade paisible du début, dont elle ne fait que développer le sens, car sans nul conflit comment aurait-on conclu de paix ? Ainsi donc cette version se résume à une attaque par suprise en pleine paix.

Mais c'est le roi lui-même qui apportera le démenti le plus formel à cette version officielle, par le récit de la campagne qu'il insérera dans ses diplômes de collations royales à ses fidèles participants à l'expédition. Le premier en date de ces diplômes (16 février 1332) est demeuré inédit jusqu'à sa présentation actuelle dans l'article que nous analysons ici. Il est antérieur de huit mois à la première apparition de la formule accompagnant l'application du nouveau sceau. Ce premier diplôme rappelle les services des fils du feu comte Briccius de Bathor et loue particulièrement la fidélité de l'un des frères, Leucus, dont celui-ci fit preuve en Valachie « où nous fûmes personnellement avec notre puissante armée et où il fut tué à notre service par les gens de Basarab [38] *qui occupait sans droit notre dite terre valaque* [39] *et qui nous a combattu en ennemi* [40] ». Il y est ajouté que Jean, un autre frère, y tomba prisonnier. Nous trouvons ici sous une forme plus laconique les éléments constants de tous les autres diplômes rappelant la participation à la campagne contre Basarab. Dans chacun d'eux il est question d'une *expédition guerrière* du roi venu avec *une armée puissante* [41], contre l'*infidèle* Basarab qui *détenait sans droit une partie* (*ou la totalité*) *de la terre transalpine* [42] et qui a eu *l'audace de tenir tête à son suzerain.* Nulle part on ne rencontre d'autres griefs. Et nulle part on ne mentionne d'autres alliés de Basarab ni païens ni chrétiens. Sur cette trame uniforme se dessinent de plus riches arabesques, le ton monte jusqu'à un pathos semblable à celui qui éclate dans les diplômes condamnant la révolte maudite d'un Mathieu de Trenčen. Dans l'exemplaire le plus représentatif de cet esprit (doc. du 26 nov. 1332) le roi apporte encore quelques nouvelles précisions... « Quand avec notre armée *convoquée par édit royal* nous nous fûmes mis en campagne, et fûmes parvenus *à certains confins de notre royaume qui étaient détenus dans la terre Transalpine* par Basarab, le schismatique *fils de Thocomer* [43] (= Thatomer) au grand mépris de notre personne et de la sainte couronne, ce même Basarab notre < vassal > roumain infidèle [44], mû par un

[38] *gentem* (gens, armée, troupe).

[39] *terram nostram transalpinam.*

[40] *hostiliter obviantis.*

[41] cf. : *cum gente nostra valida* (16 février 1332) ... *exercitum nostrum regis edicto convocatum* (26 nov. 1332) ... *et valide genti nostre* (19 mai 1335; 22 juin 1335) ... *cum valido suo exercitu* (30 juin 1347) ... *cum valida multitudine sue gentis* (24 avril 1351).

[42] La formule varie — tantôt : *dictam terram nostram transalpinam*, tantôt : *quaedam confinia regni nostri que in terra transalpina ... detinebantur* ... (26 nov. 1332), etc.

[43] La graphie Thocomer résulte à coup sûr d'une confusion entre les lettres *c* et *t* qui se confondent si souvent dans la paléographie latine des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Nous croyons que le vrai nom, que nous ne connaissons que par cette unique mention, doit être Thotomer ou Thatomer ; à comparer avec le nom du vice-chancelier du roi Louis en 1347 Thatamer.

[44] *Basarab infidelis Olacus noster.*

dessein pervers (*maligno inductus consilio*) ne craignant guère et n'ayant garde que ceux qui tentent de résister à leur seigneur naturel (= suzerain) se dressent manifestement contre les dispositions divines, n'a pas redouté de mettre en pratique *les méfaits conçus en secret dans son esprit*, et plein d'une audace téméraire il s'opposa comme un traître et un séditieux combattant contre notre majesté... ». Suit la rhétorique obligatoire sur les pertes et calamités souffertes par la « natio Hungarica ». Observons que ce diplôme suit de près la première apparition de la formule pour l'apposition du nouveau sceau royal (2 nov. 1332) et qu'il s'en ressent.

Le diplôme suivant (2 janvier 1333) présente un cas fort curieux, car sa rédaction consiste dans la *fusion contradictoire des deux schémas officiels* analysés ci-dessus. En effet, on y trouve les éléments principaux des diplômes, l'arrivée du roi en tête d'une expédition guerrière en vue de la « récupération des parties transalpines » Ici les forces du roi sont figurées par les représentants des différents états du royaume, prélats, barons, nobles et habitants privilégiés (regnicolae) grossissant la suite du roi, venu contre Basarab « notre infidèle manifeste et notoire » *pour récupérer les « partes Transalpinas »*. A cet endroit se produit le raccord de ce schéma avec celui de la formule pour l'apposition du sceau.

On peut mettre en regard les deux textes :

(Diplôme)... idemque tamquam vir iniquus et dolo plenus ac nequitia contra particularem gentem nostram agregata sibi quadam potentia et societate Olakali fraudulenter fide sua mediante, in quodam loco condenso et obscuro ipsam gentem nostram invasisset.

(Formule)... (Basarab... infidelis noster)... preconcepta infidelitatis nequitia sub ficte pacis astutia in quodam loco nemoroso et silvoso indaginumque densitate firmato quandam particulam gentis nostre hostiliter invasisset...

Or, on constate que la partie finale du diplôme reproduit fidèlement, avec quelques modifications superficielles, le texte de la formule, en y ajoutant seulement quelques paroles méprisantes sur l'armée de fortune de Basarab à laquelle on ne concède même plus le nom de troupe (gentem). Le parallélisme des termes est évident : *vir iniquus et dolo plenus ac nequitia* correspond à *preconcepta infidelitatis nequitia*. De même que *fraudulenter fide sua mediante* correspond sur un autre plan à *sub ficte pacis astutia*. Car dans le diplôme on accuse Basarab d'avoir faussé sa foi de vassal en attaquant son suzerain (qui venait d'ailleurs pour le déposséder) tandis que dans la formule il s'agit d'une attaque imprévue et sans aucune justification, en pleine paix, après une promenade paisible du roi à travers ce pays vassal.

Cette fusion artificielle d'éléments contradictoires ferait douter de l'authenticité de cette pièce. Mais on constate aussi dans le diplôme du 19 mai 1335 une tendance à intégrer dans le texte du document certains détails de la formule. Cette fois pourtant le résultat n'a rien de flagrant. Car le texte passe directement de la venue du roi avec sa puissante armée en Valachie — où Basarab et ses fils détenaient avec *infidélité* (« infideliter ») ce pays au mépris des droits du roi et de la sainte couronne — à l'attaque extrêmement violente et réitérée « *in quibusdam locis districtis et silvosis, indaginibusque firmis et stipatis* . . . ». On peut donc observer la marche progressive de l'enrichissement du schéma initial allant de l'énoncé fort sobre du premier diplôme du 16 février 1332, à celui du 26 novembre de la même année, influencé en partie par la formule du sceau, à laquelle est empruntée l'invention de la préméditation de Basarab, puis à celui du 2 janvier 1333 où le raccord se fait si maladroitement et où paraît la mention méprisante des forces de Basarab, enfin à celui du 19 mai 1335 où il n'est plus question du seul Basarab, mais aussi de ses fils. Avec le temps ces forces ennemies augmenteront, au point que dans l'évocation contenue dans le diplôme du roi Louis (1351) il ne sera plus question comme en 1332 d'une « *agregata sibi quadam potentia et societate Olakali* » mais de « *tota sua potentia et vicinorum paganorum ac aliorum eiusdem patris nostri infidelium agregata caterva*«. Quant à l'action proprement dite elle s'enrichira à son tour d'un élément absolument nouveau, absent de tous les diplômes authentiques connus, et qui doit son existence à une interprétation abusive de l'expression *ficta pax* analysée par nous dans son contexte. Il s'agit de l'invention de « l'accord » perfide conclu par Basarab qui paraît d'abord dans la *Chronique peinte* commencée comme on sait en 1358. Or ce texte figure tout à la fin de cet ouvrage qui a demandé un certain nombre d'années. La nouvelle version du compilateur de la chronique trahit la première (et peut-être l'unique) apparition d'une attitude critique à l'égard de la contradiction foncière des deux schémas pratiquement irréconciliables. Cette contradiction est résolue maintenant par des traits surajoutés, constituant en fait un artifice d'auteur, rendu nécessaire par tout le travail préalable accompli pour les époques plus reculées qui exigeaient une confrontation et un choix incessant entre plusieurs chroniques. Ici le choix se fait entre les affirmations divergentes des deux schémas officiels complétées par l'apport de la tradition orale, et enrichies d'amplifications littéraires dues au talent de l'auteur. Comme le miniaturiste devait représenter des scènes de la bataille décrite, cette bataille occupe une place considérable et représente la réalisation la plus vivante de son récit. Il est certain que pour

y arriver il dut avoir recours à la tradition orale, vieille maintenant d'une trentaine d'années. C'est à cette source qu'il puisa les détails concernant non seulement le combat mais aussi les difficultés de la campagne (terra incognita... famis inedia) : la date approximative de l'entrée en guerre en automne (in mense septembri) (!) — indication bien vague en comparaison de la précision de celle de la défaite qui est rattachée à la fête d'un saint —, enfin le rôle d'instigateurs du « ban » Denys et du voïvode de Transylvanie Thomas. Or, ce dernier jugement uni à l'épisode de l'arrivée du messager de Basarab et de la réponse pleine de superbe du roi, et renforcé d'un élément en désaccord avec les déclarations des diplômes du roi — attestant ici que Basarab était libre de tout blâme à l'égard du roi — tout en se rattachant à une tradition orale, semble bien être l'écho d'une version remontant au comte Donch de Zolyom (Zvolen [45]), celui qui, selon la chronique, parla si courageusement au roi en faveur d'un accord avec Basarab, celui aussi qui est spécialement nommé, à la fin de ce récit, avec son fils Ladislas, en tête de ceux qui servirent de rempart au roi. Un seul autre nom est encore cité après le sien, celui de Martin fils de Berend dont la *Chronique* de Thuroczy a fait un saxon venu pour exploiter les salines de Transylvanie. Il est probable que la version de la chronique représente le point de vue du parti en faveur à ce moment qui désapprouvait la politique préconisée par les instigateurs de la campagne en Valachie. Et c'est pourquoi l'auteur ne maintient plus l'affirmation constante du roi dans ses diplômes, qu'il est allé *récupérer* sa terra Transalpina, *occupée sans droit* (16 février 1332) ou *détenue sans droit* (26 nov. 1332), mais la remplace par une formule assez bizarre. Le roi s'est mis en campagne pour chasser Basarab de son pays ou pour en faire don à l'un des deux instigateurs, en dépit du fait que le voïvode s'était toujours acquitté fidèlement de ses obligations pécuniaires à l'égard de son suzerain. Ainsi le compilateur de la chronique écarte nettement la justification officielle de la campagne. Mais il ne renonce pas pour autant au premier schéma, celui des diplômes royaux et parle du rassemblement d'une *armée nombreuse* (copiosum exercitum). Mais ici se manifeste la contradiction entre les deux schémas, car dans le second il n'était question que d'une *quaedam particularis gens*. Voilà pourquoi il se croit

---

[45] cf. sa charte de donation à son fidèle Sverchek fils de Paul pour services rendus au roi et à lui-même, avec l'effusion de son sang, notamment dans l'expédition « in terra Bazarad » (texte inédit du 1^er^ août 1331) (p. 553). Cf. également la charte figurant dans l'annexe des actes faux, car bien que datée du 14 février 1330 (!) elle rappelle les services rendus dans la campagne in terra Bozorad, qui eut lieu en automne !

obligé d'expliquer que le roi *n'était pas accompagné de toutes ses forces* (*non tamen totum suum posse, quia ad confinia regni sui in diversas expediciones contra adversarios eiusdem regni quamplurimos destinaverat pugnatores*).

C'est ainsi qu'il résout la première contradiction. La seconde était bien plus difficile à résoudre. Comment concilier le tableau guerrier de l'arrivée du roi avec sa nombreuse armée amenée pour chasser Basarab avec l'image idyllique de la paisible promenade à travers le pays, jusqu'au moment où Basarab laissant croire à une tranquillité trompeuse l'attaqua à l'improviste? Dans cette dernière manière de présenter les événements la justification du roi tenait entièrement dans cette fausse apparence d'une tranquillité trompeuse. Mais cette expression *ficte pacis astutia* sortie de son contexte relatif à la promenade paisible, qui seule lui donnait son vrai sens, prenait une toute autre signification s'il s'agissait d'une action guerrière. Or, mis en demeure de choisir, l'auteur avait opté pour celle-ci. Que pouvait signifier dans ce nouveau climat la *ficta pax* sinon un accord trompeur que l'auteur se chargea de développer à sa manière en trois points (*Quo facto treuga ordinata cum Bazarad et data fide* 1) *ut ipse regi pareret et* 2) *securitatem regi cum suis omnibus redeundi preberet et* 3) *iter rectum ostenderet*) avant de reprendre la suite du second schéma : *rex revertebatur securus confidens de fide perfidi scismatici*. . . , etc. Grâce à cet artifice le chroniqueur avait réussi à fondre les deux schémas contradictoires en une fiction plus cohérente, dont l'invention lui appartient entièrement, car nulle part jusque là il n'en avait été question.

S'il avait pu avoir connaissance aussi de l'invention contenue dans l'épître au pape du milieu de l'année 1331, celle de l'accord trompeur, la solution aurait été d'autant plus complète.

Un fait est certain, c'est que ni en 1347, ni en 1351 la tradition orale ne s'était emparée d'une semblable fiction car dans les diplômes du roi Louis, si jaloux de la gloire de son père, au point de grossir en 1351 le nombre de ses ennemis de ces vagues païens et infidèles soi-disant ligués contre lui, on ne trouve aucune trace du prétendu guet-apens de Basarab. Ainsi, vingt et un ans après l'événement cette tradition n'était pas encore née !

De nos jours la fiction a réalisé une nouvelle victoire. Car dans la présentation des sources documentaires sur la campagne de 1330, l'érudit G. Györffy à qui nous devons la publication des pièces inédites si précieuses pour notre histoire, n'hésite pas à affirmer : « *le voïvode Bazarab capitula auprès du château fort d'Argeș*, mais les Roumains surprirent

le 12 novembre les troupes royales en train de regagner le pays... », etc., etc... Or, cette affirmation se fonde entièrement sur le passage de la *Chronique* analysée par nous, combiné au témoignage de deux diplômes mentionnant l'arrivée du roi dans cet endroit. Mais de ces deux documents, l'un est fort sujet à caution, à cause d'une contradiction flagrante entre la date qu'il porte et celle de sa confirmation, qui se trouve être *antérieure à l'acte lui-même* [46] (!). On ne peut donc en faire état sans un préalable examen fort sérieux de l'original. Mais même en passant outre à cet obstacle, on ne saurait tirer des faits relatés par ce diplôme les conclusions qu'on nous propose. Car dans ce diplôme le roi loue les services rendus par le noble Bako, frère du vice-chancelier royal dans toutes les expéditions du roi et dans ses ambassades et légations particulières menées à bien non sans danger pour sa personne et ses biens... Ainsi lors de la campagne en Valachie il fut dépêché par ordre de son chef, le voïvode de Transylvanie, après (*post*) le roi et ce dernier, chargé de légations et de missions secrètes, accompagné d'un petit nombre de personnes et ayant réussi grâce à ses soins prudents à se préserver d'une manière étonnante du danger de mort de la part de ses adversaires et à s'en tirer, il se hâta « et nous rejoignit juste sous le château d'Argeş, où nous nous émerveillâmes ainsi que toute l'armée de son arrivée inattendue et où il rendit compte d'une manière digne de louange de la mission qui lui avait été confiée et dont il s'était chargé... ». Pourtant, au retour il fut grièvement blessé, et perdit l'usage d'un œil... Les termes employés prêtent parfois à plusieurs interprétations. Ainsi le mot *post* peut signifier *après*, *derrière*, *en arrière*. Faut-il entendre qu'il devait suivre à distance le roi, marchant sur ses traces et menant des pourparlers secrets avec des magnats locaux, pendant que le roi et le voïvode de Transylvanie allaient de l'avant? Ou qu'il devait aller en sens inverse, s'éloignant du roi pour chercher ceux vers qui il était dépêché, et que son retour inattendu (*fortuito*), pour cette raison, fit l'étonnement du roi et de toute l'armée? De quelle mission s'agissait-il? Le voïvode de Transylvanie essayait-il de détacher de Basarab des cnèzes ou voïvodes de son obéissance? [47] En tout cas les

---

[46] L'acte est daté du 11 nov. 1336 et le document qui le confirme et le transcrit avoue comme date le 17 octobre 1336.

[47] Cf. dans notre article cité (p. 327) la discussion sur le sens des négociations poursuivies en 1334 et 1335 par l'archevêque de Kalocsa au sujet du passage en Hongrie du voivode Bogdan fils de Mykula et leur connexion probable avec le fait qu'en mai — juin 1335 on voit paraître de manière fort éphémère un ban hongrois de Severin, preuve de l'occupation momentanée de cette place.

Nous ne retenons ici que la présomption de l'existence dans le pays de Severin d'un voïvode roumain qui devait se trouver nécessairement sous l'autorité du grand voïvode Basarab. Il se peut qu'on trouve ici la survivance d'une formation locale plus particulièrement rattachée

tractations secrètes de cet émissaire n'ont rien à voir avec le château d'Argeş où il rejoint simplement le roi et le voïvode et *leur rend compte de sa mission* (recte sub castro Argyas nos adiunxit, ubi nobis cum toto exercitu de eius fortuitu adventu ammirantibus *in servitiis sibi iniunctis* et per eum assumptis commendabiliter *se expedivit*). Ici le verbe *expedivit* apporte quelque ambiguïté, car il signifie à la fois terminer, exposer, préparer, mener à terme, délivrer, etc., etc. On pourrait donc traduire également par *s'acquitta des services qui lui furent commandés et dont il se chargea*, mais le contexte figuré par la proposition circonstancielle à l'ablatif construite avec le participe présent semble indiquer qu'il s'agit d'un même moment et non d'une nouvelle mission, cette fois exécutée à Argeş. Peut-on de ces données si minces et si peu sûres conclure à des tractations menées à Argeş (!) avec Basarab (?) par ce même Bako, suivies de l'accord trompeur imaginé par le chroniqueur? Pourquoi aurait-il été nécessaire d'employer ce même émissaire, quand l'entourage du roi devait foisonner de gens capables de mener à bien une pareille mission? Mais on ne sait même pas si Basarab se trouvait alors à Argeş et quelles y étaient les conditions à ce moment-là.

Enfin si tel avait été le cas, pourquoi taire un fait tellement important, qui aurait justifié pleinement le roi de toute responsabilité pour la défaite en rejetant tout l'odieux sur Basarab?

Un diplôme plus tardif (1347) résumé de manière inexacte par G. Pray [48] et par Katona [49], avant d'être publié intégralement dans un ouvrage de moindre circulation [50] et qui est reproduit dans le corps de l'article que nous analysons, apporte quelques nouveaux détails [51]. Le roi

---

au château de Severin, à l'instar des formations des cnèzes Jean et Farcaş, que le roi Bela IV cédait en 1247 aux chevaliers de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous ne pouvons savoir jusqu'où s'étendait l'autorité effective des bans de Severin dans la seconde moitié du XIII[e] siècle et quels étaient leurs rapports avec les formations vassales du type des deux cnézats mentionnés.

[48] G. Pray, *Specimen hierarchiae Hungaricae* ... Posonii et Cassoviae, 1776–1779, I, 420–421.

[49] Katona, *Historia critica,* VIII 642–643.

[50] Une publication intégrale a été donnée ultérieurement par I. Nagy dans *Sopron vármegye Története Oklevéltár,* I, 196–201.

[51] Le texte reproduit par Pray s'arrête immédiatement après la mention de l'arrivée du roi devant le château d'Argeş où il dresse son camp, son armée étant commandée par le grand écuyer Etienne. La suite est résumée d'une manière fort inexacte : « *Narrat deinde castrum occupatum virtute huius Stephani et in regia potestate deinceps quoque fuisse* » (!). A comparer avec le texte intégral dont nous donnons ici la suite :

« ... consuete fidelitatis fervore semper lateri eiusdem patris nostri adherens, sex ex infidelibus scismaticis fideles homines patris nostri infestantibus captivando adduxit patri nostro, quamplures interficiendo ex eisdem : posthec dum idem pater noster de ipsis partibus Transalpinis rediret, eundem per dei clementiam idem Stephanus nunc woyvoda, ab insidiis ipsorum infidelium precavendo, ubique liberatum reduxit sanum et incolumen absque lesione aliquali et ibi sub ipso Stephano woyvoda valde bonus equus extitit interfectus ».

Louis rappelant les mérites aquis par le voïvode de Transylvanie, Etienne Lackfy, mentionnait aussi les services plus anciens rendus à son père dans la campagne de Valachie, où il commanda l'armée, étant alors grand écuyer du roi (tunc magister agazonum et maior exercitus). Ces détails ont dû être fournis par le bénéficiaire lui-même, car le roi Louis était en bas âge en 1330. Or, d'après ce récit le roi *aurait dressé son camp devant le château d'Argeş* et le commandant de cette grande armée se serait signalé par la ferveur de son dévouement, qui le tenait toujours aux côtés du roi, et par une prouesse dûment rapportée : capturant six infidèles schismatiques qui harcelaient (infestantibus) les gens fidèles du roi, il les amena devant le roi et en tua la plupart. Enfin, au retour, il veilla sur le roi, le défendant des embûches des ennemis, le ramenant sain et sauf...etc. ...et à cette occasion il eut un fort bon cheval tué sous lui. Telles sont les deux mentions documentaires attestant de manière peu catégorique jusqu'à présent [52] l'arrivée du roi devant le château d'Argeş.

Il nous semble que la valeur de leur témoignage n'est pas de nature à faire croire au mythe de la capitulation forgé de toutes pièces. Une chose est certaine : c'est que le château d'Argeş ne fut pas occupé par le roi, qui n'était pas homme, le cas échéant, à laisser ignorer un pareil succès, le château même eût-il été trouvé abandonné. Or, le seul succès proclamé — la capture de six valaques schismatiques, qui ne semblent pas avoir été pris dans un combat d'après les termes employés — ressemble étonnamment au pseudo-triomphe du comte Paul devant les murs de Mehadia.

On voit trop souvent la légende se substituer à l'histoire, mais nulle part ce fait n'est aussi apparent que dans l'élaboration du récit officiel composé par l'auteur de la *Chronique peinte*. Les historiens de tous les temps qui ont fait connaître l'histoire de la Hongrie : Bonfinius, Fessler, Homann, pour ne citer que ceux-ci, se sont plu à répéter à leur façon le récit de la *Chronique*. Les historiens roumains eux-mêmes lui ont accordé une attention confiante. Pour ne citer des historiens magyars que Homann, on peut lire dans son ouvrage en italien — *Gli Angioini di Napoli in Ungheria* — une nouvelle version personnelle brodée sur la trame du chroniqueur : Profitant des discordes serbes, et probablement encouragé par Etienne Ouroš, Basarab, le voïvode roumain de la Valachie, d'origine coumane, tenta également de s'affranchir de ses maîtres (!) et de renforcer son autorité. *En 1324* (!) il passa l'Olt occupant le banat

[52] Détail assez troublant, dans le diplôme donné le 30 octobre 1350 par ce même roi au même voïvode Etienne, dont il fait dresser la liste des mérites, il ne parle qu'en général des services rendus à son père, sans mentionner plus particulièrement son rôle en 1330.

de Severin situé entre l'Olt et le bas Danube. Charles I^er^ se mit immédiatement en campagne contre l'ambitieux voïvode et reconquit le Banat. A la suite de sa défaite Basarab fit savoir au roi qu'il était prêt à lui prêter hommage, mais cet hommage cachait un guet-apens. Dans l'automne de 1330 Charles I^er^, qui s'était rendu avec une escorte peu nombreuse dans cette province pour la visiter personnellement, tomba dans une embûche tendue par le voïvode félon. Car, suivant les guides fournis par Basarab, les Hongrois s'engagèrent sans nul soupçon dans les gorges de ces montagnes impraticables quand tout à coup ils se virent entourés de montagnards valaques qui du haut des cimes circonvoisines commencèrent à lancer sur l'escorte hongroise des rochers et des troncs d'arbres. . ., etc. . . ., etc. (Enfin le dévouement de certains nobles permit au roi de se retirer par *des sentiers ignorés de l'ennemi* (!) (p. 131).

Devant cette manière de faire revivre l'histoire sachons gré à l'érudit éditeur de textes G. Györffy de nous avoir fait connaître les documents inédits qui éclairent les événements ayant précédé la guerre de 1330, même si les thèses qu'il nous propose dans la notice introductive ou dans le résumé français de son article ne concordent pas entièrement avec les conclusions de l'analyse critique de ces textes que nous avons essayé de faire sans autre souci que de démêler la vérité.

LA FIN D'ANDRONIC PALÉOLOGUE DERNIER DESPOTE DE THESSALONIQUE

par JEAN TSARAS

Thessalonique

1. Depuis son accession au trône turc, Mourat II (1421–1451)[1], continuant la politique de conquête des Sultans ses prédécesseurs, porte son attention sur les pays balkaniques[2]. Salonique[3] devient son but principal. Ainsi commence-t-il par détruire sa plaine fertile et par l'encercler tantôt momentanément, tantôt d'une manière suivie. Cette situation était la cause de la destruction de la production de la ville dont l'artisanat perdit beaucoup de sources de matières premières. Les transports par terre rencontrent des difficultés de toutes sortes. Les communications par mer sont réduites. Le port est presque sans vie. Son économie en général commence à s'éteindre. C'est pour cela que son existence devient de plus en plus difficile, tandis que la faim[4] avec son cortège de maladies complète l'image d'une misère lamentable.

---

[1] Γ. Θ. Ζώρα, Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων Σουλτάνων (Ἀθῆναι 1958), pp. 57–77 et 178–200. — Κ. Ι. Ἀμάντου, Σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Τούρκων t. 1. (Ἀθῆναι 1955) 82–92. — Α. Ε. Βακαλοπούλου, Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, t. 1 (Θεσσαλονίκη 1961) 204–206, où se trouve une admirable analyse du caractère de Mourat II.

[2] Ἀλ. Ν. Διομήδη, Βυζαντιναὶ Μελέται, t. 1 (Ἀθῆναι 1942), 345–347. Κ. Ι. Ἀμάντου, *o.c.* pp. 74–87. En général, cf. le problème avec toute la bibliographie in Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin*, traduction française par J. Gouillard, Paris, 1956, p. 555–574. — Κ. Ι. Ἀμάντου *o. c.* pp. 74–87. — Ἀλ. Διομήδη *o. c.*, p. 343.

[3] Δούκας, ed. Bonn, pp. 198, 2–7 et 22–199, 1–6, éd. Grecu, p. 249, 24–27 et 9–13; Φραντζῆς, éd. Bonn, pp. 155, 18–156, 3. — éd. Παπαδοπούλου, pp. 157, 21–23.

[4] Δούκας, éd. Bonn, p. 198, 6–7, éd. Grecu p. 447, 27.

Dans ces conditions, le despote[1] de Salonique, Andronic, le troisième fils[2] de Manuel II Paléologue, empereur de Constantinople, qui était malade[3], ne pouvait pas garder la ville et fut obligé de la vendre[4], pour cinquante mille ducats d'or (φλουριά = sequins), aux Vénitiens[5]. C'est ainsi qu'à partir du 14 septembre 1423, date à laquelle les Vénitiens arrivent dans la ville pour en prendre possession, Salonique cesse définitivement de figurer parmi les cités byzantines.

2. Salonique passée aux mains des Vénitiens, que devint Andronic? Il y a quelque temps, nous ne savions, de la suite de sa vie que ce que les historiens byzantins ou les chronographes de la période post-byzantine nous disent. C'est ainsi que Phrantzès le présente comme moine du monastère du Pantokrator à Constantinople où il est mort[6]. L'histoire

---

[1] Andronic a dû être nommé despote de Thessalonique en 1416. Son édit le plus ancien que nous possédons, date de décembre 1416. (cf. Fr. Dölger, *Epikritisches zu den Faksimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Archiv für Urkundenforschung, 13 (1935), pp. 61—62). Nous savons d'autre part que Thessalonique était gouvernée, du moins jusqu'en février 1415, comme le prouve sa correspondance de cette époque avec le monastère de Vatopédi, par Démètre Léontaris. cf. 'Αρκαδίου Βατοπεδινοῦ, 'Αγιορειτικά 'Ανάλεκτα, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, 3 (Θεσσαλονίκη 1919) 335.

Pour le titre de despote en général à Byzance cf. le travail récent de Bozidar Ferjančić, *Despoti u Vizantinizi i Južnoslovenskim Zemljama* (Beograd, 1960). Pour Salonique spécialement cf. le ch. V pp. 89—103. — cf. encore Μιχ. Λάσκαρη, Ναοί καί Μοναί Θεσσαλονίκης τό 1405 εἰς τό 'Οδοιπορικόν τοῦ ἐκ Σμολένσκ 'Ιγνατίου, Τόμος Κωνσταντίνου 'Αρμενοπούλου, Θεσσαλονίκη 1952, σ. 341, ainsi que R. Guilland, *Recherches sur l'histoire administrative de l'empire byzantin: le despote*, δεσπότης, Revue des études byzantines, 17 (Paris, 1959), 52—89.

[2] Δούκας, éd. Bonn., p. 133, 21—22, p. 134, 5—6, p. 197, 2—3, éd. Grecu p. 175, 2—3 et 9, p. 247, 7.

[3] «Οὗτος δέ βλαβείς ὑπὸ βαρυτάτης ἀσθενείας...» — Φραντζῆς, éd. Bonn, p. 122, pp. 3—4, éd. Παπαδοπούλου, p. 125, 2—3, «ὅς καὶ ὑπὸ τῆς ἱερᾶς νόσου ἔφθαρτο»; Δούκας, éd. Bonn, p. 197, 4. éd. Grecu, p. 247, 6—7 «καὶ ἐπί τινα μὲν χρόνον διαγενόμενος εἰς νόσον περιῆλθεν ἐλεφαντίασιν...» Χαλκοκονδύλης, éd. Bonn., p. 205, 21—22. éd. Darkó, t. 1, p. 193, 5—6, «...ὀνόματι 'Ανδρόνικον Δεσπότην λεπρὸν (lazaroso, lépreux), Θεόδωρος Σπαντούνης in K. Δ. Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 97... «ὅς πεσὼν τῷ πάθει τῆς ἐλεφαντιάσεως...» 'Ιστορία Πολιτική Κωνσταντινουπόλεως éd. Bonn., p. 7, 1—2. «καί ὁ 'Ανδρόνικος ὅπου τοῦ ἐδώσανε διὰ ἀδερφομεράδι τὴν Σαλονίκη, ὁ ὁποῖος ἔπεσε εἰσέ ἀρωστία ἀγιάτρευτη, λέπρα...» Γ. Θ. Ζώρα, Χρονικόν περὶ τῶν Τούρκων Σουλτάνων ('Αθῆναι 1958) p. 53, 25—27. «οὗτος οὖν ὁ 'Ανδρόνικος περιέπεσεν ἐν τῷ πάθει τῆς ἐλεφαντιάσεως» "Εκθεσις Χρονική, éd. K. M. Σάθα, (Μεσαιωνική βιβλιοθήκη) (Paris, 1894), p. 560, 13—14, éd. Spyr. Lambros. *Echtesis Chronica and Chronicon Athenarum*, London, 1902, p. 4, 22—23.

[4] Le renseignement donné par Marc Eugenicos, (Chalcocondyle et Phrantzès, qu' Andronic a vendu Salonique aux Vénitiens est indubitable. Les Actes du Sénat de Venise comme je l'ai prouvé ailleurs, cf. 'Ιωάννου 'Αναγνώστου, Διήγησις περί τῆς τελευταίας ἁλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης. Μονῳδία ἐπί τῇ ἁλώσει τῆς Θεσσαλονίκης. Εἰσαγωγή-Κείμενο-Μετάφραση-Σχόλια Γιάννη Τσάρα, Θεσσαλονίκη 1958 pp. 97—102, appuient ce renseignement. Mais puisque le problème présente un intérêt plus général, je l'examinerai de nouveau dans une étude spéciale que j'espère publier bientôt.

[5] C. Manfroni, *La marina veneziana*, Nuovo Archivio Veneto, nuova serie, Venise, 1901, 1921, t. 20 (1910) 12 s'appuyant lui-même sur la Chronique (Χρονικόν) de Morosini, pp. 428 et ss. veut les 24, cf. Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 43 et note 1. — N. Iorga, *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV[e] s.* t. 1, Paris, 1899, p. 347 — Fr. Thiriet, *Regestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, 2 (1400—1430), Paris, 1959, n° 1908.

[6] Φραντζῆς, éd. Bonn, pp. 122, 8—9, 134, 12—14, éd. Παπαδοπούλου p. 124, 8—9, p. 137, 11—14.

politique de Constantinople [1], la Chronique de Hiérax [2], le livre historique de Pseudo-Dorothée [3] et l'Ecthesis Chronica [4] anonyme racontent qu'Andronic, après avoir vendu Salonique, partit au Mont Athos, y devint moine et y mourut de sa maladie. Pseudo-Dorothée ajoute qu'il vécut à Vatopédi sous le nom d'Antoine. Théodore Spantonis enfin, noble de Constantinople, de la famille Cantacuzène, qui s'occupa de l'histoire gréco-turque de cette période, croit que. . .« lorsque les Vénitiens prirent possession de Salonique, Andronic partit pour Venise mais qu'il est mort en route » [5] « ἅμα οἱ Βενετοὶ τὴν παρέλαβον (Thessalonique) ὁ 'Ανδρόνικος ἀνεχώρησεν ἐκεῖθεν διὰ τὴν Βενετίαν, ἀλλὰ καθ'ὁδὸν ἀπεβίωσεν ».

Il est possible que tous ces textes se réfèrent à la même source et que l'un copie l'autre à plusieurs passages [6]. Quoiqu'il en soit, ils sont d'accord sur ce fait : Andronic, dès qu'il vendit Salonique, partit de la ville. S'il est parti au Mont Athos pour devenir moine ou s'il se rendit à Venise et mourut en route, cela n'a pour l'instant aucune importance.

3. Depuis le temps où C. D. Mertzios mit en lumière en 1947 les Mémoires de l'Histoire de Macédoine, nous avons un autre renseignement sur le sort final d'Andronic. Voici ce que nous donne la Chronique de Morosini en quelques mots : « deux mois à peu près après l'arrivée des Vénitiens à Salonique, son despote, avec le gouverneur militaire et quelques amis nobles, vint en rapport avec les Turcs qui l'assiégeaient et organisa un complot avec l'intention de chasser les Vénitiens et de rendre la ville aux Turcs. Mais les Vénitiens découvrirent le complot, arrêtèrent les conspirateurs, les firent monter dans deux galères et les envoyèrent en exil. Les chefs du complot furent envoyés l'un à Nauplie et l'autre à Sitia en Crète ou à Andros [7] ».

Mertzios, suivant la Chronique de Morosini, présente le problème de la fin du despote de Salonique Andronic et admet le rapport comme

---

[1] éd. Bonn. p. 7, 1—2.

[2] 'Ιέρακος, Μεγάλου Λογοθέτου, Χρονικὸν τῆς τῶν Τούρκων βασιλείας. éd. Σάθα, Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, t, 1, p. 256, 358—359.

[3] Δωροθέου Μονεμβασίας, Βιβλίον 'Ιστορικόν, éd. sec., Venise, 1818, p. 490.

[4] Σάθα, M. B. t. 7 (Paris, 1894), p. 560, 13—24, éd. Lambros *o.c.*,p. 4, 22—5, 7.

[5] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 97.

[6] Σάθα, M. B., 7, (1894), pp. σνα'-σνβ', éd. Lambros, *o. c.* pp. VII—VIII.

[7] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 96. La Chronique ne précise pas quel chef ils envoyèrent à Nauplie et en Crète. Même si nous acceptons qu'Andronic malade et fuyard soit l'un des deux chefs, la Chronique ne dit pas quel était l'autre chef, le gouverneur militaire de Salonique à l'époque byzantine.

Nous apprenons cependant, d'après les Actes du Sénat vénitien, que lorsqu'en juillet 1425 la première ambassade de la communauté arriva à Venise avec la demande 18 de son Mémorandum, elle rappela au doge les malheureux nobles qui étaient emprisonnés en Crète et le pria de les libérer, mais elle ne les nomme pas; -cf. Morosini, *o.c.*, p. 13.

une nouvelle explication concernant le sort d'Andronic, mais il en fait mention sans aller plus loin.

Ce problème intéressa par la suite les professeurs A. Vacalopoulos [1] et M. Laskaris [2]. Ce dernier situe le complot en 1424. Malgré tout cela une nouvelle étude et analyse des données n'est pas sans intérêt.

Le premier souci des Vénitiens, dès qu'ils prirent possession de Salonique, c'était d'y transporter du blé et des vivres pour les distribuer à la population [3]. Ils donnèrent et continuaient à donner de l'aide à beaucoup de nobles déchus de leur état, grands et petits, ainsi qu'aux autres habitants de la ville. Ils leur donnaient du travail ou les plaçaient à la garde de la ville et les secouraient d'autres manières encore. Les premiers temps de l'occupation vénitienne de Salonique montrent ainsi plusieurs changements et l'amélioration des conditions de vie de ses habitants.

Il se pourrait, évidemment, que cet état de choses ne soit qu'une apparence et ce soulagement, simplement momentané. Il n'était pas moins naturel que ces premières impressions soient agréables. Chez beaucoup naquit l'espérance cachée que leur patrie sous la protection de Venise-la-toute-puissante deviendrait une seconde Venise comme on le leur avait promis [4].

Mais Andronic était malade, comme du moins l'admettent tous les historiens et les chroniqueurs qui ont parlé de lui. Ils sont tous d'accord pour dire que sa maladie était l'une des raisons qui l'avaient obligé de vendre la ville. Nous avons là un renseignement précieux, car comment un homme malade pourrait-il organiser un complot et en devenir le chef pour chasser de sa ville les dominateurs que lui-même y avait conduits? Que gagnerait-il, lui, si Salonique passait de la main des Vénitiens à celle des Turcs? Lui-même de toute façon, puisqu'il ne supportait pas le climat, il quitterait Salonique. En outre, le point de vue actuel de la responsabilité nationale était entièrement inconnu à cette epoque-là. Bien au contraire sa mentalité moyenâgeuse permettait tout ce qui aujourd'hui nous paraît étrange : vendre Salonique et ne point s'intéresser davantage à ses habitants.

Il était donc bien naturel qu'Andronic, dès qu'il reçut l'argent des Vénitiens, partît de Salonique pour aller se reposer ailleurs. Mai ce qui

[1] 'Απ. Βακαλοπούλου, Συμβολὴ στὴν 'Ιστορία τῆς Θεσσαλονίκης ἐπὶ Βενετοκρατίας. (1423—1430), t. Κωνστ. 'Αρμενοπούλου, (Θεσσαλονίκη 1952), pp. 135—136.

[2] Μιχ. Λάσκαρη. Μοναὶ καὶ Ναοὶ Θεσσαλονίκης τὸ 1405 in 'Οδοιπορικὸν τοῦ ἐκ Σμολένσκ 'Ιγνατίου, t. Κων. 'Αρμενοπούλου, Θεσσαλ. 1952, p. 335.

[3] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 42 — 44. I. K. Βασδραβέλλη, 'Ιστορικὸν 'Αρχεῖον Βεροίας, (Θεσσαλονίκη 1942), p. 3, 57—4, 65. Du même 'Ιστορικὰ 'Αρχεῖα Μακεδονίας Α' 'Αρχεῖον Θεσσαλονίκης 1695—1914 (Θεσσαλονίκη 1952) p. 2.

[4] Δούκας, éd. Bonn, p. 197, 17—19, éd. Grecu p. 247, 18—19.

était plus naturel encore, c'était d'aller rejoindre son frère Théodore Paléologue, le despote de Mystra, et de rester à Mantinée, l'ancienne Avia, au climat sain [1]. Peut-être même cette dernière solution lui vint-elle à l'esprit, dans la situation où il se trouvait avant de vendre Salonique.

Andronic serait en outre l'ami des Vénitiens. Nous n'avons pas de renseignements concrets qui assûrent cette supposition. Nous avons quelques indices qui nous permettent de l'admettre. Nous savons que les Byzantins distingués étaient des amis des Vénitiens, comme l'était le père d'Andronic, Manuel II Paléologue, et son frère Théodore II. Il n'est pas exclu que Théodore ait servi d'intermédiaire entre Andronic et les Vénitiens pour la vente de Salonique, comme, peu auparavant, les Vénitiens avaient servi d'intermédiaire entre lui et le prince d'Achaïe Centurione Zaccaria [2], en vue d'un traité.

Nous avons un indice pour cela dans le renseignement de Spantonis disant qu'Andronic « dès qu'il vendit Salonique partit pour Venise » [3]. Ce renseignement, même s'il n'est pas fondé, montre tout de même qu'Andronic devait être l'ami des Vénitiens. S'il n'était pas leur ami, il n'était pas leur ennemi. En fin de compte il leur vendit Salonique. Avec quelle raison ou justification organiserait-il maintenant un complot pour chasser les Vénitiens ? Il n'avait aucun indice non plus que les Vénitiens n'avaient pas respecté leurs promesses puisque, comme prétend Morosini, ces derniers découvrirent le complot dans les deux premiers mois. Finalement, comment le justifierait-il aux yeux des Thessaloniciens ?

4. Examinons ici dans quelle mesure Morosini est digne de foi. Il n'y a pas de doute que le code de Morosini soit un texte très important parce qu'il nous donne l'image vivante de toute une période avec tous les problèmes qui la concernent : commerce, artisanat, marine, gouvernement, défense militaire et autres problèmes internationaux comme nous dirions aujourd'hui, si nous n'oublions pas les échanges commerciaux que Venise avait à cette époque (XV^e siècle).

Morosini connaît et traite de ces questions. Il sait nous les raconter. Souvent même il consulte les Actes du Sénat vénitien, des lettres particulières ou d'autres sources, de sorte que ses renseignements sont dignes de foi.

---

[1] Pour la place qu'occupait Avia en général, voir Pausanias, *Voyage en Grèce*, *Μεσσηνιακά*, éd. Η. Παπαχατζῆ, 1965, p. 110, note 4.

[2] Cf. Δ. Α. Ζακυθηνός, *Le Despotat grec de Morée*, Paris I (1932), p. 199.

[3] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 97.

Mais il y a d'autres questions dont Morosini ne pouvait préciser la vérité. Ainsi « les nouvelles qui circulaient alors à Venise », selon l'expression caractéristique de Manfroni [1], et qui venaient de seconde main, avec les suites de leurs transformations le chroniqueur ne pouvait ni les examiner, ni les situer sans risque de tomber en faute.

N'oublions pas que Morosini était un patricien de Venise, membre du Sénat de sa patrie. Il appartenait à l'un des partis politiques. Il était donc bien naturel que les nouvelles qui, des colonies ou d'autres centres économiques arrivaient à Venise, Morosini les pèsât, bon gré mal gré, selon sa position sociale et politique et sans doute d'après ses préférences personnelles ou ses antipathies [2]. Il ne faut pas oublier aussi que ces nouvelles n'étaient pas de première main et qu'avant de parvenir à ses oreilles, elles avaient subi beaucoup de transformations, à tel point que leur sens même y parvenait déformé.

La foi que mérite le code de Morosini dépend donc de sa position politique. C'est ce qu'il faut dire pour les événements de Salonique. Les premières pages joyeuses de sa Chronique sur Salonique seront vite remplacées par des pages pessimistes, et son style exprime déjà une certaine haine pour la cité éprouvée. Cette haine ne fait qu'exprimer l'amertume des Vénitiens, qui perdirent un port si important ici au nord de l'Egée sans réussir à se le faire reconnaître par le Turc pour vivre pacifiquement avec lui. C'est pour cela que derrière le complot d'Andronic malade ne se cache que l'effort de Morosini de justifier le comportement des Vénitiens maîtres de Salonique. C'est ce que nous comprenons d'après les plaintes de la Communauté au Doge. Ceci personne ne peut ne pas le croire. Ce Vénitien apatride transforme non pas seulement intentionnellement mais par sa mentalité les nouvelles sur Salonique. Je note ici son renseignement sur les frais que firent les Vénitiens pour Salonique pendant les sept ans qu'ils l'occupèrent. Toutes les autres chroniques vénitiennes montent ce prix à 300—700 mille ducats-or. Morosini seul les fait monter à 740 mille, là où les Actes du Sénat refusent de donner un chiffre précis. La Chronique de Dresde abaisse la somme à 200 mille [3]. Morosini avoue fièrement que « moi, Morosini, j'ai vu et écrit de ma main, et c'est la vérité » [4]. Mais ni lui, ni les écrivains d'autres chroniques ne virent, n'entendirent et n'écrivirent les revenus qu'avaient les Vénitiens, à la même période, des impôts de Salonique.

---

[1] *Op. cit.* p. 6.
[2] cf. la critique de Morosini, ci-dessus, pp. 38 et 45.
[3] cf. Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 99.
[4] cf. Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 98.

Morosini écrit parfois des imprécisions et souvent il est contredit par les Actes du Sénat [1]. Avec tout cela je ne veux pas minimiser la valeur de la Chronique de Morosini, mais accentuer ceci que pour les faits de Salonique ses données ne sont pas tout à fait dignes de foi et engendrent des contradictions. Ses contradictions sont beaucoup plus grandes et plus nombreuses en ce qui concerne le complot d'Andronic, complot dont ni les Actes du Sénat, ni aucun autre historien contemporain, vénitien ou byzantin, ne disent rien.

5. Les Actes du Sénat de Venise soutiennent de leur (propre) manière la thèse qu'Andronic n'a pas organisé de complot contre les Vénitiens. « Et si vous ne trouvez pas là le Despote », conseille le Sénat à ses représentants, le 27 juillet 1423, envoyés pour prendre possession de Salonique, « allez à la rencontre de son remplaçant [2] ». Mais pour que le Sénat donne ce conseil à ses représentants, même si cela exprime une prévoyance, c'est qu'Andronic n'habitait pas toujours Salonique et que souvent il la gouvernait par son remplaçant. Le Sénat vénitien devait connaître cela.

6. Qu'Andronic se trouvait hors de Salonique et qu'à l'époque où il rentrait en relation avec les Vénitiens au sujet de la vente de la ville il ne se trouvait pas là, et qu'il y avait laissé un représentant apparaît de ce qui suit : quand le 14 septembre 1423, fête de la Sainte-Croix, les délégués de Venise qui prendraient possession de la ville arrivèrent en toute pompe dans le port, au moment de leur entrée magnifique et solennelle, comme le décrit du moins le codex de Morosini, nous ne voyons nulle part Andronic. S'il avait été présent les divers auteurs des manuscrits qui décrivent l'entrée des Vénitiens à Thessalonique l'auraient noté. De même les Actes du Sénat y feraient allusion pour donner une assurance complémentaire qu'Andronic leur avait fait don de la ville. Ils relatent qu'une galère de l'empereur de Constantinople [3] accompagnait les six galères vénitiennes au moment où elles arrivaient au port. Ils ne disent rien au sujet d'Andronic. Et si la présence d'une galère de l'empereur leur était indispensable pour assurer aux habitants de la ville que c'était avec sa permission qu'Andronic leur avait vendu la ville, la présence d'Andronic lui-même à un moment si solennel ne l'aurait-il pas prouvé de la façon la plus incontestable ?

Quand d'autre part la deuxième ambassade de la Communauté se rendit à Venise pour renouveler au Sénat ses plaintes avec la demande

[1] cf. Manfroni, ci-dessus, p. 26, note 2 et p. 61.
[2] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 38. — C. N. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age, I,* (Paris 1881), p. 142, 11—12.
[3] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 43.

29 de son mémorandum, comme nous l'a transmis le vote du Sénat, le 14 juillet 1429 [1], il y est dit entre autres : « au moment où Votre Majesté s'est acquis la ville de Salonique, vos gouverneurs occupèrent le palais où habitait le Despote. Ensuite le duc alla s'y installer [2] ».

Ce renseignement constitue encore une preuve que lorsque les Vénitiens prirent possession de la ville, Andronic n'y était pas et qu'il n'y habitait même pas.

Comme nous le constatons donc, Andronic se trouve en dehors de Salonique pour les même raisons qui l'avaient obligé de vendre la ville. Pour ces mêmes raisons aussi au moment des pourparles en vue de la vente ainsi qu'au moment où il la livrait aux représentants vénitiens, il ne s'y trouvait pas. Mais s'il n'habitait pas d'une façon permanente la ville lorsqu'elle lui appartenait, il n'avait où y résider du moment qu'il l'avait vendue aux Vénitiens. Notons encore qu'aucune des deux ambassades de la Communauté rendues à Venise ne fait mention de lui.

Mais puisqu' Andronic se trouvait en dehors de la ville non seulement à l'arrivée des Vénitiens mais aussi bien avant, comment aurait-il pu organiser un complot et, bien plus, en devenir le chef? L'explication n'est pas difficile.

Voyons d'abord ce que disent les textes. Depuis que les Vénitiens rentrèrent à Thessalonique « on pouvait y voir nombre de guerres » note Doukas [3]. De fait, lorsque les Turcs apprirent la nouvelle de la vente de Salonique aux Vénitiens, ils intensifièrent leurs attaques contre elle et organisèrent plus systématiquement son encerclement. Après l'avoir isolée complètement de la riche plaine environuante ils la firent sombrer dans une misère bien plus grande que celle qui avait obligé Andronic à la vendre. Ainsi passèrent vite les premiers jours agréables de l'occupation vénitienne et la vision d'une nouvelle Venise, fruit de l'imagination des Thessaloniciens, disparut tout d'un coup de devant eux. De nouveau ils ne voyaient plus que cette même Salonique qu'Andronic avait accepté de vendre à cause de sa misère et qui allait de mal en pire. Le cadre de la scène reste toujours le même : les Turcs sont tout près. Dans la ville même — la faim, la misère et les Vénitiens. Dans une telle atmosphère les Thessaloniciens ne tardèrent pas à considérer les Vénitiens comme des ennemis et à les haïr.

Avec le temps leur vie devenait pire et leur haine plus grande, au point qu'ils en arrivèrent plusieurs fois aux armes avec les Vénitiens [4].

---

[1] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 72.
[2] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 84.
[3] Δούκας, éd, Bonn., p. 198, 2, éd. Grecu, p. 247, 24.
[4] I. Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa*, I (Hamburg, 1840), p. 554.

Ces conditions finirent par faire croire de plus en plus que les Thessaloniciens avaient tout intérêt à préférer les Turcs aux Vénitiens parce que, du moins, avec les Turcs ils n'auraient plus de guerre. Cet esprit devenait une conviction par les divulgation des moines qui étaient opposés à l'unité des Eglises et qui disaient que la chute de l'Empire byzantin était la volonté de Dieu.

Les Vénitiens ne pouvant ou ne voulant affronter avec d'autres moyens la situation, commencèrent à presser et à terroriser les Thessaloniciens.

Doukas donne une image concise mais expressive de la terreur et du massacre imposés durant les sept années de l'occupation de Salonique. « Avec la pensée (que Salonique appartient aux Turcs) on livrait beaucoup de combats gagnés par les Turcs, tandis que les Thessaloniciens avaient faim. Les Vénitiens craignant que les Grecs, mécontents, ne se soulèvent contre eux pour faire entrer les Turcs dans la ville puisque, comme je l'ai déjà signalé, la cité appartenait auparavant aux Ottomans, commencèrent à chicaner les nobles Grecs dans l'Eubée, dans l'île de Crète et à Venise La simple raison pour se justifier, c'était que les vivres se faisaient rares dans la ville, comme par exemple le blé, l'orge, les légumes, la viande et tout ce qui sert à se nourrir. Pour diminuer donc la population, les riches doivent partir [1] » puisque l'on manque de vivres et après, si Dieu le veut, ils reviendront.

Ainsi donc ils ont arrêté et chassé un grand nombre de gens de tous côtés. « Les uns furent jetés au fond de la mer. Les autres torturés parce que, à leur dire, ils étaient infidèles. Ceux qui restaient encore là ils leur faisaient subir mille affronts [2]. » C'est le sens que nous devons tirer des paroles de Spantonis : « les Vénitiens, dès qu'ils eurent Salonique, y envoyèrent des gouverneurs qui employèrent une nouvelle méthode de gouvernement, différente de celle que connaissaient les habitants » [3].

L'image de l'occupation vénitienne de Salonique est complétée par Jean Anagnostès dans sa description épigrammatique : « les Latins

---

[1] Les Vénitiens chassaient peut-être les Thessalonicicns indésirables ou ils les laissaient partir de leur propre gré. Il semble que c'est sur Doukas que s'appuie Tafrali lorsqu'il soutient que les commandants vénitiens voyaient avec joie ces départs. Voir O. Tafrali, *Thessalonique au XIX*[e] *siècle*, Paris 1913, p. 16. Le renseignement de Doukas semble ne pas être juste parce que, des demandes 1 et 14 de la deuxième amsabassade de la Communauté on peut voir que les Vénitiens n'étaient pas contents de voir partir les Thessaloniciens parce qu'alors la ville resterait sans défenseurs, cf. aussi Μέρτζιου, Μνημεῖα, p, 72 note 2.

[2] Δούκας, éd. Bonn., p. 198, 6—19, éd. Grecu, p. 247, 26—249, 7. — Ἰω. Αναγνώστης — éd. Bonn., p. 487, 6—7 éd. Tsara, p. 6, 31—32 — Vid. Μέρτζιου, Μνημεῖα, pp. 58—59, 76—78, 79—80.

[3] Vid. le titre du livre, in Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 97.

occupant Salonique, la ville souffrait... et de jour en jour les malheurs arrivaient de toutes parts... ».[1]

Le fait aussi que la Communauté de Salonique ait été obligée d'envoyer deux ambassades à Venise, durant les sept années de l'occupation, pour exprimer ses plaintes [2], constitue la preuve supplémentaire que la nouvelle méthode de gouvernement employée par les gouverneurs de Venise n'était pas favorable à la ville.

Les mémorandums que les ambassades présentèrent au Doge en 1425 et 1429 sont pleins de plaintes très graves. J'en ai résumé les plus importantes pour que l'on puisse voir les choses dans leur réalité. Il s'agit d'un point de vue de « la nouvelle méthode de gouvernement » employée par les Vénitiens.

Tout d'abord, ils n'ont pas respecté, et cela dès le début, les accords conclus avec Andronic. Ils n'ont pas respecté les promesses verbales faites au peuple. D'autre part, il suffit de rappeler que les douze membres de la Communauté dont l'existence [3] et la façon d'agir étaient fondées sur une ancienne tradition d'autonomie, cessèrent de se rassembler, du temps déjà des tout premiers gouverneurs de Venise [4]. Même le droit de pouvoir vendre leurs biens et d'aller là où ils voulaient sans en être empêchés par personne, ce qui était leur triple privilège, tout cela n'était pas reconnu pour les Thessaloniciens de la part des Vénitiens qui craignaient la diminution du nombre des défenseurs de la ville [5]. Les Thessaloniciens donc partaient en cachette et les Vénitiens détruisaient leurs maisons, les arbres et tout ce qu'ils abandonnaient en partant [6].

A tout cela ajoutons encore ceci : la garde des gouverneurs de Venise employant des chevaux ennuyait d'une façon barbare[7] ceux des Thessaloniciens qu'elle rencontrait en route. L'armée se logeait dans les monastères devenus des centres de corruption et de plaisir [8]. Tout cela blessait profondément le sentiment religieux des Thessaloniciens et même leur amour propre.

Ce ne sont pas là les seules petitesses commises par les Vénitiens. Le καπετάνιος (le gouverneur militaire de Salonique), par exemple, refusait

[1] 'Ιω. 'Αναγνώστης éd. Bonn., p. 487, 6—7, — éd. Τσάρα, p. 6, 31—32.
[2] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 46—61 et 72—87.
[3] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 73, demande 2.
[4] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 54, demandes 17 et 18.
[5] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 49 et 72, demande 1 et p. 78, demande 14.— cf. Kugéas, *Notizbuch eines Beamten der Metropolis in Thesalonike aus dem Anfang des XV. Jahrhunderts*, Byz. Zeitschr. 23 (1914—1920), 152.
[6] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 78.
[7] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 56, demande 13.
[8] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 77—78, demande 13.

de payer le loyer de la maison où il habitait [1]. Ils ont encore gardé une somme importante due aux ouvriers qui avaient travaillé à la muraille de Cassandra et ils «refusaient de la leur rendre» [2]. Les secrétaires vénitiens gardaient toujours quelque chose pour eux, sans raison aucune d'ailleurs, de la somme du salaire de chacun. C'était là tout simplement leur propre décision [3]. Les autres militaires et les chanceliers des gouverneurs suivaient ce même exemple. Ils retenaient ce qu'ils voulaient à chaque salarié puisqu'aucune prescription ne limitait leur droit. [4]

Cette conduite des Vénitiens et toutes les autres difficultés que présentait la vie dans la ville d'une part et d'autre part le blocus continuel de la ville par les Turcs, créèrent une atmosphère lourde entre Vénitiens et Grecs. Dans cette situation, il n'était pas difficile aux Vénitiens de machiner un complot imaginaire, pour justifier par la suite leur façon d'agir et les mesures prises, ce qui les mettait en désaccord avec les promesses faites aux Thessaloniciens. Néanmoins le renseignement au sujet du complot d'Andronic montre les relations étroites de Morosini avec les gouverneurs de Salonique de cette époque. S'ils avaient vraiment découvert un complot, ils auraient averti le Sénat pour justifier les mesures prises et pour demander des avis sur la politique à suivre. Or le Sénat à son tour donnait des avis et faisait des recommandations indispensables au moyen d'un vote. Mais pour le moment les actes ne relatent rien de pareil.

7. Ainsi donc, comme le complot d'Andronic n'a rien à voir avec la vérité historique, de même les quatre exilés de Salonique en Crète [5]. ne pouvaient avoir aucun rapport avec le complot. Mertzios nous dit à leur sujet que « dans un autre rapport le Sénat donne plein pouvoir à Santo Venier d'accepter, si le Turc le demande [6], la libération de ceux de Salonique, qui sont exilés en Crète, Platsikalitis et les autres, en échange de la libération des ambassadeurs [7] ». Il est dommage que Mertzios ne publie pas le rapport du Sénat contenant ce renseignement pour constater quelle est la vérité.

Par la réponse du Sénat aux quatrième et cinquième demandes du mémorandum de la première ambassade de la Communauté à Venise, nous apprenons qu'un certain Platsikalitis, noble de Thessalonique, était

[1] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 85, demande 29.
[2] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 80, demande 20.
[3] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 56, demande 12.
[4] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 76, demande 11.
[5] Βακαλοπούλου. *o. c.*, p. 135 et 136. MIX. *Λάσκαρη*, *o. c.*, p. 335.
[6] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 58, note 2, Manfroni, ci-dessus, p. 13, note. 3.
[7] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 45.

au service des Vénitiens, contre salaire [1]. Il est donc normal d'admettre que ce Platsikalitis, qui se trouvait exilé en Crète, appartenait à la même famille que Démètre Platsikalitis du parti turcophile. Et puisque nous n'avons aucune preuve pour montrer qu'il s'agit de l'ancien gouverneur militaire de la ville au temps des Byzantins, que le code de Morosini présente mêlé au complot d'Andronic, il faut admettre que lui aussi fait partie des trois nobles thessaloniciens qui furent obligés de prendre la route de l'exil pour les îles de la mer Egée ou pour d'autres endroits. Si d'autre part il s'agit ici des quatre exilés de Salonique parmi lesquels figure Platsikalitis [2], ces quatre exilés seraient ceux que les Vénitiens choisirent pour faire l'échange en vue de libérer leur ambassadeur Nicolas Giorgio [3], captif des Turcs. Ceci ne veut pas dire que les exilés thessaloniciens en Crète étaient quatre seulement mais que ces quatre figurent parmi les plus distinguées et qu'ils étaient sans doute connus pour leurs sentiments amicaux vis-à-vis des Turcs.

Mertzios, qui a lui aussi étudié les manuscrits en question, ne semble pas admettre le complot d'Andronic. C'est pour cela qu'il n'exprime pas nettement son opinion. Dans un autre passage il est plus catégorique encore. Ainsi, à l'occasion de la dix-huitième demande du mémorandum de la première ambassade de la Communauté, relative aux Thessaloniciens exilés en Crète, le même Mertzios écrit : « les malheureux nobles qui furent arrêtés comme suspects après l'entrée des Vénitiens dans la ville furent arrêtés par les premiers inspecteurs et exilés en Crète, emprisonnés, (ils) étaient quatre. Mais comme, d'après le vote du Sénat du 27 novembre 1428 (Reg. X°) il y avait un grand nombre de personnes qui s'y rendaient pour les voir tous les jours et que les Vénitiens les considéraient comme sapientissimi et astutissimi, d'après le même vote, c'est-à-dire très sages et malicieux, ils ne décidaient pas leur libération de prison » [4].

Cette remarque de Mertzios, fondée sur les Actes du Sénat est révélatrice. Nous ne découvrons pas seulement dans ces lignes son opinion que Platsikalitis n'était pas conspirateur, comme il le prétend ailleurs [5] mais il donne en plus un nouvel élément tiré des actes du Sénat qui dément le codex Morosini en ce qui concerne le complot d'Andronic. Les Vénitiens n'ont pas exilé Platsikalitis et les trois autres nobles de Salonique parce qu'ils auraient organisé un complot mais parce qu'ils étaient

---

[1] Μέρτζιου, Μνημεῖα, pp. 51—52.
[2] Voir la généalogie de la famille Platsikalitis in M. Λάσκαρης, o. c. p. 334—335.
[3] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 45.
[4] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 58, note 2, cf. p. 51, note 4.
[5] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 95.

dangereux étant sapientissimi et astutissimi, parce qu'ils avaient peur d'eux.

Avec cette assurance certaine du Sénat s'accorde le sens qui se dégage de la façon dont l'ambassade de la communauté [1] exprime la demande 18 au sujet de la libération des exilés. Si les Vénitiens arrêtaient Platsikalitis et les trois autres nobles thessaloniciens sous accusation concrète de complot, ils les jetteraient certainement au fond de la mer puisqu'à la même période et pour la moindre cause, ne fût-ce qu'un soupçon, ils en noyaient, exilaient, mettaient en prison ou torturaient tant d'autres.

8. Les Actes du Sénat sont vérifiés d'ailleurs par les deux historiens classiques de Byzance à cette époque. Ils sont catégoriques en ce qui concerne la fin d'Andronic. « Après les accords, écrit Doukas, (les Vénitiens) conduisent le Duc à Salonique accompagné de dix galères, ils le firent rentrer et renvoyèrent le despote Andronic »[2]. Cette remarque fugitive de Doucas est complétée par Chalcocondyle « Andronic, atteint d'éléphantiasis vendit Thessalonique aux Vénitiens... et cela pas très cher. Andronic donc se rendit auprès de son frère à Mantinée de Lacédémone où il vécut et mourut des conséquences de sa maladie » [3]. Le renseignement de la Chronique de Phrantzès est parallèle à celui de Chalcocondyle « après avoir vendu Thessalonique aux Vénitiens, Andronic se rendit au Péloponnèse, dans une cité que nous appelons Mantinée. Le climat y était sain et il y vivait avec son fils Jean » [4].

Si donc, nous considérons qu'en 1446 Chalcocondyle était au service diplomatique du despote de Mistra et qu'il vivait à la cour de Constantin Paléologue, connaissant les événements du Péloponnèse de cette époque, qu'il raconte avec objectivité, on se trouve près de la vérité. Ses renseignements en ce qui concerne la fin d'Andronic Paléologue sont bien fondés et très consciencieusement donnés.

Dans ce sens donc, Chalcocondyle complète les renseignements des Actes du Sénat au sujet de la fin d'Andronic Paléologue et prouve le mal fondé du rapport du codex Morosini au sujet du complot d'Andronic qui a paru être tout d'abord une nouvelle et importante explication de sa fin ; de même le renseignement de Spantonis d'après lequel Andronic est mort en route de Salonique à Venise.

9. Le rapport du codex de Morosini nous apparaît plus clair maintenant. Andronic, le despote de Salonique, était malade d'éléphantiasis ; la fin

[1] Μέρτζιου, Μνημεῖα, p. 58.
[2] Δούκας, éd. Bonn., p. 197, 21—198, 1, éd. Grecu, p. 247, 21—23.
[3] Χαλκοκονδύλης, éd. Bonn, p. 205, 21—206, 8. éd. Darkó, t. 1, p. 193, 5—13.
[4] Φραντζής, éd. Bonn, p. 122, 6—9, éd. Παπαδοπούλου, p. 125, 5—8.

de sa vie était proche. Salonique sous les attaques continuelles des Turcs passait par des moments difficiles. Andronic Paléologue ne pouvait pas garder la ville et fut obligé de la vendre aux Vénitiens. Il partit ensuite au Péloponnèse, auprès de son frère, le despote de Morée, et vivait à Mantinée, l'ancienne Avia. C'est là qu'il mourut.

Le rapport du codex de Morosini dit qu'Andronic, avec le gouverneur militaire de la ville et plusieurs autres nobles, vint en relation avec les Turcs et organisa ensuite le complot pour renverser les Vénitiens et y conduire les Turcs. Ce rapport est sans fondement. Il faut y voir une invention intentionnelle des gouverneurs de Venise pour justifier la terreur et leur conduite inhumaine envers les Thessaloniciens sympathisants des Turcs et dont ils craignaient l'insurrection. La thèse que Platsikalitis aurait été gouverneur militaire de Salonique peut-être au temps d'Andronic, reste sans fondement d'après les textes. Ce serait de même le cas des trois autres nobles de la ville exilés par les Vénitiens en Crète et utilisés pour faire l'échange de leur ambassadeur captif, Nicolas Giorgio. Le Sénat lui-même assure que ces quatre personnages furent envoyés en exil parce qu'ils étaient les plus intelligents et les plus malicieux des Saloniciens au point d'être redoutables. Ce renseignement de Morosini n'est d'ailleurs vérifié par aucune autre source. C'est pour cela que, en ce qui concerne les derniers moments d'Andronic, il faut admettre avec les Actes du Sénat et Doukas, ce que nous rapporte Chalcocondyle : après la vente de la ville de Thessalonique aux Vénitiens, Andronic partit à Mantinée de Lacédémone où il mourut des suites de sa maladie.

LE CONDIZIONI E GLI ECHI INTERNAZIONALI DELLA LOTTA ANTIOTTOMANA DEL 1442—1443, CONDOTTA DA GIOVANNI DI HUNEDOARA *

di FRANCISC PALL

Intorno all'anno 1440 l'Impero ottomano nella sua continua espansione batteva con le armi alle porte dell'Europa centrale. In questo drammatico momento appare la possente figura di Giovanni (Iancu) di Hunedoara, una delle personalità più interessanti ed attraenti del sec. XV, che

* Lo sfondo della politica generale sul quale si svolge questa lotta, specialmente tra il 1442 e il 1444, è stato studiato ultimamente da Domenico Caccamo (*Eugenio IV e la crociata di Varna*, in *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, vol. 79, Roma, 1956, p. 34—87). Nonostante questo studio si fondi su una ricca documentazione, riportando anche notizie inedite, sono sfuggite all'autore alcune fonti, come per esempio le informazioni di Bartolomeo di Yano concernenti la vittoria del 1442 di Iancu sui turchi nella Valacchia (N. Iorga, *Les aventures „sarrazines" des Français de Bourgogne au XV-e siècle*, in *Mélanges d'Histoire Générale*, publ. da C. Marinescu, I, Cluj, 1927, p. 35—42 ; cfr. anche Fr. Pall, *Ştiri despre expediţiile turceşti din Transilvania în 1438*, in „Anuarul Institutului de istorie din Cluj", I—II, 1958—59, p. 13—14). Poi, il menzionato autore registra soltanto parzialmente l'eco internazionale di questa vittoria e accenna solo di passagio alla partecipazione della Valacchia alla „campagna lunga" del 1443 oppure alle ripercussioni di questa sui popoli della Penisola Balcanica. In fine, esiste pure una distinzione tematica tra lo studio dello stesso autore e le nostre ricerche. Nel primo caso si segue come principale problema, la politica pontificia in un'epoca tarda delle crociate, culminante nella spedizione che si concluse col disastro di Varna. Nel secondo caso, al centro delle ricerche si trovano le condizioni internazionali nel loro complesso (comprese quelle del Levante) fino alla vigilia della spedizione del 1444, nei loro rapporti con l'azione antiottomana di Iancu.

Della preparazione diplomatica di questa spedizione ci siamo occupati in altre occasioni, più volte, ultimamente nell'articolo intitolato: *Un moment décisif de l'histoire du Sud-est européen : la croisade de Varna (1444)*, in „Balcania", VII (1944), p. 102—120.

Abbreviazioni : *Fontes rerum Austriacarum* — FRA
Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^{e} siècle* = NE

per la sua carriera storica può essere considerata simbolo della lotta affratellata del popolo romeno con quello magiaro di fronte al pericolo comune. Grazie alle vittorie guadagnate da questi popoli sotto il suo valente comando e col sostegno degli alleati sul comune fronte di lotta e specie con l'aiuto degli altri popoli del sud-est europeo, si produrrà una svolta decisiva nel corso della lotta antiottomana. Come conseguenza si potrà anche intravedere la possibilità di liberare dal dominio dei feudali turchi i territori conquistati e di salvare Bisanzio da essi ridotta a una rovina. La realizzazione di una simile possibilità avrebbe creato, senza dubbio, condizioni più favorevoli all'ulteriore evoluzione dei popoli appartenenti ai paesi sud-orientali e centrali del nostro continente. Sotto questo rispetto la figura di Iancu acquista una dimensione maggiore nella storia universale, come quella di una personalità progressista.

I. IL PROBLEMA DELLA LOTTA ANTIOTTOMANA NEL QUADRO DELLA SITUAZIONE GENERALE INTORNO AL 1440 E LA RISONANZA EUROPEA DELLE VITTORIE RIPORTATE DA GIOVANNI DI HUNEDOARA NEL 1442

Di fronte alla situazione critica creata dall'espansione ottomana che per la prima volta nell'aprile-settembre 1440 veniva ad urtarsi contro la resistenza di Belgrado (posizione-chiave nella regione del Danubio inferiore), non solo si mostravano indifferenti gli stati dell'Europa occidentale, ma la stessa classe feudale dominante del regno d'Ungheria era, nella sua maggioranza, prevalentemente preoccupata delle contradizioni fra i gruppi suoi rivali e delle lotte dinastiche scoppiate alla morte di Alberto di Asburgo (27 ott. 1439). Un partito, quello filoasburgico, riconosceva Ladislao il Postumo, ancora infante, sotto la reggenza di sua madre Elisabetta. L'altro partito, quello filopolacco, al quale apparteneva anche Iancu, chiamava invece sul trono d'Ungheria il re polacco Vladislao III, per arrivare di nuovo ad un'unione dinastica fra i due stati come all'epoca angioina. Questo partito chiedeva al giovane ed ambizioso re di servirsi delle forze delle due monarchie feudali unite nella guerra contro i turchi [1].

D'altra parte il papato considerava che l'unione ecclesiastica effettuatasi a Firenze nel luglio 1439 con il governo dell'impero e della chiesa bizantina non poteva essere duratura se non si fossero dati aiuti militari ai greci e agli altri cristiani orientali, tanto più che esso cercava di attirare anche questi all'osservanza della chiesa romana. Infatti fin dal novembre

[1] L. Elekes, *Hunyádi*, Budapest, 1952, p. 129.

1439 rappresentanti degli armeni aderivono all'unione, e un pò più tardi, nel febbraio 1442, faranno la stessa cosa i messi di una parte dei copti ai quali si aggiungeranno nell'ottobre 1443 il re e i grandi feudali bosniaci e nell'agosto 1445 gli inviati dei maroniti e dei nestoriani [2]. Questi successi — che sino alla fine risulteranno fallaci — hanno contribuito a rinforzare la posizione del papa Eugenio IV nel suo conflitto col concilio di Basilea che gli oppose Felice V, ultimo antipapa, eletto nel novembre 1439.

Per incoraggiare il basileo Giovanni VIII Paleologo a mantenere l'atto di Firenze (che, in fondo, aveva accettato solo per la speranza di un aiuto contro il pericolo turco) il papa, col consenso dei cardinali, gli promise nel settembre 1439 di organizzare per la primavera del 1440 una doppia azione militare per mare e per terra. Come conseguenza di questo piano —relativamente poco conosciuto nell'istoriografia— si sarebbe dovuta organizzare una flotta da parte del papato, mentre l'esercito terrestre doveva essere fornito da Alberto di Asburgo. Il papa gli aveva inviato dei messi per invitarlo ad attaccare dalla parte dell'Ungheria contemporaneamente agli albanesi e agli altri che avrebbero dovuto iniziare la lotta nella Penisola Balcanica [3]. Di questo piano niente fu realizzato. Si sa solo che un esercito raccolto con grandi difficoltà da Alberto contro i turchi, nella primavera del 1439 — dunque poco prima del progetto papale di cui si è parlato — si è dissolto senza compiere nessuna azione e lasciando cadere Smederevo, allora capitale della Serbia [4]; poi in ottobre, alla morte di questo monarca, seguendo una recrudescenza dell'anarchia feudale in Ungheria, non si fece nulla di concreto per organizzare la progettata spedizione terrestre ne la flotta per la crociata.

Tuttavia il papato non poteva rinunciare a questo piano. Il nuovo scisma prodottosi in seno alla chiesa occidentale per l'elezione del suddetto antipapa, spungeva Eugenio IV, preoccupato della sua posizione, ad espandere, con sempre maggiore perseveranza, sotto la sua direzione, il dominio papale e in stretta relazione con ciò, a militare per la crociata antimusulmana. D'altra parte l'idea della crociata lo agitava — almeno come afferma egli stesso — anche prima di essere stato eletto papa [5].

---

[2] J. Gill, S. J., *The Council of Florence*, Cambridge, 1958, p. 307—308, 325, 337—338.

[3] La lettera di Eugenio IV a Giovanni VIII Paleologo, 23 sept. 1439, in O. Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, ed. I. D. Mansi, IX, Lucca, 1752, p. 293, nr. 10—11.

[4] C. Jireček, *Geschichte der Serben*, II/1, Gotha, 1918, p. 175.

[5] La sua lettera a Ragusa, 17 dec. 1443 (J. Radonić, *Acta et diplomata Ragusina*, I/1, Belgrad, 1934, p. 467—468. Enea Silvio Piccolomini, segretario di Federico III di Asburgo, rispecchia certamente il parere degli adepti del concilio di Basilea (tra i quale fu anche lui per un certo tempo) quando, in una lettera del luglio 1443 rivolta ad un aderente allo stesso sinodo, presenta la propaganda della crociata di „Gabriele" (Eugenio IV) come una diversione per usurpare il pontificato sotto il pretesto della crociata (*sub colore passagii*) : FRA, II/61, Vienna, 1909, p. 163—165.

Ma perché le forze militari dei turchi ottomani potessero essere affrontate e debellate, la curia papale si rendeva conto che era necessario innanzitutto un potente esercito terrestre che, nelle condizioni di allora, doveva avere la sua base principale nello stato feudale ungherese. Poichè, da un lato, questo era direttamente minacciato dall'invasione ottomana, quindi interessato a fronteggiarla, e dall'altro, dati i suoi mezzi e le sue proporzioni, avrebbe avuto la possibilità di far questa cosa se si fossero unite tutte le forze reprimendo l'anarchia interna. Ma per sostenere con buon esito una simile lotta, il regno d'Ungheria doveva ricorrere anche ad aiuti esterni soprattutto alla collaborazione dei paesi romeni e dei popoli balcanici ugualmente interessati nel respingere il pericolo turco. Proprio Iancu sarà quello che riuscirà ad unire su un unico fronte di lotta gli sforzi comuni di questi paesi e di questi popoli.

In tali circostanze, Eugenio IV, il 22 febbraio 1442, nominò il cardinale Giuliano Cesarini suo legato con pieni poteri in Ungheria, affidandogli la doppia missione di intervenire per ristabilire la pace fra le fazioni dinastiche e prendere, conseguentemente, misure per muovere (di quì) una crociata contro i turchi [6]. L'importanza capitale accordata dalla curia papale a questa ambasceria risulta dalla scelta del personaggio che la doveva adempiere. Giuliano Cesarini (1398—1444) era considerato dai contemporanei come uno dei più capaci membri del collegio dei cardinali data la preparazione, l'esperienza, l'abilità diplomatica e la cultura di questo mecenate umanista, amico di Poggio Bracciolini e di Enea Silvio Piccolomini. Al Cesarini erano state affidate fino allora difficili missioni in Francia e Inghilterra; egli aveva condotto l'ultima delle „crociate" antiussite, terminatasi però con una grave disfatta; aveva presieduto ai lavori del concilio di Basilea prima della rottura fra questo e il papa Eugenio, rottura che era riuscito per un certo tempo ad evitare temperando le iniziative troppo affrettate del papa; infine aveva avuto una parte determinante nel compromesso realizzato con l'ala moderata degli ussiti e nell'unione di Firenze, in seguito alla quale, comme abbiamo veduto, la crociata antiottomana era divenuta un problema acuto per il papato [7].

Quasi contemporaneamente al Cesarini — nel marzo 1442—il papa Eugenio IV aveva mandato Cristoforo Garatoni (Garatone) ad aiutarlo nella propaganda per la crociata sul territorio dell'Ungheria, Lituania, Moldavia, Valacchia e Albania. Già segretario del papa, poi vescovo di Coron (1437—1448), il Garatoni era un buon conoscitore della lingua

---

[6] Caccamo, *op. cit.*, p. 45.
[7] L. von Pastor, *Geschichte der Päpste*, ed. 5—7, I, Friburgo in Brisgovia, 1925, p. 278—280.

greca e del mondo ortodosso ed aveva avuto anche una parte notevole nelle trattative unioniste con i bizantini [8].

Avviandosi verso Buda, Cesarini si trovava ancora a Venezia quando Iancu, voivoda della Transilvania (dal marzo 1441), dopo aver avuto un primo successo presso Belgrado nell'estate dello stesso anno, riportò, il 22 marzo 1442, nel sud della Transilvania, aiutato dalle masse popolari su cui aveva avuto il coraggio di appoggiarsi, una vittoria sulle truppe di Misid, bey di Vidin, che aveva saccheggiato una parte di questo paese. Un successo anche maggiore otteneva Iancu a capo di un'esercito formato da truppe „ungheresi, transilvane e romene" [9] il 2 settembre 1442, in Valacchia, probabilmente lungo il corso superiore del fiume Ialomiţa, su nuove e potentissime forze turche guidate da Scehabeddin, governatore della Rumelia. La sconfitta turca del marzo aveva costituito una spinta sia per la Valacchia che per la Moldavia verso un avicinamento con l'Ungheria e per Iancu un impulso ad intervenire nelle faccende della Valacchia[10]. Questa brillante vittoria ha assicurato al prode voidova della Transilvania una fama europea ancora più difusa di quella guadagnatasi con la vittoria su Mesid, la cui ben accetta notizia — come afferma più tardi l'umanista Bonfini — era giunta fino in Germania e in Italia [11].

Veramente l'eco della battaglia della Ialomiţa fu anche più vasta. Le fonti contemporanee, sebbene laconose, ci danno la possibilità di renderci conto della profonda impressione internazionale destata da questa vittoria „miraculosa" — a detta dello stesso Iancu col assentimento dei contemporanei entusiasti [12]—nei grandi centri come Venezia, Firenze (allora residenza della corte pontificia), Costantinopoli. Cosi, nella città delle lagune, dove la notizia „della felice e trionfante vittoria" arrivò, attraverso le lettere di Vladislao e di Iancu, alla fine di ottobre, ebbe luogo il 4 novembre una processione solenne aperta dal doge Francesco Foscari. Sebbene la Signoria di Venezia evitasse di rispondere con misure concrete agli appelli di aiuto che le erano stati rivolti nel febbraio, marzo ed agosto 1442 dall'imperatore bizantino e dal Cesarini, limitandosi come al solito,

---

[8] Caccamo, op. cit., p. 46—47. I. Minea, *Vlad Dracul şi vremea sa*, Iaşi, 1928, p. 139, cf. 143. (estr. da „Cercetări istorice", Iaşi, IV) mette erroneamente la nomina del Garatoni nel 1441.

[9] Lettera della Signora veneziana al duca di Borgogna, 2 gennaio 1443 (calendario veneziano : 1442), in O. Székely, *Hunyadi János elsö török hadjáratai* (*1441—1444*) [Le prime spedizioni di Giov. di Hunedoara contro i turchi], in *Hadtörténelmi Közlemények* [Comunicazioni relative alla storia militare], XX—XXII (1919—1921), p. 27, n. 3.

[10] J. Teleki, *Hunyadiak kora Magyarországon* (Epoca degli Huniadi in Ungheria), I, Pest, 1852, p. 291 (secondo le cronache del Turóczi e del Bonfini); Minea, *op. cit.*, p. 123—127 (l'insediamento di Basarab II a signore della Valacchia, da parte di Iancu).

[11] Elekes, *op. cit.*, p. 166.

[12] Bolla pontificia del 1 gennaio 1443 (vedi sotto).

ad una prudente attesa e ad affermazioni generiche di benevolenza, tuttavia il 30 ottobre 1442, trasmise la buona notizia a Filippo, duca di Borgogna, che si interessava in modo speciale della lotta antiottomana [13]. Alla curia pontificia la notizia della vittoria, nonostante fosse stata affidata ad un corriere speciale, giunse appena circa il 20 dicembre. La vittoria di Iancu veniva quì considerata tuttavia come un successo della diplomazia papale : dell'attività svolta dal Cesarini [14]. Sotto l'impressione della vittoria della Ialomiţa si sarebbe dovuto senza indugio dar corso alle nuove misure prese da Eugenio IV relativemente alla crociata, portate alla conoscenza della cristianità tramite la bolla del 10 gennaio, sulla quale riverremo più oltre. Quanto poi a Costantinopoli, dopo le sconfitte subite in Transilvania e in Valacchia, i turchi che l'avevano attaccata nell'aprile 1442, ingerendosi nei dissensi dinastici di Bisanzio[15] , la liberavono dall'assedio. Inoltre sotto la passione delle vittorie di Iancu, il sultano conclude proprio la pace col basileo, nei primi mesi del 1443 [16]. Un rappresentante delle missioni cattoliche a Costantinopoli, Bartolomeo di Yano, vicario generale in Oriente dell'ordine francescano, indica in una sua lettera del 3 febbraio 1443 che i successi di Iancu — circa il quale ci offre notizie importanti rilevando anche il considerevole contributo della Valacchia a questa causa — hanno creato la migliore occasione non solo per scacciare, col concorso di una flotta cristiana, i turchi dei territori da loro conquistati, ma anche per liberare Gerusalemme comme all'epoca, avvolta in un'aureola di leggenda, di Goffredo di Buglione [17].

Non e quì il caso di insistere sulle ripercussioni delle vittorie di Iancu del 1442, e specialmente di quella del settembre, sulla situazione interna del regno d'Ungheria. Ma bisogna tuttavia rilevare che esse hanno rafforzato la posizione di Vladislao di fronte alla fazione asburgica e hanno determinato questo o mostrarsi più conciliante nelle trattative di cui Cesarini, arrivato a Buda nel maggio 1442, fu il mediatore. A differenza dei magnati polacchi rimasti fedeli al concilio di Basilea, Vladislao

---

[13] Székely, *loc. cit.*; cf. anche Iorga, NE, III, Parigi, 1902, p. 21, 101, 105; idem, *Les aventures „sarrazines"*, p. 17. Vedi più giù p. 16.

[14] Iorga, NE, II, Parigi, 1899, p. 21, n. 2.

[15] Laonikos Chalkokondyles (Chalkokandyles), *Historiarum libri decem*, ed. I. Bekker, Bonn, 1843, libro VI, p. 306; Cronaca di Maxino Sanudo, in L. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XXII, ed. di Milano, 1733, col. 1106, Cf. anche Caccamo, *op. cit.*, p. 47—48.

[16] Iorga, NE, III, p. 122—123; idem, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1908, p. 430.

[17] Iorga, *Aventures „sarrazines"*, p. 35—42. La datazione della lettera : 3 febbr. 1442, secondo lo stile fiorentino, corrisponde certamente come risulta anche dal contesto, all'anno 1443. Dunque non è giustificato il dubbio di Elekes (*op. cit.*), p. 171 e p. 172, n. 2, sotto l'influsso di L. Kropf, in *Századok*, 1894, p. 678), secondo il quale potrebbe trattarsi eventualmente di una data sbagliata invece dell'anno 1444.

inclinava sempre più verso la parte di Eugenio IV, tanto più che l'antipapa sosteneva la parte ungherese antiasburgica. Nel dicembre si arrivò finalmente a una conciliazione fra Vladislao ed Elisabetta, ma senza risultati, perchè pochi giorni dopo morendo Elisabetta, Federico III, tutore di Ladislao il Postumo, suo nipote, non volle riconoscere l'accordo concluso. Non dobbiamo dimenticare che Federico era un seguace dei „padri" di Basilea e di Felice V, sfavorevole quindi alla missione del Cesarini [18]. La situazione interiore dell'Ungheria seguitava così a rimanere torbida. Ad onta di ciò, la resistenza attiva, vittoriosa, di Iancu permise al re — nel campo della politica estera — di rifiutare le reiterate pretese del sultano di cedergli Belgrado o di pagargli tributo. Ma oltre che per i successi riportati dal voivoda della Transilvania, Vladislao ha persistito in questo suo atteggiamento certo anche per i consigli del Cesarini che gli avrà fatto intravedere la possibilità di trasformare, mediante l'azione del papato, la guerra antiottomana della regione danubiana in una crociata di proporzioni europee [19].

La vittoria della Ialomiţa, seguita, per trarne il massimo profitto, da altri successi minori, riportati da Iancu, sempre con truppe ungheresi e romene, facendo incursioni a sud del Danubio — nella Bulgaria e nella Serbia — alla fine dell'anno 1442 e al principio del seguente [20], costituisce una svolta nella storia della lotta contro il pericolo turco, realtà di cui si sono resi conto gli stessi contemporanei considerandola un vero miracolo. Grazie a questa vittoria si poteva ora passare dalle guerre difensive faticosamente sostenute dopo il disastro di Nicopoli (1396) dei paesi danubiani, all'organizzazione, su scala internazionale, di un'offensiva allo scopo di scacciare i feudali ottomani non solo dal Danubio inferiore, ma anche dall'Europa con una azione concomitante dei popoli del sud-est europeo, azione che avrebbe dovuto essere sostenuta anche dall'Europa occidentale.

II. IL FALIMENTO DEI PREPARATIVI DEL 1443 PER LA FLOTTA CROCIATA COME PARTE DI UNA DOPPIA AZIONE TERRESTRE E MARITTIMA CONTRO I TURCHI

La grande vittoria riportata da Iancu presso la Ialomiţa ha provocato nell'opinione pubblica europea una corrente che — almeno come prin-

[18] V. Fraknói, *Magyarország egyházi és politikai összeköttetései a római szent-székkel* [Relazioni ecclesiastiche e politiche dell'Ungheria con La Santa Sede di Roma], II, Budapest, 1902, p. 49, 421, n. 167; Dabrowski, *Władysław I Jagiellończik na Węgrzech* (1440—1444) [Vlad. I Jagellone in Ungheria], Varsavia, 1922, p. 42.

[19] Elekes, *op. cit.*, p. 158, 166—167, (cf. 134).

[20] Iorga, NE, III, p. 106; idem, *Studii şi documente*, III, Bucureşti, 1901, p. XVIII, n. 1.

cipio — favoriva l'idea di una spedizione generale contro i turchi, ed è servita di nuovo impulso alla propaganda papale per la crociata. Nell'epoca di cui ci occupiamo, si formulavano piani, si facevano promesse, si pronunciavano voti solenni in vista di una crociata antimusulmana, ma troppo poco si faceva per realizzarla — sia da parte del papato che degli stati occidentali. A questo riguardo si possono citare poche eccezioni e anche queste sporadiche. Facendo astrazione dai papali confinanti con i territori soggiogati o da quelli direttamente minacciati, per gli altri popoli europei „la guerra santa" non faceva parte di problemi tanto importanti e urgenti da determinare i loro capi e le classi dominanti ad azioni concrete di grande entità. Si può dire che nell'ambito dei problemi del sec. XV quello delle crociate ha una secondaria importanza [21]. Iancu appartiene alle poche figure di condottieri che nella metà di questo secolo abbiano tentato e siano riusciti a far passare, dal piano delle „molte e belle parole" [22] a quello dei fatti, la nozione di lotta antiottomana.

Fra coloro che parlavano molto e facevano relativamente poco per la lotta contro i cosidetti „Infedeli" era il papato ad onta delle sue aspirazioni di dominio in Oriente, a cui con tanta perseveranza mirava. Per una tradizione secolare e in qualità di capo della chiesa cattolica, il romano pontifice si limitava a far propaganda a favore di questa lotta cercando naturalmente di conservarle l'aspetto religioso e di sfruttare nell'interesse materiale e morale della chiesa occidentale le vittorie riportate dei popoli che difendevano la loro indipendenza di fronte alle invasioni musulmane.

Fu certamente la vittoria della Ialomiţa la causa immediata che determinò Eugenio IV a lanciare, il 1 gennaio 1443, un appello alla cristianità per procurare i mezzi finanziari necessari alla crociata. La gioia arrecatagli dall'unione dei cristiani orientali con la chiesa romana — diceva lui — si era trasformata in tristezza alla notizia delle sofferenze e delle sventure che si erano abbattute su di loro in seguito all'invasione dei turchi che recentemente avevano occupato la Serbia, governata da Branković, e le sue miniere d'oro e d'argento, trascinando in servitù 200.000 uomini. Il papa sottolinea poi l'importanza „della gloriosa e felice vittoria" guadagnata "in modo miracoloso dall'esercito cristiano al comando... del voivoda Giovanni (= Iancu) nella regione transilvana della Valacchia

---

[21] M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Türken — ein europäisches Problem*, in „Revue historique du Sud-est européen", XIX/1 (1942), p. 57, 60—61.

[22] „multa pulchra verba" (riferendosi al papato nel 1448) secondo l'espressione del contemporaneo Paul Ivanich, che ha raccolto le lettere di politica estera di Iancu, redatte dal suo collaboratore l'umanista Giovanni di Zredna (I. G. Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, II, Vienna 1746, epist. 33, p. 50).

(*in partibus Transilvanis Valachiae*) [23]", che ha salvato l'Ungheria, vessato da lotte interne oltre che da devastazione e soggezione, secondo i propositi del sultano turco. Il papa deplora poi i dissensi e l'anarchia in grembo ai paesi cristiani, di ostacolo ai suoi sforzi per instabilire la pace fra i cristiani e unire le forze della Chiesa e dei principi cattolici nella lotta contro i musulmani. Fra i provvediamenti presi a questo scopo è menzionata la missione del Cesarini e del Garatoni. Più oltre ricorda gli appelli di soccorso rivoltigli proprio allora dall'imperatore bizantino in seguito al nuovo attacco di Costantinopoli da parte dei turchi [24], e altri simili ricevuti da Teodoro, despota della Morea, che temeva anche lui una aggressione ottomana. Rammenta pure l'ambasceria del re di Cipro (Giano II) che, quantunque tributario del sultano d'Egitto, era da lui minacciato, come pure i cavalieri di Rodi, con i preparativi di una spedizione marittima. Descrive poi la difficile situazione finanziaria del seggio pontificio causata del consumo dei fondi al tempo delle trattative unioniste e dalla necessità di fronteggiare diversi torbidi, tutte cose che non gli permettevano di sopportare da solo il peso delle spese necessarie all'organizzazione di un esercito terrestre e di una flotta per sostenere la lotta contro le imminenti minacce degli Infedeli. Perciò il papa invita insistentemente la cristianità e specialmente il clero a contribuire secondo i propri mezzi, agli sforzi finanziari destinati all'allestimento delle forze militari per la difesa di Costantinopoli, Cipro e Rodi, come anche di tutti i cristiani minacciati altrove. Queste forze avrebbero dovuto ristabilire—osserva Eugenio IV, papa di origine veneziana — la sicurezza della navigazione, per i cristiani, in tutto il bacino del Mediterraneo esposto al continuo imperversare dei pirati mauri dell'Africa settentrionale, e avrebbero dovuto riconquistare i territori occupati. Fra „i vantaggi" che potevano derivare dalla spedizione progettata si intravede la conquista „di grandi e vasti possessi" come anche una più larga diffusione della religione cristiana (quindi del potere papale). Avendo tuttavia, come sembra, un certo scetticismo sull'efficacità dell'appello solenne al contributo spontaneo del clero, il papa annuncia, alla fine, la sua decisione, presa con il consiglio dei cardinali, di raccogliere durante il periodo fra la Pasqua (21 aprilie) e il 24 giugno, la decima di tutti i redditi del clero per un anno ; e per dare un esempio personale offriva per la crociata un quinto delle rendite della Camera Apostolica [25].

---

[23] Sarebbe giusto : *in partibus Transalpinis seu Valachiae*. Probabilmente si tratta di una confusione dovuta all'espressione della nota 25.

[24] Vedi sopra, p. 6.

[25] Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 412—416, nr. 13—19. L'informazione riguardante la vittoria di Iancu del settembre 1442 di questa bolla si fonda in parte, probabilmente, sulla stessa fonte

Da questa bolla risulta che in quel momento Eugenio IV era soprattutto preoccupato dalla sorte di Costantinopoli e dei possedimenti cristiani nel bacino orientale del Mediterraneo : Cipro e Rodi, basi strategiche importanti per le future crocitate e nelle quali le repubblicheitaliane avevano interessi commerciali considerevoli. Nè gli era indifferente la situazione dell'Europa sud orientale e specialmente dell'Ungheria, ma tuttavia deveva apparirgli allora meno preoccupante grazie alla vittoria della Ialomiţa. D'altronde in queste parti il Cesarini seguitava a svolgere un'assidua attività di „pacificazione" [26] con lo scopo ultimo di preparare su basi più larghe e sotto l'egida del papato, la guerra contro i turchi. Senza dubbio, il papa e il suo legato erano d'accordo con Iancu, con Vladislao e con il Branković che l'esercito terrestre della progettata crociata avesse — come la spedizione, di triste memoria, di Nicopoli — il suo punto di partenza dalla regione del Danubio inferiore (cosa prevista dal papa fin dal 1439). Ma per organizzare e specialmente per mettere in moto questo esercito dovevano superarsi, come vedremo, difficoltà ancora molto gravi.

Il problema della flotta che avrebbe dovuto essere inviata nelle acque orientali per collaborare anche ora con le truppe terrestri, si presentava ancora più spinoso poichè gli stati che dovevano allestire una simile flotta, specialmente quelli italiani, e il papato che doveva partecipare alle spese di allestimento e mantenimento, erano divisi da diverse contraddizioni che chiariranno crudamente il contrasto fra le dichiarazioni e le azioni di queste potenze.

L'idea dell'allestimento di una flotta crociata come parte di una doppia azione guerresca, navale e terrestre, contro i turchi, l'aveva proposta fin dal 1439, come abbiamo già indicato, Eugenio IV. Nel dicembre 1440, Venezia, volendo rispettare la pace che aveva concluso coì turchi (nel 1430), rispondeva negativamente al probabile invito di alleanza contro di loro, rivoltogli da Vladislao, pur facendo vaghe o meglio evasive promesse per l'avvenire; la Serenissima accordava per ora solo la vendita dell'armamento richiesto, ma anche questo con precauzioni, per salvare le apparenze di stretta neutralità riguardo al conflitto ungherese-ottomano[27]. Nel settembre 1441, Ragusa (Dubrovnik) informava lo stesso Vladislao — nominalmente suo sovrano — dei preparativi di Murad II per attacare

---

della lettera veneziana del 30 ottobre 1442, menzionata da Iorga (NE, III, p. 105) e da Székely (*loc. cit.*), donde risulta che i turchi sarebbero stati vinti „divino miraculo", dopo aver attaccato il „regnum Hungariae in partibus Transilvanis ac Valachiae provinciam".

[26] P. Lukcsics, *Diplomata pontificum saec. XV*, t. II (1431—1455), Budapest, 1938, nr. 771 (13 febbr. 1443).

[27] *Monumenta spectantia historiam Slavorum Meridionalium*, t. XXI (pubbl. da S. Ljubić), Zagrabia, 1890, p. 133—134.

l'Ungheria nella primavera dell'anno seguente (cosa che ebbe luogo nel marzo sotto forma di una spedizione condotta dal bey Mesid); la piccola repubblica della costa dalmatica lo informava anche della guerra mossa dal sultano d'Egitto (Al-Zahir) contro i cavălieri di Rodi, in aiuto dei quali erano accorse navi occidentali; i cavalieri chiedevano nuovi aiuti al papa e alle potenze occidentali e volevano che l'armata del re attaccasse i turchi dalla terraferma, mentre la flotta avrebbe dovuto operare nello „stretto della Romania'' (Gallipoli) [28]. Nell'agosto 1442 il francescano Iacopo di Primadizzi (o di Bologna) che era stato inviato dal papa per occuparsi del problema dell'unione della chiesa a Costantinopoli nel marzo dello stesso anno, ritorna recando richieste di aiuti da parte di Giovani VIII, preceduto, nel febbraio, da un'altra ambasceria che doveva ricordare agli occidentali — a Venezia, al papato, a Buda — le promesse fatte a Bisanzio. In viaggio verso la curia pontificia, Iacopo chiedeva a Venezia, per conto del basileo, tre galere, ma il 17 agosto ricevette una risposta evasiva, sotto preteste che la Signoria aspettava di conoscere la decisione presa dal papa circa l'aiuto sollecitato. Il frate minore presentò poi anche ad Eugenio IV la richiesta di aiuto dell'imperatore bizantino unita a quella del patriarca di Costantinopoli contro l'attacco ottomano dell'aprile 1442 [29].

Nel frattempo Cesarini e Garatoni in Ungheria e nel sud-est europeo facevano propaganda per l'organizzazione della doppia azione militare. Allora la lotta antiottomana era sostenuta solo da Iancu coll'appoggio della Valacchia, ma senza godere di alcun aiuto diretto o indiretto da parte del papato o dei suoi suddetti reppresentanti. Il 15 settembre 1442, cioè pochi giorni dopo la vittoria della Ialomiţa (senza averne avuta ancora notizia) Ragusa, ad onta del fatto che, oltre ad essere da più tempo vassalla dell'Ungheria, si era veduta obbligata a divenire — dal febbraio dello stesso anno — tributaria dei turchi rispondeva al „legato'' papale (Cesarini), il quale le aveva chiesto tre galere, che avrebbe partecipato anch'essa con una galera all'allestimento della flotta, quando si fosse messo contro gli Infedeli un esercito terrestre composto di truppe ungheresi ed altre truppe e se le forze marittime che dovevano collaborare con queste avessero assommato (almeno) a 28 unità navali [30]. Al principio dell'anno 1443

---

[28] J. Gelcich — L. Thallóczy, *Diplomatarium relationum reipublicae Ragusanae cum regno Hungariae*, Budapest, 1887, p. 436—438. Riguardo l'aiuto navale inviato dal duca di Borgogna ai cavalieri di Rodi nel 1441, notizie in parte inedite presso C. Marinescu, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade* (première partie, 1419—1453), in *Actes du VI-e Congrès International d'Etudes Byzantines*, Parigi, 1948, I (pubbl. nel 1950), p. 148, 153—155, 158.

[29] Iorga, NE, III, pp. 83, 101; L. Waddingus, *Annales Minorum*, X, Quaracchi, 1932, p. 200.

[30] Iorga, NE, II, Parigi, 1899, p. 390; I. Bozić, *Dubrovnik i Turska v XIV i XV veku* [D. e. Turchia nei sec. XIV e XV], Belgrado, 1952, p. 99.

si sapeva a Costantinopoli che si sarebbe organizzata una grande flotta cristiana. E molto significativo il fatto che, dopo i successi riportati da Iancu nel 1442, la situazione della parte europea dell'Impero ottomano, sembrasse a Bartolomeo di Yano, che si trovava nella capitale bizantina, tanto precaria da considerare che una crociata con le forze unite dei paesi cristiani avrebbe potuto avere le più favorevoli probabilità di successo se si fosse impedito ai turchi di trasportare le truppe dall'Asia. Secondo il suo parere, espresso nella sua lettera del 3 febbraio 1443, il nemico era così indebolito e spaventato dalle recenti vittorie cristiane oltre al fatto di avere ostili gli emiri selgiucidi dell'Asia Minora, che per bloccare i Dardanelli non ci sarebbe stato bisogno neppure di venti galere, ma sarebbe bastata la metà. Peccato però — costata egli con amarezza — che il mondo cristiano sia discorde, perchè l'occasione per la crociata sarebbe proprio assai addata [31].

Questi punti di vista dovevano essere condivisi anche dai bizantini che attendevano a loro volta un'azione combinata per mare e per terra che venisse loro finalmente in aiuto tanto più che, dopo le vittorie del 1442 di Iancu, anche a loro pareva opportuno il momento come risulta dalle insistenze che essi fecero nel 1443 per ottenere la formazione di una flotta occidentale. Infatti, dal maggio all'ottobre assistiamo all'arrivo successivo di tre ambascerie bizantine che sollecitavano l'aiuto di Venezia, del papa, del duca di Borgogna, e del re d'Aragona e di Napoli. Come abbiamo visto i turchi avevano fatto pace col basileo, ma questo non poteva avere fiducia nella sua durata. Da parte sua anche il Cesarini, fin dai primi mesi dell'anno, mentre svolgeva laboriose trattative per migliorare le relazioni asburgo-ungheresi e promoveva, in diretta dipendenza con esse, l'organizzazione di una spedizione terrestre, insisteva ripetutamente presso Eugenio IV perchè si allestisse anche una flotta [32].

Quali potenze europee avrebbero partecipato, secondo le trattative del 1443, all'organizzazione di queste forze navali? Si tentò, specialmente da parte del papato, ma anche da parte di Bizanzio e dell'Ungheria, di attirare più stati a una tale azione, ma non tardarono a sorgere impedimenti.

Così, quando, in seguito alla menzionata bolla del 1443, il papa voleva equipaggiare una parte della flotta crociata usufruendo le decime imposte al clero veneziano e fiorentino e chiese, nella primavera dello stesso anno,

[31] Iorga, *Aventures „Sarrazines"*, p. 41.

[32] Caccamo, *op. cit.*, p. 58—60; Fraknói (*Cesarini Julián bihornok* [Cardinale I. C.], Budapest, 1890, p. 111, n. 45; idem, *Magyarország* ..., II, p. 422—423 n. 181). Egli attribuisce al Cesarini „la gloria dell'iniziativa" dell'organizzazione della flotta; da quello che abbiamo sopra indicato risulta l'infondatezza di questa affermazione.

alla Repubblica di S. Marco di mettere a sua disposizione dieci galere, la Signoria sollevò obiezioni che mettevano in pericolo la realizzazione di questo piano, rivelando le contraddizioni italiane. Queste erano più forti dell'interesse per la „guerra santa" ad onta delle proteste — pro forma — di devozione alla causa comune della cris'tianità e al desiderio di vedere i turchi ricacciati in Asia. La Repubblica ha dichiarato al papa di considerare molto opportuno il momento per lanciare la crociata e ha acconsentito in principio alla sua richiesta di dieci *corpora galearum*. Le spese per il loro equipaggiamento dovevano però essere sopportate dal papato. D'altra parte Venezia metteva come condizione almeno al principio — nel aprile e nel maggio — per la loro consegna la rappacificazione del papa col suo ex condottiero, Francesco Sforza, suo alleato da un tempo in qua nella politica antimilanese. Questo aveva occupato la Marca — possedimento papale — rifiutando di restituirla al papa. Venezia si offriva come intermediaria per appianare il conflitto. Nello stesso tempo la Signoria che acconsentiva a pagare dalla sua propria tesoreria soltanto le spese per rimettere in buono stato le navi richieste — alle quali si aggiungevano anche spese simili per le quattro galere sollecitate dal duca di Borgogna — era contraria all'intenzione del papa di pagare alla Repubblica l'allestimento dei dieci „*corpi* di galere" (quello che si chiama „armare" una nave, cioè fornirla di equipaggio, pagarlo, approvvigionarlo, dotarlo d'armi) soltanto con le decime della crociata che avrebbero dovute essere collettate dal clero veneziano e fiorentino. La Signoria considerava questo un'ingiustizia e non aveva fiducia che da una tale fonte si potessevo assicurare i fondi necessari e inoltre in tempo utile. Secondo un'insinuazione fatta dal doge in una risposta data al Cesarini l'8 agosto 1443, il papa aveva la possibilità di ottenere denari anche da altre fonti, ma li spendeva „per altri scopi", allusione certamente álla politica svolta dalla Curia pontificia in Italia, non troppo favorevole agli interessi della Repubblica [33].

Tenendosi conto dei dissensi fra Venezia e Firenze da una parte e il papato dall'altra, si può osservare alla corte di Federico III, ostile a Vladislao, fin dal principio del maggio, un serio scetticismo relativamente ai preparativi della flotta. Essi potevano *in fumum transire* ! A quella corte (di Wiener-Neustadt) non si aveva fede che la Repubblica avrebbe accordato le navi richieste [34].

In realtà Venezia pensava che Eugenio IV avrebbe dovuto ricorrere anche ad altre risorse finanziarie e in tempo, perchè la flotta uscisse al

[33] Documenti del 13 aprile, 3, 10 e 25 maggio, 8 agosto 1443 (Iorga, NE, III, p. 121—122, 125—126).
[34] FRA, II/62, p. 7—8.

largo e arrivasse a Gallipoli quanto prima per essere di guardia nel momento dell'avanzata dell'esercito terrestre dall'Ungheria e impedire il passaggio dei turchi dall'Asia in Europa o viceversa. C'è da temere — scriveva la Signoria il 25 maggio a Leonardo Venier, suo ambasciatore presso la corte papale, che se la flotta ritarderà a partire, non potrà eseguire queste azioni in tempo utile e così saranno rese vane le speranze del mondo cristiano. Ma quando il papa — di fronte alle obiezioni di Venezia sull'insufficienza delle decime e sulla lentezza con cui queste avrebbero potute essere raccolte per allestire la flotta antiottomana — ha chiesto alla Repubblica di servirsi per la crociata della sua flotta dell'Adriatica, il senato dette un rifiuto (sempre il 25 maggio) dichiarando che quelle forze navali erano necessarie alla difesa dei possedimenti e delle acque veneziane [35]. Si sa che per Venezia garantire la sicurezza del suo dominio nelle acque dell'Adriatico era un comandamento vitale e immutabile della sua politica.

In seguito alle difficoltà sollevate dalla Signoria nella questione delle decime, ad un certo momento, verso la metà di maggio, Eugenio IV fece conoscere la sua intenzione di partecipare all'azione marittima solo con sei navi, quota-parte troppo ridotta che la Repubblica trovava, naturalmente, insufficiente [36].

In fondo, che forza avrebbe dovuto avere la flotta crociata per riuscire a rompere i legami fra le forze ottomane dell'Asia e quelle dell'Europa nei Dardanelli? A questa domanda postagli dal papa, il governo veneziano rispose, il 10 maggio 1443, che sarebbero state necessarie sedici-venti galere, insistendo tuttavia per maggior sicurezza, sull'ultima cifra e aggiungendo che ci sarebbe voluta in più ancora una nave per il trasporto delle provviste e dell'armamento. Abbiamo visto che, secondo il parere di Ragusa, chiamata anch'essa a partecipare alla formazione della flotta crociata, parere espresso nel settembre 1442, erano necessarie ventotto unità, mentre più tardi, nel febbraio 1444, la situazione le sembrava così favorevole alla causa cristiana da considerare sufficiente „una flotta media" di quattordici galere, cifra vicina a quella minima proposta dai Veneziani; questi, d'altra parte, verso la fine del marzo 1444, giudicheranno sufficienti quattordici galere, pur essendo disposti a inviare anche di più in caso di bisogno [37].

---

[35] Caccamo, *op. cit.*, p. 58.

[36] Fraknói, *Cesarini*, p. 30—31. Sino alla fine (nel 1444), Eugenio IV ha equipaggiato solo 8, invece di 10 galere (Caccamo, *op. cit.*, p. 57, n. 2).

[37] A. Cieszkowski, *Fontes rerum Polonicarum e tabulario Reipublicae Venetae*, I, Poznań, 1890, p. 85—89 ; Radonić, *op. cit.*, I/1, p. 470. Secondo una lettera di Vladislao a Conrado, granmaestro dei cavalieri teutonici (datata da Gran Varadino [Oradea] „sabbato proximo ante festum Floriani", senza l'indicazione dell'anno, lettera messa erroneamente da alcuni al 27 aprile 1443 e da altri al 2 maggio 1444, data probabile, tenendo conto che se si ammettesse

Alla formazione della flotta crociata doveva prender parte — in una certa misura col concorso della Signoria veneziana — anche il ducato di Borgogna. A differenza del re di Francia e della maggior parte della classe dominante dei paesi occidentali, Filippo III, duca di Borgogna (1419—1467), potente vassallo e nello stesso tempo rivale della Monarchia francese, dimostrava, specialmente in certi periodi, un interesse reale per il problema della crociata. Nel manifestare queste interesse, che nei circoli feudali dell' Occidente era più o meno formale, il duca di Borgogna metteva senza dubbio in evidenza un aspetto della sua politica di prestigio e di magnificenza, con cui egli cercava di mostrarsi superiore al suo sovrano prosaico di Parigi, Carlo VII. Questo per temperamento era troppo poco proclive alle aspirazioni e ai gusti tradizionali della nobiltà feudale. Poi non dobbiamo dimenticare neppure il fatto — ancora più importante—che le forze della monarchia feudale francese erano impiegate nel processo della sua centralizzazione e nell'ultima fase della guerra dei cent'anni. Filippo III, tentava, sebbene senza risultati, di trasformare il suo ducato in regno, cioè consacrare la sovranità di fatto con una di diritto [38]. Padrone della Borgogna e della Fiandra, di territori abitati da cavalieri bellicosi e di importanti centri cittadini, seguendo le sue tendenze politiche, egli poteva mantenere gli ideali feudali decadenti—coltivati nella sua fastosa corte—approfittando dei redditi ricavati dalla fiorente industria tessile fiamminga i cui prodotti, come si sa, penetravano anche nei paesi orientali e in quelli romeni. Essendo uno dei più ricchi principi del tempo e dotato di un particolare prestigio nelle relazioni internazionali, Filippo III si dimostra generoso verso gli istituti religiosi dell'Oriente, e due suoi emissari : Guillebert de Lannoy e

---

l'anno 1443, il sabbato sarebbe proprio il giorno della festa di San Floriano), la flotta crociata, in conformità con la promessa fatta al re dal papa, doveva avere non meno di 38 galere, con una ripartizione gli stati partecipanti che, alla luce delle altre fonti, contiene molte inesattezze. Potrebbe darsi che questo documento (la cui autenticità ci sembra discutabile, cf. *Ciriaco d'Ancona e la crociata contro i turchi*, in „Bulletin historique de l'Académie Roumaine", XX, 1937, p. 37, n. 1) sia un semplice esercizio di stile, redatto in una cancelleria e conservando l'eco di notizie o voci circolanti in quell'epoca (1444). Probabilmente, tali voci esageravano la potenza della flotta poichè pure E. Silvio Piccolomini, in una lettera del 27 maggio 1444, valutava a 25 il numero delle „triremi" che erano in corso di equipaggiamento a Venezia (FRA, II 61, p. 322) invece di 14 ! Daltronde, anche Eugenio IV, in una lettera del 17 aprile 1444 al parroco di Gdańsk (allora sotto il dominio dei cavalieri teutonici) ricordava la „classem ingentem", preparata da lui a Venezia (Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 427). In un'altra lettera, che sembra del maggio 1444, il papa, rivolgendosi a Iancu, valutava la flotta che si preparava a oltre 30 galere, senza contare anche le altre navi (Caccamo, *op. cit.*, p. 72 n. 4, secondo un atto inedito). Per affrettare l'inizio della spedizione terrestre del 1444, il pontefice romano si permetteva alcune licenze riguardo la realtà, che era molto più modesta, come si sa dai documenti veneziani i meglio informati a questo proposito. Fra gli altri esempi di esercizi d'arte epistolare vedi la lettera di Vladislao indirizzata agli Stati polacchi del 20 ottobre 1443 (A. Huber, *Die Kriege zwischen Ungarn und den Türken, 1440—1443,* in „Archiv für österreichische Geschichte", t. LXVIII [1886], p. 187, n. 1).

[38] *La fin du Moyen Age* (sotto la red. L. Halphen), I, Parigi, 1931, p. 455—459.

Bertrandon de la Broquière avevano fatto rispettivamente nel 1421—23, e nel 1432—33, una specie di „pellegrinaggio politico", per informarsi sulle forze e le deficienze dei musulmani e sulle probabilità di riuscita di una crociata. Al suo interessamento verso l'oriente — non bisogna dimenticare che Filippo III era figlio di uno degli sfortunati protagonisti della spedizione di Nicopoli — hanno certo contribuito anche gli interessi commerciali dei suoi sudditi fiamminghi, oltre al suo zelo e al desiderio di avventure guerresche e di preda o anzi a certe reminiscenze letterarie, antiche e medievali, di alcuni gruppi di suoi cavalieri, che appartenevano a quel paese donde erano partiti un tempo in crociata gli stessi Goffredo di Buglione e Baldovino di Fiandra [39].

Il papato, accogliendo gli appelli di Bisanzio e dell'Ungheria che gli chiedevano di spingere gli stati cristiani ad offrire un aiuto marittimo contro gli ottomani, si rivolse, fra gli altri, anche al duca di Borgogna, la cui sollecitudine verso la situazione dell'Oriente aveva conosciuto più volte. Filippo III — il quale era stato sollecitato anche direttamente, nel 1442, da un messo bizantino [39a]— accolse favorevolmente l'appello del romano pontifice e gli inviò come ambasciatore il cavaliere di Conté, per chiedergli indicazioni precise sul modo in cui credeva il papa che si dovesse organizzare la partecipazione borgognone. Mentre si compiva questa missione, nell' agosto 1443, durante le festività di Chalon sulla Saona, apparve davanti al duca il messo bizantino Teodoro Karystinos per sollecitarne l'aiuto; la sua presenza la riscontriamo al principio di maggio pure a Venezia e nel giugno alla stessa curia pontificia e poi a Napoli. (Nell'ottobre lo troveremo di nuovo ossia lo troviamo ancora in Italia per chiedere l'appoggio di Alfonso V, re d'Aragona e di Napoli). Filippo III aveva promesso nove o dieci navi per la flotta crociata, di cui cinque o sei dovevano essere allestite a Nizza, mentre per l'affitto delle altre quattro si era rivolto fin dalla primavera dello stesso anno, a Venezia. Egli nominò comandante della sua flotta destinata all'Oriente uno dei suoi consiglieri, Valérand de Wavrin. Le relazioni veneto-borgognoni, sia commerciali che politiche, erano delle migliori. Nel gennaio e nell'aprile, la Signoria aveva comunicato al duca la notizia della vittoria riportata presso la Ialomiţa da Iancu come quella sull'attività del Cesarini in Ungheria [40].

---

[39] E. Diaconescu, *Politica orientală burgundă şi turcii în sec. XIV şi XV*, in „Cercetări istorice", Iaşi, I (1925), p. 10—11 (il lavoro contiene numerosi errori); A. S. Atyia, *The Crusade in the later Middle Ages*, Londra, 1938, p. 190 e sgg.; Marinescu, *Philippe le Bon*, cit. più sopra, p. 158, 160—162; A. Grunzweig, *Philippe le Bon et Constantinople*, in „Byzantion", t. XXIV (1954), p. 59, n. 2.

[39a] Marinescu, *op. cit.*, p. 156. L'inviato bizantino visitò poi, nello stesso anno e al medesimo fine, il papa, il re d'Aragona e il doge di Venezia (*ibid*).

[40] La cronaca di Jean de Wavrin, zio di Valérand, libro VI, cap. 6 (ed. E. Hardy vol. V, Londra, 1891, p. 19—23; ed. Iorga, in „Buletinul Comisiei istorice a României", VI

Altre unità navali, e precisamente sei navi, furono promesse per la flotta contro i turchi da Alfonso V, secondo il trattato del 1443, in cambio del suo riconoscimento a re di Napoli (feudo papale) da parte di Eugenio IV, dopoché lo stesso papa non molto prima aveva sostenuto contro il suddetto monarca aragonese un pretendente francese, René d'Anjou. In questo modo il papa riuscì definitivamente ad attirare dalla sua parte l'ambisioso re che, approfittando dello scisma allora esistente nella chiesa occidentale, minacciava di accettare, nell'aprile le proposte che gli faceva relativamente al regno di Napoli l'antipapa Felice V e di guadagnare alla causa del antipapa anche il duca di Milano e il re di Castiglia, suoi alleati [41].

Sempre in virtù del suddetto trattato, Alfonso V aprì nell'agosto le ostilità contro lo Sforza, avversario del papa, fatto che complicò anche di più la situazione dell'Italia aggravando le contraddizioni fra veneziani e fiorentini, alleati del celebre condottiero, da una parte, e il papa dall' altra [42]. Sia per il convalidamento della sua posizione di fronte al concilio di Basilea che per gli interessi dello stato papale in seno all'Italia e per i preparativi della flotta crociata (specie in seguito alle difficoltà sollevate dai veneziani), Eugenio IV considerava la sua alleanza con Alfonso V tanto importante che il 1° ottobre acconsentì di cedergli — oltre alcuni territori e certi altri vantaggi di carattere finanziario — il diritto di raccogliere dai ridditi del clero dei possedimenti iberici e italiani appartenenti al re, la somma di 200.000 fiorini col titolo di ,,sussidi'' per l'equipaggiamento delle navi promesse e per la lotta contro gli avversari del papa nella penisola appenninica. La parte maggiore: 170.000 fiorini dovevano servire proprio a questo scopo e solo 30.000 erano destinati alla crociata [43]. Riprendendo le velleità di espansione in Oriente dei suoi predecessori normanni e angioini dell'Italia, Alfonso V interverrà da ora in poi con maggiore sollecitudine nelle questioni orientali servendosi della crociata comme di un pretesto, alle cui spalle e con i cui fondi badava a sostenere gli interessi della sua influenza politica e quelli commerciali dei suoi possessi (di pari passo con le azioni piratesche dei suoi marinai catalani) [44].

1927, p. 72—75) con confusioni tra la spedizione del 1443 e quella del 1444. Relativamente alle navi di Nizza cf. anche Cieszkowski, *op. cit.*, p. 91—96. Per i dati cronologici: Iorga, NE, II, p. 396; III, p. 121, 122—123, 125; Gill, *op. cit.*, p. 363.

[41] Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 401—403.

[42] Vedi, con alcune differenze, pure Pastor, *op. cit.*, I, p. 342.

[43] Raynaldus, *op. cit.*, IX, p. 408—410; Caccamo, *op. cit.*, p. 67. Al 31 agosto 1443, Gasparo Schlick, cancelliere di Federico di Asburgo, ci indica che secondo le sue informazioni „tutta la speranza" della curia pontificia si rivolge nuovamente verso le navi promesse da Alfonso V e verso quelle che si crede sarebbero mandate da Nizza da parte del duca di Borgogna (FRA, II/62, p. 73).

[44] Vedi, tra gli altri, G. M. Monti, *La espansione mediterranea del Mezzogiorno d'Italia e della Sicilia*, Bologna, 1942, p. 137—138, 183, 203.

Queste svolte avvenute nell',,imbroglio" italiano, accentuando maggiormente il malcontento causato a Venezia dalla politica papale — sebbene la Signoria avesse dichiarato il 10 settembre che era animata da sentimenti amichevoli verso la monarchia aragonese-napoletana [45] — creavano nuovi ostacoli ai preparativi della flotta crociata nei cantieri della Repubblica. In fatti Eugenio IV fin dall'8 maggio 1443 aveva nominato suo nipote il vicecancelliere Francesco Condulmer, ,,cardinale di Venezia" come suo legato in Grecia e nelle regioni limitrofe, con la missione speciale di organizzare e prendre il comando generale della menzionata flotta, che doveva essere mandata nei Dardanelli per cooperare con l'esercito terrestre, preparato — dome dice il papa —grazie all'azione del Cesarini, e per invitare re e principi a sostenere la crociata [46]. La Signoria communicò al nuovo legato di non pensare neanche di presentarsi a Venezia se non porterà da parte del papa le somme necessarie per l'Allestimento della flotta. Il Condulmer tuttavia verso la fine di luglio o il principio di agosto apparve nella sua città natale con l'intenzione di raccogliere le decime per la crociata.

Il senato veneziano, sebbene non celasse il suo malcontento intorno alla politica papale, considerata da lui come contraria agli interessi della Repubblica, tuttavia spinto, evidentemente !, dallo... zelo verso la fede cristiana—almeno così affermava il 3 agosto 1443 rispondendo alla richiesta del cardinale —dette l'approvazione alla colletta delle decime, non senza porre certe condizioni, fra cui quella di deporre i fondi raccolti dal territorio della Repubblica nella sua tesoreria e di adoperarli solo per l'allestimento della flotta. Al principio del settembre invano il Coldumer chiedeva che i denari delle decime fossero deposti ad una banca e non alle ,,Procuratie" della Repubblica. D'altra parte egli pretendeva che Venezia fosse debitrice verso il papa di certe somme, che il Senato rifiutava di riconoscere, anzi dichiarava, il 10 settembre, che se si fossero fatti dei conti essati, sarebbe risultato che proprio il papa era debitore alla Repubblica [47]. Nello stesso momento il governo veneziano in risposta alle accuse del papa (sulle quale riverremo più oltre) ricorda in modo generale le spese cagionategli dall'equipaggiamento delle dieci galere papali. In realtà, appena nel marzo 1444 saranno scelte fra le navi che si trovavano nell'Arsenale queste galere ! [48]

---

[45] Iorga, NE, III, p. 138.
[46] Lukcsics, *op. cit.*, II, nr. 781; Raynaldus, IX, p. 419.
[47] Fraknói, *Cesarini*, p. 32—34.
[48] Iorga, NE, III, p. 156—157. Dunque non si tratta nel 1443 dell'armamento effettivo della flotta crociata da parte dei veneziani e del ritardo della sua partenza a causa del conflitto tra la Signoria e Eugenio IV, così come risulta dall'esposizione — daltronde valorosa — di

Dobbiamo sottolineare che ancora prima della data menzionata del settembre 1443, Venezia aveva già rinunciato di fatto all'allestimento delle navi papali (almeno per quell'anno), poichè dietro le insistenze del Cesarini, che continuava ad inviarle — l'ultima volta l'11 luglio — buone notizie sui preparativi dell'Ungheria per la campagna terrestre, proprio per sollecitare l'allestimento e la partenza della flotta, il doge gli comunicò fin dall'8 agosto la notizia dell'insuccesso di questo allestimento (insuccesso che Venezia temeva e che nella cancellaria di Federico III era stata prevista fin dal mese di maggio). Ma il governo veneziano — l'8 agosto e il 10 settembre — gettò la responsabilità dell'insuccesso sul papa che non gli aveva versato i denari necessari per la flotta, nonostante la Signoria avesse adempiuto i suoi obblighi senza risparmiare le sue spese.. „Perciò considerando — così scrive Foscari l'8 agosto — che senza denaro non si può fare niente e che è passato il momento opportuno [49] nel quale la flotta avrebbe devuto giungere nello stretto di Gallipoli, ci vidiamo costretti a rinunciare alla speranza di questa spedizione. Ci dispiace assai, poichè ci rendiamo conto di tutti i danni e di tutti i pericoli che ne risulteranno per la cristianità. Ci console solo il pensiero che a noi non si può attribuire la colpa di non aver compiuto il nostro dovere" [50].

Quanto poco volesse ammettere Eugenio IV questa giustificazione può risultare dalla minaccia rivolta alla Signoria tramite Francesco Condulmer, al principio di settembre, relativa al salvacondotto richiestole per le navi promesse da Alfonso V (che cioè esse potessero passare per le acque controllate dalla Repubblica di S. Marco e potessero approvvigionarsi nei suoi porti). In caso di rifiuto il papa diceva che avrebbe fatto conosciuto ai principi cristiani che il governo veneziano „non è menomamente disposto a partecipare all'avviamento della santa impresa", cosa che, naturalmente ha provocato la sua protesta alla suddetta data del 10 settembre. La Signoria dichiarava nella stessa occasione che se il romano pontefice avesse realizzato la minaccia, esse avrebbe fatto ugualmente appello ai principi e agli stati cristiani per dimostrare la sua innocenza e il suo zelo per la fede cattolica [51]. Essa rifiutò tuttavia il salvacondotto sotto pretesto

F. Thiriet (*La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Parigi, 1959, p. 377—378). È inesatta pure l'affermazione (*ibid.*) che in questo periodo Alfonso V sembrasse „deciso" alla crociata antiottomana.

[49] Probabilmente il vecchio doge si riferisce, tra le altre cose, alle condizioni sfavorevoli di navigazione che avrebbe potuto incontrare la flotta durante l'autunno e l'inverno. Cf. in parte FRA, II/62, p. 74.

[50] Fraknói, *Cesarini*, p. 35.

[51] *Ibid.*, p. 33—34. Il doge informava Cesarini, nella menzionata lettera dell'8 agosto 1443, che su richiesta di Vladislao e sua, Venezia ha donato per l'esercito che si preparava in Ungheria una quantità di 10 000 libbre di polvere da sparo (*ibid.*, p. 112, n. 57).

che l'accordarlo sarebbe inutile e costituirebbe una prova di sfiducia nei rapporti di amicizia con Alfonso V, rifiuto che sarà ripetuto l'8 febbraio 1444. In cambio la Signoria prometteva di dare disposizioni per l'approvvigionamento delle navi aragonesi-napoletane destinate alla crociata. Il rifiuto del salvacondotto sarà però rivocato dall'ambasciatore aragonese inviato nel maggio 1444 a Vladislao, come scusa — o pretesto, come lo considerava Venezia — per sottrarsi dal impegno di inviare le suddette navi a sostegno della campagna terrestre [52]. Solo nel luglio 1444 sveleranno i veneziani la vera causa del rifiuto e cioè il fatto di aver capito che le navi aragonesi-napoletane, sotto ,,il pretesto'' di sollecitare il salvacondotto *alia tentare vellent* [53]. In realtà Venezia non aveva fiducia in Alfonso V, preoccupata degli atti di pirateria dei catalani e dell'interesse manifestato da lui per la Dalmazia, Albania, Grecia centrale, Morea e in generale in apprensione per la sua politica mediterranea.

Sull'insuccesso relativo all'organizzazione della flotta si parla anche in un breve rivolto da Eugenio IV, il 17 dicembre 1443, ai cittadini di Ragusa, nel quale egli si associa al loro rammarico per il fatto che non si sia potuta preparare la flotta in tempo nell'estate precendente, così come aveva deciso e sperato egli stesso, sebbene ,,non ci fossero mancati nè lo zelo, nè la perseveranza, nè i mezzi'' per realizzare questa impresa, assicura lui. In un'osservazione nella quale non è difficile intravedere una allusione a Venezia, il papa dice con un sospiro : ,,Voglia Iddio aver pietà di coloro che hanno ostacolato una cosa tanto buona !'' Ma la flotta — egli dichiara — si organizzerà senz'altro nella successiva primavera, poichè dopo sue incessanti insistenze hanno promesso il loro concorso ,,molti re e principi potentissimi'' fra cui Alfonso V d'Aragona e di Napoli, Enrico IV d'Inghilterra, i duchi di Borgogna e di Milano, come pure i genovesi (che si trovavano sotto la sovranità milanese). ,,Abbiamo fiducia anche relativamente ai veneziani'', aggiungeva il papa, ma non sembra con molta convinzione. Egli sollecitava anche la partecipazione di Ragusa che gli aveva annunciato i primi successi dell'esercito terrestre (al comando di Iancu) nella campagna del 1443, la quale, sino alla fine, dovette iniziarsi senza il concorso della flotta [54].

Il papa esagerava un pò le cose. Per esempio Genova — che non voleva fossero compromessi i suoi rapporti coi turchi — nel giugno 1443, si era scusata di fronte alle sollecitazioni del papa, di non poter partecipare

[52] Iorga, NE, III, p. 138 e 151—152.
[53] Caccamo, *op. cit.*, p. 65, n. 5.
[54] Radonić, *op. cit.*, I/1, p. 467.

adducendo di esserne impedita dai suoi torbidi interni. Il suo solo contributo alla causa della crociata era costituito dal permesso, di cui si parla nel luglio, accordato al messo di Borgogna (che si era presentato anche a nome dei cavalieri di Rodi) di procurarsi a Genova il materiale necessario per l'equipaggiamento delle navi borgognoni di Nizza [55].

Dall'analisi delle trattative di Venezia col papato, del papato con la monarchia aragonese-napoletana, delle reciproche accuse veneto-pontificie sull'insuccesso nei preparativi della flotta crociata del 1443, possiamo trarre la conclusione che queste potenze cercavano di gettare una sulle spalle dell'altra il peso delle spese per ogni valido contributo nel problema della lotta antiottomana, nella sua progettata impresa marittima e, ad onta delle risonanti parole sullo zelo contro il pericolo turco, esse tentavano di subordinare il loro sforzo ai loro interessi particolari, immediati e contraddittori, nella Penisola Appenninica. Dobbiamo aggiungere che neppure riguardo all'equipaggiamento delle galere promesse della Borgogna non sono state prese misure concrete nel 1443. Difatti Venezia, se veramente l'avesse desiderato, poteva da sola allestire la flotta necessaria, ma prudente com'era, non voleva — nè lei, come ne anche Genova — mettere in pericolo i suoi interessi commerciali nell'Impero ottomano. La Repubblica di S. Marco aveva nello stesso tempo cura di mantenere i suoi rapporti di commercio con i possedimenti del sultanato egiziano.

Sembra che per il momento, di fronte all'organizzazione della campagna terrestre che avrebbe dovuto iniziarsi dalla regione danubiana, essa preferisse l'aspettativa. Il rinforzarsi dell'Ungheria e della Serbia in caso di vittorie decisive in questa campagna, che avrebbe portato alla cacciata dei turchi dai Balcani (eventualità ancora molto incerta), poteva essere preoccupante per le aspirazioni colonialiste di Venezia sulla costa dalmata, dove essa nei secoli precedenti era venuta a conflitto con le tendenze espansioniste dell'Ungheria ed ora cercava di por mano sui possedimenti serbi in quelle parti [56]. Egualmente nel 1443 sembra che essa non avesse ancora fiducia nella possibilità di schiacciare militarmente l'Impero turco solo per mezzo delle forze — sia pure coalizzate — di quegli stati che si mostravano interessati ad una crociata, e un'offensiva antiottomana generale, alla quale partecipassero i principali stati europei, era addirittura irrealizzabile.

---

[55] Caccamo, *op. cit.*, p. 61.
[56] Iorga, *Gesch. des. osm. Reiches*, I, p. 432—433; Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 178—179

III. DIFFICOLTÀ ESTERNE NEI PREPARATIVI DELLA „CAMPAGNA LUNGA" E INFLUENZA DELLE VITTORIE RIPORTATE DA GIOVANNI DI HUNEDOARA NEL 1443 SUI MOTI DI LIBERAZIONE NELLA PENISOLA BALCANICA

Il fallimento dei preparativi per la flotta — che in essenza dovevano essere la principale forma di collaborazione dell'Europa occidentale nella lotta antiottomana —non ha impedito la organizzazione della campagna terrestre del 1443. Tuttavia le difficoltà incontrate a Venezia hanno esercitato un influenza sfavorevole sulla preparazione di tale campagna. Non rientra nella nostra trattazione la ricerca approfondita della situazione politica interna e delle misure prese dalla dieta convocata nella prima metà del 1443 da Vladislao per trovare i mezzi finanziari necessari a questa spedizione[57]. I suoi preparativi militari e in gran parte quelli finanziari grevavano sulle spalle di Iancu che svolgeva a questo scopo un appassionata e incessante attività soprattutto in Transilvania, raccogliendo a spese proprie (grazie alle sue immense proprietà) circa un terzo dell'esercito, esempio non imitato dagli altri magnati e in generale dai feudali.

Ma la difficoltà maggiore nell'effetuare la spedizione terrestre era creata dall'anarchia feudale interna, favorita dall'estero da Federico, alleato della fazione asburgica che riuniva gli elementi più reazionari della classe dominante ungherese. Evidentemente il giovanissimo re Vladislao, o piuttosto Iancu che aveva effetivamente la responsabilità di condurre l'armata, non poteva passare il confine meridionale del paese per iniziare la guerra di liberazione dei territori invasi dai turchi, se non si fosse prima assicurato le spalle ristabilendo la pace interna o concludendo almeno un armistizio col partito avverso e col suo alleato esterno, che preponevano i loro interessi privati alla causa comune della lotta contro il pericolo ottomano. Continuando la sua missione, il Cesarini si sforzava di trovare un compromesso fra Vladislao e Federico, sollecitando nel maggio e nel giugno 1443, insieme con gli ambasciatori del primo perfino l'aiuto del secondo a favore della spedizione [58]. Federico, lamentabile „re dei romani", sovrano senza autorità, senza esercito e senza denari, non voleva riconoscere a Vladislao se non il titolo di re di Polonia, cercando—sebbene parte in causa — di erigersi ad una specie di arbitro fra i due partiti, sotto pretesto di ristabilire la pace interna necessaria per iniziare la campagna antiottomana. Della sua partecipazione a questa, per i motivi accennati, non se ne poteva neanche parlare nè ora nè più tardi. D'altra parte, egli

---

[57] Teleki, *op. cit.*, I, p. 319, n. 3, p. 322, n. 3, p. 332. *Zichy okmánytár* [I documenti della famiglia Z.], XII, Budapest, 1931, p. 199, nr. 159.

[58] J. Chmel, *Materialien zur österreichischen Geschichte*, I/2, Vienna, 1837, p. 111, 113—115; FRA, II/61, p. 158; II/62, p. 7, 16, 38, 52.

si preoccupava anche di altri problemi: la convocazione di un nuovo concilio generale per allontanare lo scisma dalla chiesa occidentale; il vecchio conflitto asburgico con la confederazione svizzera ecc. La maggiore concessione che avrebbe potuto fare, sarebbe stata la promessa data a Vladislao e al Cesarini di non „impedire" la progettata spedizione con un intervento armato nelle cose d'Ungheria, a condizione che la fazione asburgica non fosse esposta ad una provocazione da parte del partito di Vladislao. Nella cancellaria di Federico esisteva il timore che riuscendo la campagna antiturca, si consolidasse in Ungheria la posizione del „re di Polonia", per il quale il cosiddetto *passagium* (la crociata) — come osserva Enea Silvio Piccolomini — non doveva essere che una diversione per giustificare l'usurpazione della corona ungherese, così come per Eugenio IV lo era stato per mantenersi nel posto dovuto ad un altro (Felice V). Nel caso della vittoria contro i turchi, Vladislao, inorgoglito dal buon esito, avrebbe potuto attaccare perfino l'Austria [59].

Così constatiamo che nelle relazioni fra gli Asburgo e Vladislao, re di Polonia e d'Ungheria, esistevano contradizioni non meno profonde che nel vespaio delle relazioni fra gli stati italiani. D'altra parte, nell'ambiente di Federico si manifestava uno scetticismo non solo relativamente alla organizzazione della flotta, ma anche riguardo all'esercito terrestre in via di formazione, considerato inferiore alle forze ottomane. Nello stesso tempo si metteva in evidenza, verso il luglio 1443, la situazione delicata del Cesarini per le difficoltà sopravvenute nell'organizzazione della flotta, dopo aver egli promesso che questa avrebbe collaborato con la spedizione terrestre [60]. Il cancellare Gasparo Schlick, al principio di questo mese, deplorava col Cesarini la campagna indirizzata da Vladislao contro Iiškra (Giskra), comandante militare della fazione asburgica nell'Ungheria superiore, campagna per la quale si utilizzerebbero — come scrive ad un altro suo corrispondente — "le grosse somme" raccolte dallo stesso Cesarini per la crociata [61]. Egli rileva, sempre allora, con soddisfazione, il ritardo della spedizione, e il 31 agosto nota il fatto che il Cesarini, secondo la sua stessa dichiarazione, cercava appena ora, a richiesta di Iancu, mercenari per i carri di lotta e cavalieri, preparati secondo la tattica ussita (*Bohemico more*) da Iancu, voivoda della Transilvania, a sue proprie spese (60.000 fiorini). Sappiamo d'altra parte che il voivoda, in marzo, chiedeva a Braşov fra

---

[59] FRA, II/62, p. 11; 50; II/61, p. 163—165, 242, 565. Per un tentativo che ci sembra poco convincente, di riabilitare la politica di Federico nel problema turco nel 1443, vedi E. Mályusz, *A magyar rendi állam Hunyadi Korában* [Lo stato magiaro rappresentativo di ordini all'epoca di H.] in „Századok", 1957, nr. 5—6, p. 538—539.

[60] *Ibid.*, II/61, p. 165; II/62, p. 40, 45.

[61] *Ibid.*, II/62, p. 39, 44, 45.

altre cattegorie di armamenti, anche carri di modello taborita per la campagna che stava preparando [62]. Iancu contrariato — come risulta dalle stesse informazioni comunicate dal Cesarini allo Schlick — da tanti rinvii, ma (aggiungiamo noi) incoraggiato, come risulta da altre fonti, dalle notizie ricevute fin dal maggio sulle sconfitte subite dai turchi da parte del bey di Caramania, si era deciso (diceva il Cesarini) ad attaccare da solo i turchi a capo dei transilvani anche se tutti gli altri avessero rinunciato alla spedizione [63]. Cesarini—secondo il Callimachi che scrive, in ambiente polacco, verso la fine del sec. XV — ha tentato di destare un maggior interesse per la lotta antiottomana fra i feudali ungheresi, attribuendole un carattere di espansione a danno dei popoli balcanici e di Bisanzio, facendo loro intravedere la possibilità di estendere il loro dominio fino all'Ellesponto e al Mar Egeo [64].

Il concentramento dell'esercito sul confine meridionale si veniva facendo molto lentamente. Alla fine, concludendosi il 1° settembre un armistizio con Jiškra, si è tolto l'ultimo serio ostacolo di fronte alla „lunga campagna" (*longum bellum*). I contemporanei erano abituati a spedizioni più brevi di questa „lunga campagna" la quale del resto non è durata che quattro mesi, non troppo se pensiamo alla durata delle operazioni sul territorio occupato dai turchi [65]. La spedizione ha avuto inizio in ottobre con la larga partecipazione dei popoli del centro e del sud-est europeo. Il nucleo dell'esercito era costituito — come risulta da quanto è stato detto sopra dalle truppe transilvane di Iancu [66]. Comandato di nome da Vladislao, ma di fatto da Iancu, l'esercito che contava circa 35.000 soldati, era formato da ungheresi, romeni della Transilvania e anche da un contingente di romeni della Valacchia; più mercenari moldavi e cechi (arrolati dal Cesarini) [67]. Fra le bandiere feudali figurava, sembra, anche quella dei cavalieri ospitalieri d'Ungheria e Slavonia [68]. Nei territori invasi dai turchi, a sud del Danubio, si sono poi alternate truppe serbe al comando di Branković, e un contingente della Bosnia. Sono intervenuti anche

---

[62] Hurmuzaki — Iorga, *Documente*, XV/1, Bucarest, 1911, p. 28—29. Per le fonti narrative che menzionano i carri di lotta di tipo taborita di Iancu vedi M. Dan, *Armata şi arta militară a lui Iancu de Hunedoara* (sulla base delle cronache contemporanee), in „Academia R.P.R., Filiala Cluj, Studii şi cercetări de istorie", VIII (1957), p. 88, nr. 124.

[63] „... et si omnes deficiant, solum velle cum Transsilvanis aggredi Theucros ..." (FRA II, 62, p. 72).

[64] *De rebus Vladislai*, libro II, in ed. Schwandtner, *op. cit.*, I, p. 487—488.

[65] Teleki, *op. cit.*, I, p. 336—337. Ma l'esercito è stato sotto le armi 6 mesi (Elekes, *op. cit.*, p. 212; idem, in *Magyarország története* [Storia dell'Ungheria], I, Budapest, 1961, p. 285).

[66] Cf. anche Caccamo, *op. cit.*, p. 64.

[67] Teleki, *op. cit.*, I, p. 335 (con l'indicazione delle fonti).

[68] G. Fejér, *Genus, incunabula et virtus Joannis de Hunyad*, Buda, 1844, p. 54—55.

volontari bulgari e albanesi. Inoltre nell'esercito cristiano accompagnato, secondo la tradizione delle crociate, da un legato papale, il Cesarini, lottavano pure polacchi [69], italiani [70], francesi e tedeschi [71].

Relativamente alla partecipazione delle truppe mercenarie moldave [72] e di un contingente valacco, conviene rilevare che dopo la vittoria di Iancu riportata presso la Ialomiţa in Valacchia e col suo contributo, i due paesi, Moldavia e Valacchia, sono stati attratti nel comune fronto di lotta antiottomana sotto il comando del Voivode della Transilvania. A capo della Valacchia si trovava ora Vlad Dracul (il Diavolo) *voivode moult famé de vaillance et de sagesse*, come è caratterizzato dal cronista Jean de Wavrin, secondo le informazioni di suo nipote Valérand, capitano della flotta crociata burgunda, che collaborò con il medesimo principe della Valacchia nella campagna del 1445 sul Danubio. Questo giudizio è confermato dagli umanisti Callimachi e Bonfini [73]. Le ulteriori trattative di Adrianopoli del giugno 1444 — giunte alla nostra conoscenza attraverso i documenti che ci sono stati trasmessi da Ciriaco Pizzicolli d'Ancona — quasi ad integrare e rinforzare le notizie provenienti da altre fonti, ci informano che Vlad prese parte alla spedizione del 1443 sia personalmente sia inviando truppe, comme alleato dell'esercito cristiano [74]. Segnaliamo che, accanto a quello dell'Ungheria e della Polonia, il contributo della Valacchia ai successi militari contro i turchi (nel 1442 e 1443) risulta oltre che dall'indicazione del Wavrin — anche da due atti di Eugenio IV [75]. L'importanza da attribuire alla cooperazione dell'esercito della Valacchia fu avvertita da Giovanni (Zanachi) Torcello, ciambellano dell'imperatore di Costantinopoli, fin dal tempo del concilio di Firenze, quando esponendogli il piano di una crociata generale per scacciare i turchi dall'Europa, disse che la Valacchia avrebbe potuto

---

[69] Callimachus, *op. cit.*, p. 488.

[70] Fraknói, *Cesarini*, p. 112, n. 63.

[71] Antonii Bonfini, *Rerum Ungaricarum decades*, Basilea, 1568, dec. III, libro V, p. 472. Nell'esercito cristiano avrebbero lottato pure „mercenari turchi". Cf. F. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Vor und Nachspiel der Schlacht bei Varna*, in „Oriens" Leida, III/2, (1950), p. 229 (secondo Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 181, che però non indica la fonte).

[72] Minea, *op. cit.*, p. 145 (secondo il Bonfini).

[73] Wavrin, ed. Hardy, V, p. 7; ed. Iorga, p. 61; Callimachus, *op. cit.*, p. 509—510: Bonfini, *op. cit.*; p. 485 (secondo Callimachi).

[74] Chalkokondyles, *op. cit.*, p. 307; C. I. Karadja, *Poema lui Michael Beheim despre cruciadele împotriva turcilor din anii 1443 şi 1444*, Vălenii de Munte, 1936 (estr. dal „Bul. Com. Ist. a Rom." XV), verso 259; Minea, *op. cit.*, p. 142, 145—146, 153; Pall, *Ciriaco d'Ancona*, p. 33.

[75] Eugenio IV a Fr. Condulmer, 8 maggio 1443, e a G. Cesarini, 12 febbr. 1444 (stile fiorentino: 1443), in A. Theiner, *Monumenta Slavorum Meridionalium*, I, p. 380, 382 = Hurmuzaki-Densusianu, *Documente*. I/2, Buc., 1890. p. 689, 691; Wavrin, ed. Hardy, p. 20; ed. Iorga, p. 73.

partecipare con 15.000 cavalieri „fra i più temuti soldati del mondo" [76]. Poi, nell'agosto 1443 in pieni preparativi di guerra, il Cesarini informò Venezia che a questa avrebbe partecipato anche il principe della Valacchia con 20.000 cavalieri [77]. Queste cifre, sebbene probabilmente esagerate secondo l'uso delle fonti dell'epoca, ci dimostrano tuttavia quanto fosse apprezzato nell'Europa occidentale il potere militare della Valacchia e l'importanza che gli si accordava nella lotta antiottomana. La Valacchia, secondo il Wavrin, era un *pays fort riche et bien peuplé d'hommes grans et puissans*. Sempre lui, relativamente alle vittorie riportate nel 1443 da Iancu, attribuisce a Murad II l'affermazione che *les Hongres et les Vallaques, joingz ensamble, estoient une grant puissance*. . .[78]

Nei preparativi e nello svolgimento della „lunga campagna" il Branković ebbe una parte molto importante. Egli possedeva una grande esperienza — in gioventù aveva preso parte alle grandi lotte di Kosovo del 1389 e di Ankara del 1402 — e si era creato relazioni con vari dinasti (con i Paleologhi bizantini, con i sultani turchi, con i comiti di Cilli, imparentati con gli Asburgo). Possessore di vasti domini nel regno d'Ungheria come suo vassalo e magnate, rifugiatosi quì in seguito alla conquista della Serbia da parte di suo genero Murad II, per poter riconquistare il suo paese, il Branković si mostrava fra i più attivi fautori dei preparativi della spedizione del 1443, spendendo a questo scopo importanti somme di denari e deponendovi molto zelo [79].

I preparativi per l'offensiva antiottomana erano incoraggiati dalla situazione difficile in cui si trovava la Porta in Asia Minore, questa riserva

---

[76] B. de la Broquière, *Le voyage d'Outremer*, ed. Ch. Scheffer, Parigi, 1892, p. 264 e segg. ; Minea, *op. cit.*, p. 26, 132. Il piano di Torcello è stato mandato da lui stesso pure al duca di Borgogna, che ha chiesto l'avviso di B. de la Broquière (Atiya, *op. cit.*, p. 204).

[77] Iorga, *Acte şi fragmente*, III, Bucarest, 1897, p. 11; idem, NE, III, p. 145, n. 1.

[78] Wavrin, ed. Hardy, p. 7, 23—24; ed. Iorga, p. 61, 76. Però il preteso progetto di Cesarini sul passaggio della spedizione terrestre del 1443 verso la Penisola Balcanica per la Valacchia (Elekes, *op. cit.*, p. 192) e le conclusioni tratte da questo progetto sulla parte che doveva avere la flotta in vista di un'azione sul Danubio nello stesso anno (Minea, *op. cit.*, p. 144, 147), hanno come base la datazione erronea proposta da R. Wolkan, per una lettera senza data dello Schlick indirizzata al cardinale Cesarini circa il „principio di ottobre 1443" (FRA, II/62, p. 95—96), in vece di circa il principio del maggio 1444 (cf. in questo senso Fraknói, *Cesarini*, p. 116, n. 64), Precisiamo che quasi tutti i fatti ai quali allude questo documento (per esempio la decisione di Vladislao di „continuare" la guerra antiottomana, l'elaborazione del testo modificato del progetto di trattato tra Vladislao e Federico, l'arresto del turbulento feudale Pancrazio di Szakolca ecc.) hanno avuto luogo sull'aprile-maggio 1444. D'altra parte, a questa lettera (della quale riporta un frammento pure Iorga, *Acte şi fragmente*, III, Bucarest, 1897, con la data ugualmente sbagliata : „estate del 1443") risponde Cesarini il 21 maggio 1444 (FRA, II/62, p. 145), come risulta dal confronto dei due documenti. Il piano in discussione dunque e del 1444, come indicano pure le altre fonti, specie quelle venete.

[79] Radonić, op. cit., I/1, p. 464 ; Pall, *Ciriaco d'Ancona*, p. 15 (la lettera di lui a Cesarini, 7 Dec. 1443, certamente da informazioni sempre di fonte ragusea) ; J. Dlugosz, *Historia Polonica*, ed. Lipsia, 1711, p. 774.

delle forze turche dove, secondo il cronista contemporaneo Azik Pascià-Zade (non ancora messo in valore per quanto sappiamo, riguardo gli avvenimenti del 1443) alla notizia della vittoria di Iancu sull'esercito di Scehabeddin, il bey della Caramania attaccò i possedimenti ottomani dell'Anatolia, fatto confermato non solo dal contemporaneo Urudi ben Adil, da altri cronisti ottomani e, in sostanza, dai bizantini Chalkokondyles e Dukas, ma indirettamente anche da Bartolomeo di Yano (nella lettera sopra menzionata). Secondo Azik Pascià-Zade, il bey della Caramania offrì fin d'allora la sua alleanza agli ungheresi, invitandoli per mezzo di un ambasciatore ad attaccare e a conquistare la Rumelia, a restituire la Serbia a Vîlkoglu (=Branković), mentre il bey avrebbe nello stesso tempo occupato l'Anatolia [80].

Entrando presso Belgrado nella Penisola Balcanica, l'esercito condotto da Iancu grazie al suo valore e al suo slancio per una giusta causa — la guerra di liberazione — e grazie all'aiuto della popolazione autoctona a sud del Danubio, ha riportato una serie di vittorie su valenti comandanti mandatigli contro dal sultano, occupato anche in Asia nelle lotte col bey della Caramania. Liberando vasti territori della Serbia e Bulgaria, l'armata cristiana riuscì a raggiungere, verso la fine del 1443, i passi dei Balcani, potentemente fortificati dai turchi per ordine di Murad II. Non è il caso di insistere, nei limiti della nostra trattazione, sullo svolgimento stesso della spedizione, d'altronde conosciuto [81]. Vogliamo solo rilevare il fatto che il sultano, conclusa la pace con Ibrahim, bey della Caramania, era ritornato con le sue truppe dall'Anatolia passando i Dardanelli. Dobbiamo precisare che lo stretto non potè esser bloccato a causa del fallimento dei preparativi per la flotta. Poi come è risaputo, l'esercito comandato da Iancu fu obbligato a ritirarsi e a riportarsi a nord del Danubio, non tanto per la resistenza incontrata nei passi dei Balcani, quanto soprattutto per la rigidezza dell'inverno e la mancanza di approvvigionamenti, avversità di cui ebbe a soffrire in quest'ultima tappa della spedizione.

[80] Azik Pascià-Zade, cap. 115, p. 117; cap. 117, p. 120 (ed. Fr. Giese, *Die altosmanische Chronik des A. P. Z.*, Lipsia, 1929); Urudi b. Adil, p. 53 (ed. Fr. Babinger, Hannover, 1925—1926); Chalkokondyles, *op. e ed. cit.*, p. 317—318; Dukas (Ducas), *Historia Turcobyzantina*, ed. B. Grecu, Bucarest, 1958, p. 272—273.

[81] Minea, *op. cit.*, p. 154—161; Elekes, *op. cit.*, p. 191—210. Per la partecipazione romena della Transilvania a questa campagna vedi più recentemente Şt. Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara*, in „Acad. R.P.R., Fil. Cluj, Studii şi cercetări de istorie", VIII (1957), p. 49—50. Ma ad'onta dell'espressione adoperata da Iancu nel documento del 6 maggio 1449 con riferimento allo cnez Ungur (Ongor) di Băieşti, suo „familiaris": „*una nobiscum ... aliquot equitum millibus stipatis ... in Thewcrorum thurmas involabat*" (Hurmuzaki-Densusianu, I/2, p. 161) evidentemente non questo cnez, ma Iancu è stato a comandare il distaccamento rispettivo (cf. anche Minea op. cit., p. 154, n. 1) di „più migliaia di cavalieri" in una delle lotte. (Daltronde il documento ci è stato trasmesso solo nella collezione di copie di I. Kemény, riconosciuto come autore di numerosi falsi).

La „lunga campagna" è stata la prima e, fino alle guerre russo-turche del secolo passato, l'ultima che sia riuscita a penetrare a fondo nel cuore dei possedimenti balcanici dell'Impero ottomano. I nuovi successi di Iancu sono stati anche favoriti dall'accoglienza entusiasta e dal sostegno che ha ricevuto l'esercito vincitore da parte dei popoli della Penisola Balcanica. Questi vedevano sorgere l'alba della loro liberazione dal giogo dei feudali ottomani. La popolazione serba e bulgara causava grandi perdite ai turchi sconfitti e messi in fuga [82]. Grandi speranze cominciavano ad animare i popoli sommessi. Le masse albanesi al comando di Aranita Comneno, vecchio combattente contro il giogo turco (incoraggiato a lottare contro di questo forse anche dalle vittorie di Iancu del 1442 e dalla propaganda e dai preparativi della crociata del 1443), si sono di nuovo sollevate nell'agosto di quest'anno. La notizia dei successi albanesi arrivò fino ai crociati che avanzavano a sud del Danubio. Dopo la vittoria che essi riportavono a Nissa, il 3 novembre 1443, il Cesarini venne a sapere che sarebbero venute dall'Albania delle truppe per unirsi con gli ungheresi e coi loro alleati. Del resto, approfittando della confusione da cui furono dominati i turchi nel momento della battaglia di Nissa, Giorgio Castriota, eroe nazionale albanese, soprannominato por il suo valore Scanderbeg, abbandonò il loro esercito. Tornato in patria e raccolte, nella primavera dell'anno seguente, tutte le forze del suo popolo per una rivolta generale contro il dominio ottomano, egli per circa un quarto di secolo sosterrà — come Iancu col quale cercherà di allearsi — una guerra gloriosa per l'indipendenza dell'Albania, frenando con questa l'espansione dell'Impero turco sul littorale occidentale della Penisola Balcanica verso l'Italia [83].

Abbiamo detto che Bisanzio nella sua estrema debolezza si aspettava in cambio dell'Unione realizzatasi a Firenze, ad un aiuto effetivo da parte dell'Occidente. Dopo la notizia delle prime vittorie della „lunga campagna", Costantino, nuovo despoto della Morea, futuro ed ultimo basileo, raccoglieva truppe preparandosi a liberare la Grecia centrale, tributaria della Porta. Egli voleva restaurare l'antica potenza dell'Impero bizantino, servendosi a tale scopo come base della Morea (così come pen-

---

[82] La lettera di Iancu a Niccolò Ujlaki, suo compagno nel voivodato, 8 nov. 1443 (Fejér, *op. cit.*, p. 55—58) e alla città di Braşov, 3 dic. 1443 e 6 gennaio 1444 (Hurmuzaki-Iorga, XV/1, p. 29—30); Vladislao al doge Foscari, 9 nov. 1443 (*Corpus Chronicorum Bononiensium*, in Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XVIII/1, ed. di Bologna, 1924, p. 120—121); Cesarini [a Federico di Asburgo], dopo il 3 nov. 1443 (per la datazione: Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 181 n. 2); E. Silvio Piccolomini a Giov. Campisio, 13 gennaio 1444 (FRA, II/61, p. 278—283).

[83] F. Pall, *Les relations entre la Hongrie et Scanderbeg*, in „Revue hist. du Sud-Est europ.", X (1933), p. 119 e segg; A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV-e siècle*, Lovanio-Parigi, 1937, p. 53.

sava pure il filosofo Gemisto Plethone). Altri feudali (*domini*) di Grecia e d'Albania cominciavano egualmente ad agitarsi in attesa di un'occasione favorevole per attaccare il comune nemico [84]. Scoppiò una ribellione provocata da albanesi e vlacchi dei monti del Pindo, al comando di bizantini, e un'altra di serbi di Novo Brdo, località importante per giacimenti di oro e soprattutto di argento, che era stata conquistata nel 1441 proprio da Scehabeddin [85]. Per la vasta area geografica dell'eco internazionale suscitata dalle vittorie del voivoda transilvano, e significativa l'informazione secondo la quale il sultano del Cairo avrebbe ordinato alla sua flotta di rinunciare alla difesa della Siria e di affrettarsi a quella dell'Egitto, nel caso in cui Iancu avesse continuato l'avanzata [86]. A buon diritto Marx nelle sue *Note cronologiche*, osserva che „dall'epoca di Timur i Turchi non sono stati mai minacciati da un simile pericolo... [87], come quello seguito alla disfatta del 1443.

La „lunga campagna", terminatasi nel gennaio 1444, è stata seguita con vivo interesse anche in Europa occidentale. La curia pontificia, la corte imperiale, la Signoria di Venezia, il duca di Milano e così altri principi ed anche persone private, sono stati tenuti al corrente dei suoi lieti eventi tramite le lettere del re, del legato papale e di Iancu oppure tramite quelle di alcuni loro corrispondenti (per esempio di Enea Silvio Piccolomini) [88]. A Venezia (dove si seppe della vittoria di Nissa il 20 o il 26 novembre del 1443), poi a Roma (il 10 gennaio 1444) furono celebrati servizi religiosi e furono fatte processioni in onore della vittoriosa spedizione [89]. Sempre nel gennaio, Filippo Maria Visconti, duca di Milano, ordinò simili festeggiamenti per la vittoria di Nissa, la cui notizia gli fu comunicata da Vladislao, forse contemporaneamente al doge di Venezia. Questo trasmise una copia della lettera del re (avente la data del 9 novembre 1443) alla città di Bologna, alleata di Venezia [90]. I patrizi del Canal Grande nei loro interessi realistici non si lasciavano attiratti dal miraggio sorpassato della crociata, se questa non serviva ai loro vantaggi

[84] Lettera di Cesarini (*cit.* sopra, n. 81); Chalkokondyles, *op. e ed. cit.*, p. 318—319. Cf. D. A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*. I, Parigi, 1932, p. 230; G. Beck, *Reichsidee und nationale Politik im spätbyzantinischen Staat*, in „Byzantinische Zeitschrift", LIII (1960), p. 86—94.

[85] Chalkokondyles, *op e ed. cit.*, p. 319—320; Jireček, *op. cit.*, II/1, p. 183.

[86] Kropf L. in „Századok", 1894, p. 679.

[87] *Архив Маркса и Энгельса*, VI, Mosca, 1939, p. 198; cf. anche *Istoria Romînici* [Bucarest, 1962], p. 439.

[88] FRA., II/61, p. 274, 278—283, 290, 307—308; Cieszkowski, *op. cit.*, p. 81; Fraknói, *Cesarini*, p. 40; Pall, *Ciriaco d'Ancona*, p. 23—24.

[89] Fraknói, *op. cit.*, p. 40; Caccamo, *op. cit.*, p. 71, n. 4.

[90] Dlugosz, *op. cit.*, p. 780—781; P. C. Decembrio, *Vita Philippi Mariae*, in Muratori, *op. cit.*, XX/1, Bologna, 1925, p. 105, n. 1; Iorga, NE, II, p. 101, n. 4.

commerciali, cioè „al profitto e all'onore di Venezia" — secondo la loro formula consacrata — ; il Cesarini, rendensosi conto di questo fatto fece intravedere alla Repubblica, per mezzo di una lettera indirizzata da Sofia il 4 dicembre 1443, la possibilità dell'annessione del porto di Gallipoli, chiave dei Dardanelli, come ricompensa per la collaborazione della sua flotta con l'esercito di terra che avrebbe dovuto continuare la sua avanzata verso Adrianopoli e da qui verso lo Stretto. Riguardo alla mancanza di considerazione con cui era trattata Bisanzio da parte degli occidentali e riguardo alla sorte che questi, come liberatori, le avrebbero riservato, se avessero scaciato i turchi dall'Europa, è significativo il fatto che nè il Cesarini, nè i veneziani (i quali lo ringraziarono per la sua promessa) [91] non hanno riflettuto che Gallipoli avrebbe dovuto rivenire all'Impero bizantino, essendogli già appartenuta.

Le notizie relative ai successi della „lunga campagna" che hanno avuto una così profonda eco internazionale e così importanti conseguenze, provocando moti di riscossa dal giogo ottomano, sono state tuttavia un pò esagerate. Correva in Italia la voce che la stessa Adrianopoli, capitale del sultanato, sarebbe stata conquistata [92]. Si sperava che la cacciata dei turchi dall'Europa fosse imminente e si facevano progetti di nuove conquiste da realizzarsi per mezzo di una spedizione di proporzioni maggiori, progetti accolti da coloro che si erano limitati fino allora a formulare piuttosto incoraggiamenti e promesse vane oppure evitavano ogni collaborazione effettiva, ogni rischio o sacrificio. Esorbita dei limiti della presente trattazione la ricerca sulle circostanze per cui — a causa delle tergiversazioni, degli errori politici e militari — furono rese vane nel 1444 le occasioni favorevoli offerte dalle vittorie riportate da Iancu negli anni precedenti.

Desidereremmo tuttavia, sottolineare, nelle conclusioni finali, un fatto generalmente trascurato nella storiografia, cioè che la mancata collaborazione della flotta crociata con la spedizione terrestre intrapresa nel sud-est europeo nel 1443, a causa dell'atteggiamento delle potenze occidentali, avrà ripercussioni negative anche l'anno seguente sugli avvenimenti accaduti nel campo antiottomano.

---

[91] Risulta dai documenti ufficiali veneti, del 6 marzo e del 4 luglio 1444 (Cieszkowski, *op. cit.*, p. 79, 111—113).

[92] Il campisio ad E. Silvio Piccolomini, Roma, 7 febbr. 1444 (FRA, II/61, p. 307—308), L'eco di voci confuse — tra le quali quella della conquista di Adrianopoli — si ritrova pure nella *Cronaca malatestiana del sec. XV*, in Muratori, *op. cit.*, XV/2, Bologna, 1924, p. 96.

Poichè, ad onta delle promesse papali e veneziane, il re Vladislao e il voivoda Iancu (sulle cui spalle seguitava a gravare la responsabilità effetiva della lotta contro l'espansione turca) non essendo sicuri, dopo questo precedente, di ottenere in tempo l'aiuto navale atteso dall'Occidente, non potevano svolgere un'azione energica per riprendere la lotta nel momento opportuno, seguendo, di conseguenza, una politica esitante e oscillante nei preparativi militari e nelle trattative di pace, cosa che contribuì in gran misura al disastro della campagna di Varna.

DAS DOITSCHIN-(DOICIN-, DOJCIN-, ДОЙЧИН-)LIED IN DER SÜDOSTEUROPÄISCHEN VOLKSÜBERLIEFERUNG*

von ADRIAN FOCHI

II

B. DIE DICHTERISCHE STRUKTUR DER BALLADE

Die neueren Forschungen haben die Existenz von dichterischen Regeln hervorgehoben, welche für die ganze Heldenepik allgemein gültig sind. Diese Regeln haben ihren Ursprung in der Hauptcharakteristik der Folklore — dem mündlichen Stil. Laut diesen Forschungen ist das folklorische Schaffen mit der konkreten künstlerischen Aufführung verbunden, die Variante ist infolgedessen das einmalige und unwiederholbare Dokument und das Schaffen durch Varianten, die spezifische künstlerische Ausführungsart.[1] „Die Darstellung hängt von der Kultur und vom Talent eines jeden Sängers und von seiner fast berufsmäßigen Gewandtheit mit vorgefertigten künstlerischen Klischees in einem vielfältigen und ununterbrochenen Prozeß der Vergegenwärtigung, des Aktualisierens und des Lokalisierens eines traditionellen künstlerischen Gehalts zu improvisieren, ab.

Dieser Prozeß hat, in relativ ähnlichen Formen, zu allen Zeiten und an allen Orten stattgefunden und es wurde, dank einer langwierigen Übung, eine traditionelle Reserve thematischer Klischees und technischer

---

* I. Teil, Revue des études sud-est européennes, 3 (196) 1—2, 229—268.

[1] A. B. Lord, *Homer and other Epic Poetry*, in Alan J. B. Wace and Frank H. Stubbings, *A companion to Homer*. London, 1962, S. 185 : „Each performance represents a new composition of the song... It is a technique of remembering rather than of memorization".

Verfahren geschaffen. Dieselben Klischees und Verfahren kann man sowohl in den Homerischen Dichtungen, als auch im mittelalterlichen französischen Epos, in der finnländischen und in der spanischen Epik bemerken usw. [2]

Es würde daher scheinen, daß die Erforschung der dichterischen Struktur der südosteuropäischen Folklore kein Objekt hätte, da ein derartiges Studium zu gemeinsamen Stellen führen würde. Aber, ebenso wie wir in der Behandlung einer südosteuropäischen gemeinsamen Thematik spezifische nationale Ausführungsarten eines jeden Volkes aus dieser Zone festgestellt haben, auf Grund derer wir uns eine Meinung über den Ursprung und die Verbreitung dieser Thematik machen konnten, geschieht es auch mit dem Studium der mündlichen Technik der Zone. Dies ist die Arbeitsvoraussetzung dieses Kapitels.

1. LITERARISCHE AUSDRUCKSARTEN

Das Stück, welches wir studieren, ist durch seine Definition und sein Beziehen auf das folklorische Genre dem es angehört, eine versifizierte Erzählung. Aber reine Erzählungen gibt es nicht und das gegenwärtige Stück ist ein typisches Beispiel dafür. Die Ballade Doitschins umfaßt, neben erzählenden, auch einige beschreibende Fragmente, andere in Dialogform, was dazu führt, daß alle drei künstlerischen Ausdrucksarten vertreten sind.

a) *Erzählung, Auffassung und Technik.* Das Problem dieser literarischen Ausdrucksart ist mit der Auffassung über die Epik untrennbar verbunden. Schon die thematische Morphologie der Ballade hat die kennzeichnende Tatsache zum Vorschein gebracht, daß die verschiedenen Varianten anders beginnen, manche mit Episode 1, manche mit Episode 2.

α) *Lineare Epik.* Im Falle der Ballade, welche mit Episode 1 beginnt — im allgemeinen kennzeichnend für die serbokroatische und teilweise für die rumänische und bulgarische Version (aber in verschiedenem Verhältnis), kann man über eine progressive oder chronologische „lineare Epik" sprechen, welche die zeitliche Ordnung der erzählten Tatsachen genau verfolgt und ihre reelle oder wahrheitsähnliche Aufeinanderfolge

[2] Diese Technik wurde mit Hilfe des Sängers, nicht zu Gunsten des Zuhörerpublikums, geschaffen. Maurice Bowra : Style (chapter 2) in „*A companion to Homer*", S. 34. Eine gute und interessante Formulierung dieser Realität, bei Jean Rychner : *La chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs.* Genève — Lille, 1955, S. 128 : „Des conditions professionnelles identiques expliquent la permanence du style épique à travers époques et pays différents".

wahrheitsgetreu aufzeichnet. Es ist eine einfache und sicher archaische Art, vielleicht die erste künstlerische Lösung, welche die Menschen für das relative Notieren des Verlaufs einer Handlung entdeckt haben. Die Schwierigkeiten treten dann auf, wenn die Handlung fortlaufend die Wiederaufnahme durch Wiederholung verschiedener Elemente der Episode 1 verlangt. Diese Wiederholungen unterbrechen die Handlung, verspäten ihren progressiven Verlauf. In derartigen Fällen wird bei den guten Sängern das, was als ein Mangel des Aufbaues der Epik erscheint, zu einem rhetorischen System; es werden die Wiederaufnahmen betont, die Wiederholungen erweitert und die Ballade erhält eine Note von spezifischem Pathos.

β) *Wechselseitige Epik.* Die neueren Zeiten verlangen aber eine möglichst starke Konzentration der Epik. Das veranschaulicht eine neue Etappe in der Entwicklung der Ballade als Gattung, was darauf zurückzuführen ist, daß die Gelegenheiten zum Singen sich verringern, die dem Zuhören gewidmete Zeit eingeschränkt wird, der Geschmack des Publikums sich, dank der immer aktiveren Berührung mit den literarischen Kunstwerken, verändert. Die neue Formel ist durch den gänzlichen Verzicht auf Episode 1 gekennzeichnet, was eine Diminuation der eingangs angeführten epischen Elemente der Ballade bedeutet. Die Ballade büßt nichts von ihrem Gehalt ein; sie hat nur die Elemente ausgeschieden, welche ständig durch Wiederholung in Episode 2 wiederaufgenommen wurden. Auf diese Art wurde die Ballade kürzer, aber auch kompakter. Der Verlauf der Handlung ist wechselseitig: zu einem neuen Zeitpunkt der Handlung, gewöhnlich in einem Dialog, werden alte Tatsachen eingefügt; die Erzählung nimmt nachher den chronologischen Faden wieder auf und läuft bis zum Ende normal ab. Die Epik der Ballade wird also in zwei aufgeteilt: der erste Teil ist eine Rede, der zweite eine Handlung. Zwischen den beiden Teilen entsteht eine gewisse Symmetrie und ein gewisses kompositionelles Gleichgewicht, was dazu führt, daß der Aspekt der Ballade möglichst modern erscheint.

Die Versionen der Ballade Doitschins zeigen, daß die Serbokroaten bei der alten, linearen Form der Epik geblieben sind, die Rumänen sich im Stadium des Versuchs diese Form zu gebrauchen befinden, die Bulgaren sich noch für keine der beiden Formen entschieden haben und gleichfalls beide gebrauchen. Die Albaner haben sich für die neuere Formel entschieden.

Was daraus entnommen werden muß, ist die Tatsache, daß die Texte, so wie sie erscheinen, klar über zwei unterschiedliche Etappen im Bestehen der Ballade Doitschins sprechen. Die ältere Etappe wird

durch die auf Grund der linearen Epik aufgebauten Varianten veranschaulicht, die neuere durch diejenige die auf wechselseitiger Epik fußt.

γ) *Das Problem der Episode 3.* Diese Episode wird auf zwei verschiedene Arten behandelt: im ersten Fall verlangt der Held Pferd und Waffen, bewaffnet sich, sitzt auf und reitet in den Kampf; im zweiten Fall schickt der Held mit seiner Schwester das Pferd zum Beschlagen, den Säbel zum Schleifen, den Streitkolben zum Härten. Er läßt den Barbier holen und schickt die Schwester zum Händler nach Linnen und zieht in den Kampf, nachdem ihm Wahlbrüder und Freunde ihre Hilfe versagt haben. Für die Ökonomie der Ballade ist der erste Fall der normale, der an sich genügende. Der zweite Fall enthält ein dichterisches Motiv mehr, dasjenige der Treue und der Untreue der Freunde. Man begegnet beiden Fällen, es ist aber augenscheinlich, daß der eine Fall dem anderen vorangeht; in der Behandlung dieser Episode widerspiegeln sich zwei verschiedene Etappen aus dem Leben der Ballade.

Die albanische Version kennt nur die lange Form dieser Episode. Die bulgarische Version kennt beide Formen, aber in einem symptomatischen Verhältnis: in 27 Fällen begegnet man der langen und nur in drei Fällen der kurzen Form. [3] Das ist um so wichtiger, als in den bulgarischen Varianten ein wiederholtes Entsenden der Schwester, sowohl zum Hufschmied, als auch zum Säbelschmied, zum Händler, zum Brezelbäcker und zum Barbier erscheint. Ebenso kennt auch die serbokroatische Variante beide Formen in fast gleichem Verhältnis. Die rumänische Version weist die umgekehrte Situation auf. Sie hat die kurze Form gewählt. Nur in fünf Fällen, die des bulgarischen Einflusses verdächtigt sind, begegnet man der langen Form, was neben den anderen 39 Fällen nicht bezeichnend ist.

Diese Situation nimmt einen Hauptplatz in der Erklärung des Ursprungs und der Verbreitung des Textes ein, und, ohne zu wollen, sind wir gezwungen vorzugreifen. Bei den Rumänen wird die älteste Form der Ballade bewahrt, welche wahrscheinlich mit der Entlehnung seitens der Bulgaren zeitgenössisch ist. Das Motiv der Untreue der Genossen Doitschins wurde ihr nicht hinzugefügt, da die „Wahlbruderschaft", obwohl sie bei den Rumänen bekannt war, im Leben unseres Volkes nicht dieselbe Rolle gespielt hat, die sie bei den balkanischen Völkern innehatte. Auf fremden Boden lebend, ist der entlehnte Text nicht gediehen, sondern hat sich durch fortwährendes Anpassen erhalten. Bei den Bulgaren findet man beide Formen, was wahrscheinlich auf das Entstehen des Textes

[3] B 3, 15, 29.

im Rahmen der bulgarischen Folklore hinweist. So ist auch die kräftige schöpferische Fermentation, welche in dieser Region, gerade in diesem Punkt festgestellt wird, zu erklären. Die Ballade gedeiht auf ihrem heimischen Boden, sie nährt sich mit dem kräftigenden Saft der gesamten bulgarischen folklorischen Überlieferung. Die Serbokroaten kennen ebenfalls sowohl die alte, als auch die neue Form. Das bezeigt, daß, zu einem bestimmten Zeitabschnitt des Bestehens der Ballade, eine aktive südslawische Symbiose stattfand, nach welcher die bulgarische und die serbokroatische Version sich jeweils in eigene Richtungen entwickelt haben : in konservative Richtung bei den Serbokroaten, in progressive bei den Bulgaren. Die Albaner haben das Motiv wahrscheinlich zu dem Zeitpunkt entlehnt, als auch bei den Serben nur das Thema des Hufschmiedes eingetreten war. Dieses Thema ist das einzige gemeinsame bei den siidosteuropäischen Völkern.

δ) *Das System der großen thematischen Wiederholungen.* Ein wesentliches Problem betreffend die Volksauffassung über die Verwirklichung der Epik, ist dasjenige der Wiederholungen. Ihr Auftreten ist gar nicht zufällig, sondern es wird im Gegenteil bewußt, zwecks Erzielung gewisser künstlerischer Effekte gepflegt. So geschieht es, daß wir auch in der Ballade Doitschins vielfältigen Wiederholungen beiwohnen, derart, daß man nicht über die thematische Purität der oder jener Episode sprechen kann. So enthält Episode 1 immer durch Vorausnahme, Elemente der Episode 2. Dank des spezifischen Systems des Aufbaus der Epik, enthält Episode 2 immer zahlreiche Elemente der Episode 1. Die größte thematische Reinheit weist diesmal die serbokroatische Version auf. Episode 3 ist überall sehr unordentlich, sie enthält sowohl Wiederholungen von Themen aus den beiden vorangehenden, als auch die Vorwegnahme von Themen der beiden nachfolgenden Episoden. Im ersten Fall steht das rumänische Material, im zweiten das serbokroatische, welches eine größere thematische Homogenität aufweist. Das bulgarische Material befindet sich in der Mitte, es enthält sowohl Wiederholungen als auch Vorwegnahmen. Episode 4 enthält bei den Rumänen Elemente aller vorausgehenden Episoden. Bei den Bulgaren enthält sie nur Elemente der Episode 1. Die serbische Version ist diesmal, vom thematischen Standpunkt aus, vollkommen rein. Was Episode 5 betrifft, ist die rumänische Version im Benutzen der Elemente der vier vorausgehenden Episoden konsequent. Bei den Bulgaren ist die Episode thematisch stabiler, sie enthält nur Elemente der Episode 3. Das serbokroatische Material ist diesmal, vom thematischen Standpunkt aus, vollkommen rein. Man muß noch etwas bemerken : mit Ausnahme der Episode 1, welche vorgreifend Elemente

der Episode 2 enthält, zieht die rumänische Version die eigentliche Wiederholung, dem System der Vorausnahme vor. Letzteres scheint von den Versionen südlich der Donau vorgezogen zu werden.

Das System der Wiederholungen beeinflußt aber auch die innere Einrichtung der Episoden, ein und dasselbe Thema wird, manchmal sogar auch öfters, innerhalb der Episode, zu welcher es gehört, wiederholt. So entstehen folgende Situationen: das Thema, in welchem das Mädchen ihr bevorstehendes Los erfährt, wird so oft wiederholt, daß seine Frequenz 170% in der rumänischen Version beträgt; das Thema des Bruders hat eine Häufigkeit von 128%, dasjenige des Handlungsplatzes erreicht in Episode 2 eine Häufigkeit von 105% (nachdem es in der ersten kaum 73% betrug); das Thema des negativen Helden hat in derselben Situation, eine Häufigkeit von 104%; das Thema des Vorbereitens des Pferdes die Frequenz von 107% und das Thema des Kampfes der zwei Protagonisten die Frequenz von 105%. Die Lage ist auch bei den Bulgaren ganz gleich.

Das führt unbedingt zu sehr interessanten Konsequenzen: die Elemente, welche die verschiedenen Episoden zusammenstellen, sind vollkommen ungleich vertreten. Die zwei ersten Episoden haben eine bevorzugte Lage im Inhalt der Ballade, während die letzten zwei stark benachteiligt sind.

b) *Die Beschreibung.* Der Inhalt der Ballade erlaubt im allgemeinen keine lyrischen, deskriptiven Pausen. Die Handlung entfaltet sich in der klassischen Kadenz der epischen Werke. Es bestehen trotzdem einige Punkte, in welchen der Volksschöpfer die Notwendigkeit des charakteristischen Anhaltens gefühlt hat u. zw. in der Art des Porträts oder der bildlich dargestellten Umwelt. Bemerkenswert ist, daß diese Haltestellen im ersten Teil der Ballade vor ommen, wenn nicht gleich am Anfang, so doch dort wo der Text noch nicht endgültig die Rhythmik seiner nachfolgenden erzählenden Entwicklung erreicht hat.

α) *Die Kunst des Porträts.* Von allen in der Ballade begegneten beschreibenden Momenten, ist das Porträt sicherlich das bedeutendste. Die thematische Analyse hat gezeigt, daß die Porträtistik nicht die Versionen südlich der Donau, sondern nur die rumänische Version kennzeichnet.

Die rumänische Version kann drei Porträte enthalten, jedes entspricht einer der drei Hauptpersonen der Ballade: Doitschin, der schwarze Araber, die Schwester Doitschins. Von all diesen ist nur das Porträt Doitschins ursprünglich mit dem Inhalt der Ballade verbunden. Das Porträt des schwarzen Arabers hat einen weiteren Umlauf, es ist

auch in anderen Balladenzyklen, in welchen der negative Held ebenfalls ein schwarzes, unförmiges Ungeheuer ist, sowie in anderen unversifizierten Werken anzutreffen.

Das Porträt der Schwester Doitschins hat nichts kennzeichnendes und mit der Ballade verbundenes.

Das Porträt Doitschins wirft besondere Fragen auf und hat spezielle Lösungen erfordert. Es ist wegen den ihm eigenen Schwierigkeiten eines derartigen Motivs in nur verhältnismäßig wenigen Fällen gelungen. Die meisten Versuche eines Porträts gehen von der langwierigen Krankheit Doitschins aus, während der sein Körper teilweise verfault und fast an das Unorganische grenzt. In einem Beispiel wird die völlige Durchsichtigkeit seines Körpers unterstrichen, in einem offenkundigen Versuch die Verwesung zu umgehen; in einem anderen wird, im Gegenteil, das Durchdringen anderer Naturreiche betont. Die Technik dieses Porträts ist die in der rumänischen Folklore klassische : eine Reihe schnell aufeinanderfolgender Vergleiche bewirkt durch die Elidierung der Kopulas zwischen den Vergleichsteilen, die jeweilig aus zwei Versen bestehen und in künstlerischer Einheit tadelloser Individualisierung verbunden sind.

Das Porträt, welches sich durch seine Allgemeinheit und die Weitläufigkeit die es manchmal erreicht durchgesetzt hat, ist dasjenige des „schwarzen, dicklippigen Arabers". Es ist nach dem klassischen Verfahren der aufzählenden Vereinigung elliptischer Vergleiche zusammengestellt. Obwohl man versucht die höchste Monstruosität zu schildern, wird kein Augenblick die Verbindung zur Wirklichkeit verloren. Man erzielt Effekte in der Darstellung des riesig Unmenschlichen, aber alle Vergleichsteile stammen aus der konkreten, realen Welt. Die Effekte gehen aus der offenkundigen Unvereinbarkeit der verglichenen Elemente mit denjenigen, mit denen sie verglichen werden, hervor. Daraus muß der Eindruck des Grauens und des Widerwillens hervorgehen.

Zu den obigen hyperbolischen Zügen kommen auch einige karikaturistischen Lügen hinzu, die aus anderen folklorischen Gattungen herrühren und sich dem spezifischen Geist der Ballade nicht vollständig anpassen. Man findet aber Geschmack an dieser Verknüpfung, da in der Volksauffassung, für welche das Maß der Welt und der Sachen das Menschliche ist, das Unermeßliche und Riesige nicht nur Gegenstand des Grauens, sondern auch des Komischen ist.

β) *Die Kunst der bildlichen Gestaltung.* In der rumänischen Version der Ballade begegnen wir auch anderen deskriptiven Momenten, beziehungsweise zwei Bildern. Das eine ist statisch und bezieht sich auf die Beschreibung eines Gegenstandes, den Sattel des Pferdes; das andere ist

dynamisch, es beschreibt eine Handlung. In beiden Fällen handelt es sich um ursprünglich unorganische Materialien, deren Auftauchen in der Ballade Doitschins von der Kontaminationsmechanik abhängt. Im ersten Fall gewinnt man beim Lesen des Abschnittes einen starken Eindruck des feudalen Glanzes und Reichtums; im zweiten den Eindruck der Kraft, verbunden mit dem berechtigten Zorn des Helden. Beide bringen eine ungestüme und herbe Farbe, sie verleihen aber insbesondere dem Raum, in welchem sich die Handlung abspielt, reale Ausmaße.

γ) *Das Problem des Adjektivs*. Als verzierendes Epitheton oder einfach zur Charakterisierung gebraucht, spielt das Eigenschaftswort eine besonders prägnante, beschreibende Rolle und muß deshalb in diesem Kontext erforscht werden. Das Eigenschaftswort wird laut einer für das internationale mündliche Schaffen allgemeinen Regel gebraucht, das Epitheton stellt eine Grundfunktion der Heldenkunst dar.[4] Es bildet zusammen mit seinem Eigenschaftswort standfeste Verbindungen, sowohl vom semantischen, als auch vom rhythmischen Standpunkt aus; es stellt das einfachste Beispiel einer „Formel", im Sinne der Schule Milman Parrys dar.[5]

Man muß einige spezifischen Arten des Gebrauchs des Eigenschaftswortes in der Ballade erwähnen. So erscheinen in der rumänischen, bulgarischen und serbokroatischen Version gewöhnliche Fälle von standfesten Eigenschaftswörtern. Es bestehen aber auch spezifische Fälle für jede einzelne Version. Es muß noch eine bedeutende Tatsache bemerkt werden; das serbokroatische Material hat die kleinste Zahl Eigenschaftswörter (ca. 20), nach welchem das bulgarische (ca. 30) und endlich, das rumänische Material (ca. 50) folgt. Kennzeichnend für das Material aus dem Süden der Donau ist der Gebrauch der Eigenschaftswörter die Farben ausdrücken, was eine stark visuelle Stimmung schafft. Der Reichtum an Eigenschaftswörtern mit abstrakterem und allgemeinem Sinn, die gewöhnlich einen Wert ausdrücken, kennzeichnet die rumänische Version der Ballade Doitschins.

---

[4] Ja. Propp, *Русский героический эпос*, Moskau, 1958 S. 533.

[5] Nach der Definition M. Parrys ist die Formel „a group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea", *Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making. I : Homer and Homeric Style*. Harvard Studies in Classical Philology, 41 : 80 (1930) apud A. B. Lord : *The Singer of Tales*, S. 30 und neuer „a formula is, in fact, a semantic unity identified with a metrical demand". Cedric H. Whitman : *Homer and the Heroic Tradition*. London, 1958, S. 109. Mechanischer ist die Definition der deutschen Schule : die Formel ist „wesentlich alles, was in häufiger Wiederkehr den Begriff des Typischen für irgendeine Gattung der Lieder in sich schließt. Formel bedeutet also typische Ausdrucksweise, festgeprägte Ausdrucksform". A Daur : *Das alte deutsche Volkslied nach seinen festen Ausdrucksformen betrachtet*. Leipzig 1909, apud Herbert Peukert : *Serbokroatische und makedonische Volksepik*. Berlin, 1961, S. 176.

Das Eigenschaftswort ist also weniger verschieden und besitzt eine verhältnismäßige Starrheit in den Versionen südlich der Donau, während bei den Rumänen das Eigenschaftswort freier gebraucht und reicher vertreten ist. Trotz dem Schablonieren einiger Ausdrücke, begegnet man im rumänischen Material in viel größerem Maße als in den südslawischen, neuen Wort- und Ideenverbindungen. Das Vorwiegen visueller Eigenschaftswörter südlich und der abstrakten nördlich der Donau sind Anzeichen der typologischen Charakterisierung. Das Eigenschaftswort wird beim Aufbau der Porträte und Bilder nicht gebraucht, ihre Technik fußt auf anderen Verfahren. Dies bestätigt die Annahme A. B. Lords, wonach das Eigenschaftswort im Heldengedicht weniger eine ästhetische und eher eine rhythmisch-metrische Funktion hat.[6]

c) *Der Dialog.* Der Gebrauch des Dialogs erstrebt es, den Inhalt der Texte so stark als möglich zu aktualisieren, da er die Identifizierung eines jeden Sängers und Zuhörers mit den Helden der Ballade ermöglicht. Die Art der Vorstellung der Tatsachen trägt auffällig das Gepräge der direkten Anrede. Elemente der mündlichen Technik sind reichlich vorhanden (Ausrufe, Apostrophen, Anrufungen, Übergehungen, Unterbrechungen u.a.m.). Das verleiht dem ganzen Abschnitt eine dramatische und lebhafte Gegenwart und erweckt das emotionale Interesse des Auditoriums für das zukünftige Los der Helden.

Aber über den Dialog zwischen Schwester und Bruder hinaus, welcher dem Anfangsteil eine gewisse Klangfarbe verleiht, bestehen auch andere zahlreiche Punkte, in welchen der Gebrauch des Dialogs fast obligatorisch ist. So kann die Ballade auch ein Gespräch zwischen der Schwester und dem Hufschmied, dem Säbelschmied, dem Barbier und dem Händler, ein neues Gespräch zwischen der Schwester und dem Bruder enthalten, wonach auch ein Gespräch zwischen Doitschin und dem schwarzen Araber erscheinen kann, gefolgt von einem letzten Gespräch zwischen den beiden Geschwistern. Auch die Vielfalt dieser Punkte stellt ein Problem dar, welches die Aufmerksamkeit des Forschers verdient, interessanter erscheint uns aber die Tatsache, daß wir in der dritten Episode einem wahrhaftigen technischen „tour de force" beiwohnen, da es sich hier um ein sehr kompliziertes System des Dialogs im Dialog handelt. Es betrifft die Botschaft Doitschins an seine Freunde, Botschaft, welche die Schwester in der direkten Anredeform in ihrer eigenen Rede wiedergibt und die Erzählung ihres Mißerfolges, indem ebenfalls sie, in einer neuen, diesmal an ihren Bruder gerichteten Rede ihre Worte wiederholt.

---

[6] A. B. Lord, *The Singer of Tales*, S. 66.

Die bulgarischen Sänger zeichnen sich in der Darstellung dieser Situation aus, hiermit beweisen sie ihre ganze schöpferische Meisterschaft. Man muß auch die Tatsache unterstreichen, daß die dialogierten Momente insbesondere im ersten Teil des Textes erscheinen, und gewöhnlich bei der dritten Episode zugleich mit dem Abzug des Helden in den Kampf enden, was dazu beiträgt, daß gerade dieser erste Teil stark ausgeprägt erscheint. Der Abschnitt hat keine epische Bewegung, ist aber spannend. Der zweite Teil der Ballade ist episch, im Sinne einer aufzählenden Folge kleiner Handlungen, die mit dem Umbringen des schwarzen Arabers gipfeln. Das Vorherrschen einer literarischen Ausdrucksart in dem einen Teil der Ballade und einer anderen Art im zweiten Teil, führt dazu, daß der Text einen speziellen künstlerischen Aspekt, eine besondere innere Rhythmik besitzt. Neben diesen fast obligatorischen Punkten, wird der Dialog — nach Versionen und Varianten — unter Umständen die für das Los des Textes weniger symptomatisch sind, gebraucht. So können wir noch einem Gespräch zwischen dem Helden und dem Kaiser, einem anderen mit dem Hufschmied, dem Säbelschmied, dem Barbier und dem Händler, einem mit dem Pferd (welches ihm auch antwortet) und endlich seinem Gespräch mit den Stadtbürgern beiwohnen. Im ganzen Text, manchmal anstelle der wahren epischen Handlung, den Inhalt in die Richtung der höchsten Vergegenwärtigung leitend, ist der Dialog ein glücklicher Moment der Ballade und stellt eine bedeutende Zierde des Textes dar, wenn er wohlerwogen gebraucht wird. Manchmal kann er auch zu einer rein formellen Zierde des Textes werden, die mehr von der technischen Gewandtheit des Sängers, als von der thematischen Notwendigkeit abhängt.[7]

2. DICHTERISCHE GRUNDSTRUKTUREN

Jede Ballade entsteht, als künstlerische Entität, um einen dramatischen Ideen-, Leidenschaften- und Tatsachenkonflikt. Der Konflikt des studierten Textes beginnt zwischen Doitschin und dem schwarzen Araber, da aber diese Personen Träger von Bedeutungen sind, die ihren individuellen Stand um vieles überschreiten, verleihen sie der Ballade einen besonderen Symbolismus.

---

[7] Betreffend den Dialog als eine Charakteristik der mündlichen Improvisation, James H. Jones: *Commonplaces and Memorization in the Oral Tradition of the English and Scottish Popular Ballads.* „Journal of American Folklore", 74 (1961) Nr. 292, S. 98. Über die künstlerische Funktion des Dialogs Jordan Iwanow, *Българските народни песни*, Sofia, 1959, S. 93—94: bei den Bulgaren.

In allen südosteuropäischen Balladen erscheint der dicklippige schwarze Araber als Verkörperung der gemeinen und rohen Instinkte, er wird insbesondere mit Raub und Vergewaltigung der Mädchen und Frauen, mit Gewaltanwendung und Wildheit in Verbindung gesetzt.[8] Ihm widersetzt sich ein Held, der die Rolle des Erlösers des Volkes spielt, mit dem Ungeheuer kämpft, es umbringt und die Leute von Grauen und Terror befreit. Die in den Kampf ziehenden Kräfte sind gleich, obwohl entgegengesetzt: auf der einen Seite der wackere Held, auf der anderen Seite der schwarze Araber. Der Verstand siegt immer über die blinde und rohe Gewalt.

Der eine Held ist völlig positiv, der andere völlig negativ, die gegensätzlichen Situationen sind, wie auch die Hyperbel, für die Heldenepik kennzeichnend. Die Ballade Doitschins überschreitet aber diesen Schematismus. In ihrem Inhalt wird dieser rein technische Gegensatz, diese künstlerische Manier zum Grundprinzip des Kunstwerkes: die Antithese stellt das Thema der Ballade dar. Aus einem Problem der Form wird die Antithese ein Problem des Gehaltes. In dieser Lage unterwirft sie sich alle anderen künstlerischen Grundverfahren.

a) *Die Antithese.* Als ästhetisches Prinzip ist sie von der natürlichen Neigung des Menschen, symmetrisch zu denken, erzeugt, auch wenn sie durch Antonimie entsteht. Die mündliche Technik stützt sich insbesondere auf solche Ordnungs- und Maßkriterien, auf derartige Prinzipien des Rhythmierens des Improvisierungsatems.[9] Die Frage, die in bezug auf die Antithese aufkommt ist diejenige ihrer Spannweite, man muß ihre Breite bewerten, die Mittel, mit welchen sie aufgebaut wurde analysieren und die erzielten künstlerischen Effekte unterstreichen.

In der Ballade wird der schwarze Araber Doitschin gegenübergestellt. Überall neigt man dazu, den gegensätzlichen Parallelismus zwischen ihnen zu vergrößern; die heldenhaften Eigenschaften des schwarzen Arabers werden vermehrt, bis er in eine phantastische Person, in ein märchenhaftes Ungeheuer umgewandelt wird; Doitschin wird systematisch jede Möglichkeit genommen, einen siegreichen Kampf mit ihm zu beginnen.

---

[8] Maximilian Braun: *Das serbokroatische Heldenlied*, Göttingen, 1961, S. 173: er ist der Meinung, daß die schwarzen Araber im türkischen Reich eine bedeutende Rolle im Sklavenhandel innehatten, von wo diese Figur als Prototyp des Entführers und Vergewaltigers der Mädchen und Frauen verallgemeinert wurde.

[9] Albert Bates Lord, *The Role of Sound Patterns in Serbocroatian Epic*, in „For Roman Jakobson. Essays on the occasion of his sixtieth birthday. 11 October 1956", The Hague, 1956, S. 301. Die Antithese ist ein wesentlicher Bestandteil der künstlerischen Methode der Folklore in der feudalen Zeit, die den Antagonismus zwischen dem Volk und der herrschenden Klasse widerspiegelt, die Figur des positiven Helden idealisiert und satyrische Noten in der Verwirklichung der Figur des negativen Helden anhäuft. W. E. Gussew, *О художественном методе народной поэзии.* „Русский фольклор", 5 (1960), S. 37.

Bei den Serbokroaten und den Bulgaren wird der schwarze Araber durch die Handlung dynamisch charakterisiert.

Die rumänische Version neigt dazu, den schwarzen Araber durch das Porträt zu charakterisieren. Dieses ist gänzlich im spezifischen Stil des Märchens aufgestellt. Es gibt aber auch Fälle, in welchen er dynamisch, durch kleine episodische Handlungen charakterisiert wird.

Der Volksschöpfer hat sich aber nicht mit diesen künstlerischen Auswegen zufrieden erklärt. Er wollte diese Antithese noch mehr, bis ins Äußerste, erweitern und hat so ein Gleichgewicht zwischen ihren beiden Polen, eine vollkommene Symmetrie und einen vollkommenen Parallelismus geschaffen. Dafür wurde eine neue Episode ausgedacht : der Held wird vollkommen unbewaffnet in den Kampf geschickt (mit unbeschlagenem Pferd und mit ungeschliffenem Säbel).

Aber umso größer die Spannweite der Antithese ist, umso schwieriger und dramatischer wird ihre epische Lösung. Der fast tote und dazu noch unbewaffnete Held kann einem derart fürchterlichen Gegner, wie der schwarze Araber, nicht entgegentreten. Von der entsprechendsten Lösung hängt der ästhetische Wert des Textes ab. In den serbokroatischen, albanischen und in einigen rumänischen Versionen genügt der Zorn, um Doitschin in einem Kampf, der zu Beginn ganz aussichtslos war, zum Sieger zu machen. In der bulgarischen Version hilft ihm das Pferd, welches für derartige Kämpfe besser vorbereitet war, als das Pferd des schwarzen Arabers. In der rumänischen Version, der vom künstlerischen Standpunkt aus am gelungensten, siegt der Held durch seinen Verstand, nicht durch seine körperliche Kraft. Er greift zu einer Kriegslist, die den schwarzen Araber nur für einen Augenblick unterlegen sein läßt, Zeitspanne, welche Doitschin genügt, um sich den Sieg zu sichern. Wir glauben, daß diese Art das Problem zu lösen, die wertvollste ist : es handelt sich um den Triumph der Vernunft über die blinde Gewalt.

b) *Die Hyperbel.* Die Hauptart des Typisierens und des künstlerischen Übertreibens der täglichen Gegebenheit, ist die Hyperbel. Sie „ist das Mittel, durch welches der Held und seine Taten von dem Plan des täglichen Lebens auf den des Heldenlebens hinübergesetzt werden".[10] In allen Versionen ist der Tribut, den der schwarze Araber verlangt, der erste hyperbolische Moment. Er ist, im allgemeinen, mit Anwendung der epischen Ziffern aufgebaut. Die Hauptidee ist die Charakterisierung der

---

[10] Mihai Pop, *Caracterul istoric al epicii populare.* „Revista de etnografie şi folclor", 9 (1964) S. 8. Siehe für die ästhetische Rolle der Hyperbel auch W. I. Tschitscherow, *Русское народное творчество.* Moskau, 1959, S. 246.

Gier des schwarzen Arabers, der Absatz hebt auch die Auffassung des Volkes über den Reichtum hervor. Dazu gehören sowohl materielle, als auch geistige Güter (die Ehre des Hauses, das Ansehen der Familie). All diese zusammen rechtfertigen den Eintritt des Helden in den Kampf. Eigentlich glaubt das Volk, daß es sich lohnt dafür zu kämpfen.

Der zweite bedeutende Moment ist das Porträt des schwarzen Arabers. Sein Sinn ergibt sich aus dem Nebeneinanderstellen von vollständig unpassenden, in der Auffassung des Volkes unausdenkbaren Elementen. Die Übertreibung verfolgt die Linie der Hervorhebung der karikaturalen Ungeheuerlichkeit.

Die Übertreibung ist aber ein lebendiger und intensiver künstlerischer Prozeß. Sie greift den Text tief, in allen Schichten seiner Struktur an. Den unmittelbarsten Eindruck macht der fast mißbräuchliche Gebrauch der epischen Ziffern. Die Manier schafft eine drückende, schicksalsschwere, für die Heldenepik kennzeichnende Stimmung, die einzig günstige für die dramatische Entwicklung des Themas.

Eine andere Manier der Übertreibung besteht in der Anhäufung von Details, die den prunkhaften Reichtum des Helden hervorheben. Es wird so eine spezifische Stimmung des feudalen Prunks, an der Grenze des Phantastischen, aber im Rahmen der Wirklichkeit, in der Kategorie des Heldenhaften geschaffen.

In wenigen Fällen ist die Hyperbel durch die Erweiterung einer Situation oder einer Handlung ins Überwältigende und Riesenhafte aufgebaut. Aber über diese, irgendwie malerischen Einzelheiten hinaus, geht die Hyperbel aus der antithetischen Struktur des Stückes hervor. Der Kampf Doitschins mit dem schwarzen Araber ist im ganzen eine typische Hyperbel.

Eine abschließende Bemerkung : der weiteste Gebrauch der Hyperbel wird in der bulgarischen Version festgestellt. In abnehmender Reihe folgen die rumänische, die jugoslawische und die albanische Version.

c) *Der Vergleich.* Die einzige poetische bildliche Vorstellung, die man in der Ballade Doitschins begegnet, ist der Vergleich. Seine Formen haben aber bei weitem nicht den Umfang und die Weite der berühmten homerischen Vergleiche. Bei den Rumänen verbindet der Vergleich zwei Hauptwörter untereinander. Das Porträt des schwarzen Arabers und dasjenige Doitschins sind auf diese Weise verfaßt.

Bei den Bulgaren wird der Vergleich mit derselben Partikel aufgebaut, er ist aber nicht an beiden Teilen symmetrisch. Des öftern ist

eines der zwei Hauptwörter, die in Verbindung treten, von einem Eigenschaftswort begleitet, meistens der Terminus mit welchem verglichen wird.[11]

Das serbokroatische Material ist interessanter, da es Handlungen vergleicht; der Weg vom Abstrakten zum Konkreten ist besonders augenscheinlich.

Bei den Albanern besteht gar kein Vergleichsfall.

Die wenigen Beispiele die wir in den verschiedenen Versionen entdeckt haben, erlauben es trotzdem die Manier typologisch zu kennzeichnen : bei den Rumänen ist die einfache und symmetrische Form gemein : Hauptwort + Hauptwort; bei den Bulgaren ist die asymmetrische Form üblich, die an sich ohne Hilfe eines Eigenschaftswortes unzulänglich ist; bei den Serbokroaten begegnet man weite und kräftige Formen, in denen das Zeitwort vorherrscht.

3. DIE MÜNDLICHE TECHNIK

a) *Symmetrien und Parallelismen.* Das System ist verallgemeinert, es wird in den vier studierten nationalen Versionen begegnet. Es bildet ein wahres Netz von mehr oder weniger festen Formeln, die eine aus der vorhergehenden herrührend, eine andere die nachfolgende vorahnend, in einer unentwirrbaren Aufeinanderfolge von euphonischer, rhythmischer und syntaktischer gegenseitiger Abhängigkeit.[12]

Im studierten Material ist die am öftesten begegnete Form des Parallelismus die des Hemistichion, welche die syntaktische und künstlerische Einheit des Verses, in zwei symmetrische Einheiten sprengt, aus deren Nebeneinander- oder Gegenüberstellung bedeutende stilistische Effekte erzielt werden. Gewöhnlich ist ein derartiger Parallelismus an Hand von zwei Zeitwörtern und manchmal auch mit Hilfe des Binnenreims aufgebaut. Er hat die Rolle die Idee durch die verbale Kumulation zu unterstreichen. Andere Male hat er eine verstärkende Rolle, durch eine allmähliche Gradierung der Bedeutung. Interessant sind auch die Parallelismen mit gegensätzlichem Sinn und diejenigen mit trennender Rolle.

---

[11] B 6. Die Asymmetrie scheint, tatsächlich, eine bulgarische Eigenheit zu sein und die von N. Bobtscheff angegebenen Beispiele, *Изображението въ българската народна епика.* СбНУ, 10 (1894) S. 218–219, sind meistens asymmetrisch.

[12] Für die Genesis und die Funktion des Parallelismus : Albert Bates Lord, *The Role of Sound Patterns*, S. 31 und Herbert Peukert, a.a.O., S. 146–147. Für das Problem des Verfahrens bei den Rumänen siehe Al. I. Amzulescu : *Contribuţie la cercetarea structurii poetice a liricii populare.* „Revista de folclor", 6 (1961) 3–4, S. 7–28. Für die Bulgaren, Jordan Iwanow, a.a.O., S. 86–87.

Viele dieser Parallelismen des Hemistichion werden durch Reduplikation eines Terminus des ersten Hemistichion in einem gewöhnlichen steigernden Kontext aufgebaut.

In wenigeren Fällen erstreckt sich die syntaktische disjunktive oder adversative Beziehung auf zwei oder mehrere Verse.

b) *Die Anadyplose.* Dieses Wiederholungssystem ist allgemein. Sowohl von Homer, als auch insbesondere in der posthomerischen Periode gebraucht, [13] wurde die Anadyplose in der französischen Heldenepik des Mittelalters [14] gepflegt und man begegnet ihr häufig im zeitgenössischen Volksgedicht, sowohl bei den romanischen,[15] als auch bei den slawischen Völkern. [16]

α) Das rumänische Material weist 27 Fälle von Anadyplose auf, alle veranschaulichen die einfachste Form. Dies auf die Gesamtzahl der Verse beziehend (6 767), erhalten wir einen äußerst kleinen Prozentsatz (0,4), der übersehen werden kann.

β) Das serbische Material ist reicher und mannigfaltiger. Man begegnet drei Schemen, was dazu führt, daß die Beispiele symptomatisch sind. In 14 Fällen findet man die einfachsten Beispiele, von dem Typ dem man auch bei den Rumänen begegnet. Es muß noch erwähnt werden, daß man in vier serbokroatischen Varianten gar keiner Anadyplose begegnet.

γ) Ganz anders ist die Anadyplose im bulgarischen Material vertreten. Erstens beeindruckt die äußerst große Zahl von Fällen; zweitens die große Zahl der Schemen (10). Sogar das einfachste Schema, numerisch das häufigste, weist eine ganze Skala von Problemen auf. Der so häufige Gebrauch dieser Formel trägt dazu bei, daß die bulgarischen Texte konventioneller, unnatürlicher, aber nicht künstlerischer sind.

δ) Der albanische Text der studierten Ballade gebraucht die Anadyplose gar nicht, was ihm eine ganz eigenartige Situation verleiht. Man

---

[13] Margarete Riemschneider, *Homer. Entwicklung und Stil.* Leipzig, 1952, S. 204—206 und Franz Miklosich, *Die Darstellung im slavischen Volksepos.* Wien, 1890, S. 12.

[14] Léon Gautier, *Les épopées françaises.* Paris 1878, Bd. I, S. 350.

[15] Wir haben 118 Formelgruppen gezählt, von welchen 111 der einfachsten Kategorie im Bd. „Obra del Cançoner popular de Catalunya. Materials. Memòries de missions de recerca, estudis monogràfics, cròniques". Barcelona, 1928—1929, 3. Bd. ebenfalls 68, von welchen 63 der einfachsten Kategorie in Julien Tiersot, *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné).* Grenoble, 1903.

[16] Bei den Russen hängt ihre Frequenz nicht von der dargestellten folklorischen Gattung ab. In der Sammlung S. I. Wasilenko und W. M. Sidelnikow, *Устное поэтическое творчество русского народа.* Хрестоматия. Moskau, 1954, findet man nicht weniger als 12 Schemen von Anadyplosa, mit 144 Formelgruppen. Den großen Prozentsatz betragen ebenfalls die einfachen Formeln (90 Fälle), aber es sind auch komplizierte Schemen frequent und komplizierte Schemen wie man sie nicht anderswo antrifft. Bei den Slowaken wird nur die elementare Formel begegnet, aber ihre Frequenz ist äußerst gering (32 Verse in Anadyplosa bei 3883 Versen insgesamt). *Slovenské l'udove balady. Balady zozbieral a štúdiu napísal* Jiří Horák. Bratislava, 1956.

muß um so mehr diese Tatsache unterstreichen, da die albanische Folklore auch verschiedene Schemen der Anadyplose kennt, manche sogar äußerst kompliziert und verwickelt.[17]

Was die Verzierung des Textes mittels Anadyplose betrifft, befinden sich die Albanier an letzter Stelle. In der rumänischen Version ist das Phänomen äußerst selten und übersehbar. Bei den Serbokroaten erfüllt die Anadyplose, durch Quantität und Qualität, tatsächlich eine künstlerische Rolle in der nuancierten Verschönerung des Textes. Die bulgarische Version benützt sie in übertriebener Weise, dadurch trocknet sie die frische und lebendige Kraft der Erzählung aus und hemmt den fließenden Ablauf des Textes durch verspätende Formeln der verknöcherten, versteinerten Symmetrie.

c) *Die Anaphora.* Das Verfahren begegnet man besonders häufig bei den Serben und den Bulgaren und etwas seltener bei den Albanern und den Rumänen. Um ein Beispiel zu geben, erwähnen wir, daß die bulgarische Variante B6 32 Fälle der Anaphora aufweist und in 30 Fällen gleiche Worte wiederholt, am Anfang von je zwei und in zwei Fällen, am Anfang von je drei Versen. Im ganzen sind 66 Verse gegenüber 260 Versen, wieviele die Ballade umfaßt, vom Verfahren der Anaphora berührt, was 25% darstellt. Nur das Bindewort *mit* kehrt in 9 Fällen, bzw. in 18 Versen wieder.

Im allgemeinen werden die Bindewörter wiederaufgenommen (meistens einsilbige Wörter) und dadurch werden aufzählende, kopulative, disjunktive oder adversative Reihen geschaffen. Das Verfahren hängt sowohl mit der einfachen Technik (Parallelismus und Symmetrie), als auch mit der syntaktischen Rhythmik zusammen. Es werden aber auch Wortgruppen von bis zu 4 Silben wiederholt (das erste Hemistichion, sowohl im achtsilbigen Vers bei den Rumänen und den Bulgaren, als auch im zehnsilbigen Vers bei den Bulgaren und den Serbokroaten) und manchmal überschreiten sie die Zäsur und dringen in das nächste Hemistichion ein. Diese stellen ebensoviele feste Formeln dar.

d) *Die Epiphora.* Dieses Verfahren begegnet man viel seltener als das vorher analysierte. Im rumänischen Material ist es kaum dreimal zu finden, wobei zwei wiederholt werden bzw. vier Silben am Ende eines Verses in der Finale des nächsten Verses. Bei den Serbokroaten und bei den Bulgaren ist das Verfahren mehrfach bezeugt. Wenn in manchen

---

[17] Wir haben eine Situation der Anadyplosa in der Sammlung *Visaret e Kombit.* Bleni I, Tirana, 1937 vorgenommen und haben 140 Formelgruppen bei 8315 Versen entdeckt, was etwas mehr als 1 °₀ darstellt, eben so wie beim jugoslawischen Material. Von diesen Gruppen zeigen 94 eine einfache Formel auf. 68 Texte aus dem untersuchten Band kennen das Phänomen nicht.

Fällen zwei oder vier Endsilben am Ende des nächsten Verses wiederholt werden ist das Verfahren um so interessanter, weil in zahlreichen Fällen das vorherige Endhemistichion ganz übernommen wird (vier Silben im Falle des bulgarischen achtsilbigen Verses und sechs Silben im Falle des serbokroatischen und bulgarischen zehnsilbigen Verses). In diesen Fällen hat das wiederaufgenommene Material, gewöhnlich, die Starrheit und Schroffheit einer Formel. Das serbokroatische Material enthält zahlreichere Epiphoras von je zwei Silben als solche von vier Silben und, endlich, Epiphoras die das vorausgehende Hemistichion wiederholen (die 6 Endsilben des deseterac's).

e) *Wiederholungen.* In diesem Absatz wird nicht über die thematische Wiederholung gesprochen, die übrigens schon vorher erforscht wurde, sondern von der rein technischen Wiederholung von mehr oder weniger verknöcherten Formeln, in semantischen und rhythmischen identischen oder ähnlichen Situationen. Es handelt sich also um dieselbe künstlerische Situation die es veranlaßt hat, daß mehr als ein Drittel der Homerischen Epen aus Wiederholungen bestehen. [18]

Das System dieser Wiederholungen ist für die bulgarischen und serbokroatischen Texte kennzeichnend, so daß wir uns nur mit dem Material dieser beiden Völker befassen.

α) Häufig werden ganze Verse wiederholt. Die Wiederholung ist durch die Existenz von identischen oder ähnlichen Situationen gerechtfertigt. So wendet sich der kranke Bruder mit denselben Worten an seine Schwester so oft er sie anredet. Die Schwester antwortet ihm immer mit derselben Ausdrucksart. So oft er die Schwester zum Hufschmied, zum Säbelschmied, zum Barbier und zum Händler schickt, bittet der kranke Doitschin seine Freunde in derselben Weise um Hilfe und diese weisen ihn zurück, indem sie immer genau die gleiche Formel wiederholen. Bemerkenswert ist auch, daß das System manchmal die künstlerische Form der Texte so tief berührt, daß man auch prozentmäßig den Homerischen Epen nicht fern ist. So werden in der bulgarischen Variante B23 137 Verse der insgesamt 439 wiederholt, was 31,20% ergibt.

β) Zahlreicher sind aber die Fälle, in welchen Versfragmente wiederholt werden, das erste oder das zweite Hemistichion, das andere wird

[18] Victor Bérard : *La résurrection d'Homère. II. Le drame épique.* Paris, 1930, S. 202 : „Mais dans les 27 803 vers du texte actuel (15 693 pour l'Iliade, 12 100 pour l'Odyssée), 1804 reviennent 4 730 fois et, si l'on compte ceux qui, sans être tout à fait identiques, sont fabriqués de formules semblables, on arrive au total de 9 253 : 5 605 pour l'Iliade, 3 648 pour l'Odyssée". Siehe auch Gabriel Germain, *Homère.* Paris, 1938, S. 24. Siehe interessante Beispiele dieser Art bei einem der nördlichsten finnisch-ugrischen Völker aus Ijma und Petschora, dem Volk Komi : A. K. Mikuschew, *О внеобрядовых импровизациях* (*на материале трудовых импровизаций народа коми*). „Русский фольклор", 5 (1960) S. 146—156.

an die neue konkrete Situation des neuen Kontextes angepaßt. So wird, um den Anfang einer Rede anzugeben, in der serbokroatischen Variante J 13, folgende Formel angewendet :

Al govori	bolesni Dojčine	V. 25
	Jelica sestrica	V. 28
	Pere potkovaču	V. 108

in welcher das erste Hemistichion unverändert bleibt und in den anderen drei Fällen sich nur der neue Umstand, der neue Kontext ändert : die sprechende Person. [19] Die ähnlichen bulgarischen Beispiele sind noch zahlreicher und umfangreicher. So bleibt in der Variante B 1 die Formel, mit welcher sich der Redende an seine Zuhörer wendet, dieselbe in den Bedingungen des ersten Hemistichion und es ändert sich immer der zweite (die Person, an die sich der Redende wendet). Ein Beispiel :

Ай ти тебе	сестро Ангелино	V. 18, 48, 133, 143, 169
	брате Солен Дойчин	V. 26
	Умер Сичакчия	V. 67, 200
	Млада Ангелино	V. 74, 103, 159
	болена Дойчина	V. 80, 121
	Плетикоса Павле	V. 140
	Митре Поморянче	V. 207

Und solche Beispiele sind im bulgarischen Material besonders zahlreich. [20]

Auch umgekehrte Fälle, bzw. die Wiederholung des Endhemistichion in neuen — im ersten Hemistichion angegebenen — Bedingungen, sind ebenfalls sehr frequent. Wir bringen ein einziges Beispiel für die Serbokroaten und die Bulgaren. Das serbische Beispiel (J 1) :

V. 61	Oj brate	bolestan Dojčine
V. 64	Tad govori	
V. 103	A ču li ne	
V. 115	Gospodaru	
V. 162	Kadto čuo	
V. 232	Progovara	
V. 271	Njemu veli	

[19] Interessante Beispiele aus der französischen mittelalterlichen Epik in Jean Rychner, a.a.O., S. 141—147. Bedeutend auch seine Bemerkung betreffend die Definierung des Phänomens „La formule exprime donc une idée simple dans les mots qui conviennent à certaines conditions métriques. Dans le cas du décasyllabe épique coupé 4+6, les formules remplissent le plus souvent un hémistiche... Les formules du premier hémistiche sont plus constantes que les formules du second : elles échappent aux exigences de l'assonance". *Ebenda*, S. 147

[20] Wir weisen auf die umfassendsten hin : B 6 vier Fälle mit 18 Versen ; B 12 zwei Fälle mit 9 Versen, B 20 ein Fall mit 3 Versen. In den achtsilbigen Versen ist die Lage dieselbe : B 5

Zahlreich sind auch die Beispiele in denen der zweite Terminus bzw. das Endhemistichion, in den verschiedensten flexionsfähigen Situationen wiederaufgenommen wird. Das bulgarische Beispiel (B 19) :

V. 14	Іангелина	отгоори
V. 36	На налґатин	отгоори
V. 44	На Дойчин си	отгоори
V. 47	Дойчин си хи	отгоори

Das interessanteste ist aber das Beispiel B 8, in dem das zweite Hemistichion wiederholt wird, unverändert bleibt nur das viersilbige Ende und mehr oder weniger mobil die vorangehenden Zweisilber :

V. 11, 15, 21	Іа што беше	млада	Ангелина
13	Дошло ред по	млада	Ангелина
19	Таком Бога	млада	Ангелина
38	Па си зема	млада	Ангелина
45, 60	Отишла е	млада	Ангелина
55	Одвела с	млада	Ангелина
72	Допела е	млада	Ангелина
41	Вала тебе	— лепа	Ангелина
30	Вала тебе	— сестро	Ангелина
48	Іа излези	— сестро	

Daß der Gebrauch der Wiederholung nicht ein rein mechanisches Verfahren ist, beweist uns folgendes serbokroatisches Beispiel : draga moja seko (J 9, V. 36), das unterschiedlich, in Abhängigkeit von dem psychologischen Kontext, zweimal so wiederaufgenommen wird : moja seko draga (V. 83) und : dràga seko moja (V. 92).

f) *Andere Effekte des mündlichen Vortrages.* In der rumänischen Version mehr als in denjenigen südlich der Donau begegnet man auch anderen Effekten des mündlichen Vortrages u. zw. Anfangs- und Endformeln, Apostrophen, rhetorischen Eingriffen und Erinnerungspausen.

α) Die Anfangsformeln, auch für die Heldenepik anderer Völker gemein, beanspruchen die Aufmerksamkeit des Zuhörers. Manchmal können solche Einleitungen bis zu 17 Versen umfassen. Die Endformeln enthalten die Empfehlung des Sängers der Aufmerksamkeit und dem Wohlwollen des Publikums. Manchmal enthalten diese Endformeln auch humoristische Noten von ganz lokalem Interesse.

---

drei Fälle mit 8 Versen. Einmal begegnen wir auch der Wiederholung eines Zweisilbers, also nicht des ganzen Hemystichion : B 22 ein Fall mit 6 Versen.

β) Gewohnheitsgemäß wird in der rumänischen Version sehr oft auch die in der internationalen Epik ebenfalls häufige rhetorische Apostrophe gebraucht. Der Sänger wendet sich an das Publikum und macht es zum Zeugen des Erzählten, zwingt es, sich an der Handlung zu beteiligen, alle Auf- und Abstiege der Erzählung aufmerksam zu verfolgen und so intensiv als möglich den künstlerischen Darstellungsakt mitzuerleben. Das Verfahren gehört zum Komplex der Mittel, mit welchen sich der Sänger bemüht, die Zuhörer zu beeinflussen und sie in die vom Inhalt der Erzählung verlangte besondere Stimmung zu bringen.

γ) Die Fragen sind, wegen ihrer prompten und augenscheinlichen Effekte, die am meisten gesuchten rhetorischen Eingriffe. Alle Fälle gehören zur Kategorie der im vorherigen Absatz erforschten Wiederholungen.

δ) Die letzte Kategorie der Phänomene, welche dem mündlichen Vortrag, mit welchem wir uns beschäftigen, zu verdanken sind, ist diejenige der Erinnerungspausen. In allen diesen, übrigens sehr zahlreichen, für drei von den Berufssängern gesungenen Varianten aus dem Süden Olteniens typischen Fällen, begegnen wir Gestaltungen auf dem Thema des „foaie verde", der charakteristischen Formel für die dichterische Folklore der Rumänen.

4. PROBLEME DER VERSIFIKATION

In diesem Kontext erforschen wir das Problem des Maßes, des Reims, des Binnenreims, der „Figura etymologica" und der Alliteration. Offensichtlich haben die Probleme der Euphonie den Vorrang. Das Problem des Rhythmus wird in diesem Studium nicht behandelt, da die meisten Texte ohne die begleitende Melodie gesammelt wurden, der Rhythmus aber ein vielfältiges Phänomen ist, in welchem die Effekte des folklorischen Synkretismus am besten sichtbar werden.

a) *Das Versmaß.* Vom metrischen Standpunkt aus betrachtet, ist das bulgarische Material das interessanteste. Es umfaßt drei verschiedene metrische Strukturen : von 6, 8 und 10 Silben, ein Phänomen, das wo anders nicht angetroffen wird. Bei den Serbokroaten und den Albanern begegnet man dem zehnsilbigen Vers und bei den Rumänen nur dem achtsilbigen. Das sechssilbige Versmaß begegnet man bei einer einzigen Variante aus der Tradition der Berufssänger [21], mit einigen

[21] B 23.

Unschlüssigkeiten mehr oder weniger, welche unvollständige Verse von 5 Silben oder überzählige Verse von 7 Silben durch die Hinzufügung einer Anakrusis in vier Fällen haben können. Die meisten bulgarischen Varianten haben ein achtsilbiges Versmaß, mit einer medianen Zäsur. Das zehnsilbige Versmaß wird in 16 Fällen begegnet.

Das serbokroatische Material stellt keine solche Fragen, da es konsequent im metrischen Regime von 10 Silben organisiert ist und sich in der Gegenwart des vielbesprochenen deseterac befindet. Aber bei der serbokroatischen Version muß ein anderer Aspekt erwähnt werden welcher den Aufbau des Verses betrifft. Auffallend ist von Anfang an die Tendenz, den Vers mit einem viersilbigen Wort in den meisten Fällen von verbaler Natur, zu beenden, es kann aber auch ein Hauptwort oder eine andere Wortart sein. Die von uns aufgestellte Statistik ergibt einen Prozentsatz von 31,25 auf diese Weise aufgebauten Versen. Als allgemeine Regel geht diesem viersilbigen, ein zweisilbiges Wort voraus (seltener zwei einsilbige), mit welchem es eine unterschiedliche hemystichische Einheit bildet und die zwei Teile des Verses sich auf diese Art deutlich trennen — 4 Silben vor der Zäsur und 6 nach der Zäsur. In diesem Schema sind, im allgemeinen, feste Formeln aufgebaut; in diesem Hemistichion kommen, je nach Fall, syntaktische Einheiten folgender Natur vor: Eigenschaftswort + Hauptwort oder Umstandsbestimmung + Zeitwort. In einem einzigen Fall ist das zweite Hemistichion aus einem sechssilbigen Wort aufgebaut: pozaborabiti. Gerade deshalb müssen einige Inversionen hervorgehoben werden, die eine bedeutende stilistische Zunahme bedeuten. So wird das Eigenschaftswort nach dem Hauptwort gestellt, was die normale Topik der serbokroatischen Sprache und der slawischen Sprachen im allgemeinen widerspricht. Diese Fälle bezeugen, daß, wie starr auch verschiedene künstlerische Formeln seien, der Sänger die Freiheit hat ihren Sinn verschiedentlich zu ändern, indem er die traditionelle Topik ändert.[22]

Was das Versmaß betrifft, stellt das albanische Material auch das Problem des Ursprungs des Textes. Tatsächlich, wie die neueren Forschungen beweisen, ist der gereimte achtsilbige Vers für das epische albanische Lied kennzeichnend. Man findet ihn sowohl bei den albanischen Kolonisten aus Italien, als auch in den geschichtlichen Liedern. Nur die Rhapsodien aus dem Zyklus Mujos und Halils sind in zehnsilbigen Versen geschrieben. Der zehnsilbige Vers ist vorzugsweise serbokroatisch und

---

[22] Für den Unveränderungsgrad des Endhemistichions, W. Wollner, *Untersuchungen über den Versbau des südslavischen Volksliedes.* „Archiv für slavische Philologie", 9 (1886), S. 256 — 257.

sein Gebrauch in diesem Zyklus bzw. auch in der albanischen Version der Ballade Doitschins, Ghergj Elez Alija, beweist den Einfluß der mohammedanischen Serben auf die albanische Folklore aus der nordischen Gebirgszone des Landes.[23] Um das Maß von 10 Silben zu bewahren, gebrauchen die Sänger in zahlreichen Fällen, insbesondere in Dialogen, Vokative und andere Ausrufe, Ein- oder Zweisilber, als auch syntaktische Einheiten welche bis zu viersilbigen Wörtern reichen, die sie an den verschiedensten Stellen im Inneren des Verses einfügen.

b) *Der Reim.* Das Problem des Reimes hat ebenfalls einen bedeutenden typologischen Aspekt, es zeigt, daß jede nationale Version sich in einem eigenen Entwicklungsstadium gegenüber dem allgemeinen System des mündlichen Schaffens befindet. Ob das Erscheinen des Reims von dem Einfluß des Kunstschaffens auf das mündliche Schaffen abhängt oder nicht, ist eine Sache welche noch besprochen werden muß, sicher ist aber, daß der Reim als ein relativ neues Phänomen im mündlichen Schaffen erscheint, welches im Bereich der Folklore eines Volkes und sogar im Bereich einzelner folkloristischer Gattungen nicht verallgemeinert ist. Was den Gebrauch des Reims in der Ballade Doitschins betrifft, ist die Lage folgende : bei den zwei slawischen Völkern, den Bulgaren und den Serbokroaten, herrscht das ungereimte System; bei den zwei romanischen Völkern, den Albanern und den Rumänen, ist das Erscheinen des Reims ein kennzeichnendes Phänomen.

c) *Der Binnenreim.* Ein Problem welches nicht übersehen werden kann, ist dasjenige des Binnenreims, dessen Erscheinen nicht zufällig und dessen Gebrauch nicht willkürlich ist. Mit seiner Hilfe werden einerseits Effekte der Euphonie, andererseits aber auch Effekte der Symmetrie erzielt, durch eine neue Verteilung des Rhythmus des Denkens über den Rhythmus des Verses, der syntaktischen über den metrischen Pausen. Gewöhnlich stimmt er mit der Zäsur überein, er kann aber auch an anderen Stellen des Verses vorkommen — dann hat er euphonische Zwecke. Er ist aber immer mit dem Rhythmus verbunden.

Der Gebrauch des Binnenreims bildet durch seine objektive Frequenz ein typologisches Schätzungskriterium der verschiedenen nationalen Versionen. Bei den Bulgaren begegnen wir ihm in einem übersehbaren Verhältnis, sein Gebrauch ist vielleicht zufällig; bei den Serbokroaten wächst sein Gebrauch an bis er ein normales und gemeines Phänomen wird; bei den Rumänen ist er fast dreifach zahlreicher als bei den Bulgaren und zweifach als bei den Serbokroaten, was die bewußte Absicht verrät, den

[23] Stavro Skendi, *Albanian and South Slavic Oral Epic Poetry.* Philadelphia, 1954 S. 196; Maximilian Lamberts, *Die Volksepik der Albaner.* Halle (Saale), 1958, S. 165.

Ausdruck mit Hilfe dieses Verfahrens zu verschönern. Sein Gebrauch läuft paralell mit dem Gebrauch des Reims.

d) *Die „Figura etymologica"*. Die „Figura etymologica", welche zahlreiche künstlerische Funktionen hat, ist auch in der Ballade Doitschins anwesend. Wir erforschen sie im Kontext der Verfahren der Euphonie, wo ihre Effekte unmittelbar sichtlich sind. Das Verfahren ist auf gleiche Weise bei den Rumänen, den Bulgaren und den Serbokroaten verbreitet, ohne daß man auf Grund seiner Frequenz typologische Erwägungen machen kann.

e) *Die Alliteration.* Man begegnet der Alliteration im rumänischen Material nicht, sie erscheint auch in ziemlich wenigen Fällen bei den Serbokroaten und den Bulgaren. Das Verhältnis ist fast dasselbe. Die kleine Zahl der Beispiele gestattet keine typologische Erwägung.

C. DIE KULTURELLE UMWELT DER BALLADE

Das im allgemeinen feste typologische Schema und die strukturelle gleichförmige dichterische Technik sind ein für allemal gegeben. Sie kennzeichnen die ästhetische Essenz und sichern die künstlerische Individualität des Stückes. Es bestehen aber in der Ballade Doitschins, wie übrigens in jedem Kunstwerk, auch Elemente die dem Vorträger und nicht dem Text gehören, die vom individuellen Bewußtsein des Sängers abhängen, in denen sich das Bewußtsein der Epoche und der Menschengruppe der er angehört, seine eigenen Bestrebungen und Ideale und diejenigen seiner Zeit und der sozialen Gemeinschaft der er angehört, widerspiegeln.

1. PHANTASTISCHE ELEMENTE

Eine erste Kategorie solcher Elemente stellt die phantastische Welt dar.

Manche Forscher haben ursprüngliche Verbindungen zwischen der Ballade Doitschins und dem Legendenzyklus des Heiligen Georg festgestellt, als spezifische Formel des balkanischen Märchens vom internationalen Umlauf Nr. 300 in der Klassifikation Aarne-Thompson. [24] Der

---

[24] 300. The Dragon-Slayer. Rescue of the Sacrifice (a) A princess is demanded as a sacrifice and (b) exposed to a dragon. She is offered to her rescuer in marriage. II. B 11. 10. Sacrifice of human being to dragon. S. 262. Periodic sacrifice to a monster. T 68. 1. Princess offered as prize to rescuer. Q 112. Half of kingdom as reward.

Inhalt des Märchens ist folgender: ein Drache oder ein Lindwurm läßt sich am Tor einer Burg nieder, in Wirklichkeit am einzigen Brunnen neben den Burgmauern; gegen die Erlaubnis Wasser zu holen verlangt er das periodische Opfer eines Menschenlebens, gewöhnlich einer Jungfrau. Die Bewohner reihen sich ein bis die Reihe schließlich an die Tochter des Kaisers der Burg kommt. In allen Fällen wird aber das Mädchen von einem tapferen Mann erlöst, der im richtigen Augenblick erscheint und den Lindwurm tötet. Nach mehr oder weniger Abenteuern gelingt es dem jungen Mann das Mädchen zu heiraten und die Hälfte des Kaiserreiches zu erhalten.

Die hagiographische Legende des Heiligen Georg, Töter des Lindwurms, ist im ganzen dem Schema obigen Märchens ähnlich, außer den Episoden, die der Tötung des Lindwurms folgen. Sie ist bei den balkanischen Völkern intensiv im Umlauf und erscheint sogar in versifizierter Version bei den Griechen, den Bulgaren und den Serbokroaten.[25] Der Text ist seit dem 15. Jh. auch in die Literatur eingedrungen. In einem ähnlichen kroatischen Text spielt sich die Handlung in der Stadt Solin ab, dieselbe Ortschaft, die auch in zahlreichen serbokroatischen Varianten der Ballade Doitschins erscheint. Eine künstlerische Bearbeitung der Ballade des kroatischen Dichters A. Kačić ist im Volk sehr verbreitet und rivalisiert mit dem Text des Volksliedes.[26]

Es gibt zu wenige gemeinsame Punkte zwischen diesen Texten und der Ballade Doitschins, um eine ursprüngliche Verbindung zwischen den Texten festzustellen.

Um die Frage über die Verbindung zwischen der Ballade Doitschins und dem erwähnten Text, bzw. der balkanischen Ballade des Heiligen Georg zu beantworten, muß man drei Fälle des Erscheinens phantastischer Elemente im Inhalt der balkanischen Versionen studieren.

a) So hat in zwei albanischen Varianten Gjergj Elez Alija einen verwüstenden, dem Meer entstiegenen Drachen zum Gegner. Man kann also annehmen, daß es sich hier sicher um den Berührungspunkt zwischen der Ballade und dem Märchen handelt. Aber alle anderen Argumente beweisen, daß die albanische Version relativ neu ist, daß sie aus der Folklore der serbokroatischen Mohammedaner herrührt (das Thema der Träne, selbst der Name des Helden und die spezifisch slawische Situation der Episode 3 побратимство, der zehnsilbige Vers, den ganzen Zyklus

[25] Karl Dieterich, *Die Volksdichtung der Balkanländer in ihren gemeinsamen Elementen.* „Zeitschrift des Vereins für Volkskunde", 12 (1902), S. 275.

[26] N. Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească, II. Epoca influenţei greceşti.* Bukarest, 1938, S. 163—166 mit der gesamten balkanischen Bibliographie des Problems und der Beschreibung der rumänischen Handschriften der hagiographischen Legende.

der albanischen Heldenlieder gemein, die den bosnischen Liedern eigene und den Liedern der Hirten Gegi vollkommen fremde Stimmung des Kampfes zu Pferde.[27]

b) In einer serbokroatischen Variante wird das Mädchen dem schwarzen Araber anvertraut. Von ihren Klagen angezogen, erscheint ein Drache aus dem Meer der sie rettet und den schwarzen Araber tötet. Nachher folgt ein großes Fest und der Text schließt mit diesem epischen Moment. Hier handelt es sich um eine verdorbene Variante in welcher die ästhetische Funktion der an der Handlung beteiligten Personen nicht definiert wird. Das darin vorkommende phantastische Element ist nicht organisch, sondern dem oberflächlichen Kontakt mit anderen folklorischen Erzeugnissen zu verdanken.

c) In einer bulgarischen Variante wird Doitschin der Kranke auf eine ganz widersprechende Weise vorgestellt. Einerseits ist er während des Tages krank, andererseits kämpft er während der Nacht mit den Drachen und den Junaken. Das Detail ist einer zufälligen Kontamination zu verdanken. Die Rolle dieser Drachen und Junaken ist in der weiteren Entwicklung der Ballade nichtig.

Die Analyse dieser drei Fälle zeigt, daß das Erscheinen einiger phantastischer Figuren im Gehalt der Ballade nicht organisch und angeboren ist. Die Ballade Doitschins ist nicht die dichterische Version des Märchens oder der hagiographischen Legende. Man muß also den Ursprung unserer Ballade auf andere Wege erklären.

Es wurde versucht durch die Methode der mechanischen Identifizierung der Personen in Chroniken und Dokumenten den konkret-geschichtlichen Kern der Ballade zu erkunden, und dabei wurde vergessen, daß ein Lied keine Chronik ist, sondern auf einer künstlerischen, von der Geschichte bestimmten Invention fußt, aber immer eine Invention bleibt.[28] Die Forschungen haben gar kein Ergebnis gezeitigt, wie manche Forscher es mit Bedauern zugegeben haben.[29] Und das war auch normal, da die Tatsache außer acht gelassen wurde, daß die epischen Helden typische, synthetische Personen, die die Züge einer bedeutenden Zahl individueller Helden kumulieren und ausgewählte Porträte eines gewissen Heldentyps sind.[30]

Das Ergebnis dieser Forschungen war, daß sie zur Entstehung und Verbreitung eines reichhaltigen Legendenzyklus, über eine vermutete

---

[27] Stavro Skendi, a.a.O., S. 131–132, 135.

[28] Al. I. Amzulescu, *Cîntecul nostru bătrînesc*, „Revista de folclor", 5 (1960) 1–2, S. 33.

[29] Dr. I. Maretić, *Naša narodna epika*. Zagreb, 1909, S. 127; Jordan Iwanow, a.a.O., S. 235.

[30] Al. I. Amzulescu, a.a.O., S. 34.

geschichtliche Existenz Doitschins in der Stadt Saloniki, zu einem unbestimmten Zeitpunkt geführt haben. So spricht man über sein Haus und sein Grab neben dem Kloster Tschausch auf dem Platz Mesar Tscharschi derselben Stadt, über das Grab des schwarzen Arabers, das sich hinter einer Riesenplatane im Volksgarten Beschtschinar aus Saloniki befindet, über einen Riesenknochen des schwarzen Arabers, der bis vor kurzem am Eingang in Vardar Kapia hing, über das Dorf Araplia, das an der Stelle des Kampfes und der Tötung des schwarzen Arabers, anderthalb Stunden von Saloniki entfernt, gegründet wurde. So wurde auch die Tradition des Volksfestes geschaffen, das bis 1912 jeden ersten Freitag des Monates Mai, im Volksgarten der Stadt, zu Ehren des Sieges Doitschins stattgefunden haben soll. [31]

Deshalb müssen wir uns die Entstehung der Ballade anders vorstellen und sie nicht nur mit dem Märchen oder der hagiographischen Legende (mit denen es nur oberflächliche thematische Berührungspunkte hat), sondern auch mit der wahren Geschichte der balkanischen Völker in ihrer typischen Essenz in Verbindung setzen.

Es gab sicher zahlreiche konkrete Fälle von Mißbräuchen und Pflichtverletzungen, insbesondere während der türkischen Herrschaft. Diese mußten in der allgemeinen Anstrengung, das Volk im Haß gegen den Eindringling und den Unterdrücker zu erziehen, erzählt werden. In dieser Lage hat der Volksschöpfer traditionelle vorgefertigte Klischees gebraucht, die er angepaßt hat, damit sie der Hauptidee seines Liedes dienlich sind : so sind auch Elemente des Märchens und der Legende in die Ballade eingedrungen, so wurde selbst das Motiv des kranken Helden in die Ballade hereingezogen, welches ein selbständiges Dasein, parallel und außerhalb der neuen künstlerischen Kombination, weiterführt. Auf diese Art ist der „schwarze Araber" nicht irgendeine geschichtliche Person, sondern ein negativer Held, für die Idee des ewigen Unterdrückers und Bedrängers des Volkes typisch ; Doitschin der Kranke stellt den ewigen Verfechter der Gerechtigkeit und der Freiheit dar. Auf diese Art muß man den geschichtlichen Charakter der Ballade mit welcher wir uns befassen, verstehen und das phantastische Element als genetischer Natur erklären.

Zahlreiche phantastische Elemente sind der Kontamination zu verdanken. Die rumänische Version bietet uns das interessanteste Material in dieser Hinsicht. Alle Sänger unterstreichen tatsächlich, daß die Handlung sich „in einer längst vergangenen und kaum erwähnten Zeit", in

---

[31] Jordan Iwanow, a.a.O., S. 235, wo er Behauptungen aus älteren Veröffentlichungen synthetisiert, worunter auch Dr. T. Maretić, a.a.O., S. 127.

einem phantasmagorischen, weiten und seltsamen Konstantinopel abspielt, wo alles was die Grenzen des Normalen und Reellen übertrifft vorkommen kann, in einem Märchen und Phantasieland, wo das Wunderbare keimt und das Unmögliche gedeiht.

Gewöhnlich ist das Pferd als übernatürlich, von menschlichen Gedanken und Gefühlen beseelt und mit außerordentlichen Kräften begabt, dargestellt; Doitschin befiehlt seiner Schwester sie solle das Pferd mit Glut füttern und mit Lauge tränken, [32] und verlangt ihr, sie solle das magerste Pferd aus dem Stall aussuchen [33]; sie solle es fragen ob es ihn im Alter eben so gut tragen kann wie es ihn zu seiner Jugendzeit getragen hatte. [34] Nach dem Kampf sticht Doitschin dem schwarzen Araber die Augen aus, und diese leuchten in der Nacht da wo er vorübergeht. Auf dem Heimweg vollbringt er noch eine wunderbare Tat, er tötet eine Riesenschlange die die Umgebung verwüstet und erlöst das ganze Gebiet vor dem Unheil. Wie in allen Märchen folgt auch die Belohnung des Helden: der Kaiser gibt ihm seine Tochter zur Frau. Ein letztes Beispiel ist besonders vielsagend. Vor dem Tod läßt Doitschin sein Pferd frei in die Welt ziehen. Dieses gräbt aber, nach dem Tod seines Herrn, dessen Grab mit den Hufen, wie in der Ballade Toma Alimoş (woher womöglich auch das Bild übernommen wurde). [35]

Alle diese Eingriffe verfolgen es die Ballade in den reinen Zonen der dichterischen Fiktion zu erhalten und aus ihr eines der interessantesten Stücke der rumänischen Folklore zu machen.

2. REALISTISCHE ELEMENTE

Neben den vorstehenden analysierten phantastischen Elementen, enthält die Ballade Doitschins auch zahlreiche und interessante realistische Elemente geschichtlicher, geographischer, ethnographischer, sozialer, linguistischer Natur. Diese Elemente sind ebensoviele Beweise für die Art in welcher jeder neue Sänger, in Abhängigkeit von seiner Epoche und seinem Publikum, versucht, den Text in der Gegenwart zu verankern.

a) *Details geschichtlicher Natur*. Unveränderlich ersetzen die albanischen Varianten den schwarzen Araber mit dem, dem Meer entstiegenen

[32] R. 25, 33.
[33] R. 12.
[34] R 9, 12, 13. Die Ballade assimiliert die versifizierte Formel die in unseren Märchen erscheint und sie bereichert, in der Antwort des Pferdes mit einer sehr plastischen Charakterisierung des Momentes.
[35] R. 13.

Drachen, während die serbokroatischen und die bulgarischen Varianten nur über den „schwarzen Araber" sprechen. Das rumänische Material ist aber in dieser Hinsicht unterschiedlicher und nuancierter. So spricht die rumänische Ballade, in einem ersten Fall über die Ankunft in unserem Land eines „Kaiserlichen Boten" (deliu împărătesc), also eines Soldaten der leichten türkischen Kavallerie, Beamter des Kaisers und sein Vertreter. Seine Attribute als negativer Held sind immer mit denjenigen des schwarzen Arabers identisch. Die Person bezieht sich sicher auf sehr übliche Bräuche in den Verhältnissen zwischen dem türkischen Reich und unseren Ländern, zur Zeit als verschiedene türkische Beamten und Offiziere auf dem rumänischen Gebiet ihre Tätigkeit der Usurpation der Staatsfunktionen entfalteten, Steuern einnahmen, sich in die zentrale und Ortsverwaltung einmischten, aller Art Zwang ausübten und zahlreiche und demütigende Beleidigungen brachten. [36]

Im zweiten Fall spricht die Ballade über die Ankunft eines „Boten des Tataren" (deliu al tătarului) oder über die Ankunft eines „alten Tataren" oder eines „tatarischen Edelmannes". [37] Es wird so auf eine andere geschichtliche traditionelle, für die Geschichte des rumänischen Volkes spezifische Realität angespielt u. zw. auf die Anwesenheit der Tataren, während Jahrhunderte, im Süden der Moldau, von wo aus sie ihre räuberischen Streifzüge ausführten. Es ist interessant, daß alle Varianten die dieses Motiv enthalten, aus dem östlichen Teil des Landes gesammelt wurden, in der Nähe der damals von den Tataren besetzten Gebiete.

Diese Einzelheiten verbinden die Ballade mit einem geschichtlichen, konkreten Kontext, sie widerspiegeln reale Aspekte aus dem Leben des früheren rumänischen Dorfes. Sie holen die Ballade aus den Sphären der künstlerischen Abstraktion heraus und machen sie den breiten Massen verständlich.

Wie zu ersehen ist, lassen die Sänger es nicht zu, daß die Handlung der Ballade sich in einer unbestimmten, für das zuhörende Publikum uninteressanten Zeit, die selbst für ihr Leben ungünstig ist, entwickelt. Es ist eine ganz gegensätzliche Tendenz gegenüber denjenigen die vor einigen Absätzen studiert wurden.

b) *Einzelheiten geographischer Natur.* In einer großen Gruppe rumänischer Varianten, spielt sich die Handlung der Ballade in einem Märchenland ab, irgendwo in Konstantinopel. Gegen diese Tendenz, wirkt die entgegengesetzte, der lokalen Festlegung der Begebenheit. In diesem

---

[36] Für ähnliche Situationen, Ende des 16. Jh., siehe : *Istoria României*, Bukarest, 1962, S. 951.

[37] R. 27, 28, 43.

Fall spielt sich die Handlung irgendwo in einem gemischten rumänisch-serbisch-türkischen Dorf ab, oder es wird über ein rumänisches Dorf gesprochen. In einigen Varianten spielt sich die Handlung sogar in Bukarest oder auf dem Weg nach Giurgiu ab.

Die geographischen Anspielungen sind mit den obenerwähnten geschichtlichen eng verbunden. Bemrekt sei, daß der „kaiserliche Bote" (deliul împărătesc) nie im imaginären Konstantinopel, sondern immer in einem unserer konkreten Dörfer erscheint.

Das oben erwähnte Phänomen ist auch für das bulgarische Material gemein. Gewöhnlich spielt sich die Handlung in der Stadt Saloniki ab, ein anderes Mal aber in irgendeinem berühmten Dorf, oder in einem das, wie auch bei den Rumänen, einen Namen mit lokaler Bedeutung trägt. Andere Male trägt sich die Handlung der Ballade in Kosovo, Prilep oder sogar in Budin zu. In einigen bulgarischen Varianten, erhält die Ballade auch eine ätiologische Bedeutung, in Verbindung mit dem Dorf Araplia, das an der Stelle gegründet an welcher der Kampf stattgefunden hat und so genannt wurde, weil dort der schwarze Araber gestorben ist.

Die für das bulgarische und rumänische Material gemeinsamen Elemente erscheinen gewöhnlich auch in der serbokroatischen Version. Nur in zwei Fällen wird nicht angegeben wo sich die Handlung abspielt. In allen anderen spielt sich die Handlung der Ballade in Saloniki (Solun) oder Mostar, in Kostura oder Kotar ab, Ortschaften mit einer bestimmten Bedeutung für Sänger und Zuhörer. In den meisten serbokroatischen Varianten trägt sich die Handlung der Ballade in *Solin*, eine Stadt an der Adria zu. Es ist ebenfalls interessant festzustellen, daß die Lokalisierung der Ballade im dalmatinischen Raum noch während des 18. Jh. stattgefunden hat, Solin erscheint im ältesten bekannten Text (Handschrift aus Erlangen, herausgegeben von G. Gesemann).

Gegen die Tendenz die Ballade in einen sagenhaften, unvorstellbaren Raum zu placieren, zeigt sich diejenige konkrete, materielle Anhaltspunkte in der Erzählung festzustellen. So wie man es für notwendig fühlte die Zeit zu bestimmen, in welcher sich alles dichterisch zugetragen haben sollte, eben so hat sich das Bedürfnis bemerkbar gemacht, auch den Ort festzustellen, an welchem sich die Handlung dichterisch zugetragen hat. Jedesmal geschah dies zwecks höchster Mitbeteiligung der Zuhörer an der epischen Entfaltung des Textes.

c) *Einzelheiten ethnographischer Natur.* Über diese geschichtlichen und geographischen Anspielungen hinaus, enthält die Ballade zahlreiche Beziehungen auf ethnographische Tatsachen, welche die Typologie der verschiedenen Versionen kennzeichnen. Sie berücksichtigen gewisse, durch

die Tradition konsekrierte Volksbräuche welche Normen des sozialen Benehmens geworden sind.

α) Erstens muß man den Brauch der „Wahlbruderschaft" (побратимство) erwähnen, der gänzlich die balkanischen Versionen beherrscht und auch die Peripherie des rumänischen Materials erreicht. Die balkanischen Versionen erwähnen nicht einfach den Brauch, sie stellen ihn sogar in den epischen Kern der Handlung; er wird zum Inhalt selbst der Ballade. In zahlreichen Varianten bestraft der Held zuerst seine untreuen Freunde und zieht nachher in den Kampf gegen den schwarzen Araber. Das Problem des Eidbruchs der Wahlbruderschaft wird als wichtiger angesehen als der Kampf mit dem schwarzen Araber. [38] In einigen Fällen endet die Ballade sogar mit dem Moment der Bestrafung der Wahlbrüder, ohne daß der Kampf mit dem schwarzen Araber noch erzählt wird. In der albanischen Version, wo das Motiv und das technische Wort das diesen Brauch bezeichnet [39] eingeführt wurden, ist der Moment episch ungelöst geblieben.

β) Die zweite Sitte die sich in der Ballade widerspiegelt und einen ausgesprochen feudalen Charakter hat, ist der Zweikampf (dvoboj, mejdan, megdan). Er stellt ein Überleben des „göttlichen Gerichts" dar. Er wurde durch das zakonik des Zaren Duschan und andere spätere Gesetzbücher verboten und hat, wegen dem muselmanischen Feudalismus eine spezielle Entwicklung erfahren. [40]

In der serbokroatischen Version werden die authentischen Züge der Sitte deutlich. Gleich nach seiner Ankunft, fordert der schwarze Araber die Junaken aus der Ortschaft zum Zweikampf heraus. Es stellt sich aber niemand. Der Kampf findet zwischen Doitschin und dem schwarzen Araber statt und hat das typische Aussehen der Ritterkämpfe. Die zwei Helden stehen sich gegenüber und der schwarze Araber, sei es aus Angst, oder, weil er von der Sitte der Gastfreundschaft Gebrauch machen wollte, ladet Doitschin zu Tisch ein, um zusammen zu trinken. Doitschin schlägt ab und fordert ihn zum Kampf heraus. Manchmal ist das Gespräch heftiger, um den schwarzen

---

[38] Das literarische Thema des Eidbruchs erscheint auch in zwei anderen serbischen Liedern. Siehe : Dr. Friedrich S. Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven*, Wien, 1885, S. 638—641. In beiden Liedern erleiden die Schuldigen die göttliche Strafe.

[39] Stavro Skendi, a.a.O., S. 131—132 : „The Slavic term of probatim has been introduced into Albanian apparently because of symbiosis between the Slavs and the Albanians of the North and the wide use of the term by the former. They are the product of a tribal society, in which bloodkinship is the foundation. It seems that these customs existed among the Slavs when they came in tribes to the Balkan peninsula, among the Albanian tribes". Für die Entwicklung dieser Sitte in den Bedingungen der türkischen Herrschaft, bis sie ein charakteristischer Zug der südslawischen Volkskultur wurde, siehe : Tr. Ionescu Nişcov, *Der Verrat als episches Motiv in der serbokroatischen, bulgarischen und rumänischen Volkspoesie*. „Buletinul Institutului Român din Sofia", 1—2 (1941), S. 374—375.

[40] E. Schneeweis, *Serbokroatische Volkskunde. Erster Teil, Volksglaube und Volksbrauch*. Berlin, 1961, S. 181.

Araber zu zwingen die Herausforderung anzunehmen. Manchmal wird auch über das Recht des ersten Schlags im Kampf gesprochen. Der Herausforderer hat, laut Sitte, das Recht des ersten Schlages. Der schwarze Araber wirft Streitkolben oder Lanze, trifft aber den Helden nicht. Da wendet er das Pferd und flieht. Doitschin verfolgt und tötet ihn.

In der bulgarischen Version werden ebenfalls Spuren dieser Sitte aufbewahrt. Einige Varianten sprechen vom schwarzen Araber der sich das Zelt auf dem flachen Feld aufgestellt hat, eine 300 Pfund schwere Keule in der Hand hält, alle Junaken gerufen hat, um ihm die Waffen vorzuzeigen. Nur Doitschin geht nicht hin, da er krank ist. Der gereizte schwarze Araber befiehlt, er solle aufstehen und zu ihm kommen, ihm die Füsse küssen oder sich mit ihm schlagen. [41] Der Kampf zwischen den zwei Gegnern verläuft nach derselben ritterlichen Regel.

In der albanischen Version schickt Gjergj Elez Alija dem Drachen die Herausforderung für den nächsten Morgen schriftlich. Sie begegnen einander auf dem Freien Platz, wechseln eine Reihe herausfordernder Wörter und werfen die Streitkolben. Der Kampf zu Pferde ist aber nicht albanischer Brauch, sondern bosnischer, so wie das Reiten und die ritterlichen Regeln. Wenn wir von dem Lied Gjergj Elez Alijas und von denjenigen aus dem Zyklus Mujos und Halils absehen, begegnen wir nirgends in der albanischen Folklore Szenen des Kampfes zu Pferde. Der Kampf zu Pferde ist eine typische Äußerung einer feudalen Gesellschaft und, insbesondere, einer Aristokratie der Ritterlichkeit. Das Vorhandensein dieser Sitte in der Ballade beweist die serbische Herkunft des Textes. [42] Dieselbe Herkunft bekundet auch die Tatsache, daß der Kampf mit dem Streitkolben und nicht mit den in den albanischen Liedern gewöhnlichen Waffen : dem Gewehr und der Pistole ausgetragen wird. Kennzeichnend albanisch in Vorbereitung und Abwicklung des Kampfes ist die Bedeutung, die der Ehre zugemessen wird. [43]

In der rumänischen Version ist nur sehr selten von einem Ritterkampf die Rede (wobei aber alle protokollarischen Vorbereitungen fehlen). Trotzdem, so oft der Kampf zwischen den zwei Gegnern beschrieben wird, ähnelt er gänzlich den Kämpfen im Märchen. In der Ballade Doitschins findet man zwei eigene Formeln. Im ersten Fall gebraucht Doitschin die bekannte Kriegslist, ist für einen Augenblick dem schwarzen Araber überlegen und tötet ihn. Im zweiten Fall deutet die Ballade auf eine typische

---

[41] B 7; B 10 und B 19 mit dem verminderten Schema.
[42] Stavro Skendi, a.a.O., S. 125, 135.
[43] *Ebenda,* S. 137.

Volkssitte u.zw. „încurarea cailor" (Pferderennen), die Erzählung hat aber einen blutigen Ausgang. Manche Texte erzählen wie die beiden Gegner zusammen aufs Feld gezogen sind, wie sie die nötigen Richtpunkte bestimmt und die Bedingungen für das Rennen festgesetzt haben und die Art auf welche der Wettkampf stattgefunden hat (mit nur wenig phantastischen Elementen und viel Kriegslist wird Doitschin in allen Fällen unumstrittener Sieger).

γ) Endl'ch müssen hier einige unbedeutende Sitten erforscht werden, die keine zu feste Verbindung mit der eigentlichen Essenz der Erzählung haben, aber sie an Lokalfarbe bereichern und ihr konkretere und menschlichere Bedeutung verleihen.

In Verbindung mit dem, was Maximilian Braun „Heldische Todesbereitschaft" [44] nennt, müssen wir die Sitte des Barbierens bei den Bulgaren und die Sitte der Totenwaschung bei den Rumänen erwähnen. Wir erinnern daran, daß die Sitte des Barbierens eine breite Funktion hat, sie erscheint sowohl im Rahmen des Hochzeits- als auch im Rahmen des Begräbniszeremoniells. Was das Motiv der Ablution betrifft, erscheint es nur in der rumänischen Version. Zeremoniell ist diese Praxis nur mit dem Begräbnis verbunden. Die Vorausnahme der Begräbnisriten sowohl in der rumänischen, als auch in der bulgarischen Version, zeigt, ohne Zweifel, daß die Ballade gerade diejenige moralische Stimmung des Helden für den Heldentod pflegt, die Maximilian Braun erwähnt. In der Einstellung Doitschins in der rumänischen Version, findet man eine Note der weiten Auffassung des Rumänen über den Tod und die menschliche Würde, die sich künstlerhaft auch im Volkslied „Mioriţa" vergegenständlicht.

Die letzte Beziehung der Ballade auf eine Volkssitte, betrifft eine kleine Zahl, ebenfalls rumänischer Varianten. Die Anspielung wird in der „Totenhochzeit" gemacht, eine Praxis die im Falle der jungen Burschen und Mädchen, die ledig gestorben sind, üblich ist. [45] In beiden Fällen bezieht sich diese Anspielung auf die jungen Mädchen, die über Nacht vom schwarzen Araber umgebracht wurden.

d) *Details sozialer Natur*. Diese wenigen Details sind am interessantesten, da sie das Klassenbewußtsein der Sänger bezeugen. Die soziale Farbe begleitet augenscheinlich die rumänische Version. Die Texte enthalten drei Kategorien solcher Tatsachen.

α) Erstens zeigen einige Varianten, daß nicht auf Doitschins Schwester das Los gefallen ist und nicht an ihr die Reihe war mit dem schwarzen

[44] Maximilian Braun, a.a.O., S. 218.

[45] Adrian Fochi, *Mioriţa, Tipologie, Circulaţie, Geneză, Texte.* Bukarest, 1964, das Kap.: *Baza etnografică a imaginii nupţiale din „Mioriţa"*, S. 491—530.

Araber zu übernachten. Sie wurde von den „Herrn aus Udria" oder den „Bojaren aus Konstantinopel" erwählt, ihnen wurde die Willkür der Opferung eines vater- und mutterlosen, schutzlosen Mädchens, dessen Bruder halb tot war, zugesprochen.

β) Zweitens erscheint in einigen rumänischen Varianten im Rahmen des Themas der Belohnung des Helden, das Motiv der fiskalischen Immunität im feudalen System. Der Kaiser, welcher von der Plage des schwarzen Arabers befreit wurde, will Doitschin für seine Tat belohnen und fragt ihn was er sich wünscht. Darauf macht der Held, der seine Schwester nach seinem unvermeidlichen Tod nicht ohne materieller Stütze zurücklassen, sondern sie unter den Schutz eines „Zettels" für fiskalischen Erlaß stellen will, Gebrauch von dieser, im feudalen System weit üblichen Praxis.

γ) Endlich ist die dritte Gruppe derartiger Elemente ebenfalls mit dem Gespräch Doitschins mit dem Kaiser verbunden und es werden die sozialen und moralischen Verhältnisse zwischen den zwei Personen genau festgestellt. Nach seiner Tat kommt Doitschin an den Kaiserhof und stellt, ohne Hochmut, aber den Kaiser von gleich zu gleich behandelnd, den Verdienst des Heldentums auf dieselbe Stufe mit dem angeborenen Recht.

In anderen Varianten wohnen wir aber auch der gewaltigen Verurteilung des Kaisers und damit des ganzen sozialen Systems bei, welches derartige anarchische Situationen duldete.

Aus obigen Beispielen ist zu ersehen, daß die Ballade Doitschins nicht ein abstraktes und leeres Schema ist, welches in der Folklore nicht bestehen kann. In dieses traditionelle Schema legt der Sänger seine Auffassungen, alsauch diejenigen seiner Epoche und erzeugt daraus eine lebendige Macht, die aktiv auf das soziale Bewußtsein wirkt und sich ihrerseits ständig durch die Berührung mit derselben bereichert.

e) *Details des malerischen Konkretisierens des epischen Schemas.* Die schöpferische Einbildungskraft eines jeden Sängers hat dem Text auch andere zahlreiche Details hinzugefügt, die sich der Klassifikation verweigern, aber man kann die konkrete Physiognomie der Ballade und die ständige Fermentation welche das Leben des Textes in seiner Reise durch Zeit und Raum beherrscht nicht ohne knappe Übersicht dieser Details beurteilen. Es handelt sich um diejenigen kleinen malerischen Hinzufügungen, die dem Text Farbe, Bewegung, Unbefangenheit, Interesse verleihen und ihn durch zahlreiche emotionale Fäden mit dem Zuhörer verbinden.

So sehen wir Doitschins Schwester gewöhnlich in den bulgarischen Versionen den Hof kehren, in den rumänischen Versionen läuft sie zum Brunnen um Wasser oder mit dem Tragholz auf der Schulter geht sie zur Dunărița. Andere Male sehen wir sie am Markt des Städtchens Fleisch

handeln, oder in die Stadt eilen um für ihren Bruder Äpfel zu besorgen. Ein anderes Mal sehen wir sie mit aufgekrempelten Ärmeln für die Steuer des schwarzen Arabers Brot kneten. In einem Fall geht die Schwester, nach dem Tod ihres Bruders ins Kloster, in einem anderen stirbt sie zugleich mit ihm, in einer letzten Umarmung.

Oftmals führt der Aktualisierungsprozeß zur Modernisierung des Kriegsinventars der Helden. Streitkolben oder Keule werden mit Pistole und Gewehr ersetzt. In einer serbokroatischen Variante sind die Militärdetails reichlich vorhanden : es ist von Generälen, von Offizieren, von Kriegserklärungen, Kaiserinnen u.a.m. die Rede.

Am Ende dieser Erwägungen muß die Tatsache hervorgehoben werden, daß derartige Eingriffe sehr zahlreich und mannigfaltig sind. Ihr Erscheinen ist ungewöhnlich und zufällig, es hängt vom mündlichen Vortrag, als spezifische Modalität der folklorischen Kunst, ab. Ihre Anwendung hat ebenfalls eine typologische Bedeutung und kennzeichnet bestimmte Versionen. Ihre Funktion ist in erster Reihe ästhetisch, ihre Anwen dung ist mit der Notwendigkeit verbunden das Stück zugänglich und assimilierbar zu machen.

Wenn man alle Varianten aufmerksam studiert gibt man sich über die große, von G. Călinescu ausgesprochene Wahrheit Rechenschaft, als er sagte, daß „nicht die Vollkommenheit einer Variante den Wert des Spezimens darstellt, sondern die Gesamtheit der Einbildungskraft welche die Ballade während ihrer Laufbahn erweckt." [46]

III

GESAMTÜBERSICHT

In diesem letzten Teil der Arbeit wird auch die Synthese aller bis jetzt mit Hilfe der getätigten Analysen, erhaltenen Daten versucht. Man verfolgt die Entziehung der gemeinsamen und unterschiedlichen Elemente, um — durch besondere Verbindungen zwischen den verschiedenen Versionen oder Variantengruppen — den vermutlichen Entstehungsort feststellen und nachher den Weg der Ballade von ihrem Ursprung bis in die Randzonen wo sie durch Sammlung bezeugt wurde, verfolgen zu können.

Man verfolgt ebenfalls die Hervorhebung der besonderen Züge die jede nationale Version, durch ihre Einreihung in den autochthonen folklorischen Komplex, nach dem Akt der Entlehnung des Textes, erlangt

[46] George Călinescu, *Istoria literaturii române*, Bukarest, 1964. Bd. I., Kap. : *Arta literară în folclor.* II, S. 216.

hat. Die Arbeit strebt danach genau und insbesondere konkret zu zeigen wie das nationale Spezifikum auf das internationale Material gewirkt hat, was und auf welche Art es auserlesen hat und wie es das Material wiedergegeben hat.

1. GEMEINSAME ELEMENTE

a) *Elemente die allen vier nationalen Versionen gemein sind.* Die vier nationalen Versionen haben nur zwei Elemente gemeinsam, diese sind aber obligatorisch und allgemein : der literarische Gehalt und die künstlerische Modalität. Der literarische Gehalt wird durch die fünf Episoden oder epischen Situationen bestimmt; die künstlerische Modalität wird durch den mündlichen Vortrag als Grundzug des folklorischen Schaffens bestimmt.

b) *Gemeinsame Elemente in Gruppen von je drei nationalen Versionen.* Von vier möglichen theoretischen Situationen begegnen wir nur zwei konkreten Situationen : gemeinsame Elemente in den rumänischen, bulgarischen und jugoslawischen Versionen und gemeinsame Elemente in den bulgarischen, jugoslawischen und albanischen Versionen. Der Parallelismus Bulgaren-Jugoslawen und Rumänen-Albaner beweist, daß der Text slawischen Ursprungs ist und nicht von der vermutlichen Existenz einer vorslawischen, thrakisch-illyrischen folklorischen Schicht abhängt. Da der Text keine Parallelen, weder weitläufige noch nahe, in der Folklore der anderen slawischen Völker (aus Osten und Norden) hat, erscheint er nicht als ein Erbe der altslawischen Gemeinschaft, also geht er der Ankunft der Slawen im Süden der Halbinsel nicht voraus. Der Text ist in und aus den spezifischen balkanischen Realitäten entstanden.

α) *Gemeinsame Elemente in den rumänischen, bulgarischen und jugoslawischen Versionen.* Diese Elemente sind thematischer und dichterischer Art. Als Bedeutung sind die thematischen vorwiegend, sie erinnern an ältere Phasen aus dem Leben der Ballade, an Momente die überall den Lokalisierungs- und Aktualisierungstendenzen standgehalten haben.

Die Tatsache, daß in allen drei Versionen die negative Person ein „schwarzer Araber" ist, zeigt, daß diese die Anfangsformel war.

Daß in allen drei Versionen die Schwester des Helden Angelina heißt, beweist, daß dieser Name zuerst mit dieser Ballade verbunden war. Alle anderen Namen die die Heldin trägt sind nachherige Lokalisierungen und Anpassungen.

Dasselbe geschieht auch mit dem Namen des Helden. Es ist sicher, daß die Ballade anfänglich mit dem Namen Doitschin verbunden war.

Auch das Thema der Krankheit des Helden ist kennzeichnend. Sie erscheint in allen drei obigen Varianten als kurze dichterische Charakterisierung, die bei den Rumänen bis zum Porträt des Helden gelangt. Die Abweichung der rumänischen Formel zum plastischen und kräftigen Porträt bezeugt, daß die Bearbeitung nicht mechanisch, durch einfache Übersetzung, sondern schöpferisch stattgefunden hat. Man stellt fest, daß — in einem gewissen Zeitpunkt des Lebens der Ballade — dann als die Entlehnungen vorgenommen wurden, das Bild der Krankheit ein selbständiges Element des Gehaltes war.

Das bedeutendste thematische Element ist die Existenz der zwei Formen der Episode 3, sowohl die lange, neuere, als auch die kurze, ältere Form. Die Vorliebe der Rumänen für die alte, kurze Form zeigt, daß zwischen den bulgarischen und serbokroatischen Versionen die thematischen Berührungen, im Rahmen einer wahren schöpferischen südslawischen Symbiose, länger gewährt haben und kräftiger waren. Die lange Form ist bei den Rumänen zufällig.

Die Versionengruppe hat folgende gemeinsame dichterische Elemente :

Gebrauch der linearen Epik, wobei das rumänische Material einen Mittelstand gegenüber dem bulgarischen und dem jugoslawischen einnimmt.

Der beständige Aufbau der Episode 1 mit thematischen Vorwegnahmen aus Episode 2 ; die Zusammenstellung der Episode 2, in allen drei Fällen, ausschließlich mit Elementen der Episode 1, als Folge der von der linearen Epik vorgeschriebenen Wiederholungen.

Der Gebrauch derselben technischen Verfahren, obwohl in verschiedenen Verhältnissen und mit verschiedener Finalität (das feste Eigenschaftswort, der Vergleich, die Anadyplose, der Binnenreim, die Figura etymologica). Der Gebrauch dieser Verfahren hängt von der mündlichen Kunst ab, aber die qualitative und quantitative Gebrauchsart hängt vom Volksspezifikum ab. So unterordnet sich, zum Beispiel, der Gebrauch des Binnenreims in der rumänischen Version dem für die rumänische Folklore spezifischen Phänomen durch Assonanz und Reim zu verfahren, so wie der übermäßige Gebrauch der Anadyplose in der bulgarischen Version sich — quantitativ und qualitativ — in die für die bulgarische Folklore spezifische Tendenz, konventionelle Schablonen, Parallelismen und Symmetrien zu gebrauchen, einreiht.

β) *Gemeinsame Elemente in der bulgarischen, jugoslawischen und albanischen Version.* Diese Elemente sind thematisch, dichterisch und von der

kulturellen Umwelt abhängig. Vorherrschend sind aber die letzten zwei Kategorien.

Das einzige gemeinsame Thema ist das Entsenden der Schwester zum Hufschmied.

Als dichterische Grundstruktur wird in allen drei Versionen die Antithese vom dichterischen Standpunkt aus, mit der Idee verbunden, den Helden unbewaffnet in den Kampf zu schicken.

Eine letzte Ähnlichkeit dichterischer Natur ist die Anwesenheit des zehnsilbigen Verses (der aber in der bulgarischen Version nicht verallgemeinert ist).

Der evidenteste gemeinsame Zug der dazu beiträgt, daß die Versionen südlich der Donau nicht getrennt werden können, ist ihr Verschmelzen in derselben kulturellen Umwelt. Alle drei kennen die Sitte der „Wahlbruderschaft" (побратимство) und machen aus ihr das Interessenzentrum der Ballade, alle drei bringen die feudale Stimmung der Ritterkämpfe, mit ihrer ganzen protokollarischen Szenerie in der Lösung des Konfliktes der zwei Helden.

c) *Gemeinsame Elemente nach Gruppen von je zwei nationalen Varianten.* Von sechs möglichen theoretischen Situationen, begegnet man nur fünf. Es ist uns nicht gelungen ein nur für die bulgarischen und albanischen Versionen gemeinsames Element zu entdecken, was für die Bestimmung des Ursprungs der albanischen Version schwerwiegend ist. Diese Kategorie Elemente bringt die zweiseitigen und gegenseitigen Verbindungen zwischen den verschiedenen nationalen Versionen zum Vorschein, die in den Bedingungen der unmittelbaren Nachbarschaft, in der die betreffenden Völker seit Jahrhunderten gelebt haben, erzeugt und gefestigt wurden. Die Zweisprachigkeit hat in dieser Hinsicht eine bedeutende Rolle spielen können.

In einem einzigen Fall, der gemeinsamen Elemente aus der rumänischen und albanischen Version, fehlt die Erklärung der Nachbarschaft. In diesem Fall kann nur, entweder von einem thrakisch-illyrischen (also vorslawischen) Substrat oder aber von der vollkommen unabhängigen Schaffung identischer Phänomene gesprochen werden.

Aber über die Verbindungen der Gegenseitigkeit und der gegenseitigen Abhängigkeit verschiedener Gruppen von nationalen Versionen hinaus, hebt die Analyse die Richtung in welcher die kulturellen Verbindungen vorgenommen wurden hervor und zeigt den Weg den die Ballade von dem Ursprungsort bis zu den Grenzen der erforschten Zone zurückgelegt hat. Mehr als andere Elemente liefern uns die zweiseitigen deutliche

Indizien für die Zusammenstellung des Entstehungsschemas der Ballade Doitschins.

α) *Gemeinsame Elemente in den rumänischen und bulgarischen Versionen.* Vorherrschend sind die thematischen Elemente, also diejenigen welche die größte Schwere in jedem Ermessen genetischer Natur haben.

Nur bei den Rumänen und den Bulgaren begegnen wir Fällen in welchen die Handlung sich in einem Dorf abspielt.

Ebenfalls nur in der rumänischen und bulgarischen Version ist der negative Held ein Tatare.

Das Porträt des schwarzen Arabers erscheint ebenfalls nur in dieser Variantengruppe.

Als dichterisches Thema wird die Steuer des schwarzen Arabers in derselben hyperbolischen Manier behandelt, zum Unterschied von den jugoslawischen und albanischen Versionen, in denen dieser Absatz realistischer und zurückhaltender ist. Die Manier der Hyperbolisierung ist ebenfalls gleich : die epischen Zahlen und die Übertreibung.

Nur bei den Rumänen und bei den Bulgaren begegnet man zwei Fällen der linearen und wechselseitigen Epik. Das Verhältnis in welchem die eine oder andere erscheint ist verschieden. Ausschlaggebend ist, daß beide Formen koexistieren. Zu ihnen konnte man auch selbständig gelangen, die Tatsache hängt von der Entwicklung der Auffassung über die Epik und über ihre Verwirklichung ab.

Das Bad des Helden ist ein anderes gemeinsames rumänisch-bulgarisches Thema, aber, während es bei den Rumänen mit gewisser Beständigkeit erscheint, scheint es bei den Bulgaren gelegentlich zu sein.

Ebenfalls gemeinsam ist das Thema der sozialen Reaktion bei der Siegeskunde.

Auch das Thema in welchem das Mädchen ihr Los erfährt hat einige gemeinsame Züge : so erfährt es das Mädchen während es um Wasser geht.

Das einzige gemeinsame dichterische Element ist der bei den Rumänen verallgemeinerte, bei den Bulgaren unverallgemeinerte achtsilbige Vers. Zahlreicher sind trotzdem die auf dem achtsilbigen Vers aufgebauten Varianten, als diejenigen mit zehn oder sechs Silben.

Absichtlich haben wir das Problem der Episode 3 ans Ende der Arbeit gesetzt. Bei den Rumänen, Serbokroaten und den Bulgaren begegnet man beiden Formen dieser Episode : die lange (mit dem Thema des Hufschmiedes) und die kurze (ohne diesem Eindrangsthema). Die Albaner kennen nur die lange Form dieser Episode. Das Verhältnis des Phänomens ist aber vollständig umgekehrt bei den Rumänen und den Bulgaren, während bei den Serbokroaten die Lage nicht klar ist. Die kurze Form

ist sicher die alte. Die lange Form ist in die rumänische Version aus dem Süden der Donau, unter dem unmittelbaren Einfluß der bulgarischen Materialien eingedrungen. Der zurückgelegte Weg ist aus Timok nach Oltenien. Aber, obwohl die Zone des Timoks in Jugoslawien liegt und viele Verbindungen mit der serbischen Folklore aufweist, ähneln im gegenwärtigen Fall die rumänischen Varianten der Ballade Doitschins aus Timok im ganzen mit der bulgarischen Version und überhaupt nicht mit der serbischen. Diese Ähnlichkeit wird aus dem Inhalt dieser Episode sichtbar. Tatsächlich kennen die rumänischen Varianten aus Timok dieselbe Amplifikation in diesem Punkt wie bei den Bulgaren, die Schwester wird zum Hufschmied, zum Säbelschmied und dem Tuchhändler geschickt — Kombination die nirgends in der serbischen Version vorkommt.

β) *Gemeinsame Elemente in der rumänischen und jugoslawischen Version.* Die Analyse der thematischen Morphologie, der dichterischen Struktur und der kulturellen Umwelt zeigt eindeutig, daß zwischen der rumänischen und der jugoslawischen Version eigentlich kein gemeinsames Element besteht welches man nicht auch anderswo, z. B. in der bulgarischen Version auffinden könnte. Also existiert kein Element das nur diesen beiden Versionen gehören sollte. Trotzdem sind wir der Meinung, daß es notwendig ist das Problem der Episode 1 und der linearen oder wechselseitigen Epik zu erörtern. Wir haben gezeigt, daß die Rumänen und die Bulgaren beide Arten der Epik kennen. Das rumänische Material neigt aber gegen die lineare Epik, was dem jugoslawischen Material näher als dem bulgarischen liegt. Wir unterstreichen diese Tatsache aus einem anderen Grund. Es wurde behauptet, daß die Rumänen die umfangreiche und prunkhafte Epik der Serben nicht kennen und den epischen Text der Ballade lyrisch auflösen würden.[47] Aber die obigen Daten beweisen, daß dies nicht stimmt. Die Rumänen kennen und gebrauchen dieselbe weitatmige Epik wie die Serben. Die Tatsache die aus dem Vergleich der Mittelverhältnisse der rumänischen (Durchschnitt 167 Verse) und der serbokroatischen Texte (Durchschnitt 155 Verse) hervorging, wurde jetzt in Gewißheit umgewandelt.

γ) *Gemeinsame Elemente in den rumänischen und albanischen Versionen.* Wir haben weiter oben gezeigt welche Probleme diese Gemeinsamkeit erhebt. Es ist tatsächlich auch ein ganz besonderes Problem. Nur bei den Rumänen und bei den Albanern ist der Reim ein gemeinsames Phänomen. Die kleinere Häufigkeit des Reimes bei dem albanischen Material wird durch die serbische Herkunft des Textes erklärt (der ganze Zyklus Mujo-

[47] Leposava Pavlović, *Bolani Dojčin u rumunskoj narodnoj pesmi.* „Prilozi proučavanju narodne poezije", 4 (1937), S. 98.

Halils hat dieselbe beschränkte Zahl Reime, während die anderen albanischen epischen Schöpfungen ihn als ein charakteristisches Phänomen kennen). [48]

δ) *Gemeinsame Elemente in den albanischen und jugoslawischen Versionen.* Die albanische Version hat eine eigene herbe und feierliche Poesie, die sie, was den Ausdruck betrifft, von allen anderen Versionen unterscheidet. Thematisch bestehen aber sehr enge Verbindungen zwischen der albanischen und der serbischen Version, was vermuten läßt, daß die Albaner das Subjekt von den mohammedanischen Serben aus dem Norden, zusammen mit dem ganzen Zyklus der Heldenrhapsodien Mujos und Halils entlehnt haben.

Beide Versionen behandeln das Thema der Steuer des schwarzen Arabers auf dieselbe, realistische und zurückhaltende Art.

Die lange Form der Episode 3 existiert nur bei den Albanern und bei den Serben.

Aber das sicherste Anzeichen der serbischen Herkunft dieses Stückes ist die Lehnübersetzung der Formel der Träne die aus den Augen der Schwester auf das Gesicht des kranken Bruders fällt. Die Idee erscheint auch in einer bulgarischen Variante, sie wurde aber nicht zur Kunst. Bei den Albanern und den Serben sind sowohl Gehalt, als auch Formel des Bildes identisch.

Alois Schmaus betrachtet dieses Bild als dichterisches Lieblingselement der Folklore der bosnischen Muselmannen. [49]

Wenn man auch den Namen des Helden, der nach dem spezifischen System der Dreiteilung der langen und unverständlichen Namen angepaßt wurde, [50] das Erscheinen des Wortes „probatin" aus dem slawischen побратимство, die ritterliche Atmosphäre und insbesondere den Kampf zu Pferde mit dem Streitkolben und nicht mit den für das albanische Heldengedicht charakteristischen Waffen — Gewehr und Pistole —, als auch den zehnsilbigen, für das Heldengedicht außer dem Zyklus Mujos und Halils unbekannten Vers hinzufügt, ist es offensichtlich, daß die Albaner das Subjekt von ihren Nachbarn, den Serbokroaten übernommen haben.

---

[48] Maximilian Lamberts, *Die Volkspoesie der Albaner. Eine einführende Studie.* Sarajevo, 1917, S. 5; Maximilian Lamberts, *Die Volksepik der Albaner*, S. 165; Stavro Skendi, a.a.O., S. 196; Alois Schmaus, *Das balkanische Volksepos. Typologie und Kontinuitätsproblem.* „Zeitschrift für Balkanologie", 1 (1962), S. 141.

[49] Alois Schmaus, *Die albanische Volksepik.* Estratto della revista „Shêjzat" (Le Pleiadi) VII, 5—6—6—8 (1963), S. 9.

[50] Stavro Skendi, a.a.C., S. 184 und andere Beispiele, als auch die Hypertrophie der Tendenz, in den Liedern des Zyklus Mujo-Halils, durch die Verdreifachung der aus zwei Teilen bestehenden Namen.

η) Gemeinsame Elemente in den bulgarischen und jugoslawischen Versionen. Sie sind im allgemeinen praktischer Art. Es fehlen aber auch die thematischen nicht, die einen regen, gegenseitigen Verkehr zwischen den beiden Versionen bezeugen.

So ist für beide Versionen das Thema der Herausforderung der Junaken aus der Stadt seitens des schwarzen Arabers gemeinsam. Interessant ist ihre Anwesenheit nur in diesen zwei Versionen und ihre parallele Abwesenheit aus den anderen zwei.

In beiden Versionen fehlt das Phantastische.

Was das System des Aufbaus des epischen Schemas betrifft, bemerkt man, daß konsequent die Wiederholung einiger thematischer Elemente, durch ihre Vorausnahme und nicht ihre Wiederaufnahme gebraucht wird.

Von den Details der dichterischen Technik müssen folgende erwähnt werden: der Vorzugsgebrauch der Eigenschaftswörter mit visuellem Charakter, der Überfluß der Widerholungen und der Symmetrien von der Kategorie der Anaphora und der Epiphora, der Gebrauch der alliterativen Klangeffekte und insbesondere des Systems welches den Reim meidet.

Wir haben absichtlich die Erörterung von zwei interessanteren thematischen Details zum Schluß gelassen. So erscheint in einer bulgarischen Variante aus Makedonien der Name eines serbokroatischen Helden Pletikosić Pavao, was beweist, daß der zweiseitige bulgarisch-serbische Austausch gegenseitig war.

Endlich muß man das wichtige Problem der Stadt Solun (Saloniki) erörtern, in welcher, bei beiden Versionen, sich die Handlung der Ballade abspielt. In Bulgarien ist das die beständige Formel; bei den Serbokroaten erscheint, neben dieser, auch eine auf Grund einer falschen Analogie aufgestellte, Solin. Die abgeleitete Formel bezeugt die Priorität des Bildes welches die Idee Soluns als Ort an welchem sich die Handlung der Ballade abgespielt hat, umfaßt. Da die relative Bedeutung der topischen Benennungen in der Bestimmung des vermutlichen Ursprungsorts einiger Texte aus der Folklore der Südslawen bekannt ist, kann man behaupten, daß die Ballade Doitschins in der Nähe der Stadt Saloniki oder in den unmittelbar benachbarten Zonen Makedoniens entstanden ist. Übrigens, existieren in Makedonien Ortsnamen die an den Namen Saloniki erinnern. So befindet sich zwischen den Ortschaften Skoplje-Veles-Prilep und Dibra eine der bedeutendsten Anhöhen der Gegend, der Gipfel Solunska Glava, von 2540 m Höhe. Außerdem wurde aus der makedonischen Zone (sich gegen Sofia von einer theoretischen Linie welche die Ortschaften Pec und Priština vereinen würde und bis an die Grenze mit Griechenland entfernend)

eine bedeutende Zahl Varianten und Informationen, nicht weniger als 16 Dokumente [51] gesammelt, was einen intensiveren Umlauf der Ballade in dieser Gegend bezeugt. Wir glauben uns nicht zu irren, wenn wir behaupten, daß die Ballade Doitschins in der Zone Makedoniens entstanden ist. Ein letztes Argument zu Gunsten der Thesis über den makedonischen Ursprung bietet der Zyklus der mit dem Leben des Helden in Saloniki verbundenen Legenden (die Existenz des Hauses, seines Grabes, einiger Volkszeremonien ihm zu Ehren u.a.m.). Aus dieser Zone hat die Ballade einen doppelten Weg zurückgelegt : einen längs des Vardartals (längs der Verbindungslinie Morava—Wardar, noch während des Altertums gebräuchlich) [52] und einen gegen die Schopen-Region aus Bulgarien, wo G. Gesemann eine der drei epischen Regionen der Balkanischen Halbinsel entdeckt hatte. [53] Von den Bulgaren ist die Ballade zu den Rumänen übergegangen, indem sie sowohl den Weg des Timoks und über die Dobrudscha, als auch den Weg der häufigen Völkerwanderungen gebraucht hat, welche die Rumänen und die Bulgaren unmittelbar in Verbindung gebracht haben. Von den Serben ist die Ballade zu den Albanern übergegangen, jedenfalls in der Zone Kosovo-Metohija, in denselben Berührungsbedingungen in welchen der ganze Liederzyklus über Mujo und Halil übergegangen ist. Damit ist es uns gelungen durch das Bekräftigen aller von der thematischen Morphologie zur Verfügung gestellten Daten, die dichterische Struktur und die kulturelle Umwelt zusammenzustellen und, mit Hilfe einiger nebensächlicher Daten über den Umlauf des Textes, folgende hypothetische Skizze des Ursprungs und der Verbreitung der Ballade Doitschins im Südosten Europas aufzustellen :

2. UNTERSCHEIDENDE ELEMENTE

In dem von der Ballade verfolgten Weg von dem Entstehungsort gegen die Grenzen der belegten Zone, hat sich die Ballade, dank der spezifischen Bedingungen eines jeden Volkes das sie künstlerisch bearbeitet

[51] B 1, 2, 3, 4, 5, 12, 19, 29, 30, 31, 32, 33; J 15, 16, 18, 19. Makedonien ist als eine zweite große epische Zone im Balkan, nach der dynarischen bekannt. Siehe G. Gesemann, *Zur Erforschung der bulgarischen Volksepik* in Сборник въ честь на проф. Л. Милетичъ за седемдесет годишната отъ рождението му (1863—1933), Sofia, 1933, S. 490.

[52] Jovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine.* Paris 1915, S. 20—22.

[53] Gerhard Gesemann, a.a.O., S. 491—492.

hat, auf charakteristische Art verändert und es existieren, sowohl in ihrer thematischen Morphologie, in ihrer dichterischen Struktur, als auch in ihrer kulturellen Umwelt Züge, die nur in je einer einzigen Version begegnet werden können. Die Translation einer Volksschöpfung von einer Kultur zur anderen geht sehr leicht vor sich (gemeinsame sozial-ökonomische und kulturell-geschichtliche Bedingungen, durch die unmittelbare Berührung der Völker und durch die Zweisprachigkeit erleichtert). Schwerer ist aber zu erklären weshalb sich die betreffende Schöpfung, mehr oder weniger unberührt bewahrt, sich in die lokale kulturelle Umwelt einreiht und sich nachher mit dieser entwickelt.

a) *Spezifische Elemente der bulgarischen Version.* Folgende unterscheidende Elemente trifft man nur in der bulgarischen Version an : Darstellung der Schwester wie sie den Hof kehrt und weint, Senden des Mädchens zum Säbelschmied, zum Schmied (mit dem Streitkolben zum Härten oder mit der „kalten Waffe"), zum Barbier, zum Zuckerbäcker.

Was die Elemente der Poetik betrifft, sind folgende nur in der bulgarischen Version zu finden : die Hypertrophie der Episode 3, welche die Verdoppelung und Verdreifachung der Grundsituation der langen Form umfaßt ; Aufbau der Episode 3 sowohl aus Wiederaufnahmen, als auch aus Vorwegnahmen und der Episoden 4 und 5 nur aus Wiederholungen ; der besonders kunstvolle Gebrauch der Technik des Dialogs, wobei man bis zum Dialog im Dialog gelangt ; Mannigfaltigkeit des Versmaßes (6, 8, 10 Silben).

b) *Spezifische Elemente der rumänischen Version.* Die für die rumänische Version spezifischen Elemente sind thematischer und dichterischer Art, also auch von der kulturellen Umwelt abhängig.

Die dem rumänischen Material eigenen thematischen Elemente sind folgende : die ständige Unterstreichung des exotischen Ursprungs des Textes, wobei die Handlung sich gewöhnlich südlich der Donau abspielt ; das Erscheinen des „kaiserlichen Boten" (deliul împărătesc) als negativer Held anstelle des schwarzen Arabers, die prägnant umrissene Formel der Klage des Mädchens, das seufzend in das Haus tritt und weinend hinausgeht, oder sich das gelbe Haar rauft und sich das weiße Gesicht zerkrazt ; die stereotype Formel der Krankenpflege, indem man ihm das Kissen vom Kopf an die Füsse und umgekehrt legt ; das Thema des Herausrollens des Streitkolbens ; das zeremonielle Bad in Anbetracht des unvermeidlichen Todes ; Aufsitzen auf das niederkniende Pferd ; die Formel des kühnen Spiels Doitschins mit dem Streitkolben ; die Formel des Abzugs in den Kampf ; der Reiterwettkampf ; die Kriegslist Doitschins und sein Gespräch mit dem Kaiser.

Die dem rumänischen Material eigenen dichterischen Elemente sind folgende : verallgemeinerter Gebrauch der kurzen Form der Episode 3 ; Aufbau der Episoden hauptsächlich durch Wiederholungen und sehr selten durch Vorwegnahmen ; Tendenz zum Porträtieren ; Gebrauch der abstrakten kennzeichnenden Eigenschaftswörter ; der dualistische Aspekt der Texte : erste Hälfte dialogiert, zweite Hälfte mit kompakter Epik im Imperfektum ; Lösen der Antithese zwischen den zwei Helden durch den Sieg des Verstandes über die blinde Macht ; zahlreiche spezifische Elemente des mündlichen Vortrags, wie z. B. : die rhetorische Apostrophe, die Erinnerungspausen ; das Versmaß ist konsekvent von 8 Silben.

. Die Elemente der kulturellen Umwelt sind : die phantastischen Elemente, die ethnographischen Details und, bedeutender, die sozialen Einzelheiten welche die Ballade begleiten und ihr eine ganz eigenartige Farbe verleihen : das in der Ballade widergespiegelte Klassenverhältnis, die für die feudale Welt typischen fiskalischen Immunitäten, der dem Kaiser gebotene Trotz.

c) *Spezifische Elemente der serbokroatischen Version.* Es sind nur dichterische Elemente : der ständige Gebrauch der linearen Epik, der Aufbau der Episoden nur durch Vorwegnahme, die thematische Purität der letzten zwei Episoden.

d) *Spezifische Elemente für die albanische Version.* Wir unterstreichen das Fehlen der Episode 1 ; der negative Held ist der Drache statt des schwarzen Arabers ; der Name des Helden ist serbischen Ursprungs ; thematisch, der Tod der zwei Geschwister in einer letzten Umarmung.

Die Analyse dieser Elemente zeigt, daß der Unterschied zwischen der rumänischen und der bulgarischen Version größer ist als die Unterschiede zwischen der bulgarischen und der serbokroatischen oder zwischen der serbokroatischen und der albanischen Version, als auch zwischen diesen allen zusammen. Die folklorische Realität deckt sich infolgedessen im ganzen mit der politischsozialen Realität des Südostens Europas während des Mittelalters. Die drei balkanischen Versionen haben sich, dank gemeinsamer Bedingungen, in eine gemeinsame Richtung entwickelt ; die rumänische Version hat sich ebenfalls entwickelt, sie hat sich aber immer mehr in das Spezifikum der rumänischen Folklore eingeordnet.

3. CHARAKTERISIERUNG DER VIER NATIONALEN VERSIONEN

a) *Die albanische Version.* Ihr Subjekt ist abstrakt, ohne lokale und zeitliche Bedingtheit, ungebunden an die konkret-historische Realität der Halbinsel. Der Kampf wird nicht gegen den typischen Vertrer

des türkischen Regimes geliefert (die meisten Albaner sind muselmännisch); der Drache symbolisiert die theoretische Unterdrückung, märchenhafter Natur. Die feudale, eingeführte Stimmung ist durch zahlreiche, der albanischen Kultur eigene Noten gemäßigt: das Familienverhältnis, die Ehre des Stammes. Die Substanz des Liedes ist lyrisch: die Aufopferung der Schwester, das Opfer des Bruders, der gleichzeitige Tod der beiden Geschwister. Das Gedicht ist herb und hart, die Psychologie meridional. Neben der zurückhaltendsten Zärtlichkeit nehmen wir an leidenschaftlichen heftigen Ausbrüchen teil.

b) *Die bulgarische Version.* Das Subjekt wurde der Atmosphäre des Kampfes gegen die türkischen Unterdrücker angepaßt. Die Tendenz ist aber das Interesse der Ballade von der Idee dieses Kampfes zu derjenigen der Untreue und des Betrugs der Freunde zu verlegen. Wahrscheinlich wurde dieser Eingriff im Augenblick einer starken Krisis im Leben dieser Sitte vorgenommen. Sogar das Familienverhältnis scheint auf einen nebensächlichen Plan geschoben zu sein, als auch die feudale Lösung des Konfliktes der zwei Helden. Das Gedicht widerspiegelt also nicht ein Ideal des Heldenlebens. Die Psychologie ist summarisch und das Gedicht manieriert und konventionell durch die Stereotypie der epischen Situationen und der technischen Verfahren. Typisches Beispiel B 1.

c) *Die serbokroatische Version.* Das Subjekt ist mit dem Kampf gegen die Türken verbunden aber episch im Sinne der Widerspiegelung eines Heldenideals und einer heroischen, männlichen Lebensauffassung. Kräftig ist auch das Familienverhältnis (die Schwester ist von der Gattin doubliert), aber die feudale Stimmung beherrscht die Komposition in allen Abteilungen. Die Psychologie ist summarisch und heftig, sie meidet die transitorischen Situationen. Dichterisch ist sie durch umfangreiche epische Gliederungen und durch den mäßigen Gebrauch reiner technischer Verfahren gekennzeichnet. Typisches Beispiel J 1.

d) *Die rumänische Version.* Der Gehalt ist unmittelbar mit dem Kampf gegen die Türken, mit dem sichtbaren Versuch ihn an die konkreten Bedingungen der alten rumänisch-türkischen Verhältnisse anzupassen, verbunden. Daher eine wahre Invasion von Elementen geschichtlicher, geographischer, ethnographischer und, insbesondere, sozialer Natur. Hier muß die spezifische Botschaft des Liedes gesucht werden. Überwiegend ist die bäuerische, volkstümliche Stimmung, nicht die heroische Stilisierung. Der Kampf der zwei Gegner bekleidet nicht die spezifischen Formeln der feudalen Wettkämpfe die wir bei den balkanischen Völkern begegnet haben, sondern er bewegt sich auf dem Boden des Wettkampfes zwischen dem Verstand und der Kraft. Die Epik hat einen weiten und

kräftigen Verlauf, aber alle Texte haben einen charakteristischen, beschreibenden, lyrischen Abklang. Das Typische Beispiel R 19.

4. SCHLUSSFOLGERUNG

Wir glauben, daß gegenwärtiges Studium die wissenschaftlichen Hauptobjektive, welche ein modernes Studium der vergleichenden Folklore beantworten muß, berührt hat.

Es hat die Hypothese des makedonischen Ursprungs des Textes enunziert und, in Abhängigkeit von den thematischen und dichterischen Kriterien, die Verbreitungswege des Motivs in der südosteuropäischen Zone festgestellt. Die Diffusion des Textes entspricht den nacheinanderfolgenden Etappen des Lebens der Ballade.

Die Forschung hat zwei bedeutende evolutive Tendenzen im Leben der Ballade unterschieden u.zw. den Verzicht auf die Episode 1 und ihre wechselmäßige Wiederaufnahme. Diese zwei entgegengesetzten Tendenzen offenbaren sich stark und aktiv als typologische Faktoren von unumgänglicher Bedeutung.

Darüber hinaus hat sich jede Version, den Eigentümlichkeiten der Volkskultur welcher sie angehört gemäß, auf selbständige Art entwikkelt und sich mit eigenen künstlerischen Mitteln gestaltet. Wie groß aber auch die, aus der Entwicklung jeder Version in die Richtung des nationalen Spezifikums hervorgegangenen Unterschiede sein mögen, greifen sie nicht die Essenz der Ballade an, diejenige Grundeigenschaft welche der Ballade die eigene erzählende Physiognomie gewährt und sie als ein selbständiges Kunstwerk individualisiert. Wir stehen vor einem typischen Fall der Einheit in der Diversität.

Der mündliche Vortrag hat allen diesen vier Versionen eine in ihren Grundzügen identische dichterische Struktur eingeprägt. Aber auch in dieser Hinsicht konnte man spezifisch nationale Äußerungen entdekken, in der Art des Gebrauchs einiger technischer Verfahren und in der Manier der Vorbereitung bestimmter künstlerischer Effekte. Das hängt von der jahrhundertealten folklorischen Erfahrung eines jeden Volkes ab, ebenso wie von dem Spezifikum der Sprache, der eigenen Psychologie und den eigenen kulturellen gegenseitigen Verbindungen.

Ein letztes Problem betrifft die künstlerische Botschaft des Werkes. Das Motiv ist nicht aus dem phantastischen Märchen ATh 300 oder aus der balkanischen Legende des Heiligen Georg entstanden. Es ist möglich und sogar wahrscheinlich, daß es mit diesen Verbindungen hat, dadurch, daß es auf schöpferische Art einige aus dieser Richtung stammende künst-

lerische Anregungen gebraucht hat. Die Ballade ist aber infolge einer, aus dem konkreten Leben stammenden, Anregung entstanden, welche in künstlerischer Form vorbestehende Elemente und neue, aus dem Überfluß des wirklichen Lebens entsprungene Elemente verschmolzen hat. Die übermäßige Tendenz konkrete historische Elemente im Text zu entdecken, hat sich als unzulänglich für das Leben der Ballade bewiesen, da in der Kunst nicht die rohe Wirklichkeit, sondern die Wahrhaftigkeit, nicht der besondere Fall, sondern das Typische interessiert. Die Ballade hat sich aber auf dem Hintergrund des jahrhundertealten Kampfes der südosteuropäischen Völker gegen die türkische Unterdrückung entwickelt und widerspiegelt die Darstellung die jedes Volk, in den von der Geschichte auferlegten Grenzen, diesem Kampf gab. Dies hat ihr die Verbreitung und die Lebensfähigkeit gesichert. Die Ballade gehört infolgedessen dem Zyklus der großen antitürkischen Epik an und ist eines der repräsentativsten Werke des gemeinsamen kulturellen Patrimoniums der südeuropäischen Völker.

LA GUERRE RUSSO-TURQUE DE 1768—1774 ET LES GRECS

par ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Les Etats européens ne voyaient pas d'un bon œil les progrès de la Russie depuis que Pierre le Grand, au début du XVIII[e] siècle, avait commencé à imposer son pays comme une grande puissance. La France surtout constatait non sans une vive inquiétude le développement de la puissance de l'Etat russe et l'influence croissante qu'il prenait sur les chrétiens soumis à la domination des Turcs. Les ambassadeurs de France à Constantinople essayaient de se servir de la Turquie pour affaiblir la Russie. Et, dans ce but, ils n'avaient garde de perdre la moindre occasion de provoquer des conflits armés entre les Turcs et les Russes. Par ailleurs, l'influence de la Russie dérangeait fort l'Autriche et la Prusse. Le roi de Prusse, Frédéric II, craignant de voir la Russie annexer la Pologne, proposa un partage partiel de cette dernière entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Les événements de Pologne précipitèrent la guerre russo-turque. Choiseul, l'ambassadeur de France à Constantinople, était l'ennemi le plus farouche de Catherine et le meilleur des amis du Sultan [1]. Aussi essayait-il de susciter partout des animosités envers la Russie en prodiguant l'argent et en maniant l'intrigue. Il encouragea la Confédération de Bar, à laquelle il envoya de grosses sommes et des officiers français. Il agit de même avec la Suède, mais, surtout, il insista fort et par tous les moyens pour déterminer les Turcs à déclarer la guerre aux

[1] Catherine II, par plaisanterie, appelait Choiseul l'âme de Moustapha.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3–4, p. 513–547, BUCAREST, 1965

Russes, en leur démontrant que l'influence de la Russie sur la Pologne était pour la Turquie un désavantage et un péril [2].

Par ailleurs, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, Obreskov, s'évertuait à prouver à la Porte que les informations communiquées par le représentant de la France ne correspondaient pas à la réalité. En même temps, il cherchait à se ménager, à l'aide de sommes d'argent appréciables, le concours du grand drogman, qui était alors Nicolas Soutzos, afin d'éviter qu'il ne prédisposât les Turcs à faire montre d'hostilité envers les Russes dans le choix des informations qu'il communiquait à la Porte dans la question polonaise [3].

En dépit de ses efforts, Obreskov ne put empêcher le conflit armé avec la Turquie, car cette dernière, profitant de la circonstance que les troupes du tsar étaient paralysées par les complications de Pologne, déclara la guerre à la Russie [4]. Mais si la Porte déclarait la guerre, elle n'était pas préparée à en supporter le fardeau [5]. De son côté, la Russie était mal armée, ses troupes n'étaient pas encore mobilisées. Néanmoins, comme la guerre avait été déclarée à l'automne, ce ne fut guère qu'au printemps suivant que les opérations contre les Russes purent commencer. Entre-temps, ces derniers avaient disposé de plusieurs mois de répit pour s'y préparer [6].

La déclaration de guerre inquiéta les grandes puissances. Elles prévoyaient des complications politiques et, en cas de victoire russe, le danger de voir péricliter l'équilibre européen, les tendances expansionnistes de la Russie tsariste étant chose avérée.

Pendant tout le XVIII[e] siècle le tsarisme s'est efforcé de gagner, par des promesses fallacieuses, la sympathie des peuples chrétiens de l'Empire ottoman, afin de s'assurer leur concours pour la réalisation de son plan d'accaparement de nouveaux territoires au détriment de la Turquie.

---

[2] *Istoria U.R.S.S. sub redacția A. M. Pancratova*, vol. II, Bucarest, 1950, p. 63.

[3] Athanase Comnène Ypsilantis, Τὰ μετὰ τὴν ἅλωσιν, Constantinople, 1870, p. 421—422.

[4] Le ms. grec 547 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie porte au f. 1—2 la notice que voici : ͵αψξη', Σεπτεμβρίου κε', ἡμέρᾳ Πέμτη, ὥρᾳ ὀγδόη τῆς ἡμέρας ἐσφαλίσθη ὁ πρῶτος ἐλτζῆς τοῦ Ρώσσου εἰς τοὺς Γεδὶ Κουλάδες καὶ μετὰ πέντε ἡμέρας, ἤγουν Σεπτεμβρίου λ', Τρίτη ἑσπέρας ἐσφαλίσθη καὶ ὁ δεύτερος ἐλτζῆς τοῦ Ρώσσου εἰς τὸν αὐτὸν τόπον (1768, 25 septembre, jeudi, à la huitième heure du jour, le premier représentant — ἐλτζῆς — de la Russie a été enfermé aux Sept-Tours et cinq jours après, soit le 30 septembre, mardi soir, le fut aussi le second représentant des Russes au même endroit). Voir Const. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p. 79, n° 151 (547), cf. aussi Νέος Ἑλληνομνήμων, vol. VII, 1910, p. 236.

[5] Le grand vizir ordonna au patriarche Samuel d'inciter les marchands grecs à donner à titre d'emprunt au fournisseur des régiments de janissaires d'importantes sommes d'argent pour faire face aux dépenses de guerre. Voir Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 418.

[6] Frédéric II a dit très ingénieusement que ce fut une guerre des borgnes contre les aveugles et que naturellement les vainqueurs furent les premiers. Voir Pandelis Kondoïannis, Οἱ Ἕλληνες κατὰ τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον, Athènes, 1903, p. 111,

Les tendances expansionnistes des tsars datent du règne de Pierre Ier. Celui-ci avait formé le dessein d'étendre sa domination sur une grande partie de la Péninsule des Balkans en créant un Empire gréco-russe. Il était tellement convaincu de la réussite de ses projets qu'il avait fait graver à Amsterdam son portrait avec l'inscription *Pierre, premier empereur russo-grec* et le distribuait aux chrétiens de l'Empire ottoman [6a]. La défaite de Stănileşti mit fin à ces plans ambitieux.

Le projet que n'avait pu réaliser Pierre Ier sera repris par Catherine II dans son fameux « plan grec ». Elle se proposait de grouper une grande partie des provinces de l'Empire ottoman habitées par des populations chrétiennes et de constituer un Empire grec ayant pour souverain son propre neveu, le grand-duc Constantin « lequel avait à cette fin reçu une éducation et même un nom adéquats. » [6b] En fait, la création de cet Etat grec ayant pour empereur le neveu de Catherine n'était qu'une étape préparatoire du passage de ces territoires, sinon sous la domination tsariste, du moins, sous son influence directe.

Les plans expansionnistes des tsars inquiétèrent la diplomatie anglaise. William Pitt soutenait qu'il importait de barrer l'expansion du tsarisme dans les Balkans et d'assurer par tous les moyens l'intégrité territoriale de la Turquie. Il réussit à gagner à ses vues la Prusse et la Hollande et à conclure avec elles une alliance qui, dirigée contre la Russie, réduisit une fois de plus à néant les projets d'extension territoriale et d'influence de l'Etat tsariste. Il apparaissait clairement au XVIIIe siècle que la politique des tsars visait à la suprématie dans la péninsule des Balkans et la mer Noire, afin d'assurer à la flotte commerciale russe le libre accès de la Méditerranée, par les Détroits.

Dans un travail sur *La paix de Kütchuk-Kaïnardji*, K. J. Droujina brosse l'historique de la lutte que la Russie soutint dans les années 70 et 80 du XVIIIe siècle pour s'assurer la sortie de la mer Noire. Elle y montre que des motifs vitaux d'ordre économique, stratégique et politique déterminèrent les tsars à avancer sur les côtes de la mer Noire et à neutraliser la menace que les khans de Crimée et les sultans turcs y faisaient peser [7]. Or, on ne pouvait atteindre sans guerre de pareils résultats.

[6a] Constantin Sathas, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Athènes, 1869, p. 448.

[6b] Marx-Engels, *Œuvres*, t. IX, Bucarest, 1959, p. 123; André Oţetea, *Contribution à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, p. 80—84 et Constantin Sathas, *op. cit*,. p. 534—538.

[7] Cf. le compte rendu de A. M. Stanislavskaïa dans « Analele româno-sovietice », série histoire, I, 1956, p. 116.

En vue de la guerre de 1768—1774, guerre qu'elle ne désirait pas au moment où elle fut déclenchée, Catherine préparait de longue date le terrain en faisant couver une sérieuse agitation destinée à provoquer un soulèvement armé des peuples chrétiens opprimés par la Porte ottomane [8]. Ses agents poussaient à la révolte les peuples chrétiens — Grecs, Roumains, Serbes, Monténégrins —, stimulant d'une part leur soif ardente de liberté et, d'autre part, sapant les fondements mêmes de l'Etat féodal ottoman. Leurs promesses firent battre de mille espérances les cœurs des peuples balkaniques et allumèrent à tel point les imaginations que tous étaient convaincus que le signal de la libération serait donné du Kremlin [9].

La Russie tsariste s'efforçait tout particulièrement de révolter le peuple grec qui, comparativement aux autres nations des Balkans, était plus évolué du point de vue économique, social et culturel dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Catherine II voyait dans les Grecs subjugués

---

[8] La première tentative de la Russie de soulever les peuples chrétiens contre l'Empire ottoman remonte à l'époque de Pierre I[er] (Marx-Engels, *Œuvres* (en roumain), vol. IX, Bucarest, 1959, p. 123). C'est alors qu'il lança une proclamation à tous les chrétiens les invitant à lutter : « Moi, je vous appelle à mon armée et à mon camp et vous. amenez aussi vos amis fidèles. Par la force de mon épée trouvez la tranquillité et échappez aux Turcs. Pour votre libération, j'aurai à souffrir, c'est pourquoi je veux que vous m'aidiez... (Const. Paparigopoulos, Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους, éd. Paul Carolidès, vol. V/2. p. 193). Une proclamation de Pierre I[er] en langue grecque, datant du 23 mars 1711, figure à la Bibliothèque Nationale de Vienne. Elle a été décrite par Herbert Hunger dans le catalogue des manuscrits grecs sous la cote 131 (XVIII[e] s.). Voir V. Papacostea, *Manuscrise grecești din Biblioteci streine*, dans « Revista Arhivelor », IV[e] année, 1961, n° 2, p. 282—283. L'appel du tsar enthousiasma à tel point les Grecs que l'on pouvait entendre retentir sur l'Olympe les accents de ce chant populaire :

Ἀκόμη τούτ' τὴν ἄνοιξη
ραγιάδες, ραγιάδες
τοῦτο τὸ καλοκαίρι
καϋμένη Ρούμελη
ὅσο νὰ ῥθῇ ὁ Μόσκοβος
νὰ φέρῃ τὸ σεφέρι
(Encore ce printemps,
raïas, raïas,
cet été,
pauvre Roumélie,
jusqu'à ce que vienne le Moscovite
mener la guerre).

Quelques années plus tard, sous le règne de la tsarine Anne, des proclamations belliqueuses furent derechef distribuées en Turquie. Le maréchal Munnich soutenait que les Grecs considéraient l'impératrice de Russie comme leur souveraine de droit (voir C. D. Raffenel, *Histoire des Grecs modernes*, Paris, 1825, p. 170). Mais ces tentatives n'eurent pas de résultats positifs car les conditions économiques et sociales d'alors n'avaient pas encore créé les prémisses d'une insurrection armée. (Const. Paparigopoulos, *op. cit.*, vol. V/2, p. 193).

[9] Euloge Kourilas de Lavra, Θεόκλητος Πολυείδης, dans *Θρακικά*, vol. V, 1934, p. 87, note 3.

le meilleur instrument pour atteindre ses plans de démembrement de l'Empire ottoman. Au secours de ses intentions venaient aussi les prophéties formulées en Russie et ailleurs et qui donnaient à entendre aux Grecs qu'ils seraient délivrés par la « race blonde » [10]. Si l'on tient compte du mysticisme et de la superstition du temps, on comprend de quel poids ces prophéties pesaient sur l'état d'esprit du peuple grec.

PRÉPARATION DE LA RÉVOLTE.

Depuis la chute de Constantinople jusqu'en 1821, l'histoire de la Grèce connaît plusieurs plans de soulèvement, plusieurs mouvements locaux et trois grandes révoltes, dont celle du Péloponnèse en 1770 qui éclata à l'instigation de Catherine et aussi par suite du désir qu'avaient les Grecs de secouer la domination de l'Empire féodal ottoman [11]. Les premières tentatives que fit la tsarine pour révolter les Grecs commencèrent en 1763, quand elle dépêcha en Grèce plusieurs émissaires qui parcouraient le Péloponnèse, la Grèce centrale, la Macédoine, la Thessalie et l'Epire, ainsi que les îles grecques de l'archipel. Nous nous bornerons à rappeler les noms de quelques-uns d'entre eux. Tout d'abord, Georges Papazolis, originaire de Siatista, en Macédoine. Il était parti en Russie s'y faire une situation. Ayant fait connaissance de Grégoire Orlof, il prit du service dans l'armée russe et obtint rapidement les épaulettes de capitaine d'artillerie dans la garde impériale. Papazolis et les autres Grecs qui vivaient dans l'entourage de la cour de Russie n'avaient cessé de présenter la situation d'esclaves de leurs compatriotes et de presser les cercles russes à entreprendre une action pour les délivrer. Catherine et son premier ministre Panine hésitaient, car la chose leur paraissait risquée. Néanmoins ils consentirent à accorder à Papazolis un congé de trois ans pour parcourir la Grèce et en rapporter des informations sur l'état d'esprit du pays. En 1763 (ou en 1766 selon d'autres sources) [12], Papazolis quitta la Russie en direction de Venise. C'est là qu'il s'aboucha avec de nombreux Grecs auxquels il dévoila le plan de la révolte. Ce plan fut

---

[10] Sur les prophéties de ce genre voir I. Philémon, Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς Φιλικῆς Ἑταιρείας. Nauplie, 1834, p. 217—218 ; N. Politis, Ἀγαθάγγελος, dans «Ἑστία», vol. XXVII, 1889, p. 38—40 ; Euloge Kourilas de Lavra, *op. cit.*, p. 69—162.

[11] Ap. Daskalakis, Τὰ αἴτια καὶ οἱ παράγοντες τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως τοῦ *1821*, Paris, 1927, p. 5—6.

[12] P. Chiotis, Σειρὰ ἀπομνημονευμάτων, vol. III, Corfou, 1863, p. 460.

vivement applaudi par les Grecs qui attendaient depuis des siècles avec impatience le moment propice [13]. De là, Papazolis prit contact, au moyen de ses agents, avec les Grecs de Raguse [14]. Puis, après bien des péripéties, il gagna Trieste d'où il passa en Epire [15]. Là, comme le terrain avait déjà été préparé par les émissaires qu'il y avait mandés en avant-coureurs porteurs de présents — vêtements religieux, croix, icônes [16] — il est accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. Il traverse toute la Grèce, prend contact avec presque tous les métropolites et les évêques, avec les familles notables des provinces grecques ainsi qu'avec les chefs des armatoles à même de contribuer pour beaucoup, en raison de leur situation économique et de l'influence dont ils jouissaient, à la réalisation des plans caressés par Catherine de révolter le peuple grec [17]. Mais les Magniotes, sur lesquels on comptait beaucoup, se montrèrent fort réservés. Leurs chefs, appartenant à la famille Mavromichalis, manifestèrent leur manque de confiance dans ces belles promesses. Finalement, les Magniotes promi-

---

[13] Pandelis Kondoïannis, Οἱ Ἕλληνες κατὰ τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον *1768—1774*, Athènes, 1903, p. 70.

[14] C. A. Palaiologos, Ρωσσικὰ περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα, dans « Παρνασσός », vol. I, 1877, p. 916—917.

[15] Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, vol. III, Paris, 1887, p. 301.

[16] Catherine, désireuse de se gagner les Grecs, se montra très généreuse en objets du culte pour s'assurer de la sorte, en sa qualité d'impératrice orthodoxe, davantage leur sympathie. Partout les églises grecques furent embellies d'icônes offertes par la tsarine (voir Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 90). C'est ce qui explique comment la première couche de la société grecque que les Russes se gagnèrent fut le clergé ; puis, ce fut, par les sermons de ce dernier, le tour des masses, car on connaît l'influence que l'Eglise exerçait en ce temps-là sur le peuple inculte et superstitieux.

[17] Tandis que Papazolis et ses agents parcouraient la Grèce, d'autres semaient la graine de l'insoumission et de la révolte dans les autres pays balkaniques. En 1765 Etienne Piccolo — ou Le Petit — un moine grec, se manifesta au Monténégro, en prétendant être Pierre III (voir Rulhière, *op. cit.*, vol. III, Paris, 1807, p. 305—308). Brandissant l'étendard de la révolte, il réunissait une armée en promettant de délivrer les peuples du joug turc. La réputation de ce pseudo-Pierre, qui soutenait que les Russes étaient le « peuple blond » des prophéties. à l'aide desquels les peuples chrétiens devaient être libérés, électrisa les opprimés dont plus d'un vint se ranger sous son drapeau. Dans un rapport du 19 août 1768 Kaunitz parle aussi de l'activité subversive de Pierre le Petit. Voir Hurmuzaki, *Documente*, vol. VII, p. 59, doc. XLVI. Au début, la Porte le prit pour un dément inoffensif. mais quand elle vit grossir les rangs des révoltés qui répondaient à son appel, elle prit des mesures sérieuses contre lui. et son armée révolutionnaire fut dispersée (voir P. Aravantinos, Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου, vol. I, Athènes, 1856, p. 262 ; Th. N. F., Ἡ ἐν ἔτει 1770 Πελοποννησιακὴ ἐπανάστασις καὶ τὰ ἐπακόλουθα αὐτῆς, dans « Χρυσαλλίς », vol. IV, 1866, p. 206 ; cf. encore P. Kondoïannis, *op. cit.*, p. 98). Dans les pays roumains vint, dit-on, un Grec, officier dans l'armée russe, du nom de Germain, qui, habillé en civil, parcourut le pays, prêchant la révolte contre les oppresseurs (voir E. Regnault, *Histoire des Principautés Danubiennes*, p. 84). Plusieurs agents russes semblent avoir circulé dans les Principautés Roumaines, car à l'époque, en mai 1768, le prince de Moldavie informa la Porte de la capture d'un émissaire russe qui avait pour mission de provoquer des mouvements subversifs. La réponse de la Porte fut de l'envoyer à la potence (Hurmuzaki, *Documente*, Supl I/1, p. 758). Vers la même date le fameux Nazarie Karanzine développait en Valachie une activité analogue.

rent d'arriver à un accord avec les Russes, mais seulement après qu'ils connaîtraient de la bouche d'une personne autorisée leurs intentions et leurs forces [18] et à condition qu'ils enverraient au préalable au Péloponnèse d'importantes forces militaires [19].

A cette époque, il y avait, outre la famille Mavromichalis, un homme réputé pour sa fortune, sa puissance politique et l'influence qu'il exerçait sur les masses. Panaïotis Bénakis était en effet le plus riche féodal du Péloponnèse et il était presque constamment dans les meilleurs termes avec les pachas du pays, au point que les Turcs eux-mêmes avaient peur de lui [20].

Papazolis, l'émissaire de la tsarine, prit contact aussi avec Bénakis. Ce dernier, plus enthousiaste que Mavromichalis et moins prévoyant que lui, réunit dans sa demeure les notabilités de la Morée, gens d'église ou laïques, et un accord fut signé qui promettait la levée de 100 000 hommes, à condition de leur fournir l'armement nécessaire et d'envoyer la flotte russe dans les eaux grecques [21].

Papazolis ne fut pas seul à être envoyé en Grèce. Emmanuel Saros, un Grec lui aussi, le fut également. A son retour à Pétersbourg en 1765, il rapporta des nouvelles encourageantes au sujet de la révolte grecque projetée [22].

Un agent secret de la Russie qui joua lui aussi un grand rôle fut Tamara, le drogman envoyé par Pétersbourg à Venise. Il traversa à son tour de long en large le Péloponnèse sous couleur de recherches archéologiques. Il s'y rencontra avec Papazolis. Rentré à Pétersbourg, Tamara y présenta de façon exagérée les forces militaires des Grecs [23].

---

[18] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 72.

[19] Const. Paparigopoulos, *op. cit.*, vol. V/2, p. 194.

[20] I. Kordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας, vol. I, Athènes, 1957, p. 228.

[21] I. Kordatos, *op. cit.*, p. 229. Pour venir en aide à ceux qui avaient l'intention de combattre aux côtés des Russes, Papazolis, avant de rentrer en Russie, traduisit du russe et publia à Venise en 1765 un livre sur l'art militaire, qu'il dédia à Grégoire Orlof (voir Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 74). Quand il retourna auprès d'Orlof, il lui présenta un rapport qui exagérait la situation réelle des provinces grecques. A l'en croire, il n'était besoin que d'un général russe pour déclencher l'insurrection des Grecs et à l'apparition du premier vaisseau russe devant les côtes du Magne, des centaines de milliers d'hommes se dresseraient pour écraser l'oppresseur en Attique et en Morée. Voir C. D. Raffenel, *op. cit.*, p. 189.

[22] Tout comme Papazolis, E. Saros jugea lui aussi très superficiellement la situation. Il croyait que quelques navires de ligne russes suffiraient pour remporter la victoire. « A mon avis, écrivit-il, j'ose vous donner le conseil d'envoyer dans la mer Méditerranée contre les Turcs dix bâtiments russes, sur lesquels soient disposés plusieurs canons. Aussitôt que les Grecs les verront, ils se hâteront de s'unir aux Russes... ». Voir C. Palaiologos, Ρωσσικὰ περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα, dans « Παρνασσός », vol. V, 1881, p. 145.

[23] Rulhière, *op. cit.*, vol. III, Paris, 1807, p. 346—348. Tamara déclarait dans son mémoire qu'il suffisait d'armes et de munitions pour débarrasser en quelques semaines le sol

Un autre agent de Catherine qui parcourut la Grèce subjuguée fut, dit-on, un Moldave qui, connaissant bien le turc, voyagea sous le pseudonyme de Hadji-Mourat. Le voyageur français Castellan fournit force détails sur le rôle de cet émissaire traversti en iman [24].

Les Grecs établis en Russie, à Moscou comme ailleurs, et qui jouissaient de privilèges accordés par la tsarine et de ses faveurs, occupant de hautes fonctions, étaient tous d'accord eux aussi avec les plans de Catherine [25].

La Porte soupçonna ce qui se tramait et, bien que les recherches entreprises par elle n'aient pu entraîner la découverte des ramifications du complot, elle décapita en 1767 le métropolite de Lacédémone et en persécuta d'autres afin de terroriser les Grecs [26].

Après que les différents émissaires de Catherine s'en retournèrent et lui présentèrent des rapports optimistes sur la situation qui régnait en Epire, en Thessalie, dans le centre de la Grèce, au Péloponnèse et dans l'Heptanèse, le gouvernement russe commença à discuter la question d'une expédition dans les eaux grecques. Quelqu'un insista beaucoup là-dessus, Orlof [27], qui espérait se couvrir dans cette expédition d'une gloire immortelle. Le premier ministre et ministre des Affaires étrangères de Catherine, Nikita Panine s'était opposé au commencement à une expédition russe de ce genre, l'estimant un geste téméraire. Mais la guerre russo-turque ayant éclaté en 1768, il céda, probablement parce que le commandement de l'expédition fut confié à Alexis Orlof, son beau-père, Panine ayant entre-temps épousé la fille de celui-ci [28]. Loin de se contenter d'accepter, Panine intervint même directement pour provoquer la révolte

---

de la Grèce de l'ennemi. Rien que 150 000 francs, disait-il, confiés à des mains sûres, étaient bien assez pour la Révolution grecque (voir Const. Sathas, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Athènes, 1869, p. 464.

[24] A. L. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, vol. II, p. 59; cf. aussi Const. Sathas, *op. cit.*, p. 464—465.

[25] I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 228.

[26] Const. Paparigopoulos, *op. cit.*, vol. V/2, p. 194 et I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 232. Plus tard, quand la guerre fut chose accomplie, aussitôt après la déclaration de guerre, la Porte ordonna à tous les raïas de livrer leurs armes. Le firman de confiscation de ces dernières a été publié par A. Vasdravelis, Ἱστορικὰ ἀρχεῖα Μακεδονίας, Β' Ἀρχεῖον Βερροίας-Ναούσης, *1598—1886*, Salonique, 1954, p. 182—184, doc. 201. En 1768 un calme relatif régnait encore en Grèce, mais comme la révolte avait éclaté au Monténégro, les Turcs ramassaient les armes de tous les chrétiens de l'Empire. Un chroniqueur roumain, le Stolnic Dumitrache, note que les Russes livrèrent aux Grecs 10 000 fusils à la place de ceux que les Turcs avaient ôtés « au peuple du fait de leurs soupçons » (voir sa chronique éditée par V. A. Urechia dans « Analele Academiei Române, Secţ. Ist., II^e série, vol. X, 1889, p. 384).

[27] C. Palaiologos, Ρωσσικὰ περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα, dans « Παρνασσός », vol. II, 1878, p. 709—710.

[28] S. Kougéas, Ἡ ὑπὸ τοὺς Ὀρλὼφ Πελοποννησιακὴ ἐπανάστασις dans « Πελοποννησιακά », vol. I, 1956, p. 54.

grecque. Dans une lettre à Mavromichalis il déclarait : « Sa Majesté m'ordonne de vous assurer de sa parole sacrée, que tant que durera cette guerre agréable à Dieu, non seulement Elle ne vous abandonnera pas, mais encore qu'Elle vous tiendra sous sa haute protection et vous aidera tant qu'Elle le pourra... ». Un peu plus loin, Panine demande que deux ou trois personnes se rendent chez les frères Orlof qui se trouvaient en Italie, afin d'établir et de mettre sur pied le plan de révolte. De même, il insiste pour que les représentants grecs sachent quelle sorte d'hommes et en quel nombre vont se joindre à Mavromichalis, afin d'en informer les dirigeants russes [29].

Catherine aussi, nous l'avons dit, éprouvait au début certaines hésitations et elle ne voulait pas se risquer dans une expédition si éloignée des frontières de ses Etats et pleine de dangers, le terrain n'étant pas assez bien préparé pour assurer le soulèvement simultané de tous les peuples balkaniques englobés dans les limites de l'Empire ottoman [30]. Mais au risque d'un échec, la tsarine décida d'envoyer la flotte russe dans les eaux grecques afin de créer une diversion et de forcer les Turcs à combattre sur deux fronts. C'est alors qu'elle lança un manifeste à tous les peuples chrétiens de l'Empire ottoman, les invitant à prendre les armes aux côtés des troupes russes pour gagner leur indépendance [31].

Avant que la flotte russe n'appareillât pour la mer Egée, Alexis et Théodore Orlof furent envoyés en Italie en vue des derniers préparatifs. Ils voyagèrent sous le pseudonyme d'Ostrov et sous le prétexte de se rendre en Occident pour y suivre un traitement médical. Une fois à Venise, ils prirent contact avec le riche et influent marchand épirote Panos Maroutsis [32], dont ils firent leur agent auprès de toutes les cours

---

[29] S. Kougéas, *op. cit.*, p. 53.

[30] Catherine se rendit compte que le succès de l'expédition en dépendait dans une large mesure; c'est pourquoi, même après le départ des frères Orlof pour l'Italie, elle écrivait à Alexis qu'il devait veiller à ce que la révolte des peuples allât de pair, car le soulèvement isolé d'un peuple, avant que les autres ne fûssent prêts, ménerait au désastre, aucun peuple n'étant assez puissant pour remporter à lui seul le succès. La tsarine achève sa lettre en lui déclarant que son premier souci doit être d'assurer l'entente et la collaboration de tous les peuples opprimés (voir C. A. Palaiologos, *op. cit.*, vol. V, 1881, p. 146—147). Les frères Orlof, qui rêvaient de se couvrir de gloire dans l'expédition en Méditerranée présentaient en rose la situation. Ils informaient le gouvernement russe que tous les peuples subjugués étaient désireux de prendre les armes contre leurs oppresseurs. Ces nouvelles induirent en erreur l'impératrice et la déterminèrent à prendre la décision d'attaquer l'ennemi dans la mer Egée également (voir C. Palaiologos, *op. cit.*, vol. V, 1881, p. 146).

[31] Voir la *Storia della guerra presenta tra la Russia e la Porta Ottomana*, Venise, 1770, vol. V, chap. VIII, p. 90—95, réimprimée dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. VII, p. 63—65.

[32] Les membres de la famille Maroutsis entretenaient la célèbre école de l'Epire qui portait leur nom, la Μαρουτσαία Σχολή (voir P. Aravantinos, Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου, vol. II, p. 280).

d'Italie. Ce dernier s'efforça de convaincre aussi le gouvernement vénitien de se ranger du côté des Russes contre les Turcs, mais il ne réussit point. Venise observa, durant les événements du Péloponnèse, l'attitude la plus réservée. La raison en était que depuis longtemps, à savoir depuis la paix de Passarowitz, la République vénitienne, qui était consciente de son déclin et désirait la paix pour sauvegarder les territoires restés sous sa domination (Vénétie, Istrie, Dalmatie, îles Ioniennes et une étroite bande de territoire sur la côte d'Epire), évitait toute ingérence dans les conflits armés [33]. Elle avait aussi d'autres appréhensions, elle songeait qu'en cas de succès, la Russie occuperait des positions dans la Méditerranée et sa situation serait périclitée. Elle craignait que les puissantes forces russes installées dans son voisinage n'accélérassent l'effritement de l'Etat aristocratique vénitien. Ainsi donc le gouvernement vénitien ne se déclara pas pour les Russes, mais observa même la plus stricte neutralité [34] et, comme il y avait beaucoup d'allées et venues dans l'entourage des frères Orlof — du fait des départs et des retours incessants de leurs agents secrets —, il les mit en demeure de quitter le territoire de Venise. En même temps les citoyens vénitiens furent prévenus qu'ils s'exposaient à de sévères punitions s'ils s'enrôlaient dans l'armée russe [35].

Les frères Orlof, se voyant forcés d'abandonner le territoire vénitien, se réfugièrent dans le duché de Toscane, où ils établirent leur centre conspiratif et où ils séjournèrent jusqu'à l'arrivée de la flotte russe [36]. Afin de masquer leurs préparatifs au Péloponnèse, les Russes déclaraient qu'ils volaient au secours des Monténégrins révoltés. Le prince Dolgorouki, qui se trouvait en Italie avec les frères Orlof, se rendit même au Monténégro d'une façon provocante [37].

Le bruit ayant alors couru que le chef de la révolte monténégrine, Etienne Piccolo, aurait été en correspondance avec le patriarche œcuménique Mélèce, ce dernier fut arrêté et enfermé à la prison du muhzur-aga. Puis on l'enferma dans la fameuse prison de torture du bostandji-baša. Lors de la perquisition du patriarcat, on trouva une circulaire patriarcale dans laquelle le pontife invitait les Grecs à prier Dieu de bénir les armes

---

[33] Voir Pierre Pheroukis, Μικρὰ συμβολὴ εἰς τὴν ἠπειρωτικὴν ἱστορίαν, dans « Ἠπειρωτικὰ Χρονικά », vol. IV, 1929, p. 286—287. Mais en dépit de toute son attitude de réserve et de sa non-ingérence, Bonaparte envahira plus tard les territoires de la République de Venise. Le général Gentily occupera sur son ordre les îles Ioniennes en 1797.

[34] Néanmoins, la République de Venise s'armait pour être prête au besoin à s'unir au plus fort : voir Const. Sathas, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Athènes, 1879, p. 478.

[35] C. Palaiologos, Ρωσσικὰ περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα dans « Παρνασσός », VII, 1883, p. 225.

[36] Voir le *Journal autographe de Greig, amiral russe durant l'expédition des Russes au Péloponnèse en 1769*, dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 35.

[37] Const. Sathas, *op. cit.*, p. 473.

russes. Quand cette pièce compromettante eut été trouvée, on mit le patriarche à la torture, on le chargea de chaînes, puis on l'exila dans l'île de Mytilène [38].

Après s'être établi dans le duché de Toscane, Alexis Orlof écrivit le 8 octobre 1769 aux chefs magniotes pour leur recommander de prendre les mesures suivantes :

1) Tous les hommes appelés à participer à la lutte seraient préparés de façon à pouvoir être mobilisés dès son arrivée en territoire grec ;

2) On préparerait des casernes pour les troupes russes ;

3) On ferait des provisions de blé, et d'autres produits pour subvenir à l'approvisionnement des troupes ;

4) On enverrait à Monembasie, à Coron et à Méthone quelques hommes munis de clous [39] ;

5) On réunirait le plus grand nombre possible de chevaux, mulets et ânes pour les utiliser à leur arrivée [40].

Les ordres d'Orlof furent exécutés. Les grands féodaux du Péloponnèse qui possédaient de vastes domaines, préparèrent à leurs frais d'importans stocks d'aliments, tel Zaïmis dont les provisions suffirent à couvrir l'entretien de l'armée plusieurs mois durant [41]. Un autre riche personnage, Panaïotis Bénakis [42], de Calamata, contribua à l'entretien des deux légions appelées par Théodore Orlof légions spartiates [43].

Le 15 février 1770, Théodore Orlof demande aux chefs de la révolte grecque de lui communiquer au plus tôt le stade de leurs préparatifs, l'état des forteresses turques, le genre des préparatifs turcs et, si possible, d'envoyer des pilotes grecs pour guider la flotte russe sans risques [44].

Comme le moment décisif approchait, les frères Orlof essayaient par leurs proclamations d'inspirer de la confiance et de l'enthousiasme à ceux qui hésitaient. « Je ne doute le moins du monde, était-il dit dans l'une de ces proclamations, que tous les Grecs, voyant tant de mansuétude de la part de notre impératrice, voyant que tant de coreligionnaires russes sont venus de contrées si lointaines verser leur sang pour la foi chrétienne et pour ceux qui ont même croyance qu'eux et comprenant combien précieux est cet instant, dont dépend l'affermisse-

---

[38] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 328—332.

[39] Les clous devaient servir à enclouer les canons pour neutraliser ainsi l'artillerie ennemie.

[40] S. Kougéas, Ἡ ὑπὸ τοὺς Ὀρλὼφ Πελοποννησιακὴ ἐπανάστασις, dans « Πελοποννησιακά », vol. I, 1956, p. 56.

[41] Voir le *Journal... de Greig*, dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 49.

[42] Des détails sur la famille Bénakis dans C. Sathas, *op. cit.*, p. 503—504.

[43] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 128—129.

[44] S. Kougéas, *op. cit.*, p. 59—60.

ment de la religion et de la liberté du peuple tout entier et que, étant au fait, d'une part, de la faiblesse et de la mauvaise situation des Turcs et, d'autre part, de nos grandes victoires..., ils vont brandir la croix, luttant pour leur religion, leur patrie et leur liberté... Je promets à mon tour que tous ceux qui agiront maintenant avec vaillance, serviront la religion et la patrie avec zèle et soumission..., outre la récompense qu'ils en recevront de Dieu, seront magnifiés et honorés pour leur peine par l'impératrice aussi. Quant à celui qui ne donnera pas son secours à cette action sacrée il sera non seulement considéré par les autres chrétiens comme déshonoré, traître au Christ et à la patrie, mais encore il perdra son bonheur et la récompense de l'impératrice... ». Dans une autre proclamation Orlof déclare que les Grecs ont servi les Vénitiens et les Napolitains sans aucun gain pour leur patrie, mais que, s'ils luttent maintenant sous les étendards impériaux, ils serviront leur patrie et leur foi. Orlof y fait encore savoir qu'il envoie aux habitants de la Chimère 1100 pièces d'or pour acheter du pain, plus 500 roubles pour se procurer 4 petites pièces d'artillerie avec leurs munitions [45].

On lit dans une lettre du 8 mai 1770 adressée par Alexis Orlof à Mavromichalis, le chef des Magniotes : « Moi, je suis venu ici pour délivrer les chrétiens ou mourir avec eux. Je veux cependant que vous autres orthodoxes vous vous unissiez tous à nous, afin que nous menions à bonne fin cette grande action, qui est à l'honneur de chacun et lui apporte récompense et bonheur dans son âme et dans son corps ». Plus loin, Orlof recommande aux Grecs de faire régner la bonne entente et la collaboration [46].

Sous le masque de la foi, Orlof glorifiait l'aide que la Russie tsariste accordait en tant que protectrice de la religion, ainsi que la récompense qu'elle faisait miroiter. Mais des paysans opprimés par la double exploitation des féodaux grecs et turcs, il ne soufflait mot, il ne leur promettait pas la moindre amélioration de leur sort et il n'était même pas question d'affranchissement social. La question qui se posait au premier plan, et cela exclusivement, était celle de la liberté nationale.

Après de longs préparatifs, la première escadre russe commandée par Théodore Orlof jeta l'ancre vers la fin du mois de février 1770 dans le golfe de Coron [47]. Les bâtiments grecs, qui voyaient les vaisseaux russes

---

[45] Les proclamations sont publiées intégralement, la première par Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 461—464 et la seconde par I. Philémon, Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, vol. I, Athènes, 1859, p. 330—332.

[46] S. Kougéas, *op. cit.*, p. 64—65.

[47] Théodore Blancard, *Les Mavroyéni*, Paris, p. 39. Castellan précise la date, 28 février ; voir *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, 2e partie, p. 63.

dans les eaux de leur patrie, se hâtaient de se joindre à la flotte impériale et arboraient le pavillon de l'Etat orthodoxe [48]. Les regards de l'Europe tout entière étaient braqués désormais sur cette flotte. On attendait fiévreusement les résultats de son intervention.

L'arrivée dans les eaux du Péloponnèse des vaisseaux envoyés par la tsarine et le fait que les Grecs de la province passèrent aux côtés des Russes irrita à tel point le gouvernement turc qu'il sollicita du sultan la permission d'exterminer tous les Grecs de Constantinople. Ce plan fut contrecarré grâce aux interventions des divers diplomates des cours européennes accrédités auprès de la Porte [49].

L'historien anglais William Eton déclare que l'on mit également en discussion l'anéantissement de tous les Grecs de l'Empire ottoman, mais que cette idée ne fut pas exécutée non plus pour des motifs d'ordre économique, car la disparition des Grecs eût causé au trésor turc un très lourd dommage par la perte des revenus acquittés par ces derniers [50].

Les membres de la famille Mavromichalis, qui n'avait fait aucune promesse concrète en 1766 à l'agent russe Papazolis, se rencontrèrent alors avec Théodore Orlof pour établir les termes de la collaboration. C'étaient, on le voit, de bons diplomates. Ils tenaient à ce que l'on précisât les avantages qu'ils en retireraient. Aussi demandèrent-ils à Orlof de signer une déclaration stipulant qu'il respecterait leur autonomie à laquelle ils tenaient si fort. Orlof, qui estimait que sans le concours des Magniotes il ne pourrait ébranler le Péloponnèse, céda à leurs instances et apposa sa signature sur le pacte d'entente exigé par leurs chefs [51].

En même temps, ces derniers envoyèrent à Pétersbourg également une députation chargée de communiquer à la tsarine que les Grecs étaient prêts à se soulever, mais qu'ils lui demandaient de jurer de ne pas les abandonner et de déclarer publiquement qu'elle ne concluerait pas la paix avec les Turcs avant de les avoir chassés du sol de la Grèce [52].

Les Grecs avaient si souvent reçu des promesses qui n'avaient pas été tenues, qu'ils n'avaient plus confiance en de simples paroles. Ils voulaient une déclaration publique de la tsarine, confirmée par serment. C'est pour cette raison que les Magniotes ne se révoltèrent pas dès que la flotte

---

[48] *Journal de l'amiral Greig*, dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 37.
[49] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 325—326.
[50] William Eton, *Tableau historique, politique et moderne de l'Empire ottoman*, vol. II, Paris, 1801, p. 81.
[51] I. Kordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας, vol. I, Athènes, 1957, p. 233.
[52] Const. Sathas, *op. cit.*, p. 481—482.

russe mouilla dans les eaux du Péloponnèse : ils attendaient pour le faire le retour de l'émissaire qu'ils avaient envoyé à Pétersbourg [53].

DÉROULEMENT DES LUTTES

Les luttes commencèrent et elles se poursuivirent avec beaucoup d'enthousiasme et d'héroïsme, mais d'une façon anarchique, sans un plan stratégique mûrement établi et sans discipline aucune. Les deux légions spartiates [54] se mirent en marche l'une vers l'est du Peloponnèse en direction de Sparte, traversant le Magne où l'on espérait que des milliers d'habitants se joindraient à elle ; quant à l'autre, elle fut envoyée dans l'ouest, afin d'être renforcée par la population de la contrée. Ces troupes révolutionnaires remportèrent au début d'insignes succès, qui encouragèrent les hésitants. Des milliers d'hommes, les Magniotes surtout, se rassemblaient sous le drapeau de la révolte. Quand on apprit dans l'Heptanèse l'arrivée de l'escadre russe et les premiers succès des Grecs, un grand nombre de Péloponnésiens, réfugiés dans les îles Ioniennes depuis 1715, quand les Turcs s'étaient emparés de leur patrie, s'embarquèrent et revinrent dans leur pays pour lutter pour sa libération. Il y furent poussés du reste par les agents d'Orlof qui répandirent des proclamations promettant aux Grecs qui avaient été contraints de s'exiler et avaient perdu leurs biens, que, s'ils s'en revenaient, ils rentreraient en possession de leurs foyers et de leurs champs. Ces promesses alléchantes réussirent à rapatrier plusieurs milliers de Péloponnésiens [55]. Des milliers d'Heptanésiens — rien que ceux de Zante s'élevaient à 2000 et ceux de Céphalonie à 3000 — reviennent dans leur patrie d'origine pour libérer la Grèce [56]. Les villes du Péloponnèse qui étaient au pouvoir des Turcs se rendent. Patras, Navarin, la fameuse Mistra [57] tombent aux mains des Grecs. La révolte gagne toutes les contrées de la Grèce subjuguées par les Ottomans et on en appelle à l'aide russe. On annonce que de Thessalie 10 000 hommes sont en marche. La grande

---

[53] *Ibidem*, p. 482 et I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 234.

[54] Les volontaires des deux légions furent revêtus d'uniformes russes et armés à l'aide de 40 caisses d'armes. Voir M. Sakelarios, Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν τουρκοκρατίαν *1715—1821*, Athènes, 1939, p. 165.

[55] Const. Sathas, *op. cit.*, p. 486 ; cf. aussi I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 234.

[56] Const. Sathas, *op. cit.*, p. 487. Les autorités vénitiennes des îles Ioniennes adoptèrent de sévères mesures pour arrêter l'exode de la population au Péloponnèse. Entre autres, on confisquait les biens des fugitifs, *ibidem*, p. 487.

[57] Lors de l'occupation de Mistra, 3 500 Turcs se rendirent ; une fois qu'ils eurent déposé les armes, les Magniotes les attaquèrent et tuèrent un millier. C'est à grand'peine que le colonel Barkov réussit à sauver la vie des autres. La violation des lois de la guerre par les Magniotes fut une lourde faute. De nombreuses forteresses turques auraient capitulé, sans le massacre de Mistra. Les Turcs y résistèrent avec acharnement moins pour les défendre, que

île méditerranéenne de Crète voit s'allumer le flambeau de la lutte. On grossit exagérément les succès des armes grecques ainsi que l'aide russe, afin d'entraîner au combat ceux qui hésitaient encore. On disait partout que de nombreux bâtiments russes, des dizaines de milliers de Russes arrivaient sur les côtes du Péloponnèse. Ces bruits augmentent les rangs des révoltés. Le feu de la sédition s'étend du Péloponnèse à la Grèce centrale et aux îles [58].

Dans l'ouest de la Crète, à savoir dans la région de Sphakia, avait éclaté une révolte sous la conduite de Dascaloïannis. C'était un russophile qui avait voyagé en Russie et qui, ayant pris contact avec le bey du Magne et avec Bénakis du Péloponnèse, avait été initié à leurs plans. Dascaloïannis, qui descendait d'une riche et influente famille crétoise, acheta trois ou quatre bateaux et des munitions et prépara les Sphakiotes à la révolte. Aux premières nouvelles de l'arrivée des marins russes dans la Méditerranée, Dascaloïannis réunit les notables Sphakiotes et leur exposa le plan de libération avec le secours des Russes. Saisis d'enthousiasme, ces derniers firent fi des périls qui les menaçaient et déclenchèrent la révolte. Les Sphakiotes combattirent avec beaucoup d'héroïsme, ils affrontèrent durant près d'une année les vagues turques qui par milliers les attaquaient de tous les côtés ; ils essuyèrent de grosses pertes et n'en tirèrent aucun profit. L'aide russe tant attendue n'arriva point ; la révolte ne se généralisa pas à l'île tout entière, les habitants étant dépourvus d'armes. Pour mettre un terme aux effusions de sang et se fiant aux promesses du pacha qui avait écrit à Dascaloïannis à plusieurs reprises que, s'il déposait les armes, ses hommes seraient amnistiés, le courageux crétois et avec lui 70 chefs Sphakiotes vinrent faire leur soumission au pacha. Dascaloïannis fut écorché vif ; les autres jetés dans un cachot. Deux des filles du héros et son frère furent réduits à l'esclavage ; la ville de Sphakia fut ruinée de fond en comble. La plupart des habitants avaient trouvé la mort durant les luttes ou bien avaient été faits prisonniers ; une partie émigra. Quant à ceux demeurés sur les lieux, ils furent obligés d'acquitter des impôts écrasants [59].

---

pour sauver leur propre vie, car ils n'avaient plus envie de se rendre et de tomber, en livrant leurs armes, à la merci des Magniotes, dont la vengeance était épouvantable. Par ailleurs, la boucherie de Mistra fut considérée par les Grecs comme une grande victoire. Encouragés par ce succès, maints Grecs demeurés jusqu'alors dans l'expectative, commencèrent à s'enrôler sous le drapeau russe. Aussi au bout de quelques jours la légion de Barkov comptait-elle 8 000 hommes. Voir le *Journal autographe de l'amiral Greig* dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 38—40.

[58] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 142—152.

[59] Stéphanos Xanthoudidis, Ἐπίτομος ἱστορία τῆς Κρήτης, Athènes, 1909, p. 119—124.

Au Péloponnèse la révolte fut étouffée encore plus rapidement. Les Turcs, en proie à la surprise au début, font les préparatifs nécessaires, reçoivent des renforts et l'on constate immédiatement le résultat. Les pachas de Thessalie et de Roumélie, appuyés par plusieurs milliers d'Albanais, lancent une contre-offensive. Les Turcs enlèvent Patras. A Tripolitsa, les Grecs essuient une lourde défaite et sont chassés de la ville, qui est incendiée [60]. En trois heures trois mille habitants paisibles furent massacrés, sans distinction d'âge et de sexe, avec leur évêque et cinq autres membres du clergé [61]. Au moment de la défaite de Tripolitsa, 500 Russes et 150 Grecs assiégeaient la forteresse de Méthone. Voyant les Turcs reprendre des forces, Alexis Orlof décida de lever le siège de la place et de se retirer sur Navarin. Les Turcs sortirent de la forteresse après la retraite des Russes, pillèrent la ville, y mirent le teu et ravagèrent ensuite une bonne partie des environs. L'abandon de Méthone par les Russes fut un acte irréfléchi. D'une part il encouragea beaucoup les Turcs, qui se convainquirent de la faiblesse des forces russes sur ce front et, d'autre part, il démoralisa les Grecs.

Quand la flotte et l'armée arrivèrent à Navarin, on donna lecture d'une proclamation d'Alexis Orlof, qui essayait d'encourager les Grecs qui avaient déjà commencé à perdre leur allant et leur confiance en l'expédition russe. Dans cette proclamation, tout comme dans les autres, il était dit que l'expédition russe avait pour but de liquider la domination turque ; que les Russes, de même religion que les Grecs, étaient émus de leur état bien plus que quiconque et que c'était pour cette raison que Pierre le Grand et la tsarine Anne avaient voulu délivrer tout le peuple grec, mais sans y réussir. Mais maintenant l'impératrice Catherine II était bien décidée à libérer tous les chrétiens. Plus loin, Alexis Orlof désireux de relever le moral des Grecs, recourt à toutes sortes d'affirmations contraires à la vérité. Et de dire dans sa proclamation que les Russes ont déjà anéanti 600 000 Turcs et franchi le Danube pour voler au secours des Grecs et que, outre la flotte arrivée dans les eaux de la Grèce, une autre escadre va venir et qu'on est en train d'en armer une troisième. Que bientôt les troupes de Catherine allaient atteindre Constantinople. Plus loin, il déclarait solen-

---

[60] Selon le *Journal der Kriegsoperationen der Russischen Flotte in der Levante von 1770—1774*, aux luttes de Tripolitsa participèrent aussi, outre les Grecs, un nombre de 58 Russes, officiers, sous-officiers et soldats ; d'après d'autres sources l'aide russe s'élevait à 40 hommes et 2 canons. Finlay dans son histoire hausse les effectifs de Tripolitsa à 400 Russes et à 4 000 Grecs environ, troupes irrégulières et à moitié instruites (cf. Ianis Vlachoïannis, Κλέφτες τοῦ Μοριᾶ, Athènes, 1935, p. 81). Ces troupes étaient placées sous le commandement du colonel Barkov qui, blessé, fut transporté à Navarin (voir N. Béès, Νικήτα Σταματελοπούλου ἤ Νικηταρᾶ ἀπομνημονεύματα dans « Ἑλληνικά », vol. III, 1930, p. 501 et 502).

[61] Const. Sathas, *op. cit.*, p. 494.

nellement que sa souveraine allait non seulement libérer les Grecs, mais encore faire leur bonheur [62]. Les promesses exagérées d'Orlof visant à relever le moral abattu des Hellènes ne retentissaient plus comme une mélodie à leurs oreilles découragées, car les forces ottomanes augmentaient et l'assistance russe s'avérait insignifiante, les Russes n'ayant débarqué que 500 hommes au Péloponnèse. L'offensive des Turcs fut violente, les Albanais surtout semaient la mort partout où ils passaient. Beaucoup de sang coula sans aucun résultat tangible. Ceux qui opposèrent une résistance plus acharnée furent les Magniotes et leurs chefs de la famille Mavromichalis [63]. Aussitôt après que les Albanais eurent pénétré dans le Péloponnèse, Alexis Orlof, qui attendait que la révolte se communiquât à toute la Grèce, abandonna les côtes du Péloponnèse pour cingler vers la mer Egée. S'il ne s'était pas empressé de partir, peut-être aurait-il pu empêcher le désastre et le massacre des Grecs. Les initiateurs de la révolte, Papazolis et Bénakis, n'étaient pas d'accord avec le départ de la flotte et ils s'efforçaient de convaincre Orlof de demeurer, en lui montrant que tout n'était pas encore perdu ; que s'il restait, les combattants reprendraient courage et poursuivraient la lutte ; que la révolte se développerait. Mais Orlof se montra inflexible et comme il avait ordonné à la flotte de se préparer à appareiller, les chefs du mouvement, laïques ou gens d'Eglise, s'embarquèrent sur le vaisseau-amiral de la flotte russe et partirent avec les soldats de l'impératrice [64]. Quand on apprit que la flotte allait se retirer, femmes et enfants s'entassèrent sur le rivage implorant une protection et leur salut. Ils y restèrent longtemps, affamés, sans refuge. C'était une désolation indescriptible. Qui en avait les moyens se réfugiait là où il croyait trouver un abri. Mais les pauvres gens, eux, que tant de promesses fallacieuses avaient entraînés dans la lutte, restaient sur les routes. Aucun grand personnage ne s'attendrissait sur leur sort. Orlof ne put envoyer dans les îles espagnoles de Minorque qu'une poignée d'entre eux [65]. L'île de Hydra fut le refuge de nombreux Péloponnésiens. Mais, au lieu d'un sol fertile, ils y trouvèrent un rocher stérile. Pour gagner leur vie il ne leur restait plus qu'à pratiquer la navigation et le commerce maritime. Dès lors le commerce des Hydriotes atteint un épanouissement qu'il n'avait jamais connu et, parallèlement à l'essor de leur commerce, leur flotte commerciale se développait [66]. Après 1774, quand par la paix de Kütchuk-Kaïnardji la Russie

---

[62] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 461—464.
[63] Ap. Daskalakis, *'Η Μάνη καὶ ἡ 'Οθωμανικὴ αὐτοκρατορία*, Athènes, 1923, p. 180—184.
[64] Const. Sathas, *op. cit.*, p. 502—503.
[65] I. Kordatos, *op. cit.*, p. 250.
[66] A. C. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, IIe partie, p. 96—101.

eut obtenu la liberté de circulation dans la mer Noire et la mer Méditerranée, les vaisseaux hydriotes arboreront le pavillon russe et sillonneront ces mers. Pour se défendre contre les pirates qui infestaient la Méditerranée, les Hydriotes armeront leurs bâtiments. Ainsi se formera la redoutable flotte de Hydra appelée à jouer plus tard, en 1821, un rôle si marquant dans la guerre de l'Indépendance.

MOYENS D'AGITATION USITÉS PAR CATHERINE II

Tandis que les luttes étaient en cours dans le Péloponnèse, circulaient, outre les proclamations de la tsarine et des frères Orlof, des libelles en prose ou en vers, qui insufflaient courage et confiance aux Grecs opprimés et qui étaient rédigés sur l'ordre de Catherine II ou sur quelque initiative particulière ou grécophile. Ces écrits appelaient aussi les souverains de l'Europe à unir leurs armes avec celles des Russes pour libérer les chrétiens de l'Empire ottoman. Les opuscules voltairiens sont caractéristiques à ce propos. Citons : 1) *Traduction du poème de Jean Plokof* (1770) ; 2) *Sermon du Papa Nicolas Charisteski* (1771) ; 3) *Epître à l'impératrice de Russie Catherine II* (1771) ; 4) *Le tocsin des rois aux souverains de l'Europe* (1772). Dans ces opuscules, Voltaire louait l'armée et la flotte russe qui portaient des coups impitoyables à l'Empire ottoman, sur terre et sur mer, et il adressait un appel chaleureux à tous les souverains européens, les invitant à s'unir pour chasser les Turcs d'Europe, et notamment de l'Hellade, « la patrie des Thémistocle et des Miltiade », en libérant ainsi les peuples de leur domination. Si ce n'est pas le cas de tous les opuscules que nous venons d'énumérer, du moins *Le Tocsin des rois* fut-il écrit par Voltaire à la demande de Catherine. Si la tsarine l'avait choisi pour rédiger cette littérature de propagande — dont elle avait besoin, d'une part, pour stimuler le zèle des opprimés et les inciter à prendre les armes et, d'autre part, pour pousser les monarques européens à participer à cette guerre afin de démembrer l'Empire ottoman, c'est qu'à cette époque Voltaire avait déjà manifesté de diverses manières ses sentiments grécophiles qui faisaient de lui le premier philhellène d'Europe [67].

Catherine II ne se contenta pas du seul texte français de ces opuscules belliqueux et révolutionnaires. Afin d'en assurer aussi la circulation dans

---

[67] Après l'abandon du Péloponnèse et comme les pourparlers de paix étaient en cours, Voltaire implora la tsarine de ne point conclure la paix sans libérer la Grèce. « Mais si... vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce? Que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? Si vous faites la paix, je suis sûr qu'elle sera très glorieuse... mais que deviendront mes pauvres Grecs? » (voir Costas Kérofilas, *Voltaire philhellène*, 1929, p. 21—22).

les langues des peuples opprimés qui, à leur lecture, pussent y puiser du courage et de l'espérance, elle ordonna qu'on les traduisît en grec et en roumain. C'est Eugène Boulgaris qui assuma les traductions en langue grecque ; l'auteur de celle en roumain est encore anonyme.

Un autre opuscule semblable par son contenu aux écrits voltairiens s'intitule Ἱκετηρία τοῦ γένους τῶν Γραικῶν πρὸς πᾶσαν τὴν χριστιανικὴν Εὐρώπην [Supplique du peuple grec à toute l'Europe chrétienne]. L'auteur en est un certain Giovanni Del Turco, un philhellène florentin. Cette supplique fut écrite en langue italienne, par ordre, croyons-nous, des frères Orlof, car Del Turco les accompagnait dans leur expédition en Méditerranée. Son opuscule aussi fut traduit de l'italien en grec par Eugène Boulgaris.

Mais Catherine n'utilisa pas Boulgaris uniquement comme traducteur. Elle lui demanda aussi d'écrire personnellement pour sa propagande. C'est ainsi qu'il composa des *Considérations sur les actuels temps critiques de l'Etat ottoman* (Στοχασμοὶ εἰς τοὺς παρόντας κρισίμους καιροὺς τοῦ κράτους τοῦ ὀθωμανικοῦ) ainsi que *Le Temple de la gloire* (Τὸ Ἱερὸν τῆς δόξης), publiés sans nom d'auteur en grec. Nous estimons que de même que l'impératrice chargea Voltaire et Giovanni Del Turco d'écrire en français ou en italien des ouvrages destinés d'être ensuite traduits en grec ou en roumain, de même elle demanda à Boulgaris d'écrire en grec et fit ensuite traduire en français et en russe ses écrits. Le désir de la tsarine était que ces compositions à sa gloire et à celle des armes russes victorieuses circulassent en plusieurs langues et puissent influencer le plus de lecteurs possibles appartenant aux différentes nations d'Europe [68].

Un autre livre encore répondait, à cette époque, à ses fins de propagande, c'est son *Nakaze*. Avec ce *Nakaze* (Instructions en vue d'un nouveau code), Catherine visait à montrer qu'elle était une impératrice « éclairée » et « juste » et qu'elle allait régner conformément aux principes des philosophes des Lumières français. Pour populariser les soi-disant intentions éclairées de la souveraine, le *Nakaze* fut publié à plusieurs reprises et en diverses langues [69]. Lors de l'expédition russe dans les eaux de la Grèce,

---

[68] Pour plus de détails sur les opuscules de Voltaire, de Giovanni Del Turco et d'Eugène Boulgaris et sur les traductions en grec et en roumain, voir Ariadna Camariano, *Voltaire et Giovanni Del Turco traduşi în limba română pe la 1772*, Bucarest, 1944, et, du même auteur, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire în limba greacă şi română*, Bucarest, 1946, p. 131—143.

[69] Le Nakaze parut premièrement en langue russe à Moscou en 1767. La même année et encore à Moscou fut publiée également une autre édition avec traduction en allemand ; puis, en 1770, une édition en quatre langues, russe, latin, allemand et français. On le traduisit aussi en anglais, en hollandais, en grec et en roumain. Cf. D. M. Kaoushanski, *L'influence russe sur le droit roumain dans la première moitié du XIX[e] siècle*, dans « Les Balkans », vol. XI, 1939, p. 71.

il fut traduit en grec, sur l'ordre de Catherine, par le même Eugène Boulgaris et publié à Pétersbourg en 1770 ; une autre traduction, exécutée probablement à la demande d'Orlof par un anonyme, parut à Venise en 1770 également; l'éditeur en était Glykys. Aussi bien Eugène Boulgaris dans la dédicace à la tsarine, que Glykys dans celle à Alexis Orlof, magnifient les intentions « sages » et « justes » de l'impératrice et formulent le souhait et le désir de voir le peuple grec régi par ces lois et vivant sous la protection de Catherine II. Un an avant la conclusion de la paix de Kütchuk-Kaïnardji, les cercles russes dans les Principautés Roumaines estiment utile que cet écrit revête aussi une forme roumaine. Le feld-maréchal Roumiantzov charge de mener à bonne fin cette traduction le métropolite de Moldavie Gabriel, qui la publia à Jassy en 1773 [70]. Il n'y a pas de doute que la traduction du Nakaze en grec et en roumain servait, dans l'esprit de Catherine, à des fins politiques bien déterminées [71].

En Allemagne aussi le philhellénisme était assez développé à l'époque. L'expédition d'Orlof inspira deux poètes allemands, Johann Beniamin Michaelis et Johann Gottlieb Willamow. Le premier composa un *Russisches Kriegslied zur See*, publié dans le « Göttinger Musenalmanach » de 1773, et le second écrivit un *Abschiedslied der russischen Flotte im Julius 1770*, qui parut dans les « Sämtliche poetische Schriften » à Leipzig, en 1779. Les deux hommes de lettres y incitent les Grecs à combattre côte à côte avec les Russes pour leur libération [72]. Il n'est pas exclu que ces deux poèmes aient été composés à l'instigation de Catherine.

On le voit, la tsarine utilisa tous les moyens pendant la guerre russo-turque de 1768—1774 pour faire se révolter les peuples subjugués par les Turcs : Roumains, Grecs, Serbes, Monténégrins, cela afin de leur faire recouvrer leur indépendance aussi bien que pour réaliser ses propres plans de démembrement de l'Empire ottoman. Mais toutes ses tentatives se soldèrent par un échec, car le terrain n'était pas assez bien préparé pour assurer une révolte simultanée de tous ces peuples.

---

[70] Pour plus de détails voir A. Camariano-Cioran, *Traducerile în limba greacă şi română a Nacazului (Învăţăturii) Ecaterinei a II-a*, dans « Studii », XI, 1958, 2, p. 123—138.

[71] Mais la gloire de souveraine « éclairée » de Catherine ne dura pas longtemps, car le philosophe bien connu Nicolas Novikov lui arracha dans sa revue « Trutini » le masque, montrant à la société russe sa véritable image de monarque despotique (voir G. Makogonenko, *Nicolas Novikov et la culture russe au XVIII*e *siècle*, Moscou-Leningrad, 1951, p. 128 (en russe).

[72] S. Th. Lascaris, Ὁ φιλελληνισμὸς ἐν Γερμανίᾳ, Athènes, p. 8.

CAUSES DE L'INSUCCÈS

Les causes de l'échec de l'expédition russe en Méditerranée sont multiples aussi bien sous l'aspect stratégique et tactique que du point de vue matériel. En premier lieu, on commit une lourde faute stratégique, celle de n'avoir pas fait se montrer en même temps dans les eaux du Péloponnèse les deux escadres russes dont la puissance aurait, d'une part, impressionné et galvanisé les Grecs et, d'autre part, démoralisé les Turcs. La première escadre, avec Théodore Orlof, apparut vers la fin du mois de février ; la seconde, qui portait Alexis Orlof, jeta l'ancre devant Coron à peine le 23 avril [73]. Leur arrivée dans les eaux grecques à un tel intervalle de temps fut une erreur tactique, car elle ne produisit pas l'effet moral escompté et attendu. Une seconde erreur stratégique fut que la flotte russe se hâta trop de se retirer des eaux du Péloponnèse. Si elle était restée et avait continué à encourager les Grecs, fût-ce par sa seule présence, peut-être la lutte enthousiaste des révoltés aurait-elle été couronnée de succès.

Une autre cause de l'échec fut que les Russes comme les Grecs avaient fait des promesses qu'ils ne furent pas à même de tenir. Les émissaires de Catherine étant Grecs et désireux de voir leur patrie libérée, exagérèrent l'aide que les Russes auraient pu fournir aux Grecs en vue d'un éventuel soulèvement de ces derniers. Par ailleurs, les Grecs du Péloponnèse, dans l'espoir de déterminer Catherine à risquer cette expédition, promettaient un appui qui dépassait leurs possibilités [74]. Ni les uns, ni les autres n'étaient sincères dans leurs assurances. Par le canal de ses agents et par la voix de ses proclamations, Catherine promettait d'envoyer à l'aide des Grecs des milliers de soldats et de leur procurer l'armement nécessaire. Mais au lieu des armes et des munitions que les Grecs attendaient impatiemment, Alexis Orlof remit à la députation grecque, venue à sa rencontre pour dresser le plan de bataille, des ornements d'église, des chasubles, des icônes et des proclamations. Pour ce qui regarde les forces armées, les Russes avaient promis de venir avec une armée de plusieurs milliers de soldats, mais ils ne débarquèrent au Péloponnèse que 500

---

[73] Const. Paparigopoulos, Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους, édition Paul Carolidis, vol. V/2, p. 195—196. Cf. aussi I. Kordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας, Athènes 1957, vol. I, p. 233—234.

[74] Les Grecs promirent que si les Russes venaient dans le Péloponnèse, ils y trouveraient de 50 à 60 000 hommes (d'autres sources parlent de 100 000) désireux de lutter sous le drapeau et le commandement des officiers russes. Voir A. C. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1888, 2e partie, p. 601.

hommes [75], tandis que l'armée turque et les Albanais surtout étaient beaucoup plus nombreux et bien armés. Les Grecs attendaient des munitions des Russes, mais ces derniers leur en donnèrent une quantité tout à fait négligeable. Ils ne débarquèrent que quelques caisses qui ne suffisaient pas même à armer les assiégeants de la place de Coron. Bien qu'ils ne fussent préparés, ni armés comme il l'eût fallu, bien que l'aide attendue ne fût pas efficace, leur soif de liberté détermina les Grecs à prendre les armes. Malgré tous les inconvénients de l'entreprise, ils firent des prodiges de valeur, comme le reconnaît Greig, officier anglais de la flotte russe et plus tard amiral : « Il nous faut rendre témoignage, dit-il, du fait que parmi les Grecs il y a eu des hommes distingués, qui montrèrent une vaillance exemplaire, digne de leurs illustres ancêtres qui, désireux de gloire, étaient insouciants du péril » [76]. Ainsi donc les Russes ne déposèrent au Péloponnèse ni armée, ni armement et le poids des luttes sur terre incombait aux Grecs. C'est ce qui résulte d'une lettre du premier-ministre, N. Panine, à Alexis Orlof, précisant que « les affaires sur terre sont à la charge des Grecs qui désirent échapper au déshonneur » [77]. Mais comme les événements l'ont montré, le désir à lui seul ne fut pas suffisant pour assurer le succès du soulèvement.

Ces revers causèrent du mécontentement de part et d'autre. Les Russes reprochaient aux Grecs d'avoir exagéré l'aide qu'ils comptaient trouver sur leur sol et les Grecs accusaient les Russes d'avoir promis de débarquer des forces importantes au Péloponnèse et de ne l'avoir point fait [78]. Les Russes croyaient que l'apparition de la flotte en Méditérranée suffirait à mettre les Turcs en déroute et à les faire livrer les places fortes [79]. D'une part ils sous-estimèrent le potentiel de l'ennemi et, par ailleurs, ils

---

[75] Le total des troupes de débarquement que portaient les bâtiments russes de la Méditerranée ne s'élevait qu'à 800 hommes ; voir Chénier, *Révolutions de l'Empire ottoman*, Paris, 1789, p. 204.

[76] Voir le *Journal autographe de l'amiral russe Greig*, dans « Παρνασσός », vol. III, 1879, p. 44.

[77] C. Palaiologos, Ρωσσικὰ περὶ Ἑλλάδος ἔγγραφα dans « Παρνασσός », VII, 1883, p. 451.

[78] Pandelis Kondoïannis, Οἱ Ἕλληνες κατὰ τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον, Athènes, 1903, p. 135.

[79] En 1745 déjà, l'ambassadeur russe à Constantinople, Vesnikov, relatait dans un rapport : « Tous les pauvres chrétiens orthodoxes attendent leur salut de Votre Majesté. Il faudrait seulement que cet automne l'armée russe apparaisse à l'improviste sur le Danube. Alors, en peu de temps, ses rangs seraient décuplés. Les Moldaves, les Valaques, les Bulgares, les Serbes, les Slaves, les Dalmates, les Monténégrins, les Albanais, la Grèce tout entière, les îles et Constantinople même prendraient en un instant la croix et accourraient au secours de Votre Majesté ». Voir S. M. Soloviov, *Histoire de Russie* (édition russe), livre V, p. 380 ; cf. S. Vianu, *Din lupta poporului român pentru scuturarea jugului otoman și cucerirea independenței*, dans « Studii », VI, 1953, 2, p. 66. C'est ainsi que l'on crut que si la flotte se montrait dans les eaux de la Grèce, toute la population grecque se soulèverait. Mais en réalité, la Morée exceptée, les autres territoires grecs demeuraient dans l'expectative.

surestimèrent l'appui qu'ils escomptaient recevoir de la part des révoltés. Ils prêtèrent foi aux propos enthousiastes de ceux qui, jugeant superficiellement, sous l'empire de leur secret désir de libération, affirmaient qu'à la seule vue de la flottille russe les Grecs, par milliers, se jetteraient sur les armes. Les Russes avaient espéré en particulier que les Magniotes allaient s'emparer des forteresses turques, mais leurs espérances furent réduites à néant. Les Magniotes étaient des braves, des combattants intrépides, mais on ne pouvait les rompre à la discipline et à l'art de la tactique militaire. Ils ne cachaient pas leur mécontentement aux Russes qui essayèrent de les discipliner [80], ni leur profond manque de confiance parce qu'ils n'avaient pas amené les forces qu'ils avaient promis. Certes, les résultats auraient été tout autres si les Russes avaient dès leur arrivée débarqué des forces puissantes et des armes et munitions en quantité suffisante.

Les Grecs furent taxés de lâcheté, qualifiés de descendants indignes de leurs glorieux ancêtres. Cette accusation n'est pas valable. Le fait est que l'expédition et la révolte avaient été mal préparées et organisées. Si les paroles s'étaient traduites en faits, s'il avait existé une armée bien équipée et disciplinée ainsi qu'un plan d'action coordonné, les résultats eussent été différents. Les Grecs se soulevèrent, désireux qu'ils étaient depuis toujours de combattre pour leur indépendance, mais que pouvait-on faire sans organisation, sans plan d'action, sans armes, sans munitions et surtout sans chefs connaissant leur affaire? Outre cela, il existait aussi des mésententes dans les rangs du commandement militaire pour la suprématie et pour la gloire, et ces mésintelligences firent bien du tort à la révolte.

Une autre cause de l'échec c'est que les masses exploitées à la fois par les féodaux grecs et les féodaux turcs n'avaient reçu aucune promesse de voir leur sort allégé, ni d'existence meilleure, de sorte que cette couche sociale n'était pas animée du feu sacré de la libération.

L'insuccès du mouvement est encore dû à des causes objectives: l'organisation administrative du Péloponnèse. Alors qu'il existait dans les provinces du nord de la Grèce des forces militaires grecques, c'est-à-dire des armatoles grecs, officiellement armés et organisés par les Turcs pour assurer la garde des défilés et la sécurité des provinces — ces armatoles

---

[80] Théodore Orlof recommandait aux Magniotes dans l'une de ses lettres la discipline et l'obéissance aux officiers russes. Mais, on le voit, ses recommandations n'eurent pas le résultat escompté et la désobéissance continuait. car dans une autre lettre le même Orlof annonçait qu'il allait envoyer le capitaine Pierre Mavromichalis faire cesser les désordres et pillages des Magniotes, et d'y ajouter, que tous, des capitaines aux simples soldats, seraient punis par Mavromichalis et par Orlof, s'il s'avérait qu'ils avaient commis la moindre faute; voir S. Kougéas, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ὑπὸ τοὺς 'Ορλὼφ πελοποννησιακῆς ἐπαναστάσεως dans «Πελοποννησιακά», vol. I, 1956, p. 63—64.

avaient plus de pouvoir et d'influence sur les masses que les féodaux et les notables et jouaient dans les mouvements de libération nationale un rôle important — , le Péloponnèse au contraire était privé de forces semblables ou n'en avait qu'un nombre très réduit [81]. Dans les régions de plaine, comme c'était le cas du Péloponnèse, les attributions des armatoliks étaient assumées par les spahiliks. Les *kodjabashas* du Péloponnèse pouvaient compter une petite garde de 10 à 15 chrétiens armés, mais ces derniers étaient loin de pouvoir se comparer aux armatoliks qui comptaient chacun 500 hommes. Le fait est que la révolte du Péloponnèse fut préparée par les féodaux et que les armatoles n'agirent ni pendant sa préparation ni pendant le déroulement des luttes.

Les revers des Russes dans le Péloponnèse furent amplement commentés en Europe. Il résulte toutefois d'une lettre d'Orlof que ce dernier fut satisfait de ce qu'il avait réalisé. Son but avait été de produire une diversion et d'attirer de ce côté-là les forces turques. Or, la chose lui avait réussi car les armées de Roumélie et de Thessalie furent sérieusement occupées là-bas. Le 27 juin 1770, Alexis Orlof écrivait : « Après avoir allumé l'incendie partout, nous abandonnâmes le Péloponnèse » [82].

Catherine II n'a pas laissé un bon souvenir au cœur des Grecs. L'échec de l'expédition et les tragédies qui suivirent à titre de représailles de la part des dominateurs turcs, comme encore le douloureux démenti donné à leurs espérances d'être délivrés à l'aide du « peuple blond » changèrent le courant d'opinion à l'égard de la tsarine de Russie qui avait mis sur pied l'ambitieuse et insensée expédition, derrière laquelle il ne restait plus que du sang et le deuil sur la terre grecque assoiffée de liberté [83].

CONSÉQUENCES DE LA RÉVOLTE

Après le retrait des bâtiments russes des eaux du Péloponnèse, les représailles des Turcs aidés par les Albanais commencèrent dans toute la Grèce [84]. « Des districts entiers, observe Eton, furent totalement dépeuplés et ce beau pays est maintenant presque un désert » [85].

[81] Ianis Vlachoïannis, Κλέφτες τοῦ Μοριᾶ, Athènes, 1935, s'évertue à prouver sur des dizaines de pages qu'il n'y a pas d'armatoles ni de kleftes au Péloponnèse.

[82] C. Palaiologos, *op. cit.*, dans « Παρνασσός », vol. II, 1878, p. 708.

[83] P. I. Zepos, Νομοθετικαὶ προσπάθειαι Αἰκατερίνης τῆς Μεγάλης καὶ σύγχρονοι πόθοι ἑλληνικοί, dans Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν Σπουδῶν, XXIII, 1953, p. 593.

[84] Les représailles turques contre les Grecs, les Arméniens et les Juifs se manifestèrent aussi à Constantinople et continuèrent pendant toute la guerre. On tuait en pleine rue ; des maisons étaient pillées et des quartiers entiers incendiés et dévastés. Voir Ath. Comnène Ypsilantis, Τὰ μετὰ τὴν ἅλωσιν, Constantinople, 1850, p.498.

[85] William Eton, *op. cit.*, vol. II, Paris, 1801, p. 87.

L'Epire, la Thessalie, la Grèce du centre furent pillés et ravagés. Moschopolis, ce centre commercial si connu, fut dévasté. La ville d'Arta et toutes les plaines d'alentour connurent le même sort. Les représailles atteignirent aussi les contrées qui n'avaient pas participé au mouvement. Mais la partie de la Grèce qui eut le plus à souffrir fut le Péloponnèse, car, comme c'était un territoire plus riche, on y trouva de quoi piller à cœur joie. Venus étouffer la révolte, ils ruinèrent complètement cette province fertile et florissante [86]. Les milliers d'Albanais [87] laissaient derrière eux, partout où ils passaient, la désolation [88]. Bien des Grecs gagnèrent durant la guerre la montagne, d'autres se réfugièrent ailleurs. Le nombre de ceux réduits en esclavage et vendus en Roumélie ou en Afrique s'élevait à 20 000 [89], celui des morts à 40 000 [90]. Rien qu'à Larissa 3000 habitants de la ville de Trikala furent mis à mort par suite d'une fourberie [91]. A la suite de ces ravages, la population du Péloponnèse qui comptait 200 000 âmes à l'époque, fut réduite de moitié. On agita alors la question de remplacer la population grecque, sous prétexte qu'elle s'était révoltée et montrée rebelle, par des Asiatiques. Mais le grand drogman Alexandre Ypsilanti et le drogman de la flotte, Nicolas Mavroyéni, étouffèrent ces plans par leurs interventions [92].

---

[86] Comme ils n'étaient pas payés pour leur participation à la guerre, les Albanais demandèrent la permission de piller les vaincus. On la leur donna. Aussi les ravages s'exerçaient-ils sans aucune restriction (A. L. Castellan, *Lettres sur la Morée*, Paris, 1808, 2[e] partie, p. 67). Leurs vagues se renouvelaient incessamment. Tandis que les uns s'en retournaient dans leur pays chargés de butins et d'esclaves, d'autres venaient prendre leur place. Après avoir fait main basse sur tous les biens trouvés dans les maisons des chrétiens, ils se mirent à piller aussi les Turcs, sous prétexte qu'ils cachaient l'avoir des chrétiens (Castellan, *op. cit.*, p. 70).

[87] On ignore le nombre exact des Albanais. Aux dires de certains historiens, ils étaient 18 000 ; mais d'autres parlent de 50 000 (voir M. Sakelarios, Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν τουρκοκρατίαν (*1715—1821*), Athènes, 1939, p. 193. Nikitaras, dans ses mémoires, a élevé le chiffre à 40 000 et Ambroise Phrantzès à 60 000 (voir N. Bées, Νικήτα Σταματελοπούλου ἢ Νικηταρᾶ ἀπομνημονεύματα, dans « Ἑλληνικά », vol. III, 1930, p. 177 et 502 ; Const. Sathas, Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς, Athènes, 1809, p. 526 et I. Vlachoïannis, Κλέφτες τοῦ Μοριᾶ, Athènes, 1935, p. 79, qui parle de 30 000). Selon d'autres sources ils auraient été 150 000 ; voir André Oțetea, *Contributions à la question d'Orient*, Bucarest, 1930, p. 50.

[88] Sur les dévastations commises par les Albanais voir E. Protopsaltis, Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεύτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον (*1787—1792*), Athènes, 1959, p. 38—41 et C. D. Raffenel, *Histoire des Grecs modernes*, Paris, 1825, p. 209—210.

[89] Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, 2[e] édition, vol. IV, Paris, 1826, p. 335. Panayotis Papatzonis élève le nombre des individus emmenés en esclavage à 30 000. Voir Ἀπομνημονεύματα ἀπὸ τῶν χρόνων τῆς τουρκοκρατίας μέχρι τῆς βασιλείας Γεωργίου Α', édition Em. G. Protopsaltis, Athènes, 1960, p. 28—29.

[90] M. Sakelarios, *op. cit.*, p. 199.

[91] C. Koumas, Ἱστορίαι τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων, vol. X, Vienne, 1831, p. 382—383 ; cf. aussi « Νέος Ἑλληνομνήμων », vol. VII, 1910, p. 339 ; Takis Kandiloros, *op. cit.*, p. 88.

[92] Takis Kondiloros, Ἡ Φιλικὴ Ἑταιρεία, Athènes, 1926, p. 41.

Ces ravages inspirèrent la muse populaire. On conserve encore maintes chansons dont la plus belle est celle qui déplore les souffrances du Péloponnèse :

Τὰ παλληκάρια τοῦ Μοριᾶ κ'οἱ ὄμορφες τῆς Πάτρας
ποτὲς δὲν καταδέχονταν πεζοὶ νὰ περπατήσουν
καὶ τώρα πῶς κατάντησαν σκλάβοι στοὺς 'Αρβανίτας [93] !

Les abus des Albanais continuèrent même après la conclusion de la paix de 1774, au grand détriment, du reste, du régime turc. En premier lieu le nombre de la population fut réduit et, conséquemment, les revenus, que le trésor ottoman encaissait des impôts, diminuèrent. Du même coup les féodaux turcs se virent lésés, car ils ne disposaient plus d'assez de travailleurs pour cultiver leurs domaines. Outre cela, les Albanais constituaient « un Etat dans l'Etat ». Ils touchaient des impôts aussi bien des Grecs que des Turcs ; ils ne se soumettaient pas aux ordres de la Porte ; les autorités locales n'osaient point intervenir. Bien plus, ils avaient même la prétention de recevoir leur solde [94]. Tant que la guerre dura, on ne put prendre des mesures à leur égard, mais la paix une fois conclue, la Porte intervint énergiquement. Elle envoya une armée et une flotte au Péloponnèse et demanda aussi l'aide des Grecs ainsi que celui des kleftes. Elle permit la formation de petites troupes armées formées de Grecs qui combattraient les pillards albanais. C'était la première fois qu'il était permis aux Grecs de porter des armes et de tuer des Musulmans [95]. Il était dit dans l'ordre donné par la Porte : « Nous vous ordonnons de tuer sans appréhension les rebelles [c'est-à-dire les Albanais]. Tous leurs biens sont à vous. Apportez-nous seulement leurs têtes et nous vous pardonnerons tout ce que vous aurez fait » [96].

---

[93] N. Politis, 'Εκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ, Athènes, 1925, p. 6 ; cf. aussi D. Petropoulos, 'Ιστορικὰ δημοτικὰ τραγούδια τῆς Πελοποννήσου dans « Πελοποννησιακά », vol. I, 1956, p. 191. D'autres chants populaires décrivent la façon dont furent chassés les Albanais devenus dangereux pour la domination turque, *ibidem*, p. 192—193. Un témoin oculaire, Jean Manthos, qui avait été fait esclave avec ses quatre enfants, mais qui réussit à s'évader au moment où les Turcs allaient l'exécuter, raconta en vers les événements du Péloponnèse. Voir Jean Manthos, 'Ιστορία περὶ τῆς συμφορᾶς καὶ σκλαβείας τοῦ Μωρέως καὶ στιχολογία πολλῶν ἄλλων ὑποθέσεων, Venise, 1788.

[94] I. Kordatos, *op. cit.*, vol. I, p. 242.

[95] Voir Dimitrios Tzopotos, 'Η Θετταλομαγνησία (Πήλιον) καὶ τὸ φρούριον τοῦ Βόλου κατὰ τὴν ἐπανάστασιν τοῦ *1821*, dans « Θεσσαλικὰ Χρονικά », vol. I, 1930, p. 25—26.

[96] I. Philémon, Δοκίμιον περὶ τῆς Φιλικῆς 'Εταιρίας, Nauplie, 1834, p. 82. Les armatoles grecs, convaincus d'accomplir un acte patriotique en délivrant leur patrie des Albanais, s'allièrent à la Porte et c'est ainsi que plusieurs milliers d'entre eux combattirent aux côtés des Turcs. Voir Théodore Blancard, *Les Mavroyéni*, p. 52.

Comme les Albanais écumaient la Méditerranée, la Porte permit d'armer les bateaux de commerce grecs avec de petits canons destinés à en assurer la sécurité et la protection [97]. C'est ainsi que les Albanais furent chassés ou anéantis et que le Péloponnèse échappa au danger qui dura neuf ans, jusqu'en 1779 [98]. Les incursions albanaises en Morée auraient peut-être cessé plus vite, si elles n'avaient pas été encouragées par Ali Pasha, l'ancien vali de Morée, puis de l'Eubée, qui applaudissait en cachette aux résultats de ses sombres machinations [99].

VICTOIRE DE LA FLOTTE RUSSE EN MER ÉGÉE

En quittant les côtes du Péloponnèse pour faire voile vers la mer Egée, Alexis Orlof avait arrêté le plan d'envoyer ses émissaires [100] soulever les habitants d'Athènes et de la Chalcidique, ainsi que les insulaires. Mais ses agents furent partout reçus fraîchement. Il y avait deux motifs à cela. Tout d'abord, l'insuccès essuyé dans le Péloponnèse avait découragé les autres Grecs ; ensuite, nombre d'habitants des Cyclades étant catholiques, détestaient les orthodoxes et, par conséquent, les Russes également. La grande hostilité qui séparait les notabilités catholiques et orthodoxes de ces îles les empêchait d'arriver à la moindre entente, que ce fût entre eux

---

[97] D. Tzopotos, *op. cit.*, p. 25—26.

[98] M. Sakelarios, Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν δευτέραν τουρκοκρατίαν *1715—1821*, Athènes, 1939, p. 202—204. Un supplément d'informations sur l'anéantissement des Albanais chez Takis Kandiloros, Ὁ ἁρματωλισμὸς τῆς Πελοποννήσου, Athènes, 1924, p. 106—113.

[99] Théodore Blancard, *op. cit.*, p. 46 ; cf. aussi M. Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti*, Bucarest, 1960, vol. I, p. 85, où il est question d'un *arz* adressé à la Porte en 1778 par les Moréotes demandant que l'on extirpe les incursions de pillage des bandes albanaises.

[100] L'un de ces agents fut Luigi Sotiris qui était déjà au service d'Alexis Orlof quand ce dernier se trouvait à Navarin. Sotiris fut alors envoyé en Epire avec des proclamations et des munitions afin de soulever les Souliotes et les autres Epirotes. Les armatoles de la province donnèrent par écrit la promesse de se révolter au moment opportun, mais, semble-t-il, le retrait de l'escadre russe des eaux du Péloponnèse les fit renoncer au soulèvement. Les démarches de Sotiris sont confirmées par une lettre adressée de Prévéza par les Epirotes à Alexis Orlof le 5 avril 1771. S'étant retiré lui aussi avec la flotte russe, Sotiris fut alors utilisé à porter des proclamations subversives aux habitants des Cyclades. C'est alors encore, tandis que les bâtiments russes se trouvaient à Paros, que Sotiris recruta 800 hommes pour le service de ces derniers. Plus tard, sur l'ordre de l'amiral Spiridof il organisa en 1772 un régiment de Macédoniens qui se distingua au siège de Beyrouth. La paix conclue, Sotiris fut envoyé à Constantinople où, sous la surveillance de Serge Laskarov, il recruta dans la capitale ottomane 300 Grecs qui furent envoyés dans les colonies grecques de Crimée. Ce Luigi Sotiris jouera encore un rôle important dans la seconde guerre russo-turque du règne de Catherine II. On trouvera d'amples détails sur l'activité de cet agent de la Russie tsariste dans l'ouvrage de E. Protopsaltis, Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεύτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον, *1787—1792*, Athènes, 1959, p. 59—61 et les documents en annexe des pages 109 et 110.

ou avec les Russes. En même temps, le patriarche de Constantinople envoya, par ordre de la Porte, des encycliques invitant la masse des croyants à demeurer fidèles à l'Empire ottoman [101]. Orlof ne se laissa pas décourager par la passivité des insulaires. Il était convaincu que, s'il remportait une victoire navale sur la flotte turque, il ranimerait le courage et l'enthousiasme des Grecs. La fameuse bataille de Tchesmé, où la flotte turque tout entière fut incendiée et coulée [102], fit une grande impression en Occident et Catherine sut mettre cela à profit pour exercer une pression psychologique non seulement sur les Turcs, mais aussi sur les Etats européens qui menaient une politique proturque. « Toute l'Europe fut surprise et alarmée quand elle vit pour la première fois le pavillon russe flotter parmi les îles de l'Archipel à la poursuite des Turcs » [103]. A titre de récompense pour la victoire navale remportée en Méditerranée, Catherine II avança en grade les commandants de l'expédition, les décora et leur accorda aussi une importante satisfaction matérielle. Alexis Orlof reçut 100 000 roubles et des villages dont les habitants totalisaient 10 000 âmes. Théodore Orlof se vit gratifié d'une somme de 50 000 roubles ; l'amiral Spiridof reçut un domaine et 2500 paysans et l'amiral Greig, alors simple officier, 12000 roubles [104].

---

[101] I. Kordatos, *op. cit.*, p. 253. Par ailleurs, l'ex-patriarche Séraphim II, exilé au Mont Athos sous prétexte d'être philo-russe, s'en échappa et s'en alla avec la flotte russe où il fut accueilli avec le plus grand respect. Il écrivit à plusieurs reprises aux évêques afin de les inciter à travailler pour le soulèvement. L'activité subversive de l'ancien patriarche compromit le patriarche œcuménique Théodose, qui, afin de conjurer le péril qui le menaçait, caractérisa Séraphim comme un « fauteur de troubles » et un « révolté » et l'anathématisa pour sauver ainsi sa propre vie (I. Kordatos, *op. cit.*, p. 255—256). La guerre terminée, Séraphim gagna la Russie où il fut reçu avec honneur par la tsarine. Il y mourut en 1779 et fut enseveli près de Poltava, à côté du tombeau de l'ancien patriarche de Constantinople Athanase Patélaros (voir Polycarpe Sinadinos, 'Ο Παλαιῶν Πατρῶν Παρθένιος καὶ ὁ πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Σεραφεὶμ Β', dans « 'Ηπειρωτικὰ Χρονικά », V^e^ année, 1930, p. 159—160.

[102] A titre de représailles pour les pertes navales, firent suite les massacres de Smyrne, qui auraient eu de plus amples proportions si Alexis Orlof n'avait fait savoir aux autorités turques de la ville qu'il mettrait à mort tous les prisonniers turcs qui se trouvaient sur ses vaisseaux si on ne mettait un terme à ces horreurs et si la population innocente et pacifique n'était défendue (voir Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 337—341). Le gouverneur de Smyrne, afin d'empêcher l'accès du port aux vaisseaux russes, fit couler quatre bâtiments chargés de pierres à l'entrée du goulet (Chénier, *Révolution de l'empire ottoman*, Paris, 1789, p. 207) et menaça de tuer d'abord les consuls des Puissances étrangères si l'escadre russe pénétrait dans la rade de Smyrne. Epouvantés, ces derniers implorèrent par lettre Alexis Orlof d'éviter qu'ils ne fussent massacrés. Voir *Cronica stolnicului Dumitrache*, édition V. A. Urechia, dans « Analele Acad. Rom. », Secţ. Ist., 2^e^ série, vol. X, 1889, p. 386—388, où sont publiées la lettre des consuls à Orlof et la réponse de ce dernier.

[103] André Oţetea, *Contribution à la Question d'Orient*, p. 50—51. Pour les diverses machinations de la diplomatie européenne pendant la guerre russo-turque et surtout après la bataille de Tchesmé, voir Alexandre Stourdza, *L'Europe orientale*, Paris, 1913, p. 228—231.

[104] *La Chronique du stolnic Dumitrache*, p. 388—389 et Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 486.

Les habitants des îles qui, nous l'avons noté précédemment, s'étaient, au début, montrés fort réservés, envoyèrent après la victoire de Tchesmé leurs représentants féliciter Orlof. L'enthousiasme se remit à saisir les Grecs. La muse populaire célébra le triomphe russe avec plusieurs poésies [105]. De nombreux bateaux grecs collaboraient avec la flotte russe qu'ils approvisionnaient. Les Turcs capturèrent même quelques vaisseaux de l'île de Psara qui s'étaient joints aux Russes [106].

Après la bataille de Tchesmé, la flotte russe commandée par Spiridof passa l'hiver de 1770—1771 dans les eaux de l'île de Paros [107] d'où elle déclencha l'attaque pour occuper, au commencement de l'année 1771, toutes les îles des Cyclades [108]. C'est alors que l'amiral Spiridof ordonna à tous les habitants des îles de la mer Egée de jurer fidélité et obéissance à Catherine II et il semble bien que toutes ces îles, et notamment Psara [109], prêtèrent leur appui aux Russes. Ces derniers maintenaient dans les îles délivrées par eux le système administratif et fiscal existant, lequel était extrêmement accablant [110].

En dehors de leurs victoires sur mer les Russes en remportèrent d'autres aussi sur terre. S'ils avaient essuyé un échec au Péloponnèse pour les motifs que nous avons exposés plus haut, en revanche sur d'autres théâtres d'opération leurs armes se couvrirent de gloire. Leurs armées victorieuses arrivèrent à Silistra et se préparaient à pousser en direction de Constantinople [111]. Les Turcs n'étaient plus en état d'opposer une résis-

---

[105] A. C. Bakalopoulos, Αἱ ἐν ἔτει *1770* ναυμαχίαι μεταξὺ ρωσσικοῦ καὶ τουρκικοῦ στόλου εἰς τὴν λαϊκὴν ποίησιν, dans « Ἑλληνικά », vol. XI, 1939, p. 109—114.

[106] Voir I. Vasdravelis, Ἱστορικὰ ἀρχεῖα Μακεδονίας. Α' Ἀρχεῖον Θεσσαλονίκης, *1695—1912*, Salonique, 1952, p. 274, doc. 201 et p. 277—278, doc. 203.

[107] L'Ecossais Elphinston, qui accompagnait la flotte russe, proposa de pousser jusqu'à Constantinople et d'y asséner un coup pour mettre fin à la guerre. Mais Orlof s'y opposa. Néanmoins, c'est lui qui pénétra avec son escadre dans les Dardanelles, mais voyant que le reste des vaisseaux russes ne le suivait pas, il rebroussa chemin. Voir C. D. Raffenel, *Histoire des Grecs modernes*, Paris, 1825, p. 214.

[108] N. Béès, Νικήτα Σταματελοπούλου ἢ Νικηταρᾶ ἀπομνημονεύματα, dans « Ἑλληνικά », vol. III, 1930, p. 181. Les îles occupées par les Russes dans la mer Egée étaient au nombre de 18 (Const. Sathas, *op. cit.*, p. 523). Détails sur l'activité de la flotte russe dans la mer Méditerranée dans quelques documents turcs des archives de Salonique (I. Vasdravelis, *op. cit.*, p. 273—274, doc. 200 et p. 278, doc. 204.

[109] Théodore Blancard, *Les Mavroyéni*, p. 41.

[110] L'île de Mytilène dut verser à elle seule 150 000 piastres. Un contemporain écrivit alors que si l'île tout entière avait été vendue, on n'aurait pu encaisser pareille somme (I. Kordatos, *op. cit.*, p. 257). Pour plus de détails sur l'administration russe dans les Cyclades voir Michel Malandrachis, Νησιωτικὰ Χρονικά, dans « Ἑλληνικά », vol. X, 1938, p. 76—77 et C. Stephanos, Ἀνέκδοτα ἔγγραφα πρὸς τοὺς κατοίκους τῶν Κυκλάδων ἀποσταλέντα ἐπὶ τῆς κατοχῆς αὐτῶν ὑπὸ τῶν Ρωσσων, dans « Ἀθήναιον », vol. VI, 1877, p. 203—243 ; cf. aussi A. Sigalas, Ἐπιστολὴ Παύλου Νεστερὼφ πρὸς τοὺς κατοίκους τῆς Σύρου, *1* Αὐγούστου *1772*, dans « Ἑλληνικά », vol. I, 1928, p. 138—143.

[111] On trouvera d'abondantes informations sur le déroulement des opérations dans les Principautés Roumaines dans Hurmuzaki, *Documents*, vol. IX/2.

tance. Acculés au péril imminent de voir s'écrouler leur empire, ils décidèrent de conclure la paix. Bien que victorieuse, Catherine accepta très volontiers cette proposition, car les événements internes — la révolte des Cosaques sous la conduite d'Emilien Pougatchev — inquiétaient fort la tsarine et son gouvernement [112]. C'est ainsi que fut conclu en 1774 le célèbre traité de Kütchuk-Kaïnardji. Malgré les revers du Péloponnèse, lequel n'avait été pour les Russes qu'une simple diversion, la guerre de 1768—1774 couvrit la Russie de gloire et prouva au monde entier et notamment aux alliés et aux soutiens de l'Empire ottoman, que l'empire féodal des sultans était en décomposition et qu'une nouvelle puissance allait imposer sa volonté.

La victoire russe donna beaucoup à penser aux grandes puissances européennes, France, Autriche [113] et Angleterre. En effet, si la Russie étendit très peu son territoire [114], du moins ce traité lui donna-t-il beaucoup économiquement et moralement parlant. Conformément à ses clauses, la Russie obtint pour sa flotte de commerce la liberté de circulation dans la mer Noire et la mer Méditerranée et elle était reconnue comme la protectrice des chrétiens de l'Empire ottoman. Cette dernière clause donnait aux Russes le droit et la possibilité de s'immiscer, en défendant les intérêts chrétiens, dans les questions internes de l'Etat turc et les peuples chrétiens de l'Empire ottoman en appelaient souvent à l'intervention du gouvernement russe en leur faveur. Par le traité de Kütchuk-Kaïnardji, les consuls russes obtinrent davantage de droits dans l'Empire ottoman et y exerçaient une sorte de pouvoir dictatorial. Ils arrachèrent plus d'une fois des Grecs à la vengeance de leurs maîtres turcs sous prétexte qu'ils étaient les sujets du tsar ou à son service [115].

---

[112] *Istoria U.R.S.S. sub redacția A. M. Pancratova*, vol. II, p. 69—75.

[113] Le 13 août 1774 l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople, Thugut, écrivait à son gouvernement que l'écroulement de l'Empire ottoman « aurait été indigne de la moindre sympathie, si malheureusement sa chute n'eût été censée apporter de graves malheurs aux autres ». Voir Constantin Paparigopoulos, Αἱ περὶ λύσεως τοῦ ἀνατολικοῦ ζητήματος ἱστορικαὶ προθεσμίαι, dans « Παρνασσός », vol. VIII, 1884, p. 9. De son côté, Marie-Thérèse écrivait le 31 juillet 1777 au représentant de l'Autriche à Paris : « Le partage de l'Etat ottoman sera la plus nuisible des actions. Que gagnerions-nous si nous étendions notre suzeraineté même jusqu'aux murailles de Constantinople ? Des régions malsaines, non cultivées, dépourvues d'habitants ou habitées par des Grecs en qui nous ne pouvons avoir la moindre confiance. En un mot, des territoires qui ne nous rendront pas plus forts, mais qui affaibliront la puissance de l'Empire ». Voir le même, *op. cit.*, p. 9.

[114] Le traité de Kütchuk-Kaïnardji proclama l'indépendance du khanat de Crimée et accorda à la Russie quelques places fortes : Kertch, Enikale, Kimburn, ainsi que le territoire d'entre le Bug et le Dnieper (voir *Histoire de la diplomatie*, trad. roumaine du russe, vol. I, Bucarest, 1962, p. 317).

[115] Adamantios Koray, Ὑπόμνημα περὶ τῆς παρούσης καταστάσεως τοῦ πολιτισμοῦ ἐν Ἑλλάδι, dans D. Thérianos, Ἀδαμάντιος Κοραῆς, vol. III, Trieste, 1889, p. νη'

Conformément aux stipulations de ce traité, les prisonniers devaient être rendus, mais ceux qui avaient été faits par les Turcs avaient été vendus comme esclaves et dispersés à travers tout l'Empire ottoman. Leur rassemblement se heurtait à maintes difficultés, car la Porte donnait 100 piastres par esclave, alors que leurs maîtres les avaient achetés bien plus cher [116]. La paix conclue, la flotte russe regagna ses ports par Gibraltar, mais une frégate suivie de quelques vaisseaux de moindre importance passa triomphalement devant les quais de Constantinople pour entrer dans la mer Noire, appliquant de la sorte l'article du traité qui prévoyait la liberté de passage à travers les détroits pour les navires russes, triomphe suprême de la Russie [117].

PRÉVISIONS DU TRAITÉ DE KÜTCHUK-KAÏNARDJI À L'ÉGARD DES GRECS

Les Grecs souffrirent durement pendant cette guerre et leur rêve de libération ne fut pas exaucé. Mais ils tirèrent du traité de paix d'importants avantages. Comme le dit Gervinus, par ce traité « les Grecs obtinrent les avantages les plus extraordinaires pour le présent et les promesses les plus brillantes pour l'avenir » [118]. En effet ils gagnèrent beaucoup en raison du droit de navigation commerciale que la Russie avait obtenu en mer Noire et dans la Méditerranée. En fait, ce commerce était entre les mains des Grecs et les transports s'effectuaient sur des bâtiments grecs portant pavillon russe. Jusqu'à la paix de Kütchuk-Kaïnardji les audacieux Hydriotes transportaient illicitement les marchandises [119], mais maintenant que la paix était revenue, ils allaient le faire officiellement sous la protection de la Russie. Les consuls russes s'installent dans les plus importants centres comerciaux de la Grèce subjuguée ; Salonique est l'un de ces derniers et elle se livre, grâce aux marchands grecs, à un commerce très étendu [120].

Pendant la Révolution française, quand la flotte française était inactive, le commerce des céréales prit un grand développement dans les trois îles grecques de Hydra, Psara et Spetsai. Les Grecs manifestèrent une telle supériorité sur leurs concurrents étrangers qu'ils ruinèrent en dix ans par leur activité éprouvée plusieurs maisons de commerce d'Orient et s'arrogèrent les principales places dans le commerce méditerranéen. Outre

---

[116] Chénier, *op. cit.*, p. 230.

[117] *Ibidem*, p. 228. De nombreux détails sur les actions russes en Méditerranée dans Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, vol. III, Paris, 1807, p. 293—469.

[118] G. G. Gervinus, *Insurrection et régénération de la Grèce*, vol. I, Paris, 1863, p. 38.

[119] *Ibidem*, vol. I, p. 97—98.

[120] N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956, p. 186.

qu'ils naviguaient sous pavillon russe, les Grecs recevaient des consuls russes des patentes et des brevets leur accordant la qualité de sujets russes ; ils jouissaient donc de la protection spéciale de la Russie. Le sultan Sélim III, désireux de freiner la chose, permit aux Grecs d'entrer dans l'association des marchands européens, et de se prévaloir de la sorte eux aussi des privilèges accordés à tous les sujets étrangers établis en Turquie [121]. Par le traité de 1774 la Russie obtint pour les Grecs qui avaient participé à la guerre l'amnistie et le libre exercice de leur culte. Les îles qui étaient restées durant deux années sous l'occupation russe n'acquitteraient aucun impôt pendant deux ans à compter de leur retour à l'Empire ottoman [122], compte tenu des lourdes pertes qu'elles avaient essuyées du fait des hostilités. Enfin, la Russie obtint pour les Grecs du Péloponnèse et des îles le droit à l'émigration. Par cette dernière clause les Grecs gagnèrent beaucoup, mais de son côté le gouvernement russe poursuivait l'idée de coloniser le sud de la Russie, faiblement peuplé [123]. Pour les personnes désireuses d'émigrer il y avait une clause qui stipulait qu'elles avaient le droit de vendre leur fortune mobilière et immobilière sans la moindre restriction [124]. Mais de tout ce qui avait été promis on ne respecta presque rien. Les persécutions contre le clergé et la population à Constantinople, à Smyrne, en Epire, en Acarnanie, en Thessalie, dans le centre de la Grèce, au Péloponnèse et dans les îles redoublèrent de violence. Une fiscalité excessive, des vexations, des meurtres et l'esclavage continuèrent bien des années après la conclusion de la paix [125].

Désillusionnés de se voir encore sous la suzeraineté turque après la paix de Kütchuk-Kaïnardji [126], découragés par la ruine de leurs rêves, les

---

[121] G. G. Gervinus, *op. cit.*, vol. I, p. 98. Afin de mettre à la disposition des marchands grecs un manuel d'orientation, on traduisit alors du français le code du commerce et l'on dressa des cartes maritimes, *op. cit.*, vol. I, p. 108.

[122] On le voit, cette clause aussi, tout comme les autres, ne fut pas observée, car en 1775 les insulaires se plaignirent aux Russes que le drogman de la flotte, Mavroyéni, avait empoché par firman 60 bourses. Sur les instances de l'ambassadeur russe à la Porte, on accorda une année supplémentaire d'exemption d'impôts et les 60 bourses furent restituées. Voir Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 549.

[123] Pandelis Kondoïannis, *op. cit.*, p. 299.

[124] Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 532.

[125] E. Protopsaltis, Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεύτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ρωσσοτουρκικὸν πόλεμον, *1787—1792*, Athènes, 1959, p. 37.

[126] Leurs déceptions se reflètent dans la poésie populaire intitulée Τῆς Ρούμελης τὸ τραγούδι. Voir E. Legrand, *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néohellénique*, n° 8, Paris, 1870, p. 15, republié dans *Recueil de chansons populaires grecques publiées pour la première fois par E. Legrand*, dans la série *Collection de monuments...*, Nouvelle série, n° 1, Paris, 1874, n° 62. Pour une autre poésie populaire exprimant de façon encore plus suggestive l'amertume des Grecs, dans I. Kordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδος, vol. I, Athènes, 1957, p. 480.

Grecs profitèrent du droit d'émigrer que la puissance protectrice des chrétiens avait obtenu pour eux et ils quittèrent leur patrie par milliers, abandonnant, le cœur serré, les lieux de leur naissance [127].

L'émigration avait du reste débuté lorsque la flotte russe s'était retirée des eaux du Péloponnèse. A cette occasion les frères Orlof furent accompagnés par les chefs de la révolte, tels le métropolite de Monembasie et de Calamata [128], les évêques de Coron, de Méthone et de Patras, ainsi que Bénakis, Mélétakis, Papazolis, Etienne Mavromichalis [129] et d'autres [130]. De même, des milliers d'infortunés partirent aussi pour se soustraire à la furie des Albanais. En 1776 plus de 12 000 Grecs se rendirent en Italie et 80 000 familles en Autriche [131]. Un grand nombre gagnèrent les Principautés Roumaines ou se réfugièrent en Pologne, mais surtout en Russie, où ils étaient même transportés sur des vaisseaux russes [132]. La Russie encourageait et même incitait l'émigration des chrétiens de l'Empire ottoman dans ses provinces, afin de coloniser ses immenses territoires faiblement peuplés, ainsi que pour montrer au monde entier que son régime était préférable à celui de la Turquie. Le gouvernement russe fit bon accueil aux réfugiés et leur accorda une aide effective. On leur construisit, aux frais de l'Etat, des maisons et des églises. On leur donna des terres afin de reprendre leur activité et on leur accorda une dispense d'impôts. Les colons grecs avaient la permission de commercer à travers toute la Russie et, comme ils étaient extrêmement nombreux on créa aussi un tribunal grec pour trancher leurs différends [133]. Maints

[127] Les souffrances que les Grecs endurèrent de la part des féodaux turcs étaient tellement accablantes que si leurs lieux de naissance ne les avaient pas retenus. la Grèce tout entière serait restée sans babitants. Rigas Velestinlis dit de sa ville natale de Velestin que les meurtres injustes commis sur les Grecs l'auraient complètement vidée, si ses beautés naturelles ne les avaient déterminés à tout souffrir pourvu qu'il mourussent là où étaient enterrés leurs ancêtres. Voir L. Vranousis, Ρήγας Βελεστινλής, Athènes, 1957, p. 13—14.

[128] Voir Athénagoras, métropolite de Paramythie et de Philiates, Ἡ μητρόπολις Μονεμβασίας, dans « Θεολογία », vol. VIII, 1930, p. 248.

[129] Mavromichalis, s'établit à Kertch avec d'autres de ses compatriotes. En 1774 il commandait un régiment de l'armée russe. Il existe des autographes de lui au Musée d'Odessa, ville dont en 1812 il était le préfet. Voir S. Kougéas, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ὑπὸ τοὺς 'Ορλὼφ πελοποννησιακῆς ἐπαναστάσεως, dans « Πελοποννησιακά », vol. I, 1956, p. 67 et 76.

[130] Avant leur révolte, les Grecs étaient distribués en deux catégories, l'une active et l'autre passive. De la première faisaient partie les armatoles et les kleftes qui opposaient constamment une active résistance au despotisme féodal turc. La seconde catégorie comprenait les autres couches de la société qui étaient désireuses de liberté, mais jugeaient la chose impossible. Les événements de 1769 firent se joindre aux armatoles et aux kleftes aussi bien le clergé que les hommes politiques; voir I. Philémon, *op. cit.*, Δοκίμιον, p. 125.

[131] Daniel Philippide, Γεωγραφία νεωτερική, vol. I, Vienne, 1791, p. 136.

[132] Ath. Comnène Ypsilantis, *op. cit.*, p. 546—547. Le 3 août 1775 l'internonce Thugut rapporta que neuf vaisseaux de commerce russes avaient transporté de 3000 à 4000 émigrants grecs en Russie. Voir Hurmuzaki, *Documents*, vol. VII, p. 196, doc. CXIV.

[133] I. Kordatos, *op cit.*, vol. I, p. 259. Voir aussi Emil Vîrtosu, *Despre corpul de voluntari elini creat la Bucureşti în 1807*, dans « Studii şi materiale de istorie medie », V, 1962,

Grecs émigrés occupèrent des fonctions dans l'armée et la diplomatie russes et ils étaient notamment nommés consuls russes dans le bassin de la Méditerranée [134].

Bien que les Grecs se fussent révoltés pour secouer le joug de la domination ottomane, un grand nombre d'entre eux, chose tout à fait paradoxale, se réfugièrent également en Asie Mineure où les avaient attirés des facilités alléchantes. Les agas de l'Anatolie qui avaient besoin de bras pour l'agriculture, s'offrirent, tout comme en Russie, de leur bâtir des églises et des maisons, et même des villages grecs bénéficiant d'exemption fiscale pour un laps de temps de 10 années. Dans ces conditions, des travailleurs agricoles s'installèrent dans les villages tandis que des marchands s'installèrent dans les villes qui représentaient des centres commerciaux [135].

On ne saurait dire des sacrifices des années 1768—1774 qu'ils furent vains. L'exemple de ceux qui tombèrent sera suivi par leurs enfants et leurs petits-enfants qui, au début du siècle suivant, réussiront à voir de leurs yeux, au bout de près de dix ans de luttes héroïques, la Grèce libre et indépendante. Et l'espoir en l'aide russe ne disparut pas non plus, en dépit de l'échec péloponnésien. Durant la domination turque, la Russie fut la protectrice principale et la plus efficace des Grecs. C'est à la protection russe qu'est dû le développement colossal de la navigation grecque. Les bâtiments des îles grecques qui sillonnaient les mers en arborant le pavillon russe rendirent deux services insignes à la lutte de libération, car ils assurèrent la prospérité économique et une flotte de guerre qui soutint la révolution de 1821. Outre cela, des centaines de Grecs fréquentaient les écoles militaires russes ou s'organisaient en régiments spéciaux du genre de ceux du temps de Catherine II. C'est surtout de la Russie orthodoxe que les Grecs subjugués tiraient leur force morale. Ils mettaient tous leurs espoirs dans le « peuple blond » et c'est ce qui a affermi leurs cœurs quand éclata la révolution de 1821.

La participation des Grecs à la lutte, tantôt côte à côte avec les Russes et tantôt par leurs propres moyens, pendant la guerre de 1768—1774 ou au cours des guerres russo-turques qui suivirent, est une manifestation, timide encore, de la lutte de libération nationale qui atteindra

---

p. 546—547, où est publié un acte par lequel Catherine II communiquait à Alexis Orlof les privilèges accordés aux Grecs ayant servi dans la flotte russe. Le document se trouve à Bucarest aux Archives de l'Etat, « Administrative vechi », dossier 2428.

[134] C. D. Raffenel, *op. cit.*, p. 189 et Takis Kandiloros, 'Η Φιλικὴ 'Εταιρία 1926, p. 42.

[135] G. Anghelopoulos-G. Papadopoulos, Τὰ κατὰ τὸν ἀοίδιμον πατριάρχην Κωνσταντινουπόλεως Γρηγόριον Ε', vol. II, Athènes, 1866, p. 520—521 et Takis Kondiloros, Γρήγόριος Ε', Athènes, 1921, p. 7.

son point culminant en 1821. Le désir de se libérer n'a jamais manqué aux Grecs. La Russie tsariste avait déjà essayé, avant le règne de Catherine II, comme on l'a vu plus haut, sous le régne de Pierre I[er] et de la tsarine Anne, de provoquer une insurrection en Grèce. Mais leurs tentatives demeurèrent sans résultat. Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle les conditions économiques et sociales du peuple grec ainsi que la situation interne de décomposition de l'Etat féodal turc[136] offrirent les prémisses nécessaires pour entamer une lutte nationale soutenue. L'esprit combatif des Grecs s'accrut et la révolte du Péloponnèse, les mouvements locaux de plus tard, ainsi que l'insurrection en 1821 du peuple grec tout entier et de partout furent déterminés par les conditions économiques internes et par les causes locales des époques en question.

Le développement du capitalisme grec contribua à la prospérité économique du peuple grec, à celui de la bourgeoisie notamment, au développement de son niveau culturel et à la stimulation de sa conscience nationale. Les appels de Catherine trouvent donc un terrain favorable et prennent racines. Les préoccupations de la société grecque vont s'exacerber jusqu'à ce que soit atteint le but final qu'elle poursuivait.

---

[136] F. Engels, caractérisant la situation de l'Empire ottoman en 1760, montre qu'elle représentait « seulement l'enveloppe de la splendeur d'antan. Le meilleur indice de sa décadence croissante était les soulèvements et les révoltes qui avaient commencé dans les rangs des peuples chrétiens subjugués : Slaves, Roumains et Grecs — qui constituaient la majorité de la population de la Péninsule balkanique ». Voir K. Marx — F. Engels, *Œuvres*, éd. russe, vol. XVI, 2[e] partie, p. 9, cité par A. Vianu, *Din lupta poporului român pentru scuturarea jugului otoman și cucerirea independenței*, dans « Studii », VI, 1953, 2, p. 65. Dix ans plus tard, en 1770, l'ambassadeur de France à Constantinople présentait comme suit la situation de l'Empire ottoman : « Pour résumer la situation de l'Empire ottoman, on peut le regarder comme le théâtre de la désolation et de la plus complète anarchie.... Le peu d'obéissance des Pachas, la faiblesse du gouvernement, l'ignorance des Ministres ont réduit ce vaste corps dans un état déplorable ». Voir Hurmuzaki, *Documents*, Supl. I/1, p. 826.

VASSIL LEVSKI ET L'UNITÉ DES PEUPLES BALKANIQUES

par IVAN OUNDJIEV
Sofia

Nous aurons un drapeau sur lequel sera écrit : République pure et sacrée.

V. Levski aux peuples balkaniques

13.II.1871

Le grand révolutionnaire et démocrate bulgare Vassil Levski est le représentant le plus éclatant de la lutte de libération du peuple bulgare durant la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. Inspiré par un amour illimité envers les masses populaires laborieuses, cruellement spoliées et gémissant sous le joug étranger, ainsi que par l'ardent désir de voir sa Patrie libre et heureuse, édifiée sur les bases d'un régime public juste et parfait, Vassil Levski consacra toute sa vie au mouvement de libération. Il le servit avec un tact et une sagacité incomparables, avec une abnégation sans égal et une volonté de lutte et de combat inépuisable.

Grand tacticien et stratège de la révolution, démocrate révolutionnaire conséquent jusqu'au bout, Vassil Levski contribua grandement à la formation de l'idéologie révolutionnaire et démocratique du mouvement bulgare de libération nationale. Nul autre des dirigeants du mouvement de libération n'avait compris avant lui la grande importance de l'organisation intérieure, personne n'avait jugé à sa juste valeur le rôle que cette organisation devait jouer pour les préparatifs de la révolution nationale, personne avant lui n'avait réussi à la mettre sur pied. Voici pourquoi Levski est grand non pas seulement comme organisateur, stratège et tacticien de la révolution, mais également comme idéologue, qui

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3–4, p. 549–562, BUCAREST, 1965

libère « le mouvement révolutionnaire de l'influence de l'idéologie bourgeoise libérale, de la direction des milieux d'émigrés oscillant entre la révolution et les accommodements, et l'engage sur la voie de la lutte révolutionnaire résolue, irréductible jusqu'à la victoire, sans tractations avec l'ennemi et indépendamment du secours venu de l'extérieur »[1]. Evidemment, pour devenir ce qu'il était, Levski avait traversé les différentes étapes de développement du mouvement de libération nationale, qui mûrissait de jour en jour et se rapprochait de plus en plus de l'idée de l'importance et du rôle exceptionnels de l'organisation révolutionnaire intérieure en tant que levier fondamental de la lutte de libération.

Grand patriote et républicain, Vassil Levski était également un grand réaliste, qui avait une foi illimitée dans les forces et les possibilités du peuple et faisait entièrement dépendre le succès de la révolution de l'organisation, de la discipline et de la préparation systématique générale du peuple. Sous ce rapport il déploya une admirable et incomparable activité, au cours de laquelle il dévoila son grand génie d'organisateur. Il avait établi jusque dans ses plus petits détails le système de l'organisation révolutionnaire et du travail d'organisation, qui trouvèrent leur pleine expression dans le projet de Statut de l'organisation élaboré par lui. Or, ce statut n'est pas seulement un règlement d'organisation, mais également un vaste programme politique, où la pensée publique d'avant la Libération atteint sa plus haute expression.

Levski base l'édification et, par la suite, les réformes de l'organisation révolutionnaire, sur le principe du centralisme démocratique et soumet toute l'organisation à la volonté et à l'intelligence de la collectivité. Le réseau des cellules de l'organisation révolutionnaire dans le pays et dans les conditions du despotisme turc, étonne non seulement par ses lointaines prévisions, mais également par les judicieuses dispositions concrètes du moment.

Aux militants, Levski pose de nouvelles exigences en tenant compte de la nouvelle étape du développement du mouvement de libération : conscience et foi profonde, vigilance révolutionnaire et persévérance, abnégation désintéressée et pureté d'âme, examen et mise à l'épreuve des gens, critique et autocritique dans le travail et les relations mutuelles des militants. Empêché de recevoir une plus vaste instruction, Levski étonne par la profondeur de sa pensée, la portée de ses déductions et la justesse de ses conclusions. Dans de nombreux cas il agit avec la

---

[1] D. Kossev, *Към история на революционното движение в България през 1867—1871 г.* [Contribution à l'histoire du mouvement révolutionnaire en Bulgarie durant la période 1867—1871], Sofia, 1958, p. 7.

clairvoyance d'un très grand penseur, saisissant et élucidant magistralement les conformités fondamentales du développement public.

Il prend position envers tous les problèmes du mouvement de libération nationale. Ses lettres, où il dévoile ses idées, présentent un très grand intérêt par leur spontanéité, la force de l'expression, la précision et la profondeur de la pensée.

Son exceptionnelle intrépidité, l'habileté avec laquelle il sort indemne des pires dangers, sa modestie naturelle, sa pureté morale, sa grande patience et grandeur d'âme, ainsi que ses prouesses et son sacrifice ont transformé son œuvre en une immortelle légende. Son nom est devenu l'un des symboles les plus purs du peuple bulgare.

Vassil Levski s'est taillé une position exceptionnelle dans la conscience et l'histoire du peuple bulgare dans les conditions de la féodalité et du despotisme turcs en décomposition, de la première moitié du siècle passé, qui présentaient un danger pour l'existence même des masses populaires bulgares.

Pour toute une série de raisons l'ancien système des fiefs sipahis se désagrégeait et cédait la place à la propriété foncière des tchifliks. Cette nouvelle forme de propriété foncière confirmait les droits de propriété privée des fermiers et les paysans furent placés dans la position de métayers des terres des tchifliktchis. La nouvelle forme de propriété foncière apparaît comme « une base convenant à la sauvegarde de l'ancienne superstructure féodale et bureaucratique, en tant que voie de transformation et de réformes de plus longue haleine, conformément aux nouvelles conditions sociales »[2]. Voici pourquoi les tchifliks sont un mélange original de formes économiques féodales, semi-féodales et capitalistes.

Dépourvus de leur terre ou en possédant très peu, accablés par le besoin et la misère, les paysans étaient forcés de travailler la terre des tchifliktchis dans des conditions extrêmement pénibles et asservissantes. Les tchifliktchis donnaient leurs terres à ferme soit contre la moitié du rendement, soit contre une quantité à forfait, sans se soucier de la récolte. Par la suite cette rente féodale en nature fut remplacée par une rente en argent. Or, pour faire face à leurs obligations, les paysans étaient forcés de proposer sur les marchés des quantités toujours plus grandes de leurs

[2] Str. Dimitrov, *Чифликчийското стопанство през 50—70-те години на XIX в* « *Исторический преглед* », XI, 1955, 2, p. 5. [L'économie des tchifliks au cours des années 50—70 du XIX^{e} s.].

Les problèmes agraires des terres bulgares durant les derniers siècles de la domination turque ont fait l'objet de toute une série de travaux des savants bulgares : Jacques Natan, Christo Gandev, D. Kossev, Chr. Christov, Bistra Tzvetkova, etc.

produits, qu'ils vendaient à des prix dérisoires et la misère devenait ainsi leur inséparable compagnon dans la vie.

La condition des salariés travaillant dans les tchifliks n'était guère meilleure. Leur rémunération en espèces était dérisoire et ils étaient tout le temps endettés vis-à-vis de leurs maîtres.

L'existence de quelques producteurs agricoles travaillant pour leur propre compte ne change nullement le tableau général de la paysannerie bulgare. Ces producteurs étaient tellement grevés de diverses sortes d'impôts et si cruellement exploités par l'Etat féodal et par les autorités locales turques, qu'en fait ils n'étaient que des propriétaires fictifs de la terre.

Après la suppression du système de sipahis, l'Etat turc devint l'instrument des intérêts de la classe féodale. L'exploitation implaccable et les violences exercées sur la population rurale s'accrurent. Les nombreux impôts, de plus en plus lourds, ainsi que le système spoliateur de leur perception devinrent insupportables. Le paysan n'était plus maître de ce qui lui restait. L'arbitraire et les abus sans fin, les cruelles violences et la féroce oppression, le despotisme barbare et l'absence totale de droits privaient le paysan bulgare de toute perspective d'une vie meilleure et rendaient sa vie extrêmement pénible et précaire. Voici pourquoi le mécontentement des masses paysannes, asservies et inhumainement exploitées, s'orienta vers l'Etat lui-même. La lutte économique devint une lutte politique dirigée vers la suppression de l'Etat féodal turc lui-même.

Les conditions économiques en Turquie et l'extension des villes, due à plusieurs causes, imprimèrent un grand essor au développement des métiers artisanaux. Au début du siècle dernier ils surmontent leur caractère primitif d'industrie domestique pour se développer comme des métiers autonomes à division du travail et à production sans cesse accrues. Les artisans satisfaisaient déjà les besoins non seulement de la petite économie urbaine ou du marché régional, mais également des grands et lointains marchés de l'Empire ottoman. De nombreux artisans travaillaient aussi pour l'exportation.

Les artisans bulgares pratiquaient les métiers les plus divers, englobant toutes les branches de la production, à commencer par le métier des abadjis (tailleurs) ou des corroyeurs, et tout ce que l'on pouvait produire en laine, cuir ou coton, selon les nécessités du marché, la production du fer et du cuivre, et tout ce que l'on faisait à cette époque de ces deux métaux, pour aboutir à la production de la poudre à canon et des instruments et outils pour les besoins de l'agriculture et des mé-

tiers artisanaux. Cette grande production si variée était l'œuvre du génie inventeur et de l'initiative économique des artisans bulgares.

Le développement des métiers artisanaux accroît progressivement le rôle de l'intermédiaire commercial, qui assurait le débouché du producteur. En outre, l'intervention active du commerçant entre l'artisan et le marché asservissait de plus en plus la production artisanale au capital commercial, en contribuant, en même temps, à l'accumulation de ce dernier dans le pays. De son côté cette circonstance contribua à la transformation de l'artisanat lui-même, en lui faisant adopter des formes plus perfectionnées de production, les formes de la production manufacturière, qui est un moyen terme entre la production artisanale et industrielle. La manufacture fait son apparition tout d'abord dans la production des ganses.

Le développement de la production artisanale va de pair avec la différenciation des classes sociales. Les grands bénéfices allaient au commerçant-capitaliste, tandis que les travailleurs salariés devaient se contenter des miettes que celui-ci voulait bien leur abandonner. La condition des apprentis, des contremaîtres et des autres ouvriers salariés, en assez grand nombre dans l'artisanat et la manufacture, était très difficile. Ils travaillaient à longueur de journée, dans de mauvaises conditions hygiéniques, et touchaient des salaires misérables.

La différenciation des classes s'approfondit après la guerre de Crimée, lorsque la Turquie avait largement ouvert ses frontières à la production industrielle, de meilleure qualité et moins chère, de l'Europe capitaliste. Le capital étranger envahit le pays et suscita de profonds remous dans son économie. Aux conditions du féodalisme asiatique turc, qui freinaient le développement des forces productrices et contrecarraient le développement normal des rapports capitalistes dans le pays, venait s'ajouter l'exploitation coloniale et l'asservissement de la Turquie par le capital étranger. Un coup très dur était porté à l'artisanat et à la manufacture, qui furent vite acculés à la décadence et à la ruine. L'immense majorité d'artisans, de contremaîtres et d'apprentis, les femmes et les jeunes filles, les milliers des travailleurs qui gagnaient leur vie dans la production artisanale, étaient réduits au chômage. Il était donc tout naturel de rechercher la cause principale de leur ruine et de leurs souffrances dans la féodalité pourrie et l'Etat spoliateur turc [3].

---

[3] Les problèmes concernant la situation économique et sociale de l'artisanat bulgare font l'objet d'une étude détaillée de Jacques Natan, Стопанска история на България (Histoire économique de la Bulgarie), Sofia, 1957, 571 p.

Dans les difficiles conditions de la féodalité et du despotisme turcs les processus économiques contribuent à former les classes de la société bulgare et déterminent les conceptions politiques et les rapports entre les différents groupements et couches. Ainsi se forment les trois classes de l'époque : les tchorbadjis (la grosse bourgeoisie foncière), la classe industrielle et commerciale et la classe des paysans.

Dans le cadre de cet article, nous nous intéresserons plus spécialement à la condition des larges masses populaires, sur lesquelles le régime féodal turc, que Marx définit comme un système féodal « d'un degré inférieur et barbare »[4], pesait le plus fort, c'est-à-dire les artisans et les paysans. La féodalité turque asphyxiait le développement économique et politique des artisans et des paysans bulgares. Ruinés par la concurrence occidentale et par le système fiscal turc, les artisans ne voyaient plus aucune perspective de pouvoir subsister dans l'Etat despotique turc. Les paysans, pris dans leur ensemble, souffraient cruellement de l'oppression des féodaux turcs et de leur Etat. Pour leur salut ils ne voyaient pas d'autre voie que la suppression de toutes les obligations et redevances féodales et la possession libre de la terre en tant que moyen fondamental de production. Les paysans et les artisans bulgares, c'est-à-dire l'immense masse du peuple bulgare, aspiraient à la suppression radicale du régime semi-féodal turc, au renversement, comme disait Levski, du « système tyrannique et despotique de l'Etat turc », ainsi qu'à la création d'un Etat libre bulgare, qui doit garantir l'indépendance économique et politique, la terre et le régime démocratique. Ils considéraient, que le principal et unique moyen d'accomplir ces tâches était la révolution démocratique. Pour cette raison les paysans et les artisans étaient les protagonistes les plus convaincus et les plus conséquents de l'idée de la révolution nationale, ils formaient l'avant-garde du mouvement révolutionnaire.

Issu lui-même de cette classe sociale, Vassil Levski devint l'idéologue le plus brillant des aspirations fondamentales des paysans et des artisans bulgares, c'est-à-dire de l'immense majorité du peuple bulgare, qui peinait sous le joug du féodalisme et du despotisme turcs. Et voici pourquoi Levski, l'apôtre de la liberté, selon les termes du poète national bulgare

---

[4] K. Marx et F. Engels, *Œuvres* (en bulgare), vol. IX, Sofia, 1961, p. 8. Les étrangers ayant visité le pays à cette époque démasquaient de la façon la plus formelle le régime inhumain, auquel était soumise la population bulgare. « L'Europe — écrit durant les années 40 du siècle dernier le politicien et économiste français Jérôme Blanqui, qui avait visité à cette époque les terres bulgares — ne sait pas assez qu'il existe à ses portes et l'on peut dire dans son sein, plus de sept millions d'hommes, chrétiens comme nous, qui sont traités de chiens en leur qualité de chrétiens, par un gouvernement auprès duquel toutes les puissances ont des ambassadeurs accrédités ». Blanqui, *Voyage en Bulgarie*, Paris, 1843, p. 480.

Ivan Vasov, « est l'expression d'une force sortie du gouffre de plusieurs siècles de souffrances, d'un océan d'humiliations »[5].

La situation de certains peuples balkaniques à cette époque et leur attitude à l'égard du peuple bulgare ont également exercé une certaine influence sur la formation de Levski, dans l'aspect qui nous préoccupe. Il est question des voisins les plus proches de la Bulgarie — la Serbie et la Roumanie — qui témoignaient la plus grande sympathie au peuple bulgare et l'aidaient dans sa lutte de libération nationale.

Au printemps de 1862 Levski arrive à Belgrade. A cette époque la jeune principauté serbe commence à suivre une politique d'indépendance, inspirée par l'idée de la libération intégrale du peuple serbe et son alliance avec les peuples slaves les plus proches. La première tâche à remplir au nom de cette politique était d'accroître les effectifs de l'armée régulière de la principauté et de libérer le pays des garnisons turques installées dans les grandes villes serbes, par lesquelles le sultan exerçait sa tutelle sur la jeune principauté. La Sublime Porte avait eu vent des intentions de la principauté serbe et les relations entre les deux pays s'étaient aggravées. A ce même moment éclata le soulèvement en Bosnie et Herzégovine. On s'attendait que la guerre entre la Serbie et la Turquie éclatât à chaque instant. Durant cette crise le gouvernement serbe rechercha l'aide des Bulgares en la personne du chef de l'émigration bulgare, G.S. Rakovski. Il ne comptait pas seulement sur les volontaires bulgares, mais également sur un plus vaste mouvement en Bulgarie elle-même, mouvement qui aurait effrayé le sultan en le forçant à faire des concessions.

La réussite de ce plan était plus ou moins facilitée par la pénible condition du peuple bulgare, condition qui avait encore empiré après la guerre de Crimée. A cette époque la pensée de la libération, comme l'attestent plusieurs documents, mûrit rapidement et une forte agitation révolutionnaire s'empara du pays. Déjà l'année précédente Rakovski avait élaboré un plan détaillé pour la libération de la Bulgarie, allant jusqu'à préciser les tâches du futur gouvernement provisoire. En exécution de ce plan et avec l'appui du gouvernement serbe, qui comptait sur un soulèvement armé en Bulgarie, Rakovski avait organisé à Belgrade un régiment de volontaires, connu dans l'histoire sous le nom de Première légion bulgare. Le régiment se composait des plus ardents patriotes bulgares, dont Levski.

Les relations tendues entre la Turquie et la Serbie eurent pour résultat une collision armée entre Serbes et Turcs à Belgrade, où la garnison

---

[5] Ivan Vazov, *Съчинения*, т. V. *Немили-недраги*, [Œuvres, vol. V, Les misérables], Sofia, 1956, p. 159.

turque avait bombardé les quartiers serbes de la ville. A la lutte prit part également la légion bulgare. Toutefois, après l'intervention des Grandes puissances, les deux partis entamèrent des pourparlers laborieux qui se soldèrent par un succès appréciable pour la Serbie, qui atteignait la plupart de ses objectifs. Les deux partis se reconcilièrent et la légion devint non seulement inutile, mais aussi indésirable. La chaleureuse manifestation de sentiments fraternels et d'unité balkanique se dissipa rapidement. La légion fut dissoute au grand désespoir de ses membres. Toutefois, malgré qu'elle ne réussit pas à atteindre son but initial, on ne doit pas négliger son rôle pour le développement de la pensée publique et pour la formation de Levski lui-même. La légion avait réussi à soumettre pour un certain temps les actions arbitraires et personnelles à une discipline et une organisation générale, en posant ainsi le début d'un nouveau courant d'idées au sein des Bulgares : la lutte pour la liberté par l'organisation de grands détachements. Cette idée marque pour Levski le moment initial de ses nouvelles conceptions. A partir de ce moment la lutte organisée du peuple pour la liberté devient le but suprême de ses efforts, le sens et le contenu de toute sa vie.

Quatre années plus tard eut lieu une nouvelle tentative d'action commune entre Roumains et Bulgares. A cette époque l'émigration bulgare avait littéralement inondé la Roumanie, où elle avait trouvé l'hospitalité la plus large. Elle y avait édifié une base culturelle et matérielle propre et bénéficiait de la plus grande sympathie et de l'aide du peuple roumain.

C'était le moment d'un grand changement politique en Roumanie. En 1859, la Valachie et la Moldavie, les deux provinces roumaines vassales du Sultan et gouvernées jusqu'ici par des hospodars différents, s'unirent sous un seul prince, Alexandru Ioan Cuza. En 1866, Cuza fut renversé par la coalition d'une partie de la bourgeoisie et des gros propriétaires terriens. Face à cette situation, la Turquie commençait à concentrer des troupes à la frontière roumaine.

A ce moment difficile les Roumains recherchèrent la collaboration de l'émigration bulgare. Les pourparlers entamés aboutirent, et les deux pays se mirent d'accord pour former « une Sainte Alliance », les Roumains ayant donné leur consentement pour la formation d'un comité central clandestin bulgare qui organisera des cellules dans les principales villes de Bulgarie. La tâche des deux comités était « le soulèvement général contre l'ennemi commun des peuples chrétiens orientaux ». Cependant, le gouvernement roumain conclut un arrangement avec la Turquie, destitua son comité

et ne signa pas l'accord préparé avec les Bulgares. Le comité bulgare continua à exister, sans, toutefois, réaliser son programme, car ses dirigeants comptèrent jusqu'au bout sur l'aide étrangère et négligèrent le principal facteur dans la lutte pour la liberté — le peuple. Ce comité néanmoins joua un rôle substantiel dans le développement du mouvement de libération nationale en Bulgarie [6].

Un peu plus tard, après avoir été instituteur en Bulgarie et parcouru tout le pays comme porte-étendard du détachement de Panayot Khitov, Levski est de nouveau à Belgrade, où il s'enrôle dans une formation appelée Deuxième légion. Cette école militaire constituait une nouvelle tentative d'action commune contre l'ennemi et l'asservisseur des peuples balkaniques. Le bataillon de la vertu, dénommé aussi le comité des vieux, qui était le porte-parole des intérêts des riches commerçants et propriétaires fonciers bulgares habitant la Roumanie et la Russie, essaya de réaliser l'idée d'une fédération entre les Bulgares et les Serbes. Ce comité agissait sous l'instigation de la politique de la Russie tsariste, qui voulait rétablir son influence dans les Balkans à l'aide d'une union d'attaque et de défense contre les influences et les concurrences étrangères dans la péninsule Balkanique. La fédération entre Serbes et Bulgares devait être le premier chaînon de cette union. A cet effet les représentants du Bataillon de la vertu élaborèrent un programme spécial de 12 articles, développant les positions fondamentales d'une fédération entre les Serbes et les Bulgares. Tout en donnant en principe son accord, le gouvernement serbe ne voulut pas assumer des engagements en apposant sa signature et réserva sa liberté d'action. De ce fait la fédération resta dans le domaine des idées. Toutefois, au cours des pourparlers entre les deux pays on s'était mis d'accord de fonder une école militaire à Belgrade. Ainsi naquit la Deuxième légion, dont la tâche était de former les cadres dirigeants de la future guerre pour la libération de la Bulgarie du joug turc.

Levski compte parmi les premiers adeptes de cette école et étudie avec zèle aussi bien les disciplines théoriques, que celles concernant la pratique du métier militaire. Cependant, quelques mois plus tard, après avoir passé avec succès leurs examens, les légionnaires bulgares voient leur situa-

---

[6] On doit noter que le gouvernement roumain avait donné toute liberté d'action au comité bulgare, qui commença à publier son organe « Narodnost » et édita en français une brochure spéciale *La Bulgarie devant l'Europe à la fin de 1866*. Au sein du comité la prépondérance était aux représentants de la grosse bourgeoisie bulgare, qui lui imposèrent l'idée de la création d'un Etat dualiste entre la Bulgarie et la Turquie, à l'image de l'Autriche-Hongrie. Cependant, les forces révolutionnaires bulgares rejetèrent cette idée dépourvue de tout sens et les plus grands détachements pénétrèrent en Bulgarie venant du territoire roumain. Les autorités turques attribuèrent l'envoi de ces détachements au comité et contribuèrent ainsi, indirectement, à populariser l'idée de l'organisation intérieure dans le pays.

tion s'aggraver. Tous les agissements des autorités serbes dénotent leur désir de dissoudre l'école. Ils n'avaient plus besoin des légionnaires. La Turquie avait accepté de retirer ses garnisons des forteresses serbes, et le nouveau gouvernement serbe se préparait à poursuivre une politique amicale à l'égard de la Sublime Porte. Le séjour des légionnaires à Belgrade était inutile et présentait même des inconvénients. Ainsi fut vouée à l'échec cette seconde tentative d'action commune entre Serbes et Bulgares, tentative à laquelle avait participé Levski.

Le désenchantement et l'amertume des activistes bulgares furent très grands après l'échec de ces deux tentatives d'action commune. Le degré de cette amertume nous est attesté par Panayot Khitov, qui, en apprenant la dissolution de la légion, écrit : « En apprenant cette nouvelle j'ai cru devenir fou. Nous attendions ce soulèvement depuis tant d'années et il n'a même pas duré une semaine. Que faire? Notre position n'était pas enviable, la majorité des Bulgares avaient quitté leur travail et vendu leurs biens »[7]. Il faut, toutefois, noter que ce désenchantement ne tenait pas compte des possibilités réelles et de la situation effective des pays voisins. Etats vassaux et non encore stabilisés, ils étaient obligés de penser à eux-mêmes et de chercher à se mettre en bons termes avec la Turquie. Leur bellicisme n'était qu'apparent et ne tendait qu'à leur assurer les acquisitions possibles pour le moment.

L'échec de la dernière tentative d'action commune, comme celle de 1861, ainsi que la tentative avortée d'entreprendre des actions communes avec la Roumanie qui avait placé les activistes de l'émigration bulgare dans une situation inextricable et les avait poussés au désespoir, exercèrent une influence déterminée et résolue sur Levski et sur ses conceptions. La désillusion que lui causèrent ces différents échecs eurent comme résultat de cristalliser ses idées politiques. Le futur chef de la révolution nationale bulgare se convainquit définitivement, qu'on ne devait jamais plus espérer et compter sur l'aide étrangère. A l'avenir le mouvement de libération nationale devait s'appuyer avant tout sur ses propres forces. Ainsi, tout naturellement, par la voie de l'expérience personnelle et de pair avec le développement du mouvement de libération lui-même, il arrive à la conclusion de la nécessité d'une action autonome. De son côté, le déroulement des événements vint affermir chez lui la pensée de la nécessité d'une organisation et d'une préparation révolutionnaire préalables au sein du peuple à l'intérieur du pays. Ainsi Levski s'imposa la tâche historique de sa vie,

---

[7] Pan. Khitov, *Моето пътуване по Стара планина* [Mon voyage à travers la Stara Planina], Bucarest, 1872, p. 36.

tâche qu'il entreprit avec la verve et la passion d'un grand meneur de peuple, à laquelle il consacra toutes ses forces et, finalement sacrifia sa vie.

En sa qualité de grand réaliste, Levski ne rejetait pas de façon absolue, doctrinairement, l'aide étrangère. Il plaçait cette dernière au second plan et la faisait dépendre de la préparation préalable du peuple bulgare, de l'organisation révolutionnaire de l'œuvre de libération. « Mon frère — écrivait-il à Philippe Totu, qui voulait demander l'aide de l'empereur russe — , nous ne refusons pas même l'aide du diable, mais nous avons notre tâche à nous »[8]. Sous le mot « tâche » il comprenait l'édification autonome de l'œuvre de libération, qui ne devait compter avant tout que sur les forces de son peuple ou, comme Levski l'exprimait de façon imagée, « quand nous réunirons les quatre bouts de la Bulgarie ensemble »[9]. « Il faut — écrit-il dans une lettre adressée à Pan. Khitov — — arranger d'abord les choses à l'intérieur de la Bulgarie »[10] et seulement ensuite tâcher de conclure des accords et chercher l'aide de l'étranger. Levski est contre les accords préalables ou l'accolement avec d'autres pays, devant le danger que le peuple puisse devenir l'instrument pour d'autres buts et intérêts ou, qu'en acceptant sans réserves l'aide étrangère, il perde son indépendance.

Il procède en l'occurrence non seulement d'une haute conscience de son devoir et de sa responsabilité devant le peuple, mais également d'une foi illimitée dans ses forces et possibilités. « De nul pays, écrit-il, nous n'espérons rien et nous ne demandons rien de personne. Tout, selon nous, se trouve dans nos forces mises en commun. Contre elles la plus grande force déchaînée se brisera »[11].

Jusqu'à la fin de sa vie exemplaire, le grand apôtre de la liberté bulgare était fermement convaincu et partisan conséquent de l'idée d'action commune des peuples balkaniques, de l'idée de leur solidarité et unité non seulement dans la lutte pour la liberté et l'indépendance, mais également dans l'édification des bases de leur régime national et social.

Partant de l'idée que « le siècle contemporain est le siècle de la liberté et de l'égalité de tous les peuples »[12], Levski se déclare contre « la tyrannie, l'inhumanité et le système même du gouvernement turc », comme d'ailleurs il s'exprime lui-même dans le statut d'organisation et ne voit le salut du peuple que dans une révolution générale. Cette révolution ne

---

[8] Lettre du 18 avril 1871, adressée à Philippe Totu. D. T. Strachimirov, Васил Левски, Извори [Vassil Levski, Sources], Sofia, 1929, p. 26.
[9] Lettre du 10 avril 1871, adressée à Dan. Chr. Popov, *ibidem*, p. 32.
[10] Lettre du 10 mai 1871, adressée à Pan. Khitov, *ibidem*, p. 51.
[11] Lettre du 6 octobre 1871, adressée à un Bulgare de Roumanie. *Ibidem*, p. 83.
[12] *Ibidem*, p. 82.

doit pas seulement renverser « le système d'Etat tyrannique et despotique » de l'oppresseur, mais poser également les bases d'un régime politique nouveau et plus achevé, qui est pour Levski la république démocratique, ou bien comme lui-même l'appelle « démocrate ».

La révolution, selon Levski, doit garantir non seulement la liberté, mais également la forme future du régime étatique. Simultanément avec la liberté politique, il voudrait « au prix de la même peine » que l'on réalise un régime public nouveau et parfait, sur le drapeau duquel on lira l'inscription : « République pure et sacrée »[13].

Dans sa haine de toute tyrannie, Levski considère la république comme la plus parfaite forme de gouvernement. Et c'est pourquoi il prévoit dans le Projet de Statut la peine capitale pour les ennemis de la république et de la démocratie.

Sans se perdre dans des spéculations théoriques, en vertu de sa propre conviction profonde, il détermine la république comme un « gouvernement populaire », qui liquidera la domination inhumaine et despotique des asservisseurs et oppresseurs turcs et érigera « la liberté juste et véritable » et où régnera « la concorde, la fraternité et l'égalité parfaite entre toutes les nationalités »[14].

Levski rêve qu'on gagne, « au prix de la même peine, — comme il le note lui-même dans l'article déjà cité — ce dont ont aspiré et aspirent les frères Français, c'est-à-dire la jeune France, la jeune Russie, etc. Au prix de quels sacrifices? Que le frère tue son frère, le fils son père, le père son fils? Il est grand temps que l'on conjure ce mal. Pourquoi entreprendre une seconde lutte? »[15].

Il est évident qu'en l'occurrence Levski paie le tribut à quelque utopie, rêvant d'un bond dans le développement social, dépassant les luttes de classe. Ce qui importe surtout, c'est son désir de conquérir au prix de la même peine, avec les mêmes sacrifices, et la liberté politique et la libération sociale. La révolution populaire selon lui doit accomplir « une transformation radicale », en balayant non seulement le système social de servage féodal, mais débarrasser en même temps et à tout jamais le peuple de tout esclavage, de toute iniquité sociale.

Et c'est pourquoi, lorsqu'il parle de « République pure et sacrée », il a en vue non pas tellement la forme de gouvernement, mais le régime social lui-même, et pour cela sa république est une république « démocrate »,

---

[13] Article de Levski, inséré dans le j. « Svoboda », numéro du 13 février 1871, *ibidem*, p. 210.

[14] Projet de Statut de l'Organisation, *ibidem*, p. 221.

[15] L'article cité déjà de Levski, j. « Svoboda », *ibidem*, p. 210.

dans laquelle le peuple est le maître absolu de ses destinées, elle est « un Etat très durable, édifié d'après un mode de construction nouveau » [16], comme il s'exprime lui-même dans une de ses lettres.

Nous nous sommes attardés sur cet aspect essentiel des conceptions de Levski, afin de pouvoir pénétrer plus clairement la base profonde, sur laquelle il voudrait réaliser l'unité des peuples balkaniques et, en même temps, faire ressortir l'importance essentielle qu'il attribue à cette unité.

En déclarant que sur le drapeau bulgare on inscrira « République pure et sacrée », il ajoute : « Nous le souhaitons également à nos frères Serbes, Roumains, Monténégrins, etc. » [17].

Levski se rend parfaitement compte, que seul un régime véritablement démocratique dans chaque pays balkanique serait une garantie solide pour leur cohésion, leur unité et leur indépendance.

Il nous faut mentionner tout de suite que de ce tableau balkanique Levski n'excluait ni le peuple turc, qu'il distingue cependant à part de la classe féodale dominante. « Nous ne poursuivons pas le peuple turc — déclare-t-il — ni sa foi, mais bien le roi et ses lois » [18]. « Notre but en Bulgarie, écrit-il dans une autre de ses lettres, est la fraternité avec tout le monde, sans nous occuper de sa foi ou nationalité » [19]. Et ce n'est point une manœuvre tactique au cours de la lutte, mais bien une conviction sincère et profonde.

L'apôtre de la liberté bulgare n'eut ni le temps, ni la possibilité de développer et d'étayer d'une manière plus poussée ses idées, mais ce qu'il nous a légué est bien suffisant pour que l'on puisse y déceler le fond profondément humain et social, sur lequel il aurait voulu voir s'édifier l'avenir des peuples balkaniques.

Ses idées d'ailleurs étaient partagées par les esprits les plus grands de l'époque de la Renaissance bulgare au siècle passé, avec en tête Christo Botev. Poète génial, penseur, publiciste et révolutionnaire, Botev allait encore plus en avant et était profondément convaincu, que « seule l'union sage et fraternelle entre les peuples est à même de supprimer les souffrances, l'indigence et les parasites du genre humain et qu'uniquement une telle union est de nature à instaurer le règne de la vraie liberté, de la fraternité, de l'égalité et du bonheur sur le globe terrestre... » [20]. Ces mêmes

[16] *Ibidem.*
[17] *Ibidem.*
[18] Lettre adressée à un tchorbadji (notable bourgeois) de Karlovo (10 mai 1871). *Ibidem*, p. 33.
[19] Lettre du 25 août 1872, adressée à Ljuben Karavelov. *Ibidem*, p. 141.
[20] J. « Znamé », n° 14 du 2 mai 1875, Christo Botev, *Œuvres*, t. II, Sofia, 1949, p. 64.

idées étaient soutenues par les esprits éclairés et progressistes de tous les peuples balkaniques.

Cependant dans leur développement ultérieur les peuples balkaniques ne s'acheminèrent pas sur cette voie. Les cliques dirigeantes dans ces pays s'abouchèrent et devinrent les instruments dociles des Etats impérialistes qui rivalisaient d'influence dans les Balkans et poussaient les peuples balkaniques sur la voie de la haine, du chauvinisme et des guerres fratricides. Ainsi la Péninsule des Balkans devint un baril de poudre en Europe. Cette politique, si nettement à l'encontre des intérêts vitaux des peuples balkaniques, donna ses funestes fruits. Elle satura les rapports mutuels des peuples balkaniques d'égoïsme, d'incompréhension, de duplicité et de haine. Cependant à l'époque actuelle, quand les travailleurs prennent en leurs mains leur destinée et deviennent les maîtres dans leurs propres pays, les survivances du passé s'effacent, pour faire place à la compréhension et à l'amitié, au respect mutuel et à l'unité fraternelle.

LA CONCLUSION DE LA PAIX DE BUCAREST EN 1886 AU LENDEMAIN DES ÉVÉNEMENTS BALKANIQUES DE 1885—1886

par NICOLAE CIACHIR

Après le Congrès de Berlin (1878), la Bulgarie eut pendant les premières années une politique philo-russe, tandis que la Serbie, la Roumanie et le Monténégro s'orientèrent de plus en plus vers une politique de rapprochement de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne. Pendant la période 1877—1879 l'administration russe en Bulgarie aida la Bulgarie dans la formation d'une administration propre et d'une armée nationale bien instruite. De même, la diplomatie du tsar aida au maximum, à San Stefano et à Berlin, les intérêts de la Bulgarie, mais par suite de l'opposition des autres grandes puissances, la principauté de Bulgarie resta séparée de la Roumélie-Orientale [1].

Le gouvernement serbe, considérant que la Russie avait insuffisamment protégé à San Stefano les intérêts de la Serbie [2], s'orienta vers l'Autriche-Hongrie dont il reçut l'appui au Congrès de Berlin [3].

Vu qu' après le Congrès de Berlin où l'Allemagne favorisa l'expansion de l'Autriche-Hongrie dans la Péninsule Balkanique, les relations russo-allemandes s'envenimèrent. Conduite par Bismarck, l'Allemagne inaugura la politique du «Drang nach Osten» contre les peuples du centre et du sud-est de l'Europe et avec l'Autriche-Hongrie elle réussit à acca-

[1] *Documente privind istoria României (războiul pentru independență)*, t. IX, p. 377.

[2] *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, Moscou, 1957, p. 312.

[3] V. Popovici, *Evropa i srpsco pitanie u periodu osloboguenia 1804—1919*, Belgrade, 1940, p. 126—129.

parer une série de positions importantes dans les Balkans, en y diminuant sensiblement l'influence tsariste.

Pour consolider et conserver les positions acquises, on établit en 1879 l'alliance germano-austro-hongroise à laquelle adhérera également, trois ans après, c'est-à-dire en 1882, l'Italie.

En mai 1881, la Serbie concluait avec l'Autriche-Hongrie un traité de commerce onéreux : il ne restait plus à l'exportation serbe que la porte autrichienne, l'exportation par Salonique n'étant plus praticable. Le traité commercial fut suivi en juin 1882 d'une alliance austro-serbe qui plaçait la Serbie dans la dépendance totale de la monarchie des Habsbourg [4]. En vertu de cette « alliance » qui était en réalité un protectorat, la Serbie s'obligeait à ne pas conclure d'alliance avec d'autres gouvernements, à ne pas tolérer sur son territoire une propagande en faveur d'une grande Serbie. Elle renonçait à ses prétentions sur la Bosnie, l'Herzégovine et le sandjak de Novi Bazar, l'Autriche-Hongrie lui permettant en échange de faire des acquisitions territoriales en direction de ses « frontières méridionales [5] ». Se fondant sur cet article et avec l'appui de l'Autriche-Hongrie, le roi Milan se préparait à demander des compensations en territoire bulgare.

Bien qu'en 1877 la Roumanie eût collaboré avec la Russie, la bourgeoisie et les gros propriétaires terriens roumains, que leurs intérêts économiques orientaient vers l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, essayaient de présenter leur politique comme une politique correspondant aux aspirations de l'ensemble du peuple roumain. C'est ainsi qu'en dépit de la convention commerciale de 1875, onéreuse pour la Roumanie, en dépit du fait que l'Autriche-Hongrie voulait s'assurer le contrôle de la navigation sur le Danube entre Galaţi et les Portes de Fer, en dépit du traité de commerce de dix ans avec l'Allemagne, la Roumanie adhéra en 1883 à la Triple Alliance.

La politique d'alliance avec les puissances centrales n'était pas populaire en Roumanie car, en premier lieu, elle impliquait d'accepter l'oppression des Roumains de Transylvanie par les magnats magyars, aussi les accords politiques signés avec ces puissances n'ont-ils guère été connus au-delà des cercles gouvernementaux très restreints.

Nous devons préciser que le froid jeté dans les relations roumano-russes, outre la politique du prince Carol qui poussait de son mieux la Roumanie vers les puissances centrales, était aussi provoqué par la question des produits russes qui, pour la plupart, étant semblables aux marchandises

---

[4] *Istoria diplomaţiei*, t. III, p. 94—95 ; v. aussi *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 313 ; et Vasile Popovici, *loc. cit.*, p. 133.

[5] *Istoria diplomaţiei*, t. III, p. 95.

d'exportation produites par la Roumanie, faisait que les propriétaires fonciers russes apparussent souvent en qualité de concurrents des Roumains sur le marché international. Le retard économique de la Russie tsariste avait permis pour beaucoup aux grandes puissances occidentales, et plus particulièrement aux puissances centrales, de s'emparer d'une partie des positions de la Russie dans les Balkans, après la guerre russo-turque de 1877—1878.

L'Autriche-Hongrie, après avoir occupé la Bosnie et l'Herzégovine, introduit des troupes dans le sandjak de Novi Bazar et détenant de fortes positions économiques et politiques en Serbie, en Monténégro et en Roumanie, se préparait à combattre de toutes ses forces l'influence russe en Bulgarie.

De son coté la Russie essayait, dans les limites du Congrès de Berlin de renforcer ses positions en Bulgarie et dans certaines occasions même le gouvernement tsariste était forcé, afin de contrecarrer l'influence des autres Etats dans les Balkans, de prendre des mesures libérales. Ainsi, en Roumélie-Orientale, 80 000 Bulgares représentant à peu près toute la population active furent instruits au-delà des nécessités stratégiques et participèrent en partie aux manœuvres des troupes russes. Grâce à cette force militaire et à la pression exercée par la Russie contre la Turquie, cette dernière fut empêchée d'envoyer de garnisons en Roumélie, conformément au traité de Berlin, fait qui facilita l'union de ces deux provinces en 1885.

Le 18 septembre 1885, une révolte éclata dans la ville de Philippopoli, la capitale de la Roumélie-Orientale ; le gouverneur turc et ses fonctionnaires furent chassés et on proclama l'union des « deux Bulgaries ». Alexandre de Battenberg, prince de Bulgarie, accepta cette union et se proclama prince de la Bulgarie unifiée [6].

Cette union fut un acte progressiste, qui «... a stimulé et consolidé le développement économique et politique de l'Etat bulgare » [7].

Si pendant la période 1875—1879 la diplomatie du tsar aida fortement les Bulgares, en 1885 le tsar Alexandre III ordonna à De Giers de protester officiellement contre la violation par la Bulgarie du traité de Berlin [8]. Il raya le prince de Battenberg des cadres de l'armée russe [9] et rappela tous les officiers russes qui étaient au service de la Bulgarie [10].

---

[6] *Ibidem*, p. 93.
[7] *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian...*, p. 336.
[8] Archives du M.A.E., t. 200, doss. 41 B, 1 a (première partie).
[9] *Documents diplomatiques français*, série 1, t. VI, doc. 112, p. 137.
[10] *Ibidem*, p. 137; cf. aussi Archives M.A.E., vol. 200 (1885), doss. 41, B, 1 a (p. I) télégramme chiffré de Sofia, du 10/20 sept. 1885. A cause du rappel des officiers russes, le ministère de la Guerre était géré par un capitaine bulgare. On décréta l'état de siège et il y eut une

La diplomatie russe prit ces mesures, car elle était mécontente de l'orientation pro-allemande et pro-autrichienne de la Bulgarie au cours des dernières années et parce qu'il ne lui convenait pas que les sphères d'influence des Empires centraux puissent englober toute l'étendue d'une grande Bulgarie[11]. L'Autriche-Hongrie agissait avec succès contre l'influence russe, en se fondant sur la situation économique de la bourgeoisie dépendante du capital autrichien et de l'orientation philo-allemande de Battenberg.

Un grave conflit éclata pour la construction d'une voie ferrée destinée à passer par la Bulgarie. Le gouvernement tsariste était intéressé à la construction d'une ligne au sud du Danube, (Roustchouk, Tirnovo, Andrinople), en direction des Balkans, qui aurait facilité la pénétration des marchandises russes et l'avance des armées russes vers les Balkans et au-delà, dans l'éventualité d'une nouvelle guerre russo-turque.

Mais la majeure partie de la bourgeoisie, intéressée par le marché autrichien, appuya le projet autrichien qui voulait relier Vienne, Belgrade et Sofia à Constantinople. Cette voie ferrée devait faciliter la conquête du monde balkanique et contribuer à soumettre les pays balkaniques à l'influence politique de l'Autriche-Hongrie [12].

Dès 1880, l'Autriche-Hongrie reçut l'assentiment de la Serbie au sujet de la construction d'une voie ferrée allant de Belgrade vers la frontière bulgare, et en 1883 survint une entente avec la Bulgarie et la Turquie concernant la continuation de cette ligne sur le territoire bulgare. En mai 1884, le Conseil des ministres ottoman accepta également le projet de jonction de la ligne Salonique-Mitrovitze avec la ligne Vrania-Nish-Belgrade [13].

Un rapport diplomatique français dit que « ...le sultan a signé après avoir vu l'influence croissante de l'Autriche dans les Balkans » [14]. Le fait produisit également une grande satisfaction au roi Milan [15].

Poussé par l'Autriche-Hongrie, le gouvernement serbe exigeait des compensations au détriment de la Bulgarie et surtout il cherchait à distraire l'attention des masses des problèmes internes. Mais en 1883 éclata une forte révolte paysanne ayant la région du Timok comme

---

nouvelle promotion d'officiers (*ibidem*, Légation roumaine de Sofia, télégr. chiff. du 10/22 sept. 1885).

[11] Gh. Cazan, *Politica României față de Rusia în anii 1879—1893*, p. 117, dans « Analele univ. », Bucarest, n° 16/1961.

[12] *Istoria diplomației* , vol. III, p. 94.

[13] *Documents diplomatiques français*, série 1, t. V. Paris, 1939.

[14] *Ibidem*, doc. 281, p. 301.

[15] *Ibidem*.

centre, révolte qui s'étendit à la plupart des districts de l'est de la Serbie [16].

Cette révolte éclata par suite de la situation difficile des paysans. Le quotidien bucarestois « Universul », se référant à la situation qui régnait en Serbie en 1882—1883, montrait, dans un article du 4 novembre 1885, que la population rurale était accablée d'impôts et que l'hiver surtout, des familles entières mouraient de faim. Pendant cette révolte, le prince Milan signa plus de 90 condamnations à mort [17].

Au cours de l'année 1884, les relations étaient tendues entre la Serbie et la Bulgarie. L'agent diplomatique de la Roumanie à Sofia rapportait le 26 mai — 7 juin 1884 que des incidents se produisaient à la frontière serbo-bulgare [18]. Quelques jours après, les relations diplomatiques entre les deux Etats étaient rompues. L'agent de la Bulgarie quitta la Serbie en déposant ses archives à la légation russe, tandis que celui de la Serbie quitta Sofia et partit à Nish [19]. Un rapport diplomatique français signale que le conflit a éclaté entre les deux Etats étant donné que les Bulgares avaient offert asile à des insurgés serbes [20]. L'agent diplomatique roumain à Sofia, montre dans un rapport confidentiel que l'armée bulgare était supérieure en nombre à l'armée permanente serbe mais que les Serbes avaient l'avantage de l'artillerie etplus de réserves susceptibles d'entrer immédiatement en action [21].

Les représentants de la Russie, auxquels furent obligés de se joindre aussi ceux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, cherchèrent à intervenir comme médiateurs [22] et partiellement réussirent*, mais le conflit éclata derechef en septembre 1885, par suite de l'union de la Roumélie-Orientale avec la principauté bulgare : le roi Milan se décida à obtenir alors des compensations territoriales pour la Serbie. Il demanda au gouvernement autrichien de soutenir la Serbie.

Deux jours après la révolte en Roumélie-Orientale, Milan arriva à Vienne où il rendit visite au comte Kálnoky, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, et aux ambassadeurs des

---

[16] *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 314.

[17] « Universul » du 4 novembre 1885.

[18] Archives du ministère roumain des Affaires étrangères, vol. 199 (1884), doss. 41, B, 1 c.

[19] Idem, télégramme de la Légation roumaine de Belgrade du 30 mai/11 juin 1884.

[20] *Doc. diplomatiques français*, série 1, t. V, doc. 282, p. 311.

[21] Archives du ministère des Affaires étrangères, doss. 41, B, 1 c, rapport du 31 mai/12 juin 1884.

[22] Idem, télégr. de Sofia 14/26 juin 1884 ; cf. aussi *Doc. dipl. français*, série I, t. V, doc. 305, p. 321.

* Caravelov fit une déclaration publique où il montra que la Serbie gagnerait bien plus si elle était unie à la Bulgarie, (« Universul » du 2 oct. 1885)

grandes puissances [23]. Kálnoky était bien plus décidé qu'Andrássy à faire une politique d'expansion dans les Balkans. Une telle politique correspondait aux tendances des cercles militaires et cléricaux, au capital bancaire et aux intérêts des entreprises ferroviaires. Les banquiers viennois prêtèrent de l'argent à la Serbie et Kálnoky fut tout à fait d'accord pour commencer la guerre [24].

Le même jour, à Belgrade, le président du Conseil des ministres demanda confidentiellement à l'agent diplomatique de la Roumanie quelle serait l'attitude du gouvernement roumain à l'égard des événements de Bulgarie. L'agent roumain demanda de connaître d'abord « l'attitude de la Serbie, qui est plus engagée » [25].

Le président du gouvernement serbe lui déclara que, lui, «...il est d'accord pour une action énergique et immédiate ». Il protesta contre l'annulation du traité de Berlin et la formation d'un grand Etat bulgare, qui constituait un péril pour la Serbie [26].

L'agent roumain demanda au ministère des Affaires étrangères roumain de préciser sa position [27]. Par une dépêche chiffrée, Câmpineanu, le ministre des Affaires étrangères, répondit «...votre attitude réservée est parfaitement justifiée. Voyons quelle sera l'attitude des grandes puissances » [28].

Le 18/22 sept. 1885, la légation roumaine de Belgrade rapportait que le gouvernement serbe considérait une Grande-Bulgarie comme un péril égal pour la Roumanie, la Serbie et la Grèce. Les Serbes ont proposé une démonstration militaire serbo-roumaine contre la Bulgarie ; et Milan fut d'accord pour que la Roumanie occupât immédiatement Silistra et la ligne jusqu'à Roustchouk-Varna [29]. Mais si l'Austriche-Hongrie et la Russie entraient dans la guerre, la Roumanie pouvait devenir le théâtre d'opérations militaires [30]. L'armée serbe a été mobilisée et la Skoupščina convoquée à Nish en réponse au message royal, fut d'accord que la Serbie «...ne peut pas être indifférente à l'égard de la situation créée dans les Balkans » [31]. Le ministre de Turquie en Serbie demanda des expli-

---

[23] Archives du ministère des Aff. étrangères, vol. 199 (1885), doss. 41, B, n° 1 f. (télégr. de Vienne, du 9/21 sept. 1885).

[24] *Istoria Diplomației*, t. III, p. 95.

[25] Archives du ministère des Aff. étrangères, vol. 199 (1885), doss. 41, B, n° 1 f. (télégr. de Belgrade, du 9/21 sept. 1885).

[26] Ibidem.

[27] Ibidem.

[28] Ibidem, télégr. chiffré, du 10/22 sept. 1885.

[29] Ibidem (rapport envoyé de Belgrade le 10/22 sept. 1885).

[30] Ibidem.

[31] Ibid. (télégr. de Belgrade, 1er oct. 1885). A Nish se rendirent également le ministre d'Autriche-Hongrie et son attaché militaire.

cations au gouvernement serbe au sujet de la mobilisation de son armée. Le gouvernement serbe répondit que l'armée n'était pas mobilisée contre la Turquie, mais contre la Bulgarie. Le ministre turc répondit que la Bulgarie étant vassale de la Turquie, cela signifiait, en réalité, une attaque contre la Turquie [32]. L'agent de la Roumanie montra que la Serbie avait adopté cette attitude, forte qu'elle était de l'appui de l'Autriche-Hongrie [33]. En réalité, les plus indiqués à protester contre la violation du traité de Berlin étaient les Turcs, les Bulgares ayant chassé de la Roumélie-Orientale le gouvernement turc et ses fonctionnaires, initialement arrêtés [34].

La meilleure source que nous utiliserons pour connaître aussi bien l'attitude de la Turquie pendant la période 1885—1886, que celle de la Roumanie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce et des grandes puissances, sont les documents inédits des Archives du ministère roumain des Affaires étrangères, qui sont en fait des rapports du personnel diplomatique roumain, ainsi que les Directives du ministère des Affaires étrangères de Roumanie *.

A la nouvelle des événements de Roumélie-Orientale, le gouvernement ottoman oscilla, se demandant s'il devait intervenir immédiatement avec des troupes. Dès le début, relate l'agent de la Roumanie en Turquie, il y eut des divergences au sein du Conseil, lesquelles empêchèrent la prise de mesures énergiques [35].

Dans le même rapport, l'agent de la Roumanie à Constantinople s'exprima en ces termes : « Un fait me semble positif : par ses hésitations, la Porte a laissé passer le moment où une intervention armée était encore possible. Dorénavant, toute action de sa part sera paralysée par les conseils qu'elle recevra de certaines puissances. On considère les

---

[32] Ibid., télégr. chiffré de Belgrade, du 13 oct. 1885. Après la déclaration de la guerre serbo-bulgare, la Bulgarie, Etat placé sous la suzeraineté de l'Empire ottoman, demanda l'aide de la Turquie (« Universul » du 4 nov. 1885) ; le journal « Românul » du 8 nov. 1885, communique que Ziad bey, ministre de Turquie à Belgrade, déclara après une discussion avec Garašanin que la Sublime Porte ne se livrerait à aucune hostilité envers la Serbie.

[33] Ibidem.

[34] Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 200 (1885), doss. 41 B I, a (première partie), télégr. chiffré de Sofia, 6/18 sept. 1885.

* Les Archives de l'Académie des Sciences de Belgrade, doc. 9915 possèdent un dossier de 140 pages où est conservée une partie de la correspondance échangée par le délégué serbe Mjatovič et le ministère des Affaires étrangères de Serbie. Les références à la Roumanie y sont très rares. Un brouillon de lettre de Mjatovič au ministère des Affaires étrangères montre que le gouvernement serbe doit exprimer sa reconnaissance au gouvernement roumain pour les nouvelles marques d'attention dont il fit preuve durant la conférence de la paix. Le gouvernement de Carol 1er s'acquitta de sa mission avec cordialité et délicatesse et, en général, d'une façon digne de la plus grande admiration (f. 129—130).

[35] Ibidem, Légation roumaine, rapport de Buyukdéré, du 10/22 sept. 1885.

événements de Roumélie-Orientale comme un coup porté à la politique inaugurée par le cabinet Salisbury » [36].

Le consul grec d'Andrinople communiquait qu'aucun ordre n'était parvenu aux autorités militaires de l'endroit, d'avancer vers les frontières de la Roumélie [37]. Bien que la Russie eût décidé de ne pas aider la Bulgarie et qu'à Pétersbourg on fût fortement irrité contre Battenberg et Milan [38], au point qu'à la réunion des ambassadeurs à Constantinople, lorsqu'on proposa que Battenberg fût également nommé gouverneur de la Roumélie, sans modifier le statut, tous furent d'accord, sauf l'ambassadeur de Russie, arguant qu'il n'avait pas d'instructions en ce sens [39], la Russie pourtant ordonna à son ambassadeur de Constantinople de faire tout le possible pour que le sultan ne fît pas avancer ses troupes en Roumélie-Orientale [40].

Au sujet de l'attitude de la Roumanie à l'égard des événements des Balkans, la légation roumaine de Bruxelles communiquait au ministre roumain des Affaires étrangères, Ion Câmpineanu, qu'elle avait démenti l'information de l'agence Havas concernant une alliance ou une entente entre la Roumanie, la Grèce et la Serbie [41].

La légation rapporte que ce « communiqué a été reproduit par tous les journaux locaux, avec des informations favorables à la Roumanie » [42]. De même, la légation roumaine de Constantinople communiquait le 21 sept./3 oct. 1885 que le démenti catégorique donné par le ministère des Affaires étrangères de Roumanie au sujet de l'alliance entre la Roumanie, la Serbie et la Grèce : « ... a produit, ici, tant à la Porte que dans les ambassades, le meilleur effet. Arif pacha, ministre ad-interim des Affaires étrangères, m'a chargé de transmettre à mon gouvernement les remerciements du gouvernement impérial » [43].

Le gouvernement roumain, qui suivait de si près les événements des Balkans, a fait preuve de beaucoup de calme et de tact, attendant à voir l'attitude qu'adopteraient les grandes puissances.

Le journal « Românul » du 18 sept. 1885 annonçait que I. C. Brătianu, le chef du gouvernement roumain, était parti inopinément à

---

[36] Ibidem.
[37] Ibidem.
[38] Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 200/1885, doss. 41, B, I a (première partie), télégr. chiffré de Pétersbourg, du 10 oct. 1885.
[39] Ibidem, télégr. chiffré de Berlin, du 10 oct. 1885.
[40] Ibidem, télégr. chiffré de Pétersbourg, 11/23 sept. 1885.
[41] Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 202 (1885), Doss. 41, B, n° 1, télégr. du 20 sept. 1885.
[42] Ibid.
[43] Archives du ministère roum. des Aff. étrangères, vol. 202, Gh. Ghica à I. Câmpineanu, 3 oct. 1885.

Vienne où il venait d'avoir des entrevues avec Kálnoky [44]. Les journaux de Vienne annonçaient que le premier ministre de Roumanie avait demandé aux grandes puissances de reconnaître la neutralité de son pays dans les événements de la péninsule Balkanique, et qu'il était parti à Berlin [45].

Après être resté un seul jour à Berlin, I. C. Brătianu partit à Friedrichruh où se trouvait le chancelier Bismarck avec lequel il eut plusieurs entrevues [46]. Dans son article de fond du 26 sept. 1885, le journal « Românul », après avoir examiné la situation dans la péninsule Balkanique, annonça que le premier ministre I. C. Brătianu était revenu dans son pays, mais la politique étrangère du gouvernement roumain « ... est entourée du plus grand mystère » [47].

I. C. Brătianu précisera la ligne politique du gouvernement roumain en réponse à l'interpellation de N. Ionescu à la séance de la Chambre des députés du 25 nov. 1885, séance à laquelle nous nous référerons un peu plus loin.

Pour résoudre le problème de la Roumélie-Orientale, on décida qu'il était nécessaire de réunir à Constantinople une conférence des ambassadeurs des Etats qui avaient participé au Congrès de Berlin [48]. Le 5 novembre 1885 eut lieu la première séance de cette conférence [49]. La Roumanie demanda que la conférence de Constantinople prît en discussion le démantèlement des fortifications bulgares de la rive droite du Danube, et surtout de celles de Vidin [50]. Dans un entretien avec Gh. Ghica, l'ambassadeur d'Angleterre fut d'avis que la demande de la Roumanie dépassait le cercle de la conférence, tandis que Saïd pacha, président de la conférence, refusa d'inclure la demande de la Roumanie, prétextant que la chose serait résolue par le ministère des Affaires étrangères de la Turquie [51]. D'ailleurs le 11 novembre 1885, la Sublime Porte annonçait officiellement au gouvernement roumain qu'elle regrettait de ne pas ajouter à l'ordre du jour la question des fortifications, la conférence s'occupant exclusivement de la Roumélie-Orientale [52].

---

[44] « Românul » du 18 sept. 1885.
[45] « Românul » du 21 sept. 1885.
[46] « Românul » du 22 sept. 1885; les journaux annonçaient qu'il partirait probablement à Copenhague où se trouvait le tsar Alexandre III et De Giers. Il ne se rendit probablement pas à Copenhague, car le 26 sept. I. C. Brătianu était à Bucarest.
[47] « Românul » du 26 sept. 1885.
[48] *Doc. diplomatiques français*, t. VI (1885—1887), Paris, 1934, doc. 99, doc. 104, p. 119, 131.
[49] Ibidem, doc. 113, f. 138.
[50] Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 202, doss. F, 1, télégr. chiffré du 19/8 oct. 1885.
[51] Ibidem, télégr. de Gh. Ghica à I. Câmpineanu, de Péra, le 16 oct.
[52] Ibidem, télégr. chiffré de Constantinople, du 7 nov. 1885.

Tandis que la conférence se poursuivait à Constantinople, le gouvernement serbe, appuyé par l'Autriche-Hongrie, déclarait la guerre à la Bulgarie, le 2/14 nov. 1885, sous prétexte que des postes serbes avaient été attaqués [53] dans la zone de frontière. N. Iorga dit qu'en réponse à l'union, par une révolution non sanglante, des deux Bulgaries, le roi Milan déclara la guerre en quoi il montra qu'il y aurait été incité par Vienne [54].

Cette guerre ne fut pas populaire en Serbie. « Le peuple serbe ne désirait pas verser son sang pour les intérêts des agents des Habsbourg — le roi Milan et sa dynastie » [55].

Voici ce qu'écrit le journal roumain « Românul » au sujet de la guerre serbo-bulgare : « Deux peuples du même sang s'entretuent aujourd'hui. Le fait est d'autant plus regrettable que l'on ne peut prévoir ce qu'ils en tireront après tant de souffrances et de privations qu'ils s'imposent »[56]. Le même jour eut lieu un Conseil de ministres sous la présidence de I. C. Brătianu. On y discuta des événements d'outre Danube, sans rien livrer à la publicité. Le lendemain, 6 novembre 1885, le même journal déclarait qu'il ne s'agissait pas de savoir qui gagnerait cette guerre fratricide, mais quelles seraient les suites de la guerre. Nous ne pouvons pas rester impassibles et nous devons faire attention. Ce qui se passe aujourd'hui est peut-être le prélude de nouveaux conflits et de nouvelles effusions de sang [57]. Quant aux opérations militaires, les troupes serbes pénétrèrent en territoire bulgare en direction de Sofia. Le gros des forces bulgares se trouvaient à la frontière turque et on devait les transférer vers l'Ouest, dans les conditions difficiles de l'automne. La principale bataille fut livrée à Slivnitza. Les Bulgares s'y étaient fortifiés en terminant les redoutes dominant la route de Dragoman. La position était excellente pour la défense, et le commandement bulgare espérait pouvoir résister avec vigueur, malgré son infériorité numérique. Slivnitza, appelée Şakali par les Turcs, est en fait la clé de tout le plateau balkanique et peut être considérée comme la porte de la capitale bulgare. Les Serbes l'attaquèrent sur deux points. Ils disposaient, par rapport aux Bulgares, de

[53] Ibidem, note de la Turquie au ministère des Aff. étrangères de Roumanie, du 11 nov. 1885.

[54] N. Iorga, *Istoria Românilor,* t. X (Intregitorii), Bucarest, 1939, p. 242.

[55] *Istoria iujnykh i zapodanykh slavian,* p. 315.

[56] « Românul » du 5 nov. 1885.

[57] « Românul » du 7 nov. 1885 ; commentant la bataille de Slivnitza le « Românul » du 10 nov. 1885, racontait que, presque sans officiers et sous un feu terrible, les soldats bulgares manœuvrèrent dans un ordre parfait. On voyait des bataillons se déployer en lignes de tirailleurs, comme à la manœuvre.

forces bien supérieures. Les troupes bulgares repoussèrent les deux attaques et passèrent à la contre-offensive [58].

Surmontant de nombreuses difficultés, combattant pour une cause juste, les troupes bulgares remportèrent la victoire sur les Serbes le 7/19 novembre 1885, après une lutte qui dura dix heures [59]. Puis les Bulgares prirent l'initiative, passèrent en territoire serbe et battirent derechef les Serbes, à Pirot [60].

L'immixtion de l'Autriche-Hongrie dans le conflit serbo-bulgare et la provocation à la guerre fratricide mécontenta vivement l'opinion publique russe. On mena une campagne de presse contre l'Autriche-Hongrie. Bien que le gouvernement du tsar n'encourageât nullement les manifestations pro-bulgares de l'opinion publique russe [61], néanmoins le tsar désirait qu'un armistice fût conclu rapidement afin d'arrêter l'effusion de sang entre Serbes et Bulgares, par une vigoureuse pression de la Turquie et des autres grandes puissances [62]. Cette guerre mécontenta également l'opinion publique roumaine. Ainsi, l'éditorial du journal « Românul » du 11 et 12 novembre 1885 comprenait les phrases suivantes : « Nous assistons désintéressés mais saisis de douleur à la guerre entre Bulgares et Serbes. Désintéressés, car nous croyons que cette guerre se localisera. Avec douleur, parce que, quel que soit le vainqueur, il y aura de la haine entre les peuples ayant des souffrances et des aspirations communes » [63].

Pendant ce temps, c'est-à-dire en novembre 1885, la Roumanie concentra sur les conseils de l'Autriche-Hongrie quelques régiments sur la ligne du Prut, sous prétexte d'empêcher le passage des bestiaux souffrant de la peste bovine qui sévissait en Russie. Ce n'était qu'un prétexte, car on parlait à Vienne d'un éventuel passage de troupes russes vers la Bulgarie ; le gouvernement roumain voulait empêcher ce passage, ou fournir tout au moins un motif d'intervention aux deux puissances centrales, en vertu du traité de 1883. A la suite de la protestation de la Russie, le gouvernement roumain retira ses troupes de la ligne de Prut [64].

---

[58] Ibid.

[59] *Doc. diplomatiques français*, t. VI, doc. 118, p. 141.

[60] *Ibidem*, doc. 121, p. 143 ; cf. aussi *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 327 ; v. aussi « Românul » du 13 nov. 1885.

[61] Gh. Cazan, *loc. cit.*, p. 117. Quoique le tsar eût rappelé ses officiers de Bulgarie, de nombreux Russes sont partis, par la Roumanie ou par mer, combattre en volontaires dans les rangs de l'armée bulgare. L'arrêt rapide des opérations militaires ne leur permit pas de prendre part aux combats. Pour les détails v. les Archives du ministère roumain des Affaires étrangères, vol. 204 (1885), doss. 41, B, n° 1, p. II « Le rappel des officiers russes de Bulgarie et vice versa et le retrait de plusieurs volontaires russes de Bulgarie ».

[62] *Doc. dipl. français*, t. VI, doc. 119, p. 141–142.

[63] « Românul » du 11 et 12 nov. 1885.

[64] Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol 269 (1885–1886), doss. 21, télégr. du 6/18 nov. 1886).

Après le retrait des troupes roumaines de la frontière, le gouvernement russe qualifia de correcte l'attitude du gouvernement roumain [65].

Pendant les hostilités serbo-bulgares, la Roumanie proposa à la conférence de Constantinople de neutraliser le Danube, afin d'y permettre la liberté de circulation [66]. La Croix Rouge roumaine envoya également des ambulances en Serbie et en Bulgarie, ce qui lui valut la reconnaissance des deux Etats [67].

En Serbie, les ambulances roumaines aménagèrent trois hôpitaux et prodiguèrent leurs soins à 500 blessés environ. En Bulgarie, elles en mirent un sur pied qui accorda l'assistance médicale à 125 blessés. La dépense s'éleva à 40 578 lei, dont 15 435 pour la Serbie et 25 143 pour la Bulgarie [68].

L'agent de Roumanie à Sofia, Beldiman, communiquait le 14/26 décembre 1885 que « ... l'opinion publique bulgare est favorable et sympathise avec l'attitude de la Roumanie. On considère très favorablement la Roumanie » [69].

Mais le même jour, le journal « Romånul » reproduisait un télégramme de son correspondant à Roustchouk, accompagné de commentaires. En effet, en vertu du traité de Berlin le gouvernement roumain s'était opposé au transport de troupes et de munitions par le Danube, et les chalands chargés de troupes et d'armement bulgares stationnaient devant Roustchouk, dans l'impossibilité de se déplacer vers l'Ouest pour renforcer le front. Et le correspondant de commenter que « les Bulgares qui avaient jusqu'ici loué les Roumains, commencent à modifier leurs impressions. Ils croient que si les Roumains ont pensé à prendre cette mesure seulement après la défaite de la Serbie, c'est parce que l'Autriche-Hongrie, qui s'imaginait que les Serbes entreraient facilement à Sofia

---

[65] Ibid., doss. 26, télégr. du 8/20 nov. 1885; v. aussi Gh. Cazan, *loc., cit.* p. 118.

[66] Ibid., vol. 202 (1885), doss. 41, 1, B, nº 1 d. Doss. relatif à la demande faite par la Roumanie au Congrès de Constantinople de neutralisation du Danube pendant le conflit serbo-bulgare : « une chaloupe roumaine de la police de la frontière se rendant à Severin a été attaquée par une batterie serbe employée à l'embouchure du Timoc. La chaloupe, prise pour un vaisseau bulgare, a été coulée (ibid., 4, XI, 1885, min. de Guerre au min. des Aff. étr.). Le 6/18 XI 1885, Brătianu télégraphie au Général Pencovici, à Galaţi, qu'à la suite de la violation de sa neutralité, la gouvernement a adopté des mesures pour assurer la liberté de la navigation. La police des bouches du Danube étant exercée par la Commission européenne, il faut intervenir pour que l'on prenne des mesures urgentes afin d'empêcher la pénétration sur le Danube des bâtiments chargés de troupes et de matériel de guerre, conformément à l'article 52 du traité de Berlin (Arch. du min. roum. des Aff. étr., doss. 41..., télégr. du 6/18 XI 1885).

[67] Ibid., lettre B, 2, nº 1 c.

[68] « Romånul » du 11 et 12 nov. 1885.

[69] «Romånul» du 6 février 1886. Un comité de dames bulgares et roumaines fut également constitué pour réunir des fonds au profit des blessés bulgares (« Romånul » du 16.XI.1885).

poussent maintenant la Roumanie à mettre des entraves à la Bulgarie pour permettre finalement aux Serbes de battre cette dernière » [70].

Le correspondant en question n'avait pas raison, car la Roumanie avait déjà adopté bien avant ces mesures qui désavantageaient tout autant les deux belligérants. Les autorités bulgares connaissaient parfaitement la situation. Quatre jours plus tard, Beldiman, reçu en audience spéciale par le prince de Battenberg, rapporte que ce dernier « .. a insisté sur l'immense service que la Roumanie rend à la Bulgarie du fait de son attitude loyale qui a permis à la Bulgarie de dégager complètement toutes ses troupes de la frontière roumaine » [71].

Battenberg désire connaître à l'avenir l'attitude du gouvernement roumain. Le télégramme confidentiel et chiffré que Beldiman adressa au ministère des Affaires étrangères porte l'apostille suivante de la main du ministre : « Répondre que notre attitude n'est aucunement modifiée, mais que nous attendons jusqu'à ce que les grandes puissances soient d'accord » [72].

On trouve encore un supplément d'informations sur l'attitude du gouvernement roumain devant le conflit serbo-bulgare dans les débats de la Chambre des députés. Lors de l'ouverture de la session des corps législatifs, le message du trône du 16 novembre 1885 fait remarquer que les événements d'outre Danube ont été suivis avec calme et grande attention. Notre non-ingérence dans un conflit où devaient se prononcer les puissances signataires du traité de Berlin, était tout naturellement indiquée [73].

A la séance du 25 novembre 1885, le député N. Ionescu interpella le gouvernement au sujet du conflit balkanique. Il montra que tous les groupements politiques et toutes les réunions qui s'étaient tenues avaient unanimement et sans réserve exprimé leur sympathie pour le mouvement national de la Roumélie-Orientale [74]. La fière Bulgarie a fait ce que nous avons fait, nous-mêmes, en 1859. C'eût été de notre part une contradiction flagrante si nous avions pris une autre attitude politique [75]. Le député N. Ionescu montra ensuite que l'on devait être reconnaissant au chancelier Bismarck de nous avoir conseillé de demeurer tranquilles «. . . si le gouver-

[70] « Românul » du 14 nov. 1885.

[71] Archives du M.A.E., doss. 41, lettre B, nº 1 c, télégr. du 14/26 déc. 1885, de Sofia.

[72] Ibidem, télégr. confidentiel chiffré du 18/30 déc. 1885, de Beldiman au M.A.E.

[73] *Dezbaterile Adunării Deputaților* (Débats de l'Assemblée des Députés), 1885—1886, p. 1 ; voir aussi « Românul » du 16 nov. 1885.

[74] *Ibidem*, p. 49.

[75] *Ibidem*.

nement a agi à sa tête, il a eu une tête bien meublée ». Et de considérer à son tour Alexandre Battenberg comme un voisin bon, loyal et brave.

N. Ionescu demanda au gouvernement s'il avait demandé le démantèlement des forteresses de la rive droite du Danube * et la réponse qu'il avait reçue à ce sujet. Il exigea de la part du chef du gouvernement roumain des réponses claires et catégoriques. De même, la Serbie, sous couleur de rétablir l'équilibre en Orient, a fait la guerre à la Bulgarie. Quel est, demandait-il, l'idéal du gouvernement roumain à l'égard de la péninsule Balkanique ? [76]

N. Ionescu considérait qu'on avait mal procédé si l'on avait demandé la destruction des forteresses de la rive droite du Danube, car ainsi on désarmerait les Bulgares engagés dans la lutte pour leur indépendance. Il terminait son interpellation en demandant au gouvernement de manifester ouvertement son attitude, étant donné que rien d'officiel n'avait encore été publié à ce propos, et qu'on ignorait les alliances que nous avions formées. Et il faisait une suggestion : « ... nous sommes voisins et en bonnes relations avec les Serbes et les Bulgares ; je ne trouverais rien d'extraordinaire si nous nous posions en médiateurs entre eux » [77].

Ce fut le premier ministre I. C. Brătianu, qui répondit à N. Ionescu. Il montra quelle ligne politique avait été et était encore adoptée par la Roumanie dans le conflit balkanique. Bien qu'il eût demandé la destruction des fortifications « ...nous cependant, nous avons été non seulement bienveillants, mais encore généreux à l'égard des intérêts de la Bulgarie et de la Serbie » [78]. Quant à l'idéal poursuivi par le gouvernement roumain, c'était la prospérité de la Roumanie [79].

A la question relative au motif de son voyage à Berlin, I. C. Brătianu répondit qu'il s'y était rendu « pour nous orienter, car ce n'est pas nous qui dominons la situation dans la péninsule Balkanique » [80]. Il avait vu que les grandes puissances, les plus intéressées, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, voulaient éviter l'extension du conflit et maintenir la paix. C'est pourquoi, considérant la situation sous cet angle, le gouvernement roumain devait observer la réserve, et ne pas faire des préparatifs de guerre. S'il avait acquis la conviction que la guerre était

---

* Voir aussi sur ce point les Archives du M.A.E. (1885), vol. 202, doss. 41, f. 1.

[76] *Ibidem*, p. 51.

[77] *Ibidem*, p. 52.

[78] *Dezbaterile Adunării Deputaților* (1885—1886), p. 52.

[79] *Ibidem*.

[80] *Ibidem*.

inévitable, il aurait immédiatement convoqué le Parlement et pris les mesures correspondantes [81].

I. C. Brătianu ne se déclara pas d'accord avec N. Ionescu pour que la Roumanie se prononçât officiellement en faveur de l'union à la Bulgarie de la Roumélie-Orientale. « En cela nous ne les aidons pas. Ils seraient les premiers à dire : Pourquoi les Roumains viennent-ils s'occuper de nous ? Nous demandons l'assistance des grandes puissances, comme l'Angleterre, la Russie. Les Roumains n'ont qu'à se mêler de leurs propres affaires » [82]. Il est probable que le gouvernement roumain n'entendait pas se prononcer officiellement, de peur de mécontenter la Russie. Et I. C. Brătianu de conclure dans sa réponse : « Nous avons voulu la paix dans la péninsule Balkanique, une paix équitable à la fois, pour les Bulgares et pour les Serbes » [83].

Après la victoire des Bulgares à Pirot, seule l'intervention de l'Autriche-Hongrie sauva Milan. Le ministre de l'Autriche-Hongrie à Bulgarie se rendit d'urgence au quartier général de Battenberg et lui demanda, sous forme d'ultimatum, d'arrêter son offensive et de suspendre les opérations militaires [84].

Le 18/30 novembre le cessez-le-feu entra en vigueur sur tout le front serbo-bulgare [85]. Le 18 novembre 1885 parut un supplément du journal « Românul », annonçant la cessation des hostilités. Le journal reproduisait la dépêche adressée au gouvernement bulgare par Alexandre, où celui-ci déclarait que, prenant en considération la note des grandes puissances et la décision du gouvernement austro-hongrois de faire entrer ses troupes en ligne si les forces bulgares poursuivaient leur avance, il consentait à cesser les hostilités, surtout après que la victoire de Pirot eût assuré l'honneur et la réputation militaire de la Bulgarie [86].

L'armistice fut signé entre la Serbie et la Bulgarie, le 10/22 décembre 1885. On fixait une zone neutre de 6 km de largeur [87].

La guerre avait duré 16 jours et, comme le montre l'historien yougoslave Fouad Slipičevič, elle fut sans popularité en Serbie ; les masses étant contre la guerre, elles participèrent sans enthousiasme à

---

[81] *Ibidem*, p. 53.
[82] *Ibidem*, p. 55.
[83] *Ibidem*.
[84] *Ist. Diplomației*, vol. III, p. 95 ; voir aussi V. Popovici, 1, c, p. 133 ; voir également *Istoria iujnykh i zapadnykh slavian*, p. 337.
[85] *Documents diplomatiques français*, t. VI, doc. 125, p. 146.
[86] « Românul » du 18 XI 1885.
[87] *Doc. dipl. français*, t. VI, doc. 125, p. 146.

la mobilisation et aux opérations. Et cette guerre témoigna de l'opposition qui existait entre le peuple et le roi [88].

Sur la proposition de la Russie, les grandes puissances intervinrent à Belgrade, à Sofia, à Athènes et à Constantinople, proposant le désarmement général de ces Etats et des autres petits Etats des Balkans [89].

Emile Ghica fit savoir de Belgrade que la Serbie était prête à démobiliser son armée. Les Serbes voulaient une paix honorable et étaient d'accord que les négociations de paix aient lieu à Bucarest [90]. Les prisonniers bulgares, soit 2 804 hommes, avaient quitté Belgrade [91].

Beldiman, de son côté, rapporta de Sofia que la Bulgarie était prête à démobiliser si les grandes puissances lui offraient des garanties de ne plus être attaquée [92].

Liteanu télégraphia de Berlin que Bismarck avait ordonné à ses représentants à Belgrade et à Sofia de proposer aux deux pays d'entamer les négociations à Bucarest [93]. Dans un rapport confidentiel au ministre des Affaires étrangères, le même Liteanu relatait une discussion qu'il avait eue avec Bismarck, qui lui communiqua que les diplomates étaient unanimement d'accord pour établir une paix durable dans les Balkans et au détriment de personne [94]. Les pourparlers de paix devaient avoir lieu à Bucarest, la Roumanie s'étant gagné la sympathie générale en raison de son attitude neutre et de ses relations d'amitié et de bon voisinage avec tous les Etats [95].

Beldiman communiquait de Sofia que, des informations confidentielles reçues, il pouvait observer « ... que l'Allemagne redouble d'activité dans les questions orientales et veut prendre en main l'initiative pour résoudre pacifiquement les complications actuelles » [96].

C'est lui encore qui communique le 5/17 janvier 1886 que le représentant de l'Allemagne, de commun accord avec ceux de l'Autriche-Hongrie et de l'Angleterre, ont proposé au gouvernement bulgare la ville de Bucarest pour y négocier la paix [97]. La Turquie insistait pour Constantinople,

[88] Slipičevič F., *Ist. naroda federativne republike Jugoslavije, II dio*, Sarajevo, 1956, p. 156.

[89] Archives du M.A.E., vol. 208, doss. 41, lettre B, n° 1, télégramme de Belgrade du 30 déc. 1885/11 janv. 1886.

[90] Ibidem, doss. 41, lettre B, n° 1 ; télégr. confid. de Belgrade du 30 déc./11 janv. 1886.

[91] Ibidem.

[92] Ibidem, télégr. chiffré de Sofia du 6/18 janv. 1886.

[93] Ibidem, télégr. chiffré de Berlin du 9 janv. 1886.

[94] Ibidem, rapport confidentiel de Berlin du 11/23 janvier 1886.

[95] Ibidem.

[96] Ibidem, doss. 41, lettre B, n° 1, télégr. chiffré du 31 déc./12 janv. 1886.

[97] Ibidem, télégr. chiffré du 5/17 janvier 1886; voir également les *Doc. dipl. français*, tome VI, doc. 169, p. 182.

mais finalement elle accepta cette proposition [98]. Le ministre de Roumanie à Rome communiqua qu'il s'était entretenu à un bal avec le roi et la reine d'Italie qui lui dirent qu'ils trouvaient le lieu de la réunion bien choisi de tous les points de vue. Ils désiraient seulement que la Roumanie exerçât une influence en quelque sorte médiatrice sur les parties, car son geste serait désintéressé, les représentants et les diplomates des grandes puissances étant avant tout préoccupés de leurs propres intérêts [99].

De même, l'agent de Roumanie à Constantinople communiquait qu'à une réception Saïd pacha lui avait exprimé sa satisfaction « au sujet de l'attitude digne et correcte de la Roumanie pendant le déroulement des derniers événements. Il a exprimé sa satisfaction pour le tact de la Roumanie à l'égard des intérêts de la Turquie [100].

Emile Ghica rapportait de Belgrade que le ministre de Russie à Belgrade avait communiqué au premier ministre un télégramme de Pétersbourg, dans lequel il disait que les grandes puissances étaient décidées d'obtenir à Bucarest une paix durable et qu'elles désiraient que les négociations eussent lieu sur la base du statu quo territorial établi à Berlin [101].

Pendant ce temps, De Giers donnait des instructions au ministre de Russie à Bucarest, pour que les pourparlers sur la paix eussent lieu sur la base du statu quo et, si possible, une rectification de frontière réciproque, c'est-à-dire, le passage de quelques villages bulgares de Serbie à la Bulgarie et vice versa[102]. Le ministre recevait comme instruction que les travaux de la conférence ne s'occupassent pas de la Roumélie-Orientale [103].

Le supplément du journal « Românul » du 22 novembre 1885 reproduit une déclaration d'Alexandre de Battenberg, où celui-ci dit que les troupes bulgares et rouméliotes sont arrivées sur le territoire de la Serbie afin d'arrêter l'invasion étrangère, mais qu'il ne renonçait pas à l'union projetée entre la principauté de Bulgarie et la Roumélie-Orientale [104].

A la séance du 25 janvier 1886 de la Chambre des magnats hongrois, le comte Andrássy, ancien ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, interpella au sujet de l'union de la Bulgarie avec la Roumélie-Orientale et montra que la Roumélie-Orientale avait été une création des plus faibles.

[98] Archives du ministère roum. des Aff. étrangères ; *ibidem* ; télégr. chiffré de Sofia du 6/18 janv. 1886.
[99] Idem, rapport confid. de Rome, le 4 févr. nouveau style, 1886.
[100] Ibidem, télégr. de Constantinople, du 19 févr. /28 févr. 1886.
[101] Ibidem, télégr, chiffré de Belgrade, du 23 janv./4 févr. 1886.
[102] *Documents diplomatiques français*, t. V1, doc. 175, p. 186—187.
[103] Idem, doc. 175, p. 186.
[104] « Românul » du 22 nov. 1885.

Encore que le congrès de Berlin eût donné au sultan le droit d'établir des fortifications et d'y tenir garnison, le sultan n'usa pas de ce droit. Andrássy déclara que la solution d'une union personnelle n'était pas bonne et lésait les intérêts de la monarchie austro-hongroise.

Dans l'argumentation de sa thèse, Andrássy donna l'exemple suivant : le prince de Bulgarie serait en même temps gouverneur de la Roumélie-Orientale, c'est-à-dire un fonctionnaire qui devait demander l'entrée de troupes turques si la Roumélie s'unissait plus étroitement à la Bulgarie, ce qui serait absurde [105].

Le gouvernement du tsar, ainsi que certains éléments d'Autriche-Hongrie, ne réussirent pas, malgré tous leurs efforts, à empêcher l'unification de la Bulgarie [106]. La diplomatie anglaise exécuta avec lord Salisbury, son nouveau premier ministre, une manœuvre décisive : elle convainquit le sultan de conclure avec la Bulgarie un accord, en février 1886.

Dès le 15/27 janvier 1886, Liteanu relatait, dans une nouvelle dépêche chiffrée de Berlin, une nouvelle discussion avec Bismarck, au cours de laquelle celui-ci lui avait communiqué que Battenberg traiterait directement avec le sultan et que la paix dans les Balkans serait signée à bref délai.

Seule la Grèce persistait dans son attitude belliqueuse *. Les grandes puissances envoyèrent de nouveau une note collective au gouvernement grec, lui signifiant qu'elles ne lui permettraient de troubler la paix ni sur mer ni sur terre. On ordonna à quelques frégates de patrouiller à cette fin en Méditerranée [107].

L'accord turco-bulgare reconnaissait la suzeraineté de la Porte sur la péninsule Orientale, mais comme gouverneur de cette dernière fut nommé Alexandre Battenberg [108]. C'est par cette formule que fut réalisée l'union de la Roumélie avec la Bulgarie. Le 11/26 avril 1886 fut signé

---

[105] « Românul » du 30 janv. 1886.

[106] *Doc. diplomatiques français*, t. III, 190, p. 202—203.

* Au sujet de l'attitude provocante de la Grèce, dans un rapport au ministère des Aff. étrangères, la légation roumaine de Belgrade fait la remarque suivante : Victorieux dans une guerre, ils espèrent une petite partie du territoire de la Turquie ; vaincus, ils considèrent que les grandes puissances n'admettront pas un échange de territoires à leur détriment. C'est pourquoi le gouvernement et le roi désirent paraître actifs pour être populaires, car l'inactivité diminuerait l'influence et le prestige des chefs grecs (Arch. du ministère roum. des Aff. étrangères, doss. 41, lettre B, nº 1 r, le rapport de la légation roumaine à Belgrade du 19/3 janv. 1886).

[107] Arch. du ministère roum. des Aff. étrangères, doss. 41, lettre B, nº 1 v, télégr. chiffré de Berlin de 15/27 janv. 1886.

[108] *Doc. dipl. français*, t. VI, doc. 195, f. 207—208 ; « Românul » du 9 févr. 1886 annonça que par suite de l'accord turco-bulgare, la Bulgarie devait aider la Turquie avec des troupes si ses possessions européennes étaient attaquées, et payer chaque année au trésor impérial 400 000 lires, dont 150 000 à titre de tribut.

le firman par lequel la Porte reconnaissait le prince de Battenberg comme gouverneur de la Roumélie-Orientale.

Nous devons relever l'attitude correcte et conciliante de la Turquie au cours des événements de 1885—1886. Voici un exemple. Pendant le conflit serbo-bulgare, des troupes turques furent concentrées en Macédoine. Dans le rapport du consul général de Roumanie à Salonique au ministère des Affaires étrangères, il est dit qu'aussi longtemps que les troupes turques, surtout celles venues d'Asie Mineure, sont restées en Macédoine, il n'y eut pas de plaintes. L'approvisionnement fut fait en payant comptant et les soldats ne furent plus cantonnés chez les habitants, mais dans des locaux spéciaux et des mosquées. A Salonique il y avait une garnison de 20 000 soldats mais on ne les remarquait presque pas, car ils se comportaient correctement et ne circulaient que le vendredi [109].

Pour revenir aux pourparlers de paix engagés à Bucarest, c'est le 23 janv./4 févr. 1886 que la première séance eut lieu [110].

Les discussions eurent lieu dans les salons du ministère des Affaires étrangères. A la séance d'ouverture de la conférence, Pherekyde, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, prit la parole et souhaita la bienvenue aux délégations. Il déclara que la Roumanie, amie de tous les peuples des Balkans, désirait sincèrement une paix équitable et durable [111].

La première séance de travail eut lieu le même jour. En vertu de l'article 5 de l'armistice du 9/21 déc. 1885, on nomma pour les négociations de paix les délégués suivants :

De la part du sultan :

1) Midjid pacha — comme premier délégué *.

De la part du prince Battenberg :

2) G. G. Nechoff — comme second délégué **

De la part du roi de Serbie :

3) Mijatovitch ***

Le secrétariat de la conférence se composait de :

1) Moustapha Rechid-bey — Turquie ;
2) Ivan Zancovitch — Serbie ;
3) Velico Pencovitch — Bulgarie.

---

[109] Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 200, doss. 41, lettre B, 10. Rapport du 24 oct./6 nov. 1885.

[110] Ibid., vol. 208, doss. 41, lettre B, n° 1 r « Paix conclue à Bucarest entre la Serbie et la Bulgarie ; télégr. chiffré circulaire de Pherekyde, ministre des Aff. étrangères du 22 janv./3 févr. 1886.

[111] Idem, compte rendu de la séance d'ouverture de la conf. du 23 janv./4 févr. 1886.

* Directeur de la presse au ministère des Aff. étrang. de l'Empire ottoman.

** Gouverneur de la Banque nationale bulgare.

*** Ministre plénipotentiaire de Serbie à Londres.

De la part de la Roumanie, pour les affaires de secrétariat on mit à la disposition de la conférence Alexandre Lahovary, directeur au ministère des Affaires étrangères et bon connaisseur des questions balkaniques [112].

A la première séance, tous les délégués louèrent l'attitude correcte du gouvernement roumain et les sentiments pacifiques de la Roumanie [113].

Les discussions étant secrètes, l'article de fond du journal « Românul » du 22 février 1886 se montrait soucieux qu'après trois semaines de pourparlers, le traité de paix n'était pas encore signé, bien « ... qu'il n'y eût pas de jour sans que, depuis qu'ils s'étaient réunis à Bucarest, les invités n'aient affirmé que la paix était assurée, que la Turquie, la Bulgarie et la Serbie désiraient la paix et que les grandes puissances européennes faisaient tout ce qui était possible pour que la paix soit maintenue » [114].

« Românul » expliquait ainsi la longueur des pourparlers : [115]

1) les mésententes des puissances balkaniques ;

2) les interventions des grandes puissances et plus spécialement celles de l'Autriche-Hongrie et de la Russie ;

3) les Grecs qui restaient sous les armes.

Le journal déclarait encore que de toutes les grandes puissances, c'était l'Autriche-Hongrie qui avait freiné la marche victorieuse des Bulgares et que la Russie n'était pas d'accord avec l'entente turco-bulgare au sujet de la Roumélie-Orientale [116].

Pendant les pourparlers de paix, Georges Ghica télégraphia de Péra en transmettant l'expression des sentiments du gouvernement turc à l'égard de l'attitude correcte du gouvernement roumain.

Il y eut en tout 9 séances, en réalité 8 séances de travail *, la dernière ayant été réservée à la signature du traité. Au cours de la huitième séance, celle du 18 févr. /2 mars 1886, il y eut des discussions au sujet de l'article unique.

Par suite de l'attitude conciliante de la Turquie, le délégué serbe accepta lui aussi l'article unique, de sorte que la paix entre la Serbie

---

[112] Ibidem, note du minist. roum. des Aff. étrang. du 27 janv. 1886, ancien style.
[113] Ibidem, procès verbal n° 1 de la séance du 23 janv./4 févr. 1886.
[114] « Românul » du 22 févr. 1886.
[115] Ibid.
[116] Ibid.
* Archives du ministère roumain des Aff. étrangères, vol. 208, doss. 41, lettre B, n 1r. Les procès-verbaux des séances sont extrêmement courts, les délégués n'ayant eu à débattre qu'un seul problème ; la signature du traité de paix sur la base du statu quo. Ainsi, le procès-verbal n° 4 se réfère au firman présenté par le délégué turc et attestant qu'on lui accordait pleins pouvoirs pour signer le traité de paix de Bucarest. C'est encore à cette séance que le délégué turc proposa l'article unique ; la 5e séance concernait le retour des prisonniers de guerre et l'amnistie des personnes qui s'étaient compromises en temps de guerre. A la 8e séance, le délégué serbe accepta, lui aussi, l'article unique du traité de paix.

et la Bulgarie fut rétablie sur la base du statu quo. Le traité devait être ratifié en 15 jours [117].

Le traité de paix fut signé le 19 févr./3 mars 1886 [118]. A la dernière séance, le délégué de la Turquie déclara qu'il était heureux de la conclusion de la paix dans les Balkans et remercia la Roumanie pour son rôle. Le délégué serbe releva le concours réel du gouvernement et du peuple roumain, et le délégué bulgare s'associa à ce qu'avait dit ses collègues : « ... il espère que la paix sera durable et remercie le gouvernement et le peuple roumains pour le rôle joué » [119].

Le lendemain, après la signature du traité de paix, le ministre des Affaires étrangères roumain offrit un déjeuner en l'honneur des délégués qui avaient participé aux pourparlers. D'autres diplomates furent également invités à ce déjeuner, où «...l'on but le vin de la paix » [120]. « Românul » du 7 mars 1886 consacra son article de fond au traité de paix. Il y est dit que le 3 mars 1886 les délégués sont sortis de la conférence tenant le rameau d'olivier. Le traité comprenait un seul article, à savoir que la paix entre la Serbie et la Bulgarie était rétablie. «Nous devons nous réjouir que la conférence ait abouti et notre joie serait encore plus grande, cela va de soi, si la tranquillité pouvait durer le plus longtemps possible [121]. La Serbie et la Bulgarie avaient conclu la paix mais sans rétablir des relations d'amitié.

Ledit article ne cache pas quelque souci, en tirant toutefois la conclusion que « ... la crise balkanique est presque terminée, mais il y a assez de matériel explosible » [122].

Nous fondant sur les documents inédits trouvés dans les Archives du ministère roumain des Affaires étrangères nous avons traité une question presque complètement négligée par l'historiographie roumaine, la période 1885—1886, lorsque les Etats des Balkans, faisant preuve de lucidité et de calme, rétablirent les rapports de bon voisinage, malgré l'attitude de certaines grandes puissances, plus particulièrement de l'Autriche-Hongrie qui poussa la Serbie à la guerre contre la Bulgarie *.

---

[117] Ibid., procès-verbal n° 8 du 18 févr./2 mars 1886.

[118] « Românul » du 4 mars 1886.

[119] Archives du ministère roum. des Aff. étrang., procès-verbal n° 9 du 19 févr./3 mars 1886 ; v. aussi T. Maiorescu, *Istoria contemporană a României* (1886—1890), Bucarest, 1925, p. 225.

[120] « Românul » du 5 mars 1886.

[121] Ibidem.

[122] Ibidem.

* Le problème balkanique ne fut pas complètement résolu par la signature de la paix de Bucarest. Mécontent de Battenberg, le gouvernement du tsar réussit à provoquer un coup d'Etat en Bulgarie, pour renverser Battenberg et installer un gouvernement russophile. Grâce à l'immixtion de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, ce gouvernement fut renversé et on installa une régence germanophile. On parla même en 1886 de l'intention de la régence bulgare d'offrir le trône de Bulgarie à Carol I^{er}. On fut presque à la veille d'une guerre entre la Russie et l'Allemagne. C'est à peine en 1887 que la crise bulgare reçut une solution.

ÜBER DIE MITTELALTERLICHEN TIERDARSTELLUNGEN IN DER DOBRUDSCHA (10.—14. JAHRHUNDERT)

ION BARNEA

Anläßlich der archäologischen Ausgrabungen in einigen mittelalterlichen Zentren der Dobrudscha (10.—14. Jh.) entdeckte man mehrere Werke der Kleinkunst und einige Wandzeichnungen mit verschiedenen Vierfüßler- und Vogeldarstellungen. Da diese Tierdarstellungen trotz ihrer ausnehmenden künstlerischen und historischen Bedeutung, in ihrer Gesamtheit bisher noch nicht den Gegenstand eines eingehenden Studiums gebildet haben, trachten wir im folgenden uns näher mit ihnen zu befassen.

Die Zentren, in denen die meisten bisher aus der Dobrudscha bekannten Gegenstände mit Tierdarstellungen gefunden wurden, sind die längs der Donau gelegenen Siedlungen von *Dinogetia* (Garvăn, Rayon Măcin), *Capidava* (Rayon Hîrşova) und *Păcuiul lui Soare* (Rayon Adamclisi) und die zwischen den Seen von Razelm und Babadag gelegene Festung *Enisala* (Rayon Istria). Andere, einzelne Gegenstände wurden in ebenfalls rechts der Donau gelegenen, aber bisher weniger oder fast gar nicht erforschten Siedlungen entdeckt, und zwar in *Noviodunum* (Isaccea, Rayon Tulcea), *Piatra Frecăţei* (Rayon Măcin) und *Ostrov* (Rayon Adamclisi). Die eingeritzten Wandzeichnungen, in denen die Tierfiguren reichlich vertreten sind, befinden sich in den Kapellen, Grabkammern und sogar im Kreidesteinbruch des 10.Jh., die im Weichbild der Gemeinde *Murfatlar* (ehem. Basarabi, Rayon Medgidia) etwa 15 km westlich von Constanţa, in den letzten Jahren entdeckt wurden.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3–4, p. 585–610, BUCAREST, 1965

Es ist eine bekannte Tatsache, daß die mittelalterliche europäische Kunst aus zwei Hauptquellen schöpfte: aus der griechisch-römischen Antike und aus dem Kunstbestand des asiatischen Ostens. Genau so bekannt ist heute, besonders in letzter Zeit, wie stark die asiatische Kunst im allgemeinen und der sarmatisch-szythische Stil der Tierdarstellungen im besonderen die europäische Kunst des Mittelalters beeinflußten. Ebenso wissen wir, was uns Rumänen betrifft, daß die heutige Dobrudscha, die einstige *Scythia Minor*, eine im westpontischen Steppengebiet gelegene Verlängerung des römischen und später des byzantinischen Reiches war, welche mit den nordpontischen Steppen der *Scythia Maior* verbunden und ebenso wie diese jahrhundertelang von den Wandervölkern mit ihren Schafherden durchwandert wurde. Zwischen dem 10. und 14. Jh. stand die Dobrudscha als das Thema von *Paristrion* (Paradunavon) unter byzantinischer Herrschaft; nachdem die politische Macht von Byzanz über die Dobrudscha zu Ende war, wirkte sich der Einfluß der byzantinischen Kultur immer noch stark aus. Byzanz, welches seinerseits die griechisch-römische kulturelle Überlieferung übernommen, hatte früher den Einfluß des sassanidischen Persien erfahren und findet jetzt eigedenk seiner immer engeren Beziehungen zum muselmanischen Orient, immer mehr Geschmack an der Tier- und Pflanzenornamentik, die ehemals von den Bilderstürmern bevorzugt war. [1] Es war also zu erwarten, daß in der Dobrudscha, wo sich so verschiedenartige Völkerschaften bekämpften oder miteinander lebten und sich so verschiedenartige kulturelle Strömungen die Hand reichten, die Kunst der Tierdarstellungen und die Tierornamentik für sich, immer mannigfaltigere Aspekte aufweist.

Die Beobachtung der Tierdarstellungen des 10. bis 14. Jh. in der Dobrudscha gestattete es, sie in drei Hauptkategorien zu gliedern und zwar:

I. Tierdarstellungen byzantinischen Ursprungs oder Einflusses;

II. Tierdarstellungen asiatischen Einflusses und sarmatisch-szythischer Überlieferung;

III. Tierdarstellungen nordeuropäischen Ursprungs oder Einflusses.

Bevor jede einzelne Kategorie erörtert wird, soll festgestellt werden, daß die byzantinische Kunst erwartungsgemäß einige in der Dobrudscha entdeckte naturgetreue Tierdarstellungen oder Fabelwesen des 10. bis 14. Jh. von der altgriechischen Kunst unmittelbar übernommen hat. Es darf aber nicht übersehen werden, daß die Tierdarstellungen der mittelalterlichen europäischen Kunst, im allgemeinen denselben direkten

[1] Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2, I, Paris, 1925, S. 399—400 und 456—457.

oder indirekten und mehr oder weniger zeitlich entfernten mittelasiatischen Ursprung aufweisen, da sie besonders ein Erzeugnis der Wander-

Abb. 1. — *Dinogetia*: Gefäßhenkel aus Bronze

völker sind, deren Leben mit dem der Tiere verbunden ist, welche die Unterlage ihrer Wirtschaft bilden. [2] Hier sei noch erwähnt, daß die

[2] J. Baltrušaitis, *Le moyen âge fantastique*, Paris, 1955, S. 7, 11 und *passim*; Tamara Talbot Rice, *Les Scythes* (*Mondes anciens*, I), Paris, 1958, S. 15, 149, 187; Michael V. Alpatov, *Geschichte der Kunst*, Bd. I, Verlag der Kunst, Dresden, 1961, S. 347ff.

drei Kategorien von Tierdarstellungen nicht genau voneinander zu trennen sind, weil durch die Berührung und die Beziehungen zwischen den verschiedenen Völkerschaften, die eher an die eine oder an die andere Kategorie der Tierdarstellungen gebunden sind, die Einflüsse ineinander übergehen.

I. Die Tierdarstellungen *byzantinischen Ursprungs oder Einflusses* werden im allgemeinen durch die aus der griechisch-römischen Kunst übernommene Neigung gekennzeichnet, die Natur so getreu wie möglich nachzuahmen.

Der erste hier erwähnte Gegenstand mit Tierornamentik dieser Kategorie, ist ein aus Bronze gegossener, in Dinogetia in der Füllerde einer Wohngrube des 11.Jh. gefundener Gefäßhenkel (Abb. 1). Nach den Fundumständen zu urteilen, ist er in das 11.Jh. anzusetzen, jedoch dem Aussehen und der Machart nach, ist er zeitlich in das 6.Jh. u.Z. einzuordnen. Es wird wahrscheinlich aus den älteren Schichten der römisch-byzantinischen Siedlung (4.—6. Jh.) anläßlich des Grabens einer derzeit, in der frühmittelalterlichen Siedlung von Dinogetia sehr zahlreichen Wohn- oder Vorratsgruben weiter an die Oberfläche gekommen sein. Der Henkel hat die Form eines Fragezeichens; das untere Ende, mit dem er am Gefäßkörper befestigt war, fehlt. Das obere Ende, das am Gefäßmund angebracht war, läuft in einem Schlangenkopf mit offenem Maul aus. Auf dem geschwungenen Stiel des Henkels, wo die Biegung am stärksten ist, erhebt sich senkrecht der Vorderkörper eines Tieres, scheinbar eines Löwen mit offenem Rachen und mit geradeaus gerichtetem Blick, als ob er dem heute verschwundenen Gefäß Wache stehen würde. Gefäße mit ähnlichen Henkeln waren in der griechisch-römischen Welt, ein paar Jahrhunderte vor unserer Zeitrechnung bekannt und während der römischen Kaiserzeit ziemlich stark verbreitet. [3] Sie wurden von der byzantinischen Kunst nachgeahmt, wo sie lange fortdauerten. [4]

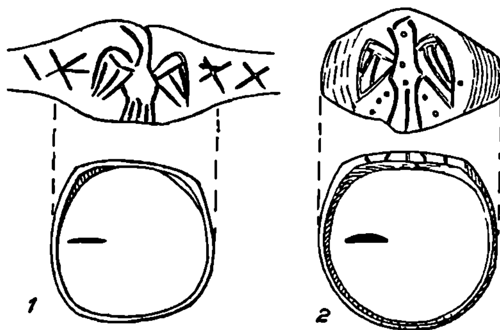
---

[3] Fr. Fremersdorf, *Römisches Brandgrab mit Bronzegefäßen von Köln-Lindenthal*, in „Germania", XVII, 1933, S. 266—272; Otto Herman Frey, *Die Zeitstellung des Fürstengrabes von Hatten in Elsaß*, in „Germania", 35, 1957, S. 229—249; Hans Jürgen Eggers, *Der römische Import im freien Germanien* (*Atlas der Urgeschichte*, 1), Hamburg, 1951, Taf. 11, Nr. 127, 166 und 167; V. Ondrouch, *Bohaté hroby z doby rimskej na Slovensku Novsie nálezy*, Bratislava, 1957, Taf. A, 5—5a und 32—33; S. 233 und 235; K. und H. Skorpil, *Балчикъ*, in „Известия на Варненското Археол. Дружество", V, 1912, S. 53—54 und Taf. V, 1—2; K. Juglev-I. Kaludova, in „Археология", IV, 1, 1962, S. 39—40; A. Smirnov, in „Вестник древней истории", 1946, 1, S. 112—114.

[4] W. F. Volbach, *Frühchristliche und byzantinische Kleinkunst*, Mainz, 1954, Taf. 8; L. Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, Paris, 1936, S. 93, Taf. LXXI.

Zweitens erwähnen wir einige Fingerringe aus Bronze, die in Dinogetia, Piatra Frecăţei, [5] Capidava [6] und Păcuiul lui Soare [7] gefunden wurden und auf deren Fassung jeweils das Bild eines Adlers eingeritzt ist, der senkrecht mit ausgebreiteten Flügeln und Seitenwendung nach rechts dargestellt ist (Abb. 2). Einige dieser Ringe fand man in Gräbern,

Abb. 2. — Fingerringe aus Bronze : 1, *Dinogetia* ; 2, *Piatra Frecăţei*



andere in Siedlungen. Nach den Fundumständen zu urteilen, sind sie alle in das 11.Jh. anzusetzen. Fingerringe mit ähnlichen Adlerdarstellungen fand man in Gräbern des 11.Jh. in Ungarn, [8] Bulgarien usw. [9]

Dieser Adler ist römischen Ursprungs. Er wurde als Sinnbild der kaiserlichen Macht und als Heereszeichen von den Römern dargestellt. [10] In Byzanz verliert er diese Bedeutung und wird besonders auf Siegeln und Grabsteinen angetroffen. Wir fragen nun : ist wohl die Adlerdarstellung auf den erwähnten Fingerringen in der Dobrudscha mit Byzanz in Verbindung zu bringen oder kann sie eher als örtliche Überlieferung

---

[5] A. Petre, *Săpăturile de la Piatra Frecăţei*, in „Materiale şi cercetări arheologice", VIII, 1962, S. 585, Abb. 22. Andere zwei unveröffentlichte Exemplare sind uns vom Verfasser mitgeteilt worden.

[6] Gr. Florescu, P. Diaconu, R. Florescu, *Capidava*, Bukarest, 1958, Abb. 118/4.

[7] P. Diaconu, *Крепость X—XV вв. в Пэкуюл луй Соаре в свете археологических исследований*, in „Dacia", N. S., V, 1961, S. 496, Abb. 8/4. Andere zwei noch unveröffentlichte Ringe wurden uns vom Verfasser mitgeteilt.

[8] Marta Széll, *Les cimetières du XI^e siècle aux environs de Szentes*, in „Folia Archaeologica", III—IV, 1941, S. 231—255 (ung.) mit franz. Zusammenfassung (S. 256—265), Tf. V, A, Abb. 11 b ; Tf. V, B, Abb. 12 b, 13 b ; Taf. VI B, Abb. 12 b ; Taf. VII A, Abb. 5 b. Vgl. Zdenek Váňa, *Maď'aři a Slované ve světle archeologických nálezů X-XII století*, in „Slovenska Archeologia", II, 1954, S. 67, Taf. III, 42 ; Szöke Béla, *A honfoglaló és kora Arpádkori magyarság régészeti emlékei*, in „Régészeti Tanulmanyok", I, Budapest, 1962, Taf. X, 24.

[9] Fehér Géza, *A bolgar-törökök szerepe és müveltsége*, Budapest, 1940, Abb. 29 ; M.V. Sedova, *Ювелирные изделия древнего Новгорода (X—XV вв)*, in „Труды Новгородской Археологической экспедиции", II (Материалы и исследования по археологии СССР, 65), Moskau, 1959, S. 255 und Abb. 10/3 (10. Jh.).

[10] A. J. Reinach, *Signa militaria*, in Daremberg-Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, IV, 2, Paris, o.J., S. 1314—1315 ; A. V. Solovjev, *Les emblèmes de Byzance et les Slaves*, in „Seminarium Kondakovianum", Prag, 1935, S. 125—126 und 129—130.

des römischen Adlers betrachtet werden? Unter dieser letzten Voraussetzung, muß außer der Herstellung an Ort und Stelle dieser Ringe auch die Kontinuität dieser Darstellung und selbstverständlich die Kontinuität der einheimischen Bevölkerung angenommen werden.

Von besonderem Interesse ist das kleine Bruchstück eines blauen gläsernen Armreifens, auf dessen Außenseite in grüner Farbe ein kleiner Vogel zu sehen ist (Abb. 3). Das Bruchstück stammt aus Dinogetia, aus

Abb. 3. — *Dinogetia*: Bruchstück eines Armreifens aus Glas (doppelt vergrößert)

dem 11.Jh. und ist bisher nicht nur dort, sondern in der ganzen Dobrudscha der einzige Armreifen aus Glas, auf dem es diese Darstellung gibt. Bruchstücke von zeitgleichen gläsernen Armringen mit ähnlichen Vogelfiguren sind noch aus Korinth [11] und Sarkel-Belaja Vezha am Don [12] bekannt. Ihr byzantinischer Ursprung ist unbestreitbar nachgewiesen.

Die meisten Tierdarstellungen weist die byzantinische glasierte Keramik auf. Nach Machart, figürlicher Darstellung und Glasur sind diese Tierfiguren in drei Gruppen zu unterteilen:

1. An die Gefäße angebrachte Tierfiguren und ausnahmsweise sogar tierförmige Gefäße, alle olivgrün glasiert;
2. Tierische Relieffiguren auf verschiedenfarbig glasierten Gefäßen;
3. In Graffitotechnik auf die Gefäße geritzte Tierfiguren.

Zu 1. Die Tierdarstellungen, die zu den olivgrün glasierten Gefäßen gehören, sind folgende:

a) je eine Eberfigur auf dem Oberende von in Dinogetia gefundenen Gefäßgriffen (Abb. 4/1); eine Rindfigur (Abb. 4/2) und die Figur einer Schildkröte (Abb. 4/3) sind je auf einem Gefäßgriff angebracht, der in Păcuiul lui Soare gefunden wurde;

b) eine Eberfigur (Abb. 4/4) und wahrscheinlich eine Rindfigur (Abb. 4/5) wurden in Păcuiul lui Soare gefunden und gehören zu Gefäßen, an denen sie angebracht waren;

---

[11] G. R. Davidson, *Corinth, XII*; *The minor objects*, Princeton-New Jersey, 1952, Taf. 112, Nr. 2148; Taf. 262, Abb. 62, Nr. 2148 (unzugänglich, zit. nach Z. A. Lebova (siehe Anm. 12)).

[12] Z. A. Lebova, *Стеклянные браслеты и бусы из Саркела — Белой Вежи*, in „Труды Волго-Донской Археол. Экспедиции", Bd. II (Материалы и исследования по археологии СССР, 75), Moskau-Leningrad, 1959, S. 314—315.

c) zwei andere, auf Gefäßdeckeln angesetzte Figuren, wovon die eine aus Ostrov einen Elephantenkopf darstellt (Abb. 4/6) und die andere aus Păcuiul lui Soare nicht zu erkennen ist;

d) ein in Capidava gefundenes Bruchstück eines Henkelkruges und zwar wahrscheinlich ein Ausflußrohr in Form eines Pferdekopfes mit dem entsprechenden Zaumzeug (Abb. 4/7) und aus Dinogetia ein Hals eines Henkelkruges in Vogelkopfform (Abb. 4/8);

e) aus Dinogetia das Bruchstück eines vogelförmigen Gefäßes (Abb. 4/9), das einzige bisher aus dieser Zeit, in der Dobrudscha bekannte tierförmige Gefäß.

Sämtliche oberen Exemplare stammen aus dem 11. bis 12.Jh.[13] In den rumänischen Fachzeitschriften sind bisher drei verschiedene Theorien über ihren Ursprung aufgestellt worden : die eine vertritt die Meinung, daß derartige Gefäße iranischen Ursprungs, die Weiterführung älterer sarmatischer Überlieferung darstellen [14]; gemäß der zweiten sind sie im 11.Jh. von den Alanen mitgebracht worden [15] und nach der dritten stammen sie aus den südbyzantinischen Zentren, was besonders aus bestimmten Tierdarstellungen, wie z.B. die des Elephanten, zu entnehmen wäre. [16]

Was die Einführung dieser Gefäße mit Tierornamentik im 11.Jh. durch die Alanen anbetrifft, gibt es keine überzeugenden Beweise. Dazu kann noch hinzugefügt werden, daß in der Moldau und in Muntenien, wo die Alanen wahrscheinlich toponymische Spuren zurückgelassen haben, keine Gefäße mit Tierornamentik gefunden wurden. Hingegen scheinen die realistischen Darstellungen sowie die in Korinth entdeckten Gefäße mit Tierfiguren auf den Henkeln, [17] eher die Hypothese über den byzantinischen Ursprung zu bestätigen. Es darf aber dabei nicht übersehen werden, daß die erwähnte Art der Tierornamentik fast immer in dieser Gegend

---

[13] D. Vîlceanu , *Reprezentări zoomorfe pe ceramica din sec. XI de la Dunărea de Jos*, în „Studii şi cercetări de istorie veche", XIII, 2, 1962, S. 373—386. Einzeln erscheint ein Bruchstück von einem grün und gelb glasierten „Henkelkrug mit Tierdarstellung", der in Păcuiul lui Soare in der Wohnschicht des 14. Jh. gefunden wurde ; P. Diaconu, *Şantierul arheologic Păcuiul lui Soare*, in „Materiale şi cercetări arheologice", VII, 1959, S. 606, Abb. 11.

[14] I. Barnea, *Relaţiile dintre aşezarea de la Bisericuţa-Garvăn şi Bizanţ în secolele X—XII*, in „Studii şi cercetări de istorie veche", IV, 3—4, 1953, S. 652; Ders., *Elemente de cultură materială veche rusească şi orientală în aşezarea feudală (sec. X—XII) de la Dinogetia*, in Studii şi referate privind istoria României, I, 1954, S. 213—215; Ders., *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube du X^e au XII^e siècle*, Auszug aus *Nouvelles études d'histoire*, I, Bukarest, 1955, S. 11.

[15] P. Diaconu, a.a.O., S. 498.

[16] D. Vîlceanu, a.a.O., S. 383—384.

[17] Ch. H. Morgan, II, *Corinth, XI*; *The Byzantine pottery*, Cambridge, Massachusetts, 1942, Abb. 53, Taf. I.

Abb. 4. — Olivgrün glasierte Keramik: 1, 8, 9, *Dinogetia*; 2—4, 5, *Păcuiul lui Soare*; 6, *Ostrov*; 7, *Capidava*, (11.—12. Jh.)

auf olivgrün glasierten Gefäßen zugegen ist,[18] und daß solche glasierte Gefäße auch innerhalb des byzantinischen Reiches, aber an der unteren Donau, in größerer Anzahl und schon zur Zeit der Römer auftritt. Angesichts dieser Feststellungen meinen wir, das sarmatische Element nicht übersehen zu dürfen und ebenso die fast ständigen Verbindungen zwischen den Völkerschaften der römischen und später byzantinischen Gebiete an der unteren Donau und den nordpontischen Völkerschaften, die Erben der alten sarmatisch-szythischen Kultur; hier sind Gefäße mit Tierornamentik auf den Henkeln auch heute anzutreffen.[19] Die tiergeschmückten Gefäße aus Korinth unterscheiden sich von denjenigen, die an der unteren Donau gefunden wurden. Daraus ist auf verschiedene Herstellungszentren zu schließen, wenn nicht auch auf verschiedene Einflüsse. Für die Gefäße aus der Dobrudscha gibt es in letzter Zeit Hinweise, daß sie in dieser Gegend und vielleicht sogar in einigen ihrer Fundstätten selbst hergestellt worden sind.

Zu 2. Die Gruppe der Relieffiguren auf verschiedenfarbig glasierten Gefäßen, ist bisher auf dem Gebiete der Dobrudscha am schwächsten vertreten. Dies ist wahrscheinlich auf die weniger festen Verbindungen zurückzuführen, die während des 10.Jh., die Zeit in welcher diese Gruppe angesetzt wird, ganz besonders von der byzantinischen Wiedereroberung (971), zwischen der Dobrudscha und Byzanz herrschten. Diese Gruppe besteht nur aus zwei innen braun, grün und gelb glasierten Bruchstücken von Kaolinschüsseln, die in Dinogetia gefunden wurden und die wir in die letzten drei Jahrzehnte des 10.Jh. ansetzen. Auf der Innenseite ist eines davon in der Mitte mit einer Tierfigur, scheinbar einem Panther oder Fabelwesen, verziert (Abb. 5/2), das andere mit einem Vogel (?) (Abb. 5/1); beide sind in Flachrelief, undeutlich und jeweils mit einer Matritze auf die rohe Paste des Gefäßes aufgestempelt. Glasierte Gefäße mit ähnlicher Ornamentik sind augenblicklich aus Konstantinopel,[20] Korinth[21] und Chersones bekannt: nach Chersones, sowie nach Dinogetia wurden sie wahrscheinlich aus Konstantinopel gebracht.[22]

---

18 Mit Ausnahme eines Griffes von einem grauen unglasierten Gefäß aus Pliska (9.—10.Jh.) auf dem eine Tierfigur angebracht ist. St. Stančev, *Некропольт до Нови Пазар*, Sofia, 1957, S. 69—71, Abb. 10/6—7.

19 Vgl. K. M. Skalon, *Изображение животных на керамике сарматского периода*, in „Труды отдела истории первобытной культуры", I, Leningrad, 1941, S. 173—218; Gh. Bichir, *Unele observații cu privire la necropolele de tip Poienești din Moldova și relațiile acestor necropole cu lumea sarmată*, in „Studii și cercetări de istorie veche", XII, 2, 1961, S. 268.

20 J. Ebersolt, *Catalogue des poteries byzantines et anatoliennes du Musée de Constantinople*, 1910, Nr. 119, 121; W. F. Volbach, *Mittelalterliche Bildwerke aus Italien und Byzanz*, 2, Berlin-Leipzig, 1930, Taf. 13—14.

21 Ch. H. Morgan, II, a.a.O., Abb. 33.

22 A. L. Jakobson, *Раннесредневековый Херсонес* (Материалы и исследования по археол. СССР, 63), Moskau-Leningrad, 1959, S. 332—357; D. L. Talis, *К характеристике*

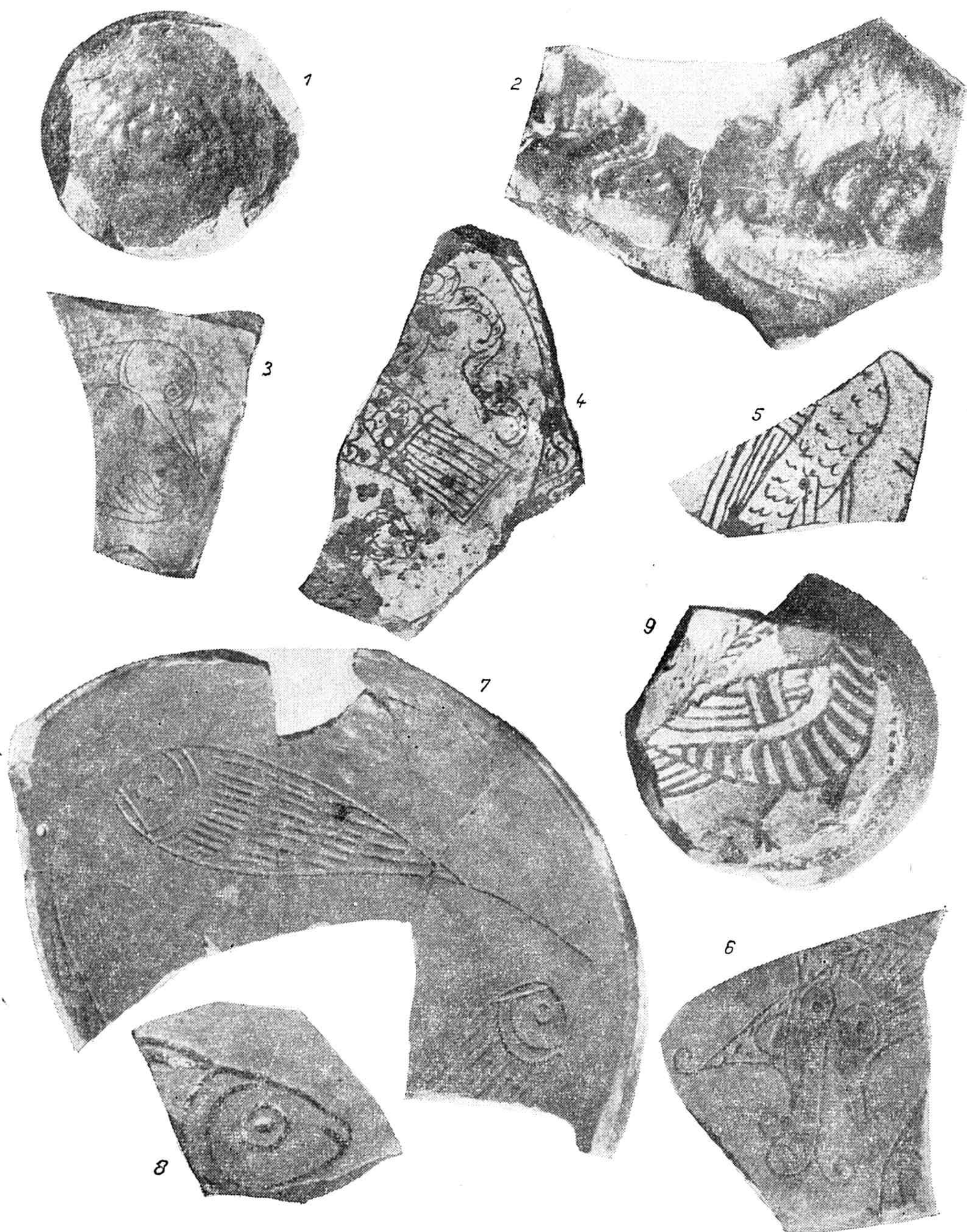


Abb. 5. — Glasierte Reliefkeramik : 1, 2 *Dinogetia* ; Graffitotechnik : 3—5, *Dinogetia* ; 6, *Noviodunum* ; 7—9, *Enisala*

Zu 3. Die in Graffitotechnik verzierten Gefäße (Schüsseln und Teller), wovon mehrere in derselben Technik ausgeführten Tierschmuck (Vierfüßler und besonders Vögel) tragen, sind byzantinischen Ursprungs. Einige der bisher in Dinogetia und Noviodunum (11.—13.Jh.), Enisala [23]

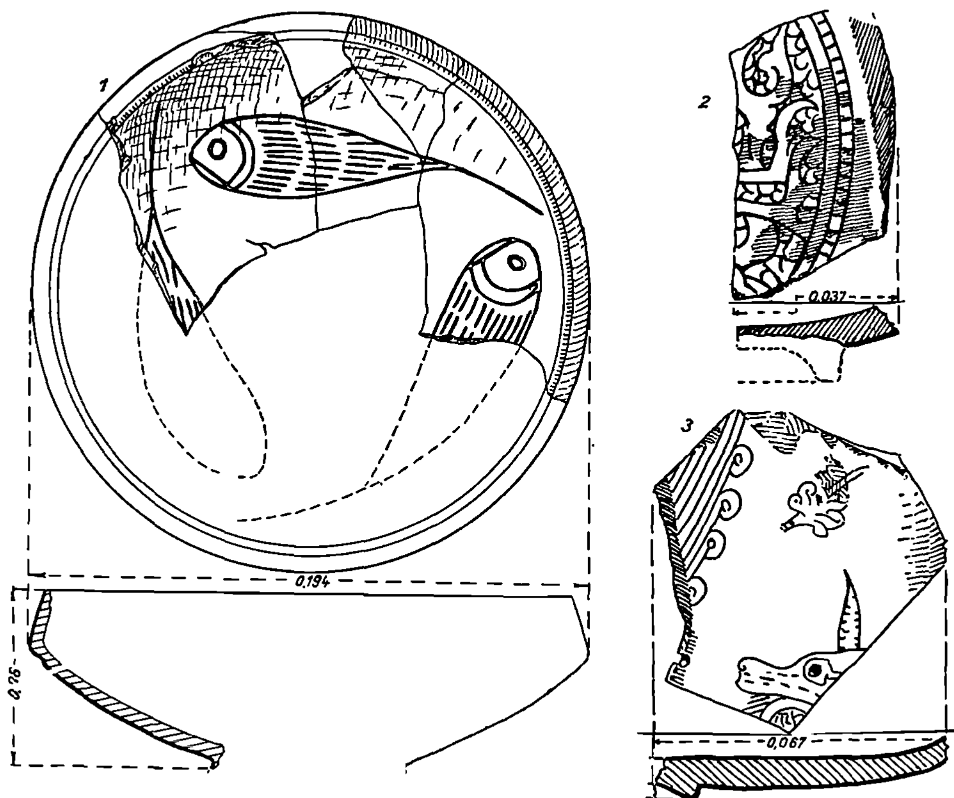


Abb. 6. — Keramik in Graffitotechnik : 2, *Dinogetia* ; 3, *Noviodunum* ; 1, *Enisala*

und Păcuiul lui Soare (13.—14. Jh.) entdeckten Gefäße stammen scheinbar sogar aus Konstantinopel. Andere haben ihren Ursprung in mehreren bedeutenderen Zentren des gewesenen byzantinischen Reiches. Die Tierdarstellungen auf diesen Gefäßen sind im allgemeinen realistisch, manchmal etwas derb ausgeführt, weil es dem Handwerker an Handfertigkeit fehlte oder weil er auf technische Schwierigkeiten stieß (Abb. 5/3—9 ; 6/1—3). Auf

византийской керамики IX—X вв. из Херсонеса, in „Археологический Сборник" (Труды ГИМ, 37), Moskau, 1960, S. 130-133.

[23] Wir danken hier Herrn I. Dragomir, Direktor des Museums für Geschichte in Galați, der in liebenswürdiger Weise uns die in dem genannten Museum befindlichen Bruchstücke mit Tierdarstellungen von Enisala zur Verfügung gestellt hat.

einigen Gefäßen erscheinen auch Fabelwesen asiatischen Ursprungs (Abb. 5/6; 7). Besonders hervorzuheben ist davon der Doppeladler, der bisher nur in Păcuiul lui Soare, auf der Innenseite eines Tellers vom ausgehenden 13. und angehenden 14. Jh. gefunden wurde (Abb. 7).[24]

Abb. 7.— *Păcuiul lui Soare* : Doppeladler auf Teller in Graffitotechnik (13.—14. Jh.)

Bekanntlich ist der Doppeladler uralten chaldäischen Ursprungs und erscheint auf den orientalischen Kleidungsstücken im 11.—12. Jh. u.Z. wieder. Die in Konstantinopel aufgekommene Mode der orientalischen Gewebe bewirkte es, daß in der Zeit der letzten Komnenen der Doppeladler zu einer der Wappenfiguren des kaiserlichen Hofes von

[24] C. Nicolescu, *Aspecte ale relațiilor culturale cu Bizanțul la Dunărea de Jos în secolele X—XIV*, in „Studii şi materiale de istorie medie", V, 1962, S. 18, Abb. 4. Wir danken hier Herrn Radu Popa für die liebenswürdige Mitteilung über die Datierung des Tonbruchstückes, auf Grund der stratigraphischen Fundumstände.

Byzanz wurde. Später unter der Herrschaft der Paläologen wird er zum Wappen der ersten Würdenträger des kaiserlichen Hofes und insbesondere der Despoten. [25] Gelegentlich der Untersuchung eines ebenfalls in Păcuiul lui Soare gefundenen Bleisiegels, das einem kaiserlichen Würdenträger des 11.Jh. gehörte, machte ich die Voraussetzung, daß das Gebiet auf dem es gefunden wurde, zu den kaiserlichen Besitztümern gehörte.[26] Der am selben Ort gemachte Fund von Gefäßen mit Doppeladlerverzierung, das Wappen des byzantinischen Hofes, scheint diese Vermutung für das ausgehende 13.Jh. und das angehende 14.Jh. zu bestätigen.[27] Unter gesetzter Voraussetzung muß für diesen Ort die byzantinische Herrschaft und die Anwesenheit eines großen Würdenträgers des Konstantinopler Kaiserhofes angenommen werden. Bis aber diesbezügliche neue Angaben auftauchen, kann die Möglichkeit nicht ausgeschlossen werden, daß der Doppeladler aus Păcuiul lui Soare mit einem der Großwürdenträger des bulgarischen Zarenhofes vom ausgehenden 13.Jh. und aus der ersten Hälfte des 14.Jh. in Zusammenhang gebracht wird, wohin dieses Wappen von Byzanz aus gelangt war. [28]

Außer den Tierdarstellungen auf den glasierten byzantinischen Gefäßen ist bisher aus Dinogetia eine einzige in die gebrannte Paste grob eingeritzte Figur auf dem Bruchstück einer byzantinischen Kugelamphora aus dem 10.—12. Jh. bekannt. Es dürfte sich entweder um ein Fabelwesen mit Vogelkörper (?) und Schlangenkopf handeln oder um einen Adler mit ausgebreiteten Flügeln und Seitenwendung des Kopfes (Abb. 8), ähnlich wie die auf den oben erwähnten Ringen (Abb. 2).

II. Die Tierdarstellungen *asiatischen Ursprungs oder Einflusses und sarmatisch-szythischer Überlieferung*, befinden sich auf Kleingegenständen, davon einige aus Horn oder Knochen geschnitzt, andere aus Metall (Bronze oder Silber), für verschiedene Gebrauchszwecke und in verschiedenen Formen gegossen, und alle in der frühmittelalterlichen Siedlung (10. — 12. Jh.) von Dinogetia gefunden wurden. Durch das Material aus dem sie gearbeitet sind, sowie durch ihren Gebrauchszweck, sind die tierdarstellenden Kleingegenstände aus Bein oder aus Knochen für die reitenden

---

25 A. V. Solovjev, a.a.O., S. 122—125; 130—135 und 163—164.

26 I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea*, in „Studii şi cercetări de numismatică", III, 1960, S. 327—328; V. L.(aurent), in „Byzantinische Zeitschrift", 54, 1961, S. 490.

27 Über die byzantinische Herrschaft in der Dobrudscha im 13.—14. Jh., siehe V. Laurent, *La domination byzantine aux bouches du Danube sous Michel VIII Paléologue*, in „Revue historique du Sud-Est européen", XXII, 1945, S. 184—198.

28 A. V. Solovjev, a. a. O., S. 144—145. Auf einer in Chersones gefundenen byzantinischen Schüssel, die in derselben Technik ausgeführt und zeitgleich ist mit der von Păcuiul lui Soare, ist ebenfalls ein Doppeladler (?) dargestellt, der aber im Aussehen von letzterem verschieden ist. A. L. Iakobson, *Средневековый Херсонес (XII—XIV вв)*, in „Материалы и исследования по археологии СССР", 17, Moskau-Leningrad. 1950, S. 216 und Taf. XXXIV, 142.

Wandervölker spezifisch. Die Tierfiguren sind geometrischen Formen angepaßt, die für die Kunst der Nomaden kennzeichnend sind. Der Hirsch und der Raubvogel, schon viel früher von den Szythen bevorzugte Motive, gehören auch dazu.

Abb. 8. — *Dinogetia*: Bruchstück einer byzantinischen Amphora (10.—11. Jh.)

Die Gegenstände aus Horn oder Knochen waren Bestandteile von Zaumzeug, andere waren Griffe von Reitpeitschen, Stöcken, andere wahrscheinlich von Messern, andere wiederum hatten unbestimmte Verwendung. Die interessantesten dieser Kleingegenstände sind zwei Zaumseitenstämme aus Horn, bei denen die Tierdarstellung vor allem als Vorwan dzur Verzie-

rung diente. Einer von diesen Seitenstämmen trägt in der Mitte Spuren einer Eisentrense. Seine beiden Enden sind mit einem offenen Tiermaul

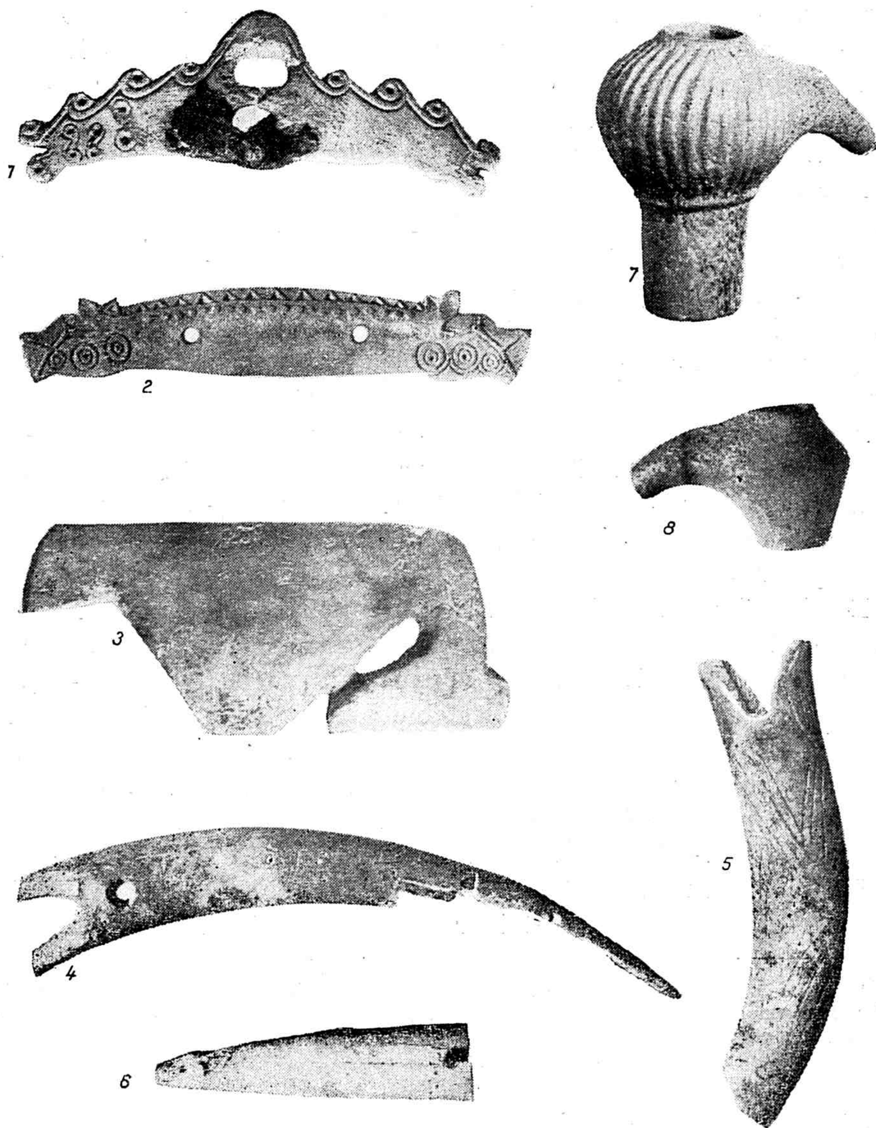


Abb. 9. — *Dinogetia*: 1—2, Zaumseitenstämme aus Horn (11.—12. Jh.); 3, Schildchen aus Horn (11. Jh.); 4—6, Griffe aus Horn (11.—12. Jh.); 7—8, Gegenstände aus Hirschhorn (11. —12. Jh.)

verziert (Abb. 9/1). Die Verzierung der Mähne dieses Tieres erinnert am meisten an zwei bekannte szythische goldene Reliefschildchen, wovon

das eine aus Kostromskaja im Kubangebiet stammt und das andere aus Kul-Oba, in der Krim. Sie stellen je einen ruhenden Hirsch dar, dessen Geweih am Rücken aufliegt.[29] Wir beziehen uns auf diese Ähnlichkeit und vermuten, daß auch der hörnerne Seitenstamm aus Dinogetia einen Hirsch darstellt. Die geometrische Form, die diese Figur angenommen, ist durch einige in der Mitte punktierte Kreise betont, die die Außenseite des Trensenseitenstammes gegen eines der Enden zu verziert.

Der zweite Trensenseitenstamm läuft an den Enden in einem gezäumten Pferdekopf aus (Abb. 9/2). Der Rücken ist im Zickzack verziert und der Unterteil des Kopfes mit je drei in der Mitte punktierten konzentrischen Kreisen. Eine fast rechteckige Hornplatte (6,5 × 3 cm) aus der zweiten Hälfte des 11.Jh. ist durch ihr Ziermotiv mit diesem Seitenstamm verwandt und weist dadurch auch auf den gleichen entfernten Ursprung. Sie erinnert an bestimmte Kämme römischen Ursprungs, die Tierornamentik tragen und wovon einer in der Siedlung von Dinogetia-Garvăn gefunden wurde.[30] Die beiden derb gearbeiteten Tierköpfe, deren Maul nach unten, gegen das Platteninnere zugewendet, und wovon nur einer erhalten geblieben ist (Abb. 9/3), stellen höchstwahrscheinlich auch Pferdeköpfe dar.[31]

Die Horngriffe, drei an der Zahl, laufen an einem der Enden in Form eines Tierkopfes aus (Abb. 9/4—6). Zwei davon, die größer und gebogen sind, ahmen Tiere mit offenem Maul nach (Abb. 9/4—5). Auf dem Körper eines dieser Griffe ist eine geometrische Verzierung eingeritzt, die aus Zickzack und Krummlinien besteht (Abb. 9/5). Das allgemeine Aussehen bringt einige geschnitzte Hauer in Erinnerung, die der szythischen Kultur zwischen der Volga und dem Uralgebirge [32] angehören, ferner einen in das 7.—8.Jh.u.Z. angesetzten Beingriff aus Ak-Kiuna, im Altai [33] und andere aus dem 9.—11.Jh. stammende, in der UdSSR gefundene Horngegenstände [34]. Der dritte Griff ist kleiner (0,056 m).

---

[29] T. T. Rice, a. a. O., S. 95 und 159; Taf. 23—24; K. Schefold, *Der skytische Tierstil in Südrußland*, in ESA, XII, 1938, S. 36, 38; M. I. Artamonov, *К вопросу о происхождении скифского искусства*, in *Omagiu lui George Oprescu*, Bukarest, 1961, S. 33, Abb. 2; Abb. 7, 10, und 12; A. P. Mantzević, *Золотая чаша из Келермеского Кургана*, in *Omagiu lui George Oprescu*, S. 331—339, Abb. 5 und 7.

[30] „Studii şi cercetări de istorie veche", VI, 3—4, 1955, S. 714, Abb. 2/1.

[31] Vgl. Zofia Hilczerowna, *Les peignes ornés de motifs animals en Pologne* (pol. mit fr. Zus.), in „Slavia Antiqua", IX, 1962, S. 301—328.

[32] B. Grakov, *Monuments de la culture scythique entre la Volga et les monts Oural*, in ESA, III, 1928, S. 35, Abb. 18—19; S. 38, Abb. 20—21; Max Ebert, *Reallexikon der Vorgeschichte*, XIII, Berlin, 1929, Taf. 39, K.

[33] S. V. Kiselev, *Древняя история южной Сибири*, Moskau, 1951, Taf. I, Nr. 2; L. R. Kjzlasov, in „Краткие сообщения Института истории материальной культуры Академии Наук", XXXVI, 1951, S. 50f., und Abb. 8, 9.

[34] M. K. Karger, *Древний Киев*, Bd. I, Moskau-Leningrad, 1958, S. 158—159.

Sein dünneres Ende läuft in einem Tierkopf aus (vielleicht von einem Reh), der nur mit ein paar eingeritzten Linien, von einem Meister mit großer künstlerischer Gabe angedeutet ist (Abb. 9/6). Die Stilisierung des Tierkopfes erinnert an ähnliche Stücke aus Asien und dem Nordosten Europas. [35] Zwei kleine knollenförmige Gegenstände, einer senkrecht geriefelt (Abb. 9/7), der andere unverziert, doppelkegelstumpfförmig (Abb. 9/8), beide mit einer seitlichen Proeminenz, ahmen scheinbar je einen Raubvogelkopf (Adler) nach. Ähnliche Exemplare aus Hirschhorn und eines aus Bronze wurden in Bolgary und Umgebung gefunden und als Peitschengriffenden oder magische Gegenstände betrachtet.[36] Andere Gegenstände, die man in Staraja Rjasan, Novgorod und Sarkel gefunden, werden als Enden von Peitschengriffen betrachtet. [37]

Die in Bronze gegossenen Gegenstände mit Tierdarstellungen beschränken sich auf vier Exemplare. Zwei davon sind hohl und waren wahrscheinlich Griffenden, die scheinbar für Messer verwendet wurden. Eines ist 0,042 m hoch und läuft in einem Tierkopf (Hund?) aus, dessen offenes Maul größer als natürlich ist (Abb. 10/1). Es ist deutlich erkenntlich, daß der Gegenstand in zwei, später aneinander geschweißte Längshälften gegossen wurde. Auf der Außenseite sind noch sehr schwache Vergoldungsspuren zu erkennen. Hinsichtlich des entfernten Ursprungs dieses letzten Griffendes sei darauf hingewiesen, daß ähnliche Werke der Beinplastik der szythischen Kultur zwischen der Volga und dem Uralgebirge angehören.[38] Außerdem ähneln diese vermuteten Griffenden (siehe auch nächstes Exemplar) am meisten den szythischen Bronzewimpeln, die mit Tierfiguren, üblicherweise mit Wappentieren oder Raubvögeln verziert sind.[39]

Das zweite Griffende aus Bronze ist 0,032 m hoch und läuft in Form eines Raubvogelkopfes (Adlers) aus, dessen Schnabel im Vergleich zum Kopf unverhältnismäßig groß ist (Abb. 10/2). Durch zwei Löcher konnte ein Nagel das aufgesetzte Griffende an den Griff befestigen. Fast

---

[35] G. A. Tschernov, in „Краткие сообщения...," a.a.O., XXXIX, 1951, S. 87, Abb 22, Nr. 6.

[36] A.-M. Tallgren, *Collection Zaoussailov*, Helsingfors, 1918, S. 35, Taf. VI, 4, 5, 7, Vgl. V. A. Oberin, *Камская археологическая экспедиция 1955 года*, in „Краткие сообщения...", a. a. O., LXXIV, 1959, S. 105, Abb. 45/5.

[37] A. L. Mongait, *Старая Рязань* (Материалы и исследования по археологии СССР, 49), Moskau, 1955, Abb. 97/11; A. F. Medvedev, in „Труды Новгородской Археол. экспедиции", II (Материалы и исследования..., 65), Moskau, 1959, S. 190, Nr. 7 und Abb. 20 (S. 183); M. I. Artamonov, *Хазарская крепость Саркел*, in „Acta Archaeologica", VII, Budapest, 1956, S. 336, Abb. 25; vgl. „Материалы и исследования...", 62, Moskau, 1958, S. 40, Abb. 26.

[38] B. Grakov, a. a. O., S. 43, Abb. 22; M. Ebert, a.a.O., Taf. 39, L.

[39] Vgl. T. T. Rice, a.a.O., S. 82, 96—97, und Taf. 5—6; V. A. Illinska, in „Археология", Kiev, 1963, S. 33—60.

gleiche oder ähnliche Exemplare, wie das aus Dinogetia, waren in Biliar, das zweite große bulgarische Zentrum an der Volga, bekannt, wo auch eine Kalksteinform für die Gießarbeit solcher Gegenstände gefunden wurde.[40] Andere ähnliche Gegenstände kamen im Süden der UdSSR zum Vorschein.[41]

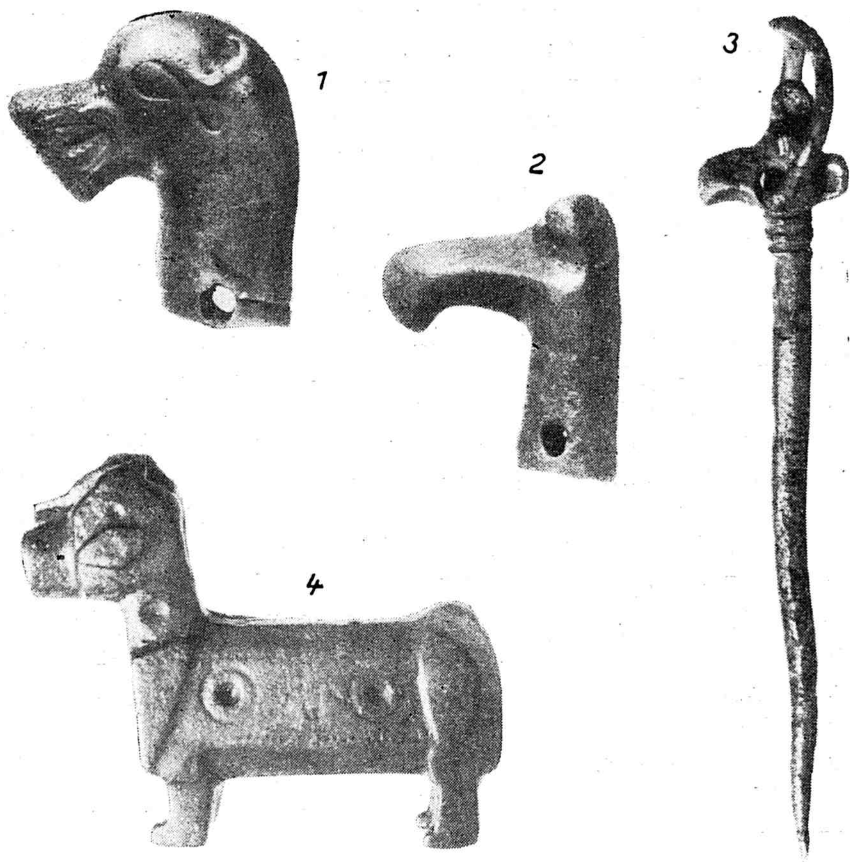


Abb. 10. — *Dinogetia*: Tierdarstellende Bronzgegenstände (11.—12. Jh.)

Der dritte Bronzegegenstand mit Tierdarstellung ist eine 7,4 cm lange Nadel aus dem 11.—12. Jh. an der ein kleiner Ring aus Bronzedraht angebracht ist (Abb. 10/3). Das dickere Nadelende ist ein Adlerkopf, dessen Stil an das vorige Griffende erinnert und so wie jenes orientalischen Ursprungs ist. Die Nadel hatte einen praktischen Zweck, sie

[40] A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 35, Taf. VI, 1—2 und Taf. 13.
[41] I. Barnea, *Elemente de cultură materială*, S. 210.

wurde beim Aufstecken des Haares oder für die Kleidung als Schulternadel gebraucht, war gleichzeitig aber auch ein Schmuckgegenstand. Ähnliche Fundstücke, die meisten aus Eisen und zeitgleich mit jenem aus Garvăn sind aus dem Gebiet Bolgary,[42] aus Staraja Rjasan[43] und aus Novgorod[44] bekannt.

Der vierte, bereits bekannte Bronzegegenstand, ist ein tierförmiges Schloß, wahrscheinlich eine Hunddarstellung (Abb. 10/4). Es ist klein (0,042 × 0,041 m) und aus zwei senkrechten Hälften gegossen. Das Tier gemahnt an den asiatischen Ursprung dieses Gegenstandes. Das Naturbild ist systematisch verzerrt. Dem Tier und seinen Naturelementen wurden die Steifheit und Symmetrie der geometrischen Ornamentik aufgezwängt: der Körper ist als Rechteck und die Augen als zwei kleine Rauten wiedergegeben. Gerade oder leicht gekrümmte Linien, Punktereihen und konzentrische Kreise zieren die Oberfläche dieses Exemplars. Das Ganze hat ein „barbarisches", aber interessantes und gefälliges Aussehen.

Die tierförmigen Schlösser sind ein Kennzeichen der Sachkultur von Bolgary. Aus Asien und zwar aus Turkestan sind mehrere solcher Exemplare bekannt.[45] In Moreşti, in Transsilvanien,[46] fand man ein Schloß, welches dem aus Dinogetia fast gleich ist.

Sowohl das eine wie auch das andere wurde wahrscheinlich von den Petschenegen oder auf Handelswegen mitgebracht.

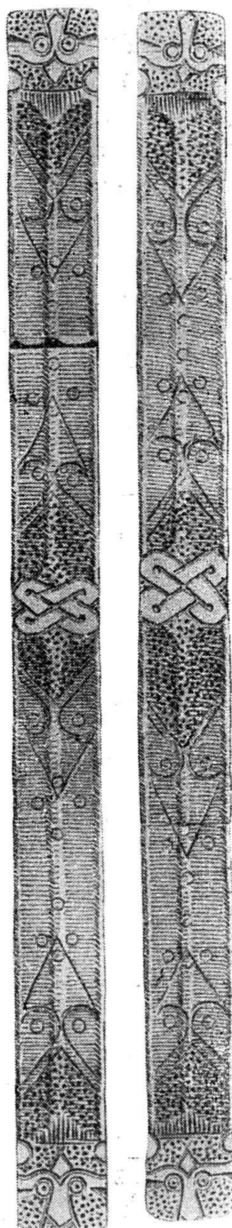


Abb. 11. — *Dinogetia*: Armreifen aus Silberblech (11.—12. Jh.)

---

[42] A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 37, Taf. VII, 16—22.

[43] A. L. Mongait, a.a.O., S. 180, Abb. 140.

[44] B. A. Koltschin, in „Материалы и исследования"..., 65, S. 106, Abb. 94; Ders., in „Советская археология", 2/1958, S. 109 und Abb. 10/9—10.

[45] A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 32—33, Taf. V, 15; V. E. Golubovitsch, in „Краткие сообщения...", XI, 1945, S. 122, Abb. 51/10; J. Hampel, *Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, Bd. I, Braunschweig, 1905, S. 122—123 und Bd. III, S. 331—332; A. P. Smirnov, *Волжские булгары* (Труды ГИМ, XIX), Moskau, 1951, S. 118—120; Ders., in „Материалы и исследования...", 28, 1952, S. 216, Taf. LV, 2; A. V. Artsichovski, *Основы археологии*, Moskau, 1955, S. 234—235.

[46] „Studii şi cercetări de istorie veche", V, 1—2, 1954, S. 206; K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV—XIII*, Bukarest, 1958, S. 154, Abb. 32.

Besonderes Interesse erwecken zwei 0,1575 m lange und 0,012 m breite Armreifen aus Silberblech (Abb. 11). Beide wurden im Sommer des Jahres 1951 in Dinogetia-Garvăn, in der Wohnschicht des 11.—12.Jh. gefunden.[47] Sie tragen beide auf der Außenseite dieselbe feingeritzte Verzierung. In der Mitte befindet sich ein X-förmiges Geflecht, inmitten eines gepunkteten Feldes, das in einem lanzenspitzenförmigen Ziermotiv ausläuft. Gegen die Enden des Armreifes befindet sich eine andere dem Innern zu gerichtete lanzenspitzenförmige Verzierung. An den Enden stellt eine Verzierung einen der Breite nach aufgewickelten, stark stilisierten, oder eher noch geometrisierten und abstraktisierten Tierkopf dar. Das Grundfeld der Verzierung an den Extremitäten ist ebenfalls punktiert. In die frei gebliebenen Felder sind je vier Kreise symmetrisch an beiden Seiten der Lanzenspitzen, und je zwei im Zwischenraum eingeritzt. Die so verzierte Fläche ist in zwei längliche Mulden geteilt, die nicht bis an die Enden reichen, sondern dort aufhören, wo die geometrisierten Tierköpfe einsetzen.

Die ganze Ornamentik besteht aus Elementen viel älteren und verschiedenen Ursprungs, die sich in einer der bedeutenderen Werkstätte des alten Rußlands begegneten. Das X-förmige Geflecht in der Mitte der beiden Armreifen erscheint auf einem alten babylonischen Siegel,[48] ist in der spätkaiserlichen römischen Kunst bekannt und verbreitet sich später in der europäischen Kunst des Mittelalters. „Die Lanzenspitzen" erinnern an ähnliche Ornamente der neuszythischen Kultur des 6.Jh.u.Z. von Martinovka, im mittleren Dneprgebiet.[49] Die abstraktisierten Darstellungen der Tierköpfe an den Enden der Armreifen, führen uns zum zweiten germanischen Stil zurück, dessen Ursprung auch in der neuszythischen Richtung gesucht wurde.[50]

Ein Armreifenpaar, das teilweise mit denen aus Dinogetia Ähnlichkeit aufweist, stammt aus einem unbekannten Fundort der UdSSR.[51] Ein anderes Paar solcher Armreifen wurde in der Gegend von Bolgary gefunden.[52] Ein Armband, welches denen aus Dinogetia sehr ähnlich ist, wurde in dem schon länger entdeckten Hort von Staraja Rjasan an der Oka[53] gefunden und ein anderes, von demselben Typus, in Liubeč, im

[47] „Studii şi cercetări de istorie veche", III, 1952, S. 384—385, Abb. 25, a-b.

[48] J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*, Augsburg, 1930, Abb. 506.

[49] N. Fettich, *Die Metallkunst der landnehmenden Ungarn* (Archaeologia Hungarica, XXI), Budapest, 1937, Taf. CXXIII, 15.

[50] Ders., *Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst* (Archaeologia Hungarica, XXXI), Budapest, 1951, S. 173.

[51] H. Schlunk, *Die Kunst der Spätantike im Mittelmeerraum*, Berlin, 1939, Taf. 12/52.

[52] A.-M. Tallgren, a.a.O., S. 38, Taf. VII, 14.

[53] A. P. Smirnov, *Волжские болгары* (Труды ГИМ, XIX), Moskau, 1951, S. 122, Taf. V; A. L. Mongait, *a.a.O.*, Abb. 137/1.

Tschernigow-Gebiet.[54] Zwei ähnliche, aber aus einer späteren Zeit stammende (ausgehendes 13. — angehendes 14.Jh.) und mit schwarzem Email bedeckte Armreifen, wurde in Oțeleni, Rayon Huşi, in der Moldau gefunden.[55]

III. Die Tierdarstellungen *nordeuropäischen Ursprungs oder Einflusses* sind eine Ausnahme. Eine solche Darstellung ist nur auf einer Riemenzunge aus vergoldeter Bronze anzutreffen, die in Dinogetia-Garvăn, in einer Wohnschicht des 11.Jh. gefunden wurde (Abb. 12). Kennzeichnend für sie ist die Kombination der Pflanzen- und geometrischen Ornamentik mit der Tierornamentik. Die Tierfigur kann von der übrigen Verzierung kaum unterschieden werden. Der kleine (0,046 m lange und 0,015 m breite) Gegenstand hat ein ausgehöhltes und ein abgerundetes Ende, welches das Maul eines Tieres nachahmt. Die Außen-, konvexe Seite ist mit einem Bandgeflecht verziert, welches teilweise Tier- teilweise Pflanzendarstellung nachahmt. Die eingetieften Punkte, die sich auf der Bandmitte aneinanderreihen und die zwei Noppen an der Spitze, tragen dazu bei die tierdarstellende Verzierung zu betonen.

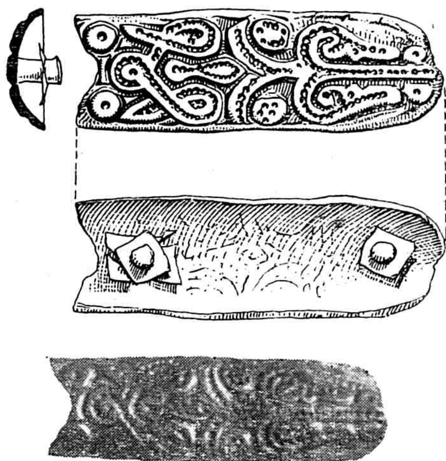


Abb. 12. — *Dinogetia*: Riemenzunge aus vergoldeter Bronze (11. Jh.)

Eine Verzierung wie diese führt uns hinauf in den Norden bis zu den Wikingern[56] und läßt uns im Geiste den berühmten Handelsweg gehen, der die Skandinavische Halbinsel mit Konstantinopel verband und der unter dem Namen „die Straße zwischen den Warägern und den Griechen"[57] bekannt ist. Es ist aber keinesfalls ausgeschlossen, daß diese Verzierung durch das Fürstentum Kiew übermittelt wurde, dessen Kulturbeziehungen zu den nordischen Gebieten, sogar von den sowjeti-

---

[54] B. A. Rybakov, *Раскопки в Любече в 1957 году*, in „Краткие сообщения...", LXXIX, 1960, S. 32, Abb. 13/1.

[55] *Istoria Romîniei*, II, Bukarest, 1962, S. 159 und Abb. 54; Dan Gh. Teodor, *Obiecte de podoabă din tezaurul feudal timpuriu descoperit la Oțeleni (r. Huşi, reg. Iaşi)*, in „Arheologia Moldovei", II—III, 1964, S. 347—351 und 354.

[56] Vgl. Nils Åberg, *Nordische Ornamentik in vorgeschichtlicher Zeit*, Leipzig, 1931, S. 91f.

[57] W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, Bd. I, Leipzig, 1885, S. 68; I. Barnea, a.a.O., S. 204—206.

schen Geschichtsschreibern, mit Ausnahme der normannistischen Übertreibungen, anerkannt werden.[58]

Eine besondere Kategorie stellen die eingeritzten Tierdarstellungen an den Wänden des Steinbruches und der Denkmäler im Kreideberg von Murfatlar dar. Durch das Material und das von diesem aufgezwungenen Verfahren, sowie durch ihren verschiedenen Aspekt, unterscheiden sie sich grundsätzlich von den bisher erwähnten Tierdarstellungen. Betrachtet man aber die am häufigsten vorkommenden Tiere und ihre Darstellung, so kann man erkennen, daß auf den weißen Wänden von Murfatlar, alle drei Darstellungsarten der Tierfiguren zu treffen sind : der Typus der Steppennomaden, der byzantinische und der nordeuropäische Typus.

Wir haben bereits anderwärts darauf hingewiesen,[59] daß die vorgezogenen Pferde und Reiterdarstellungen in erster Reihe an reitende Nomaden erinnern, höchstwahrscheinlich Bulgaren oder Petschenegen, wenn nicht an beide zugleich, die für die byzantinische Herrschaft und unter ihren Anweisungen im Kreidebruch zusammen gearbeitet haben. Aus Konstantinopel fehlen solche Darstellungen nicht ganz,[60] sind aber in den nordpontischen Steppen viel häufiger anzutreffen,[61] woher, wie anzunehmen, auch die Wandervölker gekommen sind, die sich in Murfatlar befunden haben.

Die Darstellung der Pferdefiguren auf den Wänden von Kultusräumen und auf den Wänden einer Grabkammer, findet ihre Erklärung darin, daß nach der Bekehrung zum Christentum einige heidnische, Kultus und Ritus betreffende Sitten bei der Bevölkerung fortgedauert haben. Die Verteilung und die Darstellung, sowie die Ausmaße der Pferdefiguren sind keineswegs durch Regeln festgesetzt. Es kann im allgemeinen gesagt werden, daß sie derb ausgeführt sind, mehrere Figuren sind nicht zu Ende gebracht, andere sind kaum begonnen oder derart

---

[58] M. K. Karger, *Древний Киев*, Bd. I, Moskau-Leningrad, 1958, S. 217—220. Vgl. M. Rostovtzeff, *Les origines de la Russie Kievienne*, in „Revue des études slaves", II, 1922, S. 5—18 ; W. Born, *Vor- und frühgeschichtliche Voraussetzungen der Tierornamentik in Rußland*, in „Wiener Prähistorische Zeitschrift", XVI, 1929, S. 138—150 ; Ders., *Das Tiergeflecht in der nordrussischen Buchmalerei*, I. Teil, in „Seminarium Kondakovianum", V, 1932, S. 64, 77—79 ; VI, 1933, S. 89—108 ; S. V. Bernstein-Kogan, *Путь из варяг в греки*, in „Вопросы географии", Moskau, 1950, S. 239—270.

[59] I. Barnea, *Les monuments rupestres de Basarabi en Dobroudja*, in „Cahiers Archéologiques", XIII, 1962, S. 206 ; Ders., *Предварительные сведения о каменных памятниках в Басараби (обл. Доброджа)*, in „Dacia", N. S., VI, 1962, S. 308—311.

[60] R. Demangel-E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople* (Recherches françaises en Turquie, 2), Paris, 1939, Abb. 35.

[61] I. Barnea, a.a.O., in „Dacia", N. S., VI, 1962, S. 311. Zur dort zitierten Literatur fügen wir hinzu : A. L. Jakobson, a.a.O., S. 126—127 ; M. I. Artamonov, *История Хазар* Leningrad, 1962, Abb. 289 und Abb. S. 304 ; Ders., *Саркел-Белая Вежа*, in „Материалы и исследования", 62, 1958, S. 24, 26—27 und Abb. 13.

summarisch angezeichnet, so daß sie nicht einmal genau bestimmt werden können. Was aber sofort auffällt ist die Mannigfaltigkeit und die Bewegung, die den Tieren verliehen ist, was trotz der Einfachheit doch auf scharfen Beobachtungssinn des Meisters schließen läßt. Jenseits der Pferdegruppe, davon einige Tiere auf den Hinterbeinen tänzeln, andere sich einander und nach verschiedenen Richtungen jagen, oder den Kopf zurückwenden, blickt die weite Steppe durch (Abb. 13/1).

Die gesetztere, aber geometrische Ausführung einiger Figuren verrät gleich die Auffassung der Wandervölker über solche Darstellungen. Andererseits aber macht sich der byzantinische Einfluß älterer griechisch-römischer Tradition, durch die Anstrengung deutlich, die Pferde so naturgetreu wie möglich wiederzugeben und in einem Fall sogar durch den an einer unbeendeten galoppierenden Reiterfigur geübten Versuch das Ritzwerk in ein Flachrelief zu verwandeln (Abb. 13/2). Noch betonter ist die naturalistische Darstellungsart einiger Vierfüßler (Hase, Hirsch, Hund, Katze) und Vögel (Taube, Ente usw.), welche zum Unterschied von den Pferden einzeln oder ausnahmsweise auf den Wänden der Felsräume und des Kreidebruchs auftreten (Abb. 14/1). Manchmal sind die Ausmaße so gering, daß man behaupten kann, solche Figuren gehören zu den Werken der Kleinkunst, zu den Miniaturen. Besonderes Interesse erweckt der Hirsch, der nur durch ein paar Linien dargestellt, auf völlig besondere Art die Tierfigur und seine Bewegung wiedergibt (Abb. 14/2).

Noch interessanter als die bisherigen, sind die Fabelfiguren der Drachen, deren Körper aus einem Geflechtmotiv besteht, das sich an den Wänden einer Grabkammer und zweier Kapellen wiederholt (Abb. 14/3 und 15). Sie beweisen den Einfluß oder sogar die Anwesenheit einer Völkerschaft nordischen Ursprungs. Diese Völkerschaft scheint durch anthropologische Befunde bestätigt zu sein, sowie durch einen vermutet germanischen Eigennamen, der an der Wand einer der Kapellen gefunden wurde.[62] Es könnte möglich sein, daß dieser Einfluß auch durch das Fürstentum Kiew übermittelt wurde, wo einige Darstellungen bekannt sind, die denen aus Murfatlar teilweise ähneln.[63]

Die Untersuchung der Tierdarstellungen des 10.—14. Jh., die bisher aus dem Gebiete der Dobrudscha bekannt sind, wird von den literarischen Quellen und den geschichtlichen Angaben über den mannigfaltigen ethnischen Charakter dieser Grenzprovinz des Byzantinischen Reiches bestätigt. Die Tierdarstellungen spiegeln mehr als andere Spuren

---

[62] *Ebda*, S. 311, 315 und Abb. 20.

[63] W. Born, *Das Tiergeflecht*, S. 79, Abb. 4; M. K. Karger, a.a.O., Taf. XVII.

Abb. 13. — *Murfatlar* (ehem. Basarabi): 1, Tierfiguren auf die Wand eines der Kreidedenkmäler eingeritzt; 2, Wand, rechts vom Eingang in die Galerie H: galoppierendes Pferd (10. Jh.)

der Sachkultur den ethnischen Charakter der Völkerschaften wider, die das Gebiet der Dobrudscha durchwanderten und bilden einen Hinweis

Abb. 14. — *Murfatlar* (ehem. Basarabi) : 1, Katzenfigur, auf das Bruchstück eines Kreideblocks eingeritzt (10. Jh.) ; 2, Hirschfigur auf der Ostwand des „Halbinsel-Massivs" eingeritzt (10. Jh.) ; 3, Drachenfiguren auf der Südwand der Grabkammer C1 eingeritzt (10. Jh.)

auf die Kulturströmungen, die sich hier in dieser Kontaktzone zwischen der byzantinischen Kultur und der Kultur der sarmatisch-szythischen

Tradition der Nomaden in Bewegung kreuzten. Einzeln erscheinen Elemente nordischer Kultur, die auf die Anwesenheit einer Völkerschaft nordeuropäischen Ursprungs zurückzuführen sind oder auf Einflüsse, die durch das Fürstentum Kiew übertragen wurden.

Abb. 15. — *Murfatlar* (ehem. Basarabi) : Drachenfigur auf einen Kreideblock der Grabkammer C1 eingeritzt (10. Jh.)

Es bleibt der künftigen archäologischen Forschung vorbehalten, das hier Dargestellte zu vervollständigen und ein Bild aufzustellen, das den geschichtlichen und kulturellen Gegebenheiten in der Dobrudscha, während ihrer letzten vier glanzvollen Jahrhunderte vor dem Untergang im Osmanischen Reich, so nahe ist als möglich.

VIEILLES ÉGLISES EN BOIS DE ROUMANIE

par PAUL HENRI STAHL

Les constructions en bois dominaient jadis parmi les maisons, les attenances et les églises des peuples européens. Concourant parfois avec les constructions en terre ou en pierre, avec lesquelles elles ont en commun une origine lointaine et un développement parallèle, elles arrivent lentement aux formes supérieures intéressant l'art. Le bois continue d'être le matériel dominant de construction tout le long du moyen âge, dans les villes comme dans les villages. La pierre et la brique, dont l'importance pour les monuments principaux est en permanente croissance, s'installent même dans les régions où l'on utilisait traditionnellement le bois, éliminant progressivement les anciennes techniques de construction. Mais ce processus n'arrive pas à embrasser en même temps toutes les régions ni à traverser les mêmes étapes. Parmi les contrées où les édifices de bois résistent le plus longtemps à l'assaut des nouvelles techniques, doivent être cités le centre, l'est et le sud-est de l'Europe. Les constructions de bois en Roumanie, qui forment un groupe à part, constituent un couloir de liaison entre les constructions nord-slaves et la Péninsule Balkanique. Fixés à la chaîne montagneuse des Carpates, les Roumains développent un art propre du bois, d'une valeur et d'un intérêt scientifique remarquables, qui s'oriente en même temps vers les bâtiments et vers les petits objets usuels. La connaissance de cet art s'effectue relativement tard, surtout au XX^{e} siècle, situation qui n'est pas surprenante car l'art du bois européen ne prend la place méritée parmi les études des historiens de l'art que surtout au XX^{e} siècle.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3–4, p. 611–637, BUCAREST, 1965

Les publications concernant les constructions de bois, et parmi elles les églises, qui constituent l'objet de notre étude, se multiplient et permettent aux spécialistes d'avoir une vue d'ensemble claire. Mais le phénomène n'est pas encore suffisamment connu, car les monographies ayant un caractère local, les informations historiques, ou l'étude des rapports avec l'art des peuples voisins sont peu nombreuses. Nous essaierons, utilisant les données déjà publiées et les informations recueillies par l'étude directe des monuments en bois, de préciser quelques-uns des caractères des églises en bois roumaines et la place qu'elles occupent parmi les monuments du centre, de l'est et du sud-est européen.

LA DIFFUSION DES ÉGLISES DE BOIS

Pour établir le rôle que jouaient jadis les églises de bois on doit connaître d'abord le territoire qu'elles occupaient. Ce problème, souvent discuté, n'apporte habituellement qu'une affirmation d'un caractère trop général; les églises de bois étaient largement diffusées sur le territoire roumain. Une plus grande précision est nécessaire et en même temps possible.

Les informations les plus anciennes, ayant un caractère exhaustif, qui nous soient connues, se situent vers la fin du XIX^{e} siècle et le commencement du XX^{e}. Il s'agit de deux statistiques effectuées à des dates suffisamment rapprochées pour pouvoir être mises à côté et obtenir une carte qui couvre presque tout le territoire de la Roumanie. La première est effectuée en Transylvanie en 1891 [1]; pour le reste du pays les données ont été recueillies en 1908 [2]. Les deux statistiques présentent la situation par départements (« județe »), qui formaient le cadre de l'administration à l'époque. Les données concernant la Transylvanie font partie d'un plus vaste recensement concernant toutes les constructions, parmi lesquelles nous avons choisi celles relatives aux églises. La statistique en Valachie, Petite Valachie, en Moldavie et en Dobroudja concerne seulement les monuments religieux; pour cette deuxième statistique, comme aussi pour la première, nous avons calculé les pourcentages qui permettent une interprétation correcte. Dans le tableau qui suit sont inscrits les chiffres relatifs au matériel de construction des murs.

---

[1] Magyar statistikai közlemenyek. Az 1891 ev elején végrehajtott népszamlalas eredményei. *Epület: Statistika,* Budapest, 1893.

[2] *Anuarul Casei Bisericii,* București, 1909.

Le matériel de construction des églises de Transylvanie, en 1891 (en %)

Département	Les murs			La couverture du toit		
	Brique Pierre	Terre	Bois	Tuile Ardoise Autres matériaux	Echandolles	Chaume Roseaux
Bihor	26,58	46,43	26,99	36,61	38,45	24,94
Maramureş	36,14	7,83	56,03	9,04	86,14	4,82
Satu Mare	25,81	43,98	30,21	12,61	51,90	35,49
Sălaj	23,50	30,42	46,08	28,14	41,47	30,42
Arad	29,11	39,26	31,03	28,35	59,39	12,26
Caraş-Severin	55,58	12,01	32,41	34,35	64,26	1,40
Timiş	51,03	36,55	12,42	60,89	25,52	13,79
Torontal	46,05	53,40	0,55	68,12	14,99	16,69
Alba	51,55	11,18	37,27	24,85	62,73	12,42
Bistriţa	55,45	12,87	31,68	43,57	52,47	3,96
Braşov	94,62	2,15	3,23	97,85	21,15	
Ciuc	48,38	1,45	52,17	53,62	43,38	2,90
Făgăraş	80,46	—	19,54	95,40	2,30	2,30
Şapte Scaune	41,52	2,82	55,66	43,40	56,60	
Hunedoara	53,71	6,97	39,32	15,43	67,17	17,40
Tîrnava Mică	60,66	17,22	22,12	74,59	15,57	9,84
Cluj	30,71	11,62	57,67	11,21	79,25	9,54
Mureş-Turda	20,51	15,38	64,11	34,35	55,90	9,75
Tîrnava Mare	93,16	2,27	4,55	97,16	2,84	
Sibiu	95,04	0,83	4,13	95,04	4,13	0,83
Solnoc-Dobîca	23,04	8,70	68,26	2,61	82,61	14,78
Turda-Arieş	32,68	9,80	57,52	6,53	79,74	13,75
Odorhei	55,48	2,06	42,46	76,72	23,28	

Le matériel de construction des églises en 1908 (en %)

Département	Les murs		
	Brique, pierre	Bois	Terre
PETITE VALACHIE			
Mehedinţi	41,7	58,3	
Gorj	34,5	65,5	
Vîlcea	59,3	40,7	
Romanaţi	97,3	2,7	
Dolj	83,5	16,5	
GRANDE VALACHIE			
Olt	88,2	11,8	
Brăila	96,1	2,6	1,3

Département	Les murs		
	Brique, pierre	Bois	Terre
Ialomiţa	86,6	10,2	3,2
Ilfov	94,6	4,9	0,5
Vlaşca	80,9	19,1	
Argeş	80,9	19,1	
Prahova	85,6	13,5	0,9
Muscel	91,7	8,3	
Rîmnicu Sărat	62,8	36,8	0,6
Buzău	55,3	44,3	0,4
Dîmboviţa	92,2	7,8	
Teleorman	88,1	11,4	0,5
DOBROUDJA			
Tulcea	63,3	13,6	23,1
Constanţa	88,6	6,8	4,6
MOLDAVIE			
Covurlui	61,1	9,7	29,2
Botoşani	65,7	16,3	18,0
Dorohoi	48,8	50,6	0,6
Iaşi	72,0	20,4	7,6
Neamţ	34,7	65,3	
Suceava	48,5	51,5	
Bacău	50,7	48,0	1,3
Putna	65,1	32,6	2,3
Roman	45,8	44,9	
Tecuci	64,4	28,1	7,5
Fălciu	43,2	32,8	24,0
Tutova	42,8	33,3	23,9
Vaslui	39,6	46,5	13,9

Les églises de bois étaient encore les plus nombreuses dans un grand nombre de départements (où elles représentaient souvent plus de 50%). Si on leur ajoute les départements où, sans être prédominantes, elles étaient assez nombreuses, on obtient une carte qui couvre la plus grande partie du territoire roumain au commencement du XX^e siècle. L'importance numérique des églises de bois paraît être moindre aux extrémités de la Roumanie, vers les trois grandes plaines : pannonique à l'ouest, ukrainienne à l'est, se prolongeant vers le sud par le Bugeac et le Bărăgan, qui forment la troisième plaine, du Danube. Nous avons donc une première image d'ensemble, qui a au centre la région du bois, fixée sur les Carpates, couvrant la région des collines, et liée directement avec l'Ukraine trans-

carpatique au nord et, plus loin, avec le sud de la Pologne et la Tchécoslovaquie, et avec la Péninsule Balkanique au sud, le long des Carpates.

Quelques précisions peuvent être apportées. Partout, le matériel qui gagne en importance est la brique ; elle remplace le bois surtout dans les départements où le développement économique était à cette date plus

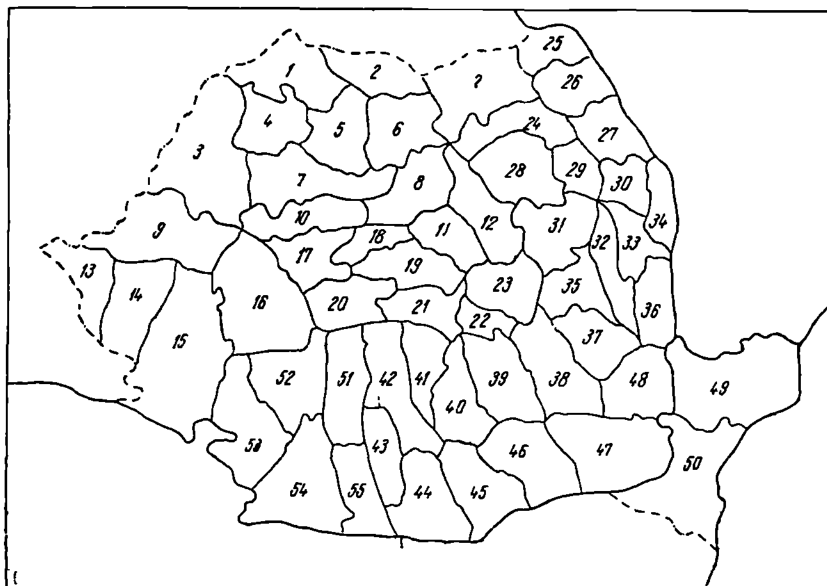


Fig. 1. — Les départements de Roumanie, vers la fin du XIX[e] siècle. 1) Sătmar ; 2) Maramureş ; 3) Bihor ; 4) Sălaj ; 5) Solnoc-Dobîca ; 6) Bistriţa Năsăud ; 7) Cluj ; 8) Mureş ; 9) Arad ; 10) Turda-Arieş ; 11) Odorhei ; 12) Ciuc ; 13) Torontal ; 14) Timiş ; 15) Caraş-Severin ; 16) Hunedoara ; 17) Alba ; 18) Tîrnava Mică ; 19) Tîrnava Mare ; 20) Sibiu ; 21) Făgăraş ; 22) Braşov ; 23) Trei Scaune ; 24) Suceava ; 25) Dorohoi ; 26) Botoşani ; 27) Iaşi ; 28) Neamţ ; 29) Roman ; 30) Vaslui ; 31) Bacău ; 32) Tecuci ; 33) Tutova ; 34) Fălciu ; 35) Putna ; 36) Covurlui ; 37) Rîmnicu Sărat ; 38) Buzău ; 39) Prahova ; 40) Dîmboviţa ; 41) Muscel ; 42) Argeş ; 43) Olt ; 44) Teleorman ; 45) Vlaşca ; 46) Ilfov ; 47) Ialomiţa ; 48) Brăila ; 49) Tulcea ; 50) Constanţa ; 51) Vîlcea ; 52) Gorj ; 53) Mehedinţi ; 54) Dolj ; 55) Romanaţi.

poussé et dans les départements dépourvus de forêts. Une autre constatation, qui nous servira plus tard à soutenir notre point de vue : dans quelques départements l'architecture religieuse utilisait surtout de la terre pour construire les murs. Cette dernière catégorie couvre les régions limites, des plaines, où le bois est rare.

Une dernière constatation nous paraît avoir une grande importance ; la carte des constructions religieuses en bois et en terre correspond à la carte du territoire occupé par les maisons en bois et en terre. Nous nous

trouvons donc devant des techniques qui intéressaient, dans la même région, en même temps les constructions civiles et les constructions religieuses. Les données concernant les maisons ayant été déjà publiées, nous nous limitons à marquer cette ressemblance [3].

Dans quelle mesure la situation de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle reste valable pour d'autres périodes ? Il nous semble évident, par les informations dont nous disposons maintenant, que le moment cité représente seulement une étape qui s'inscrit dans une longue évolution encore peu connue. Depuis la publication des deux statistiques on a assisté à une rapide disparition des monuments en bois (comme aussi des monuments en terre). Nous pouvons donc supposer qu'avant le commencement du XX^e siècle il y eu une évolution similaire, qui concorde d'ailleurs avec l'évolution observée dans d'autres pays, et en général avec les informations que les documents écirts ou les recherches archéologiques nous fournissent. Nous ne pouvons pas insister sur les détails du problème ; nous devons nous limiter à signaler les faits qui modifient dans une certaine mesure la carte établie pour le commencement du XX^e siècle.

Les constructions en bois sont présentes dans les régions boisées. Jadis les forêts couvraient la grande majorité du territoire habité par les Roumains. A côté des régions des collines et des montagnes, les forêts avançaient vers l'est jusqu'au Pruth couvrant aussi le territoire de la R.S.S. de Moldavie, et, plus loin, la partie nord de l'Ukraine. Vers le nord, les forêts s'étendaient sans interruption le long de la chaîne des Carpates. Vers le sud, elles descendaient toujours le long des Carpates, traversaient le Danube et se joignaient avec les massifs forestiers de la Péninsule Balkanique. Les plaines déboisées de la Hongrie arrivaient jusqu'à la Tisa, mais n'avançaient pas aussi loin qu'aujourd'hui, dans la proximité des Monts Apuseni. Les forêts de cette région occidentale de la Roumanie ont été très tôt défrichées ; l'ancienne architecture en bois se retire vers les montagnes étant remplacée par les constructions en terre et en brique, cette évolution correspondant, pour les maisons par exemple, à l'abandon de quelques-unes des formes traditionnelles de construction et d'organisation des plans. Ce phénomène est évident tout le long de la plaine occidentale de la Roumanie, depuis le Banat jusque dans le nord, près de la frontière avec l'Ukraine transcarpatique. Vers l'est, les effets du déboisement sont ressentis déjà deux siècles auparavant ; pour paver les rues de la capitale de la Moldavie, Jassy, on apportait de loin les troncs d'arbres. Dans cette région, ce sont les maisons paysannes qui les premières aban-

[3] Paul Henri Stahl, *Casa țărănească la români în secolul al XIX-lea*, dans *Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei*, Cluj, 1963.

donnent le bois comme matériel de construction et le remplacent par la terre ; les églises continuent à être élevées en bois jusqu'au XIX^{e} siècle.

La plus importante différence avec la situation existante au XX^{e} siècle concerne le sud de la Roumanie. Les forêts qui s'étendaient le long

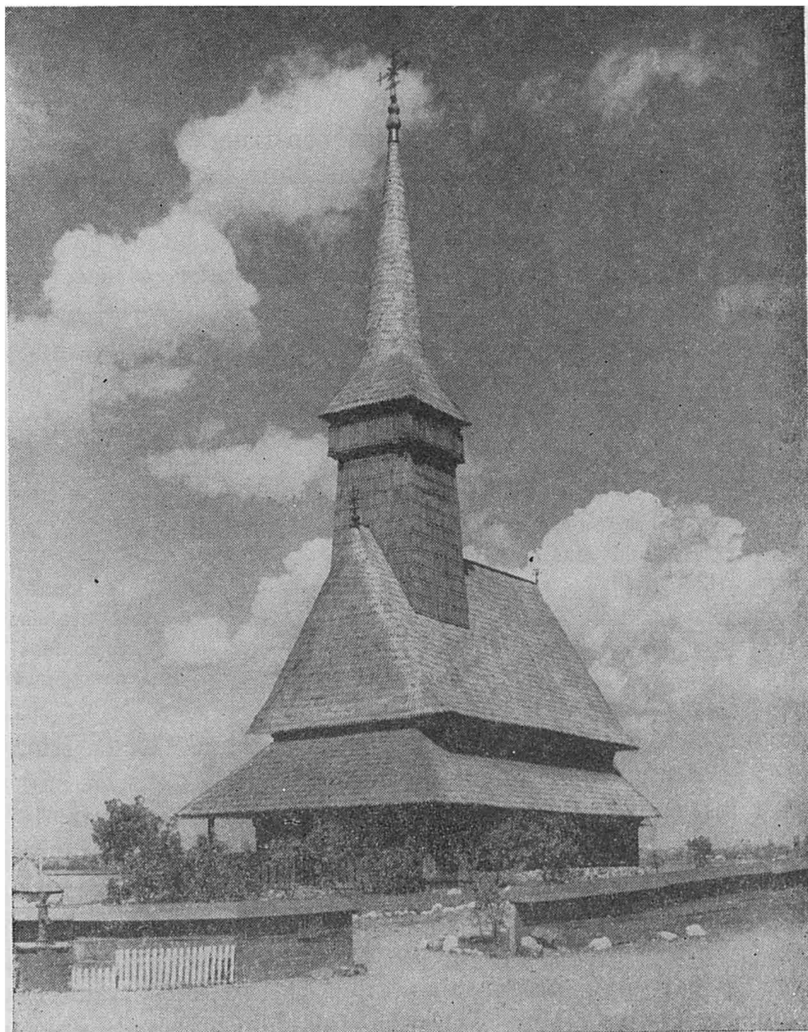


Fig. 2. — Eglise en bois de Ieud (nord de la Transylvanie).

du Danube, à l'exception du Bărăgan à l'est et de la plaine du Dolj à l'ouest, ont favorisé la constitution d'une architecture en bois présente jusque sur les bords du Danube, en contact direct avec l'architecture de la Péninsule Balkanique. Disparues très tôt et sous l'empire des mêmes

circonstances que dans le reste du pays (nous citons par exemplé l'utilisation intensive du bois pour les constructions, les défrichages pour élargir les terrains agricoles et, à partir du XIX[e] siècle, l'exploitation forestière moderne destinée au marché) les forêts se maintenaient suffisamment importantes dans le reste du pays jusqu'au début du XIX[e] siècle pour permettre l'utilisation massive du bois pour les constructions. Nous insistons sur les données concernant le sud de la Roumanie car elles sont peu connues et peuvent compléter d'une maniére décisive les informations utilisées jusqu'à présent. Du total des constructions civiles (maisons, bâtiments d'intérêt économique) existant dans la Grande et la Petite Valachie [4], celles en bois représentaient :

Départements situés dans la zone des montagnes et des collines			*Départements situés dans la plaine*		
Argeş	97,3 %		Brăila	88,6 %	(situation qui nous semble inexplicable)
Muscel	95,4 %		Ialomiţa	12,1 %	
Dîmboviţa	96,6 %		Ilfov	2,4 %	
Prahova	49,1 %		Vlaşca	92,4 %	
Buzău	19,4 %	(ce département est situé avec sa moitié sud dans la plaine)	Teleorman	33,4 %	
Rîmnicu Sărat	42,9 %		Olt	88,8 %	(la moitié nord du département est située dans la zone des colines)

Si pour la région des montagnes et des collines la situation paraît normale et correspond généralement à celle trouvée dans les statistiques ultérieures, les pourcentages obtenus pour les départements de Vlaşca et de Teleorman, lesquels forment une importante zone dominée par les constructions de bois, nous sont expliqués par la présence des forêts.

Plus intéressante encore et en rapport direct avec le thème de cette étude, est la situation des monuments religieux en bois telle qu'elle nous est présentée par une cartographie effectuée en 1810 dans l'éparchie « Ungro-Valahă » (située dans la Grande Valachie) [5]. Pour la précision des données et leur intérêt nous mentionnons aussi les données concernant les villes : à Tîrgovişte il y avait 19 églises en pierre et en briques et une en

[4] Dionisie Pop Marţian, *Recensămîntul construcţiilor*, Bucureşti, 1860.

[5] Paul Henri Stahl, *Vechi case şi biserici de lemn din Muntenia*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, Bucureşti, 1963 ; voir aussi Radu Creţeanu, *Bisericile de lemn din regiunea Bucureşti*, dans *Glasul Bisericii*, Bucureşti, 1962.

bois ; à Bucarest, 2 églises sur les 89 étaient en bois ; à Cîmpulung, une église parmi les 13 de la ville était en bois. Dans les villes, le bois avait donc été presque totalement éliminé. Dans les villages la situation en est différente.

Département			
Muscel	54,8 %	Ialomiţa	34,3 %
Dîmboviţa	56,5 %	Ilfov	61,7 %
Prahova	43,8 %	Vlaşca	80,0 %
		Teleorman	83,7 %

La situation est apparemment paradoxale, car la proportion des églises de bois est plus grande dans la plaine. L'explication en est la suivante : les départements situés loin du Danube et du territoire d'où pouvaient venir les razzias des pillards étrangers, menaient une vie plus tranquille, favorable à l'activité économique et qui assurait ainsi les conditions nécessaires au développement de l'architecture en brique et en pierre. Les départements situés dans la plaine, à proximité du Danube, continuaient d'utiliser dans une grande mesure les églises de bois. La correspondance des églises de bois avec les maisons de bois, telle qu'elle apparaît dans les deux statistiques citées plus haut, est frappante surtout dans les départements de Vlaşca et de Teleorman, et nous permet d'affirmer que le territoire de l'architecture en bois continuait vers le sud non seulement le long des Carpates et des Balkans, mais aussi dans la partie centrale de la plaine du Danube.

Une autre constatation s'impose : en moins d'un siècle les églises de bois disparaissent dans la plaine du Danube.

Eglises de bois	Ilfov	Vlaşca	Teleorman
en 1810	61,7 %	80,0 %	83,7 %
en 1908	4,9 %	19,1 %	11,4 %

Cette disparition rapide nous explique pourquoi les églises en bois sont si peu connues dans cette partie de la Roumanie [6] et pourquoi l'architecture roumaine qui continue de façon ininterrompue l'architecture en bois nordique semble aujourd'hui avoir été séparée du sud.

Avant d'esquisser l'évolution générale des églises roumaines en bois, voilà quelques précisions concernant le toit. Généralement on connaît

---

[6] On doit citer surtout les études de Radu Creţeanu, *Bisericile de lemn din raionul Strehaia* et *Bisericile de lemn din raionul Turnu Severin*, dans *Mitropolia Olteniei*, XIII (1961), n[os] 10—12 ; voir aussi l'étude déjà citée sur les églises en bois de la région de Bucarest.

les églises de bois couvertes d'échandolles, à côté desquelles on peut ajouter les matériaux modernes, les tuiles et le fer-blanc, qui remplacent les échandolles tout le long du XIX^{e} et du XX^{e} siècle. Les églises de bois

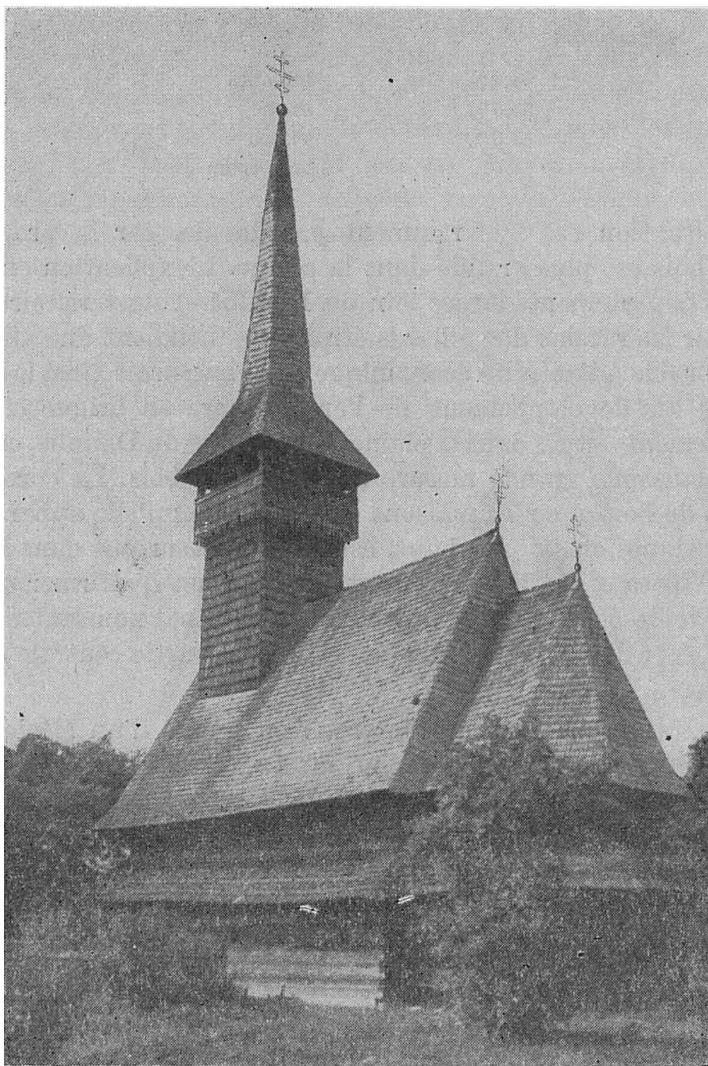


Fig. 3. — Eglise de Maramureş (Transylvanie).

semblent donc avoir ignoré une étape dominante dans le passé des constructions civiles connues surtout sous leur forme paysanne ; il s'agit du toit de chaume ou de rosiers.

Mais la même catagraphie de 1810[7] ainsi que quelques autres exemples provenant de différentes parties de la Roumanie viennent infirmer la supposition que dès le commencement les églises de bois auraient été

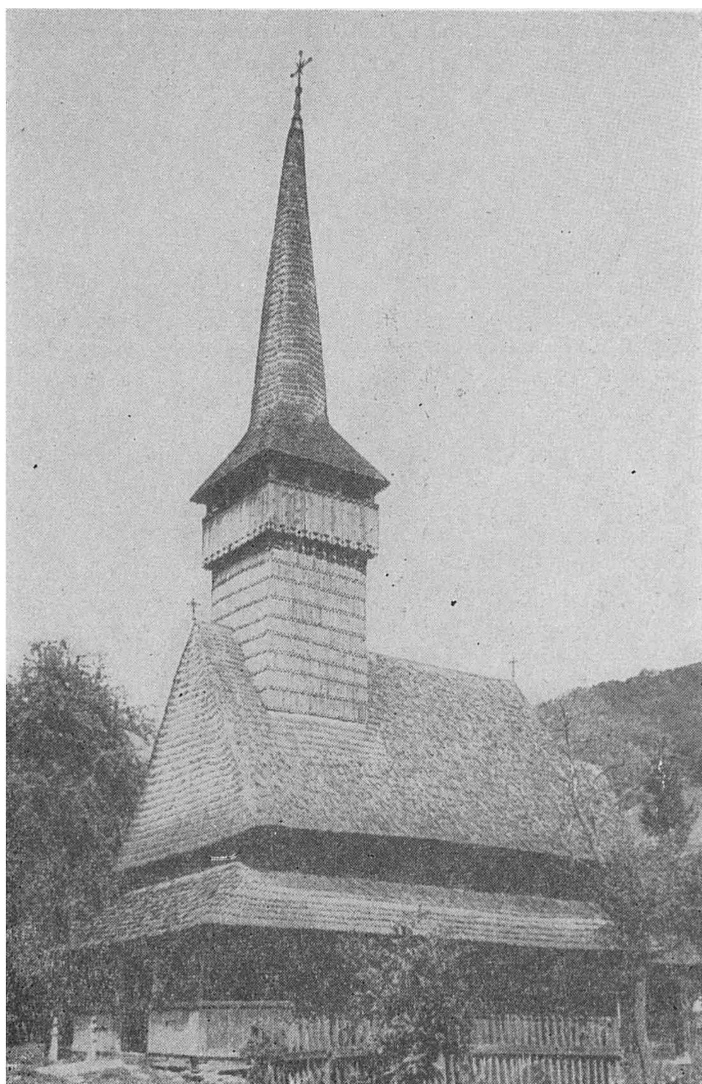


Fig. 4. — Eglise de Maramureş (Transylvanie).

couvertes d'échandolles. L'existence d'églises en bois couvertes de chaume ou de roseaux est certaine ; même rares (car elles sont enregistrées au XIX[e]

[7] P. H. Stahl, *Vechi case şi biserici* ... Voir aussi le tableau à la page 3.

et au XX^e siècle), elles suffisent pour prouver l'existence d'une architecture basée sur les mêmes matériaux que dans la construction des maisons par exemple ; les murs en bois, le toit de chaume ou de roseaux. L'échan-

Fig. 5. — Eglise de Cheile Turzii (région de Cluj—Transylvanie).

dolle, largement diffusée dans les villages au XIX^e siècle et surtout au XX^e, devenue le matériel dominant, était rare auparavant, car elle était chère. Sa diffusion a été possible grâce aux clous métalliques produits industriellement. Jadis les échandolles étaient fixées sur la toiture avec des clous de bois, d'un bois rare, cher ; produits du travail manuel,

ces clous constituaient des pièces d'exportation; chaque clou devait être fixé dans un trou pratiqué dans l'échandolle et la toiture avec un tournevis. Les églises, appartenant à des collectivités, pouvaient utiliser des

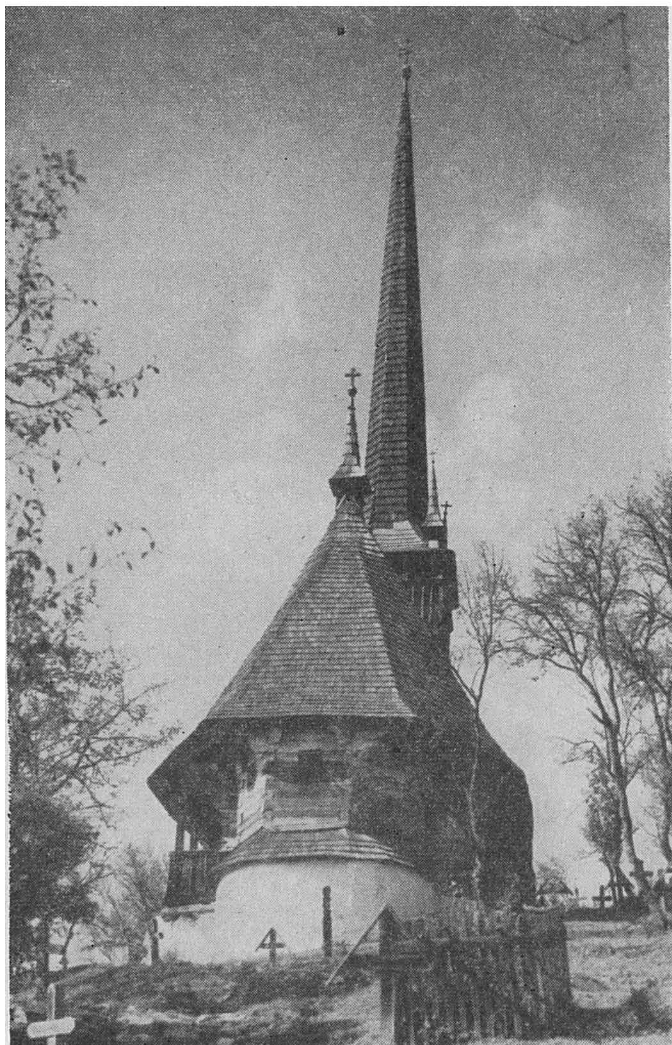


Fig. 6. — Eglise de Fildul de Sus (région de Cluj — Transylvanie).

moyens économiques plus importants que chaque famille isolée. C'est ce qui nous explique pourquoi le toit de chaume et de roseaux disparaît plus tôt des églises que des maisons de bois.

Si on essayait de fixer les principaux moments par lesquels sont passées les églises de bois en ce qui concerne les matériaux de construction et leur diffusion, nous devons constater que :

a) Dans une première phase les églises de bois couvraient la plus grande partie de la Roumanie (montagnes, collines, plaines) et étaient

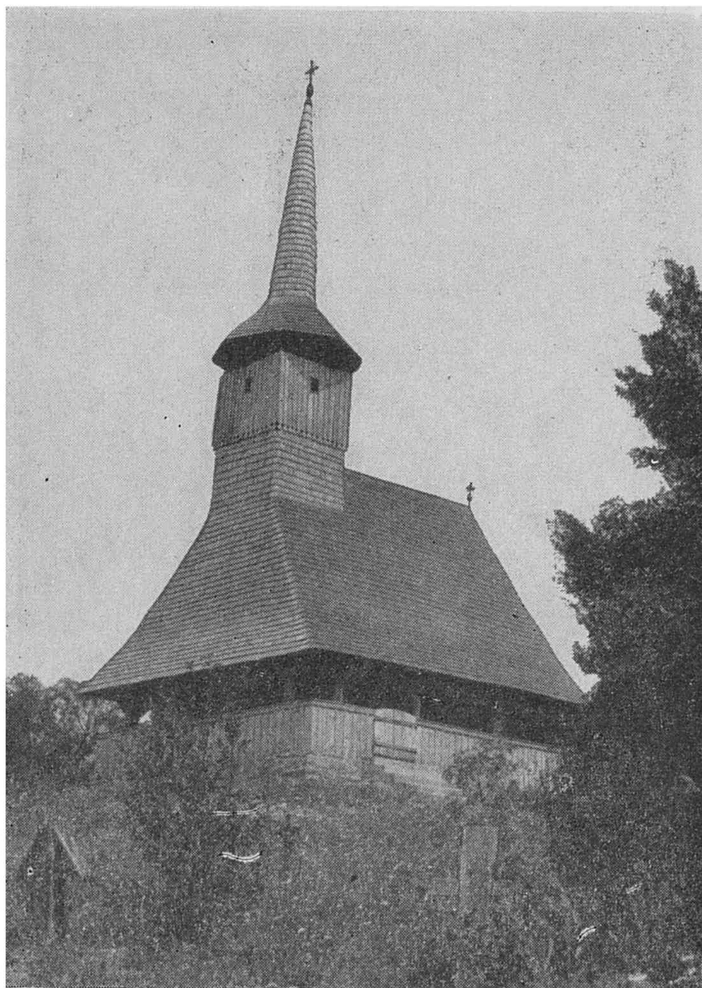


Fig. 7. — Eglise de Eolumblaca (région Crişana — Transylvanie).

utilisées dans les mêmes régions ou existaient les maisons de bois. Cette zone est plus large que celle indiquée par les statistiques du XIXe et du XXe siècle, seules quelques petites zones périphériques du territoire utilisant des monuments religieux (toujours traditionnels) en terre. Le

toit était en chaume, comme pour les maisons ou les bâtiments d'exploitation.

b) Une deuxième phase révèle une évolution différente : le toit de chaume est remplacé par le toit d'échandolles, en même temps que vers les extrémités du territoire roumain, à la limite entre les forêts et la steppe, les églises de bois se retirent vers les collines et le centre du pays.

c) Pendant une troisième phase, qui correspond en général avec le XIX[e] siècle, la construction des églises de bois devient de plus en plus rare ; leur intérêt artistique, grand surtout dans la deuxième phase, diminue sensiblement. Les anciennes églises de bois sont démolies et remplacées par des églises de brique qui, sur l'ensemble du territoire roumain, deviennent dominantes, bien que parfois le bois reste le principal matériel utilisé. Notons enfin l'utilisation d'églises mixtes qui, au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, ont la partie inférieure ou l'abside en briques, le reste du monument utilisant comme auparavant le bois. Le toit de chaume se maintient sporadiquement, tandis que les tuiles et le ferblanc conquièrent rapidement une place importante.

d) Enfin, dans une quatrième phase, correspondant généralement au XX[e] siècle, les églises de bois perdent leur importance et sont souvent doublées par des églises de pierre et de briques, tandis qu'elles restent comme églises de cimetière.

Cette évolution ressemble à celle d'autres catégories de monuments. Les maisons paysannes, qui traversent les mêmes étapes, ont une évolution plus lente que les églises qui appartiennent à des groupes plus grands, les villages. Par rapport aux églises des voïvodes ou des boïards, ou même par rapport aux maisons des villes, les églises de bois ont une évolution plus lente car les constructions des classes aisées, situées surtout dans les villes, disposant de moyens économiques plus importants, peuvent adopter lus rapidement les nouveaux matériaux de construction.

LA COMPOSITION DU PLAN

Le plan le plus simple, composé d'une seule chambre, ne peut plus être rencontré parmi les édifices élévés pour servir aux besoins du culte. On trouve par contre le plan avec deux pièces, le naos et le pronaos, auxquelles on ajoute du côté de l'est une abside. Il s'agit du plan qui est de loin le plus important dans l'architecture religieuse roumaine en bois ; sa place est motivée par plusieurs motifs. On le trouve d'abord utilisé par un grand nombre de monuments ; il existe dans toutes les régions habi-

Fig. 8. — Eglise en bois au monastère Dintr-un lemn (Vilcea — Petite Valachie).

Fig. 9. — Eglise en bois de Starchiojd (Grande Valachie).

tées par les Roumains ; il constitue la forme la plus ancienne encore utilisée ; enfin, nous rappelons sa ressemblance avec le plan habituel des maisons roumaines telles qu'elles existaient dans presque toute la Roumanie. Les recherches effectuées ces dernières années et les publications concernant les maisons paysannes mettent en relief l'importance pour la vie rustique du XIX^e^ siècle de la maison composée de deux chambres : la première

Fig. 10. — Eglise en bois de Ialomicioara (Grande Valachie).

(*casa*) correspondant au naos et la deuxième (*tinda*), au pronaos, ayant des dimensions plus réduites et abritant l'entrée. D'ailleurs, les paysans nomment cette deuxième pièce de l'église « tindă », nom employé pour désigner la pièce correspondante de la maison. Il nous semble bien difficile de préciser si la *tinda* a été utilisée d'abord par les églises ou par les maisons, mais la ressemblance entre ces deux plans, essentiels pour les constructions religieuses et pour les maisons, est frappante. Nous devons noter aussi deux différences : a) l'église a sur le côté est l'abside qui abrite les objets du culte ; b) l'entrée est située souvent sur le côté ouest du monument, se différenciant de l'entrée de la maison située vers le sud.

Utilisant les relevés publiés pour quelques régions roumaines, nous pouvons préciser l'emplacement de l'entrée. Dans le département de

Bihor (d'après les relevés de Coriolan Petreanu) [8], les églises de bois ont l'entrée placée vers l'ouest dans 14 cas et vers le sud dans 17 cas. Dans la région de Bucureşti (d'après l'étude de Radu Creţeanu) [9] toutes les églises ont l'entrée placée vers l'ouest ; la même situation existe dans la Petite Valachie, aux alentours de Strehaia (relevés publiés par Radu Creţeanu) [10]. Les données statistiques manquent pour la Moldavie [11] mais les observations dont nous disposons montrent que tout comme en Transylvanie, les portes regardent vers l'ouest et aussi vers le sud.

En ce qui concerne l'abside est [12], son origine est difficilement connaissable. Liée aux besoins du culte et marquant par sa présence même la différence fonctionnelle entre la maison et l'église, elle est aujourd-hui de forme poligonale. On rencontre aussi des absides rectangulaires, ayant donc la même forme que le naos et le pronaos, mais avec des dimensions plus réduites. Le plan avec les murs formant entre eux un angle droit, est caractéristiques pour l'architecture en bois et pourrait constituer une façon de résoudre la construction d'une abside par les maîtres constructeurs de jadis. Virgil Vătăşianu [13] considère cette composition des églises de bois comme essentielle pour la formation de l'église-salle en pierre connue pendant la formation de l'art féodal en Roumanie comme aussi dans d'autres pays de l'Europe centrale (à l'époque de l'architecture romanique, lorsque débutait le remplacement de l'architecture traditionnelle en bois par l'architecture en pierre ou en briques).

Avant de passer plus loin, nous devons mentionner la présence parmi les constructions du passé de quelques exemplaires d'églises que nous pouvons nommer églises-maisons. L'exemplaire le plus caractéristique est celui dessiné par un peintre au XIX^{e} siècle, et dont l'aspect est tout à fait identique avec l'aspect d'une maisons paysanne, à laquelle on aurait ajouté une tour caractéristique transylvaine[14]. Elle était emplacée à Gilău, dans le nord-ouest de la Transylvanie, et avait comme principal élément habituel pour les maisons locales une terrasse (portique) retirée, incluse dans le périmètre de base de la construction. Le même élément du

---

[8] Coriolan Petranu, *Monumentele istorice ale judeţului Bihor. I. Bisericile de lemn*, Sibiu. 1931. Du même auteur consulter aussi *Bisericile de lemn din judeţul Arad*, Sibiu, 1927.

[9] *Op. cit.*

[10] *Op. cit.*

[11] Virgil Vătăşianu, *Contribuţie la cunoaşterea bisericilor de lemn din Moldova*, dans *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931.

[12] Voir surtout les observations de Virgil Vătăşianu, dans *Contribuţie la studiul tipologiei bisericilor de lemn din Ţările Române*, publiée dans *Anuarul Institutului de istorie din Cluj*, Cluj, 1960.

[13] *Contribuţie la ...*

[14] Paul H. Stahl şi Paul Petrescu, *O biserică-locuinţă românească*, dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, Bucureşti, 1957.

plan existe parmi les maisons situées dans quelques contrées qui ont gardé le mieux leur caractère traditionnel ; il s'agit de Hunedoara, des Monts Apuseni, de Ţara Lăpuşului, de la région de Cluj, d'une partie du Mara-

Fig. 11. — Eglise en bois de Cîrlibaba (Moldavie du nord).

mureş, d'une partie du Banat et du nord de la Petite Valachie ; les Szeklers connaissaient aussi ces plans [15].

[15] P. H. Stahl, *Planurile caselor româneşti ţărăneşti*, Sibiu, 1958.

L'habitation composée d'une *tinda* et d'une chambre habitée, pouvait être facilement transformée en église précisément à cause de la ressemblance du plan avec le plan des églises. Valeriu Butură [16] décrit la situation de Cizer, village transylvain, où, pendant la construction de l'église en bois,

Fig. 12. — Eglise en bois de Putna (Moldavie du nord).

on officiait dans une des maisons du village qui existe encore et dont le plan se compose exactement d'une *tinda* et d'une deuxième chambre plus grande. L'utilisation d'une telle maison pour les besoins du culte était d'autant plus facile que l'édifice et ses pièces étaient orientées exactement comme les églises. Les parties les plus étroites étaient situées vers l'est et

[16] *Un monument al arhitecturii populare transilvănene. Biserica de lemn din Cizer*, dans *Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei*, Cluj, 1963.

l'ouest, et les fenêtres sur les parties les plus longues, situées vers le sud et le nord. Le naos (qui correspond à la chambre habitée) est situé vers l'est et la tinda de l'église, correspondant à la *tinda* des maisons, est située vers l'ouest et abrite l'entrée. Les similitudes concernant les fonctions magiques des deux bâtiments sont nombreuses, mais nous ne pouvons pas insister ici sur cet aspect.

A l'extérieur, les plus anciennes églises en bois n'avaient pas cette terrasse bordée de piliers, qui ressemble à un portique et qui est nommée par les Roumains le plus souvent « prispă ». La *prispa* était absente aussi parmi les plus anciennes maisons, situation dominante même au XIX[e] siècle. En élargissant le toit devant l'entrée, on couvre un espace pouvant abriter les hommes et aussi quelques tables utilisées pendant les fêtes religieuses pour manger. Cet espace est mieux organisé lorsque vers l'extérieur sont placés les piliers ou les colonnes de bois qui soutiennent le toit et bordent en même temps la *prispa*. Cette dernière, située toujours devant l'entrée, c'est-à-dire vers l'ouest ou le sud, peut-être située sur les deux côtés du monuments, parfois sur trois des parties de l'église. La *prispa* des maisons paraît suivre dans le temps l'évolution des *prispa* des églises de bois. Pour mieux comprendre le problème nous devons mentionner aussi les *prispa* situées devant les entrées des anciennes églises en pierre ou en brique. Entre les *prispa* de ces trois catégories de monuments il y a évidemment des liaisons, mais pour chacune, les nécessités concrètes, fonctionnelles, qui ont poussé à l'adoption de la *prispa*, sont incontestables. Les églises en bois avaient besoin d'un endroit assez large pour abriter les fidèles lorsqu'ils entraient dans l'église ou lorsqu'ils sortaient après l'office et restaient là-bas pour discuter ; la *prispa* des maisons paysannes abritait les locataires lorsqu'ils entraient ou sortaient de la maison, mais elle avait aussi une fonction économique.

Rarement, une troisième pièce est située vers l'ouest, allongeant le corps de l'église. Les absides latérales apparaissent chez quelques-uns des monuments du sud de la Roumanie, et surtout dans la Moldavie du nord. Polygonales, comme l'abside principale (est), elles offrent aux églises en bois de la Moldavie le même visage que celui des églises en pierre dont on ne pourrait les séparer. La ressemblance est accentuée par l'emplacement devant les entrées situées vers le sud d'un portique de dimensions réduites, qui correspond au *foișor* des maisons.

Avant de conclure l'exposition du problème de la composition des plans nous rappelons un élément archaïque ; chez les plus anciens édifices religieux de bois il y a des murs qui séparent les diverses pièces entre elles.

Pour entrer dans l'église on passe par la porte du pronaos, ensuite par une deuxième porte, dans le naos. Des fenêtres ou des espaces fermés de grilles perçaient le mur intermédiaire et permettaient d'entendre l'office dans toutes les chambres. Nous notons l'utilisation différenciée des deux pièces, le naos étant réservé aux hommes et le pronaos aux femmes, utilisation qui indique aussi le maintien de traditions archaïques. Avec le temps la

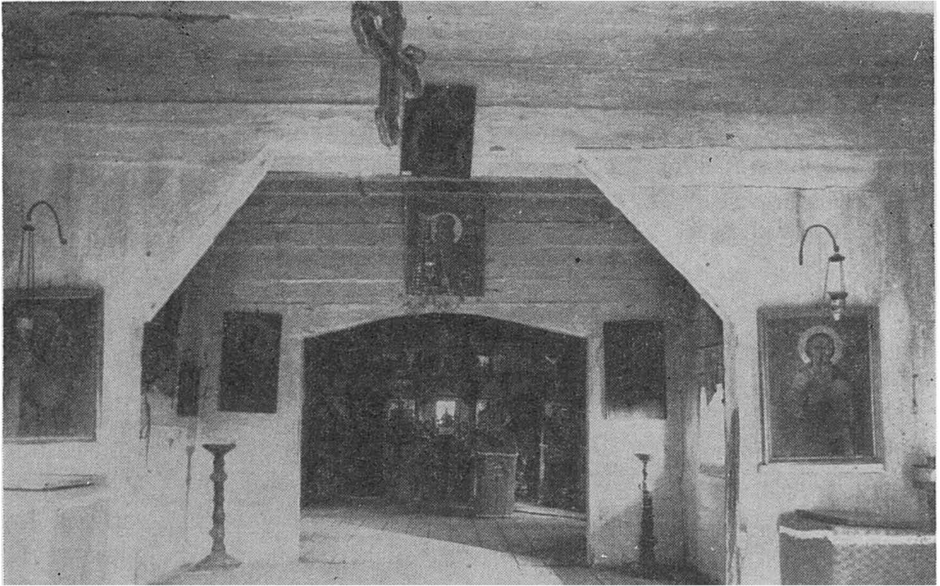


Fig. 13. — Eglise en bois de Putna (Moldavie du nord).

parois intermédiaire se réduit et disparaît chez les monuments les plus récents.

Nous laissons de côté le problème des plans ayant un caractère d'exception, situés vers les extrémités des régions habitées par les Roumains, surtout vers le nord, ou le contact avec le puissant art en bois des Slaves est sensible ; des éléments caractéristiques roumains avancent vers le nord en même temps que des éléments slaves descendent vers le sud.

L'ASPECT EXTÉRIEUR DES ÉGLISES EN BOIS

Le premier élément qui retient l'attention lorsqu'on regarde le monument de l'extérieur est la tour surmontant le toit. Elle existe chez la grande majorité des constructions, mais les églises qui n'ont pas une tour

sont aussi connues. Ces dernières paraissent constituer la forme originaire et leur aspect apporte une note d'unité dans l'architecture religieuse roumaine des différentes régions, et aussi entre la maison et l'église. Tout comme pour les autres éléments tardifs dont nous avons parlé, l'apparition des tours (qui peut être fixée au moyen âge) est liée à l'art en pierre

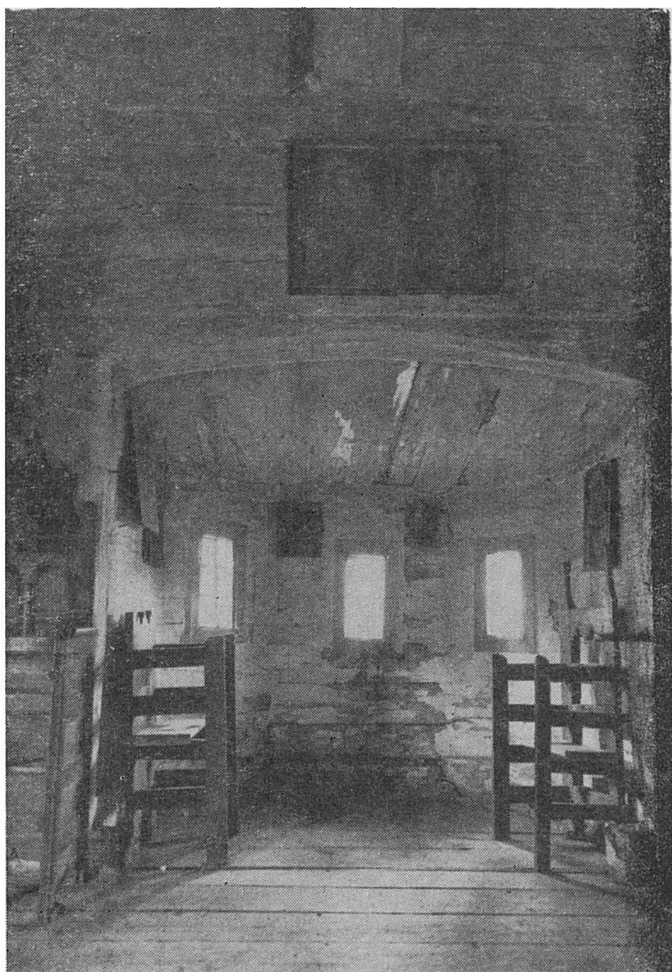


Fig. 14. — Eglise en bois de Putna, abside latérale (Moldavie du nord).

urbain ou rural. Les premières qui doivent être citées pour leur beauté, la façon dont elles s'intègrent dans l'ensemble du monument, les difficultés techniques qui doivent être surmontées pour leur construction, sont les

tours des églises transylvaines [17]. Hautes, parfois de plusieurs dizaines de mètres, au toit mince, allongé, formé de quatre pentes, elles ont une section carée. Un balcon est situé sous le toit et quatre petites tours, similaires à la grande tour, aux quatre coins. Tous ceux qui ont étudié le problème sont d'accord pour établir une liaison avec les tours des monuments gothiques. En vérité, on les retrouve chez les monuments en pierre de Transylvanie, religieux ou civils, d'où elles ont pu être prises par les paysans d'autant plus facilement qu'elles étaient souvent construites en bois. Des tours de bois abritant les cloches surmontaient les églises de bois des Hongrois vivant parmi les Roumains en Transylvanie et aussi dans la région du nord-est de la Hongrie ; elles avaient une forme similaire aux tours des églises roumaines, mais habituellement plus large et moins haute. Des clochers en bois, séparés de l'église, existent souvent près des églises roumaines, en Transylvanie comme ailleurs, même lorsque l'église avait une tour dont le but principal était d'abriter les cloches. La tour gothique emplacée sur les monuments religieux en bois de la Transylvanie est considérée comme originaire du XIV^e^ ou du XV^e^ siécle ; elle a été connue premièrement par les monuments en pierre de cette région. On pourrait apporter deux objections à ce point de vue. La première est que l'art paysan peut adopter des formes de l'art savant beaucoup plus tard (parfois après des siècles) que le moment de leur apparition. Le terme fixé donc est une date limite, avant laquelle ces tours ėn bois ne pouvaient pas apparaître. Enfin, une deuxième limite doit être établie ; la tour étant destinée à servir de clocher, elle ne pouvait se généraliser qu'en même temps ou après la généralisation des cloches.

Dans la Grande et la Petite Valachie, comme aussi en Moldavie, les tours des églises sont beaucoup plus bases et ressemblent aux tours surmontant les églises de pierre ou de brique des mêmes régions, construites pendant la période féodale. Les différences régionales sont dues donc aux liaisons avec les monuments de pierre et de brique de l'art savant, qui différaient dans les diverses régions de la Roumanie, et en même temps sont plus récentes que les éléments constitutifs essentiels, qui, plus anciens, marquent une unité qui pourrait se situer aux commencement de la période féodale ou même avant.

La forme du toit de l'église n'est pas en rapport avec la forme de la tour ; elle est toujours haute, couverte de quatre pentes fortement inclinées, et rappelle le toit des vieilles maisons. Des différences apparaissent aussi

---

[17] Consulter les études déjà citées de Coriolan Petranu et, du même auteur, *Originea turnurilor bisericilor de lemn din Ardeal*, dans *Închinare lui Nicolae Iorga*, Cluj, 1931. Voir aussi Virgil Vătăşianu, *Contribuţie la ...*

dans cette direction, différences qui sont toujours liées à la période féodale. Au-dessus de l'abside du côté est, la pente est plus large et peut être arrondie, gardant l'unité du toit ; la même unité peut être gardée même lorsqu'il y a des absides latérales, au-dessus desquelles le toit s'allonge et s'arron-

Fig. 15. — Eglise de Rogoz ; détails de l'abside est ; décor en tête de cheval (région de Cluj — Transylvanie).

dit (en Moldavie). Le plus souvent les absides ont leur propre toit, plus bas que le toit du reste de l'église. Les églises transylvaines ont parfois un double toit, qui rappelle le toit existant dans la région du nord de la Roumanie. Au-dessous des deux toits il y a deux *prispa* superposées, une

sous chaque toit; des piliers et des arcades bordent l'extérieur et soutiennent le toit.

Le décor extérieur des églises se situe parmi les plus intéressantes réalisations des maîtres paysans roumains. Le bois utilisé pour construire les églises, le chêne, reste le plus souvent découvert; chez quelques rares

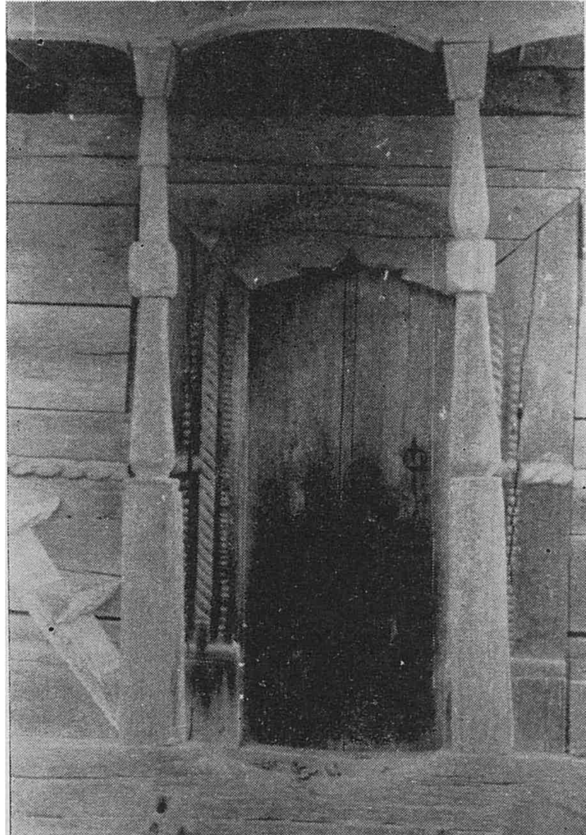


Fig. 16. — Eglise de Drăganu; détails décoratifs (Grande Valachie).

exemplaires situés dans le nord de la Roumanie, les parois sont couvertes d'échandolles. Le bois, dur, résistant aux intempéries et aux passage des années, est en même temps capable de supporter les entailles et les sculptures pratiquées pour décorer l'église. Le décor est situé de préférence autour des portes, des fenêtres et sur les piliers qui bordent la terrasse située devant l'entrée. On reconnaît les motifs géométriques habituels de l'art sur bois roumain : la rosette, le cercle ayant à l'intérieur des rayons droits ou courbés, la croix, les étoilles, les dents, la corde. Cette dernière

souligne le contour des portes et des fenêtres ; parfois, située à mi-hauteur des parois, la corde encercle tout le monument. Quelques-unes des portes d'entrée, surtout en Transylvanie, concentrent le meilleur du talent et de l'effort des maîtres. Ce décor, unitaire pour toute la Roumanie et en même temps unitaire avec le reste de l'art sur bois paysan, a des ressemblances avec le décor pratiqué sur les églises en bois de l'Ukraine transcarpatique.

Un autre élément mérite une attention particulière. Au-dessous du toit, qu'elles soutiennent, les poutres sont terminées en tête de cheval. Chez les plus anciens monuments la sculpture reproduit exactement l'aspect anatomique : on reconnaît la tête, avec les yeux, les oreilles, la bouche, les dents même. Nous avons identifié des exemplaires qui avaient les poutres terminées en tête de cheval tout autour du monument ; parfois, deux ou trois rangées de poutres superposées étaient terminées en tête de cheval. Ce décor, unitaire pour toute la Roumanie, distingue cet art, car si la tête de cheval existe aussi dans l'art d'autres peuples européens (slaves, germaniques), elle a d'autres formes et est située dans d'autres endroits. Notons aussi que la même forme de tête de cheval existe sur d'autres exemplaires en bois de l'art rustique roumain (sur les moulins, sur divers ustensiles).

Quelques conclusions semblent résulter de l'analyse successive de divers éléments qui composent les églises de bois. La première est que, pour ce qui est des éléments archaïques, on trouve une unité assez forte sur tout le territoire roumain ; cette constatation est valable pour le matériel de construction, les plans, l'aspect extérieur, le décor. Une série d'éléments, dont l'origine historique se situe au moyen âge, marquent des différences régionales ; elles sont presque toujours en rapport avec l'art savant de chaque région, avec les monuments de pierre ou de brique élevés par les voïvodes ou les seigneurs. Elles donnent naissance aux trois catégories des églises roumaines en bois ;[18] a) les églises de Transylvanie ; b) les églises de Moldavie ; c) les églises de la Petite et de la Grande Valachie. Les premières présentent des ressemblances avec les églises de l'Ukraine transcarpatique et comprennent des éléments occidentaux venus par l'intermédiaire de l'art savant ; les secondes sont en évident rapport avec les monuments en pierre et en brique de la région ; les dernières présentent des similitudes avec les églises en bois qui existent en Serbie [19].

---

[18] Grigore Ionescu (dans *Arhitectura populară românească*, București, 1957) constate les mêmes différences régionales.

[19] D. St. Pavlovitch (dans *Trkve brvnare u Srbii*, Beograd, 1962) signale lui aussi cette ressemblance.

ÜBER LIUTWID DEN SAGENFÜRSTEN DER DOBRUDSCHA

D. N. MINTSCHEW
Sofia

Über Liutwid als „Wojewode der Dobrudscha" [1] erfahren wir zum ersten Male durch ein altes Lied aus dem Volksmund, das am 11. Juli 1859 [2] in Konstantinopel in der Nummer 439 der bulgarischen Zeitschrift „Zarigradski Vestnik" veröffentlicht wurde. Die Überschrift der siebzehn – jeweils fünf und mehrzeiligen Strophen — lautete : „*Folgendes altes bulgarisches Lied ist interessant und stellt fast eine Geschichte dar. Wie uns berichtet, wurde es am Ispastag*[3] *vor dem ganzen Volke aus Prilep*[4] *von einem gewissen Spas Georgiew gesungen*". Danach folgt die Betitlung des Liedes : „*Jenitba*

[1] Das Wort Wojewode darf außschließlich als Fürst aufgefaßt werden.

[2] Die bulgarische Zeitschrift „Zarigradski Vestnik" („Die Zeitschrift aus Konstantinopel") erschien in der Hauptstadt des gewesenen Osmanischen Reiches, als Wochenschrift von 1848 bis 1862. Ihre Schriftleitung hatten Iwan Bogorow (Begründer der Zeitschrift), Al. Exarch und T. S. Burmow. Iwan Andreew Bogorow (etwa 1820 1892) war Journalist, Publizist und Gelehrter. Sein Studium machte er in Konstantinopel, Odessa, Leipzig. In Paris studierte er Medizin. Im Jahre 1846 veröffentlichte er in Leipzig die erste bulgarische Zeitschrift „Bulgarski orel" (Der Bulgarische Adler). Er war Mitarbeiter auch bei anderen Publikationen und ist der Verfasser mehrerer didaktischer Handbücher, Wörterbücher und sprachwissenschaftlicher Studien. Alexander Stoilow Exarch (etwa 1810—1891) Publizist und Politiker, studierte in Bukarest, Budapest und Paris. Im Jahre 1841 begleitete er den bekannten französischen Publizisten und Ökonomen Adolphe Blanqui auf seiner Reise nach Bulgarien. Im Jahre 1843 besuchte er als politischer Beauftragter London, Wien und Petersburg, wo er für die gerechte Sache seines Volkes plädierte und diese verteidigte. Er war mit Rakowski, dem bulgarischen Revolutionären befreundet. Nach der Befreiung seines Vaterlandes bekleidete er Staatsämter. Todor S. Burmow (1834—1906) war Publizist und Staatsmann. Er studierte in Kiew, gab Zeitschriften und Zeitungen heraus. Nach der Befreiung Bulgariens war er Präsident des Ministerrates des ersten bulgarischen Kabinetts.

[3] Griechisch-orthodoxer Feiertag, entspricht Christi Himmelfahrt.

[4] Prilep — alte mazedonische Stadt, über 30 000 Einwohner, am Fuße des Berges Babuna.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3–4, p. 639–645, BUCAREST, 1965

Iva ot Meglena, bolgarska voivoda. W zarstwuwaneto (na) zaria Schischmana" (Hochzeit des Ivo aus Meglena, bulgarischer Wojewode. Zur Zeit der Herrschaft des Zaren Schischman). Der Texte ist von keinerlei Kommentar oder Erläuterungen begleitet, sondern vollständig wiedergegeben.

Dasselbe Lied ist bei G. S. Rakowski [5] in seiner Veröffentlichung „Belgarska starina" (Bulgarisches Altertum) I. Bd. Bukarest 1865, S. 163 – 176 [6] wiederzufinden. Es wird unter Nr. 10 in der Rubrik „Alte bulgarische Volkslieder" dargebracht und umfaßt 18 Strophen. Die Differenz von einer Strophe mehr bei Rakowski kommt daher, daß dieser eine Strophe entzwei geteilt hat. Rakowski bemerkt in einer Fußnote, daß dieses Lied in der erwähnten Zeitschrift veröffentlicht wurde und „wahrscheinlich von Jordan Hadschi Kostadinow eingeschickt wurde".[7] Es sei darauf hingewiesen, daß Rakowski dem Wortlaut des Liedes einen interessanten, fast eineinhalb Seiten langen Kommentar hinzufügte.

Im erwähnten Lied wird die märchenhafte Hochzeit des Iwo aus der Stadt Meglena (Mazedonien) — „unser glorreicher Wojewode Thessaliens" [8] heißt er—mit der Tochter des Königs von Belometka beschrieben.[9] Zu dieser Gelegenheit waren zahlreiche bedeutende Hochzeitsgäste geladen, darunter der bulgarische Zar Schischman aus Widin, Mirtscheta, der Wojewode von Ochrida und Liutwid der Wojewode der Dobrudscha. Wieso wurden alle diese hohen Persönlichkeiten zu dieser Hochzeit geladen? Als Iwo um die Hand der Königstochter von Belometka anhielt — besagt das Lied — verlangte die Mutter der Braut von ihm mit „dreitausend Freiern" angerückt zu kommen, denn sonst müsse er heimkehren, ohne daß ihm Ehre zuteil würde. Es ist selbstverständlich, daß Iwo ob dieser Bedingung verzweifelt und niedergeschlagen nach Hause kehrte und dort seiner Mutter alles erzählte. Diese beschwichtigte ihn aber, denn sie wußte Rat. Er solle den Zaren Schischman laden, denn der käme mit

---

[5] Georgi Sawa Rakowski (1821—1867) großer bulgarischer Patriot. Schöpfer der revolutionär-demokratischen Ideologie der bulgarischen Freiheitsbewegung, Publizist, Journalist und Verfasser historischer, folklorischer und literarischer Werke. Er veröffentlichte die Zeitung „Dunavski lebed" (Schwan der Donau) (1860—1861) usw. Er lebte lange Jahre in Rumänien und war in die Wirren von Brăila, 1842 verstrickt. Seit 1864 war er in Rumänien tätig, wo er die bulgarische revolutionäre Bewegung anführte. Er starb am 8. Oktober 1867 zu Bukarest (Siehe D. N. Mintschew, *România şi renaşterea bulgară*, Constanţa, 1936, S. 49—50).

[6] Българска старина. Повременно списание, издавано в неопределено време от Г. С. Раковски. Букурещ, 1865. В книгопечатницата на Стефан Расидеску. Книга първа. Издание първо. Месец юли I.

[7] „Belgarska starina", S. 169.

[8] Thessalien — historische Provinz im Norden Griechenlands, zwischen dem Pindus-Gebirge, der Provinz Fokida und der Ägäis. Vor Zeiten war, wie es im Lied heißt, Meglena die Hauptstadt von Thessalien.

[9] Ein Name, den ich nicht identifizieren konnte.

dreitausend Freiern, dann Mirtscheta, den Wojewoden der alten Stadt Ochrida,[10] denn mit ihm kämen tausend Freier mit und dann noch

Ziehe in die flache Dobrudscha
Lade dort Liutwid den Wojewoden
Er möge jüngerer Schwager dir sein
Und mitbringen noch tausend Freier.[11]

Iwo befolgte den Rat seiner Mutter, lud alle zur Hochzeit und

aus der Dobrudscha, Liutwid den Wojewoden,

der mit tausend Freiern zur Hochzeit kam.[12]

Zusammen mit allen Freiern zogen die Hochzeitsgäste aus um die Braut heimzuführen. Sie setzten über das „Blaue Meer"[13] und gelangten in die Stadt Belometka.

Die Braut verteilte reiche Gaben an den Zaren Schischman, an den Wojewoden Mirtscheta und

Für Liutwid hatte sie als Gabe
Ein eisern Schwert aus Damaskus.[14]

Die übrigen sechstausend „Freier" erhielten

Je zwei Ellen Seidensamt.[15]

Das Ende des Lieds berichtet über den Kampf, den die Hochzeitsgäste auf ihrem Heimweg mit Drachen und anderen Fabelwesen ausgefochten haben und wie sie schließlich glücklich heimkehrten.

In seiner Gesamtheit kennzeichnet sich das Lied durch die starke Volksphantasie, durch sein unübertroffenes bilderreiches und malerisches Fabulieren, sowie durch die poetische Lebhaftigkeit der Verse.[16] Wir glauben außerdem auch, daß es die *einzige bisher bekannte Quelle ist, die sich auf die Existenz des Wojewoden Liutwid bezieht.* Der Wortlaut des Liedes erhebt sicherlich drei Hauptfragen : Die erste würde heißen : was sucht der Name eines Wojewoden der Dobrudscha in einem Lied, das so weit entfernt — in der mazedonischen Stadt Prilep — bekannt ist?

---

[10] Ochrida — das alte Lychnidos, an der römischen Straße gelegen, die die Stadt Durazzo mit Saloniki verband. Mit über 13 000 Einwohnern, ist sie eine der schönsten mazedonischen Städte, die am gleichnamigen See gelegen ist. Im 10. Jh. war sie ein bedeutendes Kulturzentrum.

[11] „Belgarska starina", S. 170.

[12] *Ebda*, S. 170—171.

[13] Unter dem Begriff „Blaues Meer" wäre die Adria zu verstehen.

[14] „Belgarska starina", S. 172.

[15] *Ebda.*

[16] Siehe das Kommentar von Rakowski in „Belgarska starina", S. 175.

Die zweite Frage wäre die Festsetzung des Zeitpunktes, in der Liutwid gelebt haben soll. Die dritte und letzte, wohl auch die bedeutendste Frage wäre, ob es diesen Wojewoden der „*flachen Dobrudscha*" wohl jemals gegeben hat.

Die erste Frage könnte mit großer Gewißheit beantwortet werden. Die Folklore der Balkanhalbinsel ist von ungewöhnlichem Reichtum an mannigfaltigem, interessantem und unvergleichlich zauberischem Inhalt. Zahlreiche, nicht nur geistige Aspekte, sondern auch geschichtliche Momente sind als Erzeugnis der vielseitigen Volkskunst hier wiederzufinden. Und noch mehr, besonders was die Folklore der Balkanländer betrifft — sie umfaßt gegenseitig entlehnte Momente. Auf welche Tatsache läßt sich dies zurückführen? Es kann nur eine einzige Antwort geben: die Geschichte der Balkanvölker hat im Laufe der Jahrhunderte viele gemeinsame historische Erlebnisse zu verzeichnen. Zahlreiche Seiten der Geschichte haben sie gemeinsam mit helleuchtenden Buchstaben geprägt, gar manche aber auch mit Blut. In Freud und Leid vereint, hielten sie nicht selten Hand in Hand den Schicksalsschlägen stand, die mit Wucht über sie hereinbrachen. Daher kommt es mit der Zeit auch zu einigen Verschiebungen und Verwechslungen der Tatsachen, Namen, Ortschaften und Daten von einem Volke zum anderen. Durch das Jahrhunderte währende Zusammenleben ist das alles nur natürlich und unvermeidlich.

Die Beantwortung der zweiten Frage stellt irgendwelche Hindernisse auf, trotzdem das Lied selbst uns so ziemlich an die Hand geht. Aus dem Wortlaut ist zu entnehmen, daß die Hochzeit während der Herrschaft des „*Zaren Schischman von Widin*" stattgefunden hat. Also müssen wir als erstes unser Augenmerk auf Schischman von Widin lenken, den Fürsten aus dem Mittelalter, der im neunten Jahrzehnt des 13. Jahrhunderts auch über einen bedeutenden Teil Nordwestbulgariens herrschte. In einigen zeitgenössischen Quellen wird er „Knjas", „Kral" oder „Zar" genannt und herrschte bis zum Jahre 1313. [17] Kurz darauf wird ein anderer bulgarischer Herrscher Namens Schischman erwähnt. Es handelt sich um Michael III. Schischman — den Sohn des ersteren —, der nach seines Vaters Tod sein Erbe übernahm. Etwas später wurde er zum bulgarischen Zaren gewählt und herrschte zwischen 1323—1330. [18] Mit dem „*Zaren Schischman aus Widin*" kann im Lied etwa eher der Sohn gemeint sein. Ob es sich aber in diesem Lied um den Vater oder um den Sohn handelt,

---

[17] P. Nikow, *История на Видинското княжество до 1323 година*, im Jahrbuch der Universität Sofia, Fakultät für Geschichte und Philologie, XVIII, 8, Sofia, 1922, S. 43f. История на България. БАН. Второ изд. Т. I. Sofia. 1961, S. 216.

[18] История на България, ← S. 221, 222.

kann nicht genau festgesetzt werden. Diese Bestimmung wirft Schwierigkeiten auf, die noch nicht überwunden werden können. Unter der gesetzten Voraussetzung, daß der Wojewode der Dobrudscha wirklich existiert haben sollte, so kann er nur im letzten Jahrzehnt des 13. Jahrhunderts oder im ersten Viertel des 14. Jahrhunderts gelebt haben und für letzteres Datum besteht sogar größere Wahrscheinlichkeit.

Eine ungefähr genaue Antwort könnte man auch für die letzte Frage nicht geben, die sich von selbst ergibt. Fest steht, daß in keinen geschichtlichen Urkunden ein Liutwid als Wojewode oder Fürst der Dobrudscha erwähnt wird.[19] Eben diese Tatsache veranlaßte uns zur rechten Zeit — im Jahre 1937 — zur Klärung dieser Frage, sowohl an den berühmten Gelehrten Professor Nicolae Iorga, als auch an Professor Petar Nikow, Inhaber des Lehrstuhls für Geschichte an der Universität zu Sofia zu wenden.[20] Kurz darauf wurde uns die Ehre zuteil, von beiden je ein Antwortschreiben zu erhalten. Im folgenden die genaue Übersetzung dieser Antworten.

Der Brief von Professor N. Iorga trägt das Datum vom 2. April 1937 und hat folgenden Wortlaut:

Teurer Herr Mintschew!

Das Lied ist sicherlich interessant. Aber es handelt sich um Liudewit (-Ludwig) aus Kroatien, dessen Namen von den Fränkischen Herrschern entlehnt ist. Bei den Westslawen ist dieser Name auch heute noch gebräuchlich.

Mit den besten Grüßen verbleibe ich

N. Iorga

Und nun den Brief von Prof. Dr. P. Nikow, der das Datum vom 21. Mai 1937 trägt.

---

[19] Über Liutwid brachte ich die ersten Nachrichten in den Jahren 1937 und 1939, in der Presse von Konstanza. D. N. Mincev, *Liutvid un voevod legendar al Dobrogei*, in „Dobrogea Jună", 62—63 vom 27. März 1937. D. N. Mincev, *Contribuţii la istoricul Dobrogii*, in „Dobrogea Jună", 114—115 vom 19. Juni 1937; D. N. Mincev, *Liutvid, un legendar voevod dobrogean*, in „Gînduri de la mare" III, 1—2, Januar-Februar, 1939, S. 16—19.

[20] Professor Dr. Petar Nikow (1884—1938) studierte in München und Wien, spezialisierte sich in der Geschichte der Balkanvölker und besonders im bulgarischen Mittelalter. 1920 wird er als Dozent an die Universität Sofia berufen, 1923 zum a. o. Professor für bulgarische Geschichte ernannt und zum korrespondierenden Mitglied der bulgarischen Akademie gewählt. 1935 Inhaber des Lehrstuhls für bulgarische Geschichte, Vorsitzender der Gesellschaft für bulgarische Geschichte, Verfasser von etwa 70 Studien und Spezialarbeiten. Er befaßte sich auch mit einigen Hauptfragen der bulgarischen Renaissance (vgl. D. N. Mintschew. *Проф д-р Петър Ников*, in „Светоглас", Jg. V, 4, Sofia, Februar 1941, S. 11).

Lieber Herr Mintschew!

Tatsache ist, daß Liutwid als Fürst der Dobrudscha in den geschichtlichen Urkunden nicht existiert. Dies kann aber nicht als unzweifelhaft angenommen werden.

Der Zusammenhang und die Tatsache, daß er als Wojewode der Dobrudscha, abgesehen von seinem Namen, erwähnt wird, sind aber bedeutende Dinge, die der Aufmerksamkeit würdig sind. Daß Liutwid dem kroatischen Fürsten Liudewit, der im 9. Jh. lebte, entspricht, ist, wie Herr Professor Iorga meint, tatsächlich nicht ausgeschlossen, kann aber nicht unbedingt behauptet werden.

Er kann auch in eine spätere Zeit angesetzt werden. Es steht allenfalls fest, daß die dalmatinische Geschichtsliteratur bei uns auch die Volksepen beeinflußt hat, welche in verschiedenen Zeiten Änderungen und Einflüsse erlitten, die nicht immer und nicht ausschließlich Ergebnis der gemeinsamen Volksschöpfung sind. Im allgemeinen erfordert die Behandlung jeglicher Fragen über die historischen Elemente in unseren Volksliedern eine besondere Beachtung.

Die besten Grüße

P. Nikow

Aus diesen beiden Briefen ist in erster Reihe zu entnehmen, was wir bereits gezeigt haben, daß bisher ein Liutwid als Wojewode der Dobrudscha nicht bekannt ist. Die beiden Historiker sind sich darüber einig. Professor Iorga bringt die Meinung auf, daß Liutwid der Liudewit (Ludwig) aus Kroatien sein muß. Tatsächlich ist Fürst Liudewit (817—823) eine Figur, die sich in der Geschichte des kroatischen Volkes, vor allem in dessen Freiheitskampf gegen die Franken besonders hervorgetan hat.[21] Professor Nikow betont seinerseits ganz besonders die Rolle der gemeinschaftlichen Schöpfung der Völker aus dem Balkan. Er gibt seiner Meinung Ausdruck, daß die historischen Elemente, die in der Folklore Südosteuropas enthalten sind, sehr vorsichtig untersucht werden müssen. Daher ist auch die Annahme erklärlich, daß es nicht völlig ausgeschlossen ist, daß sich unter Liudewit, dem Namen des kroatischen Führers des 9. Jh. irgendein Wojewode der Dobrudscha versteckt, der bisher unbekannt geblieben war. Es könnte sein, daß infolge des engen Zusammenlebens der Balkanvölker, der gegenseitigen Einflüsse, es ganz unmerklich und auf völlig unfreiwillige Weise zu einer Verwechslung des richtigen Namen

[21] Ljudevit Posavski, in *Enciclopedija Jugoslavije.* 5. Bd., Zagreb, MCXLII, S. 577. *Большая советская энциклопедия*, 25. Bd., 2. Ausg. 1954, S. 536.

des Wojewoden der Dobrudscha mit dem des kroatischen Fürsten kam Diese Annahme wird auch von der Tatsache unterstützt, daß das betreffende Lied gerade in Prilep bekannt war — diesem so weit von der Dobrudscha und näher an Dalmatien und Kroatien gelegenen Fleckchen. Man kann aber auch behaupten, daß das Gegenteil vorgekommen sei und zwar : daß Liudewit, dem kroatischen Fürsten aus denselben Beweggründen, die Eigenschaft eines Wojewoden der Dobrudscha zugesprochen wurde. Würden wir aber noch eine wichtige Tatsache des Liedes berücksichtigen und zwar, daß Schischman — der bulgarische Zar aus Widin — auch unter den Hochzeitsgästen weilte, so können wir die ganze Begebenheit mit Gewißheit später als in das 9. Jh. ansetzen. Auf diese Weise tritt der kroatische Fürst endgültig aus dem Spiel und erneut kommt die Möglichkeit auf, daß es einen Wojewoden der Dobrudscha gegeben hat, dessen Namen augenblicklich entfällt und unter Liutwid verdeckt bleibt.

Das Volkslied über die Hochzeit des Iwo aus Meglena bleibt aber eine festgesetzte und interessante Tatsache, trotz der Gefahr sämtlicher Ungewißheiten, die es beinhaltet. Auf alle Fälle gemahnt es uns an einen sagenhaften, bisher noch unbekannten Wojewoden der Dobrudscha.

Aus all dem was bisher erörtert wurde geht hervor, daß der Nachweis des Liutwid als Wojewode oder Fürst der Dobrudscha weiterhin ein offenes Problem bleibt, mit dem sich die Geschichtsforscher auch weiterhin befassen werden.

SOME REMARKS ON THE DACIANS MET IN ROME BY MANUEL CHRYSOLORAS

by ALEXANDRU DUȚU

Counsellor and ambassador of emperor Manuel II, participant in the works that tried to achieve the union of the Christian churches and professor of Greek language in Florence, Manuel Chrysoloras is generally considered as an "apostle of the Greek culture" in Italy. His contribution to the knowledge of Hellenism, which played such an important part in the making of the Renaissance, is now well established[1]; but, at the same time, he appears as one of the most prominent figures of the Byzantine culture in its final stage.

His letter about "the old and new Rome" (Τοῦ λογιωτάτου Μανουὴλ Χρυσολωρᾶ ἐπιστολὴ πρὸς τὸν Ἰωάννην βασιλέα, ἐν ᾗ σύγκρισις τῆς παλαιᾶς

---

[1] Richard Newald, *Nachleben des antiken Geistes im Abendland bis zum Beginn des Humanismus. Eine Überschau*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1960, p. 402, designates Chrysoloras as "der eigentliche Apostel des Griechentums"; in a similar way Georg Max Hartmann, *Griechentum und italienischer Humanismus*. In : *Probleme der neugriechischen Literatur*, Bd. I, Berlin, Akademie Verlag, 1960, p. 24–25 (cp. his article in "Византийский Временик", 1959, p. 100 124). See also Philip Sherrard, *The Greek East and the Latin West*, London, Oxford University Press, 1959, p. 169. For the general aspect, see Kenneth M. Seton, *The Byzantine Background to the Italian Renaissance*, 1959 (reprint from "Proceedings of the American Philosophical Society", vol. 100).

As a sign of the great appreciation Chrysoloras' Ερωτήματα enjoyed among the Greek teachers we like to mention that the name of the Byzantine master was also known in the Romanian countries; a text assigned to him was used in the Greek schools at the beginning of the 19th century (see *Greek Ms. 76*, Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania : Γνωμικὰ μονόστιχα τοῦ Χρυσολωρᾶ..., a copy of the book, probably, published in Vienna, by N. Gliki, in 1804, reproducing the last part of the small anthology issued in 1512 : Ερωτήματα τοῦ Χρυσολωρᾶ... Γνῶμαι μονόστιχοι ἐκ διαφόρων ποιητῶν, cf. E. Legrand, *Bibliographie hellénique ... XVe et XVIe siècles*, Paris, 1885, vol. I, p. 98.

καὶ νέας Ρώμης) may be considered, with good reason, a document expressing a new direction in the Byzantine culture [2]; looking at the West unbiased by the long controversy between Orthodoxism and Catholicism, he takes his stand among the humanists interested to promote new ideals and concepts, among those who were intended to become "the third power" [3].

The prestige of "culture" makes him look for the vestiges of the past (in Rome or in London) and the spiritual power of the present, which may attract people from everywhere; he finds that both aspects are similar in Constantinople and in Rome and writes with satisfaction that both capitals are kindred "as a mother is to her daughter". For the same reason he confirms Libanios' characterization of Rome as "a portion of heaven" and he declares unprejudiced that "he feels at home" in the catholic capital. Naturally the spiritual power is best emphasized, in his opinion (founded on a quotation from Plato's "Gorgias"!) by the large number of people that come to seek help from the church and Rome may be taken as a perfect example in this respect. Thus, while Constantinople unites Europe and Asia, Rome unites the remotest corners of Europe, for, he notes in this letter written in 1411 [4] here are coming pilgrims from Spain, France and the British Isles, and even from the northern countries, from Germany, Sarmatia (Russia), Pannonia (Hungary) and Greece.

---

[2] In this sense Herbert Hunger, *Byzantinische Geisteswelt. Von Konstantin dem Grossen bis zum Fall Konstantinopels*, Baden-Baden, Halle Verlag, 1958 (with a fragment from the letter at p. 23). A complete translation in the valuable collection under the sponsorship of Endre von Ivánka, the volume: *Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen*, Graz-Wien-Köln, Verlag Styria, 1954, p. 111–141 (with notes that underline the humanism of the writer).

[3] I refer to the suggestive term used by Friedrich Heer, *Die dritte Kraft. Der europäische Humanismus zwischen den Fronten des konfessionellen Zeitalters*, Frankfurt am Main, G. Fischer Verlag, 1960. The author mentions Coluccio Salutati and Lionardo Bruni, Chrysoloras' disciples, among the prominent men who formulated the humanist creed in the free republic of Florence.

It is very interesting to note that the apotheosis of "civilitas humana" does not seem to contradict, in Chrysoloras' mind, the traditional "universitas christianorum". But this problem, which I consider to be essential for the understanding of the cultural tradition in mediaeval South-Eastern Europe, can not be treated here; I only mention that no Aquinate synthesis had to be broken in order to give to the "homo" what it was due to him (cp. Walter Ullmann, *Some observations on the Medieval evaluation of the "Homo Naturalis" and the "Christianus"*, in *L'homme et son destin d'après les penseurs du Moyen Age — Actes du premier Congrès international de philosophie médiévale* ... Paris—Louvain, 1960, p. 145–151.

[4] This dating due to Giuseppe Cammelli, *Manuele Crisolora*, Firenze, Vallecchi Editore, 1941, p. 157–158, seems to be correct, as it solves the indecision of Georg Voigt, inclined to consider that the letter has been written in 1403 (*Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, I. B., Berlin, G. Reiner, 1880, p. 225–226, note 1). Chrysoloras' visit to London has taken place in 1409, because in 1408 he was in Paris (cf. Gérard Walter, *La ruine de Byzance, 1204–1453*, Paris, Albin Michel, 1958, p. 307) and in 1407 he carried out a diplomatic mission in Venice (F. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, II^{e} vol., Paris — La Haye, Mouton, 1959, p. 74–75, doc. 1290).

But what seems to be more notable to him is that the pilgrims may confess their sins and be absolved in the Apostles' Church in their own language, as it happens with those coming from the British Isles, France and Spain, or from the other extremity of Europe, from Dalmatia and Dacia [5].

The presence of eastern pilgrims in Rome is certainly not surprising; a century before Dante had mentioned such people in *Paradiso*. But Chrysoloras records the presence of an important group of Romanians, who were speaking their own language not only in the church, but also on the streets and in squares. This assertion made by a Byzantine humanist is noteworthy and it prompted us to draw out some conclusions.

The Romanian pilgrims could be natives of all the three principalities: either of Transylvania, where Catholicism has been powerfully fostered by the Angevins as an instrument of policy (conceived in Guelf sense), or of Wallachia or Moldavia, where the policy of Vlajko and Mircea the Old or Alexander the Good favoured at certain moments the catholic propaganda, connected with the diplomatic relations with Hungary and Poland [6]. Before 1436 a Moldavian metropolitan has passed to Catholicism hoping for a better situation [7].

But Chrysoloras is not a historian bound to record facts; he is an erudite who takes into consideration a population at that date famous in eastern Europe. This people attracts his attention because the Dacians were well-known in the Byzantine Empire, where the policy of Mircea the Old and Alexander the Good had a special echo during those years. Therefore Chrysoloras' mentioning is to be considered as an important moment in the process of terminological clarification which started in the 11th century and finished in the 15th [8], moment that precedes Laonic

[5] *Migne*, P. G. 156, 33 D. Also in *Georgii Codini et alterius cuiusdam anonymi Excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis ... Accedunt Manuelis Chrysolorae Epistolae tres de comparatione veteris et novae Romae*, Paris, 1655, p. 114.

[6] Cp. *Istoria României* (History of Romania), IInd vol., Bucharest, Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, 1962, p. 392; Gh. Moisescu, St. Lupşa, A. Filipaşcu, *Istoria bisericii române* (History of the Romanian Church), Bucharest, 1957, p. 163—171.

[7] See P. S. Năsturel, *Quelques observations sur l'union de Florence et la Moldavie*, "Südost-Forschungen", München, 18/1, 1959, p. 84—85.

[8] See Eugen Stănescu, *Les "mixobarbares" du Bas-Danube au XI^{e} siècle (Quelques problèmes de la terminologie des textes)*. In : *Nouvelles études d'histoire*, IIIrd vol., Bucharest, Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, 1965, p. 43—53. In note 34 (p. 53) the author gives a table reflecting the frequency of the terms of "Vlachs", "Dacian and Dacia" and "Getae" with the Byzantine chroniclers (Sphrantzes, Dukas, Chalcocondil, Critobul) and he draws the following conclusion : "la 'Vlaquie' et la 'Dacie' sont selon ces auteurs le territoire roumain ou une partie de celui-ci. Il faut donc conclure sur ce problème qu'en commençant avec le XI-e siècle il y a un processus de clarification terminologique qui aboutit au XV-e siècle par identifier totalement ces termes avec les Roumains".

Chalcocondil's assertion: "The Dacians' language is similar to the Italians'." [9]

The interest shown by the counsellor of Manuel II in the Dacians is also to be connected with the hope the Byzantines had to see the peoples with a common cultural tradition making a united front against the Ottomans.

The identity of Dacians Chrysoloras met in Rome was established about their language and it is to be supposed that the Dacians themselves explained also their origin to the Byzantine scholar. In this respect it may be observed again that these people who expressed their own individuality in 1411, had previously stated it in 1404 before the archbishop of Sultanieh, and would reassert it, in the same place, in Rome, to Flavio Biondo, in 1453 [10]. Chrysoloras' mention is less clear than in the two other documents (where "Daci sive Valachi" sustained beyond any doubt their Roman origin), but it reveals a precise consciousness of individuality among other populations of south-eastern Europe.

It is, finally, to be remarked that the presence of Romanian pilgrims in Rome attests the numerous and various contacts between the Romanian principalities and Italy. Apart from the Italian merchants who sailed up the Black Sea coasts, there were other kinds of periodical contacts through travellers and ambassadors. Books (like "Fiore di virtù"), artistical patterns and literary forms could reach the Romanian countries through channels that are, certainly, difficult to find out but, no doubt, fit to explain the various western features present in the mediaeval Romanian culture. [11]

---

[9] Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice* (Historiarum demonstrationes), II, 78. Romanian translation by Vasile Grecu. Bucharest, Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, 1958, p. 63.

[10] See Şerban Papacostea, *Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Age*, "Revue Roumaine d'Histoire", Bucharest, 1965, 1, p. 15–24.

[11] Cp. Hans-Wilhelm Haussig, *Kulturgeschichte von Byzanz*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1959, p. 379–382.

MANDRA, SENUNA, SIMBRA

TROIS ANCIENS TERMES PASTORAUX AU NORD ET AU SUD DU DANUBE

par NICOLAE AL. MIRONESCU

L'ethnographe ainsi que le linguiste trouvera, au cours de ses recherches sur les lieux mêmes, dans les archives ou les bibliothèques, toute une série de termes qui ont circulé, ou circulent encore, aussi bien au nord qu'au sud du Danube. Nous présenterons dans cette étude, vu leur intérêt ethnographique et linguistique, trois de ces termes se rapportant à l'occupation du pâtre au nord et au sud du Danube, occupation très ancienne et d'une importance particulière pour l'espace carpato-balkanique.

« *Mandră* »

Terme pastoral en voie de disparition, ayant eu une circulation intense dans la zone carpato-balkanique.

Avec de légères nuances, il a le sens d'endroit favorable pour abriter les bergers et leurs troupeaux pendant l'hiver [1], ou de parc à moutons, étable pour le bétail, parc à bestiaux et pâturage d'hiver pour engraisser le bétail [2]. On rencontre parfois ce terme aussi dans le sens de claie de branchage ou de roseau, placée dans l'eau pour attraper les poissons [3]. En Albanie et dans d'autres régions dinariques il a le sens de berge-

[1] Tache Papahagi, *Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, Editions de l'Académie, Bucarest, 1963, p. 654, 664.

[2] I. Dalametra, *Dictionnaire macédo-roumain*, Bucarest, 1906, p. 127; voir aussi St. Mihăileanu, *Dictionnaire macédo-roumain*, Bucarest, 1901, p. 276. (Mentionnés aussi par T. Papahagi dans *op. cit.*).

[3] *Dictionnaire de la langue roumaine contemporaine*, vol. III, lct. M—R, Editions de l'Académie, Bucarest, 1957, p. 12.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 3–4, p. 651–655, BUCAREST, 1965

rie[4]. N. Iorga le considère comme terme géographique pastoral, utilisé d'un côté et de l'autre du Danube dans le sens d'habitation pastorale d'hiver dans les zones de la plaine [5]. Suivant Pericle Papahagi [6] c'est toujours dans le sens pastoral — pâturage d'hiver ou abri — que ce terme est en usage chez les Roumains de Macédoine.

Les bergers indigènes et de Transylvanie, qui menaient paître leurs troupeaux dans les montagnes du Parîng, construisaient — afin de s'abriter eux-mêmes ainsi que leur bétail — dans les endroits bas de la haute montagne et protégés contre les intempéries, de grandes étables, permanentes, en poutres, qu'ils appelaient « mandre » [7].

Les Macédo-Roumains, lorsqu'ils descendaient des montagnes, faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage des villages, en prenant en location à cette fin des pâturages pour l'établissement des « mandre » [8].

Nous rencontrons le terme « mandra », dans le sens d'abri d'hiver pour le bétail et les pâtres, chez les bergers grecs aussi [9].

« Mandra » est également attesté dans certains textes byzantins antérieurs au X[e] siècle. Dans la terminologie ecclésiastique « mandra » a le sens de petit établissement monacal, d'où la dénomination d'archimandrite pour le chef de la « mandra » [10].

Pour la zone mégléno-roumaine, Th. Capidan indique une localité portant le nom de « Mandra » [11].

Le terme est ancien ; la toponymie nous indique des « mandre » le long des siècles. C'est ainsi que pour l'année 1471 une « mandra de Costea » [12]

---

[4] I. Dedjier, *La transhumance dans les pays dinariques*, dans « Annales de Géographie », Paris, 1916, p. 347. (Dans ce sens nous mentionnons des informations similaires reçues de R. O. Maier, chercheur scientifique ethnographe à l'Institut d'Ethnographie et de Folklore de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui a entrepris des recherches de spécialité en Albanie).

[5] N. Iorga, *L'Histoire du peuple roumain...*, vol. I, Bucarest, 1922, p. 163.

[6] Pericle Papahagi, *Matériels folkloriques*, vol. II : *Sur la littérature populaire des Macédo-Roumains*, vol. I, Bucarest, 1900, p. 938, 540.

[7] Le professeur I. Conea, de l'Institut de Géographie de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, suggère l'hypothèse que le mont Mîndra de la formation du Parîng pourrait tirer l'origine de son nom des « mandrele » construites par les bergers et qu'on y rencontre en grand nombre.

[8] Th. Capidan, *Les Roumains nomades. Etudes sur la vie des Roumains du sud de la Péninsule Balkanique*, in « Daco-Romania ». I[re] partie (1924—26), Cluj, 1927, p. 274, 296, 299 ; voir également : Th. Capidan, *Les Macédo-Roumains. Le dialecte macédo-roumain. Etude linguistique*, Bucarest, 1932, p. 168 ; Th. Capidan, *Les Farcherotes. Etude linguistique sur les Roumains d'Albanie*, in « Daco-Romania », VI (1929—30), Bucarest, 1931, p. 28.

[9] Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 664.

[10] Th. Capidan, *Les Mégléno-Roumains. L'Histoire et leur langage*, vol. I, Bucarest, 1925. Consulter la carte.

[11] Pour le terme de « mandră » dans le sens pastoral, mais ecclésiastique aussi, voir A. T. Laurian et I. C. Massimu, *Le dictionnaire de la langue roumaine*, Fasc. III, tome II, Bucarest, 1874, p. 231.

[12] I. Mihalyi, *Diplômes de Maramureş des XIV[e]—XV[e] siècles*, Sighet, 1900, p. 508.

est mentionnée dans le Maramureş. Dans un document moldave de 1682 on rencontre comme nom, attribué à un endroit, « Fundul Mandrei » [13], et dans la zone du Ceahlău « Mandrele Ţuţuienilor » [14].

L'étymologie est considérée comme étant d'origine grecque, ou peut-être traco-illyro-latine. Mentionnons que nous rencontrons ce terme dans la langue italienne aussi, ayant le sens de troupeau de gros bétail, plus rarement d'abri (d'étable) [15]. Il est certain que le terme dont il s'agit possède un sens pastoral, une ancienneté lointaine et une large zone de propagation. L'analyse du terme nous mène à la conclusion qu'il existait des formes de vie pastorale commune sur la même étendue géographique, d'un côté et de l'autre du Danube, jusqu'aux zones montagneuses.

« Senună » — « senune » — « sarină » — « sirină »

Le sel constitue un élément obligatoire dans l'alimentation des bêtes domestiques à cornes, grandes ou petites ; il leur est donné sous forme de bloc placé sur un piquet à trois branches d'où elles peuvent le lécher, ou bien mélangé au son [16], surtout après que les brebis aient mis bas ; on place le sel sur de grandes dalles en pierres, plates, ou dans des troncs de sapin creusés et longs d'environ 20 mètres. Toute cette installation pour l'alimentation au sel qui se trouve autour de la bergerie porte le nom de « senună » ou « senune ». Quant à l'alimentation elle-même, on dit que les brebis « senunează », la préparation portant la dénomination de « senunare ». Les endroits de « senunare », toujours les mêmes, sont devenus, avec le temps, toponymes, tel que le mont « Senune », « Pe Senune », « Senunaria », « Cracul cu Sănuni » [17].

Nous rencontrons « Senune » et « Senunaria » pour les montagnes du Gorj dans un document du XIV^{e} siècle [18], et en Moldavie également, comme toponyme. C'est ainsi que dans le massif du Ceahlău nous trou-

---

[13] *Archives de l'Etat*, Bucarest, dossier *Le monastère Adam*/région de Galaţi/, paquet I/22.

[14] Recherches ethnographiques effectuées sur les lieux mêmes, pendant les années 1955—1958.

[15] Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 654, mentionne aussi la « mandra » italienne. Voir également *Dictionnaire italo-roumain*, Bucarest, 1963, p. 461.

[16] Dans le folklore roumain, la ballade *Costea* contient les vers suivants :

« Aujourd'hui c'est lundi, demain c'est mardi,
Costea s'en va à Galaţi
Chercher du sel pour les agneaux
Et des *iţari* pour les bergers ».

[17] Sel mélangé au son qu'on donne dans toutes les zones du pays aussi bien au gros qu'au menu bétail à cornes.

[18] Const. D. Ionesco, *Dans les montagnes du Mehedinţi, de bergerie en bergerie*, Craiova /s.a./, p. 50.

vons « Piciorul Senunei », « Senunea Cireşului », « Senunele lui Cioarec »[19]. On mentionne dans un document de 1614 une « Senune » dans l'ancien département de Neamţ [20].

Dans la descente vers le Danube, les « chemins des moutons » étaient parsemés d'attributs qui se rapportaient aux « senune ». Nous rencontrons le toponyme respectif dans les documents concernant cette zone, tel que le document de 1629 qui cite « senune » et « senurele » pour la Balta Ialomiţei, située vis-à-vis de Hîrşova dans la Dobroudja [21].

On retrouve le même mode d'alimenter les moutons au sel pratiqué par les pâtres balkaniques, surtout par les Macédo-Roumains et les Albanais [22]. Chez les Roumains de Macédoine, ainsi que l'indique le professeur Tache Papahagi, « la *sariena* est un endroit plat, pourvu de plusieurs dalles sur lesquelles on place une fois par semaine le sel . . . » [23].

Th. Capidan cite le terme aussi sous la forme de « sarină » ou « sirină »[24].

L'étymologie du terme, avec toutes ses variantes, nous conduit vers le mot latin « sal » (sel) et ses dérivés « salina », « salinea » et « salona »[25], d'où le toponyme « Săruna », l'ancienne dénomination de Salonique.

Sîmbră »

Les associations pastorales ayant le but d'exploiter en commun une bergerie, faire paître les moutons ou les soigner en commun pendant l'hiver, portaient le nom de « sîmbre »; il y en avait aussi bien au nord qu'au sud du Danube. Certaines « sîmbre » étaient fondées sur des liens de famille, d'autres n'étaient basées que sur l'intérêt commun [26].

Dans certaines zones de Moldavie et en Bucovine, on entend par « sîmbră » une association pour soigner en commun un certain nombre de moutons [27] qui, en général, ne dépasse pas 300 têtes.

---

19 Al. Ştefulescu, *Le Gorj historique et pittoresque, Tîrgu-Jiu*, 1904, p. 164.

20 Artur Gorovei, « Şezătoarea », *Fălticeni*, II, (1893), vol. II, p. 45. Voir aussi les *Documents* édités par l'Académie, Bucarest, vol. III, *La Moldavie*, Bucarest, 1954, p. 171, ainsi que les recherches effectuées sur les lieux mêmes dans les années 1955—1958.

21 *Archives de l'Etat*, Bucarest, *Le registre de l'Evêché d'Argeş*, I/168, feuille 400. Pour « sănune » comme terme pastoral et topique « sănunile munţilor », voir aussi Romulus Vulcănescu, *Toponymie professionnelle*, « Revista de etnografie şi folclor », Bucarest, X (1965), n° 3, p. 261.

22 Informations reçues de la part de R. O. Maier, chercheur scientifique ethnographe.

23 Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 923.

24 Th. Capidan, *Les Roumains nomades*. . ., in « Daco-Romania », Ie partie (1924—26), Cluj, 1927, p. 126—127.

25 Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 923. Voir également H. Tiktin, *Rumänisch-Deutsches Wörterbuch*, III, lettres P-Z, Bucarest, 1912, p. 1369.

26 Recherches sur les lieux mêmes, années 1955—1958, 1961—62.

27 *Dictionnaire de la langue roumaine contemporaine*, vol. IV, lettres S-Z, Editions de 'Académie, Bucarest, 1957, p. 128.

Les bergers possédant un nombre de moutons inférieur à ce chiffre s'associaient le plus souvent dans une « sîmbra », pour avoir la liberté de pratiquer aussi d'autres travaux [28]. A cette fin ils construisaient, dans un endroit pas trop éloigné du village, des abris destinés aux moutons ainsi qu'à ceux qui leur donnaient les soins nécessaires. Bien que la pratique en ait disparu, on trouve dans la vallée de la Bistriţa de Moldavie des toponymes qui la rappellent, tels que « Sîmbra Manolăcheştilor », « Galineştilor », « Platoneştilor », « Mătăsarilor », etc., se rapportant tous à un nom propre [29].

Dans la Ţara Oaşului, le jour du battage au fléau la « sîmbra des moutons » est fêtée aujourd'hui encore avec un faste spécial [30].

A part le sens pastoral, « sîmbra » possède aussi le sens d'association pour les travaux agricoles, surtout pour le labourage de printemps et d'automne [31].

Dans notre folklore la « sîmbrirea » est également mentionnée [32].

Le professeur Tache Papahagi indique que chez les Roumains de Macédoine « sîmbru — ă » a un sens social, à savoir celui de remarié [33].

D'origine lointaine, nous rencontrons le terme dans la langue albanaise aussi [34]. Il a en général le sens de socius, amicus. En hongrois, on est enclin à croire qu'il a été transmis par les Roumains [35].

Les trois termes que nous venons de présenter : « mandră », « senună » et « sîmbră », se rapportant à l'occupation traditionnelle de pâturage, employés certainement aussi dans les siècles bien antérieurs à ceux pour lesquels nous possédons une documentation, circulant sur une large zone géographique qui s'étend aussi bien au nord qu'au sud du Danube, constituent, ainsi que d'autres termes, un argument prouvant que des rapports pastoraux très étroits et anciens ont existé entre les deux zones, et que le Danube n'a jamais constitué une barrière infranchissable.

[28–29] Recherches sur les lieux mêmes, années 1955—1958, spécialement dans la zone de Bistriţa de Moldavie.

[30] « Scînteia », XXXIII, n° 6160 (7 février), p. 3.

[31] Iacob Antonovici, *Documente bîrlădene*, vol. IV, Bîrlad, 1924, p. 261. Voir aussi le *Dicţionarul limbii romîne contemporane*, vol. IV, lettres S-Z, Editions de l'Académie, Bucarest, 1957, p. 127. Voir également T. Pamfile, *Agricultura la Romîni. Studiu etnografic...*, Bucarest, 1913, p. 45.

[32] Il s'agit d'un conte de Sălaj, « Piment Pierre et Florea en fleurs », où les héros se « sîmbresc » entre eux. Jeunesse sans vieillesse et vie sans mort — *Contes populaires roumains*, Bucarest, 1961, p. 130. Voir aussi Sabina Stroescu, *Contes et légendes*, Bucarest, 1958, p. 101.

[33–34] Tache Papahagi, *op. cit.*, p. 947.

[35] N. Drăganu, *Les Roumains aux IX^e—XIV^e siècles*, d'après la toponymie et l'onomastique, Editions de l'Académie, Bucarest, 1933, p. 584.

ВРЕМЕННЫЕ УКРЫТИЯ ИЗ КАМНЯ В ЗОНЕ ИСТРИЯ— СФР ЮГОСЛАВИЯ

РАДУ О. МАЙЕР

Настоящий материал предлагает вниманию читателей некоторые данные этнографического характера относительно каменных укрытий в зоне Истрия — СФР Югославия, встреченных и изученных автором летом 1965 года по случаю поездки с научной целью в дружескую страну. Следует уточнить, что данная статья базируется в основном на прямых наблюдениях и на материале, собранном лично автором, и лишь отчасти на материалах других авторов.

Главное внимание в этой статье уделяется проблемам, касающимся конструкции круглых каменных укрытий с крышей в форме усеченного конуса, являющихся специфическими для этой зоны. (Постройки квадратной или прямоугольной формы, не входящие в компетенцию данной статьи, будут лишь косвенно упомянуты в некоторых случаях).

С этнографической точки зрения зона Истрия очерчена четко, факт позволяющий рассматривать эту зону в целом. Развитие и широкое распространение, которое получило строительство временных конструкций из камня в этой зоне, обусловлено прежде всего спецификой местных условий, спецификой хозяйства данной зоны, где земли, пригодные как для земледелия, так и для выпаса скота, составляют незначительную часть по сравнению с общим количеством необрабатываемой земли, и местное население на протяжении веков прикладывало усилия с целью развития хозяйства, в особенности виноградарства и культивирования олив в форме плантаций.

Использование же камня при строительстве таких построек было продиктовано изобилием этого материала в зоне Истрия, где он является

основным строительным материалом, употребляемым для различных конструкций, и где дерево, за его неимением, ценится очень высоко. Такие постройки из камня являются неотъемлемой частью пейзажа, преимущественно каменистого, бедного растительностью.

Что касается назначения таких укрытий из камня, то оно, как было упомянуто выше, в первую очередь связано с культивацией площадей, занятых под земледелием. « Kuția » (кутия), так называются в этой зоне подобные постройки, имеет следующие назначения: а) укрытия, сооружаемые непосредственно на виноградниках и плантациях олив, предназначенные для пребывания сторожей и отдыха в течение рабочего дня (рис. 1, 2, 3), и б) дворовые постройки около дома, служащие своего рода укрытием, хлевом для скота: овец , коров и т.д. (рис. 4, 5, 6).

Каждодневный труд человека в поле по возделыванию земли или выпасу скота вызвал необходимость постройки такого рода временных укрытий, сохраняющих из поколения в поколение традиционную форму.

Появившиеся в данной зоне в определенный исторический период каменные постройки круглой формы эволюционировали со временем, по размерам и форме приближаясь в конечном итоге к типу жилищ, однако назначение их оставалось прежним. Таким образом, наличие подобных каменных укрытий в данной зоне, так же как и их распространение, не является случайным, а тесно связано с укладом жизни и родом занятий местного населения.

Информации, полученные от местных жителей зоны Истрия, в основном итальянского происхождения, свидетельствуют о том, что « виноградарство и культивация маслин, а вместе с этим и постройка временных укрытий из камня является прямым наследием от римлян »[1]. При учете этих и других информаций не лишено оснований предположение, что строительство каменных укрытий круглой формы является прямым продолжением римских народных конструкций и, благодаря факту, что в упомянутой зоне преобладает итальянское население с значительно выраженными следами римской культуры, логично утверждать, что такого типа постройки являются историческим наследием данной зоны, тогда как у славянского населения Далмации встречается другой тип временных укрытий из Врилка квадратной или прямоугольной формы. Следует отметить также взаимовлияние этих групп населения и появление в последнее время у местного населения Истрии других форм каменных укрытий, в частности прямоугольной формы. И все же, каменные

[1] Леонарделли Антонио, село Галлезано, зона Истрия, Югославия.

Рис. 1. — Укрытие из камня (село Галлезано, Югославия).

Рис. 2. — Укрытие из камня (село Галлезано, Югославия).

Рис. 3. — Укрытие из камня в поле (село Галлезано, Югославия).

Рис. 4. — Укрытие из камня во дворе дома, служащее для содержания скота (село Галлезано, Югославия).

Рис. 5. — Укрытие из камня во дворе, используемое для содержания скота (село Галлезано, Югославия)

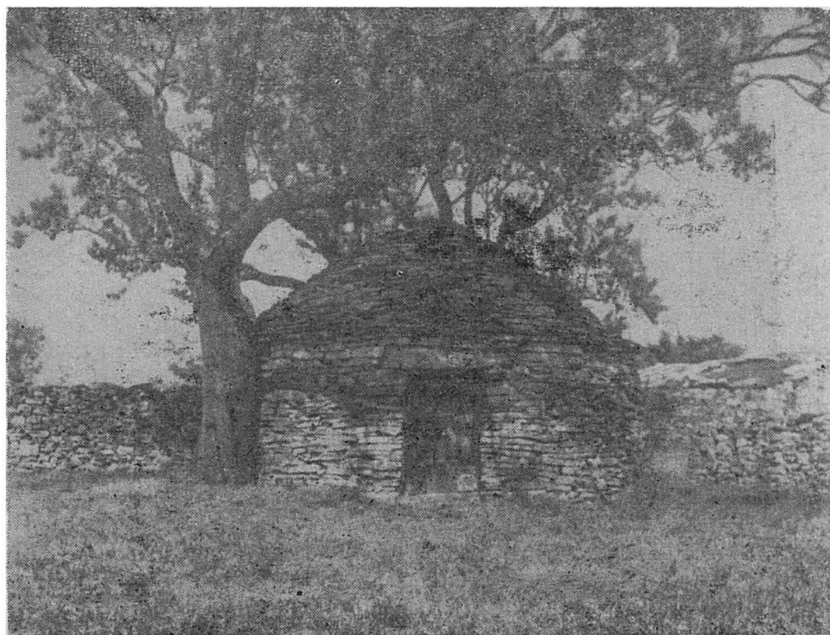


Рис. 6. — Укрытие из камня во дворе, используемое для содержания скота (село Галлезано, Югославия).

19 — e. 3329

Рис. 7. — Каменное укрытие пастухов (горы Парынг, Румыния).

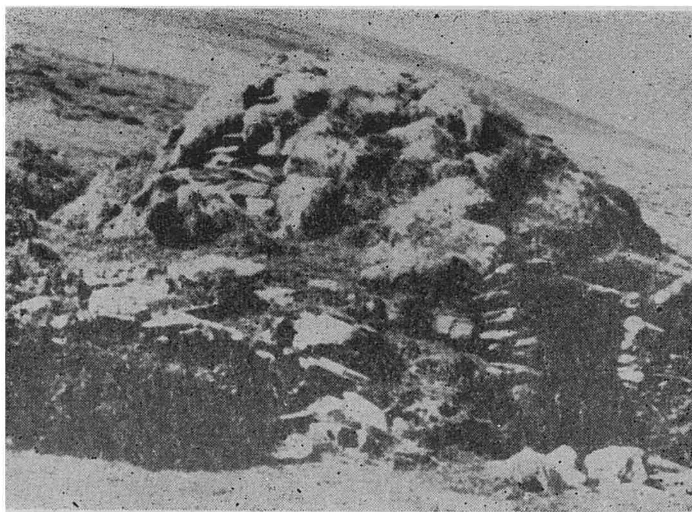


Рис. 8. — Временное укрытие пастухов (горы Царкул, Румыния), фото Г. Стойка.

укрытия круглой формы составляют 95% от общего числа имеющихся построек.

Безусловно, каменные конструкции различных форм встречаются не только в зоне Истрия, но и в других зонах Далмации, а также в Албании, Болгарии, Румынии (горы Парынг, Валя Себешулуй, отдельные церкви в стране Хацегов, в Трансильвании и т.д.; см. рис. 7,8) и входят в зону распространения конструкций из камня, так называемого средиземноморского типа, протянувшуюся по всему побережью Средиземноморья и Адриатики до Черного моря и Истрии в Добрудже, с одной стороны, зоны, населенной румынами и болгарами, и до горных зон Балкано-Карпат с другой стороны, где сохраняются, однако, лишь отдельные черты и функции таких построек. Так, например, временные постройки из камня, используемые на сезон выпаса скота, были встречены не только в Югославии, но и в Албании, Болгарии, Румынии; не исключено распространение их и в других зонах. Однако, в отличие от Югославии, где они используются как в земледелии, так и для содержания скота, в этих зонах каменные укрытия имеют исключительное назначение в целях скотоводства и, в особенности, по выращиванию рогатого скота. Строительство временных укрытий из камня имеет, таким образом, древние традиции и являет собой архаические элементы народной архитектуры.

В то же время камень служит исходным материалом не только для подобных временных укрытий, но и, позднее, используется для строительства более развитых форм конструкций, как, например, жилища, церкви и т.д., возводимые целиком из камня, использующие каменные плиты для покрытия крыш или же имеющие в качестве строительных компонентов дерево-камень. Примером может служить церковь XVI века в селе Гораждвец в Югославии [2] (рис. 9), многочисленные жилища, покрытые каменными плитками, в городах Гирокастра, Албания, (рис. 10) и Мостар, Югославия, а также, в нашей стране, сельские дома в долине Себеша, церкви в стране Хацегов, « culă » (кулэ) — жилища-крепости в Олтении, « pimniță » (пимницэ) — погреба, хранилища в Горже, наследовавшие те же технические приемы строительства.

Временные укрытия бывают следующих типов: а) каменные укрытия круглой формы с крышей в виде усеченного конуса и б) прямоугольной формы с крышей в два ската, также из камня. Место для постройки таких укрытий выбирается в зависимости от их назначения

[2] Bobroslav St. Pavlović, *Trkve Brvnare U. Srbiji*, Beograd, 1962, стр. 21.

либо в центре, либо с края обрабатываемого земельного участка. Каждый такой участок огораживается каменной стенкой, разделяющей соседние участки и служащей своего рода межой, как это принято в других земледельческих зонах.

Камень, идущий на сооружение такой изгороди, собирают обычно с участка, предназначенного для обработки, его же используют для

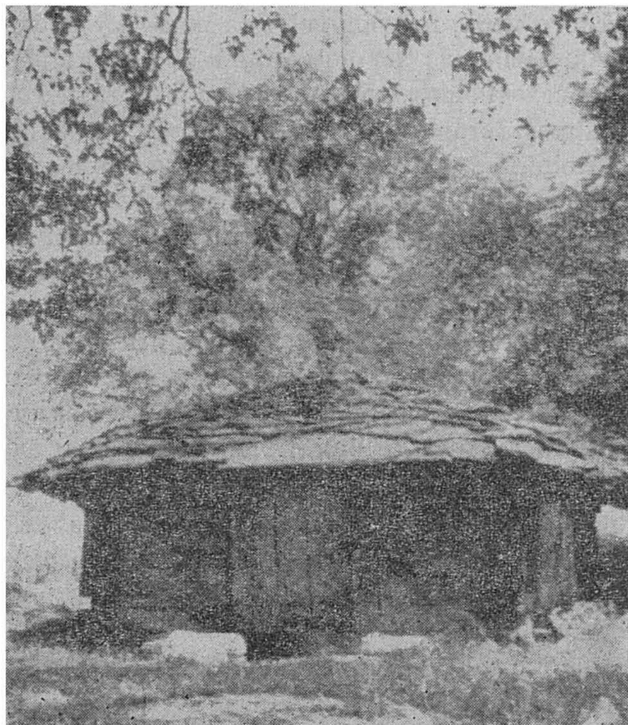


Рис. 9. — Временное укрытие, замыкающее каменную изгородь (село Галлезано, Югославия).

постройки временных укрытий, жилищ, хозяйственных пристроек и других строений. Сооружение изгороди заканчивается, чаще всего, постройкой на одном или другом ее конце временного укрытия круглой или прямоугольной формы. Каждый из участков в зоне Истрия имеет такого рода укрытия. Следует, однако, еще раз отметить, что такие укрытия строятся также в непосредственной близости от дома и служат для содержания скота.

Для сооружения таких построек не существуют специальные мастера, каждый житель является подлинным мастером этого дела и самостоятельно возводит такие укрытия на своем участке земли.

Место, выбранное для постройки, обычно хорошо разравнивается. Размеры постройки зависят от желания хозяина и варьируют от двух до пяти метров в диаметре; высота стен меняется в зависимости от величины диаметра от 1,5 до 2 метров и, в некоторых случаях, выше.

Стены кладутся, обычно, из тонких каменных плиток, небольших по размеру, с тем чтобы суметь придать конструкции круглую форму.

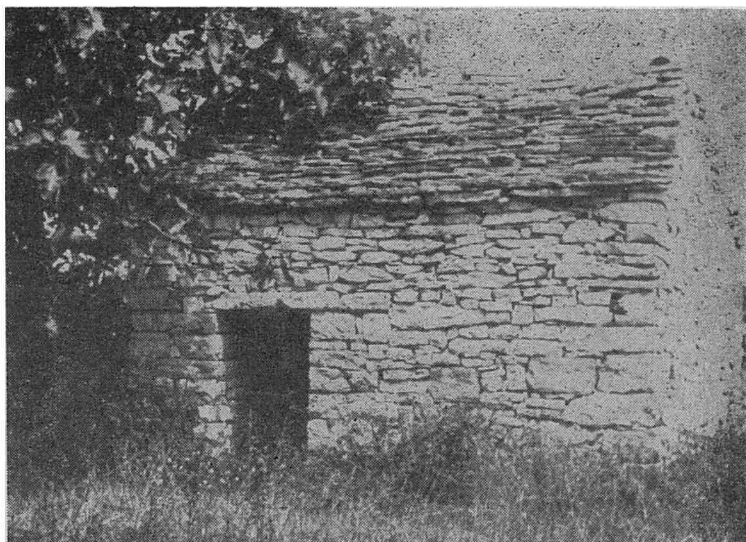


Рис. 10. — Церковь XVI века. Югославия.

Когда стены возведены до желаемой высоты, последний ряд, венчающий стену, укладывается из крупных камней и служит опорой для крыш. Иногда в стене по окружности оставляют несколько оконных отверстий, предназначенных скорее всего для улучшения видимости внутри постройки, чем для доступа воздуха. Связующий материал — цемент, раствор, земля — совершенно не используется при сооружении таких укрытий, поэтому воздух свободно проникает в отверстия между камнями стен и крыши, за счет чего и осуществляется проветривание постройки. Возможно, что этот постоянный обмен воздуха способствует поддержанию внутри укрытия температуры более низкой по сравнению с температурой воздуха снаружи.

Дверное отверстие укрытий не имеет точной ориентации и располагается по усмотрению хозяина. Над дверью кладется, обычно, один большой камень, служащий опорой для крыши. В отличие от укрытий, сооружаемых на земельном участке, постройки, служащие для содержания скота, имеют навесную дверь.

Кладка крыши начинается сразу же по окончании возведения стен, без каких-либо промежуточных подготовительных работ по сооружению каркаса для укладки каменной крыши. Каменные плитки укладываются или в окружной ряд в форме спирали, или же одна на другую, напоминая по форме рыбью чешую. Каждый последующий ряд кладки подтягивается во внутрь. Когда кладка крыши подходит к концу, на ее вершине оставляют отверстие, которое покрывают каменной плитой и

Рис. 11.—Крыша из каменных плит (р-н Гирокастра, Албания).

сверху устанавливают камень в вертикальном положении, « на попа ». Крыша таких укрытий держится исключительно благодаря собственной силе тяжести, образуя настоящий купол. Таким образом, крестьянин в своей строительной практике использует определенные законы физики, основываясь на опыте, накопленном и испытанном им на протяжении веков. Та же древняя техника конструкций, используется и при сооружении укрытий прямоугольной формы (рис. 11). Исключение составляет конструкция крыши. В постройках такого типа стреха крыши выражена гораздо четче, и при ее постройке используются опорные бревна, укладываемые вдоль крыши от одного фронтона до другого. Количество опорных бревен, обычно, равно пяти, по два с каждой стороны крыши и одно центральное бревно, верхняя опора каменной кладки крыши. Размеры таких конструкций также различны.

Следует отметить, что в такого рода укрытиях обычно имеется и очаг, используемый в период сельскохозяйственных работ. В некоторых

случаях очаг размещается напротив двери или же поблизости от укрытия. Здесь же хранится необходимый сельскохозяйственный инвентарь. Иногда в укрытиях, предназначенных для охраны виноградников и оливковых плантаций, внутри устраивается постель для отдыха. Однако такие случаи достаточно редки, так как укрытия из камня в большинстве своем являются временными постройками.

Охрана виноградников и плантаций, прежде всего от проникновения в них животных, осуществляется за счет возведения каменной, изгороди, окружающей каждый из участков. По мере удаления от села, число каменных укрытий уменьшается, так же как и количество окружных изгородей.

В заключение следует отметить, что в нашей стране изучением подобных временных укрытий занимались такие этнографы, как Теодор Капидан, Таке Папахаджи (южно-дунайская зона), Валериу Бутура, Пауль Петреску, Р. Вулканеску (северо-дунайская зона) и другие. Р. Вулканеску, описавший каменные укрытия круглой формы у румын, считает этот архаический тип конструкций характерным для балкано-карпатской этнографической зоны.

Все, эти, и новые, и более старые этнографические материалы о конструкциях из камня круглой или прямоугольной формы, встречающиеся как в нашей стране, так и в других странах Балканского полуострова, так же как и интерпретирование этих материалов, ведет нас к отдаленным по времени связям, существовавшим много веков тому назад между зонами Балканского полуострова, и где Дунай послужил своего рода помехой на пути более тесного сближения между севером и югом Балканского полуострова. И все же типологическое подобие существует. Что касается назначения конструкций вышеупомянутого типа, то функции их в крестьянском хозяйстве со временем изменились у некоторых народностей благодаря различным социальным и экономическим преобразованиям.

LA RÉUNION DE SARAJEVO DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

Sarajevo (Yougoslavie) abrita au printemps de 1965, en mai, la III^e^ réunion du Comité international de l'Association internationale d'études du sud-est européen (AIESEE). Notre pays y fut représenté par une délégation formée de MM. Em. Condurachi, de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, secrétaire général de l'Association et chef de la délégation, le professeur Mihai Berza, membre du Comité international de l'AIESEE, Virgil Cândea, directeur du Secrétariat général de l'AIESEE, le professeur Ion Nestor, membre de la Commission d'Archéologie sud-est européenne de l'Association.

Une fois de plus, après d'autres réunions similaires tenues à Bucarest, Athènes et Sofia, cette importante organisation scientifique internationale créée par l'initiative de notre pays, avec Bucarest pour siège, a eu l'occasion de réaffirmer à Sarajevo sa volonté de coopération scientifique internationale, et entre les pays du sud-est européen en tout premier lieu. L'ordre du jour de cette rencontre, qui a réuni vingt-six représentants de dix-sept pays, comportait comme point principal l'organisation du « Premier congrès international d'études balkaniques et du sud-est européen » qui doit avoir lieu sous l'égide de l'Association du 26 août au 1^er^ septembre 1966 à Sofia. Dès maintenant, la liste des participants monte à environ huit cents noms, inscrits avec plus de cinq cents communications. L'événement promet donc de devenir une manifestation d'une grande portée et riche de conséquences pour l'histoire des civilisations européennes dans l'un de ses chapitres les plus importants, celui de leurs contacts millénaires avec le Proche-Orient à travers les civilisations du sud-est européen.

Le fait que soixante des communications proposées jusqu'à présent seront tenues par des chercheurs roumains atteste une fois de plus les traditions déjà anciennes de la science roumaine dans le domaine de la connaissance approfondie des phénomènes balkaniques, ainsi que les progrès qu'elle a réalisés depuis une vingtaine d'années.

A Sarajevo ont été fixés le programme et la technique du Congrès qui réunira les représentants de la science de plus de trente pays européens, américains et asiatiques.

Cependant, d'autres problèmes figuraient également sur l'agenda de notre réunion de Sarajevo, dont l'un des plus importants concernait l'établissement du programme de travail des commissions scientifiques de l'Association, à savoir la Commission d'Archéologie du sud-est européen et la Commission de l'Histoire des idées en Europe de sud-est. Le président de cette dernière commission est le professeur Mihai Berza, directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Enfin, deux autres commis-

sions d'études y furent créées à cette occasion : la Commission d'Histoire de la vie économique et sociale dans les Balkans du XV^e au XVIII^e siècle et la Commission du chant populaire dans les Balkans.

Convoquée après deux années d'activité, cette réunion de l'Association donna lieu à un examen des résultats obtenus dans l'intervalle 1963—1965. Le rapport de son secrétaire général, le professeur Em. Condurachi, de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a été consacré en partie à l'énumération des démarches faites par l'Association dans le but d'assurer un rythme plus intense à la coopération scientifique internationale dans le sud-est européen. Les participants à notre réunion ont été unanimes à souligner que ces résultats marquent le vif désir de collaboration des milieux scientifiques des pays sud-est européens et ils ont exprimé leur grande satisfaction, ainsi que leur profonde gratitude envers notre pays pour l'heureuse initiative qu'il a eue de créer cet important forum international, en offrant en même temps un climat favorable à son développement.

Virgil Cândea

Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae, edidit Georgius Mihailov. I. *Inscriptiones orae Ponti Euxini,* 1956, 262 p., 122 tab.; II. *Inscriptiones inter Danubium et Haemum repertae,* 1958, 257 p., 135 tab.; III, 1. *Inscriptiones inter Haemum et Rhodopem repertae. Territorium Philippopolis,* 1961, 305 p., 259 tab.; III, 2. *Inscriptiones inter Haemum et Rhodopem repertae. A territorio Philippopolitano usque ad oram Ponticam,* 1964, 277 p., 197 tab. Académie des Sciences, Sofia.

L'étude des inscriptions a révolutionné les recherches d'histoire antique. Néanmoins il existait, et il existe encore par endroits, des difficultés pour les utiliser, car les inscriptions ont été publiées, au fur et à mesure de leur découverte, dans toutes sortes de publications rares et d'un accès malaisé, avec parfois des lectures incomplètes ou erronées et, le plus souvent, sans un commentaire adéquat permettant d'en tirer le profit maximum. On saluera donc avec joie l'initiative qu'a prise l'Académie des Sciences de Sofia de publier les inscriptions grecques trouvées sur le territoire de la Bulgarie, en les accompagnant de reproductions photographiques et d'index complets et en les réunissant dans un *Corpus* formé de cinq volumes, à savoir : 1) les inscriptions du littoral du Pont Euxin ; 2) les inscriptions d'entre l'Hémus et le Danube ; 3) les inscriptions d'entre les Rhodopes et le Pont Euxin ; 4) les inscriptions du sud-ouest de la Bulgarie et 5) des index. La mission de publier ledit *Corpus* a été confiée au professeur de langue et littérature grecques de l'Université de Sofia, Georges Mihailov, qui malgré sa jeunesse s'est montré parfaitement à la hauteur de cette tâche importante, car il est sur le point d'achever prochainement ce travail fondamental dans le domaine de l'épigraphie grecque.

Les inscriptions grecques en Bulgarie sont attestées presque sans interruption durant huit siècles, du V^e siècle avant notre ère jusqu'à la colonisation des Slaves dans la Péninsule Balkanique. La plupart d'entre elles datent toutefois de l'époque de la domination romaine, notamment des premiers trois siècles de note ère et renferment (outre de précieuses informations relatives à la culture, à l'organisation sociale, à l'histoire politique et religieuse) un grand nombre de noms propres locaux qui facilitent l'étude de la langue thrace antique. Il est intéressant de constater que les inscriptions grecques reflètent également certains phénomènes du latin parlé et constituent de la sorte une source pour la connaissance de la langue latine vulgaire qui est à la base du roumain. En voici quelques exemples : *au* non accentuée > *a* ('Αγούστ[ης], III, 1700, Bjal Izvor, près de Stara Zagora, III-e siècle ; 'Αγούστης, III, 1710, Trojan, près de Stara Zagora, III-e siècle) ; *e* syncopé comme dans *veteranus* > *vetranus* > *bătrîn* (vieux), βετρανός, II, 590, Todoričene, un affluent de l'Iskăr, en aval de Glava Panega, II^e — III^e siècle ; III, 1101, Varvara, près de Plovdiv ; III, 1214, Batkun, près de Plovdiv ; *ius* > *is* 'Αντόνις, II, 861, près de Marcianopolis, II^e — III^e siècle ; Αὐρῆλις, II, 589, Goljama Brestica,

sur la rivière Utus, II^{e} — III^{e} siècle; Δομέτις, III, 1603, Stara Zagora; Λούκις, II, 884, 15, Plovdiv, III^{e} siècle; σησκουπλικάρις, Glava Panega, II^{e} — III^{e} siècle; στατιωνάρις, II, 855, près de Marcianopolis, II^{e} — III^{e} siècle, et III, 1336, Bessapara, à l'ouest de Plovdiv; Βιτάλις II, 712, près de Nicopolis ad Istrum, II^{e} — III^{e} siècle); *oo* > *o*, comme dans *cohorte* > *curte* (ἐν χώρτῃ, II, 591, Todoričene, en aval de Glava Panega, II^{e} — III^{e} siècle); *ns* > *s* comme dans *mensa* > *masă*; Κρήσκης, I, 24, Dionysopolis; Βάλης, III, 260, Odessus; II, 558, Glava Panega, II^{e} — III^{e} siècle; III, 1845, Zornica, près du Pont-Euxin, en Thrace).

Les deux langues de grande circulation à l'époque antique sont inégalement représentées dans les inscriptions. Au sud de l'Hémus c'est le grec qui l'emporte, mais au nord, c'est le latin. La frontière entre les deux genres d'inscriptions, déterminée d'abord par C. Jireček et modifiée ultérieurement par A. Philippide et P. Skok, n'est en réalité qu'une limite approximative entre deux régions dominées par des influences culturelles hétérogènes, et non pas une frontière ethnique, du fait que dans les inscriptions grecques ou latines, au nord comme au sud de l'Hémus, il apparaît une multitude de noms propres d'origine thrace, lesquels attestent la présence d'une population qui n'était ni grécisée ni romanisée. Entre la vallée du Danube, où dominait la langue latine, et le domaine de la langue grecque de la Grèce proprement dite, il existe une zone qui ne fut jamais romanisée ni grécisée, mais qui reçut de part et d'autre des influences de tout genre. La distribution des inscriptions atteste la mesure dans laquelle une culture ou l'autre a pénétré et, du même coup, elle montre dans une certaine mesure le niveau de vie ou la force d'assimilation de la population autochtone. Sa propre culture a survécu dans de nombreux monuments archéologiques d'une grande valeur. L'étude des inscriptions aide à mieux saisir les rapports réciproques entre les langues grecque et latine, à mieux connaître certains caractères de la civilisation indigène, à mieux déterminer l'espace où s'est étendue cette dernière et à obtenir des jalons pour étudier la genèse des peuples et des langues du sud-est de l'Europe.

La région pontique du territoire actuel de la Bulgarie est représentée jusqu'ici par 475 inscriptions grecques, dont la majorité, c'est-à-dire 363 inscriptions, ont été découvertes dans trois colonies grecques : Odessos (233 inscriptions), Apollonia (85) et Mesambria (45). Si l'on y adjoint trois autres colonies grecques (Dionysopolis, 22; Anchialos 9 et Bizone 7), on obtient le chiffre de 401 inscriptions. Le reste de 74 inscriptions sont disséminées ci et là, au voisinage de ces centres, et se trouvent soit déplacées de là, soit rédigées par des gens qui gravitèrent vers lesdits centres. Si l'on tient compte du large intervalle de temps, de huit ou neuf siècles, et du prestige de la culture hellénique, on a des raisons pour conclure que la présence des Grecs était en réalité sporadique et modeste.

Sur le territoire qui s'étend du Danube à l'Hémus, c'est-à-dire dans la province romaine de Mœsia inferior, on a récolté jusqu'à présent 400 inscriptions grecques, à côté de plus de 1 000 en latin. La plupart des inscriptions grecques remontent à l'époque romaine, c'est-à-dire à une période où les Grecs faisaient partie d'une unité politique immense et se déplaçaient sur de grandes distances au service de l'Empire. La connaissance de la langue grecque facilitait l'accès à des fonctions publiques et améliorait la situation matérielle, au point que l'on pouvait se permettre d'enjoliver sa tombe de pierres sculptées. Les inscriptions de la Mœsia inferior attestent la présence des Grecs surtout dans des villes ou des centres religieux : Nicopolis ad Istrum 94, Glava Panega 76, Marcianopolis 29, Emporium Dioscuduraterae (sur la voie menant d'Augusta Traiana-Stara Zagora à Nicopolis ad Istrum, au sud de Gostilica, sur la rive gauche de la rivière Iantra) 13, Œscus (Iskăr) 9, Durostorum 4, Abrittus (Razgrad) 3, au total 228 inscriptions, c'est-à-dire plus de la moitié du chiffre total. Le reste gravite autour de certains centres urbains (Municipium Montanensium-Kutlovica, Mihailovgrad 5, Nicopolis ad Istrum 11, Abrittus 7, Marcianopolis 36) ou apparaît dans les vallées fertiles de certains cours d'eau (Œscus 24, Utus 9, Asamus 3, Iatrus-Iantra 31 et Almus -Lom 52). Dans d'autres centres, à savoir à

Nicopolis ad Istrum et Glava Panega, les inscriptions grecques dépassent celles en langue latine. Il est intéressant d'observer que le long du Danube, là où stationnaient des troupes romaines, les inscriptions grecques sont presque inexistantes. En conclusion, on peut affirmer que la Mœsia inferior nous a conservé davantage d'inscriptions grecques que la Mœsia superior, la Dacie, la Pannonie inférieure et la Pannonie supérieure prises en bloc. Cela s'explique du fait que la Mœsia inférieure était plus près du Pont-Euxin, de la Thrace et de la Grèce.

Bien différente est la situation de la Thrace orientale, où l'on compte 1 015 inscriptions grecques pour approximativement 200 inscriptions latines. En effet, la Thrace a davantage subi l'influence grecque que toute autre province romaine, la Macédoine exceptée. A Philippopolis (Plovdiv) et dans les environs, on a découvert 715 inscriptions grecques ; à Augusta Trajana (Stara Zagora) et les alentours, 210 : sur la partie du territoire de la ville d'Hadrianopolis qui fait partie du territoire bulgare actuel, 39, à Deultum et aux environs, 33. En Thrace, les inscriptions grecques revêtent un caractère de masse et apparaissent en grand nombre dans les localités rurales, tandis que celles en latin représentent, en bonne partie, les intérêts de certaines autorités publiques. Etant une province de transit pour les armées romaines. d'Asie appelées sur le Danube ou en direction de l'Italie et de la Gaule et vice-versa, la Thrace a connu maints aspects de la culture romaine, mais elle n'a pas eu le loisir de les approfondir dans la même mesure que ceux de la civilisation grecque.

Quand seront parus le volume IV de la présente collection (lequel renfermera les inscriptions grecques de la Thrace occidentale) et le volume V avec les index généraux de matières et noms propres de tout le *Corpus*, on pourra mieux préciser certaines conclusions d'ensemble. Ladite collection est judicieusement rédigée et s'avère d'ores et déjà d'une grande utilité pour la recherche.

H. Mihăescu

Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, herausgegeben von Veselin Beševliev. Akademie-Verlag, Berlin, 1964, XV, 220 p., 114 reproductions photographiques et 1 carte. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Institut für griechisch-römische Altertumskunde. Berliner Byzantinische Arbeiten, 30).

Cet ouvrage renferme les inscriptions grecques et latines des IV^{e} au XV^{e} siècles, découvertes en Bulgarie jusqu'en 1962. En ce qui concerne le IV^{e} siècle, l'auteur n'a choisi que les inscriptions de caractère officiel ou chrétien. Il en donne une nouvelle lecture, accompagnée d'un commentaire philologique et historique adéquat. Avec son volume *Protobulgarische Inschriften*, paru dans la même série, on dispose en l'occurrence d'un véritable Corpus de toutes les inscriptions grecques et latines du Moyen Age bulgare. On nous permettra d'en esquisser quelques remarques d'un caractère général.

Les 259 inscriptions en question ont été découvertes dans 77 localités. Elles sont réparties comme il suit : 73 inscriptions latines, 142 grecques, antérieures au VI^{e} siècle, et 44 byzantines. Celles en langue latine proviennent de Serdica (Sofia) et de ses environs (24) ; d'Odessos (Varna) et de ses alentours (9) ; d'Augusta Traiana (Stara Zagora) et de ses environs (5) ; de Bourgas et de ses environs (4) ; de Pautalia (Kjüstendil) et de ses alentours (4) et des territoires d'entre la chaîne des Balkans (Stara Zagora) et le Danube. La majeure partie des inscriptions grecques antérieures au VI^{e} siècle ont été trouvées dans les villes de Varna (55) et de Bourgas (24) et dans leurs environs, suivies par Plovdiv (17), Stara Zagora (9) et Sofia (8). La culture byzantine a laissé des traces dans la région de Šumen (l'actuel Kolarovgrad), aux alentours de

la ville de Bourgas , à Plovdiv et dans l'angle sud-ouest de la Bulgarie, avec les localités de Melnik et de Sveti Vrač (aujourd'hui Sandanski). Les inscriptions latines persistent jusqu'au début du VII^{e} siècle et confirment le fait bien connu que le grec s'est définitivement imposé comme langue officielle de l'Empire d'Orient à peine après l'an 600 de notre ère. Les inscriptions latines chrétiennes sont distribuées comme il suit : Serdica (13), la région de Pautalia (3), Varna et ses alentours (3), Stara Zagora et ses environs (3) ; 7 autres inscriptions sont disséminées du Danube aux Balkans dans les localités de Ljutbrod (Vraca), Ratiaria (Arčar), Nicopolis ad Istrum, Storgosia (Pleven), Preslav, Stan (Novi Paza) et Marcianopolis (Devnja). Un petit nombre seulement datent du IV^{e} siècle ; la plupart remontent au V^{e} et au VI^{e} siècles. Les chiffres montrent que le christianisme de langue latine a surtout laissé des traces dans les grands centres et s'est répandu notamment dans le nord des monts Balkans, où du IV^{e} au VI^{e} siècle la présence d'une population romanisée continue à être attestée par les monuments archéologiques.

L'ouvrage s'ouvre sur une liste des publications consultées, abondante et judicieuse. On constate clairement que l'auteur s'est suffisamment documenté sur les problèmes du grec et du latin de la basse époque. Il utilise des travaux lexicographiques et épigraphiques, ainsi ques des sources historiques de première main et est très au courant de l'état de la recherche. Quelques-uns des travaux fondamentaux sont cités d'aprés des éditions un peu vieillies, comme c'est le cas des recuils de E. Diehl et H. Dessau, de la grammaire latine de Stolz-Schmalz et de l'ouvrage classique de G. Ostrogorsky. Mais le souci de précision et l'érudition de l'éditeur n'en méritent pas moins tous les éloges.

Les inscriptions sont présentées dans l'ordre géographique, par localités, en commençant par Sofia et en allant en général de l'Ouest à l'Est, jusqu'au Nord du Pont-Euxin, puis de là vers le Sud, vers l'Ouest et la frontière yougoslave, pour finir avec la localité de Petrovo, dans l'angle sud-ouest de la Bulgarie, au voisinage de la frontière grecque. Pour chaque localité, les inscriptions sont reproduites et commentées dans un ordre chronologique relatif. La carte qui accompagne le volume représente en un certain sens la conclusion du livre : elle aurait gagné en efficacité à être exécutée en trois couleurs correspondant aux inscriptions latines, grecques et byzantines.

Les phénomènes linguistiques des inscriptions latines sont d'un réel appui dans l'étude de la langue roumaine. Des verbes *dolere, iacere, repausare, requiescere,* les trois premiers ont survécu en roumain (*a durea, a zăcea, a răposa*). *Ad, in* persistent dans la préposition *la = illac ad.* La forme *presbuterum,* attestée dans une inscription de Preslav du IV^{e} au V^{e} siècle explique la forme roumaine *preot* (ou *preut*), qui provient d'un nominatif **prebuter* et non du classique *presbyter.* La forme pronominale *eista* de l'inscription n^{o} 75, découverte au village de Stan (district de Novi Pazar, à l'ouest de Varna, du V^{e} siècle) est à la base de la forme roumaine dialectale *aiasta.* La lecture de l'inscription grecque n^{o} 95 de Varna, du VI^{e} siècle, peut s'appuyer sur le roumain *sîmbătă* (de *sambata,* où *m* est conservé) : la forme *sambata* est attestée par un papyrus d'Egypte, du II^{e} siècle de notre ère (R. Cavenaille, *Corpus papyrorum Latinorum,* Wiesbaden, 1958, p. 256, 4—5) et est confirmée par les formes romanes, française *samedi* et engadine *samda* ou par l'allemand *Samstag.* Δομνήδιος de l'inscription grecque n^{o} 195 trouvée à Beroe (Stara Zagora, VI^{e} siècle) nous fait penser à *Domnedeus* qui a donné en roumain *Dumnezeu.* La topique *dies Lunae* (inscription n^{o} 75, de la commune de Stan, district de Novi Pazar, V^{e} siècle) montre pourquoi on a en roumain *luni,* alors que les langues romanes occidentales reflètent la topique inverse *Lunae dies* (italien *lunedi,* français *lundi*). *En zies Danielo bicario* (inscription n^{o} 75, V^{e} siècle) rappelle le roumain *în zilele . . .,* et *in lato, in longo* le roumain *în lat, în lung.*

Tumane, interprété comme un accusatif de *Thomas*, de la catégorie de la déclinaison en *-a, -anis* (par ex. *tata, tatanis*) est contredit par les formes de génitif *Cosma* (p. 56) et *Thomae* (p. 29): cette forme semble peu probable. Aux pages 131 et 216 *domum alternum* est une faute d'impression pour *domum alternam*. Le nom thrace *Moco, Mocco* (p. 131) a été mis en corrélation par A. Philippide (dans ses cours à l'Université de Jassy) avec l'adjectif roumain *moc, moacă* « lambin, lent au travail ». *Domnica* apparaît souvent dans les inscriptions, mais en roumain c'est la forme non syncopée *Dominica* > *duminică* qui a persisté. Le latin *termen*, mot populaire, a survécu dans les langues romanes (roumain *țărm* et *țărmure* refait sur le pluriel *țărmuri*). Sa présence en grec s'explique par la nécessité d'un terme technique fréquemment usité par l'administration romaine.

Le nombre imposant des inscriptions latines et grecques du sud-est européen renferme un matériel extrêmement riche pour la connaissance de la société antique et médiévale. Ces inscriptions ont paru au fur et à mesure de leur découverte, dans toutes sortes de publications disparates et difficilement accessibles, ce qui entravait considérablement la recherche. Aussi doit-on saluer avec joie l'apparition du présent recueil: composé avec soin et compétence, il demeure une contribution scientifique digne d'être imitée par les érudits d'autres pays.

H. Mihăescu

Dicționarul limbii române [*Dictionnaire de la langue roumaine*] (DLR), Nouvelle série, tome VI. *Introduction. M-mascat.* Editions de l'Académie, Bucarest, 1965, CXXIII, 160 p.

Le présent travail résulte des efforts d'une équipe de collaborateurs de l'Institut de linguistique de Bucarest, équipe dirigée par l'Académicien Iorgu Iordan et le Professeur Ion Coteanu. Les auteurs se proposent de continuer, sous des formes plus perfectionnées, et de compléter *Le dictionnaire de la langue roumaine* (I, 1, *A—B*, 1906—1913, LXX, 716 p. ; I, 2, *C*, 1914—1938 ; 717—1066 p. ; II, 1, *F—I*, 1914—1934, 955 p. ; II, 2, *J-lojniță*, 1948, 240 p.), paru sous la direction de Sextil Pușcariu. Ce dernier avait hérité, à son tour, de quelques centaines de milliers de fiches extraites par un groupe de chercheurs sous la direction d'A. Philippide, entre 1900 et 1905. Le plan initial était de recueillir et de systématiser l'ensemble du lexique de la langue roumaine depuis les temps les plus anciens jusqu'à ce jour et d'indiquer l'étymologie de chaque mot. La réalisation de ce travail est allée difficilement, l'ancienne Académie Roumaine ne s'étant pas suffisamment intéressée à sa bonne marche ; et après 1944 il y eut des travaux plus urgents, tels que le dictionnaire du roumain moderne (*Dicționarul limbii române literare contemporane*, I—IV, 1955—1957 et *Dicționarul limbii române moderne*, 1958). L'Académie de la République Socialiste de Roumanie se propose maintenant d'élaborer sur des bases scientifiques modernes et d'imprimer d'abord les lettres *m—z* et ensuite de refondre les lettres *a—l*. Cette fois, les fonds sont assurés et le nombre des collaborateurs est suffisant pour que l'ensemble de l'ouvrage paraisse en quelques années.

L'introduction expose les principes généraux qui ont présidé à l'élaboration de ce dictionnaire. Il renfermera quelque 140 000 mots et variantes, aura un caractère normatif et essayera d'enregistrer tout le trésor lexical de la langue roumaine. Les étymologies seront étudiées en fonction du principe de l'étymologie interne, de l'étymologie directe et de l'étymologie multiple, c'est-à-dire que : 1) ses sources seront recherchées tout d'abord au sein même de la langue roumaine ; 2) on établira la provenance du mot roumain, mais sans prendre également en discussion l'origine de l'étymologie même et 3) pour chaque terme on recherchera toutes ses sources possi-

bles dans le temps et dans l'espace. « En écartant de l'exposé de l'histoire des mots les interventions encyclopédiques qui donnaient souvent une note de dilettantisme, les auteurs de la nouvelle série ont adopté le mode le moins compliqué de présenter les faits lexicaux. On a également formulé des principes rigoureux de sélection du matériel et l'on a réduit en conséquence le nombre des appréciations portées arbitrairement. Conformément au principe d'enregistrer fidèlement le lexique de la langue roumaine dans sa totalité, on a même introduit dans le dictionnaire certains mots dont on n'a pas pu déterminer la signification, la catégorie grammaticale ou la provenance géographique» (p. XV). La fin de l'introduction renferme une longue bibliographie des ouvrages consultés et la liste des localités où l'on a effectué des enquêtes dialectales.

Le présent dictionnaire nous permet de tirer certaines conclusions au sujet de l'histoire de la culture. Les turcismes étaient nombreux jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, mais ils ont commencé à disparaître petit à petit au XIX^e^ siècle et quelques-uns seulement ont survécu jusqu'à notre époque. Nombre d'entre eux se rattachaient en propre à l'administration, à la façon de s'habiller et de se nourrir, aux marchandises qui circulaient en ce temps-là, mais les changements de structure ont imposé par la suite d'autres termes. Parmi les 35 mots enregistrés dans les premiers fascicules parus, il n'y en a plus que 6 en usage aujourd'hui encore : *macara* « grue », *macaz* « aiguillage », *magiun* « marmelade », *mahala* « quartier » , *mahmur* « engourdi, enivré, » et *mangal* « brasero ». La majorité des grécismes introduits au XVIII^e^ siècle représentent également un lexique mort pour nous : sur 12 grécismes enregistrés, 2 seulement sont encore en usage, *macaroane* « macaronis » et *magazie* « magasin ». Pour certains d'entre eux on connaît aussi leurs parallélismes d'origine occidentale, *maghie* à côté de *magie* « magie », *magnit* concurrencé et évincé par *magnet* « aimant ». Un bon exemple de la façon dont change la terminologie vestimentaire et dont apparaissent de nouveaux courants en matière de mode nous est fourni par les variantes suivantes : *mántie*, d'origine slave, au XVII^e^ siècle, *mantá* de provenance polonaise ou ukrainienne et *mántă* d'origine française au XVIII^e^ siècle, *mántăl*, de l'allemand *Mantel*, *mantelă*, de l'italien *mantello* et *mantou* du français *manteau* au XIX^e^ siècle. Les mots *maistor* et *maistru* sont cités ensemble, bien que leur histoire soit différente : l'un comme l'autre, ils dérivent du latin *magister*, mais tandis que le premier nous est arrivé de bonne heure par le canal du byzantin et du slave, le second est un emprunt relativement récent à l'allemand *Meister*.

Au nombre des vocables dont l'étymologie est incertaine figurent des noms d'étoffes comme *máltă*, *maltéh*, *maltín*, *manțíă* et *maráș* ou encore des termes vieillis du vocabulaire des poids et mesures, tels *maldác* et *máldăr*. Il est nécessaire, à cet égard, que la collaboration avec les spécialistes de l'histoire du commerce devienne plus étroite, ce qui permettra d'étudier les mots en question en rapport direct avec les objets qu'ils désignent.

Nous avons également relevé certaines inadvertances. C'est ainsi que l'on confond parfois les mots syntagmes et les mots composés. Par exemple *mac bun*, *mac involt*, *mac alb*, *mac negru* sont désignés comme syntagmes, alors que *mac cornut*, *mac spînos*, *mac porcesc*, *mac păsăresc* sont considérés comme des mots composés. Pour des termes savants on indique quelquefois une provenance indirecte, française, allemande, italienne ou russe, et d'autres fois on renvoie à l'original grec. L'étymologie du nom du mois de *mai* est le vieux slave *maĭ*, venu par la filière byzantine, et non pas un héritage direct du latin *Maius*.

On estime que le présent dictionnaire paraîtra régulièrement à raison de 400 pages au moins par an, jusqu'en 1970. Il constituera indubitablement un ouvrage fondamental pour l'étude de la langue roumaine et secondera largement les travaux comparatifs sur les rapports linguistiques du sud-est européen.

H. Mihăescu

Речник на Македонскиот јазик со српскохрватски толкувања [Dictionnaire de la langue macédonienne, avec des explications en langue serbo-croate], Tome I, Lettres A-N, Institut de la Langue Macédonienne, Skopje, 1961, 510 p.

Le premier Dictionnaire de la langue macédonienne slave marque l'un des plus importants événements dans le développement de la langue et de la culture macédonienne au cours des deux dernières décennies, c'est-à-dire depuis la deuxième guerre mondiale.

C'est un fait connu, que les conditions historiques défavorables ont empêché la langue slave macédonienne de s'affirmer, quoique certains mouvements spontanés aient été déjà faits un siècle auparavant [1]. Le mouvement de renaissance nationale et culturelle des Macédoniens slaves a comme principaux représentants Kiril Pejčinović et Joakim Krčovski et plus tard J. Konstantin-Dzinot [2].

Jusqu'à la seconde guerre mondiale on ne peut proprement parler d'un alphabet macédo-slave, ni d'une orthographe, d'une grammaire ou d'un dictionnaire de cette langue.

La victoire de la révolution antifasciste a créé des conditions sociales et économiques favorables à la libre affirmation de la langue slavo-macédonienne. La première mesure importante dans ce sens a été prise en août 1944, lorsque la langue macédonienne-slave a été proclamée langue officielle de la Macédoine, région sur le point de se constituer République Populaire au sein de la Yougoslavie libérée.

Vingt et un ans plus tôt, en mai 1945, le gouvernement de la République Populaire de Macédoine a promulgué le décret d'adoption de l'alphabet macédonien actuellement en vigueur, et le 7 juin de la même année, la décision concernant l'adoption de l'ortographe officielle de la langue macédonienne [3]. En même temps, paraissait le premier abécédaire macédo-slave. Comme de juste, dès lors on a accordé l'attention nécessaire aux problèmes de grammaire, mais celle-ci n'a été rédigée et publiée que plus tard [4].

Ainsi furent mises les bases du développement multilatéral de la langue macédonienne laquelle, deux décennies durant, se forma comme langue littéraire : on public dans cette langue des journaux, des manuels, des revues, des brochures, des études de spécialité et des œuvres littéraires, en tout, environ 1 270 titres.

Une œuvre capitale est le « Dictionnaire de la langue macédonienne », en trois volumes, contenant un total de 70 000 mots. Le recueil du matériel pour ce Dictionnaire a été effectué à partir de 1951 par une Commission spéciale et à partir de 1953, par l'Institut de la langue macédonienne, nouvellement créé.

Le premier volume du Dictionnaire, élaboré par Teodor Dimitrovski, Blagoje Kurbin et Traiko Stamatoski, sous la rédaction de Blaže Koneski, comprend les lettres A-N et possède 29 359 mots [5].

L'alphabet macédonien est cyrillique et se compose de 31 lettres — une de plus que l'alphabet serbo-croate, deux de moins que l'alphabet russe et trois de plus que l'alphabet bulgare.

[1] Voir par exemple : V. Zlatarski, *Како съ писали македонци преди 115 години*, dans « Македонски Преглед », 1/1929, p. 117—120; Blaže Koneski, *Кон македонската преродба. Македонските учебници во 19 век*, Второ издање, Skopje, 1959, 99 p.; Stalev Georgi, *Преглед на македонската литература од 19 век*, Skopje, 1963, 144 p.

[2] Voir Blaže Koneski, *Македонската литература во 19 век. (Кратак преглед на текстови)*, Skopje, 1952, 96 p.; Krčovski-Pejčinović, *Избрани текстови*. Приредил Блаже Конески, Skopje, 1963, 102 p.

[3] Blaže Koneski, *Македонски правопис со правописен речник*, Skopje, 1950, 175 p.

[4] Blaže Koneski, *Граматика на македонскиот литературен јазик*, 1952—1954, 2 vol. Une nouvelle édition en 1957.

[5] Les deux volumes suivants du Dictionnaire paraîtront jusqu'à la fin de cette année.

Comme la langue macédonienne slave ne connaît pas le son vocalique ă (ъ), l'alphabet ne possède point le signe fort (ъ) comme la langue bulgare. Elle ne comprend non plus le signe mou (ь) comme la langue russe, mais utilise pour les consonnes affaiblies les lettres correspondantes de l'alphabet serbo-croate : љ, њ, ч, џ. Les dentales affaiblies (ђ, ћ dans l'alphabet serbo-croate) font exception et sont rendues par les lettres pour sons gutturaux avec un signe diacritique : ѓ (=ђ) et ќ (=ћ). Pour le son Z, l'alphabet macédonien possède deux signes : le signe habituel з et un autre, une sorte de dz, écrit avec un S. Pour l' я, ю (existant dans l'alphabet russe et bulgare) on utilise le signe j (ja, jy) comme en serbo-croate. De même, à la place de щ on écrit шт.

L'accent tombe en général sur l'antépénultième syllabe, avec certaines exceptions, d'habitude les néologismes, signalées dans les pages du Dictionnaire.

Les substantifs sont présentés, en règle générale, avec leurs pluriels et les adjectifs avec la terminaison féminine, surtout lorsqu'il s'agit de l'*a* inconstant. L'infinitif étant inexistant, les verbes sont à la III^e personne du singulier de l'indicatif présent. Dans le cas des verbes imperfectifs et à action itérative, ainsi que pour les substantifs dérivés de ceux-ci, on ne répète plus le sens, mais on envoie à la forme perfective ou au mot radical. On présente toutes les significations des mots, en illustrant leur utilisation et en précisant les mots archaïques, dialectaux ou provenant de la langue populaire (arh., dijal., razg., = langage courant, etc.).

Le Dictionnaire présente un grand intérêt pour les spécialistes, de même que la langue macédonienne présente une particulière importance pour la philologie, surtout pour la slavistique, aussi bien à cause de son spécifique qu'en tant que dépositaire de nombreux archaïsmes slaves et d'autres origines. Cet intérêt est reflété dans les environ 700 études sur la langue macédonienne slave et ses dialectes[8]

Le fonds lexical de la langue macédonienne porte l'empreinte de l'ancienne langue slave et des emprunts anciens et nouveaux adaptés au sens de la langue macédonienne écrite qui a évolué le long des siècles. Ce fait se retrouve amplement dans le lexique du présent volume du Dictionnaire. On y trouve, en dehors du riche lexique macédo-slave, des ressemblances avec les langues bulgare et serbe, de nombreux mots turcs et quelques mots grecs — les uns et les autres communs aux langues macédonienne et roumaine — ainsi que des mots roumains ou provenant de substratum balkanique.

Voici quelques exemples de mots identiques ou similaires aux mots bulgares : jac — moi, ареса — plaire, гради — poitrine, длабоко — profond, голем — grand, влезе — entre, ерген — gars, загалати — salir, клечка — bois mort, либе — bien-aimée, меч — épée, etc.

D'autres mots sont identiques ou très ressemblants aux mots serbes correspondants : бескрајност — infini, богами — vraiment, брблив — bavard, брзина — vitesse, гавран — corbeau, гледалиште — place pour regarder, гушење — asphyxie, звечи — tinter, кобец — épervier, круг — cercle, млеко — lait, etc.

Nous présentons quelques exemples du lexique spécifique macédo-slave, y compris les mots communs slaves mais prononcés conformément au spécifique de la langue macédonienne, selon les parties du discours :

Substantifs : борчлиа — débiteur, бричобрад — rasoir, бришалка — décrottoir, бурило — tonneau, вакат — temps, époque, веда — éclair, весникарница — kiosque (à journaux), ветрило — éventail, ветување — promesse, влачка — filet (de pêche), водник — place pour les récipients d'eau, воловар — vacher, варинање — retraite, вочник — querelleur, вртимушка — toupie, вратак — retour, вратница — porte, граждаре — gros panier pour le

---

[8] L'une des études les plus récentes sur les dialectes est signée par Božo Vidoeski, *Кумановскиот говор*, Институт за Македонскиот јазик, Скопје, 1962, 348 p.

maïs, гајле — inquiétude (немај гајле — sois sans crainte), галапче — pigeon, голтај — gorgée, гргале — cruche à goulot étroit, греб — paume, гребул — couteau pour couper la vigne дајак — canne, дангалак — escogriffe, дармар — chaos, динка — moulin, далбина, длабина — profondeur, доб — gain, догорче — mégot, домазлак — reproduction des animaux, дост — ami, затка — bouchon, дурли — paresseux, заек — lapin, излак — puits creusé, качор — vieux bélier, кијамет — mauvais temps, караконџул — revenant, коцел — natte, крчул — ancienne espèce de cochons, меѕдра — frontière de village, нанење — sommeil, настан — événement, настин — refroidissement, etc.

Adjectifs : вет — ancien, вилно — véhément, вјасана — pressé, врапит — véhément, irrité, гален — gâté, гнаслив — repoussant, дрт = vieux, недокវакан — vert, trop peu cuit, etc.

Verbes : брка — chasser, poursuivre, вали — allumer, венда — paresser, веси се — se pendre, вети се — promettre, влапи се — jaillir, власи — carder, волоса — être en état de, être capable de, вомјази се — s'étonner, вуѕга се — glisser sur la glace, гровта — grogner, демне — épier, деф биди — éloigne-toi, довтаса — surabonder, дундуги се — se mettre en colère, замолка — se taire, затре — détruire, заулави — devenir fou, ѕбигороса се — s'aigrir, ѕирка — se montrer, издемне — épier, натаври — parer, наслака — giffler, etc.

Autres mots spécifiques : вака, ваке — ainsi, вон, вонка ,— dehors, внатре — dedans, дамна — depuis longtemps, дека — où, comme, дење — au courant de la journée, излекум — lentement, комај — bientôt, ваму-таму — par ci par là, наугоре — en haut, нафим — en vain, кај него — chez lui, непендек — brusquement, etc.

Les mots turcs, assez nombreux, sont considérés comme archaïsmes : абер, абрашлија, ага, адет, азна, ајан, касмет, коџабашлија, милет, мулк, etc.

Un grand nombre de mots turcs ou, en général, de provenance orientale, sont communs à la langue macédo-slave et roumaine, soit qu'ils existent actuellement en roumain soit qu'ils aient été utilisés dans le passé (dans la plupart des cas). En ce qui concerne ces mots, la différence consiste dans le fait que la langue macédonienne élimine l'*h* initial et parfois ajoute la terminaison slave — ија :. ајмана, амал, амбар, ан (han) [7], анџија (hangiu), ангарија, арабаџија, арам, аргат, арпаџик, аргат, аргатлак, атер (hatir), аџамија, бабалак, бајрак, балама (avec le sens de : bête), балтак (балта, балтија), башка, белај (belea), берикет, беќар, булукбаш, далак, дамла (dambla), дамлоса се (a se damblagi), дембел, душуме, ѓувеч, забан (zăbun), забит, зар (zer = zarul), запт, зарзават, зор, ибрик, јагма, казма, каик, кајмакам, калабалак, калауз, караѓоз, карпус, (harbuz), кафтан, кепе (chebă), кибрит, кираџија, кодош, кодошка, кодоши, кусур, минтан (mintean), мукава, мурдар, etc.

Les mots suivants d'origine grecque sont communs aux deux langues : ајасма (aghiasmă — eau bénite), вапса, вапсило, вапсување, даскал, дисаги, јагурида, кир, кира, ном (canon, loi), клерик, нестивнат — inassouvi, зуграв.

Plus nombreux sont dans les deux langues les mots d'origine latine, ceux-ci possédant parfois des sens différents : бербат, (avec le sens du roumain murdar [8] — sale), бербати се (avec le sens du roumain ; a se murdări — se salir), забербатисе, бербер, бестија, бучало (fluier la cimpoi, cf. bucium — sifflet de cornemuse, cf. flûte de berger), дурмење (avec le sens : încruntare — froncement de sourcils), верс, ѓем, ѕун, ѕунење, калеч, калчине (călţuni— bas),

---

[7] Entre paranthèses nous présentons la prononciation roumaine, au cas où elle présente des différences par rapport à la prononciation macédonienne.

[8] Entre parenthèses nous donnons le sens roumain exact au cas où celui-ci diffère, bien que le mot macédonien respectif se prononce comme un mot roumain connu.

карцел, кастел, кауза, кауш (avec le sens de celulă de închisoare — cellule de prison), каша, коледар (colindător — enfant qui chante des Noëls), комуна, кукул, кутар, кутри, лина, луња, мотив, мура (avec le sens de pin alb — pin blanc), мустаци, лимба (avec le sens de smoc de păr — toupet), лингур (avec le sens de pămînt sterp — terre aride).

Le lexique commun qui reflète le fonds de la langue slave ancienne est riche et se caractérise par une prononciation plus proche de la langue roumaine que de certaines langues slaves, par exemple : бавно (cu zăbavă — avec retard), бездна, босиљок, брлог, брна, буер, буерка, буерски, вар, бурјан, бурјаноса се (se acoperă de buruieni—se couvre de mauvaises herbes), ведро (vadră — mesure de capacité d'environ 13 litres), верига, вина, визба (avec le sens de beci — cave), виор (vifor — tourmente de neige), вори (a vorbi, a vorovi — parler), врв (vîrf — sommet), вреж, врзоп, врколак, глоба, глоби, горун, господар, граба, градина, градиште, грамада (грчка грамада — grup de copii — groupe d'enfants), награмади, грамадница (grămăjoară — petit tas), гриба, грижа, гроза, дад, даравела (intrigă, păcăleală — intrigue, farce), дамазлак, дамаџана, добиток (vită — bête), дира, дреб, дроб, друшка, жалба, жупан, забрана, завист, затропа (a începe cu tropăitul — se mettre à trépigner), завор, збрчи, згон, зурла, ика, икне, јаз, кикот, клиса, клобурец, клапа, клопот, коба, коби, колак, колник (albie, copaie — baquet, auge), кочан, кочанка, крак, крама, крошна, крни, ластар, лиљак, мирудија, могила, молкне, молкум, молкома, морков, навал, натокми, натокмување, недотокмен, натопори се (a-şi da pieptul înainte, a se îngîmfa — bomber sa poitrine, se rengorger), etc.

Les exemples ci-dessous sont des mots communs d'origine différente (française, magyare, etc.) : ајдук, амбис, аскет, багатела, балада, бир (taxe payée aux prêtres), воал, газда, казамат, каска, кошмар, квота, кукурига, катана (avec le sens de cal mare — gros cheval), кураж, манџа, мостра, etc.

Nous rencontrons dans les pages du Dictionnaire une série de mots provenant du roumain ancien ou du substratum commun balkanique : бачар (baci — maître berger), буза, бузинест (buzat — lippu), гадел (gîdilat — chatouillé), гаделичка (a gîdila — chatouiller), глотум (în gloată — dans la foule), дестур (destul — assez), журка, ѕангари, издрџда, карпа (stîncă, uriaş — roc, géant), катун (avec le sens de « cergar »), качулка, кланца се, ркотење, ма (mă, măi —hé là, toi !), мандра, море, мори (măre, mări — interjection), мургав, мурго, мурџест, мурџа, натруфеност, натруфи се (a se înzorzona — s'attifer), натурти се (a se umfla în pene, ca o turtă — se rengorger, se lever comme une pâte), мамалига, мамалигар, маца (mîţă — chatte), копиле, копилка, копили се, копиларка, копилана.

L'article défini de la langue roumaine se retrouve dans des mots macédo-slaves, comme : браздуле (brazdă mică, petit sillon), брадуле (bărbuţă — barbiche), детуле (copil — enfant).

Pour désigner les Aroumains on trouve les noms de : влав, влаиња, куцовлав, Каракачанин. La langue aroumaine est « влашки јазик ». Влавчиња ou Власи se nomme dans l'astronomie populaire la constellation de la Pléiade.

Enfin, le Dictionnaire possède un grand nombre de néologismes utilisés en macédonien, ceux-ci provenant d'habitude des langues latines : аболиција, аванс, аграрен, агреман, акомпанирање, антика, апсурд, афинитет, грација, демантира, депонира, игнорант, каверна, колоратура, комплет, диск, доза, дотација, евидентен, ерудит, колектор, импонира, конклузија, консумација, компатриот, костум, курентен, монументен, мускул, etc.

Le Dictionnaire reflète le degré de stabilisation atteint par le fond lexical de la langue slave macédonienne dans son évolution. Il constitue, en même temps, une base solide pour approfondir à l'avenir la connaissance du lexique macédonien et sera un instrument précieux pour la connaissance de la langue macédonienne par les spécialistes, surtout par les slavisants et les

balkanologues. Les philologues roumains pourront, pour la première fois, étudier les analogies, les emprunts et les influences réciproques des deux langues, dus aussi bien à la cohabitation avec les Aroumains que, surtout, au contact permanent qui a eu lieu à l'occasion des immigrations saisonnières des Macédoniens dans les Pays Roumains.

S. Iancovici

D. ANGHELOV, *Богомилството в България.* (Le bogomilisme en Bulgarie), Deuxième édition refondue et complétée, Sofia, 1961, 317 p.

Spécialisé depuis longtemps dans les problèmes du bogomilisme, D. Anghelov nous offre un exposé intégral sur l'origine, le caractère et le développement enregistré par le mouvement bogomiliste en Bulgarie et Macédoine depuis la moitié du X^{e} siècle, lorsqu'on trouve déjà des informations certaines sur l'existence de ce mouvement, et jusqu'à la fin du XIV^{e} siècle, quand, de par la conquête ottomane, le bogomilisme se trouve à son déclin.

S'appuyant sur des sources bulgares, byzantines et latines, l'auteur analyse l'évolution du mouvement et de la doctrine bogomilistes à la lumière du matérialisme historique. L'auteur a tenu compte de la bibliographie bulgare et étrangère concernant ce problème, surtout des matériaux publiés pendant les dernières 15 années, et a donné par conséquent une grande extension à son ouvrage de 1947, avec le même titre, ouvrage qui d'ailleurs a été traduit en russe en 1954.

Divisée en sept chapitres, ceux-ci en deux ou quatre sous-chapitres chacun, l'exposition offre au lecteur et au spécialiste la possibilité de s'informer et d'avoir une idée claire sur les divers aspects du problème du bogomilisme.

Après avoir présenté d'une manière analytique la littérature de spécialité, en relevant les questions mal éclairées, l'auteur passe à l'analyse des sources, en les divisant en sources antibogomilistes et sources de provenance bogomiliste.

L'apparition du mouvement bogomiliste est éclaircie dans le chapitre III par l'analyse du développement du féodalisme et de l'aiguisement des contradictions sociales en Bulgarie aux IX^{e}—X^{e} siècles. La situation difficile des paysans et de la population urbaine, les causes de l'opposition envers le clergé supérieur et les ordres monacaux et les causes de la lutte qui a eu lieu au dixième siècle contre l'idéologie féodalo-ecclésiastique sont particulièrement analysées. Les croyances anciennes, conservées aussi après l'adoption officielle du christianisme par les Bulgares, ont joué, elles aussi, un important rôle dans la formation de la base idéologique de l'apparition du mouvement bogomiliste, en tant que forme de réaction contre la doctrine chrétienne officielle, alliée à la classe exploiteuse. Répandues dans l'Asie Mineure et aux Balkans, les hérésies, comme le manichéisme, le marcixonisme, le paulicianisme et le massalianisme, et spécialement les dernièrs deux, ont stimulé par leurs conceptions les tendances antiféodales et anti-ecclésiastiques. Certains emprunts idéologiques à ces courants précédents n'annulent pas le caractère spécifique du bogomilisme comme un mouvement spécial, dépendant des conditions sociales-économiques réelles du territoire de la Bulgarie. Les prémières informations concernant le bogomilisme comme un mouvement spécial, font remonter son origine au dixième siècle (927—969). L'activité du prêtre Bogomile, le premier représentant notoire de ce mouvement, ainsi que les informations sur le centre du mouvement, les noms donnés à ses adeptes et leur profil social analysé par l'auteur dans le chapitre IV, dénotent que le mouvement représente un phénomène social particulier, caractéristique pour la Bulgarie de cette époque-là.

L'essence de la doctrine bogomiliste est indiquée par D. Anghelov à l'aide d'une analyse compétente et claire de la conception dualiste et gnostique des bogomiles, de leur cosmogonie et eschatologie, de leur position à l'égard des livres du Nouveau et de l'Ancien Testament ; c'est là le contenu du V^{e} chapitre (p. 98 —127). Le caractère de classe des conceptions bogomilistes résulte clairement de leur position critique à l'égard de l'Eglise officielle et de ses rites, analysés par l'auteur aux paragraphes spéciaux, consacrés à chaque institution ; la négation de l'Eglise comme institution ; l'attitude d'ignorer les décisions des conciles œcuméniques ; l'agitation contre le clergé ; la renonciation aux temples ; la critique impitoyable du sens attribué par l'Eglise officielle au baptême, à la communion et à la confession ; l'ignorance totale du culte de la croix, des icônes, des reliques ; la négation de la résurrection, des miracles et des fêtes ecclésiastiques (127—155). Bref, par leur critique, les bogomiles minaient non seulement la base théorique et idéologique de l'Eglise officielle, mais aussi les suprêmes intérêts matériels du clergé en tant que propriétaires de terres.

L'orientation du bogomilisme résulte encore plus clairement de l'analyse approfondie de ses conceptions sociales et éthiques. L'opposition du bogomilisme au pouvoir laïque exprime le mécontentement de la population contre l'exploitation féodale exercée par la classe dominante, par le tsar et les boyards, par contrainte, à l'aide de l'appareil d'État. Aussi les bogomiles exprimaient-ils la position des couches ruinées et opprimées lorsqu'ils dirigeaient leurs prêches contre les riches. Les tendances de nivellement social, propres aussi à d'autres courants idéologiques médiévaux, mobilisaient les paysans à la lutte contre les potentats féodaux. Luttant contre la richesse et le luxe, les bogomiles recommandaient l'abstinence de la boisson et de la viande, le dédain de l'habillement de luxe. Une série de motifs d'ordre social et religieux a déterminé l'opposition des bogomiles contre le mariage, dans lequel ils ne voyaient pas un sacrement, tel que le considérait l'Eglise officielle. En échange et aussi contrairement à l'Eglise officielle, les bogomiles considéraient la femme égale à l'homme, en lui accordant le même rôle dans leur communauté. En s'opposant au travail physique, destiné à assurer « des trésors terrestres », c'est-à-dire une bonne situation matérielle, les adeptes du bogomilisme ont réussi, en grande mesure, à miner l'un des principes fondamentaux du droit féodal en ce qui concerne la rente féodale du travail.

Certes, relativement à ces conceptions il y a eu des nuances même des contradictions, en fonction du temps et des circonstances, que l'auteur explique dans les pages de l'ouvrage et surtout dans le chapitre consacré à l'organisation du mouvement bogomiliste, où, en décrivant les communautés, il fait une distinction entre les conceptions des bogomiles « parfaits » et celles de la masse des membres ordinaires des communautés.

Dans le dernier et le plus vaste chapitre de l'ouvrage (p. 202—290) est exposée l'histoire du bogomilisme. Son progrès sous le règne de Samuele est expliqué par la tolérance de la part du gouvernement, déterminée par l'évolution des luttes contre Byzance, au début du XI^{e} siècle. Le mouvement bogomiliste s'intensifie sous les Byzantins (1018—1185), lorsque la situation des masses devient plus difficile encore, à cause de la domination étrangère. L'intensification du procès de féodalisation en ce temps accentue le mécontentement des masses, créant un terrain propice au maintien et à l'extension du bogomilisme spécialement au sud de la Macédoine, en Thrace et dans l'Asie Mineure. Dans les nouvelles conditions, l'idéologie des bogomiles subit certains changements. Ils commencent à idéaliser le passé du peuple bulgare, a inciter le peuple à la désobéissance envers la puissance byzantine. Dans les révoltes de la seconde moitié du onzième siècle, les bogomiles et les pauliciens ont joué un rôle actif.

La Thrace et la Macédoine restent les contrées où le mouvement bogomiliste se trouve en continuelle croissance, malgré les mesures de persécution prises par les autorités byzantines. En ce temps, le bogomilisme pénètre en Serbie et en Bosnie ; plus tard il évoluera en Italie et en France créant les sectes des catarres et des albigeois qui recevaient quelquefois le nom de « Bulgares » ou « pauliciens ».

Il n'y a pas d'informations concernant le rôle que les bogomiles ont pu jouer dans le mouvement conduit par les Assanides ; ainsi l'auteur relève que la logique des choses fait valoir l'hypothèse d'après laquelle les bogomiles aient contribué au secouement du joug byzantin. Mais la collaboration des bogomiles, spécialement de ceux de la région de Philippopoli, avec le tsar Caloian contre les Latins (1205—1206), est attestée par des sources historiques. Sous le règne de Caloian a eu lieu une sorte de compromis entre le mouvement bogomiliste et le pouvoir d'Etat. Comme il résulte du Synode de Boril (1211), le bogomilisme était devenu si puissant que la convocation d'un concile pour le combattre s'avéra nécessaire. Selon l'opinion de l'auteur, la tolérance de Ioan Assan II (1218—1241) à l'égard du bogomilisme démontre indirectement que le bogomilisme avait entre temps beaucoup perdu de sa force révolutionnaire. En effet, D. Anghelov souligne que dans le puissant mouvement antiféodal des années 1277—1280, conduit par Ivaïlo, on ne remarque pas l'influence ou quelque rôle des bogomiles.

Au XIV[e] siècle la consolidation du féodalisme et l'aiguisement considérable des contradictions de classe en Bulgarie ont déterminé l'intensification des courants mystiques, surtout de *la sichasme* qui prêchait le rachat des péchés par le renoncement au « monde terrestre » et sous-estimait le rôle de la personne du tsar dans la résolution des crises sociales. Les informations sur le mouvement bogomiliste, en déclin, sont très sporadiques en ce qui concerne sa situation en Bulgarie. Mais d'après les informations sur le bogomilisme en Byzance, on peut constater qu'en Thrace il y a avait encore des villages entiers adeptes du bogomilisme, que celui-ci obtenait encore quelques progrès au sud de la Macédoine et que son centre s'était en réalité déplacé au mont Athos. Quelques disputes avec les représentants du bogomilisme d'Athos prouvent que la doctrine bogomiliste ne comprend plus des éléments de lutte antiféodale ouverte, mais qu'elle se trouve aux extrêmes du mysticisme ou du libertinage, ce qui, en tout cas, ne contribua pas au recrutement d'un nombre d'adeptes tout aussi grand qu'autrefois. Dans ses nouvelles formes mystiques religieuses, le bogomilisme, avec le paulicianisme, a continué à produire de grandes inquiétudes aux chefs cléricaux, même après le concile de Tzarevetz (1360), destiné à l'abolir. Une preuve indirecte de ce fait, au moment où la Bulgarie tombe sous la domination turque (1393—1396), est aux yeux de l'auteur l'action persistante du dernier patriarche bulgare, Eftymie, contre les hérétiques. Par ceux-ci il faut entendre, en premier lieu, les bogomiles, puisque ce patriarche a considéré nécessaire de réactualiser la figure d'Ilarion de Méglène, adversaire notoire du bogomilisme au douzième siècle.

L'instauration de la domination ottomane a produit des changements radicaux dans la situation politique, sociale et spirituelle des Balkans, de sorte que le bogomilisme — qui était apparu dans d'autres conditions historiques — n'était plus capable de lutter dans des conditions entièrement nouvelles. Il continue son existence limitée au sud de la Macédoine, où ses adeptes sont mentionnés au quinzième siècle sous le nom de « coudougueres ». Les pauliciens, représentants des conceptions dualistes, si semblables à celles des bogomiles, ont émigré de Thrace dans le nord de la Bulgarie ; plus tard ils sont passés au catholicisme et un certain nombre ont émigré en Valachie, dans le Banat et en Transylvanie.

Considéré sous ses diverses formes et à la lumière de son évolution en fonction des conditions politiques et sociales concrètes, le bogomilisme apparaît ainsi comme l'un des plus importants mouvements protestataires du peuple bulgare pendant l'époque médiévale. Pour la culture et la littérature bulgare médiévale, le bogomilisme a un rôle positif de premier ordre. Ces problèmes, éclaircis par D. Anghelov avec une singulière compétence au niveau actuel de la science, confère à son ouvrage un prestige incontestable dans la littérature de spécialité.

Le présent ouvrage, bien qu'il ne traite que le problème du bogomilisme en Bulgarie, mentionnant seulement en passant son extension en d'autres pays, est fondamental pour la connaissance et la compréhension du phénomène bogomiliste dans toute son extension jusqu'aux

limites de la Péninsule Balkanique. Il est cependant nécessaire de connaître d'autres ouvrages aussi, qui ne sont pas indiqués dans la bibliographie présentée à la fin du livre (p. 303—305), comme ceux de R. M. Bartichian, C. Guillaume, G. Čremosnik, Dj. Daničić, V. Glušac, S. Kosanović, Sp. Kulišić, D. S. Popovič, K. Racin, N. Radojčić, P. Skok, M. Vukićević, I. Iesean, etc., ainsi que d'autres études de certains auteurs cités, comme Fr. Rački, Iv. Snegarov, E. Werner, L. Thalloczy, etc.

S. Iancovici

MIHAIL ANDREEV, *Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право* (*La chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare*), Académie bulgare des sciences, Institut des sciences juridiques, Sofia, 1965, 195 pages, 4 facsimilés, 1 tableau (avec une bibliographie et un indice alphabétique des matières).

L'auteur de cette monographie s'est acquis une solide réputation comme romaniste et comme historien du droit bulgare. En collaboration avec le byzantinologue professeur D. Angelov, il a publié une histoire de l'Etat et du droit bulgare (Sofia, 2[e] éd. 1959) et avec le professeur Vl. Kutikov, une étude sur le traité conclu en 1387 par Ivanko, ВЛАДЕТЕЛ dans les régions de la Dobroudja, et les Génois (Sofia, 1960), document qui figure aussi parmi les sources externes de l'histoire roumaine (cf. *Documente privind istoria României, Ţara Românească*, veacul XIII—XV, p. 34—40, n[o] 24). Cette fois-ci, à l'aide d'une methode semblable à celle appliquée au traité de 1387, le professeur M. Andreev consacre, seul, une monographie très documentée à un important monument de l'histoire de son pays, la chrysobulle[1] par laquelle, en avril 1232, après la bataille de Klokotnitza, le roi Jean Assan II a fait don au monastère athonite de Vatopédi du village de Semalto, situé dans les environs de Serres. Son étude ne se limite pas à une analyse paléographique et historique du document en tant que tel. Ce qu'on nous offre c'est un tableau du droit féodal bulgare reconstitué dans tous les secteurs, que la chrysobulle éclaire partiellement ou dans lesquels elle suscite des problèmes fondamentaux. L'auteur y est parvenu, en organisant autour des données importantes du document étudié un grand nombre d'informations tirées de toutes les autres sources dont on dispose actuellement. Ce travail était indispensable, car la chrysobulle de Vatopédi se révèle plus intéressante par les problèmes qu'elle soulève que par des détails concrets et explicites sur leur contenu. Voici pourquoi la solution des problèmes que la chrysobulle soulève a dû être recherchée dans l'analyse complexe que l'auteur a entreprise à l'aide d'une vaste documentation, où la bibliographie roumaine — avec laquelle l'auteur a pris contact aussi durant son séjour d'études à Bucarest, en 1962 — est représentée par des œuvres de Ion Bogdan, P. P. Panaitescu, E. Vîrtosu et V. Costăchel.

Dans les deux chapitres de la première partie, l'auteur analyse d'abord les causes qui ont rendu nécessaire l'émission de la chrysobulle et, ensuite, la forme du document. Dans les cinq chapitres de la seconde partie, le contenu de la chrysobulle est analysée du point de vue de la propriété féodale, des immunités (administratives, fiscales et judiciaires), de la fiscalité, du pouvoir royal et des agents royaux.

Le professeur M. Andreev replace la chrysobulle de Vatopédi dans la série des donations faites par Jean Assan II aux monastères athonites, comme expression d'une habile politique

[1] Découverte en 1930 et publiée avec un important commentaire par M. Lascaris; étudiée en 1933 par M. Iv. Gošev, elle fut réimprimée par I. Ivanov, en 1931 et par Iv. Dujčev, en 1943; voir les références chez M. Andreev, p. 13, note 1.

dont le but était de lui ménager la sympathie de la population grecque et le concours du clergé grec. Ce dernier, en effet, jouissait d'une influence considérable et le roi lui devait des égards, à une date où l'Eglise bulgare se trouvait en union avec l'Eglise catholique, alors que le roi donateur avait conclu une alliance politique avec les Latins. Cette politique de conciliation que le roi — note l'auteur — ne s'est pas fait faute d'offrir aux éléments ethniques disparates de son Etat, n'a pas eu de résultats durables.

Par sa forme, la chrysobulle qui fut, lors de sa découverte, un des six premiers diplômes bulgares connus, ressemble aux documents sortis de la chancellerie byzantine. Son écriture est cependant peu soignée et la signature du roi n'y est pas apposée *manu propria*. L'introduction et l'exposition habituelles y font défaut. La disposition, la sanction et la signature se rapprochent beaucoup de celles d'une chrysobulle byzantine. Le document semble avoir été émis sur place, au mont Athos.

Vu que les principales dispositions de la chrysobulle concernent la propriété féodale, l'auteur, pour donner une explication approfondie du texte étudié, procède à une reconstitution du régime féodal bulgare, au XIII^{e} siècle. Dès le premier Empire bulgare, estime-t-il, des rapports féodaux primitifs avaient fait leur apparition. Ils se reflètent dans le *Zakon sudnyi ljudém*, la vie de Clément d'Ochrida, le Discours de Cosma contre les Bogomiles, les Novelles de Basile II de 1019, 1020—1025. Sous la domination byzantine, ces rapports se développent dans les conditions d'une exploitation féodale étrangère, surtout sous la forme d'une excessive fiscalité. La propriété féodale se cristallise à l'idée de certains modèles byzantins, qui restèrent actifs même après la libération. Ils continuent de faire sentir leur action aussi dans la chrysobulle de Vatopédi.

L'auteur insiste judicieusement sur la contradiction existant entre la propriété de type romain quiritaire (ius utendi, fruendi, abutendi, à caractère individuel, abstrait), largement consacrée par les textes juridiques en vigueur à Byzance, et les rapports de propriété, beaucoup plus complexes, enregistrés par les documents de l'époque [2].

En raison de l'insuffisant développement des forces de production, la terre se trouvait dans la possession commune (*devălmăşie*) de ceux qui la cultivaient, processus que, pour l'histoire des villages roumains « devălmaşe », H. H. Stahl a fort bien mis en lumière. Les paysans, dépendants et souvent asservis, n'étaient cependant plus des esclaves. Pour la *terra indominicata*, les formules roumaines ne convenaient plus et avaient subi de sensibles modifications. Le droit du seigneur féodal limitait [3] le droit du paysan qui ne pouvait plus aliéner sa possession foncière qu'avec l'accord du seigneur, lequel avait aussi acquis certains droits sur la personne du cultivateur de la terre. Le cultivateur, privé du droit de déguerpissement, devenait aliénable en même temps que son lot de terre.

Les droits du seigneur et ceux des paysans formaient un ensemble indissoluble. La chrysobulle décidait que le droit de propriété absolue et illimitée du monastère de Vatopédi s'étendra aussi sur les habitants (люде) du village de Semalto, y compris ses ПРАВИНИ, ses СТАСИ, ses ПРИЛЕЖАНИѪ, ses ПРИБЫТЪКЪ, termes que l'auteur explique ainsi : les *liude* sont

[2] Dans la littérature juridique roumaine, voir le récent essai de synthèse sur la propriété féodale, présenté par le professeur Tr. Ionaşcu et Salvator Brădeanu, *La propriété socialiste d'Etat et les autres droits réels principaux de type nouveau dans le droit de la République Populaire Roumaine* (en roumain), Editions Scientifiques, Bucarest, 1964, p. 74—96 (et notre compte rendu dans la « Revue roumaine d'histoire », n° 5, 1965). Pour la littérature historique, voir *Istoria Romîniei*, II, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1962, passim, et les travaux de P.P. Panaitescu, St. Ştefănescu.

[3] Cette limitation n'était qu'une des *formes* du caractère conditionnel de la propriété féodale. Sur sa généralité et sur sa manifestation dans le cadre des rapports de *protimèsis*, voir notre ouvrage *Le droit de préemption. etc.*, Ed. Acad. R.P.R., Bucarest, 1965 (en roumain).

les villageois dépendants à la date de la chrysobulle et ceux qui le devenaient par sont effet ; *pravini* désigne tous les biens, y compris le *stasi*, donc toutes les possessions paysannes ; *pribytŭcŭ* (gr. νομή) c'est la terre possédée collectivement, alors que *priležane* (gr. περιοχή) désigne les lots des ménages paysans. Cette énumération était destinée à embrasser toutes les zones foncières et tous les paysans du village.

On accordait au monastère une pleine immunité administrative et fiscale, mais non pas judiciaire. Les fonctionnaires d'Etat (ПРАКТѠРИ < πράκτωρ)[4] n'avaient plus d'accès sur les terres du monastère, n'ayant plus d'impôts ou de redevances à y prélever. C'était le monastère qui recevait le droit de percevoir l'АРИКѠ, le supplément d'impôt, mis à la charge de la commune sur le territoire de laquelle une infraction avait été commise (cf. chez les Roumains, la *duşegubina*, le *hatalm*). Les immunités judiciaires n'apparaissent que dans les chrysobulles de Mraka, Rila et Vitocha, étroitement liées aux immunités fiscales.

Le terme de ПИСАТИ (à rattacher à ДАНИ ВЗѦТИ qui y suit) désigne non pas un véritable cadastre[5], inconnu à l'époque dans l'Etat bulgare, mais une liste de personnes et d'objets soumis à l'impôt. Le КѠМѠДЬ (< οἰκομόδιον)[6] était la redevance supplémentaire, payée par les paysans au percepteur[7], lors de la levée des récoltes. L'АПѠДѠХИЮ (< ἀποδοχή)[8] était une redevance semblable au profit de l'ἀποδοχάτωρ (chef de dépôt), et la МИТАТА < μιτᾶτον, l'obligation de quartier et d'hospitalisation (cf. le *conac* chez les Roumains). Les termes de ВИНѠ, ХЛЕБЪ, ЗОБЪ[9] désignaient des obligations d'approvisionnement au bénéfice de l'armée et des fonctionnaires, soit gratis soit à un prix réduit. L'impôt fondamental c'était la dîme. Par contre, la ВОЛОБЕРШИНА (impôt foncier) et la ДNМНNНА (fouage) ne figurent que dans la chrysobulle apochryphe de Virgino Brdó.

Le pouvoir royal était théoriquement considéré comme d'origine divine et, partant, illimité, mais en fait il dépendait des relations économiques et sociales, ainsi que du rapport de forces entre les classes sociales et des conceptions de la classe dominante. Le pouvoir royal, héréditaire, embrassait toute la vie sociale. C'était le roi qui convoquait les Conciles œcuméniques ; il usait de l'anathème et prononçait sans jugement des peines ; c'était lui qui concluait les traités internationaux (avec Raguse, 1253 ; avec les Génois, 1387) ; accordait aux commerçants étrangers droits et privilèges, et aux seigneurs laïques et ecclésiastiques, le droit de propriété féodale. Par son caractère patrimonial et religieux, le pouvoir royal excluait la notion d'Etat en tant que personne juridique. Le roi pouvait disposer des terres extérieures à son domaine féodal. Le domaine éminent du roi s'étendait sur tout le territoire de l'Etat. Le droit souverain de propriété s'identifiait avec la notion de souveraineté d'Etat. Mais le roi respectait les droits de propriété féodale existants.

Au point de vue administratif, les agents du roi, les futurs РАБОТНИКЫ ЦРСТВА МИ, portent le nom de *practori*, avec une acception plus large, que ce terme n'avait pas à Byzance. Le СЕВАСТЪ (< σεβαστός)[10] était le gouverneur d'une région administrative ou

---

[4] Ce terme désigne, selon M. Lascaris, tous les fonctionnaires énumérés dans le diplôme et se rencontre dans 4 autres documents.

[5] Comme le croyaient Jireček et Lascaris ; Fr. Dölger l'admettait sous une forme rudimentaire. Il doit correspondre au *catastih* d'impôts ou de transmissions immobilières, connu dans les Pays Roumains dès le XVI^e siècle et, sans doute, aussi auparavant.

[6] Ce terme revient dans deux autres diplômes (cf. Lascaris).

[7] Sic : Dölger. Selon Lascaris, il s'agissait d'un des impôts importants.

[8] Cet exemple unique désignerait un impôt en nature (cf. Iljinskij) ou une obligation alimentaire envers le fonctionnaire et exécutée soit à prix réduit, soit à titre gratuit (cf. Lascaris).

[9] Obligation de fournir du foin et de l'avoine pour les besoins de la cour du tzar et des fonctionnaires.

[10] Qui serait, d'après Lascaris, un administrateur judiciaire.

bien un titre honorifique;[11] le ДОУКА (< δὲξ)[12] ou le КАТЕПАНЪ (< κατεπάνω)[13] gouvernait une province ou une ville; l'АПѠКРИСИѢРЪ (< ἀποχρισιάριος)[14], était un mandataire du roi, l'АПОДѠХАТѠРЪ (< ἀποδοχάτωρ)[15], chef de dépôt.[16] A côté de ces termes byzantins, les percepteurs de la dîme[17] et de l'impôt sur le vin[18] portaient des noms bulgares : десѧткаре et винаре (cf. chez les Roumains, *deseatnicii*[19] et *vinăricerii*).[20] Dans les chrysobulles ultérieures, les termes de la hiérarchie administrative sont plus nombreux. Dans la chrysobulle apparaît la distinction entre les fonctionnaires d'Etat et les boyards, grands ou petits (болѣрь ...великыхь и малыХ). Les agents du roi portaient ce nom indépendamment de leur appartenance à la noblesse.

Ce qui ne ressort pas nettement, à ce qu'il nous semble, de l'exposé de l'auteur, c'est la place des communautés agraires libres dans la structure sociale et économique du second Empire bulgare. Et si leur existence est admise, il importerait d'établir clairement, si possible, dans quelle mesure était-il loisible au roi de faire passer, par voie de donation, une communauté libre dans les rangs des villages asservis soit à un boyard, soit à un monastère ? Ou bien, le roi respectait-il la propriété de ces communautés au même titre que le *dominium directum* des seigneurs féodaux (p. 181) ? Le problème présente un intérêt considérable pour l'histoire du féodalisme du sud-est européen dans son ensemble. Quant au respect du *dominium directum* des seigneurs

---

[11] Sic : Lascaris, Mutafčiev. Ce terme se rencontre dans trois autres diplômes et dans des inscriptions. On ne doit pas le confondre avec le πρωτοσεβαστός byzantin.

[12] Terme qui revient dans deux autres diplômes.

[13] Selon Lascaris, moins important que le katépan.

[14] Exemple unique.

[15] Terme qui se rencontre dans quatre autres documents.

[16] Sic : Fr. Dölger (gr. ἀποθηκάριος).

[17] La dîme des abeilles et des porcs, pratiquée également dans les Pays Roumains, dès l'organisation de l'Etat féodal et attestée documentairement pour la première moitié du XV[e] siècle. Le 18 août 1438 (Damian P. Bogdan, *Acte moldoveneşti dinainte de Ştefan cel Mare*, Bucureşti, 1938, p. 27—30) est attestée la dîme ѡт пчелы (des abeilles). Pour les deux formes de dîme en Valachie (ѡт свиніего вама et ѡт пчеларства) voir ci-après le document de 1408—1418.

[18] Le 18 août 1438 (*loc. cit.*, p. 28). est attestée en Moldavie l'obligation de transport du vin : и подводꙋ ѡт вина да не возѣтъ николи на вѣкы, ce qui suppose l'existence du *vinăriciu* (la redevance, l'impôt) et des *vinăriceri* (percepteurs du *vinăriciu*). Pour la Valachie, voir le document de <1408—1418> (P.P. Panaitescu, *Documentele Ţării Româneşti*, I, *Documentele interne, 1369—1490*. Bucureşti, 1938, p. 91, n° 24) : «въ ѡХабѫ томꙋзи монастирю... почѧвше ѡт ѡвчіего вама, ѡт свиніего вама, от пчеларства, ѡт късларства, ѡт винарства, ѡт глѡбѫ, ѡт повоза, ѡт подводѫ, ѡт сѣна, ѡт сирени и ѡт доушегꙗбинѫ и ѡт иныХ въсѣХ работ.... qui fait mention de *l'impôt prélevé sur les moutons et les porcs*, et non de *deseatină*, comme en Moldavie.

[19] Le terme de *deseatină* caractérise surtout la terminologie de la chancellerie moldave ; cependant, il n'est pas d'origine bulgare ou sud-slave ; pour les formes десѣтина ou десѧтина, десѧтое, десѣтникъ ou десетникъ, voir Ion Bogdan, *Documentele lui Ştefan cel Mare*, vol II, Bucureşti, 1912, p. 597, Indice, *s. h. v.* En Valachie au XV[e] siècle on emploie le terme de дижма (*decima*) pour dîme / десѣтина /, voir les documents de 10 sept. 1428, 30 juin 1441 et 7 août 1445 (P. P. Panaitescu, op, cit., p. 151, 199, 208 ; n[os] 53,78,82).

[20] Les termes de *vinăriciu* et *vinăricer* représentent des formations locales, de vin <lat. *uinum*> bulg. винѡ, sous l'impulsion des nécessités se rattachant à l'organisation de l'Etat et même, plus tôt, au système de redevances imposées par les maîtres du moment aux producteurs locaux. Les documents valaques, à côté de винарство (impôt sur le vin), donnent винарич — *vinărici*, *vinăricieri* (28 févr. et 11 déc. 1424, P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 133, 140 ; n[os] 45 et 47) et винарик = *vinăriciu* (10 sept. 1428, *ibid.*, p. 151, n° 53). Ces deux formes prouvent que винарство restait un terme de chancellerie, où en même temps pénétraient, et revêtaient une graphie slave, les mots roumains vivants, utilisées dans la pratique, ceux de *vinăriciu* et *vinăriceri*, formés en dehors de toute influence bulgare. La forme *vinăriciu* au lieu de *vinărit* (cf. oierit, fumărit, vădrărit, etc.) n'a pas encore été expliquée.

féodaux, il importe — en dehors du problème plus simple de la félonie — d'établir dans quelle mesure fonctionnait le retrait pour déshérence et pour d'autres causes encore (aliénation à un tiers sans l'agrément du roi).

La conclusion qui se dégage d'une étude comme celle du professeur M. Andreev, c'est que l'étude comparative des institutions balkaniques et, partant, du féodalisme sud-est européen, mérite à l'heure actuelle une attention accrue. L'aptitude des structures byzantines à répondre aux nécessités spécifiques du féodalisme bulgare (et il en est de même du féodalisme serbe) ressort avec force de l'exposé que nous commentons. Mais lorsque, deux siècles environ plus tard, le féodalisme roumain doit chercher des solutions propres à des nécessités objectives semblables, dans leur essence, à celles de l'Etat bulgare, nombre de structures byzantines (cf. la fonction et le titre de sébaste, de catepan, d'apochrisare) n'entrent plus en ligne de compte, et les féodaux roumains pouvaient avoir recours à des formes élaborées entre temps sur un plus large terrain par le féodalisme balkanique, avec l'apport venant d'autres directions, et sans que la contribution directe ou indirecte de la civilisation byzantine, même après la chute de Constantinople, soit exclue.

Quant au rôle décisif des facteurs internes d'évolution, l'étude du profeseur M. Andreev en contient une démonstration convaincante, qui forme l'un des mérites principaux de son travail.

Valentin Al. Georgescu

SPYRIDON D. LOUKATOS, 'O πολιτικὸς βίος τῶν 'Ελλήνων τῆς Βιέννης κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν καὶ τὰ αὐτοκρατορικὰ πρὸς αὐτοὺς προνόμια [La vie politique des Grecs de Vienne au temps de la domination turque et leurs privilèges impériaux] dans « Δελτίον τῆς 'Ιστορικῆς καὶ 'Εθνολογικῆς 'Εταιρείας τῆς 'Ελλάδος » XV, 1961, p. 287—350.

On a beaucoup écrit sur les communautés grecques des pays européens, mais ce problème continue de préoccuper les historiens grecs, en raison du rôle important de ces communautés dans la renaissance culturelle et nationale du peuple grec.

La récente étude de Spyridon Loukatos, fondée sur une riche bibliographie, est à la fois intéressante comme aperçu synthétique et par la juste interprétation des faits envisagés.

Les problèmes traités sont les suivants :

I — Les premières tentatives d'organiser la vie politique des Grecs pendant la domination turque et les causes de leur colonisation (p. 291—293) ; II — Les traités commerciaux austro-turcs. Les tribunaux autrichiens appelés à juger des questions pécuniaires et le groupe économique des Grecs (p. 293—304) ; III — Le groupement des Grecs de Vienne en communautés (p. 304—309) ; IV — La communauté religieuse des Grecs de Vienne est l'expression des groupements politiques (p. 309—324) ; V—L'école grecque de Vienne et l'instruction des enfants grecs (p. 324—332) et VI — Conclusions (p. 333—338). Une annexe contient le texte des privilèges accordés aux Grecs de Vienne par Joseph II en 1782 (p. 339—392) et par François II en 1796 (p. 343—347) ainsi que le texte d'un décret impérial de 1804 (p. 347—350).

On sait que les communautés grecques d'Autriche et de Hongrie étaient au XVIII[e] siècle les plus florissantes. Les Grecs de ces communautés étaient originaires de l'Epire, de la Thessalie

et surtout de la Macédoine occidentale [1], régions où les Turcs exerçaient une exploitation impitoyable, ce qui a certainement contribué à intensifier le courant d'émigration.

Le développement et l'organisation des communautés grecques de Vienne nous intéresse de près pour deux raisons : d'une part, ces communautés ont entretenu par le passé des relations commerciales et culturelles actives avec les Pays Roumains, d'autre part, les communautés grecques d'Autriche et de Hongrie comptèrent de nombreux Macédo-Roumains. Ceux-ci parlaient le grec, avaient une éducation et une culture grecques, mais demeuraient macédo-roumains. C'est notamment le cas du médecin Ioan Nicolidis de Pindo qui, contrairement à ce qu'affirme l'auteur, n'était pas grec mais macédo-roumain. Il est exact qui Nicolidis connaissait à fond la langue grecque et même l'enseignait, afin de pouvoir faire ses études médicales (il a en outre traduit en grec des ouvrages de médecine) ; l'empereur d'Autriche le considérait comme « le premier médecin de ses coreligionnaires grecs », mais il est clair que Nicolidis était macédo-roumain [2].

L'auteur rappelle qu'après avoir repoussé les Turcs au siège de Vienne en 1683, l'Autriche a pris rang de grande puissance en Europe centrale. Grâce à sa position géographique au milieu du continent et à proximité des voies fluviales vers les pays balkaniques, l'Autriche a considérablement développé son commerce avec l'Empire ottoman et les pays balkaniques. Elle s'est fait accorder par la Turquie des privilèges commerciaux, en vertu desquels les négociants sujets autrichiens, quelle que fût leur nationalité, avaient le droit d'exercer le commerce sur terre et sur mer dans les pays de l'Empire ottoman, sans restrictions d'aucune sorte. Après la conclusion de la paix de Belgrade (1739), les sujets autrichiens jouissaient des mêmes droits que les Français, les Anglais et les Hollandais. Désirant profiter du maximum des privilèges commerciaux prévus par ses traités avec la Turquie, l'Autriche accordait de son côté aux négociants les plus capables divers privilèges tels que des primes et des avantages douaniers pour les marchandises exportées en Turquie ou importées de ce pays. Grâce aux conditions favorables créées par une législation équitable réglementant les transactions commerciales, le commerce de l'Autriche avec les pays balkaniques a connu un développement considérable. La majeure partie de ce commerce était entre les mains des Grecs établis en Autriche, qu'ils fussent sujets autrichiens ou ottomans. C'est ainsi que les Grecs de l'Europe centrale se sont assuré une vaste activité commerciale sur le Danube et la mer Noire, et que les Grecs émigrés en Autriche et en Hongrie ont fondé en peu de temps de puissantes compagnies.

L'élément grec devint ainsi en Autriche-Hongrie un puissant et important facteur économique, contribuant à la prospérité de l'Etat autrichien. C'est pourquoi les empereurs d'Autriche ont accordé à maintes reprises aux négociants grecs des dignités et distinctions, ainsi que des titres de noblesse. Les Grecs étaient disséminés dans de nombreuses villes de l'Autriche-Hongrie [3], mais le groupe le plus compact se trouvait à Vienne, qui est devenue de bonne heure l'un des plus importants centres de l'émigration grecque au temps de la domination ottomane, et une sorte de Grèce libre.

---

[1] Pour l'émigration grecque de la Macédoine occidentale voir la très intéressante étude d'Ap. Vacalopoulos, Οἱ Δυτικομακεδόνες ἀπόδημοι ἐπὶ τουρκοκρατίας [Les émigrés de l'ouest de la Macédoine pendant la domination turque], Salonique, 1958.

[2] On trouvera de nombreux détails sur Nicolidis de Pindo dans D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, p. 327, et chez Valeriu Bologa, *Ştiri despre aromânii din Austria la începutul veacului trecut. Medicul Ioan Nicolide din Pind (1737–1828)* [Informations sur les Macédo-Roumains d'Autriche au début du siècle dernier. Le médecin I. N. ...) dans «Anuarul Institutului de istorie naţională », Cluj, vol. V (1928–1930), p. 503–515].

[3] A la fin du XVIII^e siècle le nombre des Grecs des communautés grecques d'Autriche et de Hongrie était de 400 000. Voir A. J. Manessis, *L'activité et les projets politiques d'un patriote grec*, dans « Balkan Studies », t. III, I^re partie, 1962, p. 81.

La préférence accordée par les négociants grecs à la capitale autrichienne s'explique également, comme nous l'avons dit, par la position géographique de Vienne, qui faisait d'elle un important nœud de communication qui, par le Danube, assurait la liaison avec la mer Noire. Vienne était aux XVIIIe et XIXe siècles l'entrepôt des marchandises expédiées par les pays balkaniques à destination de la France, de l'Allemagne et de la Hollande, et de celles que ces pays exportaient en Turquie.

A Vienne, les négociants grecs ont fondé des compagnies commerciales. Ces associations d'ordre économique ont été la première étape vers la constitution de communautés florissantes, dans le cadre desquelles les Grecs de Vienne se sont assuré la liberté du culte et de l'enseignement.

Ces communautés étaient au nombre de deux : l'une groupait les Grecs ayant conservé leur qualité de sujets ottomans, l'autre, ceux qui avaient obtenu la qualité de sujets autrichiens. Ces derniers pouvaient exercer n'importe quel commerce, sans aucune restriction, alors que les Grecs sujets ottomans ne pouvaient exercer que le commerce en gros. Aussi, la plupart de ceux-ci s'efforçaient-ils d'obtenir la citoyenneté autrichienne. Les Grecs sujets turcs, entretenaient des relations plus étroites avec la Grèce subjuguée à laquelle ils demeuraient ardemment attachés, qu'ils considéraient comme leur véritable patrie et désiraient voir affranchie du joug turc. C'est pourquoi deux communautés distinctes s'étaient constituées : la communauté Saint-Georges et la communauté de la Sainte Trinité, groupées chacune autour de l'église du même nom. Dans la première de ces communautés qui groupait les sujets ottomans, plus attachée au peuple grec subjugué, affluaient la plupart des émigrés grecs. Elle comptait parmi ses membres des professeurs réputés, qui avaient également enseigné aux Académies de Bucarest et de Jassy, tels que : Anthimos Gazis, Neofit Ducas, Theoclitos Farmakidis et d'autres.

Cette communauté est la plus ancienne ; elle a été fondée dès 1723, lorsque grâce à l'intervention d'Eugène de Savoie, l'empereur Charles VI octroya aux Grecs sujets ottomans le droit d'avoir leur propre église sous le patronage de Saint Georges. L'auteur affirme que c'est Alexandre Mavrocordat l'Exaporite qui aurait contribué à la fondation de cette église, en insistant que ce privilège soit accordé. Loukatos ne précise pas à quelle date Mavrocordat a fait cette démarche, mais de toute façon ce ne pouvait être en 1723, puisque l'Exaporite est mort en 1709 [4]. Aussi, ne croyons-nous pas pouvoir admettre que l'église ait été installée dans la maison de Mavrocordat l'Exaporite, comme l'affirme Loukatos, qui s'est sans doute guidé sur Sofronios Eustratiadis [5].

La fondation d'une église orthodoxe au centre du catholicisme en 1723 a suscité une vive réaction dans les milieux catholiques d'Autriche, et surtout la colère du métropolite serbe de Karlowitz, mécontent de ce que l'Eglise grecque ait été placée sous la juridiction du patriarche de Constantin ople. Aussi, pendant un demi-siècle, de 1726 à 1776, les métropolites serbes de Karlowitz n'ont cessé de revendiquer la propriété de cette église et le droit de direction et de surveillance spirituelle. Jouissant de quelque faveur auprès des personnalités politiques influentes de la capitale de l'Autriche, les métropolites de Karlowitz ont réusssi à obtenir en 1761 de l'impératrice Marie-Thérèse le transfert de l'église et de ses biens sous leur juridiction. Les Grecs fermèrent alors l'église Saint-Georges, qui demeura fermée jusqu'en 1776, lorsque, après une lutte acharnée, ils réussirent à obtenir de l'impératrice un privilège par lequel l'église leur était restituée et le métropolite serbe obligé de rendre à l'église tous les biens dont il l'avait dépossédée.

---

[4] Epaminondas Stamatiadis, Βιογραφίαι τῶν 'Ελλήνων μεγάλων διερμηνέων τοῦ ὀθωμανικοῦ κράτους [Les biographies des grands dragomans de l'Etat ottoman], Athènes, 1865, p. 90.

[5] Sofronios Eustradiadis, 'Ο ἐν Βιέννῃ ναὸς τοῦ 'Αγίον Γεωργίου καὶ ἡ κοινότης τῶν 'Ελλήνων ὀθωμανῶν ὑπηκόων [L'église Saint-Georges de Vienne et la communauté des Grecs, sujets ottomans], Alexandrie, 1913, p. 7.

La fondation et le fonctionnement des églises à cette époque où dominait le mysticisme, avaient une grande importance pour les communautés grecques de Vienne. Les églises ont été le noyau autour duquel se sont groupés les émigrés grecs des deux communautés.

Les principes dont s'inspiraient les privilèges accordés aux communautés grecques de Vienne confiaient à celles-ci le caractère de colonies nationales bénéficiant d'autonomie et du droit d'autodétermination en matière de culte et d'enseignement. Sous ce rapport, les privilèges obtenus par les Grecs d'Autriche peuvent être considérés comme une charte constitutionnelle et le germe des constitutions grecques ultérieures.

Chaque communauté — celle des Grecs sujets ottomans d'une part, celle des Gréco-Vlaques sujets autrichiens d'autre part — s'organisait de façon indépendante. Elle élisait un comité de direction composé, au début, de 18 membres, dont le nombre fut réduit par la suite à 12. Ce corps de 12 membres formait le parlement de la communauté respective.

Après avoir fondé leur église, s'en être définitivement assuré la possession, et après avoir organisé son administration, les émigrés grecs de Vienne se sont occupés de fonder une école. L'église et l'école, dit Lukatos, « étaient les deux pôles, autour desquels gravitait la vie politique des communautés de la diaspora » (p. 324).

Une école grecque fonctionnait à Vienne dès 1770, mais ce n'était pas une école publique officielle bien organisée. Au début du XIX^{e} siècle (1804), la communauté grecque de la Sainte-Trinité fut autorisée par décret impérial de fonder une école grecque officielle pour l'instruction de tous les enfants grecs, avec toutefois certaines restrictions. Il était stipulé que la surveillance et la direction de l'école seraient confiées aux Grecs, sujets autrichiens, appartenant à la communauté de la Sainte-Trinité ; c'est pourquoi l'école fut installée dans la maison paroissiale, de ladite église de la Sainte-Trinité. Les membres de l'autre communauté, celle des Grecs sujets ottomans, étaient écartés de l'administration de l'école. Le programme scolaire comprenait, outre le grec moderne, l'enseignement de la langue allemande. Aux termes du privilège accordé, les manuels scolaires devaient être bilingues, une page comprenant le texte grec et l'autre ayant le même texte en allemand. Dans l'intention des Grecs, ces écoles devaient servir à des fins politiques : les enfants y recevraient une éducation nationale—en vue de la libération de leur patrie. Cette orientation politique donna lieu à des dissensions entre les membres des deux communautés. Les Grecs sujets ottomans jugèrent que l'école dirigée par les Grecs sujets autrichiens ne pouvait donner les résultats qu'ils en attendaient, au point de vue national. Aussi, ont-ils refusé leur concours à l'école de la communauté de la Sainte-Trinité et réclamé le droit de fonder leur propre école où leurs enfants pussent recevoir une éducation vraiment nationale et patriotique. Le plus ardent partisan de la fondation d'une autre école dans le cadre de la communauté Saint-Georges était Neofit Ducas, le futur directeur de l'Académie princière de Bucarest, qui préconisait pour la nouvelle école une organisation de nature à attirer des jeunes gens de toutes les régions de la Gréce, sur le modèle des écoles de Bucarest et de Jassy.

Les démarches des Grecs sujets ottomans n'ont pas abouti mais, après la fondation de la Société des Philomuses [6], l'école grecque de Vienne fut réorganisée en 1812 ; elle était fréquentée par les enfants des deux communautés [7].

---

[6] Relativement au rôle éducatif de la Société des Philomuses voir *Eleni Koukkou* 'Ο Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία, 1803—1822. Α' 'Η Φιλόμουσος 'Εταιρεία τῆς Βιέννης [Capo d'Istria et l'enseignement 1803—1822. I, La Société des Philomuses de Vienne], Athènes, 1958.

[7] Si les Grecs d'Autriche-Hongrie n'ont pas réussi, pour des motifs indépendants de leur volonté, à fonder plus tôt à Vienne des écoles grecques officielles bien organisées, par contre, les membres riches des communautés d'Autriche-Hongrie ont, par leurs donations, fondé et entretenu plusieurs écoles sur le territoire de la Grèce subjuguée. C'est un fait caractéristique que presque toutes les donations destinées aux écoles de la Grèce du Nord provenaient d'Autriche

L'article de Spyridon Loukatos est bienvenu du fait qu'il nous fournit de nombreuses précisions supplémentaires sur la vie des Grecs établis à Vienne au temps de la domination turque. Traitant des privilèges accordés aux Grecs de Vienne, l'auteur eut été bien inspiré, croyons-nous, de faire également mention des privilèges dont ils bénéficiaient pour la rédaction de journaux grecs. Il est vrai que les études de D. Russo et G. Laïos ont élucidé le problème de la presse grecque, mais nous pensons que la synthèse de S. Lukatos devait accorder également quelques lignes à la presse grecque de Vienne, qui a joué un rôle important dans la renaissance culturelle et nationale grecque.

Dans son étude, l'auteur s'occupe minutieusement de l'activité des négociants grecs de Vienne [8]. Il serait intéressant de connaître également l'activité des autres couches sociales. On sait que dans l'Empire des Habsbourg beaucoup de réfugiés grecs se sont occupés d'agriculture, d'abord comme fermiers, puis comme propriétaires de domaines, et qu'ils ont introduit en Autriche de nouvelles cultures, telles que celle du coton [9].

L'Autriche et la Hongrie comptaient, en outre, de nombreux artisans grecs qui, par leurs qualités profesionnelles, se sont imposés dans les manufactures et l'industrie du pays.

Les archives austro-hongroises révèlent, sans doute, de précieux documents inédits concernant l'activité des agriculteurs et des artisans grecs de l'Empire des Habsbourg. L'étude de ces documents serait de la plus grande utilité pour l'histoire de l'émigration grecque.

Ariadna Camariano-Cioran

Documente privind Unirea Principatelor, Vol. III. *Corespondență politică (1855—1859)*. (Documents sur l'Union des Principautés. Tome III. Correspondance politique) (1855—1859). Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine. (Bucarest), 1963, 700 p.

Le volume de correspondance politique des années 1855—1859 constitue une nouvelle et précieuse contribution qui s'ajoute à la série de matériaux publiés ces dernières années par l'Institut d'Histoire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie sur l'Union des Principautés Roumaines, événement de la plus haute importance dans l'histoire moderne de la Roumanie. (Voir : *Studii privind Unirea Principatelor.* București, 1960, 539 p.; *Documente privind Unirea Principatelor.* Vol. I. *Documente interne* (1854—1857). București, 1961, XCIV + 779 p. ; II. *Rapoartele consulatului Austriei de la Iași* (1856—1859). București, 1859, LIX + 550 p.

Hongrie. Les riches négociants Cozaniotes des colonies grecques de Hongrie ont fondé en 1756 et entretenu une école dans leur ville natale de Cozani (Andreas Horvath, Ἐκπολιτιστικὴ δράση τῆς ἑλληνικῆς διασπορᾶς [Activité civilisatrice de la diaspora grecque] dans «Νεα Ἑστία», XIVe année, t. XXVIII, 1940, p. 1008). Ioan Constantiniu a fait en 1793 une donation de 20 500 florini, dont les revenus étaient destinés à l'entretien de l'école de Metzovo. D'autres Grecs d'Autriche ont subventionné d'autres écoles du nord de la Grèce (N. Tomadakis, Ἡ συμβολὴ τῶν ἑλληνικῶν κοινοτήτων τοῦ Ἐξωτερικοῦ εἰς τὸν ἀγῶνα τῆς ἐλευθερίας [La contribution des communautés grecques de l'étranger à la lutte de délivrance], Athènes, 1935, p. 17—18). Il ressort des procès-verbaux des communautés grecques viennoises, que leurs membres ont contribué de façon substantielle à la renaissance culturelle grecque.

[8] On trouvera d'intéressants renseignements au sujet des négociants grecs de Vienne dans P. K. Enepekides, *Griechische Handelsgesellschaften und Kaufleute in Wien aus dem Jahre 1766* (Ein Konskriptionsbuch), Salonique, 1959.

[9] Celui qui a introduit la culture du coton en Hongrie a été Hristoforos Nacos ; voir Sp. Lambros, Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγρίᾳ καὶ Αὐστρίᾳ μακεδονικοῦ ἑλληνισμοῦ- Pages de l'histoire des Grecs macédoniens de l'Autriche et de Hongrie], en «Νέος Ἑλληνομνήμων», VIII, 1912, p. 283—284.

Aux documents officiels internes et externes ainsi qu'aux études plus récentes d'interprétation nouvelle de l'acte de l'Union, s'ajoute à présent cette information intime, renfermée dans la correspondance politique privée des protagonistes de la lutte pour ou contre l'Union. On comble ainsi une lacune dans la connaissance de la réalité historique sur l'Union dans toute sa complexité, y compris le rôle des masses populaires, principales créatrices de l'Union.

Les 416 lettres, rapports et télégrammes contenus dans le volume, tous inédits, à l'exception de cinq lettres (nos 146, 147, 331, 350 et 363, respectivement, p. 274—276, 553—554, 582—583 et 595—596), appartenant en majorité aux chefs valaques et moldaves, y compris Alex. I. Cuza, élu plus tard prince, ont été recueillis des fonds, en partie encore non inventoriés, de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, de la Bibliothèque Centrale d'Etat de Bucarest et des collections privées. Parmi les archives de famille, celles de Sadyk pacha (Michel Czaikowski, émigrant polonais au service de la Porte) et de la famille Ghika sont particulièrement riches. Le matériel est publié en langue originale (française ou roumaine), à l'exception des quatre documents (nos 126, 128, 245 et 251) dont le texte en polonais est accompagné par la traduction roumaine.

L'étude introductive, signée par Dr Cornelia C. Bodea qui a recueilli tout le matériel et s'est occupée de sa publication, analyse avec compétence les problèmes concernant les faits de l'histoire intérieure des deux Principautés, faits qui imposent la conclusion que l'Union constitue un acte révolutionnaire accompli par le peuple et pour le peuple, malgré l'opposition de certaines puissances européennes et de la réaction suscitée à l'intérieur du pays.

Le matériel documentaire reflète une série de problèmes intérieurs des deux Principautés, antérieurs ou parallèles à l'Union, comme celui des monastères consacrés, de l'autonomie des Principautés, de la position des partis et des groupements politiques : national, libéral-radical (extrémiste), libéral radical modéré, modéré, constitutionnaliste, conservateur, etc., l'activité et la position de diverses personnalités comme : M. Kogălniceanu, V. Alecsandri, C. Negri, I. Ghika, C. Cantacuzino, etc. Mais le matériel présente également un grand intérêt en ce qui concerne les problèmes d'histoire générale. Nous trouvons dans ce matériel des appréciations et des informations variées concernant le Congrès de Paris de 1856 et ses conséquences ; la Conférence de Paris de 1859 ; la position des puissances garantes par rapport à l'Union ; l'attitude et l'activité des commissaires des grandes puissances envoyés dans les Principautés ; la navigation danubienne (p. 318, 582, 652) et la question du Delta ; la France et sa politique d'appui pour l'Union ; l'Autriche et sa politique hostile envers les Principautés et l'Union ainsi que la politique favorable de la Turquie ; on y trouve également reflétée la politique de la Turquie vis-à-vis des Principautés et sa politique en ce qui concerne en général « l'équilibre » européen ; la question de la Pologne et l'action des organisations secrètes des Polonais dans les Principautés (p. 500, 502, 514).

En bonne partie, les informations sur ces problèmes reflètent d'une manière indirecte l'histoire des peuples du sud du Danube, chez lesquels l'Union des Principautés a eu de profondes résonances. Il est naturel que dans ce compte rendu notre attention soit retenue surtout par ces informations qui — bien que moins nombreuses, mais pour cela pas moins intéressantes ont trait aux Balkans en général ou à certains peuples balkaniques. Par exemple, en mars 1857, les Turcs massaient des troupes en Bulgarie (p. 564). En ce qui concerne les Bulgares des Principautés, on affirmait en avril 1857 qu'on allait leur permettre le retour en Bulgarie (p. 238). On appréciait que les événements de Monténégro et de Crète en juin 1858 allaient créer à la Turquie des complications sérieuses (p. 391). En août 1858, le bruit courait à Bucarest qu'en Macédoine et en Bulgarie les révoltes étaient imminentes et que les Russes allaient soutenir ces insurgés (p. 408). En avril 1859, Gradawicz savait à Bucarest que les Monténégrins allaient

attaquer les Turcs et les Autrichiens à Cattaro (p. 577). On savait en juin 1859 que la Russie soutenait le mouvement des Serbes, des Monténégrins, des Bulgares, des Crétois (p. 387).

On rencontre bon nombre d'informations relatives aux Serbes, ainsi que des considérations sur les événements de Serbie. Dans les régiments de Sadyk pacha de Larissa se trouvaient aussi des Serbes (p. 475).

Très peu avant l'Union des Principautés Roumaines, en Serbie se déroulent des événements importants. A l'Assemblée de décembre 1858 on demande des réformes bourgeoises dans la vie politique de l'Etat; les âpres luttes politiques culminent avec le retour au trône de Miloš Obrenović. Cet événement se reflète dans la correspondance du volume. Quelques informations concernent Micha Anastasiević, Ilya Garašanin et Toma Vučić, trois chefs politiques qui jouent le rôle principal dans ce temps-là en Serbie. Le premier est propriétaire de terres et exploiteur de salines en Valachie. Micha et Vučić, qui comptent sur l'aide des Turcs pour atteindre leurs buts politiques, considèrent que la politique slave de Sadyk pacha est la seule qui vaille (p. 475). La femme de Sadyk connaît et transmet les nouvelles sur l'action et l'échec de Micha (p. 440, 453, 513). Nicolae Manolesco, homme d'affaires de Micha Anastasiević, porte une correspondance chiffrée avec Jacques Alléon, banquier à Constantinople, en relations avec les émigrés polonais (p. 440). La vente des salines mentionnées par Gradowicz et D. Ralet en 1856 (p. 72, 163) est en réalité, quoiqu'on ne le mentionnât point, une question attachée également au nom de Micha Anastasiević, tandis que Costake Ciocan ne cherche qu'à le concurrencer (p. 163 et index, p. 668). Jancovici, qui à l'Assemblée de Belgrade a provoqué le renversement des plans de Micha (p. 523) est en réalité Milovan Iancovici qui, à son tour, habite la Valachie en 1854 et, en qualité de leader libéral, joue en 1859 un rôle important, (Voir : *Zbornik za istoriju jezik i književnost*, VII, 1922, p. 27 ; VIII, p. 273, 282, etc.). C'est également le cas de préciser que le Serbe Stevča (p. 472, index) est en réalité Stevča Mihajlović que Miloš Obrenović nomme comme caïmacan et qui à l'Assemblée de Belgrade joue un rôle important, dépassant Micha (Zbornik... VIII, p. 247, 255—256).

L'avènement de Miloš au trône de la Serbie offre également l'occasion de courts commentaires. Milos ne peut être empêché de quitter Bucarest car il possède un passeport russe (p. 465). Après avoir reçu une délégation de 100 personnes arrivant de Serbie pour l'inviter officiellement au trône, il se rend d'abord à Giurgiu où l'attend un commissaire de la Porte. Il n'agrée point Ilya Garasanin, l'allié politique de Micha puisqu'il le considère un intrigant. (p. 472, 513). Miloš arrête son troisième adversaire politique, Toma Vučić, comme d'ailleurs d'autres membres du Parti démocrate (p. 525). On doit rappeler le fait qui ne ressort point des données de la correspondance, que la réalisation de l'Union des Principautés, étudiée attentivement par Miloš, constitue un exemple qui influence la nouvelle orientation politique de la Serbie des années suivantes.

Des quelques mentions relatives aux Grecs (p. 26, 323, 476, 541 et 578), plus importante s'avère celle où l'on donne comme exemple leur lutte au moyen de la presse (p. 15).

La présence roumaine dans les Balkans est signalée dans la relation sur certains livres roumains envoyés à Athos, destinés aux Macédo-Roumains.

Un autre fait que nous considérons digne d'être mentionné, sont les informations concernant l'émigrant magyare G. Klapka lequel, après son entrevue avec Napoléon III, se rend à Jassy en mai 1859 (p. 550, 607).

La file d'informations similaires peut être poursuivie à l'aide de la liste chronologique des documents (p. 1—10), des résumés qui précèdent chaque document et de l'index analytique, rédigé avec l'intention évidente de faciliter au maximum l'orientation du lecteur de ce volume, remarquable par l'inédit de son matériel spécifique.

S. Iancovici

JAKŠIĆ GRGUR et VOJISLAV J. VUČKOVIĆ, *Спољна политика Србиче за владе кнеза Михаилы (Први балкански савез)* (La politique extérieure de la Serbie sous le règne du prince Michel.—La première Alliance balkanique). L'Institut d'histoire, Belgrade, 1963, 576 p.

L'étude monographique sur la politique extérieure de la Serbie sous le régne de Michel Obrénović, élaborée avec beaucoup de compétence par Grgur Jakšić et Vojislav J. Vučković, noms connus dans l'historiographie serbe, éclaircit plusieurs points mal clarifiés de cette période qui a été étudiée aussi antérieurement par les spécialistes de la Serbie et des autres pays balkaniques.

L'évolution de l'idée de collaboration balkanique, ainsi que de l'idée de la formation d'un Etat yougoslave, réalise les plus grands progrès dans la période 1859—1868, où la Serbie poursuit dans sa politique extérieure le principe : Les Balkans aux peuples balkaniques ! Cette idée politique mûre, issue du principe de l'autodétermination, coïncidait avec les aspirations de la grande majorité des peuples balkaniques. C'est pourquoi, la tendance de se soustraire à l'influence des grandes puissances et de lutter par ses propres forces unies, caractérise plus ou moins la politique des autres États balkaniques et les mouvements nationaux de tous les peuples du sud-est de l'Europe, comme nous pouvons le constater dans cet ouvrage.

L'ouvrage de Grgur Iakšić et V. J. Vučković présente pour nous un grand intérêt, d'abord parce qu'il ne traite pas seulement la politique extérieure de la Serbie entre 1859—1868, mais il envisage le complexe des problèmes politiques des Balkans dans cette période, qu'il analyse en même temps, de manière convenable, en étroit rapport avec les événements politiques et militaires de l'Europe qui ont influé sur la situation des Balkans et du sud-est de l'Europe en général.

L'ouvrage constitue un bon et bienvenu traité d'histoire concernant la lutte politique pour la réalisation de la première alliance balkanique, bien que, initialement, cela ait été moins dans l'intention des auteurs. Elaborée, en grande partie, à l'aide de matériaux inédits, explorés d'une part dans les archives particulières des principaux auteurs de la politique serbe dans la période respective, d'autre part dans les archives de Paris, Vienne et Londres, les matériaux nous rappellent, eux aussi, des faits des plus importants.

La monographie est divisée en deux parties (livre I, p. 13—192 et livre II, p. 193—470). Le livre I (les années 1859—1865) comprend sept chapitres, tandis que le livre II (les années 1866—1868) a cinq chapitres, mais avec des paragraphes comportant des problèmes plus nombreux que les chapitres du livre I.

L'exposition suit l'ordre chronologique des événements, dans chaque chapitre étant traités les faits et les événements politiques qui se sont déroulés dans un intervalle de 6—7 mois. C'est de cette manière qu'une série de problèmes, comme : les relations serbo-roumaines, les négociations gréco-serbes, etc. sont repris dans divers chapitres, d'après la succession chronologique.

Les relations roumano-serbes, qui nous préoccupent en premier lieu, sont étudiées dans six différents paragraphes, outre les mentions assez fréquentes qu'on en fait aussi dans les autres pages. L'affaire des armes serbes (p. 159—167) ; les préparatifs militaires de la Turquie contre la Roumanie et la Serbie (p. 193—195) ; la crise en Roumanie et la mission de Marinović à Paris et à Londres (p. 218—227) ; les propositions faites par les Serbes aux Hongrois, Roumains et Croates (p. 266—274) ; les rapports avec Monténégro, la Roumanie et les Albanais (p. 330—340) ; les relations de la Serbie avec Montenégro, la Roumanie, le Parti populaire croate, les Albanais (p. 403—415) et la convention avec la Roumanie (p. 452—455)—ces titres de paragraphes montrent par eux-mêmes la thématique des relations roumano-serbes, traitée dans les pages respectives. Les relations serbo-bulgaro-roumaines sont indiquées dans les paragraphes intitulés :

Les négociations avec le Comité bulgare de Bucarest (p. 363—368), L'accord entre la Serbie et le Comité bulgare (p. 383–386). Nous trouverons d'amples références concernant la Roumanie dans de nombreuses pages consacrées aux relations et aux négociations gréco-roumaines. En effet, il y a eu aussi des négociations directes roumano-monténégrines (au commencement de l'année 1867, p. 334—335).

Les résultats des négociations qui ont eu lieu entre les représentants de la Serbie et des autres peuples balkaniques se sont concrétises par : l'alliance avec Monténégro, conclue en octobre 1865 ; le traité gréco-serbe, signé en août 1867 ; la convention militaire entre la Serbie et la Grèce, conclue en mai 1868 ; le traité roumano-serbe, signé le 1^er^ février 1868 ; « Le plan de libération de la Bulgarie », élaboré, en décembre 1861 par G. Racovschi, d'accord avec le gouvernement serbe ; « Le protocole », élaboré par la *Dobrodetelna drujina* bulgare de Bucarest, en avril 1867 ; l'accord avec le Parti populaire croate, réalisé en 1867.

Outre cela, il y a eu des contacts avec les révolutionnaires hongrois, italiens et albanais.

Les traités, les conventions et les alliances réalisés n'ont pas réussi à écarter la contradiction d'intérêts entre les différents États balkaniques et la méfiance qui persistait non plus. D'autre part, la tendance commune des peuples balkaniques de se délivrer par leurs propres forces et de décider seuls de leur sort devait affronter la politique des impérialistes qui voulaient conserver l'Empire Ottoman et favoriser les intérêts des grandes puissances aux Balkans.

Le projet d'utiliser des méthodes révolutionnaires et de créer un front de bataille commun des peuples balkaniques dans la lutte anti-ottomane n'a pas pu être appliqué jusqu'au bout à cause des conditions générales défavorables existant dans les Balkans dans la septième décade du dix-neuvième siècle. Mais les idées de solidarité balkanique, enracinés en ce temps, ont contribué à la réalisation de l'union balkanique en 1912.

La nature des problèmes discutés sous des aspects multiples, dans un style clair et accessible, la contribution apportée par cet ouvrage à la connaissance plus approfondie de l'histoire politique moderne des peuples balkaniques, le recommande à l'attention des spécialistes intéressés à connaître de plus près ces problèmes.

S. Iancovici

ARŠ, G. L, *Албания и Эпир в конце XVIII — начале XIX в. (Западно — балканские пашалыки османской империи)* (L'Albanie et l'Epire à la fin du XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^) (Les pachaliks de l'Empire Ottoman de l'ouest des Balkans), l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut d'Histoire, Moscou, 1963, 368 p. + 1 ill.

La parution du livre de L.G. Arš sur l'histoire de l'Albanie est bienvenue à un moment où le besoin d'une connaissance plus approfondie de celle-ci se fait sentir. L'étude des pachaliks de Skodra et de Janina, que l'auteur a entreprise pour l'une des périodes importantes de l'histoire des Balkans, signifie en réalité la connaissance en même temps de l'histoire des régions voisines de l'Albanie, comme l'Epire, la Macédoine, le Monténégro, etc., et du processus de décomposition de l'Empire Ottoman en cette époque de crise, processus qui par cette étude devient plus clair.

Dans son étude, l'auteur s'étaye en premier lieu des matériaux inédits se trouvant dans le fonds des archives soviétiques. Les plus précieuses informations ont été fournies à l'auteur par les rapports des consuls et des agents russes des Balkans (Corfou, Cattaro, Ragusa, Otrante, Trieste, Préveza, Arta, Vlora, etc.). Les rapports des années 1775—1821 des ambassadeurs russes

à Constantinopole constituent en général des sources de première main pour la connaissance de la situation intérieure de l'Empire Ottoman. Les diverses notes des diplomates russes ainsi que d'autres matériaux également inédits, par exemple l'archive de la flotte russe des années 1787—1791, etc., complètent avec force détails les informations si variées sur les sujets traités.

Les sources publiées ont été, elles aussi, utilisées à profusion : documents ottomans [1], mémoires et notes des divers voyageurs et missionnaires étrangers [2] relatifs au pachalîk de Janina[3], ainsi que ceux concernant celui de Skodra [4].

La longue liste bibliographique laquelle, en dehors des matériaux grecs, anglais, français, etc., comprend aussi quelques travaux d'auteurs roumains[5], représente à son tour l'effort fourni pour réaliser le haut niveau qualitatif de l'ouvrage [6].

L'exposé, à riche contenu critique, divisé en 10 chapitres, poursuit en ordre chronologique l'évolution des événements, en étroite liaison avec l'histoire ottomane et balkanique en général.

Les conditions sociales, économiques et politiques de l'Albanie de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle (chapitre I, p. 19—80) se caractérisent par quelque animation du développement des relations d'échange, les vestiges de la vie patriarcale étant encore très puissants. Le marché intérieur restreint, la domination de l'islamisme et d'autres facteurs encore n'ont pas permis à cette époque la formation d'une conscience et d'une idéologie nationale. Les féodaux albanais sont attachés à la classe dominante de l'Empire Ottoman plus que les phanariotes grecs et les boyards roumains, ainsi que le fait remarquer l'auteur (p. 80). Tout en présentant les relations commerciales des villes albanaises avec l'Italie et Venise, l'auteur consacre quelques passages au rôle joué par les Macédo-Roumains de Moscopolis (p. 21, 51). En d'autres endroits il mentionne les bergers macédo-roumains, l'Académie et la typographie de Moscopolis, la destruction de cette ville (p. 69, 70, 123).

Dans le second chapitre (p. 81—122) l'auteur expose le gouvernement de Mahmoud pacha Bouchatli et son premier conflit avec la Porte. Entre autres, on apprend ses liaisons avec la Russie (p. 114), insuffisamment connues jusqu'à présent. A partir de sa reconciliation avec la Porte (1789), Mahmoud pacha est envoyé pacifier la Bosnie, puis lutter contre les Autrichiens en Serbie et Valachie (p. 121). En arrivant à Vidin accompagné de son armée, il demeure en expectative jusqu'à la signature de la paix de Sfichtov (1791). Ensuite Mahmoud pacha manifeste de nouveau des tendances séparatistes et entre en conflit avec la Porte.

En ce qui concerne l'origine des Bouchatlis, il est à remarquer que celle-ci reste controversée, vu que L. G. Arš affirme (p. 83) qu'ils proviennent de la famille albanaise Dukagjini, islamisée, cependant que l'historiographie yougoslave les considère descendants de la famille Crnojévić, islamisée après la chute du territoire monténégrin sous la domination ottomane (voir Glig. Stanojević, *Crna Gora pred stvaranje države 1773—1796*, Beograd, 1962, p. 82). Or, ce fait influence en certaine mesure les opinions relatives aux motifs subjectifs des tendances séparatistes des Bouchatlis.

---

[1] *Turski dokumenti za Makedovskata istorija*, Skopje, 1951—1958, 5 vol.

[2] F. Pouqueville, W. M. Leak, G. Vaudoucourt, Th. S. Hughes, J. Bessier, etc.

[3] Surtout les matériaux publiés dans la revue « Ηπειρωτικά χρονικά » (1926—1929).

[4] J. J. Tromelin, M. Gavrilović et autres.

[5] D. Russo, V. Papahagi, puis deux volumes de la collection Hurmuzaki, un volume de documents sur *La Révolte de 1821*.

[6] Il faut remarquer cependant que nous ne trouvons pas dans la liste certains matériaux qui, d'après nous, méritaient notre attention, par exemple ceux de l'historien monténégrin Glig. Stanojević ou la publication bulgare „Сборник за Народни Умотворения и книжнина. Отдел историко-филологичен и фолклорен".

Caractéristique à cette époque pour le territoire de l'Epire est le processus de formation du « tchiflik » et d'aggravation des conditions de vie de la paysannerie dépendante ainsi que l'incertitude qui règne autour des marchands et des artisans (chapitre II, p. 123—131). C'est pourquoi les habitants de Dipalita où s'organisaient de célèbres foires, émigrent en Valachie (p. 131).

Les tendances séparatistes de l'Albanie du sud dont Ali pacha est le représentant s'accentuent au moment où la Porte est occupée par les conflits avec le pacha de Skodra. Les luttes d'Ali pacha avec les Souliotes se rangent parmi les principaux événements de la carrière politique et militaire d'Ali pacha. En 1789—1790, les Souliotes envoient à Pétersbourg une délégation pour demander l'aide des Russes. Le matériel des archives soviétiques concernant ce fait trop peu connu permet — comme le montre l'auteur — d'effectuer une étude spéciale (p. 151). En même temps, Ali pacha tâchait, lui aussi, d'arriver à un accord avec la Russie, puisqu'il poursuivait le but de soumettre le mouvement antiottoman qui s'intensifiera plus tard avec l'aide de la Russie. Ali pacha connaît les relations entre les Grecs et la Russie. Du texte d'un traité d'alliance (publié intégralement, p. 154—155) qu'Ali pacha propose à la Russie en 1791, il résulte que déjà à ce moment il songeait devenir indépendant vis-à-vis de la Porte.

De par ce fait on comprend la retenue d'Ali pacha d'agir contre Mahmoud pacha de Skodra dans la seconde guerre que ce dernier mena avec le sultan (1793), guerre décrite au IV^{e} chapitre (p. 161—174). La victoire de Mahmoud pacha constitue un coup dur pour la domination ottomane, mais celui-ci ne profite point de sa victoire pour proclamer l'indépendance de l'Albanie ; il se contente de soumettre graduellement les régions avoisinantes. La campagne entreprise à cet effet au Monténégro (1796) subit un échec total dans les batailles de Martiniče et Krusi, que l'auteur omet à mentionner. Par la mort de Mahmoud Bouchatli dans ces luttes, le sultan aussi bien qu'Ali pacha de Janina se débarrassent d'un puissant rival.

Mahmoud pacha réalise la plus grande autonomie du pachalik de Skodra vis-à-vis du sultan, souligne l'auteur au chapitre VI (p. 175—189), où il décrit la situation intérieure du pachalik et les traits positifs du régime qu'avait instauré Mahmoud.

Dans l'ouest de la Péninsule Balkanique, Ali pacha devient le personnage central du point de vue politique, comme il résulte du chapitre suivant, consacré à la consolidation du pachalik de Janina (p. 190—243). L'un des facteurs déterminants du processus de consolidation de la position d'Ali pacha est la victoire remportée par celui-ci en fin de compte sur les Souliotes (décembre 1803). Ceux-ci avaient demandé l'aide de la France et de la Russie. Une de leurs lettres adressées au tsar est reproduite en entier (p. 208—209). Ali pacha manifeste son indépendance surtout en 1806 lorsqu'il refuse à agir contre les insurgés serbes et sabote la concentration des troupes ottomanes à Bitolja en route vers la Serbie. Suivirent des luttes, par lesquelles Ali pacha mit sous son autorité toute l'Albanie du sud (chapitre VIII, p. 244—259). Dorénavant Ali pacha dominera presque toute la Grèce continentale, une partie de la Macédoine et l'Albanie du sud, un territoire avec un milion et demi d'habitants.

L'auteur contribue amplement à l'élucidation de la structure sociale et économique du pachalik de Janina. En utilisant les méthodes les plus variées pour accaparer les terres des spahis et des corporations, Ali pacha transforme une moitié du pachalik en tchiflik propre, qu'il afferme en partie. Les paysans sont soumis à des prestations et à des dettes majorées, surtout au sud de l'Albanie. Envers les paysans soulevés il prend les mesures les plus brutales ; même la fuite est incapable de les faire échapper. Le régime d'Ali pacha a eu cependant des côtés positifs : à une époque d'anarchie féodale, Ali pacha crée un régime de sûreté pour le commerce et le trafic, supprime les abus, fonde des écoles, encourage les éléments nationaux locaux, tolère les autres religions.

Mais, pour raffermir ces réalisations, il lui aurait fallu du temps. En consolidant en certaine mesure sa position après l'achèvement de la guerre de Russie (1812), la Porte est en mesure de s'occuper du rétablissement de son autorité sur Ali pacha. Elle lui prend Ohrida et Elbasan et est prête à envoyer contre lui les troupes de Šumla. Les événements de Serbie de 1813 et 1815 retiennent ces armées sur place, cependant que le pacha de Janina réussit à aider les insurgés serbes avec argent et munitions, ainsi qu'il résulte de certains documents inédits (p. 307). Bien plus, il arrive à s'emparer de Tirana et d'obtenir des Anglais Parga.

Lorsque la Porte commence à lui diminuer les possessions (1818—1820), Ali pacha, encouragé par les hétairistes, songe à demander la protection de la Russie. D'autre part, il lance l'idée d'un État autonome de la Morée et de la Grèce centrale au sein de son pachalik. Les hétairistes regardent cependant ces promesses avec réserve.

En juillet 1820, la Porte remplace Ali pacha par Pacho bey, un des anciens ennemis de ce dernier et en même temps envoie des troupes contre lui. Ali pacha réussit à retenir l'armée du Sultan aux portes de Janina, circonstance qui favorise le déclenchement de la révolte de Grèce (mars 1821). L'auteur mentionne qu'à ce moment-là, les émissaires de l'Hétairie ont visité Ali pacha mais qu'il n'en a point résulté d'aide de la part des insurgés grecs. L'exemple fourni par les Grecs a cependant déterminé les habitants du sud de l'Albanie à se soulever contre les Turcs. Cet événement n'est point pour améliorer la situation d'Ali pacha, cerné à l'intérieur de la forteresse de Janina, bien au contraire ; il est pris sous prétexte d'amnistie et exécuté près de Janina (et non pas après avoir été conduit à Constantinople, ainsi que l'affirment certains auteurs). L. G. Arš rectifie également l'opinion accréditée jusqu'à présent selon laquelle les pourparlers avec Ali pacha pendant le siège auraient été engagés par Hurchid pacha, le commandant des troupes du sultan. En s'étayant d'un document de la collection « Răscoala din 1821 » (t. II, p. 65—66), l'auteur montre que les pourparlers ont été entamés directement par la cour du sultan (p. 330).

Après la liquidation du régime d'Ali pacha, la situation de la paysannerie ne change point. Les terres accaparées par lui n'ont été restituées que partiellement, par rachat. En 1912, la trésorerie ottomane détient encore dans la province de Janina 79 villages de ceux accaparés par Ali pacha. Les Himariotes ne réussissent pas — eux non plus — à regagner les privilèges annulés par Ali pacha.

Considéré du point de vue du mouvement national de libération des Grecs, le rôle d'Ali pacha est progressiste. Pour créer cependant des principautés albanaises autonomes, but poursuivi par Ali pacha et Bouchatli, les conditions n'étaient pas mûres. Leur mouvement — affirme l'auteur en concluant — créa néanmoins les prémisses pour le mouvement national albanais de plus tard.

Riche en informations nouvelles et se référant aux plus variés aspects du problème, l'exposé comprend également des données relatives aux relations commerciales et politiques d'Ali pacha avec les Principautés roumaines (p. 57, 287, 304, 312, 322).

S. Iancovici

DASKALAKIS, APOSTOLOS, Ἡ ἔναρξις τοῦ ἀγῶνος τῆς ἐλευθερίας. Θρῦλος καὶ πραγματικότης [*Le commencement de la lutte de libération. Mythe et réalité*], dans « Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν », 2e série, Athènes, XII, 1961—1962, p. 9—138.

Dans une longue étude de 130 pages, le professeur Dascalakis se propose d'établir la vérité historique sur un problème controversé, à savoir à quelle date et dans quelles circonstances a commencé, en 1821, la lutte de libération dans le Péloponnèse et dans toute la Grèce.

On a soutenu et l'on soutient encore que le métropolite Germanos du Vieux-Patras aurait donné le signal du soulèvement le 25 mars, en faisant hisser à la Sainte-Lavra le drapeau dè la lutte.

Sur la foi des Mémoires laissés par les participants à la lutte qui, mêlés directement aux événements en furent les témoins oculaires, l'auteur rejette cette allégation. S'autorisant de ses propres recherches, le professeur Daskalakis affirme que l'épisode du drapeau hissé le 25 mars 1821 à la Sainte Lavra par le métropolite Germanos est une simple légende, et qu'à cette date les chefs politiques de l'Achaïe ne se trouvaient pas à la Lavra pour déclencher la révolution. Cette légende a été lancée par Pouqueville et s'est accréditée du fait que le gouvernement hellénique, établissant un rapport entre la lutte de libération et la fête religieuse de l'Annonciation qui marque le commencement du printemps, a fixé par décret la fête nationale de la Grèce le 25 mars, date approximative du soulèvement (p. 29). En fait, c'est à partir du 25 mars que la révolution s'étend, mais des incidents s'étaient produits entre Grecs et Turcs dès le 15 mars. Les Grecs isolaient les Turcs, civils ou spahis, seuls ou par petits groupes, et les mettaient à mort. Ils tuaient surtout ceux qui auraient pu dénoncer leurs préparatifs, les collecteurs d'impôts et ceux qui transportaient des fonds publics, dont ils s'emparaient. Les autorités turques considérèrent ces premiers incidents comme le prélude de la révolution grecque et prirent des mesures de précaution. Le gouverneur de Kalamata ordonna à tous les Turcs de se réfugier avec leurs familles dans les forts de la ville. Dans la nuit du 21 au 22 mars, les Turcs commencèrent à bombarder les quartiers grecs de Patras. Le 22 mars, les armatoles arrivent de toutes parts à Patras. Le 22 mars, les Magniotes commandés par Petrombei Mavromihalis et Kolokotronis font irruption à Messine et, le 23 mars, occupent Kalamata (p. 59). En réalité, la caste féodale du Péloponnèse était résolue de n'entreprendre aucune action guerrière tant que l'insurrection n'aurait pas éclaté dans les autres provinces grecques et avant de connaître les intentions des insulaires et du tzar de Russie. Heureusement pour le peuple grec, ce plan ne fut pas appliqué. Si les Péloponnésiens avaient attendu le soulèvement des autres provinces grecques pour agir, leur attente eut été vaine, car ces provinces n'auraient rien entrepris sans le Péloponnèse. Les Péloponnésiens auraient appris, en outre, que les insulaires étaient indécis et que le tzar, lié par la Sainte Alliance, n'était nullement disposé à accorder aux Grecs une aide quelconque. Le principal facteur qui contribua à hâter le soulèvement a été la certitude que l'idée de la révolte avait mûri dans la conscience du peuple grec et que nulle logique n'aurait pu l'en déloger. Les choses étaient tellement avancées que toute opposition de la part des féodaux et des intellectuels conservateurs eût été vaine. Si les dirigeants politiques avaient décidé d'annihiler le mouvement révolutionnaire ou de l'ajourner, ils auraient provoqué un pire désastre, car des émeutes isolées se seraient produites, qu'il eût été aisé de noyer dans le sang. Le peuple était si ferme dans sa résolution de conquérir son indépendance, qu'il ne comptait plus sur une aide du dehors. Animé d'un admirable enthousiasme, il préparait la révolution par ses propres moyens (p. 34). En outre, le moment était particulièrement favorable. Par suite de la rébellion d'Ali, pacha de Janina, contre la Porte, le pacha du Péloponnèse et la majeure partie de ses troupes étaient aux prises avec le gouverneur de l'Epire, de sorte que le Péloponnèse se trouvait privé de défense, ce qui contribua également à hâter le soulèvement des Grecs. Le professeur Daskalakis établit que la lutte de libération commença dans le Péloponnèse avant le 25 mars.

Après les premiers succès qu'elle obtient dans le Péloponnèse, la révolution s'étend aux îles. La première qui adhère au mouvement est l'île de Spetsai (10 avril), la seconde — l'île de Hydra (15 avril), puis celle de Psara (20 avril). Bientôt les autres îles se soulèvent à leur tour et se rallient au mouvement de libération.

Dans la Grèce continentale, la première action guerrière est déclenchée dans la nuit du 26 au 27 mars, quand l'armatole Panurghias, de la Grèce orientale, investit Salone. Son exemple est suivi par d'autres armatoles et bientôt la lutte se généralise.

En Thessalie, la révolution a commencé avec quelque retard, en raison de la situation géographique de cette province et de son terrain plat qui offrait peu de chances de réussite aux actions des révolutionnaires. Néanmoins, les Thessaliens s'étaient préparés et, sous le commandement d'Antimos Gazis, attendaient l'occasion propice. Celle-ci se présente le 5 mai, lorsque les navires des îles Hydra et Spetsai s'approchent du rivage thessalien, arborant le drapeau de la révolution. Antimos Gazis invite aussitôt les notabilités féodales, les armatoles et les paysans à prendre les armes, et le 7 mai la population grecque attaque les Turcs. Le 17 mai la lutte s'engage également dans la presqu'île Chalcidique. La révolution grecque, on le voit, n'a pas été organisée de manière à éclater simultanément sur tout le territoire du pays, mais dans un intervalle de quelques mois toutes les provinces grecques se sont soulevées l'une après l'autre et bientôt la révolution s'est généralisée : d'un bout à l'autre de la Grèce, tous les Grecs, jeunes et vieux, luttaient pour leur indépendance.

Dix-huit documents sont reproduits à la fin de l'étude du professeur Daskalakis. Ce sont : la fameuse proclamation d'Alexandre Ypsilanti du 24 février 1821 ; une proclamation du métropolite Germanos, portant à la connaissance des consuls des puissances étrangères les motifs qui ont incité les Grecs à prendre les armes ; une proclamation de Kolokotronis et de Papaflessas ; une proclamation du chef maniate Petrombei, et d'autres documents de même nature.

L'étude du professeur Daskalakis contient des précisions historiques intéressantes et apporte un certain nombre de rectifications aux dates des documents reproduits. A l'appui de ses affirmations il donne de longs extraits des Mémoires laissés par les participants à la révolution de 1821.

Ariadna Camariano-Cioran

VASIL MARINOV, *Принос към изучаването на произхода, бита и културата на Каракачаните в България* (Beitrag zur Untersuchung der Herkunft, Lebensweise und Kultur der Karakatschanen in Bulgarien), Българска Академия на Науките, Етнографски Институт и музей, София, 1964, 138 p.

La population balkanique pastorale, connue sous le nom de « Karacatchans » ou « Saracatchans », existant en Grèce, Bulgarie, Macédoine, Serbie et Turquie, attire depuis longtemps l'attention des spécialistes [1]. Ces dix dernières années on a publié des études sur les Karacatchans se trouvant dans les pays balkaniques [2] et en dehors de ces pays [3].

---

[1] La première référence indirecte au problème des Karacatchans semble être celle de S. I. Vercovici en 1886 ((*Топографическо-этнографический очерк Македонии, С. Петербург*) et le premier article concernant directement le problème des Karacatchans a été publié par V. Atanasov dans *Бегликът от каракачанските овце*, „Българско икон. дружество". Година I, св. IV 1896.

[2] Χατσημιχάλη 'Α., Σαρακατσάνοι, t. I, A, B., 'Αθῆναι, 1957; Жунић Лепосава, Саракачани — „Ашани" на Гочу dans „Гласник Етнографског Института". Срп. Акад. наука, Београд, 1958, VII, p.87—109 ; G. Hlebarov, *Номадното овцевъдство на каракачаните и куцовласите на Балканския Полуостров*, dans „Природа", nº 1, 1958, p. 13—18.

Au cours de ces dernières années, l'auteur du présent livre a contribué plusieurs fois à ce problème en publiant en divers endroits quelques-uns des résultats de ses recherches.

[3] B. Urbanska, *Karakaczani, Nomadzki lud pasterski na Balkanach*, „Etnografii polskiej", VI, 1962, p. 202—225 ; P. T. Vukanović, *Les Valaques*, habitants autochtones des pays balkaniques, *L'Ethnographie*, Paris, 1962.

L'étude de V. Marinov, la plus récente concernant ce problème, constitue le résultat des recherches systématiques effectuées sur place, année par année, entre 1950 et 1960, sur les groupes de Karacatchans de la R. P. de Bulgarie. Elle présente par conséquent la situation actuelle des Karacatchans de ce pays, leur culture matérielle d'aujourd'hui et les changements survenus dans leur système de vie et, en moindre mesure, leur passé. Malheureusement les matériaux concernant la culture spirituelle des Karacatchans, recueillis par l'auteur au cours de ses voyages documentaires, ne sont pas contenus dans l'étude (voir l'introduction, p. 6)

L'introduction présente succinctement les conditions économiques et géographiques du développement de l'économie pastorale en Bulgarie et, en général, dans les Balkans. Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, l'élevage des moutons connait dans les Balkans un développement particulier déterminé par deux facteurs : l'inexistence, d'une part, des frontières politiques entre les peuples balkaniques soumis à une même domination, fait qui rend possible le déplacement des grands troupeaux sur de vastes superficies, et d'une autre, les besoins de l'Empire Ottoman, de produits alimentaires, résultant de l'élevage des brebis, et de laine pour les vêtements, ce qui stimule justement cette branche de l'économie.

En ce qui concerne le problème du nom et de l'origine des Karacatchans, l'auteur repousse aussi bien la théorie de leur origine aroumaine, que celle de leur origine grecque, et formule l'hypothèse qu'ils seraient les descendants directs des Thraces hellénisés, sans tâcher toutefois d'argumenter cette opinion. L'auteur souligne — à juste titre d'ailleurs — que pour résoudre définitivement ce problème il faudrait posséder des matériaux nouveaux et d'effectuer de nouvelles recherches multilatérales, y compris des recherches anthropologiques qui manquent jusqu'à présent totalement. En ce qui concerne le nom de « Saracatchans », qui a précédé celui de « Karacatchans » accordé ultérieurement par les Turcs, l'auteur adopte la thèse de T. Capidan, selon laquelle le nom provient de la localité Siracou (Siracovo) de Pinde d'où ces bergers tirent leur origine.

D'après un calcul approximatif de l'auteur, en ce qui concerne le nombre des Karacatchans, ceux-ci devraient s'élever à environ 3000 en Bulgarie et 9700 en Grèce. Partout où ils existent, ils subissent pourtant un processus de rapide assimilation.

Les résultats des recherches directes de l'auteur sont exposés d'abord dans un chapitre sur l'organisation de la vie des Karacatchans, reflétée dans le système d'association, dans les relations sociales et dans la pratique de la transhumance. Entre autres, l'auteur établit avec précision les routes de déplacement des caravanes karacatchanes et les pâturages fréquentés par cette population. L'auteur poursuit ensuite ce phénomène dans divers rayons administratifs et les montagnes parcourues en été par les troupeaux karacatchans.

L'auteur étudie très minutieusement les aspects et les éléments de l'économie pastorale sous sa forme actuelle et accorde une place importante (pp. 57—58) aux moyens et techniques d'obtention des produits ainsi qu'au système de vente sur le marché.

L'alimentation, les vêtements et les parures utilisés, le type d'habitat et de logement karacatchan, les objets domestiques, sont présentés concrètement et décrits en détail.

Au dernier chapitre, l'auteur présente les changements survenus dans le mode de vie et la culture des Karacatchans, concrétisés par le passage de la vie nomade à la vie sédentaire, l'adoption d'une nouvelle alimentation et l'élévation de leur niveau culturel, dus à leur graduelle intégration dans les formes de vie socialiste.

Un trait général de l'étude consiste dans la richesse des termes provenant du langage karacatchan rendus dans les pages du livre en caractères distincts, ce qui facilite leur lecture. La plupart de ces termes sont grecs, vu que les Karacatchans parlent un dialecte de la Grèce septentrionale. Leur langage possède également des mots slaves, empruntés des Slaves de la région du Pinde avec lesquels les Karacatchans ont cohabité (*torişte*, *iaglia*, *plioci*, *pogacea*,

cojuca, etc.), des mots aroumains ou des termes liés à l'occupation de l'élevage, comme *strunga, cardar, urda, mandra, lanar, furca, filuria, valra, valray, caltzuleli, scortza, lurla, raboch*, etc.). Pourtant l'étude ne possède pas toute une série de mots existant dans le langage des Karacatchans, d'autres régions, comme : *miliora* (mioară = brebis), *balia* (bălaia = blonde, blanche), *floru, murga, cacarandza, buca*, etc. Les termes aroumains et slaves (par exemple « celnic ») — considérés comme étant empruntés par le langage karacatchan de celui des Aroumains et des Slaves voisins — constituent en essence le fonds lexical commun de toutes les populations valaco-pastorales. Il est donc difficile de supposer que l'on puisse parler d'un emprunt direct et isolé de termes slaves dans le langage des Karacatchans en ignorant la présence des Aroumains dans ces contrées (mont Gramos). Une attention moindre est accordée au fait — non dépourvu de signification — que les Saracatchans se nomment *Vlahó* (p. 128) de même que les Mégléno-Roumains se nomment *Vlaşii* (Valaques) et qu'ils considèrent leur langage comme « vlaşki » (valaque). Tous ces faits et d'autres encore soulèvent une série de problèmes et rendent difficile l'adoption d'une théorie considérant les Karacatchans comme d'origine purement grecque ou thraco-hellène. D'ailleurs, la théorie que les Saracatchans seraient des Aroumains hellénisés au cours des siècles est soutenue par des auteurs comme C. Jireček, J. Cvijić, N. Iorga, T. Capidan [4] et, ces derniers temps, par T. P. Vukanović. Certains spécialistes bulgares (I. E. Ghechov, Hr. Vakarelski, en 1956) ne font point de différence entre les Karacatchans et les Aroumains.

Il va de soi que pour arriver à une solution définitive de ce problème, les recherches doivent comprendre tous les Karacatchans et approfondir l'étude comparative des divers groupes pastoraux. L'auteur s'est proposé d'étudier la situation actuelle des Karacatchans seulement et de faire des considérations historiques sur l'époque moderne, le point le plus reculé étant l'année 1878. L'ouvrage est très précieux pour la connaissance de la vie sociale et économique des Karacatchans bulgares des dernières années.

Une série de photos présentent les costumes, l'aspect des caravanes, les habitats et les logements karacatchans. Une carte annexée au volume montre d'une manière suggestive les routes de déplacement des Karacatchans dans toute la Péninsule Balkanique. Une autre carte présente les points d'hivernage et les positions liées à la vie des Karacatchans sur le territoire de la Bulgarie.

S. Iancovici

MIODRAG POPOVIĆ, Вук Стеф. Караџић, 1787 — 1864. *О стогодишњици смрти* (1864 — 1964), [Vuk Stef. Karadžić, 1787—1864. A l'occasion du centenaire de sa mort (1864—1964)]. NOLIT, Beograd, 1964, 479[—481] p. + 18 p. avec des illustrations et des fac-similés.

Le livre de Miodrag Popović sur Vuk Stefanović-Karadžić, représente une synthèse de tout ce qu'on a écrit jusqu'à 1963 sur cette personnalité de la culture serbe au siècle dernier. Cet ouvrage remarquable, paru à Belgrade à l'occasion du centenaire de la mort (1864) du créa-

[4] Dans la liste bibliographique des travaux utilisés (p. 128—130), l'étude de T. Capidan, Les Saracatchans... n'est pas mentionnée, quoiqu'à un moment donné (p. 11) l'auteur mentionne *Dacoromania* IV, 1926, où cette étude est publiée. L'on trouve dans la liste deux anciens travaux de Silviu Dragomir (1921 et 1924) sans que le dernier ouvrage de cet auteur : *Les Valaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age*, 1959, y soit mentionné. Il est normal que certaines menues informations, comme la mention faite par M. Tchaykovski des Karacatchans de Rendievo et de Metzova („Русская старина", 1900, juillet, p. 207—208, 214—216,), nous échappent.

teur de la langue littéraire serbe, est fondé non seulement sur une riche bibliographie d'à peu près trois mille titres, mais aussi sur une série de nouvelles sources, existant dans quelque fonds archiviste de Belgrade, Novi Sad, Zagreb, Ljubljana et Vienne, et maintenant utilisées pour la première fois.

De la jonction des deux catégories de données est issue une étude ample sur la vie et l'œuvre de Vuk Stef. Karadžić, sous la forme d'une monographie biographique, sans notes ou mentions bibliographiques, gardant tout de même le caractère d'une œuvre de grande valeur scientifique. Homme de lettres et historien littéraire, l'auteur a réalisé un livre entraînant, en nous donnant un portrait authentique de l'infatigable et constant militant de la révolution culturelle serbe, encadré dans l'atmosphère du temps, qui fut caractérisé par de profonds changements économiques et politiques subis alors par le peuple serbe.

La révolte antiottomane serbe de 1804—1813 qui a délivré les forces créatrices du peuple opprimé, a tiré de l'anonymat le paysan autodidacte Vuk, en faisant de lui un révolté de premier ordre contre les forces hostiles à la démocratie populaire et à la culture authentique du peuple. Issu du climat de la révolte, Vuk Karadžić, s'est affirmé dans l'histoire de la nouvelle culture serbe et aussi de celle slave en général, comme un homme à conceptions nouvelles et à la hauteur de son rôle.

Cette constatation générale se dégage des pages du livre de M. Popović, divisé en 46 chapitres aux titres très suggestifs, pour bien marquer les phases et les moments caractéristiques de l'activité et la vie de lutte toujours triomphante de Vuk, initiateur d'une nouvelle époque dans la culture, la science et la littérature serbes.

Né à Tršić en 1787, Vuk Karadžić, descendait de la famille Bandula qui en 1739 s'était enfuie, à cause de la cruauté turque, quittant le mont Dourmitor. Dans son enfance il écoute les ballades, chantées par les bardes populaires — « les gouslares » — par lesquels la génération Bandula Karadžić était devenue célèbre. Il apprend tout seul à écrire, en utilisant comme encre la poudre à canon dissoute dans l'eau et l'écorce de l'arbre comme papier.

Il est impressionné profondément par la lutte des haïdouks de la même région, déployée intensivement à la veille de la révolte de 1804. Pendant les années 1805—1806 il fréquente l'école de Sremski Karlovci, mais il l'abandonne, se sentant isolé et ignoré par la bourgeoisie et le clergé de cette localité. Il devient à Belgrade scribe de chancellerie auprès du Conseil directeur des révoltés serbes.

Ici il constata les transformations sociales, restant désabusé à la suite de la course d'enrichissement des notables serbes.

Le traitement d'une maladie qui le laissera infirme, le fait voyager à Mehadia, à Novi Sad et à Pesta, où il connaît les actions des intellectuels serbes, au sujet de la réforme de la langue et de l'alphabet serbe. Revenu à Belgrade, il se trouve en conflit avec la société des parvenus, mais, comme il y avait trop peu d'hommes cultivés, le gouvernement l'envoie à Cladova comme douanier. En cette qualité, entre 1811—1813, Vuk surveille la rive droite du Danube, sur la distance Teka-Bregova ; il demeure à Brza Palanka, Prahovo et Négotin, venant en contact avec les Roumains.

L'admiration pour l'héroïque combattant qui fut le Haïdouk-Velkou, qu'il connaît ici, lui inspirera le plus bel ouvrage à caractère historique, qui allait paraître plus tard.

En 1813, l'année de l'étouffement de la révolte, il arrive à un moment donné au centre des événements de l'est de la Serbie. Mais le résultat des événements le mène en exil à Vienne où il connaît le slavisant Jernej Kopitar, qui s'intéressait à la situation de la culture chez les Grecs, Serbes, Roumains, Bulgares et Albanais. Encouragé et conseillé par celui-ci, Vuk Stef. Karadžić commence l'activité de réformateur de la langue et d'infatigable collectionneur de folklore.

En 1814 il publie la première grammaire de la langue « rédigée d'après le parler du peuple ». Dans une autre édition de cette grammaire, Vuk définit la réforme de l'orthographe et établit l'alphabet actuel serbe, fondé sur le principe : « écris comme tu parles et lis comme il est écrit ».

En 1814, Vuk fait paraître le premier livre de poésies populaires serbes, en 1815 le second. Grâce à J. Kopitar, Jakob Grimm et J. W. Goethe, il fera connaître au monde l'épopée serbe, publiant en 1862 le dernier livre de poésies.

Outre une bonne réputation, la publication de l'épopée serbe lui apportera aussi l'accusation que par là il instigue à la résurrection contre les Ottomans et qu'il appuie la résurrection hétairiste de la Grèce (p. 35).

Une magnifique œuvre est le *Dictionnaire de la langue serbe,* imprimé en 1818 et comprenant 26 000 mots, mais en 1852 il comprend 47 000 mots traduits en latin et allemand avec explications d'ordre ethnographique et historique. M. Popović, en se référant à cet ouvrage, le déclare « pas seulement une œuvre lexicographique, en même temps, une encyclopédie de la vie du peuple serbe, en général » (p. 413). En ce qui concerne l'affirmation que Vuk serait un ethnographe, l'auteur précise que Vuk a été bien plus qu'un ethnographe, il a été un ethnopsychologue, caractérologue social et populaire, sociologue et anthropologue.

Cette caractéristique de l'auteur est fondée sur les ouvrages de Vuk, consacrés surtout à la description de la vie du peuple : *Le coffre pour l'histoire, la langue et les coutumes des Serbes des trois religions* (publié en 1849) et *La vie et les coutumes du peuple serbe,* publiée post mortem (en 1867). Suivant la suggestion de J. Grimm, Vuk a collectionné des proverbes, publiés en 1836, et des fables, publiées en 1853. Vuk a aussi une série d'ouvrages historiques : *Le petit livre sur la chute de la Serbie,* où il critique les chefs de la révolte, est à proprement parler, le premier ouvrage de Vuk (1813) ; *La vie de Miloš Obrenović* (1828) ; *Des matériaux spéciaux pour l'histoire des Serbes de notre époque* (1831) ; *Le Soviet dirigeant au temps de Karagheorghe ou la lutte des notables de ce temps-là pour le pouvoir* (1860), — constituent des contributions importantes apportées par Vuk Karadžić à une meilleure connaissance de l'histoire serbe. Il faut aussi noter que, Leopold Ranke a écrit son livre *Die serbische Revolution* en collaboration avec Vuk et à l'aide des informations fournies par lui.

Dans ces ouvrages historiques Vuk a donné des portraits très réussis des figures marquantes de la révolte serbe. *La vie du Haïdouk-Velko* (publiée en 1885), violemment critiquée par certains contemporains, constitue un chef-d'œuvre d'après l'avis de M. Popović ; selon l'opinion de celui-ci, cette œuvre fait de l'auteur un représentant du réalisme populaire, le premier biographe dans la nouvelle littérature serbe (p. 191, 195).

Enfin, la traduction du *Nouveau Testament* (1847), reçue avec beaucoup d'hostilité par le clergé, a constitué une éclatante preuve pour le triomphe des idées que Vuk propageait sur les possibilités de la langue littéraire serbe.

Ces ouvrages qui constituent la réforme de Vuk Karadžić ont été élaborés en conditions de permanentes privations et soupçons qui tout de même n'ont pu vaincre sa volonté d'accomplir sa mission historique jusqu'au bout, étant profondément convaincu de ses justes idées avec lesquelles il s'est engagé dans la lutte acharnée contre l'obscurantisme.

Le livre de M. Popović qui reflète l'ambiance de son temps et la personnalité de Vuk plus profondément que tout autre étude du passé, instruit le lecteur de ce point de vue.

Dans ses randonnées par la Craina, sur les routes de la Dalmatie, Monténégro, Srem, Ukraine, jusqu'à Vienne, Vuk collectionnera sans cesse le folklore, surtout les chants populaires des bardes populaires, des paysans, des voyageurs.

A ce temps il doit affronter l'hostilité de certains potentats de l'époque, comme du métropolite Stef. Stratimirović ou du prince Miloš Obrenović ; il doit se mettre à l'abri contre la police

viennoise qui le suspectait, il doit vaincre d'innombrables difficultés matérielles imposées, d'une part, par l'existence de sa famille, d'autre part par l'impression et la publication de ses œuvres. Pour racheter le dictionnaire serbe chez les métachiristes arméniens qui l'avaient imprimé, il est obligé de mendier deux fois l'argent nécessaire chez le négociant Théodor Tirka d'Orchova (p. 107, 109). Une autre fois il s'endette chez Micha Anastasijević, le fermier des salines des Principautés Roumaines (p. 445, 451), qui apparaît comme abonné inscrit d'avance pour le dictionnaire (p. 405). Miloš Obrenović lui envoie en 1840, de Valachie, 300 florins pour l'entraîner dans ses prochaines affaires politiques (p. 319).

Mais l'œuvre de Vuk Karadžić jouit d'une grande appréciation de la part des hommes remarquables de son temps. Parmi ceux-ci, il y a, outre Kopitar, Grimm ou Goethe, Dobrowski, Tchernychevski. Fr. Engels écrivait en 1863 à K. Marx : « Je m'occupe sérieusement de la langue serbe ; je comprends les ballades recueillies par Vuk Stefanović-Karadžić mieux qu'en n'importe quelle autre langue slave » (p. 477).

Les sociétés scientifiques et les Académies étrangères ont apprécié déjà dès l'année 1819 l'activité de Vuk. En 1848—1861 il devient correspondant de l'Académie de Vienne, Berlin et Pétrograde. On ne savait pas s'il avait été aussi membre de l'Institut pour l'Afrique, qui luttait pour la libération des esclaves (p. 421). Le livre relève aussi que l'œuvre de Vuk a joui d'un prestige croissant dans les pays yougoslaves où apparut une série d'imitateurs de son œuvre. D'autre part, les mentions relatives aux connaissances de Vuk et aux personnages avec lesquels il s'était lié d'amitié nous montrent ses relations avec les représentants d'autres peuples : les Croates, Slovènes, etc. Au restaurant « Le loup blanc » au Fleischmarkt à Vienne, Vuk rencontrait des Serbes, Grecs et Aroumains, des sympathisants des hétairistes. Avec T. Tirka, un Aroumain, il a été en relations permanentes (p. 467). Le grand commerçant Hristo Mandžuk, de Trieste, Aroumain d'origine (p. 256), est celui qui, plein d'admiration pour Vuk, donne le nom de celui-ci à l'un de ses bateaux. Avec Hadzi-Yanouch « le riche Aroumain de Valachie » il ne veut pas être en bonnes relations, et il arrête les chalands de celui-ci sur le Danube, parce qu'il était en relations avec M. Milovanović et avec d'autres « potentats », dont l'avidité le dégoûtait (p. 55).

Parmi les Bulgares, Vuk a été en relations avec Sp. N. Palauzov et Constantin Petrović (p. 439). Les frères Démètre et Constantin Miladinov, célèbres collectionneurs de folklore de la Macédoine et de la Bulgarie, ont été inspirés dans leur action par l'exemple de Vuk. C'est lui-même qui a noté des matériaux linguistiques et folkloriques de Razlog (Macédoine) chez Lazar T. Guerman, mais ce fait ne se trouve pas mentionné par M. Popović, ici n'étant décrits que les désagréments produits à Vuk par Michel Guerman, frère de celui-là (p. 197—198)[1].

Nous trouvons dans le livre de M. Popović diverses mentions relatives aux contacts de Vuk avec les Roumains en général. Dans Kraina de Negotin, où il voyage dans l'intérêt de sa profession, il s'arrête aux maisons des Roumains (p. 55—56). Vuk connaissait bien la situation de la Valachie, bien plus que cela ne résulte de la biographie publiée par M. Popović. Au commencement, cette possibilité était donnée par son service de douanier sur l'autre rive du Danube, à Kladovo et à Prahovo, et du fait qu'il était le camarade, du haïdouk Valko, qui transportait du sel de la Roumanie ; ultérieurement Vuk connaît la situation de la Valachie et même de Bucarest, par sa correspondance avec les Serbes qui s'y trouvaient.

Parmi ceux-ci il y a le colonel Stefan Zivković, le mari d'une parente de Vuk, Savka, chez qui il a enregistré à Vienne les poésies publiées en 1814 (p. 73). Stefan Zivković-Telemah,

---

[1] Pour ses relations avec Lazar T. Guerman, voir, par exemple : Dr. Ivan Katardžiev, *Serskata Oblast 1780—1879. Ekonomski, politički i kulturen pregled*, Skopje, 1961, p. 114.

avec lequel Vuk a collaboré à la traduction du *Télémaque* de Fénelon (p. 54) d'après un exemplaire trouvé à Craiova, lui écrivait minutieusement de Bucarest, aux années *1818–1819*.

Dans la correspondance publiée [2], on trouve des informations sur cette correspondance qui lui arrivait de la capitale de la Valachie et que l'auteur de la biographie omet tout à fait dans l'économie de son travail. D'ailleurs on voit que Vuk était parti en 1819 de Kiev pour Bucarest [3], mais d'après une mention de M. Popović, il serait arrivé à Jassy et voyant qu'ici sévissait la peste, il serait parti pour Boucovine (p. 133). « Si vous étiez venu ici, lui écrit ensuite St. Zivković-Telemah de Bucarest, nous aurions eu une grande joie et vous auriez au moins pu connaître notre situation » [4]. A l'occasion de son arrivée à Jassy, Vuk Karadžić, selon quelques affirmations, a remis à Gh. Asaki un manuscrit de chants populaires roumains, manuscrit qui a brûlé en 1827. C'est un fait qui, en tout cas, mérite notre attention.

Encore plus nombreuses sont les relations de Vuk en Banat. Il avait à Timişoara un ami, Démètre Tirol. Ici, de même qu'à Arad, il avait des abonnés pour ses livres (p. 188, 200). Dans une localité près de Timişoara, la famille de Vuk a établi son domicile pendant qu'il se trouvait en Allemagne.

Pour Vuk, esprit généreux et démocrate, tout sentiment de discrimination nationale était absolument étranger. Seulement l'ignorance, l'obscurantisme et le despotisme lui produisaient une haine justifiée. En protestant contre la police excessive au temps de Miloš Obrenović en Serbie, il trouve les mots suivants pour caractériser objectivement les Turcs : « Les Turcs avaient quelque chose de bon, parce qu'ils n'avaient pas de police et d'espions, et c'est pourquoi il était alors mieux qu'aujourd'hui » (p. 464). Autrefois il critique sans ménagements quelques membres de la Société de Sciences serbe qui déformaient la langue et qui ne pensaient pas en serbe, mais en allemand et en latin.

En s'élevant impitoyablement contre tout ce qui pouvait freiner le développement libre et indépendant du peuple libéré du joug ottoman, Vuk a été le porte-drapeau des idées civiques et démocratiques. Voilà la position fondamentale de l'auteur dans l'appréciation et la caractérisation de l'œuvre de Vuk, à laquelle on attribuait auparavant un sens éminemment patriarcal et folklorique.

C'est par la nouveauté des points de vue et par l'analyse plus profonde de la période de Vuk, que le livre de M. Popović constitue un pas en avant, une contribution importante à l'étude de l'histoire de la culture yougoslave.

S. Iancovici

Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Atti del colloquio slavistico tenutosi ad Uppsala, il 19–21 agosto, 1960... Firenze, G. C. Sansoni Editore, 1962, 202 p.

Les rapports présentés par les spécialistes au Colloque d'Uppsala et les discussions qu'ils ont suscitées constituent une introduction utile à l'étude d'une époque culturelle européenne qui, d'après la judicieuse remarque du professeur G. Maver, « est restée trop longtemps dans l'ombre ». Problèmes de l'histoire des idées européennes et de culture zonale, l'apparition, la diffusion et le caractère spécifique des « lumières » dans les pays slaves, peuvent éclairer les

---

[2] *Vukova prepiska*. Knj. II, Beograd 1907–1909, p. 60–67.
[3] *Ibidem*, p. 64
[4] *Ibidem*, p. 65.

aspects d'une intéressante étape de la culture est et sud-est européenne, de même que l'unité et la diversité de la culture européenne, en général.

Nous nous arrêterons surtout sur le dernier chapitre (*Le mouvement des idées pendant la seconde moitié du XVIII*[e] *siècle chez les Slaves du Sud*) puisqu'il comporte un intérêt spécial pour les études sud-est européennes, mais sans ignorer les questions importantes relevées par les rapports consacrés aux autres cultures.

L'attention est retenue, en premier lieu, par le premier rapport et les interventions qu'il a suscitées se référant à la plus grande culture de cette zone, la culture russe. Horst Jablonowski (*Die geistige Bewegung in Rußland in der zweiten Hälfte des 18. Jhs.*) a essayé de fixer des limites, de dépister les influences étrangères — française, leibnizienne, anglaise — Hume et surtout celle de Voltaire — de saisir quelques traits caractéristiques ; d'une importance particulière pour notre thème sont les remarques de l'auteur sur l'écho des doctrines physiocrates (qui ont été largement adoptées aussi par les intellectuels roumains de l'époque), de même que sur la séparation évidente de la majorité des écrivains des positions traditionalistes de l'Eglise. On doit encore retenir les préoccupations de I. N. Boltin relatives aux rapports de la culture autochtone avec la culture européenne, thème fréquemment abordé à cette époque dans les littératures est et sud-est européennes. Les interventions de Franco Venturi et de U. Lehmann (à propos du rôle du cercle de Gottsched) ont complété utilement l'exposé du rapporteur ; mais, à part les précisions alléguées par M. N. Tichomirov, on doit noter les observations pertinentes de H. Grasshoff et C. Grau, qui ont souligné l'apport des écrivains russes (d'Antioch Cantemir, tout spécialement) au développement des littératures occidentales, et le fait que les hommes de culture russes ont connu les grandes idées européennes avant la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Une autre remarque, d'une portée plus grande, a été formulée par W. Markow, dans son rapport présenté à l'occasion du même Colloque : « Die russische Aufklärer glaubten — zu Recht oder zu Unrecht — einen präzisen Schlüssel gefunden zu haben um ihre eigene Wirklichkeit aufzuschließen ».

Un tableau systématique des idées énoncées à cette époque en Pologne a été présenté par Bogdan Suchodolski.

Plus rapproché des problèmes envisagés par les protagonistes des « lumières » dans le sud-est européen est, sans doute, le mouvement des idées tchèque et slovaque, tel qu'il a été décrit par Robert Auty (*Czech and Slovak thought in the second half of the eighteenth century*). Beaucoup de phénomènes similaires se retrouvent dans les autres cultures nationales développées dans l'Empire des Habsbourg, comme, par exemple, les conséquences des réformes initiées par Marie-Thérèse et Joseph II ou la réaction que le jésuitisme a provoquée ; d'autre part, la contribution des hommes de lettres, agissant en dehors du territoire national (désignés par l'auteur comme ceux qui « lived in exile ») à la culture nationale qu'ils soutenaient par leur activité, ne peut pas être négligée ni dans le cas des pays dominés par les Ottomans. Il y a encore d'autres constatations qui exigeraient une étude comparative, par exemple l'affirmation de l'auteur concernant l'intérêt pour la langue tchèque, développée à la suite des recherches faites sur les anciens documents tchèques (p. 148) ; signalons que les préoccupations linguistiques des écrivains roumains se sont développées parallèlement avec les préoccupations historiques et non pas à leur suite. D'ailleurs, l'exposé de R. Auty a été substantiellement complété par J. Mačurek, qui a fait remarquer qu'on ne doit pas négliger les conditions internes de la vie des peuples tchèque et slovaque au XVIII[e] siècle, ni l'influence exercée par leurs relations avec le monde slave, et par O. Janecek, qui a souligné la place de la renaissance tchèque dans le processus de formation des nations européennes. On a, de même, signalé que, sans la transformation du rapport de forces entre les classes sociales, les idées n'auraient pu aboutir à la for-

mation des nations modernes ; nous croyons que la révolution de Horia en Transylvanie en est un exemple éloquent (p. 164).

Le rapport de Ivo Frangeš (*Idejna kretanja u južnoslovenskim književnostima XVIII stoljéca*) suscite une analyse plus ample non seulement parce qu'il intéresse directement les études sud-est européennes, mais bien encore parce qu'il trace un véritable programme de travail. L'auteur établit, du premier abord, les forces motrices propres aux peuples yougoslaves, notamment l'impératif de conserver la nation et l'idée religieuse, forces qui s'opposent à la domination ottomane. La littérature leur est subordonnée et l'auteur précise, d'ailleurs, qu'on ne peut pas parler d'une vraie littérature mais d'« écriture » (*o pismenosti*). L'absence d'une poésie philosophique, les préoccupations purement pratiques, l'émancipation de sous l'influence de l'Eglise et du pouvoir laïque ou des ordres religieux parasitaires constituent quelques traits caractéristiques communs, mais qui se diversifient d'un peuple à l'autre. Ainsi, par exemple, pour contrecarrer la propagande catholique, l'Eglise orthodoxe serbe a fait appel aux professeurs russes et a adopté les prototypes littéraires russes ; la langue russe est devenue la langue culte. Mais, dès l'époque de Marie-Thérèse, la langue parlée occupait une place prédominante, et entre ces deux tendances le conflit ne tarda pas à se manifester. Tout de même, quelques écrivains remarquables, comme Jovan Rajić (qui associe les tendances orthodoxes aux idées joséphinistes) ou Zaharija Stefanović Orfelin (qui s'est montré plus réservé à l'égard de l'Eglise, en embrassant une variante rationaliste russe), doivent être considérés parmi les représentants du premier courant. L'autre courant, du rationalisme protestant, a eu un rôle plus positif ; l'introduction de la langue parlée dans les écoles a encouragé la parution des manuels scolaires et l'intérêt pour les aspects laïques de la culture. Les idées du rationalisme catholique de Vienne et, ensuite, du rationalisme protestant allemand ont pénétré en Vojvodine, gagnée à la lutte portée contre l'Eglise catholique par Joseph II. Dositej Obradovici est sûrement la figure la plus remarquable de l'époque et il est vigoureusement caractérisé dans l'étude. Le rationalisme slovène se fonde sur les thèses physiocrates (les mêmes thèses que nous avons vues circuler en Russie et ailleurs) et qui ont connu un grand essor grâce aux transformations survenues dans la structure du village slovène, à la suite des réformes de Joseph II. L'importance du cercle janséniste, conduit par l'évêque de Ljubljana, Karl Janez Herberstein et son secrétaire, Japelj, est soulignée, comme de raison ; ce cercle s'opposait à la contre réforme et proposait une formule qui nous rappelle le « cléricalisme éclairé » (décrit par F. Valjavec dans une synthèse parue ces dernières années). Mais en même temps, la langue slovène a été minée par l'introduction de l'allemand dans l'administration et elle a continué à survivre dans les écrits destinés au peuple, soit d'inspiration protestante, soit catholique. L'auteur définit le rôle de l'« Academia operosorum » et du baron Ziga Zois dans le rassemblement des forces progressistes et le rôle d'Antoine Tomaž Linhart, devenu plus tard athée. En ce qui concerne la Croatie, l'auteur distingue une zone nordique, dominée par le joséphinisme, et une zone des côtes, ouverte aux contacts avec l'Italie ; dans toutes les deux le néoclassicisme s'allie au romantisme. Matij Antun Relković, représentant du rationalisme, occupe une place à part.

Ivo Frangeš relève, donc, les multiples influences (russe, autrichienne, allemande) qui ont joué un rôle capital à cette époque ; en Dalmatie, l'auteur découvre même des idées jacobines. Le problème central reste toujours celui de la langue : la question du fond lexical, le rapport de la langue écrite avec la langue parlée, la formation de la langue littéraire. Ces préoccupations majeures doivent tenir compte des contradictions qui varient d'une langue à l'autre (chez les Serbes : l'opposition entre le slavéno-serbe et la langue parlée ; chez les Croates : les différentes traditions régionales ; chez les Slovènes : l'allemand ou le slovène). Les discussions sur la langue ont un but purement pratique, mais elles engendrent le problème de la création artistique, et par cela même, l'apparition de la littérature moderne.

L'auteur présente, à la fin, un tableau des desiderata : il recommande l'étude du mouvement des idées chez les divers peuples, des liaisons entre le rationalisme « du nord » et celui « du sud » dans la littérature croate, des différences entre le rationalisme catholique, orthodoxe et protestant qui ont influencé les Yougoslaves, des idées nationales et générales qui ont soutenu l'essor de la littérature moderne, des voies par lesquelles se sont répandues « les lumières », de l'activité des gens de lettres aux universités de Cracovie et de Liov (des intellectuels « living in exile » !), de l'influence de la doctrine physiocrate, du rationalisme macédonien.

Peter Dinekov se propose, dès le commencement, de discuter dans son exposé (*Le mouvement des idées dans la littérature bulgare pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle*) la question du « retard » par rapport aux autres littératures européennes ; la domination ottomane prolongée et le pouvoir absolu du Patriarcat grec de Constantinople ont constitué ensemble le frein qui, pendant des siècles, a entravé le progrès des lettres. C'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que la structure sociale se transforme et que les contacts avec l'école grecque et les œuvres serbes se multiplient, en favorisant l'activité d'un Païsi Hilendarski et Sofroni Vračanski. Le revirement qui a lieu dans le domaine de la forme, des genres et du style littéraire est clairement présenté par l'auteur qui définit suggestivement Païsi comme « le fondateur du genre écrit de publiciste », œuvres largement répandues dans les littératures sud-est européennes à l'époque « des lumières ».

Il faut encore mentionner les observations judicieuses de Riccardo Picchio qui, en remarquant l'absence de l'esprit laïque, dans les écrits de Païsi, Sofroni et Spiridon, plus proches de l'esprit romantique, a interprété la révolution idéologique bulgare «qui coïncide chez les Bulgares avec l'œuvre de Païsi, comme une crise du sentiment patriotique général de la Slavie orthodoxe ; à la place du slavenski jazyk et de la chrétienté orthodoxe, conçue d'une façon unitaire selon une tradition qui était encore vivante ... on exalte sa propre nation ».

Les idées générales que nous avons extraites des rapports cités, de même que celles énoncées dans les discussions soulevées par les deux dernières synthèses, nous permettent de noter quelques constatations.

Il nous semble que le groupement des littératures d'après les critères linguistiques ne peut pas éviter le danger d'offrir une image plutôt hétérogène des choses. Les contacts et les influences réciproques entre les littératures slaves sont nombreuses, mais les différences ne sont pas moindres, à cause des conditions diverses du développement social-politique de chaque peuple. Si les littératures tchèque et serbe semblent présenter de nombreux traits similaires — dus aux conditions générales que les deux cultures ont eu à surmonter dans l'Empire des Habsbourg — la littérature russe occupe une situation bien différente, pouvant revendiquer à juste titre l'influence qu'elle-même a exercée sur les littératures occidentales. (Voir à ce sujet le volume : *Проблемы русского просвещения в литературе XVIII века*, Moscou, 1961). C'est pour ce motif, croyons-nous, que les recherches faites sur une zone géographique et historique sont plus utiles pour aboutir à une synthèse compréhensive.

Il est difficile d'analyser le mouvement des idées serbe ou bulgare, sans étudier l'enseignement grec ou les conditions offertes par les Pays Roumains qui, en maintenant pendant ce siècle la forme statale, ont pu favoriser l'activité des gens de lettres grecs, bulgares ou serbes. Sur le rôle des Pays Roumains dans la cristallisation et le développement de «la conscience balkanique » il reste toujours à écrire ; car on ne peut pas parler du caractère spécifique de cette époque sans étudier les formes et les thèmes littéraires traditionnels ; l'âge des « lumières », ainsi que l'a fait observer R. Picchio, signifie en premier lieu l'affirmation de l'esprit laïque, mais cette affirmation n'est qu'un aspect du caractère fondamental de l'époque qui est une prise de conscience des forces propres. Cette « prise de conscience » équivalente à une « Entbyzantinisierung » — à une séparation du sentiment général entretenu par une grande tradition culturelle,

mais non différenciée — ne s'affirme donc que par rapport aux anciennes formes ; mais l'analyse des types traditionnels ne tardera pas de signaler à propos de ce « sentiment général » les différentes manières, propres à chaque peuple, d'entendre et d'exprimer ce « sentiment général ». En ce sens, la précaution à prendre recommandée par W. Markov, quand on désigne un écrivain comme athée, et les questions signalées par J. Matl, doivent être retenues pour réaliser la synthèse comparative qui s'impose. Il faudra établir les influences réceptées (française, autrichienne-joséphiniste, allemande, anglaise, russe), les structures sociales des peuples respectifs, les résultats obtenus (critique du féodalisme, formation de l'esprit scientifique, création de la langue littéraire), le rôle joué par les intellectuels (parmi lesquels nombreux sont ceux qui ont déployé leur activité « en exile »), l'importance des centres culturels (comme Vienne, Venise, Bude ou Bucarest), la contribution du « monde du livre » à la sélection, adaptation et diffusion des données nouvelles.

En déterminant le rôle des centres culturels et les itinéraires parcourus par les idées nouvelles (« géographie littéraire » d'un intérêt inestimable), on pourra ensuite se demander pourquoi Voltaire a connu une telle diffusion (des études consacrées à son destin en Grèce, Serbie et Roumanie existent déjà) ou, pourquoi le contact avec une œuvre de grand prestige a provoqué une réaction spécifique. (Nous avons signalé dans « Steaua », 9/1965, ce que le contact avec le journalisme d'Adison a signifié pour l'élaboration des « Fables » de Dositej Obradovici, traduites et adaptées par Dimitrie Ţichindeal). De telles synthèses pourront sûrement dévoiler la sélection et l'adaptation originelles des idées occidentales dans les cultures sud-est européennes ; elles souligneront, également, les éléments communs et tout de même divers qui y apparaissent dans cette époque tellement intéressante.

De cette manière, les œuvres du passé ne seront pas évoquées comme des tableaux décrits dans un catalogue de musée, mais comme des expressions vives de la force de création des peuples qui n'a cessé de se manifester au cours de leur destin historique.

Al. Duţu

DOBROSLAV ST. PAVLOWITCH, *Crkve brvnare u Srbiji* (*Les vieilles églises serbes construites en bois*), Beograd, 1963, 204, p. + 151 fig., glossaire, résumé français.

Jadis, le nord et le centre de l'Europe utilisaient largement les constructions en bois Parmi celles-ci, les églises occupaient une place importante, due surtout à leur valeur technique et artistique. Maintenues encore en usage, elles ont été construites, en général, jusqu'au XIX^{e} siècle. L'une après l'autre, les diverses régions abandonnèrent progressivement l'ancienne manière de construire. Les églises en bois ont été démolies et remplacées par celles de pierre et de brique. La Roumanie, comprise dans cette large zone des constructions en bois, est connue surtout par ses églises de Transylvanie ; mais, des études récemment publiées signalent leur présence jusque sur les bords du Danube, où elles dominaient encore, par leur nombre, au début du XIX^{e} siècle. Le peu d'informations que nous possédons sur les églises en bois existant au sud du Danube empêchaient l'interprétation de ce phénomène ; dans la péninsule Balkanique on connaissait surtout les petites églises paysannes en pierre, élevées après la destruction des Etats nationaux féodaux, qui contrastaient avec les églises monumentales en pierre et en brique du Moyen Age.

Le volume signé par l'architecte Dobroslav St. Pavlowitch est donc destiné à compléter les informations existant dans la littérature de spécialité. Son étude décrit la zone qui continue

au point de vue géographique) la région roumaine axée sur les Carpates méridionales et ayant d'un côté le Banat et de l'autre l'Olténie ; elle permet de situer les églises en bois serbes parmi les autres églises européennes en bois, et de marquer en même temps leur appartenance et leur parenté avec le groupe le plus proche.

L'auteur partage la période connue du développement des églises en bois de Serbie dans plusieurs étapes, qui couvrent quatre siècles, marqués au début par l'occupation turque et plus tard autrichienne du pays. La première étape, antérieure à la paix de Pozarevac (1718), est connue par les 13 monuments restés encore debout ; leur aspect est modeste, avec le toit couvert de planches en bois et sans clocher ; le plan, simple, sans absides, rappelle en tout les maisons en bois paysannes. Construites souvent sur des terrains inclinés, leurs dimensions varient autour de 9,90 m en longueur et 6,60 m en largeur. Pendant l'occupation autrichienne (1718—1739) ont été construites la plupart des églises en bois connues aujourd'hui (approximativement 20 exemplaires). La période, propice pour les constructions en bois ou en pierre, l'a été aussi pour les restaurations des anciens monuments. Le toit est en planches et le plafond intérieur est droit ou convexe ; au plan s'ajoute l'abside estique qui, avec le naos et le pronaos, forme le plan habituel. L'iconostase était décoré seulement de quelques icônes ; l'Annonciation de la Vierge est peinte sur la porte centrale de l'iconostase et a au-dessus la scène de la crucifixion. Les dimensions sont généralement plus grandes qu'à l'étape précédente. Au temps de l'insurrection (1700—1800) le pays est à nouveau tombé sous l'occupation turque et un grand nombre d'églises ont été incendiées. On connaît approximativement 15 églises en bois construites ou reconstruites, gardant les éléments du plan antérieurement décrit, mais revenues à des proportions plus modestes, qui s'agrandissent vers la fin du siècle. Pendant l'époque de Karagiorgje (1800—1813) les églises continuent de garder leurs dimensions réduites ; la paroi qui sépare le naos du pronaos disparaît ; l'abside estique s'arrondit. Enfin, du temps du prince Miloš (1814—1849) on a construit 17 églises en bois, considérées par l'auteur comme les plus beaux exemplaires, souvent décorés de sculptures. Une véranda bordée de piliers et d'une balustrade est située devant l'entrée ; les tours abritant les cloches, situées à côté de l'église ou comprises dans la construction même de l'église, sont habituelles ; l'abside estique est arrondie ou polygonale. Les échandolles travaillées avec soin et même les tuiles creuses couvrent le toit, dont les bords dépassent largement les limites du bâtiment. Cette dernière étape marque la fin des églises en bois qui ne sont plus que rarement construites (pour les cimetières), mais leur intérêt n'est plus le même.

La description détaillée due à l'auteur nous semble particulièrement instructive, surtout pour deux motifs : a) elle prouve l'étroite liaison entre la situation générale de la vie des Serbes et le développement des églises en bois ; b) elle met en évidence des similitudes (sur lesquelles nous ne pouvons pas insister ici) avec l'évolution des églises en bois roumaines, du sud de la Roumanie.

Parmi les problèmes soulevés par la lecture du livre qui nous préoccupe, quelques-uns méritent de retenir l'attention, car ils sont destinés à contribuer à l'éclaircissement des problèmes similaires pour d'autres régions. Nous devons noter par exemple l'apparition tardive du clocher, dont la construction était interdite en Serbie par les autorités occupantes. Ajoutons à cette première motivation une deuxième, liée au développement général des monuments religieux paysans ; il s'agit du coût élevé des cloches métalliques, qui empêchait leur plus large emploi. Originairement, les églises en bois n'utilisaient pas des cloches, mais d'autres moyens sonores pour rassembler les fidèles (on entrechoquait deux morceaux de bois, pratique archaïque et encore largement connue dans la vie religieuse du sud-est européen, même après l'apparition des cloches métalliques).

Un problème peu connu est l'acoustique des monuments en bois. L'architecte Pavlowitch affirme que l'intérieur des églises en bois forme une boîte de résonance. Des cruches en terre

cuite, suspendues à la charpente du toit, dans le grenier, avaient une fonction semblable à celle des cruches fixées dans les murs des églises (ou des mosquées) en pierre et en brique du Moyen Age, celle d'absorber les bruits. Théoriquement, l'auteur considère que la présence des cruches dans les greniers aurait pu améliorer l'acoustique, mais en même temps il cite l'opinion de Tatomir Vucanovič, qui considérait les cruches liées au culte. Les informations directes recueillies dans les villages n'ont pu éclaircir le problème. C'est la même situation que nous avons rencontrée personnellement, en Roumanie ; des cruches existaient, par exemple, dans les églises du sud-ouest de la Transylvanie, mais, cette fois encore, les informations orales des fidèles n'ont pu nous orienter vers l'une ou l'autre des deux explications.

L'église en bois serbe représentait parfois le centre d'un ensemble similaire aux ensembles utilisés dans les villages de Roumanie. Autour de l'église, de petites cabanes monocellulaires en bois, appartenant chacune à une famille du village, étaient utilisées pendant les grandes fêtes religieuses. Parfois, des tables abritées par des toits, placées auprès des fontaines et constituant une propriété du village, étaient utilisées aux mêmes occasions.

Les églises en bois sont mises en rapport avec l'art de construire en bois des Serbes, hérité des temps reculés où les Slaves descendaient vers le Sud et occupaient une partie de la péninsule Balkanique. L'existence d'une population autochtone, connaissant à son tour les techniques d'élever des édifices en bois, contribua au maintien de cette tradition. Le début des constructions serbes en bois est supposé le IX^{e} siècle, époque où le christianisme se propage parmi le peuple.

En ce qui concerne les similitudes avec les églises en bois d'autres nations, l'auteur considère les églises serbes apparentées aux églises roumaines, décrivant ces dernières et surtout (pour leur intérêt particulier) les églises d'Olténie et Munténie. Le relief semblable des régions roumaine et serbe, les coutumes des deux peuples, leurs multiples liaisons historiques et culturelles, expliquent les similitudes entre leurs monuments religieux en bois. Nous ajouterons aussi les contacts directs des maîtres constructeurs paysans des deux peuples (qui souvent circulaient d'un village à l'autre pour pratiquer leur métier), d'autant plus probables que les populations roumaine et serbe, cohabitant les mêmes villages ou vivant dans des villages voisins, dirigées parfois par les mêmes évêques, étaient naturellement en contact.

Par son caractère systématique, par la clarté de l'exposition, par l'attention avec laquelle ont été recueillies les données, de même que par le fait qu'un des problèmes les moins connus est mis en lumière, l'étude de l'architecte Dobroslav St. Pavlowitch est une contribution importante à la connaisance d'un phénomène concernant une grande partie de la population du nord des Balkans.

Milcana Paunceva et Paul Henri Stahl

Les Revues

«Θησαυρίσματα τοῦ ἑλληνικοῦ ἰνστιτούτου βυζαντινῶν καὶ μεταβυζαντινῶν σπουδῶν», Venise, vol. I, n° 1, 1962, 8°, 187 p.

Cette revue constitue le premier volume publié jusqu'ici par l'Institut grec d'études byzantines et post-byzantines de Venise. C'est un beau recueil de 187 pages, impeccablement imprimé et renfermant un abondant matériel, en grande partie inédit.

Le recueil commence par une introduction de 35 pages signée par Sophie Antoniadi la directrice de l'Institut, savante de réputation mondiale. Les articles sont dus à K. Th. Dimaras

A. Xyngopoulos, Agathe Nicocavoura, M. Manoussacas, A. G. Seremetis, Elisabeth A. Zahariadou, Hélène Antoniadis-Bibicou. Des résumés en italien de tous ces articles (sauf du dernier, publié en français) concluent le recueil.

S. Antoniadi montre dans l'introduction quand et pourquoi cet Institut a été créé. Les buts qu'il se propose sont : 1) l'étude de l'histoire de l'hellénisme à l'époque byzantine et post-byzantine et les relations de Byzance avec l'Occident ; 2) l'étude et la diffusion des créations de la civilisation byzantine à l'époque byzantine et post-byzantine ; 3) l'étude des textes byzantins conservés à Venise et dans d'autres villes d'Italie ; 4) l'élaboration d'un catalogue des manuscrits et des documents grecs conservés dans les archives italiennes ; 5) la publication de ces derniers.

Le programme de l'Institut est très intéressant. On annonce 18 sujets d'ampleur qui seront traités en travail d'équipes, à part 16 autres études individuelles. Parmi les questions qui seront étudiées en collaboration, on retiendra le catalogue de tous les documents de la Bibliothèque Marcienne et du Musée Correr publiés jusqu'à présent ; la vérification et la complétation de la bibliographie hellénique de E. Legrand ; les rapports des Pays Roumains avec Venise. Au nombre des sujets personnels figurent encore les complétement des informations relatives aux imprimeries grecques de Venise, la liste des élèves et des professeurs de l'Université de Padoue du XV^{e} au XIX^{e} siècle (1830), avec des données précises sur ces personnes, leur activité et leurs travaux. Le programme de l'Institut grec de Venise embrasse, on le voit, des questions qui intéressent également la science roumaine.

Les articles publiés dans ce premier volume reposent avant tout sur l'inédit recueilli dans les archives italiennes, ou sur des informations trouvées en Italie. K. Dimaras publie toute une série de lettres échangées par Jean Capodistria, Mustoxidis et Koutloumoussianos. Elles roulent directement sur la transposition de certains livres grecs archaïsants en néo-grec, pour permettre à quiconque les lira de les comprendre et d'en bien pénétrer la portée. M. Manoussacas publie un intéressant document de 1456, relatif à l'église grecque (Saint-Georges) de Venise. D. Seremetis édite plusieurs actes remontant à l'époque de la domination vénitienne sur l'île de Cythère. El. Zahariadou reproduit un extrait d'un manuscrit du chronographe de Dorothée de 1527 où est exposé le pontificat du patriarche Denys II (1546—1554). Le dernier article, écrit par Hélène Antoniadis-Bibicou, traite des relations byzantino-vénitiennes. Intéressant sous l'aspect de l'histoire de l'art est l'article d'A. Xyngopoulos, consacré aux miniatures d'un vieil évangéliaire sur parchemin, dont l'auteur reproduit plusieurs belles planches.

L'intérêt du premier numéro de cette nouvelle revue justifie notre impatience d'en voir suivre la série.

Ariadna Camariano-Cioran

« Prilozi za orijentalnu filologiju istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom » [Revue de philologie orientale et d'histoire des peuples yougoslaves sous la domination turque], I (Sarajevo, 1950), 193 p. ; II (1951), 346 p. ; III—IV (1953), 675 p. ; V (1955), 375 p. ; VI—VII (1958), 327 p. ; VIII—IX (1960), 256 p. ; X—XI (1961) 325 p. (Orijentalni Institut u Sarajevu).

L'ancien Institut d'études balkaniques de Belgrade et sa revue [1] ne pouvant plus fonctionner en Yougoslavie, dans les nouvelles conditions créées après la seconde guerre mondiale,

[1] « Revue internationale des études balkaniques », Beograd, 1934—1936—1938, 2 vol.

un Institut d'études orientales fut fondé en 1950 à Sarajevo, la capitale de la Bosnie. Ce nouvel Institut devait régler ses travaux sur les archives turques existant auprès de l'ancien musée régional de la Bosnie et de l'Herzégovine [2] et aussi sur les collections de documents de l'ancien Institut d'Etudes Balkaniques. Bientôt, l'Institut commença à avoir une activité intense, et en même temps on créa une chaire d'études orientales auprès de la faculté de lettres de Sarajevo.

Dès le début de son activité de recherche, l'Institut d'études orientales ayant deux sections : l'une d'histoire et d'archivistique et l'autre de linguistique et littérature, auxquelles vint s'ajouter plus tard une section d'art, se proposa comme tâche de réunir tous les orientalistes de Yougoslavie, afin de pouvoir accomplir les buts exigés à ce moment-là par la science de l'histoire.

En effet, on demandait à l'orientalistique yougoslave l'étude et la publication des documents et des manuscrits ayant trait à la domination turque qui a duré plusieurs siècles (cf. la préface du premier volume). Etant donné que de nombreuses œuvres ont été écrites en Yougoslavie, en langues orientales, on développa le plus possible l'étude de la philologie islamique (turque, arabe et persane), mais l'influence de l'art de la Yougoslavie ne fut pas non plus négligée.

L'organe scientifique, qui reflète l'activité de cet Institut, est son annuaire : « Prilozi... », qui paraît en langue serbo-croate mais avec des résumés en français (à partir du second volume), allemand et anglais (dans les VI^{e} et VII^{e} volumes). Cependant, les volumes ne paraissent pas d'une façon tout à fait régulière, car le volume VIII—IX (1958—1959), par exemple, n'a paru qu'en 1960. Les onze volumes, parus entre les années 1950—1961, comprennent près de 2 500 pages et nous permettent de faire le bilan des articles publiés.

Avant la seconde guerre mondiale, le nombre des balkanologues turcologues était très réduit, car il n'y avait en Yougoslavie que quelques savants connus : F. Bayraktarevič, Gl. Elezóvič et Bronislav Djurdjev (le directeur de l'Institut d'études orientales de Sarajevo). Mais maintenant, le nombre des collaborateurs de la revue « Prilozi », dès les premiers volumes, dépasse vingt. D'autre part, les collaborateurs orientalistes de cette publication deviennent de plus en plus nombreux et des savants étrangers renommés sont devenus les collaborateurs du « Prilozi... », comme le Dr. Halil Inalcik d'Ankara.

Les colonnes de la revue « Prilozi... » publient des études, des articles, des notes, des comptes rendus assez amples et des notes bibliographiques. Mais, dans notre compte rendu qui aspire à présenter au lecteur l'ensemble de cette revue, nous ne pouvons étudier de près que les contributions scientifiques qui ont une certaine importance pour les recherches de balkanologie et aussi, parfois, pour l'histoire des Roumains. En ce qui concerne le reste des articles publiés, malgré la valeur de beaucoup d'entre eux, nous ne pouvons que les passer en revue. D'autre part, les articles publiés étant très variés et ayant trait à des problèmes hétérogènes, nous allons essayer, dans les pages qui vont suivre, de grouper ces travaux dans quelques chapitres distincts : des études d'interprétation, différentes catégories de sources orientales (documents, inscriptions, etc.), travaux linguistiques, travaux littéraires, de folklore et articles ayant trait à l'histoire de l'art. Nous devons montrer par avance que dans les premiers volumes (I, II et III—IV) prédominent numériquement les articles qui font connaître les sources turques surtout des documents et des inscriptions concernant particulièrement l'histoire des peuples yougoslaves sous la domination ottomane. Dans les volumes suivants (V et VI—VII) des articles linguistiques ou littéraires commencent à paraître de plus en plus.

---

[2] *Zemaljski Muzej za Bosni i Hercegovinu*, Sarajevo-1888, ed. « Glasnik zemaljskog muzeja Bosni i Hercegovine » qui continue dans une nouvelle série, ayant de nombreux travaux orientalistiques et balkaniques.

Les deux derniers volumes du « Prilozi... » (VIII—IX et X—XI) quoique portant imprimé en sous-titre « Revue de philologie orientale », possèdent toutefois un nombre suffisant d'articles d'histoire.

Donc, nous croyons qu'il aurait été plus exact que le « Prilozi... » fût nommé « Revue de philologie et d'histoire ».

La publication des sources dans une forme plus ample est, sans doute, une ancienne tradition de l'historiographie yougoslave. Nous avons signalé ce fait d'une façon assez détaillée, dans notre étude concernant la paléographie et la diplomatique turco-osmane, où nous avons noté aussi quelques articles parus dans la revue « Prilozi... » [3].

En ce qui concerne les travaux d'interprétation des précieux matériaux historiques qui se trouvaient autrefois dans les archives turques, ils sont en nombre très réduit. A ce propos, nous devons remarquer la contribution si importante du professeur H. Inalčik de l'Université d'Ankara, concernant le problème de l'expansion ottomane et de la conquête de la péninsule des Balkans par les Turcs ottomans. Dans cet article, intitulé : « De Stephane Douchane jusqu'à l'Empire ottoman » (*Od Stepan Dušana do Osmanskoy carstva*, III—IV, p. 23—54)[4] traduit par Nedim Filipovič, le bien connu médiéviste turc, le Dr. Inalčik, en se fondant sur un précieux matériel historique extrait des archives turques et aussi sur une ample bibliographie documentaire, arrive à faire une synthèse et à formuler ses conclusions concernant le problème si ardu de *la conquête de la péninsule des Balkans par les Turcs*. Dans la partie introductive de ce travail, le professeur Halil Inalčik accorde toute l'attention requise à l'organisation des spahis chrétiens et à leur origine, puis à d'autres catégories de la population balkanique indigène comme les *voinučii* et les *martolozii*[5] qui faisaient plus ou moins partie du système féodal et militaire ottoman. Puis, l'auteur se fonde dans son exposé sur le fait que le droit coutumier valaque (*Eflakie 'ādeti üzre*) était respecté, ce qui justifiait la conservation des terres familiales comme propriété des spahis. Le droit coutumier valaque est cité dans un defter du sandjak d'Herzégovine de l'année 1477/882 H.[6] (p. 45) d'où il résulte d'une façon évidente « l'aptitude de l'Etat ottoman à concilier les intérêts de la classe féodale musulmane avec ceux des classes féodales des Etats chrétiens liquidés par les Ottomans, et à étendre et fortifier graduellement ses institutions fondamentales, sur sa puissance économique et militaire par l'adoption de quelques-unes des institutions trouvées dans l'organisation des Etats balkaniques » (p. 54). Cette aptitude, d'après l'opinion du professeur d'Ankara, constitue le facteur essentiel qui a facilité l'expansion et la consolidation rapide de la puissance turque dans les Balkans. Et le prof. H. Inalčik affirme,

---

[3] M. Guboglu, *Paleografia şi diplomatica turco-osmană. Studiu şi album*, Bucarest, Ed. Académie de la R.P.R., 1958, p. 13 (Introduction) et p. 119—124 (Bibliographie générale).

[4] Le texte turc a été publié par le Dr. H. Inalčik dans : *Fatih devri üzerinde tekkikler ve vesikalar* [Recherches et documents sur l'époque du Conquérant], I (T.T.K. Yayınlarından XI, Série III, N° 6), Ankara, 1954, p. 137—184.

[5] Cette organisation militaire se retrouve, plus tard, aussi chez le peuple roumain, et est mentionnée par N. Bălcescu dans *Puterea armată la români şi arta militară de la întemeierea principatului Valahiei pînă acum*, « Opere », vol. I. Ed. Acad. R.P.R., 1953, p. 34.

[6] «بونوڭ اشاغی یازلان كمسنه لر قدیمی سپاهیلردر شمدیكیلرده
پادشاهمز امریله اللرنده یولنان باشتنه لریله افلاقیه عادتی
اوزره یازلدیكه افلاقیه عدیسی ویررلر»

pour conclure, que les conquérants osmanlis ont adopté au début une politique plus conservatrice vis-à-vis des peuples conquis. En essence — constate l'auteur — les institutions religieuses, qui à cette époque avaient un grand rôle, les statuts des classes sociales, la division administrative, les impôts, les anciennes coutumes de chaque pays et même certaines organisations militaires ont été maintenus et respectés. Tandis que, dans l'Europe centrale, Jan Hus était brûlé vif sur le bûcher, dans l'Empire ottoman régnait une tolérance religieuse. Cela est confirmé et illustré aussi par la politique de Mehmed II le Conquérant, qui après la conquête de Constantinople (mai 1453/857 H.) nomme un patriarche grec pour les chrétiens ortodoxes dans la personne de Gennadios (Scholarios), un autre patriarche arménien orthodoxe Hovakim, enfin un grand rabbin (haham-bašy) dans la personne du lettré de Candie M. Capsali qui devait avoir l'autorité suprême sur les communautés juives de l'Empire ottoman. Il est certain qu'à l'aide des données de cet article du savant turc, nous pouvons mieux comprendre le développement du régime féodal militaire turc, le système des timars, et les quelques autres institutions que les Osmanlis ont emprunté à des peuples dominés par eux. En même temps, l'auteur présente dans une lumière toute différente les institutions que les Osmanlis ont acquis en les prenant à l'organisation de la Serbie et de l'Empire byzantin. Cette thèse captivante se fonde sur l'étude critique des sources narratives et diplomatiques. Nous pouvons déclarer que, parmi les historiens turcs, c'est le professeur H. Inalčik qui a obtenu les conclusions les plus importantes concernant les problèmes ardus de l'histoire médiévale ottomane.

Un problème social, économique et politique important étudié dans les colonnes de la revue « Prilozi.. » est celui du *harač* de la *djizie* et celui des autres impôts turcs payés surtout par les non-musulmans. Il nous faut citer d'abord l'étude de Hamid Hadžibeğic concernant ce problème : « Le cizia ou harač » (*Džizja ili harač*, III—IV, 55—136 et V, 43—103), où l'auteur, en se fondant sur une documentation très sérieuse, suit l'évolution de l'impôt « per capita » (*ğiziye*) payé en général dans tout l'Empire ottoman et particulièrement en Yougoslavie. Dans les sources dont nous disposons, cet impôt était souvent confondu avec le harač (foncier et global) mais le *djiziyé* était payé toujours par les non-musulmans, pour la sujétion, pour la loyauté, pour la liberté du culte religieux et pour différentes autres obligations civiles. Il était obligatoire pour les adultes et pour ceux qui étaient aptes à travailler ; les femmes, les enfants, les infirmes, les vieillards pauvres seulement cn étaient exempts. Le *djiziyé* constituait un revenu important pour l'Etat, et il était destiné à l'entretien de l'armée.

En analysant l'évolution du *djiziyé*, l'auteur constate une augmentation progressive et normale de son taux depuis la fondation de l'Empire ottoman (1299) jusqu'en 1577, lorsque la valeur de la monnaie commença à diminuer brusquement. Comme à cette époque il y eut des phénomènes d'inflation, l'impôt « per capita » augmenta jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. Mais au XVIII^e^ siècle on enregistre une stabilisation rapide du *djiziyé*, qui était de 2,50 et 2,75 groches (*guruš*) pour ceux qui devaient payer cet impôt. Toutefois, dans la première moitié du XIX^e^ siècle, le taux du *djiziyé* quintuple, puisque entre les années 1834 et 1855 le *djiziyé* minimal est cinq fois plus grand qu'avant cette période. Cet impôt fut supprimé en 1855.

On peut constater que l'instabilité monétaire est une conséquence de la politique économique de l'Etat, et cela provoqua des troubles à l'intérieur.

Depuis sa fondation et jusqu'au *tanzimat* (1839), l'Empire ottoman qui était basé sur le système *timariot*, percevait une bonne part de ses impôts dans les cadres de ce système. L'auteur constate que le *djiziyé* fait toujours voir l'état économique et politique de l'Empire ottoman, et il qualifie cette charge de « baromètre du développement social ».

Les Roumains de la Dobroudja, du Banat et des environs des forteresses nommées d'une façon impropre *raïa* (c'est-à-dire Giurgiu, Brăila, Turnu, Oradea, etc.) payaient à la trésorerie

ottomane le *djiziyé*. Il est vrai que le terme *djiziyé* est beaucoup moins employé en roumain [7] que celui de *harač*. Les Roumains de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie n'étant pas sous l'administration directe de la Sublime Porte, payaient le *harač*. Mais cette charge, que les Pays Roumains ont payée des siècles durant, doit être étudiée, comme le *djiziyé*, dans les sources historiques turques. Car les sources européennes et surtout les rapports des consuls offrent beaucoup de données inconstantes et inexactcs. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce problème. Une synthèse de cette étude, accompagnée de certaines précisions et complétée par d'autres faits, a été présentée par H. Hadžibegič, au XXV^e Congrès international des orientalistes, qui a eu lieu à Moscou, et cet auteur a pu apporter de nouvelles données pour compléter de cette façon l'étude faite par l'orientaliste bulgare Dr. Boris Nedkov, concernant ce même problème [8].

Un autre article ayant trait toujours aux impôts dans l'Empire ottoman, est signé du même auteur H. Hadžibegič et a comme titre : « L'impôt sur le menu bétail et les pâturages » (*Porez na sitnu stokū i Koreščenje ispasā*, VIII—IX, 63—108). L'auteur soutient que l'élevage du bétail a toujours été un facteur important de l'économie des pays yougoslaves, et cela parce que les grandes étendues des terres bonnes pour le pâturage ont permis ici l'élevage des moutons. Les Turcs ont trouvé ce secteur de l'économie assez développé dans les pays yougoslaves et les impôts perçus pour l'élevage du petit bétail (moutons, chèvres, porcs) constituaient une nouvelle source de revenus pour la trésorerie ottomane. A propos du taux de cet impôt, il faut retenir que du temps de Mehmed II, on payait un aspre (*akče*) pour trois moutons. Mais, au mois de février 1596, les domaines impériaux et viziraux (*has*) devaient payer un aspre (*akče*) pour chaque mouton, tandis que le has des beglerbeys et des sandjakbeys, les fondations pieuses (*vakyf*) et les timariotes payaient un aspre pour une paire de moutons.

L'auteur suit le taux et le payement de cette sorte d'impôts en Bosnie jusqu'en 1878, et le taux de ces impôts est valable, en général, pour le reste de la péninsule des Balkans aussi.

En discutant le problème de certaines catégories sociales et militaires exemptes du paiement des impôts, l'auteur consigne ; « Les Valaques, éleveurs de bétail, ne payaient pas cet impôt, parce qu'un état particulier était valable pour eux ».

Nous devons signaler de même, toujours dans cette question, un article signé par le Dr. Avdo Incesko ayant trait à certaines «Modifications dans le système des impôts extraordinaires de la Turquie au cours du XVII^e siècle et le nouvel impôt *tekalif-i* šakka » (*Promjene u sistemu, izvanrednog oporezivanjy u Turskoj u XVII vijeku. I pojava nameta tekalit şākka*; X—XI 75—112). L'auteur rappelle, au début de son article, que les paysans (*raiya*) de l'Empire ottoman payaient des impôts aux féodaux aussi bien qu'à l'Etat. Mais, de plus, ils devaient construire pour l'Etat, des routes, des ponts, des châteaux-forts, puis ils devaient faire des transports avec leur bœufs, offrir la nourriture et le quartier à l'armée et aussi aux grands dignitaires, enfin, ils devaient mettre à la disposition de l'Etat des aliments à un prix fixé par le monopole d'Etat. Les paysans qui ne faisaient pas ces travaux payaient une somme d'argent équivalente, nommée « bedel » (*bedel-i avariz*).

A partir du commencement du XVII^e siècle, en même temps que l'affaiblissement de la base sociale et économique de l'Empire, de profondes modifications ont lieu dans le système des impôts. Les anciens impôts restent les mêmes, mais l'impôt extraordinaire (*bedel*) s'accroît considérablement. C'est pourquoi, les paysans quittent leurs terres et s'enfuient, mais leurs ter-

---

[7] L. Şăineanu, *Influența orientală...*, II, 2, Bucarest, 1900, p. 58 et H. Tiktin, *Dicționar român-german*, II, p. 686.

[8] Boris Nedkov, *Die Giziya (Kopfsteuer) im Osmanischen Reich, mit Berücksichtigung von Bulgarien*, Leipzig, 1942 (cf. Le XXV^e Congrès international des orientalistes, Moscou, 9—16 août 1960, dans : « Studia et Acta Orientalia » II, 1960, p. 319).

rains sont achetés par des spéculants et deviennent des « čiflitk ». Nous apprenons, par exemple, qu'en Macédoine presque tous les paysans manquaient de terres. En même temps, des impôts nouveaux apparaissent : *devir, kaftan, baha, zahire*, etc., qui devaient être payés par les masses populaires aux dignitaires locaux et surtout aux beglerbeys et aux sandjakbeys. Quoique ces charges fussent considérées illégales au commencement, plus tard elles furent légalisées.

Au XVIII^e siècle apparaissent encore des impôts nouveaux qui furent introduits par les aïans et par les cadis, et qui ont survécu jusqu'au tanzimat, mais n'ont jamais été légiférés.

Tous ces changements dans le système des impôts font l'objet d'une étude détaillée de l'auteur qui se fonde sur un abondant matériel documentaire turc.

Un problème économique que l'historiographie des peuples balkaniques n'a pas étudié est celui du commerce du sel qui a eu une grande importance. Mais dans les colonnes de la revue « Prilozi... » nous pouvons trouver des travaux et des informations à ce sujet. A côté d'un certain nombre d'informations qui se trouvent dans différents articles et dans des documents, il y a l'étude d'Adam Handžič « L'importation du sel en Bosnie au cours du XVI^e siècle » (*Vvoz soli u Bosnu u XVI vijeku uvod*, X—XI, p. 113—148) accompagné d'un ample résumé allemand (*Die Salzeinfuhr nach Bosnien im XVI Jahrhundert*). Nous apprenons de cet article que les mines de sel de Tuzla et les salines de la mer Adriatique produisaient un tiers du sel nécessaire à la consommation. C'est pourquoi on importait le sel, surtout par le port de Raguse (*Dubrovnic*) et à travers les régions dominées par la République de Venise. Il faut aussi noter la conclusion d'un *traité* de paix, en 1485/889 H., entre la ville de Raguse et la Sublime Porte, qui resta valide jusqu'à la chute de Raguse.

La vente du sel était un monopole d'Etat en Bosnie et le sel était vendu dans certains ports seulement et sur des marchés déterminés. L'unité de mesure pour le sel était le *muzur* turc qui valait 42 okas, et qui était vendu au prix de 11—13 aspres le muzur, dans certaines régions appartenant à Raguse. Toutefois, à partir de 1574, on enregistre une hausse rapide du prix du sel, car le muzur arrive à coûter 55 aspres.

La République de Venise, qui possédait de nombreuses salines dans les îles de Pag et de Corfou faisait une âpre concurrence à Raguse. Le prix du sel vendu par Venise était presque le même qui celui vendu par Raguse.

Il y a avait dans l'Empire ottoman un nombre de codes législatifs (*Kānunnāme*) concernant la réglementation de la circulation et de la distribution du sel, et il y avait aussi des intendants qui surveillaient le commerce du sel (*tuz emini*).

Un tel code de lois concernant le sel a été publié par A. Handžič (*Zakonska obredba* (*kanun o tuzlanskim solanama*. Der Kanon über die Salzwerke in Tuzla, VIII—IX, 169—179) et une) introduction assez brève précède le texte turc en fac-similé, accompagné de sa traduction.

Sous les Romains, la ville de Tuzla s'appelait *Salens*, mais toutefois l'exploitation du sel dans cette région n'est pas enregistrée par les documents, avant la domination ottomane. Nous apprenons de l'article susmentionné que l'exploitation du sel a commencé à l'époque de la domination turque qui a créé ici une *nahiye* pour le sel, connue sous la dénomination de « La mine de sel d'en haut » et de « la mine de sel d'en bas » (*Memleha-i Balā v memleha-i zir*), transformée ensuite en fief impérial (*has-i humaiun*).

Une autre façon pour obtenir du sel était celle qui consistait à faire bouillir l'eau salée dans des chaudrons, ce qui provoquait l'évaporation de l'eau. Il ressort de ce *kanun* que les revenus de l'Etat, obtenus de l'exploitation de ces mines, s'élevaient à 61 397 aspres. Dans l'Empire ottoman, le sel était exploité par l'Etat lui-même à l'aide d'ouvriers payés à travailler un jour par semaine, tandis que l'exploitation du sel pendant les autres jours de la semaine était affermée. Plus tard, l'Etat a exploité lui-même le sel pendant quatre jours par semaine, ce qui doubla ses revenus qui ont atteint 129 056 aspres.

Mais, à propos de l'histoire de l'exploitation du sel, nous croyons que les historiens que nous avons mentionnés, aurait pu mettre à profit certaines données du « Livre des voyages d'Evliya Čelebi » (1611—1682). C'est ainsi que le globe-trotter ottoman, faisant la description détaillée du mode d'exploitation du « sel valaque » (*Eflak tuzu*) et du « sel transylvain » (*Erdel tuzu*) consigne : « puis ils le transportaient sur la rivière de Tisa (Tisza) et au-delà du Danube, en créant une grande abondance de sel dans les pays islamiques »[9]. Donc, le sel des Pays Roumains était transporté non seulement dans la péninsule des Balkans, mais jusqu'à la cuisine du Sultan (*mutpalh-i'amire*)[10].

Nous ne voulons pas insister dans ce compte rendu sur le rôle social et politique qu'ont eu les agitations provoquées par les sectes musulmanes dans l'Empire ottoman[11]. Mais, concernant ce problème, il faut remarquer la contribution scientifique de M. Hadžijahić au sujet du « Mouvement hamzevite dans les Balkans » (III—IV, 215—217) au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, et l'écho qu'il eut dans la poésie populaire mahomédane.

Un autre article de M. Hadžijahić se trouve aussi en rapport avec ce problème : « Le monastère de derviches (*Tekije*) de Zvornik, la patrie de Hamzavi le Bosniaque »? (X—XI, 203). L'auteur revient sur une thèse plus ancienne, et examine si Hamza le Bosniaque, exécuté pour hérésie en 1573, était né dans le village d'Olovič près de Zvornik, où il y avait une « maison d'hôtes » (*misafirhane*) datant de 1519 et aussi un monument funéraire d'un Hamza dede. On croit que cette maison appartenait aux derviches *hindi.'*

Dans un article ayant pour titre « L'attitude du *Kapetan* de Livno Firdus envers le mouvement de Gradasčević et envers la politique du Sultan... » (III—IV, 595—605), M. Mujić donne des détails concernant la révolte de la ville de Livno (1886) contre la politique d'oppression du Sultan Abdoul-Hamid II (?).

C'est toujours M. Hadžijahić qui affirme dans une intéressante contribution : « La part des *Hamzevis* dans l'attentat contre Mehmed Pacha Sokolovič » (V, 325—330), que la secte hérétique Hamzevič de Bosnie, étant en conflit avec l'État ottoman par suite de certaines réformes décrétées, a conçu et entrepris un attentat contre le grand vizir Mehmed Pacha Sokoli, le 11 novembre 1579.

Parmi les articles ayant trait à des problèmes sociaux et économiques nous citerons les suivants :

« Les Timars Odjaklak dans la Bosnie et l'Herzégovine » (*Odžaklak Timari u Bosni i Hercegovine*, V, 251—274), par N. Filipivič qui montre que le développement du système timariote en Bosnie et en Herzégovine a été réalisé par les mêmes moyens que dans d'autres pays balkaniques. L'auteur rappelle qu'à l'époque de la conquête de la Bosnie les Osmanlis possédaient déjà un système timariote assez perfectionné. Eux aussi ont appliqué le principe territorial du *miri*. Mais, comme possesseurs des terres (la propriété agraire fut dans l'Empire ottoman aussi une pomme de discorde) furent admis aussi des représentants de l'ancienne classe féodale, surtout des gens de la petite noblesse, sans distinction entre musulmans et non-musulmans. C'est ainsi que les habitants de Bosnie et de Herzégovine d'origine noble, gardèrent leurs terres et leurs privilèges. En discutant de l'origine et du développement de cette ancienne institution, l'auteur remarque son importance pour l'économie de ces deux provinces sous la domination ottomane au cours des XVII^e—XIX^e siècles. En même temps, l'auteur donne des informations concernant les *čifliks* de Bosnie et d'Herzégovine.

---

[9] Cf. *Evliya Ĉelebi Seyahatnamesi*, V, p. 399.

[10] Cf. M. Guboglu, *Despre arhiva turco-orientală din Biblioteca de Stat « V. Kolarov », Sofia*, dans « Revista Arhivelor » II, 2, 1959, p. 211.

[11] E. A. Beliaev, *Musulmonskoe sektanstva*, « Istoriceski Ocerk », Moscou, 1957, 100 p., dans « Studia et Acta Orientalia », II, 1960, p. 296—297.

Une autre institution ottomane, qui a pris pied ferme dans les Balkans, est la *Malikana*... que le Dr. Sučesko Avdo traite d'une manière des plus scientifiques (VIII—IX, 111—142). Cette institution était un affermage à vie d'une propriété appartenant à l'État. L'auteur discute de l'origine assez ancienne de la *Malikana*, et montre qu'elle fut créée en 1695, comme une conséquence directe de la crise financière et pour la combattre. Jusqu'à la création de la *malikana*, les biens de l'État étaient administrés par l'État lui-même à l'aide de ses propres employés, et depuis le règne de Mehmed II ils étaient affermés pour une année (*iltizam*) ; cette dernière institution devint plus tard la *mukata*. L'auteur discute l'aspect juridique de la *malikana* et montre qu'une telle propriété ne pouvait être ni vendue ni affermée, ni donnée, ni même mise à gages. Une telle propriété n'était pas héréditaire, mais les héritiers pouvaient en être les premiers acheteurs. Dans le dernier paragraphe de cet article (4) l'auteur discute les conséquences sociales et économiques de cette institution juridique, et nous apprend que la *malikana* a persisté jusqu'à l'époque du tanzimat (1839) lorsqu'elle fut abolie, de même que d'autres institutions.

L'histoire des villes et des bourgades est exposée dans plusieurs travaux avec assez de détails. C'est ainsi que l'article de D. Bojanić, *Pódaci, o Skoplja iz 951* (*1544*) *godine* (III—IV, 607—619, comprend des données intéressantes ayant trait à la vie urbaine vers le milieu du XVI^{e} siècle, d'après les extraits des registres fiscaux (*tapu deflerleri*). L'auteur insiste sur l'histoire et le développement de certaines mesures et charges fiscales, et présente le rôle économique de la ville de Skoplje (*Üsküb*), l'un des plus grands centres commerciaux de la péninsule des Balkans. Ensuite, l'auteur traite de l'histoire de la ville de *Vitina* qui, de même que la ville de *Lyubuški*, était un point stratégique important dans la région occidentale de l'Herzégovine (III—IV, 621—628). Pour les époques plus récentes, il faut que nous citions l'étude de H. Kreševljakovič « Contributions à l'histoire de Bosnie sous l'administration turque » (*Prilozi povijeal bosanskih gradova pod turskom upravom*, II, 115—184). Dans la première partie de son travail, l'auteur fait une description générale de l'histoire des villes de Bosnie et d'Herzégovine, et dans la seconde partie il nous présente les données officielles de l'enregistrement des armes, des munitions et des provisions dans 67 villes et bourgades de Bosnie. Cet enregistrement est une compilation datant de 1833 et a été conservée dans un registre du cadi de Sarajevo, tandis que l'original se trouve dans la bibliothèque de Husrev beg, de la même ville.

Malgré les principes rigides du Coran qui défendaient d'une façon absolue l'emploi des boissons alcooliques, les musulmans des Balkans en faisaient toutefois usage sur une grande échelle. M. A. Mujić s'occupe de ce problème d'une façon assez détaillée, dans son article : « Contribution á l'étude de la jouissance des boissons alcooliques en Bosnie et Herzégovine » (V, 287—298) et il prouve qu'on buvait du vin à partir du XVI^{e} siècle. L'usage du vin, dans les siècles suivants, prit un grand essor, surtout au XVIII^{e} et au XIX^{e} siècles, et ce fait est bien visible dans la littérature contemporaine.

Les esquisses biographiques de la vie de certains personnages historiques ne manquent pas non plus des travaux publiés. C'est ainsi que A. Handžic, en se fondant sur un abondant matériel d'archive, dans son étude « Hekimoglu Ali pacha, gouverneur de Bosnie » (*Bosanski namjesnik Hekim oglu 'Ali paşa*, I, 111—180), décrit le rôle important joué par ce haut dignitaire dans la vie de l'Empire ottoman, dans la première moitié du XVIII^{e} siècle. Dans un autre article du même genre, ayant pour titre : « Le gouverneur de Bosnie Mehmed pacha *Kukavica* et ses fondations pieuses en Bosnie », 1725—1756 et 1758—1760, VI—VII, 77—117, l'auteur dégage le rôle de ce beglerbey dans l'histoire politique et culturelle de la Bosnie vers le milieu du XVIII^{e} siècle. Etant nommé pour la troisième fois « grand vizir » il tombe en disgrâce et il est tué en Crête (1761). Après l'histoire assez détaillée

de *la vie* de ce personnage et de *ses œuvres* (I), l'auteur décrit ses fondations « vakyf » (II) et enumère ses descendants (III).

Dans son article : « Les relations du Monténégro avec Gruhovo au temps de Njegoš » (*Adnos brne gore prema Grahovo u doba Njegosa*, II, 201—212), H. Hadžibegič insiste sur l'importance des luttes menées contre les Turcs (1834—1836) et nous présente les traités conclus plus tard entre le vizir Ali pacha Rizvanbegović et Pierre II Pétrović Njegoš, le chef des Monténégrins. Ces traités ont eu comme conséquence une paix ferme entre la Herzégovine et le Monténégro du temps de ces deux hommes d'État.

L'étude de M. Mujić « L'état social des tsiganes dans les pays yougoslaves sous la domination ottomane » (*Polozaj Cignajugoslavenskim zemljama pod Osmanskom vlašcu* III—IV, 137—194) est des plus intéressantes. Dans la partie introductive de son travail, l'auteur, en discutant l'origine des tsiganes, remarque que les Arabes savaient déjà vers le début du XIV^e^ siècle que l'Inde était la patrie des tsiganes. Puis, se fondant sur les relations des sources arabes, l'auteur montre que les tsiganes ont commencé à émigrer de l'Inde à partir du VIII^e^ siècle. Toutefois, la science ethnographique européenne ne savait rien concernant l'origine des tsiganes jusque vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Dans un paragraphe à part, l'auteur traite de l'émigration des tsiganes dans la péninsule des Balkans (p. 140). En ce qui concerne la présence des tsiganes en Yougoslavie, l'auteur montre qu'ils sont attestés dans une bulle d'Etienne Douchane, qui date de 1348, car celui-ci a fait une donation de quelques esclaves tsiganes au monastère des Archanges de Prizren. En se fondant sur 18 documents turcs des années 1565/973 H.—1850/1216 H., et aussi sur d'autres sources, l'auteur étudie d'une façon méthodique la situation juridique des tsiganes, leur vie, leurs occupations et leur attitude vis-à-vis de la religion, tout cela étant accompagné d'une série de données statistiques intéressantes. Malgré le mépris dont ils étaient l'objet dans la société féodale, les tsiganes jouissaient dans l'Empire ottoman, toutefois, des mêmes droits que les autres raïa. L'article nous présente des passages du Code de Soliman le Magnifique de l'année 1530, concernant la situation juridique des tsiganes de Roumélie, c'est-à-dire de la péninsule des Balkans. Ainsi, ils étaient obligés de payer à l'État un impôt mensuel de 1 000 aspres, ils menaient une vie nomade, etc.

A propos des tsiganes de la péninsule des Balkans, les documents turcs des archives roumaines sont en état d'offrir des données nouvelles. C'est ainsi, par exemple, que le Sultan (Selim II), dans un firman du 3 août 1568 (976 safer 9), donne l'ordre au cadi de Rusčiuk de prendre des mesures urgentes pour rapatrier les tsiganes (*cinghene*) en Valachie, car ceux-ci ont été réclamés au Sultan par le prince de ce vilayet lui-même (Alexandre II) [12]. Mais l'auteur omet d'utiliser certains ouvrages concernant les tsiganes de la péninsule des Balkans, comme par exemple le livre d'Al. Paspati [13] et d'autres encore, qui peuvent offrir des données comparatives et qui auraient pu être cités en passant, pour le moins.

La partie la plus positive de la revue « Prilozi... » est la publication dans ses colonnes d'un nombre considérable de sources turques à caractère social, économique, politiquc, administratif, militaire, culturel et artistique.

Ces sources sont : narratives, juridiques, diplomatiques (documents turcs), épigraphiques, etc., concernant l'histoire de la péninsule des Balkans sous la domination ottomane, en général, et tout particulièrement l'histoire de la Yougoslavie. Par contre, on remarque un certain

---

[12] Cf. M. Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti...*, I, Bucarest, 1960, p. 40.
[13] Alexandre G. Paspati, *Etudes sur les Tchinghianes ou Bohémiens de l'Empire ottoman*, Constantinople, 1870, X + 652 p.

manque d'intérêt pour les études de *numismatique*, de *sigillographie* ou d'*héraldique*. Les monnaies turques qui ont dominé pendant cinqcent ans environ dans la circulation monétaire de la péninsule des Balkans, méritent pourtant plus d'intérêt de la part des orientalistes.

Malgré l'importance de l'historiographie turco-ottomane pour l'histoire de la péninsule des Balkans, donc pour celle de la Yougoslavie aussi, il n'y a que peu de travaux à ce sujet dans le « Prilozi... ». C'est ainsi que dans un article ayant pour titre : « La bataille de Kossovo, d'après une source persane contemporaine ». (*Jedan suvremeni perziski izvor o bilci na Kosovu*, III—IV, 5—21) le dr. Fehim Bayraktarevic, en traitant de cette bataille où le Sultan Mourad I a perdu la vie (juillet 1389) et les Serbes leur liberté pour quelques siècles, traduit et fait un commentaire de certains passages de la biographie du Sultan *Ahmed Burhan ed-Din de Sivas* Cette œuvre qui s'appelle « Banquet et combat » (*Bezm ve rezm*) a été écrite en persan par l'historien de la cour Astārābadi, vers le milieu du XIV^e^ siècle.

L'auteur discute d'une façon critique la valeur des informations d'Aziz Astārābadi. Il les trouve intéressantes, mais en ce qui nous concerne nous les croyons trop brèves et assez pauvres au sujet de la bataille de Kossovo, tout au moins.

Salih Trago publie un manuscrit ayant trait à la « Biographie du vizir Muhammed Nergesi » (mort en 1635) (X—XI, 179—192) qui fut un écrivain bosniaque de langue turque. Après avoir donné quelques informations sur la vie de M. Nergesi, l'auteur décrit le manuscrit de Sarajevo.

Ö. Mušić examine l'œuvre de Muhammed, le cadi et le moufti de Prozor, appelée *Minhagu-n-nizam*... (V, 181—198), qui fut présentée au Sultan Selim III. Cet ouvrage fait voir les causes de la décadence de l'Empire ottoman : l'injustice, l'incapacité du gouvernement civil, l'indiscipline de l'armée, l'oppression des paysans, la corruption, etc. Puis, le cadi de Prozor remarque les conséquences de ces faits, et il consigne que : les travailleurs agricoles émigraient dans les villes, les fonctions d'État se trouvaient dans les mains de gens incapables, les raïa étaient pillés et volés, et qu'on faisait des recrutements militaires forcés. En ce qui concerne les dignitaires et les hauts fonctionnaires c'est-à-dire : les *émirs*, les *cadis*, les *ayans*, ils sont nommés « *des instruments de la violence et de l'oppression* ». A cause de ses idées on peut considérer le cadi Muhamed un digne successeur de Hasan Kiafi (1544—1616,) l'historiographe ottoman d'origine sud-slave qui a écrit des réflexions intéressantes sur les causes de la décadence de la puissance turque.

F. Bajraktarevič consacre une ample note à l'œuvre d'Ešref effendi : « L'origine de l'histoire de l'Empire ottoman » (III—IV, 589—595) ; il s'efforce de faire une critique de cette œuvre, qui serait plus ou moins une compilation d'après M. Milanović.

Dans un autre ordre d'idées, nous remarquerons que le dr. S. Sikirić étudie « Les prolégomènes » d'Ibn Chaldoun (V, 233—250) et fait connaître pour la première fois en Yougoslavie, et peut-être dans d'autres pays des Balkans, la personnalité de ce grand historien de langue arabe (1332—1406) qui fut aussi un sociologue et un critique de son époque.

Sans doute, les documents turcs publiés dans l'annuaire « Prilozi... » ont une grande valeur. Il faut surtout remarquer la contribution de H. Šabanovič, ayant pour titre : « Les sources diplomatiques turques pour l'histoire de nos peuples » (*Turski diplomatički izvori za istoriju naših naroda*), I, 117—149) qui nous font connaître tous les fonds et toutes les collections de documents turcs conservés en Yougoslavie (du XVI^e^ au XIX^e^ siècle). Il s'agit d'une orientation générale dans ce domaine si peu étudié. En même temps, l'auteur fait le bilan de la publication des sources turques, en soulignant leur importance pour l'histoire de la Yougoslavie. Ce n'est pas seulement dans les archives de Turquie, mais aussi dans les archives roumaines que se trouve un nombre considérable de documents turcs (du XVI^e^—XX^e^ siècle).

ayant trait à l'histoire de la Yougoslavie. Sans doute, la plupart se trouvent dans le fonds « Ada-Kaleh », aux Archives de l'État de Bucarest, fonds que j'ai présenté dans la publication « Revista Arhivelor »[14].

Dans son étude : « Trois firmans datant de la première moitié du XVI[e] siècle » (*Tri fermana iz prve polovine XVI vijeka*, II, 83—94), H. Hadžibegić montre l'importance de ces firmans, émis par Soliman le Magnifique, pour l'histoire de la Macédoine. Le premier de ces firmans, datant de 1532/939 H., a trait à la population nomade des Jourouks qui ont existé aussi dans la Dobroudja. Le turcologue soviétique A. D. Novičev[15] a étudié de près ce problème. Le second firman concerne un procès, et le troisième ordonne de percevoir d'une façon abusive le harač et les impôts pour les moutons (*'adet-i agnam*).

« Quelques documents sur le commerce au temps de la domination turque » (*Neskolko dokumenta o trgovimi za vrijeme turske vlodine*, II, 57—84) est le titre d'un article qui étudie les documents découverts à Zadar (Dalmatie) et publiés par N. Filipivič. Ils ont trait aux relations commerciales de l'Empire ottoman avec la République de Venise et celle de Raguse au cours des XVI[e]—XVII[e] siècles. Dans leur ensemble, ces documents mettent en évidence la structure de l'importation et de l'exportation, et confirment le caractère arriéré de la production des biens dans les pays de l'Empire ottoman.

Le même auteur, N. Filipovič publie : « Sept documents historiques d'un rècueil de documents de l'Institut Oriental de Sarajevo » (*Sedam dokumenta iz kodeksa br. 1. Orientalnog instituta u Sarajevo*, III—IV, 434—457), qui datent des années 1549/956 H.—1766/1179 H., et il souligne leur importance pour l'étude du régime féodale de Bosnie et d'Herzégovine. Ces firmans concernent l'organisation des petits fiefs (*timar*), les fiefs nommés *tahvil*, la rente féodale, la fuite des paysans (*ra'ia*) dans les villes, les rapports entre spahis et raïa, et aussi les abus de certaines autorités locales (*Knez et premikür*).

Tayyib Gökbilgin (Ankara) ajoute aux sources connues concernant l'action prudente et réfléchie du grand vizir Mehmed Sököllü ser'asker de l'armée qui avait tenue secrète la mort du Sultan au siège de la forteresse de Segetvar, encore une « Lettre de directives de Sököllü Mehmed pacha et quelques documents relatifs à la Bosnie » (*Sököllü Mehmed pašanin bir talimati ve 1572 tarihinde ile alakadar birkaç vesika*, VI—VII, 159—174). Cette lettre, datée du 27 septembre 1566 donc 21 jours après la mort de Soliman le Magnifique, fut adressée à un dignitaire du harem, probablement au spathaire (*silahtar*) Cafer aga. Il y est question de certaines actions militaires de la Transylvanie qui aidait le vizir Pertev pacha. Nous rappelons que dans la bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, il y a un firman adressé au prince de Transylvanie Jean Sigismund Zapolya, lui mandant de venir en aide immédiatement à Pertev pacha au siège de la citadelle de Ianyk (Raab)[16]. Le grand vizir consignait dans sa lettre qu'il avait l'intention de faire la jonction avec les troupes de Pertev pacha à Bude, qu'il a expédié des courriers rapides (*olak*) à Manisa pour ramener l'héritier du trône Selim, enfin, il parlait de faire lire un « *mevlud* » pour le repos de l'âme de Soliman le Magnifique.

« Les documents turcs de la joupa de Grbalj du XVII[e] siècle » (I, 23—50), publiés par H. Hadžibegić, ont trait à la situation de certaines propriétés foncières héréditaires (*baština*)

---

[14] M. Guboglu, *Arhiva insulei Ada-Kale şi importanţa ei*, dans « Revue des Archives » V, 1. 1962, Bucarest, p. 116—147, Direction Générale des Archives de la République Socialiste de Roumanie.

[15] *Les nomades turcs du XV[e] au XVIII[e] siècle*, Moscou, Editions de littérature orientale », 1960, 17 p.

[16] M. Guboglu, *Paleografia şi diplomatica turco-osmană. Studiu şi album*, Ed. de l'Académie, Bucarest, p. 134, n° 10 + fac-similé (p. 169).

à des impôts, à des amendes, à des procès, au « prix du sang » (*dem-i diyet*), enfin, aux revenus de ceux qui exploitaient le sel dans le village de Grbalj (Monténégro).

Les 26 lettres des archives de Raguse (*Pisma Ahmed paşe Dugaliča dubrovačkom knezu i vlastei*, III—IV, 415—431), écrites par Ahmed pacha, le gouverneur de la Bosnie de la famille des Malkoć, aux Ragusains, entre 1598 et 1604, mettent en évidence les relations amicales qui s'étaient établies entre la Bosnie et Raguse, puis font connaître le montant de certains revenus provenant de l'exploitation du sel, l'évolution des opérations militaires en Hongrie, et contre la Perse et l'Albanie. Ces informations contribuent à compléter l'histoire de cette époque.

D'un remarquable intérêt pour l'histoire des relations de la Transylvanie avec la Sublime Porte est le travail scientifique d'Adem Handžič « *Diploma Sultana Murad IV Erdelskom Knezu Dordu Rakociju* » (VI—VII, 175—181 + 1 fac-similé). Après avoir décrit brièvement les relations de la Transylvanie avec la Sublime Porte à partir de 1528, l'auteur publie en caractères arabes le texte accompagné d'une traduction, de ce précieux *berat* découvert dans les Archives de la ville de Liublyana (Slavonie). Nous remarquons dans son contenu les données suivantes : l'élection des princes de Transylvanie était faite par les notables de trois nations (Saxons, Hongrois et Szeklers), les habitants de la Transylvanie s'étaient soumis au nouveau prince Georges Rakocsy (I). Le document recommande aux Transylvains « d'être amis des amis et ennemis des ennemis » de la Sublime Porte, il prescrit l'échange des esclaves et des raïa en fuite, il donne des détails concernant la situation des citadelles sises aux frontières (*serhat*) : Szolnok, Gyula, Ianova (Ineu), Lipova et Timişoara jusqu'à la révolte de Sigismond Bathory. Le berat insiste sur les conditions du payement du harač, sur le régime des marchands, les mesures à prendre contre les rebelles et ordonne de ne plus donner asile aux fugitifs. Il recommande de même, d'une façon péremptoire, des relations d'amitié et de bon voisinage vis-à-vis des princes de Valachie et de Moldavie. Au cas où ceux-ci ou le roi de Pologne se révolteraient, le *berat* ordonne de leur interdire de passer par la Transylvanie, et de ne pas empêcher l'armée ottomane d'y entrer pour les poursuivre. De même, le prince de Transylvanie doit vivre dans des relations amicales avec les autres princes, il doit protéger les faibles, et lorsqu'il voudra se marier il devra demander aussi l'assentiment de la Sublime Porte. Ce document est donc un véritable traité, comme on l'appelle dans le texte même : « ahitname ».

Derviş Buturovič, dans son travail : « *Isprake spahiskih porodica iz nahije Neretva* (VII—VIII, 193—258), nous présente une série de documents ayant appartenu à des familles de spahis et de timariotes du sandjak de Klis, à savoir : I. la famille Alibegovič (1698—1802) ; II. la famille Buturovič (1699—1876) ; III. la famille Haşagič (1623—1834) et IV. la famille Begtaševič (1778). Par leur contenu, ces 15 documents mettent en évidence l'apparition et le développement des fiefs *timar* et *zeamet*, les revenus des timariotes, les cultures agricoles, et il y a aussi quelques données isolées concernant les Valaques des Balkans.

Dans son article « *La troisième lettre du cheikh Muhammed d'Uzice datant de 1749/1163 H.* » (VIII—IX, 193—202), Ö. Mușič montre les tentatives faites par la Sublime Porte pour punir ce cheikh qui soulevait les masses populaires.

H. Hadžibegič, qui publie sept firmans et bouyourouldus datant des années 1756/1169 H.—1758/1171 H. dans son article : « Les relations entre le Monténégro et l'Empire ottoman vers la moitié du XVIII siècle » (*Odnos Crne Gore prema osmanskoj drzavi polovican XVIII vijeka*, III—IV, 485—508), fait un examen détaillé de leur contenu et souligne le refus des Monténégrins de payer la capitation (*harač*), l'expédition militaire entreprise contre eux, et l'annexion du Monténégro durant un an à la Bosnie, le caractère nominal de la souveraineté ottomane au Monténégro, enfin, la lutte de libération menée contre les Turcs.

« Une bouyourouldu de Hussein bey Gradaščević » (II, 195—200) datant de 1832—1247 H., publiée par M. Mujić, concerne la mobilisation des troupes commandées par Ibrahim bey Firdus qui devait partir en expédition contre Ali Aga Rizvanbegović.

En publiant « Trois rapports ayant trait à l'activité de Iosip Juraj Strassmayer » (VI—VII, 259—274) M. Musić remarque l'attitude des autorités turques de Bosnie vis-à-vis de J. Strassmayer qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle luttait pour l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine à la monarchie austro-hongroise.

A l'occasion de l'anniversaire des 75 années écoulées depuis la révolte de Bosnie et d'Herzégovine, H. Hadžibegič publie un travail intitulé : *Turski dokumenti o početku ustanka u Hercegovini i Bosni 1875 godine* (I, 85—116) qui apporte beaucoup d'éclaircissements au sujet des événements dramatiques qui ont eu lieu en Herzégovine, l'été de l'année 1875. Il faut remarquer que les Monténégrins voulaient aider les révolutionnaires d'Herzégovine et qu'ils voulaient aussi annexer cette province. La Sublime Porte n'a obtenu aucun résultat dans les tratatives avec les rebelles, après que la révolte fût étouffée. Les 45 pièces sont publiées en traduction seulement, mais il fallait plutôt que ces pièces précieuses fussent publiées dans leur texte original accompagné éventuellement de fac-similés. Donc, en ce qui concerne la façon de publier les documents turcs, on peut remarquer une certaine inconséquence, observation qu'on peut faire aussi touchant la translittération des caractères arabes.

Dans cette rubrique peut aussi être inséré l'article de Mithat Sertoglu, le directeur adjoint des Archives d'Istanboul. « Quelques pensées sur les sources de l'histoire ottomane » (*Neke misli o izvorina zu osmansku istoriju*, V, 103—110), dans la traduction de Nedim Filipović. En sa qualité d'historien et d'archiviste de grande expérience, Mithat Sertoglu fait quelques considérations sur ces sources (narratives et diplomatiques) et insiste surtout pour leur publication dans des éditions critiques. Puis il fait l'esquisse d'un vaste programme d'activité et montre que les forces turques ne suffisent pas, mais qu'il est nécessaire que tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Empire ottoman ou de la Turquie viennent aider à la réalisation de ce programme. Cela constituie un chaleureux appel pour la collaboration de tous les historiens de tous les pays qui jadis ont fait part de l'Empire ottoman.

Dans les colonnes de la revue « Prilozi ... » on a fait paraître aussi un nombre important de documents ayant trait à l'activité des fondations pieuses *vakyf* qui ont existé aussi dans les régions de la Roumanie administrées directement par les Turcs. Dans leur ensemble, le contenu de ces documents est une mine précieuse pour l'étude de l'histoire des villes, des centres ruraux, pour la topographie historique et surtout pour l'histoire économique et culturelle. Les documents nommés *vakyfiye* comprennent aussi des informations intéressantes concernant la structure sociale, les conditions économiques, le mode de vie de certaines couches sociales, le montant des prix des produits agricoles, les différents impôts, le logement, le taux du fermage, les problèmes de l'enseignement et différents problèmes sociaux et religieux. Les plus anciens « vakyfiye » de Yougoslavie, c'est-à-dire datant du 9—18 avril 1435, ont été publiés par le Dr. Hasan Habeši (*Najstarija vakufama u Jugoslaviji*, X—XI, 55—73). Nous apprenons du contenu de ces documents que Sungur bey (nommé aussi Čauš bey) l'un des chefs de l'armée de Mourad II, a bâti en 1434 une mosquée à Bitolia, édifice connu comme l'une des plus anciennes « Eski Djami » de la péninsule des Balkans.

L'auteur croit que Čauš bey est né dans la région de Bitolia, qu'il a été amené à Constantinople (?) et converti au mahomédanisme, mais à cette époque-là, la capitale byzantine n'était pas encore conquise par les Turcs. Il s'agit probablement d'une confusion avec la ville d'Andrinople. A son retour d'une campagne militaire contre Skanderberg, Čauš bey s'est arrêté à Bitolia, y a construit la mosquée dont il est question ; elle comprenait aussi un séminaire (*medresse*) et un *zaviya* aujourd'hui ruiné. L'auteur consigne que Čauš bey a construit d'autres

édifices encore, et il publie la copie de ce *vakyfiye* qui se trouve dans les Archives de la ville de Skoplje, en ajoutant au texte une traduction et un commentaire historique.

Mais celui qui commence la publication de telles pièces d'archives dans les colonnes de l'annuaire « Prilozi ... » est H. Šabanović qui fait paraître un article intitulé : « Les fonds anciens vakifname en Bosnie » (*Najstarije vakufname u Bosni*, II, 5—38, l'auteur publie d'abord un *vakyfiye* (acte de possession) datant de 1462/866 H. et qui appartient à Isa bey, le second sandjak de la Bosnie. C'est une source de première importance pour l'histoire des origines de la ville de Sarajevo.

Le second *vakyfiye* datant de 1477/882 H. appartient au sandjakbey de Bosnie, Ayas bey, et a une grande importance pour l'étude du développement ultérieur des villes de Sarajevo et de Visovo. Un troisième *vakyfiye* datant de 1517—1518, signé par Moustafa bey, a la même valeur pour l'histoire de la ville de Sarajevo et pour la toponymie de la région.

H. Hasandedić, traitant des « Fondations pieuses de Čejvan Kethode en Herzégovine... » (V, 274—286) remarque que parmi les vakyfs des XVI[e] et XVII[e] siècles de Mostar, celui de Čejvan occupe une place des plus importantes.

En s'étayant de deux documents, l'auteur soutient que le dignitaire susnommé a construit une mosquée à Mostar en 1533, une autre à Blogaj (avant 1554) et enfin une troisième à Gabala (1558). L'auteur souligne les mérites de ce fondateur, concernant le développement économique et culturel des villes de Mostar et de Gabala.

D'un grand intérêt au point de vue documentation nous semble l'article de F. Bayraktarević : « Les archives centrales de Constantinople et leurs extraits » (*Glavni Carigradski arhiv i ispisi iz njega*, VI—VII, 283—299) où l'auteur remarque le contenu abondant, varié et intéressant du trésor contenu dans les archives de Constantinople qui a une grande valeur pour l'histoire des pays des Balkans. A de très rares exceptions près, les turcologues européens n'ont pas fait de recherches dans ces archives, mais la Yougoslavie, selon les dispositions du traité de 1933 avec la Turquie, avait obtenu le droit de faire des études et des recherches dans les archives et les bibliothèques turques. C'est ainsi qu'en 1936, une délégation de l'Académie Serbe, dont les membres les plus importants furent l'auteur de cette article et Gl. Elezović, a fait des recherches dans les archives turques et a étudié « Les registres des affaires importantes » (*Muhimme defter*), puis « L'Inventaire des registres » (*Mahzen defteri*) rédigé vers 1870/1287 H., et qui comprenait :

1) 265 registres d'affaires importantes
2) 85 registres de la Roumélie
3) 10 registres de « garanties chrétiennes »
4) 25 registres ayant trait à la ville de Constantinople
5) 9 registres concernant la Bosnie
6) 9 registres concernant Raguse, etc.

Outre ceux-ci, l'auteur rappelle encore l'existence de 1 228 registres et codes. Certains de ces *muhimme defter* remontent en ce qui concerne leur ancienneté, au mois d'août 1559 (*ramazan* 965 H.).

Dans les différents enregistrements des fonds d'archive on peut remarquer qu'il y a un grand nombre de registres ayant trait aux villes balkaniques, où l'on parle souvent de Lipova et de Timişoara. Sans doute, il y a encore d'autres registres concernant la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et la Dobroudja et ces registres doivent être étudiés à tout prix.

Nous ne pouvons omettre les quelques contributions scientifiques publiées dans « Prilozi ... », concernant la diplomatique et la chronologie ottomane. Ainsi, H. Šabanović critique dans son étude : « Les expressions : *evail, evasit* et *evahir* » (II, 213--238), la théorie émise

par Gl. Ležovič touchant les trois décades lunaires du calendriei musulman et montre, en s'étayant d'un matériel abondant, que *evail* ne peut pas être le premier jour du mois, mais la première décade (1—10) ; de même, *evasit* n'est pas le 14/15e jour, mais la seconde décade (10—20); enfin, *evahir* n'est pas le 29/30e jour, mais la dernière décade (21—29/30). En fait, cela avait déjà été démontré par Dimitrie Cantémir[17]. Nous devons aussi faire mention de la note de N. Filipović « L'expression *tahvil* » (*iziraz tahvil*, II. 239—248) qui précise la signification de cette sorte de documents dans la diplomatique ottomane. Une contribution réellement originale à l'étude de la chronologie musulmane est l'étude de M. Kantardzić : *Hidžretski kalendar i ostali kalendari kad islamskih naroda* (Le calendrier de l'hégire et les autres calendriers chez les peuples islamiques, III—IV, 299) dont nous avons parlé ailleurs[18]. L'auteur passe en revue les différents calendriers employés dans l'Arabie préislamique et fait une analyse détaillée du calendrier cyclique de l'hégire, en consignant aussi les différentes autres méthodes de calcul du temps en Orient et chez les Turcs des Balkans.

Une autre série de sources historiques étudiées et publiées dans les colonnes de « Prilozi ... » sont les sources juridiques dénommées Kānunnāme. Celles-ci, d'une part, réglementaient les rapports juridiques entre musulmans et chrétiens, d'autre part, établissaient les obligations de ces derniers envers la Sublime Porte. La plupart de ces registres de lois ont été publiés par Br. Djurdjev qui dans son étude : « Les defters pour le sandjak monténégrin au temps de Skender-bey Crnojević » (*Defter za crnogorski sandjak iz vremena Skenderbega Cernoevića*, I, 7—22 ; II, 39—56 ; III—IV, 349—402) publie deux Kānunnāme du XVIe siècle, concernant le vilayet de Karadag (Monténégro). Il faut remarquer que le premier code (1521—1523) comprend des données intéressantes concernant le payement de la « philourie » et, aussi, qu'il y a de nombreuses informations ayant trait à la situation sociale et économique du Monténégro vers le début de la domination ottomane. Le second registre de lois comprend des dispositions concernant *les amendes, le recensement*, la situation des monastères, etc. D'autre part, les deux registres de lois offrent un grand intérêt pour la toponymie, pour l'étude du montant des impôts et pour l'histoire des relations sociales.

Dans cet ordre d'idées, nous devons consigner la publication d'une ample note : « Remarques pour mon édition des Kānunnāme turques » (*Primes be uz moja izdanja turskih kanunname*, I, 151—156). Lors de la parution de la « Collection de kanunnames » due au renommé économiste turc Ö. L. Barkan[19], Br. Djurdjev discute les différents registres de lois qu'il avait fait paraître auparavant, il précise certains faits et, aussi, complète les connaissances ayant trait à ce groupe de sources historiques.

C'est ainsi que Ö. L. Barkan, en s'occupant du « code de lois valaque » de la région de Semendria (*Kānunnāme-i eflakan-i liva-i Semendire*)[20] dans un article intitulé « Quelques données concernant les princes valaques sous la domination turque », avait fait paraître le texte revu du *Registre de lois valaques* d'après le Kānunnāme du Sultan Soliman le Magnifique, datant des premières années du règne de cet empereur. Et nous apprenons que Ö. L. Barkan avait publié son *Registre de lois valaques* de Semenderevo : *Kanun-i eflakan-i liva-i Semendire* dans sa collection, en employant le defter n° 255 datant de l'année 1527/933 H., qui se trouve dans les Archives de Constantinople.

---

[17] *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire*, I, Londres, 1734, p. 164, n° 43.

[18] Cf. M. Guboglu, *Tabele sincronice, Datele hegirei și datele erei noastre...*, Bucarest, 1955, p. 323 (Addenda).

[19] Ö. L. Barkan, *XV ve XVI-inci asırlarda osmanlı imperatorluğunda ziraî ekonomikin hukukî ve malî esasları*, I. Cild, Kanunlar, Istanboul, 1945.

[20] *Ibid.*

En publiant le *Registre de lois valaques* d'après trois manuscrits de Sarajevo, Br. Djurdjev affirme qu'il a eu des difficultés surtout en ce qui concerne certaines dispositions ayant trait aux « impôts des Valaques ».

Il compare son texte avec celui publié par Ö. Barkan et consigne que les manuscrits de Sarajevo offrent, aussi bien que celui de Constantinople, la reconstitution d'un texte plus ancien encore. D'après Br. Djurdjev, les dispositions de l'ancien registre de lois valaques de Semenderevo (1527) se réduisent à sept articles. Par contre, l'article 8 de l'édition de Ö. Barkan prévoit la majoration des impôts des Valaques, jusqu'à 92 aspres, tandis que l'ancien texte initial avait fixé ces impôts à 83 aspres. A ce propos, nous rappelerons que Br. Djurdjev a publié ailleurs une « Notice sur la loi d'Eflak (Valachie) » [21]. Les historiens qui étudieront l'histoire des Valaques dans la péninsule des Balkans devront tenir compte de ces sources aussi.

Sans doute, les autres registres de lois étudiés dans l'article susnommé ont leur importance pour l'histoire des peuples balkaniques sous la domination turque.

En poursuivant les recherches dans cette direction, Br. Djurdjev a publié un autre article : *Sarajevski kodeks Kanun-Nama*, VI—VII, 147—158, où il fait la description de dix registres de lois et de quelques *fetva* datant du XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Le plus ancien registre de lois appartient à Soliman le Magnifique (Kānunnāme-i Sültan Suleimān) ; le dernier date de 1688, et ils ont trait surtout à la Bosnie.

En ce qui concerne l'étude : *O prepisu Kanunname za sremski sandjak*, (X XI, 237— — 251) le même auteur, en s'étayant d'un manuscrit de l'Institut d'Etudes Orientales de Sarajevo, établit qu'il s'agit d'une copie datant de 1578 d'une collection (*Tapu defterleri*) d'Istanboul.

Une autre série de *Kānunnāme* concernant beaucoup plus le territoire de la Yougoslavie, a été publié par Br. Djurdjev dans d'autres revues [22]. Outre la « Collection de Kānunnāme » (1945) de Ö. L. Barkan, il faudra, à l'avenir, tenir compte aussi de la collection publiée par Hadiye Tunçer [23], qui comprend un grand nombre de registres de lois concernant aussi les pays balkaniques sous la domination turque.

Tous ces *kānunnāme*, dont l'importance a été soulignée dans les colonnes de « Prilozi ... », présentent un intérêt considérable pour l'étude de la situation économique et sociale dans les Balkans. Certains intéressent les Roumains d'une façon directe.

Le dernier groupe de sources historiques publiées et commentées dans les colonnes de la revue « Prilozi ... » est celui des sources épigraphiques. Nous ne croyons pas nécessaire d'insister sur l'importance de ces sources, puisque cela a été déjà fait par von Berchem et par d'autres épigraphistes renommés [24]. On sait que ce ne sont pas seulement les Arabes et les Persans qui ont laissé en héritage un grand nombre d'inscriptions ayant une valeur historique, mais aussi les Turcs. Rappelons que certaines de ces inscriptions ont été signalées et même reproduites dans le « Livre des voyages » d'Evliya Čelebi.

L'étude méthodique des anciennes inscriptions musulmanes de Bosnie et d'Herzégovine se rattache d'une façon indissoluble au nom de M. Muezinović de Sarajevo. Il a commencé par

---

[21] *Eflâk kanunu hakında kücük bir izah*, dans : « Türk hûkuk ve iktisat tarihi mecmuası » Istanboul, II, 1939, p. 185—187.

[22] Cf. « Glasnik zemaljskog muzeja u Sarajevu », Nouvelle série, I, 1946, p. 129—138 ; III, 1948, p. 189—200 ; IV-V, 1949—1950 ; « Istorisko sbornik », 3—4 (Sarajevo—1950), p. 227—240.

[23] *Osmanli imperatorluğunda Toprak hukuku, arazi kanunlari ve kanun aciklamalari...*, Ankara « Gursay Basimevi », 1962, XV + 545—587 (fac-similé). Compte rendu dans « Studii. Revistă de istorie », 6/1964, p. 1149—1458.

[24] Van Berchen, *Inscriptions arabes de Syrie* (Mémoires présentés à l'Institut d'Egypte, III (1897), p. 417—520). Cf. J. Sauvaget, *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*.

la lecture et la publication des inscriptions arabes et turques de Sarajevo et d'autres centres. Ces inscriptions gravées sur les mosquées, sur les fontaines, concernent d'habitude la date de leur fondation ; les inscriptions funéraires rappellent la vie et les œuvres de certains dignitaires ottomans. Cet auteur, dans ses études : *Turski natpisi u Sarejevu iz XVI vijeka* (II, 95—114) ; *Turski natpisi XVI vijeka iz nekolika mjesto Bosne i Hercegovine* (III—IV, 455—484), explique un certain nombre de chronogrammes. Puis, continuant ses recherches sur les inscriptions turques du XVI siècle de Bosnie et d'Herzégovine, dans une autre étude, M. Muezinović publie dans des conditions admirables (VIII—IX, 181—191) encore neuf inscriptions datant des années 1550—1591 (957—999 H.). La plus ancienne d'entre elles concerne la mort de Muhammad beg Cengić.

Un autre chercheur bosniaque, Hasan Dedić, dans un article : *Dva kronogřama o smrti mostarskog legatora Čejvan-Kethuda* (II, 275—282) étudie deux chronogrammes datant de 1570/977 H., ayant trait à la mort naturelle du fondateur Čejvan qui a créé certaines institutions. Nous devons remarquer que H. Šabanović a aussi publié deux épigraphes en turc et en arabe, concernant deux membres de la branche bosniaque de la famille renommée des Malkoćoglyi. Dans sa note « Inscriptions sur les monuments funéraires de Malkotch Bey et de son fils Giafer bey » (II, 249—258), cet auteur réussit à déchiffrer une chronologie en vers (ebget). On sait que les Malkočoglyi ont eu des relations avec les Pays Roumains. Ils ont même passé dans le folklore roumain, et le folkloriste roumain de renom, professeur Petru Caraman, s'en est occupé d'une façon assez détaillée [25]. Grigore Ureche parle de Malkoč dans son *Letopisețul moldovenesc* (Chronique moldave) et l'orientaliste Dimitrie Cantémir, dans son Histoire de l'Empire ottoman, met en évidence le grand rôle joué par ces renégats bulgares ou serbes, de même que les renégats grecs Mihaloglyi. Le nom de Malkoč se trouve aussi dans la toponymie roumaine. Si les Malkočoglyi ont eu un rôle politique dans la péninsule des Balkans, les futures recherches historiques devront étudier aussi les sources roumaines.

En ce qui concerne la méthode qui a présidé à la publication des sources turques que nous avons présentées antérieurement (chroniques, documents, registres de lois et inscriptions) nous devons montrer que les textes originaux, translittérés en caractères arabes ou fac-similés, sont accompagnés de traductions. Toutefois, on peut remarquer dans la publication de certains documents un certain manque d'uniformité quant à la présentation du texte original.

On peut faire la même affirmation concernant la translittération de certains mots ou noms orientaux. Mais, la plupart du temps, les documents publiés sont accompagnés d'amples commentaires, de notes abondantes et d'introductions substantielles. C'est pourquoi certains des textes publiés dans « Prilozi ... » sont de véritables études et articles, ouvrant des perspectives importantes pour élucider des problèmes de turcologie balkanique.

La revue « Prilozi ... » offre de l'intérêt non seulement par ses matériaux historiques, dont le nombre est prédominant jusqu'au numéro VI—VII (1957), mais aussi par la valeur de ses études linguistiques, littéraires et folkloriques. Dans les deux derniers numéros, les articles de ce genre commencent à avoir le dessus.

Nous croyons qu'il est nécessaire de présenter dans leur ensemble ces travaux, mais l'espace qu'on a mis à notre disposition ne nous permet pas une présentation plus ample.

D'accord avec le caractère de cette revue, le plus grand nombre des contributions de ce genre est du domaine de l'arabistique, de l'iranologie et de la turcologie. C'est ainsi que T. Muftić, étudiant les racines trilittérales de l'arabe : « *Trilitere* » *arapskom jeziku* (III-IV, 509—551),

[25] Petru Caraman, *Contribuție la cronologizarea și geneza baladei populare la Români*, dans « Anuarul Arhivei de Folklor », I, (Cluj, 1932),p. 64—105, et II (Bucarest, 1933), p. 21—88.

fait une étude de phonétique statistique. Il établit l'ordre de fréquence des consonnes et des groupements de consonnes des racines arabes, et il accorde aussi l'importance due à l'articulation. T. Muftić, dans : *Une introduction à l'étude des synonymes de la langue arabe* (V, 51–82), suscite encore l'intérêt pour l'étude des synonymes si fréquents et si importants en arabe. Dans son article : *Sintaktičke funkcije arapskih prijedloga* (III-IV, 553–573), le professeur Šikirič étudie les *fonctions syntactiques* des prépositions en arabe. Rade Uhlik, dans son article : *Sur le causatif dans l'Urdu et dans la langue Romani (Tsigane)* (V, 299–320) fait un examen approfondi de ce problème et arrive à conclure que si dans les langues *urdu* et *tsigane*, le causatif est formé par des suffixes qu'on ajoute à la racine du verbe primitif, dans la langue *urdu* ce processus est accompagné par certaines altérations phonétiques aussi.

Continuant ses recherches, T. Muftić, dans son article : *Sur l'intensification dans la langue arabe* (VI–VII, 5–38), remarque la richesse de la langue arabe et insiste sur les différents moyens qui expriment l'intensification, en insistant sur certaines formes à part : *mef'alet, fe'alān* et *fe'ala.* Dans un autre article : *O polisemiji u arapskom jeziku* (VIII–IX, 8–28), T. Muftić, en traitant de la polysémie en arabe, montre qu'on ne doit pas la confondre avec la *synonymie.* Puis il étudie tour à tour les causes qui ont provoqué l'apparition et la disparition de la polysémie, et remarque l'accroissement du fonds lexical en arabe et la signification de ce phénomène pour le développement de la littérature arabe contemporaine.

Nous devons aussi mentionner l'étude : « Des mots arabes empruntés par le serbo-croate » (*O arabizinima u srpsohrvatskom jezik,* X–XI, 5–29), où T. Muftić, en les comptant, arrive à conclure qu'en serbo-croate, parmi les 6 500 mots turcs qui s'y trouvent, il y en a 3 800 d'origine arabe. Puis il étudie les modifications phonétiques que ces mots ont eu à subir par suite de leur passage dans la langue serbo-croate. Parmi les phénomènes linguistiques qui se sont produits dans ces mots lors de leur passage, il y a : *l'addition, la métathèse, l'assimilation, la dissimilation, la palatalisation,* etc. L'auteur discute ensuite les changements intervenus dans les voyelles des mots arabes, et montre qu'il est absolument nécessaire de rassembler dans un glossaire tous les mots arabes de la langue et de la littérature yougoslave, puisque ceux-ci, à mesure que le temps passe, ne sont plus employés, deviennent archaïques et disparaissent.

En fait, ce phénomène se passe dans toutes les langues balkaniques. A ce point de vue, le philologue L. Şăineanu a commencé l'étude de ces faits dans son remarquable ouvrage : *L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine,* (Bucarest, 1900, 2 volumes). En étudiant les mots de la langue populaire et des textes historiques d'origine turque, arabe et persane qui ont pénétré en roumain par l'influence ottomane, L. Şăineanu montre les variantes balkaniques de ces termes, donc les variantes serbo-croates aussi. Nous croyons qu'il est nécessaire que l'œuvre de L. Şăineanu, ainsi que d'autres contributions du même genre [26], soient mises à profit et employées dans une étude comme celle dont nous faisons le compte rendu.

Il nous faut remarquer un article qui est du domaine de la poésie populaire et du folklore : *Une chanson turque sur Sarajevo* (III–IV, 575–587), où Ö. Mušić examine ce texte qu'il date du début du XVII^e siècle.

Derviš Korbut publie de même : *Les chansons d'amour turques dans le recueil de Miho Martelini, ragusain de l'an 1657* (VIII–IX, 37–62). Il faut remarquer que ces chansons d'amour turques furent translittérées en caractères latins dans un manuscrit en deux volumes, qui se trouve au Musée régional de Sarajevo. Les particularités phonétiques de la langue turque y sont très bien reproduites.

---

[26] Cf. M. Guboglu, *Orientalistica română,* dans « Studii şi articole de istorie », I, 1956, p. 333–336, et sa variante en français : *Contributions roumaines aux études orientales,* dans « Archiv Orientální », XXIV, 3, 1956, p. 454–475.

D. Korbut, en discutant la contribution scientifique de F. Bayraktarević : *Da li se zadrani spominju u « Hiljadu i jednoj noći? »* (VIII—IX, 203—206), montre que dans les *Mille et une nuits* se trouvent mentionnées non pas les villes de Zadar et de Raguse mais la ville de Livourne.

Dans les colonnes de la revue « Prilozi... » ont paru aussi quelques contributions scientifiques du domaine de l'histoire des arts et surtout de celui de l'architecture musulmane. Les nombreux monuments d'art ont commencé à être étudiés d'une façon systématique. Ainsi, dans l'étude « Les monuments de l'architecture ottomane en Bosnie et Herzégovine » (*Spominici osmanskijske arhitekture u Bosni i Hercegovini*, III—IV, 229—297), A. Bejtic tente de donner un tableau systématique d'ensemble de l'architecture turque. Dans la partie introductive, l'auteur fait une esquisse de l'évolution des constructions, de l'urbanisme, des matériaux de construction, et de l'activité des architectes turcs et dalmates c'est-à-dire nationaux. Il faut remarquer que l'introduction de l'architecture ottomane en Bosnie remonte à 1477, ce qui est prouvé par le bain public (*hamam*) d'Ajas bey, construit à cette date. Ensuite, l'auteur décrit d'une façon détaillée différents monuments d'architecture comme par exemple : *mosquées*, *medrese*, *tekke* (monastère de derviches), *saatkule* (clocher), *češme* et *šadirvan* (fontaines), *hamam* (bain public), boutiques de marchands, *bazars* (*bezestan*), *kervansaray*, ponts, habitations, monuments commémoratifs, *turbe*, forteresses, travaux d'architecture militaire, etc. Le caractère si polymorphe de l'architecture bosniaque est dû à la diversité des influences orientales.

Le texte documenté de cet article est accompagné d'un appareil critique abondant, de nombreuses esquisses, de plans et de photos.

Etant donné que de tels monuments d'art musulman se trouvent dans tous les pays balkaniques et dans notre pays aussi (dans la Dobroudja, à Ada-Kaleh) et que ceux-ci ont été très peu étudiés jusqu'à ce jour [27], il résulte que l'étude de pareils monuments crée une autre possibilité de collaboration entre tous les historiens de l'art des pays de la péninsule des Balkans.

F. Bayraktarević, dans son article : « Les monuments turcs d'Ohrid » (*Turski spomenici u Ohridu*, V, 111—134), après avoir présenté un tableau général de la période de la domination turque (1394—1912) à Ohrid et remarquant l'abondance des informations d'Evliya Čelebi au sujet de cette ville décrite aussi par le géographe arabe al-Idrisi (1154), fait la description d'un certain nombre de mosquées (*imaret*) et de mausolées (*turbe*) datant tous après 1493/898 H. Il fait connaître l'inscription de la fontaine (*cišme*) «Ihtisab », composée par le poète Suleyman Fehim (1789—1846) qui fait l'éloge de Djelladin Beg, celui qui avait amené l'eau dans cette ville. Enfin, l'auteur fait une description du séminaire (*medrese*) de Šerif bey, où se trouve une inscription datant de 1846/1262 H.

Parmi les contributions scientifiques concernant les artisanats artistiques, nous devons signaler l'article : *Contribution à l'étude des ciseleurs de Sarajevo* (V, 199—231), où Petar Momirović met en évidence l'importance de cet artisanat aux siècles passés et son extension à grande échelle dans les Balkans. Il croit nécessaire une étude plus vaste dans ce problème.

Verena Han, dans son étude : *Orijentalni predmeti u renesansom Dubrovnicu* (VI—VII, 115—137), analyse un certain nombre d'objets d'art de Raguse, datant du temps de la Renaissance. Ces objets d'art importés d'Orient prouvent les relations commerciales entre l'Empire ottoman et la république de Raguse (Dubrovnic). Certains de ces objets sont en métal, d'autres sont des tapis. Dans l'article : *Minijature u islamskom astrološkom spisu Orijentalnog Instituta u Sarajevu* (VI—VII, 139—145), Zagorca Janc décrit un manuscrit turc du XV^{e} siècle en arabe

---

[27] N. Iorga, *Moschei pe pămîntul românesc*, dans « Buletinul Comisiei Monument. Ist. » n° 23, 1929, p. 184—187 ; H. Stănescu, *Monumente musulmane civile şi religioase din oraşul Brăila*, dans « Studii şi cercetări de istoria artei », an. III, 1—2, Ed. Acad. R.P.R., 1956, p. 298—318 ; Idem, *Monuments d'art turc en Dobroudja*, dans « Studia et acta orientalia », III, 1961, p. 177—189 + 9 fac-similés.

et turc, ayant différentes miniatures où l'on peut discerner une influence mongole et bouddhiste, surtout dans un zodiaque. De même, les armes et les costumes trahissent, selon l'auteur, cette influence bouddhiste.

Toujours du domaine de l'histoire de l'architecture est l'article signé par H. Hasandedić : *Kulturno-istoriski spomenici u Mostaru iz turskog doba* (X—XI, 149—177 + 5 fac-similés), où l'on peut lire la description de certains monuments de Mostar datant du temps des Turcs. L'auteur constate qu'à partir de la seconde moitié du XV^e siècle et jusqu'en 1878 furent bâtis dans la capitale de l'Herzégovine : 39 mosquées et *mečet*, 2 églises orthodoxes et une église catholique. Nous apprenons que toutes les mosquées, sauf deux, furent bâties jusqu'au milieu de XVII^e siècle. Du temps de la domination ottomane, il y avait encore à Mostar : 40 écoles mahomédanes (*mekteb*), 6 séminaires (*medrese*), 2 typographies, 2 bibliothèques, plusieurs fontaines, etc.

Enfin, H. Hasandedić, a fait une description *de la mosquée Tabačica de Mostar* (X—XI, 214—222) qui était celle des membres de la corporation (*esnaf*) des tanneurs. Cette mosquée fut bâtie par un certain Hadži Kurt, l'ancêtre de la famille Kurt de Mostar, vers la fin du XVI^e siècle ou vers le début du XVII^e. On peut le déduire d'après les données d'un testament publié à la fin de cet article.

Une dernière partie de la revue « Prilozi... » s'occupe des comptes rendus et des notes bibliographiques. Certains des comptes rendus étant présentés d'une manière critique, leur importance scientifique est plus grande. Nous ne pouvons ne pas en signaler quelques-uns qui nous paraissent plus intéressants, surtout ceux ayant trait aux pays des Balkans. On a fait le compte rendu de quelques ouvrages d'auteurs, comme celui de O. Turan, *Le droit agraire chez les Turcs Seldjoukides*, (Ankara, 1948 « Prilozi ... », I, 183—186) ; celui de M. Akdag, *La situation économique de la Turquie dans la période de la formation et du développemen de l'Empire ottoman*, 1949 (I, 186—191). Les deux comptes rendus sont signés par H. Hadjibegič.

De même, l'ouvrage de I. H. Uzunçarşili, *L'organisation de l'administration centrale et de la marine de l'Empire ottoman*, 1948.

Le compte rendu de l'article de Gl. Eležović *Sur Selaniki Moustafa effendi et son histoire*, rédigé par Br. Djurdjev, nous intéresse de très près, puisque *Tarih-i selaniki* comprend des informations importantes concernant les Pays Roumains et aussi la révolte du prince Michel le Brave.

Br. Djurdjev étudie d'une façon méthodique l'article de Gl. Eležović concernant : *Les Archives de Constantinople* ... (II, 321—326), y ajoute des données nouvelles et fait des rectifications importantes.

F. Bajraktarevič écrit un compte rendu assez bref pour l'étude de M. F. Köprülü, *Alcune osservazioni intorno all'influenza delle istituzioni bizantine sulle istituzioni ottomane*, Roma, 1953 (V, 346). Nous devons signaler aussi les comptes rendus des travaux de L. Fekete : *Die Siyaquat-Schrift in der Finanzverwaltung*, 1955 (VI—VII, 301—304), de E. de Zambaur, *Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islam*, 1955 (VI—VII, 307—309).

Le livre de Rašid al-Din, *La Collection des chroniques*, II, Ankara, 1957 (compte rendu dans X—XI, 294—295) contient des informations concernant les Balkans et notre pays au temps de l'invasion mongole. Une initiative heureuse et une belle réalisation a été, sans doute, la publication de la traduction et du commentaire du *Livre des voyages* d'Evliya Čelebi, dans ses parties touchant la Yougoslavie, par H. Šabanović (X—XI, 295—297). De même « Les chroniques de conquête » (*Gazavatnāme*) et la *Chronique* de Mihaloglu 'Ali bey surtout (X—XI, 297—300), dont le compte rendu est signé par A. S. Levend, bien qu' écrites en vers et avec beaucoup de fantaisie, comprennent de très nombreuses informations sur les Balkans et les Pays Roumains. L'étude de Bistra Cvetkova, *Impôts extraordinaires et redevances à l'Etat*

dans le territoire bulgare sous la domination turque, Sofia, 1958, 228 p. (X–XI, 306–309) est présenté d'une façon assez détaillée par H. Sućesko.

Quelques comptes rendus écrits selon les principes de la critique historique concernent les différentes éditions des registres de lois ottomanes dénommés *Kānunnāme* (II, 327–329; VI–VII, 318–320; VIII–IX, 342–353), qui furent publiées en Turquie et en Yougoslavie.

Parmi les ouvrages didactiques et littéraires dont le compte rendu se trouve publié, nous signalerons : le *Dictionnaire turc-bulgare*, 1952 (VI–VII, 317–318); le livre de H. Jansky, *Lehrbuch der türkischen Sprache* ..., 1955 (VIII–IX, 227–230); l'ouvrage de A. Bombaci, *Storia della letteratura turca* ..., Milano, 1956 (VIII–IX, 230–231); enfin, le livre de V. A. Zvegincev, *Istorija arabskogo yazykoznanijy* ..., Moscou, 1958 (X–XI, 283–284).

Outre des études et des travaux considérables, tant yougoslaves qu'étrangers, nous trouvons dans les colonnes de « Prilozi ... » un certain nombre de comptes rendus des *revues d'études orientales*. Ainsi : « Les Annales de la Faculté des Lettres » vol. I, Caire (III–IV, 662–664), « Le Bulletin de la Société Scientifique Arabe », vol. 27, Damas (III–IV, 664–666), « Le Bulletin de l'Institut d'Egypte », XXXIII, 1951 et XXXV, 1954, « The Bulletin of the School of Oriental and African Studies », vol. XIII et XIV (II, 335–336; III–IV, 659; V, 360–362); « Le Journal Asiatique », t. CCXXXVIII–CCXL; CCXLI (III–IV, 644–645; V, 356–357); « The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland », Parts 1–4; « Journal of the Gipsy Lore Society », Third series, vol. XIV–XXXIII (III–IV, 670–674; V, 363–368) dont les comptes rendus sont signés par R. Uhlik. Enfin, on peut lire les comptes rendus des publications d'études orientales suivantes : « Oriens », vol. 6, 1953 (V, 357–358); « Şarkiyat mecmuasi », I, II et III, Istanboul, 1956–1959, (X–XI, 323–325); Z.D.M.G., 1949–1950 (III–IV, 655–657); V, 351–354); « Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes », Bd. 51, 1–4, 1948–1955 (V, 358–360), etc.

Mais, dans les comptes rendus qui présentent le contenu de ces revues, on s'aperçoit d'une façon évidente, que ces publications ne comprennent pas beaucoup d'études et d'articles qui puissent intéresser directement les pays de la péninsule des Balkans. Par contre, les revues d'études orientales qui paraissent en U.R.S.S. et dans les pays socialistes, comme : « Acta Orientalia » (Budapest), « Archiv orientálni » (Prague), « Rocznik orientálistyczny » (Varsovie et Cracovie), « Przeglad orientálistyczny », (Varsovie), « Sovetskoe Vostokovedenie » « Problemy vostokovedenija », « Narody Azii i Afriki » (Moscou) et enfin « Studia et Acta Orientalia » (Bucarest) qui comprennent des articles beaucoup plus nombreux concernant la région carpato-balkanique, n'y sont même pas signalées. De même, il n'y a qu'un petit nombre des études et des travaux si nombreux concernant les études orientales parus en U.R.S.S., en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Roumanie, dont on puisse lire le compte rendu.

D'autre part, l'importance et la valeur de la revue « Prilozi ... » pour les études orientales, en général, et surtout pour la publication des documents turcs ont déjà été signalées et remarquées dans les pays socialistes, dès que ses premiers numéros ont paru [28].

Nous devons ajouter que l'activité de l'Institut d'études orientales de Sarajevo ne se borne pas à la publication de la revue « Prilozi... », mais qu'il fait aussi paraître des ouvrages à part et des monographies. C'est ainsi qu'en 1951 le tsiganologue R. Uhlik a publié une étude sur la langue des tsiganes de Yougoslavie : *Prepozitivni i postpozitivni clan u gurbetskom*.

En 1957 commença la publication de la série des *Registres de lois ottomanes*, dans la collection « Monumenta turcica » et le premier volume *Kanuni Kānunnāme za Bosanski, Hercegovački, Zvornički* ... (211 pages) parut, rédigé par un groupe d'études ayant comme principaux

[28] Josef Kabrda, *Les études orientales en Yougoslavie* (L'activité de l'Institut oriental à Sarajevo), dans : « Archiv Orientální », 25–1957, 1, p. 146–155; cf. aussi « Sovetskoe vostokovedenije » n° 3, Moscou, 1958, p. 164–166 (A. S. Tveritinova).

membres le Dr. Br. Djurdjev et H. Hadžbegić. De même, on a publié dans la traduction de Hazim Šabanović, Evliya Čelebi, Putopis ... (Sarajevo, 1957, 2 vol.) dont H. Kaleši a fait le compte rendu (X—XI, p. 295—297).

Pour conclure, on peut affirmer que le contenu si riche, si varié et si intéressant de la revue « Prilozi ... », de même que la parution d'autres travaux publiés comme ouvrages à part, prouvent que dans les Balkans s'est formé un centre important d'études orientales.

Sans doute, vu leurs caractères spéciaux, les études orientales auront une influence sur les études de balkanologie, surtout en ce qui concerne l'autocratie ottomane dans l'espace carpato-balkanique du sud-est de l'Europe.

M. Guboglu

«*Известия на Етнографския Институт и Музей*» *Книга VI*, Bulletin de l'Inst'tut et Musée d'Ethnographie, Académie de Sciences de Bulgarie. Section d'histoire et de pédagogie, VI, Sofia, 1963, 426 pag.

Le volume, qui comprend une thématique riche et variée est dédié à l'ethnographe bulgare Hristo Vakarelski, à l'occassion de son 65e anniversaire. Les auteurs bulgares, ont collaboré avec plusieurs spécialistes étrangers (de Budapest, Moscou, Leningrad, Belgrade, Berlin, Brno, Paris, Gratz et Torun-Pologne), pour réaliser ce volume.

Les matériaux, publiés dans les langues utilisées par les auteurs, sont groupés en quatre catégories, selon leur rapport avec l'ethnographie historique, l'anthropologie et la démographie, la culture matérielle, l'organisation sociale et la culture spirituelle; l'étymologie et la terminologie populaire, le folklore.

La plupart des articles abordent des problèmes de culture matérielle ou sont consacrés au folklore. Même quand ils ont un caractère local, les problèmes sont poursuivis dans leurs rapports et relations zonales, et, quand il est nécessaire, dans leur évolution historique.

Le chapitre concernant la démographie, l'anthropologie et l'ethnographie historique, ainsi que le chapitre consacré à l'étymologie et à la terminologie populaire, traitent des questions concernant exclusivement des régions de la Bulgarie, le reste—c'est-à-dire la plus grande partie du volume — aborde des problèmes variés, en étroit rapport avec les territoires de la zone sud-est européenne. Le titre si suggestif de l'étude de Jos. Mati, par exemple, est concluant: *Zu den methodischen Problemen der gegenwärtigen Erforschung der Volksepik der Süd-und Ostslaven* (p. 333—342). Un caractère encore plus large possède l'étude de Wolfgang Jacobeit, *Zur Frage einer intensiveren internationalen Zusammenarbeit auf dem Gebiet der europäischen Agrarethnographie* (p. 93—101).

Quelques phénomènes, étudiés comparativement, concernent aussi le territoire de la Roumanie. Ainsi, dans son article concernant *L'entassement des gerbes de blé et le système de leur dénombrement dans le bassin carpatique* (Кладите ст житни снопове и начин на броенето им в Карпатския басейн, p. 119—134), Ivan Balacha (Budapest) fait mention du système de l'entassement des gerbes usité en Transylvanie et en général en Roumanie (p. 129—130).

Laszlo K. Kovacz, s'occupant de la *Préparation du lait et de ses dérivés chez les Hongrois transylvains de Roumanie* (Преработката на овчето мляко у трансилванските маджари в Румъния, p. 135—150), fait des comparaisons avec les méthodes respectives employées par la population roumaine. Dans ses informations intéressantes sur *La charrue en bois en Bulgarie* (Дървеният плуг в България, p. 103—118), l'auteur Vasil Marinov fait mention de l'influence de la charrue utilisée sur le territoire de la Roumanie (p. 109).

La coutume serbe de fêter particulièrement le jour du patron de la maison (O проблему крсног имена, p. 259) est répandue, d'après l'affirmation de l'auteur P. Z. Petrovitch, en Roumanie (en Olténie = Petite Valachie), ainsi qu'au nord de l'Albanie. La croyance des Roumains et des Albanais aux démons féminins, fées et « roussalies » (nymphes des eaux et de l'air), atteste l'origine thracique de ces croyances chez les Bulgares, croyances qui furent étudiées par Ivan Venedicov (Самодивите, p. 271—278).

Les *Contacts hungaro-bulgares dans le folklore* sont illustrés par Lajis Vargyas dans la variante d'une ballade collectionnée chez les « tchangais » (csango) de Moldavie (p. 344—345).

Dans diverses pages du volume on trouve des mentions faites par les auteurs relativement à quelques termes usités aussi en roumain, comme : catchoulat (caciulat) = un support de bois au fichoir (p. 165) ; *pantofi* = chaussures sans agrafes (p. 177) ; kourtca (curtca) = vêtement court (p. 182) ; *lacom* = avide (p. 292) ; *buza, buzat* = lèvre, lippu (p. 297) ; drlog, brlog (dîrlog, bîrlog) = tannière (de l'ours) (p. 299) ; duzen, babca = monnaie (p. 329) ; gologan = sou (p. 331), etc.

Par son aspect historique l'article de Geza Feher (Budapest) suscite notre intérêt : *Chronologie des vestiges concernant les métiers turcs du XVI^e au XVII^e siècle en Hongrie* (Към въпроса за периодизацията на турските занаятчийски паметницы в Маджарско от XVI и XVIII В, p. 187—204). Une autre étude : *Eléments communs slavo-byzantins dans la création populaire* (Византийско-славянска общност в областта на народното творчество p. 351—366), par Ivan Douitchev est tout aussi intéressante. Décrivant les *Traits caractéristiques de la prose et du chant historique* (О некоторых особенностях исторических песенных и прозаических жанров, p. 359—366), V.C. Socolova invoque parmi d'autres exemples, la tradition concernant le roi Stephan (Etienne), attestée en Moravie, Slovaquie et Valachie (p. 356). V. N. Putilov qui s'occupe de *L'histoire de la ballade slave* (Из истории славянской балады (песни о инцесте, p. 367—376), analyse le folklore bulgare sur « Mihail Voïvode », c'est-à-dire le voïvode valaque Michel le Brave. *Une variante inconnue du chant populaire sur Murad et Mara* (Една неизвестна версия на народната песен за Мурад и Мара, p. 377—382) nous est révélée par Stefana Stoicova. Selon certaines assertions, Mara serait la princesse Maria Brancovitch de Serbie (XV^e siècle), captive au harem du sultan Murat II.

Ce sont quelques exemples qui démontrent que les recherches sur les problèmes sud-est européens présentent dans ce volume beaucoup d'informations intéressantes.

S. Iancovici

« *Гласник на институтот за национална историја* » VII^e année (Bulletin de l'Institut d'Histoire Nationale), Skoplje, 1963, t. 1, 306 p. ; t. 2, 350 p.

La revue de l'Institut d'Histoire de Skopje paraît en deux fascicules par an et publie d'habitude des matériaux concernant l'histoire de la Macédoine, c'est-à-dire du territoire de l'actuelle République Socialiste de Macédoine faisant partie de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie.

Les fascicules de 1963, dont nous nous occupons dans le présent ouvrage, comprennent des études, des contributions et des matériaux documentaires traitant des problèmes des XIX^e et XX^e siècles, à l'exception de deux études qui abordent des problèmes d'histoire moyenne.

Une grande partie de ces matériaux se réfère au problème central de l'histoire moderne macédonienne, à savoir la révolte d'août 1903 sous la direction de Gotze Delcev, ainsi qu'à

d'autres problèmes rattachés à celui-ci. Ainsi, le dr. Alexandr Hristov analyse du point de vue politique et juridique « Le principe de la Macédoine autonome dans le programme de l'Organisation révolutionnaire interne macédonienne » (*Принципот на автономна Македония во програмата на внатрешната Македонска Револуционерна организацијa*; t. 2, p. 5–31). Au sein du mouvement de libération nationale de la Macédoine, qui a eu lieu dans la dernière décennie du siècle passé et au commencement de notre siècle, se sont formés divers groupements et courants qui ont conféré un contenu différent à la notion d'autonomie. Dans le problème des moyens de libération et du futur statut de la Macédoine, deux conceptions, ont été prédominantes : l'une qui préconisait la libération à l'aide de la Bulgarie et des autres puissances étrangères et l'autre, représentée par l'O.I.R.M. (Organisation Interne Révolutionnaire Macédonienne), qui était d'avis que la libération devait être réalisée par la lutte révolutionnaire organisée du peuple macédonien même. Dans le premier cas, l'avenir politique de la Macédoine se présentait sous la forme d'une autonomie au sein de la Bulgarie ; dans le second, par autonomie on entendait la souveraineté d'Etat. L'O.I.R.M. même changeait la signification de la notion d'autonomie d'une étape à l'autre de la lutte de libération : à certaines étapes, on comprenait par autonomie l'indépendance nationale et la future individualité juridique et d'Etat de la Macédoine, tandis qu'à d'autres étapes de la lutte, l'Organisation accordait au régime d'autonomie le sens de région autonome dans le cadre d'une Fédération Orientale.

Dans son étude, l'auteur explique le principe de l'autonomie en s'en tenant au sens dans lequel celui-ci a été tout d'abord formulé dans le programme de lutte et ensuite appliqué dans la pratique révolutionnaire de l'O.I.R.M., aussi bien dans la période antérieure à l'insurrection de 1903, que dans celle qui lui a suivi, jusqu'à la Révolution des Jeunes Turcs. Là-dessus, on analyse amplement trois aspects du problème : le caractère d'autonomie dans la conception de l'O.I.R.M. ; la création d'une puissance révolutionnaire comme fondement réel pour la réalisation d'une Macédoine autonome et le maintien de l'intégrité territoriale de la Macédoine comme garantie pour la réalisation de l'autonomie.

L'une des principales constatations concerne le fait que le mouvement de libération nationale macédonienne reçoit, dans la première décennie de notre siècle, la forme specifique de mouvement bourgeois-démocratique, avec les nombreux compromis et oscillations d'une bourgeoisie qui se trouvait à la tête d'une nation encore en cours de formation. La minorité de la bourgeoisie menait une politique pro-bulgare, tandis que la majeure partie du peuple—surtout la couche moyenne de la bourgeoisie et la paysannerie entière — militait pour une Macédoine autonome. Le fait que le processus de formation de la nation macédonienne n'était pas encore achevé, constate l'auteur, a déterminé un dualisme caractéristique dans la conception du séparatisme, celui-ci ayant aussi bien une nuance politique qu'une nuance nationale. Le séparatisme national se superposant au séparatisme politique, est plus radical et plus conséquent. Il considère le peuple macédonien comme une nation distincte et lutte pour la promotion de la langue macédonienne littéraire et pour l'émancipation politique, culturelle et religieuse de la Macédoine vis-à-vis de Sofia et de Belgrade. Au fond, les deux formes du séparatisme découlent l'une de l'autre, se complètent réciproquement et poussent vers la constitution d'un nouvel Etat.

Un autre problème rattaché à la révolte de 1903 est traité par Manol Pandevski dans « L'armement des révolutionnaires et des insurgés macédoniens pendant la période précédant l'insurrection d'Ilinden (1893–1903) », (*Вооружавањето на македонските револуционери и востаници во периодот до илинденското востание*; t. 2, p. 79–114). On apprend ici que le mouvement de libération nationale de la Macédoine ayant eu dès le début un caractère révolutionnaire, la tâche principale de l'O.I.R.M. fut la procuration des armes. En vue d'atteindre ce but, condition nécessaire pour la réalisation de l'insurrection et de la libération, une longue action se

déroula, laquelle, d'après l'auteur, comporta trois phases d'évolution. Dans la première, qui va de la création de l'Organisation révolutionnaire à la formation des premières troupes d'agitation (1893—1898), les habitants de la Macédoine, des territoires serbes avoisinants et de la Bulgarie, sont ceux qui fournissent les armes. Dans la seconde phase (1898—1902), caractérisée par un souffle d'agitation intense, l'armement se fait d'une manière plus systématique et plus organisée, les armes et les munitions se procurant de Bulgarie et de Grèce. Pour le moment, les armes étaient utilisées dans les actions destructives contre les bandes de pillage musulmanes. Dans la troisième phase (milieu de l'an 1902—insurrection de 1903), les armes se procurent d'une manière intense de n'importe où : de Bulgarie, de Grèce, de Serbie et même de Turquie européenne. Le rôle des troupes dans la réalisation de l'armement est à présent très important, celles-ci ayant des liaisons directes avec des intermédiaires de diverses nationalités, parmi lesquels figurent aussi les Macédo-Roumains. On souligne également le rôle joué dans cette entreprise par Gotze Delcev, le futur chef de la révolte. Dans des paragraphes distincts, l'auteur présente les moyens utilisés pour se procurer des bombes et des matériaux explosifs, le système de transport des armes et la situation de l'armement à la veille de la révolte. Selon les constatations finales, celle-ci n'avait point atteint, partout, le niveau nécessaire pour assurer le succès d'une insurrection, fait qui a eu des suites défavorables.

Un aspect des courants qui se heurtaient au sein du mouvement de libération macédonienne est présenté par Gligor Todorovski dans la communication : « Un document de 1901 sur les tentatives de B. Sarafov d'établir des liens avec la Serbie officielle » (*Еден документ од 1901 година за обидите на Б. Сарафов за воспоставување врски со Србија*, t. 2, p. 259—270). Il s'agit ici d'un rapport adressé par Milorad Pavlović au ministre de l'Extérieur de la Serbie, rapport dont on déduit que Boris Sarafov, un élément opportuniste dans le mouvement de libération macédonienne, a essayé de faire le jeu de la grande bourgeoisie chauvine serbe et de lui subordonner l'organisation révolutionnaire.

Dans les 61 « Nouvelles lettres de Gotze Delcev », (*Нови писма на Гоце Делчев*, t. 1, p. 181—232), recueillies par Liuben Lapev dans les archives de Sofia et de Skopje, se trouvent des données concrètes, inconnues, de l'activité du chef du mouvement révolutionnaire macédonien, Gotze Delcev. Les lettres et télégrammes datent de 1896—1903, la plupart de 1902 et sont adressés aux membres de l'Organisation révolutionnaire, en traçant des tâches en ce qui concerne la procuration et le transport des armes et du matériel de propagande. Les qualités d'organisateur inégalable du mouvement de libération macédonienne, ainsi que de chef devoué corps et âme à la cause de libération du peuple macédonien possédées par Gotze Delcev, dont on a beaucoup écrit sans cependant invoquer des preuves documentaires, ressortent avec abondance de sa propre correspondance publiée ici.

Les 14 rapports des missionnaires catholiques (lazaristes) publiés dans les « Annales de la Congrégation de la Mission», Paris, tomes IV—V, et présentés ici en traduction macédonienne (t. 1, p. 233—247), concernent l'insurrection même d'Ilinden, plus précisément, certains de ses aspects dans le vilayet de Bitolja.

Particulièrement intéressant pour connaître la situation générale de la Macédoine à la fin du XIX^{e} siècle et au début du siècle suivant, est le rapport d'octobre 1901 du professeur serbe Sima N. Tomić sur ses propres constatations à l'occasion de trois visites (1899—1901) rendues en Macédoine en vue d'effectuer des études linguistiques. Dans les 22 pages présentées en original (*Еден нов документ за положбата на Македонија кон крајот на XIX и почетокот на XX век;* t. 1, p. 247—267) de son rapport divisé en 6 parties, le professeur serbe effleure, outre l'aspect linguistique et folklorique, les aspects politiques du problème macédonien, concernant en premier lieu la propagande bulgare et autrichienne en Macédoine, et critique l'activité insuffisante des consuls serbes. Entre autres, le rapport constate qu'au point

de vue linguistique, les prétentions serbes sur la Macédoine ne peuvent descendre plus au sud de la ligne Tetovo — Skoplje — Kratovo — Palanka ; à cause de l'ignorance et faute d'avoir préparé le terrain, la cause serbe n'avait pas à cette date, suffisamment d'adeptes. En échange, « les comités et les commitadjis [bulgares], quoique de mauvaise réputation, avaient rendu de précieux services à la cause bulgare ». D'après Tomić, le problème national a le caractère d'une lutte entre les partis pro-bulgare, pro-serbe, etc., oriéntés selon des avantages matériaux. En critiquant avec véhémence l'inefficacité politique consulaire serbe, Tomić fait remarquer qu'à cause de celle-ci « les premiers représentants de l'idée serbe en Macédoine ont été les Valaques (les Macédo-Roumains) (Bodi, Vasiliević, Nušić, Karastojanović) ou les patriotes professionnels ... » (p. 257). La propagande scolaire serbe présentait, également, de grandes lacunes, motif pour lequel on avait du attirer dans les deux lycées (de garçons et de filles) serbes fondés à Bitolja « des élèves slaves et macédo-roumains des écoles bulgares ... *d'où la prépondérance* de l'élément macédo-roumain parmi les élèves des écoles [serbes] d'enseignement moyen de Bitolja. La même situation en ce qui concerne le matériel didactique lequel, à cause de la mise en évidence de l'élément macédo-roumain, est un « appendice » digne de l'ère macédo-roumaine dans les consulats serbes » (p. 259). A cause de cela et pour d'autres motifs encore, « le rôle joué jusqu'à présent par l'école dans l'œuvre de redressement national est presque nul, en tout cas il n'est point positif », souligne le rapporteur en conclusion, suggérant comme solution politique du problème de la Macédoine, non pas l'autonomie, mais son partage entre les Serbes et les Bulgares.

Egalement dans la rubrique « Matériaux » et rattachés au mouvement révolutionnaire, nous trouvons les « Documents sur l'activité et la situation de l'organisation révolutionnaire dans le district de Velès de 1904 à 1905 », (*Иван катарџијев, Документи за дејноста и ноложбата на революционерната организација во Велешка околија во 1904-1905 година*; t. 2, p. 203—259). Ceux-ci présentent des pages reflétant l'œuvre de redressement de l'organisation révolutionnaire après l'étouffement de la révolte d'Ilinden. La situation intérieure de l'organisation de Velès, tout comme celle des organisations d'autres districts, se caractérise par des luttes fractionnaires violentes entre le groupe centraliste et celui de Sarafov. Ces luttes se sont soldées par l'assassinat du chef de l'organisation de la région de Velès, Stephane Dimitrov, dont la correspondance est publiée ici.

Parmi les thèmes qui demeurent en dehors du problème révolutionnaire, nous signalons, en premier lieu, l'étude « Deux étapes dans le développement économico-social de la Macédoine au XIX^e siècle » par D. Miliovska (*Две развојни етапи во економско-општественииот развиток на Македонија во XIX век;* t. 2, p. 35—78). La première étape marque le développement ascendant, tandis que la seconde — commençant environ dans la période de la guerre de Crimée — se caractérise par un déclin économique. L'une des conséquences du déclin et de l'aggravation des conditions de vie de la paysannerie et des habitants des villes est l'émigration de cette population dans d'autres pays, dont aussi la Roumanie.

Un dernier problème d'histoire moderne est traité dans « Notes sur la question de Cyrille et Méthode chez les Macédoniens au XIX^e siècle » par H. Polenaković (*Белешки за Кирилометодиевското прашане кај македонците во XIX век;* t. 1, p. 157—180). Le culte de Cyrille et de Méthode se développe en Macédoine dans la seconde moitié du XIX^e siècle, quand il est pratiqué par les représentants de la renaissance macédonienne et se manifeste dans la peinture religieuse de Macédoine.

Les problèmes d'histoire moyenne macédonienne sont traités dans deux articles :
M. Sokolski présente des « Données originales turques des XV^e et XVI^e siècles pour la ville de Bitolja » (*Турски изворни податоци од XV и XVI век за градот Битола;*

t. 1, p. 127—156). Celles-ci se trouvent dans un *Tapu tahrir defterleri*, c'est-à-dire un récensement, existant dans les archives d'Istamboul. Les informations comprises dans le *defter* datent des années 1460—1544 et présentent beaucoup d'intérêt pour les historiens, les ethnographes les géographes et les économistes.

Alex. Stoianovski étudie « Les Dervindjis en Macédoine » (*Дервенџиството во Македонија*; (t. 2, 115—164). L'institution des dervindjis qui fournit les mesures de garde et de sûreté dans l'Empire ottoman, avec l'engagement des chrétiens en échange de certains privilèges, est poursuivie avec un intérêt toujours croissant en historiographie. On constate des données présentées par l'auteur que la littérature concernant ce problème est en premier lieu yougoslave et bulgare et, dans une certaine mesure, soviétique. Les sources en sont : informations turques, notes des voyageurs étrangers, et la tradition.

L'auteur analyse les divers aspects du problème : les causes de l'apparition des dervindjis, l'introduction de leur fonction dans l'Empire, les tâches qui leur incombent, leur organisation et le système selon lequel ils accomplissent leur emploi.

A partir des informations dont on dispose à l'heure actuelle, il apparaît que dans les Balkans, l'institution des dervindjis s'est le plus développée dans l'ouest de la Serbie et dans la Macédoine : dans cette dernière, elle était même très avancée dès la seconde moitié du XV^{e} siècle. Nous rencontrons des dervindjis employés dans les chantiers des sandjaks de Zvornik et de Temeshvar. Au nord du Danube on rencontre également des localités employant des dervindjis, comme par exemple Pantchova, Verchetz, Zemun, etc.

La revue comprend une série de matériaux d'histoire contemporaine, se rapportant à la période de la seconde guerre mondiale. Parmi ceux-ci, le premier concerne « Le bombardement de Bitolja le 5 XI 1940 et la question de la démission du général Neditch » par Z. Avramovski (*Бомбардирањето на Битола на 5. XI.1940 година и прашањето за оставката на генерал Милан Недиќ*; t. 1, p. 99—126). Le bombardement inattendu de Bitolja par des avions — inconnus d'après la version officielle—italiens en réalité, a provoqué certains contacts diplomatiques qui ont fait ressortir la position conciliante du gouvernement royal yougoslave vis-à-vis de l'Italie agressive. La demission de Neditch, ministre de la Guerre, pour avoir négligé les mesures de défense contre les attaques aériennes, a constitué en réalité une concession faite à l'Italie.

Les autres matériaux d'histoire contemporaine concernent l'occupation étrangère et la lutte de libération de la Macédoine.

M. Apostolski, A. Hristov et R. Terzioski présentent « La situation de la Macédoine occupée pendant la seconde guerre mondiale (1941—1944) » (*Положбата на окупирана Македонија во втората светска војна*; t. 1, p. 5—46). L'une des principales caractéristiques du régime d'occupation fasciste bulgare en Macédoine est l'installation des unités militaires allemandes et la position de subordination des organes bulgares d'occupation vis-à-vis des organes allemands. En partie, ce fait a imprimé certains traits au développement du système d'occupation en Macédoine. Dans ce contexte, Gligor Todorovski présente « Une contribution à l'étude du système d'occupation en Macédoine de 1941 à 1944 (*Прилог кон изучување ето на окупаторскиот систем во Западна Македонија* t. 2, p. 181—202). En présentant tout d'abord les problèmes apparus dans les relations bulgaro-italiennes sur le thème de la ligne de démarcation de la zone d'occupation en Macédoine, l'auteur montre ensuite les aspects de la politique de discrimination et de dénationalisation menée par les quislingues albanais dans la Macédoine de l'ouest, politique qui cependant n'a point réussi à creuser un abîme entre les populations macédonienne et albanaise.

Les « Evénements importants au cours de la lutte pour la libération nationale dans la région de Bitolja-Prespa pendant la période de 1941 à 1943 » sont analysés par B. Mitrovski

(t. 1, p. 47—98). L'auteur accorde une attention toute particulière à la formation des détachements de partisans, aux mesures prises au cours de l'hiver 1942—1943, au renforcement de ces détachements et, en 1943, à leur transformation en bataillons.

La rubrique des comptes rendus et des notes, riche dans les deux fascicules, présente des études yougoslaves et étrangères concernant l'histoire de la Macédoine à différentes époques.

On trouve également d'amples contributions bibliographiques en ce qui concerne la période d'entre les deux guerres mondiales, la meilleure connaissance de la vie et de l'activité du révolutionnaire Gotze Delcev, ainsi qu'une bibliographie historique des années 1960 et 1961, faisant suite à la bibliographie publiée dans des numéros antérieurs de la revue.

S. Iancovici

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr.) ; CRONŢ, GHEORGHE (G. C.) ; DUŢU, ALEXANDRU (A. D.) ; IANCOVICI, SAVA (S. I.) ; MARCU, LIVIU P. (L. P. M.) ; MIHAESCU, HARALAMB (H. M.) ; MIRONESCU, NICOLAE ALEXANDRU (N. AL. M.) ; PENELEA, GEORGETA (G. P.) ; SAUCIUC-SĂVEANU, T. (T. S.) ; VRACIU, ARITON (A. V.).

GUILLOU, ANDRÉ, *Les actes de S. Maria di Messina. Enquête sur les populations grecques d'Italie du sud et de Sicile* (XI^e—XIV^e s.) ; (un volume de textes, complété par un album comprenant 2 cartes et 26 planches) ; *Les actes latins de S. Maria di Messina* (1103—1250) ; édités par Léon-Robert Ménager (Istituto Siciliano di studi bizantini e neoellenici. Testi pubblicati da Bruno Lavagnini, 8, 9), Palermo, 1963, 260 p., 221 p.

Deux petits îlots linguistiques grecs subsistent encore de nos jours dans l'Italie méridionale, l'un en Calabre, autour de la localité de Bova, l'autre dans la péninsule de Salento, à l'ouest d'Otrante. Ces deux îlots linguistiques se trouvent dans des régions isolées et montueuses, à une certaine distance de la mer, et conservent des caractères archaïques. Ils ont été étudiés par Gerhard Kohlfs, qui a abouti à la conclusion qu'ils seraient les continuateurs, en droite ligne et sans interruption, de la population grecque de l'époque antique. L'Italien Giuseppe Morosi avait déjà soutenu en 1870 qu'ils seraient d'origine byzantine et représenteraient des colonisations des IX^e et X^e siècles. Il faut rappeler que la question est loin d'être simple, ni facile à résoudre. Les informations historiques, en effet, sont rares et pas concluantes ; quant à celles d'ordre linguistique, elles apparaissent si complexes et si embrouillées qu'on pourrait les interpréter aussi bien en un sens que dans l'autre. Un fait est certain, toutefois : c'est que cette population grecque était jadis bien plus nombreuse qu'aujourd'hui. Elle vivait aussi dans le nord-est de la Sicile et s'étendait en Italie du sud, davantage vers le Nord. Durant un certain temps, elle fit partie de l'Empire byzantin et se trouva à la périphérie du monde grec, dans une région où les interférences entre la culture grecque et romaine ont toujours été très actives. L'étude de ces vestiges de populations grecques intéresse non seulement l'histoire de la langue et du peuple grecs, mais le passé même du peuple italien.

La présente publication représente une collection de 13 actes grecs des années 1076—1306, et de 26 actes latins des années 1103—1250 ; à quoi s'ajoutent en annexe 15 autres docu-

ments latins des années 1252—1266. Toutes ces pièces émanent de la chancellerie du couvent de Sainte Marie de Messine et constituent des actes de donation, de vente, de location, de jugement ou encore des contrats de propriétés agricoles dépendant dudit monastère. Certains regardent des rapports privés, constitutions de dot, testaments, échanges, reconnaissances de dépendance, concessions. Dans leur ensemble, ces pièces revêtent une importance particulière aussi bien pour l'histoire économique et sociale, que pour l'histoire linguistique. Leur langue est évoluée et, à en juger d'après les paradigmes et la syntaxe, elle se rapproche davantage du néo-grec. Parfois, elle traduit ou transcrit des notions inconnues des Byzantins, comme *burgensis*, *dominus*, *iuratus*, *procurator*, *servitium*, *vilanus*, c'est-à-dire des termes propres à la féodalité occidentale. Il existe de nombreux emprunts faits au latin, mais le style continue à être celui du grec parlé. Aussi les actes publiés ici représentent-ils une source pour la connaissance de la langue grecque à l'époque considérée. Citons comme exemples d'interférence βουτελλερία (*botteleria*), βουττίον (= *dolium*, roumain *bute*), δουλευσις (= *servitium*), καντζελλάριος (*cancellarius*), κουλτούρα (*cultura*), νοτάριος, etc. Le mot δόσις (écrit δῶσις) peut être traduit en roumain par *dare* (impôt, cens). Le terme μαγίστωρ, μαΐστωρ a peristé en bulgare, en roumain et en serbo-croate. A partir du latin *ruga* s'est développé le byzantin ῥῶγα, l'aroumain *arugă* et l'albanais *rrugë* (rue).

En matière d'onomastique, ces actes fournissent un appoint de prix à l'étude des rapports ethniques de l'Italie méridionale.

H. M.

UMLENSKI, IVAN, *Кюстендилският говор* [*Le dialecte de Küstendil*], Sofia, 1965, 282 p. (Българска Академиа на Науките. Институт за български език « Трудове по българска диалектологиа », I).

La région de Küstendil est comprise entre celle de Stanke Dimitrov à l'Est, Blagoevgrad au Sud, Trăn et Radomir au Nord et la frontière yougoslave à l'Ouest. Elle est divisée en quatre districts : Pole (38 villages), Pijanec (25 villages), Kamenica (23 villages) et Kraište (10 villages), au total 96 villages. Son ancien nom était Velbăžd, mais la conquête turque a imposé celui de Küstendil, lequel dérive du nom de Constantin Dragash, le dernier despote chassé par les Ottomans. La région toute entière est montagneuse et ses conditions géographiques expliquent en partie la différenciation assez prononcée du dialecte parlé dans ladite région.

L'auteur a recueilli d'abondants matériaux sur les lieux mêmes et les a étudiés aux chapitres suivants : introduction (p. 13—19), phonétique (p. 21—79), morphologie (p. 80—128), syntaxe (p. 129—144), lexique (p. 145—160), caractérisation générale (p. 161—189), textes (p. 190—210), dictionnaire (p. 211—271), phraséologie (p. 272—273). Le travail est utile pour l'étude des dialectes bulgares, mais aussi pour la connaissance des rapports linguistiques bulgaro-roumains ou bulgaro-turcs, car ce sont notamment des éléments roumains et turcs qui ont pénétré dans le dialecte de Küstendil, grâce aux bergers ou par voie administrative. L'étymologie est la partie la plus faible de l'ouvrage. Quelques rectifications s'imposent :

Les mots *агроном* et *аперацииа* sont des latinismes venus par la filière du russe. *Аспра* est un vestige byzantin. *Бербат* est un emprunt fait au roumain, pas au turc. *Босилóк* a à la base une forme latine. Le mot *йаска* dérive du roumain *iască*, lequel vient du latin *esca*. *Кофтор* est, lui aussi, d'origine latine. Pour *мангосия* (femme dépravée), cf. le roumain *mangosit* (propre à rien, malhabile) et le néo-grec μάγγχ (farceur, voyou). *Мартек* est un grécisme (μερτικόν) répandu aussi en roumain (*mertic*), en hongrois (*mérték*) et en turc (*mertek*). *Погача*, roumain *pogace*, dérive du magyar *pogácza*. *Разбуна* et *разбунуваи* ont à la base le roumain

războna (venger) d'origine latine. *Темель* et le roumain *temei* sont antérieurs à l'influence turque et proviennent du grec θεμέλιον. *Урда* et le roumain *urdă* sont probablement d'origine thrace. *Фаша* est le roumain *fașă* (lange), du latin *fascia*.

H. M.

МИЧЕВ М., ДУРИДАНОВ И., *За произхода и значението на някои местни географски имена по средното поречие на река Искър в района на Предбалкана* [*Über die Herkunft und die Bedeutung mancher örtlichen geographischen Namen im Mittelstromgebiet des Flusses Iskar im Vorderbalkanbezirk*], extrait de « Известия на Българското Географско Дружество » IV/XIV/, 1961, p. 61-77.

La collaboration d'un géographe et d'un linguiste est chose bienvenue. L'appel qu'ils font aux sources historiques byzantines et leur tendance à comprendre au préalable les caractéristiques et le processus de développement de la société féodale pour éclairer la toponymie ancienne dénotent qu'ils se sont rendu compte de la complexité des problèmes de ce genre. C'est ainsi qu'ils étudient un nombre de 18 toponymes supposés être d'origine roumaine aux alentours de la ville Mezdra, sur le cours moyen de l'Iskar, et ils essayent de prouver la présence, autrefois, dans ces parages d'une population roumaine. Cette minorité s'y serait fixée aux XIII^{e} — XIV^{e} siècles, pour être ensuite totalement assimilée par les Bulgares. Ces 18 toponymes appartiennent à la toponymie mineure. *Жулавáла — jilăveală* (de *jilav* — humide) fait songer à Jilava, localité près de Bucarest. *Келдѐр* a à la base plutôt le pluriel *căldări* (trous profonds et abrupts dans les flancs d'une montagne), que le masculin singulier hypothétique *căldèr* (du féminin *căldare* — chaudron), qui manque au *Dictionnaire de l'Académie Roumaine* (Bucarest, 1906—1913). *Koctomàr — coastă mare, Кукўй — cucui, Мошул — moșul, Мушат — mușat, Палимар — pălimar, Скалдинца — scaldă, scălda, Скўрта — scurtă, Слатина — slatină, Соàрите — soare* sont des étymologies qui emportent la conviction du lecteur. *Лàула — laiul* me semble douteux. La position de l'accent tonique montre que *Молéй* est le pluriel de *moilu* (dérivé de *moale*) et non une simple forme de l'adjectif *moale*. *Негърщица* provient de *Negrești* + suffixe *-ița*. Le phonétisme dialectal *păsui* (littéraire *fasole*) se rencontre au Banat et explique le toponyme bulgare *Пазўла*, bien qu'il faille le comparer aussi au serbe *pasulj* et au hongrois *paszulj*. *Тáртар* a pour point de départ le substantif *tàrtăr* (lieu profond des enfers, chef des démons), mot populaire de provenance grecque (τάρταρος), attesté à partir du XVII^{e} siècle, et non pas un soi-disant adjectif *tartàr* (tartare ; cf. l'allemand *tartarisch*), non enregistré par les dictionnaires roumains. Si l'on admet l'étymologie proposée ci-dessus, les considérations historiques des auteurs sur l'invasion tartare en Bulgarie au XIII^{e} siècle sont inutiles. Le mot *șatră*, proposé comme explication du toponyme *Шатрил*, a des correspondants en bulgare ((*шатър, шатра*) et en serbe (*шатор, шатра*). Il a été véhiculé par les Tziganes et n'est point concluant dans la discussion.

Cette étude démontre que la toponymie, si on la manie avec prudence, peut fournir d'intéressantes contributions à la connaissance des relations linguistiques entre les peuples.

H. M.

Geografski Atlas Jugoslavije [*Atlas géographique de Yougoslavie*], Graficki Zavod Hrvatske, Zagreb, 1962, 256 p. + cartes.

Cet atlas offre une présentation de la R. S. F. de Yougoslavie par le professeur Rudę Petrović, un aperçu statistique dressé par Petar Mardešić et un index complet des localités figurant sur les cartes annexées. Le territoire de la Yougoslavie est divisé en 37 secteurs

rectangulaires, en allant de l'Ouest vers l'Est et du Nord au Sud. Chaque secteur est reproduit à l'échelle de 1/500 000 d'après des cartes plus détaillées à 1/100 000 et 1/200 000. Des moyens adéquats suggèrent le relief, les cours d'eau, les voies de communication, les localités, les divisions administratives, etc. D'un format commode (in 8°), ce travail, d'une abondante information et intelligemment présenté, est non seulement utile, mais encore accessible aussi bien aux spécialistes qu'au grand public.

H. M.

PROTOPSALTIS, EMMANUIL G., Νέαι ἔρευναι περὶ τοῦ Λάμπρου Κατσώνη καὶ τῶν ὀπαδῶν του. (Ἡ ἀπολογία τοῦ Λάμπρου Κατσώνη) [Nouvelles recherches au sujet de Lambros Catzonis et de ses compagnons. La justification de Lambros Catzonis], dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος», XV, 1961, p. 81—99.

On sait qu'avant le commencement des guerres russo-turques, la Russie tzariste déployait toujours une activité propagandiste intense, en vue d'entraîner à lutter les peuples balkaniques aux côtés des troupes russes contre l'ennemi commun. D'autre part, les peuples balkaniques, surtout les Grecs, désireux de rejeter la domination ottomane, se joignaient aux Russes, en plus ou moins grand nombre, quand ceux-ci apparaissaient dans les eaux grecques et luttaient à leurs côtés.

Avant le commencement de la guerre russo-turque de 1787—1792, Catherine II envoya le général russe Zaborovski, muni d'instructions formulées en 22 articles, avec la mission de conclure un traité avec les Grecs, les Slaves et les Albanais, en vue d'un soulèvement général. Les circonstances, cependant, empêchèrent la flotte russe de pénétrer à nouveau dans les eaux grecques, comme en 1768—1774, ce qui fit que les Grecs, malgré les préparatifs faits dans toutes les provinces grecques et malgré tout leur enthousiasme, ne se soulevèrent pas. Il n'y eut sur terre que quelques rencontres sans importance, mais la contribution des Grecs à cette guerre eut, sur mer, une importance toute spéciale, due à l'héroïsme du téméraire Lambros Catzonis que l'histoire de la Grèce compte parmi ses héros de la marine. Il combattit contre les Turcs avec sa petite flottille, pendant toute la guerre, et continua les luttes même après la fin des hostilités entre Russes et Turcs.

On a beaucoup écrit au sujet de Catzonis. Protopsaltis, le directeur des Archives de l'Etat d'Athènes, a lui-même parlé de Catzonis dans son article Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ Λάμπρου Κατσώνη (Contribution à l'histoire de Lambros Catzonis), Athènes, 1958, et dans Ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεύτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β′ ρωσοτουρκικὸν πόλεμον (Le mouvement révolutionnaire des Grecs dans la seconde guerre du temps de Catherine II), Athènes, 1959.

Par les études consacrées à ce combattant aussi bien par Protopsaltis que par Constantin Mergios [1] et Spyridon Theotochis [2], études basées sur de riches matériaux inédits, trouvés dans les archives d'Athènes et de Venise, on a pu connaître beaucoup de détails de la vie et de l'activité de Catzonis. Beaucoup de points obscurs ont été expliqués, beaucoup d'erreurs ont été rectifiées.

---

[1] Constantin Mergios, Νέαι εἰδήσεις περὶ τοῦ Λάμπρου Κατσώνη καὶ τοῦ Ἀνδρούτσου (Nouvelles informations au sujet de Lambros Catzonis et d'Androutzos) dans Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν, XXIII (1959).

[2] Spyridon Theotochis, Ἡ ἐν Βενετίᾳ κατασκοπεία κατὰ τοῦ Λάμπρου Καττώνη (L'espionnage exercé à Venise contre Lambros Catzonis), dans Ἡμερολόγιον Μεγάλης Ἑλλάδος, 1924, p. 348—355.

Les documents publiés dans les études que nous avons citées plus haut nous apprennent des détails sur l'activité que L. Catzonis a déployée pendant la guerre et après la conclusion de la paix. Toujours par ces documents, nous prenons connaissance de la politique de Venise en ce qui concerne son activité.

La publication de documents des archives russes se rapportant à son activité seraient aussi d'une grande importance. Ils expliqueraient beaucoup de points demeurés obscurs du temps de sa collaboration avec la flotte russe, ainsi que son désaveu par la cour du tzar, parce que après la signature de la paix il ne voulut pas se soumettre et déposer les armes. Mais des documents déjà publiés d'autres archives il résulte aussi que, quoique la cour de Pétersbourg l'ait désavoué, elle aura déposé des efforts pour la libération de sa famille qui avait été emprisonnée par les Vénitiens à Corfou et se sera intéressée au sort de ses camarades de combat. Protopsaltis revient sur l'activité de Catzonis pour publier une supplique inédite de celui-ci, écrite en italien et en français. L'auteur publie le texte français, avec la traduction en langue grecque.

Cette supplique, écrite à Trieste le 10 mai 1794, a été adressée au ministre de la guerre de la tzarine. Dans la supplique Catzonis demandait à être réhabilité et récompensé pour les services rendus à l'Etat russe.

Il demanda comme récompense 500 000 roubles et réussit à obtenir 470 000. Une grande partie de cette somme fut distribuée par lui à ses camarades de combat.

Après sa réhabilitation, Catzonis s'installa avec sa famille en Crimée où il mourut en 1804, à l'âge de 52 ans.

L'article de Protopsaltis est intéressant surtout parce qu'il éclaircit encore un problème : la réhabilitation de Catzonis. Toute nouvelle information au sujet du grand patriote grec serait bienvenue.

A. Cr.

TOMADAKIS, NICOLAOS V., Τὰ ἐν Κρήτῃ πολιτεύματα *1821—1824* Α' Αἱ κατὰ τὴν ἐπανάστασιν ἀντιθέσεις [*Les statuts de Crète en 1821—1824. I. Les antithèses du temps de la révolution*], dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος», XV, 1961, p. 3—52.

Nicolaos Tomadakis, professeur à l'Université d'Athènes, s'est occupé à plusieurs reprises de l'histoire de la Crète. On lui doit aussi une riche bibliographie des révoltes crétoises pour l'affranchissement de la domination ottomane.

Dans l'article dont nous nous occupons à présent, l'auteur traite de l'évolution des événements ayant eu lieu en Crète de 1821 à 1824, c'est-à-dire dans la première phase du soulèvement de l'île contre la domination ottomane.

Les sources documentaires pour l'histoire crétoise de cette époque sont nombreuses, mais la plus précieuse est constituée par les mémoires de l'auteur de la révolte, Kirikos Kritovoulidis, où il combat beaucoup d'affirmations des historiens grecs et complète l'histoire crétoise à l'aide de nombreuses informations sûres et d'importants documents.

Le professeur Tomadakis montre d'abord les dissensions existant entre les différentes régions de l'île pendant la révolte et la suprématie acquise par la région de Sfakia grâce à sa prospérité. Les Sfakiotes étaient plus riches et plus progressistes par rapport à d'autres Crétois, car ils faisaient du commerce, avaient leur propre flotte commerciale, voyageaient à l'étranger, venaient en contact avec l'Europe civilisée et avec les nouvelles idées sociales et pouvaient se procurer des armes. Les Sfakiotes constituaient la couche sociale progressiste de la

bourgeoisie crétoise. Parmi eux, il y avait des marchands avisés, capables de dominer toute l'économie de l'île.

Au chapitre II (p. 11—15), l'auteur s'occupe de la « Chancellerie » sfakiote. Pendant les luttes, son rôle fut utile ; elle approvisionnait les forces combattantes et secourait les nombreux réfugiés qui avaient cherché abri dans la région montagneuse de Sfakia. Lorsqu'en novembre 1821 Afendulief assuma le commandement militaire et la direction de l'île, la Chancellerie collabora avec lui.

Le chap. III (p. 15—23) concerne les événements de 1822. Etant donné qu'en Crète sévissait l'anarchie, Afendulief demanda l'aide de D. Ypsilanti pour rétablir l'ordre. En même temps qu'il sollicita l'aide du pouvoir central grec, il établit un projet d'organisation administrative. Le gouvernement grec répondit à l'appel d'Afendulief et envoya un représentant porteur d'un statut qui fut adopté et mis en application.

Au chap. IV (p. 23—28), Tomadakis s'occupe des années 1823 et 1824, quand eut lieu l'Assemblée Générale d'Arcudaina, où fut voté, en 1823, un autre statut pour le gouvernement de l'île.

Dans les dernières pages de son article, Tomadakis donne des renseignements sur la vie et l'activité de deux personnages qui jouèrent un rôle important au cours des événements de Crète : Afendulief et Georges Calamaras. D'origine grecque, Afendulief est né à Nijna où ses ancêtres étaient établis depuis de nombreuses années. Il alla en Grèce avec Démétrius Ypsilanti combattre pour son indépendance. Afendulief appartenait donc au parti philo-russe. Georges Calamaras fit ses études à l'Université de Pétersbourg et entra dans l'armée russe. En 1805 il accompagna la flotte russe dans l'Heptanèse. Une infraction à la discipline le fit rappeler à Pétersbourg, où il fut jugé en 1812 et dégradé. Après cette date, on le retrouve à Jassy, où il gagnait son existence, en donnant des leçons. Quand Alexandre Ypsilanti franchit le Prut, Calamaras se joignit à lui, étant même le conseiller du commandant, bien qu'il ne figure pas dans les documents relatifs à la révolte de 1821, publiés en Roumanie. Après l'échec du mouvement d'Ypsilanti, Calamaras partit en Grèce, puis en Crète comme conseiller du gouverneur Toumbazis. Haïssant la Russie qui l'avait dégradé et affilié au parti philo-anglais d'Alexandre Mavrocordat, il intrigua en Crète contre Afendulief, qui représentait le parti philo-russe.

L'article finit avec la bibliographie des révoltes crétoises, qui constitue sa II^e partie, la première partie étant publiée dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος », vol. XIII, 1959, p. 26—32.

L'article du professeur Tomadakis représente une contribution précieuse. Avec la compétence qui le caractérise dans les questions crétoises, il traite minutieusement le problème, en se fondant sur une abondante bibliographie. Il fournit des renseignements très intéressants au sujet des années si agitées 1821—1824.

A. Cr.

Ἑλληνικὰ δημοτικὰ τραγούδια. Τόμος Α′ Ἀκαδημία Ἀθηνῶν. Δημοσιεύματα τοῦ Λαογραφικοῦ Ἀρχείου. [*Chansons populaires grecques*, vol. I, Académie d'Athènes. Publications des Archives du folklore, n° 7], Athènes, 1962, 517 p.

L'introduction du recueil est signée par Georges Spyridakis, directeur des Archives du folklore. On y traite de l'origine des chansons populaires grecques et de leur importance dans la vie du peuple, on y présente de courtes études sur la poésie akritique et historique, sur les ballades et les vers consacrés aux héros populaires et enfin on y indique les éditions des chansons populaires et les critères qui ont servi à établir cette nouvelle édition.

Le recueil contient deux parties. La première (p. 3 — 118) débute par les chansons akritiques, sélectionnées par Spyridakis. Tout comme dans l'édition de Politis, chaque type de chanson populaire est précédé d'une étude succincte sur le genre respectif, comprenant l'analyse de la chanson, une indication sur son expansion territoriale et la bibliographie afférente.

Le deuxième chapitre (p. 121—180) comprend des chansons historiques sélectionnées par G. A. Megas. Le chapitre s'ouvre sur la chanson de Constantinos Gavras (1118—1140) et se referme sur quatre chansons historiques contemporaines portant sur des événements de la guerre de 1940—1944. Le premier de ces chants évoque la lutte héroïque soutenue par les Grecs contre les Italiens en Albanie ; le second et le troisième évoquent l'assaut des Allemands contre l'île de Crète (1941) et le quatrième déplore l'incendie de la ville de Calavrita, provoqué par les Allemands (1943).

Le troisième chapitre (p. 183—306) comprend des chansons klephtiques et commence par une chanson supposée de la fin du XVI^{e} s.

Les chansons composant la première partie du recueil sont sélectionnées par Petropoulos et celles de la seconde partie, par Petropoulos et Spyridakis.

La seconde partie a quatre sous-divisions :

I/ des ballades reflétant des croyances populaires ou des récits mythiques tels : la Ballade du frère mort, celle du Pont de l'Art, etc. ;

II/ des ballades ayant trait à la vie de famille : La méchante belle-mère, Le retour du mari absent, La femme fidèle, etc. ;

III/ des ballades sur la vie de société : L'Epreuve de l'amour, La Marraine qui se transforme en mariée, etc.

Le recueil finit par un index des personnes (p. 479—492), des lieux (p. 493—501), des auteurs (p. 502—504) et par un index des endroits d'origine de ces chansons (p. 505—507).

C'est une belle édition, exécutée avec beaucoup de soin, répondant à toutes les exigences scientifiques.

A. Cr.

ZOIDIS, GEORGES I., Τὸ θέατρο τῆς Φιλικῆς 'Εταιρίας. 'Ο ρόλος του στὴν ἰδεολογικὴ προετοιμασία τοῦ ἑλληνικοῦ καὶ τοῦ ρουμανικοῦ θεάτρου [*Le théâtre de l'Hétairie des Amis. Son rôle dans la formation idéologique des esprits aux environs de l'année 1821. Son influence dans l'évolution du théâtre grec et roumain*], dans « 'Επιθεώρηση Τέχνης », an IX, vol. XVII, fasc. 100, avril 1963, p. 260—281.

Dans une brève introduction, l'auteur nous peint l'ambiance générale dans laquelle s'est développé le théâtre ; c'est dire qu'il nous fait comprendre les causes d'ordre économique et social de la déchéance du système féodal turc à cette époque, en même temps que celles du développement de la bourgeoisie grecque, de la renaissance culturelle et de la pénétration de nouvelles idées progressistes, menant à une maturité de conscience et finissant par la révolution en vue de la libération nationale.

L'auteur s'occupe ensuite de la création du théâtre grec d'Odessa et de son évolution. Il fait une heureuse synthèse de tout ce qui a été écrit sur les théâtres d'Odessa et de Bucarest.

Il démontre que les débuts du théâtre grec d'Odessa n'ont été ni incidentels, ni la conséquence du fait que dans cette ville se trouvait une colonie grecque florissante, bénéficiant aussi de la protection de la Russie orthodoxe. C'étaient là, sans doute, des conditions favorables d'ordre objectif, mais il est clair que l'élément décisif qui a mené à la création et au développement de ce théâtre a été la « Philike Hetairia ». Le nom de la première pièce jouée sur cette scène n'est pas connu, mais il est certain que l'ouverture du théâtre se fit en 1814. En 1817,

on donne *Thémistocle* par Metastasio. La représentation suivante a lieu le 18 février 1818, avec *Philoctète* de Sophocle, d'après la traduction de Nicolas Picolo, suivie le 7 septembre 1818 par Ὁ θάνατος τοῦ Δημοσθένους (La mort de Démosthène) de Nicolas Picolo. En même temps que cette dernière pièce, on donne le drame de Georges Lassanis Ἡ Ἑλλὰς καὶ ὁ Ξένος (La Grèce et l'étranger). Quelques jours après, une autre pièce originale de Lassanis est jouée : Ἁρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων (Harmodios et Aristogeiton), dans laquelle l'auteur cingle la tyrannie et glorifie, par contre, la liberté. En 1820, on donne les tragédies de Voltaire Μωάμεθ (Mahomet) et Ὁ θάνατος τοῦ Καίσαρος (La mort de César).

Le jour où Alexandre Ypsilanti franchit le Prut, le théâtre grec d'Odessa ferma ses portes. Le moment était venu pour les jeunes acteurs amateurs de s'enrôler dans les rangs des combattants et tout particulièrement dans le bataillon sacré ; ils furent nombreux ceux qui donnèrent leur vie dans les plaines de Drăgăşani, comme, par exemple, entre autres, cet acteur tant aimé et apprécié pour son jeu plein de talent, du nom de Dracoulis.

Mais l'exemple donné par les acteurs amateurs d'Odessa a porté ses fruits. Des représentations isolées ont lieu à Trieste et Corfou et enfin, comme la plus importante des conséquences de l'activité théâtrale d'Odessa, la création d'un théâtre grec à Bucarest.

L'auteur nous rend compte des premières représentations du temps de la princesse Ralou, ainsi que de l'œuvre de réorganisation du théâtre, commencée après le départ de la princesse, à l'initiative des participants à la Hétairie et entreprise sous la direction de Jacovaki Rizo Rangabè.

A Bucarest, tout comme à Odessa, le répertoire se compose de pièces dont le thème est patriotique : Brutus (de Voltaire), Timoléon (de Zambelios), Phèdre (de Racine), La mort de César (de Voltaire), Aspasie (de Jacques Rizo Neroulos), Philippe II (d'Alfieri), Zaïre et Mahomet (de Voltaire) et Aristodemos (de Monti).

Tous ces titres prouvent que Voltaire et Alfieri étaient les auteurs préférés, à cause de leurs idées démocrates et révolutionnaires, ce qui vaut surtout pour Voltaire que les Grecs appréciaient tout spécialement pour ses sentiments philhelléniques et sa haine des Turcs.

Zoidis rappelle ensuite qu'en même temps que la création du théâtre grec à Bucarest, le théâtre roumain y prend aussi naissance, comme une conséquence du développement de la société roumaine. Bien qu'étant un effet des conditions sociales et économiques du moment, son développement a sans doute été influencé, en bonne partie, par le théâtre grec.

En conclusion de son étude, Zoidis nous entretient de la contribution de l'activité théâtrale à la formation des consciences nationales grecque et roumaine et nous indique aussi les représentations isolées, données par les anciens acteurs des théâtres d'Odessa et de Bucarest, après 1821, en Grèce et à Bucarest ; parmi ceux-ci, il cite Aristias et Th. Alcéos.

L'ouvrage de Zoidis fait preuve d'un travail laborieux, consciencieux et rempli d'interprétations judicieuses. Il donne, en plus, une riche bibliographie grecque et roumaine.

A. Cr.

HERETI, MARIA C., Κατάλογος τῶν εἰς τὰ γενικὰ ἀρχεῖα τοῦ κράτους ἀποκειμένων πατριαρχικῶν σιγιλλίων [*Liste des « sigillia » patriarcaux existant aux Archives générales de l'Etat*], dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XV, 1961, p. 234—250.

Cette liste se compose de 20 « sigillia », dont 19 originaux et une copie. Du point de vue chronologique, tous datent de l'époque de la domination turque, le plus ancien de 1580 et le plus récent de 1819. Tous proviennent du patriarcat œcuménique de Constantinople.

La majorité des actes en question confirment ou renouvellent des stavropégies.

A. Cr.

DIMARAS, C. TH., Στίχοι τοῦ Σολωμοῦ καὶ ἄλλα κείμενα σχετικά [*Quelques vers de Solomos et des textes s'y rapportant*], dans «'Ερανιστής», Athènes, I, 1963, fasc. 1, p. 1—12.

Une nouvelle publication a récemment paru à Athènes, sous le titre de «'Ερανιστής». De courts ouvrages, tels que des descriptions de manuscrits épars, des complètements à la bibliographie de Ghinis, des publications de textes de petites dimensions (correspondance, dédicaces, notes marginales des manuscrits ou d'imprimés, corrections de dates, de déchiffrements erronés, compléments biographiques et bibliographiques et d'autres) font l'objet de cette revue et expliquent son nom. Le volume en est réduit, mais le contenu est riche en informations.

Cette publication s'inaugure par un article consacré au poète Denys Solomos, auteur de l'hymne national grec. Ce poète, qui a eu un rôle d'une importance décisive dans l'évolution de la littérature grecque, a retenu à juste titre l'attention des gens de lettres grecs et étrangers.

On a beaucoup écrit sur Solomos et, certainement, tout n'est pas encore dit. On recherche ses poésies, encore inédites, surtout si elles portent une date, car elles contribuent à établir la manière dont a évolué le talent du poète.

Dans son article, l'exégète littéraire grec publie certains vers de Denys Solomos, découverts et copiés dans les Archives de Venise par un ami du poète, L. Stranis, ainsi que quelques lettres portant sur ces vers.

A. Cr.

GHINIS, D. S., Διορθώσεις, συμπληρώσεις καὶ προσθῆκες στὸ «Répertoire» M. Richard [*Corrections, compléments et addenda en marge du «Répertoire» de M. Richard*], dans «'Ερανιστής», Athènes, I, 1963, fasc. 3—4, p. 111—116.

En 1958 a paru, comme on le sait, la seconde édition du «Répertoire» des catalogues des manuscrits grecs, rédigé par Richard, œuvre précieuse et fort utile.

Plusieurs comptes rendus ont été publiés à l'égard de cet ouvrage, tous extrêmement favorables. Dans son article, Ghinis les indique d'une manière précise, ce qui rend plus aisée la tâche de ceux qui emploient ce «Répertoire» dans leurs recherches.

Ainsi qu'il ressort du titre de l'article dont nous nous occupons, l'auteur fait à son tour, en marge du Répertoire cité, des corrections et des compléments.

A. Cr.

OICONOMIDIS, DIMITRIE, Ἄγνωστα ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐν Μολδοβλαχίᾳ ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν τοῦ *1821* (Σειρὰ τετάρτη) [*Documents inconnus relatifs à l'insurrection de Moldavie et de Valachie en 1821* (*quatrième série*)], dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς 'Ελλάδος», XV, 1961, p. 124—148.

L'historien grec qui a consacré plusieurs études aux relations gréco-roumaines, a publié dernièrement une série de documents relatifs à l'insurrection de 1821.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, Oiconomidis a déjà publié trois autres séries de documents. Il eut été désirable que l'auteur précisât où ont été publiées les séries précédentes, afin que le chercheur sût où les trouver. Nous sommes en mesure de compléter cette omission et de préciser que les séries antérieures ont également paru dans «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ

ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς «Ἑλλάδος», la première série dans le t. IX (1956), p. 133—137; la deuxième dans le t. XII (1957), p. 72—102, la troisième dans le t. XIII (1959), p. 357—383.

Dans la quatrième série dont nous nous occupons ici, Oiconomidis publie des documents du ms. roum. 323 et 1155, du fonds de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Il donne en tout 5 regestes et 14 documents intégraux, n° 42—60, dont 13 sont rédigés en grec et 1 en français.

Une grande partie de ces documents ont été publiés dans la collection *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* [Documents concernant l'histoire de Roumanie. L'insurrection de 1821], Bucarest, t. I—V, 1959—1962. Ainsi, le doc. 43 de la quatrième série figure dans le t. I^er^, p. 236; le doc. 44 dans le t. II^e^, p. 396—397; le doc. 45 dans le t. I^er^, p. 225—226; les doc. 50 à 55 dans le t. III^e^, p. 81—82, 101—104, 132, 128—130, 134 et 133—134.

L'auteur n'a sans doute pas appris, en temps utile, que ces documents ont été publiés dans la collection de Bucarest, car il n'en fait aucune mention. D'ailleurs le III^e^ tome de la collection bucarestoise, qui contient la plupart des documents publiés par Oiconomidis (quatrième série), a paru en 1960, alors que le numéro respectif de la revue athénienne est de 1961, ce qui indique que les documents édités par Oiconomidis et ceux de la collection de Bucarest ont été publiés presque simultanément.

Lors de son séjour à Bucarest, le professeur Oiconomidis a, sans doute, transcrit hâtivement ces documents et, en les publiant, il n'a pas eu la possibilité de les collationner attentivement; c'est pourquoi on y trouve quelques lectures erronées et quelques omissions.

La publication de ces documents en Grèce est une œuvre méritoire, particulièrement utile aux historiens grecs, du fait que ces documents sont une source précieuse pour l'histoire du mouvement d'Alexandre Ypsilanti.

A. Cr.

CONIDARIS, GÉRASIME, Τὸ ʽΑγιώνυμον Ὄρος καὶ οἱ κύριοι παράγοντες ἀναδείξεως καὶ ἀκτινοβολίας ἐπὶ χίλια ἔτη [*La Sainte-Montagne et les principaux facteurs qui ont contribué à son prestige et à son éclat durant 1000 ans*], tirage à part de « Παρνασσός », V, n° 2, Athènes, 1963, p. 255—291.

Mille ans se sont écoulés depuis la constitution de la première grande communauté de moines au mont Athos. Il s'agit de la Grande Lávra, fondée en l'an 963 par le moine Athanase. Autour de ce monastère, d'autres encore furent érigés tour à tour, et leur ensemble constitue une république monastique qui a largement contribué à sauvegarder et à renforcer l'orthodoxie et l'hellénisme. En outre, l'année 1563 a encore enregistré un autre anniversaire : l'accomplissement de 50 ans depuis que la péninsule athonite a obtenu son indépendance de la domination turque.

Le millénaire de la fondation de la république athonite a été fêté au printemps de l'année 1963 avec un grand faste et il a occasionné maintes cérémonies auxquelles ont participé les représentants de l'Eglise orthodoxe du monde entier, dont les patriarches de Roumanie et de l'Union Soviétique.

Conidaris s'occupe dans son article de la fondation des couvents, de l'organisation de la république athonite, des valeurs sans égal de l'art religieux byzantin qui s'y conservent et de l'influence du mont Athos sur l'orthodoxie.

L'auteur montre comment, après la fondation par Athanase en 963 de la Grande Lávra, suivit celle des monastères d'Iviron, entre 979 et 984 (p. 263), et de Vatopédhiou en 985 (p. 264).

Ce dernier couvent devint un important foyer de culture. C'est là qu'a été fondée en 1743 l'Académie athonite qui acquit une grande célébrité, surtout sous la direction progressiste du moine Eugène Boulgaris, en qui s'unissaient la culture classique et l'esprit du siècle des lumières. C'est vers 1142 qu'apparurent à la Sainte-Montagne les moines russes, qui s'établirent au monastère de Saint Pantéléimon, l'actuel Rossikon (p. 264). La création du couvent de Dhionysíou se rattache au nom de Jean V Paléologue, mais aussi à celui d'Alexis III Comnène de Trébizonde, ainsi qu'au souvenir des princes de Valachie qui lui accordèrent de riches donations. Le fondateur du monastère de Chilandar fut Sava, fils du grand joupan de Serbie, Stepan Nemanja, et premier évêque de Petch (p. 265). A la même date, des moines bulgares pénétrèrent eux aussi au mont Athos ; ils sont groupés de nos jours au monastère de Zographou. Initialement, le mont Athos comptait 58 couvents ; au XII^{e} et au XIII^{e} siècle leur nombre s'élevait à 180, pour être aujourd'hui réduit à 20 couvents souverains (κυρίαρχοι μοναί).

Plus loin, l'auteur traite de l'organisation de la République athonite, démontrant que sa durée et sa résistance s'expliquent par son régime démocratique. Statuts et règlements régissent l'administration de la république, son économie, son activité commerciale, ses questions d'héritage, sa juridiction. L'auteur s'étend sur les difficultés que traversèrent les moines athonites pendant les Croisades. Le mont Athos tomba alors au pouvoir de Boniface, le roi de Thessalonique. Bien qu'il n'existât pas de plan systématique pour latiniser les caloyers orthodoxes, ils furent cependant fort persécutés. Décidés à assurer l'union religieuse pour des fins politiques, l'empereur Michel VIII Paléologue et le patriarche Jean Bekkos, qui était favorable à Rome, visitèrent la Sainte-Montagne pour convaincre et, au besoin, contraindre les moines à embrasser l'idée de l'union. Mais ces derniers demeurèrent fidèles à l'orthodoxie. Les monastères de Vatopédhíou, d'Iviron et de Zographou furent alors incendiés et les moines de Caryès — le prôtos lui-même—mis à mort. A peine les couvents brûlés furent-ils refaits, qu'une nouvelle vague de persécutions se déclencha, celle des mercenaires catalans d'Andronic II. Envahissant l'Athos (1307—1309), ils massacrèrent, brûlèrent, ravagèrent et pillèrent également objets précieux et œuvres d'art (p. 270).

Peu après 1309, les caloyers réussirent à rendre au mont Athos sa splendeur d'antan, grâce aux donations des empereurs grecs et de Doushan, qui fut proclamé en 1346 roi des Serbes et des Grecs, à Skoplje (p. 271). Les moines poursuivront leur politique d'opposition à la propagande unioniste.

Mais ce qui a contribué le plus à l'éclat de la Sainte-Montagne c'est le fait d'avoir été un centre de culture, surtout l'un des foyers célèbres de l'art orthodoxe byzantin. Ses pinacothèques d'art byzantin sont uniques au monde. Outre des icônes en mosaïque, d'une grande valeur artistique, dénotant aussi beaucoup d'imagination, les miniatures des précieux manuscrits conservés dans les divers monastères sont d'une haute importance. De même, les peintures murales qui décorent les murs du Prôtaton et, en général, les sanctuaires de tous les monastères athonites soulèvent l'admiration. Ces décorations appartiennent à l'école macédonienne et sont l'œuvre d'un brillant représentant de cette dernière, Pansélinos, et de ses élèves (p. 273). Après la conquête de Constantinople, l'école crétoise prendra aux XVI^{e} et XVIII^{e} siècles la place de l'école macédonienne et les pinacothèques s'enrichiront de nouveaux trésors uniques dans le monde civilisé.

Il est regrettable que Conidaris n'ait point aussi parlé de l'influence athonite sur l'art religieux des Russes et des autres peuples slaves, ni étudié les relations des Principautés Roumaines avec le mont Athos.

A. Cr.

Neugriechische Volkslieder. Auswahl und Übertragung ins Deutsche von Hedwig Lüdeke. Zweiter Teil, Übertragung, Herausgabe im Auftrag der Akademie von Athen, besorgt von Prof. Dr. G. A. Megas, Athènes, 1964, XV+334 p.

La préparation de cette édition avait été commencée depuis longtemps et déjà en 1939 l'Académie d'Athènes avait accordé les fonds nécessaires à son impression. Mais, la guerre étant survenue, l'impression en fut empêchée ; ensuite, les conditions d'après-guerre en Grèce n'ont fait que retarder pendant de longues années la parution du volume.

Il n'a pas été donné à l'auteur de voir ce beau volume, car elle est morte en 1961, à l'âge de 82 ans.

L'ouvrage contient les chapitres suivants : I/Chansons historiques et klephtiques ; II/Ballades ; III/ Chansons lyriques ; IV/Chansons sur la mort et le royaume des morts et chansons de lamentation ; V/Chansons de circonstance ; VI/Chansons pour la danse ; VII/Distiques ; VIII/ Chansons d'aujourd'hui.

Les titres mêmes des chapitres indiquent la richesse et la variété du matériel recueilli. En traduisant les textes grecs dans de beaux vers allemands, l'auteur a voulu faire connaître au public allemand les trésors de la poésie populaire et du folklore grecs.

Ce recueil témoigne d'un travail ardu et méritoire, auquel Hedwig Lüdeke a consacré les plus belles années de sa vie.

A. Cr.

MILUTINOVIĆ, KOSTA, *Les insurrections grecques dans la littérature serbe*, dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XV, 1961, p. 100—123.

L'historien serbe montre que, à la suite des recherches faites ces derniers temps dans les archives, il a été établi que les mouvements de libération nationale des peuples balkaniques n'ont pas commencé à se manifester dans la première moitié du XIX^{e} siècle, mais beaucoup plus tôt. Dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle déjà, les forces progressistes de libération nationale se font remarquer dans la lutte que les Serbes ont soutenue contre les Turcs sous le commandement de Koča Andelković, ainsi que dans le mouvement clandestin des patriotes grecs, qui se déploya sous la conduite du grand révolutionnaire et poète, Rhigas Velestinlis. Les idées de l'enthousiaste Thessalien, dit l'auteur, qui n'avait demandé ni l'aide de la Russie, ni celle de l'Autriche, mais l'aide des peuples balkaniques, ont été embrassées par les Grecs, les Serbes, les Bulgares et les Roumains. On dit que le protagoniste de la solidarité balkanique s'est adressé à Bonaparte, car Rhigas voyait dans les victoires de celui-ci contre l'Europe féodale et monarchique, la victoire de la révolution française. D'après les affirmations de Svetomir Nikolayević, Rhigas réussit à prendre contact avec Bonaparte. Mais, dans les travaux récents que les historiens grecs consacrent au patriote thessalien, on conteste l'hypothèse qu'il serait venu en contact personnel avec Bonaparte ; il ne lui aurait envoyé qu'une lettre, dont on ne sait même pas si elle est arrivée à destination.

Le jeune Serbe Filip Petrović, qui peut être compté parmi les adeptes de Rhigas, s'était décidé d'aller en Grèce, avec Rhigas, lutter pour la libération de ce pays. Il avait recruté, en même temps, nous dit Milutinović, de jeunes volontaires serbes qui auraient participé, dit-on, à l'insurrection fomentée par Rhigas.

Ce jeune homme d'origine serbe, mais Grec par ses sentiments, ose envoyer un mémoire à Paris, dans lequel il demande de l'aide pour la libération de la Grèce. Il dit dans son mémoire :

« Nous voulons être des Grecs libres, comme nos ancêtres ... je vous prie, au nom de ma nation, de m'aider »[1].

Par l'intermédiaire du « citoyen Barthélemy, consul français à Bâle », Petrović a aussi envoyé, entre autres, une lettre à l'abbé Sieyès, dans laquelle il le priait « de susciter l'intérêt du Directoire à Paris pour la juste cause grecque ».

L'auteur fait une présentation succincte des circonstances dans lesquelles Rhigas a été arrêté et tué à Belgrade. Selon certaines affirmations contemporaines, le corps sans vie de Rhigas aura été rejeté dans les flots du Danube et enterré dans un village serbe. Les recherches entreprises pour découvrir sa tombe n'ont cependant pas donné de résultats.

Dans l'historiographie serbe il existe, dit l'auteur, des dissensions en ce qui concerne l'appréciation générale sur l'importance historique du mouvement de Rhigas et de sa personne.

D'après Svetomir Nikolayević, Rhigas doit être considéré comme étant le premier homme des Balkans qui, dans ses actions révolutionnaires, a été guidé par l'idée de la réalisation d'une alliance fondée sur le principe : « Les Balkans aux peuples balkaniques ». Un autre historien serbe, Sreten Stoyković écrit : « Enthousiasmé de l'idée de l'insurrection générale et de la libération des peuples balkaniques, il courait infatigable de Belgrade à Vienne et Bucarest, d'un bout à l'autre des Balkans, entretenant des relations et préparant le terrain pour la réalisation de son idéal » (p. 104). Mais Doushan Pantelić soutient que « Rhigas n'a pas l'air d'un grand homme des Balkans, mais plutôt d'un grand Hellène ».

Milutinović, après avoir donné les avis contradictoires des autres historiens serbes, ajoute que « ardent patriote et révolutionnaire grec, Rhigas a été en même temps un grand homme des Balkans, le protagoniste de la lutte commune de libération nationale des peuples balkaniques. Plus encore, Rhigas a été non seulement le précurseur, mais aussi le poète de la révolution balkanique ».

Parlant des chants patriotiques de Rhigas, Milutinović dit qu'ils « ont été l'expression et le reflet des aspirations révolutionnaires et des tendances libératrices longtemps étouffées, non seulement du peuple grec, mais aussi de tous les autres peuples balkaniques. Les historiens ont donc raison d'attribuer à cette poésie une importance à la fois littéraire, politique et sociale » (p. 104). Le fameux *Thurios*, qui a été traduit en plusieurs langues, prit par deux fois aussi, dit Milutinović, la forme serbe, d'abord en 1825 et dernièrement en 1955. L'historien roumain Iorga considérait au sujet de ce *Thurios* que «l'hymne révolutionnaire de Rhigas avait pour but d'associer tous les peuples subjugués ».

La preuve, nous dit Milutinović, que Rhigas a été un grand homme des Balkans est le fait que dans son hymne il invite les Serbes, les Grecs, les Bulgares, les Albanais et tous les peuples balkaniques, chrétiens et musulmans, noirs et blancs, tous, depuis la Bosnie et jusqu'à l'Arabie, à jurer qu'ils vont lutter pour se libérer de l'esclavage.

Il aurait fallu que Milutinović mentionnât en dehors de l'hymne de Rhigas, les autres œuvres révolutionnaires de celui-ci, comme *La proclamation des droits de l'homme* et *La constitution*, que nous savons avoir circulé dans tous les pays balkaniques et avoir produit une profonde impression. La mort tragique du patriote thessalien dans la forteresse de Belgrade a inspiré beaucoup de poètes de l'Europe entière. Dans la littérature serbe, l'un des plus beaux

---

[1] L. Vranoussis, Ρήγας (Rhigas), Athènes, 1954, p. 78—79. Filip Petrović a été l'un des plus intimes collaborateurs de Rhigas, initié à tous les plans subversifs du grand Thessalien. Petrović a rempli des caisses de livres compromettants, expédiés par Rhigas à Trieste, à l'adresse de Coronios, et confisqués ensuite par les autorités autrichiennes ; ils ont constitué des chefs d'accusation importants contre Rhigas et ses amis. Petrović a été arrêté en même temps que Rhigas, mais n'étant pas ressortissant turc, il n'a pas été extradé aux Turcs, mais expulsé de l'Empire des Habsbourg, ayant ainsi la vie sauve.

poèmes écrits à la mémoire du grand disparu est celui de Voïslav Ilić, *Le messager de la liberté*, écrit presqu'un siècle après la mort du héros, en 1892. Le poète serbe évoque la figure du grand Grec en immortalisant son nom. Le poème d'Ilić a été traduit en langue grecque par Costas Passayannis.

Dans la seconde partie de son article, Milutinović montre le retentissement dans la littérature serbe de l'insurrection grecque de 1821. Pour le prouver, il croit suffisant de citer le recueil de poésies du jeune poète Steria Popović, *Septuple fleur aux combattants grecs.* Le poète serbe a composé le recueil au moment des luttes, pendant l'année 1825. Son recueil comprend des résumés des poésies de Rhigas, de celles de Coray et d'autres poésies patriotiques qui avaient pour sujet le mouvement de libération. Le recueil de Steria Popović n'a pu être publié, son impression ayant été interdite par la censure autrichienne. Presqu'après vingt ans, Steria écrit aussi le poème épique *Marko Bočaris*, qu'il publie en 1853, dans la revue littéraire « Sedmica » à Novi Sad.

Outre Steria Popović, une série d'autres poètes serbes ont chanté, eux aussi, les faits héroïques de la révolution grecque.

Dans la troisième partie de l'article, l'auteur parle du retentissement qu'a eu dans la littérature serbe le soulèvement crétois de 1866 qui a duré trois ans, avec de courtes interruptions, Cette révolte est surtout reflétée dans la presse serbe. Tous les journaux serbes de l'époque avaient leurs colonnes pleines d'informations relatives à la lutte des Crétois révoltés. Les journaux incitaient le peuple serbe à aider effectivement les insurgés grecs et faisaient des propositions en vue de l'union de toutes les forces des peuples balkaniques pour la lutte commune contre l'ennemi. Ces idées de libération ont gagné, en très peu de temps, tous les poètes et écrivains serbes. Voici quelques exemples : inspiré par la révolte crétoise, Stevan Vladislav Katchanski, connu sous le nom de « Tyrtée serbe », a écrit l'un de ses meilleurs poèmes, *Panjelinion* ; Jovan Crčić-Milenco, qui fut l'un des meilleurs poètes du romantisme serbe et du mouvement de la jeunesse, a publié le remarquable poème *Kandijot*, glorifiant la lutte héroïque des courageux Crétois. Le combat qui eut lieu près du monastère Arkadion, où un grand nombre de Crétois trouvèrent la mort, éveilla, de même, la sympathie des Serbes : Mita Petrović écrit le poème *Aux morts près d'Arkadion* et Mita Nechkovitch *La bataille d'Arkadion.* On pourrait citer encore toute une série de poèmes publiés à cette époque dans différents journaux, revues et almanachs, inspirés par l'insurrection crétoise et par la lutte du peuple grec pour la liberté.

L'article de Kosta Milutinović présente un intérêt tout particulier. Il apporte de nouvelles contributions en ce qui concerne l'amitié, la sympathie et la solidarité montrées par le peuple serbe envers son voisin, le peuple grec, dans les durs moments de sa lutte de libération.

A. Cr.

HITCHINS, KEITH, *Samuel Clain and the Romanian Enlightenment in Transylvania*, « Slavic Review », 1964, *4*, p. 660—675.

L'article du professeur américain K. Hitchins s'appuie sur l'analyse attentive et approfondie de l'œuvre de Samuel Clain, de ses manuscrits, aussi bien que de ses livres (voir le compte rendu paru dans « Balkan Studies », 1964, *2*, 424/426) ; mais une connaissance plus ample de l'activité des intellectuels groupés dans « l'école transylvaine » lui permet d'énoncer quelques constatations générales, dignes d'être retenues, portant sur l'époque des lumières dans le sud-est européen. Parmi les aspects spécifiques de cette époque, que l'auteur aborde dans la première partie de son article, il y a naturellement l'évocation du « passé glorieux » ; le phénomène est

défini d'une façon remarquable par le professeur américain qui n'a pas subi la tentation de certains spécialistes occidentaux, prêts à l'esquiver d'une manière élégante en le considérant « paradoxal » : « The Bulgarians discovered in the past an independent and powerful Bulgaria, and the Serbians an empire which was the equal of Byzantium, while the Romanian discovered in his past not only his equality with other nations of Transylvania but, in fact, his superiority to them » (p. 665). En vérité, cet appel au « passé glorieux » constitue la colonne vertébrale de toute l'activité déployée dans cette zone européenne par les propagateurs des idées des lumières qui ont poursuivi par leurs écrits scientifiques, littéraires ou philosophiques à raviver la dignité historique des peuples soumis à une longue domination étrangère. Face à la politique culturelle de l'Empire des Habsbourg ou de l'Empire ottoman, les intellectuels roumains ont fait appel à la gloire antique de Rome, à la manière des intellectuels grecs qui ne cessaient de célébrer l'immortel éclat de l'Hellade. Cette évocation du passé se retrouve dans les écrits de tous les auteurs roumains de l'époque, qui, d'ailleurs, ont manifesté ouvertement leur intention de réaliser une activité commune, dans l'appel de 1795 lancé par la « Société philosophique du peuple roumain de la Grande Principauté de Transylvanie ». Dans cet appel, la coopération des intellectuels de Transylvanie (Sibiu) avec ceux de Valachie (Rîmnic et Bucarest) est clairement énoncée. En tant que partie d'un mouvement plus ample — poursuivant « la renaissance nationale » (comme l'a fait remarquer, d'ailleurs, Joseph Matl au Congrès des slavistes d'Uppsala, 1960), la diffusion des idées des lumières ne se proposait donc pas un retour vers le passé, mais l'emplacement en territoire national des fondements du futur édifice culturel. Pour « continuer » leur destinée historique, ces peuples devaient se remémorer leurs époques de gloire et les écrivains contemporains (les Roumains de même que les Grecs) n'hésitaient pas de soutenir que cette zone européenne avait connu les bienfaits de la civilisation gréco-romaine avant les peuples occidentaux.

L'œuvre de Samuel Clain est clairement définie dans cette étude, véritable monographie consacrée à l'un des plus représentatifs des intellectuels roumains de l'époque. L'intérêt que l'auteur porte à cette époque — « a significant turning point in the history of the Romanians of Transylvania » (p. 674) — comme il résulte aussi des articles publiés ailleurs par le professeur américain (par exemple, celui paru dans « Balkan Studies », 1964, *1*, 89/108, et analysé par l'académicien Andrei Oțetea dans « Studii », 1965, *2*, 451/454), nous donne l'espoir qu'une étude plus ample sera bientôt mise au jour. L'importance d'une telle synthèse pour les recherches sur la diffusion des idées des lumières dans le sud-est européen n'a plus besoin d'être démontrée.

A. D.

ZORAS, G. TH. et BOUBOULIDIS, F. K., Κατάλογος Χειρογράφων κωδίκων Σπουδαστηρίου βυζαντινῆς καὶ νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν [*Le catalogue des codes manuscrits du Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes*], Athènes, 1964, 97 p.

Le Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes possède de précieux manuscrits grecs du Moyen Age et de l'époque moderne. Le catalogue publié par les professeurs G. Th. Zoras et F. K. Bouboulidis comprend, dans ce premier fascicule, un nombre de 50 manuscrits. Pour l'année prochaine, les éditeurs préparent un second fascicule.

Dans ce catalogue figurent 40 codes qui ont fait partie de la collection personnelle de Spiridon Lampros. Les dix autres manuscrits proviennent de donations et d'acquisitions plus récentes. Tous ont une grande valeur documentaire pour l'étude historique de la culture grecque, byzantine et néo-grecque. Il s'agit d'écrits religieux, littéraires et historiques, de recueils de nomo-

canons, d'ouvrages de grammaire, de discours et de lettres, ainsi que d'extraits d'œuvres médicales et scientifiques du Moyen Age.

Parmi les manuscrits qui pourront aussi être étudiés utilement par les historiens roumains, nous signalerons ici les plus importants : a) un nomocanon du XVII^e siècle (ms. 9), contenant beaucoup de dispositions qu'on retrouve aussi dans les nomocanons utilisés dans les Pays Roumains ; b) une *introduction dans la logique d'Aristote* (ms. 11), qui semble être le cours enseigné également à l'Ecole princière de Bucarest au XVIII^e siècle ; c) un code de miscellanées du XVII^e siècle, comprenant la *Chronique du Pseudo-Dorothée* (ms. 14), bien connue aux historiens roumains.

Particulièrement précieuses pour l'étude de l'histoire de la Roumanie sont les lettres envoyées ou reçues par les princes régnants de Valachie au XVIII^e siècle. C'est ainsi que le Code de miscellanées n^0 24 comprend des lettres adressées à des personnalités grecques ou reçues par les princes Alexandre Ghica, Nicolae Caradja, Nicolas Pierre Mavrogheni, Michel Soutzo et Alexandre Ypsilanti. Dans ce code figure également un décret de Nicolas Mavrocordat datant de 1722 et concernant l'école grecque de Serres. Le code n^0 49 comprend des lettres d'Alexandre Mavrocordat l'Exaporite adressées à son fils Nicolas, ainsi qu'une correspondance de la famille Cantacuzène de Valachie.

Le code a un caractère analytique et les auteurs accomplissent un travail scientifique utile, en présentant ainsi la précieuse collection de manuscrits qui est conservée au Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes.

G. C.

ZORAS, G. TH. et BOUBOULIDIS, F. K., Βιβλιογραφικὸν Δελτίον Νεοελληνικῆς Φιλολογίας. Δ', 1962 [Le Bulletin bibliographique de la littérature néo-grecque, IV, 1962], Athènes, 1963, 65 p.

Le « Bulletin bibliographique de la littérature néo-grecque », publié par les professeurs G. Th. Zoras et F. K. Bouboulidis, est une publication périodique du Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes. Le quatrième fascicule de ce bulletin comprend 452 titres bibliographiques, portant sur les publications grecques parues en 1962. Les écrits ou les articles parus à l'étranger, se rapportant aux Byzantins ou aux Grecs, y sont également mentionnés.

Le « Bulletin » présente les titres bibliographiques dans les sous-divisions suivantes : publications générales, littérature populaire médiévale, chansons populaires, les savants grecs d'après la chute de Byzance sous la domination ottomane, et les savants antérieurs à la Renaissance, poètes et prosateurs des Sept-Iles, les romantiques, la poésie et la prose entre 1860 et 1960, le théâtre, catalogues de manuscrits et bibliographie. Le Bulletin s'achève par un index des auteurs et un index des noms propres mentionnés dans la bibliographie.

Le « Bulletin » est également bienvenu pour l'information des historiens roumains qui étudient les influences byzantines et néo-grecques sur la culture roumaine.

G. C.

KONSTANTOPOULOS, TAKIS A., Νέα ὀνόματα Πελοποννησίων φιλικῶν ἀπὸ τὰ ἀρχεῖα τῆς τζαρικῆς ἀστυνομίας [*Noms nouveaux d'hétairistes du Péloponnèse dans les archives de la police tzariste*]. Extrait de « Πελοποννησιακὴ Πρωτοχρονιά », 1964, Athènes, 8 p.

Compulsant dans son récent voyage d'études les bibliothèques d'Odessa, de Moscou et de Leningrad, l'auteur a recueilli de précieuses informations concernant la participation des

hétairistes au mouvement révolutionnaire des décembristes, en identifiant de nombreux noms de Grecs du Péloponnèse dans les listes de la police tzariste des années 1817—1825.

Les décembristes ont appuyé la lutte des Grecs pour leur libération du joug turc. Certains chefs décembristes ont procuré des armes aux hétairistes. Beaucoup de Russes ont aussi pris part au mouvement hétairiste, comme y ont pris part également beaucoup de Roumains, de Bulgares et de Serbes.

Les plus de 350 Grecs du Péloponnèse, identifiés par l'auteur dans les archives soviétiques comme sympathisants ou participants aussi bien au mouvement décembriste qu'au mouvement hétairiste, constituent une preuve de plus des liens étroits existant entre ces deux mouvements révolutionnaires. Il s'agit de noms nouveaux qui ne figurent point dans les listes connues jusqu'à présent. L'exposition de l'auteur est accompagnée de cinq illustrations expressives, dont l'une représente le cachet de l'Hétairie conservé en Roumanie.

G. C.

VRANOUSI, ERAS L., Χρισόβουλον τοῦ αὐτοκράτορος Νικιφόρου τοῦ Βοτανειάτου ὑπὲρ τῆς ἐν Στροβίλῳ μονῆς τοῦ Προδρόμου (1079) [*Un chrysobulle de l'empereur Nicéphore Botaniate pour le monastère de Prodrome à Strovilos*], tirage à part de « 'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », tome XXXIII, 1964, p. 58—71.

L'étude des Archives médiévales de Patmos, initiée en 1960—1963 par le Centre des recherches byzantines d'Athènes, a permis à l'auteur la découverte du chrysobulle original, délivré au mois d'août 1079 par l'empereur byzantin Nicéphore Botaniate en faveur du monastère de Prodrome à Strovilos. Miklosich et Müller avaient édité en 1890 une copie de ce chrysobulle, qu'ils ont toutefois présenté comme étant l'original de l'acte, quoiqu'elle ne portât pas la signature de l'empereur. Selon Franz Dölger, l'original de l'acte aurait été perdu.

En découvrant l'original de ce chrysobulle, l'auteur édite le texte avec un ample appareil critique et avec des explications concernant son contenu. Par cet acte, l'empereur byzantin accordait des exemptions fiscales au monastère de Patmos qui était la fondation d'un dignitaire impérial. La présentation critique des particularités du texte confère à cette étude le caractère des recherches d'érudition. On y donne aussi la photocopie de l'acte.

G. C.

GHINIS, DIMITRIOS S., Κείμενα βυζαντινοῦ καὶ μεταβυζαντινοῦ δικαίου εἰς χειρογράφους ἐν 'Ελλάδι κώδικας [*Textes de droit byzantin et post-byzantin dans les manuscrits de Grèce*], Athènes, 1963, 47 pages.

L'auteur nous est connu par ses nombreuses recherches concernant la circulation des textes juridiques byzantins et par ses trois volumes de bibliographie grecque. Il a surtout étudié les sources byzantines des nomocanons grecs des XVI^{e}—XVIII^{e} siècles. Il a compulsé avec passion et compétence des milliers de manuscrits et il a enrichi l'information historique se rapportant à l'Etat et au droit byzantins. En 1960, il édita à Salonique *Le Manuel juridique de Théophile de Ianina*, nomocanon grec de 1788, qui a circulé aussi dans les Pays Roumains, comme nous l'avons montré à l'occasion de la présentation de cette édition (dans « Studii », XV^{e} année, n^{o} 4, p. 1083).

Ghinis évalue le nombre de manuscrits grecs dans le monde entier au chiffre approximatif de 55 000, dont environ 22 000 se trouvent en Grèce, la plupart datant de l'époque post-byzan-

tine et ayant surtout un contenu nomocanonique. Les catalogues des bibliothèques présentent toutefois des lacunes en ce qui concerne l'enregistrement des manuscrits. Le précieux instrument intitulé *Le guide des catalogues de manuscrits*, édité en grec par Linos Politis à Athènes en 1961, n'est pas, non plus, complet. Pour combler ces lacunes, Ghinis a consulté presque 100 bibliothèques de son pays et a identifié environ 600 manuscrits contenant des textes de droit byzantin et post-byzantin. L'auteur déclare que son ouvrage a un triple objet : venir en aide à ceux qui préparent des catalogues de manuscrits grecs en vue de l'identification exacte et de la description précise de manuscrits juridiques ; soutenir l'action de correction des catalogues existants et, enfin, constituer un guide pour la découverte des manuscrits à contenu juridique.

A cette fin, il publie un catalogue des textes juridiques se trouvant dans chaque bibliothèque. Ce catalogue ne comprend pas seulement les bibliothèques principales des grandes villes telles Athènes, le Pirée, Salonique, Calama, Cozoni, Prevezo, etc., mais aussi celles des différentes îles, grandes et petites, comme Crète, Samos, Lesbos, Chios, Andros, etc., ainsi que les bibliothèques des monastères du mont Athos. Les bibliothèques sont rangées par ordre alphabétique des localités et peuvent être très facilement trouvées dans le catalogue.

A la fin de l'ouvrage, l'auteur publie deux tableaux : le premier contient la liste des bibliothèques de Grèce qui possèdent des manuscrits, mais n'ont pas de catalogue des manuscrits ou ont un catalogue non imprimé ; le second donne la liste des bibliothèques qui possèdent des manuscrits qui ne contiennent pas de textes juridiques, de sorte que les chercheurs n'auront plus besoin de les visiter.

Ghinis indique dans son ouvrage les dates des manuscrits, en donnant sur certains d'entre eux de précieuses informations bibliographiques. Parmi les textes post-byzantins conservés dans les bibliothèques grecques, le nomocanon identifié par l'auteur comme ayant joui de la plus grande circulation est *Le nomocanon de Malaxos* des années 1562—1563. Ghinis mentionne la publication du texte grec de ce nomocanon, sur la base du manuscrit 307 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dans l'annexe du code *Indreptarea Legii* (Le guide des lois) de 1652, édité à Bucarest en 1962. Il annonce en même temps la préparation d'une édition critique de ce nomocanon, en collaboration avec le professeur Nicolas Pantazopoulos, en prenant pour base 68 manuscrits.

L'ouvrage de Ghinis présente une utilité particulière pour ceux qui s'occupent de l'étude des sources byzantines de l'histoire de la Roumanie. Certains nomocanons identifiés par le savant grec se trouvent également, sous différentes variantes, dans les bibliothèques roumaines. L'auteur considère comme nécessaire, par exemple, la publication du nomocanon Βακτηρία Ἀρχιερέων, élaboré par Jacob de Ianina en 1645. Il connaît dix manuscrits, mais ce nomocanon a été également utilisé dans les Pays Roumains et son texte grec se trouve dans trois manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dont le plus ancien date de 1658. Il existe aussi une traduction roumaine de ce nomocanon, datée de 1754. La publication du texte grec de ce nomocanon sera donc également utile aux chercheurs roumains.

Des textes de droit byzantin et post-byzantin en manuscrit se trouvent dans les bibliothèques de beaucoup de pays. En Roumanie, les catalogues édités jusqu'ici ne comprennent qu'une partie des manuscrits grecs qui peuvent intéresser les éditeurs des nomocanons byzantins. Pour l'inventaire des nombreux manuscrits grecs conservés en U.R.S.S., les savants soviétiques préparent des catalogues spéciaux qui seront édités les années prochaines. La connaissance des textes byzantins s'enrichit aussi effectivement par le travail de Ghinis.

G. C.

GHINIS, DIM. S., Σημασιολογικὰ ἐκ μεταβυζαντινῶν νομικῶν κειμένων *[La signification de quelques termes se trouvant dans les textes juridiques post-byzantins]*, extrait de la revue «ΑΘΗΝΑ», tome LXVII, 1964, p. 370–376.

L'auteur, connu pour ses études concernant les sources historiques byzantines et post-byzantines, a extrait des textes juridiques anciens un certain nombre de termes à significations rares, et des mots qui ont conservé dans certains cas le sens primitif du grec ancien.

Parmi les 25 mots analysés, se trouvent quelques-uns qui figurent dans les textes grecs des sources historico-juridiques employées par la société féodale roumaine, tel l'Hexabiblos d'Harménopoulos, la Vactiria et le Nomocanon de Théophile de Campanie.

L'auteur montre ainsi que le terme « ἀδικία » qui signifie *injustice*, figure dans l'Hexabiblos d'Harménopoulos avec le sens spécial de *soustraction*. Le mot « ἀτυχία » qui signifie, en général, *malheur* prend, dans le Nomocanon de Théophile de Campanie le sens de *perpétration d'un crime*, et le mot « ἐργάζομαι » qui a, en général, la signification de *je travaille*, figure dans la Vactiria avec le sens de *je laboure* ou *je sillonne*.

G. C.

ZEPOS, PAN. I., Παλληκαριατικὸν ἢ 'Αγριλικίον, «Πελοποννησιακά», V, 1962, Imprimerie Spiropoulos, Athènes, p. 321 — 347.

Expliquant le sens des termes *palikariatikon* et *agrilikion*, du néo-grec, l'auteur montre qu'il s'agit des donations que se faisaient les futurs époux avant le mariage. La coutume est ancienne dans l'histoire du peuple grec et elle est également mentionnée dans les textes du droit romano-byzantin. On trouve dans les codes roumains du Moyen Age certaines mentions de cette coutume qui existait aussi dans la vie sociale du peuple roumain. La situation des biens que les fiancés se donnaient en vue du mariage a été réglementée surtout pour le cas de la dissolution du mariage. Sous l'influence d'autres termes grecs, les codes roumains nomment les donations faites avant le mariage *ipovolon* et *teoritra.*

La coutume des donations faites avant le mariage a eu plusieurs variantes dans la pratique judiciaire du peuple grec. Zepos étudie la persistance de la coutume sur la base d'actes de l'époque moderne. L'ouvrage de Zepos est également utile à nos historiens pour l'étude de l'influence des textes et des institutions byzantines sur le droit féodal des Pays Roumains. La réglementation des donations avant le mariage reflète le degré auquel le mariage était, lui aussi, un mode d'acquisition de biens dans la société respective.

G. C.

PANAIOTIS, M., 'Η ἀρχαῖα παράδοσις εἰς τὴν ποίησιν τοῦ Σεφέρη *[La tradition antique dans la poésie de Sepheris]*, Athènes, 1964, 23 p.

Publiée d'abord dans la revue « Parnasos » (1964, 4e fasc.), cette étude a le caractère d'un hommage. L'auteur examine l'ensemble des thèmes et l'inspiration de l'œuvre poétique de Gueorguios Sepheris, lauréat du prix Nobel, en mettant en lumière le fait que le poète grec a inclus dans son œuvre, sous une forme poétique originale, de nombreux motifs littéraires tirés des poèmes homériques, d'Hésiode et de Plutarque, des tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Les textes qu'il compare autorisent l'auteur à donner au grand poète grec la caractérisation de « Sepheris l'Antique ».

G. C.

Известия на Етнографски Институт и Музей (Bulletin de l'Institut et du Musée d'ethnographie), Българска Академия на Науките. Отделение за исторически и педагогически науки. София, 1964, Книга VII, 276 p.

Le volume VII de la revue d'ethnographie de Sofia comprend des études variées concernant des problèmes d'ethnographie du présent et du passé, les uns ayant rapport au territoire de la R. P. de Bulgarie, les autres traitant divers aspects de la zone sud-est européenne.

Dans un article programmatique de Bozidar Bozikov : Към въпроса за етнографското проучване на българското съвремено село (Au sujet de l'étude ethnographique du village moderne bulgare, p. 5—9) est souligné le rôle du socialisme à la campagne. L'ethnographe doit rechercher le genre de vie et la culture socialiste contemporaines et non—ce que certains savants préconisent — seulement les phénomènes plus anciens, maintenant en cours de disparition.

C'est de ce nouveau point de vue que V. Marinov étudie *Le mode de vie traditionnel et contemporain des bergers de la Stara Planina Centrale* (Стар и съвременен бит на овчарите в Средна Стара Планина, p. 145—180). Le problème central de l'étude est l'utilisation de l'expérience et de la pratique du métier de berger du passé dans la réalisation du passage au système de berger coopératiste dans les régions Carlovo et Calofer. Le métier de berger alpin, partiellement transhumant, est devenu aujourd'hui socialiste de type coopératiste (stationnaire et mobile). Après avoir tiré une série de conclusions de l'étude de la réalité d'aujourd'hui, l'auteur fait plusieurs recommandations afin d'améliorer le nouveau système de vie pastorale et d'élever le niveau de vie matérielle et culturelle des bergers coopératistes.

L'article de Petar A. Petrov, Върху разпространението на овчарските колиби комарник и комар в Балкано-Карпатската област (Sur les huttes des bergers de type « Komarnik » répandues dans les régions des Balkans et des Carpates, p. 191—229) appartient aussi à la thématique de la vie pastorale, mais étudiée dans une zone plus vaste. L'auteur poursuit l'évolution du type « comarnic » des régions Niš, Sofia, Kiustendil, puis il présente le type « comarnic » connu en Moldavie, Bucovine, Maramureş, Crişana et en général en Transylvanie (usant des données fournies par Miklosich, Philippide, Tiktin, Crînjală). Le « comarnic » transylvain occupe la place centrale dans l'évolution de « comarnic » dans toute la région carpatique, attestée par les nombreux topiques de la Roumanie, Hongrie, Slovaquie, de l'ouest de l'Ukraine et même de la Pologne. La longue liste des topiques balkaniques provenus du mot « comarnic » (p. 187—189) dénote que ce mot a connu une large extension aussi dans la Péninsule Balkanique. L'auteur constate qu'entre le « comarnic » de type transylvain et celui balkanique il y a une différence, tous les deux représentant deux enclaves différentes du phénomène. A l'aide de la toponymie et des données concernant l'organisation du « comarnic », l'auteur tire la conclusion, ayant d'importantes implications historiques, que le « comarnic » a été répandu de la Dacie méditerranéenne (la région Niš, Sofia, Kiustendil) vers le nord du Danube et vers la Transylvanie aux X^{e}—XII^{e} siècles et qu'il n'a pas été apporté du nord vers le sud par les bergers roumains transhumants, qui ne l'ont répandu que dans les Carpates orientales et occidentales.

En s'occupant de *La maison d'habitation populaire dans la région de Sofia au XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle* (Народната къща в Софийско през XIX и началото на XIX в, p. 143—177), Vaclav Frolec de Brno établit que l'architecture populaire bulgare y a une longue tradition. Comme elle présente une série d'éléments de large circulation chez les Slaves en général et surtout chez les Yougoslaves, l'auteur infirme les opinions d'après lesquelles le type d'habitation serbe aurait été emprunté par les Slaves à la population balkanique autochtone.

L'auteur relève que l'approfondissement du problème, accompagné d'autres faits d'ordre ethnographique et folklorique, pourrait contribuer à la solution du problème de la genèse du peuple bulgare.

L'étude de Vera Venedikova sur *Le métier à tisser de basse lisse chez les Bulgares* (Хоризонталният ткачен стан у българите, p. 82—104) peut être très utile aux spécialistes qui voudraient étudier le type de cet instrument de travail très ancien de la Bulgarie, en le comparant à celui de Roumanie, Grèce et Turquie, pays pour lesquels l'auteur n'a pas eu à sa disposition les matériaux nécessaires. En essayant, dans la généralisation, d'expliquer la provenance et l'évolution historique du métier à tisser, l'auteur invoque l'exemple du type de métier à tisser qui existe chez les Gagaouzes, semblable à celui d'Ohrida, ce qui pourrait suggérer un phénomène d'extension balkanique.

Certaines études ethnographiques de ce volume possèdent, en grande partie, un caractère historique.

Sous ce rapport, l'étude За етническия и демографския облик на Видин през XVI в (Sur l'aspect ethnique et démographique de la ville de Vidin au XVI^e siècle, p. 23—25), appartenant à Bistra Svetkova, est particulièrement intéressante. L'étude est fondée sur un « mifassal defterleri » de l'année 1542 et sur une loi locale pour la région de Vidin. Ces deux documents confirment la présence des Vlaques, attestés depuis le XIV^e siècle, ensuite au temps de Selim I, ayant le même régime que les Vlaques d'entre le Timoc et la Morava, attestés à la même époque. La loi en question fait une distinction entre les Vlaques et la raïa ancienne, ce qui serait une preuve que les Vlaques sont venus plus tard, après une population sédentaire, englobés dans le système féodal ottoman.

Nous nous demandons si cette situation des Vlaques n'a pas créé la situation pastorale de la région de Vidin qui, au début du XIX^e siècle n'était pas soumise aux spahis et payait beilic (corvée gratuite) à un voïvode, représentant diplomatique du prince de la Valachie (voir l'ouvrage de D. Tzuhlev, История на град Видин). Le registre de 1542, mentionné là-dessus, comprend aussi un recensement des habitants musulmans et non musulmans de la ville de Vidin ; parmi ceux-ci il y a des noms roumains, comme Neagul, Stanciu (p. 20).

A son tour, Mihail Micev présente dans les pages du volume (p. 25—44) le problème historique-démographique : *Abandon ou transport provisoires de quelques localités de la région de Vratza à cause d'épidémies de peste au XVIII^e siècle* (Временно разселване или преместване на някой селища във Врачанско през XVIII В. поради чумна епидемия). La peste de 1762 fut l'une des épidémies catastrophiques qui, à plusieurs fois, décimèrent la population ou en déterminèrent l'émigration massive. Le sévissement de la peste dans la région de Vratza a été noté par des contemporains, comme le prêtre Krstko et le scribe Stoian de Vlasko Selo (aujourd'hui Tzarevitz) ; il est rappelé aussi par la toponymie et le folklore. A l'aide de toutes ces données, l'auteur reconstitue un tableau et un schème (p. 39—40) du mouvement démographique dans la région de Vratza à la suite des ravages de la peste de l'année 1762.

Les études de ce genre peuvent éclaircir certaines pages de l'histoire économique sociale des peuples de l'est de l'Europe.

Une autre étude, ayant un caractère historique et ethnographique a été écrite par Tatiana Koleva sur *L'embauchage hors du pays de femmes et d'enfants des régions de Razlog et Blagoevgrad dans la période de 1856—1912* (Женско и детско гурбетчийство ишчилък) в Разлошко и Благоевградско през 1856—1912, p. 83—106). Il s'agit de l'embauchage provoqué par la pauvreté des villages de montagne des deux régions mentionnées, non seulement pour les régions de Seres et de Drama, où l'on fabriquait de grandes quantités de coton pour l'export, mais aussi pour la Roumanie. L'auteur étudie d'une part les conditions économiques et historiques générales des deux régions, d'autre part les conditions spéciales d'apparition du « ichtchilouque », ainsi que les méthodes de recrutement de la main-d'œuvre, l'organisation des enfants et des jeunes filles comme manœuvres par « tayfas » (groupes) sous la direction des dragomans qui exploitaient les manœuvres, d'accord avec les propriétaires de « tchifliks ». Parmi les con-

séquences ressenties dans le genre de vie et dans la culture de la population des régions Razlog et Blagoevgrad à la suite de la longue pratique (dès la fin du XVIII^e siècle) de l'embauchage, on compte aussi les mélodies de quelques chansons populaires grecques, empruntées dans les régions de Drama et de Seres. L'ouvrage nous semble très suggestif pour d'autres études aussi, abordant et traitant quelques problèmes semblables dans toute la zone du sud-est européen, comme l'embauchage des ouvrières agricoles du sud du Danube en Roumanie, pratiqué jusqu'à la première guerre mondiale par des systèmes de recrutement semblables (« le dragomanat »).

Les trois dernières études du volume traitent des problèmes de folklore bulgare.

Tzvetana Romanska et George Veselinov apportent une intéressante contribution à la connaissance du folklore des enfants et des chants de berceau (Към проучаването на Българския детски фолклор. Приспивни песни, p. 193—232). Elles établissent que chez les Bulgares le folklore des enfants possède beaucoup de traits communs avec le même genre de folklore chez les autres peuples slaves et chez les peuples voisins des Bulgares. Rosita Anguelova présente la situation actuelle des narrations, traditions et légendes des Bulgares (Към вопроса за съвремено състояние на българските народни приказки, предания и легенди, p. 233—266). L'auteur fait une série de comparaisons, concernant le folklore, à propos des exploits du jeune fils de roi Marko.

N. Malcartchouk de Lwow expose les préoccupations du folkloriste ukrainien Ivan Franko, qui a collectionné des proverbes bulgares (au début du XX^e siècle) (Българските пословици в научната дейност на Иван Франко, p. 267—273).

Le présent volume est précieux par ce qu'il continue les remarquables contributions de la science ethnographique bulgare à la connaissance des problèmes de grand intérêt dans ce domaine.

S. I.

VINAVER, VUK, *Дубровачка трговина у Србији Бугарској крајем XVII века* (1660—1701) [*Le commerce ragusain en Serbie et en Bulgarie à la fin du XVII^e siècle*], «Историјски Часопис», Орган Историјског Института, Beograd, 1963, XII—XIII, 1961—1962, p. 189—235.

Le commerce effectué par Raguse dans la Péninsule Balkanique, prospère au XVI^e siècle, déchoit rapidement vers la fin du XVII^e pour cesser presque complètement après 1699. Ce lent processus de déchéance s'accélère après le catastrophique tremblement de terre de 1667 ; à l'époque de la guerre de 1683—1699, le commerce se trouve complètement ruiné.

Ces dernières années, le problème a été pris en étude aussi bien par divers spécialistes que par V. Vinaver lui-même [1] lequel, dans cette étude, nous explique la période précédant le déclin total, période demeurée jusqu'à l'heure actuelle presque totalement inconnue en ce qui concerne, notamment, le commerce dans les Balkans, respectivement le commerce ragusain dans les régions de la péninsule se trouvant sous la domination ottomane.

L'étude compréhensive et — évidemment — bien documentée et organisée, est divisée en 10 parties. Le processus de déchéance du commerce ragusain dans les Balkans se reflète dans la sensible réduction du nombre de marchands ragusains : 700 entre 1600 et 1650, il baisse à 300 en 1688 et se réduit à seulement 120 dans la dernière décennie du siècle (p. 193). Dans

[1] V. Vinaver, *Dubrovačka nova ekonomska politika početkom XVII veka*, in « Anali Histor. Inst. J.A.Z.U. u Dubrovniku », IV—V, 1956, p. 417—454. Les Principautés Roumaines sont énumérées ici parmi les pays fournisseurs de céréales à la République de Raguse aux XVI^e—XVIII^e siècles.

cette période du déclin de leur commerce, on retrouve les marchands ragusains à Belgrade, Prokuplje et Novi Pazar en Serbie et dans les villes bulgares, dont quelques-unes à proximité de la Roumanie : Roustchouk, Silistra, Choumen. De là et, en général, de Bulgarie, les marchands ragusains passent à Constanța et à Brăila (p. 193, 195). Accidentellement on retrouve quelques-uns à Timișoara et à Tîrgoviște, en Valachie (p. 196) ; à Galați ils possèdent même une chapelle, symbole habituel de l'autonomie des colonies ragusaines (p. 201).

Les marchandises les plus recherchées exportées des Balkans par l'intermédiaire des Ragusains étaient les peaux, la laine et la cire. Par exemple, de Dobroudja on exportait au milieu du XVII^{e} siècle une quantité de 6 000 peaux (p. 202). A remarquer que parmi ceux qui arrivaient avec les caravanes à Raguse se trouvaient des « caravlaques » et des « ungrovlaques » (p. 213).

Parmi les facteurs qui influencent d'une manière négative, qui gênent le commerce ragusain dans les Balkans figurent aussi les haïdouks qui attaquent les bateaux et les caravanes ragusaines (p. 218—219), ainsi que les prétentions des autorités turques, et la concurrence des marchands occidentaux et autochtones des Balkans. La guerre de 1683—1699 hâte la fin des colonies ragusaines de Bulgarie et de Serbie et détermine les Ragusains à émigrer en divers pays, même en Transylvanie, si l'on juge d'après le cas de 1688 mentionné dans l'étude (p. 288), ou à Durazzo, comme c'est le cas de quelques Ragusains de Vidin en 1698 (p. 230).

Les facteurs mentionnés ci-dessus ne sont cependant pas décisifs pour l'interruption du commerce ragusain dans les Balkans ; le rôle prépondérant en est détenu par les conditions économiques proprement dites, par les prix, ainsi que l'auteur le montre. Il résulte des tablettes dressées par l'auteur, s'étayant de riches informations, que les prix entre la fin du XVI^{e} siècle et la fin du XVIII^{e} connaissent de grandes fluctuations. Dans une certaine mesure, le commerce ragusain se redresse dans la première moitié du XVIII^{e} siècle, mais sans revenir au niveau des années 1660—1690, après quoi, dans la seconde partie du XVIII^{e} siècle, il disparaît complètement des Balkans.

De cette manière, V. Vinaver réussit à élucider l'histoire d'une étape obscure du commerce ragusain dans les Balkans, celle justement qui explique le processus de sa disparition après une longue période de prospérité dans les territoires qui, au sud du Danube, se trouvaient sous la domination ottomane.

S. I.

IOVVA, I., *Южные декабристы и греческое национально-освободительное движение [Les décembristes du Sud et le mouvement national de libération des Grecs]*, Kichinev, 1963, 103 p.

C'est dans le mouvement de 1821 qu'ont culminé les agitations sociales et politiques de toute la zone sud-est européenne. L'opinion progressiste en Russie et Moldavie considérait généralement la lutte du peuple grec et des autres peuples balkaniques comme une lutte juste pour la libération politique et sociale, qui devait aboutir à l'abolition des privilèges de classe et à l'émancipation des paysans. Il est clair que les décembristes de Kichinev ont connu la préparation de la révolte grecque, ont été en relations avec les patriotes grecs et ont fait des efforts pour les aider.

Une grande partie des matériaux d'archive dont on fait mention a été publiée dans la collection *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* (București, 1959—1962, 5 vol.). Mais les investigations de l'auteur fournissent des informations nouvelles, qui suppléent

aux informations des matériaux grecs, qu'il n'utilise pas du tout, ainsi que de l'historiographie roumaine, auxquelles il a recours d'une manière très limitée.

Quelquefois, comme alors qu'il s'agit des nouveaux matériaux concernant l'instruction des adeptes de l'Hétairie après la révolte, il aurait été opportun d'ajouter quelques précisions sur les personnes respectives.

Ainsi « Le tchinovnik serbe », le voïvode « Tzintzar » (p. 88) — c'est Tzintzar Ianco Popovitch, une figure marquante de la révolte serbe des années 1804—1813. L'assesseur Živcović, connu aussi comme Stevan Živcović c'est le polcovnic qui a été en relations avec l'hétairiste Emanuel Xanthos. Leonte Radu (p. 79—90), après son expulsion de Moldavie, a eu des relations aux Balkans, mais, à ce qu'il nous semble, il en a usé pour les intérêts de la Porte (voir « Romanoslavica », V, Istorie, București, 1962, p. 241—242).

Mais, en général, le lecteur reçoit une certaine idée sur la position des décembristes à l'égard du mouvement des peuples balkaniques.

S. I.

TEODOROV, EVGHENII K., *Същност и происход на Български юнашки и хайдушки песни във връзка с отразените в тях състезания [La provenance et la nature des chansons bulgares sur les braves et les haïdouks, du point de vue des compétitions qu'elles contiennent]*, Académie Bulgare des Sciences, Institut et Musée d'Ethnographie, Sofia, 1963, 173 p.

Une recherche originale qui encadre dans l'évolution historique une série de moments reflétés dans les chansons populaires et détermine la réalité historique qu'elles expriment.

Le matériel folklorique publié ou se trouvant dans les archives de l'Institut et du Musée Ethnographique de Sofia a servi comme source. Le manque de données documentaires a été compensé par l'existence de données archéologiques et de diverses notes sur les coutumes des Bulgares et des peuples voisins.

L'exposé est divisé en sept parties, d'après la nature des exercices physiques qui constituent l'objectif des compétitions entre les braves et les haïdouks : saut en longueur et en hauteur ; lancement d'une pierre, d'une lance, d'une massue ; tir ; luttes corps à corps ; courses de chevaux, etc.

L'exposé nous apprend quand et comment étaient réalisées ces performances par l'aristocratie bulgare, par les guerriers turcs et par les habitants de la Bulgarie du temps de la domination ottomane. Les compétitions se déroulent au printemps (à Pâques et à la St. Georges), datent de temps immémoriaux et sont en réalité des manifestations qui fêtent le printemps. On pratique des courses de chevaux et des luttes avec l'ours.

Le tir au fusil a été pratiqué au début par les haïdouks. Les femmes aussi participaient à ces jeux.

L'auteur constate, de ce point de vue, l'existence de coutumes communes chez les Bulgares et chez les Russes.

Après une analyse contenant des citations des chansons populaires, le volume nous offre une caractérisation générale, traduite également en langue française.

S. I.

STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Прилике у западној половини косовског вилајета према извештајима аустроугарског конзула у Скопљу 1900 и 1901 године [La situation de l'ouest du vilayet de Kossovo, reflétée dans les rapports du consul autrichien de Skoplje envoyés en 1900 et 1901], «Историјски Часопис»*, Belgrade, XII—XIII, 1961—1962, p. 287—316.

En continuant ses recherches sur l'histoire des Albanais de la région de Kossovo au début du XX^{e} siècle, Vladimir Stojančević présente la période antérieure aux événements épocaux des années 1902—1903, dont il s'était occupé de près dans une autre étude (voir la note bibliographique de la « Revue des Etudes sud-est européennes », tome I, 1963, n° 1—2, p. 269). En utilisant les informations existant dans les rapports du consul autrichien B. Para recueillis dans les archives de Vienne, l'auteur présente la conjoncture politique, sociale et psychologique et offre en même temps une série de détails sur la situation économique, culturelle, scolaire et religieuse de Kossovo. Les rapports consulaires utilisés renferment force informations sur l'agitation au sein des Albanais, sur la situation des Serbes, sur les actions des commitadjis macédoniens, enfin, sur l'activité à Skoplje du consul russe. Les mêmes rapports confirment par des informations encore plus nombreuses le fait que les tendances des Albanais vers l'autonomie étaient stimulées par l'émigration albanaise des pays balkaniques et de l'Italie. Ce que l'on savait jusqu'à présent de diverses sources sur les relations roumano-albanaises de ce temps, se confirme, cette fois-ci, par l'information fournie sur place par B. Para qui, dans l'un de ses rapports, communique la constatation faite par les autorités ottomanes, qu'une partie de l'intellectualité albanaise des villes de Peć (Ipec) et de Priština entretenait des relations avec les émigrants albanais de Bucarest (p. 313). Comme on le sait déjà, l'émigration albanaise en Roumanie agissait en vue de l'émancipation culturelle et politique du peuple albanais.

S. I.

PREDA, CONSTANTIN, *Callatis*, Editions Meridiane, Bucarest, 1963, collection « Monumentele Patriei noastre » (Monuments de notre patrie).

En juin 1963, la Maison d'Editions « Meridiane » a édité une brochure due au professeur C. Preda, responsable des fouilles archéologiques qui se poursuivirent à Mangalia.

Par cette publication, on envisage de faire connaître, en Roumanie et à l'étranger, ce que fut la ville ancienne de Callatis avec son histoire plus que millénaire, avec ses trésors d'art architectural, de sculpture et de peinture, d'objets en céramique, métaux précieux, verreries, etc.

Après un court aperçu relatif à la situation géographique de la ville de Mangalia, qui se trouve emplacée, comme on l'a déjà découvert au milieu du XIX^{e} siècle, sur toute l'étendue du territoire de la ville antique, l'auteur nous donne une esquisse historique du vieux Callatis, depuis sa fondation à la fin du VI^{e} siècle avant notre ère, allant jusqu'à la troisième décade du VII^{e} siècle de notre ère.

Dans cette esquisse on entrevoit clairement les principales phases du développement de cette ville d'origine dacique, fondée par Heraclea Pontica, ville tutélaire, située au nord de l'Asie Mineure, elle-même colonie de la ville grecque de Mégare, important centre, port et ville commerciale de la Grèce moyenne. Callatis ayant une organisation de démocratie esclavagiste, arrive au IV^{e} siècle de notre ère à être la première ville grecque du littoral ouest de la mer Noire.

Après avoir subi le siège entrepris par le roi Lysimachos et avoir capitulé en l'an 313 avant notre ère à la fin d'une guerre dure, soutenue et perdue, contre la ville de Byzantion pour la

possession du port de Tomis en l'an 260 avant notre ère, la ville se maintint assez forte, avec son caractère de ville agricole, ayant un vaste territoire rural qui l'entourait et la liait à la population locale thraco-gétique et aux Scythes, ses voisins ; de même, son double port maritime lui réservait la qualité de ville commerciale — ayant des relations suivies avec toutes les villes du bord de la mer Noire, de l'Asie Mineure, de la mer Egée, et par la Méditerranée, avec la lointaine Egypte.

L'oligarchie qui gouvernait cette ville était composée de descendants des premiers colons grecs, armateurs, commerçants et banquiers enrichis par l'exploitation faite en commun avec la population locale, du « hinterland » de la ville, menant avec succès la politique de cette ville-Etat à travers les écueils dangereux des invasions celtiques, bastarniques, mithridatiques, buerbistiques. Mais la ville devint romaine en 72—71 avant notre ère, sous le gouvernement de L. Luculus.

Dans la période trouble qui marque le commencement du Moyen Age, le nom de Callatis ne se rencontre plus — la localité est nommée Pankalia ou Pangala, pour arriver au nom actuel de Mangalia.

C. Preda a bien réussi à nous donner un aperçu général de la vie économique et sociale de la ville, comme de son organisation administrative et religieuse, avec ses dieux tutélaires.

Les dernières fouilles ont mis à jour les principaux murs de défense et d'autres édifices importants de la ville, comme l'Acropole de Callatis, cet édifice de l'époque romano-byzantine, ainsi que de très importants édifices et tombeaux découverts extra-muros.

Nous regrettons que l'auteur ait omis de mentionner « l'allée des monuments » antiques, découverte en 1933.

L'auteur nous présente d'une manière très intéressante les nécropoles de l'époque hellène, hellénistique et romaine — avec les deux rites qui se trouvent parfois réunis d'une manière concomitante — ayant un inventaire hors paire, comme il a été découvert dans la tombe d'un personnage distingué tenant un papyrus dans ses mains, ou dans une tombe contenant de petits objets en céramique dorée.

La bibliographie de l'ouvrage et les bonnes reproductions photographiques des dernières découvertes donnent à cet ouvrage historique un intérêt particulier.

Le plan de la ville de Mangalia, qui demande à être élargi au Sud, au-delà du boulevard du « 30 Décembre » et à l'Ouest vers les nécropoles du « Drumul nou », vient clore l'intéressante œuvre de C. Preda.

T. S.

Турско-Български речник [Dictionnaire turc-bulgare], « Nauka i Izkustvo », Sofia, 1962, 659 pages.

C'est la seconde édition stéréotype du Dictionnaire turc-bulgare, paru à Sofia, aux Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, en 1952, sous la rédaction de Stoian Romanski, membre de l'Académie (collectif formé par : Nikola Vančev, Gălăb Gălăbov, Genčo Klasov, Traiko Popov, et Vasil Šanov). On pourrait dire que cette œuvre lexicographique présente une valeur historique car il a été le premier dictionnaire bilingue élaboré par l'Institut de langue bulgare de l'Académie Bulgare des Sciences. Ce n'est qu'ensuite qu'ont paru les dictionnaires : russe-bulgare, bulgare-néo-grec, bulgare-albanais et récemment, roumain-bulgare.

Le dictionnaire turc-bulgare ne s'adresse pas seulement aux spécialistes. Il contient environ 40 000 mots utilisés, habituellement, de nos jours, dans la langue littéraire, dans la publicité et dans les travaux à caractère scientifique ou technique de grande circulation. A part la terminologie scientifique et technique, le dictionnaire contient également certains termes militaires.

Les auteurs ont également consigné les mots les plus récents (les néologismes) qui ont fait leur apparition dans la langue après la réforme de 1928. Ils ont aussi mentionné les mots arabes ou persans utilisés en Turquie, ce qui permet l'emploi du dictionnaire aussi par les chercheurs s'occupant de la traduction des documents historiques turcs.

Compte tenu du fait que les différentes parties du langage turc présentent la même forme (par exemple les adjectifs ne se distinguent en rien des noms), les auteurs du dictionnaire ne donnent en général aucune indication grammaticale. Les indications de style sont bien rendues et très bien mises en relief et l'expression phraséologique la plus courante dans le turc parlé est aussi richement représentée.

Bien que nous ayons affaire à une édition stéréotype, les auteurs ont éliminé les fautes (assez nombreuses et fâcheuses) de l'édition parue en 1952. (Voir p. 655—656.)

A. V.

PAUNOVSKA, BRANISLAVA, *L'accouchement en Macédoine au point de vue de l'ethnologue comme éducateur sanitaire*, en *VIe Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, Paris, 1960, tome II, Ethnologie, Paris, 1963, p. 259—264.

Le travail, fondé sur une recherche détaillée de terrain, a un double but : premièrement, de montrer les habitudes traditionnelles et les coutumes pendant la naissance d'un enfant en Macédoine, qui sont néfastes et constituent la cause de la grande mortalité des accouchées, ainsi que des nouveau-nés ; en second lieu, de montrer le rôle que devrait jouer l'ethnologue dans l'éducation sanitaire du peuple.

L'auteur nous présente premièrement quelques coutumes liées à la fécondité dans le mariage et à la grossesse.

Quant aux coutumes pendant l'accouchement, on souligne le grand soin que toute la famille prend de la femme enceinte, exposée aux grands périls. L'accouchement se fait en cachette, personne — ni même le mari — ne doit savoir le moment. Si par hasard sa belle-mère le découvre, elle doit l'aider ; seulement pour le premier accouchement on appelle une vieille femme qui fait office de sage-femme.

Le nouveau-né est reçu dans un tablier et déposé par terre (pour qu'il prenne sa force de la terre) ou il est attendu, avec une grande pelle (pour que la jeune femme donne naissance à beaucoup d'enfants). Sur le sang que l'accouchée a perdu, on jette de la cendre et de la braise et tout est jeté ensuite dans l'eau (pour que le mauvais sort s'en aille avec l'eau).

Si l'enfant ne pleure pas, la vieille lui souffle dans l'oreille en se servant d'une paille (pour lui donner l'âme). Si c'est un garçon, toute la famille se réjouit et l'on dit : « Voici la cheminée de la maison ». Si c'est une fillette on dit : « Bonheur d'un autre — en dehors de la maison ». Si l'enfant est né avec une membrane sur le visage, cela signifie bonheur, richesse, et on la garde comme une amulette. Si l'accouchée a perdu d'autres enfants, la vieille pose le nouveau-né sur une balance en disant : « Comme la balance tire d'un côté, ainsi le mal et le mauvais sort doivent s'éloigner de toi ». Si l'enfant meurt pendant l'accouchement, on croit que c'est un ange ; s'il naît monstre, on le considère comme une punition de Dieu.

Dans les familles où la mortalité infantile est grande, l'enfant est baptisé immédiatement après sa naissance et on lui donne le nom « Jivko » (Jivka), ce qui veut dire « Vivant », ou « Stoyan » (Stoyka), ce qui veut dire « celui qui reste ». « Afin que l'enfant n'ait pas la jaunisse », la mère dort les sept premiers jours le visage tourné vers l'enfant.

Après avoir baigné et habillé le nouveau-né, la vieille accoucheuse s'occupera de l'accouchée. On enterre le placenta dans les fondations de la maison « pour que l'enfant ait une

longue vie ». Pendant trois jours, l'accouchée dort dans un lit en paille de seigle ; elle ne doit pas changer la chemise que le troisième jour après la délivrance « pour qu'elle puisse encore enfanter ».

Une fois terminés les travaux autour de l'accouchée, la vieille accoucheuse envoie un enfant chez les parents et les amis, pour leur annoncer la bonne nouvelle ; ceux-là rendent visite à l'accouchée en lui apportant des cadeaux. Le troisième jour, l'accouchée prend un bain et une nouvelle robe, et le soir on doit inviter les plus proches parents à un festin, car on croit que ce même soir les fées viennent prédire l'avenir du nouveau-né.

Le matériel présenté par B. Paunovska, riche et systématiquement exposé, est d'une réelle utilité pour l'ethnographe qui veut connaître la Macédoine et faire des recherches comparatives, car ces pratiques sont répandues sur un large territoire. Au nord du Danube, par exemple, les pratiques liées au cordon ombilical, à l'enterrement du placenta, ainsi que la présence d'une vieille femme comme sage-femme empirique, le changement du nom chez le nouveau-né, le placement à côté de l'enfant d'un balai qui le gardât des mauvaises fées, etc., étaient jadis bien connues. Aujourd'hui, ces pratiques ont disparu ou leur contenu a complètement changé, par cela qu'elles ont perdu leur vieux sens magique et ont pris un sens nouveau, grotesque [1].

N. AL. M. et L. P. M.

VÎNTU I. et FLORESCU G. G., *Valoarea constituțională a rezoluțiilor Adunărilor ad hoc din Principatele Române (1857) [La valeur constitutionnelle des résolutions des Assemblées ad hoc dans les Principautés Roumaines* (1857)*]*, dans « Studii și cercetări juridice », an VIII, 1963, nº 3.

L'article expose la thèse selon laquelle les résolutions des Assemblées ad hoc des Principautés Roumaines, ayant exprimé la volonté ferme des masses pour l'union et pour les réformes sociales, seraient des actes ayant une valeur constitutionnelle. Par là, elles diffèrent des actes internationaux et internes qui ont établi des normes d'organisation interne dans la période de la décomposition des rapports féodaux et du développement des rapports capitalistes et qui ont été des actes fondamentaux, mais pas des constitutions.

La valeur constitutionnelle des résolutions des Assemblées ad hoc est démontrée par les auteurs avec des références : au caractère représentatif de ces organes, au contenu de ces actes, et au sens qui leur a été donné par l'Assemblée et par les masses populaires, dont la lutte a été stimulée par ces actes-là ; au sens qui leur a été donné par les organes d'Etat, qui ont fondé sur ces actes leur action pour l'unification politique, ainsi que les réformes qu'ils envisageaient ; et, enfin, au sens donné par le forum international, obligé à reconnaître la signification politique et juridique de ces résolutions.

Les auteurs considèrent, par conséquent, que le nom de « Divans ad hoc » donné à ces Assemblées par le traité de Paris est impropre, parce qu'il marque la position des Pouvoirs européens de maintien dans les Principautés des vestiges féodaux. La nature juridique, le rôle et le contenu de leur activité attestent que le nom propre est celui d'« Assemblées ad hoc » ;

---

[1] V. par ex. Fl. S. Marian, *Nașterea la români. Studiu etnografic* (La naissance chez les Roumains. Etude ethnographique), București, 1891 ; N. Al. Mironescu, *L'accouchement au sol*, in *VI^e Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques*, tome II, Paris, 1963, p. 245—247. Cf. aussi Shefqet Hoxha, *Lindja në Lumë* (Les rites de naissance dans la région de Lume), dans le « Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës », Série Etudes sociales, 1961, nº 2, p. 245—253.

ce nom seul correspond aux résolutions « qui ont tous les traits juridiques des actes émanés d'un organe d'Etat représentatif, et qui ne sont pas de simples avis consultatifs ou de protocoles qui consignent des desiderata d'ordre interne »

L. P. M.

ZEČEVIĆ, MIODRAG, *Klasifikacija jugoslovenskih organizacija udruženja građana [La classification des organisations et des associations civiques en Yougoslavie]*, dans « Arhiv za pravne i društvene nauke », LXXXI, 1964, nº 3, p. 234—245.

L'auteur présente les divers systèmes de classification des organisations et des association civiques en Yougoslavie, selon les principaux actes normatifs et la doctrine, en nous offrant en même temps une classification propre.

Les classifications qui se trouvent dans les actes normatifs — la loi de 1945, les travaux de la Commission Unionale — prennent pour critérium soit les éléments territoriaux (organisations unionales, républicaines, régionales), soit leur propre nature (organisations politiques, sociales, scientifiques, professionnelles) ou leur structure d'organisation (simples, complexes).

Parmi les classifications selon la doctrine, l'auteur présente premièrement la classification tripartite de J. Đorđević qui, dans son livre *Socialisme et démocratie* propose les divisions suivantes : a) groupes qui participent directement au procès de gouvernement politique ; b) groupes qui occupent une position primordiale dans le système politique ; c) associations destinées à représenter divers intérêts civiques. Pour faciliter la comparaison, l'auteur présente aussi la classification tripartite du professeur américain D. Truman, classification qui prend pour critérium les intérêts de groupe.

Dans la seconde partie de l'article, l'auteur expose son propre système de classification des associations civiques ; a) associations qui ont pour but de faciliter la participation au gouvernement politique ; b) associations dont le but est la satisfaction des intérêts civiques (généraux et particuliers). Dans la dernière catégorie, l'auteur fait la distinction suivante : 1) organisations politiques ; 2) associations civiques au but social-humanitaire ; 3) associations culturelles ; 4) associations scientifiques ; 5) associations sportives ; 6) associations civiques professionnelles ; 7) associations confessionnelles. La classification proposée par M. Zečević présente de l'intérêt non seulement pour la connaissance du système des organisations et des associations civiques en Yougoslavie, mais aussi pour l'étude des catégories des personnes juridiques en général et pour le droit comparé.

L. P. M.

FLORESCU, G.G., *Misiunea diplomatică a lui N. Bălcescu la Constantinopol (august 1848) [La mission diplomatique de N. Bălcescu à Constantinople (août 1848)]*, dans « Studii », XIV, 1961, nº 6.

L'article se propose de suivre la lutte diplomatique entamée à Constantinople en août 1848 par le grand révolutionnaire-démocrate roumain Nicolae Bălcescu, pour la reconnaissance sur le plan international des conquêtes révolutionnaires du peuple roumain, dans les conditions difficiles d'une situation politique européenne défavorable.

Dans ses études à thèses, N. Bălcescu a manifesté une forte préoccupation d'approfondir l'importante question des pourparlers entre Etats, exprimée d'une part par la mise en relief

du rôle positif joué jadis par la diplomatie roumaine, d'autre part, par son attitude conséquente contre la force mise au service de l'invasion et de la conquête. Comme tel, le grand révolutionnaire-démocrate a prouvé son intérêt pour l'activité diplomatique au service du peuple roumain. Ainsi, il a eu l'intention de partir en mission diplomatique à Paris même avant que le projet de l'envoi d'une délégation à la Porte eût été conçu, mais il en a été empêché par la marche des événements à l'intérieur du pays.

Dès l'été 1848, Suleiman pacha recommande aux régents de la Valachie d'envoyer leur délégation à Constantinople pour y continuer les négociations roumano-turques avec le grand vizir Rechid pacha et avec le ministre des Affaires étrangères Aali pacha, « les réformateurs de l'Empire ottoman ». Un décret des régents ayant adopté cette recommandation désigne les membres de la délégation : Şt. Golescu, N. Bălcescu, D. Brătianu, Gr. Grădişteanu, N. Vasiliad et A. Ubicini comme secrétaire. N. Bălcescu montra qu'il n'avait accepté de faire partie de la délégation que parce que sa participation semblait particulièrement nécessaire par suite de sa profonde connaissance des questions politiques en litige. « J'ai voulu me débarrasser de cette mission — dit-il — mais ce ne fut pas possible, à cause des monastères et d'autres questions, que, seul, je pouvais débattre là-bas ».

Pour Bălcescu, la délégation faisait figure de mission diplomatique extraordinaire, envoyée à Constantinople pour y continuer les négociations commencées dans le pays entre Suleiman pacha et Emin pacha, « envoyés de la Porte », et le gouvernement de la Valachie. Cette délégation différait tout à fait de celles des boyards de jadis, qui se présentaient à la Porte avec des plaintes ou des mémoires, demandant le remplacement du prince ou des réformes. Pour N. Bălcescu, l'objet de la mission était la reconnaissance de la Valachie par des pourparlers turco-roumains sur un pied d'égalité, d'Etat à Etat, situation considérée à travers le prisme spécial des rapports de suzeraineté de caractère nominal.

Les documents présentés à la Porte par la délégation roumaine de la part des régents furent initialement discutés dans un conseil présidé par le grand vizir, puis dans un second conseil, en présence du sultan. On y décida de ne pas prendre en considération les demandes figurant dans le mémoire, de rappeler Suleiman pacha et de le remplacer par Fouad effendi.

Cela étant, N. Bălcescu estima utile de déposer à la Porte une protestation qui fut remise, de la part de la délégation, à Aali pacha, ministre des Affaires étrangères de Turquie. Par sa teneur, ce mémoire-protestation se présentait comme un document complexe ; il renfermait, d'une part, des éléments ayant déjà figuré dans le mémoire de la régence, d'autre part, des éléments nouveaux et envisageant fermement les dernières mesures abusives de la Porte.

Convaincu que les négociations de Constantinople étaient définitivement compromises et que la Porte préparait en toute hâte une intervention armée en Valachie afin d'étouffer la révolution, N. Bălcescu décida d'organiser la résistance à l'invasion. A cette fin, il prit la décision de regagner le pays par le premier bateau, tandis que, sur les recommandations de Reghib effendi, les autres membres de la délégation devaient rester à Constantinople pour attendre l'éventuelle convocation du sultan.

La manière dont N. Bălcescu s'est conduit à la Porte, en qualité de membre de la délégation roumaine, n'est pas restée sans fruits. Sa lutte sur le plan diplomatique pour la reconnaissance de l'Etat roumain comme partenaire à droits égaux dans les pourparlers, d'une part, a marqué sur le plan international un moment important du combat soutenu par le peuple roumain pour la liberté interne et externe, et a, d'autre part, contribué à la création des prémisses nécessaires à la conquête ultérieure de la souveraineté d'Etat, pleine et entière.

L. P. M.

TAPE, E. D., *A Bible Society Agent in the Romanian Principalities*, « The Slavone and East European Review », vol. XLII, nº *99*, juin 1964, p. 388–402.

Comme résultat des recherches entreprises dans les Archives de la Société Biblique de Grande-Bretagne, le professeur E. D. Tape publie des extraits d'un rapport, aussi bien que quelques lettres du révérend anglais Benjamin Barker. Missionnaire de ladite Société, en 1834, à Smyrne, celui-ci eut à Constantinople une entrevue avec Alexandre Ghica et Michel Stourdza, les nouveaux princes régnants de la Valachie et de la Moldavie, à la suite de quoi il accepta l'invitation de ces princes à faire un voyage d'études dans les Principautés.

Il consigna les impressions de son premier voyage de 1834 dans ses rapports adressés à la Société Biblique de Grande-Bretagne, ainsi que dans deux lettres. Les informations concernant son second voyage dans les Principautés font l'objet de lettres seulement.

L'auteur n'y consigne pas d'aspects inédits, car bien d'autres, parmi les voyageurs contemporains exerçant dans le sud-est européen la même mission de faire des prosélytes à leur foi, ont signalé des impressions similaires [1].

Voyageant dans les Principautés à l'invitation des princes régnants, le jugement que B. Barker porte sur les institutions de ces pays, est — comme il le devait — favorable. C'est ainsi qu'après avoir été retenu en quarantaine à Giurgiu pendant 15 jours, en juillet 1834 [2], Barker, qui faisait la visite de cette ville en compagnie du prince Alexandre Ghica, se montra fort surpris d'y trouver une école bien organisée, d'après les principes de Lancaster.

Le voyage de Giurgiu à Bucarest lui parut long et fatigant. Il descendit à l'auberge Manuk « caravansérail spacieux, comprenant 80 appartements à deux chambres ». Tout comme à d'autres voyageurs, l'aspect sordide des bicoques et les chemins impracticables lui firent une mauvaise impression (« lorsqu'il pleut, on se couvre à tel point de boue, qu'on en devient méconnaissable en plein jour »). Tout cela faisant un contraste choquant avec le luxe des hôtels particuliers.

Les mauvaises conditions de vie des habitants ainsi que les mœurs de la société ne font qu'accentuer son impression défavorable ; aussi, sera-t-il d'autant plus agréablement surpris — lors de sa visite au Collège Saint Sava de Bucarest, dirigé par Petrache Poenaru (« un jeune Valaque de talent ») — de constater la bonne éducation de la jeune génération, selon les principes de Lancaster.

La même année, 1834, il visita la Moldavie : la ville de Jassy l'éblouit par le même étalage, côte à côte, de la richesse et de la pauvreté.

A Bucarest, aussi bien qu'à Jassy, les autorités laïques et ecclésiastiques firent bon accueil à sa proposition de répandre dans le pays le Nouveau Testament en roumain, et même d'organiser, éventuellement, une école de jeunes filles, à l'intention de laquelle, Michel Stourdza,

---

[1] Voir p. ex. : « Les souvenirs » d'Andrew Bonar et Robert Mc. Cheyne qui ont visité nos pays en 1839 (*Narrative of a mission of inquiry to the Jews from the Church of Scotland in 1839*), chapitre concernant la Valachie et la Moldavie, p. 366–426, Edinbourg, 1893.

[2] « ... I had during my short stay some very pleasing and consoling hours ... » (p. 389). La propreté et l'ordre qu'il remarqua à Giurgiu faisaient un vif contraste avec tout ce qui lui avait été donné de voir à l'occasion de son séjour ultérieur dans les Principautés. Mais la chose devient explicable quand on pense que Barker subit la quarantaine à Giurgiu, en même temps que le prince régnant, pour lequel on avait coutume de faire, dans de semblables circonstances, des préparatifs tout spéciaux, par le concours de toutes les autorités civiles, militaires et sanitaires. (Voir en ce sens le cas semblable survenu en 1837 à Galați, quand Alex. Ghica, se transportant à Silistrie en vue d'y rencontrer le Sultan, subit sur son chemin de retour la quarantaine à Giurgiu, dans Archives de l'Etat, Bucarest, Fonds « Comité des Quarantaines », dossier 3358/1837, f. 139).

prince régnant de la Moldavie à l'époque, le pria de faire venir un missionnaire anglais ou américain.

L'année suivante, 1835, B. Barker, plein de l'espoir de réaliser ses efforts, revint dans les Principautés, mais Ilarion et Veniamin Costake, métropolites des deux Principautés, faisant suite aux suggestions du Patriarche de Constantinople, refusèrent l'aide spirituelle et culturelle que voulait leur rendre le missionnaire anglais.

Avec la persévérance caractéristique à tout missionnaire, B. Barker revint à la charge, en 1838, en apportant même 150 exemplaires du Nouveau Testament, qu'il réussit à placer dans l'espoir de contribuer à la purification des mœurs de la nouvelle génération. L'année 1851 le voit s'établir dans les Principautés et y séjourner jusqu'en 1853, laps de temps dont on ne possède aucune correspondance.

Il rend une dernière visite dans ces pays, en 1857, étant très bien reçu par le prince régnant du moment, Barbu Ştirbey.

Les informations de B. Barker n'excellent pas par leur nouveauté ; mais sa bonne foi et l'exactitude dont il fait preuve, en consignant ce qu'il aura vu de ses propres yeux, ou ce qu'il aura lu en matière de statistique — par exemple le Rapport de la Commission russe d'inspection, de 1854, dont l'article de E. D. Tape nous donne des fragments — sont incontestables et méritent d'être mentionnés.

Quant à l'état déplorable des habitants des Principautés, dont il se montre surpris, Barker le considère imputable à des facteurs d'ordre subjectifs et non essentiels (p. ex. la paresse et l'ivrognerie). Le remède consisterait à porter dans les couches du peuple les lumières de la science. Sans doute, le milieu clérical dont il faisait partie défendait au missionnaire écossais de mettre en vue les causes d'ordre économique et social qui donnaient lieu à cet état de choses.

Faisant preuve d'une persévérance incessamment renouvelée durant une période de 23 années, B. Barker chercha à améliorer par ses moyens la misérable condition des habitants du pays.

Il est hors de doute que pour l'historiographie roumaine, les matériaux publiés par le professeur E. D. Tape fournissent une source de beaucoup d'intérêt.

G. P.

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria Romȃniei** (Histoire de la Roumanie), I, 1960, 891 p. + 190 fig. + 16 pl., 45 lei; II, 1962, 1 159 p. + 20 pl. 45 lei; vol. III, 1 259 p. + 11 pl., 45 lei; IV, 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.

* * * **Din istoria Transilvaniei** (Histoire de la Transylvanie), I^{er} vol., 3 éd., 336 p. + 15 pl.; II^e vol., 2^e éd., 552 p. + 1 p.l., 1963, 65,60 lei.

K. MARX, **Însemnări despre romȃni** (Notes concernant les Roumains), 1964, 186 p. + 4 pl., 16 lei.

D. M. PIPPIDI et D. BERCIU, **Istoria Dobrogei** (Histoire de la Dobroudja), » Bibliotheca Historica Romaniae II», I^{er} vol., 1965, 344 p., 13 pl., 20 lei.

C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ŞTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae 1» 67 p. + 1 pl., 3,25 lei.

ION POPESCU PUŢURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae 2», 1964, 143 p., 5,25 lei.

EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX^e siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae 3», 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, « Bibliotheca Historica Romaniae 4», 139 p., 5,25 lei.

VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**. « Bibliotheca Historica Romaniae 5», 100 p., 3,75 lei.

G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840, prélude à la révolution roumaine de 1848**, « Bibliotheca Historica Romaniae 6», 1964, 107 p., 4 lei.

ŞTEFAN PASCU, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae 7», 1964, 118 p., 4,50 lei.

* * * **Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare** (La culture moldave à l'époque d'Etienne le Grand. Recueil d'études soignés par M. Berza), 1964, 684 p., 62 lei.

P. P. PANAITESCU, **Obştea ţărănească în Ţara Romȃnească şi Moldova, Orînduirea feudală** (La communauté paysanne en Valachie et en Moldavie. La période féodale), 1964, 284 p., 12,50 lei.

ROMULUS VUIA, **Tipuri de păstorit la romȃni** (Types d'élevages pastoraux chez les Roumains. XIX^e siècle et début du XX^e siècle), 1965, 252 p., 13 lei.

* * * **Istoria limbii romȃne**, vol. I, Limba latină (Histoire de la langue roumaine, I^{er} vol. La langue latine), 1965, 439 p., 28 lei.

* * * **Atlasul lingvistic romȃn** (Atlas linguistique roumain), nouvelle série, sous la direction d'Emil Petrovici, IV^e vol., 1965, 326 p., 103 lei.

* * * **Gramatica limbii romȃne** (Grammaire de la langue roumaine), 2^e édition, 2 vol., 1963, 44,50 lei.

N. A. CONSTANTINESCU, **Dicţionar onomastic romȃnesc** (Dictionnaire onomastique roumain), 1963, 460 p., 29 lei.

AL. GRAUR, **Etimologii romȃneşti** (Etymologies roumaines), 1963, 134 p., 5,15 lei.

TACHE PAPAHAGI, **Dicţionarul dialectului aromȃn general şi etimologic**. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique, 1963, 1 264 p., 36 photos, 72,60 lei.

IORGU IORDAN, **Toponimia romȃnească** (Toponymie roumaine), 1963, 528 p. + 1 pl., 34 lei.

* * * **Istoria literaturii romȃne** (Histoire de la littérature roumaine), I^{er} vol., 1964, 808 p., 40 lei.

F. FOCHI, **Mioriţa, Tipologie, Circulaţie, Geneză. Texte** (L'agnelle, Typologie, Circulation, Genèse. Textes), 1964, 1 107 p., 57 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, *3—4*, 373—774, BUCAREST, 1965

I. P. „Informaţia" — c. 3329

43456

LEI 60.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IV – 1966

Nos 1–2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages. Le prix d'un abonnement est de 120 lei. En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 131–135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IV-1966

N^os 1—2

EDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome IV 1966 Nos 1—2

SOMMAIRE

Page

HARALAMBIE MIHĂESCU, Les éléments latins de la langue albanaise I . . . 5
EUGEN STĂNESCU, Les réformes d'Isaac Comnène 35
GUSTAV GÜNDISCH, Zum siebenburgischen Aufenthalt des Jacobus Palaeologus 71
DAN SIMONESCU, Le chroniqueur Matthieu de Myre et une traduction ignorée de son « Histoire » 81
VICTOR PAPACOSTEA, La fondation de l'« Académie Grecque » de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie. 115
PAUL CERNOVODEANU, Bucarest. Important centre politique du Sud-Est européen à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe . 147
Т. Н. ТРЫПЧА, События, происходившие на австро-сербской границе во время сербского народного восстания 1804—1813 гг 169
EMIL VÎRTOSU, Les relations de la Moldavie et de la Valachie avec l'Empire Ottoman, reflétées par le sceau du Prince régnant (XVIIe et XIXe siècles) 197
G. G. FLORESCU, Some aspects from the history of the South-Eastern European relations: Romanian-Serbian relations (1859—1866) 207

Mélanges

ION MATEI, Mots d'origine roumaine en turc 223
VIRGIL CÂNDEA, Une version roumaine du XVIIe siècle de l'apologie contre Mahomet de Jean Cantacuzène 233
ПАУЛЬ МИХАИЛ, К вопросу о переписке молдовлахийского воеводы Стефана Великого с Архиепископом Первой Юстинианы Дорофеем 239

Chronique

N AL. MIRONESCU, Contributions à la connaissance du sud-est Européen, apportées par l'ethnographie et le folklore roumains 247
ANCA GHIAȚĂ, La chronique des manifestations commémoratives « Nicolas Iorga » 251
ALEXANDRU DUȚU et VLAD GEORGESCU, La première réunion de la Commission internationale de l'histoire des idées dans le Sud-Est européen 257

Comptes rendus

Page

PETKANOV IVAN, Les éléments romans dans les langues balkaniques (*H. Mihăescu*); KONESKI BLAŽE, Историја на македонскиот јазик (Histoire de la langue macédonienne) (*S. Iancovici*); Cărţile populare în literatura românească (Les livres populaires dans la littérature roumaine) (*Ariadna Camariano-Cioran*); PROCOPIOS DIN CAESAREA, Războiul cu goţii (PROCOPE DE CÉSARÉE, La guerre avec les Goths) (*T. Sauciuc-Săveanu*); Actes du XII[e] Congrès International d'Etudes Byzantines. Ochride, 10—16 septembre 1961 (*Răzvan Theodorescu et Gheorghe Zbuchea*); ARŠ, G.L., SENKEVIČ, I. G., SMIRNOVA, N D.: Краткая история Албании (Brève histoire de l'Albanie) (*H. Mihăescu*); Les relations tchécoslovaco-bulgares au cours des siècles (*Tr. Ionescu-Nişcov*); KOSEV DIMITAR, Международното значение на Септемврийското възстание 1923 г. (L'importance internationale de l'insurrection de septembre 1923) (*S. Iancovici*); CV. KRISTANOV, IV. PENAKOV, ST. MASLEV, Др. Иван Селимински като учител, лекар и общественик (Dr. Ivan Selimınski, instituteur, médecin et militant sur le terrain social) (*S. Iancovici*); BIZANTINOBULGARICA, I, Editions de l'Académie des Sciences de Bulgarie (*Gheorghe Cront*); DEROKO, ALEKSANDAR, Narodna arhitektura — II, Folklorna arhitektura u Jugoslavii (Architecture populaire II. L'architecture populaire en Yougoslavie) (*P H. Stahl et M. Paunceva*) 261

Notices bibliographiques 303

LES ÉLÉMENTS LATINS DE LA LANGUE ALBANAISE

HARALAMBIE MIHĂESCU

I

Depuis l'ouvrage classique de Johann Georg von Hahn, qui représente le premier essai scientifique sur la langue albanaise [1], les recherches consacrées aux éléments latins de cette langue ont enregistré, pendant plus d'un siècle, d'insignes progrès, mais sans aboutir encore à des conclusions d'ensemble définitives. Avant d'entreprendre une étude comparative détaillée, le jeune Hugo Schuchardt affirmait en 1868 que les ancêtres des Albanais avaient subi l'influence latine d'une source très proche du latin qui est à l'origine de la langue roumaine [2]. Puis l'idée que les éléments latins de l'albanais seraient étroitement liés à ceux du roumain s'est répandue facilement et a persisté jusqu'à nos jours sous la plume de maints savants de marque. Les études de Franz Miklosich accrurent nos connaissances de l'influence latine en albanais[3] et une bonne contribution sur les commencements de la romanisation de l'Albanie fut donnée par Georg Zippel [4]. Plus tard, Gustav Meyer ayant réuni de riches matériaux, examina attentivement le lexique et la morphologie [5] et publia en 1891 le premier dictionnaire étymologique de la langue albanaise [6]. Dans sa brève synthèse parue dans le *Grundriss der romanischen Philologie*, il exagéra visiblement l'importance de l'élément latin, allant jusqu'à considérer l'albanais comme « une langue mixte, à demi romane » « eine halb-

[1] J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*, I—III, Jena, 1854.

[2] H. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgarlateins*, Leipzig, 1868, III, p 46 : « ...das Albanesische aus einer, jener an der untern Donau nachstverwandten Mundart bereichert wurde ».

[3] F. Miklosich, *Die romanischen Elemente im Albanesischen*, Wien, 1871 (« Denkschriften der Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse », XX) .

[4] G. Zippel, *Die romische Herrschaft in Illyrien bis auf August*, Leipzig, 1877.

[5] G. Meyer, *Albanesische Studien*, I—V, Wien, 1883—1896 (« Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften », CIV, CVII, CXXV, CXXVII, CXXXIV) ; *Der lateinische Einfluß auf die albanesische Formenlehre*, dans : *Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di N. Caix e di U.A. Cavello*, Firenze, 1886, p. 103 et suiv.

[6] G. Meyer, *Etymologisches Worterbuch der albanesischen Sprache*, Strassburg, 1891.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV. 1–2. p 5–33. BUCAREST. 1966

romanische Mischsprache »)[7]. Cette affirmation fut omise dans la 2e édition parue en 1904—1906. Mais la croyance au caractère indo-européen de la langue albanaise prit corps graduellement pour triompher définitivement avec les recherches de Holger Pedersen, qui a démontré qu'une bonne partie de la prétendue influence latine est en fait de provenance autochtone [8]. Cet érudit ayant tenu compte du parallélisme albano-roumain et situé la question dans le cadre plus ample des langues indo-européennes, a abouti à la conclusion que la langue latine a peu modifié le système linguistique des ancêtres des Albanais : elle a laissé des traces dans le domaine de la formation des mots et notamment dans le vocabulaire, mais sans affecter la morphologie et la syntaxe [9].

Se fondant sur quelques parallélismes lexicaux de l'albanais, du néogrec, du serbo-croate et du roumain, Gustav Meyer (suivi par Wilhelm Meyer-Lubke) continua de croire à l'existence des traits convergents du latin « balkanique » [10]. La prétendue unité fut défendue par Mateo Bartoli, qui lui rechercha des ramifications jusque dans l'Italie méridionale et la Sardaigne [11]. Ce savant a mis en évidence les archaismes communs, poussé qu'il était peut-être par l'illusion que le rapprochement géographique constituerait une preuve à l'appui d'une étroite parenté génétique, mais il n'a pas insisté suffisamment sur les différences du roumain et du dalmate, ni n'a étudié les innovations qui séparent le roumain des dialectes italiens du sud et de la langue sarde. Et puis, l'idée de l'unité a eu besoin d'un motif et c'est ce qui a engendré l'hypothèse forcée que les éléments latins du roumain et de l'albanais se sont développés sur un fonds ethnique et linguistique commun [12]. Elle a été partagée, entre autres, par Gustav

---

[7] G Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanesischen*, dans : *Grundriß der romanischen Philologie* herausgegeben von Gustav Grober, Strassburg, 1888, I, p. 805.

[8] H. Pedersen, *Die albanesischen l-Laute*, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1893, p. 535—551 ; *Das albanesische Neutrum*, *ibid* XXXIV, 1895, p 283—291 ; *Die Gutturale im Albanesischen*, *ibid.* XXXVI, 1898, p. 277—340 ; *Albanesische Texte mit Glossar*, Leipzig, 1895, 207 p. (« Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Sachsischen Gesellschaft der Wissenschaften »).

[9] H. Pedersen, « Kritischer Jahresbericht uber die Fortschritte der romanischen Sprachen und Literaturen », IX, 1, 1905, p. 212 : « Der lateinische Einfluß auf die albanesische Flexion ist also Null Dagegen ist der Einfluß auf die Wortbildung nicht gering ».

[10] G. Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanesischen* neubearbeitet von W. Meyer-Lübke, dans · *Grundriß der romanischen Philologie* herausgegeben von Gustav Grober, Strassburg, 1904—1906, I², p 1039 : « Das lateinische Element im Albanesischen bildet mit dem Rumanischen auf der einen, dem veglıotischen und den lateinischen Elementen des Serbokroatischen und des Neugriechischen auf der andern Seite das Ostromanische ».

[11] M Bartoli, *Das Dalmatische. Altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der Apennino-balkanischen Romania* Akademie der Wissenschaften, Wien, 1906 (Schriften der Balkan-Kommission. Linguistische Abteilung, 4)

[12] Dr. Pekmezi, *Grammatik der albanesischen Sprache* (*Laut- und Formenlehre*), Wien, 1908, p 34 : « In der Umformung dieser lateinischen Elemente, sowie ihrer Bedeutungsverschiebung stimmt das Albanesische recht auffallend mit dem Rumanischen (Ostromanisch) uberein, was auf eine gemeinsame und gleichzeitige Entwicklung hinweist ; es beweisen das uberdies noch Worter die in erster Linie nur dem Albanesischen und Rumanischen eigen sind, weshalb man auf ein gleiches ethnologisches Substrat schließen zu mussen glaubte »

Weigand [13], Ion-Aureliu Candrea [14] et Petar Skok [15] et a servi parfois d'argument pour combattre la thèse du caractère autochtone des Albanais.

Le premier à avoir essayé une statistique systématique du lexique albanais d'origine latine fut Alexandru Philippide. L'ancien professeur de l'Université de Jassy utilisa à cette fin les dictionnaires étymologiques de Gustav Meyer et de Wilhelm Meyer-Lubke, ainsi que les contributions de Holger Pedersen et de Norbert Jokl et ne découvrit qu'un nombre relativement réduit de parallélismes avec la langue roumaine. Quelques-uns d'entre eux, considérés caractéristiques seulement de la latinité orientale, se sont par la suite avérés être des éléments répandus aussi en Occident [16]. Le savant roumain a émis l'hypothèse que les ancêtres des Albanais ont vécu plus au nord du territoire actuel de l'Albanie, dans une région relativement peu atteinte par la romanisation, et ont perdu de bonne heure le contact avec Rome : « Les Albanais ont été le moins soumis à la romanisation de tous les peuples de l'Est de l'Europe et de tous ces peuples, c'est sur eux que cessèrent tout d'abord d'influer les agents romanisateurs » [17].

D'importantes contributions à la connaissance du lexique albanais d'origine latine ont encore été apportées par Norbert Jokl [18], Max Vasmer [19], Theodor Capidan [20], Henrik Barić [21], Carlo Tagliavini [22] et surtout Eqrem Çabej [23]. Ce dernier a résumé critiquement les résultats des recherches de ses prédécesseurs ; il y a ajouté ses propres acquisitions et en a tiré des

[13] G. Weigand, « Balkan-Archiv », III, 1927, p 245 : « Die lateinischen Elemente des Albanischen und Rumanischen sind in so auffallender Übereinstimmung, daß sie unter gleichen kulturellen, ortlichen, sprachlichen Bedingungen entstanden sein mussen ».

[14] I. A. Candrea, *Limba albaneză în raporturile ei cu limba română.* Curs..., Bucureşti, 1930—1931, p. 136 . « Cuvintele de origine latinească au suferit în limbile română şi albaneză schimbari de sens identice, datorite poate în mare parte substratului autohton ».

[15] P. Skok, *Osnovi romanske lingvistike,* Zagreb, 1940, I, p. 132 · « Iz ovoga podatka moga za zaključiti da albanski latinizmi potječu iz istog vreba iz kojeg i rumunski jezik ».

[16] A. Philippide, *Originea românilor,* Iaşi, 1928, II, p. 631—694

[17] *Idem,* p. 770.

[18] N. Jokl, *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung,* Wien, 1911 ; *Beitrage zur albanesischen Grammatik,* « Indogermanische Forschungen », XXXVI, 1916, p. 98—164, XXXVII, 1917, p 90—122; *Vulgarlateinisches im Albanischen,* « Zeitschrift fur romanische Philologie », XLI, 1921—1922, p. 228—233 ; *Linguistischkulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen,* Berlin, 1923 ; *Balkanlateinische Studien,* « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 195—217 ; « Revue internationale des études balkaniques », II, 1935—1936, p. 44—82 ; *Zu den lateinischen Elementen des albanischen Wortschatzes,* « Glotta », XXV, 1936, p. 121—134.

[19] M. Vasmer, *Studien zur albanesischen Wortforschung,* I, « Acta et commentationes Universitatis Dorpatiensis. B Humaniora », I, 1, 1921, p. 1—71.

[20] Th Capidan, *Raporturile albano-române,* « Dacoromania », II, 1921—1922, p 444—554.

[21] H Barić, *Albano-rumanische Studien,* I, Sarajevo, 1919 , « Archiv za arbanašku starinu, jezik i etnologiju », I—IV, 1923—1926 , *O uzajamnim odnosima balkanskih jezika,* I *Ilirskoromanska jezička grupa,* Beograd, 1937 ; *Lingvističke studije,* Sarajevo, 1954 , *Albanisch, Romanisch und Rumanisch,* «Godišnjak. Balkanološki Institut » Sarajevo, I, 1957, p. 1—17

[22] C Tagliavini, *L'albanese di Dalmazia Contributi alla conoscenza del dialetto ghego di Borgo Erizzo presso Zara,* Firenze, 1937

[23] E. Çabej, *Studime rreth etimologjise së gjuhes shqipe,* « Buletin i Universitetit shteteror te Tiranes, seria shkencat shoqerore », XIV, 1960 — XVII, 1963 ; « *Studime filologjike* », 1964—1966 ; *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnworter im Albanischen,* « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 161—199.

conclusions de caractère général, lesquelles sont tout aussi nécessaires aux études romanes qu'à celles de balkanologie. Selon lui, les éléments latins de la langue albanaise occupent une position intermédiaire entre ceux du roumain et ceux du dalmate ; les ancêtres des Albanais ont entretenu des rapports aussi bien avec l'intérieur du continent qu'avec la mer Adriatique et l'influence de Rome a duré plus de sept siècles, entre le IIe siècle avant notre ère et l'établissement définitif des Slaves dans le Sud-Est de l'Europe.

Les divergences entre les érudits qui se sont occupés des éléments latins de l'albanais sont dues à l'insuffisance des matériaux et des instruments de travail dont on dispose, ainsi qu'à la connaissance encore relativement faible du processus de romanisation des territoires flanqués par l'Adriatique et le Pont Euxin. C'est ce qui nous pousse à reprendre l'examen de l'ensemble du lexique albanais d'origine latine afin d'en obtenir un supplément de précision dans le domaine de la stratigraphie et à propos de certaines questions de chronologie.

Le caractère archaïque de l'élément latin de l'albanais a été mis en lumière d'abord par W. Meyer-Lubke. Sa conclusion était qu'il représentait un stade linguistique plus ancien que n'importe laquelle des langues romanes. En revanche — selon lui — les parallélismes dans le domaine de la phonétique entre l'albanais et le roumain apparaissent bien plus faiblement qu'on ne l'avait cru auparavant, alors que les différences sont considérables [24]. Le maintien inaltéré des groupes *ce*, *ci* du latin dans les langues albanaise, dalmate et sarde du centre a été considéré comme une preuve de haute ancienneté par Max Leopold Wagner aussi, non qu'il aurait existé entre ces deux langues des liens directs et prolongés, mais elles se seraient développées dans des régions relativement isolées et ont conservé certains traits archaïques qui n'ont pas subsisté dans d'autres langues romanes [25]. Eqrem Çabej a attiré l'attention que le neutre latin s'est conservé en albanais : ce qui constitue également une preuve que l'influence latine a commencé de bonne heure, étant donné que dans le latin tardif

[24] W. Meyer-Lubke, *Rumanisch, Romanisch, Albanesisch*, « Mitteilungen des rumanischen Instituts an der Universitat Wien », I, 1914, p. 1—43. P. 32 : « Danach stellt... das lateinische Element im Albanesischen einen alteren Sprachzustand dar, als irgendeine der romanischen Sprachen » ; p. 42 : « Diese Zusammenhange im Lautsystem zwischen Albanesisch und Rumanisch erscheinen danach viel geringer als man fruher angenommen hatte : sie beschranken sich auf den namlichen Rhythmus und auf die Nasalvokale... Daneben stehen nun große Verschiedenheiten ».

[25] M.-L. Wagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », XXXIX, 1918, col. 126—132 ; *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*, Bern, 1951, p. 115 : « Le concordanze... non provano nulla per l'esistenza di rapporti diretti..., ma sono, nelle due regioni, residui di uno strato lessicale arcaico il cui centro di irradiazione sarà stata la latinità dell'Italia meridionale ».

le neutre s'est raréfié de plus en plus et n'a laissé que de rares traces dans les langues romanes [26].

Aux acquisitions antérieures on peut adjoindre les considérations suivantes dont il résulte que certains éléments latins de l'albanais sont plus anciens que ceux correspondants de la langue roumaine ou des autres langues romanes.

Le latin *cingula* « sangle » a pénétré chez les ancêtres des Albanais à une époque plus ancienne, avec *-u-* non syncopé (aujourd'hui *qingëlë*) tandis que dans les langues romanes a persisté la forme syncopée *cingla* et en roumain sa métathèse, c'est-à-dire **clinga* > *chingă*. Certains emprunts latins de l'albanais ont à la base des formes simples et le roumain n'a conservé que leurs dérivés, ce qui dénote dans une certaine mesure soit un stade relativement plus évolué, soit un caractère plus populaire des éléments latins de la langue roumaine. *Os* a persisté dans l'albanais *vesh* « oreille », alors que toutes les langues romanes sont les continuatrices du diminutif *auricula*. *Par* « semblable » (pluriel *paria* « paire »), en albanais *par* « paire », est antérieur au dérivé *paricula*, tardivement attesté dans les sources latines [27] et hérité en roumain (*păreche*) et dans d'autres langues romanes. *Rete* « réseau, filet » a persisté dans l'albanais *rjet* et les langues romanes occidentales, mais le roumain *rețea* se tire du dérivé *retella*. Dans l'albanais *shpinë* « échine, dos » et la majorité des langues romanes occidentales a survécu *spina*, tandis qu'en roumain (*spinare*) et dans certains parlers rhéto-romans c'est le dérivé *spinalis* [28] qui a triomphé. L'adjectif *vescus*, *-a*, *-um* « faible, mal nourri » apparaît rarement dans les textes latins [29] : il a été hérité par endroits dans la Peninsule ibérique et est passé chez les ancêtres des Albanais (*veshkem* « je me flétris »), mais pour le roumain *veșted* « flétri, fané », il faut partir d'un dérivé hypothétique **vescidus*. La descendance de *vetus* « vieux » et de *veteranus* « vétéran » a, dans les langues romanes, la signification de « vieux, ancien ». Mais en latin, le sens de « vieux » de *veteranus* (*vetranus*) est apparu relativement tard. Chez les ancêtres des Albanais a pénétré l'adjectif *vetus*, *veteris* (*i vjetër*), alors qu'en roumain, langue formée sur des territoires de frontière de l'empire, c'est *vetranus* « vieux » qui s'est maintenu.

Quelques emprunts latins de l'albanais trahissent des caractères archaiques en comparaison aussi avec les langues romanes occidentales. Il a existé en latin des formes parallèles : *caries*, *caria* « putredo lignorum,

---

[26] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 167.

[27] J. F. Niermeyer, *Mediae latinitatis Lexicon minus. Lexique latin médieval — français/anglais.* Brill, Leiden, 1954—1965, p. 764 : *damus terras cultas... ad duos pariculos de boves*, dans le sud de la France, vers l'an 1072.

[28] *Corpus glossariorum Latinorum*, Leipzig, 1888—1923, III, p. 394, 67 : *rachis spinalis*.

[29] A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4e éd., Paris, 1959, p. 728.

carrie, pourriture ». La première forme était courante dans les textes littéraires et elle a survécu en albanais (*qere*) ; la seconde, à peine attestée au VI^e siècle, s'est maintenue dans les langues romanes (en roumain *carie*), tandis que *caries* n'a pas laissé de trace chez les peuples romans [30]. Les ancêtres des Albanais ont reçu la forme plus ancienne *facies* > *faqe* « face », de même que certaines langues romanes occidentales, mais le roumain a hérité de la forme plus récente *facia* (*faţă*)[31]. Le latin *cepa* « oignou » a survécu en albanais (*qepë*) et dans certaines langues romanes (*ceapă* en roumain) tandis que d'autres langues romanes ont préféré un dérivé **cepúlla* (it. *cipolla*), même dans des régions conservatrices comme la Sardaigne et la Dalmatie. Ainsi donc, les ancêtres des Albanais ont vu ordinairement pénétrer dans leur langue des mots de la langue commune et non pas des diminutifs d'origine populaire. C'est ce qui s'est également produit avec *truncus* (*trunk* « tronc »), devant **trunculus*, hérité par le roumain (*trunchi*) et en espagnol (*troncho*). D'autres mots abstraits de grande circulation comme *fides*, *liber*, *veritas* et *voluntas* sont demeurés en albanais (*fei*, *lirë*, *vertete*, *vullnet*), alors que le roumain repose sur des créations relativement tardives : *credentia* > *credinţă*, *libertare* > *ierta*, *ad de verum* > *adevăr*, *voinţă* [32].

D'autres éléments latins qui ont pénétré en albanais ont pareillement un caractère manifestement archaïque par comparaison avec la majorité des langues romanes. Le latin *capo*, *-onis* a persisté en albanais (*kapúa* « coq »), en Italie méridionale (*kapune*) et en Sardaigne (*kaboni* « coq »), c'est-à-dire dans des régions conservatrices, mais ailleurs c'est la variante plus récente (à géminée expressive) **cappo*[33] qui l'a emporté. Chez les Albanais est demeurée la forme neutre *cicer* « pois chiche » (*qiqer*), attestée depuis Plaute ; mais la plupart des langues romanes ont des dérivés du masculin *cicĕre* (en dialecte aroumain *ţeaţire*). Dans l'Italie méridionale, en roumain et en albanais, autrement dit dans des territoires isolés, a persisté *coctorium* « four » (*cuptor*, *koftor*). Le maintien de *coctorium* dans des régions conservatrices doit être mis en rapport aussi avec le propre de la culture matérielle de ces territoires, par rapport au reste de la Romania, où se sont développés d'autres formes de culture pour lesquelles

---

[30] Oribasius Latinus, *Syn.* VII, 2, p 133 : *caria lignorum.*

[31] W. Meyer-Lubke, *Romanisches etymologisches Worterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg, 1935, n° 3130. Abrévié REW

[32] C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, 1950, p. 65 cite un supposé **credentia*, intéressant parce que contrastant avec *fides* Le mot peut être débarrassé de l'asterisque, car il est fréquemment attesté dans les sources médiévales à partir du IX^e siècle et a de nombreux parallélismes en *-entia*, comme *maerentia* « fâcherie », mécontentement, *merentia* « mérite », *oboedientia*, *observantia*, *offerentia*, *parentia*, *poenitentia*, *praevidentia*, *recredentia*, *sufferentia*, etc Niermeyer, p. 280.

[33] Ernout-Meillet, p 98

furent choisis aussi des noms particuliers[34]. *Manubrium* « poignée, manche », vieux mot attesté chez Plaute, a survécu en albanais (*merû*, articulé *mèruri*) et dans quelques dialectes italiens, mais en latin commun et dans la majorité des langues romanes c'est un terme rustique *manica* (en roumain *mînecă*)[35] qui s'est imposé. En roumain (*lăurușcă*), en albanais (*larushke*), en Italie centrale et en Sardaigne a persisté *labrusca* « vigne sauvage, fruit de la vigne sauvage », mais dans le reste de la Romania c'est *lambrusca*, création secondaire, qui s'est imposé. Il en est de même de *pepo*, *pepĭnis*, « sorte de gros melon » maintenu en roumain (*pepene*) et en albanais (*pjeper*, *pjepen*), tandis que le toscan *popone* et le vieux français *popon* dérivent d'une forme latine plus récente (*pepo*, *-ōnis*)[36]. L'adjectif *vitricus* « du parâtre » a survécu en sarde, en albanais (*viterk*, *vitrek*) et en roumain (*vitreg*), mais en Occident c'est *filiaster* qui s'est imposé. En latin la forme *vomis* « soc de charrue » était antérieure à la forme *vomer*, refaite sur les cas obliques. La forme plus ancienne *vomis* a pénétré chez les ancêtres des Albanais (guègue, *umb*, *um*), mais sans laisser de traces dans les langues romanes qui ont seulement hérité la variante plus récente *vomer*[37].

A la différence du roumain qui a vu persister ou se développer par une voie indépendante des composés de *ad-*, *ex-*, *in-*, les éléments latins de l'albanais nous renvoient à une phase plus ancienne de la langue latine, caractéristique notamment de la langue littéraire de la fin de la République. Le latin *colare* « glisser » a donné en albanais *kullonj*, tandis que le roumain *a strecura* part du composé *extracolare* ou peut-être *transcolare*. En albanais persiste le classique *renovare* (*arnonj*) et le roumain connaît aujourd'hui un dérivé de l'adjectif *nou* < *novus*, à savoir *a înnoi*. On rencontre encore en albanais d'autres mots courants en latin classique, tels *ruinare* > *rrënonj*, *salvare* > *shelbonj*, *sanare* > *sheronj*, *turpis* > *tirp* « honte », *via* > *vi*, *vije*, alors que le roumain a sélecté pour les notions correspondantes des termes populaires ou métaphoriques comme *extricare* > *a strica* « détruire », **excappare* > *a scăpa* « s'enfuir », **rosionem* > *rușine* « honte », *callis* > *cale*, « voie »[38]

---

[34] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 195—196.

[35] W Meyer-Lubke, REW, 5333.

[36] *Idem*, 6395.

[37] Ernout—Meillet, p. 752.

[38] Cuvîntul *tricae*, *-arum* « riens, vetilles, embarras, ennuis » était usité dans des cercles de famille *Extricare* « tirer d'embarras, débarrasser, dégager » apparaît d'abord chez Columelle (III, 11, 3), puis dans les glossaires (CGL IV, 340,6 *extricavit profligavit*; IV, 382,2 *prostravit profligavit extricavit*), dans les glosses de Reichenau (*extricat . effugat, depellat*, K Hetzer, *Die Reichenauer Glossen. Textkritische und sprachliche Untersuchungen zur Kenntnis des vorliterarischen Franzosisch*, Halle, 1906, p 173) et dans les textes médiévaux (J H. Baxter — Ch Johnson, *Medieval Latin world-list from British and Irish sources*, Oxford, 1934, *s. v*). *Roseus* a donné en roumain *roș*, et un supposé **rosio*, *-onis* a pu prendre naissance en latin. *Cappa* « chape » apparaît dans les textes tardifs **Excappare* signifiait « retirer son habit et s'enfuir ». En italien, *scappare* « fuir, s'enfuir » est attesté du XIVe siècle. Le roumain *a scăpa* apparaît comme transitif et intransitif

Les éléments latins de l'albanais peuvent être rangés en quatre catégories : 1. mots latins de large circulation conservés en albanais, en roumain et dans les langues romanes occidentales ; 2. éléments latins communs à l'albanais et aux langues romanes occidentales ; 3. éléments latins conservés seulement en roumain et en albanais et 4. éléments latins n'ayant subsisté qu'en albanais.

La première catégorie est aussi la plus abondante. Elle compte un total de 270 éléments :

armissarius — *harmeshuar* « étalon », roumain *armăsar*, dans le parler de Bitti du centre de la Sardaigne *armissariu* [39] ;

aer — *ajër*, *ajr*, roum. *aer*, vieux italien *aire*, fr. *air*, etc. ;

aera de l'accusatif grec ἀέρα — *erë* « air, vent », it. *aria*, log. *aera*, etc. ;

aeramen — *rrem*, guègue *rremb* « cuivre », roum. *aramă* ;

aestimare — *çmonj* « estimer, faire le prix, apprécier », roum. *pietre nestimate* « pierres précieuses » ;

**aiunare* (*ieiunare*) — *agjëronj*, *agjironj* « jeûner », roum. *ajuna*, esp. *ayunar* ;

altare — *lter* « autel sur lequel on brûle les offrandes », roum. *altar* ;

amĭta — *emtë*, *ëmtë* « sœur du père, tante paternelle », roum. *mătușă* (de *amĭta* + suff. *-ușă*) ;

angelus — *engjèll*, *ëngjell* « ange » ; roum. *înger* ;

angustus — *i ngushtë* « étroit, serré », roum. *îngust* ;

Aprilis — *prill* « le mois d'avril », roum. *prier*, dans le dialecte aroumain *Aprír*, *Prir* [40] ;

arcus — *ark* « arc », roum. *arc* ;

arena — *rére* « sable », vieux roumain et aroumain *arină* ;

argentum — *ergjent*, *ërgjent* « argent », roum. *argint* ;

arma — *armë* « arme », roum. *armă* ;

**ascla* (*assula*) — *ashkë* *ashqe* « cojeau, rognure », roum. *așchie* [41] ;

asper — *i ashpër* « âpre », roum. *aspru* ;

Augustus — *gusht*, roum. *august*, fr. *août* ;

aurum — *ar* « or », roum. *aur* ;

avunculus — *unq* « oncle », roum. *unchi* ;

axungia — *ashung* « graisse pour essieu », roum. *osînză*, aroum.

---

[39] M.-L. Wagner, *Dizionario etimologico sardo*, Heidelberg, 1957, I, p. 144 · « L'esistenza delle forme con *r* nel centro dell'Isola attesta l'autenticità della forma ». *Armessarius* apparaît dans des textes tardifs : *Lex Salica* 38,2 , *Formulae Bituricenses*, 15, p. 175, 17, années 764—765.

[40] T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, Bucarest, 1963, p. 122.

[41] Dérivé de *assis* « ais » — *assula* et *astula* (issu sans doute d'une prononciation **assla*, d'où **astla*, *astula*), Ernout — Meillet, *op. cit*, p. 51.

usîndză, d'une forme latine *ausungia*, cf. gr. byz. ὀξούγγι [42].

balbus — *i belbër* « bégue », roum. *bîlbîit*;

baptizare — *pagezonj* « baptiser », roum. *boteza*, aroum. *pătedzare* [43];

braca, bracae — *brekë* « braies, pantalon », roum. *îmbrăca* « vêtir, habiller», *desbrăca* « déshabiller »;

bruma — *brymė* « frimas, gelée blanche », roum. *brumă*;

bubalus — *buall* « buffle », roum. *bour* « zimbru »[44];

bulla — *bulė* « germe, bouton, bourgeon », cf. roum. *bulbuc* « bulle d'air qui se forme à la surface »;

buttis — *but, bute* « petit vase », roum. *bute* « petit tonnèau »;

caballarius — *kaluar* « cavalier », roum. *om călare* de *homo caballaris*, attesté dans les inscriptions de l'Afrique;

caballus — *kal* « cheval », roum. *cal*;

caelum — *qiell* « ciel », roum. *cer*;

calamus — *kallm* « roseau », roum. *carămi* « Leiterstangen »[45];

camba, gamba — *kembe* « pied, patte », roumain régional *gîmbez, agîmbez* « je suis de près, j'attrape, je prends »;

*cambiare, *excambiare*—*kėmbenj, shkembenj*« changer », roum. *schimba*;

camisia — *këmishë* « *chemise* », *roum. cămeașă, cămașă, cămeșă*;

cannapis, cannapa — *kërëp, kërp* « chanvre », roum. *cînepă*;

canis — *qen, qën*, « chien », roum, *cîne, cîine*;

cantare — *këndonj* « chanter », roum. *cînta*, vegliote *kantuor*;

capistrum — *këpresh* « harnais de tête, muselière », roum. *căpăstru*;

capo (*caponis*) — *kapua* « coq », roumain régional *căpun;*

capreolus — *kapruell, kaprull, kapruall* « chevreuil, chamois », roum. *căprior*;

caries, caria — *qere* « carie, pourriture », roum. *carie*;

carrum (pl. *carra*) — *qerrë* « chariot », roum. *car*;

carraria — *karrarë* « chemin, sentier », roum. *cărare* [46];

---

[42] A. Graur, « Romania », LVI, 1930, p. 105 *ausungia*; P. Skok, « Byzantion », VI, 1931, p. 373.

[43] E. Çabej, « Studime Filologjike », XIX, 1965, n° 1, p. 37 pour le mot albanais « il subsiste pourtant des difficultés d'ordre phonétique »; le mot roumain dérive d'un *battizare* attesté au III[e] siècle dans l'*Itala* et chez Cyprien, cf. *Thesaurus linguae Latinae*, II, col. 1720, 39—50.

[44] *Bubalus* dans les langues slaves, v. P. Skok, *Festschrift fur Max Vasmer*, Berlin, 1956, p. 510—512.

[45] S. Pușcariu, « Dacoromania », I, 1920—1921, p 225.

[46] ThLL III, 497 atteste seulement *carrarius* « charpentier ». Le mot roumain *cărare* peut dériver aussi de *carralis* « voie carrossable » rencontré dans des sources tardives. A. Uddholm, *Formulae Marculfi Etudes sur la langue et le style*, Uppsala, 1935, p 192 (Suppl. I, p. 107,17 *de carrale evectione*, années 688—732); B. Lofstedt, « Archivum Latinitatis medii aevi », XXIX, 1959, p. 55 *carrale* « Weg » dans *Diplomatica española del periodo Astur*, éd. A. Floriano, Madrid, 1949—1951, p. 28 *per carralem antiguum* (an 818), p 164 *de alia parte de carral* (an 900); Niermeyer, *op. cit*, p. 147 *inter duos carrales*, après Beyer, UB. Mittelrh. I, n° 447, p. 507 (an 1121). Le mot albanais manque chez A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Milano, 1936 : il pourait être un emprunt au dialecte aroumain.

carricare, incarricare — *ngarkonj* « charger », roum. *încărca*;
carta, charta — *karte* « papier, lettre, livre », roum. *carte*;
castanea — *geshtenjë* « châtaigne », aroum. *căstîn'e*, megl. *căstin'ă*;
castigare — *ndeshkonj* « punir, châtier »[47], roum. *cîştiga* « gagner »;
cepa — *qepë* « oignon », roum. *ceapă*;
cerrus — *qarr* « cerre, sorte de chêne », roum. *cer*, aroum. *ţer*;
certare — *qertonj* « réprimander, gronder », roum. *certa*;
christianus — *keshterë, kershtere, krishterė* « chrétien », roum. *creştin*;
cingula — *qingelë* « wollener Sattelgurt », roum. *chingă* < **clinga*;
civitas (*civitatis*) — *qytet* « cité, ville », roum. *cetate* « ville, château »;
coccum — *kokë* « tête, grain de blé, un fruit unique », roum. *coc*;
coctorium — *koftor* « four, fournaise », roum. *cuptor*, aussi dans l'Italie de sud;
cogitare — *kuitonj* « penser, méditer », roum. *cugeta*;
cognatus, cognata — *kunat, kunatė* « beau-frère, belle-soeur », roum. *cumnat, cumnată*;
colare — *kullonj* « filtrer », roum. *cura*;
collare — *kular* « pièce de bois qui fait partie du jong », roum. *colări*;
colostrum — *kulloshter, kulloshtre*, « premier lait après la délivrance », roum. *coraslă, curastă, culastră*;
communicare — *kungonj* « donner la communion », roum. *cumineca*;
computare — *kupetonj* « comprendre, sentir », roum. *cumpăta*;
computus — *kumt* « nouvelle, message », roum. *cumpăt*;
consobrinus — *kusheri* « cousin », aroum. *cusurin*, vegliote *kosobrain*;
contra — *kunder, kundre* « contre », roum. *către* « vers »;
corda — *kordheze* « petite corde », roum. *coardă*;
corona — *kurorė* « couronne », roum. *cunună*;
corvus — *korp, korb* « corbeau », roum. *corb*;
cossus — *koshez* « oestre », roum. *coş* (*pe obraz*);
cotoneum — *ftua, ftue* « coing », roum. *gutuie*, aroum. *gutun'e*[48];
cottidiare, cottizare — *kuxonj, guxonj* « oser », roum. *cuteza*[49];
coxa — *kofshe* « cuisse, hanche », roum. *coapsă*;
cratis — *gratë* « siège, endroit, plafond, clayonné », roum. *gratie* « claie, treillis, herse », it. *grata*[50].
crista — *kreshtė* « crête », roum. *creastă*;
crux (*crucis*) — *kryq, kryqe* « croix », roum. *cruce*;

---

[47] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 168, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 4, p 86—87, 110—111.

[48] A. Graur, « Bulletin linguistique », IV, 1936, p. 1936, p. 84—87 suppose pour la variante roumaine *gutăie* **cotanea, *gotanea.*

[49] *Cottidiare*, cf. *cottidie*, CGL V, 186,3 *cottidiantes*: *assiduantes*; *cottizare*, gr. κοττίζειν « jouer aux dés », CGL V, 264, 39; 438,32

[50] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 3, p 73: « Pourtant, la voie de l'emprunt — latin directe ou italien du nord — reste incertaine ».

cubitus — *kut* « coude, articulation du bras », roum. *cot* ;
cucurbita — *kulte* « calebasse » [51], roum. *cucurbetă*, aroum. *curcubetă* ;
culmen — *kulm* « partie supérieure, sommet », roum. *culme*, aroum. *culmă* ;
cuneus — *kuj* « coin a fendre le bois », roum. *cui* ;
cuppa — *kupė* « coupe », roum. *cupă* ;
curare — *qeronj*, *qironj* « nettoyer, purifier », roum. *cura* ;
curtis — *curt* « cour », roum. *curte*, vegliote *korte*, ngr. κοῦρτα [52] ;
cyma — *qimė* « enflure, cangrène, ulcère », roum. *ciumă* ;
damnum — *dem*, *dam* « dommage, perte, dépense », roum. *daună* ;
debitor (*debitoris*) — *detuor*, *detuar* « débiteur », *detores* « redevable », [53] roum. *dător* ;
desiderare — *dëshironj*, *dėshėronj* « désirer », v. roum. *deşidera* ;
Diana — *zanė*, *zerë* « muse », roum. *zînă* ;
directus — *i drejte* « droit, direct », roum. *drept* ;
dolere — *përdellenj* « pardonner, avoir pitié », roum. *durea* ;
dolor (*doloris*)—*dulljë* « douleur » (chez Buzuku) [54], v. roum. *duroare* ;
durare — *duronj*, *deronj* « souffrir, tolérer, résister », roum. *dura* ;
ericius — *iriq* « hérisson », roum. *arici* ;
**excloppus* — *i shqep* « boiteux », roum. *şchiop* ;
facies, *facia* — *faqe* « face », roum. *faţă* ;
factura — *fytyrė*, *ftyrë* « face, aspect, forme » [55], roum. *făptură* ;
familia — *femijë* « fils, famille, postérité », v. roum. *fămeae*, aroum. *fămeal'e* ;
fascia — *fashqe* « bande, bandelette d'étoffe », roum. *faşă* ;
fasciola — *fqolle* « filasse de chanvre, quenouillée », roum. *făşioară* ;
februarius — *fruar*, *fruer* « février », roum. *făurar* ;
femina — *femën*, *femërë* « féminin », roum. *famen*, aroum. *feamin* ;
ficus — *fik* « figue », aroum. *hic* « figuier », *hică* « figue » ;
* *filianus* — *fiján* « filleul », roum. *fin*, aroum. *hil'in*, croate *piljan*, slovène *pilun*, corse *fiyano*, napolitain *fil'ano* : mot ecclésiastique qui semble avoir eu comme centre d'irradiation le diocèse d'Aquilée [56] ;

---

[51] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, n° 1, p. 96. « Emprunt latin resté inaperçu jusqu'à présent : ou d'un **cuculbita* pour *cucurbita*, ou d'un **kurte* provenant de *cucurbita* ».

[52] P. Skok, « Starohrvatska Prosvjeta », n. s II, 1928, p 3—13.

[53] E. Çabej, « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 2, p. 72 : « Le reflet direct du mot latin est cependant *detuor, detuar, detores* représentant un élargissement en *-es* comme dans *kalorės* « chevalier » face à *kaluar*, chez Buzuku *kaluor* ». La forme élargie est employée plutôt en fonction de substantif, la simple en fonction d'adjectif, « redevable ».

[54] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 168.

[55] N. Jokl, « Archivum Romanicum », XXIV, 1940, p. 120—121.

[56] M Meyer-Lubke, « Mitteilungen des Instituts fur rumänische Sprache an der Universität Wien », I, 1914, p. 5 ; C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, 1950,

filiaster — *thjeshtër*, *fjeshtër* « beau-fils », roum. *fiastru* ;
filum — *fill* « fil », roum. *fir* ; it. *filo*, fr. *fil* ;
floccus — *flok* « flocon de laine, cheveux », roum. *floc* ;
fraxinus — *frasher*, *frashën* « frêne », roum. *frasin* ;
frenum — *frë* « bride, frein », roum. *frîu*, aroum. *frîn* ;
fricare — *fërkonj*, *fajkonj*, « frotter, frictionner », roum. *freca* ;
frigere — *fërgonj* « rôtir, griller », roum. *frige* ;
fructus — *fryt* « fruit », roum. *fruct* ;
fundus — *funt* « fond, fin », roum. *fund* ;
furca — *furk*, *furkë* « fourche », roum. *furcă* ;
furnus — *furë*, *furrë* « four », aroum. *furnu* [57] ;
galbinus — *i gjelbër* « vert », roum. *galben* « jaun » ;
gallinacea — *gelasë* « fiente d'oiseau » [58], roum. *găinaț* = *gallinaceum* ;
gemere — *gjëmonj* « faire du bruit, sonner », roum. *geme* « gémir » ;
gens (*gentis*) — *gjint*, *gjind* « genre, espèce, gens », v. roum. *gint* ;
glans (*glandis*) — *lëndë*, *lënde* « gland du chêne », roum. *ghindă* ;
Graecus — *grek* « Grec », roum. *grec* ;
gutta — *gutë* « goutte », roum. *gută* ;
hora — *herë* « heure, temps », *një herë* « une fois », roum. *oară* ;
ilia — *ljë* « flancs, parties latérales du ventre », roum. *iie* ;
in alto — *i nalt* « haut », roum. *înalt*, *nalt* ;
incaballicare — *ngalkonj* « monter à cheval » [59], roum. *încăleca* ;
incarricare — *ngarkonj* « changer, embarquer », roum. *încărca* ;
ingannare — *ngënenj*, *gënenj* « imiter la voix d'autrui, se moquer de lui, gronder, duper », roum. *îngîna* [60] ;
insubulum — *shul* « ensouple, ensoupleau », roum. *sul* ;
invitare — *ftonj* « inviter », v. roum. *învita* ;
iocus, *ioca* — *gjogë* [61] « fée, fée dansante », roum. *joc* « jeu, danse » ;
iudicare — *gjukonj*, *gjykonj* « juger », roum. *judeca* ;
iudicium — *gjyq*, *gjiq* « justice, procès, tribunal » [62], roum. *județ* ;

---

p. 63 : « Ciò rende probabile l'esistenza d'un antica zona compatta che attraverso la diocèsi di Aquileia e arrivava al limite estremo orientale della chiesa romana » ; E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, n° 1, p. 118 . « Derivation from Latin **filianus*, besides correct, faces some phonetic difficulties. It is a word of Church vocabulary which succeeded in becoming popular in only a part of Albanian ».

[57] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XXXVI, 1916, p. 138.

[58] H Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1895, p. 539.

[59] E Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 169.

[60] *Ingannare* manque dans ThLL, cependant VII, 1, 1515, 29—30 *ingannatura*, d'après CGL II, 582,40 *ingannatura sanna*, CGL IV, 359, 42 *latrat inridit gannat*; *Reich Gl.*, 129, 523, 659 *inridebit . deganabit*, v K. Hetzer, *Die Reichenauer Glossen Textkritische und sprachliche Untersuchungen zur Kenntnis des vorliterarischen Französisch*, Halle, 1906, p. 38.

[61] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 216.

[62] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, n° 3, p. 75 : « Le sens du mot et le genre neutre conservé dans l'ancienne littérature indiquent comme fonte plutôt *iudicium* que *iudicem* ».

iurare — *pergjeronj* « jurer », roum. *jura* ;

iuvenca — *gjuvengë* « femme de mauvaise vie »[63], roum. *juncă* ;

labrusca — *larushkë*, *larushk* « lambruche, vigne sauvage », roum. *lăurușcă* ;

largus — *larg* « lointain ». roum. *larg* « large » ;

laudare — *lëvdonj* « louer, vanter », roum. *lăuda* ;

laus (*laudis*) — *laft*, *lavdë* « éloge, louange » ;

laurus — *lar* « laurier », roum. *laur* ;

laxare — *leshonj* « laisser, libérer », roum. *lăsa*, it. *lasciare* ;

lex (*legis*) — *ligj*, *ligje* « loi, religion », roum. *lege* ;

lepus (*leporis*) — *lepur*, *ljepur* « lièvre », roum. *iepure* ;

levis — *leh*, *i lehte* « léger, facile », roum. *ușor*, aroum. *lișor* (*levis* + le suffix *-ș* + *-or* ;

ligatura — *lyketyre*, *lyktyrë* « lien de paille »[64], roum. *legătură* ;

linum — *li* « lin », roum. *in*, aroum. *l'in* ;

lucta — *luftë* « lutte, combat », roum. *luptă* ;

lunter — *lunder*, *lundrë* « barque à faible tirant d'eau », roum. *luntre* ;

magister — *mjeshter* « artiste, maître », roum. *măiestru*, *măiastră* ;

malleus — *maj*, *majth* « maillet, marteau », roum. *mai* ;

mancus — *menk* « manchot, infirme de la main », roum. régional *mînc*[65] ;

mane « demain » — *menonj* « ajourner, retarder », roum. *amîna* = *ad mane* ;

manica — *mengë* « manche, manchette », roum. *mînecă* ;

Martis (*dies*) — *e marte* « mardi », roum. *marți* ;

Martius (*mensis*) — *mars* « mars », v. roum. *marț*. aroum. *marțu*[66] ;

masculus — *mashkull* « mâle », roum. *mascur* ;

masticare — *meshtekonem* « j'éclate en colère » roum. *mesteca* « mâcher, mêler » ;

matrix (*matricis*) — *metrik* « colique du bétail », roum. *mătrice* ;

mens (*mentis*) — *ment*, *ment* « raison, pensée, mémoire », roum. *minte* ;

meridiare — *mërzenj*, *mërcenj* « faire la sieste à midi », roum. (Oaș) *meridza*, aroum. *amiridzare* « se reposer à l'ombre pendant les heures chaudes de la journée (en parlant des moutons)[67] » ;

---

[63] E. Çabej, *ibid* : « Probablement du lat. *iuvencus* « jeune taureau », *iuvenca* « jeune génisse », avec un développement de sens comme *dose* « truie », *lope* « bouve », *shake* « chienne », etc. »

[64] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, n° 2, p. 42 · « La présence du mot dans les deux dialectes principaux de l'albanais et la réflexion de l'*ū* (long) par *y* militent en faveur de l'origine latine, non italienne ». Cependant un emprunt du latin tardif.

[65] A Philippide, *op. cit.*, II, p. 647.

[66] T. Papahagi, *op. cit.*, p. 657.

[67] *Ibid.*, p. 94.

milia — *mije* « mille », roum. *mie* ;
milium — *mel* « mil, millet »[68], roum. *mei*, aroum. *mel'iŭ* ;
miserere —*mëshironj* « plaindre, prendre en pitié », v. roum. *meseréare* « pitié » ;
mors (*mortis*) — *mortje* « mort », roum. *moarte* ;
mucus — *myk* « humeur muqueuse, mucosité », roum. *muc* « morve » ;
mustum — *musht* « vin nouveau, moût », roum. *must* ;
notare — *notonj* « nager », roum. *înnota*[69] ;
nodus — *ne*, *nejë* « noed, bourgeon, nodosité », roum. *nod* ;
nonnus, **nunnus* — *nun* « parrain (au mariage) », roum. *nun* ;
noverca — *njerkë* « belle mère, marâtre », aroum. *nuearcă*, *nearcă* ;
numerare — *numeronj*, *nëmëronj*, « compter, dénombrer », roum. *număra* ;
orbus — *i verber*, *i verben* « aveugle », roum. *orb* ;
orphanus — *i varfen*, *i varfer* « orphelin », aroum. *oarfăn* ;
pax (*pacis*) — *paqe* « paix », roum. *pace* ;
palatium — *pëlas*, *pëllas* « palais, maison », v. roum. *păraț*, serbocroate *polača*, *palača*[70] ;
palumbus, — *pellump*, *pellumb* « pigeon », roum. *porumb* ;
pantex (*panticis*) — *plenc*, *plendes* « trippes, panse », roum. *pîntece* ;
parare — *mbronj*, *mpronj*, *peronj* « parer, défendre », v. roum. *păra* ;
parens (*parentis*) — *print*, *perind* « père »[71], roum. *părinte* ;
Pascha — *Pashke* « Pâque », roum. *Paști*, it. *Pasqua* ;
passus — *pash* « pas, mesure de longueur », roum. *pas* ;
patire — *peshonj* « souffrir, supporter », roum. *păți* ;
pavo (*pavonis*) — *pagua* « paon », roum. *păun* ;
peccatum — *mëkat* « péché », roum. *păcat* ;
pensare — *peshonj* « peser », roum. *păsa*, *apăsa* ;
pepo (*pepinis*) — *pjeper*, *pjepen* « melon, jaune », roum. *pepene* ;
pergula — *pjergull*, *pjergullë* « avancée, appentis, balcon », aroum. *pergură* ;
**pettia* — *pjese* « pièce, portion », roum. régional *pîță* « viande » ;
pigritare — *pertonj* « être paresseux, hésiter », roum. *pregeta* ;
pila — *pillë*, *pille* « grand récipiant pour l'huile », roum. *piuă* ;
pinna — *pende* « plume », roum. *pană*, aroum. *peană* ;

---

[68] H. Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1895, p. 539 · « *mel* » « Hirse » ist wohl rumanisch ; aus dem lateinischen wurde man **mij* (vgl *femije* : *familia*) erwarten. A Philippide, *op. cit.*, II, p. 687 repousse l'idee de Pedersen et défend l'étymologie latine directe

[69] P. Skok, *Zum Vulgarlatein*, dans : *Miscellanea linguistica dedicata a Hugo Schuchardt*, Genève, 1922, p. 130—131 ; Ernout-Meillet, *op. cit*, p 443

[70] P. Skok, *Mélanges de linguistique offerts à Albert Dauzat*, Paris, 1951, p 303—304.

[71] E Çabej, « Lingua Posnaniensis », VIII, 1960, p 72—73.

piscis — *peshk* « poisson », roum. *pește* ;
placere — *pelqenj* « plaire », roum. *plăcea* ;
plaga — *plage* « coup, plaie », roum. *plagă* ;
**plopus (populus)* — *plep* « peuplier », roum. *plop* [72] ;
plumbum — *plump* « plomb », roum. *plumb* ;
pollicaris — *pulqer* « pouce », aroum. *pălicar* ;
pomum — *pemë* « fruit », roum. *poame* < *poma* ;
porrum — *porr* « poireau », roum. *por* ;
porta — *portë* « passage, porte », roum. *poartă* ;
posare (pausare) — *pushonj* « cesser, se reposer », v. roum. *păsa* « habiter » ;
praebyter — *prift* « prêtre », roum. *preot* ;
praeda — *pre* « proie », roum. *pradă* ;
primavera — *prendvere* « printemps », roum. *primăvară* ;
pullus, -a — *pule* « poule », roum. *pui* « poulet (du pluriel *pulli*) » ;
pulpa — *pulpe* « pulpă », roum. *pulpă* ;
puteus — *pus* « puits », roum. *puț* ;
quadragesima — *krèshme, kereshme* « carême », roum. *păresimi* [73] ;
quietus — *i qetë* « calme, lent », roum. *încet* ;
quod — *qe* « que », roum. *că* ;
radia — *reze, reze* « rayon », roum. *rază* ;
rarus — *i ralle* [74] « rare, isolé », roum. *rar* ;
ramus — *rremp* [75] « branche, rameau », roum. *ram* ;
rapere — *riep, rjep* « écorcer », roum. *răpi* « ravir, prendre de force » ;
rex (regis) — *regj* « roi », roum. *rege* ;
resina — *rreshinë, rreshirë* « résine », roum. *rășină* ;
rimare — *rremonj* « fendre, sonder, explorer », roum. *rîma* « fendre » ;
ripa — *rripe* « rive », roum. *rîpă* ;
rota — *rrote* « roue », roum. *roată* ;
salix (salicis) — *shelk, shelge*, roum. *salcie* « saule, osier » ;
sabucus — *shtok*, roum. *soc*, aroum. *săuc* « sureau » ;
sanctus — *i shent* « saint », roum. *sînt, sîn* ;
sanitas (sanitatis) — *shendet* « santé », roum. *sănătate* ;
sanitosus [76] — *i shendoshe* « sain, bien portant », roum. *sănătos* ;

[72] CGL III, 428,67 *poplus* ; 538,39 *puplu*, *Compositiones ad tingenda musiva* éd H. Hedfors, Uppsala, 1932, p. 145 *pluppi* ; G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris*, Tubingen, 1964, p 412, en Calabre (an 1124) ἄχρι τῶν πλούππων, dans le parler grec de Bova *pluppo*.

[73] Gregorii Turonensis, *Historia Francorum*, V, 4, p. 196,4 *erant enim dies sanctae quadragesimae*.

[74] H Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1895, p. 539.

[75] N Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, 1923, p. 18

[76] *Oribasius Latinus*, 421, 6, v. H. Morland, *Die lateinischen Oribasiusubersetzungen*, Oslo, 1932, p. 123.

scala — *shkallė* « échelle, marches d'escalier », roum. *scară* ;
scamnum — *shkamb*, *shkemp* « roche, trône », roum. *scamn*, *scaun* ;
scutum — *shqyt* « bouclier », roum. *scut* ;
serra — *sharre* « scie », aroum. *șară* ;
siccare — *thek* « sécher », roum. *seca* ;
signum — *shenj*, *shenjė*, *shėnje* « signe », roum. *semn* ;
similare — *shembėllenj* « être semblable », roum. *semăna* ;
socius — *shok* « associé avec, époux », roum. *soț* ;
sors (sortis) — *short* « sort », roum. *soarte* ;
spissus — *i shpesh* « épais », aroum. *spes* ;
spatha — *shpatë* « épée », v. roum. et aroum. *spată* ;
* *stancus* — *i shtenk* « borgne », roum. *stîng* « gauche » ;
* *strambus* — *shtremp*, *i shtrembërë* « tordu, qui n'est pas droit », roum. *strîmb* ;
stratum — *shtrat* « lit, couche », roum. *strat* ;
strictus — *i shtrenjtë* « coûteux, avare », roum. *strîmt* « étroit, serré » ;
stringere — *shtrėngonj* « serrer, étreindre », roum. *strînge* ;
stuppa — *shtupë* « étoupe », roum. *stupă*, cf. *astupa*, *destupa* ;
surdus — *shurdh*, *i shurdher* « sourd », roum. *surd* ;
taurus — *ter* « taureau », roum. *taur* ;
tempus (temporis) — *tembl* « tempe », roum. *tîmplă* ;
* *tenda* — *tendë*, *tende* « toit de roseaux », roum. *tindă* ;
termen (terminis) — *qerm* « borne », roum. *țărm* ;
testa — *teshë* « chose, instrument, habit »[77], roum. *țeastă* « crâne » ;
timor (timoris) — *tmer* « crainte, peur », v. roum. *timoare* ;
torta — *torte* « anse », roum. *toartă* ;
totum — *dot* « du tout, aucunement », roum. *tot* ;
trifolium — *terfoj*, *terfojė* « trèfle », roum. *trifoi* ;
tristis — *trishtonj* « attrister », roum. *trist* ;
tufa — *tufë* « rameau touffu, feuillage », roum. *tufă* ;
turbare — *terbonj* « troubler, mettre en désordre », roum. *turba* « être pris de la rage, enrager » ;
* *turbulare* — *turbullonj*, *trubullonj* « troubler, agiter », roum. *tulbura* ;
turma — *trumë* « troupe, foule », roum. *turmă* « troupeau » ;
turtur — *turtull* « tourterelle », aroum. *turtură* ;
unctura — *yndyrė* « graisse », roum. *untură* ;
unguere — *nxinj* « oindre, colorer », roum. *unge* ;
venenum — *verer*, *vrer*, *vener* « poison », roum. *venin* ;
venire — *vinj* « venir », roum. *veni* ;

---

[77] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 197 : « eine interessante Bedeutungsentwicklung ».

ver (veris) — *verë* « été », roum. *vară* ;
versare — *vershonj* « verser, décharger, descendre », roum. *vărsa* ;
versus — *vjersh*, *vjershë* « vers, poésie », roum. *viers* ;
vesica — *fshikë*, *pshike*, *meshike* « vessie, ampoule », roum. *beșică* ;
vicinus — *fqinj* « voisin », roum. *vecin* < *vecinus* ;
virgo (virginis) — *virgjë* « vierge », roum. *vergură* ;
viridis — *i verdhë* « jaune, pâle », roum. *verde* « vert » ;
virtus (virtutis) — *vertyt* « force », v. roum. *vîrtute* ;
vitium — *ves* « défaut physique », roum. *învăța* < **invitiare* ;
vītricus — *viterk*, *vitruk* « beau-père », roum. *vitreg* [78].

La seconde catégorie renferme 151 éléments latins absents de la langue roumaine, mais ayant laissé des traces dans les langues romanes occidentales. Certains d'entre eux reflètent le propre du climat et de la civilisation méditerranéenne ; d'autres représentent des innovations ou des échos tardifs qui n'atteignirent pas la Dacie ou qui y furent remplacés par des créations locales :

adorare — *adheronj*, *adhuronj* « adorer », terme ecclésiastique ;
amicus — *mik* « ami », vegliote *amaik* ;
amyndala — *mendull* « amande », log. *mendula*, v. prov. *amendola* [79] ;
anguilla — *ngjalle* « anguille », vegl. *angiola*, it. *anguilla* ;
Antonius — *Ndue* « Antoine », nom de saint vénéré au nord de l'Italie ;
arca — *arkë* « coffre, boîte, caisse », it. *arca*, fr. *arche* ;
armata — *rmate* « flotte », it. *armata* « armée », esp. *armada* « flotte » ;
balsamum — *balshem*, *balçëm* « baume », esp. pg. *balsamo* [80] ;
benedicere — *bekonj* « bénir », it. *benedire*, esp. *bendecir*, etc. ;
bestia — *bishë* « bête », engad. *beša* « mouton », v. pg. *besta* ;
calcaria — *këlqere* « chaux », *kalekara*, *karkare* « four à chaux » (Italie) ;
calix (calicis) — *qelq*, *qelqe* « coupe, vase à boire », dalm. *cauko* ;
candēla — *këndelle* « cierge, chandelle », it. prov. esp. pg. *candela* ;
cannata — *kënatë* « sorte de vase ou de pot », it. du sud *kannata* ;
canosa (avis) — *kanushe* « cigogne », engad. *k'anuos* « gris, blond » [81] ;
**capreus* — *qeper*, *qepë* « sorte de binette » (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les cornes du chevreuil), frioul. *k'abri* ;
captiare — *kapshonj*, *kafshonj* « moudre » [82], it. *cacciare*, fr. *chasser* ;

[78] C. Tagliavini, *Vitricus*, dans : *Mélanges Mario Roques*, Paris, 1952, III, p 255—264.
[79] E Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 3, p 27 et 50.
[80] Idem, « Buletin Tirana », XIV, 1960, nº 4, p. 39 et 91.
[81] Idem, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 173.
[82] Le roumain *acăța*, *agăța* « suspendre » dériverait d'*adcaptiare* ou serait plutôt un mot autochtone, cf. I.I. Russu, *Limba traco-dacilor*, București, 1959, p. 129.

castellum — *keshtiell* « château », it. *castello*, emprunt tardif ;
causa — *kafshė* « chose, énigme », vegl. *kausa*, v. logud. *casa*, it. esp. *cosa* ;
centrum — *qender* « coin », dalm. *kentra*, v. romain *centra* ;
centum — *qint*, *qind* « cent », vegl. *čant*, log. *kentu*, frioul. *sint* ;
cicala — *gjinkalle* « cigale », it. *cicala*, prov. *cigala* ;
cicer — *qiqer* « pois chiche », it. *cece*, prov. *cezer* ;
cimex (cimicis) — *çimke*, *qimke* « punaise », dalm. *kimak*, log. *kimige* ;
**cuplea (clupea)* — *kubel* « alose », esp. *chopa*, serbo-croate *kobla* [83] ;
cocceus — *i kuq* « roux », it. dialectal *kuoččė* « trigla corax » [84] ;
concha — *kungë* « abside », *konke* « velum templi » (chez Buzuku) ;
consilium — *keshill*, *keshille* « conseil », prov. *coselh*, etc. ;
creare — *krijonj* « créer, inventer », log. *kriare*, prov. esp. pg. *criar* ;
crispus « crépu » — *kreshpėronj* « enrager », it. esp. pg. *crespo* ;
cyprum — *qiprë* « cuivre » ; cf. *cyprium aes* « le bronze de Chypre » ;
donare — *dhėronj*, *dhuronj* « donner », log. it. *donare*, etc. ;
draco (draconis) — *dragua*, *drangua* « dragon, animal fabuleux », it. *dragone*, prov. *dragó*, esp. *dragón* ;
dux (ducis) — *duqe* « anse de vase », vegl. *dauk*, v. fr. *doiz* [85] ;
ecclisia — *qishe*, *kishė* « église », it. *chiesa*, fr. *église* ;
ervilia — *ryllë*, *rille* « petite lentille », cat. *ervella*, pg. *ervilha* ;
examen — *shqeme*, *sheme* « essaim d'abeilles », it. *sciame*, engad. *sem*, etc. ;
fabrica — *farke* « forge », prov. cat. *farga*, esp. *fraga* ;
fabulare — *flas* « parler, dire », v. it. *favolare*, fr. *fabler*, pg. *falar* ;
falco (falconis) — *falkúe*, *fajkua* « faucon », v. it. *falcone*, prov. *faucó* ;
fallere — *fejenj* « manquer, errer, pécher », v. it. *fallere*, fr. *falloir* ;
**fallium* — *faj* « erreur, péché », v. it. *faglia*, v. fr. *faille*, prov. *falha* ;
fatum — *fat* « sort, destin », log. *fadu*, esp. *hado* ;
**fidare* — *fejonj* « fier, confier », it. *fidare*, prov. *fizar*, cat. esp. pg. *fiar* ;
fides — *fe* « croyance, religion, foi », vegl. *faid*, it. *fede*, prov. *fe* ;
**filicaria* — *fjer*, *fyer*, *thier* « fougère », cat. *falguera*, esp. *helguera* ;
fuscĭna — *fushnje*, *fuzhnje* « fourche, trident », it. *fiocina*, fr. *foêne* ;
gallus — *gjel* « coq », it. *gallo*, prov. *gal*, cat. *gall*, esp. pg. *gallo* ;
gaudium — *gas*, *gaz* « joie », v. fr. *joi*, prov. *gaug*, cat. *goig*, esp. *gozo* ;
glis (gliris) — *lir* « loir », it. *ghiro*, prov. *glire*, etc. ;

---

[83] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 1, p. 82 et 96.
[84] W. Meyer-Lubke, REW 2007 a.
[85] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 196.

gramen — *gram* « herbe, gazon », log. *ramen*, prov. cat. *gram*, esp. pg. *grama* ;

grex (gregis) — *grigj*, *grigje*, it. *gregge*, esp. *grey*, pg. *grej* ;

gunna — *gune* « manteau », it. *gonna*, v. fr. *gonne*, ngr. γοῦνα ;

hastile — *shtije* « lance, rayon de soleil », it. *astile*, esp. pg. *astil* ;

hebdomas — *jave* « semaine », vegl. *yedma*, it. *edima* ;

**indictare* — *deftonj*, *diftonj* « montrer », it. *indettare*, etc. ;

indulgere — *ndelenj*, *ndejenj*, *ndjenj* « pardonner, excuser », sardaigne *indúlliri*, napol. *nnordare* ;

infernum — *ferr* « enfer », it. *inferno*, cat. *infern*, esp. *infierno* ;

inimicus — *armik* « ennemi », it. *nemico*, prov. cat. *enemic* ;

insignia — *shenje* « enseigne », it. *insegna*, prov. *ensenha* ;

iunctura — *gjymtyre* « membre, articulation, lien », it. *giuntura*, fr. *jointure*, prov. *jontura*, cat. esp. pg. *juntura* ;

latinus — *letin*, *leti* « latin », v. it. *latino*, esp. *ladino*, pg. *ladinho* ;

liber — *i lire* « libre », v. log. *liveru*, *lieru* « propriétaire », prov. *liure* ;

lima — *lime* « lime », it. prov. esp. pg. *lima* ;

lucerna — *luqerre* « chandelier », it. *lucerna*, v. fr. *luiserne* ;

lucius — *mlysh* « brochet, Esox lucius » [86], it. *luccio*, v. fr. prov. *luz* ;

ludere — *luanj* « jouer, réciter », v. pg. *loir* ;

maledicere — *malkonj*, *mallekonj* « maudire », it. *maledire*, v. fr. *maleir*, etc. ;

malitia — *malėconj* « irriter une plaie », cat. *malesa*, esp. *maleza* ;

malum — *mall* « désir, nostalgie, souffrance », cf. it. *malo*, fr. prov. cat. esp. *mal* ;

mane vigil — *mnjill* « éveillé de bon matin » [87], engad. *manval'* ;

medicus — *mjek* « médecin », vegl. *medko*, it. *medico*, etc. ;

medicare — *mekonj* « donner à manger », vegl. *medkuar*, it. *medicare*, v. fr. *megier*, etc. ;

merx (mercis) — *mergjure* « le prix payé pour l'épouse », it. *merce*, v. fr. *merz*, etc. ; cf. *mercari*, *mercator*, *mercatus*, *mercatura*, *Mercurius* ;

ministrare — *marshtonj* « servir, fournir, procurer » [88], it. *minestrare* ;

missa — *meshė* « messe », dalm. *maša*, it. *messa*, prov. *mesa* ;

molaris (lapis) — *mular*, *mullar* « pierre de moulin, tas, meule de foin » [89], vénitien *molar*, frioul. *muelá*, etc. ;

**molinum* — *mulli* « moulin », dalm. *mlin*, it. *mulino*, prov. cat. *moli* ;

monachus — *mung*, *murg* « moine », it. *monaco*, engad. *muong*, etc. ;

---

[86] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 3, p. 39 et 52.
[87] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XLIV, 1926, p. 27.
[88] Idem, « Romanische Forschungen », XLI, 1921—1922, p. 233.
[89] J. Hubschmid, « Revue de linguistique romane », XXIII, 1959, p. 362—373.

monstrum — *moshtrë* « monstre » [90], it. *mostro*, esp. *mostro* ;
muscus — *myshk* « musc, parfum », cat. *musc*, etc. [91] ;
mulus — *myll* « mulet », it. *mulo*, fr. prov. cat. *mul*, esp. *mulo* ;
oblata — *blatë*, *mblate* « hostie, offrande », vegl. *bluta*, fr. *oublie* ;
oleaster — *voshter* « Reinweide », log. *ožastru*, cat. *ullastre* ;
oleum — *voj*, *vaj* « huile », it. *oglio*, log. *odzu* ;
oliva — *ullî* « olivier, olive », vegl. *olea*, it. *uliva*, log. *olia* ;
opera — *veprë* « œuvre, action, geste », it. *opera*, prov. cat. *obra* ;
ordo (ordinis) — *urdhen*, *urdher* « ordre, commande », it. *ordine* ;
pala — *pale* « creux, trace, vide », it. cat. esp. *pala* ;
panus — *pe* « fil », v. vénit. *panola* ;
par — *par* « une paire », v. néapl. *pare*, it. *paia*, *paio*, cat. esp. *par* ;
parabola — *perrallë*, *prallë* « fable, anecdote », vegl. *palaura*, it. *parola*, etc. ;
paradisus — *parriz* « paradis », it. *paradiso*, v. vénit. *paraiso*, v. fr. *pareis* ;
paucus — *pak*, *pake* « peu », vegl. *pauk*, it. *poco*, log. *pagu*, etc. ;
pessica — *pjeshkë* « pêche », it. *pesca*, fr. *pêche* ;
pignus — *peng*, *penk* « gage, preuve » [92], it. *pegno*, prov. *penh* ;
potestas (potestatis) — *pushtet* « pouvoir », v. it. *potestà*, v. fr. *poesté* ;
quasillum — *kaçile*, *kashile* « petit panier » [93], sard. *kaziḍdu* ;
rapum — *repë* « rave », it. *rapa*, engad. *reva*, etc. ;
ratio (rationis) — *aresye* « raison, cause », vegl. *rasaun*, it. *ragione*, etc. ;
renovare — *arnonj*, *renonj*, *aneronj* « rénover », it. *rinnovare*, etc. ;
restis — *rrjesht*, *rrjeshte* « ligne, classe, ordre », it. *resta*, etc. ;
rete — *rjetë* « filet, rêts, réseau », vegl. *rait*, it. *rete*, etc. ;
**retina* — *retrë* « courroie de sandale, lacet de soulier » [94], it. *redine*, fr. *rêne*, etc. ;
rhombus — *rump* « objet de forme circulaire », it. *rombo*, etc. ;
ricinus — *rriqër*, *rriqerrë* « tique, pou de mouton », prov. *reze*, etc. ;
robur (roboris) — *rrobull* « chêne rouge », it. *rovere*, fr. *rouvre*, etc. ;
ruinare — *rrenonj* « détruire, ruiner », it. *rovinare*, etc. ;
**rusculum* — *rushkull* « petit-houx, fragon épineux », it. *ruschio*, etc. ;
saburra — *shur* « ballast, reste, ordures », it. *savorra*, log. *saurra*, etc. ;
sacrare — *shekronj* « consacrer », it. *sacrare*, prov. esp. *sagrar* ;
salire — guègue *shellî* « saler », log. *salire* ;

---

90 E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 3, p. 51 . « Emprunt du bas-latin, comme le démontre le reflet inaltéré de l'*o* ».
91 W. Meyer-Lubke, REW 5775.
92 W. Meyer-Lubke, « Arhiv za arbanasku starinu », III, 1926, p. 205—206.
93 E. Çabej, « Buletin Tirana », XVII, 1962, nº 2, p. 136 et 151.
94 N Jokl, « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, p 56—58.

salvare — *shelbonj* « sauver », it. *salvare*, prov. *sauvar*, etc. ;

sanare — *sheronj* « rendre sain, guérir », it. *sanare*, etc. ;

sarmentum — *shermend* « sarment de vigne desséché servant à attiser le feu », it. *sarmento*, fr. *sarment*, etc. ;

**semare* — *shemonj* « couper en deux », it. *scemare*, v. fr. *semer*, prov. *semar*, etc. ;

servire — *sherbenj* « servir, travailler », it. *servire*, etc. ;

**sicla* = *situla* — *shekë* « seau », it. *secchia*, etc. ;

soca — *shoke* « corde, câble, ceinture », log. *soga*, v. fr. *soue*, etc. ;

solum — *shuall*, *sholle* « partie plate et inférieure d'un tout, plante du pied » [95], it. *suolo*, fr. *sol*, etc. ;

spartum — *shparte* « épart », fr. *épart*, esp. pg. *esparto* ;

spatula — *shpatulle* « épaule », it. *spala*, prov. *espatla*, etc. ;

sperare — *shperenj*, *shprenj* « espérer », it. *sperare*, prov. esp. *esperar*, etc. ;

spina — *shpinė* « épine dorsale, dos », vegl. *spaina*, it. *spina*, etc. ;

sporta — *shportė* « panier », it. *sporta*, log. *isporta*, etc. ;

stiva — *sti* « Pflugsterz » [96], it. dialectal *estiva*, etc. ;

talea — *tallė* « botte de paille », v. it. *taglia*, etc. ;

tegmen, **temen* — *timėn*, *timer* « fil à nouer, trame », it. dial. *tiem*, *tem*, etc. ;

temo (temonis) — *tomua* « timon ou flèche d'un véhicule », it. *timone*, etc. ;

terebellus — *turjelle*, *trujelle*, *trelle* [97] « instrument à forer, drille, tarière », it. *trivello*, etc. ;

tina — *tine*, *tirė* « sorte de bouteille de vin », log. *tina*, fr. *tine*, etc. ;

tinea + *taenia* — *tenjė* « teigne », it. *tigna*, prov. *tenha*, etc. ;

torculum — *tork* « pressoir », it. *torchio*, fr. *treuil*, prov. *trolh*, etc. ;

trabs (trabis) — *tra* « grosse poutre de bois, architrave », vegl. *trua*, it. *trave*, cat. *trau*, etc. ;

tractare — *dertonj*, *ndertonj* « préparer, ajuster » [98], it. *trattare*, etc. ;

tractus — *trajt* « tirage, corde », it. *tratto*, etc. ;

traiectorium — *taftar* « entonnoir, cornet », it. *trattoio*, etc. [99] ;

tructa — *trofte* « truite », log. *trota*, frioul. *trute*, etc. ;

truncus — *trunk* « ébranché d'un arbre », it. *tronco* ;

tumba — *tumbe* « bouquet de fleurs, gerbe », aroum. *tumbă* « tombe » ;

---

[95] N Jokl, « Indogermanische Forschungen », XXXVI, 1916, p. 155 ; E Çabej, « Lingua Posnaniensis », VII, 1958, p 188.

[96] N. Jokl, *Untersuchungen*, p 136.

[97] H. Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachwissenschaft », XXXIII, 1895, p. 539.

[98] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 171 et 196.

[99] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XXXVII, 1917, p. 109.

turpis — *turp* « pudeur, onte », esp. pg. *torpe* « laid » ;
valere — *velenj* « valoir, être utile », vegl. *valar*, it. *valere*, etc. ;
veritas (*veritatis*) — *vertete* « vérité », it. *verità*, esp. *verdad*, etc. ;
vescus — *veshk* « flétrir », esp. dial. *viesca* « forêt de montagne », etc. ;
vestigare — *veshgonj* « suivre à la trace, chercher, découvrir », Piémont *fustigé* ;
vetus (*veteris*) — *i vjeter* « vieux, antique », engad. *veider*, etc. ;
via — *vi*, *vije* « ligne, trace, trait », it. *via*, fr. *voie*, etc. ;
vicia — *vigjez* « vesce » [100], it. *veccia*, prov. *vesa*, etc. ;
visitare — *veshtonj* « visiter », v. vénét. *visidar*, v. fr. *visder* ;
**vittula* — *vetullë* « paupière supérieure, sourcil », esp. *benda*, etc. ;
voluntas (*voluntatis*) — *vullnet* « volonté », it. *volontà*, etc.

Les éléments latins (39) qui ne se sont conservés qu'en roumain et en albanais présentent des aspects variés et il est nécessaire de les discuter au sein de plusieurs rubriques. 19 d'entre eux étaient des termes de large circulation. Ils sont attestés dans les sources antiques. Ils ont pu se développer indépendamment dans l'une et l'autre langue :

canticum — *këngë* « chant », roum. *cîntec* ;
capitina — *kaptine* « tête d'animal », roum. *căpățînă* « crâne, tête » [101] ;
coma — *kom*, *kome* « crinière de cheval », roum. *coamă* [102] ;
consocer — *krushk* « parent du marié ou de la mariée », roum. *cuscru* [103] ;
galgulus — *gargull* « nom de divers oiseaux (Sturnus vulgaris, Merops apiaster, Emberiza hortulana », roum. *grangur* [104] ;
Horae « déesses qui présidaient aux changements des saisons » — *orë* « démon féminin », aroum. *ori*, *orle*, roum. *a scoate din ori* « énerver » [105] ;
imperator — *mbret* « empereur, roi », roum. *împărat* ;
linea (*tunica*) — *linjë* « chemise », roum. *iie* « chemise de femme » [106] ;
manicare — *mëngonj* « se lever ou partir de bonne heure », roum. *mîneca* ;

---

[100] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 197.

[101] *Testamentum porcelli*, p. 244 ; G. Meyer, *Etym. Worterb.*, p. 175.

[102] Le sens de « crinière de cheval » est attesté dans les sources latines depuis le commencement de notre ere : Ovid. *Fast.* III, 452 *creditur hic* (eques Gorgoneus) *caesae gravida cervice Medusae sanguine respersis comis* (dans le manuscrit V = *iubis*), *Lex Visig.* VIII, 4, 3 *si caballi aut cuiuscumque animalis coma vel cauda turpetur.* Le même sens a survécu aussi dans quelques parlers romans de Suisse. W. Meyer-Lubke, REW 2071.

[103] Les formes des autres langues romanes sont le résultat d'une recomposition (*consócer*, *consócerum*), c'est là une nouvelle preuve du caractère « archaique » des éléments latins de l'albanais.

[104] Les formes occidentales reposent sur *galbulus*. Le phonétisme *galgulus* se trouve chez Pline, *Hist. nat.*, XXX, 94.

[105] T. Capidan, « Dacoromania », II, 1921–1922, p. 473.

[106] Apul. *Met.* II, 7 *ipsa* (Fotis) *linea tunica mundule amicta.. rotabat in circulum* ; Hierom. *Epist.* 64, 11, *Vitae patr.* VII, 1, 8 *vestitum linea tunica perforata*

margella — *marcel*, *mercel* « mince plaque de métal servant de parure », roum. *mărgea* ;

mirari (mirare) — *meronj* « étonner », roum. *a se mira* « s'étonner » ;

orare — *uronj* « féliciter », roum. *ura* [107] ;

poenitere — *pendohem*, *pendohem* « se repentir », v. roum. *pănăta* [108] ;

pervigilare — *pergonj* « veiller, épier », roum. *priveghia* [109] ;

scortea — *shkorse* « tapis couvre-lit », roum. *scoarță* [110] ;

secretus — *i shkrete* « mis à l'écart, secret », roum. *secret* [111] ;

sella — *shalė* « selle », ou « cuisse », roum. *şea*, pluriel *şele* « reins » ;

sessus — *shesh* « plaine, place, aire », roum. *şes* [112] ;

status — *shtat* « taille, stature », roum. *stat.*

Le deuxième groupe de 12 mots n'est pas concluant en ce qui concerne la ressemblance entre les éléments latins du roumain, car il présente soit des différences importantes d'ordre morphologique ou sémantique, soit des analogies avec les langues romanes occidentales. *Bucca* — *buke* « pain, déjeuner, dignité lucrative » rappelle le roumain *bucate* « provisions alimentaires, céréales ». Les mots *bucca* « bouche » et *buccata* « bouchée, morceau » circulaient sur toute l'étendue de l'Empire romain. Le sens de « pain » pour *bucca* existait déjà en latin : il n'y a donc pas un parallélisme obligatoire entre l'albanais *bukė* et le roumain *bucate* [113]. *Calandae* — *kullana* « dernier jour de l'année, veille du nouvel an, étrennes, première neige » a persisté dans l'engadin *chalanda* et l'irlandais *kalaind*, mais le roumain *colindă* repose sur le phonétisme *calendae* par l'intermédiaire du vieux slave *kolęda. Cichorēum* (κιχώρειον) — *korré* « chicorée », roum. *cicoare* de *cichorĭum* (κιχόριον) pluriel *cichoria* : la position de l'accent principal montre que les voies de pénétration ont été différentes. *Dirigere* — *dergonj* « envoyer, expédier », roum. *drege* « faire, redresser, corriger » présente une evolution sémantique propre à chacune des deux langues [114].

---

107 Le verbe *orare* signifiait initialement « prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer ». En latin tardif et notamment dans la langue de l'Eglise, il avait le sens de « prier Dieu », lequel a persisté dans les langues romanes occidentales, tandis que l'albanais et le roumain ont conservé le sens le plus ancien, sans influence du christianisme.

108 Les langues romanes occidentales dérivent d'un **repoenitare* supposé, it *ripentirsi*, fr. prov. *se repentir*, etc.

109 Les autres langues romanes ont des dérivés de *vigilare*.

110 Dans les langues romanes occidentales apparaît le sens de « sac de peau, peau ».

111 On rencontre en Occident seulement le dérivé *ségrayer* « propriétaire unique d'une forêt isolée ».

112 Niermeyer, *op. cit* p 967—968 Dans les sources latines tardives *sessus* a le sens de « demeure rurale, tenure de dimensions réduites, emplacement d'un moulin à eau ». Tous suggèrent l'idée de « lieu bas et plan, plaine »

113 *Epist. imp Aug Sult Ang* 76 *duas buccas manducavi* (*buccatas*), *excerpta Heirici* ; *Mart* X, 5,5 *oret caninas panis improbi buccas*, *Mart* VII, 20,8 *buccis placentae sordidam linit mappam* (autres manuscrits ; *dulcis buccata*) *Thesaurus linguae Latinae* I, 2226, 27—33.

114 A. Philippide, *op. cit*, II, p 640.

Draco — *dreq* « diable », roum. *drac*, südfr. *drac* « diable » sont des preuves que le sens de « diable » est apparu sous l'influence de l'idéologie chrétienne et a dépassé l'aire du latin oriental. Le phonétisme **excurtus* — *i shkurt* « court », roum. *scurt*, a laissé des traces aussi dans les langues romanes occidentales : it. *scorto*, v. it. *scortare*, fr. *écourter*, prov. *escortar*. **Hostipitium* — *shtepi* « maison », ngr. σπίτι « maison » se différencient du roumain *ospăț* « festin », qui a à la base la forme normale *hospitium*. *Languere* — *lëngonj* « être malade » et *languor (languoris)*, roum. *lungoare* et aroum. *lîngoare* « maladie, fièvre chaude » comparés à *lambrire* « avoir faim » de Sardaigne, attestent la présence d'une aire latérale et conservatrice, mais sans être limitée au Sud-Est européen. *Lucrum* — *luker*, *lukre* « brebis, troupeau de brebis », roum. *lucru* « travail, chose », présente en albanais un sens plus proche du latin que l'évolution sémantique du mot roumain. On ne constate pas non plus un parallélisme complet pour *mergere* — *mergonj* « éloigner » et roumain *merge* « aller ». Le mot albanais, de même que le vieil italien *mergere* « abattre, jetter à terre » et l'engadin *schmerscher* « jeter dans un précipice, abattre des arbres au sol » sont des verbes transitifs, alors que le roumain *a merge* est intransitif. Les premiers reflètent une phase plus ancienne du latin, quand *mergere* avait le sens de « couler » et le mot roumain dérive de *mergere* (résultant de *mergi)* au sens de « se couler, aller en aval ». La signification de « aller » est attestée aussi dans des textes latins tardifs d'Italie [115]. *Palus (paludis)* « marais » avait aussi des formes à métathèse (*padulis*, *padulem*, *padule*, etc.) attestées dans des sources écrites et la toponymie : elles ont laissé des traces en albanais (*pyll*), roumain *(pădure)*, en toscan *(padule)*, en sarde (log. *paule*, camp. *pauli*), en vieil espagnol et en vieux portugais *(paul)*. Ce n'est qu'en albanais et en roumain que l'on rencontre le sens de « forêt », mais ce dernier s'est développé aussi en latin occidental, comme il résulte d'un texte de la *Vitae patrum* écrit quelque part en Italie, probablement au VI[e] ou VII[e] siècle : *Dedi autem eis securim ... dicens ... adducite vobis ligna de palude* [116]. On ne constate pas de parallélisme complet non plus pour les variantes régionales du mot *scintilla* « étincelle », l'alba-

---

[115] Corip. *Iohannis* IV, 768 *absortusque voragine mersit ipse cadens*, Theod 29 (*Itin. Hierosol.* éd. Geyer, p. 149, 11—12) *in qua civitate fluvius exit et ad capud civitatis mergit sub terra*, *I diplomi di Ugo e di Lotario, di Berengario II e di Adalberto a cura di Luigi Schiaparelli*, Roma, 1924, p. 204 *mergit per campum. et vadit per locum*, X[e] siècle

[116] *Vitae patrum*, VI, 3, 2 ; cf. aussi III, 195 *lignis allatis de palude* ; VI, 3, 2 *sumens folia palmarum de palude* ; *Il Codice Diplomatico Langobardo* a cura di Luigi Schiaparelli, Roma, 1929, I, p. 368 *padulibus*, Italie, VIII[e] siècle ; *Il Chronicon Farfense di Gregorio di Catino e gli scritti di Ugo Farfa* a cura di Ugo Balzani, Roma, 1903, I, p 309 *Padules*, p. 329 *Padule*, p. 320 *cum padulibus et piscarus*, IX[e] — X[e] siècle, D'après M. G Alessio (*Dizionario etimologico italiano*, Firenze, 1954, p. 2719) la forme métathétique est attestée en Italie depuis l'an 754 jusqu'au XI[e] siècle. P. Aebischer, *La forme métathétique* padule *dans les langues romanes*, dans « Estudis Universitaris Catalans », XX—XXI, p. 161—174.

nais *shkëndi* repose sur un **scantīllia* supposé et le roumain *scînteie* s'est développé de **scantĭllia*[117].

Le troisième groupe est formé des rares hellénismes locaux qui n'ont point laissé de traces dans les langues romanes occidentales : *mastĭchinus* — *mështek, mushtek* « bouleau », (Betula verrucosa), roum. *mesteacăn*[118] ; *spodium* — *shpuze* « braise, résidu de charbons pulvérisés », roum. *spuză* et *stylus* — *shtyll, shttylle* « pilier, pilastre, soutien », v. roum. *stur*, aroum. *stur*.

Quelques mots d'origine latine ont acquis des sens nouveaux et ont pénétré profondément au sein des masses, dans les conditions de vie propres à l'Empire byzantin dans sa phase précoce. Elles ont dépassé l'aire des relations réciproques des éléments latins conservés en roumain et en albanais : *clausura* — *keshyrë, kshyre* « défilé », aroum. *clisură*, bulgare et serbo-croate *klisura*, ngr. κλεισοῦρα, parler grec de Lecce (Italie méridionale) *kijsura, kisura, kesura, cisura*[119], *conventus* — *kuvënt* « rencontre, assemblée, jugement, entente, accord, discours, propos, mot », roum. *cuvînt*, ngr. κουβέντα[120] ; *sagitta* — *shegjetë, shejetë* « flèche », aroum. *săĭtă*[121]. Du point de vue stratigraphique, le roumain *săgeată* < *sagitta* ne saurait être classé dans la même aire linguistique que les deux variantes albanaises.

Pour expliquer l'origine du roumain *codru* « montagne, forêt, place publique, morceau » et de l'albanais *kodër* (*kodrë*) « colline », la plupart des chercheurs ont recours à une forme latine reconstituée **codrum* = *quodrum*[122]. La forme *codra* « place publique » est attesté dans un glossaire tardif[123]. Le sens des deux mots ne se recouvre que partiellement,

---

[117] A. Philippide, *op. cit.*, II, p. 681.

[118] A. I. Candrea — O. Densușianu, *Dicționarul etimologic al limbii române*, Bucarest, 1907—1914, n° 1089 · la forme roumaine *mesteacăn* est refaite sur la forme du pluriel *mesteceni* < *mastichini*.

[119] G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Worterbuch der unteritalienischen Grazitat*, Tubingen, 1964, p. 245

[120] *Conventare* « se réunir » chez Tert. *De anima* 54 Chez les écrivains byzantins *conventus* apparait à partir du V[e] siècle sous les formes κονβέντος, κομβέντος et κομβέντιον Eles ont longtemps persisté dans la littérature byzantine, tandis qu'en grec populaire c'est la forme κουβέντα qui s'est répandue (v *Die Haupturkunden fur die Geschichte der Athoskloster* hg. v Ph Meyer, Leipzig, 1894, p. 224), 13 ἀπὸ ἄλλαις κουβένταις « d'autres assemblées », XVII[e] siècle, ainsi que le verbe κουβεντιάζω « parler, tenir un discours ». L'évolution du sens d'« assemblée » à celui de « mot, conversation » s'est produite petit à petit, dans des circonstances propres, peut-être sous l'influence du mot grec ὁμιλία. G. Ivănescu, « Studii și cercetări lingvistice », VIII, 1957, p. 509—513 propose de tenir compte des analogies avec ὁμιλία « assemblée, conversation, mot » avec le bulgare et le serbo-croate *zbor* « assemblée, conversation ».

[121] N. Jokl, « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, p. 44—56.

[122] CGL III, 461 et 472 *quadra* « morceau de pain » = βρόμος,, βρώμος ; V, 652, 49 *quarta pars panis dicitur quadra* ; III, 218, 45 *frange quadras* = κλάσον ψωμούς ; II, 165 *quadra* = τόπος, τόμος « lieu, partie ».

[123] CGL III, 183, 46 *codra* = νομός « place publique, région ».

l'albanais *koder* (*kodrë*) signifiant « colline, montagne » et le roumain *codru* ayant en plus les acceptions de « forêt, morceau, place publique ». Le sens de « forêt » du mot roumain a été considéré par Petar Skok comme un décalque linguistique du slave dělъ « colline, forêt » [124]. Par ailleurs, Henrik Barić a contesté l'origine latine du mot albanais [125]. Il existe par conséquent un doute au sujet de son origine et l'on ne constate qu'un parallélisme sémantique partiel entre le roumain et l'albanais.

Une chose reste encore douteuse, la dérivation de l'albanais *fshat* « village, région » et du roumain *sat* « village » du latin *fossatum*, tant du point de vue de la forme que sous l'aspect sémantique. En roumain, on s'attendrait normalement à un hypothétique **fusat*. Le latin *fossatum* a eu jusque tard au moyen âge les seules acceptions suivantes : 1. fossé, canal ; 2. digue, rempart ; 3. camp d'armée fortifié ; 4. armée ; 5. forteresse entourée d'un rempart [126]. Les dérivés romans de *fossatum* en Occident ne connaissent que les sens de « fossé, tranchée, rempart, armée », de même, les emprunts en grec byzantin et en néo-grec (φόσσατον, φουσσάτον, φουσάτο). Les sources historiques et archéologiques montrent que le camp militaire romain et byzantin était dressé de règle sur un espace restreint. On n'a point la preuve qu'il ait existé quelque part des fossés défensifs autour des villages ou que les camps aient renfermé entre leurs fortifications une population civile également [127]. Eqrem Çabej conteste l'origine latine du terme albanais ; quant à celle du mot roumain, elle a été plus d'une fois révoquée en doute [128].

Les éléments latins (85) qui se sont uniquement conservés en albanais constituent, d'une part, un moyen d'approfondir notre connaissance de la langue latine et fournissent, d'une autre, des indications sur la région et la date de l'influence de la culture romaine sur les ancêtres des Albanais. Ils ont connu en effet les relations de production du domaine de l'agriculture romaine et de sa technique ; la charrue et ses éléments constitutifs portent en albanais des noms d'origine latine [129] : *apparamentum* [130] —*parmende*, *parmendë* « araire, charrue », *bubulcus* « bovier »—*bujk* « paysan,

---

[124] P. Skok, « Archiv fur slavische Philologie », XXXVII, 1920, p. 83—84.

[125] H. Barić, *Albanorumanische Studien*, Sarajevo, 1919, vol I, p 40.

[126] I. F. Niermeyer, *op. cit*, p 449—450

[127] R. Grosse, *Die romisch-byzantinische Marschlager vom 4.—10 Jahrhundert.* « Byzantinische Zeitschrift », XXII, 1913, p 90—121 et *Romische Militargeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung*, Berlin, 1920

[128] V. Bogrea, « Dacoromania », I, 1920—1921, p. 253—257 — *fossatum* ; G. Weigand, « Balkan-Archiv », III, 1927, p. 213 **massatum* ; P. Skok, « Zeitschrift fur romanische Philologie », L, 1930, p 518 = *fossatum* ; A. Rosetti, « Buletin linguistique », X, 1942, p 88—90 = *fossatum* ; E Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 1, p. 109—110 = autochtone.

[129] N Jokl, *Untersuchungen*, p 136.

[130] CIL, XII, 1567.

agriculteur », **exmulgia* — *zmojle* « sol non labouré, jachère »[131] ; *furcata* — *furatė* « branche » ; *hibernalia* — *mërrájë* « pâturage d'hiver »[132], *hiberninum* — *verrí* « pâturage d'hiver », *machina* — *mokėrė, mokrë* « moulin », **maiarium* — *mahajër* « terre non cultivée »[133], **pasturaticum* — *pashtrak* « droit d'herbage ou de pacage »[134], *sarcinarius* — guègue *shelknuer*, tosque *shelqeror* « râtelier auquel les bergers suspendent les instrumets servant à la préparation de leurs produits lactés », *stiva* — *sti* « Deichsel », *stizë* « Sterze », **terraticum* — *tratk* « bril, dîme », *trifurcus* — *terfurk* « fourche à trois dents », **vertia* — *verce* « versoir de la charrue »[135], *vescere* — *ushqenj* « élever des animaux », *vomis* — *um, umb* « charrue ».

La flore est, en bonne partie, d'origine méditerranéenne ou bien reflète les réalisations de l'horticulture en Italie : *qershi* « cerise », *lapathum* — *lepjetė, lepjetë* « petite oseille, purgative » **medicaster* — *megashter*, « sauge des prés » **novaster* — *noshtrė* « plante », *olivaster* — *ullashtre* « olivier sauvage », **salviella* — *sherbele* « Salbei », **trimensana* — *tershanė* « avoine », **visculum* — *veshtule* « gui, glu ».

La faune compte des éléments qui se rattachent pour beaucoup à la mer et aux régions humides : *abiegnius* — *vgje* « Aleppokiefer », *accipiter* — *qift* « oiseau de proie, épervier ou faucon », *bolea*, **bola* — *bollë* « gros serpent », *catta* — *gatė* « hiron », *chersydrus* — *kulsheder* « dragon », * *gruilla* — *kojrrile, kurrile* « grue », *laxa (cutis)* — *lafshe* « aigrette », **musconea* — *mushkonje* « moustique », *otus* — *ut* « chouette, oiseau de nuit », *virgarius* — *vergar* « bouc, étalon ».

Certains termes qui désignent des aspects propres au cercle de la nature ou des parties du corps humain suggèrent la présence d'un relief caractéristique : *barathrum* — *ballader, ballander* « cascade, chute d'eau »[136], **falcinea—felqinje* « mâchoire », *luteum—luce* « boue », *os—vesh* « oreille », *solanum* — *shule* « lieu ensoleillé », **spleneticum* — *shpnetke, shpretkė* « rate », *terrae motus* — *termet* « tremblement de terre ».

Les noms portés par certains outils ou produits de l'artisanat dénotent un long contact ou des échanges commerciaux entre les ancêtres des Albanais et les Romains : *aulaeum* +*-mentum* — *avlėmend* « tapis séparant l'habitation de la cour »[137], *conucla* — *konurkez* « bobine à coudre »[138], *cova—kove* « broc en bois », *frictarium—fertere* « poele à frire »,

---

[131] N Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p 196—197.
[132] N. Jokl, *Untersuchungen*, p 264.
[133] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 197.
[134] *Idem*, « Studime Filologjike », XIX, 1965, n° 1, p. 40.
[135] N. Jokl, *Untersuchungen*, p. 137—140
[136] E. Çabej, « Buletin Tirana », XIV, 1960, n° 4, p 41 et 91
[137] M. Lambertz, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachwissenschaft », LIII, 1925, p. 304.
[138] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p 197.

**fundarium — fener* « entonnoir », **manubrium — mĕru* « poignée, manche », **nappa — nape* « philtre », *pallia — paje* « dot, trousseau de la mariée », **pistarium — shter* « pile, pilier ».

C'est encore dans le même sens que plaident des emprunts faits à la sphère de la parentèle ou à celle de l'organisation sociale et politique : *compater — kumpter, kumtër* « compère », **maritatio — martesë* « mariage, noce », *matricula — ndrikullë* « commère, nourrice », *princeps — prink* « prince ».

Dans le domaine de l'idéologie religieuse les ancêtres des Albanais ont emprunté des termes payens préchrétiens et, par la suite, ils ont entretenu des liens ininterrompus avec l'Eglise occidentale, alors que les ancêtres des Roumains se sont orientés vers Byzance : *Christi natale — kërshëndellë* « Noël », *episcopus — peshkëp, upeshk, ipeshk* « évêque », *evangelium — ungjill* « évangile », *Mercūrii (dies) — e mërkurë* « mercredi » (en roumain *Mĕrcuri (dies) — miercuri)*, *miraculum — mrekull* « miracle », *paganus — i pëgërë* « impur, souillé » (le maintien de -g- intervocalique est la preuve d'un emprunt tardif), *rosalia — rshajë, rrshaj* « Pentecôte », *saeculum — shekull* « siècle, monde », *Sanctam Trinitatem — Shëndertat* « la Sainte Trinité », *Saturni dies — e shtunë* « samedi ».

Voici encore une liste de substantifs, adjectifs, verbes et particules conservés seulement en albanais lesquels montrent que les emprunts se sont effectués d'ordinaire du « latin classique », tandis que langue roumaine a son point de départ dans « latin dit vulgaire » : *alterare — ndërronj* « changer », *caltha — i kaltër* « bleu-ciel », *consolare — ngushëllonj* « consoler », *contentare — kutendonj*, « remercier », *contrarium — kundruall* « vis-à-vis », **contrastarius — kundërshtar* « qui contredit, adversaire », *cunctari — kundonj* « parler », *discaptare — diktonj* « découvrir, trouver » [139], *fabella —fjale* « mot, parole », *fornix (fornicis) — furrëqi* « débauche », **gaudimentum — gazmend* « joie, réjouissance » [140], *ingratus — ngrat* « malheureux », **invidiare — mxonj* « détester, envier », **mancinus — i mëngjer* « gauche », *meditari — mejtonj* « penser, méditer », *mortalia — murtajë* « peste, fléau », *mulcere — mulkonj* « consoler », **pactare — pajtonj* « calmer, apaiser », *paulus — pallonj* « se rassasier », *per intus — mbrënda, brenda* « à l'intérieur », *servitium — shërbes* « service », *testimoniare — dëshmonj* « témoigner », *tradere — truanj* [141], *vigilia — vëngjille, mnjille.*

L'analyse des emprunts d'origine latine en albanais (545) montre que l'influence de la culture romaine s'est exercée sous les formes les plus variées et presque dans tous les compartiments du lexique, à savoir dans le domaine de la nature et du milieu ambiant, de l'espace et du temps ;

---

[139] N. Jokl, « Archivum Romanicum », XXIV, 1940, p. 121.
[140] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 3, p. 72.
[141] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p 168.

dans celui des métaux, de la flore et de la faune ; dans le vocabulaire du corps humain, de l'habitation, du chauffage et de la lumière ; dans celui des outils, de l'agriculture, de la pêche, de la navigation, des poids et mesures, des récipients, du tissage, du costume, de la chaussure, des parures, des armes ; dans le domaine militaire et médical, dans celui de la parenté, de l'organisation sociale et politique, de l'activité spirituelle, de la religion et du calendrier ; enfin, dans la sphère des substantifs abstraits, des adjectifs, des verbes, des particules et des suffixes. Cette influence a commencé à se faire sentir de bonne heure, approximativement au II^e siècle avant notre ère. Elle a duré sans interruption près d'un millénaire, de sorte qu'il est difficile de nos jours de discerner avec précision les éléments d'origine latine de ceux d'origine italienne. La plupart des emprunts (270) sont des mots latins d'un emploi fréquent et qui ont circulé sur toute l'étendue de l'Empire romain, laissant des traces sinon dans toutes, du moins dans la majorité des langues romanes. La seconde catégorie renferme, comme importance numérique (151), des éléments communs à l'albanais et aux langues romanes occidentales. Les éléments conservés uniquement en albanais et en roumain sont peu nombreux (39) : il existe pour presque tous des preuves qu'ils représentaient des mots latins dont la circulation était plus large que dans le Sud-Est de l'Europe. Ceux qui n'ont persisté qu'en albanais (85) convergent vers le monde occidental. En conséquence, les preuves qui permettraient d'affirmer que les éléments latins de l'albanais et du roumain découlent d'une source commune, appelée par certains savants le « latin balkanique », font défaut. En réalité, l'influence de Rome a agi dans le Sud-Est européen par des voies diverses, durant une période de longue durée : elle n'a pu conduire à des résultats unitaires et homogènes.

LES RÉFORMES D'ISAAC COMNÈNE

EUGEN STĂNESCU

Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'examiner en détail un aspect de la crise byzantine du XI[e] siècle dont l'importance est loin d'être négligeable, à savoir l'une des manières dont celle-ci s'est reflétée dans la conscience des contemporains, qui commençaient à saisir les changements en cours. En effet, entre ce qui avait été et ce qui était en train de devenir, tant en ce qui concerne la situation intérieure que celle extérieure de l'Empire, il y avait une différence telle, que la compréhension aussi bien que l'imagination des témoins de ces événements en étaient forcément et puissamment saisis. Parmi d'autres formes, la conscience de la crise que traversait l'Etat byzantin s'est traduite, chez certains basileis, par le recours à une politique intérieure visant à apporter à cette situation une solution, globale ou partielle. Dans ce sens, la politique de réformes intérieures d'Isaac Comnène peut être considérée comme particulièrement significative.

CIRCONSTANCES CONTEMPORAINES DES RÉFORMES

Les réformes entreprises par le basileus Isaac Comnène — réformes qui échouèrent jusqu'à la fin — furent déterminées par un contexte d'événements et de problèmes couvrant de fait tout le second quart du XI[e] siècle et les premières années qui suivirent.

La faillite du régime de Michel l'Ancien. La période tout entière qui précède le règne d'Isaac Comnène se présente — pour l'historien d'aujourd'hui comme pour celui d'alors — sous le signe des deux règnes entre lesquels elle est comprise : le règne d'idéalité positive de Basile II,

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IV. 1–2, p 35–69. BUCAREST, 1966

et celui d'idéalité négative de Michel l'Ancien. Les critiques adressées par les contemporains aux successeurs de Basile II — évidemment basées sur des comparaisons par rapport à celui-ci — sont particulièrement sévères : d'une part l'esprit d'organisation, d'ordre, de sérieux, au service d'une politique de prestige, qui avait laissé le souvenir d'un véritable âge d'or[1] ; d'autre part, les règnes marqués par l'arbitraire, les abus, le gaspillage sans fin et une politique aux vues étroites de ses successeurs, surtout de Constantin Monomaque[2]. On eût dit que toutes les erreurs commises au cours de plus d'un quart de siècle s'étaient accumulées pour engendrer une situation explosive sous le règne de Michel l'Ancien. Personnage dépourvu de toute autorité réelle, celui-ci avait été proclamé empereur par les chefs de la faction sénatoriale, afin « qu'il ne soit empereur que pour la forme et nominalement et que, à cela près, ce soient eux qui gouvernent l'État comme ils l'entendent et qui soient maîtres de toutes les affaires »[3] : formulation on ne peut plus claire de la réduction très sensible qu'avait subie l'autorité impériale sous des empereurs devenus de simples marionnettes. Une telle situation devait forcément précipiter une crise qui, de toute façon, ne pouvait tarder longtemps à éclater.

Psellos, après avoir formulé un principe fondamental de gouvernement dont les empereurs devraient tenir compte en toutes circonstances — « ...Leur sécurité repose sur ces trois fondements : le peuple, le sénat et l'armée »[4] — reproche de fait au basileus d'avoir enfreint ce principe sur toute la ligne. L'aggravation de l'arbitraire en matière de fisc avait suscité un profond mécontentement dans les couches populaires, nullement satisfaites par la démagogie de certaines mesures, des promesses plutôt que des réalités «...Il se concilia le peuple par la promesse de toutes sortes de bienfaits ... »[5], qui ne furent que de courte durée. De même,

---

[1] Un exemple éloquent de cette attitude chez Psellos, *Chronographie*, E. Renaud, Paris, 1928, II, p. 115. Le tableau général de l'époque des successeurs de Basile II a été esquissé pour la première fois dans l'ouvrage de Aug. Fr. Gfrorer, *Byzantinische Geschichten*, Graz, 1872—1877, III, pp. 1—64, ouvrage intéressant par ses idées.

[2] Psellos, II, pp. 116—117, 119.

[3] Skylitzes-Cedrenus, *Historiarum Compendium*, éd. Bonn, 1839, II, p. 612 : «ἵνα σχῆμα μόνον καὶ ὄνομα αὐτὸς ἔχῃ τῆς βασιλείας, αὐτοὶ δὲ διεξάγωσιν ὡς βούλονται τὰ κοινὰ καὶ παντῶν τυγχάνωσι κύριοι», Attaleiates, *Historia*, éd. Bonn, 1853, p. 52; Zonaras, *Epitomae Historiarum*, éd. Bonn, 1897, p. 653, v. Gfrorer, *op. cit.*, p. 595. Une caractérisation similaire de Michel l'Ancien se trouve dans le réquisitoire de Psellos contre Michel Ceroullarios, chez L. Bréhier, *Un discours inédit de Psellos*, dans « Revue des Etudes grecques », XVI (1903) — XVII (1904), p. 36 : «οὐ πάνυ τι τὴν ἀρχικὴν ἐπιστήμην ηκριβωκώς».

[4] Psellos, II, p. 83 : « δημοτικῷ πλήθει καὶ συγκλητικῇ τάξει καὶ συνταγμάτι στρατιοτικῷ... ». (Les passages cités de la *Chronographie* de Psellos sont donnés d'après la traduction de E. Renaud de l'édition susmentionnée) ; Attaleiates, p. 53.

[5] Skylitzes-Cedrenus, p. 614, v. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 614.

un semblant de réforme administrative remplaçant les « curateurs » de l'ordre sénatorial par d'autres choisis parmi les fonctionnaires publics — « ... Aux curateurs sénatoriaux il préféra des curateurs publics, ces gratte-papier qui poussent dans tous les bureaux... »[6] — ne pouvait qu'éloigner de lui l'ordre sénatorial, malgré toutes ses libéralités du début et de la fin de son règne : fait illustré entre autres, par la rébellion de Theodosios, neveu de Constantin Monomaque. Celui-ci tenta d'empêcher l'intronisation de Michel l'Ancien, ce qui prouve que l'opposition contre ce dernier était constituée dès le début. Etant donné que le régime de Michel l'Ancien n'a bénéficié d'aucun appui de la part de l'élément militaire, il en résulte que l'élément civil était loin d'être uni, les uns étant pour le nouvel empereur, les autres contre lui. Cette situation se perpétuera, en fait, durant tout le règne de Michel l'Ancien[7]. C'est surtout sa politique malheureuse à l'égard du corps militaire qui devait lui aliéner aussi l'armée, ce troisième support du pouvoir, suivant la définition de Psellos, et celui justement dont les événements ultérieurs devaient révéler l'importance prépondérante.

Dans cet ordre d'idées, la clef des événements qui ont amené la chute du régime de Michel l'Ancien nous est peut-être révélée par l'affrontement particulièrement violent qui eut lieu peu de temps après son avènement entre les représentants du palais, ayant à leur tête le basileus lui-même, et ceux du corps militaire, dont le chef était Isaac Comnène. Psellos, qui fut présent à la scène, ne peut — en la décrivant plus tard — cacher sa stupeur devant l'attitude de l'empereur : « ...Alors qu'il eût fallu les prendre l'un après l'autre et débuter par des paroles impériales et généreuses, lui, il se mit d'abord à les injurier bassement en bloc »[8] — et cela malgré le fait que les revendications des militaires ne présentaient rien d'excessif. Pour sûr, celles-ci étaient de nature variée : les unes — d'ordre strictement personnel — basées sur les mécontentements des commandants militaires, bien décidés à ne pas se laisser gruger dans la distribution des bénéfices ; les autres — d'ordre public — provenant du peu d'intérêt accordé par les régimes antérieurs aux nécessités militaires. Dans ce sens, il faut considérer l'affrontement des militaires et de l'empereur comme un facteur de premier plan dans la cristallisation de l'antagonisme entre les deux groupements politiques, antagonisme

---

[6] Skylitzes-Cedrenus, *ibidem* ; Zonaras, pp. 654, 655—656, v. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 187 ; G. Schlumberger, *L'Epopée Byzantine à la fin du X^e siècle*, Paris, 1896—1903, III, p. 772, en ce qui concerne le commentaire des soi-disant réformes de Michel VI.

[7] Zonaras, IV, p. 184, v. J. B Bury, *Roman Emperors from Basil II to Isa ak Komnenos*, dans *Selected Essays*, Cambridge, 1930, p. 201.

[8] Psellos, II, p. 84 ; Skylitzes-Cedrenus, II, pp 615—616 ; Zonaras, III, p. 654—655, v. H. Gelzer, *Abriß der Byzantinischen Kaisergeschichte*, chez Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e éd.. Munich, 1897, p. 1005.

qui est à la base de toute la politique byzantine du quart de siècle compris entre les années 1056 et 1081. De fait, Psellos est le seul à parler des militaires en tant que constituant un groupement proprement dit — la raison pour laquelle aucune autre source ne le fait aussi clairement reste encore à élucider — mais il faut remarquer que c'est justement à partir de ces événements qu'il commence à employer cette formule [9]. L'apparition des deux partis ne serait-elle qu'une de ces images littéraires dont use souvent Psellos? Il est plus vraisemblable de considérer que c'est dans les circonstances de cet affrontement que la composition et le programme du groupement militaire se sont cristallisés complètement. Toujours chez Psellos on rencontre l'expression désignant le groupement civil, de fait bureaucratique et sénatorial [10]. Il est cependant permis de supposer que sa composition et son programme se sont cristallisés antérieurement, à la suite d'un processus qui a commencé à se développer après la mort de Basile II.

Un moment important de ce processus aura été la réorganisation de l'Université de Constantinople, dont les facultés et surtout la faculté de Droit ont fourni au groupement civil les cadres dirigeants [11]. Les deux groupements ont connu, jusqu'au règne de Michel l'Ancien, des rythmes et des moments différents dans leurs processus de cristallisation respectifs, lequel a été plus lent et plus tardif pour le groupement militaire, mais c'est sous le règne de cet empereur que leur antagonisme se dessine nettement [12]. Les conseils de Psellos, empreints d'un opportunisme inhérent à l'application des principes fondamentaux de gouvernement qu'il préconisait, ne pouvaient mener à aucun résultat. Ces conseils révèlent, de la part du groupement dont Psellos commence à être le porte-parole, moins le désir de sauver le régime de Michel l'Ancien que celui d'élargir sa base politique et de consolider ainsi ses positions. D'où les propositions en vue d'une entente, même au risque de concessions importantes envers le patriarche [13]. C'est toujours dans cet esprit que fut faite la proposition

---

[9] Psellos, *Chronographie*, II, pp 83, 86, *Un discours inédit* .., XVII, p 36; Zonaras, III, p 659, v. Gelzer, p 1006, Bury, p 199, Speros Vryonis Jr, *Byzantine Δημοκρατία and the Guilds in the eleventh Century*, dans « Dumbarton Oaks Papers », XVII (1963), pp 302—303, qui, dans cette étude, met en lumière les relations de chacun de ces deux groupements politiques, avec l'élément populaire de Constantinople

[10] Psellos, II, pp 86, 111, Zonaras, III, p 659

[11] L Bréhier, *L'enseignement supérieur à Constantinople dans la deuxième moitié du XI[e] siècle*, dans « Revue internationale de l'enseignement », XXXVII (1899), pp 104, 110—111. Voir pour le même problème, A Andreades, *Le recrutement des fonctionnaires et les Universités dans l'Empire Byzantin*, dans *Œuvres*, Athènes, 1938, pp 553—555.

[12] G. Brătianu, *Etudes byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris, 1938, pp. 152—153, sur la différence de psychologie des deux groupements, voir J. B Bury, *op cit*, pp 207—208, qui parle de l'arme importante qui était entre les mains de ces deux groupements, les clubs politiques, Sp Vryonis Jr, *op cit.*, p. 302, souligne le caractère hétérogène des deux groupements

[13] L. Bréhier, *Le schisme oriental du XI[e] siècle*, Paris, 1899, p 252.

concernant les moyens de gagner, en partie au moins, l'élément militaire. Ces conseils reflètent d'ailleurs aussi l'antagonisme entre les deux groupements. Au fond, la crise une fois déclenchée, les deux groupements semblent s'affronter avec des alternatives d'acharnement et de prudence qui révèlent l'absence d'une unité parfaite d'intérêts chez les uns comme chez les autres. Le front commun qu'il eût fallu constituer contre la fraction en révolte du corps militaire n'était plus réalisable. Ajoutons que ces conseils mêmes attestent la très grave impasse dans laquelle était le régime de Michel l'Ancien [14].

Caractère et programme de l'insurrection de 1057. Toutes les données concernant le début de la révolte de 1057 conduite par Isaac Comnène et Katakalon Kékauménos mettent en évidence le caractère aristocratique de celle-ci. A la tête des troupes révoltées, on note dès le début les représentants de familles illustres. « ... les archontes qui résidaient dans le thème d'Orient, le proèdre Romain Skleros, Bourtzes, Botaneiates, les fils de Basileios Argyros et autres ... » [15]. De même, l'entourage du rebelle Isaac Comnène présentait l'aspect d'une cour obéissant à un esprit de hiérarchie nobiliaire : « ... De nombreux cercles de guerriers debout l'entouraient. Celui qui était voisin de lui — c'était aussi le plus petit — était constitué par les principaux personnages : c'étaient des chefs des familles les plus illustres, tout pleins d'une grandeur héroique, ils étaient là, debout, exemple offert à ceux qui venaient après eux, car ils étaient d'un rang supérieur » [16]. D'autre part, l'insurrection a eu dès le début un caractère militaire. Il existe une description détaillée de l'affluence de militaires venus grossir les rangs des révoltés, avec un but commun des plus évidents : « ...C'était le désir de tous les militaires qu'un militaire gouvernât l'empire » [17]. Malgré le caractère nettement aristocratique et militaire que l'insurrection présenta dès le début, on ne mentionne pas de cas de résistance populaire.

Le programme de l'insurrection apparaît clairement dans toutes ses manifestations, son but n'étant pas de remplacer une personne par une autre à la tête de l'État, mais bel et bien de changer le régime existant. C'est ce qui explique, sans doute, que les adversaires des militaires aient pris les événements tellement au sérieux. L'envoi dans le camp d'Isaac Comnène de deux ambassades conduites par Psellos, chargées

---

[14] Psellos, II, pp. 88 89, v L. Bréhier, *op cit*, p 253.

[15] Skylitzes-Cedrenus, II, p 622, v. W. Fischer, *Studien zur Byzantinischen Geschichte des 11 Jahrhunderts*, Plauen, 1883, pp. 17—18 C'est l'un des premiers auteurs à avoir introduit dans l'historiographie la notion de « parti militaire » pour le groupement dirigé par Isaac Comnène

[16] Psellos, II, p. 96.

[17] Zonaras, III, p. 659 « ἦν μὲν γὰρ τῶ στρατιωτικῶ πάντι ἔφεσις στρατιώτην τὴν βασίλειου ἀρχὴν περιζώσασθαι ». La même idée, mais moins nettement exprimée, chez Attaleiates, pp 54—55 et chez Skylitzes-Cedrenus, II, p 625

de négocier la paix entre le palais et les révoltés, visait justement à empêcher l'instauration d'un nouveau régime. Ces deux ambassades reflètent la marche des événements et, par là, les changements qui avaient lieu dans le rapport de forces, de même que les changements produits par des ententes plus ou moins éphémères entre des fractions des deux groupements. Ainsi, la première ambassade a probablement eu lieu dans des circonstances où le groupement sénatorial était assez uni pour pouvoir formuler des conditions comminatoires, tandis que la seconde ambassade révèle la défection d'une partie de ce groupement qui, après de laborieuses négociations, a conclu une entente avec le groupement militaire. Ce dernier a probablement exercé une action intense en ce sens durant toute la période qui a suivi la fameuse entrevue entre l'empereur et les chefs militaires [18]. Car malgré l'esprit critique dont il fait preuve en toutes circonstances, Psellos — et avec lui beaucoup d'autres — souhaitait au fond le maintien du régime. La manière dont se déroulèrent les négociations et l'inévitable collision qui se produisit entre les deux positions contraires dévoilent en lignes générales ce que se proposait l'insurrection de 1057 : « ...Leur volonté, déjà même auparavant, était de soumettre au parti militaire tout l'Empire romain, de devenir les sujets d'un général empereur et de mettre fin à la succession politique de l'Empire ... » [19]. Ce passage fait ressortir l'existence d'un programme comprenant trois points principaux : 1) remplacement du régime politique sénatorial par un régime politique militaire ; 2) concentration du pouvoir entre les mains d'un général-empereur ; 3) établissement d'un gouvernement non autocratique exercé par le corps militaire dans son ensemble. Tel était le programme de l'insurrection. A quel moment et de quelle manière Isaac Comnène a commencé à s'en écarter, on ne peut l'affirmer de façon précise ; probablement dès le début de son règne. Le fait est que l'ensemble de réformes qui caractérisent sa politique intérieure le montrent décidé à respecter en partie le premier point, intégralement le second et à rejeter entièrement le troisième.

Certaines circonstances que l'on relève au cours de l'insurrection suggèrent qu'entre les buts de celle-ci et ceux d'Isaac Comnène la concordance n'était pas parfaite. L'homme qui aurait pu le mieux, semble-t-il, réaliser le programme général de l'insurrection était sans doute Katakalon Kékauménos. Très tôt, on voit naître une mésentente due à la crainte

[18] Voir le commentaire dans ce sens des deux ambassades chez A. Miller, *Ambassades de Michel Psellos auprès de l'usurpateur Isaac Comnène*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. III, 1867, pp. 193—199 et surtout chez L. Bréhier, *Le schisme...*, pp. 257—258 ; v. aussi J. B. Bury, *op. cit*, p. 207, qui souligne le fait qu'Isaac Comnène n'a pu monter sur le trône qu'après avoir obtenu le soutien d'une partie du parti civil.

[19] Psellos, II, p. 86 : « Ἐβούλοντο μὲν καὶ πρότερον τὸ στρατιωτικὸν ξύμπαν τὸ κράτος Ῥωμαίων ὑποποιήσασθαι καὶ υπηκοοι γενέσθαι στρατηγῷ αὐτοκράτορι, και τὴν πολιτικὴν καταλῦσαι τῆς βασιλείας διαδοχὴν » ; la même idée chez Zonaras, III, p. 659.

qu'avaient les révoltés les uns des autres, au soupçon d'Isaac Comnène qu'il aurait pu — au début de la révolte — être attaqué par derrière par Kékauménos, mésentente surtout marquée par le désaccord entre les deux chefs au sujet de l'attitude à prendre devant les propositions de paix du palais : « . . . Après communication des propositions de l'empereur, Comnène et les autres personnages marquants qui étaient là les acceptèrent et demandèrent qu'elles fussent renforcées par un chrysobulle; seul Kekaumenos les désapprouvait entièrement . . . » [20]. Le désaccord devait exister plutôt entre les deux programmes. C'est ce qui explique probablement la persévérance particulière déployée par Isaac Comnène pour faire légitimer son usurpation, pour occuper le trône par la force des armes certes, mais en respectant néanmoins toutes les formes légales. Aussi le voit-on disposé à accepter les propositions de l'empereur et à être — au moins provisoirement, mais en tout cas de manière légitime — le second personnage de l'empire ; c'est ce qui résulte de la relation — véritable procès-verbal — que nous a laissée Psellos de la fameuse mission [21]. Cependant, il était évident pour Isaac Comnène qu'il ne pouvait être réellement empereur qu'à Constantinople, et non en dehors de la capitale. Aussi espéra-t-il jusqu'à la fin obtenir la renonciation au trône de Michel l'Ancien, soit par abdication, soit par sa propre cooptation. Ce n'est que lorsqu'il fut avéré que tous ces espoirs étaient illusoires que, à la suite du coup d'État déclenché dans la capitale, il consentit à être proclamé empereur — légitime — par les corps constitutionnels ayant à leur tête le patriarche [22]. Cette volonté de légitimité indique vraisemblablement que, dès le début, Isaac Comnène s'était détaché du programme de l'insurrection, programme remplacé par le sien propre, lequel ne pouvait se réaliser si le nouveau basileus, arrivé au pouvoir en usurpateur, était, comme tel, demeuré le prisonnier des forces qui l'y avaient porté.

---

[20] Skylitzes-Cedrenus, II, p 633 . « μόνος, δὲ ὁ Κεκαυμένος ἀπηρέσκετο πρὸς πάντα » Des détails sur l'imperfection de la cohésion entre les rebelles, *op cit.*, pp 623—624 D'ailleurs on peut considérer que cette source présente l'insurrection du point de vue de Katakalon Kekauménos.

[21] La sensibilité d'Isaac Comnène en ce qui concerne la nécessité du caractère de légitimité de la prise du pouvoir ne fait que refléter la mentalité byzantine à cet égard. Voir à ce sujet la subtilité avec laquelle Psellos, dans le compte rendu sur les ambassades qu'il a conduites, inclus dans sa *Chronographie*, refuse, en parlant de lui, de donner à Isaac Comnène le titre de basileus jusqu'à l'accomplissement de toutes les formes légales d'accession au trône (II, pp. 96, 99, 102, 104—106).

[22] A. Miller, *op. cit* , soutient que l'intronisation d'Isaac Comnène s'est appuyée sur l'unanimité du facteur socio-politique. Pour l'importance comme facteur constitutionnel de l'élément populaire, voir G. Manojlović, *Le peuple de Constantinople*, dans « Byzantion », VI (1936), pp. 617—716 (le chapitre intitulé *Le peuple de Constantinople, pouvoir constitutionnel de l'Empire*). Il est intéressant de noter qu'en ce qui concerne la participation de l'élément populaire aux événements de 1057, les sources emploient le terme de δῆμος, évitant les termes πλῆθος et surtout ὀχλός.

Signification des premières mesures prises par Isaac Comnène en tant qu'empereur. Les premières mesures prises par Isaac Comnène après son avènement semblent confirmer l'existence des tendances que nous venons de relever. Ainsi, il n'y a rien de contradictoire dans sa politique militaire des premiers moments de son règne: il récompense — nous ne savons au juste dans quelle mesure — les militaires qui l'ont servi durant l'insurrection, en même temps qu'il en licencie une bonne part, à la plus grande satisfaction des civils. « Son premier soin fut de leur rendre les honneurs convenables et de les renvoyer dans leurs pays respectifs ... On pensait que cette mesure s'échelonnerait sur plusieurs mois. Mais lui, on eut à peine le temps d'y penser, qu'il les licencia et les renvoya chez eux ... »[23]. On pourrait être tenté à ne voir dans cette action qu'une simple mesure prise par Isaac Comnène pour assurer l'ordre public ou pour gagner l'adhésion de fractions plus larges de la société. A notre avis, elle cache plutôt son intention de réorganiser l'armée de manière à ce que son noyau principal ne soit pas constitué par ceux qui avaient participé à l'insurrection, situation qui l'aurait placé dans une situation de dépendance à leur égard. Donc, dès le début, on sent chez le nouveau basileus la volonté de s'assurer une position indépendante, sans laquelle il n'aurait pu réaliser tout ce qu'il s'était proposé. De même, son intention de s'assurer, pour la réalisation de sa politique, une base sociale plus large n'a pas fait défaut : « ...Ainsi, il a honoré l'élément populaire avec les égards qui lui étaient dus ... » [24]. On peut donc affirmer que l'esprit essentiellement aristocratique et militaire de l'insurrection avait cessé d'être le moteur principal des mesures adoptées par l'empereur au début de son règne.

L'insistance avec laquelle Isaac Comnène s'est fait représenter en uniforme militaire — en vrai empereur-soldat — sur les monnaies frappées à son effigie devait certainement renfermer quelque intention politique. L'impression qu'en ont ressentie les contemporains autant que la postérité est trop puissante pour qu'on puisse envisager le fait comme un détail de costume dépourvu de signification profonde [25]. Il est probable que,

---

[23] Psellos, II, p 111 · «.. ὁ δὲ οὐδ' ὅσον ὑπονοῆσαι διεῖλέ τε αὐτοὺς καὶ ὑπεξεῖλεν ..»; Attaleiates, p 60; Skylitzes-Cedrenus, II, p 641; Zonaras, III, p 666

[24] Attaleiates, p. 60 «οὕτω καὶ τὸ δημοτικὸν τῆς προσηκούσης τιμῆς ἀξιοῖ... , Skylitzes-Cedrenus, II, p 641

[25] Zonaras, III, p. 666, avec un puissant écho au-delà des frontieres, par exemple dans la chronique de l'Arménien Matthieu d'Edesse, trad. éd. Dulaurier, dans « Bibliothèque historique arménienne », Paris, 1858, p 104—105, ainsi que sur la génération posterieure, de la seconde moitié du XII[e] siecle, chez M Glykas, *Annales*, Bonn, 1836, p 601 et sur celles de la seconde moitié du XIII[e] siècle, chez Ephraimos, *Imperatorum et Patriarcharum recensus*, Bonn, 1840, p 140; v. à ce sujet les descriptions de monnaies chez J Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient..* , Paris-Londres, 1862, II, pp. 163—164, pl 50. A noter que c'est à peine au bout d'un siècle qu'un autre empereur byzantin, Manuel Comnène, se fera représenter de la même manière, *op. cit.*, II, p 209.

par ce moyen, Isaac Comnène entendait adresser un message signifiant que, sans être un régime de généraux, son règne représenterait un régime avant tout militaire. Cette intention ressort également de la réorganisation des forces militaires inaugurée du temps même de l'insurrection. Un aussi fin observateur que Psellos ne pouvait manquer de saisir que cette insurrection, contrairement à beaucoup d'autres, avait un caractère organisé et que, grâce à Isaac Comnène, l'esprit de discipline et le respect de la hiérarchie régnaient dans le camp adverse : « ... Et il y a encore un trait que l'on pourrait admirer en cet homme : comme une grande multitude se trouvait rassemblée autour de lui, il la classe en rangs, il sépare les plus braves des autres ; ceux qu'il savait d'une audace raisonnée et d'une bravoure bien assise, il les distribue dans les loches et les phalanges, et c'est à eux qu'il confie la guerre ; ainsi, et la partie triée l'emportait sur le nombre, et ce qui restait à part ne leur était en rien inférieur ... »[26].

Ainsi, dès le début de son règne, le but principal de sa politique fut le renforcement militaire de l'Etat, mais à l'aide d'une politique dont les premières démarches attestent déjà qu'elle était loin d'être simpliste. Ce n'est point par hasard que les commentaires presque unanimes du temps soulignent que le basileus sut se rendre compte à quel point la gravité de la situation extérieure de l'empire était due à des causes internes, dirigeant dès le début son attention dans cette direction : soit Psellos, lorsqu'il montre que « ... devinant à des signes nombreux d'où venait le mépris jeté sur l'empire des Rhomées et que la force des peuples voisins s'était accrue ... » [27], soit Attaleiates, lorsqu'il attribue, de même, à des causes internes le fait que « ... de la sorte les ennemis se renforçaient et de tous côtés se soulevaient contre les Rhomées ... » [28]. Aussi était-il évident que le rétablissement de la situation militaire ne pouvait être réalisé que par une politique de réformes visant avant tout à guérir ce grand malade qu'était l'État byzantin.

STRUCTURE DE L'ENSEMBLE DE RÉFORMES

En effet, la situation héritée par Isaac Comnène est dépeinte, dans l'évocation contemporaine la plus puissante et la plus colorée, celle de Psellos, comme un corps gravement malade dans l'attente d'un médecin et d'un remède : « ...Cet empereur, qui aimait une vie sage et qui avait

---

[26] Psellos, II, p 87

[27] Psellos, II, p 119, Attaleiates, p 60

[28] Attaleiates, p 60. Justement à cette époque, la situation des possessions byzantines de l'Italie du sud commençait a s'aggraver sérieusement sous l'effet de la pression continuelle des Normands, fait qui ne pouvait manquer d'influencer la vision politique d'Isaac Comnène, v *Gesta Roberti Viscardi*, dans *Monumenta Germaniae Historica*, SS. IX, Hanovre, 1951, pp 257—259 Des détails là-dessus chez J Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, Paris, 1904, p. 512

en horreur tout ce qui était maladie et corruption physique, tomba sur une situation toute contraire : il trouva tout malade et vicié intérieurement, et les chevaux impériaux dès leur sortie de la barrière, se précipitant à l'aveugle, la bouche complètement insensible, et totalement rebelles aux rênes ... »[29]. A ce propos, Psellos fait une véritable incursion critique dans l'histoire des derniers temps, montrant comment, l'un après l'autre, les différents empereurs ont, par leurs fautes, rendu malade le corps de l'empire, l'amenant dans la situation grave à laquelle le nouveau basileus se proposait de remédier[30]. Mais, ainsi que le souligne le même auteur, la guérison n'était possible que par de véritables mesures de cautérisation, d'où la nécessité des réformes. La politique intérieure d'Isaac Comnène se définit par la structure de l'ensemble de réformes qu'il a conçues et mises en œuvre et qu'il a tenté — mais sans y parvenir — d'exécuter jusqu'au bout.

La réforme budgétaire. Essai de réorganisation des finances publiques. Il faut souligner que les premières mesures de réorganisation des finances publiques furent mises en application dès le temps de l'insurrection. Elles avaient pour but de mettre fin à l'anarchie qui régnait dans l'assiette et le recouvrement des contributions, au moyen de l'instauration d'une meilleure évidence des obligations fiscales et de leur recouvrement par des percepteurs corrects et inflexibles. Le commentaire contemporain est significatif : « ...Puis, cela fait, non pas confusément, mais en constituant des rôles, en établissant des percepteurs diligents et en inscrivant tout sur des registres, afin d'avoir, quand il serait tout à fait empereur, des comptes exacts des perceptions : ainsi déployait-il plus de prudence que d'audace ... »[31]. La signification d'une telle mesure, adoptée en pleine insurrection, est particulièrement importante, si l'on tient compte du fait que de telles circonstances ne sont guère propices, en général, à des réformes. Il y a là un acte d'anticipation d'un programme de gouvernement encore imparfaitement cristallisé dans l'esprit du futur basileus. Le fait est d'autant plus évident que l'une des premières mesures prises par Isaac Comnène après son avènement atteste la même préoccupation. Nous nous référons à la consolidation et au développement, probablement par l'extension de leurs attributions, de l'institution des « curateurs

[29] Psellos, II, p. 118. La même idée pp. 83, 121, etc

[30] Psellos, II, pp 89, 118 L'idée que la politique intérieure d'Isaac Comnène est caractérisée par une série de réformes, chez E de Muralt, *Essai de chronographie byzantine pour servir à l'examen des annales du Bas-Empire*, Saint-Pétersbourg, 1855—1871, II, p. 2 ; chez H. Madler, *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos, ein Stuck byzantinischer Kaisergeschichte*, Plauen, 1894 , A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, pp. 650—651, chez H Gelzer, *op cit*, p. 1006 Nulle part dans la littérature ultérieure, même dans les grandes synthèses de l'entre-deux-guerres, on ne trouve cette idée exprimée aussi clairement que chez ces byzantinistes de la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

[31] Psellos, II, pp. 86—87 : « τὰς δημοσίους εἰσπράττει συνεισφορὰς οὐ φύρδην, οὐ συγκεχυμένως, ἀλλα' ἀρχεῖα τάξας καὶ ἀκριβεῖς ἐγκαταστήσας εισπράκτορας... »

publics » : « ... et il désigna de nombreux curateurs des assemblées publiques ... » [32]. Par « assemblée publique » on doit donc entendre dans le cas présent une espèce de commission qui veillait à l'accomplissement des dispositions reçues de l'empereur [33]. Les « curateurs » étaient de véritables contrôleurs des finances publiques, chargés de surveiller l'exécution du budget, tant en matière de recettes que de dépenses [34]. Le fait

---

[32] Attaleiates, p. 60 «καὶ φροντιστὰς πολλοὺς τῶν δημοσίων ἀποδείξας συλλόγων ..» ; Skylitzes-Cedrenus, II, p 641. Ce passage a été interprété de manière erronée du fait de la traduction inexacte de certains termes par A. F. Gfrorer, *op. cit*, III, p 621 — « ... ernannte viele Vorstande von Innungen » — soutenant qu'il s'agit soit de la restauration des anciennes corporations, soit de la création de corporations nouvelles Il est curieux que cette interprétation ne soit pas restée sans écho dans la littérature, étant reprise récemment encore par Sp Vryonis, *op. cit.*, pp. 312—313, qui considère que συλλόγος signifie corporation. D'où la nécessité d'analyser la signification de ces deux termes συλλόγος et φροντιστής

[33] συλλόγος ne peut signifier « corporation », mais seulement « assemblée » qui peut aussi être celle d'une corporation, c'est-à-dire conformément à son sens prédominant (Pauly Wissova, *Real Encyclopadie*, 2. Reihe (R—Z), 7. Halbband, pp. 1067—1070, Ledell — Scott-Jones, C. 1673. Dans *Le Livre du Préfet*, texte fondamental en ce qui concerne la terminologie des corporations byzantines, συλλόγος n'a pas la signification de « corporation », mais d'« assemblée », v. J. Nicole, *Le livre du Préfet, l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople*, Mémoire de l'Institut National Genevois (XVIII), Genève-Basel, 1894, pp. 14—16, 19. J. Nicole traduit ce terme par *conventus*, de même que M. Syouzoumov dans sa récente édition et traduction du même texte : *Византиская Книга Епарха*, Moscou, 1962, pp 46—48, qui le traduit également par *собрание*. A. Stockle, dans son ouvrage fondamental *Spatromische und byzantinische Zunfte*, dans « Klio », Beiheft 9, Leipzig, 1911, p. 9, précise sans aucune hésitation · « nur fur eine Vereinigung wird der Ausdrucke συλλόγος gebraucht... ». Tout ceci nous autorise, estimons-nous, à considérer que ce terme ne signifie pas « corporation » et, dans le texte en question, compte tenu du sens de l'autre terme, ne signifie pas non plus « assemblée de corporation ». L'emploi de l'attribut δημόσιος avec le sens précis de public, étatique, indique l'existence d'une assemblée publique de caractère organisé, institutionnel Celle-ci pouvait être un organisme plus large, ou une commission ayant certaines attributions, mais toutes avec une activité comportant une certaine stabilité

[34] Ce sens mérite d'autant plus d'être pris en considération si l'on tient compte du terme de φροντιστής, qui le complète en quelque sorte et en précise le sens. Le sens habituel est certainement celui de « curateur », « procurateur ». Cependant Du Cange, dans son inégalable *Glossarium mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688, c. 1704—1705, discutant sur les significations de ce terme, estime que l'une des plus claires est celle concernant l'activité du fisc, « Fisci procuratores ». Les sources principales qu'il utilise à ce sujet sont Théodore Balsamon et Nicetas Choniates, les passages respectifs de ces deux auteurs se référant au règne de Manuel Comnène, fait qui du point de vue chronologique n'est pas dépourvu d'importance. On doit se demander pourquoi, dans le texte d'Attaleiates en question, c'est le terme de φροντιστὰς qui est employé et non le terme ancien de κουράτωρ, que l'on retrouve dans les textes du XI[e] siècle et même au XII[e] siècle (*Alexiade*, éd. B. Leib, II, p. 110, où il s'agit d'un curateur auquel l'administration de Mytilène a été confiée). A cet égard, il faut peut-être accorder son importance au commentaire de Jacob Reisk sur le *Liber de Cerimoniis*, Bonn, 1829—1830, II, p. 157, qui fait la distinction entre les curatelles de caractère public, d'Etat, et celles de caractère impérial, privé. Cette distinction est relevée également par Franz Dolger, dans *Beitrage zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, pp. 14—15, 39—41, 45, qui estime que le terme de κουράτωρ était en voie de disparition. Du reste, cette tendance semble résulter également de la situation des sceaux, v. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, pp. 488—489. On peut aboutir ainsi à la conclusion que, à partir du XI[e] siècle, le terme de φροντιστής a tendance à remplacer celui de κουράτωρ et son sens prédominant est : ayant rapport à ce qui est public, étatique. Pour ce motif, les συλλόγοι ne peuvent être que les organes d'Etat institués par l'empereur, avec des prérogatives fiscales ainsi que nous l'avons montré plus haut. C'est là-dessus que nous nous basons pour l'interprétation de ce texte. Voir également Hélène Glykatzis-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux XI[e] et XII[e] siècles*, Paris, 1961, qui ne mentionne les curateurs qu'en un seul endroit et les φροντιστής nulle part.

que le texte de base mentionne dans le même corps de phrase l'institution des curateurs de ces commissions publiques et les mesures favorables à l'élément populaire, indique peut-être une intention de souligner le caractère populaire de cette mesure [35]. Ces mesures démontrent l'ampleur et le sérieux que l'on comptait donner à la réforme concernant la réorganisation des finances publiques. Le trait principal de celle-ci dans la pensée et l'action d'Isaac Comnène était l'instauration d'un équilibre budgétaire permettant à l'Etat, au moyen de revenus réguliers, de défendre l'empire contre les incursions des ennemis du dehors, chose impossible sans la mise en œuvre d'importants moyens financiers.

Dans la tentative de réorganisation des finances publiques, la réforme budgétaire a visé en premier lieu à rationaliser en quelque sorte l'appareil d'Etat, qui s'était signalé durant la période antérieure par une tendance continuelle de prolifération des fonctions et, par conséquent des rétributions respectives. Attaleiates — l'auteur qui nous fournit le plus de détails concernant l'ensemble de réformes d'Isaac Comnène — a très bien saisi l'effort de redressement des finances de l'Etat entrepris par le basileus : « ... Puis, en premier lieu, il a coupé la dotation des offices ... » [36]. Les « dotations » ne sont autre chose que les rétributions financières, sous forme de salaires, des dignitaires constituant l'appareil central de l'Etat [37]. Cette interprétation du terme ressort nettement de l'emploi de la notion d'« offices », ceux-ci indiquant les départements et services formant le système de base de l'appareil d'État [38]. Compte tenu du but poursuivi, il est permis de supposer que cette mesure a dépassé le caractère d'une simple économie budgétaire et tendait à une amélioration, à une plus grande efficience de l'appareil d'Etat. Il se peut même qu'elle ait représenté un commencement de réforme administrative, devenue absolument nécessaire par la discordance de plus en plus marquée entre l'administration traditionnelle de l'Etat byzantin et la conjoncture actuelle, situation qui réclamait un rajustement.

En second lieu, la réforme budgétaire en vue de la réorganisation à plus long terme des finances publiques s'est attaquée à une tâche qui

---

[35] Attaleiates, p. 60 Le fait indique peut-être le caractère démocratique de toute la politique intérieure d'Isaac Comnene.

[36] Attaleiates, p 61 . « ..εἶτα καὶ τὰς τῶν ὀφφικίων δόσεις αὐτὸς περιέτεμε πρῶτος.. »; Skylitzes-Cedrenus, II, p. 642

[37] La signification du terme de δόσεις est précise, marquant la rétribution sous forme de salaire d'une activité fonctionnelle, et non la récompense en numéraire ou d'autre ordre pour une dignité que l'on détient.

[38] Le terme de ὀφφικίων indique nettement les départements de l'appareil d'Etat, ceux qui sont visés en premier lieu étant les départements spécialisés dans l'activité fiscale, v à ce sujet A. Andreadès, *La vénalité des offices est-elle d'origine byzantine?*, dans *Œuvres*, pp. 527—531

avait été négligée par tous les empereurs depuis Basile II : le maintien du trésor publique à un niveau financier correspondant aux nécessités de l'État. Après son avènement, le nouveau basileus a dû trouver une situation désastreuse quant à l'encaissement des arriérés dus au fisc, car sur ce point Attaleiates nous informe que l'empereur « ... agissait en percepteur sévère envers les débiteurs du trésor public... »[39]. Il est probable que la sévérité à laquelle se réfère l'auteur lui fut imposée par le grand nombre de dettes des contribuables, non payées par suite de la négligence des organes fiscaux, elle-même la conséquence de la corruption toujours plus grande. De même, quelques-uns parmi les empereurs antérieurs à Isaac Comnène — imités du reste en cela par les successeurs de celui-ci — ont pratiqué la politique démagogique, désastreuse pour les finances publiques, consistant à accorder de temps en temps des amnisties fiscales partielles ou parfois même totales. Une telle politique apportait des suffrages au basileus qui la pratiquait, mais elle privait l'État de ressources financières parfois d'importance vitale.

En troisième lieu, on a jugé nécessaire, pour l'assainissement des finances publiques, que par la réforme budgétaire on mette aussi fin à la pratique de plus en plus répandue des donations impériales d'argent. C'est en effet à celles-ci que se réfère Psellos lorsqu'il constate avec regret que, après l'avènement d'Isaac Commène,. « ... sa ligne de conduite, à partir de ce moment, fut toute différente de celle de Michel l'Ancien : il cassa les donations de celui-ci et jeta bas tout ce qu'il avait fait avec munificence... »[40]. Cette mesure a dû mécontenter au plus haut point l'ordre sénatorial, assurément le plus lésé, ainsi qu'il ressort de l'insistance avec laquelle les historiens des générations ultérieures — du XII[e] siècle — reviennent sur la question. Ainsi, Zonaras rapporte qu' « ...il n'a pas même épargné ceux du sénat... »[41]. Un peu plus tard, Glykas attribue la chute d'Isaac Comnène à la colère divine provoquée par « ... les préjudices causés au sénat... »[42]. Mais la base sociale des mécontentements paraît avoir été plus large, puisque les sources mentionnent aussi à ce sujet d'autres catégories sociales ; telle Psellos lorsqu'il dit : « ... Aussi le peuple se prend-il à le détester et, avec le peuple, une partie non négligeable des estradiots, tous ceux à qui il avait coupé sous le pied l'opulence... »[43]. Le fait que, parmi les mécontents, l'historien ait consigné

---

[39] Attaleiates, p. 61 · « βαρὺς ἐχρημάτισε φορολόγος τοῖς χρεωστοῦσι δημόσια », Skylitzes Cont, p 642

[40] Psellos, II, p. 120 : « ἀφείλετο τά ἅπερ ἐκεῖνος δεδώρητο, καὶ καθεῖλεν εἴ τι φιλότιμον κατεπράξατο ..».

[41] Zonaras, III p. 667 : « ἀλλ' οὐδὲ τῶν τῆς γερουσίας ἐφείδετο ».

[42] Glykas, p. 604 : « . διά... τὰς τῆς συγκλήτου ἀποστερήσεις »

[43] Psellos, II, p. 120 : « .. ἐντεῦθεν τὸ τε δημοτικὸν πλῆθος ἀπεχθάνεται αὐτῷ, καὶ τῶν στρατιωτῶν οὐκ ολιγον τι μερος » ; Zonaras, p 667.

l'élément populaire non moins que l'élément militaire, nous porte à supposer que ce qui a été « coupé », dans ces deux cas — où il ne peut qu'exceptionnellement être question de donations de terres — ce sont bien les donations d'argent, la mesure dont il s'agit faisant par conséquent partie de la réforme budgétaire.

La réforme foncière. Essai de restauration du domaine d'État. Dès cette première étape, la réforme budgétaire révèle la signification profonde de l'ensemble de réformes d'Isaac Comnène. Mais pour mieux pénétrer cette signification il faut aussi tenir compte des confiscations massives de propriétés foncières effectuées par l'empereur peu après son avènement. Celles-ci — les sources sont unanimes à le reconnaître — n'avaient pour but ni l'enrichissement personnel de l'empereur, ni celui des membres de sa famille ou d'une clique de partisans, mais en tout premier lieu le renforcement du domaine de l'Etat, gravement réduit par les libéralités inconsidérées des prédécesseurs d'Isaac Comnène. Pour celui-ci il ne faisait aucun doute qu'un Etat véritablement puissant est inconcevable sans la possession d'un domaine correspondant. C'est ce qui force Attaleiates, malgré l'antipathie particulière qu'il ressent pour cette réforme, à reconnaître que : « ... il a eu soin en matière d'économie d'ajouter des terres au domaine impérial ... » [44]. Psellos, de même, juge nécessaire de montrer que les mesures correspondant à la réforme foncière ont consisté dans l'anulation non seulement des donations du temps du Michel l'Ancien, mais aussi de celles des prédécesseurs de celui-ci : « ... Cela fait, il ne renonça en rien à ses desseins, comme font ceux qui par l'analyse vont du composé au simple ; il va plus avant, rattachant les unes aux autres les mesures de ses prédécesseurs et ainsi de proche en proche, parcourant tout et démolissant tout ... » [45]. D'où ressort l'intransigeance de cette réforme, qui a revêtu plusieurs formes au cours de son déroulement.

Etant donné qu'elle visait à la restauration du domaine de l'État, la réforme foncière a procédé en premier lieu à l'annulation de toute aliénation de portions de ce domaine en faveur de personnes privées. Attaleiates le dit clairement — « ... Par ce fait il a privé beaucoup de personnes particulières d'un grand nombre de biens ... » [46] —, précisant en outre que même les donations par des actes portant la signature et le sceau de l'empereur n'en furent pas exceptées, vu qu'on ne tenait point compte des chrysobulles par lesquels leur propriété avait été renforcée [47]. Rien, cependant — compte tenu de l'atmosphère politique,

[44] Attaleiates, p. 61 : «ἐμέλησε δ' αὐτῷ μετὰ ταῦτα καὶ φειδολίας καὶ τοῦ προσθήκην ἀγρῶν τῇ βασιλείᾳ περιποιήσασθαι».

[45] Psellos, II, p. 120 : «...καὶ οὕτω κατὰ τὸ συνεχὲς ἐπιὼν πάντα καὶ λυμαινόμενος».

[46] Attaleiates, p. 61 : «...διὸ καὶ πολλὰ μὲν ἰδιοτικὰ πρόσωπα πολλῶν ἀπεστέρησε κτήσεων...» ; Skylitzes Cont., p. 642

[47] *Ibidem* ; «...παριδὼν τὰς Χρυσοβούλλους τούτων γραφὰς»

ainsi que des données fournies par les sources — ne nous permet de supposer que cette mesure ait présenté un caractère absolument général. Il est bien plus probable à notre avis, qu'elle fut aussi utilisée à des fins politiques, en tant qu'arme contre les adversaires du basileus, considérés comme ennemis de l'Etat et, de ce fait, passibles de la confiscation des biens. Peut-être que les annulations des donations de biens du domaine public ont surtout frappé ceux qui s'opposaient à la politique d'Isaac Comnène et que celui-ci a entendu utiliser, dans son propre intérêt et contre ses adversaires, les sentiments anti-aristocratiques des couches populaires.

Un second aspect de la réforme financière pour la restauration et la consolidation du domaine de l'État est le fait qu'elle a frappé dans la plus forte mesure la propriété foncière des monastères. Cela résulte probablement de ce que la plupart des aliénations de biens du domaine de l'État avaient été consenties en faveur de ceux-ci. L'atmosphère générale du moment et le contenu des sources indiquent que l'annulation des donations foncières a revêtu, cette fois-ci, un caractère général. Psellos l'affirme nettement : « ... C'est donc ainsi qu'allant de l'avant il ajoute jusqu'aux moines à ses suppressions ; d'une secousse, en effet, il abat la plupart des donations faites à leurs églises et faisant rentrer cela dans le domaine public ... »[48]. Attaleiates exprime les mêmes faits avec un surplus de détails : « ... Il s'occupa également des monastères qui avaient de grandes et riches propriétés, ne le cédant en rien à celles qui tiennent du domaine de l'Etat ... »[49]. Conscient de la gravité d'une telle mesure, Isaac Comnène eut soin de n'y procéder qu'après avoir élaboré une théorie la justifiant, théorie qui, par la même occasion, apportait de sévères critiques à la vie monastique. Partant du fait que, « monastère » en grec signifie « lieu de méditation »[50], le basileus soutenait que, pour ce qui est de l'accomplissement de leur mission principale, il est dans son droit lorsque « ... Il calcule à ces gens ce qui suffit à leur existence, rendant exact pour eux le terme de lieu de méditation ... »[51]. De la sorte, Isaac Comnène entreprenait une véritable réforme de la vie monastique, d'abord par la suppression de tout ce qu'il considérait comme superflu : « ... Et leur enlevant beaucoup de choses et ne laissant aux moines et aux religieuses que ce qu'il imaginait comme devant leur

[48] Psellos, II, p. 120 : « περικρούεται γὰρ τὰ πλείω τῶν ἀποτεταγμένων τοῖς ἐκείνων ναοῖς, καὶ ταῦτα εἲς τὴν δημοσίαν θεὶς σύνταξιν... ».

[49] Attaleiates, p. 61 : « μεγάλας καὶ πλουσίας κτήσεις ἐχόντων καὶ τῶν τοῖς βασιλικοῖς θησαυροῖς ἀνακειμένων ἀποδεούσας οὐδ' ὅλως » ; Skylitzes Cont , p 643 ; Zonaras, III, p. 668.

[50] C'est-à-dire, φροντιστηρίον.

[51] Psellos, II, p. 120 . « ἐκείνοις τὸ ἀποχρῶν συλλογίζεται, ἐπαληθεύσας αὐτοῖς τοῦ ἀσκητηρίου τὸ ὄνομα... ».

suffire, il attribua au domaine impérial ce qu'il jugeait superflu ... »[52]. Que par une mesure aussi grave, qui ne pouvait manquer d'avoir un écho des plus défavorables, il n'avait pas uniquement en vue la reconstitution du domaine de l'État, mais aussi la « spiritualisation » de la vie monastique, c'est ce que — malgré son attitude peu favorable — reconnaît Attaleiates, lorsqu'il montre que par ce fait les propriétaires laics voisins des monastères échapperont à la continuelle pression de ces derniers : « ... de libérer les propriétaires de terres voisines de leur pression, car les moines les obligeaient à leur donner leurs terres ... »[53]. Aussi n'est-ce pas un effet du hasard si les idées d'Isaac à ce sujet vont être commentées jusqu'au XII[e] siècle, lorsque Glykas notera succinctement : « ... Il supprima le superflu des monastères ... »[54].

En troisième lieu, la réforme foncière en vue de la restauration du domaine de l'État a mis un frein à l'extension de la *pronoia*. Un seul cas nous est connu, mais rien ne nous permet de croire qu'il n'y en ait pas eu d'autres. Il suffit d'examiner la manière dont l'empereur obligea Constantin Leichoudes, en échange de son élection à la dignité patriarcale, à renoncer à la *pronoia* du domaine des Manganes, consentie par l'empereur Constantin Monomaque. Isaac Comnène ne rendit définitive l'élection de Constantin Leichoudes comme patriarche que lorsqu'il eut obtenu catégoriquement de celui-ci sa renonciation à la *pronoia* des Manganes. Assurément, le basileus considérait que l'extension de cette forme d'aliénation de propriétés foncières de l'Etat pouvait représenter un danger mortel pour le domaine public. Il est intéressant de noter que, malgré l'importance de la mesure, ni Psellos, ni Attaleiates — les deux principaux commentateurs des réformes d'Isaac Comnène — n'en font mention. Sans doute était-il difficile de désapprouver une telle mesure. Les textes qui consignent l'épisode nous permettent de nous faire une idée de l'insistance ferme d'Isaac Comnène à ce sujet et des craintes qui l'avaient provoquée. Le continuater de Skylitzes n'accorde pas une importance particulière à la *pronoia* des Manganes, qu'il cite à côté d'autres privilèges, de différentes natures, de Constantin Leichoudes : « ...Pourvu par l'empereur de l'administration de toutes les affaires publiques, de la *pronoia* des Manganes et de la garde des documents légaux ... »[55]. Or ces termes

---

[52] Attaleiates, p. 61.

[53] *Ibidem*

[54] Glykas, p. 601 : «τὰ τῶν φροντιστηρίων περιττὰ ἀποκόπτει »

[55] Skylitzes Cont., p. 645 : «τῆς τῶν Μαγγάνων προνοίας καὶ τῶν δικαιωμάτων φύλαξ παρὰ τοῦ εἰρημένου βασιλέως καταλειφθεὶς». Il y a plus de cent ans déjà, le problème a retenu l'attention de E. D. Muralt, *op. cit*, II, p 3 Voir la discussion d'un grand intérêt à ce sujet chez G. Ostrogorski, *L'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, pp. 20—21.

n'impliquent pas absolument une aliénation du domaine d'État. Un éclaircissement à ce sujet ne nous sera fourni que par un passage d'un historien de la génération suivante, Zonaras, qui, décrivant la manière dont Isaac Comnène obligea Constantin Leichoudes à y renoncer, montre que Constantin Monomaque « ... lui a accordé la *pronoia* des Manganes et lui a renforcé cette immunité par écrit ... » [56]. C'est cette immunité qu'Isaac Comnène tenait à annuler, abolissant un précédent capable d'apporter de graves préjudices au domaine de l'Etat. Même si elles ne constituaient pas une justification de l'action d'Isaac Comnène, les précisions de Zonaras expliquent l'intransigeance de celui-ci. Ce qui dérangeait l'empereur, c'était l'immunité attachée à la *pronoia* [57].

On s'explique ainsi que — sans mentionner de façon expresse le cas, mais en l'ayant certainement en vue dans son esprit à côté des autres aspects de la réforme foncière — Attaleiates ait été obligé de reconnaître que « ... la chose publique augmentant de différentes manières et par de nombreuses mains, a reçu de l'accroissement et un sensible allégement ... » [58].

La réforme ecclésiastique. Essai de neutralisation politique de l'Église. Ainsi que les sources l'indiquent, une des premières mesures d'Isaac Comnène fut d'accorder l'autonomie d'administration et de gestion à l'Église Sainte-Sophie de Constantinople. L'empereur, dit Attaleiates, « abandonna à la Grande Eglise tous les droits sur les affaires ecclésiastiques qui rentraient jusque là dans les attributions impériales ; désormais, le palais devint complètement étranger à leur administration. Ni la charge d'économe, ni l'administration et la protection des biens-fonds ne furent désormais du ressort des agents de l'empereur ; ils dépendirent de la volonté du patriarche, qui reçut à la fois la nomination des personnes et l'administration des choses » [59]. La mesure fut certainement considérée d'importance, car elle est rapportée par toutes les sources ultérieures jusqu'à l'histoire en vers du XIII[e] siècle d'Ephraimos qui, si elle ne consigne pas la confiscation par Isaac Comnène des domaines conventuels, note en échange assez clairement que : « ... Il a confié à celui-ci le soin de toutes les affaires de l'Eglise, dont deux départe-

---

[56] Zonaras, III, p 670. « καὶ τὴν τῶν Μαγγάνων ἀνέθετο προνοίαν καὶ τὰ περὶ τῆς ἐλευθερίας αὐτῶν ἐνεπίστευσεν ἔγγραφα » Sur l'importance de la curatelle des Manganes, voir Fr Dolger, *op cit*, pp. 42—43, 110, G Ostrogorski, *op cit*, p 21 Sur l'opulence de l'architecture en tant que reflet de son importance économique, v R Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*, Paris, 1939, p. 20

[57] Au sujet du sens d'immunité du terme ἐλευθερία, v. Du Cange, *Glossarium*..., c. 374. Sur le fait qu'il ne peut s'agir d'une récompense pour un service militaire, v. G. Ostrogorski, *op cit*, p 22

[58] Attaleiates, p. 62.

[59] Attaleiates, p. 60 ; la traduction de L. Bréhier dans *Le schisme*..., p. 270 ; Skylitzes Cont, pp. 641—642 ; Zonaras, p 666.

ments : celui de l'économe et du skeuophylaxe ; ... » [60]. Nous ne savons pas au juste dans quelle mesure cet auteur du XIII[e] siècle était bien informé, mais il mentionne cette réforme comme si elle était d'ordre général et non limitée à la seule cathédrale Sainte-Sophie.

Une telle mesure semble être en contradiction avec l'ensemble de réformes conçues par Isaac Comnène, si soucieux de renforcer l'autorité de l'Etat et de ne tolérer aucune possibilité de s'en soustraire. Mais d'autres épisodes concernant la politique intérieure de ce basileus fournissent peut-être une explication à cet égard. Nous nous référons au conflit bien connu qui l'opposa au patriarche œcuménique Michel Ceroullarios, l'auteur du schisme de 1054, le prédécesseur de Constantin Leichoudes. Si nous tenons compte de la grande autorité et de la position politique du patriarche avant l'avènement d'Isaac Comnène et durant les événements qui ont abouti à la proclamation de celui-ci comme empereur, il semble fort possible qu'Isaac Comnène ait songé à ce moyen comme le plus approprié pour neutraliser la puissance politique du patriarche. Il est difficile de croire que les implications de ce brusque et violent conflit — dont les formes révélaient une tentative d'instauration d'une monarchie théocratique autre que celle de jusqu'alors, dans laquelle ce n'était pas l'empereur qui serait le chef de l'Eglise, mais le chef de l'Eglise qui serait l'empereur — aient pu échapper à la perspicacité politique d'Isaac Comnène. Aussi l'octroi de l'autonomie de gestion et d'administration de l'église Sainte-Sophie pourrait-il avoir été le prélude d'une réforme ecclésiastique.

Nous possédons d'ailleurs l'exposé des motifs par lesquels l'empereur essayait de préparer l'opinion publique à un acte de grande portée politique, à savoir le réquisitoire même établi par Psellos pour le procès intenté au patriarche Michel Ceroullarios, mais auquel il ne fut plus donné cours [61]. Dans ce requisitoire, c'est l'empereur qui parle surtout et très peu l'auteur [62], car les accusations graves portées contre l'activité de l'ancien patriarche sont précédées par la formulation catégorique du principe politique selon lequel le patriarche doit se tenir à l'écart de la politique, renonçant à toute immixtion dans les affaires publiques et à comploter contre les empereurs [63]. Ce réquisitoire — important témoi-

---

[60] Ephraemius, p. 141. «φροντῖδα πάντων πραγμάτων ἐκκλησίας ἔνειμε τῷδε, καὶ δυεῖν ὀφφικίων οἰκονομου τε σκευοφύλακος θ' ἅμα». Le problème est discuté plus en détail par W. Fischer, *op. cit.*, p. 33, qui considère que par ce fait l'Eglise a bénéficié de plus grandes possibilités de charité, et par L Bréhier, *op cit*, pp. 269—271, qui voit dans ces faits un moment où le patriarcat devient plus puissant que l'Etat.

[61] L. Bréhier, *Un discours inédit...*, passim.

[62] L. Bréhier, *op. cit.*, XVI, p. 381.

[63] L. Bréhier, op. cit., XIII, p. 39 ; « οὐκ ἔδει τὸν ἀρχιερέα...περὶ πολιτικῆς ζηθεῖν καταστάσεως».

gnage de la pensée politique byzantine du XI[e] siècle — tend à démontrer que toute violation du principe ci-dessus énoncé mène aux crimes politiques les plus graves : la tyrannie, c'est-à-dire l'usurpation du pouvoir impérial, le crime de lèse-majesté, l'assasinat politique [64]. Ainsi que le montre le réquisitoire, ces crimes devaient être jugés d'autant plus graves que, pour les accomplir, le patriarche était capable de s'appuyer sur l'élément populaire et, par ce moyen, de dominer les événements au point de se considérer lui-même empereur : « Il s'était mis à distribuer les charges : l'un était mis à la tête du peuple ; un autre concentrait tous les pouvoirs maritimes, un autre les forces terrestres ; il s'attribuait à lui-même le pouvoir dans sa plénitude. Il ne lui manquait plus que de se faire nommer empereur » [65]. La répétition possible de telles circonstances obligea probablement Isaac Comnène à imprimer un caractère antipatriarcal à sa politique [66]. Au fond, tout provenait du heurt violent de deux théories politiques : celle de la monarchie absolue militaire, représentée par Isaac Comnène, et celle de la monarchie absolue théocratique, représentée par Michel Ceroullarios [67].

Rien, en effet, en dehors de cette mesure, ne permet de tirer une conclusion dans le sens d'une position favorable du basileus à l'égard de l'Eglise. Une telle position ne ressort ni de la confiscation massive des propriétés foncières des monasterès, ni du conflit entre l'empereur et le patriarche dont elle fut le prétexte. Ce point de vue est confirmé par l'insistance avec laquelle toutes les sources font la description détaillée du conflit [68]. Nous ne reprendrons pas la discussion sur cette question, qui a fait l'objet d'une ample analyse dans la littérature tant ancienne que plus récente [69]. Nous devons ajouter, cependant, que d'autres mesures du basileus suggèrent également ses sentiments défavorables pour les privilèges de l'Eglise et du haut clergé. Ainsi, Isaac Comnène réglemente strictement, par un chrysobulle spécial, les droits en espèces

---

[64] L. Bréhier, *op. cit*, XVII, p. 35. «ἐπεὶ δὲ καὶ τυραννίδος, εἶτ' οὖν καθοσιώσεως, τὸν ἄνδρα διώκομεν» ; idem, *Le schisme*..., pp. 294—296.

[65] L. Bréhier, *Un discours inédit*..., XVII, pp. 41—42, la traduction du même auteur dans *Le schisme*..., p. 262

[66] L. Bréhier, *Le schisme*, pp. 281, 285.

[67] Toute la condamnation de la théorie et de la pratique politiques de Michel Ceroullarios est synthétisée dans le terme de μισοβασιλεὺς, conformément au commentaire de L. Bréhier, *op. cit*, pp. 273—276.

[68] Psellos, II, p. 125 ; Attaleiates, p. 62 ; Skylitzes Cont., p. 643—644 ; Zonaras, pp. 668—669 ; Glykas, p. 601.

[69] Voir à ce sujet A. F. Gfrorer, III, p. 625 ; G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*.., III, pp. 762—764 ; L. Bréhier, *op cit*, p. 269—304 ; H. Gelzer, *Das Verhaltnis von Staat und Kirche in Byzanz*, dans *Ausgewahlte kleine Schriften*, Leipzig, 1907, pp 139—141 ; A. Michel, *Humbert und Kerularios*, II, Paderborn, 1930, pp. V—VII, 22—40, J. B. Bury, *op. cit*, p 214, qui analyse les implications, quant à la situation intérieure, du conflit entre le Pape et le Patriarche qui a abouti au schisme de 1054.

qui reviennent aux évêques pour l'ordination des prêtres [70]. Par un autre chrysobulle spécial, destiné à mettre fin à des abus, ainsi qu'aux différences qui existaient d'un endroit à l'autre, le basileus fixe le quantum du *kanonicon* dû aux évêques par les communautés de croyants [71]. A la lumière de ces faits, la prise en possession par l'Etat des terres des monastères peut donc être considérée comme une véritable sécularisation des biens conventuels, faisant elle-même partie d'une vaste réforme ecclésiastique. Tous ces faits, dont l'épilogue fut la destitution violente du patriarche et sa mort dans des conditions mystérieuses, font penser que l'octroi de l'autonomie de gestion et d'administration de l'église Sainte-Sophie a dû avoir certaines raisons secrètes que les faits exposés plus haut contribuent à éclaircir, c'est-à-dire tenir l'Eglise à l'écart de la vie publique, la neutraliser politiquement. Au fond, Isaac Comnène mérite peut-être tout autant que les empereurs iconoclastes les jugements portés sur le rôle de ceux-ci à consolider la laicité de l'État byzantin [72]. A cette différence près que les premiers ont réussi à imposer leur politique, tandis que le second n'a fait que l'ébaucher.

La structure de l'ensemble des réformes d'Isaac Comnène, telle que nous avons tenté de reconstituer, révèle les intentions très bien arrêtées de l'empereur. Le renforcement militaire de l'Etat n'était pas possible sans son renforcement général. C'est le but que l'empereur avait assigné à l'ensemble de réformes. Le caractère défensif des campagnes qui ont suivi prouve qu'Isaac Comnène avait tiré des conclusions bien arrêtées sur l'incapacité de l'empire a soutenir désormais des guerres d'expansion. Ainsi que le montre Psellos lorsqu'il analyse l'attitude de l'empereur à l'égard de ses nombreux ennemis du dehors : « ... Il leur ordonnait de se tenir tranquilles, non qu'il vît d'un mauvais œil un accroissement de territoire de l'Empire romain, mais parce qu'il savait que pour de telles annexions il était besoin de beaucoup d'argent et de bras vaillants et d'une réserve suffisante et que, lorsqu'il n'en va pas ainsi, l'augmentation c'est la diminution ... » [73] : paroles qui indiquent que les résultats commençaient à se faire sentir. Mais leur réalisation définitive fut arrêtée par la fin brusque et jusqu'à un certain point surprenante du règne d'Isaac Comnène.

---

[70] Zacharie von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, Leipzig, 1857, P. Zepos, *Jus graeco-romanum*, Athènes, 1931, I, pp. 275—276; voir les regestes chez Franz Dolger, *Regesten und Kaiserurkunden des ostromischen Reiches*, II, p 13.

[71] *Ibidem.*

[72] L'idée d'implications affectant toute l'histoire byzantine et orientale chez A Rambaud, dans son essai de 1877 sur Michel Psellos, dans *Etudes sur l'histoire byzantine*, Paris, 1912, p. 155; de même chez H Gelzer, dans *Abriß* .., p. 1006.

[73] Psellos, II, p. 114.

CAUSES DE L'ÉCHEC DES RÉFORMES

Les réformes d'Isaac Comnène sont des réformes manquées. Ni elles n'ont pu être appliquées intégralement et développées jusqu'à leurs dernières conséquences, ni — surtout — il ne leur a été donné la chance de donner les résultats tellement attendus. Il est évident qu'elles se sont heurtées à une opposition puissante de la part des forces socio-politiques que l'empereur n'a pu, ou peut-être n'a pas été assez résolu à abattre et qui, jusqu'à la fin, l'ont renversé. Le problème est d'importance, car il est à la base de l'un des chapitres les plus dramatiques de l'histoire intérieure de l'empire au cours du XI^{e} siècle et, surtout, du quart de siècle compris entre les années 1057 et 1081, correspondant à l'instauration du nouveau régime politique des Comnènes [74]. Il convient donc d'analyser en détail les causes de cet échec.

Caractère de sévérité et de rapidité des réformes. Le simple énoncé de ce titre renferme l'explication du mécontentement et de l'état de vive agitation que les réformes ont déclenchés dans la société toute entière. Des faits exposés dans le chapitre précédent il ressort qu'Isaac Comnène a eu un véritable programme de gouvernement, consistant en premier lieu dans ces réformes. Pourtant, dès le début, la manière dont l'empereur envisageait les perspectives de réalisation de son programme ne semble aucunement optimiste, mais, bien au contraire, des plus sombres. A ceux auxquels il accorde quelque confiance, il fait part de doutes et d'inquiétudes qui montrent qu'il était conscient des difficultés qui l'attendaient. L'un de ces confidents fut Psellos lui-même, ainsi qu'avec son habituel manque de modestie il a soin de le consigner : « ... le premier il m'ouvre ses secrets, il me fait le confident de ses soucis impériaux ; il s'enquiert auprès de moi de quelle manière il exercerait pour le mieux le pouvoir et par quelle politique il rivaliserait avec les plus grands empereurs »[75]. A ce personnage, que la suite des événements allait avérer hypocrite et de mauvaise foi, l'empereur confie ses doutes au sujet de la réussite de son programme de gouvernement. « Mais l'empereur — car il était intelligent autant que quiconque et il n'était ni trompé ni exalté par toutes ces vanités — prit incontinent en défiance le faîte de la fortune et, sans avoir encore bien recueilli ses esprits, il se tourne soudain vers moi : Elle me semble peu sûre, ô philosophe, dit-il, cette félicité extrême

---

[74] L'idée d'une abdication forcée due à la coalition de plusieurs forces d'opposition est clairement exprimée chez les byzantinistes de la fin du siècle dernier : par exemple, A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 636—637 ; A. Rambaud, *op. cit.*, p. 156 ; H Gelzer, *op. cit.*, p. 1006 ; J. Gay, *op. cit.*, p. 525.

[75] Psellos, II, p. 108.

et je ne sais si la fin en sera heureuse »[76]. Sûrement qu'Isaac Comnène était au courant de quelque chose, tout comme Psellos du reste, mais en réalité les deux se trouvaient sur des positions d'antagonisme politique.

Ceci, pour sûr, explique le caractère de rapidité des réformes. L'empereur avait hâte d'en voir les fruits sur lesquels il avait tant misé. Les difficultés qu'il prévoyait, résultat de l'opposition de tant de forces qu'il devait vaincre, l'obligeaient à éliminer toute hésitation, tout retard. Ce fait semble ressortir de la division en deux périodes de son règne : une période concentrée sur la politique intérieure, suivie d'une seconde période consacrée à la politique extérieure. Et comme tout se rapporte à un règne de deux ans environ, on se rend compte de la rapidité avec laquelle les choses ont dû se passer[77]. C'est ce qui explique le reproche sévère que Psellos adresse à Isaac Comnène pour la hâte avec laquelle il a tenté de mettre en œuvre ses réformes, qu'il estime justifiées — étant donné le corps malade de l'Etat — mais insuffisamment préparées : « . . . Alors qu'il fallait, ici, attendre l'heure de l'amputation et de la cautérisation et ne pas porter incontinent le fer rouge dans les entrailles, là, discipliner le char avec le frein, amadouer les chevaux, les caresser avec art et les flatter de la main, après quoi, monter sur le char et lâcher bride — ainsi le fils de Philippe fit de Bucéphale un coursier docile —, lui, en voulant voir dès l'abord le char se porter tout d'un coup en ligne droite et le corps (de l'Etat) devenu un corps contre nature rentrer dans le vie normale, ici brûlant et tranchant, là refrénant et arrêtant à pleines rênes les chevaux emportés dans une course désordonnée, il ne s'aperçut pas de l'état de maladie avant d'avoir réglé et établi toutes choses . . . »[78]. Au fond, la dénonciation du caractère de rapidité des réformes représente un moyen indirect et même caché d'exprimer son hostilité à leur égard.

C'est le même sens qu'a, pour sûr, la dénonciation — que l'on rencontre si fréquemment dans les sources contemporaines — du caractère de violente sévérité qui a accompagné la tentative de réalisation de ces réformes. Il existe à ce sujet une unanimité de témoignages, tant contemporains que post-contemporains, qui n'épargnent pas les détails concrets pour mettre en lumière la violence — estimée injuste — avec laquelle les intérêts d'un grand nombre de groupes sociaux furent frappés. L'écho de ces événements se perçoit jusque dans la génération suivante, tel qu'on le trouve exprimé dans le commentaire de Zonaras, suivant lequel le caractère des réformes est symbolisé par la manière même dont l'empe-

[76] Psellos, II, p 109 : «ὑπώπτευσέ τε αὐτίκα τὴν τῆς τύχης ἀκρότητα »; v. A. F. Gfrorer, *op. cit.*, p. 156 ; L. Bréhier, *Le schisme*..., p. 267.

[77] Psellos, II, pp. 118—119, 128.

[78] Psellos, II, pp. 118, : «ἔλαθε πῶς διαφθαρεὶς πρότερον ἢ ἐκεῖνα τάξας καὶ κατάστήσας... » de même p. 121.

reur s'est fait représenter sur les monnaies, l'épée à la main pour frapper non seulement les ennemis du dehors, mais aussi ceux du dedans en s'engageant dans des réformes sans douceur et avec hâte, « ... de même il s'adonna aux affaires publiques, prêt extirper d'un seul coup les tumeurs, sans soulager ou guérir les maux cachés »[79]. Néanmoins, les témoignages contemporains et post-contemporains ne mentionnent aucune action de répression sanglante des résistances. Il se pourrait que la très grande sévérité déployée par l'empereur dans sa tentative d'accomplissement des réformes n'ait été que d'ordre administratif et n'ait représenté, par conséquent, qu'une défaite passagère des forces d'opposition. Lorsque la situation leur fut favorable, l'attaque de celles-ci a pu se donner libre cours et entraîner la chute de l'empereur.

Versions contemporaines et post-contemporaines. Pour bien comprendre les causes réelles de l'échec des réformes d'Isaac Comnène, nous estimons utile de passer en revue les versions contemporaines autant que post-contemporaines qui essayent d'expliquer l'abdication de l'empereur et, à cette occasion, l'échec de ses réformes. A cet égard, il est permis d'affirmer que l'abdication d'Isaac Comnène a eu un puissant écho tant chez les contemporains que chez ceux qui sont venus après, d'où les nombreux commentaires qu'elle a suscités. Ce qui retient tout particulièrement l'attention, c'est le fait que tous ces témoignages contemporains et même post-contemporains s'efforcent de cacher qu'il y a eu abdication forcée, renversement, détrônement de l'empereur et lancent en échange toutes sortes de versions visant à accréditer le caractère d'abdication volontaire d'Isaac Comnène. Mais, en général, ces commentaires font partie d'un jugement d'ensemble du règne de cet empereur.

En apparence, l'attitude de Psellos dans son appréciation du règne d'Isaac Comnène n'est pas entièrement défavorable. Mais, ainsi que nous le verrons plus loin, il ne s'agit là que d'une de ces nombreuses manifestations d'hypocrisie cynique caractéristiques pour cet écrivain. Peut-être que, dans ce cas comme dans celui de Michel Ceroullarios, son but était de jeter un voile sur le rôle decisif qu'il avait joué dans le renversement de l'empereur aussi bien que dans celui du patriarche. Il se pourrait aussi que cette attitude ait représenté le tribut que Psellos était forcé de payer à l'opinion publique dont il ne pouvait faire entièrement abstraction et qui était peut-être favorable, dans une certaine mesure, aux réformes impériales. Voilà pourquoi, au début du chapitre consacré à Isaac Comnène, avant toute référence aux réformes de celui-ci, Psellos

[79] Zonaras, III, p. 667 : « .. οὕτω καὶ τοῖς πράγμασιν ἐπήνεγκεν ἑαυτὸν καὶ τὲμνειν αὐτίκα παρεσκεύαστο τὰ οἰδήματα ἄλλ' οὐ μαλάσσειν οὐδ' ἐμπλάττειν τὰ ὕπουλα ».

brosse un tableau assez favorable de l'empereur, auquel il reconnaît une grande capacité politique et militaire. « Telle qu'une colonne élevée et inébranlable qui s'élevait dans le palais — dit Psellos dans un autre ouvrage il soutenait d'une manière nouvelle au-dessus de sa tête tout le fardeau du pouvoir qu'il avait reçu »[80]. Il en est de même lorsque, décrivant la situation grave qu'il a héritée, il le compare à ses prédécesseurs sur le trône et insiste sur ses qualités[81]. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de critiquer avec les plus belles fleurs de la rhétorique la manière dont il a mis les réformes en application. Psellos se garde bien de se déclarer contre celles-ci, il laisse même entendre qu'elles étaient nécessaires, sauf qu'il y aurait eu besoin auparavant de ce qu'il nomme la connaissance plus approfondie de la maladie quant à ses causes, à ses formes de manifestation et à la thérapeutique indiquée[82]. Psellos met presque les points sur les i lorsqu'il montre que la grande erreur d'Isaac Comnène fut de s'être insuffisamment consulté avec ceux qui se considéraient comme experts dans les problèmes juridiques et administratifs et qui, s'ils avaient été chargés d'accomplir les réformes, auraient certainement fait en sorte de leur ôter toute efficacité pratique. Le soin que prend Psellos de ne pas paraître hostile à Isaac Comnène devient compréhensible à la lumière des circonstances susmentionnées : l'opinion publique, son rôle personnel, etc. Etant donné la place qu'occupait Psellos dans la vie politique, sa position ne fait que refléter celle du groupe socio-politique qu'il représentait. Ce fait deviendra encore plus clair lorsque nous nous occuperons du rôle de la bureaucratie impériale dans l'échec des réformes d'Isaac Comnène.

Plus directe, plus claire, mais en même temps plus difficile à expliquer est la version d'un autre contemporain, Attaleiates, au sujet de l'échec des réformes d'Isaac Comnène, version dans laquelle semble se concrétiser l'opinion générale sur le règne de cet empereur. Attaleiates est nettement hostile aux réformes, auxquelles, lorsqu'il formule ses conclusions, il ne reconnaît ni nécessité, ni utilité. Nous ne trouvons pas chez cet auteur une description objective des réformes ; l'exposé qu'il en fait est accompagné de commentaires qui les flétrissent ou qui, dans le meilleur des cas, les critiquent. Mieux encore : il représente l'abdication et la mort d'Isaac

[80] Psellos, *Oraison funèbre de M Ceroullarios*, Trad L. Bréhier, *op cit*, p. 277.

[81] Psellos, II, p 118—119

[82] Psellos, II, p. 118 « δέον ἐκείνως μὲν τὸν καιρὸν ἀναμεῖναι καὶ τῆς τομῆς καὶ τῆς καύσεως καὶ μὴ εὐθὺς πεπυρακτωμένον τὸν σίδηρον ἐπιθεῖναι τοῖς σπλάγχοις... »; v. P. Rhodius, *Beiträge zur Lebensgeschichte und zu den Briefen des Psellos*, Plauen, 1892 p. 13, qui montre que les conseils de modération concernant la politique extérieure que Michel Psellos donne à Isaac Comnène en ses lettres ne sont pas dénués d'intentions politiques, et J. Hussey, qui dans *Michel Psellos, the Byzantine Historian* in « Speculum » 10/1935, p. 88, estime que toutes les idées politiques de Michel Psellos tendaient à une limitation de l'absolutisme monarchique.

Comnène comme l'effet de la colère céleste pour toute sa politique, soulignant que tout est arrivé parce qu'il « ... a persécuté un grand nombre de personnes, les a privées en partie ou entièrement des dons que la plupart avaient reçus annuellement du trésor impérial, a confisqué les propriétés privées et des monastères ... » [83]. Et pourtant, Isaac Comnène représentait du point de vue socio-politique la caste militaire et aristocratique, dont Attaleiates faisait lui-même partie. Il eût été logique que la position de cet historien, fin commentateur des états de choses du XI^e siècle, fût favorable au règne d'Isaac Comnène, ainsi qu'il l'est pour celui de Romain Diogène, autre représentant de la même caste. En vérité, il semble que par moments Attaleiates oublie sa position foncièrement hostile à l'égard des réformes d'Isaac Comnène et qu'il fasse preuve d'inconséquence, lorsqu'il reconnaît dans un passage leur effet salutaire sur la capacité militaire de l'Etat —donc aussi sur la situation extérieure [84]—et que, dans un autre passage, oubliant qu'il vient à peine de flétrir la sécularisation des avoirs monastiques, il expose les causes de celle-ci comme de veritables arguments justifiant la politique impériale [85]. La clef de ces contradictions nous est peut-être donnée par la violence toute spéciale manifestée par Attaleiates en ce qui concerne la persécution — telle qu'il la juge — par l'empereur du patriarche Michel Ceroullarios, son abdication et sa mort [86]. L'attitude d'Attaleiates s'explique peut-être par sa conviction qu'Isaac Comnène s'était — du fait de son programme politique personnel — trop écarté de celui du groupement qu'il représentait, ou plutôt par le fait que, sa conduite à l'égard du patriarche étant arbitraire, le groupement socio-politique dont le porte-parole comme historien était Attaleiates s'était, de ce fait, désolidarisé de l'empereur. C'est peut-être pour cette raison que, chez Attaleiates, l'abdication de l'empereur n'est pas présentée comme un acte tout à fait volontaire, quoique son caractère forcé soit passé sous silence.

Chez ces deux auteurs, du fait de l'originalité de leur œuvre et de l'indépendance de celle-ci vis-à-vis des autres sources, les positions sont nettes. Il n'en va pas de même pour d'autres écrivains dont les tendances sont, pour cette raison, moins claires. C'est, par exemple, le cas du continuateur de Skylitzes, tributaire dans une large mesure de Psellos et d'Attaleiates. Lorsqu'il parle des réformes d'Isaac Comnène, cet auteur ne paraît certainement pas les approuver, mais il ne se considère pas non plus obligé de les critiquer sans arrêt : dans une bonne mesure, la descrip-

[83] Attaleiates, pp 69—70 · «.. ἄλλοι διὰ τὴν τῶν πολλῶν κάκωσιν καὶ ὑστέρησιν μερικὴν καὶ καθόλως τῶν διδομένων τοῖς πλείστοις ἐπετείως ἐκ τῶν βασιλικῶν θησαυρῶν ἄλλοι διὰ τὴν τῶν ναικῶν καὶ ἰδιοτικῶν κτημάτων ἀφαίρεσιν...».

[84] Attaleiates, p 62.

[85] Attaleiates, pp. 61—62

[86] Attaleiates, pp. 63—65.

tion qu'il en fait se limite à une énumération des faits [87]. En échange, lorsqu'il formule ses conclusions sur le règne d'Isaac Comnène, influencé par les autres sources, il émet un jugement négatif où prédomine, sur un ton frappant, la critique des mesures prises par l'empereur contre les privilèges sénatoriaux et ecclésiastiques [88]. Avant de nous séparer de la génération contemporaine, nous devons relever comme une curiosité le fait que l'une des œuvres les plus importantes pour l'histoire de Byzance au XI^e siècle, celle de Kékauménos, ne dit pas un mot d'Isaac Comnène, bien que la critique sévère qu'elle fait de ces temps malheureux et les mesures de redressement qu'elle préconise soient assez proches comme esprit du programme d'Isaac Comnène. Kékauménos, comme Attaleiates, faisait probablement partie de la caste aristocratique et militaire et son attitude envers Isaac Comnène peut, dans ce cas, s'expliquer de la même manière que pour cet auteur. A moins que dans son cas — ainsi que nous tenterons de le suggérer plus bas — il n'ait existé aussi d'autres motifs.

Quant à la génération suivante — celle de la première moitié du XII^e siècle — il convient de relever en premier lieu l'attitude de Nicéphore Bryennios, qui trouve bon de ne se référer qu'à peine au règne d'Isaac Comnène, et encore c'est pour lui reprocher d'avoir cédé le trône à un autre qu'à un membre de sa famille [89], tout en reconnaissant que, grâce à sont règne, Alexis Comnène est monté sur le trône en vertu d'un droit de légitimité dynastique [90]. Dans un autre passage, il s'avère nettement favorable à Constantin Doucas, le successeur non involontaire d'Isaac Comnène [91], ce qui suggère peut-être une position peu bienveillante à l'égard de la politique de ce dernier. Le fait que, dans l'ample biographie consacrée à son père, Anne Comnène, épouse de Nicéphore Bryennios, ne trouve pas l'occasion de dire un mot sur la politique du premier Comnène qui ait occupé le trône de Byzance renforce cette impression. Un autre historien de cette génération, Zonaras, est moins réservé dans son opinion sur le règne d'Isaac Comnène, donnant à entendre que, dans une certaine mesure, les actes de politique intérieure de celui-ci seraient justifiés. Cependant, il affirme qu'« il devint odieux à tout le monde, au peuple, aux sénateurs et à l'armée » [92]. De même, par les détails intéressants qu'il fournit sur l'attitude de l'empereur envers le patriarche, celle-ci n'ap-

---

[87] Skylitzes Cont., p. 642.

[88] Skylitzes Cont., p. 649

[89] N. Bryennios, *Les quatre livres des histoires*, trad de Henri Grégoire, dans « Byzantion », XXIII (1953), p 477. A. F. Gfrorer, *op cit.*, III, p. 639, accuse Bryennios de falsification romantique.

[90] N. Bryennios, p 473.

[91] N. Bryennios, pp. 476, 479

[92] Zonaras, III, p. 668 : « ἐντεῦθεν ἅπασι μισητὸς ἦν τῷ τῇ δημοτικῷ » « ... πλήθει τῇ τε συγλήτῳ βουλῇ, ἀλλα μέντοι καὶ τῷ στρατιοτικῷ ».

paraît plus comme basée uniquement sur l'arbitraire et la violence [93]. Néanmoins, pour cet auteur, l'abdication d'Isaac Comnène serait due en premier lieu à des « miracles » qui l'ont impressionné et ont amoindri sa volonté du pouvoir [94].

Un peu plus tard, dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, un autre historien, Michel Glykas, reprenant la même question, ne s'écarte pas trop du ton général qu'il rencontre dans les sources antérieures. Selon lui, en effet, Isaac Comnène dut renoncer au trône à la suite de signes célestes évidents, comme la foudre qui tomba sur l'arbre sous lequel l'empereur se reposait et le sanglier enragé qui faillit le tuer au cours d'une chasse, signes déjà rapportés par les sources antérieures [95]. Il considère nécessaire de souligner qu'Isaac Comnène a renoncé à un trône occupé injustement, de son plein gré [96], et, un peu plus loin, il invoque comme une explication possible les accusations qu'il s'est attirées pour avoir déclenché la guerre civile, réduit les privilèges sénatoriaux et confisqué les biens monastiques [97]. Il est intéressant de souligner qu'une chronique de cette époque, para-byzantine il est vrai, à savoir celle de l'Arménien Matthieu d'Edesse, est de même nettement défavorable à Isaac Comnène, probablement sous l'influence de l'atmosphère générale qui se dégage des sources byzantines. Voici comment le chroniqueur arménien commente l'effigie de l'empereur sur ses monnaies : « Comnène donna l'ordre de frapper des monnaies en son nom et où il était représenté avec un glaive sur l'épaule, car, disait-il, c'est avec mon épée que j'ai conquis la couronne ». Il offensa Dieu par ses paroles orgueilleuses et commit bien d'autres actions qui le rendirent coupable envers les chrétiens » [98]. C'est dans le même sens qu'il explique l'abdication : « En l'année 507 (7 mars 1058—1059) il abdique en faveur de Doucas, parce que les événements que nous venons de rapporter lui avaient prouvé que son règne n'était pas agréable à Dieu, irrité de ce qu'il avait répandu le sang innocent de tant de fidèles » [99].

C'est à peine au bout de cent ans, au XIII^e^ siècle, que cette atmosphère hostile commencera à se faire moins sentir. Lorsque le chroniqueur Ephraimios se réfère au règne d'Isaac Comnène, c'est sans user autant des critiques injurieuses que ses prédécesseurs [100]. Presque au même moment, l'auteur anonyme de la *Brève chronique* de l'année 1261, traitant du règne

---

[93] Zonaras, III, p. 668—670.
[94] Zonaras, III, pp 672—673.
[95] Glykas, pp. 602—603.
[96] *Ibidem*. « ...καὶ τῆς βασιλείας, ἧς ἀδίκως ἐπελάσετο ἑκων ἐξίσταται... ».
[97] *Ibidem.*
[98] Matthieu d'Edesse, *op. cit*, pp. 104—105.
[99] Matthieu d'Edesse, *op. cit*, p. 106.
[100] Ephraimios, pp. 140—142.

d'Isaac Comnène, manifeste deux tendances opposées : d'une part, il s'écarte de l'opinion traditionnelle, en faisant le portrait d'un homme politique capable et désireux de gagner sa propre expérience — « La conception prudente et l'action plus prompte, l'absence de crédulité, le désir de connaître par l'expérience plutôt que par la flatterie ou l'opinion, tels étaient les traits de son caractère » [101] ; d'autre part, il répète les mêmes accusations, surtout en ce qui concerne l'attitude de l'empereur envers les membres du sénat : « ... qu'il devint à charge au sénat et lui parut plein d'arrogance » [102].

Tant par ce qu'elles offrent d'original que par les points où elles se répètent les unes les autres, les versions contemporaines et post-contemporaines représentent en lignes générales une position unanimement défavorable à l'égard d'Isaac Comnène et, plus particulièrement, de ses réformes. Il faut remonter aux empereurs iconoclastes pour rencontrer dans l'historiographie byzantine un jugement aussi sévère sur le règne d'un empereur : d'où l'intérêt d'élucider les circonstances qui ont abouti à l'abdication de l'empereur et par conséquent à l'échec de ses réformes, si impérieusement nécessaires pourtant, étant donné la crise de plus en plus générale et de plus en plus profonde que traversait l'Etat byzantin.

Rôle de la bureaucratie impériale. L'importance du rôle joué par la bureaucratie impériale sous la dynastie macédonienne est bien connue. Mais ce qui dans le rôle de cette bureaucratie change après le règne de Basile II, c'est la tentative qu'elle fait — et dans laquelle elle réussit partiellement — de conquérir son indépendance par rapport au pouvoir impérial. Dans ce sens, au XI^e siècle, la bureaucratie impériale a constitué un parti gouvernemental qui a tenté par tous les moyens de monopoliser le pouvoir. Pour cette raison, les empereurs qui se sont succédés sur le trône de Byzance jusqu'à Isaac Comnène sont de fait les représentants de ce parti gouvernemental. C'est pourquoi, logiquement, la présence sur le trône impérial d'un personnage étranger à ce parti ne pouvait que provoquer une résistance, soit à son accession au trône, soit — à partir du moment où celle-ci ne pouvait plus être empêchée — à sa fonction gouvernementale proprement dite. Du reste, la bureaucratie impériale avait commencé depuis longtemps à

---

[101] 'Ανονύμου Σύνοψις Χρονική, chez K Sathas, Μεσαιωνική βιβλιοθηκή, Venise-Paris, 1872- 1894, VII, p 164 «Φρωνιμώτατος δέ ὤν, δραστικώτερον ἥπτετο καὶ τῶν πραγμὰτων καὶ οὐ ταχέως ἦν καταπειτὴς ἀλλὰ πεὶρα τοῦς ἀνθρώπους ἠγαπά γνώριζειν καὶ οὐ κολακείᾳ ουδὲ ἀξιώμασι...», trad. L. Bréhier, *Le schisme...*, p 277—278.

[102] Trad *ibidem*, p. 278. «"Οθεν καὶ φορτικὸς τοῖς συγκλητικοῖς ἐφαινετο καὶ ἀγερώχος...».

prendre certaines mesures de précaution et, dans le cas d'Isaac Comnène, elle ne fit que suivre une pratique appliquée de façon constante à l'égard des empereurs précédents : la conclusion de pactes écrits évidemment destinés à laisser une entière liberté d'action à la bureaucratie impériale. De cette manière, la bureaucratie impériale entendait mettre en valeur les positions-clef qu'elle détenait : contrôle du palais et de l'appareil d'Etat, gestion des finances publiques, contrôle de la garnison militaire de la capitale et de la flotte maritime, ainsi que, en tout premier lieu, le fait qu'elle était maîtresse de la citadelle impériale, avec tout ce que cela impliquait tant comme symbole du pouvoir qu'en tant que force effective [103].

Dans ce sens, avant l'intronisation proprement dite, de laborieuses négociations ont eu lieu, probablement conclues de la manière habituelle [104]. L'une des raisons de la position hostile de la bureaucratie impériale aura été la violation par l'empereur des clauses d'un pacte probable. Du reste, dans la déroulement des événements qui, après le déclenchement de l'insurrection militaire et par celle-ci, ont abouti au coup d'Etat de Constantinople et ont rendu possible l'intronisation d'Isaac Comnène, la bureaucratie impériale — à côté du patriarche Michel Ceroullarios ou plutôt conduite par celui-ci — a joué un rôle décisif, fait qui ressort clairement du rôle qui est revenu dans ces événements à Constantin Doucas [105]. À ce sujet, il faut souligner que la bureaucratie impériale n'agissait pas en tant qu'organisme constitué, mais par l'intermédiaire du sénat et des hauts dignitaires qui détenaient les principaux leviers des affaires publiques. La position fondamentale de la bureaucratie impériale envers la politique d'Isaac Comnène apparaît bien plus nettement si l'on tient compte de l'attitude personnelle, telle qu'elle est précisée dans les sources, de ses chefs de file : Michel Psellos, Constantin Leichoudes et Constantin Doucas. Ces trois personnages ont joué un rôle de premier plan durant tout le règne d'Isaac Comnène, qui n'a pas su voir en eux les ennemis mortels de sa politique : erreur fondamentale qui lui a coûté le trône.

En ce qui concerne Michel Psellos, ce fait peut être constaté dès le début des événements. Quoique à l'occasion des négociations menées par Psellos en tant que chef de la délégation envoyée par Michel l'Ancien dans

---

[103] Carl Neumann, *Weltstellung des Byzantinischen Reiches vor den Kreuzzugen*, Leipzig, 1894, p. 75 sqq , Sp Vryonis, *op. cit*, p 303.

[104] Attaleiates, pp 56—57

[105] Attaleiates, p. 56 Sur l'idée d'une abdication forcée due non à une coalition des forces d'opposition, mais au dégoût de l'empereur pour la vie politique, voir A. Miller, *op cit*, p. 200 ; N H. Baynes, *Byzantium An introduction to East Roman Civilization*, Oxford, 1953, p. 27 ; Rodolphe Guilland, *Etudes byzantines*, Paris, 1959, pp. 34—35 Il y a aussi dans le byzantonologie une position agnostique : chez C. Neumann *op. cit*, pp 73—74 et F Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris, 1900, p 22 où il affirme qu'Isaac Comnène a abandonné le trône pour des « raisons mal connues ».

le camp des insurgés [106], Isaac Comnène n'ait eu que trop l'occasion de connaître son caractère et son manque total de sympathie pour la politique qu'il comptait instaurer, il n'hésita pas à le nommer à la tête du sénat. Psellos lui-même reproduit les paroles de l'empereur : « ... je te fais, en effet, le premier de mes amis ; d'ores et déjà je te mets à l'honneur et te nomme président du sénat » [107]. Cette nomination aura surpris, tout le premier, son bénéficiaire, qui devait s'attendre plutôt à des sanctions. Tout comme le sénat, épouvanté au début de ce qu'il pensait devoir lui arriver — notre historien décrit en termes colorés la première séance du sénat, présidée par le nouvel empereur en face duquel se tenaient les sénateurs glacés d'effroi [108] — Psellos revient assez rapidement de sa peur initiale et commença à contrecarrer la politique impériale. Et cela d'autant plus que, d'après le témoignage de Psellos, Isaac Comnène essaya de s'occuper personnellement des affaires publiques et de les retirer en quelque sorte des mains accaparatrices de ce corps de légistes pour lequel, vraisemblablement, il ne nourrissait pas une considération particulière : « C'est pourquoi il nous abandonna à nous, les inférieurs et les particuliers, le culte du discours ; pour lui, un simple signe, un geste de la main, une inclinaison de la tête dans un sens ou dans l'autre, tout cela, il le jugeait suffisant pour indiquer sa volonté » [109]. Un tel partage des attributions, qui ne laissait aux légistes que la rhétorique juridique, ne pouvait entraîner les suffrages de ceux-ci. Psellos se fait le porte-parole de cet état d'esprit lorsque, s'en prenant au laconisme de l'empereur, il souligne : « Comme il n'était pas précisément bon connaisseur de la législation, il improvisait pour lui-même sa jurisprudence » [110]. Ainsi, logiquement, la bureaucratie impériale devait tout faire pour — sans s'exposer à un danger direct — contrecarrer Isaac Comnène dans la réalisation de sa politique. La voie qu'ils choisirent fut celle de paralyser l'action de gouvernement en empêchant l'empereur d'être en mesure d'influencer le fonctionnement de la machine gouvernementale et de contrôler efficacement l'application des mesures adoptées. Rien ne saurait mieux illustrer cette tactique qu'un passage de Psellos où il commet l'imprudence de se démasquer, montrant comment lui-même et, pour sûr, la bureaucratie impériale tout entière entendaient dissimuler à l'empereur des questions importantes. Nous trouvons ici une curieuse définition du secret d'Etat, valable envers la personne même de l'empereur, ce qui obligeait

---

[106] A. Miller, *op. cit.*, p. 194–197.

[107] Psellos, II, p. 110 : « ..καὶ πρόεδρον ἤδη τιμῶ τε καὶ κατονομάζω τῆς συγκλήτου βουλῆς... ».

[108] Psellos, II, p. 112.

[109] Psellos, II, p. 113.

[110] *Ibidem*: « Νόμους δὲ οὐ πάνυ τι ἐπιστάμενος, τὴν νομοθετικὴν ἑαυτῷ ἐσχεδιαζεν ».

souvent celui-ci de recourir à une tactique artificieuse afin d'arracher à ses soi-disant collaborateurs des informations que ceux-ci lui cachaient intentionnellement. Voici le passage en question : « Il voulait, d'autre part, ne rester dans l'ignorance de rien, pas même des menus détails. Lorsqu'il avait reconnu que c'était chose impossible, il poursuivait l'affaire d'une autre manière. Faisant venir celui qui savait, il le questionnait sur des faits dont lui-même il n'ignorait rien et, l'enveloppant de ses paroles, il l'amenait à lui révéler ce qu'il ignorait, comme si l'autre exposait quelque affaire connue de tous. Moi-même, il chercha ainsi souvent à me prendre ; mais comme j'osai une fois lui déclarer que c'était quelque chose de secret, il baissa les yeux de honte et rougit comme un homme pris en faute »[111]. Ainsi, il apparaît clairement que l'abdication d'Isaac Comnène fut due purement et simplement à l'impossibilité de gouverner avec une bureaucratie impériale qu'il était incapable de remplacer[112]. L'impératrice Catherine savait assurément ce qu'elle disait lorsque, au chevet d'Isaac Comnène malade, elle accusait Psellos d'avoir été l'auteur principal de son abdication[113]. Le conflit évident entre Michel Psellos et Michel Ceroullarios met en évidence le fait que la bureaucratie impériale ne s'opposait pas à un certain absolutisme monarchique, mais à tout absolutisme monarchique[114].

Une seconde faute, en dehors de la nomination de Michel Psellos comme président du sénat, fut celle de Constantin Leichoudes au patriarcat. Par ce fait, Isaac Comnène plaçait à la tête de l'Eglise un représentant du même groupe socio-politique que la bureaucratie impériale, n'ayant aucun intérêt à ce que son propre régime durât et à ce que son programme de réformes réussît. La fonction si importante de patriarche était confiée à l'un des principaux détenteurs des leviers du pouvoir, auquel l'empereur, au lieu de l'immobiliser, assurait ainsi une sphère d'activité encore plus large. La caractérisation de Michel Attaleiates, en ce qui concerne le rôle politique de Constantin Leichoudes avant l'avènement d'Isaac Comnène, est on ne peut plus claire : en précisant qu'a été nommé patriarche « ...un homme illustrant magistralement les affaires impériales et politiques depuis le temps de Constantin Monomach, jusqu'à la proclamation de celui-ci, étant dans le palais au milieu de toute l'administration »[115]. La présence de Constantin Leichoudes, à côté de Psellos, dans la délégation envoyée par Michel l'Ancien pour

---

111 Psellos, II, p. 122.
112 A. Rambaud, *op. cit*, p. 157 ; L. Bréhier, *op. cit*, pp. 288—289.
113 Psellos, II, p. 132.
114 L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 263—265 ; *Un discours inédit...*, p. 380.
115 Attaleiates, p. 66 : « ... ἀνὴρ μέγιστον διαλάμψας τοῖς βασιλικοῖς καὶ πολιτικοῖς πράγμασιν ἀπό τε τῆς τοῦ Μονομάχου καὶ μέχρι τῆς τούτου ἀναρρήσεως καὶ μεσάζων εν τοῖς βασιλείοις τὴν τῶν ὅλων διοίκησιν»

négocier avec Isaac Comnène est, de même, significative. Le chef de la délégation profite de l'occasion pour souligner, dans son histoire, l'influence de ce personnage : « Celui-ci tenait le premier rang chez les Romains ; c'était le coryphée du sénat, un homme en qui l'esprit rivalisait avec la langue et la langue avec l'esprit . . . » [116]. Il est difficile de s'imaginer que celui-ci, étant donné son appartenance socio-politique, ait pu s'engager dans une collaboration sincère avec Isaac Comnène. Le contraire est d'autant plus naturel que sa nomination au patriarcat avait donné lieu à un débat assez violent avec l'empereur sur la question du domaine des Manganes, qui n'avait pu que le mécontenter profondément. Aussi est-il évident qu'il fut l'un de ceux qui, en empêchant Isaac Comnène de gouverner, le forcèrent à abdiquer.

Mais, à ce sujet, la plus grande faute de l'empereur fut d'avoir maintenu, en lui laissant toute liberté, l'influence de Constantin Doucas sur les affaires publiques. Directement, mais surtout indirectement, en véritable « éminence grise », par l'intermédiaire du président du sénat Michel Psellos et du patriarche Constantin Leichoudes, celui-ci manœuvra si bien que, paralysé dans toutes ses entreprises, Isaac Comnène dut céder le pouvoir. Les témoignages contemporains confirment et soulignent même ce fait. Ainsi Attaleiates, essayant d'expliquer les raisons de l'abdication d'Isaac Comnène en faveur de Constantin Doucas, montre que celle-ci est due au fait que : « . . . il fut son collaborateur et son allié en tout dans son accession à l'empire » [117], par le rôle d'intermédiaire qu'il joua dans ces circonstances [118]. De tout ceci il ressort que Doucas avait joué un rôle important dans les événements de la fin du règne de Michel l'Ancien et que c'est probablement son influence sur le patriarche et sur le sénat qui avait décidé la proclamation comme empereur d'Isaac Comnène. Mais il semble que ce ne fut pas là son véritable désir, qu'il poursuivait au fond un tout autre but et qu'il dut accepter la proclamation d'Isaac Comnène en raison des importantes forces militaires dont celui-ci disposait. Ainsi que dans d'autres cas, Psellos dévoile sans le vouloir la vérité lorsqu'il affirme que, dans une certaine occasion, Constantin Doucas aurait cédé de son plein gré le commandement de l'armée à Isaac Comnène : « Tel était l'excès de sa prudence et de son intelligence que, lorsqu'il y eut un choix à faire dans le corps des estradiots et que Comnène fut préféré aux autres chefs, cet homme, qui avait été désigné pour occuper le pouvoir, se démit, le vote terminé, du commandement en faveur de Comnène, allant jusqu'à repousser de la pensée et de la main ce comman-

---

[116] Psellos, II, p. 93.
[117] Attaleiates, p. 69 : «...ὃς αὐτῷ συνίστωρ καὶ συναγωνιστὴς περὶ τὴν τῆς βασιλείας κατάκτησιν διὰ παντὸς ἐχρημάτισεν »
[118] Attaleiates, p. 56 ; L. Bréhier, *Le schisme...*, p. 255

dement... »[119]. Le passage se réfère peut-être à l'insurrection militaire même et donc, implicitement, à la question de la candidature au trône. Dans ces conditions, il n'y a plus rien d'étrange, il est au contraire dans la logique des choses qu'Isaac Comnène n'ait cédé le trône à personne d'autre que justement à Constantin Doucas. Cela d'autant plus que Constantin Doucas était marié à Eudoxie, mère de Michel Ceroullarios, le partiarche destitué par Isaac Comnène, circonstance de nature à aggraver les sentiments d'hostilité à l'égard de l'empereur[120].

Tous ces faits nous autorisent à parler du grand complot de la bureaucratie impériale pour le renversement d'Isaac Comnène. C'est probablement un cas unique dans toute l'histoire européenne de ces siècles que le titulaire du pouvoir central ait été renversé par l'appareil même du pouvoir d'État, et cela sans violence d'aucune sorte, sans une révolution de palais dans le véritable sens du mot, puisque la garde impériale n'est même pas intervenue. Tout s'est passé par un sabotage systématique de l'activité gouvernementale, par une action continue pour amener la paralysie de celle-ci. On peut se demander comment la victoire de la bureaucratie impériale fut possible. La réponse à cette question nous est donnée, en partie du moins, par un trait caractéristique pour certaines circonstances du règne d'Isaac Comnène : à savoir que ce règne a constitué une tentative d'instauration d'une dictature personnelle qui n'a ni su, ni eu le temps de s'appuyer sur des forces socio-politiques durables. Tout concourt à créer l'impression que l'empereur s'est tenu à l'écart des cercles représentatifs de la société, d'où un isolement qui a conduit logiquement à un affaiblissement considérable de ses positions. De ce fait, le complot a été rendu possible, a pu être préparé et mené secrètement jusqu'au moment de la décision finale. La situation d'isolement d'Isaac Comnène est évidente si l'on considère d'une part certains aspects de ses relations avec l'élément militaire, d'autre part celles avec sa propre famille.

Lorsqu'il décrit l'insurrection militaire de 1057, son début et son développement victorieux, Skylitzes ne cache pas sa sympathie pour l'autre chef de la révolte, Katakalon Kékauménos, qu'il présente comme

---

119 Psellos, II, p. 136 , chez Anonymus Barensis, éd Muratori, V, p. 152, on trouve pour l'année 1060 le texte suivant : « Comminiano voluntare dedit Domino suo Constantino Dukizzi & induit sibi habitum Monachicum ». Il s'agit certainement d'une interpolation ultérieure, car le passage ne se trouve pas chez Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*, SS , Hanovre, 1844, V, p. 59, où sont édités Anonymus Barensis et le continuateur de celui-ci, Lupus Protospatharius ; A. F. Gfrorer, *op. cit.*, ne sachant pas que c'est une interpolation, pensait que la lecture de l'éditeur est erronée et suggérait ingénieusement, soulignant justement par là l'idée de l'abdication forcée, qu'au lieu de *dedit* il fallait lire *cedit* Mais du moment qu'il s'agit d'une interpolation, celle-ci suppose l'intention de masquer la vérité en soulignant deux éléments · l'abdication volontaire et le fait que Constantin Doucas était le maître d'Isaac Comnène Ici aussi, on peut parler d'une sorte d'écho sur la postérité

120 L. Bréhier, *op. cit*, p. 255.

son véritable organisateur et chef, comme l'auteur de la victoire et, par conséquent, avec peut-être plus de droits au trône [121]. Or, après la nomination de Katakalon Kékauménos, le lendemain de l'intronisation, à la dignité de curopalate, ce personnage ne sera plus jamais mentionné ni par l'auteur en question [122], ni par d'autres sources, d'où l'on peut conclure qu'il s'est retiré de la vie publique. Ce fait aura été déterminé en partie par une rancune parsonnelle de Katakalon Kékauménos de ce qu'il n'avait pas acquis, en même temps que sa haute fonction, l'influence à laquelle il estimait avoir droit, mais aussi par son mécontentement à l'égard des mesures de démobilisation rapide prises par Isaac Comnène. La position de Katakalon Kékauménos reflétait certainement l'aliénation des sentiments d'une bonne partie de la caste militaire à l'égard de l'empereur [123]. Ainsi donc, loin de gagner de nouveaux partisans par les mesures prises, celui-ci a perdu ceux qu'il avait. Le fait que l'ouvrage du célèbre Kékauménos ne fait aucune mention du nom d'Isaac Comnène s'explique peut-être par la raison que, même si l'auteur n'en est pas le général Katakalon Kékauménos, il est peut-être un proche parent de celui-ci, soumis à son influence directe.

Le problème de l'isolement de l'empereur doit être considéré aussi à travers les relations de celui-ci avec sa famille. Il est vrai que, le lendemain de son avènement au trône, son frère Jean fut élevé à la dignité de curopalate, mais il semble qu'ultérieurement toute influence effective dans les affaires publiques lui fut déniée. C'est de la sorte qu'il faut comprendre un curieux passage de l'histoire de Psellos, où celui-ci loue Isaac Comnène d'avoir imposé à sa famille un régime de parfaite égalité par rapport aux autres personnages de la cour impériale : « Il mit, en effet, ses parents sur le même pied que les autres et son frère même, chaque fois qu'il s'approchait des entrées extérieures du palais, descendait aussitôt de cheval — tel était l'ordre du souverain — et abordait son frère avec un appareil qui n'était en rien plus imposant que celui des autres » [124]. Il est probable qu'Isaac Comnène n'avait pas une opinion très favorable sur les aptitudes militaires ou administratives des membres de sa famille. Le fait est que, refusant à celle-ci toute influence, il ne put s'appuyer sur elle comme sur un groupe constitué le jour où il en eut besoin. C'est pourquoi Nicéphore Bryennios a tort lorsqu'il considère comme arbitraire le fait que, au moment de son abdication, Isaac Comnène n'ait pas tenté de favoriser ses parents [125]. Ce n'était, au contraire, que la conséquence logique de son isolement, à

[121] Skylitzes-Cedrenus, II, pp. 625—626

[122] Skylitzes Cont., p. 642.

[123] L'idée de l'aliénation du groupement militaire chez A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, pp. 637, 652.

[124] Psellos, II, p. 128.

[125] N. Bryennios, pp. 472, 477—478.

ce point de vue-là aussi : isolement d'autant plus complet que, selon toutes les probabilités, les mesures visant à capter ies éléments populaires ne semblent guère avoir été bien conséquentes [126]. Des références à cette situation sont relativement rares [127].

Nous avons tenté d'évoquer, dans les pages qui précèdent, un chapitre de l'histoire du XI^e siècle byzantin dans le cadre duquel la règne d'Isaac Comnène, malgré sa brièveté, est significatif pour toute l'époque. Il l'est d'abord par le fait que ces temps de troubles ont déterminé une « prise de conscience » qui a rendu possible une confrontation d'idées et d'action politique. Il est significatif aussi par les limites de cette « prise de conscience », qui ne s'est avérée capable que dans une faible mesure d'élaborer des solutions valables et durables. En ce sens, Isaac Comnène ne fait que marquer le début d'un quart de siècle de tentatives impériales pour trouver une solution à la crise, véritable prélude expérimental à la nouvelle ère historique qu'allait inaugurer en avril 1081, par l'instauration d'un nouveau régime politique, la dynastie des Comnènes.

---

[126] A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 627. Voir chez Sp. Vryonis, *op. cit.*, p. 309, le commentaire des passages de Skylitzes-Cedrenus, II, p. 635 et de Zonaras, III, p. 634.

[127] A retenir la nette aggravation de la situation de l'Empire byzantin en Italie au moment même de l'abdication d'Isaac Comnène, cf. J. Gay, *op. cit.*, p. 525.

ZUM SIEBENBÜRGISCHEN AUFENTHALT DES JACOBUS PALAEOLOGUS

GUSTAV GÜNDISCH

Mit dem Anspruch, ein unmittelbarer Nachkomme des 1453 in Byzanz ruhmvoll untergegangenen letzten Palaiologenkaisers Konstantin XII. zu sein, ist der von der Insel Chios aus kleineren Verhältnissen stammende ehemalige Dominikanermönch Fra Giacomo nach seinem Austritt aus dem Ordensverband in das Licht der Geschichte getreten. Er nannte sich Jacobus Palaeologus und hat es verstanden, in geschickter Anpassung an die jeweiligen Umstände, um seine Herkunft den Schleier der Legende zu winden. So ist seine Lebensgeschichte trotz des klingenden Namens auf weite Strecken im Dunkeln geblieben. Erst die Forschungen der letzten Jahre haben über den romanhaften Ablauf dieses Lebens neues Licht gebreitet. [1] Noch gibt es aber in seiner Biographie manche Lücken; auch die Periode seiner siebenbürgischen Wirksamkeit in den Siebzigerjahren des 16. Jahrhunderts ist erst neuerdings einigermaßen erhellt worden. Infolgedessen darf die folgende Mitteilung über ein Epitaph, das Jacobus Palaeologus seinem in dem südsiebenbürgischen Dorf Alţina (Alzen, Rayon Agnita) verstorbenen Töchterlein setzte, eine gewisse Aufmerksamkeit beanspruchen. Denn es werden sich dadurch gleichzeitig gewisse Umstände klären lassen, die im Zusammenhang seines literarischen Werkes von Wichtigkeit sind.

---

[1] A. Pirnáth, *Jacobus Palaeologus*, Warschau 1959 — Derselbe, *Die Ideologie der siebenbürgischen Antitrinitarier in den 1570er Jahren*, Budapest 1961. — G. Rill, *Jacobus Palaeologus (ca. 1520—1585)*, in . „Mitteilungen des Oesterreichischen Staatsarchivs", 16, 1963, S. 28—86. — R. Dostálová-Jeništová, *Jakob Palaeologus*, in: *Byzantinische Beiträge*, Berlin 1964, S. 153—175

Im Jahre 1557 war Jacobus Palaeologus als der Häresie verdächtig mit der Inquisition in Beruhrung gekommen. Bis 1560 viermal in den Kerkern der Inquisition, ist es ihm jedes Mal gelungen, einer Verurteilung zu entgehen und wieder frei zu werden. Nach vorübergehendem Aufenthalt in der Heimat und in Frankreich hat er sich, als seine Angelegenheit in Rom erneut aufgegriffen und er in Abwesenheit verurteilt und „in effigie" verbrannt worden war, unerschrocken seinen klerikalen Gegnern gestellt. Er wurde nach Trient, an den Sitz des Konzils verwiesen, wo man über einen Ausgleich verhandeln sollte. Als die Gespräche dort indes zu keinem Schluß fuhrten und abgebrochen werden mußten, hat sich Palaeologus über Linz nach Prag begeben, wo er — von einigen Zwischenstationen abgesehen — bis zum Jahre 1571 lebte. In Prag durfte er sich eine Weile der Protektion des habsburgischen Erzherzogs Ferdinand, Statthalters von Böhmen, erfreuen, der durch seinen Hofmeister Franz Grafen Thurn an dem Schicksal des Palaeologus interessiert worden war. Auch zu dem im Jahre 1564 zum Kaiser aufgestiegenen Maximilian II. hatte sich für Palaeologus eine Verbindung aufgetan. Maximilian II. setzte ihm eine jährliche Gnadengabe aus, die 1571 zum letzten Mal zur Auszahlung gelangte. [2] Von Prag aus unterhielt der mit seinen wahren religiösen Auffassungen zunächst zuruckhaltende Apostat enge Beziehungen zu einem Kreis freisinniger Humanisten wie dem fruheren Funfkirchener Bischof Andreas Dudith in Krakau und Crato von Crafftheim, dem Leibarzt Maximilians II. in Wien. Aus einer Humanistenfamilie holte er sich in der Tochter des Prager Ratsschreibers Martin Kuthen von Sprinsberg auch seine Frau, mit der er nach dem Tode des Schwiegervaters ein Haus in der Prager Altstadt erbte. [3] Gegen Ende seiner Prager Zeit muß seine theologische Richtung bereits scharf umrissene Formen angenommen haben, da ihn ein Schreiben von Franz Davidis, dem Führer der siebenbürgischen Unitarier, schon als Autorität in Fragen des Antitrinitarismus ausweist. [4]

Den streng gegenreformatorisch-katholischen Kreisen um das Prager Erzbistum und am Wiener Hof schon lange ein Dorn im Auge, benutzten diese eine von Palaeologus begangene Unvorsichtigkeit — er soll angeblich einem dem Kloster entwichenen Dominikaner, der Kirchengut entwendet hatte, Unterschlupf gewährt haben —, um seine am 30. März 1571 erfolgte Festnahme und nachfolgende Landesverweisung zu erwirken. [5]

---

[2] Rill, A.a.O., S. 65.

[3] *Ebenda.*

[4] Nach einem von K. Landsteiner, *Jacobus Palaeologus*, Wien 1873, S. 33 f. veroffentlichten Brief des Davidis an Palaeologus vom 29. November 1570. Vgl. A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 55.

[5] Über diese A. Pirnáth noch nicht bekannten Zusammenhange vgl. jetzt G. Rill, a.a.O., S. 63—65.

Nach seiner Ausweisung scheint Palaeologus zunächst bei Andreas Dudith in Krakau Zuflucht gesucht und gefunden zu haben, dessen bekannt freisinnige Haltung in religiösen Dingen die Brücke gebildet haben wird.[6] Von hier hat er sich schon Anfang Februar 1572 nach Siebenbürgen begeben, wo der Boden fur seine mittlerweile zur Reife gediehenen antitrinitarischen theologischen Auffassungen gut vorbereitet war.[7] Dieser erste siebenbürgische Aufenthalt — in Cluj (Klausenburg) — war offenbar von kurzer Dauer, denn schon am 28. Juni 1572 datiert Palaeologus seine Schrift *De discrimine Veteris et Novi Testamenti* wiederum aus Krakau. Im Winter 1572/73 finden wir ihn dann erneut in Cluj (Klausenburg), wo er in einer ersten großen Schriftenfolge, die der Forschung erschlossen zu haben ein Verdienst von A. Pirnáth ist, sein theologisches System im Sinne eines konsequent durchdachten Antitrinitarismus entwickelte.[8] Im Frühjahr 1573 hat er eine Reise in das osmanische Reich und nach seiner Heimatinsel Chios unternommen, uber die er nach seiner Ruckkehr einen umfangreichen Bericht vorlegte, mit dem er wohl die Verbindung zu Maximilian II. neuzuknupfen hoffte.

Zu jener Zeit mochte Palaeologus noch hoffen, die polnischen Antitrinitarier in Raków fur seine sehr persönlich gefärbten theologischen Ansichten gewinnen zu können. Infolgedessen ist zu beobachten, wie er zunächst mehrmals zwischen Polen und Siebenburgen hin und her pendelt, ehe er sich — von den polnischen Fuhrern der antitrinitarischen Bewegung scharf abgelehnt — im Spatwinter 1573/74 für eine längere Weile in Klausenburg niederließ.[9]

Hier hatte er schon im Jahre 1572 persönliche Beziehungen zu dem ihm brieflich bereits bekannten Haupt der siebenburgischen Unitarier, Franz Davidis, und seinem Kreis aufgenommen. Diese Beziehungen durften sich bald sehr enge gestaltet haben, da ihm im Herbst 1573 in Krakau ein Sohn des Davidis anvertraut wurde, dessen Studien er beaufsichtigen sollte.[10] Von allgemeinerer Bedeutung ist die Begegnung des Palaeologus mit Johannes Sommer, dem jungen, aber schon beruhmten Humanisten geworden, der als Lektor der Klausenburger Schule ein treuer Gefolgsmann

---

[6] I. Borbély, *A magyar unitárius egyház hitelvei a XVI. században* (Die Glaubensgrundsätze der ungarischen unitarischen Kirche im 16. Jahrhundert), Cluj-Klausenburg 1914, S. 50 f.

[7] Das 1572—1575 zwischen Polen und Siebenburgen hin und her pendelnde Itinerar des Palaeologus ist von Pirnáth auf Grund der meist genau datierten Schriften dieses Mannes und an Hand einiger Briefe an bzw. uber ihn sorgfaltig erstellt worden.

[8] Daruber eingehend A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 72—79.

[9] Am 17. Marz 1574 schreibt ein polnischer Anhanger des Palaeologus aus Krakau an den mittlerweile wieder in Siebenburgen befindlichen Reformer eigehend uber die polnischen Verhaltnisse der Antitrinitarier, vgl. K. Landsteiner, a a.O., S. 38 (zit. nach A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 84).

[10] A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 83 ebenfalls nach Landsteiner.

des Davidis und schließlich sein Schwiegersohn wurde.[11] Nach Pirnáth hat sich Johannes Sommer ab 1572 die radikalen theologischen Auffassungen des Palaeologus weitgehend zu eigen gemacht, indem er das Prinzip der Willensfreiheit übernahm und die allgemein-protestantischen Ansichten uber die Pradestination und die Rechtfertigung allein durch den Glauben ablehnte.[12]

Am 1. August 1574 vollendete Jacobus Palaeologus in Cluj (Klausenburg) das umfangreichste seiner handschriftlich erhaltenen und ebenfalls durch die Forschungen A. Pirnáths nunmehr bekannt gewordenen Werke, die *Catechesis Christianae dies XII*, ein religioses Streitgesprach, in welchem der Verfasser seine konsequent ausgebaute antitrinitarische Theologie zusammenfassend darlegt. Die Schrift ist Christoph Hagymási gewidmet, dem nach der Ausschaltung des Kaspar Bekes einflußreichsten Anhänger der Unitarier in den Reihen des siebenburgischen Adels.[13] Als Produkte der in Siebenburgen überaus leichtflussig gewordenen Feder des Palaeologus sind in den letzten Monaten des Jahres 1574 und 1575 dort noch die folgenden Werke entstanden :

Commentarius in Apocalypsin, beendet am 25. Dezember 1574 und mit einer vom 28. März 1575 datierten Widmung an den Kardinal Justiniani versehen, den Ordensgeneral der Dominikaner, der Ordensgemeinschaft also, der der Verfasser einst selber zugehort hatte ; *Responsio ad questiones triginta duas*, beendet am 31. Dezember 1574 ; *Theodoro Bezae, pro Castilione et Bellio*, beendet am 1. Mai 1575 ; *Disputatio scholastica*, geschrieben ebenfalls noch im Jahre 1575.

Den Ort, in welchem diese Schriften entstanden sind, fuhrt der griechische Glaubenseiferer in jedem einzelnen Fall unter der von ihm eigenwillig latinisierten Form „Helciones" an. Eine solche Namensform gibt es indes in den gleichzeitigen siebenburgischen Quellen nicht. Ihre Auflósung hat daher gewisse Schwierigkeiten bereitet. In einem der oben angefuhrten Werke wird allerdings auch eine nahere geographische Bezeichnung gegeben : *Helcionibus oppido agri Cibiniensis in regno Transylvaniae.* Da Palaeologus in seinem phantastischen, an den lukianischen Dialogen vorgebildeten Disputationsroman weiterhin angibt, daß er in *Helciones* als Gast der adligen Brüder Gerendi weilte, und er um diese Zeit in der sudsiebenburgischen Ortschaft Alțina (Alzen) nachweisbar

---

[11] Über Sommer zusammenfassend H. Schuller, *Johannes Sommer (1542—1574). Leben und Wirken eines sudostdeutschen Humanisten*, in : „Siebenburgische Vierteljahrsschrift", 64, 1941, S. 204 ff.

[12] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 46

[13] Handschriftlich uberliefert in den heute in der Bibliothek der Akademie der Sozialistischen Republik Rumanien, Filiale Klausenburg, befindlichen Codices des Matthaus Thorozkai und des Gervasius Lisznyai, vgl. A Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 188—192.

ist [14] konnte Pirnáth *Helciones* mit großer Wahrscheinlichkeit mit dem Dorf Alţina (Alzen) bei Sibiu (Hermannstadt) gleichsetzen. [15] G. Rill hat diese Gleichsetzung in vorsichtiger Form übernommen. [16]

Ein bisher unbeachtet gebliebenes Epitaph, das sich in der evangelischen Kirche A. B. des genannten südsiebenbürgischen Dorfes Alţina (Alzen) befindet, liefert die entscheidende Beglaubigung für die vorgenommene Gleichsetzung mit *Helciones* und damit für die Annahme eines längerwährenden Aufenthaltes von Jacobus Palaeologus in diesem Ort. Im Sommer 1574 wütete in Klausenburg die Pest, der am 8. August u.a. der engste siebenbürgische Gefolgsmann des Palaeologus, der Humanist Johannes Sommer samt seiner ganzen Familie zum Opfer gefallen war. In Pestzeiten pflegte man sich aus den besonders bedrohten Städten durch Flucht auf das flache Land in Sicherheit zu bringen. Man darf daher annehmen, daß Palaeologus seine Familie in dieser Absicht schon im Spätsommer 1574 nach Altina (Alzen) gebracht haben wird, wohin ihn die Brüder Gerendi und in erster Linie sein Gönner Johannes Gerendi eingeladen hatten. Hier durfte er dann auch das Ablaufen des Sturmes abgewartet haben, der sich nach dem Einfall des Kaspar Bekes im Frühjahr 1575 in Siebenbürgen erhoben hatte und der nach dem Sieg Stephan Báthoris bei Sînpaul (9. Juli 1575) mit besonderer Wucht über die vielfach aus Unitariern bestehende Anhängerschaft des Bekes niederging. [17]

Bei dem Grabstein handelt es sich um ein Erinnerungsdenkmal, das Jacobus Palaeologus und seine Frau Eufrosyne ihrem am 1. September 1575 in Alţina (Alzen) verstorbenen Töchterchen Despina gesetzt haben. Der Grabstein besteht aus einem hellen siebenbürgischen Marmor und mißt 100 cm in der Länge und 43 cm in der Breite und ist etwa 15 cm stark. Er befindet sich im Innern der Kirche, wo er an der südlichen Chorseite über dem Taufbecken in etwa eineinhalb Meter Höhe in die Mauer eingelassen ist. Die in Kapitalbuchstaben eingemeißelte Widmungsschrift lautet:

D O M S

DESPINA PALAEOLOGA VIVERE
MATREM PERMISIT ET INDIGNATA
LVCEM SOLIS HVIVS ASPICERE
QVOM [18] EMISSA EX VTERO MATRIS
MANV SE VIVERE SIGNIFICASSET

---

[14] Am 25. Juni 1575 schreibt ihm der fürstliche Protonotar Emmerich Sulyok dorthin einen Brief, vgl. Pirnáth, a a O. S. 103 nach Landsteiner.

[15] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 103.

[16] G Rill, a. a O S. 79 „doch scheint er seit Ende 1574 .. in Alţina (Olchona) bei Hermannstadt...gelebt zu haben".

[17] *Istoria Romîniei* (Geschichte Rumäniens), II. Bd. Bukarest, 1962, S. 941.

[18] So Vorlage

AD VSVM ET FRVCTVM ALTERIVS
SOLIS QVI IN CELO CELESTIBVS
INCOLIS LVCET PROPERAVIT.
IACOBVS ET EVFROSYNA PALL.
FILIAE EXPECTATISSIMAE MOE-
STI POSVERE.
ANNO MDLXXV KAL. SEPTEM.

Auf die Inschrift folgt im letzten Dritteil des Gedenksteines ein Relief mit einer größeren Korbbluter-Blute und Pflanzenblättern; darunter liegt in etwas Schrägstellung ein gewickeltes Kleinkind dessen Händchen über dem Oberkörper verschrankt sind.[19]

Der Inschrift zufolge handelt es sich hier um ein Kind, das offenbar als Säugling vom Tode ereilt worden ist. Das Epitaph kann sich infolgedessen keinesweges auf das etwa Anfang 1572 geborene Töchterchen beziehen, welches Palaeologus wahrend seiner ersten Siebenbürgenreise zusammen mit seiner Frau unter dem Schutz Andreas Dudiths in Krakau zuruckgelassen hatte.[20] Es geht daraus indes unbezweifelbar hervor, daß Palaeologus seine Familie nach sich gezogen hat, sobald er in Siebenbürgen festeren Fuß gefaßt hatte. Inwieweit es dem Einfluß der Gerendis oder dem damals in Siebenburgen eingezogenen Geist der konfessionellen Duldung zuzuschreiben sein mag, daß der um diese Zeit sicher schon weithin bekannte Antitrinitarier Jacobus Palaeologus sein Töchterlein in der evangelischen Dorfkirche von Alţina (Alzen) beisetzen und ihm einen Gedenkstein aufstellen konnte, wird weiter unten noch zu erörtern sein.

In der angefuhrten Grabinschrift wird auch der Vorname, Eufrosyne, der Frau des Jacobus Palaeologus mitgeteilt, der in den Quellen sonst nur ganz selten erwähnt wird.[21] Es ist dies ein weiterer kleiner Baustein zur Familiengeschichte des beruhmten Antitrinitariers. Denn es steht somit fest, daß es sich hier um die von Palaeologus bereits 1564 geehelichte Tochter des Prager Ratsschreibers Martin Kuthen von Sprinsberg handelt.

Das Dorf Alţina (Alzen), in welchem sich der unstete religiöse Neuerer im Jahre 1574 mit seiner Familie fur einige Monate niedergelassen hatte, liegt in dem ehemaligen sächsischen Stuhl Nocrich (Leschkirch), der zu dem autonomen Verwaltungsgebiet der sogenannten „Sieben Stühle" gehörte.[22] Diese Stuhle setzten sich jeweils aus einer Anzahl freier Bauern-

---

[19] Vgl. die beigegebene Abbildung des Gedenksteines.

[20] P. Costil, *André Dudith, humaniste hongrois 1533—1589.* Paris, 1935, S. 140, zitiert nach A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 58, und G. Rill, a.a.O., S. 75.

[21] G. Rill, a.a O., S. 56 Anm. 131 erwahnt den Namen aus den Eintragungen in den Hofzahlamtsbuchern des Wiener Hofkammerarchivs zum Jahre 1571. Ebenda wird auch auf weitere Literatur zur Familiengeschichte verwiesen.

[22] *Istoria Romîniei* (Geschichte Rumaniens), Bd. 2, Bukarest 1962, S. 269. G. Muller, *Stühle und Distrikte als Unterteilungen der „Sachsischen Nationsuniversitat"*, Hermannstadt (1942).

gemeinden zusammen, deren Rechtsleben durch auf Privilegien gestützte alte Satzungen geordnet war. Den Versuch, unter den freien Dorfschaften Adelsrecht aufzurichten, haben die Führer der einzelnen kleinen Siedlergruppen der Kolonisationszeit gemacht, die sogenannten Grafen. Sie sind aber damit nicht durchgedrungen. Nur in wenigen Gemeinden wie in Alţina

Abb. 1 — Grabstein der Despina Palaeologa, gest. 1575, in der Evangelischen Kirche A B. zu Alţina (Alzen, Rayon Agnita). Foto J Fischer-Sibiu (Hermannstadt).

(Alzen) und Aţel (Hetzeldorf) ist es ungarischen Adligen gelungen, sich durch Einheirat in die am Ort befindliche Grafenfamilie festzusetzen und eine gewisse Zeitlang zu behaupten. In Alţina (Alzen) war um die Mitte des 15. Jahrhunderts das ungarische Adelsgeschlecht der Gerendi auf diese Weise ansässig geworden. [23] Die Gerendis saßen auf dem alten Gräfenhof,

---

[23] Fr. Schuller, *Beiträge zur äußeren Geschichte der Erbgrafen der sieben Stühle*, in: „Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde", Bd. 21, 1887, S. 334—345 über die Alzener Grafen.

der noch im Jahre 1804 vorhanden war. [24] Den dazugehorenden Boden bewirtschafteten sie durch Hörige, die sie vom benachbarten Komitatsboden brachten, wo sie gleichfalls Besitz erworben hatten. [25] Ihr Gewicht als Repräsentanten des ungarischen Adels hat den Gerendis auch Einfluß auf die Fuhrung des Stuhles eingebracht. Sie bekleideten haufig das Amt des Königsrichters, so daß sich das Schwergewicht im Stuhl zuzeiten von Nocrich (Leschkirch) nach Alţina (Alzen) verlagerte. Da die Gerendis sich bestrebt zeigten, in Alţina (Alzen) Adelsrecht für sich geltend zu machen, mußten sie zu der freien Bauerngemeinde in Gegensatz geraten. Es hat fortwährend Reibereien gegeben, bis es der Gemeinde im Jahre 1593 gelang, den gesamten Besitz der Familie Gerendi in Alzen käuflich zu erwerben und sie auf diese Weise aus ihrer Mitte auszumerzen. [26]

Johannes Gerendi, der Mäzen des Palaeologus, ist als eifriger Förderer der siebenbürgischen Unitarier bekannt. [27] Palaeologus durfte zu ihm in dem Kreis der um Franz Davidis und Johannes Sommer gescharten Klausenburger Unitarier ın Beziehung getreten sein. Ein in der Zentralbibliothek von Tîrgu Mureş befindliches Exemplar der 1570 gedruckten *Oratio funebris* auf den Tod des Fursten Johann Sigismund Zápolya, des machtigen Schützers der Unitarier, tragt eine handschriftliche Widmung fur Johannes Gerendi. [28] Im Jahre 1574 wurde Johannes Gerendi, der auch Schatzmeister im Adelskomitat Turda und Beisitzer des furstlichen Gerichtsstuhls war, zum Königsrichter des sachsischen Stuhles Nocrich (Leschkirch) gewahlt. In der Wahlkapitulation mußte er sich verpflichten, die sachsischen Privilegien zu schutzen, die Bewohner des Stuhles bei ihrer Religion zu belassen und seine Untergebenen von Eingriffen in das Gemeinderecht abzuhalten. [29] Die Wahlkapitulation stammt aus dem gleichen Jahr, in welchem sich Palaeologus auf Einladung Gerendis in Alţina (Alzen) vorübergehend niedergelassen hatte. Im Jahre 1583, bei der Bestellung des Paul Gerendi, eines Neffen Johannes Gerendis, zum Konigsrichter von Nocrich (Leschkirch) wurde diese Bedingung wiederholt. Es liegt daher nahe, in dieser den Schutz des lutherischen Bekenntnisses bezweckenden vertraglichen Abmachung und der offenbar allgemein bekannten Hinneigung der Gerendis zur unitarischen Lehre einen Zusam-

[24] Nach dem im Archiv der Evangelischen Kirche A B. in Alţina (Alzen) befindlichen handschriftlichen *Gedenkbuch* der Kirchengemeinde

[25] Vgl. die „manumissio" des Johannes Gerendi fur seinen Muller „Demetrius filius Iwan Mohorra" in: „Korrenspondenzblatt des Vereins fur siebenburgische Landeskunde", Bd. 47, 1924, S 70.

[26] Fr. Schuller, a.a O S 345

[27] E. Jakab, *Gerendi János és Francken Kersztely* (Johannes Gerendi und Christian Francken), in: „Keresztény Magveto", Bd 28, S 33

[28] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 195

[29] Fr. Schuller, a a O, S. 343.

menhang herzustellen. Man wollte damit eventuellen Bestrebungen der Gerendis in religiöser Hinsicht von vornherein einen Riegel vorschieben.

Im Angesicht des Todes hat die evangelische Gemeinde in Alţina (Alzen) als Patron der Kirche zusammen mit ihrem Pfarrer dann solche Bedenken zuruckgestellt. Sie hat dem verstorbenen Töchterchen des antitrinitarischen Wortfuhrers in ihrer Kirche Heimstatt gewahrt und damit zum Ausdruck gebracht, daß sie den gemeinsamen reformatorischen Ausgangspunkt über alle trennenden Schranken der religiösen Lehre anerkannte.[30]

Aus dem Datum der Grabinschrift darf gefolgert werden, daß Palaeologus sich um den 1. September 1575 noch in Alţina (Alzen) aufgehalten hat. Vorher noch hatte er von dort mit dem unitarischen Prediger Emmerich Csanádi aus Sîncraiu Briefe gewechselt, aus denen hervorgeht, daß die Situation der Unitarier in Siebenbürgen infolge der ablehnenden Haltung des Fursten Stephan Báthori sich immer schwieriger gestaltete.[31] Infolgedessen sah sich auch Palaeologus veranlaßt, Siebenburgen zu verlassen. Er wandte sich zunächst nach Krakau, wohin ihm der von den Auffassungen des Palaeologus uber die menschliche Natur Christi angezogene Kronstadter Paulus Kerzius einen Brief schrieb.[32] Zu Siebenbürgen bzw. zu den siebenbürgischen Unitariern unterhielt Palaeologus weiterhin gute Beziehungen. Zusammen mit dem des Glaubens halber zeitweilig ebenfalls nach Siebenburgen emigrierten Heidelberger Mathias Glirius hat er die *Defensio Francisci Davidis* bearbeitet, die im Jahre 1581 in erster Auflage in Basel erschien.[33] Dem Jesuiten Possevino zufolge soll er es, ebenfalls mit Glirius zusammen, ubernommen haben, die Bibel im unitarischen Geist lateinisch neu herauszugeben.[34] Mit Blandrata und anderen fuhrenden Unitariern wechselte er Briefe. Von einem neuerlichen Aufenthalt des Palaeologus in Siebenburgen ist indes nichts bekannt. Von Polen wechselte er vielmehr bald nach Mahren hinuber, wo er 1581 den Nachstellungen seiner Feinde aus dem Lager der Katholischen zum Opfer fiel. Nach langerer Haft ist dieser Vorkampfer fur ein dogmenfreies, auf weitgehender Toleranz beruhendes religioses Leben am 22. Marz 1585 in Rom dem Feuertod uberantwortet worden.

---

[30] Unter diesem Gesichtspunkt muß das Verhaltnis des Palaeologus zu der lutherischen Kirchengemeinde in Alţina (Alzen) gesehen werden. Wenn Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 103 schreibt, daß die Bruder Gerendi „als Magnaten soviel Macht besaßen, ihren Schutzling gegen die nicht allzu freundlichen Sachsen zu beschutzen", ist das abwegig In Alzen beschrankte sich die Autoritat der Gerendi's auf den in ihrem Besitz befindlichen Grafenhof und den dazugehorenden Ackergrund.

[31] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S 114 f nach den von Langsteiner veroffentlichten Schreiben Csanádis vom 8. April und 3. Juni 1575

[32] A. Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 116 ebenfalls nach Landsteiner.

[33] A. Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 171.

[34] Ant Possevino, *Transsilvania (1584)*, herausgegeben von A Veress, in: „Fontes Rerum Transilvanicarum", Bd. 3, Budapest 1913, S. 104.

LE CHRONIQUEUR MATTHIEU DE MYRE ET UNE TRADUCTION IGNORÉE DE SON «HISTOIRE»

DAN SIMONESCO

La littérature médiévale roumaine — de même, d'ailleurs, que les littératures médiévales d'autres peuples —s'est épanouie non seulement dans la langue du pays, mais aussi en d'autres langues étrangères. Cette littérature est l'œuvre, vu le nombre infiniment plus grand des ouvrages roumains au regard du nombre réduit des ouvrages rédigés en d'autres langues, en premier lieu des écrivains d'origine ethnique roumaine. Ceux-ci ont écrit la plupart du temps en roumain, langue nationale du pays, mais assez nombreux sont également les cas où, sous l'influence des courants littéraires de l'époque, ils ont écrit aussi en slave (XV[e]—XVI[e] siècle), en néo-grec (XVIII[e] siècle) et en latin (XVIII[e] — XIX[e] siècle). Il nous faut dire néanmoins qu'aux côtés des écrivains roumains, il existe aussi un grand nombre d'érudits et d'écrivains grecs qui ont vécu et ont déployé leur activité sur le territoire des pays roumains, écrivant dans leur langue maternelle des œuvres cependant étroitement liées aux réalités roumaines.

En effet, les chroniqueurs de langue grecque des pays roumains se sont inspirés de la vie politique et sociale des Roumains, ont narré des événements de notre histoire et ont écrit leurs œuvres avec l'appui moral et matériel des princes roumains, dont ils ont loué les règnes ; ils ont soutenu une idéologie propice au renforcement de l'Etat féodal roumain et, partant, des privilèges de la classe dominante. Ils appartiennent à la littérature roumaine non seulement par le fonds national roumain des chroniques, mais aussi du fait qu'ils ont joui du patronnage roumain, lequel leur a facilité un développement remarquable de leur talent d'historiographes narratifs. D'autres érudits grecs se sont distingués par leurs œuvres écrites

et imprimées chez nous, comme des théologiens polémistes, défendant le dogme religieux orthodoxe contre l'ingérence catholique. Certains d'entre eux ont vécu chez nous dès leur jeune âge et se sont fixés ici en contractant mariage et autres liens d'alliance, si bien que peu de temps après leur arrivée dans le pays, ils étaient regardés comme des autochtones. [1]

Matthieu de Myre, Ματθαῖος ὁ Μυρέων ou Ματθαῖος μητροπολίτης Μυρέων, comme il se signait, fut l'un de ces Grecs ayant chez nous des racines culturelles ; il fut une figure imposante par son activité de chroniqueur, de versificateur et d'écrivain religieux. Ses œuvres principales se réfèrent à l'histoire politique et religieuse des Roumains et ont été écrites du temps où il détenait le poste de higoumène du monastère de Dealu (« Din Deal ») aux confins de Tîrgovişte, alors capitale de la Valachie et centre économique, politique et culturel du pays.

Il est né dans la Pogonie du district de l'Epire, aux environs de l'an 1550 [2], semble-t-il, mais cette supposition est simplement le fruit de déductions logiques et ne s'appuie pas sur des témoignages documentaires. Il a formé sa culture historique et théologique à Constantinople où il a détenu la fonction de protosyncelle à la Patriarchie. Entre 1595 et 1597 on le retrouve à Moscou, où il copie calligraphiquement et orne artistement quatre manuscrits grecs, répandus aujourd'hui dans différentes bibliothèques du monde. [3] A Moscou et à Lwów (ἐν Λεοντουπόλει τῆς Λεχίας), où il copie en 1600 des livres liturgiques, Matthieu de Myre apprend le slavon, dont il traduit, après l'an 1605, *Viaţa şi petrecerea cuvioasei Paraschiva cea nouă din Epivates* (Βίος καὶ πολιτεία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Παρασκευῆς τῆς νέας) [4].

---

[1] Ainsi, le postelnic Constantin Cantacuzino (tué le 20 décembre 1663) était considéré en 1660, 28 ans après son arrivée dans le pays, comme autochtone : « Le pauvre pays a eu la chance d'avoir cet homme bon qui ne se souciait tout le temps que de son bien et qui veillait avec amour sur le peuple et le sol du pays Car lui aussi avait racine en ce pays, et possédait des maisons et des palais comme d'autres boyards » (voir *Istoria Ţării Româneşti, 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc.* Edition critique élaborée par C. Grecesco et Dan Simonesco, Bucarest, Ed Academiei, 1960, p. 146, 1—4)

[2] D. Russo, *Matei al Mirelor,* dans *Studii istorice greco-române Opere postume,* tome I, Bucarest, 1939, p. 159—179. Sur la date de la naissance, voir p. 160. Bibliographie exhaustive.

Après la publication de l'ouvrage de D. Russo, ont également paru · V Grecu, *Prima ediţie a lui Stavrinos şi Matei al Mirelor* dans *Codrul Cosminului,* X (1936—1939), Cernăuţi, 1940, p. 544—547 (éd. Venise, 1638, découverte par l'auteur au monastère d'Esfigmen du Mont Athos, en 1939) ; G. I. Arvanitidis, 'Η ἄγνωστος δευτέρα ἔκδοσις τῶν ἱστορικῶν ποιημάτων τοῦ βεστιάριον Σταυρινοῦ καὶ τοῦ μητροπολίτου Μυρέων Ματθαίου, in 'Ο βιβλιόφιλος (n° 2, 1950) décrit l'édition imprimée à Venise en 1642 ; V. Grecu, *Stavrinos, Eine gar schone Erzahlung uber Michael den Wojewoden.* Διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ Μιχαὴλ Βοεβόδα *Ein Venezianer Volksbuch,* extrait de *Berliner Byzantinistische Arbeiten,* Band III, Berlin 1960, p. 180—206 ; P. P. Panaitescu, *Inceputurile istoriografiei in Ţara Românească* dans *Studii şi materiale de istorie medie,* V (1962), p. 214—215.

[3] D. Russo, *op. cit*, I, p. 168—169.

[4] Iulian Ştefănescu, *Viaţa Sfintei Paraschiva cea nouă de Matei al Mirelor* dans *Revista istorică română,* III (1933), p. 347—373.

A partir de l'an 1600, Matthieu signe en qualité d'archimandrite de la Grande Eglise Constantinopolitaine, dignité à laquelle il accède grâce, certainement, aux succès remportés dans ses missions en Russie et en Pologne, et aussi comme habile calligraphe d'œuvres religieuses, occupation qu'il cultive sans répit au monastère de Dealu [5], jusqu'à sa mort. C'est de cette même année, à savoir 1624, que datent trois manuscrits copiés par Matthieu au monastère de Dealu et offerts aux monastères du Mont Athos. [6]

La date de l'arrivée de Matthieu en Valachie peut être déterminée d'une manière approximative, grâce à ses propres notes autobiographiques. Ainsi, il déclare dans deux de ses œuvres qu'il est arrivé à l'époque du prince Radu Şerban, *mais avant d'être arrivé lui-même au joug d'évêque*, de métropolitain de Myre de Lichia (Asie Mineure) (μήπω ἡμᾶς ἐλθόντας ἐπὶ εἰς τὸν τῆς αρχιερωσύνης ζυγόν) [7]. On sait qu'il a été nommé métropolitain de Myre de Lichia en décembre 1605. Par ailleurs, dans l'une de ses œuvres, il nous parle de la guerre menée par Radu Şerban à l'été de 1603 contre Székely Moise, comme d'un événement survenu *peu de temps avant* (πρὸ βραχέως γὰρ χρόνου) [8], certainement, son arrivée dans le pays. Ceci étant, son arrivée dans le pays doit être placée après l'été de 1603 et avant le mois de décembre de l'année 1605, et non pas en 1600, comme l'a opiné Constantin Erbiceanu. Dans les deux œuvres mentionnées, Matthieu déclare qu'il est venu ici parce que les Turcs contraignaient des communautés entières de chrétiens d'Asie à passer à l'islamisme. Il est néanmoins logique de supposer que son établissement en Valachie a aussi été fortement influencé par les conseils que lui auront donnés ses contemporains et concitoyens, le trésorier Stavrinos et Panos Pepanos, ce dernier originaire de la Pogonie de l'Epire, tout comme Matthieu. On sait que Panos Pepanos a encouragé l'activité de Matthieu, qu'il a dépensé différentes sommes pour faire imprimer son œuvre et qu'il a été pour lui un ami dévoué [9]. Après son arrivée dans le pays, Matthieu se voit nommer par Radu Şerban higoumène du monastère de Dealu, à proximité de la capitale du pays et de l'archevêché

[5] Sur l'un des manuscrits calligraphiés ici en 1620, Matthieu note qu'il a écrit « d'une main tremblante de vieillesse » (χεῖρα κεκημένος τρέμουσαν χρόνῳ).

[6] D. Russo, *op cit*, I, p. 173—174.

[7] 'Ακολουθία εἰς τὸν μέγαν Γρηγόριον τὸν Δεκαπολίτην introduction, publiée par N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor Intîiul memoriu*, dans *Analele Acad Rom*, ist, s. II, t 20, (1897—1898), p 241 Διήγησις σύντομος περί τε τοῦ Σερμπάνου Βοεβόδα τοῦ καὶ 'Ράδουλου παρ' ἐλπίδα τῆς ἡγεμονίας ἐκπεσόντος, καὶ 'Ραδουλου Βοεβόδα, υἱοῦ Μίχνα Βοεβόδα ἐν τῇ Οὐγγροβλαχία εἰς σελθόντος, publiée par N Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor. Al doilea memoriu*, dans *Analele Acad. Rom.* ist., s. II, tome 21 (1898—1899), p. 9

[8] Διήγησις σύντομος éd. N Iorga, *op cit. Al doilea memoriu*, p. 9. Dans 'Ακολουθία (Slujba Sf Grigore Decapolitul), Matthieu omet le passage de plusieurs lignes touchant la guerre menée par Radu Şerban contre Székely Moise

[9] V. Grecu, *Stavrinos...*, *loc. cit.*, p. 199—201.

de Houngro-Valachie, gouverné par Luca de Chypre (1603—1629), protecteur et ami de Matthieu. [10] La chose n'a pas été attestée jusqu'ici, mais il existe des témoignages qui démontrent que le métropolitain Luca a joué une grande influence sur l'activité littéraire, artistique (en tant que copiste de manuscrits), administrative et ecclésiastique (en tant que supérieur de couvent) et politique (dans l'entourage de Radu Mihnea et comme intime d'Alexandru Iliaş) de Matthieu de Myre. Les documents publiés récemment par l'Institut d'histoire de l'Académie jettent un jour nouveau sur son activité et sur sa personnalité. L'assertion selon laquelle Matthieu se trouvait au printemps de 1606 à Constantinople, « où il a signé l'acte synodique par lequel est frappé d'interdiction Ioasaf de Seres », est confirmé par un document grec [11], mais aussi par un document roumain du 19 mai 1606 où nous voyons apparaître comme supérieur du monastère de Dealu un certain Onufrie [12], probablement l'adjoint de Matthieu. Son nom dans les documents roumains est *Matei al Mirelor* ou *al Miralichiei*, *Mathie egumenul*, *Vlădica Mathie Mireul de în Deal*; son nom est accompagné d'épithètes comme *cinstitul*, *alesul* (l'honorable, l'élu). « Vlădica Matei Mireul » (l'évêque Matthieu de Myre) apparaît comme *témoin* dans différents procès aux côtés du métropolitain Luca et de « tous les honorables dignitaires de ma cour ». [13] D'autres fois, on le voit participer comme *juge* avec d'autres ecclésiastiques, dans des procès de revendication de propriétés et pour la défense des droits des monastères [14] et des particuliers [15]. Il est convoqué par le prince dans divers procès jugés par le divan, afin de renforcer par son prestige les décisions prises [16]. Enfin, il est directement intéressé en tant que supérieur du monastère de Dealu, lorsqu'il demande aux différents princes de confirmer les donations et les privilèges concédés aux villages de Popşa, de Satu Nou, de Brînceni [17]-

[10] N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei* dans *Biserica ortodoxă Română*, 77 (1959), n° 7—10, p. 768—772.

[11] D. Russo, *op cit.*, p. 171

[12] *Documente privind istoria Romîniei*. Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. I (1601—1610), Bucarest, 1951, p. 216.

[13] *Documente privind istoria Romîniei*. Veacul XVII. B. Ţara Românească II (1611—1615), Bucarest, 1951, p. 72 (en 1612); vol III (1616—1620) p. 38 (en 1616), p. 40 (en 1616): vol. IV (1621—1625), p. 80 (en 1622), p. 249 (en 1623), p. 257—259 (en 1623), p. 438 (en 1624).

[14] *Documente*... Veacul XVII, B. Ţara Românească, vol. III, p. 146, en 1617, pour le monastère de Jitianu; p. 418, en 1619, pour le monastère de Cotmeana; p. 61, en 1616, pour le village de Stăneşti; vol. IV, p. 162—163, 167 (en 1622), pour le monastère de Cotmeana.

[15] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. IV, p. 172, en 1622 dans un document émanant des boyards · p. 78, en 1622, dans le procès de la fille de Michel le Brave, Florica, contre Ioan, supérieur du monastère de Tismana.

[16] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. II, p. 392—393, en 1615 pour l'acte de soumission du monastère de Stăneşti au Patriarcat d'Alexandrie; vol. III, p. 71, en 1616, pour le procès de la fille de Michel le Brave, Florica, contre Marula, fille naturelle du même voïvode; p. 106, en 1617, pour le monastère de Colentina.

[17] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. II, p. 250 et p. 294, en 1614, pour le village de Satul Nou, sur le domaine du village de Brînceni; p. 296—302, en 1614, pour

ou lors des règlements élaborés pour l'administration intérieure du monastère [18]. Etant en contact depuis tant d'années avec les Roumains et ayant à remplir des charges officielles, ecclésiastiques et judiciaires, Matthieu a acquis une solide connaissance de la langue roumaine, témoin une résolution écrite de sa main, en roumain, sur un document datant du 28 avril 1623 [19].

A l'époque où, par un document du 10 juillet 1614, Radu Mihnea décide que les supérieurs du couvent seront élus par l'assemblée monacale seulement d'entre les rangs des moines d'origine ethnique roumaine, Matthieu ne remplissait plus les conditions légales ; néanmoins, le prince et le conseil des moines du monastère de Dealu n'appliquent pas ladite disposition dans le cas de Matthieu [20], qui est prié de continuer à détenir la charge de supérieur du monastère jusqu'à sa mort. Le dernier document connu jusqu'ici et concernant le « révérend père de Myre » encore en vie, date du 28 juin 1624 [21], et le premier document mentionnant « chir Iasaf » comme son successeur à la tête du couvent, date du 12 janvier 1625 [22]. Ainsi donc, Matthieu est mort à un âge avancé, entre le 28 juin 1624 et le 12 janvier 1625. Certes, il a dû être enterré au monastère de Dealu, mais la pierre qui sans doute recouvrait sa tombe a été détruite, car elle ne figure pas parmi les nombreuses pierres tombales découvertes par la suite [23].

Les témoignages des anciens documents roumains et les passages autobiographiques des œuvres de Matthieu de Myre le décrivent comme un représentant marquant de l'aristocratie cléricale, jouissant d'une grande influence à la cour du prince, ayant beaucoup d'influence politique, mais également comme un homme plein de sollicitude pour les malheurs du pauvre peuple. Il dédie à Alexandru Iliaş (septembre 1616 — mai 1618) une œuvre parénétique en vers, vaste et importante [24], où il apparaît comme un intime du prince : « N'oublie pas toutes ces choses dont je

---

plusieurs donations et privilèges ; p. 359—360, en 1615, pour le village de Popşa ; vol. III, p. 53—54, en 1616 ; pour les mêmes ; vol III, p. 75—77, en 1616, pour le même village de Popşa.

[18] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. IV, p. 191, en 1622, pour un échange de tsiganes esclaves avec l'église métropolitaine.

[19] *Ibidem*, p. 258 . « Matthieu de Myre et j'ai écrit en roumain... »

[20] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. II, p 301

[21] *Documente*... Veacul XVII, B. Ţara Românească, vol. IV, p. 436—438.

[22] *Ibidem*, p. 474.

[23] Néanmoins, dans la partie sud de l'église on peut voir de nos jours encore une inscription qui rappelle le décès de Matthieu de Myre, en 1624 (voir Constantin Bălan, *Mănăstirea Dealu*, Bucarest, Ed. Meridiane, 1965, p. 28. La tradition locale soutient que le tombeau de Matthieu se trouverait devant cette inscription)

[24] Publiée par A. Papiu Ilarian dans *Tezaur de monumente istorice*, I (1862), p. 353—384, sous le titre 'Εδῶ γράφομεν τίνας παῤῥανγγελίας ὁποῦ ἐιου θετήσαμεν τὸν ἐκλαμπρότατον αὐθέντην 'Ιωάννην 'Αλλεξανδρον βοεβόδα, ὅταν ἦ τον εἰς τὸ σκαμνί του. (Nous transcrivons ici quelques conseils que nous avons donnés au glorieux voïvode Alexandru, du temps qu'il était encore sur le trône) et par Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. II, Paris, 1881,

t'ai parlé » (τὰ ὅσα που ὡμίλησα, νὰ μὴ τὰ ἀλησμονήσης) [25]. « Efforce-toi de te pénétrer de toutes ces choses dont je t'ai parlé sans ménagements... car ce sont là de bons conseils » (Ὅμως αὐτὰ ποῦ σ'ἔγραψα κάμε να τὰ ἀκουσης |...ὅτ' εἶναι λόγια καλὰ) [26].

Les conseils donnés sont pleins d'audace : Matthieu attire l'attention du prince sur le fait que le pays se dépeuple, car les paysans prennent la fuite pour échapper au fardeau des impôts et au comportement tyrannique des troupes au service du prince, qui brûlent le peu de bien qu'ils ont. « Donne la possibilité de souffler un peu à ces gens accablés par les privations » (Δός τους ὀλίγον ἄνεσιν εἰς τὰ πολλὰ τὰ βάρη | ὀλίγο νὰ ἐλαφρωθοῦν) [27]. Plus loin, il dévoile l'absence de culture des masses, des prêtres, et c'est pourquoi il lui dit : « Construits des écoles pour répandre l'instruction » (σχολεῖον διὰ γράμματα νὰ ἀνοικοδομήσης) [28]. Critiquant la cupidité des princes et des boyards, Matthieu dit au prince : « Ne convoite jamais le peu de biens du pauvre » (εἰς τοῦ πτοχοῦ τὸ τίποτες ποτὲμὴ λαιμαργήσης) [29]. Vers la fin de l'œuvre, Matthieu s'en prend de nouveau au prince, mais aussi aux boyards, parmi lesquels il mentionne, comme un symbole généralisateur, le nom du grand ban Ienache Catargiu : « Les pauvres sont dénudés, ils sont aussi affamés, alors que vous, repus et rassasiés, avez de trop. Vos ventres sont prêts à éclater, tant ils sont remplis, alors que les déshérités, végètent dans la pauvreté, meurent de faim, brûlent de soif et sont gélés, tremblent comme la feuille, car ils n'ont pas de bois à brûler pour se réchauffer » [30]. Comme on le voit, Matthieu de Myre s'est courageusement et résolument dressé contre les rapaces boyards.

Matthieu de Myre a également essayé ses talents de versificateur dans quelques épigrammes écrites à la mort de Mihăilaş Movilă, « prince de Moldavie », mineur, écarté du trône et mort à Tîrgovişte en l'an 1603 [31]. Ces vers figurent dans le manuscrit grec Berberiniano (à la Bibliothèque

---

p. 277—333. Les citations de la présente étude sont extraites de l'éd. E. Legrand, avec indication de numéro des vers.

[25] Vers 1326. Tout comme dans d'autres citations, je donne ici une nouvelle traduction, celle du *Tezaur* s'écartant trop de l'original.

[26] Vers 2823—2825.

[27] Vers 1547—1548.

[28] Vers 2170

[29] Vers 2306.

[30] Vers 2799—2804 :

καὶ οἱ πτωχοὶ εἶναι γυμνοί, εἶναι καὶ πειναμένοι,
καὶ σεῖς χορτάτοι περισσὰ καὶ παραμεθυσμένοι,
καὶ σκάζει ἡ κοιλ'α σας ἐκ τὴν πολυφαγίαν,
καὶ κεῖνοι οἱ ταλαίπωροι στέκουν εἰς ἀπορίαν,
πεινοῦν, διψοῦν, κρυόνουσιν, ὅτι δὲν ἔχουν ξύλα
νὰ κάψουσι νὰ ζεσταθοῦν, καὶ τρέμουν σὰν τὰ φύλλα.

[31] Const. Bălan, *op. cit.*, p. 28. L'auteur place la mort de Mihăilaş en 1608 , mais la date exacte en est l'an 1603 (voir la note suivante).

du Vatican) et ont été publiés [32]. Le même manuscrit du Vatican comprend aussi un *threnos* de 580 vers, sur la conquête de Constantinople où, à partir des vers 23 sq., nous avons une rédaction plus simple du fragment de Matthieu de Myre, correspondant aux vers 2317—2360 de sa Ἱστορία τῶν κατὰ τὴν Οὐγγροϐλαχίαν [33]. Il ne fait aucun doute que ses œuvres en vers ont été plus nombreuses, mais elles se sont perdues.

On continue de découvrir dans d'autres bibliothèques aussi, de temps à autre, des œuvres inconnues de Matthieu de Myre. Ainsi, le manuscrit grec 8240 de la *Oesterreichische Bibliothek* comprend l'œuvre *Mathaei metropolitae Myrorum, Canones contra Latinos et Haereticos* [34].

II

Matthieu de Myre, conseilleur courageux des princes, habile versificateur, fécond écrivain religeiux, fut également un habile chroniqueur de son temps. Sa chronique, bien que ne couvrant qu'une brève période de temps (1602—1618), est importante du fait de la narration pleine de fraîcheur des événements vécus par l'auteur même. Bien que celui-ci ait donné à sa chronique la forme versifiée de la poésie, il n'en a pas négligé pour autant la véridicité des événements narrés, non plus que l'opportunité des idées politiques énoncées alors dans la question de l'indépendance des Etats occupés par les Turcs. Son « Histoire » a eu une importance plus grande et une plus large diffusion qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et c'est pourquoi nous nous y arrêterons davantage.

Le titre de la chronique, selon l'édition de 1672, est le suivant : Ἱστορία τῶν κατὰ τὴν Οὐγγροβλαχίαν τελεσθέντων, ἀρξαμένη ἀπὸ Σερμπάνου ϐοηβόνδα μέχρι Γαϐριὴλ ϐοηϐόνδα, τοῦ ἐνεστῶτος δουκός, ποιηθεῖσα παρὰ τοῦ ἐν ἀρχιερεῦσι πανιερωτάτου μητροπολίτου Μυρέων κυροῦ Ματθαίου τοῦ ἐκ Πω-

---

[32] *Silvio Mercati, Epigrammi in morte di Michele Movila, voivoda di Moldavia,* dans *Studi bizantini*, I (1924), p. 141—146. Le compte rendu de N. Iorga (*Revue historique du sud-est européen*), I, 1924, p. 421, pour l'article de S. Mercati a déterminé l'auteur italien à revenir sur cette question et à attribuer, tout comme Iorga, ces στίχοι ἐπιτάφιοι à Matthieu de Myre (voir Silvio Giuseppe Mercati, *Mateo di Mira e l'autore degli epigrammi in morte di Michele Movila,* dans *Studi bizantini*, II (1927), p 7—10. Dans le dernier article, Mercati ajoute à la version Berberiniana une autre version tirée du manuscrit du Mont Athos (monastère de Caracalou), *autographe* de Matthieu de Myre, daté du 1er avril 1603. Ceci étant, nous devons placer la mort de Mihăilaş dans les premiers mois de l'an 1603. Mercati a découvert dans les bibliothèques des monastères de Cutlumuş, d'Iviron, de Xeropotam et autres, plusieurs manuscrits autographes, joliment calligraphiés par la même main, « un discreto miniatore », la main de Matthieu de Myre.

[33] Giorgio Zoras, *Un* θρῆνος *inedito sulla caduta di Constantinopoli...*, dans *Studi bizantini e neoellenici*, IV (1935), p. 237—248.

[34] Le manuscrit est enregistré par Herbert Hunger, dans son *Katalog* (Vienne, 1957, p. 309—321). Mais voir aussi le commentaire de V. Papacostea dans *Revista arhivelor*, IV (1961), n° 2, p. 285.

γωνιανῆς καὶ ἀφιερωθεῖσα τῷ ἐνδοξοτάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Καταριτζῇ[35] (Histoire des événements survenus en Valachie depuis le voïvode Şerban jusqu'au voïvode Gavril, qui règne à présent, histoire rédigée par le révérend métropolitain de Myre, Matthieu de Pogonie et dédiée au très honorable boyard Ioan Catargi). Dans sa forme versifiée, la chronique est une adaptation artistique et plus complète de la chronique écrite auparavant en prose, toujours par Matthieu de Myre, d'abord comme une introduction à l'ouvrage *Viaţa sfîntului Grigore Decapolitul*, puis la seconde fois comme une synthèse indépendante d'autres ouvrages.[36] Le premier texte enregistre comme dernier événement l'expulsion du pays de Báthory Gábor, réfugié à Sibiu (1611) ; le second se termine par le retour victorieux de Radu Mihnea, revenu de Transylvanie par Tîrgovişte, et par celui de Ştefan Tomşa à Jassy, après l'assassinat de Báthory Gábor (1613) ; l'« Histoire » versifiée se termine par la narration d'événements datant de 1618 : l'empalement de Lupu Mehedinţeanu et de Buzdugan, « leur nom s'éteignant ainsi de la surface de la terre » (ἀπὸ τὸ πρόσωπον τῆς γῆς ἐσβυσθη τ'ὄνομά τους).[37]

L'« Histoire » terminée en 1618 est apparue comme une œuvre qui prônait la paix nécessaire à une époque et à une génération qui ressentaient encore douloureusement les conséquences de la restauration de la domination ottomane. L'appauvrissement et l'asservissement du pays à la suite des invasions turco-tatares, l'occupation sanglante et dévastatrice de Báthory Gábor, le massacre des négociants des bourgs par les révoltés de Lupu Mehedinţeanu sont bien souvent évoqués dans les documents de l'époque, qui cependant ne signalent généralement pas de telles nouvelles. « Et à présent, voilà que nous sommes restés sans frères et sans parents et sans beau-frères, en ces temps de privations, d'esclavage et d'affliction », déclarent certains personnages à la date du 5 septembre 1603.[38] « Dieu a abattu sa colère ici, dans le pays soumis à mon sceptre, et devenu la proie de l'esclavage et du pillage des Turcs et des Tatares ». (Document d'avril 1610).[39] « Ainsi, quand le roi de Transylvanie Batăr Gabur est entré

---

[35] E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, vol. II, p. 231—277, en 1324 vers. L'édition de 1785, publiée par A. Papiu Ilarian dans *Tezaur de monumente istorice*, I (1862) p. 327—352, avec une traduction roumaine libre, semble-t-il, due à I. C. Massim, omet du titre les derniers mots, qui nous font savoir que l'œuvre a été dédiée à Ioan Catargi, beau-père du voïvode Alexandru Iliaş.

[36] J'ai montré plus haut, note 7, que N. Iorga a publié ces deux chroniques.

[37] Vers 1324.

[38] *Documente*... B Ţara Românească. I., p. 99 ; p. 172, esclave chez les Turcs, rachetée le 5 juin 1605 ; vol. II, p. 88—90, rachat d'esclaves aux Polonais et aux Tatares (9 et 10 juillet 1612).

[39] *Documente*,... B. Ţara Românească, I, 459. Pour d'autres plaintes contre les actes de pillage des Turcs, des Tatares, des Polonais et des Moldaves à cette époque voir également vol. I, p. 132—136 (29 juin 1604), p. 233 (23 novembre 1606), p 459 (avril 1610), p. 476 (28 mai 1610) ; vol. II, p. 21 (14 novembre 1611), p. 71 (7 mai 1612), p. 174—175 (22 avril 1613), p. 196 (26 mai 1613), p. 256 (4 mars 1614).

ici dans le pays où je règne, il a commis beaucoup de méfaits, nombre d'habitants ont péri, ont été égorgés et assassinés et dépouillés ... » (Document du 22 avril 1615).[40] Un autre document du 14 novembre 1611 nous parle d'une « époque de grande famine et de privations, alors que le pays était soumis au joug des Turcs et des Tatares »[41]. A ces cris de douleur des hommes de l'époque, l'« Histoire » et l'œuvre parénétique de Matthieu répondent par des arguments en faveur de l'amitié entre les hommes, prônant la paix et le calme : « De tout ce que je t'ai écrit, retiens en ta mémoire, comme un enseignement historique, que toutes les choses glorifiées dans le monde (au Moyen Age les guerres, les faits d'armes, etc. — D. S.) sont mensongères, ne sont que des leurres dignes de mépris, car elles causent des malheurs, font verser beaucoup de sang, laissent les enfants orphelins et les femmes veuves ... »[42].

Nombre de documents datant des années 1602—1618 évoquent les innombrables abus des grands propriétaires féodaux à l'endroit des paysans petits propriétaires de terres qui étaient acculés à se vendre comme serfs pour se racheter ensuite moyennant de fortes sommes, et voyaient renier leur affranchissement et retombaient dans le servage. La collection de « Documents » publiée récemment par l'Institut d'histoire de l'Académie enregistre les grosses fortunes abusivement amassées par Preda Buzescu, Chiajna Cernica et spécialement par son mari, le vornic Cernica, par Ion Catargiu et d'autres encore, ainsi que par les grands domaines monacaux. Les documents abondent en ce qui concerne l'accumulation des fortunes (sous forme de villages, d'esclaves, de serfs, de bijoux, de sommes d'argent, de récoltes, etc.) dans la période dont nous parle Matthieu de Myre. L'exemple avait été donné par Michel le Brave en personne, imité en cela par d'autres grands féodaux, qui, profitant de la pauvreté à laquelle les paysans avaient été acculés, achetaient les terres de ceux-ci,

---

[40] *Documente...* B. Ţara Românească, II, p 381. Les passages tirés des documents qui évoquent les actes de pillage des Hongrois de Báthory Gábor commis entre décembre 1610 et mars 1611 sont nombreux et ont un caractère de récit de chronique. Voir *Documente..* , vol. II, p. 11 (26 juin 1611), p. 89 (9 juillet 1612), p. 165 (5 avril 1613), p. 198 (26 mai 1613), p. 258 (13 mars 1614), p. 272 (30 avril 1614), p. 299 (10 juillet 1614) : on parle même ici de la destruction du monastère de Dealu par les Hongrois.

[41] *Documente...* B. Ţara Românească, II, p. 21. Sur la famine endurée par les habitants à cette époque voir aussi vol I, p. 168 (28 mai 1605), p. 176 (6 juillet 1605 : les paysans se vendent pour pouvoir se nourrir), p. 256 (12 avril 1607), p. 350 (15 décembre 1608) : le document mentionne aussi la bataille livrée par Radu Şerban à « Sichil Mojiş ».

[42] Vers 1327—1332 :

ἐκεῖνα ὁποῦ ἔγραψα ἱστορικῶς νὰ μάθῃς,
τοῦ κόσμου τὰ κα[illegible]ώματα ἐνθύμησι νὰ τἄχῃς·
νὰ τά ἰδῇς καταλεπτῶς καὶ νὰ τὰ [illegible]ωρίσῃς
ὡς μάταια καὶ ψεύτικα νὰ τὰ κ[illegible]ατήσῃς,
διότι εἶναι ἄκαιρα καὶ καταφρονεμένα,
πάντοτε ἔχουν σκάνδαλα καὶ ὄφελος οὐδένα·

et aussi leur liberté [43]. Une fois, le prince donna l'ordre de raser la barbe et les cheveux d'un paysan du nom de Deatco, qui avait manifesté son désir de s'affranchir, pour l'envoyer ensuite au bagne [44].

Telle était la cruelle vérité en ce qui concerne la misérable situation de la société valaque à l'époque où Matthieu de Myre écrivait sa chronique ; cette situation est reflétée d'une manière courageuse et réaliste par le chroniqueur. Celui-ci avait eu l'intention de commencer son « Histoire » par le règne de Michel le Brave, mais, comme il nous le dit lui-même, ce travail aurait été inutile, car cette histoire « avait été écrite par d'autres » (ὅτι ἔγραψαν ἄλλοι) [45]. C'est là le deuxième témoignage contemporain — le premier est dû à Baltasar Walther et date de 1599 — attestant que *l'on a écrit une chronique du règne de Michel le Brave* et non pas des actions des Buzescu, avec des additions concernant le règne de Michel le Brave. Ainsi, la chronique de Matthieu de Myre continue l'ancienne chronique écrite en roumain, qui englobe aussi le règne de Michel le Brave, et elle fait en même temps la liaison avec la chronique roumaine consacrée aux règnes antérieurs à Matei Basarab et aussi à celui de ce dernier. Du point de vue de la continuité, de même que du point de vue de l'évocation de l'histoire sociale et politique de la Valachie, la chronique de Matthieu de Myre trouve sa place, par ses éléments essentiels, dans l'ensemble et dans l'essor de l'historiographie de la Valachie ; et *l'expression unitaire* la plus importante et la plus ancienne de cette historiographie est la « chronique de Cantacuzino ». L'auteur, qui a rédigé et stylisé d'une manière unitaire les parties composantes de cette chronique, a également utilisé *le premier* l'« Histoire » de Matthieu de Myre ; à une époque où nos classes cultivées connaissaient le grec, il traduisit Matthieu en l'abrégeant, déclare Nicolae Iorga [46]. L'auteur de la chronique de Cantacuzino emprunte plusieurs informations touchant l'époque des années 1602—1618 à Matthieu de Myre [47], mais sans le citer ; bien que trois informations soient reproduites fragmentairement sous la forme même donnée par Mat-

---

[43] I. Donat, *Satele lui Mihai Viteazul*, dans *Studii şi materiale de istorie medie*, IV (1960), p. 465—506. *Documente*... B. Ţara Românească, I, p. 101—103 (20 novembre 1603), p 114—115 (12 avril 1604) ; p. 139—140 (7 septembre 1604) ; vol. II, p. 237—239 (18 janvier 1614), p. 322—323 (10 septembre 1614), p. 338—340 (3 décembre 1614), *passim*.

[44] *Documente*.. B. Ţara Românească, II, p. 408—409 (25 juin 1615).

[45] Vers 85—86 .

Νὰ γράψω πρῶτον ἤθελα ἅπαντα τοῦ Μιχάλη,
καὶ χρεία δὲν μᾶς ἔκαμεν ὅτι ἐγράψαν ἄλλοι·

[46] N. Iorga, *Cronicele muntene*, dans *Analele Acad. Rom.*, s. II., litt., t. XXI (1899), p. 314 (p. 12 de l'extrait).

[47] Pour l'analyse substantielle de ces informations communes aux deux chroniques et pour les nouvelles qui diffèrent dans les deux chroniques, voir M. T. Berza, *Matei al Mirelor şi cronica cantacuzinească*. Extrait de *Cercetări istorice*, IV (Jassy, 1928).

thieu[48], le nom de celui-ci et le titre de la chronique ne sont cependant pas mentionnés, alors qu'ailleurs les sources en sont indiquées : « comme l'écrit la chronique slavonne », la Vie de Nifon, la chronique de Michel le Brave [49]. En général, l'omission des sources peut s'expliquer de différentes manières, mais ici elle est due, selon nous, au fait que *l'auteur de la chronique de Cantacuzino n'a pas utilisé directement la chronique de Matthieu de Myre, mais seulement une adaptation de celle-ci*. Dans l'étude susmentionnée, le professeur M. Berza, faisant de judicieuses comparaisons de textes, nous démontre que les ressemblances non essentielles entre la chronique de Cantacuzino et l'« Histoire » de Matthieu sont moins significatives que les différences que l'on constate entre les deux textes, et que cette interdépendance pourrait être due à l'utilisation de la même source par les deux chroniqueurs. La question, judicieusement posée et résolue par M. Berza, me permet de soutenir à mon tour qu'il n'existe pas de liaison directe entre la chronique de Cantacuzino et l'« Histoire » de Matthieu de Myre. Celui qui l'a utilisée directement fut l'auteur de l'ouvrage *Istoriile domnilor Țărilor Românești*, à savoir, selon l'opinion générale, le chroniqueur Radu Popesco : « (comme le déclare un évêque historien, à savoir Matthieu de Myre, qui dans ce temps-là a été ici dans le pays), la bonne chair, les boissons, les promenades et autres vices étaient recherchés » par le prince Radu Şerban [50]. Bien que Radu Popesco eût connu directement l'« Histoire » de Matthieu, *Istoriile domnilor Țării Românești* présentent une forme plus réduite encore de cet ouvrage, plus réduite même que la chronique de Cantacuzino.

Il résulte de la comparaison des textes des trois chroniques qu'il ne saurait s'agir en l'occurrence d'une « intercalation » de l'« Histoire » de Matthieu, ni dans la *Chronique de Cantacuzino*, ni dans l'ouvrage *Istoriile domnilor Țării Românești* de Radu Popesco, mais simplement d'une utilisation de celle-ci, indirectement chez l'un, directement chez l'autre.

---

[48] Les voici · 1. « Iar vrăjmaşul cel rău. . slavă şi cinste », dans *Let. cant*, 85_{9-13}, Matthieu, *Tezaur*, I, 329, E Legrand, v 106—114 « Dară inimicul binelui... să-şi capete onoare şi glorie prin asemenea fapte ». — 2. « Ia să vedeţi acum acel rumân gros. îl voi birui », dans , *Let. cant.*, 86_{4-5}, Matthieu, *Tezaur*, I, 330—331, E. Legrand, v. 166—168 « Să vedeţi ce era să paţă grosolanul de român .. şi e pierdut ». — 3. « Staţi cu mine şi eu vă dau lefi îndoite .. te scoală şi fugi, că vrăjmaşii tăi s-au apropiat », *Let. cant.* 92_{4-9}, Matthieu, *Tezaur* I, 346—347, E. Legrand, v. 989—1028 « staţi însă toţi cu mine şi eu vă voi plăti leafa ce vă sînt datoriu îndoită... să te avem domn să ne închinăm ţie ». Pour ce dernier exemple, il nous faut faire observer que Matthieu amplifie beaucoup les discours, cependant que la chronique de Cantacuzino n'en retient que quelques idées L'abréviation *Let cant* est donnée pour . *Istoria Țării Românești 1290—1690. Letopisețul cantacuzinesc*. Edition critique par C. Grecesco et D. Simonesco. Bucarest, Ed. Academiei, 1960.

[49] *Let. cant.*, pp. 5_{27}, 23_{26-27}et $_{49-50}$, 54_{8-10}.

[50] *Cronicari munteni*. Edition élaborée par M. Gregorian Etude introductive par Eugen Stănescu, vol. I , Bucarest, E.P.L., 1961, p. 331.

Mais il existe une chronique, il est vrai moins connue des chercheurs, qui *intercale* l'« Histoire » de Matthieu de Myre dans la chronique de Valachie : c'est la chronique appelée *Istoria paralelă a Țării Românești și a Moldovei* (Histoire parallèle de la Valachie et de la Moldavie), figurant dans les manuscrits inédits n° 2591 et 5367 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, chronique attribuée à bon droit au chroniqueur moldave Axinte Uricariul [51]. Le manuscrit n° 2591 — le seul qui nous intéresse ici, car c'est ici que figure la traduction récemment découverte de Matthieu de Myre, alors que le manuscrit n° 5367 comprend l'histoire des pays roumains à partir de Matei Basarab et de Vasile Lupu — est un in folio (21×32 cm) de 6 feuilles numérotées + p. 1—839. La pagination de la Section de manuscrits d'après laquelle je m'orienterai est : 435 feuilles. Les manuscrits ne font pas état du nom de l'auteur de la compilation (car *Istoria paralelă*... est une vaste compilation des chroniques valaques et moldaves, jusque vers l'an 1723) ni de celui du copiste, qui cependant a été identifié à la suite des recherches paléographiques entreprises [52] : le pope Stanciu de l'Eglise de tous les saints de Bucarest, un habile calligraphe des 3e — 5e décennies du XVIIIe siècle. Il a copié les deux manuscrits vers la fin de la 3e décennie du siècle ou au début de la 4e décennie, car le caractère graphique ressemble à celui des manuscrits copiés également par lui, mais datant de ces décennies et signés : les manuscrits n° 58, 2715, 1299, figurant à la Bibliothèque de l'Académie.

Le manuscrit n° 340 de la Bibliothèque de l'Académie est une copie fidèle du manuscrit n° 2591 ; in folio (21×30 cm), 191 feuilles écrites suivies jusqu'à la feuille 212 d'autres non écrites qui devaient être complétées. Au bas de la feuille 6—7 nous pouvons lire : « Cette chronique a été écrite par mes soins, au temps du règne du voïvode Nicolae Caragea, en l'an 1782. Logothète St(efan) ». Le logothète Ștefan n'était que le copiste du manuscrit et non pas l'auteur de la compilation, comme l'a cru à tort Cezar Bolliac à l'occasion de la publication de l'œuvre dans *Trompeta Carpaților*, à partir du n° du 18 (30) mars 1871 jusqu'au n° du 8 (20) février 1873. Mais Bolliac n'édite pas tout le manuscrit et s'arrête au chapitre « Parlant de Bathory Andreiași ... » de la chronique du règne de Michel le Brave. La traduction et l'adaptation de la chronique de Matthieu de Myre se trouvent à la feuille 160 : 11e ligne à partir du bas : « Et le méchant ennemi qui ... » — 169, la dernière ligne : « On ne dit pas combien

---

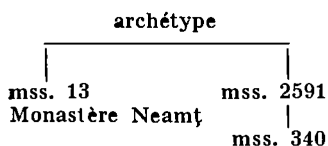
[51] Les arguments prouvant, selon moi, qu'Axinte est l'auteur de la compilation, ont été exposés dans l'ouvrage que j'ai remis en mansucrit à l'Institut d'histoire de l'Académie · *Letopisețul Țării Românești și al Țării Moldovei, compilația lui Axinte Uricariul*, 76 pages.

[52] G. Ștrempel, *Copiști de manuscrise romînești pînă la 1800*, Vol. I, Bucarest, Ed. Academiei, 1959, p. 224—227.

il a régné, mais on peut estimer que ce fut une année », (ces pages comprennent également les fragments de la chronique de « Moldavie »). Cette partie de la chronique n'a pas été publiée dans l'édition de C. Bolliac.

Le manuscrit n° 13 figurant à la Bibliothèque du monastère de Neamţ (région de Bacău) est une copie fragmentaire de la chronique de Cantacuzino, écrite par le « logothète Florea », qui date sa copie du 20 octobre 7244, c'est-à-dire l'an 1735 de notre ère. La traduction roumaine de l« Histoire » de Matthieu de Myre occupe dans le manuscrit les feuilles 29^r — 38^r (début : « Et le méchant ennemi qui ne veut pas le bien ; fin : « et ils sont morts et lui (Lupu Mehedinţeanu) et Buzdugan, qui tuaient les Grecs sans aucune pitié »)[53].

A comparer les trois copies, nous constatons que la plus correcte est celle du « pope Stanciu » (manuscrit 2591) et c'est pourquoi nous étayerons notre analyse sur cette dernière. La copie du logothète Florea s'étaye sur un original également consulté par Stanciu, mais elle diffère de la copie de ce dernier par certaines altérations, omissions et additions peu importantes[54]. La copie du logothète Ştefan (manuscrit 340) est une copie de la copie de Stanciu. La filiation des manuscrits est donc la suivante :



On connaît ainsi donc jusqu'à présent, trois manuscrits comprenant la traduction et l'adaptation de l'« Histoire » versifiée du chroniqueur Matthieu de Myre.

Les dernières lignes de la feuille 375 du manuscrit n° 2591 commencent à nous relater la guerre menée par le voivode Şerban contre le rebelle « Seichel Moişej *qui était un grand vaillant* ; *et il envoya toutes ses troupes* envahir la Valachie, y verser beaucoup de sang pour se couvrir de gloire et *revenir ensuite* ». Ces mots qui annoncent que la chronique commence la narration d'un nouvel exploit du voivode Şerban, successeur de Michel le Brave, se retrouvent presque identiques (à l'exception des mots soulignés) dans la chronique de Cantacuzino (éd. cit. p. 85_{11-13}) qu'il avait copiée

[53] Dans l'édition étudiée et publiée par le prof. I I. Georgesco, *O copie necunoscută a Letopiseţului cantacuzinesc*, dans la revue *Mitropolia Olteniei*, XIII (1961), n° 7 — 9, p. 498—549, la traduction roumaine de l'« Histoire » figure à la p 524_{15}—532_{5}. L'auteur signale à juste raison que dans ces pages la chronique se rapproche de l'« Histoire » de Matthieu de Myre et s'écarte considérablement de ce que nous appelons « la chronique de Cantacuzino ». Le manuscrit n° 13 de Neamţ est le seul que nous connaissions jusqu'ici à *intercaler* l'« Histoire » de Matthieu de Myre dans la Chronique de Valachie, cependant que les manuscrits n° 340 et 2591 l'*utilisent* et *l'adaptent* dans l'« Histoire parallèle de la Valachie et de la Moldavie ».

[54] Signalons quelques différences entre le mss. 13 · *pe jos, papestaşii, Oftan împărat, 26.000 de voinici, Mihnamîdiia, osfinţi, îmbrăcat în haine proaste, dărui pre acela cu ce i să întîmplă, Necula Cantaragiul, 700 de sîrbi* et le mss. 2591, à savoir · *pedeştri, dorobanţii, soltan, 25.000 de voinici, Mihna Lidii, folosi, fără de haine, l-au dăruit cu aceia ce au avut lîngă dînsul, Nicolae Catargiul, 700 de sîrbi.*

jusque là plus ou moins fidèlement. Mais à partir d'ici, *Istoria paralelă*... et la chronique de Cantacuzino ne se ressemblent plus :

Chronique de Cantacuzino, éd. cit. 85_{14}—86_3 :

Atuncea Şărban vodă încă înţelegînd de aceasta, mult să miră şi făcu sfat cu boiarii lui de-i trimise daruri scumpe (à Székely Moise) *şi-l poftea să să lase de acel gănd şi să aibă amăndoi frăţiie şi prieteşug ca şi întăi*, iar el nicicum dragostea nu o vrea, nici darurile nu le primi.

Atuncea Şărban vodă văzînd una ca aceasta, numaidecît trimise în ţară de-şi strînse toate oştile şi să gătiră de război. Şi cînd fu la purcesul lui den Tîrgovişte, strînse preoţii bisericii de făcură bdenii şi slujbe dumnezieşti. Şi-l blagosloviră toţi, rugînd pre Dumnezeu să-l poarte într-această cale cu sănătate şi biruinţă asupra vrăjmaşilor. Şi cînd fu a treia zi, trecu munţii.

Manuscrit n° 2591, f. 375_r—375_v :

Atuncea Şerban vodă deaca auzi, foarte să miră mult şi au făcut sfat cu toţ boiarii lui şi bine să sfătură să-i dăruiască daruri ca să se aibă ca şi întăi. Şi tot trimetea soli cu daruri. Aceasta însemna ceasul cel rău al lui Seichel Moişej [55]. Pentru că deaca văzu Şerban vodă că nu să aşaza [56] Seichel Moisej de războiu, scrise la dînsul într-acesta chip (puis vient la lettre dans *oratio recta*, avec détails [57] que la chronique de Cantacuzino ne faisait que résumer : « şi-l poftea... întăi »).

Şi trimise Şerban Vodă pre Preda (Buzescu) vel ban, de au strîns toate oştile şi cînd să gătiră să purcează, strînseră preoţii să facă rugăciune şi să-l blagoslovască toţ. Şi să rugară lui Dumnezeu să margă şi să vie cu pace şi duşmanii să-i supue supt picioarele lui, să-i biruiască şi să zdrobească săgeata şi arma duşmanilor şi să să întoarcă la scaun cu cinste. Atunce să închină luînd blagoslovenie şi cu ajutorul lui Dumnezău purceasă în Tara Ungurească şi a treia zi au trecut munţii.

Ces différences par rapport à la chronique de Cantacuzino, utilisée antérieurement, continuent dans le manuscrit n° 2591, sur les feuilles 375^v — 377^v (le règne du voivode Şerban), 378—380^v (le règne de Radu Mihnea), 380^v—381 (la guerre de Constantin Movilă contre Ştefan Tomşa, tous deux princes moldaves), 386—388^v (le règne d'Alexandru Iliaş et la révolte de Lupu Mehedinţeanu contre les Grecs) et 392—392^v (le règne de Gavril Movilă et l'assassinat des révoltés Lupu et Buzdugan).

Pour tous ces événements intervenus entre 1602 et 1618, le compilateur Axinte utilise l'« Histoire » versifiée de Matthieu de Myre. Ainsi, les lignes reproduites ci-dessus, du manuscrit 2591, f. 375—375^v par les-

[55] Szekely Moise, prince de Transylvanie (mai — 17 juin 1603).

[56] *nu să aşază... de războiu*, au sens de « il n'arrête pas de provoquer la guerre »

[57] Voir la lettre figurant à l'Annexe, p. 105 « De vréme ce nu pohteşti pace... »

quelles commence l'utilisation de la chronique de Matthieu de Myre, correspondent aux vers grecs 115—123, 131—148 (pour ce passage voir l'annexe p. 105), 149—162 :

v. 115 Ὁ δὲ Σερμπάνος ἤκουσεν, πολλὰ ἐσυλλογᾶτον,
μὲ ὅλους του τοὺς ἄρχοντας ἐμπῆκεν'ς τὸ ἐφάτον·
καλὰ ἐσυμβουλεύθηκε νὰ δώσουν, νὰ χαρίσουν,
καὶ τὴν ἀγάπην πρὸς αὐτὸν νὰ τὴν ἀνακαινίσουν,
νὰ ἔχουσιν ὁμόνηαν, σὰν πρῶτα σὰν καὶ πάντα,
φιλίαν εἰς τὸ ὕστερον ἀεὶ καὶ διὰ πάντα·
ἀποκρισάριν ἔστειλε καὶ δῶρα νὰ τοῦ πάγῃ,
χαρίσματα καὶ τίποτες περίδρομον νὰ φάγῃ,
123 νὰ παύσῃ ἐκ τὸν πόλεμον, νὰ παυσῃ τῶν σκανδάλων

v.131-148 διότι ὁ Σερμπάνος μὲν σὰν εἶδε πῶς δὲν θέλει
νὰ παύσῃ ἐκ τὸν πόλεμον, ἀλλὰ οὐδὲ τοῦ μέλει,
εὐθὺς ἐπεριμάζωξεν ὅλα του τὰ φουσσάτα,
καὶ τότες τοῦ νὰ ξεύρῃ τὰ μαντάτα.
«Ἔρχομαι, λέγει, ἀδελφὲ, ἀπάνω σου νὰ ξέρῃς,
νὰ χάσῃς τὸ κεφάλι σου ἐλπίζω ἐν ὑ σ τ έ ρ ο ι ς·
διότι δὲν ἠθέλησες νὰ ἔχωμεν εἰρήνην,
νὰ ζήσωμεν σὰν ἀδελφοὶ μὲ τὴν ἐμπιστοσύνην,
νὰ εἰρινεύσ' ὁ τόπος μας καὶ ἡ πτωχολογιά,
καὶ νὰ δοξάσουν τὸν θεὸν με καθαρὰν καρδία·
ἀμμὴ ποθεῖς τὰ σκάνδαλα, τὴν αἱματοχυσία,
ἡ ἄγνωστή σου κεφαλὴ θέλει γενῇ θυσία
ἔτζι ἐλπίζω'ς τὸν θεὸν, ἔτζι παρακαλῶ τον,
γιὰ τὸν κακόν σου θάνατον σκύπτω καὶ προσκυνῶ τον·
τὸ αἷμα ὁποῦ νὰ χυθῇ ἄς ἦν' 'ς τὴν κεφαλήνσου,
ἡ ἁμαρτία τοῦ λαοῦ ἄς ἦναι 'ς τὴν ψυχήν σου·
ἀπάνω σου δὲν ἔχομαι με τὸ σπαθὶ νὰ ξεύρῃς,
μόνον μὲ δυναμιν θεοῦ ἀπ' αὖτον νὰ το εὔρῃς.»

v.149-162 Τοιαῦτα τοῦ ἐμήνυσεν ἀφέντης ὁ Σερμπάνος,
καὶ φουσσάτα ἐσύναξεν Πρέδας ὁ μέγας μπάνος·
καὶ, ὅταν ἑτουμάσθησαν νὰ ἔβγουν, νὰ κινήσουν,
τοὺς ἱερεῖς ἐσύναξαν δέησιν νὰ ποιήσουν·
ἐποίησαν παράκλησιν, ὅλοι εὐλογησάν τον,
νὰ πάγῃ καὶ νάλθῇ καλὰ ἐπροσευχήθηκάν τον,
ἐχθροὺς ὑπὸ τοὺς πόδας του νὰ βάλῃ, νὰ νικήσῃ,
τροπαιοφόρος νὰ γενῇ, μὲ δόξαν νὰ γυρίσῃ,
καὶ νὰ συντρίψῃ τῶν ἐχθρῶν τὰ βέλη καὶ τα τόξα,
καὶ νὰ στραφῇ'ς τὸν θρόνον του καὶ μὲ τιμὴ καὶ δόξα·
καὶ τότες ἐπροσκύνησε καὶ πῆρεν εὐλογίαν,
καὶ ἄρχισε τὴν στάταν του νὰ πᾷ'ς τὴν Ἐρδελίαν
μὲ τὴν βοήθαιαν τοῦ θεοῦ, τὴν τρίτην τὴν ἡμέραν
ἐπερασεν τὰ σύνομα κ'εὑρέθη ἀπὸ πέραν.

La comparaison du texte de l'*Annexe* avec les vers de l'« Histoire » démontrera l'étroite dépendance qui existe entre l'« Histoire » de Mat-

thieu de Myre et la compilation d'Axinte, pour les règnes de Radu Şerban, de Radu Mihnea et d'Alexandru Iliaş. Le dernier règne pour lequel le compilateur a recours à l'« Histoire » de Matthieu est celui de Gavril Movilă. Pour ce règne, la traduction ne suit plus fidèlement l'original grec, mais omet certains vers et en résume d'autres. Le texte de la compilation commence par un titre qui s'inspire des premiers vers grecs narrant ce règne : mss. 2591, f. 392 :

« Le voivode Gavriil Moghila, l'un appelé de ce nom [58], se trouvant à la Porte, recevait de la part de l'empereur une somme de 10 ducats par jour ».

Legrand, v. 1159—1162 :

v. 1159 Ἀφέντης ὁ κύρ Γαβριὴλ εὑρίσκετον'ς τὴν πόλιν,
προτήτερα σὰν εἴπαμεν, μὲ τὴν βουλήν, του ὅλην·
ὁ βασιλέας ὥρισε καί τῶδιθαν μερτίκι
δέκα φλωρία κίτερνα νἄχῃ τὸ μερονύχτι,

Le compilateur saute les vers 1163—1174, où Matthieu raconte le séjour de Gavril à Constantinople, pour reprendre la traduction :

« Et après que l'empereur eut détroné le voïvode Alexandru, il a donné le trône et le drapeau (à Gavriil) avec un aga turc et chir Dumitraşco et Nicolae Catargi » (f. 392), texte correspondant aux vers 1175—1177 (*Legrand*) :

v. 1175 Κατόπι τὸν Ἀλέξανδρον τοῦ ἔδωσαν σαντζάκι,
σκαμνιτζαούσιν ἔστειλε καὶ τὸν κὺρ Δημητράκη
Νικόλαον τὸν Κατηρτζὴν, διὰ νὰ ἑτοιμάσουν

Le compilateur omet à nouveau les vers 1178—1254 qui décrivent la terreur des habitants jusqu'à l'accession de Gavril au trône, résume les vers 1261—1272 sur la rencontre de Gavril et de Skender pacha aux fins d'aller à la guerre, sur la participation à la campagne de Lupu Mehedinţeanu, en qualité de grand spathaire, et reprend la traduction du poème avec l'infâme capture de Lupu, suivie des paroles adressés par Skender pacha à Lupu :

« C'est toi le vaillant Lupu ? Tu es enfin tombé entre mes mains, car tu ne survivras pas et tu ne pourras plus t'insurger contre les princes pour les détrôner » (f. 392).

Legrand, v. 1285—1289 :

v 1285 λέγει « ἐσ' εἶσ' ὁ Λούπουλος εκεῖνος ἀκουσμένος
ὁποῦ ἐκαταχάλασες τόπον τοῦ βασιλέως;

---

[58] « l'un appelé de ce nom » est une formule stéréotype utilisée par Axinte pour chaque voivode, lorsqu'il commence à parler de son règne.

καλῶς ἦλθεσ'ς τὰς χεῖρας μου, πλέον δὲν θέλεις ζήσῃ,
μηδὲ τὸν τόπον τ'ἀφεντὸς θέλεις καταπατήσῃ·
πλέον δὲν θέλεις βουληθῇ κεφάλι νὰ τὸν διώξῃς· »

Les références à l'« Histoire » de Matthieu se terminent ainsi dans le mss. 2591 f. 392ᵛ : « Alors Skender pacha a ordonné au cadi de juger l'ennemi Lupu ; et après l'avoir jugé, ils l'ont aussitôt empalé. Et cette même mort fut également le sort de Buzdugan, qui a tué les Grecs sans pitié ».

Legrand, v. 1305—1313 :

καὶ ὁ Σκεντέρης ἤφερε κατήδαις καὶ κριτάδαις
νὰ κρίνουσι τὸν Λούπουλον γιὰ ταῖς πολλαῖς λωλάδαις,
ὁπ' ἔκαμε καὶ χάλασε τόπον τοῦ βασιλέως,
νὰ τὸν ἐβάλουν'ς τὸ σουβλὶ, καὶ νὰ μὴ γένῃ ἀλλέως.
Σὰν ἔγραφεν ὁ ὁρισμὸς ἔτζι ἀποφασίσαν,
εἰς τὸ σουβλὶ τὸν ἔβαλαν κ'εἰς ὕψος τὸν ἐστῆσαν.
Τοιοῦτον τέλος ἔδωσεν αὐτὸς καὶ Μπουσδουγάνης,
ἐκεῖνος ὁ ἀπάνθρωπος καὶ ὁ κακὸς ἀβάνης,
ὁποῦ ἐχάλνα τοὺς Γραικοὺς χωρὶς ἐλεημοσύνην . . .

L'« Histoire » de Matthieu de Myre contient par ailleurs 11 vers (*Legrand*, v. 1314—1324) qu'Axinte omet dans sa compilation en les remplaçant par des relations sur la destitution de Gavril Movilă, qui se réfugie en Hongrie, sur sa mort et sur la durée de son règne.

Préoccupé par sa source grecque, Axinte oublie que la traduction se situe dans sa compilation *Istoria paralelă a Țării Românești și Moldovei* dans les limites de l'histoire de la Valachie et il introduit, contrairement au plan de l'ouvrage, un chapitre portant sur l'histoire de la Moldavie « La guerre du voivode Constantin Movilă avec le voivode Ştefan Tomşa . . . » (mss. 2591, f. 380ᵛ — 381), la seule justification, pour la forme, de cette intercalation étant le fait qu'à cette époque le voivode valaque Şerban se trouvait réfugié en Moldavie (« le voivode Şerban se trouvant lui aussi dans le pays de Moldavie »). Mais le *véritable* motif de cette intercalation est que dans l'« Histoire » de Matthieu de Myre, ce chapitre d'histoire moldave est intercalé dans le cadre de l'histoire valaque : Ἐδῶ γράφομεν πῶς ὁ Κωνσταντῖνος βοεβόδας ἐπολέμησε μὲ τὸν Στέφανον, καὶ ἐνίκησεν ὁ Στέφανος (*Legrand:* p. 249).

A l'égard de ce chapitre, Axinte prend une attitude toute différente de celle qu'il a adoptée à l'égard du reste de la chronique de Mat-

thieu. Il *résume* les 13 premiers vers (v. 519—531), omet (sans les traduire, ni les résumer) les vers 532—614 (de καλὸν αφέντην jusqu'à πάλιν'ς τὴν ἱστορία) et ne *traduit* que les vers 615—642, c'est-à-dire ceux qui terminent le chapitre (....καὶ νὰ μὴ ζήσουν πλέα).

Pourquoi ces trois adaptations différentes de l'original? Dans les vers 15—96, le chroniqueur grec porte de sévères accusations contre les boyards, montrant qu'ils sont injustes envers les pauvres; au vers 546 il nous fait savoir que Ştefan Tomşa était qualifié par les boyards de « bête sauvage » (θηρίον τὸν ἐκράξαν) du fait justement qu'il châtiait impitoyablement les boyards pour leurs abus. Plus loin il écrit que les boyards, tels des loups affamés, « mangeaient les pauvres serfs et les exploitaient jusqu'au sang ». Certes, Axinte n'a pas repris ces invectives à l'égard des boyards dans le chapitre consacré au règne de Constantin Movilă et aux guerres de Ştefan Tomşa, ceci afin de ne pas s'attirer la haine des boyards (Axinte était paysan libre). Tel est le motif *réel* pour lequel Axinte les a omises dans sa compilation. Plus loin, le chroniqueur grec consacre un autre chapitre à l'histoire moldave : « Sur l'épouse du voivode Ieremia (Movilă) et sur sa mort » (Περὶ τῆς Δόμνας τοῦ Ἱερεμίου βοεβόδα καὶ περὶ τοῦ αφανισμοῦ αὔτης : *Legrand*, p. 253, v. 643—754), chapitre qu'Axinte omet dans sa compilation.

Le traducteur ne connaissait pas bien le grec, car on constate qu'il ne traduit pas les mots grecs de l'« Histoire » dont il ignore le sens. Ainsi il dit que « Seikel Moişej, avec *alazonie*, ne se souvenait pas de la bravoure du voivode Şerban » (mss. 2591 f. 375^{v}), en reproduisant le texte grec ὁδὲ κὺρ Σέκελ Μωῦσῆς μέ τὴν ἀλαζονείαν (v. 163), c'est-à-dire avec « fanfaronnade » et il laisse le même terme de *alazonie* dans deux autres passages qui suivent (correspondant aux vers 176 et 199). Le chapitre qui traite des ascendants de Radu Mihnea a un titre et un début confus : « Nous écrivons ici au sujet du voïvode Radu, des lieux où il a grandi et de la famille dont il descend, et de Bator Gabru, qui descend de Mihna Lidii » (titre), après quoi il continue « Car il a souventes fois aspiré au trône de Valachie ... » (mss. 2591 f. 379^{v}—380). Il convient d'observer tout d'abord que *Mihna Lidii* traduit l'accusatif d'origine Μιχναλίδας, c'est-à-dire *les Mihnea* = la lignée des Mihnea : Αὔτος ἦτον τὸ γένος του ἀπὸ τοὺς Μιχναλίδας v. 449 (Par sa naissance, celui-ci descendait de la famille des Mihnea). En second lieu, le traducteur (ou plutôt le copiste) a omis le correspondant roumain de τὸ γένος του ; enfin, le titre devait se terminer par les mots « Bator Gabru », comme dans le titre grec : Περὶ τοῦ Ῥαδουλ βοεβόδα ἀπὸ τὶ γένος κατάγεται καὶ περὶ τοῦ Θανάτου τοῦ Μπάτορ Γάαμπορος (*Legrand*, p. 247).

Axinte a-t-il utilisé pour sa compilation *Istoria paralelă* l'original grec du poème de Matthieu ou bien une traduction roumaine plus ancienne de ce poème? Nous manquons de preuves pour pouvoir répondre avec précision à cette question. Mais je suis enclin à penser qu'il existait une traduction plus ancienne du poème, à laquelle Axinte a eu recours conformément à ses intentions et à son plan de travail : il a reproduit des passages entiers de la traduction, en a résumé d'autres et en a omis une grande partie. Au total le nombre des vers traduits littéralement monte à 700, celui des vers omis à 545 et le reste de 479 vers se présente sous la forme d'une adaptation résumée.

La brochure originale d'après laquelle a été traduite L'«Histoire» de Matthieu de Myre est l'une des éditions vénitiennes publiées jusque vers 1710 (1638, [59] 1642 [60], 1672, 1681, 1683, 1710 [61]), procurée au traducteur, sans doute, par Nicolae Mavrocordat, l'érudit voivode de Moldavie et de Valachie dans le premier quart du XVIII^{e} siècle. Le nom du traducteur n'était pas connu mais c'était probablement un moldave (il utilise le terme moldave *liștavă*, étendue d'eau, lac, correspondant au grec λίμνη) [62]. Il n'est pas exclu que le traducteur ait été l'un des boyards de l'entourage de Nicolae Mavrocordat, peut-être bien Gheorghe Ramadan, que les documents de l'époque nous décrivent comme un personnage ayant des préoccupations intellectuelles dans le domaine de la langue grecque [63].

La date à laquelle a eu lieu la traduction doit être placée avant l'an 1716, car divers témoignages confirment qu'entre 1716 et septembre 1720 Axinte avait achevé la plus grande partie de sa compilation, *Istoria paralelă* ... dont fait également partie *Istoria Valahiei* de Matthieu de Myre pour les années 1602—1618 [64]. La compilation d'Axinte fut copiée par le « pope Stanciu » de Bucarest : c'est le manuscrit n° 2591. A l'époque où Stanciu rédigeait sa copie (1730—1753, voir plus haut p. 92—93) on avait également terminé de copier en grec l'« Histoire » de Matthieu de Myre : c'est le mss. 502, arrivé en la possession de la Bibliothèque du Saint-Sépulcre (Constantinople) et portant la date « Bucarest, 6 juillet 1728 » [65].

---

[59] V. Grecu, *Stavrinos...*, *loc. cit.*, p. 199—201 et dans la revue *Codrul Cosminului*, X, (1936—1939), p. 544—547.

[60] G. I Arvanitidis, *op. cit.*, ici à la p 2, note 2 (Il existe quatre pages numérotées 129—132, annexes entre les pages 34 et 35 de la revue 'Ο βιβλιόφιλος (Athènes).

[61] Pour les éditions 1672, 1681, 1683, 1710, voir D. Russo, *op. cit*, p 67.

[62] Les Hongrois, battus par Radu Șerban, « se mirent à fuir, traversant le lac comme des grenouilles, et périrent », Mss. 2591, f 376. *Legrand*, v 189—191 : ... ὅτ ἄρχισαν νὰ φεύγουν, τὴν λίμνιν, σὰν οἱ βάρταχοι μετὰ σπονδῆς τὴν πλεγουν καὶ πνίγησαν ..

[63] Hurmuzaki, *Documente* (N. Iorga), XIV_1, p 695—696, XIV_2, p. 1021—1022, 1107.

[64] Dan Simonescu, *Letopisețul Țării Românești și al Țării Moldovei, compilația lui Axinte Uricariul*, p. 75 (en manuscrit, Institut d'Histoire de l'Académie).

[65] E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, tome II, Paris, 1881, p. LXXXV.

III

Istoria Țării Românești (l' Histoire de Valachie) écrite par le chroniqueur grec Matthieu de Myre est d'une grande importance pour l'histoire des Roumains et des peuples balkaniques qui se trouvaient alors sous la suzeraineté ottomane. Cet ouvrage comprend un exposé très détaillé du règne et de la vie de *Radu Șerban* (août 1602 — décembre 1610 et juin — septembre 1611, mort à Vienne en 1620). Il nous donne des détails sur l'occupation de la Valachie par les Hongrois, sous *Gabriel Báthory* entre décembre 1610 et mars 1611. L'expulsion définitive de celui-ci du terrritoire de la Transylvanie est attribuée à *Radu Mihnea* au cours de son règne de quelques mois, de mars à mai 1611, avec le concours des troupes de Ștefan Tomșa.

Le chroniqueur nous révèle l'existence de deux complots contre Radu Mihnea : l'un de la part de l'armée, complot qui fut pardonné par le voivode qui avait compris que l'armée était passée en Transylvanie non pas pour soutenir le trône de Radu Șerban mais, comme le lui démontrèrent les boyards, pour se venger des Hongrois et les châtier ; l'autre de la part de 8 boyards, instigués par Bărcan de Merișani. Radu Mihnea fit exécuter ces derniers. Au moment où Radu Mihnea allait démontrer sa vaillance sur le champ de bataille contre Gabriel Báthory, celui-ci fut tué (1613) par les nobles hongrois, qui ne voulaient pas une nouvelle aventure guerrière. Le chroniqueur loue la grande érudition de Radu Mihnea. Le règne de celui-ci est décrit tout au long (septembre 1611 — août 1616). Puis viennent les chapitres d'histoire moldave consacrés à *Constantin* et *Ieremia Movilă* (surtout à l'épouse de ce dernier) et à *Ștefan Tomșa* qui est loué pour la dureté témoignée aux boyards ; ceux-ci méritaient cette dureté —écrit le chroniqueur—car ils exploitaient les pauvres (paysans-serfs).

Comme nous l'avons montré plus haut, Axinte omet un grand nombre de vers grecs où Matthieu s'affirme comme un adversaire des aristocrates.

En parfait accord avec la vérité historique, le chroniqueur grec nous parle d'un règne de brève durée de *Gavril Movilă* en Valachie, au mois d'août 1616 ; l'élection au trône n'ayant pas été confirmée par les Turcs, l'auteur la présente à juste titre plutôt comme un désir des boyards, dont le discours adressé au prince est résumé par Axinte dans son ouvrage. Gavril refuse l'offre des boyards, cependant que la Porte confirme un autre prince, *Alexandru Iliaș* (septembre 1616 — mai 1618). Le règne de celui-ci est traité par le menu. La chronique de l'auteur grec nous fait une large narration de la révolte de l'échanson *Lupu Mehedințeanu* (1617—1618), secondé dans ses actes de cruauté par le capitaine *Buzdugan* (dans l'adaptation d'Axinte : *Buzduga*, génitif, *Buzdugăi*). Mais le chroniqueur n'analyse pas plus profondément l'importance sociale et politique

de cette révolte à caractère libérateur, [66] la limitant à tort au rôle d'un mouvement antigrec.

La dernière partie de l'« Histoire » décrit les premiers mois du règne de *Gavril Movilă*, règne qui va de juin 1618 à juillet 1620 [67].

Ici, l'auteur grec relate avec satisfaction le procédé par lequel Skinder pacha capture Lupu Mehedinţeanu pour le faire ensuite empaler. Dans ce chapitre, le chroniqueur grec rend de manière vivante et colorée la désorientation de la population roumaine depuis la destitution d'Alexandru Iliaş jusqu'à l'accession au trône de Gavril Movilă, c'est-à-dire dans la période au cours de laquelle opéraient les révoltés du Lupu Mehedinţeanu : les habitants s'enfuient dans les montagnes et parmi eux il y avait aussi Matthieu, qui se réfugia dans les montagnes de Bistriţa (Vîlcea), où il a écrit *Viaţa Sf. Grigore Decapolitul* (La Vie de Saint Grégoire le Décapolite). Les réfugiés s'en reviennent des montagnes et se tranquillisent, sous les auspices d'un règne plein de douceur. Axinte résume beaucoup de passages de ce chapitre et omet les informations suivantes : les passages autobiographiques de Matthieu, le fait que Gavril a nommé Lupu grand spathaire, le fait que Lupu et Buzdugan ont mérité l'empalement et que les deux révoltés avaient un compagnon, un borgne, qui fut écorché par les Turcs et dont le corps fut rempli de paille à titre démonstratif.

Tout aussi importantes — bien que moins nombreuses — sont les informations touchant les peuples de la Péninsule balkanique et les relations avec les Roumains. Ainsi, la révolte des boyards dirigés par Bărcan de Merişani visait, de l'avis de Matthieu de Myre, outre le renversement de Radu Mihnea, l'assassinat des boyards et des négociants grecs qui se trouvaient dans le pays, et la dévastation de leurs biens. Les boyards révoltés sont exécutés sur l'ordre du prince. Après avoir enregistré froidement l'événement, l'auteur adresse de sévères reproches aux Roumains qui doivent tirer les conclusions de l'événement, et apprendre « à ne plus mépriser les chrétiens grecs, mais à les respecter et à les aimer, comme un peuple sacré, béni, croyant et honoré de tous : car les Grecs ont donné au monde la philosophie, les lettres, les arts et la théologie ... » [68]. Mais

---

[66] Ion I. Vlădăianu, *Marele paharnic Lupu Mehedinţeanu*, dans *Arhivele Olteniei*, XVIII (1939), p. 430—436 et 446—455 (annexes). N. Iorga, *Studii şi documente*, vol XX, p 22.

[67] Dans sa compilation, Axinte va évidemment jusqu'au-delà des premiers mois du règne, relatant la fuite du prince en Transylvanie « avec tous les siens et c'est là qu'il est mort. On ne relate pas combien de temps il a régné, mais on peut estimer que ce fut une année ». En réalité, le règne a duré deux ans. (Mss. 2591, f. 292v).

[68] v. 413—418 :

Ῥωμαίους τοὺς χριστιανοὺς νὰ μὴ καταφρονοῦσιν,
μόνον νὰ τοὺς εὐλάβουνται καὶ νὰ τοὺς ἀγαποῦσιν,
ὅτ' εἶναι γένος ἅγιον, γένος εὐλογημένον,
γένος ὀρθοδοξότατον, ἀπ' ὅλους τιμημένον·
αὐτ' εἶναι ὅπ' ἐγέμισαν τὸν κόσμον μὲ σοφίαν,
μὲ γράμματα, μὲ ἅρματα καὶ μὲ θεολογίαν

beaucoup plus sévère est cependant le reproche que l'auteur adresse sitôt après aux Grecs : « Mais vous autres aussi, boyards grecs, qui vous trouvez à la cour et faites du négoce, prenez garde et veillez à ne pas être injustes, à ne pas fâcher les Roumains par votre insatiable cupidité, ne pressurez pas le pauvre ... ne convoitez pas le pauvre avoir des Roumains. M'est avis que vous tyrannisez les pauvres Roumains et que votre insatiable cupidité leur inspire une haine implacable à l'égard des Grecs »[69]. A la fin de la semonce, Matthieu plaide en faveur d'une réconciliation entre les Grecs et les Roumains, pour une vie harmonieuse fondée sur le respect réciproque : « Les pauvres Roumains nous nourrissent et nous respectent ; bon gré mal gré, ils nous appellent : maître (ζουποῦνουλε). Cherchons donc à les aimer et à les honorer comme des frères »[70]. Axinte, qui écrivait sur les directives d'un prince grec, Nicolae Mavrocordat, a omis de sa compilation ces vers touchant les rapports tendus entre les Grecs et les Roumains et les contradictions internes de la classe dominante composée alors de féodaux roumains et grecs. La lutte politique entre les boyards grecs et roumains du premier quart du XVII^e siècle est présentée par le chroniqueur grec autrement que dans la *Chronique de Cantacuzino* et les *Histoires de Radu Popesco*[71]. Matthieu de Myre accuse ses compatriotes de mépriser les Roumains, de les considérer comme des chiens (ὡσὰν σκύλους τοὺς ἔχετε

---

[69] v. 423—435 :

ἀλλὰ καὶ σεῖς προσέχεσθε, ὦ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι,
ὅσοι'ς την κούρτην βρίσκεσθε καὶ ὅσοι ἀγοραῖοι·
ἰδέτε καὶ προσέχετε ἀπο τὴν ἀδικίαν,
τοὺς Βλάχους μὴ πειράζετε μὲ τὴν πλεονεξίαν
μηδὲ νὰ ἦστ ἀχόρταγοι'ς τοὺς ἐπτωχοὺς ἀπάνω,
ὅτ' εἶν' θεὸς'ς τοὺς οὐρανοὺς καὶ βλέπει ἀποπάνω·
μηδὲ νὰ λαιμαργήσετε'ς τοῦ Βλάχου τὰ μπουκάτια,
ὅτι θεὸς ὁ ἅγιος ἔχει περίσσια μάτια,
καὶ βλέπει καὶ τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν καὶ τὴν τάξι,
μὲ παίδευσιν, μὲ κόλασιν θέλει τὸν διατάξῃ·
θαρρῶ καὶ δυναστεύετε τοὺς ἐπτωοὺς τοὺς Βλάχους,
καὶ ἡ πλεονεξία σας τοὺς κάμνει ῥωκαισμάχους
καὶ δὲν μποροῦν νὰ σᾶς ἰδοῦν μηδὲ ζωγραφισμένους

[70] v 441—444 :
Αὐτ' οἱ πτωχοὶ μᾶς θρέφουσι καὶ μᾶς ἀποκυττάζουν
θέλοντες καὶ μὴ θέλοντες « ζουπούνουλε » μᾶς κράζουν,
καὶ πρέπει νὰ τοὺς ἔχωμεν καὶ νὰ τοὺς ἀγαποῦμε,
ὅτι μᾶς εἶναι ἀδελφοί, πρέπει νὰ τοὺς τιμοῦμε

[71] Eugen Stănescu, *Valoarea istorică şi literară a cronicilor muntene*, *loc. cit.*, p. LXXIII—LXXV, explique de manière scientifique le caractère antigrec de ces chroniques.

παλλὰ ὠνειδισμένους, v. 436), d'exploiter cruellement les pauvres ; telle était, selon les relations de Matthieu, l'attitude des Grecs à l'endroit des masses laborieuses, du bas peuple roumain. Les chroniqueurs boyards roumains sont mécontents des Grecs du fait que ceux-ci, intriguant et complotant à la Porte — ce qui était une sorte de collaboration avec la domination ottomane — contribuaient à l'affaiblissement de l'Etat nobiliaire et au renforcement de la position de l'Etat voivodal. Dans cette question, la position du chroniqueur grec s'avère démocratique, alors que celle des chroniqueurs boyards exprime leurs intérêts généraux de classe.

La chronique nous fait savoir encore que Radu Mihnea et Alexandru Iliaş avaient des soldats mercenaires serbes et bulgares et que ceux-ci, bien que ne touchant pas leur solde à temps, servaient le prince avec dévouement, témoin le fait qu'ils ont dénoncé au prince le complot des boyards. Si dans son « Histoire », Matthieu ne prend pas attitude à l'égard de l'empire ottoman, il le fait en échange dans son œuvre parénétique dédiée au voïvode Alexandru Iliaş, à savoir dans sa partie finale intitulée « Sur l'exploitation et l'injustice », puis « Les pleurs et les lamentations sur Constantinople » (Περὶ ἁρπαγῆς καὶ θρῆνος καὶ κλανθμὸς περὶ τῆς Κωνσταντινουπόλεως : *Tezaur*, I, 373—381 ; *Legrand*, p. 313, v. 2305—2764). L'auteur fait montre d'une conception très réaliste en ce qui concerne la domination turque dans la Péninsule des Balkans. Bien entendu, il déplore la situation des peuples occupés, et notamment celle des Grecs. Les Grecs — déclare le chroniqueur — n'ont pas fait preuve de sagesse et n'ont pas eu une claire vision des événements politiques ; ils ont trop placé leurs espoirs d'être libérés dans l'aide que pouvaient leur donner les étrangers, misant tantôt sur Michel le Brave (εἰς τὸν ντελῆ Μιχάλη v. 2326), tantôt sur l'Espagne, tantôt sur les galères de Venise, tantôt sur les peuples blonds qui viendront de Moscou (εἰς τὴν Σπανίαν, κ'εἰς τὰ χοντρὰ τὰ κάτεργα ποῦναι'ς τὴν Βενετίαν... νάλθοῦν ἀπὸ τὸν Μόσχοβον, νὰ μᾶς γλυτώσουν) [72].

Ce ne sont là — poursuit-il — que de vaines espérances aussi longtemps que le peuple grec sera dans une complète décomposition et décadence spirituelle. Après quoi, l'auteur ne s'interroge plus sur la manière dont pourrait être résolue cette douloureuse situation et pose une série de désolantes questions, communes à la poésie médiévale de tous les peuples, questions destinées à mettre en lumière la gloire d'antan de la Grèce et l'éclat des cérémonies des empereurs de Byzance, en contraste avec la malheureuse et honteuse situation qu'ils avaient à l'époque, de peuple subjugué (ποῦ εἶν?...? = Où est-elle?). Après ces lamentations, le

[72] Respectivement v. 2329—2330, 2334.

savant chroniqueur passe selon toutes les règles rhétorico-poétiques de son temps, au motif du triomphe de la mort (ὦ θάνατε... !), qui seule pourrait mettre fin aux souffrances des Grecs asservis par les Turcs, puis à la pieuse invocation de Dieu.

L'« Histoire » de Matthieu de Myre est également importante pour ses connaissances de géographie balkanique. Les noms de lieux mentionnés dans le poème ont été réunis par les éditeurs ultérieurs de l'œuvre dans un index avec les noms de lieu figurant dans les poèmes de Stavrinos consacrés aux exploits de Michel le Brave (comme on le sait, l'« Histoire » de Matthieu de Myre a paru dans les éditions imprimées aux côtés du poème de Stavrinos et comme une continuation de celui-ci [73]. L'index comprend également des données historiques, généalogiques et archéologiques et se présente ainsi comme un index analytique. Il est suivi d'un glossaire donnant l'explication des mots néo-grecs d'origine roumaine : γραδίνα = κήπος, grădina împăratului (le jardin de l'empereur), nom qui était donné aux pays roumains, en tant que provinces de l'empire ottoman ; ζουποῦνε (dans le glossaire), ζουποῦνουλε (dans le texte), jupîne (maître) ; λέζια τζέρη, legea ţării (la loi du pays) ; μπουκάτια, bucate (récolte, fortune, biens) ; ναβάλα, năvală (invasion de l'armée) ; οἱ κάμποι τῆς Τόρτας, cîmpia Turdei (la plaine de Turda) ; ὄτζηνα, ocină (terre) ; σφάτο, sfatul ţării (assemblée du pays) ; τάπαρον, tabără (champ militaire) et ἐταμπάροσεν, a tăbărî (au sens de cantonner les troupes), etc.

La chronique de Matthieu de Myre, du début du XVII[e] siècle, appartient à la catégorie des chroniques princières, qui louent les actions des princes, respectivement de Radu Şerban, de Radu Mihnea et tout particulièrement d'Alexandru Iliaş, qui lui a donné son patronage. Les complots organisés contre les princes sont sévèrement condamnés par l'auteur et la grave sentence de condamnation à mort des conspirateurs Bărcan, Lupu et Buzdugan est appreciée comme bien méritée : πάντοτε οἱ ἐπίβολοι νἄχουν κακοὺς θανάτους, v. 404. Il convient également de ne pas oublier les nombreux reproches adressés aux boyards.

L'influence des conceptions religieuses du temps est beaucoup plus modérée dans cette chronique que dans d'autres, l'auteur s'attachant à dépeindre les luttes pour la défense de la patrie et les luttes politiques intérieures. La chronique se distingue également par les pages où elle présente un tableau réaliste de la situation misérable des masses et de la luxure de la classe dominante. Ces pages, bien que moins nombreuses,

---

[73] L'édition de 1638 fait exception, en insérant d'abord le poème de Matthieu, puis celui de Stavrinos Les deux éditeurs modernes de l'«Histoire » de Matthieu de Myre, I. Papiu-Ilarian et E. Legrand n'ont pas publié aussi cet index, qui l'a été par G. Dem. Teodoresco, d'après une édition de 1710, ignorée par Legrand (G Dem. Teodorescu, *Scrieri neogrece despre români*, dans *Artă şi literatură română*, I (1896—1897), p. 286—291).

sont plus précieuses que les pages apologétiques ; les pages de louanges sont, pour ainsi dire, commandées, alors que les autres sortent spontanément et sincèrement du cœur et de la plume du chroniqueur.

Nous publions dans l'*Annexe* finale la traduction roumaine de l'« Histoire » de Matthieu de Myre, du début du XVIII[e] siècle, telle qu'elle se présente dans le mss. 2591, indiquant les vers grecs correspondants de l'édition *E. Legrand*, *Bibliothèque grecque vulgaire*, vol. II, Paris, p. 231—277.

ANNEXE

⟨Despre Şerban Vodă Basarab, Domnul Ţării Româneşti 1602—1611⟩

f. 375 Iară vrăjmaşul cel rău, carele nu voiaşte binele nici unui creştin, iar începu a scorni vrajba cu ungurii, de strînseră oşti foarte multe, fiind craiu Ardealului Seichel Moişej, carele era viteaz mare ; şi trimise la toate oştile lui să se pogoare în Ţara Muntenească să vérse sînge mult pentru ca să dobîndească cinste [1] şi iară să se întoarcă înapoi.

Atuncea [2] Şerban Vodă deaca auzi, foarte se miră mult

f. 375 v şi au | făcut sfat cu toţ boiarii lui şi bine să sfătuiră să-i dăruiască daruri ca să se aibă ca şi întăi. Şi tot trimitea soli cu daruri. Aceasta însemna ceasul cel rău al lui Seichel Moişej.

Pentru că deaca văzu Şerban Vodă că nu să aşază Seichel Moişej de războiu, scrise la dînsul într-acesta chip : „De vréme ce nu pohteşti pace, am nădéjde pre Dumnezeu, capul tău cel făr de minte să se jărtvească şi sîngele ce să va vărsa să fie în capul tău şi păcatele oamenilor să fie în sufletul tău şi să ştii că nu viu asupră-ţ cu sabia, ci cu putérea lui Dumnezeu, de la dînsul să găseşti acéste porunci".

Şi trimise Şerban vodă pre Preda [3] vel ban, de au strîns toate oştile şi cînd să gătiră să purcează, strînseră preoţii să facă rugăciune şi să-l blagoslovască toţ.

Şi să rugară lui Dumnezeu să margă şi să vie cu pace şi duşmanii să-i supue supt picioarele lui, să-i biruiască şi să zdrobască săgeata şi arma duşmanilor şi să întoarcă la scaun cu cinste. Atunce să închină luînd blagoslovenie şi cu ajutoriul lui Dumnezău, purceasă în Ţara Ungurească şi a treia zi au trecut munţii.

---

[1] « Iară vrăjmaşul .. să dobîndească cinste » d'après la *Chronique de Cantacuzino*, p. 85$_{9-13}$.

[2] A partir d'ici, d'après Matthieu de Myre, v. 115 : Ὁ δε Σερμπάνος ἤκουσεν, πολλὰ ἐσυλλογᾶτον...

[3] Preda Buzescu.

Iară Seichel Moişej, cu alazonie[4] nice-ş aducea aminte de vitejiia lui Şerban vodă, ci-ş bătea joc de dînsul, zicînd: —„Să vedeţi acum pre rumînul cel gros ce va să paţă ! Numai să-mi treacă aripa cea dreaptă, numaidecît să biruesc pre Şerban vodă, duşmanul mieu”.

Atuncea Şerban vodă sosi şi-l ocoli şi-l strînse dintîi şi-l
f. 376 înbulzi, atîta-l spăre şi-l înblănzi şi-l băgă acolo | înlăuntru, de-l încue ca într-o clucse[5]. Dumnezeu atotpûtérnicul dede-i cutremur pentru moşiia lui şi pentru alazonie.

Atunce chiemă pre toţ voinicii şi le zise : — „Fiţi astăzi ca leii, să nu le dăm vréme să dea războiu să ne biruiască, ci cu ajutoriul lui Dumnezeu să-i lovim noi făr de véste”.

Atunce trecură mulţi pedestri şi călări şi nici unul n-au perit, multe tunuri slobozind asupră-le şi i-au ferit Dumnezeu pre dînşii cu Şerban vodă.

Pentru că daca s-au apropiiat, au dat năvală dorobanţii şi călărimea şi déderă o sabie, cît au început a fugi, trecînd liştava[6] ca broaştele şi periră, cît dintru dînşii nu scăpară mai nimica. De va fi trecut cineva liştava dincolo, iar ei îl omorîia cu sabiia.

Intr-acest războiu s-au aflat ucis acel proclet Seichel Moişej, mort despuiat. Aşa au petrecut de alazonie, pentru că nu vrea dragostea şi prieteniia; pentru nepricéperea lui ş-au pierdut toate oştile, apoi îş puse şi sufletul[7].

Pentru întoarcerea lui Şerban vodă la Tîrgovişte după ce au bătut pre Seichel Moişej

Şerban vodă mérse cu toţii boierii şi cu oştile de întrară în bisérică şi să închinară, mulţămind lui Dumnezeu că le-au dat putére de au biruit pre Seichel Moişej, pizmaşul ţărăi, şi chiemînd oştile le zise : — „Dau-vă astăzi multe veşti şi bună voe, cineş cu obicéiul să aibă de la mine cu a lui vrednicie, că au arătat fieştecare vitejie de am biruit pre vrăjmaşul şi am aflat mîntuirea.”

Acéstea şi altele multe au zis voinicilor şi tunce să întoarse
f. 376 v | cu bucurie la Tîrgovişte, eşindu-i boiarii şi mitropolitul cu toţ preoţii înaintea lui cu căntări, veselindu-se şi dînd slavă lui Dumnezeu.

Apoi deaca au trecut 5—6 ani, de să potolise toate vrăjbile şi să aşăzase ţara şi era pace, iar duşmanul aruncă cu piatra şi trecu pacea cea multă şi să rădică iară cu vrajbă rea şi cu lacrămi[8].

---

[4] Avec fanfaronnade : μὲ τὴν ἀλαζονείαν, v. 163.

[5] Clucse = cursă (piège) : πλέον δὲν εἶν ἐλπίδα, v 174.

[6] Liştava mocirlă, apărie (étendue d'eau) : ἄρχισαν νὰ φεύγουν τὴν λίμνην, v. 189—190.

[7] A ce chapitre correspondent dans E Legrand les vers 115—204, dont le traducteur roumain omet les vers 124—130.

[8] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 205—236 ; les vers 209—219 sont simplement résumés par le traducteur roumain.

Cînd s-au pogorît Bator Gabru de au gonit pre Şerban vodă şi au jăfuit toată Ţara Muntenească

Atunce Şerban vodă deaca auzi, nimica n-au avut ce face, că Dumnezeu l-au osîndit nevrînd să păzască obiceaiul, Dumnezeu nu i-au răbdat, ci s-au pogorît Bator Gabru cu toate oştile lui şi nefiind gata de războiu, el au fugit şi fugiră toţi, deaca nu putură da războiu cu dînsul să-l biruiască; şi toată ţara au fugit la Dunăre de peirea lui Bator Gabru. Şi au şezut trei luni de au jăfuit toată ţara şi au stricat mănăstirile şi céle mari şi céle mici.

Deci deaca văzură Muntenii atîta răotate, au trecut Dunărea la turci şi s-au dus la sultan *Ahmet VIII, fiiul lui sultan Mehmet III* [9] împărat, ca să trimiţă să aducă pre feciorul Mihnii vodă, să le fie domn şi să fie pace. Şi într-acel ceas au trimis. Şi venind în Ţara Muntenească, au gonit pre Bator Gabru şi s-au dus în Ţara Ungurească.

Iară Radul **CНь** < =fiul> Mihnii vodă, au venit domn în Ţara Muntenească şi era ţara prădată de Batăr Gabru, de nu rămăsése nici pîine, nici vin, nici vacă, nici oae, că luase toate
f. 377 în Ţara Ungu | rească încît şi odăjdiile tuturor biséricilor le luase.

Iar apoi Şerban vodă au venit asupra lui Bator Gabru. Şi deaca l-au biruit Bator Gabru pre Şerban vodă, s-au dus în Moldova şi era foarte cu mirare, căci să dusése făr de véste, întrînd gînduri în inima lui, să strîngă oşti să vie iar la Bator Gabru să-şi izbăndească. Şi într-acel ceas s-au dus în Ţara Leşască şi au strîns multe oşti, între carii era 800 de jolniri călăraşi şi pedestraş 700 de oameni, trimiţind şi în Ţara Muntenească să-ş strîngă roşii şi toţi dorobanţii, să margă în Ţara Ungurească să-ş izbîndească despre Bator Gabrul cel nebun şi să-l înţelepţească.

Şi deaca auziră boiarii şi roşii, mari şi mici, au fost bucuroşi să margă în Ţara Ungurească, pentru acea amărăciune şi pradă ce-au făcut Bator Gabru în Ţara Muntenească.

Şi au trimis pre Stanciul vel slugériu acolo şi oştile să întoarsără cătră dînsul şi viclenіră pre Radul vodă, gonindu-l într-acel ceas.

Iar ei trecură muntele Braşovului şi-i déderă războiu mare în luna lui iunie, în zioa de sfinţii apostoli Petru şi Pavel.

Deci biruiră pre duşmanul, tăindu-i 25.000 de voinici, de căzură toţi în războiul acela.

Şi începînd să-i mănînce pasările, iară văzîndu-i Şerban vodă, i să făcu milă şi porunci de-i strînse pre toţ la un loc şi aducînd pămînt mult, au pus peste dînşii şi i-au acoperit, făcînd şi un stîlp de piatră înalt, ca să-şi vază ruşinea lor.

---

[9] Les mots en italiques sont écrits en marge, d'une autre main.

Iar nebunul Bator Gabru, începînd a fugi, puţin au
f. 377 v fost să se înece | într-o apă, căzîndu-i gugiumana cu pénele céle poleite ce purta în cap şi să ascunse ca un cîine.

Iar să zicem că au fugit cu mare ruşine şi nu i-au folosit nimica pénele céle multe ce avea năvălind, să ajungă la Sibiiu să între înlăuntru să se închiză.

Iar ceialalţi n-au ajuns să se închiză, ci au rămas toţ în pămîntul lor. Însă dupe cum au făcut el noao, aşa s-au răsplătit şi lui de au perit Bator Gabru cu totul, că acea răotate au fost făcut şi el în Ţara Muntenească, de au prădat şi au sfărîmat toate bisericile, de sînt şi pînă în zioa de astăz sfărîmate. Şi el au fugit la Sibiiu, pentru că n-au avut creeri în capul lui [10].

Aicea scriem de izgonirea lui Şerban vodă şi iară a firea domn Radul vodă

Şerban vodă deaca birui pre pîngăritul de craiu, au venit la Tîrgovişte ca să domnească Ţara Muntenească, iar nevrînd Dumnezeu, s-au dus în Ţara Nemţască şi mai departe, pentru ca să-ş aducă aminte de Ţara Muntenească, cum nu ş-au chivernisit domniia bine.

Atunce au întrat Radul vodă în Ţara Muntenească şi au gonit pre Şerban vodă pînă în Ţara Moldovei cu mulţi turci şi tătari, tăindu-i mulţi léşi şi robindu-i, cît abiia au scăpat numai el singur. Şi ducîndu-se la înpăratul nemţesc, l-au priimit foarte cu cinste, dîndu-i de chieltuială ca să-i fie de chiverniseală, cît va lăcui acolo, el şi oamenii lui să fie în odihnă, domnind
f. 379 v ani 8, luni 8.

Valahia

Domn 33 — Domnie [11] 38

capu 33

Radul vodă al noaolea, feciorul Mihnii vodă, au venit domn de la Poartă şi cu mare cinste au întrat în Tîrgovişte, la scaunul său şi după ce s-au aşezat la domnie bine şi cu pace, ca un domn harnic, întăi ş-au tocmit ţara, apoi i s-au închinat toţ roşii şi ceialalţi slujitori cu mare giurămînt să-i slujască cu credinţă luund ertăciune pentru ficleşugul ce au făcut cu Ţara Ungurească de ş-au izbîndit şi ei pentru răul ce făcuse şi ei aici şi făgăduindu-se că vor fi gata şi sîngele a-ş vărsa pentru dînsul. Şi aşa s-au odihnit şi cei mici şi cei mari de toate răotăţile.

Iar un boiar mare anume Bărcan [12], care au fost stolnic mare la Şerban vodă, fiind ficlean, dinpreună cu alţi opt boiari,

---

[10] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 237—354 ; les vers 237—244 sont adaptés dans la traduction roumaine.

[11] Dans l'original figure par erreur le mot *domn* Ces titres n'existent pas dans l'original grec de Matthieu de Myre ; ils appartiennent à Axinte, qui les utilise d'une manière stéréotype dans sa compilation

[12] Dans le mss. figure par erreur le mot *Gărcan* ; en grec Παρκάνος, v. 391.

au făcut sfaturi réle ca să omoară pre Radul vodă făr de véste şi să rădice domn pre Mihai cămăraşul. Şi atunce să meargă pre la toţ neguţătorii să-i omoară şi să le ia toată avuţiia şi să gonească pre toţ grecii cîţ să vor afla în Ţara Muntenească. Iar Dumnezeu n-au vrut cum vrea ei, ci cu vina lor să-i judece. Că aflînd Radul vodă vicleşugul acelor boiari, au învăţat de i-au omorît pre toţ într-acel ceas şi i-au dat pre poartă afară, ca să se învéţe şi alţii de a mai vicleni pre domnu-său [13].

Aicea scriem de Radul vodă, unde au crescut şi din ce neam să trage şi pentru Bator Gabru

f. 380 *Că <după naşterea> lui | au fost rudă din Mihna Lidii*[14], pentru că avea nădejde de multe ori de domnia Ţărăi Munteneşti, domnit-au, moşu-său 9 ani. Apoi au rămas tată-său de au ţinut scaonul, fiind harnic şi cinstit de toţ boiarii.

Iar un boiar mare, anume Iane[15], era foarte viclean şi umbla la Poartă Înpărătească făcînd cuvinte réle ca să-l scoaţă din domnie şi să-l omoară. Deci scăpînd el, s-au dus de s-au turcit ca să trăiască bine cît va fi.

Iar Radul vodă fiind atunce cocon mic, s-au dus la Veneţia pentru ca să se pedepsească şi să învéţe minte şi toată înţelepciunea cărţii să ştie bine. Şi în scurtă vréme învăţă carte cît să mira toţ de înţelepciunea lui. Deci apoi de acolo s-au dus la Ţarigrad şi au cerşut de la înpăratul domniia în Ţara Muntenească, fiind cu domnia la scaun Mihai vodă care au luat Ţara Ungurească şi s-au făcut crai.

Iar deaca au murit Mihai vodă şi după ce au fugit şi Şerban Basarab vodă, apoi au venit Radul vodă să domnească iară cu pace.

Iar Bator Gabru începu a face cuvinte să vie iar asupră-le ca şi întăi, că-i părea că n-au mai rămas oameni nimica.

Atunce Radul vodă scrisă carte la înpăratul turcesc, făcîndu-i ştire den toate lucrurile, de care înţelegînd împăratul, i-au scris altă carte ca să strîngă toate oştile de grab şi să margă asupră-i cu toată putérea lui şi să ia şi pre Ştefan vodă domnul Moldovei cu dînsul să-i fie într-ajutoriu.

f. 380 v Şi aşa s-au strîns toate oştile lui. Iar Bator | Gabru deaca au auzit de acea véste rea, el numai ci tremura de frică.

Deci boiarii lui făcură sfat : — „Cum, pentru un om fără minte ca acesta şi nebun, să ne lăsăm noi moşiile noastre, să zică domnii că nu ne-am chivernisit ţara bine? Ci noi cu turcii

---

[13] Aux deux derniers chapitres correspondent dans E. Legrand les vers 355—410 Les vers grecs 411—448, où Matthieu nous parle des rapports tendus entre les Roumains et les Grecs sont omis par le traducteur roumain.

[14] Αὐτὸς ἦτον τὸ γένος του ἀπὸ τοὺς Μιχναλίδας (c'est-à-dire *de Mihnea*).

[15] Iani (en grec Γιάννης) Cantacuzino, grec très riche qui a joué entre 1589 et 1593 un rôle important chez les Turcs, en ce qui concerne les Pays Roumains.

nu ne vom bate şi cu tătarăi şi cu muntenii şi cu moldovenii". Ci după ce au făcut sfat, l-au şi omorît.

Şi aşa s-au întors Radul vodă cu cinste şi n-au făcut nici un războiu. Aşijderea şi Ştefan vodă <Tomşa> s-au întors cu atîta veselie în Ţara Moldovei[16].

Războiul lui Constantin vodă cu Ştefan vodă, fiind şi Şerban vodă în Ţara Moldovei, după ce-l scosése din Ţara Muntenească

Fiind pe acea vreme domnu la Moldova Constantin <Movilă> vodă, au priimit pre Şerban Basarab vodă cu veselie şi cu multă cinste, pentru că avea ei frăţie mai denainte vréme unul cu altul şi-l dărui cu mulţi voinici şi-l petrecu.

Deci petrecu şi pre Radul vodă şi pre craiu cu meşterşug mare, cum s-au scris mai sus. Iar împăratul deaca au auzit, mult i-au părut rău şi au mazilit pre Constantin vodă din domnie, trimiţind pre Ştefan vodă domnu în Moldova.

Iar Constandin vodă au trecut în Ţara Leşască şi peste puţină vréme s-au rădicat cu oşti ca să scoaţă pre Ştefan vodă din Moldova şi să domnească el. (Iar Dumnezeu n-au vrut cum au gîndit ei), ci au lovit amîndoao oştile şi au biruit Ştefan vodă.

La acel războiu mulţi léşi vitej au perit că era tot coconi
f. 381 | de boiari înbrăcaţ în hier şi pre toţ i-au robit turcii şi tătarii, şi-i ducea pre denaintea lui Ştefan vodă şi-i blestema. Deci ei să ruga să-i iarte şi să dea daruri, galbeni mulţi făgăduia, postavuri şi mărgăritare, ci nu le lua în samă nimica, ci au poruncit de le-au tăiat capetele.

Deci acei boiari au făcut atîta plîngere şi jale pentru coconii lor, ce au perit pentru Constandin vodă.

Atunce Ştefan vodă s-au aşezat în Moldova făr de nici o grijă, văzînd că au perit duşmanii lui toţ într-o zi.

Iar acei boiari au vrut să facă războiu cu Ştefan vodă şi lovindu-se de faţă, i-au biruit Ştefan vodă şi începînd a fugi, pre cîţ au prinsu, pre toţ i-au omorît.

Iar cei mai mari au fugit la Ţarigrad ca să-l pîrască la împăratul. Şi munciia să-i afle vină ca să-l scoaţă din domnie şi să aducă pre alt domnu ca să fie iar boiari mari. Că fiindu-le norocul prost şi rău, i-au dat Osman[17]-aga pre mîinile unor voinici de i-au adus la Ştefan vodă legaţ şi îndată au pus de l-eau tăiat capetele.

Iar pre Radul vodă l-au mutat cu domnia în Ţara Moldovei, după ce au domnit în Ţara Muntenească ani 5[18].

---

[16] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 449—518.

[17] Reçte: *Suman*.

[18] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 519—531 et 615—642, mais ces derniers sont simplement résumés dans la traduction roumaine. Le chapitre qui suit chez Matthieu, consacré à la « doamna » (δόμνας), l'épouse de Ieremia Movilă (E Legrand, v. 643—754) est omis par le traducteur roumain.

f. 386 Valahia

Domnu 34 Domnie 39

cap 34

Alexandru vodă al patrulea, după mutarea Radului vodă la Moldova, aflîndu-se la Poarta veziriului în Ţarigrad, i-au dat domnia, trimiţindu-l cu agă turc ca să apuce scaunul.

Iar boiarii dacă au auzit, au făcut sfat să rădice de grab pre Gavriil vodă şi nu vrea să priimească domnia fiindu-i frică de alt domnu, iar boiarii şi cu alţii cu toţi, ziseră : — „Noi pre tine te poftim să ne fii domnu". Atunce Gavriil vodă au grăit ca un înţelept : — „Voi, boiari mari şi mici, eu făr de voia şi ştirea împărăţiei nu mă voiu pune, numai ci-m voiu piiarde vremea, că a lui iaste ţara. Iar eu mă voiu duce la Ţarigrad, la Poarta cea Mare şi de va fi voia lui Dumnezeu, făr de zăbavă vă voiu vedea pre dumneavoastră, boiari, şi la cel ce vine domnu să vă închinaţ cu toţii".

Şi într-acel ceas au purces Gavriil vodă la Poartă.

Şi au venit Alexandru vodă cu cinste şi şezu în scaun în Ţara Romînească şi i să închinară toţ, şi mici şi mari.

Iar netrecînd vréme multă, i-au venit véste să margă la oaste trimiţind împăratului pre Schender paşa, să asculte oştile de dînsul la toate poruncile împărăţiei.

Aşa şi Alexandru vodă s-au gătit şi au scos tabăra afară. Atunce toţ boiarii să veseliră, făcînd sfat să tae pre greci, că
f. 386 v i-au urît. Iar Lupul paharnicul atunce vicleni; ci | sîrbii şi bolgarii mergînd la Alexandru vodă ziseră :—„Doamne, boiarii sînt ficléni, ci poruncéşte ca să se tae boiarii şi grecii." Atunce auzind Lupul paharnicul dinpreună şi cu spătariul [19], au fugit în Ţara Ungurească.

Iar ceialalţi deaca văzură aceasta, ei să sfătuiră : cum vor face ? Ci ziseră : — „Că nici un vicleşug nu ştim, ci noi cu toţii ne vom pune capetele pentru tine, domnul nostru". Alexandru vodă neavînd ce să facă, că-l grăbiia să margă la războiu şi făcînd jurămînt, i-au ertat. Şi purcegînd într-acel ceas la oaste, s-au împreunat cu Schinder paşa şi l-au dăruit foarte bine. Trecînd Nistrul pe la ** [20], fiind acolo o cetate naltă şi începînd a o bate, aceia loviia tot trupuri, iar ceştea tot pietri.

Deci au făcut sfat să dea năvală şi toţ năvăliia întru care războiu au trecut un glonţu peste capul paşei şi căzînd jos dupe cal, toţ s-au spăriat.

Atunce alergînd Alexandru vodă, au rădicat pre paşa de l-au pus călare pre calul lui, iar el au încălecat pre alt cal şi s-au depărtat ca să nu-i sosească şi lui vreun glonţu, că nu-i va folosi nici împăratul<ui>.

---

[19] Matthieu n'indique pas son nom, mais il s'appelait Păruş Voir N. Iorga, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, Bucarest, 1902, p. 104, note 1. *Studii şi materiale de istorie medie*, IV (1960), p. 572.

[20] A compléter : Raşcov.

Deci cei din cetate temîndu-se de mulţimea turcilor, într-acea noapte au fugit din cetate şi a dooa zi sculîndu-se Schender paşa şi aflînd cetatea pustie, mult s-au mirat de fugirea lor, neştiind încătro au fugıt.

Atunce au alergat ostaşii la cetate ca să dobîndească cevaş şi negăsind nimica s-au întors înapoi făr de nici o dobîndă.

Iar cîmpii sta albi de cealmale şi trupurile lor umflate,
f. 387 măncîndu-le gadinile, dupe cum sînt învăţate. Şı nımica | mai nainte n-au mers, ci au făcut pace şi s-au învîrtejit înapoi cineş la ţara sa.

Iară Alexandru vodă după ce au venıt cu toţ slujitorii <în majorıtate, greci> şi s-au aşezat în scaun la Tîrgovişte, <boierii> au făcut sfat să tae pre greci. Şi îndată <Alexandru vodă> au omorît pe Cărstea vornicul [21] şi i-au luat tot ce au avut.

Şi vrea să tae pre mulţi, ci n-au putut di frica paşii, pentru că deaca au auzit că au tăiat pe Cărstea vornicul, i-au cerşut 40.000 de galbeni de aur, ca să-i trimiţă la împărăţie.

Iar Lupul ce era pribag în Ţara Ungurească, deaca au înţeles că au omorît Alexandru vodă boıarii, el ş-au plecat capul la craiu ca să-i dea oaste ajutoriu şi să meargă asupra lui Alexandru vodă.

Iar el deaca auzi de Lupul paharnicul că strînge oaste, şi va să vie asupra lui, s-au umplut de inimă rea, măcar că tot nu credea că va face un lucru ca acesta.

Ci îndată au trimis o carte la craiu ca să vază şi să adeveréze pentru acest lucru.

Iar craiul i-au trimis răspuns cum că nu ştie nımica, nici în ţara lui nu să strînge nici o oaste ca să-l înşale să-l lovească făr de véste.

Iar alţii din priiateni îi făcea ştire pentru Lupul paharnicul că vine cu oşti gréle, ci să nu mai aştepte altceva mai mult, numai să trimiţă în ţară să-ş strîngă oştile şi să se apere de vrăjmaş. Iar el tot nu-i credea, cı-i lega de coadele cailor şi-i tîrăia prın tîrgu, de care nimenea nu cuteza să-i maı spue, că-i omorîia; şi el tot şedea în scaun. |

f. 387 v Iar deaca i-au venıt veste că au întrat Lupul în ţară, s-au umplut de inimă rea. Şi strîngînd puţintei călăraş şi pedestraşi cîţ să aflară acolo, le-au zis : —„Iată că avem mare nevoe de către marginea Ţărăi Ungureşti, ci să staţi toţ cu mine şi vă voiu da lefile îndoite".

Iar ei i-au răspuns : — „Că ai călcat jurămîntul ce ai făcut cu noi, de ne-ai oprit simbriile şi <cu> obiceaiurile réle ne-ai călcat şi ne-ai urît pre toţi, cît am rămas la mare sărăcie; şi arme de războiu n-avem ca să putem sta împotriva vrăjmaşilor, că le-am vîndut şi le-am petrecut toate pentru nevoile ce am

[21] Soupçonné d'être le chef des boyards révoltés

avut de la tine, doamne, şi acuma nu-ţ putem folosi nimica, ci numai te scoală de fugi şi-ţ scuteşte capul cum vei putea".

Atunce Alexandru vodă le mulţemi şi le déde o pungă de bani ca să împarţă cu toţii.

Măcar că au fost trimis mai nainte 700 de sîrbi ca să stea înpotriva Lupului şi să-i aducă limbă [22], iar ei procleţii, fiind ficleni, s-au făcut tot una cu dînşii şi le era sfatul să prinză pre Alexandru vodă cu toţ boiarii lui.

Iar domnul înţelegînd de acel sfat rău, numaidecît au încălecat pre cal şi au fugit, iar în urma lui Lupul încă au sosit şi de grab au început a tăia pre boiarii greci şi pre slugile lor carii jăfuise ţara. Şi mult sînge s-au vărsat de neguţători greci gealepi şi de tot feliul de oameni, fiind într-o miercuri în deseară. Şi nu să vedea cum fugiia unul de altul de frică şi multă groază. Mulţi boiari căzură, între carii şi pe mitropolitul ce
f. 388 era pe acea vreme, i-au tăiat capul de-i sta | trupul gol în praf, luundu-i şi odăjdiile.

Iară Alexandru vodă s-au despărţit de doamna lui şi s-au dus într-altă ţară gol şi făr de haine asupra sa. Cine-l vedea, multă inimă rea i să făcea, un domn ca acela să fie gol şi gonit de o slugă a sa.

Deci Alexandru vodă deaca să despărţi de doamna lui, s-au dus la Brăila, de care auzind Radul vodă, îndată i-au trimis bani de chieltuială şi haine să-l îmbrace şi să-l cinstească că să prinsése fraţ. Doamna încă au fugit decindea la Ruş [23] şi atunce ş-au deschis ochii de au văzut zioa.

Iar Alexandru vodă aflîndu-se la multă inimă rea pentru despărţirea doamnei sale, într-acea zi au sosit un om de la Ruşi şi i-au zis : — „Bucură-te, doamne, nu te întrista că-ţ aduc véste bună de la doamna măriei tale, că iaste sănătoasă, şi au trecut la Ruş aşteptînd pe măriia ta cu zioa cea bună". Iar el auzind această véste bună, déde mulţemită lui Dumnezeu. Şi l-au dăruit cu aceia ce au avut lîngă dînsul. Şi îndată au întrat într-o ghimie şi sosind la Ruş, s-au împreunat cu doamna lui. De acolo aşteptînd şi trăgînd nădéjde ca să-i vie véste bună de la turci, ca să fie iar domnu şi să între în Ţara Muntenească, iar ei l-au dus la Ţarigrad.

Iar Lupul să mira de cele ce au început, de care să va apuca întâi : să îmblînzească turcii, au să dea ungurilor lefile? Şi n-avea de unde, ci au apucat pre toţ neguţătorii de i-au închis la o mănăstire de le-au luat toată avuţiia, de au dat ungurilor ca să se plătească şi să iasă din ţară. Între carei mai era unul ce-i zicea Buzduga [24], om rău, blestemat, obraznic,
f. 388 v tălhariu, avar, | silnic, pre acela l-au trimis ca pe cîţ greci va afla, pre toţ să-i omoară.

---

[22] Să-i aducă limbă = a spiona (espionner).

[23] Rusciuc, aujourd'hui Roussé.

[24] En grec Μπουζδουγάννης, v. 1123.

Deci el, ca un om crud şi nebun, pre cîţ greci şi gealepi au găsit, pre toţ omorîia şi le lua marfa făr de nici o milă.

Alexandru vodă cît au domnit, nu scrie, iar prin socoteală, ani 4. [25]

f. 392 Valahia

Domnu 35 Domnie 40

cap 35

Gavriil Moghila vodă, unul numit cu acest nume, aflîndu-se la Poartă, avea mertic de la împăratul cîte 10 ughi pe zi.

Şi după ce au mazilit împărăţiia pre Alexandru vodă, i-au dat domniia şi steagul cu un agă turcu şi pre chir Dumitraşco şi pre Nicolae Catargiul. Iar după ce s-au aşezat la scaon, au făcut pe Lupul acel mai sus numit, spătar mare. Şi peste puţină vréme i-au venit poruncă de la împărăţie lui Gavriil vodă să margă cu Schender paşa la oaste.

Deci gătındu-se şi purcezînd cu toate oştile, s-au împreunat cu Schender paşa. Indată paşa au apucat cu mîna cea dreaptă pre Lupul spătarıul, mustrîndu-l şi zicîndu-i : — „Tu eşti Lupul cel viteaz? Bine ai venit la mîinile mele, că mai mult nu vei mai trăi, ca altă dată să nu mai rădici sfaturi pre capul domnilor şi să-i scoţi afară”. Şi aşa puindu-l în obezi, l-au trimis la Dărstor la închisoare. De carele au şi scris la împăratul, făcîndu-i ştire că au prins pre Lupul în oaste, „carele au jefuit grădina şi au suduit numele împărăţiei tale, iar acum iaste în mîinile mele legat şi în fiară ; ci să-m dai răspuns cum voiu să-l pedepsescu”. La care i-au dat răspuns : moartea lui

f. 292 v să fie | de ţapă.

Atunce Schender paşa chiemînd pre cadiul să judece pre Lupul duşmanul; deci după ce l-au judecat îndată l-au şi înţepat. Şi cu această moarte s-au răsplătit şi lui şi Buzdugăi, carii au omorît pre greci făr de milă.

Iar în scurtă vreme viind mazilie lui Gavriil vodă, au trecut în Ţara Ungurească cu toată casa lui şi acolo ş-au săvîrşit viaţa. Cît au domnit, nu scrie, dar prin socoteală, ani 1. [26]

---

[25] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 781—818, 833—891, 901—918, 957—990, 999—1058, 1079—1129 Les autres vers (755—780, 819—832, etc) sont omis ou résumés Les vers 1130—1156 qui terminent le chapitre sont omis dans la traduction roumaine.

[26] Les dernières lignes en italiques n'existent pas dans l'« Histoire » de Matthieu , le reste du chapitre correspond dans E. Legrand aux vers 1157—1162 (jusqu'à μερτίκι Δέκα φλωρία κίτρινα), 1175—1177, 1255—1260, 1283—1313, les derniers vers traduits en roumain étant . 'Εκεῖνος (Buzdugan) ὁ ἀπάνθρωπος, καὶ ὁ κακὸς ἀβάνης | ὁποῦ ἔχαλνα τοὺς Γραικοὺς χωρὶς ἐλεημοσύνην. Les autres vers : 1163—1174, 1178—1254, 1261—1282, 1314—1324 (les derniers de l'« Histoire » de Matthieu) sont omis par le traducteur roumain.

LA FONDATION DE L'« ACADEMIE GRECQUE » DE BUCAREST. LES ORIGINES DE L'ERREUR DE DATATION ET SA PÉNÉTRATION DANS L'HISTORIOGRAPHIE *)

VICTOR PAPACOSTEA

I
INTRODUCTION

Il est généralement admis que, dès l'aube du christianisme, l'école fut une annexe de l'église, sa principale fonction étant de préparer les cadres cléricaux. Lorsque les chrétiens eurent pris possession de l'Etat, c'est toujours dans l'église que se formaient ceux destinés aux fonctions publiques.

Au Moyen Age, des siècles durant, les programmes de ces écoles furent des plus sommaires. Même quand cet enseignement embryonnaire se fut développé et que les écoles supérieures et les « universités » eurent fait leur apparition, elles continuèrent à se trouver sous l'autorité totale de l'église. Toutes les études y étaient subordonnées à la pensée théologique, dont le niveau — pour les besoins d'ordre imposés par les possédants — était très bas et rigoureusement surveillé. Ce sera pourtant à certains membres du clergé que reviendra, sporadiquement, le mérite d'avoir brisé le cercle étroit des préoccupations de culture strictement théologique, pour s'engager dans le domaine des spéculations plus élevées, vers la pensée philosophique et scientifique. Mais il ne s'agit là que de quelques cas isolés, nullement intégrés dans un système organique, aux idées et aux méthodes reflétant un état économique et social nouveau.

* Cette étude représente la première partie d'une analyse critique à l'historiographie roumaine et étrangère qui a attribué à Şerban Cantacuzino la fondation de l'Académie grecque de Sf. Sava. Dans la seconde partie, qui paraîtra dans notre prochain numéro, l'auteur prouve, par une étude minutieuse des documents contemporains, que cette école fut fondée sous le règne de Constantin Brîncoveanu, en 1695.

(L'étude étant posthume, quelques notes ont été complétées par Cornelia Papacostea-Danielopolu).

Le développement des communes — des villes libres surtout — et de la bourgeoisie enlèvera au phénomène culturel son caractère étroit dû aux nécessités modestes de la société agrarienne, en l'affranchissant petit à petit de ses servitudes théologiques. Il s'ensuivra un grand progrès dans le domaine de la culture technique, dans celui des arts libéraux et, finalement, de la pensée philosophique et scientifique. A ce même moment, le niveau de l'enseignement supérieur s'élèvera par la laicisation lente, mais ininterrompue, de son contenu. Le mouvement humaniste et surtout les courants réformateurs de l'église réaliseront les premières étapes de cette évolution favorable de l'école. Ce sera ensuite le tour des grandes impulsions données par les « despotes éclairés ». Enfin la Révolution Française, par l'affranchissement de l'esprit humain de toute contrainte, aboutira à la séparation formelle et fondamentale de l'école et de l'église.

Par conséquent, les peuples qui ont bénéficié de bonne heure d'un développement urbain intense ont connu, grâce aux conditions matérielles favorables et au développement plus libre de l'esprit et des talents, un essor plus rapide de la culture et de l'enseignement. Dans les sociétés agrariennes, fortement dominées par le théisme et par la tyrannie des théologiens, paralysées par le fameux « immobilisme », conséquence des conditions économiques et sociales, l'activité intellectuelle, placée sous le contrôle permanent de la philosophie scolastique, connut fatalement un progrès beaucoup plus lent.

En lignes générales, c'est là l'évolution que l'on relève dans les Etats Roumains en ce qui concerne le phénomène de culture intellectuelle, évidemment avec les différences spécifiques déterminées par la diversité des facteurs intérieurs et extérieurs qui y ont agi au cours des siècles (facteurs socio-économiques, géographiques et historiques, diversité des courants d'idées, personnalités exceptionnelles, etc.).

En Valachie et en Moldavie, un des principaux facteurs de progrès dans le développement de l'enseignement et de la pensée philosophique a été représenté par les Grecs. Membres de communautés urbaines millénaires de navigateurs et de commerçants, avec des traditions ancestrales de rationalisme et de liberté de la pensée, les Grecs ont immigré en grand nombre chez nous de tout temps, mais surtout après notre intégration dans le système économique ottoman, qui était sous leur domination. Parmi les moines grecs immigrés, apparaissent des personnalités qui militeront de bonne heure pour un enseignement libre. Il ne faut pas oublier que presque toute l'élite intellectuelle de la nation greque portait à cette époque la soutane. Il est donc bien naturel que ce soit du sein de ce clergé grec et des théologiens que sortiront les éléments de progrès et de réforme. Matthieu de Myre, Kyrillos Loucaris, Theophylos Korydaleus, Dositheos Notaras, Ioannis Karyophyllos, Sevastos Kyminites, Chri-

santos Notaras, Nichiforos Teotochis, Evghenios Voulgaris et tant d'autres, sont les éléments grâce auxquels on verra, petit à petit, se réaliser un enseignement « moderne », fondé sur la liberté de la pensée et sur l'étude des sciences positives (géographie, physique, mathématiques, sciences naturelles et astronomie).

Mais les professeurs grecs n'auraient pu réaliser un tel enseignement, si grande qu'eût été leur passion pédagogique et didactique, s'ils n'avaient disposé des conditions tout à fait spéciales que leur offraient l'état de demi-indépendance des pays Roumains, un climat de plus grande liberté intérieure, l'appui de la société et surtout la générosité de certains princes régnants. Aussi les nouvelles écoles du XVII^e^ siècle, qui pratiquaient un enseignement humaniste, philosophique et scientifique, portaient-elles le nom « d'écoles princières », étant patronnées par le représentant du pouvoir temporel — le prince — et entretenues du trésor de l'Etat ou même de celui du prince. Il y aura, sans doute, de nombreuses dérogations ou déviations dans ce système, ainsi que des carences dans l'organisation de ces écoles, surtout dans les moments de crise financière, malheureusement si fréquents. Très souvent, il est vrai, on eut recours à l'église et au clergé, qui possédaient des biens et des revenus immenses, pour l'entretien de ces écoles. Le patronage princier ne cessa pourtant jamais de s'y exercer effectivement, sans opposition grave de la part de l'église. C'est ainsi que le processus de laïcisation de l'esprit et des programmes, dont les premières manifestations s'enregistrent en Valachie dès le commencement du XVII^e^ siècle, ne cessa de progresser, parallèlement aux conquêtes idéologiques et scientifiques. Même si l'on ne parvint pas à une séparation formelle, le lien avec l'église faiblit de plus en plus, ne pouvant empêcher dorénavant l'évolution que nous venons d'esquisser.

C'est vers la fin du XVII^e^ siècle que fut fondée, à Bucarest, au monastère de Sf. Sava, une de ces « écoles princières », une « Académie » greque comme on l'appelait couramment, qui, au point de vue de l'enseignement et, en général, de la culture intellectuelle, amena la principauté valaque à un niveau européen [1]. Une école semblable fut fondée dans la

[1] Un grand nombre des professeurs avaient fait leurs études dans les universités italiennes et allemandes, comme on le verra dans ce qui suit ; v. pour l'influence des premiers, Mario Ruffini, *L'influenza italiana in Valachia nell'epoca di Constantin Vodă Brâncoveanu*, Milano, 1933. N. Iorga, dans *Istoria învăţămîntului românesc*, Bucarest, 1928, p. 42, croit que les fondateurs ont suivi le modèle padouan. Cl. Tsurkas, dans *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans, La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée* (1563–1646), Bucarest, 1948, p. 115, croit que le cycle de la philosophie aristotélienne — qui était enseigné à Bucarest et Jassy, vers la fin du XVII^e^ siècle, dans l'interprétation de Théophilos Korydaleos — doit être considéré « *comme le commencement de notre rattachement à la nouvelle civilisation européenne* »; le même voit dans l'organisation — tant à Bucarest qu'à Jassy — l'influence de l'Académie constantinopolitaine, qui avait, elle aussi, subi l'influence de l'Université de Padoue (*ibidem*, p. 61).

capitale de la Moldavie. Même avant la fondation de ces hautes écoles, il a dû probablement y avoir dans les monastères dédiés des moines grecs plus instruits qui enseignaient le grec, soit comme précepteurs dans les maisons des boyards, soit dans les monastères mêmes [2].

Les programmes de ces « académies » instaurèrent dans la vie de la société roumaine, sous une forme officielle, l'étude du classicisme gréco-romain, de la philosophie et de la médecine [3]. Plus tard on y introduisit celle des sciences positives et des langues modernes [4]. La théologie y avait occupé, évidemment, la première place, mais elle commençait à diminuer en importance en raison du développement de l'enseignement philosophique et scientifique [5]. Les nouveaux courants d'idées surtout qui, par Korydaleus et ses émules, ouvraient pour la pensée philosophique le chemin du positivisme et du matérialisme, trouvèrent dans les deux capitales roumaines, à la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e] siècle, des conditions de développement qui, ainsi que nous l'avons montré, manquaient à Constantinople et, en général, dans les pays de l'Orient ottoman [6].

Dans une louange (Ἐγκώμιον) prononcée en 1695 devant Constantin Brîncoveanu et la cour valaque, le savant de Trébizonde Sevastos Kyminites, recteur de la nouvelle fondation et adepte du courant néo-aristotélien, fit un vibrant éloge de la philosophie, manifestant une visible hostilité à la scolastique [7]. Il y insista aussi sur la nécessité d'éclairer

---

[2] Dimitrie Cantemir affirme que Vasile Lupu « a donné l'ordre que dans tous les grands monastères on reçoive des moines grecs, afin qu'ils enseignent aux fils des boyards la langue et la science grecques » (*Descriptio Moldaviae*, Bucarest, 1872, p. 154).

[3] Alexandrus Helladius, *Status praesens Ecclesiae graecae*, Nuremberg, 1714, p. 60, dit : « Medica studia, in his gymnasiis, vel Universitatulis, ut ita loquor, si Bucurestium excipies, plane ignorantur ».

[4] Le chrysobulle d'Alexandros Ypsilantis dans V. A. Urechea, *Istoria şcoalelor de la 1800—1864*, tome IV, Bucarest, 1901, pp. 55—60 et 66—72.

[5] Sevastos Kyminites, dans ses discours met la philosophie avant la théologie. La culture, dit-il, est fondée sur « les enseignements philosophiques et théologiques » ; v. Hurmuzaki, XIII, *Scrieri şi documente greceşti privitoare la istoria românilor din anii 1592—1837*, cueillis et publiés par A. Papadopoulos-Kerameus, traduits par G Murnu et C. Litzica, Bucarest, 1914, p 206 ; éd. grecque, p. 227.

[6] La philosophie de Théophilos Korydaleus a été étudiée, partiellement, par Otto Jochem, *Scholastisches, Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilos Korydaleus zu Aristoteles Schrift von der Seele* Giessen 1935. V. aussi les compte rendus d'Otto Schroder dans *Byzantinische-neugriechische Jahrbucher*, 12. Band, Athènes, avril 1936 et Oscar Schneider, *Ein Giessener Handschrifft des Theophilos Korydaleus*, dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher*, 5. Band, p. 397, Athènes, décembre 1927. Une étude complète de Cl. Tsurkas, *op. cit.* Celui-ci fait une critique sévère à Otto Jochem (v. pp. 47, 56, 57, 101—103, 220 et 246). Les disciplines philosophiques ont été enseignées à Bucarest et Jassy d'après les livres et les cours de Theophilos Korydaleus dès la fondation des deux écoles princières et jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle Ancien directeur de la Grande Ecole du Phanar — Σχολὴ τοῦ γένους — ami de Kyrillos Loucaris, Theophilos Korydaleus fut l'adepte convaincu du courant néoaristotélien, donc adversaire de la scolastique. Après l'assassinat de Kyrillos Loucaris, Korydaleus, ses élèves et ses adeptes furent persécutés comme hérétiques.

[7] Hurmuzaki, XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 197—198.

les jeunes gens « par la voie de l'enseignement libre et de la science » διὰ τῆς τοιαύτης ἐλευθέρου παιδείας τε καὶ μαθήσεως[8]. En jugeant d'après les programmes qu'elles reçurent dès leur fondation et d'après ceux qui lui furent ajoutés plus tard, l'historiographie roumaine a considéré en général ces « académies » comme des instituts de rang universitaire[9]. Les derniers chercheurs étrangers se sont ralliés à cette même opinion[10]. Naturellement, certaines caractérisations exagérées ont également été émises ; nous ferons, au cours de cette étude, les précisions et les rectifications nécessaires à ce sujet. Pour l'instant, nous devons nous borner à affirmer que, sans pouvoir les comparer, en ce qui concerne leur organisation et leur développement, aux universités dont disposait l'Occident à la fin du XVII[e] siècle, « les académies » de Bucarest et de Jassy ont pourtant représenté, du moins pour l'étude des disciplines philosophiques, des langues classiques et de la théologie, le commencement de l'enseignement supérieur dans les pays Roumains.

La valeur de ces positions intellectuelles si avancées dans le mouvement culturel de Bucarest à la fin du XVII[e] siècle n'a pas encore été suffisamment étudiée par notre historiographie ; on peut en dire autant des circonstances profondes expliquant cet important progrès. Certains chercheurs étrangers, tel que le savant helléniste Emile Legrand par exemple, ont signalé les conditions d'ordre politique qu'offraient à cette époque les Principautés Roumaines en faveur de la fondation et du développement d'un tel enseignement[11] à Bucarest et à Jassy. En effet, même

[8] *Ibidem*, p. 198 ; édition grecque, p. 219

[9] Constantin Erbiceanu, *Discursul rostit în aula Universității din Iași* ; le même, *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucarest, 1888, p XXXIX ; A. D Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, dans le vol. *Serbarea școlară de la Iași*, Jassy, 1885, p 61 N Iorga, *Inceputurile învățămîntului superior la români*, Kichinev, 1926 ; du même, *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des lettres à Bucarest*, Bucarest, 1928, p 18 (v. aussi la rédaction roumaine), du même, *Istoria învățămîntului român*, Bucarest, 1928, pp. 42, 105 ; Marin Popescu-Spineni, *Contribuțiuni la istoria învățămîntului superior* (*Facultatea de litere și filosofie din București*), Bucarest, 1928, p. 7 ; N. Iorga, *L'enseignement supérieur en Roumanie*, Bucarest, 1931, pp 10—11 , Marin Popescu-Spineni, *Instituții de înaltă cultură*, Văleni de Munte, 1932, p 208 (v. le chap. *L'enseignement supérieur en Valachie 1679—1830*) ; dr V. Gomoiu, *Inceputurile învățămîntului superior în România*, Bucarest, 1940, p. 46 ; D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 538 , C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, vol. III, I[re] partie, Bucarest, 1947, p. 163.

[10] Parmi les chercheurs étrangers plus anciens, Emile Legrand croyait, en se basant sur une source grecque publiée dans le Λόγιος Ἑρμῆς et à laquelle nous n'avons pu avoir acces, que l'école de Sf. Sava a obtenu officiellement le rang d'« Académie » à partir de 1697 ; v. aussi l'opinion de Mario Ruffini dans *op. cit.*, p. 31, formulée d'après celle de Erbiceanu, *Discurs*... Jassy, 1885, p. 20. Le dernier chercheur étranger, Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 64, se rallie aux opinions de N. Iorga dans *Istoria învățămîntului românesc*, p. 105

[11] Emile Legrand, *Ephémérides Daces*, vol. III, p. XIV : « On jouissait dans ce pays d'une demi-liberté, dont s'empressaient de profiter les jeunes gens qui voulaient se livrer à *des études que la politique ombrageuse de la Porte se plaisait alors à entraver dans la capitale de l'empire* ». La même opinion est exprimée aussi par Mario Ruffini, *op. cit.*, p 30. L'école de Constantinople « *era troppo vigilata dalle autorità turche perchè potesse liberamente insegnare*... » Celles de Bucarest et de Jassy étaient « *le uniche veramente libere nell'insegnamento* »

dans certains centres universitaires occidentaux anciens, un tel progrès intellectuel n'a pu être réalisé à cause de l'intolérance de l'église romaine ou des princes. Mais il ne faut pas croire non plus que la simple existence de ces conditions politiques, aussi importantes qu'elles aient été, auraient été suffisantes pour rendre possible un tel événement culturel. Toute une évolution économique et sociale était également nécessaire. La société roumaine avait-elle réalisé cette évolution?

Ce que nous devons signaler d'abord pour l'histoire de l'école de Sf. Sava, c'est le puissant retentissement qu'elle eut dans la société valaque de l'époque. La portée sociale de ce phénomène nous est prouvée par le nombre des étudiants que cette « académie » a eus du temps de Constantin Brîncoveanu. Alexandre Helladius [12], un contemporain, nous dit que leurs nombre atteignait jusqu'à 150 et dépassait parfois 200. Dans nos bibliothèques — à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et à l'Université de Jassy — plus de 150 manuscrits (pour la plupart des cahiers d'élèves) le témoignent aussi. Ils contiennent les cours de Theophylos Korydaleus tenus par les professeurs des écoles princières des deux capitales. Ni les bibliothèques de Grèce, ni celles de Constantinople et du reste de l'ancien empire Ottoman ne possèdent un aussi grand nombre d'écrits de celui qui a ouvert courageusement la lutte contre la pensée théologique et l'obscurantisme en Europe orientale [13]. C'est pourquoi on ne saurait expliquer la fondation et le développement des deux écoles princières de Bucarest et de Jassy, ainsi que tout le mouvement intellectuel développé autour d'elles, que dans le cadre de l'évolution économique et sociale de la Valachie et de la Moldavie, au XVII^{e} siècle, vers les formes de la monarchie centralisée [14]. Au centre de cette évolution — dans laquelle était engagée surtout la nouvelle noblesse, issue du mélange avec les Grecs — se trouvaient les princes eux-mêmes (Vasile Lupu, Matei Basarab, Gheorghe Duca, les Cantacuzènes, les Racovitza, les Brancovans ont été de grands producteurs et de grands commerçants) [15]. A son tour,

[12] Al. Helladius, *Status praesens Ecclesiae graecae*, p. 17 · « Numerus studiosorum quandoque CL, quandoque CC superat ».

[13] Cl. Tsourkas, *op. cit*, p. 61

[14] Victor Papacostea, *Istoria românilor în sec. XVII* (Cours universitaire, 1938—1939, litographié) Dans les conditions économiques et politiques créées dans nos pays par le monopole turc et l'accroissement du « kharatch », le prince et les grands propriétaires étaient les premiers responsables du pays envers la Porte. C'est ce qui explique les accaparements de plus en plus grands, l'intensification de la production et sa commercialisation de jour en jour plus intense, même en dehors du monopole turc Gheorghe Duca et Constantin Brîncoveanu sont les plus importants producteurs et négociants de nos pays à cette époque Le prototype de la grande noblesse accaparatrice, très représentatif, est Iordake Ruset Sur la manière dont s'est développé son domaine, v Ioana Rosetti, *Iordake Ruset*, dans « Revista Istorică Română », VII (1937), fasc. 3—4, p. 300—322.

[15] En ce qui concerne Constantin Brîncoveanu, Daponte affirme catégoriquement que ce ne sont pas les abus, mais le commerce et les affaires réussies qui ont été les principales sources de son immense fortune. Cf. Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci* .. pp. 172—173 et la note 104.

cette évolution devra être jugée dans le cadre plus large de la renaissance économique et culturelle de l'hellénisme, auquel nous étions liés par notre inféodation dans le système économique ottoman. En disposant, comme toujours, d'un grand excédent démographique[16] en pleine « diasporà », maîtres à peu près de la vie économique de l'empire ottoman, profondément engagés dans l'activité commerciale de l'époque, les Grecs contribuaient partout où ils arrivaient — mais surtout dans les pays ayant une évolution attardée du centre et de l'est de l'Europe — au phénomène de dissolution du féodalisme et à l'intensification des rapports économiques entre l'Orient et l'Occident. La conséquence immédiate de cet essor économique fut l'apparition, surtout au XVII[e] siècle, d'un grand nombre d'écoles greques de différents degrés et portant divers noms (φροντιστήριον, Λύκειον, γυμνάσιον, ἀκαδημία, etc.) dans tous les grands centres de la diasporà hellénique[17].

Bien que peu entamée encore dans sa structure agrarienne par le contact avec les descendants de cette ancienne « thalassocratie », la société roumaine de la fin du XVII[e] siècle a pourtant fait preuve, par l'appui accordé aux « académies » grecques et par l'acceptation de leurs programmes, d'une remarquable réceptivité aux courants d'idées qui venaient des milieux intellectuels de zones éminemment bourgeoises, telles que Venise, Padoue, Vienne, Leipzig, etc.

Le fait n'est pas pour nous surprendre. A une époque où, chez les peuples occidentaux, le développement de la bourgeoisie, l'humanisme et la réforme imposaient dans des sphères sociales de plus en plus larges l'extension de l'enseignement et de la culture, les princes roumains dont nous venons de parler et la noblesse mercantilisée commencent à se rendre compte qu'il n'est plus possible pour leur fils de rester dans la condition intellectuelle des sociétés patriarcales de structure agrarienne. Les transformations économiques et sociales qui se produisaient dans toute l'Europe, l'apparition du phénomène révolutionnaire bourgeois et la politique de pénétration en Orient des grandes puissances rendent chez nous aussi le

---

[16] L'émigration grecque et celle des différents éléments balkaniques hellénisés vers les pays Roumains est un phénomène démographique de grande ampleur, tant comme durée que comme étendue, une *constante* de la géographie humaine de cette zone européenne, pourrait-on dire. Le folklore grec reflète mieux que tout autre document ce phénomène. (V. Victor Papacostea, *Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Epire.* Balcania I (1938), pp. 230 et suiv. Dans un ouvrage général sur l'hellénisme en Roumanie, un chapitre spécial devra être consacré à ce phénomène, dont l'ampleur est loin d'être connue. Jusqu'à nos jours, ce sont les aspects politiques, ecclésiastiques et culturels que l'on a eus en vue, tandis que ce phénomène démographique de grandes proportions a été négligé

[17] V. pour le développement de ce réseau d'écolcs grecques lcs ouvrages suivants: Ματθαίου Κ. Παρανίκα, Σχεδίασμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ τῆς Ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστώσης (Ιθ) ἑκατονταετηρίδος *Constantinople*, 1867; Τρ. Εὐαγγελίδου, Ἡ παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας (1453—1831), Athènes, 1936. G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*, Paris 1881.

problème de l'instruction et de l'éducation politique de la classe dirigeante particulièrement aigu. D'ailleurs, la position internationale même des pays Roumains commence à se modifier. Les rapports avec les autres peuples et Etats — chez lesquells le processus de transformation économique et sociale était plus avancé — commencent à être révisés maintenant, non à travers le prisme trompeur des situations héritées, des traditions et des idées périmées, mais à travers celui des nouvelles réalités qui inondaient la scène du monde entier. Dans le domaine économique et social, aussi bien que dans le domaine politique et religieux, la lutte pour la liberté s'intensifiait partout. Pour les peuples de l'Orient, cette idée signifiait, avant tout, l'affranchissement du despotisme turc ; pour les Grecs, la reconstitution de l'empire Byzantin ; pour les hommes politiques de nos pays, le détachement prudent du système économique et politique ottoman et notre rentrée dans le circuit économique et culturel de l'Europe. En conclusion, bien que le processus intérieur de développement socio-économique ne fût pas assez avancé en Valachie pour expliquer à lui tout seul l'apparition d'institutions d'enseignement du genre et dans l'esprit de « l'Académie grecque » de Sf. Sava, ce fait important fut pourtant possible grâce au complexe de causes esquissé plus haut et surtout grâce à notre participation à la culture byzantine qui, à la fin du XVII^e^ siècle, renaissait dans toute l'aire du monde hellénique d'autrefois. Cette intégration explique aussi l'affluence des étudiants étrangers — grecs pour la plupart — à l'Académie de Bucarest. Autant les actes de fondation que les sources plus importantes montrent que cette institution fut créée en égale mesure pour les enfants des indigènes et pour les étrangers [18]. A la fin du XVII^e^ siècle, Bucarest n'était plus seulement la modeste capitale de la petite principauté danubienne, mais l'une des métropoles de la nouvelle Byzance, lieu de rencontre des intellectuels grecs ou parlant le grec de toutes les provinces de l'ancien empire : Péloponnésiens, Étoliens, Épirotes, Macédoniens, Thraces, Constantinopolitains, insulaires — de Chios et de Crète surtout — Géorgiens, Asiatiques — spécialement de Trébizonde — et même Africains. Beaucoup d'entre eux avaient été, sous une forme ou sous une autre, victimes de l'intolérance ottomane ou de l'obscurantisme théologique constantinopolitain [19]. Les historiens grecs

---

[18] Hurmuzaki, XIV, I^re^ partie (1320—1716), *Documente greceşti privitoare la istoria românilor* publiés par N. Iorga, pp 394 396, n° CCCCXXVII ; Hurmuzaki, XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p 195.

[19] A la fin du XVII^e^ siècle on doit retenir, pour leurs idées avancées, pour la valeur intellectuelle, leur rôle dans l'enseignement et, en général, dans la culture grecque et roumaine, le nom de Ghermanos de Nysse, originaire d'Etolie (le principal traducteur de la Bible en roumain), Ioannis Karyophillos, originaire des environs de Constantinople et Sevastos Kyminites, originaire de Kimina, près de Trébizonde. Tous les trois avaient figuré aussi à la direction de l'Académie constantinopolitaine, d'où ils sont partis sous différentes accusations, mais en réalité parce qu'ils étaient les continuateurs de l'esprit philosophique introduit par Korydaleus Tous les trois sont

du siècle dernier — Constantin Sathas, Athanasios N. Goudas — en parlant du mouvement intellectuel formé autour de l'école princière de Sf. Sava, affirment à juste titre que « Bucarest était à cette époque le foyer des muses helléniques » ou bien que la Valachie elle-même était « l'asile des muses et des savants » [20] d'Hellade.

Quand on parle de l'immigration grecque dans nos pays, beaucoup n'y voient que les agents impitoyables du monopole turc et surtout les innombrables dignitaires dont le but n'était qu'un enrichissement rapide et par n'importe quels moyens. Incontestablement, ces représentants de la symbiose turco-phanariote ont laissé de tristes souvenirs. C'est à eux que l'on doit la réaction anti-phanariote, qui dégénéra plus tard en une réaction générale anti-grecque, réaction qui ne se limita pas au seul groupe des boyards indignés de perdre leurs fonctions à la cour, mais s'étendit aux autres catégories sociales. Ces circonstances ont laissé dans l'ombre et dans l'ignorance presque générale la catégorie la plus intéressante d'immigrés grecs en Roumanie : les intellectuels.

Les études d'un certain nombre d'érudits, tels qu'Emile Legrand, A. Papadopoulos-Kerameus, Constantin Erbiceanu, Spiridon Lambros, N. Iorga, D. Russo, N. Bănescu, etc., ont dissipé cette atmosphère pesante et à présent, à la suite de leurs recherches, il est permis de dire que presque toutes les valeurs intellectuelles de l'hellénisme condamnées à l'exil ont vécu et ont préparé la renaissance de l'Hellade dans ce climat d'hospitalité et de liberté relative que leur offraient nos pays. Plus de cent savants grecs ou de langue grecque ayant enseigné aux deux « académies » ont pu être identifiés depuis la fondation de celles-ci jusqu'à leur suppression en 1821 [21]. Des dizaines de livres fondamentaux pour la culture grecque en voie de libération ont été imprimés en Valachie et en Moldavie. C'est en premier lieu auprès de ces écoles et en vue de leurs besoins que commença la longue lutte pour la langue littéraire de l'Hellade moderne [22].

---

morts et ont été enterrés à Bucarest. Pour les conflits et le renvoi de Ghermanos v. Hurmuzaki, XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op cit.*, pp. 323—326 ; pour Ioannis Karyophillos, v. Demostene Russo, *Ioan Cariofil şi operele lui*, dans *Studii istorice greco-române*, vol. I, pp. 185—191 et N. Chiţescu, *O dispută dogmatică din veacul XVII la care au luat parte Dosoftei al Ierusalimului, Constantin Brîncoveanu şi Antim Ivireanu*, Bucarest, 1945, pp. 24—25 ; pour la position anticléricale de Kariophillos, cf Const. Dapontc, dans Const Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 37 ; pour les relations de Kariophillos avec nos pays, v P S. Năsturel, *Contribuţii la viaţa lui Ioan Cariofil în legătură cu biserica românească* dans « Mitropolia Olteniei », an X, 1958, nº 7—8, juillet-août, pp 510—527. Pour le départ de Sevastos Kyminites de l'Académie constantinopolitaine, v. aussi Hurmuzaki, XIII — A Papadopoulos-Kerameus, *op cit*, p. XV et Epaminonda Th Kyriakidis, Βιογραφίαι τῶν ἐκ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ αὐτὴν χώρας ἀπὸ τῆς ἁλώσεως μέχρις ἡμῶν ἀκμασάντων Λογίων μετὰ ἐχεδιασμάτος ἱστορικοῦ περὶ τοῦ ἑλληνικοῦ Φροντιστίριου τῶν Τραπεζούντων, Athènes, 1897, p. 68.

[20] Athanasios N Goudas, Βίοι παραλλήλοι.. , vol. II, pp. 311—337.

[21] Constantin Erbiceanu, *Discurs rostit în aula Universităţii din Iaşi*, dans le vol. *Serbarea şcolară de la Iaşi*, Jassy, 1885, p 57.

[22] D Russo, *op. cit*, vol. II, pp. 538—539.

A cette époque — écrit Demostene Russo — « c'est dans les Principautés que paraissent les livres grecs les plus importants [23] ».

A. D. Xenopol, écrivant sur les « Académies » grecques de Bucarest et de Jassy, observe judicieusement qu'elles n'eurent pas une existence constante au niveau élevé que nous venons de montrer. « Comme toute chose dans les pays Roumains, elles furent sujettes à des changements et à des déplacements, qui tantôt élevaient et soutenaient l'enseignement grec, tantôt l'entravaient et l'obnubilaient » [24]. Pourtant le rôle historique qui revient à ces écoles dans la phase qui a précédé la renaissance roumaine ne peut plus être contesté. Elles ont été les « foyers de lumière » qui, au début du XIX[e] siècle, ont fait ressusciter non seulement la conscience nationale hellène, mais aussi la conscience roumaine, toutes deux fraternisant, à Sf. Sava de Bucarest comme à Jassy, pour la lutte commune qui allait commencer en 1821 contre le despotisme ottoman.

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR DES OPINIONS CONSACRÉES

1. *Quand a été créée l'« Académie » grecque de Bucarest et qui en sont les fondateurs?* Dès l'année 1880, l'érudit helléniste Emile Legrand, dans une note sur l'« Académie » grecque de Sf. Sava de Bucarest, exprime son étonnement que l'historiographie roumaine n'ait pas précisé au moins la date de sa fondation [25]. Il est vrai qu'à l'époque où écrivait le savant français, la byzantinologie et les études néo-grecques en Roumanie étaient à peine à leur début ; en ce qui concerne le problème soulevé par Legrand, même les études de Constantin Erbiceanu [26] n'avaient pas encore paru. La réaction anti-grecque avait contribué à laisser dans l'ombre tout un chapitre de notre histoire culturelle [27]. Depuis lors et jusqu'à nos jours, la science historique roumaine a certainement enregistré de grands progrès dans ce secteur. Pourtant, malgré les travaux souvent remarquables de nos prédécesseurs, il reste encore beaucoup à faire. Une partie même des dates et des conclusions considérées comme définitives doit,

---

[23] *Ibidem.*

[24] A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. X, Bucarest, 1929, p. 176.

[25] Emile Legrand, *op. cit.*, vol. II, p. 42, « C'est un fait que les historiens roumains n'ont pu cependant élucider jusqu'à ce jour ».

[26] Emile Legrand dans *Ephémérides daces*, Paris, 1881, vol. II, p. 42 cite, de notre historiographie, seulement G. Misail, qui avait publié dans *Buletinul instrucției publice* I (1866), p. 53, certains documents d'où il ressortait que la plus ancienne information au sujet de l'école princière de Bucarest ne dépassait pas la date de 1761 ! Cf. à ce sujet aussi Marin Popescu-Spineni qui, dans *Contribuțiuni la istoria învățămîntului superior* (*Facultatea de filosofie și litere din București*), Bucarest, 1928, p. 7, croit que « l'école la plus ancienne de Bucarest a été créée en janvier 1786 et installée à Sf. Sava ».

[27] A quel point cette réaction anti-grecque était poussée, on le voit d'après la manière dont certains auteurs de manuels présentaient la situation culturelle chez nous. « En ce qui concerne l'hellénisme, Șerban Cantacuzino a été obligé de s'incliner. Aussi fonda-t-il l'école grecque du monastère Sf. Sava et en favorisa le développement », (Ion Aguletti, *Manual de istoria românilor pentru cls. IV*, Bucarest, 1916, p. 117). L'introduction de l'humanisme gréco-latin et des études de philosophie était donc considérée comme un moment de décadence nationale.

entre autres recherches, être soumise à un contrôle plus attentif. Ainsi, l'un des problèmes de notre histoire culturelle de la seconde moitié du XVII^e siècle qui doit être soumis à cette révision est celui même qui préoccupait Emile Legrand il y a 80 ans : *quand a été créée l'« Académie » princière de Bucarest? Qui en sont les fondateurs?*

Dans l'historiographie grecque et roumaine — ainsi que dans celle d'Occident — il s'est formé, dès les premières recherches, l'opinion que cette fondation serait l'œuvre de Şerban Cantacuzino ; plus tard on a affirmé que c'est le « stolnic » Cantacuzino, le frère du prince, qui a eu un rôle décisif autant dans l'initiative que dans l'organisation, en prenant pour modèle le Collège Cottunien de Padoue, où il avait achevé ses études [28]. De très sérieux ouvrages grecs et roumains à caractère monographique ont adopté ces opinions [29], qui sont passées ensuite dans les traités de synthèse [30] et d'ici, par les manuels [31] se sont répandues,

[28] Voir plus loin dans notre étude les différentes opinions exprimées dans l'historiographie roumaine et étrangère. L'idée que le « stolnic » est le fondateur réel de l'Ecole princière de Bucarest appartient à N. Iorga, qui l'a constamment soutenue Dans *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII^e siècle*, p 101, il dit . « Constantin Brîncoveanu n'est, malgré sa noble ambition et sa générosité inépuisable, que l'organe princier par lequel se manifeste et travaille quelqu'un auquel il a dû d'abord son trône et ensuite l'orientation de son règne ». Dans *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, à la page 9, il écrit . « Aussi est-ce à lui qu'il faut attribuer l'Académie ouverte par son frère aîné dès le commencement de son règne ». Dans *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935, p. 203 . « Sous le règne de son neveu, Constantin Brîncoveanu était le vrai maître du pays ». L'idée que le « stolnic » avait laissé à Brîncoveanu seul les « honneurs » du règne apparait pour la première fois dans notre historiographie moderne chez M Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie*, Berlin, 1837, p. 399 « ... le second nom dans la Valachie et le premier de fait, en gouvernant à la place de son neveu à qui il ne voulait laisser que les honneurs de l'autorité suprême » A partir de N Iorga, l'idée que le « stolnic » est le fondateur réel de l'école a éte généralement adoptée, v. D Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945. Celui-ci ne fait plus aucune mention de Şerban Cantacuzino « L'Académie de Bucarest avat été fondée par le Stolnic Constantin Cantacuzino avant l'avenement des Phanariotes » (p. 70) En réalité, le « stolnic » ne disposait même pas, en 1692, du nombre de professeurs nécessaire à l'intruction de ses enfants ; il en demandait à Constantinople et à Venise par des requêtes répétées Pourtant l'opinion que le « stolnic » était déjà depuis 1679 le fondateur d'une « Académie » de Bucarest a pénétré aussi dans les ouvrages des chercheurs étrangers Mario Ruffini dans *op. cit*, p. 25, écrit . « Ma il merito piu grande dello Stolnic è d'aver fondato sotto il regno del fratello Serban, l'Academia di Bucarest ».

[29] G Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*, Paris 1881, p. 78, « ...Le prince Servanos Cantacouzynos qui, en 1679, établit à Bucarest une académie, possédant une imprimerie » ; N. Iorga, *Istoria învăţămîntului romînesc*, Bucarest, 1928, p 42 ; N Bănescu, *Academia grecească din Bucureşti şi şcoala lui Gheorghe Lazăr*, Cluj, 1925, p. 4.

[30] La première synthèse d'histoire roumaine qui ait adopté cette opinion est *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens par Michel de Kogalnichan*, Berlin, 1837, p 396. Voir aussi la II^e édition sous le titre *Histoire de la Dacie, des Valaques transdanubiens et de la Valachie par Michel de Kogalnichan*, Berlin, 1854 (édition republiée par A. Oţetea) *Mihai Kogălniceanu, Opere*, tome I, *Scrieri istorice*, p 396 De Kogălniceanu, l'opinion passa à A D Xenopol, *Istoria romînilor din Dacia Traiană*, vol. VII, Bucarest, (1929), p. 243 ; ensuite à Const. C. Giurescu, *Istoria romînilor*, vol. III, I^ère partie, p 163 et II^e partie, p. 917 ; N. Iorga, *Istoria romînilor*, vol. VI, *Monarhii*, Bucarest, 1938, p. 391 , N. Cartojan, *Istoria literaturii vechi*, Bucarest, 1946, vol. III, p. 204.

[31] A titre d'exemple : Gr. S. Tocilescu, *Manual de istoria romînilor*, Bucarest, 1894 et 1899, p. 285 ; Ion Aguletti, *Istoria romînilor*, Bucarest, 1916, p. 177 , *Manualul de istoria R.P R.*, Bucarest, 1952, p. 215.

devenant des vérités définitivement acquises pour l'histoire de notre culture. Certaines dates furent même fixées pour la fondation : 1678 d'après les uns, 1679, d'après d'autres. En prenant comme date certaine l'année de l'avènement au trône de Şerban Cantacuzino (1678), l'Université de Bucarest a célébré en 1928, à l'occasion d'un quart de millénaire de sa fondation présumée, le jubilé de cette importante institution; on a imprimé des ouvrages commémoratifs, des articles, etc. [32]

En réalité, les choses ne sont pas si précises. Au contraire, le chercheur scrupuleux, qui voudrait faire une reconstitution exacte des débuts de l'Ecole princière de Bucarest, sera fort déçu par la rareté des sources d'information directe, par la confusion et l'incertitude qui règnent sur presque toutes les dates importantes concernant la fondation et le développement de cette institution, dans la première phase de son existence.

On se demande comment une telle consécration a été atteinte, alors que les bases documentaires sont à ce point insuffisantes. Comment expliquer l'unanimité d'opinion des historiens grecs et roumains pour accepter les dates susmentionnées? Le cas n'est pas dépourvu d'intérêt, un rapide examen rétrospectif nous semblant nécessaire.

2. *Aucun document contemporain n'atteste Şerban Vodă en tant que fondateur.* Il n'existe aucun acte de fondation désignant Şerban Cantacuzino comme fondateur [33]. De même, aucun des actes ultérieurs concernant différentes initiatives au sujet de l'organisation et du développement de cette école — programmes, professeurs, etc. — ne fait mention de l'acte de fondation ou, du moins, du nom de Şerban Cantacuzino comme premier fondateur [34]. Evidemment, nous ne pouvons repousser d'une manière catégorique l'hypothèse que c'est sous le règne de Şerban

[32] L'année 1928 a été indiquée par N Iorga, ainsi qu'on le voit dans *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, p. 18. La même année, Iorga a publié sa monographie sur l'histoire de l'enseignement roumain cité plus haut. En général, on a pris comme base l'information du ban Mihai Cantacuzino selon laquelle Şerban Vodă aurait fondé l'école *dès le commencement de son règne* Il est vrai que son avènement a eu lieu le 30 novembre 1678, mais il n'est entré à Bucarest que le 16 janvier 1679. Voir *Efemeridele lui Ioan Cariofil*, éditées par Pericle G. Zerlenti, en roumain par Constantin Erbiceanu, p. 11.

[33] N. Iorga, *Istoria învăţămîntului romănesc*, p. 42 · « dont on a malheureusement perdu l'acte de fondation »; Const C. Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. III, II^e partie, p. 917 « L'acte de fondation ne nous est pas parvenu ».

[34] Citons ici les actes suivants a) La lettre du patriarche Chrisantos Notaras de Jérusalem, datée du mois d'août 1707, à Tîrgovişte Il y parle de l'Ecole princière de Sf. Sava, de sa reconstruction, ainsi que de celle du monastère, par Constantin Brîncoveanu et du salaire des professeurs, des prêtres et des psaltes qu'on devait payer d'un dépôt de 30 000 thalers déposés à la Zecca St. Marco de Venise. Cet acte important ne nous dit rien sur Şerban Cantacuzino en tant que premier fondateur. Hurmuzaki, XIV, 1, n° CCCCXXV, pp. 388—392. Cf. aussi Emile Legrand, *Recueil de documents grecs*, n° 25, pp 73—76. b) L'ordonnance princière du 1 septembre

Cantacuzino qu'a été élaboré — par le prince ou par l'érudit « stolnic » — quelque projet pour une école semblable ou même une tentative dans ce sens, mais nous ne possédons pas *la moindre trace documentaire* permettant de l'affirmer. Pour des fondations ou des donations beaucoup moins importantes, des documents répétés au cours des générations donnent le nom et l'acte de volonté testamentaire des fondateurs ; comment expliquer que dans un cas de cette importance — au centre duquel se trouve une personnalité de la valeur de Şerban Cantacuzino ou du « stolnic », chefs de file d'un clan familial aussi nombreux que fier de toute action de son passé, ayant des descendants qui ont continué à occuper des situations politiques importantes au XVIII^e siècle — toute trace *contemporaine* de cette importante fondation se soit perdue? De même, la correspondance de l'époque, quoique assez riche — qu'elle appartienne à Şerban, au « stolnic » ou aux patriarches Dositheos et Hrisantos Notaras de Jérusalem, qui surveillaient ces fondations au point de vue religieux — ne contient pas non plus la moindre allusion à la fondation ou à l'existence dans la capitale de l'état valaque, sous le règne de ce prince, d'une école aussi importante [35]. Nous avons également consulté de nombreux documents inédits de cette époque conservés dans les collections de l'Académie, mais là non plus nous n'avons rien trouvé [36]. Les sources narratives internes de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e

1707, avec les décisions princières contenues dans la gramata ci-dessus, présente aussi Constantin Brîncoveanu comme fondateur de cette école et ne fait aucune allusion à Şerban Cantacuzino comme précurseur L'acte est publié par V. A Urechea, *Istoria şcoalelor de la 1800—1864*, Bucarest, 1901, vol IV, pp. 23—25 (Archives de l'Etat-Bucarest, Condica Brîncovenească de cărţi şi hrisoave, f. 410—411). c) Ni l'ordonnance princière du 9 septembre 1707, par laquelle Constantin Brîncoveanu donne le revenu du lac de Greaca pour l'entretien des élèves « dépourvus de moyens » de Sf. Sava et dans lequel il se présente aussi comme fondateur de l'école, ne fait aucune mention de Şerban Cantacuzino A retenir que dans l'ordonnance du 1^{er} septembre on trouve les signatures de cinq Cantacuzènes, membres du divan, et celle du 9 septembre porte les signatures de trois Cantacuzènes et d'autres membres de la famille V. Hurmuzaki, XIV, 1, n° CCCCXXVII, pp. 294—296 On trouve la rédaction roumaine de cette ordonnance aux Archives de l'Etat-Bucarest, mss. 705, f 413 r. —413 v., d) Les mêmes Cantacuzènes signent les lettres du 3 septembre 1707 adressées aux douaniers de Greaca et au higoumène de Sf Gheorghe-Nou, au sujet des boursiers de l'école princière de Sf Sava

[35] Hurmuzaki, XIV, I^{re} et II^e partie, *Documente greceşti privitoare la istoria românilor*, recueillis et traduits par N. Iorga, Bucarest, 1915 Toute la correspondance de l'intervalle de 1679—1714 publiée ici ne contient rien qui justifie, en quoi que ce soit, l'opinion que Şerban Cantacuzino serait le fondateur de l'« Académie » princière de Sf Sava. Il s'agit des « gramata » des patriarches Iacobos, Dyonisios, Kallinicos II de Constantinople, de Dositheos et de Chrisantos Notaras de Jérusalem (les uns concernant même ladite école), ainsi que d'actes princiers ou de lettres de Şerban Cantacuzino, de Constantin Brîncoveanu, du « stolnic » Cantacuzino et de différents savants et professeurs célèbres de l'époque, comme Nicolaos Commenos Papadopoulos, Sevastos Kyminites, Ierotheos de Dristra (Ioannis Commenos), Anghellos Summakios, Afenduli, etc).

[36] Particulièrement importante et concluante pour ce problème est la collection de lettres — la plupart inédites et autographes — du dossier 974 (Codex Critias-Ralli) se trouvant dans la collection de manuscrits de l'Académie (v. N. Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, tome II, Bucarest, 1940, pp. 72—116). On y trouve les lettres de presque tous les contemporains de marque de Şerban Cantacuzino, tant autochtones que Grecs (le « stolnic » Constantin Cantacu-

siècle n'en donnent non plus aucune indication, bien qu'à cette époque les chroniques de cour, de famille et de parti se trouvent en abondance [37]. Les Cantacuzènes eux-mêmes ont leur chroniqueur — Stoica Ludescu — qui ne dit mot sur la fondation de l'Ecole princière sous Şerban Cantacuzino. Il existe aussi des étrangers qui ont vécu en Valachie à cette époque, quelques-uns à la cour même, et qui, tels Del Monte [38] ou Del Chiaro [39] par exemple, nous ont laissé des chroniques ou des ouvrages volumineux, avec des descriptions de la Valachie et de ses institutions, mais aucun d'eux ne mentionne sous le règne de Şerban Cantacuzino cet acte culturel de grande importance [40]. Un éclaircissement à ce sujet est donc nécessaire : tâche que nous nous sommes assignée dans cette étude.

3. *Origines de l'erreur : les ouvrages de Dimitrie Cantemir et de Mihai Cantacuzino.* Le point de départ de tout cet échafaudage datant la fondation de l'« Académie » princière de Sf. Sava — donc les débuts de notre enseignement supérieur — du temps de Şerban Cantacuzino

---

zino, Constantin Brîncoveanu, Ştefan Cantacuzino, Constantin, Antioh et Dimitrie Cantemir, Gheorghe et Constantin Duca, Mihail et Ana Racoviţă, etc. ; des patriarches et professeurs grecs renommés de l'époque, comme Iacobos et Dyonisios de Constantinople, Parthenios et Gherasimos d'Alexandrie, Dositheos de Jérusalem, Joannis Karyophillos, le grand chartofilax, Alexandros Mavrocordatos l'Exaporite, Ghermanos Lokros d'Etolie, métropolite de Nysse, Eugenios Ioanulios d'Etolie, Iacobos Pilarinos et Ioannis Commenos, premiers médecins de la cour valaque, etc). Ni dans cette riche correspondance — peu étudiée jusqu'à présent — nous n'avons rien trouvé pour fonder l'hypothèse selon laquelle Şerban Cantacuzino serait le fondateur de l'« Académie » grecque ou d'une autre école, même plus modeste Au contraire, on trouve là des documents qui prouvent, comme nous le verrons plus loin, le manque de professeurs grecs dans le pays à l'époque de Şerban Cantacuzino. Chez nous, ces documents ont été utilisés partiellement, d'abord par D. Russo dans *Din corespondenţa doamnei Ana Racoviţă*, Bucarest, 1911 et dans *Studii istorice greco-române*, vol. I et II (pp. 183, 187, 191, 413, 414, 455, 456), puis par Cl Tsourkas, *op. cit*, pp 50 et 116. Ces derniers temps, on note une recherche détaillée, particulièrement précieuse mais limitée à la biographie de Ioannis Karyophillos, par P. Ş. Năsturel, *op cit*

[37] Il est vrai que, en général, nos chroniques ne donnent pas d'informations culturelles. Même les chroniqueurs les plus cultivés ne montrent aucun intérêt dans leurs écrits pour l'activité culturelle des princes Miron Costin ne fait aucune mention de l'Académie fondée par Vasile Lupu aux Trois-Hiérarques, ni Radu Popescu ou Radu Greceanu au sujet de l'Ecole princière de Sf Sava Des cas comme celui de Neculce, qui nous donne des informations pour l'activité de Constantin Mavrocordat dans le secteur de l'enseignement et d'Axinte Uricarul, qui s'occupe de l'activité de Nicolae Mavrocordat dans le domaine des écoles, sont rares dans notre historiographie ancienne.

[38] Pour Del Monte, v. A. Treboniu Laurian et N. Bălcescu, *Magazin Istoric pentru Dacia*, rapport historique sur l'état de la Valachie 1679—1688 (très utile, surtout pour les institutions), pp 33—71, cf. aussi N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, Bucarest, 1928, vol. II, II[e] éd pp. 28—33.

[39] Anton Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718 ; rééditée par N. Iorga à Bucarest, 1914. Traduite en roumain par Cris Cristian, *Revoluţiile Ţării Româneşti*, Jassy, 1939.

[40] Del Chiaro, *op. cit.*, éd. N. Iorga, p. 140, contient quelques lignes au sujet de la générosité de Şerban Cantacuzino envers quelques professeurs grecs vivant à cette époque en Valachie, Dans le texte de cette étude nous discutons la valeur de l'information transmise par l'écrivain florentin.

se trouve dans une information fournie par un ouvrage non signé, paru à Vienne en 1806, dans les éditions des frères Tunusli, sous le titre d'*Histoire politique et religieuse de la Valachie.*

L'auteur de cette œuvre très connue — anonyme dans l'édition imprimée à Vienne — a été découvert depuis. C'est un membre de la famille Cantacuzino : le grand «ban» Mihai Cantacuzino[41], réfugié en Russie après 1775 et devenu général-major dans l'armée impériale[42]. Le livre renferme une description géographique, économique et historique de la Valachie, qui a été amplement utilisée par tous ceux qui ont écrit plus tard (le général Bauer, Naum Rîmniceanu, Dionisios Foteinos, etc.)[43]. De nos jours encore, il est considéré, à juste titre, parmi les ouvrages les plus utiles de notre historiographie ancienne. Comme dans l'œuvre de Del Chiaro, la partie historique a moins de valeur que la partie géographique, statistique, institutionnelle, etc.)[44].

Il n'y a pas lieu d'ouvrir une discussion critique du livre du «ban» Cantacuzino. Nous ferons pourtant une seule remarque sur un trait

---

[41] Le titre complet de l'ouvrage de Mihai Cantacuzino édité par les frères Tunusli est Ἱστορία τῆς Βλαχίας, πολιτικὴ καὶ γεωγραφικὴ ἀπὸ τῆς ἀρχαιοτάτης αὐτῆς καταστάσεως ἕως τοῦ 1774 ἔτους Vienne, 1806. Il a été traduit en roumain par George Sion sous le titre *Istoria politică şi geografică a Ţării Româneşti de la cea mai veche a sa întemeiere pînă la anul 1774. Dată mai întîi la lumină în limba greacă la anul 1806 de fraţii Tunusli, tradusă de George Sion*, Bucarest, 1863.

[42] Mihai Cantacuzino, l'auteur de l'Histoire de la Valachie, est né en 1723 et mort entre 1790 et 1793 (v. Ilie Corfus, *În legătură cu opera lui Mihai Cantacuzino*, dans Rev. Ist. Rom., XVI (1946), p. 135—136). Importante personnalité politique et intellectuelle, il a dominé la vie publique de la société valaque entre 1763 et 1774. Très instruit, dans les problèmes d'état, surtout, connaissant le pays et son histoire, Mihai Cantacuzino fut à l'époque de la guerre russo-turque de 1768—1774 l'animateur du mouvement de libération de sous le joug turc. Il a mené une action tenace pour convaincre le gouvernement russe, par de nombreux memoires qui font preuve d'une formation politique supérieure. Une partie de ces mémoires sont conservés dans son second ouvrage *Genealogia Cantacuzinilor*. Mihai Cantacuzino appartient à une catégorie d'hommes qui ont combattu pour les droits des « Principautés moldo-valaques » à l'occasion de la guerre de 1768—1774.

[43] Le général Bauer a utilisé le premier l'étude du «ban» Mihai Cantacuzino dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Francfort et Leipzig, 1778 ; Naum Rîmniceanu dans *Cronologie a domnilor Ţării Româneşti* (9 iunie 1800), restée à l'état de manuscrit et surtout Dionisios Foteino dans Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, vol. I—III, Vienne, 1817—1819. Dans l'historiographie roumaine moderne, Mihail Kogălniceanu dans *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, Berlin, 1837, emprunte des données de Mihai Cantacuzino par l'intermédiaire de Dionisios Foteinos.

[44] Le dernier quart du XVII^e siècle, qui nous intéresse particulièrement, est en général peu connu par l'auteur. Cela se voit mieux dans *Genealogia Cantacuzinilor*, le second ouvrage important du « ban ». On a signalé des confusions surprenantes. En parlant de Staico Bucşanul, le ban le confond avec Stoica Ludesco — le chroniqueur de sa famille (*Genealogia*, p. 207 ; cf. *Magazinul istoric* V, p. 5). Le «ban» embrouille aussi les deux partis valaques existant à cette époque-là, en mettant à leurs côtés Şerban Cantacuzino L'erreur se trouve aussi dans l'autre chronique de Mihai Cantacuzino (v. *Genealogia*, p. 207 et la note de N. Iorga). Même en ce qui concerne des événements importants de la vie de famille de Şerban Cantacuzino, le «ban» ne possède pas d'informations sûres. Ainsi, il dit que la fille du prince, Casandra, s'est mariée « du vivant de son père ». En réalité, le mariage n'eut lieu que le 9/19 mai 1699 Ce qui est encore plus curieux c'est qu'à la page 255, Mihai Cantacuzino affirme que la fille de Şerban s'est mariée à peine en 1699. En commentant la mort de Şerban, le «ban» emprunte à Dimitrie Cantemir l'accusation que

frappant et qui intéresse de près cette étude : la distribution extrêmement inégale du matériel historique. Celle-ci donne au lecteur le sentiment qu'elle n'est pas due au hasard et que, d'après l'importance qu'il accorde à tel ou tel règne, l'auteur marque certaines préférences. Par exemple, tandis qu'il consacre au règne de Constantin Şerban Basarab Cîrnul, qui dure moins de quatre ans, 40 lignes [45] et à celui de Mihnea III, qui règne moins de deux ans, 66 lignes [46], le règne de 26 ans de Constantin Brîncoveanu — riche d'une activité si variée au point de vue économique, politique, culturelle, militaire, etc. — est expédié en 36 lignes [47]. On pourrait croire qu'un écho lointain des anciens ressentiments, au dénouement si tragique, vivait encore dans le cœur du ban [48]. Il faut ajouter que l'on ne trouve pas un mot sur l'activité de Constantin Brîncoveanu dans le domaine de la culture intellectuelle ! Par contre, outre le texte relatif au règne [49] — égal comme volume à celui de Brîncoveanu — il met à l'actif de Şerban Cantacuzino le chapitre consacré aux écoles, où nous lisons :

« Parmi ses premières œuvres, Şerban Cantacuzino a fait une école grecque, maintenue par les princes suivants, qui décidèrent de donner aussi un salaire annuel du Trésor (pour) : un professeur des sciences philosophiques, un second pour les lettres et un troisième pour les matières communes, (qui fonctionnaient) au monastère Sf. Sava. L'école slavone avait été (fondée) auparavant dans l'ancienne église Saint-Georges et a été maintenue par tous les princes suivants. Cette dernière a deux professeurs, l'un principal et l'autre secondaire ».

Les salaires de ces professeurs étaient payés au début par le trésor, mais plus tard, « après réflexion, les princes déclarèrent le monastère de Glavacioc exempt de tout impôt et, l'offrant au métropolite, celui-ci prit l'obligation de payer les salaires des professeurs du revenu de ce monastère. On observa cet arrangement pour un certain temps » [50].

---

le prince aurait été empoisonné par ses deux frères — le « stolnic » et le spathaire Mihai — avec la complicité de Constantin Brîncoveanu ; a la page 295, il conteste la véracité de l'information pour les deux Cantacuzènes, mais maintient l'accusation contre Brîncoveanu.

[45] Mihai Cantacuzino, *op. cit.*, p. 275—276.

[46] *Ibidem*, p. 276—279.

[47] *Ibidem*, p. 286 287.

[48] Mihai Cantacuzino, dans *Genealogia Cantacuzinilor*, (éd. N. Iorga) p. 309 croit que « si son règne s'était prolongé, Brîncoveanu aurait sûrement tué son oncle, Constantin, et son frère Mihai Cantacuzino ». La manière dont il présente l'élection de Ştefan Cantacuzino est aussi significative : « Le grand « imbrohor » qui était venu détrôner Constantin Brîncoveanu, demanda aux boyards qui ils veulent pour prince. Ceux-ci répondirent à l'unanimité qu'ils voulaient Ştefan Cantacuzino, qui était grand spathaire. En réalité, l'envoyé du sultan a demandé directement qui était Ştefan Cantacuzino ».

[49] Mihai Cantacuzino, *op. cit.*, pp 284—286.

[50] *Ibidem*, pp. 81—82. Dionisios Foteinos, quoique fidèle en général au texte de Mihai Cantacuzino, mais frappé sans doute par la position de dénigrement qu'il adopte envers Constantin Brîncoveanu, a donné de plus justes proportions à sa narration, accordant 314 lignes au règne de Şerban Cantacuzino contre 784 lignes à celui de Constantin Brîncoveanu.

Etant donné que Mihai Cantacuzino a achevé son ouvrage en 1776 [51] — près d'un siècle donc après ce fait — on a le droit de se demander sur quelle source il a fondé ces assertions. A en juger d'après la méthode utilisée surtout dans la Généalogie, il est hors de doute que Mihai Cantacuzino a disposé dans son activité historiographique d'un riche matériel documentaire. Outre la collection de documents de famille, il a amassé de nombreux actes ayant trait à l'histoire des Cantacuzènes. De même, Mihai Cantacuzino a conservé, de sa propre activité politique et administrative — dans les fonctions importantes qu'il a occupées — différents documents ou copies, statistiques, etc., qu'il a « compilés » — comme on l'a montré [52] — assez adroitement dans ses écrits. Tel est certainement le cas du chapitre *Sur les écoles*, que nous venons de reproduire. Là aussi — comme ailleurs — il compile un document entier de son époque, non sans lui faire d'ailleurs, ainsi qu'on le verra, une petite modification à son avantage. Il s'agit de l'ordonnance émise par Constantin Mihai Racoviţă le 26 janvier 1763 pour les écoles, dans laquelle, après les phrases introductives d'usage, qui font l'éloge de l'enseignement, nous lisons : « ... les pieux princes qui nous ont précédés, qui ont gouverné les affaires du très illustre trône de ce pays, ont fondé deux écoles, l'une grecque, l'autre slavonne, toutes deux bien utiles ... » et « la coutume étant de payer les professeurs du trésor et puisque le trésor a de nombreuses et différentes dépenses ... ils ont trouvé juste d'exempter d'impôts le monastère de Glavacioc et de l'offrir au saint père Métropolite et que sa sainteté paye du revenu de ce monastère les salaires des professeurs et les frais de l'église princière. Ladite décision a été confirmée par le prince Constantin Mavrocordat ... » A la fin, l'ordonnance précise — de même que le texte de Mihai Cantacuzino — que l'école

[51] N. Iorga a affirmé en 1900 que l'œuvre de Mihai Cantacuzino a été écrite en roumain, en Russie, après 1788, et que l'original roumain se trouve dans le mss 468 de l'Académie. Il a été traduit en grec dans notre pays, la traduction a été trouvée par les frères Tunusli et imprimée à Vienne en 1806 (N. Iorga, *Cronicile muntene*, An. Acad. R. Mem. Secţiei istorice, s. II, tome 21, Bucarest, 1900, pp. 410 et suiv.) Dans *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, vol. II, Bucarest, 1909, pp. 128 et suiv., il pense que l'ouvrage a été écrit au plus tôt en 1776. Dans son étude *In legătură cu opera lui Mihai Cantacuzino* (Rev. Ist. Rom., XVI (1946), p. 135) Ilie Corfus arrive à la conclusion que l'œuvre a été achevée le 30 janvier 1776, quand son auteur était revenu pour quelque temps dans le pays.

[52] La méthode de Mihai Cantacuzino, surtout pour la chronique de son époque, est caractérisée par un large emploi des sources directes, de la correspondance et même des actes d'Etat. Il tenait un registre où il avait copié l'immense correspondance qu'il avait eue surtout avec les Russes. Cette chronique est perdue, écrit N. Iorga dans *Genealogie*, p. 540, n. 1, mais, ainsi qu'on le sait, elle a été publiée dans « Trompeta Carpaţilor » en 1868 et 1869 par Aricescu. Les traductions ont été faites par P. Georgescu et republiées ensuite par N. Iorga, avec certaines rectifications, dans la *Généalogie*. Dans *Istoria Ţării Româneşti* aussi, le ban compile des documents entiers V. Ilie Corfus, *Hotarul raielei Brăila în 1695*, dans *Rev. Ist. Rom.*, XV (1945), fasc. III, pp. 335 342, où « il compile entièrement un document roumain de 1695 ». Il a employé le même procédé dans le chapitre réservé aux écoles de Bucarest, p. 81, comme nous le montrerons plus loin

grecque a trois professeurs, correspondant à trois catégories de salaires, qui fonctionnent au monastère Sf. Sava ; l'école slavonne, installée à l'église Saint-Georges, a deux professeurs représentant ici aussi deux degrés professionnels et de salaires [53].

Celui qui contresigne en 1763, à côté du prince, cette ordonnance concernant les écoles est Mihai Cantacuzino lui-même, en qualité de grand logothète, *assurément le rédacteur même de l'acte.* Dans l'ouvrage édité par les frères Tunusli, le « ban » Cantacuzino ne fait donc que paraphraser, en la résumant parfois, l'ordonnance rédigée par lui-même en 1763, avec la modification suivante : dans l'étude parue à Vienne, au paragraphe réservé à l'école grecque, le ban a éliminé la formule de la fondation collective employée dans l'ordonnance « . . . les pieux princes qui nous ont précédés, qui ont gouverné les affaires du très illustre trône de ce pays, ont fondé deux écoles, l'une grecque, l'autre slavonne . . . » — et a introduit les paroles par lesquelles il attribue la fondation exclusivement à son aïeul Şerban Cantacuzino. Le «ban» Mihai a-t-il eu une base documentaire pour faire cette modification ? A-t-il eu en mains l'acte de fondation de l'école, cet acte dont la perte est déplorée par nos historiens d'aujourd'hui ? S'il l'avait eu, il l'aurait certainement reproduit, d'après sa méthode habituelle, ne fût-ce qu'en résumé, sinon dans l'*Histoire de la Valachie*, du moins dans la *Généalogie*. Et si, vraiment, il a existé un acte de fondation de Şerban Cantacuzino, pourquoi le grand logothète n'a-t-il pas mentionné dans l'introduction de l'ordonnance de février 1763, comme il eût été naturel, le nom de Şerban Cantacuzino en tant que premier fondateur de l'Ecole ? Il rappelle bien le nom du prince Constantin Mavrocordat [54], pour le seul fait d'avoir assuré l'entretien de l'école par les revenus du monastère de Glavacioc ; or le mérite d'avoir fondé l'école ne saurait être moindre que celui de lui en avoir modifié à un moment donné le statut financier. La vérité est que Mihai Cantacuzino n'a pas possédé un tel acte. Si, dans l'ordonnance de 1763, il avait mentionné Şerban Cantacuzino comme premier fondateur de l'Ecole princière de Sf. Sava, il aurait commis un faux. Ce qu'il était libre de faire

---

[53] V. A. Urechea, *Istoria şcoalelor de la 1800—1864*, vol. IV, pp. 46—47, reproduit l'acte en entier.

[54] Nous lisons aussi dans l'acte émis par Ştefan Racoviţă le 10 juin 1765 : « En informant le prince Constantin Mavrocordat par un avis. . . il l'a confirmé aussi par son ordonnance, qui fut confirmée plus tard aussi par feu mon frère, le prince Constantin Mihai Racoviţă » D'autres princes ont réitéré la confirmation de Constantin Mavrocordat En tout cas, elle fut maintenue jusqu'au XIX[e] siècle. Dans un catalogue chronologique des monastères de Valachie, dressé par le « protosinghel » Naum Rîmniceanu en 1837 et publié par Constantin Erbiceanu dans *Biserica ortodoxă*, an XIII (1889), pp. 281—287, au paragraphe du monastère de Glavacioc il est dit au sujet de ses revenus : « . . . et maintenant, d'après les décisions, on lui prend le revenu pour les écoles ».

dans l'*Histoire de la Valachie* ou dans la *Généalogie*[55], il ne le pouvait pas dans un acte d'Etat. Mais dans ce cas la question se pose de nouveau : où a-t-il pris cette information dont il se sert pour modifier l'introduction de l'ordonnance de 1763 et pour attribuer à son ancêtre la fondation de l'« Académie »? Nous essayerons d'éclaircir ce fait dans les pages qui suivent.

En tenant compte de tout ce qui précède, ainsi que de la constatation qu'aucun document contemporain n'atteste Şerban Cantacuzino comme fondateur de l'« Académie » princière, nous opinons que la modification introduite par le ban Cantacuzino dans l'ordonnance reproduite au chapitre sur les écoles a été faite par esprit de famille et pour des intérêts de famille, intérêts suscités surtout par la guerre russo-turque de 1768—1774[56].

En effet, à cette époque, les Cantacuzènes, le «ban» en tête, reprennent leurs anciens liens avec la cour impériale russe[57], déclenchant une grande agitation politique : ils rédigent des mémoires, ont des pourparlers avec les Russes et avec les Autrichiens, forment des gouvernements de guerre, lèvent des troupes, luttent et éprouvent même une lourde perte par la mort héroïque de Pîrvu, le frère du ban. Si grandes étaient les illusions créées par cette guerre, que le ban jugea même le moment venu pour affirmer énergiquement sa qualité de descendant de l'ancienne dynastie impériale byzantine[58].

Dans les mémoires envoyés aux Russes par le parti dont il était le chef réel, le «ban» se montre préoccupé aussi par le problème de l'enseignement. Après les requêtes concernant la reconstitution de l'armée nationale et la suppression des enclaves turques, on note celle ayant trait à la fondation d'« Académies des sciences, métiers et langues »[59], ainsi

---

[55] C'est à ce moment que se produisent, tant en Valachie qu'en Moldavie, les fameux faux pour les soi-disant « capitulations ». Dans le parti valaque, Ienăchiţă Văcărescu passe pour être l'un des « faussaires », C'est à lui qu'on attribue la confection des actes de soumission de Mircea et de Laiotă ; v N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. VII, *Reformatorii*, Bucarest, 1938, pp. 281 et 283 Cf. le mémoire adressé à Orlov le 30 août, ancien style, avec de pareils actes, dans *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 492—495. Pour les faux de Moldavie, v. Const. Giurescu, *Capitulaţiile Moldovei cu Poarta otomană*, Bucarest, 1908. V. aussi G. G. Florescu, *L'aspect juridique des khatt-i-chérifs Contributions a l'etude des relations de l'Empire ottoman avec les Principautés roumaines* (Extraits des *Studia et Acta Orientalia*, I, 1957, pp. 121—147), Bucarest, 1958 En réalité, ce genre de faux ne sont pas l'œuvre d'un seul homme, mais celle d'un groupe d'« initiés » qui a commencé a agir, probablement sur une suggestion russe, même avant la guerre russo-turque, et dans lequel Mihai Cantacuzino jouait un rôle important.

[56] N. Iorga, *Commémoration des deux cent cinquante ans depuis la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, Bucarest, 1928, p 3 ; du même, *Istoria românilor*, vol. VII, *Reformatorii*, pp. 276, 281—282. Ilie Corfus, *În legătură cu opera lui Mihai Cantacuzino*, Rev. Ist. Rom., XVI (1946), pp. 129—141.

[57] Victor Papacostea, *Istoria Românilor* (cours lithographié) 1939—1940, p. 475—481 ; C. Şerban, *Legăturile Stolnicului Constantin Cantacuzino cu Rusia*, extrait du volume *Studii şi articole de istorie*, vol. II, Bucarest, 1957, p. 242.

[58] Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 24.

[59] *Ibidem*, p. 535.

que la revendication pour la jeunesse d'aller étudier à l'étranger. «Que les indigènes soient libres d'aller dans d'autres pays pour y faire leurs études, comme par le passé, quand ils n'étaient pas limités à leur seul pays»[60]. Lui-même est fondateur d'école à Bucarest[61].

Parallèlement à cette action d'intérêt public, il ne néglige pas les grandes ambitions de famille qu'il a héritées, laissant constamment entrevoir une psychologie tourmentée de dynaste. C'est pourquoi il a écrit la *Généalogie des Cantacuzènes* dans laquelle, à côté de nombreux faits intéressants et bien documentés, on trouve — pour la partie ancienne surtout — tant d'affirmations fantastiques.

Mais il y a encore un fait dont il faut tenir compte. Mihai Cantacuzino ne pouvait rester indifférent à l'ascension de tant de « dynasties » néo-byzantines — celles surtout des Mavrocordato et des Ypsilantis. Après la signature de la paix de Koutchouk-Kaïnardji, le ban a pu voir le remarquable esprit d'organisation d'Alexandru Ipsilanti dans le secteur de l'enseignement. La constitution, le 10 décembre, d'un « Conseil public »[62] ayant à sa tête les écrivains et les savants de l'époque en vue de la construction d'un local spécial pour l'« Académie » grecque et, au bout d'un an, la célèbre ordonnance[63] par laquelle Bucarest était doté d'une vraie université, ont beaucoup rehaussé le prestige d'Ipsilanti. L'un des savants de l'époque, Manassis Illiades, ancien élève et professeur de l'école de Sf. Sava, a vivement exprimé l'enthousiasme avec lequel les contemporains ont accueilli la réforme du nouveau prince.

« Tel étant l'état des choses, nous n'avons plus rien à envier aux célèbres écoles d'Europe, ni à regretter l'ancienne Athènes bénie, car Bucarest prendra sa place comme arène de la culture et le vrai foyer de la science »[64]. Evidemment les paroles de Manassis Illiadis nous paraissent aujourd'hui exagérées, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'un style encomiaste et que l'enseignement grec de l'empire ottoman passait à cette époque par une crise terriblement grave. En tout cas,

---

[60] *Ibidem*, p 539

[61] Le «ban» Mihai Cantacuzino s'est beaucoup occupé de l'enseignement. En 1768—1769, en faisant construire l'église des Quarante Saints Martyrs, il a posé aussi les bases de l'école roumaine afférente. La guerre russo-turque en a interrompu les travaux L'acte de septembre 1775 dit «... et qu'on y fasse une ecole de 12 enfants pour l'enseignement roumain, ayant un professeur ». Le « ban » a dédié l'église et l'école à l'évêché de Rîmnic Sur ce terrain, qu'on appelait « le jardin de l'Evêché », on a construit plus tard l'Athénée. Cf G. M Ionescu, *Generalul maior al Rusiei, Mihail Cantacuzino*, Bucarest, 1905, pp 29—30 et 34—35 L'acte se trouve aux Archives de l'Etat-Buc., Episcopia Rîmnicului, IX/7

[62] V. A. Urechea, *op. cit.*, vol IV, p 66

[63] *Ibidem*, pp. 66—72.

[64] Manassis Iliadis, *Oratio panegyrica ad Hypselantem serenissimum ducem totius Valachiae*, Lipsca, 1781, p. 81—82.

ces dithyrambes — et d'autres semblables [65] — ont dû déterminer Mihai Cantacuzino à revendiquer pour Şerban Vodă et la famille Cantacuzène le mérite des débuts de cette magnifique fondation. Il affirme aussi dans la *Généalogie* : « Şerban Cantacuzino fit d'abord l'école grecque de Bucarest, qui jusqu'à ce jour (1787) s'entretient aux frais du trésor » [66].

Pourtant l'idée d'attribuer à Şerban Cantacuzino le mérite d'avoir fondé l'Ecole princière de Sf. Sava n'est pas entièrement inventée par le ban. Il ne fait qu'amplifier, d'une manière tendancieuse, une affirmation vague et fantaisiste empruntée à Dimitrie Cantemir qui, dans *Descriptio Moldaviae*, dit que Şerban Cantacuzino, imitant Vasile Lupu, « a fondé dans son pays des écoles grecques et des typographies grecques et roumaines » [67]. L'affirmation de Cantemir, comme tant d'autres de cet ouvrage, n'est pas fondée. Il attribue à Şerban Vodă, son beau-père, des mérites qui, en réalité, reviennent à Constantin Brîncoveanu ou à d'autres. En effet, des cinq typographies identifiées en Valachie entre 1678—1714, c'est-à-dire de l'avènement au trône de Şerban Cantacuzino jusqu'à la mort de Constantin Brîncoveanu, *aucune n'est l'œuvre de Şerban Cantacuzino*. La première, celle de la Métropolie de Bucarest, a été fondée par le métropolite Varlaam; les quatre autres — de Buzău, Rîmnic, Snagov et Tîrgovişte — *sont les fondations de Constantin Brîncoveanu et d'Antim Ivireanu*. Dimitrie Cantemir, contemporain et bénéficiant d'une riche information culturelle, pouvait-il l'ignorer? Nous sommes plutôt enclins à expliquer cette entorse à la vérité, tout comme le manque total d'objectivité dont il fait preuve, dans l'*Histoire de la Valachie*, envers le règne de Constantin Brîncoveanu, par la haine constante que le prince moldave nourrissait pour Brîncoveanu (ne l'avait-il pas accusé d'avoir empoisonné Şerban Cantacuzino?). Quant à l'affirmation concernant les écoles, nous verrons dans ce qui suit qu'elle est tout aussi peu fondée que celle ayant trait aux typographies. Voilà donc le point de départ des affirmations du «ban» Mihai Cantacuzino, soit dans l'*Histoire de la Valachie*, soit dans la *Généalogie*, au sujet de la fondation de « l'Académie » de Sf. Sava. A ceci vinrent s'ajouter certains passages pleins de confusions

---

[65] Athanasios Comnenis-Ypsilantis, Ἐκκλησιαστικῶν καὶ πολιτικῶν τῶν εἰς=δώδεκα βιβλίον Η'θ' καὶ Ι' ἤτοι τὰ μετὰ τὴν ἅλωσιν (1453—1789), Constantinople, 1870, p. 561 : « Avant toute chose il fonda des écoles en Valachie, à Bucarest, Craiova et Buzău, et réglementa les fonds pour les salaires des neuf professeurs de l'école de Bucarest, pour la nourriture et les vêtements des 75 écoliers pauvres et pour les salaires des deux professeurs de Craiova et de Buzău et il a confirmé ces fonds par l'édit princier de 1776 du mois de janvier et par acte synodal patriarcal, donné le 1776, en mars ; il a fait construire depuis les fondements mêmes, avec de grandes dépenses, un bâtiment colossal formé de plusieurs maisons, tant pour les classes, que pour le logement des professeurs et des nombreux élèves, 75 environ, avec réfectoire, cuisine, boulangerie dans le monastère de Sf. Sava et tout ceci fut fait à ses frais et ne fut achevé qu'en 1779 ».

[66] Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, ..., p. 81.

[67] Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. cit., p. 154.

et d'anachronismes de l'œuvre de Del Chiaro. D'ailleurs, autant l'ouvrage de l'écrivain florentin que la *Descriptio Moldaviae* ont servi de modèles à Mihai Cantacuzino.

Il est vrai que Dionisios Foteinos attribue aussi, bien laconiquement, à Şerban Cantacuzino la fondation de l'école [68], mais, ainsi qu'il lui arrive souvent, en s'inspirant lui aussi de l'ouvrage de Mihai Cantacuzino. Un fait significatif est que l'auteur de l'*Histoire de l'ancienne Dacie*, qui s'est informé si minutieusement pour l'époque respective, n'ait pu trouver entre 1800—1818 (époque à laquelle il écrivait son étude) aucune autre information en dehors de l'œuvre du «ban». Si Foteinos avait disposé d'une source directe ou d'une information plus ancienne concernant les mérites de fondateur de Şerban Cantacuzino, il n'aurait sûrement pas été aussi laconique.

Par conséquent, tant que cette information si tardive ne sera confirmée par aucune source contemporaine, elle doit être acceptée sous réserve. Il convient d'ailleurs de souligner que ce n'est pas dans le texte proprement dit de Istoria Românilor que A. D. Xenopol utilise cette information, mais il l'enregistre, sans commentaire, dans une note, prouvant par là qu'il ne la considérait pas comme une source bien sérieuse [69]. L'éminent helléniste français, Legrand, le chercheur le plus informé dans les problèmes de cette époque, n'a, lui non plus, jamais adopté l'affirmation de Mihai Cantacuzino, pas plus que V. A. Urechia ne la cite dans son étude [70].

4. *Comment l'information transmise par Mihai Cantacuzino a-t-elle pénétré dans l'historiographie moderne grecque et roumaine?* Le premier historien roumain qui ait fait sienne l'information transmise par le «ban» Mihai Cantacuzino en ce qui concerne la fondation de l'Ecole princière de Bucarest fut Mihail Kogălniceanu. Dans *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* [71], imprimée à Berlin en 1837, en parlant de Şerban Cantacuzino, il écrit : «Il établit le premier collège roumain à Bucarest» [72]. Kogălniceanu n'a pas pris l'information direc-

---

[68] Dionisios Foteinos, *op. cit.*, vol. II, p. 270.

[69] A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VIII, p. 240, note 3.

[70] V. A. Urechia, *op. cit*, vol. I, p. 12. Bien qu'étudiant l'histoire de l'enseignement seulement pour la période 1800—1864, Urechia fait pourtant une ample introduction où l'on trouve aussi, sous une forme restreinte, les commencements de l'enseignement grec. Au sujet de l'école de Sf. Sava, il se contente d'affirmer, sans indiquer de source, qu'elle existe « au moins depuis Şerban Cantacuzino ».

[71] La seconde édition, parue toujours à Berlin en 1864, introduit une modification dans le titre : *Histoire de la Dacie, des Valaques transdanubiens et de la Valachie*. L'utilisation du terme Dacie s'explique, d'une part, par l'influence du titre de Dionisios Foteinos (Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας), et, d'autre part, par le progrès que la notion de l'unite des Roumains avait enregistré à la date de la nouvelle édition.

[72] Mihail Kogălniceanu, *op. cit.*, dans *Opere*, I, éd. A. Oţetea, Bucarest, 1946, p. 396.

tement dans le livre du «ban», anonyme à cette date-là, mais par l'intermédiaire de l'ouvrage de Dionisios Foteinos, qui jouissait d'un grand prestige.

Œuvre de toute première jeunesse — l'auteur n'avait pas encore 20 ans à sa parution — « la synthèse » de Mihail Kogălniceanu, malgré des qualités tout à fait remarquables, présente aussi des défauts, explicables par l'âge de l'auteur et par la documentation dont il disposait à cette date. De plus, pour porter un jugement soit de fond, soit de forme sur ce livre, il faut tenir compte du fait que Kogălniceanu l'a écrit sous l'influence du courant romantique qui dominait à cette époque l'historiographie européenne[73] (Macaulay, Karamzin, Thierry, Michelet, etc.) et tolérait dans l'histoire l'emploi de certaines règles « de style et de composition », plus indiquées pour la littérature que pour la science.

Les principaux auteurs que Kogălniceanu a consultés pour le règne de Şerban Cantacuzino ont été Del Chiaro et Dionisios Foteinos. Les deux lui ont inspiré une sympathie et une admiration très vive pour le voivode. L'image idyllique d'un Şerban Cantacuzino « juste, doux et incapable de rancune » ou « juge impartial », est tirée de l'œuvre de Foteinos [74] ; l'aspect homérique, aux attributs achilléens, est pris à Del Chiaro [75] : une taille de géant, le regard terrible, la voix terrifiante (« souvent les hommes moururent d'effroi rien qu'en entendant sa voix redoutable »)[76] et, de plus, un visage d'une rare beauté (« le plus bel homme de toute la Valachie ») [77]. En combinant les deux sources, Mihail Kogălniceanu réussit à nous donner un modèle de héros et de despote éclairé, mais, naturellement, bien différent du portrait réel. C'est toujours de Del Chiaro que Kogălniceanu puise ces histoires enfantines au sujet des tours que Şerban Cantacuzino jouait au sultan, lorsqu'il payait le tribut (qu'on versait correctement à Bucarest et qu'on faisait voler ensuite par des brigands) [78], ainsi que certaines confusions caractéristiques de l'écrivain florentin, comme par exemple le surnom de Şeitanoglu, que le grand vizir aurait donné à Şerban [79] (en réalité c'est au fameux Mihai Cantacuzino qu'on l'avait donné, un siècle auparavant).

A un portrait aussi « composite », l'ornement culturel ne pouvait faire défaut. Mais Mihail Kogălniceanu ne s'est pas borné à l'information donnée par le «ban» Mihai Cantacuzino au sujet de la fondation du «col-

---

[73] Voir pour cet aspect l'introduction d'Andrei Oţetea, *ibidem*, pp. 22—25.

[74] Dionisios Foteinos, *op. cit*, vol. II, p. 269 ; cf. Kogălniceanu, pp. 386—387 (éd. A. Oţetea).

[75] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 127 ; cf. Mihail Kogălniceanu, pp. 393—394 (éd. A. Oţetea).

[76] C'est l'une des exagérations caractéristiques de Mihail Kogălniceanu, *op. cit.*, p. 393 (éd. A. Oţetea).

[77] Del Chiaro, *op. cit.*, pp. 135—137 ; cf. Mihail Kogălniceanu, pp. 391—393.

[78] Del Chiaro, *op. cit.* p. 134 ; cf. Mihail Kogălniceanu, p. 138.

[79] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 31 ; cf. Mihail Kogălniceanu, *op. cit* , p. 388.

lège » de Sf. Sava. Il l'a amplifiée, en présentant Şerban comme un Mécène, prince de la renaissance roumaine, qui a fait venir dans le pays « plusieurs professeurs grecs et allemands [80] pour enseigner à ses sujets les langues étrangères, l'éloquence et l'histoire, a obligé les boyards de donner aux enfants une éducation européenne, a protégé les artistes étrangers et encouragé les savants roumains, en leur accordant les plus hautes dignités de l'Etat. Radu de Greci, qui a écrit l'histoire de la Valachie, a été nommé par lui grand chancelier de la principauté. En faisant traduire la Bible en roumain par Radu de Greci et son frère et en donnant l'ordre dans toute la Valachie de n'officier le service divin que dans la langue nationale, il a mérité une reconnaissance éternelle, car auparavant « la messe et toutes les autres prières étaient faites en slave et en grec » [81].

Dans ce passage aussi, Mihail Kogălniceanu attribue à Şerban Cantacuzino — toujours d'après la narration de l'écrivain florentin — des faits qui se passaient en réalité soit sous le règne de Matei Basarab, soit sous celui de Constantin Brîncoveanu. Bien qu'il se fût rendu compte de la tendance à la fabulation [82] de l'écrivain italien, Mihail Kogălniceanu a quand même — le premier dans l'historiographie roumaine moderne — donné « droit de cité » à ces souvenirs confus et remplis d'anachronismes.

Outre les qualités incontestables de l'œuvre de Kogălniceanu, c'est l'énorme prestige dont l'auteur a joui par la suite, en tant qu'historien et homme d'Etat, qui explique l'influence qu'il a exercée sur certains de nos historiens roumains de la seconde moitié du XIX[e] siècle et, par eux, jusqu'à nos jours. Ce fait pourrait ressortir d'une étude minutieuse con-

---

[80] Pour la présence a Bucarest de certains professeurs allemands ou grecs de culture allemande — non pas sous le règne de Şerban Cantacuzino, comme l'a cru Kogălniceanu, mais sous celui de Constantin Brîncoveanu — v. Eduard Winter, *Die Pflege der West- und Sudslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*, Berlin Akademie-Verlag, 1954, VI + 292 p. (dont un ample compte rendu par Dan Simonescu a paru chez nous dans « Studii », (1956), n° 1, pp. 170 174). Un étudiant en théologie de Halle devient même précepteur dans la maison de la fille du prince (Constantin Brîncoveanu) Il s'agit de la princesse Stanca, qui a été mariée à Radu, fils d'Alexandru Iliaş, l'ancien prince de Moldavie (1631—1633) Le precepteur s'appelle Basilius Theodorus, originaire « de ponto Euxino », et a eté étudiant au « Collegium orientale » (inscrit le 3 mars 1704). A Bucarest, il a collaboré avec Kolzer, un autre Allemand appelé a la cour de Brîncoveanu. Nulle part on ne fait mention de professeurs allemands sous le regne de Şerban Cantacuzino

[81] Mihail Kogălniceanu, *op. cit.*, pp. 396—397

[82] Del Chiaro avait construit tout un roman politico-érotique sur l'information (connue aussi par Dimitrie Cantemir) concernant les relations de Şerban Cantacuzino avec l'épouse du prince Duca, la princesse Anastasia (et non pas Maria, comme l'écrit Kogălniceanu). Şerban, avec l'aide de l'infidèle princesse, avait « comploté » — affirme Kogălniceanu d'apres Del Chiaro pour enlever à Duca d'un seul coup le trône et son épouse. Le complot est découvert, mais Serban échappe, comme par miracle, aidé par la princesse Anastasia Il s'enfuit dans l'empire turc, d'où « par amour pour la princesse », il aide le mari trompé à occuper le trône de Moldavie. Kogălniceanu traite avec sevérité cette « anecdote » et surtout l'affirmation de Del Chiaro que Şerban aurait voulu épouser la femme de Duca, car à cette époque « Şerban était marié et avait des enfants »; cf. Mihail Kogălniceanu, *op cit.*, p. 386, n° 2.

cernant la filiation des idées, d'une part, et la transmission des informations, d'autre part, pour le plus grand profit de la méthodologie et de la science historique elle-même.

5. *Comment l'année 1679 est entrée dans l'historiographie comme date de la fondation de l'Ecole princière.* Une fois admise l'idée que Şerban Cantacuzino est le fondateur de l'« Académie » de Sf. Sava, les historiens, soit grecs, soit roumains, se sont évertués à trouver aussi la date exacte de la fondation. L'acte de fondation faisant défaut, certains d'entre eux ont eu recours au calcul des probabilités. L'historien grec ayant le premier et largement contribué à faire pénétrer l'idée que Şerban Cantacuzino est le fondateur de l'Ecole et qui, en même temps s'est prononcé le premier pour l'année 1679 comme date de la fondation, est G. Chassiotis[83]. Son volumineux ouvrage a été de grande utilité à l'époque de sa parution et garde de nos jours encore une certaine valeur, surtout pour le développement de l'enseignement entre 1821 et 1881. Mais pour la période antérieure, elle est dépassée par les recherches des 80 dernières années. Chassiotis, qui écrivait en 1881, adopte sans réserve l'information transmise par Mihai Cantacuzino, datant la fondation d'après cette phrase : « Parmi les premières choses, Şerban Cantacuzino fit l'école grecque ». Donc, conclut l'historien grec, la première année du règne de Şerban Vodă (1679) peut être considérée comme la date de la fondation de l'école[84].

Constantin Erbiceanu, tient compte, lui aussi, de l'idée suggérée par le texte de Mihai Cantacuzino — à savoir de situer le fait plus près du commencement du règne de Şerban Cantacuzino —, mais il accorde pourtant un délai d'un an au fondateur présumé et s'arrête à l'année 1680. Il manque tout de même de conviction sur la valeur d'une date choisie aussi arbitrairement et, pour notre plus grande surprise, il ajoute tout de suite, entre parenthèses : « mais d'après les monuments, en 1689 »[85]. Erbiceanu tenait donc de certaines sources que l'école fut fondée dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1689. Quels sont ces « monuments »? Sa réponse et les indications qu'il donne sont, ainsi que nous le verrons, totalement insuffisantes.

En effet, le lecteur non prévenu pourrait croire qu'Erbiceanu, par le terme pompeux de « monuments », se réfère à des sources authentiques — des actes — relatives aux débuts de l'école même. En réalité,

---

[83] G. Chassiotis, *op. cit*, p 78

[84] Şerban Cantacuzino obtient le trône le 30 novembre 1678, mais arrive à Bucarest seulement le 16 janvier 1679. Il meurt le 9 novembre 1688. V. *Efemeridele lui Ioan Cariofil*, éditees par Pericle Gh Zerlendi, en roumain par Constantin Erbiceanu, Bucarest, 1892, p. 11.

[85] Const. Erbiceanu, *Discurs rostit în aula Universităţii din Iaşi asupra şcolii grece şi române... pînă la 1828*, Jassy, 1885, p. 10 ; dans le vol *Serbarea şcolară de la Iaşi, cu ocazia împlinirii a 50 de ani de la înfiinţarea învăţămîntului superior în Moldova, Acte şi documente*, Jassy, 1885, p. 54

il ne s'agit que d'une note qu'il a trouvée sur un manuscrit du savant professeur de Trébizonde, Sevastos Kyminitis (considéré comme le premier directeur de l'école), dans laquelle celui-ci donne l'année de son arrivée dans le pays, à l'« Académie » : 1689. Il est surprenant et regrettable que, se trouvant en possession d'une telle information, due à la main même de Sevastos, Erbiceanu ne l'ait reproduite, conformément à sa méthode, dans aucune des nombreuses études qu'il a consacrées à ces problèmes. Lui, qui a transcrit tant de notes des œuvres d'anciens élèves de l'Ecole princière [86], pourquoi ne l'a-t-il pas reproduite — comme il aurait dû le faire — là où il affirme que Sevastos « a été le premier directeur connu de l'école de Bucarest » ? [87]. Mais Erbiceanu ne donne même pas une indication précise permettant de savoir où se trouve cette note autographe. Il se contente, dans une note sommaire, de dire qu'à l'Académie de Bucarest se trouve le manuscrit original de Sevastos Trapezuntios, qu'il a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Căldăruşani et où l'année de son arrivée à l'Académie, 1689, est écrite de sa main. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas réussi à trouver ce manuscrit renfermant la note autographe de Kyminites. Il ne se trouve ni dans le catalogue de Constantin Litzica [88], ni dans la suite de ce catalogue due à Nestor Camariano [89] ni dans la liste rédigée par Al. Elian [90]. Nicolae Iorga, qui a adopté à un moment donné cette date et qui a fait, à son tour, des recherches d'archives à ce sujet, ne cite nulle part le manuscrit portant l'inscription autographe de Kyminites auquel Erbiceanu fait allusion. Nous devons envisager l'hypothèse d'une lecture erronée d'Erbiceanu, car il existe des preuves certaines qu'en 1689 Sevastos Kyminites n'était pas encore arrivé en Valachie. (D'ailleurs Sathas, qui a probablement influencé Erbiceanu, ne soutient pas de façon catégorique, lui non plus, que le savant de Trébizonde serait arrivé à cette date : il emploie l'expression « en 1689 environ » (περὶ τὸ 1689) [91]. Pourtant l'affirmation d'Erbiceanu selon laquelle, « d'après les monuments », l'école aurait été fondée en 1689, affirmation acceptée et soutenue quelque temps par Nicolae Iorga, a compliqué la question, car par cette date nous sortons du règne de Şerban Cantacuzino pour entrer dans celui de Constantin Brîncoveanu. C'est ainsi que la controverse ne se limite plus, dorénavant, à l'aspect stricte-

---

[86] Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre români*, p. XXV, où il transcrit différentes notes de Matei Crețulescu, ancien élève de Sevastos Kyminites. La date de 1692, donnée par Erbiceanu au titre du traité d'Aristote « Des vertus et des vices », est erronée. V. dans le texte grec la date exacte, c'est-à-dire 1698 (Constantin Litzica, *op. cit.*, p. 64, nº 111 (615), que Kyminites a traduite dans la langue parlée.

[87] C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. XXV.

[88] Const. Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti*, Bucarest, 1909.

[89] Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, III, Bucarest, 1940.

[90] Al. Elian, *Continuare la catalog* (manuscris, Secția ms.).

[91] Constantin Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία Athènes, 1868, p. 377.

ment chronologique, mais met en discussion la personne même du fondateur : celui-ci est-il Șerban Cantacuzino ou Constantin Brîncoveanu?

Trois ans après la parution de l'ouvrage où Erbiceanu hésitait entre les années 1680 et 1689, paraît sa grande étude sur les chroniqueurs grecs. Cette fois-ci, Erbiceanu ne propose ni l'année 1680, comme la première fois, ni 1689, datation pour laquelle il avait pourtant déclaré posséder des « monuments », mais il se décide pour 1679. Il accorde à cette date un caractère absolu et définitif, en l'insérant dans le titre du bref historique qu'il fait de l'école [92]. Qu'est-ce qui a déterminé Erbiceanu à opter avec tant de certitude pour l'année 1679, c'est-à-dire pour la première année du règne de Șerban Cantacuzino? D'autres „monuments" plus concluants que la note autographe même de Sevastos Kyminites? A-t-il été influencé par le calcul si approximatif et arbitraire de Chassiotis — fondé sur l'information tardive et intéressée de Mihai Cantacuzino? Il est difficile de le préciser.

V. A. Urechia, qui le premier, en 1892, a écrit une histoire de l'enseignement dans nos pays pour l'intervalle 1800—1864, y présente aussi — très sommairement — dans l'introduction la situation des siècles antérieurs. Tout en évitant de donner une date précise, il croit, pourtant, que l'Ecole princière de Bucarest « *existait au moins depuis Șerban Cantacuzino* » [93]. N'étant fondée sur aucune source et sur aucun argument, l'affirmation de V. A. Urechia nous paraît une simple hypothèse inspirée, peut être, toujours des écrits de Chassiotis et d'Erbiceanu ou du fait, connu par des sources certaines, qu'à l'époque de Șerban Cantacuzino il y avait déjà en Valachie, dans la classe dominante, un grand nombre de personnes sachant le grec, mais dans ces sources c'est de la langue parlée qu'il s'agit et non du grec ancien [94].

6. *L'opinion de A. D. Xenopol. La consolidation de l'erreur.* Cette erreur ne se serait peut-être pas imposée si elle n'avait été adoptée par le grand historien de l'époque, A. D. Xenopol. L'auteur de la première synthèse d'histoire roumaine a écrit les chapitres sur l'histoire de l'enseignement en utilisant pour l'époque de l'influence grecque les matériaux

---

92 Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci...*, p. XIV.

93 V. A Urechia, *op. cit*, tom I, p. 12.

94 Le patriarche Dositheos de Jérusalem écrit dans sa préface à la « Confession de l'Eglise Orientale » de Meletios Sirigos · « Le décédé (Meletios Sirigos), l'écrivant au début en grec ancien, l'a transformée lui-même en grec parlé, afin que tout chrétien puisse s'en servir et, surtout, beaucoup de nobles de Vlaho-Bogdania, qui le plus souvent parlent le grec, la traduiront facilement en langue valaque, pour qu'elle soit généralement utile dans toute l'église » (v. Const. Erbiceanu, *Bibliografia greacă*, Bucarest, 1903, p 16). Les paroles de Dositheos montrent, tout au plus, combien était grand à cette époque le nombre de boyards grecs ou à moitié grecs, ainsi que l'existence d'un enseignement grec élémentaire dans les monastères ou par des précepteurs enseignant le grec parlé. Aussi grand qu'ait été le nombre de gens parlant le grec, ce ne saurait être une preuve de l'existence de l'Ecole princière.

fournis par Constantin Erbiceanu, avec lequel il a étroitement collaboré dans ce secteur de notre historiographie [95]. Sous l'emprise de l'érudition exceptionnelle de son collègue de Jassy, Xenopol lui a emprunté non seulement le matériel, mais aussi certaines de ses idées. Se rendant compte de la précarité des sources concernant la fondation de l'« Académie », ainsi que de l'arbitraire des datations proposées soit par Chassiotis, soit par Erbiceanu, il renonce à déterminer l'*année* de la fondation de l'Ecole de Sf. Sava. Par contre, il se donne beaucoup de peine pour trouver une base documentaire plus solide à la dernière opinion exprimée par Erbiceanu, selon laquelle Şerban Cantacuzino en serait le fondateur. Il n'introduit plus dans le texte l'information tardive — et intéressée — du ban Mihai Cantacuzino, mais il n'y renonce pourtant pas complètement l'enregistrant en note [96], dans le but évident d'appuyer sur elle une autre source qu'il considère plus valable et dont ses précédesseurs, grecs ou roumains, n'avaient pas usé. Il s'agit d'un passage de l'œuvre de Del Chiaro — publiée 30 ans après la mort de Şerban Cantacuzino — dans lequel l'écrivain italien, rappelant l'activité du voivode dans le domaine culturel, dit que Şerban Vodă «*favorisait le développement de l'enseignement, en donnant de merveilleux salaires au professeur de grec qui enseignait aux enfants des nobles la grammaire, la rhétorique et la philosophie*» [97]. Il en résulterait qu'à Bucarest, sous le règne de Şerban Cantacuzino, il y avait un professeur grec très savant, qui enseignait aux jeunes boyards un programme d'un niveau didactique très élevé. Où, de quelle manière, dans quelles conditions d'organisation, on ne nous le dit pas, Xenopol s'efforce ainsi de donner toute sa valeur à l'assertion de Mihai Cantacuzino, en la corroborant *par l'information due à Del Chiaro*. Il veut de la sorte — sans le dire ouvertement — accréditer l'idée que ces deux informations se complètent, ou plus précisément que la citation de Del Chiaro confirmerait l'information transcrite par le «ban» Mihai Cantacuzino. En serait-il ainsi?

A notre avis, il serait exagéré de conclure, du texte de Del Chiaro, que l'écrivain florentin considère Şerban Vodă comme le fondateur de l'Ecole princière de Bucarest, ainsi que l'affirme le «ban» Mihai Cantacuzino. « Le professeur » dont Xenopol, en traduisant Del Chiaro, dit qu'il donnait des leçons aux fils des nobles du temps de Şerban Cantacuzino, pouvait être un précepteur — particulier ou même à la cour — des Cantacuzènes,

---

[95] A. D. Xenopol, *op cit.*, Vol. X, pp. 166—229 A la page 177, celui-ci reconnaît très scrupuleusement l'aide reçue de la part de son collègue : « Les précieuses notes contenues dans ce chapitre sont presque toutes dues à l'infatigable activité de Constantin Erbiceanu » Cf. aussi Erbiceanu, *Discurs asupra şcolii grece şi romàne din timpurile lui Vasile Lupu pinǎ la 1828*, p. 14.

[96] A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VIII, p. 240, n° 106. L'auteur reproduit l'information d'après *Genealogia Cantacuzinilor* (original), p. 315

[97] A. D. Xenopol, *op. cit*, p. 240; cf Del Chiaro, *op. cit*, (Venise, 1718), p 144 şi Engel, *Geschichte der Walachey*, p. 329.

si nombreux à cette époque, comme plus tard aussi d'ailleurs. Du reste, en commentant le passage de Del Chiaro, Xenopol ne tire pas immédiatement une telle conclusion. Prudent, il se contente pour le moment de conclure, en termes beaucoup plus généraux, que « *c'est probablement Şerban Cantacuzino qui, le premier, a protégé officiellement l'enseignement grec* »[98]. En utilisant l'expression « enseignement grec », qui peut être appliqué aussi bien aux précepteurs qu'aux professeurs enseignant dans les monastères, en évitant d'affirmer que le passage de Del Chiaro concernerait *la fondation de l'Ecole princière* et en rejetant dans une note l'information transmise par le «ban» Mihai Cantacuzino, Xenopol pensait avoir donné satisfaction aux exigences de la science et, en même temps, avoir préparé le lecteur à accepter ce qui suit. En effet, quelques lignes plus bas, en parlant de la politique culturelle de Constantin Brîncoveanu, il dit : « *Le réorganisateur* de l'école grecque de Bucarest fut le célèbre professeur Sevastos Kyminites, appelé par Brîncoveanu en 1689 ... ». Ainsi, tout en évitant de parler dans le texte, à l'endroit respectif, de la fondation et de l'organisation de l'école sous Şerban Cantacuzino, Xenopol se considère en droit de parler de sa « réorganisation » lorsqu'il traite du règne de Brîncoveanu. En réalité, cette méthode n'a fait qu'accroître la confusion, car le texte de Del Chiaro, loin de servir à la confirmation de l'information de Mihai Cantacuzino, devrait être lui-même expliqué et confronté avec d'autres sources, ce que Xenopol n'a pas fait. Par contre, en le traduisant, l'historien a modifié le texte du mémorialiste italien, ce qui a compliqué encore davantage les choses.

Mais avant de nous occuper de plus près de ce passage et de sa modification par Xenopol, qu'il nous soit permis de formuler quelques observations d'ordre général sur l'œuvre de l'ancien secrétaire de la cour de Constantin Brîncoveanu et de Ştefan Cantacuzino, pour nous rendre compte dans quelle mesure il peut constituer une source historique.

Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia renferme des chapitres d'une incontestable valeur dans la première partie, surtout ceux concernant les coutumes, les institutions, l'organisation de l'Etat, la religion, l'ethnographie, etc. (Nous avons même exprimé plus haut l'hypothèse que cet ouvrage aurait suggéré à Mihai Cantacuzino l'idée d'une étude plus approfondie, mais suivant en lignes générales le même plan). Malheureusement, la seconde partie de l'ouvrage de Del Chiaro — la partie historique — est très faible et souvent fantaisiste. N. Iorga, lui-même, qui a réédité l'œuvre en italien, qui en a fait l'éloge et qui a écrit la préface d'une édition roumaine[99], le dit dans la présentation extrême-

---

[98] A. D. Xenopol, *op. cit*, vol. VIII, p. 240.

[99] Cris-Cristian, *Revoluţiile Valachiei*, Jassy, 1939, préface par N. Iorga.

ment indulgente qu'il lui a faite dans *Istoria românilor prin călători*[100].

Nous nous bornerons à quelques exemples pris du texte original de l'ancien secrétaire princier. Ainsi, Del Chiaro, se risquant à faire l'étymologie du mot « valah », croit qu'il viendrait de Valachia, la fille de l'empereur Dioclétien[101]. Pour notre histoire médiévale — quoique l'auteur soit resté sept ans en Valachie et qu'il affirme avoir consulté des chroniques et des documents — c'est la lettre de Bocignoli[102] qu'il cite; un mélange confus de faits et de légendes dont on ne peut détacher une seule idée valable: L'œuvre de Del Chiaro abonde en anachronismes, inexactitudes et confusions. Des faits ou conjonctures concernant un prince sont attribués à un autre et même des événements de l'histoire moldave sont situés dans celle de la Valachie. Il place ainsi le prince moldave Gaspar Grațiani en Valachie et s'étonne de ne pas l'avoir trouvé dans les chroniques valaques[103]. C'est d'un anachronisme de ce genre qu'il s'agit justement, ainsi que nous le verrons, dans le passage de Del Chiaro concernant les professeurs grecs, cité par Xenopol.

De ces observations sommaires sur l'œuvre historique de Del Chiaro, il ressort le peu de fondement de ses informations et l'obligation pour le chercheur d'utiliser avec beaucoup de prudence ses affirmations.

Nous devons nous arrêter quelque peu sur le passage cité, en le reproduisant en italien, car il a été modifié par Xenopol. Voici le texte de Del Chiaro d'après l'édition imprimée à Florence en 1718 :

« Mecenate co'virtuosi e fautore delle belle lettere. Assegnò stipendi onorevoli per i maestri di lingua greca, d'auali eran i figliuoli de'nobili ammaestrati nella grammatica, retorica e filosofia[104] ».

En le comparant à la traduction de Xenopol, on constate que dans le texte de l'ancien secrétaire princier il n'est pas question d'un seul *professeur grec* (comme le traduit Xenopol), mais de plusieurs, qui recevaient des « stipendi » du prince. Or il est certain que Xenopol connaissait suffisamment l'italien pour en donner une traduction exacte. Le changement du pluriel en singulier n'est donc pas involontaire. Dans quel but l'a-t-il fait? En lisant le texte original de l'ancien secrétaire princier, on pourrait croire qu'il y avait en Valachie, sous le règne de Șerban Cantacuzino, plusieurs professeurs grecs ayant fait des études classiques et capables d'enseigner les disciplines philosophiques, la rhétorique, etc.

En réalité, telle n'était pas la situation et Xenopol le savait très bien. Beaucoup de membres du clergé grec, séculier ou régulier, dont

---

[100] N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, vol. II, pp. 54—57, Bucarest, 1921.
[101] Del Chiaro, *op. cit*, p. 20.
[102] *Ibidem*, pp. 113—118
[103] « Per quanta diligenza io abbi usato, non mi è stato possibile il ritrovar ne'manoscritti valachi menzione alcuna di questo principe Graziano » (p. 122).
[104] *Ibidem*, p. 134.

les noms sont souvent mentionnés, étaient seulement de passage chez nous, à l'occasion des pèlerinages qu'ils faisaient, ainsi qu'il est bien connu, aux cours des princes orthodoxes, pour y obtenir des fonds ; d'autres étaient au service du réseau politique de l'orthodoxie — foyer d'intrigues et d'agitations stériles — et n'avaient guère le loisir de se consacrer à l'enseignement ; enfin, une troisième catégorie était absorbée par l'administration, fort profitable, des immenses biens des monastères dédiés. Peu nombreux étaient ceux qui, ayant aussi la qualification nécessaire, se vouaient à la carrière didactique . On trouvait bien des moines, plus ou moins insignifiants, enseignant le grec « aplà » dans les monastères — à Sf. Sava, à Saint-Jean, etc. — ou dans les maisons des boyards grecs, demi-grecs, ou même roumains. Mais ce qui manquait aux pays roumains, c'était bien des professeurs cultivés, capables de préparer les jeunes gens au niveau de la culture européenne contemporaine. Quand un tel savant faisait son apparition — un Théodore de Trébizonde, par exemple [105], l'un des premiers Korydaléens installés chez nous — les grandes familles se l'arrachaient pour l'avoir comme professeur de leurs enfants. C'est ainsi que la néccessité d'une école supérieure — comme institution publique — s'est imposée chez nous à partir du XVIII° siècle, à cause aussi de cette crise de professeurs.

---

[105] V. pour Théodore Siméon de Trébizonde, Const. Sathas, *op. cit.*, p. 414. Il a été le précurseur de Sevastos Kyminites dans nos pays. Il a enseigné tant à Bucarest qu'à Jassy, où il est resté jusqu'à la fin de sa vie (1695 et non pas 1665, comme l'écrit N. Iorga dans *Istoria Invăţămîntului*, p. 29 — probablement par une faute d'impression). Pour ce savant de Trébizonde v. aussi une note biographique un peu plus développée dans Epaminonda Th. Kyriakides, *op. cit.*, Athènes, 1897, pp. 83—84. Kyriakides reproduit l'épitaphe de Théodore de Trébizonde fait par Ioannis Comnenis, mais il l'attribue, par une confusion a Lazar Scrivas. Le même épitaphe est reproduit par A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 409. Cf. N. Dossios, *Studii greco-romăne*, fasc. I, Jassy, 1902, p. 38, qui l'appelle Siméon Théodore de Trébizonde ; il a eu un fils Georges, qui a été lui aussi professeur chez nous. Le mss. grec 404 de la Bibliothèque de l'Académie contenant les commentaires de Corydalée à la Métaphysique d'Aristote renferme la note suivante : Philosophie Γεωργίου υίου Θεωδώρου τοῦ Τραπεζουντίον Προλεγομένα εἰς τὰ Μεταφῦσυκα τοῦ Κορυδαλέως. Le mss. 510 — La logique de Corydalée — a appartenu au même professeur Georges, ainsi qu'on le voit dans une note de la p. 1 (cf. Cl. Tsourkas, *op. cit*, p. 65).

BUCAREST. IMPORTANT CENTRE POLITIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN À LA FIN DU XVII[e] SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU XVIII[e]

PAUL CERNOVODEANU

La ville de Bucarest, au cours du XVII[e] siècle, s'était acquis un important renom comme résidence princière, en s'imposant comme l'une des localités les plus peuplées de la Valachie ; en outre, l'élargissement du marché local et l'orientation du commerce oriental vers les Balkans et Constantinople ont réussi à la transformer en un centre économique important.

Grâce à la présence du prince, des grands dignitaires, de l'ensemble de l'appareil administratif et des hauts prélats dans la ville, l'importance de celle-ci, reconnue auparavant sur le plan économique, s'est ressentie aussi dans le domaine politique et culturel. Le règne du prince Şerban Cantacuzène (1678—1688) mais surtout celui prestigieux de Constantin Brancovan (1688—1714) représentent la période d'apogée de l'histoire de l'ancienne ville médiévale avant l'instauration du régime turco-phanariote, car Bucarest est devenu à cette époque non seulement la ville la plus marquante de la Valachie, mais aussi un important centre économique, politique et culturel de tout l'espace sud-est européen sous la domination ottomane [1].

La Valachie, plus tôt que la Moldavie que son instabilité politique à cette période a empêchée de jouer un rôle actif, est arrivée à être reconnue comme l'intermédiaire, vis-à-vis des puissances chrétiennes hostiles aux Turcs, des intérêts du mouvement général d'émancipation des peuples

---

[1] Dan Berindei, *Oraşul Bucureşti, reşedinţă şi capitală a Ţării Româneşti (1459—1862)* [La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie (1459—1862)], Bucarest, 1963, pp. 65—100 ; *Istoria oraşului Bucureşti* (Histoire de la ville de Bucarest), ed. Musée d'histoire de la ville de Bucarest, vol. I, Bucarest, 1965, pp. 123—138.

balkaniques. L'autonomie politique dont jouissait la principauté valaque, par comparaison à la situation de totale dépendance des Grecs, des Serbes, des Bulgares et des Albanais envers les Turcs, a permis à la Valachie d'être considérée par les peuples des Balkans, beaucoup plus que la Moldavie, comme le centre de ralliement de leur lutte de libération, et à Bucarest la capitale de la principauté valaque, de devenir l'un des sièges les plus marquants d'organisation de cette action.

La défaite des Turcs sous les murs de Vienne le 12 septembre 1683 et les coups successifs qu'ils reçurent ensuite de la part des puissances chrétiennes, ont donné un grand essor à la lutte de libération des peuples soumis aux Ottomans, lutte à laquelle la Valachie a beaucoup contribué. Se décidant à rompre avec les Turcs, le prince Şerban Cantacuzène, gendre de l'influent marchand de Nicopolis Ghenţea Rustea [2], croyait que la mission des grandes puissances consistait à écraser l'Empire Ottoman et à libérer les peuples chrétiens en grande souffrance [3]. Dans ce but, à Bucarest, devenu un lieu d'entrevues secrètes des représentants des peuples balkaniques et des hiérarques de l'Eglise Orthodoxe avec le prince de la Valachie, commencèrent des préparations fébriles, en premier lieu pour le soulèvement des Serbes. C'est ici que déployait son activité Georges Brankovič, le frère du métropolite de Transylvanie, Sava — érudit et personnage de marque — qui s'apprêtait à soulever les Serbes de Woiwodina et à seconder les troupes impériales [4].

Mais l'alliance entre l'Autriche et la Pologne, qui, depuis 1684, avaient formé avec Venise et le Saint Siège la « Sainte Ligue », changea rapidement son caractère initial de « croisade » antiottomane, dégénérant en une compétition egoiste pour l'annexion de nouveaux territoires. Les Habsbourgs rêvaient déjà une soi-disante réintégration du royaume hongrois renfermant toutes les provinces ayant été jadis sous la dépendance de la couronne de St. Etienne, y compris la Valachie et la

---

[2] Radu Popescu vornicul, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti* (Histoires des princes de Valachie), éd. Const. Grecescu, Editura Academiei, Bucarest, 1963, p. 153.

[3] Pour les idées politiques du prince Şerban Cantacuzène, voir surtout, Banul Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor* (La génealogie des Cantacuzenes), éd. N. Iorga, Bucarest, 1902, pp. 250—253.

[4] Détails concernant l'activité de Georges Brankovič, surtout chez Iovan Radonič, *Grof Gjorgje Brancovič i njegovo vremea* (Le comte Georges Brankovič et son époque), Belgrade, 1911, pp. 220—236 et *Situaţiunea internaţională a principatului Ţării Româneşti în vremea lui Şerban Cantacuzino (1678—1688)* [La situation internationale de la principauté de Valachie à l'époque de Şerban Cantacuzène (1678—1688)], dans « Analele Academiei Române », II^e série, tome XXXVI (1913—1914), pp. 950—954 ; C. B. Obedeanu, *Les relations historiques et politiques des Roumains avec les Serbes*, Bucarest, 1929, pp. 23—24, etc. Pour l'œuvre culturelle de Brankovič, voir surtout Silviu Dragomir, *Fragmente din cronica sîrbească a lui Gheorghe Brancovici* (Fragments de la chronique serbe de Georges Brankovič), Bucarest, 1924, 70 p. ; N. Iorga, *Operele lui Gheorghe Brancovici* (Les œuvres de Georges Brankovič), dans « Revista istorică », III (1927), n^{os} 4—6, pp. 26—118 ; Corneliu Dima Drăgan, *Cultural relations between the Serbian chronicler George Brankovich and the Stolnic Constantin Cantacuzino*, dans la « Revue des études sud-est européennes », II (1964), n^{os} 3—4, pp. 553—560, etc.

Moldavie. De même, la Pologne invoquant des « droits » identiques, formulait elle aussi des prétentions injustifiées sur ces territoires. Ainsi les rivalités firent leur apparition [5]. Les buts égoïstes de la cour de Vienne qui n'offraient aux petits pays d'autres perspectives que de substituer à la domination ottomane la domination autrichienne suivie d'une adhésion forcée au catholicisme, ont suscité l'appréhension du prince de la Valachie. Celui-ci ne voulait pas que son pays suivît le sort de la Transylvanie, qui avait vu prendre fin son existence de principauté autonome, en dépit du traité de Dumbrăveni du 27 novembre 1685 et de l'entente de Vienne du 28 juin 1686, lesquels déclaraient son autonomie et le respect de ses anciens privilèges [6].

De là, la prudence manifestée par le prince valaque dans ses négociations avec le gouvernement impérial surtout que les Autrichiens, maîtres de la Transylvanie et d'une partie du Banat, essayaient d'obtenir sa soumission par des pressions militaires et des démonstrations armées. Les commissaires impériaux, le comte Ladislas Csaki et l'influent jésuite Antide Dunod, ainsi que le missionnaire catholique Giovanni Battista del Monte, se succédèrent à Bucarest entre les années 1686 et 1688, cherchant à arracher de Şerban Cantacuzène — en faisant alterner les promesses avec les menaces — le serment de soumission à l'empereur Leopold I[er] d'Autriche [7].

Désireux de résister aux demandes autrichiennes et conseillé par les hauts hiérarques orthodoxes de l'Église Orientale, très inquiets du prosélytisme catholique manifesté par les Habsbourg dans les nouveaux territoires conquis, Şerban Cantacuzène entra en relations avec la Russie [8],

---

[5] Pour celles-ci à consulter surtout Radonič, *Situaţiunea internaţională...*, pp. 954 et suiv. ; Virgil Zaborovschi, *Politica externă a celor trei Principate, Ţara Românească, Transilvania şi Moldova de la asediul Vienei (1683) pînă la moartea lui Şerban Cantacuzino şi suirea pe tron a lui Constantin Brîncoveanu (1688)* [La politique étrangere des trois Principautés, la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, depuis le siège de Vienne (1683) jusqu'à la mort de Şerban Cantacuzène et l'avènement au trône de Constantin Brancovan (1688)], Bucarest, 1925, p. 54 et suiv. ; Ioan Moga, *Rivalitatea polono-austriacă şi orientarea politică a ţărilor române la sfîrşitul secolului XVII* (La rivalité polono-autrichienne et l'orientation politique des pays roumains à la fin du XVII[e] siècle), Cluj, 1933, pp. 119—180, etc.

[6] J. Dildner, *Zur Geschichte des Überganges Siebenburgens unter die Herrschaft des Hauses Habsburg*, dans « Archiv des Vereines fur Siebenburgische Landeskunde », Neue Folge, XXVII (1896), pp. 408—450 ; R Goos, *Österreichs Staatsvertrage. Furstenthum Siebenburgen (1526—1690)*, Wien, 1911, pp. 866—876 ; Zaborovschi, *op. cit.*, pp. 76—84 ; I. Lupaş, *Das Ende der turkischen Oberhocheit und der Beginn der habsburgischen Herrschaft in Siebenburgen*, dans le vol. *Zur Geschichte der Rumanen*, Sibiu, 1943, pp. 373 — 375 ; * * * *Din istoria Transilvaniei* (Précis d'histoire de Transylvanie), Ed Academiei, III[e] éd , vol. I, Bucarest, 1963, pp. 224—225, etc.

[7] Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 218—235 ; Radonič, *op. cit.*, pp. 953 972 , Zaborovschi, *Ibidem*, pp. 57—116 ; G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII* dans « Diplomatarium Italicum », I, Roma, 1925, pp. 63 et suiv , I. Moga, *op cit.*, pp. 105—107, etc.

[8] L E. Semionova, *Stabilirea legăturilor diplomatice permanente între Ţara Românească şi Rusia la sfîrşitul secolului al XVII-lea şi începutul secolului al XVIII-lea* (L'établissement des relations diplomatiques permanentes entre la Valachie et la Russie à la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e]) dans « Romanoslavica », V, Bucarest, 1962, pp. 29—31.

qui—avec certaines réserves—avait adhéré à la « Sainte Ligue » contre les Turcs à côté de l'Autriche, de la Pologne, de Venise et du St. Siège. Ainsi, vers la fin de l'année 1687, le prince Şerban envoya en mission, de Bucarest à Moscou, l'archimandrite Isaia, higoumène du monastère de St. Paul du Mont Athos, avec des lettres de lui et de la part de l'ex-patriarche Denys de Constantinople et du métropolite Théodose de Valachie [9]. Ces lettres n'ont pas été conservées, mais dans la réponse du patriarche de Russie Joachim adressée au métropolite Théodose le 14 janvier 1688, le chef de l'Église russe assurait le haut hiérarque valaque qu'on allait faire tous les efforts nécessaires pour la libération des peuples balkaniques soumis par les Ottomans « maudits » [10].

Presqu'aussitôt après son arrivée à Bucarest avec cette réponse, l'archimandrite Isaia fût de nouveau envoyé à Moscou, porteur cette fois-ci d'une volumineuse correspondance : une lettre de Şerban Cantacuzène aux tzars Ivan V et Pierre I^{er} du 4 juin 1688 [11], deux lettres de l'ex-patriarche Denys et enfin une autre de la part de l'archevêque serbe de Peć Arsène III Čarnoevič (1676—1706) désigné comme patriarche des Serbes et des Bulgares [12]. L'archimandrite Isaia, dans les relations faites à Moscou, concernant sa mission devant les représentants autorisés du Département des Émissaires, le 13 septembre 1688, montrait qu'il avait été retenu par le prince valaque à Bucarest, jusqu'à ce que l'on eût assuré la liaison avec tout le monde chrétien par des lettres, avec lesquelles on pût l'envoyer en Russie. Şerban Cantacuzène priait les deux tzars « de sauver tous les chrétiens qui gémissent sous le joug payen et qu'ils aient la bonté ... d'envoyer... leur armées par bateaux au Danube contra la horde (tatare) d'Akkerman du Boudjak. Alors le voivode...

---

[9] Silviu Dragomir, *Contribuţii privitoare la relaţiile bisericii româneşti cu Rusia în veacul XVII* (Contributions relativement aux relations de l'église roumaine avec la Russie au XVII^e siècle) dans « Analele Academiei Române », II^e série, tome XXXIV, M.S I. (1911—1912), pp. 1118—1119 et Dan Pleşia, *Noi contribuţii la cunoaşterea legăturilor dintre Rusia şi Ţara Românească în veacul al XVII-lea* (Nouvelles contributions à la connaissance des relations entre la Russie et la Valachie au XVII^e siècle) dans « Biserica ortodoxă română », LXXXI (1963), n^{os} 9—10, pp. 955.

[10] *Ibidem.*

[11] Le prince déplorait dans sa lettre le sort des chrétiens « attristés et affligés, étant soumis aux infidèles et au pouvoir tortionnaire » priant avec beaucoup d'insistance que les tzars se rappellent « les tourments et les souffrances de ces pays et peuples orthodoxes, dans quelles peines ils se trouvent » attendant « le salut » des « grands et puissants empereurs », Cf. S. Dragomir, *Ibidem*, p. 1121, Semionova, *op. cit.*, p. 31 et D. Pleşia, *op. cit.*, p. 955.

[12] *Ibidem* Pour une autre lettre de l'archevêque Arsène III adressée aux tzars russes le 28 décembre 1688, voir Atanas Milcev, *Два документа от втората половина на XVII в. за политическите връзки на Русия с Българи, Сърби и Румъни* (Deux documents de la seconde moitié du XVII^e siècle sur les liens politiques entre la Russie et les Bulgares, les Serbes et les Roumains) dans « Известия на Института за история при Българската Академия на науките », vol. 14—15 (1964), pp. 469—474.

viendra avec son armée, prête, de 70 000 hommes [13], pour seconder les troupes des tzars au Boudjak... Et quand l'armée des tzars approchera d'Akkerman, alors le voivode viendra à l'armée des tzars et tous les Serbes et les Bulgares et les Moldaves iront les rejoindre et jusqu'à Tzarigrad il n'y aura plus d'obstacles... Dans ces contrées se rassembleront environ 300 000 Serbes et Bulgares [14] et dès qu'on apprendra l'arrivée des armées des tzars, tous les chrétiens de là-bas se soulèveront. Quant aux Allemands ...ces peuples ne se réjouissent pas du tout et ne les aideront que dans le cas d'une extrême nécessité et forcés ... » [15]. À la fin de son rapport, Isaia montrait que « le voivode de Valachie dans sa résidence de Bucarest a amassée toute son armée, mais il n'aide personne, ni les Turcs, ni l'empereur <d'Autriche>, mais il défend seulement ses terres, tant des Turcs, que des Tatares et des Allemands ... » [16].

Pendant que l'archimandrite Isaia remplissait son importante mission à Moscou, dans les pays roumains les événements se précipitaient. Les Autrichiens, avaient réussi à consolider leur domination en Transylvanie à la suite du traité de Blaj de 27 octobre 1687, en forçant le prince Michel Apaffi d'accepter une situation humiliante [17]. Mais la conquête de la Transylvanie, ne représentait qu'une étape dans les intentions militaires des Impériaux qui désiraient ardemment à obtenir aussi la soumission de la Valachie. Mécontente de la résistance opposée

---

[13] Le secrétaire florentin du voivode Constantin Brancovan, Anton Maria del Chiaro, précisait parmi d'autres, que le prince Șerban Cantacuzène « assoldò a proprie spese da trenta cinque in quaranta milla serviani (chiamansi da'Valachi Sirbi). Tra questi erano mescolati Rasciani e Bulgari, gente coraggiosa ed agguerrita, la quale, benchè suddita de'Turchi, và sempre facendo continue scorrerie a danni de'medesimi » ; cf. *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, éd. N Iorga, Bucarest, 1914, p. 135.

[14] L'avance des troupes impériales aux Balkans, pendant les années 1687—1689, a encouragé les actions antiottomanes des haidouks qui opéraient en puissants détachements en Dalmatie, Bosnie, Hertzégovine et Bulgarie. Accordant leur aide à l'armée du prince Louis de Bade, qui se dirigeait vers Vidin, des groupes de haidouks opéraient dans la région de Lom-Vidin, puis à Bercovitza, Mihailovgrad, Koutlovitza, Bania et Bazargik, comme ainsi à Kjustendil, Kostur, Vodea, Hrupište, Ostrovo, Bitolja, Prilep et Prespa ; de même à Čiprovci eût lieu une insurrection en 1688 et dans le nord de la Macédoine éclata une grande révolte sous la conduite du haidouk Karpoš, mineur de Kratovo, Cf. I Katardžiev, *Ajdutskoto dviženje i Karpoševoto vostanie vo XVII vek* (Le mouvement des haidouks et le soulèvement de Karpoš au XVIIe siècle), Skopje, 1958, 66 p. ; S. Iancovici, *Haiducia în Balcani, formă de luptă socială și antiotomană* (La « haidoutchie » aux Balkans, forme de lutte sociale et antiottomane) dans « Studii și articole de istorie », vol. VI Bucarest, 1964, pp. 55—56 ; Bistra Cvetkova, *Mouvements antiféodaux dans les terres bulgares sous domination ottomane du XVIe au XVIIIe siècles* dans *Etudes historiques à l'occasion du XIIe Congrès international des sciences historiques — Vienne, août-septembre 1965*, tome II, Sofia, 1965, pp. 160—161.

[15] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fonds 58, année 1688, no 16, f. 88— 102, (dans * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии в XV — начале XVIII в Документы и материалы в трех томах*, tome III, 1673—1711, Moscou, doc. no 27 — sous presse). Voir aussi le résumé chez S. Dragomir, *op. cit*, pp. 58—59 et Semionova, *op. cit.*, pp. 31—32.

[16] *Ibidem*.

[17] Duldner, *Zur Geschichte des Überganges Siebenburgens*... dans « Archiv des Vereines... », XXX (1901), pp. 196—205 ; Goos, *Österreichs Staatsvertrage...*, pp. 891—901 ; Zaborovschi, *Politica externă a celor trei Principate...*, p. 113 ; *Din istoria Transilvaniei*, I, p. 225.

par le voivode de Bucarest, la Cour de Vienne passa ouvertement aux actions armées. Ainsi le 25 Août 1688, la général Frederigo Veterani reçut l'ordre de pénétrer en Valachie avec son corps de cavalerie, ce qu'il fit en entrant dans le pays par Cerneţi [18]. Évitant un conflit militaire avec les Autrichiens et préférant les négociations, le prince Şerban envoya le 17 Septembre à Cîmpulung, où résidait Veterani, son frère le spathaire Michel, son neveu Constantin Brancovan, alors grand logothète et son gendre, le grand « aga » Constantin Bălăceanu, promettant de se soumettre à l'empereur à condition d'être reconnu comme prince héréditaire du pays et de recevoir d'autres privilèges; l'acte de soumission devait être conclu à Vienne, où le prince promit d'envoyer une mission le plus tôt possible [19].

Cette mission, constituée à grand apparat et conduite par le spathaire Iordache, frère du prince, le capitaine Şerban son neveu, par Constantin Bălăceanu et par Şerban Vlădescu, grand « comis », comprenant en tout 130 personnes et 250 chevaux [20], quitta Bucarest le 2 octobre 1688 [21]. Mais on sait que la mort du voïvode arrivée le 29 octobre [22] et l'élection immédiate en qualité de successeur de Constantin Brancovan, soutenu par le frère du feu prince, l'influent « stolnic » Constantin Cantacuzène, modifia le caractère de la mission, la politique du nouveau maître du pays évoluant selon d'autres données.

Le règne de Brancovan a constitué du point de vue politique pour sa résidence princière de Bucarest, un véritable apogée bien que le voivode, en rebâtissant l'ancienne cour de Tîrgovişte, ait donné aussi de nouveau un éclat de brève durée à l'ancienne capitale du pays [23]. Cependant pour les représentants de la Porte suzeraine, et ceux des puissances étrangères, la ville de Bucarest était officiellement la seule capitale de la principauté valaque. C'est pour cela que Bucarest a continué de rester non seulement le centre de ralliement de la lutte de résistance des peuples subjugués du sud-est européen contre l'oppresseur ottoman, mais est devenu aussi en même temps une importante escale diplomatique pour

---

[18] *Istoria Ţării Româneşti 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc* (Histoire de Valachie 1290—1690, La Chronique Cantacuzène), éd. C. Grecescu et D. Simonescu, Bucarest, 1960, p. 187; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, éd. C. Grecescu, p. 186.

[19] *Letopiseţul Cantacuzinesc*, pp. 187—188; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, p. 187; Radonič, *op. cit.*, p. 968—971, Zaborovschi, *ibidem*, pp. 135—137; Moga, *op. cit*, pp. 173—174.

[20] *Letopiseţul Cantacuzinesc* p. 188; Radu Popescu, *Istoriile...*, p. 187; *Cronica lui Radu Greceanu* (La Chronique de Radu Greceanu) dans *Cronicari munteni* (Chroniqueurs valaques), éd. M. Gregorian, vol. II, Bucarest, 1961, p. 13; N. Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, (Documents concernant la famille Cantacuzène), Bucarest, 1902, pp. 325—326, n° VII; Zaborovschi, *op. cit.*, pp. 142, etc.

[21] *Cronica lui Radu Greceanu...*, p. 13.

[22] *Letopiseţul Cantacuzinesc*, p. 189.

[23] *Cronica lui Radu Greceanu...*, p. 55; A. Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni...*, pp. 28—29, 121—122.

les représentants des grandes puissances au cours des négociations compliquées par lesquelles chacun des belligérants cherchait à attirer le prince Brancovan de son côté, et plus tard, après la paix de Karlowitz, d'en faire leur confident et leur allié. Tout le règne de Brancovan n'a été qu'une savante oscillation, d'abord entre l'Autriche et la Turquie, ensuite entre la Turquie et la Russie [24]. Placé dans une des plus fausses situations, harcelé de toutes parts, ce prince doué d'une remarquable intelligence a été forcé par les circonstances défavorables de faire de la dissimulation sa principale arme politique. C'est pour cela que ses efforts tendaient toujours à se donner, malgré lui, comme ami et soutien des deux adversaires, tour de force diplomatique, qui lui a réussi mainte fois au cours de son long règne [25]. Pour mener une telle politique, Brancovan a prouvé qu'il était un très fin diplomate, doué d'une remarquable perspicacité et sa collaboration avec les Cantacuzènes, surtout avec l'éminent personnage qu'était son oncle le «stolnic» Constantin [26], fameux érudit, a constitué le gage de son succès. Fils de la sœur du prince Şerban Cantacuzène et élevé au milieu de cette riche et influente famille, Brancovan avait reçu une éducation soignée [27]. Il connaissait au moins le grec et le turc et déposait des efforts pour élargir ses connaissances même dans sa période de maturité. D'après le témoignage de Georges Voigt, un représentant du piétisme de Halle, lequel se trouvait à Sibiu en 1712 et à qui Brancovan avait demandé un exemplaire du «*Novum testamentum bilingve*», le prince et le métropolite Anthime d'Ibérie «étudient encore journellement» [28]. Brancovan — protecteur des lettres et amateur d'ouvrages politiques — a commandé à Michel Vizantios de lui traduire en langue grecque vulgaire le «*Prognostique des Moscovites*» de Stanislav Axtelmeyer, faisant l'éloge de Pierre le Grand, dont il faisait souvent des lectures [29] ainsi que l'*Histoire à partir du commencement des sultans de Turquie*..., traduite du turc, toujours en langue grecque, en 1704, sous la dictée de Bectaš Divan Efendi par le «portar» Mathieu de Chios

---

[24] Pour le caractère de la politique d'équilibre menée par Bracovan pendant son règne, voir aussi les affirmations de Del Chiaro, *op. cit.*, pp. 149—150.

[25] Al. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato 1660—1830*, Paris, 1913, pp. 47—48.

[26] Pour la collaboration avec le stolnic, voyez spécialement le temoignage du chroniqueur Radu Greceanu (*Cronicari munteni*, II, passim), les affirmations de Del Chiaro, *op. cit.*, p. 157 et Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 292.

[27] N. Iorga, *Viața și domnia lui Constantin vodă Brîncoveanu* (La vie et le règne du prince Constantin Brancovan), Bucarest, 1914, pp. 24—26.

[28] Eduard Winter, *Die Pfelge der West- und Sudslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*. Berlin, 1954, p. 151.

[29] N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, (L'histoire de la littérature roumaine au XVIIIe siècle — 1688—1821), vol. I, Bucarest, 1901, p. 41 et *Valoarea politică a lui Constantin Brîncoveanu*, (La valeur politique de Constantin Brancovan), Vălenii de Munte, 1914, pp. 26—27.

et le même Michel Vizantios [30]. Le prince annotait aussi quelquefois de remarques astucieuses le fameux calendrier astrologique vénitien *Foletul Novel*, traduit pour lui en roumain par Giovanni Candido Romano [31]. Ces annotations secrètes contenaient également d'intéressantes mentions concernant des événements politiques de l'époque. Le prince et le «stolnic» Cantacuzène étaient au courant des informations parues dans la presse européenne, recevant des journaux politiques de Vienne et de Venise, et au cours de la guerre entre les Impériaux et les Turcs, ils envoyaient ces feuilles à Constantinople aux ambassadeurs d'Angletterre et des Pays Bas, qui n'avaient pas d'autres possibilités de se les procurer [32].

Mais ce qui est vraiment remarquable dans l'activité déployée par Brancovan et met en pleine lumière sa personnalité c'est la vaste correspondance politique et diplomatique, dont on connaît jusqu'à présent 168 lettres, qu'il a entretenue pendant près de quatre décennies, en qualité de boyard et prince du pays — séparemment de celle du « stolnic » Cantacuzène, très riche elle aussi — avec les plus illustres personnages de l'Europe contemporaine. Ainsi Brancovan a écrit aux empereurs d'Autriche Léopold I^er^, Joseph I^er^ et Charles VI, à l'impératrice mère Éléonore, au tzar Pierre le Grand, au roi Louis XIV, au pape Clément XI, aux princes de Transylvanie Michel Apaffi et François II Rákóczi, au chancelier d'Autriche Kinski, aux commandants impériaux Veterani, Heissler, Glockelsberg, Rabutin et Stainville, aux chanceliers de Russie Féodor Alexiévitch Golovine et Gabriel Ivanovitch Golovkin, à celui de Transylvanie Michel Teleki, à l'ambassadeur britanique près la Sublime Porte William Paget, au résident autrichien à Constantinople Christophor Ignaz Quarient von Raal, au fameux géographe et diplomate Luigi Ferdinando Marsigli, au bail vénitien Ascanio Giustiniani, aux patriarches de Jérusalem Dosithée et Chrysanthe Notaras, aux lettrés Jean et Ralakis Cariophylès [33] etc., sans compter les nombreuses

[30] La Bibliothèque de l'Académie, mss. grec 970, 80 feuillets, cf. Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti* (Le catalogue des manuscrits grecs), tome II, Bucarest, 1940, pp. 70—71.

[31] Voir E. Vîrtosu, *Foletul Novel. Calendarul lui Constantin vodă Brîncoveanu 1693—1704* (« Foletul Novel ». Le calendrier du prince Constantin Brancovan 1693—1704), Bucarest, 1942, p. 225 Pour l'identification de l'auteur du calendrier astrologique, Ioan Frîncul ou Ioan Romanul, avec Giovanni Candido Romano, à voir dr. N. Vătămanu, *Medici şi astrologi la curtea lui Brîncoveanu* (Médecins et astrologues à la cour de Brancovan) dans « Viaţa medicală », XIII, 1966, n° 1, pp. 53—54.

[32] N. Iorga, *Studii şi documente privitoare la istoria românilor* (Études et documents concernant l'histoire des Roumains) vol. XXIII, Bucarest, 1913, p. 268, nr. CCCXLVII et E D. Tappe, *Documents concerning Rumania in the Paget papers*, dans «The Slavonic and East European Review », XXXIII (1954), n° 80, p. 203.

[33] Pour la correspondance de Brancovan, voyez surtout la Bibliothèque de l'Académie, mss. grec 974, pp. 101—107, 194, 196, 198—216 ; E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. V, Bucarest, 1885, pp. 278—279, 387, 391, 394, 397—398, 511—512 ; vol. V, pp. 36—37, 58—61, 92, 128, 134 ; IX_1, pp. 442, 447 ; vol. XIV_1, pp. 272—274, 297—299, 386—388, 411—414, 487—488, 491—492, 534—537,

lettres adressées aux bourgmestres de Braşov et de Sibiu et à d'autres notabilités de Transylvanie, mais où les préoccupations d'ordre économique étaient prédominantes. Pour cette volumineuse correspondance qu'il a entretenue avec les souverains, ministres, généraux, ambassadeurs et hauts hiérarques de tant des puissances étrangères, en latin, en grec, en italien, en hongrois et en russe, Brancovan a élevé la chancellerie de la cour princière de Bucarest au plus haut degré d'organisation qu'elle détenait jusqu'alors [34].

Le prince a eu comme secrétaire pour le latin André Wolff « le scribe polonais» («pisarul leşesc»), pour l'italien Giovanni Candido Romano et plus tard Anton Maria Del Chiaro, employé aussi au latin ; pour l'allemand le comte Bartolomeo Ferrati, médecin, pour le hongrois Théodore Corbea, « le scribe hongrois » (« pisarul unguresc »), le propre frère de David Corbea de Braşov, son émissaire à la cour de Pierre le Grand, pour le turc le cloutchar Afendoulis le Constantinopolitain [35].

Tous ces collaborateurs du voivode Brancovan ont joui de la confiance et des faveurs du prince, qui les a largement recompensés pour leurs services effectués. Ainsi, André Wolff reçut en donation de Brancovan, le 12 Janvier 1699, 360 sagènes (stînjeni) de la terre de Săruleşti (Ilfov) « pour plusieurs et droits services qu'il a rendus mainte fois dans les affaires et événements du pays . . . comme un loyal serviteur »[36], tandis que David Corbea et son frère Théodore, ont été récompensés avec 35 gué-

578—681 ; XIV_3, pp 59—60 , 78 , *Monumenta Comitialia regni Transylvaniae*, vol. 16, Budapest, 1893, p. 265 , vol. 20, pp. 173—174, 200—201, 209, 211—212 ; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin vodă Brîncoveanu la domnia şi sfîrşitul lui* (Documents concernant le prince Constantin Brancovan, à son règne et à sa fin), Bucarest, 1901, pp. 89—91 ; C. Giurescu şi N Dobrescu, *Documente şi regeste privitoare la Constantin Brîncoveanu*, (Documents et regestes concernant Constantin Brancovan), Bucarest, 1907, pp. 31—32, 77—78, 119—120, 123—124, 149—152, 165—166, 176, 187—188, 197—198, 202, 212—214, 230—231, 247—250, 253—254; Al. A. C. Stourdza, *Constantin Brancovan prince de Valachie 1688—1714 Son règne et son époque*, vol. III, Paris, 1915, passim; Virginia Vasiliu, *Constantino Brîncoveanu e il Cattolicismo Alcune notizie nuove intorno alla sua politica religiosa* dans « Ephemeris Dacoromana », III, Roma, 1925, pp. 112—113 ; Valeriu Papahagi, *Corespondenţa inedită a lui Constantin Brîncoveanu cu bailul Ascanio Giustinian* (La correspondance inédite de Constantin Brancovan avec le baïl Ascanio Giustinian) dans « Revista istorică », XVII (1931), n° 7—9, pp. 169—176 ; A Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie), vol. XI, Bucarest, 1939, passim , E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania*.. , pp. 201—211, etc.

[34] Anton Maria Del Chiaro relatait les choses suivantes à propos de la chancellerie de Brancovan : « Esatto e diligente in tutte le cose sue, non sol domestiche, ma straniere, tenne più che mai corrispondenze di lettere con vari potentati, al qual effetto manteneva con buono stipendio diversi segretari per la lingua italiana, latina, tedesca e pollacca (oltre alla greca ed alla turchesca) cf. *op. cit.*, p. 157.

[35] A consulter aussi C Şerban, *Legăturile stolnicului Constantin Cantacuzino cu Rusia*, (Les relations du stolnic Constantin Cantacuzène avec la Russie) dans «Studii şi articole de istorie», vol. II, Bucarest, 1957, p. 239, n. 10.

[36] Archives d'État — Bucarest, *Condica brîncovenească* (Le registre de Brancovan) (mss. 705), f. 182 v° — 183 v°.

rets de vigne sur la colline de Negovani et 44 guérets de vigne sur la colline de Cernătești [37], etc.

Outre ceux-là, le prince Brancovan a entretenu à sa cour de Bucarest un vaste réseau diplomatique d'agents — recrutés, en majorité parmi les hommes de lettres et les clercs sud-danubiens — qu'il a envoyé, en diverses missions dans les capitales de l'Europe. Ainsi, en dehors de l'archimandrite Isaia du monastère de St. Paul du Mont Athos — employé de nouveau quelque temps pour les négociations avec la Russie [38] — et que le voivode remplaça ensuite par un autre représentant de marque du monde balkanique, Georges Castriota, originaire de Castoria, établi en Valachie et elevé du rang de second postelnic à celui de premier « postelnic », puis de grand « comis » [39], il a fait aussi appel aux services de son médecin, l'apprécié Jacques Pylarinos de Céphalonie [40], envoyé en mission secrète à Vienne en 1698, à ceux du lettré Nicolas Comnène Papadopoulos [41] auprès du pape Clément XI, à Rome, ensuite à ceux des fins diplomates grecs George Clironomos et Janaki Porphyrita [42], ex-dragomans de la résidence impériale près la Sublime Porte, qui lui servirent de kapoukéhaias à Constantinople, et enfin à ceux du cloutchar Afendoulis le Constantinoplitain [43], originaire de Thérapia du Bosphore, kapoukehaia

[37] *Ibidem*, f 507 v°, 509—509 v°.

[38] À son retour de Moscou pour la Valachie, au commencement de l'année 1689, en passant par la Transylvanie, Isaia fut arrêté à Brașov comme « espion » par le général Heissler à l'instigation de l'aga Constantin Bălăceanu. On lui confisqua tous ses biens, ainsi que les lettres des tzars adressées au prince de Valachie, et on l'envoya sous escorte jusqu'à Vienne, où il fut détenu deux années et demi, jusqu'à sa libération sur intervention de l'ambassadeur russe. De la, Isaia retourna à Moscou et rentra finalement en Valachie, où, le 1[er] Mai 1694, Constantin Brancovan, pour les pertes et les peines subies au temps de sa captivité le dédommagea avec une partie des biens confisqués à Constantin Bălăceanu, c'est-à-dire le village de Gîrcovul (Romanați) et une partie des domaines de Băbiciu et Uluiți (Olt), plus des esclaves tziganes. Pour plus de détails, voir S. Dragomir, *op. cit.*, pp. 60—61, mais surtout D. Pleșia, *Noi contribuții la cunoașterea legăturilor dintre Rusia și Țara Românească* .., pp. 951—958.

[39] D'autres informations concernant Georges Castriota dans Hurmuzaki, *Documente*..., XIV_1, pp. 372, 398—400, 406—407, 410—411 ; *Cronica lui Radu Greceanu*... dans *Cronicari munteni*, II, pp. 172—254, etc. ; P. Constantinescu-Iași, *Relațiile culturale româno-ruse din trecut* (Les relations culturelles roumaino-russes dans le passé), Bucarest, 1954, pp. 162, 163, 165, 170, etc.

[40] N. Vătămanu, *Iacob Pylarino, medic al Curții domnești din București* (*1684—1687*, *1694—1708*) (Jacques Pylarino, médecin de la cour princière de Bucarest 1684—1687 ; 1694—1708), dans le vol. *Din istoria medicinii românești și universale* (De l'histoire de la médecine roumaine et universelle), Bucarest, 1962, pp. 125—126.

[41] Hurmuzaki, *Documente*..., IX_1, pp. 366—367, n° DXXII.

[42] *Monumenta comitialia Regni Transylvaniae*, XVI, Budapest, 1893, p. 630, n° CXXV[b] ; Hurmuzaki, *Documente*..., VI p 108, n° CVIII, p. 149, n° CXXXVIII, pp. 159 161, n° CXLIII et *Fragmente zur Geschichte der Rumanen*, vol. XII, Bukarest, 1884, pp. 327, 371, 393 ; *Condica de venituri și cheltuieli a Vistieriei de la leatul 7202—7212* (*1694—1704*) [Le registre des revenus et des dépenses de la Trésorerie entre les années 7202—7212 (1694—1704)], ed. V. Ancescu, dans « Revista istorică a arhivelor României », I, 1873, pp. 539, 569, etc. ; C. Giurescu și N. Dobrescu, *Documente și regeste privitoare la Constantin Brîncoveanu*, p 10, p 11, n° 26 ; p. 15, n° 34 ; p. 50, n° 72 ; p. 61, n° 85 ; p. 67, n° 101, p 68—69, n° 104, E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania* .., p. 205, etc.

[43] Hurmuzaki, *Documente* .., XIII, p. 51. En ce qui concerne Afendoulis voir aussi N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul XVIII*, vol. I, p 38, n° 2 et E. Vîrtosu, *Foletul Novel*, p. 186.

auprès du seraskier Ismail pacha de Bender et auteur d'une intéressante histoire du séjour de Charles XII de Suède à Bender.

Le réseau d'agents diplomatiques du prince était encore complété par les frères David et Théodore Corbea de Braşov [44], ses émissaires en Russie et en Transylvanie, par Ladislas Théodore Dindar, Peter Grienner et les vénitiens Bussi et Aloise Volde [45], envoyés auprès des autorités impériales de Sibiu ou de Vienne, etc. Parmi ces agents, le voïvode a récompensé surtout le « postelnic » Georges Castriota « pour son droit et fidèle service rendu... au prince... et au pays », auquel — parmi d'autres — il fit don, le 4 Juillet 1702, de l'emplacement d'une maison à Bucarest dans la « mahala » (quartier) de Popa Stoica « d'en bas » (Brezoianu) « près de la grande rue (Mogoşoaia) où se trouve la route de Tîrgovişte »[46].

Pour l'enseignement des langues étrangères nécessaires au personnel de la chancellerie princière et spécialement du latin — indispensable dans la diplomatie européenne — le prince Brancovan autorisa l'introduction dans le programme des cours de l'Académie princière de Sf. Sava [47], dont l'enseignement se tenait — on le sait — en grec et il encouragea l'initiative de rédiger des dictionnaires, comme ce fut le cas, par exemple, du dictionnaire latino-roumain *Dictiones latinae cum Valachica interpretatione* dû à Théodore Corbea de Braşov et à l'évêque Métrophène de Buzău à la fin du XVIIe siècle [48].

---

[44] Pour les frères Corbea à consulter spécialement Scarlat Struţeanu, *Fraţii Corbea, doi umanişti ardeleni la curtea lui Constantin Brîncoveanu* (Les freres Corbea, deux humanistes transylvains à la cour de Constantin Brancovan) dans «Ramuri », Craiova, XXXIII (1941), nos 1—2, pp. 40—55 ; P. Constantinescu-Iaşi, *Relaţiile culturale romîno-ruse* .., pp. 162—163 ; C. Şerban, *Legăturile stolnicului Const. Cantacuzino cu Rusia*, pp. 244—246 ; C. Georgescu-Buzău, *Un diplomat romîn la Moscova la începutul secolului al XVIII-lea, David Corbea ceauşul* (Un diplomate roumain à Moscou au commencement du XVIIIe siècle : le tchaouch David Corbea), dans le vol. *Relaţii romîno-ruse în trecut. Studii şi conferinţe.* (Relations roumaino-russes dans le passé. Études et conferences), Bucarest, 1957, pp. 42—62 ; P. P. Panaitescu, *Культурные связи румынских государств с Россией в эпоху Реформ Петра I*ᵉᵒ. *Новые данные* dans *Romanoslavica*, II, Bucarest, 1958, pp. 238—247 ; Ştefan Meteş, *Din relaţiile noastre cu Rusia. Fraţii David şi Teodor Corbea din Braşov în slujba poporului romîn, ca luptători contra Unirii cu Roma, ca diplomaţi şi scriitori* (De nos relations avec la Russie. Les freres David et Théodore Corbea de Braşov au service du peuple roumain, comme combattants contre l'Union avec Rome, comme diplomates et écrivains) dans « Mitropolia Ardealului », V (1960), no 11—12, pp. 836—862 ; G Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor romîno-ruse* (Contributions à l'histoire des relations roumaino-russes) Bucarest, 1962, pp. 118—122, etc.

[45] Hurmuzaki, *Documente*..., V_1, p. 69—70, no XXXV şi p. 139, no LXX, etc. ; XV_2, pp. 1491, 1533—1534, 1536 ; C Giurescu şi N. Dobrescu, *Documente şi regeste*..., p. 84, no 130 ; p. 87, no 141 ; p. 95, no 157, passim.

[46] Archives d'État-Bucarest, *Condica brîncovenească* (mss. 705), f. 337 vo—338.

[47] I Ionaşcu, *Cu privire la data întemeierii Academiei Domneşti de la Sfîntul Sava din Bucureşti*, (En ce qui concerne la date de la création de l'Académie princière de Sf. Sava à Bucarest) dans « Studii », 17 (1964), no 6, p. 1271 ; Gh Cronţ, *Academia Domnească din Ţara Romînească în secolul al XVIII-lea* (L'Académie princiere de Valachie au XVIIIe siècle) *ibidem*, 18 (1965), p. 840.

[48] Gh. Creţu, *Cel mai vechi dicţionar latino-romînesc de Teodor Corbea*... (Le plus ancien dictionnaire latino-roumain de Théodore Corbea...) dans « Voinţa naţională », XXII (1905), no 613 (15/28 oct.) p. 2 ; P. P. Panaitescu, *Культурные связи* ..., pp.243— 244, etc

La cour de Constantin Brancovan à Bucarest a constitué aussi en même temps, à cette période, le centre d'une vive activité diplomatique à travers le Sud-Est européen notamment pendant la guerre entre les Turcs et les puissances chrétiennes durant les années 1688—1699. Le premier émissaire étranger qui fut envoyé à Bucarest à cette époque, le grec Dementios Fomin [49], vint chez le prince Brancovan pendant l'automne de l'année 1688 avec les lettres de réponse des tzars Ivan V et Pierre I[er] adressées au voivode Şerban Cantacuzène — décédé entre temps — et aux hauts hiérarques de l'Église Orientale, promettant de soutenir la lutte des peuples opprimés des Balkans contre les Turcs. Le premier essai de médiation de l'Angleterre et des Pays Bas pendant la guerre entre les Impériaux et les Turcs dans les années 1691—1692, favorisa plusieurs voyages à Bucarest du comte Luigi Ferdinando Marsigli, émissaire secret autrichien qui passait pour le secrétaire de l'ambassade anglaise près la Sublime Porte, très civilement reçu à la cour du voivode et mis au courant des derniers événements de Constantinople [50], ainsi que du voyage du ministre Quarient von Raal, reçu secrètement par le prince à Bucarest sous l'identité d'un marchand hollandais au mois de Mai 1692 et envers lequel Constantin Brancovan se montra disposé à seconder le général Veterani dans ses futures actions au Banat [51]. Le secrétaire de lord Paget, Georges Philippe Schreyer de Weimar, envoyé en Angleterre au mois de novembre 1694 pour quelques affaires de son maître, reçut la permission du prince de passer aussi par la Valachie ; pour ne pas éveiller les soupçons des Turcs, il dut se déguiser en marchand. Schreyer a joui d'une très large hospitalité à Bucarest, où il est resté plusieurs jours, étant hébergé la dernière nuit de son séjour, à la résidence même du voivode à Cotroceni [52].

Les années suivantes, la ville de Bucarest a reçu les visites de certains diplomates marquants de l'époque, comme le comte Dominique von Oettingen, le fils du résident impérial Wolfgang von Oettingen Wallerstein [53], rentré de Constantinople où il avait accompagné son père envoyé

---

[49] Semionova, *Stabilirea legăturilor diplomatice... între Ţara Românească şi Rusia...* p. 35—36

[50] Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumanen*, III, pp 368—373, 385 et *Documente...*, V_1, pp 391—393, nº CCLXVIII—CCLXIX ; N Iorga, *Documente privitoare la Constantin vodă Brincoveanu*, pp. 107—108, nº V, *Studii şi documente*, XX, Bucarest, 1911, p. 125 et vol XXIII, pp. 264—267 ; *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsigli* (éd. Emilio Lovarini), Bologna, 1930, pp. 150—151 , Al. Marcu, *Date ce ne privesc în autobiografia contelui Marsili* (Informations nous concernant dans l'autobiographie du comte Marsili) dans *Închinare lui N Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani* (Hommage à N. Iorga à l'occasion de ses 60 ans), Cluj, 1931, pp. 251—252, etc.

[51] Hurmuzaki, *Documente...*, V_1, pp. 411—413, nº CCLXXXIV.

[52] E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania...*, p. 204.

[53] Simperto, *Diarium... des Grafen Wolffgang zur Oettingen*, Augsburg, 1701, p. 5 ; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin vodă Brincoveanu*, p. 122, nº 1 et *Studii şi documente*, XXIII, p. 275, nº CCCLXIV ; Tappe, *op. cit.*, p. 205.

pour la ratification du traité de paix de Karlowitz en 1700 et auquel le prince fit don d'une selle turque d'une valeur de 191 thallers [54] et lord William Paget, avec sa suite, en 1702, dont faisait partie aussi le connu épigraphiste et pasteur anglicain Edmund Chishull, qui a laissé une intéressante description de la ville de Bucarest dans son journal de voyage [55].

La visite du lord Paget à Bucarest, auquel on accorda une déférence tout à fait particulière a été consignée aussi dans la chronique officielle du pays tenue par le logothète Radu Greceanu [56], de même que dans « Le registre des ... dépenses de la Trésorerie » où l'on a inséré les cadeaux faits à l'ambassadeur : un manteau de zibeline et une riche étoffe de laine soyeuse d'une valeur de 1300 thallers [57].

Le même cérémonial présida aussi la réception à Bucarest en 1703 de l'envoyé de Pierre le Grand, Michel Ivanov [58], quoiqu'il ne put se rencontrer avec le prince, parti entre temps à l'appel du grand vizir pour se présenter devant la Sublime Porte. Bien que la ville fut ravagée par la peste et presque vidée de ses habitants, l'envoyé du prince François II Rákoczi, le commandant en chef des rebelles « kouroutzes », Ivan Pápai était reçu honorablement à Bucarest en septembre 1708, par l'« ispravnick » de la ville, en l'absence du prince et du « stolnic » Cantacuzène, se trouvant à Tîrgovişte. L'émissaire magyar fut hébergé au palais de Cotroceni qu'il admira comme « un beau château [59] ». Enfin Bucarest a reçu en 1713 la visite de l'envoyé suédois de Charles XII, Hylteen [60], qui eut plusieurs entrevues avec le prince et le « stolnic » Cantacuzène.

Cette succesion continue de diplomates et émissaires étrangers dans la capitale de la Valachie durant trois décennies, relève ainsi l'importance politique acquise par la principauté valaque, située au carrefour des trois grandes empires : ottoman, russe et autrichien. Le prestige personnel dont bénéficiait le prince même devant les Turcs, apparaît aussi dans le fait que la Sublime Porte lui a permis d'envoyer son kapoukehaia de Constantinople, Ianaki Porphyrita à Karlowitz, au mois de Juillet 1699. Là, lors de la phase préliminaire du Congrès, le représentant du prince valaque eut quelques conversations avec le médiateur anglais lord Paget[61]

---

[54] *Condica de venituri şi cheltuieli a Vistieriei*, p. 605.

[55] Edmund Chishull, *Travels in Turkey and back to England*, London, 1747, pp. 78—82.

[56] *Cronicari munteni*, II, pp. 116—119.

[57] *Condica de venituri...* p. 673.

[58] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fond 68, année 1703, n° 4, f 1 — 2 (doc. de 25 juillet 1703) (dans * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии*, vol. III, doc. n° 53 — sous presse).

[59] Kálman Benda, *Pápai Iános törökországi naplói* (Le journal de Turquie d'Ivan Pápai) Budapest, 1963, pp. 266—268.

[60] Hurmuzaki, *Documente..* , IX_1, p. 510—512, n° DCLXVIII.

[61] *Ibidem*, supl. I, vol. I, pp. 346—347 n° DX.

pour lui expliquer la situation de la Valachie et combattre, surtout, les injustifiables prétentions de suzéraineté émises par la Pologne.

En ce qui concerne la politique d'appui accordé aux aspirations de libérté des peuples opprimés des Balkans, le prince Brancovan a suivi la ligne traditionnelle établie par son prédécesseur Şerban Cantacuzène, qui a crû voir dans la Russie, la seule puissance de la même foi religieuse, en état de s'opposer en même temps à la tyrannie des Turcs et à entraver les tendances de conquête de l'Autriche catholique des Habsbourgs. D'ailleurs dès le début du règne de Brancovan — qui ne s'était pas déclaré d'une manière formelle contre les Turcs — la ville de Bucarest eut à subir la première occupation des troupes autrichiennes (1689), suivie ensuite d'une dévastatrice invasion tatare [62]. Après l'expulsion des Impériaux du pays, le voïvode reprit ultérieurement ses relations avec eux, sans que celles-ci aient été d'une cordialité manifeste.

Par contre, l'attention de Brancovan resta constamment dirigée vers l'Est.

Même dans la phase finale de la guerre de la « Sainte Ligue » contre l'Empire ottoman, Geoges Castriota a été envoyé par Constantin Brancovan à Moscou, en 1697, « à la suite d'un conseil commun et avec l'approbation des très saints patriarches, prélats et évêques et d'autres honorables personnalités serbes, bulgares, macédoniennes, albanaises et d'autres peuples grecs et de plus de vingt grands boyards moldo-valaques, qui se trouvent actuellement sous la très haute protection du prince de Valachie », pour assurer le tzar du dévouement des peuples du sud-est de l'Europe [63]. S'adressant à Pierre le Grand, Constantin Brancovan démontrait que « nous ne demandons qu'à être délivrés ... de cette tyrannie féroce et cruelle, de ce nouveau pharaon, payen et ennemi de la foi ... et ensuite, nous-mêmes, à notre propre-compte, et avec le sacrifice de nos vies nous défendrons non seulement les rives danubiennes, mais nous pousserons même de l'avant, parce que nous avons l'appui des Bulgares, des Serbes et des Macédoniens ... seulement nous devons avoir l'approbation de votre Majesté autocrate pour employer sans entrave vos armées ... Nous disons la vérité ... que nous serons les premiers au combat et que nous combattrons, non pas comme des hommes, mais comme des lions pour la patrie et notre peuple » [64].

---

[62] *Letopisețul Cantacuzinesc*, pp. 194—196; *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717* (Histoire de Valachie depuis octobre 1688 jusqu'en mars 1717), éd. C. Grecescu, Bucarest, 1959, pp. 28—29; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, pp. 190—191.

[63] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fond 68, année 1698, nº 1, f. 10—23 (doc. du 16 septembre 1697) dans * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии ...*, vol. III, doc. nº 34, sous presse)

[64] *Ibidem.*

Le prince de Valachie envoyait même au tzar par Castriota, au 10 septembre 1698, des propositions concrètes en vue de l'élaboration d'un plan d'actions militaires communes de la Russie et des peuples opprimés des pays chrétiens contre les Turcs, formulé en 10 articles. On prévoyait, entre autres, la conquête des forteresses d'Otchakov et de Kertch par les Russes, leur avance vers le Boudjak et les bouches du Danube et leur jonction avec les troupes du prince Brancovan et des insurgés des Balkans laquelle devait avoir lieu en Moldavie, le voivode de Valachie comptant aussi sur l'appui du « staroste » de Cernăuţi, Constantin Turculeţ, qui restait prêt à la frontière avec 10.000 cavaliers d'élite [65].

L'évolution ultérieure des événements et la précipitation de l'Autriche d'accepter définitivement en 1698 l'offre de la médiation anglo-hollandaise dans le conflit avec les Turcs, empêcha la mise en application de cette action dans le cadre de la vaste offensive projetée par la Russie contre l'Empire Ottoman, tant en Crimée que dans le Boudjak.

Mais la paix de Karlowitz constitua une désillusion pour les peuples opprimés des Balkans et elle n'apporta, en réalité, que des avantages à la maison d'Autriche.

C'est pour cela que le prince Brancovan, après avoir organisé à Bucarest une importante conférence politique avec ses conseillers et le patriarche de Jérusalem, l'un des plus actifs représentants de la lutte de libération des peuples du sud du Danube, envoya le tchaouch David Corbea en mission auprès du tzar. En effet dans les intructions présentées au chancellier Golovine, le 6 décembre 1702, l'émissaire valaque précisait que « le très saint kyr Dosithée, patriarche de Jérusalem, est arrivé en Valachie, dans la ville de Bucarest et après son entrevue avec le prince Constantin Bassaraba (Brancovan) et avec les deux frères Cantacuzène, Constantin et Michel, ils aient beaucoup parlé et se sont consultés entre eux sur le salut de tous les fidèles chrétiens qui gémissent sous le joug du tyran impie turc et sont trop persécutés par les hérétiques ennemis de l'Église Orthodoxe, ayant été priés et poussés à tenir ce conseil par tous les Grecs, Serbes, Bulgares, Albanais et Vlaques (des Balkans), tant que par les Roumains de Transylvanie et aussi par d'autres voisins qui vivent autour de la Valachie» [66]. Et David Corbea indiquait ensuite : « Tous ceux ci-dessus mentionnés ont prié à l'unanimité mon prince et lui ont demandé ce qu'ils devaient faire et quelle affaire commencer, parce qu'ils sont trop opprimés par le païen et que la Sainte Église est prête à expirer, moitié à cause du tyran, moitié à cause des hérétiques

---

[65] *Ibidem*, fond. 68, 1698, n° 1, f. 11—22 (doc du 10 septembre 1698) (dans *** *Историческиe связи* ., vol. III, doc n° 36, — sous presse). Resumé par Semionova, *op cit.*, p. 37.

[66] Al. A C Stourdza, *Constantin Brancovan*. ., pp 31—34, n° 20 et en résumé chez C. Şerban, *Legăturile stolnicului . cu Rusia*, p 246 et Semionova, *op. cit*, p 41.

et qu'ils n'ont pas d'espoir et ne reçoivent aucune aide de nulle part... Le très saint patriarche et mon prince et les frères Cantacuzène n'ont pu leur donner d'autre assurance que le bon espoir que nous avions eu autrefois et que nous avons encore à présent... dans votre puissant pays... et nous les avons affermis encore plus par serment que, lorsque va arriver cet heureux temps, quand le tzar commencera à guerroyer aves les ennemis impies, et que mon prince va leur ordonner, alors eux tous ensemble... seront prêts à déchaîner la guerre contre les ennemis du Christ ». À la fin, David Corbea précisait que « le très Saint (Patriarche) et mon prince m'ont encore donné l'ordre de rapporter, en dehors des choses au-dessus mentionné, que les chefs des Serbes et des Dalmates, à savoir Ianković et Ivan Sinobat, et d'autres, ont envoyé un de leurs capitaines, Arsène et ont prié mon prince de parler aussi d'eux... auprès du tzar... à savoir que (lorsque)... la guerre va commencer... eux tous ensemble avec leurs armées vont verser leur sang » pour le salut. « En plus de ceci, tous les Serbes qui sont sous le pouvoir du césar, ont envoyé un certain pan (seigneur) qui est un homme bon et fidèle croyant, prier le prince d'écrire à Moscou, qu'ils sont toujours prêts à marcher contre les paiens et à se réunir aux troupes du tzar... » [67].

Brancovan assurait de cette façon le tzar que dans le cas d'une déclaration de guerre à la Porte Ottomane, il pouvait compter sur l'appui des peuples opprimés des Balkans. Sa correspondance avec les chanceliers de Russie et le tzar Pierre a été très assidue à cette époque, auxquels il transmettait des informations importantes regardant les intentions des Turcs et les actions des dignitaires de la Sublime Porte. C'est pour cela que le chancellier Golovkin s'adressait au prince Brancovan, le 19 novembre 1707 « comme à un ami de la même foi et bienveillant au pouvoir... très chrétien », pour le prier « de bien vouloir par son zèle de chrétien espionner... et de rapporter exactement si les Turcs nourrissent... de mauvaises pensées contre le tzar »[68] ; il le priait encore « d'aider de ses très intelligents et chrétiens conseil et action l'envoyé de Sa Majesté le tzar (à Constantinople) à déjouer et mettre fin à cette mauvaise intention des Turcs, et s'il va commencer à demander de l'argent, qu'il lui donne un coup de main par devoir chrétien », cela menant « au profit de toute la pieuse chrétienté pour que la seule puissance pieuse ne soit pas laissée opprimée par les paiens et les hérétiques... » [69]. À tout cela le prince Brancovan répondait au 14 janvier 1708 qu'il allait annoncer à ses kapou-

---

[67] *Ibidem.*

[68] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fond 68, 1707, n° 3, f.71—71 v°. (dans * * * *Исторические связи*, vol. III, doc. nr. 92 — sous presse). Mentionné aussi par Semionova, *op. cit* p. 43

[69] *Ibidem.*

kehaïas près la Sublime Porte et du pacha de Bender d'apprendre ce que manigançaient les Turcs et qu'avec le patriarche de Jérusalem, de nouveau arrivé à Bucarest « nous avons beaucoup causé de ces affaires »[70]. L'ambassadeur de Russie à Constantinople sera aidé par tous les deux, autant par des conseils que par l'accomplissement de tout besoin financier, le prince Brancovan prêtânt en vérité au mois de mars 1708 au comte Tolstoi, la respectable somme de 4000 ducats [71].

La correspondance politique secrète entre le voivode de Valachie et les dirigeants de la Russie continua aussi l'année suivante, quand le prince poursuivant sans cesse son projet d'associer les forces armées du tzar en cas de guerre et les troupes des insurgés des Balkans, signala, le 28 juillet 1708, au chancelier Golovkin l'arrivée à Bucarest d'un commandant serbe, dénommé Ivan Teleki au service de l'empereur d'Autriche, « connu dans les rangs du peuple entier et loué parmi d'autres peuples » et qui a été délivré depuis peu de temps de sa captivité des « kouroutzes » de Rákoczi [72]. Le prince Brancovan indiquait qu'il avait apprécié Teleki d'après les conversations qu'ils avaient eues ensemble, comme « un homme intelligent, bon et fidèle chrétien » qui « a découvert son coeur et s'est beaucoup plaint des Allemands », comprenant qu'il « est bien emporté contre eux », parce que Teleki avouait « s'être trompé en quittant sa patrie par nécessité, en quittant les infidèles et espérant quelque chose de mieux, comme sujet des Allemands ... » mais qu'il n'a vu d'eux « ni profit, ni résultat, mais au contraire, persécution et oppression contre la foi ». Bref, concluait le voivode « cet homme peiné, offensé et opprimé » paraît « avec tout son peuple » à être prêt à servir le tzar, en lui fournissant « de 30.000 à 40.000 soldats », pour attaquer les Turcs sur les flancs, dans le cas du déclénchement des hostilités [73].

Mais le cours ultérieur des événements ne fut nullement favorable aux plans du prince Brancovan, ni à ceux du mouvement libérateur des peuples balkaniques, parce que les conditions ingrates dans lesquelles évolua la guerre russo-turque et l'échec de la campagne du Prut de 1711 paralysèrent toute initiative en vue de coordonner l'action des insurgés avec celle des armées de Pierre le Grand, à l'exception des Monténégrins, mais dont la révolte isolée fut réprimée par les Turcs dans le sang [74].

---

[70] Al. A. C Stourdza, *op cit*, p. 204, nr. 230.

[71] *Ibidem*, p. 213, n° 236

[72] *Ibidem*, p. 265, n° 282.

[73] *Ibidem*

[74] Le 30 avril 1711 le consul vénitien à Durazzo, Pietro Rosa, annonçait le Sénat qu, en certains endroits de la Macédoine et de la Rumélie des « brigands » avaient fait leur apparition (in diversi luochi della Macedonia e Rumelia si sono di già radunati ladri da strada, numerosi di 4 in 5 cento persone per ciasche capo, tra cristiani e Turchi, e li medesimi spogliano ed assassinano per più ili Turchi, trà quali un famoso capo detto Bitulas, poco distante di Monasteri, s'attacò col beglierbei e lo ruppe, con obligarlo alla fuga, con morte di suoi) et le 17 août 1711

Après avoir envoyé Georges Castriota à Jassy dans une soi-disant mission de médiation d'une paix entre les Russes et les Turcs [75], mais en fait pour obtenir des instructions du tzar entré avec son armée en Moldavie, le voivode Brancovan attendit avec ses armées à Urlaţi l'arrivée des Russes pour s'allier avec eux ; mais quand il vit son spathaire Toma Cantacuzène, passer aux Russes, avant que ceux-ci pussent le défendre, Brancovan changea d'attitude, parce que le sort même de son pays était en jeu [76], et qu'il ne pouvait pas l'exposer aux répresailles dévastatrices des Turcs et des Tatares, à cause de la maladresse avec laquelle Pierre le Grand opéra pendant la campagne du Prut. D'ailleurs sa position de légitime défense a été aussi partagée par les chefs des insurgés balkaniques, qui n'entrèrent pas du tout en action au cours de l'été de 1711, car ils se rendaient compte de la légèreté avec laquelle avaient procédé les commandants du tzar en Moldavie, où, la sous-estimation des forces turco-tatares, l'absence d'un plan militaire d'opérations bien réfléchi par le maréchal Boris Petrovitch Scheremeteff, ainsi que le défectueux fonctionnement du service d'approvisionnement russe comptant seulement sur l'appui exclusif des Moldaves et des Valaques, menèrent au douleureux échec de Stănileşti, qui a rendu vain en même temps le courageux soulèvement de Démètre Cantemir, en lui provoquant la perte du trône et l'exil [77]. Le prince Bran-

---

il écrivait « tutta la Servia e parte del Albania è in gran timore per il sollevamento dei Montenegrini, temendo che al lor esempio anche li Montagnoli catholici unitamente con i popoli Clementi facino il medesimo E quando i primi non verranno soggiogati dal musselin di Scuttari, che con un corpo di dieci in dodici mille huomini si porto sollecitamente al soccorso di Dobotizza minacciata da medesimi sollevati, vi vorranno forzo maggiori per essodar tal loro pernicioso avento, atteso che ogni giorno vano crescendo in numero, e molte terre e villagi rissentono di già il sommo pregiudizio di tal sollevatione », cf Valeriu Papahagi, *Informaţii veneţiene relative la războiul ruso-turc din 1711, la Carol al XII-lea, regele Suediei şi la intenţia turcilor de a recuceri Moreia* (Informations vénitiennes relatives à la guerre russo-turque de 1711, à Charles XII, roi de Suède et a l'intention des Turcs de conquérir la Morée) dans « Revista istorică », XVIII (1932), n°s 4 6, p. 112 et 113. Le 12 avril 1712, l'ambassadeur d'Angleterre près la Porte Ottomane, Sir Robert Sutton, communiquait au secrétaire d'État, lord Darthmouth, quelques nouvelles concernant les mouvements des troupes turques en Rumélie, où trois pachas « à deux queues de cheval », aves les sandjaks des territoires gouvernés par eux, avaient l'ordre de réprimer l'insurrection des Monténégrins, habitants des montagnes d'Albanie, qui, appartenant à la religion orthodoxe et instigues par des émissaires du tzar s'étant soulevés une année auparavant, restaient encore sous les armes, Cf. A. N. Kurat, *The Despatches of Sir Robert Sutton, Ambassador in Constantinople (1710—1714)*, London, 1953, p. 123, doc. 34. En ce qui concerne la révolte des Monténégrins voir aussi l'article de S. Mijušković, *Dogadaji u Crnoj Gori od pojave Miloradovića do Numan-pašina pohoda, 1711—1714* [Les événements du Monténégro de l'apparition de Miloradovič à la campagne de Numan pacha (1711—1714)] dans « Istorijski Zapisi », Titograd, XI (1955), pp. 171—214.

[75] Ioan Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, (La chronique de la terre de Moldavie) II[e] éd., éd. Iorgu Iordan, Bucarest, 1959, p. 230 et 247 ; *Cronica lui Radu Greceanu* ..dans *Cronicari munteni*, II, pp. 178—179, 181, 186.

[76] Le même point de vue est partagé aussi par P. Constantinescu-Iaşi, *O prietenie de veacuri. Scurt istoric al relaţiilor dintre popoarele român şi rus* (Une amitié séculaire. Précis des relations entre les peuples roumain et russe) Bucarest, 1957, p. 63 et Semionova, *op cit.*, pp 48—49.

[77] Pour les circonstances de la campagne de Moldavie en 1711 à voir surtout les relations contemporaines contenues dans *Warhafftiger Journal und Relation von demjenigen, was zwischen der Armee von Se. Czaaris Majest. und der Turckischen Seit dem 30 Maii st.v 1711 passiert...*

covan, même ainsi, assez compromis envers les Turcs, sans aucune aide de nulle part, se vit obligé d'envoyer au camp du grand vizir Mehmed Baltadji toutes les provisions achetées avec l'or des Russes et de restituer à Pierre le Grand l'argent avancé dans ce but [78], fait dont les détracteurs contemporains de Brancovan n'ont pas voulu tenir compte [79], chose qui apparaît évidemennt aujourd'hui comme une injustice.

Les années qui suivirent jusqu'à sa terrible chute en 1714, n'ont

---

Hambourg, 11 septembre 1711, 7 p., celles du *Journal de Pierre le Grand depuis l'année 1698 jusqu'à la conclusion de la paix de Neustadt*, Berlin, 1773, pp. 365—378 et aussi celles du journal de campagne du maréchal B. P. Scheremeteff, *Военнопоходный журнал 1711 и 1712 гг.* éd. A. Z. Mišlaevski, St. Petersburg, 1898, XVII + 212 p. et enfin les relations d'un officier anonyme français de l'armée russe du 8 août 1711 (C. C. Giurescu, *Une relation inédite sur la campagne de Pierre le Grand en Moldavie* dans « Mélanges d'histoire générale », I, Cluj, 1927, pp. 125—132), comme aussi celles du baron autrichen Tiepolt de 23 août 1711 (Hurmuzaki, *Documente*..., VI, pp 98—106, n° LIV). Ces témoignages peuvent être comparés avec ceux provenant du camp turco-suédois, où les carences stratégiques du commandament russe sont soulignées encore d'avantage ; parmi ces témoignages nous rappelons celui du traducteur turc Chiouzi du 18—21 juillet 1711, concernant la campagne du Prut, et publié par Teodor Holban, *Noui ştiri despre luptele ruso-turce din 1711* (Nouvelles informations concernant les luttes russo-turques de 1711) dans « Cercetări istorice » XIII—XVI (1940), pp. 305—306, la relation du baron suédois Frédéric Ernest de Fabrice contenue dans les *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender* ., Hambourg, 1760, pp 67—71, et celle du négociant français Aubray de la Mottraye, qui se trouvait à Bender auprès de Charles XII, dans ses *Voyages... en Europe, Asie et Afrique*.., vol. II, La Haye 1727, pp 9—23 ; pour les autres témoins oculaires qui se trouvaient dans le camp turc et pour les sources contemporaines, voir aussi Mustafa A Mehmet, *Cronica lui Mehmed Raşid ca izvor pentru campania de la Prut (1711)* [La chronique de Mehmed Raschid comme source pour la campagne du Prut (1711)] dans « Studii », XIV (1961), nr 4, pp. 920—933, A N Kurat, *Der Prutfeldzug und der Prutfrieden von 1711* dans « Jahrbucher fur Geschichte Osteuropas », X (1962), n° 1, pp. 13—66 et I E. Vodarski, По поводу работы турецкого историка о Прутском походе 1711 г. dans История СССР, VII (1963), n° 6, pp. 207 — 212, etc. Nous mentionnons de l'historiographie roumaine de date plus récente les suivantes études concernant la campagne du Prut : A. Boldur, *Expediţia de la Prut din 1711 şi jurnalul lui Petru cel Mare ca izvor de informaţie pentu istoria românilor* (L'expédition du Prut de 1711 et le journal de Pierre le Grand comme source d'information pour l'histoire des Roumains) dans « Studii şi cercetări istorice », Iaşi, XIX (1946), pp. 47—100 ; Gh. Bezviconi, *Călători ruşi în Moldova şi Muntenia*, (Voyageurs russes en Moldavie et Valachie), Bucarest, 1947, pp. 93—99 ; Scarlat Callimachi, *Un document inedit din 13 iulie 1711 privitor la colaborarea militară româno-rusă* (Un document inédit du 13 juillet 1711 concernant la collaboration militaire roumano-russe) dans « Studii », III (1950), n° 3, pp. 178—179, C. Şerban, *Un episod al campaniei de la Prut . cucerirea Brăilei* (Un épisode de la campagne du Prut : la conquête de Brăila) dans « Studii şi materiale de istorie medie », vol. II, Bucarest, 1957, pp 449—464 ; *idem* , *Jurnalul feld-mareşalului B. P. Şeremetev despre campania de la Prut (1711)* [Le journal du feld-maréchal B. P. Scheremeteff concernant la campagne du Prut — 1711) dans le vol. *Relaţii româno-ruse în trecut* .. Bucarest, 1957, pp. 72—95 ; *idem, Un plan inedit privitor la campania de la Prut (1711)* (Un plan inédit concernant la campagne du Prut 1711) dans « Studii şi mat. de ist medie », IV, 1960, pp 591—524 ; *idem, O publicaţie contemporană referitoare la campania de la Prut 1711*) (Une publication contemporaine relative à la campagne du Prut 1711) dans « Studii », XIV (1961), n° 5, pp. 1227—1233 ; P. P. Panaitescu, *Tratatul de alianţă dintre Moldova şi Rusia din 1711. 250 de ani de la încheierea lui* (Le traité d'alliance entre la Moldavie et la Russie de 1711. 250 ans depuis sa conclusion) dans « Studii », XIV (1961) n° 4, pp. 897—917 ; I. Focşeneanu, *Tratatul de la Luţk şi campania ţarului Petru I în Moldova 1711*) (Le traité de Luţk et la campagne du tzar Pierre I[er] en Moldavie 1711) dans *Studii privind relaţiile româno-ruse* (Études concernant les relations roumano-russes), vol. III, Bucarest, 1963, pp. 19—55 etc. Pour le cadre général du problème voir G. Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-ruse*, pp. 128—133, etc.

[78] Ioan Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, p. 233 ; A. C. Stourdza, *Le rôle des Maurocordato*... p. 48.

[79] Neculce, *op. cit.*, p. 278 ; Radu Popescu, *Istoriile domnilor*... pp. 200—203.

pas signifié pour le voivode Brancovan, maintenant entré en conflit ouvert — mais non divulgué — avec les Cantacuzènes, promoteurs et souteneurs d'une politique pro-russe sans résérves, qu'une longue série d'humiliations de la part des Turcs et une grande inquiétude pour son avenir et celui de sa famille toute entière. Les tardives relations que le prince essaya alors de renouer avec les Impériaux surtout pour s'assûrer un refuge en Transylvanie, n'aboutirent pas aux résultats efficients [80].

Toute la politique de grandeur du prince Brancovan, qui avait fait de la ville de Bucarest un si important siège de la lutte antiottomane, ses liaisons avec les chefs de révoltés balkaniques et ses efforts pour faire de la Valachie le pivot du mouvement d'émancipation des peuples opprimés au sud du Danube, avaient cessé de constituer maintenant la préoccupation majeure du voivode, dont la situation affaiblie ne lui permettait plus qu'une lutte opiniâtre pour survivre. Constantin Brancovan tomba juqu'à la fin victime de la politique de revanche des Turcs, qui désiraient effacer les humiliations de la paix de Karlowitz.

La guerre heureuse qu'ils avaient eu avec les Russes, la campagne qu'ils préparaient contre les Vénitiens en Morée et, enfin, le règlement de comptes qu'ils projetaient contre les Impériaux, affaiblis par la guerre de la succession d'Espagne et la révolte des « kouroutzes », rendirent les Turcs extrêmement sensibles à l'égard des vassaux de l'empire, en les déterminant à réprimer avec une grande brutalité toute attitude d'infidélité à l'État Ottoman, pour obtenir ainsi la cohésion interne, réclamée par les impératifs du moment. Tant que les Turcs se sentirent faibles et forcés de se maintenir dans une expectative prudente vis-à-vis des Russes et des Autrichiens, ils avaient toléré les actions de Brancovan et ses efforts de rapprochement des puissances chrétiennes, qui leur convenaient jusqu'à un certain point, parce que dans la nécessité de se disculper, le prince non seulement versait d'importantes sommes d'argent aux dignitaires de la Sublime Porte, mais était forcé quelquefois de leur procurer aussi certaines informations.

Au moment où la Turquie victorieuse sur le Prut ayant imposé à la Russie une paix de compromis, révisa complètement sa politique et projeta la reconquête des anciens territoires perdus par la paix de Karlowitz, elle ne put plus risquer de maintenir dans sa principauté un personnage aussi influent que le voïvode Brancovan, disposant d'un fortune immense et doté d'une remarquable expérience politique, mais hostile à la Porte en cachette et compromis par un penchant trop évident pour la Russie de Pierre le Grand. Les Turcs ne firent qu'exploiter comme un

---

[80] C. Giurescu și Dobrescu, *Documente și regeste..* , pp. 212—213, nº 33 ; pp. 213—214, nº 338 , pp. 221—223, nº 347 ; p 225, nº 350 ; pp. 230—231, nº 359 ; p. 245, nº 375, etc. ; N. Iorga, *Viața și domnia lui Constantin vodă Brîncoveanu*, pp. 203—204.

simple prétexte le conflit surgi entre les Cantacuzènes et le voivode et sur la foi de quelques accusations puériles, connues d'eux depuis longtemps, ils bannirent et plus tard exécutèrent le vieux prince, dont ils ne pouvaient plus tolérer la présence sur le trône de Valachie [81]. Le règne éphémère d'Etienne Cantacuzène (1714—1715), le fils du « stolnic », a définitivement fait comprendre aux dignitaires de la Sublime Porte qu'ils ne pouvaient plus compter sur la fidélité des représentants des anciennes familles des boyards autochtones, gagnées en grande partie aux Russes et aux Autrichiens, la seule solution politique qui leur était imposée dans l'imminence d'une nouvelle guerre avec les Autrichiens, étant celle d'avoir sur les trônes des principautés roumaines des représentants dévoués, recrutés parmi la clientèle politique du Phanar.

Ainsi, avec la fin du règne de Brancovan, le rôle politique si marquant que Bucarest avait détenu en qualité de résidence princière de Valachie et aussi comme centre de la lutte de libération des peuples opprimés des Balkans, allait prendre fin pour un certain temps, la ville continuant par contre à jouir d'une florissante situation économique et à briller comme une foyer culturel pour le Sud-Est de l'Europe qui se trouvait sous la domination turque.

Ainsi que Nicolas Iorga l'a souligné en 1914, à l'occasion de la commémoration de 200 ans depuis la mort du voivode qui a élevé la ville de Bucarest à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe au rang d'une véritable métropole de l'espace sud-est européen : « Constantin Brancovan a su, au cours d'un quart de siècle, se servir des Turcs, par besoin, sans abandonner aucun droit de son pays, il a su écarter la mainmise inconditionnée des chrétiens Autrichiens, Polonais et Russes, sur la terre roumaine ; il a su attacher la Moldavie à ses Valaques par des liens culturels et politiques ; il a su même après que les liens politiques avec la Transylvanie eurent éte rompus, maintenir encore ceux de la culture avec cette terre. Et, en même temps, par cette large œuvre de culture orientale . . ., par l'accueil hospitalier fait aux grands prélats de l'Orient patriarches, métropolites, professeurs . . . il a su . . . vis-à-vis de la grécité européenne, remplacer les empereurs byzantins de jadis, en descendant légitime comme il était regardé. Prince autonome dans son pays, entouré du prestige supérieur des césars constantinopolitains . . . dans tout le monde de l'Orient, telle fut la situation du prince Constantin Brancovan » [82].

---

[81] A Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* pp. 165—169.
[82] N. Iorga, *Valoarea politică a lui Constantin Brîncoveanu*, pp. 51—52.

СОБЫТИЯ, ПРОИСХОДИВШИЕ НА АВСТРО-СЕРБСКОЙ ГРАНИЦЕ ВО ВРЕМЯ СЕРБСКОГО НАРОДНОГО ВОССТАНИЯ 1804—1813 ГГ.

Т. Н. ТРЫПЧА

При написании данного исследования, в котором рассматриваются события, происшедшие во время великого восстания сербского народа в 1804—1813 гг. под предводительством Кара-Георгия, были использованы документы из Государственного архива Тимишоары, в большей своей части оригинальные, и несколько копий, неизвестных историкам, занимавшимся упомянутыми событиями. Югославская историография содержит огромное множество работ, посвященных великому событию сербской истории — национальному пробуждению[1]; учитывая это, в дальнейшем выводы, сформулированные на основе чтения документов, будут излагаться без библиографических ссылок, за исключением случаев, которые потребуют дополнительного разъяснения; будут изложены исключительно события, описанные в документах, дабы избежать бесполезного повторения.

Следует также уточнить, что хотя изученные документы, излагающие иногда мелкие незначительные события, имеют относительную важность, все же они представляют определенный интерес, пополняя наши знания по данному вопросу.

В начале восстания повстанцы совершали многочисленные жестокие поступки, объясняемые тяжким турецким гнетом, которому

---

[1] См. список работ, составленный З Кумановым и озаглавленный *Bibliografija radova o prvom srpskom ustanku i Vojvodini* (Библиография работ о первом сербском восстании и Воеводине), в «Zbornik Matice Srpske», 1954, nº 7, Нови-Сад, стр. 198—211. Фундаментальным трудом по рассматриваемому вопросу является сборник документов *Izvori za istoriju Prvog srpskog ustanka. Grada iz zemunskih arhiva* (Источники по истории первого сербского восстания. Материалы из земунских архивов), т. 1, 1804—1812. Белград, 1955.

они подвергались в течение столетий[2]. В свою очередь и турки, предводительствуемые дахиями Белградского пашалыка для которых восстание «райя» было немыслимо, приступили к кровавым репрессиям. Так, например, ранней весной 1804 г., когда повстанцы готовились атаковать крепость Шабац[3], турки подожгли предместье и перерезали все население, за исключением епископа и 42 наиболее знатных сербских горожан, которые были взяты как заложники и отведены в крепость. Сербское население, напуганное зверствами, совершенными турками в Шабаце и на остальной территории пашалыка, искало спасения за Савой и Дунаем, на австрийской территории. В первые же дни с начала враждебных действий 244 семьи с 1019 детьми переправились в Панчево и Петроварадин, где обратились за защитой к расположенному там славонскому пограничному полку. На основании инструкций, полученных от военного Дворцового совета, как и предшествующих указаний, сербские беженцы направлялись для проживания в габсбургские владения как можно дальше от границы. Некоторые из них (Einschichtige), не занимавшиеся сельским хозяйством, отказались селиться вдали от границы, вызвав неудовольствие пограничных властей. В это дело вмешался панчевский городской голова, посоветовавший поселить их в банатских селах как Ярковэц, Добрица, Тамашевац, Избиште и Ульма[4].

Развертывание восстания вызвало многочисленные вооруженные столкновения на границе, нарушение пограничной линии с одной и другой стороны, стимулировало шпионскую деятельность по обоим берегам Савы и Дуная[5].

С целью укрепления границы были предприняты некоторые предупредительные меры как вооружение боеспособного населения города Панчева. Были сделаны попытки раздобыть около 600 ружей со склада в Тимишоаре, однако отсутствие необходимых для этой закупки людей вызвало затяжку в ее осуществлении, что привело к новым ходатайствам с целью ускорить выполнение заказа. По этому же поводу выяснилось, что 260 человек в Панчеве имеют собственное оружие. Выше-

---

[2] См Rajko L Veselinović, *Vojvodina, Srbija i Makedonia pod turskom vlasču u drugoj polovini XVII veka* (Воеводина, Сербия и Македония под турецким владчеством во второй половине XVII века), Нови-Сад, 1960 Следствием развития капиталистических отношений в Османской империи явилось усиление эксплуатации Отсутствие земли ухудшало положение сербского крестьянства, потому что турки незаконным образом присваивали себе право земельной собственности Тяжелое положение сербского крестьянства либо заставило его бежать в Австрию, что имело место в XVII веке, либо вынуждало восставать, как случилось в начале XIX века

[3] Генерал Vladan, I, Belić, *Ratovi srpskog naroda u XIX i XX veki*. Белград, 1940, стр. 18

[4] Гос. архив Тимишоары. Дело № 545 , 98/57, 24.VI. 1804.

[5] Гос. архив Тимишоары. Дело № 1012, 98/30.

упомянутые мероприятия были предприняты как для того, чтобы предотвратить возможное вторжение воюющих стороотн, так и для того, чтобы укрепить внутреннюю стражу, ибо спокойствию города угрожало все возраставшее число сербских и турецких беженцев, постоянно прибывавших в Панчево. В начале 1806 г. положение настолько ухудшилось, что вызвало тяжелые конфликты между гражданскими и военными властями, которые взаимно упрекали друг друга в безответственности, некомпетентности и т. д Одни беженцы переправлялись на австрийскую территорию, другие тайно возвращались в Сербию, что препятствовало обеспечению общей безопасности [6].

Хотя необходимые меры осуществлялись со всей строгостью, они все же не могли помешать возникновению новых, более серьезных инцидентов. Весной 1806 г. подобный инцидент имел место на побережье, между Свиницей и Плавишевицей, двумя селами на румынском берегу Дуная. Переговоры относительно его разрешения длились до 1811 г., не приведя ни к какому окончательному результату, и только трагическая развязка сербского восстания положила ему конец[7].

В отношении Австрии к сербским повстанцам различаются две фазы. В течение первой, охватывавшей 1804—1805 гг., Австрия следила за событиями, развертывавшимися за Савой и Дунаем, сохраняя видимый благожелательный нейтралитет, стремясь не усложнить и не ухудшить собственное положение, поскольку хорошо знала, что вмешательство в пользу сербов вызвало бы недовольство Наполеона. Она предпочитала роль мирного посредника между Турцией и повстанцами, исходя и из того соображения, что таким образом имела возможность, с одной стороны, лишить русскую дипломатию роли покровителя, которую та хотела играть, а с другой — уменьшить влияние и французской дипломатии. В то же время, будучи союзницей России против Наполеона, Австрия стремилась не раздражать Турцию, которая в то время находилась в лагере противников Наполеона.

Эта политика, проявлявшаяся в крайней осторожности и затягивании принятия решений, изменилась после 1806 г. Успехи русских войск на Дунае и прибытие в Белград русского агента Родофиникина, вызвали замешательство в Вене, а известие о возможном занятии Белграда русскими частями сильно обеспокоило императорский двор.

---

[6] Гл архив Тимишоары Дело № 1021, 98/34, 17 IV. 1806 См Slavko Gavrilović, *Austrija i pitanje vojvođanskih dezertera i prebega u vreme Prvog srpskog ustanka* (Австрия и вопрос воеводинских дезертиров и беженцев во время первого сербского восстания), в «Zbornik Matice Srpske», 1954, № 7, Нови-Сад, стр. 106—118

[7] Al. Ivić, *Izbeglice iz Srbije na austriskom zemljištu godine 1813—1814* (Бегство из Сербии на австрийские земли в 1813 — 1814 гг), Нови-Сад, 1950 Иордаке Серачин возместил часть понесенного ущерба, потребовав от некоторых руководителей сербов уплаты требуемой суммы, когда они были вынуждены бежать в Банат.

По этим причинам венское правительство стремилось, с одной стороны, обеспечить себе роль посредника в войне между Турцией и сербскими повстанцами, а с другой — препятствовать как распространению влияния русской дипломатии, так и созданию национального сербского государства под покровительством России. «Если Сербия не может стать австрийской, то тем более она должна оставаться турецкой» — такова была точка зрения венской политики, сформулированная самим Меттернихом по вопросу сербских повстанцев[8].

Прибегнув к новой политической тактике в отношении сербов, Австрия сразу же стала очень сдержанной. Она наложила суровые ограничения на продажу зерна повстанцам, что привело к острому недостатку хлеба в Сербии. В 1807 г. Младен Милованович был вынужден обратиться с просьбами как к общему банатскому командованию, так и к самому императору. В обоих письмах он указывал на бедственное положение, в котором находилась Сербия, и на тяжелое продовольственное положение населения; страна опустошена турками, земля не возделывается по причине длительной войны, а недавнее распоряжение о закрытии границы еще более ухудшит нищенское существование сербского населения. И далее в том же духе: дети, женщины и старики умирают с голода, в некоторых областях возникли эпидемии, предпринятая же мера еще более утяжелит положение. Упомянув о верности сербского народа монархии, которую он доказал в трех австро-турецких войнах, Милованович умолял императора отменить дальнейшее осуществление предпринятых мер. Общее банатское командование не вняло этой просьбе. Оно оправдывало свой отказ поставлять зерно повстанцам, приводя в качестве аргумента безответственность пограничных сербских властей, которые организуют и покровительствуют пиратским вылазкам вроде той, что была совершена Миленко и другими; по этой же причине письмо, адресованное императору, не было ему переслано[9].

Спустя десять дней после обмена вышеупомянутыми письмами сербские повстанцы совершили ночное нападение в Земуне, захватив здесь семь кораблей, нагруженных зерном, и тридцать других, также полных товарами, которые направлялись в Хорватию. «Пиратские» действия, как называло общее банатское командование вылазки отчаявшихся сербов, побудили его принять еще более строгие охранные меры, дабы предупредить повторение подобных случаев. По этому поводу был издан другой приказ, запрещавший перевозку зерна по Дунаю и анулировавший любое выданное ранее разрешение; до сведения тех, кто

[8] Gaston Gravier, *Les frontières historiques de la Serbie*, Париж, 1919, стр. 58—59.
[9] Гос. архив Тимишоары. Дело 1158, № 100/66 от 18.IV.1807. Документы как на немецком, так и на сербском языках являются оригиналами.

решился бы везти хлеб на собственный страх и риск, доводилось, что командование считает себя свободным от обязанности обеспечить им защиту. В одном единственном случае было дано разрешение, а именно горнорабочим из Оравицы, которые везли значительное количество зерна из Бечкерскул Маре; для их охраны были предприняты все необходимые меры безопасности[10].

К мерам внутренней безопасности относятся и несколько постановлений Дворцового совета, посланных пограничным полкам и содержавших указания относительно конфискации или уничтожения подстрекательских брошюр и листовок, которые возбуждают и без того взволнованные умы. Одна из таких листовок называлась «Доблестный сербский народ» и была написана, как указывалось в распоряжении Дворцового совета, анонимным автором, глубоко восхищенным историей сербского народа, деяния которого он прославлял. «Календарь 1808 года» также считался опасным, так как в нем упоминались сербские князья и важнейшие даты сербской истории. Брошюрка «Кто есть папа» также рассматривалась как «непотребная», поскольку дискредитировала и обливала грязной клеветой «пресвятого отца». «Исторический очерк о Мефодии», национальная книга хвалебного характера, панславистская и ортодоксальная, должна была быть уничтожена, поскольку она воспламеняла умы повстанцев и пробуждала уснувшие доблести сербов, народа очень воинственного, храброго, но и жестокого. Наконец, последней из запрещенных листовок была «Мятежная песнь Сербии», которая, считалось, была написана в якобинском духе и являлась призывом к революции не только против турок, но и против любых притеснителей. Операцию по сбору и уничтожению запрещенной литературы рекомендовалось проводить с подобающей осторожностью, чтобы не пробудить враждебных чувств среди австрийских сербов, которые и без того были глубоко взволнованы событиями, происходившими в Сербии[11].

Австрийские пограничные власти были серьезно озабочены распространением различных слухов. К прокурору в Панчеве поступили заявления от бондаря Фолькера и слесаря Хасслера, согласно которым многие сербы, бежавшие недавно из Сербии, утверждали, что приход Черного Георгия в Банат неминуем[12].

Эти заявления сильно встревожили органы безопасности, обеспечивавшие общественный порядок. Было предпринято тщательное расследование, протоколы которого составили дело, превышающее двести

---

[10] Гос. архив Тимишоары Дело 1178, № 100/35 от 27 V.1807.

[11] *Там же*, № 108/74 и № 166 Дело 3580, № 128/6, № 810, относящийся ко второй половине 1814 г Была запрещена и брошюра « Der Viener Kongres ».

[12] *Там же*. Дело 1066, № 100/118 от 8 I 1807. « Die Deutschen ausrotten vertilgen ».

страниц. Беспокойство соответствующих органов усилилось еще более благодаря одному случаю, происшедшему примерно две недели спустя после подачи упомянутых заявлений. Многие сербские жители Панчево и около 300 беженцев располагали оружием, которое они получили от командования пограничных полков на основании предыдущего приказа. В день рождества некоторые из них затеяли стрельбу, полагавшуюся по традиции на этом празднике. Городской голова распорядился арестовать подозревавшихся в стрельбе, под тем предлогом, что они нарушили покой жителей. Во время ареста произошли стычки; некоторые из подозреваемых были оштрафованы, другие избиты. Избитые возбудили судебное дело против головы. Дворцовый совет рассмотрел дело. В ходе расследования было установлено, что главным виновником всех беспорядков в городе является сам городской голова, не выяснивший в достаточной мере личность доносчиков, Фолькера и Хесслера, которые оба оказались заядлыми пьяницами. Эти последние были виноваты в распространении фантастических слухов, содействуя таким образом углублению национальной и религиозной вражды между сербами и немцами. Суровые наказания для сербов, объявленные общим банатским командованием, были анулированы. В приговоре Дворцового совета указывалось, что обвиняемые ничего не знали о приказе городского головы, запрещавшем ружейную стрельбу; подобное распоряжение должно было бы быть доведено до сведения горожан при помощи афишек, раздаваемых в общественных местах или церквях. Городской голова был приговорен к 40 дням ареста [13].

Мягкое решение Дворцового совета в отношении сербов объяснялось не только реальным знанием местной обстановки и стремлением соблюсти правосудие, а скорее всего сложившейся политической конъюнктурой, требовавшей такого поведения. Австрийская дипломатия, как это будет видно дальше, развернула усиленную деятельность по привлечению сербов на сторону габсбургской империи. В свете подобной обстановки приговор высшей инстанции, на первый взгляд факт незначительный, приобретал соответствующую важность.

В результате территориальных потерь в Германии и Италии международному престижу Австрии был нанесен урон. Братиславский мир (26 дек. 1805 г.) подтвердил этот факт. Кароль, генералиссимус австрийской армии и брат императора Франца I, не мог примириться с унизительным положением, в котором находилась империя. Поэтому он стремился вмешаться в отношения между Турцией и сербскими повстанцами с целью обеспечить, с одной стороны, территориальную компенсацию,

---

[13] *Там же*, № 100/115 от 10 I.1807, 100/112 от 12.I 1807, 106/61 от 25 II.1807; 98/34 98/37, 98/30.

а с другой — оживить австрийскую дипломатию. В начале 1807 и 1808 гг. он предложил два тщательно подготовленных им проекта, согласно которым сербские повстанцы должны были сотрудничать с Австрией. В обмен на дипломатическую помощь и покровительство, которые Австрия соглашалась предоставить сербским повстанцам, от них требовалась «временная» передача крепостей Шабац, Белград и Смедерево. Оба проекта провалились, однако здесь заслуживает внимания тот факт, что в те годы политика Австрии по отношению к сербским повстанцам определялась политической линией Кароля. Она колебалась в зависимости от различных фаз переговоров, ведшихся между Кара-Георгием и Симбшеном, военным комендантом Петроварадина, так что поведение австрийских пограничных властей было то сдержанным, то благожелательным.

Политические планы, провозглашенные эрцгерцогом Каролем, к организованному осуществлению которых он приступил в 1808 г , были сорваны Родофиникиным, уполномоченным царской дипломатии при Кара-Георгии, после того как он узнал от самого эрцгерцога о переговорах, ведшихся между Австрией и повстанцами[14]. События, последовавшие за этим, описаны в одном неопубликованном документе.

Кара-Георгий созвал на совет главнейших руководителей восстания. Он хотел принять окончательное решение относительно дальнейшей сербской политики, а также узнать мнение своих соратников. Из известных в настоящее время свидетельств вытекает, что Кара-Георгий начал секретные переговоры с австрийскими пограничными властями. Это было сделано не столько с целью добиться покровительства габсбургской империи, требовавшей взамен унизительных территориальных уступок, сколько для того, чтобы побудить русскую дипломатию, которая после Тильзитского мира отказалась, пусть и формально, от своих планов, направленных против Турции. Таким образом, Кара-Георгию удалось встревожить царскую дипломатию и добиться обещания помощи с ее стороны; созывая вышеупомянутый совет в своей резиденции в Тополе он преследовал цель вынудить Родофиникина заявить публично об обещанной русской помощи.

---

[14] Dr Al Ivić, *Leopold Ranke i srpske austriski odnosi za vreme prvog srpskog ustanka* Леопольд Ранке и австро-сербские отношения во время первого сербского восстания), Белград, 1938, стр 125 — 130, см Kállay Beni, *A szérb folélés torténete* (О сербском восстании), т 2, Будапешт, 1909, стр 126—129 Вмешательство Австрии в качестве посредника между Турцией и повстанцами имело место и в 1810 г , см Al Ivić, *Posredovanje Austrije izmirenje Porte sa Srbijom 1810 godine* (Посредничество Австрии в деле примирения Турции с Сербией в 1810 г.), Нови-Сад, 1939, когда австрийцы разработали даже проект организации Сербии, см. он же, *Austriski nacrt za unutasnie uredenje Srbije 1810* (Австрийский проект внутренней организации Сербии в 1810 г), Нови-Сад, 1938

В это время Кара-Георгию пришлось столкнуться с серьезными внутренними трудностями. В ходе восстания выдвинулись руководители, принадлежавшие к различным социальным слоям. Помимо князей, игравших решающую роль в местной администрации, имелись еще так называемые великие воеводы, хозяева, булибаши и гайдуки, которые не были расположены слушаться командующего, признанного таковым формально, благодаря его большим боевым заслугам. Хозяева, являвшиеся представителями зажиточной социальной прослойки, вышедшей из рядов крестьянства, содержали отряды на свой счет. Великие воеводы, используя свою славу народных героев, добытую на поле битвы, содержали армии, составленные из повстанцев-добровольцев и солдат наемников. Гайдуки и булибаши, в свою очередь, также располагали небольшими отрядами солдат, которые, признавая боевые качества своих предводителей, боролись под их руководством и существовали за счет добычи, захваченной у турок. Сам Кара-Георгий был гайдуком [15].

Из упомянутого выше документа вытекает, что собрание в Тополе было бурным, а результаты, на которые надеялись Кара-Георгий и Родофиникин, не были достигнуты. В присутствии русского уполномоченного Кара-Георгий сообщил о переговорах с неофициальными представителями венского двора и заявил, что Родофиникин обязуется добиваться и в дальнейшем помощи России. Участники собрания разбились на два лагеря, поскольку одни из них были австрофилами, а другие — руссофилами; в то же время их поведение показало, что они не признавали Кара-Георгия лицом, облеченным представительной властью. В конце концов было принято решение послать две делегации, одну в Вену, другую в Петербург, просить покровительства у обеих держав и выяснить, какая из них расположена его оказать. Это решение было принято в виду возможного провала переговоров с Турцией. Переговоры эти все еще велись, и собрание склонялось пойти на компромисс, поскольку сербская народная армия была плохо снаряжена, испытывала острую нужду в боеприпасах и отличалась недисциплинированностью. Австрофилы находили мощную поддержку со стороны сербов, проживавших в Австрии, которые побуждали их отстаивать свою позицию. С другой стороны, и многие члены сербского церковного синода были склонны поддержать эту политику и вели с австрийскими сербами секретные переговоры. Несмотря на все это,

---

[15] Slobodan Jovanović, *Karađorđe i njegove vojvode* (Кара-Георгий и его воеводы), Белград, 1938, стр. 9—13; Aleksa Ivić, *Tri portreta narodnih starešina iz Prvog srpskog ustanka* (Три портрета народных руководителей первого сербского восстания), Нови-Сад, 1940; (он же, *Rodbinske i biografski podaci o Karađorđu i njegovine vojvodima* Генеалогические и биографические сведения о Кара-Георгии и его воеводе), Нови Сад, 1939

в конце концов была послана одна единственная делегация в Петербург, состоявшая из двух князей, которые должны были просить императора Александра оказать сербам покровительство и помочь им организовать страну по образцу автономных Румынских княжеств[16].

Озабоченность по поводу дальнейших перспектив войны с турками была полностью оправданной. Турки собирали огромные силы на границе. Из донесения Паулича, австрийского консула в Травнике, вытекает, что Турция послала в Боснию другого пашу, который, направляясь в Травник, 15 мая 1808 г. находился в Височо. Прибыв к месту назначения, он срочно созвал турецких предводителей, действовавших в Боснии. На этом совете обсуждался вопрос о приготовлениях, необходимых ввиду продолжения войны против сербов, осуществление которых усложнялось из-за вмешательства России; тяжелое положение требовало новых усилий, мобилизации сил и реквизиции скота; угроза со стороны Сребреницы, недавно захваченной сербами, также представляла собой опасность, которую нужно было преодолеть; наконец, концентрация 50.000 французов в Далмации одинаково тревожила и Турцию и австрийский Дворцовый совет.

В подобных обстоятельствах руководители восстания осуществляли меры, вызванные сложившейся ситуацией; с одной стороны, тайно закупали оружие и боеприпасы в Земуне, а с другой — стремились обеспечить границы. Родофиникин побуждал их занять все пограничные крепости, чтобы не дать врагу возможности действовать из близко расположенных центров. Из императорской ставки прибыл майор Гамберг, чтобы сделать топографические съемки необходимые для составления точной карты, которая потребуется для будущих, уже назревающих, боев. Съемки были проведены в Белграде и многих других областях Сербии[17].

В этот период повстанцы одержали ряд блестящих побед, отодвинув границы Сербии за Дрину, на западе, и до Тимока, на востоке. В 1809 г. народные армии вступили в Боснию и продвинулись до Нови-Пазара. Во время осады этой крепости Кара-Георгий получил известие о поражении сербов в Каменице и неминуемом вторжении победоносных турецких армий в область, расположенную между Тимоком и Моравой. Со всеми своими силами он переправился сюда и отбросил турок с помощью русских войск. 1810 год завершился самыми круп-

---

[16] Гос. архив, Тимишоары. Дело 1448, № 108/74 от мая 1808 г. и № 158.

[17] *Там же*. Дело 2485, № 126/2. Значительное количество оружия было раздобыто контрабандным путем у торговца Дим. Марковича из Земуна. Сам Кара-Георгий послал своих людей в Тител для розыска мастеров « mit Kenntnissem in der Baukunst- док. № 126/4. О связях Кара-Георгия с Родофиникиным см. Al. Ivić, *Begstvo Konstantina Rodofinikina iz Srbije (u noću 27 do 28 avgusta 1809)* (Бегство Константина Родофиникина из Сербии в ночь с 27 на 28 августа 1809 г.), Нови-Сад, 1938.

ными победами повстанцев. Следующий же год ознаменовался яростными спорами между руководителями восстания, закончившимся провозглашением Кара-Георгия верховным командующим.

Согласно одному из сведений, в конце 1811 г. сербские предводители решили снова просить покровительства России и согласны были даже принять русский гарнизон в Белграде. Речь шла о двух батальонах, которые верховное командование русской армии, узнавш и о военных подготовлениях Наполеона и его намерении напасть на Россию, прислало в Сербию в феврале 1811 г. Упомянутые батальоны должны были, пройдя через Сербию и Боснию, атаковать французов в Далмации. В рассматриваемый период они еще находились в Белграде и Шабаце. Вся эта операция была предпринята с диверсионистской целью[18].

В виду прихода этих батальонов были осуществлены большие продовольственные закупки на пограничной территории. В свою очередь, австрийские пограничные власти предприняли строгие меры с целью помешать какой-либо перевозке зерна, муки и, вообще, продуктов (Naturalien), анулировав все разрешения на экспорт.

Результаты этих мер не замедлили сказаться. Из сообщений путешественников, прибывших из Боснии, вытекало, что в Броде накопилось огромное количество товаров, которые, не будучи укрыты в складах из-за недостатка соответствующих помещений, оставались под открытым небом и портились.

В двух новых приказах Дворцовый совет уточнял будущий режим пограничной торговли; предписывалось закрыть все порты, кроме Оршовы; предусматривалось и укрепление пограничных постов. По получении известия о прибытии русских солдат в Белград граница была полностью закрыта; были организованы специальные вооруженные дозоры, патрулировавшие на лодках реку днем и ночью; были отремонтированы обветшавшие наблюдательные вышки и построены новые, на небольших расстояниях одна от другой.

Когда эти приказы и распоряжения, один суровее другого, казалось полностью прервали всякую связь между Австрией и повстанцами, было получено разрешение на провоз в Сербию 3500 кинталов муки, 4000 мер зерна, 1500 мер кукурузы, что было знаком «благоволения», проявленного австрийским правительством, как по отношению к верховному руководителю повстанцев Кара-Георгию в ответ на его заверения в лояльности (gute gesinung), так и по отношению к сербскому народу, подвергшемуся столь тяжким испытаниям[19].

---

[18] V. Belić , *ук. соч.*, стр 46.
[19] Гос. архив Тимишоары. Дело 2485, № 126/12 от 31.XII 1811.

Это являлось своего рода условной, дипломатической попыткой договориться, найти лазейку, чтобы облегчить возможность возобновления торговли. Об изменении позиции Австрии свидетельствует и написанное в мае 1811 г. донесение военного коменданта Петроварадина, в котором сообшается, что предыдущие приказы были выполнены, в результате чего Земун и Панчево были снова открыты для экспорта. Но чтобы не раздражить турок и обойти предшествовавшие ограничительные распоряжения было предписано, чтобы на товары наклеивался ярлык с указанием места назначения, которое, однако, обозначалось очень расплывчато: « вниз », « вверх » (по течению). Донесение содержит данные, разчясняющие причину столь явного и быстрого изменения отношения австрийского правительства. Указывается, что симпатии, которыми Австрия пользуется среди некоторых сербов не должны оставляться без внимания, напротив, необходимо всячески поддерживать и развивать их. Изменение поведения австрийских властей отразилось и в двух других документах. В первом, выданном военным Дворцовым советом, предписывалось, чтобы общее славонское командование предоставляло бы ежемесячно «для Сербии» (адрес уже указывался без всяких обиняков) 6000 кинталов муки и 6000 мер (Metzen) ячменя, половина количества которых должна была собираться в Банате, а другая половина в Славонии. Вторым документом является разрешение, полученное Хершелем и Грегусом от Якоба Ненадовича, члена Правительствующего совета, на покупку, в Австрии продуктов в количестве, превышающем любую предшествующую покупку: 700 кинталов муки, 3000 мер пшеницы и 6000 мер овса. На этот раз сопроводительная накладная на упомянутые товары должна была содержать уточнение « вверх » по Саве.

Ободренные благожелательным отношением Австрии, повстанцы из Шабаца обратились к земунским местным властям с просьбой снять секвестр с 800 кинталов железа, купленного торговцем Миросавом Магазиновичем. Однако лишь спустя два месяца после подачи этой просьбы венгерский королевский дворцовый президиу сообщил, что вывоз руды, пороха и оружия запрещается [20].

[20] *Там же* Дело 3580, № 123/8, декабрь, №№ 48, 69, 73, 90, 96, 119 и № 126/2 от 1 VI 1811. Австрийские власти преследовали торговцев из Земуна, Панчева и Петроварадина за услуги, которые они оказывали повстанцам В письме, помеченном июнем 1811 г венский Дворцовый совет рекомендовал пограничным властям следить за Милошем Урошевичем и Димитрие Братогличем прозывавшимся и Братовичеком, где бы они ни находились В случае их отъезда в Вену необходимо известить « Oberste Polizey Hoffstelle », который установит за ними слежку (док № 126/2 и 111) В другом письме от 19 IX 1811 г. Дворцовый совет потребовал, чтобы общее славонское командование выслало протоколы с заявлениями М Урошевича и Кристофора Хаджича относительно их переговоров с сербскими руководителями в 1807 г (док № 166). Наконец, из другого документа вытекает, что Бретолгич был посажен в тюрьму, а затем освобожден взамен залога в сумме 15 000 в венской валюте В этом же документе указывается, что пограничные власти получили приказ препятствовать любым сношениям между Урошевичем и Братогличем (дело 3580, № 126/2, стр. 179).

Следует отметить, что каждый раз, когда нужно было дать отрицательный ответ, который мог вызвать недовольство сербских повстанцев, это дело поручалось венгерскому королевскому двору, чтобы вызвать распрю между сербским и венгерским населением. Великодушие, мягкосердечие и благожелательство должны были исходить исключительно от императора или венского двора. Они и не замедлили проявиться и даже по тому же самому поводу: вскоре после упомянутого случая австрийские власти объявили повстанцам, что снимается запрет как со спиртных напитков, так и с колониальных товаров[21]. Проявленное доброжелательство было чисто формальным, ибо в распоряжении, последовавшим сразу же за вышеупомянутым, Дворцовый совет упрекал пограничные органы за то, что они не сумели использовать представившийся шанс и заставить повстанцев уплатить по долговым обязательствам взамен таможенных лицензий[22]. Рекомендовалось также на будущее использовать каждую уступку: в случае продажи железа товар должен сопровождать «торговец», т.е. шпион[23]; продажа оружия попрежнему запрещалась[24].

Во время переговоров насчет облегчения импорта из Австрии произошло несколько инцидентов, усложнивших положение повстанцев. Один такой случай, на первый взгляд незначительный, вызвал новый поток зверств[25].

Таковы были отношения между повстанцами и Австрией осенью 1811 г. В этом отношении показательным является приказ, изданный летом того же года. Австрийские пограничные власти получили указание от высших инстанций обеспечить все необходимые меры по размещению сербских беженцев, в случае их большого притока, как случилось в 1809 г.[26], дабы избежать чрезмерного скопления людей и сопутствующих этому неприятных явлений как голод, эпидемии и т. д.[27]. Это было как бы предупреждением того, что должно было случиться через два года, поскольку австрийское правительство было убеждено в неизбежном конце восстания. Убежденность его была настолько велика, что оно распорядилось, чтобы кавалерийские отряды из Замбора и Печа (Funfkirchen) находились бы в состоянии боевой готовности в виду возмож-

---

[21] Гос архив Тимишоары Дело 2485, И126/2, № 180, 204.

[22] *Там же*, № 109.

[23] *Там же* Дело 2485, № 126/2, № 180, 204.

[24] *Там же*, док от 18 XI 1811 Были задержаны и секвестрованы 62 ружейных ствола, 82 ружейных затвора, 240 пачек бумаги (Riss) для пыжей.

[25] *Там же*. Дело 2580, № 204/37, 161.

[26] В это самое время около тысячи сербов были переведены из Австрии в Крайову. Они получили от крайовского купца Хаджи Януша денежную помощь, которая была распределена Ст. Жифковичем (см рецензию Савы Янковича в « Romanoslavica т. V, Бухарест, 1962, стр. 230). »

[27] Гос. архив Тимишоары. Дело 2485, № 126/2 и 109.

ных неожиданных событий[28]. Были также отданы распоряжения насчет того, как должен быть принят Кара-Георгий и его окружение, а именно любезно и учтиво, ибо эти лица проявили свою преданность Габсбургам и империи[29].

Поскольку следовало ожидать, что одновременно с сербскими беженцами прибудут и отряды русской армии, размещенные в Белграде и Шабаце, предписывалось разоружить их и сразу же отправить на русскую границу[30].

Хотя ожидавшиеся беженцы и русские отряды не появились, австрийские гражданские и военные власти приняли самые строгие меры[31].

Со стороны все эти мероприятия казались бессмысленными. Дворцовый совет, однако, располагал точными сведениями о положении в Сербии. В конце зимы 1811 г. австрийский консул в Травнике доносил, что в Боснии приготовления турок для возобновления общего наступления были закончены. Ждали лишь приказа из Константинополя. С этой целью в Ниш, где находился великий визирь, был отправлен посланец, чтобы договориться о составлении общего плана операций[32]. Весной следующего года Штюрмер, австрийский посол в Константинополе, известил Меттерниха, о неизбежном возобновлении военных действий между турками и русскими, поскольку претензии последних неприемлемы. Он передавал также просьбу визиря Реизе Эфенди запретить купцу Хаджи Хуссейну перевозку двадцати ящиков с ружьями, которые он держит в Земуне, так как они могли попасть в руки повстанцев[33].

Дворцовый совет внимательно следил за всеми событиями, происходившими на сербской границе и осуществлял необходимые меры. Весной 1812 г. были отданы суровые распоряжения относительно задержки персонала и механического оборудования типографий, демонтировавшихся в Белграде, чтобы быть переправленными в Румынские княжества. Было известно, например, что в Яссах намечалось устройство типографии, материалы и рабочие для которой должны были прибыть из Белграда. Дворцовый совет считал подобный проект крайне опасным

---

[28] *Там же*, № 54 от 24. IV. 1811.

[29] *Там же*, № 141 от 28 VIII, 1811.

[30] *Там же*. Дело 2485, № 126/2 и № 162, см. VI. Belić, *ук соч.*, стр 46.

[31] *Там же*, № 147. Эти же власти предложили отказаться от взыскивания долгов Правительствующего совета казначейству, так как членов его невозможно найти, ибо все они разъезжали по стране с различными поручениями (см. № 159 от 9 IX.1811 и № 173 от 2? IX 1811). В то же время рекомендовалось приостановить все постановки, как например в случае купца Лаплаке, просившего нового разрешения на торговлю (№ 211 из дела 126/2).

[32] *Там же*. Дело 2 485, № 140, 141.

[33] *Там же* № 126/4, № 498 и 130 — оба от марта 1812 г.

и потому распорядился о конфискации, подчеркнув, что эта операция должна быть проведена без шума[34].

Когда поражение повстанцев стало очевидным, Дворцовый совет поспешил использовать это благоприятное обстоятельство, чтобы повысить численность своих войск путем создания новых отрядов из сербских беженцев[35].

Поистине удивительна «заботливость», проявленная в то время венскими кругами к сербским беженцам, проникнутая необыкновенным человеколюбием. Пограничным властям поручалось принимать беженцев доброжелательно и тепло и оказывать им возможную помощь[36]. С целью предотвратить опасность встречи с засадами и облегчить переход границы были открыты еще несколько портов: Бырзаска, Молдова-Веке и Паланка, на территории пограничного влахо-иллирского Острово и Кувин, на территории немецко-банатского полка[37].

Бегство сербских беженцев, вначале переходивших границу поодиночке или небольшими группами, то прерывавшееся, то снова возобновлявшееся, приобрело массовый характер в конце сентября 1813 г.[38] Хотя австрийские пограничные власти предприняли меры по размещению и возможной колонизации беженцев и уделяли много внимания ожидаемому событию, на которое рассчитывали, все же им не удалось справиться с новой создавшейся ситуацией. Первыми шагами в этом направлении были попытки поселить беженцев на территории, контролировавшейся петроварадинским полком, так как венгерские и банатские округи отклоняли любое подобное предложение. Командование полка, согласившееся принять беженцев, одновременно распорядилось, чтобы они были отделены друг от друга, дабы избежать возможных сюрпризов со стороны толпы, раздраженной горечью поражения, угнетением и бедностью, которые они переносили почти в течение девяти лет[39]. Вскоре, однако, пришел приказ Дворцового совета, предписывавший поселить сербов в вышеупомянутых округах[40].

Эти события происходили в конце сентября. В начале же октября, после захвата Шабаца турками, бегство сербов на приграничные территории австрийской империи приняло характер настоящего исхода.

---

[34] *Там же*. Дело 2 485, № 126/4, № 164

[35] *Там же*, № 193/53

[36] *Там же*. Дело 3203, № 139/64 от 17 VIII 1813

[37] *Там же*. Дело 3244 № 139/70 от 1 IX.1813

[38] Дополнительные сведения о событиях, изложенных здесь и ниже, см. в Dr. Robert Paulovici, *Sudbina srpskih izbeglic posle prvog srpskog ustanka prema aktima slavonsko-sremske generalne komande i Petrovaradinu* (Судьба сербских беженцев после первого сербского восстания по документам общего славонского командования в Петроварадине), в „Zbornik Matrice Srpske", 1954, № 7, Нови-Сад. стр. 126—146.

[39] Гос. архив Тимишоары. Дело 3290, И 126/7, № 605/30 IX.18

[40] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 611.

Достоверные источники указывают, что число бежавших семей равнялось примерно 15 000, в целом представлявших около 50 000 человек. Согласно другим сведениям, эта цифра достигала 100 000[41]. Наконец, статистическая сводка, относящаяся к концу октября, показывает, что реальное число беженцев равнялось 61 714 чел., из которых около 1 000 семей были посланы в провинцию Срем[42]. Разница между статистическими данными кажущаяся, поскольку отражает естественный приток населения: одни прибывали, другие осмеливались вернуться обратно, основываясь на неоднократных заявлениях и обещаниях турецких властей защитить тех, кто не совершил никаких преступлений против турецких солдат. По-видимому, можно остановиться на последней цифре, так как из другого более позднего документа вытекает, что в Банате были поселены свыше 55 000 сербских беженцев. Сюда же надо прибавить тысячу семей, направленных в Срем и представлявших собой примерно 6 000 человек.

Австрийские власти были озабочены нашествием беженцев, которые страдали от недостатка продовольствия, а их плачевное санитарное состояние в любой момент могло вызвать эпидемии[43].

С бежавшими сербами прибыли и несколько сот турок. Некоторых из них сербы принудили последовать за ними в изгнание, другие бежали, потому что были женаты на сербках, третью категорию представляли турки, принявшие христианство. Турецкие власти потребовали их возвращения, считая их турецкими подданными. В результате переговоров австрийские пограничники разрешили вернуться тем, кто этого желал.

Осенью 1813 года, когда развертывался трагический эпилог сербского народного восстания[44] и когда сербы, оставшиеся дома, ожидали со страхом неизбежной расправы, был передан призыв Кара-Георгия, звучавший как послание далеких предков. Через русского советника Недобу и через своих преданных людей Кара-Георгий сумел переслать в Сербию свой призыв к сопротивлению. В нем вчерашний «руководитель» призывал сербов смотреть с уверенностью на будущее, ибо поражение сербских народных армий носит временный характер; Россия, вовлеченная в войну с Наполеоном, в настоящий момент не могла оказать никакой помощи, но сразу же по избавлении от этой тяжести она будет снова рядом с сербами; что же касается его пребывания на австрийской территории, то это определяется создавшимися обстоятельствами[45].

---

[41] *Там же*, № 650.

[42] *Там же*, № 733, 732 Вместе с беженцами прибыли 97 священников в сопровождении своих семей, всего 681 человек В док, № 732 упоминается также и флотилия...

[43] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 618/642 и 646.

[44] Al. Ivić. *Katastrofa Srbije 1813 godine*, Нови-Сад, 1924.

[45] Гос. архив Тимишоары. Дело 3290, № 603 и 604.

3 октября 1813 г. Кара-Георгий, вместе с русским советником Федором Недобой, митрополитом Леонтием и архимандритом Спиридоном бежали в Земун. Их бегство вынудило повстанцев совершить поступки, которые можно оправдать только отчаянием. Младен Милованович, руководивший военными операциями на Мораве, после короткого столкновения с турками покинул поле боя и бежал за Дунай [46]. В Белграде было истреблено турецкое население, включая и тех турок, которые приняли христианство.

Командующий турецкой армией, знавший точно, а может быть только предполагавший, что Кара-Георгий перешел на австрийскую территорию, — но во всяком случае пытавшийся выдать это за достоверное сведение, — использовал данное обстоятельство как предлог для требования о выдаче руководителя восстания. Вначале это было простой просьбой, но позднее, когда известие подтвердилось, последовали ноты протеста, в конце концов превратившиеся в угрожающие ультиматумы, все более и более резкие. Военный комендант Земуна срочно послал в Вену специального курьера с запросом, каково должно быть его поведение в случае, если подобные требования повторятся [47]. В следующем донесении, немедленно последовавшем за первым, он извещал венский двор, что сам визирь Карджели Али паша в вызывающей форме указал ему, что располагает сведениями об укрытии Кара-Георгия австрийскими властями. В связи с этим высокопоставленный турецкий сановник снова повторил свое требование о выдаче и опроверг все слухи о предполагаемых успехах сербских повстанцев на Мораве, которые распространяются сербскими предводителями; турецкий, правитель в Боснии, добавлял он, в настоящее время уже восстанавливает, при помощи войск, мир и порядок на территории, пострадавшей от восстания [48]. Вскоре после этой беседы белградский паша сообщил ему о предстоящем прибытии, через 10—12 дней, великого визиря, который собирается повторить требование как о выдаче Кара-Георгия, так и всех беженцев вообще. В связи с этим паша сообщил также желание великого визиря, чтобы Кара-Георгий был немедленно арестован во избежание его возможного бегства [49]. В случае отказа австрийских властей выполнить требование турок, доносил комендант Земуна в другом своем послании, великий визирь решил прибегнуть к силе. По этим причинам командование пограничного полка предприняло меры [50], необходимые как для обороны вообще, так и для личной безопасности сербского руководителя, приста-

---

[46] *Там же*, № 649; см дело 3580, № 128/6, № 169, 207, 229 Спиридон Филипович был русским агентом, которого австрийская полиция преследовала повсюду.

[47] *Там же*, Дело 3290, № 126/7, № 639 и 640 от 6 X 1813.

[48] *Там же*, № 645.

[49] *Там же*, № 649.

[50] *Там же*, № 713.

вив к нему охрану, которая везде его сопровождала [51]. Неоднократные угрозы турок обеспокоили Кара-Георгия. Спустя лишь месяц после своего прибытия в Земун, он посылает в Вену Лазара Тодоровича, чтобы известить Дворцовый совет о положении в Сербии и в то же время узнать о намерениях этого органа относительно как его самого, так и всех укрывшихся на территории австрийской империи. Еще до получения ответа из Вены австрийские военные власти приняли решение перевести, для большей безопасности, в Петроварадин, где ему предоставили отдельное помещение [52].

Эта мера преследовала две цели: с одной стороны, укрыть Кара-Георгия, а с другой — усилить надзор за ним. Подозрительное отношение австрийских властей к деятельности Кара-Георгия основывалось на реальных фактах. Два таких факта были достаточно ясными, чтобы облегчить австрийскому правительству выбор дальнейшего пути в отношениях с сербскими беженцами и оправдать уже предпринятые меры предосторожности. Военный комендант Земуна перехватил письмо Кара-Георгия, в котором тот разъяснял населению Сербии свое отношение к Австрии и России, указывая, что отношение к первой вызвано сложившимися обстоятельствами [53].

Вторым фактом, оправдывавшим бдительность австрийского правительства, было следующее происшествие: в середине ноября 1813 г. Енаке Димитриевич, бывший секретарь Кара-Георгия, отправился в Россию в сопровождении двух сильно загруженных повозок, в которых якобы перевозилась в Россию часть «имущества» Кара-Георгия; он проехал через Тимишоару и Сибиу [54]. Нельзя было оставить без внимания эти связи с Россией, а с другой стороны, турки не прекращали своих угроз. В двух других нотах, язык которых грубо нарушал общепринятые международные нормы, великий визирь снова требовал выдачи Кара-Георгия, угрожая прибегнуть к более действенным мерам в случае отказа [55].

В ответ на повторяющиеся угрозы турок австрийское правительство изобрело новый предлог, которым можно было бы объяснить задержку Кара-Георгия, а именно долги, не уплоченные им Австрии. В таком духе были отданы и распоряжения пограничным властям, чтобы они в дальнейших переговорах с турками ссылались бы на то, что бывший руководитель восстания является должником многих лиц и даже самого

[51] *Там же*, № 777.

[52] *Там же*, № 784, 789, см. дело 3580, № 126 3, № 175 В январе 1814 г Лазарь Тодорович оплатил суммы, полученные им на расходы во время поездки в Вену в сентябре 1813 г. (702 флорина и 2 крейцера)

[53] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 669.

[54] *Там же*, № 815 от 14 I 1813.

[55] *Там же*, № 816 от 15 X.1813.

казначейства и потому не может быть освобожден до тех пор, пока не уплатит свои долги [56].

В документах Государственного архива Тимишоары не упоминаются вплоть до конца 1813 г. другие важные события, относящиеся к пребыванию Кара-Георгия в пограничной полосе, если не считать нескольких совсем незначительных. Так, в одном из документов говорится о процессе, возбужденном против жены Кара-Георгия ее кредиторами, стремившимися получить обратно одолженную сумму. Они потребовали наложения запрета на ее гардероб и прежде всего на предназначенные для торжественных выходов платья, расшитые золотом и серебром. Суд в Петроварадине отверг их требование, указав, что стоимость затребованных предметов не превышает 60 флоринов, тогда как подлежавшая возвращению сумма равняется 400 флоринам [57]. В двух других документах сообщается о распространяемых некоторыми лицами слухах о новом требовании турок относительно выдачи Кара-Георгия, которое на этот раз было сформулировано как альтернатива: либо австрийцы выполнят требование Турции, либо уплатят денежное возмещение в размере 6 000 000 пиастров. Слух этот, по-видимому, не имел никаких оснований, так как бывший участник восстания, Димитрие Маркович, которому он приписывался, опроверг его [58].

Другим вариантом слухов о переговорах по этому поводу между Турцией и венским двором было распространившееся сообщение о том, что первая предложила уплатить за выдачу 150 мешочков с золотом. На этот раз, однако, о подобной новости упоминал не кто-нибудь, а сам австрийский консул в Травнике, запрашивавший вышестоящие инстанции по поводу предложения боснийского паши совершить эту сделку, правда с уплатой меньшей суммы. Дворцовый совет в своем ответе решительно опроверг упомянутые слухи, заявив, что подобные переговоры не велись никогда. В то же время совет сильно заинтересовался этим делом и пожелал узнать, из какого источника проистекают такого рода слухи. Не исключено, что этот слух не был полностью выдуман, так как австрийский консул в донесении к высшим инстанциям указывал, что белградский паша с большим трудом поверил в его неосновательность [59].

---

[56] *Там же*, № 863.

[57] *Там же*, № 911.

[58] *Там же.* Дело 3290, № 126/7, № 615, 642 Цитированные документы, касающиеся деятельности Кара-Георгия во время восстания и после него, по всей вероятности дополняют сведения содержащиеся в исследовании *Karađorđe*, Белград, 1957, с которым мы знакомы лишь по другим работам Ценность изученных нами документов усугубляется и благодаря тому, что большинство из них являются оригиналами.

[59] *Там же.* Дело 3580, № 128/6, № 32, 59, 129, 262

Во всяком случае в течение всего хода переговоров, ведшихся между боснийским и белградским пашами и австрийскими пограничными властями, первые явно выказывали свое удовлетворение и признательность последним за их благожелательное отношение к Отоманской империи [60].

Пребывание Кара-Георгия и нескольких других руководителей восстания на территории, контролируемой пограничными полками, становилось все более затруднительным как вследствие вышеупомянутых причин, так и благодаря другим, о которых речь пойдет ниже.

В первые дни января 1814 г. Кара-Георгий был вовлечен в судебный процесс. Его обвиняли в соучастии в восстании, подготовлявшемся Петру Бошковичем и Милованом Петровичем, первый из которых находился в Панчеве, а второй в Земуне. В сохранившемся документе ничего не говорится о характере этого восстания, о том, где оно должно было развернуться — на турецкой или австрийской территории, — зато упоминается то обстоятельство, что Петру Бошкович еще с 1808 г. был известен австрийским военным властям и считался шпионом [61]. В результате всего этого комендант Петроварадина предложил выбрать новое местожительство для Кара-Георгия, как можно дальше от границы, а именно в Граце. И, чтобы избежать в дальнейшем дискуссий с турецкими властями относительно бывшего руководителя восстания, а одновременно и ограничить свободу последнего, военный Дворцовый совет объявил Кара-Георгия эмигрантом, поставив его таким образом под зашиту международного права.

Отправка Кара-Георгия подальше от границы была необходима и ввиду того соображения, что она положила бы конец тревожным слухам, волновавшим как население Отоманской империи, так, и, особенно, сербов, проживавших на границе Австрийской империи. Из донесений австрийских осведомительных служб вытекает, что распространялись разные известия о скором приходе Кара-Георгия во главе 80-тысячной армии. Разумеется, подобные слухи выглядели смехотворно; все же пограничные австрийские власти на всякий случай усилили дозоры.

22 января 1814 г. Кара-Георгий, получивший 600 флоринов на дорожные расходы, перебрался в Грац. Вскоре после его прибытия туда и жене его было разрешено последовать за ним,если она этого пожелает (seine Familie an sich zu ziehen). Приняв это приглашение, жена его, Елена, обратилась к нему с просьбой выслать ей необходимые для дороги деньги. Для характеристики ненадежности положения, в котором находился Кара-Георгий, очень знаменателен присланный им ответ: жене оставаться на месте, поскольку он не располагает нужной суммой,

---

[60] *Там же*, № 32, 129

[61] Поскольку текст данного документа поврежден, нельзя было установить, на службе у какого государства он находился.

да и окружающие обстоятельства не побуждают его вызвать ее в Грац. Дальнейшее развитие событий подтвердило справедливость предчувствия, о котором говорилось в конце письма. В отношении стеснительного финансового положения, которое он испытывал, имеются и другие свидетельства. Когда стало известно о разрешении для него и его соотечественников выехать в Россию, где им предоставлялось политическое убежище, кредиторы потребовали аннулирования этого разрешения и ареста сербских руководителей. Опасность быть посаженными в тюрьму за долги постоянно витала над ними. Хотя слух о полученном разрешении оказался обоснованным, просьба кредиторов не была удовлетворена.

Кара-Георгий не мог примириться с пассивной ролью, которую ему предназначали австрийские власти. Из донесений различных органов по внутренней охране, написанных в июле 1814 г., известно, что он отправился в монастырь Фенек. Австрийская полиция, подозревавшая его в поддерживании связей с руководителями восстания и царскими агентами, также прибыла туда и провела расследования, чтобы установить, с кем он связан, однако не обнаружила ничего сомнительного. Обманув бдительность полиции, Кара-Георгий отправился дальше в Нови-Сад. Если австрийским властям не удалось раскрыть цели посещения Кара-Георгием монастыря, то общественное мнение из Митровицы знало, что при посредстве агентов царя Александра были установлены более тесные связи с Россией; население города восторженно отзывалось о помощи, предоставляемой сербам [62].

О роли, которую играл Недоба, советник русской миссии в Белграде, во время народного сербского восстания и особенно в его последние дни, говорится в нескольких документах. В конце сентября 1813 г. секретарь русской миссии Орлович извещал коменданта Земуна о скором приезде Недобы в этот город, поскольку турки уже переправились на лодках через Мораву. 3 октября комендант получил сообщение, что Небода покинул Белград и в тот же день прибыл в Земун. Вступив на австрийскую территорию он обратился к властям с просьбой о транзитной визе, чтобы проследовать в Россию уточнив при этом, что заберет с собой и Кара-Георгия [63]. Командир пограничников не разрешил ему выехать, подвергнув его обязательному карантину. Тогда Небода потребовал, чтобы ему предоставили соответствующее место для проживания, где-нибудь в монастыре, однако и на это не было дано разрешения [64].

---

[62] *Там же* Дело 3580, № 126 8, № 18, 21, 63, 191, 202, 260, 264, 436, 476, 522, 523, 716, 727, 730, 762; см Aleksa Ivić, *Internacija Karađorđa i njegovih vojvoda u Stejerskoj od jan. do septembra 1814 godine*, Нови-Сад, 1914

[63] *Там же*, № 615, 616.

[64] *Там же*, № 630 от 6 окт. 1813 г.

Во время пребывания в карантине его навестил Панкович, министерский советник, приехавший прямо из главной ставки русской армии. Ожидался также приезд Ст. Жифковича, игравшего важную роль в развертывании войны вплоть до 1811 г., когда, поссорившись с Кара-Георгием, он перешел на службу к России. В данный момент он являлся полковником русской армии. Органы безопасности в Земуне были извещены об изменившемся поведении Недобы; если до тех пор он был осторожен и сдержан, то теперь стал активным и вызывающим, развернув пропаганду среди постанцев-беженцев с целью убедить их ехать в Россию. Прибытие Жифковича заинтриговало еще больше австрийские власти в Земуне. От вышестоящих инстанций, включая самого императора, они получили приказ следить за Жифковичем, по возможности не спуская с него глаз ни на минуту, но не препятствовать ему и незаметно для него, ибо он располагает документами, дающими ему право свободного передвижения [65]. Уведомленные о постоянном вмешательстве Недобы в дела, касающихся надзора за беженцами и их распределения, австрийские власти потребовали его отъезда из Австрии, что он и вынужден был сделать. Уезжая он взял с собой одиннадцать человек, среди которых находились Орлович, архимандрит Спиридон Филипович и несколько австрийских подданных. Этот его поступок вызвал недовольство австрийских пограничных властей, так как среди его спутников было несколько человек, которые дезертировали из австрийской армии и примкнули к повстанцам, а по возвращении сумели скрыть свои настоящие имена. Недоба выдвинул ряд доводов, пытаясь обосновать необходимость своего дальнейшего пребывания в Земуне, но не смог добиться ни малейшей отсрочки. Когда отъезд стал неизбежным, он обратился с другой просьбой: чтобы ему позволили взять с собой нескольких руководителей восстания, которым он обещал свое покровительство. В этой просьбе было отказано под тем предлогом, что лица, о которых идет речь, укрылись на австрийской территории и могут пользоваться только покровительством императора [66]. Среди тех, кто очень сильно хотел последовать за ним, был и капитан Николае Тодорович. Во всяком случае отъезд Недобы нисколько не уменьшил деятельности агентов царской дипломатии, убеждавших сербов перебираться в Россию [67].

Вслед за Кара-Георгием, укрывшимся в Земуне, последовали другие руководители восстания. Прежде всего его секретарь, Енаке Дими-

---

[65] *Там же*, № 644, см. дело 3580, 126/8, № 378, 446, 502, 506.

[66] *Там же*, № 724.

[67] *Там же*, № 737, 762. Из другого документа вытекает, что Дворцовый совет был расположен разрешить некоторым беженцам отъезд в Россию и даже втайне поощрял русскую пропаганду (см. дело 3290, 126/7, № 851). Некий Трифонович, недавно вернувшийся из России (в апреле 1814 г) распространял слухи о поселении сербских беженцев в Бессарабии (дело 3580, 128/6, № 502 и 506). Австрийские власти не были слишком обеспокоены пропагандой Недобы, считая ее недейственной

триевич. Как уже упоминалось выше , он добрался до Сибиу, направляясь в Россию с двумя повозками, нагруженными частью имущества Кара-Георгия. Здесь он был арестован под предлогом, что не расплатился со своими кредиторами, которые обвиняли его в том, что он намеренно уехал, чтобы не платить долги. Однако не менее истинно и то, что австрийская полиция нашла подходящий предлог, чтобы подвергнуть его обыску и допросу, чего добивалась давно. Димитриевич был отослан под конвоем в Петроварадин. Здесь его допросили, а протокол допроса был отослан в Вену. Из одного документа вытекает, что ему приписывался долг в 2500 пиастров некоему Стояну Ненадовичу и 2 400 пиастров « графу » Янковичу, в отношении которого Димитриевич утверждал, что не знает его. В результате всего случившегося бывший секретарь был отправлен в Грац и интернирован там вместе с другими соотечественниками. Однако вскоре после своего прибытия в этот город он получил разрешение уехать в Россию. Тогда он начал хлопотать, чтобы его жене было позволено приехать в Пешт, откуда они отправились бы дальше. По причинам, о которых ничего не говорится в исследованных документах, он отказался от этого плана и поехал в Нови-Сад. Здесь он встретился с женой и получил деньги, отобранные у него при аресте. Ему удалось также раздобыть документ на получение 1712 дукатов, которые он объявил принадлежащими Кара-Георгию. Австрийские судебные власти удержали эту сумму в счет задолженности Кара-Георгия казначейству [68].

7 октября 1813 г. Лука Лазаревич, комендант крепости Шабац, и Стоян Чупич, не в силах противостоять численно превосходящим силам турок, перешли границу, сопровождаемые значительным числом повстанцев. Они же позволили себя разоружить и проникли верхом вглубь австрийской территории вплоть до Отошаницы, желая лично убедиться в бегстве Кара-Георгия, в которое они не могли поверить [69]. Лука Лазаревич был интернирован в Граце вместе с другими беженцами[70]. Стоян Чупич сразу же завербовался в добровольческий сербский корпус, формировавшийся австрийскими властями, и был представлен к чину капитана [71]. Вуле Илич, комендант крепости Смедерево, герой многочисленных побед над турками, в начале октября последовал примеру других руководителей восстания. Ему был оказан хороший прием и австрийские пограничные власти отнеслись к нему с подобающим уважением, хотя он неоднократно причинял им разные неприятности [72]. В это же время прибыл Вуица Вуличевич в сопровождении шестнадцати других руково-

---

[68] *Там же.* Дело 3580, 123/6, № 35, 41, 52, 76, 192, 199, 260, 338, 424, 493, 664.
[69] *Там же* Дело 3290, 126/7, № 660, 842
[70] *Там же.* Дело 3580, 123 6, № 112, янв. 1814
[71] *Там же.* Дело № 853, 900
[72] *Там же*, № 660, 842.

дителей, принесших с собой оружие и конскую сбрую. Сюда же добрался и Паул Матеич, румын по происхождению, вместе с 83 повстанцами, которые принесли с собой пушки и другое оружие, а также лошадей, задержанных, однако, австрийскими пограничниками. Все эти люди подверглись суровому допросу в целях установления их личности.

Пограничные власти проявляли особую бдительность, потому что стремились отыскать, с одной стороны, дезертиров, бежавших из австрийской армии и примкнувших к сербским повстанцам, а с другой, тех, кто, будучи разыскиваем турецким правосудием за совершенные преступления, укрывался под чужим именем. В донесениях пограничников указывается, например, что Милютин выдавал себя за гайдука Велко, героя Краины, и за его брата [73], что под именем Янко Поповича скрывался Цинцар Янку, обвиняемый в убийстве одной семьи с целью грабежа, который в действительности был никем иным как Цинцаром Янко Поповичем, македонским румыном по происхождению. Длительное расследование показало, что обвиняемый ограбил двоих убитых им турок, но при обстоятельствах, не выходящих за рамки военных обычаев. На постоялом дворе он напал на девятерых турок, семеро из которых бежали, оставив двух мертвых товарищей. У этих мертвецов Янко забрал оружие и имевшиеся при них деньги [74]. Некоторые из беженцев использовали австрийские паспорта, которые приобретали за взятку. Это делалось в виду переправки в Крайову, к тамошним сербским беженцам, золота и драгоценных камней, которые некоторые сербские предводители имели при себе. Фальшивые паспорта использовались также и для переброски в Валахию эмигрантов, преследовавшихся австрийскими полицейскими властями [75].

Выдающимися фигурами сербского восстания были два вышеупомянутых предводителя, В. Илич и Л. Лазаревич, которые осели в Араде. В этом городе сохранилось несколько заявлений, адресованных военному командованию Тимишоары, в которых они просили выделить им соответствующую сумму для содержания самих себя и своих семей. Находясь под домашним арестом, они, не имея права передвигаться, не могли заниматься торговлей или другим делом, которое приносило бы доход. Это затруднение, растущие цены на продовольствие, недостаточная сумма в 25 флоринов, выделенная на их содержание, делали их существование невозможным. Тогда как другие, указывается в одном из заявлений, бежали захватив с собой все, что могли, они привезли с собой лишь « ружье и свою душу »; они обороняли Делиград, когда

[73] *Там же*, № 151, 154

[74] *Там же*, № 641, 900, 13 XII 1814

[75] *Там же* Дело 3590, 128/6, № 497. Этой торговлей занимались Димитрие Танасович и Тома Константинович

турки, захватив Белград, отрезали их от своих. Поэтому они отступили, не зная ничего о своих семьях, не зная даже в какую сторону идут [76].

На пограничной территории укрылись многие другие предводители восстания, как: Якоб Ненадович, Младен Милованович, Иефрен Недадович, Симо Маркович, Ст. Иефтич, Жифко Младенович (священник), Иван Югович (секретарь правительствующего совета), Павел Цикич, Н. Николич, Дим. Стефанович, Марко Добрич, Дели Георге, епископ Леонтие Ламбрапич, Мих. Гриевич.

Они были размещены в нескольких местах, главным образом в Петроварадине. Учитывая настойчивые требования турок о выдаче, становившиеся все более и более угрожающими, а также с целью отдалить бывших предводителей от массы беженцев, которых они постоянно подстрекали, вызывая тем самым различные инциденты на границе, австрийское правительство решило изолировать как тех, чьей выдачи требовали турки, так и тех, чье пребывание на границе было опасным, отправив их в Грац. Якоб Ненадович и Младен Милованович, бывшие членами Сената революционных сербов, объявили себя больными, а следовательно неспособными выдержать трудности пути до Австрии. После того как 22 января тронулся в дорогу Кара-Георгий, 25-го Симо Маркович и Младен Милованович, 28-го Лука Лазаревич, Якоб Ненадович, избавившись от надзора врача, бежал. За ним последовал его сын, который через несколько дней сдался пограничным властям. Жен их арестовали, чтобы получить от них необходимые сведения, однако они отказались отвечать за поступки своих мужей, заявив, что были служанками, а не женами. Вскоре после своего побега, Якоб Ненадович был арестован и препровожден в Грац. По этому поводу ему были вручены 260 флоринов, поскольку он утверждал, что не имеет и гроша для своего содержания [77].

Из семьи Ненадовичей только Ефрему удалось добиться разрешения не быть отосланным в Грац благодаря тому, что он не фигурировал в турецком списке [78]. В начале мая 1814 г. он попросил позволения отправиться к императору, чтобы просить у него милости для всей семьи [79].

Одним из последних прибыл на территорию австрийской империи Хаджи Продан, будущий предводитель пандуров в восстании, возглавленном Тудором Владимиреску. В начале 1814 г. он находился в Земуне, где пограничные власти после обычного допроса подвергли

---

[76] *Там же* Дело 3290, № 151—154.

[77] *Там же*. Дело 3290, № 151—154; дело 3580, 128/6, № 63, 64, 66, 70, 83, 102, 107, 109, 188, 208, 283, 446, 938.

[78] *Там же*. Дело 3580, 128/6, № 128 — письмо его жены, Нерапины, и матери; № 390

[79] *Там же*, № 549.

его карантину. Сразу же после того как он перешел границу в Дубоке, белградский паша отправил ноту, в которой требовал его передачи турецким властям. Военный Дворцовый совет отказался удовлетворить просьбу турок, ссылаясь на то, что Хаджи Продан нарушил дисциплину во время своего пребывания в карантине и в данный момент отбывает наказание; одновременно пограничным властям был отдан приказ оказать беглецу подобающее внимание, укрыть его в какой-нибудь удаленной от границы крепости и распустить слухи об его смерти [80].

Положение бывших руководителей сербского восстания сильно ухудшилось в результате повторяющихся турецких требований о выдаче и угроз прибегнуть к силе в случае отказа австрийцев. В подобных условиях австрийские пограничные власти, помимо отправки сербских предводителей в Грац [81], разрешили желающим выехать в Россию [82].

Показательными для настроений, господствовавших среди сербских беженцев, являются несколько документов, относящихся к октябрю-ноябрю 1813 г., т.е. к наиболее драматическому и решающему моменту их существования. Австрийское военное командование было осведомлено о недовольстве, имевшемся против бывших руководителей восстания, и располагало указаниями о замышляющихся убийствах или грабеже некоторых из них [83]; сам Якоб Ненадович дал показания такого рода и просил отправить его для проживания в Нови-Сад [84].

Для понимания действительного положения в лагере сербских беженцев недостаточно объяснения, согласно которому брожение умов, ненависть и недовольство[85] были вызваны условиями, в которых они нахо-

---

[80] *Там же.* Дело 3580, 128/6, № 794, 797, 806, 919. В документах № 794 и 797 упоминаются протокол допроса, которому был подвергнут Продан, и распоряжение славонского командования заковать его в кандалы. Все это случилось уже после восстания в Чачаке.

[81] *Там же* № 958 и 959. Документ № 863 содержит присланные из Вены инструкции, в которых военному австрийскому командованию указывалось отвергать все турецкие требования о выдаче под тем предлогом, что Австрия должно получить обратно суммы, которые ей задолжали беженцы (дело 3580, 128/6, № 18). Адвокату Клахани было поручено осуществить переправку сербских предводителей в Грац. Кара-Георгию была выделена сумма в 600 флоринов, другие получили по 400 флоринов. Док. № 51 содержит список лиц, отправленных в Грац

[82] *Там же* Дело 3580, 128 6, № 475, 706, 1815

[83] *Там же*, № 649

[84] *Там же*, № 691, 701.

[85] *Там же*, Дело 3580, 128/6, № 92, 477, 592, 855 Не менее истинно и то, что положение беженцев было крайне тяжелым. Во многих случаях они подвергались грубому шантажу, что приводило к многочисленным судебным тяжбам, кончавшимся осуждением виновных И сами австрийские власти не проявляли к ним необходимого внимания. Так они предложили всем лицам, задолжавшим деньги беженцам, отдавать эти долги в Военный трибунал, чтобы таким образом не тратить деньги, выделенные казначейством на содержание беженцев. Возмещение присланных казначейством денег осуществлялось любыми средствами: путем продажи ценностей и товаров, конфискованных таможенниками или секвестрованных при других обстоятельствах и т.д Нередки были случаи, когда беженцы были вынуждены закладывать свои последние вещи или обдирать с ружей и сабель серебряную оправу, чтобы продать ее.

дились; эти явления имели более отдаленную и более глубокую причину. Во время восстания существовал постоянный более или менее резко проявлявшийся конфликт между Кара-Георгием и другими сербскими предводителями. Кара-Георгий, человек властный, стремился подчинить их себе, тогда как они при помощи всяких средств пытались ограничить его власть. Этот конфликт, неоднократно возникавший и улаживавшийся, формально завершился в 1811 г., когда Кара-Георгий заставил признать себя « верховным командующим »; тогда же он провел радикальную реформу, ограничившую власть различных « воевод ». Эта последняя мера неблагоприятно отразилась на дальнейшем ходе восстания, так как сильно подорвала боеспособность повстанцев. Революционный подъем, поддерживавшийся воеводами и другими руководителями, которых восстание выдвинуло на поверхность как представителей народных масс, начал спадать, когда повстанцы лишились своих предводителей. Между Кара-Георгием и его сторонниками, с одной стороны, и его противниками и массами, с другой, произошел раскол, который постоянно углублялся, а враждебность между этими двумя лагерями росла в прямой связи со следовавшими одно за другим поражениями [86]. Зародившись на сербской земле, она продолжалась и в австрийских владениях, принимая, в зависимости от обстоятельств,различные формы, одну из которых и отметили австрийские власти.

Одновременно с расселением сербов на территории австрийской империи проводилась, по инициативе австрийского военного командования, запись желающих поступить в два добровольческих батальона. С самого начала подобное желание выказали несколько сербских предводителей, среди которых находился и Радич Петрович. Когда-то он служил в австрийской армии, но после возникновения восстания в Сербии переправился туда. Он особо отличился в различных битвах и был высоко ценим руководителями восстания. Вернувшись на австрийскую землю, он обратился с просьбой снова зачислить его в армию, однако в качестве командира, который занялся бы организацией вышеупомянутых батальонов. Австрийское военное командование отказало ему в просьбе [87] и поручило эту задачу Михайловичу, которому было присвоено звание полковника.

Добровольческие батальоны организовывались на основе тех же принципов, что и « free-corps », формировавшиеся в первые годы войны с Наполеоном. Они состояли из шести рот, каждая численностью в 180

---

[86] Slobodan Ianovici,, *ук. соч.*, стр 25 — 27 Говоря о роли личности в истории, классики марксизма определяли ее следующим образом· ускорение или задержка (революции) в большой степени зависит от того, кто стоит, особенно в начальный период, во главе движения (см письмо К. Маркса Кугельманну от 17 апреля 1871 г.).

[87] Гос архив Тимишоары, Дело 3290, № 671; см *ук соч.*, стр. 29.

солдат, и имели соответствующий офицерский состав, отобранный среди офицеров влахо-иллирского полка. Для записи желающих были организованы вербовочные пункты, число которых свидетельствует о распространении беженцев по всему Банату. Один из батальонов находился в Нови-Саде, другой в Тимишоаре. Малая вместительность казарм сильно мешала размещению солдат; нездоровый климат Тимишоары и перенаселенность города представляли собой второе неудобство, так как в любой момент здесь могла вспыхнуть эпидемия. Исходя из этих соображений, добровольцев разместили в селах: Чернятезе (262 чел.), Гироде (136 чел.), Мошнице (199 чел.), Гироке (382 чел.), Медвеше (137 чел.), Сф. Михай (346 сел.) и Утвине (285 чел.) [88].

Существует богатый документальный материал, содержащий сведения о вооружении, его количестве и качестве, о содержании сербских добровольческих батальонов, число которых возросло до трех. Мы не будем излагать содержание этих документов, поскольку они не представляют особого интереса, да и размеры данной работы не позволяют сделать этого. Полезность добровольческих батальонов в скором времени начала вызывать сомнение, особенно в виду их дорогостоящего содержания и возникавших в связи с этим трудностей, поскольку кометаты, которым было поручено это дело, постоянно беспокоили казначейство различного рода возражениями и придирками. Учитывая эти серьезные затруднения, было решено распустить сербские добровольческие батальоны, что и произошло в октябре 1814 г. в Чакове. Добровольцам, число которых превышало три тысячи, была дана свобода выбора местожительства — на австрийской или турецкой территории, — по их желанию[89].

Между тем в Сербии развертывалось ,,умиротворение'' повстанцев, в ходе которого использовался известный метод, сочетающий террор и снисходительность; террор применялся по отношению к тем, кто был повинен в злоупотреблениях и преступлениях или продолжал сопротивляться; по отношению же к лицам, державшимся лояльно, проявлялись благосклоонность и понимание (zimlich ordentlich). Что касается первых, многие из них были повешены, обезглавлены или посажены на кол. Чтобы завершить операцию по «умиротворению», 40-тысячная тчрецкая армия вторглась в северную Сербию, а крепости Белград, Смедерево и Шабац были сильно укреплены. В таких условиях распространялись самые разные слухи: говорили о войне между Австрией и Турцией, о возникновении новых восстаний, наконец, ожидали прибытия самого Кара-Георгия с 80 000 солдат. Из огромного множества этих

---

[88] *Там же* Дело 3190, 141/24 VIII 1813

[89] *Там же* Дело 3275, 147/73 от 18 XI 1813, дело 3542, 150/92 от 19 окт. 1814; дело 3546, 148 от 27 окт. 1814; дело 3578, 160/6 от 29 дек. 1814; дело 3659, 155/7 от 21.VI. 1815; дело 3821, 154/13,23 и 30.V II 1815

слухов, либо прямо фантастических, либо неясных и противоречивых, один являлся достоверным, а именно, что на территории между Пожегой, Крагусвацем, Чачаком и Ягодиной 14—15 октября 1814 г. вспыхнуло восстание, вызванное незначительным инцидентом, которым умело воспользовался Хаджи Продан, направив существовавшее недовольство в желаемое русло. После первоначального успеха восстание было подавлено; около 600—700 повстанцев были захвачены в плен и подвергнуты ужасающей казни. В результате этого события имели место новые попытки перехода границы со стороны сербов, особенно со стороны Белграда; австрийские военные власти предприняли необходимые меры, чтобы приостановить эмиграцию. Подобные события происходили и среди сербских беженцев. Так, некий бимбаша Милосав, под предлогом подготовки отъезда в Россию, набирал добровольцев, чтобы напасть на Шабац, будучи осведомлен о незначительности тамошнего гарнизона. Протопоп Смилянич (Смилянович) также подготовлял нападение на эту крепость. Весной 1814 г. он созвал многих бимбашей и булибашей с целью убедить их в необходимости этого дела, однако они отвергли его предложения, считая момент неподходящим. Узнав об этих происках, австрийские власти арестовали протопопа и приговорили его к трем неделям тюрьмы, пригрозив, что в случае повторения он будет выдан туркам.

В Сербии продолжала сохраняться тревожная атмосфера несмотря на жестокие репрессии. Усилению недовольства содействовало обложение населения тяжелыми налогами (unerschwinglische Contributionen), приведшее к возникновению второго сербского народного восстания[90].

[90] *Там же* Дело 3580, 128/6, № 276, 473, 499, 526, 531, 557, 614, 708, 751, 769, 780, 781, 814, 823, дело 3640, 160/37 от 1814 и 1815 гг.; дело 3825, 156/31; дело 3659, 155/7. В 1813—1815 гг. на территорию австрийской империи бежали 55 513 сербов, которые привели с собой 113 569 голов скота. В документах содержатся многочисленные сведения, касающиеся категории, рассы и т.д. приведенного скота.

LES RELATIONS DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE AVEC L'EMPIRE OTTOMAN, REFLÉTÉES PAR LE SCEAU DU PRINCE RÉGNANT (XVII^{e} — XIX^{e} SIÈCLES)

EMIL VÎRTOSU

L'étude des sceaux du prince régnant, à partir du milieu du XVII^{e} siècle, permet de constater que les princes régnants de Valachie et de Moldavie employaient généralement, dans leurs rapports personnels et officiels avec la Porte Ottomane, outre les sceaux habituels, des sceaux spéciaux en langue turco-ottomane.

Nous ignorons encore si de pareils sceaux ont été utilisés par tous les princes régnants, étant donné que, jusqu'à présent, leur publication a été l'effet du hasard et de l'occasion, mais on peut affirmer, en tout cas, qu'ils ont eu cours dans les deux Principautés jusqu'en 1859, année de l'union des deux provinces. A partir de cette date, la correspondance officielle du pays avec la Porte Ottomane n'émane plus directement du prince régnant, mais ressortit à la chancellerie du ministère des Affaires étrangères. A cet effet, la chancellerie possède deux sceaux portant les textes en langue turco-ottomane, en sorte qu'à partir de cette date, l'usage du sceau appartenant au prince régnant n'est plus employé dans les relations du pays avec l'étranger [1].

Les sceaux des princes régnants à texte en langue turco-ottomane semblent ne jamais avoir été de grands sceaux, bien au contraire, de petits sceaux, de préférence des sceaux annulaires, de forme ovale-horizontale

---

[1] Pour les relations des Principautés Unies et de la Porte Ottomane pendant le règne du prince Cuza, voir G G. Florescu, « Unele aspecte ale poziţiei internaţionale a Ţărilor Române în perioada Unirii » (Quelques aspects de la position internationale des Pays Roumains pendant la période de l'Union), dans « Studii şi cercetări juridice » (Études et recherches juridiques), IV (1959), p. 135—178.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., IV, 1–2, P 197—206, BUCAREST, 1966

ou octogonale [2], au texte gravé en caractères arabes. En général, le travail est de style oriental, c'est-à-dire ayant, le plus souvent, tant dans le champ que dans la légende, des éléments végétaux : branches, fleurs, feuilles. Quelquefois, ces sceaux ont dans leur champ la tête d'aurochs (bour), flanquée du soleil et de la lune, timbrée d'une couronne crucifère pour la Moldavie, et, pour la Valachie, l'oiseau — un corbeau portant une croix dans le bec ou surmonté par elle, flanqué pareillement du soleil et de la lune.

Le texte en langue turco-ottomane de ces sceaux, sans exception, a un contenu spécifique, c'est-à-dire qu'il ne reproduit pas en traduction la teneur des textes des autres sceaux princiers, bien plus, son contenu diffère totalement de ceux-ci. En réalité, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, le texte des sceaux en langue turco-ottomane exprime, en général, une déclaration directe ou indirecte de dévouement politique, de soumission au sultan, le prince régnant se déclarant *le serviteur du sultan* [3]. Cette déclaration de dévouement politique est exprimée dans un style fleuri, à rhétorique spécifiquement orientale, style qui appartient en propre aux sujets turcs s'adressant au sultan ou aux grands dignitaires de l'Empire.

Certains de ces sceaux princiers sont semblables à ceux employés dans l'Empire Ottoman non seulement par la manière dont ils sont gravés, mais aussi par le texte même, imitant le langage propre aux sceaux turcs, portant inscrite une sentence morale, une devise ou une invocation religieuse. Nous signalons, dans ce sens, les sceaux de Constantin Moruzi (1780), de Mihail Suţul (1785) et le sceau d'Alexandre Moruzi (1788).

Les documents pourvus de ce genre de sceaux ne comportent nulle mention spéciale corroborante (*corroboratio*), c'est-à-dire que son insolite présence n'est annoncée *in corroboratio*, dans la formule de sigillation, ni par la modification de la formule sigillaire habituelle, ni par l'introduction d'une formule sigillaire ad-hoc, dans le cas où la diplomatique respective n'aurait point possédé une pareille formule.

De l'étude des documents princiers pourvus de sceaux de ce genre, il résulte que leur application même présente une caractéristique particulière, dans le sens qu'ils ne sont apposés qu'à l'encre de Chine noire, et cela comme dérogation à l'apposition de tous les autres sceaux du

---

[2] « Dans les pays de l'Islam, les sceaux sont les uns ronds, les autres ovales ou bien carrés La plupart des sceaux des sultans sont de forme ovale » (I Hakkı Uzunčarşilî, Osmanlî devleti zamanînda Kullannılmış olan bazî muhurler hakkînda bır tetkık, dans « Turk tarıh Kurumu Belleten », Istanbul, 1940, n° 16, p. 496)

[3] Les textes sont reproduits en entier dans l'annexe

même prince, soit des grands, des petits, des annulaires, appliqués aussi à l'encre de Chine, mais rouge (*chinovar*), durant plusieurs siècles [4].

Cette dérogation à la pratique traditionnelle de la chancellerie princière correspond à un renoncement consenti par les princes de Moldavie et ceux de Valachie, quant à l'application du sceau en rouge, suivant en cela la pratique officielle de l'Empire ottoman, qui employait l'encre de Chine noire pour les sceaux apposés sur les textes.

Nous remarquons encore, qu'au début du XIX^{e} siècle, sur certains documents (passeports) rédigés par la chancellerie princière de Moldavie en langue turco-ottomane, on n'appliquait plus un sceau princier à texte en langue turco-ottomane, comme il y avait lieu de s'y attendre, mais c'est le sceau princier ovale qui y figure, imprimé toutefois à l'encre de Chine noire. Cela provient, premièrement, du fait que le prince régnant du moment ne possédait pas de sceau spécial à texte en langue turco-ottomane ; et d'autre part, du fait que, ce document étant un passeport, il devait être présenté à la frontière moldavo-turque, aux autorités locales qui devaient en reconnaître la valabilité, en identifiant le sceau. Mais ce passeport moldave devait être, en même temps, présenté aux autorités turques, pour lesquelles il devait absolument être marqué par un sceau imprimé à l'encre de Chine noire [5].

Pourtant, lorsque le prince, d'ailleurs fort rarement, use de son sceau à texte en langue turco-ottomane pour sceller certains actes regardant des affaires strictement internes, ce sceau n'est empreint qu'à l'encre de Chine rouge, se conformant ainsi à la règle observée pour tout sceau princier appliqué sur les documents relatifs aux affaires intérieures du pays. Rappelons à ce sujet les sceaux annulaires à texte en langue turco-ottomane de Gligore Ghica, prince de Valachie (1661 — 1664, 1672 — 1673), imprimés en rouge sur plusieurs ordonnances intérieures écrites en langue roumaine et adressées au chef douanier de Cîmpina (13 février 1661) et aux monastères d'Argeş (16 avril 1661), de Radu-Vodă (30 mars 1672), de Mihai Vodă

---

[4] On ne connaît pas de documents, et, sans doute, il n'en a existé aucun, qui ait appliqué un sceau « pendant » à un texte en langue turco-ottomane. Quant au sceau de Vasile Lupu, en langue turco-ottomane, nous ne connaissons pas exactement les symboles qui y étaient gravés, ni la couleur de l'encre employée, car nous n'avons de lui qu'une information incomplète due au voyageur turc Evlyia Celebi Même observation pour le sceau de Constantin Moruzi (1780), Mihail Suţul (1785), Alexandre Moruzi (1788—1793), sceaux pour lesquels l'éditeur turc (I Hakkı Uzunčarşilî, *op cit*) n'a pas indiqué la couleur. Cependant, l'étude d'autres sceaux princiers nous permet d'affirmer que les sceaux dont il s'agit ont été imprimés également à l'encre de Chine noire.

[5] Sur les actes émis à l'intérieur par le prince pour des questions personnelles, donc des actes privés (ventes, échanges, contrats de fournitures, etc), celui-ci appliquait son sceau annulaire, imprégné toujours d'encre de Chine noire (Emil Vîrtosu, « La sigillographie de la Moldavie et de la Valachie », p 46 des actes de Matei Başsarab (1649) et de Radu Léon voivode (1667)).

(10 avril 1672), de Viforîta (16 avril 1672) et de Saint-Jean de Bucarest (25 juin 1672)[6].

En synthétisant les observations qui découlent de l'étude des textes sigillaires en langue turco-ottomane et en considérant les aspects spécifiques à ces sceaux nous constatons :

1° — Une différence totale et fondamentale entre la teneur du texte en langue turco-ottomane et le texte des autres sceaux émis par le même prince, de même qu'une différence de style. Le motif de cette dissemblance ne peut manquer d'être intéressant : est-ce une obligation imposée directement ou indirectement par la Porte? Est-ce un acte de courtoisie, une formule protocolaire de politesse diplomatique, ou bien est-ce pour capter la bonne volonté turque?

Si nous nous rapportons, par exemple, à Mihnea le Turcisé, détrôné et exilé, nous le voyons, en 1584, envoyer des lettres accompagnées de dons à tous les dignitaires turcs qu'il suppose à même de l'aider à reconquérir le trône. C'est ainsi que ses lettres écrites en langue turco-ottomane portent comme signature la formule : « l'humble serf Mihnea, ci-devant gouverneur du sandjak de Valachie» ou «le serf Mihnea, ci-devant voivode-gouverneur de Valachie »[7]. Sans nul doute, ces formules n'ont qu'un seul but : regagner la bonne volonté turque, pour reconquérir le trône. Mais elles prouvent aussi que, jusqu'à cette date, Mihnea n'avait pas fait faire de sceau adéquat, avec texte en langue turco-ottomane, nécessaire dans ses rapports avec les Turcs. Probablement qu'on ne le lui avait pas encore demandé.

Pour revenir au texte des sceaux princiers en langue turco-ottomane, il est évident que sa présence même sur un sceau princier destiné aux affaires extérieures implique, au fond, une dérogation à la manière spécifique de composer le contenu et la forme du texte sigillaire princier traditionnel.

2° — Une dérogation à l'emploi de l'encre de Chine rouge (*chinovar*) particulière au sceau princier, dans la correspondance avec la Porte. Mais cette dérogation pourrait, tout aussi bien, être interprétée comme ayant un caractère personnel, car l'usage exclusif de la couleur rouge était considéré, en premier lieu, comme un privilège personnel du prince (et de sa famille)[8]. De plus, la Moldavie et la Valachie étant considérées, par

---

[6] *Ibidem*, p. 36—37; *Idem*, « Sigilii românești cu legenda în limbă turcească, veacul XVII—XIX (Sceaux roumains à légende en langue turque, XVII[e] —XIX[e] siècle), Bucarest, 1943, p 3—8.

[7] Texte chez N. Bănescu, « Opt scrisori turcești ale lui Mihnea Turcitul » (Huit lettres de Mihnea le Turcisé), Bucarest, 1926, p. 6—9.

[8] Non seulement dans la sigillographie, mais aussi en diplomatique et pour le cérémonial. Pour ce dernier aspect, voir Emil Virtosu « Din sigilografia Moldovei și a Țării Românești » (La sigillographie de la Moldavie et de la Valachie), p. 44 et suiv.

les Turcs, des provinces de frontière (*serhat*), la pratique sigillaire de ces deux pays, pour l'étranger, devait correspondre à la pratique officielle de l'Empire Ottoman pour ce qui est de la couleur de l'encre de Chine (noire).

3° — La présence, à côté du nom du prince, de la désignation de serviteur (*bendé*) des sultans. Cette qualité, le prince se l'attribue de lui-même, en rapport direct avec la manière habituelle aux Turcs de s'adresser d'un inférieur à un supérieur, ce qui nous permet de considérer qu'on ne doit pas accorder à ce fait une trop importante signification.

4° — L'omission, fréquente, mais non absolue, de l'invocation symbolique (+) en tête du texte sigillaire.

5 — L'omission du nom-titre de dévotion Io-Ioan, mais qui est présent et précède le nom du prince dans tous les autres sceaux princiers (grands, petits, annulaires).

6° — L'omission du titre de prince et la présence seule de la qualité de Voïvode, quoique *voïvode et prince* apparaissent tous les deux dans les autres sceaux princiers contemporains du même titulaire. Le *Domn* (prince, tout au long de notre texte) qui figure toujours joint au titre de voïvode, chef de l'Etat, représente le *dominus* féodal, en sorte que celui qui détient ce titre se désigne comme chef indépendant et souverain, et l'Etat, par cela même, affirme son indépendance et sa souveraineté. Cette signification précise explique l'absence du titre de *Domn* (prince) en Moldavie et en Valachie, sur les sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane [9].

7° — La figuration flanquant les « parassimes »[10] (ornements, trophées) à deux « tuiuri » sur le sceau princier habituel, petit et ovale, destiné à l'usage intérieur, démontre qu'elle indiquait le rang de pacha à deux « tuiuri », rang qui était celui des princes régnants des Principautés danubiennes dans leur qualité de dignitaires de l'Empire Ottoman, selon la hiérarchie de cet Empire, différente de celle des pays roumains [11].

La figuration de ces deux « tuiuri » constitue, de fait, une représentation héraldique relativement tardive de l'ainsi nommé « siècle phanariote », étant donné qu'elle apparaît seulement dans le deuxième quart

---

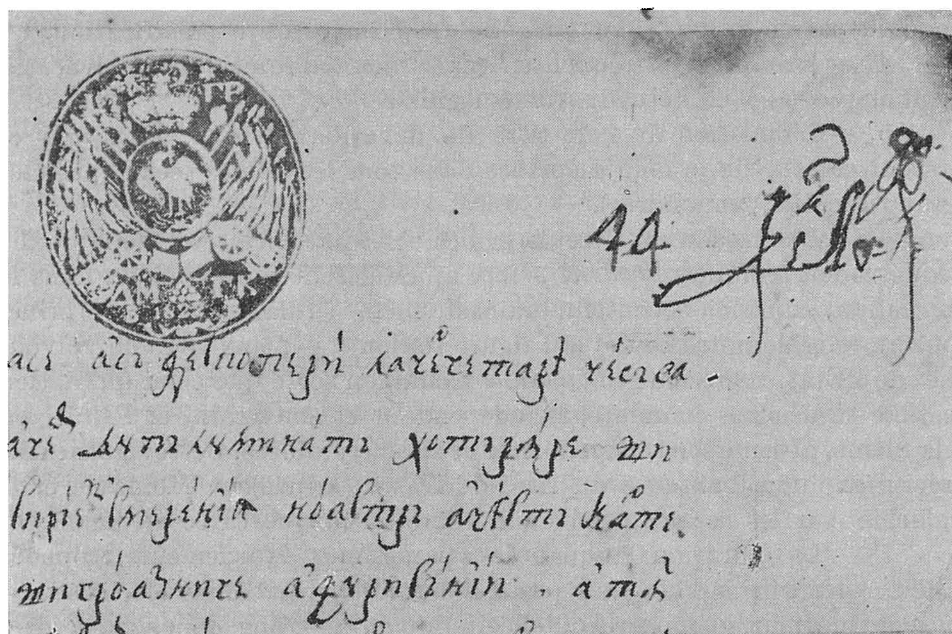
[9] Ajoutons que le titre de *Domn* (prince) ne figure ni sur les monnaies, ni sur les sceaux, à légende en latin, des princes régnants du XIV[e] siècle De l'absence de ce titre résultent des implications évidentes quant à la souveraineté (voir Emil Vîrtosu, «Titulatura domnilor şi asocierea la domnie în Ţara Românească şi Moldova pînă în sec. al XVI-lea » (Le titre des princes régnants et l'association au règne en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVI[e] siècle)), Bucarest, 1960, p. 229

[10] Pour les parassimes voir E. Vîrtosu, dans « Studii şi cercetări de numismatică » (Etudes et recherches numismatiques), III, 1959, p. 525—526.

[11] H. Dj. Siruni, « Domnii români la Poarta Otomană » (Les princes roumains à la Porte Ottomane), Bucarest, 1941, p. 80—81 Seul Duca Vodă, prince de Moldavie, a eu rang de pacha à trois « tuiuri ». I. Ghica affirme que Ştirbei et Gr. Ghica ont eu, en 1843, rang de « mouchiri », c'est-à-dire maréchal ou pacha à trois « tuiuri » (Œuvres complètes, IV, Bucarest, 1915, p. 335).

du XVIII^e^ siècle [12] et se maintient jusqu'à la troisième décennie du XIX^e^ [13]. Aussi faut-il la considérer comme une conséquence directe de la nomination des princes en tant que princes régnants (domni) directement par la Porte Ottomane, et, sans doute, aussi comme un besoin de pompe et d'ostentation, satisfait ainsi par l'héraldique.

Nous devons préciser que le dispositif héraldique de ces sceaux à usage interne fait ressortir, en premier plan, les insignes princiers traditionnels : le sabre et la masse d'armes crucifère, reléguant au second plan les insignes turcs, les deux « tuiuri » dont il a été question (qui d'ail-



[12] Ainsi, le petit sceau ovale, de 1735, de Grigore Ghica Voivode, prince régnant de Valachie, comporte la figuration des deux « tuiuri », un de chaque côté, flanqués des « parassimes » princiers . le sabre (à droite) et la masse d'armes crucifère (à gauche) (Sceau reproduit dans « Eforia Spitalelor Civile », 1832 1833, Bucarest, 1932, p 4)

[13] Les deux « tuiuri » apparaissent pour la dernière fois sur le sceau de Grigore Dimitrie Ghica, prince régnant de Valachie (1822—1829). Voici la description de ce sceau ovale (33 × 37 mm) dans le champ, un écu ovale, portant un oiseau contourné, croisé, à vol ouvert, de la Valachie, prenant appui sur une branche , l'écu, timbré d'une couronne fermée crucifère — accolée, à droite, d'un soleil, à gauche, de la lune en croissant—s'appuie sur deux tympans et sur deux gueules de canon et est suivi, par les « parassimes » princiers accolés . le sabre (à droite), la masse d'armes crucifère (à gauche), flanqués de deux « tuiuri » et, en continuation, de cinq étendards autour de l'écu, en haut et en bas, les initiales majuscules : IΩ ГР ДМ ГК В 1822 В 1 Ѡ ГРИГОРІЕ ДИМИТРІЕ ГИКА ВОЕВОД — 1822 IΏ GRIGORIE DIMITRIE GHICA VOEVOD 1822 >. Entre les initiales ДМ ГК se trouve une pyramide de boulets — disposés d'en bas en haut comme suit 4, 3, 2, 1 (Voir figure. L'original se trouve à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, XXXVII/59 , le sceau est appliqué sur un document princier à l'encre de Chine rouge)

leurs n'apparaissent pas, dès le début, accouplés à la semilune, surmontant une gaule). Il est démontré, de la sorte, que les possesseurs des dits sceaux sont, d'abord, *Domni* (princes régnants) et que cette qualité leur confère aussi le rang de pacha à 2 « tuiuri ».

Par ailleurs, on pourrait affirmer, à la rigueur, que nous nous trouvons seulement devant de simples éléments de protocole féodal, qui n'affectent pas la souveraineté du pays, mais constituent une question strictement personnelle de prestige du prince et rien d'autre.

Mais cette manière d'interpréter le protocole féodal ne peut être soutenue. D'abord, à cause de l'absence du titre de prince dans le texte sigillaire. Ce manque ne concerne point, et ne peut concerner le prince seul, personne physique et morale, mais se reflète directement et implicitement sur le pays et représente, en dernière instance, la reconnaissance indirecte de la dépendance. Du reste, la même situation se retrouve dans les titres que le sultan emploie pour les princes de Moldavie et de Valachie, dans ses firmans, où il ne leur attribue jamais le titre de prince régnant (*domn*). Eliminant ce titre de prince des documents et sceaux afférents et n'usant partout que de la qualité de voivode transformée en titre, le sens de la minimalisation protocolaire est évident, d'autant plus que dans les actes et les sceaux usités à l'intérieur du pays, la formule diplomatique se retrouve en entier : « voevod şi domn » (*voïvode et prince*).

Cette conclusion d'ordre politique concernant les affaires extérieures du pays demeure valable même si nous admettons que l'introduction du sceau à texte en langue turco-ottomane est due au désir de parvenir. Tel, Vasile Lupu, d'origine albanaise (Razgrad [14]), le seul qui, sur le sceau, se déclare « l'ami » (muhibb) des sultans ; Gheorghe Ghica se déclare, quant à lui, sur le sceau, également, seulement « le serviteur » (bendè) des sultans.

Pour expliquer l'apparition des sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane, il faut aussi ne perdre de vue le fait qu'à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, l'administration indirecte de la Valachie et de la Moldavie par l'Empire Ottoman tend à devenir, de plus en plus, une administration directe [15], avec tout ce qui s'y rattache. En même temps, les lourdes obligations financières imposées aux deux pays et aux princes respectifs [16], au lieu de décourager les compétitions au trône, les entretiennent et les stimulent, de sorte que tous les moyens sont bons pour les prétendants au trône, afin de gagner la bonne volonté turque.

---

[14] Fr. Babinger, « Originea şi sfîrşitul lui Vasile Lupu » (Origine et fin de Vasile Lupu), Bucarest, 1936, p. 4—5.

[15] « Istoria Românilor » (Histoire des Roumains), II, p. 951

[16] M Berza, « Variaţiile exploatării Ţării Româneşti de către Poarta Otomană în secolele XVI—XVIII » (Les variations dans l'exploitation de la Valachie par la Porte Ottomane), dans « Studii », XI, 1958, nº 2, p. 59—71

Dans ce sens, les lettres de Mihnea « le Turcisé » (1584), susmentionnées, nous offrent un exemple concluant. Ultérieurement, *inveterata consuetudo* a pu créer *opinio juris et necesitatis*, en sorte que, partant d'une situation personnelle, on est arrivé à un état de droit.

Pour conclure, nous pouvons dire que la présence, à partir du XVII^e^ siècle, de certains sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane, avec les caractéristiques spécifiées plus haut, met en évidence la forme diplomatique de l'expression de dépendance de la Moldavie et de la Valachie envers la Porte Ottomane, et, implicitement, des rapports de même nature entre les princes roumains et le sultan, ce qui équivaut à une reconnaissance publique, par le prince roumain, de la soumission de son pays à l'Empire Ottoman [17].

Cependant, vers la fin de la troisième décennie du XIX^e^ siècle de profondes modifications apparaissent dans la forme et le contenu des sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane. Si, après 1822, Grigore Ghica, prince autochtone, s'intitule, lui aussi, « serviteur » (*abd*), cette manière de s'intituler disparaît définitivement chez les princes qui règnent après le traité d'Andrinople (1829). Nous constatons, il est vrai, même après cette date, l'existence de sceaux en langue turco-ottomane, mais ces sceaux présentent un changement total en tant que style, expression et attitude. Les princes qui règnent après 1829 n'ont pas encore le titre de *Domn* (prince régnant), dans leurs relations sigillaires avec la Porte Ottomane, ne se servant que du titre de « voïvode »; par contre, le texte de ces sceaux, pris dans son ensemble, ne représente plus une déclaration de dévouement du prince, de soumission absolue envers le sultan, mais contient une simple précision de l'état de fait, sans aucun élément allusif de dépendance à l'Empire Ottoman [18]. Ce changement démontre que le texte des sceaux, en usage jusqu'à cette date dans les rapports avec la Porte Ottomane, ne pouvait être considéré par les contemporains que comme offensant pour la souveraineté des deux Etats roumains. Le changement effectué après 1829 dans le contenu du texte sigillaire princier en langue turco-ottomane, changement dû aux résultats politiques de la guerre russo-turque qui a pris fin par le traité d'Andrinople, nous montre qu'en attendant un moment plus favorable pour un rejet total, on opère une substitution temporaire du texte par un texte en quelque sorte dé-

---

[17] Les dites « capitulations » ne contiennent aucune clause ayant trait à l'emploi des sceaux à texte en langue turco-ottomane, par les princes de Moldavie (voir C. Giurescu, « Capitulaţiile Moldovei cu Poarta Otomană. Studiu istoric » (Capitulations de la Moldavie avec la Porte Ottomane), Bucarest, 1908). D'ailleurs, ni le traité conclu en 1479, entre le sultan Mehmed II et Etienne le Grand, n'indique rien quant aux sceaux (Voir aussi Aurel Decei, « Tratatul de pace — sulhnâme — încheiat între sultanul Mehmed II şi Ştefan cel Mare în 1479 » (Le traité de paix — sulhnâme — conclu entre le sultan Mehmed II et Etienne le Grand en 1479), dans « Revista istorică română » (« Revue historique roumaine »), XV, 1945, p. 465—494.)

[18] Les textes sont reproduits dans l'annexe.

pourvu de la signification politique antérieure. Ceci nous fournit la deuxième preuve, notamment, que, dans la rédaction et l'usage des textes en langue turco-ottomane des sceaux princiers de Valachie et de Moldavie, il ne s'agissait que de souveraineté, de la lutte pour la souveraineté et non pas d'autre chose.

Ainsi, de la désintégration féodale, entraînant l'ascension de la pré-bourgeoisie, il résulte que cette classe sociale, luttant pour la satisfaction toujours plus large et plus libre de ses propres intérêts, luttait en même temps pour l'essor matériel de l'Etat bourgeois en formation, pour rehausser le prestige de cet Etat à l'intérieur comme à l'extérieur, condition préalable pour conquérir l'indépendance et la souveraineté. Dans ce but, il fallait tout d'abord modifier les rapports de cet Etat avec l'Empire Ottoman, donc de substituer aux rapports de soumission des rapports d'égalité. La simplification de la formule du texte sigillaire, après la paix d'Andrinople, prouve aussi la lutte déployée pour gagner, par voie pacifique, la souveraineté et l'indépendance des deux pays. Cette lutte, il est évident, a amené certains résultats valables ; toutefois, par sa simple forme pacifique, elle n'y pouvait aboutir pleinement.

ANNEXE

Pour la documentation, nous reproduisons la traduction du texte des sceaux princiers en langue turco-ottomane déjà publiés ou en cours de publication. Le plus ancien appartient à Vasile Lupu, prince de Moldavie (1634—1643) et contient le suivant distique : MUHIBB-Î-KHANEDAN-Î-AL OSMAN/LUPUL VOIVODAYÎ-SERHADD-Î-BOGDAN (L'ami des sultans de la dynastie d'Osman, Lupu Voivode du serhat de Moldavie).

Nous ne lui connaissons pas d'autres caractéristiques.

L'existence et le texte en langue turco-ottomane de ce sceau sont consignés par le voyageur Evlyia Celebi. Celui-ci, en effet, affirme qu'en passant par Jassy en 1659, on lui avait communiqué que Vasile Lupu, lorsqu'il était encore prince de Moldavie, avait envoyé à Cara Moustapha pacha une lettre scellée du sceau reproduit plus haut, lui faisant connaître qu'il voulait passer à l'islamisme, en présence même du sultan Mourat. Cette nouvelle n'est confirmée par aucune autre source et paraît être une explication étiologique de l'existence du sceau à texte en langue turco-ottomane.

Un autre sceau octogonal, appartenant au voïvode Gheorghe Ghica, prince de Moldavie (1658—1659) contient le texte : +BENDE-Î-CESARAN-Î-AL-OSMAN IORGHI GHIKA VOIVODA-Î-BOGDAN-1069 < +Serviteur (bende) des sultans de la dynastie d'Osman, Gheorghe Ghica, voivode de Moldavie — 1069 (1658)>.

De même, en Moldavie, nous trouvons un sceau beaucoup plus tardif, de Constantin Moruzi Voïvode, qui porte la devise : SÂBITIM PÂYI HULÛSÎLE HEMÎN/HAYR OLA ÂKÎBETI KOSTANTIN < Et ainsi, avec la fermeté de la sincérité/qu'elle soit bonne la fin de Constantin >.

Un autre sceau, celui d'Alexandre Moruzi voïvode, 1793 (le sceau apposé en 1793 porte la date de 1787—1788) contient la devise :

ALÎĶ-SANDÎR OLĂ DA' IM IMAN KARDA ĂSŬDE 1202

< Qu'Alexandre soit toujours confiant dans la foi de la justice — 1202 (1787—1788) >.

En Valachie, nous trouvons un sceau de Gligore Ghica voïvode (1661—1672), qui porte comme légende :

LIGHOR GHIKA VOIVODAYÎ SER-HADD-Î-EFLAK, BENDE-Î-KHAKEPAYÎ-AALI OSMAN

< Gligorie Ghica voïvode du serhat de Valachie, serviteur (bende) du haut trône d'Osman >.

Un autre sceau, de Michel Suțu voivode, 1785, a l'invocation : REB SEHEL UMURU MIHAL <Seigneur, facilite les affaires de Michel !>.

C'est encore en Valachie que Grégoire Ghica voïvode emploie, en 1826, un sceau à texte très bref :

LIGHORI ABD GHIKA < Grégoire Ghica, serviteur (abd) >.

Plus tard, sur le sceau de Gheorghe D. Bibescu voïvode, en 1843, nous rencontrons la formule :

IORGAKI BIBESCO VOÎVODA-Î-MEMLEKET-Î-EFLAK/DER HALĂ/258

<Iordachi Bibesco, actuel voivode de Valachie — 1258 (1843) >.

L'ex-prince Alexandre D. Ghica, devenu gouverneur (caimacam) de 1856—1858, emploie deux sceaux (l'un moyen, l'autre secret) à texte encore plus simple :

ALEKSANDRÎ GHIKA/KAIMAKAM <-Î-> EFLAK/ 1272

< Alexandre Ghica, gouverneur de Valachie — 1272 (1856)>.

Par la suite, le sceau du gouvernement de Valachie de 1858 a un texte adéquat :

KAIMAKAMLÎK-Î-MEMLEKET<-Î->EFLAK/1275

<Gouvernement de Valachie — 1275 (1858)>.

Après l'union, en 1859, les Principautés Unies emploient deux sceaux ad-hoc pour les relations avec la Porte Ottomane, sceaux employés par le département des Affaires étrangères, avec un texte spécifique :

1. — BUGDAN VE EFLAK BEYLIK MUĞTEMI/SCARLAT FALCOIANU/MUDUR-U-HARIGIE/DER MEMLEKET-Î-EFLAK/1275

<Principautés Unies, Valachie et Moldavie. SCARLAT FĂLCOIANU, directeur des Affaires étrangères pour la province de Valachie—1275 (1859)>

2. — EFLAK VE BUGDAN EMARETEIN — MUĞTEMA' SÎ/MÜDUR-U-HARIGIE/DER MEMLEKET-Î-EFLAK

< Principautés Unies, Valachie et Moldavie. Le Directeur des Affaires étrangères pour la province de Valachie> [19] .

---

[19] Pour les sceaux en langue turco-ottomane, voir : Emil Vîrtosu, « Sigilii românești cu legenda în limba turcească, veacul XVII—XIX » (Sceaux roumains avec légende en langue turque, du XVII^{e} au XIX^{e} siècle), Bucarest, 1943, *idem*, « Tipare sigilare domnești din secolul al XIX-lea (Țara Românească) Extras (Empreintes sigillaires princières du XIX^{e} siècle (Valachie). Extrait...), Bucarest, 1958, p 347—352 ; *idem*, « Din sigilografia Moldovei și a Țării Românești ». Extras . (La sigillographie de la Moldavie et de la Valachie Extrait), Bucarest, 1956, p. 36 38 , *idem*, « Sigiliul turcesc al lui Gheorghe Ghica voievod—1658 » (Le sceau turc de Gheorghe Ghica voivode 1658) (en cours de publication) ; *idem*, « Sigilii domnești în limba turcă-osmană din secolul al XVIII-lea (Les sceaux princiers en langue turco-ottomane du XVIII^{e} siècle) (en cours de publication)

Nous devons le déchiffrement et la traduction des textes en langue turco-ottomane à l'éminent orientaliste H. Dj. Siruni.

SOME ASPECTS FROM THE HISTORY OF THE SOUTH-EASTERN EUROPEAN RELATIONS: ROMANIAN-SERBIAN RELATIONS (1859—1866)

G. G. FLORESCU

1. *The dominant features of Romanian-Serbian international relations.* The Romanian-Serbian relations, of age-old tradition, underwent structural changes in the period of consolidation of the capitalistic relations in South-Eastern Europe, a period favourable to the formation of national states.

The struggle of the Romanian and Serbian peoples to build up a national, unitary and independent state is an integral part of the wide ranging efforts of all peoples living in this part of Europe, in their endeavour to achieve this aim.

This historic process extended over the 19^{th} and the beginning of the 20^{th} century; the formation of national states and the conquest of their independence were for each country dependent upon the specific political internal conditions and the more or less favourable international situation[1].

The common interests of the Romanian and Serbian peoples in their fight against the foreign Hapsburgian and Ottoman rule in view of acquiring their full sovereignty, an attribute inherent to all national states, led to a progressive strengthening of the relations between the two neighbouring countries which at one time even assumed the features of a genuine alliance.

---

[1] Thus the independence of Greece was recognized in 1830, Romania and Serbia were recognized as independent states in 1878, Bulgaria, as a selfgoverning state in 1878 and independent in 1908 The Ottoman Empire, became the "Turkish Republic" in 1923, adopting in its organization the characteristic pattern of the European states.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IV, 1–2, P. 207 – 221, BUCAREST, 1966

This community of interests expanding into a larger sphere, led also to the initiation of closer relations with other South-Eastern European states, both those which had already acquired their independence and those which were still fighting to gain their national freedom. [2]

In promoting this policy of rapprochement, M. M. Obrenovitsh, the ruling prince of Serbia, in a message to Alexandru Ioan Cuza, the ruling prince of the United Principalities, stressed the rôle and the importance of steadily strengthening the Romanian-Serbian relations, in these words : " ... à voir resserrés nos liens personnels et d'amitié et plus efficaces les rapports qui existent déjà entre les Principautés-Unies et la Serbie, de même qu'à contribuer au bien être et au progrès des peuples ..." [3] Referring to the support awarded by the Principalities on the occasion of the transport of Serbian weapons across the Romanian territory, the Serbian Prince also emphasized : "Sa conduite ‹de Cuza› sanctionna les relations amicales des deux peuples que tant d'intérêts communs rendent solidaires ..." [4]

In his turn, the prince of the United Principalities pointed out the importance of the Romanian-Serbian relations, quoting the firm stand adopted in the question of the Serbian weapons : "Si cette situation présentait quelque danger pour moi, au moins trouvais-je, en secondant les vues de V. A. S. (le Prince régnant de Serbie), d'une précieuse occasion d'affirmer l'indépendance intérieure de la Roumanie et d'apprécier les puissantes sympathies qui nous sont acquises". [5]

The progressive French press, recording the real situation reigning in South Eastern Europe, confirmed : "La véritable sagesse consiste ... à favoriser toutes les tentatives de gouvernement qui se font en orient" ; [6] and recommended the policy to be pursued by France underlining the leading rôle played by the Romanian state in the drive for political freedom in this part of Europe : "Aucun événement ne saurait donc intéresser la politique française à un plus haut degré, que les essais de gouvernement autonome qui se font à cette heure sur le bas Danube. La Roumanie semble chargée aujourd'hui de répondre à cette question vitale pour l'Occident tout entier : Les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe sont-elles en état de se gouverner elles-mêmes? Nous croyons qu'en

---

[2] The Greek and the Bulgarian people, see p. 180, *infra*.

[3] *The Serbian Prince to the Prince of the United Principalities*, Belgrade, August 13/25, 1862, Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania (henceforward quoted : Library of the Academy) MS section, *Cuza Archives*, vol. X, sheet 267^{v}.

[4] *The Serbian Prince to the Prince of the United Principalities*, Belgrade, October 14, 1863, loc. cit., vol. XLVII, sheet 48^{r}.

[5] *Prince of the United Principalities to the Serbian Prince*, Bucharest, January 31/February 11, 1863, loc. cit., vol IV, sheet 88^{r}—88^{v}.

[6] See "Opinion Nationale", February 2, 1865.

examinant les faits qui se sont produits depuis un an, dans les Principautés-Unies, on peut dès aujourd'hui répondre par l'affirmative". [7]

On the international plane, the relations between the United Principalities and Serbia had the following common aims : abolishment of the Ottoman suzerainty, maintained by the Paris Treaty of March 30, 1865 ; the fight against the Hapsburgian rule that claimed certain territories which, according to the principle of self-determination and the constitution of the national unitary states, were due to be included in the territory of the United Principalities and Serbia respectively ; co-ordination of their policies, in face of diplomatic activity of the Great Powers in South-Eastern Europe ; the progressive conquest of those attributes of sovereignty ensuring the qualitative leap represented by the acquisition of state independence and national unity ; to support all the peoples in South-Eastern Europe fighting for their freedom as well as good neighbour relations with all states especially those in this part of Europe.

We may quote several characteristic stages in the progressive curtailment of the Ottoman suzerainty over the South-Eastern European countries, aiming at abolishing it : Personal Union of the Romanian Principalities, January 5 and 24, 1859 ; Political Union, December 1861 ; its international recognition, in June 1864, in defiance of the policy carried out by Turkey and Austria. [8]

Following the violent clashes between the Belgrade population and the Turkish garrison, clashes that occurred in June 1862, Serbia gained a more favourable international position, embodied in the Protocol of September 1862, signed by the guaranteeing powers.[9] Regarding the progress achieved by Serbia in obtaining the absolute and complete abolishment of the Ottoman rule, C. Negri, the United Principalities' agent at Constantinople, reported to Cuza, the ruling Prince : „Il paraît positif que les Serbes vont demander, non seulement le départ des Turcs qui

---

[7] *Ibidem.* "Les nationalités serbe, roumaine, bulgare, herzégovienne, macédonienne, rouméhenne, monténégrienne, etc. — the "Europe" newspaper of April 7, 1864 points out on the same line —, reparaissent plus vivaces que jamais .. et demandent avec insistance une organisation, ni moins bonne, ni moins complète, que l'organisation politique et sociale des autres peuples de l'Europe

[8] See the *Protocol* of September 6, 1859, the Constantinople agreement, December 1861, the Constantinople Protocol, June 28, 1864, in *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, p. 166—168 ; 200—202 ; 230 — 232 ; See also *G G Florescu, Unele aspecte ale poziției internaționale a Țărilor Române în perioada Unirii* (Some aspects of the international position of the Romanian Principalities during the Union period) in "Studii și cercetări juridice" (Studies and juridical researches, Year IV (1959) no. 1, pp 135 — 166 ; *D Berindei, Lupta diplomatică a Principatelor Unite pentru desăvîrșirea unirii (24 ianuarie 1859—24 ianuarie 1862)* (The diplomatic struggle of the United Principalities for the accomplishment of their Union, January 24, 1859 — January 24, 1862), in "Studii privind unirea Principatelor" (Studies relating to the Union of the Romanian Principalities) Ed Acad. R.P R., Bucharest, 1960, p. 413—449.

[9] See *Archives diplomatiques*, vol. I, Paris, 1863, p. 234—244 ; Cf. *Correspondence relating to the bombardment of Belgrade in June 1862*, London, 1863.

habitent les villes, mais même l'évacuation complète des forteresses et leur destruction à l'instar de celles des Principautés". [10]

The common position adopted by Romania and Serbia towards the Porte caused diplomatic circles in Constantinople to raise the question : "S'il n'y a pas des traités entre les deux Princes, les Princes de Principautés-Unies et de Serbie contre l'autorité de la Sublime Porte". [11]

A French newspaper emphasized the importance of these actions, aiming at the same objective : "... le jour où les populations de la péninsule des Balcans se lèveront d'un commun accord, l'empire turc tremblera sur sa base fragile et finira par crouler si personne ne le soutient". [12]

The fight against the Hapsburgian rule constituted a common aim of both the United Principalities and Serbia. Immediately after the dual election of January 1859, the government of the United Principalities set the freedom of Transylvania [13] as its chief prospective political aim. V. Alecsandri, who had been specially sent by the Prince Cuza to Napoleon III, in February 1859, proposed the formation of the Romanian state, by the union of the Romanian provinces still under foreign rule with the United Principalities. [14] Austria maintained the same hostile attitude towards the national unification of both Romania and Serbia, deeming it a dangerous precedent for the future orientation of the Southern Slavs under Austrian domination. [15]

---

[10] See *C. Negri to Cuza*, Constantinople, January 8/20, 1862, Library of the Academy MS Section, *Cuza Archives*, vol I, sheet 301r.

[11] See *Serbian agent at the Porte to the Serbian Minister for Foreign Affairs*, June 1, 1863 (old style) — copy — Archives of the Ministry of Foreign Affairs of the Socialist Republic of Romania, vol 278, sheet 40r (henceforward quoted MAE).

[12] See "Courrier de Marseille", April 30, 1864 With regard to the fact that Transylvania represented an integral part of the national state of Romania, just as Lombardia and Venice were parts of the national state of Italy, the remarks — included in Garibaldi's correspondence — quoting J. A. Vaillant, an expert on the political affairs of the Principalities — are of special interest : "D'une part, les Roumains, d'en-deça les Carpates, se trouvent vis-à-vis de la Hongrie, comme l'était, naguère, la Lombardie, et comme l'est encore Venise, vis-à-vis de l'Autriche ; d'une part, les Roumains des Principautes-Unies sont et demeurent, vis-à-vis de leurs frères, d'en-deça les monts, dans la position où se trouvait naguère le Piémont vis-à-vis le Milanais, la Vénétie et les autres États de l'Italie ; leur devoir est donc de les soutenir, leur intérêt de s'unir à eux, et leur droit de profiter de cette occasion qui leur permettra de réaliser tout ou partie de leurs vœux" (See *J A. Vaillant to General Garibaldi*, Paris, November 27, 1861, year unknown, p 7)

[13] See *Istoria Romåniei* (History of Romania), vol IV, Ed Acad. R P.R , Bucharest, 1964, p 335

[14] See *V. Alecsandri, Extras din istoria misiilor mele politice Napoleon. Trei audienţe în palatul Tuileriilor.* (Abstract from the history of my political missions. Napoleon. Three audiences at the Tuilleries Palace) in "Convorbiri literare" (Literary talks), XII (1878), Ed Acad. R P.R , 1960, p 391—405 See also *D. Berindei, Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies : le problème de l'indépendance et de l'unité pleine et entière du peuple roumain (1859—1861)* in "Nouvelles études d'histoire", II, publiées à l'occasion du XIe Congrès des sciences historiques — Stockholm, 1960, Bucharest, Ed Acad. R.P R , 1960, p. 391—405.

[15] See *N. Iorga, Politica Austriacă faţă de Serbia* (Austria's policy towards Serbia), Bucharest, 1925, p. 32, 35—37.

The above mentioned circumstance was quoted and underlined by T. Calimaki, the agent of the United Principalities at Belgrade : "Les consuls d'Autriche ont pour mission en Orient d'entretenir par de faux rapports la méfiance entre les Principautés serbe et roumaine et la Sublime Porte ... À l'aide de ce manège, le gouvernement autrichien espère d'éviter toute entente entre les peuples de race roumaine et serbe de l'Autriche et ceux de même race de la Turquie". [16]

The Romanian-Serbian community of objectives opposing the Turkish and Austrian rule [17] — the two countries being united by their common interest — is illustrated by the statement made by the minister of Foreign Affairs of the United Principalities : "L'identité de la position de la Serbie et de la Roumanie". [18] With regard to the position adopted towards the guaranteeing powers, [19] the common Romanian-Serbian policy aimed at establishing an independent position characterized by : rapprochement with France, Russia, Prussia, Sardinia, states which were generally favourable [20] to their independence ; opposition to the policy promoted by Austria and Turkey ; and endeavour to attract or neutralize the action of Great Britain. [21]

The common policy pursued by Romania and Serbia towards the European powers aimed chiefly at : awarding a new content to the international guarantee with a view to removing the limitation of state

---

[16] See *Agent of the United Principalities at Belgrade to the Ruling Prince*, Belgrade, March 19, 1864, in *R V Bosy, Agenția diplomatică a României în Belgrad și legăturile româno-sîrbe sub Cuza Vodă* (Romania's diplomatic agency at Belgrade and the Romanian—Serbian relations under Cuza's reign), Romanian Academy, History Section, Sec III, tome XV, memorandum 2, Bucharest 1934, Annex 19, pp 37—38 (henceforward quoted "Agenția . " (Agency .).

[17] See *N Iorga, Histoire des États balcaniques jusqu'à 1924*, Paris, 1925, p. 354

[18] See *Minister of Foreign Affairs to Magasinovitsh, the Serbian diplomatic agent at Bucharest*, May 12, 1865, MAE vol 278, sheet 62^r.

[19] According to the provisions of the Paris Treaty of March 30, 1856, the guaranteeing powers were the following France, Russia, England, Austria, Prussia, Sardinia (respectively Italy, when this denomination was assumed) and Turkey , the latter as suzerain state at the same time, according to the "*ab antiquo*" relations, maintained within certain limits by the above mentioned treaty.

[20] Referring to France's position, T Callimaki informed the ruling Prince : "L'on compte beaucoup sur nous en France. On y paraît persuadé que la Serbie se guide d'après notre politique", afterwards pointing out the cordial relations with the consul of France at Belgrade, who had stated "qu'il comptait beaucoup dans le cas d'une guerre sur l'appui que je donnerai" (See *T Callimaki to the Prince's Cabinet*, Belgrade, September 21 /October 3, 1863, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. XIX, sheet 401^r—401^v Cf *Lj Alecsić, Attitude de la France envers la Serbie pendant le deuxième règne des princes Milos et Mihailo (1828—1868)*, Belgrade, 1957 , concerning the position of the Romanian agent at Belgrade towards the attitude of the representatives of Italy, Russia and Sardinia, see *the United Principalities' agency at Belgrade to the Prince's Cabinet*, Belgrade, November 19, 1863, in „Agency " annex no. 13, p 33 , *T. Callimaki to the ruling Prince*, December 17/29, 1863, MAE, vol no 278, sheet 25^r—26^r

[21] Concerning England's position, T Callimaki reported to the Prince, that England viewed with dissatisfaction the relations established between the Principalities and Serbia (see *T. Callimaki to the Prince*, July 16/28, MAE, vol. no. 278, sheet 44^r—45^v The British public opinion sympathized with Serbia, but the English government was bound to the conservative policy in the East (See *A Ubicini, La Serbie devant la Conférence*, Paris-Leipzig, 1862, p 28).

sovereignty and recognizing the rights stipulated by international law to states enjoying permanent neutrality; ensuring the intercourse between the Romanian Principalities and Serbia on the one hand and on the other establishing relations inherent to sovereign states with other powers; determining the powers to recognize this feature of Romanian-Serbian relations.

Thus co-ordinated, the Romanian-Serbian international relations gained in a short time a great importance: "Nos relations avec la Serbie — communicated the Romanian agent at Belgrade — sont des plus intimes. Je dois derechef le constater et demander à V.A.S. à ce qu'elle attache la plus grande importance à ces relations qui nous rendent les arbitres de la question d'Orient. Toucher actuellement aux Principautés, c'est mettre en question la domination turque, partout en Europe". [22]

2. *Changes in the system of international relations organs.* One of the most characteristic aspects concerning the acquisition of new attributes of sovereignty is marked on the international plane, by the structural changes occurring in the organs of international relations of the United Principalities and Serbia.

Referring to the visit of a delegation of the Serbian National Assembly who had come to the Principalities at the beginning of 1859 to recall Milos Obrenovitsh to the throne, the minister of Foreign Affairs of Wallachia pointed out the position of the Romanian government toward Serbia stressing the development of Romanian-Serbian relations: "Nous avons toujours regardé les Serbes comme nos frères et le bon accueil que recevront chez nous leurs envoyés a été une nouvelle preuve de notre désir sincère de resserrer plus encore les liens d'affection qui unissent les deux peuples". [23]

During January 1859 — March 1863, the official organs which established the contact between the two states were in continuous evolution. This transitional period involved the following specific features: (a) the relations between the ruling prince of the United Principalities and the ruling prince of Serbia, progressively acquired the specific character of relations existing between the rulers of two sovereign states; [24] (b) likewise, the contact between the respective ministries for foreign affairs became firmer and continuous; [25] (c) the Serbian agency in

---

[22] See *T. Callimaki to the Prince*, Belgrade, December 17/29, 1863, MAE, vol. no. 278, sheet 28^r

[23] See *Minister for Foreign Affairs of Wallachia to the Minister for Foreign Affairs of Serbia*, Bucharest, March 16, 1859, MAE, vol 277, sheet 23^r-24^r

[24] See MAE, vol no. 277, sheet 43^r, 45^r, 63^r, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol No IV, sheet 80^r-81^r, 88^r-89^v, 104^r-104^v, 155^r-155^r, 161^r-162^v, 185^r; vol. no. X; sheet 267^r-269^r; vol. no. XLVII, sheet 48^r-49^r, 50^r, 324^r, 326^r-327^r.

[25] See MAE, vol. no 277, sheet 30^r, 31^r, 23^r-24^r; packet no. 155, file no 24.

Bucharest, which had first been set up in 1836 [26] — only as a personal and officious agency representing the ruling prince and not as a diplomatic office representing the State, gradually assumed new functions after the consolidation of the autonomy of this State in virtue of the Paris Treaty (1856); (d) the activity of the United Principalities agency in Belgrade, whose competence had not yet been defined, was complemented by the Romanian agency in Constantinople. The reports of this agency reflect the activity of the Great powers (including Turkey) as well as the policy adopted by the Serbian government in its struggle for wider autonomy. [27]

The interest for the political problems of Serbia was expressed both by the government of the Principalities and by the Romanian progressive public opinion, in keeping with the common aims of Romania and Serbia in acquiring their state independence. [28]

The main reason which led to the establishing of the diplomatic agency of the United Principalities in Belgrade and the transformation of the Serbian agency in Bucharest (February — March 1863) consisted in the necessity of having adequate organs to ensure more active mutual diplomatic support, such as that granted on the occasion of the Serbian weapons incident. [29] The new, specifically diplomatic character of these agencies represented the achievement and the recognition of a new attribute of sovereignty reflecting another stage in the progressive emancipation of the two states, by the removal of restrictions stipulated in conventions to which the countries had not been contracting parties. [30]

On March 1863, the Prince of the United Principalities gave his agreement accrediting the Serbian diplomatic agent, and the Prince of Serbia, at the same time, accepted the Romanian diplomatic agent in Belgrade[31]: "Les mêmes sentiments qui ont inspiré à V.A.S. un acte si propre à resserrer nos liens de bon voisinage — declared Cuza — m'avaient déterminé depuis longtemps à accréditer un agent officiel auprès de son gouvernement. En conséquence, j'ai fait choix de M. Théodore Callimaki, premier secré-

---

[26] See *Documente Hurmuzaki*, (Hurmuzaki Collection of Documents), vol no. XXI, pp. 642—643; 645—647.

[27] See Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. I, sheet 301r, 305r, 307r; 316r—316v, 326r, 334r—337r, 353r—353v; *idem*, vol. no VII, sheet 165r—165v, 178r, 170r—171r; MAE, vol. no. 277, sheet 77r—77v, 119r; see also *G. G. Florescu, Rolul şi activitatea agenţiei Principatelor-Unite la Constantinopol (1859—1866)* (Role and activity of the United Principalities' agency in Constantinople) in "Studii şi articole de istorie" (Studies and articles of History), vol.V, Bucharest, 1963, pp. 281—282.

[28] See *Istoria României* (History of Romania) vol IV, Ed Acad. R P R, Bucharest, 1964, p. 348

[29] See p. 184 infra.

[30] Cf. Paris Treaty of March 30, 1856, Paris Convention of August 19, 1856, Protocols of September 1859 and September 1862, sec p supra.

[31] Through the Official Notification of February 16/28, 1863

taire de l'agence des Principautés-Unies près la Sublime Porte". The ruling prince in his letter to the Serbian prince makes the following recommendation characteristic of letters of credential : "Je prie V.A.S. d'assurer à mon agent un honorable accueil et d'accorder créance pleine et entière à tout ce qu'il lui dira de ma part ..." [32]

The credential letters of the Serbian diplomatic agent in Bucharest were presented in accordance with the rules and usages of diplomatic ceremonial : "Le choix de M. Constantin Magasinovitch, membre de la Haute Cour de Cassation, en qualité d'agent de la Serbie auprès de mon Gouvernement — communicated the ruling prince of the United Principalities to the ruling prince of Serbia — m'a été particulièrement agréable et je ne doute pas qu'il contribue justement à entretenir et à développer de bonnes relations qui existent si heureusement entre nos pays". [33]

The agencies in Belgrade and Bucharest had the following features, specific to modern diplomatic offices : (a) they were established according to the rules of international law regulating the embassy right exercised by sovereign states ; [34] the accrediting procedure expressed the direct contact between states, excluding all possible limitations or authorizations resulting from Ottoman suzerainty and from the guarantee of the Powers ; [35] they were official and permanent, based upon the principle of reciprocity specific to the modern organization of international relations. [36] Organized according to modern principles, they were an integral part of the state system of organs for international relations. [37] The Powers implicitly recognized the diplomatic status of the United Principalities' agent in Belgrade [38] and of the Serbian agent in Bucharest. [39]

---

[32] See *Prince of the United Principalities to the Serbian Prince*, Bucharest, March 27/April 8, 1863 in "Agency " Annex no. 4, p 28; with regard to accreditation, see also *idem*, Bucharest, July 5/17, 1863, loc cit, annex no. 6, pp 29—30; *Prince of Serbia to Prince of the United Principalities*, Belgrade, July 26/August 7, 1863, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol XLVII, sheet 326^r — 327^r; *T Callimaki to the ruling Prince*, Belgrade, July 16 28, 1863, MAE, vol. no 278, sheet 44^r—45^v

[33] See "Agency ..", Annex No. 4, p 28

[34] See *G G Florescu, Aspecte privind dezvoltarea relaţiilor internaţionale ale Principatelor — Unite (1859—1866)* (Aspects concerning the development of the international relations of the United Principalities (1859—1866), in "Studii" (Studies), Year XVII (1964), no. 1, pp 67 85

[35] See MAE, vol no 278, sheet 32^v.

[36] Cf *Gr. Geamănu, Dreptul International Contemporan* (Contemporary International Law), Bucharest, 1965, p 399—445; *Drept International* (International Law) by *F. I Kojevnikov* and others, Ed. Ştiinţifică, Bucharest, 1959, p. 308—332, *Ch Rousseau, Droit international public*, Paris, 1953, p. 334—347

[37] See Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol V, sheet 277^r—278^v; vol. XIV, sheet 98^r; vol no. XXII, sheet 61^r; vol. no. XXXIII, sheet 48^r—49^r; MAE, Packet no 285, file no 17, State Archives, Bucharest, Ministry of Finance, Fund 160/1863.

[38] The United Principalities' agent in Serbia was member of the consular corps of Belgrade, with the following attributes. he bore the character and denomination of a political agent mentioned in official documents — with evident diplomatic and not consular attributes, only with certain diplomatic attributes (Cf *D. Zeller, Histoire des relations internationales* under the direction of *P. Renouvin*, vol. II, *Les temps modernes*, P I. Paris, 1953, p 12 According

In their capacity of permanent diplomatic organs, these agencies played a significant part in this period of political struggles, contributing consistently and continuously to the accomplishment of the state policy of the United Principalities and of Serbia, ensuring a closer co-operation in finding and adopting solutions which might meet the common interests in the main problems of the international life.

3. *Political alliances.* The United Principalities and Serbia pursued a peaceful international policy towards all the other powers using all diplomatic channels for the achievement of their unity and independence. With regard to this problem the United Principalities agent in Belgrade makes the following remark : "Il résulte de la décision prise par le Gouvernement serbe de marcher à ses grands buts par voies pacifiques ... à l'exemple de notre Auguste Souverain ‹Cuza› ...". [40]

The most effective means of intensifying the Romanian-Serbian diplomatic activity in South-Eastern Europe consisted in developing their close collaboration, aiming at attracting other states of this zone having common interests [41] as well as some of the great European powers in support of their policy.

An article published in the Serbian press inspired by the Serbian minister of Foreign Affairs, as recorded by the Romanian agent in Belgrade, emphasized *verbatim* : "Les aspirations présentes de la Roumanie ne doivent pas lui faire oublier celle de l'avenir, qui consistent à ce que des Etats indépendents viennent se former et se consolider en Orient. Le passé nous a fait voir que cette consolidation n'est pas possible, si une alliance étroite ne nous unit pas ; notre salut dépend uniquement de l'identité de tendances que nous devons avoir, unis que nous sommes par la communauté de religion, d'histoire et d'intérêts". Then underlining the wide-ranging interests of the alliance, he goes on stating : "La conso-

---

to the alphabetical order, the consular corps included the Austrian General Consul, the English General Consul, the Italian General Consul, the political agent of the United Principalities, the Prussian General Consul, the Russian General Consul (Cf *Almanach de Paris, Annuaire International diplomatique, administratif, statistique* . Paris, 1866, pp. 901—905) It should be mentioned that even Turkey had recognized the position of the Romanian agent in Belgrade ; the latter reported to the Prince's Cabinet "Ali Pacha m'a fait une réception splendide. Les sentinelles présentaient les armes, la visite me sera rendue" (See *United Principalities' Agency in Belgrade to the Prince's Cabinet,* Belgrade, December 1864, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives* The situation was confirmed, as follows : "Aujourd'hui Ali Pasha m'a rendu visite" (see *idem,* December 25, 1864, loc cit , sheet 522[r])

[39] The Serbian agent in Bucharest was member of the diplomatic corps His name was mentioned in all the protocol documents, in alphabetical order, among the other representatives — agents and general consuls — of the powers accredited to the United Principalities.

[40] See *United Principalities Agency in Belgrade to Prince's Cabinet,* Belgrade, October 13, 1864, in "Agency..." Annex no. 19, p 47

[41] Following this line a Romanian observer contemporaneous with those agents, remarked that the position of Romania, Serbia and Greece was dependent on the establishment of a "Balance of power in the East" (See *T. Callimaki, Echilibrul în Orient sau Serbia şi România* (The Balance of power in the East, or Serbia and Romania), Bucharest, 1865, p 105.

lidation intérieure peut être effectuée par les Roumains seuls, mais, quant à la consolidation en dehors, elle n'est possible que par l'union fraternelle avec ses voisins qui lui portent des sympathies. Puisse cette maxime, à l'instar de l'étoile populaire, conduire toujours les Roumains, les Grecs et les Serbes". [42]

Though not formally recorded by a convention the Romanian-Serbian alliance was a reality representing a mutual assistance agreement in case of an agression by a foreign country. [43]

The campaign to attract the other states of South-Eastern Europe, as well as other peoples which were fighting to acquire their national independence constituted another process [44] which contributed to the accumulations which led to the qualitative leap, accomplished by the 1877—1878 war sanctioned by the Berlin Treaty: both Romania and Serbia were recognized as independent states and Bulgaria as a tributary self-governing state.[45]

The Romanian-Serbian relations in this period included also a military collaboration ensuring a defensive line in case of an external agression, which might have followed an intervention, with "diplomatic" covering [46].

---

[42] See *United Principalities' Agency in Belgrade to Prince's Cabinet*, July 27, 1864 in "Agency...", Annex no. 24, p. 44. Austria and Turkey feared that the Muntenegro would also be included in this alliance "Ich glaube nicht fehl zu geben—published the "Wanderer" newspaper, April 22, 1864 — wenn ich Ihnen die Aufnahme Montenegros in das Serbisch-Romanische Bundnis rigulasiere...".

[43] See *United Principalities' agent in Belgrade to the ruling prince*, Belgrade, December 17/29, 1863, MAE, vol. no. 278, sheet 24r—26r.

[44] Negotiations were carried on between Serbia and Greece from 1860 aiming at an entente between all Balkan states and nations. The close and co-ordinated Romanian-Serbian relations, the alliance between Serbia and Montenegro (1866), the Serbian agreement with the Bulgarian emigrants (January 1867) as well as the Serbian-Greek agreement (September 1867) represent aspects of this complex diplomatic action. Cf. *Grgur Jaksić and J. Vucković*, Сиачна палитака Србије за слбе кнеза Михаила (Прен Балкански Савез). Politica Externă a Serbiei în vremea domniei lui Mihail Obrenovici (Prima alianţă balcanică). (Foreign policy of Serbia during Mihail Obrenovitsh's reign (First Balkan alliance), Belgrade, 1963, pp. 366 and foll.; See also the review of this work, by *S. Iancovitsh*, in "Studii" (Studies) vol. 17, 1964, no. 6, pp. 1444—1449; *St. Stanoévitsh, Les relations serbo-grecques*, Paris, 1918, extrait de no. 8 et 9 des "Etudes Franco-grecques" (November and December 1918, p. 6).

[45] See *Documente privind istoria României. Războiul pentru independenţă* (Documents regarding the history of Romania. The War of Independence), vol. IX, Bucharest, Ed. Acad. R.P.R., 1952, pp 370—385.

[46] The Serbian weapons incident (see p. 184 infra) constitutes a conclusive example a telegraphic message from Calafat announced that an armed force of 3,000 Turks were sailing the Danube to Serbia. Serbians gathered 10,000 men and installed two artillery batteries in front of the Gruia locality through which the weapons were to be transported. Cuza being announced from Belgrade, likewise sent to Gruia 1,000 men and an artillery battery including reserves (See *Prince's Cabinet to our country's agencies in Constantinople and Paris*, Bucharest, December 7/19, 1862, MAE vol. no. 277 sheet 113r), their mission being "to safeguard the weapons of the Serbian ruling prince until these arms leave the territory of our country" (See *Instructions to captain Angelescu in his mission* (point 3), December 2, 1862, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. no. X, sheet 555r—556r). The concern expressed by the English ambassador to the Porte, Sir Henry Bulwer, that the transport of the

An exchange of military experts took place between Serbia and the Principalities. Thus in July 1862, Prince Cuza sent major Herckt to Belgrade, on a special mission to investigate the Serbian gunpowder works and arsenals, which were to be adopted as model for the Romanian artillery : "Je prierai V. A. — continues Cuza — de me faire savoir si je pourrai compter sur son concours pour acheter de son Gouvernement l'armement de six batteries"[47]. The Serbian ruling prince showed great solicitude for the Romanian officer informing Cuza that : "... j'ai fait ouvrir au Major Herckt tous mes établissements militaires qu'il a eu mission de visiter et lui ai fait donner tous les renseignements qui ont pu l'intéresser". Concerning the demand for artillery material the correspondence points out : ... "ce serait pour moi une bien vive satisfaction de pouvoir fournir à Son Service d'Artillerie ⟨of Cuza⟩ le complément du matériel dont elle m'a entretenu, ainsi que de lui donner toutes les preuves du haut prix que j'attache". This conduct of the head of the Serbian state, aimed at : "à voir resserrés nos liens personnels et d'amitié et plus efficaces les rapports qui existent déjà entre les Principautés-Unies et la Serbie de même qu'à contribuer au bien être et au progrès des peuples que la haute destinée a confiés à nos soins". [48]

In July 1865 Prince Cuza sent the same officer to the Prince of Serbia to offer him the first two rifles manufactured by the Bucharest arsenal [49] "comme un témoignage nouveau de ma sincère amitié pour elle et comme un gage des sympathies constantes des Roumains pour les Serbes ".[50]

In September 1863, the Serbian government sent a military mission composed of colonel Petrovitsh and captain Ioanovitsh [51] in order to obtain information and participate in the manoeuvres of the Romanian army. [52]

---

weapons was escorted by troops carrying orders to open fire upon the Turkish armed forces, if the latter should attempt to stop them, (See *H. Bulwer to Cuza*, Constantinople, January 21, 1863, MAE, vol. no. 277, sheet $179^{r}—183^{r}$) proved ungranted since this intervention was not carried out.

47 See *United Principalities ruling Prince to Serbian Prince*, Bucharest, July 24/August 5, 1862, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol no IV, sheet $80^{r}—81^{r}$.

48 See *Ruling Prince of Serbia to ruling Prince of the United Principalities*, Belgrade, 13/25 August, 1862, loc cit., vol. no. X, sheet $267^{r}—269^{r}$

49 "J'envoie à Belgrad Mr. le lieutenant colonel Herckt — wrote Cuza to the ruling Prince of Serbia — qui est déjà connu de V A S et qui aura l'honneur de Lui présenter les deux premières armes portatives fabriquées à l'arsenal de Bucarest. Je prie V A S. de recevoir ce fusil et ce mousqueton..." (See *Ruling Prince of the United Principalities to ruling Prince of Serbia*, Bucharest, June 23, July 4, 1865, loc. cit., vol. no. IV, sheet $164^{r}—164^{v}$.

50 *Ibidem*

51 See *Telegram of the United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, September 15, 1863, loc cit., vol. no. XIV, sheet 399^{r}.

52 See *Telegram of the United Principalities' agent in Belgrade to the Prince's Cabinet*, Belgrade, September 9, 1863 (loc cit, sheet 397^{r}); *Telegram of Cuza's Cabinet to the United Principalities' agent in Belgrade*, Bucharest, September 12, 1863, loc cit, sheet 398^{r} and vol. no. XVIII, sheet 45^{r}.

The Prince's Cabinet extended the Serbian officers a warm welcome [53] offering them a reception in the Prince's Palace attended by the Serbian agent in Bucharest. A permanent contact was maintained with them afterwards through the Romanian agency in Belgrade. [54]

Prince Cuza further advised the ruling Prince of Serbia, that "j'ai vu avec la plus grande satisfaction les deux officiers serbes que V.A.S. a désignés pour assister aux exercices militaires du camp de Cotroceni", underlining that "... ils ont été reçus dans mon armée comme des frères d'armes". [55]

In order to contribute to the mutual information on military matters, the United Principalities' agent in Belgrade informed the Prince's Cabinet at the beginning of 1864 that he was preparing a report on the Serbian regular and irregular armed forces. [56]

Mutual diplomatic assistance. There are some highly significant concrete examples of the unreserved mutual diplomatic assistance awarded by the Principalities and Serbia, yielding positive results.

Serbia assisted the Principalities in all their actions aimed at building up the national unitary state.

The dual election of Prince Cuza on the 5th and 24th January 1859 respectively, which set up the personal union between Moldavia and Wallachia — was immediately recognized "*de jure*" by Serbia. Thus the delegation of the Serbian National Assembly continued its official visit in Wallachia and the ministries of foreign affairs of the two countries maintained permanent official contact. [57]

---

[53] See *Cuza's Cabinet to the prefect of the Giurgiu district*, Bucharest, September 16, 1863, vol no. XVIII, sheet 64r; *Prefect of the Giurgiu district to Cuza's Cabinet*, Giurgiu, September 18, 1863, loc. cit, vol. no XXXI, sheet 92r.

[54] See *Cuza's Cabinet to the United Principalities Agency in Belgrade*, Bucharest, September 18, 1863, loc. cit, vol no XVIII, sheet 73r, *idem*, September 24, 1863, loc cit, sheet 101r.

[55] See *Ruling Prince of the United Principalities to Serbian Prince*, Bucharest, September 23/October 5, 1863, loc cit, vol. IV, sheet 161r—162r On the completion of their mission, each Serbian officer received as gift from the Prince of the United Principalities a case with pistols, through T. Callimaki, to mark the bond of friendship between the two armies (See *Cuza's Cabinet to the United Principalities' agency in Belgrade*, Bucharest, December 10 22, 1863, loc. cit, vol no. XIV, sheet 415r; *United Principalities' Agency in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, February 15 27, 1864, loc cit, vol LI, sheet 47r—47v; *Colonel Petrovitsh to the Prince of the United Principalities*, Kraguewatz, March 3, 1864, loc. cit, vol XII, sheet 132r)

[56] See *United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, February 20/March 3, 1864, loc. cit, vol no XIV, sheet 437r.

[57] See *Serbian Ministry of Foreign Affairs to the Wallachian Ministry of Foreign Affairs*, Belgrade, February 21, 1859, MAE, vol no. 277, sheet 31r; *Wallachian Ministry of Foreign Affairs to the Serbian Ministry of Foreign Affairs*, Bucharest, February 20, 1859, loc. cit., Packet no. 155 The Great Powers subsequently recognized the dual election "*de jure*". Cf. Protocols no. 20, (April 7) and no 21 (April 13), 1859. See p 173 *supra*.

Serbia likewise maintained diplomatic relations with both Principalities, its agent being accredited to the "United" Principalities [58].

The union of the two Romanian Lands sanctioned by the Prince Cuza's proclamation of December 11, 1861 [59] — a State Act founding the Romanian unitary state [60] — was unreservedly recognized by Serbia, unlike the guaranteeing powers, which only recognized the real union status of the Principalities. [61]

The proclamation of the Statutes of May 2, 1864 by Prince Cuza [62], document which provided the organization of the unitary Romanian state, was received in Belgrade with great satisfaction.

On receipt of congratulations of the Serbian prince, the ruling prince of the United Principalities sent his thanks by diplomatic channels. [63]

Concerning the impression made by the Act of May 2, the Romanian agent in Belgrade reported: "l'impression totale dans les masses et parmi les gens supérieurs ... c'est l'admiration pour le génie du Prince Alexandre Jean et des félicitations à l'adresse de la Roumanie" [64].

The Great Powers faced with this "fait accompli" subsequently recognized the unitary Romanian state and its new organization accomplished by its internal forces by signing the Protocol of June 28, 1864 [65] concluded with the United Principalities.

In the diplomatic incident between the United Principalities and Turkey, as a consequence of the events occurred in Bucharest on August 3/15, 1865 [66], Serbia adopted the position of the Romanian state. In answer to the letters sent by Fuad Pasha — through which the latter pointed out the suzerain's authority, attempting to justify the rôle of

---

[58] See *Serbian agent in the United Principalities Romania (i e. Wallachia and Moldavia) to the Minister of Foreign Affairs of the United Principalities*, no. 49, May 25, 1859, MAE, Packet no. 167, file no. 17; *idem*, Bucharest, no. 85, June 2, 1859, loc. cit., file no 18; *idem*, Bucharest, September 3, 1860, loc cit, vol no. 78, sheet 100^r; *idem*, Bucharest no. 763, December 8, 1860, loc. cit, vol no 207, *idem*, Bucharest, December 12, 1863, loc. cit.; *idem*, Bucharest, December 15, 1860, loc cit., vol no. 277, sheet 25^r.

[59] *Official Bulletin of Wallachia*, December 11, 1861, *Official Bulletin of Moldavia*, December 12, 1861, See also *Archives Diplomatiques*, vol II, Paris, 1866, p. 200—202.

[60] See MAE, Packet no. 207, file 2; Packet no 246, file no 8; Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. I, sheet 331^r, vol. no. XXXXVII, sheet 324^r

[61] As regards the contents of the powers' agreement see Firman of December 4, 1861, *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, p 200—202.

[62] *V M Kogălniceanu, Acte relative la 2 mai 1864* (Documents relating to May 2, 1864), Bucharest, 1894, pp. 14—16; *Archives Diplomatiques*, vol II, Paris, 1866, p. 224—227.

[63] See *Ruling Prince of the United Principalities to the Serbian ruling Prince*, Bucharest, 1864, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. no. XIV, sheet 523^r.

[64] See *United Principalities' Agency in Belgrade to Cuza's Cabinet*, June 15, 1864, in "Agency...", annex no 21, pp 29—30

[65] See p. 173 , *supra*.

[66] See A D Xenopol, *Domnia lui Cuza Vodă* (Cuza's reign), vol. II, Jassy, 1903, pp. 32 38

the Porte in certain internal problems of the Principalities,[67] Prince Cuza firmly replied that the Romanian-Turkish relations had an exclusive inter-state character [68]. The Romanian agent in Belgrade described the position adopted by Serbia, concerning the incident, as follows: "Approbation unanime pour la réponse du Prince-Régnant à Fuad Pacha" [69].

The United Principalities afforded a substantial diplomatic support to Serbia on the occasion of the conveyance of Serbian weapons. [70] In spite of the opposition of the Great Powers [71] Prince Cuza, following the insistance of the Serbian ruling prince [72] ordered the transport to be carried out, thus assuming all responsibility for the step taken in this respect and which he considered legitimate and justified. [73]

In order to support the diplomatic action of the Principalities, the ruling prince of Serbia assured the Porte and the guaranteeing powers that the weapons had not been acquired for purposes hostile to Turkey but to meet the requirements of the Serbian army. [74] The transport was carried out and the weapons delivered to Serbia, the entire incident being considered closed, [75] as asserted T. Callimaki [76] : "Le fait accompli mettra tout le monde d'accord" [77].

The mutual diplomatic assistance awarded by Serbia and the Principalities [78] is significantly mirrored in the report of the Serbian agent addressed to his Government : "Le ministère des affaires étrangères de la Sublime Porte se plaint de ce que les relations du Gouvernement serbe avec le prince Cousa prennent un caractère sérieux et ne visent à rien moins qu'à préparer la séparation des Principautés tributaires" [79], i.e. to acquire state independence.

---

[67] See *Fuad Pasha to Cuza*, Constantinople, September 2, 1865, Library of the Academy, Romanian MS no. 4862, sheet 295r—295v.

[68] See *Prince Cuza to Fuad Pasha*, Bucharest, October 29/November 10, 1865, loc cit., Romanian MS no 4860, sheet 406r—411r; *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, p. 272 and foll.

[69] See *United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, December 5, loc. cit., *Cuza Archives*, vol. no. XIV, sheet 592r.

[70] See *T. V. Riker, Cum s-a înfăptuit România* (The Making of Romania), Bucharest, 1940, p 185 and foll.

[71] See MAE, vol. no. 277, sheet 86r—87r.

[72] See *Serbian ruling Prince to ruling Prince of the United Principalities*, Belgrade, December 3, 1862, loc. cit , sheet 42r.

[73] See *Ruling Prince of the United Principalities to Serbian Ruling Prince*, Bucharest, December 4, 1862, loc cit sheet 45r

[74] See *Minister of Foreign Affairs of Serbia to the Serbian agent in Bucharest*, December 17, 1862, loc. cit., sheet 104r.

[75] See Library of the Academy, Romanian MS no 864, sheet 358r—359r.

[76] Secretary of the United Principalities' Agency in Constantinople at this time.

[77] See *T. Callimaki to Cuza's Cabinet*, Constantinople, December 5, 1862, MAE, vol. no. 277, sheet 62r

[78] See *G Jaksić and J. Vucković, op cit* , p. 180

[79] Note of January 14. 1864 · MAE. vol. no. 278. sheet 36r—39v.

The diplomatic aid tendered by the Principalities and Serbia to each other with regard to the problem of their adhesion to the Paris Telegraph Convention, of May 17, 1865, may also be mentioned as a further example.

In this respect T. Callimaki reported : "Le gouvernement serbe désire suivre la même voie que le gouvernement roumain et agir à peu près pareillement" [80]. Ignoring Turkey's opposition which considered the relations between suzerain and vassal as inconsistent with the latter's right of concluding international convention — a right confined to sovereign states only [81] — the Principalities and Serbia again proved on this occasion their independent diplomatic position. [82]

Conclusions. From this brief survey the following conclusions can be drawn relating to the main features of the relations between United Principalities and Serbia during the above mentioned period : a) Romanian and Serbian relations are characterized by their steady development, aiming at a common diplomatic action against the foreign — Ottoman and Hapsburgian rule — in order to obtain their full state sovereignty ; b) The Romanian-Serbian relations are an integral part of a wider diplomatic action, tending at developing closer relations with other countries of South-Eastern Europe that had already gained their independence as well as with nations that were at the time fighting to set up a national sovereign state ; c) For this purpose the diplomatic organs of the United Principalities and Serbia underwent changes to adapt these agencies to their major diplomatic function of ensuring a consistent mutual diplomatic support ; d) The Romanian-Serbian diplomatic activity appeared in their relationship with the Great Powers as diplomatic relations of two sovereign countries, carried on in accordance with the rules of modern European international law ; e) Romania and Serbia, sovereign states, continued to maintain relations of good neighbourhood on equal footing with all countries in South-Eastern Europe — including Turkey — as well as with all other countries with which they had diplomatic relations.

---

[80] See *United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, March 11, 1865, in "Agency .", annex no. 30, p 48.

[81] See MAE, vol. no. 296, sheet $345^r - 346^r$

[82] The United Principalities presented its adhesion through I Alecsandri, Romanian agent in Paris, and Serbia sent I. Magasinovitsh, the President of the Senat, for this purpose to the French capital. On this occasion the Serbian delegate lent Romania a substantial diplomatic support in its campaign against the incorporation of the Romanian State in the Austrian Empire.

MOTS D'ORIGINE ROUMAINE EN TURC

ION MATEI

Le développement dans les dernières décennies des études de lexicologie et de dialectologie de la langue turque a rendu possible une étude plus poussée ou tout au moins une esquisse générale des problèmes et de la méthodologie des recherches concernant les emprunts turcs dans différentes langues, et les rapports linguistiques entre le turc et les langues européennes en général.

On peut remarquer toutefois que ces recherches sont abordées d'une façon unilatérale. Car s'il y a une ample bibliographie au sujet des éléments turcs et orientaux dans différentes langues européennes, par contre, il y a relativement peu de travaux concernant l'étude des éléments étrangers dans la langue turque[1].

Cela est dû au fait que les « turcismes » (et par ce terme il nous faut comprendre aussi beaucoup d'éléments orientaux entrés dans une langue par la filière turque) sont en général plus nombreux et plus fréquents que les éléments européens en turc. Mais l'étude des éléments étrangers en turc soulève aussi certaines difficultés. Car les recherches sont relativement récentes et, de plus, les modifications importantes

[1] Il n'existe pas une bibliographie complete de ces ouvrages Des indications bibliographiques plus amples chez L. Deroy, *L'emprunt linguistique*, Paris, 1956 ; J Deny, *L'Osmanli moderne et le Turk de Turquie*, in « Philologiae Turcicae Fundamenta » I, Wiesbaden, 1959 ; N K. Dmitriev, *Турецки язык*, 2e éd., Moscou, 1960, avec des additions bibliografiques de E V. Sevortian, G Hazai, *Beitrage zu einigen Problemen der Lehnworterforschung in den osmanisch-turkischen Mundarten des Balkans*, in « Acta Orientalia Acad S Hung » t XVII, 1960, nº 1–2, p 183–184 Sur la méthodologie des recherches d'éléments turcs dans les langues européennes et sud-est européennes voir T. Kovalski, *La méthodologie des recherches sur les mots empruntés du turc dans les langues slaves*, Prague, 1929 ; N. K. Dmitriev, *О тюрских элементах русского словаря*, in « Leksikograficheski sbornik », III, 1858, p 3–47 et E. V. Sevortian, *О тюрских элементах в « Русском этимологическом словаре » и Фасмера*, « Leksikograficheski sbornik », V, 1962, p 11 – 29 ; G Hazai, *Remarques sur les rapports des langues slaves des Balkans avec le turc-osmanli*, in « Studia slavica », t VII, 1961, nº 1–3, p 97–138

survenues dans le lexique et dans le domaine géographique des parlers turcs [2] accroissent ces difficultés.

Par suite d'un contact assez ancien et direct, les langues des peuples du sud-est de l'Europe possèdent un fonds important d'emprunts lexicaux d'origine turco-orientale et le turc a reçu à son tour un nombre de mots de ces langues.

Les recherches ont prouvé qu'en dehors des éléments lexicaux grecs qui sont plus nombreux, dans le turc littéraire et surtout dans le turc parlé dans différentes régions l'on trouve des mots empruntés aux langues des peuples qui ont été en contact avec les Turcs.

1. Des éléments lexicaux empruntés aux langues du sud-est de l'Europe ont été signalés en turc, il y a déjà 100 ans, par Blau, lors des recherches sur les emprunts turcs en serbe. Mais la première étude systématique a été faite par Fr. Miklosich qui a entrepris des recherches plus détaillées sur les éléments slaves, hongrois et roumains [3]. Plus tard, en 1893, G. Meyer a consacré une étude à l'élément grec et roman en turc [4]. Ces savants ont commencé leurs recherches à partir des dictionnaires qui pouvaient leur être accessibles à cette époque, et aussi à partir de certains travaux historiques dont ceux de Hammer surtout ; mais de cette manière ils n'ont réussi à étudier la langue turque parlée qu'en partie. En effet, beaucoup des emprunts turcs signalés se rapportaient à des noms de peuples ou c'étaient des mots concernant des faits et des institutions locales ; ce n'est qu'une petite partie de ces mots qui ont eu une large circulation en turc. Des recherches faites dans les archives et la publication de certains documents historiques turcs ont fait paraître beaucoup plus de mots d'origine sud-slave, grecque, albanaise, hongroise et roumaine, que ceux qui étaient connus à la fin du dernier siècle.

Etant donné qu'il y a d'importants fonds de documents non encore publiés et parfois même non signalés, nous pouvons supposer — sans doute — que le nombre de ces mots augmentera à mesure de la parution de ces recherches historiques.

Mais en dehors de ces mots qui ont eu une circulation limitée à une certaine époque et dans certaines régions et situations historiques, il y a dans la langue turque des emprunts des langues du sud-est de l'Europe qui ont une bien plus grande circulation.

Les conditions de l'étude de ces emprunts ont changé beaucoup depuis l'époque où F. Miklosich et G. Meyer écrivaient leurs travaux. Les changements qui ont eu lieu dans la géographie politique de la Péninsule des Balkans durant les premières décennies du XX[e] siècle ont eu comme conséquence certains changements d'ordre ethnographique aussi. Il s'agit d'une importante immigration des Turcs de certaines contrées de la Péninsule Balkanique en Anatolie. Les recherches de dialectologie attes-

---

[2] Pour les détails v T Kovalski, *Dialectes turcs osmanlis*, in *Encyclopédie de l'Islam*, t IV ; A. Caferoglu, *Die anatolischen und rumelischen Dialekte*, in « Philologiae Turcicae Fundamenta », t I, p. 239—260.

[3] Fr. Miklosich, *Die slavischen, magyarischen und rumunischen Bestandtheile im turkischen Sprachsatze*, Wien, 1880.

[4] G Meyer, *Die griechischen und romanischen Bestandtheile im Wortschatze des Osmanisch-turkischen*, Wien, 1893

tent des mots d'emprunt d'origine récente dans les parlers de la Turquie d'aujourd'hui, à côté d'emprunts plus anciens (mais l'âge des emprunts est assez difficile à établir) et qui ont pénétré en turc par différentes voies dont aussi celle des immigrants (*muhacir*).

Les éléments roumains ont été signalés, après F. Miklosich et G. Meyer, par Lazăr Şăineanu [5] aussi. A côté de mots comme *boyar* 'noble roumain', *gelate* 'ancien impôt roumain *găleata*', *ispravnik* 'chef d'un département', *kalaraş* 'courier' (d'après Hammer), *mamaliga* 'bouillie de maïs, polenta' et *mukan*'berger de Transylvanie', L. Şăineanu ajoute : *barda* 'hache du tonnelier', *kaşer* 'sorte de fromage', *kassatura* 'sabre, bayonnette' du roum. *custura*, *dalavere* 'transaction' du roum. *daravera* et non pas de l'italien *dare e avere*, *lundura*, 'barque lourde et massive' du roum. *luntre* 'barque', *masa* 'petite table basse à un seul pied' du roum. *masa* 'table', puis le nom de Moldavie *Bogdan* (à côté de *Moldovan*) et *Kalas* (*kalas tahtasy*) 'planche épaisse', qui est ainsi appelée d'après le nom de la ville de Galaţi. Puis, L. Şăineanu écrit : « ... ces emprunts du roumain dont le nombre ne peut être encore précisé constituent en tout cas, une quantité assez petite par rapport aux turcismes de notre vocabulaire, mais le même phénomène peut être observé chez les Maures d'Espagne qui ont enrichi la langue espagnole d'un nombre considérable de mots arabes, tandis que le nombre des vocables espagnols passés en arabe est très réduit ».

2. Les recherches ultérieures et la publication des sources historiques, des matériaux dialectaux, les recherches de lexicologie et de phonétique augmentent nos connaissances concernant les éléments étrangers en turc.

En ce qui concerne les éléments roumains, nous pourrions les classer en quatre groupes qui correspondent aux différentes voies et aux époques de l'emprunt.

a. Un premier groupe pourrait être celui des mots historiques attestés dans des documents turcs, dans différentes sources historiques narratives. Et la liste des mots roumains signalés par F. Miklosich, G. Meyer et L. Şăineanu peut augmenter beaucoup par suite de la publication de sources historiques et surtout de documents. C'est ainsi qu'en étudiant rien que le Catalogue des documents turcs publié par les Archives de l'Etat[6] on peut trouver quelques dizaines de mots d'origine roumaine dans les documents turcs. Sans doute, le nombre de ces mots sera assez grand quand on connaîtra les riches fonds de documents turcs concernant les Pays Roumains [7].

Comme il est naturel, ces mots se rapportent à des notions qui expriment des réalités roumaines ; ces mots ont eu une circulation limiteé et pour la plupart ils n'ont pas pénétré dans le vocabulaire de la langue turque commune.

---

[5] L. Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbii şi culturii române*, Bucarest, 1900, t. I, p XXXV–XXXVI.

[6] M. Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti*, vol. I, Bucarest, 1960 (vol. II en cours de parution).

[7] C'est ainsi que dans les *kanunname* publiés par Ömer Lûtfi Barkan : *XV ve XVI ci asırlarda Osmanlı Imparatorluğunda Zirai Ekonominin Hukuku ve Malı Esasları* I, *Kanunlar*, Istanbul, 1945 (abr. Ö. L. Barkan, *Kanunlar*) on trouve toute une série de mots d'origine slave, grecque, hongroise, etc. qui n'étaient pas signalés dans les recherches antérieures.

De tels mots se réfèrent à :

— d'anciennes institutions roumaines, par exemple, anciens dignités ou emplois : *istaroste* <roum. *staroste* 'chef d'une corporation' ; *logofata* [8] <roum. *logofăt* 'logothète' ; *kamaraş* <roum. *cămăraş* 'titre de noblesse' ; *kalaraş* <roum, *călăraş* 'courier à cheval' ; *kaminar* <roum. *căminar* 'titre de noblesse' ; *kopii den kasa* <roum. *copii de casa* 'pages, litt. enfants de la maison' ; *paharnik*<roum. *paharnic* 'titre de noblesse' ; *vistyar* <roum *vistier* 'titre de noblesse, trésorier', etc.

— différents impôts et taxes : *didjma*<roum. *dijma* 'dîme', *gorştina* <roum. *gorştina'* impôt sur les porcs' ; *oyarit resmi* <roum. *oierit* 'impôt sur les brebis' ; *parpari* <roum. *părpăr* (cf. le nom de la monnaie) ; *vakarit* <roum. *văcărit* 'impôt sur les vaches' ; *yarbarit*<roum. *ierbărit* 'impôt sur l'herbe', etc.

— l'administration : *iskutelnik* et *uskutelnik* <roum. *scutelnic* 'exempt d'impôt' ; *postelnik* 'dignitaire exempt d'impôt' ; *rasora* ou *rasura* [9] <roum. *răsură* 'sorte d'impôt', etc.

— appellations en rapport avec la situation sociale ou avec la nomenclature administrative, etc. : *kodran*<roum. *codrean* 'habitant d'une région appelée Codru, en Moldavie' ; *marcina*<roum *margine* 'frontière' ; *moşya, mulk moşyasi* [10] 'terres appelées en roum. *moşie*' ; *şans* <roum. *şanţ* 'fosse', etc.

— différents produits spécifiques des pays roumains : *hinta* <roum. *hînta* 'espèce de blé', *horilka*<roum. *horilca* ukr. *horelka* 'espèce de liqueur alcoolique', *karnu* ou *karnau* <roum. *cîrnău* 'espèce de blé' ; *talpa* [11] <roum. *talpa* .'sorte de planche'.

Bien que ce soit un domaine à part, nous croyons qu'il serait de quelque intérêt d'étudier la forme des éléments onomastiques et toponymiques roumains dans les sources narratives turques, malgré toutes les difficultés soulevées par quelques erreurs de transcription ou de lecture. Nous signalons à titre d'exemple des hydronimes comme *Kriş*[12] <roum. *Criş*, *Purut* et *Burut*[13] <roum. *Prut*, *Mureş* et *Murneş* <roum. *Mureş*[14]. Le nom de localités comme : *Suceava, Fălciu, Botoşani, Iaşi* paraissent sous la forme : *Sadjav, Falcin, Botşar, İaş pazari* chez Mehmet ben Mehmet[15] ; *Sudjav, Fılçı, Potşan, İaş pazarı* chez Peçevî [16] ; *Sacav* chez İbn Kemal [17] ; *Ţuţora* paraît *Çoçora* chez Peçevî[18] ; *Severin* et *Sevarain* chez İbn Kemal [19], etc. Dans les documents plus récents du XIX[e] siècle nous trouvons Olteniţa sous la forme *Holtenidja* et *Holtansa* [20], Slobozia sous la forme

[8] Un *logofata bey* est encore signalé dans un document de 1847, Arch. d'Etat, doc. turcs, microfilmes.

[9] v. le *Hatichériff* de 1827 dans la Bibl. de l'Académie, Bucarest, doc turc DLXXXIII 45.

[10] *loc. cit*

[11] pour *talpa* v. plus bas

[12] Oruç ben Adıl, *Tevarih-i ali Csman*, éd. Babinger, *Die fruhosmanischen Jahrbucher des Urudsch*, Hannover, 1925, p. 129.

[13] Mehmet ben Mehmet, *Nuhbet-et tevaikh ve l-ahbar*, éd. Istanbul, 1276/1860, t. I, p. 72.

[14] Peçevi, *Tarih*, t. II, p. 214

[15] Mehmet ben Mehmet, op. cit , t. I, p. 72.

[16] Peçevi, op. cit., t. II, p. 372.

[17] Ibn Kemal, *Tevarih-i Ali Osman*, éd. T.T.K., Ankara, p. 413.

[18] Peçevi, *op. cit* , t. II, p. 372.

[19] Ibn Kemal, *op. cit.*, p. 269.

[20] Musée d'Histoire de la Ville de Bucarest, doc. turc n° 26447 et 26448.

Islobozya [21]. Parmi les termes onomastiques nous signalons *Çepeluş* [22] <roum. *Țepeluș* pour Kazıklı et *Çepeș* [23] <roum. *Țepeș*; *Drakula* [24] et *Tırakula* [25], *İstefan*, *Basaraba*, etc. Ce ne sont là que quelques exemples tirés des chroniques ottomanes des XV^e^ et XVI^e^ siècles [25 a].

Ces mots, comme beaucoup d'autres d'origine slave et hongroise attestés par les sources historiques en langue turque du temps de la domination ottomane, ont eu une circulation assez réduite et beaucoup d'eux ne sont pas entrés dans la langue turque.

b. Certains mots roumains se trouvent aussi dans les documents qui concernent d'autres pays du sud-est de l'Europe. Ce fait s'explique par les éléments communs qui existent dans l'histoire et la culture du sud-est de l'Europe. Mais dans le lexique du turc contemporain nous trouvons aussi certains mots empruntés aux langues du sud-est de l'Europe. Toutefois, l'étymologie exacte de ces termes soulève des difficultés parce que certains mots d'une langue ont pu entrer dans le turc non pas directement mais par l'intermédiaire d'une autre langue balkanique [26]. De même, on a pu constater aussi le phénomène inverse, c'est-à-dire une langue balkanique a pu être un intermédiaire pour un emprunt turc fait par une autre langue balkanique. Pour nombre de ces termes il nous faut supposer une étymologie multiple [27].

La même explication est valable en ce qui concerne l'origine de certains mots qui existent dans le turc contemporain. C'est ainsi que dans le dictionnaire *Türkçe Sözlük*, III^e^ éd. de 1959, édité par T.D.K. (La Société de Linguistique Turque), nous trouvons des mots qui peuvent provenir du roumain (certains d'une façon évidente) ou peuvent avoir une autre origine. Nous citons quelques-uns de ces termes : *barda* 'la hache du tonnelier'; *guşa*, cf. roum. *guşe* 'goitre'; *flinta*, cf. roum. *flinta* 'court fusil'; cf. allem. *Flinte*; *kasatura*, cf. roum. *custura* 'couteau'; *masa*, cf. roum. *masă* 'table', etc.

c. Dans les dernières 70 ou 80 années un contact plus intime avec les Roumains a déterminé l'apparition dans la langue des populations turques de Roumanie d'un certain nombre de mots roumains. En absence d'études plus approfondies, le nombre de ces termes ne peut être connu, même pas approximativement. Beaucoup parmi les populations turque et tatare de Roumanie ont émigré en Turquie en apportant probablement là des mots roumains dont nous nous occuperons par la suite.

---

[21] Ibid., nº 26472.

[22] Oruç ben Adıl, *op. cit.*, p. 73

[23] Ibn Kemal, *op. cit.*, p. 226.

[24] *Ibid.* Chez Oruç : *Dırakula oğlu Kazıklı* et *Çepeluş*, p. 73. Dans les Chroniques anonymes (*Tevarih-i Ali Osman*) éd. Giese, 1922 : Dırakul pour le voïvode valaque Dan II

[25] Pour *Drakula* : G. Nandriş, *A Philological Analysis of Dracula and Rumanian Place-names and Masculine Personal Names in -a / -ea*, « Slavonic and East European Review », 1959, p. 371—377.

[25 a] V. Mihail Guboglu şi Mustafa Mehmed, *Cronici turceşti privind țările române* [Chroniques turques concernant les pays roumains], vol. I (XV^e^ s—milieu du XVII^e^ s) éd. Academiei, Bucarest 1966

[26] v. Sandfeld, *Linguistique Balkanique*, Paris, 1930. Sur les rapports entre le vocabulaire bulgare et roumain, en ce qui concerne les éléments turcs, v. H. Eren dans la revue bulgare « Rodina Reč » 15 (1941—42) *apud* G. Hazai, *Remarques*... in « Studia slavica », t. VII, 1961, nº 1 3, p. 115, note 44.

[27] Sur l'étymologie multiple v. A. Graur, *Studii de lingvistică generală*, Bucarest, 1960, p. 67—77 et idem, *Etimologii româneşti*, Bucarest, 1963, p. 11—18.

d. Les recherches de dialectologie en Turquie[28], la parution de monographies locales et surtout de dictionnaires des parlers locaux[29] ont incité les chercheurs[30] d'entreprendre certaines études concernant les mots d'emprunts dans ces parlers.

Certains éléments grecs et slaves signalés se trouvent aussi en roumain, d'autres, tout en étant d'une façon évidente d'origine roumaine, offrent des particularités phonétiques et sémantiques qui nous font penser à une filière grecque ou sud-slave. Parmi ceux qui peuvent avoir aussi une origine roumaine nous citons : *gugutçuk*, roum. *guguştuk* 'ramier' ; *gulya*, roum. *gulie* 'chou-rave' ; *guştiri*, roum. *guşter*, *guştere* 'lézard vert' ; *hiren*, roum. *hrean* 'raifort' ; *Kana*, roum. *cana* 'tasse' ; *koçan*, roum. *cocean* 'tige de mais' ; *koftar*, *koftur*, *koptor*, roum. *cuptor* 'four' ; *kaçola*, roum. *căciula* 'bonnet de fourrure' ; *kırpa*, roum. *cîrpa* 'chiffon' ; *karlık*, roum. *cîrlig* 'croc' ; *koşera*, roum. *coşara* 'étable' ; *kurka*, roum. *curca* 'dinde' ; *şindiri*, roum. *şindrila* 'latte' ; *talpa*, roum. *talpa* 'planche épaisse' ; *topor*, roum. *topor* 'hache' ; *turma*, roum. *turma* 'troupeau' ; *urda*, roum. *urda* 'fromage blanc' ; *veriga*, roum. *veriga* 'anneau' ; *yasla*, roum. *iesle* 'crèche', etc.

Nous voulons insister sur l'étude de quelques mots que nous considérons d'origine roumaine :

tc. *belmiş*, *belmuş* 'plat préparé avec du fromage frais' (rég. Samsun, Tekirdağ, Edirne) *SDD*, p. 190 ; (Luleburgaz-Kırklareli) v. *belmiş* (Vidin, en Bulgarie) *DS*, t. II, p. 624 ; cf. roum. *balmuş* et *balmoş* 'bouillie de fromage frais et de farine de maıs. Signalé déjà par H. Eren ,« TDAYB », 1960, p. 345.

tc. *barza*, 'chèvre ayant la poitrine blanche et le dos noir' (Gelibolu, Çanakkale) *SDD*, p. 163, *DS*, t. II, p. 536 et *baza* 'chèvre moitié noire, moitié blanche (Istanbul ; mot employé dans le langage de certains immigrés) *SDD*, p. 178 ; *D.S.*, t. II ; 585 ; cf. aroum. *barza* 'mulet blanc' et *bardzu*, *dza*... 'blond fillasse et bariolé' (en parlant de chevaux et de mulets, 'nom donné à ces animaux ayant cette couleur') ; v. aussi *barza* 'cigogne', Papahagi, *DDA*[31], p. 193.

tc. *cavra* 'chien' (rég. Bandrıma, Balıkesir) *SDD*, p. 249 ; v. aussi la brochure *'Bergama' da koyler* ; Izmir, 1944, fasc. II, p. 44, où *cavra* est mentionné parmi d'autres animaux dans le parler local : hükel, herif, yazıcı, horas, etc. Cf. roum. *javra* 'chien maigre, roquet' *DLRM*[32] p. 435, cf. ukr. *žavra*.

---

[28] V. la bibliographie de ces études chez A. Caferoglu, *op. cit.*

[29] *Turkıyede Halk Ağzından Soz Derleme Dergısı*, Istanbul, 1939—1952, vol. I—VI (abr *SDD*) v aussi *Turkıye Halk Ağzından Derleme Sozluğu*. Ankara, 1965, vol. I—II (lettres A et B) (abr. *DS*).

[30] Andresa Tıetze, *Grıechısche Lehnworter im anatolıschen Turkısch*, ın « Oriens », t VIII, 1957, n° 2, p. 204—257 ; (abr Tıetze, *Grıech. Lehnw.*) ; ıdem, *Slavısche Lehnworter ın der turkıschen Volkssprache*, « Orıens », X, 1957, n° 1, p. 1—47 (abr. Tıetze, *Slav. Lehnw*) ; ıdem, *Dırekte arabısche Entlehungen ım anatolıschen Turkisch*, dans « Jean Deny Armağani Ankara, 1958, p. 255—333 ; v. aussı les observatıons très compétentes et les contributıons de Hasan Eren dans : *Anadolu Ağızlarında Rumca, Islâvca ve Arapça Kelımeler*, ın « Türk Dılı Araştırmaları Yıllıgı Belleteş », 1960, Ankara, p. 295—371 (abr. H. Eren, « TDAYB », 1960).

[31] *Dıcţionarul dıalectului aromân* (Dıctionnaıre du dıalecte aroumain), Ed. de l'Académie, Bucarest, 1963.

[32] *Dicţionarul lımbıi române moderne* (Dıctionnaire de la langue roumaıne moderne), Ed. de l'Académıe, Bucarest, 1958.

tc. *çimilti* 'mot caché, secret' (rég. Seyhan) *SDD*, p. 353; cf. roum. *cimili*, *cimilitura* 'devinette'.
tc. *cipite* 'sorte de bonnet' (rég. Muğla, etc.)*SDD*, p. 356, cf. aroum. *čipit*, pl. *čipite* 'cime, sommet'.
tc. *çot* 'l'endroit où s'unissent les branches d'un arbre' (Seyhan, İçel) *SDD*, p. 375; v. aussi *çotak* 'la partie qui reste après la coupe d'un arbre' ou 'branche d'un arbre privée de feuilles' (*loc. cit.*) et *çotuk*, *çotul* 'arbre dont le sommet a été coupé' (Kırşehir, Çankırı) (*loc. cit.*) cf. roum. *ciot* 'partie qui reste d'un arbre après qu'il fût coupé ou rompu, souche'.
tc. *kıntık* 'qui nasille' (rég. Samsun) *SDD*, p. 908, cf. roum. *cîntec* 'chant' aroum. cîntic, cîndic 'chant' Papahagi, DDA, p. 287.
tc. *kolak* 'petit craquelin rond' (Istanbul; chez des immigrés), *SDD*, p. 952, mais aussi avec la forme *kolac* 'petit pain cuit au four' (rég. Edirne; chez des immigrés). Pour la forme *kolaç* v. Tietze, *Slav. Lehnw.* n°88; la forme *kolak* peut être dérivée aussi du roumain. H. Eren (« TDAYB », 1960, p. 345) considère aussi la forme *kolak* venue du bulgare.
tc. *kotlan* 'âtre et four' (Bursa, Bilecik 'petit four') *SDD*, p. 965 et la forme *kotlağan* (rég. Malatya) *loc. cit.* cf. roum. *cotlon*; par contre, la forme kotlağan est plus proche du hong. *katalan*. H. Eren (« TDAYB », 1960, p. 346) la considère d'origine bulgare.
tc. *longur* et *lungur* 'vieux chien' (Izmir; chez des immigrés) 'maladroit' (Bursa; chez des immigrés) *SDD*, p. 1030, cf. aroum. *lunguros* 'mélancoliquement, malade' Papahagi, *DDA*, p. 636, p. 643; cf. aussi *lingoare*, *lungoare*.
tc. *lok* 'petit champ' (Les villages de la rég. Bolu) *SDD*, p. 1030, cf. roum. *loc* 'lieu, endroit, petit terrain'; v. aussi aroum. *loc*, Papahagi, *DDA*, p. 637.
tc. *mala* 'maïs' (Trabzon) *SDD*, p. 1033, cf. roum. *mălai*, 'farine de maïs'.
tc. *malay* 'plat préparé avec la farine de maïs' (Zonguldak, Bolu) et 'sorte de pain préparé de farine de maïs'(Bursa; chez des immigrés; Trabzon, Bilecik) *SDD*, p. 1034-5. H. Eren (« TDAYB » 1960, p. 346) le considère d'origine russe; du russe il aura passé chez les Gagaouzes. En gagaouze il pourra être venu aussi du roumain.
tc. *mokan* 'troupeau de brebis' (Izmit; chez des immigrés) *SDD*, p. 1067, cf. roum. *mokan* 'berger ou propriétaire de moutons de Transylvanie (v. aussi Miklosich, *op. cit.*).
tc. *oya* 'brebis qui vient à la suite du troupeau au pâturage' (Tokat, Afyon) *SDD*, p. 1097, cf. roum. *oaie* (vocatif?) 'brebis, mouton'.
tc. *orfana* 'serviteur' (Edirne) *SDD*, p. 1093, cf. roum. *orfana* (v. aussi le grec ὀρφανός).
tc. *pandar* 'gardien de vigne, garde' (rég. Bilecik et Bursa; chez des immigrés) *SDD*, p. 1131. Tietze, *Slav. Lehnw.* p. 27 le considère d'origine bulgare, de *pъdar*, mais il ne peut pas expliquer la nasale et par conséquent il croit qu'en turc il est assez ancien. H. Eren suppose que *pandar* est d'origine bulgare et le 'n 'peut être expliqué par le roumain ou par un dialecte bulgare (« TDAYB » 1950, p. 338).
tc. *pat* 'lit, sofa' (Bilecik; chez des immigrés, et dans les rég. Izmit, Kocaeli, İstanbul, Tekirdağ, Çanakkale, etc.) *SDD*, 1135, cf. roum. *pat*

'lit' cf. Tietze, *Slav. Lehnw.* n° 159 et H. Eren « TDAYB », 1960, p. 335, qui le considère d'origine gagaouze.
tc. *pati* 'petite tache sur le museau des animaux' (rég. Giresun) *SDD*, 1136, cf. roum. *pata* 'tache'.
tc. *pitik* 'petit, petite chose' (rég. Tokat) *SDD*, p. 1057 et *fitik* *SDD*, p. 585, cf. roum. *pitic* 'petit'.
tc. *sedile* 'sac à mettre le fromage frais' (Bursa ; chez des immigrés) cf. roum. *sedila, sadila.* H. Eren le croit d'origine bulgare « TDAYB », 1960, p. 345, de *cedilo.* Il est plus facile de l'expliquer du roumain parce que d'habitude le 'c' bulgare a donné en turc 'ç' 'et non 's'.
tc. *sirpat* 'enfant désobéissant, courageux, agile, alerte' (rég. Konya, Antalya, Isparta) *SDD*, p. 1221, cf. aroum. *sîrpid, sîrpit* et *sarpit* 'vaillant, agile, fougueux' Papahagi, *DDA*, p. 924, 957.
tc. *şervete* 'mouchoir' *SDD*, p. 1282 (rég. Balıkesir), *şirbata* 'mouchoir' (rég. Giresun) *ibid.*, 1286 ; *şırpata* 'mouchoir' (Giresun) *ibid.*, 1287, *şibete* 'mouchoir' (rég. Kocaeli, chez des immigr.) *ibid.*, 1288, *şirbata* 'fichu coloré pour envelopper le tête' (rég. Bursa, chez des immigr.) *ibid.*. 1292, *şirvata* 'mouchoir' (rég. Gelibolu, Çanakkale, chez des immigr.) *ibid.*, 1993, *şivrete* 'grand mouchoir pour hommes' (rég. Adana Seyhan) *ibid.*, 1294 ; cf. roum. *şervet*, de 'serviette'.
tc. *talpa* 'planche épaisse et large, longue d'environ 1 m et demi' (rég. Bursa, Istanbul, chez des immigr.) *SDD*, 1307, Tietze, *Slav. Lehnw.*, du bulgare *talpa*. Le mot *talpa* est ancien en roumain[33]. Dans les doc. turcs on trouve : *kalas tahtası* et *kalas talpası* 'planche de Galaţi'.
tc. *torta* 'petit pain azime' (Balıkesir, Çanakkale, chez des immigr.) *SDD*, 1343 ; *turta* (Bilecik, Edirne, Balıkesir, Bursa, chez des immigr.) *ibid.*, 1399, cf. roum. *turta* 'pain rond et plat'.
tc. *urda* 'fromage' (rég. Çanakkale ; chez des immigr.) *SDD*, 1420, Tietze (*Slav. Lehnw.*) le considère d'origine sud-slave. H. Eren (« TDAYB » 1960, p. 344) incline pour une étym. roumaine.

On peut ajouter aussi des mots comme *dimi* (Tietze, *Griech. Lehnw.* n° 67) ; *obut* (idem, *Slav. Lehnw.*, 148) ; *papur* (*Griech. Lehnw.* n° 204), etc., dont H. Eren propose de prendre en considération les formes *dimi, obada, papur* en circulation chez les Gagaouzes et qui, d'après notre opinion, peuvent aussi avoir une origine roumaine, resp. *dimie, obada, papura.* Par contre, *ıstırga* (cf. le roum. *strunga*) doit être considéré entré en turc par la filière bulgare.

3. Ces emprunts se rencontrent dans les parlers turcs du territoire actuel de la Turquie, dans des régions très variées. Toutefois, la distribution géographique de ces emprunts montre qu'ils se rencontrent surtout dans les parties de l'ouest et du nord-ouest de la Turquie (les régions Istanbul, Bursa, Çanakkale, Bilecik, Bandırma, Trabzon, etc.). Cette constatation ne peut avoir qu'une valeur secondaire parce que aucune région de la Turquie actuelle ne peut être considérée comme voisine des contrées roumaines et, d'autre part, les dictionnaires dialectaux ne donnent aucune indication, lorsqu'il s'agit de populations ou de sujets, sur les immigrants (*muhacir*) dont ces termes proviennent.

---

[33] cf. aussi 'impôt' ou 'corvée féodale', *talpi* (mot slave, attesté dans les documents slavo-roumains du XV[e] siecle (P. P. Panaitescu, *Documentele Ţării Româneşti*, doc. de 1424 et de 1464). Il s'agit, peut-être, d'une corvée concernant la confection de planches.

Sans doute, un problème important est celui d'établir les voies des emprunts. Bien que les relations réciproques linguistiques constituent un phénomène général existant chez tous les peuples du sud-est de l'Europe, les influences réciproques turco-balkaniques se sont installées par voies différentes, selon les conditions historiques et géographiques. Des causes d'ordre géographique et historique et les conditions de la domination turque dans les pays roumains ont eu aussi une influence sur les rapports linguistiques entre Turcs et Roumains.

On a signalé d'une façon sporadique des populations roumaines en Anatolie, mais nous ne connaissons pas jusqu'à présent des transferts massifs de populations roumaines en Anatolie. On peut toutefois rappeler deux faits historiques : l'un a été signalé par Teodor Burada [34] qui a montré l'existence de colonies de bergers roumains dans la région de Brousse à la fin du dernier siècle ; celles-ci se trouvaient à cette époque en train d'être grécisées. T. Burada croyait que ces populations tiraient leur origine des Valaques déportés par l'empereur Andronic Paléologue (1282—1328) en Bithynie, en se fondant sur un texte de Pachymeres [35]. Un autre fait historique se trouve relaté par les chroniqueurs turcs. Dans les chapitres ajoutés à la chronique d'Aşıkpaşazade [36] et dans les chroniques de Neşri [37] et de Sa'ad et Din [38] on cite le fait qu'en l'an de l'Hégire 889 (1484—1485) après la prise de Kilia et d'Akkerman lors de l'expédition en Moldavie du Sultan Bayazid II, beaucoup d'habitants de ces villes furent déportés à İstanbul et certains furent envoyés à Eski Biga, en Anatolie, pour faire « fleurir ces *vilayets* de la ville de Eski Biga ». Il est probable que d'autres sources historiques seront découvertes, surtout des documents d'archive, parce que nous savons que les déportations étaient fréquentes dans l'Empire ottoman [39]. Il est évident que l'on ne peut préciser la contribution des populations d'origine roumaine aux emprunts mentionnés.

Certains des mots roumains signalés proviennent du dialecte aroumain, d'autres peuvent être expliqués par des emprunts faits aux populations roumaines du nord de la Péninsule des Balkans. D'autre part, un contact direct entre les populations roumaines balkaniques et la population sédentaire turque a été possible, de même qu'un contact direct entre les bergers roumains et les tribus de bergers turcs, des *yurüks*. Mais les Roumains des Balkans ont pu conserver dans beaucoup de régions leur autonomie locale dont ils jouissaient sous la domination byzantine ou dans l'Empire ottoman. Les Valaques des régions albanaises sont signalés dès l'an 1431 dans un registre turc qui date du commencement du XV^{e} siècle. Ömer Lûtfi Barkan avait signalé des populations roumaines dans les régions du nord de la Péninsule des Balkans et il a publié un *Kanun-ı*

---

[34] T Burada, *O călătorie la Românii din Bitinia (Asia mică)*, Jassy, 1893.

[35] Georgii Pachymeres, *De Michaele et Andronico Palaeologis*, Bonnae, 1835, vol II, 1re partie, c 37, p. 106.

[36] Aşıkpaşazade, *Tevarih-i Ali Osman*, éd. F. Giese, *Die Altosmanische Chronik des Ašikpašazade*, Leipzig, 1929, chap. 102, p. 188

[37] Neşri, *Cihannuma*, éd. Taeschner, t II, p. 365.

[38] Sa'ad ed Din Mehmet Hodja Efendi, *Tadj ut Tevarih*, Istanbul, 1279—1280/1862—63, t II, p. 43, Sur Biga v. B. Darkot in *Islâm Ansiklopedisi*, s.v.

[39] Sur les déportations comme moyen de colonisation dans l'Empire ottoman, v Ömer Lûtfi Barkan dans « Revue de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul», 1956.

Eflakan-ı Livâ-ı Semendire datant de 1527[40]. Ces Valaques vivaient organisés dans de petits villages et étaient exempts d'impôts extraordinaires, étant par contre obligés de faire le service militaire comme *derbendjis* ou *voynuks*. Ils ne payaient que le *eflakyye adeti*. Les mineurs de Rudnik et les bergers turcs *yürüks*[41] bénéficiaient d'un régime similaire, ce qui peut nous donner quelques indications concernant un contact direct entre ces derniers et les pasteurs roumains[42].

Les populations turques émigrées (*muhacir*) de certaines régions de la Péninsule des Balkans et aussi de Roumanie apparaissent en Anatolie à une époque plus récente. Mais l'absence de toute information concernant l'origine de ces immigrants rend difficile l'établissement de la provenance de certains mots.

4. Vu que le stade actuel des recherches ne nous offre que peu de données et que celles-ci sont incomplètes, pour établir les voies de ces emprunts, il résulte qu'il ne nous offre pas plus de solution précise pour d'autres problèmes encore, comme serait le problème de l'âge des éléments roumains en turc. Si différents éléments étrangers grecs, sud-slaves, albanais et hongrois peuvent être expliqués en turc par le roumain aussi, par contre, lorsqu'il s'agit d'étymologies multiples certains éléments roumains attestés dans des documents historiques turcs ne peuvent nous fournir que quelques vagues indications concernant l'origine d'un emprunt lexical roumain attesté dans la langue turque actuelle. Ainsi, le mot *talpa* qui désignait les planches épaisses exportées en Turquie à la fin du XVIII^e^ siècle et nommées aussi « de Galați » (*Kalas*) est évidemment d'origine roumaine. *Mokan* ou *mukan*, rencontré dans les textes du XVIII^e^ siècle et signalé par Hammer aussi, fait son apparition dans un parler d'Anatolie ayant un sens différent 'troupeau de brebis'. *Pandar* pourrait venir de bulg. *padar* et expliquer la nasale par un dialecte bulgare mais aussi par le roumain *pîndar* 'gardien'.

Nous nous sommes proposé de signaler seulement quelques problèmes concernant l'étude des éléments lexicaux roumains en turc et aussi de faire connaître quelques mots d'origine roumaine en turc. Ces emprunts peuvent, d'autre part, expliquer plus clairement le caractère des relations linguistiques entre Roumains et Turcs.

---

[40] Ömer Lûtfi Barkan, *Kanunlar*, n° 321 et 324

[41] Sur les *Yuruks* v. Tayyib Gokbılgın, *Rumeli yürukler...*, Istanbul, 1956 ; Ö. L. Barkan, *Essai sur les donnécs statistiques des registres de recensement dans l'Empire ottoman aux XV^e^ et XVI^e^ siècles*, in « Journal of Economic and Social History of the Orient », I/1957 et A. D. Noviceff, *Les nomades turcs du XV^e^ au XVIII^e^ siècle*. Communication au XXV^e^ Congrès International des Orientalistes, Moscou, 1960 ; v. aussi Труды двадцать пятого международного конгресса востоковедов, t. II, Moscou, 1963, p. 413—420

[42] Sur les Valaques balkaniques v. S. Dragomir, *Vlahii din Nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959 ; Halil Inalcik, *Sancakı Hicrî 835 tarihli surctrı defteri Sancakı Arvanid*, Ankara, 1954 ; idem, art. *Filori* dans l'*Encyclopedie de l'Islam*, fasc. 37 (nouv. éd.).

UNE VERSION ROUMAINE DU XVIIe SIÈCLE DE L'APOLOGIE CONTRE MAHOMET DE JEAN CANTACUZÈNE

VIRGIL CÂNDEA

Une place importante dans la littérature des relations byzantino-musulmanes est dévolue à l'*Apologie contre Mahomet*, écrite par Jean Cantacuzène (1292—1383), régent, puis empereur de Byzance (1341—1355), entré dans les ordres vers la fin de sa vie sous le nom de Joasaph Christodoulos. Rédigée à l'intention d'Achaeménidès, l'un de ses amis converti au christianisme et appelé Mélétios dans la vie monacale, cette *Apologie* constituait une réponse aux essais d'un certain Sampsatinès — Persan d'Ispahan — de ramener Mélétios à l'islamisme.

L'argumentation de Cantacuzène révèle chez lui la profonde connaissance des principes mahométans. Comme dans le cas des quatre autres *Apologies contre Mahomet* [1], il a su mettre à profit la *Confutatio Alcorani* de Riccaldo de Monte Croce (Florentinus), œuvre célèbre qui avait familiarisé la culture européenne du XIVe siècle avec la doctrine et le livre fondamental de l'Islam, puisqu'elle donnait dans sa première partie une traduction du *Coran*, et que Cantacuzène avait dû lire dans la version grecque de son contemporain Démètre Kydonès.

Bien qu'on ne sache pas encore avec certitude quelle fut la première traduction en roumain (intégrale ou partielle) de l'ouvrage rédigé par Jean Cantacuzène, nous pensons en avoir découvert sa trace la plus ancienne dans un manuscrit appartenant aux collections de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest. Il s'agit du manuscrit roumain nº 494 — miscellané copié en 1699 par les frais du hiéromoine d'un monastère moldave, nommé Ghenadie. Le texte du ms. 494 comporte les éléments nécessaires pour attester cette traduction et permettre sa datation.

---

1 Le texte du traité *Contra Mahometam apologia* dans la *Patrologiae cursus completus. Patres graeci*, éd. J P. Migne, vol. CLIV, Paris, 1866, col 371—584; *Orationes, ibidem*, col. 583—692; v. aussi A. Ehrhardt, chez Karl Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, 2 Aufl., Munich, 1897, p. 106 et Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 732 (la bibliographie également, *ibidem*, note 2, à corriger là : *DTC* II 1672—1675, au lieu de 1072—1075).

Imparfaitement étudié et décrit jusqu'à présent, le manuscrit en question offre la double difficulté d'être la copie d'un original mal relié et d'avoir souffert à son tour de la part d'un relieur négligent [2] un traitement identique. Outre *L'Echelle* de St. Jean Climaque, *La Dioptre* de Philippe le Solitaire et une partie du *Salut des pécheurs* d'Agapios le Crétois, le tout traduit en roumain, ce recueil comporte aussi quelques ouvrages de moindre importance avec les titres en slavon [3], ainsi qu'une traduction datée du 10 janvier 1661 des œuvres attribuées à Athanase d'Alexandrie, intitulées *Ad Antiochum ducem* et *Quaestiones aliae* [4] — traduction réalisée par Nicolae Milescu, humaniste et renommé voyageur moldave. Ce travail de l'érudit roumain figure dans le ms. 494 aux pages : 269^{r-v}, 261^{r-v}, 275^{v} — 278^{v} et 267^{r-v} ; remarquons à ce propos la succession fautive des pages, due — comme nous l'avons déjà indiqué — à la négligence du relieur.

Une longue interpolation interrompt le cours de la traduction de Milescu à partir de la page 261^{v}, occupant les feuilles 261^{v} — 262^{v}, 257^{r} — 259^{v}, 254^{r-v}, 263^{r} — 266^{v}, 275^{r} — 275^{v}, 8^e^ ligne. Celle-ci se présente sous la forme d'un texte dont les lignes compactes révèlent à la lecture des phrases maintes fois coupées par des fragments indubitablement pris à un autre texte, mais livrant quand même toute une série d'informations dans le genre de celles fournies par les vieux chroniqueurs tels que Dorothée de Monembasie et Mathieu Cygalas. Certains de ces fragments, dont la source n'est pas encore précisée, concernent les études orientales [5]. Il est clair que le copiste de 1699 a eu devant ses yeux un livre en bonne partie lacunaire et relié avec négligence, qu'il a copié sans aucun souci de cohérence.

Dans le mélange d'histoires et d'informations que comporte cette interpolation on tombe tout à coup sur un fragment ayant trait à la conquête de la Palestine par les Romains — passage qui commence sans

---

[2] Personne de ceux qui ont décrit jusqu'à présent le manuscrit 494 n'a réussi à établir l'ordre exact des textes à cause de la succession arbitraire des pages et des fragments copiés — ce qui prouve que l'original qui a servi de modèle au copiste présentait lui aussi l'interversion de ses feuilles Voir à ce sujet la description lacunaire de I Bianu et R. Caracaş, *Catalogul manuscriselor româneşti* [*din*] *Biblioteca Academiei Române* (Le catalogue des manuscrits roumains de la Bibliothèque de l'Academie Roumaine), t. II, Bucarest-Leipzig-Vienne, 1913, p. 235 237 et P V Hancş, *Un tricentenar Milescu, Cartea cu întrebări* (*1661—1961*) (Le tricentenaire de Milescu, Le Livre des questions, 1661—1961), dans *Glasul Bisericii*, 21 (1962), n° 1—2, p 74—96. Nous avons donné sa description correcte dans notre article sur *Nicolae Milescu şi începuturile traducerilor umaniste în limba română* (Nicolae Milescu et les commencements des traductions humanistes dans la langue roumaine), dans « Limbă şi literatură », 7^e^ année (1963), p. 32 35.

[3] Voir les titres complets de ces écrits chez V Cândea, *art cit.*

[4] Leur texte grec dans *Patrologiae cursus completus. Patres graeci*, éd. J. P Migne, t. XXVIII, Paris, 1887, col 774 B — 796 A et 598 C 710 C Un fragment de la traduction de Milescu a été publié par C C Giurescu, *Nicolae Milescu, Contribuţiuni la opera sa literară* (Nicolae Milescu, Contributions a son œuvre littéraire), Bucarest, 1927, p. 51—53 (Acad. Roum , Mém s. hist , III^e^ série, t. VII, p. 281—283). Le texte fut publié par P. V. Haneş, *loc. cit.*, p. 80 91, mais avec une grande lacune et des erreurs de lecture (cf. V. Cândea, *art cit.*, p. 34).

[5] Par exemple, à la page 261^{v} « Al doilea rînd socotim cum împărăţia perşilor ţinu 200 de ani cum scrie Diodor de la Siclulia . », etc. (En deuxieme lieu nous estimons que l'Empire des Persans dura 200 ans, comme l'écrit Diodore de Sicile .., etc), le commentaire historique à propos des 500 semaines de la profétie de Daniel, avec les témoignages des historiens grecs, latins, byzantins, de Scaliger, etc. Ensuite un historique de Jerusalem, des traditions prises dans les chroniques concernant la Palestine, etc

aucune transition à la page 254ʳ, 13ᵉ ligne avec la phrase : « Iară după ce să trecu războiul acesta la Palestina, vrînd să arate Andreian ... » (Et après que cette guerre de Palestine se fut achevée, voulant Hadrien prouver ...)[6]. A sa suite s'enfilent une chronique qui mentionne la lettre de Paulin de Nole à Sulpice Sévère et l'ouvrage de Grégoire de Tours. Enfin, à la huitième ligne, en comptant d'en bas, de la page 259ʳ et jusqu'à la cinquième ligne d'en haut de la page 259ᵛ, nous avons trouvé des informations sur la traduction en roumain de l'œuvre de Jean Cantacuzène qui ont réveillé notre intérêt. Voici le fragment en question, dont les premières lignes — jusqu'au signe (!) — sont évidemment d'un autre texte inséré là par erreur :

„Cîtă osîrdie iaste voiu zice întru acel ceriu înfricoşat, au întru acele mai de sus de lume raiul nou (!) cuvine-se dară ce au grăit dumnezeescu împărat Ioan Cantacozino a asculta, *unde zice la al treilea răspuns ce să face către Samsatin persul, care iaste tălmăcit pre limba ru<mî>nească şi să chiamă Mehmet*, aşa scrie acolo pentru minunea ce să face în toţi anii la Ierusalim, la grobniţa Domnului : « În vremea acéia ci prăznuim noi creştinii înviiarea lui, cum şi tu singur ştii, poţi să zici au răspunzi ceva de acest lucru? foarte bine să ştii cum locul acela iaste acum pre mîna voastră turcilor pentru mare judeţul dumnezeesc//259ᵛ — la vrémia învierii lui Hs bună şi multă socotinţă au turcii ca se nu se afle acolo nicăirea lumină, acesta lucru pururea să face. Iară la vrémia acéia ci cîntă grecii troparul învierii lui Hs, pogoră-se lumină den ceriu şi să aprindea acéle 3 făclii ci sînt la grobniţa lui Hs înaintea domnului turcesc ; dela acel loc să fac toate acestea. Acum ce poţi zice de aceasta? »" (Quel zèle y a-t-il dirai-je en ce ciel extraordinaire, ou en celles dépassant ce monde, le nouveau paradis (!) il convient donc d'écouter les dires du divin empereur Jean Cantacuzène, *là où il dit dans la troisième réponse faite à Samsatin le Persan, qui est traduite en langue roumaine et s'appelle Mehmet*, c'est ainsi qu'il est écrit là à propos du miracle accompli chaque année à Jérusalem, au tombeau du Seigneur : « A cette époque où nous autres chrétiens célébrons sa résurrection, comme toi-même tu le sais, — peux-tu y redire ou répondre quelque chose à cela? tu sais très bien que cet endroit est maintenant entre vos mains à vous, les Turcs, de par la grande justice divine/ 259ᵛ — à l'époque de la résurrection du Chr., bon et grand jugement ont les Turcs lorsqu'ils veillent à ce qu'aucune lumière ne s'y trouve, et cela se fait toujours. Et au moment où les Grecs chantent le motet de la résurrection du Chr., une lumière descend du ciel et allume les 3 torches disposées près du tombeau du Chr., devant le seigneur turc ; toutes ces choses se font depuis lors. Maintenant que peux-tu dire de cela? »).

Ensuite, l'interpolation continue avec une description de Jérusalem (p. 254ʳ ᵛ), la mention de Melchisédech (pp. 254ᵛ et 263ʳ⁻ᵛ), le commentaire du nom de Golgotha (pp. 263ᵛ — 264ᵛ), pour revenir à la traduction de Milescu (p. 269ᵛ), après avoir énuméré quelques éléments d'anthropologie semés de citations prises à Théodose de Patras, fait le commentaire d'un passage de Paul et donné une solution morale (pp. 264ᵛ — 266ᵛ et 275ʳ⁻ᵛ).

---

[6] Il s'agit évidemment d'événements datant de l'époque du démantèlement de Jerusalem ordonné par Hadrien et de la construction de la nouvelle cité romaine *Aelia Capitolina* (vers 130 de n.è.).

Le texte reproduit par nous ci-dessus atteste donc l'existence d'une version roumaine d'après l'*Apologie contre Mahomet* de Jean Cantacuzène, en reproduisant un fragment du chapitre III, 8 [7]. La référence n'indique pas s'il s'agit d'une traduction intégrale de l'Apologie qui « s'appelle *Mehmet* » ou seulement de « la troisième réponse faite à Samsatin le Persan » (*Mehmet* étant l'abréviation du titre de l'œuvre intégrale).

Quelle est la date de cette traduction et qui en est l'auteur? Le simple fait que ce texte se trouve interpolé dans une traduction de Milescu ne saurait suffire à prouver la paternité de l'humaniste moldave, car son interpolation n'est que l'erreur du copiste. Du reste, les informations interpolées dans le ms. 494 n'ont aucun rapport avec la traduction de Pseudo-Athanase, ce qui écarte la supposition qu'elles y auraient été insérées par Milescu lui-même.

L'unique date qui pourrait servir pour l'instant comme un *terminus ante quem* est celle indiquée par le manuscrit 494, c'est-à-dire 1699. La traduction de cet ouvrage de Cantacuzène semble donc avoir été faite durant la seconde moitié du XVII[e] siècle — ce qui coinciderait avec l'époque où une version en grec vulgaire de l'œuvre rédigée par l'empereur byzantin avait beaucoup circulé dans les pays roumains également.

Les milieux cultivés de ces pays étaient depuis longtemps familiarisés avec cet auteur, ce qui explique le désir d'avoir une traduction roumaine de l'œuvre apologétique rédigée par Jean Cantacuzène. Une version slavonne de ses commentaires à l'*Ethique d'Aristote* circule en copie manuscrite dès le XVI[e] siècle en Transylvanie (v. le ms. conservé par l'église Saint-Nicolas de Schei-Braşov) [8]. La préface de la célèbre *Bible de 1688* mentionne le nom de Jean Cantacuzène parmi les aieux de la famille régnant alors en Valachie — celle du prince Şerban Cantacuzène. L'érudit médecin Jean Comnène, devenu depuis Iérothée de Dristra, dédia une biographie de Jean Cantacuzène rédigée en grec à Constantin Cantacuzène, grand humaniste roumain qui fut un animateur de la culture de son pays à la fin du XVII[e] siècle et au début du siècle suivant [9].

D'autre part, nous disposons de certaines informations tendant à prouver que l'*Apologie contre Mahomet* a circulé dans les pays roumains dès le premier moment de sa traduction. Il est fort possible que l'édition princeps de l'œuvre de Cantacuzène (1543) dans la traduction de Rodolphe Gaulthier [10] ait figuré aux rayons des bibliothèques des érudits roumains de ce temps, mais sa version en grec vulgaire donnée par Mélétios Syrigos (1586—1664) [11] ne pouvait pas y manquer, à coup sûr.

---

[7] *Patrologiae cursus completus. Patres graeci*, t. CLIV, col 517 AB. *Incipit* : κατὰ τὴν καιρὸν τῆς ἀναστάσεως; *desinit* : κατὰ καιρὸν ἄρχοντος τῶν μουσουλμάνων. Τὶ γοῦν σοι δοκεῖ;

[8] P. P. Panaitescu, dans *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I, Bucarest, 1964, p. 241.

[9] V. éd. Chrysanthus Loparev, Petropoli, 1888 et D Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, t. II, note 2, p. 528.

[10] *Contra Mahometicam fidem Christiana et orthodoxa assertio* .. Rodolpho Gualthero Tigurino interprete, Basileae, 1543 La description complète chez Carl Gollner, *Turcica Die europäischen Turkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, I. Bd., Bucarest-Berlin, 1961, n° 802, p. 377.

[11] Pour la diffusion de cette traduction voir une copie de 1635 dans le cod. Paris 1243 A, signalée par A. Ehrhardt chez K Krumbacher, *op. cit.*, note 1, p. 106 ; la copie de 1644, conservee dans le ms. grec 562 de la Bibliotheque de l'Académie de Bucarest, p. 270—555, la description chez C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești* [din] *Biblioteca Academiei Române* (Le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), t. I, Bucarest, 1909,

Le passage précité de Jean Cantacuzène à propos de la lumière pascale de Jérusalem a toujours figuré dans la littérature religieuse orthodoxe. Nous pouvons mentionner comme exemples, sans toutefois en épuiser les références, le *Proskynitaire* de Chrysante de Brussa, publié en grec dans les éditions de Vienne (1807) et de Moscou (1837) et dans une version roumaine par Anton Pann, à Bucarest, en 1852 [12]. Les pèlerins roumains de Jérusalem (le poète Dumitru Bolintineanu entre autres) parleront à leur tour des traditions se rapportant à la lumière pascale, sans faire pourtant aucun rapprochement de l'œuvre de Cantacuzène [13].

Bien qu'on ne puisse pas encore faire état d'un manuscrit de la version roumaine antérieur à l'an 1699, on doit cependant tenir compte du témoignage péremptoire produit par le ms. 494, qui permet d'insérer l'*Apologie contre Mahomet* dans la bibliographie des anciennes traductions roumaines de la littérature byzantine.

---

nº 7, p. 330—331 ; une autre copie de Joasaph, à la demande du hégoumène du monastère Golia, Christophore de Vatopède, en 1670, fut conservée par le cod. 240 du monastère Xiropotamou (T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la mănăstirile din sfîntul munte Athos* [Les subsides roumains aux monasteres de la sainte montagne d'Athos], Sibiu, 1940, p. 209) ; une autre copie fut faite au monastère Hlincea, en Moldavie, par Constantin de Chrysopolis, avec l'argent du moine Manase à l'époque du prince Ştefan Petriceicu et du métropolite Dosoftei (une mention du 22 avril 1673, ms. 196 de la Bibliothèque du St. Sépulcre de Constantinople, *apud* A Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, IV, p. 171 et Hurmuzaki-Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* [Documents concernant l'histoire des Roumains], vol XIV, Bucarest, 1915, nº CCXCVII, p. 211) ; une copie faite en 1700 (datée du 22 mai) à Bucarest, par Michel Vizantios, sur l'ordre de Constantin Cantacuzène, conservée dans le ms. Suppl. gr. 22 de la Bibliothèque Nationale de Vienne (cf N. Iorga, *Manuscrise din biblioteci străine relative la istoria românilor* (Manuscrits relatifs à l'histoire roumaine, dans les bibliothèques de l'étranger), dans « Analele Academiei Române », Mém. hist., IIᵉ série, t. xx, 1897—1898, p 211—212 ; Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der oesterreichischen Bibliotheken, Supplementum graecum*, Vienne, 1957, p. 23 ; Victor Papacostea, *Manuscrise greceşti din arhive străine relative la istoria românilor* (Manuscrits grecs relatifs à l'histoire des Roumains, dans les archives de l'étranger), dans « Revista Arhivelor », 4 (1961), nº 2, p. 279—280 ; dans le ms. Suppl. gr. nº 34 et 80, deux autres copies, originaires de Valachie, la première de la bibliothèque du prince Eugène de Savoie et la seconde ayant appartenu au prince Constantin Brâncoveanu et provenant de la bibliothèque de Ghenadie de Dristra.

[12] V. *trad. roum. cit.*, p. 33.

[13] *Călătorii în Palestina şi Egiptu* (Voyages en Palestine et Egypte) avec une préface de G. Sion, Jassy, 1856, p. 82—83. V. aussi chez Dam. Trofin-Hagiu, *O călătorie la Ierusalim* (Un voyage à Jérusalem), Neamţ, 1936, p. 59—63.

К ВОПРОСУ О ПЕРЕПИСКЕ МОЛДОВЛАХИЙСКОГО ВОЕВОДЫ СТЕФАНА ВЕЛИКОГО С АРХИЕПИСКОПОМ ПЕРВОЙ ЮСТИНИАНЫ ДОРОФЕЕМ

ПАУЛЬ МИХАИЛ
(ЯССЫ)

В Константинополе, в архиве Святогробского Метока, хранятся многочисленные молдавские документы, рукописи и записи, перевезенные туда из секуляризированных монастырей Румынских княжеств. В 1931 году среди этих документов были найдены два листа, представлявшие собой копию, сделанную в 1845 году русским профессором Виктором Ивановичем Григоровичем с известной и спорной переписки между Стефаном Великим и Архиепископом Первой Юстинианы Дорофеем [1].

[1] См дискуссии по этому вопросу, а также и различные издания данной переписки В. Григоровичъ, в *Временник императорского Московского Общества истории и древностей российских*, Москва, 1850 ; В. Григоровичъ, *О Сербии в ея отношении к соседним державам в XIV—XV в* , Казань, 1859, стр. 41; *Чтения в импер. Обществе истории и древностей российских при Московском Университете за 1866 г.*, IV, стр. 56—57; Уляницкий В , *Материалы для истории взаимных отношений России, Польши, Молдавии, Валахии и Турции в XIV—XVII веках*, Москва, 1887, Яцимирский А. И., в *Русский филологический вестник*, т 73, вып. 2, 1915, стр. 492;

« Българьки книжици », Цариград, 1858, № 9, стр. 26 и д., М Дринов, в *Исторически преглед на Българската църква*, Прага, 1869, стр 119 133, М. Дринов, *Исторически преглед на Българската църква* (съчинения), т. II, София, 1911, стр. 133—134; К Иречек, *История на българите, поправки и добавки*, София, 1939, стр. 268; Ив. Снегаров, *История на Охридската архиепископия*, София, 1932, стр. 15 и 25 факсимилы, Ив. Снегаров, *Къмъ вопроса за зависимостьта на Молдавската църква отъ Охридската през XV в* , в « Македонски преглед » год V, книга 3, 1929, стр. 45—62, Иордан Трифонов, *Зависимость на Молдавската църква от Охридската в половината на XV в* , в « Македонски преглед », год V, книга I, стр. 13—62, Ив Снегаров, *Кратка история на съвременните православни църкви*, том II, стр. 38, Ив. Снегаров, *Кратък исторически очерк на поместните православни църкви*, София, 1948, стр. 17—18, 24—25.

И. Шафарик, в *Гласник*, Београд, 1855 г , вып. VII, стр. 177—178; В. В. Качановский, в *Старине*, изд Кроатской Академии, Загреб, 1880 (XII), стр. 253 и д.

Мы переписали и сфотографировали эти два листа. Фотокопии этих двух неизвестных до сих пор листов, переписанных Виктором Ивановичем Григоровичем, мы представляем в данной работе по следующим соображениям:

а) Данная копия была списана в Бухаресте 8-го ноября 1845 года с оригинальной копии « из моей рукописи » В. И. Григоровичем, что подтверждается его личной подписью. В. И. Григорович привез рукопись этих листов из Болгарии и вскоре после этого сделал копию с них в Бухаресте [2].

N Iorga, *Geschichte des Osmanisches Reiches*, II, стр 138—139, C Jiřiček, в „Byzantinische Zeitschrift", XIII, стр. 200; E. Picot, *Chronique de Moldavie depuis le milieu du XIV-e siècle jusqu'a l'an 1594 par Grègoire Urechi*, Paris, 1878, стр. 92; Mihail Lascaris, *Ioachim metropolite de Moldavie et les rèlations de l'èglise Moldave avec le Patriarchat de Peč et l'archèveche d'Achris au XV-e siècle*, в „Bulletin de la Section historique de l'Academie Roumaine", Bucarest, 1927, стр. 129—159.

Magazinul istoric pentru Dacia, 1845, т. I, стр. 277—278 публикует впервые перевод; Episc. Melchisedec, *Cronica Romanului*, Bucureşti, 1874, стр. 112—117; Ioan Bogdan, *Vechile cronici moldoveneşti pînă la Ureche*, Bucureşti, 1891; St. Nicolaescu, *Documente slavo-române cu privire la relaţiile Ţării Româneşti şi Moldovei cu Ardealul*, Bucureşti, 1905, стр 126—129 (по изданию Качановского) и на стр. 226—229, N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, ed. I, 1908, стр. 86 şi ed. a II-a, Bucureşti, 1928, стр. 91; Damian P. Bogdan, *Texte slavo-române în lumina cercetărilor ruseşti*, extras din „Relaţii româno-ruse din trecut", Institutul de studii româno-sovietic, Bucureşti, 1957, стр. 30.

Ioan Bogdan, *Corespondenţa lui Ştefan cel Mare cu arhiepiscopul din Ohrida, anul 1456—1457*, în „Buletinul Comisiei istorice a României", vol. I, 1915, стр. 106—122 şi 136—138; A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, ed. III, vol IV, стр. 272, N. Dobrescu, *Istoria bisericii române*, ed. II, 1923, стр. 48—49, Fr Pall, *Aspecte suspecte şi false în colecţia „Documentele lui Ştefan cel Mare" ale lui Ioan Bogdan*, în „Revista istorică", XIX (1933), стр 103—113; Ilie Bărbulescu, *Autenticitatea corespondenţei lui Ştefan cel Mare cu Mitr. Ohridei*, în „Arhiva" Iaşi, XLV (1938), стр. 301—302; Sc Porcescu, *Episcopia Romanului în sec. XV*, Bucureşti, 1941, стр 28—32; I Nistor, *Legăturile cu Ohrida şi Exarhatul Plaiurilor*, în Analele Academiei Române Mem. Secţ. ist XXVII (1945), Academia Republicii Populare Române, *Documente privind istoria României, veacul XIV, XV. A. Moldova*, vol. I (1384—1475), Bucureşti, стр 418—420; Paul Mihail, *Scrisori de la A.D. Xenopol*, în „Studii şi cercetări ştiinţifice-istorie", Filiala Iaşi, Academia R P R, VII (1956), fasc 2, стр. 205—207; *Catalogul documentelor moldoveneşti din Arhiva centrală a statului*, vol. I (1387—1620), Bucureşti, 1957, docum 115, 117, стр. 39—40, Al. Elian, *Legăturile Mitropoliei Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinopol şi cu celelalte Biserici Ortodoxe de la întemeiere pînă la 1800*, în „Biserica Ortodoxă Română", 1959, nr 7—10, стр. 909; Alexandru Armand Munteanu, *Arhiepiscopia Justinianei Prima şi Jurisdicţia ei*, în „Studii Teologice", 1962, nr. 7—8, стр. 466—467.

П. С. Нэстурел, в *Urmările căderii Ţarigradului pentru biserica românească*, в журнале « Mitropolia Olteniei », Craiova, 1959 г, № 1—2, стр. 71, в сноске 99 пишет, что Ал. Елиан, в неопубликованном докладе, прочитанном в 1947 г. в Бухарестском научно-исследовательском институте балкановедения привел довольно веские аргументы против мнения И Богдана, будто переписка между Стефаном Великим и Охридским архиепископом Дорофеем является фальшивой Таким образом, Ал Елиан пытался доказать, что молдавская церковь в действительности зависила от Охридской патриархии.

[2] На фотокопии переписки видна собственноручная подпись Виктора И. Григоровича от 8-го ноября 1845 года. — *Букарешт*. Графическая форма Букарешт является весьма интересной, так как указывает, что Григорович сделал копию именно в Бухаресте и графически воспроизвел название города так, как его слышал, а не как требует русская орфография.

Для того чтобы убедиться в достоверности автографа *от 8-го ноября 1845 года*, мы сравниваем его с другим письмом, написанным Григоровичем в апреле 1845 года, в котором он выражал желание посетить Валахию. Сравнивая эти два автографа, мы констатируем, что они написаны тем же почерком. Весь архив В. И. Григоровича хранится в Московской государственной библиотеке им. В. И. Ленина, откуда мы приобрели фотокопию публикуемого нами фрагмента его письма, датированного апрелем 1845 года.

б) В этой копии, списанной в 1845 году, В. И. Григорович уточняет, что данные два листа представляли собой два письма, которые он получил в Рыльском монастыре Святого Иоанна и что они находились на последних листах *книги* « Синтагмы Матфея Властариса »[3]. Эти письма не были приложены к рукописи на двух листах, которые являлись последней частью одного валашского номоканона, как это утверждал другой славяновед [4].

в) Копия была сделана для греческих монахов. В этом нас убеждают приписки карандашом на греческом языке и сделанное на этих двух листах ими вычисление года « 1461 летоспасение » (σοτιριυ ἔτῃ).

г) Славянский текст листов, привезенных В. И. Григоровичем из Болгарии, был опубликован им впервые в России в 1850 году, то есть через 5 лет после того, как он сам списал его в Бухаресте.

д) Источником всех изданий переписки является рукопись: два листа, полученные в Рыльском монастыре и принадлежавшие В. И. Григоровичу. После его смерти рукопись была передана в Румянцевский музей, сегодня Московская государственная библиотека имени В. И. Ленина, и хранится под № 1707. Однако печатные воспроизведения текста представляют собой некоторые различия.

е) Сравнивая оригинальную Рыльскую копию с Бухарестской копией 1845 года, мы устанавливаем некоторые различия в редакции текста. Например:

Бухарестская копия 1845 года, приложенная в фотокопии					Рыльская копия по фотокопии, опубликованной Иоанном Богданом[5]:				
Молдовлахїнской	I фотокопия,	2	строчка	верхняя	Мѹ́лдовлахїнской	I фотокопия,	I	строчка	верхняя
Блъгарам	там же,	4	строчка	верхняя	Блъгарѡм	там же,	2	строчка	нижняя
ѹсїє	,,	6	,,	,,	ѹспє	,,	5	,,	верхняя
ѡного	,,	7	,,	,,	йного	,,	5	,,	,,
рѹкоположить	,,	7	,,	,,	рѹкоположишь	,,	6	,,	,,
насилїє	,,	8	,,	,,	насилїа	,,	7	,,	,,
мѹ́сьлманскаго	,,	8	,,	,,	мѹ́сломанского	,,	7	,,	,,
страхим	,,	9	,,	,,	страхѡм	,,	7	,,	,,
обьдрьжили	,,	9	,,	,,	обьдрьжимїи	,,	8	,,	,,
западнамы	,,	10	,,	,,	западными	,,	9	,,	,,
въсымъ	2	2	,,	,,	въсѣмь	2 ,,	2	,,	,,
йскѐни	2	12	,,	,,	йсько́ны	2 ,,	8	,,	,,

ж) Бухарестская копия 1845 года, сделанная и подтвержденная В. И. Григоровичем, магистром Казанского университета, содержит три отличительных элемента, которые отсутствуют в тексте оригинальной

---

[3] Среди перечисленных В И Григоровичем книг в его *Очерк путешествия по Европейской Турции* , изд. 2-ое, Москва, типография М. И. Лаврова и Ко, 1877 г., на стр. 158—219 под № 19 фигурирует и книга Матфея Властариса.

[4] Ioan Bogdan, *Corespondența lui Ștefan cel Mare cu arhiepiscopul din Ohrida, anul 1456—1457*, в « Buletinul Comisiei istorice a României », том I, Бухарест, 1915, стр. 115.

[5] *Там же*, фотокопии № 1 и 2.

Рыльской копии. Бухарестская копия содержит слово *болгары* вместо *болїари*, отсутствует фраза: **и с нѣколико болїари и клирикы нашее цр҃кви** и в конце текста имеет, в скобках, подписанную дату *6969*.

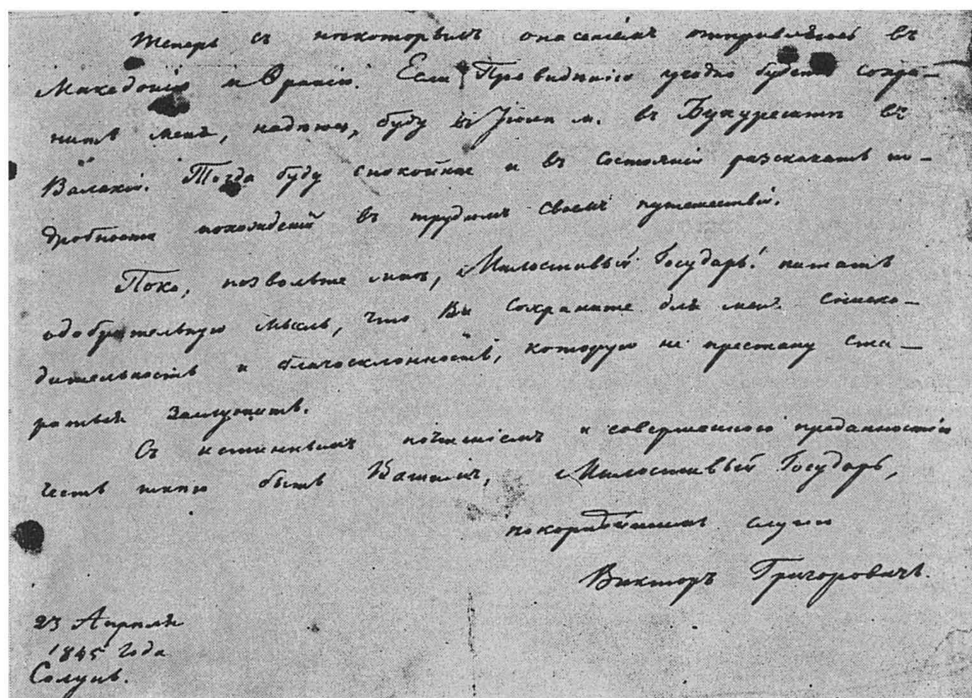
На основании всего вышеуказанного, стало известным весьма важное и неизвестное до сих пор уточнение В. И. Григоровича, что данные два листа переписки находились в конце книги „Синтагма Матфея Властариса". Эта копия отражает убедительную гипотезу В. И. Григоровича относительно датирования *6969* годом и наличия в оригинальной переписке слова *болгары* вместо *болїари*. Поэтому в Бухарестской копии он пропустил фразу: **и с нѣколико болїари и клирикы нашее цр҃кви**.

Несоответствие между текстами двух Рыльских листов, сохраняемых в архиве В. И. Григоровича, с текстом различных изданий и копией, списанной самим Григоровичем в Бухаресте, и побудило нас опубликовать вариант, находящийся в Константинополе.

Рис. 1. — Фотокопия письма молдовлахийского воеводы Стефана Великого.

Рис. 2. — Фотокопия ответа Архиепископа Дорофея.

Рис. 3. — Фотокопия автографа Виктора И. Григоровича на Бухарестской копии 1845 года.



Теперь съ нѣкоторымъ опасеніемъ отправляюсь въ
Македонію и Ѳракію. Если Провидѣнію угодно будетъ сохра-
нить меня, надѣюсь, буду въ Іюнѣ м. въ Бухарестѣ въ
Валахіи. Тогда буду спокойнѣе и въ состояніи разсказать по-
дробности похожденій въ трудномъ своемъ путешествіи.

Пока, позвольте мнѣ, Милостивый Государь! питать
одобрительную мысль, что Вы сохраните для меня снисхо-
дительность и благосклонность, которую не престану ста-
раться заслужить.

Съ истиннымъ почтеніемъ и совершенною преданностію
честь имѣю быть Вашимъ, Милостивый Государь,
покорнѣйшимъ слугою
Викторъ Григоровичъ.

23 Апрѣля
1845 года
Солунь.

Рис. 4. — Фотокопия автографа Виктора И. Григоровича с письма от апреля 1845 года.

CONTRIBUTIONS À LA CONNAISSANCE DU SUD-EST EUROPÉEN, APPORTÉES PAR L'ETHNOGRAPHIE ET LE FOLKLORE ROUMAINS

(Session d'ethnographie et de folklore, Bucarest, 5—8 octobre 1965)

Les travaux de la session d'ethnographie et de folklore se sont déroulés à Bucarest, entre le 5 et le 8 octobre 1965, sous les auspices de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et du Comité d'Etat pour la Culture et l'Art, travaux auxquels ont participé de nombreux spécialistes ethnographes, folkloristes ou appartenant à des branches s'y rattachant, de Bucarest ainsi que d'autres centres de la Roumanie, qui font partie des cadres des instituts de l'Académie, des musées ou de l'enseignement.

Le premier jour de la session — après le discours d'ouverture de M. Alexandru Philippide de l'Académie — les rapports présentés et les discussions menées ont eu comme sujet l'Atlas Ethnographique de la Roumanie, les autres trois jours étant consacrés aux communications de spécialité à profil varié tenues dans les sections d'ethnographie, de folklore littéraire, musical et chorégraphique.

Dans leur ensemble, les communications ont englobé toute une série de problèmes se rattachant à la culture matérielle et spirituelle populaire, concernant ou bien des aspects touchant seulement les réalités roumaines — la plupart d'entre elles — ou bien englobant des aspects reliés a une recherche comparative, surtout en ce qui concerne l'espace sud-est européen.

Dans leur diversité, les thèmes abordés ont débuté par des problèmes théoriques qui préoccupent depuis longtemps nos spécialistes, allant juqu'à la présentation et l'interprétation de certains matériels récueillis sur les lieux et qui ont une valeur toute particulière du point de vue folklorique et ethnographique.

Nous ne nous proposons pas d'épuiser dans ce compte rendu les sujets des communications ; nous nous limiterons seulement à présenter quelques-unes d'entre elles qui ont englobé — soit comme préoccupation spéciale, soit secondaire — des aspects se rapportant au sud-est européen, à l'importance et à la valeur des recherches comparatives de cet espace pour l'ethnographie et pour le folklore roumains.

Communications sur l'ethnographie. Parmi les communications du domaine ethnographique, celle de Paul H. Stahl, (Institut d'Etudes Sud-Est Européennes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), c'est particulièrement fait remarquer. Dans cette commu-

nication, intitulée « Eléments balkaniques dans les maisons traditionnelles à étage de Roumanie », l'auteur analyse trois catégories de constructions à étage : la maison orientale, la maison à véranda (*ceardac*) et la maison fortifiée (*coula*), communes pour le sud de la Roumanie (Valachie, Olténie et Dobroudja).

Dans sa conclusion, l'auteur indique que la présence de ces trois catégories de maisons en Roumanie marque la limite nordique d'un phenomène balkanique et présente un intérêt tout particulier pour les études comparatives du domaine de la culture matérielle.

Radu-Octavian Maier (Institut d'Ethnographie et de Folklore), dans « Systèmes archaiques de battage au fléau », aborde un problème ayant trait aux occupations. Quoiqu'il envisage tout spécialement le territoire roumain, l'auteur fait quelques mentions intéressantes concernant la zone d'expansion des différents systèmes archaiques de battage au fléau dans divers pays du continent européen, surtout en Bulgarie et en Albanie, en indiquant dans sa communication certaines distinctions et certaines caracteristiques communes à ces techniques agricoles.

Communications sur le folklore littéraire. Adrian Fochi (Institut d'Etudes Sud-Est Européennes), dans sa communication « Quelques problèmes de la recherche comparative du genre épique populaire du sud-est européen », analyse avec compétence et esprit de synthèse certains problèmes théoriques et méthodologiques concernant l'etude comparative de la ballade populaire du sud-est européen. Prenant comme point de départ les caractères spécifiques de la culture sud-est européenne qu'il définit par la prédominance des traditions communes, non pas d'origine ethnique ou linguistique, mais dues au voisinage et à la cohabitation effective dans des conditions historiques-sociales similaires, l'auteur indique comme objet essentiel d'une telle recherche le rapport vivant et contradictoire entre l'unité et la diversité. Ce rapport peut être suivi de près aussi bien en comparant la structure thématique des diverses versions nationales du même sujet épique, qu'en comparant les structures poetiques On établit de cette manière ce qui est commun a toutes les versions nationales, ou à certains groupes de versions seulement, en déterminant en même temps la part qui revient aux unes ou aux autres de ces versions. M. A. Fochi précise que l'analyse de la structure thématique fournit d'abondants indices en ce qui concerne la genèse et la propagation des sujets dans la zone envisagée, tandis que l'analyse de la structure poétique met en évidence les caractéristiques nationales dans la construction d'un sujet épique. Quant à la recherche des procédés artistiques, les méthodes recommandées sont l'analyse quantitative (la statistique de l'anadyplose dans les différents versions nationales), ou bien l'analyse qualitative (la structure syntactique de la comparaison). L'auteur conclut que l'intérêt ne porte pas sur le problème de savoir qui a emprunté un sujet et à qui, mais bien sur les causes qui ont creé la disponibilité d'emprunt ainsi que la manière dont l'emprunt a eté consolidé, par son assimilation organique et creatrice dans le patrimoine folklorique propre Certaines connexions extérieures imposent l'emprunt, cependant que seules certaines conditions internes le font vivre. C'est la tâche de la recherche de découvrir ces connexions.

Les thèses de l'auteur sont illustrées par l'exemple de la ballade « Doicin le malade », typiquement sud-est européenne. (Sa circulation est limitée au folklore roumain, bulgare, serbo-croate et albanais).

M. Ovidiu Bîrlea (Institut d'Ethnographie et de Folklore), dans la communication intitulée « *L'Ane d'or* d'Apuleius et la ballade *La Hydre* », émet l'intéressante hypothèse, tout à fait vraisemblable, qu'il existerait un étroit rapport entre les deux ouvrages : la narration aurait circulé dans la péninsule balkanique dès l'antiquité, elle peut être considerée même comme une création de cette zone, fait confirmé suivant M. O. Bîrlea par la ballade *La Hydre* ; l'auteur en conclut qu'Apuleius aurait connu une narration populaire, conte ou légende, qui circulait indépendante à un certain moment, tout comme la ballade, et que celles-ci se trouvaient à l'origine de son inspiration.

M. Ion Muşlea (Institut d'Ethnographie et de Folklore de Cluj), dans « Contributions à l'étude de la Miorița », pose le problème de la présence de cette ballade dans certaines zones situées au-delà du Danube, en y apportant des arguments folkloriques et historiques. Gheorghe Vrabie, dans « La Méthode de l'analyse dans le folklore », fait des mentions d'ordre comparatif en ce qui concerne les motifs folkloriques du *Sacrifice du mariage* et de *Lénore* chez nous et chez les peuples du sud-est de l'Europe.

Communications sur le folklore musical et chorégraphique M. Nicolae Rădulescu (Institut d'Ethnographie et de Folklore) dans sa communication intitulée « Choreios Alogos—un rythme choregraphique balkanique », offre des données importantes en ce qui concerne la recherche d'une structure rythmique caracteristique de la musique populaire du sud-est européen, à savoir le rythme à trois temps dont l'un allongé, sous-divisionnaire. S'appuyant sur les attestations documentaires de la theorie musicale du monde gréco-romain, l'auteur arrive aux conclusions suivantes. 1) l'ancienneté dans la culture balkanique du rythme à trois temps dont l'un allongé, qui représenterait un tres ancien héritage musical-chorégraphique, 2) le caractère autochtone de ce rythme dans l'espace carpato-égéen ; 3) la continuité dans le folklore roumain de certains éléments musicaux-folkloriques de l'époque de l'antiquité classique, 4) le developpement different que ledit rythme a subi dans la musique balkanique, où il a acquis des formes propres à chacune des cultures populaires.

Dans « La Chanson populaire timocéenne du Banat », le professeur Nicolae Ursu de Timișoara présente les résultats de quelques recherches dans le domaine du folklore musical et litteraire, entreprises dans la commune Peciul Nou de la région du Banat, sur le patrimoine folklorique des Roumains sud-danubiens, originaires de la vallée du Timoc et établis dans cette contrée. La communication constitue dans son ensemble une sérieuse étude sur certains éléments folkloriques timocéens transplantés dans ce village du Banat.

Gheorghe Ciobanu (Institut d'Ethnographie et de Folklore), dans sa communication « Le Folklore musical et la migration des peuples », quoique n'envisageant pas d'une manière spéciale le sud-est de l'Europe, a suscité néanmoins l'intérêt pour cette zone par les problèmes qu'il soulève — migrations, emprunts et assimilation de mélodies

En ce qui concerne le folklore choregraphique, nous mentionnons « La détermination des caractères spécifiques dans la danse populaire du village Pecineaga », communication faite par Constantin Eretescu (Institut d'Ethnographie et de Folklore) qui, analysant le répertoire des danses populaires de ce village de la Dobroudja, conclut qu'on y retrouve de fortes influences sud-danubiennes et que ces influences, ces « emprunts » sont incorporés au fonds artistique danubien par un procès d'assimilation qui comprend non seulement les aspects de la danse se rapportant à la structure rythmique et plastique des motifs chorégraphiques, mais atteint aussi la formation ou la composition des danseurs.

Cet exposé permet de constater qu'à la Session d'Ethnographie et de Folklore qui a eu lieu a Bucarest au cours de l'automne de l'année 1965, les problèmes ayant trait à la recherche comparative et au sud-est européen, quoique peu nombreux, ont eté abordés avec intérêt et compétence par nos specialistes.

N. Al. Mironescu

LA CHRONIQUE DES MANIFESTATIONS COMMÉMORATIVES « NICOLAS IORGA »

Les nombreuses manifestations commémoratives organisées dans la République Socialiste de Roumanie à l'occasion de l'accomplissement d'un quart de siècle depuis la mort tragique du professeur Nicolas Iorga ont reflété pleinement l'admiration du peuple pour la création spirituelle exceptionnelle de cet homme de génie ; en même temps, la conscience roumaine a été secouée par le souvenir de l'assassinat odieux, commandé par les chefs du parti nazi qui, une fois de plus dans ces circonstances effrayantes, ont demontré la bestialité de leurs instincts qui deshonorent l'espèce humaine.

Le 27 novembre 1965, l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a inaugurée la série des sessions de rapports scientifiques, de conférences, de symposions, etc. à la mémoire du grand savant roumain. À la séance commémorative ont participé des académiciens, des membres correspondants, des chercheurs travaillant dans les instituts de recherche, des professeurs de l'enseignement supérieur, les membres de la famille de Nicolas Iorga. La séance festive a été ouverte par l'académicien Iorgu Iordan, vice-président de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui a élogié la personnalité du grand historien. Ensuite, on a pu entendre les rapports suivants : *Nicolas Iorga, historien des Roumains* (Prof Andrei Oțetea membre de l'Académie, directeur de l'Institut d'histoire de l'Académie) ; *Nicolas Iorga et l'histoire ancienne de la Roumanie* (Prof Constantin Daicoviciu, membre de l'Académie, directeur de l'Institut d'histoire et archéologie — filiale de Cluj de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) ; *Nicolas Iorga — écrivain et historien littéraire* (Prof. Șerban Cioculescu, membre correspondant de l'Académie) ; *La vision sur l'histoire universelle de Nicolas Iorga* (Prof.Alexandru Elian, chef de séction à l'Institut d'histoire de l'Académie).

Partout, dans le pays, des savants, des professeurs, des personnalités d'une haute culture ont apporté leur suprême hommage à l'œuvre scientifique monumentale de notre illustre historien, de réputation mondiale.

À l'Université de Bucarest on a organisé un symposion avec la participation des professeurs et des étudiants. Le professeur Gheorghe Ștefan, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, doyen de la Faculté d'histoire, a présenté le rapport concernant *Le professeur Iorga*. Dans la suite, Vasile Maciu, membre correspondant de l'Académie, a parlé sur *Nicolas Iorga, historien du peuple roumain*.

Le 29 novembre 1965, la filiale Cluj de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a organisé, à l'Université Babeș-Bolyai, un symposion « Nicolas Iorga ». Au début, on a écouté la conférence de l'académicien Constantin Daicoviciu, recteur de l'Université de Cluj, qui, devant les membres du corps enseignant et des étudiants, a évoqué les moments

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IV 1–2, p. 251–255, BUCAREST, 1966

significatifs de la vie de Nicolas Iorga et l'importance de son œuvre scientifique. D'autres conférences lui ont suivi : *La conception historique de Nicolas Iorga* (Prof. univ. Ştefan Pascu) ; *Nicolas Iorga et l'histoire universelle* (Fr. Pall) ; *Nicolas Iorga, historien de la culture* (M. Zaciu et P. Teodor) ; *Nicolas Iorga, historien de la Transylvanie* (Al Neamţu, et I. Kovács) ; *Sur l'adolescence de Nicolas Iorga* (Gheorghe Matieşan).

Sous les auspices de la Société des Sciences Historiques et Philologiques, toutes les sections respectives et les filiales ont initié des séances scientifiques et des symposions consacrés à la mémoire de Nicolas Iorga À Bucarest, Cluj, Iaşi, Craiova, Timişoara, Braşov, Arad, Piteşti, Tîrgovişte, Buzău, etc., les membres de la dite société ont évoqué le souvenir du génial savant et grand patriote Nicolas Iorga.

À *Craiova*, à l'occasion de cette session scientifique, les professeurs de l'enseignement supérieur et les chercheurs en histoire ont présenté des communications sur : *La personnalité de Nicolas Iorga* (Barbu Theodorescu, de l'institut pédagogique — Craiova) ; *Nicolas Iorga — le penseur* (Ion Zamfirescu de l'Institut pédagogique — Craiova) ; *Nicolas Iorga et l'histoire de l'Empire ottoman* (Mihail Guboglu, chercheur à l'Institut des études sud-est éuropéennes de Bucarest et président de la Section des Études Orientales de la Société des Sciences Historiques et Philologiques) , *Nicolas Iorga, historien de l'indépendance nationale* (Nichita Adăniloaie, chercheur à l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga » — Bucarest) ; *Nicolas Iorga, orateur et professeur* (Ion M Negreanu de l'école secondaire « Fraţii Buzeşti ») , *Nicolas Iorga, historien du peuple roumain et investigateur de l'histoire de l'Olténie* (Aurel Golimaş de l'Institut pédagogique — Craiova).

À la séance de la filiale de *Iaşi*, l'assistant universitaire P. Ursache a développé son sujet : *Nicolas Iorga et le folklore.*

Deux communications ont été présentées à la filiale de *Timişoara* . *Nicolas Iorga, historien et critique litteraire* (Al Crişan) et *Le rôle de la culture dans la conception de Nicolas Iorga* (Mihail Cazacu).

D'autres nombreuses filiales locales ont initié des séances de communications : à *Braşov* (le 23 déc. 1965), *La conception historique de Nicolas Iorga* (Prof. Ştefan Pascu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) ; à *Tîrgovişte* (le 3 déc. 1965), *Nicolas Iorga, son activité sociale et historique* (Prof. Mircea Georgescu) et *Nicolas Iorga, historien et critique littéraire, homme de lettres et homme politique* (Prof. N. Bidnei) ; à *Bacău* (le 1 dec. 1965), *Nicolas Iorga, écrivain et historien littéraire* (Prof Constantin Zamfirescu).

À Bucarest, les travaux de la Société des Sciences Historiques et Philologiques ont continue avec les communications suivantes . *Nicolas Iorga et les problèmes de la langue roumaine* (Prof. D. Macrea, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) ; *Les idées progressistes dans les manuels d'histoire de Nicolas Iorga* (Prof. F. Stănculescu) ; au cours des seances scientifiques périodiques du Musée d'Histoire de la ville de Bucarest, le prof. univ. M. Kandel a présenté la conference *Nicolas Iorga et l'histoire de Bucarest* (le 27 avril 1966).

Les manifestations programmées par l'*Université Populaire de Bucarest*, autour du thème *Précurseurs de la science et de la civilisation roumaine*: Nicolas Iorga, ont eu lieu à Bucarest même dans la Petite Salle du Palais de la République ; le 18 XI.1965 ont parlé le maître de conférences Dumitru Almaş et le critique litteraire Valeriu Rîpeanu ; à *Arad* (le 17.XI.1965), Vasile Netea, chercheur à l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga », a développé le sujet *La personnalité et l'activité de Nicolas Iorga.* À l'Université Populaire de *Piteşti* (le 8 dec. 1965) le discours inaugural de la séance commémorative a été prononcé par Gheorghe Vrabie, doyen de l'Institut pédagogique et directeur de l'Université Populaire ; après, on a présenté les conférences suivantes . *L'activité historique de Nicolas Iorga* (Vasile Netea), *Nicolas Iorga et le folklore du peuple roumain* (Gheorghe Vrabie) et *Nicolas Iorga, historien et critique littéraire* (Augustin Z., N. Pop). De cette manière, en évoquant des faits et des souvenirs liés a la person-

nalite complexe du grand homme roumain, les conférenciers de l'Université Populaire ont eu la possibilité de faire connaître aux nombreux auditeurs, un riche materiel, concernant le fondateur de la première Université Populaire de la Roumanie, celle de Vălenii de Munte.

Le 28 novembre 1965 — jour du vingt cinquième commémoration de la mort de l'éminent historien — on a inauguré à Vălenii de Munte, en présence de personnes officielles, savants, professeurs, écrivains, membres de la famille de Nicolas Iorga et habitants de la ville, dans la demeure où le savant a vécu et travaillé durant plus de 30 ans, *La Maison mémoriale « Nicolas Iorga »*. A cette occasion, plusieurs allocutions ont été prononcées, par : Gheorghe Stan, président du Comité Exécutif Régional de Ploiești ; le docteur Mihai Băcescu, président du Conseil des Musées dans le Comité d'État pour la Culture et l'Art ; Andrei Oțetea, directeur de l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga » de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; le Prof. univ. Gheorghe Ștefan, doyen de la Faculté d'Histoire, à Bucarest ; D. Panaitescu-Perpessicius, directeur du Musée de la Littérature Roumaine et on a inauguré un buste de Iorga.

La Maison mémoriale « Nicolas Iorga » de Vălenii de Munte constitue un important héritage culturel, rassemblant les objets familiers ayant appartenu au professeur, un nombre impressionnant des travaux publiés dans sa petite typographie locale, ainsi que des illustrations et des souvenirs des traditionnels cours d'été de l'Université Populaire — où se sont succedé les jeunes générations d'intellectuels de l'époque

À Bucarest, dans l'ancien établissement de l'Institut d'histoire universelle, initié, doté et dirigé avec compétence et dévouement par Nicolas Iorga, où l'infatigable écrivain a développe une grande partie de son activité scientifique, est installé aujourd'hui *l'Institut d'histoire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie* qui, à l'occasion de sa commémoration, a reçu le nom de « *Nicolas Iorga* ». À l'Institut des études sud-est européenes — une autre creation du professeur N. Iorga — le chercheur scientifique A. Fochi a présenté son exposé sur *Nicolas Iorga et le folklore*, la séance étant présidée par le professeur Mihai Berza, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et directeur de l'Institut ; Alexandre Duțu, maître de recherches, a annoncé la découverte du cours de *Bibliographie balkanique* fait par N. Iorga à son ancien Institut d'études sud-est européennes (v. « Revista bibliotecilor », 11 /1965)

En même temps que les manifestations déja citées, on a organisé, pendant les mois de novembre et de décembre 1965, des expositions commemoratives, concernant Nicolas Iorga, aux Archives de l'Etat, à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et à l'Institut d'histoire qui porte son nom. On remarque là-bas, parmi les pièces exposées, des autographes, des manuscrits, des citations de ses articles anti-facistes, des éditions de livres, nombre de photographies illustrant des moments biographiques du grand homme de lettres en pleine activité scientifique et didactique, des aspects de sa participation aux divers congrès internationaux, aux solennités ou il a reçu de hauts titres académiques, ainsi que des diplômes et de nombreux documents avec les appréciations de quelques savants de réputation mondiale au sujet de son activité et de son œuvre.

À l'ouverture de l'exposition organisée à l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga », Andrei Oțetea, membre de l'Académie et directeur de l'Institut, en rendant hommage a la mémoire de l'illustre personnage, a énuméré les aspects multiples du laborieux travail déployé, pendant des années et des années, par Nicolas Iorga, fondateur de l'ancien Institut d'histoire universelle. À la fin du discours, l'orateur a souligné que l'exposition commémorative temporaire constitue la première étape précédant l'organisation d'un musee mémorial permanent « Nicolas Iorga » dans une salle de l'Institut

On pourrait dire que la maison mémoriale « Nicolas Iorga » de Vălenii de Munte ou bien la ville natale de l'écrivain — Botoșani — ainsi que tous les coins où demeure encore vivant le souvenir du grand homme, constituent de véritables lieux de pélerinages. Le peuple rou-

main a témoigné de cette façon émouvante et convaincante, sa compréhension et son attachement pour la vie et l'œuvre de la personnalité la plus expressive de notre histoire nationale.

Une autre action commémorative a été initiée par le Théâtre National de Bucarest, par la remise au répertoire de la pièce *Doamna lui Ieremia*, une création constituant, par le succès de sa représentation, une preuve à l'appui du talent dramatique de l'historien roumain.

La tâche de reprendre l'œuvre du grand précurseur, en rééditant ses écrits et en leur rendant leur place parmi les traditions créatrices de la spiritualité roumaine, a été assumée du point de vue de notre conception socialiste en ce qui concerne le phénomène culturel La parution des deux tomes anthologiques *Nicolas Iorga Pages choisies* signifie le commencement de la valorisation de son œuvre. Edités par les soins du professeur universitaire Mihai Berza, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et directeur de l'Institut des études sud-est européennes, leur contenu est le suivant fragments auto-biographiques — *Une vie d'homme*, notes de voyage — *Paysages du pays* et *Sites étrangers*; portraits magnifiquement crayonnés de quelques figures représentatives de la culture et de la science roumaine (August Treboniu Laurian, Papiu Ilarian, Anton Pann, B. P Haşdeu, Spiru Haret, V. Pîrvan, Ioan Bianu, d^r^ I. Cantacuzino, Gh. Ţiţeica, Aurel Vlaicu, N. Grigorescu, Eminescu, Caragiale, Enescu, Delavrancea, Goga, etc) ainsi que des figures marquantes de la culture universelle (Ibsen, Giuseppe Garibaldi, Tolstoi, Edison, Marconi, Pirandello, Dante, Virgiliu, Petrarca, Gœthe, etc) dans les chapitres *Portraits et évocations, Créateurs et œuvres de littérature et d'art*, l'évocation des figures des grands dirigeants politiques de notre peuple (Vlad Ţepeş, Ştefan cel Mare, Mihai Viteazul, Constantin Brâncoveanu, Alexandru Ioan Cuza) — *Sur notre passé, Pages d'histoire universelle, Presences de chaque jour, Foi.* Une ample et documentée étude introductive du Pr. M Berza offre une parfaite orientation sur la vie, l'activité et la multiple création de Nicolas Iorga.

En même temps que les actions commémoratives, les revues de spécialité et la presse ont consacré des pages et des numéros entièrement profilés sur ce thème à l'evocation du grand patriote et savant roumain On se contentera de souligner seulement quelques-unes des publications éditées par l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; « Studii » — revue d'histoire n° 6 1965 — contenant · *Hommage à Nicolas Iorga* (académicien I. Iordan), *Nicolas Iorga, historien des roumains* (académicien A. Oţetea), *Nicolas Iorga et les autochtones* (académicien C. Daicoviciu), *Nicolas Iorga et les problèmes de la romanité orientale* (académicien E. Condurachi), *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age roumain* (Şt. Pascu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), *Nicolas Iorga et l'histoire universelle* (A. Elian), *Contribution à la biographie d'historien de Nicolas Iorga. Les commencements de l'activité scientifique 1890—1894 basées sur l'archive de l'Université de Leipzig et sur la correspondance inédite* (Eugen Stănescu), *Nicolas Iorga, historien des rapports agraires des Pays Roumains* (St. Ştefănescu), *Nicolas Iorga et l'histoire du droit roumain* (Valentin Al. Georgescu), *Le problème de la production artisanale des Pays Roumains dans l'œuvre de Nicolas Iorga* (Lia Lehr), *Nicolas Iorga, historien de la guerre pour l'indépendance nationale* (N. Adăniloaie), *Nicolas Iorga, historien de l'unité nationale* (V. Netea), *Nicolas Iorga contre l'hitlérisme* (Titu Georgescu), *L'Université Populaire « Nicolas Iorga » de Vălenii de Munte* (V. Curticăpeanu), *Nicolas Iorga dans l'historiographie roumaine et étrangère* (Paul Simionescu).

La « Revue roumaine d'histoire » n° 6/1965 publie en version française quelques matériaux de la revue « Studii » signés par les académiciens Iorgu Iordan, C. Daicoviciu, Andrei Oţetea, Emil Condurachi et les professeurs Eugen Stănescu, Şt. Pascu, Şt. Ştefănescu et aussi des articles nouveaux: *Histoire et sociologie d'après Nicolas Iorga* (A. Elian), *Nicolas Iorga, écrivain et historien littéraire* (Şerban Cioculescu), *Nicolas Iorga, historien de l'ancien droit roumain* (G. Fotino), *Nicolas Iorga contre l'hitlérisme* (I. Popescu Puţuri). Les deux revues ont été entièrement consacrées à l'illustration d'une création immense et d'une extrême diversité.

Pendant ce temps, la presse quotidienne a publié des articles commemoratifs signés par le Pr Mihai Berza (Scînteia), Vasile Netea (România liberă), C. Stănescu et Ovidiu Papadima (Scînteia Tineretului).

Les périodiques de science et culture hebdomadaires, mensuels et trimestriels parus dans les grandes villes de notre pays, ont publié aussi un nombre considerable d'articles, mettant en evidence la gigantesque personnalité de Nicolas Iorga Ainsi, « Tribuna » hebdomadaire de Cluj, a dédié toutes les pages du n° 47 du 25 novembre 1965 à la mémoire de Nicolas Iorga. L'éditorial *In memoriam* (académicien C. Daicoviciu) ouvre la serie des articles. *Nicolas Iorga* (Ştefan Pascu), *Nicolas Iorga et les sources de l'histoire de la Roumanie* (Pompiliu Teodor), *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age* (Francisc Pall), *Nicolas Iorga et Byzance* (Eugen Stănescu), *Nicolas Iorga, sur l'histoire universelle moderne* (Camil Mureşan), *Nicolas Iorga et les rapports agraires des Pays Roumains* (St Ştefănescu), *Nicolas Iorga, historien de la Transylvanie* (St. Meteş), *Nicolas Iorga, historien de la médecine roumaine* (prof V I. Bologa), *Nicolas Iorga et la vieille culture roumaine* (Virgil Cîndea), *Nicolas Iorga, conceptions littéraires-esthétiques* (Dumitru Isac), *Nicolas Iorga, au sujet d'Eminescu* (Victor Crăciun), *Nicolas Iorga, le publiciste* (George Sbîrcea), *Nicolas Iorga et la sensibilité moderne* (Emil Manu), *Nicolas Iorga, le poète* (Şerban G. Tanaşoca), *Nicolas Iorga, publications antifascistes* (Gh. Dumitraşcu), *Nicolas Iorga, sa place dans le théâtre roumain* (Nicolae Massim), *Nicolas Iorga, ses qualités comme styliste* (Petre Comarnescu), *Nicolas Iorga, le voyageur* (Sever Trifu); dans le même numéro sont insérés des fragments *De la correspondance de Nicolas Iorga.*

La prodigieuse activité spirituelle de Nicolas Iorga se revele comme une conséquence du potentiel créateur du peuple roumain. La valeur de son œuvre pour le patrimoine national et universel l'a situé parmi les plus remarquables personnalités culturelles du monde contemporain.

Sa commémoration nous a permis de constater avec satisfaction que le souvenir et l'œuvre de Nicolas Iorga restent encore vivants de nos jours.

Le cycle de ces manifestations commémoratives a marqué non seulement l'hommage de la reconnaissance du peuple roumain pour l'effort accompli par Nicolas Iorga pour intégrer son œuvre dans la spiritualité universelle, mais aussi le renouvellement — dans un cadre solennel — de l'attitude de protestation de tous les Roumains contre les actions criminelles et inhumaines des nazis et de leurs complices.

Anca Ghiaţă

LA PREMIÈRE RÉUNION DE LA COMMISSION INTERNATIONALE DE L'HISTOIRE DES IDÉES DANS LE SUD-EST EUROPÉEN

Conformément au plan de travail de l'Association internationale des études sud-est européennes pour les années 1965—1966, Bucarest a hébergé les 27 et 28 décembre 1965 la première réunion de la Commission internationale de l'histoire des idées dans le sud-est de l'Europe. Cette commission, pareille à d'autres (comme les commisions pour l'étude de l'art post-byzantin, pour le développement social et économique du XV^e^ au XIX^e^ siècle, pour l'archéologie, etc.) a été créée auprès de cette Association, afin de développer l'activité scientifique sur une base de large collaboration internationale. Le but de la réunion a été d'établir le programme d'activité pour les années 1966—1967 : afin de faciliter les travaux et en même temps pour leur assurer une large base de discussions, les participants ont été priés de présenter des propositions de sujets et de courts rapports regardant les principales directions du mouvement des idées et l'état des recherches dans leurs propres pays Les travaux ont été conduits par le Pr. M. Berza, président de la Commission et directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, qui a présenté un rapport sur la constitution de la Commision, les buts qu'elle se propose et les possibilités pratiques de les atteindre. Le rapport a mentionné de même l'activité à l'Institut de Bucarest d'une équipe formée d'Ariadna Camariano-Cioran, Alexandru Duţu et Vlad Georgescu qui étudie les différents aspects du mouvement des idées sud-est européennes à l'époque des lumières À la fin de son allocution le Pr. M Berza a fait des propositions concrètes destinées à être inscrites dans le plan d'activité de la commission. Les délégués de l'Albanie (Pr. Mahir Domi), de Bulgarie (Pr Em. Gheorghiev), de Grèce (Pr. Ch. T. Dimaras) et de Yougoslavie (M Pavić) ont présenté des rapports analogues ; après un bref exposé sur l'histoire des divers mouvements des idées dans leur pays, ils ont présenté leur propre point de vue, en ce qui concerne les sujets à choisir pour l'activité future de la commission

Les délégués de l'Italie (Pr. Rosa del Conte), de la France (Pr. A Mirambel), de la Grèce (Pr A Daskalakis) et de la R.D.A. (Pr. I. Irmscher) ont suggeré aussi quelques sujets susceptibles d'être inscrits dans le plan d'activité, le délégué de la Hongrie (Pr. L. Gáldi) a présenté quelques livres hongrois qui pourraient intéresser la Commission.

Pour clore la première partie des travaux, le délégué roumain Virgil Cândea a insisté sur la nécessité d'étudier les rapports de la culture orientale et sud-est européenne et surtout la presence des éléments orientaux dans le mouvement humaniste du sud-est de l'Europe

L'Association internationale avait fixé comme limites chronologiques des recherches les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, laissant à chaque pays la possibilité de les préciser en rapport avec ses réalités historiques propres.

À la suite des discussions on a choisi trois catégories de sujets qui constitueraient le programme de la Commission internationale. La première catégorie se rapporte à certains problèmes théoriques comme les notions d'humanisme, de renaissance, d'époque des lumières, d'illuminisme, de romantisme, etc. et à la chronologie des courants portant ce nom ; la seconde se propose de préparer certains instruments de travail, comme par exemple la bibliographie critique des études d'histoires des idées des trente dernières années, le répertoire des traductions interbalcaniques ou d'autres langues en langues balcaniques et la publication de textes et documents concernant l'histoire des idées On a exprimé le désir de publier ces travaux dans des langues de circulation internationale.

Enfin, la troisième catégorie comprend une série de sujets liés aux moyens de diffusion de la culture dans le sud-est européen, parmi lesquels nous signalons : le chemin parcouru par le livre jusqu'à son contact avec le public (centre de diffusion du livre, éditions, moyens de diffusion, bibliothèques et lecteurs, etc.) , les étudiants du sud-est européen aux universités étrangères, ou aux écoles supérieures des pays du sud-est , la connaissance réciproque des pays sud-est européens ; l'origine du théâtre dans le sud-est européen , le rôle de l'écrivain et des œuvres littéraires dans l'Europe du sud-est, etc. Le reste des sujets proposés mais non compris dans ces trois catégories vont faire, ainsi que l'a précisé la Pr. M. Berza, le sujet d'un dossier d'où l'on puisera des sujets au fur et à mesure que s'épuiseront ceux inscrits dans le plan de recherche, ou bien en fonction de différentes nécessités.

On a souligné en même temps la liberté de chaque pays de faire d'autres propositions et d'inscrire d'autres sujets. Ce vaste plan d'activité suppose, dès le début, afin que sa réalisation soit parfaite, une très large collaboration internationale. Ses débuts ont été initiés avant même la fin de la réunion . des instituts d'Athènes, de Berlin, de Leipzig et de Bucarest ont offert leur collaboration. De même, les délégués de l'Albanie, de la Yougoslavie et de l'Italie ont proposé d'organiser des rencontres internationales sur des sujets figurant dans le plan ; le Pr. I. Irmscher, directeur de l'Institut d'antiquité de l'Académie de Berlin, a offert de la part de son Institut un symposion qui traite de la Renaissance et de l'humanisme dans le sud-est de l'Europe.

A la fin des travaux, l'Association internationale a organisé une excursion au musée de Golești et aux monuments historiques de Curtea de Argeș.

La réalisation du programme adopté par la Commission sollicite une ample collaboration internationale, d'autant plus nécessaire que le sud-est européen est habité par six peuples qui parlent six langues presque totalement différentes ; d'autre part, l'histoire des idées rend nécessaire l'étude interdisciplinaire qui, consacrée à l'époque des lumières (dans laquelle des anciennes traditions joignent les grands courants de la pensée moderne européenne), suppose la participation de divers spécialistes.

Soit qu'il s'agisse des recherches sur les aspects concrets des cultures sud-est européennes, dans une période bien délimitée, ou des aspects plus abstraits de la terminologie, la seule coopération des spécialistes dans les cultures individuelles ou bien dans la culture européenne, en général, est capable de réaliser la grande synthèse qui constitue le but des travaux de la Commission. La comparaison des étapes établies pour chaque culture prise à part donnera la possibilité de réaliser une première esquisse de synthèse qui, à son tour, pourra faciliter la comparaison avec le mouvement des idées dans les pays en dehors de la zone du sud-est ; au fur et à mesure, le tableau de l'histoire des idées dans le sud-est européen prendra sa place dans la vaste fresque de la culture européenne.

Bien entendu, les deux phases de la synthèse peuvent être realisées en même temps, puisque chaque recherche plus ample dévoile les relations multiples qui ont existé entre les peuples de cette zone ou les sources communes des grandes idées qui ont fécondé les conceptions des protagonistes engagés dans le noble effort d'élaborer une culture moderne. La fluctuation est-ouest des valeurs culturelles, considérée par de nombreux spécialistes comme

caractéristique pour cette zone européenne, révèle une circulation intense des idées, de même qu'une grande variété de formes et de concepts ; on pourra donc saisir plusieurs aspects des contacts Orient-Occident qui préoccupent les hommes de culture de partout, ainsi que « l'unité et la diversité » des cultures du sud-est, conclusion que l'analyse approfondie des réactions spécifiques de chaque peuple pris à part fera sans doute ressortir. Ce dernier aspect, on pourra le déduire des recherches effectuées sous l'égide de la Commission qui se propose, par l'accord unanime des participants à la réunion de Bucarest, d'étudier l'histoire des idées non pas comme s'il était établi que les idées eussent par elles-mêmes une vie propre, mais comme un processus complexe dans lequel les idées se font jour comme des résultats de l'effort fait par les sociétés respectives dans certaines étapes de leur développement historique

Ouverte à la limite de l'ouest surtout vers l'Italie, mais aussi vers la France et l'Angleterre, à la limite de nord vers l'Allemagne, la Pologne et la Russie, et a l'est vers la tradition persane et la culture indienne, cette zone européenne présente l'image d'un carrefour de confluences diverses et d'intéressantes synthèses. L'analyse approfondie des traditions culturelles, des modalites de la réception des valeurs continentales, des transformations de la mentalité des hommes, des représentations collectives des peuples, portera des résultats fructueux pour la compréhension des cultures du sud-est (en ensemble ou en particulier), en relevant, en même temps, les valeurs qui leur accordent droit de cité dans le concert mondial. C'est pour cette raison que la Commission a concentré en spécial son attention sur « l'âge des lumières » et de « la renaissance nationale » — que Nicolae Iorga (en se référant à la littérature roumaine, mais en relevant des traits d'une plus haute portée) caractérisait comme « l'une des plus intéressantes de toute l'histoire de la pensee nationale par son caractère de combat passionné, de zèle, d'enthousiasme qui lui est propre Peu de processus de développement présentent plus d'attraction pour le chercheur, à part cette rapide réhabilitation intellectuelle ..

L'atmosphère favorable aux recherches scientifiques dans laquelle se sont déroulés à Bucarest les travaux de la Commission pour l'histoire des idées a permis aux participants d'établir un programme de véritable coopération intellectuelle, qui offre aux hommes de culture une nouvelle possibilité de collaborer afin d'élucider quelques étapes significatives de l'histoire culturelle des peuples du sud-est et de promouvoir la compréhension réciproque et la paix dans cette zone de l'Europe.

Alexandru Duțu et *Vlad Georgescu*

PETKANOV, IVAN, *Les éléments romans dans les langues balkaniques*, dans « Actes du X[e] Congrès international de linguistique et philologie romanes » (Strasbourg 1962) publiés par Georges Straka, Paris, 1965, p. 1159—1176.

Faute de place, l'auteur s'est limité à ne traiter dans cette communication que les éléments romans de la langue bulgare. Il utilise, entre autres, les contributions plus anciennes de C. Jireček, G Weigand, St. Romanski, G. Pascu, D. Scheludko, B. Iliev, I. Duridanov, A. Milev, J. Zaimov, K. Popov et N. Kovačev et il analyse dans l'ordre alphabétique 16 toponymes et 48 appellatifs d'origine latine, plus 7 toponymes et 73 appellatifs d'origine roumaine. L'auteur reconnaît qu'il n'a pu embrasser, et de loin, toute la richesse des toponymes d'origine roumaine et c'est pourquoi il propose à l'avenir des enquêtes spéciales sur les lieux afin de dresser des atlas toponymiques (p. 1171) « Le jour où l'on pensera à préparer des atlas de toponymie, les toponymes roumains et (en quantité beaucoup plus petite) les toponymes latins formeront un bon réseau qui s'étendra sur la plus grande partie de la Bulgarie, sur la Yougoslavie et sur certaines régions de la Grèce et de l'Albanie. Il serait peut-être temps de procéder à la préparation d'atlas toponymiques qui prêteront un outil précieux à l'histoire des langues et des civilisations ». Il serait superflu de notre part d'ajouter que ces recherches contribueront non seulement à approfondir les études de linguistique romane, mais encore à faire mieux connaître l'histoire du peuple bulgare ou des divers courants de culture qui ont agi ou se sont entrecroisés sur le territoire de la Bulgarie moderne.

L'auteur, de même que ses prédécesseurs, ont dressé des listes de mots classés alphabétiquement, mais sans essayer une stratigraphie systématique, et sans faire non plus amples considérations sur la distribution géographique des termes étudiés. Des éléments d'époques diverses sont placés sur le même plan, sans que les auteurs en aient tiré des conclusions au sujet des courants de civilisation auxquels ils appartiennent. les emprunts latins antérieurs au x[e] siècle figurent à côte d'éléments véhiculés par la culture byzantine ou d'influences romanes postérieures, de provenance roumaine .Un autre défaut de ce travail c'est que, parfois, les mots populaires n'y sont point dissociés des termes techniques de facture savante.

Le latin des contrées danubiennes a évolué graduellement et s'est transformé, avec le temps, en roumain, approximativement aux VII[e] — VIII[e] siècle. On ne peut affirmer avec l'auteur que « les Slaves à leur arrivée ont trouvé donc à côté du latin, la nouvelle langue romane le roumain » (p. 1159). En fait, les Slaves y ont trouvé le latin et, jusqu'au VIII[e] siècle approximativement, ils ont été influencés par cette langue (au stade respectif auquel elle se trouvait alors), laquelle est à la base de la langue roumaine.

Aux premiers siècles du contact avec la langue latine, les Slaves ont emprunté des mots comme *Caesar*, bulg. *цар* ; *vinum*, bulg. *вино* ou des mots caractérisés en général

par le phonétisme *a* non accentué > *o* non accentué. *acetum* — bulg. *оцет*; *bubalus* — bulg. *бивол*; *camara* — bulg. *комора*, *caminus* — bulg. *комин* Les toponymes *Ad Ratiariam*—*Арчар* et *A(u)gusta-Огоста* n'ont pas un phonétisme roumain mais se sont développés conformément aux lois internes des parlers slaves : ils ont été probablement connus de bonne heure. D'autres vestiges laissés dans la langue montrent que les Slaves ont emprunté certaines notions relatives au paganisme et au christianisme par le canal du latin et non du grec avant le IX^e siècle *altare*—bulg *олтар*; *calendae* — bulg *коледа*, *communicare*— bulg. *комкамсе*, *paganus* bulg *поганец*, Rosalia — bulg *русаля*, etc. Quand ils commencèrent à traduire la Bible et les premiers livres du rituel grec, à partir du IX^e siècle, ils ont mis à contribution des termes d'origine latine par le truchement de la langue grecque : *Aprilis* — *април*, *asper*— *астра*, *Augustus* — *Август*, *denarium* — *динар*, *offella* — *чилия* *magister* — *майстор*, *arcla*— *ракла*, etc Enfin *куптор* et *Пичор* ont un phonétisme roumain et sont indubitablement le résultat d'un étroit contact avec la population roumaine Toutefois, nous ne sommes pas sûr que certains mots « balkaniques » très anciens aient été obligatoirement véhiculés par le roumain. C'est le cas de *буза*, *качула*, *Магура*, *Мансул*, etc Le toponyme *Турла* peut découler directement du grec médiéval τοῦρλα, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer à l'aide de la langue roumaine. *Телиш* (tilius + suffixe -iş) dénote que le terme a pénétré en bulgare avant le V^e siècle, car s'est depuis lors que l'on a en roumain le phonétisme *teiş* *Koftor* que l'on rencontre dans les parlers bulgares du sud-ouest est d'origine albanaise et doit être séparé de la variante *koptor* (*kuptor*) de provenance roumaine. Loin de nous l'intention de chicaner l'auteur qui nous présente dans son travail un matériel de valeur. Il serait bon cependant qu'il soit plus précis a l'avenir et essaye de fixer dans l'espace et dans le temps chaque terme d'origine romane, ce qui lui permettrait de tirer des conclusions plus précises au sujet des rapports roumano-slaves.

L'auteur attire avec raison l'attention du lecteur sur le phonétisme *zie* — *die* dans une inscription latine de l'an 431 découverte dans le village de Stan, près de Novi-Pazar (Bulgarie du nord-est, v. D. Detschev, *Antike Denkmaler aus Bulgarien*, dans *Festschrift fur Rodolf Egger*, Klagenfurt, 1952, vol I, p 23). En effet, $d + \bar{i} > z + i$ est un phénomène phonétique roumain qui ne se manifeste pas dans d'autres langues romanes, cf. *audimus*>*auzim*, *cadis* > *cazi*, *dico*>*zic*, etc. La voyelle *ŭ* s'est conservée en roumain (*avunculus* > *unchi*, *numerus* > *număr*), mais dans les inscriptions latines des provinces danubiennes on rencontre encore les phonétismes *avonculus*, *nomerus*, ce qui montre que certaines innovations occidentales ont atteint aussi le Danube inférieur, mais sans prendre racines plus profondément. Une preuve de ce dualisme est fournie par le toponyme *Огоста* < *A(u)gusta* rappelé ci-dessus.

H Mihăescu

KONESKI, BLAŽE, *Историја на македонскиот јазик* (Histoire de la langue macédonienne), Editions « Koco Racin », Skopje, 1965, 102 (—103) p

Pendant ces dernières vingt années, c'est-à-dire depuis que la langue macédonienne a été officiellement reconnue et jouit de larges possibilités de développement, son étude a grandement progressé et se reflète dans de nombreux ouvrages de proportions réduites, consacrés aux idiomes et aux dialectes macédoniens. Sur ceux-ci, ainsi que sur toute une série d'études linguistiques étrangères, dont quelques-unes roumaines (ayant pour auteurs : Al. Rosetti, Th. Capidan, P Papahagi et G Pasco) s'étaye l'ouvrage de Blaže Koneski qui nous

offre la première tentative d'un aperçu de la langue macédonienne et de son passé. Cette première synthèse reussit à nous présenter l'histoire de la langue macédonienne parlée par le peuple, avec tous ses dialectes, depuis le debut du processus de différenciation de la langue des Slaves du Sud et jusqu'à présent

L'ouvrage a une introduction et trois parties, l'exposé étant échelonné sur 213 paragraphes.

L'étude introductive (p 7—15) présente une synthèse du développement de la langue macédonienne parlée et littéraire, l'auteur tenant compte en premier lieu du milieu linguistique balkanique et du voisinage des autres langues sud-slaves. L'ancienne langue slave, parlée par les Slaves macédoniens lors de leur établissement dans les Balkans, subit toute une série de modifications structurales sous l'influence du milieu linguistique balkanique. La nouvelle structure grammaticale qui résulte de ce processus ainsi que de l'interférence des idiomes slaves, présente, dès le XV^{e} siècle, les caractéristiques de la langue macédonienne. La phase la plus récente de développement subit, surtout dans le sud-ouest de la Macédoine, une influence romanique et albanaise accentuée Dès la fin du XVI^{e} siècle a lieu la pénétration des éléments de la langue populaire dans la littérature religieuse, surtout dans les « damasquines ».

Les résultats du processus général d'évolution propre à la langue macédonienne à partir de l'ancienne langue slave, combinés avec les résultats de l'influence des langues voisines, slaves ou non, ont conduit à une différenciation des deux groupes actuels de dialectes de la langue macédonienne, celui de l'est et celui de l'ouest, séparés en deux zones par la rivière Vardar.

En général, l'auteur poursuit l'évolution de la langue macédonienne dans ses rapports avec les autres langues balkaniques La Macédoine se caractérise justement par l'intensité et la multilatéralité des processus d'entrecroisements ethniques et linguistiques. Dans de telles conditions, les contacts et les emprunts linguistiques se sont déroulés ici plus vivement que n'importe où ailleurs dans les Balkans. Ce phénomène est mentionné et souligné en maints lieux de l'ouvrage

La première partie du livre, consacrée à la phonologie, présente avec de nombreux détails intéressants l'historique des sons et des accents de la langue macédonienne (réduction des voyelles, affermissement des consonnes faibles, disparition de certaines consonnes intervocaliques, changements survenus dans quelques groupes de consonnes, etc).

La seconde partie, dénommée *Grammaire*, comprend la syntaxe et la morphologie dans leur évolution historique. Une attention spéciale est accordée aux caractéristiques propres à la structure de la langue macédonienne, comme, par exemple, la disparition des cas, l'apparition de certaines formes articulées, la disparition de l'infinitif, etc L'influence des langues balkaniques est également recherchée d'une manière attentive Par exemple le redoublement caractéristique aux langues grecque, roumaine et albanaise, s'est introduit dans la langue macédonienne. Par suite du contact direct avec les langues balkaniques (surtout celles du sud-est de la péninsule), la caractéristique de la langue slave de déterminer un objet à l'aide du pronom démonstratif situé postérieurement, qui n'a point évolué dans d'autres langues slaves, a trouvé ici des conditions optima de développement jusqu'à en arriver à une catégorie grammaticale distincte, celle de l'article, comme dans les langues grecque, albanaise et roumaine. Les tentatives de certains chercheurs d'expliquer l'article des langues bulgare et macédonienne comme un phénomène indépendant, n'ayant aucun rapport avec les autres langues balkaniques, sont considérées par l'auteur comme périmées. De même, certaines constructions des propositions, la manière d'utiliser les popositions et les cas ainsi que le maintien sur une large échelle de certaines constructions verbales, surtout l'aoriste et l'imparfait, sont également le résultat de l'influence exercée par les langues balkaniques L'auteur illustre souvent des ressemblances en citant des constructions similaires de la langue aroumaine, parfois aussi de la langue daco-roumaine En ce qui concerne l'abrégement de l'infinitif, l'auteur affirme qu'une telle ressemblance entre la langue macédonienne et la langue daco-roumaine ne pourrait s'ex-

pliquer que par un contact très serré entre les langues roumaine, bulgare et macédonienne (p 152). A cet égard, le dialecte aroumain est le plus ressemblant, car l'ancienne forme de l'infinitif n'y est utilisée que dans sa fonction de substantif verbal.

Les contacts de la langue macédonienne avec les autres langues balkaniques sont fréquemment soulignés dans la dernière partie de l'ouvrage où l'on traite des problèmes du fonds lexical Un paragraphe (p 185 — 186) traite le *Contact avec la langue latino-romanique,* tandis que d'autres ont comme thème le problème du contact avec les langues grecque, albanaise et turque. La langue macédonienne (ainsi que d'autres langues sud-slaves) a emprunté du latin balkanique les mots · *rusalija* (= *rosalia*), *komka* (= *communicare*), *kmet* (= *comes, comitis*), *Kolede* (*Calendae*), *klisura* (= *clausura*), *kosulja* (= *casula*), etc. Le suffixe latin *-arius* a joué, en macédonien comme dans d'autres langues, un rôle important dans la formation des noms de professions : *vinar, vratar,* etc

Les emprunts au dialecte aroumain sont assez rares : *masa, buklica, murgai, spurno, mundzosa, etc.* « Le rôle joué par l'aroumain dans la transmission dans notre langue de la forme intérieure des mots et des expressions n'est pas encore suffisamment déterminé », affirme l'auteur et donne comme exemple le cas du mot *pile* lequel a dans d'autres langues slaves le sens de « poulet », tandis qu'en macédonien de même qu'en aroumain (= *pul'u*) il signifie « oiseau ». Toujours de provenance aroumaine est, dans les idiomes de l'ouest, le suffixe diminutival *-ule* (comme *detule, pilule*). Les emprunts à l'albanais sont également en nombre restreint et se retrouvent uniquement dans les idiomes de la Macédoine d'ouest (*dashme, çupè, cohë, etc*) et surtout dans les argots secrets professionnels.

Vu le prestige particulier dont elles ont longtemps joui, les langues turque et grecque ont exercé l'influence la plus remarquable et ont fourni les prêts les plus nombreux. C'est la raison pour laquelle on compte, conventionnellement, trois phases dans la formation du lexique macédonien, à savoir. la première, où domine le contact avec la langue grecque et grecque-byzantine, la seconde, où domine le contact avec la langue turque, et la troisième, actuelle, à partir de la VII^{e} décennie du siècle passé, moment où se situe le commencement de la formation de la langue macédonienne écrite.

En tant que premier ouvrage de synthèse sur la langue macédonienne et son histoire, le livre de Blaže Koneski contribue en grande mesure à la connaissance du peuple macédonien et de son passé et, à cette occasion, des Balkans ; située au centre de la péninsule et au croisement des chemins, la Macédoine est l'une des contrées les plus riches en vestiges matériels et spirituels du passé. Comme il était d'ailleurs normal en cette occurence, l'auteur s'est adressé surout à la linguistique balkanique et par cela même sa contribution embrasse un domaine plus étendu.

Il serait nécessaire néanmoins d'approfondir toute une série de textes anciens écrits sur le territoire de la Macédoine. En ce qui concerne le lexique de la langue macédonienne, il serait également souhaitable de rechercher et d'éclaircir à l'avenir quelques problèmes relevant de ce qu'on pourrait nommer « le fonds balkanique commun », à quelle occasion seraient également élucidés certains aspects des rapports linguistiques roumano-macédo-slaves plus anciens. Ces derniers temps, les rapports lexicaux des deux langues paraissent influencés par la puissante migration des habitants de la Macédoine pour des travaux saisonniers en Roumanie, où ceux-ci demeurent plusieurs ou même des dizaines d'années. Nous pensons que la consultation du *Dictionnaire de la langue roumaine moderne,* publié il y a quelques années par l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, aurait été utile, et que pour les similitudes avec le dialecte aroumain le *Dictionnaire général et éthymologique du dialecte aroumain,* de T. Papahagi (Editions de l'Académie, Bucarest, 1963, 1264 p.) qui traduit le sens des mots et des expressions aroumains en roumain et en français aurait également pu être consulté d'une manière utile.

S. Iancovici

Cărţile populare în literatura românească (Les livres populaires dans la littérature roumaine). Edition soignée et étude introductive par Ioan C Chiţimia et Dan Simonescu, Bucarest, « Editura pentru literatură », 1963, 8 , vol I, XXXIX 453 p., vol II, 413 p.

Les livres populaires constituent un genre de littérature cher au peuple roumain Des œuvres comme le *Roman d'Alexandre, l'Esopie, les Mille et Une Nuits* (*Halima*), *les Ethiopiques d'Héliodore, Le Philosophe Syndipas* ont été lues avidement par des masses de lecteurs qui les ont transmises de père en fils dans de nombreuses copies manuscrites

A partir de la seconde moitié du XVIII[e] siecle, mais surtout au debut du XIX[e] siècle, elles circulèrent aussi sous la forme de textes imprimés C'est dans la seconde moitié du XIX[e] siècle que commença l'étude minutieuse des livres populaires du point de vue linguistique et de la comparaison des thèmes folkloriques qu'ils renferment Les travaux les plus amples à cet égard, effectués en Roumanie, sont ceux de B P. Haşdeu, Mosès Gaster et Nicolae Cartojan. Avant Cartojan nul n'avait donné un classement rationnel et complet des livres populaires. Chercheur méticuleux, Cartojan a embrassé dans ses recherches tous les livres populaires repandus parmi les Roumains le *Roman d'Alexandre, Les légendes de Troie*, les *Fiore di Virtù*, l'*Erotocrite*, sur lesquels il a écrit des travaux fondamentaux et disserté encore dans son ouvrage de synthèse intitulé *Cărţile populare în literatura românească*, où les livres populaires sont classés d'après le critère traductions du slave et traductions du grec

La nouvelle édition publiée avec beaucoup de soin par I C Chiţimia et Dan Simonescu est, en raison de leur compétence reconnue en la matiere, supérieure aux éditions antérieures. Chose bien plus importante, on étudie ces livres en tant que reflet des diverses conditions sociales et économiques qui les ont produits, ainsi que des différents aspects de la lutte de classe. De même, contrairement à la conception qui a régné jusqu'à présent, que la littérature populaire écrite aura engendré le folklore, les auteurs montrent que c'est au contraire le folklore qui est à la base des livres populaires écrits.

Dans une introduction nourrie et solide, qui précède les textes, les éditeurs étudient méthodiquement les questions que soulève la littérature populaire. Ils montrent combien il existe de catégories de livres populaires et que les plus anciens parmi ceux élaborés pendant la période esclavagiste sont anonymes Dans ce groupe entrent les livres populaires de caractère religieux et superstitieux et ceux qui ont vu le jour dans le milieu asiatique, tels que *Syndipas*, les *Mille et Une Nuits, Arkirios et Anadan* Anonymes sont encore certains livres populaires qui ont circulé à l'époque féodale, tout comme les écrits bogomiliens et certains romans de chevalerie comme *Imberios et Margarona* (p XII).

Les auteurs d'autres livres populaires sont connus, soit qu'ils aient signé leurs œuvres, soit que les recherches de la science aient percé le mystère de leur paternité On sait par exemple que l'auteur des *Ethiopiques* est Héliodore et que le roman intitulé *Fiore di Virtù* (*Floarea darurilor*, comme l'appelle la littérature roumaine ancienne) appartient à Thommaso Gozzadini de Bologne. Mais les textes qui nous sont parvenus ne correspondent plus à l'archétype, car leur contenu s'est modifié avec le temps, pour s'enrichir continuellement d'éléments folkloriques nouveaux.

Une derniere catégorie de livres populaires comprend des ouvrages ayant fait l'objet d'une remaniement de type populaire. C'est ainsi que Bertoldo a été renouvelé par Camillo Scaligeri della Fratta (sous ce pseudonyme se cache Adriano Banchieri), qui en a amplifié le récit à l'aide d'anecdotes populaires. L'*Erotocrite* du Crétois Vincent Cornaros est une reprise d'un roman occidental, *Paris et Vienne*, du Français Pierre de la Cypède.

Depuis des temps immémoriaux jusqu'à nos jours, les livres populaires ont été incessamment retouchés La littérature roumaine compte d'admirables reprises dues au maître de la

prose roumaine, Mihail Sadoveanu, qui a refait le récit du *Roman d'Alexandre*, de l'*Esopie*, des *Mille et Une Nuits*, de *Barlaam et Joasaph*.

Les livres populaires ont connu une large circulation dans tous les pays, car ils plaisaient à leurs contemporains Ils plaisaient aux petits gens, aux persécutés, aux pauvres. Ils plaisaient aussi à l'aristocratie. Le fait qu'ils étaient agréés par toutes les classes de la société s'explique par le niveau intellectuel généralement médiocre de toutes les classes sociales au temps jadis Mais en dépit de leur universalité, les auteurs montrent qu'ils se présentent partout avec le spécifique national de chaque pays. Ce qui prouve que les livres populaires ont été soumis à deux genres de localisation · l'une, constituée d'éléments de caractère historique, ethnographique et culturel, l'autre, de thèmes folkloriques.

Ensuite l'introduction traite largement de la façon dont les dits livres ont été composés. Jusqu'ici les chercheurs accordaient la première place aux éléments de la création individuelle de gens cultivés, lesquels, en raison de leur grande circulation finirent par tomber dans l'anonymat et par prendre un cachet de folklore Pour Chiţimia et Simonescu le rapport entre livres populaires et folklore est tout autre chose. Avant de posséder une littérature écrite, les peuples en ont connu une orale, qui a constitué le premier fonds, le fonds le plus riche de la création Les auteurs des livres populaires des divers pays ont utilisé largement le fonds de la littérature populaire orale. Les éditeurs Chiţimia et Simonescu arrivent à une très intéressante constatation, à savoir que « les textes écrits n'ont pas constitué les éléments qui se retrouvent aujourd'hui dans le folklore mais sont puisés eux-mêmes à l'ancienne littérature folklorique des peuples, leur ont assuré une circulation et les ont perpétués. Les peuples n'ont pas attendu de lire le *Roman d'Alexandre* pour y emprunter ensuite la croyance dans la signification de la chute des étoiles du ciel » (p XXI)

Les éditeurs aboutissent encore à une autre constatation, c'est que « les textes de littérature populaire écrite n'ont pas eu dans leur circulation de forme fixe, ni d'unité de fonds, comme on en remarque dans les créations individuelles cultivées Les livres populaires ont, la plupart du temps, le caractère de « variantes » de la création orale (p. XXV). Et d'expliquer cette constatation à l'aide du fait que la littérature populaire écrite a été remaniée à plusieurs reprises par le même peuple, d'où la pluralité des variantes des livres populaires

Ils se livrent encore à une autre observation intéressante, à savoir que la circulation des livres populaires correspond aussi à un certain stade du développement économique, politique et social A la haute époque féodale, quand les institutions religieuses prédominaient, il circula surtout des écrits à caractère religieux C'est alors qu'abondent les textes apocalyptiques et hagiographiques de provenance apocryphe, tels l'*Apocalypse de la Mère de Dieu*, *La Légende de Sainte Vendredi*, la *Vie de Saint Alexis*. Au XVII^e^ siècle, la toute-puissance de l'Eglise décline et l'intérêt pour la culture profane augmente. C'est alors qu'apparaissent des livres populaires où persistent encore l'esprit et la morale de la religion, mais leur fonds est de provenance laique et folklorique, comme c'est le cas pour le *Fiore di Virtù* et le *Physiologue*.

Au XVIII^e^ siècle, sous l'empire de nouveaux changements dans les relations économiques et sociales et sous l'influence des idées illuministes, la littérature populaire laique passe au premier plan. Et ce que l'on goûte alors le plus ce sont *Syndipas*, les *Mille et Une Nuits*, le *Roman d'Alexandre*, l'*Esopie*, la *Vie de Bertoldo*.

Forts de l'appui que leur offre la littérature folklorique, les livres populaires ont fourni bien des fois de la documentation et des points de départ pour les belles lettres. Souvent, ils ont constitué aussi des motifs d'inspiration pour la peinture, la gravure et la musique. A les considérer sous l'angle de leur contenu et sous celui du but que leurs auteurs se sont proposé, les écrits appartenant à la littérature populaire rentrent dans deux categories : certains poursuivent un but éducatif , d'autres représentent l'héroisme ou les circonstances aussi diverses que difficiles qu'ont connues les héros de ces récits avant de les surmonter victorieusement.

Fondés en partie sur la littérature orale, et modelés dans la langue colorée du peuple, les livres populaires ont largement aidé au renouvellement des belles lettres.

A l'étude introductive, où sont traités avec compétence plusieurs des problèmes que soulèvent la littérature populaire et où l'on en propose des interprétations nouvelles, judicieuses, font suite des « Eclaircissements sur la présente édition » (p. XXXVII—XL) ; après quoi viennent les textes, précédés chacun d'une introduction Il s'agit en l'occurrence d'un recueil des principaux livres populaires roumains répandus du XVI^e siècle jusqu'aux premières décennies du XIX^e. Les textes en question sont groupés comme il suit 1) *Romans pseudo-historiques*, I, p 1—108 ; 2) *Romans de la sagesse populaire* (satiriques), I, p 109—320 ; 3) *Romans moralisateurs*, I, p. 321—449 , 4) *Romans chevaleresques et érotiques*, II, p 1—216 , 5) *Récits et fragments divers*, II, p. 219—347

Les éditeurs ont fait figurer intégralement le *Roman d'Alexandre*, *l'Esopie*, *Syndipas*, *Imbérios et Margarona*, *Skinder*, *Arkirios et Anadan*, *Bertoldo*, *Til Eulenspiegel*, *L'histoire des fruits*, *l'Histoire de Troie* D'autres livres trop étendus, comme *Fiore di Virtù*, *Barlaam et Joasaph*, *Erotocrite*, *Philérote et Anthouse* ont fourni seulement des fragments. Les textes sont accompagnés d'un glossaire, p 349—369 et d'un index, p 371 407

Pour le roman médiéval *Imbérios et Margarona* ((II, p. 9—25) traduit du grec en roumain, il faudra déterminer un jour la version suivie par le traducteur, car on en connaît trois en langue grecque : une qui compte 814 vers, une autre qui en a 862 et une troisieme enfin de 1046 vers.

Quant à la date où fut composé l'*Erotocrite*, l'historien de la littérature grecque K. Th. Dimaras—, 'Ιστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας(Histoire de la littérature néo-grecque), 2^e éd , Athènes, sans date, p 88,—précise les limites de l'époque Il estime que le poème crétois fut écrit durant la guerre de Crète de 1646—1669 En ce qui concerne le prototype occidental de l'*Erotocrite*, nous sommes en mesure de faire observer qu'il a été identifié, quelque 70 ans avant N. Cartojan, par Christophore Philitas (1787—1867), mais la brève remarque faite par ce dernier est demeurée inédite On doit à cet érudit grec du XIX^e siecle plusieurs ouvrages, des milliers de pages manuscrites Ses archives personnelles ont été examinées dernièrement. Dans un cahier de Philitas on a trouvé un court texte relatif à la source d'inspiration de l'*Erotocrite* sous le titre Tὸ μυθιστόρημα *Paris et Vienne* [Le Roman Paris et Vienne]. Après avoir montré quand fut écrit l'original français et après avoir parle de ses éditions et de ses traductions en anglais et en italien, Philitas ajoute « C'est ce roman provençal que le Crétois Vincent Cornaros a eu en vue dans son poeme de l'*Erotocrite* A cela près qu'il a transposé l'action en Grèce et donné aux personnages et aux lieux des noms grecs Le poète grec a donné à son œuvre un plus ample développement, il y a intercalé des épisodes et des dialogues, il a donné une admirable description des duels et conféré à tout le poème une forme grecque, au point qu'il est devenu un poème à part, bien qu'emprunté aux récits français »[1].

Au nombre des copistes de la traduction roumaine de l'*Erotocrite* de Cornaros figure aussi Vasile Vîrnav. Dans l'Introduction il est précisé à ce propos que « la copie de Vîrnav reproduisait avec des retouches et des localisations la vieille traduction de Christodore » (II, p 31). Au sujet de ce texte, Vasile Grecu a prouvé que le romancier roumain avait suivi une tragédie grecque de Georges Chortatzis, 'Ερωφίλη [2]. Mais l'auteur même de l'*Erotocrite*, Cornaros, a

---

[1] Voir Alchis Anguélou, 'Η σπασμοδικὴ ἐπιστήμη καὶ τὸ πρότυπο τοῦ 'Ερωτοκρίτου [La science spasmodique et le prototype de l'*Erotocrite*], tirage à part de « 'Αγγλοελληνικὴ 'Επιθεώρηση » vol. VI, fasc 2 (1953) ; idem, Πλάτωνος τύχαι [Les avatars de Platon], Athenes, 1963, p 109.

[2] Vasile Grecu, *Urme nouă de influență bizantină în literatura românească* [Nouvelles traces de l'influence byzantine dans la littérature roumaine], dans *Lui Nicolae Iorga omagiu*, Craiova, 1921, p. 131—135 ; cf. aussi Dimitrios Oikonomidès, 'Η 'Ερωφίλη καὶ ἡ ρουμανικὴ διασκευὴ τοῦ 'Ερωτοκρίτου [Erophile et la version roumaine de l'*Erotrocrite*] dans « 'Ελληνικὴ Δημιουργία » VI^e année, vol XII, fasc 131 (1953) p 85—87. D. Oikonomidès est revenu à

utilisé la tragédie en question, car on a constaté des rapprochements entre cette pièce et le texte de Cornaros [3].

A propos du roman *Filerot și Antuza*, il est dit dans la présente édition que « L'absence des manuscrits et des éditions imprimées grecques et françaises — sources coutumières des romans chevaleresques de la littérature roumaine — dans le cas de ce roman, nous fait croire que *Filerot și Antuza* est la création littéraire d'un Roumain qui se sera inspiré de l'*Erotocrite*

Le remaniement s'est effectué sur le territoire de notre pays et le manuscrit le plus ancien porte la côte 1374 à la Bibliothèque de l'Académie, a Bucarest Cette hypothèse devra être approfondie et prouvée dans une monographie comparée » (II, p 88). Nous ne saurions être d'accord avec une pareille affirmation. Nous ne croyons pas que *Filerot și Antuza* soit une création roumaine faite en territoire roumain. Elle eût été alors une adaptation et une localisation dans le sens roumain de l'*Erotocrite* Un Roumain n'aurait pas écrit un roman dont l'action se passe en Hellade et il n'aurait point attribué aux personnages de son livre des habitudes et des noms grecs : Filerot, Antuza, Periandros, Eftalia, Antipatros, Agathon. Personnellement nous sommes d'avis que la transformation de l'*Erotocrite* en *Filerot și Antuza* a été faite par un Grec en grec et traduite ensuite du grec en roumain. Il est vrai, on ne connaît pas jusqu'ici un texte de ce genre, mais il n'est pas exclu que l'avenir nous réserve une surprise en ce sens.

L'histoire *Vrednica de însemnare întîmplare a patru corăbieri ruseşti* [Mémorable aventure de quatre matelots russes] a été, nous dit-on, écrite en allemand, puis traduite en français, hollandais, russe, italien et anglais et « la version roumaine représente une adaptation ». Il eût été bien de préciser si le remanieur roumain a utilisé l'original allemand de Pierre Ludovic Le Roy ou quelque traduction.

D'après les dernières recherches, le *Porikologos* ne saurait plus être admis au nombre des œuvres de Théodore Prodrome [4]. Cette satire byzantine à l'adresse des institutions et du

---

plusieures reprises sur l'*Erotocrite* : 'Ερωτόκριτος εἰς τὴν Ρουμανίαν : [L'*Erotocrite* en Roumanie], dans « 'Ελληνικὴ Δημιουργία », I^re^ année, vol. II, fasc 19 (1948), p. 392 — 397 ; Αἱ πηγαὶ τοῦ 'Ερωτοκρίτου καὶ ὁ Νέος 'Ερωτόκριτος [Les sources de l'*Erotocrite* et le *Nouvel Erotocrite*], « *ibidem* » V^e^ année, vol IX, fasc. 104 (1952), p. 677—680 ; 'Ελληνικὴ ἐπιδράσεις εἰς τὴν δημώδη ρουμανικὴν λογοτεχνίαν. 'Η ἐπίδρασις τῆς 'Ερωφίλης ἐπὶ τὴν δημώδη ρουμανικὴν διασκευὴν τοῦ 'Ερωτοκρίτου .. 'Η σχέσις τοῦ 'Ερωτοκρίτου πρὸς τὸ ρουμανικὸν λαικὸν μυθιστόρημα Φιλερῶς καὶ 'Ανθοῦσα [Influences grecques sur la littérature roumaine populaire. L'influence de l'*Erophile* sur la version populaire roumaine de l'*Erotocrite* .. Les rapports de l'*Erotocrite* avec le roman populaire roumain *Filerot și Antuza*], dans « 'Επετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ 'Αρχείου τῆς 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν », vol. IV, 1912, p 49—57.

[3] Par exemple, C G. Lowe dans son article *The Rhodolinos of Ioannes Andreas Troilos*, paru dans l'hommage εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου [A la mémoire de Spyridon Lambros],Athènes, 1935, p. 190—198, montre l'existence d'un rapport entre l'*Erotocrite*, l'*Erophile* et le *Rhodolinos*. Cf encore Emmanuel Kriaras, Μελετήματα περὶ τὰς πηγὰς τοῦ 'Ερωτοκρίτου [Etudes sur les sources de l'*Erotocrite*], Athènes 1938, p 13—18, où sont indiquées les ressemblances observées par Xanthoudidès entre l'*Erotocrite* et l'*Erophile*, Kriaras admet comme source de Cornaros le roman médiéval *Paris et Vienne*, mais après une minutieuse comparaison rejette l'affirmation de Cartojan que l'auteur de l'Erotocrite aura utilisé le remaniement italien d'Orvietano et il soutient que le poète cretois a utilisé bel et bien le roman français, soit dans l'original, soit dans une traduction italienne (p 103). Kriaras indique encore comme sources de l'*Erotocrite*, l'*Orlando furioso* de l'Arioste (p 103—134), ainsi que des contes du folklore grec (p. 145—151). Kriaras revient à nouveau en 1960 sur l'*Erotocrite* dans son article Χρονολογικά, μεθοδολογικὰ καὶ ἄλλα ζητήματα Θυσίας καὶ 'Ερωτοκρίτου [Problèmes de chronologie, de méthodes et autres questions relatives au *Sacrifice d'Abraham* et l'*Erotocrite*].

[4] K. Th Dimaras, 'Ιστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας [Histoire de la littérature néo-grecque], Athènes, II^e^ éd., p. 47—48 ; Georges Zoras, 'Ο Πωρικολόγος κατ' ἀγνώστους παραλλαγάς [Le *Porikologos* d'après des variantes inconnues], Athènes, 1958, p 24, soutient l'argument qu'il n'aurait pas appartenu à Ptochoprodome, car dans le *Porikologos* la satire politique à l'adresse de l'empereur byzantin ne manque pas Or, on le sait, Ptochoprodome adulait toujours les gens de la cour pour en soutirer des avantages matériels. A ce bizarre personnage, qui fut un poète satirique par excellence, on a atribué petit à petit presque toutes les œuvres satiriques byzantines qui circulèrent sous le manteau de l'anonymat (voir G. Zoras,

bureaucratisme a joui d'une large circulation dans le sud-est de l'Europe. Du grec, elle fut traduite non seulement en roumain mais encore en turc, en serbo-slovène et en allemand[5] Les satires byzantines connues sous le nom de *Porikologos* et le *Poulologos* continuent de préoccuper les spécialistes qui en font connaître de nouvelles variantes[6]

L'impression soignée, le glossaire, l'index et l'étude introductive permettent à ce recueil de répondre parfaitement aux exigences de la science. L'introduction fait plusieurs considérations relatives à l'apparition et à la circulation des livres populaires, considérations dont les historiens de la littérature devront tenir compte

Retenons encore que I. C. Chițimia et Dan Simonescu ont aussi publié une édition des livres populaires sous le titre *Halima și alte cărți populare* (Les *Mille et Une Nuits* et autres livres populaires) Dans leur *Note sur l'édition* (p. XIII) les deux éditeurs declarent que « le présent volume représente une partie d'une édition plus vaste... Eliminant maints textes et conservant les plus répandus sur le territoire de notre patrie, simplifiant l'apparat documentaire, nous avons dressé un sommaire destiné à intéresser des masses larges de lecteurs » On trouvera dans cette seconde édition, *Alexandria, Viața și pildele lui-Esop, Viața lui Bertoldo, Till Buhoglindă, Halima, Istoria lui Imberie și a Margaronei, Istoria vileazului Polițianu* En dehors des *Mille et Une Nuits* (*Halima*) dont on donne seulement des extraits, les autres récits sont publiés dans ce livre intégralement

Ariadna Camariano-Cioran

PROCOPIOS DIN CAESAREA, *Războiul cu goții*, traducere și introducere de H Mihăescu. Editura Academiei, București, 1963, 306 p. (Scriptores Byzantini, III) (PROCOPE DE CÉSARÉE, *La guerre avec les Goths*, introduction et traduction par H. Mihăescu Ed Académie, Bucarest, 1963, 306 p. (Scriptores Byzantini, III).

Cet ouvrage s'impose par son intéressante introduction et surtout par sa remarquable traduction du grec, dans une langue sobre et choisie

Dans son introduction, l'auteur nous informe sur Procope de Césarée, sa vie, son origine sociale, son éducation, ses études, son vaste savoir, son attitude politique pleine de contradictions.

Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui traitent de la guerre avec les Goths, ou qui donnent des informations relatives aux Slaves, a la mer Noire et au Caucase, aux populations germaniques, au Vésuve, Brittia, Thule et à l'industrie des soies.

---

op cit, p 24—25) Les spécialistes ont convenus que les poèmes ptochoprodromiques n'ont pas un seul auteur, ni n'appartiennent tous à la même époque (K Th. Dimaras, *op. cit*, p. 40).

[5] Ariadna Camariano, *Poricologos și Opsarologos grecesc*, Bucarest, 1939

[6] G. Zoras. Ἄγνωστοι παραλλαγαὶ τοῦ Πουλλολόγου, τοῦ Πωρικολόγου καὶ τοῦ Πτωχολέοντος [Variantes inconnues du *Poulologos*, du Porikologos et du Ptocholeon], dans « Βιβλιόφιλος », VIII (1954), p. 83 88 Du même, Ὁ Πωρικολόγος κατ' ἀγνώστους παραλλαγάς [Le Porikologos d'après des variantes inconnues], d'abord publié dans l'Hommage S. G. Mercati, *Silloge byzantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati*, « Studi bizantini e neoellenici », Rome, 1957, p. 411—426, puis réimprimé à Athènes, en 1958, avec quelques changements substantiels et avec l'acquisition d'une variante nouvelle Du même encore, Ὁ Πουλλολόγος κατὰ νέαν παραλλαγήν [Le Poulologos d'après une nouvelle variante], Athènes, 1956 Du même, également, Ὁ Πουλλολόγος [Le Poulologos] d'apres le codex d'Athènes, 701, Athenes 1960. Une édition critique de la satire Poulologos vient d'etre publiée par Stamatia Krawczynski, dans Berliner Byzantinische Arbeiten » XXII, cf « Byzantinoslavica », XXII (1961), n° 1, p 119.

Son introduction finit avec des informations sur l'empereur Justinien, le grand contemporain de Procope et sur Velisarios, le protecteur de Procope.

H. Mihăescu souligne l'importance et explique l'influence de l'œuvre de Procope — diffusion de manuscrits et traductions apparues dans diverses éditions — en indiquant le texte dont il s'est servi, ainsi que les traductions consultées.

Il ne pouvait travailler que d'après les textes de l'édition Teubnerienne de Jacobus Haury, 1906, mais il aurait bien fait de consulter aussi les traductions en latin de Dindorf, Bonn (1833—1838).

A sa riche bibliographie il ne faudrait pas manquer d'ajouter l'ouvrage posthume de C. Litzica, *Procopie din Caesarea (sec. VI p H) Contribuțiuni la topografia balcanică în evul mediu* (Procope de Césarée (VI^e siècle de n è). Contributions à la topographie balkanique du Moyen Age) (extr. du bulletin « Ioan Neculcea », fasc VI, 1926). Un ouvrage antérieur du même C. Litzica (*Der Meyerische Satzschluß in der byzantinischen Prosa* Mit einem Anhang uber Prokop von Kasarea, Inaug Diss Phil. Fakultat, Munchen, A Buchholz) nous donne des informations seulement sur les qualités du syle employé par cet auteur de la période de transition de l'Antiquité au Moyen Age byzantin.

Nous relevons l'intention de H Mihăescu (p. 22) « de garder au maximum possible le texte original de Procope, en en donnant une simple traduction ». Néanmoins, par ci, par là, la traduction pourrait être plus près de l'original. Prenons comme exemple le chapitre concernant l'invasion des Esclavines au-delà du Danube, aux environs de la ville Naissos — dans l'espoir d'occuper la ville de Théssalonique et d'autres cités voisines — ainsi que la rencontre avec les Antes de Germanos, neveu de l'empereur Justinien, qui était alors le commandant de la Thrace. Pourquoi le verbe ἀναπυνθάνεσθαι n'est-il pas traduit par « s'informer », mais par « demander » (Mihăescu, p. 200)?

Dans un autre passage (III, 40, 6) on n'a pas traduit les mots κατὰ κράτος = avec force. Procope (III, 40, 9) dit, d'une manière plus exacte et plus choisie, que « le sort lui a réservé de tomber malade subitement et de finir sa vie »

Nous nous arrêterons encore à un passage du travail de H Mihăescu (p 200) ayant trait à la caractérisation de Germanos par Procope · « Ainsi mourut Germanos, un homme brave et très capable, chef brillant d'armées et versé dans l'art militaire ». Plus fidèle au texte original de Procope serait la traduction suivante « Subitement disparut Germanos, un homme brave, très actif (δραστήριος) pendant la guerre, le meilleur des chefs, et un habile self-made man (αὐτουργός) » L'adjectif δραστήριος se trouve très fréquemment dans l'œuvre de Procope ayant rapport au verbe δράω (activer), la traduction la plus acceptable en serait « actif, énergique, dynamique, entreprenant » Les mots roumains (*vrednic, iscusit, priceput*) employés par Mihăescu étant très effacés, il serait désirable, que l'on préfère cette traduction pour le mot δραστήριος chaque fois qu'il se répète (13 fois) dans l'œuvre *De bello gothico*.

Il n'est pas très facile de comprendre exactement le sens des qualificatifs employés par Procope, qui possède la maîtrise de trouver des traits caractéristiques psycho-éthiques et s'y complait. Encore une remarque en ce qui concerne la traduction de H Mihăescu (p 74), là où Procope (De bello gothico, I, 27, 4) caractérise un lancier nommé Trajan · θυμοειδῆ τε καὶ δραστήριον Τραιανὸν ὄνομα (Un homme audacieux et digne du nom de Trajan) Nous omettons le fait que la traduction du mot grec θυμοειδῆ n'est pas « audacieux » terme pour lequel Procope emploie le mot τολμητής (De bello gothico, I, 2, 13 et II, 10, 10 ; De bello persico, I, 24, 52, De bello gothico, III, 25, 15), mais nous remarquons que l'auteur ne fait pas la discrimination entre τολμάω et δραστήριος, en traduisant ce dernier terme par « capable ». Nous proposons la traduction suivante pour la phrase ci-haut de Procope · « un homme appliqué du nom de Trajan ». Chez Procope (De bello gothico, IV, 19, 2) nous trouvons la phrase ἐς τὰ πάτρια ἤθη, ainsi que (IV, 26, 13) ἐς τᾶ Ῥωμαίων ἤθη qui est traduite par Mihăescu (p. 240 et 257) d'une manière

parfaite. Il serait interessant de poursuivre, chez Procope, la discrimination entre γῆ (voir IV, 19, 5) et ἤθη.

Nous souhaitons que ce bel ouvrage, nécessaire et utile aux spécialistes et à la portée du grand public, soit suivi, le plus tôt possible, par le volume *De aedificiis* et *Historia arcana*.

T. Sauciuc-Săveanu

Actes du XII^e Congrès International d'Etudes Byzantines Ochride, 10—16 septembre 1961, Belgrade, vol. I. 446 p , 1963 , vol. II, 616 p., 1964 ; vol. III, 435 p , 1964 (Comité Yougoslave des Etudes Byzantines)

Pour le progrès de la byzantinologie contemporaine, la grande importance du XII^e Congrès International d Etudes Byzantines, qui a eu lieu à Ochride en 1961, ne peut être contestée[1]. Le congrès a constitué un événement tout à fait spécial, par la massive participation des byzantinistes de nombreux pays et des plus différentes tendences, par le débat des problèmes fondamentaux de l'histoire de Byzance, par la discussion de quelques questions très controversées et complexes, — questions d'histoire économique et sociale, questions de politique interne et étrangère, d'histoire de l'art — et généralement, questions concernant le lieu de la civilisation byzantine et l'importance de son influence dans le monde slave Le congrès fut l'occasion de mettre face à face différentes conceptions sur l'histoire byzantine, une confrontation d'idées qui a permis une nouvelle affirmation de la byzantinologie marxiste, surtout dans les questions fondamentales.

Les trois volumes des Actes du Congrès, récemment parus, contiennent un nombre de huit rapports, dix-sept rapports complémentaires et presque cent trente communications, groupes en sept sections, ceux concernant l'histoire, l'art et l'archéologie étant les plus nombreux Dans leur ensemble, ces volumes embrassent de précieuses contributions, surtout les rapports et les rapports complémentaires, indiquant le stade auquel on est arrivé et les directions d'orientation pour de futures recherches. Dans les communications on a abordé tant des questions majeures que des aspects de détail, traités avec érudition. Nous pouvons affirmer que ces volumes reflètent le niveau de la byzantinologie contemporaine, les résultats obtenus et les tendances si variées qui se manifestent et qui concourent vers un seul but : une meilleure connaissance de l'homme et de la société byzantine, de la place occupée par ceux-ci dans l'histoire médiévale.

L'intérêt croissant pour l'histoire interne de Byzance, pour sa situation économique et sa structure sociale est aujourd'hui un trait caractéristique de la byzantinologie.

La littérature scientifique concernant la vie et la structure du village, d'un côté, et de la ville, de l'autre, est très riche et variée moins étudiée est l'évolution du rapport entre la ville et le village byzantin mais nous n'avons pas d'ouvrage d'ensemble sur ce problème.

L'étude de l'influence réciproque entre la ville et le village, le contenu de cette influence et ses caractéristiques font l'objet du rapport présenté par un groupe de savants soviétiques [2] :

---

[1] Sur les travaux du Congrès on a publié plusieurs comptes rendus . Z V. Udaltzova, XII *Международный конгресс византинистов в Охриде*, « Viz Vremenik », XXII/1963, p. 280—298 ; B. Zasterova-A. Dostál, *Le XII^e Congrès International des Etudes Byzantines*, « Byzantino-Slavica », XXIII/1962, p 347—353 , E Stănescu, *Congresul internaţional de studii bizantine de la Ohrida, septembrie 1961*, « Studii », XV (1962), n° 1, p. 187—192 ; P Wirth, *Der XII. Internationale Byzantinisten Congress in Ohrid*, « Byzantinische Zeitschrift », 54 (1961), p. 497—498.

[2] Les communications des savants soviétiques concernant l'histoire économique et sociale se trouvent dans le volume : *Византийские очерки*, Moscou, 1961.

N. V. Pigoulewskaia étudie la crise de la société esclavagiste aux IVe—VIe siècles, E. E. Lipchitz s'arrête sur quelques aspects complexes et controversés de l'histoire byzantine aux VIe — IXe siècles, M. I. Siuziumov esquisse les traits essentiels du processus de féodalisation aux IXe — —Xe siècles, A. P. Kajdan présente le contenu des relations féodales, entièrement cristallisées aux XIe —XIIe siècles.

Nous n'insisterons pas sur les opinions de ce rapport ou celles des rapports complémentaires, parce que au Congrès ont été présentées un certain nombre de conclusions sur les divers courants de la byzantinologie contemporaine, amplement développées et argumentées, connues par le monde scientifique international Les principaux problèmes du rapport, discutés aussi dans les rapports complémentaires de P. Lemerle, P. Charanis, A. Angelov, sont variés et très importants la définition et le contenu du féodalisme byzantin, la fin du monde antique, les transformations de l'Empire au VIIe siècle, l'importance de l'élément slave dans l'Etat, l'importance et l'évolution de la commune rurale libre dans la structure sociale, la ville byzantine — ses caractéristiques et son évolution historique —, le rôle de l'Etat dans la société byzantine et surtout dans la vie économique, les contradictions sociales et l'influence essentielle de la lutte de classe sur l'ensemble des relations sociales.

Les rapports entre la ville et le village byzantin ont évolué et se caractérisent par la domination du village sur la ville. La place prépondérante occupée par les éléments féodaux dans les villes a été l'un des facteurs du morcellement et de la décadence économique de l'Empire byzantin.

P. Lemerle et P. Charanis soutiennent que le féodalisme byzantin est une forme d'organisation politique, mais pas une structure sociale, en faisant des observations déjà rencontrées dans leurs études antérieures [3]. D. Angelov, d'accord avec l'opinion des auteurs du rapport principal, insiste sur le conditionnement réciproque du développement social-économique de la ville et du village byzantin, traitant aussi quelques aspects de ce problème durant les siècles XIII — XV.

Dans les nombreuses communications présentées dans la section d'histoire — les unes étroitement liées au thème du rapport principal — on a traité des problèmes sur la situation interne, économique, sociale et politique, ainsi que sur l'évolution des diverses régions de l'Empire.

Dans le problème du féodalisme byzantin, si discuté à l'occasion du rapport concernant les relations entre les villes et les villages byzantins, il est important d'établir le contenu et l'évolution de quelques institutions durant la période des Comnènes et des Paléologues. Particulièrement intéressante dans cette direction est l'érudite étude de H. Glykatzy-Ahrweiller, *La concession de droits incorporels. Donations conditionnelles.* Destinées à servir d'abord à la solution de quelques problèmes internes de l'Etat byzantin dans une période de prospérité, les donations conditionnelles ont conduit au morcellement de l'Etat même et ont eu des résultats néfastes pour la situation économique et politique de l'Empire. Dans l'analyse des diverses formes de privilèges on peut distinguer deux catégories, traitées séparément par l'auteur La première catégorie consiste dans la concession d''un revenu fiscal ou non. σολέμνιον qui est l'attribution personnelle et non héréditaire de l'impôt foncier rural ou des taxes et redevences et χαριστικιον, c'est-à-dire l'attribution des couvents et des *sékréta*, donc le revenu était reçu par le bénéficiaire du privilège. La deuxième catégorie représente la dévolution d'un revenu fiscal ou non, marquant le moment où un bénéficiaire s'interpose entre l'empereur et le contribuable, usurpant à la longue les fonctions de l'Etat Elle consiste dans la donation des parèques et porte le nom de *pronoia* ou *oikonomia.* Nous rencontrons dans les sources byzantines la *pronoia* stratiotique, l'octroi des parèques dont les débuts datent du temps des Comnènes et qui deviennent

---

[3] P Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes,* « Revue historique », 1958, *Recherches sur le régime agraire à Byzance,* « Cahiers de civilisation médiévale », 1959, 3 P. Charanis, *Some Remarks on the Changes in Byzantium in the Seventh Century,* « Melanges G Ostrogorsky », I, Belgrade, 1963, p. 71—77.

héréditaires. La concession de certaines régions, villages ou villes à titre héréditaire et qui a généré l'apparition des apanages au caractère féodal, est insuffisamment soulignée par l'auteur.

L'auteur conclut : « la paysannerie byzantine se trouve dans son ensemble sous l'autorité de personnes privées qui se sont substituées à l'Etat ; les paysans libres, tels que les sources des époques antérieures nous les présentent, ont cédé leur place à des parèques dépendant fiscalement du bénéficiaire de la dévolution, de la *pronoia* » (t II, p 114). L'analyse faite par H Glykatzy-Ahrweiller, bien que sommaire et unilatérale, indique les directions pour des recherches plus approfondies, nous présente certains aspects qui confirment l'existence d'une structure sociale féodale de l'Etat byzantin dans la dernière période de son existence.

La situation économique et la structure sociale des diverses régions incorporées à l'Empire byzantin sont souvent insuffisamment étudiées et encore mal connues O Lampsidis (*Où en sommes-nous de l'histoire des grands Comnènes*?) relève quelques aspects de l'histoire de l'Etat de Trébisonde qui n'ont pas reçu une solution définitive : histoire économique, ressources financières, l'importance du commerce de transit, l'organisation administrative, l'influence et la contribution à la civilisation. La publication et l'étude des sources, les recherches systématiques et l'élucidation de ces problemes sont le point de départ dans l'élaboration d'une synthèse véridique et complète concernant l'histoire de l'Etat byzantin de Trébisonde.

L'histoire de la ville balkanique médiévale fait l'objet des communications de E. Frances *La disparition des corporations byzantines*, et de N Todorov *Sur certains aspects des villes balkaniques au cours des XV^e—XVI^e siècles*

E. Frances, connu par ses quelques études sur l'histoire des villes byzantines [4], examine un problème encore non élucidé l'évolution des corporations byzantines et les causes de leur disparition. Il a existé, selon l'auteur, une liaison entre l'aristocratie bureaucratique et la population urbaine — marchande et artisanale — des grands centres de l'Empire. L'aristocratie féodale provinciale, victorieuse à la fin du XI^e siècle, a cherché de subordonner économiquement les villes en devenant la maîtresse du marché, déterminant par rapport à ses intérêts économiques l'évolution des relations avec les marchands italiens L'auteur émet ainsi l'hypothèse que le traité conclu en 1082 entre Venise et Byzance n'est pas lié directement au danger normand, mais correspond aux intérêts de l'aristocratie foncière, représentée par les Comnènes, en ce qui concerne l'exportation — celui des graines en spécial — et l'importation des objets de luxe. Dans les nouvelles conditions historiques, la réglementation par l'Etat de l'activité des corporations disparaît, n'étant plus mentionnée, dès le début du XII^e siècle, à l'exception de quelques cas particuliers. Selon E. Frances « L'explication de la disparition des corporations doit être recherchée dans le rôle que les éléments de la grande féodalité provinciale et les marchands latins avaient dans la vie économique des villes byzantines » (t. II, p. 101).

N. Todorov, étudiant le sort des villes à l'époque « post-byzantine », combat deux théories extrémistes : la première—appartenant à l'historiographie bulgare—insistant sur le caractère dévastateur de la conquête ottomane qui aura provoqué la disparition de la population autochtone des villes balkaniques ; l'autre — appartenant à l'historiographie turque — selon laquelle le développement économique de la Péninsule Balkanique aux XV^e et XVI^e siècles serait dû entièrement à l'élément turc qui aura créé une nouvelle civilisation. En partant du matériel des archives ottomanes, en grande partie inédit, N. Todorov montre qu'aux XV^e et XVI^e siècles il existait une population urbaine relativement nombreuse (8% de la population imposable) qui jouait un rôle important dans la vie économique et dans la perception des revenus fiscaux. D'importantes transformations ethniques ont existé dans les Balkans [5], mais l'islamisation de la population autochtone n'est pas négligeable. L'existence des centres urbains de cette période

---

[4] *La féodalité et les villes byzantines au XIII^e et XIV^e siècles*, « Byzantinoslavica », XVI (1955), p 76—96 ; *Arts et métiers à Byzance*, « Byzantinoslavica », XXV (1964)

[5] N. Todorov, *Quelques aspects de la structure ethnique de la ville médiévale balkanique* dans *Actes du colloque international des civilisations balkaniques*", Sinaia, 1962, p. 39—45.

n'est que la continuation d'une activité économique vigoureuse et prospère, datant de plusieurs siècles. L'auteur remarque en conclusion que « la présence d'une vie considérable urbaine dans les Balkans, a été une marque essentielle du féodalisme dans les Balkans, nonobstant les vicissitudes du sort politique des pays les constituant — le Byzance, la Bulgarie, la Serbie, l'Empire ottoman » (t. II, p 231).

Certains aspects de la situation administrative ou de quelques dignités et fonctions sont élucidés par J. Ferluga, N Oikonomides, T. Wasiliewski. L'origine du système des thèmes est très discutée et dans ce problème les opinions de G Ostrogorsky, A Pertusi, I. Karayanopoulos sont en général connues [6]. La chronologie des débuts des divers thèmes est moins étudiée, mais elle est très importante parce que la création d'un thème nouveau représente le pouvoir réel de l'Empire byzantin dans une région déterminée

À la fin du VIII^e siecle et au début du siècle suivant on a créé des thèmes nouveaux dans les Balkans

J Ferluga (*Sur la date de la création du thème de Dyrrachium*) étudie un passage d'une lettre de Théodore le Studite (Migne P. G. 99 Col. 1492 C) écrite entre les années 811 826. Il considère comme incontestable l'existence du thème de Dyrrachium avant l'année 826 et très probable avant 815. Dans l'ensemble des mesures économiques, fiscales et militaires, initiées par l'énergique empereur Nicephore I^er, le but du thème récemment créé était d'assurer une base puissante sur la côte adriatique, le lieu où se confrontaient les tendances byzantines, franques et arabes.

Outre le *Klétorologion* de Philothée et deux *taktika* *taktikon Uspenskij* et *taktikon Beneševič* un nouveau *taktikon* a été découvert dans la Bibliothèque de l'Escorial par N. Oikonomides (*Un taktikon inédit du X^e siècle*). Ce *taktikon*, daté par N Oikonomides entre 975 997, fournit de nouvelles données sur la situation des provinces et aussi sur l'évolution de quelques dignités honorifiques et militaires, nous offrant ainsi la possibilité d'esquisser un tableau d'ensemble de l'administration byzantine à la fin du X^e siècle.

T. Wasiliewski a étudié certains aspects de l'administration des thèmes de l'Empire aux XI^e—XII^e siècles (*Les titres de duc, de catepan et de pronoetes dans l'Empire byzantin du IX^e jusqu'au XII^e siècle*) [7]. La thèse de l'auteur s'oppose à l'identification des fonctions de duc et catepan Il admet cette identification seulement pour une période comprise entre les années 60 du XI^e siècle et 1086 Cette thèse nous paraît insuffisamment argumentée, aussi relevons-nous quelques informations négligées par l'auteur Dans le thème de Bulgarie qui, contrairement à ce qu'affirme Wasilievsky, fut créé pendant le règne de Basile II, on rencontre en 1118 David Areiaintes « κατεπανω Βουλγαριας » et Constantin Diogène « δουξ Βουλγαριας » en 1026 [8]. Quant au thème de Paristrion, apres l'année 1091 Demetrius Katakalon, « κατεπανω τοῦ παραδουναβου » [9] succède à Léon Nikerites « δουξ παραδουναβου ».

Les questions de politique externe ont été présentées au Congrès par un rapport et plusieurs communications. Dans son rapport *The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy*, D. Obolenski souligne que l'histoire de la diplomatie byzantine n'est pas encore écrite et qu'un vaste travail préparatoire est encore nécessaire. Il s'est proposé d'étudier l'évolution de

---

[6] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3. Auflage, Munchen, 1963 Idem, *Vizantije i Južni Sloveni*, « Jugoslovenski Istorijski Časopis », 1963 ; A Pertusi, *La formation des thèmes byzantines*, Berichte zum XI Internationalen Byzantinisten Kongress, Munchen, 1958 J. Karayanopoulos, *Die Erstehung der byzantinischen Themenordnung*, Munchen, 1959.

[7] Voir, par le même auteur, *Le thème byzantin de Sirmium-Serbie aux XI^e—XII^e siècles*, « Mélanges G. Ostrogorsky » II, Belgrade, 1964

[8] N Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, București, 1946, p. 120

[9] N Bănescu, *Sceau de Démétrius Katakalon, katépano de Paradounavon*, « Byzantinische Zeitschrift », t. XXXIX, 1940

l'histoire diplomatique sur un territoire limité — les frontières septentrionales — et de définir le rôle de la diplomatie byzantine dans l'apparition et la conservation de la civilisation en Europe d'est et de sud-est. Après une analyse détaillée de la situation de ces régions de frontière, Obolenski indique les buts et les traditions de la diplomatie byzantine. Les buts de cette diplomatie étaient la défense de la frontière contre les attaques des barbares et l'extension de la sphère d'hégémonie politique et culturelle de l'Empire. Les trois traditions, romaine, grecque et chretienne, étaient étroitement entrelacées, l'une des idées dominantes de la diplomatie byzantine étant celle de l'universalité. Les méthodes employées par la diplomatie byzantine étaient la diffusion du christianisme sous forme orthodoxe, les dons en argent et l'octroi des titres, les unions matrimoniales entre les chefs barbares et les filles apparentées à la famille impériale. Dans son rapport, Obolenski idéalise la diplomatie ecclésiastique dans ces régions, ne voyant pas clairement qu'elle était une expression de l'attitude politique du gouvernement impérial envers les voisins Obolenski remarque « As we look closer into the history of Byzantine diplomacy we may detect in its methods a curious duality · a mixture of conservatism and elasticity, of overbearing pride and extreme open-heartedness, of aggressive imperialism and political generosity », (t. I, p. 61), mettant en évidence que la diplomatie byzantine a été un facteur d'immense importance pour les peuples sud-est européens

G. Moravcsik, au cours d'un rapport complémentaire, montre l'évolution historique du contenu, des formes et des méthodes de la diplomatie byzantine s'adaptant continuellement aux nouvelles exigences et tâches, suivant en général l'évolution sociale et politique de l'Etat byzantin

Dans un autre rapport complementaire, D A Zakythinos inscrit quelques observations critiques en marge du rapport qui s'occupe des problèmes politiques externes seulement dans une région quelconque de l'Empire, il faut déplacer la recherche vers le centre de l'Empire — Constantinople — en faisant attention aux relations avec les grandes puissances médiévales. Selon Zakythinos, la diplomatie byzantine, comme d'ailleurs toute sa politique, a un caractère défensif. En attirant l'attention sur la liaison qui existe entre l'économie, les finances publiques et la diplomatie, Zakythinos indique quelques sujets de recherche La conclusion du savant sur la diplomatie byzantine, en général, est très intéressante. « Ce qu'on peut, dès à présent, affirmer c'est que la Diplomatie byzantine reflète les réalisations et les faiblesses de Byzance. Politiquement, une théorie étatique qui correspond difficilement aux réalités de l'Etat et de la société ; des réalités qui s'élèvent péniblement vers les exigences de la théorie. Au point de vue culturel, malgré tout, une ascension vers l'idéal de la foi et vers une synthèse de civilisation » (t. I, p. 319).

La connaissance du problème complexe des relations entre les Slaves et l'Empire byzantin est essentielle pour l'histoire interne de Byzance ainsi que pour sa politique extérieure, voilà ce qui constitue le sujet de quelques communications S Antoljak (*Unsere Sklavinien*) essaye d'établir la signification du terme Σκλαυηνια qui apparaît dans les sources byzantines à partir de Téophilacte Simocatta et Miracula Sancti Demetrii. Il identifie 8 cas différents dont les plus importants sont · Sklavinie de Macédoine près de Thessalonique (conformement à la chronique de Téophanes), sur la côte de la mer Adriatique, les premières formations politiques serbes, et en Pannonie.

Quelques aspects de l'histoire des Slaves et des Avares aux VI[e] et VII[e] siècles—période ou l'on n'atteignit pas une symbiose complète — forment l'objet de l'étude signée par B Zasterova *Beitrag zur Diskussion uber den Charakter der Beziehungen zwischen Slawen und Awaren.* Sur le même sujet, P. Goubert fait une série de précisions chronologiques (*Les guerres sur le Danube à la fin du VI[e] siècle d'après Menandre le Protecteur et Theophylacte Simocatta*)

Dans leurs communications Burmov (*Zur Frage der gesellschaftlich-okonomischen Verhaltnisse bei den Sudostslawen wahrend des 6. und 7 Jahrhunderts*), R Benedikty (*Die auf die fruhslawische Gesellschaft bezugliche byzantinische Terminologie*) et H Evert-Kapesowa (*Quelques remarques sur la colonisation slave*), apportent des contributions substantielles à l'égard de l'évolution de la structure sociale des Slaves méridionaux, avant et après l'établissement dans les Bal-

kans, de la colonisation slave et d'autres aspects peu connus : faute de sources, H. Evert-Kapesowa attire encore une fois l'attention sur l'importance du matériel archéologique dans la connaissance de l'histoire interne, de l'histoire rurale byzantine pendant les siècles VII et IX.

Parmi les communications concernant d'autres aspects de la politique étrangère byzantine, nous faisons remarquer l'étude de R. Cessi, *Venezia e Bizancio nei primi secoli del governo ducale*. L'auteur soutient que la continuation de la tradition romaine dans le cadre de la vie vénitienne a été plus forte que celle byzantine, et fait en même temps beaucoup de précisions très importantes en ce qui concerne les premières relations politiques entre Venise et Byzance.

Une des méthodes employées couramment par la diplomatie byzantine était de donner un aspect théologique à certains problèmes qui ne l'avaient presque pas. L'auteur fait d'importantes observations sur les rapports entre Byzance et le monde médiéval — spécialement le monde musulman — en soulignant l'aspect politique de la coexistence des deux empires, chrétien et musulman, coexistence reconnue sur base d'égalité, en partant du rapport réel de forces.

Quelques aspects concernant les relations internationales dans les Balkans font le sujet des communications de R. Guilland (*Byzance et les Balkans sous le règne d'Isaac II Ange — 1185—1195*) et de H Inalcık (*Byzantium and the Origins of the Crisis of 1444 under the Light of turkish sources*) R. Guilland insiste sur les circonstances qui ont mené, pendant les dernières décennies du XII[e] siècle, à la fin de l'hégémonie byzantine dans les Balkans. La création d'une alliance des peuples slaves dans cette région représente une nouvelle étape dans le destin historique de ceux-ci et de Byzance L'Empire byzantin, affaibli à la fin de la dynastie des Comnènes, devait faire face à de graves problèmes internes et externes. Parmi eux, celui que l'auteur considère comme le plus important est la révolte des frères Assan en 1185 Ce moment est interprété par lui comme « une lutte nationale bulgare », ce qui ne correspond pas à la réalité, selon notre opinion. Les causes de ce mouvement, qui n'on pas été expliquées par R. Guilland, sont nombreuses, et premièrement on doit tenir compte du joug byzantin [10].

L'anarchie féodale, par exemple l'insurrection d'Alexis Branas, a particulièrement favorisé la révolte Il y a peu de sources la concernant et le problème de la participation ethnique à ce mouvement est très controversé [11]. R. Guilland considère qu'à cette révolte ont participé seulement les Bulgares. Il parle aussi des Vlaques balkaniques, montrant qu'ils étaient connus comme étant toujours prêts à la révolte dans leurs montagnes. Nous sommes d'avis que les Vlaques, nom qui désigne une population différente des autres éléments ethniques balkaniques, ont participé à ce mouvement, aussi activement que les Bulgares et les Grecs. L'affaiblissement de l'Empire, l'alliance des frères Assan avec les Coumans, la troisième Croisade et l'activité de Frédéric Barberousse, sont seulement quelques-unes des circonstances qui ont mené à l'apparition d'un nouvel Etat dans les Balkans, et à son développement ultérieur.

La communication de H. Inalcik souligne une fois de plus l'importance des sources turques pour l'histoire balkanique et spécialement pour une meilleure connaissance des étapes de la conquête ottomane.

Dans la discussion qui a porté sur quelques aspects plus importants de la culture et de l'art byzantins au Congrès d'Ochride, on a vu se manifester la tendance positive des byzantinologues de souligner surtout le côté de la diffusion des formes byzantines à l'Ouest, en Orient, en Italie, dans l'archipel grec et spécialement en territoire balkanique — phénomène d'une importance fondamentale quand on apprécie le rôle historique de Byzance.

Un des problèmes les plus débattus de la culture matérielle et de l'art a été synthétisé dans le titre même du principal rapport dédié, par un groupe de chercheurs yougoslaves, aux rela-

---

[10] Cf. G. G. Litavrin, *Болгария и Византия в XI—XII вв*, Moscou, 1960, p. 427—463 ; D. Angelov, *История на Византия*, Sofia, 1963, p 209—213.

[11] G. G. Litavrin, *op. cit.* ; D. Angelov, *op. cit.*, N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : la création et le caractère du deuxième Empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943.

tions entre l'architecture de l'antiquité tardive et celle du Moyen Age, dans les régions centrales balkaniques · *L'Architecture de la basse antiquité et du Moyen Age dans les régions centrales des Balkans* Les cinq communications du rapport rédigés par Dj. Bosković, Dj. Stričević (*La rénovation du type basilical dans l'architecture ecclésiastique des pays centraux des Balkans aux IXᵉ—XIᵉ siècles, L'Eglise ronde de Preslav et le problème des traditions paléobyzantines dans l'architecture balkanique du Moyen Age, Eglises triconques médiévales en Serbie et en Macédoine et la tradition de l'architecture paléobyzantine*) et I. Nikolaević-Stojković (*L'Ornement architectural de la basse antiquité et du Moyen Age dans les régions centrales et orientales de la péninsule balkanique*) d'une part, le rapport complémentaire du savant bulgare K. Mijatev, de l'autre, ont amplement discuté — ainsi que l'indiquent les titres — le problème tant disputé d'échos romains tardifs et paléobyzantins dans l'architecture du Moyen Age balkanique, en ce qui concerne le plan et la décoration monumentale, c'est-à-dire la question de la reprise, pour des raisons diverses, des formes antiques des Vᵉ—VIᵉ siècles dans les monuments des IXᵉ—XIᵉ siècles. La continuité des centres urbains les plus importants des Balkans — qui n'ont pas cessé d'exister malgré les invasions à l'époque romaine tardive et paléobyzantine — a permis la perpétuation de certaines traditions dans la construction et a orienté l'inspiration des bâtisseurs des IXᵉ—XIᵉ siècles vers les monuments erigés quatre ou cinq siècles plus tôt, dans les mêmes régions balkaniques. D'autre part, cette inspiration des monuments paléobyzantins ne rend point nécessaire de postuler une continuité dans l'art de construire entre la fin du VIᵉ siècle et la seconde moitié du IXᵉ, c'est-à-dire entre l'époque de la pénétration slave et le point culminant du premier Etat bulgare en Balkans. Il s'agit ici — soutient-on dans une des interventions écrites yougoslaves — d'un geste politique plutôt, que Dj Stričević croit en rapport avec le développement du plan basilical à l'époque des plus illustres chefs bulgares, Boris et Siméon. L'apparition aux IXᵉ—XIᵉ siècles dans la péninsule balkanique des variantes du type basilical a posé aux chercheurs un tas de questions de la résolution desquelles dépend l'éclaircissement de nombreux aspects fondamentaux de la culture médiévale bulgare. Vu le fait que dans la Byzance contemporaine le type basilical était depuis longtemps abandonné en faveur de celui en croix grecque inscrite et aux coupoles, son apparition balkanique représenterait un anachronisme que les savants ont expliqué par certaines influences asiatiques, nord-pontiques, mais surtout par celle — considérée de manières différentes — de quelques prototypes autochtones antérieurs

En réfutant l'idée d'attribuer au Moyen Age certaines constructions considérées plutôt paléobyzantines (de Messembria, d'Aboba), Dj. Stričević soutient—en ce qui concerne les monuments de type basilical aux IXᵉ—XIᵉ siècles (St. Sophie d'Ochride, Prespa, Vranište, Prizren, Serres, Manastir, Prokuplje) — la thèse de leur inspiration de l'époque de Justinien : « Chacune de ces basiliques (il se réfere à celles des IXᵉ—XIᵉ s. — *n n.*), au point de vue de son aspect général aussi bien qu'au point de vue de chacun des éléments dont elle est composée trouve des parallèles non seulement parmi les monuments appartenant à ce même groupe, mais aussi parmi de nombreuses basiliques paléobyzantines de cette région » (t 1, p. 205).

Ce phenomène, il l'explique — dans le rapport présenté au Congrès d'Ochride, de même que dans ses contributions plus récentes [12] — par le désir des chefs bulgares de marquer leur prestige politique et culturel par la renaissance des formes antiques romaines et paléobyzantines. En d'autres termes, ce retour aux formes révolues dans l'Empire n'est point, sans doute, « une conséquence de l'influence culturelle de Byzance sur l'architecture bulgare, mais plutôt la manifestation de la tendance consciente de ceux qui donnaient les fondements idéologiques de cette architecture pour continuer l'ancien art représentatif romain » (t. I, p. 208) [13]. Intéres-

[12] Dj. Stričević, *I monumenti dell'arte paleobizantina in rapporto con la tradizione antica ed all'arte medioevale nelle regioni centrali dei Balcani*, dans « Mélanges Georges Ostrogorsky », II, dans *Recueil de travaux de l'Institut d'études byzantines*, Belgrade, 1964, p. 399—415.

[13] Nous retrouvons cette idée récemment exprimée par M. Tonceva, *Les traditions de l'art ancien bulgare*, dans *La culture médiévale bulgare*, 1964, p. 127.

sante dans ce qu'elle a d'essentiel, trouvant des parallèles dans d'autres circonstances de l'histoire de l'art européen au haut Moyen Age — la politique des constructions de Charlemagne n'échappe point aux comparaisons —, soutenue par un élément d'idéologie médiévale aussi, cette hypothèse ne peut et ne doit pas écarter la raison immédiate, matérielle de l'érection des monuments religieux de ce genre, c'est-à-dire le caractère relativement plus simple et plus rapide de la construction d'un type monumental dont l'élaboration avait une longue histoire balkanique[14].

Si entre les monuments paléobyzantins et ceux du Moyen Age de type basilical il y a un rapport, malgré les diverses explications qu'on pourrait en donner, il est beaucoup moins sûr dans le cas du type triconque. D'après la remarque du même Dj. Stričević — qu'il reprend dans d'autres ouvrages encore [15] — les monuments funéraires, les baptistères et les *martyria* romains et paléobyzantins n'ont pas joué un rôle sans importance dans l'apparition du type triconque aux Balkans, type qui aux IX^e—XI^e siècles, dans la région d'Ochride, rappelle les monuments de l'époque justinienne de Caričin Grad et Kursumlja. « Mais cette impression-ci — concluait prudemment Stričević — ne représente pas par elle-même une base suffisamment sûre pour une conclusion quelconque, déterminée sur le rapport mutuel des églises triconques balkaniques du VI^e et celles des IX^e—XI^e siècles » (t I, p 239) La continuité ininterrompue de la construction des monuments triconques du VI^e au X^e siècle, d'Italie jusqu'à la région de Sinaï, est un fait qui mérite à son tour d'être retenu dans la discussion sur l'aspect balkanique du problème Le manque d'un lien entre les deux époques ne constitue pas moins un obstacle pour l'éclaircissement d'une évolution qui intéresse aussi — on ne doit pas l'oublier — les historiens de l'art roumain ancien.

Une communication séparée a pour objet la bien connue église ronde de Preslav, l'un de ces monuments importants dans la discussion desquels les spécialistes dans l'architecture balkanique et byzantine se trouvent en pleine controverse.

Constatant des analogies — pour l'espace central, c'est-à-dire la salle ronde voûtée d'une coupole, pour les chapiteaux et les corniches d'inspiration hellénistique — avec les édifices de Constantinople et de Ravenne des V^e —VI^e siècles, les savants yougoslaves (Dj. Bosković, Sv. Radojčić et surtout Dj. Stričević) ont manifesté leur désaccord envers la datation de l'eglise ronde de Preslav au X^e siecle (datation soutenue par K. Mijatev dans le rapport complémentaire présenté au Congrès) montrant qu'elle « appartient à une époque plus ancienne (que le X^e siècle — *n n*) et n'offre point, comme cela semblait à la plupart des auteurs, des documents directs pour le problème des rapports entre l'architecture de la Basse Antiquité et celle du Moyen Age dans les parties centrales de la Péninsule Balkanique » (t I, p 223)

Complétant le tableau des relations de l'architecture médiévale centrale-balkanique avec celle de l'antiquité romaine tardive et paléobyzantine, le rapport concernant l'ornement architectural visait d'abord l'evolution de quelques motifs, leurs différences et les similitudes (par exemple, dans le cas du motif de la feuille d'acanthe bien connu aux V^e—VI^e siècles, on remarque aux XI^e—XII^e siècles déjà son développement en motif isolé en forme de cœur). L'apparition des motifs paléobyzantins dans la sculpture balkanique médiévale ne semble pas devoir être liée aux mêmes circonstances que les éléments de plan, I Nikolaević-Stojković émettant l'hypothèse, très proche de la vérité, croyons-nous, de l'introduction, après la conquête impériale au XI^e siècle, des formes ornementales anciennes « que la sculpture byzantine avait continué à développer sur la partie de son territoire à l'abri des invasions barbares » (t I, p 243) Nous avons exprimé plus haut la conviction que cette hypothèse a pour elle toutes les chances

[14] Nous rappelons le fait que parmi les chercheurs yougoslaves, V. Korać a manifesté quelques réserves vis-à-vis de la thèse de Stričević, remarquant que dans d'autres régions encore — au Péloponnèse, dans les provinces orientales — on a employé aux IX^e—XI^e siècles le plan basilical (*Sur les basiliques médiévales de Macédoine et de Serbie*, dans *Actes du XII^e Congrès d'études byzantines*, III, p. 173—186) : « on peut même parler d'une rénovation constante de la basilique dans l'architecture byzantine » (p. 184).

[15] Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 413—414

d'être juste, par ce qu'elle tient compte du caractère plus mobile des motifs décoratifs qui ont pu pénétrer en territoire bulgare le lendemain de la victoire byzantine et d'autre part, de la nécessité d'une application artistique particulière dans le domaine de la sculpture ornementale en pierre, d'une intention esthétique supérieure, difficile, quand même, à concevoir dans les conditions balkaniques des VII^e—IX^e siècles.

Les problèmes complexes, — et souvent compliques au cours des recherches mêmes —, de l'époque du haut Moyen Age n'ont pas été résolus, les deux positions déjà indiquées s'affirmant à Ochride avec beaucoup de clarté, avec l'intention évidente d'élucider d'un point de vue propre, non pas seulement des problèmes d'architecture ou de culture matérielle, mais la presque totalité des problèmes de culture et d'histoire balkanique de cette époque.

Soutenant les thèses du rapport complémentaire de Mijatev, les chercheurs bulgares J. Vîjarova (*К вопросу о материальной культуре Плиски и Преслава*), V Ivanova-Mavrodinova (*La Civilisation de Preslav*) et S. Stancev (*L'Architecture militaire et civile de Pliska et de Preslav à la lumière de nouvelles données*) ont rejeté dans leurs interventions l'attribution à l'époque romaine et paléobyzantine des monuments de Pliska, de Preslav et d'autres centres considérés par eux des créations bulgares. Soulignant l'héritage hellénistique du premier art bulgare, faisant une parallèle entre le procédé de la décoration monumentale à céramique peinte ou émaillée et la décoration des monuments orientaux des IX^e—XII^e siècles, affirmant enfin que toute l'architecture militaire, civile et religieuse des principaux centres bulgares « est née à l'époque des Bulgares et utilisée par la population bulgare » (t III, p. 351), les chercheurs indiqués plus haut n'apportent, à l'appui de leur thèse, d'autre argument particulièrement concluant que celui, beaucoup discuté, du manque des traces romaines et byzantines dans ces sites. Evidemment, dans une phase d'une pareille discussion les conclusions précises sont impossibles, de nouvelles recherches des collègues bulgares étant nécessaires pour l'éclaircissement, à l'aide de l'archéologie, de certains problèmes fondamentaux (la situation de la couche tant discutée, de vie paléobyzantine à Pliska et Preslav, par exemple).

Le caractère encore relatif et controversé de ce problème discuté à Ochride sera plus évident encore si nous rappelons l'intervention polémique de D. Krandžalov (*Sur la théorie erronee de l'origine protobulgare de la cité près d'Aboba* (*Pliska*) contre la thèse Škorpil-Uspenski Acceptée par plusieurs spécialistes bulgares d'aujourd'hui qui localisent la première capitale bulgare dans la proximité d'Aboba, cette thèse est réfutée par Krandžalov qui considère Aboba une ville romano-byzantine et non pas un « camp fortifié » des VII^e—IX^e siècles. Le professeur d'Olomouc, bien connu par ses recentes contributions sur l'histoire balkanique du haut Moyen Age [16], remarque à cette occasion qu'une « ...circonstance tres caractéristique est que chez tous les savants qui persistent sur l'origine protobulgare et slave de la ville forte près d'Aboba, on ne trouve pas de matériel comparatif protobulgare ou slave, mais seulement un matériel comparatif romano-byzantin » (t. III, p 201). Des contributions de détails mais, parfois d'une plus large portée sur l'architecture paléobyzantine (A Sonje, *Il battistero della basilica eufrasiana di Parenzo*), byzantino-balkanique (A Khatchatrian, *Annexes des églises byzantines de plan central*, At Milcev, *Neuentdeckte mittelalterliche kreuzkuppelartige dreikonchale Kirche in der Umgebung vom Dorfe Kulata*, K. Tomovski, *Neue Angaben uber die Erbauung der Kirche der Mutter Gottes — Bolnička* et I. Zdravković — V. Iovanović, *La forteresse de Zvečan*) ont complété le tableau général du chapitre d'architecture au congrès d'Ochride.

A cette même occasion l'attention des savants de prestige international a été attirée par la peinture byzantine et balkanique, complétant le rapport de V N. Lazarev (*Живопись XI—XII веков в Македонии*). Guidé par le principe de découvrir les éléments d'école locale

---

[16] D. Krandžalov, *Comment distinguer dans les matériaux archéologiques des pays balkaniques la population locale romanisée des Slaves et des autres éléments ethniques*, dans *Acta Univ. Palackiana Olomucensis*, Hist., 7, 1964, p 5—43.

souvent nommée, d'un terme pas toujours très bien justifié « nationale », V. N. Lazarev a pu distinguer quelques monuments des plus importants de peinture macédonienne des XI^{e}—XII^{e} siècles (à Ochride, Castoria, Nerezi, Kurbinovo) qui représentent les splendides précurseurs de la peinture serbe du XIII^{e} siècle, dues aux maîtres soit arrivés de Constantinople ou de Thessalonique, soit formés dans les centres locaux. Leurs relations avec Thessalonique et avec la capitale sont discutées par V. N. Lazarev — qui souligne les éléments de rapport entre les fresques du XI^{e} siècle de St Sophie d'Ochride et l'art constantinopolitain — et par Sv. Radojcić qui y entrevoit quelques influences d'une école attachée à la Patriarchie de Constantinople. Signalant les difficultés existant encore dans les études sur l'art byzantin des XI—XII^{e} siècles, O. Demus s'est prononcé contre le procédé de dater les fresques de Macédoine sur des bases exclusivement stylistiques. Elevant en même temps ses conclusions au niveau d'une interprétation générale, le savant viennois remarque dans la diversité des centres locaux de peinture les éléments d'unité de l'art byzantin contemporain, caractéristique accentuée pour la peinture de Macédoine au XI^{e} siècle au cours de l'intervention de St. Pelekanidis.

Au chapitre peinture murale, enluminures et mosaïques byzantines et balkaniques, les spécialistes réunis à Ochride ont émis leur opinion sur des questions de détail, ont précisé nombre d'aspects iconographiques, ont signalé des fresques et des mosaïques nouvellement découvertes, ou enfin—et cela nous intéresse en premier lieu, ont discuté des thèmes d'une plus haute portée. Parmi eux nous rappelons la contribution de C. Krestev (*Sur la renaissance balkanique aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles*) où l'auteur s'arrête à ce qu'il appelle «la Renaissance » ou, avec un terme moins indiqué, croyons-nous — de par son extension même et son caractère antithétique, — « la Renaissance médiévale de l'Orient ». Soulignant le fait que le phénomène de l'évolution spirituelle, de même que celui d'épanouissement général politique, économique et social de la Péninsule Balkanique aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles n'ont pas été suffisamment intégrés dans l'histoire européenne, Krestev indique comme motif de cette carence le fait « que les éléments composants de la Renaissance de la Péninsule Balkanique subsistent à travers son histoire au Moyen Age et ne sauraient être comprimés dans un évènement historique ou dans un mouvement brusque et ascendant, comme ce fut le cas pour la Péninsule italienne » (t. III, p. 206).

Le niveau élevé de la vie urbaine dans l'Empire byzantin, la vive présence de l'heritage antique ont permis à Byzance la perpétuation d'une situation de « renaissance » culturelle et artistique, phénomène récemment remarqué par Otto Demus[17] et applicable à la situation balkanique des XIII^{e}—XIV^{e} siècles. L'échange continuel de biens et d'idées entre l'Italie et Byzance au haut Moyen Age, les croisades, les rapports économiques des Vénitiens, des Genois et des Pisans avec l'Empire, ont déterminé, parmi d'autres facteurs, la pénétration de la « maniera greca » dans la peinture de Duecento, l'arrivée sur la terre italienne, et plus loin, dans l'Occident, d'éminents représentants de l'humanisme byzantin de l'époque des *Paléologues*. Dans ces échanges les Balkans ont eu, évidemment, un rôle de premier ordre. Connaissant mieux la peinture bulgare des XIII^{e}—XIV^{e} siècles, Krestev s'arrête à ce qu'il considère une synthèse entre l'esthétique byzantine de l'époque et les nouvelles tendances, réalistes et humanistes Nous ne pouvons pas moins ajouter que les œuvres des peintres de Serbie ou de Mistra complètent le chapitre de la peinture balkanique « renaissante » Les mêmes problèmes sont discutés par P. Milojković-Pepek (*La Formation d'un nouveau style monumental au XIII^{e} siècle*) qui remarque lui aussi les antécédents du XII^{e} siècle dans la peinture balkanique de l'époque qui l'intéresse, la coexistence des deux styles — l'un linéaire, schématique, l'autre anatomique et plastique —, les rapports avec la peinture de Constantinople après 1300 et le fait, intéressant pour le phénomène de continuité artistique dans la sphère byzantine, de l'existence des modèles des X^{e}—XI^{e} siècles pour les maîtres du XIII^{e}.

---

[17] O Demus, *L'Art byzantin dans le cadre de l'art européen*, dans *L'Art byzantin, art européen*, Athènes, 1964, p. 90.

Complétant le tableau de la peinture byzantine et balkanique au Moyen Age, certains auteurs ont apporté des contributions importantes, signalant des monuments peints du mont Athos (V. Djurić, *Fresques médiévales à Chilandar*), de Chypre (A. H S Megaw, *Twelfth Century Frescoes in Cyprus*, A. Stylianou, *Some Wall-Paintings of the Second Half of 15th Century Cyprus*), des témoignages pour les échos de la peinture murale byzantine et des manuscrits qui ont circulé dans les milieux romans du XII^e^ siècle (Z. Kádár, *Cycle de fresques à Feldebro représentant Caïn et Abel*, M. L. Concasty, *Vierge Eleousa d'une bible romane*), ou de certaines présences occidentales dans les régions d'art byzantin au XIII^e^ siècle (K Weitzmann, *Crusader Icons on Mount Sinai*), discutant les nombreux et difficiles problèmes d'iconographie (S. Der Nerssesian, *La Peinture arménienne au VII^e^ siècle et les miniatures de l'Evangile d'Etchmiadzin*, P. Mijović, *Une Classification iconographique de ménologes enluminés*, M. Wenzel, *Some Notes on the Iconography of St Helen*, A. Stojanović, *Une Contribution iconographique de l'architecture peinte dans la peinture médiévale serbe*), ou essayant de distinguer les éléments d'influence artistique italo-crétoise au XVI^e^ ou russe au XVIII^e^ siècle sur la peinture serbe à la fin de l'époque médiévale (D. Medanović; *Die italo-kretische Malerei und die serbische Graphik des 16. Jahrhunderts*, P. Vasić, *Les Influences russes dans l'art serbe du XVIII^e^ siècle*).

A côté de la peinture murale et des manuscrits, l'art de la mosaique, illustre entre toutes les manifestations byzantines, a attiré l'attention des historiens d'art au Congrès d'Ochride. Les contributions dans ce domaine ont été assez nombreuses, relatives à l'étude des fameuses mosaiques — encore existantes ou disparues, mais connues par l'intermédiaire des dessins des artistes occidentaux aux XVIII^e^—XIX^e^ siècles — de la St. Sophie constantinopolitaine (C. Mango, *The Lost Mosaics of St Sophia, Constantinople*[18], S Eyice, *Une nouvelle hypothèse sur une mosaïque de Sainte Sophie à Istanbul*, G. P. Galavaris, *Observation of the Date of the Apse Mosaic of the Church of H. Sophia in Constantinople*), ou aux mosaiques découvertes dans les coins les plus éloignés de la sphère byzantine (M. Chebab, *Mosaïques découvertes au Liban*)

A la sculpture monumentale et à l'ornement architectural qui accompagnent presque toujours l'architecture, ont été dédiées quelques interventions, portant soit sur le phénomène de perpétuation des traditions classiques gréco-romaines (G Agnello, *Il problema della provenienza delle sculture bizantine della Sicilia*, A. Banck, *Quelques monuments de l'art appliqué byzantin du IX^e^—XII^e^ s.*), soit sur les influences de certaines régions artistiques avoisinées, celle arabe par exemple (G. C. Miles, *Classification of Islamic Elements in Byzantine Architectural Ornament in Greece*[19], soit enfin, sur les rencontres au bord du Danube, dans les régions de permanentes confluences culturelles et artistiques, avec les échos de l'art roman occidental (A. Horvat, *Die Skulpturen mit Flechtbandornament aus Syrmien*).

Enfin l'art de l'orfèvrerie d'une signification et d'une ampleur qu'il n'est point nécessaire de souligner pour le haut Moyen Age européen et, surtout, pour les régions byzantines —, s'est avéré une fois de plus un chapitre difficile par la pluralité d'influences et par sa diffusion particulière

Se référant à la circulation des types de parure couramment usités dans les pays balkaniques, en Moravie ou en Russie — et, ajoutons-nous, pas moins sur le territoire roumain — au haut Moyen Age (M Corović-Ljubinković, *Les Influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IX^e^ au XII^e^ siècle*), aux destinées locales, balkaniques de l'argenterie d'influence orientale et byzantine (B. Pecarski, *Byzantine Influences on Some Silver Bookcovers in Dalmatia*, V. Han, *Une Coupe d'argent de la Serbie médiévale*), les auteurs mettent en évidence un aspect de

---

[18] Pour des détails plus nombreux, voir l'ouvrage du même auteur, *Materials for the Study of the Mosaics of St. Sophia at Istanbul*, « The Dumbarton Oaks Research Library and Collection », Trustees of Harvard University, Washington, District of Columbia, 1962.

[19] Pour ce problème, voir aussi l'article plus récent du même auteur, *Byzantium and the Arabs : Relations in Creta and the Aegean Area*, dans « Dumbarton Oaks Papers », 18, 1964, p. 1—32 et O. Grabar, *Islamic Art and Byzantium*, ibidem, p. 67—88.

la synthèse produite dans l'orfèvrerie sud-est européenne, évidente aussi dans celle roumaine, particulièrement valaque aux XIV^e—XVI^e siècles.

Si le Congrès d'Ochride a marqué un événement dans l'histoire des recherches sur la culture matérielle, et surtout sur les arts plastiques byzantins ou d'influence byzantine — tout un volume leur étant dédié — ni les rapports généraux et complémentaires sur la littérature et la musique byzantines n'ont manqué, non plus, à cette occasion. Dans l'analyse des œuvres de ces domaines on a aussi remarqué l'évidente tendance à distinguer les effets de l'influence de Byzance dans le monde contemporain et premièrement dans celui slave médiéval. Sous le titre *The Slavic Response to Byzantine Poetry*, R Jakobson s'est approché, dans le rapport général présenté au Congrès, de l'aspect technique des traductions slaves d'après des originaux grecs — livres liturgiques ou œuvres patristiques —, soulignant les similitudes des recherches sur les traductions littéraires et les transpositions musicales, similitudes du reste normales, dérivées de la nature même de ces deux domaines artistiques.

Un intérêt particulier a présenté, à notre avis, l'intervention du savant bulgare I Dujčev a propos du problème des traditions dans la littérature slave médiévale, problème qu'on a rencontre aussi, dans le cas de l'architecture, de la peinture ou d'autres domaines de l'art plastique Partant d'une juste remarque . « s'il n'était pas possible alors de concevoir la conversion au christianisme d'un peuple, quel qu'il fût, sans recourir aux grands foyers de la foi — Constantinople pour les peuples de l'Orient et de la Peninsule Balkanique, Rome pour les peuples de l'Occident — on n'était pas aussi en état de penser à créer une littérature chrétienne n'ayant aucun rapport avec la littérature chrétienne déjà existante en grec et en latin » (t. I, p. 412), Dujčev observe un fait important et significatif dans le monde slave on n'a traduit pas seulement d'après les textes sacrés orthodoxes ou d'après les textes apocryphes répandus dans les milieux slaves hérétiques, mais aussi d'après des œuvres paléochrétiennes, antiques païennes, d'après des chroniqueurs byzantins (Malalas, Syncellos, Hamartolos, Zonaras, Manasses sont du nombre), d'après des monuments de droit byzantin, des poésies (Kassia, Romanos Melodos, Cristophore de Mitylene), d'après des romans familiers aux regions byzantines (le grand *Roman d'Alexandre*, les récits d'Esope), d'après des œuvres scientifiques (Le *Physiologue*, par exemple). Si nous ajoutons le fait que c'est par ces traductions slaves que les œuvres byzantines dont les originaux ont disparu nous sont connues, et d'autre part la circonstance que par ces traductions, des peuples non-slaves aussi — les Roumains par exemple — ont eu, au Moyen Age, la possibilité de connaître le trésor littéraire byzantin ou de tradition byzantine, nous pourrons apprécier à sa valeur réelle, la discussion, au Congrès d'Ochride, d'un problème d'une telle portée.

Des questions concernant la littérature historique byzantine ont été présentées dans quelques communications. Poursuivant ses préoccupations pour les historiens byzantins du XV^e siècle, V. Grecu a préparé une édition critique de l'ouvrage historique de Sphrantzes, qui paraîtra prochainement. Dans sa communication, qui est en quelque sorte une introduction à cette édition critique, V Grecu énumère les manuscrits, discute sur le nom de Sphrantzes et insiste sur les valeurs historiques, littéraires et linguistiques de ses mémoires. (*Das Memoirenwerk des Georgios Sphrantzes*)

La nécessité de nouvelles éditions critiques des historiens byzantins est de plus en plus pressante Le problème d'une édition critique de la chronique de C. Manassès est envisagée par O. Lampsidis (*L'édition critique de la chronique de Constantin Manassès*) L'auteur insiste sur la tradition manuscrite, — en indiquant le manuscrit de base — sur le titre de cet ouvrage qui doit être Χρονικὴ σύνοψις, sur les traditions slaves et leur importance.

S. Antoniadis (*Le chroniqueur vénitien Zancarvolo et les rapports de Venise avec les Crétois et l'empereur de Byzance au XIV^e siècle*) signale une nouvelle source de l'histoire du bassin oriental de la Méditerranée . le chroniqueur vénitien Zancarvolo dont il publiera l'édition critique Les données de celui-ci sont intéressantes, surtout celles qui ont rapport à la révolte des Crétois en 1364 et généralement aux relations entre Crète et Byzance. Poursuivant ses propres études à

l'égard de Digenês Akritas, A. Dostal fait des considérations originales sur la version slave et sur l'intérêt particulier de *Devgenievo Deianie* (*A propos de la version slave de l'épopée byzantine Digenês Akritas*). Le problème est d'un grand intérêt, étant lié à une discussion plus étendue sur le rapport entre le slavon ecclésiastique et le vieux russe Dostal indique qu'il doit avoir existé une version littéraire slave antérieure à celle folklorique et qu'il a existé entre elles une influence qui est loin d'être négligeable Sa conclusion est que les variantes slaves ne sont pas une traduction littérale, fondée sur une version slave commune, probablement ecclésiastique et méridionale. La nécessité d'une étude approfondie des anciennes versions russes est evidente, non seulement pour l'histoire de l'ancienne culture russe, mais aussi pour l'exégèse de l'épopée de Digenês Akritas.

L'étude de H. Ditten, βάρβαροι, Ἕλληνες *und* Ῥωμαῖοι *bei den letzten byzantinischen Geschitsschreibern*, élaborée a la suite d'un dépouillement systhématique des sources byzantines du XV[e] siècle, présente un interêt non seulement linguistique, mais en général permet une meilleure connaissance de la mentalité et de l'attitude de la société byzantine envers le monde étranger, à la veille de la chute de Byzance.

La communication du professeur A Mirambel, *Pour une grammaire historique du grec médiéval Problèmes et méthodes*, soulève quelques aspects d'un désidérat commun à tous les byzantinistes : l'élaboration d'une grammaire de la langue grecque medievale, semblable à celle du grec classique et moderne. La langue parlee par les Byzantins a été considérée unilatéralement, soit comme dernière phase décadente de la langue classique, soit comme point de départ pour le grec moderne. Le professeur Mirambel souligne que le grec médiéval se présente comme une synthèse correspondant à l'evolution de l'hellénisme à travers une existence millénaire Les caractères spécifiques du grec byzantin sont l'influence du christianisme, consignée dans les écrits et ses différences déterminées par l'hiérarchie des divers genres écrits. Après avoir signalé les méthodes et les quelques réalisations de l'évolution linguistique à Byzance, on en trace les lignes principales à differentes périodes. L'auteur conclut qu'il est impérieusement nécessaire que les moyens d'expression de la pensée byzantine soient étudiés systématiquement et profondément.

Pas moins intéressant, le rapport de E. Wellesz (*Melody Construction in Byzantine Chant*), a souligné la nécessité de l'étude parallèle de l'ancien chant chrétien de l Est et de l'Ouest, de ses relations avec le chant populaire (aspect discuté aussi par D Stefanović par rapport surtout au chant serbe) et avec certains éléments paiens

L'importance de la musique liturgique des Balkans pour la connaissance de ce vaste chapitre de l'art médiéval en Europe est immense si on se rend compte que pour l'époque antérieure au VIII[e] siècle les savants ne savent presque rien de concret sur l'ancienne musique chrétienne et si on remarque l'existence des parallélismes dans la musique hébraique-orientale et byzantine, la dernière représentant, paraît-il, le lien de transmission de l'ancienne musique chrétienne à l'Occident européen.

La culture byzantine, étroitement liée dans son ensemble à la théologie, a été profondément influencée par l'Eglise. Un des aspects de ce phénomène caractéristique pour Byzance est abordé par H G Beck dans un érudit et ample rapport (*Humanismus und Palamismus*) ou l'on présente les étapes principales de l'humanisme byzantin, en insistant sur quelques aspects de la culture byzantine au XIV[e] siècle. En ce qui concerne l'humanisme à Byzance, les points de vue des savants sont loin de présenter une position unitaire On voit parfois se manifester la tendance de quelques savants de rapporter ce phénomène complexe à l'humanisme de l'Europe occidentale, considérée comme étalon, d'autres s'arrêtant seulement à l'expression théologique de ce même humanisme byzantin Dans son rapport, H. G. Beck clarifie nombre d'aspects particuliers et son mérite réside surtout dans le fait qu'il attire l'attention sur les problèmes que les recherches ultérieures doivent prendre en considération. Intéressantes, croyons-nous, sont les contributions de G Schiro qui, dans son rapport complémentaire, essaie de définir les caractéristiques de l'humanisme byzantin, en rapportant, quelquefois, l'humanisme aux circonstances

sociales et politiques internes. Schiro souligne : « La coscienza dell'eredità politica romana e la coscienza della eredità culturale e spirituale greca, permeata questa del cristianesimo, furono le costanti della storia politica e civile di Bisanzio E certo l'umanesimo, così come noi l'abbiamo inteso nella sfera bizantina, rappresenta l'espressione superiore e costante della coscienza di quella eredità culturale e spirituale » (t. I, p. 325—326). Dans la même question, J. Meyendorff caractérise l'humanisme byzantin par son attention pour les études sur l'antiquité classique si riches de Photios à Pléthon La victoire finale du palamisme, qui était celle de la théologie et de la scolastique médiévale — a empêché l'évolution ultérieure d'une philosophie et d'une culture laïque à Byzance, similaire à celle de l'Occident.

Les communications présentées dans la section de théologie et d'histoire de l'église traitent, en général avec beaucoup d'érudition, le plus souvent des questions de détails. Nous signalons, en premier lieu, l'étude de J. Gouillard, *Le décret du Synode de 843*, où l'auteur se propose d'étudier le décret d'un des synodes les moins connus. S'arrêtant à la tradition manuscrite, Gouillard signale une copie intégralement conservée et jamais utilisée, en essayant de démontrer que le décret est une compilation de textes, antérieure a l'iconoclasme de la première moitié du IX[e] siècle, en concluant qu'il s'agit d'un faux, créé pour combler une lacune supposée des recueils d'*horoi*.

F. Halkin signale, lui aussi, un document important pour l'histoire monastique et aussi pour celle balkanique à la fin du XIV[e] siècle (*Un ermite des Balkans au XIV[e] siècle. La Vie grecque de Saint Romylos*).

Les problèmes de droit byzantin et des sciences auxiliaires ont été présentés au Congrès d'Ochride par rapports et communications (le rapport présenté par le regretté H. Schmidt, *Ostromisches Vulgarrecht, byzantinisches, balkanisches und slavisches Recht*, manque des *Actes du Congrès*, à cause de la mort survenue du savant viennois).

Le rapport complémentaire de A. Soloviev fait un tableau général de l'influence et de la circulation de la législation byzantine dans les pays de l'Europe orientale et du sud-est L'auteur reconnaît l'importance du droit coutumier, mais insiste particulièrement sur les destinées des monuments juridiques byzantins dans le monde bulgare, serbe, roumain, russe ou géorgien, en expliquant l'évolution du droit de ces peuples exclusivement par des facteurs étrangers, sans tenir compte des relations de ce droit avec les conditions spécifiques des sociétés qui l'ont adopté et développé d'une manière originale, dans la mesure de leurs propres nécessites.

Dans sa communication (*Закон судный людем, как памятник византийского права*), S. Troytzki soutient que cet important code juridique a été rédigé pour répondre au besoin de l'armée byzantine de Macédoine, formée de contingents slaves. Sa conclusion est donc que ce monument juridique a une origine macédonienne et non pas bulgare ou morave, comme on l'a soutenu longtemps ; l'idée est approuvée aussi par A Soloviev, qui date le code avant 850 (*Actes* .., I, p. 459)

B Blagoiev (*Primauté de la loi dans le code du tzar Duchan*), analyse les relations de quelques articles du Code d'Etienne Douchan et des chartes du même empereur, en montrant que quelques éléments de la législation byzantine ont été adoptés en Serbie, mais que dans sa totalité, la législation de ce souverain est originelle, correspondant au processus du développement de la féodalité dans l'Etat serbe au XIV[e] siécle.

Le rapport de F. Dolger, *Die byzantinische und die mittelalterliche serbische Herrscherkanzlei* représente en fait une courte et substantielle synthèse des recherches récentes [20] de l'apprécié savant byzantiniste On montre ici l'organisation et le fonctionnement de la chancellerie impériale, on analyse du point de vue diplomatique la forme et les différents types de documents émanant de cette chancellerie, on considère que les méthodes de cette institution ont été adoptées sans changements par les féodalités balkaniques. Dans un rapport complémentaire, V. Mošin

---

[20] *Byzantinische Diplomatik*, Ettal, 1956.

apporte d'importantes précisions concernant l'apparition et l'évolution de la chancellerie serbe médiévale, montrant que l'activité de celle-ci a été conditionnée par la société féodale qu'elle servait.

Enfin, J. Bompaire (*Etude sur des actes d'archives inédits du XVI^e siècle* (*Athos*) signale le fait qu'à côté de documents post-byzantins, à Xeropotame et à d'autres monastères du Mont Athos, on trouve un grand nombre d'actes turques et moldo-valaques, importants pour l'histoire de notre pays au Moyen Age et encore peu connus par les spécialistes roumains.

L'analyse attentive des détails, en même temps que le penchant pour des synthèses partielles dans l'étude méthodique de la culture et de l'art byzantins, les tendances à élargir l'horizon des recherches et à trouver les échos de Byzance dans le monde contemporain, surtout aux Balkans, ont été, sans doute, autant de contributions précieuses de l'histoire de l'art et de la culture byzantines présentées à Ochride. Les historiens, les archéologues, les historiens de la culture médiévale roumaine et sud-est européenne peuvent trouver dans les *Actes du XII^e Congrès International d'Etudes Byzantines* de nombreux points d'appui ou d'éclaircissement pour certains problèmes qu'ils étudient. De même, la clarification, dans l'avenir, de certaines questions de détail ou d'une plus haute portée, qu'on a posées à cette occasion, ne manquera pas d'être aidée, nous l'espérons, par les conclusions des spécialistes roumains Car, par l'intégration — sans cesse mieux conçue — de l'histoire médiévale des régions nord-danubiennes dans le complexe sud-est-européen et byzantin, nous pourrons approfondir et expliquer d'une manière plus nuancée, le rôle du territoire de la Roumanie comme zone de confluence culturelle et artistique, qu'il a représenté dès les temps les plus reculés.

Răzvan Theodorescu et *Gheorghe Zbuchea*

ARŠ, G L , SENKEVIČ, I G., SMIRNOVA, N. D . *Краткая история Албании* [Brève histoire de l'Albanie]. Editions « Nauka », Moscou, 1965, 262, p + 1 carte.

Ce travail constitue la première tentative soviétique de retracer l'histoire de l'Albanie depuis le XV^e siècle jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale. Les auteurs ont consulté pour cela des actes inédits appartenant aux Archives de l'U R S S , ainsi qu'aux Archives de la République d'Albanie. Ils se sont partagé assez équitablement les chapitres de leur ouvrage (Smirnova est l'auteur des chapitres 1, 7 et 8 ; Arš, des chapitres 2 et 3 et Senkevič du reste). Leur exposé insiste principalement sur la lutte du peuple albanais contre l'oppression étrangère et s'attache à mettre en relief ses aspirations incessantes pour maintenir ou recouvrer un Etat unitaire et indépendant. On trouvera moins réussie la description des relations de production et celle des institutions, autrement dit l'histoire interne, qui exige une connaissance approfondie du sol et de ses ressources, le commerce intime du genre de vie du peuple et une étude plus détaillée de la littérature et de la création populaire. Mais, dans l'ensemble, les auteurs ont réussi à nous donner un ouvrage intéressant

Comme on ne détient que de rares informations sur les Albanais jusqu'au XV^e siècle, il eût été bon que l'introduction utilisât plus largement les résultats de la linguistique pour montrer l'importance de la langue albanaise en tant que moyen d'investigation d'un passé plus reculé. Le nom du linguiste italien Ribezzo a été fautivement transcrit Рибекко (p 8). On men-

tionne l'influence linguistique slave, mais sans mention aucune de l'influence latine, qui a laissé de profondes traces La partie de contributions de la culture byzantine et les causes de l'expansion turque ont été également laissées de côté En échange, les pages consacrées au héros national Skanderbeg sont excellentes, bien que les auteurs n'aient guère eu de place pour enregistrer nombre de détails. Le nom de Georges Castriote (1405—1468), comparé à Alexandre le Grand est devenu populaire et a survécu surtout sous sa forme turque · Alexandre = Iskender — Iskender-bey — Skanderbeg. En général l'ensemble de l'exposé aurait gagné à esquisser au préalable les conflits d'intérêt qui mettaient aux prises les puissants Etats voisins de l'Albanie. Cela aurait permis de mieux voir et de mieux comprendre la façon dont s'orientèrent et réagirent au sein de ce complexe les dirigeants albanais

Sous la domination turque persistèrent des formes d'organisation sociale plus anciennes, exprimées parfois au moyen de termes byzantins comme *Kuvend* (lat. *conventus*) « conseil supérieur des tribus », *kanon* (κανών) « loi », *hapitan* (κατεπάνω) « conducteur » etc Les Turcs pratiquèrent la devise *divide et impera* ils séparèrent les Albanais en groupes éparpillés parmi des tribus d'autres langues (slaves, grecques, valaques, turques) et cherchèrent à leur imposer leur propre religion Tout comme les Valaques, les Albanais résistèrent mieux dans les régions d'altitude et dans les montagnes Le bien le plus précieux qu'ils réussirent à sauver au fort de cette lutte, ce fut leur langue, l'une des plus anciennes d'Europe

La partie du livre, regardant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles a été écrite par G L. Arš ; elle est bien composée, quoique l'on aurait désiré y trouver davantage de détails au sujet de la littérature et de la création spirituelle des Albanais. En revanche l'activité des premiers illuministes, Naum Vekilhardzi (1797—1866), et Zef Iubani (1818—1880), est largement présentée et avec un assez grand luxe d'informations. Intéressants sont aussi les efforts faits pour créer un alphabet unitaire à l'aide des lettres latines · cette fois encore c'est la langue qui a servi de moyen de rapprochement et d'affermissement de la conscience nationale. La plupart des protagonistes sur le plan intellectuel, comme Iani Vreto (1822—1900), Sami Frasheri (1850—1904), Vaso Pashko, etc ont déployé leur activité au sein des petites colonies albanaises d'Istanbul, de Sofia, de Brăila, de Bucarest, où apparurent également les premières associations culturelles albanaises La lutte du peuple albanais durant les années 1903—1912, c'est-à-dire à la veille de sa libération du joug ottoman et de l'obtention de son indépendance, est bien évoquée On voit nettement à la lecture des pages de ce livre que les chefs albanais étaient au courant des idées les plus avancées de leur époque et animés du patriotisme le plus pur La dernière partie du volume concerne l'Albanie entre les deux guerres mondiales et est, pareillement, intéressante : elle y aurait gagné si l'auteur, N. D. Smirnova, eût analysé de plus près l'économie du pays, pour mieux faire comprendre à la lumière des conditions actuelles, le passé de ce peuple intelligent et brave, au lieu de trop insister sur certaines figures d'un moment, comme Ahmed Zogu et d'autres usurpateurs du pouvoir qui frayèrent la voie à l'occupation italienne

Les auteurs font preuve d'une bonne connaissance de la langue et de l'historiographie albanaises. A la p 23, note 4, on corrigera une faute d'impression *Choqerore*, au lieu de *Shoqerore* A la p 97 I. G. Senkevič affirme que « le 10 décembre 1877 les troupes russes s'emparèrent de Plevna et entamèrent l'attaque sur un large front ». Aucune mention des Roumains qui combattirent aux côtés des troupes russes et préparèrent au prix de gros sacrifices en hommes la défaite turque dans la guerre de 1877-1878 Malgré certains défauts, ce livre n'en apporte pas moins d'informations nouvelles puisées à des sources inédites et il représente une contribution utile à l'histoire du peuple albanais

H. Mihăescu

Československo-bulharské vztahy v zrcadle staletí (*Les relations Tchécoslovaco-Bulgares au cours des siècles*), Nakladatelství československé Akademie věd, Prague, 1963, 437 p

Cet ouvrage est le fruit de la collaboration scientifique entre les deux Académies, tchécoslovaque et bulgare, et a paru á l'occasion du V^e Congrès international des slavistes qui a eu lieu à Sofia [1] en 1963.

Le volume comprend 19 articles et études à contenu varié, certains a caractère de synthèse, d'autres à caractère monographique L'ensemble definit sensiblement l'évolution des relations historiques entre Tchèques, Slovaques et Bulgares durant le dernier millénaire

Le matériel présenté est divisé en trois chapitres histoire, littérature, linguistique Dans ce qui suit nous nous occuperons uniquement des matériaux historiques

La seule contribution relative á l'époque médiévale comprise en ce volume, due à Ivan Dujčev, est intitulée. *Les relations entre les Tchèques, les Slovaques et les Bulgares au Moyen Age* (p 11—40) Ayant comme point de départ l'analyse des sources médiévales, l'auteur precise les relations entre les Slaves du Sud et les Slaves pannoniens, depuis le VII^e siecle jusqu'à l'époque de Constantin le Philosophe (dans l'œuvre littéraire duquel *La vie de Stéfan Lazarović* — on parle de Jan Huss — ce qui denote le large écho qu'eut à son temps le mouvement révolutionnaire hussite). Du point de vue chronologique, les relations entre les Slaves du Sud et les Slaves occidentaux ont continué pendant tout le Moyen Age, sous un triple aspect : politique, économique et culturel. Un premier aspect des relations entre les Bulgares, en tant que Slaves du Sud, et les Slaves occidentaux, est l'aspect politique. les deux groupes de peuples slaves entretenaient d'étroits rapports, d'une part avec l'Empire byzantin, d'autre part avec les Etats occidentaux et la curie papale. Dujčev admet qu'un grand nombre d'événements passés à Byzance, ainsi qu'une partie des relations entre l'Occident et l'Orient á cette époque, ne peuvent être clarifiés qu'à la lumière des relations entre les deux grands groupes de peuples slaves. Pour une connaissance plus approfondie de ces relations, une recherche plus attentive, portant sur toutes les sources historiques médiévales, s'impose

Dujčev divise l'histoire des relations entre les Bulgares et les Slaves pannoniens en plusieurs périodes. La première se rapporte à l'époque du haut Moyen Age, surtout au VII^e siècle, lorsque dans la Grande Moravie est instauré l'Empire de Samo, et que dans la Péninsule Balkanique se forme, pendant la seconde moitié du même siècle, le premier Etat bulgare (environ 681). La période suivante correspond au IX^e siécle qui coincide avec le développement politique et culturel de la Grande Moravie en même temps que de l'Etat bulgare A partir de 1018, l'Etat bulgare tombe, pour 167 ans, sous la domination byzantine, tandis que les pays tchèques et slovaques se dégagent de l'influence politique et culturelle du Byzance, s'orientant vers l'Occident De cette époque (la III^e période) on ne dispose que d'informations sporadiques sur les relations des Slaves occidentaux avec les Slaves du Sud et surtout avec les Bulgares. Il en est de même pour les deux siècles suivants, le XIII^e et le XIV^e (IV^e période). Enfin, une cinquième période commence avec la première moitié du XV^e siécle, lorsque les relations entre les pays tchèques et bulgares sont partiellement rétablis Il s'agit toujours d'actions plutôt épisodiques, comme par exemple l'expédition de Vladislav III.

Dujčev entreprend ensuite l'analyse des plus importants événements historiques qui ont facilité le maintien des relations entre les Slaves pannoniens, les Protobulgares et les Bulgares, durant les siècles. Il est à retenir, en premier lieu, la pénétration des différentes tribus slaves dans la Péninsule Balkanique, la fondation de l'Etat bulgare, de même que l'ex-

[1] Le volume a paru aussi en bulgare sous le titre: *Чехословакия и България прeз вековете*, Sofia, 1963.

pansion des Avares jusqu'à la destruction de leur empire, à la fin du VIII^e siècle et au commencement du siècle suivant.

L'héritage des possessions avares est échu aux Francs, à la principauté de la Grande Moravie, fondée au commencement du IX^e siècle, et à l'Etat bulgare. A partir de la troisième décade du IX^e siècle, de fréquents conflits opposent les Bulgares et les Francs à propos des frontières. Les conflits ont abouti à la conclusion d'un accord en 832, renouvelé en 895, le roi des Francs (des « Allemands ») étant Louis le Germanique (826—876) A partir du milieu du IX^e siècle, les relations entre les Bulgares et les Slaves pannoniens sont soumises à des oscillations provoquées non seulement par l'intervention des deux grandes forces voisines, les Byzantins et les Francs, mais aussi par l'orientation politique tantôt hardie, tantôt prudente, des deux princes, Boris (852—889) et Rostislav (846—870) Cependant, en 863 une mission chrétiennne dirigée par Cyrille et Méthode, partait vers la Grande Moravie et, après deux ans, le prince Boris, sous la pression de Byzance, allait renoncer à l'alliance avec les Francs et accepter la religion chrétienne (au printemps de l'année 865). L'acceptation du baptême a créé une base d'égalité et a constitué en même temps un moyen actif de consolidation des relations ultérieures entre les deux pays. En continuant de signaler — quelquefois de documenter— les relations politiques et culturelles entre les Bulgares et la Grande Moravie, l'organe politique le plus fort à cette époque parmi les pays slaves occidentaux, Dujčev bâtit son argumentation sur les prémisses créées par le jeu des intérêts politiques de Byzance et des Francs. Ce jeu détermina une oscillation continuelle dans la politique des deux Etats slaves. Durant la domination byzantine (1018—1185), les relations des Bulgares avec la Grande Moravie se réduisent aux réminiscences liées à l'activité de Rostislav, de Kocel, de Cyrille et Méthode et de leurs disciples.

Une série de monuments littéraires contemporains trahissent cette tradition cyrillo-méthodienne. Après la libération des Bulgares de la domination byzantine on reprend les relations avec les Slaves occidentaux, surtout dans le domaine économique,

Une brève mais concise et documentée étude sur *Konstantin Jireček et l'historiographie bulgare* (p 41—47) est signée par F. Angelov. On sait que le savant tchèque, de concert avec N Palauzov et Marin Drinov, est celui qui a posé l'historiographie bulgare sur des bases scientifiques. Appuyé sur un grand nombre de sources, Jireček est le premier à élaborer une œuvre de synthèse scientifique sur l'histoire du peuple bulgare. A part une série de monographies, articles et études à contenu varié, relatifs à un grand nombre d'aspects de l'histoire de la Bulgarie et de la Péninsule Balkanique, trois sont les œuvres essentielles de Jireček (a) l *Histoire du peuple bulgare* (en tchèque, 1876) ; b) *Voyages à travers la Bulgarie* (en tchèque, 1888) ; c) *Das Furstentum Bulgarien* (1891)) ; Angelov analyse leur contenu.

Václav Žáček publie un très intéressant essai, contenant bien des éléments nouveaux pour l'étude des relations bulgaro-roumaines entre 1860—1867, intitulé *Vasile L. Stojanov dans les pays tchèques, 1858—1868* (p. 49—81) L'auteur expose l'activité de publiciste et de révolutionnaire du jeune patriote V. D. Stojanov (le futur organisateur de la vie scientifique en Bulgarie) pendant ses études à Prague Après avoir présenté la situation sociale, économique et culturelle de la Bulgarie au milieu du XIX^e siècle, Žáček évoque la vie de privations que Stojanov mène à Prague depuis son installation (en 1858) dans cette ville, tout en rappelant l'aide pécuniaire que lui accordent quelques-uns de ses compatriotes plus aisés et, aussi, des Tchèques.

Peu de temps après, le jeune étudiant bulgare réussit à se faire admettre dans le cercle de la société patriotique et se créer des amitiés parmi les intellectuels progressistes de Prague. A partir de 1859, Stojanov entre en correspondance avec Georges S. Rakovski qui, comme on le sait, avait commencé la lutte « par les lettres et par le sabre » contre la domination ottomane Bientôt, Stojanov devient un grand admirateur du révolutionnaire bulgare et, pendant quelques années, entreprend dans les journaux tchèques une action soutenue de propa-

gation des idées de Rakovski et du mouvement de libération nationale bulgare. Stojanov était au courant de tout ce qui se passait en fait de politique dans les Balkans. En juin 1862, on retrouve Stojanov à Belgrade, inscrit dans la légion bulgare, juste au moment ou les Turques bombardaient la capitale de la Serbie. De Belgrade il passe en Roumanie, à Brăila et Galaţi, avec la mission — reçue de Rakovski — d'accompagner, avec le professeur serbe Atanas Nikolič, le transport d'armes pour l'armée serbe et bulgare de Serbie. On connaît d'ailleurs les circonstances qui ont créé, pour les cabinets diplomatiques europeens, la soi-disante « question des armes serbes » de l'automne 1862. Vers le milieu du mois de juillet, Stojanov se trouve de nouveau a Prague, ou il déploie une large action d'information de l'opinion publique tchèque sur la lutte de libération du peuple bulgare Apres un nouveau voyage à Belgrade en 1863, à Constantinopole en automne 1863, au commencement de 1864 Stojanov attaque hardiment dans les journaux tchèques la « question orientale » et propose des solutions à la question bulgare.

Stojanov est aussi bien informé sur le projet de fédéralisation des peuples slaves des Balkans — initié et soutenu avec beaucoup d'energie par Michel Obrenović — pour la réalisation duquel on cherchait aussi l'appui des Grecs et des Roumains.

Ensuite, l'auteur s'occupe de la visite de Stojanov à Bucarest, en octobre 1864, où il rencontre de nouveau Rakovski. A cette occasion Stojanov, sollicitant des aides pécuniaires pour pouvoir continuer ses études, entre en relations avec Hristo Georgiev, I. D. Bakalogu, le Dr. Atanasovici et avec d'autres Bulgares riches du soi-disant groupe des « anciens ». Žáček remarque que cette aide promise par le groupe de Georgiev a constitué le prix de la conversion de Stojanov de l'intransigence révolutionnaire rakovskienne, au conservatisme prêt aux concessions dans la solution du problème bulgare ..Autrement dit, le prix du ralliement de Stojanov à l'attitude de compromis adoptée par la bourgeoisie bulgare de Roumanie dans le mémorandum adressé au sultan en 1867.

Pendant les dernières années de son séjour à Prague, Stojanov continue à déployer une ample activité de publiciste, manifestant un éloignement de plus en plus prononcé de la conception politique des radicaux démocrates tchèques, inclinant au russophilisme conservateur et au compromis dans les problèmes du mouvement de libération nationale bulgare.

A des questions similaires se rapporte l'article *L'opinion publique bulgare et le mouvement national tchèque pendant les années 60 et 70 du XIX^e^ siècle* par Veržinija Paskalevova (p. 88—108). L'auteur constate que l'intérêt pour le mouvement national tchèque a augmenté en Bulgarie après la défaite de l'Autriche en 1866, c'est-à-dire, au moment où, d'un côté, la lutte politique des Tchèques contre la domination des Habsbourg devient plus vigoureuse, d'autre côté le mouvement de libération du peuple bulgare prend un grand élan.

Puisque à cette date il n'y avait pas d'opinion publique — stricto sensu — en Bulgarie, l'auteur est obligé de tirer ses informations de la presse des émigrés, c'est-à-dire des périodiques qui paraissent à Belgrade, à Constantinople et à Bucarest De toutes ces publications, seule la presse révolutionnaire de Roumanie, dirigée par L. Karavelov et Hristo Botev (« Svoboda », « Nezavisimost », « Zname ») ont eu sans fléchir une attitude solidaire, démocratique et intransigeante envers le mouvement national des pays tchèques.

On pourrait dire que l'article signé par Venčeslava Bechynová et Václav Čejchan sur *Le problème tchèque dans les journaux de L. Karavelov « Svoboda » et « Nezavisimost »* (p. 109—140) ne fait qu'approfondir des problèmes déjà énoncés dans l'article susmentionné Les auteurs restreignent leurs recherches au mode dans lequel la question tchèque se reflète dans les deux journaux bulgares — « La liberté » et « L'indépendance » —, le second étant la suite du premier, parus à Bucarest de 1869 à 1874.

Par la question tchèque, à propos de laquelle il existe une ample littérature historique, il faut comprendre l'ensemble des revendications sociales, politiques et culturelles que les Tchèques soulevaient devant le gouvernement de Vienne, depuis le milieu du XIX^e^ siècle. Kara-

velov, qui connaissait bien la situation politique de l'Autriche, ne se contentait pas d'insérer dans son journal des nouvelles à caractère informatif. Accordant une importance exceptionnelle aux mouvements de libération des peuples slaves qui se trouvaient sous la domination ottomane ou autrichienne, il commente dans un contexte plus large les problèmes politiques et sociaux qui agitaient l'opinion publique de Serbie et des pays tchèques. Ainsi, l'écrivain bulgare s'occupe de la résistance des Tchèques contre l'oppression autrichienne et surtout des moments les plus importants du mouvement de libération nationale dirigé par Palacký et Rieger, tels les pourparlers tchèques-autrichiens (1869) en vue de la conclusion d'un accord politique (accord contre lequel se sont récriés Andrássy et von Beust). De même, Karavalov condamne l'attitude loyale, pro-autrichienne des Polonais de la Galitie au moment où les Tchèques menaient une politique tenace d'opposition, proteste contre les méthodes électorales employées par les autorités autrichiennes au cours des élections pour la diète tchèque d'avril 1872, démasque la position de la presse hongroise envers les problèmes des Slaves et des Roumains de l'Autriche-Hongrie de même que la nature des rapports entre les Tchèques et les Moraves, etc.

Les relations entre la classe ouvrière tchèque et bulgare et entre les partis sociaux-démocrates pendant 1878—1917 est le titre d'un autre article signé par Ružena Havranková (p. 141—162). L'auteur constate qu'à Sofia, Plovdiv, Lom et en d'autres villes encore, il existait à cette époque de nombreuses colonies tchèques, formées d'ouvriers, surtout typographes, d'artisans, d'intellectuels — professeurs, ingénieurs, pharmaciens, musiciens, etc. L'auteur réussit à déterminer et à décrire l'orientation politique des ouvriers tchèques de Bulgarie par leur participation aux différentes associations et organisations à caractère démocratique. Les matériaux dont l'auteur a disposé sont très dispersés et inégaux. L'exposé en est divisé en deux chapitres qui puissent donner la reponse à deux questions essentielles : a) quelles ont été les relations entre les ouvriers tchèques et bulgares à l'époque 1878—1917 ; b) les relations et la collaboration entre les détachements d'avant-garde de la classe ouvrière de Bulgarie et des pays tchèques, entre les partis sociaux-démocrates marxistes respectifs.

Josef Hrozienčík traite de *La participation des émigrants slovaques au mouvement révolutionnaire du peuple bulgare* (p. 163—175). Il s'agit des Slovaques qui, pour des motifs economiques et politiques, ont émigre à la fin du XIX[e] et au commencement du XX[e] siècle, au Banat, dans le sud de la Transylvanie et dans la région de Sriem, en Bulgarie. La plupart d'entre eux faisaient de l'agriculture — d'où leur caractère nettement conservateur. Pourtant, l'auteur démontre que, à cause des conditions économiques difficiles surtout sous le régime terroriste de Zankov, une solidarité prolétarienne s'est forgée entre les forces révolutionnaires du peuple bulgare et les éléments progressistes de la minorité slovaque de Bulgarie. En conséquence, les émigrants slovaques prirent part a la révolution antifasciste de 1923, scellant ainsi, définitivement, la fraternite entre les deux peuples.

Jono Mitev s'occupe de *L'assassinat du D[r.] Rajko Daskalov à Prague et l'attitude de l'opinion publique tchécoslovaque envers le procès intenté à l'assassin* (p. 176—194). Après le coup d'Etat fasciste de Bulgarie, en juin 1923, Rajko Daskalov, ex-ministre des affaires étrangères et l'un des plus proches collaborateurs de Stambolijski, a été assassiné à Prague en septembre 1923. J. Mitev montre que Daskalov a été la victime non seulement d'une organisation terroriste moderne, mais aussi d'un plan criminel d'extermination dressé par Zankov, le chef du gouvernement fasciste. L'assassin, Atanas Nikolov, surnommé Jordan Mišev Ciconkov, a été jugé en Tchécoslovaquie A cette occasion, les différents courants de l'opinion publique se sont manifestés diversement, selon l'orientation idéologique différente des partis politiques tchécoslovaques.

Enfin, le même auteur s'occupe de *La grève des étudiants de l'université de Sofia contre le « diktat » de Munich et contre l'occupation de la Tchécoslovaquie, en mars 1939* (p. 195—206).

En s'appuyant sur des matériaux d'archive et sur des témoignages contemporains, l'auteur raconte, en les appréciant à leur juste valeur, les manifestations de solidarité avec la République Tchécoslovaque, organisées par les étudiants de l'université de Sofia, du 16 au 18 mars 1939.

Tr. Ionescu-Nişcov

KOSEV, DIMITAR, *Международното значение на Септемврийското въстание 1923 г.* (L'importance internationale de l'insurrection de septembre 1923). Българска Академия на Науките Институт за история, Sofia, 1964, 251 p

Le problème de l'insurrection bulgare de septembre 1923 considérée comme « la première insurrection antifasciste organisée du monde » a été déjà discuté dans le passé et l'on a déjà élucidé nombre de ses aspects. L'écho international de cet important événement n'a cependant pas été mis en évidence jusqu'à la présente étude de D. Kosev.

L'ouvrage est fondé sur de riches matériaux de la presse communiste, social-démocrate et bourgeoise de l'U R S S , de France, d'Angleterre, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Yougoslavie, de Pologne et de Belgique Le manque d'informations de la presse grecque et magyare est compensé par des données extraites des rapports des missions diplomatiques bulgares dans ces pays. L'auteur a également utilisé des matériaux provenant des archives du ministère bulgare de l'Extérieur; quant aux archives étrangères, il n'a compulsé que le fonds du ministère de l'Extérieur de la Roumanie. Ce fait, entre autres, a inspiré à l'auteur toute une série de commentaires qui reflètent amplement différents aspects des relations roumano-bulgares

L'étude est axée sur l'idée que les échos à l'étranger de l'insurrection de septembre 1923 étaient en étroite liaison avec l'écho du coup militaire et fasciste de Bulgarie (juin, la même année), événement qui, à son tour, constituait le facteur déterminant du déclenchement de l'insurrection. C'est pourquoi « de même que l'histoire de l'insurrection de septembre ne peut être comprise sans connaître les événements de juin, de même les échos suscités par l'insurrection et son importance ne peuvent être compris si l'on ignore les événements de juin » (p 24). Ayant à sa base ce principe fondamental, l'ouvrage se divise en trois chapitres et traite tout autant d'aspects principaux du problème.

Le chapitre I expose « La situation internationale de la Bulgarie après le coup militaire et fasciste du 9 juin 1923 et l'écho dans divers pays des événements de juin ». L'attitude des gouvernements occidentaux vis-a-vis du coup de juin, dont l'auteur s'occupe en premier lieu, découle de leurs sentiments hostiles envers le gouvernement de Stambolijski. Les cercles bourgeois-agrariens roumains manifestaient, eux aussi, une attitude hostile vis-a-vis du gouvernement agrarien et craignaient l'écho des réformes entreprises par ce dernier en faveur de la paysannerie bulgare, ses actions communistes et un éventuel rapprochement de l'Union Soviétique. Il ressort aussi bien des rapports de Langa Răşcanu, ministre de la Roumanie à Sofia, que d'autres sources d'informations, que le gouvernement fasciste de Tzankov a bénéficié surtout de l'appui de l'Angleterre. L'auteur analyse ensuite la politique de protection du régime fasciste de Bulgarie suivie par la France , l'Italie, l'Allemangne et la Belgique.

Dans un paragraphe à part, l'auteur présente la position de la Petite-Entente, de la, Pologne et de la Grèce vis-a-vis du coup fasciste bulgare. En dépit de leur apparente unité, les pays de la Petite-Entente manifestent des attitudes différentes. Ainsi, la bourgeoisie serbe considère le coup fasciste comme une victoire des forces revanchardes, un coup porté au traité

de Ney et a la convention de Niš conclue avec Stambolijski en mars 1923 Les dirigeants de la bourgeoisie roumaine, au contraire, regardaient avec satisfaction l'arrivée au pouvoir d'un régime persécutant les communistes. Ils craignaient une instauration en Bulgarie d'un régime d'ouvriers et de paysans qui eussent fait de la Bulgarie une alliée de l'Union Soviétique, ce qui aurait conduit à un demi-encerclement de la Roumanie bourgeoise-agrarienne et stimulé les communistes roumains à appuyer plus activement les actions du proletariat des pays balkaniques La presse bourgeoise roumaine du temps reflète d'une part les contradictions au sein des partis bourgeois-agrariens et de l'autre, les contradictions roumano-yougoslaves concernant l'appréciation des événements de Bulgarie et la politique de son gouvernement militaire et fasciste. Celui-ci s'avère satisfait de la position adoptée par les cercles dirigeants roumains. Le troisième Etat membre de la Petite-Entente, la Tchécoslovaquie, adopte une position conciliante. Les dissensions intervenues entre les pays de la Petite-Entente, dans cette question, rendent inopérante la proposition de la Yougoslavie d'adresser une note de proteste commune au gouvernement bulgare. Ainsi que l'auteur met en évidence dans le paragraphe consacré à ce problème, à l'encontre des gouvernements et des partis bourgeois, le mouvement communiste international et les partis communistes de divers pays apprécient à leur juste valeur les événements de juin et établissent la ligne politique vis-a-vis de la dictature militaire et fasciste bulgare. Ainsi, la Séance Plénière du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste du 12—23 juin, considérant l'instauration du militarisme et du fascisme comme un coup porté aux forces communistes et progressistes des pays balkaniques, lance un appel aux ouvriers, aux paysans bulgares et au prolétariat international, en les exhortant à lutter contre le fascisme. C'est dans l'esprit de cet appel que les partis communistes de l'Union Soviétique, d'Allemagne, de Tchecoslovaquie, de France, de Yougoslavie, de Roumanie, de Grèce et de Belgique exercent leur action.

Les partis social-démocrates adoptent différentes attitudes, quelques-uns allant jusqu'à calomnier le mouvement communiste international sous le jour des événements de Bulgarie.

Le chapitre II est consacré à l'insurrection de septembre. Les préparatifs de l'insurrection, considéres à la Séance Plénière de 5—7 août du Comité Central du Parti Communiste de Bulgarie comme l'unique issue de la crise créee par le coup fasciste, se déroulent dans des conditions intérieures et extérieures très dures. Sur le plan extérieur, en août et surtout en septembre 1923, le fait le plus caractéristique est la tension créée au sein des pays balkaniques, pouvant conduire à un conflit bulgaro-yougoslave. En poursuivant une politique d'annexion (Fiume et Corfou), le gouvernement fasciste italien manifeste son intention de créer des complications à la Yougoslavie et à la Grèce en les poussant vers une guerre contre la Bulgarie et instigue en ce but à la révolte en Macédoine. Considérant qu'un conflit italo-yougoslave et italo-grec est imminent, la réaction bulgare incite à son tour au chauvinisme. L'intensification de l'agitation nationaliste en Macédoine, comme suite des instigations dirigées par les cercles fascistes d'Italie et de Bulgarie, inquiète le gouvernement yougoslave qui masse des troupes à l'intention d'entrer en Bulgarie et d'avancer jusqu'à Sofia, et institue en Macédoine un régime de terreur. La tension politique atteint un point dangereux et le gouvernement Tzankov, craignant la masse révolutionnaire de l'intérieur, se voit obligé de battre en retraite. A la mi-septembre, le péril d'une guerre est écarté mais les relations bulgaro-yougoslaves sont encore tendues. Jusqu'à l'insurrection de septembre, la bourgeoisie serbe a poursuivi l'éloignement du gouvernement fasciste de Sofia et la reprise du pouvoir par un gouvernement agrarien. A l'encontre de la politique yougoslave, les gouvernements turc et roumain désiraient le prolongement de la dictature de Tzankov. Ainsi que souligne l'auteur, au cas de la Turquie ceci était explicable, vu sa politique anti-yougoslave. En ce qui concerne le gouvernement roumain, celui-ci était profondément inquiet de l'essor pris par le mouvement communiste de Bulgarie auquel, ainsi que l'on peut constater des rapports de Răşcanu, il s'intéressait de près, étant prêt à appuyer le gouvernement bulgare.

En s'occupant de la manière dont l'insurrection de septembre se reflète dans la presse bourgeoise et social-démocrate d'autres pays, le professeur D. Kosev mentionne des articles parus dans la presse à différentes orientations politiques d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Pologne, de Belgique et de Tchecoslovaquie. En géneral, ils reprenaient les assertions de la propagande fasciste bulgare. C'est en Roumanie, en Yougoslavie et en Grèce que l'insurrection antifasciste de septembre a eu le plus vif succès. Ayant intérêt à ne pas présenter aux masses ouvrières roumaines l'insurrection ouvrière et paysanne bulgare dans ses proportions reelles, et à ne pas discréditer le gouvernement Tzankov, la bourgeoisie roumaine tente, aussi bien dans la presse gouvernementale que dans celle de l'opposition, de minimaliser le développement et l'importance de l'insurrection. Ce fait est illustré par toute une série de citations dans la presse bourgeoise roumaine. Les matériaux de presse laissent voir que la bourgeoisie de tous les pays manifeste sa solidarité de classe avec la bourgeoisie bulgare.

En échange, le prolétariat révolutionnaire international et les masses ouvrières accueillent avec grand enthousiasme l'insurrection et expriment leur parfaite solidarite avec la lutte des ouvriers et des paysans bulgares. Ce fait est également illustré par les citations de la presse communiste de presque tous les pays d'Europe, l'auteur présentant pour chaque pays les conditions politiques intérieures spécifiques dans lesquelles agissent les communistes. En soulignant l'importance de la solidarité ouvrière internationale dans la lutte contre la réaction, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste lance un appel aux ouvriers et paysans d'Europe et d'Amérique en les exhortant d'agir contre le régime réactionnaire de Bulgarie. Malheureusement, la presse communiste de l'étranger, y compris celle soviétique, n'a pas disposé en temps utile d'informations authentiques sur le déroulement des événements de Bulgarie et par conséquent la propagande fasciste réussit à dérouter l'opinion publique mondiale. A son tour, le Parti Communiste de Bulgarie a commis la faute de ne point se garantir des liaisons plus étroites et plus sûres avec les communistes et les forces avancees d'autres pays.

La classe ouvrière de Yougoslavie, de Roumanie et de Grèce accueille avec le plus grand intérêt l'insurrection populaire de septembre. Mais les partis communistes de Yougoslavie et de Roumanie se trouvaient affaiblis comme suite des durs coups portés par la bourgeoisie réactionnaire de ces pays. Les conditions d'illégalité où les communistes yougoslaves et roumains déployaient leur activité ne leur ont pas permis d'agir plus vigoureusement en faveur des communistes bulgares engagés dans la lutte contre la réaction. Le parti indépendant ouvrier de la Yougoslavie par exemple, était préoccupé en juillet 1923 par l'organisation des secrétariats provisoires régionaux. Ce n'est que le 1^{er} août que le journal communiste « Borba » a pu commencer son apparition. Des relations incomplètes de « Radnik » on peut constater que les ouvriers yougoslaves considéraient l'insurrection de septembre comme une lutte pour « la libération des Balkans en général » et qu'ils se sont efforcés d'assurer à leurs camarades bulgares une aide matérielle et morale[1].

Le Parti Communiste de Roumanie voyait dans le Parti Communiste de Bulgarie une force du mouvement communiste et révolutionnaire des Balkans ; aussi, accueillit-il avec beaucoup de joie l'insurrection, en manifestant son sincère regret pour l'échec qu'elle avait subi. L'auteur spécifie que le Parti Communiste de Roumanie a déployé une large action pour

[1] L'auteur mentionne deux articles de « Borba », caractéristiques pour la position du Parti Communiste de Yougoslavie vis-à-vis de l'insurrection. A côté de ceux-ci il y en a d'autres, également de « Borba », concernant l'insurrection. Ainsi, dans le numéro du 4 octobre paraît un appel lancé au prolétariat de Yougoslavie intitulé : « Pour aider les ouvriers et les paysans bulgares », dans lequel on rappelle les actions de protestation contre les massacres de juillet et on mentionne qu'en septembre « les masses de paysans pauvres avaient compris que leur intérêt se confondait avec celui des ouvriers et que c'était pour cela qu'elles luttaient côte à côte contre le régime d'oppression de Bulgarie ». Le numero suivant (14 octobre) de « Borba » lance un appel pour accorder de l'aide aux révolutionnaires bulgares réfugiés en Serbie, dont rien qu'à Niš se trouvaient deux mille. (Fac-similés des N^{os} 36 et 37 de « Borba »).

aider les victimes de la terreur fasciste bulgare Le journal « Socialismul », organe du Parti Communiste de Roumanie, prend position contre la presse réactionnaire bourgeoise qui deformait le sens des événements de Bulgarie

De même, le Parti Communiste de Roumanie déploie une action énergique afin d'informer exactement la classe ouvrière sur l'insurrection de septembre et se sert de l'expérience de cette dernière, afin d'éduquer les ouvriers dans l'esprit révolutionnaire et internationaliste Plus tard, le Parti Communiste de Roumanie appuie la diffusion en Bulgarie des publications de la « Gazette Ouvrière » bulgare de Vienne.

Au dernier chapitre du livre, D. Kosev souligne l'importance de l'insurrection de septembre et les leçons qui en découlaient pour le prolétariat bulgare et pour le mouvement communiste international. La principale conclusion qui s'imposait était que la non-réalisation d'une alliance, d'un front unique des ouvriers et des paysans a été le principal défaut qui a provoqué l'échec de l'insurrection. La faute en revenait en partie, comme le précise l'auteur, au Parti Communiste de Bulgarie. Le problème de la responsabilité du Parti Agrarien Bulgare et du Parti Communiste de Bulgarie — en ce qui concerne le désaccord des forces ouvrières et paysannes dans un moment décisif de la lutte de classe — a été analysé a l'occasion de la Conférence de Moscou en 1925. Même avant cet événement, le problème des leçons tirées de l'échec de septembre a formé l'objet des délibérations de la VI[e] Conférence Communiste Balkanique qui a eu lieu à Berlin, en décembre 1923, avec la participation des représentants des partis communistes bulgare, yougoslave, roumain et grec et de l'Internationale Communiste. Dans les documents de cette Conférence on souligne l'importance et la nécessité de la réalisation dans chaque pays d'un front unique des ouvriers et des paysans en vue d'un lutte commune contre l'exploitation capitaliste. Les thèses de la VI[e] Conférence Communiste Balkanique sur « la question bulgare » — ainsi que l'on nommait l'insurrection du prolétariat bulgare de septembre — ont été adoptées par les dirigeants du mouvement communiste international. Ainsi, le V[e] Congrès de l'Internationale Communiste a généralisé l'expérience du prolétariat bulgare, en a relevé les aspects positifs et négatifs et a recommandé son étude au mouvement communiste international. Le mot d'ordre « gouvernement ouvrier-paysan » employé à ce moment-là dans la propagande de parti — non seulement en Bulgarie mais aussi en Allemagne — a constitué le problème central discuté au sein du mouvememt communiste international au cours des années 1923—1924 et surtout au V[e] Congrès Mondial de l'Internationale Communiste. On y a également discuté, en partant de l'expérience du Parti Communiste de Bulgarie, le problème du développement de l'activité du parti au sein de l'armée. Le VII[e] Congrès de l'Internationale Communiste (1935) a adopté, partant du rapport de Gh Dimitrov, le mot d'ordre du front unique comme principal moyen de lutte contre le fascisme.

L'insurrection bulgare de septembre 1923 est, par conséquent, un événement historique, vu qu'elle a contribué à enrichir l'expérience révolutionnaire et à établir la stratégie du mouvement ouvrier international. C'est le mérite de l'académicien D Kosev d'avoir souligné dans son livre cette contribution.

Cet ouvrage a atteint son but, celui de présenter pour la première fois dans toute son ampleur l'écho et l'importance internationale de l'insurrection de septembre. Certains aspects restent à être approfondis à l'aide d'informations de la presse d'autres pays ainsi que des fonds d'archives étrangers.

Les résultats des futures recherches pourront mettre en évidence de nouveaux faits, mais les conclusions fondamentales demeurent sûrement celles exposées dans cet ouvrage.

S. Iancovici

CV. KRISTANOV, IV. PENAKOV, ST. MASLEV, *Др. Иван Селимински като учител, лекар и общественик* (Dr. Ivan Seliminski, instituteur, médecin et militant sur le terrain social). Editions de l'Académie des Sciences, de Bulgarie, Sofia, 1962, 466 p.

Sur le docteur Ivan Seliminski (1800—1867), l'une des figures les plus représentatives de la renaissance bulgare, on a déjà écrit, mais jamais sa personnalité n'a été présentée d'une manière aussi complète que dans le présent ouvrage bien documenté, réalisé par trois spécialistes bulgares. La contribution nouvelle de cet ouvrage à l'étude de la personnalité de Seliminski et de la periode de la renaissance bulgare pendant laquelle il a lutté consiste, entre autres, dans le fait qu'il est présenté sous son aspect de révolutionnaire démocrate et adepte de la philosophie des lumières et de matérialiste (mécaniste), d'adepte des mouvements révolutionnaires des Balkans ; en ce qui concerne le développement du mouvement de la renaissance bulgare dans la première moitié du XIX[e] siècle, l'ouvrage apporte une appréciation nouvelle et combat l'opinion que la renaissance bulgare serait retardée sur celle des peuples voisins.

Par son activité multilatérale déployée dans les Principautés Roumaines et dans bien d'autres centres culturels, Ivan Seliminski est non seulement une figure proéminente du mouvement bulgare et des relations roumano-bulgares, mais aussi un symbole des plus larges liaisons sud-est européennes aux divers moments historiques importants.

Pendant ses pérégrinations dans les pays sud-est européens et occidentaux, Seliminski est presque toujours présent dans certains lieux juste au moment où d'importants événements s'y déroulent, vis-à-vis desquels il ne reste pas indifférent. Il se rallie toujours aux forces avancées et laisse partout l'empreinte de son rôle d'initiateur, de créateur et de militant.

Ce fait ressort des riches données biographiques largement exposées dans la première partie du livre (p. 25—340). Né dans la ville de Sliven vers 1800 et resté sans parents en 1813, Seliminski, désireux de s'instruire, part pour Jérusalem (1814—1817). Désappointé par le niveau moral et culturel du clergé de cette ville, il passe en Asie Mineure, à Cidonia, où il suit jusqu'en 1821 les cours du célèbre lycée qui s'y trouvait. En dehors des conceptions du réputé représentant de la renaissance grecque, Théophile Cairis, Seliminski prend connaissance à Cidonia des idées d'Adamante Corais et de celles de la Révolution française. Pendant cette période décisive de sa vie, Seliminski assimile des connaissances solides et apprend de ses maîtres grecs, militants marquants de l'émancipation de peuple grec, ce qu'est le patriotisme. Lorsque la révolte grecque éclata et que Cidonia fut soumise aux représailles turques, Seliminski se réfugia à Athos, ensuite dans l'île de Paros et au Péloponnèse, assistant de cette manière aux révoltes grecques et même y participant pour une courte période. Durant son voyage en Italie et a travers la Méditerranée, il arrive en 1823 en Autriche où il demeure une année. Pendant ce temps il visite Vienne, Pest, Miskolcz et Sibiu, et trouve un soutien dans les colonies grecques. En Hongrie il prend connaissance de l'association culturelle « Matica Srpska » du statut de laquelle il s'inspirera ensuite dans certaines de ses actions organisatrices.

A Braşov, où il séjourne pendant deux années, il se lie d'amitié avec des personnalités marquantes de la colonie bulgare, comme par exemple Iordan Hadji Guenovitch, V. Nenovitch et P. Beron. Là, Seliminski élabore tout un plan pour l'organisation des Bulgares selon le modèle de l'Hétairie grecque. Comme suite, la colonie l'autorise à partir en Bulgarie afin d'y propager les idées de libération. A Sliven, où il arrive en octobre 1825, Seliminski — après avoir considéré le rapport des forces artisanales et marchandes d'une part et de la couche « grecque » de l'autre — penche vers la première et avec son appui il organise dans la ville une école nouvelle où il applique des méthodes d'enseignement modernes. Il crée également la société secrète « Bratstvo » dont on ressent bientôt l'influence. L'activité bien réfléchie de Seliminski à Sliven est cependant interrompue par la guerre russo-turque de 1828—1829, à la suite de la-

quelle, ainsi que des clauses du traité d'Andrinople, bon nombre de Bulgares émigrent dans les Principautés Roumaines et en Russie. Au cours de cette action Seliminski détient le rôle de représentant du parti modéré des refugiés qui—en opposition avec le parti de Mamarcev hostile à l'émigration — préconise l'émigration et ensuite le retour des émigrés en Bulgarie à condition de l'octroi de certaines garanties et privilèges. Elu á Satul Nou comme représentant des réfugiés de Galatz, Seliminski engage des négociations avec le représentant de la Porte et exige des privilèges pour les régions du sud du Danube où devaient rentrer les réfugiés. Au cours de cette mission (en 1831), Seliminski se trouve en contact plus étroit avec les colonies bulgares de Bucarest et de Ploieşti. A Bucarest il se rapproche des cercles qui déploient leur activité dans le cadre de la première Société bulgare, á la création de laquelle M. Kifalov et V. Nenovitch jouent un rôle marquant.

A Bucarest, Seliminski continue son activité d'instituteur qui avait débuté avec succés à Sliven. En septembre 1831 il fonde dans la capitale de notre pays une école privée greeque au programme d'enseignement moderne. Il dirige cette école jusqu'en 1834, quand il est invité comme instituteur à Ruşii de Vede ; une annee plus tard, il est également invité comme instituteur a l'école de ses compatriotes de Sliven établis à Bereasca (Le nouveau Sliven) prés de Ploieşti. Dans les cinq années de séjour à Bereasca, Seliminski s'occupe, en dehors de l'enseignement, de la cause des colons qui luttent contre les propriétaires terriens. En même temps, il étudie les problémes posés par la langue littéraire bulgare.

Entre 1840 et l'été 1844, Seliminski se trouve à Athènes où il étudie la médecine. Il connait là les idées bourgeoises et démocratiques qui arrivent de l'Occident et forme ses conceptions politiques de base qu'il expose dans un « credo politique » rédigé en 1843. Celui-ci reflète une profonde connaissance des réalités sociales des Balkans. Avec la collaboration d'autres étudiants bulgares patriotes d'Athènes, Seliminski fonde la « Société slavo-bulgare des amateurs de culture »; pendant la révolte de 1843 il fait partie d'un groupement politique formé de Bulgares, Serbes et Grecs, réunis dans la « Société thraco-slave ».

A Paris, où il se rend afin de passer des examens supplementaires, Seliminski connaît le groupe des patriotes bulgares, parmi lesquels Sava Picolo, lies aux émigrants polonais luttant contre la Russie. Ayant des sentiments russophiles, il ne s'attache point à ce groupe, mais en août 1845 arrive de nouveau à Bucarest, passant par Athènes et Constantinople. Il s'engage dans la lutte pour l'autonomie de l'Eglise bulgare vis-à-vis de Phanar, en y entrainant les émigrants bulgares de notre pays. Aidé par Hr. Mustakov et par d'autres Bulgares des Pays Roumains, il obtient l'autorisation de créer à Kiev un pensionnat pour les étudiants bulgares. Il est important de mentionner que dans cette période Seliminski établit des relations avec les représentants de la renaissance albanaise, en particulier avec l'auteur du premier abécédaire albanais, Naum Vekhilhargi. Les auteurs ne signalent pas le fait important que Vekhilhargi avait pris part à la révolte de 1821. Les appels que ce dernier a lancés aux Albanais ont été rédiges par Seliminski qui, une fois de plus, s'avère un bon connaisseur des intérêts culturels et politiques des peuples balkaniques.

Pendant la révolution de 1848, Seliminski s'engage dans le service sanitaire, d'abord à Bucarest, ensuite á Brăila. Il ne comprend pas les revendications des masses concernant les terres, exprimées au cours de la révolution, et les juge selon ses conceptions constamment russophiles. Pendant la guerre de Crimée — à laquelle les auteurs accordent un large compte rendu — Seliminski fait partie d'un comité non officiel de Bulgares qui se proposait de faire éclater une révolte en Bulgarie lors du passage des armées russes au sud du Danube. Dans l'organisation des détachements de volontaires bulgares, Seliminski joue le rôle principal (voir p. 210—227). A Brăila, Seliminski continue de lutter fermement pour l'autonomie de l'Eglise bulgare. Il organise un conseil de colons slivenains de Brăila (1857) afin d'appuyer le mouvement culturel. Plus tard (1862), cette organisation servira de modéle à la « Dobrodetelna družina » de Bucarest.

Comme médecin du district de Ialomiţa, nommé pendant l'été 1858, Seliminski est animé du désir d'améliorer la situation sanitaire et rédige en ce sens une série de rapports ainsi qu'un « Règlement hospitalier ». Le conflit avec les hautes autorités sanitaires tombées en routine qui en découle attire son congé et son départ pour Brăila. Pendant son séjour dans cette ville (1860—1863), Seliminski se fait de nouveau remarquer comme militant contre la Patriarchie de Constantinople ; il prend position contre l'action de déplacement des Bulgares en Russie (1861—1862), part en mission à Belgrade pour la première légion bulgare, soutient l'initiative de créer une école bulgare à Brăila, s'occupe de l'imprimerie bulgare et du journal « Българска пчела », maintient le contact avec des organisations révolutionnaires italiennes qui désiraient agir dans les Balkans, enfin part comme délégué à Prague à l'occasion de l'anniversaire d'un millénium de l'action de Cyrille et Méthode.

Entre 1863 et 1866, Seliminski travaille comme medecin de la ville de Bolgrad, en Bessarabie, où il entre de nouveau en conflit avec les organes hiérarchiques superieurs et les carriéristes dans le domaine de la médecine.

Sa vie finit tragiquement au monastère de Dălhăuţi (Rîmnicul Sărat) en Roumanie, en juillet 1867.

Les étapes de la vie et de l'activité de Seliminski sont décrites d'une manière documentée, en de larges exposes concernant la situation sociale et politique du lieu et du moment impliqués, et ses antécédents. Le lecteur se crée ainsi une image complète du milieu dans lequel agit ou s'instruit Ivan Seliminski, les événements étant considérés sous leur aspect historique (à Cidonia, Braşov, Athènes, Bereasca, Bucarest, Călăraşi, Sliven, etc.). L'exposé abonde en citations et les auteurs réussissent à manipuler le riche materiel publié et inédit — dans les langues bulgare, grecque et roumaine — de manière que la lecture n'en soit pas pénible. Autour de Seliminski apparait une pleiade d'autres militants pour la cause du peuple bulgare, avec leurs rôles en général assez clairement exposés. Par endroits cependant, comme par exemple dans la partie concernant la guerre de Crimée, le matériel aurait pu être mieux organisé.

Les auteurs ont considéré opportun de clore la première partie de l'ouvrage par un large exposé sur « Les relations réciproques des peuples roumain et bulgare du temps de Seliminski » (p 313—340). Ici cependant, à côté de certains faits nouveaux — mais non inédits — par rapport à ceux déjà exposés, on répète une série de problèmes mentionnés dans la partie biographique. Certains détails contiennent des omissions ou des erreurs. Hagi Prodan, par exemple, est considéré Bulgare lorsqu'en réalité il était Serbe (p. 316) ; il est mentionné dans l'ouvrage qu'immédiatement après l'assassinat de Tudor Vladimirescu par les émissaires d'Ypsilanti, les Turcs avaient assailli les révoltés et seuls les pédestres bulgares se trouvant dans le manoir de Tudor s'étaient opposés « jusqu'au dernier », tandis qu'en réalité les événements ne se sont pas déroulés de cette manière. Par confusion, Alex. Macedonski est cité à la place de Pavel Macedonski (p. 337). Dans cet endroit du texte on retrouve également d'autres confusions comme d'ailleurs des questions qui ne se rapportent pas à la période de Seliminski. Aux pages 333—337 il y a un nombre de mentions empruntées, à ce qu'il paraît, à la brochure de Stilian Cilinghirov, *Какво е далъ българинътъ на другите народи* (p. 111—127) éditée en 1941.

La conclusion (p. 340) que « le dr. Ivan Seliminski est l'un de ces nombreux Bulgares qui ont vécu en Roumanie et ont contribué par leurs forces et capacités à son progrès, luttant aussi bien pour la renaissance de leur peuple — alors asservi — que pour la renaissance du peuple roumain » est justifiée.

Ainsi que l'on précise dans la seconde partie de l'ouvrage (p. 341—434) où sont analysées les conceptions de Seliminski, celui-ci a propagé des idées progressistes — surtout matérialistes — à Braşov, Sliven, Plovdiv, Bucarest, Ploieşti, Brăila, Bolgrad, etc. De l'analyse de ses conceptions pédagogiques, scientifiques, philosophiques, sociales et politiques il ressort, entre autres, que Seliminski est le premier révolutionnaire démocrate bulgare (p. 398) et — ainsi que l'on précise dans les conclusions — l'un des plus grands illuministes bulgares.

Le dr. Seliminski est l'une de ces personnalités avancées qui ont embrassé la cause de plusieurs peuples et dont l'activité fait ressortir certains aspects des troubles et des agitations du sud-est de l'Europe.

Il existe dans l'activité de Selіminski certains aspects — dont certains mentionnés par les auteurs — qui méritaient d'être approfondis ainsi que des questions à élucider. A cet effet l'on devait certainement recourir aux archives roumaines, qui n'ont pas été consultées pour cet ouvrage. L'inédit provient seulement de l'archive de Selіminski ainsi que des archives de certains de ses collaborateurs et amis, comme d'ailleurs certains faits nouveaux ont apparu à l'étude et à la révision des nombreux materiaux en langue grecque appartenant à Selіminski.

Nous sommes également d'avis qu'un tel ouvrage où des noms propres et des faits historiques abondent, aurait eu besoin d'un index, au moins pour les noms propres, ainsi que d'une liste où soient indiqués la bibliographie et les fonds d'archives utilisés.

S. Iancovici

Byzantinobulgarica, I, Editions de l'Académie des Sciences de Bulgarie, Sofia, 1962, 365 pages.

L'histoire du peuple bulgare fut étroitement liée à l'histoire de l'État byzantin durant presque mille ans. Maintes sources byzantines constituent tout autant de sources de l'histoire du peuple bulgare. L'attention soutenue accordée par les savants bulgares aux études byzantines est donc pleinement justifiée et de nombreux résultats obtenus par eux dans le domaine de la byzantinologie ont été couronnés de succès. Le recueil *Byzantino bulgarica*, édite par l'Académie des Sciences de Bulgarie, annonce dans son premier volume un vaste programme de recherches concernant l'histoire et la civilisation byzantines et particulièrement les relations bulgaro-byzantines, en offrant ses pages aux archéologues, aux historiens, aux linguistes, aux juristes, aux numismates et aux épigraphistes.

La nouvelle publication bulgare paraît sous la direction d'un comité de rédaction composé de : D. Angelov, Al. Burmov, Str. Lišev, K. Mijatev, St. Stančev, P. Petrov et P. Tivčev.

L'article dû au professeur D. Angelov sur la Byzantinologie bulgare et ses résultats récents (p. 3—29) constitue une présentation générale des études et des ouvrages publiés par les savants bulgares dans les différents domaines de la byzantinologie et relève les progrès réalisés par les nouvelles recherches, fondées sur la conception matérialiste de l'histoire.

Les byzantinistes bulgares étudient avec un intérêt spécial l'histoire des anciennes populations qui ont vécu sur l'actuel territoire de leur pays. On trouve dans ce volume quatre études concernant le problème des populations, qui mettent en lumière des aspects inexplorés ou peu explorés, aussi bien de l'histoire de Byzance, que de l'histoire de la Bulgarie au Moyen Age. Ces études sont caractérisées par la préoccupation des auteurs de faire appel aux sources directes.

En explorant les sources concernant *La Population rurale de la Thrace aux IV^e—VI^e siècles* (p. 31—66), V. Velkov constate l'extension du colonat et de la grande propriété foncière dans les régions balkaniques, ainsi que le maintien d'une paysannerie libre par l'établissement de tribus migratrices dans les contrées dépeuplées à cause des incursions barbares. L'ancienne population thrace a survécu aux incursions, surtout au sud des Balkans, mais l'auteur constate au nord la « dépopulation » des villages, due aux invasions. Le problème devrait être également examiné d'un autre point de vue, car la romanisation des indigènes, dont l'auteur ne s'occupe point, a été consistante dans les régions du nord de la Thrace, et les éléments romains ont survécu dans le nord aussi aux incursions et aux invasions des peuples migrateurs.

Étudiant *Les rapports entre la population autochtone des régions balkaniques et les barbares aux VI^e—VII^e siècles* (p. 67—78), V. Tăpkova-Zaimova arrive à la conclusion qu'au debut, les incursions des Slaves ont été devastatrices, ce qui a empêché leur coexistence avec les autochtones des villages et des villes balkaniques. La population a fui devant ces peuples migrateurs, en se retirant dans les régions montagneuses inaccessibles. La coexistence des autochtones avec les Slaves n'est devenue possible que lorsque ceux-ci perdirent le caractère d'envahisseurs et s'établirent comme habitants paisibles des régions balkaniques. L'auteur constate l'existence au VI^{e} siècle d'une population romanisée sur tout le territoire actuel de la Bulgarie, mais moins dense dans les régions nordiques.

Nous trouvons de nouvelles informations documentaires sur *La population byzantine de Bulgarie au début du IX^{e} siècle* dans l'article portant ce titre, de I. Venediktov (p. 261—277). Deux inscriptions grecques découvertes à Hambarli, dont l'auteur fixe la date aux années 813—814, mettent en lumière les mesures prises par le tsar bulgare Krum pour le maintien de la population indigène chrétienne dans les régions de la Thrace. Quoique convaincante par son contenu, la communication pèche par l'insistance mise par l'auteur a faire l'apologie de la personnalité du tsar Krum, auquel il attribue des qualités d'« homme d'Etat énergique et très doué » (p. 276).

Dans sa communication intitulée *La population agricole des régions bulgares sous la domination byzantine aux XI^{e}—XII^{e} siècles* (p. 299—312), G. Čankova-Petkova procède à un examen critique des sources concernant la stratification sociale de la population paysanne de Bulgarie pendant la période de la domination byzantine, en arrivant à la conclusion juste que même dans cette période une paysannerie libre a continué à exister à côté de la paysannerie asservie.

Le volume consacre au problème des villes deux études, dont la première est fondée sur l'examen des sources écrites, et la seconde sur des données archéologiques. L'étude *Sur les villes byzantines aux XI^{e}—XII^{e} siècles* (p. 145—182), due à P. Tivčev, développe la thèse selon laquelle les villes byzantines sont demeurées, même dans cette période, d'importants centres artisanaux et commerciaux, sans connaître la décadence économique à laquelle font allusion certains byzantinistes. La continuité de l'économie urbaine byzantine durant la période historique respective a été contestée (« Studii », XVI^{e} année, 1963, n^{o} 5, p. 1205). L'étude de l'auteur bulgare est sérieuse et sa conclusion ne saurait être écartée, faute d'autres recherches fondées sur une documentation nouvelle et convaincante. Rejetant la théorie de l'origine romano-byzantine de l'ancienne capitale bulgare, St. Stančev fait appel aux nouveaux matériaux archéologiques à l'appui de la théorie exposée dans son étude critique intitulée *Pliska — théorie et faits* (p. 349—365), selon laquelle l'ancienne capitale a été un établissement protobulgare.

Les historiens bulgares étudient également d'autres problèmes. On trouve dans ce volume un article de P. Petrov sur *La révolte de Petru et Boian de l'année 976 et la lutte des « comitopoles » contre Byzance* (p. 121—144), un article de B. Primov intitulé *La papauté, la quatrième croisade et la Bulgarie* (p. 183—211), et un article de T.Gherasimov sur *Les hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie* (p. 213—236). Nous attirons particulièrement l'attention des médiévistes roumains sur l'article *L'influence exercée par certaines institutions byzantines et balkaniques du Moyen Age sur le système féodal ottoman* (p. 237—257), dans lequel Bistra Čvetkova montre que le féodalisme ottoman s'est constitué dans les Balkans en respectant certaines particularités du féodalisme spécifique des régions conquises par les Turcs. L'auteur mentionne parmi ces particularités la survivance des communautés autonomes des Valaques balkaniques (p. 241—242).

Les études d'histoire de la culture ne sont non plus absentes de ce volume. L'article du professeur I. Snegarev sur *La vie et l'activité de Clément d'Ohride* (p. 78—119) comprend de nouvelles informations sur les débuts de l'ancienne littérature bulgare ; la communication du savant anglais R. Browning intitulée *La correspondance inédite entre Michel Italicus, archevêque de Philipopolis et Théodore Prodromos* (p. 279—298), met en lumière, avec une ample explication,

deux lettres grecques du XII^{e} siècle, inconnues jusqu'à présent ; la communication de I. Gălăbov sur *Les données de l'onomastique byzantine et grecque concernant la prononciation d'une lettre du vieux bulgare* (p. 313—320) offre aux spécialistes un intéressant matériel de recherche linguistique, et la communication de St. Bojadžiev sur *La vieille église métropole de Nesebăr* (p. 321—346) présente aux historiens de l'art des informations et des interprétations nouvelles concernant certains élements de l'architecture byzantine.

Le recueil *Byzantinobulgarica* se presente comme une publication substantielle, destinée à promouvoir les recherches de byzantinologie des historiens bulgares, à attirer la collaboration des spécialistes étrangers et à ouvrir de larges débats sur les problèmes controverses.

Gheorghe Cronț

ALEKSANDAR DEROKO, *Narodna arhitektura — II. Folklorna Arhitektura u Jugoslaviï* (Architecture populaire — II. L'architecture populaire en Yougoslavie), Belgrade, 1964, Université de Belgrade ; 91 pages + 94 illustrations (photographies) + une carte + XI planches avec des relevés.

Connu par ses travaux sur l'ancienne architecture yougoslave religieuse et militaire, le professeur et l'architecte Aleksandar Deroko s'est penché aussi sur l'étude des habitations du passé ou des habitations encore utilisees mais liées au passé. Le volume expos constitue une synthèse très interessante en tant qu'elle est le résultat d'une longue et importante expérience scientifique, et qu'elle aborde un des problèmes d'une grande complexité qui caractérisent l'architecture yougoslave, dans laquelle on reconnait plusieurs grands courants culturels ; les éléments orientaux balkaniques, méditerranéens, ceux qui rappellent l'Italie, le centre de l'Europe ou la Roumanie coexistent et expliquent la variété des habitations yougoslaves.

Pour comprendre l'exposé qui suit, il est nécessaire de préciser d'abord la façon dont les monuments sont classifies par Aleksandar Deroko Le tome que nous considérons est le deuxième d'un manuel d'architecture populaire groupant toute l'architecture du passe construite sur le territoire de la Yougoslavie, depuis l'arrivée des Slaves jusqu'au développement de l'architecture moderne, vers la fin du XVIII^{e} siècle. Les constructions qui composent cette architecture sont divisées en deux parties principales, par rapport au programme, à la destination, la forme et l'aspect, le style, les matériaux de construction et aussi leur provenance. On trouve d'un côté l'architecture monumentale féodale du Moyen Age (les nombreux édifices religieux, les constructions monumentales des villes et les forteresses, pour la plupart ruinées) ; de l'autre, il y a le groupe qui comprend les bâtiments ayant une fonction pratique, destinés aux habitats urbains et ruraux, et qui est appelé architecture folklorique ; produit d'une nécessité spontanée, il est étroitement lié à l'art des maîtres constructeurs populaires. C'est cette deuxième categorie, folklorique, qui forme l'objet du volume expos.

Après l'exposition sommaire des conditions dans lesquelles les Slaves se sont installés en Yougoslavie, on en décrit les maisons urbaines et rurales. Les villes de la Yougoslavie médiévale ont leur origine dans les anciens centres habités par les marchands et les artisans, les anciens centres miniers, les places fortifiées pour la défense, ou les villes libres qui continuaient d'exister le long de la mer Adriatique. Leur développement est en étroit rapport avec les conditions historiques de leur vie. Les villes avoisinantes de l'Adriatique sont un exemple frappant

de cette situation. En général, les modes arrivées de loin sont surtout évidentes et puissantes dans les villes. L'architecture des villages est bien plus liée aux conditions locales, car les éléments de la mode ou du luxe y ont une importance minime.

Les principales influences observées dans les anciennes villes reflètent la situation géographique et politique de la Péninsule des Balkans, partagée en deux, l'est et l'ouest, depuis le partage de l'empire entre Rome et Byzance Byzance véhicule les éléments orientaux arrivés surtout par l'Asie Mineure La frontière entre ces deux influences va tout au long du Danube et de la Sava pour arriver sur la Drava et ensuite, le long de la Drava, par-dessus les montagnes, jusqu'à la mer. Les territoires de l'ouest ont été en liaison avec l'Europe et surtout avec l'Adriatique. Pendant la domination turque on observe en général cette même frontière culturelle, car au-delà de la Sava et du Danube et vers l'Adriatique dominent les influences européennes, méditerranéennes et italiennes.

Analysant les conditions du developpement des maisons paysannes, on relève les différences régionales surtout en ce qui concerne les matériaux de construction. Cette analyse permet en dernière instance de tracer une carte d'ensemble des matériaux utilisés par les constructeurs paysans ; le bois, la pierre ou la terre ont chacun un territoire qu'ils dominent On éclaircit de cette manière un aspect peu connu pour la Péninsule Balkanique

La description des différentes habitations part des formes les plus simples parmi lesquelles on rappelle la *coliba*, le *dubirog*, la *zemunitsa*, la *bunja*, partiellement connues (par des publications antérieures dont une partie datent du XIX[e] siècle), et qui intéressent le plus souvent aussi l'architecture des peuples habitant à l'extérieur des frontières yougoslaves. Ayant le caractère d'abris provisoires, situes à l'extérieur du village, sur son territoire, ils représentent une survivance des formes archaïques d'habitation.

Les maisons des villages, utilisées couramment par les paysans de la Serbie, sont divisées en deux grands groupes, maisons de bois et maisons en clayonnage et en torchis. Suit la description des anciennes maisons paysannes de la Voivodina, de Kosovo et Metohija, de Macédoine, de Bosnie, du Monténégro et de la Herzégovine, de l'Adriatique, de la Croatie et de la Slavonie. Pour chaque région sont indiques les matériaux de construction, l'emplacement et la forme du foyer, le mobilier, le plan et les principales liaisons avec les constructions des zones avoisinantes.

Plus détaillée, la description des maisons urbaines offre la même présentation par régions. L'ancienne maison urbaine de type oriental de la Serbie, de la Macédoine et de la Bosnie était construite dans les villes occupées par les Turcs dès la fin du XIV[e] siècle. Elle était utilisée par une population mixte composée de Grecs, d'Aromounes, de Juifs, de Turcs, les Serbes vivant surtout dans les villages, bien qu'on puisse en rencontrer aussi dans les villes. A l'origine, cette architecture doit être mise en rapport avec l'architecture byzantine, ce point de vue, qui est partagé par d'autres historiens de l'architecture balkanique, est la suite logique des études de l'auteur qui le soutient dans plusieurs de ses publications. Les conditions qui ont favorisé le développement de cette architecture sont de nature économique — le prix de revient modique et la construction rapide. La même architecture basée sur un squelette en bois qui soutient des murs en torchis ou en clayonnage est d'ailleurs familière pour bien des régions de l'Europe moyenâgeuse. Adoptée par les Turcs, cette maison peut être rencontrée dans les rues du Caire, en Egypte, en Anatolie ou en Serbie. Le plan groupe à l'étage les chambres autour d'une pièce centrale, le rez-de-chaussée abrite les pièces à fonction économique, principalement la cave. Disposant d'un terrain de construction de dimensions réduites, ces maisons sont hautes et blotties l'une contre l'autre. Les plus riches ont une cour entourée d'une forte clôture.

Les exemplaires relevés en Serbie, dans le territoire de Kosovo-Metohija, sont caractéristiques pour cette architecture. Les habitations urbaines de la Macédoine occupent une place de choix par leur nombre et leur beauté ; leur description marque des différences, selon qu'elles appartiennent aux Slaves macédoniens ou aux Aromounes d'un côté, et aux Turcs (grands lati-

fundiaires) de l'autre. Les habitations anciennes de la Bosnie et de la Herzegovine sont liées à la même tradition (de la maison nommée par Deroko « orientale »).

Pour l'ensemble de ces constructions, l'auteur établit les caractéristiques principales. On relève leur beauté (manifestee dans le decor extérieur et surtout dans les proportions qui respectent les proportions du corps humain) et la réalisation du confort, poursuivi systématiquement. On relève ses ressemblances avec les maisons orientales de la Bulgarie, de la Grèce et de la Turquie, où ce mode de construire est mieux conserve.

L'ancienne maison urbaine des parages de l'Adriatique présente de différences dues aux materiaux employes, au climat, aux liaisons culturelles avec l'Italie et a la vie des hommes. La pierre y est employée couramment, situation qui résulte non seulement d'une longue tradition de construire en pierre mais aussi d'une législation qui veut éviter la propagation des incendies dans des villes ayant les rues étroites et les bâtiments situés très près l'un de l'autre. Utilisés par une seule famille, hauts, avec deux ou trois étages et aux façades étroites, ils sont recouverts de tuiles.

Enfin, le dernier groupe s'est développé en Croatie et en Slovénie, dans le nord-ouest de la Yougoslavie Les liaisons avec les villes de l'ancien Empire austro-hongrois sont évidentes. Les villes ont un centre, comprenant l'église et les bâtiments administratifs. Les rues sont larges, les maisons suivent une ligne droite et elles sont habitées par plusieurs familles. Les styles des XIX[e] et XX[e] siècles peuvent être facilement reconnus mais, comme ils dépassent le cadre fixé à cet ouvrage, ils n'y sont pas décrits.

L'exposé des idees est d'autant plus clair qu'il est soutenu par des illustrations bien choisies. L'interêt principal du travail consiste dans la classification et l'identification des caracteristiques de chaque groupe, interêt d'autant plus réel que le phénomene etudié est complexe. Les liaisons établies avec les conditions de vie, naturelles ou sociales, qui expliquent les formes prises dans chaque région par l'architecture, permettent au lecteur de comprendre la formation historique du phenomène. Par ces qualités le volume est une contribution importante à la connaissance des difficiles problèmes de sud-est europeen, qui dépassent le cadre géographique de la Yougoslavie.

Paul Henri Stahl et *Milcana Paunceva*

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par: CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A CR), CAMARIANO, NESTOR (N. CR.); CRONȚ, GHEORGHE (G. C); IANCOVICI, SAVA (S. I); MATEI, ION (I M)

KABRDA, JOSEF, 'Ο τουρκικὸς κώδικας (Kanunname) τῆς Λαμίας Συμβολὴ στὴ μελέτη τῶν τουρκικῶν ἱστορικῶν πηγῶν τῶν σχετικῶν μὲ τὴν ἱστορίαν τῆς 'Ελλάδος (Le manuscrit turc (*kannuname*), concernant Lamia. Contribution à l'étude des sources historiques turques ayant trait à l'histoire de la Grèce), «'Ελληνικά», XVII, 1962, p. 201—218.

La domination ottomane dans la Péninsule des Balkans a duré plusieurs siècles. L'historiographie balkanique a consacré à cette domination plusieurs publications, mais il n'existe pas encore un ouvrage géneral, bien documenté, qui se rapporte à toute la periode de cette domination. Ces dernières années, les historiens des pays balkaniques ont accorde une attention spéciale aux sources turques et l'on constate une tendance d'en extraire tout ce qui intéresse leurs pays.

Pour ce qui est de l'historiographie grecque, on peut dire qu'elle a peu fait usage des sources turques et que les historiens grecs ont publié de temps en temps un petit nombre de documents pris aux archives turques. Une contribution importante dans cette direction a été apportée dernièrement par Ioan Vasdravelis, qui a publie quelques volumes comprenant la traduction en langue grecque d'un grand nombre de documents recueillis dans les archives de Salonique, de Veria et de Naussa, la majorité datant des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, excepté quelques dizaines de documents qui sont plus anciens et qui datent des XVI^{e} et XVII^{e} siècles Parmi les documents turcs conservés figure une catégorie dont l'importance ne saurait être contestée. Il s'agit de registres de propriétés foncières des provinces du vaste Empire ottoman. De tels registres ont existe aussi pour les sandjaks grecs, et ils n'ont été ni étudiés ni publiés jusqu'ici.

L'auteur de l'article dont nous nous occupons, Joseph Kabrda, possède les photocopies de plusieurs de ces registres, qui se rapportent aux territoires qui appartiennent aujourd'hui à la Grèce et il se propose de les publier. Il commence par le registre concernant Lamia, qu'il commente et publie intégralement.

Ce *kannuname*, comme tous les registres de son espèce, offre un important matériel portant sur la vie économique et les relations sociales de la région de Lamia. Le registre est con-

tenu dans le manuscrit 157 de l'archive fonciere d'Ankara Il date de l'époque de Sélim II (1565—1574) et présente beaucoup de ressemblances avec les registres concernant l'Eubée, Athènes, Livadia, Trikala et autres localités.

Ces registres comprennent un riche matériel pour l'étude des revenus des féodaux turcs, lesquels se composaient des dîmes qu'ils percevaient, et pour celle des obligations des payasns se trouvant sur leurs domaines. Il résulte du registre de Lamia que l'on faisait une distinction entre la dîme que payaient les habitants des villes, qui s'occupaient aussi de la culture de la terre, et la dîme que devaient payer les raias de la campagne. On faisait de même une distinction entre la dîme payee par les paysans turcs et celle payée par les chrétiens.

Il est à desirer que de pareils documents soient publiés au plus vite et en nombre aussi grand que possible, afin de pouvoir passer à l'étude des relations féodales au Moyen Age dans les pays qui ont subi durant des siècles la domination ottomane.

A. Cr.

Καλλινίκου Δ'. Συμπλήρωμα στὴν" 'Επαρίθμηση,, τοῦ Δ, Προκοπίου. "Εκδοση καὶ σχόλια "Αλκη 'Αγγέλου [Callinique IV. Complément à l'*Enumération* de D. Procopiou. Édition et notes d'Alkis Anguelou], Athènes, I[re] année, 1[er] fasc., 1963, p. 23—29.

Callinique IV, dont Anguélou publie le Catalogue d'après un manuscrit se trouvant à la bibliothèque de Zagora (n° 11, f. 196 et suivantes) est un ecclésiastique bien connu en Valachie. Il a été métropolite de Proilav entre 1743 et 1748, ayant obtenu le siège métropolitain grâce à l'appui de la famille Racovitza, comme il résulte de la correspondance avec Constantin Racovitza, fils du prince régnant. On trouvera des détails sur la vie et l'activité de Callinique — devenu plus tard, pour peu de temps, patriarche œcuménique — dans l'ouvrage de D. Russo, *Studii istorice greco-române* [Etudes historiques gréco-roumaines], Bucarest, 1939, p 265—266.

Après une brève introduction, Anguélou publie le complément fait par Kallinique au Catalogue des érudits de Démètre Procopiou Pamperis. Le Catalogue de Procopiou, lequel a été élaboré sous la surveillance personnelle de Nicolas Mavrocordato dont il a été le secrétaire, comprend 99 noms d'érudits grecs. Callinique copie ce Catalogue et en continue l'énumération à partir du numéro 99 jusqu'au numéro 161.

La liste de Callinique commence avec Jean Constantin Duca, prince régnant de Moldavie.

A. Cr.

KOUKKOU, ELENI, 'Ο ἀνέκδοτος κατάλογος τῶν ὑπαρχόντων τοῦ κυβερνήτου 'Ιωάννου Καποδίστρια (Liste inédite de la fortune du gouverneur Jean Capo d'Istria) dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς 'Ελλάδος », XV (1961), p. 53—80.

Eleni Koukkou a suivi systématiquement la vie et l'activité de Capo d'Istria. Elle nous a donné, il y a quelques années, une étude importante et substantielle contenant de riches matériaux d'archive, inédits, intitulée · 'Ο Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία 1803—1822. Α' 'Η Φιλόμουσος 'Εταιρεία τῆς Βιέννης (Capo d'Istria et l'enseignement, 1803—1822. I L'Hétairie des Philomuses de Vienne), Athènes 1958. Dans l'étude présente elle donne des informations sur les biens meubles de celui qui a été le premier chef d'Etat de la Grèce

délivrée. L'inventaire des objets laissés par Capo d'Istria, rédigé après son assassinat (27 septembre 1831), est conservé avec les archives du Sénat ionien dans le vieux palais de Corfou.

Dans la liste des objets nous remarquons une chose curieuse. En dehors des meubles et des objets de luxe et de grande valeur on en trouve aussi d'autres, tout à fait communs et bon marché. On pourrait croire que les objets de luxe étaient à l'usage du chef d'Etat et que les objets modestes appartenaient aux personnes qui se trouvaient à son service. La vérité est tout autre.

Quand, le 7 janvier 1828, Capo d'Istria arriva dans la Grèce liberee, il apportait beaucoup de caisses, contenant les meubles de sa maison de Genève [1] où il avait habité dernièrement. Mais lorsqu'il foula le sol grec ruiné et dévasté, il donna l'ordre d'enfermer ses meubles précieux dans un dépôt et meubla modestement sa résidence, pour que le contraste ne fût pas trop grand entre sa maison et celles des habitants du pays.

L'auteur cite encore d'autres exemples de modestie chez ce diplomate de renom mondial et grand homme d'Etat. Capo d'Istria était aussi fort modeste pour ce qui est de ses vêtements. Il portait un costume simple, n'ayant qu'un seul ornement, un foulard blanc et bleu, les couleurs nationales de l'Etat grec.

Son désintéressement quant à l'argent fut remarquable. Quand il alla en 1827 en Russie pour présenter au tzar sa demission du poste de ministre des affaires étrangères de Russie, le tzar, comme récompense pour les services rendus à l'Etat russe, proposa de lui accorder une retraite viagère annuelle de 60.000 francs. Cependant, pour garder son indépendance à travailler dans l'intérêt de sa patrie, Capo d'Istria ne l'accepta pas. Il refusa pareillement la subvention de l'Etat grec, sachant que la somme de 10.000 thalers espagnols en or qu'on lui offrait pouvait être d'un grand secours pour le peuple grec. Lorsqu'à un moment donné les finances de l'Etat ne disposaient pas des sommes requises pour payer le blé nécessaire à la nourriture du peuple grec, Capo d'Istria n'hésita pas à hypothéquer une partie de la fortune immobilière qu'il avait à Corfou. Plus tard, quand Nauplia manquera de munitions, il hypothéquera ses autres propriétés à Lazaros Condouriotis, pour la somme de 10.000 thalers.

Les sommes dont il fit don a la Grèce pendant son gouvernement s'élèvent a 800 000 francs, c'est-à-dire toute sa fortune. Les subventions qu'il avait données avant pour l'entretien de boursiers dans les Universités européennes et pour l'assistance des orphelins de guerre, n'entrent pas dans cette somme. Une courte introduction, dans laquelle sont donnés quelques édifiants exemples qui font ressortir le désinteressement du grand homme d'Etat, précède la liste des objets laisses par Capo d'Istria (p. 71—80).

La liste commence par les decorations que lui avaient conférées presque tous les Etats europeens Viennent ensuite certains bijoux et objets en or garnis de pierres précieuses, des objets en argent, des vêtements, de la vaisselle, des meubles et des livres qui ne représentent qu'une partie de sa bibliothèque, la plupart au contenu juridique, militaire et historique, car la plus grande partie de sa bibliothèque avait été envoyee par lui, dans des caisses, à Corfou.

A. Cr.

[1] Il y avait aussi les restes de ses meubles de prix de Pétersbourg, car ayant appris que le peuple grec vivait dans la plus noire misère, il vendit, le 25 juin 1825, à Pétersbourg, tout ce qu'il avait de plus précieux et il envoya en Grèce la somme résultée (50.000 francs) de cette vente. Il écrivait, dans une lettre, qu'il donnait cette somme de tout son cœur et qu'il espérait que son exemple serait suivi par d'autres personnes.

VRANOUSSIS, ERA, L., Le mont des Kellia. Note sur un passage d'Anne Comnène (V. 5,3). Extrait des *Mélanges G. OSTROGORSKY*, t. II, Belgrade, 1964, p. 659—664.

Il y a trois ans, Era Vranoussis a expliqué dans un savant article un passage de *l'Alexiade* d'Anne Comnène, en prouvant que « Κομισκορτης » n'etait pas un nom propre, comme l'ont pensé tous les historiens et tous les byzantinologues, mais une fonction de l'appareil administratif de l'Empire byzantin : κόμις <τῆς> κόρτης

Cette fois-ci, dans l'article dont nous nous occupons, l'auteur explique un autre passage obscur de *l'Alexiade*. Anne Comnène, racontant l'expédition de son père à Larissa (1083) contre les Normands, dit : διελθὼν διὰ τοῦ βουνοῦ τῶν Κελλίων... (en traversant le mont des Kellia...) Comme il n'existe pas de nos jours dans la région de Thessalie une montagne du nom de « Kellia », l'auteur se propose de localiser et d'identifier cette montagne.

Il résulte du passage de l'*Alexiade* que la montagne dont il s'agit se trouve près de la ville de Larissa. L'auteur émet la supposition que le mont des Kellia ne peut être que l'une des trois montagnes : Olympe, Kissavos ou Pélion. En excluant l'Olympe et Kissavos, montagnes bien connues avec leurs noms anciens et nouveaux, l'auteur dirige toute son attention vers le mont Pélion. A la suite des recherches faites dans ce sens, Era Vranoussis, basée sur des documents, a prouvé que le « mont des Kellia » n'est autre que le mont Pélion. Cette montagne portait ce nom à l'époque d'Alexis Comnène à cause des cellules d'ermites dont elle était parsemée. Lorsque, plus tard, les ermites se sont groupés en monastères, le mont Pélion a perdu son nom de « des Kellia ». Le pape Innocent III, dans une lettre datée de 1209, ne parle plus du « mont des Kellia », mais de « monasterii Kelliae ».

Au Moyen Age, le mont Pélion se nommait ὄρος τῆς Ζαγορᾶς. L'article d'Era Vranoussis est le bienvenu. Les byzantinologues et les géographes n'auront plus aucune incertitude quant à l'expression τοῦ βουνοῦ τῶν Κελλίων, une dénomination ancienne et de courte durée du mont Pélion.

A. Cr.

COUMARIANOU, CATHERINE, Νέα στοιχεῖα γιὰ τὸν Κωνσταντῖνο Σταμάτη [De nouveaux éléments sur Constantin Stamati]. « Ἐρανιστής », Athènes, Ire année, 1er fasc., 1963, p. 13—22.

Constantin Stamati est un personnage qui a eu beaucoup de relations avec les pays roumains. Il a même été nommé consul de France à Bucarest, mais il n'a pu occuper ce poste, la Porte n'ayant pas donné son agrément sous prétexte qu'il était *raïa*.

Catherine Coumarianou, préparant une monographie sur Daniil Philippide, a compulsé les archives françaises qui s'y rapportaient, et, en même temps qu'elle étudiait les matériaux concernant Philippide, elle a recueilli des informations inédites sur Constantin Stamati, avec lequel le premier s'était lié d'amitié depuis leur jeunesse, lorsqu'ils faisaient des études dans la capitale française.

Les documents dont l'auteur extrait les informations se rapportant à Stamati couvrent la période allant de l'année 1801, lorsque celui-ci fut nommé consul à Civitavecchia (avril 1801), à l'année 1817.

L'auteur, après avoir indiqué le nom de ceux qui ont étudié jusqu'à présent la vie et l'activité de Stamati et les publications qui contiennent des informations sur lui, arrive à la conclusion que les étrangers ont été attirés par son activité plus que les Grecs. La chose est

explicable, car les matériaux abondants le concernant se trouvent dans les archives étrangères. Pour pouvoir écrire une monographie substantielle sur celui qui a été agent secret et consul français, il faut entreprendre des recherches sérieuses non seulement dans les archives françaises, mais aussi dans les archives allemandes, italiennes, turques, hongroises et polonaises, car Stamati s'était également occupé de problèmes intéressant la Pologne et la Hongrie. Il avait envoyé au gouvernement français deux memoires fort intéressants concernant l'intensification de l'influence française, surtout en Pologne, et cela non seulement pour neutraliser l'influence russe, mais aussi pour provoquer des mouvements contre la Russie dans ces régions.

Il résulte des documents étudiés par l'auteur, que Stamati ne perdait pas l'occasion de rappeler a ses supérieurs de songer également à entreprendre quelque chose pour la libération de la Grèce. Dans un mémoire daté du 31 août 1801, il ajoutait. « Tous les Grecs font des vœux ardents pour la vie du géneral Bonaparte, ils le regardent comme un homme descendu du ciel pour les délivrer de la servitude » (p. 18).

Stamati était mécontent de son poste à Civitavecchia. Lorsque fut proclamée la République Heptanésienne, il demanda instamment à être nommé agent français à Corfou. Ses interventions n'ayant pas eu de résultat favorable, il restera toujours à Civitavecchia, mais à partir de 1806 le titre de « Consul de France » lui sera conféré. Durant cette période, il n'aura pas seulement des préoccupations politiques et commerciales, mais aussi des préoccupations littéraires. Il traduira le roman de Chateaubriand *Atala*, qui sera publié en 1805 à Venise sans indication du nom du traducteur mais Chateaubriand lui-même affirme que c'est Constantin Stamati qui est l'auteur de la traduction (p 19—20).

Etant à Civitavecchia, il fera des interventions reitérées en vue de son transfèrement dans un autre poste. Mais toutes ses tentatives se heurteront à l'intransigeance de Talleyrand. Exaspéré, il abandonnera son poste et se rendra à Paris pour faire fléchir Talleyrand Il finira ainsi par perdre son poste de Civitavecchia. A la suite de ce malheureux événement, il demandera une petite indemnité pour les services rendus à la France en tant que vice-consul à Hambourg (1793), consul général à Bucarest (1796), poste qu'il n'a pu occuper; membre d'une commission à Ancône durant deux ans et enfin consul à Civitavecchia durant 9 ans et 6 mois. Il n'obtiendra satisfaction qu'en 1815 lorsque Richelieu deviendra ministre des affaires étrangères de France. Ce dernier le nommera de nouveau à Civitavecchia, poste qu'il occupera jusqu'en décembre 1817, date de sa mort. Par une lettre du 23 février 1818, le général Dulong de Rosnay, qui épousera plus tard la veuve de Stamati, demandera au nom de celle-ci une pension pour l'entretien de sa famille. On ne sait pas si cette requête a reçu une réponse favorable, mais on sait que son fils recevra une bourse au Collège Royal de Dijon.

L'article de Catherine Coumarianou est très intéressant. Il contient une série d'informations inédites sur Constantin Stamati, lequel a eu une activité fructueuse aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue commercial, en servant fidèlement sa nouvelle patrie : la France révolutionnaire.

A. Cr.

MANUSAKAS, M. I. Ἀνέκδοτοι στίχοι καὶ νέος αὐτόγραφος κῶδιξ τοῦ Ἰωάννου Πλουσιαδηνοῦ (Vers inédits et codex autographe de Jean Plusiadinos), Tirage à part de Ἀθηνᾶ 68 (1965), p. 49—72.

M. I. Manusakas, professeur d'histoire à l'Université de Salonique, a écrit plusieurs essais sur la vie et l'activité du savant grec cretois Jean Plusiadinos, qui vécut au XV[e] siècle et fut collaborateur du cardinal Visarion.

L'étude que nous présentons envisage les quelques vers inconnus de Plusiadinos, écrits en grec populaire, qui se trouvent dans le manuscrit grec 214 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Le manuscrit, sous forme de miscellanées, a été catalogué par C Litzica, qui a mentionné que la science de Plusiadinos est exprimée en vers politiques.

Il y a quelques années, Manusakas a obtenu une photographie du texte de Plusiadinos qu'il vient de publier pour la première fois dans une revue d'Athènes. Le texte publié ne présente pas d'intérêt littéraire mais plutôt philologique. De pareils textes se trouvent aussi dans d'autres manuscrits du Mont Athos, mais le manuscrit ci-haut mentionné présente, d'après l'opinion de l'auteur de l'étude, deux avantages importants, à savoir qu'il appartient à un savant aussi connu qu'est Jean Plusiadinos, ensuite, qu'il est possible de lui attribuer une date assez précise : avant 1467. Le texte sera étudié, au point de vue comparatif, par l'helleniste suisse Bertrand Bouvier ; c'est pourquoi Manusakas se limite à quelques observations linguistiques.

Par la publication des vers de Plusiadinos, le professeur de Salonique met en circulation un texte grec du XV^{e} siécle qui se trouve dans un codex bucarestois.

Manusakas étudie ensuite deux autres manuscrits de Plusiadinos, conservés à la Bibliothéque Ambrosienne de Milan et à la Bibliotheque Nationale d'Athènes. Le premier contient des vers concernant le synode de Florence et le second, qui est un manuscrit autographe, des textes du livre d'heures. L'auteur a publié des fragments des deux manuscrits ainsi qu'un facsimilé du manuscrit d'Athènes.

N. Cr.

ZORAS, GUEORGUIOS, Ἰωάννου Ἀξαγιώλου Διήγησις συνοπτικὴ Καρόλου τοῦ Ε′ (κατὰ τὸν Βατικανὸν ἑλληνικὸν κώδικα 1624 [Bref récit sur Charles Quint (d'après le code grec 1624 de la bibliothèque du Vatican)], Athènes, 1964, 244 p

L'ouvrage du professeur d'Athènes Zoras jette une nouvelle lumière sur l'importante chronique rimée écrite au XVI^{e} siècle par Jean Axagiolos sur la vie et l'activité de Charles Quint. Dans sa communication présentée au Congrès d'études byzantines de 1935, Zoras avait montré l'importance historique du récit en vers conservé dans le code grec 1624 de la bibliothèque du Vatican. En 1954—1955, le savant grec a publié le texte du récit dans l'*Annuaire de la Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes.* Le présent ouvrage comprend, outre le texte de la chronique (p. 73—111), une série d'études critiques (p. 10—69), de nombreuses notes et explications historiques (p 115—218), un glossaire (p. 219—238) et une bibliographie sélective (p 239—240)

Jean Axagiolos, l'auteur de la chronique, appartenait à l'une des familles grecques établies en Italie dans la période de l'occupation de la Grèce par les Turcs. Devenant un admirateur de la politique expansionniste de Charles Quint, il a vu en celui-ci le libérateur du peuple grec ; il a participé à ses expéditions et a reçu le titre de « protocommis de Koronè » probablement en 1532, lorsque, par la défaite des Turcs, la ville grecque respective a été temporairement occupée par la flotte réunie — impériale, papale et maltaise. Axagiolos a vécu à Naples. En étudiant les particularités graphiques du texte original et la chronologie des événements relatés dans ce récit versifié, Zoras a établi que la rédaction du manuscrit a été achevée en novembre 1550 — décembre 1551.

Le récit a le caractère d'une narration, comprenant des relations apologétiques de la vie et des guerres de Charles Quint. C'est également une œuvre poétique, l'auteur se servant

de formes littéraires pour exprimer les aspirations à la liberté et à l'indépendance du peuple grec. L'auteur adresse à l'empereur des appels insistants, en lui demandant d'accorder au peuple grec son appui pour sa libération du joug des Turcs. Il souhaite à l'empereur d'étendre également sa domination sur l'ancien Empire byzantin, exprimant ainsi sa conception mystique de la mission du monarque universel, propre à beaucoup d'intellectuels de la période historique respective.

Après avoir étudié les sources du récit et la langue grecque employée par l'auteur, Zoras caractérise l'œuvre qu'il publie, en montrant que les relations d'Axagiolos, étayées de la connaissance directe des événements, constituent « une source historique de valeur » pour l'etude de ces événements (p. 65), tandis que l'invocation de la mission historique de Charles Quint pour la libération des Grecs du joug ottoman reflète les espérances d'un peuple subjugué. Les notes explicatives qui accompagnent le texte publié par Zoras témoignent de l'érudition historique et littéraire bien connue du professeur athénien. Mais l'exposition historique concernant le règne de Charles Quint passe sous silence la guerre des paysans en Allemagne (p. 11—12).

La publication de la chronique grecque de 1551—1552 facilitera aux chercheurs le réexamen d'evénements de l'histoire universelle de la première moitié du XVI^e^ siècle. L'édition savante publiée par Zoras sera également utile aux historiens roumains qui étudient l'expansion des Turcs en Europe et les campagnes de Charles Quint contre ceux-ci. Après que l'empereur eut réuni sous son sceptre les vastes possessions espagnoles et les domaines impériaux et autrichiens, sa politique ne manqua pas d'influencer la politique des pays roumains. La publication de la chronique d'Axagiolos sera donc bienvenue pour nos chercheurs.

G. C.

'Αφιέρωμα εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Σπυριδάκιν [Hommage à Constantin Spiridakis], Imprimerie Zavallis, Leukosia, Chypre, 1964, 238 p.

A partir de 1926, le savant grec Constantin Spiridakis développe une ample activité culturelle et scientifique en Chypre, surtout comme pédagogue et historien. La bibliographie de ses œuvres comprend 86 études et articles concernant en général l'histoire, la culture et les écoles de Chypre. Il a fondé en 1936 la « Société d'études chypriotes », qu'il dirige encore. Il est un des grands hommes de science de Chypre.

Le volume d'hommage dedié a ce savant à l'occasion de son 60^e^ anniversaire comprend cinq articles se rapportant à son activité et à ses œuvres, sept articles d'histoire, sept de linguistique, cinq de médecine, deux de physique et un article de chimie, un d'architecture, un de pédagogie et un de philosophie. Le sens général des articles d'histoire est la mise en relief du caractère grec prédominant de la culture de Chypre, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Dans l'article *Salaminia* (p. 63—75), Vasos Karagheorguis examine les nouvelles découvertes archeologiques concernant l'ancienne ville chypriote Salamis. Les fouilles effectuées dans les années 1952—1962 révèlent qu'à partir du IX^e^ siècle av. n.è , Salamis était devenue un établissement urbain important et que les siècles suivants ont vu se développer ici des formes originales de culture grecque. Les monuments d'architecture et de sculpture—reproduits dans les photocopies qui accompagnent l'article—reflètent les grands progrès accomplis par l'art grec aux VIII^e^—V^e^ siècles av.n.è.

Dans l'article intitulé *Institutions et dignitaires à Chypre à l'époque hellénistique* (p.17—29), Friskos P. Vrahos réexamine les données épigraphiques et archéologiques ayant trait aux

attributions des stratèges et des rois à Chypre sous la domination des Ptolémées durant les trois derniers siècles av. n.è. et met en lumière le caractère hellénistique des services publics, militaires et civils dans la période historique respective

Des faits nouveaux sont révélés par Athanase Papagueorguiou dans l'article *Les premières incursions arabes et leurs suites* (p. 152—158) Entre les années 648 et 965, c'est-à-dire durant trois siècles, les Arabes et les Byzantins se sont battus pour la domination de cette île, laquelle a constitué déjà dans l'antiquité une importante base stratégique aussi bien pour les conquérants asiatiques désireux d'étendre leur pouvoir en Europe, que pour les Européens désireux de dominer l'Asie.

Chrysanthe Kyprianos étudie l'*Objectivité de Leontios Mahairas* (p. 120—122), en s'efforçant de faire ressortir de sa chronique—concernant la domination des croisés à Chypre—des aspects de son impartialité historique. Mais il résulte des fragments mêmes cités par l'auteur que ce chroniqueur a approuvé les conquêtes des « Latins » en Orient.

Kostas P. Kyrris étudie *La Diplomatie européenne et les chefs chypriotes depuis la révolution de 1821 jusqu'en 1847* (p. 123—133), en mettant surtout en lumière les intrigues de l'Eglise catholique contre le projet d'union de Chypre avec la Grèce Etudiant *L'influence de l'Eglise orthodoxe de Chypre sur l'enseignement* (p. 182—187), Panaitos K Persianis relève le rôle de l'éducation religieuse dans les écoles chypriotes dans la période de la domination anglaise (1878—1959).

Dans son étude sur *La théorie d'Arnold Toynbee sur la genèse des civilisations* (p. 159—170), Théodore Papadopoulos met en évidence les aspects sociologiques de la pensée du grand historien anglais. L'article présente un caractère informatif et résume la théorie de Toynbee.

Nous mentionnerons parmi les articles de linguistique l'étude signée par Andrei Kollitzis concernant la *Formation des noms propres des Chypriotes* (p. 89—92), l'article de K. Mihailidis sur le *Sens du logos dans l'œuvre d'Héraclite* (p. 134—143), ainsi que l'article de Menelaos Christodoulos, *Observations sur la langue grecque de Chypre* (p 222 231)

Par ces articles et par ceux qui se rapportent aux sciences appliquées, le volume d'hommages dédié à Constantin Spiridakis reflete l'activité variée des savants chypriotes et leur contribution au progrès général des recherches scientifiques.

G. C.

AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Uticaj jugoslovensko-bulgarskog pakta od 24 januara 1937 godine na odnose izmedju članica Balkanskog sporazuma* (L'influence du pacte yougoslavo-bulgare du 24 janvier 1937 sur les relations des Etats membres de l'Entente balkanique). Extrait de « Jugoslovenski istorijski časopis », n° 2/1965, 20 p.

Conséquent à ses préoccupations concernant l'histoire contemporaine des Balkans, Z Avramovski vient éclaircir un moment d'histoire politique, lié à la première brèche produite au sein de l'Entente balkanique par la conclusion au mois de janvier 1937 du pacte d'« éternelle amitié » entre la Yougoslavie et la Bulgarie. Le rapprochement avec la Bulgarie fait partie intégrante de la politique du gouvernement yougoslave conduit par M. Stojadinović et orienté vers les forces fascistes, dans le but de combattre l'intensification du mouvement révolutionnaire en Yougoslavie et l'influence politique et idéologique de l'Union Soviétique.

Obligée par l'Entente balkanique de 1934 de ne pas conclure de traité avec un autre Etat balkanique demeuré en dehors de l'Entente, la Yougoslavie ne pouvait se rapprocher de

la Bulgarie qu'avec le consentement de ses autres partenaires de l'Entente. C'est pourquoi les efforts du gouvernement Stojadinović se sont dirigés vers l'obtention du consentement de la Turquie, de la Roumanie et de la Grèce.

L'attitude de ces pays vis-à-vis du pacte yougoslavo-bulgare a été en principe négative, quoique la fermeté de cette position ait varié d'un pays à l'autre, pour différentes raisons d'ordre intérieur et extérieur.

L'Entente balkanique avait été conclue dans le but particulier de garantir l'inviolabilité des frontières des Etats signataires. C'est pourquoi la Bulgarie qui désirait la révision des frontières, surtout avec la Grèce, n'avait pas adhéré à ce pacte. Les buts du pacte yougoslavo-bulgare étaient diamétralement opposés à l'Entente balkanique, vu qu'il impliquait l'admission de la part du gouvernement yougoslave des revendications territoriales de la Bulgarie. M. Stojadinović affirmait cependant que les intérêts de l'Entente balkanique n'étaient pas atteints par le pacte yougoslavo-bulgare, qu'ils avaient, au contraire, la priorité dans la politique yougoslave et que l'éventuelle conclusion d'autres pactes bilatéraux avec la Bulgarie pouvait, soi-disant, attirer cette dernière dans l'Entente balkanique.

Quoique la Turquie considérât qu'un éventuel accès de la Bulgarie à la mer Egée était contraire à ses intérêts, elle fut la premiere à y acquiescer. Cette décision était dictée par le fait que la Turquie avait également conclu en 1929 un pacte avec la Bulgarie et qu'elle espérait s'assurer de cette manière l'appui du gouvernement yougoslave dans la question du sandjak d'Alexandreta qui était justement à l'ordre du jour.

Le gouvernement roumain hesita longuement, en pensant surtout à sa position au sein de la Petite-Entente. Après la chute de N. Titulescu, le gouvernement roumain adopta, en ce qui concernait la Petite-Entente, une politique de solidarisation avec le point de vue yougoslave, qui conduisait à un eloignement de la Tchécoslovaquie. Acceptant finalement les motivations du gouvernement Stojadinović ainsi que celle du ministre de l'extérieur de la Turquie, le gouvernement roumain donna son consentement.

La Grèce manifesta les plus grandes réserves vis-à-vis du pacte yougoslavo-bulgare, le considérant comme un bloc sud-slave qui poursuivait des buts préjudiciables à la Grèce. En effet, dans les négociations secrètes bulgaro-yougoslaves on avait pose le problème de l'accès de la Bulgarie à Dedeagatch et de la Yougoslavie à Salonique Mais le gouvernement grec ignorait ces pourparlers et, acceptant en principe l'idée de la conclusion d'un pacte gréco-bulgare, y donna son consentement. Ce fait suscita une forte réaction de la part de l'opposition grecque.

La signature du pacte yougoslavo-bulgare ébranla la confiance dans l'efficacité de l'Entente balkanique et augmenta la crainte des Etats signataires vis-à-vis des prétentions de la Bulgarie. La conséquence en fut la conclusion, au 27 avril 1938, du traité gréco-turc représentant un pendant à la « solidarité slave » bulgaro-yougoslave, dans le but de garantir la sécurité des frontières en dehors de l'Entente balkanique.

S. I

MIHAILOV, STAMEN, *Ктиторският портрет в Кремниковската манастирска църква в светлината на българо—румънските културни връзки през XV в* [Le portrait du fondateur de l'église monastique de Cremnicovo à la lumière des relations culturelles bulgaro-roumaines du XV[e] siècle], « Археология », Sofia, II, 1960, 3, p. 23—29.

Dans cet article, bien documenté, le chercheur bulgare résoud le problème trouble du fondateur et de l'inscription de l'église du monastère de Cremnicovo, près de Sofia. Cette question a été reprise, ces trois dernières décennies, par A. Protici, A. Grabar, N. Iorga,

I. Sandrov et V. Vătăşianu (ce dernier dans *Histoire de l'art féodal dans les Pays Roumains*, I, Bucarest, 1959). On a considéré en général que les portraits de Théodore Tiron et de Théodore Stratilat se trouvant dans l'église du monastère de Cremnicovo reproduisent le portrait de Radu Negru de l'église de Curtea de Argeş. On a également supposé que l'inscription de Cremnicovo concerne ce même prince valaque, en le considérant comme fondateur de l'église. Ceci a eté le point de départ pour une thèse sur l'influence valaque que la peinture religieuse bulgare aura subie à la fin du XV^{e} siècle, ainsi que sur l'influence politique de Radu au sud du Danube.

Les arguments présentés par S. Mihailov dans cet ouvrage contre cette théorie démontrent que la situation est tout autre.

Il s'agit tout d'abord d'une lecture erronnée des deux inscriptions se trouvant au-dessus du portrait du fondateur de l'église monastique de Cremnicovo. Ces inscriptions doivent être lues comme il suit :

1. Прѣстависе раба Бжиа Драга^{н} дьщи Радвоева м^{с}ца авг^{с}у. 2. Прѣстависе рас Бжи Тодѡ сни Радвоевь ва лѣто З̃а мс̃ца ав^{с}ту.

Les mots Радвоева et Радвоевь ont été à tort interprétes comme Radu voev(oda). Une telle lecture ne résiste pas à une critique paléographique et grammaticale et doit céder la place à la forme adjectivale Радивоева et Радивоевь qui correspond à une analyse logique, grammaticale et paléographique. Le fait que cette lecture est correcte est également confirmé par une inscription contemporaine, se trouvant sur le chandelier de pierre de l'église paroissiale de Cremnicovo, et qui se presente de la manière suivante. сел[о] Кре [минковц]и сы[н] свещникъ сътворя настоіанї[е]мь попа кончь и прїложи се оу црквь ст̃аа петка рѹкою Вѹчовѹ с[и]нь радїоевь...

Il s'agit donc, dans les trois incriptions, d'un certain Radivoi — probablement un potentat local — et non pas de Radu Voïvode. Il est d'autant moins probable qu'il soit question du prince valaque, que l'on sait qu'aucun des sept enfants de ce dernier n'a porté les noms de Todor, Dragana et Vucio qui figurent dans les trois inscriptions. A part cela, on doit tenir compte du fait que la dernière inscription est datée 1502, quand Radu Negru était déja mort.

La ressemblance des portraits de Curtea de Argeş et de Cremnicovo — considérée dans le passe comme une conséquence du fait que le dernier était une copie du premier — est expliquée par S. Mihailov par l'influence et la source commune venue du Sud, thèse argumentée par l'auteur d'une maniere acceptable. En essence, l'article rétablit une vérité historique.

S. I.

NAVRÁTIL, JAN, *Úloha obchodních vztahu mezi rakousko-uherským imperialismem a Serbskem v letech 1901—1914*. (Le rôle des relations commerciales entre l'impérialisme austro-hongrois et la Serbie en 1901—1914). « Acta Universitatis Palackianae Olomucensis », Facultas philosophica, 32, Historica VIII, Prague 1964, 67 p.

Jan Navrátil nous offre une étude bien documentée sur l'évolution des rapports commerciaux entre la Serbie et la monarchie des Habsbourg à partir du début du siècle precedent jusqu'au déclenchement de la première guerre mondiale. L'auteur, qui se sert d'une riche bibliographie allemande, russe, tchèque et serbo-croate ainsi que de toute une série d'informations statistiques publiées et de quelques données inédites, illustre ses thèses par de nombreux faits concrets et concluants.

Les rapports commerciaux entre les deux pays ainsi que la situation économique en général expliquent l'évolution politique à implications plus vastes au sud-est de l'Europe.

Deux facteurs décisifs déterminent la nature des relations réciproques entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie. Le premier c'est la tendance de cette dernière à maintenir la Serbie hors de son influence économique et politique, en tant que pays fournisseur de matières premières maintenu en posture de satellite ou même de pays annexe ; le second, c'est la tendance de la bourgeoisie serbe à réaliser son émancipation politique vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, à créer une Serbie unie et a libérer les Slaves du sud de son hégémonie.

La monarchie des Habsbourg espérait remporter des succès extérieurs dans les Balkans, par désir de résoudre des difficultes intérieures provoquees par les contradictions aigues qui existaient entre les peuples de sa componence, développés d'une manière inégale. Sur le chemin de son expansion se trouvait la Serbie.

C'est le cadre dans lequel évoluent les relations entre les deux pays et surtout leurs rapports commerciaux dont le développement est divisé par l'auteur en quatre étapes :

La première, entre 1901 et février 1906, se caractérise au début par l'assujettissement économique de la Serbie à la monarchie, provoqué, entre autres, par la Convention de 1893. Les données statistiques mettent en évidence un accroissement considérable des importations et, surtout, des exportations de la Serbie en Autriche-Hongrie. Un changement intervient en 1903 comme suite du coup d'Etat par lequel la bourgeoisie serbe éloigne la dynastie Obrenović du pouvoir et instaure son programme de démocratisation et de libération La conséquence en est l'accentuation de la tendance d'émancipation économique et politique vis-à-vis de la monarchie.

Le principal élément de la seconde étape, comprise entre mars 1904 et janvier 1911, c'est la guerre douanière entreprise par les deux pays. La bourgeoisie serbe s'oppose à l'immixtion de l'Autriche-Hongrie dans les affaires serbes et l'influence de la première baisse d'une manière considerable. La guerre douanière détermine la Serbie à entrer en relations commerciales avec la Turquie, la Bulgarie, l'Italie, la France et d'autres pays, dont la Roumanie. A son tour, l'Autriche-Hongrie essaye de compenser l'arrêt de son commerce avec la Serbie, en intensifiant ses relations avec la Roumanie, but dans lequel elle conclut avec cette dernière la Convention de 1908 (Informations sur l'exportation du bétail de Roumanie en Autriche-Hongrie aux p. 30—31).

La guerre douanière provoque des pertes aux deux pays. En échange, elle contribue à l'extension du commerce de la Serbie avec d'autres pays et stimule le développement des forces capitalistes dans ce pays. D'unique partenaire commercial de la Serbie qu'elle était jusqu'à cette date, l'Autriche-Hongrie devient l'un de ses partenaires et ne réussit plus à exercer son influence sur la politique de la Serbie. Le maintien de l'importation de céréales serbes par l'Autriche-Hongrie pendant la guerre douanière est un indice de l'arrieration de son agriculture

Les relations des deux pays sont à présent influencées par l'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine

La troisième étape (janvier 1911—octobre 1912) se caractérise par une normalisation des échanges commerciaux et des relations politiques. La Serbie s'occupe à présent de ses préparatifs de guerre contre la Turquie, cependant que l'Autriche-Hongrie est engagée dans des problèmes de politique internationale.

La dernière étape (octobre 1912 — début de la première guerre mondiale) a, du point de vue des relations commerciales, le même caractère manifesté par l'Autriche-Hongrie au cours des guerres balkaniques, à savoir l'arrêt du developpement national de la Serbie et la domination de celle-ci.

De cet exposé, basé sur de nombreuses informations concrètes, se dégage la conclusion qu'il existe une étroite interdépendance entre l'évolution des relations commerciales et la totalité des rapports des deux pays. Leur situation intérieure influence le développement du commerce, étant à son tour influencée par cet élément, Au début du XX[e] siècle, l'Autriche-Hongrie représente une organisation d'Etat périmée, entrée dans l'étape d'impérialisme à puissants vestiges féodaux, l'un des plus faibles anneaux de la chaîne impérialiste. En même temps, la Serbie

se présente comme un Etat arriéré, à faibles forces de production agricole et industrielle, fournisseur de matières premieres. Lors du développement des forces de production capitalistes, qui s'accentue après 1903, la bourgeoisie serbe s'affermit et occupe des positions politiques d'où elle résussit à s'emanciper de l'influence de son hostile voisine du nord.

S I.

KALEŠI, HASAN *Veliki vezir Kodža Sinan-paša, njegove zadužbine i njegova vakufnama* (Le grand vizir Sinan-Pacha, ses fondations et sa *vakufnama*). Extrait de « Gjurmime Albanologjike » (Recherches d'Albanologie), N° 2, Pristina, 1965, p. 105—143.

Le problème fort controversé et jusqu'à présent encore confus de la personnalité de Sinan-Pacha et du véritable fondateur des deux *djamis* de l'ancienne Serbie connues sous ce nom, est résolu par cette contribution de Hasan Kaleši de Priština. Il y a eu deux dignitaires ottomans portant le nom de Sinan-Pacha, tous deux originaires de la région de Ljuma en Albanie. Le premier c'est Sofi Sinan-Pacha de Vila, d'abord beylerbey de Buda (1594), ensuite beylerbey de Bosnie, caimacam du grand vizir (1604) et vali de Damas, enterré à Calipoli. C'est lui qui a construit la fameuse *djami* qui porte son nom, de la ville de Prizren.

Le second c'est Kodža Sinan-Pacha, de Topojani, sandžakbey de Kastamuni, Gaza, Tripolis, Erzerum et Halep, vali de Damas et grand vizir (1580 et 1589). Il a mené la campagne contre la Hongrie en 1594, ensuite celle contre la Valachie. C'est lui qui a construit la *djami* du defilé de Kačanik qui porte son nom Il a d'autres fondations en Macédoine, à Salonique, en Yémen, en Egypte. C'est de lui que parle N. Iorga dans ses écrits et ses opinions sont à présent rectifiees par l'auteur de l'article.

Parmi les sources et les informations utilisées, l'auteur se sert d'une copie légalisée de la *vakufnama* de Kodža Sinan-Pacha dont le texte est publié en arabe et traduït en serbo-croate.

S I.

M, BATCHVAROV, *Мирогледът на др. Петър Берон* (La conception philosophique du docteur Peter Beron), « Държавно Издателство », Varna, 1961, 206 p.

Le savant de l'époque de la renaissance bulgare, P. Beron, est l'une des remarquables figures originaires des Balkans. Grâce au rôle qu'il a joué, son nom dépassa les frontières de sa patrie natale, la Bulgarie, ainsi que celles de sa patrie adoptive, la Roumanie.

La vie même du docteur P. Beron suit, généralement, la voie parcourue par beaucoup de pionniers de la renaissance nationale des peuples balcaniques, qui, au prix des pérégrinations en d'autres pays, ont pu servir, d'une manière ou de l'autre, la cause de leur peuple. La vie des personnages semblables, tantôt pleine de luttes, tantôt caractérisée par une activité culturelle de pionnier, étudiée comparativement, présente souvent un surprenant parallélisme. L'un des aspects de ce parallélisme c'est que beaucoup de ces hommes remarquables ont vécu et ont déployé leur activité et forgé leurs idéaux dans les Principautés Danubiennes, devenues plus tard un seul Etat — la Roumanie.

C'est le cas du docteur P Beron, démocrate, adepte de la philosophie des lumières, et patriote bulgare, médecin roumain, instruit à l'école grecque, penseur et savant de réputation européenne.

Né autour de 1799 à Kotel, ville qui a donné au peuple bulgare aussi, d'autres figures illustres, P. Beron apprend d'abord dans sa ville natale, outre la langue néo-bulgare, le grec ; il vit à partir de 1815 à Varna et à partir de 1817 à Bucarest, où (entre 1819—1821) il fréquente les cours de Constantin Vardalah. Impliqué dans la révolte des Grecs en 1821 et compromis à cause de cette action, il se réfugie, après la répression de la résurrection, à Braşov, en Transylvanie. A l'aide d'un grand commerçant originaire de Sliven, P. Beron y fait paraître le premier abecédaire bulgare suivant des principes pédagogiques modernes.

En 1825, P. Beron part pour Heidelberg où il commence à étudier la philosophie qu'il abandonne, en se faisant inscrire à la faculté de médecine de Munich, qu'il termine en 1831.

De retour en Valachie, il pratique la médecine d'abord à Bucarest puis à Craiova, où il allait établir une sorte de domicile permanent. Désirant être plus utile a son peuple, P. Beron renonce à la profession de médecin et s'occupe du commerce et de l'exploitation des domaines achetés. Avec les grands revenus qu'il réalise, il aide beaucoup d'écoles et de bibliothèques de Bulgarie.

Après 1840, P. Beron part pour l'Occident, s'arrête dans quelques grandes villes (Berlin, Londres, etc.) et s'établit à Paris où il déploie une prodigieuse activité scientifique, reflétée en quelques remarquables ouvrages, surtout dans son ouvrage encyclopédique *Epistaimes*, publié en 7 volumes. C'est cet ouvrage qui lui a valu une grande réputation parmi les savants.

De retour en Roumanie, le docteur P. Beron vit à Craiova où il finit tragiquement sa vie le 21 mars 1871.

De l'acquisition de la vaste culture qu'il a possédée et de ce qu'il a réalisé pour soi-même, pour la science et pour le peuple bulgare, P. Beron est, assurément, redevable non seulement à l'école grecque de Bucarest, mais, en général, aussi à ce qu'il a vécu en Roumanie. Toutefois il n'a pas eu des relations seulement avec les représentants de la culture roumaine, avec les Bulgares remarquables de Roumanie et avec les savants des pays occidentaux, mais aussi avec certains cercles scientifiques balkaniques.

La vaste œuvre de P. Beron, son système philosophique, sa pensée n'ont pas été analysés jusqu'à présent dans leur ensemble, mais seulement sporadiquement et sous certains aspects limités. L'étude de M. Batchvarov, consacrée à la conception philosophique dégagée de tous les ouvrages de P. Beron, représente la plus importante tentative de ce genre. Ayant apprécié les conceptions de l'illuministe démocrate, P. Beron, M. Batchvarov analyse en partant des points de vue du matérialisme dialectique et historique les thèses de P. Beron concernant la philosophie, le macrocosme et le microcosme, ainsi que l'apparition et le développement de la société, et relève sa contribution positive à la formation de la pensée de son temps, ainsi que les défauts de ses conceptions. L'œuvre de P. Beron contient beaucoup de contradictions dont les racines sont méthodiquement dévoilées et expliquées par l'auteur de l'etude. Mais indépendamment des éléments idéalistes de l'œuvre de P. Beron — une conséquence du caractère encore limité des acquisitions scientifiques de son temps — c'est le réalisme qui y prédomine, un point de vue rapproché du matérialisme.

S. I.

EREN, HASAN, *Kıbrıs'ta Turkler ve Turk Dılı* (Les Turcs de Chypre et la langue turque) dans « X. Turck Dıl Kurultayında Okunan Bılımsel Bıldırılcr 1963 », Ankara, 1964, p. 37—50.

L'auteur publie les résultats d'une série de recherches dialectologiques effectuées par lui en 1959. Il commence par exposer l'histoire des établissements turcs au Chypre après le mois d'août 1571, date de la conquête de l'île par les Turcs. Ö. L. Barkan a fait déjà remarquer, dans une étude parue en 1950, que la déportation était un moyen de colonisation dans l'Empire

ottoman. L'auteur a trouvé un document de l'année 1572, donc une année après la conquête, qui prouve que cette méthode a été appliquée en Chypre aussi. D'autres documents plus tardifs nous donnent la possibilité de connaître les régions d'où provenaient les Turcs déportés dans cette île. Une première couche d'immigrés est constituée par des Turcs originaires de Konya, une seconde couche est formée par des Turcs de la région Içel, Antalya et Alanya.

Sans doute, à d'autres époques des populations d'autres régions ont suivià ces premières couches, mais jusqu'à présent nous n'avons pas de données historiques. L'auteur essaye de suppléer au manque de ces données par des recherches linguistiques. A cet effet, il étudie environ soixante-dix termes du lexique des parlers populaires de Chypre, dont il trouve des correspondants dans différentes régions de la Turquie. Parmi les termes cités par l'auteur, il y en a certains d'origine grecque, mais il ne peut pas établir d'une façon certaine si ces mots sont des emprunts faits aux parlers grecs de Chypre ou bien au grec d'Anatolie.

I.M.

HAZAI, G., *Rumeli Ağizlari Tarihinin iki Kaynaği Üzerine* (Deux sources de l'histoire des parlers de Roumélie) dans « Turk Dili Araştirmaları Yıllığı Belleten 1963 », Ankara, 1964, p. 117—120, 8 fac-similés.

L'auteur a déjà eu l'occasion de faire des recherches linguistiques sur les textes turcs écrits en caractères cyrilliques et de montrer leur importance pour l'histoire de la phonétique du turc. Si dans les etudes antérieures l'auteur avait étudié des textes trouvés en Bulgarie, cette fois il s'agit de deux manuels de conversation : l'un en quatre langues (turque, grecque, serbo-macédonienne et albanaise) paru à Belgrade en 1873 et l'autre en trois langues, paru aussi à Belgrade en 1875. L'auteur des deux ouvrages est D. M. Poulevski. En étudiant ces manuels de conversation, G Hazai constate que l'auteur de ces manuels ne connaissait pas suffisamment la langue turque littéraire, mais ces textes peuvent présenter de l'intérêt pour les recherches de phonétique historique et de dialectologie du turc. L'auteur donne comme exemple des fragments de ces manuels en fac-similé et en translitération latine.

I.M.

KALEŠI, HASAN, *Arnavut Edebiyatında Turk Etkileri* (Les influences turques sur la littérature albanaise) dans « X. Turk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler 1963 », Ankara, 1964, p 61 74.

L'auteur analyse l'influence exercée par la littérature turque sur la littérature albanaise écrite en caractères arabes et aussi sur la littérature populaire. Il insiste, en ce qui concerne le premier aspect, sur la littérature des Albanais musulmans d'Albanie et d'autres régions comme celles de Kosovo-Metohiya et de la Macédoine. Dans toutes ces régions a fleuri la littérature nommée « Alhamiado » où l'on peut distinguer une litterature laique et une littérature religieuse La littérature « Alhamiado » a subi, comme il etait naturel, une forte influence turque et persane. Les quelques exemples donnés par l'auteur prouvent cette assertion d'une façon évidente même pour ceux qui ignorent la langue albanaise.

Les recherches concernant l'influence turque sur le folklore albanais ont aussi une grande importance. L'auteur étudie quelques ballades populaires albanaises dont certaines ont comme thème principal la bataille de Kosovo Le sultan Mourad s'y trouve glorifié tandis que le cycle épique de Skanderbeg exalte les luttes menées contre les Turcs. Beaucoup de poèmes épiques populaires chantent les luttes que les guerriers albanais ont eu à soutenir dans les armées ottomanes et parlent parfois de leurs souffrances Les faits et les gestes de Bouchatli et d'Ali Pacha Te-

pedeleni, de même que la lutte des Albanais contre certaines mesures décrétées à l'époque du Tanzimat, constituent les thèmes historiques d'autres poèmes épiques populaires. L'étude comprend aussi des exemples tires de la lyrique populaire albanaise où l'on peut remarquer la forte influence de la lyrique populaire turque. En ce qui concerne la prose, l'auteur consigne l'ample diffusion des facéties de Nasreddin Hodja que les Albanais considerent comme un des leurs. Puis il cite des exemples de proverbes albanais empruntés au turc. L'etude finit par quelques considerations au sujet de l'influence de la littérature savante turque sur la littérature albanaise.

I. M.

RAJKOVIĆ, LJUBINKA, *Les traductions turques chez les Yougoslaves*, dans « X. Turk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler 1963 », Ankara, 1964, p. 99—104.

On ne peut parler de traductions du turc en Yougoslavie qu'après le Hattichérif de 1830 qui autorisait la creation d'imprimeries et de publications, et qui a rendu possible la parution des premiers journaux et revues en caractéres cyrilliques et latins. L'auteur signale le titre de quelques revues parues à la fin du XIX[e] siècle en Bosnie et Herzégovine, qui publiaient aussi des traductions de la littérature turque. Ce sont : « Bosanska Vila » (paraissant à Sarajevo de 1885 a 1914), « Nada » (Sarajevo, 1895—1903), « Behar » (Sarajevo, 1900), « Novi Behar » (Sarajevo, 1927—1945), « Gajret » (Sarajevo, 1907—1914; 1921—1941), « Biser » (Mostar, 1912—1914), « Glasnik islamske vjerske zajednice » (paraissant à Belgrade et à Sarajevo de 1933 à 1945). On cite ensuite les noms des écrivains et des traducteurs suivants Savfet-bey Bašagić, redacteur en chef de Behar, Musa Ćazim Ćatic, Fehim Spaho, Edhem Mulabdić, dont la culture est aussi orientale qu'occidentale. Une des meilleures traductions est celle du roman *Cezmi* de Namık Kemal, traduction faite par Alexa Popović et parue dans une revue non musulmane, « Bosanska Vila ».

En dehors de ces traductions, l'Académie serbe de Belgrade a entrepris la publication de certaines œuvres turques ayant trait à l'histoire et à la littérature nationale serbe, par exemple les fragments du *Livre des Voyages* d'Evliya Čelebi concernant la Yougoslavie, les contes populaires de Nasreddin Hodja, etc.

La litterature turque dite « de divan » offre des difficultés pour le traducteur, qui doit non seulement connaître le turc mais aussi la religion islamique, le suffisme, la tradition et le système métrique très difficile de la poésie turque. Toutefois, Fehim Bajraktarević a réalisé en 1955 une traduction remarquable de l'œuvre du poète Mesihi, où il a reussi à imiter les particularités du mètre de l'original turc.

La poesie turque est représentée dans *l'Anthologie de la lyrique mondiale* (Zagreb, 1956) par la traduction des œuvres de sept poètes turcs (Yunus Emre, Ziya Gokalp, Yaşar Nabi, Yahya Kemal, Nazım Hikmet, Djevdet Kudret, Bakı Suha Edıboğlu). Dans la suite, l'auteur publie une bibliographie des traductions les plus importantes de la littérature turque en langue serbo-croate, parues dans les revues ci-haut citees, dans d'autres publications ou encore dans des livres.

I.M.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE-CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA — TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAF E
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

*** **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p. + 18 pl., 45 lei ; II^{e} vol., 1962, 1159 p. + 20 pl., 45 lei ; III^{e} vol., 1260 p. + 11 pl., 45 lei ; IV^{e} vol., 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.

*** **Brève histoire de la Transylvanie.** Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae III », 1965, 468 p., 38 lei.

*** **La désagrégation de la monarchie austro-hongroise. Communications présentées à la Conférence des Historiens du 8 au 9 mai 1964 de Budapest.** Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae » I, 1965, 291 p., 12 lei.

*** **Die Agrarfrage in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. mai 1964**, 1965, 311 p., 23 lei.

*** **Die Frage des Finanzkapitals in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. mai 1964**, 1965, 88 p., 17,50 lei.

C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ȘTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotehca Historica Romaniae » 1, 67, p., + 1 pl., 3,25 lei.

ION POPESCU-PUȚURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae » 2, 1964, 143 p., 5,25 lei.

EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX^{e} siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 3, 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.

A. PETRIC et GH. ȚUȚUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, « Bibliotheca Historica Romaniae », 4, 139 p., 5,25 lei.

VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 5, 1964, 100 p., 3,75 lei.

G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840. Prélude de la révolution roumaine de 1848**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 6, 1964, 107 p., 4 lei.

ȘTEFAN PASCO, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 7, 1964, 110 p., 4,50 lei.

AL. GRAUR, **La romanité du roumain**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 9, 1965, 68 p., 2,75 lei.

V. CURTICĂPEANU, **Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10,

*** **Corpus Vasorum Antiquorum.** Sous le patronnage de l'Union Académique Internationale. Rédigé par Suzana Dimitriu et Petre Alexandrescu, avec la collaboration de Vladimir Dumitrescu, Préface par E. Condurachi, 1965, 56 p. 45 pl, 44 lei.

D. TUDOR, **Tabula Imperii Romani. Drobeta, Romula, Sucidava**, 1965, 25 p., 1 carte, 2,50 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10, 1966, 128 p., 4,25 lei.

D. PROTASE, **Problema continuității în Dacia romană în lumina arheologiei și numismaticii** (Le problème de la continuité en Dacie à la lumière de l'archéologie et de la numismatique), 1966, 251 p., 21 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, *1—2*, 1—318, BUCAREST, 1966

I. P. „Informația" – c. 3609

43456

LEI 60.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IV — 1966

N[os] 3—4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IV—1966

Nos 3—4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome IV 1966 Nos 3—4

SOMMAIRE

	Page
H. MIHĂESCU, Les éléments latins de la langue albanaise II	323
JOHANNES IRMSCHER (Berlin), Griechisch-deutsche Beziehungen vom 13. Jahrhundert bis zur Gegenwart. Eine erste Übersicht	355
I. DUJČEV (Sofia), Markellai-Marcellae. Un toponyme latin méconnu	371
M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA, Un privilège accordé par Suleyman Ier après l'occupation de Bude (1526)	377
ION-RADU MIRCEA, « Les vies des rois et archevêques serbes » et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567	393
VICTOR PAPACOSTEA, La fondation de l'« Académie grecque » de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie II	413
GHEORGHE CRONŢ, L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIIIe siècle. Le contenu de l'enseignement.	437
CORNELIA PAPACOSTEA DANIELOPOLU, Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Olténie pendant l'occupation autrichienne (1718 — 1738)	475
ŽIVKO AVRAMOVSKI (Belgrade), Le gouvernement yougoslave, les négociations du traité soviéto-roumain d'aide mutuelle et la chute de Titulescu . .	491
ALEXANDRU DUŢU, Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIIIe siècle : « Les dits des philosophes »	513
ADRIAN FOCHI, Die rumänische Volksballade „Uncheşeii" und ihre südosteuropäischen Parallelen (Das Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau)	535

Mélanges

NICOLAE BĂNESCU, Archives d'Etat de Gênes. Officium provisionis Romanie, I	575
T. BODOGAE, Aus dem Briefwechsel Şaguna's mit Vuk Karadzić	593

Chronique

ANGHEL MANOLACHE, La réunion des recteurs des Universités de la zone balkanique	603

ELEONORA COSTESCU, Une exposition de tapisserie et de sculpture yougoslave à Bucarest 607
EUGEN STĂNESCU, Le second Congrès international d'études crétoises (avril 1966) 617

Comptes rendus

D. M. PIPPIDI, D. BERCIU, Geţi şi Greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană. Din istoria Dobrogei, I (Gètes et Grecs au Bas-Danube des plus anciens temps jusqu'à la conquête romaine. Histoire de la Dobroudja, I) (*Zoe Petre*); E. PROKOPOWITSCH, Die Rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus (*Constantin Nuţu*); Народи Југославије (Les peuples de la Yougoslavie) (*S. Iancovici*); RACHEL ANGUÉLOVA, Шуменски вазрожденски кащти (Les maisons de Choumen pendant la renaissance bulgare) (*Anca Ciobanu* et *Paul H. Stahl*); Österreichische Osthefte, 7. Jahrgang, 1965 (*Adrian Fochi*) 621

Notices bibliographiques 641

LES ÉLÉMENTS LATINS DE LA LANGUE ALBANAISE

HARALAMBIE MIHĂESCU

II

Forte et variée dans le domaine du lexique, l'influence latine sur la structure de la langue parlée par les ancêtres des Albanais fut faible, en revanche, car elle se réduit à quelques suffixes dérivatifs ou à préfixes :

-alia : *bugajë* « forêt de chênes », *lugajë* « fond de vallée, plaine », *pluhajë* « nuage de poussière »[1] ;

-arius : *daullar* « tambour (homme) », *derrar* « porcher » ;

-etum : *kashnjet* « forêt de marronniers », *shkorret* « forêt » ;

extra- : *shtërgjysh* « ancêtre », *shtërmbesë* « arrière-petite-fille », *shtërnip* « arrière-petit-fils » ;

-idiare : *kallëzonj* « montrer, calomnier », *kunerëzonj* « marier », *varpëzonj* « énumérer » ;

-imen : *ashpërim* « âpreté », *bashkim* « union » ;

-issa : *berbereshë* « femme à barbe », *blegatoreshë* « pastourelle » ;

-tor : *gjakëtuar* « assassin » ; *nazëtuar* « séducteur »[2].

Le suffixe latin *-aneus* est présent dans le dialecte guègue dans des toponymes tels que *Blakaj*, *Bunjaj*, *Dednikaj*, *Gropaj*, *Lotaj*, *Lukaj*, *Nikaj*, *Rupaj*, *Salmaj*, *Zylfaj*, qui représentent d'anciens noms de populations (cf. it. *Galvagni*, *Mascagni*)[3]. Comme le suffixe *-aj* apparaît aussi dans des noms d'origine autre que latine, il faut bien supposer qu'il fut autrefois productif.

---

[1] E. Çabej, « Lingua Posnaniensis », VIII, 1960, p. 76–77.

[2] Dr. Pekmezi, *Grammatik der albanesischen Sprache (Laut- und Formenlehre)*, Wien, 1908, p. 44.

[3] N. Jokl, *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung*, Wien, 1911, p. 104.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3–4, p. 323–353, BUCAREST, 1966

Le suffixe *-etum* a laissé des traces également dans quelques noms de lieux. Une partie de ces toponymes se sont formés à partir d'appellatifs existant dans l'albanais moderne. Le toponyme *Kallmeti*, attesté dans le district de Tirana et au nord de la rivière Drina (dans une contrée où l'on a découvert un vieil établissement romain) provient du latin *calametum* « lieu planté de roseaux », ou bien s'est constitué sur le terrain de la langue albanaise à l'aide du suffixe *-et*, de l'appellatif *kallm* (*kallmë*, *kalem*) « roseau », résultant du latin *calamus* [4]. Le latin *calametum* n'a survécu dans aucune des langues romanes, mais a pu être emprunté par les ancêtres des Albanais. *Qerret*, nom de trois villages des districts de Lushnja, Puka et Temali, dérive soit du latin *cerretum* « forêt de rouvres », soit de l'appellatif *qarr* « chêne » + suff. *-et* [5]. Un vieux nom médiéval *Ilycetum* = 'Ιλυκέτον, attesté en 1258 près de Durrës [6], a été interprété comme correspondant à l'albanais *ilqet*, qui dérive soit du latin *ilicetum*, soit du vocable albanais *ilq* « chêne » et du suffixe *-et* [7]. Le latin *ilicetum* a laissé des traces en Italie (calabrais *iličitu* et italien *lecceto*)[8]. Les toponymes *Shkozet* et *Shperdhet* se sont formés à partir des appellatifs *shkozë* « hêtre » et *shparth* « sorte de chêne à feuilles larges » et du suffixe productif d'origine latine *-et*.

Le suffixe latin *-iacium* semble avoir persisté dans le toponyme *Bisaku*, près d'Oroshi, dans la vallée du Fandi, affluent de droite de la Mati, comme le suppose Norbert Jokl, qui le dérive du nom antique *Bit(h)us* + *-iacium*, par exemple *Bit(h)iacium praedium* « le domaine de Bit(h)us » [9]. Si l'hypothèse est juste, on tient la preuve de la continuité des Albanais sur ce territoire depuis l'antiquité jusqu'à présent.

Pour quelques noms de lieux d'origine latine il existe aussi les appellatifs correspondants : le toponyme *Gushti*, à la sortie d'un défilé de la vallée de la Drina (cf. *i ngushtë* « étroit » = lat. *angustus*) ; *Qelza*, dans la contrée de Dukagjin, a pu se former sur le domaine de la langue albanaise à partir de *qel* « cellule, petite chambre », résultant du latin *cella* [10] ; *Kunora*, nom donné à plusieurs chaînes de montagnes, repose sur l'appellatif *kunorë* « couronne », du latin *corona* [11] ; *Shkortul*, village du district

---

[4] N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, 1923, p. 186 et 295 ; G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1941, p. 94, n. 75.

[5] N. Jokl, *op. cit.*, p. 295.

[6] *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia* collegerunt et digesserunt L. v. Thallóczy, C. Jireček, E. v. Šufflay, Wien, 1913, vol. I, p. 246.

[7] E. Çabej « Lingua Posnaniensis », VIII, 1960, p. 118, n. 94.

[8] W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1935, n° 4261.

[9] N. Jokl, « Zeitschrift für Ortsnamenforschung », X, 1934, p. 190.

[10] F. Nopcsa *Geographie und Geologie Nordalbaniens*, Budapest, 1929, p. 127.

[11] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 210–211.

du Merdita provient du mot *i shkurt* « court », avec changement de *u* en *o* sur le terrain de la langue albanaise [12].

Les toponymes pour lesquels manquent les appellatifs correspondants sont extrêmement anciens et prouvent la continuité ininterrompue des Albanais sur ces territoires ou une symbiose avec une population romane aujourd'hui disparue. Le latin *Boviana* (conservé en Italie méridionale, dans le nom de *Boiano*, dans la région de Campobasso) semble avoir persisté dans le nom de la rivière *Bojana* (* *Buenë*, *Bunë*), qui traverse le lac de Scutari (Shkodër) pour se jeter dans l'Adriatique [13]. *Clementiana*, nom de fortification de l'Epirus Nova cité par Procope [14], remémore l'actuel nom de tribu albanaise *Këlmend* qui signifie « les descendants de Clément » ou « Clémentins ». *Groftat e Gojanit*, gorge à Mirdita, est un pluriel albanais dérivé du latin *crypta*, *crupta* « portique couvert, grotte », conservé aussi dans certaines langues romanes occidentales ou dans l'allemand *Gruft* [15]. Le mont *Kumul* de Malësja e Gjakovës dans l'Albanie septentrionale dérive plutôt du latin *cumulus* « comble, tas qui dépasse la mesure », que du grec κούμουλος « plein jusqu'au bord » ou de néo-grec κούμουλα « tas », d'origine latine eux aussi [16]. *Durrës* a probablement pour point de départ la forme latine *Dyrrachium*, avec *y* prononcé *u* et l'accent tonique reposant sur *y*, comme c'était l'usage au IIe siècle avant notre ère, et non point une forme grecque dorienne supposée, comme le croit le professeur Eqrem Çabej [17]. Le nom du ruisseau *Sift* repose sur le latin *exsuctus* (cf. roum. *supt*, vegliote *sot*, it. *asciuto* etc.) [18]. *Frákulla*, nom de village près de ruines antiques près de Fieri, en Muzakia, à l'ouest de la ville de Berat, dérive très probablement du latin *oraculum*, c'est-à-dire lieu où existait un temple et l'on prononçait *oracula* [19]. *Publica* (*via*) demeure dans le toponyme *Puka* de district de Dukagjin, sur la route de Shkodër à Prizren en Yougoslavie, ainsi que la syntagme *udhë e pukë* « voie publique » [20]. Les noms antiques *Lissus*, *Scardus*, *Scodra*, *Scupi*, *Suacia* ont donné, conformément aux lois de la phonétique albanaise, *Ljesh*, *Shar*, *Shkodër*, *Shkup* et *Shas*, village non

---

[12] *Ibidem*; E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, n° 3, p. 73.

[13] I. Petkanov, *Les éléments romans dans les langues balkaniques*, dans *Actes du Xe Congrès international de linguistique et philologie romanes* (*Strasbourg 1962*) publiés par Georges Straka, Paris, 1965, p. 1161.

[14] *De aedificiis*, IV, 2.

[15] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 202—203 et « Slavia » XIII, 1934—1935, p. 287.

[16] F. Nopcsa, *op. cit.*, p. 575.

[17] E. Çabej, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 60—61 et « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 188.

[18] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 214.

[19] H. Ceka, « Buletin Tirana », XI, 1957, n° 1, p. 24, n° 14 et E. Çabej, « Lingua Posnaniensis » VIII, 1960, p. 119.

[20] A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1936, p. 1115.

loin de Shkodër [21]. Le latin *subterraneum* est à la base du nom de la caverne de *Shutrrija*, dans le district de Selita, entre Mirdita et Mati [22].

Le lexique d'origine latine de l'albanais et la toponymie renferment des éléments qui plaident en faveur de la thèse que l'influence du latin sur les ancêtres des Albanais s'est déroulée approximativement dans la même région où l'on parle albanais de nos jours aussi. Elle se trouvait située entre le 39° et le 42° parallèle. Au nord-est, la frontière partait du rivage de l'Adriatique, un peu au-dessus du lac de Shkodër, et arrivait jusqu'à proximité du Champ du Merle, près de Priština ; vers l'est elle atteignait une ligne marquée par les localités de Kumanovo, Kačanik, Tetovo, Skopje, Monastir (Bitolia) et Ohrid ; vers le sud elle passait à côté des lacs d'Ohrid et de Prespa et des localités de Kastoria, Grammos, Konica, Delvino pour regagner l'Adriatique près de Santi Quaranta [23]. C'est sur ce territoire que vivaient au III^e^ siècle avant notre ère (si on les énumère en allant du sud vers le nord), tout d'abord les Atintanes, ('Ατιντᾶνες, 'Ατιντάνιοι), non loin de la mer Ionienne, entre Orikos (Paläokastro) et Chaonia, ainsi qu'entre Apollonie et Dodone. Lors de la guerre entre les Romains et les Illyres en l'an 229, ils s'associèrent aux Romains et en 205 ils furent englobés dans la Macédoine [24]. Les Dassarètes (Δασσαρήτιοι, Δασσαρῆται) se trouvaient un peu plus au nord, à l'intérieur également, entre Antipatria (Berat) et le lac de Lychnidos (Ohrid), notamment dans la vallée de l'Apsos (Semeni) ; ils constituaient l'une des tribus illyres les plus importantes [25]. Les Taulantes (Ταυλάντιοι) s'étendaient le long du littoral, entre Dyrrachium (Durrës) et Scodra (Shkodër) et, plus au loin, dans la vallée du Drin, en remontant vers l'intérieur, et les Partins, à côté d'eux, le long de la mer, vers le nord jusqu'a-delà du Lissus (Ljesh) [26]. Les Pénestes (Πενέσται) habitaient à l'intérieur, du côté de la frontière de Macédoine, au nord du lac de Lychnidos (Ohrid) et ils avaient pour capitale la localité d'Uscana, située à trois journées de marche vers l'ouest de Stuberra [27]. Les Piroustes (Πιροῦσται) vivaient entre le cours supérieur du Drin et le Champ du Merle (Kossovopolje), sur le territoire de la province romaine de Moesie

---

[21] N. Jokl, *Untersuchungen*, p. 93 ; P. Skok, « Zeitschrift für Ortsnamenforschung », XI, 1935, p. 180 ; E. Çabej, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 53—54.

[22] N. Jokl, « Archivum Romanicum » XXIV, 1920, p. 121 et « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, p. 58—71.

[23] N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte* herausgegeben von Max Ebert, Berlin, 1924, vol. I, p. 84 — 85.

[24] Polyb. II, 5, 8 ; II, 11, 11 ; VII, 9, 3 ; Strab, VII, 326 ; LIV. XXIX, 12, 13 ; XLV, 30, 7 ; E. Oberhummer, *Realencyclopädie der Altertumswissenschaft*, Stuttgart, II, 1896, col. 2106 = RE ; H. Ceka, « Buletin Tirana » IX, 1956, n° 1, p. 108 — 112.

[25] A. Philippson, RE, IV, 1901, col. 2221—2222.

[26] E. Fluss, RE, 2^e^ série, IV, 1932, col. 2526 — 2529.

[27] Strab. LIV. XLIII, 18, 5 ; F. Miltner, RE, XIX, 1937, col. 495.

Supérieure [28]. Ces populations étaient toutes des tribus illyres, avec un faible mélange d'éléments celtes au nord et thraces au sud. Il semble probable qu'à une époque plus lointaine les Thraces se seront infiltrés vers l'ouest jusqu'à la mer Adriatique, mais par la suite ils furent disloqués par les Illyres et repoussés vers l'Est [29]. La frontière entre les Illyres et les Thraces allait, selon certaines opinions, depuis le Danube (près de Singidunum, Belgrad), par les vallées de la Morava et de Axios (Vardar), jusqu'à Scupi (Skopje) et plus loin vers le sud jusqu'à l'ouest de Thessalonique et, selon I. I. Russu, plus probablement, à 100 Km davantage vers l'ouest, c'est-à-dire depuis la rivière Savus, à l'ouest de Singidunum, puis vers le sud selon une ligne atteignant les localités modernes de Priština, Tetovo, les lacs d'Ohrid et de Prespa, les localités de Monastir (Bitolia), ensuite vers le sud-est à côté de Pella jusqu'au Golfe Thermaïque à l'ouest de Salonique [30].

Le géographe antique Ptolémée, au IIe siècle de notre ère, cite les noms de la tribu des 'Αλβανοί et de la ville d''Αλβανόπολις, à quelque 600 m. d'altitude, quelque part plus à l'est de Dyrrachium (Durrës). Le nom a persisté aussi en moyen âge dans la nomenclature de l'épiscopat d'Arbanum (Albanon) jusqu'au XIIIe siècle et a été identifié avec Kruja, dans les monts Skanderbeg, où le héros national albanais résista aux Turcs. Johann Georg von Hahn croit qu'Albanopolis se trouvait à Zgorzesh, village peu éloigné de Kruja, où subsistent des ruines antiques [31]. Ce nom a pu probablement persister aussi dans l'ethnique moderne *arbër* « albanais » et *Arbëri* « Albanie », usité chez les Albanais de l'Italie méridionale, à la différence de ceux qui habitent l'Albanie proprement dite, qui l'ont laissé tomber en désuétude et s'appellent de nos jours *shqipëtarë* [32].

Les Grecs fondirent quelques colonies sur la côte Adriatique (Kerkyra, Buthrinton, Apollonie, Epidamnos—Dirrhachion, Nymphaion et Lissos), mais influencèrent faiblement les autochtones de l'intérieur, aussi bien sur le littoral de l'Albanie contemporaine que, plus au nord, jusqu'à la frontière italo-yougoslave.

[28] E. Polaschek, RE, XX, 1950, col. 1729—1732.

[29] G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, 1877, p. 6 et C. Patsch, *Thrakische Spuren an der Adria*, « Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts », X, 1907, p. 169—174.

[30] W. Tomaschek, *Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, Wien, 1893—1894 ; G. G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, « Ephemeris Dacoromana », I, 1923, p. 57—290 ; H. Krahe, *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg, 1925, p. VII ; I. I. Russu, « Anuarul Institutului de studii clasice » (Cluj), IV, 1944, p. 73—146 et « Studii și cercetări de istorie veche », XIII, 1962, p. 230.

[31] Ptolém., *Geographica*, III, 12, 20 ; J. G. v. Hahn, *Reise durch die Gebiete des Drin und Vardar*, « Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien », XVI ; C. Praschniker-A. Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Wien, 1919, p. 27—30.

[32] H. Pedersen, « Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft », XXXVI, 1898, p. 299 ; N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte*, I, 1924, p. 86.

Les Romains s'approchèrent, venant d'Italie, par la route la plus courte, en partant de Brundisium (Brindisi), qui était devenu colonie romaine en 244 avant notre ère. Sur la côte opposée se trouvaient les colonies grecques d'Apollonie et de Byllis, qui entretenaient sans doute de longue date des relations commerciales avec le sud de l'Italie. Les indigènes établis autour des cités grecques de la côte illyre étaient conduits entre les années 240 et 230 par un puissant roi du nom d'Agron, dont la capitale était Scodra. Les Romains intervinrent à un moment de faiblesse du royaume illyre, en 229, sous le règne de la reine Teuta, et ils s'emparèrent des îles de Kerkyra (Korčula), Pharos (Hvar), Issa (Vis) et des villes d'Apollonie (Pojani) et de Dyrrachium (Durrës), s'étendant vers le nord jusqu'à la rivière Mati approximativement, mais sans trop pénétrer sur le continent. La paix conclue en 228 obligea la reine Teuta de Scodra à payer tribut et à ne plus permettre à sa flotte de commerce ou de guerre de descendre plus bas que la ville de Lissos (Ljesh), à l'embouchure du Drin [33]. L'île de Kerkyra se trouvait pratiquement à la hauteur de Larissa, Apollonia à celle de Salonique et Dyrrachium à celle de la ville de Byzance. Brundisium, Apollonie et Dyrrachium, situés à une distance d'une centaine de kilomètres, pouvaient bloquer tout commerce maritime vers le nord et consistaient en quelque sorte la clef de l'Adriatique. Ces conquêtes demeurèrent éphémères, aussi longtemps que les Romains eurent à affronter les Carthaginois conduits par Annibal. De nouveaux efforts furent nécessaires contre le royaume de Macédoine et c'est par la paix de Phoenice (non loin de Saranda), en l'an 205, qu'ils recouvrèrent une étroite langue de terre le long du rivage, entre Apollonie et Dyrrachium [34]. Cette situation se modifia petit à petit après l'an 199, quand les armées romaines commencèrent à pénétrer profondément en Macédoine. Après la lutte de Pydna (168), la Macédoine fut supprimée en tant qu'Etat. Les territoires côtiers conquis par les Romains s'étendaient vers le nord jusqu'à la Narenta (Neretva) et étaient divisés en trois régions : le sud jusqu'à la Vojusa, le centre entre la Vojusa et le Drin, enfin le nord. Les places grecques d'Apollonie et de Dyrrachium conservaient une indépendance formelle. En 146 la Macédoine devint province romaine. En même temps Rome était déjà maîtresse de la Cappadoce, du Pont, de la Syrie, de l'Egypte, de la Crète, de l'Afrique du nord et de l'Espagne, mais n'était pas encore arrivée au Danube : son empire demeurait une « thalassocratie » et conservait encore un caractère méditerranéen.

---

[33] Polyb. II, 8—12, XII, 3; Appian., *Illyr.* 7; Zippel, *op. cit.*, p. 46—54; Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, Berlin, 1920, I[12], p. 549.

[34] Zippel, *op. cit.*, p. 54—96.

L'influence de la langue latine s'intensifia durant le IIe siècle avant notre ère, par l'intermédiaire des armées et des marchands, surtout le long des grandes artères de communication menant vers la Macédoine. La large vallée du Shkumbi offrait depuis des temps reculés la voie naturelle la plus commode de l'Adriatique vers la Macédoine orientale. Les Romains organisèrent systématiquement cette route dès la seconde moitié du IIe siècle avant notre ère et l'améliorèrent en lui donnant le nom de *via Egnotia* [35]. Elle avait son point de départ aux ports de Dyrrachium (Durrës) et d'Apollonie (Pojani) et se dirigeait vers l'est. Ses deux bras se rejoignaient à Clodiana (Peqini) et la route se continuait sur un seul tracé en remontant la vallée du Shkumbi, et, passant par Scampa (Elbasan), Claudanon (Qafa Thanës), elle laissait au sud les lacs d'Ohrid et de Prespa, atteignait Héraclée Lyncestis (Monastir ou Bitolia), Pella, Thessalonique, Philippes, Périnthe et se terminait sur la côte à la cité de Byzance [36].

La seconde route en importance menait de la mer Adriatique au Danube vers la Dacie. Elle partait de Lissus (Ljesh), empruntait la vallée du Drin qu'elle remontait, par les localités de Calametum (Kallmeti), Haimeli, Vigu, Puka, Qelza, Iballja, Fierza et Pjani, pour passer ensuite en territoire yougoslave par la vallée du Drin Blanc qu'elle remontait, et elle continuait par Đulje, Štimlje, Ulpiana (Lipljan), Naissus (Niš), atteignant Ratiaria (Arčar) sur le Danube, non loin de l'actuelle ville de Vidin [37].

Sous la domination romaine, comme encore de nos jours, Dyrrachium (Durrës) était le principale porte de pénétration des gens, des marchandises et des idées de l'Ouest. Aux dires d'une légende, la ville avait été fondée par Dyrrachos, fils du dieu des mers Poseidon et petit-fils d'Epidamnos [38]. Le nom ancien de la ville, connu des sources historiques grecques, était Epidamnos, colonie établie par les Doriens de l'île de Korkyra (Korfu) au VIIe siècle avant notre ère et Dyrrachium était probablement un nom indigène. Les deux noms continuèrent de circuler côte à côte pendant longtemps, jusqu'à ce que, sous la domination de Rome, le nom de Dyrrachium s'imposât définitivement. Il a du reste survécu jusqu'à nos jours dans les formes albanaise (Durës), slave (Drač, Drač) [39] et italienne (Durazzo). La ville entra de bonne heure dans la sphère

---

[35] Th. L. F. Tafel, *De via militari Romanorum Egnatia*, Tübingen, 1842 ; E. Oberhummer, RE, V, 1905, p. 1988—1993.

[36] Strab, VII, 7, 4 ; K. Miller, *Die Peutingersche Tafel*, Ravensburg, 1888 ; Neudruck, Stuttgart, 1962 ; J. Adam, *Historia e rrugëve të Shqiperisë*, « Buletin Tirana », VII, 1954, n° 1, p. 65.

[37] G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1941, p. 106.

[38] A. Philippson, RE, V, 1905, col. 1882—1887.

[39] P. Skok, « Archiv za arbanašku starinu », II, 1924, p. 111—113.

d'influence romaine et nous a conservé un plus grand nombre d'inscriptions latines que toute autre localité de l'actuelle Albanie : elles couvrent presque sans interruption une période de près de six siècles, entre le milieu du Ier siècle avant notre ère et le règne de l'empereur Justinien [40]. La plus ancienne inscription mentionne le nom de la déesse Diana, qui a survécu jusque dans l'albanais moderne dans l'appellatif *zanë* « muse, fée » [41] (cf. *zînă* en roumain). Les 65 inscriptions latines renferment également des noms grecs qui peuvent démontrer deux choses : soit que les habitants de langue latine s'affublaient de noms grecs, soit que ceux de langue grecque étaient bilingves. Les textes épigraphiques toutefois montrent, sans l'ombre d'un doute, que la langue latine avait la prépondérance, ce qui semble d'ailleurs naturel pour une localité si proche de l'Italie et un port aussi fréquenté figurant sur une grande artère de communication de l'Empire romain. Une inscription publiée par C. Patsch montre une mère appelée Themis et ses deux filles portant les noms de Lupa et de Ursa [42]. Dans d'autres inscriptions apparaissent des noms mixtes gréco-latins : Terentia Chrysopolis, Valerius Crotus, Terentius Dionysius, Aelia Erotis, Memmius Euporio, Cassia Eurudica, D. Granius Euschemus, Valerius Eusebes, C. Vinicius Eutychus, Grania Helpis, P. Clodius Hermadion, Cornelius Castricius Lycario, D. Granius Olympus, Pomponia Nice, Sentia Procope, Fulvia Stratonice, Aelia Sope, L. Caesius Stephanio, Novellia Trophime et C. Iulius Trygetus. Certains noms grecs, vraisemblablement des noms d'esclaves ou d'affranchis, ne sont pas suivis de noms latins : Arethusa, Chrysis, Hermes, Hermione, Nice, Nicippides, Nymphodotus. Le nom de Maria est sémitique et appartenait sans doute à une femme professant la religion chrétienne [43]. Une femme de l'époque tardive portait le nom de la ville : Iulia Durachina [44]. Certains habitants étaient originaires d'autres cités : Novia Scodrina (de Scodra) [45], Ti. Claudius Epetinus [46] (d'Epetium, localité à l'est de Salona, en Dalma-

---

[40] L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, 1876, p. 349—352 ; C. Praschniker— A. Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, Wien, 1919, p. 32—46 ; C. Praschniker, « Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts », XXI-XXII, 1922—1924, B., p. 203—217 et XXIII, 1926, B., p. 231—235 ; M. v. Schufflay, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters*, Wien, 1924, p. 8—12 ; L. Rey, « Albania », I, 1925, p. 26—48 ; IV, 1932, p. 56—109 ; V, 1935, p. 91—94 ; A. Philippide, *Originea românilor*, Iași, 1928, vol. I, p. 66 ; P. C. Sestieri, *Vita pubblica e monumenti di Durazzo in eta romana, attraverso le iscrizioni*, « Epigraphica », IV, 1924, p. 127—138 ; Idem, *Nëshkrime latine të Shqipnis. Iscrizioni latine d'Albania*, Tirana, 1943, p. 72—95 ; S. Anamali — Dh. Budina, « Buletin Tirana », XIV, 1960, nº 2, p. 222—235.

[41] *Corpus inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1872, vol. III, 602 = CIL.

[42] « Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts », XXIII, 1926, B., p. 212—213 = JÖAI.

[43] « Albania » V, 1935, p. 91 Maria Secunda.

[44] « Buletin Tirana », XV, 1961, nº 1, p. 111.

[45] Sestieri, nº 70.

[46] « Albania », V, 1935, p. 94.

tie), Cassia Eurydica d'Alta Ephyra (Acrocorinthe)[47], Iulia Berytia (de Beryte, en Syrie). Le 30 août 1941 on a découvert sur le territoire de cette ville le plus grand trésor d'objets précieux et de pièces de monnaie romaines d'Albanie : 14 kg d'or et d'argent et 3974 deniers et sesterces s'échalonnant de l'an 65 à l'an 180 de notre ère[48]. La ville appartenait à la tribu Aemilia[49] : elle possédait une bibliothèque[50], un aqueduc, plusieurs temples et un amphithéâtre[51].

A 70 Km environ plus au sud se trouvait la seconde entrée en venant de la mer, vers l'Albanie antique : c'était le port d'Apollonie, colonie dorienne fondée par Corcyra en l'an 558 avant notre ère. La ville était située entre les rivières Apsos (Semeni) et Aous (Vojusa) sur un ensemble de collines formant un triangle et représentant le dernier contre-fort dans la plaine des hauteurs de Malakastra. La plus élevée d'entre elles avait 85 m. et formait l'acropole (*arx*), occupée aujourd'hui par l'église de la Vierge, à Pojani. La ville possédait un gymnase, plusieurs temples, semblait grande et imposante (*magna urbs et gravis*)[52] et avait parfaitement conservé son caractère grec, avec des professeurs et des philosophes de renoms, auprès desquels avait étudié dans sa jeunesse l'empereur Auguste en personne[53]. Le port était situé à une boucle de la rivière Aous (Vojusa), près de l'actuel village Sop[54], à 7 Km de la mer. Les vestiges de colonnes antiques subsistent encore de nos jours dans une petite bourgade des environs, du nom de Shtylasi (en albanais *shtyl*, *shtyllë* « colonne », du latin *stylus*, conservé aussi en vieux roumain, *stur*). A la différence de Dyrrachium, qui était un grand port de commerce, Apollonie demeura relativement à l'écart et put mieux résister à l'influence romaine : des 40 inscriptions approximativement, il n'y en a que 3 qui soient rédigées en latin. Même après l'apparition sur ses arrières de la colonie romaine de Byllis (il existait encore à Amantia des inscriptions bilingves), Apollonie continuait de conserver sa tradition de cité hellénique. On ne peut s'expliquer la chose qu'en tenant compte du fait qu'Apollonie n'a jamais joué un rôle important dans le commerce de transit et ne devint pas une escale obligatoire de la *via Egnatia*. Bien que l'on y ait ramené à la lumière

---

47 CIL, III, 615.

48 H. Ceka, « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 1, p. 145–206.

49 CIL, III, 605.

50 CIL, III, 607 *L. Fl. Getulico patr (ono) col (oniae) in comparat(ione) soli oper (i) byblio-[thecae]*.

51 CIL, III, 709 *aquae ductum. . . . Dyrrachinis factum.*

52 Cicero, *Phil.* 11, 26.

53 Sufflay, *op. cit.*, p. 10–13.

54 G. Veith, *Die Feldzüge des C. Iulius Caesar Octavianus in Illyrien in den Jahren 35–33 v. Chr.*, Wien, 1914, p. 42–44.

nombre de vestiges antiques, à l'avenir l'exploration systématique de la cité s'impose [55].

A une trentaine de Km à l'est d'Apollonie, à Malakastra, sur la crête d'une colline qui s'appelle aujourd'hui Gradishta, derrière laquelle on a le panorama des monts Tomor et, devant, la mer Adriatique et l'île de Sasevo, au nord de la rivière Aoos (Vojusa), se dressait la colonie romaine de Byllis, sur le territoire illyre des Bylliones (Βυλλιόνες, Βυλλυδεῖς), un peu à l'est du village moderne de Hekalj. En raison de son site sur une hauteur, de ses bonnes communications avec la mer, où elle avait un port libre, la localité était entrée d'abord en contact avec la culture grecque, puis elle était devenue une colonie romaine appelée à dominer économiquement la vallée de l'Aoos (Vojusa), qui lui ouvrait la route de l'Epire et du nord de la Grèce. Il existait dans ladite colonie romaine des murs du IVe siècle avant notre ère, on y avait construit un théâtre et l'on avait émis des monnaies de bronze entre les années 230—158. Après quoi la culture romaine s'y était infiltrée petit à petit. Une inscription latine du IIe siècle de notre ère parle de la voie publique qui traversait la ville et Astaciae (*Via publica quae a colonia Byllidensium per Astacias ducit*) [56], identifiée avec la localité actuelle de Klos[57]. Une autre pierre mentionne un certain Cattedius Secundus, décédé à l'âge de 65 ans et son épouse Heterea Saturnina [58]. On y observe un mélange de noms romains et étrangers, ce qui dénote encore un croisement de races. Une autre inscription fait connaître une femme portant un nom romain (Caecilia Venusta), alors que son mari a un nom inaccoutumé en Italie (Lartidius Naissus)[59]. Il apparaît également dans d'autres inscriptions des noms locaux ou grecs, tels L. Castrenus, Euthius, Philologus et Epicadus [60]. Ces noms montrent qu'à Byllis les indigènes s'y coudoyaient avec les Grecs et les Italiques, et que Rome n'avait guère d'emprise. En l'an 431

---

[55] C. Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Wien, 1904, p. 159—193 ; Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 66—75 ; Praschniker, JÖAI, XXI—XXII, 1922 — 1924, B., p. 187—191 ; L. Rey, *Fouilles d'Apollonie*, « Albania », I, 1925 ; p. 9—25 ; II, 1927, p. 13—38 ; III, 1928, p. 13 — 38 ; IV, 1932, p. 7—27 ; V, 1935, p. 7 — 13 et 51 — 56 ; VI, 1939, p. 5 — 14 ; E. Derenne, « Albania », III, 1928, p. 38 — 43 ; B. Pace, *Gli scavi archeologici di Albania*, « Rendiconti dell'Accademia dei Lincei », série VIII, vol. VI, 1951, p. 325—337 ; S. Islami, *Apollonie grande ville de l'antiquité*, « L'Albanie Nouvelle », XI, 1958, n° 6, p. 1—4 ; A. Buda, *Rezultatet e gërminëve në nekropolin e Appolonise ne vitin 1956* (*Les fouilles de 1956 dans la nécropole d'Apollonie*), « Buletin Tirana », XIII, 1959, n° 2, p. 212—245 ; v. D. Blavatski-S. Islami, *Gërmimet në Apolloni the Orik gjatë vitit 1958* (*Fouilles d'Apollonie et d'Orichum, travaux 1958*), « Buletin Tirana », XIV, 1960, n° 1, p. 51—112 ; H. Ceka-S. Anamali, « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 106—107 ; V. D. Blawatsky, *Ausgrabungen in Apollonia in Illyrien* (*1958*), « Klio » XL, 1962, p. 271—191.

[56] CIL III, 600.

[57] P. C. Sestieri, *Il nome antico di Klos in Albania*. « Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei », série VI, vol. VI, 1951, p. 411—418.

[58] « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 107—108.

[59] JÖAI, XXI — XXII, 1922 — 1924, B., p. 198—199.

[60] JÖAI, XXI — XXII, 1922 — 1924, B., p. 198—201.

un évêque d'Apollonie et Byllis figurait parmi les signataires des actes du concile d'Éphèse. Dans une lettre de 458 à l'empereur Léon (457—474) de Constantinople apparaît un évêque de Byllis du nom de Philocharis [61]. A Klos (Kljos), un peu plus à l'est de Byllis, on a retrouvé une autre inscription latine [62], et à Balshi, sur la rivière de Gjanica, en amont de Byllis et en aval de Visoka, on a découvert, entre autres, une inscription latine sans date et une inscription grecque du VI[e] siècle [63]. Byllis et ses alentours ont jusqu'ici un total de 7 inscriptions latines et une gréco-latine, ainsi que d'autres vestiges de la civilisation romaine, ce qui atteste la présence à l'est d'Apollonie d'une faible enclave romaine, sur la route qui menait par la vallée de l'Aoos (Vojusa) du côté de la Grèce septentrionale.

Un peu au-dessous d'Apollonie et de Byllis, sur la route d'Adrianopolis, aux pieds du mont Kdesh (Maja Kulçit), vers l'ouest également dans la vallée de la Vojusa, à sa jonction avec son affluent la Sushica, se dressait Amantia, sur le territoire de la tribu des Amants, dans l'actuelle localité de Ploçë. La ville était dotée d'un stade et avait des inscriptions grecques depuis le II[e] siècle avant notre ère ; elle disposait d'un port libre du même nom dans la baie de Vlorë (Valona), près d'Orikon. Une inscription officielle gréco-latine de l'an 200 de notre ère a survécu timidement, à côté d'un assez grand nombre d'inscriptions grecques. Un évêque d'Amantia a pris part aux travaux du concile réuni en 347 à Serdica (Sofia) [64].

Sur la chaussée qui mène de Durrës à Saranda, au sud du cours inférieur de la Vojusa et à l'ouest de son affluent la Sushica, dans la plaine, non loin de la mer, sur le territoire de l'antique tribu des Taulantes, il y avait Aulona (Vlorë, it. Valona), mentionnée par Ptolémée (Αὐλών, acc. Αὐλῶνα). Une inscription latine conservée à Kropisht parle d'un esclave du nom de Pyrame, qui dédie un autel à un frére anonyme, esclave de Q. Coelius Maro. Des évêques de Vlora sont mentionnés en 458, 519 et 553, époque à laquelle la ville dépendait de l'Empire byzantin [65].

Dans la portion méridionale du golfe de Vlora, il y avait dans l'antiquité, sur une île, devenue depuis une presqu'île, Oricos (Orichum), qui correspond à l'actuel Paléokastro (Pashaliman). On y a trouvé des inscriptions grecques du II[e] siècle avant notre ère, gravées par des pêcheurs,

---

[61] W. Tomaschck, RE, III, 1897, p. 1105 — 1106 ; C. Patsch, *Das Sandschak Beral in Albanien*, Wien, 1904, p. 109 ; Sufflay, *op. cit.*, p. 7 ; Veith, *op. cit.*, p. 45 ; P. Sestieri, *Iscrizioni latine d'Albania*, p. 61—71.

[62] C. Patsch. *op. cit.*, p. 119 — 121.

[63] JÖAI, XXI — XXII, 1922—1924, B., p. 194.

[64] W. Tomaschek, RE, I, 1894, p. 1724 — 1725 ; Patsch, *op. cit.*, p. 38—40 ; Šufflay, *op. cit*,. p. 7 ; Veith *op. cit*, p. 45—47 ; S. Anamali, « Buletin Tirana », XII, 1958, nº 2, p. 95 — 108.

[65] Ptol. III, 12, 3 ; Tomaschek, RE, II, 1896, p. 2414—2415 ; « Buletin Tirana », XV, 1961, nº 1, p. 121.

avec notamment le vœu de τύχαις « bonne chance » [66]. Au fond de la baie, à Dukati, on a conservé 14 inscriptions grecques et 2 latines du I[er] siècle de notre ère [67].

En contrebas du golfe de Vlora, après avoir suivi le cap « Langue » (κάβος Γλῶσσα), la côte devenait abrupte, car c'est là que s'achevait brusquement du côté de la mer la chaîne Keraunia (Κεραύνια ὄρη) qui atteignait par endroits 2020 m. Quelque part sur ce rivage se trouvait Grammata, où l'on a conservé gravées dans le roc, de nombreuses inscriptions grecques et latines en l'honneur des Dioscures. L'une des inscriptions latines remonte à l'an 44 avant notre ère et mentionne un certain Sextus Lucius Menopilus [68]. Une autre, de l'an 11 de notre ère, livre le nom de P. Sestius Maro [69]. On y a recueilli 5 inscriptions latines en tout [70].

Sur la Vojusa, en contrebas de son confluent avec le Drin, à mi-distance environ de l'Adriatique et de la frontière orientale de l'Albanie, au village de Kalivaç, près de Tepelenë, on a découvert le tombeau du légionnaire romain P. Herennius, du I[er] siècle de notre ère, qui appartenait à la VI[e] légion [71]. Plus haut, sur le Drin, à Goriçe de Dropull, près de la ville de Gjinokastër, une pierre miliaire en langue latine (III[e] siècle) indiquait la direction et la distance sur la route Apollonie — Amantia — Hadrianopolis menant à la Grèce, au nord-ouest [72].

A l'extrémité sud-ouest de l'Albanie, près de la mer et de la frontière grecque, au sud du lac de Butrinto (Liq i Butrintit), devant l'île de Corfu, existait déjà au IV[e] siècle avant notre ère la ville de Buthroton, avec son théâtre, ses temples et d'autres édifices. Elle nous a conservé des monnaies romaines de la moitié du I[er] siècle de notre ère, plus 13 inscriptions latines. Dans l'une de celles-ci les parents d'une femme s'appellent C. Clodius Zosimus et Iulia Euterpe, le mari T. Pomponius Lupercus, et la femme en question Pothine : il s'agit donc d'un citoyen romain qui était entré dans une famille de Grecs romanisés [73]. Une autre pierre mentionne un décurion Q. Trebonius et montre que la cité était devenue municipe. Sur une inscription du temps de l'empereur Auguste on lit des noms d'affranchis, Chrysanthus, Epictētus, Onēsimus, Philippus et Thychicus, ce qui met en lumière la présence de l'élément grec ; mais d'autres noms romains suivis de la qualité de décurion, tels C. Papirius

---

[66] J. Schmidt, RE, XVIII, 1939, p. 1059 — 1062 ; Veith, *op. cit.*, p. 41 — 42 ; V. D. Blavatski-S. Islami, « Buletin Tirana », XIV, 1960, n° 1, p. 51—112.
[67] C. Patsch, *op. cit.*, p. 60.
[68] CIL III, 582.
[69] C. Patsch, *op. cit.*, p. 94, n° 13.
[70] P. C. Sestieri, *op. cit.*, p. 96 — 97.
[71] « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 119.
[72] *Ibidem*, p. 118 — 119.
[73] CIL III, 581.

Quartinus et C. Papirius Arruntianus, de même que la proximité de l'Italie, sont des indices de l'importance de l'influence romaine [74].

Plus loin, vers le sud, aux pieds de la montagne de Korila, dans la Grèce actuelle, sur la côte, peut-être à l'embouchure de Thyamis (Kalamas), se trouvait la station dite Ad Dianam, où l'on a trouvé une statue de la déesse et une inscription votive posée par un certain Callistus, affranchi de l'empereur, et son épouse Claudia Primigenia [75]. De même que dans d'autres textes similaires, ici on observe la compagnie d'un nom grec et de noms latins, ce qui indique le caractère mixte de la population.

Après avoir passé en revue les restes de la civilisation romaine au sud de la Via Egnatia, jusqu'au-delà de l'actuelle frontière gréco-albanaise, nous reviendrons à l'importante artère de communication qui menait à Constantinople. Aussitôt après Dyrrachium (Durrës), dans la modeste localité contemporaine de Arapaj, on a recueilli une inscription latine du II^e^ siècle [76]. A Salmanaj a subsisté une borne militaire du temps de l'empereur Diocletien [77]. Kavaja a livré trois inscriptions latines et une en grec [78]. Plus loin, en remontant la rivière Genusus (Shkumbi), à peu près à mi-chemin entre Scampa (Elbasan) et la mer, dans la contrée des Taulantes, se trouvait la station de Clodiana (Peqini), où se rejoignaient les routes venant d'Apollonie et de Dyrrachium. On y a retrouvé une inscription latine [79]. Un peu plus à l'ouest d'Elbasan, sur un petit affluent du Skhumbi, la Kusha, une inscription latine nous a conservé le nom de l'affranchi d'origine illyre M. Licinius Plator [80]. A Scampa (Elbasan) et aux environs on a retrouvé plus de 20 inscriptions latines appartenant à diverses époques. Sur l'une d'elles une mère porte un nom illyre (Dona), tandis que la fille a un nom romain (Crescentina) [81]. Une inscription des alentours de l'an 150 de notre ère mentionne un vétéran romain établi et décédé dans cette localité [82]. Sur une autre pierre on voit un père portant le nom de Successus, un fils appelé Dionysius et une fille du nom d'Autonoe [83]. Des noms grecs et latins apparaissent ensemble

[74] L. M. Ugolini, *Albania antica*. I. : *Ricerche archeologiche*, Roma, 1927 ; Idem, *L'antica Albania nelle ricerche archeologiche italiane*, Roma, 1928 ; Idem, *Il Cristianesimo e l'organizzazione ecclesiastica a Butrinto*, «Orientalia Christiana Periodica », II, 1936, p. 309—329 ; A. De Franciscis, *Iscrizioni di Butrinto*, « Rendiconti dell'Accademia d'archeologia di Napoli", XXI, 1941, p. 11 — 20 ; B. Pace, « Rendincoti dell'Accademia dei Lincei », serie VIII, vol. VI, 1951, p. 330 — 332 ; Dh. Budina, « Buletin Tirana », XIII, 1959, nº 1, p. 246—256.

[75] A. Philippson, RE, V, 1905, p. 338 ; C. Gerojannis, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina, VIII, 1902, p. 204 — 207.

[76] L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 99.

[77] CIL III, 610 ; L. Rey, *ibidem*, p. 113.

[78] L. Rey, *ibidem.*, p. 111.

[79] L. Bürchner, RE, IV, 1901, p. 62 ; L. Rey, *ibidem*, p. 112.

[80] CIL III, 627 ; L. Rey, *ibidem.*, p. 113 — 114.

[81] Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 52 — 53.

[82] JÖAI, XXX, 1936 — 1937, B., p. 102—103.

[83] « Buletin Tirana », XV, 1961, nº 1, p. 121.

également sur une inscription du IIe siècle : Fregania, M. Flavius, et Antenor [84]. Le nom de femme Plato (*soror*) semble être autochtone [85]. Parthinus est pareillement un Illyre romanisé [86]. Dans la localité de Ad Quintum (Shënjon), près de Scampa, deux inscriptions latines renferment des noms d'affranchis du Ier siècle de notre ère : Lupus, C. Iulius Salvius, Satria Cupta [87].

Au nord de la rivière Genusus (Shkumbi), sur l'Arçeni (Erzeni), qui se jette dans la mer Adriatique au-dessus de Dyrrachium (Durrës), une inscription latine provenant de la petite localité de Pjeshkëza, renferme le nom romain de Coelius [88]. Une inscription de Tirana parle d'une certaine Fulvia Strotonice ; une autre, découverte à Bershita, près de Tirana, une sœur s'appelle Rummia et son frère Rummius [89]. A Nderfandëna, sur la rivière Mati, près de son embouchure dans la mer, on a découvert des fragments d'inscriptions et de sculptures chrétiennes[90].

Enfin, dans le nord de l'Albanie, sur le Drin supérieur, une troisième grande artère allait de l'Adriatique à Prizren, Priština, Niš et jusqu'au Danube. A l'embouchure du Drilon (Drin) se trouvait Lissos (Ljesh) colonie grecque fondée vers l'an 385 avant notre ère et capitale du roi illyre Gentius vers l'an 169, puis englobée après l'an 118 dans la province romaine d'Illyrie [91]. Il y existait en 59 avant notre ère un *conventus civium Romanorum* [92]. Dans une inscription du début de notre ère il est question d'un dignitaire qui refait à ses frais la muraille de la cité [93]. Une autre inscription livre les noms de L. Didius, Eros Didia, Arbuscula et Auca[94] ; Eros est un nom grec ; Arbuscula un nom d'affranchi et Auca un nom celte ou illyre. Sur une autre pierre, conservée au musée National de Tirana, on rencontre un père de famille appelé Q. Apertio Dexter qui rélève un monument funéraire à la mémoire de son épouse Quintina et de deux de ses fils [95]. Sur un fragment épigraphique du commencement du IIIe siècle on lit des acclamations en l'honneur de deux princes, Septime Sévère et Caracalla [96]. Après la réforme de Dioclétien, la ville

---

[84] *Ibidem*, p. 123.
[85] *Ibidem*, p. 124.
[86] « Revue archéologique », 1955, n° 77 ; L. Vidman, « Listy Filologicke » X, 1962, p. 57 — 62.
[87] E. Fluss, RE, 2e série, II, 1923, p. 351 ; REY, *ibidem*, p. 110—111 ; JÖAI, XXX, 1936 — 1937, B., p. 102 — 103 ; « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 121 — 126.
[88] L. Rey, « Albania » IV, 1932, p. 113.
[89] Idem, « Albania », V, 1935, p. 95.
[90] Idem, « Albania », IV, 1932, p. 95.
[91] E. Fluss, RE, XIII, 1927, p. 731 — 736.
[92] Caes *Bell. civ.*, III, 29.
[93] CIL III, 1704 *dec(urionum) decr(eto) mur(um) ref(iciendum) (curavit)*.
[94] Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 22.
[95] A. Bruhl, « Albania », V, 1935, p. 95 — 96.
[96] JÖAI, X, 1907, B., p. 102.

dépendit de la Praevalitaine et ultérieurement de l'Empire romain d'Orient, dans les limites du thème byzantin de Dyrrachion.

Au-dessus de Lissus (Ljesh, Alessio), sur la rive droite du Drin, sur le territoire de la localité actuelle de Balldreni, on a recueilli une inscription latine de quatre lignes [97]. Un peu plus haut, au voisinage de la frontière albano-yougoslave, sur la rive gauche de la Buna (Bojana), sont apparus des débris de colonnes romaines [98]. A Shnanoj on a conservé un fragment d'inscription latine datant du début du IIe siècle [99]. A l'extrémité occidentale du lac (Palus Labeatis) se tenait la ville de Scodra (Shkodër, Scutari), colonie romaine et, plus tard, capitale de la province de Praevalitaine, placée au point de rencontre de la rivière de Barbana (Buna, Bojana) avec la Clausala (Kiri)[100]. Dans une inscription de l'an 194 est fait mention de l'empereur L. Septimius Severus Pertinax [101]. Un autre fragment épigraphique de quatre lignes constitue un monument funéraire [102]. Sur une autre inscription funéraire apparaît le nom Saturnaca Castresina [103] et dans la dernière inscription qui y a été recueillie on a à faire à une dédicace funéraire de la part d'une femme à son mari mort à l'âge de 40 ans [104]. Les quatre inscriptions latines attestent, à côté d'autres restes archéologiques, la pénétration de l'influence romaine, qui s'installa sur un fonds autochtone plus ancien (monnaies autonomes, entre 211 et 150 avant notre ère, à caractères grecs) et qui a eclipsé ou évincé presque complétement le prestige de la culture grecque [105]. Au sud-est de Scodra, dans la vallée du petit cours d'eau appelé Gjadri, à son confluent avec la Voma, sur le territoire du village de Vigu, se trouvent les ruines d'une forteresse antique, que le peuple appelle aujourd'hui Kalaja e Kastrës, reflexe très ancien du mot romain *castrum*, lequel a pénétré aussi dans le grec byzantin, vestige attardé mais probablement antérieur au règne de l'empereur Justinien [106]. A Rrenci, à 3 Km à l'est de Shkodër, s'est conservée une inscription latine fragmentaire du début du IIIe siècle [107]. Sur la rive gauche de Drin, là où il se rencontre avec la

---

[97] L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 93.
[98] *Ibidem.*
[99] *Iibdem*, p. 97
[100] Th. Ippen, *Skutari und die nordalbanische Küstenebene, Wien*, 1918; E. Fluss, RE, 2e série, vol. II, 1923, p. 828 — 829; Praschniker — Schober, op. cit., p. 8 — 13.
[101] JÖAI, X, 1907, B., p. 101.
[102] « Spomenik Srpske Akademije Nauk » LXXVI, 1931, p. 200, nº 526; L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 115.
[103] « Buletin Tirana » XV, 1961, nº 1, p. 126.
[104] *Ibidem*, p. 127.
[105] L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 46 — 49.
[106] F. Nopcsa, *Arheološke crtice iz Albanije*, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », XIX, 1907, p. 1—8; Praschniker-Schober, *op. cit.*, p. 12 — 13 et 54 — 57.
[107] C. Patsch, JÖAI, X, 1907, B., p. 102; L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 56.

Gomsiqja, est apparu un tombeau romain [108]. A Gajtani on a des restes de potérie romaine [109]. A quelque 12 Km au nord-est de Shkodër, sur la rive gauche de la Clausala (Kiri), à Drivastum (Drishti), il existe encore une inscription funéraire latine [110]. Plus loin, en remontant le Drin, à l'est de Dushmani, au village actuel d'Iballja, il y avait probablement l'établissement romain de Imminacium, avec ses retranchements et ses fossés [111]. En continuant de remonter le Drin, dans le district de Kukës, près de la frontière albano-yougoslave, dans la localité de Kolesjan, une inscription latine renferme les noms des membres d'une famille indigène dont les uns sont en partie romains : la mère s'appelait Aurelia Dometia, l'un des deux garçons Aurelius Domitius et l'autre Tata. Ce dernier est un nom autochtone et le Gentilice Aurelius dénote que la famille a vécu au II^e siècle de notre ère [112].

Au nord de Shkodër, sur la route de Doclea (Podgorica), dans la plaine qui borne le lac, à Marshejn, commune de Kopliku, on a conservé des vestiges romains, dont des objets en bronze et un fragment d'inscription latine [113]. Un peu plus au nord, peut-être sur le territoire de l'actuelle localité de Helmi, sur le territoire de la tribu Hotti, il y avait l'établissement romain de Cinna, dont se sont conservés des vestiges importants, objets en bronze, tombes romaines, statuettes, fibules et monnaies de l'époque impériale [114]. A Kusha, près de la frontière albano-yougoslave, on a découvert des tombes et d'autres vestiges romains [115]. Au delà de la frontière en question s'étendait encore dans l'antiquité la province romaine de Dalmatie avec ses nombreux restes romains de toutes sortes, notamment à Doclea (Podgorica), Bersumnum (Vuksanlekaj), Ulcinium (Ulcinj) et Risinium (Risan). La vallée du Drin était tout naturellement reliée à la Dalmatie et à la Moesie supérieure : c'est elle qui a subi la plus forte influence romaine de tout le territoire actuel de l'Albanie. Venait ensuite, dans l'ordre d'importance de la romanisation, la vallée du Genusus (Shkumbi), qu'empruntait la via Egnatia. Enfin, en troisième lieu venaient la vallée de l'Aous (Vojusa) et la côte jusqu'à l'embouchure de la rivière Kalamas dans le nord-ouest de la Grèce. La romanisation a profondément marqué le port de Dyrrachium (Durrës) et certaines localités du litoral ; elle s'est prolongée vers l'intérieur par les vallées des

---

[108] L. Rey, « Albania », IV, 1932, p. 93.
[109] *Idem*, « Albania », III, 1928, p. 56.
[110] « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », X, 1907, p. 14; L. Rey, « Albania », III, 1928, p. 58.
[111] L. Rey, *ibidem*, p. 55.
[112] « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 1, p. 120.
[113] Th. Ippen, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », VIII, 1902, p. 209 — 210.
[114] C. Patsch, RE, III, 1897, p. 2562; L. Rey, « Albania ». III, 1928, p. 57.
[115] L. Rey, *ibidem*, p. 57 — 58.

principaux cours d'eau d'Albanie, notamment par les voies de communication menant à Thessalonique et à Byzance (Constantinople) ou à Scupi (Skopje), Naissus (Niš) et Viminacium (Kostolac) sur le Danube, mais sans pénétrer fortement à l'intérieur du pays, et elle n'a presque pas touché la contrée de Mati du cœur de l'Albanie contemporaine. L'influence grecque fut bien plus faible sur tout le territoire albanais et surtout dans le nord du pays. Au sud, les noms grecs sont étonnamment sporadiques, si l'on songe au voisinage immédiat des Grecs et à la vitalité de la culture grecque. La faute en incombe premièrement au relief montueux et au manque de voies de communication commodes et, ensuite, à la présence relativement maigre des matelots grecs dans l'Adriatique, où les colonies grecques virent rapidement leur développement arrêté et noyé par le torrent impétueux de la romanisation qui venait non seulement d'Italie, mais aussi de Dalmatie, ou de la vallée inférieure du Danube.

Qui étaient les ancêtres des Albanais et où vivaient-ils du temps de la domination romaine? En 1774 déjà le savant Johann Thunmann opinait que c'étaient les Illyres et qu'ils habitaient à peu près les mêmes territoires que les Albanais modernes [116]. L'infatigable voyageur anglais William Martin Leake croyait que la patrie primitive des Albanais aurait été l'Epire et l'Albanie méridionale et centrale : la faible influence grecque ancienne en albanais, s'expliquerait, selon lui, par l'isolement de ces contrées, par les difficultés du terrain et des voies d'accès et par l'éloignement de la mer [117]. Ces arguments ne sont pas convaincants, car les ancêtres des Albanais étaient des bergers et descendaient l'hiver dans la plaine jusqu'à de longues distances. A l'instar des Aroumains d'aujourd'hui, ils auraient facilement pu venir en contact avec les Grecs et subir de leur part une puissante influence linguistique. Le voyageur français F. C. Pouqueville, jugeant d'après le nom d'*Albani*, les estimait venus du Caucase à l'époque historique, en même temps que les Argonautes ; mais à l'époque de la domination romaine ils se seraient trouvés sur les mêmes territoires qu'aujourd'hui [118]. J. von Xylander, invoquant des arguments de caractère linguistique, voyait dans les Albanais les continuateurs en ligne directe des Illyres ou des Thraces [119]. Johann Georg von Hahn, le premier albanologue au sens moderne du terme, les considérait issus des anciens Illyres et concluait qu'il était « naturel d'admettre que les ancêtres des anciens Albanais occupaient déjà du temps des Romains et des Grecs

---

[116] J. Thunman, *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Volker*, Leipzig, vol. I, p. 245 — 246.

[117] W. M. Leake, *Researches in Greece*. London, 1814, p. 237 — 255.

[118] F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, Paris, 1820, vol. II, p. 505.

[119] J. von Xylander, *Die Sprache der Albanesen oder Schkipetaren*, Frankfurt am Main, 1835, p. 275 — 292.

le territoire sur lequel ils se trouvent aujourd'hui »[120]. Jakob Philipp Fallmerayer était du même avis et il assignait pour limites à ce territoire le golfe Ambracique et le lac de Shkodër, en allant du sud au nord, la mer Adriatique et la mer Ionienne ainsi que la chaîne du Pinde, en allant de l'ouest à l'est[121]. Ces conclusions partaient de l'actuelle situation ethnographique et mettaient avant tout à contribution les sources historiques, tout en ignorant presque entièrement les données linguistiques, alors encore manquées de force conclusive. Chez K. Kopitar non plus on n'observe pas de progrès réel, en dehors de l'idée que le latin qui est à la base de la langue roumaine serait le même que celui qui a influencé les ancêtres des Albanais : ces derniers pourraient être les descendants des Illyres ou des Thraces[122]. Franz Miklosich, linguiste aux larges horizons, voyait dans les Albanais modernes les descendants en directe ligne des Illyres, mais lui non plus il ne fondait pas son opinion sur des investigations personnelles[123]. L'historien C. Hopf a eu la juste intuition que les Albanais attestés en Thessalie vers l'an 1324 étaient venus du nord-ouest, c'est-à-dire de leur patrie primitive, qui se trouvait à l'est et à l'ouest d'Ohrid[124]. Theodor Mommsen a défendu lui aussi la thèse du caractère autochtone et de la descendance des Albanais des anciens Illyres[125]. Cette idée est demeurée irrévocable aussi à l'esprit d'un albanologue bien informé et qui a publié le premier dictionnaire étymologique de la langue albanaise, Gustav Meyer. Il déclarait catégoriquement en 1888 : « Il n'y a aucun motif de voir dans la langue albanaise autre chose qu'une phase plus récente de l'ancienne langue illyre, ou, mieux dit, de l'un des dialectes du vieil illyre »[126].

Les progrès de la méthode comparative et la confiance en son « infaillibilité » ont déterminé en linguistique la prise en considération d'arguments nouveaux. En 1894 C. Pauli affirmait nettement : « Die Albanesen sind keine Nachkommen der alten Illyrier. Der Beweis hierfür liegt in ihrer Sprache »[127]. Hermann Hirt[128] aussi s'est rallié à ce point de vue. La conséquence immédiate était la conclusion que les ancêtres des Alba-

---

[120] J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*, Jena, 1854, vol. I, p. 214.

[121] J. Ph. Fallmerayer, *Das albanische Element in Griechenland*. « Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Historische Klasse », VIII, 2, 1857, p. 417 — 487.

[122] K. Kopitar, *Kleine Schriften* herausgegeben von F. Miklosich, Wien, 1857, p. 239.

[123] F. Miklosich, « Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-hist. Kl. », XII, 1862, p. 8.

[124] C. Hopf, *Geschichte Griechenlands von Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit*, Leipzig, 1870, vol. I, p. 422.

[125] Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, Berlin, 1885, vol. V, p. 181, 185, 229 et 272.

[126] G. Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanesischen*, dans le *Grundriß der romanischen Philologie* édité par Gustav Gröber, Strassburg, 1888, p. 804.

[127] C. Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*, Leipzig, 1894, p. 200 (« Altitalische Forschungen » II, 2)

[128] H. Hirt, *Die sprachliche Stellung des Illyrischen*, dans *Kiepert-Festschrift*, Berlin, 1898.

nais ne pouvaient être tenus pour autochtones dans les territoires où l'on parle aujourd'hui l'albanais, mais devaient être considérés comme des émigrants venus de l'Est. Mais les faits analysés étaient trop peu nombreux et incertains pour remporter l'assentiment d'un cercle plus large de spécialistes. Holger Pedersen, l'albanologue le plus en vue de son temps, déclarait ne pas pouvoir adhérer à cette théorie : « Es dürfte daher geraten sein, es vorläufig bei der G. Meyerschen Ansicht bewenden zu lassen, wonach die Albanesen in der Tat die Nachkommen der alten Illyrier sind » [129]. La thèse du caractère autochtone est partagée également par le savant roumain Ovide Densusianu [130].

C'est l'historien Constantin Jireček qui allait élargir l'horizon des recherches pour s'être attentivement penché sur les sources antiques et médiévales du sud-est européen. Il observa en effet que plus on recherchait les Albanais à une époque reculée du moyen âge, plus on les voyait s'étendre davantage vers le Nord que de nos jours ; leur principal siège se trouvait dans le quadrilatère délimité par Shköder, Prizren, Ohrid et Valona, avec des ramifications loin vers le nord [131]. L'impression qui se dégage de ces recherches, c'est que l'espace occupé par les ancêtres des Albanais était jadis plus vaste, mais s'est rétréci petit à petit par suite de la forte concurrence de l'élément latin et slave. Se fondant sur des arguments impressionnistes, l'historien J. Marquart affirmait que les ancêtres des Albanais avaient été refoulés vers l'Ouest « in die wilden Randgebirge des Westens » par les Slaves, à une époque relativement reculée, c'est-à-dire à la fin du VI^e siècle [132]. L'idée que les ancêtres des Albanais avaient vécu à un moment donné en Transylvanie et furent refoulés ensuite vers l'Occident, jusqu'à la mer Adriatique durant le VI^e siècle, par les Slaves, apparaît sous une forme développée à l'aide d'arguments non convaincants chez Sextil Pușcariu, pour être abandonnée dans la suite [133].

Aux recherches des archéologues, des historiens et des linguistes s'ajoutèrent aussi celles des ethnographes. Les faits ont montré que les réalités historiques ont été bien plus complexes qu'on ne l'avait pensé auparavant et qu'elles devaient être abordées avec prudence. C. Patsch déjà avait tenté de montrer que les premiers immigrants du territoire actuel de l'Albanie furent les Thraces, qui s'étendirent jusqu'à l'Adria-

---

[129] H. Pedersen, « Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie », V, 1, 1902, p. 294.

[130] O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, Paris, 1901, vol. I, p. 28 — 30.

[131] C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, « Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien, Philos.-hist. Kl. », XLVIII, 1901, p. 41—42 ; *Geschichte der Serben*, Gotha, 1911, vol. I, p. 152.

[132] J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 246, n° 1.

[133] S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans *Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft*, Halle, 1910, vol. I, p. 61 — 62.

tique et que les Illyres vinrent ensuite recouvrir les Thraces [134]. Les ethnographes Franz Nopcsa et E. Fischer concluaient que l'on aurait à faire en réalité à une «illyrisch-thrakische Mischbevölkerung» [135]. Le linguiste Henrik Barić se prononçait de son côté dans le même sens en parlant d'un « illyrisiertes (d.h. illyrisch überschichtetes) thrakischesVolkstum »[136]. Telle est l'atmosphère qui vit germer et mûrir la thèse du linguiste bien connu Norbert Jokl, qui concluait que les ancêtres des Albanais avaient également vécu en Dardanie et qu'ils parlaient un idiome mixte thraco-illyre [137]. Contre cette théorie se prononça alors Gustav Weigand qui a essayé de grouper et de classer systématiquement tous les arguments venant appuyer le point de vue de l'origine thrace de la langue albanaise. Selon lui, ces derniers s'élevaient à douze. Les voici : 1. Certains noms lieux d'origine latine du territoire de l'albanais ne se sont pas développés conformément aux lois phonétiques de l'albanais : *Domni*, à 16 km au nord-est de Shkodër ; *Kapra* ; *Oblika* ; *Patosa*, en Malakastra ; *Petrosa* et *Surella*, dans le district de Tirana ; *Valbona*, dans la vallée du Drin. Mais tous ces noms peuvent être en réalité des emprunts faits à une population romane aujourd'hui disparue, disons albano-romane. 2. La terminologie de la navigation et de la pêche est d'origine étrangère en albanais, à preuve que les Albanais n'ont pas habité près de la mer. C'est là un argument *ex silentio* non convaincant. Le trésor lexical de l'albanais est encore peu étudié : l'avenir peut nous réserver bien des surprises à cet égard. 3. L'albanais n'a pas de traces d'une influence dalmate tardive. La cause, à notre avis, en est la discontinuité linguistique. 4. Il existe en albanais des vocables qui sont attestés comme étant d'origine thrace, par exemple le thrace μύζουλα, albanais *modhullë* « pois ». On sait toutefois que la terminologie de la faune passe facilement d'une langue à l'autre et circule sur vastes étendues. 5. Une série de noms de lieux et de personnes appartenant au thraco-dace se laissent expliquer à l'aide de la langue albanaise : *Burebista*, *Malvensis*. Entre l'albanais *mal* « montagne » et *Malvensis* = *Ripensis* il y a effectivement un rapport dont il faut tenir compte, mais sans qu'il ait trop de force dirimante contre la thèse du caractère autochtone des Albanais. 6. Les noms propres albanais n'ont pas de phonétisme albanais. Cela non plus n'est pas concluant. Les noms propres sont sujets à des changements fréquents à chaque courant culturel. 7. Les Albanais n'apparaissent pas dans les sources historiques avant l'an 1042. On sait cependant combien sporadiques sont ces sources

---

[134] C. Patsch, JÖAI, X, 1907, p. 169 — 174.

[135] F. Nopcsa-E. Fischer, « Zeitschrift für Ethnologie », 1911 ; F. Nopcsa, *Beiträge zur Vorgeschichte und Ethnologie Nordalbaniens*, « Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und Herzegowina », XII, 1912, p. 222 — 225.

[136] H. Barić, *Albano-rumänische Studien*, Sarajevo, 1919, vol. I, p. 104.

[137] N. Jokl, *Reallexikon der Vorgeschichte*, Berlin, 1924, vol. I, p. 92.

pour les VII^e—X^e siècles. 8. Les rapports albano-roumains attestent une symbiose avec les Roumains. En réalité les rapports ont été plutôt faibles et s'expliquent par un voisinage géographique relatif. 9. Certains termes roumains ont été véhiculés par l'albanais. En fait, ces mots roumains proviennent d'un substrat commun ou apparenté. 10. Les éléments latins de l'albanais et du roumain concordent. Cette thèse est partiellement infirmée, nous l'espérons du moins, par les matériaux discutés par nous dans cet article. 11. Le folklore albanais dénote un rapprochement avec celui des Roumains et non des Serbes et des Bulgares. 12. La musique aussi. Les matériaux folkloriques sont encore peu étudiés ; certaines ressemblances s'expliquent en partie par le genre de vie des peuples du sud-est de l'Europe : les Roumains et les Albanais ont été des pasteurs et des agriculteurs, et les Slaves notamment des agriculteurs[138]. La théorie de Weigand a été partagée par St. Mladenov, ancien professeur à l'Université de Sofia, qui l'a enrichie aussi de quelques nouveaux arguments d'ordre linguistique [139].

Alexandru Philippide, qui fut professeur à l'université de Jassy, avait l'impression que l'albanais serait plutôt une langue illyre que thrace. Néanmoins il repoussait aussi bien sa descendance de l'illyre que du thrace et opinait que les ancêtres des Albanais auraient été plutôt des pannoniens descendus vers le sud-ouest d'une région romanisée, délimitée par la rivière Vrbas à l'ouest, les rivières Lašva, Bosna et Prača au sud, le versant ouest de la Drina à l'est et le lac Pelso (Balaton) au nord [140]. Voici ses arguments : 1. les ancêtres des Albanais n'ont pu échapper à une romanisation totale que dans une région faiblement touchée par la romanisation ; 2. ils ne sont pas originaires du territoire actuel de l'Albanais, lequel, dans l'antiquité, était grécisé ; 3. l'absence de terminologie maritime et la faible influence linguistique du grec ancien plaident contre le caractère autochtone. Ces arguments ne sont pas convaincants, car : 1. la prétendue lacune dans les inscriptions latines d'où seraient descendus les Pannoniens avait son centre de gravité sur la Save, par où passait l'une des principales artères de communication de l'Empire, romain ; 2. le territoire actuel de l'Albanais n'était que faiblement grécisé dans l'antiquité. 3. l'absence de terminologie maritime et la faible influence du grec ancien s'expliquent par le genre de vie que menaient les ancêtres des Albanais actuels, lesquels étaient avant tout des pasteurs, ainsi que par leur orientation vers des vallées non habitées par les Grecs. Ces paroles

---

[138] G. Weigand, *Sind die Albaner die Nachkommen der Illyrer oder der Thraker?* « Balkan-Archiv », III, 1927, p. 227 — 251.

[139] St. Mladenov, *Albanisch und Thrako-Illyrisch.* (*Kritische Bemerkungen zu einer vermeintlichen Streitfrage*). « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 181 — 197.

[140] A. Philippide, *Originea românilor*, Iași, 1928, vol. II, p. 587, 768, 773, 788, 800 et 802.

de Ion-Aureliu Candrea s'appliquent parfaitement aux ancêtres des Albanais : « Ces habitants des montagnes ne se sont jamais soumis à la moindre autorité. Les anciens Grecs ont occupé uniquement la côte de l'Adriatique, car ils comptèrent des villes importantes comme Apollonie et Dyrrachium (Durazzo) ; les Romains laissèrent ces tribus indépendantes ; ni les Empereurs de Constantinople, ni les maîtres de la Rascie ne réussirent jamais à les soumettre à leur administration »[141].

Se fondant avant tout sur des arguments *a silentio*, comme le manque de terminologie maritime en albanais et le silence des sources historiques du moyen âge sur les Albanais eux-mêmes, Petar Skok s'est prononcé pareillement contre leur caractère autochtone et a estimé que les Albanais étaient originaires de Dardanie. Ce savant croyait qu'il avait existé deux sortes de romanité dans le sud-est de l'Europe, à savoir une romanité maritime (*primorski*) et une romanité continentale (*kontinentalni*). C'est de la première que se sont développés les dialectes romans de l'Istrie et la langue dalmate, et de la seconde la langue roumaine. La première comme la seconde ont eu de bonne heure des rapports avec les Slaves et elles ont développé dans leur sein un bilinguisme assez répandu [142]. Petar Skok n'a pas analysé de plus près les éléments latins de l'albanais ; néanmoins il a soutenu qu'ils dérivaient de la même source que ceux de la langue roumaine (« arbanski latinizmi potječu iz istog vrela iz kojeg i rumunski jezik ») [143]. L'illustre romaniste de Zagreb a évité de préciser si l'albanais dérivait de l'illyre ou du thrace et il s'est contenté de déclarer que les Albanais étaient les descendants « des Illyres ou des Thraces » et que « leur siège primitif était à côté des ancêtres des Roumains » [144].

Le livre de A. M. Seliščev [145] a fourni à l'albanologue Norbert Jokl l'occasion d'exprimer, dans un compte rendu, des idées nouvelles et de modifier quelque peu quelques-unes de ses opinions antérieures au sujet de la patrie primitive des Albanais. C'est ainsi qu'il a critiqué le point de vue de Gustav Weigand, adopté par A. M. Seliščev, en montrant que les ancêtres des Albanais avaient eu des rapports linguistiques avec la population romane de la côte dalmate, à laquelle ils avaient emprunté des mots comme *këmbonë* « cloche », *prift* « prêtre », etc. ... Par ailleurs une bonne partie des éléments latins de l'albanais ont une haute ancienneté et il existe aussi, à côté de ces derniers, des emprunts au grec ancien : les ancêtres des Albanais sont, par conséquant, venus de bonne heure en contact avec la civilisation gréco-romaine. La persistance de certains noms

[141] I.-A. Candrea, *Limba albaneză în raporturile ei cu limba română*. Curs...., București, 1931, p. 15.

[142] P. Skok, *Dolazak Slovena na Mediteran*, Split, 1934, p. 44, 50 — 51, 126 — 127.

[143] Idem, *Osnovi romanske lingvistike*, Zagreb, 1940, vol. I, p. 132.

[144] Idem, *Enciklopedija Jugoslavije*, I, 1955, p. 164.

[145] A. M. Seliščev, *Славянское население в Албании*, Sofia, 1931, VIII, 352 p.

de lieux antiques à phonétisme albanais et leur adoption par les Slaves prouvent que les ancêtres des Albanais occupaient ces territoires avant la venue des Slaves. Il résulte implicitement des remarques de Norbert Jokl que les ancêtres des Albanais habitaient un territoire plus vaste que celui qu'ils occupent à présent, territoire qui s'étendait à l'est approximativement de l'antique Dardanie, où ils atteignaient la périphérie de la vaste zone appartenant aux ancêtres des Roumains, et à l'ouest jusqu'à la mer Adriatique, où ils étaient voisins de la population romane de la Dalmatie [146].

Une analyse soigneuse de certaines transformations phonétiques du roumain, du dalmate et de l'albanais a amené Henrik Barić à révoquer en doute (et cela à juste titre) la prétendue unité de la langue latine du sud-est de l'Europe, défendue jusque là par Matteo Bartoli [147]. Henrik Barić a constaté des différences de traitement entre le roumain et le dalmate, ainsi que des couches successives dans les emprunts latins de l'albanais. Il en concluait que l'influence de Rome sur les ancêtres des Albanais avait eu lieu approximativement dans les limites du territoire habité par les Albanais de nos jours, mais que lesdits ancêtres étaient des Thraces venus, du temps de la domination romaine, de l'Haemus et des Rhodopes, et non point de simples Illyres : conséquemment, l'Albanais continuerait un dialecte thrace illyrisé [148]. Ce point de vue est quasi-identique à celui soutenu par Norbert Jokl. Malheureusement la thèse que la langue albanaise proviendrait du « thrace illyrisé » se fonde sur de simples suppositions ou sur des constatations douteuses ; elle ne représente nullement un progrès.

Ion Şiadbei, passant en revue certains faits isolés, mais sans embrasser l'ensemble des emprunts latins de l'albanais comparativement à ceux correspondants du roumain, a constaté également une certaine discontinuité entre les deux langues. Il opine que les ancêtres des Roumains et des Albanais ont vécu côte à côte, mais sans étroits rapports entre eux : « Les différences des traitements phonétiques dans l'élément latin de l'albanais et du roumain commun montrent jusqu'à l'evidence qu'on n'a jamais eu la « symbiose » des Roumains et des Albanais, dont parlait Kr. Sandfeld » (*Linguistique Balkanique*, Paris, 1930, p. 74) [149].

---

[146] N. Jokl, « Slavia » XIII, 1934 — 1935, p. 286 — 292.

[147] M. Bartoli, *Das Dalmatische. Altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der apennino-balkanischen Romania*, I, II, Wien, 1906.

[148] H. Barić, *O uzajamnim odnosima balkanskih jezika. I. Ilirsko romanska jezička grupa*, Beograd, 1937, p. 1—35 (cf. aussi N. Jokl « Indogermanisches Jahrbuch » XXXIV, 1940, p. 229 — 231) ; idem, *Albanisch, Romanisch und Rumänisch*, « Godišnjak Naučnoj Društva NR Bosne i Hercegovine, Balkanološki Institut », I, 1937, p. 1—17.

[149] I. Şiadbei, *Albanais et roumain commun*, « Revue internationale des études balkaniques » III, 1938, p. 446 — 461 (le texte cité se trouve à la p. 460) ; Idem, *Sur l'élément latin de l'albanais*, dans *Mélanges linguistiques* publiés à l'occasion du VIII^e Congrès international des linguistes à Oslo, 5—9 août 1957, Bucarest, 1957, p. 63 — 69.

Dans ses nombreuses contributions à l'étude de la langue albanaise Carlo Tagliavini s'est occupé des éléments latins, de leurs rapports avec les éléments latins du roumain et de la patrie primitive des Albanais, qu'il a recherchée dans l'antique Dardanie. L'auteur a affirmé l'impossibilité, dans la phase actuelle des recherches, de se prononcer pour la langue illyre ou thrace, problème dont la solution serait de la plus haute importance pour la connaissance de l'ethnogénèse des Albanais : «Infatti la zona ora abitata dagli Albanesi era zona illirica, e solo nell'estremo sud anche trace. Ora se gli Albanesi sono discendenti dei Traci, è giocoforza ammettere che essi siano venuti dal sud al nord e dall'est all'ouest »[150]. Il a mis en relief les rapports roumano-albanais et a montré la partie des éléments latins pour l'étude de l'ethnogénèse, mais sans essayer d'approfondir cet aspect de la question[151].

Dans un exposé clair, vivant et personnel Georg Stadtmüller a analysé diverses théories de l'ethnogénèse des Albanais et en a proposé une qui lui est propre, en plaidant en faveur du caractère autochtone et considérant le territoire de Mati comme le centre de l'espace où a pu survivre la vieille population indo-européenne qui constitue le substrat du peuple albanais moderne. Bien qu'il n'ait pas pris davantage en considération le matériel linguistique, l'auteur a généralement exprimé des idées justes qui attendent d'être développées plus solidement à l'avenir. Il ne minimise pas la culture autochtone, mais distingue bien le caractère des contacts avec la culture romaine quand il déclare : «Die Uralbaner der römisch-frühbyzantinischen Zeit lebten als Wanderhirten in einer Berglandschaft im Binnenlande. Ihre Winterweideplätze lagen in den romanisierten Ebenen. Dort lernten sie in freundlicher und feindlicher Berührung mit benachbarten romanischen Siedlern die staatliche Organisation und die seßhaften Lebensformen (Dorf, Staat) kennen und übernahmen neben zahlreichen sonstigen Sachgütern die Bienenzucht und höhere Formen des Ackerbaues. Umfang und Stärke des lateinischen Einflusses auf das Albanische setzen eine jahrhundertlange Symbiose zwischen Uralbanern und Romanen voraus »[152] .

Alexandre Rosetti, professeur à l'Université de Bucarest, a constaté avec raison que «l'influence du vieux grec sur l'albanais et sur le roumain

---

[150] C. Tagliavini, *Enciclopedia Italiana*, II (1929), p. 124 ; *Le parlate albanesi di tipo ghego orientale* (*Dardania e Macedonia nord-occidentale*), Roma, 1942.

[151] Idem, *Gli elementi latini in albanese*. « Cultura Neolatină », I, 1941, p. 90—93, cf. p. 93 : « Lo studio degli elementi latini dell'albanese è di grande importanza non solo per l'albanologo ma anche per il neolatinista ».

Idem, *Contributi allo studio della stratificazione dell lessico albanese*. I. *Famiglia e parentela*, « Atti dell'Istituto Veneto », CVI, 1947 — 1948, p. 194 — 220.

[152] G. Stadtmüller, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*, Budapest, 1942, p. 80 (Extrait de l'Archivum Europae Centro-orientalis » VII).

s'est exercée d'une manière différente dans chacune de ces langues »[153], mais il a adhéré à la thèse non convaincante, qui repose sur l'argument *ex silentio*, que «l'absence de termes du vieux fonds dans la terminologie de la pêche et de la navigation semble prouver qu'à cette époque ancienne les Albanais vivaient loin du littoral maritime »[154]. L'auteur a repoussé l'idée de la symbiose par suite de manque de preuves et a conclu que «les territoires habités par les ancêtres des Albanais et par les ancêtres des Roumains se touchaient seulement à leurs limites extrêmes »[155].

C'est dans un sens analogue que s'est prononcé aussi Maximilian Lambertz, un bon connaisseur de la littérature populaire albanaise : «Da die albanische Sprache Beziehungen sowohl zum alten Illyrischen wie zum alten Thrakischen zeigt, lag die balkanische Urheimat der Albaner wohl auf dem Grenzgebiet, wo Illyrier und Thraker zusammenstießen, d. h. im Gebiet der alten Dardaner, auf dem Boden des heutigen Nordalbanien, Montenegro, Bosnien, Serbien »[156]. Il existe effectivement des contrées élevées et isolées où pouvait se maintenir et survivre une langue très ancienne entrée tour à tour en contact avec les Romains, les Slaves et les Turcs.

Anton Mayer a embrassé avec de petites différences la thèse de Norbert Jokl, que les ancêtres des Albanais vivaient approximativement au nord-est du lac d'Ohrid, jusque dans la vieille Dardanie. Au cours des temps ils se sont déplacés davantage vers l'ouest, où ils rencontrèrent une population romane. Celle-ci s'est maintenue jusque tard au moyen âge, laissant en albanais des noms de lieux qui n'ont pas le phonétisme albanais [157].

Wachlaw Cimochowski a critiqué la thèse de l'origine thrace de la langue albanaise et a proposé pour point de départ la langue illyre. Il a élargi la patrie primitive des Albanais au-delà des frontières actuelles de l'Albanie, dans la direction de la vieille ville de Naissus (Niš) [158].

La thèse de la descendance de l'illyre et du caractère autochtone a été défendue d'une façon conséquente et avec de nouveaux arguments par Eqrem Çabej. Ce savant a fait voir que : 1. certains noms de lieux antiques se sont développés suivant les règles phonétiques de l'albanais (*Dyrrachium* > *Durrës*, *Drivastum* > *Drisht*, *Lissus* > *Ljesh*, *Scardus* > *Shar*, *Scodra* > *Shkodër*, *Scupi* > *Shkup*, etc.) ; 2. La langue latine a laissé des traces dans la toponymie de l'Albanais (*Bithiacium* > *Bisak*, *Publica* >

---

[153] A. Rosetti, *Albano-Romanica*, « Bulletin linguistique », X, 1942, p. 82.
[154] *Ibidem*, p. 78.
[155] *Ibidem*, p. 80.
[156] M. Lambertz, *Lesebuch der albanischen Sprache*, Leipzig, 1948, vol. I, p. 1.
[157] A. Mayer, *Die Sprache der alten Illyrier*, Wien, 1957, vol. I, p. 14.
[158] W. Cimochowski, *Prejardhja e gjuhës shqipe* (*De l'origine de la langue albanaise*), « Buletin Tirana », XII, 1958, nº. 2, p. 37 — 53.

> *Puka*, etc.) et dans le lexique de provenance latine méditerranéenne ; 3. Les ancêtres des Albanais ont entretenu des rapports avec la population romanisée de la Dalmatie et 4. L'influence du grec ancien a été plus forte qu'on l'avait cru par le passé [159].

Après avoir passé en revue les résultats obtenus jusqu'ici et en se livrant à une analyse fouillée des matériaux existants, Ion Iosif Russu estime que l'illyre se classe dans le groupe des langues *satem*, à côté de l'indo-iranien, du balto-slave et du thrace, sans que l'on puisse parler d'une unité illyro-thrace dans le sens préconisé par Norbert Jokl. Comme les noms propres à la langue illyre n'apparaissent dans les sources après le IVe siècle, l'auteur considère que les Illyres auraient été romanisés de bonne heure, de sorte que la thèse de l'origine illyre de la langue albanaise semblerait moins probable que celle de l'origine thrace. Néanmoins, il conclue que dans ces conditions : « La langue albanaise de type *satem* indo-européen peut être mise en rapport aussi bien avec l'illyrien qu'avec le thrace, mais les Albanais (Shqipetars) n'ont hérité aucun élément de culture (noms propres, institutions, etc.) des Thraces ou des Illyriens. La question de l'origine des Albanais et de leur langue attend sa solution d'éventuelles recherches à venir » [160].

Günter Reichenkron considère, sans motifs bien fondés, que l'Albanie actuelle était dans l'antiquité un territoire grec, par conséquent, les ancêtres des Albanais auraient cohabité avec les ancêtres des Roumains « dans le triangle Niš-Skopje-Sofia » [161]. Cette thèse, formulée d'abord par Gustav Weigand, est infirmée par le fait que ledit territoire était trop exigu et a laissé fort peu de vestiges de la culture romaine pour nous permettre d'y rechercher le noyau de la langue roumaine. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'est conservé en Dacie, Moesie inférieure et Moesie supérieure un immense matériel archéologique d'origine romaine comprenant près de 6000 inscriptions latines et que la colonne vertébrale de ce vaste territoire était le Danube. L'auteur a surestimé les parallélismes des éléments latins du roumain et de l'albanais, ce qui lui fait penser que l'on pourrait reconstituer à partir de ces derniers « le lexique de la langue romane orientale » (der Wortschatz des Ostromanischen) [162]. Par « Ostromanisch » il entend une entité linguistique d'où aurait résulté les langues dalmate et roumaine ainsi que les éléments latins de l'albanais. En réalité, le dalmate

---

[159] E. Çabej, *Problemi i autoktonisë së Shqiptarëvet në driten e emravet të vendeve (Le problème de l'autochtonie des Albanais à la lumière des noms de lieux)*. « Buletin Tirana », XII, 1958, nº 2 p. 54 — 66.

[160] I. I. Russu, *Studii illirice*, « Studii și cercetări lingvistice », VIII, 1957, p. 27 — 42 ; *Izsledvanija v čest na akad. D. Dečev*, Sofia, 1958, p. 105 — 113 ; *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, București, 1959, p ; 477 — 485 « Cercetări de lingvistică Cluj », III, 1958, p. 89—107.

[161] G. Reichenkron, *Das Ostromanische*, dans la collection *Völker und Kulturen Südosteuropas. Kulturhistorische Beiträge*, München, 1959, p. 153 — 172.

[162] *Ibidem*, p. 161.

se différencie considérablement du roumain et se tourne vers l'Occident, de même que les éléments latins de l'albanais.

Vladimir Georgiev a analysé un nombre assez limité de noms propres et d'appellatifs d'origine thrace ou dace et a émis la théorie que le dace ne serait pas un simple dialecte du thrace, mais une langue différente [163]. Il a constaté d'abord en Dacie, une grande fréquence de l'appellatif *dava* «cité», alors qu'en Thrace cet appellatif serait tout-à-fait sporadique. L'analyse des noms de plantes daces conservés par Dioscoride et de quelques toponymes situés au nord du Danube lui a permis de dégager un certain nombre de traits phonétiques particuliers que le savant de Sofia considère comme propres à un idiome indépendant du thrace, nommé par lui daco-mysien. Cet idiome serait à la base de l'albanais : en conséquence les Albanais ne pourraient être des autochtones en Albanie. Les arguments en faveur de cette thèse seraient les suivants : 1. des toponymes comme Scodra et Tomor n'ont pas évolué selon les lois phonétiques de la langue albanaise ; 2. la terminologie piscicole et maritime manque en albanais ; 3. les Albanais ne sont pas mentionnés dans les sources historiques médiévales avant le XI^{e} siècle ; 4. les plus anciens emprunts au latin en albanais trahissent la forme phonétique du latin balkanique de l'Est ; 5. les mots d'origine autochtone en roumain ont des correspondances en albanais. On peut voir tout d'abord que les trois premiers arguments sont des arguments *ex silentio*, sans valeur probante sûre. Pour le 4^{e} point on pourrait prendre en considération les matériaux discutés dans la présente étude : ces matériaux montrent que les éléments latins de l'Albanais convergent vers l'Occident. Enfin, les parallélismes linguistiques albano-roumains peuvent s'expliquer par un substrat commun et n'entraînent pas obligatoirement la nécessité de supposer une étroite symbiose. Le géographe antique Strabon atteste explicitement que les Daces, les Gètes et les Thraces parlaient la même langue [164]. J'estime que les faits discutés par l'académicien Vladimir Georgiev restent encore trop restreints et peu convaincants, et qu'il est préférable de s'en tenir pour le moment au terme consacré de «thraco-dace».

Dans son excellente synthèse des éléments latins de la langue albanaise [165] le professeur Eqrem Çabej a mis en juste lumière les rapports de ces éléments avec la Romania occidentale. D'autre part il a un peu surestimé la prétendue unité du «latin balkanique» en exagérant la portée des

---

[163] V. Georgiev, *Българска етимология и ономастика*, Sofia, 1960, p. 151 et suiv. ; *Albanisch, Dakisch-Mysisch und Rumänisch*, «Linguistique Balkanique», II, 1960, p. 1—19.

[164] Strab, VII, 3, 10, (C. 303) παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θραξὶν ἔθνους ; VII, 3, 13 (C. 304) ὁμόγλωττοι δ'εἰσιν οἱ Δακοὶ τοῖς Γέταις.

[165] E. Çabej, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen*, «Revue roumaine de linguistique», VII, 1962, p. 161 — 199.

parallélismes albano-roumains [166] : *cónsocer* (alb. *krushk*, roum. *cuscru*) est un archaïsme commun, qui a circulé aussi en Occident et y a été remplacé assez tardivement par *consócer*; la conservation du *canticum* seulement en albanais (*këngë*) et en roumain (*cîntec*) est tout à fait fortuit, parce que ce mot était répandu partout; *coma* avait déjà dans les textes littéraires latins le sens de «crinière» (alb. *komë*, roum. *coamă*); *pacare* au sens original de «apaiser, faire la paix» s'est conservé en albanais (*paqonj*) et en roumain (*împăca*), tandis que les langues romanes occidentales ont conservé l'acception dérivée «acheter la paix à prix d'argent»: le fait prouve seulement le caractère archaïque des éléments latins de l'albanais et du roumain; *palus, -udis* (alb. *pyll*, roum. *pădure*) au sens de «forêt» est attesté aussi dans les textes littéraires provenant de l'Italie; *pomus* «arbre à fruits» (roum. *pom*), *pomum* «fruit» (alb. *pemë*, roum. *poamă* de *poma*) restent sans portée, parce que les deux sens d'«arbre à fruits» et de «pommier» se trouvent par endroits aussi en Occident.

Les divergences d'opinions touchant à la patrie primitive des Albanais sont dues en premier lieu à la médiocre connaissance que l'on a des langues illyres et thrace. Aussi est-il recommandable de ne point trop insister sur cette question, mais bien plutôt de prendre en considération les éléments positifs plus accessibles. Une constatation concrète c'est que l'albanais actuel possède un nombre de 31 mots dont l'origine est le grec ancien : 1. *bajëm* «baptême» — βάπτισμα; 2. *bletë* «abeille» μέλιττα; 3. *blî* «espèce de poisson» βλῖνος; 4. *djemën* «démon» — δαίμων; 5. *drapën, drapër* «faucille» — * δράπανον = δρέπανον; 6. *fier, fjer* «fougère» — πτέρις; 7. *hekur* «fer, ancre» — ἄγκυρα; 8. *hir* «pitié, grâce» — χάρις; 9. *kandër* «cruche» — κάνθαρος; 10. *kandër* «escarbot» — κάνθαρος; 11. *kum* «vague, flot» — κῦμα; 12. *kumbull* «prune» — κοκκύμηλον; 13. *labrik* «loup de mer», espèce de poisson — λάβραξ; 14. *lakën* «chou» — λάχανον; 15. *liqen* «lac, étang» — λεκάνη, λεκάνιον; 16. *mangën, mëngër*, «presse, pressoir, broie, macque» — μάγγανον; 17. *marajë* «fenouil» — μαράθριον; 18. *merimagë* «rogne» — μύρμαξ; 19. *milak* «jeune lièvre, jeune enfant» — μέλλαξ; 20. *mollë* «pomme» — μᾶλον; 21. *okër* «espèce de blé» — ὤκιμον; 22. *presh* «poireau» — πράσον; 23. *qershi* «cerise» — κερασία; 24. *qull* «sauce» — χῦλος; 25. *sherp* «céleri» — σίρφιον = σίλφιον; 26. *shkarpë* «bois mort, ramilles» — σκάριφος σκάριφον; 27. *shpellë* «caverne, grotte» — σπήλαιον; 28. *shtamë* «cruche», — στάμνος; 29. *tarogzë* «casque» — θωράκιον; 30. *trumzë* «sarriette» — θύμβρα; 31. *vadhë, vodhë* «cormier» — οἴη. Parmi ces vocables, 12 appartiennent à la flore, 6 à la faune, 5 aux instruments de travail,

[166] Idem, *Betrachtungen über die rumänisch-albanischen Sprachbeziehungen*, «Revue roumaine de linguistique», X, 1965, p. 101 — 115.

3 à la religion et 5 à d'autres domaines. Ces mots montrent l'existence de rapports entre les ancêtres des Albanais et les Grecs, notamment en matière d'échanges commerciaux[167].

Un indice précieux nous est encore offert par l'étude des rapports linguistiques existant entre les ancêtres des Albanais et la population romanisée de la Dalmatie antique et du littoral de l'Adriatique. Le dalmate était parlé sur une étroite langue de terre le long de la côte adriatique et dans les îles, et il a subsisté jusqu'à la fin du XIX^e siècle, quand vivait encore le dernier survivant de cette population Tŭone Udaĭna, de la bouche duquel le linguiste italien Matteo Bartoli a recueilli son matériel informatif. Cette langue comprenait deux dialectes peu différenciés, l'un parlé dans le Nord et dont le centre était l'île de Krk (Veglia) et l'autre dans le Sud, autour de la ville de Raguse (Dubrovnik). On est redevable d'importantes contributions à l'étude de la langue dalmate, tirées principalement du domaine de la toponymie, au romaniste yougoslave bien connu Petar Skok. Les conclusions de ce savant demeurent convaincantes, en ce sens que les Slaves sont descendus de bonne heure vers le rivage de l'Adriatique et plus au sud même de Raguse dès le début du VII^e siècle, isolant de la sorte la population romane de Dalmatie du reste de la Péninsule balkanique. Il existe toutefois des preuves que la population romane de ca côte Adriatique a entretenu des rapports avec les ancêtres des Albalais qui vivaient dans leur voisinage immédiat. C'est ainsi que les mots nhrétiens *baptizare*, *crux*, *-cis* et *presbiter* ont pénétré en albanais par le touchement du dalmate (albanais *pagëzonj*, *kryq* et *prift*), de même dalm. *campuone* (alb. *këmbonë* «cloche») et *maiarium* (alb. *mahajër* «terre en jachère»). Le toponyme *Raguse* a pour correspondant albanais la forme *Rush*, formée conformément aux lois de la phonétique albanaise [168].

Enfin les indications les plus sûres sont fournies par les éléments latins de l'albanais. L'historien Milan von Šufflay a exprimé l'opinion que les traces de l'influence latine en albanais suffiraient à attester un ancien

---

[167] A. Thumb, *Altgriechische Elemente des Albanesischen*, « Indogermanische Forschungen » XXVI, 1910, p. 1 — 20 ; N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin-Leipzig, 1923, p. 207 — 232 ; *Altgriechisch und Makedonisch*, « Indogermanische Forschungen », XLIV, 1926, p. 13 — 29 ; A. Philippide, *Originea românilor*, Iaşi, 1928, vol. II, p. 774 — 775 ; H. Barič, « Naučno Društvo NR Bosne i Hercegovine. Godišnjak. Balkanološki Institut », I, 1957, p. 261 — 271 ; E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique » VII, 1962, p. 161 — 199 ; « Studia Albanica », I, 1964, n° 1, p. 84 — 87.

[168] H. Gelzer, *Beiträge zum Dalmatischen*, « Zeitschrift für romanische Philologie », XXXVII 1913, p. 257 — 286 ; W. Meyer-Lübke *Rumänisch, Romanisch, Albanesisch*, « Mitteilungen des rumänischen Institutes an der Universität Wien », I, 1914, p. 1—32 ; K. Treimer, *Albanisch und Rumänisch*, « Zeitschrift für romanische Philologie », XXXVIII, 1914, p. 403 — 404 ; G. Weigand, « Balkanarchiv », III, 1927, p. 235—236 ; P. Skok, *Über Symbiose und Untergang der alten Romanen Dalmatiens und des (adriat.) Küstenlandes im Lichte der Namenkunde*. « Razprave Izd. Znanstv. Društvo za human. vede v. Ljublani », IV, 1927, p. 1—42 ; *Dolazak Slovena na Mediteran*, Split, 1934 ; *Slovenstvo i Romanstvo na Jadranskim otocima*, Zagreb, 1941.

habitat des Albanais sur les bords de l'Adriatique [169]. Ces éléments ont maintenu certains caractères archaïques que l'on peut reculer dans le temps jusqu'au IIe siècle avant notre ère. Ils ont fort peu de ressemblances avec le latin sur lequel repose la langue roumaine et sont orientés vers l'Occident. Certains termes du domaine de la flore et de la faune comme *amyndala* > *mendull* « amande », *oleaster* > *voshtër* « Reinweide », *oleum* > *vaj*, *voj* « huile d'olive », *oliva* > *ullî* « olivier, olive », *olivaster* > *ullashtrë* « olivier sauvage », *tructa* > *troftë* « torelle » manquent en roumain et indiquent des rapports avec la mer Méditerranée. La terminologie ecclésiastique d'origine latine est également orientée autrement qu'en roumain : *ecclisia* > *qishë* « église », en roumain *basilica* > *biserică* ; *hebdomas* > *javë* « semaine », en roumain *septimana* > *săptămînă* ; *missa* > > *meshë* « messe », en roumain *slujbă* d'origine slave ; *monachus* > *mung*, *murg* « moine », en roumain *călugăr* d'origine byzantine ; *paradisus* > *parriz* « paradis », en roumain *rai* d'origine slave, etc.

L'influence slave s'est exercée de plusieurs directions : du nord-ouest, le long de la Dalmatie ; du nord-est, par les vallées de la Bosna, de la Morava et du Vardar, et du sud-est, de Macédoine. Les progrès de la colonisation slave se laissent suivre partiellement grâce à la toponymie. On a remarqué que dans le nord-est de l'Albanie, et notamment dans la région de Mati, les noms de lieux d'origine slave manquaient presque entièrement, alors que dans les plaines du centre et du sud-ouest de l'Albanie ces noms étaient relativement nombreux. Dans le nord, les noms de lieux d'origine slave sont de provenance croate et dans le sud de facture bulgare. La conclusion générale découlant de ces constatations est que les ancêtres des Albanais ont mieux résisté dans les montagnes, où ils s'adonnaient à la vie pastorale, et que les Slaves s'installèrent de préférence dans les plaines et s'occupaient d'agriculture. Durant leur progression, lente mais tenace, en direction du sud-ouest, les Slaves embrassèrent comme un éventail le groupe ethnique albanais qui avait son centre de résistance dans le nord-est de l'Albanie, mais qui se dissémine jusque loin à l'intérieur de l'espace colonisé par les Slaves. Il a existé par conséquent une symbiose albano-slave et une symbiose gréco-slave. L'influence linguisitique slave sur l'albanais ressemble fort à celle exercée sur le roumain et le grec, ce qui démontre le caractère unitaire de la civilisation slave. Les ancêtres des Roumains et des Albanais ont appelé du même nom les Slaves, à savoir du latin *Sclavus* : roumain *şchiau*, pl. *şchei* ; albanais *shqa*, forme articulée *sqau*, pl. *shqé*. La séparation des ancêtres des Albanais de la population romane de Dalmatie et de la vallée du Danube par les Slaves explique la circonstance

[169] E. Çabej, *Problemi i autoktonisë së Shqiptarëvet në dritin e emravet të vendeve* (*Le problème de l'autochtonie des Albanais à la lumière des noms de lieux*), « Buletin Tirana », XII, 1958, n° 2, p. 63.

qu'un certain nombre de vocables latins a pénétré en albanais par l'intermédiaire du slave : *calendae*, alb. *kolëndrë* « Noël », *canapis*, alb. *konop* « corde », *paganus*, alb. *puganës* « homme insupportable du point de vue moral », etc. [170].

Pour déterminer *grosso modo* la patrie primitive des Albanais on dispose donc des preuves suivantes. Le grec ancien a laissé des traces dans la langue parlée par les ancêtres des Albanais. Celles-ci ne sont pas très nombreuses, du fait que le grec ancien ne dépassait pas au nord la limite linguistique actuelle et que les faibles colonies du littoral de l'Adriatique n'ont pu exercer une influence profonde sur la population aborigène. La culture romaine a joui d'un grand prestige pendant longtemps, et elle s'est propagée notamment à travers les vallées du Drinus (Drin), du Genusus (Shkumbi) et de l'Aous (Vojusa), sans embrasser le périmètre montagneux, où les autochtones résistèrent aussi bien à la romanisation qu'à la slavisation. Les emprunts latins de la langue albanaise ont peu de ressemblances avec les éléments latins du roumain et les ancêtres des Albanais ont emprunté aussi des éléments linguistiques à la population romane de la côte dalmate. Ils étaient par conséquent voisins, au nord-est, de la population romane de la vallée du Danube et de la Dacie ; au sud ils venaient en contact avec les Grecs ; à l'ouest ils avaient des relations avec la mer Adriatique et la population romane de son littoral ; au nord enfin, ils dépassaient les cimes du mont Durmitor. Ce vaste espace n'a jamais pu demeurer impénétrable aux civilisations et aux populations de l'extérieur, mais il a indubitablement abrité pendant longtemps une majorité ethnique albanaise.

---

[170] T. Capidan, *Raporturile albano-române.* « Dacoromania », II, 1922, p. 444—554 ; St. Mladenov, *Bemerkungen über die Albaner und das Albanische in Nordmakedonien und Altserbien,* « Balkan-Archiv » I, 1925, p. 43—53 ; *Принос към изучване на българско-албанските езикови отношения,* « Годишник на Софийския Университет. Инст.-Фил. Факултет » XXIII, 1927, p. 15 — 25 ; A. M. Selisčev, *Славянское население в Албании,* Sofia, 1931, p. 141 — 330 ; N. Jokl, *Südslavische Wortstratigraphie und albanische Lehnwortkunde,* dans le *Сборник въ честь на проф. Л. Милетич,* Sofia, 1933, p. 118 — 120 et « Slavia », XIII, 1933 — 1934, p. 281 — 325 et 609 — 645.

GRIECHISCH-DEUTSCHE BEZIEHUNGEN VOM 13. JAHRHUNDERT BIS ZUR GEGENWART

EINE ERSTE ÜBERSICHT

JOHANNES IRMSCHER
(*Berlin*)

Die vielfältigen Beziehungen zwischen dem griechischen und dem deutschen Volke sind, so befremdlich es klingt, noch niemals zusammenfassend dargestellt worden. Dieser Umstand mag es rechtfertigen, wenn im folgenden, beginnend mit der Epoche des nach der lateinischen Fremdherrschaft wiedererrichteten byzantinischen Staates, in lexikalischer Knappheit eine erste Übersicht über den Gegenstand vorgelegt wird, um auf Lücken in der Detailforschung aufmerksam zu machen und mögliche Fundamente für spätere eingehendere Bearbeitungen zu legen. Was dargeboten wird, ist dreifach gegliedert; der erste, umfassendste Teil gibt den geschichtlichen Rückblick, im zweiten wird auf einige monumentale Zeugnisse der deutsch-griechischen Begegnungen hingewiesen, während der dritte mit den wichtigsten Repräsentanten der neugriechischen Studien in Deutschland bekanntmacht.

I

Der Periode der Paläologenherrschaft in Byzanz, die ungeachtet ihrer Bedeutung für die Vorbereitung der italienischen Renaissance und des europäischen Humanismus politisch und militärisch als eine Zeit des Zerfalls und Niedergangs angesprochen werden muß, stand in Deutschland eine Epoche der Zersplitterung und Auflösung gegenüber, in der die zentralistische Kaisermacht immer mehr absank, die ohnehin erhebliche Iso-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3–4, p. 355 370, BUCAREST, 1966

lierung zwischen den einzelnen Provinzen und Provinzgruppen noch verstärkend [1]. Infolgedessen reduzierten sich die politischen Beziehungen zwischen den beiden Ländern auf ein Minimum — es ist lediglich auf die Eheschließung des nachmaligen Kaisers Andronikos III. mit der braunschweigischen Prinzessin Adelheid-Irene im Jahre 1318 hinzuweisen [2] und andererseits das bezeichnende Faktum zu notieren, daß Manuels II. 1399 begonnene Werbereise nach Italien und Frankreich [3], nicht jedoch nach Deutschland führte —, und demgemäß nahm der Handel ab: Das Vorrücken der Türken hatte den Landverkehr fast unmöglich gemacht, und die Seewege wurden von den italienischen Stadtstaaten, nicht von den Byzantinern wahrgenommen [4]. Aus allen diesen Gründen ging die schon in den vorangehenden Jahrhunderten nicht allzu große gegenseitige Kenntnis beim griechischen wie beim deutschen Volke rasch zurück; das bezeugen die oberflächlichen Darstellungen etwa im Geschichtswerk des Laonikos Chalkokondyles [5] oder dem Reisebericht des Nikander Nukios[6] für die eine Seite [7] und für die andere eine umfangreiche Türkenliteratur [8], in der jedoch die Griechen völlig farblos erscheinen. Lediglich auf dem Felde der Kunst ist ein auch Deutschland erfassendes Weiterwirken byzantinischer Typen (Marienbild, Vera icon, Darstellungen des Weltgerichts und der Höllenfahrt Christi) feststellbar [9].

Zu neuen Kontakten führte die reformatorische Bewegung in Deutschland: Die Theologen der deutschen Landeskirchen suchten Anschluß bei dem romfreien Christentum der Orthodoxie [10], aber auch auf griechischer Seite erregten die antipapistischen Strömungen ein gewisses Interesse. Zwar blieb Melanchthons Übermittlung der Confessio Augustana an den konstantinopolitanischen Patriarchen Joasaph II. [11] 1559 ohne Antwort;

[1] Formulierung im Anschluß an Friedrich Engels, zitiert bei J. A. Kosminski und S. D. Skaskin, *Geschichte des Mittelalters*, 1, deutsch von Wolfgang Müller, Berlin 1958, 355.

[2] Werner Ohnsorge, *Abendland und Byzanz*, Weimar 1958, 493 f. und 550 f. (zu den beiden Aufsätzen jetzt auch Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, 4, München 1960, 143 f.).

[3] Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl. München 1952, 441.

[4] Zur Charakteristik vgl. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant*, französisch von Furey Raynaud, 2, Leipzig 1886, 255 ff.

[5] Gustav Soyter, *Germanen und Deutsche im Urteil byzantinischer Historiker*, Paderborn 1953, 66 ff.; Ders., *Byzantinische Quellen zur deutschen Geschichte*, Paderborn 1951, 70 ff., dazu: *Erläuterungen, ebenda* 1952, 25 f.

[6] Nicandre de Corcyre, *Voyages*, éd. par J.-A. de Foucault, Paris 1962.

[7] Dazu grundsätzliche Bemerkungen von Endre von Ivánka in: *Europa im XV. Jahrhundert, von Byzantinern gesehen*, Graz 1954, 8.

[8] Dazu J. Irmscher, „Byzantinoslavica" 14, 1953, 109 ff.

[9] Regine Dölling bei Johannes Irmscher, *Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2, Berlin 1957, 148 ff.; vgl. ferner Irmscher, „Theologische Literaturzeitung" 82, 1957, 119 f., sowie Gustav Soyter „Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa" 5, 1941, 161.

[10] Im Zusammenhang der Entwicklung der byzantinistischen Historiographie behandelt von Irmscher „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft" 9, 1961, 1043.

[11] Nicht „Joseph", wie bei Germanos Stinopoulos in: *Geschichte, Lehre und Verfassung der orthodoxen Kirche*, Leipzig, 1939, 128 zu lesen.

zwischen den Tübinger Lutheranern dagegen — voran Martin Crusius — und dem Patriarchat kam es indes zu einer theologischen Korrespondenz, die freilich letzten Endes ebenfalls ohne Ergebnis blieb [12]. Dann aber versank Griechenland für das deutsche Volk im Dunkel der Türkenherrschaft [13].

Zu neuen Begegnungen führten der griechische Freiheitskrieg und sein außergriechisches Komplement, die Bewegung des Philhellenismus [14]. Diese Entwicklung war jedoch vorbereitet unter anderem dadurch, daß sich die griechische Bourgeoisie ihrer Nation bewußt geworden war und sich weitgehend von den osmanischen Machthabern emanzipiert hatte. Auch in Deutschland ließen sich griechische Kaufleute nieder — in Leipzig z. B., dem Zentrum des Pelzhandels, oder in Breslau als einem Tor zum Balkan [15] —, und auch nach Deutschland gingen griechische Studenten, zumeist als Stipendiaten der Φιλόμουσος Ἑταιρεία — so nach Göttingen, Leipzig und Jena, wo 1818 Johannes Papadopulos Goethes „Iphigenie" in griechischer Übersetzung erscheinen ließ [16].

Ebendieses Goethesche Drama gehört zu den literarischen Exponenten jener gesamteuropäischen Bewegung, die wir als Philhellenismus bezeichnen. Ihre Wurzeln und Äußerungen sind weithin die gleichen, die in Griechenland zum Erwachen der Nation führten. Die Französische Revolution von 1789 hatte die Ideen des nationalen Staates und der nationalen Souveränität zu heller Flamme entfacht und mit ihnen die Forderung nach Freiheit des Individuums dem Staat gegenüber, gesichert durch die Konstitution — sehr rasch erkannten darum die reaktionären Regierungen des Systems Metternich die innerpolitischen Gefahren, welche die philhellenische Bewegung in sich barg. Deren ideologischen Mittelpunkt bildete die unhistorische Verherrlichung des ewigen, d. h. des antiken Hellas, das man in dem Griechenland der eigenen Epoche unverändert wieder anzutreffen hoffte; dazu trat romantisch-christlicher Eifer gegen die Ungläubigen, auch nicht selten eine gute Portion Abenteurertum und die Hoffnung auf ökonomische und politische Vorteile in dem sich

---

[12] Über neueres Schrifttum Soyter, „Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa" 5, 1941, 322.

[13] Die Kontakte des Patriarchen Kyrillos Lukaris im 17. Jahrhundert gingen weniger auf Deutschland als nach Polen und den reformierten Ländern (Details bei Aloysius *Pichler*, *Geschichte des Protestantismus und der orientalischen Kirche im 17. Jahrhundert*, München 1862, 50 ff.; vgl. auch Soyter a. a. O.).

[14] Noch immer grundlegend ist Robert F. Arnold, *Der deutsche Philhellenismus*, *Euphorion*, 2. Ergänzungsheft, 1896, 71 ff. Populäre Zusammenfassung von August Heisenberg, Hellas 1, 1921, 1, 2 ff.

[15] Vgl. den Vortrag von Erich Ziebarth, *Griechen in Deutschland*, Hellas-Jahrbuch 1937, 71 ff. und ausführlicher, denselben, *ebenda* 1938/39, 62 ff.

[16] Irmscher, „Известия на Института за история" (Българска академия на науките) 14/15, 1964, 141.

herausbildenden griechischen Staat[17]. Der Philhellenismus wurde in Deutschland zur wahrhaften Volksbewegung[18]. Hölderlins „Hyperion", Beethovens Festspiel „Die Ruinen von Athen" (nach einem Text von A. Kotzebue), Goethes Übertragungen neugriechischer Volkslieder, die „Griechenlieder" des Dessauer Philologen Wilhelm Müller (des „Griechen-Müller") sind ohne sie ebensowenig denkbar wie die Flut von im allgemeinen minderwertiger Philhellenenpublizistik, unter deren Autoren sich doch immerhin Gelehrte wie der Münchner Philologe Friedrich Thiersch[19] und der Leipziger Philosoph Wilhelm Traugott Krug befanden. Mit dem Ausbruch des griechischen Freiheitskampfes fand der Philhellenismus sein reales Betätigungsfeld; allenthalben bildeten sich Hilfsvereine („Griechenvereine"), Kollekten wurden durchgeführt, Freiwillige für die Teilnahme am Kampf geworben, Expeditionen ausgerüstet. Aufs Ganze gesehen, endete jedoch diese erste Phase des Philhellenismus trotz anerkannter Leistungen und Blutopfer — so fand der württembergische General Graf von Normann im November 1822 vor Mesolongion den Tod — mit Enttäuschungen auf beiden Seiten; da man, wenn nicht überhaupt nur Abenteuer, das alte Hellas gesucht hatte, wußte man zu der Realität eines dem Joche jahrhundertelanger Fremdherrschaft kaum entronnenen Balkanvolkes, in dessen Masse die byzantinischen Überlieferungen bei weitem stärker waren als die antiken, keinen Zugang zu finden.

Dennoch erlebte der Philhellenismus in den Jahren 1825/26 noch einmal einen Höhepunkt; in Preußen zum Beispiel, wo 1821 ein Aufruf ohne Widerhall geblieben war, trat jetzt sogar König Friedrich Wilhelm III. mit seinem Hof an die Spitze der Bewegung[20]. Trotzdem blieb diese auf den humanitären Bereich beschränkt und damit ohne Einfluß auf die Politik der Kabinette — mit einer Ausnahme: Bayern[21].

Hier stellte sich König Ludwig I., der bereits als Kronprinz mit Griechengedichten hervorgetreten war, nach seiner Thronbesteigung im Jahre 1825 an die Spitze des Hilfskomitees; 1826 entsandte er unter dem

---

[17] Formulierungen von Irmscher, „Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin", Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe 12, 1963, 833.

[18] So erfuhr z. B. der junge Richard Wagner als Pensionär im Dorfpfarrhaus Possendorf bei Dresden aus Zeitungs- und Kalenderberichten „über die Vorfälle des gleichzeitigen griechischen Befreiungskampfes" (Martin Rasch „Die Kirche" 18, Berliner Ausgabe, Nr. 37 vom 15. September 1963, 3).

[19] Hauptschrift zu den griechischen Problemen: Frédéric Thiersch, *De l'état actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration*, 2 Bände, Leipzig, 1833; weitere einschlägige Publikationen nennt Hans Loewe, *Friedrich Thiersch und die griechische Frage*, Programm München 1913, 93 ff.

[20] Werner Büngel, *Der Philhellenismus in Deutschland 1821 bis 1829*, Dissertation Marburg 1917, 9 f.; nichts darüber in der Darstellung Friedrich Wilhelms III. bei Eduard Vehse, *Illustrierte Geschichte des Preußischen Hofes, des Adels und der Diplomatie*, 2, Stuttgart o.J., 66 ff.!

[21] Wesentliches bei Hans Loewe, *Bayerns Anteil am Aufbau des griechischen Staates*, „Mitteilungen der Akademie für wissenschaftliche Erforschung und zur Pflege des Deutschtums", Deutsche Akademie 1935, 54 ff.

Befehl des Oberstleutnants von Heideck eine Militärmission nach Griechenland; im Jahre darauf errichtete er in München ein Panhellenion zur Erziehung von griechischen Knaben, zumal von Waisen des Befreiungskrieges [22]; mit des Königs Zustimmung vermittelte Professor Thiersch mehrfach in den innergriechischen Auseinandersetzungen [23a] — und Metternichs wiederholte Warnungen vermochten Ludwig nicht davon abzuhalten, der griechischen Sache zu dienen. Es war daher nur verständlich, daß Bayern auf eine Thronkandidatur aspirierte, als durch das Londoner Protokoll der drei sogenannten Schutzmächte vom 22. März 1829 die Bildung eines griechischen Königreichs beschlossen worden war, und das um so mehr, als der Favorit jener Schutzmächte, Prinz Leopold von Sachsen-Coburg, ablehnte. Nach mehreren Intermezzi fiel die Wahl schließlich auf Ludwigs noch minderjährigen zweiten Sohn Otto (geboren am 1. Juni 1815). Sie fand das Plazet der 5. griechischen Nationalversammlung in Pronia (Sommer 1832); dennoch verzögerte sich die Ankunft des Königs und der ihm für die Dauer seiner Minderjährigkeit zugeteilten Regentschaft (Graf von Armansberg als Präsident, Professor Georg Ludwig von Maurer, General von Heideck, ferner Legationsrat von Abel als Substitut) bis zum 6. Februar 1833 [23b].

Auf die für das deutsch-griechische Verhältnis verhängnisvolle Βαυαροκρατία einzugehen, ist hier nicht der Ort; sie gehört allein zur Geschichte Neugriechenlands. In unserem Zusammenhang erscheint sie als ein tragikomisches Nachspiel des Philhellenismus. Obwohl es nicht an besseren Möglichkeiten gefehlt hätte [24], wurden weder König Otto noch die Mitglieder der Regentschaft gehörig auf ihre Aufgabe vorbereitet, so daß sie ohne Berücksichtigung der historischen Gegebenheiten durch Übertragung der heimatlichen Bürokratie und des heimatlichen Militärwesens, durch bloße Übersetzung bayerischer Gesetze und Verordnungen das fremde Land dem europäischen Entwicklungsstand glaubten angleichen zu können. Der bald eingetretene Mißerfolg einer solchen Politik, der sich sichtbar in der Septemberrevolution von 1843 kundtat, und schließlich 1862 zum Sturz König Ottos führte, sollte jedoch nicht übersehen lassen, was deutsche Künstler und Gelehrte für Griechenland geleistet haben. Zu erinnern ist an die Gründung der Athener Universität im Jahre 1837 [25], deren erste Lehrkräfte zum großen Teil Deutsche waren, sowie speziell an Generalarzt Treiber [26], an den Chemiker Xaver Landerer,

---

[22] Dazu Ἰωάννης Ἀνδρεάδης, „Hellas-Jahrbuch" 1929, 94 f.

[23a] Loewe, Friedrich Thiersch a. a. O. 45 ff.; Ders., „Hellas-Jahrbuch" 6, 1940, 20 ff.

[23b] Für die Einschätzung der Tätigkeit der Regentschaft ist noch immer wichtig K. Mendelssohn-Bartholdy, „Historische Zeitschrift" 28, 1872, 1 ff.

[24] Heinrich W. J. Thiersch, *Friedrich Thiersch's Leben*, 2, Leipzig, 1866, 354 ff.

[25] Johannes E. Kalitsunakis, *Ein Jahrhundert Neugriechenland*, Berlin 1921; W. Barth, „Hellas-Jahrbuch" 1937, 25 ff.

[26] Biographisches bei W. Barth. „Hellas-Jahrbuch" 6, 1940, 43 ff.

an den Archäologen Ludwig Roß, an die Architekten Schaubert und Klenze [27] u. a. Die bayerischen Militärkolonien in Griechenland (Herakli u. a.) [28], die unter König Otto entstanden, sind zumeist bald im griechischen Volkstum aufgegangen.

Bereits durch Ludwig Roß war die Mitwirkung deutscher Gelehrter an der archäologischen Erschließung Griechenlands eingeleitet worden. Diese Aktivität fand ihre glänzende Fortsetzung in dem Wirken Heinrich Schliemanns und später Wilhelm Dörpfelds [29] in Tiryns und Mykene [30], in den Grabungen in Olympia, die durch Ernst Curtius und F. R. Adler während der Jahre 1875—1881 durchgeführt [31] und 1937 wiederaufgenommen wurden [32], in dem griechischen Inschriftenwerk der Berliner Akademie und schließlich in der 1874 erfolgten Eröffnung der athenischen Zweigstelle des Deutschen Archäologischen Instituts [33], das mit seiner Bibliothek sehr bald zum wissenschaftlichen Stützpunkt und darüber hinaus zum Träger oder Mitträger einer Vielzahl von Ausgrabungen wurde. Doch nicht allein das klassische Griechenland erweckte die Aufmerksamkeit deutscher Gelehrter; im Zeichen des Historismus entstand gegen Ausgang des vergangenen Jahrhunderts die Byzantinistik und, mit ihr von vornherein organisch verbunden, die Neogräzistik, wovon in einem späteren Abschnitt die Rede sein soll. Beachtlich ist weiter der Beitrag, den deutsche Geographen (A. Philippson, O. Maull u. a.) und Historiker (C. Hopf, K. Mendelssohn Bartholdy, G. F. Hertzberg u.a.) zur Landeskunde von Hellas leisteten. Zugleich setzte in den Dezennien vor dem ersten Weltkrieg ein verstärkter Zuzug an griechischen Studenten, namentlich auch der naturwissenschaftlichen und technischen Fächer, nach Deutschland ein [34], der vielfältige wissenschaftliche Verbindungen anbahnen half. Deutsche Fachliteratur wurde in beträchtlichem Ausmaße ins Griechische übersetzt [35], wie denn das Schrifttum der deutschen Klassik bereits zu Beginn des Jahrhunderts weithin erschlossen worden war [36]; dagegen wirkte die zeitgenössische deutsche Belletristik in Griechenland

---

[27] Über die Tätigkeit deutscher Architekten in Griechenland vgl. Ziebarth „Hellas-Jahrbuch" 6, 1940, 86 f.

[28] Weitere Namen bei Hans Hallmann, *Neugriechenlands Geschichte*, Bonn 1949, 79.

[29] Vgl. den Nachruf von Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch" 6, 1940, 76 f.

[30] Adolf Michaelis, *Ein Jahrhundert kunstarchäologischer Entdeckungen*, 2. Aufl. Leipzig 1908, 209 ff.

[31] K. Baedeker, *Griechenland*, 4. Aufl. Leipzig 1904, 288: die Grabungspublikationen verzeichnet bei Karl Sittl, *Archäologie der Kunst*, München 1895, 110.

[32] Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch" 1937, 14 ff.

[33] Friedrich Koepp bei Walter Otto, *Handbuch der Archäologie*, 1, Textband, München 1939, 48.

[34] Dazu Hans Gaitanides, *Neues Griechenland*, Berlin 1940, 158; speziell über Göttingen Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch" 6, 1940, 73 ff.

[35] Mehr darüber bei K. Dieterich, „Hellas" 1, 1921, 4/5, 17.

[36] Arnold a. a. O. 76.

weit weniger als etwa die französische [37] — was umgekehrt an griechischen Werken ins Deutsche übertragen wurde, trug nicht selten Zufallscharakter.

Gemessen an den kulturellen waren die wirtschaftlichen Beziehungen bis zum Ausgang des vergangenen Jahrhunderts, obgleich schon vorher eine Anzahl deutscher Firmengründungen auf griechischem Boden zu verzeichnen war [38], recht gering. Infolge des Fehlens einer durchgehenden Eisenbahnverbindung spielte sich der griechische Außenhandel überwiegend auf dem Seewege mit England, Rußland und Österreich-Ungarn als vornehmlichen Partnern ab und wurde darum von den deutschen Kaufleuten nur wenig beachtet [39]. Erst mit der verstärkten Industrialisierung Deutschlands wuchs der Export nach Griechenland sprunghaft an: 1880 bezifferte sich die griechische Einfuhr aus Deutschland auf 1,2 Millionen Mark, 1890 auf 3 3/4 Millionen Mark, 1900 auf 6 1/2 Millionen Mark und 1910 auf 15 1/2 Millionen Mark, um 1913 mit 24 Millionen Mark den Griechenland-Export Österreich-Ungarns einzuholen und den Frankreichs zu überflügeln; dennoch stand Griechenland an letzter Stelle im deutschen Balkanhandel [40]. Vor allem aber blieben die deutschen Einfuhren aus Griechenland gegenüber der Ausfuhr lange zurück; letztere erreichte 1907 beinahe die doppelte Höhe [41], während das Jahr 1913 mit einer Relation von 26 zu 24 Millionen Mark einen Ausgleich brachte [42]. Hauptsächliche Ausfuhrgüter Deutschlands waren Kohlen, Eisen, Maschinen, während sich griechische Weine und — seit der Ausbreitung der Zigarette in den neunziger Jahren [43] — griechische Tabake in Deutschland zunehmender Beliebtheit erfreuten (letztere freilich noch lange in heftiger Konkurrenz mit den ägyptischen Produkten [44]).

Im übrigen lag Griechenland bis zum ersten Weltkrieg jenseits der politischen Interessensphären Deutschlands. Erst die militärischen Ereignisse des zweiten Kriegsjahres führten zu Berührungen und Konflikten. Der griechische König Konstantin und sein Generalstabschef Metaxas, beide Schüler des preußischen Generalstabs, vertraten die Notwendigkeit einer Neutralitätspolitik, nicht zuletzt aus strategischen Gründen [45], und konnten dabei auf die Unterstützung breiter Volksmassen sowie von

[37] Gaitanides a. a. O. 158 f.

[38] Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch", 1929, 154 ff.

[39] Hierzu und im folgenden vgl. Dieterich, „Hellas" 1, 1921, 6/7, 3 f., geringfügig differierende Ziffern bei P. Pappageorg, *ebda*, 2. 1922, 17.

[40] 1899 stellte Griechenland 0,1 % der deutschen Einfuhren, und den gleichen Prozentsatz machten die deutschen Exporte nach Griechenland aus („Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich 21, 1900, 144 f.).

[41] Pappageorg a. a. O.

[42] Dieterich a. a. O.

[43] Kurt Bormann, *Die deutsche Zigarettenindustrie*, Tübingen 1910, 7.

[44] Dazu Demetrius Tsakas, „Hellas" 1, 1921, 2, 6.

[45] Gaitanides a. a. O. 48; Ders., *Griechenland ohne Säulen*, Innsbruck 1955, 200 f.

Teilen der am Zwischenhandel interessierten Großbourgeoisie rechnen [46]. Ihr Gegenspieler war der Ministerpräsident Venizelos, der durch einen Anschluß an die Entente Erfüllung der Μεγάλη Ἰδέα und Rückgewinnung Konstantinopels erhoffte [47]. Dank der aktiven Politik der Westmächte obsiegte er : Nachdem bereits am 27. November 1916 die Venizelistische Nebenregierung Deutschland den Krieg erklärt hatte [48], wurde im Juni 1917 die Abdankung Konstantins und der Kriegseintritt Griechenlands erzwungen [49]. Das königstreue IV. griechische Armeekorps (etwa 6000 Mann) hatte sich bereits vorher den Mittelmächten ergeben und wurde in Görlitz interniert [50].

Es bedurfte naturgemäß einiger Zeit, ehe nach den Erschütterungen des Krieges die früheren kulturellen und wirtschaftlichen Beziehungen wiederhergestellt waren; auf beiden Seiten bestehende Bereitschaft vermochte jedoch Hemmnisse zu überwinden, nicht zuletzt dank der Aktivität der 1914 in München gegründeten Deutsch-griechischen Gesellschaft[51], der im April 1925 die Griechisch-deutsche Gesellschaft in Athen gegenübertrat [52]. Trotz der Inflation in Deutschland war schon bald eine Zunahme des Wirtschaftsverkehrs zu notieren [53], wobei sich naturgemäß Umorientierungen ergaben ; z. B. machte dem griechischen Süßweinexport Spanien eine scharfe Konkurrenz [54]. Im Außenhandel überwogen jetzt die griechischen Lieferungen der Menge wie dem Werte nach ; als eine wesentliche Ursache für die verhältnismäßig geringe Zahl von Bestellungen an deutsche Firmen wurde die Bindung der griechischen Behörden an die Länder angegeben, aus denen sie Kapitalien bezogen [55]. Die griechischen Lieferungen stiegen von 29,1 Millionen Reichsmark im Jahre 1923 auf 90,4 Millionen Reichsmark im Jahre 1928 an [56] — Deutschland nahm damit ein Viertel der gesamten griechischen Ausfuhr auf —, während die Importe aus Deutschland im gleichen Zeitraum von 22,7 auf 59,5 [57] Millionen Reichsmark anwuchsen. Als wichtigste griechische Exportgüter waren Tabak (1928 24.789 dz) [58], Rosinen (1928 59.432 dz) und Fei-

[46] *Große Sowjet-Enzyklopädie : Griechenland*, deutsch von H. Heine, W. Müller und R. Sommer, Leipzig, 1956, 46.

[47] Gaitanides, *Neues Griechenland* a. a. O. 49, *Hellas ohne Säulen* a. a. O. 202.

[48] Gaitanides, *Neues Griechenland* a. a. O. 51.

[49] Gaitanides a. a. O. 52.

[50] August Heisenberg, *Dialekte und Umgangssprache im Neugriechischen*, München 1918, 3 ; merkwürdigerweise wird die Episode nur gestreift bei F. Sell, *Geschichte Griechenlands während des Krieges 1914 — 1918*, Kiel 1918, 20.

[51] „Hellas" 1, 1921/22, 9, 13.

[52] „Hellas" 5, 1925, 19.

[53] „Hellas" 1, 1921/22, 12, 2 f.

[54] „Hellas" 1, 1921, 3, 6 f.

[55] „Hellas-Jahrbuch", 1929, 42.

[56] „Hellas-Jahrbuch" 1929, 41 : vgl. auch Hermann Groß, *Südosteuropas Bau und Entwicklung der Wirtschaft*, Leipzig 1937, 230.

[57] „Hellas-Jahrbuch" 1929, 42.

[58] „Hellas-Jahrbuch" 1929, 45.

gen (1928 38.059 dz)[59] zu nennen. Im selben Zeitraum traten deutsche Konzerne (IG Farben, Siemens, AEG) in zunehmendem Maße bei der Errichtung von Fabriken und Verkehrsanlagen in Griechenland in Erscheinung[60], und auf den internationalen Mustermessen in Thessaloniki begegneten deutsche Aussteller in erheblicher Zahl[61]. Die fast 1500 griechischen Staatsbürger in Deutschland standen zum überwiegenden Teil im Dienst dieses Handels[62], nicht anders als die Mehrzahl der 2000 Reichsdeutschen in Griechenland[63].

Diese Verbindungen nahmen noch beträchtlich zu, als am 4. August 1936 der bereits erwähnte General Metaxas ein autoritäres Regime errichtete[64], das in weitestem Ausmaß die Sympathien der damaligen deutschen Machthaber genoß[65]. Nationalsozialistische Politiker besuchten Griechenland[66], die Auslandsorganisation der NSDAP entfaltete eine rege, nicht immer durchsichtige Tätigkeit, die deutschen Schulen in Athen[67] und Thessaloniki[68] nahmen einen beachtlichen Aufschwung[69], während umgekehrt anläßlich des Athener Universitätsjubiläums außer dem nationalsozialistischen Kultusminister Rust 28 deutsche Gelehrte das Ehrendoktorat erhielten, eine Zahl, welche keine andere Nation auch nur annähernd erreichte[70]. In gleicher Weise stieg der Handel zwischen den beiden Staaten an. Die griechische Ausfuhr nach Deutschland wuchs von 1935 bis 1936 um 27 % : von 2109 Millionen Drachmen auf 2681 Millionen Drachmen, während die Wachstumsquote der Einfuhr aus Deutschland sogar 34 % betrug = 2647 gegenüber 1947 Millionen Drachmen[71]. Diese Tendenz dauerte fort, und im Jahre 1937 überstieg der Import aus Deutschland sogar den Export : 4124 Millionen[72] zu 2960 Millionen Drachmen[73]. Die deutschen Bezüge betrafen vor allem Tabak, Mineralien, Sultaninen,

---

[59] „Hellas-Jahrbuch" 1929, 66.

[60] Gaitanides a. a. O. 166.

[61] Vgl. den Bericht von Ziebarth „Hellas-Jahrbuch" 1929, 152.

[62] Edwin Fels „Mitteilungen der Akademie zur wissenschaftlichen Erforschung und zur Pflege des Deutschtums" Deutsche Akademie 12, 1937, 145.

[63] Fels a. a. O. 141.

[64] Gaitanides a. a. O. 63.

[65] Dazu vom nationalsozialistischen Standpunkt Fels a. a. O. 145 f. Kurt Schroeders *Reiseführer Griechenland*, 2. Aufl. Bonn 1955, 46 umschreibt Metaxas' Machtergreifung : „Kommunistische Unruhen wurden 1936 unterdrückt" es liegt auf gleicher Linie, wenn es ebenda 34 heißt, die Juden in Griechenland bedeuteten „nur geringe Splitter", ohne daß der faschistischen Massaker auch nur mit einem Worte Erwähnung getan wird.

[66] Einzelheiten darüber bei Hans-Henning Pantel, *Griechenland zwischen Hammer und Amboß*, Leipzig 1942, 90 f.

[67] Gegründet 1896 (Ziebarth „Hellas-Jahrbuch" 1929, 156).

[68] Gegründet 1887 (B. Vonderlage „Hellas-Jahrbuch" 7, 1942, 11).

[69] Eine eindrucksvolle Information über diese Zeit vermittelt Soyter, *Die deutsche höhere Schule* 4, 1937, 610 ff.

[70] F. Dölger, „Hellas-Jahrbuch" 1937, 93.

[71] „Hellas-Jahrbuch" 1937, 8.

[72] S. B. Ducas, „Hellas-Jahrbuch" 1938/39, 26.

[73] Ducas a. a. O. 24.

Korinthen [74], die griechischen Steinkohlen, Eisenfolie, Industriewaren — nicht jedoch die für Griechenland lebensnotwendigen Grundnahrungsmittel [75].

Der Ausbruch des zweiten Weltkriegs unterbrach diese Entwicklung [76]. Zweifelsohne bildete Griechenland in der strategischen Planung des deutschen Imperialismus einen wichtigen Raum für die Aufgabe, die Lebensadern des britischen Empire zu unterbrechen [77]; dennoch konnte die Berliner Regierung zunächst — vor der beabsichtigten Invasion in Großbritannien und dem Angriff auf die Sowjetunion — an einer Ausweitung des Krieges auf dem Balkan, wo sie ihre Ziele im wesentlichen mit ökonomischen und politischen Mitteln durchzusetzen vermochte, nicht unmittelbar interessiert sein, und vollends nicht an einer Ausweitung auf Griechenland, das im April 1939 eine einseitige britisch-französische Garantie erhalten hatte [78]. Vielmehr wurde die Hitler-Regierung durch den mißglückten Überfall, den ihr Bundesgenosse Mussolini im Herbst 1940 auf Griechenland verübt hatte , in die Aktionen auf diesem neuen Kriegsschauplatz verstrickt [79]. Am 2. März 1941 begann der deutsche Aufmarsch gegen Griechenland, in der Zeit vom 6. bis 27. April wurde trotz heldenmütigen Widerstands der griechischen Truppen das Festland besetzt, in der ersten Mai-Hälfte der Archipelagus und schließlich Kreta. Es folgten Jahre politischer Demütigung und drückender militärischer Okkupation, die durch beständige Versorgungskrisen und Seuchen noch verschärft wurde und eine breite nationale Widerstandsbewegung hervorrief [80]. Diese Widerstandsbewegung sowie die Niederlagen der Hitlerwehrmacht auf anderen Kriegsschauplätzen nötigten diese im Herbst 1944 zur Räumung Griechenlands; lediglich auf einigen Inseln hielten sich die Besatzungen bis zur Kapitulation am 9. Mai 1945.

Wieder vermochten sich unter solchen Umständen erst im Verlaufe langer Jahre die Beziehungen zu erneuern. Die Teilung Deutschlands und die politische Aufspaltung der Welt führten dazu, daß die griechische Aufmerksamkeit zunächst einseitig auf die westdeutsche Bundesrepublik

---

[74] Ducas a. a. O. 25.

[75] Gaitanides, *Griechenland ohne Saulen* a. a. O. 234.

[76] Angesichts des stark zersplitterten Außenhandels des damaligen Deutschen Reiches machte die Einfuhr aus Griechenland (1937) freilich nur 1,4 %, die Ausfuhr nach Griechenland 1,9 % des gesamten deutschen Außenhandels aus („Statistisches Jahrbuch für das Deutsche Reich" 57, 1938, 281).

[77] Vgl. hierzu S. M. Sophocles, *A history of Greece*, Thessaloniki 1961, 364.

[78] 'Αχιλ· 'Α. Κύρου in: Νεώτερον ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 7, Athen, o. J., 408; Bickham Sweet-Escott, *Greece*, London, 1954, 17.

[79] Was nicht ausschließt, daß, wie der britische Ankläger H. J. Phillimore vor dem Nürnberger Gerichtshof feststellte, der deutsche Einfall in Griechenland bereits im November, wenn nicht gar schon im Oktober 1940 beschlossene Sache war (P. A. Steiniger, *Der Nürnberger Prozeß*, 2, Berlin 1957, 224); vgl. auch Floyd A. Spencer, *War and postwar Greece*, Washington 1950, 15.

[80] Sophocles a. a. O. 368 ff. Ausführliche Materialien bei Spencer a. a. O. 27 ff.

gerichtet war. In beiden Staaten wurden Botschaften errichtet — vor dem zweiten Weltkrieg hatten zwischen dem Deutschen Reich und Griechenland lediglich diplomatische Vertretungen im Range von Gesandtschaften bestanden — sowie eine Zahl von Konsulaten [81] zur Förderung des Wirtschaftsverkehrs [82]. Dieser vermochte zwar die Relationen der Vorkriegszeit noch nicht wieder zu erreichen (1938 kamen 28,1% des griechischen Imports aus dem Deutschen Reich, das seinerseits 38,4% der griechischen Ausfuhr aufnahm), indes stand bereits 1951 die Bundesrepublik an erster Stelle in der griechischen Ausfuhrstatistik (mit 102 Millionen Dollar = 20%) und hinter den USA an zweiter Stelle bei der Einfuhr (398 Millionen Dollar = 9,4 %) [83]; inzwischen hat sie auch hier die erste Stelle erlangt [84], wobei mit Einfuhranteilen von 18,8, 20,3 und 19,2% (für die Jahre 1957 bis 1959) und Ausfuhranteilen mit 25,8, 20,5 und 20,5% (für den gleichen Zeitraum) das Optimum erreicht zu sein scheint [85]. Die Bundesrepublik Deutschland bezieht aus Griechenland vornehmlich Rohtabak, Südfrüchte, Erze und Metalle, während sie nach Griechenland Maschinen, elektrotechnische Erzeugnisse, Textilwaren, Eisenvorerzeugnisse, künstliche Düngemittel und Fahrzeuge liefert [86]. Beachtlich zugenommen hat ferner der westdeutsche Kapitalexport nach Griechenland, dessen Braunkohlenförderung fast vollständig in den Händen westdeutscher Gesellschaften liegt [87]. Der Touristenverkehr schließlich erreichte bisher unbekannte Ausmaße.

Infolge der vorerwähnten Hemmnisse haben sich die Verbindungen Griechenlands zur Deutschen Demokratischen Republik noch nicht mit gleicher Intensität entwickelt, vor allem auch deshalb nicht, weil offizielle diplomatische Beziehungen noch immer nicht bestehen. Dennoch hat der Außenhandel, zu dessen Förderung und Abwicklung die Kammer für Außenhandel der DDR eine Vertretung in Athen ins Leben rief, bei weitgehendem Ausgleich von Import- und Exportbilanz allmählich zugenommen. 1957 bis 1959 stammten 0,3, 0,5 und 0,5% der griechischen Importe aus der DDR, die 1,3, 1, 3 und 1,1% des griechischen Exports aufnahm [88].

---

[81] Vgl. das *Handbuch für die Bundesrepublik Deutschland 1953*, Köln 1953, 66, 71 und 77.

[82] Die einschlägigen Abkommen und Verträge kennzeichnet Bernhard Terhaar, *Die deutsch-griechischen Wirtschaftsbeziehungen*, Diss. Köln 1961, 46 ff.

[83] *Der Große Brockhaus*, 16. Aufl., 5, Wiesbaden 1934, 45; vgl. auch Sweet-Escott a.a.O. 187.

[84] Jean Villain, „Neue Berliner Illustrierte" Jg. 1960 Nr. 40, 27.

[85] Στατισιχὴ ἐπετηρὶς τῆς Ἑλλάδος 1959, Athen 1960, 280; die absoluten Zahlen lauten in Millionen Drachmen: Einfuhr 2957, 3442, 3273; Ausfuhr 1702, 1443, 1255 (*ebenda* 278).

[86] „Statistisches Jahrbuch für die Bundesrepublik Deutschland" 1955, Stuttgart 1955, 297.

[87] Villain a. a. O.

[88] Στατιστικὴ ἐπετηρὶς a. a. O. 280. Die absoluten Zahlen lauten für den Import 41, 76 und 82 Millionen Drachmen, für den Export 87, 96 und 67 Millionen Drachmen (a. a. O. 278).

1961 konnte auf beiden Positionen eine Verdoppelung der Umsätze erzielt werden [89].

Auch die gesellschaftlichen, kulturellen und wissenschaftlichen Beziehungen zwischen Griechenland und den beiden deutschen Staaten haben sich namentlich während der letzten zehn Jahre erfreulich entwikkelt. Griechische Studenten frequentieren in beträchtlicher Zahl die Hochschulen der Bundesrepublik, während gleichzeitig mehr als 1000 griechische Kinder und Jugendliche in der Deutschen Demokratischen Republik ihre schulische und berufliche Ausbildung erfuhren.

II

Gemessen an den doch recht mannigfaltigen Beziehungen zwischen dem griechischen und dem deutschen Volk, sind die sichtbaren Zeugnisse solchen Austauschs auf deutschem Boden einigermaßen spärlich. Gewiß ist manches durch Krieg vernichtet worden — wie z.B. das Griechenhaus in Leipzig, das den Bomben des zweiten Weltkriegs zum Opfer fiel [90] —, aber auch Orts-, Straßen- und Personennamen griechischer Provenienz sind weit spärlicher als zum Beispiel in Wien. Am intensivsten sind noch die Zeugnisse, die Bayerns Philhellenenzeit erbrachte, und hierbei nimmt wiederum München eine Sonderstellung ein.

Die Propyläen, die 1846—60 Leo von Klenze nach dem Vorbild der Akropolis zur Verherrlichung der Wiedergeburt Griechenlands errichtete, wurden an den Türmen mit Reliefs von J. G. Hiltensperger geschmückt, die Geschehnisse aus dem griechischen Befreiungskampf darstellen, während die von Ludwig Schwanthaler geschaffenen Gruppen in den Giebelfenstern die Gründung des Königreichs Griechenland wiedergeben [91]. Für die Nordseite der Arkaden des Hofgartens wurden von Nilson 39 Bilder aus dem griechischen Befreiungskampf nach Vorlagen des Malers Peter Heß geschaffen [92]. Zahlreiche künstlerische Zeugnisse der Zeit der Βαυαροκρατία enthielt ferner die im zweiten Weltkrieg zerstörte [93] Neue Pinakothek. Hier hingen von dem bereits genannten Heß Darstellungen des Einzugs des Königs Otto in Nauplia (1833) und in Athen (1835) [94] sowie Phil. Foltz, Abschied König Ottos von der königli-

---

[89] Ausfuhr DDR-Griechenland 1961 6010 Tsd. Rubel gegen 2820 im Jahre 1960 und 2351 im Jahre 1953; Einfuhr Griechenland-DDR 1961 6263 Tsd. Rubel gegen 2173 Tsd. Rubel im Jahre 1960 und 2025 Tsd. Rubel im Jahre 1959 („Statistisches Jahrbuch der DDR" 7, 1962, 548).

[90] Karl Baedeker, Leipzig, 1948, 33.

[91] Oberbayern und München (*Meyers Reisebücher*), 5. Aufl. Leipzig 1930, 29.

[92] *Ebenda* 21.

[93] München und Umgebung (*Grieben-Reiseführer*), München o. J., 43.

[94] Karl Baedeker, *Südbayern*, 40. Aufl. Leipzig 1942, 68.

chen Familie [95]; vor allem aber barg die Galerie in einem speziellen Saal die griechischen Landschaften Carl Rottmanns († 7. Juni 1850), das Ergebnis der Griechenlandreise, die der Künstler 1834/35 auf Veranlassung König Ludwigs durchführte [96]. Das Opus blieb freilich unvollendet, da von 38 vorgesehenen lediglich 23 Gemälde ausgeführt wurden [97] — die Vorstudien befinden sich zum überwiegenden Teil in der Münchner Graphischen Sammlung [98].

Schließlich besitzt die Münchner griechische Gemeinde dank einer Stiftung Ludwigs I. die 1444 errichtete, lange zweckentfremdete [99] ehemalige Friedhofskapelle der Frauenkirche [100] als Salvatorkirche (Ἐκκλησία τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ [101]) zu ihrer Verfügung; sie wurde 1934 im Innern erneuert [102].

An den Auszug König Ottos im Jahre 1832 erinnert noch die neugotische Ottokapelle in dem Klause genannten Engpaß an der Grenze nahe der österreichischen Stadt Kufstein [103].

III

Die neugriechischen Studien in Deutschland nehmen ihren Anfang zusammen mit den byzantinischen Studien [104] im 16. Jahrhundert, als die auch Zentraleuropa bedrohende Türkengefahr die Aufmerksamkeit auf das Reich lenkte, das ebendieser Gefahr so lange erfolgreich widerstanden hatte: Bis auf Nikephoros Gregoras und Chalkokondyles war das Corpus historiae Byzantinae geführt, das Hieronymus Wolf, Schüler Melanchthons und Bibliothekar im Augsburger Kaufmannshause der Fugger, 1562 zum ersten Male im Druck vorlegte [105]. Die nächsten Schritte kennzeichnet das Bemühen der Protestanten um engere Bindungen zur orthodoxen Kirche; die „Turcograecia" (Basel 1584) des Tübinger Philo-

---

[95] Oberbayern und München a. a. O. 85.

[96] Fritz Krauß, Carl Rottmann, *Heidelberg* 1930, 207; vgl. H. Kiener in: *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler,* herausgegeben von Hans Volmer, 20, Leipzig 1927, 479.

[97] Krauß a. a. O. 241; zur Wertung vgl. u. a. Friedrich Pecht, *Deutsche Künstler des neunzehnten Jahrhunderts,* 2, Nördlingen 1879, 22 f.

[98] Krauß a. a. O. 214 ff.

[99] München und Umgebung a. a. O. 140.

[100] Georg Dehio, *Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler* 3, Berlin 1908, 298.

[101] Ἰωάννης Ἀνδρεάδης, „Hellas-Jahrbuch" 1930, 125; vgl. ferner Ziebarth, „Hellas-Jahrbuch" 1937, 76.

[102] Baedeker a. a. O. 25.

[103] Baedeker a. a. O. 253.

[104] Völlig unergiebig ist Eduard Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie,* 3. Aufl. von Dietrich Gerhard und Paul Sattler, München 1936, ein Werk, für das die Geschichte Neugriechenlands überhaupt nicht zu existieren scheint.

[105] Ernst Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit,* Athen 1934, 4 f.; vgl. auch Irmscher, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft" 9, 1961, 1043.

logen Martin Crusius [106] liefert hochbedeutsame Dokumente zur Geschichte der Fremdherrschaft in Griechenland. Dagegen waren deutsche Forscher an den wissenschaftlichen Reisen, wie sie am Vorabend des griechischen Freiheitskrieges namentlich englische und französische Gelehrte auf die Balkanhalbinsel führten, kaum beteiligt. Erst mit dem Aufkommen des Philhellenismus trat das kontemporäne Griechenland wieder ins Blickfeld deutscher Gelehrter. Wir verzeichnen die aus unmittelbarer praktischer Tätigkeit erwachsenen Denkschriften von Friedrich Thiersch und Georg Ludwig von Maurer, das zeitgeschichtliche Werk von Johann Ludwig Klüber und aus der nächsten Generation die umfassenderen Darstellungen von Carl Hopf [107], Gustav Friedrich Hertzberg [108], Karl Mendelssohn Bartholdy [109] und W. F. C. Schmeidler, die bis heute noch nicht überholt sind [110]; auch der umstrittene Jacob Philipp Fallmerayer muß in diesem Zusammenhang genannt werden, da gerade seine Überspitzungen Veranlassung gaben, die griechische Volksgeschichte gründlicher zu untersuchen [111]. Die neugriechische Volkspoesie schlug sich in ungezählten Sammlungen nieder; von wissenschaftlichem Wert sind namentlich die „Popularia carmina Graeciae recentioris" von Arnoldus Passow [112]; auch die Analekten von Adolf Ellissen hatten für ihre Zeit Bedeutung. Schließlich sind auch in unserem Zusammenhang die geographischen Werke von Ernst Curtius und Konrad Bursian zu nennen, mochten sie auch in erster Linie der klassischen Altertumswissenschaft zu dienen wünschen [113].

Als gegen Ausgang des 19. Jahrhunderts in Deutschland wie allenthalben in Europa im Zeichen des Historismus die Byzantinistik sich ihre Selbständigkeit errang, war auch die Neogräzistik in diesen Entwicklungsstand einbezogen. Der 1892 in München errichtete Lehrstuhl umfaßte von vornherein neben der byzantinistischen die neugriechische

[106] Vgl. Ἀ. Καμπάνης in: Ἐλευθερουδάκη Ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 8, Athen 1930, 237.

[107] Epochemachend vor allem sein Artikel *Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit* bei J. S. Ersch und J. G. Gruber, *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste*, I 85, Leipzig, 1867, 67 ff. und I 86, *ebenda* 1868, 1 ff.

[108] *Neueste Geschichte Griechenlands von der Erhebung der Neugriechen gegen die Pforte bis zum Berliner Frieden*, Gotha 1879 (behandelt ausführlich — auf 578 Seiten — den griechischen Freiheitskampf, sehr viel kürzer die Regierung König Ottos und ganz knapp die Geschichte der Jahre 1862 bis 1878 [S. 703 — 726]. Vgl. auch die Würdigung Hertzbergs durch E. Gerland „Byzantinische Zeitschrift" 17, 1908, 319 f.

[109] Hauptsächlich: *Geschichte Griechenlands von der Eroberung Konstantinopels durch die Türken im Jahre 1453 bis auf unsere Tage*, 2 Bände, Leipzig 1870 bis 1874.

[110] Von den Verfassern weiterausgreifender Darstellungen ist vor allem G. G. Gervinus zu nennen, der in seiner *Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts seit den Wiener Verträgen* Griechenland ausführlich berücksichtigte: Bd. 5/6, Leipzig 1861/62: *Aufstand und Wiedergeburt von Griechenland.*

[111] Über die ersten Etappen informiert Gustav Friedrich Hertzberg, *Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur Gegenwart*, 1, Gotha 1876, 120 ff.

[112] Leipzig 1860.

[113] Dazu F. Dölger, „Die Kultur im Leben der Völker" 15, 1940, 167.

Philologie [114], und sein erster Inhaber, Karl Krumbacher, förderte letztere namentlich durch seine Behandlung der „vulgärgriechischen" Literatur im Anhang seiner byzatinischen Literaturgeschichte; Krumbachers Nachfolger August Heisenberg [115], Franz Dölger und Hans-Georg Beck setzten diese Linie zielstrebig fort. Leipzig folgte 1922 mit einem Extraordinariat [116], das Karl Dieterich übernahm, begabter Übersetzer und Interpret neugriechischer Poesie und Verfasser einer Geschichte der byzantinisch-neugriechischen Literatur; sein Nachfolger Gustav Soyter machte sich um die Aufhellung griechisch-deutscher Kulturbeziehungen verdient. In Berlin, wo bereits in den Jahren 1840 — 1851 der vormalige Regentschaftsdolmetscher Johannes Franz Neugriechisch gelehrt hatte [117], dozierte am Seminar für orientalische Sprachen Johannes K. Mitsotakis seine Muttersprache und nach ihm Johannes Kalitsunakis, die sich beide, abgesehen von ihren Forschungsarbeiten, durch die Schaffung von Lehrmaterialien verdient machten. Von den Sprachvergleichern wußten sich vor anderen Paul Kretschmer, dessen spätere Wirksamkeit mit Wien verbunden ist, Albert Thumb [118] und Eduard Schwyzer das Neugriechische nutzbar zu machen; ferner ist der Aktivität der lange Zeit in Griechenland tätigen deutschen Gelehrten Karl Foy und Michael Deffner zu gedenken. Von der Slawistik her berührte der in Berlin wirkende Max Vasmer Fragen der griechischen Sprachgeschichte und der griechischen Toponymik, während der Tübinger Professor Gerhard Rohlfs sich um die lexikalische Erschließung wie um die Erhellung der Anfänge der unteritalienischen Gräzität verdient machte.

Dagegen gingen in Deutschland während der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts die Studien auf dem Felde der Geschichte Neugriechenlands zurück. Was Weltgeschichten und andere zusammenfassende Darstellungen boten, stützte sich auf die gegen Ausgang des 19. Jahrhunderts zustandegekommenen Standardwerke; von Forschungen aus den Quellen sind in erster Reihe die Arbeiten von Hans Loewe zum bayerischen Philhellenismus zu nennen. Ergebnisreicher als die Geschichte erwies sich das Gebiet des Folkloristik, beginnend bei Bernhard Schmidts „Volksleben der Neugriechen und das hellenische Altertum" (1871) [119] bis hin zu den Liedersammlungen Hedwig Lüdekes. Und auch die Geographie nahm einen beachtlichen Aufschwung; erinnert sei an das umfangreiche Opus von A. Philippson, an die zahlreichen Monographien von Joseph Partsch,

---

[114] „Hellas" 2, 1921/22, 10/11, 11.

[115] Vgl. das bereits genannte Werk *Dialekte und Umgangssprache im Neugriechischen*, München 1918, sowie die populäre Darstellung *Neugriechenland*, Leipzig 1919.

[116] Ziebarth, „Hellas" 2, 1922, 11.

[117] Irmscher „Revue des études byzantines" 17, 1959, 179 ff.

[118] Vgl. vor allem sein *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, zuerst Straßburg 1895.

[119] „Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Alterthum", 1, Leipzig 1871 (mehr nicht erschienen).

an Otto Maulls Bemühen, über die Staatengrenzen hinweg das griechische Mittelmeergebiet zu erfassen, an die wirtschaftsgeographischen Untersuchungen von Edwin Fels, an Josef Pontens „Versuch künstlerischen Erdbeschreibens" [120], und nicht zu vergessen, die Reiseführer, voran Karl Baedekers „Griechenland", den der topographische Spezialist G. Lolling bearbeitete [121]. Die Südosteuropaforschung, die nach dem ersten Weltkrieg sich in Deutschland als selbständige Disziplin herausgebildet hatte, suchte alle diese Untersuchungen in größere Zusammenhänge einzuordnen; in der nationalsozialistischen Periode stellte sie sich freilich in weitem Ausmaße in den Dienst der machtstaatlichen Propaganda.

Nach dem zweiten Weltkrieg gewannen die neogräzistischen Studien beachtlich an Breite, und zwar in beiden deutschen Staaten. Am sichtbarsten wird dieses Wachstum im institutionellen Bereich: In der Bundesrepublik Deutschland wurde die neogräzistische Abteilung des Krumbacherschen Instituts ausgebaut (H.-G. Beck und P.-P. Joannou), Hamburg errichtete neu eine Professur für byzantinische und neugriechische Philologie (St. C. Caratzas) [122], während außerdem Lektorate und Lehraufträge in Bonn, Erlangen, Freiburg, Göttingen, Heidelberg (Dolmetscherinstitut), Kiel, Köln, Marburg und Tübingen bestehen. Auch die Universität in Westberlin pflegt das Neugriechische. In der Deutschen Demokratischen Republik wird Neogräzistik an den Universitäten Berlin, Leipzig und Rostock gelehrt. Die Arbeitsgruppe Byzantinistik im Institut für griechisch-römische Altertumskunde (Johannes Irmscher) der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin hat auch die neugriechischen Studien in ihr Aufgabengebiet einbezogen und ihnen entsprechend auch in ihrer Reihe „Berliner byzantinistische Arbeiten" Raum gegeben.

In beiden deutschen Staaten ist neugriechisches Schrifttum — vor allem der Gegenwart — in angemessenem Umfange in deutschen Übertragungen herausgebracht worden. Dagegen fehlt es trotz der institutionellen Erweiterungen bis zur Stunde an synthetischen wissenschaftlichen Werken vor der Art und Bedeutung, wie sie in der ersten Hälfte des Jahrhunderts für viele Zweiggebiete der Neogräzistik entstanden.

18 Mai 1966

---

[120] *Griechische Landschaften*, 2 Bände, Stuttgart 1914.

[121] K. Baedeker, *Griechenland*, 4. Aufl. 1904, VI.

[122] Ein Lektorat besteht bereits seit 1925 (vgl. Ziebarth „Hellas" 5, 1925, 15).

MARKELLAI-MARCELLAE

UN TOPONYME LATIN MÉCONNU

I. DUJČEV
(Sofia)

A propos des guerres byzantino-bulgares de la seconde moitié du VIII^e et du début du IX^e siècle, ainsi qu'à l'occasion de l'invasion des Petchenègues dans les territoires balkaniques en 1089, on trouve mentionnée dans l'Est de la Bulgarie une place forte du nom de Μαρκέλλαι. En analysant les renseignements des sources byzantines concernant ces événements les chercheurs se sont efforcés avant tout, sinon même exclusivement, de localiser la forteresse en question, sans toucher cependant au problème de l'étymologie de son nom. Or, ce serait sans doute justement l'étymologie du toponyme qui pourrait nous orienter, non moins que tous les arguments de caractère archéologique et historique, aussi vers une solution raisonnable du problème de la localisation. Les témoignages des sources historiques sur ce toponyme ne sont pas nombreux et méritent d'être rappelés ici brièvement. C'est ainsi que le patriarche Nicéphore nous informe [1], à propos de la guerre byzantino-bulgare de 756, que l'empereur Constantin V Copronyme (741—775) livra une bataille contre les Bulgares près de la forteresse de Markellai (κατὰ τὰς λεγομένας Μαρκέλλας), qui était située tout près de la frontière bulgare, les mit en fuite et tua plusieurs d'entre eux. Théophane le Confesseur nous dit[2] que l'empereur

[1] *Nicephori archiep. Constantinopolitani Opuscula historica*, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1880, p. 66, 25 — 27, 1. Sur les événements en général v. V. N. Zlatarski, *Istorija na bŭlgarskata dŭržava prez srědnitě věkove*, I, 1, Sofia, 1918, p. 202—204.

[2] *Theophanis Chronographia*, I, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1883, p. 467, 27 — 28 = Anastasius Bibliothecarius, *Historia tripartita*; *ibidem*, p. 311, 9—10 ; « Iulio vero mense exercitus movit adversus Vulgares et construxit castrum Marcellorum ». Sur les événements cf. Zlatarski, *op. cit.*, p. 243 — G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1963, p. 152 : « bei der Grenzfestung Markellai ».

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3—4, p. 371—375 BUCAREST, 1966

Constantin VI (780—797), partant en expédition contre les Bulgares en 792, construisit la forteresse de Markellai (κάστρον Μαρκέλλων). L'indication de l'auteur byzantin devrait être interprétée dans le sens que l'empereur avait renforcé Markellai, et non dans le sens littéral qu'il avait fait bâtir une forteresse qui existait avant cette date. Quelques années plus tard, en 796, le même empereur byzantin fit annoncer au prince bulgare Kardam (777—803), qu'il viendrait « jusqu'au Markellai » (ἕως Μαρκέλλων), et l'invitait d'y venir aussi, pour y mesurer ses forces avec les siennes [3]. La forteresse se trouvait encore entre les mains des Byzantins en 811, quand Nicéphore I^{er} entreprit sa grande expédition contre les Bulgares. Théophane nous informe [4] que l'armée byzantine était concentrée ἐν μαρκέλλαις. Un peu plus tard, selon le même chroniqueur [5], un des serviteurs de l'empereur, du nom de Byzantios, s'enfuit « de Marcellis » (ἀπὸ Μαρκέλλων) chez les ennemis, emportant avec lui des vêtements précieux et une somme d'argent. Une dernière mention de la forteresse nous est fournie par Anne Comnène à propos de la guerre entre les Byzantins et les Petchenègues [6]. La princesse nous apprend que les Scythes, c'est-à-dire les Petchenègues, après « avoir traversé la vallée qui se trouve à mi-chemin entre Goloé et Diampolis, établirent leur camp près de Markella » [7] (κατὰ τὴν λεγομένην Μαρκέλλαν).

Les mentions du reste peu nombreuses de ce toponyme nous permettent de reconstruire d'une manière précise la forme exacte, au nominatif, du nom : Markellai, comme l'avait proposée déjà C. de Boor [8], contre une graphie erronée : Markelli ou même Markeli [9]. La forme plus récente du nom Markella, fournie par Anne Comnène, est à considérer, sans aucun doute, comme moins exacte. On doit reconnaître que les renseignements dont nous disposons sur la forteresse sont extrêmement pauvres et insuffisants aussi bien qu'un peu confus. On peut donc s'expliquer pourquoi

---

[3] Theophanes, *op. cit.*, p. 470, 14 — 15 = Anastasius Bibliothecarius; *ibidem*, p. 313, 1 — 2; « Ego venio usque Marcella, et tu exi, et quicquid iudicaverit deus ». Cf. Zlatarski, *op. cit.* », p. 243, sqq. Sur l'interprétation du texte grec, cf. aussi D. Tabachovitz, *Sprachliche und textkritische Studien zur Chronik des Teophanes Confessor*, Upsala, 1926, p. 22—23.

[4] Theophanes, *op. cit.*, p. 490, 7 — 8 = Anastasius Bibliothecarius; *ibidem*, p. 328, 30 — 31 : « Crumnus autem multitudinem timens, cum essent Marcellis ». Cf. Zlatarski, *op. cit.*, p. 255.

[5] Theophanes, *op. cit.*, p. 490, 14 — 17 = Anastasius Bibliothecarius, *ibidem*, p. 329, 1 — 4.

[6] Anna Comnena, *Alexias*, éd. A. Reifferscheid, I, Lipsiae, 1884, p. 243, 32 — 244, 2 = = Anne Comnène, *Alexiade. Règne de l'empereur Alexis I Comnène (1081—1118)*. II. Texte établi et traduit par B. Leib, Paris, 1943, p. 105, 26 — 29. Le nom est encore mentionné une fois immédiatement après : Anna Comnena, p. 244, 20 = Anne Comnène, p. 105, 17, toujours sous la même forme. Sur les événements en général voir Zlatarski, *Istorija*, II, Sofia, 1934, p. 195—198.

[7] D'après la version française de B. Leib : Anne Comnène, *op. cit.*, p. 105.

[8] *Theophanis Chronographia*, II, Lipsiae, 1885, p. 666; *Nicephori archiep. Constan. Opuscula*, s. v. (index.).

[9] Zlatarski, *op. cit.*, p. 203, 204, 243, 244, etc. : « Markelli ». P. Mutafčiev, *Istorija na bŭlgarskija narod.*, I, Sofia, 1943, p. 156, 173, 180 : « Markela », etc.

presque toutes les tentatives de localisation ont été données comme des hypothèses plus on moins plausibles, ou bien manquent de bases solides. En écartant d'emblée, comme peu probables, toutes les autres hypothèses [10], on peut donner sa préférence uniquement à celle que l'ancienne forteresse de Markellai serait identique aux ruines de Karnobadski Hisarlûk, situées à environ 7 km à l'ouest de l'actuelle ville de Karnobad, dans l'est de la Bulgarie. Formulée tout d'abord par l'excellent connaisseur de l'histoire balkanique Constantin Jireček [11], elle fut soutenue plus tard, non sans hésitation [12], seulement par quelques autres savants [12].

En faveur de cette localisation on a allégué des arguments historiques et archéologiques, comme, par exemple, les données des auteurs byzantins sur la position géographique de la forteresse, les dimensions imposantes des restes que l'on trouve aujourd'hui encore à Karnobadski Hisarlûk, l'orientation du système de défense vers le nord — c'est-à-dire pour faire face à un ennemi qui attaquerait du nord des Balkans, enfin le fait que c'est ici le nœud des chemins venant de toutes les directions. Il y a cependant encore quelques autres arguments qui sont connus seulement en partie et qui, pour cette raison, ont été relégués décidément au second plan. Il faut rappeler, tout d'abord, qu'au pied de cette énorme colline que l'on appelle à présent Karnobadski Hisarlûk, passe une rivière aux eaux stagnantes, connue surtout par son nom turc d'Asmak. Or, on sait bien que les noms turcs tels que « Azmaka », « Azmak-deré », « Čoban-azmak », etc., sont donnés aux rivières des eaux stagnantes et marécageuses [13]. Le nom turc a pour racine le verbe *azmak* « déborder, s'égarer », et désigne ensuite une rivière dont les eaux débordent de son lit et deviennent, pour cette raison, stagnantes et marécageuses. Il faut ajouter également que non loin de la colline se trouve aussi un vaste marais (Straldžansko blato). Ce qui mérite d'être mentionné tout particulièrement, c'est que la rivière en question est connue par la population locale sous un nom pré-turc, notamment *Marcil*, *Marsil* ou même *Mârcil*, dénomination attestée par

---

[10] On trouvera des indications sur ces hypothèses chez V. Avramov, *Jubileen sbornik Pliska-Preslav*, I, Sofia, 1929, p. 191—225 ; Zlatarski, *Istorija*, I, 1, p. 204, n° 1.

[11] K. Jireček, *Pŭtuvanija po Bŭlgarija*, Plovdiv, 1899, p. 751, donne la forme « Markelli » et propose la localisation comme une probabilité, en considérant la forteresse d'origine romaine.

[12] Par exemple : V. i K. Škorpil, *Nékoi bělěžki vŭrchu archeologičeskitě i istoričeskitě izslědvanija v Trakija*, Plovdiv, 1885, p. 48 ; « Izvestija Russkago archeologičeskogo instituta v Konstantinopole », X, 1905, p. 564, 565 ; J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman, Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (802—867)*, London, 1912, p. 339 n1 = « Izvestija na Istoričeskoto druzžestvo v Sofia », IV, 1915, p. 112 n° 3 ; N. P. Blagoev, « *Knjaz Krum*. Godišnik » = (Annuaire) de l'Université de Sofia, faculté de droit, XIX, 1923/24, p. 64 ; Avramov, *op. cit.*, p. 191 ; A. Ignatiev, *Gradišteto pri s. Komarevo*, Karnobadsko, « Izvestija (= Bulletin) de l'Institut archéologique bulgare », I, 1912/22, p. 207 ; St. Atanasov, I. Dujčev, D. Angelov, etc., *Bŭlgarskoto voenno iskustvo prez feodalizma*, Sofia, 1958, p. 161 sqq., avec une carte.

[13] *Cf.* V. Mikov, *Proizchod i značenie na imenata na našite gradove, sela, rěki, planini e města*, Sofia, 1943, p. 180 sqq.

divers témoignages [14]. Un linguiste bulgare connu, feu le professeur St. Mladenov, avait relevé le lien existant entre le nom de Marcil-Marsil et Markellai [15], sans pousser cependant plus loin son explication, et sans rien dire de l'étymologie probable des deux noms.

S'appuyant sur la forme byzantine de Μαρκέλλαι, le grand byzantinologue anglais J. B. Bury a restitué, il y a plus d'un demi-siècle, la forme latine respective « Marcellae ». On peut indiquer à l'appui de cette restitution certains noms d'origine latine enregistrés par les auteurs byzantins, comme par exemple Μάρκελλος = Marcellus, ou Μαρκελλῖνος = Marcellinus chez Théophane le Confesseur [16]. Il est clair, d'autre part, que la terminaison de la forme byzantine-αι = *ae*, est exprimée phonétiquement. On a très bien interprété le nom turc d'Azmak- (ou Azmak-deré), traduit en bulgare tantôt par Močurica ou Močurnica tantôt par Blatnica [17]. Est-il cependant possible de mettre en rapport entre eux les noms d'Azmak (Azmak-deré), de Močurnica (Močurica) et le nom local de Marcellae (Μαρκέλλαι)? Pour y répondre, il faut prendre en considération quelques formes latines bien connues [18], à savoir le verbe *marceo* = = εὐρωτιάω, σαπρίζω, « flaccidus, aut vietus sum, torpeo, langueo : ac videtur proprie dici de iis, quae vetera sunt, et proxime ad putredinem accedunt » ; *marcens* = « flaccidus, vietus, putrescenti similis » ; *marcero* = = « marcidum reddo » ; *marcesco* = « μαραίνομαι, flaccesco, vigorem amitto, ad putrefactionem accedo, putresco » ; *marcidus* = « σαπρὸς, ἕωλος, marcens, flaccidus, vigore carens, putrefactus » ; *marcor* = « μαρασμός, putredo, tabes » ; *marculentus* = « marcidus », etc. Le nom de personne *Marcellus* est interprété comme provenant d'une racine diverse (« Marcellum interpretatur bellicosum, id est quasi Martialem »). En laissant aux linguistes la tâche de trouver une explication plus vraisemblable, on doit relever ce qui est commun, au point de vue sémantique, entre les différentes formes en question, c'est-à-dire : *Marcil* (Marsil, Mârcil), *Azmak* (Močurica, Močurnica), d'une part et le nom de la forte-

---

[14] K. Škorpil, dans « Izvestija (Bulletin) de l'Institut archéologique russe de Constantinople », X, 1905, p. 565 ; *Starobŭlgarskaia suobštitelna mreža okolo Preslav i krepostite po neja*, Bŭlgarska istoričeska biblioteka, II, 2, 1929, p. 84, 101 ; I. Pandalecv, *Po vŭprosa za městonachoždenieto na krepostta Markeli* dans « Izvestija (=Bulletin) de l'Institut archéologique bulgare », I, 1921/22, p. 237 sqq. ; Avramov, *op. cit.*, p. 205, 207, 209.

[15] Voir Avramov *op. cit.*, p. 208.

[16] Theophanes, *op. cit.*, p. 43, 25 ; 34, 22 ; 71, 31 ; 189, 12 ; 236, 26 ; 237, 18 ; 238, 2 ; 7, 7 ; 420 = Anastasius Bibliotech. ; *ibidem*, p. 90, 8 ; 147, 5, 11, 17, 22 ; 274, 17.

[17] Voir les interprétations proposées par V. Georgiev, *Bŭlgarska etimologija i onomastika*, Sofia, 1960, p. 47 — 48, du nom de la rivière qui coule près de Karnobadski Hisarlŭk (l'affluent le plus grand porte le nom de Maraš, selon Georgiev d'origine thrace ; cf. aussi D. Detschew, *Die Thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 288, 520 : « Zu idg. *mari-sca* in ags. *mer(i)sk* « Sumpf », mnd. *marsch, mersch*, ds. ») ; p. 57 : « Azmak = Blatnica » ; p. 138 ; « Azmak = marais ».

[18] Pour les détails, v. Aeg. Forcellinus, *Totius Latinitatis Lexicon*, III, Schneebergae, 1833, p. 29 — 30.

resse *Marcellae* d'une autre. En admettant que la forteresse, qui se trouvait à la frontière byzantino-bulgare, mais avait été construite fort probablement dès l'époque romaine, avait reçu son nom de la rivière voisine, on doit conclure avec une certaine vraisemblance que cette rivière, pour ne pas parler aussi du grand marais situé aux environs de la forteresse, portait le nom de « Marcellae » ou d'« Aquae Marcellae », c'est-à-dire qu'elle avait un nom qui signifiait « eaux stagnantes » ou « eaux marécageuses ». C'est par cette voie que l'on arrive à restituer encore une forme du nom de la rivière : depuis la forme thrace, à travers la forme latine de « (Aquae) Marcellae », la forme turque d'Azmak (Azmak-deré), pour parvenir à la forme slavo-bulgare de Močurica (Močurnica), toute une série de noms qui expriment immuablement l'idée d'eaux marécageuses. Une telle interprétation du nom de Markéllai = Marcellae constituerait une preuve de plus en faveur de l'hypothèse que la forteresse devrait être identifiée avec les ruines de Karnobadski Hisarlûk.

UN PRIVILÈGE ACCORDÉ PAR SULEYMAN I^ER APRÈS L'OCCUPATION DE BUDE (1526)

M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA

Le 10 septembre 1526 Suleyman I^er surnommé par les Ottomans « el-kanuni » et par les Occidentaux « le Magnifique » s'approchait à la tête de ses armées victorieuses de la ville royale de Bude, après avoir anéanti à Mohács[1], le 29 août 1526, les forces rassemblées en hâte par l'infortuné Louis II de Hongrie.

A la nouvelle de l'effondrement de la puissance militaire magyare et de la disparition du roi, la reine de Hongrie Marie de Habsbourg avait abandonné en secret la capitale dans la nuit du 30 au 31 août. Accompagnée par le chancelier Etienne Broderics, évêque de Vesprem, le trésorier Alexis Thurzó et le nonce apostolique Antonio Burgio, elle se dirigeait le long du Danube vers Pozsóny (Pressburg, Bratislava)[2].

Frappés d'épouvante par la nouvelle du massacre de Mohács[3] et du pillage et des crimes commis par les akhinğis qui passaient au fil de l'épée tous ceux qui leur tombaient sous la main au cours de leur marche victorieuse vers la capitale[4], presque tous les habitants de Bude et de

[1] Cf. Jenő Gyalókay, *La catastrophe de Mohács au point de vue de l'histoire militaire* dans la « Revue des études hongroises et finno-ougriennes », V, Paris, 1927, p. 324 — 342.

[2] St. Broderics, *De conflictu Ungarorum cum Turcis ad Mohács verissima* dans *Acta Tomiciana*, VIII, doc. CCXCII, p. 246, 252 ; Hurmuzaki, *Documente*, II/3, p. 559, doc. CCCXCIII ; Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, Venise, 1895, p. 226 — 227 ; *Monumenta Vaticana Hungariae*, II^e série, I, p. 452, doc. CXXXI du 6 septembre 1526.

[3] Le lieutenant du comte Christophe Frangipani précise que Suleyman demeura pendant trois jours sur le champ de bataille de Mohács où il fit élever trois monticules avec les corps et les têtes des morts. Cf. Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 277, lettre du 22 octobre 1526 ; *Acta Tomiciana*, VIII, p. 228 — 230, doc. CXCII ; *Tarikh*-i Pečevi (Chronique de Pečevi), éd. Kemal effendi, Istanbul, 1281 — 1283 H (= 1864 — 1865, 1866 — 1867), II, p. 14, 54 et suiv.

[4] Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 278.

Peste avaient abandonné leurs foyers [5], errant à l'aventure sur les routes. Paul de Varda, évêque d'Agria, envoyé par le roi en mission à Bude avant la catastrophe, avait tenté vainement d'arrêter l'exode [6] dans l'espoir que l'arrivée de renforts permettrait à la faible garnison de la ville royale de résister à l'ennemi.

Son espoir fut déçu. Car dans ces moments dramatiques où le sort de leur patrie était en jeu, les nobles hongrois, préoccupés uniquement de leurs intérêts [7], n'essayèrent même pas d'organiser la défense de la capitale [8] qui fut abandonnée à son triste sort. De tous les habitants de la ville royale de Bude, les Juifs seuls demeurèrent sur place [9]. Membres d'une communauté dont l'importance remontait au XVe siècle [10], ils attendaient pleins d'espoir la venue des Turcs. Car en comparaison avec la triste condition de leurs coreligionnaires établis en Europe Centrale et Occidentale — surnommée par eux «le grand cabinet des supplices» [11] — la Turquie des sultans faisait figure, depuis le règne de Mehmed II Fatih (1451—1481), d'un « vrai paradis » pour les « Yehudi » ou « Beno Yehud ».

Par suite de la circulaire d'Isaac Zarfati [12], nombre de Juifs originaires des régions rhénanes, de Souabe, de Styrie, de Moravie et de Hongrie s'étaient établis dans l'Empire Ottoman où ils n'étaient pas astreints à payer, comme en Occident, l'impôt dit « Guldener Pfennig », ni les droits envers la couronne, ni à donner au prince un tiers de leur fortune. Sous le règne des sultans qui les préféraient à leurs sujets chrétiens, les Juifs jouissaient pleinement du droit d'exercer le commerce. Ils pouvaient s'adonner en toute liberté aux arts et aux métiers, s'enrichir, disposer de leur argent et voyager sans aucune restriction, moyennant paiement du kharadj et de certains impôts dont le taux était d'ailleurs assez modique à cette époque. Par suite des services insignes rendus par les Juifs émigrés

[5] « Tantusque tumultus et terror factus est in utraque urbe Budensi et Pestiensi, ut ex eis ita passim ab omnibus migraretur ac si hostis in tergo instaret » écrit l'évêque Paul de Agria. *Acta Tomiciana*, VIII, p. 216 ; Hurmuzaki, II/3, p. 559, doc. CCCXCIII ; Kemal Paša-zade, *Mohàčname* (Histoire de la campagne de Mohács), éd. et trad. par Pavet de Courteille, Paris, 1859, p. 108.

[6] Hurmuzaki, II/3, p. 558, doc. CCCXVIII.

[7] *Acta Tomiciana*, VIII, p. 216 ; Hurmuzaki, II/3, p. 559.

[8] Ni Jean Zapolya qui se trouvait le 29 août 1526 dans les environs de Sziget (*Acta Tomiciana*, VIII, p. 252), ni Christophe Frangipani qui avait rassemblé une armée dans la région de Zagreb (Vl. Tkalčić, *Monumenta Historiae Zagrabiae*, III, p. 251—252) ne se sont empressés d'organiser la résistance. La « plainte » de 1526 portant sur la bataille de Mohács (« Revista de archivos, bibliotecas y museos », XXXII, janvier-mars 1928) critique sévèrement les nobles et les clercs qui se sont refusé à venir en aide à leur patrie.

[9] Cf. Joseph Cohen, *Dibre ha-Jamin te Malche Zarefat u-Malche bet Ottoman ha-Tugar*, Amsterdam, II, p. 76, trad. par A. Galante, *Turcs et Juifs. Étude historique, politique*, Istanbul, 1932, p. 28 — 29 ; cf. aussi Dorotheos de Monembasie, Χρονογράφος, Venise, 1818, p. 437.

[10] *Encyclopedia Judaica. Das Judentum in Geschichte und Gegenwart*, Berlin, 1928 —1934, II, p. 511, s. v. *Alt Ofen*.

[11] Fr. Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps (1432 — 1481). La grande peur du monde au tournant de l'histoire*, Paris, 1954, p. 344.

[12] Bibliothèque Nationale Paris, ancien fonds turc n° 291.

d'Espagne et par les Maranes en qualité d'artilleurs, d'interprètes et de médecins[13], ils bénéficiaient de la confiance particulière des sultans et des grands vizirs ottomans si bien que pendant la seconde moitié du XVIe siècle le commerce en gros était passé entre leurs mains — au détriment des marchands vénitiens[14] — ainsi que le recouvrement des contributions.

Suivant l'exemple des communautés juives de Constantinople[15] et de Rhodes[16], dont l'appui prêté aux armées ottomanes lors du siège de ces places avait été récompensé par d'insignes privilèges, les Israélites de Bude, escomptant une récompense, se décidèrent à faire leur soumission au sultan et à lui livrer la ville. Deux versions nous sont parvenues ayant trait à la remise des clefs de Bude.

Suivant la version sommaire d'un écrivain contemporain, Joseph Cohen, qui ne se trouvait pas sur les lieux, les Juifs demeurés seuls dans la ville après la fuite de la population hongroise l'auraient livrée, sous l'empire de la peur, au sultan[17].

Une seconde version, étayée de sources juives[18] et turques[19] et de plusieurs confirmations du firman délivré par Suleyman le Magnifique au chef de la députation juive, un certain Joseph ben Schelomo, acquiert de ce fait une autorité indiscutable. Suivant cette version, Joseph ben Schelomo se serait rendu dans le village de Földvár (Dunaföldvár), à trois kilomètres environ au sud-ouest de la commune de Majss[20], afin de remettre en personne au sultan les clefs de la ville de Bude[21].

---

[13] Nicolas de Nicolay, *Les navigations en Turquie*, 1564, p. 169; cf. aussi H. Graetz, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, Leipzig, 1870 — 1909, IX, p. 25.

[14] E. Alberi, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, Florence, 1840, XII, p. 101 — 102 (relation de Bernardo Navagero); N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Gotha, 1910, III, p. 249.

[15] A. Galante, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1931, p. 164, doc. de la fin du mois de Šavval 1011 H (fin du mois de juin 1603); idem, *Türkler ve Yahoudiler* (Turcs et Juifs), p. 34 — 36.

[16] Pour l'aide accordée par les Juifs pendant le siège de Rhodes (25 décembre 1522) cf. A. Galante, *Histoire des Turcs de Rhodes, Chios, Cos*, Istanbul, 1935, p. 11—12.

[17] Joseph Cohen, *op. cit.*, II, p. 76, cité par A. Galante, *Documents officiels turcs*, nº 2, p. 163.

[18] S. Marius, « Sinai », XVIII, 1954, nº 3, p. 187; XXII, 1959, nº 13, p. 383 — 386, cité par A. Schreiber, *Neuere Jüdische Grabsteine in Offen aus der Zeit der Türkenherrschaft* dans « Acta Orientalia », XII, Budapest, 1961, nº 1, p. 107, ne nous a pas été accessible.

[19] Ibrahim Pečevi, *Tarikh*, Istanbul, 1281, I, p. 98.

[20] Cette localisation, établie par Jenő Gyalókay (*op. cit.*, p. 330, nº 5) sur la base de la relation de Brodericus (*Acta Tomiciana*, VIII, p. 248) et de certains documents du XIVe siècle (Archive Zichy, I, p. 524), écarte l'ancienne localisation des historiens hongrois qui emplaçaient le village disparu de Földvár à 6 km au sud-ouest de Mohács, près de la ferme de Földvár (Sátorhely) élevée en 1823.

[21] Ibrahim Pečevi (*loc. cit.*) mentionne la présence de deux mandataires des « infidèles » de Bude qui auraient remis au sultan, à Földvár, les clefs de la ville de Bude. Par contre Kemal Paša-zade (*op. cit.*, p. 108 — 109) relate que les habitants des basses classes de Bude, les seuls restés sur place, auraient remis au grand vizir Ibrahim les clefs de la ville que ce dernier aurait envoyées au sultan. Cette relation est résumée par Solak-zade, *Tarikh-i al-i osman*, Istanbul, 1292, p. 458 et suiv. ainsi que par Ali, *Kühn ül-akbar*, Le Caire, 1248, p. 92. Evliya Čelebi (*Seyahat-name*, éd. Neğib Asim, VI, p. 214) combine ces deux versions.

Sans rencontrer aucune résistance, Suleyman I[er] pénétrait le 12 septembre dans la capitale de la Hongrie, épargnant la vie des habitants. Il se contenta de s'emparer de l'ancienne artillerie, des statues de bronze et des cloches des églises qu'il fit envoyer à Belgrade [22]. A son départ (22 septembre), il fit mettre le feu aux villes de Bude et de Peste, emmenant à sa suite les membres de la communauté israélite qui n'osaient rester sur place [23] de peur d'être accusés de trahison par les Hongrois.

Parmi les fugitifs se trouvait aussi Joseph ben Schelomo qui s'établit avec sa famille à Constantinople, dans le quartier juif de Balat, près de la Corne d'Or. Ses autres compatriotes s'établirent soit dans la capitale où ils renforcèrent les rangs de l'importante colonie israélite [24], soit dans les villes de province telles qu'Andrinople, Sofia, Plevna, Nicopoli, etc.

Ce déplacement de population s'encadrait dans la politique économique, sociale et démographique des sultans qui cherchaient à coloniser les villes moins peuplées de la péninsule des Balkans et Constantinople en premier lieu avec des éléments habiles en matière de commerce et entendus aux métiers et aux professions libérales. Par ailleurs, cette mesure était destinée à protéger les Juifs, exposés aux représailles des nobles et des magnats magyars qui décidèrent à la diète de Székesfehérvár (Alba regalis) de les expulser de toutes les régions, les cités et les villes de Hongrie [25]. Par leur transfert dans l'Empire Ottoman, les Juifs échappèrent aussi aux conséquences imprévues du soulèvement populaire dirigé contre la noblesse, accusée d'avoir causé l'effondrement du royaume de la couronne de Saint Étienne [26].

---

[22] *Acta Tomiciana*, VIII, p. 226, doc. CLXXXIX, 2 octobre 1526; Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 227, 228; Kemal Paša-zade, *op. cit.*, p. 109 — 110.

[23] Un document du 22 septembre 1526 (14 Du'l-hiğğe 932) publié par Ahmed Feridun (*Munša'at*, Istanbul, 1274, I, p. 546) relate que les habitants juifs de Bude avaient été embarqués sur le Danube et s'étaient établis dans l'Empire Ottoman. Cette information est reproduite par Ibrahim Pečevi (*op. cit.*, p. 99) et par Kemal Paša-zade (*op. cit.*, p. 120) qui précisent tous deux que les marchands et les artisans avaient demandé au sultan la permission de s'établir dans son empire. Evliya Čelebi (*op. cit.*, p. 216) relate que trois mille Juifs et chrétiens, tant laboureurs qu'artisans, s'étaient établis dans les quartiers de Yedikule, Galata et Hasköy. Ce chiffre se rapproche de celui mentionné dans un document transcrit par Marino Sanudo (*Diarii*, XLIII, p. 228) qui apprécie à 2 500 le nombre des Juifs emmenés de Bude, de Gran et d'autres localités de Hongrie par Suleyman I[er]. Cf. aussi H. Dernschwam, *Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Klein Asien (1553 — 1555)*, éd. Fr. Babinger, München und Leipzig, 1923, p. 110.

[24] Dans le premier quart du XVI[e] siècle il y avait à Constantinople 8 070 maisons juives, 46 695 maisons musulmanes et 25 292 maisons chrétiennes. Ö. L. Barkan, *Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'Empire Ottoman au XVI[e] siècle*, J.E.S.H.O., I/1, p. 20, n° 1. Au milieu du XVI[e] siècle l'écrivain espagnol Cristóbal de Villálon, devenu le médecin du grand vizir Sinan Paša, relate que les Juifs possédaient 10 000 maisons à Constantinople (*Viajé de Turquia*, Madrid, 1919, II, p. 266). En 1553 H. Dernscham évaluait la colonie juive à 15 035 membres sans femmes ni enfants (éd. Fr. Babinger, p. 111).

[25] Cf. le rapport adressé par Christophe Raube, évêque de Laibach, au roi de Bohême Ferdinand I[er] de Habsbourg (*Monumenta comitialia Regni Hungariae*, I, p. 29); Hurmuzaki, II/3, p. 595, doc. CCCCII.

[26] Marino Sanudo, *Diarii*, XLIII, p. 280.

Comme récompense pour la remise de la ville de Bude, Suleyman Ier octroya à Joseph ben Schelomo et à ses descendants un privilège dont l'original ne nous est malheureusement pas parvenu. Son contenu nous est cependant connu par deux copies de l'acte impérial d'exemption maafname-i humayun) promulgué par le sultan Abdul Meğid (1839—1861) entre le 8 et le 17 novembre 1839 (11—20 Ramadan 1255 H.) qui reproduisent un privilège confirmé en 1615 par le sultan Ahmed Ier (1603—1617) [27].

En 1818 une copie du privilège confirmé par le sultan Abdul Meğid, mentionné par M. Franco [28], a été publiée, avec certaines rectifications, par le turcologue bien connu J. H. Mordtmann, d'après la transcription de l'acte original présenté en 1880 par les descendants de Joseph ben Schelomo à l'occasion d'un procès intenté à Smyrne (Izmir) [29]. Une autre copie légalisée par le kadi Es-Seid Hasan Refet du quartier Mahmud Paša d'Istanbul se trouve aux Archives d'Etat de Bucarest [30]. Ces deux copies confirment le privilège de 1615, reconnu et sanctionné par tous les sultans à partir d'Ahmed Ier jusqu'à Mahmud II (1808—1839), à l'exception des sultans Mustafa III (1757—1774) et Mustafa IV (1807—1808).

En 1932 Abraham Galante publiait un acte d'exemption du 25 juillet 1868 (début du mois de Rebi ul-evvel 1281 H) par lequel le sultan Abdul Aziz (1881—1876) confirmait le privilège des Alamans [31], bien qu'il fût en contradiction avec l'esprit du Tanzimat qui n'autorisait que l'exemption de la capitation (ğiziye ou kharadj). Dans l'exposé de motifs, le sultan Abdul Aziz rappelle les services rendus par Joseph ben Schelomo à Bude ainsi que ceux de son descendant Israïl, fils de Joseph, connu sous le nom d' « Alaman ». Il est probable que les récents services rendus par un autre descendant de Joseph ben Schelomo eurent aussi une influence favorable. Il s'agit du caïmacam Yakir Gueron (1863—1872) qui rétablit en 1863, après la déposition du grand rabbin (Haham Baši) Jacob Avigdor, la paix au sein de la communauté juive [32] et joua un rôle important dans

[27] Les actes d'exemption publiés par J. H. Mordtmann et A. Galante attribuent par erreurl a confirmation du privilège des Alaman-oghlu au sultan Mehmed III (1595—1603) et non au sultan Ahmed Ier (1603—1617). Cette erreur résulte clairement de la date indiquée pour cette confirmation (Ğumada II 1024 H=28 juin—26 juillet 1615) par le document turc du 8—17 novembre 1839 qui se trouve aux Archives d'Etat de Bucarest, rouleau 91, inv. 76, p. 12 v, ainsi que par le privilège publié par A. Galante (*Turcs et Juifs*, p. 29 — 31).

[28] Dans l'ouvrage *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire Ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1897, p. 49 — 51, M. Franco reproduit le contenu du privilège tout en commettant certaines fautes de traduction.

[29] J. H. Mordtmann, *Adálek Buda 1526-iki elfoglalásához*, Budapest-Konstantinápoly, 1918, p. 4—5. Nous tenons à remercier notre collègue M. L. Démeny qui a bien voulu nous aider à consulter cette étude rédigée en langue hongroise.

[30] Archives d'Etat de Bucarest, doc. turc rouleau 91, p. 12 v. (11 — 20 Ramadan 1255 H (= 18 — 27 novembre 1830)), communiqué par Mr H. Dj. Siruni auquel nous adressons ici nos remerciements les plus vifs.

[31] A. Galante, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, p. 167 — 169.

[32] G. Young, *Corps de droit ottoman*, Oxford, 1905, II, p. 145 — 146.

l'élaboration du statut organique (nizam name) de la communauté israélite d'Istanbul, approuvé par le sultan Abdul Aziz le 5 mai 1865[33].

De toutes ces confirmations successives il résulte que les descendants de Joseph ben Schelomo, issus des deux branches de Salti et de Israïl, connus sous le nom d'Alaman[34], Alaman-oghlu ou Askenazi, étaient exemptés de nombre de prestations en nature, en travail et en argent auxquelles étaient soumis leurs coreligionnaires. En plus ils jouissaient aussi de certains privilèges réservés exclusivement aux musulmans.

D'après les actes législatifs et les registres de l'administration ottomane, la rente féodale due au fisc par les sujets non musulmans (dhimmi) revêtait des formes de prestations en nature, prestations en travail et prestations en argent [35].

Les prestations en nature faisaient partie de la catégorie d'impôts connue dans la littérature historique sous le nom d'«avariz-i divaniye[36] ve tekâlif-i örfiye »[37], perçue par le fisc[38]. La plupart de ces charges consistaient en réquisitions forcées (ištira, mubaya) telles que la livraison forcée de céréales, de provisions et de produits réclamés par l'entretien de l'armée, de l'administration et de la population, ainsi qu'en réquisitions de logements pour les soldats en campagne ou pour les dignitaires en mission.

Lorsque Suleyman le Magnifique fit venir l'ancêtre des Alamans à Constantinople, il l'exempta, lui et ses descendants de sexe masculin et féminin, de génération en génération et de progéniture en progéniture, de l'occupation forcée (suhre) de leurs foyers ainsi que de l'obligation d'héberger gratuitement les janissaires[39] et les ağami-

[33] *Ibidem*, p. 148 — 155.

[34] Le nom de 'Αλαμανοί avait été donné par les Byzantins aux Allemands à l'époque des croisades. Cf. C. Jireček, *Conventionelle Geheimsprachen auf der Balkanhalbinsel*, dans « Archiv für slavische Philologie », VIII, 1885, p. 101.

[35] Cf. B. Cvetkova, Извънредни данъци и държавни повинности и българските земи под турска власт. Sofia, 1958.

[36] Prestations extraordinaires imposées par l'Etat dont le montant variait par rapport aux besoins de l'État, étant considéré accidentel (ariz) d'où vient le terme d' « avariz ». Cf. *L'Encyclopédie de l'Islam*, éd. B. Lewis, Ch. Pellat, J. Schacht, Leyde, 1958, I, p. 783 s. v. (art. H. Bowen).

[37] Impôts perçus par l'Etat en vertu de l'autorité du sultan (örfi) et non prévus par le droit « šer ». J. von Hammer, *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, Vienne, 1815, I, p. 180, 214.

[38] A l'encontre des redevances dues aux timariotes (rüsüm-i raiyet). Cf. M. Akdağ, *Osmanlı Imparatorluğunun Kuruluş ve Inkisafı devrinde Turkiyenin ktisadi ivaziyeti* (La situation économique en Turquie au temps de la fondation et de l'ascension de la puissance ottomane) dans « Belleten », XIII, 1949, p. 540 — 541.

[39] Le privilège publié par J. H. Mordtmann (*op. cit.*, p. 7—10) ainsi que celui du 11—20 Ramadan 1255 H (18—27 novembre 1839) (Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91. p. 12 v.) porte la transcription erronée ایلچی = elči, ambassadeur, au lieu de یکیچری = yeni. čeri. Cette rectification, proposée par J. H. Mordtmann, est confirmée par le privilège du sultan Abdul Aziz (A Galante. *Documents officiels turcs*. p 167)

oghlan[40]. Cette obligation semblable aux prestations byzantines connues sous le nom de μιτάτον et ἄπληκτον[41], comportait en dehors du gîte gratuit (konak), l'entretien gratuit (zakhire hakki) ainsi que la livraison gratuite d'orge, de fourrage et de paille (salgun) pour les chevaux, analogue à la prestation ποσόβιτσα naguère en vigueur en Serbie. La répartition de cette prestation s'effectuait en tenant compte des maisons et non de la fortune des sujets [42].

En vertu du privilège de Suleyman Ier, les Alamans jouissaient de la sûreté et de la tranquillité du domicile, étant mis à l'abri de tous les abus, les exactions et les oppressions auxquels étaient soumis les sujets non musulmans (raïas) en vertu des discriminations religieuses et nationales en vigueur à l'époque de la décadence de l'Empire Ottoman. Il suffit de rappeler à titre d'exemple le cas de l'ancien muhafiz de Vidin, Ali Paša qui séjourna en 1781 pendant huit jours avec sa suite dans les maisons des sujets non musulmans des environs de la localité de Štip, les obligeant de lui livrer à titre gratuit aliments et fourrage à discrétion et à lui verser en plus la somme de 3 500 piastres à titre de « kudumiye » (kudum = arrivée) et de « tešrifiye » (tešrif = visite)[43] — redevances en espèces qui avaient remplacé au XVIIIe siècle l'obligation d'héberger gratuitement les dignitaires ottomans.

A ces réquisitions forcées s'ajoutaient nombre de corvées et de services gratuits, imposés par le développement de l'administration ottomane et surtout par l'organisation militaire, maintenue à un niveau élevé à l'apogée de l'expansion ottomane. En effet, les expéditions turques dirigées contre les Hongrois, les Autrichiens et les Polonais avaient imposé à la Porte certaines mesures en vue de renforcer la défense des places fortes et de hâter la construction de fortifications dans les régions de frontière. Ces travaux s'exécutaient en soumettant la population asservie au travail forcé.

Par ailleurs, les marches et les contre-marches exécutées par les armées turques dans la péninsule des Balkans au cours des expéditions militaires imposaient aux gouverneurs de provinces des mesures rigoureuses

[40] Ağami-oghlan, jeunes chrétiens recrutés par « devširme » ou conscription, employés dans l'infanterie et la cavalerie ottomane ou dans le corps des bostanğis ou comme futurs janissaires. Cf. I. H. Uzunčaršili, *Osmanlı Devleti Teşkilâtından Kapukulu Očaklari* (Institutions de l'Etat ottoman : les organismes militaires), Ankara, 1949, I, 1—141 ; Ahmed Ğevad, *Tarikh-i Askeriyi Osmani* (Histoire de l'armée ottomane), Istanbul, 1297, p. 174 ; *Encyclopédie de l'Islam*, éd. Paris, 1960, I, p. 212—213 sub voce (art. H. Bowen).

[41] Cf. Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Berlin, 1927, p. 61 ; D. A. Xanalatos, *Beiträge zur Wirtschaft und Sozialgeschichte Makedoniens im Mittelalter, hauptsächlich auf Grund der Briefe des Erzbischofs Theophylaktos von Achrida*, München, 1937, p. 48 — 49 ; G. Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X. Jahrhundert* dans « Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte », XX, 1927, p. 60.

[42] A. Hanavel, E. Eskenazi, *Evreiski izvori. Fontes hebraici ad res oeconomicas socialesque Terrarum Balcanicarum saeculo XVI pertinentes*, Sofia, 1958 — 1960, p. 138.

[43] Bibliothèque Nationale de Sofia, Section orientale, Войка II A. 2. ъ., doc. du 2 Šavval 1198 H (= 25 août 1789).

pour entretenir en bon état les chemins carrossables et les ponts, en faisant appel toujours à la main-d'œuvre des sujets non musulmans. De ce fait ces habitants se voyaient forcés d'abandonner leurs foyers et leurs occupations pour se rendre dans des régions parfois assez éloignées.

En vertu de leur privilège ancestral, les Alamans étaient exemptés des prestations correspondant à l'ancienne ἀγγαρεία byzantine, telles que l'obligation de travailler à la construction des routes (čerahor)[44] ainsi que de la taxe désignée par le nom de « čerahor akčesi ». Ils étaient aussi exemptés de l'obligation de travailler à la construction des forteresses (hisar) et des retranchements, étant exonérés des corvées (suhra) [45] et du fauchage de l'herbe des prairies ou des pentes des montagnes [46] pour l'approvisionnement en fourrage de l'armée ottomane. Ils étaient aussi exemptés du service de courrier (ullak) ainsi que de la taxe instituée pour le rachat de cette obligation [47].

En ce qui concerne les charges gratuites imposées par le développement de l'administration urbaine, ils étaient dispensés de l'obligation de monter la garde devant le palais (Sérail) et le tribunal tout comme du service de garde du subaši [48], du kadi [49] et du naib [50], chargés de l'administration, de la police et du jugement des différends dans leur quartier de résidence. Avec le temps, ces prestations furent transformées en taxes de rachat dont les Alamans furent exemptés ainsi qu'il ressort du privilège confirmé par le sultan Abdul Aziz [51].

Cependant la catégorie la plus importante d'exemptions dont le poids augmentait au cours du procès d'effondrement du féodalisme et

[44] Dans l'*Historia Musulmana Turchorum* (Francfort, 1591, p. 514 r. 32 — 35) qui est une compilation basée sur deux textes turcs, notamment sur une version des chroniques anonymes ottomanes et sur une version plus ancienne de la chronique de Nešri (cf. V. L. Ménage, *The Beginnings of ottoman Historiography* dans *Historians of the Middle East*, éd. B. Lewis et P. M. Holt, Londres, p. 178 — 179), Leunclavius précise que le terme de « čerahor » (Sarchores) désigne « qui vias sternunt, fossas complanas, cuniculos agunt, aliasque sordidas obeunt operas ». Cf. aussi *ibidem*, p. 346, r. 52—55. Le terme de σαραχόριδες employé par le chroniqueur byzantin Chalcocondyle (éd. Bonn, p. 344, 345) est traduit par V. Grecu (*Laonic Chalcocondil, Expuneri istorice*, Ed. Acad. R.P.R., 1958, p. 203, 204) par « salahori » (mains-d'œuvre, hommes de peine).

[45] Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11 — 20 Ramadan 1255 H (= 18 — 27 novembre 1839); J. H. Mordtmann, *op. cit.*, p. 10; A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 29.

[46] A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 29 — 30.

[47] Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11 — 20 Ramadan 1255 H (18 — 27 novembre 1839); J. H. Mordtmann, *op. cit.*, *loc. cit.*

[48] A Constantinople le « subaši » était chargé d'assurer l'ordre dans la ville. R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII[e] siècle*, Paris, 1962, p. 157.

[49] Outre ses fonctions judiciaires, le kadi exerçait un contrôle sur l'administration. Ö. L. Barkan, *XV ve XVI inci asırlarda osmanlı imparatorluğunda ziraî econominin hukukî ve malî eşasları* (Les bases juridiques et financières de l'économie agraire dans l'Empire ottoman au XV[e] et au XVI[e] siècle), Istanbul, 1945, sub voce *Kadi*. Sur le rôle du kadi à Constantinople cf. R. Mantran, *op. cit.*, p. 133 et suiv.

[50] Le naib était le délégué du kadi. Il avait dans les districts (nahiye) le rôle qui revenait au kadi dans sa circonscription (kaza). R. Mantran, *op. cit.*, *loc. cit.*

[51] A. Galante, *op. cit.*, p. 29 — 30.

d'apparition du capitalisme a trait à la forme la plus courante de la rente féodale perçue par l'État, notamment aux impôts payés en argent comptant.

Jusqu'au dernier quart du XVIe siècle, lorsque l'importance des prestations en espèces de la catégorie «avariz-i divaniye ve tekâlif-i örfiye» s'accroît, le cens personnel ou la capitation nommée « ğiziye » ou «kharadj» (census capitis) reste l'élément principal de la rente féodale perçue par l'État. C'était un impôt annuel qui frappait les «dhimmis» adultes, c'est-à-dire les non musulmans, chrétiens ou juifs, de sexe masculin, libres, sains d'esprit et de corps et en état de travailler [52].

Pendant de longues années le taux du ğiziye demeura fixe nonobstant l'accroissement de la population. Certaines communautés (tayife) israélites de l'Empire Ottoman évaluées à un certain nombre de personnes — 103 à Rhodes en 1823 [53], 11 300 à Constantinople en 1590 [54] — étaient tenues de payer au fisc une somme globale fixée d'avance, par exemple 3 000 sequins à Constantinople. Cette somme était remise chaque année au gouvernement ottoman par l'administration de la communauté israélite. Cette dernière la recouvrait conformément aux prescriptions du chériat d'après la division tripartite des contribuables selon leur fortune évaluée à 200 aspres ou 50 ducats, à 100 aspres ou deux ducats et à 20 aspres ou 2/5 ducat [55].

L'estimation des fortunes avait lieu tous les trois ans par l'intermédiaire des délégués désignés par la «tayife»[56]. Au cours des siècles, le taux du ğiziye fut adapté aux modifications subies par le système monétaire ottoman [57]. En 1691 le grand vizir Mustafa Paša Köprülüzade en fixait le montant à 4 šerif altyn, à 2 šerif altyn et à 1 šerif altyn (= 360 aspres ou trois piastres) pour les trois classes de contribuables israélites [58]. Par suite de cette disposition, le montant du kharadj s'élevait de 2 000 000 de piastres à 4 000 000 de piastres pour les Grecs, les Arméniens et les Juifs.

Le recouvrement de cet impôt confié à un entrepreneur général (ğiziyedar) s'exécutait dans les conditions les plus vexatoires. Suivant les prescriptions du Koran, le contribuable non musulman était tenu de se présenter en personne et de rester debout devant l'agent du ğiziyedar le-

[52] H. Heidborn, *Manuel de droit public et administratif de l'Empire Ottoman*, Vienne-Leipzig, 1912, II, p. 5 — 6.

[53] A. Galante, *Histoire des Juifs de Rhodes, Chios, Cos*, p. 53.

[54] J. W. Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, Hamburg, Gotha, 1840 — 1863, III, p. 368.

[55] H. Graetz, *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, IX, p. 28—29.

[56] A. Hanavel, E. Eskenazi, *Evreiski izvori. Fontes hebraici ad res oeconomicas socialesque Terrarum Balcanicarum saeculo XVI pertinentes*, II, p. 176.

[57] *Ibidem*, II, p. 373.

[58] F. A. Belin, *Essais sur l'histoire économique de la Turquie d'après les écrivains originaux*, Paris, 1865, p. 176.

quel, assis, lui disait la phrase sacramentale : « Paie ta capitation, oh dhimmi, ennemi de la foi ! ».

Outre le grand rabbin et cinq de ses employés — l'officiant, le professeur, le sacrificateur, l'administrateur de la nation (millet čauš) et celui des affaires rabbiniques (haham čauš) — seuls les contribuables exemptés par firman spécial étaient exonérés du payement du « ğiziye ». Tel était le cas des Alaman-oghlu des deux sexes qui se trouvaient, de ce fait, à l'abri de toutes les avanies qu'entraînait le payement de la capitation.

En vertu de leur privilège, les descendants de Joseph ben Schelomo étaient exonérés aussi de certains impôts de la catégorie « avariz-i divaniye ve tekâlif-i örfiye », payés en espèces. Le plus connu était l'impôt désigné sous le nom d'« argent ou taxe du boucher » (kasap akčesi)[59], perçu pour le ravitaillement en bétail de la population constantinopolitaine. Tous les habitants de la capitale, musulmans, chrétiens et Juifs y étaient soumis par rapport à leur situation pécuniaire.

Lorsqu'en 1566 Suleyman le Magnifique réclamait aux Juifs d'Istanbul la somme de 10 000 florins pour assurer le ravitaillement en bétail de la capitale, il en exemptait les membres de la synagogue Askenazi [60] dont faisaient partie les Alamans. Ajoutons qu'en 1586 le montant de cet impôt s'élevait à cinq charges (iuk), soit 500 000 aspres pour la « tayife » juive d'Istanbul [61].

Les Alamans étaient exemptés aussi de la taxe du « ğeleb » destinée à alimenter le fonds nécessaire à l'achat des moutons [62] réclamés pour l'entretien du Sérail, de l'« oğak » des Janissaires et de la population de la capitale ottomane.

En outre, les Juifs étaient tenus de payer chaque année à l'amiralité certains impôts de la catégorie « avariz-i divaniye ve tekâlif-i örfiye », tels que l'« avariz akčesi », impôt extraordinaire introduit par Bayazid II (1481 — 1512) [63]. Perçu une seule fois sous le règne de Selim I^er^ (1512 — 1520), cet impôt s'élevait à 20 akče pendant le règne de Suleyman I^er^ (1520 — 1566), étant acquitté tous les quatre ou cinq ans [64]. Au XVII^e^ siècle,

[59] Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 17—20 Ramadan 1255 (=18—27 novembre 1839).

[60] A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 141 ; Ahmed Refik, *Onoundju asr-i hidjride Istanbul hayatı* (La vie à Constantinople au XVI^e^ siècle), Constantinople 1333 (1917), p. 88, doc. 19.

[61] A. Galante, *op. cit.*, p. 100.

[62] Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11—20 Ramadan 1255 H (=18—27 novembre 1839).

[63] J. von Hammer, *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, I, p. 179, 216, 258, 301.

[64] *Das Asafname des Lutfi Pascha*, éd. D^r^ Rudolf Tschudi, Berlin, 1910, p. 23—24 L'« avariz » était payé par quartier pour les maisons détenues en pleine propriété (A. Hanavel E. Eskenazi, *Fontes Hebraici*, p. 363).

le montant de cet impôt était affecté à l'équipement d'une flotte de deux cents galères [65].

Les Juifs payaient aussi le «yave» [66] et le «rev akčesi» pour le droit d'avoir un rabbin, ainsi que le «lagunği akčesi», impôt perçu pour l'entretien des soldats (lagunği) cantonnés à Constantinople. Le privilège confirmé par les sultans Abdul Meğid et Abdul Aziz ne mentionne aucun de ces impôts, d'où il ressort que les Alamans les payaient nécessairement. Mais à l'encontre des Juifs de Constantinople et des villages voisins, tels qu'Arnavutköy [67], les descendants de Joseph ben Schelomo étaient exemptés d'une ancienne obligation fort lourde, héritée de Byzance [68], qui imposait à la population assujettie de fournir les hommes nécessaires pour assurer le service des vaisseaux et des galères en qualité de rameurs (kürekği) et de pilotes ou de timoniers (dumenği), à côté des prisonniers de guerre et des criminels. Le chroniqueur turc Lutfi Paša qui a été le grand vizir de Suleyman Ier de 1538 à 1540, relate dans son ouvrage intitulé «Asafname» que les raïas étaient tenus de livrer pour chaque groupe de quatre maisons (khane) un jeune homme vigoureux pour faire le service de rameur contre une paye de dix akče [69]. Les kürekği étaient entretenus pendant leur service par les contributions des membres de leurs unités fiscales (avrizkhane). Le montant de ces contributions était fixé chaque année de commun accord avec le «ketkhuda», les chefs de la communauté israélite et le «mubašir» [70] nommé par l'amirauté pour l'entretien des rameurs des vaisseaux chargés de la garde du littoral du Bosphore. En 1646, pendant la guerre de Crète, le grand vizir Salih Paša obligeait les Juifs à supporter le coût de l'entretien et la paye de 1 600 rameurs de la flotte impériale [71].

Au cours du XVIIIe siècle les percepteurs désignés par l'émir de l'amirauté tiraient profit de l'affaiblissement du pouvoir central pour élever de leur propre gré le montant de cet impôt [72], si bien qu'en 1765 il

[65] N. Barozzi et G. Berchet, *Le relazioni degli stati europei lette al Senato dagli ambasciator veneti nel secolo decimo otto, Turchia*, Venise, 1871, I, p. 272. Au XVIIe siècle il y avait à Constantinople 3 242 maisons de Juifs payant l'avariz en raison de 429 aspres par maison. A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 103—104.

[66] «Yave» a le sens de «perdu, disparu». J. P. Desmaisons, *Dictionnaire persan-français*, IV, p. 386; M. Arif, *Kanunname-i al-i osman* (Règlement de la dynastie d'Osman) dans «Tarikh-i osmani engümeni meğmu'asi» (Revue historique publiée par l'Institut d'histoire ottomane), XVI, 1912, p. 19, n° 2. Ce terme s'appliquait au bétail disparu au cours des razzias et pour lequel, en cas de restitution, les maîtres payaient l'impôt «muštuluk» au terme d'un mois à partir de sa découverte. En cas de vente de ces «res nullius» le fisc percevait la redevance «yave».

[67] A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 99; cf. aussi Manouil Jo. Gédéon, Ἐκκλησίαι Βυζαντιναί ἐξακριβούμεναι, Constantinople, 1900, p. 93.

[68] F. Miklosich, J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, Vienne, 1871, IV, p. 251, 30—252, 11.

[69] Lutfi Paša, *op. cit.*, p. 34.

[70] A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 105, firman du 27 Rebi ul akhir 1191 H (=3 mai 1777)1.

[71] I. Duicev, *Avisi di Ragusa*, Rome, 1935, p. 59 (doc. du 30 mai 1646).

[72] A. Galante, *op. cit.*, p. 103, firman du 29 Ğemazi ül-evvel 1178 H (=24 novembre 1764).

s'élevait à 54 1/2 piastres par tête[73]. Les contribuables qui refusaient de s'y soumettre étaient saisis et jetés dans les prisons d'Istanbul et de Galata jusqu'au payement complet de leurs dettes[74] et d'un droit de sortie perçu d'une manière illégale. De ce fait, l'importance de l'exemption dont bénéficiaient les Alaman-oghlu de Constantinople et des villages voisins, tels qu'Arnavutköy, en était accrue.

Les privilèges confirmés par les sultans Abdul Meğid et Abdul Aziz comprenaient l'exemption de l'impôt perçu pour l'entretien de la circonscription administrative (kaza) dont ils faisaient partie ainsi que l'exonération des impôts perçus pour l'armée (ordu)[75] et pour les troupes auxiliaires [76].

Outre ces exemptions insignes, ayant trait aux prestations en nature, en travail et en espèces auxquelles étaient soumis les Juifs dans l'Empire Ottoman, le firman délivré par Suleyman le Magnifique à l'ancêtre des Alamans leur conférait un privilège réservé aux musulmans. Il s'agit du droit d'acheter jusqu'à dix esclaves de sexe féminin (ğariye) et cinq esclaves de sexe masculin (fursi esiri) parmi les captifs vendus par les pirates, pourvu qu'ils n'eussent point embrassé l'islamisme, précisait le firman promulgué au début du mois de Rebi ül-evvel 1281 H (9—18 août 1864)[77]. Cette concession était d'importance, car les décrets somptuaires de Suleyman I^er^ interdisaient — à partir de 1560 — aux Juifs comme aux chrétiens d'acheter et de posséder des esclaves [78]. Afin de préserver ces derniers d'être convertis par leurs maîtres, les peines les plus sévères — notamment la condamnation aux galères — frappaient non seulement les acheteurs, chrétiens ou Juifs, mais aussi les membres de la corporation (esnaf) chargée de la vente des esclaves qui auraient enfreint ces dispositions[79]. En 1560 Suleyman le Magnifique ordonnait à ce sujet une enquête sévère [80] au terme de laquelle les permis furent retirés des mains des non musulmans, tandis que les esclaves de ces derniers étaient vendus à des musulmans, à charge pour ceux-ci d'en verser le prix aux anciens propriétaires dépossédés [81]. Il semble toutefois que ces dispositions ne furent pas appliquées aux Alamans ni à certains grands Juifs tels que don José

[73] *Ibidem*, p. 104. À cette époque il y avait 150 rameurs juifs.
[74] *Ibidem*, p. 105—107, firman du 27 Rebi ül-akhir 1197 H (=3 mai 1777).
[75] A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 29. J. H. Mordtmann (*op. cit.*, p. 10) affirme que cet impôt était payé pour suppléer au service militaire.
[76] *Ibidem, loc. cit.*
[77] A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 105—107, firman du 27 Rebi ül-akhir 1191 H (=3 mai 1777).
[78] Ahmed Refik, *On altıncı asırda Istanbul hayatı (1553—1591)*. (La vie à Constantinople au XVI^e^ siècle), Istanbul, 1935, p. 50, doc. XI de 983 H (=1575). Cf. aussi la relation du baile Ottaviano Bono apud N. Barozzi et G. Berchet, *op. cit.*, I, p. 103.
[79] A. Galante, *op. cit.*, p. 123—124, doc. du 27 Ramadan 983 H (=30 décembre 1675).
[80] *Ibidem*, p. 121—122, firman du 25 Sefer 967 H (=26 novembre 1559).
[81] *Ibidem*, p. 122—123, firman du 2 Ğumazi ül-evvel 967 H (=30 janvier 1560).

Nassi [82], duc de Naxos, Esther Kyra [83], Solomon Askenazi de Udine, médecin particulier du grand vizir Mehmed Sokoli [84], etc.

Afin de les préserver contre toute ingérence des autorités musulmanes et juives, le firman délivré aux Alamans précise que tous ceux qui tenteraient de porter atteinte à leurs privilèges seraient jugés en présence du Šeikh ul Islam, conformément aux lois du chériat [85].

Après la promulgation du khatt-i šerif de Topkapu (3 novembre 1839) qui consacrait les réformes du Tanzimat, le sultan Abdul Aziz étendait cette disposition à tous les procès intentés aux membres de cette famille [86]. Cependant en 1871, lors d'un procès intenté pour dettes à un descendant des Alamans — un certain Michon — le privilège de juridiction invoqué par ce dernier était repoussé comme étant contraire à la procédure des tribunaux de commerce fondés par «irade» impériale [87].

En 1880, le privilège de juridiction était à nouveau invoqué par les descendants de Joseph ben Schelomo au cours d'un procès intenté à Smyrne (Izmir). Bien que le tribunal eût suspendu le jugement dans l'attente de la décision des instances supérieures concernant l'exception invoquée, la réponse n'arriva pas [88].

Une dernière disposition du privilège des Alamans défend au «kasam» chargé de liquider les successions de percevoir des droits sur l'héritage de leurs parents.

Malgré les rivalités suscitées en 1846 et en 1865 parmi les membres de la communauté israélite (tayife) du village de Hasköy (kaza de Čekmeğe-i Daghir nommée ensuite Küčük Čekmeğe) qui voulaient astreindre les Alamans établis dans cette localité au payement du ğiziye et des autres impôts [89], le privilège octroyé par Suleyman le Magnifique et confirmé par ses successeurs continua à rester en vigueur. Basé sur la décision de la cour des comptes et le rapport du ministre des finances Mehmed Kiani Paša [90], il avait été confirmé en 1868 par Abdul Aziz. Tous les descendants de Joseph ben Schelomo qui formaient à cette époque 65 familles dont 59

---

[82] N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, III, p. 193—196; cf. A. Galante, *Don Joseph Nassi, duc de Naxos, d'après de nouveaux documents*, Constantinople, 1913.

[83] Idem, *Esther Kyra, d'après de nouveaux documents. Contribution à l'histoire des Juifs de Turquie*, Constantinople, 1926; J. H. Mordtmann, *Die Jüdische Kira im Serai der Sultan* dans M.S.O.S., XXXII/2, 1929.

[84] E. Alberi, *op. cit.*, XIII, p. 188—189.

[85] Archives d'État de Bucarest, doc. turc, rouleau 91, p. 12 v., 11—20 Ramadan 1255 H (=8—17 novembre 1859).

[86] A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 167—168.

[87] *Ibidem*, p. 213, doc. du 24 et 29 Reğeb 1287 H (=20 et 25 octobre 1870).

[88] J. H. Mordtmann, *op. cit.*, p. 4—5.

[89] A. Galante, *Turcs et Juifs*, p. 30.

[90] *Ibidem*, p. 30—31.

habitaient à Istanbul, Scutari et Galata, tandis que six demeuraient à Hasköy [91], jouirent pleinement de ses dispositions.

Après la libération de la Bulgarie par les armées russes et roumaines (1878), les familles Ben Jaisch de Rouscìouk (Russe) et Gueron de Razgrad perdirent leurs privilèges, de même que les familles Jeruschalim et Mazliach de Constantza après la libération de la Dobroudja. Par contre, les Gueron d'Andrinople en bénéficièrent jusqu'à l'abolissement du sultanat et l'instauration de la république en Turquie (1923)[92]. Le privilège accordé par Suleyman le Magnifique à l'ancêtre des Alamans eut donc une durée de près de quatre siècles.

Ce cas n'est pas unique dans les annales de l'histoire de l'Empire Ottoman. En 1917, l'écrivain français Bertrand Bareilles rencontrait en Turquie quelques familles grecques jouissant de certains monopoles tels que la pêche dans les eaux du Bosphore, concédée par le sultan Mehmed II à leurs ancêtres en récompense des services rendus à l'occasion du siège de Constantinople (1453)[93].

Pour situer d'une manière plus précise l'importance et l'étendue des privilèges accordés par Suleyman le Magnifique à l'ancêtre des Alamans, nous pouvons les comparer à ceux dont jouissaient les médecins (hakim) juifs du Sérail. Yakub, le médecin particulier de Mehmed II [94], élevé au rang de vizir [95], était exempté «de toute espèce d'impôts et de charges » [96] en vigueur à cette époque. En raison des services personnels rendus aux sultans, Lévi, le médecin du Sérail d'Andrinople [97] ainsi que d'autres médecins moins connus furent exemptés de l'« ispenğe », impôt payé par les sujets non musulmans (raïas) en valeur de 25 akče [98], ainsi que de l'« avariz »[99], obligation exceptionnelle, de l'« aylak » et du « masdariye », taxe de 1,5 % exigée par la douane de Constantinople en plus des droits ordinaires.

Il en ressort que le privilège des Alamans, bien que fort important en soi, était cependant de moindre envergure que ceux dont jouissaient les médecins particuliers des sultans, dont l'un, Hakim Yakub, avait été élevé

[91] *Ibidem*, p. 30.

[92] *Encyclopaedia Judaica*, 1928—1934, II, p. 89—90.

[93] Bertrand Bareilles, *Les Turcs. Ce que fut leur empire*, Paris, 1917, p. 33.

[94] A. Galante, *Documents officiels turcs*, p. 195 (firman de Rebi ül-akhir 856 H)=(21 août—19 septembre 1452).

[95] Ašik Paša-zade, *Tarikh*, Constantinople, 1392, p. 191—192.

[96] A. Galante, *Documents officiels turcs*, *l.c.* (firman de Rebi ül-akhir 865 H).

[97] *Ibidem*, p. 195—196 (firman du 15 Du'l-kade 1106 H (=27 juin 1695) ; Ahmed Refik, *Hicri-i on ikinği asırda Istanbul hayatı* (La vie à Constantinople au XI[e] siècle de l'hégire), Constantinople, 1930, p. 16—17, doc. 25.

[98] *Islam Ansiklopedisi*, fasc. 25, Istanbul, 1959, p. 393, s. v. *Čiftlik*.

[99] Cf. J. von Hammer, *Des osmanischen Reiches Staatsverfassung und Staatsverwaltung*, p. 216, 258, 301 et suiv. L'avariz perçu d'une manière sporadique au début, fut élevé dans la mesure de la fréquence des guerres.

au rang de vizir, tandis que huit autres médecins juifs obtinrent le rang de pachas [100].

Par contre, par rapport à d'autres exemptions accordées aux Juifs par les sultans, le privilège des Alamans est unique en son genre, ainsi que le remarquait en 1864 le sultan Abdul Aziz [101].

Vu le nombre élevé de ses bénéficiaires qui se sont multipliés au cours des siècles, les exemptions accordées aux Alamans représentent un sacrifice considérable imposé au trésor ottoman eu égard aux services lointains rendus par leur aïeul à l'époque de la campagne de Suleyman le Magnifique en Hongrie (1526). Par ailleurs, elles constituaient une preuve éloquente de la considération dont jouissaient au XVI[e] siècle les Juifs appelés à remplir dans l'Empire Ottoman les fonctions économiques et les professions libérales pour lesquelles les Turcs semblaient ressentir moins d'intérêt, étant absorbés par les conquêtes.

La persistance de ces privilèges sans aucune modification de principe ainsi que leur reconnaissance pendant près de quatre siècles s'explique aussi par l'immobilité des prescriptions juridiques et des institutions judiciaires basées sur l'Islam. L'immobilisation de la société turque a servi à maintenir à l'ombre des institutions religieuses certains privilèges anachroniques qui furent respectés jusqu'à l'effondrement de l'Empire Ottoman envers et contre toutes les tentatives de modernisation et d'égaité introduites par le Tanzimat.

---

100 A. Galante, *Türkler ve Yahudiler* (Turcs et Juifs), p. 128

101 Idem, *Documents officiels turcs*, p. 168.

«LES VIES DES ROIS ET ARCHEVÊQUES SERBES» ET LEUR CIRCULATION EN MOLDAVIE

UNE COPIE INCONNUE DE 1567

ION-RADU MIRCEA

Dans la production littéraire créée par les peuples sud-slaves aux IX^{e}—XIV^{e} siècles — production du reste assez peu étendue — l'historiographie serbe se détache nettement par son originalité. Et dans le cadre de celle-ci, en tout premier lieu l'œuvre du métropolite Danilo (1270—1330) et de ses continuateurs, bien connue sous le titre de « Les vies des rois et archevêques serbes », que lui a donné son premier éditeur, G. Daničić, en 1866[1]. Cette œuvre s'inscrit dans la série des ouvrages historico-hagiographiques, inaugurée par les « vies » et « l'éloge » des fondateurs de l'Etat et de l'Eglise nationale serbes, dus à la plume de Théodose et de Domentien — véritables chefs-d'œuvre du genre.

Danilo, d'abord simple moine, ensuite higoumène du monastère de Chilandar au Mont Athos, évêque de Banja (1311—1315) et de Hum (1317—1323) et, enfin, archevêque (1324 — 1330)[2], se proposait, vers les années 1313 — 1314, de rédiger par écrit, d'après des informations orales, des témoignages contemporains et ses propres souvenirs, les biographies des rois serbes, depuis Uroš I^{er} jusqu'au roi Etienne Milutin, ainsi que les vies des archevêques qui avaient succédé à Sava Nemanja, jusqu'en 1317. Son travail fut repris par ses disciples et poussé jusqu'à Etienne Dušan ;

[1] *Животи краљева и архиепископа српских*, éditée par G. Daničić, Zagreb, 1866— ci-après, abr. *éd. Daničić*.

[2] Au sujet de Danilo, v. la préface de Nikola Radojčić à la traduction de Lazar Mirković, Архиепископ Данило, *Животи краљева и архиепископа српских* dans la collection, Српска књижевна задруга, série XXXVIII, n° 257, Belgrade 1935 ; ainsi que l'article du professeur G. Sp. Radojčić, dans « Enciklopedija Jugoslaviji », vol. II, 1956, Zagreb, p. 662. V. aussi *Историја народа Југославије*, vol. I, Belgrade, 1953, p. 494—495.

il prend fin brusquement, en 1345[3]. Quant aux « Vies » des métropolites et patriarches, elles vont jusqu'en 1376 (unique date mentionnée dans l'ouvrage), y compris la biographie détaillée de l'archevêque Danilo II.

Bien que rédigés dans l'esprit de la tradition hagiographique de leurs devanciers, alourdis par l'érudition des écrivains ecclésiastiques du Moyen Âge, ces textes littéraires ouvrent une nouvelle voie à la création balkanique de langue slave, grâce à leur conception fondée notamment sur les mémoires, ainsi qu'à l'ardent patriotisme qui les anime. Leurs auteurs (et dans une moindre mesure ceux qui écrivent les vies des patriarches) visent à magnifier l'Etat serbe dans la personne de ses chefs politiques et ecclésiastiques, en exaltant leur rôle positif, en passant sous silence ou en tâchant d'excuser leurs erreurs. Il va de soi que la première place est accordée aux « actions pouvant plaire à Dieu », car il convient de n'oublier ni l'époque, profondément religieuse, où ces « Vies » ont été rédigées, ni la formation ecclésiastique des lettrés qui en sont les auteurs. Et cependant, il y a un progrès nettement marqué au point de vue qualitatif par rapport à l'idéologie de l'époque, à savoir : le respect pour le fait historique, la description exacte de la société et des événements, l'effort visant à attester les mérites des héros et à atténuer ce qui pourrait ternir la gloire de la « patrie ». Des pages de ce « Sbornik », un message se détache pour nous, message révélant la peine que se donnaient ses auteurs afin d'offrir aux lecteurs l'exemple de la brillante époque des Némanides (1243—1354) au moment même où commence — après la mort d'Etienne Dušan — le démembrement féodal de l'Etat. Le texte même rend sensible cette intention ; et l'on constate chez celui qui a continué les notes sur les patriarches un changement d'attitude envers la politique serbe d'Etienne Dušan, qui éleva le siège métropolitain au rang de patriarcat [4]. Il déplore l'incongruité de la rupture avec Byzance et exalte la réconciliation en glorifiant les auteurs. Il semble donc que le « Sbornik » était achevé en 1345, tandis que les « Vies » des patriarches, rédigées dans un tout autre esprit, y furent ajoutées après cette date.

Mais le rôle joué par Danilo et ses successeurs dans la rédaction des « Vies », le processus de la constitution du « Sbornik », sa forme initiale et les additions ultérieures nous sont incomplètement connues, car les études entreprises à ce sujet laissent à désirer, comme le montre N. Radojčić[5], faute d'une recherche systématique des copies englobant cette rédac-

[3] L'histoire de la vie d'Etienne Dušan continue dans l'exposé ayant trait aux patriarches Joachim et Sava : сицєва повѣсть цари Стєфанѣ (*éd. Daničić*, p. 380).

[4] *Ed. Daničić*, p. 381 et suiv.

[5] La préface à la traduction de Mirković, p. XIX.

tion. G. Daničić, son éditeur de 1866, s'est borné à prendre pour bases de son texte des copies récentes, remontant au XVIII[e] siècle, accordant une attention moindre à celle du XVI[e] siècle conservée à Lvov, à cause de son contenu plus restreint. De même, bien qu'on connût la présence d'une quatrième copie faite en 1553 au monastère de Chilandar, elle demeura inutilisée et les chercheurs qui l'ont eue à leur disposition à la fin du XIX[e] siècle ne lui accordèrent guère plus d'intérêt.

De nos jours, les copies les plus anciennes en date, celle de Lvov et celle de Chilandar, se sont perdues. Ceci nous empêche de nous rendre compte des variantes qu'elles présentaient et de tenter la reconstitution des archétypes, ainsi que de la forme originale (prototype) du « Sbornik », uniquement d'après l'édition de G. Daničić. La connaissance d'une copie datée de l'an 1567, copie du chroniqueur moldave bien connu Azaria, apparaît donc d'autant plus précieuse.

LES MANUSCRITS CONNUS

L'œuvre de Danilo et de ses continuateurs nous était révélée jusqu'à présent par les quatre manuscrits susmentionnés : les copies de 1763 et de 1780, de la bibliothèque de l'église métropolitaine de Karlovac, faites d'après un « ancien manuscrit » (въ старомъ изводѣ)[6], conservé au monastère de Chilandar, copies auxquelles G. Daničić assigne les sigles *Ka* et *Kb* ; la copie de la bibliothèque de Lvov, avec le sigle *L* ; et la copie de Chilandar, rédigée en 1553 au monastère de Mileševo, que nous désignerons du sigle *H*.

a) La copie de 1763, écrite sur papier, in folio, 173 feuillets [7], outre la mention de la date et des conditions dans lesquelles elle fut écrite [8], contient d'autres mentions qui apportent des précisions sur la rédaction du texte remanié par le copiste et adapté au langage ecclésiastique slave du milieu du XVIII[e] siècle [9].

b) La copie de 1780 est rédigée en russe. On n'en connaît pas de description détaillée. Elle a appartenu au monastère de Chilandar, dont elle porte le sceau. En dehors du texte publié dans l'édition de 1866, elle renferme également un « Eloge » en vers et la « Vie du knèze Lazare », connus aussi grâce à d'autres manuscrits [10].

---

[6] *Ed. Daničić*, XII—XIII, notes marginales.

[7] Description succincte chez P. Šafařik, *Das serbische Schriftum*, Prague, 1865, p. 237 ; *éd. Daničić*, p. VI, XII, XIII.

[8] *Ed. Daničić*, p. V, VII.

[9] *Ibidem*, p. X ; v. aussi N. Dučić, *Разни записи*, dans « Starine », t. XXI, Zagreb, 1889, p. 128—129.

[10] *Ibidem*, p. VI et XIII.

c) La copie de Lvov, écrite vers le milieu du XVI[e] siècle en Moldavie, a été achetée en 1574 par un fonctionnaire de la chancellerie du prince Pierre le Boiteux, le scribe (uricar) Grégoire Iurașcu, à un certain prêtre de Hotin, «popa Ioan» [11]. Grégoire Iurașcu répara le manuscrit — usé d'avoir tant servi au long des années —, pour l'offrir ensuite au monastère de Sucevița, après sa fondation, c'est-à-dire après 1582 et avant 1587-88 quand cette pièce se trouvait déjà être la propriété dudit couvent [12]. A une date qu'on ne saurait préciser, cette copie disparaît du monastère, avec d'autres livres ; on la retrouvera plus tard, dans la bibliothèque de l'Université de Lvov [13]. Ce manuscrit nous est maintenant connu grâce seulement à des descriptions plus anciennes, car il s'est perdu de nouveau durant la seconde guerre mondiale (1944) [14]. Il était écrit sur papier, in octavo, 179 feuillets ; bien que rédigé en serbe [15], il comportait de nombreux éléments propres au slavon employé en Moldavie au XVI[e] siècle [16]. Quant à son aspect extérieur, nous manquons d'autres détails. Nous ne savons rien de son filigrane, ni des mentions qu'il devait porter à l'instar des manuscrits de cette sorte, qui permettraient des dates plus précises et faciliteraient des remarques sur sa diffusion. En ce qui concerne sa date de rédaction, G. Daničić juge — d'après la langue et la graphie — qu'il fut copié au XVI[e] siècle, bien que P. I. Šafařik le considère du XVIII[e], et que d'autres chercheurs l'attribuent au XV[e] siècle [17]. Heureusement, une

[11] Sur ces deux personnages, et notamment sur le scribe Grégoire Iurașcu, nous n'avons pas rencontré d'autres informations dans les sources documentaires et narratives de l'époque.

[12] Les notes du manuscrit chez Daničić, *op. cit.*, p. VI ; fac-similé chez E. Kalužniacki et A. Sobolevski, *Албом снимков съ кирилловских рукописей румынского происхождения* pl. 102, dans Энциклопедия славянской филологии. Приложение къ выпуску, 4, 2' Petrograd, 1916.

[13] On conservait dans cette même bibliothèque un volume des *Actes des Apôtres* du monastère de Sucevița, du 14 avril 1598 ; sa graphie caractéristique concorde avec celle de la copie *L* du Sbornik de Danilo (v. E. Kalužniacki et A. Sobolevski, *op. cit.*, pl. 106) et avec celle d'un *Evangéliaire* de 1586 conservé à la bibliothèque du monastère de Sucevița sous le n° 44/423 IV (Dimitrie Dan, *Mănăstirea Sucevița*, Bucarest, 1923, p. 64, n° 15, avec une erreur de date, « 1693 »).

[14] Communication officielle de la bibliothèque de l'Université de Lvov, du 25 octobre 1965. Nous remercions pour son obligeance le directeur de cette bibliothèque, M[r]. V. K. Potajčiuk, qui nous a communiqué ces données.

[15] P. Šafařik, *Das serbische Schrifttum*, p. 237, n. 195—242, n° 197, estime que ce manuscrit appartient au XVIII[e] siècle ; B. Dudik, *Archive in Königreich Galizien und Lodomerien*, Vienne, 1867, p. 123, se guidant d'après la description donnée par Antoine Petrouchevitch *Cod. chart. fol.* 179, *saecul. XV, famil. serbicae. litter. poloustav. Sig. I A 12*, le considère du XV[e] siècle. A. S. Petrouchevitch, *Каталог церковно-словенских рукописей и старопечатанных книг кирилловского письма, находящихся на Археологическо-библиографической выставцѣ въ Ставропигийческом заведени*, Lvov, 1888, pp. 10—11 : « du XVI[e] siècle, 179 pages, rédaction serbe, incomplet ». L'ancien catalogue de la bibliothèque de l'Université de Lvov, n° III 198, fournit des données sur le manuscrit, le considérant acheté en 7023 (1515) au lieu de 7083, et écrit au XV[e] siècle (« *manuscriptum ruthenium* », « *videtur esse Saeculi XV* »).

[16] V. Daničić, *op. cit.*, p. VI—XI.

[17] V. n. 15.

photo de la page de titre et des mentions précitées, publiée en 1916 [18], confirment la datation de G. Daničić.

Les trois copies que nous venons de décrire sont celles utilisées par G. Daničić dans son édition de 1866, pour laquelle il a utilisé celle de 1763, épurée des éléments dus à la rédaction russe, et complétée à l'aide de passages empruntés aux deux autres copies. L'éditeur marque en bas les variantes de langue, voire — parfois — celles de rédaction, qui sont souvent d'un contenu ample et significatif [19]. Ces différences de rédaction sont d'une grande importance pour l'étude de l'évolution du texte. Ainsi, le manuscrit de Lvov est plus restreint ; il lui manque la «Vie» de Danilo II[20], quelques passages des biographies d'Etienne de Dečiani [21], d'Etienne Dušan [22], du métropolite Eustathe I^er^ [23], auxquels s'ajoutent d'autres omissions de moindre étendue, dispersées dans le reste du « Sbornik » à partir notamment de la biographie d'Etienne Milutin [24]. Caractéristique pour la copie *L* est l'omission, dans le titre, du passage qui dans les copies plus récentes attribue à l'archevêque Danilo toute la partie concernant les rois serbes [25]. D'une importance égale est l'adjonction dans la copie *L* d'un épilogue à la « Vie » d'Etienne Dušan, absent des deux autres manuscrits [26]. Il y a aussi bon nombre d'omissions et d'amplifications dans la copie *Kb*, de 1780, par rapport à *L* et *Ka*, mais elles apparaissent seulement jusqu'au commencement de la biographie d'Etienne Milutin [27] ; le copiste a laissé de côté l'introduction de quatre pages de la narration sur la reine Hélène [28] et celle de trois pages de la narration sur Etienne Milutin [29]. C'est seulement après les huit premières pages de cette dernière biographie que les grandes différences entre la copie *Ka* et *Kb* disparaissent presque complètement, pendant que celles entre ces deux copies et la copie *L* arrivent à compter des pages entières [30]. Il s'ensuit qu'on ne saurait attribuer un prototype commun aux trois copies. Celles offrant entre elles le plus de similitudes au point de vue du contenu sont les copies du XVIII^e^ siècle (*Ka* et *Kb*), mais seulement après le premier

[18] V. n. 12.
[19] *Ed. Daničić*, p. X.
[20] *Ibidem*, p. 328, n. 1 et p. 377, n. 3.
[21] *Ibidem*, p. 206.
[22] *Ibidem*, p. 231.
[23] *Ibidem*, p. 292—293 et 307.
[24] *Ibidem*, p. 136, 151, 252, etc.
[25] *Ibidem*, p. 1.
[26] *Ibidem*, p. 231 ; G. Daničić mentionne dans sa n. 2 que le passage qui donne cependant une conclusion littéraire à cette « Vie » (fondée sur des généralités ne correspondant point à la réalité), a été « ajouté par une autre main ».
[27] *Ibidem*, p. 110.
[28] *Ibidem*, p. 54—58.
[29] *Ibidem*, p. 102—105.
[30] Nous avons en préparation une étude approfondie des rapports de ces copies avec la copie moldave de 1567.

tiers du texte. Leur prototype semble être « l'ancien manuscrit » dont la copie de 1763 [31] fait mention. Comment expliquer toutefois les ressemblances entre la copie *L* — la plus ancienne en date — et la copie *Ka*, dans la partie initiale du « Sbornik »? Seraient-elles le résultat des réductions voulues du texte de « l'ancien manuscrit » dues au copiste moldave anonyme? Ou bien avons-nous affaire à une deuxième version, différente de celle des manuscrits *Ka* et *Kb*, version d'où manquait la narration concernant l'archevêque Danilo II? Nous sommes enclins à accepter cette dernière hypothèse, puisque la partie finale de cette « Vie » — commune aux trois copies — semble indépendante du reste de la narration : outre son titre ordinaire, elle porte un second titre (« A propos de la mort de l'archevêque Danilo ») [32], fait unique dans le « Sbornik », titre qui revient à peu près identique dans les courtes mentions qui lui font suite, ce qui est un indice de leur unité de rédaction [33]. De même, le schéma de rédaction de la narration concernant la mort de Danilo II est semblable à l'exposé antérieur concernant Danilo I [34]. Nous avons donc une preuve que la rédaction du texte était toute autre avant l'intercalation de la « Vie » de Danilo II dans le « Sbornik ». Il se pourrait que les autres amplifications contenues par les copies *Ka* et *Kb* soient, elles aussi, de date plus récente, les unes issues de la plume des copistes du XVIII[e] siècle, les autres appartenant même à « l'ancien manuscrit » [35].

d) La quatrième copie est la plus ancienne en date et se trouvait au monastère de Chilandar dès l'an 1553 (« 7061 ») ; elle fut écrite, fort probablement, d'après un autre manuscrit, au couvent de Mileševo et dédiée au centre culturel serbe du Mont Athos [36]. A l'instar du manuscrit de Lvov, nous ne disposons, pour celui-ci non plus, que de descriptions lacunaires. Quant à son contenu, nous n'avons que les titres des chapitres respectifs, tels que Sava Chilandarec les a publiés en 1896. Le manuscrit in-folio, 210 feuillets, était rédigé en slavon ecclésiastique, avec l'orthographe de Constantin le Philosophe ; il porte le même titre que les autres copies (f. 1), mais, ensuite, il connaît différents titres pour la « Vie » de la

[31] Le titre de la « Vie » est différent dans les copies *Ka* et *Kb* (*éd. Daničić*, p. 328 et n. 1).

[32] *Ibidem*, p. 377.

[33] *Ibidem*, p. 378, 380, 384 : « A propos de l'avènement au trône de... » Les brèves mentions concernant les hiérarques antérieurs à Danilo II n'employaient que leurs noms (v. aussi la note suivante).

[34] *Ibidem*, p. 275 ; v. le même schéma de rédaction pour « Sava II », « Jacques », « Eustathe II », « Sava III » et « Nicodème » (*ibidem*, p. 273, 320, 322, 324).

[35] Peut-être, le manuscrit peu connu du monastère de Chilandar, de 1553 ; v. ci-après note 38.

[36] L'archimandrite Léonid dans « Glasnik srpskog učonog društva », t. XLIV[e], Belgrade, 1877 p. 247 ; N. Dučić, *Hilandarske starine*, dans « Starine », t. XXI[e], Zagreb, 1889, p. 128—129, qui donne les dernières lignes du manuscrit avec la date de 1376, juste de même que celles de l'*éd. Daničić*, p. 386 ; idem, dans Разни записи ; Sava Chilandarec, *Rukopisy a starotisky chilandarské*, dans « Vestnik české společnosti nauk », t. VI[e], Prague, 1896, p. 250.

nonne Hélène (f. 27^{v}), d'Etienne Milutin (f. 51^{v}), d'Etienne de Dečiani (f. 86), d'Etienne Dušan (f. 116) ; pour la seconde partie (f. 126), il donne seulement le titre et l'inscription sur la dernière page (f. 210^{v}). De nos jours, toute comparaison avec l'original est impossible, car, au début du XX^{e} siècle, ce manuscrit a disparu à son tour [37], de la bibliothèque du monastère. Les titres des chapitres et le final du texte nous indiquent, toutefois, que, dans ces grandes lignes, la copie *H* devait avoir un contenu identique à celui des autres copies connues, sans pourtant nous permettre de préciser le texte dont elle se rapprochait le plus [38].

Si l'on veut approfondir les rapports qui rattachaient ces copies à l'original et restituer le texte original, on ne dispose donc que de deux copies récentes et du texte fragmentaire de la copie *L*, tel que le signalait G. Daničić dans son édition. Du moins, telle était la situation jusqu'en 1965.

Les recherches entreprises par nous dans les bibliothèques des monastères du nord de la Moldavie en 1964-1965 ont abouti à la découverte au couvent de Sucevița, d'un manuscrit fort bien conservé, qui contenait « Les vies des rois et des archevêques serbes », copié en 1567. Il porte le numéro 17/420. Brièvement décrit par Démètre Dan, en 1932, dans la monographie de ce couvent [39], le manuscrit n'a pas eu l'heur d'attirer suffisamment l'attention des chercheurs, malgré son importance, à cause du titre — « Tzarstevnik » — sous lequel on l'avait signalé. Le fait provoqua une confusion quant à son contenu, car on le considéra, probablement, comme la copie d'une traduction slave du Livre des Rois de l'Ancien Testament, bien que l'indication : « chronique serbe », ainsi que le nom du copiste : « Azaria le moine » auraient dû inciter les spécialistes à rechercher un surplus d'information. Il fut naguère étudié aussi par le spécialiste renommé des manuscrits slaves de la Galicie autrichienne et de Bucovine, Antoine Petrouchevitch, celui qui a signalé également la présence de la copie de Lvov durant la première moitié du XIX^{e} siècle. Le manuscrit du monastère de Sucevița porte sur la page de titre une mention de sa main [40].

[37] G. Sp. Radojčić, *Старе српске повеље и рукописне књиче у Хиландару*, dans « Arhivist », II^{e} ann., t. II^{e}, 1952, Belgrade, p. 74.

[38] D'après le nombre des feuillets réservés à la deuxième partie du manuscrit *H*, par rapport à celui de la copie de 1567, il est à présumer que le premier comprenait aussi « La vie de l'archevêque Daniel II » et qu'il correspondait aux manuscrits *Ka* et *Kb*.

[39] D. Dan, *op. cit.*, p. 84, n. 26 : « *Tzarstvenik* » *de Daniel, chronique serbe, écrite sur pergament* < *sic* !>. *Il serait écrit par le moine Azarie à l'an 1567.*

[40] V. ci-dessus, note 15 : « Tzarstvenik de l'archevêque Danilo (Les vies des tsars serbes) » ... « J'ai vu dans le couvent de Sucevița en Bucovine une copie similaire du « Tzarstvenik ».

DESCRIPTION DU MANUSCRIT

Ecrit sur papier de bonne qualité de 31 × 20 cm, marqué au filigrane de « l'ancre dans un cercle, avec une étoile à six rayons »[41], le manuscrit comporte 29 cahiers (du cahier 29, il ne reste plus que deux feuillets)

Fig. 1. — Page du début du manuscrit d'Azaria, 1567.

et 227 feuillets, numérotés — probablement par A. Petrouchevitch —, ainsi que deux autres feuillets, ceux-ci non numérotés. Il lui manque le feuillet 147. La graphie est la semi-onciale ecclésiastique moldave, avec la page de 25 lignes écrites à l'encre noire, aux dimensions de 22 × 25 cm, tandis que les titres et quelques notes marginales sont tracés à l'encre rouge. Les paragraphes plus significatifs sont parfois marqués d'initiales rouges, dans le texte ou hors-texte — lorsque le paragraphe commence à la ligne.

L'unique ornement du manuscrit, en dehors des lettres enluminées, est constitué par un frontispice (f. 1). Celui-ci comporte une rangée de

[41] C. Briquet, *Les filigranes*, I, Paris, 1907, n° 548, 549, 553, 554, 558; papier italien fabriqué en 1559—1563.

Fig. 2. — Dernière page, à annotations, du manuscrit d'Azaria, 1567.

cercles entrelacés et liés entre eux par des X, s'achevant à leurs quatre extrémités par des fleurs selon une ornementation habituelle en Moldavie [42]. Cercles et lignes dessinent des sarments enlacés, au contour à l'encre rouge et colorés en or et noir, se détachant de la sorte sur le blanc du papier. La simplicité de l'ensemble rappelle les vignettes des impressions d'époque. Une croix avec le monogramme (Ic. Xc.) surmontait le frontispice. Les proportions de celui-ci et sa mise en page, ainsi que l'élégante simplicité du dessin trahissent les dons artistiques du copiste, visibles d'ailleurs dans le reste du manuscrit. Sous le frontispice, la première ligne du titre est écrite en lettres de grandes dimensions, or sur rouge ; les trois autres sont de l'écriture ordinaire du texte, à l'encre noire, mais mélangée d'or. L'aspect somptueux de cette copie est accentué par les rares initiales or sur rouge (f. 1^v, 66^v, 158, 218) ou seulement rouges, parfois ornées de quelques points noirs (f. 15, 34^v, 109, 186, 199^v, 219, 220^v, 221^v, 222^v, 225), au commencement de chaque biographie. Les lettres initiales de chaque partie du « Sbornik » sont dessinées avec une ornementation discrète (B, Б), les autres initiales demeurant tout à fait simples et ne se distinguant du reste des lettres que par leur dimension (П 7 fois, C 3 fois et Д, Г, И, chacune une fois).

Sous le rapport de la technique de l'écriture, notons que le manuscrit compte bon nombre de reprises sur une lettre, que le copiste corrige soit en rasant soit en barrant d'un trait la faute, corrigeant également ou ajoutant entre les lignes les omissions. Parfois, certains mots, voire des phrases assez longues, sont répétés sans qu'on les eût barrés ensuite. D'autres fois, l'omission mutile en partie un mot, peut-être même des mots entiers, sans qu'elle soit complétée. Il semble donc que le texte, une fois écrit, ne fit point l'objet d'une révision. Dans des cas très rares, certaines omissions sont corrigées par des notes marginales.

La reliure du manuscrit est caractéristique pour les XVI^e — XVII^e siècles : elle comporte deux plaques de bois, fixées par un cordonnet auquel on a cousu les cahiers, et revêtues de peau brune. Ces couvertures étaient ornées de fleurs, de traits et de médaillons au vautour bicéphale imprimés au fer à chaud. Un donble encadrement à éléments floraux délimite un espace rectangulaire, décoré à son tour de diagonales et de fleurs aux intersections et aux extrémités. Une mention faite dans la graphie de l'époque sur la dernière plaque de la reliure marque la date « 7078 [1570], le 4^e jour du mois de Mai ». On dirait donc que la reliure fût exécutée peu après le moment où la copie a été achevée, c'est-à-dire entre 1567 et 1570.

---

[42] Le motif de type IV d'après Emil Lăzărescu, *Trei manuscrise moldoveneşti de la Muzeul de artă al R.P.R.*, dans « Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare. Culegere de studii îngrijită de M. Berza » Bucarest, 1964, p. 544 et 588.

Mais ce manuscrit n'est point une simple copie. Son originalité réside dans le fait que sa rédaction en médio-bulgare est unique parmi les copies connues. Il est vrai que le moine Azaria a dû employer, selon toute probabilité, un archétype rédigé en serbe — à l'instar de la copie *L* — qu'il ne suit pourtant pas servilement, mais qu'il adapte à la langue littéraire propre aux écritures et aux lettrés moldaves : le slavon ecclésiastique de rédaction médio-bulgare, avec des éléments propres aux pays roumains. Cependant, la différence ne réside pas seulement dans la transposition du texte dans l'orthographe médio-bulgare, qui remplace certains mots ou formes grammaticales, selon ses besoins. Azaria intervient même dans le style de la narration, puisqu'il rédige autrement certains passages, remplaçant, lorsqu'il le juge nécessaire, un mot — et pas toujours avec un synonyme — voire une forme syntactique ou morphologique ; il introduit des mots nouveaux (il s'agit ordinairement de conjonctions, de pronoms, d'adverbes, etc.) et souvent, aussi il renonce à certains termes. En plus cette sorte d'omissions représente parfois des lignes entières, omissions dont bon nombre sont dues aux erreurs du copiste, à son incompréhension du prototype et souvent aussi au désir d'écourter l'exposé.

Malgré ces différences, le manuscrit d'Azaria (sigle *Az*) ne s'écarte pas trop de la copie *L*. On y rencontre, dans leur grande majorité et à peu de différences près, les variantes de celle-ci, notées par G. Daničić, dans sa préface à l'édition de 1866, ainsi que dans les notes du texte. Et quand il s'agit de différences, par rapport à la copie *L*, le copiste est d'accord avec celles des copies *Ka* et *Kb*. En ce qui concerne le parallélisme avec la copie *L*, il se manifeste notamment par l'omission des passages susmentionnés, de l'ample « Vie » de Danilo II et tout d'abord celui du titre initial se rapportant à l'auteur.

LE TEXTE

D'après son contenu, le manuscrit se divise en deux parties : les biographies des rois — 157 feuillets, dont le feuillet portant la fin de la « Vie » d'Etienne Dečiani et le commencement de celle de son fils, Etienne Dušan s'est perdu (f. 147) ; les biographies détaillées des archevêques Arsène, Joannice et Eustathe I, suivies d'une série de notes brèves, mentionnant la durée de leur pontificat (années et mois) et la date exacte de la mort des huit autres prélats serbes (70 feuillets), comme il suit :

f. 1 « *La vie et l'existence et l'histoire des actions agréables à Dieu des très pieux rois des pays de Serbie et de la Côte* » (Житїє й жйзнь <и> повѣсти богооугωдни дѣанїи Христолюбивыхь краль сръбскыѧ й поморскыѧ земли) — tel est le titre de la première partie. Une explication lui fait

suite, rédigée sous forme d'un sommaire généalogique, depuis Etienne Nemanja jusqu'à Etienne Dušan. Tout comme dans la copie *L*, on n'y trouve aucune mention de l'archevêque Danilo en tant qu'auteur de cette partie.

f. 10 Succincte biographie d'Uroš I, sans titre (comme dans la copie *L*).

f. 15 *Le 12ᵉ jour du mois de mars. La vie agréable à Dieu du très vénérable roi Etienne < Dragutin > de Serbie et moine Théoctiste. Bénissez, Père!* (Мѣсеца мартїа вї дьнь. Житїе богоугодно благочьстиваторалѣ Стефанасрьбскаго, и монаХ Өеѡктиста. Благослови ѡтьче).

f. 34ᵛ *Le 8ᵉ jour du mois de février. La vie agréable à Dieu et l'existence immaculée de notre bien vénérable dame, la bienheureuse nonne Hélène. Bénissez, Père!* (Мѣсеца февраріа и҃ дьнь. Житїе богоугодно и жизнь непорочна благочьстивїꙗ госпожде наше, блаженїꙗ монаХїꙗ Єлены. Благослови ѡтьче).

f. 66ᵛ *La vie et l'existence du roi bien vénérable et adorateur du Christ Etienne Uroš < Milutin >, né saint et puissant et par < la grâce de > Dieu seigneur autocrate, petit-fils de saint Siméon Nemanja et neveu au deuxième degré du premier roi couronné Etienne, fils du grand Etienne Uroš. Bénissez, Père!* (Житїе и жизнь благочьстиваго и Христолюбиваго и свѣторѡднаго и крѣпкаго и самодрьжавнаго съ богомъ господина, кралѣ Стефана Оуроша, прѣвноука свѣтаго Симеѡна Неманѣ и вноукь в прьвовѣнчанаго кралѣ Стефана, сынь великаго Стефана Оуроша. Благослови ѡтьче).

(En bas de la page) *le 29 Octobre* (ѡк<товріа> кд҃ дьнь).

f. 109 (en bas de la page) *Uroš trois* (Оурошь третїи)

f. 147 Le titre de la biographie d'Etienne Dušan s'est perdu avec cette page.

f. 158 *Narration des vies des très saints archevêques des pays de Serbie et de la Côte* (Сказанїе о житїи прѣѡсвѣщенныХь ꙗрХїепископь срьбскыꙗ и поморскїꙗ землꙗ) L'auteur indique ensuite le but et le contenu de cette partie; il donne, notamment, le nom de ceux qui se sont succédés après Saint Sava sur le siège archiépiscopal, leur vie, les actions pieuses qu'ils ont accomplies, ainsi que les années durant lesquelles ils ont dirigé l'Eglise serbe et la date de leur mort.

f. 186 *Sava deuxième, archevêque de Serbie* (Сава в҃, ꙗрХїепископь срьбскын).

f. 199ᵛ *L'obit de st. Eustathe, archevêque de Serbie. Bénissez, Père!* (Памꙗть свѣтаго Єустатїа, арХїепископа срьбскаго) et, en haut de la page, *le 4 Janvier* (Ген<аріе>д҃ дьнь)

f. 218 *La parole (discours) du patriarche < sic ! > Jacques. Bénissez, Père !* (Іакова патріарХа слово. Благослови ѡтьче)

f. 219 *L'archevêque Eustathe deuxième* (в҃ Єустатїе, ꙗрХїепископ)

f. 219^{v} (en bas de la page) *L'archevêque Sava troisième* (г҃ Сава архієпископь)

f. 220^{v} *L'archevêque Nicodème* (Нікодим архієпископъ)

f. 221^{v} *A propos de la mort de l'archevêque Daniel* ('О прѣставленни архієпископа Данїила)

f. 221^{v} *A propos de la mort < sic ! > du premier patriarche des Serbes, Ioannice* ('О прѣставленни а҃-го патрїарха србълем 'Іωаникїа)

f. 222^{v} *A propos de la mort < sic ! > du deuxième patriarche des Serbes, kyr Sava* ('О прѣставлéнїи в҃-го патрїáрха србълем, кѵр Савѫ)

f. 225 *A propos de l'avènement du troisième patriarche, kyr Ephraïm, avec la bénédiction du patriarche de Constantinople et de son synode* ('О поставлéнни третїаго патрíарха кѵр Єфрема, съ благословенїем партрїарха цариградскаго и съборωм его)

Des notes dues à plusieurs mains ont contribué à sortir ce manuscrit de l'anonymat, en nous permettant de suivre son histoire jusqu'à l'heure actuelle. Ces notes appartiennent à trois catégories : a) des notes marginales, visant à l'amélioration du texte ; b) des notes révélant la date où le manuscrit fut rédigé ou celle de sa donation au monastère de Sucevița et les noms des personnes qui l'ont employé ; c) des exercices calligraphiques sur des feuillets surajoutés ou sur les couvertures.

a) L'auteur ou les lecteurs ont introduit dans le texte certaines rectifications marginales, plus ou moins développées (respectivement f. 55^{v} et feuillets : 13, 38, 73^{v}, 122, 137^{v}, 139, 148^{v}) ; ou bien ils ont attiré l'attention sur le texte, indiquant le numéro du feuillet de chaque « Vie » (f. 1^{v}, 15, 34,^{v} 67, 109, 158, 186, 200, 218, 219, 220^{v}, 222, 223, 225), ce qui atteste le caractère de cet ouvrage employé pour la lecture au réfectoire ; ou encore, ils ont numéroté à l'encre rouge les cinq miracles accomplis par les reliques de l'archevêque Arsène (f. 181, 182, 182^{v}, 183^{v}, 185).

b) Les notes les plus significatives sont celles d'Azaria et celle du donateur, le métropolite Georges Movilă.

La dernière ligne du feuillet 227^{v} a été effacée pour ne laisser que la date ... в лѣто ҂зое («... durant l'année 7075 »), c'est-à-dire 1567. Heureusement, A. Petrouchevitch, qui a examiné le manuscrit avant cette mutilation, nous a donné des indications en ce qui concerne le feuillet 1 :

Царственник Даниила Архс. Србск. списанъ монахамь Азариемъ 1567 года, поллуставою на 229 листах. А. Петрушевитъ.

Manquant sur les lieux des moyens modernes fournis par l'examen de laboratoire, notre essai de déchiffrer la partie effacée de l'original était voué à l'échec. Mais nous avons tous les motifs de faire confiance à la précision de la lecture du savant ukrainien : les mots « moine Azaria » ne sauraient être un produit de son imagination, puisque le monde scientifique ignorait, jusqu'en 1909 — moment où le slaviste Ion Bogdan a

édité l'œuvre du chroniqueur moldave [43] — l'époque où Azaria avait vécu et son rôle dans l'historiographie slavo-roumaine. On peut donc attribuer à Azaria cette transposition des « Vies » en médio-bulgare.

La note du donateur commence immédiatement au-dessous de celle du copiste. Elle compte quatre lignes de ce côté-là et se poursuit sur le côté intérieur de la page :

† Сїи лѣтописєц кѹпи єго Гєωргїє Могила митрополит Соүчавскїи и дадє єго въ монастири ωт Сѹчєвици, идєж(є) єст Храм Въскр(ъ)сєнїє Г(оспод)а Б(ог)а ї Сп(а)са нашєго Іcү(са) Х(рист)а и кто възХощєт єго възѣт ωт монастир(и), да бѫдєт проклѧт ωт (свє)т(о)го Храма (*Cette chronique a été achetée par Georges Movilă, métropolite de Suceava, et offerte au monastère de Sucevița, où est la demeure de la Résurrection de Notre-Seigneur Dieu et Rédempteur Jésus-Christ* ; *et que celui qui tenterait de la soustraire audit monastère soit maudit par la sainte demeure.*)

La date de cette note, qui semble être l'autographe du grand amateur de lettres et fondateur du couvent de Sucevița, et par conséquent celle de la donation, ne saurait être précisée qu'en se guidant d'après la période du pontificat de Georges Movilă (1587—1605). Il s'agit plus vraisemblablement de la décade 1587—1596, décade durant laquelle ses donations de livres sont très nombreuses.

Une autre note marginale se rapporte à un « archi-métropolite de Moldavie, Grégoire Movilă » ; elle se trouve sur la page intérieure du feuillet 40 :

† Григриє Мώгїла а(р)Химитропωлит Соүчавскї м(ѣсє)ца мар(тїа) д҃ ҂заі҃. (« † *Grégoire Movilă, archi-métropolite de Suceava, le 4 du mois de Mars, 7011* »). A en juger d'après sa graphie, ce bref texte semble appartenir au XVII^e siècle. Pourtant l'identification de ce métropolite se heurte à l'impossibilité de la date (1503), puisque cette année il n'y avait d'autre métropolite en Moldavie que Théoctiste, et que l'unique métropolite Grégoire de l'époque a été un certain Grégoire Roșca, qui vécut en 1541—64. Au cas où l'on admettrait une erreur de chiffre, à savoir 7111 (1603) [44] au lieu de 7011, le métropolite en question ne serait plus Grégoire, mais Georges Movilă. Il se peut tout aussi bien qu'il s'agisse d'un faux de lettré, désireux d'assurer le prestige d'une plus grande ancienneté à ce manuscrit.

Les trois autres notes (f. 109^v, 142^v, 225^v), placées toujours en marge du texte, révèlent le nom de l'un des lecteurs du manuscrit, qui écrit la mention : « *Bilăi a lu là* » (Билъи чєтал єст тѹка ; † Билъи чєтал та тѹка

---

[43] Ion Bogdan, *Letopisețul lui Azarie*, Bucarest, 1909.

[44] D. Dan, *loc. cit.*, donne la traduction de la note, mais au lieu de « Grégoire », il donne le nom de « Georges », avec l'année « 7073 » (1565).

ou encore Билѣи чїтал тꙋка ... сърбїн). La graphie indique un lettré du XVII^e siècle, dont l'écriture est assez malhabile.

Le nom de *Bilăi* était usité dans le nord-ouest de la Moldavie. Il fut porté tour à tour par : un grand « vornic », en 1577—1609 ; un certain « diak », en 1623 — celui-ci ne figure point en tant que rédacteur d'actes publics, mais il était apparenté au scribe (« uricar ») de la chancellerie princière, Cîrstea Mihăilescu (1572—1593) ; un « pan Siméon Bilăi » — mentionné comme important donateur du monastère de Sucevița [45], ainsi que par d'autres possesseurs de domaines de moindre importance. Au stade actuel des recherches, on ne saurait encore préciser quel est celui d'entre tous qui aura pu lire cet ouvrage. Cependant, nous sommes enclin à supposer qu'il doit plutôt s'agir du scribe — « diak » — Bilăi qui vécut durant les trentes premières années du XVII^e siècle. Quant au terme сърбїн, dont la lecture semble douteuse, on pourrait l'interpréter plutôt comme une allusion à la langue slave du manuscrit, désignée sous le nom de « sîrbească » dans les pays roumains, qu'à l'origine du lecteur.

c) La première couverture en bois comporte quelques notes en russe, d'ailleurs sans importance, datées du XVIII^e siècle [46].

Le feuillet surajouté à la fin du manuscrit servit vers la fin du XVI^e et le commencement du XVII^e siècle à d'innombrables exercices de calligraphie. Nous ne pensons pas qu'il y a lieu de les reproduire entièrement ici ; il nous faut cependant signaler une vieille note, datant de cette époque et rédigée en roumain :

† Ї ꙋг(н) за чїнгѫторе

† Ѕ тал(ере) за лѣкѫц(н)

La seconde couverture en bois comporte deux notes importantes pour le cercle de lettrés où ce manuscrit circulait :

I. В л(ѣ)то зо҃н м(ѣ)с(е)ца Маиа Д҃ д(ь)нїн. Бл(а)го... (*L'année 7078, le 4^e jour du mois de Mai. Bien ...*)

II. † Бъ д(ь)нн вънѫже бѣХѫ Хр(н)стїане ѡт тогдашнаго ц(а)рѣ Рнмскаго Антоннна погана съща... († *Du temps où les chrétiens étaient persécutés par l'empereur d'alors de Rome, Antonin, qui était païen*).

Ces deux notes révèlent certaines préoccupations de chronologie de la part de ceux qui les ont rédigées et leurs connaissances particulières en ce qui concerne la phase initiale du christianisme.

Une dernière note est constituée par le titre même, écrit dans trois cartouches, sur les tranches du livre :

Цар — ствє — ннк

[45] D. Dan, *op. cit.*, p. 174.

[46] Le Monastère de Sucevița était dédié au Grand Skite de Galicie ; c'est pourquoi grand nombre de moines ukrainiens ont vécu en Bucovine durant les XVII^e—XIX^e siècles.

Le titre de « *Tzarstvenik* » paraît également dans la copie (*Ka*) de 1763 ... сїѧ свѧтаѧ книга Царставникъ или Родословъ ... et c'est ce qui a permis à A. Petrouchevitch et à D. Dan de considérer notre manuscrit comme tel.

Avec le manuscrit d'Azaria, le nombre des copies d'après les « Vies des rois et archevêques serbes » monte à cinq ; mais à l'heure actuelle, les chercheurs n'ont à leur disposition que les deux copies du XVIII^e^ siècle, de l'église métropolitaine de Karlovac et celle du monastère de Sucevița qui demeure ainsi la plus ancienne (1567).

La valeur de ce dernier manuscrit, pour l'étude de l'œuvre historique de Danilo est incontestable, non seulement parce qu'il introduit dans la discussion une copie du XVI^e^ siècle, mais encore parce qu'il permet dès à présent quelques remarques préliminaires, d'une portée particulière. Tout d'abord, la copie de 1567 fait preuve d'une similitude frappante avec la copie *L*, posant de la sorte la question de l'existence d'une version abréviée, que nous pourrions appeler « moldave », d'après le milieu savant où elle avait cours. Ses traits caractéristiques sont l'absence de l'ample exposé consacré à la carrière et à la personnalité de Danilo II (d'ailleurs très important pour la compréhension des événements et la connaissance de la vie de l'auteur de quelques-unes de ces biographies des monarques et des prélats serbes), ainsi que de certains passages d'une valeur plutôt littéraire et stylistique, qu'historique. L'archétype moldave serait plus vieux que celui ou ceux dont se sont servis les copistes de 1763 et de 1780, si l'on acceptait l'hypothèse suivant laquelle la présence de ces passages dans les autres copies, plus récentes, correspond en réalité à des interpolations. Il est avéré que le « Sbornik » a dû subir différentes rédactions et interpolations [47]. La chose est facile à saisir à l'examen attentif du texte édité en 1866. Les interpolations les plus évidentes sont celles introduites dans la copie *Kb*, la plus récente en date, celle qui comprenait aussi des ouvrages littéraires de beaucoup ultérieurs — l'« Éloge » et la « Vie du knèze Lazare », par exemple, que G. Daničić, a éliminé dans son édition.

L'aspect archaïque de la version moldave relève aussi de son caractère prononcé de *lectio* (lecture au réfectoire) [48]. L'exposé est maintes fois interrompu par la formule « Bénissez, Père ! », qui représente une manière de solliciter du chef de la collectivité monacale la permission de donner lecture à l'une de ces « Vies », le jour de l'obit. Si chez les copies récentes (*Ka* et *Kb*) on la trouve employée après les titres de la première partie [49] (et réitérée dans la copie *Ka* après le titre de l'histoire d'Etienne Milutin) [50], les copies *L* et *Az* en font par contre usage plus souvent (« Vie »

[47] V. Nikola Radojčić, *op. cit.*, p. XVII

[48] Danilo parle d'un « réfectoire plein de livres » (*éd. Daničić*, p. 3).

[49] *Ibidem*, p. 1.

[50] *Ibidem*, p. 102, comme dans les copies *L* et *Az*.

d'Hélène, titre de la seconde partie, « Vie » d'Eustathe)[51]. Chez *Az*, on la retrouve encore dans deux autres lectures, celles concernant les « Vies » d'Etienne Dragutin et de l'archevêque Jacques. Mais cette forme de *lectio* ne saurait nous faire oublier le caractère historique du « Sbornik ». De leur côté, ses contemporains ne le négligeaient pas, non plus, puisque les possesseurs des copies *L* et *Az* — le scribe Grégoire Iurașcu et le métropolite Georges Movilă, qui vécurent au XVIe siècle — les considéraient des Chroniques (Лѣтописєць) comme le révèle leurs notes, tandis que les copistes serbes de 1553 et du XVIIIe siècle, qui les appelaient « Rodoslov »[52].

D'autre part, la copie *Az* offre une importance linguistique, pour les études de philologie slave. Le moine Azaria — comme nous l'avons déjà affirmé — a accompli une œuvre minutieuse, mais pas entièrement réussie, de transposition en slavon d'un archétype de rédaction serbe — le slavon étant connu et employé de préférence par le monde des lettrés dans les pays roumains. Ce manuscrit met à la disposition des slavistes un texte ample, qui leur permettra d'y puiser des données nouvelles concernant le slavon — qui était la langue littéraire du pays au XVIe siècle — et de préciser la méthode selon laquelle s'élaboraient les œuvres littéraires slavo-roumaines. Ce document vient s'ajouter, de la sorte, à la liste des vieilles chroniques moldaves de l'époque.

Au point de vue historique, outre son importance pour l'étude des « Vies des rois et archevêques serbes », ce manuscrit moldave de 1567 jette une lueur nouvelle sur un moment important de l'histoire de la culture roumaine au XVIe siècle.

A cette époque, des changements profonds interviennent dans l'évolution de la littérature roumaine. Un intérêt prononcé se dessine maintenant envers les problèmes se rattachant à l'actualité politique. Les préoccupations envisageant l'histoire en tant que genre littéraire n'étaient pas chose nouvelle : elles avaient eu cours par le passé également. Mais, à côté des versions slaves des anciennes annales byzantines ou des chroniques vieillies d'un Manassès ou d'un Hamartolos, qui faisaient remonter l'histoire de l'Empire romain d'Orient jusqu'aux origines bibliques du monde, les hommes de lettres, animés d'un esprit plus réaliste, tournaient leur attention vers les événements qui se passaient dans leur propre pays ou dans les pays du proche voisinage. Ces préoccupations innovatrices se font remarquer et sont surtout attestées en Moldavie. Les chroniqueurs

---

[51] *Ibidem*, p. V et VI ; « Starine », XXI, Zagreb, 1889, p. 129.

[52] V. P.P.Panaitescu, *Les chroniques slaves de Moldavie au XVe siècle* (« Romanoslavica », I, Bucarest, 1958, p. 150—151).

Macaire, Euthime et Azaria lui-même rédigent des ouvrages littéraires, où ils retracent les événements du règne de Petru Rareş et de ses successeurs, de celui d'Alexandru Lăpuşneanu, en employant encore le style prétentieux et rhétorique des écrivains byzantins. Ils brossent des portraits avec des images prises ailleurs — par exemple à la chronique de Manassès —, ils énoncent des jugements de valeur notamment sur les problèmes d'actualité, parmi lesquels en tout premier lieu se place la pression ottomane, exercée aussi bien sur les princes que sur le pays. Cependant, leurs préoccupations historiques embrassent également le passé des pays subjugués de la Péninsule balkanique, leur historiographie. Cet intérêt des lettrés et de la haute société dont ils faisaient partie, en tant qu'hommes de cour et prélats, se justifie aussi d'une autre manière. A partir du XVI^e siècle, c'est en Valachie, en Moldavie et en Transylvanie que l'émigration serbe trouve un abri [53]. Un rôle primordial pour l'histoire politique et culturelle revient maintenant à l'alliance, par les femmes, des princes roumains avec la famille du despote Branković. C'est ainsi que l'on verra accéder au trône, aux côtés de Neagoe Basarab, de Petru Rareş ou d'Alexandru Lăpuşneanu, les princesses Despina-Militza, Roxande et Kiajna en Valachie, ou Hélène Brancović et sa fille Roxande en Moldavie. Et l'on verra sur-le-champ s'agiter autour d'elles les descendants des « despotes » ou de la dynastie des Balšić — qu'elles aideront, en les stipendiant et en les dotant de domaines importants. Toute cette parenté vient accompagnée de ses clients, hommes de confiance et, notamment, écrivains d'actes et de livres et apportant avec ses biens de vieux manuscrits d'une valeur inestimable. Ainsi s'explique la présence en Roumanie de manuscrits ayant appartenu à Branko Mladenović (1346), au patriarche Sava de Peć (1399—1420), à l'ex-despote Georges Branković — devenu en 1504 métropolite à Tîrgovişte — ou au despote Etienne Berislavić (1520—1535), etc. [54]. Ainsi commencent, vers la moitié du XVI^e siècle, à circuler des copies des œuvres de la littérature historique serbe — annales et chroniques —, sorties de la plume des calligraphes moldaves. « Vies » et « Eloges » des rois et hiérarques — à l'instar de ceux rédigés par Domentien, Théodose, Grégoire Tzamblac, etc. — sont maintenant multipliés en territoire roumain. C'est de cette manière et dans cette ambiance, à coup sûr, que fut copié le « Sbornik » contenant les biographies des rois et des archevêques serbes des XIII^e et XIV^e siècles, tout d'abord par « l'un de ces Serbes qui ont non seulement vécu mais sont nés et ont

---

[53] V. Ion-Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI^e siècle*, dans la « Revue des études sud-est européennes », t. I, n^{os} 3—4, Bucarest, 1963, p. 377—419.

[54] *Ibidem*, p. 401—407.

grandi dans les pays roumains »[55] (copie de Lvov), et ensuite par un autochtone, le moine Azaria. En Moldavie, l'œuvre de Danilo II et de ses continuateurs n'était pas étudiée seulement comme une lecture nouvelle et intéressante ; par elle on apprenait à connaître les aïeux des princesses moldaves et de leurs descendants, on évoquait l'époque brillante de quelques monarques orthodoxes particulièrement importants ; et une auréole de gloire enveloppait ainsi les familles princières.

De plus, « Les vies des rois et archevêques » magnifiaient, en les décrivant, leurs luttes vaillantes pour la patrie et la chrétienté, pour une affirmation nationale. C'était là un encouragement dont la Moldavie ressentait vivement le besoin en ces moments difficiles.

Le fait que l'ouvrage a connu une certaine diffusion est, aussi, particulièrement frappant ; il a été lu par des hommes de lettres — comme le scribe Grégoire Iurașcu —, par des membres du clergé — comme ce prêtre de Hotin appelé « popa Ioan » (1574) ou le métropolite Georges Movilă — , par bien d'autres personnes encore, de moindre importance, comme Bilăi [56] ; mais il a été lu peut-être aussi par des personnages de cour. En effet, l'aspect élégant de la copie d'Azaria ne saurait s'expliquer autrement que par le fait qu'elle était rédigée à l'usage de la cour, car on mettait à l'ordinaire moins de soins à la copie des simples ouvrages hagiographiques. Retenons d'autre part cet autre fait : le monastère de Sucevița, fondé par la famille princière des Movilă, concentrait dans sa bibliothèque deux copies de cet ouvrage, dont l'une, celle de 1567, était transposée dans une rédaction courante, le médio-bulgare, afin de lui assurer une plus large diffusion.

La copie de 1567, due à la plume de l'un des rares auteurs roumains de langue slave, jette une lumière nouvelle sur la personnalité d'Azaria. Ce moine n'était pas seulement un lettré avec tous les défauts inhérents à la régression de l'importance de la langue slave au profit du roumain [57]. Calligraphe et artiste très bien doué, connaisseur de la littérature historique serbe et byzantino-bulgare, disciple du chroniqueur Macaire, évêque de Roman — et peut-être aussi de son successeur, le métropolite Anastase — Azaria a vécu dans l'entourage des hautes personnalités politiques et culturelles de l'époque. L'on peut supposer qu'il entretenait des rapports avec la cour d'Alexandru Lăpușneanu et de son épouse, Roxande — cour à l'abri de laquelle vivaient les parents et les serviteurs serbes de la prin-

---

[55] G. Daničić, *op. cit.*, p. VIII

[56] V. ci-dessus, p. 407.

[57] I. Bogdan, *Letopisețul lui Azarie*, p. 28 et suiv. P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-romîne din sec. XV—XVI, publicate de Ion Bogdan*, Bucarest, 1959, p. 126—9.

cesse [58], qui nourrissaient le souvenir des temps révolus et fort probablement l'espoir d'un revirement politique en leur faveur.

En tout cas, grâce à cette copie d'Azaria nous disposons maintenant — enfin ! — d'une date précise, qui permet de situer son activité dans le temps. Et en même temps, cette copie est un ample document de la langue et de la littérature de l'époque, servant de point d'appui à l'exploration de son horizon historique. Somme toute, il s'agit d'un nouveau maillon de la chaîne qui lie en un tout organique la culture commune du sud-est européen.

---

[58] V. Ion-Radu Mircea, *op. cit.*, p. 394 et 397.

LA FONDATION DE L'« ACADÉMIE GRECQUE » DE BUCAREST. LES ORIGINES DE L'ERREUR DE DATATION ET SA PÉNÉTRATION DANS L'HISTORIOGRAPHIE*)

VICTOR PAPACOSTEA

II

1. *Şerban Cantacuzino et le « stolnic » Constantin Cantacuzino se plaignent de ne pas trouver de professeurs à Bucarest pour leurs fils.* Des documents contemporains très précis, émanant de personnages de premier ordre, parlent de la crise de professeurs qualifiés, tant au point de vue intellectuel que pédagogique, du temps de Şerban Cantacuzino. Ainsi, dans une lettre inédite [1] du prince de novembre 1686, adressée à Ioannis Karyophyllis, le grand chartophillax de la patriarchie œcuménique, on voit la grande carence de professeurs à cette époque-là, puisque le prince même n'en avait pas pour son fils. Il y demande à l'érudit théologien de lui envoyer un professeur fort capable de Constantinople. Il le supplie de s'en occuper, de « hâter cette acquisition et de lui en écrire immédiatement, car en attendant l'enfant demeure les bras croisés » [2]. Il en résulte qu'à Constantinople, non plus, il n'y avait pas beaucoup de bons professeurs disponibles à s'engager en Valachie, fût-ce même à la cour du prince. Plus loin, Şerban Cantacuzino dit à Karyophyllis que, entre-temps, il a entendu parler d'un maître que Dumitraşcu Cantacuzino avait comme

*) Cette étude étant posthume, quelques notes ont été complétées par C. Papacostea Danielopolu.

[1] L'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. 974 (Codex Critias-Ralli), f. 89ʳ—93ʳ. Şerban Cantacuzino, prince de toute la Hongrovalachie écrit à Ioannis Karyophyllis « grand logothète », le 8 novembre 1686 (Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, nº 54).

[2] *Ibidem*, f. 91ʳ.

précepteur pour ses enfants et il insiste, faute de mieux, de le lui envoyer[3]. Şerban Cantacuzino lui annonce également qu'il a fait le nécessaire pour que l'agent du pays obtînt l'ordre de passage pour le professeur et qu'on mît une voiture à sa disposition pour l'amener à Bucarest. D'ailleurs, comme il ressort de cette lettre, Şerban Cantacuzino s'est adressé, au sujet du professeur, aussi à d'autres personnalités de Constantinople. Craignant que ni le précepteur des enfants de Dumitraşcu Cantacuzino ne puisse venir, Şerban Cantacuzino les prie « de lui trouver à tout prix un professeur »[4].

Si la prétendue « Académie » avait vraiment fonctionné à cette date-là — l'automne de l'année 1686 — il est certain que Şerban Cantacuzino en aurait aisément trouvé une solution. Il n'aurait pas été obligé d'avoir eu recours au grand chartophillax de la patriarchie œcuménique, de faire des appels désespérés à Constantinople et de recourir éventuellement à l'expédient « d'emprunter » le précepteur de la maison de Dumitraşcu Cantacuzino.

D'autres documents aussi nous prouvent l'absence d'érudits grecs à Bucarest — de professeurs surtout — à l'époque de Şerban Cantacuzino et bien des années après. Ce fait persiste même pendant les premières années du règne de Constantin Brîncoveanu. Le « stolnic » Constantin Cantacuzino lui-même — dont l'admiration enthousiaste de certains historiens a fait le fondateur de l'« Académie » de Bucarest dès 1679 — manque de professeurs pour ses fils. Le 12 mai 1692, il envoie aussi une lettre à Karyophyllis dans le même but[5]. Vu l'importance pour notre problème tant du personnage que du document, nous reproduisons entièrement le passage le plus caractéristique :

« Mes fils et surtout le cadet vous saluent respectueusement et baisent votre vénérée main droite, ainsi que leur professeur qui les instruit passablement bien, mais par ailleurs, je pense que l'enseignement de la grammaire et de la logique ne convient pas à leur jeune cerveau, ce qui, à mon humble avis même si durant cent ans ils apprenaient encore la logique, serait la même chose et c'est pourquoi nous regrettons infiniment de ne pas avoir de professeurs pour leur enseigner tant soit peu le latin, dans quel but — soit dit en passant — des amis nous ont écrit de Venise que ce serait possible qu'il nous vienne de là deux professeurs pour le latin et le grec, mais jusqu'à présent on ne les a pas vus. Il est probable qu'ils aient dû affronter bien des difficultés dans leur grand voyage pour arriver chez nous[6] ». Par les remarques d'ordre didactique et pédagogique que le

[3] *Ibidem.*
[4] *Ibidem.*
[5] *Ibidem,* f. 119^r—119^v, La lettre du « stolnic » Constantin Cantacuzino à Ioannis Karyophyllis, grand logothète (Nestor Camariano, *op. cit.*, n° 67).
[6] *Ibidem,* f. 119^r.

« stolnic » y fait, cette lettre constitue un précieux indice sur l'impasse où se trouvait l'instruction de ses fils ; l'absence de professeurs sérieusement qualifiés au point de vue professionnel y est catégoriquement affirmée. Son mécontentement contre la méthode du précepteur qu'il a, atteste que ni cet enseignement privé ne disposait à Bucarest, de personnes compétentes, mais que l'on se servait de professeurs improvisés ou désuets en ce qui concerne la méthode et les principes fondamentaux de pédagogie.

Il est certain que si le « stolnic » avait trouvé à Bucarest, en été 1692 un professeur et pédagogue de la valeur de Sevastos Kyminites — ancien directeur du « frondistirium » de Trébizonde et de l'Académie de Constantinople — il ne se serait plus adressé à Karyophyllis à Constantinople. Il aurait eu recours aux conseils et aux suggestions pédagogiques de l'érudit de Trébizonde, de même qu'à ses services didactiques. Celui-ci, à son tour, aurait été certainement honoré de s'occuper de l'instruction des fils du plus important des gouvernants de l'état valaque, chef d'une famille excessivement riche et influente, lui-même savant jouissant d'une grande renomée dans les pays orientaux.

Nous pouvons donc conclure qu'en mai 1692, Sevastos Kyminites ne se trouvait pas à Bucarest.

Dans les conditions susmentionnées, pouvait-il donc être question de l'existence d'une « Académie » princière à cette date-là ?

Xenopol, qui n'ignorait pas cette pénurie, a trouvé nécessaire d'atténuer, en la traduisant, la relation de Del Chiaro, selon laquelle on pouvait supposer qu'il y avait à Bucarest, sous Şerban Cantacuzino, un grand nombre de professeurs. Car, malgré toute la peine qu'il s'était donnée, disposant aussi du trésor de documentation et d'informations de Constantin Erbiceanu, Xenopol n'a pu confirmer les affirmations de l'écrivain italien que par un seul exemple : Ieremias Kacavelas [7] — de passage seulement dans la capitale de la Valachie. C'est ce qui a déterminé Xenopol

[7] On ne trouve pas de traces documentaires concernant l'activité de Ieremias Kacavelas comme professeur à l'école de Saint-Sava de Bucarest, ni comme professeur à la cour de Şerban Cantacuzino, de Constantin Brîncoveanu ou dans une autre famille de la noblesse valaque. D'ailleurs il n'y a pas eu de relations de durée entre l'érudit professeur et Şerban Cantacuzino. Il y a même des indices que Ieremias Kacavelas ne s'accommodait guère avec le caractère de Şerban Cantacuzino. Ieremias Kacavelas était un ecclésiastique érudit, fortement influencé par la culture occidentale — il avait étudié en Allemagne — et sur le plan moral, par la réforme. Il ne pouvait point agréer l'atmosphère de terreur de la cour valaque que ses contemporains, soit catholiques, soit orthodoxes, dénoncent. Dans le discours prononcé par Ieremias Kacavelas à l'enterrement de Smaranda — la fille de Şerban Cantacuzino, morte après trois mois de mariage — on trouve des accents qui, indirectement, semonçaient sévèrement l'orgueilleux et sanguinaire prince (v. Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.* p. 181—184). Pour le caractère de ce prince, v. le portrait fait par le moine catholique Del Monte dans *Magazin istoric pentru Dacia*, p. 33—71, celui de Dositheos, patriarche de Jérusalem, dans Hurmuzaki XIV—N. Iorga Ire partie (1320—1716), p. 349—352, doc. n° CCCI, et à la page 268—269, doc. n°. CCCXXXV, l'énumération des défauts de Şerban Cantacuzino. Cf. aussi le doc. n° CCCXLVII, p. 285—287, où le patriarche Dionisios de Constantinople relate comment Şerban Cantacuzino a dépossédé en sa faveur, sa propre famille.

à remplacer le pluriel « i maestri di lingua greca » par la forme « le professeur grec ». Par cette modification dans le texte de l'ancien secrétaire princier, Xenopol a cru réduire à des limites véridiques une information exagérée. (En réalité, ni pour Kacavelas on ne peut affirmer avec certitude qu'il avait enseigné à Bucarest. Les auteurs grecs ne parlent pas de lui comme professeur dans la capitale de la Valachie, mais seulement à Jassy [8]). Pourtant l'assertion de Xenopol a semblé si autorisée aux historiens grecs plus récents, qu'ils l'ont encadré, eux aussi, à l'« Académie » de Bucarest [9].

Pour achever la discussion sur le passage de Del Chiaro cité par Xenopol, nous pouvons ajouter : non seulement il n'atteste pas la fondation de l'« Académie » de Saint-Sava sous le règne de Şerban Cantacuzino, mais il en constitue une preuve contraire. Car si Şerban Cantacuzino avait réellement été le fondateur de cette école supérieure, comme Xenopol et les autres l'affirment, n'était-ce pas ici l'endroit le plus indiqué où Del Chiaro aurait dû insérer, sinon des détails, au moins la mention de sa fondation ? Lui, qui parle avec un tel enthousiasme de la personne de Şerban Cantacuzino et si minutieusement sur la Valachie et ses institutions — État, église, dignités, coutumes, au fond la partie utile de l'ouvrage — ne point s'arrêter sur une fondation si importante ? Il est difficile d'affirmer qu'il ait ignoré ou qu'il ait oublié cet important acte culturel, puisque nous voyons qu'il y insère d'autres fondations du même prince, comme, par exemple, le monastère de Cotroceni et même la fameuse auberge (« il han di Scerba-Vodă ») bâtie pour loger les marchands (« o sia alloggio per mercanti di ogni sorta ») [10]. L'Académie aurait pu s'imposer aussi à la mémoire de Del Chiaro, au moins autant que le souvenir de l'auberge.

Enfin, une dernière remarque relative aux opinions de Xenopol dans ce problème. Dans le volume X de son traité, au chapitre consacré à l'enseignement grec, ne tenant plus compte de ce qu'il avait affirmé dans le volume VIII (que Sevastos Kyminites était venu dans le pays « à l'appel de Brîncoveanu en 1689 ») le savant de Jassy dit : « A Bucarest, bien que l'école grecque soit fondée un peu plus tard qu'en Moldavie, sous le règne de Şerban Cantacuzino, elle est, dès le début plus complètement

[8] Pour la vie et l'activité de Ieremias Kacavelas v. C. Sathas, « Νεοελληνικὴ φιλολογία », Athènes, 1868, p. 383. Sathas écrit d'après Dimitrie Procopiu Moscopolitul, l'ancien secrétaire de Nicolae Mavrocordat, donc un contemporain de Kacavelas ; v. aussi G. I. Zavira, « Νέα Ἑλλὰς ἢ ἑλληνικὸν θέατρον », Athènes, 1871, p. 350 ; Papadopoulos Vretos, « Νεοελληνικὴ φιλολογία », Athènes, 1854, I, p. 202 ; Constantin Erbiceanu, *Discurs rostit în aula Universităţii din Iaşi...*, Jassy, 1885, p. 15. Pour ses ouvrages, notamment la traduction du latin de l'œuvre de Platina, v. N. Iorga. *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor*, Bucarest, 1898, p. 16—57.

[9] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, p. 13. En parlant du « fameux collège de Bucarest » et de ses « professeurs grecs », il dit : « l'un d'eux, du temps de Şerban Cantacuzino, était le prédicateur Ieremias Kacavelas ».

[10] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 140.

organisée que celle de Jassy. Sevastos Kyminites ... ouvre pour la première fois une telle école dans la capitale de la Valachie, prenant le titre de premier professeur du « frondistirium » (collège) de Hongro-Valachie »[11]. Ce qui étonne le plus dans cette modification de position, ce n'est pas tant l'assertion complètement gratuite que l'école princière de Bucarest « était plus complètement organisée » du temps de Şerban Cantacuzino, que de voir Xenopol, qui avait affirmé dans le tome VIII que Sevastos Kyminites arrive dans le pays en 1689, amené par Constantin Brîncoveanu, le transporter dans le tome X sous le règne de Şerban Cantacuzino. Voilà comment, petit à petit, en partant dans le tome VIII d'une légère modification du texte de Del Chiaro — qui au fond ne dit pas un mot sur la fondation de l'école de Saint-Sava — et relèguant dans le sous-sol, sans la commenter, l'information transmise par Mihai Cantacuzino, Xenopol arrive au tome X à transporter la fondation de l'« Académie », ainsi que Sevastos Kyminites, de sous le règne de Constantin Brîncoveanu, sous celui de Şerban Cantacuzino. De cette façon, la confusion s'est accrue davantage, mais vu l'autorité du grand historien — en cumulant aussi celle de Constantin Erbiceanu — ce n'est pas surprenant que ces opinions fussent respectées par tous les historiographes suivants.

2. *Del Chiaro a fait une confusion, prenant Şerban Cantacuzino pour son père, le « postelnic » Constantin Cantacuzino.* Notre avis est que l'information transmise par le secrétaire florentin ne représente pas une exagération, mais un anachronisme, l'une de ces confusions qui caractérisent — comme nous l'avons montré — la partie historique de son livre. On sait que Del Chiaro est venu en Valachie en 1709 (deux décennies après la mort de Şerban Cantacuzino) et qu'il a fait imprimer ses mémoires en 1718, c'est-à-dire 30 ans après la mort du prince. Ses affirmations conviendraient mieux à l'état de choses vu par lui à la cour de Brîncoveanu et de Şerban Cantacuzino, lorsque, réellement, il y avait à Bucarest plusieurs savants grecs et occidentaux de différentes nationalités — professeurs, philosophes, théologiens, médecins, artistes, etc. Cependant cette hypothèse ne peut être non plus soutenue, car il est difficile d'admettre que Del Chiaro ait pu se souvenir de ces professeurs et de la munificence du prince à leur égard, mais complètement oublier qu'en fonction de ces professeurs il existait une école princière, qui justement jouissait à ce moment-là d'un grand éclat, dont un contemporain, Alexandru Helladius, avait dit qu'elle méritait d'être appelée Académie[12]. Nous pen-

[11] A. D. Xenopol, *op. cit.*, X, p. 167. Dans ce passage, l'historien de Jassy attribue au terme πρωτοδιδάσκαλος le sens chronologique, ce qui est une erreur ; dans le t. VII, p. 241, n° 108, il avait donné l'interprétation correcte « le premier professeur doit être pris dans le sens hiérarchique, non pas chronologique ». En modifiant son opinion sur la date de la fondation, il modifie aussi sa signification.

[12] Alexandrus Helladius, *op. cit.*, p. 17, « Neque mirum est Bucurestium academiam vocari... » Cela veut dire que le titre d'« Académie » avait pénétré dans le langage courant.

sons plutôt que cet anachronisme se rapporte à des événements antérieurs au règne de Şerban Cantacuzino. Il y a des indices assez sérieux que les souvenirs confus de Del Chiaro au sujet des « professeurs de grec qui enseignaient aux fils des nobles (valaques) la grammaire, la rhétorique et la philosophie » se rapporte toujours à un Cantacuzino ; cependant celui-ci n'est ni Şerban ni son frère, le « stolnic », mais leur père, le « postelnic » Constantin Cantacuzino. Quant à ce dernier, nous pouvons affirmer qu'il a mis réellement les fondements d'une école supérieure en Valachie — « Schola greca e latina » — école où des professeurs érudits, humanistes grecs de la valeur de Pantelimonos Ligaridis et Ignatios Petritis (le commentateur de l'épopée byzantine « Dighenis Acritas ») enseignaient à ses fils, Drăghici et Şerban, le futur prince, ainsi qu'à d'autres jeunes gens appartenant à l'aristocratie valaque, la langue et la littérature helléniques et latines, la rhétorique et la logique, comme nous l'apprenons des documents directs (« Rethorica e Logica in lingua greca e latina »). Nous avons exposé ailleurs les circonstances qui ont forcé Pantelimonos Ligaridis à quitter Constantinople et sa tentative de fonder dans la capitale de l'empire ottoman une académie de type gréco-latin. Excommunié par le patriarche Partennios le Jeune — ancien élève de Theophilos Koridaleos — il a accepté l'offre du « postelnic » Cantacuzino de s'établir en Valachie et de fonder à Tîrgovişte une école semblable.

Il est vrai que l'historiographie roumaine — ainsi que la grecque — a négligé ce début d'enseignement humaniste par des professeurs grecs en Valachie à la fin de la première moitié du XVII^{e} siècle (bien que G. Călinescu eût publié déjà en 1930 une première série de documents recueillis dans les archives du Vatican, ayant trait à cette école). Mais dans un ouvrage général sur l'enseignement dans les pays roumains, il faudra qu'on lui fasse l'analyse due et qu'on lui donne la place qu'elle mérite.

On devra également mettre en valeur les mérites du malheureux « postelnic », créateur également de la première grande bibliothèque de notre pays. Pour l'instant, nous nous bornons à dire seulement que son initiative, soutenue aussi par Matei Basarab, renfermait en petit un vrai collège humaniste où, selon les affirmations de Ligaridis, avec les fils du « postelnic » apprenaient en tout douze jeunes gens.

L'ancien secrétaire princier, grand admirateur de Şerban Cantacuzino a fait de ce dernier un personnage composite, comme dans le folklore, chez qui nous trouvons les attributs de « Seitanoglu », son lointain ancêtre pendu par les Turcs à Anchialos, Mihail Cantacuzino, et ceux de fondateur de la culture et de l'enseignement humaniste en Valachie du « postelnic » Constantin Cantacuzino ou Constantin Brîncoveanu.

3. *Les opinions de N. Iorga.* En 1901 N. Iorga intervient aussi dans ce problème. Sous l'influence, bien sûr, de l'information donnée par Sathas et des « monuments » invoqués par Erbiceanu, N. Iorga transporte de nouveau la date de la fondation dix ans plus tard, de 1679 à 1689. « Arrivant maintenant aux érudits de profession, aux professeurs et aux traducteurs de livres, c'est le nom de Sevastos Kyminites qui nous apparaît avant tous, qui se nomme lui-même, « le premier professeur », c'est-à-dire le fondateur de cette Académie princière ... C'est seulement en 1689, dans la deuxième année du règne de Constantin Brîncoveanu que s'alluma cette seconde lumière de la culture supérieure orientale : l'Académie de Bucarest, toujours probablement sur le conseil du patriarche de Jérusalem. Auparavant, les fils du voïvode apprenaient à la Cour »[13]. Voici le raisonnement de N. Iorga : étant donné que Sevastos Kyminites arrive dans le pays « vers 1689 », selon l'affirmation de l'historien grec Constantin Sathas et de Constantin Erbiceanu, et tenant compte que lui-même signe « le premier professeur » (πρωτοδιδάσκαλος) de l'école princière, il est normal de prendre la date de son arrivée dans le pays comme date à laquelle commence à fonctionner l'école. C'est le même raisonnement qu'avait fait Xenopol dans le volume X, p. 167, à la seule différence que l'historien de Jassy, estimant exacte la date proposée par G. Chassiotis, en ce qui concerne la fondation, avait transporté l'arrivée de Kyminites à Bucarest — par conséquent le commencement de l'« Académie » aussi — dix ans plus tôt, c'est-à-dire en 1679.

Sans nous occuper pour le moment du fond du problème, la date où, selon N. Iorga, l'école commence à fonctionner, que l'on nous permette de faire une petite rectification relativement à l'argument invoqué par lui : *le titre* de Sevastos Kyminites πρωτοδιδάσκαλος (= le premier professeur), comme le savant de Trébizonde signe, ne signifie pas « le premier » dans le sens chronologique, mais *l'occupant* de la chaire principale ; ce qui dans l'organisation des universités occidentales était « primo loco ». Celui qui était investi du titre de πρωτοδιδάσκαλος était, en réalité, le recteur de l'école. À la bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie il y a des manuscrits où l'on trouve la signature d'autres professeurs qui succédèrent à la chaire de Sevastos Kyminites et à la direction de l'école. Tous signent du titre de πρωτοδιδάσκαλος[14]. Rien ne justifie, non plus, l'idée que l'arrivée de Sevastos Kyminites dans le pays en 1689 dût représenter, automatiquement, l'ouverture de l'école princière. Nous allons voir qu'à cet égard, les affir-

---

[13] N. Iorga, *Istoria literaturii romînești*, II[e] éd., II, Bucarest, 1926, p. 53.

[14] N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala romînească*, « Analele Academiei Romîne », série II, XXXVII, Mem. Secției Istorice, Bucarest, 1914, p. 5.

mations que l'on a faites, ont été sans fondement et d'ailleurs ni en 1689 Sevastos Kyminites n'était encore venu dans la capitale de la Valachie.

En 1914, dans une communication faite à l'Académie, en parlant de la fondation de la grande école du Phanar, N. Iorga, situe à nouveau la fondation de l'école princière de Bucarest sous le règne de Şerban Cantacuzino. « ... en même temps on fonda l'école de Bucarest de Şerban Cantacuzino pour l'ensemble du monde hellénique, dont elle était l'université, mais seulement littéraire » [15]. Cependant à la même page, l'auteur de la communication, en parlant du monastère de Saint-Sava, ajoute : « l'Académie grecque inaugurée en 1689 y fonctionnait avec les meilleurs professeurs du monde hellénique ».

On pourrait en déduire que N. Iorga essaie une formule de conciliation qui puisse embrasser les deux dates et écarter, par conséquent, la controverse sur la fondation : Şerban Cantacuzino en est le fondateur, mais c'est Constantin Brîncoveanu qui l'a formellement inaugurée. En réalité, on nous offre de nouveau deux dates, les deux arbitrairement déterminées, les deux sans fondements documentaires. Aucune source contemporaine, nous le répétons, ne parle d'une « Ecole de Şerban Cantacuzino » ou d'une « Université littéraire » — comme l'appelle N. Iorga — ni de son inauguration en 1689 par Constantin Brîncoveanu. (C'est ici que l'on voit l'influence de la solution ambiguë que Xenopol a donnée au problème dans le vol. X, p. 167, que nous venons d'analyser et qui passera aussi dans les œuvres des historiens suivants).

D'ailleurs, le premier mécontent de cette solution semble avoir été N. Iorga lui-même. Dans l'esprit du savant roumain — malgré toutes les affirmations que nous venons d'enregistrer — persistait quand même l'incertitude, car dans la deuxième partie de cette communication, il pose à nouveau la question : « Qui l'avait fondée ? De qui en est venue l'exhortation, l'idée ? » [16] N. Iorga ne connaissant pas à la date où il écrivait ces lignes « les antécédents » de l'idée et surtout l'école de Ligaridis et de Petritis, répond de nouveau par une série d'hypothèses intéressantes, mais pour lesquelles nous manquons totalement d'indications documentaires : « Certainement de Dositheos, le patriarche de Jérusalem, qui a demeuré si longtemps chez nous et qui, sous tant de rapports, a été le dirigeant culturel dans les Principautés. Mais sûrement, d'un autre également, de ce Constantin Stolnicul, qui à grands frais et difficilement avait acquis l'instruction à Constantinople, à Venise, à Padoue et qui, en ce qui concerne l'activité de l'esprit était naturellement si obéi par son frère, Şerban, par son petit-fils, Brîncoveanu » [17]. Cette communication, si visiblement

[15] *Ibidem.*

[16] *Ibidem*, p. 5—6.

[17] L'édition grecque élaborée dans l'intervalle 1906—1909 fut imprimée en 1909 et l'édition roumaine, dans la traduction de G. Murnu et Const. Litzica, parut en 1914.

influencée par l'argumentation de A. D. Xenopol, n'a fait qu'augmenter la confusion relative à la date de la fondation et à la personne du fondateur.

4. *Une intervention décisive*: *A. Papadopoulos-Kerameus. Şerban Cantacuzino consacré fondateur de l'« Académie » grecque de Saint-Sava.* Dans l'intervalle de 1909—1914, au moment où cette confusion était bien grande, un important événement scientifique se produit chez nous. C'est la parution du volume XIII de la collection Hurmuzaki, l'œuvre du savant grec A. Papadopoulos-Kerameus, professeur à Saint-Pétersbourg, offrant un riche matériel documentaire concernant le développement de la culture grecque dans les pays roumains. L'auteur du volume a été — incontestablement — l'un des plus importants érudits européens dans le domaine des études byzantines et néo-grecques. Son œuvre, de proportions qui dépassent les forces humaines ordinaires, contient un nombre immense de découvertes personnelles. A. Papadopoulos-Kerameus occupe par ses ouvrages et ses collections de documents, une place importante parmi les plus grands chercheurs d'archive du monde entier. Le matériel publié dans Hurmuzaki XIII, exceptionnellement précieux, a été trop peu utilisé tant dans notre historiographie, que dans la grecque, quoiqu'il fût publié dans les deux langues [18]. Dans l'étude introductive qui précède la collection, l'auteur, en parlant de trois lettres des érudits théologiens grecs, Ieremias Kacavelas et Ioannis Karyophyllys — dont nous reproduisons le texte — dit « qu'elles ont été rédigées à Bucarest sous le règne de Şerban Cantacuzino qui, le premier ait introduit en Valachie la civilisation hellénique et ait provoqué un rapide développement de la langue et de la littérature roumaines par la culture des anciens Hellènes, en fondant dans ce but un établissement hellénique propre, divisé en deux sections, littéraire et philosophique, le fameux collège de Bucarest et y nommant des professeurs grecs de Turquie. L'un d'eux, du temps de Şerban Cantacuzino était le prédicateur Jeremias Kacavelas, polyglotte ayant fait ses études en Allemagne. Après la mort de Şerban, Kacavelas passa à Jassy, la capitale de la Moldavie, où il fut nommé professeur à l'école princière » [19]. Il est évident que A. Papadopoulos-Kerameus suit en tout, fidèlement, dans cette citation, le livre de Mihai Cantacuzino [20] auquel s'ajoute — en ce qui concerne Ieremias Kacavelas — l'influence d'Erbiceanu et de Xenopol. On est entré, de cette façon, dans un pénible cercle vicieux : les historiens roumains — Kogălniceanu, Erbiceanu, Xenopol, Iorga, etc. — ont ratifié les erreurs des historiens grecs plus anciens et les historiens grecs plus récents se sont basés dans leurs écrits sur l'autorité des historiens roumains que nous venons de nommer.

---

[18] A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XIII, p. 13—14.
[19] Mihai Cantacuzino, « Ἱστορία τῆς Βλαχίας », p. 81.
[20] A. D. Xenopol, *op. cit.*, VIII, p. 240 et X, p. 169.

Mais dans le même volume, A. Papadopoulos-Kerameus publie encore huit discours inédits de Sevastos Kyminites, dont il dit dans la préface : « Nous publions ici, pour la première fois, sélectionnés, huit discours prononcés par Sevastos Kyminites à l'époque de son directorat à Bucarest, aux différentes fêtes et solennités, devant Şerban Cantacuzino et Constantin Basarab, mais surtout entre 1676—1699 ... Le premier discours adressé à Şerban Cantacuzino se trouve entre les feuilles 48—52 d'un petit codex à nous, portant le n° II, qui a été écrit vers la fin du XVII^{e} siècle et renferme des travaux de Sevastos exclusivement [21] ».

La grande autorité dont jouissait A. Papadopoulos-Kerameus soutenait ainsi, de la manière la plus catégorique, l'opinion que l'école princière de Saint-Sava fut créée — ayant une ample organisation — sous Şerban Cantacuzino. Il attribue à ce prince toute l'organisation de l'école de Saint-Sava, telle qu'elle se reflète dans le texte du « hrisov » (*chrysobulle*) de 1763 donné par Constantin Mihai Racoviţă [22] et dans *Istoria Ţării Româneşti* de Mihai Cantacuzino [23]. Le savant grec produisait aussi un document contemporain impressionnant : un discours de Kyminites prononcé en qualité de directeur de l'école, en présence de Şerban Cantacuzino. Comme c'est N. Iorga qui avait suggéré [24] le précieux ouvrage de A. Papadopoulos-Kerameus, il était normal qu'il subît le premier son influence, en acceptant l'opinion du savant grec. Par la suite, ce fut une adhésion générale à l'opinion exprimée si pertinemment et avec tant d'autorité par A. Papadopoulos-Kerameus et confirmée par un document si sensationnel [25].

En 1928 N. Iorga a publié, pour la première fois chez nous, une histoire générale sur l'enseignement roumain. Le livre, édité par Casa Scoalelor, fut largement répandu. Dans cet ouvrage, N. Iorga a adopté définitivement l'opinion que Şerban Cantacuzino est le fondateur de l'école princière et que ce fut même dès la première année de son règne [26]. Il ne parle plus de l'immixtion du patriarche Dositheos de Jérusalem à la fondation de l'Ecole, mais attribue ce mérite seulement au « stolnic » Cantacuzino qui, comme on le sait, avait étudié à l'Université de Padoue. « Il (le « stolnic ») voulut une Académie — dit N. Iorga — pareille à celles où il avait appris. Et comme en 1678 son frère devint voïvode, Constantin put réaliser ce désir » [27]. Toujours en 1928, quelques mois après la paru-

[21] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 14—15.

[22] V. A. Urechia, *op. cit.*, IV, p. 46—47.

[23] Mihai Cantacuzino, *op. cit.*, p. 81.

[24] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, XLVI.

[25] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 189—194. Discours panégyrique de Sevastos Kyminites, « Révérence jusqu'à terre au trop brillant, trop illustre, trop noble prince et maître de toute la Hongrovalachie, le prince Ioan Şerban Cantacuzino ».

[26] N. Iorga, *Istoria învăţămîntului romînesc*, Bucarest, 1928, p. 42.

[27] *Ibidem*. Cette idée a été constamment soutenue par N. Iorga jusqu'à son dernier ouvrage.

tion de *Istoria învăţămîntului românesc*, N. Iorga publie un nouvel ouvrage en roumain et en français, où il commémore l'anniversaire de 250 ans de la fondation de la faculté des lettres et de philosophie de Bucarest. Il prend comme point de départ de ce quart de millénaire la date de 1678, établie sur l'affirmation transmise par Mihai Cantacuzino et dit que Şerban Cantacuzino a fondé l'école « dès le commencement de son règne » [28]. (Même en admettant que Şerban Vodă s'était occupé de la fondation de l'école princière dès le début de son règne, la date de 1678 était en tout cas prématurée pour la commémoration, car Şerban Cantacuzino arrive à Bucarest pour occuper le trône à peine le 16 janvier 1679) [29].

En 1925, N. Bănescu, à l'occasion de précieuses contributions concernant l'origine de l'enseignement supérieur en Valachie, adopte comme date de la fondation, l'année 1679 et comme fondateur, Şerban Cantacuzino. Il dit : « Bucarest avait depuis longtemps son école grecque ... Elle avait été fondée en 1679 par ce prince de l'Orient chrétien qu'a été Şerban Cantacuzino » [30].

Cette opinion que Şerban Cantacuzino est le fondateur de l'« Académie » et que la fondation a lieu en 1679 fut admise aussi par les auteurs de différents ouvrages de synthèse parus plus tard et se généralisa ensuite dans les manuels. Parmi ces ouvrages de synthèse, nous mentionnons, dans l'ordre de la parution : *Istoria Românilor*, par Constantin C. Giurescu, *Istoria literaturii vechi*, par N. Cartojan et le volume *Viaţa feudală în Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV—XVII)*, P. P. Panaitescu, C. Cazacu et A. Costăchel.

Const. C. Giurescu, résumant dans sa synthèse les affirmations des spécialistes cités plus haut, écrit au chapitre qu'il consacre à l'activité culturelle de Şerban Cantacuzino. « Il avait fondé à Bucarest, en 1679 — donc dès de début de son règne — une école d'enseignement supérieur, ou, comme on l'appelait alors, une Académie, mais où les cours se tenaient en grec ancien [31] ». Dans la II^e partie du même volume, Constantin C. Giurescu, répétant la date 1679 pour la fondation de l'école, ajoute encore : « Nous connaissons aussi le nom du premier directeur, Sevastos Kyminites, l'un des érudits grecs les plus renommés » [32].

En ce qui nous concerne, nous répétons ce que nous avons déjà dit : ou bien nous admettons que l'« Académie » fut fondée en 1679 — sous

[28] N. Iorga, *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une faculté ès lettres à Bucarest*, Bucarest, 1928, p. 18.

[29] La désignation de Şerban Cantacuzino, comme prince de Valachie, a lieu le 30 Novembre 1678, mais il occupe le trône seulement le 13 Janvier 1679. V. Const. Erbiceanu, *Efemeridele lui Ioan Cariofil...*, Bucarest, 1892, p. 11.

[30] N. Bănescu, *« Academia » grecească din Bucureşti şi şcoala lui Gheorghe Lazăr*, Bucarest, 1925, p. 4.

[31] Const. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, III, I^{re} partie, *De la moartea lui Mihai Viteazul pînă la sfîrşitul epocii fanariote* (1601—1821), Bucarest, 1942, p. 163.

[32] *Idem*, III, II^e partie, Bucarest, 1946, p. 918.

le règne de Şerban Cantacuzino — et alors Sevastos Kyminites ne peut avoir été « le premier directeur », car il ne se trouvait pas encore en Valachie, ou bien, si vraiment le savant de Trébizonde a été le « premier directeur » de l'école, alors la date de sa fondation doit être transportée sous le règne de Constantin Brîncoveanu, lorsque — selon des sources certaines — on signale pour la première fois la présence de Kyminites à Bucarest [33].

Cléobule Tsourkas, l'un des chercheurs grecs plus récents, donne pour la fondation, la date tout à fait surprenante de 1675, sans citer une source. Tenant compte de la rigueur scientifique de son livre, nous pensons plutôt qu'il a été victime d'une inadvertance typographique,[34] ou bien qu'il s'est laissé influencer par les dates si erronées de l'ouvrage de A. Papadopoulos-Kerameus [35].

Ces derniers temps, P. P. Panaitescu, dans le volume collectif consacré à l'évolution du régime féodal dans nos pays, accepte également la date de 1679 et comme fondateur, Şerban Cantacuzino [36].

Donc la date consacrée par tant d'autorités roumaines et grecques fut adoptée par tous ceux qui ont, directement ou indirectement, touché au problème de l'« Académie » de Saint-Sava. En 1928—1929, basé sur cette unanime adhésion, on fêta le 250e anniversaire de la « fondation d'une faculté de lettres à Bucarest » [37].

5. *Les contradictions de A. Papadopoulos-Kerameus. Sevastos Kyminites n'a prononcé aucun discours devant Şerban Cantacuzino comme directeur de l'« Académie »*. Malheureusement l'œuvre si utile du savant helléniste de Saint-Pétersbourg, parue dans le volume XIII de la collection Hurmuzaki, présente un total désaccord entre les opinions qu'il exprime dans l'étude introductive et le matériel documentaire qui accompagne cette étude. Vu la scrupulosité bien connue de l'auteur, la seule

---

[33] De tous les chercheurs roumains, G. Călinescu est le seul qui situe l'arrivée de Sevastos Kyminites sous le règne de Constantin Brîncoveanu et non pas sous Şerban Cantacuzino, mais il donne la date de 1689, qui est erronée. G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII*, Roma, 1925, p. 86.

[34] Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 60. A la page suivante même, l'auteur de l'excellente étude démontre que Sevastos Kyminites fut « le premier directeur de l'Académie grecque de Bucarest ». En 1675, Sevastos Kyminites était professeur à la grande école du Phanar et en 1676, il y était « scholarh », c'est-à-dire directeur. Récemment, Cl. Tsourkas a écrit une étude *Autour des origines de l'Académie grecque de Bucarest* (*1675*—1821), dans « Balkan Studies », 6, 1965, p. 265—280. Il place les origines de l'Académie sous le régne de Gheorghe Duca (1673—1678), en les reliant à l'activité de Ghermanos Lokros.

[35] A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XIII, *op. cit.*, p. 14. L'erreur du savant helléniste est évidente, car en 1676, en Valachie, ce n'est pas Şerban Cantacuzino qui régnait, mais Gheorghe Duca.

[36] V. Costăchel, P. P. Panaitescu et A. Cazacu, *Viața feudală în Tara Romînească și Moldova* (*sec. XIV—XVII*), Bucarest, 1957, p. 535.

[37] N. Iorga, *op. cit.*, (v. aussi le titre de l'œuvre commémorative).

explication serait qu'il aurait remis l'ouvrage — partiellement ou entièrement — à un collaborateur moins consciencieux. Quant à Sevastos Kyminites, les contradictions et les confusions se trouvent même à l'intérieur de l'étude, d'une page à l'autre. Ainsi, tandis qu'à la page 14 A. Papadopoulos-Kerameus présente, comme on l'a vu, Kyminites comme professeur et directeur de l'école princière dès le début du règne de Şerban Cantacuzino et ensuite, continuant sous le règne de Constantin Brîncoveanu, à la page 15, il affirme que l'érudit professeur se trouvait — exactement dans le même intervalle ! — comme professeur et directeur des écoles de Constantinople et de Trébizonde. Voilà, à une distance d'une page seulement, les deux passages qui se contredisent complètement :

Le premier passage (p. 14—15) : « Nous publions ici pour la première fois, huit discours sélectionnés prononcés du temps de son directorat à Bucarest, aux fêtes et solennités devant le prince Şerban Cantacuzino et Constantin Basarab (v. 189—225), mais surtout entre 1676—1699 ... Le premier discours adressé à Şerban Cantacuzino (p. 189—194) se trouve entre les feuilles 48—52 d'un petit codex ayant le n° II, qui a été écrit vers la fin du XVII[e] siècle et contient des travaux de Sevastos exclusivement ».

Le deuxième passage (p. 15) : ... « il paraît que le directorat de Sevastos Kyminites (à l'école de Constantinople), aurait duré de 1676 jusqu'à 1682, quand, à la suite d'une révolte des élèves il a été obligé de quitter son poste de directeur. Lorsqu'il se préparait à partir pour Trébizonde, où il était appelé par les habitants pour fonder une école publique, il reçoit une lettre de Moscou d'un ancien élève, Timotei diacre russe, par laquelle il l'invite en Russie pour enseigner le grec à Moscou. Mais estimant être plus utile à sa patrie, il part pour Trébizonde et y met les fondements de l'école grecque qui prospère jusqu'à nos jours, où il a servi de 1683 jusqu'en 1689 ... D'ici probablement vers 1690, à la suite d'un appel, il s'est rendu à Bucarest, où il fut nommé directeur de l'école princière du monastère de Saint-Sava ... »[38]. Donc : dans le premier passage A. Papadopoulos-Kerameus affirme que Sevastos Kyminites parle devant Şerban Cantacuzino comme directeur de l'« Académie » de Saint-Sava, dans le second il affirme que Sevastos Kyminites vient en Valachie à peine en 1690, c'est-à-dire sous le règne de Constantin Brîncoveanu.

Mais toutes ces contradictions semblent n'avoir pas été remarquées par la critique historique, ni en Grèce, ni en Roumanie. Les documents publiés par A. Papadopoulos-Kerameus n'ont pas encore fait l'objet d'un examen sérieux, non plus. C'est ce qui explique le fait que presque tous

---

[38] A. Papadopoulos—Kerameus, Hurmuzaki XIII, *op. cit.*, p. 15.

ses successeurs n'ont retenu de son ouvrage que les affirmations de la page 14 — justement celles qui étaient erronées — et ont sous-évalué les dates, beaucoup plus documentées de la page 15, les seules qui mettent le chercheur sur la bonne voie.

Mais la pièce qui produisit une très grande impression fut le premier engomion, dont A. Papadopoulos-Kerameus a affirmé qu'il fut prononcé par Sevastos Kyminites en sa qualité de directeur et professeur de l'école princière, devant Şerban Cantacuzino. Ce discours est le document qui a fait baisser la balance en faveur de l'opinion que c'est quand même Şerban Cantacuzino qui est le fondateur de l'école princière de Saint-Sava. Les contradictions dont nous venons de parler nous ont déterminé à en faire l'analyse et une lecture attentive nous a donné la certitude que le savant byzantinologue de Saint-Pétersbourg s'est trompé cette fois-ci encore.

En ce qui concerne le fond du problème, nous sommes certains que ce discours n'a jamais été prononcé par l'érudit professeur devant Şerban Cantacuzino et moins encore en qualité de directeur de l'Ecole princière de Bucarest. C'est un discours d'éloges et de conseils que Kyminites a envoyé au prince pour être prononcé par une autre personne à l'occasion d'une fête quelconque, procédé d'ailleurs assez répandu à cette époque-là. Quelquefois même, les rhéteurs âgés ou malades faisaient prononcer leurs discours par d'autres personnes — leurs disciples, d'habitude — ayant un timbre plus sonore et une meilleure diction [39].

Dans le discours dont il est question, nous trouvons de nombreuses formes et nuances de style qui prouvent que l'on s'adresse de loin et comme étranger. En voici quelques exemples : « Maître et pâtre, par Dieu couronné, d'un peuple chrétien » [40], « contraire à la fondation et à la formation du peuple chrétien qui vous est confié » [41], ou « paré, de toute la vertu et la sagesse, prince de toute la Hongro-Valachie » [42]. Dans les autres discours nous trouvons, en général, un style direct qui prouve la présence de l'orateur dans le pays : « Dans ce pays et cette principauté » [43], « ce qui manque

[39] Le deuxième discours de ceux que A. Papadopoulos-Kerameus a publiés « prononcé quand son Altesse est rentrée à Bucarest de l'expédition qu'il avait faite », en 1695, fut prononcé par Neofit, certainement l'un des élèves de Sevastos ou l'un des moines de Saint-Sava, doué d'un timbre et d'une diction remarquables. De même le VI[e] discours, prononcé toujours en 1695, porte à la fin la notice « il a été prononcé par Şerban, le fils du grand trésorier ». V. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 215—217 et 240—243 et Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 25, où l'on parle aussi d'autres discours de Sevastos Kyminites prononcés par des élèves. Le 5 juillet 1697, à la Saint Athanase, Şerban, le fils du grand trésorier — probablement un jeune homme qui se distinguait par son talent — a prononcé un autre discours « dans la salle princière, après la liturgie » (*Ibid*).

[40] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 213, paragraphe 7. (Pour rendre le contrôle plus facile, nous donnons les indications et le texte des citations d'après l'édition grecque).

[41] *Ibidem*, p. 214, paragraphe 8.

[42] *Ibidem*, p. 213, paragraphe 7.

[43] *Ibidem*, p. 220, paragraphe 5.

à ce pays »[44], « dans ce renommé et par Dieu protégé gouvernement et règne »[45].

Mais à part ces fragments, le discours en question renferme un passage tout entier d'où il résulte très clairement que l'éminent rhéteur ne se trouvait pas en présence de Şerban Cantacuzino quand il l'a composé : « Car de partout *résonne à nos oreilles* et chaque jour nous apprenons *des récits* sur ton très merveilleux, pieux et trop sage gouvernement du troupeau que l'on t'a confié de la part de Dieu »[46].

Peut-on encore soutenir que Sevastos Kyminites était en présence de Şerban Cantacuzino ? Du reste, dans tout son discours — plus de cinq pages du vol. XIII de Hurmuzaki — Sevastos Kyminites ne dit pas un mot sur l'école ou sur l'enseignement, tandis que tous les autres discours qui nous en restent du temps qu'il était réellement professeur et directeur de l'école princière, abondent en références à l'« Académie »[47]. Pédagogue et professeur avant tout, l'érudit de Trébizonde n'aurait pas manqué de relever un pareil mérite dans l'éloge qu'il faisait au prince. Une preuve semblable, par l'absence, nous offre également un discours de Sofronios Licudis de Céphalonie prononcé le 23 décembre 1683 en l'honneur de Şerban Cantacuzino. Dans ce discours, prototype de décadence et d'obséquiosité, l'orateur, faisant l'éloge des réalisations du prince, mentionne « le trop brillant monastère » (de Cotroceni), « différents palais et bâtiments », « bien des ponts »[48], etc., mais ne parle point de la fondation ou de l'existence d'une « Académie » princière à Bucarest du temps de Şerban Cantacuzino.

6. *Où se trouvait Sevastos Kyminites pendant le règne de Şerban Cantacuzino.* Mais il y a aussi des témoignages documentaires positifs qui nous prouvent que, du temps de Şerban Cantacuzino, Sevastos Kyminites n'était à Bucarest, ni comme professeur du beïzadé Gh. Cantacuzino[49] — comme on l'a affirmé — ni comme directeur de quelque « Académie » princière, comme presque tous les historiens grecs ou roumains ont

---

[44] *Ibidem*, p. 226, paragraphe 14.

[45] *Ibidem*, p. 229, paragraphe 221.

[46] *Ibidem*, p. 213, paragraphe 7.

[47] A. Papadopoulos-Kerameus — Hurmuzaki XIII, p. 175—179 : *La joie publique (générale)*, discours panégyrique à l'occasion du bienheureux retour de notre trop pieux, trop glorieux et trop brillant prince Ioan Şerban, prince de toute la Hongro-Valachie, rédigé et prononcé par le trop savant et sage entre les « ieromonah » Sofronios Licudis de Chéfalonie (le 23 décembre 1683). Pour Sofronios Licudis et son frère Ioanichios, relativement à leur voyage dans nos pays et à Moscou et à leur activité didactique v. Papadopoulos Hrisostomos, « Οἱ πατριάρχαι Ἱεροσολυμῶν », Jérusalem, 1907, p. 194—195.

[48] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 178.

[49] N. Iorga, *Istoria literaturii romînești*, IIe éd., II, Bucarest, 1926, p. 40.

soutenu depuis 1861 jusqu'à nos jours. Malheureusement sa vaste correspondance, qui nous aurait été si utile, est éparpillée et sa plus grande partie n'est pas publiée. Nous avons utilisé quelques ouvrages qui se trouvent à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, des manuscrits — originaux ou copies — des œuvres de Sevastos Kyminites (discours, ouvrages ayant ou caractère religieux ou philosophiques, cours, etc.) et certaines informations recueillies dans les publications grecques plus anciennes.

Puisque les historiens grecs et roumains, dont nous avons parlé, attachent à la date de l'arrivée à Bucarest de Kyminites la date de la fondation de l'école et puisque pour soutenir l'idée que c'est Şerban Cantacuzino qui a fondé l'école, ils devancent de plus de dix ans l'arrivée de Kyminites dans le pays, il convient d'enumérer ces témoignages. Si laconiques qu'ils soient, ils indiquent quand même, année après année à peu près, la localité où se trouvait Kyminites sous le règne de Şerban Cantacuzino :

a) En janvier 1679, lorsque Şerban Cantacuzino prenait possession du trône de Valachie, Sevastos se trouvait à Constantinople, professeur à la grande école du Phanar [50].

b) En 1680, Sevastos continue d'être professeur au « frondistirium » de Constantinople [51].

c) En 1681, il enseignait encore au « frondistirium » de Constantinople [52].

d) En 1682, Sevastos Kyminites quitte Constantinople et se trouve au monastère de Sumela [53].

---

[50] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. grecque, p. XXIV, n° 107/9, cf. éd. roum., p. XXVIII.

[51] *Ibidem*, p. 16, 10 ; éd. roum., p. XIX, 11. La notice a été trouvée dans le codex 582 de la bibliothèque de Patmos, publiée par I. Sakkelion dans « Πατμιακὴ Βιβλιοθέκη », Athènes, 1890, p. 242, d'où elle a été prise par A. Papadopoulos-Kerameus. On voit, une fois de plus, le large éparpillement des copies renfermant l'œuvre de Sevastos.

[52] Ibidem, p. XVII, 19 ; éd. roum., p. XX, n° 20. Une notice de Chrisantos Notaras, ancien élève de Sevastos Kyminites à Constantinople : « 'Ηκρόαμαι δὲ τούτων παρὰ τοῦ λογιωτάτου διδασκάλου κύρ Σεβαστοῦ (οὗτινος καὶ πόνημα) ἐν Κωνσταντινουπόλει 1681, μηνὶ Σεπτεμβρίῳ prouve » ; que Chrisantos a été l'élève de Sevastos à l'école de Constantinople et non pas à Bucarest, comme avait affirmé N. Iorga dans *Istoria literaturii române*, II, p. 53, basé sur une notice qui se trouvait dans le ms. n° 75, f. 123 (Académie de la République Socialiste de Roumanie).

[53] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, (éd. gr.), XXVI. La lettre qu'il a reçue à Sumela a été trouvée dans le codex Nicodimos Myridis au monastère de Sumela (éd. roum., p. XXIX).

e) En 1683 il enseigne à Trébizonde [54] où il reçoit les lettres de Ioannis Karyophyllis et de Efremos Decarhos [55].

f) En 1687 il est toujours à Trébizonde [56].

g) En 1688 Sevastos est encore professeur et directeur à Trébizonde [57].

h) En 1688 et 1689 il se trouve au monastère de Theoskepastos [58].

Voilà donc des documents de 1679, 1680, 1681, 1682, 1683, 1687, 1688 et 1689 qui prouvent que dans l'intervalle du règne de Şerban Cantacuzino et — comme nous allons le montrer — même après la mort du prince, Sevastos Kyminites remplissait encore ses emplois de directeur, professeur et orateur religieux à Constantinople ou à Trébizonde. Donc on ne peut plus soutenir l'affirmation qu'il était en Valachie du temps de Şerban Cantacuzino. Si sa présence sera jamais signalée par des preuves certaines, cela ne signifiera pas autre chose qu'une visite quelconque, comme cela arrivait bien des fois au clergé et aux érudits grecs de cette Byzance ressuscitée. Mais jusqu'à présent aucun document ne signale la visite ou du moins le passage de Sevastos Kyminites en Valachie sous le règne de Şerban Cantacuzino.

---

[54] L'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. grecs, 167, f. 38r «διήλθομεν ὡς δυνατὸν τελεώσαντες τὰ χρυσᾶ τοῦ Πυθαγόρου ἔπη ἐν θεῷ συλλαμβάναντι παρὰ τοῦ σοφοτάτου ἡμῶν καθηγητοῦ κυρίου Σεβαστοῦ ἐν ἔτει ͵αχπγ (1683) μηνί αὐγούστου κη (28) ἡμέρα τρίτι». (Cf. Const. Litzica, *op. cit.*, p. 311, n° 616—167). Les cours de Sevastos Kyminites ont circulé dans de nombreuses copies entre Constantinople, Trébizonde et Bucarest, les trois villes où il fut professeur. Ces copies sont devenues une source de confusion en ce qui concerne la date et le lieu où ces cours avaient été faits. Quelquefois on donne la date et le lieu où l'on a fait la copie, mais aucune indication sur la date et le lieu où le cours a été tenu. (Les cours de littérature de Sevastos Kyminites ont été utilisés aussi à des écoles de différentes villes ou même par des précepteurs). Quelquefois les élèves d'une école transcrivaient non seulement le texte, mais aussi les annotations faites par les élèves d'une autre école, en modifiant seulement la date. C'est le cas du manuscrit 167, f. 35r (Académie de la République Socialiste de Roumanie). Ce manuscrit, de 1683, trouvé à Bucarest dans les débris de la bibliothèque des Mavrocordat, est en possession du Séminaire central et renferme la notice que nous venons de reproduire, transcrite mot à mot aussi dans une autre copie de 1690, cod. 9 du monastère de Hotura (Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. roum. p. XXIX). Comme le manuscrit 167 fut trouvé à Bucarest, on a cru qu'il renfermait un cours fait par Sevastos à Saint-Sava (erreur explicable, puisque l'idée que la soi-disant «Académie» avait été fondée sous le règne de Şerban Cantacuzino s'était enracinée). D'où l'affirmation que l'érudit de Trébizonde est venu en Valachie dès le règne de Şerban, qu'il a été le professeur du beïzadé Gheorghe Cantacuzino et, une fois le cercle vicieux créé, encore une confirmation de l'erreur concernant la date de la fondation de l'école. V. plus bas les références sur le manuscrit nr. 75, f. 123 (Académie de la République Socialiste de Roumanie). Sur ce manuscrit Chrisantos a écrit la notice que nous reproduisons plus loin et qui a fait croire à N. Iorga que Chrisantos a été l'élève de Sevastos à Bucarest.

[55] Il reçoit à Trébizonde les lettres de Ioannis Karyophyllis et de Efremos Decarhos, v. Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. roum., p. XXIX.

[56] Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. 75, f. 123r —147v. À la page 147r : «Ὁ ἐλάχιστος ἐν σπουδαίοις καὶ σός ποτε χρηματίσας, εἰ καὶ εὐτελής, ὅμως εἴπω καθηγητής, Σεβαστὸς Τραπεζούντιος ὁ Κυμινήτης, ͵αχπζ', Νοεμβρίου κε', ἀπὸ Τραπεζοῦντος εἰς Κωνσταντινούπολιν». Cf. Const. Litzica, *op. cit.*, p. 310.

[57] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, éd. gr. p. XXII, 57 (éd. roum. p. XXIV).

[58] *Ibidem*, éd. gr. p. XXIII, 71 (éd. roum. p. XV, XVI et XXV, XXIII—XXIV, n°52).

Par conséquent, Şerban Cantacuzino n'est pas le fondateur de cette institution ; il l'aurait désiré ou en aurait fait des projets, lui, le « stolnic » ou le patriarche Dositheos de Jérusalem, c'est possible, mais nous ne pouvons pas nous lancer en conjectures et hypothèses pour lesquelles nous n'avons pas de preuves documentaires. La fondation de l'« Académie » grecque de Saint-Sava représente — nous le répétons — le couronnement avec succès de longs efforts réitérés dans cette direction, reflet d'anciens et d'impérieux besoins intérieurs ; et s'il s'agit de relever la personnalité à qui nous devons l'acte d'énergie créatrice et cette générosité sans laquelle une telle institution n'aurait pu être créée — ce n'est pas Şerban Cantacuzino, mais Constantin Brîncoveanu.

7. *La fondation de l'école princière de Saint-Sava a lieu sous Constantin Brîncoveanu.* La crise de professeurs dont nous avons parlé lésait profondément l'aspiration à la culture de la classe dirigeante. Les commerçants grecs et levantins en souffraient aussi, souvent même davantage, ne voulant pas que leurs fils restassent sans instruction. C'est ainsi que l'idée du « postelnic » — une école d'un niveau élevé à Bucarest — devait être reprise. C'est à Constantin Brîncoveanu que revient le mérite d'avoir réalisé cette institution tellement nécessaire.

Il est vrai que l'acte de fondation de cet établissement de haute culture humaniste est perdu. Quant à son contenu, il peut être reconstitué dans ses points essentiels à l'aide d'actes ultérieurs, de différents discours prononcés à des festivités , de correspondance, etc., de même que le programme d'enseignement de l'école dans cette première phase.

On a conservé deux chrysobulles princiers ultérieurs d'une rare importance, relatifs à la dotation et à la réorganisation que Constantin Brîncoveanu lui en donne au commencement de l'année 1707, actes importants aussi pour le problème de la fondation. À l'occasion de deux décennies de son avènement au trône, le prince désirait que l'on fît un bilan aussi satisfaisant que possible de ses réalisations [59].

Dans le premier chrysobulle du 1er septembre 1707, le prince montre qu'il a doté le monastère de Saint Georges de Bucarest de 30 000 ducats, déposés à la « zecca » San Marco de Venise, pour assurer de leur revenu tout premièrement les appointements des professeurs de l'école princière de Saint-Sava. Dans le second [60], du 9 septembre de la même année, il

[59] En dehors de la nouvelle construction du monastère de Saint-Sava (auquel il ajoute les pièces pour l'école, à une date que nous n'avons pas réussi à préciser), Constantin Brîncoveanu s'occupe dans l'intervalle de 1707 — 1708 — toujours en vue du jubilé, probablement — d'autres travaux aussi. Il fait réparer la métropolie et — dans des conditions de grand éclat artistique — le monastère de Sf. Gheorghe Nou. Toujours en 1717 il fait aménager, par de grands spécialistes, les jardins de la Cour « qui s'étendaient. sur une superficie de 800 m, jusqu'au rives de la Dîmbovița.

[60] V. la note bibliographique pour les deux actes au chapitre de cette étude : *Aucun document contemporain n'atteste Şerban Cantacuzino en tant que fondateur.*

passe à l'école aussi les revenus du lac de Greaca, pour l'entretien de l'internat, peuplé d'enfants pauvres et étrangers.

Le chrysobulle du 1er septembre semble avoir été le résultat d'une séance de divan d'une exceptionnelle solennité, qui eut lieu à Tîrgoviște. Outre le prince et ses quatre fils, y ont participé le patriarche Hrisantos Notaras de Jérusalem, le métropolite Theodosios de la Hongro-Valachie, l'évêque Anthimos de Rîmnic, Damaschinos de Buzău et tous les membres du divan. Cinq Cantacuzènes y étaient présents : le « stolnic » Constantin Cantacuzino, le grand « spatar » Mihai Cantacuzino, le grand « vornic » Șerban Cantacuzino, le grand « spatar » Toma Cantacuzino et le grand « postelnic » Ștefan Cantacuzino[61]. Les trois derniers sont mentionnés aussi dans le chrysobulle du 9 septembre. Dans les deux chrysobulles, Constantin Brîncoveanu se présente comme le fondateur de l'école princière. Il ne nomme personne qui l'eût précédé, de quelque manière que ce fût, à cette fondation. Si Șerban Cantacuzino avait été son premier fondateur, le pieux prince l'aurait certainement mentionné. C'était un devoir dont il ne pouvait point reculer, car il rappelle dans le même chrysobulle, l'ancien patriarche de Jérusalem, Dositheios, rien que pour avoir participé avec une somme d'argent à la réparation des cellules du monastère de Saint-Georges. De plus, lui-même avoue sincèrement par le chrysobulle du 9 septembre le but de cette fondation : « pour la satisfaction de notre âme et notre éternel souvenir après la vie d'ici-bas ... »[62] et demande à celui qui lui succédera au trône de confirmer sa fondation scolaire et, éventuellement, « d'y ajouter encore », pour que, à leur tour, les fondations et les dons que laissera le futur prince soient aussi commémorés par ses successeurs.

Comment Brîncoveanu aurait-il commis cette impiété envers ses prédécesseurs dans le même acte où il demande à son successeur de la piété pour sa propre fondation ? Et comment les cinq Cantacuzènes, si orgueilleux, et les autres membres du divan — leurs parents — auraient-ils admis une telle impiété et usurpation, si le prince avait voulu la commettre. Et s'il l'avait faite, tout de même, comment expliquer l'absence de réaction de la part des Cantacuzènes ? Et si une réaction s'était produite, aussi sourde qu'elle eût été, elle aurait dû laisser une trace dans le vaste dépôt de documents que nous avons de cette époque.

Mais nous avons aussi cette grammata du patriarche Hrisantos Notaras, le directeur intellectuel de l'école après la mort de Sevastos Kyminites, qui, comme nous l'avons montré, reproduit dans la plus grande partie le chrysobulle princière du 1er septembre 1707 et où l'érudit

[61] Hurmuzaki XIV¹ — N. Iorga, nº CCCCXXVII, p. 395.
[62] Hurmuzaki XIV¹ — N. Iorga, nº CCCCXXV, p. 390.

patriarche glorifie l'acte de Brîncoveanu — en mentionnant aussi la contribution pécuniaire de Dositheios à la reconstruction de l'église Saint-Georges — mais ne dit pas un mot sur le mérite de premier fondateur de l'école Saint-Sava de Şerban Cantacuzino. Il est difficile d'admettre que Hrisantos Notaras eût pu oublier ou usurper les mérites de fondateur de Şerban Cantacuzino, qui a été l'un des plus acharnés protecteurs de la patriarchie de Jérusalem dans sa longue lutte avec les « latins » pour garder les « lieux saints »[63]. Si Şerban Cantacuzino avait été le fondateur de l'« Académie » installée dans le métoque que la patriarchie de Jérusalem avait à Bucarest — Saint-Sava — Hrisantos l'aurait mentionné dans ce chrysobulle. Mais il ne l'a fait ni dans la grammata qu'il a donnée en août 1707. C'était tout naturel, Şerban Cantacuzino n'étant pas le fondateur de l'école de Saint-Sava.

Mais les mérites de Constantin Brîncoveanu à la fondation de la première institution d'enseignement supérieur en Valachie sont reconnus aussi par des contemporains, Sevastos Kyminites, le témoin le plus précieux, l'organisateur de l'école, en tête. Dans ses « engomion »[64] que lui ou ses disciples prononcèrent devant le prince et la cour, à différentes occasions, ils ont instamment souligné la passion et la persévérance de Brîncoveanu pour réaliser cette importante fondation de sa vie. En 1695[65], il achève son discours par un chaleureux éloge de la politique culturelle

---

[63] Dumitru Stăniloaie, *Viaţa şi activitatea patriarhului Dosoftei al Ierusalimului şi legăturile lui cu Ţările Romîneşti*, Cernăuţi, 1929, p. 32—33.

[64] Dans la collection de manuscrits de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie on garde quatre discours de ce genre dédiés par Sevastos Kyminites à Constantin Brîncoveanu. V. ms. 179, f. 85, f. 87, f. 90 et f. 92ᵛ. Le premier fut prononcé le 5 juillet 1696, « 'Επὶ τῇ εἰσόδῳ τοῦ ἐκλαμπροτάτου ἢ τῇ εἰσπομπῇ ». La date de ce discours a été transcrite d'une manière erronée par Constantin Erbiceanu — 1687 — ce qui a contribué à confirmer son opinion que Sevastos Kyminites se trouvait encore dans le pays sous le règne de Şerban Cantacuzino (v. Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 25 et le même dans « Revista teologică » IIIᵉ année, p. 399). Le deuxième fut prononcé le 29 août 1696, « 'Επὶ τῇ ἐξόδῳ τοῦ ἐκλαμπροτάτου ἢ τῇ ἐκπομπῇ ». Le troisième (f. 90) est toujours un « ἐγκώμιον εἰς τὸν αὐθέντην ». Const. Litzica (*Catalogul manuscriptelor greceşti*, p. 314, ms. 179—618) considère ce discours comme appartenant probablement à Sevastos. Mais en confrontant le manuscrit 179 (f. 90) avec le texte du discours nᵒ II publié par A. Papadopoulos-Kerameus dans Hurmuzaki XIII, p. 194—196, nous avons constaté que c'est le même « engomion ». Il a été rédigé par Sevastos Kyminites et prononcé par Neofit en 1695. Dans l'exemplaire publié par A. Papadopoulos-Kerameus, cet « engomion » porte le titre : « Le premier discours de louanges prononcé quand son Altesse est rentrée à Bucarest de l'expédition qu'elle avait faite. En sa présence » (*Ibid.*, p. 194). Mais aussi le manuscrit nᵒ 179, f. 85 de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a le même titre, à une seule différence que le discours a été prononcé en 1696, non pas en 1695. Ce discours est-il — en jugeant d'après son titre — dans la variante de A. Papadopoulos-Kerameus, Hurmuzaki XII, p. 215, le premier de ce genre prononcé par Kyminites à Brîncoveanu ? Toujours dans la série des discours rédigés par l'érudit professeur de Trébizonde et publiés par A. Papadopoulos-Kerameus, il y en a encore quatre, ayant un caractère de louange (III, IV, VI et VII). Le troisième a été prononcé par Sevastos lui-même, le quatrième n'a pas d'indications, le sixième, de 1695, « fut prononcé par Şerban, le fils du boyard trésorier », et le dernier de 1696 a la mention : « n'a pas été prononcé ».

[65] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, p. 194—196, éd. gr. p. 215—217.

menée par Constantin Brîncoveanu, en tête de laquelle il situe l'école princière : « ... même dans les circonstances actuelles, qui sont remplies de difficultés, de troubles et de malheurs, en un pareil règne asservi et dépourvu de défense et de murailles, vous avez voulu, en outre fonder un collège, ou pour mieux dire, une école pour élever et rendre sages les âmes, afin que par les maîtres, avec la lumière et le supplément d'instruction, vous instruisiez les jeunes gens nobles et avides de culture et tous ceux qui le veulent, étrangers et autochtones ... » [66]

Cet éloge adressé à Constantin Brîncoveanu revient sept fois dans les discours de Sevastos Kyminites pour le mérite d'avoir réalisé « le premier » („πρῶτοι") et « le seul » („μόνοι") l'école princière de Saint-Sava[67].

En 1696, l'érudit de Trébizonde, dans un autre « engomion », répète l'éloge fait à Constantin Brîncoveanu « qui en outre a fondé une école d'enseignement et de culture des âmes pour le bien et pour l'utilité de ceux qui veulent apprendre et étudier dans ce pays et ce règne renommés ; ce qui est un grand et merveilleux bienfait, dont ce pays ne s'est rendu jamais capable, pas même dans les meilleurs temps et les plus heureux » [68].

Dans le troisième discours, le plus long, mais sans date, en relevant de nouveau le mérite de Constantin Brîncoveanu pour avoir fondé le « frondistirium » hellénique, Sevastos Kyminites se sert de l'expression « votre droit de premier père et auteur de ce bien, dans ce pays bien renommé » [69].

Une seule fois (dans le troisième discours publié par A. Papadopoulos-Kerameus), Sevastos, après avoir fait l'éloge de Constantin Brîncoveanu pour ce qu'il a réalisé dans la langue du peuple [70], ajoute : « Mais de tous les bienfaits humains que vous avez entrepris, Votre Altesse, le plus grand, le plus salutaire et le plus nécessaire c'est l'établissement que presque le premier et le seul de tous les autres, vous avez décidé de

---

[66] *Ibidem*, p. 195, éd. gr. p. 217, « ὁποῦ εἰς τέσκις ἀνωμαλίαις καὶ ἀκαταστασίαις καὶ δυστυχίαις, τοῦ νῦν καιροῦ, σὲ τέτοιαν ἀπερίκλειστον καὶ ἀπεριτείχιστον καὶ ὑπόδουλον αὐθεντείαν, ἠθελήσατε κοντὰ εἰς τὰ ἄλλα νὰ καταστήσετε καὶ σπουδαστήριον, ἤ διὰ νὰ διδάσκετε μὲ τὸ μέσον τῶν διδασκάλων καὶ τὸ φῶς καὶ τὴν προκοπὴν τῶν γραμμάτων, τοὺς εὐγενεῖς τε καὶ φιλομαθεῖς τῶν νέων καὶ πάντας τοὺς βουλομένους καὶ ξένους καὶ ἐντοπίους. πρᾶγμα ὁποῦ καλὸν μεγαλήτερον δὲν ἐδόθηκε ποτὲ εἰς τὸν κόσμον ».

[67] *Ibidem*, p. 195, 196, 206, 207, 208, 220 et 224.

[68] *Ibidem*, p. 224, éd. gr. p. 246, « ἀπάνω εἰς ὅλα τὰ ἄλλα νὰ καταστήσετε καὶ μαθημάτων σχολεῖον καὶ ψυχῶν φροντιστήριον διὰ προκοπὴν καὶ ἐπίδοσιν τῶν φιλομαθῶν καὶ σπουδαίων τῆς περιφήμου ταύτης πολιτείας καὶ αὐθεντείας ἕνα καλὸν τοιοῦτον, μέγα καὶ θαυμαστόν, ὁποῦ εἰς τοὺς εὐτυχισμένους καιρούς τε καὶ χρόνους, δὲν ἀξιώθηκεν ποτὲ νὰ κάμῃ καὶ νὰ τὸ καταστήσῃ εἰς ταύτην τὴν πολιτείαν ».

[69] *Ibidem*, p. 208, éd. gr. p. 229, « ὡς πρῶτος αἴτιος καὶ πρόξενος τοῦ τοιούτου καλοῦ εἰς ταύτην τὴν περίφημον πολιτείαν ».

[70] *Ibidem*, p. 197, éd. gr. p. 219, « τὰς ἱερὰς ταύτας τῆς 'Εκκλησίας βίβλους ἀπὸ τῆς 'Ελληνικῆς διαλέκτου πρὸς τὴν τῶν ἐγχωρίων γλῶτταν μεθερμηνεύοντες καὶ ἐντοποῦντες ».

fonder dans cet état et cette principauté : j'entends par là, le « frondistirium » hellénique, ce bâtiment ... ».

L'emploi de « presque le premier et le seul de tous les autres, vous avez décidé de le fonder ... » (« ὃ καὶ πρῶτοι μονονουχὶ καὶ μόνοι τῶν ἄλλων ἐν τῇδε τῇ πολιτεία καὶ αὐθεντεῖα προέγνωτε καταστῆσαι ») nous montre que Sevastos Kyminites savait tout de même que l'idée d'un pareil établissement scolaire était soutenue en Valachie — mais sans succès — depuis longtemps et pas seulement par Constantin Brîncoveanu, mais aussi par d'autres. Qu'il ait existé donc un courant plus ancien pour la fondation d'une école supérieure du type des « frondistiri » qui faisaient leur apparition à cette époque dans toutes les grandes métropoles de l'hellénisme ? [71]. On se demande alors quelles ont été « les autres » personnes qui avaient désiré fonder une telle école et que Constantin Brîncoveanu a dépassées par son esprit d'initiative et, surtout, par son inégalable générosité ? Sevastos Kyminites avait-il eu présente dans sa mémoire cette « Schola greca e latina » fondée par le « postelnic » Constantin Cantacuzino sous le patronage de Matei Basarab et avec le concours des deux humanistes de Chios : Pantelimonos Ligaridis et Ignatios Petritis ?

On pourrait interpréter les paroles de Sevastos Kyminites également dans le sens de la préexistence d'un projet, dont la réalisation avait été toujours empêchée, soit par la cruauté des temps, soit par l'absence d'énergie créatrice des facteurs dirigeants.

Il n'y a pas de doute qu'une pareille école était — encore du temps de Mathieu des Myres [72] — un ancien desideratum de la classe dirigeante de Valachie ; malheureusement, aucune des tentatives mentionnées dans un chapitre antérieur n'avait mené à une réalisation de durée ou au niveau des buts poursuivis. C'est seulement maintenant, du temps du règne de Constantin Brîncoveanu qu'il fut réalisé par sa volonté et sa magnanimité. D'ailleurs Kyminites précise, quelques lignes plus bas, que le mérite de la « réalisation de cette idée » revient à Brîncoveanu : « donc la première et

---

[71] *Ibidem*, p. 197, éd. gr. p. 219, « Τὸ δὲ μέγιστον, πάντων, σωτηριωδέστατόν τε καὶ ἀναγκαιότατον ὧν προείλεσθε τῶν ἐν ἀνθρώποις καλῶν, ἐκεῖνό ἐστιν, ὃ καὶ πρῶτοι μονονουχὶ καὶ μόνοι τῶν ἄλλων ἐν τῇδε τῇ πολιτείᾳ καὶ αὐθεντείᾳ προέγνωτε καταστῆσαι, τὸ Ἑλληνικόν φημι, Φροντιστήριον.

[72] Pendant les dernières décennies du XVII[e] siècle, l'enseignement grec prit un grand essor. On voit apparaître des collèges et des académies dans les îles et dans les pays orthodoxes libres. C'est à Padoue — centre d'études helléniques et de concentration de l'intellectualité hellénique au XVII[e] siècle — que l'on met les bases, en 1653, de ce « Hellénomusée » cothunien (fondé par Ioan Cothunios de Venetia), où le « stolnic » Constantin Cantacuzino y fit ses études (v. Matei Paranica, *op. cit.*, p. 192 ; G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 87 et N. Iorga, *Istoria învățămîntului romînesc.*) A Corfou qui, comme Venise, était un point de contact entre les cultures grecque et occidentale, se développe en 1665 « Academia degli assicurati », qui a fonctionné jusqu'en 1732 (v. Spon Wheler, *Voyage d'Italie*, I, p. 74). Un collège grec fonctionnait à Moscou en 1669—1670 ; quelques années plus tard, il prit le nom d'« Académie ». C'est ici que vinrent les frères Licudis de Céphalonie après 1685, lorsqu'ils passèrent aussi dans les pays roumains.

seule Votre Altesse par Dieu veillée et protégée dans cet état et cette principauté, vous avez réalisé cet énorme et divin bienfait pour prouver vraiment votre sincère amour pour Dieu et pour notre prochain» [73].

Mais il y a encore d'autres contemporains de Constantin Brîncoveanu qui, en faisant l'éloge de son philhellénisme, relevaient le rôle exceptionnel que le prince valaque a eu dans l'action de résurrection de la culture grecque en général et de l'enseignement, en spécial. Voici, par exemple, ce que le célèbre typographe et éditeur vénitien, Antonio Bartoli écrit dans la préface du dictionnaire Varini [74], paru à Venise. Après avoir parlé de la manière la plus élogieuse du philhellénisme de Constantin Brîncoveanu, il dit : « Aussi, l'enseignement grec, auquel vous avez donné non seulement le nécessaire et l'estime, mais lui avez évité, tant que possible, toute pénurie, a été rétabli comme par avant ...».

Antim Ivireanu reconnaît dans sa préface au manuel de I. Karyophyllis que Constantin Brîncoveanu a le mérite d'avoir fondé l'Ecole princière de Saint-Sava. Antim dit encore qu'il s'est adressé à l'érudit de Trébizonde comme à un « connaisseur parfait des dogmes orthodoxes » et comme professeur de « la fameuse école d'ici, que votre Altesse trop pieuse, avec suffisamment de frais, avec amour pour Dieu, vous avez établie pour le profit général des autochtones et des étrangers avides d'instruction » [75].

Il est difficile d'admettre qu'une conspiration de tous les contemporains — où entraient aux côtés de Constantin Brîncoveanu tous les Cantacuzènes, les grands ecclésiastiques de l'église orientale, les érudits et les éditeurs de l'époque — s'était organisée pour ravir à Şerban Cantacuzino le mérite d'avoir fondé le « frondistirium » de Bucarest et l'attribuer injustement à Brîncoveanu [76].

Si une ancienne tradition de famille sur un Cantacuzino qui eût fondé une école grecque a pénétré jusqu'aux jours du « ban » Mihai — qui l'a enregistrée dans l'histoire de Valachie — elle ne concerne pas Şerban Cantacuzino, mais son père, le malhereux « postelnic », tué en 1660 par Grigore Ghica. Il a réellement tâché et partiellement réussi de donner à la génération de Şerban une école fondée sur des études classiques gréco-latines.

---

[73] Hurmuzaki XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, éd. roum., p. 198.

[74] Constantin Erbiceanu, *Bibliografia greacă*, Bucarest, 1901, p. 79—81.

[75] Emile Legrand, *Bibliographie hellénique*, XVIII[e] siècle, III, p. 49. V. aussi Ioan Bianu-Nerva Hodoş, *Bibliografia romînească veche*, Bucarest, 1903, I, p. 350.

[76] Si Constantin Brîncoveanu avait vraiment commis une pareille usurpation, elle aurait été sûrement relevée durant et après la catastrophe du 14 août 1714 — quand tant d'actes d'inimitié et de vengeance se sont produits. En réalité personne, jamais n'a prononcé un seul mot de contestation parmi ses contemporains, quant à sa qualité de fondateur de l'école.

CONCLUSIONS

L'« Académie » princière de Saint-Sava a été fondée sous le règne de Constantin Brîncoveanu et non sous celui de Şerban Cantacuzino.

L'année 1679 si arbitrairement fixée et conservée comme date de sa fondation, ne peut donc plus être soutenue.

La date de 1689, mise en circulation pour la première fois chez nous par Erbiceanu et adoptée pendant un certain temps aussi par N. Iorga, ne peut non plus être acceptée.

La perte de l'acte de fondation et l'absence de toute autre source directe concernant les débuts de cette école, nous mettent dans l'impossibilité de préciser l'année de sa fondation, mais nous pouvons, à l'aide d'indications documentaires indirectes, déterminer la date approximative à laquelle Constantin Brîncoveanu l'a créée.

La lettre inédite du 12 mai 1692 du « stolnic » Constantin Cantacuzino dans laquelle l'érudit valaque se plaignait qu'il n'avait pas de professeurs, pour ses enfants, nous donne une indication post quem. Nous pouvons en déduire avec certitude que jusqu'au mois de mai 1692, Sevastos Kyminites ne se trouvait pas à Bucarest et que l'école princière ne fonctionnait non plus.

Il est probable que c'est en 1695 environ que l'« Académie » princière de Saint-Sava fut fondée.

L'ACADÉMIE DE SAINT-SAVA DE BUCAREST AU XVIII[e] SIÈCLE*. LE CONTENU DE L'ENSEIGNEMENT

GHEORGHE CRONȚ

Pour pouvoir porter un jugement historique sur l'enseignement professé à l'Académie Princière de Bucarest, il nous faut tenir compte du fait que cette institution scolaire comportait tous les degrés d'enseignement. Au Moyen Age la structure de l'enseignement était la même dans beaucoup d'universités européennes, organisées en institutions d'enseignement en vue de la diffusion de la culture générale. On y professait également l'enseignement élémentaire, en commençant par l'écriture et la lecture et on n'y faisait aucune différence entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur [1]. L'Académie Princière était une école de culture générale selon les conceptions médiévales. L'enseignement avait un caractère encyclopédique, les disciplines se combinaient et les professeurs pouvaient enseigner toutes les matières d'études [2].

---

* Selon les nouvelles recherches sur les origines de l'enseignement supérieur en Valachie, l'Académie de Bucarest fut fondée vers l'an 1694 par Constantin Brâncoveanu, prince régnant de Valachie, suivant le conseil et l'insistance de son érudit oncle Constantin Cantacuzino. Voir Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, dans *Revue des études sud-est européennes* I, 1963, n[os] 1—2, p. 24—36. Voir aussi notre article *Începuturile Academiei de la Sf. Sava din Bucureşti* [Les débuts de l'Académie de Saint-Sava de Bucarest], dans *Materiale de istorie şi muzeografie*, Bucarest, 1966 (sous presse). Dans le même sens, Ion Ionaşcu, *Cu privire la data întemeierii Academiei Domneşti de la Sf. Sava din Bucureşti* [Sur la date de la fondation de l'Académie de Saint-Sava de Bucarest], dans *Studii*, XVII, 1964, p. 1251—1271. Dans un récent article intitulé *Autour des origines de l'Académie Grecque de Bucarest*, publié dans *Balkan Studies*, VI, 1965, p. 265—280, le savant grec Cléobule Tsourkas soutient que cette Académie fut fondée en 1675 sous le règne du prince Georges Doucas. Mais ses arguments n'ont pas une base documentaire convaincante.

[1] Istvan Hajnal, *L'enseignement de l'écriture aux universités médiévales*, éd. revue par László Mezey, Budapest, 1959, p. 60—117.

[2] Sous l'influence des conceptions de l'époque, selon lesquelles les professeurs étaient les maîtres de toutes les sciences, le métropolite Ştefan de Valachie a pu parler dans la préface du Code de 1652 « des maîtres professeurs, c'est-à-dire de ceux qui ont appris la grammaire, la philosophie et la médecine et... la musique ». *Îndreptarea legii* 1652 [Guide de la Loi], Bucarest, 1962, p. 41.

La plupart des professeurs, ayant fait leurs études dans les collèges et les universités d'Occident, disposaient d'une vaste préparation intellectuelle et employaient les méthodes d'enseignement qu'ils avaient connues eux-mêmes dans les écoles européennes. Beaucoup d'entre eux étaient polyglottes et connaissaient, outre les langues classiques, quelques langues modernes, surtout l'italien et le français. Certains étaient « iatro-philosophes », possédant le titre de docteur ès sciences et docteur en médecine. Ils se tenaient au courant du développement et du progrès des matières d'enseignement de leur temps et correspondaient avec des érudits de l'étranger ou empruntaient leurs cours et leurs livres.

Le succès de l'enseignement ne dépendait pas seulement du volume et du niveau scientifique des connaissances des professeurs, mais aussi de leur manière d'enseigner. Leurs cours nous font voir que beaucoup de professeurs préparaient leurs leçons, en s'efforçant de faire à leur auditoire des cours convaincants, de parler clairement et de leur transmettre autant de connaissances que possible. Toutefois ne faisaient pas défaut les professeurs pédants, qui employaient des expressions impropres, insistaient sur des choses insignifiantes et faisaient de mauvaises leçons. Le procédé habituel de ceux-ci était la dictée du cours, s'imaginant qu'« enseigner » n'était autre chose que réciter leurs leçons et exposer tels quels les textes classiques et leurs commentaires consacrés. Les notes des écoliers reflètent les difficultés qu'ils rencontraient, surtout à comprendre les expositions abstraites et à retenir les leçons. Mais il y a aussi de nombreuses notes qui expriment la satisfaction des auditeurs à l'égard des leçons bien faites et de la nouveauté des connaissances qu'on leur transmettait.

L'Académie Princière de Bucarest était avant tout une institution destinée à initier les élèves à la culture grecque. Avec les caractères qu'elle avait acquis dès les XVI^{e} et XVII^{e} siècles sous l'influence de la Renaissance, tels qu'ils se reflètent dans les leçons des professeurs de l'Académie, cette culture grecque avait une marque prononcée d'universalité et elle a créé par son contenu humaniste un milieu intellectuel savant qui a mis la civilisation roumaine en contact avec les courants de culture universelle de la période historique respective. En transmettant aux élèves une pareille culture et en préparant des intellectuels pour tous les pays balkaniques, l'Académie Princière de Bucarest, comme d'ailleurs celle de Jassy, a effectivement contribué à la diffusion de la culture universelle et à la formation d'une classe d'intellectuels aux conceptions plus larges, laquelle devait se manifester par des activités progressistes dans la vie sociale et politique des peuples sud-est européens du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e} siècle.

Le contenu du processus d'enseignement de cette institution scolaire de Valachie a été déterminé dans une mesure appréciable par le caractère

des relations sociales des pays du sud-est de l'Europe et a subi les adaptations imposées par les transformations de structure de la société roumaine dans les conditions de la dissolution du régime féodal de la fin du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] siècle. L'histoire nous montre, en effet, qu'après la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, l'enseignement de l'Académie Princière aura un contenu moins théorique, plus scientifique et plus pratique que dans la période antérieure. On sait qu'après 1774, l'économie et la société roumaines ont connu des transformations de structure qui ont eu pour résultat le fait que notre peuple s'est manifesté de plus en plus activement dans la vie internationale, ce qui se reflète dans la réorganisation de l'Académie Princière par la réforme de 1776. Nous étudierons donc le contenu des cours professés à l'Académie de Bucarest, en tenant compte de cette division en périodes. Cette étude aura pour base les cours des professeurs conservés dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie [3].

I. PÉRIODE 1694—1776

Les matières d'enseignement établies par le règlement de 1707 de l'Académie Princière sont dominées par les études de philosophie, de grammaire et de littérature grecques [4]. Dans le programme d'enseignement de 1707, les matières d'étude sont indiquées dans une succession qui commence par les plus ardues et s'achève par les plus accessibles, leur ordre étant établi en rapport avec les tâches didactiques des trois professeurs, mentionnés eux-mêmes dans une succession hiérarchique. Le premier, appelé aussi le grand maître ou le maître de philosophie, devait enseigner sept matières de philosophie. La grammaire et la littérature grecques étaient enseignées par le second et le troisième professeur, appelés d'habitude maîtres de grammaire. On comprend que les leçons de langue et de grammaire grecques, qui devaient embrasser également beaucoup de connaissances de littérature classique, ont prédominé par rapport aux autres matières. Le fait que ce programme mentionne en premier lieu les études philosophiques, reflète l'intention des organisations de mettre l'accent sur le caractère académique de l'enseignement de l'Ecole Princière. Mais le programme contient des indications précises quant à la succession et

[3] Pour l'identification des cours, nous avons utilisé les inventaires suivants : C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești*, Bucarest, 1909 ; N. Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, II, Bucarest, 1940 ; *Inventarul manuscriselor grecești* (Registre de la Section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

[4] *Le Règlement*, rédigé en langue grecque par le patriarche Chrysantos Notara de Jérusalem, comprenant l'organisation et le programme d'études de l'Académie de Bucarest, a été publié par Eudoxe Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor* [Documents sur l'histoire des Roumains], XIV/1, p. 392—397.

à l'accessibilité des connaissances dans le processus d'enseignement et fait preuve de principes didactiques et méthodologiques judicieux.

Le règlement de 1707 exigeait en premier lieu que l'on tînt compte, dans l'enseignement des matières, du degré de préparation de l'élève. Il est recommandé que les connaissances nouvelles soient combinées avec les anciennes et les notions les moins compréhensibles avec les plus accessibles « selon la capacité de l'écolier ». On demandait qu'on eût en vue dans la succession des objets d'étude le degré d'abstraction des connaissances respectives, en enseignant les notions plus difficiles aux élèves les plus avancés et les notions plus aisément assimilables aux élèves plus faibles. On recommandait instamment les exercices pratiques et les applications : les connaissances de logique devaient être consolidées par des exercices basés sur des schémas syllogistiques, les règles de la rhétorique devaient être déduites de l'étude des discours célèbres ; les élèves devaient préparer leurs leçons de philosophie par des discussions contradictoires ; on devait faire des lectures littéraires avec les élèves dont ceux-ci feraient des résumés ; les leçons de grammaire devaient être étayées par des exemples et les thèmes corrigés par les professeurs [5].

En tenant compte de l'ordre dans lequel les matières d'enseignement ont pu être accessibles aux élèves de l'Académie, nous examinerons en premier le contenu des cours de langue et de littérature grecques. Nous étudierons ensuite le contenu des études philosophiques et les disciplines appelées « scientifiques ».

A. L'étude de la langue et de la littérature grecques

À l'Académie Princière, toute les leçons se faisaient jusqu'en 1776 en langue grecque, tout comme elles se faisaient en latin dans beaucoup d'institutions scolaires occidentales, un enseignement académique dans la langue du peuple respectif étant inconcevable. On comprend pourquoi le règlement de 1707 prévoyait deux maîtres de grammaire et de littérature grecques, en décidant que les leçons de grammaire commençassent par des connaissances élémentaires [6]. La grammaire de la langue grecque a été un objet d'étude très difficile, étant donné les grandes différences structurales existant entre *la langue ancienne* (ἡ ἀρχαῖα) de la littérature

[5] Le texte grec dans Hurmuzaki, XIV/1, p. 393—394.

[6] Les connaissances élémentaires de grammaire et de littérature grecques devaient être enseignées aux élèves commençants par le troisième professeur, mais il n'y a eu de poste dans le budget de l'Académie pour ce professeur qu'à partir des années 1763—1764, comme cela résulte des documents (Archives de l'État de Bucarest, *Diplomatica*, n^{os} 36 et 39).

classique, la langue pure (ἡ καθαρεύουσα) des Grecs instruits à partir du XIVe siècle et *la langue populaire* (ἡ δημοτική) parlée par les Grecs modernes en général et qui a été la langue des masses populaires.

L'histoire de la langue grecque des XVIIe—XIXe siècles connaît la vive polémique qui a mis aux prises les partisans de la langue pure et ceux de la langue populaire. La « diglossie », c'est-à-dire l'utilisation des deux langues grecques—la langue pure et la langue populaire— se compliquait dans l'enseignement de la grammaire et de la littérature par la nécessité d'étudier d'une manière savante la grammaire des textes classiques écrits dans la langue ancienne. Il fallait étudier des textes classiques malaisés à comprendre ; on faisait des leçons en néo-grec, c'est-à-dire dans la langue pure des hommes instruits qui employaient parfois des formes classicisantes ; on donnait également des explications en langue parlée que les élèves des familles grecques comprenaient mieux.

Pour cette phase historique de la langue grecque, les manuscrits des cours de l'Académie de Bucarest représentent une grande valeur documentaire et attendent d'être étudiés par des linguistes compétents. Après la chute du peuple grec sous la domination turque, la langue et la littérature grecques ont trouvé dans les Pays Roumains des conditions de développement qu'ils n'ont eues dans aucun autre pays. L'Académie de Bucarest, comme l'Académie Princière de Jassy, a eu un rôle actif dans l'étude de la langue et de la littérature grecques et a contribué par cela au progrès de la culture universelle. On peut étudier maintenant à Bucarest des grammaires grecques des XVIIe —XVIIIe siècles, qu'on ne peut trouver même dans les pays occidentaux ayant une ancienne tradition scientifique en ce qui concerne l'étude historique de la langue grecque.

Pour les premières leçons de lecture on employait ce qu'on nommait Πιναχίς, qui signifiait *tablette*, utilisée dans les écoles grecques. Un pareil abécédaire contenait l'alphabet grec, des mots usuels et des expressions simples correspondant à l'intelligence des commençants. Des abécédaires grecs, rédigés en Valachie, comprenant des règles de lecture et de prononciation basées sur des morceaux de lecture, ne se sont conservés chez nous que du début du XIXe siècle [7]. Le règlement de 1707 disposait que l'on fasse aux commençants des leçons en langue « apla », c'est-à-dire en langue grecque parlée, les élèves étant obligés de résumer par écrit les explications du maître, et celui-ci de corriger les résumés. On recommandait l'emploi de la *Grammaire de Laskaris*. On enseignait également aux débutants des leçons de prosodie. On possède des témoignages selon lesquels la grammaire de Constantin Laskaris du XVe siècle a effectivement été

[7] Ms. gr. 619.

utilisée, conformément au règlement [8]. Une méthode basée sur cette grammaire a été élaborée « avec des questions et des réponses pour les élèves commençants et jeunes » [9].

L'Académie de Saint-Sava faisait un grand emploi du cours Γραμματικὴ περὶ συντάξεως (La grammaire de la syntaxe), rédigée par Alexandre Mavrocordato l'Hexaporite pour l'Académie de la Patriarchie de Constantinople dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Le plus ancien manuscrit contenant cette syntaxe, qui se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, date de 1682 et aura été apporté à Bucarest à partir de 1694 peut-être même par Sévastos Kyminitis, le premier directeur de l'école, qui était également professeur de grammaire [10]. D'autres manuscrits datent du XVIII[e] siècle et du début du XIX[e] [11]. L'emploi de cette syntaxe s'explique non seulement par sa valeur méthodologique pour l'époque respective, mais aussi par le prestige des Mavrocordato dans les Pays Roumains; deux des fils de l'auteur, à savoir Nicolas Mavrocordato et Jean Mavrocordato, avaient occupé le trône de Valachie entre les années 1716 — 1730. L'Académie possède aussi des manuscrits comprenant des thèmes d'applications grammaticales helléno-grecques basés sur la Syntaxe d'Alexandre Mavrocordato [12].

Les professeurs faisaient des lectures d'Homère, de Pythagore, d'Esope, des Actes des Apôtres, de Xénophon, de Plutarque et de Thucydide, et enseignaient également la poétique. Ils devaient expliquer les discours d'Isocrate et de Démosthène, les tragédies de Sophocle et d'Euripide, les discours de Grégoire de Nazianze et les odes de Pindare, en « combinant toujours les connaissances plus accessibles avec celles plus difficiles ».

Sévastos Kyminitis nous a laissé quatre manuscrits avec des explications grammaticales, dont trois constituent des paraphrases de la grammaire d'Appollonios [13]. On a encore employé la grammaire de Gheorghios Lekapinos *De la syntaxe des noms* [14]. Il en est de même de la *Grammaire grecque de Théodore Gazis* du XV[e] siècle, accompagnée de traductions et d'adaptations néo-grecques. Dans les manuscrits qui contiennent cette grammaire et qui ont été utilisés par les professeurs et les élèves de l'Académie au XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] figurent de nombreuses

---

[8] Ms. gr. 858, 4516. En 1715, le second professeur Gheorghios Chrysogon de Trébizonde faisait ses leçons d'après cette grammaire. La grande utilisation de cette grammaire résulte du fait qu'en 1808 elle a été éditée à Pest, sous le titre Νέος Λάσκαρις, avec des notes en grec populaire par le professeur macédonien Eufronie Popovitz. Voir D. Russo, *Studii istorice greco-române*, œuvres posthumes, II, Bucarest, 1939, p. 386.

[9] Ms. gr. 372^2.

[10] Ms. gr. 355 de la Bibliothèque de l'Académie, écrit à Constantinople en 1682.

[11] Ms. gr. 85^4, 184^{13}, 544^2, 576^1, 600, 614^1, 616^1, 647^2, 1007^1, 1213^2, 1379.

[12] Ms. gr. 545 et 1213^2.

[13] Ms. gr. 70, 86, 461, 1224.

[14] Ms. gr. 372.

notes explicatives en néo-grec, certaines écrites même en caractères latins. Quelques-uns contiennent des explications interlinéaires [15]. Le besoin d'interprétations en langue grecque parlée s'est également fait sentir. Le commentaire de cette grammaire rédigé par Neophyte Kavsokalivitis, qui s'en est aussi servi pour ses leçons [16], a été imprimé à Bucarest en 1768 [17]. Pour l'usage de quelques collèges occidentaux, certaines parties de cette grammaire ont été traduites en latin, dont Evghenis Voulgaris a tiré une version en néo-grec, imprimée en 1805 à Vienne [18].

L'enseignement de la grammaire présentait des difficultés non seulement à cause du développement historique millénaire de la langue grecque, mais aussi à cause de l'ampleur des livres de grammaire et de la pédanterie de certains professeurs. Fr. J. Sulzer, professeur à la cour princière de Bucarest en 1776, examinant une grammaire grecque en quatre volumes, a eu raison de faire la réflection suivante : « je comprends maintenant pourquoi les Grecs et les Roumains apprennent cette langue durant 20 ans » [19].

L'étude de la grammaire était dans une grande mesure aussi une étude de la littérature classique. Pour les applications grammaticales on faisait appel à des textes d'auteurs anciens. Ils étaient commentés en langue grecque parlée. De nombreux manuscrits de l'ancienne Bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava, comprenant des textes classiques avec des versions interlinéaires néo-grecques, ont été conservés. On retrouvera ainsi des manuscrits avec des textes, des traductions néo-grecques, des paraphrases interlinéaires, parfois accompagnés de commentaires, d'Homère [20], d'Esope [21], de Pythagore [22], de Xénophon [23], d'Euripide [24], de Thucydide [25], d'Isocrate [26], de Démosthène [27] et de Plutarque [28]. Les cours écrits en grec pur contiennent parfois des explications marginales en grec parlé, quoique ce dernier emploie aussi souvent des formes archaïsantes.

---

[15] Ms. gr. 189^{2}, 267, 471, 610, 1006, 1007^{2}, 1213^{1}.

[16] Ms. gr. 1462.

[17] I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche* [La bibliographie roumaine ancienne], II, Bucarest, 1910, p. 190—191.

[18] Nestor Camariano, *op. cit.*, p. 149.

[19] Apud Aron Densuşianu, *Istoria limbii şi literaturii române* [Histoire de la langue et de la littérature roumaines], p. 149.

[20] Ms. gr. 24, 167^{10-14}, 228^{4-6}, 242^{17-18}, 274^{18}, 316^{10}, 365^{4}, 406^{18-21}, $424^{3 \text{ et } 6}$, 451^{18}, 807^{3}, 882^{5}, 1029.

[21] Ms. gr. 503^{2}, 511^{3}, $542^{1,3}$, 591^{1}, 864^{4}, 1024^{5}.

[22] Ms. gr. $167^{3,8}$, 334^{2}, 406^{4}, 882^{4}.

[23] Ms. gr. 27^{3}, 208^{16}, 373^{2-3}, 402^{7}, 893^{2-3}, 1022^{14}.

[24] Ms. gr. 316^{1}, 406^{16}, 503^{5}, 519^{2}, 882^{7}.

[25] Ms. gr. 208^{15}, 1026^{2}.

[26] Ms. gr. 15^{5-8}, 185^{1}, 208^{6-8}, 274^{5-6}, 275^{4-6}, 406^{26-27}, 451^{8}, 460^{8}, 462^{8-10}, 672^{15-19}, 503^{4}, 871, 1022^{5}, $1023^{9 \text{ et } 12}$, 1027^{2}.

[27] Ms. gr. 56^{3}, 64^{1-5}, 208^{11-13}, 242^{1-4}, 423^{3}, 451^{10}, $864^{1,8,9,10}$.

[28] Ms. gr. 15^{13}, 56^{4}, 242^{7-8}, 322^{20-21}, $357^{2 \text{ et } 4}$, 519^{1}, 672^{11}, 736^{4}, $864^{1,8,9,11}$.

Dans l'enseignement du grec classique on accordait beaucoup d'attention aux thèmes écrits. De nombreux manuscrits nous ont été conservés, contenant des thèmes d'école avec des exercices de grammaire et de style et surtout avec des traductions du grec ancien en grec nouveau, et inversement[29]. Des dictionnaires helléno-grecs et greco-hellènes étaient utilisés, certains sous forme de simples glossaires, d'autres comprenant des citations des textes classiques [30]. On insistait pour que l'étude du grec classique fût sérieuse et que les textes fussent bien fixés dans la mémoire des élèves, après que ceux-ci eussent bien compris leur sens à la suite de leur transposition par les professeurs en grec parlé. Les professeurs vérifiaient également, au point de vue grammatical, les textes classiques aussi bien que la traduction en néo-grec copiées par les élèves.

Parmi les manuscrits grecs provenus de la Bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava, on en trouve qui contiennent des manuels et des thèmes d'école d'« *épistolographie* » ; ceux-ci servaient à l'étude accessoire de la grammaire et tendaient en même temps à familiariser les élèves avec ce style. Le plus ancien manuscrit conservé à cette école a été rédigé à Venise en 1666 et est intitulé Βραχεῖα μέθοδος πῶς δεῖ συντάττειν ἐπιστολήν, c'est-à-dire *Brève méthode de la manière dont doit être écrite une lettre* [31]. On se servait de ce qu'on appelait des *épistolaires*, comprenant des modèles de lettres, les titres des dignitaires laïques et ecclésiastiques et les formules respectueuses qui devaient être employées dans les lettres respectives [32]. Un épistolaire très recherché était celui qui était dû à Théophile Corydalée, dont les œuvres ont généralement joui d'une grande utilisation didactique à l'école de Saint-Sava. Les manuscrits de cet épistolaire comprennent des commentaires interlinéaires et marginaux en néo-grec, écrits par les professeurs et peut-être par les élèves de l'école [33], mais le texte lui-même semble avoir été copié d'après l'une ou l'autre des quatre éditions imprimées au XVIII^{e} siècle [34]. En tant que matière d'étude le genre épistolaire enseignait les connaissances nécessaires à ceux qui devaient servir dans les chancelleries de l'Etat ou de l'Eglise, dans lesquelles le style solennel et protocolaire constituait une

---

[29] Ms. gr. 15^{46}, 67^{1}, 172^{1-3}, 296, 299, 304^{1}, 316^{22}, 325^{1}, 373^{1}, 406^{35}, $424^{1,7}$, 427^{3}, 451^{1}, 575^{1}, 584^{6}, 737^{1}, 1011, 1012.

[30] Ms. gr. 193^{1}, 221, 385, 462^{1}, 575^{2}, 1010^{3}.

[31] Ms. gr. 530.

[32] Ms. gr. 67^{2}, 73^{2}, 288, 325^{24}, 332^{5}, 413^{1}, 432^{1}, 535^{3}, 603, 606^{7}, 812, 1022^{2}.

[33] Ms. gr. 44^{13}, 82^{1}, 207^{2}, 451^{12}, 711^{1}. V. aussi C. Erbiceanu, *Manuscripte grecești*, dans «Revista Teologică », III (1885), p. 30, 76—77.

[34] Cet ouvrage de Théophile Corydalée, intitulé Περὶ ἐπιστολικῶν τύπων [Des modèles épistolaires], a été imprimé à Londres en 1624, à Moschopolis en 1743, à Halle en 1768 et à Venise en 1786.

pratique internationale, ainsi qu'à ceux qui allaient se consacrer aux activités économiques [35].

Le grand intérêt porté à l'étude de la langue grecque par les intellectuels grecs et par les dirigeants de la Valachie dans la première moitié du XVIIIe siècle, n'a pas été partagé dans la même mesure par les Roumains désireux de s'instruire. La culture roumaine avait déjà depuis longtemps adopté la langue roumaine comme moyen naturel d'expression. En outre, étant donné les difficultés de l'étude de la grammaire classique, la langue grecque paraissait très malaisée à la jeunesse roumaine. Même les fils de boyards ne s'y sentaient guère attirés, quoique les boyards eussent un intérêt politique à l'apprendre, à l'époque des règnes phanariotes. Dans leur rapport adressé à Constantin Mavrocordato, les grands boyards exprimaient leur inquiétude en présence de « l'abîme du manque d'instruction », relevaient la paresse des fils de boyards à l'égard de la culture grecque et proposaient comme sanction pour les boyards qui n'envoyaient pas leurs fils à l'école grecque, qu'ils fussent éloignés des fonctions publiques. Le rapport était signé par les grands boyards, à commencer par le grand vornic Iordake Cretzulesco et le grand ban Grigore Greceanu. En approuvant ce rapport [36], le prince confirmait le fait que l'instruction en grec était devenue une nécessité d'État dans l'intérêt des boyards eux-mêmes, lesquels appuyaient l'autorité du prince.

Le préjugé contre la langue et la littérature grecques n'était cependant pas général. Beaucoup de Roumains ont appris cette langue et ont connu cette littérature, comme d'ailleurs de nombreux intellectuels appartenant aux peuples balkaniques. C'était la langue qui leur donnait la possibilité d'accéder à la plus haute culture, dans les conditions de la société roumaine de cette époque. Au XVIIIe siècle, dans les écoles d'aucun autre pays du monde, les œuvres de la littérature grecque ancienne n'ont fait l'objet de lectures aussi amples qu'à l'Académie Princière de Valachie. Ces lectures ont présenté aux auditeurs l'image de l'homme de l'antiquité, épris de liberté et d'indépendance, les vertus du ménage heureux et la sagesse qui devait être recommandée dans le gouvernement des peuples. Ces lectures ont contribué au développement de l'esprit laïque parmi les intellectuels roumains, du goût pour la littérature et ont élevé le niveau culturel de la société roumaine. Ce contact avec les œuvres des classiques grecs, en tant qu'aspect de l'humanisme roumain à l'époque de la décadence du régime féodal, n'a pas encore été étudié.

---

[35] Un autre épistolaire grec connu en Valachie est celui rédigé par l'évêque Synesios et imprimé à Venise en 1782. Voir N. Camariano, *op. cit.*, p. 158.

[36] Le texte du rapport et de la résolution du prince, aux Archives de l'État, Bucarest, *Documente*, n° 20.

B. Les disciplines de l'enseignement philosophique

Le programme d'études de 1707 a fixé à sept le nombre des matières que le professeur de philosophie — le premier professeur de l'Académie — devait enseigner, à savoir : la logique, la rhétorique, la physique, l'étude du ciel, de la génération et de la corruption, de l'âme, et la métaphysique. Il résulte des manuscrits que toutes ces matières d'enseignement étaient basées sur les œuvres du philosophe Aristote, telles qu'elles avaient été commentées par les penseurs néo-aristotéliciens et en particulier par Théophile Corydalée.

1. *La logique.* Dans le règlement de 1707, la logique figurait comme la première matière d'études et constituait la première tâche didactique du grand maître [37]. De l'ancienne bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava nous sont parvenus de nombreux manuscrits contenant des présentations et des synthèses didactiques basées sur la philosophie d'Aristote. Les cours de logique enseignés à cette Académie expliquent en général la pensée d'Aristote, que l'interprète dépasse par endroits et parfois même la dénature.

Douze manuscrits contiennent en tout ou en partie le traité de Gheorghios Sougdouris de Janina, intitulé Εἰς ἄπασαν τὴν λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους μέθοδον προδιοίκησις ἤτοι εἰσαγωγή [Préparation, c'est-à-dire introduction dans toute la méthode logique d'Aristote]. Les manuscrits datent du XVIII^e^ siècle; certains ont des notes des professeurs et des élèves de l'école [38]. Onze manuscrits contiennent en tout ou en partie l'important traité de Théophile Corydalée intitulé Προοίμιον εἰς λογικήν [Introduction à la logique][39]. Portant un autre titre grec [40] qui signifie *Mémoires et questions concernant toute la logique d'Aristote*, ce traité a été imprimé à Venise en 1729 et représente l'exposé le plus développé de la logique aristotélicienne utilisé à l'Académie de Saint-Sava. Des manuscrits de ce traité antérieurs à l'édition vénitienne ont également été employés ici [41], mais certains manuscrits ont pu être copiés ultérieurement, d'après cette édition même.

Nous examinons le traité de logique aristotélicienne de Théophile Corydalée, en nous servant du manuscrit portant la cote 47 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui est assez ample et représente une copie à graphie claire faite à Bucarest en 1743. Ce manuscrit contient des parties d'exposition intégrale, ainsi

[37] Le texte grec dans Hurmuzaki, XIV/1, p. 392.

[38] Ms. gr. 17^{10}, 180^{1}, 191^{2}, 207^{3}, 246^{-3}, 473^{3}, 489, 497, 520^{1}, 563, 1226, 1433.

[39] Ms. gr. 47^{3}, 419, 429, 442, 484, 510^{1-2}, 562^{8}, 1214, 1226, 1305, 1415, 1454.

[40] En grec Εἰς ἄπασαν τὴν λογικὴν τοῦ Ἀριστοτέλους, ὑπομνήματα καὶ ζητήματα, Venise, 1729.

[41] Le ms. gr. 510 date de l'année 1708 et le ms. 442 de 1725.

que des résumés de la logique d'Aristote que Corydalée à enseignée à l'Académie de Constantinople. Dans la préface du traité, l'auteur s'adresse aux « étudiants » (φοιτηταί), en les invitant à étudier la philosophie page par page, comme étant « l'unique moyen par lequel les hommes maîtrisent leurs passions désordonnées et mettent un frein aux instincts animaux »[42]. Il montre que pour les commençants, la logique constitue une matière introductive à l'étude de la philosophie, en fournissant « des instruments pour la différenciation de la vérité du mensonge ». Il critique la théorie platonicienne selon laquelle la logique serait une science innée et il soutient que la logique est un art acquis par l'exercice de la raison : « l'usage de la logique nous fournit des règles et des méthodes pour la formation des syllogismes et des démonstrations »[43]. L'homme connaît le monde, non par la révélation divine, mais par la recherche et la démonstration logique. La connaissance philosophique doit être accompagnée de la pratique philosophique ; l'une et l'autre sont presque impossibles en l'absence de l'instrument de la logique[44]. Interprétant la pensée d'Aristote, Corydalée insiste dans son traité sur le fait que la logique poursuit l'établissement de la vérité, ainsi que l'identification et l'élimination des erreurs [45].

Dans l'histoire de la philosophie, Aristote est considéré comme le fondateur de la logique formelle[46], quoique le philosophe grec ait également débattu dans ses ouvrages des problèmes de logique gnoséologique. Sans avoir utilisé lui-même l'expression « logique formelle », Aristote détermina effectivement l'objet de cette science, en étudiant la structure et le fonctionnement du syllogisme, c'est-à-dire qu'il a formulé ce qu'on appelle maintenant la théorie du raisonnement. Il a formulé les lois du syllogisme, il a mis en lumière sa signification générale et la valeur des déductions logiques pour l'établissement de la vérité. Dans sa lutte contre les sophistes anciens, il a mis à la base de la logique les lois de la non-concordance et du tiers exclu, formulées par lui pour la première fois. Les leçons de logique aristotélicienne faites à l'Académie Princière de Bucarest, les leçons basées sur le cours de Sougdouris, mais surtout les leçons basées sur le cours de Corydalée comprennent des schémas, des propositions et des axiomes tirés des écrits mêmes du philosophe grec, mais la présentation de ceux-ci se ressent de l'influence des traités occidentaux de logique, explicable par les études faites par les auteurs des

[42] Ms. gr. 47, f. 24v : « φιλοσοφίας.,. δι'ἧς ἄνθρωποι τὰς ἀτάκτους ὁρμὰς ἀναστέλλουσι καὶ τὰς ὀρέξεις... τῶν ἀλόγων παθῶν εὐλόγως καταχρατοῦσι... ».

[43] Ms. gr. 47, f. 67v : « ...ἡ λογικὴ ἕξις παραδίδωσιν ἡμῖν κανόνας καὶ μέθοδον εἰς ἐργασίαν συλλογισμῶν, ἀποδείξεων ... ».

[44] Ms. gr. 47, f. 111v : « Ἀμφοτέρω δὲ τούτων δυσχερῶν ὄντων καὶ σχεδὸν ὑπὲρ ἄνθρωπον χωρὶς ὀργάνου ἀποκτηθῆναι,.. ».

[45] Ms. gr. 47, f. 216v —347r.

[46] I. M. Bokenski, *Formale Logik*, Freiburg-München, 1956, p. 58.

cours en Italie. Les leçons de logique de l'Académie de Bucarest avaient le même niveau scientifique que celles qu'on faisait dans les institutions d'enseignement occidentales de la période respective, mais elles étaient teintées de matérialisme, sous l'influence des ouvrages des philosophes nominalistes. Durant plus de deux mille ans, la logique d'Aristote s'est avérée être un système de pensée bien construit, où les éléments matérialistes prédominaient par rapport aux éléments idéalistes, les théories de la connaissance et du raisonnement étant basées sur la philosophie de la nature [47]. La solidité de la logique aristotélicienne, avec ces caractères, se reflète puissamment dans les cours des professeurs bucarestois du XVIII[e] siècle.

2. *La rhétorique.* Comme matière d'étude, la rhétorique a été considérée comme une discipline philosophique destinée aux hommes cultivés, l'art de bien parler étant une manifestation de la sagesse, un instrument de succès dans la vie politique et sociale, ainsi qu'un moyen didactique de communiquer aux autres les connaissances et les préceptes des érudits. Dans le règlement de 1707, la rhétorique figurait en second lieu comme matière d'étude, après la logique. Cette matière était également enseignée dans les écoles occidentales du Moyen Age, figurant dans le « trivium », c'est-à-dire dans le groupe des trois arts qui constituaient l'objet de l'enseignement élémentaire.

Les manuscrits à caractère didactique provenus de la bibliothèque de l'Académie de Saint-Sava avèrent la préoccupation constante des professeurs de communiquer aux élèves des exemples de discours, d'allocutions et de sermons demeurés célèbres dans l'histoire de la culture humaine, utilisés pour enseigner l'art de bien parler et d'une façon convaincante. Pour les leçons de rhétorique, les professeurs se servaient de préférence du traité de Théophile Corydalée Προοίμιον εἰς τὴν ῥητορικὴν τέχνην (Introduction à l'art rhétorique), ce traité n'étant autre chose qu'un vaste commentaire des trois livres d'Aristote sur *l'Art rhétorique.* Nous avons 11 manuscrits de ce traité [48].

D'autres manuscrits contiennent des cours de rhétorique rédigés par des auteurs non identifiés. L'un des plus anciens traités de rhétorique grecque connus en Valachie date du XVI[e] siècle, ayant été apporté ici probablement par les premiers professeurs de l'école [49]. Parmi les manuscrits grecs provenus de la bibliothèque de cette école, certains contiennent des traités de rhétorique [50], dont l'un représente une traduction

[47] Cf. Dan Bădărău, *Categoriile lui Aristotel,* dans « Revista de filozofie », XII, 1965, n° 1, p. 14 et 25.

[48] Ms. gr. 82^2, 247, 312, 397, 439^1, 441^7, 458^1, 473^2, 506^1, 510^3, 1454. Voir aussi ms. gr. 59 et 452^7.

[49] Ms. gr. 1014.

[50] Ms. gr. 400, 613, 1225, 1375.

du latin [51], d'autres contiennent des notions introductives avec des applications tirées des discours classiques [52], ou bien de simples exercices rhétoriques d'école; l'un contient des exemples pris aux événements historiques du début du XVIII^e siècle, d'autres sont basés sur les textes classiques ou même sur des compositions aux sujets fictifs [53]. Particulièrement révélatrices de la signification de l'étude de la rhétorique sont les manuscrits qui comprennent ce qu'on appelait Λευχειμονοῦσα Ῥητορική, c'est-à-dire la *Rhétorique blanchissante*, destinée à préparer les jeunes élèves à l'art de faire passer le mensonge pour la vérité, de sorte que ce qui est noir paraisse blanc. Deux manuscrits de ce genre contiennent une rhétorique traduite du latin par Anastase Papavasilopoulos de Janina, lequel avait fait des études en Italie vers le milieu du XVIII^e siècle. L'un de ces manuscrits est daté de 1758 et l'autre de 1770. Ce dernier a été écrit en Valachie [54]. Un troisième, datant toujours du XVIII^e siècle, comprend seulement un fragment d'une pareille rhétorique [55].

En tant que discipline d'étude, telle que nous la présentent les traités et les exercices d'art oratoire utilisés à l'Académie de Saint-Sava, la rhétorique était destinée à habituer les élèves à parler d'une façon coulante et captivante, à préparer les orateurs et les prédicateurs dont la société respective avait besoin, à flatter la vanité des gouvernements par des discours laudatifs et à pouvoir cacher la vérité par des phrases et des arguments artificieux lorsque les circonstances imposaient aux orateurs publics de soutenir des conceptions contraires à leurs convictions ou contraires aux intérêts légitimes des masses populaires. L'art de la rhétorique a été l'instrument des bonnes relations et des bonnes manières dans une société divisée en classes, en préparant ceux qui représentaient et appuyaient la classe dirigeante et les hommes s'adonnant à des activités commerciales d'employer avec succès, sans scrupules de conscience, même les faux arguments à l'appui de leurs propres intérêts.

3. *La physique*. Dans le règlement de 1707, la physique figure comme troisième objet d'études, après la logique et la rhétorique. 19 manuscrits nous ont été conservés, dont certains ont été écrits en Valachie et contiennent le cours de Théophile Corydalée sur la physique aristotélicienne, comprenant des expositions sur tous les huit livres du traité d'Aristote ou seulement des présentations partielles [56]. La plupart de ces manuscrits sont copiés d'après le traité de Corydalée, avant l'impression de son

[51] Ms. gr. 596. Voir aussi ms. 506.
[52] Ms. gr. 17^{9}, 73^{15}, 244^{1-2}, 441^{6}, 457^{7}, 543^{1}.
[53] Ms. gr. 164^{7-8}, 242^{9-10}, 266^{9}, 511.
[54] Ms. gr. 65 et 283^{1}.
[55] Ms. gr. 485^{1}. Voir aussi C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 78—79.
[56] Ms. gr. 49, 180, 376, 420, 426, 430, 440, 459^{7}, 539^{2}, 674, 707, 856, 868, 894, 1272, 1319, 1383, 1384, 1415^{1}.

ouvrage à Venise en 1779 sous le titre Εἴσοδος φυσικῆς ἀκροάσεως κατ' Ἀριστοτέλην [Introduction à la physique d'Aristote]. On s'est encore servi à l'Académie Princière de la physique de Nicéphore Blemydes du XIII[e] siècle, basée toujours sur la pensée d'Aristote [57]. Les notes du manuscrit indiquent parmi les professeurs qui ont enseigné la physique aristotélicienne d'après le cours de Corydalée, Sévastos Kyminitis, Alexandre Papanastasiou vers 1750 et Manasse Iliade après 1754.

Dans la conception d'Aristote, la physique est la philosophie de la nature. Ne comprenant donc pas ce que l'on entend aujourd'hui par physique, l'ouvrage d'Aristote qui en traite apparaît comme une discipline philosophique formant la transition entre les sciences de la nature et les abstractions et les spéculations théoriques de la métaphysique. Selon la pensée aristotélicienne, la physique, en tant que science de la nature, s'occupe des lois générales des corps soumis au mouvement. Les corps physiques ont comme substrat la matière et comme aspect la forme, dont nous prenons connaissance par la perception sensorielle. N'étant pas une science basée sur des idées aprioriques, la physique ne saurait user de la méthode déductive, et doit se servir de l'induction pour que, en partant des données fournies par les sens, elle formule des généralisations concernant les corps de la nature et les causes du mouvement universel. On trouve ici implicitement le principe qui allait dominer la psychologie et la pédagogie modernes, à savoir que la connaissance n'est autre chose que l'élaboration mentale des perceptions des sens.

Nous nous servons, comme étant le plus complet, du manuscrit grec n° 894, écrit à Bucarest en 1744, et employé par le professeur Manasse Iliade. Les principales notions figurant dans la physique aristotélicienne sont φύσις (la nature), ὕλη (la matière), εἶδος (la forme), τόπος (le lieu), χῶρος (l'espace), κενόν (le vide), χρόνος (le temps), μεταβολή (la transformation). Dans son cours, Corydalée examine en détail les conceptions d'Aristote en en présentant une interprétation matérialiste [58]. Il s'en prend aux théories occidentales selon lesquelles la physique doit se servir de la méthode déductive et partir des phénomènes universels pour arriver aux choses sensibles. En physique, la connaissance est avant tout empirique. La nature est matière et forme, la matière est la substance virtuelle, dont l'essence ne peut être connue par les sens. Nous ne connaissons que les formes des choses sensibles. La matière se transforme par le mouvement et aspire à se concrétiser dans des formes. Ce mouvement de la matière n'a pas de causes externes, étant inhérent à celle-ci.

---

[57] Ms. gr. 10, 17[12], 447, 483.

[58] Cf. Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique dans les Balkans*, Bucarest, 1948, p. 151—154.

L'âme humaine elle-même est une forme active de la matière, quoique son essence ne soit pas matérielle [59].

Mais en divinisant le mouvement et en soutenant que son moteur principal se trouve en dehors de l'univers, Corydalée entendait se conformer au dogme chrétien, lequel voyait dans la divinité la cause première du monde, extérieure à l'univers [60]. En considérant en même temps la causalité comme un principe inhérent à la nature, Corydalée admettait que la divinité en tant que moteur initial du mouvement, est demeurée immobile en dehors de l'univers. Il critique l'utilisation des sciences occultes, basées sur les croyances religieuses, pour l'explication de la causalité, et désapprouve les explications fondées sur les superstitions qui avaient été proposées en Occident par les adeptes de la philosophie platonicienne. Le hasard n'est pas dû à une cause surnaturelle, mais s'explique par des causes accidentelles, inaccessibles à l'esprit humain. La physique aristotélicienne, ainsi interprétée, constitue une anticipation de la conception évolutionniste moderne de la nature [61].

4. *Du ciel.* Dans le règlement de 1707 figure un cours intitulé *Du ciel* mais ce n'était pas un cours d'astronomie dans l'acception moderne du mot. Suivant la systématisation qui se trouve dans les écrits d'Aristote, Théophile Corydalée a conçu son cours Περὶ οὐρανοῦ comme un développement d'une partie de la physique aristotélicienne, considérée elle-même comme étant une branche de la philosophie de la nature. Le cours de Corydalée nous a été conservé en dix manuscrits, la plupart datant de la première moitié du XVIIIe siècle [62].

Aristote soutenait que le monde a été créé de cinq éléments : le feu, la terre, l'air et l'eau comme éléments matériels et l'éther comme élément immatériel. De la combinaison de ces éléments ont résulté les corps et les êtres qui composent l'univers ; celui-ci est éternel, ne connaissant ni la naissance, ni la mort. L'univers d'Aristote est composé d'un immense corps céleste et des corps dits sublunaires. Le corps céleste est composé d'éther, il comprend les sphères surlunaires des planètes et des étoiles, celles-ci ayant un mouvement circulaire et étant impondérables. Le monde sublunaire est matériel et pondérable.

Corydalée a donné aux conceptions d'Aristote une explication assez avancée par rapport aux anciennes interprétations, en dépassant même par endroits le sens certain des textes aristotéliques. Corydalée soutient dans son cours que l'univers est infini et unique et que le corps céleste lui-même est formé de matière et de forme, sa matière étant toutefois

[59] Ms. gr. 894, f. 177v — 843v.
[60] Ms. gr. 294, f. 288v — 445v.
[61] Cf. Tsourkas, *op. cit.*, p. 161.
[62] Ms. gr. 216, 227, 291, 393, 428, 435, 493, 1318, 1389, 1391.

d'une essence supérieure [63]. L'être suprême, dénommé divinité, n'est pas la cause efficiente de l'univers, mais sa cause finale, considérée comme étant la perfection suprême vers laquelle tendent toutes les choses et tous les êtres. Corydalée critique la conception des scolastiques selon laquelle « l'être suprême » serait d'essence immatérielle et qu'il gouvernerait et surveillerait le monde par la toute-puissance et l'omniscience. Il montre que la personnification de la divinité est en contradiction avec la pensée aristotélicienne et il soutient que la divinité fait partie intégrante du système cosmique, mais qu'elle constitue la finalité et non pas la causalité de l'univers [64]. La pensée néo-aristotélicienne de Corydalée reflète ainsi une conception finaliste et panthéiste de l'univers. Comme matière didactique, à l'Académie Princière, ce cours « Du ciel » contenait donc un enseignement opposé à la doctrine de l'Eglise au sujet de la création du monde et de la providence divine.

Ce cours était destiné à l'élargissement de l'horizon philosophique des auditeurs, mais ne leur fournissait pas de connaissances scientifiques. Il semble que les élèves ne possédaient même pas, quant aux phénomènes célestes, les notions élémentaires d'astronomie. Lors de l'éclipse de soleil du 14 juillet 1748, un élève est tombé si gravement malade de peur qu'il a été nécessaire de faire venir le meilleur médecin de Bucarest pour le soigner [65].

5. *De la génération et de la corruption*. Parmi les disciplines philosophiques inscrites au programme d'études de 1707 et qui ont été enseignées au début par Sévastos Kyminitis [66], figure aussi le cours *De la génération et de la corruption*. La dénomination de ce cours est celle du traité Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς rédigé par Théophile Corydalée, d'après l'ecrit d'Aristote portant le même titre. Dans ce cours est analysée la seconde partie de la physique aristotélicienne. Nous possédons six manuscrits grecs contenant ce cours [67], dont certains ont été copiés à Bucarest d'après des exemplaires plus anciens, bien avant l'impression de l'ouvrage de Corydalée à Venise en 1780 [68]. Tous les six manuscrits attribuent ce cours à Alexandre Mavrocordato l'Hexaporite, mais ils contiennent le traité de Corydalée sur ce sujet [69].

Dans son traité « De la génération et de la corruption », Aristote continue à développer ses conceptions de la philosophie de la nature, de la génération et la corruption des choses, de la causalité cosmique. Les

[63] Ms. gr. 393, f. 50—57; ms. gr. 435, p. 94—108.
[64] Ms. gr. 393, f. 110—116; ms. gr. 435, p. 204—216.
[65] N. Iorga. *Studii şi documente*, XXII, p. 89.
[66] On trouve au ms. gr. 405, p. 734, la note d'un élève, qui indique qu'il a suivi en 1707 ce cours, professé par Sévastos Kyminitis.
[67] Ms. gr. 171, 216², 405, 464, 474², 515.
[68] Εἰς τὸ περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς τοῦ 'Αριστοτέλους, Venise, 1780.
[69] Le fait a été prouvé par Tsourkas, *op. cit.*, p. 62 et 73.

conceptions aristotéliciennes ont été interprétées par les scolastiques dans un sens idéaliste et ont constitué un important support philosophique de la théologie catholique.

Corydalée rejette la thèse des scolastiques sur la création du monde du néant et interprète la pensée aristotélicienne dans le sens que le monde a été créé de la matière impérissable, la création étant la composition de la matière dans des formes sensibles. Il critique les interprétations données par les astrologues et les occultistes et il rejette les explications idéalistes des adeptes du platonisme au sujet de l'intervention de causes surnaturelles dans les transformations du monde naturel. La lumière et le mouvement, ainsi que la chaleur et le froid sont les effets de la transformation de la matière [70]. Avec de telles interprétations, les leçons sur « la génération et la corruption » poussaient encore plus loin l'orientation matérialiste et antispiritualiste de l'enseignement philosophique de l'Académie de Saint-Sava.

6. *De l'âme.* Les leçons de psychologie ont été faites à l'Académie Princière de Bucarest d'après le traité de Théophile Corydalée Περὶ ψυχῆς (De l'âme), lequel interprète l'œuvre au même titre d'Aristote. Dans la conception du penseur ancien, l'âme est le principe actif de la vie. S'éloignant de la conception idéaliste de Platon, il soutient que l'âme est inséparable du corps et se manifeste par la totalité des fonctions qui expriment la vie. À l'Académie de Bucarest, la psychologie aristotélicienne a bénéficié d'une ample interprétation. Des dix manuscrits grecs dans lesquels nous a été conservé le cours de Corydalée « De l'âme » [71], certains datent de la première moitié du XVIIIe siècle et contiennent des notes des professeurs et des élèves de l'Académie. L'auteur du cours interprète presque toutes les notions aristotéliques dans un sens matérialiste. Il définit la psychologie comme étant la science des êtres animés, qui font partie intégrante de la nature. Il soutient que la science de l'âme compte parmi les sciences de la nature et qu'elle est plus utile à l'homme que les autres sciences, étant donné qu'elle s'occupe de son propre être. Corydalée insiste sur la démonstration de la matérialité de l'âme, en invoquant la conception d'Aristote selon laquelle la psychologie constitue une étude de physique, et non pas de métaphysique [72].

Telle qu'elle a été enseignée à l'Académie Princière, la psychologie néo-aristotélicienne avait un caractère plus scientifique que ce qu'on apprenait dans beaucoup de collèges et d'universités occidentales. Les leçons de psychologie communiquaient aux auditeurs des connaissances opposées à celles qui étaient contenues dans l'instruction religieuse, laquelle

---

[70] Ms. gr. 515, f. 167v—248v; 171, f. 133—195.
[71] Ms. gr. 48, 227[1], 255, 277, 280, 468, 485, 507, 1418, 1426.
[72] Ms. gr. 48, f. 11r; 255, f. 8v.

affirmait l'immatérialité de l'âme. Les élèves apprenaient que l'âme exprimait la vie organique et se développait par l'expérience et la pratique de la vie humaine, que les abstractions avec lesquelles opère l'intellect sont des produits de l'esprit humain tirées des données sensibles, que les idées ne sont pas inspirées à l'homme par un être suprême, mais sont le résultat de ses opérations intellectuelles, que la raison agit au moyen de synthèses créatrices orientées vers des fins pratiques. Avec un pareil contenu, le cours « De l'âme » a pu diriger la préparation philosophique des élèves vers des conceptions scientifiques opposées aux doctrines de l'Eglise.

7. *La métaphysique*. Dans le règlement de 1707, la métaphysique figure comme objet d'étude à la charge du premier professeur. Les leçons étaient faites d'après le cours de Théophile Corydalée intitulé Προοίμιον εἰς τὰ μετὰ τὰ φυσικὰ Ἀριστοτέλους, c'est-à-dire *Introduction à la métaphysique d'Aristote*, qui nous a été conservé dans quatre importants manuscrits grecs [73]. Corydalée interprète également certaines conceptions métaphysiques d'Aristote dans un autre cours [74]. Deux autres manuscrits contiennent des éléments de métaphysique aristotélicienne rédigés par un autre auteur [75]. Dans la conception d'Aristote, la métaphysique est la « philosophie première », ayant pour objet la connaissance de l'être en soi, des principes, des causes et des effets. Comme objet d'étude, la métaphysique d'Aristote dans l'interprétation de Corydalée représente un progrès scientifique dans l'histoire de l'enseignement philosophique en Valachie, car elle contient une théorie de la connaissance qui fait ressortir le côté réaliste et dialectique de la pensée du philosophe grec.

Telle qu'elle nous apparaît aussi dans le traité de Corydalée, la métaphysique aristotélicienne rejette la théorie de Platon sur les idées innées. La théorie de la connaissance d'Aristote est démontrée sur la base d'arguments nouveaux. Corydalée insiste sur la conception de l'acquisition des connaissances par les sensations reçues des objets et sur l'origine empirique des connaissances, la perception par les sens étant à la base des représentations exactes [76]. L'universel existe dans les choses particulières. L'essence des choses ne se trouve pas dans les idées générales, mais dans les choses elles-mêmes, dans le concret individuel. La connaissance ne doit pas être basée sur des idées à priori, mais sur des notions tirées des faits. En combattant la doctrine platonicienne du monde suprasensible des idées, en soutenant que les « idées » platoniciennes ne consti-

[73] Ms. gr. 45, 431, 404, 522[2]. Le premier de ces manuscrits porte la mention : « Ex libris Ioannis Vaccarescul ».

[74] Le cours Περὶ ψυχῆς (De l'âme), dans les ms. grecs 48, 227, 255, 277, 280, 468, 485, 507, 1418, 1426.

[75] Ms. gr. 56[6], 522[1].

[76] Ms. gr. 522, f. 28—35.

tuent pas l'essence immuable des choses et que ces dernières ne doivent pas leur existence aux idées, mais existent en dehors de notre connaissance, Aristote a fondé une épistémologie proche de la pensée matérialiste [77].

Interprétant la métaphysique aristotélicienne contrairement à la scolastique, Théophile Corydalée soutient que le mouvement a sa source dans la causalité matérielle et non pas dans une force extérieure [78], en anticipant ainsi la notion moderne des lois de la nature et l'orientation positiviste de la pensée philosophique [79].

8. *L'éthique*. Bien que ne figurant pas en tant qu'objet d'étude dans le règlement de 1707, *l'éthique* apparaît comme matière d'enseignement dans le cadre de la philosophie néo-aristotélicienne professée à l'Académie de Saint-Sava. L'écrit d'Aristote Περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν (Des vertus et des vices), traduit et commenté en grec parlé par Sévastos Kyminitis, aura été utilisé dans les leçons de ce premier professeur de philosophie, qui a dédié en 1698 à Constantin Brîncoveanu sa traduction portant le même titre, et qui nous a été conservée dans deux manuscrits provenus de l'ancienne bibliothèque de cette Académie [80]. On a retrouvé à la même bibliothèque deux autres manuscrits traitant de l'éthique d'Aristote [81]. Un manuscrit grec contient la philosophie éthique d'Aristote traduite du latin par Dimitrios Notara, en 1717 à Bucarest [82].

Les leçons d'éthique auront été faites dans le cadre de l'une des sept matières d'enseignement philosophique qui figuraient dans le programme d'études de 1707. Comme objet d'enseignement, ayant le caractère d'étude théorique, l'éthique aristotélicienne offrait aux auditeurs de l'Académie Princière des préceptes de morale laïque, comportant un autre fondement théorique que les préceptes de morale religieuse. L'étude de l'éthique, comme matière d'enseignement, ayant été introduite dans le programme de l'Académie seulement en 1776, à la suite de la réforme d'Alexandre Ypsilanti, nous nous en occuperons dans la seconde partie de notre étude.

C. La religion et les connaissances théologiques

Le programme d'études établi par le règlement de 1707 ne fait pas mention de la religion comme objet d'enseignement. On prévoit des lectures de l'Evangile, des Actes des Apôtres, des Epîtres des Apôtres

---

[77] Cette caractérisation est due à V. I. Lénine, *Caiete filozofice*, Éd. roumaine E.S.P.L.P., Bucarest, 1956, p. 260.

[78] Ms. gr. 48, f. 22—208.

[79] Cf. Tsourkas, *op. cit.*, p. 105—112.

[80] Ms. gr. 179^1 et 615. Voir aussi ms. gr. 394^{2-3}.

[81] Ms. gr. 286^3 et 551.

[82] Ms. gr. 422.

et des discours de Saint Grégoire de Nazianze, mais ces lectures étaient faites dans le cadre des cours de langue et de littérature grecques et les textes respectifs formaient l'objet des résumés des écoliers que les maîtres étaient obligés de corriger [83]. Toutefois la préoccupation constante de l'éducation et de l'instruction religieuse des élèves de l'Académie n'était pas absente. Les prières quotidiennes habituelles et la participation aux messes les jours de fête faisaient partie du programme religieux de l'Académie. Un acte du prince de 1760 disposait que les prêtres desservants de l'église de Saint-Sava, dans les maisons et les cellules desquels fonctionnait l'Académie, soient élus « parmi les hiéromonaques écoliers » [84]. De l'ancienne bibliothèque de cette institution nous ont été conservées des centaines de manuscrits grecs, qui comprennent des écrits à caractère religieux, la plupart ayant un contenu théologique savant.

De nombreux manuscrits contiennent des textes intégraux ou des fragments de la Bible, certains étant accompagnés de commentaires [85]. On y trouve des textes et des exégèses patristiques, ainsi que des poésies religieuses [86]. Certains manuscrits contiennent des exposés de foi, des sermons sur l'éducation des enfants et des catéchismes [87], d'autres des lettres et des traités théologiques [88].

On ne peut pas dire qu'à l'Académie Princière aient existé des contradictions entre la philosophie et la théologie, qui se soient manifestées sous une forme vexatoire pour les autorités ecclésiastiques. On constate toutefois qu'à la philosophie étaient consacrés sept cours spéciaux, tandis qu'à la théologie aucun, les connaissances théologiques étant acquises uniquement par les lectures et les thèmes recommandés dans le cadre des cours de grammaire et de littérature grecques. Les professeurs de philosophie estimaient que les « vérités révélées » étaient insuffisantes pour la raison humaine. Afin de répondre aux exigences de la raison, ils essayaient parfois de soutenir que la théologie elle-même offrait à l'esprit humain des certitudes rationnelles ; ils s'efforçaient de trouver une concordance entre la théologie et la science ; ils évitaient les absurdités, mais tâchaient de demeurer fidèles aux dogmes de l'Eglise qu'ils ne pouvaient pas critiquer. Sans faire l'apologie des dogmes, les professeurs restaient « chrétiens », tout en ayant des préoccupations philosophiques et scientifiques ; ils ne faisaient pas preuve d'un dévouement particulier à l'égard

---

[83] Le texte du règlement dans Hurmuzaki, XIV/1, p. 394.
[84] Archives de l'État de Bucarest, *Documents*, ms. 39.
[85] Ms. gr. 234, 238, 310, 353, 360, 382, 394, 666, 673, 695, 703.
[86] Ms. gr. 259, 263, 317, 362, 390, 392, 766.
[87] Ms. gr. 52, 135, 137, 230, 528, 710, 716.
[88] Ms. gr. 132, 173, 196, 226, 260, 267, 298, 303, 335, 336, 521, 713, 714.

des rites religieux et ils ne semblent pas avoir été des admirateurs de la religion des renonciations et des subtilités théologiques dans leur activité didactique et leur vie privée.

D. Les études mathématiques

Le programme d'enseignement de 1707 ne contient aucune des sciences mathématiques. Nous ne connaissons pas les dispositions par lesquelles ont été introduites certaines disciplines mathématiques au programme de l'Académie. Il est probable qu'on a commencé par l'arithmétique. Au début du XVIIIe siècle, Helladius, se rapportant aux matières d'enseignement de cette Académie, mentionne aussi l'« arithmétique » [89]. Un manuscrit du XVIIe siècle, se trouvant à l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière, contient d'importantes connaissances d'*astronomie*, avec des données sur les éclipses de soleil, des notions concernant l'instrument appelé *astrolabe*, pour le mesurage de la position des astres, avec des indications sur la longitude et la latitude [90].

Des manuscrits contenant des cours de géométrie et de trigonométrie, datant du milieu du XVIIIe siècle, nous ont été conservés [91]. Le manuel de Nicéphore Théotakis, inclus dans un manuscrit de 1764, comprend des éléments de géométrie euclidienne, des notions de géométrie plane et de géométrie dans l'espace, ainsi que des notions de trigonométrie [92]. Un cours de géométrie porte le titre *Du compas analogique* [93]. D'autres cours contiennent aussi des figures pourvues de légendes [94]. On constate qu'avant la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1796, les leçons d'arithmétique, de géométrie et de trigonométrie étaient surtout basées sur les cours rédigés par les professeurs grecs. On a fait aussi, sous le règne de Brîncoveanu, des cours de médecine théorique mais sans applications pratiques*.

Depuis sa fondation en 1694 jusqu'à la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, l'Académie de Saint-Sava a offert à ses élèves un enseignement encyclopédique, ayant un caractère littéraire et philosophique prononcé. Cet enseignement présentait des traits contradictoires, comprenant des éléments conservateurs basés sur l'idéologie de la société féodale, mais aussi des conceptions avancées tirées surtout de la philosophie néo-

* Voir l'ouvrage de N. Vătămanu, *De la începuturile medicinii romînești* [Le début de la médicine roumaine], Bucarest, 1966, p. 215—237.

89 Al. Helladius, *Status praesens Ecclesiae Graecae*, Altdorf, 1715, p. 60.

90 Ms. gr. 493^{8-28}.

91 Ms. 520^{2-3}.

92 Ms. gr. 396.

93 Ms. gr. 434.

94 Ms. gr. 438 et 620.

aristotélicienne. Cet enseignement reflète la lutte idéologique qui mettait aux prises le dogmatisme et l'esprit scientifique, le conservatisme de la culture féodale et la nécessité de l'assimilation des nouvelles connaissances acquises par l'esprit humain.

II. LA PÉRIODE 1776—1817

Le nouveau programme de l'Académie de Saint-Sava, établi par la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, exprime les tendances qui se manifestaient dans la science et la technique vers le milieu du XVIII[e] siècle, ainsi que l'orientation du processus d'enseignement déterminée par la dissolution des relations féodales dans la société roumaine. Le décret du prince fait l'apologie de l'enseignement, en affirmant que celui-ci « enseigne aux êtres pensants comment ils doivent vivre et comment ils doivent vraiment agir selon la raison pour les habituer à distinguer par des règles sûres ce qui est vrai et utile ». On y préconise une instruction scolaire fondée sur la raison pour servir de guide « à la justice, à la sagesse et aux autres vertus humaines, en perfectionnant l'économie et la politique elle-même ». On fait ressortir le vaste horizon intellectuel que l'instruction ouvre aux hommes, « en leur enseignant à mesurer les distances de la terre, des montagnes et des mers ... en suivant les mouvements des corps célestes ». On y relève l'utilité de l'instruction pour les « hommes de l'autel », mais on met l'accent sur la nécessité de l'instruction en vue de faire « de bons citoyens de ceux qui ont la charge des intérêts généraux »[95]. L'éloge de la raison en tant que base de l'instruction scolaire reflète dans le décret de 1776 les conceptions humanistes dont étaient pénétrés certains lettrés roumains de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, lesquels préconisaient la diffusion de l'instruction et la lutte contre l'obscurantisme dans l'esprit de la philosophie des lumières.

Partant de ces conceptions, la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776 exigea en premier lieu que l'on tienne compte dans l'instruction des degrés de l'enseignement. En établissant quatre cycles comportant chacun trois ans, la réforme réduit les études de philosophie et introduit au programme les sciences mathématiques pour lesquelles sont prévus deux professeurs. L'étude de la grammaire et de la littérature grecques est maintenue, mais on y ajoute l'étude du latin, du français et de l'italien, à raison d'un professeur pour chacune de ces langues.

La théologie figure également au programme, mais cette matière sera enseignée en dehors de l'Académie, à savoir à l'Archevêché par un professeur « apprécié pour sa piété et sa conformité aux dogmes ». Les élèves

---

[95] Hurmuzaki, XIV/2, p. 1271.

qui désiraient prendre l'habit devaient suivre aussi un cours de musique, enseigné toujours à l'Archevêché. Le professeur de théologie aussi bien que le professeur de musique recevaient leur traitement de l'Archevêché. L'inclusion de la théologie au programme de l'Académie était destinée à assurer la concordance de principe de l'enseignement de l'Académie avec la doctrine de l'Eglise. Toutefois, la mise de la théologie sous le contrôle direct et aux frais de l'Eglise exprimait la volonté du prince de maintenir le caractère strictement laïque de l'enseignement à cette institution scolaire.

A. L'étude de la langue et de la littérature grecques

Le programme des études de 1774 établit l'enseignement de la langue et de la littérature grecques par deux professeurs de grammaire, auxquels il était recommandé de tenir compte du degré d'instruction des élèves des premiers trois cycles de trois ans. Le décret mentionne comme premiers maîtres de l'Académie ceux qui enseignaient la grammaire grecque. On se servait, même après la réforme de 1776, des cours de grammaire de la période antérieure, mais vers la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, l'étude de la grammaire et de la littérature grecques assurait aux auditeurs une préparation intellectuelle plus vaste. Les professeurs ne se bornaient plus à indiquer en néo-grec l'équivalence des mots du grec ancien, mais expliquaient les notions et leurs sens variés et donnaient souvent aux élèves des explications historiques tirées des éditions occidentales des œuvres classiques et des encyclopédies modernes. Cette orientation, donnée à l'enseignement de la langue et de la littérature grecques par des professeurs comme Lambros Photiadès et Néophyte Doucas, se reflète dans les habituels Τετράδια ἐξηγήσεων (Cahiers d'explications [96]) des élèves et avère même le progrès réalisé dans la pratique de l'enseignement.

Le décret du mois de septembre 1814, par lequel le prince Ion Gheorghe Caradja a conféré à l'Académie Princière le nom de *Gymnase*, attribue à l'étude de la langue et de la littérature grecques une importance particulière parmi les autres matières d'enseignement. La grammaire grecque devait être enseignée dans toutes les classes, et comprenait la morphologie, l'étymologie, la syntaxe et la composition [97]. La lecture des textes grecs classiques deviendra obligatoire pour tous les élèves. L'insistance mise par les gouvernants phanariotes au maintien et à l'amplification de l'étude de la langue grecque à l'Ecole Princière prouve que l'intérêt porté par les Roumains à cette étude avait sensiblement diminué.

---

[96] Ms. gr. 1010 [2], 1011 et 1012.
[97] « Buletinul Ministerului Cultelor », 1863—1864, p. 264.

On assistait en Valachie à l'éclosion d'une opinion publique de plus en plus pressante qui exigeait la création et l'organisation d'un enseignement public en langue roumaine.

L'étude de la langue grecque présentait une importance particulière pour les Roumains. La langue grecque était considérée comme la seconde langue officielle à côté de la langue roumaine, étant employée surtout à la chancellerie princière et dans les lois. D'importantes œuvres littéraires, philosophiques et scientifiques d'Europe occidentale arrivaient à la connaissance des intellectuels roumains par des traductions grecques [98]. Par le canal de la langue grecque ont pénétré dans la société roumaine maintes créations de la culture bourgeoise, lesquelles ont stimulé l'intérêt pour le développement de la culture nationale roumaine. La contribution de l'enseignement du grec au développement de la culture roumaine dans le sens de l'élargissement de son contenu scientifique et philosophique prouve que l'Académie Princière a eu à ce point de vue aussi un rôle culturel positif dans l'histoire de notre peuple.

B. L'étude de la langue latine et des langues modernes

La réforme de 1776 introduisit *la langue latine*, comme matière d'enseignement obligatoire, avec un professeur. Les professeurs de mathématiques qui ne connaissaient pas le grec pouvaient faire leurs leçons en latin, ou bien en français ou en italien. Par l'étude du *français* et de *l'italien* avec des professeurs compétents, les élèves de l'Académie ont pu connaître des parties importantes de la littérature occidentale et particulièrement des œuvres des encyclopédistes français. Par cette voie et par des traductions, beaucoup de créations de la culture européenne moderne ont pénétré dans la société roumaine.

Quoique l'étude de la langue turque n'eût pas constitué une matière d'enseignement à cette Académie, la décision du prince Nicolas Mavrogheni (1786—1789) d'introduire l'étude de cette langue au programme de l'école n'ayant pas eu de suite après la chute du prince, le fait que la Valachie se trouvât sous la souzeraineté ottomane et que la langue turque fût employée surtout par les Grecs dans leurs relations politiques et économiques avec les Turcs a déterminé certains professeurs grecs d'indiquer à leurs leçons de langue et de littérature grecque les correspondants turcs de certains mots grecs. C'est ce qui explique le fait qu'à la bibliothèque de l'école ont été conservés des vocabulaires greco-turcs et turcogrecs, dont certains expriment les mots turcs au caractères grecs et d'au-

[98] K. I. Amantos, Οἱ Ἕλληνες εἰς τὴν Ρουμανίαν πρὸ τοῦ 1821. dans « Πρακτικὰ Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν », 19, 1944, p. 413—434.

tres indiquent le sens de mots turcs en grec ancien [99]. Certains manuscrits contiennent des explications lexicales en grec, en latin et en turc [100]. On connaissait aussi une grammaire turque en langue grecque [101].

C. Les disciplines de l'enseignement philosophique

Au programme d'études établi par la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776 ne figurent plus toutes les matières d'enseignement philosophique prévus au règlement de 1707, avec les dénominations respectives : la logique, la rhétorique, la physique, du ciel, de la génération et de la corruption, de l'âme, la métaphysique. La philosophie aristotélicienne, comme matière didactique, ne présentait plus dans sa totalité le même intérêt que dans la période antérieure, lorsque le premier professeur était le maître de philosophie, lequel devait faire sept cours pour interpréter la pensée aristotélicienne et lorsque les traités de Théophile Corydalée étaient utilisés fidèlement pour l'enseignement de la philosophie néo-aristotélicienne. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'enseignement philosophique de l'Académie Princière présente une orientation moins abstraite et plus pratique. Au programme d'études de 1776 ne figurent plus que trois matières basées sur la pensée aristotélicienne : la philosophie, l'éthique et la physique. Au lieu de sept matières, on n'en trouve donc plus que trois, et parmi celles-ci l'éthique aristotélicienne constitue un nouvel objet d'étude, fait qui indique par lui-même la nouvelle orientation donnée à l'enseignement philosophique dans cette Académie.

1. *La philosophie aristotélicienne.* Sous cette dénomination, mais avec la réduction graduelle découlant du fait que la pensée d'Aristote avait commencé à être dépassée, étant donné le progrès des sciences dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les leçons de logique, de psychologie et de métaphysique ont continué à être faites à l'Académie Princière, certains cours de la période antérieure étant encore utilisés. On peut constater qu'après la réforme de 1776, la philosophie néo-aristotélicienne, basée sur les traités de Théophile Corydalée a graduellement fait place aux leçons de philosophie basées sur des traités occidentaux. Mais l'orientation matérialiste des leçons de philosophie n'a guère progressé. On possède de l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière un manuscrit grec du XVIIIe siècle contenant la *Métaphysique de Baumeister*, traduite du latin par Démètre Darvari [102]. Ayant aussi des notes en roumain, le manuscrit

[99] Ms. gr. 436 [1], 466, 526, 607.
[100] Ms. gr. 116 [25], 203, 443.
[101] Ms. gr. 1441.
[102] Ms. gr. 248. Cf. C. Erbiceanu, *Manuscrise grecești*, dans « Revista Teologică », IIIe année (1885), p. 338.

a été utilisé pour les leçons de philosophie. Le penseur allemand Christian Baumeister, disciple des philosophes allemands Leibniz et Wolff, avait conçu dans la première moitié du XVIII[e] siècle un système philosophique éclectique, fondé également sur la métaphysique, la cosmogonie, la psychologie et sur ce qu'il a nommé « la théologie naturelle », et qui critiquait sévèrement l'athéisme.

Par rapport à l'orientation matérialiste des leçons de philosophie néo-aristotélicienne basées sur les traités de Corydalée, les conceptions favorables à la théologie comprises dans le traité de Baumeister représentent un recul dans l'enseignement philosophique de l'Académie Princière, fait explicable par la réaction idéaliste contre la philosophie néo-aristotélicienne survenue à la fin du XVIII[e] siècle. La surveillance exercée par le gouvernement et l'Eglise sur l'enseignement de l'Académie ne laisse plus aux professeurs la liberté de pensée qu'elle accordait dans la première moitié du siècle. Le laïcisme professé par cet enseignement, en tant qu'expression de relations sociales et d'influences idéologiques antiféodales, avait commencé à être considéré comme dangereux par les représentants de la classe dominante, qui entendaient maintenir intact aussi à l'école le respect de la religion, et estimaient que l'indifférence religieuse et l'athéisme constituaient des menaces à l'adresse de l'ordre social existant.

2. *L'étude de la physique.* Le programme des études de 1776 disposait que « le maître de physique devait faire des leçons en grec, en suivant Aristote et ses disciples ». On devait donc employer les cours de la période antérieure, en particulier celui de Théophile Corydalée. On ne possède que peu de preuves du fait qu'il en ait été ainsi, surtout vers la fin du XVIII[e] siècle. L'Académie Princière se tenait au courant du développement de la science européenne. Lors de son premier règne (1774—1782), Alexandre Ypsilanti avait envoyé en Italie et en Allemagne Manasse Iliade, professeur à l'Académie, en vue de son perfectionnement dans les sciences physico-mathématiques et de l'achat des appareils nécessaires à l'enseignement de ces matières. L'érudit professeur a montré plus tard que ce prince de Valachie s'était efforcé de perfectionner le contenu des cours de philosophie, de les adapter à son époque, d'assurer à l'enseignement philosophique une base scientifique et d'introduire même l'étude de la chimie dans l'enseignement [103].

Nous trouvons ainsi, à la fin du XVIII[e] siècle, un commencement d'*études physico-chimiques* dans l'enseignement de l'Académie. Manasse Iliade lui-même, qui, avant la réforme de 1776 avait fait à cette Académie des cours de philosophie néo-aristotélicienne, en enseignant la logique, la rhétorique, la physique et la cosmographie, s'est ultérieurement

[103] *Oratio panegyrica ad D.I.A. Hypsilantom,* Lipsiae, 1781, p. 79.

consacré aux études scientifiques appartenant au domaine de la physique et des mathématiques et a traduit du français en néo-grec pour les besoins didactiques de l'Académie l'ouvrage du savant chimiste Antoine-François de Fourcroy, *La philosophie chimique*[104]. La traduction était utilisée en 1802. Il ne pouvait plus être question de l'étude de la physique basée uniquement sur la pensée aristotélicienne, selon laquelle la physique comprenait les théories abstraites de la philosophie de la nature, ces théories étant dépassées du fait du progrès des recherches scientifiques modernes. À la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, d'importants éléments de physique moderne ont été inclus dans les manuels[105].

3. *L'éthique aristotélicienne.* Comme matière nouvelle introduite au programme de l'Académie par la réforme de 1776, l'éthique était enseignée par le professeur de philosophie[106], celui qui faisait les leçons de philosophie et de physique aristotélicienne. Telle qu'elle est présentée dans les traductions néo-grecques plus anciennes qui auront été utilisées par les professeurs de philosophie de la période antérieure[107], l'éthique aristotélicienne traite les problèmes de morale surtout du point de vue de leur rapport avec la vie sociale. Aristote considère en même temps que le droit, tout comme la morale, est une élaboration de l'esprit humain et il ajoute que le droit naturel est préférable au droit positif, et l'équité à la justice légale. Cette conception correspond aux vues des tenants de la philosophie des lumières, ce qui explique en partie l'intérêt porté par l'auteur de la réforme de 1776 à l'étude de l'éthique aristotélicienne. Alexandre Ypsilanti lui-même invoquera dans son code de 1780 la priorité du droit naturel par rapport au droit positif, cherchant ainsi une justification philosophique à l'élimination de certaines règles anciennes du droit féodal[108]. Les vertus étudiées dans l'éthique d'Aristote apparaissaient aux dirigeants de la Valachie comme très recommandables à leur subordonnés, ceux-ci devant être corrects, modérés, généreux et sincères dans les conditions de l'ordre social existant, étant tenus de respecter la hiérarchie politique et religieuse consacrée.

Comme matière d'enseignement à l'Académie Princière, l'éthique aristotélicienne, accompagnée en même temps de l'interprétation des conceptions politico-juridiques du philosophe grec, représente une étude de morale laïque, ayant un contenu autre que celui de la morale religieuse. Il résulte des manuscrits de la fin du XVIIIe siècle qu'on tendait à donner, par cette orientation humaniste de l'étude de l'éthique, un nouveau

---

[104] N. Iorga, *Studii şi documente*, XII, p. 167—168.
[105] Ms. gr. 1200 et 1203.
[106] Archives de l'État de Bucarest, ms. roum. 8, f. 324.
[107] Ms. gr. 286 [2], 394[2-3], 422, 551, 615.
[108] *Istoria gîndirii sociale şi filozofice din România* [Histoire de la pensée sociale et philosophique en Roumanie], Bucarest, 1964, p. 112.

support idéologique à l'institution de la monarchie elle-même. Les écrits intitulés Ἡ ἠθικὴ τοῦ ἡγεμόνος (L'éthique du prince)[109] et Ἡ πολιτικὴ τοῦ ἡγεμόνος (La politique du prince)[110], de l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière, nous montrent comment étaient conçues les relations morales entre gouvernés et gouvernants dans les conditions de l'ordre social roumain à cette époque. Les gouvernants se proclamaient facteurs de l'harmonie sociale et se déclaraient protecteurs de leurs sujets dans l'intérêt de la concorde de toutes les couches sociales. L'éthique aristotélicienne affirmait que le bonheur ne s'acquérait pas seulement par l'activité rationnelle qui élève l'homme vers le bien suprême, mais aussi par les activités pratiques attachées aux conditions et aux biens matériels de la vie, telles la fortune, la santé, la beauté[111]. Il est évident que par ces conceptions, l'enseignement de l'éthique aristotélicienne à l'Académie Princière ne répondait pas seulement aux désirs de la classe dominante, mais également aux buts des couches sociales actives dans la vie économique du pays et en premier lieu aux aspirations des marchands et des artisans.

D. Les sciences mathématiques

En vertu du règlement de 1776, les deux professeurs de mathématiques devaient enseigner l'*arithmétique, la géométrie* et *l'astronomie*, avec la latitude de faire leurs leçons, s'ils ne connaissaient pas le grec, en latin, français ou italien, c'est-à-dire dans la langue « qu'ils possédaient le mieux ». Aux notions mathématiques étaient jointes des indications pour leur application pratique. Les manuels et les cours d'arithmétique eux-mêmes indiquaient qu'ils comprenaient aussi la « partie pratique »[112]. Les maîtres de mathématiques faisaient aussi des leçons d'*algèbre* et de *trigonométrie*.

Les professeurs de mathématiques commencèrent à employer pour leurs leçons les traités français et allemands, traduits en néo-grec ou adaptés dans cette langue. Le cours de géométrie traduit du français par l'érudit grec Ioanos Fornaios de Thessalie, également utilisé à l'Académie Princière de Jassy, comprenait des notions pratiques concernant le lever des plans et l'arpentage des surfaces[113]. En 1780 a été traduit à Bucarest du français en néo-grec par Constantin Stamatis un livre de cosmographie, comprenant des notions sur le mouvement des astres, les systèmes du monde anciens et nouveaux, ainsi que l'utilisation des globes

[109] Ms. gr. 441[2] et 529[2].
[110] Ms. gr. 441[4] et 513[1].
[111] *Istoria filozofiei*, I, Bucarest , 1958, p. 111.
[112] Ms. gr. 487 et 1198.
[113] Ms. gr. 740. Cf. C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 31.

et des mesurages des géographes[114]. Au début du XIXe siècle, on y traitait aussi « de la partie mathématique de la géographie »[115]. L'orientation des études mathématiques vers les applications pratiques constituait une exigence de la société roumaine de la période historique de la dissolution des relations féodales.

E. L'étude de l'histoire

En tant que matière d'enseignement, *l'histoire*, à laquelle était jointe *la géographie historique*, a été introduite au programme de l'Académie Princière, par la réforme de 1776. Conformément à ce programme, les professeurs de mathématiques devaient aussi enseigner l'histoire, les leçons comportant « les lignes générales de l'histoire et la géographie de l'histoire ». Tout comme les mathématiques, cette matière était enseignée dans le cycle des trois dernières années, le professeur pouvant faire ses leçons en latin, français ou italien, s'il ignorait le grec[116]. L'enseignement de la géographie de l'histoire par les professeurs de mathématiques est demeuré en vigueur même après l'arrivée de Gheorghe Lazăr à cette école. En 1818, ce dernier avait commencé à professer « ici, dans ce pays,.. l'arithmétique et la géographie historique sur des cartes »[117].

De nombreux manuscrits provenus de l'ancienne bibliothèque de l'Académie Princière nous ont été conservés, contenant des chronologies et des chroniques « depuis la création du monde »[118], des récits historiques et des chroniques romano-byzantines[119], des listes d'empereurs romains et byzantins[120], des fragments d'histoire ottomane avec des listes de sultans, de vizirs et de drogmans[121], des données et des commentaires concernant l'histoire de la Russie[122]. Particulièrement intéressants sont les manuscrits ayant trait à l'histoire de la Moldavie, de la Valachie et de la Transylvanie[123] et surtout l'ouvrage intitulé *Istoria Ţării Româneşti dintru început* [L'histoire de la Valachie depuis les origines] de Michel Cantacuzène.

Pour les leçons d'histoire roumaine on trouve des développements plus amples dans l'ouvrage écrit en grec à Jassy en 1734 *Histoire synop-*

---

[114] Ms. gr. 17[13].
[115] Ms. gr. 97[1].
[116] Hurmuzaki, XIV/2, p. 1238.
[117] G. Bogdan-Duică et G. Popa Lisseanu, *Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazăr* [La vie et l'œuvre de Gheorghe Lazăr], Bucarest, 1924, p. 209, 210.
[118] Ms. gr. 174, 183, 323[2], 386, 580[1].
[119] Ms. gr. 4, 165[24], 266[3], 356[3], 359[11], 533, 622[9].
[120] Ms. gr. 74[10] et 662[9].
[121] Ms. gr. 83[4–5], 116[11], 436[3–4].
[122] Ms. gr. 90[1], 27[16], 20, 22, 26.
[123] Ms. gr. 83[7–8], 164[13], 229.

tique parallèle des princes de Valachie et de Moldavie[124], dont l'auteur est Lazăr Scriba. Ce dernier a été professeur et directeur de l'Académie de Bucarest avant 1767 et c'est en cette qualité qu'il a apporté à l'école son ouvrage d'histoire, basé sur les chroniques valaques et moldaves et présentant le caractère d'un manuel didactique. À la suite de l'introduction de l'histoire au programme de 1776, l'ouvrage a été utilisé par les professeurs.

La disposition comprise au programme d'études de 1776, au sujet de l'enseignement de l'histoire en même temps que celui de la géographie de l'histoire, a été respectée à l'Académie Princière. On a trouvé à la bibliothèque de cet établissement scolaire d'importants manuscrits contenant des éléments de géographie, certains datant du XVII[e] siècle, la plupart du XVIII[e]. On y apprenait les noms des villes et des localités, ainsi que les distances séparant les villes entre elles [125]. On connaissait les départements de la Moldavie et de la Valachie [126]. On employait un lexique des villes, des pays et des rivières avec leurs noms anciens et nouveaux [127], Trois manuscrits ont trait au voyage du spatar Nicolae Milesco en Asie[128]; un autre contient la topographie de Constantinople, traduite du latin en grec par le même lettré roumain, d'après l'ouvrage de Pierre Gilles [129]. On a employé de même le volumineux livre de géographie rédigé par le métropolite Mélétios d'Athènes et résumé par le secrétaire princier Panaït au XVIII[e] siècle [130].

Vers la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], surtout après la pénétration des idées de la révolution bourgeoise de France dans la société roumaine, les professeurs de l'Académie de Bucarest faisaient de plus en plus appel à l'histoire pour inculquer à leurs élèves des sentiments patriotiques. Les Grecs préparaient les esprits en vue de la lutte contre la domination turque, en poursuivant d'une façon de plus en plus pressante l'élargissement du mouvement politique pour l'indépendance de leur pays. Des auditeurs du dehors assistaient aussi à cette époque aux leçons des professeurs qui mettaient à profit les explications historiques pour exprimer leurs sentiments patriotiques et critiquer la domination turque. En devenant une tribune du nationalisme grec, l'Ecole princière a également contribué a inspirer à beaucoup d'élèves roumains des sentiments patriotiques, qui allaient se manifester ensuite de plus en plus vigoureusement sous l'influence des leçons de Gheorghe Lazăr.

---

[124] Ms. gr. n° 516 sous le titre Ἱστορία συνοπτικὴ παράλληλος τῶν ἡγεμόνων Οὐγγροβλαχίας τε καὶ Μολδαβίας.

[125] Ms. gr. 74 [4], 75 [7] et 116[1, 4, 5, 7].

[126] Ms. gr. 116 [3].

[127] Ms. gr. 632 [2].

[128] Ms. gr. 3, 154 [3] et 549 [1].

[129] Ms. gr. 580 [3].

[130] Ms. gr. 536.

F. L'étude du droit

Le droit a été introduit comme matière d'étude à l'Académie Princière par le décret de 1814 de Ion Gheorghe Caradja. Le prince et les boyards estimaient que la science du droit était nécessaire aussi bien aux juges et aux plaideurs qu'à tous les hommes en général. Ils invoquaient le « principe naturel » selon lequel le droit se trouve être « l'appui le plus sain pour l'humanité ». Dans cette affirmation de la priorité du droit naturel par rapport au droit positif, se fait ressentir le raisonnement utilisé par l'éthique aristotélicienne. On ne saurait de même contester l'influence de la philosophie des lumières.

C'est alors qu'a été nommé professeur le grand clucer Nestor Craiovescu, apprécié pour ses connaissances juridiques [131]. Au début du XIXe siècle, le droit en vigueur comprenait encore des principes et des institutions féodaux, mais contenait également des dispositions destinées à réglementer les nouvelles relations sociales déterminées par la dissolution de la féodalité. Des mesures étaient prévues pour faciliter les actes de commerce, pour garantir le crédit, pour aider au développement des activités économiques basées sur l'initiative individuelle. Les leçons de droit invoquaient aussi les principes du droit naturel, mais n'indiquaient pas leur application pratique en vue de procéder à la critique de la société existante. Dans ces limites, la science du droit se plaçait pour la première fois parmi les matières d'enseignement et elle a contribué au développement de la pensée juridique roumaine dans la période précapitaliste de l'histoire de notre peuple.

Après la réforme de 1776, l'enseignement de l'Académie de Bucarest a pris de l'ampleur en premier lieu par le fait que le nombre des matières à étudier a augmenté, en rapport avec les nouvelles nécessités de la société. En même temps le volume des connaissances dans le cadre de chaque discipline prenait de l'extension. Le développement de l'Académie reflète également son orientation vers les études scientifiques et pratiques. Les méthodes d'enseignement s'améliorent aussi peu à peu, par l'emploi de plus en plus fréquent de manuels et de cours traduits d'ouvrages occidentaux. Le caractère laïque de l'enseignement académique s'est accentué. L'introduction des langues française et italienne exprime la tendance à la modernisation de cet enseignement. L'intérêt porté à la langue roumaine, en tant que langue accessible aux élèves, a constamment augmenté, fait avéré par les notes écrites en roumain dans les manuscrits contenant des

[131] « Buletinul Ministerului Cultelor », 1863—1864, p. 265. Voir aussi Andrei Rădulesco, *Logofătul Nestor. Viața și activitatea lui* [Le chancelier Nestor. Sa vie et son activité], Bucarest, 1910; I. C. Filitti, *Juristul Nestor*, dans « Revista Arhivelor », n° 4, 1927, p. 234.

cours et des cahiers d'école. Cet intérêt a été encouragé aussi par les professeurs roumains venus de Macédoine, ensuite par ceux de Transylvanie, qui connaissaient mieux les langues et les cultures occidentales.

La vérification des connaissances était faite par les professeurs respectifs, qui jugeaient de la possibilité des élèves de passer dans un cycle plus avancé. A la fin du XVIII^e siècle furent institués les examens publics. Au cours de son premier règne en Valachie (1793 — 1796), Alexandre Morouzi disposa que chaque année au mois de janvier fussent tenus des examens en présence du métropolite et des boyards administrateurs de l'école. L'acte princier de 1795 donne à la nécessité des examens la justification suivante : «la vérification de l'intelligence des élèves est une cause de stimulation et de plus d'application d'émulation dans l'étude ». Les élèves devaient se préparer aux examens et répondre aux matières enseignées « devant leurs professeurs, à l'intérieur de l'école, pour que l'on puisse voir lesquels montrent de l'application pour le savoir et pour le progrès et lesquels n'apprennent pas ». On prévoyait aussi des prix en livres et en argent pour les élèves appliqués.

III. L'IMPORTANCE HISTORIQUE DE L'ENSEIGNEMENT ACADÉMIQUE

Depuis sa fondation en 1694 et jusqu'en 1821, l'Académie Princière de Bucarest a été un *centre scolaire comprenant tous les degrés d'enseignement.* Au programme de 1707 ont figuré les études de grammaire grecque, qui embrassaient les connaissances élémentaires, ainsi que la syntaxe et la littérature. Certaines études de philosophie du niveau de l'enseignement secondaire y figuraient également ainsi que d'autres du niveau de l'enseignement supérieur. Ultérieurement furent introduits au programme des cours scientifiques dont le nombre et le volume de connaissances ont été augmentés par la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776 laquelle a réparti les matières d'enseignement en cycles, la durée totale étant de 12 ans. Les nombreux cours qui nous ont été conservés dans les manuscrits grecs justifient la constatation selon laquelle le niveau général des leçons faites à cette institution scolaire était celui de l'enseignement supérieur.

L'Académie Princière a été dès le début et est demeurée jusqu'en 1821 un centre scolaire à caractère *international*, destiné également aux Roumains et aux étrangers. Sévastos Kyminitis, le premier directeur de cette institution, faisait en 1695 l'éloge de Constantin Brîncoveanu pour son initiative d'avoir fondé cet *établissement scolaire*, pour les « jeunes gens nobles et épris d'instruction, étrangers et indigènes »[132]. Dans son décret du 9 septembre 1707, Brîncoveanu lui-même affirmait qu'il avait fondé

[132] Hurmuzaki, XIII, p. 217.

cette haute école également pour les écoliers « indigènes et étrangers » [133]. Le décret de 1776 d'Alexandre Ypsilanti précise de même que l'Académie était destinée aux uns et aux autres[134]. À la fin du XVIIIe siècle, sous le directorat de Lambros Photiadès, l'Académie continuait à avoir « une foule d'élèves des différentes parties de la Grèce subjuguée, d'Europe et d'Asie »[135].

L'Académie a toujours eu *une population scolaire nombreuse.* Au début du XVIIIe siècle, Helladius montrait que l'Ecole Princière de Bucarest, qu'il nommait « Académie » était fréquentée par beaucoup d'« étudiants » [136], leur nombre dépassant parfois 150 et 200. Après la réforme d'Alexandre Ypsilanti de 1776, l'Académie a continué à être fréquentée par de nombreux élèves externes, en plus des élèves internes dont le nombre avait été fixé à 75. Grâce à cette institution scolaire, la capitale de la Valachie était devenue un important centre de préparation des jeunes intellectuels des pays balkaniques et du Proche Orient, auxquels elle offrait un enseignement de culture universelle, ayant un niveau scientifique à la hauteur des collèges académiques européens.

L'Académie a eu en général *des professeurs instruits.* Beaucoup d'entre eux étaient des polyglottes érudits, connaissant, outre le grec et le latin, quelques langues modernes, commme l'italien, le français et l'allemand; certains connaissaient aussi la langue slave, d'autres l'hébraïque et d'autres le turc et l'arabe. Quelques-uns possédaient des titres supérieurs, obtenus aux universités italiennes. Nombreux étaient ceux qui avaient maintenu des relations avec des érudits étrangers, faisant venir et utilisant des cours des professeurs occidentaux. D'autres ont été des lettrés éminents, ayant écrit des œuvres de valeur reconnue comme telles dans l'histoire de la culture universelle.

Des études sur l'activité des professeurs restent encore à faire. Sont mieux connus ceux qui avaient une réputation consacrée, comme Sévastos Kyminitis, Dimitrios Procopiou, Alexandros Tournavitou, Lazăr Scriban, Manasse Iliade, Lambros Photiades, Neophyte Doucas. Il y en a encore d'autres dont les ouvrages méritent d'être étudiés et inclus dans le patrimoine de la culture universelle, en tant qu'œuvres créées dans la capitale de la Valachie. On sait peu de chose sur les Roumains de Macédoine engagés comme professeurs, comme d'ailleurs sur les Roumains de Transylvanie qui ont fonctionné avant l'arrivée de Gheorghe Lazăr à cette école. Grecs et Roumains, et au début du XIXe siècle également quelques étrangers venus d'autres pays, les professeurs de l'Académie ont fait preuve

---

[133] Hurmuzaki, XIV/1, p. 394.

[134] Hurmuzaki, XIV/2, p. 1274.

[135] C. Erbiceanu, *Bărbații culți, greci și români* [Hommes instruits grecs et roumains], p. 29.

[136] *Status praesens Ecclisiae graecae*, p. 17, cité d'après C. Erbiceanu, *Cronicarii greci* [Les chroniqueurs grecs], Bucarest, 1888, p. 35.

d'une solidarité intellectuelle comparable à celle des lettrés de la Renaissance et ont créé à cette école un milieu savant, rehaussant le prestige de l'enseignement par leur érudition et faisant oublier le pédantisme et la superficialité d'un petit nombre.

L'Académie Princière de Bucarest a été un important *centre d'études classiques*. Le cours de langue grecque était également un cours de littérature grecque ancienne. On y étudiait les œuvres d'Homère, de Pindare, d'Esope, de Pythagore, de Xénophon, d'Euripide, de Thucydide, d'Isocrate, de Démosthène et de Plutarque. La langue latine était étudiée ; des parties importantes de la littérature latine étant connues dans des versions grecques, choisies parmi les œuvres de Caton, de Cicéron, de César, d'Ovide, de Boèce. Beaucoup d'œuvres littéraires classiques, faisant partie du patrimoine de la culture universelle, ont ainsi été étudiées. Les centaines de manuscrits des classiques utilisés par les professeurs et les élèves attendent d'être explorés par les spécialistes. Les manuscrits avèrent une érudition qui n'a pas encore été mise en lumière, de même que le remarquable développement des études de grammaire grecque et le phénomène critique de la diglossie grecque sur le territoire de notre pays. Les influences grecques sur la langue roumaine du XVIII^e^ siècle doivent être étudiées à l'aide de ces manuscrits. L'attention accordée à l'étude du latin prouve combien s'était accentuée la conscience de la romanité parmi les lettrés roumains du XVIII^e^ siècle. Les études latines de cette période de l'histoire de notre peuple n'ont pas encore fait l'objet de recherches.

L'Académie de Bucarest a été aussi *un centre d'études philosophiques et scientifiques* qui a contribué au développement de l'esprit laïque dans la pensée roumaine. Jusqu'en 1776 ont prédominé les cours de philosophie néo-aristotélicienne basés sur des interprétations matérialistes, dans le cadre desquels sont critiquées les thèses principales de la pensée idéaliste et les gloses scolastiques. Ces cours ont augmenté la confiance des auditeurs dans le caractère objectif de la connaissance, ils ont démontré la matérialité de l'âme, expliqué les phénomènes de la nature par leurs causes matérielles et démontré l'éternité de la matière et le déterminisme de la vie sociale.

Les disciplines scientifiques sont graduellement passées des expositions abstraites à des présentations pratiques. Des cours de mathématiques, de physique et d'astronomie basés sur des ouvrages occidentaux ont été introduits à l'Académie. Des appareils destinés à faciliter l'enseignement des sciences ont été apportés. Une exploration approfondie des disciplines enseignées à cette Académie mènerait à de nouvelles conclusions. La pensée scientifique roumaine doit à cette Ecole une partie de son essor, de même que le rationalisme et la philosophie des lumières y ont trouvé un

milieu intellectuel favorable, l'Ecole étant surtout une institution de culture laïque. Par les études scientifiques, l'Académie a montré la valeur de la raison humaine et la nécessité de la vérification des théories par l'expérience.

Cependant l'Académie Princière a été une *institution scolaire de la classe dominante*, qui a voulu se servir de l'instruction surtout pour la formation de ses propres supports, pour la formation des fonctionnaires administratifs et pour l'augmentation de son prestige aux yeux des peuples balkaniques. Les documents ayant trait à cette institution scolaire font parfois mention de facilités accordées aux élèves «pauvres», mais ces derniers n'étaient pas des enfants du peuple, appartenant à des familles vraiment indigentes. Le décret d'Alexandre Ypsilanti prévoyait que les élèves bénéficiant de bourses de l'Académie fussent choisis parmi les enfants intelligents et appliqués « enfants des bons patriotes, des boyards se trouvant dans la gêne, des successeurs des boyards déchus de leurs fonctions, ou même des étrangers pauvres, mais pas des enfants de laboureurs et de paysans, qui doivent travailler la terre et élever le bétail ».

Pénétrés de la même conception de classe, les auteurs de la réforme de 1776, ne permettaient ni aux fils de marchands ou d'artisans de suivre comme boursiers tous les cours de l'École. Ils pouvaient toutefois apprendre à l'Académie seulement la grammaire « à la suite de quoi qu'ils quittent l'école et que chacun aille embrasser le métier choisi par ses parents, d'après ses dispositions naturelles »[137]. Par ces mesures concernant le recrutement des élèves boursiers, les réformateurs ignoraient leur propre déclaration de principe quant à la préparation scolaire des « jeunes gens doués du pays », et des fils « des bons patriotes », ne réservant une instruction substantielle qu'à ceux qui étaient censés devenir les soutiens de la classe dirigeante. Dans l'intérêt de cette classe, les fils de paysans, d'artisans et de marchands devaient continuer la profession de leurs parents. Les commerçants et les artisans enrichis pouvaient toutefois faire suivre à leurs enfants les cours de l'Académie comme externes.

Beaucoup d'élèves de l'Académie étaient des fils de réfugiés des pays balkaniques. Persécutés par les Turcs, nombre de Grecs, de Macédoniens, d'Albanais, de Bulgares et de Serbes quittaient leur patrie et s'établissaient dans les Pays Roumains. Quelle qu'eût été leur situation sociale dans leur pays, ils étaient ici des gens « pauvres ». Ils voyaient dans l'instruction un moyen d'assurer leur existence et de combattre pour la liberté. Ils tenaient à trouver une bonne école pour leurs enfants. S'ils réussissaient à s'enrichir, ils pouvaient entretenir leurs enfants comme élèves externes de l'Académie. On comprend donc qu'avec les fils de

---

[137] Hurmuzaki, *op. cit.*, XIV/2, p. 1273—1274.

boyards, de marchands et d'artisans riches et avec les fils des réfugiés établis dans le pays, l'Académie n'était pas une institution d'enseignement destinée aux masses populaires.

Pour ce qui est des *influences idéologiques* exercées par cet enseignement sur la société roumaine, leur effet doit être dialectiquement interprété à la lumière de la structure de cette société. Certaines influences étaient teintées d'esprit conservateur, mais d'autres ont constitué des stimulants de progrès pour toute la société roumaine. L'enseignement de l'Académie était complexe ; il a reflété et en même temps a stimulé les aspirations contradictoires de la société roumaine de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e. Les classes fondamentales — les boyards et les paysans — avaient une structure hétérogène en transformation continuelle, étant composées de couches aux intérêts divergents et en général contradictoires. Les couches sociales intermédiaires — les artisans et les marchands — luttaient pour conquérir des positions propres dans la hiérarchie sociale, tandis que l'État et le droit, qui étaient censés défendre les intérêts généraux du pays, se manifestaient comme des instruments de la classe dominante, en prévenant et surtout en réprimant les actes de protestation sociale dirigés contre l'ordre fondé sur la propriété privée et la division de la société en classes antagonistes. En tant qu'institution scolaire appartenant à l'État, l'Académie Princière assurait en premier lieu à la Valachie un enseignement basé sur la conception de l'harmonie des classes et le respect de la hiérarchie sociale existante, l'instruction étant considérée comme l'attribut nécessaire des hommes destinés à diriger les institutions publiques dans les conditions de l'ordre social existant. C'était le sens conservateur de l'enseignement académique.

Mais en même temps, en tant qu'institution de culture générale, l'Académie de Valachie enseignait aux auditeurs beaucoup de connaissances et de préceptes à l'appui des conceptions de justice sociale et d'indépendance économique et politique, partagées par certains lettrés, par les couches sociales intermédiaires et surtout par la paysannerie opprimée. Dans les œuvres classiques des Grecs et des Romains sont relevés avec admiration les grands idéaux et les vertus humaines, le sentiment de la liberté et de la dignité humaine, l'héroïsme des combattants pour la patrie, l'abnégation des défenseurs de la vérité et de la justice dans l'histoire de l'humanité. Les professeurs flétrissaient souvent l'oppression ottomane. Dans leurs leçons, beaucoup d'entre eux se faisaient l'écho des opprimés, et les auditeurs communiquaient leurs sentiments émus à leurs familles et à ceux qui appartenaient à leur couche sociale. L'écho allait plus loin dans le monde des campagnes. L'Académie Princière a pu contribuer, par cette voie, à la diffusion des nouvelles idées dans toute la société roumaine, de même que dans le monde sud-est-européen subjugué par les Turcs.

La classe dirigeante de Valachie consolidait avec les hommes préparés à l'Académie de Saint-Sava ses positions dans l'État et la société. Les anciens élèves de l'Ecole constituaient des élites au service de la classe dirigeante. Ces élites allaient rehausser le prestige du gouvernement, mais en se gardant de demander que l'on donne aux masses populaires des écoles de culture générale du même niveau que celles où elles avaient reçu leur préparation scolaire. Beaucoup de fils de boyards roumains ont reçu cette haute instruction et sont devenus les chefs de la classe dirigeante. Bon nombre d'entre eux se sont confinés dans l'esprit de l'idéologie féodale. Mais nombreux sont ceux qui sont arrivés à l'érudition, ainsi que ceux qui ont exercé leur activité dans l'esprit général des aspirations du peuple roumain.

L'Académie a préparé des hommes qui ont contribué au développement de l'historiographie gréco-roumaine. Les problèmes d'histoire ont préoccupé beaucoup de professeurs de l'École et ont fait l'objet des études de maints anciens élèves. Parmi les élèves grecs de cette Académie, certains sont devenus des érudits renommés, dont les ouvrages présentent une réelle utilité pour l'étude de l'histoire et de la culture du peuple roumain. Le savant grec Kézarios Daponte (1714 — 1784), qui a longtemps vécu en Valachie et a été boursier de l'Académie Princière, nous a laissé des écrits contenant un matériel historique, très précieux pour la connaissance de la société roumaine du XVIII^{e} siècle.

Doivent également retenir l'attention de ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Académie Princière les intellectuels roumains qui ont étudié à cette institution d'enseignement et qui se sont distingués par leur activité intellectuelle et leur persévérance dans l'étude des origines de notre peuple, tels Kezarie, évêque de Rîmnic (1773—1780) et Naum Rîmniceanu (1764—1839).

La valeur historique du processus d'enseignement qui s'est déroulé à l'Académie Princière de Bucarest consiste dans le fait que cette institution scolaire a contribué à la diffusion de la culture classique dans la société roumaine par des études au niveau de l'enseignement secondaire et supérieur, qu'elle a cultivé les disciplines scientifiques et philosophiques dans un sens matérialiste dans son ensemble, qu'elle a eu un caractère laïcisant prononcé, qu'elle a renforcé la solidarité des intellectuels des pays sud-est européens, qu'elle a stimulé les sentiments patriotiques des pays subjugués, et qu'elle a maintenu la Valachie sous une forme agissante dans la communauté de la culture universelle.

LE RÉGIME PRIVILÉGIÉ DES MARCHANDS BULGARES ET GRECS EN OLTÉNIE PENDANT L'OCCUPATION AUTRICHIENNE (1718 — 1738)

CORNELIA PAPACOSTEA DANIELOPOLU

Les immigrations bulgares au nord du Danube sont un ancien phénomène de cette région. Leur principale cause a été, sans doute, le régime d'exploitation auquel était soumise la population de l'empire ottoman.

Une poussée importante d'émigration bulgare vers les pays roumains eut lieu à la fin du XVII^e siècle. Les Bulgares catholiques de Chiprovatz, Cobilovatz, Zelesna et Clisura, accusés par les Turcs d'avoir pactisé avec les Autrichiens, ont été impitoyablement décimés. Ceux qui ont échappé au massacre ont été forcés de s'enfuir au-delà du Danube, avec leurs prêtres (1688) [1]. Ils y furent bien reçus par Constantin Brîncoveanu et le « stolnic » Cantacuzino [2], qui leur créèrent de grands avantages matériels[2 bis]. Les Bulgares catholiques de Chiprovatz et de Cobilovatz bénéficiaient, comme les Arméniens et les Juifs, d'un système de contributions fixes («ruptoare »)[3]. « Nous ne savons pas exactement les privilèges que chacun d'eux a reçus — dit N. Iorga — dans des conditions évidemment plus favorables que celles des marchands roumains, pour pouvoir retenir dans le pays ce productif troupeau du prince » [4].

En Valachie, ils eurent cependant beaucoup à souffrir, tant à cause des mécontentements des habitants, que des persécutions que leur infli-

---

[1] I. Moga, *Ştiri despre Bulgarii din Ardeal*. Extrait de « Anuarul Institutului de Istorie Naţională », V, Cluj, 1930, p. 513.

[2] Fermendziu, *Acta Bulgariae ecclesiastica*. Dans *Monumenta sp. hist. slavorum meridonalium* , XVIII, CXCIV, apud I. Moga, *op. cit.*

[2 bis] Pour le privilège accordé par Const. Brîncoveanu aux colonistes bulgares, v. *Revista Istorică*, 1925, p. 305—306 et *Arhivele Olteniei*, 1936,p. 396—397.

[3] N. Iorga, *Istoria comerţului românesc*, Bucarest, 1928, I, p. 308.

[4] *Ibidem.*

gèrent les soldats calvins de Tököli. Une attaque des Tatars qui les a surpris, après le départ en Transylvanie des troupes de Heissler (leur protecteur), les a obligés de se réfugier aux environs de Braşov [5]. Ici ils jouirent de la protection du général autrichien Veterani, qui leur créa un régime de faveur, au grand mécontentement des villes saxonnes « minées par les corvées et les impôts nécessités par l'approvisionnement des armées impériales » [6]. Ils n'y restèrent pas longtemps, non plus, car « les Saxons ont commencé à les chasser de leurs villes, en les empêchant de s'acheter le nécessaire pour leur existence » [7]. Après la paix de Karlowitz (1699), la Transylvanie étant soumise par les Habsbourg, les Bulgares furent colonisés par les Autrichiens à Vinţ, en dépendant de l'évêché catholique d'Alba Iulia [8]. Par le diplôme du 15 mai 1700, l'empereur Léopold leur donna un privilége qui les plaçait sous la juridiction de la Chambre Aulique et du fisc. Ils recevaient aussi des terres cultivables et des exemptions d'obligations et d'impôts pour trois ans [9]. Ils en furent chassés plus tard par une révolte des habitants [10].

Voilà donc qu'à la fin du XVII^e siècle l'immigration des Bulgares catholiques en Valachie et en Transylvanie était vue d'un bon œil par le gouvernement (Constantin Brîncoveanu, le « stolnic » Cantacuzino, les Autrichiens) et encouragée par tout un système de privilèges fiscaux et religieux. Mais la différence de régime entre les Bulgares et la population locale, chargée d'impôts et d'obligations, mène en Valachie, comme dans les villes saxonnes et à Vinţ, à des mécontentements, à des révoltes de la population locale et même au bannissement des Bulgares.

Pourtant, dès la seconde année de la domination des Habsbourg en Olténie (1719), les autorités autrichiennes appliquent à nouveau, et cette fois avec plus d'efficacité, le même régime de protection des marchands bulgares (auxquels s'ajoute maintenant une compagnie grecque). On s'explique aisément cette politique si on pense aux intérêts économiques qu'avait la domination autrichienne dans cette province récemment conquise, épuisée par la guerre et les impôts. Un redressement du commerce de ce pays s'imposait pour lui assurer la prospérité économique nécessaire au nouveau gouvernement. D'ailleurs la protection des marchands balkaniques (Grecs et Aroumains surtout) sera, tout le long du XVIII^e siècle, une constante de la politique autrichienne [11]. La triste expérience qu'avait été la création d'une compagnie orientale pour le commerce avec l'Empire

[5] I. Moga, *op. cit.*, p. 513.
[6] *Ibidem*, p. 514.
[7] *Ibidem*, p. 515.
[8] *Ibidem.*
[9] Hurmuzaki VI, Apendice I, p. 615—616. Une année plus tard (1701), Léopold I^{er} a donné un diplôme avec des privilèges aux marchands grecs de Transylvanie.
[10] I. Moga, *op. cit.*, p. 515.
[11] N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956, p. 197.

Ottoman, avait décidé l'Autriche à utiliser pour ce commerce des éléments balkaniques, familiarisés aux usages du marché oriental [12]. Les privilèges de Marie Thérèse (1776), de Joseph II (1782) de Léopold (1791) et de François (1794) [13] ont déterminé un puissant développement des colonies grecques et aroumaines de Vienne, Peste [14] et d'autres villes de l'empire, colonies qui ont joué un rôle important dans la vie de ces centres [15].

La hâte des Autrichiens pour un rapide redressement économique de l'Olténie est visible « dès l'époque des hostilités, en août 1717 », quand « on prenait des mesures urgentes pour nettoyer l'ancienne route de commerce passant par Turnul-Roşu et Cîineni » [16]. Nicolas de Porta, l'un des administrateurs impériaux, caractérisé par Iorga « le sagace et entreprenant Grec de Chios», exigeait la construction d'auberges officielles, au grand-chemin, pour y abriter les marchands. Les boyards valaques s'opposent à cette mesure qui rééditait leurs obligations d'entretenir ponts, puits et routes princières et même de loger des marchands dans leurs maisons [17].

Il est certain aussi qu'à cette époque d'intense propagande catholique dans l'empire des Habsbourg [18], l'attitude bienveillante des Autrichiens s'explique aussi par le rôle que pouvaient jouer les Bulgares catholiques dans cette œuvre de prosélytisme religieux.

Dans son ouvrage « l'Olténie sous les Autrichiens 1716—1739 » [19], Alexandru A. Vasilescu, se basant sur « Material pentru istoria Olteniei supt Austrieci » de Const. Giurescu [20], dont seul le premier volume venait de paraître et sur les documents du VI^e^ volume de Hurmuzaki [21], brosse un tableau de ce régime privilégié créé par le gouvernement autrichien aux compagnies bulgares et grecques d'Olténie [22]. Installés à Craiova, Rîmnic et Brădiceni, les Bulgares d'Olténie étaient organisés en trois communautés et chacune était dirigée par un commandant. Ils avaient un endroit séparé du reste des habitants pour leurs maisons, jardins et champs de labour. On leur permettait d'élever à leurs frais des églises, des écoles et des monastères, leurs paroisses étant dirigées par des prêtres franciscains,

---

[12] I. Moga, *Les antécédents du traité de commerce de Passarowitz* [Extrait], p. 123—128.

[13] N. Svoronos, *Ibidem*, p. 198—199.

[14] Σπυριδώνος Π. Λάμπρου, Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρίᾳ καὶ Αὐστρία Μακεδονικοῦ ἑλληνισμοῦ. Athènes, 1912, 46 p.

[15] Odon Füves, *Hungarian-Greek Medical Relations in the 18—19^th^ centuries*, « Balkan Studies », 6, n° 1, p. 79—82.

[16] N. Iorga, *Istoria comerțului*, Bucarest, 1928, p. 7.

[17] *Ibidem.*

[18] Ioan Jözsa, *Ordinul Piariştilor în capitala Olteniei*, « Arh. Olteniei », XII, janvier-avril 1933, p. 47—53, pour l'activité de l'ordre des Piaristes, à Craiova, à cette époque.

[19] Al. A. Vasilescu, *Oltenia sub Austrieci, 1716—1739*, I, Bucarest, 1929, 240 p.

[20] C. Giurescu, *Material pentru istoria Olteniei supt Austrieci, 1716—1725*, I, Bucarest, 1913, XXVII, 690 p.

[21] E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor, 1700—1750*, VI, Bucarest, 1878, XXIII + 697 p.

[22] Al. A. Vasilescu, *op. cit.*, p. 113—114. Le nombre des familles de ces marchands bulgares ne dépassait pas 157 au commencement de la domination autrichienne.

nés en Bulgarie. Chaque année ils élisaient leur juge et les quatre jurés, qui devaient être des gens aisés. On leur permettait de concourir au fermage des impôts, de construire des moulins et de prendre à ferme les cabarets. Les terres de labour qu'ils possédaient devaient être travaillées par les paysans qui supportaient les impôts et les charges publiques au même titre que les autres habitants. Le droit de vie et de mort (*jus gladii*) devait appartenir seulement à la nation bulgare des trois localités, ayant droit de recours à la Chambre Aulique. Enfin, ils étaient exemptés de toute contribution à l'administration provinciale, mais obligés à payer une taxe annuelle à la Chambre Aulique.

Pour mieux pénétrer la situation réelle d'un problème simplement énoncé ici, nous tâcherons de montrer comment ces mesures furent appliquées et quelle réaction elles provoquèrent parmi les habitants valaques. Nous avons utilisé les volumes II et III du matériel pour l'histoire d'Olténie de C. Giurescu, ainsi qu'un fonds documentaire inédit, particulièrement intéressant pour notre sujet. Il s'agit de l'Archive Hurmuzaki, de la Section de Manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui contient les copies des protocoles de l'administration olténienne, rédigés, pour la plupart, en latin et partiellement en allemand [22 bis].

Ces rapports, requêtes et plaintes de l'administration valaque, ainsi que les réponses et les dispositions de la Chambre Aulique, confrontent l'attitude des deux unités dirigeantes de la province occupée. Pour les boyards valaques, représentants du pouvoir à Craiova et les commandants autrichiens de Sibiu, le problème des compagnies bulgares et grecques est la cause d'une grave discorde. Les protecteurs autrichiens, en maintenant ces marchands dans leur sphère d'influence, empiétaient sur les droits que la province avait sur ces derniers.

Tout lésés qu'ils fussent par les privilèges des Bulgares, les boyards valaques se voyaient dans l'incapacité d'apporter une solution aux différends que provoquaient ces privilèges, en raison même de la manière dont les Autrichiens avaient distribué l'autorité et les responsabilités civiles [23].

Dans ce qui suit, nous ferons ressortir l'écho que les privilèges des compagnies bulgares et grecques ont eu dans la vie de la province.

---

[22] bis Nous remercions Şerban Papacostea de nous avoir signalé cette intéressante archive.

[23] Les Autrichiens ont cherché par d'autres moyens aussi à diminuer le pouvoir de la noblesse locale. La qualité même des « boyards » est discutée à cette époque et on demande à ceux-ci de prouver leur noblesse. V. C. Giurescu, *Studii de istorie socială*, Bucarest, 1943, p. 227—228, p. 231.

LES PRIVILÈGES FISCAUX

La politique de protection du commerce bulgare et grec en Olténie est exposée, en termes précis, dès le commencement le l'occupation de la province par l'inspecteur de la Chambre Aulique, Haan. Celui-ci dit (en 1719) que « les Bulgares détiennent la plupart du commerce et de l'économie du pays » [24]. D'où la nécessité pour le gouvernement de les délivrer d'une série des lourdes obligations fiscales, qui pesaient sur le reste de la population et de créer un statut privilégié, qui leur permette de développer leur activité économique. Le point de vue autrichien est admis — pour la forme du moins — car l'administration valaque au cours de la même année, écrit à Nicolas de Porta que « les immunités et privilèges accordés aux marchands bulgares et grecs pour les facilités du commerce » peuvent, en effet « augmenter tant le revenu de Sa Majesté que le développement du pays » [25]. (Nous verrons que cette compréhension est plutôt formelle, car nous trouvons bien des protestations de la part des boyards contre ces privilèges).

La plus importante des faveurs accordées aux marchands bulgares et grecs dont découlent tous leurs autres avantages, c'est leur dépendance de la Chambre Aulique [26]. Tandis que les autres habitants payaient leur contribution à l'administration provinciale, étant soumis par conséquent, à tous les désagréments qu'impliquait l'arbitraire de ce genre d'impôt, on fixait aux compagnies bulgares une somme, par tête d'habitant, qu'elles payaient une fois par an à la Chambre Aulique [27].

Le fait que les marchands bulgares et grecs étaient à l'abri de tant d'impôts et d'obligations qui pesaient, dans leur totalité, sur les contribuables roumains, a déclenché une série d'adresses des administrateurs valaques, dans lesquelles on demandait aux gouvernants autrichiens de faire dépendre les compagnies de ces marchands étrangers de l'administration provinciale. Nous y trouvons la persévérance des boyards valaques à ce sujet, ainsi que la variété des arguments qu'ils emploient pour faire fléchir le commandant autrichien. « Nous répétons à Votre Excellence, avec tout notre respect, la requête que la ville d'Ocna et les compagnies des Bulgares et des Grecs payent ce qu'ils doivent à la province »[28]. Dans l'un de ces documents ils demandent même « l'aide » des chefs autrichiens, car les compagnies des Bulgares et des Grecs, auxquelles on permet d'avoir des « praedia » en Olténie et de faire le commerce dans cette pro-

---

[24] C. Giurescu, *Material* ...., I, p. 395, doc. 334, le 14 novembre 1719.

[25] *L'Administration valaque à N. de Porta,* Arhiva Hurmuzaki, Begnini, 24/2, 1719.

[26] C. Giurescu, *Material* ..., I, p. 391, doc. 333, le 4 novembre 1719.

[27] *Ibidem,* I, p. 362.

[28] *L'Administration valaque au directeur suprême,* Arh. Hurm., Bg. 25/15, le 30 septembre 1723.

vince, « ne contribuent pourtant pas du tout au Trésor provincial » [29]. Ceci leur semble d'autant plus injuste, que ces compagnies « par le passé, ont toujours contribué avec la province, mais depuis quelque temps en sont séparées » [30]. (A plusieurs reprises, les habitants demandent une réduction de l'impôt, car certaines catégories, comme les habitants de la ville d'Ocna, du village de Gherla et les compagnies des Bulgares et des Grecs « ne contribuent pas du tout à la caisse provinciale » [31]).

L'administration valaque aurait peut-être accepté cette situation, si elle avait été justifiée par la condition matérielle précaire des marchands bulgares et grecs. Mais il n'en est rien. Ces derniers sont « viri opulenti »[32] et on sait qu'ils ont de l'argent en quantité (« pecuniis abundent ») [33]. Pourtant ils ne payent qu'une somme infime (« taxam exiguam »)[34], ce qui constitue un grave préjudice pour les autres habitants [35], qui « serait si facilement évité, si les dites compagnies unissaient leurs forces, en contribuant avec la province » [36]. Un grand nombre d'adresses de l'administration valaque demandent donc que les marchands bulgares et grecs « contribuent aussi au Trésor provincial » [37]. Parfois, à cause de l'aggravation de la situation, une grande somme étant restée au débit de la province, le document précise la somme que les compagnies bulgares et grecques devraient donner pour que cette dette soit payée [38]. On invoque aussi le précédent créé pour les compagnies de Transylvanie, où celles-ci « même si elles ne sont pas « possessionatae », du simple fait qu'elles se nourrissent dans la province, payent en dehors de la taxe camérale, une certaine somme à la province » [39].

Comme tout régime d'exception, le statut des marchands bulgares et grecs d'Olténie a éveillé l'intérêt des catégories moins privilégiées, comme une possibilité d'évasion fiscale. Nous voyons également certains Roumains s'introduire dans ces compagnies bulgares et grecques, pour bénéficier de leurs exemptions d'impôts et obligations. C'est pourquoi les documents précisent que les privilèges accordés aux marchands bulgares et grecs ne concernent que ces derniers et ordonne « ne sub nomine suae communitatis aut compagniae etiam Vallachos mercatores misceant »[40],

[29] *L'Administration valaque à Königsegg*, Arh. Hurm., Bg. 26/54, le 6 février 1725.
[30] *L'Administration valaque au commandant suprême*, Arh. Hurm., Bg. 25/77, 1725.
[31] *L'Administration à de Tige*, Arh. Hurm., Bg. 26/71, le 4 février 1726.
[32] *L'Administration valaque à de Tige*, Arh. Hurm., Bg. 26/64, le 1 février 1726.
[33] *Ibidem*, Arh. Hurm., Bg. 27/114, le 17 janvier 1729.
[34] *L'Administration valaque à de Tige*, Arh. Hurm., Bg. 26/71, le 4 février 1726.
[35] *Ibidem.*
[36] *Ibidem.*
[37] *L'Administration valaque à la Chambre Aulique*, Arh. Hurm., Bg. 25/105, le 1 février 1728.
[38] *L'Administration valaque à la Chambre Aulique*, Arh. Hurm., Bg. 25/5, le 6 mars 1723.
[39] *Ibidem*
[40] Arh. Hurm., Bg. 26/2, le 17 octobre 1719.

car les privilèges ne s'étendent pas sur eux. « Que les marchands (bulgares) ne reçoivent pas de Roumains, mais seulement des hommes de leur propre nation, car beaucoups d'autres s'y joignent, en prétendant qu'ils sont commerçants »[41] (donc non seulement ils n'étaient pas Bulgares, mais ils n'étaient même pas marchands, bien qu'ils eussent pénétré dans une compagnie commerciale). On prend la même mesure aussi contre ceux qui, travaillant au service des Bulgares et des Grecs (Roumains en général), sont obligés « suam contributionem provinciae praestare »[42].

Il est probable que, de cette manière un système d'évasion fiscale s'était créé, car deux ans après cette adresse, nous trouvons la requête suivante de l'administration valaque : que tous les Bulgares catholiques d'Olténie « nomina sua ad administrationem dare teneantur, quibus datis compagnia constituendam esse ». « De cette façon, dit l'acte, nous saurons leur nombre, car s'ils ont des « pagos rusticos et iobagiones », ceux-ci doivent dépendre de la province et contribuer avec les habitants ». On demande aussi que « omnes alii pariter Mercatores extranei ritus valahici companiam forment, et datis nominibus în Administrationis Cancellaria regestantur, ne Valachi et alii, qui Mercatores non sunt, illis immisceantur »[43]. (Il est clair que l'administration provinciale ne pouvait prétendre avoir une évidence des compagnies bulgares — qui n'entraient pas sous sa juridiction — que pour y découvrir les contribuables de la province qui s'y cachaient).

A ce qu'il paraît, cette habitude ne fut pas tout à fait déracinée et les Roumains continuèrent à pénétrer dans les compagnies étrangères. Bien plus tard, l'administration exige que « si dans les compagnies des marchands bulgares et grecs se joignent aussi beaucoups de Roumains, qui ne contribuent pas avec la province, il faut que dans la compagnie bulgare il n'y ait que des Bulgares, comme dans la compagnie grecque, rien que des Grecs »[43 bis]. Les « Valaques » qui sont dans ces compagnies doivent donner leur contribution par rapport à leurs possibilités, de l'endroit où ils habitent, « ut non amplius ut hactenus Provincia eorum Contributiones, et onera supportet »[44]. En 1730, l'administration valaque expose la situation trouble d'une compagnie grecque, où l'on trouve aussi des Roumains et demande que les marchands soient séparés d'après leur nationalité, en constituant « ex Valachis aliam compagniam »[45].

Mais si les marchands bulgares et grecs sont assez mal traités par la population roumaine, accablée d'impôts, taxes et différentes obligations,

---

[41] *Ibidem.*

[42] *Ibidem.*

[43] *Ibidem, L'Administration au comte de Virmont*, Bg. 26/22, le 12 décembre 1721.

[43 bis] En 1733 on compte 142 familles de Grecs en Olténie. Arh. St. Sib. ms. L 5/205, f. 50 v., communiqué par S. Papacostea.

[44] C. Giurescu, *Material...*, II, p. 295, doc. 100, *l'Administration à Tige et Czeyka.*

[45] Arh. Hurm., Bg. 27/141, le 17 avril, 1730.

ils sont tout aussi incommodes pour les boyards valaques. Ces marchands profitaient de leur situation privilégiée et en abusaient pour donner une extension à la loi, lorsque ceci leur était utile. Dès 1719 nous trouvons de nombreux documents dans lesquels les boyards d'Olténie demandent que l'on fasse cesser ces abus. « Les marchands (bulgares et grecs) doivent s'occuper de leur commerce et respecter leur statut et leur propre régime, sans se mêler aux affaires provinciales » [46]. Le ton révolté des boyards est provoqué par l'attitude du Bulgare Lilla. Ce « mercator » et « capitaneus »[47], est un perpétuel révolté, se mêlant des « res provinciales » qui « ne regardent que les boyards » [48]. Et ce qui est plus grave encore, Lilla soulève à ses côtés, dans cette insoumission, différents autres hommes, Roumains, Grecs ou Bulgares de Chiprovatz. C'est pourquoi, exaspérés, les administrateurs valaques d'Olténie demandent à de Porta que « mercator maneat mercator, nec se immisceat in negotia et acta provinciae, neque subiungat sibi Valachos provinciales » [49]. On y surprend l'irritation croissante de la noblesse du pays, qui prenait mal cette diminution de son autorité par l'ingérence des marchands.

Une autre cause du mécontentement des boyards est la tendance de ces marchands bulgares enrichis de devenir propriétaires terriens. A cette époque où le problème de la main d'œuvre était si aigu (les Bulgares venaient ici parce qu'ils y trouvaient des « loca inculta et deserta ») [50], l'un des moyens par lesquels les boyards attiraient les paysans était l'allégement de la fiscalité [51]. Or les marchands bulgares devenus aussi possesseurs de terres offraient aux Roumains qui travaillaient sur les domaines des boyards un régime meilleur. L'administration fait savoir à la Chambre Aulique que « ex pagis boeronum homines refugerent ad pagos illorum, ut sollum immunes redderentur a contributionibus » [52]. Nous avons vu aussi, d'autre part, les requêtes répétées de l'administration adressées au commandement autrichien pour empêcher une évasion fiscale semblable, celle des Roumains engagés par les compagnies bulgares. Ceci nous aide à mieux comprendre la situation de l'administration fiscale, sans cesse aggravée, car elle avait à remplir non seulement le vide causé par les catégories légales d'exemptés, mais aussi par le grand nombre d'évasions entraînées par l'abus de ces dernières.

---

[46] Arh. Hurm., Bg. 24/2, 1719.
[47] Commandant de compagnie.
[48] Arh. Hurm., Bg. 24/2, 1719.
[49] *Ibidem*
[50] Hurmuzaki, VI, p. 464. Doc. CCLXVI, juillet 1731 (la requête des Pavliciens pour leur colonisation à Severin, p. 466).
[51] *Istoria Romîniei*, III, p. 468.
[52] Arh. Hurm., Bg. 24/24, 1719.

LE FERMAGE DES IMPÔTS

La rivalité des boyards olténiens et des marchands bulgares devient manifeste au sujet du fermage des impôts. Comme pour la dépendance fiscale, où l'on invoquait l'ancienneté de la coutume (antiquitus), cette fois encore les boyards s'évertuent à garder un de leurs anciens droits. Car, disent-ils, « semper fuisse consuetudinem, ut oërita boeronibus et non ab extraneis arendatur ». Le fait que les marchands bulgares aient obtenu, en 1720, le fermage de la dîme des moutons (« oieritul ») a provoqué un grave conflit, amplement relaté dans plusieurs documents. Deux camps se dessinent : d'un côté les boyards, pour lesquels le colonel Schram s'est donné beaucoup de peine, disent-ils, « afin que le fermage de cette dîme (« l'oierit ») nous soit donné à nous et non à des étrangers »[53] ; d'autre part les Bulgares qui sont aidés par l'inspecteur de la Chambre Aulique. Ce dernier « cum dedecore nostro et abolita patriae consuetudine »[54] ne voulait rien entendre, en disant qu'il avait déjà fait le contrat avec les Bulgares et qu'il ne voulait pas le résilier. Défendant leur cause, les boyards valaques demandent à la Chambre Aulique de respecter leur ancien droit et de ne pas permettre aux marchands bulgares de concourir à la licitation des fermages. Ils attirent à nouveau l'attention du gouvernement sur les grands avantages que ces marchands ont, à tous les points de vue, tandis qu'eux, les boyards, sont « pauperes » et le fermage pourrait leur procurer, s'ils l'administraient, « un certain allégement matériel et la perspective d'un profit »[55]. Dans une autre lettre, ils se plaignent d'avoir à supporter « ce préjudice et cette humiliation », eux précisément, qui ont toujours eu le droit du fermage de ces impôts sur les moutons et qui sont tellement chargés d'obligations (à l'encontre des Bulgares)[56]. La même situation se répète aussi pour le fermage d'autres impôts moins importants[57].

LE DROIT DE PRÉEMPTION

Un autre aspect de la cohabitation des marchands bulgares et grecs avec les Roumains, est celui de l'achat de terrains et de maisons, dans les endroits qu'ils habitent. A Craiova, surtout, en se prévalant de leur situation privilégiée, les marchands bulgares refusent de s'installer au nord de la ville, où on leur avait désigné une place spéciale et prétendent qu'on leur cède et qu'on leur vende, dans le voisinage, sur une grande étendue, des

[53] *Ibidem*.
[54] *Ibidem*.
[55] Arh. Hurm., Bg. 24/104, le 2 mars, 1728.
[56] *Ibidem*, Bg. 24/111, le 25 mars 1720.
[57] *Ibidem*, Bg. 27/167, le 14 juillet 1730.

terres qui sont pleines de maisons appartenant tant aux habitants de la ville que même à de grands boyards, avec les étangs et les terrains afférents [58]. L'administration montre à la Chambre que cette chose n'est pas possible, les propriétaires ne pouvant pas être obligés à les vendre.

La situation est encore plus grave à Brădiceni, qui n'était pas « oppidum fiscale aut camerale » [59], mais « pagus libertinus ad homines Medschiasios [60] seu libertinos ibidem compossessores ab immemorabili tempore pertinens » [61]. Il se trouve encore des Roumains ici, dit le document, qui ne veulent pas accepter de vendre aux Bulgares « aviticas possessiones » [62]. L'administration appuie le refus des habitants, considérant les prétentions des Bulgares d'autant plus exagérées, qu'on leur avait donné la liberté d'acheter « in viciniam communitatum suarum agros vineas, fundos » [63]. C'est pourquoi l'administration demande que « secundum antiquam provinciae consvetudinem liberum relinquatur consangvineis et vicinis ius praeemtionis » [64]. Si un marchand bulgare veut acheter une propriété, il pourra le faire seulement dans le cas où les voisins ou les parents eussent refusé de le faire (« vicinus vel consangvineus emere noluerit ») [65]. Ce conflit est signalé par Valentin Georgescu, qui pense que dans cette action d'accaparation, « les Bulgares invoquaient, eux aussi, le „protimissis" de voisinage » [66].

L'administration exige la limitation de ces ventes, car « domini Bulgari ex divina benedictione pecuniis abundent, certum est » et grâce à leur fortune « multa praedia coempturi sint, unde cum secundum mentem privilegii praeter annuam ordinariam taxam nihil contribuant » [67]. De telles transactions deviendraient nuisibles au Trésor, si on n'y mettait pas de freins.

En devenant propriétaires terriens, les membres des compagnies bulgares et grecques avaient une situation équivoque, que ce document nous révèle. Le privilège d'exemption de la contribution provinciale n'appartenait qu'aux marchands bulgares, les Bulgares agriculteurs étant obli-

---

[58] *Ibidem*, Bg. 27/114, le 17 janvier, 1729.

[59] A. Vasilescu, *op. cit.*, p. 113, attire l'attention sur le statut différent du bourg de Bradiczeni.

[60] Paysans libres.

[61] Arh. Hurm., Bg. 27/114, le 17 janvier, 1729.

[62] La plupart des habitants de cette bourgade avaient reçu les Bulgares et leur avaient vendu des maisons et des terrains. Il ne restait ici que quelques familles roumaines.

[63] Arh. Hurm., Bg. 27/114.

[64] *Ibidem*.

[65] *Ibidem*.

[66] Val. Georgescu, *La préemption dans l'histoire du droit roumain. Le droit de protimessis en Valachie et en Moldavie*, Bucarest, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, 1965, p. 105. Nous croyons qu'il s'agit là d'un cas isolé, celui où ils invoquaient le droit de préemption en tant que voisins. Il leur arrive aussi d'accaparer des propriétés sans avoir la qualité de voisins. V. Arh. Hurm., Bg. 27/114.

[67] Arh. Hurm., Bg. 27/114.

gés de la payer. L'Administration valaque demande à la Chambre Aulique d'éclaircir le statut de ces Bulgares qui, n'exerçant plus leur commerce, « ex fructu terrae, proventibus possessionum, agri aut vinicultura vel pecoribus se intertenent ». Doivent-ils rester « sub privilegio comprehensi consequenter a iurisdictione administrationis et omnibus provincialibus praestationibus exempti habeantur ? » [68] Le problème est d'autant plus difficile, que le nombre des agriculteurs bulgares s'accroissait par vagues successives venues d'au-delà du Danube [69].

Ces derniers bénéficiaient eux aussi d'autres avantages, parmi lesquels l'exemption d'impôts pour les premières années de leur installation en Olténie. Si on avait cumulé les privilèges des membres des compagnies avec ceux des agriculteurs, cela aurait gravement préjudicié le Trésor.

L'ORGANISATION JUDICIAIRE

Une telle matière susceptible de conflits posait, sans doute, la question de l'organisation judiciaire de ces compagnies bulgares. Comme pour la fiscalité, dans ce domaine aussi, on donna aux marchands bulgares et grecs une totale indépendance par rapport à la province. Les boyards valaques prenaient mal l'idée d'une pareille extraterritorialité qui aurait pu être acceptée plutôt dans les régions de l'empire ottoman déjà familiarisées avec le régime des capitulations. Ils s'opposent à la décision de la Chambre, selon laquelle « les juges bulgares n'auraient pas à juger seulement les causes commerciales », mais aussi « les litiges concernant les fortunes, les vignes, les moutons ou autres choses, sans paraître devant l'administration » [70] . Ils exigent que les Bulgares « ne separentur a provinciali directione novae consuetudinis diversique iudicii introductione » et que les autorités camérales aient à juger seulement les litiges commerciaux et douaniers (« ad mercaturam teloniaque spectantes ») [71]. Aussi, trouvons-nous de nombreux documents où les boyards de l'administration valaque insistent auprès de la Chambre Aulique de leur attribuer le droit de juger certains procès entre Roumains (boyards, en général) et Bulgares [72]. Ils considèrent leur traitement bien injuste, car ils n'ont ni l'avantage dont profitent les juges et les jurés bulgares, qui sont totalement exemptés des dîmes, ni le droit de juger les questions supérieures (jus gladii), qui ont toujours été de leur compétence. Le problème du « jus gladii » est posé avec persévérance, dans presque tous les documents ayant trait aux questions juridi-

[68] *Ibidem.*
[69] Hurmuzaki, VI, p. 464—466.
[70] Arh. Hurm., Bg. 26/38, le 16 juin 1723.
[71] *Ibidem.*
[72] *Ibidem*, Bg. 25/91, le 10 décembre 1725.

ques, à commencer par les premiers efforts de la « délégation »[73] provinciale, en 1719, par lesquels ils essayaient de garder quelques-unes de leurs anciennes prérogatives. L'administration valaque se déclarait alors prête à céder certains droits fiscaux à la Chambre, mais exigeait que les habitants dépendent d'elle pour la contribution et l'administration de la justice[74]. Sans cela « son autorité juridique en serait par trop diminuée et ne pourrait plus être utile à la province». Ailleurs on exige que les « marchands » jouissent de tous les privilèges reçus de l'empereur, mais quant à l'exécution des peines corporelles, d'avoir droit d'appel à l'administration.

CONCLUSIONS

Les problèmes et les conflits créés par les privilèges des marchands bulgares et grecs d'Olténie, pendant l'occupation autrichienne (1718—1738) font ressortir quelques aspects intéressants de cette période.

Ils montrent, en premier lieu, combien aiguë était la tension entre la Chambre Aulique et l'Administration provinciale, représentée par les boyards valaques. Ces derniers luttaient âprement pour garder au moins quelques-unes de leurs anciennes prérogatives que le gouvernement autrichien était en train d'accaparer[75].

On y trouve, également, bien marqué, le conflit entre les boyards valaques et les marchands bulgares privilégiés, devenus aussi propriétaires fonciers, qui menaçaient les droits ancestraux des boyards[76].

Enfin, ces documents démontrent, une fois de plus, la situation désespérée de la fiscalité, devenue irrémédiable dans ce cercle vicieux de l'aggravation de l'évasion fiscale et de la permanente hausse des impôts.

[73] L'Administration valaque de Crajova a gardé pendant les premières années de l'occupation autrichienne le nom de « deputăţic » (délégation), qu'elle avait reçu à l'époque des pourparlers qui ont précédé l'occupation.

[74] Arh. Hurm., Bg. 24/2, 1719

[75] « Les privilèges des Bulgares ont longtemps tardé à être publiés (en 1727) en Olténie, à cause de l'opposition des boyards ». Cette opposition a été bien violente, car l'un d'eux déclare préférer plutôt « patietur sibi abscindi tres manus dexterae digitos, quam subscribere talium privilegiorum subscriptionem ». V. C. Giurescu, *Material...*, II, p. 264, doc. 91, le 26 mai 1728. On croit généralement que le diplôme de privilèges que l'empereur Charles VI a donné aux Bulgares en 1727 (v. Hurmuzaki, VI, p. 396—400) est un renouvellement du diplôme de 1719 (v. C. Şerban, *Ştiri despre activitatea unor meşteşugari şi negustori bulgari în Ţara Românească în sec. al XVIII-lea*. În : *Omagiu lui P. Constantinescu-Iaşi cu prilejul împlinirii a 70 de ani*, Bucarest, Ed. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, p. 357—362). En réalité, ce qu'on prend pour le diplôme de 1719 n'est qu'un mémoire adressé par les trois chefs des communautés bulgares à Steinville et Haan. (V. Hurmuzaki, doc. VI, p. 338 ; C. Giurescu, *Material...*, I., p. 409 et Al. Vasilescu, *op. cit.*, p. 113). Nous supposons donc que jusqu'en 1727, les privilèges des Bulgares ont été fondés sur les anciens règlements de Brîncoveanu et une série de dispositions autrichiennes qui les favorisaient, sans qu'il y ait de diplôme proprement dit.

[76] Ces « viri opulenti » bulgares deviennent même fondateurs d'églises. V. C. Şerban, *op. cit.*, p. 360. D'ailleurs, le portrait fait par les boyards au marchand bulgare Lilla est édifiant « se tanquam mercator et boero gerit, exercendo ipsam mercaturam et oeconomiam et miscendo se in res provinciales, solos boerones legitime sic dictos concernentes ». Arh. Hurmuzaki, Bg. 24/24, 1719.

ANEXA I

Literae ad excellentissimum dominum supremum directorem in materia privilegii Búlgarorum.

Excellentissime domine domine nobis gratiose gratiosissime.

Conqueri nationem Bulgaricam, quod pro exstruendis aedibus et incolatu suo secundum tenorem clementissimi privilegii caesarei in hac provincia tandem stabiliendo separatum ei spatium assignatum nec dum fuerit, ex literis Excellentiae vestrae uberius intelleximus. Ad quas eandem Excellentiam vestram pro gratioso suo mandato hisce obsequiose informandam duximus. Administrationem hancce caesareo-regiam praeterita adhuc aestate, dum scilicet privilegium illud exhibitum isthic fuisset operam omnino adhibuisse, quatenus puncta eiusdem, quae provinciale rescipiebant, et consequenter vel maxime punctum assignationis separati loci effectui traderetur, et in oppido quidem Rimnik, rem cum satisfactione partium utcunque terminare potuit; at vero hic Crajovae, in maiores difficultates incidit, quod enim spatium administratio dominis Bulgaris a loco illo ubi nunc aliunde habitant septemtrionem versus assignaverat, iidem acceptare noluerunt, sed sė privilegio nimium praevalentes, a loco ubi nunc sunt omnem circum iacentem late viciniam ex omni parte sibi cedi sive vendi praetenderunt, quae tamen cum plena domibus sit tam ad oppidanos quam etiam quosdam primarios boiarones pertinentibus, allodiis item piscinis etcetera ad hos spectantibus, quas nullus libenter cedere potest, administratio proprietarios ad resignandas aut dividendas illas potentiose adstringere non potuit, sed ulteriorem potius aliquam subsecuturam resolutionem exspectandam esse maluit, cum praesertim punctum privilegii separatum solum locum dictis Bulgaris assignari iubeat, absque quod ipsum cum exturbatione incolarum ex propriis suis domiciliis fieri innuat. Et quantacunque hic Crajovae difficultas fuit, multo maior tamen se obtulit Bradicseni, qui locus Tîrgul Syli duabus, aut tribus circiter horis distans, nullatenus oppidum fiscale, aut camerale, sed pagus est Medschiasesti seu libertinus ad homines Medschiasios seu libertinos ibidem compossessores ab immemorabili tempore pertinens, qui licet Bulgaros ex partibus Transdanubianis in hanc provinciam advenientes ibidem receperint iisdemque succesive domos et fundos hactenus divendiderint, sunt tamen plures adhuc Valachi, qui sua in praesens usque conservarunt, iam domini Bulgari illa etiam maiori et meliori ex parte, erga paratam quidem solutionem sibi cedi praetendunt, ad quod tamen incolae se hucusque accomodare noluerunt, et nos etiam si illos ad vendendas aviticas possessiones cogere non possumus, nisi specialius fors mandatum eatenus subsequatur, cum tenor clementissimi privilegii, ubi et superius declaratum ad tales violentias obligare non videatur, et augusta quoque aula sinistre de pago illo Bradicsen a dominis Bulgaris informata esse apparet, non enim oppidum liberum ut Rimnik, Crajova, aut Tîrgul Syl, sed pagus specialis est ad particulares compossessionatos libertinos pertinens. Caeterum ut saepe fatis dominis Bulgaris liberum sit in vicinia communitatum suarum agros sibi, vineas, fundos coemere

administratio difficultatem nullam reperit, id tamen pro parte provinciae rogandum humillime censet, ut secundum antiquam provinciae consvetudine liberum relinquatur consangvineis et vicinis ius praeemptionis. Quod si vero fundo aliquo venali existente vicinus eum vel consangvineus emere noluerit, tunc omnino Bulgarus cum venditore conveniens eundem emere valeat, licet Excellentiae vestrae candide detegere possimus ex similibus emptionibus non modicum aerario detrimentum accessurum, cum enim domini Bulgari ex divina benedictione pecuniis abundent, certum est, quod multa praedia coempturi sint, unde cum secundum mente privilegii praeter annuam ordinariam taxam nihil contribuant, quantum quod ab illis praediis possessores provinciales qua Medschiasi praestare debebant, deficiet, vel saltem in alios cadet, et sic vel provinciae vel aerario praeiudiciose erunt praedictae emptiones, nisi praeiudiciis hisce emersuris aliis mediis praecavetur. Quod attinet exemptiones iudicis ac iuratorum procul quidem absit, ut administratio haecce caesareo-regia praesumat, praeiudiciosum autem videtur administrationi, si cum antelati iudices ac iurati ab omnibus decimis exempti fuerint, nonetiam in supremis provinciae constituta administrationis membra, si non maiori saltem pari cum iisdem iudicibus immunitate gaudeant. Quemadmodum et punctum iurisdictionis criminalis seu iuris gladii, quod hactenus in hac provincia solummodo penes administrationem fuit, et ei ab excellentissimis dominis supremis directoribus singulariter semper reservatum fuerat, ut iam Bulgari quoque concedatur, uti nullo modo necessarium, ita iurisdictioni antelatae administrationis praeiudiciosum esse videtur et profecto ipsim et Bulgari maiorem fiduciam habere possent erga iustitiam moderni cum administratione praesidii et auditoriatus provinciae, quam aliquot in similibus negotiis nunquam versatorum hominum, quod utique ulteriori iudicio altiorum instantiarum humillime subiicitur.

Molendina ut extruere possent, cum ea partim pro usu publico cedant, difficultare nemo potest, neque difficultat, id autem rogamus, ut ea in propriis teritoriis erigant, nec se domini Bulgari ad aliena extendant, quemadmodum et ratione silvarum praecavendum deprecamur, ne iidem Bulgari privilegio se nimium praevalentes silvas particulares proprietariorum absque scitu aut praevia cum hisce conventione invadant, aut devastent, quod idem de pascuis etiam intelligendum. Praeterea ut Bulgaros omnes hinc inde per provinciam dispersos, ac loca communitatum suarum congregare eosque ut patriotas iisdem communitatibus incorporare possint bonum omnino est, quam autem in hic puncto abutantur domini Bulgari vel ex hinc coniici potest, quid hic in oppido Crajova quendam Graecum ex Morea, ritus itidem Graeci nomine Nicetam non solum in societatem suam assumpsissent, sed eum plane iuratum constituerint, qua occasione, cum hic plures fors Bulgari reperiantur qui nullam penitus mercaturam exercent, sed velut reliqui coloni ex fructu terrae, proventibus possessionum, agri aut vinicultura, vel pecoribus se intertenent, quaerendum hic occurit, num hi plane omnes sub privilegio comprehensi consequenter a iurisdictione administrationis, et omnibus provincialibus praestationibus exempti habeantur? ubi in casu affirmativo nos ad ea referimus, quae superius, ubi de emptionibus tractabamus, declaravimus. Legitur quidem puncto privilegii septimo positiva haec explicatio : liberum sit Bulgaris coemptos hunc in finem hinc inde his prae-

teritis annis in provincia agros, vineas, prata, molas aliosque similes fundos aut imposterum adhuc coemendos imperturbate retinere et ab hisnihil plus ampliusque, nisi hic conventam taxam et quae aliunde fundis his ex provinciae vel dominorum terrestrium iure inhaerent onera praestare tenebuntur. Ius provinciae vel potius (cum provincia hoc in passu pro se nihil praetendat) ius sacratissimae suae maiestatis provincialis aerarii hoc esset, ut qui in provincia possessionatus, se ex fructibus provinciae alit, ad aerarium provinciae etiam aliquid contribuat, quemadmodum de companiis in Transilvania existentibus praecise scimus, quod omnes earum familiae, licet possessionatae non sint, ex eo solum, quod se in provincia alant, extra taxam cameralem ad aerarium etiam provinciae summam aliquam praestant, daturi si possessiones haberent de iis a parte suum contingens, quid ergo hoc in passu ius provincialis aerarii hic quoque sit et an non isthic etiam modum in Transilvania usitatum introducere expediat? discernent procul dubio altiores instantiae. Quarum itaque alto iudicio ac arbitrio omnia resignantes sub humillima nostra in gratias Excellentiae vestrae commendatione perseveramus.

Excellentiae vestrae

humillimi servi

Crajovae, 17 ian. 1729

I. Baron, V. Czeika general.
D. Brailojul, Elias de Ştirbei,
G. de Vlasto, Con. Strembanul.

Kanzleiprotokoll, Brukenth. Bibliothek in Hermannstadt. Bg. 27, 114'.

ANNEXE II (fragment)

L'administration valaque au commandant suprême.

. . . .

Hoc tempore idem dominus inspector clam egit cum bulgaris mercatoribus, dando ipsis oërit arendam pro triginta bursis, quo audito nos omnes cum aliis boeronibus ad dominum colonellum accessimus et requisimus etiam dominem inspectorem, ut illuc venirat, cui advenienti diximus, semper fuisse consvetudinem, ut oërita boeronibus et non ab extraneis arendaretur, quod praesertim modo fieri deberet, quatenus pauperes boërones, qui extra consvetudinem hoc anno praestare coguntur oërit haberent aliguam consolationem et spem lucri in eiusdem persolutione. Nam licet mercatores bulgari 30 bursas promiserant, nostamen una bursa adhuc plus obtulimus et multum diximus, multum etiam laboravit ipse dominus colonellus, ut arendatio oërit remaneret apud nos et non apud estraneos cum dedecore nostro et abolita patriae consvetudine, dominus inspector tamen nullatenus volebat hoc audire, dicit iam feciset se contractum cum mercationibus bulgaris et nolle eum revocare.

. . . .

Si quidem dominus capitaneus Lilla cum aliis bulgaris mercatoribus arendavit hoc ipsum oërit, in praesentiam domini colonelli et nostri est vocatus, cui diximus nos plus voluisse dare, ille tamen cum arrogantia respondebat, se nec plus dare nec contractum velle restituere et dominus

inspector quoque affirmabat, quod nec ipse velit annihilare eandem contractum et sic res remansit. Proinde apud illustritatem vestram humillime instamus, dignetur nostri tanquam patriae boeronum gratiosam reflexionem habere, ut hanc arendationem nec oërit consequamur, siquidem ea antiquitus etiam (ut superius allatum) semper a boeronibus et non ab extraneis solebat arendari, cum sit res provincialis, quamobrem nec competit, mercatoribus bulgaris id arendare, sua caesarea maiestas enim existimando ipsos mercaturam exercere, permisit sub privilegiis et imunitatibus, ut cum camera essent, illi nihilominus et mercaturam exercent, et sese in res provinciales miscent proque arendatione oërit tantopere sunt solliciti.

Crajova, le 2 Mars 1720

Kanzleiprotokoll, Brukenth. Bibliothek in Hermannstadt. Bg. 24/104

LE GOUVERNEMENT YOUGOSLAVE, LES NÉGOCIATIONS DU TRAITÉ SOVIÉTO-ROUMAIN D'AIDE MUTUELLE ET LA CHUTE DE TITULESCU

ŽIVKO AVRAMOVSKI
(Belgrade)

La question du règlement des rapports avec l'Union Soviétique a mis à l'épreuve la fermeté de l'alliance entre les Etats membres de la Petite-Entente. Cette question est devenue, après l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne, essentielle non seulement pour la situation des pays de la Petite-Entente, mais aussi pour l'organisation du système de sécurité collective d'Europe en général. Après l'introduction du service militaire obligatoire en Allemagne, le 16 mars 1935, la France tâchait d'organiser un système de sécurité collective qui empêchât l'expansion allemande dans l'Europe centrale, garantît la situation créée par le Traité de paix de Versailles et, de ce fait, aussi les positions françaises dans cette partie de l'Europe. Les chefs d'Etat de France, d'Angleterre et d'Italie se sont réunis du 11 au 15 avril 1935 à Stresa, en vue de prendre une attitude commune envers la dénonciation unilatérale des clauses militaires du traité de paix de Versailles de la part de l'Allemagne, mais ils n'arrivérent à aucune décision efficace. La recommandation de conclure un Pacte danubien, formulée à cette réunion, ne put être réalisée à cause du refus de l'Allemagne de prendre tout engagement prévoyant la non-ingérence dans les affaires intérieures des Etats signataires, car elle y voyait une tendance à faire échouer ses visées concernant l'Anschluss de l'Autriche.

Dans de telles circonstances, la France faisait des efforts pour garder l'Italie à ses côtés en vue d'une action commune contre une tentative éventuelle de l'Allemagne de s'étendre dans le bassin du Danube. A cet effet, le gouvernement français ne voulut pas s'opposer aux préparatifs

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3–4, p. 491–512, BUCAREST, 1966

italiens pour la conquête de l'Ethiopie, afin de « canaliser » les aspirations italiennes à l'expansion et à l'occupation des territoires pour sa colonisation dans l'Afrique orientale [1]. En même temps, les négociations étaient en cours entre les Etats-majors généraux français et italien pour le cas d'un conflit armé avec l'Allemagne [2]. Cette combinaison prévoyait aussi la participation des Etats de la Petite-Entente [3].

La France avait simultanément entamé les négociations avec l'Union Soviétique. Vu qu'après la réunion de Stresa il devint manifeste que le « Locarno de l'Est » — auquel l'Angleterre ne portait pas assez d'intérêt, tandis que l'Allemagne s'y opposait ouvertement[4] — ne pouvait pas être réalisé, la France poursuivit ses pourparlers bilatéraux avec l'Union Soviétique et ils furent conclus, le 2 mai 1935, par la signature du pacte sur l'aide mutuelle. Deux semaines plus tard eut lieu la conclusion d'un pacte analogue entre l'Union Soviétique et la Tchécoslovaquie. Ces pactes représentaient le tournant dans les rapports entre les Etats de la Petite-Entente ou plutôt entre la Yougoslavie d'un côté et la Tchécoslovaquie et la Roumanie de l'autre.

Lorsque les pactes d'aide mutuelle franco-soviétique et tchécoslovaque-soviétique furent signés, l'importance stratégique du territoire roumain fut considérablement augmentée, car il séparait l'Union Soviétique de la Tchécoslovaquie et dans le cas d'une mise en action des engagements sur l'aide mutuelle, les troupes soviétiques n'auraient pu arriver au secours à la Tchécoslovaquie attaquée que par le territoire roumain, car on ne s'attendait pas à ce que la Pologne, — dont le gouvernement menait une politique hostile envers l'Union Soviétique et la Tchécoslovaquie — créât une possibilité pareille. C'est pourquoi la question du règlement des rapports soviéto-roumains et la garantie du droit de passage des troupes soviétiques par le territoire roumain devinrent si aiguës. Cette question avait provoqué d'âpres luttes internes en Roumaine, car les forces de la réaction, particulièrement les partis de droite, secondés par l'Allemagne, manifestaient une vive opposition à tout rapprochement avec l'Union Soviétique. Ils cherchaient leur salut dans une étroite liaison avec les puissances qui s'étaient proclamées protagonistes de la lutte contre la « menace communiste ». Un autre courant, plus faible, pourrait-on dire, soutenait la politique de coopération avec la France et était prêt à signer le pacte avec l'Union Soviétique. Un éminent représentant de cette orien-

---

[1] В. П. Потемкин, *История дипломатии*, Moscou, 1945, tome III, p. 516.

[2] Gamelin, *Servir*, Paris, 1946, t. II, p. 171 ; Carr, *International relations between the two world wars, 1919—1939*, Londres, 1959, p. 224.

[3] Gamelin, *op. cit.*, 163.

[4] Cf. В. П. Попов, *Английская дипломатия и восточный пакт*, in «Новая и новейшая история», Moscou, t. III, 1963.

tation politique fut le ministre des affaires étrangères Titulescu, connu pour champion de la lutte pour la sécurité collective et de l'observation des principes du Pacte de la Société des Nations. Il a lui-même contribué activement aux efforts de mener à bonne fin le pacte franco-soviétique [5] et immédiatement après, le mois suivant déjà, c'est-à-dire au commencement de juin 1935, il a entamé avec Litvinov les négociations en vue de la conclusion du pacte soviéto-roumain. On a également projeté son voyage à Moscou [6].

Il n'y a ni besoin ni possibilité de disserter ici, de façon plus circonstanciée, sur le cours des négociations soviéto-roumaines, car ce problème fait l'objet d'une étude spéciale. Nous nous arrêterons sur la question de l'attitude du gouvernement yougoslave envers ces négociations.

Le pacte déjà signé entre la Tchécoslovaquie et l'Union Soviétique et le commencement des négociations roumaino-soviétiques posaient impérativement la question du règlement des rapports entre l'Union Soviétique et la Petite-Entente dans son ensemble, ou plutôt d'un éclaircissement de l'attitude de la Yougoslavie. Les différences au sujet des rapports avec l'Union Soviétique se manifestaient même avant cette époque au sein de la Petite-Entente ou plutôt entre la Yougoslavie d'un côté et la Roumanie et la Tchécoslovaquie de l'autre. Il n'est pas possible d'approfondir ici davantage l'évolution historique de ces rapports, mais il est nécessaire de montrer l'attitude de la Yougoslavie au sujet de l'admission de l'U.R.S.S. dans la Société des Nations et de l'établissement des relations diplomatiques avec cet Etat.

La question de la normalisation des rapports diplomatiques avec l'Union Soviétique s'est posée lors de la réunion du Conseil permanent de la Petite-Entente, fin mai 1933, à Prague. Comme base de départ ont servi le traité franco-soviétique de non-agression du 29 novembre 1932 et la signature de la Convention sur la définition de l'agresseur, proposée par le gouvernement soviétique et signée par les Etats de la Petite-Entente, par conséquent aussi par la Yougoslavie qui voyait dans son article 5 — stipulant la défense d'organiser et de tolérer ou favoriser l'irruption de groupes armés dans le territoire des autres Etats — un avantage direct pour elle-même. A cette époque, Beneš avait entamé, au nom de la Petite-Entente, les négociations avec l'U.R.S.S., mais cette question dut être suspendue à cause de l'opposition de la part de la Yougoslavie [7]. La normalisation des rapports avec l'U.R.S.S. devint beaucoup

---

[5] *История дипломатии*, т III, p. 540.

[6] *Documents on German Foreign Policy*, Series C, vol. IV, No. 160. V. aussi *Dictionnaire diplomatique*, t. V, p. 1122.

[7] В. К. Волков, *Германо-югославские отношения в 1933—1938 годах и развал Малой Антанты*, « Славяно-германские исследования », Академия Наук СССР Институт славяноведения, Moscou, 1963.

plus aiguë lorsque, après la sécession de l'Allemagne de la Société des Nations, commença l'activité visant à la conclusion du Locarno de l'Est. A l'insistance de Beneš et Titulescu, le Conseil permanent de la Petite-Entente a recomandé pendant la séance tenue à Zagreb les 22 et 23 janvier 1934 aux pays membres d'établir des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique. La Yougoslavie a de nouveau fait ses réserves à ce sujet, en se reservant le droit de décider elle-même si elle établirait ou non les relations diplomatiques [8]. Au commencement de juin 1934, le Conseil permanent a — au cours de sa réunion de Genève — pris la décision définitive d'établir des rapports diplomatiques avec l'U.R.S.S. Immédiatement après, le 9 juin, les ministres des affaires étrangères des Etats de la Petite-Entente, donc le ministre yougoslave Jevtić aussi, se sont réunis avec Litvinov et sont convenus d'établir les relations diplomatiques, ce qui fut immédiatement réalisé par la Tchécoslovaquie et la Roumanie. Bien que le ministre yougoslave des affaires étrangères eût été présent à cette réunion, la Yougoslavie n'a pas suivi l'exemple de ses alliés [9].

Le pas suivant qui a contribué au règlement ultérieur des rapports roumano-soviétiques fut l'adhésion de l'Union Soviétique à la Société des Nations. Titulescu a intercédé activement pour l'admission de l'U.R.S.S. Le représentant yougoslave à la Société des Nations a aussi voté pour l'admission de l'U.R.S.S. parmi les membres de la Société. Le gouvernement yougoslave n'était pas à même d'éviter ce pas, car c'eût été l'opposition ouverte à la politique française et une manifestation de la divergence d'opinions au sein de la Petite-Entente. Son vote contraire aurait sans doute provoqué la désapprobation de sa politique de la part des peuples yougoslaves qui ne partageaient point l'attitude de leur gouvernement envers l'Union Soviétique.

Le gouvernement yougoslave avait déjà commencé, à cette époque, d'incliner vers l'Allemagne, avec laquelle il renouait les rapports économiques de plus en plus étroits. C'est pourquoi le gouvernement yougoslave tenait à tranquilliser le gouvernement allemand par l'intermédiaire de son envoyé à Berlin, Živojin Balugdžić. Balugdžić assurait le chef du département politique de l'Auswärtiges Amt que le vote de la Yougoslavie pour l'admission de l'Union Soviétique à la Société des Nations ne signifiait point du tout un changement de son attitude envers l'U.R.S.S. et que cette attitude resterait réservée. D'après cette déclaration, le gouvernement soviétique faisait, depuis longtemps déjà, des efforts qui allaient s'intensifiant pour persuader à la Yougoslavie d'établir avec lui

[8] *История дипломатии*, 497, III.

[9] V. Ž. Sladek, *Ženeva 9 Června 1934*, « Slovansky prehled », No 3, 1964, p. 130—134, et M. Rusenescu, *Stabilirea relaţiilor diplomatice între România şi U.R.S.S. în anul 1934*, dans « Studii şi materiale de istorie contemporană », Bucureşti, 1956, vol I, p. 202.

des relations diplomatiques. Balugdžić expliquait ces tentatives par le fait que l'Union Soviétique attachait une grande importance à la Yougoslavie à cause de sa situation géographique, sa puissance militaire et les relations historiques et de race entre les deux peuples, en raison de quoi elle désirait l'attirer de nouveau de son côté. Quant à l'attitude réservée de la Yougoslavie envers ces avances faites par l'Union Soviétique, Balugdžić l'interprétait, en premier lieu, par les égards que le gouvernement yougoslave témoignait à l'Allemagne, car il désirait attendre pour voir comment se développeraient les rapports entre l'Allemagne et l'Union Soviétique. « Belgrade n'a pas l'intention de se laisser atteler par Paris ou Moscou aux machinations franco-soviétiques contre l'Allemagne. On présume, en outre, que la tension momentanée ne durerait pas longtemps. Cependant, tant que la Yougoslavie n'aura acquis la certitude au sujet de cette question, elle gardera l'attitude d'attente. Les représentants yougoslaves à Genève n'étaient pas, bien entendu, en état de se prononcer ouvertement là-dessus, mais cela fut suffisamment mentionné dans leurs conversations »[10].

Après la conclusion des pactes franco-soviétique et tchécoslovaque-soviétique et après le commencement des négociations soviéto-roumaines, la question du règlement des rapports entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique devint aiguë. La Yougoslavie était l'unique pays parmi les Etats membres de la Petite-Entente et de l'Entente balkanique qui n'entretenait pas des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique. À la séance ordinaire du Conseil permanent de l'Entente balkanique, tenue vers le milieu du mois de juin 1935 à Bucarest, cette question fut posée par la Turquie et la Roumanie. Dans une lettre circulaire de l'Auswärtiges Amt on affirme que la proposition turco-roumaine prévoyait que les quatre Etats devraient régler, sur un pied d'égalité, la base de l'accord à conclure avec l'Union Soviétique, qui, pourtant, n'était pas déterminée de plus près, mais que cette idée échoua à cause de l'opposition que la Yougoslavie y faisait en refusant de nouveau de reconnaître l'Union Soviétique. Néanmoins, la Roumanie et la Turquie réussirent à faire insérer dans le communiqué, publié après la séance, une phrase par laquelle on saluait le pacte franco-soviétique, en le qualifiant de base du futur système de sécurité collective dans l'Europe orientale[11].

---

[10] Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes, Bonn (dans la suite du texte : PA AA), Politische Abteilung II b (dans la suite du texte : Pol. II b), Jugoslawien, Politische Beziehungen zwischen Jugoslawien und Rumänien, Bd. 2 (dans la suite du texte : Jug.-Rum.). Note du chef du Département politique Köpke sur son entretien avec Balugdžič du 26 sept. 1934.

[11] PA AA, Pol. II b, Jugoslawien, Jug.-Rum., Bd. 2, lettre circulaire de l'Auswärtiges Amt, II Balk. No 1276 G du 13 juin 1935.

Dans cette circulaire on met en relief, comme très important pour l'Allemagne, que le représentant grec dans le Conseil permanent de l'Entente balkanique a essayé d'obtenir la

Selon un document allemand, Titulescu avait également essayé d'exercer une pression sur la Yougoslavie, en menaçant Jevtić de faire sauter la Petite-Entente si la Yougoslavie ne reconnaissait pas l'Union Soviétique, mais Jevtić le refusa tout net [12].

La question du règlement des rapports yougoslavo-soviétiques devait être résolue à la séance du Conseil permanent de la Petite-Entente au mois de juin 1935. Cette séance, pourtant, dut être ajournée à cause du changement du gouvernement en Yougoslavie. Au mois de juillet de cette même année le prince Paul a rendu une visite officielle au roi Carol à Sinaïa. Les rapports avec l'Union Soviétique furent le sujet principal de leurs entretiens. Suivant les informations que l'envoyé yougoslave à Vienne, Nastasijević, avait données à l'envoyé allemand, von Papen, le prince Paul s'opposa au zèle de Titulescu de faire adhérer la Roumanie au système de pactes soviéto-franco-tchécoslovaques [13]. Milan Stojadinović qui avait, à cette époque, formé le nouveau gouvernement en se réservant le poste de ministre des affaires étrangères, n'a pas profité de cette occasion pour établir des contacts personnels avec Titulescu. De même que le prince Paul, Stojadinović était aussi un adversaire décidé de la coopération avec l'Union Soviétique, car il considérait cette coopération comme « économiquement inutile, sans objet au point de vue politique extérieure et dangereuse au point de vue politique intérieure », selon le publiciste allemand Egon Heymann [14]. L'abstention de Stojadinović d'accompagner le prince Paul pendant son voyage en Roumanie avait incontestablement une plus grande importance qu'un simple moyen pour éviter la rencontre avec Titulescu. De cette façon Titulescu fut aussi automatiquement exclu de ces conversations qui furent menées au niveau des souverains. Elles empruntèrent par là le caractère d'une manifestation en faveur des forces qui étaient contraires à la politique de Titulescu, visant à un rapprochement avec l'Union Soviétique, car le prince Paul aussi bien que le roi Carol étaient connus pour leur attitude antisoviétique. Carol fut le principal espoir de l'Allemagne qui s'efforçait de faire échouer, par son intermédiaire, la politique de Titulescu [15].

---

cancellation de la clause sur le pacte franco-soviétique et, lorsqu'il y échoua, il a formulé une réserve, selon laquelle la Grèce ne désirait prendre part à aucune combinaison dirigée contre l'Allemagne ni faire quoi que ce soit que l'Allemagne pourrait considérer comme un acte d'inimitié.

[12] Ibidem, No II Ts. 1189 du 18 juin 1935.

[13] Ibidem, Lettre de von Papen à Hitler, copie pour l'Auswärtiges Amt, Deutsche Gesandtschaft Wien No. A. 1685 du 17 juillet 1935.

D'après ce document, l'attitude de Jevtić était plus conciliante, tandis que le prince Paul rejetait énergiquement tout rapprochement avec l'Union Soviétique.

[14] Egon Heymann, *Balkan's Kriege, Bündnisse, Revolutionen, 150 Jahre Politik und Schicksal*, Berlin 1938, 222.

[15] PA AA, Pol. II b, Rumänien, Politische Beziehungen zwischen Rumänien und Deutschland, Bd. 3, Lettre de Rente Fink à l'attaché militaire à Prague, von Stein, du 27 août

La séance du Conseil permanent de la Petite-Entente, tenue le 29 et le 30 août à Bled, ne put pas trouver une solution au problème des rapports yougoslavo-soviétiques [16]. Stojadinović note dans ses mémoires que Beneš tâchait de présenter sous le meilleur jour possible la situation dans l'Union Soviétique, afin de gagner la Yougoslavie à établir des relations diplomatiques avec celle-là. Titulescu soutenait Beneš et « il parlait aussi de Moscou avec la plus grande sympathie » [17]. Stojadinović n'accepta pourtant pas ces propositions. A l'insistance de Beneš et de Titulescu il répondit qu'il était, lui aussi, partisan d'un rapprochement avec l'U.R.S.S., mais qu'il fallait procéder avec préoccupation et compter avec « la susceptibilité de la famille royale, extrêmement mal disposée envers Moscou », particulièrement à cause de l'assassinat commis sur les membres de la famille impériale. « Mon gouvernement est formé exclusivement des opposants de la politique du feu roi Alexandre, disait Stojadinović, et il ne faudrait pas encore donner libre cours aux opinions que je suis venu pour renverser même les principes fondamentaux de la politique extérieure pratiquée jusque là par la Yougoslavie. Autrement, je suis d'avis qu'il est dans notre intérêt de normaliser nos rapports avec les Soviets, comme l'ont déjà fait tous les Etats du monde, mais cela doit être un processus graduel. De toute façon, la Yougoslavie n'adhérera à aucun pacte dirigé contre la Russie, mais elle ne peut pas, non plus, conclure une alliance avec la Russie » [18].

L'attitude prise par Stojadinović à la réunion de Bled de la Petite-Entente était sans doute uniquement une manœuvre pour décliner l'établissement des relations diplomatiques avec l'Union Soviétique. La véritable raison fut le désir de ne pas perdre la faveur de l'Allemagne. Cette attitude s'est manifestée nettement dans une conversation qu'il avait eue le 3 octobre 1936 avec le journaliste allemand Heymann. Interrogé

1935, zu Balk. II, No. 2020 K, dans laquelle on donne des instructions concernant l'action que le prince Friedrich Hohenzollern devait exercer sur le roi Carol lors de sa visite en Roumanie ainsi que la lettre de von Papen du 11 novembre 1935, adressée à Hitler, sur les résultats des entretiens que le prince Friedrich avait eus avec Carol, copie de la lettre dans l'Auswärtiges Amt, II Balk. No. 3244 V. là-dessus aussi В. И. Сихов, « *План Ходжи* » (*Чехословацкий план экономического блока дунайских государств, ноябрь 1935 — март 1938*). « Из новейшей истории зарубежных стран ». Сборник статей по новейшей истории, подготовлен кафедрой Всеобщей истории Уральского Государственного Университета имени А. М. Горького. Свердловск, 1963, 13—14.

[16] Le journal « Политика » du 30 août 1935 a publié la nouvelle qu'on avait maintenu le principe que tout Etat devait décider lui-même de ses rapports avec l'U.R.S.S., et que, pour des raisons « spéciales » la question des relations yougoslavo-soviétiques était de nouveau ajournée.

[17] Milan M. Stojadinović, *Ni rat ni pakt. Jugoslavija izmedju dva rata*, Buenos Aires 1963, 361.

[18] « Beneš et Titulescu s'étaient contentés de cette déclaration, mais ils dissimulaient à peine le mécontentement à cause de leur échec. Il devait leur être immediatement clair, que la Yougoslavie ne leur permettrait plus de parler aussi en son nom, sans un accord préalable avec elle », constate Stojadinović avec satisfaction. (Stojadinović, *op. cit.*, p. 363—364).

par celui-ci sur l'attitude que prendrait la Yougoslavie dans le cas d'un conflit entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, Stojadinović répondit : « Nous ne nous tournerons jamais contre l'Allemagne. Nous n'avons aucune raison de défendre la Russie. Qui devrions-nous défendre — les bolchevistes peut-être? »[19]. Stojadinović a confirmé cette attitude même dans ses mémoires. Dans ses commentaires sur la politique de Beneš et de Titulescu, il écrit : « Dans cet enthousiasme pour les pactes, la recherche de l'appui en Russie et l'adhésion aux alliances dirigées contre l'Allemagne, j'avais introduit assez de raisonnement froid ». Il accusa Beneš et Titulescu d'avoir la prétention de jouer « le rôle d'hommes d'Etat et de diplomates européens, de s'immiscer dans les rapports entre les grandes puissances » et affirma que son propre point de vue y était diamétralement opposé, c'est-à-dire qu'il ne voulait pas s'ingérer dans les conflits entre les grandes puissances. « C'est pourquoi je me rendis nettement compte, dès le premier jour de la réunion de Bled, qu'une coopération cordiale entre moi-même et Beneš et Titulescu ne pourrait jamais avoir lieu », conclut Stojadinović [20].

Il se produisit bientôt l'aggression italienne contre l'Ethiopie. Au cours des négociations qui eurent lieu au sein de la Société des Nations au sujet de la prise d'attitude envers l'Italie condamnée comme agresseur, la divergence d'opinions entre Stojadinović et Titulescu ne se manifesta pas. Par contre, Stojadinović avait télégraphié au représentant yougoslave dans la Société des Nations, dr. Ivan Subotić, de faire toutes les démarches solidairement avec Beneš, Titulescu et le ministre des affaires étrangères de la Turquie, Rüstü Aras [21]. Ce fut, pourtant, la dernière collaboration entre Stojadinović et Titulescu. Les changements auxquels a donné lieu la guerre entre l'Italie et l'Ethiopie ont définitivement éloigné l'orientation politique de Stojadinović de celle de Titulescu. C'est que la Yougoslavie, comme le reste des membres de la Société des Nations a

[19] PA, Pol. IV, 20, Jugoslawien, Politische Beziehungen zwischen Jugoslawien und Italien, Bd. 1, DGB No. 172 du 6 octobre 1936.

[20] M. Stojadinović, *op. cit.* p. 362—363.

Considérablement plus ouvertes et pleines de désapprobation étaient les déclarations de Stojadinović concernant Titulescu, faite à une date ultérieure au cours des entretiens avec le comte Ciano à Belgrade, le 24 et le 25 mars 1937 à l'occasion de la signature du pacte italo-yougoslave d'amitié. Il accusait Titulescu de s'être occupé, par pure vanité, des affaires qui le dépassaient, en lançant par là la Roumanie souvent dans une situation difficile. « Envers ce dernier, il s'est exprimé en termes durs et méprisants. Il l'a accusé d'avoir lié la Roumanie à la Russie par calcul personnel et peut-être pour avoir été directement acheté par elle » (les Archives secrètes du comte Ciano, 1936—1942, Paris, Plon, 1949, 97).

[21] Cette partie du télégramme de Stojadinović était conçue comme il suit : «Prière gardez contact avec Beneš, Titulescu et Aras au sujet de l'Abyssinie de sorte que notre attitude soit en conformité avec celle de nos alliés... » Archives diplomatiques du Secrétariat d'Etat pour les affaires étrangères (dans la suite du texte : DASIP), fonds de la légation yougoslave à Londres (dans la suite du texte : LP), 1935, I/6, LP confid. n° 639 du 16 sept. 1935, lettre circulaire chiffrée de Milan Stojadinović, MIP str. confid. n° 1116 du 12 sept. 1935.

adopté la décision sur l'application des sanctions économiques contre l'Italie. Par la mise en œuvre de ces sanctions la Yougoslavie fut plus gravement atteinte que les autres pays, car l'Italie, participant avec 20% à l'exportation totale de Yougoslavie, était son client le plus important. Pour cette raison, la Yougoslavie a particulièrement insisté sur l'adoption de la proposition V qui prévoyait la compensation des pertes aux pays ayant subi de graves dommages par suite de l'application des sanctions contre l'Italie. Titulescu a prêté, dans ces discussions, son appui à l'attitude yougoslave. Le représentant permanent de Yougoslavie dans la Société des Nations informait Stojadinović que le gouvernement yougoslave pouvait être content de l'attitude de Titulescu [22].

Cependant, la compensation que la Yougoslavie avait obtenue de l'Angleterre et de la Tchécoslovaquie sous forme d'une augmentation de contingents pour certains articles d'exportation et la réduction des tarifs douaniers, n'était pas satisfaisante. La France n'est pas du tout allée au-devant de l'exigence yougoslave pour les compensations. Elle n'a pas montré de bonne volonté pour faire des concessions analogues à celles faites par l'Angleterre et la Tchécoslovaquie et dans une mesure au moins égale concernant l'augmentation des importations de la Yougoslavie. Une attitude pareille provoqua le mécontentement des milieux dirigeants et économiques yougoslaves, et donna lieu même à quelques réclamations de la part du représentant yougoslave dans la Société des Nations [23].

L'Allemagne profita au maximum de la nouvelle situation pour assumer la part italienne dans le commerce avec les pays balkaniques — en les rattachant par là autant que possible à ses propres fins économiques — et pour s'assurer les matières premières et les denrées alimentaires dont elle avait grand besoin et que le territoire balkanique était en état de lui livrer. Elle a assumé, à elle seule, environ 60% des anciennes exportations yougoslaves en Italie, tandis que la part prise par l'Angleterre, la Tchécoslovaquie et la France ensemble ne dépassait pas 25% [24].

En outre, l'attitude française envers la question d'une guerre éventuelle contre l'Italie a influencé davantage la volte-face de la politique de Stojadinović qui se tournait de plus en plus vers l'Allemagne. Le gouvernement anglais avait entamé les négociations avec la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie, concernant l'aide mutuelle dans le cas où l'Italie attaquerait l'Angleterre à cause de l'application des sanctions économi-

---

[22] DASIP LP, 1935, I/2, LP, confid. n° 822 du 24 novembre 1935, rapport du dr Ivan Subotić au ministre président Milan Stojadinović, str. confid. n° 162 du 19 octobre 1935.

[23] DASIP, fonds du Département consulaire et économique, 1936, n° 243, f. XII, vol. VII, KP n° 1663 du 21 février 1936, Département politique, transmet le rapport du dr Ivan Subotić de Genève, confid. n° 3666 du 19 février 1936.

[24] V. S. Vassiliev, *L'Allemagne et le commerce extérieur des Etats Balkaniques*, Paris, 1939, p. 50.

ques. Le gouvernement yougoslave a donné en principe son consentement à prêter secours à un membre de la Société des Nations qui serait victime d'une agression de la part de l'Italie, notamment à l'Angleterre, mais elle faisait dépendre sa participation de la participation simultanée de la France dans les opérations des effectifs terrestres. Le gouvernement français, pourtant, refusait de donner la déclaration que ses propres effectifs terrestres prendraient part à la guerre contre l'Italie [25]. Cette hésitation produisit sur la Yougoslavie l'impression qu'elle était abandonnée par son allié et laissée seule en face de l'Italie, particulièrement et d'autant plus que l'Angleterre avait déjà notifié qu'elle n'avait point l'intention de diriger sa flotte méditerranéenne dans l'Adriatique [26]. Tous ces faits avaient pour résultat d'accélérer l'abandon de la collaboration avec la France de la part de la Yougoslavie qui cherchait à remplacer cette collaboration par un raffermissement des liens politiques avec l'Angleterre [27] ainsi que par une intensification des liens économiques et politiques avec l'Allemagne. Les milieux dirigeants anglais ne s'opposaient point à une orientation pareille de la politique étrangère yougoslave. Par contre, ils l'encourageaient davantage [28], désireux d'amoindrir l'influence française et d'empêcher l'Union Soviétique de prendre un trop grand ascendant sur l'Europe. D'un autre côté, une telle orientation de la Yougoslavie convenait aussi à l'Allemagne. L'accentuation de l'orientation politique vers l'Angleterre, accompagnée de l'établissement des liens économiques de plus en plus intimes avec l'Allemagne signifiaient la formation d'une base favorable pour la réalisation de l'objectif principal de la politique allemande dans l'Europe sud-orientale — l'élimination de l'influence française et la consolidation de l'hégémonie allemande. Le renforcement de l'influence anglaise fut considéré comme provisoire et sans danger pour les buts allemands. Cette influence, après avoir joué son rôle dans le refoulement de la France, pourrait être facilement éliminée, car l'Angleterre n'était pas directement intéressée à ce territoire et elle voyait d'un mauvais œil l'établissement des relations d'amitié et d'al-

---

[25] Pour les détails v. Živko Avramovski, *Pitanje učešća Jugoslavije u vojnim sankcijama protiv Italije za vreme italijanske agresije na Etiopiju* (Question de la participation de la Yougoslavie aux sanctions militaires contre l'Italie pendant l'agression italienne de l'Ethiopie)/1935—1936/ in « Jugoslovenski istorijski časopis », Belgrade, 1/1964, p. 21—22; 28—30.

[26] *Ibid.*, p. 29.

[27] Cette politique fut inaugurée déjà à la première séance du cabinet de Stojadinović, le 17 juillet 1935 (V. J. B. Hoptner, *Yougoslavia in Crisis 1934—1941*, New York, 1962, p. 34).

[28] Stojadinović écrit dans ses mémoires que l'envoyé anglais à Belgrade, Henderson, avant de quitter la Yougoslavie après sa nomination au poste d'ambassadeur à Berlin, lui a donné le conseil suivant : « Dans votre politique extérieure il y a une chose que vous ne devez jamais perdre de vue : l'Angleterre est loin, l'Allemagne est près... » et que plus tard, au début de 1938, il fut « enthousiasmé » par la visite de Stojadinović à Berlin (M. Stojadinović, *op. cit.*, p. 508).

liance avec l'Union Soviétique de la part de la France et de ses alliés [29].

Cette orientation de la politique étrangère yougoslave rendait ce pays de plus en plus dépendant de l'Allemagne et ses protagonistes, le prince Paul et Stojadinović, se déclaraient de plus en plus ouvertement contre la politique de rapprochement avec l'Union Soviétique, soutenue par Titulescu. Non seulement ils refusaient d'établir des relations diplomatiques régulières avec l'U.R.S.S., en faisant par là de l'obstruction et aggravant indirectement la position de Titulescu, mais aussi ils empêchaient activement la réalisation du pacte projeté entre la Roumanie et l'Union Soviétique. Un rapport de l'envoyé allemand à Belgrade, Victor von Heeren, nous renseigne là-dessus tout à fait clairement. Après l'audience qu'il a eue auprès du prince Paul, il en donne la relation suivante : «Il croit, a-t-il dit, avoir rendu récemment un bon service à la politique allemande. Lui et son premier ministre ont réussi d'empêcher, en tout dernier moment, la conclusion d'un pacte russo-roumain. Il croit avoir ouvert les yeux, cette fois, au roi Carol devant le danger communiste. Titulescu est, bien entendu, furieux contre lui et contre Stojadinović. C'est un homme très dangereux, mais il a l'impression que son influence décroît » [30]. Von Heeren informait ensuite que ces renseignements coïncidaient avec ceux qu'il avait reçus de Stojadinović. D'après ces informations-ci, Titulescu «a subi chez lui — non sans la participation de Stojadinović — un échec et que, pour cette raison, il lui garde rancune ». Stojadinović déclara aussi à von Heeren que le roi Carol et le président du conseil roumain Tatarescu se rapprochaient de plus en plus du point de vue yougoslave en ce qui concerne la « question russe » [31].

L'attitude irréconciliable du prince Paul et de Stojadinović envers la question des rapports avec l'Union Soviétique se manifesta de nouveau lors des entretiens qui eurent lieu à l'occasion des funérailles du feu roi anglais Georges V au commencement de l'année 1936. De retour à Belgrade, le prince Paul déclara à von Heeren qu'il avait rendu de grands

[29] L'Allemagne pratiquait une politique identique envers la Roumanie. Le chargé d'affaires allemand à Bucarest suggérait qu'il fallait aider le rapprochement anglo-roumain. Il désignait ce rapprochement comme un moyen pour séparer la Roumanie de la France et pour arriver à un accord entre la Roumanie et l'Allemagne. (PA AA, abt. II, Rumänien, Politische Beziehungen zwischen Rumänien und Deutschland, Bd. 2, Rapport de von Pochhammer adressé à AA, DG Bukarest, nº 1790 du 10 juin 1935. V. aussi DGFP, C, IV, nº 478. p. 946.

[30] Deutsches Zentralarchiv, Potsdam, Auswärtiges Amt, Büro RAM, Handakten Reichsaußenminister Protektor v. Neurath, Bulgarien, Jugoslawien, Mai 1935 — April 1937, Lettre de von Heeren à von Neurath, Belgrade, le 6 décembre 1936.

[31] Ibid. L'historien soviétique V. K. Volkov estime à juste titre que le prince Paul et Stojadinović avaient exagéré leur rôle en affirmant qu'ils avaient joué le principal rôle dans l'empêchement de la réalisation du pacte roumano-soviétique. В. К. Волков, *Внешняя политика Югославии в 1935 — 1936 гг.*, in « Советское славяноведение », Москва, I/1965, 39).

services à la politique allemande à Paris et à Londres, car il y a agi, entre autres, au sens de la compréhension pour l'attitude allemande et qu'il a défendu la politique yougoslave ayant en vue les intérêts allemands. « Ceci se rapporte non seulement à la question russe, mais aussi à la question autrichienne ... ». En exposant les efforts qu'il avait dû faire pour s'opposer aux tentatives de séparer la Yougoslavie de l'Allemagne, le prince Paul a suggéré qu'à son opinion, l'initiateur de la pression exercée sur la Yougoslavie sous forme de campagne menée dans les journaux français et anglais contre l'orientation de la politique étrangère de la Yougoslavie, était incontestablement Titulescu et qu'il s'en était convaincu, à plusieurs reprises, à Londres aussi bien qu'à Paris. « Man müsse sich immer wieder fragen, ob Titulescu nicht als Agent Litvinovs anzusehen sei. Leider sei König Carol zur Zeit wieder ganz im Banne Titulescus und scheine weder die Kraft noch den Willen zu haben, sich der gefährlichen Politik seines Außenministers entgegenzustellen", conclut le prince Paul [32].

Dans cette conversation le prince Paul avait assumé le rôle de médiateur entre l'Allemagne et l'Angleterre en insistant sur le rapprochement anglo-allemand [33]. Il a déclaré qu'à son avis l'Union Soviétique était le plus grand ennemi de l'Europe, que celle-ci devait s'unir afin d'être à même de se défendre contre celle-là et que, de ce point de vue, la politique pratiquée par Hitler semblait avoir une importance décisive, particulièrement la politique « géniale » de l'Allemagne envers la Pologne. Von Heeren tira profit de ce point de vue du prince Paul pour agir en faveur d'un rapprochement entre la Hongrie et la Yougoslavie. Il a indiqué que les efforts de l'Allemagne en vue de réaliser ce rapprochement devaient être conçus comme faisant partie de la lutte allemande contre la « menace communiste » ou bien pour le rapprochement de tous les pays européens appelés à marcher un jour côte à côte dans la lutte contre le communisme. Le prince Paul fut d'accord avec l'opinion de von Heeren, mais il ajouta que c'était justement ce qui lui inspirait des soucis car il y avait certains signes que Mussolini faisait des efforts pour renverser Gömbös afin de le remplacer par le comte Bethlen, ce qui ressusciterait les tendances légitimistes en Hongrie, puisqu'elles étaient restées à Vienne sans perspectives. Cet entretien, dans son ensemble, fit croire à von Heeren que la politique yougoslave, malgré la pression exercée sur elle de plusieurs côtés, resterait certainement sans changements au sujet des questions russe

---

[32] Deutsches Zentralarchiv, Berlin, Büro RAM, Handakten des Reichsaußenministers, Bulgarien, Jugoslawien. Lettre personnelle de v. Heeren à v. Neurath, Belgrade, le 28 février 1936.

[33] В. К. Волков, *Внешняя полишика Югославии в 1935—1936 гг.*, 38.

aussi bien qu'autrichienne et que ce pays continuerait d'éviter tout ce qui pourrait le mettre dans la position d'adversaire de l'Allemagne.[34]

Il est notoire qu'une telle politique poursuivie par le gouvernement de Stojadinović et les gouvernements yougoslaves antérieurs envers l'Union Soviétique était en opposition avec les sentiments des masses populaires. Cependant, nous désirons présenter ici quelques remarques de l'envoyé allemand à Belgrade, von Heeren, remarques qui nous semblent d'autant plus importantes et précieuses qu'elles ont été faites par un diplomate nazi. Il met en relief que le paradoxe selon lequel la Yougoslavie n'avait pas, jusque là, reconnu l'Union Soviétique et l'attitude plus que froide envers elle n'étaient pas fondés sur quelque conviction idéologique du peuple de la « menace communiste », mais qu'ils dépendaient en général uniquement des obstacles que les personnages compétents pour la politique extérieure yougoslave y apportaient. « De toute façon, il y a en Yougoslavie des milieux qui voient dans le communisme une maladie mortelle, souligne von Heeren, mais la majorité absolue de la population prend une attitude d'indifférence ou même de bienveillance envers l'idéologie marxiste. Pour cette raison, *si l'opinion populaire décidait en Yougoslavie de la politique extérieure du pays, le rapport entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique serait depuis longtemps déja normalisé.* (Souligné par *Ž. A.*) Pour le développement futur de la politique étrangère yougoslave ce fait pourrait être d'une importance considérable »[35].

Von Heeren fait ressortir ensuite que cette disposition des peuples yougoslaves n'a aucune importance pour le moment, vu que la politique extérieure yougoslave, notamment les rapports entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique, ne sont pas déterminés par l'opinion publique, mais par les facteurs compétents, en premier lieu par le prince Paul et Stojadinović. Pour cette raison il analyse leurs attitudes respectives envers l'Union Soviétique. Il résulte clairement de ces analyses que l'un des motifs fondamentaux qui dictaient aux milieux dirigeants yougoslaves d'orienter la politique extérieure du pays vers l'Allemagne fasciste était la crainte de l'influence révolutionnaire. Le prince Paul, souligne-t-il est par son origine même et par ses sentiments intimes, un ennemi du « danger bolcheviste ». Selon von Heeren, ce fait aurait amené le prince à s'orienter de plus en plus vers l'Allemagne. Von Heeren écrit là-dessus : « Le développement de la situation en France lui (c.-à-d. au prince Paul — *Ž. A.*) inspire de grands soucis et le peu de cas que l'Angleterre faisait de la menace communiste trouve en lui, qui est autrement enclin à admirer tout ce qui vient de l'Angleterre, un critique sévère. Il voit dans la nouvelle

[34] Deutsches Zentralarchiv, Berlin, comme dans la note 32.

[35] PA, Pol. IV, 48, Jugoslawien, Jug.-Rum., rapport de von Heeren adressé à AA, DG, Belgrade, n° 2396, du 15 septembre 1936.

Allemagne un bastion contre le communisme et, pour cette raison déjà, éprouve une admiration pleine de respect pour l'œuvre du Führer. Cette attitude politique saine et prévoyante est manifestée par le prince Paul non seulement dans son pays, mais aussi, à plusieurs reprises et avec la même netteté, à Londres, à Paris et à Bucarest »[36].

Stojadinović partageait aussi les idées du prince Paul. « Cependant, écrit von Heeren, il ne s'y laissait guider ni par ses sentiments ni pas ses vues sur le monde, mais par son opportunisme ». Le même auteur souligne : « Sa nature sceptique est encline à ne rien prendre au sérieux, ni les agitations communistes dans le pays, qu'il considère uniquement comme une conséquence inévitable mais passagère de la stagnation économique, ni la propagande soviétique sur le plan mondial. Mais, de l'autre côté, il est également loin des sentiments panslavistes. C'est pourquoi il lui suffit la thèse, soutenue d'une façon énergique par le ministre de l'intérieur Korošec, qu'une représentation soviétique à Belgrade serait dangereuse du point de vue politique intérieure comme une centrale de propagande communiste, pour rejeter toujours de nouveau l'établissement des relations diplomatiques avec la Russie soviétique qu'on exigeait avec instance de plusieurs côtés » [37]. Von Heeren met en relief le fait que ce refus d'établir les relations diplomatiques avec l'Union Soviétique était pour Stojadinović d'autant plus acceptable qu'il ne voyait en elle, au point de vue économique, aucun facteur important pour la Yougoslavie, tandis que l'Allemagne était à ses yeux un acheteur absolument indispensable des produits yougoslaves. Se basant sur toutes ces observations, von Heeren conclut que la politique du gouvernement yougoslave envers le danger communiste en général et envers l'Union Soviétique en particulier, est basée sur des fondements très instables, mais que les personnages qui déterminent la ligne de cette politique offrent tout de même une certaine garantie que la Yougoslavie, du moins pour quelque temps, « ne succombera pas aux séductions russes » [38].

Cette attitude du prince Paul et de Stojadinović envers l'Union Soviétique et envers l'Allemagne donnait constamment lieu à une tension des rapports avec Titulescu et à l'affaiblissement des liens à l'intérieur de la Petite-Entente. Il était évident que la Yougoslavie était le moins intéressée au maintien de l'unité des trois Etats alliés. Tandis que Beneš et Titulescu faisaient des efforts pour réaliser le rapprochement entre la Petite-Entente et l'Union Soviétique et par là aussi le système unique de sécurité collective dans cette partie de l'Europe, le gouvernement yougoslave,

---

36 *Ibid.*
37 *Ibid.*
38 *Ibid.*

en conformité avec les tendances allemandes [39], s'écartait de l'objectif fondamental et original de la Petite-Entente et poursuivait une politique de plus en plus conciliante envers la Hongrie ainsi qu'une politique de collaboration avec l'Allemagne contre la restauration des Habsbourg en Autriche, dans laquelle elle voyait une menace pour l'intégrité de la Yougoslavie. Il se montrait même prêt à conclure, à cet effet, avec l'Allemagne, un accord militaire secret, spécial[40]. La crainte de la restauration influait, entre autres, sur le gouvernement yougoslave qui montrait une attitude de plus en plus conciliante envers la possibilité de l'Anschluss, considérant celui-ci comme un moindre mal [41], ce qui donnait lieu à un éloignement de la Tchécoslovaquie qui voyait dans l'Anschluss le plus grand danger pour son existence, l'encerclement total de son territoire par l'Allemagne. Une telle divergence des intérêts entre les Etats membres de la Petite-Entente ne pouvait pas rester inaperçue au public. Afin de démentir ces bruits, on a projeté une réunion des chefs d'Etat et des ministres des affaires étrangères qui devait avoir lieu à Bucarest, au commencement de juin 1936. Cette réunion avait pour but de se présenter au public européen comme une nouvelle conférence de la Petite-Entente et une manifestation de solidarité de ses membres. Cependant, elle produisit un effet tout à fait opposé.

A la veille de cette réunion, le prince Paul et Stojadinović furent informés qu'à la réunion serait déterminé le terme pour la conclusion de l'accord roumano-soviétique [42]. Ils furent révoltés par cette nouvelle et le 29 mai 1936 ils informèrent le gouvernement roumain qu'ils ne pourraient pas venir à Bucarest. Cette nouvelle causa un grand émoi à Bucarest. Titulescu se rendit le même jour en avion à Belgrade pour essayer de sauver ce qui pouvait être sauvé. Il fut obligé de faire des concessions devant l'attitude inflexible de Stojadinović et du prince Paul au sujet des rapports avec l'Union Soviétique pour empêcher la désagrégation formelle de la Petite-Entente. Afin de persuader le prince Paul d'assister à la conférence, il dut consentir à une nouvelle suspension des négociations et déférer sa visite à Moscou, déjà annoncée dans la presse [43]. Il ne réussit

---

[39] Cet élément était d'une grande importance pour la politique allemande. A l'occasion de la visite de Stojadinović à Berlin, au mois de janvier 1938, dans le rapport préparé pour Hitler, l'attitude de la Yougoslavie envers la Hongrie a été prise comme un indice montrant que celle-là était le moins intéressée au maintien de la Petite-Entente, bien qu'elle ne désirât pas abandonner ouvertement cette alliance. (Bundesarchiv Koblenz, Stabsamt des Min. Präs. Generalfeldmarschall Göring, p. 131, Note de l'Auswärtiges Amt sur la politique intérieure et extérieure de la Yougoslavie).

[40] Der Hochverratsprozeß gegen Dr. Guido Schmidt vor dem Wiener Volksgericht, Wien 1947, 394, Lettre de von Papen à Hitler du 21 août 1935.

[41] Stojadinović a déclaré sans réserve au ministre polonais des affaires étrangères, Beck, à l'occasion de sa visite à Belgrade au mois de mai 1936, qu'il ne défendrait pas l'Autriche contre une tentative allemande d'Anschluss. (J. Beck, Dernier rapport, politique polonaise 1926—1939, Neuchâtel 1951, I, 118. V. aussi Hans Roos, *Polen und Europa*, Tübingen 1957, 272).

[42] В. К. Волков, *Внешняя политика Югославии в 1935-1936 гг.*, 43.

[43] *Ibid.*

pourtant pas à assurer la présence de Stojadinović à la réunion de Bucarest, à l'exemple de deux autres ministres des affaires étrangères. L'absence de Stojadinović avait pour but de montrer d'avance qu'il ne pouvait pas être question de discuter des problèmes importants concernant les rapports entre les pays de la Petite-Entente et d'empêcher les desseins de Titulescu et de Beneš de donner à cette réunion le caractère d'une nouvelle conférence de la Petite-Entente.

En parlant de cette réunion des chefs d'Etat des pays de la Petite-Entente, J. B. Hoptner écrit que le prince Paul s'était rendu à Bucarest à l'insistance de Stojadinović qui faisait ressortir que ce voyage pourrait être une manifestation utile, « particulièrement en un temps où l'Italie a trop levé la tête » et qu'il serait utile de montrer au monde que la Yougoslavie n'était pas seule [44]. Il ne dit, pourtant, plus rien de cette réunion et ne mentionne point que Stojadinović n'a pas assisté à la réunion, malgré le fait que sa présence était prévue. Pour cette raison, ce document peut produire une fausse impression sur l'attitude de Stojadinović envers cette réunion ainsi qu'envers la Petite-Entente en général. Sa non-arrivée à Bucarest doit être envisagée comme une manifestation publique à un but et à un sens déterminés. Le public entier le comprit comme une désolidarisation de la politique de Titulescu. Cette désolidarisation avait, sans doute, pour objet d'affaiblir ses positions au sein du gouvernement et dans le pays en général, et pour cette raison elle doit être ajoutée aux efforts unis des diplomaties allemande, polonaise et italienne [45] et des partis de droite en Roumanie visant à éliminer Titulescu du gouvernement.

L'attitude antisoviétique du gouvernement yougoslave, et, par conséquent, l'attitude contre les efforts de Titulescu ayant pour but la conclusion du pacte avec l'U.R.S.S., se manifesta également dans le fait qu'à la veille de la réunion des chefs d'Etat des pays de la Petite-Entente, le ministre polonais des affaires étrangères, Joseph Beck, adversaire connu de Titulescu et ennemi de l'Union Soviétique, rendit une visite à Belgrade.

Lorsque le 29 août 1936 eut lieu la reconstruction du cabinet de Tatarescu – pour remplacer Titulescu par Victor Antonescu – ce changement fut accueilli avec soulagement au ministère yougoslave des affaires étrangères. Il accepta sans réserve l'explication que Titulescu était éliminé du gouvernement pour des raisons de politique intérieure. Bien que le changement dans le gouvernement roumain fût un événement de grande

---

[44] J. B. Hoptner, *op. cit.*, p. 53.

[45] Sur l'activité de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Italie, v. : S. Mikulicz, *Wpływ diplomacji Sanacyjnej na obalenie Titulescu*, Sprawy miedzynarodowe, Warszawa, 7–8/1959 ; Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal international militaire de Nuremberg, t. XXV, p. 15, PS–007.

importance pour la Petite-Entente et les rapports entre la Roumanie et la Yougoslavie, les rapports politiques mensuels du ministère yougoslave des affaires étrangères ne lui prêtent presque aucune importance. On n'en fait mention que dans deux brefs paragraphes dans les rapports pour les mois d'août et de septembre 1936, sous une forme purement informative. On n'y donne aucune évaluation des conséquences qu'il pourrait entraîner dans l'orientation politique de la Roumanie et dans les rapports à l'intérieur de la Petite-Entente. Tout ce qu'on en a dit, c'est que la crise du cabinet, « selon l'opinion des personnages impartiaux », a été causée par la division qui s'était produite au sein du gouvernement au sujet des mesures à prendre pour empêcher les excès ultérieurs de la droite contre les Juifs et les hommes de gauche et que le président du conseil Tatarescu, en ouvrant la crise du gouvernement, a voulu éliminer le désaccord qui se manifestait entre lui-même et Titulescu en ce qui concerne les idées « sur quelques problèmes de la politique intérieure et de la politique extérieure » [46].

L'organe de Stojadinović, « Vreme », après avoir donné une introduction sur la surprise qu'avait provoquée en Europe la destitution de Titulescu, — car ce fut impossible de la passer sous silence — expose les motifs de cet acte, en suivant exactement la ligne de la déclaration donnée par le ministre président Tatarescu [47]. Le journal souligne qu'aucun mouvement personnel n'y a joué un rôle. Le fait que Tatarescu a pu se passer d'un collaborateur tel que Titulescu a été expliqué par le désir de mettre de l'ordre dans les conditions internes, car « l'homme de la rue a commencé à prendre le dessus » et « M. Tatarescu, pourtant, porte en lui l'instinct de l'ordre ».

« C'est pourquoi, lorsqu'il s'agissait de mettre en pratique une politique radicale d'apaisement et qu'on a pris la décision de rentrer vers le plein respect des dispositions de la loi et vers le désarmement des fronts antagonistes, il a fallu couper d'avance les influences primordiales qui auraient pu faire échouer cette politique du parti libéral. Le parti libéral désire assumer la pleine responsabilité devant l'histoire de la consolidation intérieure du pays, au moyen de son instrument légal, le cabinet homogène libéral. Comme M. Titulescu n'appartient pas au parti libéral — comme d'ailleurs, à aucun autre parti — par le jeu des événements il dut être victime

---

[46] DASIP LP 1936, I/14, confid. n° 1433 du 3 novembre 1936, rapport politique mensuel du Ministère des affaires étrangères pour le mois d'octobre 1936, confid. n° 27581 du 28 octobre 1936.

[47] Avant cela on exprime pharisaïquement l'espoir que Titulescu ne descendra pas de la scène politique et que c'est confirmé par les nouvelles qu'on lui avait offert le poste d'envoyé à Londres « qui lui tient tant au cœur » ou bien le rôle dirigeant dans la Société des Nations (« Време », le 1er sept. 1936).

d'un calcul interne »[48]. Ayant de cette façon justifié les motifs de la destitution de Titulescu, « Vreme » conclut que : « Chaque pays possède ses propres lois internes, intimes et impératives, sur lesquelles l'étranger n'est pas compétent à se prononcer». Le journal a, ensuite, constaté que la continuité de la politique extérieure roumaine « n'est point du tout rompue par cette substitution personnelle » et fut plein d'éloges pour le nouveau ministre des affaires étrangères Victor Antonescu, en soulignant de nouveau que la Yougoslavie était convaincue que le départ de Titulescu était, en premier lieu, la conséquence des conditions politiques intérieures.

Cependant, la véritable attitude de Stojadinović envers la chute de Titulescu s'est manifestée dans son entretien avec l'envoyé allemand à Belgrade, von Heeren. Stojadinović manifesta, à cette occasion, sa satisfaction que Titulescu eût été éliminé de la vie politique de Roumanie, tout en exprimant son espoir qu'à l'avenir, la politique extérieure roumaine, lorsque Titulescu n'y aurait plus joué de rôle, se rapprocherait dans le cadre de la Petite-Entente de plus en plus de la ligne yougoslave (au lieu de celle suivie par la Tchécoslovaquie — *Ž. A.*), c'est-à-dire que Berlin serait placé devant Moscou. Il a souligné qu'il « éprouvait un plaisir personnel » à cause de la chute de Titulescu, avec lequel il avait eu plusieurs conflits. Il espérait que le changement du cours de la politique extérieure roumaine faciliterait son intention « d'appuyer la politique yougoslave désormais surtout sur le Pacte balkanique, auquel, il est vrai, appartient la Roumaine, mais non pas la Tchécoslovaquie — tout en développant les relations amicales avec la Bulgarie »[49].

La déclaration précitée de Stojadinović est d'une grande importance pour l'évaluation de l'essence de sa politique extérieure. En soulignant que désormais, outre le développement des rapports amicaux avec la Bulgarie, la Yougoslavie appuyerait sa politique surtout sur l'Entente balkanique dont la Tchécoslovaquie n'était pas membre, il a porté clairement à la connaissance de von Heeren que le but qu'il se proposait était d'annuler par là complètement l'importance de la Petite-Entente et de laisser la Tchécoslovaquie isolée, face à la pression allemande. Stojadinović traite ce sujet d'une façon plus détaillée dans son livre *Ni rat ni pakt* (Ni la guerre, ni le pacte) où il écrit :

« La Petite-Entente, créée en vue d'empêcher la restauration de la Monarchie des Habsbourg, avait déjà joué son rôle. Les trois Etats qui formaient la Petite-Entente étaient devenus, dans l'entre-temps, aussi forts que chacun d'eux fût suffisamment puissant pour empêcher la restauration. Un nouveau facteur apparut aussi sous forme de la nouvelle

---

[48] « Време », le 1er sept. 1936.

[49] PA, Pol. IV, 333, Rumänien, Allgem. ausw. Politik, Bd. 1, Lettre circulaire de AA, Pol. IV, No. 2837 du 25 sept. 1936.

Allemagne, avec Hitler à la tête, qui tendait vers l'Anschluss et non pas vers la restauration ».

« Le tableau de l'Europe en été de l'année 1935 était différent de celui qu'elle présentait au moment où fut créée la Petite-Entente. Le problème de l'Europe et, par conséquent, aussi de la Petite-Entente, ce n'était plus Otton de Habsbourg, jeune prétendant au trône de l'Autriche-Hongrie, mais le Führer du Troisième Reich, Adolf Hitler. Et, pour parer à cette menace à l'ordre existant en Europe, les Etats de la Petite-Entente n'étaient pas assez prêts ni par le nombre de leur population, ni par leurs forces militaires, ni par leur situation géographique »[50].

Cependant, cette déclaration signifiait à l'Allemagne beaucoup plus, car elle annonçait un rapprochement avec la Bulgarie, ce qui montrait clairement qu'on visait par là à un relâchement des liens dans le cadre de l'Entente balkanique qui trouvait sa raison d'être justement dans la solidarité des pays balkaniques dans la lutte contre les tendances révisionnistes de la Bulgarie.

En prenant cette attitude, Stojadinović se conformait entièrement à la ligne suivie par la politique allemande par rapport à la Petite-Entente, la politique qui se proposait de rompre l'unité de cette coalition par le traitement inégal de ses membres particuliers et d'isoler de cette façon la Tchécoslovaquie qui deviendrait ainsi une proie facile. Tandis que l'Allemagne, dans la réalisation de cette politique, prenait envers la Tchécoslovaquie une attitude ouvertement hostile et développait une campagne permanente de provocations en s'efforçant de maintenir les rapports normaux avec la Roumanie et en mettant obstacle à l'adhésion de cet Etat au pacte franco-soviétique, elle favorisait la Yougoslavie et flattait Stojadinović, en encourageant ses tendances dictatoriales dans le pays et sa « sage » politique « d'émancipation » de la Yougoslavie. Une note, faite le 1er mai 1934 à l'Auswärtiges Amt, qui devait servir d'instruction à l'envoyé allemand à Bucarest sur l'attitude à prendre au sujet de la politique roumaine envers l'Union Soviétique, s'exprime sur cette politique d'une façon concrète et ouverte. Cette note est conçue en ces termes : « Le développement de la grande politique européenne, aussi s'il s'agit de la Roumanie, est déterminé en général par les grandes puissances occidentales. Ceci s'applique également aux rapports de la Roumanie avec l'Union Soviétique.

» C'est pourquoi nos intérêts politiques pour la Roumanie ne vont pas aussi loin pour que nous pensions à son sujet, en ce qui concerne les dangers dont elle est menacée de la part de la Russie soviétique, à établir des rapports qui dépasseraient la mesure normale de relations correctes

50 M. Stojadinović, *op. cit.*, p. 364.

ou même à assumer des engagements spéciaux. Aussi faut-il prendre en considération nos rapports avec la Hongrie qui, dans sa politique révisionniste, suit les objectifs semblables aux nôtres et, puis, par sa situation géographique même, elle est pour nous plus importante que la Roumanie, antirévisionniste par excellence. Que nous traitons la Roumanie d'une autre façon que, par exemple la Yougoslavie... cela répond à notre intention de rompre, si possible, la Petite-Entente; le traitement différent de ses membres peut contribuer à cette fin » [51].

La tendance manifestée par Stojadinović à assumer la position dirigeante dans la Petite-Entente et dans l'Entente balkanique se montra immédiatement après la chute de Titulescu, lors de sa visite en Roumanie et de sa participation à la conférence du Conseil permanent de la Petite-Entente à Bratislava. La visite de Stojadinović à Bucarest a été prévue à plusieurs reprises déjà mais il refusait constamment de la faire, car il évitait tout contact personnel avec Titulescu. Après la chute de Titulescu il entreprit immédiatement ce voyage, avec une hâte surprenante [52]. Au sujet du départ de Stojadinović pour Bucarest, l'envoyé allemand à Belgrade, von Heeren, informait que cette visite inattendue avait lieu, d'après les nouvelles qui lui étaient parvenues, à la demande du gouvernement roumain qui essayait d'obtenir par là une espèce de légalisation et d'augmenter son autorité dans le pays. Stojadinović profita de cette visite pour discuter le problème des rapports de la Petite-Entente avec l'Union Soviètique ou plutôt pour effectuer un rapprochement entre la politique roumaine et la politique yougoslave à ce sujet [53].

Après la fin des entretiens qu'il avait eus avec Tatarescu et Antonescu, Stojadinović fit, le 11 septembre, la déclaration suivante à la presse :

---

[51] PA, Abt. II b, Rumänien, Rum. Deut., Bd. 3, Note de Heinburg du Ier mai 1936.

[52] A l'occasion du départ de Stojadinović pour Bucarest, son organe « Време » justifiait son absence à la réunion antérieure des chefs d'Etat et des ministres des affaires étrangères des Etats de la Petite-Entente, qui avait eu lieu au mois de juin 1936 et constatait: « Son absence d'alors à Bucarest avait causé à cette époque une grande inquiétude dans certains milieux. On comprendra, donc, les manifestations actuelles de joie en voyant que M. le dr. Stojadinović n'évite pas Bucarest puisqu'il a entrepris ce voyage au-delà de la frontière », comme si dans l'entretemps il n'y avait rien de changé (« Време » du 10 sept. 1936).

Au cours d'une conversation avec le correspondant de Völkischer Beobachter, Heymann, du 3 octobre 1936, Stojadinović a déclaré:

„Ich konnte ja Titulescu nicht leiden. Deshalb habe ich seinen Abgang auch sofort honoriert, indem ich nach Bukarest fuhr und das Benzinabkommen abschloß. König Carol hat das sehr wohl verstanden und mir sein Bild geschenkt". (PA, Pol. IV, 20, Jugoslawien, Jug.-It., Bd. 1, Rapport de Janson, adressé à AA, transmet la note sur la conversation entre Heymann et Stojadinović, DGB No. 172 du 6 octobre 1937).

Interrogé par Heymann sur l'attitude de la Yougoslavie dans le cas d'un conflit entre l'Allemagne et la Russie, Stojadinović a répondu: „Wir werden uns nie und nirgends gegen Deutschland exponieren. Wir haben keine Veranlassung, Rußland zu verteidigen. Wen sollen wir verteidigen — etwa die Bolschewiken?"

[53] PA, Pol. IV, Jugoslawien, Jug.-Rum., rapport de von Heeren adressé à AA, Dg, Belgrade, No. 2357 du 9 septembre 1936.

« J'aime les hommes énergiques, réalistes, racistes, qui, par leur disposition naturelle sont prêts aux décisions et aux actions. C'est pourquoi nous sommes vite et facilement convenus et avons mis immédiatement en pratique les décisions que nous avions prises »[54].

« Il est superflu de dire que j'ai constaté, encore une fois, la pleine identité de nos vues sur les problèmes de la politique extérieure. Les objectifs, les méthodes et la politique de la Petite-Entente restent, par conséquent, sans changements »[55].

Cependant, d'après les informations que la légation allemande à Bucarest avait obtenues, Stojadinović souligna, dans ses entretiens avec le gouvernement roumain, que la situation intérieure de la Yougoslavie ne permettait aucun rapprochement de l'Union Soviétique et que le gouvernement yougoslave devait garder les mains libres de pouvoir, désormais comme auparavant, et déterminer son attitude envers l'Union Soviétique en fonction de la situation intérieure de son pays. Selon cette même source, du côté roumain il fut répondu qu'il n'existait aucune intention de continuer l'activation des rapports avec l'Union Soviétique et que le gouvernement roumain renonçait à sa demande d'un rapprochement entre la Yougoslavie et l'Union Soviétique. A la fin, on a constaté que Stojadinović et Antonescu étaient tombés d'accord de prendre une attitude commune à la réunion de la Petite-Entente si Beneš soulevait la question du règlement des rapports entre la Yougoslavie et la Roumanie d'un côté, et de l'Union Soviétique de l'autre[56].

---

[54] Il s'agissait d'une convention sur les livraisons mutuelles des matières premières pour l'industrie de guerre. Selon cette convention la Roumanie devait livrer à la Yougoslavie, à partir du 1er novembre 1936, 55 tonnes de dérivés de naphte par an, pour les besoins de l'armée et de l'aviation yougoslaves. La Yougoslavie s'engageait à livrer à la Roumanie, pour les besoins de son industrie de guerre, le cuivre, jusqu'à concurrence de la valeur des dérivés de naphte importés. Si la Yougoslavie ne disposait pas d'une quantité suffisante de cuivre, elle serait obligée de payer le solde en livres anglaises ou en autres devises étrangères. (DASIP, LP, 1936, I/6, confid. n° 2726/V du 21 septembre 1936; le journal « Политика » du 8 novembre 1936).

A cet accord yougoslavo-roumain a précédé une plus vaste proposition de coopération entre les pays de la Petite-Entente, soumise par Beneš à la veille de la réunion de la Petite-Entente au mois de mai 1936. Il a soumis quatre propositions, à savoir : a) introduction d'une fête nationale commune pour tous les pays membres ; b) réunions régulières des chefs d'Etat ; c) efforts communs pour le désarmement et d) union du commandement militaire. Stojadinović rejeta, pourtant, ces propositions, en motivant son attitude par l'affirmation que l'augmentation du nombre de fêtes diminuerait leur importance et en proposant comme la meilleure solution d'organiser aux écoles des conférences sur les pays alliés à l'occasion de leurs fêtes nationales. Il a adhéré à la proposition concernant les efforts communs pour l'armement et proposé de son côté un échange entre la Roumanie et la Yougoslavie, où celle-ci livrerait du cuivre en troc pour le naphte. Selon ce projet, la Yougoslavie pourrait livrer le cuivre et le fer à la Tchécoslovaquie qui, à son tour, livrerait le matériel de guerre à la Roumanie pour payer par là les livraisons de naphte, faites par la Roumanie à la Yougoslavie. Sur les autres propositions de Beneš on n'a fixé rien de concret (voir J. B. Hoptner, *op. cit*, p. 53).

[55] « Време » du 12 septembre 1936.

[56] PA, Pol. IV, 48, Jugoslawien, Jug.-Rum., télégramme chiffré de la légation allemande à Bucarest, adressé à AA, copie, DG, Buk., No. 127 du 12 septembre 1936.

Que ceci fut le moment principal qui avait influé sur l'attitude du gouvernement yougoslave au sujet de la destitution de Titulescu, le montre aussi la déclaration faite par l'envoyé yougoslave à Vienne, Nastasijević, à l'ambassadeur de l'Allemagne, von Papen. Nastasijević a déclaré que le prince Paul faisait depuis longtemps des efforts pour éliminer « ce politicien indésirable », comme il avait appelé Titulescu et qu'il craignait qu'une nouvelle et plus forte pression ne fût exercée sur la Yougoslavie à la réunion de la Petite-Entente au mois de septembre à Bratislava, afin de la persuader à normaliser ses relations avec l'Union Soviétique. Pour cette raison, le gouvernement yougoslave a reçu, avec un grand soulagement, la chute de Titulescu, comme un dégrèvement de la politique dans l'Europe centrale et la fin du jeu Beneš-Titulescu. Quant à Antonescu, il a déclaré que celui-ci fut comme un ami de la France, mais qu'il suivrait absolument la ligne qui serait tracée par le roi Carol[57].

Les documents cités montrent nettement que le plus grand « péché » de Titulescu, que Stojadinović ne pouvait pas lui pardonner, fut sa politique de rapprochement avec l'Union Soviétique et pour cette raison les rapports mutuels entre les deux hommes d'Etat étaient perpétuellement très tendus et les expectatives sur le rôle à jouer par Antonescu furent réalisées.

Pour mieux démontrer la conformité de vues entre la Roumanie et la Yougoslavie, au mois d'octobre eut lieu aussi la visite de Tatarescu à Belgrade. Dans les milieux politiques allemands on y voyait une preuve de la communauté d'intérêts toujours plus grande et de l'union entre la Yougoslavie et la Roumanie ainsi que de leur initiative synchronisée. Vu la double qualité de la Yougoslavie et de la Roumanie comme membres de la Petite-Entente aussi bien que de l'Entente balkanique, leur politique commune, d'après les commentaires allemands, restait « l'axe principal de la politique du sud-est européen ». En tout cas, on considérait que la situation de la Yougoslavie était considérablement renforcée, car avant la chute de Titulescu, elle se trouvait isolée au sein de la Petite-Entente avec son attitude envers l'Union Soviétique, tandis qu'après cet événement, à cause du refroidissement survenu dans les rapports roumano-soviétiques, la Yougoslavie et la Roumanie exercèrent en commun la pression sur la Tchécoslovaquie[58].

---

[57] Holldack, H., *Was wirklich geschah. Die diplomatischen Hintergründe der deutschen Kriegspolitik*, München 1949, p. 305.

[58] DASIP, LP, 1936, I/14, confid. No. 1653 du 2 décembre 1936, rapport politique mensuel du ministère des affaires étrangères pour le mois d'octobre 1936, MIP, confid. No. 27973 du 24 novembre 1936.

UN LIVRE DE CHEVET DANS LES PAYS ROUMAINS AU XVIII[e] SIÈCLE : « LES DITS DES PHILOSOPHES »

ALEXANDRU DUŢU

L'activité soutenue des imprimeries moldaves, valaques et transylvaines ne reflète certainement que d'une manière partielle le mouvement des idées dans les provinces roumaines. Ce sont les collections actuelles de manuscrits qui nous permettent de saisir quelques aspects significatifs de la mentalité des hommes de l'époque : les traductions, les compilations, les écrits originaux parvenus jusqu'à nous sont révélatrices pour les aspirations, les besoins intellectuels et les confrontations entre les diverses doctrines qui sollicitaient l'attention des hommes en train de se frayer leur petit bout de chemin dans la vie quotidienne à travers le brouillard et les coups de foudre. Quelquefois de nombreuses copies manuscrites accusent un penchant ou une préférence pour un certain livre qui a pénétré pour plusieurs générations dans la conscience des lecteurs ; refaire son histoire n'est pas chose trop simple, mais les données, une fois rassemblées, reconstituent souvent d'elles-mêmes une partie de la fresque noircie par le temps. C'est le cas du livre publié en Valachie, dans deux éditions successives en 1713 : l'une en grec (Γνωμικὰ παλαιῶν τινῶν φιλοσόφων), l'autre en roumain (*Pildele filosofeşti*).

Comme nous l'avons signalé ailleurs [1], il s'agit d'une traduction de l'œuvre d'Antoine Galland, *Les maximes des Orientaux*, seconde partie de l'opuscule que le célèbre orientaliste français publiait en 1694 sous le titre : *Les bons mots et les Maximes des Orientaux. Traduction de leurs ouvrages en Arabe, en Persan, et en Turc. Avec des Remarques. Par Mons.*

[1] Dans la revue « Steaua », Cluj, 1965, 9, p. 118—120. Nous y avons relevé l'intérêt porté au problème de l'dentification du texte originel par M. Gaster, N. Cartojan, Ramiro Ortiz, Dem. Russo et N. Iorga.

A. Galland, à Paris. Du français le livre fut traduit en italien par Del Chiaro, le secrétaire du prince Constantin Brancovanu; ensuite en grec par Jean Avramios et, enfin, en roumain par Anthime , le métropolite valaque [2].

Paru dans un format de «poche», le livre était publié à la suite de *Învățături creștinești* (Enseignements chrétiens), qu'on recommandait de lire après la technique des « apophtegmata », bien connues dans la tradition chrétienne; « Ces conseils ne sont pas adressés seulement à ceux qui ont fui le monde et qui vivent en priant sans cesse, mais aussi à ceux qui vivent dans le monde et ne connaissent pas très bien les mystères de Dieu, car ceux-là peuvent à leur tour les lire après avoir abandonné les troubles du monde ... S'ils ne peuvent pas les lire tous dans un seul jour, qu'ils lisent chaque jour un chapitre, avant d'être enveloppé par les soucis quotidiens ... Si vous n'avez pas le loisir de lire le matin, alors lisez-le le soir, avant de vous coucher [3] ». Les « Enseignements » ont vu le jour en 1700; *Învățătura bisericească* (Enseignement ecclésiastique) fut publiée en 1710; cinq années plus tard, Anthime dédie au prince Etienne Cantacuzène un ouvrage en grec sur les devoirs du prince. Par ces trois opuscules, l'église fournissait aux lecteurs trois sortes de maximes : des indications pratiques à l'usage de tous les laïques, des normes pour les prêtres, des conseils destinés aux princes. En ce qui concerne la première catégorie, le métropolite s'ingéniait à réveiller l'intérêt d'un public plus vaste, en adaptant aux besoins de la cause les apophtègmes recueillies par les clercs dans « les miroirs » classiques : la *Mélissa* d'Antonios et le *Dioptra* de Philippos Monotropos (le Solitaire) [4].

Cependant, au profit de ce nouvel public, les presses valaques ont publié, *pour la première fois*, d'autres livres encore, appelés à enseigner tout en délectant : *Alexandria* (le Roman d'Alexandre) et *Floarea Daru-*

---

[2] Anton Maria Del Chiaro, au service du prince dès l'an 1697 (cf. *Enciclopedia italiana*, 1931, vol. XII) décrit lui-même l'itinéraire compliqué de ce livre dans son ouvrage *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, édition N. Iorga, Bucarest, 1914, p. 52 : « *Le Massime degli Orientali*, traduzione dalla lingua franzese nella italiana, fatta da me e dedicata al principe Constantin Brancovani, per di cui comando il P. Giovanni Abrami (allora predicatore al servigio di detto principe) le tradusse in greco volgare ma non senza notabile alterazione furono poi tradotte dalla greca nella valacca favella per opera dell'arcivescovo di Valachia Antimo, il quale fece stamparle in amendue le sudette lingue a spese di Maano Apostolo, in Bucarest, in 16 ». D. V. Economides, *Ioan Avramie*, « Biserica ortodoxă română », 1944, p. 141—159, a renoncé à l'identification de la source française; la liste des éditions grecques et roumaines est lacunaire. Le problème a été signalé de nouveau par Damian Bogdan dans « Studii », 1951, 4, p. 131—163 et par N. Șerbănescu dans « Biserica ortodoxă română », 1956, 8—9, p. 743. Börje Knös, *Histoire de la littérature néogrecque*, Uppsala, 1962, p. 344, estime que, « le but de ce *Recueil* était l'enseignement de la foi et de la morale chrétienne »; les extraits que nous citons plus bas démontrent clairement le but du livre.

[3] La préface est reproduite dans *Bibliografia românească veche* (la Bibliographie roumaine ancienne) de Ion Bianu et Nerva Hodoș, Ier vol., Bucarest, 1903, p. 392.

[4] Voir H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 642.

rilor (Fiore di virtù). C'est la première fois que les laïques ont à leur disposition des livres qui leur soient spécialement destinés, d'une nature toute autre que les textes qu'on pouvait lire ou entendre jusqu'alors à l'église ou dans les maisons des sachants-lire.

Tout en gardant le privilège de guider les laïques, l'Église fut entraînée, à cette époque, dans le mouvement initié par les intellectuels qui — en Valachie, de même qu'en Moldavie — formulaient de nouveaux concepts, plus conformes à l'essor culturel et aux objectifs visés par la politique extérieure des deux pays. Les plans d'un Şerban Cantacuzène et la politique habile de Constantin Brancovanu tendaient à libérer la Valachie de la domination ottomane, but que l'alliance de Démètre Cantemir avec le tsar Pierre le Grand a rendu manifeste en ce qui concerne la Moldavie. Cette politique qui envisageait une intervention directe dans les pays balkaniques [5], marchait de concert sur le plan culturel avec toute une série d'œuvres littéraires et architecturales aptes à exprimer l'éclat des cours princières ralliant l'espérance des peuples « chrétiens ». Sous la pression exercée par cette pleïade des lettrés, qui maniaient plutôt la plume que le sabre, la typographie métropolitaine s'est conformée aux nouvelles initiatives et durant plusieurs décennies ses presses allaient sortir à côté des ouvrages de polémique anticatholique — mouvement dirigé par Dosithée de Jérusalem — les chapitres attribués à Basile le Macédonien, les Parallèles de Plutarque, ainsi que les livres susmentionnés ; bon nombre de travaux historiques, parmi lesquels « l'Histoire du Pays Roumain » de Constantin Cantacuzène, ont circulé, en des copies manuscrites, sources d'inspiration pour les auteurs qui préfaçaient les livres religieux. « L'horizon intellectuel de la société roumaine s'était sensiblement amplifié ; les hommes se préoccupaient de certains problèmes nouveaux ; leur capacité de comprendre et d'exprimer ces problèmes s'était accrue. Le phénomène reflète directement l'étape importante atteinte par le processus de développement de la conscience sociale et, notamment : l'homme médiéval commence à se transformer [6] ». Le développement de la conscience culturelle fut considérablement poussé par l'essor de l'humanisme épanoui d'abord à Padoue et ensuite dans les académies de Constantinople et de Bucarest. Les traductions de Nicolas Milescu, ses investigations sur les questions de foi orthodoxe [7], ainsi que sur l'origine du peuple

---

[5] Voir Virgil Cândea, *Semnificaţia politică a unui act de cultură feudală* (La signification politique d'un acte de culture féodale), « Studii », 1963, p. 651—671.

[6] Eugen Stănescu, *Studiu introductiv* (Etude introductive) aux *Cronicari munteni* (Chroniqueurs valaques), Ier vol., Bucarest, 1961, p. CIV, Pour le contexte sud-est européen, voir *Cl.* Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Korydalée,* Bucarest, 1948.

[7] Voir Virgil Cândea, *Nicolae Milescu şi începuturile traducerilor umaniste în limba română* (Nicolas Milescu et les premières traductions humanistes en roumain), « Limbă şi literatură », 1963, p. 29—76.

roumain [8], ont été continuées par Constantin Cantacuzène dans sa synthèse et par Démètre Cantemir, ce dernier heureusement caractérisé par N. Iorga comme « le dragoman des deux cultures » — orientale et occidentale.

Notons un autre fait significatif : la fréquence des écrits dialogués sur des questions de foi orthodoxe ; le modèle proposé par Milescu fut suivi par Constantin Cantacuzène, qui patronna la publication du « Manuel sur quelques questions obscures », rendues claires par Jean Karyophyllos [9]. Ce dialogue qui est, en réalité, une discussion, un débat, marque clairement une tendance de raisonner la foi, une nécessité d'établir les droits de l'argument rationnel même dans ce domaine. La publication du « Manuel » est d'autant plus significative que Jean Karyophyllos avait été condamné, quelques années auparavant, par le patriarche de Jérusalem [10]. On a remarqué comme de juste que les questions discutées par Cantacuzène et Karyophyllos représentaient le summum de la science de l'époque [11]. Il ne s'agit pas seulement d'une pénétration du criticisme protestant dans les problèmes concernant la foi, mais en tout premier lieu d'un véritable débat à propos de la place assignée à l'homme ici-bas, préoccupation fondamentale des intellectuels qui se séparent de plus en plus des positions adoptées par les clercs.

Il est vrai que la version en langue roumaine des « Fiore di virtù » circulait depuis plusieurs siècles, mais sa multiplication grâce à l'imprimerie a soudain élargi le cercle des lecteurs et l'œuvre a dépassé de la sorte les murs des cloîtres ; par la publication des *Dits des philosophes*, l'intention de constituer une littérature à l'usage des laïques devient manifeste et l'invite à la méditation sur les questions sociales est tout aussi claire. L'évolution des livres sur la sagesse parvient maintenant à un point crucial ; l'on constate, dans ce genre littéraire, ainsi que dans toute la littérature de l'époque de Brancovanu, que d'une part, le nombre des éléments laïques augmente, et d'autre part, les œuvres se diversifient [12].

---

[8] Voir, par exemple, la remarque de Milescu concernant l'origine du mot Dieu en roumain (Dumnezeu) : « mot qu'on a emprunté aux Latins, comme on a emprunté aux Latins plus qu'une moitié de la langue roumaine ... » dans le *Ms. 494*, f. 269 v, de la Bibliothèque de l'Académie : *Întrebări foarte de folos pentru multe trebi ale credinței noastre, tălmăcită de Nicolae Spătarul Milescu din limba greacă, 1661* (Questions utiles se référant à beaucoup de choses de notre foi, traduites par Nicolas Milescu le Spathaire, de la langue grecque). Le texte a été publié par P. V. Haneș dans « Glasul Bisericii », 1962, 1—2, p. 80—91 ; la partie initiale du texte dans l'ouvrage de C. C. Giurescu sur le Spathaire, Bucarest, 1927.

[9] Publié en 1697, le Ἐγχειρίδιον περί τινων ἀποριῶν καὶ λύσεων fut traduit en roumain avant 1768 (*Ms. 458*). N. Chițescu a consacré une étude au « Manuel » (Bucarest, 1945).

[10] Dans le livre publié à Jassy en 1694 : Ἐγχειρίδιον κατὰ Ἰωάννου τοῦ Καρυοφύλλη. Quelques détails chez Dem. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, Ier vol., p. 181—191.

[11] Constantin Erbiceanu, *Bibliografia greacă* ... (La bibliographie grecque ...), Bucarest, 1903, p. 23—30.

[12] Cf. *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), IIIe vol., Bucarest, 1964, p. 278.

Un fait destiné à souligner l'esprit novateur des intellectuels valaques est qu'en 1698 Iérothé Comnène offre au prince Brancovanu une collection de « maximes des rois, des généraux , des philosophes et des orateurs »[13] ; toutefois, ce n'est pas ce recueil imbu d'un air vétuste qui a vu le jour, mais la traduction donnée par le secrétaire italien du prince.

Les *Fiore di virtù* et *Les dits des philosophes* ont été acceptés d'emblée par les lecteurs ; leur réédition et leur circulation manuscrite confirme l'adhérence à la mentalité de l'époque. Un exemplaire des *Fiore di virtù*, parvenu par la suite des pérégrinations d'un certain marchand Pierre de Bucarest à Constantinople, rentre de main en main en Valachie[14]. *Les dits des philosophes* furent réédités plusieurs fois, en grec comme en roumain, et presque chaque exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie porte d'innombrables annotations dues aux divers possesseurs.

En 1783, l'opuscule est publié de nouveau à Rîmnic, centre important du mouvement culturel roumain à l'époque des Lumières, et, la même année, afin de satisfaire aux besoins des lecteurs de Transylvanie, un autre tirage sort à Sibiu, par les soins d'un typographe venu toujours de Rîminc (Radu Rîmniceanu). Une autre édition est publiée à Sibiu en 1795. Il convient de souligner le fait que les deux tirages de 1783 sont plus volumineux que l'édition *princeps* de 1713 et cela parce que l'éditeur, un véritable érudit (Grégoire Rîmniceanu), a forgé lui-même quelques maximes qu'il a ajoutées au texte original ; indice prouvant que le livre évoluait parallèlement à la mentalité roumaine. Par contre, l'édition de 1795 revient au texte d'Anthime ; mais son importance n'en est pas amoindrie, car elle fut patronnée, à notre avis, par « La société philosophique de la grande principauté de Transylvanie » qui activait en étroite liaison avec les intellectuels de Rîmnic et de Bucarest. Publié de nouveau par la typographie métropolitaine de Jassy en 1844, le livre fut réédité fort modestement par N. Iorga, en 1909, et seulement afin de réactualiser un ouvrage qui reflétait un filon important de la tradition culturelle roumaine.

Ce livre fut réédité plusieurs fois en grec, et la chronologie établie par D. V. Economides est assez lacunaire, comme nous l'avons déjà signalée ci-dessus, puisque Γνωμικὰ a été publié non seulement en 1732, 1758, 1780, 1842, mais aussi en 1800 et 1816, à Venise[15] ; en tout cas les éditions grecques dépassent en nombre celles en roumain.

---

[13] Voir le *Ms. grec 1044* de la Bibliothèque de l'Académie. L'ouvrage de Iérothé « La métamorphose de l'homme ancien » a été traduit en roumain au XVIIIe siècle, *Ms. 1407*.

[14] Voir Livia Bacîru, *Povestea unei cărți*... (L'histoire d'un livre), « Revista bibliotecilor », 1965, 2, p. 97–100.

[15] D'après les indications de Γκίνης-Μέξας, 'Ελληνικὴ βιβλιογραφία I, 7, 893, etc. L'édition de 1842 signalée par Nestor Camariano dans « Revista Istorică Română », 1943, p. 99–101 est citée aussi par Χριστίνα Παγώνη, Προσθῆκες στὴν 'Ελληνικὴ βιβλιογραφία Γκίνη-Μέξα, « 'Ο 'Ερανιστής », 1964, p. 249.

Les deux versions roumaines, de 1713 et de 1783, ont été reproduites par des copistes passés maîtres dans cet art, originaires des trois provinces roumaines (la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie) ; la diffusion de ces manuscrits (à en juger d'après les éléments fournis par les collections de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest) suggère l'écho du livre parmi les lecteurs roumains. Mais avant de donner la liste des manuscrits, il nous faut rappeler un autre fait révélateur pour l'attachement des lecteurs à ces maximes : une petite collection des dits, tous concernant le rôle de l'enseignement dans la vie des hommes, fut inserée dans un livre de rituel (*Octoihul mic*), publié a Jassy, en 1786, par les soins du métropolite Léon Gheuca, qui, à cette époque était à la tête d'un vigoureux mouvement tourné vers les Lumières occidentales, d'orientation surtout française [16].

Une copie de l'édition d'Anthime apparaît en Transylvanie, avant 1773 (*Ms. 536*) ; la même version est à la base de la copie réalisée en Moldavie, en 1745 (*Ms. 2110*). À la même époque, mais à l'autre bout du territoire roumain, l'archimandrite Ghenadie écrivait à Cozia, où le général comte de Wallis l'avait installé hygoumène, un autre miscellanée dans lequel les maximes apparaissent sous un titre original : « L'entière connaissance de la philosophie à l'aide des dits des philosophes » (*Ms. 3472*). Un peu plus tard, en 1775, le livre fut diffusé grâce à une nouvelle copie (lue par de nombreuses générations de lecteurs, ainsi que l'atteste les notes marginales des mains diverses) réalisée cette fois-ci dans un petit village transylvain, près de Braşov (*Ms. 3820*) ; dans un autre village de la même province, près de Mediaş, Siméon de Hiatfalău avait rédigé, en 1764 ,une copie indépendante, après avoir fait une copie des *Fiore di virtù* (*Ms. 2370*). Plus intéressant est le manuscrit, daté vers 1760, dû au logothète Mathieu Voïleanu, qui signale dans une note marginale qu'il avait l'habitude de lire ces textes aux paysans, les jours de fête ; on peut s'imaginer l'écho de ces maximes recommandant la patience et la résistance parmi son auditoire transylvain qui ne cédait pas aux pressions exercées par les autorités impériales ; celles-ci avaient transformé à cetté époque le problème religieux en question sociale et nationale [17].

---

[16] Sans identifier la source, N. Iorga remarque justement dans *Histoire des Roumains*, Bucarest, 1944, VIII[e] vol., p. 18, que ces directives pour la vie laissent entrevoir dans le livre un esprit nouveau. Pour le mouvement dirigé par Léon Gheuca voir notre article *Mişcarea iluministă moldoveană de la sfîrşitul secolului XVIII* (Le mouvement moldave des lumières à la fin du XVIII[e] siècle), « Studii » 1966, 5.

[17] Voir *Codicele Mateiu Voïleanu*, Sibiu, 1891, p. 66—141. « En 1761, note Voïleanu, je suis parti de Hunsdorf à Şoimuş, car il y avait un grand débat et un véritable conflit dans tout le pays de la Transylvanie entre les uniates et les orthodoxes ... ». On a remarqué récemment « dass die politischen Erwägungen bei der Betreibung dieses « Unionsgeschäftes » wirksamer waren als die religiösen » — Cf. Helmut Rumpler, *Politik und Kirchen-union in der Habsburgermonarchie* « Österreichische Osthefte », 1964, 4, p. 302 (On ne peut pas affirmer — cf. p. 308, que la traduction de la Bible en roumain est un effet de l'uniatisme. La Bible de Bucarest, publiée en 1688, rivalise avec les meilleures traductions européennes).

A part ces copies à peu près complètes et réalisées toutes d'après l'édition d'Anthime, une autre série de manuscrits contenant de riches extraits (quelques centaines de maximes) évoque les pérégrinations du livre. Le *Ms. 1234*, où plusieurs maximes se trouvent insérées parmi « Les vers sur la mort du prince Grégoire », « L'histoire de la prise de Constantinople », un chapitre des « Fiore di virtù » et autres fragments copiés, tous, en 1781, à Craiova, en Olténie; *Ms. 273*, où les maximes constituent un chapitre à part, parmi les extraits plus amples tirés de « L'histoire de Troie », « L'histoire de la prise de Constantinople par les Turcs », « Les questions que Léon le Sage a posées aux philosophes » etc. Mais les copies faites d'après les éditions de 1783 sont plus nombreuses: *Ms. 1364*, écrit à Jassy par Alexandre Batcul, en 1785 [18]; *Ms. 3344*, écrit par Jean le logothète en Transylvanie, en 1778—1791, et dont le copiste dut interrompre son travail, pour répondre à la levée des troupes recrutées par l'Empire des Habsbourgs contre Napoléon [19]; *Ms. 1125*, œuvre d'un véritable artiste, le logothète Teodorake, fils de Georges Luca de Bucarest, qui inclut dans son miscellanée quelques fragments des « Fiore di virtù », ensuite, un manuscrit indépendant du XVIIIe siècle, *Ms. 2562*, et encore un autre, qui contient de nombreux fragments, le *Ms. 1128*, outre le *Ms. 3145*, écrit en 1783 par Copce Negoiţă, qui s'essaye à représenter sur la première feuille « deux philosophes », engagés dans une discussion intime. Vers la même année, un prêtre moldave, rédige à l'usage de ses deux fils une compilation faite de fragments divers : vies d'empereurs byzantins et de sultans turcs, vers sur l'assassinat du prince Grégoire et des boyards Bogdan et Cuza [20], des maximes éparses — il s'agit du *Ms. 3391*. Moins intéressants sont, le *Ms. 5785*, du XIXe siècle, et le *Ms. 1286*, du XVIIIe siècle, ce-dernier écrit en Moldavie par un copiste qui dessinait les lettres avec une certaine difficulté; dans le *Ms. 1785*, toujours du XVIIIe siècle, les maximes se trouvent mêlées à des fragments de « L'histoire de Troie ».

Il y a encore une dernière catégorie de manuscrits comportant des extraits du livre de Galland : les miscellanées, où les lecteurs inséraient les petits fragments qu'ils désiraient avoir à leur portée; cette sorte de manuscrits remplaçaient les bibliothèques que les lecteurs ne pouvaient pas se procurer, faute de typographies et faute d'un commerce du livre

[18] Vd. Paul Mihail, *Manuscris ieșean din 1784* (Manuscrit de Jassy 1784), « Studii și cercetări istorice », Iași, 1943, p. 389—391, qui signale l'itinéraire parcouru par ce manuscrit « voyageur ».

[19] Sur la participation des Roumains de Transylvanie aux guerres antinapoléoniennes et sur leurs sentiments, voir notre article *L'image de la France dans les pays roumains pendant les campagnes napoléoniennes et le Congrès de Vienne*, dans le volume : *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1965, p. 219—242.

[20] Relativement à l'auteur de ces « chroniques rimées » voir N. A. Ursu, *Contribuții la stabilirea paternității unor povestiri în versuri*, « Limba română », 1966, 1, p. 53—72; 2, p. 165—183. (Contributions au problème de la paternité de quelques épisodes historiques versifiés).

plus actif, car à cette époque la censure phanariote veillait. Bien que peu nombreux, ces fragments ont une signification évidente ; citons les *Ms. 1318*, de Transylvanie, écrit en 1795, et le *Ms. 3746*, du XIX[e] siècle, qui ne retiennent que les maximes se référant à l'homme et à son comportement en société ; ou bien, encore, le *Ms. 1209* écrit par Paul Scoțeanu, vers 1811, qui reproduit les maximes concernant la sagesse humaine et les relations sociales avec des mots pris à Platon ou à Sénèque, extraits des « Fiore di virtù ». En ce sens le *Ms. 2808* est d'une importance particulière ; dans un format réduit, artistiquement lié en peau, une calligraphie impeccable reproduit les maximes se référant à l'homme, suivies par trois chapitres extraits d'un autre ouvrage : « De la sagesse qu'il faut avoir en société », « De la sagesse dans la conversation », « De la bienséance qu'il faut observer quand on se trouve en compagnie ». Véritable bréviaire, l'opuscule offrait à son possesseur quelques principes et quelques normes utiles à un honnête homme.

On ne saurait passer sous silence une autre direction prise par ce genre de compilation vers la fin du XVIII[e] siècle, quand la gaie contemplation de la vie [21] s'est associée aux sentences d'une intention visiblement misogyne : citons à ce propos la feuille insérée dans le *Ms. 116*, où les maximes tirées de l'ouvrage de Galland sont complétées par d'autres, prises ailleurs, groupage qu'on retrouve presque identique dans le *Ms. 3275*, qui débute avec le mot d'Aristipe : « si la femme est belle elle n'appartient pas seulement à son mari, si elle est laide, alors on éprouve la nausée quand on arrive à la maison ; mieux vaut donc ne pas se marier du tout » Enfin, il y a un autre manuscrit, d'une portée encore plus grande : le *Ms. 3093*, les maximes occupent seulement vingt deux feuilles dans ce miscellanée, qui en réalité est une collection de normes juridiques. Nous y reviendrons, plus loin.

Les 25 manuscrits que nous venons de mentionner offrent une image statistique expressive : 10 proviennent de Valachie, 8 de Moldavie et 7 de Transylvanie ; 3 ont été écrits dans la première moitié du XVIII[e] siècle, 17 à la fin du XVIII[e] siècle et 5 durant les premières décennies du

---

[21] Il y a une note d'ironie et de gaie déconsidération à l'adresse des principes et des coutumes consacrées, qu'on peut dépister dans les textes écrits durant les premières décennies du XIX[e] siècle, une ironie sûrement plus mordante et plus entraînante que celle goûtée par les lecteurs de la première moitié du XVIII[ème] siècle, lorsqu'on traduisait en roumain les anecdotes, mi-pénibles, mi-déprimantes, attribuées à Hiéroklès. Nous avons trouvé dans le *Ms. 3479*, traduit en Valachie, en 1777, des extraits de « Philogelos », tirés des manuscrits grecs qui circulaient dans les pays roumains (*Ms. grec 662* ou *Ms. grec 15* de la Bibliothèque de l'Académie). Voir G. Soyter, *Griechischer Humor von Homers Zeiten bis heute*, Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 39, qui apporte cette précision très juste : « über die weltfremden « Studierten » und die als « Schildbürger » verlachten Kleinstädter aus Abdera, Kyme und Sidon werden serienweise schlechte Witze fabriziert und im Philogelos gesammelt ».

XIXe siècle [22]. On peut donc affirmer que le livre a circulé avec une intensité à peu près égale dans les trois provinces roumaines et qu'il a enregistré son plus grand succès à la fin du XVIIIe siècle, lorsque la « renaissance » roumaine réactualisait toutes les œuvres parues à l'époque de Brancovanu et de Cantemir et l'intérêt envers les livres dédiés aux problèmes proprement « humains » battait son plein.

Mais quels problèmes nouveaux posait ce livre? Qu'apportait-il de neuf dans ce genre littéraire qu'on désigne souvent par l'étiquette « livres de sagesse »? La réponse présuppose une incursion succincte dans l'histoire de ce genre littéraire, ainsi qu'une comparaison avec les autres livres de sagesse qui circulaient dans les pays roumains au XVIIIe siècle.

Comme nous l'avons signalé dès le début, l'opuscule publié en 1713 est le premier « livre de sagesse » qui fut issu des presses roumaines, à l'exception du *Divan* de Cantemir (1698). Pourtant, on peut quand même inclure dans cette catégorie d'écrits deux livres parus plus tôt et qui peuvent être considérés comme un essai de mettre à la disposition d'un cercle plus large de lecteurs des manuels de bonne conduite en toutes les circonstances de la vie : c'est le cas de *Învățături peste toate zilele* (Enseignements quotidiens) publiés en 1642 à Cîmpulung, en Valachie, destinés à être lus par « tous les chrétiens », et celui d'un autre livre traduit pour une fois non pas du grec, mais du hongrois, que le typographe d'Alba Iulia (Transylvanie) adressait à tous ceux qui désiraient apprendre ce qu'on doit manger et comment, s'habiller, vivre, travailler, etc. : *Cărare pe scurt* (Bref sentier vers les bonnes actions), 1685. Mais les lecteurs qu'on avait eu en vue étaient toujours les clercs et les livres ne cessent pas d'être des « miroirs » dressés en face des hommes appelés à se conformer aux préceptes bibliques ; ils ne jouent pas encore le rôle des livres de chevet qu'on consulte, qu'on aime et qu'on peut abandonner, sans avoir à craindre les remords éternels guettant ceux qui ont passé outre les confins fixés par les règles inébranlables ... Car c'est de normes et non pas d'idéogrammes qu'il s'agit dans les « miroirs » classiques d'Antonios ou de Philippe le Solitaire, qui ont extrait les éléments fondamentaux des synthèses rédigées par Jean Damascène et Maxime le Confesseur. Les sentences ont un certain caractère « philosophique », car les deux écrivains utilisent les données de l'aristotelisme ou du néoplatonisme, mais le but proposé par ces « miroirs » est d'atteindre à « la vie en Christ » (d'après l'expression classique de Cabasilas) ; c'est-à-dire une adaptation intégrale de l'existence humaine aux préceptes chrétiens ; pour réaliser parfaitement cet

[22] Les vingt-cinq manuscrits ne représentent que « le fragment des fragments »... D'abord, parce que notre analyse n'a eu en vue que la collection de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest ; ensuite parce que bon nombre de manuscrits ont péri durant les guerres et les calamités du XVIIIe siècle.

idéal la recommandation qui s'impose est de « fuir le monde ». Les miroirs s'adressent, donc, à ceux qui se sont dédiés aux exercices ascétiques et à l'initiation sacrée; c'est pourquoi on retrouve au début des apophtègmes chrétiennes celui qui avait fui loin du monde, dans vadi Natrum d'Egypte[23]. Le genre qu'il inaugure dans la tradition chrétienne ne se distingue pas par « l'odre logique » des préceptes, car il n'a pas l'intention de fournir une sorte de « cours » de spiritualité; les conclusions de son expérience sont transmises par des moyens non rationnels et ses conseils visent simplement à offrir aux disciples des indications plus concrètes que celles données par les textes sacrés [24]. La genèse des apophtègmes s'explique, donc, par l'intention de traduire les conclusions d'une expérience ascétique, utiles à tous ceux qui manifesteraient une vocation similaire. Les apophtègmes chrétiennes ne perdent leur caractère de normes, pour se transformer en simples indications, qu'au moment où elles commencent à pénétrer dans les œuvres d'une destination plus large, losqu'elles deviennent assimilables aux « conseils à soi-même », à l'usage de ceux qui vivaient dans des communautés ou même dans la société, c'est-à-dire dans de conditions bien différentes [25]. Ces étapes distinctes peuvent être constatées dans le destin même des œuvres mentionnées.

Utilisées dans les monastères, en des versions slaves ou grecques, les œuvres d'Antonios et de Philippe ont été traduites en roumain avec une destination similaire : on trouve quelques fragments de la *Dioptra* dans le *Codex Sturzanus* du XVI^e^ siècle; la traduction intégrale est réalisée au XVII^e^ siècle et plusieurs copies, faites par des caloyers, circulent dans les monastères au XVIII^e^ siècle (le *Ms. 2472, 334, 2574*) [26]. A son tour la *Melisse* a été traduite à la fin du XVII^e^ siècle par des clercs [27]. Lorsqu'on retrouve des extraits de ces œuvres dans les *Învăţăturile lui Neagoe către fiul său Teodosie* (Conseils du prince Neagoe à son fils Théodose), leur destination est bien différente, puisque ces maximes deviennent pour les princes et les boyards des « conseils à soi-même », des dits pro-

---

[23] A. G. Beck , *op. cit.*, p. 123.

[24] Ce n'est pas l'incapacité des akimites d'écouter une suite de sentences qui explique « le désordre » dans la succession des conseils, mais le caractère spécial de cette méthode d'enseignement. Cf. Didier, *Le témoignage de Thalassius le Lybien*, « Etudes Byzantines », 1944, p. 79, 82 : « Vous devez renoncer, dès le premier numéro , à y trouver un ordre logique : aussi bien n'a-t-on pas écrit pour vous. Ce désordre a du bon pour les lecteurs frustes qui devaient être la majorité dans les monastères aux écoutes des centuries, incapables de soutenir une lecture suivie .... »

[25] Cp. Endre von Ivanka, Κεφάλαια. *Eine byzantinische Literaturform und ihre antiken Wurzeln*, « Byzantinische Zeitschrift », 1954, p. 291.

[26] Il reste toujours à faire l'étude de la diffusion du « Miroir de la théologie » (Oglinda bogosloviei) qui fut maintes fois confondu avec les autres miroirs.

[27] Voir Ghenadie al Rîmnicului, *Două manuscrise româneşti, din secolul XVII* (Deux manuscrits roumains du XVII^e^ siècle), « Analele Academiei » Memoriile Secţiunii Literare, II^e^ Série, Tome XII, 1889—1890, p. 130—162, qui décrit l'œuvre, reproduit quelques fragments et précise le rôle des deux traducteurs, l'évêque Mitrofan et Athanase.

posés à la méditation. A côté des « sententia » on commence à collectionner des « exemplia » et des représentations fabuleuses des vices et des vertus [28], et la littérature se développe dans trois directions qui s'entremêlent souvent, sous la forme des livres de sagesse, de littérature historique (genre très apprécié par la culture byzantine)[29] et de littérature d'imagination. Les trois genres forment ensemble un véritable réservoir de sagesse où le lecteur puisait la formule propre à lui faciliter la voie parmi des vicissitudes qui se transformaient généralement en des situations « limites » — vivre ou périr. Avec l'évolution de la mentalité, les livres de sagesse se sont amplifiés graduellement aux XVIe — XVIIe siècles et lorsque Démètre Cantemir allait employer la forme de la *Dioptra*, il y aura « une différence majeure entre la direction de la sagesse traditionnelle et celle incluse dans le *Divan*, visible dans la conclusion tirée par le prince moldave. La conclusion logique, nécessaire, du défi lancé au monde est l'ascétisme et l'auteur de la *Dioptra* n'hésite pas à l'exprimer. Mais pour Cantemir, la lutte contre le monde a lieu dans les cadres de la vie elle-même et non pas en dehors » [30].

Un autre terme de comparaison nous permet de fixer la place des *Dits des philosophes* dans la culture roumaine, à savoir les écrits du genre « Fürstenspiegel » byzantins qui ont circulé avec une certaine intensité aux XVIIe et XVIIIe siècles [31].

Nous nous référons aux chapitres attribués à l'empereur Basile qui reviennent souvent dans les miscellanées de l'époque. Traduite du slave au XVIIe siècle [32], l'œuvre est éditée en 1691 à Bucarest par Chrysantos Notaras [33]; la version néogrecque a été utilisée à son tour par les traducteurs roumains, qui ont ajouté souvent à leurs textes la traduction de l'œuvre d'Agapète [34]. Les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie

---

[28] Voir E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, PUF, 1956, p. 70—75. Voir aussi Winfried Trillitzsch, *Senecas Beweisführung*, Berlin, Akademie Verlag, 1962, p. 32.

[29] Cf. Ernst Barker, *Social and political thought in Byzantium*, Oxford, Clarendon Press, 1957, p. 20.

[30] *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), Ier vol., 1965, p. 613.

[31] Pour le problème, en général, voir H. Hunger, *Fürstenspiegel in der griechischen Literatur*, dans *Lexikon für Theologie und Kirche*, 1960, IVe vol., p. 474. Je tiens à réitérer l'expression de ma gratitude à l'auteur qui a eu l'obligeance de m'envoyer cet article.

[32] C'est le copiste du *Ms. 2352* qui nous informe que « ces enseignements ont été transposés ensuite du grec en slavon, avec d'autres écrits saints, et puis on les a publié dans la typographie de Spiridon Sobolia, dans les années 1638 ... »; allusion à *Тестаментъ царя Василія*, 1638, 92 p., in 12, voir И. Каратаев, *Хронологическая роспись славянскихъ книгъ 1491—1731*, Petersburg, 1861, p. 58, n° 714.

[33] Voir K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2e éd., Munich, 1897, p. 457—458. B. Knös, *op. cit.*, mentionne l'étude de M. Laskaris (Ἑλληνικὴ Δημιουργία, 1950) sur Notaras, ainsi qu'une nouvelle édition publiée à Cydonies, en 1820 (p. 555). Nicolas Milescu a utilisé les chapitres pour son *Hresmologhion* (*Ist. lit. rom.*, I, p. 464).

[34] Publiée en 1509, à Venise, en grec, et en 1518, à Bâle, en traduction latine (cf. B. Knös, *op. cit.*, p. 300), l'œuvre d'Agapète fut très appréciée à l'époque : elle fut traduite en français par Jean Picot, 1563, Pardoux du Prat, 1570, Jérôme de Bénévent et par Louis XIII (ver-

de Bucarest nous offrent quelques indications précieuses. Il y a, tout d'abord, le *Ms. 1805* qui reproduit les 66 chapitres, avec une admirable calligraphie, aux initiales dorées ; il s'agit évidemment d'un livre de chevet, destiné à un prince — probablement Brancovanu lui-même. Le *Ms. 1788* contient une « épître » de l'empereur Constantin, les chapitres de Basile et ceux d'Agapète, suivis des sermons sur Job de Jean Chrysostome ; le *Ms. 3190* reproduit les mêmes écrits. On peut affirmer que tous les trois sont de véritables « miroirs des princes », commandés par les potentats ou par les grands boyards, et que leur introduction dans le circuit roumain fut déterminé par les mêmes raisons qui ont présidé à leur parution dans la culture byzantine — notamment pour limiter, grâce à la loi morale, le pouvoir absolu du despote qui, à l'époque d'Agapète et de Photius, représentait la source même du droit [35]. D'ailleurs quelques années après la publication des chapitres de Basile, le métropolite Anthime prenait au sérieux son rôle, à l'instar de Photius, et faisait paraître des *Conseils politiques* adressés au prince Etienne Cantacuzène [36]. Mais on trouve ailleurs encore des traductions de l'œuvre rédigée par Basile : dans les chronographes, qui tout en racontant l'histoire du monde, depuis sa « genèse » et jusqu'à l'empereur ottoman Murat, offraient aux lecteurs une admirable leçon de philosophie par des « exemplia » authentiques ; les conseils de Basile réduits cette fois à 23 ou 29 chapitres seulement, jouaient le rôle d'une petite somme de préceptes élaborée par l'un des héros du roman de l'humanité ; les conclusions tirées par l'un des plus grands empereurs

---

sion appréciée par A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1932, I[er] vol., p. 2, comme une preuve éclatante de l'intérêt porté en France, au XVII[e] siècle, aux études byzantines). En Angleterre il y a eu trois éditions au XVI[e] siècle (comme nous l'avons signalé dans notre article *Rolul Nebunului şi al lui Edgar în Regele Lear* — Le rôle du Fou et d'Edgar dans le Roi Lear, « Revista de filologie romanică şi germanică », 1961, 2, p. 331). Sevastos Kyminites en dédia un manuscrit grec au prince Brancovanu, vers 1707 (Bibliothèque de l'Académie, le *Ms. grec 577*).

[35] Le contenu de l'œuvre d'Agapète peut paraître « très creux et peu original » au lecteur contemporain (cf. Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, II[e] vol., Paris, Albin Michel, 1949, p. 63), mais l'historien a le devoir de déceler son rôle et son importance à l'époque respective. Au moment où l'empereur détient un pouvoir pratiquement illimité, l'Eglise lui rappelle, par l'intermédiaire d'Agapète et de l'auteur des chapitres de Basile (« œuvre de piété et de savante flatterie, probablement écrite par Photios comme tendrait à le prouver l'étroite parenté qui unit cette œuvre à la lettre authentique du Patriarche adressée au prince de Bulgarie » — cf. Albert Vogt, *Basile I[er]*, Paris, 1908, p. XXIII), qu'il est « lié par les lois de la morale et la coutume. Le domaine religieux est le seul dans lequel son pouvoir souverain rencontre de vraies limites ... Le cliché, souvent appliqué à Byzance, de « césaro-papisme », donne une idée fausse des relations qui ont existé à Byzance, surtout dans la Byzance médiévale » — cf. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*, Paris, Payot, 1956, p. 273. Ce problème fondamental pour une meilleure connaissance de la culture byzantine, et qui se retrouve à la source des écrits parénétiques, a été considérablement clarifié par H. G. Beck, *Byzanz. Der Weg zu seinem geschichtlichen Verständnis*, « Saeculum », 1954, 1, p. 87—103. Il faut encore citer l'étude de Norman Baynes, *The thought-world of East Rome*, publié dans son volume *Byzantine Studies and other Essays*, London, 1955, p. 24—46. Nous nous proposons d'y revenir dans une étude, consacrée aux « Fürstenspiegel » qui ont circulé sur le territoire roumain au XVIII[e] siècle.

[36] Νουθεσίαι χριστιανικοπολιτικαί, Bucarest, 1715. Une traduction roumaine, due au prof. C. Erbiceanu, Bucarest, 1890, 26 p.

ПИЛДЕ
ФИЛОСОФЕ́ЩИ

Депе ли́мба гречáскъ тълмъчи́те
Румъне́ще
Ка́реле кꙋ кꙋчерíе са́ꙋ ꙟкина́ть,
прѣ лꙋмина́тꙋлꙋй Ѡбладꙋито́рю
Цъ́рїй Румъне́щи.
Їѡа́нъ Кѡстандíнъ Басара́бъ
Воевѡдъ.
Фїйнд Митрополи́т кꙋ Андїмъ,
Ївире́нꙋл.

Де кꙋ мáнꙋ а́лꙋй Апосто́ли,
кꙋ а́кърꙋіа келтꙋíалъ а́кꙋм ꙟтъй
са́ꙋ тꙋпъри́т ꙟ Търго́вище.
Ла лѣт: ,зска.

byzantins ne s'adressaient plus, cette fois-ci, seulement aux princes, mais bien à tous les lecteurs, une raison qui justifiait la réduction des chapitres à moitié. Les chapitres qui figurent dans les chronographes s'occupent des vertus classiques et utiles à tous les hommes, sans tenir compte de leur rang social : de la justice, de la bonté, de l'amitié, de la patience, etc. : les *Ms. 86*, *108*, *3517*, *1926* [37]. Une autre catégorie d'extraits se retrouve dans les miscellanées typiquement religieux : les chapitres de Basile s'y trouvent à côté des écrits polémiques contre les catholiques (le *Ms. 2352*), des vies des saints (le *Ms. 2338*) [38], des fragments de livres d'enseignement religieux (le *Ms. 2102*), de divers textes religieux et prières (le *Ms. 1313*) [39].

On peut donc conclure que les livres de sagesse traditionnels, tout comme les « Fürstenspiegel » byzantins, ne sont plus utilisés au XVIII[e] siècle, d'après la méthode consacrée, que par les caloyers, ce qui nous indique une limitation définitive de leur rôle dans la conscience culturelle roumaine. Vivant dans des conditions bien différentes, les laïques sentaient le besoin d'une gamme plus ample de conseils et d'un bréviaire, en même temps, plus adéquat à leur mode de vie; souvent ils ont choisi eux-mêmes les sentences qui leur plaisaient, soit par des extraits faits des livres populaires (comme « Varlaam et Joasaph » [40], ou « Archire et Anadan », ou, en général, des « Fables d'Esope »), soit par des mélanges plus curieux, mais d'autant plus significatifs, comme dans le cas du *Ms. 3093* précité, où des fragments des lois de Justinien et d'Etienne — « l'empereur des Serbes » — sont copiés pour former non pas un corpus de lois, mais des normes utiles dans la vie sociale courante. Notre point de vue est confirmé par le caractère composite de ce manuscrit qui s'achève avec plusieurs fragments du « Roman d'Alexandre », des recettes médicales et quelques dizaines de *Dits des Philosophes*. C'est à de telles nécessités, issues

[37] Le *Ms. 86* est décrit par I. Bianu, *Catalogul manuscriptelor românești* (Catalogue des manuscrits roumains), Buc., 1907, I[er] vol., p. 181—192. Relativement aux chronographes de ce genre il existe en roumain une étude de Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești de tipul Danovici* (Les chronographes roumains du type Danovici), « Revista istorică română », 1939, p. 1—77. Voir aussi *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I[er] vol., p. 503—511.

[38] Les deux manuscrits ont appartenu à la bibliothèque du monastère de Ghighiu. Voir N. Iorga, *Două biblioteci de mănăstiri : Ghighiu și Argeș* (Deux bibliothèques de monastères : Ghighiu et Argeș), Bucarest, 1904, 62 p.

[39] L'intérêt porté aux « Fürstenspiegel » grecs et byzantins a persisté dans les cercles roumains à cause de l'étude systématique et mécanique qu'on poursuivait dans les écoles grecques ; de nombreux manuscrits qu'on a utilisé dans les écoles de l'époque contiennent des passages extraits des œuvres d'Isocrate, Syncsios, Photios, Théophylacte, etc. C'est ainsi que s'explique la parution d'un fragment de l'ouvrage d'Isocrate dans le livre du boyard éclairé valaque, Dinicu Golescu, *Adunare de pilde* (Recueil de sentences), Bude, 1826. Mais ces écrits avaient depuis longtemps cessé d'intéresser, en tant que « miroirs des princes » ; dès 1714 l'érudit moldave Nicolas Costin, tout en cherchant de nouveaux modèles, découvrit « L'Horloge des Princes » de Guevara qu'il transposa en roumain.

[40] Voir Karl Praechter, *Der Roman Barlaam und Joasaph in seinem Verhältnis zu Agapets Königsspiegel*, « Byzantinische Zeitschrift », II (1893), p. 444—460.

d'une vie sociale qui se développait sans cesse que le livre publié en 1713 tâchait de répondre ; son succès confirme le choix inspiré des intellectuels valaques.

Naturellement, « Les maximes des orientaux » n'ignorent pas les principes religieux et la première sentence (qui figure dans presque tous les manuscrits mentionnés) rappelle au lecteur que :

— « La crainte de Dieu est la plus grande des perfections et le vice la plus grande des imperfections »

— « Ὁ φόβος τοῦ θεοῦ εἶναι εἰς τὸν ἄνθρωπον ἡ μεγαλητέρα τελειότης καὶ ἡ ἀφοβία τὸ μεγαλήτερον ἀνάμεσα τὰ ἐλαττώματα »

— « Frica lui Dumnezeu iaste la om săvîrşirea cea mai mare şi netemerea cea mai mare greşală ».

Mais presque aussitôt la curiosité du lecteur est aiguillonnée dans une direction plus attrayante :

— « Le défaut de bon sens est le pire de tous les degrès de pauvreté »

— « Ἡ ἔλλειψις τῆς καλῆς γνώμης εἶναι χειρωτέρα ἀπὸ κάθε πλοχείαν »

— « Lipsirea minţii cei bune iaste mai rea decît toate sărăciile ».

Et alors, que faut-il faire pour devenir « riche », pour avoir la possibilité de surmonter toutes les vicissitudes ? « *Méditez et vous comprendrez* » (341/3) [41]. Le monde offre toujours des apparences à côté des réalités et l'homme doit distinguer sans cesse ce qui est bon de ce qui est mauvais, car la vertu n'est pas toujours récompensée : « *Ne vous étonnez pas de voir les personnes de vertu dans les disgrâces et dans le mépris, ni de voir les dignitéz occupées par ceux qui ne le méritent pas : Ouvrez les yeux et considérez que les étoiles qui sont innombrables ne perdent jamais rien de leur lumière, et que le ciel tourne seulement afin de faire voir tantôt une éclipse de Lune, tantôt une éclipse de Soleil* » (343/8). Pour cette même raison l'homme respectable n'est pas celui qui occupe une dignité quelconque, mais celui qui s'impose par ses qualités ; la hiérarchie humaniste ne se confond pas avec la pyramide sociale créée par la féodalité et « *Souvent un esclave mérite plus d'estime qu'un noble* » (276/2). Mais comment peut-on découvrir l'être humain authentique ? « *L'homme que l'on peut véritablement appeler homme se connaît aux marques qui suivent : Quelque accident qu'il lui arrive, il est inébranlable. Il est humble dans les grandeurs. Il ne lâche pas pied dans les occasions où il s'agit de faire voir qu'il a du*

[41] Nous indiquons ainsi la page et le numéro de la maxime respective dans l'édition de 1730. Toutes les maximes citées ont été traduites en roumain, mais nous avons considéré comme inutile la reproduction du texte grec et du texte roumain, puisque l'intermédiaire italien n'existe plus. Dans ces conditions une analyse philologique ne saurait être complète ; on constate quelques déformations du texte français, mais on ne peut pas décider si le malentendu appartient à Del Chiaro, à Avramios, ou bien à Anthime. En tout cas les transformations ne sont pas nombreuses et non plus aberrantes.

cœur. Il n'a d'autre but que sa gloire et que sa réputation et s'il n'est pas savant, il a au moins de l'amour pour les sciences » (236/5). On ne recommande donc pas une sorte de quiétisme, mais l'amour des sciences et même la hardiesse. Si le monde lui-même ne propose pas de tels exemples c'est parce que « *Le monde a perdu l'esprit, il favorise ceux qui lui ressemblent. Malheur à eux si un jour le monde devient sage* ! » (339/4). En attendant ce jour, l'homme doit rester fidèle à cet idéal de justice, de témérité et de sagesse, sans se laisser ensorceler par les invites des partisans de la corruption : « *L'homme doit être ferme et stable, comme un rocher et non pas léger et mobile, comme le vent* » (332/1). Virgile lui-même n'a pas donné un autre conseil à Dante sur le mont du Purgatoire : « *Sta' comme torre ferma, che non crolla/Giammai la cima per soffiar de' venti* » (*Purg*. V, 14—15). La patience est donc la colonne vertébrale de toutes les vertus : « *La patience est la colonne qui soutient la prudence* » (332/3). Çà et là, quelques bons mots à propos de l'amitié, mais la somme de la sagesse orientale n'y insiste pas, puisque « *Un bon livre est le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier. Il ne révèle pas vos secrets et il vous enseigne la sagesse* » (340/4). Cet excellent ami, élogié à maintes reprises à la manière des humanistes, doit être fréquenté avec prudence, car « *plus un livre est gros et plus il pèse dans les mains, mais il n'en est pas meilleur* » (330/2). La source par excellence de la sagesse c'est la vie elle-même : « *Plus on fait d'expérience, plus on se forme l'esprit* » (260/3). Cette sagesse accumulée ardemment ne doit pas se borner à être un simple panache ; elle représente une inestimable richesse qu'il faut garder avec fermeté. On ne devient pas plus sage afin de s'ériger en professeur, mais pour devenir un des fidèles de la « Sophie », la déesse qui octroie à ses adeptes les secrets de la vie. Les vertus prophétiques ne sont plus recommandées et l'amour du prochain doit savoir distinguer avec les yeux bien ouverts les bons des méchants. Et ces méchants sont ceux qui n'ont pas d'esprit et qui ne désirent rien apprendre, à moins qu'ils n'utilisent la science pour leurs buts immondes. On ne sépare plus les hommes en saints et en pécheurs, mais — selon la bonne tradition humaniste — en sages et en sots. « *Enseigner à un méchant, c'est mettre le sabre à la main d'un assassin* » (334/1). Le mépris des sots est total : « *Il ne seroit pas si facheux à un savant d'emploïer ses ongles à polir le marbre, de mordre une enclume avec ses dents, de faire des voïages continuels par mer, d'entreprendre le voïage de la Mecque et n'avoir pas de quoi manger en chemin, d'aller au Mont Caucase et d'en rapporter une pierre de cent livres pesant, que de voir seulement de loin le visage d'un ignorant* » (341/8). Le sage est, par ailleurs, supérieur au guerrier ; l'époque des actes gratuits de bravoure a passé et la prudence domine dans le concert de toutes les vertus : « *La sagesse est préférable à la force, parce qu'elle exécute*

ΓΝΩΜΙΚΑ

ΠΑΛΑΙΩ͂Ν ΤΙΝΩΝ

Φιλοσόφων,
Ἐκ τῆς Ἰταλικῆς εἰς τὴν ἡμετέραν
ἁπλῆν Διάλεκτον μεταφρασ-
θέντα καὶ εὐλαβῶς
ἀφιερωθέντα
Τῷ Εὐσεβεστάτῳ καὶ Ὑψηλοτάτῳ
Αὐθέντῃ καὶ Ἡγεμόνι πάσης
Οὐγγροβλαχίας

Κυρίῳ Κυρίῳ,

ἸΩΆΝΝΗ ΚΩΝΣΤΑΝΤΊΝΩ
Μπασαράμπᾳ Βοεβόδᾳ,

Ἀρχιερατεύοντος τοῦ Πανιερωτάτου
Μητροπολίτου Κυρίου Ἀνθίμου
τοῦ ἐξ Ἰβήρων,

Παρὰ τοῦ Κὺρ Μανουὴλ Ἀποστόλη, οὗ
καὶ τοῖς ἀναλώμασι νεωστὶ ἐτυπώ-
θησαν ἐν Τεργοβύστῳ,

ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ, ͵αψιγ΄.

des choses dont la force ne peut en venir à bout » (286/1). De quelle manière? Mais, à la Machiavelli ! « *Frappez la tête du serpent de la main de votre ennemi, des deux bons effets que cela peut produire, l'un ne peut pas manquer de vous arriver. Si l'ennemi est le vainqueur, le serpent sera tué et si le serpent a l'avantage, votre ennemi ne sera plus au monde* » (262/2). Le sage est le type supérieur dans la hiérarchie humaine et les rois eux-mêmes « *ont plus besoin du conseil des sages, que les sages n'ont besoin de la faveur des rois* » (259/6). La société des princes n'a aucune utilité pour les sages : « *Gardez-vous de la familiarité des rois avec le même soin que le bois sec doit s'éloigner du feu* » (283/3). Une telle familiarité est sûrement dangereuse ; mais même s'il n'y a aucun péril, c'est perdre le temps que de faire la cour aux rois : « *Il vaut mieux battre le fer sur une enclume, que d'être debout devant un prince les mains croisées sur le sein* » (240/12). Ainsi donc, l'homme doit chercher cet unique idéal, la prudence ; les clefs que la sagesse lui met entre les mains pourront ouvrir toutes les portes fermées. Un sage sait que « *les gémissements des opprimés ne sont pas inutiles* » (252/4) et que « *la vie d'un tyran n'est pas de longue durée* » (252/5) ; il faut avoir de la patience et il faut toujours espérer en aidant les faibles, par sa justice et son honnêteté, car il est certain qu'à la longue, les « bons » remporteront la victoire sur les « méchants ». En ce sens, l'expérience antérieure de l'humanité ne constitue pas un ensemble de normes obligatoires, mais une jurisprudence : « *Chaque action demande un génie particulier* » (288/6).

Cet éloge adressé par le livre publié en 1713 à la sagesse active est l'élément neuf que ces maximes introduisaient dans la tradition des anciens « miroirs », qui recommandaient en tout premier lieu une conformation intégrale aux préceptes religieux. Les lecteurs du livre y puisaient d'innombrables conseils qui, par leur variété [42] et par leur tendance constante à établir le prestige du bon sens, ont satisfait leurs besoins intellectuels. Et cela parce que l'auteur français rédigeant sa collection de bons mots a agi en homme de son siècle. « J'ai choisi, écrit-il dans sa préface, ceux qui méritaient d'être publiés. J'ai négligé les autres, parce qu'ils étaient trop vulgaires ou trop libres et indignes de la curiosité des honnêtes gens » [43]. Un autre honnête homme, le secrétaire du prince Brancovanu,

[42] On y trouve des maximes concernant la vie en société ; l'espérance et la droiture sont constamment recommandées, même dans le ménage, où une sorte d'« apocatastase » d'Origène suggérait l'existence éphémère du « petit enfer » : « *Une méchante femme dans la maison d'un homme de bien est un enfer pour lui dans ce monde* » (283/4).

[43] Pour l'œuvre et la vie d'Antoine Galland, voir Mohamed Abdel-Halim, *Antoine Galland*, Paris, A. G. Nizet, 1964, 348 p., qui signale l'existence du manuscrit du second volume promis, « probablement celui qui a subsisté, sans titre, sous le n° 1200 du supplément turc à la Bibliothèque Nationale » (p. 250). Aux pages 477—478 la liste des éditions des « Paroles remarquables » : une traduction anglaise a été publiée à Londres en 1695, une traduction allemande à Leipzig en 1787. L'auteur considère qu'« entreprendre de démêler ces diverses sources serait un travail bien aléatoire » (p. 251). En vérité, les indications de Galland sont trop vagues : « Les maximes

Del Chiaro, les a transposés en italien [44]. La publication du livre en grec et en roumain fut patronnée par les intellectuels valaques qui, à cette époque, s'orientaient vers les sources rationalistes chrétiennes parues en Europe, sans faire tout de même distinction entre l'Orient et l'Occident. D'ailleurs la supériorité croissante de l'Occident entraînera un changement d'optique seulement à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, lorsque les Européens tendent à adopter à l'égard des Asiatiques « une attitude allant du paternalisme condescendant à un mépris arrogant »[45]; mais au commencement du siècle se manifeste, au contraire, la curiosité européenne pour les « Persans » et le « Chinois ». Le sage oriental est respecté par l'honnête homme occidental et Galland lui-même s'inscrit dans ce courant de sympathie en traduisant « Les mille et une nuits ». Dans le sud-est européen, où longtemps les valeurs orientales et occidentales se sont fondues dans une intéressante synthèse, le goût pour la sagesse asiatique a subsisté tout le long du siècle et même dans ses dernières décennies on publiait des traductions faites du français ou de l'anglais en désignant l'auteur comme originaire de l'Inde; par exemple l'œuvre de Chesterfield, « Advice to his son », est publiée en grec à Venise, en 1782, sous le titre « Le philosophe indien ». Il s'agit évidemment dans ce cas de la rencontre « des vieilles traditions helléniques concernant la sagesse des peuples orientaux avec les nouvelles modes occidentales » [46], au moment où les intellectuels de cette zone envisageaient le sage comme un rationaliste actif et prudent.

A la cour du prince Brancovanu, une véritable pléiade d'intellectuels se propose à cette époque de formuler des concepts neufs aptes à assurer au pays un nouvel essor culturel. La catastrophe qui a anéanti le prince, ainsi que le remarquable homme politique et écrivain, Constantin Cantacuzène, provoqua une brèche dans cette évolution; mais au moment où le processus reprend son cours, les intellectuels de la fin du XVIIIe siècle font appel aux formules préconisées par leurs grands prédécesseurs. Les concepts et l'image même de l'homme ont été réactualisés et développés, et les maximes ajoutées par Grégoire Rîmniceanu à son édition

---

sont recueillies de celles qu'Erpenius et Golius ont fait imprimer confusément et sans distinctions avec les Proverbes arabes, de deux Recueils Manuscrits, l'un que j'ai rapporté de Constantinople et l'autre qui se trouve dans la Bibliothèque de feu M. Thevenot. des Tables indiennes de Bridpaï tant en persan qu'en turc, et de quelques autres livres de morale arabes, persans et turcs, tant en vers qu'en prose ». Indications utiles sur les lectures faites à Constantinople dans le *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople, 1627—1673*. Publié et annoté par Charles Scheffer. Paris, E. Leroux, 1881.

[44] Malheureusement on connaît très peu sur la vie et sur l'idéologie de ce remarquable écrivain. Giulio Natali, *Il settecento*, Milano, Vallardi, 1955, Parte prima, p. 572, le mentionne en passant.

[45] Geoffrey Hudson, *Rencontres historiques entre l'Europe et l'Asie*, « Table Ronde », 1965, 209, p. 51.

[46] C. Th. Dimaras, Ἐπαφές τῆς νεώτερης ἑλληνικῆς λογοτεχνίας μέ τὴν ἀγγλική, *1780—1821*, dans son volume Φροντίσματα, Athènes, 1962, p. 46.

de 1783 s'occupent d'une manière significative du comportement en société ; le sage ne mène plus une existence isolée, poursuivant sa propre perfection ; il devient un facteur actif dans la vie collective : « *L'homme qui possède un métier a le devoir de l'enseigner à ceux qui ne le connaissent pas. Car s'il ne l'enseigne pas il pèche, puisqu'il cache son beau trésor et le talent que Dieu lui a donné* » ; « *Malheureuse est la patrie où il y a beaucoup d'ignorants, car on accorde au riche une grande considération même s'il mérite le blâme, et on l'estime plus que les savants et les vertueux* ». Les échos des lumières sont assez clairs dans ces remarques et conseils improvisés et leur parution à la fin des maximes des orientaux dénote que le livre s'est amplifié en accord avec le progrès de la mentalité des lecteurs. L'honnête homme préconisé au commencement du XVIII^e siècle est remplacé tacitement par le citoyen actif et le livre paru en 1713 continue d'accompagner ses fidèles à travers ces transformations [47]. Les sentences traduites par Anthime continuent à s'insinuer dans les livres écrits au commencement du XIX^e siècle et Dinicu Golescu, ce fervent admirateur du progrès de la civilisation européenne, les introduit dans son livre publié à Bude, en 1826, *Adunare de pilde* (Recueil de sentences), où elles coexistent avec les remarques rédigées par cet auteur éclairé : « *Prenez comme modèle les bonnes actions de nos pères et nos ancêtres et faites de même, afin que le bonheur de la société puisse augmenter* » (pag. 3). Est-il utile de mentionner que Mihai Eminescu a lu, à son tour, le livre de Dinicu, pour mettre en évidence la carrière extraordinaire des *Dits des philosophes* ?

Pour revenir aux débuts de cette prestigieuse longévité, on reconnaît l'influence féconde du rationalisme développé à Padoue au XVII^e siècle, qui, par les écoles de Constantinople et de Bucarest, a contribué largement à l'essor culturel du sud-est européen [48]. La sympathie manifestée en Valachie pour les érudits rationalistes comme un Jean Karyophyllos ou Germanos Locros [49], qui s'attiraient l'anathème du gardien de la foi orthodoxe, le patriarche de Jérusalem, Dosithée, prouve que les intellectuels valaques poursuivaient avec ténacité une rénovation des concepts traditionnels afin d'assurer à l'homme une place prépondérante. La traduction du livre d'Antoine Galland, en connexion avec les autres initiatives culturelles, révèle la consécration du domaine séculier dans la

[47] Pour l'image de l'homme au XVIII^e siècle voir Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne, 1680—1715*, Paris, Boivin, 1935, tome II, p. 120—140 ; W. P. Friedrich, *Outline of Comparative Literature*, Chapel Hill, 1954, p. 77—78.

[48] Voir P. O. Kristeller, *Renaissance Aristotelianism*, « Greek, Roman and Byzantine Studies », 1965, 2, p. 157—174.

[49] Pour Germanos Locros et son conflit avec Dosithée, voir l'étude récente de Cléobule Tsourkas, *Autour des origines de l'Académie grecque de Bucarest, 1675—1821*, « Balkan Studies », 1965, 2, p. 265—280.

vie des hommes du XVIIIe siècle — domaine que les anciens « miroirs » ou les chapitres d'Agapète et de Basile ne concevaient pas [50].

Cette affirmation du « rationalisme orthodoxe », d'une orientation humaniste, peut être constatée dans la peinture de l'époque également ; de nouvelles formes d'expression, de nouveaux motifs apparaissent dans les fresques réalisées à l'époque de Brancovanu quand les dispositions de l'erminie commencent à faire place aux indications données par le prince ou à l'initiative de l'artiste. Par exemple, la fresque réalisée dans la vallée de l'Olt, à Mamu, monastère bâti par Brancovanu, est complètement différente de celle qui se trouve dans l'église de Stănești, séparée de la première seulement par quelques kilomètres et datant du XVIe siècle ; l'artiste s'est dispensé du modèle qu'il avait presque à côté de lui ; il a remplacé les saints militaires en armures et couverts de toutes les pièces d'une panoplie par des figures pensives, habillées à l'italienne, peintes en des tons qui incitent à la méditation. A Hurez, la famille princière est représentée au complet ; les maçons eux-mêmes y sont figurés ; une « mise au tombeau » fournit l'admirable occasion à l'artiste de dessiner suavement le corps enveloppé dans un linceul ; les saints classiques sont remplacés par les saints favoris et des portraits imaginaires commencent à prendre la place des figures symboliques.

Les dits des philosophes marquent une date dans l'évolution de la culture roumaine et leur publication à une époque saturée de préoccupations livresques [51] indique le mouvement des idées, vers la philosophie laïque qu'on formulait dans l'esprit d'une synthèse Orient-Occident. La circulation du livre dans toutes les provinces roumaines, de même qu'en Grèce, dénote la force d'irradiation de la culture développée à l'époque de la « monarchie culturelle de Brancovanu » (N. Iorga) et révèle les prémisses de l'idéologie énoncée à la fin du XVIIIe siècle, à « l'époque des lumières ».

---

[50] Voir H. G. Beck, *art. cité*.

[51] En dehors des livres publiés par les typographies valaques, il faut tenir compte des œuvres qui sont restées sous forme manuscrite, de même que des nombreuses traductions demandées par les bibliophiles de l'époque. Jérémie Cacavela, par exemple, a traduit pour Brancovanu « De vita et moribus summorum pontificum historia », cf. Ariadna Camariano-Cioran, *Jérémie Cacavela et ses relations avec les principautés roumaines*, « Revue des études sud-est européennes », 1965, 1—2, p. 180. L'asile offert aux érudits grecs leur donnait la possibilité de travailler dans des conditions meilleures que celles existant dans l'Empire ottoman ; on ne saurait donc souscrire à la remarque de l'auteur de l'article cité, qui explique le départ de Cacavela par le motif suivant : « Brancovanu menait une politique de duplicité, il entretenait des relations secrètes avec la Russie et l'Autriche, mais avait l'attitude d'un prince fidèle et soumis envers les Turcs » (p. 184). Cette politique de duplicité constituait le seul moyen de conserver la semi-indépendance du pays, menacé par les trois grands empires ; Brancovanu ne faisait rien d'autre que de mettre en pratique le précepte suivant : « *Chaque action demande un génie particulier* » et en ce sens Cacavela ne pouvait pas être en désaccord avec lui.

DIE RUMÄNISCHE VOLKSBALLADE „UNCHEŞEII" UND IHRE SÜDOSTEUROPÄISCHEN PARALELEN

(DAS THEMA DER RÜCKKEHR DES GATTEN ZUR HOCHZEIT SEINER FRAU)

ADRIAN FOCHI

Das literarische Thema der Rückkehr des Gatten nach einer langwährenden Abwesenheit von zu Hause ist eines der ältesten und der am meisten verbreiteten. Zur Bezeugung des Alters genügt es seine berühmte Bearbeitung von Homer in der *Odyssee* zu erwähnen; für seine allgemeine Verbreitung beziehen wir uns auf die verschiedenen Kataloge und Indexe der folklorischen Motive, die uns durch ganz Europa und Asien, durch die Inseln des Stillen Ozeans und durch Amerika führen [1].

Das Thema hat aber um vieles den Bereich der Folklore überschritten. Berühmte Vertreter der Weltliteratur haben ihm eine weite und wohlwollende Aufmerksamkeit geschenkt und daraus den Stoff unsterblicher Werke geschöpft. Von Homer zu Äschylus und Euripides, von Boccaccio zu Tennyson, Balzac, Zola und Maupassant, das sind nur wenige der edlen Formen welche das Thema während der Jahrtausende angenommen hat und so eines der „Universalen" der Weltliteratur geworden ist.

Die Entstehung des Inhaltes und seine Popularität sind mit dem „sozialen Milieu in welchem sich die monogame Familie entwickelt hat

---

[1] Stith Thompson, *Motiv-Index of Folk Literature*. Copenhagen, 1958, Bd. V, S. 123: Anm. 681; Ramiro Ortiz, *Sul motivo folclorico del „Ritorno del marito" (Tentativo di classificazione)*, in *Închinare lui Nicolae Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani*. Cluj, S. 320—331. *I. Sosonowitsch*, *К вопросу о западном влиянии на славянскую и русскую поэзию*. Warschau 1898. II. *Поэтический мотив о внезапном возвращении мужа ко времени свадьбы своей жены, собиравшейся выйти замуж за другого*, 261—547; John Meier, *Deutsche Volkslieder mit ihren Melodien. Balladen. I.* Berlin, 1935, S. 101—105; W. M. Schirmunski, *Сказание об Алпамыше и богатырская сказка*. Moskau, 1960; Reinhold Köhler, *Kleinere Schriften zur Märchenforschung. Herausgegeben von Johannes Bolte*. Bd. I, Weimar, 1898, S. 117; Dr. J. Máchal, *O bohatýrském epose slovanském*. Prag, 1894, S. 163, Noten. Erich Seemann, *Zum Liederkreis vom „Heimkehrenden Ehemann"*, in *Beiträge zur Sprachwissenschaft und Volkskunde. Festschrift für Ernst Ochs zum 60. Geburtstag*, Lahr, 1951, S. 172.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3 4 p. 535–574, BUCAREST, 1966

und in welcher die eheliche Treue wenigstens ein Ideal, wenn nicht eine alltägliche Wirklichkeit ist"[2] verbunden; ihr Erscheinen wird immer festgestellt, wenn konkrete geschichtliche Bedingungen (Kriege, Feldzüge, Reisen, Auswanderungen) dieses Ideal in Gefahr bringen oder zu erörtern scheinen.

Die unendliche Diversität der Wirklichkeit hat zu einer unendlichen Mannigfaltigkeit der künstlerischen Lösungen geführt, in Abhängigkeit von der spezifischen Auslegung welche ihr jede Epoche oder jeder Schöpfer gab. Der deutsche Forscher Willy Splettstösser hat Ende des vorigen Jahrhunderts versucht, diese Varietät in ein Werk zu systematisieren das den Wert und sein Interesse nicht verloren hat[3]. So stellt er folgende sechs Lösungsgruppen fest: 1) der Gatte findet seine Frau wieder verheiratet, 2) er kommt gerade am Tage und während der Hochzeit seiner Frau an, 3) er kommt incognito zurück und stellt die Treue seiner Gattin auf Probe, 4) er erfährt, daß seine Frau geraubt wurde und zieht aus um sie zu suchen, 5) er findet seine Frau in einer erniedrigenden Lage, 6) er raubt seine Frau, welche wegen ihrer Liebe zu ihm mißhandelt wird.

Diese Solutionen haben sich nicht einzeln, sondern in enger gegenseitiger Abhängigkeit und im Zusammenleben entwickelt. In der rumänischen Folklore z.B., begegnen wir den Lösungen 2, 4 und 5 aus dem Schema Splettstössers; in der französischen Folklore die Lösungen 1, 2, 3, 4 und 5; bei den Neugriechen, 2, 3, 4 und 5, woraus ersichtlich ist, wie einheitlich und kompakt der ganze Zyklus bei einigen, zufällig ausgewählten, Völkern erscheint.

Gegenwärtige Arbeit befaßt sich nur mit dem Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau, aber berücksichtigt ständig die Verbindung mit dem thematischen Ganzen dem es angehört.

Zahlreiche Studien haben es versucht die komplexe Problematik dieses Themas zu umfassen. Die meisten Gelehrten wurden von verschiedenen monogenetischen Hypothesen verlockt, welche die *Odyssee* als den mehr oder weniger unmittelbaren Ursprung aller folklorischen und gebildeten Schöpfungen mit diesem Thema betrachteten[4] oder welche selbst

---

[2] Karel Horálek, *La réalité sociale et les lois de la construction du sujet dans la littérature épique populaire*, in *Poetica. Poetika, Поэтика.* Warschau, 1961, S. 512.

[3] Willy Splettstösser, *Der heimkehrende Gatte und sein Weib in der Weltliteratur.* Teil I. Inaugural-Dissertation. Berlin, 1898.

[4] I. Sosonowitsch, a.a.O., behauptet die Theorie betr. die intensive Verbreitung im Okzident der *Odyssee* während des frühen Feudalismus, was auch zur großen Effloreszenz des gebildeten Schaffens mit dem Thema der Rückkehr des Gatten in der feudalen Welt geführt hat, von wo aus das Thema in die Folklore der westlichen und der südosteuropäischen Völker übergegangen ist, um nachher gegen Rußland, durch Vermittlung der Jugoslawen, und durch Vermittlung der Griechen, zu wandern; Stjepan Banović, *Motivi iz Odiseje u hrvatskoj narodnoj pjesmi iz Makarskog Primorja.* « Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena », 35 (1951) S. 139—244, behauptet die Hypothese der Übertragung des Themas aus der *Odyssee* in die jugoslawische Epik, unmittelbar durch die Griechen und die Byzantiner und, auf indirekte Weise, durch den westlichen Einfluß, u.zw. dem italienischen, in Dalmatien.

die homerische Dichtung von einem uralten Heldenmärchen, orientalischer, asiatischer Herkunft, ableiteten [5]. Der Wahrheit näher ist die Hypothese der Polygenesis der verschiedenen nationalen Versionen, das reelle Bestehen einiger Fälle wie der bearbeitete wird bei zahlreichen Gelegenheiten bestätigt [6]. Das in seinen äußeren Aspekten reiche und verschiedene, aber in den Hauptfragen einzige und identische Leben, konnte den verschiedenen Bearbeitungen des Themas Modell gestanden und ihnen ein Anlaß gewesen sein.

Sicher wird das Problem der Entstehung und der Verbreitung dieses Themas in einer Zone der kulturellen Konvergenz wie diejenige Südosteuropas, durch den kommunitären spezifischen Aspekt der folklorischen Kultur der Zone schwieriger. Das bisher unerforschte rumänische Material, welches infolgedessen dem allgemeinen System der Weltbeziehungen des Themas nicht angepaßt wurde, scheint in der Lage zu sein einen nützlichen Beitrag zum Studium dieses Themas zu bringen.

I. DIE RUMÄNISCHE VERSION DER BALLADE

Das rumänische Material umfaßt 218 Dokumente, wovon 121 vollständige Varianten, 42 Fragmente und 55 verschiedene Umlaufsinformationen sind [7]. Nur 11 Dokumente sind unlokalisiert. Das Material wurde

[5] W. M. Schirmunski, a.a.O., S. 310—311; in der Schaffung der *Odyssee* haben die ionischen Kolonisten aus Kleinasien eine bedeutende Rolle gespielt. Dort hat das zukünftige griechische Epos einen einzigen Ursprung gehabt, das orientalische Heldenmärchen, durch welches auch das mongolische Epos *Алпамыш* beeinflußt wurde. Im Westen hat sich das Thema unabhängig entwickelt und in den spezifischen Bedingungen des europäischen Feudalismus eigene Charakteristiken erlangt, es hat sich in Sitten- kirchliche oder Heldennovellen umgewandelt, aus welchen später der Ritter-, Abenteuerroman entstanden ist. Die letzte Idee wurde in einem anderen seiner Werke wieder aufgenommen (Viktor Schirmunski, *Vergleichende Epenforschung* I, Berlin, 1961, S. 110); C. Cessi, *Motivi popolari tradizionali nei poemi omerici*. « Convivium » Mailand, 4 (1932), S. 404—420; I. I. Tolstoj, *Возвращения мужа в Одисее и в русской сказке*, in „Сергею Феодоровичу Ольденбургу к пятидесятилетию научно-общественной деятельности 1882—1932". Leningrad, 1934, S. 509—520 = (?) J. Tolstoj, *Einige Märchenparallelen zur Heimkehr des Odysseus*, „Philologus", Leipzig, 1934, S. 261—274, und J. Th. Kakridis, *Homère et les créations populaires*, in *Mélanges Merlier*, Bd. III, Athen, 1957, S. 85, behaupten die Idee der Existenz einer großen Zahl folklorischer Elemente in den homerischen Dichtungen, was auch die Priorität gewisser folklorischer Themen und Motive gegenüber dieser Dichtungen und ihre Kontinuität unabhängig von der Existenz der Dichtungen bezeugt, und daß Homer dieser vorherbestehenden Motive, im Sinne seiner künstlerischen Auffassung und der entsprechenden Epoche gebraucht hat.

[6] Konkrete, von der derzeitigen Presse berichtete Fälle, in Erich Seemann, a.a.O., S. 172 und Stjepan Banović, a.a.O., S. 140.

[7] Die Zahl welche jedem Dokument in den Materiallisten vorausgeht, entspricht derjenigen in der Karte der Verbreitung des Themas bei den Rumänen, welche das Studium begleitet. Die Hinweise auf Varianten im Inhalt des Studiums beziehen sich auf diese Zahlen. *Vollständige Varianten.* 2. : Iosif Popovici, *Poezii populare române. Vol. I. Balade populare din Banat.* Oraviţa, 1909, 61—63; 3 : G. Alexici, *Texte din literatura poporană română. Vol. I. Poezia tradiţională.* Budapest, 1899, 112—114 (=„Poporul" 5 (1898) 461); 4 : AIEF Inf. 17981; 5 : Ovid Densuşianu : *Graiul din Ţara Haţegului.* Buk., 1915, 299—300; 6 : „*Arhivele Olteniei*" 7 (1928) 320—321; 7 : E. Hodoş, *Poezii poporale din Banat. II. Balade.* Sibiu, 1906, 146—148; 8 :

in den letzten hundert Jahren gesammelt, die älteste Aufzeichnung stammt aus dem Jahre 1869. Mehr als zwei Drittel des Materials stammt aus dem Archiv des Instituts für Ethnographie und Folklore, Bukarest (AIEF) und ist veröffentlicht. In der Fußnote geben wir die bibliographische Liste des Materials an.

D. Vulpian, *Poezia populară pusă în muzică.* Buk., 1886, 75—76 : 10 a—b : AIEF Inf. 2647, Mgt. 772 d ; 11 : AIEF Fgr. 2746 a ; 13 : AIEF Fgr. 6263 ; 15 : Gr. G. Tocilescu, *Materialuri folkloristice.* Buk., 1900, 356 ; 17 : *Ebda* 1552 ; 18 a—c : AIEF Inf. 4281, 4280, Fgr. 11841 a ; 19 a—b : C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Monografia jud. Dolj. Vol. II, Partea I,* 1944, 32—33, 35—36 ; 20 : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 94—96 ; 21 : G. Giuglea — G. Vîlsan, *De la românii din Serbia.* Buk., 1913, 150—154 ; 22 : C. Sandu-Timoc, *Poezii populare de la românii din valea Timocului.* Buk., 1943, 166—173 ; 23 a—b : C. S. Nicolăescu-Plopşor, a.a.O., 30—31, 28—29 ; 26 a—c : AIEF Mgt. 19 c, Fgr. 14520 d, 14517 b ; 31 a—b : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 362—363, AIEF Mgt. 2648 i ; 33 : AIEF Fgr. 7623 ; 34 : T. Gîlcescu, *Cercetări asupra graiului din Gorj.* Buk., 1931, 44—47 ; 35 : AIEF Fgr. 11910 a ; 36 : G. F. Ciauşanu — G. Fira — G. M. Popescu, *Culegere de folklor din jud. Vîlcea şi împrejurimi.* Buk., 1928, 84 ; 37 : Gr. G. Tocilescu : a.a. O., 357—358 ; 38 : AIEF Inf. 11737 ; 39 : AIEF Mgt. 1967 k ; 40 : AIEF Mgt. 2448 a ; 41 : „Şezătoarea" 13 (1913) 193—194 ; 42 : Marin D. Niţu, *Cîntece olteneşti.* Craiova, 1933, 14—18 ; 43 a—b : AIEF Fgr. 8295 b, 10903 b ; 44 a : AIEF Inf. 13805 ; 46 : AIEF Mgt. 1595 II b ; 50 : AIEF Mgt. 59 g ; 52 a : AIEF Mgt. 1155 b ; 54 a—b : AIEF Mgt. 1145 b, 1385 b ; 55 a : AIEF Mgt. 2210 c ; 56, a—b : AIEF Mgt. 2403 d, 2404 c ; 58 : AIEF Mgt. 92 b ; 61 : AIEF Disc 1462 II b ; 62 : AIEF Mgt. 89 a ; 63 : „Ethnos" 2 (1942/3) 121—124 ; 64 : AIEF Fgr. 7760 b ; 65 : AIEF Mgt. 1960 a ; 66 : AIEF Fgr. 6570 ; 67 : AIEF Fgr. 6253 ; 68 : C. N. Mateescu, *Balade I. Vălenii de Munte,* 1909, 97—100 (=„Albina" 9 (1906) 1113—1115) ; 69 a—b : AIEF Mgt. 520 b, 525 d ; 70 a—c : AIEF Fgr. 8752, Inf. 14779, Mgt. 482 j ; 71 a : AIEF Mgt. 1093 a ; 73 a—b : AIEF Fgr. 1986 b, d ; 74 a—b : „Floarea darurilor" 2 (1907) 45—46, AIEF Fgr. 8822 c ; 75 : AIEF Inf. 14656 ; 76 : AIEF Mgt. 1995 c ; 77 a—b : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 356—357, AIEF Fgr. 7484 (= „Ethnomusicology", III, 29 (1964), *Les Colloques de Wégimont,* IV (1958—1960) 63—65) ; 78 : „Doina" 1 (1928/9) 248—249 ; 79 : AIEF Fgr. 423 ; 84 : AIEF Mgt. 617 b ; 86 : N. Georgescu-Tistu, *Folklor din judeţul Buzău,* Buk., 1928, 59—60 ; 87 : AIEF Fgr. 6944 a ; 88 : G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare române.* Buk., 1885, 616—622 ; 91a : AIEF Mgt. 186 a ; 96 a—b : AIEF Fgr. 6721, Mgt. 1954 a ; 97 : AIEF Fgr. 9491 b ; 99 : AIEF Mgt. 2171 j ; 100 : AIEF Fgr. 6607 a ; 105 : „Satul" 8 (1938) nr. 92—93, 29 ; 108 : „Şezătoarea", 19 (1923) 58 ; 110 : Teodor Balş, *Pe-un picior de plai. Folclor poetic contemporan.* Buk., 1957, 68 ; 115 : AIEF Mgt. 1753 g ; 116 : AIEF Inf. 9140 ; 117 : AIEF Inf. 5128 ; 118 : AIEF Mgt. 2589 d/v ; 119 : AIEF Mgt. 2590 c/v ; 120 a—b: AIEF Mgt. 1854 e, *Folclor din Transilvania,* Buk., 1962, *Vol. I,* 540—542 ; 122 : AIEF Mgt. 1853 d ; 125 : Tache Papahagi, *Graiul şi folklorul Maramureşului,* Buk., 1925, 94 ; 126 : ACFC 3635 bis ; 127 a : AIEF Inf. 13344 ; 128 : Col. D. Pop, 1960 ; 129 : Ders. 1957 ; 131 : ACFC 2825 ; 133 : Col. D. Pop 1956 ; 134 : *Culegere de doine, strigături şi chiuituri ce se obicinuiesc la jocurile şi petrecerile noastre poporale,* Ed. IV. Braşov, 1922, 270—272 ; 135 : AIEF Inf. 1021 ; 136 : „Foaia poporului" 6 (1898) Nr. 49, 578—580 ; 137 ; „Familia" 32 (1896) Nr. 8, 92 ; 139 : ACFC 3635 ; 140 : „Tribuna" 2 (1885) Nr. 46, 182—183 ; 141 : AIEF Mgt. 1845 i ; 142 : „Gazeta Transilvanici" 50 (1887) Nr. 41 ; 144 : *Monografia jud. Tîrnava Mare,* 468—469 ; 146 : „Foaia poporului" 8 (1900) Nr. 25, 293—297 ; 147 : Col. A. Bucşan ; 149 : C. Rădulescu-Codin, *Chira Chiralina. Cîntece bătrîneşti,* Buk., 1916, 52—54 ; 150 : Nicolae Ion Ionaşcu — Mihail Şt. Mîndreanu, *Poezii populare şi descîntece.* Alexandria, 1897, 76—79 ; 151 : Simeon Fl. Marian, *Poezii poporale din Bucovina. Balade române.* Botoşani, 1869, 32—35 ; 152 : Ders. *Poezii poporale române, Tom. I.* Czernowitz, 1873, 17—20 ; 153 : „Şezătoarea" 13 (1913) 213—214 ; 154 : M. Eminescu, *Literatură populară* (=*Opere, vol. VI,* rsg. Perpessicius), Buk., 1963, 266—267 ; 155—156 : E. D. O. Sevastos, *Cîntece moldoveneşti.* Iaşi, 1888, 246—248, 252—254 ; 157 : Tit Bud, *Poezii populare din Maramureş,* Buk., 1908, 4 ; 158 : „Foaia poporului" 14 (1906) Nr. 20, 266—267. *Fragmente.* 1 : Nicolae Ursu, *Contribuţiuni muzicale la monografia comunei Sîrbova.* Timişoara, 1939, 42 ; 14 : Gr. G. Tocilescu, a.a.O., 79—80 ; 16 a—d : AIEF Mgt. 1938 t, 1940 n, 1941 g, 1988 f ; 24 : C. S. Nicolăescu-Plopşor, a.a.O., 23 ; 32 : AIEF Mgt. 2636 a ; 53 a : AIEF Mgt. 1154 c ; 59 a—b : AIEF Fgr. 9689 b, 9691 a ; 60 : „Ion Creangă" 4(1911) 183 ; 72 a—b : AIEF Inf. 17495, Mgt. 1105 a ; 73 c : AIEF Mgt. 2529 II t ; 74 c : AIEF Inf. 19561 ; 77 c : AIEF Disc 1144 I (= „Ethnomusicology" III, 29 (1964), 72—73) ; 80 : AIEF Fgr. 10297 a ; 82 : AIEF Fgr. 7188 b ; 83 : AIEF Fgr. 10100 b ; 98 : „Ion Creangă" 9 (1916) 183 ; 101 : D. G. Kiriac, *Cîntece populare româneşti,* Buk.,

Die thematische Struktur der rumänischen Version

Aus der Lektüre des vollständigen rumänischen Materials ergibt sich folgendes kompositionelles Schema : A. *Wunderbare Geburt des Kindes*; B. *sein wunderbares Aufwachsen*; C. *Ankunft des Einberufungsbefehls zum Heer auf lange Dauer und Abzug des jungen Mannes an seinem Hochzeitstag*; D. *Vereinbarung des Bräutigams und der Braut, über die Rückkehr des Gatten*; E. *Erwarten der Rückkehr des Gatten und die Wiederverheiratung der Frau*; F. *Ärger des alten Vaters, sein Fortgehen von der Hochzeit seiner Schwiegertochter und der Versuch seinen Schmerz durch die Arbeit an einem Feiertage zu lindern*; G. *Rückkehr des Gatten genau zu dieser Gelegenheit*; H. *Begegnung des Sohnes mit dem Vater*; I. *Fortgehen des jungen Mannes zur Hochzeit*; J. *Erkennung der Gatten* und K. *das Ende*.

Dieses Schema ist für das ganze Land gemein. Die Berührungen mit dem allgemeinen folklorischen Fond führen in seinen Gehalt einige lokale [8] oder einige Kontaminationsformeln [9] ein, welche aber seinen Gehalt nicht soweit angreifen, daß die künstlerische Individualität verloren geht.

Im allgemeinen, wird die logische Folge der Themen bewahrt, nur in sehr wenigen Fällen begegnet man Umstellungen oder unklaren Strukturierungen [10]. Sogar im Falle der Fragmente stellt man dieselbe Stabilität des Schemas fest.

Trotz der oben angeführten thematischen Einheit, weist gegenwärtige Ballade zwei verschiedene Typen auf. Die typologische Verschieden-

---

1960, 86—87 ; 102 : „Ion Creangă" 3 (1910) 23—24 ; 103 : AIEF Fgr. 14450 c ; 104 : AIEF Fgr. 2512 a ; 106 : „Ion Creangă" 9 (1916) 60—61 ; 107 : Elena Niculiţă-Voronca, *Datinele şi credinţele poporului român*. Vol. I, Czernowitz, 1903, 735 ; 109 : *Ebda*, 734 ; 111 : AIEF Fgr. 3590 a ; 112 : AIEF Inf. 25773 : 113 a—b : AIEF Mgt. 2580 c, Inf. 25790 ; 114 : AIEF Inf 25435 ; 121 : AIEF Mgt. 2587 s ; 123 : AIEF Inf. 25780 ; 124 : I. Bîrlea, *Cîntece poporane din Maramureş*, Buk., 1924, 274 ; 127 b : AIEF Mgt. 224 k ; 130 : Col. D. Pop 1956 ; 132 : ACFC 2100 ; 138 : „Foaia poporului" 2 (1894), Nr. 3, 28 ; 143 : AIEF Fgr. 5363 a (= *Monografia jud. Tîrnava Mare*, 468) ; 145 : AIEF Inf. 7179. *Umlaufsinformationen*. 9 : AIEF Inf. 24941 ; 12 : AIEF Inf. 17878 ; 25 : AIEF Inf. 25821 ; 26 : AIEF Inf. 16343 b, 22917, 25106 ; 27 a—f : AIEF Inf. 13874, 13875, 13876, 13876 bis ; 13879, 25108 ; 28 a—d : AIEF Inf. 13918, 13920, 13924, 13927 ; 29 a—c : AIEF Inf. 13921, 13928, 13933 ; 30 : AIEF Inf. 25821 ; 44 b—c : AIEF Inf. 13811, 13814 ; 45 : AIEF Inf. 25615 ; 47 a—c : AIEF Inf. 24868, 24869, 24870 ;48 : AIEF Inf. 24862 ; 49 : AIEF Inf. 24861 ; 51 : AIEF, Inf. 17854 ; 52 b : AIEF Inf. 17851 ; 53 b : AIEF Inf. 17848 ; 54 c—d : AIEF Inf. 17843, 17844 ; 55 b—c : AIEF Inf. 25177, 25179 ; 56 c—e : AIEF Inf. 25302, 25303, 25304 ; 57 : AIEF Inf. 25300 ; 64 b—c : AIEF Inf. 581, 624 ; 71 b : AIEF Inf. 17635 ; 73 d : AIEF Inf. 15035 ; 81 : AIEF Inf. 5812 ; 85 : AIEF Inf. 5736 ; 89 : Tache Papahagi, *Paralele folklorice*, 66 ; 90 : AIEF Inf. 12489 ; 91 b : AIEF Inf. 13129 ; 92 : AIEF Inf. 3627 ; 93 : AIEF Inf. 24624 ; 94 : AIEF Inf. 24619 ; 95 : AIEF Inf. 24618 ; 96 c—d : AIEF Inf. 3612, 24625 ; 148 : Tache Papahagi, *Paralele folklorice*, 66.

[8] 1, 2, 4, 6, 13, 17, 38, 41, 61, 79, 80, 112, 115, 116, 117, 118, 119, 120 b, 122, 128, 131, 132, 134, 147, 153, 158.

[9] Die Texte : 31 a, 36, 56 a, 56 b, 73 c, 77 a, 87, 102, 115, 118, 120 a, 120 b, 121, 122, 126, 130, 144.

[10] 74 a, 79, 99.

heit hängt von dem im Leben der rumänischen Volksballade allgemeinen Phänomen ab, welches das Gebiet unseres Landes in zwei verschiedene Zonen einteilt: eine südliche Zone, zwischen Karpaten und Donau, und eine nördliche Zone, Transsilvanien und die Moldau, wo zwei verschiedene Vortragsstile vorherrschen. Auf diese Art unterscheiden wir im Rahmen der gegenwärtigen Ballade einen Typ welcher das Banat, Oltenien, Muntenien und die Dobrudscha, also die südliche Zone des Landes, deckt und einen anderen, welcher sich über ganz Transsilvanien und die nördliche Moldau erstreckt.

Die typologische Verschiedenheit ist im Ausmaß der Texte, welche im Süden viel umfangreicher und im Norden äußerst konzentriert sind, in ihrer strukturellen Zusammensetzung die im Süden auf dem System der Wiederholung von Themenfolgen im Rahmen der Zwiegespräche fußt, im Erscheinen beim südlichen Typ von kennzeichnenden Elementen des Vortrags der Volkssänger augenscheinlich. Aber auch vom thematischen Standpunkt aus erscheinen einige Unterschiede. Der wesentliche Unterschied zwischen den Typen ist aber nicht thematisch sondern künstlerisch, jeder Typ stellt dasselbe thematische Schema vom dichterischen Standpunkt aus verschieden dar.

Beschreibung der Ausdrucksformeln

Da diesbezüglich die Unterschiede zwischen den zwei Typen besonders prägnant sind, entfaltet sich unsere Analyse in zwei Richtungen: wir geben zuerst die für den südlichen Typ kennzeichnenden Ausdrucksformeln und nachher diejenigen für den nördlichen Typ.

Der südliche Typ

A. *Wunderbare Geburt des Helden.* Das Thema verfolgt die Vorstellung der am Drama teilnehmenden Helden. Der alte Vater wird mit Sympathie dargestellt, man gebraucht das Diminutiv und das Adjektiv. Um die Idee des Alters zu verstärken, wird auch der Pleonasmus nicht gemieden. Manchmal werden sogar kleine Porträtskizzen ad hoc vorgenommen oder Porträte aus dem allgemeinen Arsenal der vorgefertigten Formeln übernommen. Manchmal werden phantastische Formeln eingefügt.

B. *Wunderbares Aufwachsen des Helden.* Die Mittelidee dieses Abschnittes ist das rasche Reifen des Helden. Das theoretische Schema wäre folgendes: das Kind wurde Donnerstag geboren, Freitag getauft,

hat sich Sonnabend verlobt und am Sonntag Hochzeit gefeiert. Die Aufzählung hat zwei [11], drei [12] oder sogar vier [13] derartige Folgen, der künstlerische Eindruck wird durch Agglomeration hervorgerufen.

Am häufigsten gebraucht man die dreifachen Wiederholungen, also den auf dem Symbolismus der epischen Zahlen fußenden Aufbau, was den fabelhaften Aspekt des ganzen Abschnittes vergrößert.

C. *Hochzeit des Helden, Ankunft des Einberufungsbefehls zum Heer und sein Abzug.* Um einen gespannteren und schärferen Dramatismus zu erzielen, ist der Abschnitt antithetisch behandelt, Sonntag hat er Hochzeit gefeiert, — Montag ist der Einberufungsbefehl angekommen. Manchmal wird die künstlerische Wirkung nicht durch plötzliche Stockung der im vorherigen Thema begonnenen Aufzählung, sondern durch ihre Fortsetzung und ihre Erweiterung erzielt. Dann wohnen wir ternären Agglomerationen folgenden Typs bei : Sonntag hat er geheiratet — Montag ist er mit seiner Liebsten spazierengegangen — Dienstag ist der Einberufungsbefehl eingetroffen [14], oder vierfachen [15] und sogar Agglomerationen fünf aufeinanderfolgender Handlungen [16].

D. *Die Vereinbarung der zwei Gatten das Warten betreffend.* Die Hauptidee des Abschnittes ist, daß die Frau ihn so lange treu erwarten soll, wie lange ihm befohlen wurde Militärdienst zu leisten. Nach Ablauf dieser Frist, ist sie jeder Verpflichtung ihm gegenüber entbunden und kann wieder heiraten. In einigen Varianten richtet der Bräutigam, nach Ablauf der Frist, ein magisches System des Prüfens seines Loses ein. Er verlangt seiner Frau sie soll Basilikenkraut setzen und nach der Art wie dieses wächst, wird sie wissen ob sie ihn noch erwarten muß oder nicht.

E. *Das Warten und die zweite Hochzeit der Gattin.* In 47 Varianten begegnen wir der Untreue der Frau. Nur in 30 Varianten erwartet ihn die Gattin treu und liebevoll.

Im Falle der *Untreue der Gattin*, wird die Idee gewöhnlich wie folgt ausgedrückt : Sie hat ihn den größten Teil der Frist erwartet, dann

---

[11] Freitag geboren — Sonntag verlobt : 40.

[12] Freitag geboren — Sonnabend getauft — Sonntag verheiratet : 13, 15, 38, 50, 52, 58, 59 a, 59 b, 60, 62, 63, 66, 69 a, 69 b, 70 a, 70 c, 73 a, 73 b, 74 b, 74 c, 75, 77 a, 98.

[13] Donnerstag geboren — Freitag getauft — Sonnabend verlobt — Sonntag verheiratet : 19 b, 26 b ; mit Variationen desselben Themas : 1, 7, 20, 21, 22, 24, 26 a, 78, 105, 150.

[14] 50, 63, 64, 66, 69 a, 69 b, 70 a, 70 c, 71, 73 b, 74 b, 75, 76, 77b, 77 c, 97.

[15] 1, 73 a, 74 c, 98.

[16] Sonntag hat er geheiratet /Montag ist er mit der Liebsten spazierengegangen/ Dienstag wurde er einberufen /Mittwoch ist der Befehl angekommen/ Donnerstag ist er auch weggegangen : 70 b ; variiert : 88, 146.

konnte sie es nicht mehr aushalten. Die Frist war in den meisten Fällen aus zwei Teilen zusammengestellt: Jahre und Tage [17].

Im Falle der *Treue der Gattin*, wird die Idee entweder durch Wiederaufnahme der Erwartungsfrist im ganzen [18], durch Angabe, daß die Frist überschritten wurde und die Vereinbarung nichtig war [19], oder durch Betonung der Tatsache, daß der erwartete junge Mann nicht gekommen ist [20] ausgedrückt. In 6 Fällen erleidet die Treue der Gattin auch eine magische Probe. Es handelt sich um das Setzen des Basilikenkrautes und Auslegung des Loses des Gatten in Abhängigkeit von der Art auf welche es gesprossen und gewachsen ist [21].

F. *Der Ärger des alten Vaters und das Zerstören des Weinbergs.* Man betont insbesondere die Idee des Ärgers des alten Vaters bei Feststellung der Untreue seiner Schwiegertochter.

Sein Verdruß erreicht den Höhepunkt am Hochzeitstag. Er nimmt sein Werkzeug und zieht in den Weinberg um ihn umzugraben, aber nicht mit guten Gedanken, um ihn fruchtbar zu machen, sondern, im Gegenteil, um ihn zu zerstören. Und nachfolgend wird der wahre Grund dieser Zerstörung gezeigt: mit dem Tod seines Sohnes hat er niemanden mehr, dem er den Weingarten hinterlassen kann.

G. *Rückkehr des jungen Mannes.* Während der Alte arbeitet, sieht er plötzlich einen Fremden, der sich ihm rasch nähert. Der Sohn erkennt den Alten sofort, der Vater erkennt aber niemals seinen Sohn. Das Thema endet mit einer Formel die das Zwiegespräch der Helden eröffnet.

H. *Das Gespräch zwischen Vater und Sohn.* Der Moment ist in der epischen Ökonomie der Ballade besonders wichtig, da, während des Gesprächs zwischen den zwei Helden zahlreiche vorherige Themen durch Wiederholung wieder aufgenommen werden. Dies gewährt der Ballade eine prunkhafte und geschwollene Haltung. Im allgemeinen umfaßt die Episode drei bedeutende Momente: die Frage des jungen Mannes, die Antwort des Vaters und eine Konklusion des Dialogs. In der Frage spricht der junge Mann seine Verwunderung darüber aus, daß der Alte am Sonntag arbeitet und sein Vermögen selbst zerstört. Der Mittelpunkt des Moments ist die Tatsache, daß der Weingarten niemandem mehr zurückbleibt, da seine Schwiegertochter heiratet und man in seinem Haus gerade Hochzeit feiert. Er hat in seiner Jugend keine Kinder gehabt, er hat im Greisen-

---

[17] Wir schreiben alle Beispiele ab. 9 Jahre hat sie gewartet — 9 Tage hat sie nicht mehr ausgehalten: 13, 17, 18 a, 18 b, 18 c, 19b, 20, 23a, 23b, 26a, 26b, 31b, 33. 34, 38, 39, 40, 44, 50, 52, 51 a, 51 b, 61, 65, 66, 68, 70 b, 74 a, 75, 76, 77 b. 78. 82. 83. 84. 86. 86 b. 97. 99. 105, 147.

[18] 2, 6, 8, 19 a, 43 b, 63. 69, 149.

[19] 43 a, 55, 56 a, 56 b, 67, 71, 150.

[20] 1, 3, 71 b.

[21] 21, 31 a, 73 a: 22, 61, 73 b.

alter einen Jungen bekommen und dieser wurde, nachdem er wunderbar aufgewachsen ist, zum Heer einberufen und ist wahrscheinlich zu Grunde gegangen, da er nicht mehr zurückgekehrt ist. Seine Frau hat ihn erwartet, oder hat vor dem vollständigen Ablauf der Frist geheiratet, oder er hat sie selbst verheiratet. Man verfolgt im ganzen das vorherige thematische Schema. Der Weinberg, welcher infolge der Abwesenheit des Gatten Mitgift der Gattin wurde, gelangt jetzt in fremde Hände. Wie ersichtlich, wiederholt die Antwort des Alten die vorherigen Themen. Manchmal werden sogar die sechs ersten Themen in kompaktem und gleichförmigem Block wiederholt[22]. Daraufhin bittet ihn der junge Mann er möge den Weingarten sein lassen und ihn zur Stelle der Hochzeit begleiten, da er den Weinberg auch ein anderes Mal bearbeiten kann, er aber an einer anderen Hochzeit seiner Schwiegertochter nicht mehr teilnehmen kann [23].

Aus oben gesagtem ersieht man, daß die Episode des Gesprächs zwischen Vater und Sohn eine zentrale und bevorzugte Stelle im Gehalt der Ballade einnimmt. Alle epischen Fäden sammeln sich hier wie in einem festen Knoten. Der Dialog bringt die Handlung in die Gegenwart, er gewährt ihr eine dramatische abgerissene Aktualität und erlaubt den Sängern und den Zuhörern eine vollständige gefühlsmäßige Identifizierung mit den Helden des Textes und ihrem Los.

I. *Der Abzug zur Hochzeit und das Gespräch mit den Hochzeitsgästen.* Der Alte läßt das Werkzeug stehen und geht mit dem Fremden zur Hochzeit. Als sie auf die Hochzeit kommen, ohne jemanden zu fragen oder jemanden um Erlaubnis zu bitten, führt der junge Mann das Pferd in den Stall und tritt nachher in das Haus, setzt sich zu Tisch ohne von jemandem eingeladen zu werden, schenkt sich ein und trinkt, ohne die geziemenden Glückwünsche auszusprechen, so daß alle verwundert sind. Der Moment wurde künstlerisch in einer fast stabilen Formel verwirklicht [24]. Sicher erkennt ihn keiner der Hochzeitsgäste und sogar die Braut nicht. Die Hochzeitsgäste nehmen an seinem Benehmen Anstoß, und fragen ihn wer er sei, woher er komme, was er wünscht, weshalb er sich so ungewöhnlich benehme.

J. *Erkennung der Gatten.* Der junge Mann verlangt, die Braut solle ihm vorgestellt werden [25], um sie auch nach Sitte, zu beschenken [26],

---

[22] 20, 23 b, 44, 150.

[23] 11, 16 b, 16 c, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 18 c, 19 a, 23 a, 23 b, 26 c, 31 a, 31 b, 33, 34, 35, 39, 40, 44, 50, 53, 54 a, 54 b, 58, 65, 67, 68, 69 a, 69 b, 70 b, 70 c, 74 a, 74 b, 75, 77 b, 97, 147.

[24] 2, 3, 7, 8, 10 b, 13, 16 b, 18 b, 20, 26 a, 26 b, 44, 50, 64, 67, 75, 76, 77 b, 78, 84, 97, 105.

[25] 2, 8, 10 b, 14, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 20, 22, 23 a, 26 a, 26 c, 31 a, 31 b, 32, 33, 39, 46, 52, 64, 66, 68, 70 a, 70 c, 71, 73 a, 73 b, 74 a, 76, 78, 87, 99, 105, 147, 150.

[26] 14, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 20, 23 a, 23 b, 26 b, 31 a, 31 b, 32, 33, 34, 35, 44, 50, 53, 55, 66, 67, 68, 69 a, 69 b, 72 b, 73 a, 74 a , 74 b, 75, 105, 147.

oder mit ihr anzustoßen [27], um mit ihr etwas zu sprechen [28], oder damit sie ihm gegenüber ihre Pflicht tut und ihm die Hand küßt [29]. Die Braut kommt heran und reicht ihm ein Glas Wein. Nachdem er trinkt, wirft der junge Mann den Ehering in das Glas, füllt es wieder und schickt es der Braut zurück. Diese trinkt ihrerseits, findet den Ring im Glas und erkennt den Gatten [30]. Das ist die am häufigsten bescheinigte Situation. Es gibt aber auch Fälle in welchen der junge Mann der Braut den Ring reicht, ohne das Motiv des Bechers [31], er schickt ihn ihr als Geschenk auf einem Brot oder auf einem Teller, den lokalen Sitten bei Bauernhochzeiten gemäß [32], er zeigt ihn ihr nur [33], wonach unveränderlich die Erkennung der Gatten folgt. Wenn sie gerufen wird ihm die Hand zu küssen, entdeckt die Braut den Ring als sie seine Hand zum Mund führt und erkennt ihn auf diese Art [34]. In einigen Varianten, erkennt ihn die Braut unmittelbar, seinem Aussehen nach, ohne besondere Erkennungszeichen, das Motiv des Ringes, des Bechers und alle anderen fehlen hiermit [35], in anderen, wenigeren aber, verlangt die Braut eine doppelte Probe und der junge Mann muß auch das ehemals von ihr für ihn gestickte Taschentuch zeigen [36]. Typisch für die rumänische Version bleibt die Erkennung durch den Ring. Der Erkennung folgt eine öffentliche Erklärung der Braut. Sie verabschiedet die Hochzeitsgäste, indem sie sie auffordert zu trinken und zu essen, gar kein Hochzeitsgeschenk zu machen und sich zum Aufbruch vorzubereiten [37], da derjenige den sie ersehnt hat gekommen ist [38]. Der Moment ist im Ausdruck ziemlich gut gefestigt, die Formeln sind stabil und gut ziseliert. Dies hat auch den Abschluß einer großen Zahl Varianten mit dem Motiv der Erkennung begünstigt, ohne ein besonderes Ende der Handlung zu benötigen [39]. Eigentlich befinden sich diejenigen Varianten in dieser Lage, welche uns die Gattin, welche ihren Mann treu erwartet, darstellen.

---

[27] 63, 64, 65 ; er soll ihr zutrinken : 97, 99.

[28] 39, 52.

[29] 17, 21, 23 a, 26 a, 26 b, 31 a, 150.

[30] 2, 3, 6, 8, 10 a, 20, 22, 44, 46, 52, 53, 54 a, 54 b, 55, 56 a, 56 b, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 72 b, 77 b, 78, 79, 91, 96 b, 97, 99, 105, 149, 150, 158.

[31] 14, 18 b, 21, 33, 74 b, 84, 86, 146.

[32] 18 a, 31 b, 37, 43 b, 73 a, 74 a, 76, 100.

[33] 16 d, 32, 50, 59, 147.

[34] 17, 19 b, 21, 22, 23 a, 23 b, 26 a, 26 b, 26 c, 31 a, 35, 41, 58, 61, 68, 69a, 69 b, 70 b, 70 c, 73 b, 75, 87.

[35] 7, 10 b, 15, 18 c, 31 b, 34, 37, 38.

[36] 19 a, 40.

[37] 2, 8, 10 a, 10 b, 11, 14, 16 d, 18 a, 21, 26 a, 26 b, 31 a, 33, 38, 50, 52, 56 a, 56 b, 63, 64, 65, 66, 68, 69 a, 69 b, 70 a, 70 b, 70 c, 72 b, 73 b, 74 a, 74 b, 75, 77 b, 99.

[38] 2, 3, 6, 7, 8, 10 a, 10 b, 11, 15, 17, 20, 22, 26 a, 31 a, 32, 33, 34, 35, 39, 40, 43 a, 44, 46, 50, 52, 53, 54 a, 54 b, 55, 56 a, 56 b, 58, 64, 65, 69 a, 70 a, 70 b, 70 c, 71, 72 b, 73 a, 73 b, 74 a, 74 b, 75, 76, 77 b, 78, 79, 84, 87, 91, 96 b, 97, 99, 100, 105, 147, 149, 150.

[39] 2, 3, 7, 10 a, 11, 14, 15, 16 d, 17, 18 a, 18 b, 21, 31 a, 31 b, 32, 34, 35, 38, 52, 53, 58, 62, 65, 73 b, 74 a, 74 b, 76, 78, 79, 91, 97, 99, 100 147.

K. *Das katastrophische Ende.* Am Ende des vorherigen Absatzes haben wir gezeigt, daß eine Zahl von 34 Varianten des südlichen Typs mit der Erkennung der zwei Gatten enden. In mehr als der Hälfte der Fälle erfordert die Ballade eine fortlaufende Lösung. Diese ist aber nicht einheitlich entworfen, sie kann dreiartig sein. Im ersten Fall bleiben die sich wiederfindenen Gatten zusammen, gehen in ihr Haus und leben glücklich weiter. Das Fest wird fortgesetzt und so wird die einst unterbrochene Hochzeit, als der junge Mann einberufen wurde, beendet[40]. Die zweite Lösung betrifft die Verschmähung der Gattin und ihre Vertreibung. Sie wird aber nur in zwei Varianten begegnet[41]. Die meisten Varianten illustrieren die dritte Lösung des Problems und schließen die Bestrafung der Frau wegen Untreue ein. Gewöhnlich nimmt der junge Mann seine Gattin und bringt sie nach Hause; dort stellt er fest, daß alles zerfallen ist: das Unkraut hat den Hof überwuchert und ist so hoch wie das Tor gewachsen; der junge Mann ergreift die Sense und mäht es. Er bindet nachher seine Frau an einen Baum mittem im Hof und zündet sie an; nachdem sie abbrennt, streut er ihre Asche in den Wind, damit nichts mehr von ihr übrig bleibt. Aus der Asche sprießen und wachsen Brombeersträucher welche sich an der Erde entlang ausbreiten und die Leute am Gehen hindern. Die untreue Gattin ist auf diese Art auch nach dem Tode verflucht.

Der nördliche Typ

B. *Wunderbares Wachsen.* Wie bei dem südlichen Typ geht das Thema bis zu einer dreifachen Aufzählung der Tage: Freitag wurde er geboren — Sonnabend ist er gewachsen — Sonntag hat er geheiratet[42]. Es ist in diesem Kontext interessant zu unterstreichen, daß der nördliche Typ den Held bennent.

C. *Die Heirat des jungen Mannes und sein Abzug zum Heer.* Der Abzug des jungen Mannes zum Heer geschieht während oder sofort nach der Hochzeit. Die Idee wird ebenfalls durch das System der Aufzählung der aufeinanderfolgenden Tage in dreifacher Folge realisiert: Sonntag hat er geheiratet — Montag ist er mit der Liebsten spazierengegangen — Dienstag wurde er zum Heer einberufen[43].

D. *Die Vereinbarung über das Warten.* In einer Variantengruppe verlangt der Held seiner Gattin sie solle ihn eine bestimmte Anzahl von

---

[40] 13, 37, 55, 64, 68, 71, 88, 96 a, 146.
[41] 69 a, 70 c.
[42] 5, 108, 111, 136, 137, 138, 139, 142, 151, 152, 154.
[43] 102; variiert: 36, 77 a, 151, 152, 154.

Jahren erwarten [44], nach welcher — falls er nicht zurückkommen sollte — sie frei ist wieder zu heiraten.

E. *Die Hochzeit der Gattin.* Die Jahre vergehen, die Gattin erhält keinen Brief, glaubt er wäre gestorben und verlobt oder verheiratet sich. Im allgemeinen handelt es sich um die Formel der Treue der Gattin; sie erwartet ihn und heiratet erst als sie sieht, daß die Jahre vergangen sind und er nicht mehr zurückkommt.

F. *Der Ärger des Vaters.* Als selbständiges Thema erscheint es sehr selten und bildet einen anderen Punkt der thematischen Verschiedenheit der zwei Typen. In vier Varianten geht der alte Mann in den Weinberg um nachzusehen ob sein Sohn nicht kommt [45], die Erklärung ist aber gar nicht klar. Offenbar kann man in allen diesen Beispielen von einer thematischen Wiederspiegelung des südlichen Typs sprechen. Ebenfalls unter dem Einfluß des südlichen Typs entfalten sich die Varianten, welche ihn darstellen wie er an einem Sonntag weggeht um Heu zu mähen [46].

G. *Die Rückkehr des jungen Mannes.* Nach Ablauf der Frist, wird der junge Mann vom Militär befreit, kehrt nach Hause zurück und begegnet unterwegs einem Greis der Sonntag Heu mäht.

H. *Das Gespräch zwischen Vater und Sohn.* Der erste Moment des Themas ist die Frage des jungen Mannes: weshalb er am Sonntag Heu mäht und so die soziale und kirchliche Ordnung übertritt. Der Greis antwortet, daß er das aus Ärger und Sehnsucht nach seinem Sohn, der schon sehr lange zum Militär gegangen ist, tut. Dann fragt der junge Mann was für ein Lärm im Dorf zu hören sei und es wird ihm geantwortet, daß in seinem Haus Hochzeit gefeiert wird, da seine Schwiegertochter heiratet.

I. *Der Abzug zur Hochzeit.* Der Alte läßt den Rechen und die Heugabel liegen und zeigt ihm das Haus. Der junge Mann geht zur Hochzeit. Unterwegs erkennt ihn niemand da ihm der Bart gewachsen war. Beim Tor angelangt, schlägt er es mit dem Fuß ein, tritt in das Haus, verlangt einen Becher Wein, als ihm aber die Hochzeitsgäste einen reichen, lehnt er ihn ab und verlangt einen Becher von der Braut.

J. *Die Erkennung der Gatten.* Die Erkennung erfolgt sofort nachdem die Braut ihm zutrinkt. Die Formel ist die einzig beständigere im ganzen Typ und beschränkt sich auf folgende Idee: der junge Mann ist damit einverstanden aus dem von der Braut gereichten Becher zu trinken, da dies seine Frau ist. Als die Frau diese Worte hört, seufzt sie, erblaßt und stirbt, der neue Bräutigam droht mit dem Tode und weigert sich ihm die

---

[44] Sieben einhalb Jahre: 131, 141; in dieser Zeit wird er ihr nicht schreiben: 103, 129, 136, 142; 3 Jahre, 3 Monate und 3 Wochen: 120 b, 122.

[45] 151, 152, 154, 156.

[46] 126, 127 a, 133.

Frau wiederzugeben, die Gattin verabschiedet die Hochzeitsgäste und erkennt ihn öffentlich, indem sie den Ring als Zeugen nimmt.

K. *Das Ende.* In den meisten Varianten begegnen wir einem Ende welches als Moral dient. Der neue Bräutigam steht von Tisch auf und beschuldigt sich für den begangenen Fehler, die Frau eines Soldaten geheiratet zu haben und rät allen aus seiner unglücklichen Erfahrung eine Lehre zu ziehen [47].

Ästhetische Charakterisierung der rumänischen Version

Die erste Bemerkung betrifft die thematische Struktur der Texte. Von mittelmäßigen Ausmaßen, sind die Texte gut strukturiert, haben eine vollkommene innere Logik und eine bemerkenswerte psychologische Kohärenz. Häufig begegnet man den großen epischen Wiederholungen. Die Dialoge werden mit einer vollkommenen Kunst gepflegt. Die Epik ist nur auf lineare Art chronologisch ersonnen, was den Texten außergewöhnliche erzählende Weitläufigkeit und eine selten begegnete thematische Dichte gewährt. Vom thematischen Standpunkt aus, sind die nördlichen Varianten, in drei Punkten (*AFK*) unvollständig gegenüber dem allgemeinen Schema, an ihrer Stelle erscheinen entweder zufällige Elemente oder Kontaminationselemente. Außerdem greifen die Unschlüssigkeiten auch in die Tiefe des Sujets, des öfteren verändern sie seine Bedeutung (manchmal spricht man über zwei Verliebte und nicht über zwei Gatten). Der Text hat beschränkte Mitteldimensionen, aber nicht wegen der unvollständigen Thematik, sondern weil er sich in den lokalen Stil der Ballade einordnet, der eine übermäßige Konzentration der Epik und den Verzicht auf die freie Entfaltung des Vortrags fordert.

Die zweite Bemerkung bezieht sich auf den dramatischen Aufbau der Balladen. Diese beweisen eine bemerkenswerte Gewandtheit in der Verknüpfung einer dramatischen Intrige, in der Wahl überraschender Situationen, in der Gradierung der Kulmination. Erwähnt seien die zwei Momente dramatischer Spannung (Fortgehen des jungen Mannes von seiner eigenen Hochzeit, Rückkehr genau im Moment der Hochzeit seiner Gattin), Momente welche symmetrisch am Anfang und am Ende der Ballade stehen. Ebenfalls darf man die Kunst mit welcher die Überraschungen vorbereitet sind nicht vergessen. Alles zeugt von einer langwierigen künstlerischen Praxis, einer reifen, erprobten, völlig beherrschten Kunst.

---

[47] 5, *110, 114, 116, 119, 120 a, 120 b, 122, 126, 127 a, 128, 131, 134, 135, 136, 137, 140, 141.*

Die dritte Bemerkung betrifft das Verhältnis zwischen dem Reellen und Phantastischen, bzw. zwischen der Überlieferung und der Neuerung. Alles ist ein Märchen, welches irgendwann der unvermittelten Realität entsprungen ist und bis zum Typischen, mit entsprechenden künstlerischen Mitteln verfeinert wurde. Dieses uralte Märchen wird jedesmal durch Vergegenwärtigung an andere Realitäten des konkreten Lebens der Gesellschaft in welcher es lebt, angepaßt. Daher ein ständiges Schwanken der Texte zwischen Phantastisch und Reell, zwischen Momenten die zum Märchen und andere die zum Alltagsleben dieser Gesellschaft gehören. Jeder Text löst auf andere Art diese Krisis, es ist aber nicht weniger wahr, daß alle Texte zusammen ein stabiles Gleichgewicht zu erreichen scheinen : am Anfangsteil der Texte ist der phantastische Aspekt, in der zweiten Hälfte der realistische Aspekt vorherrschend. Den Texten des nördlichen Typs fehlt der bipolare Aspekt — phantastisch-reell. Dagegen stellt man eine starke und beständige Invasion der realistischen, zum Militärleben gehörenden Noten, Invasion welche durch die ständige Berührung des Textes mit der reichen und verschiedenen, insbesondere für Transsilvanien kennzeichnenden Militär- und Kriegslyrik zu erklären ist.

Die vierte Bemerkung betrifft die dichterische Struktur der Texte. Diese ist, sogar im Falle der vom künstlerischen Standpunkt aus weniger gelungenen Varianten, trotzdem für das Verschwenden an rhetorischen Mitteln, durch welche man die Verwirklichung einer prunkhaften und festlichen Stimmung verfolgt, aufschlußreich. Darunter bemerken wir insbesondere die aufzählende Agglomeration welche das symbolische Substrat der epischen Zahlen benützt und am Anfangsteil der Ballade eine dramatische Obsessionsstimmung schafft. Die Antithese wird sehr wenig gebraucht. Dagegen benützt man das Diminutiv für die sorgfältige Wiedergabe der psychologischen Nuancen. Bedeutend ist ebenfalls die Tendez gegen das Visuelle, welche in der Erzählung kleine Porträt- und Bildskizzen zusammenfaßt ohne die freie und kräftige Entfaltung der Erzählung zu hemmen oder aufzuhalten.

Die fünfte Charakteristik ist der laufende Gebrauch der zahlreichen Kunstgriffe der Berufssänger welche, in der südlichen Zone des Landes von der mündlichen Technik und vom Rezitativstil der Ballade abhängen. So gebrauchen zahlreiche Texte typische einführende Formeln, um die wohlwollende Aufmerksamkeit der Zuhörer zu fesseln und zu sichern; andere werden auf dieselbe Art beendet und die vor dem Gesang herrschende Stimmung wird wieder hergestellt. Des öfteren begegnet man interrogativen und ausrufenden Phrasen, oder einfachen verbalen Apostrophen, welche die Vergegenwärtigung des Textes, die Sicherung höchster Zugänglichkeit erzielen. Ebenfalls entdecken wir zahlreiche Aufenthaltsmomente, gewandt in den ganzen Text gestreut (die gewöhnlich den Anfang neuer

Themen oder Episoden anzeigen und den instrumentalen Interludien entsprechen), um dem Gedächtnis Zeit zu lassen mit dem Lauf der Erzählung Fühlung zu nehmen, aber auch um die Wiederaufnahmen spannender zu gestalten.

Endlich ist die sechste Charakteristik die reiche und nuancierte Psychologie der Texte des südlichen Typs. So ist der alte Mann durch den Wunsch ein Kind zu haben, durch seinen Schmerz und seine Verzweiflung als dieses zum Militär zieht, durch den Schmerz bei der Heirat seiner Schwiegertochter, durch die Freude am Ende, die manchmal auch seinen Tod verursacht, psychologisch charakterisiert. Alles verknüpft sich normal, in menschlicher Anordnung. Die junge Frau erwartet ihren Gatten treu und beweist damit den Aufopferungssinn und die Moralität der einfachen Frau. Auch die Fälle der Untreue sind psychologisch gut begründet. Der Ausbruch der Erkennung am Ende der Ballade wird oft durch den Tod der Braut selbst gelöst. Der junge Mann kehrt meistens zur passenden Zeit zurück. Er weiß von der Hochzeit seiner Frau nichts. Darüber erfährt er erst von seinem alten Vater. Die Episode der Begegnung im Weinberg wird durch diese Notwendigkeit der kompositionellen Ordnung erklärt. Die Überraschung die er manchmal hat führt gewöhnlich zur Bestrafung der untreuen Gattin.

Das genetische Verhältnis der zwei Typen ist ziemlich schwer festzustellen. Durch Analogie mit den Daten über andere Balladen sind wir geneigt anzunehmen, daß beide Typen einen gemeinsamen Ursprung haben und daß, dank lokaler kulturell-geschichtlicher Bedingungen, jeder einzelne sich in eine eigene Richtung hin und mehr oder weniger unabhängig, entwickelt hat.

II. DIE SÜDOSTEUROPÄISCHEN VERSIONEN DER BALLADE

„Die Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau" ist ein Thema welches sehr intensiv in der südosteuropäischen Zone im Umlauf ist, welches in nationalen, gut zusammengefügten Versionen und in sehr zahlreichen Varianten bei den Bulgaren, den Serbokroaten und den Slowenen, bei den Albanern, Mazedorumänen und den Griechen, als auch bei den Sephardim aus dem Balkan [48] begegnet werden kann. Wir wissen nichts über die Türken [49]. Es ist aber, laut der jüngsten Forschun-

[48] Samuel G. Armistead and Joseph H. Silverman *A New Sephardic Romancero from Salonica*, „Romance Philology" 16 (1962), Nr. 1, S. 59—82.

[49] Die Bibliographie der türkisch-tatarischen Materialien bei V. M. Schirmunski a.a.O. Eine Note Rad. Medenicas. *Муж на свадби своје жене* („Ропство Јанковића Стојана" и варij анте). „Прилози проучавању народне поезије" 1 (1934) S. 55, scheint zu behaupten, daß die Türken aus Ochrida eine türkische Version dieser Ballade singen (eigentlich die türkische Übersetzung der albanischen Version).

gen[50] sicher, daß die ungarische Folklore dieses Thema nicht kennt[51]. Man begegnet ihm auch in der deutschen Folklore, bzw. derjenigen der deutschen Kolonisten aus Jugoslawien (die Zone Gottschee, an der Grenze zwischen Slowenien und Kroatien) mit zahlreichen, aus der entsprechenden jugoslawischen Version entliehenen Elementen[52].

Bei allen diesen Völkern hat das Thema eine gemeinsame thematische Physiognomie, eine ebenfalls gemeinsame dichterische Struktur, wie auch eine gemeinsame soziale Funktion[53].

Die bulgarische Version

In der bulgarischen Folklore ist der Text besonders verbreitet. Man kennt fast hundert Varianten. Die bulgarische Version ist durch ihre innere Homogenität und durch ihre strukturelle Einheit gekennzeichnet. Man begegnet eine einzelne künstlerische Formel.

Gegenüber dem rumänischen Schema fehlen die Themen *ABEFK*.

Die für die bulgarische Version kennzeichnende Formel ist diejenige in welcher gezeigt wird, daß der junge Mann zum Heer ziehen muß. Das Material weist aber eigene kennzeichnende Aspekte auf. So verheiratet die Mutter ihren Sohn mit der Absicht ihn vor dem Militärdienst bei den Türken zu bewahren[54]. Er hat aber dabei kein Glück, weil er am häufigsten sogar während der Hochzeit zum Heer einberufen wird[55], durch

---

[50] Vargyas Lajos, *Kutatások a népballada középkori történetében*. I. *Francia eredetü régi balladáinkgan*. „Ethnographia" 71 (1960); Faragó József, *Györgyike és Ilona Balladája*.„Nyelv- és irodalomtudományi közlemények" 7 (1963), S. 191—213.

[51] Neulich wurde eine Variante der Zigeuner aus Ungarn veröffentlicht welche aber alle südosteuröpäischen Kennzeichen beibehält. (André Hajdu, *Vuriāš Foldjordji*, in *Etudes tsiganes*, Paris, 1965, Nr. 1, S. 54—60, rezensiert, von Adrian Fochi, in „Revista de etnografie şi folclor" 11 (1966), S. 301—305).

[52] E. Seemann a.a.O., S. 177.

[53] Die Ballade hat bei den Albanern, den Griechen, den Bulgaren und den Rumänen einen rituellen Charakter und sie wird auf Hochzeiten, in gewissen Momenten des Zeremonials gesungen. Bei den Rumänen trägt sie einen spezifischen Namen *Cîntecul socrului* (Lied des Schwiegervaters) und wird im Augenblick des Aufbruchs der Hochzeitsgäste gesungen. Bei den Bulgaren wird der Text während sich der Bräutigam anzieht, gesungen. (Siehe die Var. Nr. 572 aus der Sammlung der Brüder Miladinow Ed. 1961, S. 590). Bei den Albanern aus Italien wird sie ebenfalls nur auf Hochzeiten, auf feierliche Art gesungen, wobei die Ehetreue gefeiert wird (Maximilian Lambertz, *Albanische Märchen (und andere Texte zur albanischen Volkskunde)*. Wien, 1922, 67. Bei den Neugriechen ist der Rituelle Charakter der Ballade ebenfalls merklich. In Zypern wird die Ballade den Tag nach der Hochzeit, vor der Türe des Hochzeitgemachs gesungen. (Ariadna Camariano, *Motivul „Întoarcerea soţului înstrăinat" în poezia neogreacă şi română*. „Revista fundaţiilor" 10 (1943), S. 655).

[54] СбНУ 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 35 (1923) S. 327—329; 42 (1936) S. 157—158; 44 (1949) S. 154—155, 155—156, 156—157; 46 (1953) S. 67—68; 49 (1958) S. 139; Gebrüder Dimitar und Konstantin Miladinow, *Български народни песни* (= Mil.) S. 590; Wasil Stoin, *Народни песни от Тимок до Вита* (= Stoin), S, 438.

[55] СбНУ 9 (1893) S. 76, 91, 104—105; 46 (1953) S. 67—68; 47 (1956) S. 496—498.

einen kaiserlichen Erlaß [56] oder von den Boten des Zaren [57] abgeholt wird. Er versucht einen Aufschub zu erhalten, er kann aber die Boten des Kaisers nicht überreden; er versucht seine Mutter zu überzeugen, seinen Vater statt seiner zu schicken, diese sagt ihm aber, daß der Alte das Pferd nicht zügeln, das Gewehr und den Säbel nicht handhaben kann, wie er auch die langen Märsche nicht ertragen können wird [58].

Wenn in einigen Varianten der Held seiner Gattin verlangt ihn eine gewisse Zeitspanne zu erwarten und nach ihrem Ablauf zu heiraten, wurde in den meisten Fällen ein neues künstlerisches Motiv eingefügt: das des magischen Blumenstraußes. Beim Abschied tritt die Gattin in den Garten, pflückt Blumen, bindet damit einen Strauß, den sie ihrem Gatten mit der Empfehlung reicht ihn tagsüber zu tragen und ihn vor dem Verwelken zu bewahren. Im Augenblick in dem der Strauß verwelken wird soll er wissen, daß sie wieder heiratet [59].

Es sind Jahre vergangen; der Gatte pflegt seinen Strauß. Als aber die festgesetzte Zeit um ist, stellt der junge Mann zu seiner Bestürzung fest, daß der Strauß verwelkt ist. In den meisten Fällen hat er ein trauriges und zerstreutes Benehmen, welches die Aufmerksamkeit der Zarin [60] auf sich lenkt. Nach den Gründen seiner Traurigkeit ausgefragt, antwortet er, daß er Nachricht von zu Hause erhalten hat, daß seine Frau heiratet. Die Kaiserin erteilt ihm die Erlaubnis nach Hause zu gehen, schenkt ihm das schnellste Pferd und er reitet nach Hause. Zu diesem Kontext muß bemerkt werden, daß das Motiv des Blumenstraußes aus keiner Variante fehlt und so zur typischen Formel der bulgarischen Version wird.

In der bulgarischen Version nehmen wir an drei Begegnungen mit den Eltern teil. Die möglichen Situationen sind folgende: der junge Mann begegnet nur seinem Vater [61], er begegnet nur seiner Mutter [62], seinem

[56] Сбну 1 (1889) S. 39—41; 21 (1905) S. 34—35; 27 (1913) S. 201—203; 35 (1923), S. 327—329; 42 (1936) S. 157—158; 46 (1953) S. 214—215; 49 (1958) S. 139; K. Tsernuschanow, *Македонски народни песни*. Sofia, 1956 (= Tsern). S. 216—217; Mil., S. 138—140, 216, 448; Stoin, S. 438.

[57] Сбну 11 (1894) S. 34—35; 13 (1896) S. 97—98, 98—99; 15 (1898) S. 29—30; 44 (1949) S. 154—155; Mil. S. 133—137, 590; St. Romanski, Преглед на българските народни песни I, S. 620—621, Nr. 671.

[58] Сбну 25 (1909) S. 127—128; 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 42 (1936) S. 156—158; 49 (1958) S. 139; Romanski, I, S. 620—621, Nr. 671.

[59] Сбну 1 (1889) S. 39—41; 2 (1890) S. 121; 9 (1893) S. 76; 13 (1896), S. 98—99, 97—98; 15 (1898) S. 29—30; 21 (1905) S. 34—35; 22—23 (1906—1907) S. 79—80; 25 (1909) S. 127—128; 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 35 (1923) S. 327—329; 42 (1936) S. 157—158; 44 (1949) S. 154—155, 155—156, 156—157; 46 (1953), S. 67—68; 47 (1956) S. 496—498; 49 (1958) S. 139; Mil. S. 133—137, 138—140, 216; Stoin, S. 41, 438.

[60] Сбну 21 (1905), S. 34—35; 22—23 (1906—1907) S. 79—80; 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 35 (1923) S. 327—328; 44 (1949) S. 155—156; 46 (1953) S. 67—68; 47 (1956) S. 496—498; Mil. S. 216.

[61] Сбну 9 (1893) S. 76; 46 (1953) S. 214—215; Mil. S. 133—137, 216.

[62] Сбну 46 (1953) S. 67—68; Tsern., S. 216—217; Medenica, S. 50.

Vater und seiner Mutter [63] und, endlich, begegnet er sowohl seiner Mutter und seinem Vater, als auch seiner Schwester [64]. Nach der Häufigkeit des Motivs urteilend, ist die Formel der doppelten Begegnung mit dem Vater und mit der Mutter die typische. Gewöhnlich pflügt der Vater [65]; in wenigen Fällen arbeitet er im Weinberg. Man muß also bemerken, daß die für die bulgarische Version typische Formel nicht die Arbeit im Weinberg, sondern das Pflügen ist. Die Mutter spinnt, webt, wäscht Wäsche am Fluß, färbt Kleider, sie führt auch einige männliche Arbeiten aus : sie schneidet die Weinrebe [66]. Die Schwester hütet die Herde oder holt Wasser von der Quelle [67]. Was aber sehr stark betont werden muß, ist die Tatsache, daß in der bulgarischen Version die Mutter des Helden die bedeutende Rolle innehat und nicht der Vater wie in der rumänischen Version. Während aller Begegnungen, erkennen die Eltern ihren Sohn nicht, er aber erkennt sie. Überall fragt er warum sie am Sonntag arbeiten. Die Mutter und der Vater antworten, daß sie aus Ärger arbeiten, da sie einen Sohn gehabt haben, genau so wie er, daß dieser zum Heer gezogen ist, daß er gar kein Lebenszeichen mehr gegeben hat und, daß gerade an diesem Tag, nach neun Wartejahren, seine Gattin heiratet. Wir müssen noch erwähnen, daß im Falle der doppelten oder dreifachen Begegnungen, das Gespräch zwei oder dreimal wiederholt wird und der Abschnitt auf diese Weise übertriebene Ausmaße gegenüber dem Umfang der Texte erhält.

Bei dem Thema *I* sind die künstlerischen Lösungen dreifacher Art, was mit dem rituellen Gehalt des Abschnittes zusammenhängt. So schickt der junge Mann, da er anscheinend nichts hatte um die Braut zu beschenken, ihr den Ehering, welchen diese nachher erkennt; er ruft die Braut zum Handkuß oder er gelangt zur Hochzeit gerade in diesem Augenblick der Abwicklung des Zeremonials und die Braut erkennt den Ring an seinem Finger.

Das Thema *J* wird summarisch und rasch behandelt, obwohl es die dramatische Spannung des Textes beendet. So erkennt die Braut ihn

---

[63] Сбну 1 (1889) S. 39—41; 35 (1909) S. 127—128; 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 35 (1923) S. 327—329; 42 (1936) S. 157—158; 47 (1956) S. 496—498; Stoin, S. 41; Medenica, S. 49, 51.

[64] Сбну 13 (1896) S. 97—98, 98—99; 21 (1905) S. 34—35; Romanski, II, S. 196—197 Nr. 48 = 4 Varianten.

[65] Сбну 9 (1893) S. 96; 13 (1896) S. 97—98, 98—99; 25 (1909) S. 127—128; 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 35 (1923) S. 327—329; 42 (1936) S. 157—158; 47 (1956) S. 496—498; Medenica, S. 51; Romanski, II, S. 196—197.

[66] Сбну 1 (1889) S. 39—41; 13 (1896) S. 97—98, 98—99; 21 (1905) S. 34—35; 25 (1909) S. 127—128; 27 (1913) S. 199—201, 201—203; 35 (1923) S. 327—329; 42 (1936) S. 157—158; 47 (1956) S. 496—498; Tsern., S. 216—217; Stoin, S. 41.

[67] Сбну 13 (1896) S. 97—98; 21 (1905) S. 34—35.

unmittelbar, bei seinem einfachen Erscheinen, oder sie erkennt ihn an dem Ring, der ihr auf die zwei obigen Arten gezeigt wird.Nach der Erkennung teilt die Braut den Hochzeitsgästen die ganze Begebenheit mit, und, in den meisten Fällen, endet die Ballade mit diesem Akzent.

In den studierten Varianten bestehen zusammen alte und neue Elemente in einer äußerst belehrsamen Nachbarschaft. So existieren einige Elemente die sehr alt zu sein scheinen und von der ästhetischen Modalität des Märchens abhängen und manchmal auch eine gewisse Note des Wunderbaren bringen. Andere, neuere Elemente, illustrieren die türkische Epoche. Die neueren Elemente erörtern realistische Details, welche die Volksauffassung über den Militärdienst in den Bedingungen der bulgarischen Gesellschaft vor der sozialistischen Revolution betreffen. Interessant ist die Tatsache, daß die einzigen Berührungen oder Konvergenzen der rumänischen Version mit der bulgarischen auf dem Gebiet der ältesten Elemente stattfinden.

Die jugoslawische Version

In der Folklore der Völker aus Jugoslawien ist das Thema der Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau reich vertreten und das gesammelte Material (das für unser Studium zugänglich war [68]) ist für die wissenschaftliche Charakterisierung der Version ausreichend. Die Verbreitung des Textes ist allgemein. Die jugoslawische Version hat sich auch einer aufmerksamen monographischen Erforschung seitens Rad. Medenica [69] erfreut. Wie auch dieser Verfasser bemerkt hat, gliedert sich die jugoslawische Version in zwei große Kategorien von Varianten, welche durch die Zusammenfassung ihrer ursprünglichen thematischen und dichterischen Eigenheiten, zwei unterschiedliche Typen bilden. Der erste Typ berichtet über den Abzug des Helden zum Heer, während oder sofort nach der Hochzeit, der zweite erzählt die Versklavung des Helden, als Erklärung für seine lange Abwesenheit von zu Hause.

---

[68] Die von M. Murko gesammelten Varianten: *Tragom sprsko-hrvatsko narodne epike. Putovania u godinama 1930—1932.* Zagreb, 1951, S. 540—555: Popis fonograma, als auch diejenigen von Milman Parry, zwischen 1934—1935 gesammelten, waren uns nicht zugänglich. Siehe *Srpsko-hrvatske junačke pjesme. Skupio Milman Parry, uredio i preveo na engleski Albert Bates Lord.* Bd. I, Cambridge — Belgrad, 1954 (engl. Übersetzung) S. 340 und die 2 von A. B. Lord selbst gesammelten Varianten.

[69] Thematische Analysen das jugoslawische Material betreffend haben auch I. Sosonowitsch, Erich Seemann und kürzlich A. B. Lord: *The Singer of Tales.* Oxford, 1960, S. 242—259 vorgenommen.

Der Typ des Abzuges zum Heer

Soviel bis heute bekannt, ist der Typ nur durch vier Varianten illustriert [70]. In drei Fällen ist das Thema mit dem Namen des Helden *Marko Kraljević* verbunden. Die Verbindung mit diesem Namen beweist das unzweifelhafte Alter der Texte.

Einen anderen Beweis des Alters (eigentlich des Vorranges dieses Typs gegenüber dem zweiten) stellt der tiefe Parallelismus mit dem italienischen Typ der albanischen Version und mit dem südlichen Typ der rumänischen Version dar. Endlich, selbst die geringe Zahl der Varianten, als auch einige Momente der thematischen Undeutlichkeit, zeigen, daß es sich um das Überleben einiger archaischen künstlerischen Formeln handelt.

Der Inhalt der Varianten dieses Typs ist folgender [71]. Am Abend hat die Mutter *Marko* verheiratet; am Morgen sind drei Briefe angekommen, einer, in welchem er gebeten wird zu einer Taufe zu gehen, ein zweiter, welcher ihn zu einer Hochzeit einlädt, ein dritter, der ihm befiehlt zum Heer zu ziehen. Die Mutter rät ihm zuerst zur Taufe, nachher zur Hochzeit und zuletzt zum Heer zu gehen. Er spricht mit *Andjelja*, seiner Frau, und verlangt ihr ihn neun Jahre und vier Monate lang zu erwarten und, falls er in dieser Zeitspanne nicht zurückkehrt, soll sie wieder heiraten. Als die Zeit um war hat sich die Frau entschlossen wieder zu heiraten. Während dessen befindet sich *Marko* in Kosovo. Er hat einen schlechten Traum, hat schwarze Vorahnungen und beklagt sich beim Sultan, indem er eine sehr schöne Allegorie über die Rose, die neun Jahre lang geblüht und die er jetzt verloren hat, gebraucht. Er bittet den Sultan ihm zu erlauben nach Hause zu gehen. Vor dem Hof weint seine Mutter, auf der Veranda unterhalten sich die Hochzeitsgäste. Er verkleidet sich in einen Bettler und bittet um Erlaubnis bei den Hochzeitsgästen zu betteln. Die Braut bringt ihm Wein und er bittet um Erlaubnis sie zu beschenken. So reicht er ihr den goldenen Ehering. Die Braut erkennt ihn sofort und eilt zu seiner Mutter um ihr die gute Nachricht der Wiederkehr ihres Sohnes zu bringen. Die Mutter glaubt es aber nicht. Nachdem er ein wenig getrunken hat, bittet *Marko* um Erlaubnis zu singen. Sein Lied enthält eine andere Allegorie: die Schwalbe hat ihr Nest neun Jahre lang behütet, aber an diesem Morgen hat sie begonnen es niederzureißen; es ist aber ein Falke vom kaiserlichen Heer eingetroffen und hat sie daran gehindert. Die Hochzeitsgäste verstehen die Bedeutung seiner Worte und gehen fort. Wie ersichtlich, hat das thematische

[70] Analysiert von Medenica, a.a.O., S. 43–46.
[71] Nach der Variante Nikolić.

Material folgende Struktur: *CDEGIJK*. Es ist wichtig zu bemerken, daß es der Gattin erlaubt ist jeden zu heiraten, außer den Blutsbruder des Helden, was unsere Gedanken zu demselben Zyklus der Biographie des Helden lenkt und die Hypothese des großen Alters der Texte unterstreicht [72]. Es ist eine Einzelheit die in der russischen *Byline* des *Dobrynja* [73] begegnet wird, in welcher der Held seiner Gattin verbietet seinen Blutsbruder *Alescha Popowitsch* zu heiraten.

Der Typ der Versklavung des Helden

Er ist durch sehr zahlreiche Varianten illustriert. Man unterscheidet aber zwei Hauptgruppen. Zur ersten gehören auch nur vier Varianten. Er ist im allgemeinen mit dem Namen *Janković Stojan* verbunden, geschichtliche Figur aus der zweiten Hälfte des 17. Jh., welche im Februar 1666 in türkische Sklaverei geraten, aber nur 14 Monate dort geblieben ist. Er ist in Duvna in Bosnien im Jahre 1687 gestorben [74]. Es erscheint klar, daß die ungewöhnliche Koinzidenz zwischen der Biographie des Helden (seine Versklavung, seine zwanghafte Entfremdung und seine spätere Rückkehr) und dem Gehalt des alten Liedes (der gezwungene Abzug des Helden von zu Hause und seine Rückkehr zur Hochzeit seiner Gattin) zur Neugestaltung des traditionellen Schemas geführt und es den neuen Bedingungen der Epoche angepaßt hat, es durch Vergegenwärtigung und Lokalisierung verjüngt und ihm eine neue Anregung gegeben hat, dank derer es den Jahrhunderten standhalten kann. Auch Rad. Medenica behauptet diese Wahrscheinlichkeit. Er glaubt, daß der Entstehungsort des Typs die alte militärische Grenze war.

Den Inhalt des Materials geben wir nach der Variante Karadžić's. Als die Türken die Stadt Kotar verwüsteten, haben sie auch den Hof *Janković's* geplündert und ihn, zusammen mit seinem Freund *Ilija Smiljanić* gefangen genommen. Beide lassen ihre junge Frau zu Hause zurück. Die Türken bringen sie nach Stambul und schenken sie dem Sultan. Dort bleiben sie neun Jahre und sieben Monate. Eines Tages beraten

---

[72] Krasić: nicht mit dem Serdar Pilip; Matica Hrvatska; nicht mit Ivo Senjanin. In HNP VI, 316: Sie soll nicht Pavel Zlatarić nehmen (nach E. Seemann: a.a.O., S. 175).

[73] Für diese Annäherung: I. Sosonowitsch; a.a.O., S. 511—535 und Beispiele in *Архангельския былины и историческия песни*. Собраныя А. Д. Григорьевым, Bd. I, Moskau, 1904, S. 27—29, 79—83, 195—201, 325—329 wo selbst der Titel der Stücke ausdrücklich das Verbot enthält: „неудавшаяся женитьба Алеши". Die Analyse des russischen Materials in A. N. Wesselowski, *Историческая поэтика*. Leningrad, 1940, S. 343—346.

[74] Über den Helden: Vuk Karadžić: a.a.O., S. 627—628. Für andere biographische Daten, als auch für die Art in welcher das Gedicht die Geschichte umgeändert hat, siehe: M. Murko, a.a.O. S. 432. Daten mit legendärem Charakter: T. Maretić, *Naša narodna epika*. Zagreb, 1909, S. 132—133.

sie sich zu entfliehen. Der Ausbruch gelingt. In Kotar angekommen, sagt *Stojan Ilija* er soll an seinen Hof gehen und er selbst wird in den Weinberg gehen um nachzusehen in welchem Zustand er sich befindet. Im Weinberg findet er seine Mutter die weint, ihr Haar abschneidet und die Reben damit bindet. Er fragt sie ob sie niemanden hätte der diese Arbeit für sie leisten könne und die Alte antwortet ihm, daß ihr einziger Sohn gefangengenommen wurde, daß seine Frau ihn neun Jahre und sieben Monate erwartet hat, daß seine Frau gerade jetzt wieder heiratet und daß sie vor Verbitterung von zu Hause weggegangen ist. Er beeilt sich zu seinem Hof zu gehen und findet die Hochzeitsgäste, welche sich unterhalten. Diese empfangen ihn gut und laden ihn zu Tisch. Nach einiger Zeit bittet er um Erlaubnis ihnen etwas vorzusingen : es handelt sich um die schöne Allegorie von der Schwalbe die wir auch im Inhalt des vorherigen Typs erwähnt haben. Die Gattin erkennt ihn sofort, aber, wegen ihrer Bescheidenheit und der Strenge der für das patriarchalische häusliche Leben der Serbokroaten kennzeichnenden Bräuche, geht sie zuerst zu ihrer Schwägerin um sie von der Ankunft ihres Gatten zu benachrichtigen. Diese kommt sofort und fällt ihrem Bruder in die Arme. Die Hochzeitsgäste verlangen Schadenersatz für die anläßlich der Hochzeit gemachten Ausgaben. *Stojan* löst die Situation und gibt ihnen seine Schwester. Gegen Abend kommt auch seine alte Mutter aus dem Weinberg zurück. Als sie von seiner Rückkehr erfährt, bricht sie zusammen und stirbt.

Thematisch ist der Typ beschränkter aber auch verschiedenartiger als der vorherige : er umfaßt nur die Themen *CGHIJK* und auch diese in einer eigenartigen Darstellung. Das Erscheinen des Themas *H*, der Begegnung der Mutter im Weinberg ist hervorzuheben, wie auch das Erscheinen der Motive : das Entfliehen der Helden aus der Gefangenschaft, der Tod der Mutter, die Allegorie durch welche die Erkennung erfolgt, die Verheiratung der Schwester. Die anderen Varianten ändern das obige Schema wenig.

Die zweite Variantengruppe unterscheidet sich von der ersten dadurch, daß sie auf die Erzählung der Gefangennahme der Helden verzichtet. Der Vorhang hebt sich über der Szene des Gefängnisses, in welchem sie seit lange liegen. Auf diese Art ist die Thematik der Gruppe noch beschränkter : *GHIJK*. Die Formel ist verhältnismäßig neuer.

Im Inhalt dieser Lieder unterscheiden wir zwei spezifische Tendenzen. Erstens erhält das Problem der Erkennung der zwei Gatten eine besondere Entwicklung in Abhängigkeit von dem eigenen Charakter der muselmanischen Hochzeiten. Bei diesen wickelt sich die Hochzeitsfeier gesondert für den Bräutigam und die Männer und für die Braut und die

Frauen ab. Deshalb zerlegt sich die ganze Szene in aufeinanderfolgende Bilder, die die Spannung des Moments und die dramatische Schärfe des Stückes diluieren, die Erkennung der Gatten verliert sich zwischen anderen vielen Erkennungen : der Mutter, der Schwester, des alten Dieners, des Pferdes, des Hundes. Diese Lösungen führen uns zu den eventuellen buchmäßigen Widerspiegelungen (auf der *Odyssee* oder auf ihren gewissen prosaischen Bearbeitungen beruhend) zurück [75]. Zweitens widerspiegeln die Texte die muselmanische Einstellung zu den Grenzkonflikten und eine heldenhafte und tapfere Auffassung, sie drücken die Expansionstendenzen des türkischen Reiches aus. Deshalb überwiegt in diesen Liedern nicht das lyrische Schema des Wiedersehens der zwei Gatten, das literarische Motiv der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau. Was im Falle des Zyklus „Die Versklavung *Janković Stojans*" nur den Hintergrund des Bildes, seine zufällige lokalisierende Einfügung darstellte, wird im muselmanischen Zyklus zum Hauptthema, die Ballade beginnt und endet in Kampfesklang und mit kriegerischen Greueltaten. Zwei von den Liedern dieser Art wurden von Rad. Medenica analysiert, zwölf, die zur Sammlung Milman Parrys gehören, wurden thematisch, nach anderen Kriterien als den unsrigen, von Albert Bates Lord [76] analysiert ; zwei, aus derselben Sammlung Parrys, wurden in dem nachgedruckten, von A. B. Lord [77] herausgegebenen Band veröffentlicht und andere zwei, von letzterem nach dem zweiten Weltkrieg gesammelte, wurden als thematische Auszüge im selben Band [78] veröffentlicht.

Interessanter, nicht nur weil sie den gegenwärtigen Aspekt dieses Liederzyklus darstellen, sondern weil sie prägnant und kräftig die heldenhafte und tapfere Stimmung illustrieren, sind die Varianten aus der Sammlung M. Parrys — A. B. Lords. Das Material ist ziemlich stabil ; die Unterschiede ändern die Grundlage nicht, sondern nuancieren sie nur.

Alles weist mit genügend Klarheit, daraufhin, daß der Typ der Versklavung des Helden eine spätere Phase der allgemeinen Entwicklung darstellt. Das jugoslawische Material bietet uns aber auch einige Übergangsfälle von der einen Phase zur anderen, was beweist, daß in Wirklichkeit diese die Richtung der Entwicklung des Themas ist und bringt einen weiteren Beweis für unsere These. So feiert in einer Variante aus der Sammlung Parrys [79] der Held *Bosnić Osmanbey* Hochzeit. Gerade als die

---

[75] Stjepan Banović hat sein Studium auch auf diese Art betitelt und verfolgt manchmal mit Übergenauigkeit, die zu gewagten oder unbedeutenden Annäherungen führt, den Parallelismus zwischen der *Odyssee* und zwei kroatischen Varianten aus Makarsko Primorje (22 Ähnlichkeiten, S. 202—203). Derselbe Parallelismus auch von A. B. Lord studiert : a.a.O., S. 177—185.

[76] Albert Bates Lord, a.a.O., S. 242—259.

[77] *Srpsko-hrvatske junačke pjesme*. Bd. II, S. 55—74, Nr. 4, und S. 275—285, Nr. 28.

[78] Ebda, Bd. I, S. 344—347.

[79] *Parry* Nr. 1920.

Unterhaltung ihren Höhepunkt erreicht, erhält er einen Brief vom Sultan, durch welchen er in den Krieg nach Hotin gerufen wird. Da er weggehen muß, verabschiedet er sich von seiner Gattin und verlangt ihr ihn sieben Jahre lang zu erwarten und, wenn er in dieser Zeitspanne nicht wiederkehrt, soll sie im achten Jahr wieder heiraten. Er zieht zum Heer, nimmt an dem Krieg gegen den Zaren Rußlands teil, wird gefangengenommen, wird nachher dem König aus „Lekovo" verkauft, von wo an, die Dichtung die bekannte Linie des Zyklus der muselmanischen Lieder verfolgt.

Um die jugoslawische Version zu charakterisieren, müssen wir folgendes sagen. Die Version umfaßt zwei Typen, deren thematische und dichterische Struktur eine Ergründung der Geschichte des Textes erlaubt. Der älteste hat Ähnlichkeiten mit den anderen alten südosteuropäischen Versionen (der rumänischen, der albanischen und der bulgarischen). Der neuere Typ ist eine lokale Schöpfung, welche das gemeinsame Thema nach dem nationalen Spezifikum ändert. Seine Charakteristik ist die heldenhafte Stimmung die er widerspiegelt. Er weist Ähnlichkeiten mit den neuen balkanischen Versionen auf. Manchmal scheint er einige buchmäßige Reminiszenzen zu enthalten was viele dazu veranlaßt hat, ihn mit der *Odyssee* zu vergleichen.

Die albanische Version

Die albanischen Dokumente sind verhältnismäßig zahlreich [80]. Man findet sie sowohl bei den Albanern aus der Heimat, als auch bei denjenigen aus Italien [81]. Dadurch werden zwei Fragen gelöst: diejenige des Alters des Textes und diejenige der Typologie der albanischen Version.

Die Unterschiede zwischen den zwei Typen offenbaren sich tief und kennzeichnend in der Thematik und in der dichterischen Struktur.

Der italienische Typ (*Konstantini i vogëlith*)

Drei Tage nach der Hochzeit wird der junge *Konstantin* zum Heer einberufen. Er verabschiedet sich von seinen Eltern, während er seiner Frau den Ehering zurückgibt und seinen Ring verlangt. Sie soll ihn neun

[80] Die einzige albanische Monographie über die Ballade war uns leider nicht zugänglich. Es handelt sich um das Studium E. Çabejs: *Konstandini i vogëlith dhe kthimi i Odiseut*. „*Hylli i Dritës*" 14 (1938). Varianten welche uns nicht zugänglich waren, nach *Mbledhës të hershëm të folklorit shqiptar* (*1635—1912*), Bd. I, Tirana, 1961, S. 29, Anm. 1 (= 7 Texte) und Tache Papahagi: *Paralele folklorice* (*greco-române*). Buk., 1944, S. 67 (= 1 Variante aus Alberto Straticò: *Manuale di letteratura albanese*, S. 97—99).

[81] Die neuesten Texte wurden zwischen 1953—1954 gesammelt. Siehe: Centro Nazionale Studi di Musica Popolare. *Catalogo sommario delle registrazioni 1949—1962*. Rom, 1963, S. 64: Raccolta 19 (SICILIA): Ottavio Tiby. Nr. 9: Konstandini i vògaelith. Piana degli Albanesi (Palermo), 11. 3.1953. Voci miste; S. 70: Raccolta 23 (ABRUZZI e MOLISE): Diego Carpitella e Alberto Mario Cirese. Nr. 28: Constandini vogël. Ururi (Campobasso), 2. 5. 1954.

Jahre und neun Tage lang erwarten und, wenn er in dieser Zeitspanne nicht zurückkommt, ist sie frei sich wieder zu verheiraten. Die Frau hat so lange gewartet, als aber die Frist um war, zwingen sie ihre Schwiegereltern wieder zu heiraten, da *Konstantin* als tot betrachtet werden kann [82]. Beim Militär, nach Ablauf der Frist, hat *Konstantin* einen schlechten Traum und seufzt im Schlaf. Der Kaiser hört es und wird neugierig. Er sammelt seine Offiziere und fragt sie über die Begebenheit aus. *Konstantin* bekennt, daß er geseufzt hat und sagt ihnen, daß seine Frau wieder heiratet. Der Kaiser schickt ihn zum Stall um sich das schnellste Pferd auszusuchen um rechtzeitig zu Hause anzukommen. Im Dorf begegnet er seinem alten Vater der ihn nicht erkennt. Er fragt ihn wohin er eilt und der Alte antwortet, er gehe sich aus Ärger in einen Abgrund werfen, da gerade an diesem Sonntag die Gattin seines Sohnes Hochzeit feiert. Der junge Mann bittet den Alten wieder zurückzukehren, da *Konstantin* — sein gewesener Kamerad — bald zurückkehren wird. Für diese guten Worte, segnet ihn der Alte. Er erreicht endlich die Kirche und begegnet davor dem Hochzeitszug. Er steckt seine Fahne in die Erde und bittet die Hochzeitsgäste als Pate an der Hochzeitsfeier teilnehmen zu dürfen. Dies wird ihm gewährt, die Hochzeitsfeier beginnt und im Augenblick des Austausches der Ringe, läßt er den Ring seiner eigenen Hochzeit auf den Finger der Braut gleiten. Die Braut erkennt den Ring, bricht in Freudentränen aus und *Konstantin* gibt sich zu erkennen. Die Ballade endet unveränderlich mit diesem Motiv. Das Material ist in zwei Punkten des Ablaufes der Handlung uneinheitlich. Die Varianten M. Marchianòs und G. Schiròs enthalten das Motiv des prophetischen Traumes *Konstantins* und das Motiv der Wiederverheiratung der Gattin unter dem Zwang ihrer eigenen Schwiegereltern nicht.

Was den Gehalt betrifft, umfaßt dieser Typ nur die Themen *CDEFHIJ*. Die vorhandenen Themen werden in einer eigenen Weise behandelt.

Der islamische Typ (Aga Ymeri)

Er ist sehr verbreitet, so daß die Fachleute ihn als das bekannteste Lied der albanischen Folklore betrachten [83]. *Aga Ymeri* hat geheiratet

[82] Die Situation ist nur für die Varianten: Girolamo de Rada, *Rapsodie d'un poema albanese raccolta nelle colonie del Napoletano.* Florenz, 1866, S. 61—64 (= Antonio Scura, *Gli Albanesi in Italia e i loro canti tradizionali.* New-York — Mailand, S. 218—227); Demetrio Camarda; *Appendice al Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese.* Prato, 1866, S. 90—97 gültig. Die Varianten Michele Marchianòs, *Canti popolari albanesi delle colonie d'Italia*, Foggia, 1908, S. 32—39 und G. Schirò: *Canti tradizionali (= Visaret e Kombit*, I, Tirana, 1937, S. 303—305) kennen das Motiv nicht. Die Gattin heiratet wieder, ohne daß der Eingriff der Schwiegereltern erwähnt wird.

[83] *Kengë popullore legjendare,* S. 42.

und den zweiten Tag nach der Hochzeit hat er die Einberufung zum Militär erhalten. Er hat sich von seinen Eltern verabschiedet und seine Frau hat ihm versprochen ihn neun Jahre lang zu erwarten. Sie hat ihn die neun versprochenen Jahre erwartet, wonach sie wieder geheiratet hat. In der Zwischenzeit wurde *Aga Ymeri* im Krieg gegen den König Spaniens gefangengenommen. Seine Gefangenschaft ist angenehm: er ißt, trinkt und spielt çifteli. Die Königstochter fühlt sich von ihm angezogen. Als aber die neun Jahre vergangen waren, beginnt *Aga Ymeri* schweigsam zu werden, er ißt nicht mehr, was das Mädchen beunruhigt. Sie fragt ihn über den Grund seiner Veränderung und der Held antwortet, daß er einen schlechten prophetischen Traum gehabt hat. Er bittet sie, ihm zu erlauben nach, Hause zu ziehen und schwört ihr, zurückzukommen. Sie erlaubt ihm sich ein Pferd auszusuchen und fortzugehen. Er kommt zu Hause an und begegnet seiner Mutter, die ihn nicht erkennt. Als sie ihn fragt ob er nichts über ihren Sohn weiß, antwortet er ihr, daß er vor ungefähr drei Wochen gestorben ist und er selbst ihn begraben hat. Als er die Glocken läuten hört, fragt er was für eine Feier im Dorf sei und die Mutter antwortet, daß sich der Hochzeitszug ihrer Schwiegertochter welche wieder heiratet, nähert. *Ymeri* geht dem Zug entgegen und sagt den Hochzeitsgästen, daß er in Spanien Gefangener war; befragt, ob er etwas über *Aga Ymeri* wüßte, erzählt er ihnen dieselbe falsche Geschichte und fügt hinzu, daß der Tote ihm auf dem Totenbett gebeten hätte, seiner Frau drei Worte zu sagen. Es wird ihm erlaubt mit der Braut zu sprechen und er nähert sich ihr und fragt sie ob sie keinen Brief von ihrem Gatten erhalten hätte; sie erklärt, daß sie keinen bekommen hätte und sagt, daß nach Ablauf der neun Wartejahre, man ihr gesagt hätte, daß ihr Gatte gestorben sei. Er fragt sie ob sie *Aga Ymeri* nach einem verborgenen Zeichen erkennen könne und sie antwortete, daß sie von seiner alten Mutter wisse, daß er einen Pferdebiß an einem Arm hätte. Er zeigt ihr das Mal, sie erkennt ihn, springt auf sein Pferd und verabschiedet sich von den Hochzeitsgästen. Der König Spaniens erfährt von dem Fortgehen des Helden und gerät in Zorn. Seine Tochter sagt ihm die Wahrheit und versichert ihn, daß der Held wiederkehren wird, der erzürnte König ruft aber den Henker und befiehlt ihr den Kopf abzuschlagen. Sie bittet um eine zweistündige Frist. Gerade dann erscheint auch *Aga Ymeri*. Von seinem Mut und seiner Ehrlichkeit beeindruckt, befreit ihn der König [84].

In den südlichen Regionen, enthält die Ballade den Abzug des Helden von zu Hause nicht, sondern sie beginnt mit dem Gespräch zwi-

[84] *Visaret e Kombit*, II, S.265—269 (= Kengë popullore legjendare, S. 52—55).

schen dem Gefangenen und der Königstochter, nach welchem der Text in der bekannten Weise abläuft.

Was den Gehalt betrifft, umfaßt der Typ die Themen *CDEGHIJK* und hat, im Vergleich zum italienischen Typ auch das Thema *K*, so daß es von diesem Standpunkt aus vollständiger ist. Das albanische Material gesellt sich zu dem serbischen, in einem Moment des Übergangs vom Typ des Abzugs zum Heer zum Typ der Gefangennahme. Es handelt sich um die Variante Nr. 1920 aus der Sammlung Milman Parrys. In beiden Fällen wird der Held zum Heer einberufen, er nimmt an einem Krieg teil und wird unveränderlich gefangengenommen. Ebenso wie in der albanischen Version, erhält der Held auf Ehrenwort die Freiheit, auch dann wenn das Motiv der Königstochter fehlt. Ebenfalls nur in der jugoslawischen Version, befindet sich das Motiv der Begegnung mit der Mutter, welcher der Held die falsche Geschichte des Todes und des Begräbnisses ihres Sohnes erzählt. Gemeinsam mit der neugriechischen und mazedorumänischen Version, ist das Motiv des prophetischen Traumes.

Für die Genesis und die Verbreitung der Ballade in Südosteuropa, ist es bedeutend die Tatsache hervorzuheben, daß die rumänische Version, z. B., ihre Parallele im italienischen (also uralten) Typ der albanischen Version findet und, daß der islamische Typ dieser Version allgemein balkanische Parallelen hat.

Die mazedorumänische Version

Die Zahl der bekannten Texte ist gering. Das Motiv ist aber kein vereinzeltes Phänomen in der mazedorumänischen Folklore, sondern es bildet den künstlerischen Höhepunkt eines ganzen Liederzyklus mit dem Thema der Entfremdung [85].

Vom thematischen Standpunkt aus, ist die mazedorumänische Version unvollständig, da ihr die Themen *A—F* und *K* fehlen und sie sich nur auf die spannendsten beschränkt, welche das Wiedersehen und das Erkennen der Gatten vorbereiten. Das thematische Schema ist folgendes: der Entfremdete schläft ein und hat einen prophetischen Traum: seine Frau heiratet [86]. In den beiden anderen Beispielen hat der Traum einen allegorischen Charakter. Er hielt ein Rebhuhn auf den Knien und dieses entflog ihm [87]. Von unheilvollen Vor-

[85] Pericle Papahagi, *Din literatura poporană a aromânilor*. Buk., 1900, S. 898—902.
[86] Gustav Weigand, *Die Aromunen. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Rumänen, oder Zinzaren. Zweiter Band: Volksliteratur der Aromunen*. Leipzig, 1894, S. 90—91.
[87] *Ebda*, S. 94.

ahnungen ergriffen verlangt er, man soll ihm das beste Pferd vorbereiten und er reitet wie ein Sturm davon. Unterwegs hat er die bekannten Begegnungen. In der ersten Variante G. Weigands sind drei Begegnungen: mit dem Vater, mit der Mutter und mit der Schwester; in der zweiten und in derjenigen Pericle Papahagis [88] sind nur je zwei; mit dem Vater und mit der Mutter. Wir beschreiben als typisch, die Version P. Papahagis. Der Entfremdete findet seinen Vater jammernd und begrüßt ihn, auf ganz erstaunliche Weise, mit dem Wort „Mönch". Dieser beantwortet den Gruß. Auf die Frage, was die Trommeltöne die durch das Dorf schallen, für eine Bedeutung hätten, antwortet der Alte, der seinen Sohn nicht erkennt, daß er einen Sohn gehabt hat, daß dieser seit 12 Jahren in die Fremde gezogen ist, daß er keine Nachricht von ihm erhalten hat und daß seine Frau heiratet, da sie der Einsamkeit überdrüssig wurde. Der Gatte eilt weiter, gelangt an eine Quelle und trifft seine alte Mutter, welche Nonne geworden ist. Sie erkennt ihn auch nicht. Er begrüßt sie und befragt sie ebenso wie den Alten und die Mutter antwortet dasselbe. Im Falle der Begegnung mit der Schwester, umfaßt der Abschnitt noch eine Wiederholung. Das Thema *I* wird knapp und rasch behandelt. Er kommt zu Hause an, betritt den Hof, begrüßt die Hochzeitsgäste und wird gebeten Platz zu nehmen. Er entgegnet, daß er sich beeilt und bittet man solle ihm die Braut vorstellen, um sie zu beschenken. Als diese kommt, gibt er ihr den Trauring [89]. In den beiden anderen Beispielen, verlangt er man solle ihm die Braut vorstellen, da er ihr Vetter sei und sie beschenken wolle. Es folgt aber nicht das Geschenk des Ringes. Das Thema *J* beendet den Text. Die Gattin erkennt ihn, die Hochzeitsgäste werden entlassen, er führt sie nach Hause.

Der mazedorumänischen Version fehlen alle epischen in den andern südosteuropäischen Versionen bestehenden Antezedenzien, sie beginnt mit dem Motiv des prophetischen Traumes. Thematisch hat sie die kleinsten Ausmaße. Die Begegnungen sind doppelt (und dreifach) wie bei den Griechen und den Bulgaren. Die Eltern bringen ihren Schmerz durch die äußeren Zeichen ihres Aussehens zum Ausdruck. Die Erkennung erfolgt unmittelbar. Ein einziges Mal erscheint auch das Motiv des Ringes.

Die Version hat keine heldenhafte Atmosphäre. Der Gatte befindet sich in der Fremde, ohne daß gesagt wird welche Tätigkeit er dort ausübt und weshalb er von zu Hause weg mußte. Die Ballade widerspiegelt ein übliches Phänomen aus dem Leben der Bevölkerung welche, wegen spezifischer ökonomischer Bedingungen, gezwungen war sich das Leben

[88] Pericle Papahagi, a.a.O., S. 897—898.
[89] Gustav Weigand, a.a.O., S. 90—91.

außerhalb des Dorfes, des öfteren in fremden Ländern, zu erwerben [90]. Der Text hat Annäherungen an die griechische Tradition und scheint ziemlich neu zu sein.

Die neugriechische Version

Bei den Neugriechen kann das Thema der Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau nicht von dem ganzen Zyklus der Lieder über Entfremdung und Erkennung des Gatten nach einer langen Abwesenheit, getrennt werden. Laut einer neuen Forschung [91], liegt diesem Zyklus derselbe spezifisch griechische Wanderdrang zugrunde, welcher jederzeit die Hellenen zu Schiffahrten, weiten Reisen, Kriegszügen u.a.m. getrieben hat, welche früher die *Odyssee* und, neuerlich, zahlreiche Klagelieder der Entfremdung und Freudelieder über die unerwartete Wiederkehr geschaffen haben.

Vom thematischen Standpunkt aus sind die Lieder, welche wir analysieren äußerst konzentriert, sie beschränken ihr Ausmaß auf die Ausbeutung der ästhetischen Latenzen der Themen *GHJ*, manchmal auch *K* (ein gelegentliches Schlußthema). Wenn sie auch keinen epischen Umfang haben, haben diese Lieder emotionelle Intensität und spezifisch meridionales Pathos. Drei Liederzyklen entsprechen den Zwecken dieses Studiums.

Der akritische Zyklus (Ἡ ἁρπαγὴ τῆς γυναικὸς τοῦ Ἀκρίτη)

Der Held *Jannakis* (im Gehalt des Themas *H* genannt), sitzt mit bedeutenden Leuten bei Tisch [92], oder nur an einem prunkhaften Marmortisch [93]. Plötzlich hört er das Wiehern seines Pferdes und sieht wie sein Säbel bricht. Er versteht sofort, daß es sich um die Heirat seiner Frau handelt. Er eilt in den Stall um sich ein Pferd auszusuchen. Er fragt die Pferde, welches von ihnen ihn in einem Atemzug von Osten nach Westen bringen kann. Nur ein altes Pferd bietet sich an, ihn zu tragen, aus Dankbarkeit zu seiner Herrin. Es empfiehlt ihm nur das eine : er soll ihm nicht

[90] Siehe dafür Per. Papahagi, *Poezia înstrăinării la aromâni*. Buk., 1912, S. 25 ; Karel Horálek, a.a.O., S. 815.

[91] Mina Aspioti-Mali : Ὁ γυρισμὸς τοῦ ξενητεμένου. „Νέον Ἀθήναιον", Athen, 2. (1957) S.9.

[92] C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*. Paris, 1825, Bd. II, S. 140—145 und A. Passow : *Popularia carmina Graeciae recentioris*. Leipzig, 1860, S. 318—320.

[93] N. Tommaseo, *Canti popolari. III. Canti greci*. Venedig, 1842. S. 96—99 : M. Mihailidis, Δημοτικὰ τραγούδια Καρπάθου Athen, 1928, S. 78—79; N. G. Politis, Ἐκλογαι ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Ed. II. Athen, 1925, S. 107—109 ; Le C-te de Macellus, *Chants populaires de la Grèce moderne*. Paris, 1860, S. 140—142.

die Sporen geben, da es sich sonst an seine Jugend erinnern, ihn niederwerfen und ihm den Schädel einschlagen könnte. Der Held spornt das Pferd an, welches mit einem einzigen Sprung 40 Meilen, nach einem zweiten Schlag, weitere 45 Meilen zurücklegt, nachher betet er, er möge seinen Vater im Weinberg begegnen. Sein Gebet wird erhört und er gelangt in den Weinberg, in welchem der Alte arbeitet. Dieser erkennt ihn aber nicht. Er fragt, wem der Weinberg gehört und der Vater antwortet, daß er *Jannakis*, seinem Sohn gehöre, der weggezogen ist und dessen Gattin gerade Hochzeit feiert. Er fragt ihn ob er noch Zeit hätte zur Hochzeit zu gelangen und es wird ihm geantwortet, daß er, falls er ein gutes Pferd besitze, gerade zur Trauung gelangen kann, falls er aber langsamer geht, erst zum Festessen ankommen wird. Er spornt wieder sein Pferd an welches die 40 und die 45 Meilen zurücklegt und nach einem ähnlichen Gebet, gelangt er in den Garten welchen seine Mutter begießt. Sie führen dasselbe Gespräch, nach welchem er sein Pferd wieder anspornt. In einem Fall handelt es sich im Lied nicht um die Eltern des Helden, sondern um die Begegnung mit einem Mönch und einer Nonne, Formel der wir auch bei der mazedorumänischen Version begegnet sind. Sich dem Haus nähernd, wiehert das Pferd. Die Gattin erkennt an diesem Zeichen, daß es sich um ihren Gatten handelt. Als man sie fragt, warum sie unruhig sei (oder mit wem sie spreche), antwortet die Frau, daß ihr Bruder mit der Mitgift angekommen ist. Der neue Bräutigam fordert sie auf ihrem Bruder ein Glas Wein anzubieten. Falls es sich aber um ihren ersten Gatten handeln sollte, soll sie ihm sagen, daß er bald herauskommen wird um ihn zu töten. Sie geht zum Neuangekommenen hinaus, das Pferd kniet nieder, *Jannakis* hebt sie in den Sattel und sie reiten beide davon. Umsonst verfolgen sie die Türken; mit ihren mageren Pferden können sie den von den Flüchtlingen aufgewirbelten Staub kaum sehen. Der ganze Zyklus reiht sich in die balkanische Tradition nur durch das Thema *H* (Begegnung des Helden mit seinen Eltern) ein, Thema welches einen zentralen Platz einnimmt und welches eine reiche und bevorzugte Entwicklung hat.

Der Zyklus der Kontamination (Ἡ αἰχμαλωσιά)

Der Text ist sehr verbreitet, aus Kreta bis nach Thrakien und aus Kleinasien bis in die Ionischen Inseln[94]. Es fehlt ihm aber die große Stabilität des vorhergehenden. Das akritische Material wird in ein Matro-

[94] S. Baud-Bovy, *La chanson populaire grecque du Dodécanèse*. Bd. I. *Les textes*. Genf, 1936, S. 66.

senmilieu versetzt [95]. Der Held *Jannakos* wurde, kurze Zeit nach seiner Hochzeit Galeeren sklave. Eines Tages seufzt er so stark, daß das Schiff stillsteht oder bricht. Der Schiffskapitän fragt was ihm geschehen sei und der Sklave antwortet, daß er drei Tage nach der Hochzeit Sklave wurde, daß seither 12 Jahre vergangen sind und daß seine Gattin *Helena* wieder heiratet. Der Kapitän verspricht ihm die Freiheit unter der Bedingung er solle ihm ein Lied singen. *Jannakos* singt so schön, daß der ergriffene Kapitän ihm nicht nur die Erlaubnis erteilt fortzugehen, sondern ihm auch ein Pferd aus seinen Ställen schenkt, mit welchem er rascher nach Hause eilen kann. Das Geschenk des Pferdes erinnert an die entsprechenden bulgarischen und albanischen Varianten, aber, wenn im Kontext dieser Versionen die Begebenheiten eine normale Abwicklung hatten, geschieht im Falle des griechischen Zyklus der Übergang aus dem Matrosenmilieu zurück zum akritischen Milieu auf Grund einer ziemlich linkischen Kontamination, welche die Szene von der Galeere mit der Szene des Rittes des Helden verbindet [96]. Da gerade diese Kontamination für die ganze Liedergruppe kennzeichnend ist, haben wir es als richtig erachtet, den ganzen Zyklus als den „der Kontamination" zu benennen. Der Ort wo diese Kontamination stattgefunden hat kann nicht festgesetzt werden, obwohl es wahrscheinlich nicht im Dodekanes war; ebenso kann auch das Datum der Kontamination nicht festgesetzt werden.

Parallel mit der oben analysierten Liedergruppe, begegnen wir einer anderen Gruppe, in welcher der Held ebenfalls Gefangener ist, aber nicht auf einem Schiff, sondern am Hof eines Königs (oder nur eines Beys). Karl Dieterich betrachtet diesen Moment als der oben analysierten Formel vorausgehend [97]. Von da ab, treten wir in die bekannte Atmosphäre der entsprechenden albanischen Lieder; die Königstochter fragt ihn nach den Gründen seiner Traurigkeit und, als er ihr sagt, daß er geträumt hätte, daß seine Frau wieder heiratet, schickt sie ihn in die Ställe des Palastes um sich ein schnelles Pferd auszusuchen. Sie rät ihm dem Pferd keine Sporen zu geben, um nicht mit zerschlagenem Schädel aus dem Sattel geworfen zu werden. Er reitet davon und gelangt an einen Weingarten, in welchem der Bürgermeister des Dorfes arbeitet. Hiermit kehrt das Lied wieder in die bekannte Bahn zurück.

---

[95] Karl Dieterich, *Eine Gruppe neugriechischer Lieder aus dem Akriten Cyklus*. „Byzantinische Zeitschrift", 13 (1904), S. 66.

[96] *Ebda*, S. 66, wo gezeigt wird, daß der Held direkt vom Schiff wegreitet (!) und in S. Baud-Bovy, a.a.O., S. 160, der „la gaucherie de la transition" bemerkt.

[97] Karl Dieterich a. a. O., S. 70: „In diesem Punkte erscheint das Lied ursprünglicher als die drei anderen. Dagegen weicht es in den übrigen Zügen so stark von ihnen ab, daß es eine Gruppe für sich bildet". Eine Variante aus Epir wurde von I. Sosonowitsch, a.a.O., S. 501—502 analysiert.

Der Zyklus der Synthese (*Jannis Marojannis*)

Diesmal handelt es sich um einen vom thematischen Standpunkt aus viel vollständigeren Text. Zum ersten Mal im Gehalt der neugriechischen Version, erscheinen auch die Antezedenzien des Helden. Typisch für diesen Liederzyklus ist die Variante Sakellarios Nr. 5, die wir nach der Zusammenfassung F. Liebrechts [98], bekräftigt durch diejenige K. Dieterichs [99] analysieren. Der „verrückte" *Jannis* geht, den dritten Tag nach der Hochzeit, auf eine 30tägige Reise, bleibt aber 13 Jahre in der Fremde. Sein Abzug ist nicht begründet. Es ist nicht bekannt, was ihn über das festgesetzte Datum zurückgehalten hat, sicher ist aber, daß es sich nicht um Gefangenschaft oder Sklaverei handelt. Auf das Drängen ihrer Verwandten hin, muß seine Gattin wieder heiraten. Es geschieht also alles (das Thema *E*) wie in den anderen analysierten südosteuropäischen Versionen. Am Hochzeitstag geht der Vater *Jannis'* in den Weinberg und betet für die Wiederkehr des Sohnes. Dieser kehrt zurück, aber in kümmerlichen Verhältnissen, ärger als ein Bettler. Er erscheint im Weinberg gerade im Augenblick des Gebetes seines Vaters — der ihn nicht erkennt — und beginnt das gewöhnliche Gespräch. Er fragt ihn weshalb er traurig ist; der Vater erzählt ihm seinen Kummer und rät ihm sich zu beeilen (der Held verwandelt sich plötzlich in einen Reiter), wenn er noch rechtzeitig zur Hochzeit gelangen will. Kaum hatte er das Gespräch beendet, so war das Pferd auch schon am Tor. Die Braut ruft heraus, daß, falls er ein Fremder sei, er seines Weges gehen möge; sollte er aber einer ihrer Brüder sein, so solle er in den Hof treten. Der zurückgekehrte Gatte sagt, daß der Hausherr zurückgekommen sei; die Frage der Erkennung wird durch das Agglutinieren des Motivs der „Zeichen" welche die Gattin ihrem Gatten verlangt, stark kompliziert. Dieses Motiv hat im Rahmen der neugriechischen Folklore eine starke selbständige Entwicklung erfahren und veranlaßte manche Forscher die Ursprungsparallele im Homerischen Gedicht und in einem hypothetischen, vorhomerischen Volksschaffen zu suchen [100]. So weigert sich die Gattin, ohne die verschiedenen Erkennungszeichen ihn ins Haus zu lassen: der Gatte zeigt, daß im Hof ein Apfelbaum steht, dessen Früchte ebenso schön sind wie die Wangen der Hausfrau. Dieses Zeichen kann die Gattin nicht über die wahre Identität des Fremden überzeugen, deshalb versucht sie ihren Gatten von neuem.

---

[98] *Zur Volkskunde. Alle und neue Aufsätze*. Heilbronn, 1879 S. 161. Von Rad. Medenica zusammengefaßt: a.a.O., S. 59—60 und von I. Sosonowitsch analysiert: a.a.O., S. 503—504.

[99] A.a.O., S. 70—71.

[100] Parallele dieser Art auch bei Mina Aspioti-Mali, a. a. O., S. 20—23; aber insbesondere im Studium J. Th. Kakridis: 'Οδυσσέως ἀναγνωρισμός. „'Επιστημονικὴ 'Επετηρὶς ἐκδεδομένη ὑπὸ τῆς φιλοσοφικῆς Σχόλης". Thessaloniki 7 (1957) S. 251—260.

Da sagt er, daß seine Gattin goldenes Haar hätte, welches so lang ist, daß sie es drei mal um die Taille legen kann und es noch immer herunterhängt. Das Ende des Liedes fehlt. Wie ersichtlich, enthält obiges Lied die größte Anzahl der Themen : *CEFGHIJ*, in einer eigenen, von dem griechischen nationalen Spezifikum erforderten künstlerischen Darstellung. Der Zyklus versucht die ganze künstlerische Erfahrung der griechischen Folklore in der Behandlung dieses Themas, zu synthetisieren, weshalb wir ihn auch „den Zyklus der Synthese" nannten. Die Verschmelzung der verschiedenen Episoden ist nicht vollständig und organisch, manchmal ist die innere Logik des Stückes nicht gerade klar und man entdeckt thematische Inkonsequenzen.

Um das griechische Material zu kennzeichnen, müssen wir die Mannigfaltigkeit der Versuche das Thema auszudrücken, unterstreichen. Das setzt ein weites und langwährendes Interesse für das Thema voraus, welches außerhalb der spezifischen kulturgeschichtlichen Bedingungen nicht erklärt werden kann. Neben einer alten Version mit heldenhaftem Charakter, die aus der großen byzantinischen Epik stammt, leben in realisierten künstlerischen Formen auch andere Versionen zusammen, denen der heldenhafte Atem fehlt, welche aber neue Aspekte des Lebens des griechischen Volkes widerspiegeln. Ein anderes Kennzeichen der griechischen Version ist die große thematische Konzentration, das Verzichten auf die episodischen Momente, die Höchstausbeutung der Kulminationsmotive, was ihr eine strenge Psychologie, ohne Nuancen, in stark kontrastierenden Schattierungen und eine kompakte, schematische, schablonenhafte Form gewährt.

III. SCHLUSSFOLGERUNGEN

Die Ergebnisse der bisherigen Analyse zusammenfassend, stellen wir fest, daß das einzige, für alle studierten nationalen Versionen gemeinsame Element, das allgemeine Thema „der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Gattin" ist. Die Art in welcher der Inhalt thematisch oder frei behandelt wird, unterscheidet sich wesentlich von einer Version zur anderen.

Gemein für fünf nationale Versionen (die rumänische, die bulgarische, die jugoslawische, die albanische und die griechische) ist die Tendenz die an der Handlung teilnehmenden Personen zu benennen. Während aber diese Tendenz für die erwähnten Versionen aus dem Süden der Donau typisch ist, erscheint sie nur schüchtern im nördlichen Typ der rumänischen Versionen und stellt für diese eine zufällige Charakteristik dar. Ebenso gemein für andere fünf nationale Versionen (die rumänische, die

bulgarische, die albanische, die mazedorumänische und die griechische) ist das Motiv der unmittelbaren Erkennung des Gatten. Die Lage ist aber nur für die mazedorumänische Version und den italienischen Typ der albanischen Version kennzeichnend.

In fünf Fällen begegnen wir gemeinsamen Elementen für Gruppen von je vier nationalen Versionen. So sind für die rumänische, die bulgarische, die jugoslawische und die albanische Version folgende Themen gemein: der Einberufungsbefehl während der Hochzeitsfeier oder kurz nach der Hochzeit (typische Lage für alle) und das Thema der Vereinbarung zwischen den Gatten, der Wartetermin und die Freiheit, nach Ablauf dieses Termins, wieder zu heiraten. Das Thema der Versklavung oder der Gefangennahme ist für die bulgarische, jugoslawische, albanische und griechische Version gemein. Es erscheint als untypische Formel bei den Bulgaren; bei den anderen Völkern illustriert sie den zweiten (neueren) Typ der Ballade in allen Fällen und wird so zu einer kennzeichnenden Lösung, zu einer unterscheidenden typologischen Charakteristik. Das Thema des treuen Wartens der Gattin und ihrer Wiederverheiratung nach vollständigem Ablauf des Termins, ist für die rumänische, die bulgarische, albanische und neugriechische Version gemein. Bei den Rumänen und den Griechen macht die beschränkte Häufigkeit sie untypisch. Das Thema der Wiederkehr des Helden, der aus eigenen Ställen oder aus denjenigen des Reiches das beste Pferd aussucht, ist für die bulgarische, albanische, mazedorumänische und griechische Version gemein. Bei allen nimmt die Situation einen vollständig untypischen Charakter an. Das letzte, für vier nationale Versionen (die rumänische, die bulgarische, die jugoslawische und die mazedorumänische) gemeinsame Thema, ist das Motiv des Ringes, den der zurückgekehrte Gatte seiner Frau als Hochzeitsgeschenk schickt, um die Erkennung hervorzurufen. Die Situation ist aber nur für die bulgarische Version typisch.

In zehn Fällen begegnen wir gemeinsamen Elementen bei Gruppen von je drei nationalen Versionen. So ist das Thema der Begegnung des Vaters im Weinberg für die rumänische, die bulgarische und die griechische Version gemein. Bei den Rumänen, den Bulgaren und den Mazedorumänen erscheint in typischer Situation auch das Thema der Verabschiedung der Hochzeitsgäste. Die Bestrafung der untreuen Gattin erscheint in untypischer Situation, sowohl bei den Rumänen, als auch bei den Bulgaren und den Jugoslawen. Das Motiv des Austausches der Ringe bei der Trennung der Gatten ist für die Rumänen, die Jugoslawen und die Albaner gemein, aber nur bei den letzteren ist die Situation typisch. Bei den Rumänen und den Jugoslawen (der Typ des Abzugs des Helden zum Heer) hat das Motiv eine untypische Situation. Für die Rumänen (südlicher Typ), die Serben und die Mazedorumänen ist das Thema des

Herbeirufens der Gattin seitens des zurückgekehrten Gatten um sie laut den Gepflogenheiten des Hochzeitszeremonials, zu beschenken, typisch. Gemein für die Rumänen, die Jugoslawen und die Griechen ist das Thema der Einführung des Ringes in das Glas was die Erkennung herbeiruft. Bei den Rumänen ist der Moment typisch; bei den Griechen und den Serben ist der Eingriff zufällig. Die Bulgaren haben, in untypischen Situationen, mit den Serben und den Mazedorumänen, das Motiv der Begegnung des Helden mit seiner Schwester, und mit den Mazedorumänen und den Griechen das Motiv des Abzugs des Helden von zu Haus in der Hochzeitsnacht oder in den gleich darauf folgenden Tagen, nicht um zum Heer zu ziehen, und nicht weil er als Sklave gefangen genommen wurde, sondern um sich seinen Lebensunterhalt zu erwerben, gemein. Die Einzelheit ist für die mazedorumänische Version typisch und für die bulgarische und neugriechische untypisch. Die Serben haben mit den Albanern und den Mazedorumänen das Motiv des prophetischen Traumes gemein. Gemein mit den Albanern und den Griechen haben die Serben das Motiv der Befreiung des Helden aus der Knechtschaft, um das Ehrenwort zu halten, bei den Albanern und den Serben und wegen der Schönheit seines Liedes, bei den Griechen.

Die zweiseitigen Beziehungen zwischen den verschiedenen Versionen bieten sechs verschiedene Situationen: Rumänen-Bulgaren, Bulgaren-Serben, Serben-Albaner, Serben-Griechen, Albaner-Griechen und Mazedorumänen-Griechen. Typisch für die rumänischen und bulgarischen Versionen ist das Motiv der Arbeit während eines Sonntags, untypisch ist das Thema der unmittelbaren Erkennung der Gatten, nach dem einfachen Aussehen. Typisch bei den Rumänen und untypisch bei den Bulgaren ist das Thema der wunderbaren Geburt des Helden, während das ethnographische Motiv der Braut, welche die Hand der Hochzeitsgäste küßt, eine völlig entgegengesetzte Situation hat: untypisch bei den Rumänen und typisch bei den Bulgaren. Bei den Bulgaren und den Jugoslawen ist in typischer Situation das Thema der Befreiung des Helden durch den Eingriff der Kaiserin oder der Gattin des Bans (Statthalters). Häufiger sind die Berührungen zwischen dem serbischen und dem albanischen Material (der zweite Typ). In typischer Situation befindet sich das Thema der Begegnung des Helden mit seiner Mutter, die Begegnung mit dem Hochzeitszug der Gattin, die Befreiung aus der Knechtschaft seitens des Königs, Wiederkehr des Helden zu dem Feind nach Verhinderung der Hochzeit seiner Frau. Die falsche Erzählung über seinen eigenen Tod ist typisch bei den Jugoslawen (beide Typen) und untypisch bei den Albanern (der islamische Typ). Zwischen den Serben und den Griechen ist ein einziges gemeinsames Thema u.zw. die Wiederkehr des Gatten als Bettler. Die Albaner haben mit den Griechen das Thema des

Eingriffs der Königstochter zu Gunsten des Gefangenen und das Thema der Erkennung der Gatten durch verborgene körperliche Zeichen gemein. Die letzte vielseitige Verbindung besteht zwischen der mazedorumänischen und der griechischen Version (Kontaminationszyklus). Typisch ist die Begegnung des Helden mit einem Mönch und einer Nonne, bzw. mit seinem Vater und mit seiner Mutter.

Um die spezifische gegenseitige Durchdringung aller Versionen unserer Ballade zu veranschaulichen, haben wir folgende Tabelle aufgestellt:

Version	Gemeinsame Elemente mit den Versionen						Gesamtsumme gemeinsamer Elemente
	rumänisch	bulgarisch	jugoslawisch	albanisch	mazedorumänisch	griechisch	
rumänisch	—	11	7	6	4	5	33
bulgarisch	11	—	5	6	6	6	34
jugoslawisch	7	5	—	14	3	6	35
albanisch	6	6	14	—	3	8	37
mazedorumänisch	4	6	3	3	—	4	20
neugriechisch	5	6	6	8	4	—	29

Die Tabelle drückt zwei kennzeichnende Situationen aus. Erstens macht sich eine umfangreiche Homogenität der Konvergenz bei den rumänischen, bulgarischen, jugoslawischen und albanischen Versionen bemerkbar (33—34—35—37 gemeinsame Elemente). Zweitens hebt die Tabelle die engeren Verbindungen und die intimeren Beziehungen zwischen den jugoslawischen und albanischen Versionen (14 gemeinsame Elemente), den rumänischen und den bulgarischen (11 gemeinsame Elemente) und den albanischen und griechischen (8 gemeinsame Elemente), stark hervor.

Neben dieser und gegen diese Tendenz zur Konvergenz und Einheit zeigt sich eine Tendenz gegen Verschiedenheit, welche ihren Ursprung im nationalen Spezifikum hat, Anregungen aus der eigenen Kultur erhält und das eigenartige Wesen der eigenen Geschichte widerspiegelt.

Die rumänische Version kennzeichnet sich durch 10 spezifische Charakteristiken, die bulgarische Version durch 8, die jugoslawische Version durch 9, die albanische Version durch 3 und die griechische Version kennzeichnet sich durch 6 solche Züge.

Die mazedorumänische Version hat gar keinen eigenen spezifischen Zug und, da sie mit den umgebenden Versionen mit nicht weniger als 20 Elementen verbunden erscheint, ist sie nichts anderes als das späte

komplexe Derivat der äußeren Einflüsse (ein einfaches Abbild des balkanischen Materials).

Das Verhältnis zwischen den gemeinsamen und den spezifischen Elementen betreffend, behauptet sich die Bemerkung, daß die Anziehungskräfte zwischen den verschiedenen Versionen viel größer als die Abstoßkräfte sind (33 bei 10, 34 bei 8, 35 bei 9, 37 bei 3, 20 bei 0, 29 bei 6).

Die Analyse hat die große typologische Mannigfaltigkeit im Bereich der nationalen Versionen hervorgehoben, was ein Sondieren in der Geschichte der Texte erlaubt. So haben die rumänischen, die jugoslawischen und die albanischen Versionen je zwei unterschiedliche Typen; die bulgarische und mazedorumänische Version je einen einzigen Typ; die griechische Version hat drei verschiedene Typen. Durch das Fehlen jedweder lokalisierenden und vergegenwärtigenden Angaben und trotz der Invasion der realistischen Elemente die mit dem Militärleben des letzten Jahrhunderts zusammenhängen, stellt das rumänische Material eine sehr alte folklorische Schicht dar, es gehört zu dem ältesten Fonds unserer Folklore. Das Stück ist eigentlich ein nach allen kennzeichnenden Regeln zusammengestelltes Heldenmärchen. Tatsächlich, so wie W. M. Schirmunski festgestellt hat, enthält das Heldenmärchen die ganze Biographie des Helden, von der Geburt bis zum Tode. In den dichterischen Schöpfungen ist die Biographie des Helden nur fragmentär in wenigstens zwei Zyklen dargestellt und muß aus dichterisch gesondert behandelten Episoden wiederhergestellt werden. Das scheint die nötige Regel zu sein. Die Erwerbung der Frau gehört zum ersten Zyklus, die Wiederkehr des Gatten zur Hochzeit der Gattin zum zweiten. So weit uns bisher bekannt ist, begegnet man nirgends in einem einzigen dichterischen Aufsatz zusammengefaßt, dem wunderbaren Aufwachsen des Helden, seiner Hochzeit, dem Abzug in die Fremde wie auch seiner Wiederkehr zur Hochzeit seiner Gattin, also die vollständige Biographie des Helden in einer einzigen dichterischen Komposition vereint, wie in der rumänischen Version. Von hier die Schlußfolgerung, daß die rumänische Version näher am Ursprungspunkt solcher Schöpfungen liegt, also sehr alt ist. Sie stellt ein Stadium dar, in welchem die verschiedenen Momente aus dem Leben des Helden sich noch nicht von der allgemeinen Biographie abgelöst hatten, autonom geworden sind und gesonderte künstliche Episoden darstellten.

Die jugoslawische Version hat ebenfalls zwei Typen. Einer welcher dem rumänischen durch das allgemeine Thema des Abzugs des Helden zum Heer ähnelt; er ist schwach vertreten und befindet sich in einer evidenten Etappe des Zerfalls. Für sein Alter spricht die Zugehörigkeit der Varianten zu den mit dem Namen des *Marko Kraljević* verbundenen dichterischen Zyklen. Er wurde während der Periode der Kämpfe gegen die Türken wieder aktuell und erscheint im 18. Jh. unter dem

Namen eines lokalen Kämpfers im antiottomanischen Kampf, *Jankavić Stojan*, verbunden und wurde später wieder einmal aufgenommen, durch seinen Übertritt in das muselmanische Milieu und erfährt in dieser letzten Situation ein Wiederaufblühen.

Die albanische Version kennt ebenfalls zwei Typen. Der erste ist nur bei den Albanern aus Italien bekannt, deren Kolonisierung im 15. Jh. begonnen hat. Die Verbindungen des Typs mit dem südosteuropäischen Milieu wenden sich insbesondere an die rumänische Version und nachher an diejenigen balkanischen Typen deren zentrales Thema der Abzug des Helden zum Heer ist. Dem zweiten Typ begegnet man in ganz Albanien. Er hat vollständig den alten Typ ersetzt, stellt seine Anpassung an die für das albanische Volk neuen geschichtlichen Verhältnisse dar.

Die griechische Version hat drei verschiedene Typen. Der erste behauptet seine Zugehörigkeit zum Zyklus der akritischen Schöpfungen und geht so ziemlich tief in die byzantinische Epoche zurück. Der zweite Typ reiht sich aber in die balkanische Atmosphäre ein und unterstreicht die unmittelbaren Verbindungen mit dem albanischen Material in erster, und mit dem jugoslawischen in zweiter Linie, betreffend das Thema der Gefangennahme. Die Formel hat kontinentalen Ursprung. Parallel mit dieser Formel begegnen wir auch einer Kompromißformel mit dem alten akritischen Typ (welche also ein Glied der thematischen Kontinuität darstellt), der Held erscheint als Sklave auf einem Schiff. Sicher entstammt die Formel aus den Inseln Griechenlands. Der dritte Typ, schließlich, erneuert vollständig das Grundthema und stellt sehr weite Verbindungen mit anderen Schöpfungen der griechischen Folklore fest, er widerspiegelt aber andere spezifisch balkanische, sicher neuere Realitäten. Der Held entfremdet sich, nicht um zum Heer zu ziehen, auch nicht weil er in Gefangenschaft geraten ist, sondern er zieht in die Welt, um seinen Lebensunterhalt zu verdienen. Die Begegnungen auf balkanischer Linie beziehen sich auf einen einzigen Typ (Gefangennahme des Helden) und auch dann nur teilweise. Dies widerlegt die These Rad. Medenica's, laut welcher die neugriechische Version den südosteuropäischen Versionen notwendigerweise zugrunde liegen würden.

In enger Abhängigkeit mit der griechischen Version steht auch die mazedorumänische. Diese hat das Aussehen eines Abbildes des balkanischen Materials und ordnet sich chronologisch und künstlerisch in den dritten Typ der griechischen Version ein.

Die bulgarische Version kennt gar keine typologische Unterscheidung. Der Hintergrund auf welchem sich das Gewebe des Stückes entfaltet ist der Abzug des Helden zum Heer, wie bei den Rumänen. Aber die bulgarische Ballade hat kräftige Anregungen vom zweiten Typ der Jugoslawen, der Albaner und der Griechen erhalten. Die Synthese hat sich als

lebensfähig bewiesen. Infolgedessen ist die bulgarische Version, so wie wir sie heute kennen, nicht — wie derselbe Rad. Medenica geglaubt hat — das Mittelstück zwischen den griechischen und der jugoslawischen, sondern, im Gegenteil, eine späte Synthese welche Elemente aus beiden Typen vereint, eine qualitativ neue Etape aus dem jahrhundertealten Leben ein und desselben Textes. Die Umänderung hat das Wesen der ursprünglichen Version nicht angegriffen, was entscheidend beweist, daß sie nicht unter dem Einfluß innerer Bedingungen, sondern äußerer Faktoren erfolgt ist.

Auf Grund obiger Feststellungen, glauben wir, daß es möglich ist drei unterschiedliche Phasen im Leben des Inhaltes, im kulturellen Umkreis Südosteuropas, zu behaupten.

Die erste Phase ist durch die Formel, welche den Abzug des Helden nach dem Königshof, zum Heer ausdrückt, dargestellt. Sie hat die weiteste Verbreitung, man begegnet ihr bei vier von den sechs südosteuropäischen Völkern, welche diesen Inhalt gepflegt haben. Wahrscheinlich mit dieser Phase gleichzeitig ist auch die akritische Formel der neugriechischen Version. Chronologisch hält diese Phase für die Albaner bis zu ihrer Auswanderung (15—16. Jh.) an, Zeitpunkt zu dem die Typen vollständig konsolidiert sein mußten.

Die zweite Phase aus dem Leben des Inhaltes ist durch die Formel welche die Gefangennahme des Helden ausdrückt, dargestellt. Ihre geographische und kulturelle Darstellung ist beschränkt, man begegnet ihr nur bei drei von den sechs Völkern welche das Thema kennen, bzw. bei den Jugoslawen, den Albanern und den Neugriechen. Bei den ersten hat sich die Formel parallel mit dem alten Typ des Abzuges des Helden zum Heer entwickelt, ohne ihn aus dem lebendigen folkloristischen Umlauf zu beseitigen. Die Formel hat eine letzte thematische und künstlerische Erneuerung erfahren, zugleich mit ihrem Übergang in das muselmanische Milieu. Bei den Albanern aus der Heimat hat sich die neue Formel so kräftig bewiesen, daß sie völlig den alten Typ verdrängt hat und nur in den konservativeren Einschlüssen aus Italien weiterlebt. Bei den Griechen hat man eine Kompromißlösung versucht welche unmittelbar aus der akritischen Version entwickelt wurde (Übertragung der Handlung in das Matrosenmilieu) und, parallel zu dieser, wurde eine, mit den entsprechenden jugoslawischen und albanischen Materialien gleichartige Formel geschaffen. In dieser Phase aus dem Leben des Inhaltes ordnet sich das griechische Material organisch in das balkanische ein. Diese Phase befindet sich chronologisch im Spezifikum des Grenzlebens aus dem 17. bis 18. Jh.

Die dritte Phase aus dem Leben des Inhaltes ist durch die Formel des Abzugs des Helden in die Fremde, um den Lebensunterhalt zu erwerben, vertreten. Die Formel hat sich bei den Mazedorumänen verallgemei-

nert und erscheint in einer einzigen Typ-Variante bei den Neugriechen. Sie ist sicher auch die neueste und entspricht den letzten zwei Jahrhunderten, als die sozial-ökonomischen Bedingungen aus dem Balkan die mazedorumänische und griechische Bevölkerung zu massenhaften Auswanderungen in die Fremde gezwungen haben.

Den wärend der Jahrhunderte eingetretenen Veränderungen in der geschichtlichen und kulturellen Atmosphäre der Zone gemäß, hat sich auch das Sujet entwickelt und sich — laut der inneren künstlerischen Gesetze — an die geistigen Notwendigkeiten anderer Epochen angepaßt und geprägt. Die balkanischen Völker haben während der türkischen Herrschaft identische Bedingungen des Kulturlebens erlebt, deshalb weisen die balkanischen nationalen Versionen innigere Annäherungen auf, und kennen dieselbe progressive Entfaltung (von dem versifizierten Heldenmärchen zur versifizierten Wirklichkeit). Die rumänische Version steht außerhalb der balkanischen, wegen der spezifischen Bedingungen in denen sich das Leben des rumänischen Volkes in der feudalen Periode entwickelt hat, ohne aber, thematisch und künstlerisch, die Zone zu verlassen. Die rumänische Version hat keine Umänderungen, wie sie bei den Versionen aus dem Süden der Donau vorgekommen sind, erfahren; ihr Ursprung ist das Märchen und sie bringt die Erinnerung der ältesten Momente des gemeinsamen Lebens des Sujets in Südeuropa mit sich.

AUFSTELLUNG DER ORTSCHAFTEN

1. *Sîrbova*, r. Lugoj; 2. Cliciova, r. Făget; 3. Bacăul de Mijloc, r. Lipova; 4. Muncelu Mare, r. Hunedoara; 5. Lunca Cernii, r. Haţeg; 6. Apadia, r. Caransebeş; 7. Surducu Mare, r. Oraviţa; 8. Prigor Rotari, r. Bozovici; 9. Tismana, r. Baia de Aramă; 10. Cîmpofeni, r. Tg. Jiu; 11. *Runcu*, r. Tg. Jiu; 12. Băleşti, r. Tg. Jiu; 13. Tg. Jiu, r. Tg. Jiu; 14. *Stroieşti*, r. Tg. Jiu; 15. Runcurel, r. Tg. Jiu; 16. *Lupşa de Sus*, r. Strehaia; 17. Voloicelu Ruptura, r. Strehaia; 18. Boca, r. Strehaia; 19. Carpenu, r. Vînju Mare; 20. Vlădaia, r. Vînju Mare; 21. Costol, Jugoslawien; 22. Alexandrovăţ, Jugoslawien; 23. Pleniţa, r. Calafat; 24. *Risipiţi*, r. Calafat; 25. Cetate, r. Calafat; 26. Desa, r. Calafat; 27. Rudari, r. Băileşti; 28. Galicea Mare, r. Băileşti; 29. Băileşti, r. Băileşti; 30. Negoiu, r. Băileşti; 31. Novaci, r. Gilort; 32. *Polovragi*, r. Gilort; 33. Cărbuneşti, r. Gilort; 34. Săuleşti, r. Gilort; 35. *Bibeşti*, r. Gilort; 36. *Bujoreni*, r. Rm. Vîlcea; 37. Govora, r. Rm. Vîlcea; 38. Slăviteşti, r. Drăgăşani; 39. Scundu, r. Drăgăşani; 40. Ştefăneşti, r. Drăgăşani; 41. Voiceşti, r. Drăgăşani; 42. Ştirbeşti, r. Olteţu; 43. Iancu Jianu, r. Balş; 44. Craiova, r. Craiova; 45. Castranova, r. Caracal; 46. Bîrca, r. Segarcea; 47. Sadova, r. Segarcea; 48. Călăraşi, r. Corabia; 49. Dăbuleni, r. Corabia; 50. Ianca, r. Corabia; 51. Ştefan cel Mare, r. Corabia; 52. Orlea, r. Corabia; 53. *Celei*, r. Corabia; 54. Corabia, r. Corabia; 55. Ciuperceni, r. Tg. Măgurele; 56. Malu, r. Giurgiu; 57. Giurgiu, r. Giurgiu; 58. Merenii de Sus, r. Videle; 59. *Olteni*, r. Videle; 60. *Antoneşti*, r. Alexandria; 61. Peretu, r. Roşiorii de Vede; 62. Comani, r. Drăgăneşti-Olt; 63. Jugaru, r. Slatina; 64. Gliganu de Sus, r. Costeşti; 65. Gruiu, r. Costeşti; 66. Smeura, r. Piteşti; 67. Bărbăteşti, r. Vedea; 68. Titeşti, r. Rm. Vîlcea; 69. Slatina-Nucşoara, r. Muscel; 70. Bughea de Sus, r. Muscel; 71. Cîmpulung, r. Muscel; 72. *Godeni*, r. Muscel; 73. Jugur, r. Muscel; 74. Boteni, r. Muscel; 75. Rădeşti, r. Muscel; 76. Fureşti, r. Găieşti; 77. Bogaţi, r. Găieşti; 78. Ciulniţa, r. Găieşti; 79. Tîrgovişte, r. Tîrgovişte; 80. *Bălţeşti*, r. Teleajen; 81. Podenii Noi, r. Teleajen; 82. *Izvoare*, r. Teleajen; 83. *Mîneciu Pămînteni*, r. Teleajen; 84. Bătrîni, r. Teleajen; 85. Chiojdu, r. Cislău; 86. Corbu, r. Cislău; 87. Jitia, r. Rm. Sărat; 88. Lacu Sărat, r. Brăila; 89. Largu, r. Făurei; 90. Fîntînele, r. Mizil; 91. Renaşterea, r. Olteniţa; 92. Budeşti, r. Olteniţa; 93. Herăşti, r. Olteniţa; 94. Zboiu, r. Olteniţa; 95. Greaca, r. Olteniţa; 96. Hotarele, r. Olteniţa; 97. Curcani, r. Olteniţa; 98. *Spanţov*, r. Olteniţa; 99. I. C. Frimu, r. Lehliu; 100. Dăieni, r. Hîrşova; 101. *Asău*, r. Moineşti; 102. *Socea Cîndeşti*, r. Buhuşi; 103. *Pîngăraţi*, r. P. Neamţ; 104. *Hangu*, r. P. Neamţ; 105. Teţcani, r. Roman; 106. *Albeşti*, r. Botoşani; 107. *Botoşani*, r. Botoşani; 108. Ciprian Porumbescu (Stupca), r. Gura Humorului; 109. *Ilişeşti*, r. Gura Humorului; 110. Bilca, r. Rădăuţi; 111. *Fundu Moldovei*, r. Cîmpulung; 112. *Ilva Mare*, r. Năsăud; 113. *Maieru*, r. Năsăud; 114. *Leşu*, r. Năsăud; 115. Prundu Bîrgăului, r. Bistriţa; 116. Prislop, r. Năsăud; 117. Tăure, r. Năsăud; 118. Mocod, r. Năsăud; 119. Salva, r. Năsăud; 120. Zagra, r. Năsăud; 121. *Coşbuc*, r. Năsăud; 122. Suplai, r. Năsăud; 123. *Romuli*, r. Năsăud; 124. *Călineşti*, r. Sighet; 125. Deseşti, r. Sighet; 126. Cupşeni, r. Lăpuş; 127. Bucium, r. Şomcuta Mare; 128. Băseşti, r. Cehul Silvaniei; 129. Odeşti, r. Cehul Silvaniei; 130. *Pîglişa*, r. Gherla; 131. Cojocna, r. Cluj; 132. *Cluj-Mănăştur*, r. Cluj; 133. Rogojelu, r. Huedin; 134. Cetea, r. Aleşd; 135. *Vadu Crişului*, r. Aleşd; 136. Tîrnova, r. Ineu; 137. Vaşcău, r. Beiuş; 138. *Neagra*, r. Cîmpeni; 139. Albac, r. Cîmpeni; 140. Sălciua de Sus, r. Cîmpeni; 141. Sîncel, r. Tîrnăveni; 142. Şerbeni, r. Reghin; 143. *Paloş*, r. Rupea; 144. Retişu, r. Agnita; 145. *Bîrghiş*, r. Agnita; 146. Viştea de Jos, r. Făgăraş. Von 147 bis 158 unbestimmte Lokalisierungen. Antiqua — vollständige Varianten; Kursiv — Fragmente; gesperrt — Umlaufsinformationen. Nur die höheren Formen sind eingezeichnet.

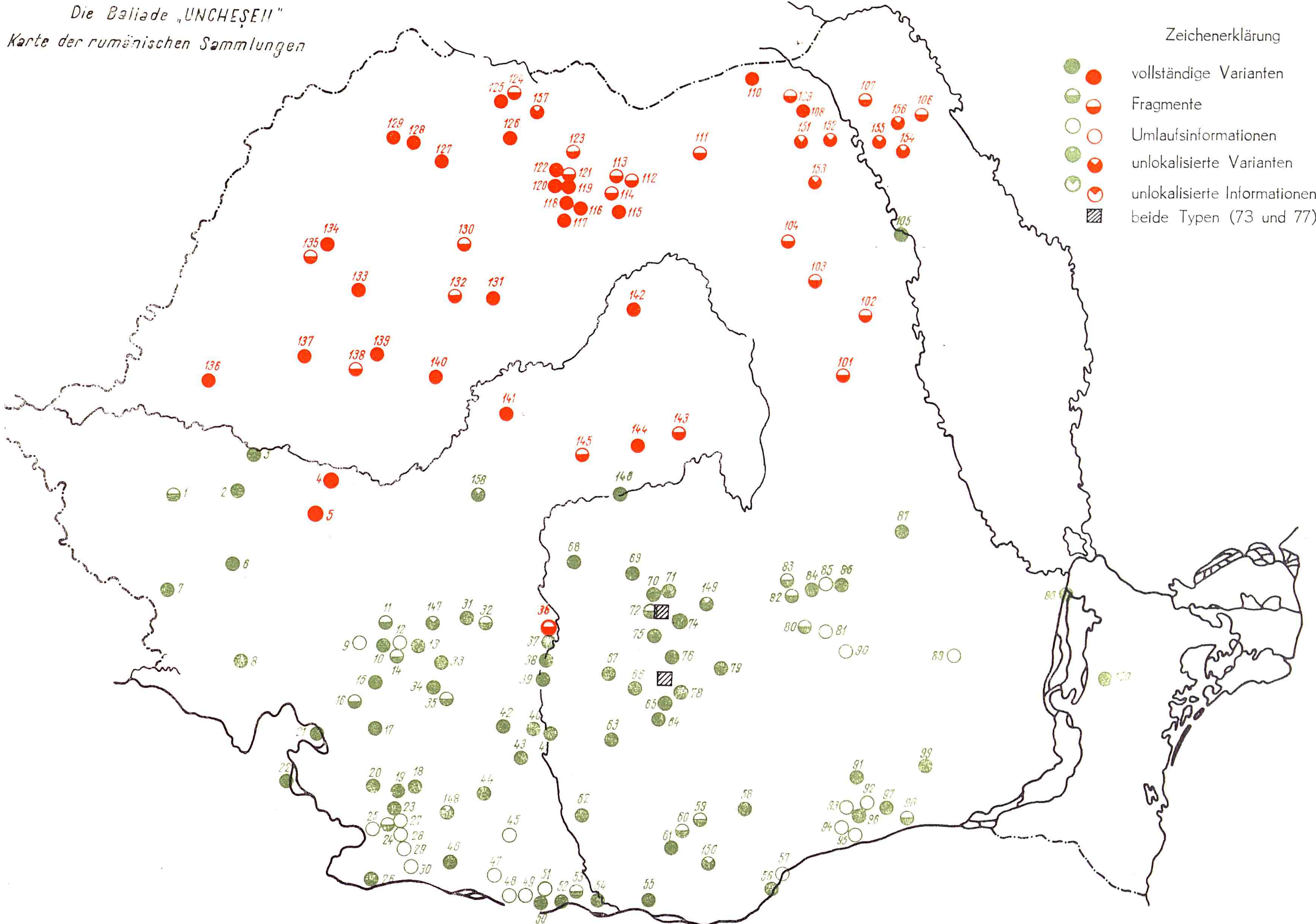


Abb. 1

ARCHIVES D'ÉTAT DE GÊNES. OFFICIUM PROVISIONIS ROMANIE

I

AVANT-PROPOS

NICOLAE BĂNESCU

Les Archives d'État de Gênes offraient jusqu'après la première guerre mondiale deux registres — les seuls qui aient échappé au naufrage du temps — appartenant à l'*Officium Provisionis Romanie* qui veillait à la prospérité des colonies de la république dans les régions d'Orient. C'est dans ces registres qu'on transcrivait les instructions que le gouvernement génois envoyait à ses représentants aux colonies de même que les réponses aux rapports qu'il recevait de leur part. Ils sont par conséquent très précieux pour l'histoire des relations de la république avec l'Orient.

Durant nos recherches dans ces Archives — il y a maintenant plus de trente ans — nous avons transcrit les documents de l'*Officium Provisionis Romanie* (les plus importants intégralement, les autres, concernant pour la plupart l'élection des consuls et des employée des colonies, en résumé).

La réorganisation des Archives de Gênes — intervenue entre les deux guerres — eut une heureuse conséquence : la découverte d'une grande quantité d'actes que l'on considérait perdus. Ces découvertes expliquent l'épanousissement actuel des études concernant l'expansion de Gênes dans l'Orient byzantin. Dans ces conditions, nous ne croyons pas superflu de communiquer tous ces documents de l'*Officium Provisionis Romanie,* quoiqu'une nouvelle collation avec l'original eût été nécessaire pour des textes copiés depuis plus de trente ans et qui fourmillent d'abréviations des plus inaccoutumées[1].

[1] Nous avons d'ailleurs demandé à la Direction des Archives de Gênes dans ce but un microfilm du premier registre. Nous publions *tous les documents*, parce que nous n'en connaissons pas une publication complète jusqu'à présent.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3–4, p. 575–591, BUCAREST, 1966

Un petit nombre de ces documents a été publié par Belgrano *Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera* (Atti della società ligure di storia patria, XIII). N. Iorga en a extrait et résumé d'autres plus nombreux, dans ses *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle*, Paris, 1899—1900, Ire et IIe série. Plus tard nous avons aussi publié 43 documents relatifs au royaume des Lusignans de Chypre [2].

Nous commençons par les registres des années 1447—1448—1499, sans exclure les documents déjà publiés, vu la grande difficulté de leur contrôle, aussi bien que l'avantage pour les chercheurs d'avoir à leur disposition la collection complète de ces importants documents qui paraîtront successivement dans cette revue.

Les documents ont été transcrits dans l'ordre chronologique de l'original où la succession des dates est toujours mêlée.

OFFICIUM PROVISIONIS ROMANIE

(1424—1428)

I

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium, Consilium Antianorum et Officium Provisionis Romanie.

Nobili et egregiis viris Consuli et massarijs civitatis Caffe nobis dilectis. 1. Placuit quidem nobis non mediocriter Batistam (*sic*) Vayrolum a potentissimo Morath Bei obtinuisse rehedificari posse oppidum Simisso. Sed vehementius gaudebimus si contingent deo fautore id negocium feliciter consumari. Petitionibus autem pro ipso Batista factis tum in suorum laborum premium tum ad utile ceterorum exemplum libentibus animis complacebimus. Et si recte perficiet ut spes est, non erimus illi gratie nostre parci. Verum ut sit illi ad bene ut cepit perseverandum calcar cinsulatum Simisso eidem concessimus per dous annos a die qua illum exercere ceperit ... Pari etiam modo post finitum consulatum ipsum, ratificamus et tenorum praesentium approbamus ei ac ad cautelam concedimus provisionem annuatim somorum XX donec vixerit. 2.. Cum quo siquidem Imperatore volumus et commitimus nobis expresse ut omnibus artibus et ingenio vivere pacifice studeatis et tollere de medio omnem materiam scandalorum et guerre que pericula grandia, fames et expensas inducunt; semper habendo illud proverbium menti: „gladius Caffensis in uagina gravius quod euxginatus offendit".

Data Janue M°CCCCXXIIII°, die prima Februarij.

---

[2] N. Bănescu, *Le déclin du Famagouste. Fin du royaume de Chypre*, Bucarest, 1946.

II

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Januensium, Consilium Antianorum et Officium Provisionis Romanie .

Egrigiis viris.. Potestati Peyre nec non Conrado de Pastino, Frederico Sipiono Ceba, Zacharie Spinula et Leonardo de Francis Burgaro consilieriis et provisoribus Peyre nobis dilectis.

... Praeterea quum et in Catalonia et alibi maritimi instaurantur exercitus, ne per inertiam vel ignaviam discrimen accidat, vos monemus ut auribus et oculis apertis semper insistatis ad salutem et custodiam terrae illius, sicut per venientes latius audietis et emulatores et adversarii nostri classes instaurant. Itaque utile admonet et necessarium est bone custodie ac saluti locorum illorum ingiter nigilare, ne per ignaviam quicquid sinistri possit accidere.

Data Ianue M°CCCCXXIIII°, die prima Februarij.

III

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuansium, Consilium Antianorum etc.

Potestati et consilio civitatis Chij. Literis vestris acceptis vehementer vestram diligentiam commendamus quae adversus illas Catalanorum naves tam celerem provisionem dederit duas naves armando. Recte namque fecistis more bonorum civium et de republica benesentientium.

Quoniam vero tam in Catalonia quam alibi instaurantur exercitus maritimi galearum et navium, vos monemus quatenus arrectis auribus atque oculis intendatis ad ea quae salutem loci illius sunt, ne mala custodia discrimen generet. Sicut per venientes latius audietis et emulatores et adversarij nostri classes instaurant, itaque utile admodum et necessarium est bone custodie ac saluti locorum illorum ingiter uigilare, ne per ignaviam quiequid sinistri possit accidere.

Data Ianue, die prima Fcbruarij.

IV

1 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium etc.

Andrea Ususmaris consuli Ianuensium in Sinopi, Requisitioni literis vestris facte libenter annuentes, ut ctiam ad bene agendum stimulus nobis sit, scripsimus consuli et massariis nostris Caffe ut de communis Caffe pecuniam nobis persolvant seu acceptent quantum expendistis in exenio per nos ... dominus Sinopi dato si honestam consuetudinem non excedit. Itaque libentius bene agite.

Data Ianue die prima Februarij.

V

14 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium, Consilium Antianorum et Officium Provisionis Romanie

Consuli et Massariis Caffe.

Expositum nobis est suppliciter pro parte Percivalis Centurioni quod tamquam fideiussor Manfredi Sauli post alias iam solutas peccunias, restat debitor illius massarie de asperis viginti duobus milibus, et ex alio latere creditor est multorum milium asperorum. Supplicatum est itaque nobis eius parte, ut vellemus compensari posse debitum eiusmodi cum eius creditis. Itaque nos eius petitioni iuste ac misericorditer inclinati, volumus vobis mandantes quatenus si de tanta summa asperorum est creditor veram compensacionem ipsam faciatis et vel fieri faciatis seu saltem usque ad eam summam de qua creditor verus esset. Dummodo creditum eius sit verum, et bona ratione contractum.

XIII februarii

VI

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium. Consuli et massariis Caffe

16 febbraio 1424

Vobis iam bina aut pluri vice scriptum fuisse meminimus ut Petro de Montenigro fratri et heredi q(uoda)m Iohannis Antonij sive procuratoribus ipsius Petri pro his creditis que habet in cartularijs massarie solvi et satisfieri faceretis omnino. Et tamen ut queritur ipse Petrus id minime factum est, que res nos vacuos admiratione non sinit. Itaque ne mandata nostra inauras transeant vos denuo monemus obnixe quatenus ad satisfactionem debitam dicto Petro sive procuratori eius faciendam talem adhibeatis provisionem et remedium efficax ut hac pro causa iuste ulterius non queratur.

XVI februarij

VII

17 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium Romanie Consuli et massariis Caffe

Juste petitioni Lodisij de Camulio liberaliter inclinati vobis committendo mandamus quatenus eidem Lodisio civi nostro dilecto solutionem et satisfactionem celerem et expeditam faciatis pro omni quantitate pec-

cunie quam ratione eius officiorum que temporibus vestris exercuit recipere juste debet. Ita quidem quod ipse causam non habeat tali occaxione ad nos ulterius habere recursum.

Datum Janue die XVII februarij

VIII

26 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium Provisionis Romanie

Potestati et quatuor provisoribus Peyre.

Sicut per alias iam vobis scripsisse recolimus, que non videntur hactenus presentate, informati quod Franciscus de Sancta Sabina curie illius interpres fideliter et bene se habet in eius officio recte gerendo, jllum presentium autoritate confirmamus et approbamus in eius officio interpretis curie Peyre usque videlicet ad nostrum beneplacitum et mandatum

Janue, XXVI februarij 1424

IX

26 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium.

Consuli et massarijs Caffe

Recolimus iam alias scripsisse nobis, atque id denuo replicantes mandamus vobis expresse quatenus Sistum Cataneum restituatis ad officium interpretis Sancti Antonij a quo indebite fuit amotus. Atque ut sit etiam exemplum ceteris non impetrandi officia cum aliena iactura. Mandamus ut eidem Sisto iusticiam ministretis contra cumprecessorem eius qui iniuste locum eius officii occupaverat, de mercede scilicet per eum dicti officij racione percepta. Et hoc faciatis sub pena solvende de proprio.

XXVI februarij

X

28 febbraio 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium Provisionis Romanie.

Consuli et massariis Caffe

Quoniam et nos vobis et vos nobis scripsisse constat super anullando capitaneum antiburgorum quem ultimis litteris vestris retineri laudastis usque quo securitas pacis esset seu guerre suspicio nulla foret. Videtur nobis et volumus quod si vestre prudentie visum fuerit utile retinere

dictum capitaneum antiburgorum, occasione iamdicta, persolvatis Batiste Sacherio pro eius stipendio pro tempore sui anni quo ipsum officium exercuerit ad racionem consuetam. Nam nemo tenetur pro republica propriis sumptibus militare.

Datum Ianue XXVIII februarij

XI

1 marzo 1424

Franciscus dictus Carmagnola etc., consilium etc. et officium Provisionis Romanie.

Egregiis et circumspectis viris consuli et massarijs Caffe presentibus et futuris dilectis fidelibus nostris salutem. Cum attentis virtute et meritis viri probi Petri Iohannis Maynerii q(uonda)m Andree precarissimi civis nostri nec non laboribus magnis per eum passis in guerra contra Alexium de Theodoro pro defensione et liberatione loci Cimbali, eum elegerimus et deputaverimus in unum ex sociis summum percipientibus in Caffa pro eo tempore quo residenciam faciet illis in partibus et pluri et minori tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum cum salario et stipendio unius sommi sibi mense singulo integre persolvendi. Mandamus vobis expresse quantenus loco secundi vacantis in dicto numero sociorum eundem Petrum Johannem in unum ex dictis socijs statim omni mora sublata recipiatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto salario et stipendio singulo mense ut supra integre respondentes et responderi facientes. Teneatur tamen dictus Petrus Iohannes vestrorum consulis et massariorum parere mandatis et subire angarias eius officio incombentia sicut alii socii de dicto numero facere tenentur, quamquam mentis nostre non sit attentis premissis, et ut ceteris bene dispositis ad favorem ianuensis nominis cedat ad exemplare bonum ipsum Petrum Iohannem nullo modo esse obligatium continuam in Caffa facere residentiam sed possit hinc illud pro suis commerciis se conferre et in aliis locis vicinis residentiam facere dummodo semper et quando fuerit expediens sit ad vestrum mandata prumptus et paratus. Registratis.

Ianue die prima marcij.

XII

29 febbraio 1424

Ducalis Gubernator Januensium, consilium etc.

Capitaneo et massarijs Famaguste

Nobilis et prudentes viri dilecti nobis. Quoniam notum est nobis precipue per cartularium massarie Iohannis de Andrea, Jacobum Justinianum habuisse et percepisse ex illa quantitate bisantiorum septem milium ducentorum quam singulis annis huic comunitati dare tenetur S(erenissimus) Rex cipricus valorem ducatorum quadringentorum quin-

quaginta sex. Item etiam usque mensem septembris proxime lapsi debuit ex ipsa summa percepisse sexcentos aureos. Vobis committimus et mandamus expresse quatenus visis presentibus et omni dilatione postposita compellatis dictum Iacobum ut vobis ipsas omnes pecuniarum quantitates et alias quascunque per eum aut etiam alios fortassis exactas de racione predicta numeret et persolvat. Vosque illas nobis absque dilatione mittatis. Pari autem modo volumus per vos fieri de quacunque summa ipsius pecunie exigenda deinceps. Salva semper et in suo robore permanente assignatione facta de quadringentis aureis florenis egregio viro Rafaelj de Montaldo. Cum nostre mentis omnino sit ex ipsa pecunia per Regem debita nichil per vos aut alios quoscunque expendi vel erogari posse in aliquo quovis opere quantumcumque utili vel necessario iniussu nostro. Sed eam integram salva semper assignatione predicta continuo ad nos mitti, quod si negligentes fueritis in premissis, a vestris fideiussoribus hic exigi faciemus tantum pro quanto fueritis negligentes.

Ianue XXVIIII februarij

XIII

1 marzo 1424

Nos Franciscus etc. Consilium etc. et Officium Provisionis Romanie.

Egregio et circumspectis viris Consuli et massarijs Caffe presentibus et futuris dilectis nostris salutem. Quoniam delegimus virum prudentem Nicolaum Sophiam filium Thome carissimum civem nostrum in unum ex socijs sommum percipientibus in Caffa usque ad nostrum beneplacitum et mandatum ad stipendium unius sommi ei singulo mense persolvendi. Mandamus vobis expresse, quatenus loco primi vacantis in dicto sociorum numero eundem Nicolaum statim et omni reposta dilacione recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio unius sommi integre respondentes, et responderi facientes. In quorum testimonium has nostras patentes litteras in actis nostris et comunis Ianue cancelleria registratas eidem fieri et traddi iussimus nostro communitas sigillo.

Ianue die primo marcij

XIV

29 febbraio 1424

Ducalis gubernator Januensis, Consilium et Officium Provisionis Romanie.

Potestati et quatuor provisoribus Peyre.

Saluti locorum nostrorum orientalium et christianorum illius climatis semper intenti. Egregium et carum civem nostrum Iacobum Adurnum impresentiarum eundem potestatem et castellanum Phocarum, abunde instruximus de certis modis quibus habet persuadere Morathbei teucrorum

principipem ut S. Imperatori Romeorum det pacem, illique dedimus in mandatis ut si tentata illius domini mente reperiat aut sentiat eum paci dispositum, id nobis notum faciat quam celeriter. Itaque si contingat ipsum Iacobum hoc vobis insinuare volumus et mandamus vobis expresse ut rem hanc nullo modo perire permittatis. Sed hanc occasionem arripite ac providete tam celeriter quam opportune, traiciendo ad ipsum teucrorum dominum illos oratores et sub illis formis qui digniores et magis ydonei atque utiles vestre prudentie videbuntur, semper habentes cordi et pre oculis quod discrimen et sinistrum urbis Constantinopolitane penetrat usque ad viscera terre Peyre, et consequenter huius reipublice. Cui rei utpote maxime importantie diligentiam omnem per vos adhiberi mandamus omnino.

Ianue, ultimo februarij.

XV

1 marzo 1424

Nos Franciscus, consilium et officium.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffe nec non Ianuensibus et beneficio Ianuensium gaudentibus, ibidem commorantibus et frequentantibus et seu commoraturis et frequentaturis dilectis nostris salutem.

Cum nuper elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Iohannem Adurnum in yhegatarium herbarum et lignaminum civitatis Caffe pro annis duobus integris et continuis, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salariis, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis consuetis debite, et pro ut processores sui habuerunt. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatenus statim finito tempore sui precessoris a Ianua destinati eundem Iohannem in yhegatarium et pro yhegatario herbarum et lignaminum ut supra recipiatis, habeatis, tenetis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salarijs et obventionibus integre respondentes et responderi facientes. Registratis.

XVI

1 marzo 1424

Nos Franciscus, Consilium et Officium etc.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffe dilectis nostris salutem.

Cum nuper confirmaverimus dilectum nostrum Nicolaum de Matheo notarium in scribam et custodem sacristie dicte Civitatis Caffe usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario et obventionibus consuetis debite. Mandamus vobis quatenus eundem Nicolaum usque ad dictum nostrum beneplacitum recipiatis benigne, teneatis, tractetis et

reputetis ac honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus integre respondentes et responderi facientes. Nos enim autoritate presentium approbamus acta que libet recte per eum in dicta scribania conficienda.

XVII

24 febbraio 1424

Nos Franciscus ... Consilium et Officium etc. ...

Egregio et circumspectis viris consuli, consilio et massarijs civitatis Caffe presentibus et futuris nec non Ianuensibus et beneficio Januensium gaudentibus, et seu qui pro Ianuensibus tractantur et reputantur ibidem commorantibus et frequentatibus ac commoraturis et frequentaturis dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum suis exigentibus emeritis elegerimus nuper et constituerimus virum expertum et probum Baptistam Vairolum carissimum nostrum in consulem vestrum et pro consule vestro et dicti loci Simisso pro annis duobus integris et continuis incoandis die qua dictum consulatus officium inceperit exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis consuetis, ac potestate et bailia omnimodoque iurisditione quam et pro ut processores sui hactenus habuerunt, et in dicto consulatus officio soliti sunt habere, mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatenus visis presentibus eundem Bap(tis)tam in consulem vestrum et dicti Simisso ut supra recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet, sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integre respondentes et responderi facientes. Mandatis vero et monitionibus ipsius quibuscunque in his videlicet que honorem nostrum aspiciant salutem illius loci concors, et ad eius officium pertinere noscantur pareatis prompte et fideliter in omnibus tanquam nobis, approbantibus et tenore presentium ratificantibus omens et singules processus, sententias, condemnationes, absolutiones, mulctas, banna, et alia quelibet atque forestationes per eum recte in dicto consulatus officio fienda et gerenda pro inde ac si a nobis legiptime (*sic*) processissent. In quorum etc.

Ianue die XXIIII februarij.

XVIII

9 martij 1424

Nos Franciscus etc. Consilium et officium Romanie.

Egregio et circumspectis viris capitaneo et massarijs ceterisque officialibus et personis singularibus civitatis Famaguste, dilectis fidelibus nostris salutem et gratiam nostram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Simonem de Savignono in patronum laudi seu grippi Famaguste usque ad nostrum

beneplacitum et mandatum, cum salario, honoribus, commodis, obventionibus et prerogativis consuetis, mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus visis presentibus eundem Simonem in patronum dicti laudi et seu grippi recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus integre respondentes et responderi facientes. Registratis etc.

Data Janue die VIIII martii.

XIX

9 marzo 1424

Nos Franciscus etc. Consilium et Officium Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs ceterisque officialibus civitatis Caffe, nec non Ianuensibus et beneficio Ianuensium gaudentibus ibidem commorantibus et frequentantibus, seu commoraturis et frequentaturis dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Guliermum de Ast de eius legalitate instructi in unum ex interpretibus Caffe loco Ianoti de Bassignana alias electi per Manfredum Sauli : quem ab ipso interpretis officio omnino ammoveri volumus, cum salario et obventionibus ac prerogativis consuetis, usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis, quatenus visis presentibus eundem Guliermum loco dicti Ianoti recipiatis, habeatis, teneutis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integraliter respondentes et responderi facientes.

Data Janue die VIIII martij.

XX

9 marzo 1424

Nos Franciscus etc. Consilium et Officium Romanie civitatis Janue.

Egregio et circumspectis viris capitaneo et massarijs Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Remum Grillum in unum ex caporalibus civitatis Famaguste usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, ad salarium et seu stipendium ducatorum aureorum sex in mense, mandamus igitur vobis expresse quatenus visis presentibus, ammoto una ex numero dictorum caporariorum, eundem Remum, omni dilatione sublata, recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio sex ducatorum mense singulo integre respondentes et responderi facientes. Et teneatur dictus

Remus subire omnes angarias eius officio incombentes, sicut et alij eius socij tenentur, nec non vestrum capitanei et massariorum parere mandatis quibuscunque concernentibus honorem nostrum et comunis Ianue, ac salutem civitatis illius. Registratis etc.

Data Janue die 9 martij.

XXI

Similiter Francisco de Mafeo, Iohanni de Ecstana q(uonda)m Rafaelis, Odoardo Spinulo de Luculo, Lodisio Palavicino, Francisco Burgaro, Gregorio de Goarcho et Iohanni de Podio.

XXII

13 marzo 1424

Ducalis Gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffe.

Expositum nobis est suppliciter pro parte Peregrini de Prementorio quod tanquam fideiussor Manfredi Sauli post alias iam solutas peccunias restat debitor illius massarie de asperis sedecim milibus argenti. Et ex alio latere creditor est tante quantitatis. Supplicatum est itaque eius parte ut vellemus compensari posse eius debitum eiusmodi cum credito suo. Itaque nos eius petitioni misericorditer inclinati volumus vobis mandantes quatenus si de tanta peccunia asperorum est creditor verus et eius creditum sit verum et bona racione contractum, compensationem ipsam faciatis et fieri faciatis usque ad quantitatem concurrentem.

Ian'ue, XIII martij 1424

XXIII

13 marzo 1424

Ducalis gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffe.

Pridie videlicet XIIII-a februarij die vobis scripsisse recolimus pro Percivale Penturiono, hodie vero pro Peregro de Prementorio, ut certa eorum credita cum debitis ad que tenentur tanquam fideiussores Manfredi Sauli, compensaretis eisdem, super quibus ne seducamini mentem nostram apertius declarantes volumus et mandamus quod dicta compensatio nequaquam fiat cum creditis emptis minori precio quod solidorum viginti pro libra, neque etiam cum creditis post eorum factas fideiussiones acquisitis. Preterea quum comperimus eidem Manfredo datos fuisse in trac-

tatu et commissione duos articulos introclusos. Volumus expresse mandantes quatenus diligentissime investigatis si fuerunt ipsi articuli executioni mandati, — tunc bene stat. Et sat est. Si autem non fuerunt, tunc et eo casu vos ipsi exequamini penitus ea que in ipsis articulis continentur.

Ianue XIII martij.

XXIV

29 marzo 1424

Ducalis Gubernator Ianuensium, consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie.

Consuli et massarijs Caffe.

Conquestus est nobis Dagnanus Grilus quod cum alias fuerit consul et castelanus Cimbali, et perceperit salaria consueta eius precessoribus solvi. Nuper bona sive debitores ipsius Damiani molestare videmini ad revomendum sommos argenti duodecim pro salario ipsius tanquam castellani. Nos itaque petitioni eius honeste humaniter inclinati volumus et mandamus quatenus non gravetis eundem Dagnanum sive bona vel debitores eius, nisi ad faciendum et servandum pro ut precessores eius fecerunt. Et in pace permittatis eum retinere salaria que et pro ut ipsi eius precessores perceperunt, et seu percipere debuerunt.

Datum Ianue die XXVIIII-a marcij.

XXV

15 aprile 1424

Ducalis gubernator et Consilium Antianorum

Potestati Chij.

Iustis peticionibus inclinati volumus et mandamus quatenus egregio civi nostro Petro Iustiniano de Rocha favorabilem iusticiam ministretis adversus heredes et bona quondam Antonij et filij eius Leonardi de Rocha Iustiniani et quascunque personas que de bonis ipsius habuissent non potiores ipso Petro pro his pecuniarum quantitatibus quas ipsum Petrum pro ipso Leonardo solvisse constabit comuni Ianue pro avariis eidem Leonardo impositis in preteritum, et pro ut seriosius constat publicis scripturis sentencia et cessione superinde factis quarum copiam ipse Petrus seu procurator eius presentaverit coram nobis. Ita demum faciendo quod ipse Petrus iuste superinde queri non possit.

Data Ianue, die 15 aprilis.

XXVI

15 aprile 1424

Ducalis gubernator et Consilium ac Officium provisionis Romanie.

Consuli, massarijs et provisioribus Peyre.

Supplicationem nobis porrectam per dilectum civem nostrum Antonium Marruffum, his includi iussimus vobis ideo iubendo mandantes quatenus tenore ipsius supplicationis inspecto auditoque ipso supplicante seu eius procuratore visisque videndis diligentissime vos informare curetis de serie veritatis. Et auditis iuribus comunis equam et rectam iusticiam ministretis eidem Antonio seu eius procuratori super his que sunt in ipsa supplicatione notata.

Datum Ianue die XV aprilis.

XXVII

17 aprile 1424

Ducalis gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Consuli, massarijs et provisoribus civitatis Caffe.

Supplicationem nobis porrectam per dilectos cives nostros Leonardum Novellum Adurnum et Petrum Campionum de Guisulfis his includi mandavimus. Ideo vos monentes quatenus supplicantibus ipsis seu eorum procuratoribus et nunciis circa ea que supplicatio ipsa continet, casu ipso ac eius circumstanciis diligenter attentis, ministretis favorabilis iusticie complimentum, quemadmodum casus exigit.

Data Ianue die XVII aprilis.

XXVIII

12 maggio 1424

Ducalis gubernator, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Capitaneo et massarijs Famaguste.

Viri nobiles et egregij, volentes benemeritis providi viri Benedicti de Reza scribe massarie Famaguste benefice retribuere, attento maxime quod scribania ipsa pene ad nichilum seu modicum est redacta, volumus et mandamus quod caposoldum spectans et spectare solitum comuni sive massarijs Famaguste, eidem Benedicto quamdiu illic scriba manserit penitus assignetur et libere persolvatur omni prorsus excepcione remota. Si autem tempore ipso, quo illic morabitur vacare contingat aliquam caporariam, eo casu volumus dictam caporariam sic vacantem eidem Benedicto assignari cessante tunc caposoldo predicto. Et sic ut supra mandamus et committimus per vos servari debere.

Data Ianue 1424, die 12 madii

XXIX

27 Giugno 1424

Nos Franciscus, Consilium et Officium provisionis Romanie.

Egregio et circumspectis viris Consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Franciscum Cantellum burgensem Caffe in unum ex socijs summum percipientibus a comuni in Caffa pro anno uno incohando die qua dictum officium inceperit exercere, et pluri et minori tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario et stipendio unius sommi singulo mense. Mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim finito tempore secundi vacantis ex numero dictorum sociorum, eundem Franciscum in unum ex dictis socijs recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio integre respondentes. Et teneatur dictus Franciscus vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire omnes angarias pro ut ceteri socij sui facere tenentur.

XXVII Iuuii,

Similiter ea die pro Thoma Besacia loco tercij vacantis.

XXX

1 luglio 1424

Nos Franciscus et Consilium et Officium etc.

Egregio et circumspectis viris consuli, massarijs, consilio comuni et universitati Caffe nec non universis et singulis Ianuensibus beneficio Ianuensium gaudentibus ibidem commorantibus et frequentantibus dilectis fidelibus nostris salutem sincera.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Babilanum Cataneum in capitaneum porte caihadoris Caffe pro anno uno incoando qua die inceperit dictum officium exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis debite consuetis. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim finito anno precessoris sui a Ianua destinati, eundem Babilanum in capitaneum et pro capitaneo dicte porte caihadoris Caffe recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integre respondentes et responderi facientes.

Data Ianue die prima julij

XXXI

3 luglio 1424

Officium Romanie civitatis Ianue

Egregiis ac spectabilibus viris Consuli et massarijs Caffe nobis carissimis.

Viri egregij ac spectabiles, hortarum et committimus vobis instanter quatenus in observationem equitatis et antique consuetudinis provideatis dilecto nostro Barnabe de Marco de solutione integra et efficaci summorum decem nomine cancellariorum magnifici nostri comunis Ianue recepturo, pro eorum annua mercede pro anno presenti, pro ut eisdem a vobis et precessoribus vestris hactenus fuit servatum. Item pro certis expensis per nos factis pro bono publico officii nostri provideatis et solvatis eidem Barnabe de alio summo uno.

Die tercia iulij.

XXXII

7 luglio 1424

Nos Franciscus etc., consilium etc. et officium Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspectis viris consuli et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Caffe, nec non scribis curie dicte civitatis dilectis nostris salutem.

Cum nuper elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Manuelem Grepum notarium in subscribam vestrum et dicte curie solum in solidum et absque collega pro anno uno incohando die qua dictum subscribanie officium inceperit exercere et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario, commodis, honoribus, obventionibus, utilitatibus et prerogativis consuetis. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus finito tempore videlicet anni unius Ludovici de Cunio precessoris sui, eundem Manuelem in subscribam vestrum et dicte curie solum in solidum et sine collega recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus integre respondentes, facientesque eidem traddi quecunque ad dictam subscribaniam pertinentia. Mandamus vobis insuper quatenus eundem Manuelem in numero sociorum habentium sommum in Caffa loco primi vacantis aggregantes, sibi de dicto stipendio unius sommi argenti singulo mense integre respondentes dicto durante tempore. Volumus tamen eum vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire angarias sicut ceteri consocij eius tenentur.

Data Ianue die 7 iulij

XXXIII

11 luglio 1424

Nos Franciscus etc., consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie civitatis Ianue.

Egregio et circumspectis viris Consuli et massarijs, consilio comuni et universitati civitatis nostre Caffe, dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus probum virum Augustinum de Canicia Bartolomei civem Ianue in unum ex sociis sommum percipientibus a comuni in Caffa pro anno uno incohando die qua dictum officium inceperit exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario et stipendio unius sommi singulo mense, mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim finito tempore quarti vacantis ex numero dictorum sociorum eundem Augustinum in unum ex dictis socijs recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio integre respondentes, et teneatur dictus Augustinus vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire omnes angarias pro ut ceteri socij sui facere tenentur.

Data Ianue die XI iulij.
Similiter die ea Rafaeli de Marco.
Similiter die 18 iulij Georgio Ravaciolo.

XXXIV

12 luglio 1424

Nos Franciscus etc. Consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie civitatis Ianue.

Consuli et massarijs Caffe.

Viri nobiles et egregii nobis dilecti. Scimus et recolimus alias vobis de presenti scripsisse materia. Supplicavit enim nobis dilectus civis noster Bartolomeus Sacherius notarius quod cum Batista filius eius illuc iamdudum accessisset Capitaneus antiburgorum Caffe, fuit postea decretum et provisum ipsum Capitaneatus officium extinguere, et tamen vobis scripsisse recolimus quod in casu quo duraret vel guerra vel guerre suspicio si vestre prudentie videretur ipsum officium per tempore restaurandum vel perdurandum, dictum Batistam potius quam alium reponeretis in eo. Itaque id ipsum vobis iterum committimus et mandamus. Insuper etiam si forte contingat eo casu dictum Batistam abesse volumus quod unum ex fratribus dicti Batiste qui vobis idoneus videatur in eundem capitaneatum reponatis adveniente casu quo disponeretis pro meliori ipsum officium confirmare aut de novo creare.

Ianue XII iulij.

XXXV

14 settembre 1424

Franciscus dictus Carmagnola de Vicecomitibus etc., Consilium et Officium.

Consuli, massarijs civitatis Caffe.

Attendentes virum nobilem Filippum Pinellum etiam de nostre consensu et licentia plurimis diebus et mensibus insudavit tractando et agitando rem admodum utilem et favorabilem comuni Ianue, quamquam postea nonnullis civibus et officialibus aliter visum fuerit; et non ignari promissionum et premiorum eidem Filippo tunc factarum et promissorum occasione etiam sumptuum quos multifariam ipse Filippus propterea passus est. Volentes itaque eiusdem Filippi benemeritis parte aliqua providere aucthoritate presentium eundem Filipum iam electum dudum in ministrum et pro ministro civitatis Caffe in eodem officio confirmantes pro sex mensibus immediate sequentibus et secuturis post finitum vel finiendum annum unum pro quibus a nobis litteras ipsius ministrarie officij habuit et obtinuit, mandamus igitur vobis egregio et circumspectis viris consuli et massarijs, consilio et universitati ac officialibus quibuscunque presentibus et futuris civitatis Caffe, nec non Ianuensibus et beneficio Ianuensium gaudentibus ibidem commorantibus et frequentantibus ac commoraturis et frequentaturis dilectis nostris, quatinus dictam confirmationem et mensium sex predictorum prorogationem nullo modo turbantes vel impedientes, sed penitus ratam firmam et gratam habentes observetis omnino, habentes, tenentes, tractantes et reputantes eundem Filippum ita pro dictis sex mensibus quemadmodum pro anno uno predicto benigne et honorifice sicut decet pro ministro et in ministrum Caffe, respondentesque etiam sibi ac responderi facientes de dictis salario et obventionibus congruis temporibus atque integre: non obstantibus aliquibus litteris, electionibus, concessionibus vel deliberationibus alicui forstitan factis, datis vel concessis quomodolibet contra predicta. Nos autem omnia et singula per eum in dicto ministrarie officio dicto tempore recta fienda et gerenda authoritate presentium approbamus. In quorum etc.

Datum Ianue 1424 die 14-a septembris.

(à suivre)

AUS DEM BRIEFWECHSEL ŞAGUNA'S MIT VUK KARADZIĆ

T. BODOGAE

Vor zwei Jahren waren es 100 Jahre seit dem Tode des großen Philologen, Folkloristen und Schöpfers der serbischen literarischen Sprache Vuk Stepanovitsch Karadzić (1787—1864). Die serbische Akademie der Wissenschaften und Künste, die Bibliotheken, die kulturellen Gesellschaften aus ganz Jugoslawien haben dieses Ereignis von größter Bedeutung in der Geschichte des geistigen Lebens unserer Nachbarn gebührend gefeiert. Facharbeiten, retrospektive Ausstellungen, Vorträge und andere Veranstaltungen dieser Art, verewigten das hervorragende Bestreben dieses Menschen [1]. Trotz seiner gebrechlichen Gesundheit (der rechte Arm und das rechte Bein Vuk's waren gelähmt), verstand er die Sprache und die authentischen Traditionen seines Volkes, mit allen Mitteln und über alle Wege ausfindig zu machen und zu sammeln, von dem die Welt — nach einer 500jährigen Unterdrückung — nicht mehr glaubte, daß es so viel geistige Kraft und so viel schöpferische Originalität beibehalten habe. Seine Arbeit war ganz besonders schwierig, weil er sozusagen mit nichts anfangen mußte: selbst ohne systematische Schulbildung, ohne Geldmittel und vor allem ohne Unterstützung der führenden Kreise des damaligen geistigen und politischen Lebens, leistete Vuk Karadzić für sein Volk Werke, deren nur wenige Menschen unserer Zeit sich rühmen können.

Er hat an den von Peter Karageorg und Milos Obrenović geführten Freiheitskämpfen teilgenommen und wurde deren Sekretär, Bevollmächtigter, Richter, Professor, Gesetzgeber, je nachdem es die unbeständigen Verhältnisse der Zeit forderten. Auf die Ratschläge des Geschichtswissenschaftlers und Philologen Jernej Kopitar hin, der ihm in Wien eine Bibliothekarstelle verschaffte, begann er zu schreiben und aus dem Volke und zwar vom Banat aus bis nach Dalmatien und Montenegro hin' *Serbische Volkslieder* (6 Bände), *Sprichwörter* (2 Bände), *Märchen* und *Gedichte* zu sammeln. Zu gleicher Zeit bereicherte er als Autodidakt auch

[1] Siehe u.a. die Veröffentlichungen in der Zeitschrift „Bibliothekar", Organ der Gesellschaft der Bibliothekare aus der S. R. Serbien, 1964, *5—6*.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3-4, p. 593-601, BUCAREST, 1966

seine eigenen Kenntnisse und schrieb u.a. *Grammatik der serbischen Sprache* (auch ins Deutsche übersetzt), *Serbisch-Deutsch-Lateinisches Wörterbuch* (2 Ausgaben, nach seinem Tode sind noch zwei erschienen, mit rund 47 000 Wörtern), *Schatzkammer für Geschichte, Sprache und Glauben der Serben in drei Riten*, dazu noch Almanache, Zeitschriften, Forschungen u.a.m. Er war unermüdlich, ständig unterwegs und bei der Arbeit. Er war auch in Petersburg und unterschrieb einen Vertrag mit der russischen biblischen Gesellschaft für die Übersetzung der Bibel. Es ist wohlbekannt, daß er das Neue Testament ins Serbische übersetzt hat, doch hatte er kein Glück, es selber zu veröffentlichen, wegen seiner zu revolutionären philologischen Ansichten. Die Früchte seiner Arbeit genoß ein anderer, Andrei Stoiković, und 1847, als Vuk das Neue Testament in der lebendigen Volkssprache veröffentlichte, verursachte er ein wahres Gewitter im kulturellen und kirchlichen Leben. Der Metropolit zensurierte seine Arbeit. Und wegen des Einflusses, den sie auf die politischen und kirchlichen Kreise von Belgrad ausübte, bekämpften ihn selbst die dortigen Schriftsteller, Professoren und Presseschreiber der Zeit leidenschaftlich und verboten über zehn Jahre lang (bis 1860) die Einfuhr der von ihm geschriebenen und in Wien, Leipzig, Berlin, Cetinje u.a.O. erschienenen Bücher.

Nach der kühnen Abhandlung der Philologen G. Danicić: *Der Kampf für die serbische Sprache und Orthographie* (geschrieben im Jahre 1847, aber wegen der allzu widerwärtigen Atmosphäre, erst 1862 gedruckt), beginnt die öffentliche Meinung Vuk recht zu geben. Sein Wahlspruch war, gleich dem der Phonetiker von uns und von anderen Ländern: „Schreibt wie ihr redet und leset wie es geschrieben ist!" Die Übersetzung des Neuen Testaments in die lebendige Sprache des Volkes, der Arbeiter und Bauern, schien den Zeitgenossen zu revolutionär, zu waghalsig. Darum sagte der Metropolit Stratimirović 1822 „die Sprache der Viehhirten eigne sich nicht für das Wort Gottes".

Andererseits aber duldete die Angelegenheit keinen Aufschub mehr. Alle Völker der Welt erwachten, verwerteten die Spuren ihrer Vergangenheit, die Werte ihrer Volkssprache. Unter dem Druck der Josephinischen und der aufklärerischen Ideen, des liberalen und rationalistischen Geistes der französischen Revolution kämpfte ein Dosithej Obradović jahrelang, um in seinen Zeitgenossen das Verlangen nach Bildung, nach Aufklärung zu wecken. Nach ihm folgt Vuk Karadzić, der aussagt, welche Sprache dieses Volk sprechen und schreiben muß:[2] in seinem ureigenen Sprachgebrauch, und nicht in der kunterbunten und gekünstelten Redeweise, in welcher man, einem übertriebenen Purismus zuliebe, die Sprache durch Archaismen und Russismen entstellte. Denn dadurch würde man dem serbischen Volk, welches sowieso reichlich zerrissen und verteilt und unter den fremden Mächten leidet, auf dem Wege der organischen Entwicklung seines kulturellen und sozialen Lebens Hindernisse aufrichten. Wir können uns vorstellen was bei uns bei der öden und verwirrten Redeweise gewisser Etymologen wie A. Pumnul, T. Cipariu,

[2] So äußerte sich schon 1850 Dr. J. Subbotić: *Einige Grundzüge aus der Geschichte der serbischen Literatur*, Wien 1850, Seite 23 (deutsch).

Massim und Laurean oder bei den latinisierenden und italienisierenden Übertreibungen eines Philologen wie Heliade (siehe „Biblicele ...") geschehen wäre, um den Wert des Werkes von Vuk Karadzić für die Geschichte der Sprache und Kultur des serbischen Volkes zum Teil verstehen zu können.

Aber nun zurück zur Sache.

Hat man über die Beziehungen Vuk's zu den bedeutendsten Historikern und Literaten, wie Ranke, Goethe, Gebrüder Grimm oder zu denen des Erzählers J. Andersen nennenswerte Abhandlungen geschrieben, so ist es doch Tatsache, daß man über seine Beziehungen zu den rumänischen Gelehrten wenig weiß. Wenn man bedenkt, daß seine Familie eine zeitlang in Mehadia und Temeschburg wohnte, und wir wissen, daß unter den zahlreichen Korrespondenten und „Pränumeranten" für seine Bücher sich auch Serben, die in den rumänischen Städten wohnen, befinden — um die Banater nicht mehr zu erwähnen — glauben wir behaupten zu dürfen, daß der serbische Gelehrte — war er der rumänischen Sprache auch nicht ganz mächtig, wie sein Vorläufer Dosithej Obradović oder wie Nikanor Gruić, sein Zeitgenosse — den kulturellen und bildungsmäßigen Bestrebungen, welche zu gleicher Zeit auch bei uns Rumänen ihren stürmischen Verlauf nahmen, nicht fremd bleiben konnte. Den ersten Beweis dieser Beziehungen bieten uns jene von Şaguna erhaltenen zwei Briefe — der eine aus dem Jahre 1851, der zweite aus dem Jahre 1858 — die wir, wie folgt, veröffentlichen, mit der Überzeugung, daß dieses nicht die einzigen Ergebnisse eines Gedankenaustausches zwischen Vuk und den Rumänen waren und daß spätere Forschungen noch andere hinzufügen werden.

In dem Vielvölkerstaat des habsburgischen Österreichs, wo die Zentralisierungs- und Germanisierungspolitik Hand in Hand mit den Katholizisierungsmaßnahmen der Völker zusammengingen, war es eine Performanz für die orthodoxen Familien, die eigenen Sprach- Glaubens- und Sittentraditionen erhalten zu können. Dies galt insbesondere für Städte mit überwiegend katholischer Bevölkerung. Erst der Aufschwung zur Kultur und zur nationalen Freiheit (wozu teilweise auch der Josephinische Zeitgeist der Epoche beitrug) ermunterte sowohl die Individuen, als auch die Völker, die eigenen geistigen Werte zu kultivieren. Aus diesen Werten bildeten sich dann jene tatkräftigen Ideen-Forcen, die später, im Prozeß der nationalen Erweckung der Völker, dazu dienten, sich von der Unterjochung des doppelköpfigen imperialistischen Wappens zu befreien.

Diesbezüglich sind die neueren Bemerkungen des amerikanischen Historikers Keith Hitchins [3] sehr wohlüberlegt, über die Bildung des nationalen Bewußtseins der Rumänen aus Transsilvanien. Ausgehend von seinen Forschungen bezüglich der vielseitigen Tätigkeit des Metropoliten Andrei Şaguna, schließt er — auf Grund eines ausgiebigen archivalischen Materials — daß der Einfluß dieses Mannes, der sich aus den Fesseln einer absolutistischen und fanatischen sozialen Ordnung freimachen konnte,

---

[3] Siehe *The Romanians of Transylvania and constitutional experiment in the Hapsburg Monarchy* (Thessaloniki, 1954), *The early career of Andrei Şaguna* (Paris, 1965) und *Andrei Şaguna and the restoration of the orth. Metropolis of Transylvania* (Thessaloniki, 1965).

nicht nur auf das kirchliche und politische Leben Transsilvaniens, sondern auch auf die ganzen kulturellen Bewegungen seiner Zeit, entscheidend war. Sein ganzes „early career" wie sein Lebenswerk *The restoration of the orth. Metropolis* bilden die Achse der kulturellen und politischen Emanzipation eines Volkes in einer Zeit, in der die ganze Welt ein freies und konstitutionelles Leben erhoffte, als dieses der Absolutismus der herrschenden Klasse es noch nicht zugab.

Die politischen Verhältnisse seiner Zeit häuften große Hindernisse auf den Weg der nationalen Emanzipation. Darum verschanzte sich Şaguna in seinem Kampfe für die Befreiung des Volkes in das Eigenheim seiner Kirche und Schule. In dieser Hinsicht unterscheidet sich das Programm des Diplomaten und gebildeten „Mönches aus Sibiu" (wie sich Şaguna in der beigelegten Schrift nennt) nicht von den Plänen des begeisterten serbischen Autodidakten, der sich die Vereinheitlichung der serbischen Sprache und die kulturelle Erhebung seines vielgeplagten Volkes vornahm.

Infolgedessen müßten sich die beiden Männer, die zu gleicher Zeit und ungefähr in denselben Landen lebten, rechtzeitig kennengelernt haben.

Höchst wahrscheinlich hat Şaguna mit Vuk in Karlowitz Bekanntschaft gemacht. Man weiß, daß Şaguna in Karlowitz viele Jahre als Bibliothekar und Seminarprofessor, sowie auch als Sekretär des Metropoliten Stratimirović gewirkt hat und von Vuk erfahren wir ebenfalls, daß er oft das Zentrum der Metropolie besucht hat, wo er als Stipendiat des Metropoliten — der ihn zunächst für sein Werk als Folklorist und Ethnographen hoch eingeschätzt hat — auch versuchte die Schule zu besuchen.[4] Die nachfolgenden Beziehungen verstärkten sich in Wien, wohin der rumänische Hierarch öfter reiste und wo der serbische Gelehrte seinen „ständigen" Wohnsitz hatte, wenn man von einer Beständigkeit im Leben dieses unruhigen Apostels, der meistens unterwegs war, reden darf. Zwischen dem 15. Oktober 1850 und dem 1. Juli 1851 tagte in Wien die Synode der orthodoxen Bischöfe aus ganz Österreich, der auch Şaguna — freiwillig oder unfreiwillig — beiwohnen mußte, obwohl er beim Minister die Erlaubnis für die Heimreise beantragte, wo seiner dringende Arbeiten harrten.[5] Aus dieser Zeitspanne datiert das erste Schreiben, dessen Text in Übersetzung hier folgt.[6]

„Herrn Stephan Vuk Karadzić, — in Wien

„Sehr gelehrter Herr!

„Ich habe die Ehre — wie ich Ihnen versprach — Ihnen die beigelegten Büchlein zuzusenden. Bei dieser Gelegenheit kann ich meine innige Überzeugung von der Tatsache nicht verbergen, daß die Mittel, welche ich für die Hebung unserer Orthodoxie in Österreich verwende, viel ehren-

---

[4] Siehe als Bibliographie, außer den eigenen Aufzeichnungen *Vukova prepiska* (5 Bände), die Forschungen von Lj. Stojanović, *Život i rad Vuka St. Karadzića*, Belgrad 1924 u., neuerdings, Miodrag Popović, *Vuk St. Karadzić, (1787—1864)*, Belgrad 1964. K. Hitchins, *The early career of A. Şaguna* ... S. 51—3.

[5] Il. Puşcariu, *Urkunden für Sprache und Geschichte*. Bd. I. Sibiu 1889, S. 269 folg. und *Memoiren des Metropoliten Şaguna 1846—71* (hrsg. von Il. Puşcariu) Sibiu 1923 S. 50. (rumänisch).

[6] Das Original im Archiv der Akademie der Wissenschaft und Kunst in Belgrad, Nr. 8129/1. Wir danken auch auf diesem Wege Frl. Vukosava Karanović von der Bibliothek der serb. Akademie für ihre Liebenswürdigkeit den Text mit dem Original kollationiert zu haben. Siehe auch die Zeitschrift „Bibliothekar" 3—4/1964, Belgrad.

werter und viel besser ausgesucht sind, als die Bemühungen einiger unglücklicher Söhne unserer Mutterkirche. Diese (unglücklichen Söhne) schämen sich nicht, auf dem Markte zu erscheinen, um meine gewissenhaften Taten zu blamieren, nur um Ihnen zu Nutze zu kommen.

Die besten Glückwünsche für Ostern,

Wien, d. 14. April 1851

Ihr ergebener Diener
Andreas Şaguna"

Auf welche „Büchlein" bezieht sich Şaguna? Bestimmt handelt es sich um die Denkschrift aus 1849 — 50 „*Promemoria*" und den „*Anhang zu der Promemoria über das historische Recht der Autonomie der rumänischen nationalen Kirche aus Siebenbürgen*" oder um eine weitere *Denkschrift* an den österreichischen Kultusminister, in welcher er die autonome kirchliche Organisation für die Rumänen beantragte. Wir wissen, daß der serbische Patriarch, Joseph Rajačić (1842—61), am Anfang des Jahres 1851 durch eine haßerfüllte Broschüre — die in deutscher Sprache, in der auch die von Şaguna verfaßt war — antwortete[6a]. Hierin klagt er den Bischof von Sibiu an, daß er nur die Vergrößerung seiner persönlichen Einnahmen und Beförderung im Amte erstrebe. Dafür — sagt Şaguna in seinem *Memorial*, habe er denselben wie einen Unwürdigen, der in der Kirche eine hohe Stellung eingenommen habe, bekämpft. [7]

Es wäre möglich, daß Şaguna, anschließend an diese Denkschriften dem serbischen Gelehrten, einige von den „Erzeugnissen" seiner neuen Druckerei aus Sibiu zukommen ließ: den *Kathechismus*, *die Fibel*, *den Čeaslov*, die *Biblische Geschichte*, *die Pflichten der Untertanen* und *das Apostelbuch*. Von diesen Büchern wissen wir [8], daß sie bis zum Ende des Jahres 1851 gedruckt waren, denn, wie aus dem nächsten Schreiben ersichtlich ist, interessierte sich Vuk für jedwede kulturelle Veranstaltung, verlangte alte kyrillische Bücher, Schematismen und bestimmt auch rumänische Volksgedichte, die er wahrscheinlich als großer Liebhaber der Schöpfungen der Völker aus dem Balkan, auch verstehen konnte. In diesem Sinne hat er wohl auch Şaguna einige von seinen philologischen und folkloristischen Veröffentlichungen zukommen lassen. Wir wissen aber nicht genau welche. Es ist aber bekannt, daß in der Metropolitan-Bibliothek von Sibiu von den Veröffentlichungen Vuk's folgende vorhanden sind: „Srpske narodne pjesme" (2 Bde., Wien, 1846), „Novi Zavijet" (Wien 1847), „Srpski Riječnik" (Wien 1852), „Primjeri srpskog-slovenskoga jezika" (Wien 1856) und „Pravitelstvujuštii sovijet serbskij u doba Karageorgeva" (Wien 1866). Wir besitzen auch das Buch *Serbische Volksmärchen* (Berlin 1954), deutsch, mit einer Widmung an Şaguna von Seiten der Tochter Vuk's, Wilhelmine, die das Buch verdeutscht hat. Das Vorwort stammt von W. Grimm. Daß Vuk rumänisch verstand, geht aus dem Scherze Şaguna's hervor, mit dem er ihm ein Exemplar der von

[6a] Antwort auf die Angriffe einiger Romane und der Presse gegen die Einheit der Hierarchie ... Wien 1851 (ohne Angabe des Verfassers).

[7] *Memoiren* ... Seite 56.

[8] Metrop. Andreas Şaguna, *Gedenkbuch*, Sibiu 1909 S. 180 (rum.)

ihm übersetzten Bibel ankündigte, „so Gott will, werde er ihn ganz romanisieren". Obwohl die sich in der Hermannstädter Metropolitan-Bibliothek befindlichen Bücher keine Widmung tragen, wissen wir, daß Şaguna 1837 unter den „Pränumeranten" für die Veröffentlichungen Vuk's *Crnagora i Boka Kotorska* eingetragen ist, in einer Zeit, als er nur Hieromonach und Notar bei der Diözese von Karlowitz war.

Wie immer, beweisen die Tatsachen die kulturellen und publizistischen Verbindungen der beiden Gelehrten und legen Zeugnis ab für ihre gesunde Auffassung von der lebendigen Sprache des Volkes und von der Orthographie, in welcher die Kultur des serbischen und rumänischen Volkes sich gleicherweise entwickeln soll. Tatsächlich bildete das Feuilleton des „Telegraful Român" aus Sibiu (gegr. 1853) eine richtige Epoche im Kampf für den gesunden Phonetismus der rumänischen Schrift von vor 100 Jahren, in einer Zeit, als übertriebene und beschränkte Meinungen, die Entwicklung der rumänischen Sprache und Literatur auf andere, naturwidrige Bahnen zu lenken versuchten. Es ist der gleiche Vorgang wie der Prozeß in dem Vuk Karadzić bei unseren serbischen Nachbarn den vollen Sieg davontrug.

Wir wollen aber die Urkunde, die wir hier auch in Übersetzung wiedergeben, reden lassen:

„Sehr geehrter und hochgelehrter Herr!

„Wäre ich nicht fest überzeugt, daß unsere Gefühle und Bestrebungen in allem was die Bildung, das Fortschreiten und das Bessern des Volkes anbelangt, übereinstimmen, glauben Sie mir, so hätte ich nicht gewagt, Ihren werten Brief zu beantworten, da ich befürchte, daß Sie mich wegen der „ъ", und der „ы" verurteilen würden. Mich hat die Tatsache, daß ich in Ihrem werten Briefe keinen dieser zwei „Freunde" vorfand, gar nicht gestört, aus dem Grunde, weil für mich der Empfang Ihres werten Briefes, genau so wie die schöne und intelligente Arbeit Ihres werten Frl. Tochter [9] einen reichlichen Trost bietet. Ich bin kein Literat, weil ich keine Zeit und Bildungsmöglichkeit dafür habe. Ich bin ein Mönch und für diese Sendung arbeite ich Tag und Nacht. Glauben Sie mir, daß diese Mission nicht so einfach ist. Sie sollen es wissen, daß der sittliche, intellektuelle und religiöse Zustand eines Volkes in großem Maße von den Mönchen abhängig ist. All diese Tatsachen kann man aus dem „Molitvelnik" folgern.

„Wird mein Schreiben Sie nicht befriedigen, aus dem Grunde, daß ich auf den Inhalt des gesandten Büchleins nicht einging, so sollen Sie es wissen, daß dafür nicht ich, sondern meine zahlreichen amtlichen Obliegenheiten, die mich auch im Traum beunruhigen, die Schuld tragen. Im Monate Juni, komme ich nach Wien und da werden wir von allem ausführlicher reden. Bis dahin lassen Sie mich dem w. Fräulein — dem ich vorläufig nur soviel wünsche: Gott gebe ihr viel Glück, Gesundheit und viele Jahre — für das übersandte Buch danken und wiederum danken.

[9] Es ist hier bestimmt die Rede von der Tochter des Schriftstellers, Wilhelmine, Malerin und Mitarbeiterin ihres Vaters, die 1854 ein Bändchen von *Serbischen Volksmärchen* mit einem Vorwort von W. Grimm ins Deutsche übertragen und in Berlin veröffentlicht hat. Das betreffende Buch befindet sich tatsächlich in der Metrop. Bibliothek von Sibiu (Nr. 239) mit der Widmung „in tiefster Hochachtung " seitens der Übersetzerin. Im Jahre 1857 heiratete sie und lebte in Belgrad weiter, aber vermutlich wußte Şaguna nichts davon.

„Ich staune, daß die Bücher *Pidalion* und *Kormčaja* nicht zu beschaffen sind.[10] Es scheint, daß das Vergehen der griechischen Hierarchie auch auf die nördliche übergegangen ist. Die griechische Hierarchie hat ihre kirchlichen Bücher nicht nur in eine tote und dem Volke unverständliche Sprache übersetzt, sondern sie wirkte absichtlich auch darauf hin, daß solche Bücher unter dem Volke nicht verbreitet werden. Sie betrieb diese unglückliche Politik in der Zeit, als die Buchdruckerkunst noch nicht erfunden war und vielleicht betreibt sie diese auch heute noch. Jeder intelligente Mensch sieht daraus, daß das griechische Volk in Unwissenheit zurückgeblieben ist und daß die gebildeten Menschen von heute nicht mehr die griechischen Schulen besuchen, sondern nach anderer, fremder Kultur streben. Darum begeht die nördliche Hierarchie einen großen Fehler, wenn sie derselben Taktik folgt! Weh dem Volke, das weder das Sittengesetz, noch die eigenen geistigen Schätze kennt und welches mit vielen Schwierigkeiten kämpfen muß, bis es soweit kommt, das eigene Gesetz kennen zu lernen! Es hat keine Bücher, keine Lehrer, ja es fehlt ihm sogar der wahre Trost, die ihm seine Kirche bieten konnte, vielleicht auch noch vieles andere.

„Wie Ihr wißt, lasse auch ich die Bibel rumänisch drucken und für diesen Zweck verfaßte ich ein Vorwort, in dem ich behaupte, diese Bibel erscheinen zu lassen, weil es mir meine strenge bischöfliche Pflicht anbefiehlt, den Christen die Möglichkeit zu geben, die Heilige Schrift in der eigenen Sprache zu besitzen, um dieselbe öfter lesen zu können, um das Gesetz Gottes kennen zu lernen, welches das Licht der Wahrheit ist und welches für jeden Menschen, ganz gleich welchen Standes und Berufes er sei, leuchtet. Ich will auch Euch ein Exemplar zukommen lassen; so Gott will, werde ich Euch rumänisieren! Ich weiß was Ihr alles bei der Übersetzung des Neuen Testamentes durchgemacht habt.[11]

Ich weiß auch noch nicht, wie ich selber mit meiner Bibel zurechtkomme. Jedenfalls hoffe ich, daß die Menge der Heiligen deren Bilder ich in die rumänische Bibel hineinlegen ließ, insgesamt etwa 100 — mich beschützen werden.

„Alte Bücher konnte ich nicht auftreiben, weil ich die ganze Zeit in Sibiu weilte. Schematismen besitze ich keine, nur irgendwelche Jahresprotokolle über das Leben der Eparchie, mit anderen Worten: Wie viele Pfarrer es gibt, wie viele Schulen und Schulkinder wir haben, wie viele Geburten, Vermählungen und Todesfälle. Wenn Sie wünschen, kann ich daraus einen Auszug machen und Ihnen denselben zukommen lassen.

„Indem ich Sie persönlich, Ihre geehrte Frau Gemahlin und das Fräulein mit dem christlichen Gruß „Christus ist auferstanden"! begrüße, verbleibe ich mit Ehrerbietung,

Sibiu, den 7. April 1858.

Ihr aufrichtiger Freund,
Andreas Baron von Şaguna Bischof

[10] Für seine kirchenrechtlichen Studien benötigte Şaguna Texte. Das *Pidalion* wurde griechisch in Leipzig 1800 und in Athen 1841 und *Kormčaja* in slawischem Text in Moskau 1816 gedruckt. Şaguna war ein leidenschaftlicher Bücherfreund, genau wie Vuk Karadzić, weil sein großartiges Werk, das er vornahm, von ihm forderte, so gut wie möglich dokumentiert zu sein.

[11] Siehe unsere Abhandlung: *Die Wirrnisse einer Übersetzung des Neuen Testamentes* (rumänisch) in „Ortodoxia", 2 (1966) 246.

„*N.B.* Ich schicke Ihnen drei von meinen Predigten[12] aus dem Rumänischen ins Deutsche übertragen, damit Sie dieselben als Sonntagslektüre benützen." (Gleichzeitig) „schicke ich auch zwei Broschüren über das Alter unserer orthodoxen Kirche in Siebenbürgen. [13]

Der freundliche Ton und die sinnreichen Einzelheiten, die er nicht nur in diesen zwei Briefen darbietet, lassen uns die unwiderlegbare Schlußfolgerung ziehen, daß diese zwei Kulturmenschen sich schon seit lange kannten, sich ihre aufrichtigen Gedanken mitteilten und sich in der Volksaufklärungsarbeit gegenseitig stützten. Wie weit auch andere Rumänen Vuk's Bemühungen für die Verwertung des geistigen Erbgutes seines Volkes schätzten, geht auch aus den schönen Worten von Tincu-Velea hervor[14], der in seinem Buch von 1865, gelegentlich des Todes des serbischen Gelehrten sagte: „Vuk stellte sich selbst die Aufgabe, in den Brunnen des Volksherzens hinabzusteigen, um von dort Kleinodien ans Licht zu bringen, die wertvoller als Gold und Edelsteine sind. Die besten Geister der Nationen betrauern den Toten, weil die Völker in ihren wahren Interessen solidarisch sind und fragen nicht immer nur nach Sprache, Nation, Heimat oder äußerer Kleidung, sondern sie suchen nach dem Licht und Verdienst, welche der Wissenschaftler für das Wohl und den Nutzen der Menschheit hervorgebracht hat."

Bestimmt finden wir solche Meinungen auch bei anderen Rumänen aus jener Zeit[15], weil das serbische und das rumänische Volk immer in freundschaftlichen Beziehungen lebte. Trotz der Spannung, welche zwischen den kirchlichen Kreisen von Karlowitz einerseits und der rumänischen Hierarchie und Intelligenz andererseits, wegen der kirchlichen und kulturellen Emanzipation des rumänischen Volkes in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts herrschte, konnte — eine so weitgreifende und gesunde Bewegung, wie jene, welche der große serbische Reformator unternahm, — auch bei uns nicht ohne Widerhall bleiben.

Gleichzeitig fühlen wir uns verpflichtet, die weitgreifenden und fortschrittlichen Ansichten des Hierarchen von Sibiu ganz besonders zu unterstreichen. Er vertritt die organische und natürliche Anschauung über die Entwicklung der Sprache und der Geschichte der Völker, zum Unterschied zur retrograden und streng konservativen Einstellung der serbischen und griechischen führenden Kreise. Şaguna, wie auch Vuk, schmerzte der Fehler, an dem die führenden Kreise der serbischen, griechischen und russischen Kirchen litten. Diese hielten die Übersetzung der Bibel in die lebendige Sprache des Volkes, für eine gefährliche Erneuerung. Aber die Zeiten erlaubten weder eine kirchliche noch eine kulturelle Unterdrückung.

---

12 *Predigten zu jährlichen Gedächtnisfeiern*, Sibiu 1858 (deutsch).

13 Die betreffenden Broschüren *Promemoria* und *Anhang zu der Promemoria* ... behaupten die Vergangenheit der vor mehr als 400 Jahren kanonischen Organisation der orth. Kirche Siebenbürgens.

14 Tincu-Velea *Istorioară bisericească pe scurt*, Sibiu 1865, S. 284, Anm. 158.

15 Wir wissen, daß Vuk G. Asaki ein Heft mit rumänischen Volksliedern, die er gesammelt hat, übergab, das leider verlorenging. Siehe die Zeitschrift „Studii" 6/1964 S. 1680 (Nach Miodrag Popovici).

Şaguna, als guter Kenner der balkanischen Sprachen, war bestimmt auf dem laufenden, hinsichtlich des Streites, der in dieser Richtung zwischen der konservativen Gruppe des Konst. Ikonomos einerseits und zwischen den liberalen Pharmakides und Vamva andererseits, geführt wurde. Dieselbe Lage wiederholt sich in Karlowitz, gelegentlich der Serbisierung der Namen der Kalenderheiligen, der Übersetzung des Neuen Testamentes und dessen Veröffentlichung in der lebendigen Sprache des serbischen Volkes, durch Vuk Karadzić. Es ist wahr, daß die Situation des Hierarchen aus Sibiu bei der Übersetzung der Bibel eine ganz andere war, als diejenige von Athen und Karlowitz. Dort handelte es sich um die alte und große Diskrepanz zwischen der heiligen Sprache des biblischen Textes und der ritualen Bücher einerseits und zwischen der lebendigen Sprache des Volkes, welche uneinheitlich und ungepflegt war, andererseits.

Genau wie in der russischen Literatur, wo manche Jahrzehnte in unendlichen Streitigkeiten vergehen mußten, bis die literarische Sprache sich bilden konnte, war es der Fall auch in Serbien, wo das Verdienst von Karadzić, den gesprochenen Dialekt (štokavskij dialekt) einzuführen, sich als sehr glücklich erwies. Der Weg dauerte aber lange und war schwierig.

Bei den Rumänen war die Lage ganz anders. „Die Sprache der Bibel für das Volk — sagt Şaguna in dem Vorwort seiner Bibel — kann sich nur einmal bilden; nachdem das große Hindernis der treuen und verständigen Übersetzung überwunden war, und nachdem das Volk diese Sprache, sozusagen, in sein Wesen übernahm, haben die Nachkommenden nichts weiter zu tun, als dieselbe zu erneuern und zu verbessern, so wie sie der Übersetzer der Bibel erneuert und verbessert hätte, wenn er bis zu ihren Zeiten gelebt hätte. Das unvergängliche Lob einer solchen Leistung gebührt bei uns dem Metropoliten von Bălgrad (Alba-Iulia), Simeon Ştefan, von 1648, dann den Übersetzern der Bibel zur Zeit des Metropoliten von Bukarest, im Jahre 1688. Diese beiden Übersetzungen sind die Türen, durch welche es auch dem rumänischen Volke vergönnt war, die göttlichen Lehren kennen zu lernen. Durch sie schritt man dem Licht der Zivilisation und der Kultur entgegen, sowie auch der Verbrüderung unseres rumänischen Volkes — weil die damalige Sprache für alle Rumänen, von überall, verstanden wurde, damals, wie heute."

Er schließt das schöne Vorwort mit der Folgerung: „Unsere Sprache ist ein lebendiger Baum ... die alten und saftlosen Zweige trocknen und fallen ab, aber neue und frische Sprößlinge erscheinen an ihrer Stelle; das Blatt verwelkt und fällt ab, aber bald schmückt ihn ein neues; alles was ihm gehört, entsteht und vergeht, nur der Stamm bleibt immer derselbe."

LA RÉUNION DES RECTEURS DES UNIVERSITÉS DE LA ZONE BALKANIQUE

Entre le 16 et le 24 septembre 1965 a eu lieu à Bucarest, dans le cadre de l'université, la réunion des recteurs des Universités de la zone balkanique.

Les universités suivantes y ont été représentées : Sofia (P^r Hrista Ivanov, prorecteur), Tirana (P^r Kahreman Jlli, recteur, P^r Mahir Domi, prorecteur), Athènes (P^r Apostolos Daskalakis, recteur), Salonique (P^r D. Delivanis, recteur), Ankara (P^r Suat Bilge), Istamboul, (P^r Ekrem Serif Egeli, doyen), Nis — Yougoslavie (P^r Branimir Janlovic, recteur), Bucarest (P^r Gh. Mihoc, recteur, P^r A. Manolache, prorecteur, Florica Niculescu, prorecteur), Cluj (P^r Al. Roşca, prorecteur, P^r Nicolae Lascu, prorecteur), Jassy (P^r Ion Creangă, recteur), Timişoara (P^r Ion Curea, recteur).

Les travaux de la réunion, conduits par l'académicien Gh. Mihoc, recteur de l'université de Bucarest, se sont déroulés dans une atmosphère de collaboration et d'amitié.

Au cours de la réunion, ont été présentés, deux rapports sur des thèmes adéquats, suivis de discussions intéressantes en marge des exposés. Le premier rapport a eu pour sujet « La tradition des relations universitaires dans la zone des Balkans et de la mer Adriatique » et le second « Les perspectives de développement des relations interuniversitaires dans la zone des Balkans et de la mer Adriatique ».

La présentation des rapports a été suivie d'exposés de la part des représentants des différentes universités concernant l'organisation et le développement à l'étape actuelle de l'enseignement supérieur dans leurs pays respectifs, ainsi que l'organisation de chaque université.

Aussi bien des rapports présentés, que des exposés des participants à la réunion, il ressort que, étant donné les conditions de l'époque contemporaine, où la coexistence pacifique entre les peuples est une nécessité pour l'avenir de l'humanité, la connaissance réciproque et le resserrement des relations entre les peuples sont devenus d'une importance vitale. Ce fait est d'autant plus évident lorsqu'il s'agit de pays et de peuples unis par l'histoire dans les mêmes zones géographiques et entre lesquels, au cours des millénaires, se sont établies d'étroites relations de vie économique et de culture ; tel est le cas des peuples de la zone balkanique, qui, ainsi que l'a montré l'historien Nicolae Iorga : « ...ont travaillé côte à côte durant mille ans... Il n'est pas un seul de ces États qui n'exerce son influence sur les autres et il n'existe pas de nation qui ne fournisse des éléments de pensée aux autres ». Les discussions ont mis en évidence que de nombreux hommes de science et de culture — voire certains hommes politiques — ont fait

de cette réalité non seulement un objet de recherche scientifique, mais aussi un principe politique pour la défense des intérêts communs et de la paix dans cette zone de l'Europe. Elles ont souligné, de même, que la nécessité de développer ces traditions et de les amener à un échelon supérieur, dans les conditions résultant des profondes modifications qui ont lieu de nos jours, a suscité de la part de différents pays balkaniques des initiatives de plus en plus nombreuses dans le sens du resserrement des relations entre les peuples vivant dans cette zone géographique et du renforcement de leur collaboration dans tous les domaines d'activité.

Dans ce climat favorable se situent une série d'initiatives et de réalisations sur le plan scientifique, culturel et dans le domaine de l'enseignement, dont l'une est la réunion des recteurs des universités de la zone balkanique.

À cette occasion, on a évoqué les traditions de collaboration entre les universités de la zone des Balkans et la participation des professeurs membres de ces universités, à différentes actions d'ordre culturel et scientifique entreprises ces derniers temps réunions des commissions nationales balkaniques pour l'UNESCO, activité de l'« Association internationale d'études pour le sud-est européen », « Olympiade interbalkanique de mathématiques », « Union interbalkanique des mathématiciens », collaborations dans le domaine de la sismologie, de l'hydrologie, de l'histoire littéraire, de l'étude des civilisations balkaniques, etc. Les participants ont été d'accord sur le fait que ces relations traditionnelles nous offrent de grands avantages et qu'elles doivent être élargies et renforcées.

Les rapports et les discussions, qui ont eu lieu dans le cadre de cette réunion, ont fait ressortir les préoccupations communes pour le renforcement de la collaboration par une connaissance approfondie des éléments susceptibles d'unir tous les efforts, et ont souligné ce qui a uni nos peuples depuis des siècles. Ils ont mis en relief le fait que l'enseignement supérieur des pays de la zone balkanique bénéficie d'une riche tradition tant en ce qui concerne les réalisations spécifiques sur le plan national que sous le rapport de contacts et de collaborations plus larges. Ils ont montré l'existence de relations durables entre d'anciennes institutions d'enseignement supérieur qui ont fonctionné il y a des siècles dans ces pays et ont été fréquentées par des jeunes gens des différents pays balkaniques, la contribution des maîtres éminents de différents pays à l'organisation de ces écoles et à l'enseignement des sciences, les traits communs existant entre les écoles supérieures de ces pays grâce à l'emploi des mêmes langues de circulation internationale : le latin, le slave et le grec. Certaines écoles supérieures ont acquis un caractère interbalkanique, telle l'école Saint Sava de Bucarest, fondée en 1694 et fréquentée, par la jeunesse roumaine, ainsi que par des jeunes gens grecs, bulgares, serbes, albanais, dont le nombre n'a cessé de croître au cours des siècles suivants. En même temps, l'activité de ces écoles, de leurs maîtres animés de l'idéal national de leur patrie d'origine, a constitué pour la jeunesse des pays respectifs un puissant stimulant dans leur lutte pour l'établissement d'un enseignement supérieur dans la langue de leurs propres pays, pour l'appel au combat en vue de la réalisation des aspirations des couches larges de la population, pour la mission patriotique consistant à poursuivre des objectifs, à créer des institutions, à accomplir des réformes et à déployer une activité productive correspondant aux conditions historiques de chaque pays.

Les discussions ont souligné, de même, que les rapports entre les institutions d'enseignement supérieur des pays balkaniques se sont considérablement intensifiés au cours du XIX^{e} siècle, parallèlement au développement du capitalisme et au besoin accru de spécialistes dans les domaines de l'économie et de la culture. Le resserrement des relations dans le cadre de la lutte pour la liberté et pour la formation des États nationaux a également contribué à ce résultat. Plus tard, à toutes les universités, on crée des lectorats des langues et littératures des pays balkaniques, on organise des visites réciproques de professeurs, on développe les recherches scientifiques, on fonde des associations scientifiques connues pour leur activité fructueuse, on édite des revues communes, etc.

Après la seconde guerre mondiale, les relations universitaires ont connu un développement encore plus ample : le nombre des jeunes gens étudiant dans d'autres pays balkaniques augmente, des cours d'été sont organisés, des échanges de publications universitaires sont effectués, les professeurs universitaires se rencontrent de plus en plus fréquemment à l'occasion de différentes manifestations scientifiques internationales, un large échange d'idées a lieu.

Les participants à la réunion ont jugé que les traditions si riches, affirmées des siècles durant, des relations entre les peuples des États balkaniques constituent une base solide pour un développement encore plus fructueux de leur collaboration dans le domaine de l'enseignement supérieur, ainsi que dans toutes les sphères d'activité.

Partant du fait que le développement des relations multilatérales — économiques, scientifiques et techniques, culturelles — entre les États, indifféremment de leur forme d'organisation sociale, constitue un facteur important de progrès économique et culturel, de renforcement de la paix et de l'entente entre les peuples, les participants à la réunion ont analysé de manière réaliste et sincère l'état actuel des activités déployées pour le renforcement et la réalisation de cette collaboration.

Il existe à l'heure actuelle différentes formes de collaboration et un grand nombre d'institutions dont l'activité est consacrée à une telle collaboration.

Mais il n'en existe pas moins de nombreux éléments qui favorisent l'extension et le renforcement des relations entre les universités de la zone des Balkans, relations appelées à exercer leur action sur le développement des rapports de bon voisinage et d'amitié entre nos pays, conformément aux intérêts de la collaboration dans cette zone géographique où, au cours de l'histoire, de profondes affinités se sont développées entre nos peuples, entre nos cultures.

La préoccupation des participants s'est dirigée dans le sens du renforcement du rôle des universités dans la mise en œuvre de toutes les actions de collaboration et, en particulier, des formes spécifiques de collaboration directe liées à l'activité des universités, formes qui se développent progressivement, gagnant sans cesse en valeur et en efficience. Le développement de l'enseignement supérieur est un trait caractéristique de notre époque et, d'autre part, le trésor scientifique et culturel, dont les universités sont les dépositaires, ne peut être mis en valeur dans toute sa plénitude que dans les conditions d'une collaboration internationale. Le renforcement des relations entre nos universités est appelé à contribuer à une meilleure connaissance réciproque, en vue du développement de l'enseignement et de la recherche scientifique au niveau des exigences actuelles de la science et de la culture contemporaines. Dans ce sens, les participants à la réunion se sont référés, au cours des discussions, aux formes spécifiques les plus variées : par exemple aux échanges d'expérience dans les problèmes de l'organisation de l'enseignement, du contenu des cours, de la réalisation de cours et de manuels correspondant au niveau actuel des études scientifiques. Compte tenu de l'essor général de la science et de l'extraordinaire mobilité des frontières entre les différentes branches scientifiques, il se pose pour l'enseignement universitaire la tâche délicate consistant à maintenir les traditions tout en ne négligeant aucun apport nouveau, à assurer la spécialisation sans renoncer à l'indispensable largeur d'horizon, à utiliser les procédés les plus modernes de l'enseignement. La réalisation de ces problèmes suppose des recherches et des essais créateurs. Or, bien que dans ce domaine il existe de nombreux aspects spécifiques nationaux, liés aux conditions concrètes de chaque pays, les échanges d'idées et d'opinions sont en mesure d'apporter une aide effective quant au choix des solutions les plus adéquates. Les participants ont été d'accord sur le fait que, dans cet ordre d'idées, un vaste champ d'action est ouvert aux perspectives de collaboration entre nos universités.

De même, en ce qui concerne le perfectionnement continu du processus de l'enseignement, une entraide peut être assurée par des voies variées : visites réciproques, enseigne-

ment de certaines disciplines telles que les langues et littératures des peuples respectifs ou certains chapitres spéciaux d'histoire, échanges de professeurs dans tous les domaines de la science, cours spéciaux sur des sujets d'actualité, possibilités d'organiser et de guider certaines études de diplôme, thèses de doctorat ou recherches scientifiques théoriques et appliquées, échanges de spécilistes, participation réciproque à des manifestations scientifiques, échanges de publications sur une large échelle, échanges d'étudiants, publication réciproque d'articles et d'études dans les revues universitaires, compétitions sportives et autres manifestations, cours d'été à l'usage du personnel didactique et des étudiants, colloques, échanges de plans d'enseignement, programmes, guides pour étudiants, dissertations, ententes bilatérales entre les universités, activités de documentation, réalisation de bibliographies, etc.

Compte tenu de l'immense essor que connaît aujourd'hui la science, on a jugé qu'il ne peut exister au monde de spécialiste dont les travaux puissent se dispenser de l'appui fondamental que représentent les résultats obtenus par les chercheurs des coins les plus éloignés du globe.

Partant de l'expérience concrète de la collaboration existante, sans attendre de décisions catégoriques ni proposer l'élaboration d'un programme concret de cette collaboration ou l'établissement immédiat de formes d'organisation, les participants à la réunion ont convenu qu'il est nécessaire de redoubler d'efforts et de faire tout le possible pour développer encore plus les relations entre nos universités. Les échanges intenses de publications, revues, livres et matériaux de toute sorte doivent être complétés par les contacts personnels, les échanges directs d'idées, les relations d'amitié entre les personnes travaillant dans le même domaine et préoccupées par les mêmes problèmes.

Le vaste champ de collaboration qui s'ouvre devant nos universités doit comprendre toutes les formes d'activité : scientifique, didactique, éducative, organisatrice.

Les actions et les visites visant à faire connaître l'université organisatrice — facultés, chaires d'enseignement, laboratoires, foyers et cantines d'étudiants, visites par spécialités aux différents instituts de recherche scientifique, ont exprimé la volonté de concrétiser les mesures qui avaient été préconisées.

Les participants se sont déclarés satisfaits des résultats de l'initiative de la Roumanie sur le plan universitaire.

En effet, la réunion nous a permis de mieux nous connaître, d'établir des contacts personnels, de connaître l'organisation de chaque université des Balkans, elle a donné lieu à un fertile échange d'opinions sur les formes spécifiques de collaboration et sur les mesures qui devront être prises afin de développer de plus en plus la collaboration entre les universités de la zone balkanique, en vue du développement de la science et de la culture mises au service de la paix et de l'amitié entre les peuples.

Les participants à la réunion ont exprimé leur conviction que la réunion portera des fruits, qu'elle donnera une impulsion puissante à la réalisation d'un progrès continu dans la collaboration entre nos universités et, par là, entre nos peuples, pour le plus grand bienfait de la coopération internationale dans le monde entier.

Anghel Manolache

UNE EXPOSITION DE TAPISSERIE ET DE SCULPTURE YOUGOSLAVE À BUCAREST *

(SALLES « DALLES », MARS-AVRIL 1966)

Il y a à peine quelques décennies que la tapisserie a fait sa rentrée triomphale sur la scène de l'art européen. Après avoir presque oublié les principes qui présidèrent à sa naissane et qui, des siècles durant, avaient constitué sa force et sa magnificence, elle vient à présent de retrouver — en se retrempant à ses origines monumentales et décoratives — les sources vivantes de sa vraie tradition artistique.

Plus jeune que la tapisserie française — qui aurait pu fêter en 1966 le vingtième anniversaire de sa consécration publique[1]) — celle yougoslave, malgré quelques initiatives antérieures dues à des artistes comme *Mira Kovačević-Ovčačik* ou *Branka Hegedusić*, ne connut son vrai épanouissement qu'après 1961[2]. C'est à ce moment que fut fondé le premier grand atelier de tapisserie à Novi Sad, l'« Atelier 61 », organisé par le peintre *Boško Petrović* et dirigé, quant à l'exécution technique, par *Etelka Tobolka*.

En ce qui concerne la tapisserie yougoslave — telle qu'elle est partiquée de nos jours par nombre de ses meilleurs artistes — elle ne représente pas un renouveau de l'ancienne technique populaire autochtone des tapis, mais la véritable découverte d'un nouveau moyen d'expression artistique. Cela ne veut pas dire que certains artistes yougoslaves — *Olivera Galović-Protić* ou *Milica Zorić*, par exemple — n'entendent pas utiliser parfois des motifs et des techniques appartenant au riche répertoire de leur art populaire. Mais ils n'oublient jamais de souligner l'emploi arbitraire qu'ils font de ces sortes de « collages » brodés ou tissés, dépourvus de leur fonction initiale et utilisés à l'uniqe fin d'en obtenir un accent plus personnel dans l'expression artistique. Car, à cet égard, les tapissiers yougoslaves ont compris deux choses essentielles ; d'une part que la tapisserie moderne est régie par d'autres lois que celles qui ont présidé à

---

* Ouverte d'abord au Musée d'Art de Craiova (février 1966).

[1] Nous pensons à l'exposition organisée en 1946 au Musée d'Art Moderne à Paris. En présentant pour la première fois, à côté de quelques chefs-d'œuvre du genre (l'Apocalypse d'Angers ou les Saisons datant de la fondation des Gobelins), quelques-uns des ouvrages des meilleurs tapissieurs français de l'époque, elle connut un éclatant succès. Une année plus tard, en 1947, une novelle tentative — la présentation de quelques tapisseries modernes dans le cadre sompteueux de l'ancien Palais Jacques Cœur à Bruges — eut des résultats tout aussi remarquables.

[2] Une année après l'exposition de tapisserie yougoslave moderne organisée en 1960 à Paris.

EV . ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 3 — 4, p. 607 — 615, BUCAREST, 1966

la création populaire et, de l'autre, qu'il n'est pas possible de créer un nouveau art majeur rien qu'en amplifiant quelques motifs ornementaux, conçus à une autre échelle et dans un autre esprit.

Nous avons déjà mentionné le fait que la tapisserie est maintenant pratiquée en Yougoslavie par quelques-uns de ses meilleurs artistes. Cela signifie que, par là aussi, ceux-ci entendent se rattacher au grand courant international de l'art moderne, qui vient de supprimer bon nombre d'anciens préjugés, entre autres celui de la supériorité des arts dits « majeurs », par rapport aux arts décoratifs, « mineurs ».

C'est un des grands mérites de notre époque — Jean Cassou l'a justement saisi [8] — que d'avoir fait table rase de la traditionnelle hiérarchie, de nuance académique, entre les genres artistiques, et d'avoir ainsi incité les artistes de nos jours à chercher et à expérimenter toutes sortes de modalités expressives. Peintres ou sculpteurs, en même temps que décorateurs de vastes ensembles d'achitecture, graphiciens ou tapissiers, les artistes yougoslaves font preuve d'une remarquable souplesse et liberté d'expression, ainsi que d'une juste compréhension des problèmes majeurs soulevés par l'art contemporain, art social par excellence, visant donc surtout au monumental.

Ayant à décorer par des mosaïques ou par des tapisseries les murs de leurs nouveaux édifices publiques, les artistes yougoslaves y apportèrent une vision plastique, un mode de sentir et une conception esthétique qui leur sont propres. Ainsi dans ses deux compositions, « Eté » et « Branches », le plus âgé parmi les artistes qui exposèrent à Bucarest, *Milan Konjović* de Sombor nous dévoile sont goût personnel pour les formes librement épanouies et comme déliées, imprégnées, d'une force dynamique, que nous retrouvons aussi dans certains de ses peintures à l'huile. On devrait pourtant ajouter que la technique à nœuds à la manière des tapis orientaux nous semble — par les effets de picturalité qu'elle est en mesure de créer — moins apte à réaliser une œuvre qui doit vivre en premier lieu par son côté décoratif.

La même remarque pourrait s'appliquer, — en dépit de son évidente qualité de délicat chromatisme — à la tapisserie de *Marinko Benzon* de Belgrade, « Traces », exécutée dans la même technique à nœuds, si peu capable, à notre avis, de s'intégrer organiquement au mur qu'elle doit décorer.

A deux ou trois exceptions près, les pièces présentées à l'exposition de Bucarest sont toutes l'œuvre d'une génération née entre 1919 et 1926, qui a donc atteint sa pleine maturité artistique. En esayant d'établir un dénominateur commun pour la plupart de leurs créations, nous croyons le trouver dans la prédilection et l'importance accordée à l'éloquence et à l'expressivité des rythmes linéaires, qui caractérisent non seulement la production de Ljubljana — un des centres internationaux pour les biennales des arts graphiques — mais aussi celle de Belgrade, de Zagreb ou de Novi Sad.

D'un graphisme suggestif et savant, les deux variantes sur un même thème, « Vent I » et « Vent II », de *Stojan Celić*, de Belgrade, expriment le stade actuel de ses recherches plastiques. Parti d'une figuration à tendance parfois expressionniste, *Celić* s'est à présent tellement éloigné du réel, qu'on n'arrive à le saisir que d'une manière allusive, comme un écho lointain et décanté de la nature sensible.

Déjà célèbre par ses prix internationaux le graphicien *Janez Bernik* de Ljubljana (né en 1933), nous présente dans sa composition, « Signes » une conception plastique qui, exception faite d'une subtile harmonie chromatique réduite à un rapport de noir et de blanc, nous montre la manière dont il entend traiter la surface, en tant que scène d'évolution pour une multitude de lignes semblables aux lettres d'un vieux document. Il ne s'agit, guère bien entendu, d'une mitation, pas même d'une suggestion, car la ressemblance qu'on peut y trouver dans des cas

---

[8] *Panorama des arts plastiques contemporains*, Paris, Nouvelle Revue Française, 1960, p. 671.

pareils s'accomplit dans les sphères de la décoration pure, valable donc pour toutes les modalités artistiques.

Nous croyons saisir une inspiration analogue dans la belle composition d'*Isidor Vrsajkov* de Novi Sad, « Tapisserie I », d'une chaude tonalité de fond sur laquelle se détache, sur une surface claire, des signes qui pourraient suggérer ceux inscrits sur une feuille de parchemin.

Par une certaine rigueur compositionnelle, par le jeu géométrisé des lignes et par les subtiles modulations des gris, un autre artiste de Novi Sad, *Ankica Opresnik*, nous dévoile dans sa tapisserie de 1962, « Composition », son vif intérêt pour les problèmes d'ordre constructif, qui occupent une place si importante dans la pensée plastique actuelle.

Un autre artiste de Novi Sad, *Milivoj Nikolajević* (né en 1912), a figuré à l'exposition avec une composition, « Branches », délicatement teintée de rose, qu'on pourrait rattacher au cycle bien connu de ses gravures, « Branches dans l'eau » (qui a obtenu en 1957 le Prix de la Ville de Novi Sad). Animé d'un sentiment lyrique envers la nature, qui le pousse à établir avec elle non seulement des rapports affectifs, mais même une sorte de communion spirituelle, *Milivoj Nikolajević* paraît — à cet égard — faire un peu figure à part dans l'encmble de l'art yougoslave actuel, plus intéressé, pour le moment, aux spéculations d'ordre surtout intellectuel.

Pour saisir toute la différence entre une vision demeurée sous l'empire des sentiments et une autre, dont les données premières sont tellement élaborées par l'intellect, que la nature devient presque ou totalement méconnaissable, il est bon de comparer l'œuvre déjà citée de *Nikolajević*, avec celle de *Mladen Srbinović* de Belgrade (« Table paysanne », en deux variantes). Le subjectivisme du premier a fait place à une expression artistique d'une rigueur constructive extrême. C'est l'opposition entre deux tempéraments, entre deux visions et entre deux conceptions plastiques totalement différentes. (Il va de soi qu'en soulignant le contraste qui existe entre ces deux modalités expressives, nous n'entendons pas attribuer à l'une une supériorité sur l'autre. Différence ne signifie pas hiérarchie, car toutes les modalités sont bonnes à la seule condition d'aboutir à la création d'une œuvre d'art).

La lumière semble être le facteur principal dans la vision artistique de *Vera Bozciković-Popović*, peintre de Belgrade, dans sa « Composition » d'un subtil raffinement de teintes veloutées, allant du noir le plus intense, en passant par des bruns et des gris, jusqu'aux explosions des surfaces d'une blancheur éclatante.

En opposition avec ce que nous avons constaté jusqu'à présent, il paraît que les peintres de Belgrade sont plus intéressés par les compositions figuratives, tant par celles conçues dans un esprit constructif ou simplement décoratif, que par celles qui trahissent des préoccupations évidentes pour le sondage des zones les plus obscures et les plus troubles du subconscient.

Remarquablement doué pour maîtriser de vastes surfaces, *Bosko Karanović* construit ses figures avec énergie dans des compositions équilibrées et avec un sens inné de la simplification décorative, fortement expressive. Sans demeurer étranger à un certain symbolisme qui nous fait grâce d'une anecdote trop facile, il est pourtant capable de nous donner matière à réfléchir, tant dans sa tapisserie avec plusieurs figures réparties par registres verticaux, « Arrêt », que dans sa « Composition », avec une grande figure d'homme étendu au-dessus de quelques signes du zodiaque (fig. 1).

De telles intentions symboliques apparaissent plus clairement dans l'œuvre d'un autre artiste de Belgrade, *Lazar Vujaklja*. Dans ses deux tapisseries, « Ratnici » (fig. 2) et « Prestidigitateur » nous avons pu surprendre, à côté de certains échos surréalistes et expressionnistes (saisissables surtout dans le coloris), un primitivisme d'essence populaire, autochtone, assez proche, comme on l'a déjà remarqué, des pierres tombales bogomiles.

Le surréalisme qui semble exercer en ce moment une assez forte influence sur la jeune génération des peintres de Belgrade, a effleuré aussi l'œuvre d'un artiste au zénith de ses facultés créatrices, comme *Marij Pregelj* de Ljubljana. Nous nous rappelons son exposition d'il y a

Fig. 1

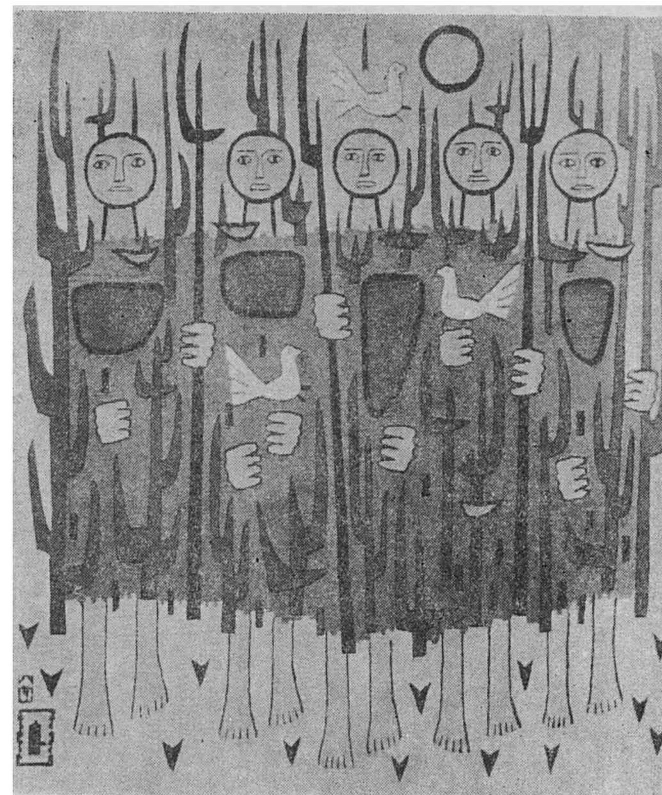


Fig. 2

deux années à Bucarest, émouvant témoignage d'une conscience artistique et humaine, face aux graves problèmes de l'existence, soulevés par la civilisation moderne. D'un expressionnisme à tendance moins abstraite que dans ses dernières toiles, la « Composition » présentée à cette exposition paraît plus clairement figurative, plus précise dans ses intentions symboliques.

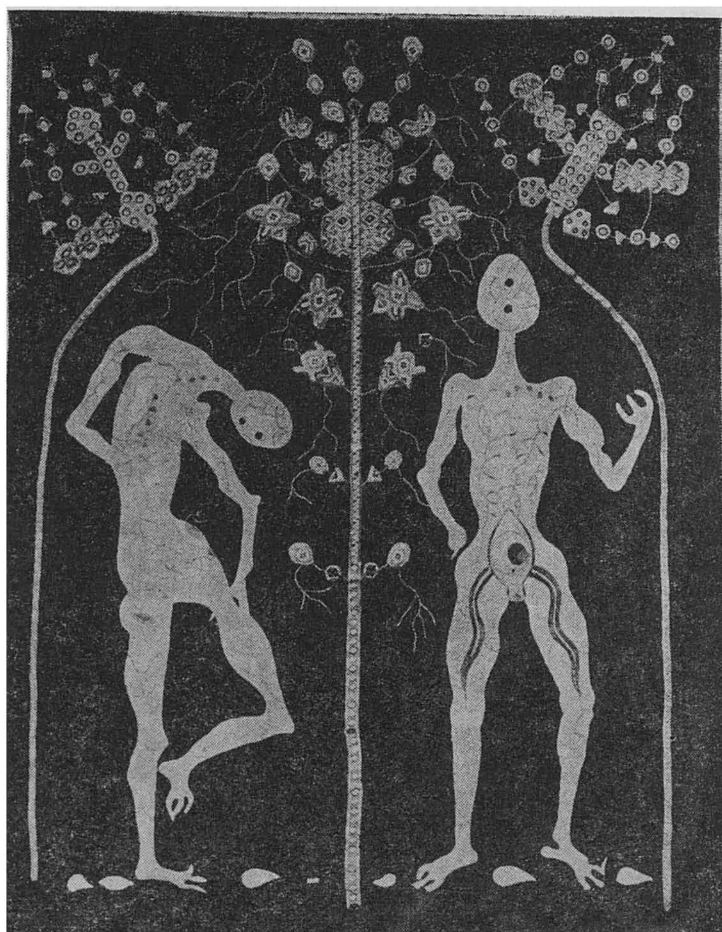


Fig. 3

En dépit de leur savante et raffinée construction de lignes et de formes, les deux tapisseries de *France Slana*, un autre artiste de Ljubljana, plus jeune que *Marij Pregelj*, sont en mesure de nous dévoiler sans équivoque la véritable personnalité artistique de leur auteur, qui n'est plus celle d'un graphicien, mais celle d'un peintre, doué de ce don inné de moduler, sans heurts, la couleur et de réaliser sans blesser la vue, les passages d'une tonalité à l'autre.

Il nous reste maintenant à nous occuper de quelques artistes qui ont fait de la tapisserie leur principale et presque exclusive modalité d'expression. Il s'agit, en premier lieu, du directeur de l'« Atelier 61 » de Novi Sad, *Bosko Petrović*, qui semble à présent avoir complètement renoncé à la peinture pour se consacrer à la tapisserie. D'une belle or donnance, ses deux assez vastes compositions, « Hommes » et « Grenier », nous permettent de surprendre sa conception artistique, capable de simplifier les formes en les enserrant d'un trait fortement accusé en noir, en mesure de souligner encore mieux l'intensité de son coloris actuel. Ceci

constitue un contraste évident avec son style antérieur, caractérisé par des tonalités assourdies, pastel, allant quelques fois jusqu'à donner l'impression d'un camaïeu.

Nous avons déjà mentionné les noms de quelques femmes-artistes, préoccupées surtout à enrichir les anciens procédés techniques de la tapisserie par des motifs appartenant à l'art populaire. Il suffit maintenant d'ajouter qu'emportée par des sentiments de compassion pour les souffrances humaines, *Milica Zorić* dans ses deux compositions, « Hommes de Hiroshima » (fig. 3) et « Femme de Hiroshima », réussit à nous communiquer, en dépit de leur gai coloris, un sentiment d'angoisse, une impression d'horreur même.

Employant elle aussi — mais à toute autre fin — dans la composition « Céréales », les applications de divers fragments de broderies et de tissus populaires, ainsi que de toutes autres textiles d'exécution industrielle, *Olivera Galović-Protić* réussit à exprimer, grâce à son coloris intense, une toute autre vision du monde et de la nature : une sorte d'hymne dédié à la vie.

La référence à l'art populaire, comme source d'inspiration, pour les formes d'expression les plus évoluées, se fait d'une autre manière dans l'œuvre d'*Etelka Tobolka* de Novi Sad (« A l'aube » et « Cimes glaciaires ») et de *Jagoda Bujić* de Zagreb (« Composition »), à savoir par l'utilisation de la technique même du tissage à la manière paysanne. En usant pour la trame de fils de laine lâchement filés, donc d'aspect inégal, sans changer ni leur beau coloris naturel, ni leur lourde mais souple matière, ces artistes prouvent avoir saisi l'esprit du créateur populaire anonyme, dans son goût quasi infaillible à trouver les formes comprises dans les possibilités spécifiques au matériel employé.

En dépit de ses qualités chromatiques, qui rappellent, par leurs chaudes tonalités de bruns, certaines toiles de Braque, la « Composition » de *Jovan Kratohvil* nous laisse deviner, par la fermeté et la rigueur de ses formes, sa formation de sculpteur. Ses deux sculptures exposées à Bucarest nous permettent de saisir non seulement les traits les plus saillants de sa personnalité d'artiste, mais aussi le chemin parcouru par la création plastique yougoslave dans la dernière décade.

Il n'est plus nécessaire de nous attarder sur le rôle joué par *Mestrović* et les autres grands artistes de sa génération dans le renouveau de la sculpture yougoslave. Il suffit de rappeler qu'en très peu de temps ils ont réussi à réduire considérablement le décalage qui séparait la sculpture yougoslave des dernières conquêtes de la plastique européenne. En mettant à nu les fadaises d'un académisme prétentieux et désuet, ainsi qu'un réalisme terre-à-terre, ils ont abouti à faire sortir l'art de leur pays de l'impasse de l'anecdote facile et conventionnelle.

La génération de *Mestrović* a brûlé les étapes, en assimilant tour à tour : l'expérience luministe impressionniste, celle de la construction par masses, si brillamment réalisée par Bourdelle et Despiau, et celle du langage expressif issu de l'expressionnisme.

Le lendemain de la mort de *Mestrović*, la sculpture yougoslave avait réussi à se constituer une physionomie propre, sur les fondements d'une science accomplie de la forme et de l'équilibre des masses. Quant au répertoire des thèmes, elle se limitait au cadre du figuratif, mais d'un figuratif interprété et comme transfiguré par l'apport individuel de chaque personnalité créatrice ; en ce qui concerne l'expression plastique, celle-ci visait surtout au monumental.

Risto Stijović, originaire du Monténégro mais pratiquant la sculpture à Belgrade, est probablement le plus âgé des artistes qui exposèrent à Bucarest. Sa création ne constitue pas moins une protestation contre la tendance à la monumentalité qui avait caractérisé la production artistique de l'entre-deux-guerres. Mais — ainsi qu'il ressort de ses deux pièces présentées à cette occasion « Nu » (fig. 4) et « Hibou » — sa conception plastique ne diffère pas

essentiellement de celle de la génération de Mestrović : fidélité, mais pas soumission passive, envers le motif et — comme moyen d'expression — une science solide et éprouvée à traiter les formes dans l'espace.

Dans ses portraits en bronze (« Dunja II » et « Portrait de Karaman »), *Kosta Angeli Radovani* de Zagreb demeure toujours dans le figuratif, mais purifié de toute contingence fortuite, de tout accident transitoire. D'une sérénité presque classique et réduits à leur expression la plus simple, et à la fois la plus concentrée, ces portraits nous dévoilent une des tendances majeures de la plastique contemporaine : celle de rejoindre les commencements obscurs de l'art.

Dans leurs préoccupations de s'affranchir des contraintes qui entravent la compréhension de la nature spécifique et de l'essence même de l'œuvre d'art, les artistes modernes ont trouvé la voie qui conduit, par delà les temps, aux sources mêmes de la création artistique. Il s'agit de ce moment — émouvant entre tous — quand, à l'aube des civilisations, l'humanité cherchait péniblement encore à donner corps aux forces créatrices qu'elle sentait obscurément frémir en elle. Elle n'était pas encore capable de s'exprimer qu'avec difficulté, sans l'habileté manuelle acquise plus tard qui, peu à peu, a réussi à émousser toute là fraîcheur des premières impressions et à dénaturer ainsi l'authenticité de son expérience humaine et artistique.

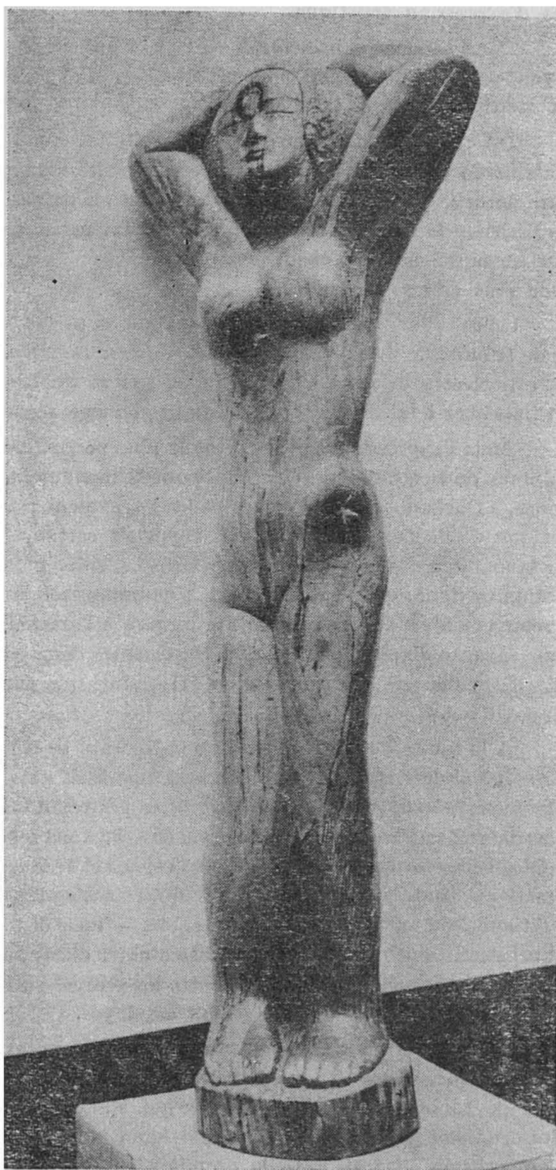


Fig. 4

La même tendance vers l'expression rude, primitive, vers l'« élémentaire », apparaît évidente dans l'œuvre de quelques autres sculpteurs yougoslaves, *Vida Jocić* de Belgrade, par exemple, dans ses deux portraits (« Portrait de guerrier » — granit et « Portrait de femme » — marbre), avec leurs physionomies puissantes et concentrées, *Olga Jancić* de Belgrade, dans ses deux groupes statuaires en bronze (deux figures, face à face, trapues et à grosses têtes), ou *Petar Hagi Boškov* de Skoplje, dans sa statue en métal (« Tête XVI »), avec des fragments entiers qui manquent, comme une statue récemment mise à jour par les fouilles archéologiques.

Un certain archaïsme apparaît aussi dans l'œuvre d'*Ante Grjetić* de Belgrade, dans ses deux pièces, « Taureau » et, surtout, dans sa figure sans bras ni jambes, en bronze patiné; tandis que *Miodrag Popović* de Belgrade, dans sa figure d'éphèbe d'un rythme linéaire quasi-saccadé (« Balance ») nous suggère une espèce de baroquisme post-alexandrin. Par la discontinuité et l'horizontalité des plans, l'autre pièce de *Miodrag Popović*, (« Figure I »), nous paraît d'une résonnance plus contemporaine.

A l'exception des œuvres d'*Ivan Sabolić* de Zagreb (« Figure » et « Portrait ») qui, en dépit d'une simplification intelligeante des motifs, demeurent toujours dans la sphère du figuratif, les autres jeunes artistes yougoslaves se sont délibérément dirigés vers d'autres modalités d'expression artistique.

Deux tendances principales se retrouvent en ce moment dans la sculpture yougoslave d'avant-garde : l'une qu'on pourrait qualifier d'expressionniste et une autre qui se rattache aux multiples voies de l'art abstrait.

On n'oserait affirmer qu'il ne s'agit pas aussi de figuration dans l'œuvre de *Nikola Janković* de Belgrade, la plus jeune personnalité artistique, à notre connaissance, de la sculpture actuelle yougoslave. Mais l'interprétation de ses deux figures en bronze, « Guerrier I » et « Guerrier II » est d'essence expressionniste, par le goût que leur auteur semble manifester pour certains traits fortement accusés et déformés en vue d'obtenir une expression artistique d'une plus grande efficacité.

Un caractère expressionniste est également saisissable dans la statue en bronze, « Homme de Ribniki X », œuvre du graphicien *Janez Boljka* de Ljubljana (premier Prix à la Biennale des arts décoratifs d'Alexandrie, 1963), par la qualité expressive, voire psychologique, qu'il sait imprimer à la silhouette éffilée du personnage représenté.

Mais l'expressionnisme à l'état le plus poignant apparaît dans l'œuvre de *Nandor Glid*, sculpteur de Belgrade (premier Prix pour le monument de Dachau). Ses deux compositions en bronze, « Dachau » et « Balade des pendus », avaient retenu l'attention, tant par le sentiment tragique qu'ils dégageaient et qui rappelait certaines scènes macabres du Moyen Âge, que par la manière dont il entend traiter l'espace, en le multipliant en fonction d'une grande ramification de lignes qui s'entrecroisent. Une impression similaire, d'une multitude de personnages en mouvement, a été réalisée sans le recours à l'arsenal traditionnel figuratif, grâce seulement à une savante diversification de lignes, dans les deux compositions en bronze de *Drago Trsar*, « Manifestation » et « Démonstration III », ainsi que dans celle en aluminium de *Stojan Batić*, « Banović » et « Mineurs ».

A la limite du figuratif et du non-figuratif se trouvent quelques jeunes artistes, comme *Anna Beslić* de Belgrade, avec son « Autoportrait » stylisé un peu à la manière brancusienne et avec ses « Deux silhouettes » en bronze patiné, d'une matière un peu rugueuse. De même *Alecsandar Zarin* et *Boris Anastasiević* (fig. 5), tous les deux de Belgrade, auteurs des « Oiseaux », belles formes déployeées dans l'espace et traitées avec d'évidentes préoccupations pour la matière. Toutefois on doit préciser qu'il ne s'agit plus de la matière « noble » dans le sens traditionnel du mot — marbre, bronze, etc. — mais de n'importe quel matériel brut ou fabriqué, auquel l'artiste peut conférer la qualité d'objet d'art, par sa simple volonté créatrice. De même qu'elle a supprimé la hiérarchie d'entre les genres, notre époque a aussi enlevé les restrictions quant à la légitimité des matériaux employés.

Nous pouvons citer à ce propos quelques noms des plus doués sculpteurs yougoslaves d'avant-garde, *Dusan Dzamonja* de Zagreb, avec ses sculptures en métal et bois, celui de *Patar Cerne* de Ljubljana, dans ses figures qui allient le bronze tantôt au bois, tantôt à l'airain, celui de *Jovan Kratohvil* de Belgrade — dont nous nous sommes déjà occupés — dans ses deux « Compositions » (II et VII), la première en cuivre, la deuxième en cuivre et fer, ou, enfin, celui d'*Olga Jevrić*, toujours de Belgrade, dans ses deux « Compositions » en ciment et barres de

fer, dont l'oxydation réussit à transmuer un matériel amorphe dans une sorte de matière quasi organique, soumise à l'action du temps et de l'atmosphère.

A une conception similaire, quant au rôle de la matière, semblent se rattacher aussi les œuvres de trois jeunes, probablement, artistes de Zagreb, *Sime Vulas*, dans ses deux petites

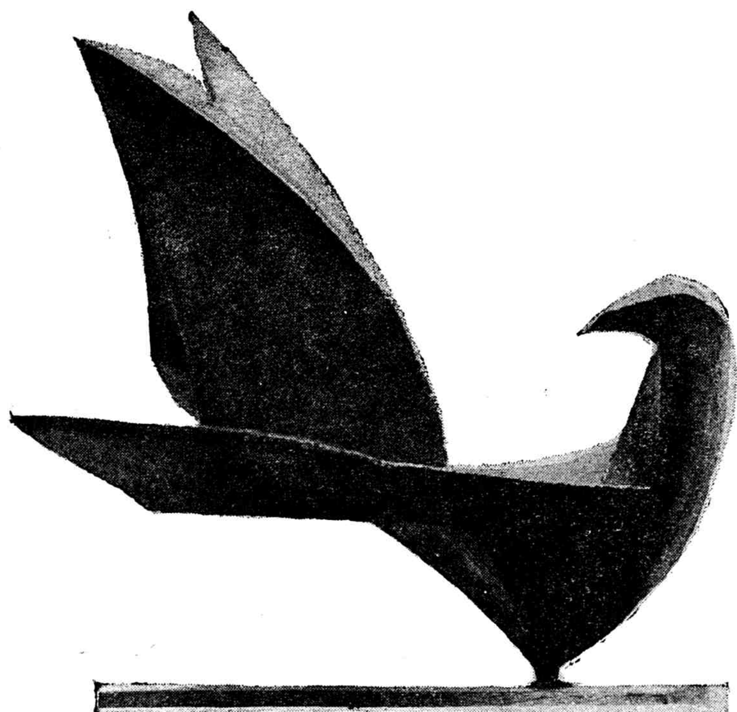


Fig. 5

compositions, « Yoles » et « Ville » (espèces de petits morceaux en bois superposés), ou *Branko Ruzić*, dans son portrait de Cézanne ou dans la composition « Refuge » (rudes troncs d'arbres à peine équarris), ou *Valerie Mikielj* dans son « Portrait » en bronze (grand fragment à concavités symétriques sur chaque surface).

Avec *Olo Lago* de Belgrade et *Voijn Bakić* de Zagreb vient de se préciser un nouveau rapport entre forme — matière — espace. La « Machine » en bronze de *Lago*, sorte de disque ovoïdal avec des protubérances géométriques, pyramidales, et surtout les « Formes lumineuses » de Bakić — peut-être la personnalité artistique la plus riche de la sculpture actuelle yougoslave — sont en mesure de nous donner une idée de la complexité des problèmes d'ordre plastique dans la sculpture moderne. Grâce à leurs surfaces courbées et polies, fixées deux à deux dans des structures d'une perfection absolue, il réussit à multiplier et à varier à l'infini les qualités optiques de ses formes, car — ainsi qu'on l'a remarqué — « chaque plaque est une glace qui reçoit et réfracte l'image de la réalité objective, spatiale et lumineuse »[4].

Il nous reste, à la fin, à préciser que au-delà des tendances stylistiques si différentes, l'intérêt de la sculpture yougoslave d'avant garde, porte, dernièrement surtout, vers l'abstraction plus ou moins intégrale.

Eleonora Costescu

[4] Vera Horvat Pintarić, préface au catalogue de l'Exposition Vojin Bakić, Galerie d'Art Moderne — Belgrade, 14—26 mars 1965.

LE SECOND CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES CRÉTOISES

(avril 1966)

La Crète a suscité, tout particulièrement, le long des siècles l'intérêt des historiens. Située en pleine Méditerranée, au large des côtes de la Grèce continentale, mais non loin du continent africain, à la croisée de quelques routes principales de l'histoire, la Crète a subi des influences qui se sont fondues en des synthèses de civilisation spécifiques. Aussi l'île nous offre-t-elle aujourd'hui la possibilité d'étudier des couches de civilisation superposées, qui ont laissé maints vestiges monumentaux offrant le plus grand intérêt pour les archéologues et les historiens. Terre d'élection de la fameuse civilisation égéenne minoenne, important centre des civilisations grecque, romaine et byzantine, témoignage aussi de l'apport de la civilsation italienne, puis au cours des derniers siècles solide rempart du néo-hellénisme, la Crète est et demeurera un thème de recherche scientifique du plus haut intérêt.

C'est pour ces raisons que fut inaugurée, en 1961, à Héraclion, la série des Congrès internationaux d'études crétoises, continuée dernièrement, au mois d'avril de cette année, par le II^e Congrès. Le congrès à été organisé par l'Association littéraire « Chryostomos », dont le siège se trouve à La Canée, l'actuelle capitale de l'île, association qui, sous la présidence du professeur M. Botonakis, déploie une activité fructueuse, continuant et développant, par son rôle d'animatrice et de créatrice dans les domaines de l'art, de la littérature et de la science, les traditions glorieuses de la Crète. Le professeur M. Botonakis a ouvert le congrès par un intéressant exposé sur l'histoire de la Crète depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, soulignant quelques moments importants de l'histoire plus récente de sa lutte pour la liberté et l'indépendance. Il s'agit de sa lutte contre les occupants turcs du XIX^e siècle et de celle qui eut lieu au cours de la seconde guerre mondiale contre les envahisseurs nazis. Les participants au congrès ont d'ailleurs eu l'occasion de connaître — et de leur rendre hommage — les témoignages de ces luttes, tels que le célèbre monastère des Arcadies, à mi-chemin entre La Canée et Héraclion, que ses défenseurs ont fait sauter avec eux-mêmes et leurs assiégeants ottomans, ou, non loin de la capitale, le mausolée-ossuaire érigé par la piété patriotique des habitants à la mémoire des martyrs tombés en combattant l'hitlérisme.

Les travaux du congrès ont été dirigés par le professeur N. Tomadakis de l'Université d'Athènes. C'est avec la plus grande attention que les participants ont écouté le discours inaugural et celui de clôture du congrès, tenus par le professeur N. Tomadakis. Dans son premier exposé, celui-ci a établi la place de la Crète dans l'histoire du peuple grec et de sa civilisation, tout en soulignant la continuité et l'intensité de sa création culturelle. Dans son second exposé,

il a fait le bilan des travaux du congrès, en indiquant aussi les perspectives de développement culturel de la Crète, au centre desquelles se situe la fondation probable de l'Université crétoise dans un avenir sans doute proche. De même, par la brochure du professeur N. Tomadakis, « La révolte crétoise de 1866—1869 », les participants ont pris connaissance des principaux problèmes concernant cet important événement qui, il y a plus d'un siècle, a ébranlé la conscience non seulement de la Grèce, mais aussi de toute l'Europe.

L'activité du congrès s'est déployée dans le cadre de plusieurs sections scientifiques : archéologie, histoire ancienne, histoire médiévale, néo-hellénisme, qui ont fait différentes communications. Étant donné la nouveauté des contributions apportées par leurs auteurs, celles-ci ont donné lieu à des débats d'un réel intérêt scientifique. Dans les sections d'archéologie et d'histoire ancienne, une série de communications a mis en évidence les résultats nouveaux des recherches concernant les différentes couches de civilisation ancienne qui se sont succédées en Crète. Un vif intérêt a été suscité par la communication du professeur Paul Aström, de Lund, « Données nouvelles sur la chronologie minoenne », et par celle du professeur Vladimir Gheorghiev, de Sofia, qui, dans la communication « Quand les Grecs sont-ils venus en Crète? » a cherché à étayer de nouveaux arguments le caractère et l'ancienneté de l'hellénisme crétois. D'autres communications ont fait ressortir la continuité des civilisations à l'aide de nouvelles données archéologiques et littéraires.

Dans la section d'histoire médiévale, de nombreuses communications ont fourni des contributions sur l'époque byzantine de l'histoire de Crète, de Théodose le Grand jusqu'à l'an 1204 — en soulignant la conquête passagère des Arabes et la restauration byzantine — ainsi que sur l'époque vénitienne en commençant avec l'année 1204 et jusqu'à la conquête turque de 1669, et sur les quelques deux cents années d'occupation ottomane. On a communiqué aussi maintes données inédites sur différents épisodes de cette longue histoire. A cet égard, il importe de noter la communication du professeur Freddy Thiriet, de l'Université de Strasbourg, « Quelques observations sur la situation en Crète vers 1400 d'après les *Lettere e Ducali dell'Archivio del Duca di Candia* », celle de Marcel Richard, de l'Institut de textes de Paris, sur « Les commentaires du Grand Canon d'André de Crète par Acace le Sabaïte », celle du professeur Agostino Pertuzi de l'Université de Milan sur Lorenzo de Monaci, grand chancelier de la Crète, celle du professeur M. Manoussakas de l'Université de Théssalonique sur l'édition critique des archives des Doucas de Crète, celle de N. Oikonomidès sur l'activité législative de Manuel Comnène, celle d'Era Vranoussis au sujet des « Témoignages historiques sur la Crète fournis par les sources de Pathmos », celle de Léandre Branoussis sur un texte provenant de quelques hauts prélats crétois, et d'autres. L'ensemble de ces communications a permis un examen concret détaillé, de certains moments historiques de grande importance.

Dans la section de néo-hellénisme, différentes communications ont été consacrées à des moments et à des problèmes de l'époque moderne et contemporaine, plusieurs d'entre elles portant, naturellement, sur l'héroïque et glorieuse révolte de 1866—1869. Répondant au désir des organisateurs du congrès de commémorer de cette manière-là aussi ces événements qui eurent lieu il y a un siècle, plusieurs communications mettant en lumière des données du folklore, de la littérature et des archives de la Crète, ont contribué à une connaissance plus approfondie des différents aspects du problème. Des représentants autorisés des études néo-helléniques ont fourni leur apport dans ce domaine. Citons, par exemple, la communication du professeur André Mirambel, de l'Université de Paris, sur « Le public français et la Crète dans les œuvres contemporaines », du professeur N. Tomadakis sur « L'historiographie crétoise », ainsi que d'intéressantes contributions dans les domaines de la philologie et de la littérature par les savants grecs G. Zoras, Emm. Kriaras et G. Laios.

Les sciences historiques de notre pays ont été représentées à ce congrès par une délégation de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, conduite par le professeur D. M. Pippidi, de l'Université de Bucarest, membre correspondant de l'Académie de la Répu-

blique Socialiste de Roumanie. Les membres de la délégation roumaine ont présenté une série de communications sur divers aspects historiques des relations créto-roumaines. Dans la section d'histoire médiévale, Eugen Stănesco, maître de conférences à l'Université de Bucarest, chef de secteur à l'Institut d'études sud-est européennes, a présenté une communication sur « La Crète dans l'historiographie médiévale roumaine », qui met en lumière les différentes mentions concernant la Crète, qu'on trouve dans les ouvrages historiques roumains des XVI^{e}—XVIII^{e} siècles.

Dans une séance plénière du congrès, G. Cronț, chef de secteur à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », a parlé sur « Le Crétois Meletios Sirigos en Moldavie au cours de la première moitié du XVIII^{e} siècle », soulignant l'importance de la contribution de ce personnage au développement du droit roumain ancien. Virgil Cîndea, directeur du secrétariat de l'Association internationale des études sud-est européennes, a parlé sur « Une image roumaine de la Crète », faisant ressortir les connaissances que les lecteurs des XVI —XVIII siècles pouvaient avoir sur la Crète par l'intermédiaire de la littérature. Vladimir Diculesco, chercheur principal à l'Institut d'études sud-est européennes, a présenté une communication sur « La position de certains cercles politiques roumains à l'égard de la révolte crétoise de 1866—1869 », analyse des diverses tendances apparues dans la vie politique roumaine à cette occasion. N. Camariano, chercheur principal à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga », a traité de « L'écho de la révolte crétoise de 1866—1869 dans la presse roumaine », où il dresse un tableau suggéstif des commentaires de presse les plus significatifs. Les communications des membres de la délégation roumaine ont soulevé de l'intérêt et ont donné lieu à d'intéressants débats.

Durant le congrès, par la visite de lieux historiques, de musées et d'expositions, les participants ont pu connaître d'importants monuments et vestiges du passé. C'est avec un vif intérêt qu'ils ont visité les musées d'archéologie de La Canée et d'Héraclion, où se trouvent exposés les trésors les plus précieux de la civilisation minoenne, ainsi que le magnifique musée en plein air, situé près de cette dernière ville, qu'est le fameux palais de Cnossos, dégagé et mis en valeur par le génie d'Evans. De même, les merveilleux monastères crétois, dont l'architecture et la peinture intérieure témoignent de ce que fut la civilisation byzantine, ont offert aux participants la possibilité de mieux connaître le passé culturel si riche de l'île. À cet égard, il faut relever l'intéressante exposition de cartes anciennes de la Crète, qui démontre, une fois de plus, l'importance de cette catégorie de sources, qui n'est pas toujours appréciée à sa juste valeur. Ce ne sont là, évidemment, que quelques exemples de ces aspects en marge du congrès.

En conclusion, on peut affirmer que les organisateurs ont réussi, une fois de plus, à mettre en évidence la bien connue hospitalité grecque. Les hôtes étrangers — et parmi ceux-ci, les délégués roumains tout particulièrement — ont eu le privilège de connaître en différentes circonstances les sentiments d'amitié caractéristiques au peuple grec. Une impression ineffaçable a laissé la réception faite aux participants du congrès par la communauté paysanne du petit village de Boutsounaria, point de départ de l'héroïque révolte de 1866, non loin duquel se trouve la tombe du grand patriote et homme d'État Eleutherios Venizelos. Fêtes populaires, jeux et danses caractéristiques du peuple de Crète, et d'autres manifestations de cet ordre, d'une part, les contacts directs et ouverts avec les représentants des intellectuels crétois, d'autre part, ont contribué à créer une meilleure compréhension réciproque, fondée sur la connaissance et la sympathie.

Eugen Stănescu

D. M. PIPPIDI, D. BERCIU, *Geți și Greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană, Din istoria Dobrogei, I* [Gètes et Grecs au Bas-Danube des plus anciens temps jusqu'à la conquête romaine, Histoire de la Dobroudja, I], Collection *Bibliotheca Historica Romaniae*, Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1965, 341 p., index, 3 cartes, VI planches.

Le premier volume de l'histoire de la Dobroudja, consacré au développement de cette région jusqu'à la conquête romaine, comprend deux sections ; la première, *Les autochtones*, est due à D. Berciu, la seconde, *Les étrangers d'outre-mer*, à D. M. Pippidi. Unitaire, parce qu'issue d'un même conception historique et d'une même évaluation des caractères spécifiques et du rôle de la Dobroudja préhistorique dans l'ensemble de l'histoire de la Roumanie et de l'espace sud-est européen — interpénétration intime d'une création originale et d'une réélaboration des influences externes, transmises jusqu'au-delà de l'arc des Carpates — unitaire, donc, ce livre se divise néanmoins en ces deux sections, dont non seulement les auteurs, mais aussi l'objet central et les sources ne sont pas identiques. C'est pourquoi nous envisageons de les présenter séparément, sans jamais oublier les éléments de concordance qui les font collaborer à une même fin.

La section consacrée à l'histoire des autochtones débute par un chapitre introductif qui examine précisément les rapports entre la création et les influences extérieures incorporées par la culture des habitants de la Dobroudja, en dégageant des thèses à partir desquelles se développe l'étude ; zone d'avant-garde et en même temps d'échanges humains et culturels réciproques et incessants qui l'intègrent organiquement à l'histoire aussi bien de la région pontique que de celle carpato-danubienne, la Dobroudja est plutôt un ferment de progrès qu'un simple véhiculateur d'influences. C'est de ce point de vue que les chapitres suivants examinent les témoignages relatifs à l'époque *paléolithique et mésolithique* en Dobroudja, depuis le moustérien et jusque vers 5500 avant n.è., quand commence dans cette région l'époque *néolithique*. Après avoir formulé l'hypothèse d'un horizon néolithique précéramique, pendant le VI^{e} millénaire en Dobroudja, l'auteur étudie la culture du néolithique ancien et moyen de *Hamangia*, culture microasiatique pénétrée par la Grèce et la Bulgarie, mais qui a néanmoins un développement particulier, création originale du néolithique roumain. Cette culture sera absorbée par la variante pontique de la culture de *Gumelnița* (néolithique récent), pendant laquelle on signale déjà une intensification de l'élevage, phénomène qui ouvre des voies vers l'âge du bronze. Cette étape comportant des modifications de structure concernant l'économie (prédominance de l'élevage), l'organisation sociale (passage au patriarcat) s'exprime par l'apparition d'une nouvelle culture, celle de *Cernavoda*. Du point de vue linguistique et anthropologique, ce phénomène coïncide

avec l'établissement des tribus indo-européennes dans la région du Bas-Danube. Vers la même époque, mais à un moment où la culture de Cernavoda était déjà constituée, les tribus des *ocromanes* apparaissent en Moldavie, Valachie et dans la Dobroudja ; elles seront vite assimilées par la culture locale.

L'auteur souligne comme étant un trait distinctif du développement historique des tribus istro-pontiques par rapport aux habitants des autres régions de notre pays le passage direct du néolithique récent au bronze ancien (fin du IIIe millénaire), ce qui détermine un décalage chronologique et historique entre la région plus avancée de la Dobroudja et de la vallée du Danube et le reste du territoire roumain. L'auteur précise les limites chronologiques de l'âge du bronze en Dobroudja (2200—1200 cca) et les progrès réalisés dans l'économie, la technique, l'organisation sociale, ainsi que les rapports avec les régions avoisinantes.

Pendant l'époque de transition vers l'âge du fer (1300—1200 avant n.è.), se manifeste encore une fois et avec évidence le rôle des populations de la Dobroudja en tant que transmetteurs d'influences diverses, mais aussi comme promoteurs d'un processus d'assimilation dans une nouvelle synthèse, des éléments divers, venant de la vallée du Danube et de la plaine valaque (culture de *Gîrla Mare* et *Tei*), des régions péricarpatiques (*Monteoru, Noua*) ou bien méridionales. Cette époque est illustrée par une série de dépôts de bronze qui permet à l'auteur d'établir la place de la Dobroudja dans l'aire de la métallurgie thrace carpato-istro-balkanique.

Le premier âge du fer (1200—450 av.n.è.) approfondit l'inégalité de développement entre les régions danubiennes et maritimes et la zone intracarpatique et nord-moldave. L'auteur pense que les plaines de la Valachie et de l'Olténie, la Moldavie du sud, ainsi que la Dobroudja, doivent être intégrées dans l'unité culturelle sud-thrace ayant comme ligne centrale le Danube.

Le *Hallstatt* ancien est illustré par une série de dépôts de bronzes qui documentent aussi bien une parfaite continuité de développement qu'un notable essor de la métallurgie du bronze de la Dobroudja, qui doit ainsi être englobée dans un vaste horizon contemporain s'étendant de la Transylvanie jusqu'à la mer Noire. D'autre part, ces dépôts annoncent une différenciation économique et sociale qui aboutira à la formation d'une aristocratie gentilice thraco-gète. Ce même phénomène est à l'origine de l'apparition des *oppida* du premier âge du fer, découverts en Dobroudja et similaires, par leur fonction et leur inventaire, à ceux de la vallée du Danube.

L'étude des documents archéologiques permet à l'auteur de déceler la genèse de la culture du Hallstatt ancien, à laquelle a participé sans doute un composant local prédominant (soit étape finale de la culture de *Cernavoda*, soit variante pontique des cultures de *Noua* ou de *Tei*), profondément influencé par des éléments méridionaux, est-balkaniques et égéo-méditerranéens, et aussi des éléments provenant du complexe *Vatina-Pecica-Gîrla Mare-Verbicioara*, se rattachant au phénomène connu sous le nom de *grande migration égéenne*.

C'est surtout l'étude de la culture de *Babadag* qui permet ces conclusions, ainsi que l'affirmation d'une unité organique entre le *Hallstatt ancien* et le *Hallstatt moyen*. L'auteur postule une interpénétration culturelle avec la culture synchrone de *Basarabi* s'étendant dans les autres régions du territoire roumain.

Une attention spéciale est accordée aux éléments du développement, particulier par son rythme accéléré, des tribus thraces des régions avoisinantes des premiers établissements grecs dans la Dobroudja. L'influence grecque, sensible dès le début, s'approfondit jusqu'à devenir une incorporation des éléments de civilisation grecque dans la culture du *Hallstatt* récent, ce qui permet à l'auteur de distinguer un composant *aristocratique* de la culture thraco-gète, à côté de la persistance profonde — surtout à l'intérieur de la province — des éléments de culture traditionnelle, *rurale*. L'évolution de la société autochtone, stimulée aussi par l'influence de la civilisation scythe (influence qui ne comporte pas, à une exception près, de présence effective), aboutit, vers 450 av.n.è., dans l'opinion de l'auteur, à une nouvelle étape de l'âge du fer.

La série extrêmement riche des documents illustrant cette étape du développement des tribus thraco-gètes de la Dobroudja commence par l'étude de la nécropole d'incinération de *Cernavoda*, dont l'inventaire réunit des formes nouvelles et des éléments traditionnels. L'épée-emblème découverte à *Medgidia*, symbole du pouvoir militaire d'un *basileus* autochtone, ainsi que l'inventaire du tumulus princiaire d'*Agighiol* illustrent la formation d'une puissante aristocratie gentilice au V^{e} siècle, permettant aussi de souligner l'importance de l'influence scythe et surtout grecque dans ce processus de différenciation sociale des communautés thraco-gètes.

Les IV^{e} et III^{e} siècles avant n.è. sont une étape de maturité culturelle pendant laquelle les phénomènes qui aboutiront à la formation des classes antagonistes et des formations politiques deviennent prédominants ; les objets grecs et surtout la pénétration de plus en plus profonde de la monnaie, l'apparition même des émissions locales du III^{e} siècle frappées par un *basileus Moskon* sont les signes les plus évidents de ce rapide développement qui permettra aux formations guerrières gètes d'opposer une résistance efficace non seulement aux Scythes d'Atéas, mais aussi aux armées macédoniennes de Lysimaque. L'union tribale dirigée par Dromichaïtés a dû aussi, à l'avis de l'auteur, repousser les attaques celtes, dont la présence effective en Dobroudja ne se laisse pas surprendre par des témoignages archéologiques.

Aux III^{e} et II^{e} siècles, des *basileis* gètes assument le rôle de protecteurs des cités pontiques ; la société autochtone atteint ainsi un point culminant de son développement accéléré qui lui a permis de jouer un rôle d'avant-garde et de ferment de progrès. En même temps, l'auteur souligne que ce décalage chronologique et historique de la région istro-pontique et des autres zones de la culture et société géto-daces est relatif par rapport à l'unité absolue, fondamentale, qui réunit leur développement dans un processus historique commun qui allait se parachever dans les cadres de la formation de Burébista.

Le succinct exposé que nous venons de présenter a essayé de souligner les principales étapes qu'établit l'auteur dans l'histoire de la société autochtone de la Dobroudja. Etudié dans son originalité aussi bien que dans les multiples attaches qui réunissent cette région — d'abord et surtout au reste du territoire de la Roumanie, mais aussi aux civilisations du sud thrace et égéen, ou aux autres aires culturelles avec lesquelles elle a pu avoir des rapports — le développement de la Dobroudja autochtone jusqu'à la conquête romaine est présenté d'une manière qui permet au lecteur d'apprécier son rôle dans l'histoire de notre peuple. Cette reconstitution est opérée surtout à partir des sources archéologiques, dont le livre nous offre une présentation sélective, fondée sur les découvertes les plus récentes. Les sources littéraires les plus anciennes font l'objet d'un paragraphe spécial. L'effort d'intégrer les données matérielles dans les cadres de l'histoire, sans éliminer les preuves archéologiques les plus éloquentes, est partout présent dans cette étude qui doit être avant tout une synthèse historique[1].

Mais l'histoire des tribus gètes de la Dobroudja et d'ailleurs depuis le premier âge du fer comporte aussi un autre composant — les colonies grecques d'Istros, Tomis et Callatis, au développement desquelles est consacrée la seconde partie de l'*Histoire de la Dobroudja*, celle que son auteur, D. M. Pippidi, a intitulé *Les étrangers d'outre-mer*. Débutant par un chapitre introductif exposant les conditions et les grandes lignes du mouvement colonisateur des VIII^{e}—VI^{e} siècles — brillant et consistant exposé d'histoire universelle, d'une pénétrante analyse — cette section est présidée par la pensée constante d'encadrer la vie des cités grecques pontiques et dans le monde grec et dans le développement autochtone. Dès le début, l'analyse des causes générales de la colonisation grecque aboutit à la définition des fonctions économiques des trois cités du littoral roumain et des caractères spécifiques de leur évolution ultérieure déterminée par la nature des rapports établis avec la population locale. L'auteur souligne l'importance des colonies pontiques pour la Grèce métropolitaine ainsi que l'effet de l'établissement des Grecs à Histria, Tomis, Callatis pour le développement historique des régions gètes dans un

[1] Il y a quelques minimes erreurs qu'on nous permettra de signaler : la transcription de quelques noms (Atéas, p. 130 ; *lekythos*, p. 126), l'explication de la figure 34, n^{os} 3 et 4.

processus unique de conditionnement réciproque. Dans le cadre de ce même chapitre est discutée, par une détaillée analyse des sources historiques corroborées au moyen des découvertes archéologiques, la date de l'établissement de chaque cité : pour Histria, l'auteur adopte et défend la tradition transmise par Eusèbe (657—656) ; à Tomis, les données archéologiques les plus récentes permettent de supposer l'habitation dès le VI^e siècle ; Callatis, enfin, est fondée d'après les sources pendant le règne d'Amyntas I de Macédoine, donc durant le dernier quart du VI^e siècle.

La vie des cités grecques aux VI^e—IV^e siècles est étudiée surtout en ce qui concerne Histria, où les fouilles offrent des informations sur le développement de la zone sacrée de l'acropole et d'un quartier *extra-muros*, que l'auteur définit comme une zone suburbaine, destinée aux activités artisanales et aux échanges commerciaux avec les autochtones. L'activité croissante des Histriens pendant le VI^e siècle est attestée aussi bien par l'abondance des découvertes — céramique surtout — que par les traces d'édifices monumentaux découverts, mais est interrompue pour un instant, vers la fin de ce siècle, par des événements que l'auteur hésite à définir, mais qu'il met néanmoins en rapport avec l'expédition scythe de Daréïos et ses conséquences. Ce moment est vite dépassé : la réédification, selon un plan plus vaste, de la zone sacrée, d'une part ; les découvertes, dans toute la région du Bas-Danube, des témoignages de plus en plus fréquents de l'activité commerciale des Histriens d'autre part, sont les éléments les plus notables de l'activité prospère de la ville, nullement entravée par la constitution du royaume odryse ; son influence éventuelle n'a pu se manifester, selon l'auteur, que très faiblement et seulement pendant les règnes de Terès et de Sitalkès.

Quoi qu'il en soit, Histria a pu développer d'amples relations commerciales avec les autochtones, la Grèce métropolitaine ou d'autres cités pontiques (sans que l'auteur admette une place privilégiée pour les relations avec les colonies du nord de la Mer Noire). Sous la pression des nouvelles forces économiques et sociales développées par ce processus, une révolution politique remplacera le pouvoir des oligarques par un gouvernement démocrate. L'auteur nous fait remarquer que cet élargissement des cadres politiques en faveur des *gens aisés* (εὔποροι) du *demos* (Arist., *Polit.* V, 6, 1305 b 1 ss.) n'a jamais éliminé les anciennes familles, descendant des *fondateurs* de la ville, dont les antiques noms ioniens figurent jusque tard à l'époque romaine parmi ceux des plus hauts magistrats de la cité.

L'auteur croit devoir situer la date de cet événement vers le milieu du V^e siècle, en établissant un rapport explicite avec la « démonstration pontique » de Périclès et un synchronisme plus serré avec des événements similaires de la Grèce et du Pont. Sans doute, cela n'exclut nullement le conditionnement économique et social qui, seul, avait déterminé d'autres chercheurs à établir la date de cette révolution politique vers la fin du même siècle, au moment des premières émissions monétaires d'Histria, devenue centre autonome de production marchande.

L'auteur considère comme probable l'adhésion d'Histria à la ligue athénienne ; cette présomption est encore plus forte pour Callatis, dont le nom, pense l'auteur, doit être restitué dans la liste des tributs (fr. IV, 165). Cette conclusion est étayée d'une part par l'étude du rôle joué par les relations commerciales avec la mer Noire à Athènes même, et aussi par l'importance croissante des marchandises athéniennes importées à Histria et dans les sites géto-daces, ainsi que le démontrent les résultats des fouilles.

C'est dans ces conditions que s'achève le processus de transformation des cités pontiques en centres de production marchande — céréalière en premier lieu, mais aussi artisanale, processus dont le signe le plus évident est l'apparition des monnaies d'Histria, vers la fin du V^e siècle, et de Callatis, pendant le IV^e.

Dans le cadre de cette nouvelle étape historique, l'auteur discute aussi le problème de la production céréalière des cités pontiques, d'abord sous l'aspect de son importance par rapport aux autres activités productives, ensuite à propos du territoire rural (χώρα) exploité par les cités. En ce qui concerne la formation de ce territoire, l'auteur dinstingue deux étapes, une longue existence *de facto*, dont l'état d'information ne permet pas de préciser les voies, et le

moment de sa confirmation juridique, considérée comme le résultat de la domination macédonienne dans ces régions. A ce propos est étudiée la politique pontique de Philippe et d'Alexandre, qui ont englobé la mer Noire dans leur zone de domination, et de Lysimaque, qui y a exercé un pouvoir effectif pendant presque quarante ans. En ce qui concerne le régime d'exploitation de cette χώρα, probablement divisée en lots individuels distribués aux citoyens, l'auteur suppose qu'elle était valorisée en partie directement, par des petits propriétaires, mais aussi concédée aux autochtones moyennant une redevance ; les conditions générales, ainsi que l'absence d'une force militaire permanente et le manque de rentabilité excluent, dans l'opinion de l'auteur, la possibilité d'une exploitation par main d'œuvre servile. Il nous est même permis de penser qu'une convention publique réglementait des rapports avantageux aussi bien pour les Gètes — ou au moins pour leurs chefs — que pour les Grecs.

Vers la même époque, au IV^{e} siècle, les institutions démocrates des cités pontiques apparaissent définitivement cristallisées dans les documents épigraphiques. A Histria, l'assemblée (*ecclesia, demos*) comprend les citoyens divisés, comme aussi à Tomis, en quatre tribus d'origine ionienne (Argadéïs, Aïgikoréïs, Oïnopès, Hoplétès), tandis qu'on peut supposer à Callatis l'existence des trois tribus doriennes. Le Conseil (βουλή) est dirigé à Histria par un épimène, qui préside aussi les séances de l'assemblée et dont le nom figure au préambule des décrets à côté de celui de l'éponyme, le sacerdote d'Apollon Iétros. L'assemblée et le conseil ont les mêmes attributions et fonctionnement à Tomis et à Callatis, dont les éponymes sont l'*archonte* et, respectivement, le *basileus*. Des différences plus notables sont constatées en ce qui concerne les magistratures ; à Histria, pour laquelle les sources sont plus abondantes, ou à Tomis, les noms et attributions des collèges sont similaires ou proches aux autres colonies milésiennes et à la métropole même ; l'organisation des Callatiens se rattache aux traditions mégariennes. La minutie et la richesse de l'étude institutionnelle entreprise par l'auteur conduisent à une présentation systématique d'un haut intérêt pour les spécialistes.

Les circonstances de l'activité de Lysimaque en Thrace et en Dobroudja, dont s'occupe l'auteur après l'étude des institutions des cités pontiques, permettent de souligner d'abord le sens du conflit avec Dromichaïtès ; l'auteur pense que ce n'est pas Lysimaque qui aurait voulu dépasser par ses conquêtes la ligne du Danube, mais que le chef gète défendait des intérêts de longue date qui rattachaient sa formation tribale aux cités pontiques. D'autre part, l'auteur retrace les détails de l'action commune par laquelle les Grecs du Pont ont essayé, par deux fois, de résister au puissant diadoque et le rôle de plus en plus important de la cité de Callatis, qui s'affirmera pleinement pendant l'époque hellénistique. L'auteur établit un rapport entre cette résistance commune et la destruction, vers la fin du IV^{e} siècle, de l'enceinte et du τέμενος d'Histria.

Après un aperçu général des nouveaux problèmes auxquels ont dû faire face les cités pontiques pendant l'époque hellénistique — la concurrence d'autres centres de production céréalière et surtout l'affermissement des formations locales, gètes dans nos régions, et qui rançonnaient brutalement les centres grecs — sont étudiés deux importants documents épigraphiques ayant trait précisément à ces rapports d'Histria et des unions tribales autochtones. Il s'agit d'abord de la *stèle des ambassadeurs* envoyés au *basileus* Zalmodegikos, « roi » gète d'un territoire de l'ouest ou du nord-ouest de la Dobroudja, qui, moyennant une rétribution périodique, concédait à la cité la libre exploitation de son territoire. Vers la fin du même siècle, le III^{e}, et le commencement du siècle suivant, un second texte, le *décret en l'honneur d'Agathoclès, fils d'Antiphilos*, nous fait voir avec encore plus de précision les conditions ingrates dans lesquelles les Histriens achetaient une paix labile et onéreuse, par un jeu de *conventions et accords* (ὁμολογίαι καὶ συνθῆκαι) conclus avec des chefs agressifs, comme Zoltès, ou « protecteurs », comme Rhémaxos. Avec celui-ci, surtout, il s'agit de relations durables et organisées, ce qui permet à l'auteur de déceler une continuité dans *la politique pontique des rois gètes, de Dromichaïtès à Buré-*

bista. A ces difficultés s'ajoutent celles créées par l'établissement des Bastarnes au nord du Delta et par leurs activités mercenaires dans l'armée macédonienne, ainsi que par la présence au sud-est de la Dobroudja de quelques formations scythes dont les émissions monétaires sont depuis longtemps connues.

Nonobstant ces circonstances de plus en plus difficiles, les cités pontiques n'esquissent aucun geste qui, dépassant leur autonomie et autarkie, puisse leur permettre de subsister dans des cadres moins étroits. Seule une alliance, conclue entre Histria et Apollonie dans la première moitié du III^e siècle, s'avère plus durable et nous est mieux connue grâce à un décret apolloniate du II^e siècle découvert à Histria et qui honore *le peuple histrien et l'amiral Hégésagoras, fils de Monimos*, pour l'aide accordée à Apollonie dans son conflit avec Messembrie.

Des relations commerciales, mais aussi culturelles, réunissent toutefois les Grecs du Pont. Comme dans d'autres domaines, c'est la ville de Callatis qui se distingue de ce point de vue aussi ; c'est la conséquence d'une prospérité qui contraste avec les difficultés rencontrées par les Histriens. Inscriptions mentionnant la présence des Callatiens à Delphes et à Olbie, à Histria, à Byzance et à Délos ; citoyens des cités pontiques mais aussi de la Troade ou d'Alexandrie honorés à Callatis — les inscriptions reflètent l'importance des relations entretenues par la cité dorienne.

Les rapports commerciaux, mais aussi politiques, avec la Grèce métropolitaine s'accompagnent aussi d'échanges culturels, au sujet desquels sont cités les quelques informations dont on puisse user. Xénophone parle du commerce de librairie avec les cités de la mer Noire ; d'autre part, les inscriptions retrouvées sont rédigées dans un grec correct et souvent élégant, les épigrammes funéraires revèlent des qualités artistiques et un goût remarquable. L'instruction moyenne devait donc être notable ; le gymnase, ainsi que des conférences publiques pour lesquelles on invitait parfois des spécialistes étrangers (le médecin Dioclès de Cyzique, à Histria, par exemple) étaient à la charge de l'Etat. L'existence des spectacles de drame est extrêmement probable. L'auteur cite des noms d'érudits originaires des cités pontiques : Démétrios de Callatis, Héraclide « Lembos », Istros, mentionné par Etienne de Byzance, le rhéteur Thalès, rappelé par Quintilien, peut-être aussi Satyre. La découverte à Callatis d'une tombe du IV^e siècle contenant un rouleau à papyrus est tout aussi significative.

L'aspect urbanistique des trois cités, souvent détruites et réédifiées, peut seulement être supposé. A Histria on a pu mettre à jour une zone sacrée d'époque grecque, comprenant des monuments variés dont le plus notable est le sanctuaire dédié à *Mégas Théos* au III^e siècle. Des fragments épars de la même époque témoignent de qualités artistiques tout aussi évidentes. Des statues importées ou bien exécutées à Histria même, ainsi que des terracottes, témoignent souvent du même goût artistique.

L'ensemble des cultes pratiqués dans les cités pontiques constituent, à l'avis de l'auteur, une religion qui est « celle des classes dominantes des métropoles de la Grèce et de l'Asie Mineure », des influences thraces se manifestant surtout dans le culte des dieux de Samothrace ou de Théos Mégas, mais leur importance est beaucoup moindre que pendant l'époque romaine. Calendriers, fêtes et processions sont traditionnels. Il s'agit, en un mot, du même esprit conservateur manifesté ailleurs aussi, dans l'organisation de la cité par exemple. Mais, sous ces formes apparemment constantes, des éléments nouveaux — l'importance toujours croissante des institutions d'assistance sociale, des riches bienfaiteurs, la présence des arbitres étrangers, des troubles sociaux même complètent et modifient cette image qui est en réalité celle d'une crise interne aggravée, ainsi qu'au nord de la mer Noire, par la pression des formations autochtones, de plus en plus portées à occuper ces ports dont elles commençaient à avoir besoin. C'est un processus similaire à celui qui avait gouverné le sort des cités grecques au IV^e siècle, et qui sera temporairement résolu de la même manière, car, comme les cités du Pont septentrional, Histria, Tomis, Callatis acceptent l'*alliance* et la *protection* de Mithridate. Bien que les circonstances concrètes de la domination du roi du Pont sur les trois cités de notre littoral nous soient inconnues,

les émissions monétaires portant son effigie constituent des preuves suffisantes de ce «protectorat», qui pouvait offrir aux Grecs la sécurité sociale à l'intérieur et un vaste champ d'activités externes.

L'auteur s'occupe aussi de la fin de ces rapports, en esquissant les étapes de la conquête romaine dans les Balkans et le développement du conflit avec Eupator, en étudiant l'expédition de M. Terentius Varro Lucullus. L'auteur suppose que seule Apollonie ait opposé une résistance aux Romains. D'autre part, l'étude du *foedus* conclu entre Rome et Callatis, conduit à l'affirmation selon laquelle ce traité, succédant aux campagnes de Varron Lucullus, ne devait pas être un acte isolé, mais s'encadrait dans un système de *foedera* englobant d'autres cités pontiques dans la sphère d'influence romaine. Ce début d'alliance fut vite troublé par le conflit avec C. Antonius Hybrida. Dans le vide d'autorité ainsi créé s'insère la domination de Burébista, dont l'action, à l'avis de l'auteur, signifie la réalisation d'un plan politique tendant à la constitution d'un vaste empire et, par rapport aux cités pontiques, rééditant à une échelle de beaucoup agrandie, le protectorat déjà traditionnel des *basileis* gètes.

La situation d'Histria est présentée avec des détails fournis par les fouilles, qui ont permis de surprendre les indices d'une destruction générale, preuve sans doute de la brutale conquête de la cité ; la même image, d'une cité détruite et dépeuplée par les barbares, est reflétée par *le décret en l'honneur d'Aristagoras, fils d'Apatourios*, qui doit être rapporté, ainsi que l'auteur l'a déjà démontré, précisément à ces événements.

Bientôt après la fin du roi gète, les Romains reprirent l'offensive qui avait pour but final le Danube ; les campagnes de M. Licinius Crassus et son intervention dans les conflits des trois *basileis* gètes de la Dobroudja — Rolès, Dapyx et Zyraxès — sont analysées dans ce cadre.

Un riche commentaire des informations dues à Ovide permet à l'auteur de reconstituer l'image des cités grecques quelques années après l'installation du pouvoir romain, à la suite d'un *foedus* conclu dans les termes habituels à ces sortes de traités. L'auteur étudie aussi la position de la Dobroudja et de ses cités par rapport au royaume thrace, dont l'histoire est retracée en quelques pages ; il y souligne le rôle qui lui est assigné dans la consolidation lente mais extrêmement efficace du *limes* danubien. L'activité de Sex. Aelius Catus et surtout de Ti. Plautius Silvanus Aelianus sont examinées avec beaucoup de soin, l'auteur relevant leur portée, aussi bien militaire qu'économique. L'activité des magistrats romains dans la Scythie Mineure est étudiée surtout en partant de l'*Horothésie du consulaire Labérius Maximus*, qui permet aussi des précisions au sujet de l'organisation douanière de la Dobroudja et en ce qui concerne le statut des cités pontiques ; *civitates foederatae* ou bien *liberae et immunes*, les limites de leurs territoires, leur immunité fiscale et leur autonomie sont reconnues par l'autorité romaine. La persistance des institutions traditionnelles apparaît avec évidence dans le formulaire des documents épigraphiques. Sans doute, il s'agit là d'une forme de plus en plus dépourvue de substance, car la diminution progressive de l'autonomie est le revers de la sécurité garantie par l'autorité romaine. Le bien-être qui en résultera est, d'autre part, corrélatif à une concentration, encore plus marquée que pendant l'époque hellénistique, des propriétés, et le spectre de la famine est souvent invoqué dans les documents du I^er^ siècle.

Des faits nouveaux viennent souligner la présence effective du pouvoir romain : citoyens romains, Thraces hellénisés, populations nouvellement établies sont souvent mentionnés dans les inscriptions. Du point de vue du culte, on signale la pénétration de plus en plus marquée des religions orientales, et — encore aux années d'Auguste — du culte impérial, pour la célébration duquel les *Hellènes du Pont* se constituent dans un κοινόν qui exprime pleinement la subordination sous les auspices de laquelle commençait une nouvelle étape dans la vie historique des cités pontiques.

C'est à ce point que s'arrête la seconde section du I^er^ volume de l'*Histoire de la Dobroudja*, admirable synthèse du complexe processus historique qui a transformé un élément extérieur au monde gète — les cités grecques — en un facteur interne, dont l'action permanente et

durable a été un ferment de progrès vers une structuration supérieure, économique et sociale, de la société autochtone. Les détails et corrélations de ce développement sont étudiés avec pénétration et interprétés dans toute leur signification avec une méthode précautionneuse et rigoureuse. Il s'agit sans doute là de l'étude la plus complète dont on puisse disposer jusqu'à présent sur la vie des cités pontiques et sur leur rôle dans le développement de la société géto-dace du Bas-Danube et d'ailleurs. Les chapitres de cette étude — dont quelques-uns, concernant des problèmes d'un haut intérêt, présentés pour la première fois — concourent à l'esquisse d'une image complète et saisissante de la vie des Grecs du Pont Euxin. Ces faits sont situés dans la vaste perspective du développement du monde antique, grec et « barbare », perspective rigoureusement construite par des présentations condensées, mais tout aussi éloquentes, des circonstances générales, mais aussi par d'innombrables analogies et rapports, judicieusement établis. L'utilisation complexe des sources est d'une acribie exemplaire et offre à cette étude non seulement substance, mais aussi couleur et vie. Unissant l'élégance de la synthèse à une minutie inexorable de l'information, ces pages s'adressent également aux spécialistes et à un public plus large d'historiens.

C'est d'ailleurs à cette double exigence que répond ce premier volume de l'*Histoire de la Dobroudja*, dont l'utilité et la substance, la perspective historique, la méthode, l'intérêt en un mot, nous semblent être incontestables.

Zoe Petre

E. PROKOPOWITSCH, *Die Rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus*, Verlag Böhlau, Graz-Köln, 1965.

Dans le sous-titre de l'ouvrage l'auteur précise que la préoccupation ci-dessus constitue une « Contribution à l'histoire de la lutte des nationalités dans la monarchie austro-hongroise » qui vient clarifier à côté des ouvrages existants dans les domaines du panslavisme, de l'irrédentisme italien et du pangermanisme, le problème du « daco-roumanisme » qu'il considère comme « un mouvement irrédentiste des Roumains de la monarchie, mouvement qui visait à créer un État roumain par l'unification de tous les territoires habités par des Roumains » (p.7)[1].

Développant cette idée, l'auteur révèle au lecteur la manière dont il entend aborder le problème en question : « . . . In den folgenden Ausführungen will ich die Entwicklung der Bukowiner rumänischen Nationalbewegung vor allem an Hand der in den Wiener Archiven befindlichen Akten schildern und gleichzeitig auch zeigen, wie in den späteren Jahrzehnten *diese anfangs vollkommen auf dem Boden des österreichischen Staatsgedankens stehende nationale Strömung durch äussere Einflüsse in die Bahn des dako-romanischen Irredentismus gezogen uwrde* » (*Vorwort*, p. 7).

Autrement dit, il précise qu'en utilisant au premier chef des documents des archives de Vienne, il désire présenter le mode de développement du mouvement national de Bucovine et,

[1] Avant d'élaborer le présent ouvrage, l'auteur a traité certains aspects de l'histoire de la Bucovine :

— *Das Ende der österreichischen Herrschaft in der Bukowina*, München, 1952 (La fin de la domination autrichienne en Bucovine).

— *Die ersten journalistischen Versuche in der Bukowina*, in « Wiener Südostjahrbuch », 1959 (Les premiers essais journalistiques en Bucovine).

— *Die Entwicklung des Schulwesens in der Bukowina*, in « Buchenland, 150 Jahre Deutschtum in der Bukowina », München, 1961 (Développement de l'enseignement en Bucovine).

— *Das Zunftwesen in der Bukowina*, in « Buchenland, 150 Jahre Deutschtum in der Bukowina », München, 1961 (Les corporations en Bucovine).

dans le même temps, la manière dont « . . . *ce mouvement national fondé sur l'idée d'Etat autrichienne, a été attiré, du fait des influences extérieures, vers le mouvement irrédentiste daco-roumain . . .* ».

E. Prokopowitsch examine à la fois le développement du mouvement national et celui du « daco-roumanisme », comme le témoigne par ailleurs la structure de l'ouvrage : Chapitre I[er] « L'apparition et le développement du mouvement daco-roumain »; Chapitre III « Les Roumains de Bucovine er le „daco-roumanisme" » ; Chapitre V « La propagande daco-roumaine pendant la première guerre mondiale er les mesures prises par les autorités autrichiennes en vue de la combattre », où l'auteur insiste sur le mouvement « irrédentiste daco-roumain » ; Chapitre II « La perspective du mouvement national en Bucovine » (76 pages) et Chapitre IV « La position des Roumains dans la vie publique de la Bucovine à la veille de la première guerre mondiale », où l'auteur cherche à présenter les progrès enregistrés par les Roumains de Bucovine notamment sur le plan politique et culturel. Malheureusement, il n'approfondit point l'aspect de la vie économique et sociale (p. 93).

Selon l'auteur, la question nationale des Roumains de Bucovine et même de toute la monarchie, aurait pu être résolue également dans le cadre de l'État des Habsbourg, le « daco-roumanisme » ayant fait dévier le mouvement national de sa voie traditionnelle (celle de la conception fédéraliste) en lui imprimant un autre cours. A l'appui de sa thèse, l'auteur présente, par ordre chronologique, certaines actions entreprises par des personnalités politiques roumaines jusqu'au déclenchement de la première guerre mondiale.

Le premier mouvement national des Roumains est né en Transylvanie, se manifestant dans le Courant latiniste et l'École transylvaine. *Supplex Libellus Valachorum Transylvaniae* fut le premier acte écrit par lequel les Roumains—relevant leur origine romaine et leur caractère autochtone — demandaient des droits politiques et la reconnaissance de la nation roumaine de Transylvanie en tant que nation politique (1791) p. (12—13). L'auteur opine que dans les années 1848 — 1849 a pris corps l'idée de l'unité politique des Roumains de la monarchie et de ceux des Principautés se trouvant sous la domination ottomane, dans une « Roumanie » sous le sceptre de la dynastie des Habsbourg. En outre, il remarque que pendant cette même période les Roumains de Bucovine et ceux de Transylvanie ont tâché de réaliser une unité politique sous la forme d'un « Grand ducat autonome » (p. 43) ; en 1849, la Bucovine fut détachée de la Galicie et transformée en ducat de la couronne en vue de constituer un point d'attraction pour les Principautés (p. 40 — 41). Après 1848, l'Eglise orthodoxe de Transylvanie et la Métropolie orthodoxe de Bucovine auraient essayé de réaliser l'unité ecclésiastique des deux provinces (p. 78 — 80), et au cours de la première guerre mondiale il aurait existé la possibilité d'aboutir à une formule fédéraliste par la constitution d'une« Roumanie » sous le sceptre des Habsbourg, tendance appuyée également par certaines personnalités politiques roumaines de la monarchie (Aurel Onciul, Isopescu Grecul) (p. 149 — 154).

L'auteur cherche l'explication du non-accomplissement de ce desideratum non pas tant dans les conditions socio-économiques qui ont déterminé le développement du mouvement national, un renforcement de la conscience nationale et l'apparition de l'idée d'unité et d'indépendance nationale, mais en dernière instance dans les actions entreprises par la Roumanie libre contre la monarchie austro-hongroise, qu'il qualifie d'« actions irrédentistes » lesquelles ont engendré la transformation du mouvement national roumain dans le cadre de la monarchie en puissant courant daco-roumain, ce qui a contribué à l'attitude centrifuge des Roumains de cet État.

Omettant d'examiner le développement socio-économique dans les conditions de la société moderne, l'auteur considère le mouvement national comme étant un résultat des phénomènes de superstructure. En l'occurrence, le problème du développement de la nation bourgeoise, de l'idée de libération nationale, du processus de formation des États nationaux, de la constitution d'États

unitaires, au lieu d'apparaître comme un processus objectif, se déroulant suivant des lois, est présenté dans l'ouvrage comme un résultat de diverses actions d'ordre extérieur.

Si on examine, par exemple, la constitution de l'État national tchécoslovaque, on constate que les Tchèques et les Slovaques ne possédaient pas au-delà des frontières de la monarchie des États nationaux indépendants (comme les Roumains, les Serbes, les Italiens); cependant ils demandèrent en 1918 leur détachement de la monarchie et la création d'un État national indépendant bien qu'il ait existé des personnalités tchèques et slovaques qui militaient pour une formule fédéraliste. Mais dans le processus de création des États nationaux toute la nation exprime son opinion : à un certain moment des intérêts économiques, culturels et politiques rattachent à tel point les diverses catégories sociales qui composent la nation, que la lutte de libération nationale ne peut plus être freinée. Il en est de même pour les Polonais : la nation polonaise n'a accepté ni la formule autrichienne, ni celle allemande; elle s'est constituée en tant que nation bourgeoise indépendante, dans un État national indépendant.

Ainsi, indifféremment de l'existence de nations possédant au-delà des frontières de la monarchie des États nationaux indépendants ou de nations qui vivaient en masse compacte sur le territoire de l'Empire, le mouvement national suit sa voie ascendante objective — conditionnée par le stade de développement des rapports de production capitalistes — processus qui s'achève par la formation de l'État national souverain et indépendant.

A la lumière de ces considérations, « le daco-roumanisme » (pour les historiens roumains l'idée d'Unité nationale) n'est pas dû au hasard, et on ne saurait pas le séparer du mouvement national en tant que processus unitaire. « Le daco-roumanisme » constitue la phase supérieure du mouvement national des Roumains habitant les régions des deux versants des Carpates, et la Roumanie libre a stimulé seulement l'action, représentant « *le point d'attraction* » de tous les Roumains d'au-delà de ses frontières et qui habitaient des territoires en masses compactes.

Certaines actions de diverses personnalités politiques ou de certains groupements attirés ou même attachés au régime des Habsbourg n'ont pu entraver le processus objectif qui se déroulait suivant une voie ascendante, comme il a été déjà mentionné.

Mais il se pose encore une question : dans les conditions du « dualisme » y avait-il une autre possibilité de réaliser le parachèvement de l'unité nationale du peuple roumain que par l'union des Roumains de la monarchie à la Roumanie libre ?

Dans le chapitre II et surtout dans la chapitre IV, l'auteur s'appliquant à présenter les réalisations de la monarchie — qui ont existé dans une grande mesure — dans le domaine de la participation des Roumains de Bucovine à la vie politique, l'enseignement et la culture, arrive à la conclusion que les Roumains ont joué un rôle actif dans la vie publique de la province et même dans le parlement, et que la politique scolaire et culturelle du régime n'a pas été dépourvue de résultats positifs. Ainsi, il ne pose même pas le problème de l'existence d'une oppression nationale en Bucovine et c'est pourquoi il s'étonne du fait que ce « mouvement national » ait pu se développer en courant daco-roumain.

Il y a là deux problèmes discutables : premièrement — on ne pourrait confondre le mouvement national avec les réalisations d'un régime dans différents domaines, car il n'est pas un mouvement gouvernemental centralisateur ; deuxièmement — la participation d'un nombre de députés roumains à la diète ou au parlement et l'emploi d'un certain nombre de Roumains dans l'administration de la province ne signifie point la solution de la question nationale (voir chapitre IV).

Au sujet de l'oppression nationale il convient de préciser que dans la monarchie austro-hongroise il y a eu des formes brutales d'oppression (notamment en Transylvanie) et des formes déguisées (comme en Bucovine). Mais elle a existé dans tous les deux cas. A notre avis, l'oppression nationale doit être considérée à partir d'un angle beaucoup plus large, elle se reflétant sur le plan économique, culturel et politique à la fois. En voici quelques exemples éloquents :

Selon les statistiques comparatives pour les années 1890 — 1910, il résulte qu'en 1900, 72,36% des habitants actifs de Bucovine étaient occupés dans l'agriculture, 19,23% dans l'industrie, le commerce et les transports, dont seulement 10,99% dans l'industrie ; dans le même temps, la situation des Roumains de Bucovine se présente comme suit : 90,10% travaillaient dans l'agriculture, 4,91% dans l'industrie, le commerce et les transports et seulement 2,58% dans l'industrie proprement dite [2].

Dix ans plus tard la situation était presque la même : sur le nombre total de la population aetive de Bucovine 70,94% était occupée dans l'agriculture, 19,18% dans l'industrie, le commerce et les transports, dont 11,37% dans l'industrie proprement dite ; pour la population roumaine il y avait : 87,60% dans l'agriculture, 5,61% dans l'industrie, le commerce et les transports et seulement 3,85% dans l'industrie proprement dite [3].

Par rapport à la situation moyenne, la population roumaine accusait un état retardataire de 20 — 30%; il en était de même pour le degré d'exploitation.

Examinons un autre domaine, notamment celui des métiers qui sont prédominants dans l'industrie, ou celui du commerce. Les statistiques de l'année 1910 révèlent les données suivantes : sur 9322 artisans enregistrés il n'y a que 737 Roumains (environ 8%) ; chez les commerçants la situation était évidente encore : sur 10 312 négociants enregistrés, seulement 444 sont Roumains (environ 4,3%)[4]. La situation ci-dessus n'est pas l'effet du hasard : la politique économique du gouvernement local, de même que sa politique scolaire ont empêché la promotion de l'élément national roumain dans l'économie et les écoles professionnelles ou de spécialité ; quant à l'octroi de l'assistance économique il ne pouvait même pas être question. Presque la même politique habile (sous prétexte que le nombre des intellectuels roumains était réduit) était pratiquée dans l'administration et la justice. Une statistique élaborée après 1900 démontre que sur 902 fonctionnaires travaillant dans l'administration, seulement 128 étaient Roumains[5] ; dans l'appareil de justice, sur 627 employés, 95 étaient Roumains [6].

La même orientation était enregistrée dans le domaine de l'enseignement pédagogique et universitaire, source de cadres d'intellectuels : en 1870 et 1872 on crée respectivement l'école normale d'instituteurs pour garçons et pour jeunes filles ; son directeur était roumain, mais les cours étaient faits en allemand. Ce n'est qu'en 1909, dans des conditions historiques différentes, que sont admises des classes parallèles en langue roumaine et ruthène [7]. Il en était de même pour l'université : la proposition faite par le député Gheorghe Hurmuzaki — le seul parmi les frères Hurmuzaki ayant demeuré sur l'arène de la lutte nationale — qu'à la nouvelle faculté de sciences juridiques soient introduits des cours parallèles en roumain et qu'à la faculté de théologie, les cours soient faits en roumain, a été repoussée. On a admis seulement comme une concession que dans certaines disciplines dc la faculté de théologie les cours et les examens se déroulent en roumain [8]. C'est pourquoi, les intellectuels roumains se sont formés dans des conditions difficiles, ayant dû surmonter de nombreuses vicissitudes.

Même dans l'enseignement moyen et professionnel se manifestait la tendance de germanisation ; l'école gréco-orientale (orthodoxe) de Cernăuţi entretenue au moyen du fonds religionnaire n'était fréquentéc pendant l'année scolaire 1892 — 1893 que par 30 élèves roumains sur un nombre total de 423 élèves, et l'école industrielle de Rădăuţi par 9 élèves roumains sur

---

[2] *Die Agrarfrage in der Österreich-Ungarischen Monarchie*, Bukarest, 1965, p. 139, 144.

[3] *Ibidem*.

[4] A. Morariu, *Bucovina 1774—1914* [La Bucovinc, 1774—1914], Bucarest, 1914, p. 108, 110.

[5] A. Morariu, *ouvr. cit.*, p. 131 ; I. E. Toroutiu, *Românii şi clasa intelectuală din Bucovina* [Les Roumains et la classe des intellectuels de Bucovine], Cernăuţi, 1911, p. 41.

[6] I. E. Torouţiu, *ouvr. cit.*, p. 41.

[7] E. Prokopowitsch, *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukovina*, p. 71.

[8] E. Prokopowitsch, *Gründung, Entwicklung und Ende der Franz-Joseph-Universität in Czernowitz*, Clausthalzellerfeld, 1955, p. 18—19.

un nombre total de 153 élèves ; en échange, les cours de la première école étaient suivis par 289 élèves de langue allemande et la seconde par 134 élèves de la même catégorie [9].

Dans l'enseignement primaire le progrès était substantiel ; de 13 écoles roumaines en 1875 leur nombre fut porté en dix ans à 60 environ [10]. Mais dans l'ensemble, la situation était plus mauvaise. La manière dont étaient élaborés les programmes d'études, le fait que la direction de nombreuses écoles mixtes n'était pas confiée à des Roumains, de même que le mode d'orientation et de contrôle des conseils scolaires (où les Allemands ou les éléments germanophiles étaient prépondérants) ont préjudicié dans une grande mesure à l'instruction publique. En 1890, 79 % des Roumains de Bucovine étaient illettrés « . . . le calcul étant optimiste » — selon l'affirmation de l'auteur [11].

Des exemples tout aussi démonstratifs pourraient s'ajouter, concernant la situation sociale et économique des Roumains de Bucovine : l'impossibilité de la pénétration de la bourgeoisie roumaine dans le commerce ou l'industrie, la paupérisation continuelle de la paysannerie — phénomènes qui ont exercé une influence particulière sur le développement du mouvement national.

Dès l'année 1850, le grand historien roumain Nicolae Bălcesco envisageait avec une rare clairvoyance l'accomplissement de l'unité nationale du peuple roumain en deux étapes : « L'union de la Valachie et de la Moldavie est un fait acquis pour tout le monde, même aux yeux des Russes, et ne peut tarder à se réaliser. Les Valaques de l'Autriche, basés sur la constitution de 4 mars et sur des promesses faites, demandent avec beaucoup d'instance d'être constitués en un seul corps de nation de 3 millions et demi, et ils finiront par l'obtenir.

« Lorsque deux groupes de 4 millions et de 3 millions et demi de Roumains seront constitués l'un à côté de l'autre, qui pourra les empêcher de s'unir ? *Notre Roumanie donc existera.* »

Cet échange d'opinions — il y aurait peut-être d'autres éléments à examiner — ne vise pas à diminuer la valeur de l'ouvrage de M. E. Prokopowitsch. L'auteur a étudié une vaste bibliographie, de nombreuses sources primaires (il est vrai, exprimant un certain point de vue) et, en l'occurrence, il a présenté au lecteur en dehors d'un grand nombre de documents inédits, un certain point de vue personnel — minutieux, mais analysé de façon incomplète — concernant le développement du mouvement national de Bucovine.

Constantin Nuțu

Народи Југославије (Les peuples de la Yougoslavie). Српска Академија Наука. Посебна издања. Књ. CCCXXXV. ЕТрнографски институт. Књ. 13. Belgrade, 1965, 238 p.

Cette première monographie ethnologique des peuples yougoslaves publiée sous la rédaction de l'académicien Dušan Nedeljković avec la collaboration d'un grand nombre de spécialistes, a été élaborée pour la collection « Les Peuples du Monde » éditée dans l'Union Soviétique. La monographie est une synthèse adaptée au but poursuivi, et offre des données statistiques et des informations générales sur l'état actuel des peuples yougoslaves, leur passé et leur évolution historique. Bon nombre de détails caractéristiques n'ont pas pu trouver leur place dans cet ouvrage ; par contre, les traits généraux spécifiques des peuples de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie ressortent nettement.

[9] G. Bogdan-Duică, *Bucovina. Notițe asupra situației* [Bucovine, Notes sur la situation], Sibiu, 1895, p. 102—103.

[10] V. Greciuc, *Cultura românească în Bucovina* [La culture roumaine en Bucovine], Cernăuți, 1913, p. 24—25.

[11] C. Bogdan-Duică, *ouvr. cit.*, p. 80.

Vu les difficultés rencontrées à l'élaboration de cette monographie, dues à l'inexistence d'une étude similaire concernant tout le territoire de la Yougoslavie, ainsi qu'au manque de travaux de base sur une série de problèmes qui auraient dû être traités ici et en tenant compte aussi de la diversité des points de vue des auteurs, on peut affirmer que la valeur scientifique de la monographie consiste justement dans l'harmonie d'un matériel hétérogène et d'une présentation unitaire. Les chercheurs yougoslaves et étrangers disposent à présent d'un travail documenté, concernant la connaissance générale de l'histoire, de la langue, des habitudes, de l'architecture populaire, du folklore musical, des vieilles croyances, de la vie sociale et économique ainsi que de l'état actuel des peuples serbe, croate, macédonien, monténégrin et des habitants musulmans de la Yougoslavie.

L'ouvrage se compose de trois parties.

Au début de la première partie sont présentées quelques notions générales sur la Yougoslavie (le pays a 255,8 mille km^2 dont 75 % représentent un terrain montagneux et 31,5 % des sous-bois ; du total de 19 188 000 habitants, 88 % sont Yougoslaves, le reste de 12 % étant constitué par des minorités nationales). On souligne ensuite le fait qu'un millénaire de vie séparée sous des dominations étrangères a conditionné une évolution différente des peuples yougoslaves, ainsi qu'il ressort également du bref exposé historique de chaque peuple.

Au cas des Serbes, il s'agit tout d'abord de la phase d'assimilation des Valaques de l'intérieur de la péninsule Balkanique et de la population romaine du littoral de l'Adriatique. On souligne, ensuite, l'influence byzantine, ainsi que le rôle décisif joué par les Ottomans dans le développement du peuple serbe, déterminant des changements dans sa structure sociale et économique. Les rapports capitalistes de production se développent tout d'abord au sein de la société serbe des territoires autrichiens. L'histoire du Monténégro (l'ancienne Dioclée et plus tard Zéta) se caractérise par le fait que les Turcs n'ont jamais réussi à le dominer complètement ; la vie guerrière permanente a contribué à la conservation de la structure gentilice et tribale. La forme de gouvernement est théocratique jusqu'en 1852. Les Croates constituent déjà leur premier État au IX^e^ siècle ; au XIII^e^, celui-ci tombe sous la domination hongroise. Au XVIII^e^ siècle, les Croates doivent résister à l'action de germanisation, ensuite de magyarisation. Entre 1868 et 1918, la Croatie est subordonnée à la Hongrie. Les Slovènes, connus dans les temps anciens sous le nom de Carantanes ou Horutans, dès l'an 800 sont englobés dans l'État franc. Ceux de la Pannonie seront assimilés par les Magyars, ceux de la Carantanie subissent aux X^e^ — XIII^e^ siècles un processus d'intense germanisation. La conscience nationale commence à s'éveiller chez les Slovènes au XV^e^ siècle, grâce à la Réforme et connaît un nouvel essor au XVIII^e^. Le rôle du bogomilisme qui a favorisé une massive islamisation au XVI^e^ siècle est caractéristique pour la Bosnie. La Macédoine a un moment d'existence indépendante du temps de Samuel (XI^e^ siècle), et ensuite elle est englobée dans l'Etat serbe de Dušan, et conquise par les Turcs, en même temps que les restes de cet Etat. En 1690, en Macédoine se produit un mouvement anti-ottoman de grandes proportions et seulement dans la dernière décennie du siècle précédent apparaît le mouvement de libération qui atteint son apogée par la révolte de 1903. Les Macédoniens possèdent un alphabet propre et une langue nationale, reconnue seulement à partir de 1945.

Cette première partie de l'ouvrage s'achève par un regard d'ensemble sur la situation politique de la Yougoslavie pendant l'entre-deux-guerres et un exposé sur la situation sociale et économique actuelle.

La seconde partie comprend d'intéressantes études ethnographiques sur chacun des six peuples de la Yougoslavie. Ces études embrassent tour à tour : langue et composition ethnique ; occupations et métiers ; habitat et architecture populaire ; alimentation et vêtements ; vie sociale et vie de famille ; rites et vieilles coutumes pratiqués en famille ; art plastique populaire ; création orale et folklore musical.

Repris dans le cadre du paragraphe consacré à chaque peuple, ces problèmes sont considérés en perspective historique. En ce qui concerne l'architecture populaire, par exemple, l'évolution des types de maisons est poursuivie depuis les chaumières et les habitations à pièce unique jusqu'à celles à deux pièces ou à étage et balcon. La variété des types de maisons selon le matériau de construction est également étudiée.

La nourriture présente de grandes différences d'un peuple à l'autre ou d'une région à l'autre.

Les occasions où le costume national ancien peut être rencontré en entier sont très rares. Cependant, certaines pièces de l'ancien costume national se rencontrent plus fréquemment en Choumadie et en Serbie Orientale. En Macédoine, le costume populaire garde encore quelques particularités locales archaïques. En Monténégro, le costume national est surtout porté par les hommes, mais son port est obligatoire pour la mariée. En général, là où la population a été mélangée, apparaissent des influences réciproques en ce qui concerne le costume. Celui de Choumadie est le résultat d'un pareil mélange.

Très intéressantes sont les informations sur la vie sociale et de famille. Ainsi, on trouve, de nos jours, par endroits, surtout à Kossovo et Metohija, des vestiges de la structure communautaire et de la détention en commun des biens (*zadruga*). Chez les Serbes, la communauté présente aux XIX^e — XX^e siècles aussi bien des éléments spécifiques que des éléments communs aux communautés des peuples voisins. L'utilisation des superficies communes était réglementée chez les Serbes par le droit traditionnel qui existe parallèlement au droit de priorité accordé aux voisins ou aux membres de la communauté en ce qui concerne l'achat des lopins de terre, correspondant au droit de *protimisis* des Principautés Roumaines. A la fin du XIX^e siècle, la communauté se transforme et devient une unitié territoriale administrative contrôlée par l'État. Des vestiges du travail collectif se retrouvent de nos jours dans certaines pratiques rurales, comme par exemple : *moba* (une sorte de corvée), *pozajmica* (une forme de prêt), *sprega* (compagnie pour l'utilisation en commun du bétail et des outils), *bačija* (asociation pendant l'été des petits troupeaux appartenant à plusieurs propriétaires), la veillée (nommée en serbe : *prelo*, *poselo*, *sedeljka*). La coutume de l'entr'aide au travail est encore très fréquente chez les Macédoniens. Par la passé, la *zadruga* a existé également chez les musulmans yougoslaves. Au Monténégro elle a toujours constitué une rareté ; en échange, dans cette région il y avait des superficies tribales communes dénommées *komunitze*.

Les vieilles traditions et les rites les plus intéressants, pratiqués en famille, se rencontrent chez les Serbes et les Macédoniens. Ainsi se trouvent décrits les rites de naissance, de noce, de mort, d'adoption, le serment des frères d'armes, le jour du patron de la maison (*slava*) et les cérémonies pratiquées les jours de fête, inscrites dans le calendrier, ces dernières présentant maints vestiges de croyances et pratiques païennes. De ce point de vue, la Macédoine offre l'exemple le plus caractéristique de syncrétisme chrétien et païen et c'est pourquoi dans cette région les rites sont plus nombreux et très archaïques. Particulièrement intéressantes sont les « pentecôtes », des danses rituelles exécutées au son de mélodies spéciales et parfaitement archaïques, mais qui ne s'exécutent point à la Pentecôte, le printemps, comme en Serbie (détail qui n'est pas mentionné dans l'ouvrage), mais en hiver, entre Noël et l'Epiphanie.

L'épos serbe et l'épos macédonien ont une base historique, le premier chantant surtout les rois et les braves, le second surtout les haïdoucs locaux. De nos jours en Macédoine fleurit principalement la création populaire lyrique, son premier sujet étant le départ à l'étranger pour des travaux saisonniers.

Dans l'épos des Slovènes, en général peu développé, figure aussi le roi Mathieu Corvin.

L'art populaire exprimé en couture, pierre (surtout chez les Serbes), bois (surtout chez les Monténégrins et les Macédoniens) est aussi présenté selon son spécifique régional ; de même les instruments de musique et les danses.

Une attention spéciale est accordée à la population musulmane (1 036 124 habitants) qui représente plus d'un tiers de la population de la Bosnie et de la Hertzégovine. Il s'agit des musulmans yougoslaves, de ceux dont la langue maternelle est l'une des langues des peuples yougoslaves auprès desquels ils vivent, et non des Turcs et des Albanais musulmans (existant en grand nombre en Macédoine). Rares sont les cas où les musulmans slaves de la Bosnie, Hertzégovine et Monténégro peuvent préciser leur appartenance ethnique et 89 % de cette catégorie se déclarent en général yougoslaves. Leur langue possède maints mots d'origine turque, leurs noms sont arabes ou turcs avec la terminaison -vić, leurs maisons sont de type oriental, ils préparent des mets orientaux et leur épos chante les faits des musulmans vaillants. Seulement leur costume est mixte, et garde par endroits de nombreux motifs nationaux.

Après une présentation du développement historique de la culture des peuples yougoslaves en général, la troisième partie du livre traite de la vie culturelle, la littérature, les sciences, l'art dramatique et cinématographique, les arts plastiques et la protection de la santé publique d'aujourd'hui. La conclusion générale qui s'en dégage c'est qu'à l'heure actuelle s'accomplit la transformation culturelle socialiste des peuples yougoslaves.

La monographie a comme objet la présentation des six peuples yougoslaves et ne s'occupe point des minorités ou des différents groupes ethniques cohabitants, à l'exception des Histroroumains, mentionnés cependant en passant (p. 99).

La valeur de cette monographie, surtout commme instrument d'information pour le chercheur et le lecteur étranger, est incontestable.

S. Iancovici

RACHEL ANGUÉLOVA, *Шуменски вазрожденски кашти* (Les maisons de Choumen pendant la renaissance bulgare), Sofia, 1965, Балгарска Академиа на науките. Отделение за текнитшески науки, Секциа за теориа и историа на градоустроиството и аркитектура; 178 pages, 125 illustrations et 18 planches avec des relevés ; résumés russe et anglais, bibliographie.

Le volume signé par Rachel Anguélova est publié sous l'égide de l'Académie bulgare des sciences et fait partie de la série de travaux effectués dans le cadre de la section pour la théorie et l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture. L'auteur, connue par ses études sur l'architecture civile bulgare comme aussi par la précieuse description des monuments civils et religieux de la vallée de la Strouma [1], présente dans ce dernier volume une intéressante monographie sur les maisons traditionnelles de Choumen. Le problème traité complète les travaux antérieurs parus en Bulgarie ces dernières années concernant l'architecture civile pendant la renaissance nationale (la fin du XVIII^e siècle et une bonne partie du XIX^e).

Les données sont groupées dans l'ordre suivant : l'apparition, le développement et les caractéristiques de la ville de Choumen, la description des maisons construites pendant la renaissance nationale, les plans, les façades, l'étude technique des bâtiments (qui comprend aussi l'étude de la décoration) et enfin, un dernier chapitre concernant les maisons construites et habitées par les Turcs de Choumen. Ce dernier problème est particulièrement intéressant car la vie sociale commune mais en même temps différenciée des deux communautés habitant la même ville a donné naissance, ici comme ailleurs dans les villes balkaniques, à une architecture présentant des similitudes, mais aussi des différences significatives.

---

[1] Проутсккиваниа варки култовата и обкхествената аркитектура по долината на река Строума; dans «Bulletin de la section de théorie et d'histoire de l'urbanisme et de l'architecture», XIX^e volume, Sofia.

L'auteur, qui désire utiliser les aspects traditionnels dans l'architecture moderne, affirme qu'un pareil dessein suppose d'abord une solide connaissance de l'architecture traditionnelle, la monographie présente essayant justement de répondre à ce but.

La ville de Choumen (nommée aussi Choumla) était parmi les plus importantes de l'ancien empire turc. Son développement et ses relations économiques avec les autres villes comme aussi sa large influence culturelle, offraient à la ville de Choumen une situation spéciale pendant la renaissance nationale. Les constructions élevées dans cette période reflètent l'aisance économique des habitants. Les maisons qui sont encore debout représentent de vrais modèles pour les bâtiments du XVIII^e et du XIX^e siècle (jusqu'à la libération de la Bulgarie, survenue en 1878).

Les principaux éléments du plan sont : a) la chambre qui abrite l'âtre « kachti », b) la « soba », chambre chauffée, et c) le « tchardak », galerie ouverte située devant la maison. Le plan habituel est asymétrique car la « kachti » et le « tchardak » ont ensemble les mêmes dimensions que la « soba ». Quand le plan s'agrandit on ajoute des celliers, des caves et parfois le « kiosk », espace situé habituellement devant le « tchardak » et qui est plus richement décoré que le reste de la façade. La maison est souvent composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage.

Les différences de composition des plans, auxquelles viennent s'ajouter le tchardak et le kiosk, sont à l'origine de la grande variété de compositions de la façade. Par contre, la maison typique de Plovdiv (qui a un plan symétrique groupé autour d'un axe central) est fermée, car le tchardak et le kiosk, espaces ouverts, sont absents ; elle s'impose à Choumen entre 1850 et 1877, et son extérieur est marqué par des éléments baroques.

Durant la même période de la renaissance nationale, Provadia, Razgrad et Targovichte, villes dont le développement social et économique présente des similitudes avec celle de Choumla, utilisaient une architecture similaire (les plans, l'organisation des façades et même les détails de construction). Dans l'état actuel des connaissances il est difficile de préciser laquelle de ces constructions a précédé et influencé les autres. Mais le rôle éminent, culturel et économique, joué par Choumen à cette époque, nous permet de supposer que cette ville a pu être le foyer principal de cette architecture.

Les chambres et le mobilier forment un ensemble organisé, unitaire, résultant de l'utilisation du même matériel de construction, le bois, et de l'intégration organique des meubles dans la construction. C'est le bois qui, couvrant la maison, forme les murs, les fenêtres, les colonnettes des tcherdak, les portes, les armoires ; les plafonds richement décorés, toujours en bois, sont travaillés par des artisans qui connaissent bien leur métier. Le tout forme un ensemble caractéristique pour les villes de la Bulgarie ou pour les autres régions de la péninsule Balkanique.

L'étude comparative des maisons bulgares et turques de Choumen met en lumière quelques différences. Les particularités de la vie familiale des Turcs trouvent leur pendant dans l'organisation des plans, qui comprennent un kharem (appartement réservé aux femmes) et un sélamlik (appartement réservé aux hommes), ce dernier caractérisé par la riche décoration de l'intérieur. Les salles de bains, liées au culte musulman, sont comprises dans les maisons. Les détails de la décoration extérieure paraissent moins soignés que chez les Bulgares. Mais la connaissance exacte de l'ancienne maison habitée par les Turcs est difficile, car, bien que la proportion de la population d'origine turque ait été assez importante, le nombre d'habitations musulmanes qui se sont conservées est réduit.

Le travail de Rachel Anguélova est d'une réelle utilité pour connaître les aspects architectoniques caractéristiques pour la Bulgarie ; en même temps il contribue à la connaissance d'un phénomène qui caractérisait jadis bien des régions balkaniques. Les plus anciens exemplaires (datant du XVIII^e siècle) et ceux qui les ont succédé (liés aux influences baroques occidentales) peuvent être retrouvés aussi en Grèce, en Turquie, en Roumanie, les derniers surtout en Yougoslavie. Ces ressemblances comprennent l'organisation des plans, les techniques de construction, la décoration, l'organisation des intérieurs. Les problèmes soulevés par la présence

d'une population d'origine turque nous rappellent les problèmes signalés par l'architecte Boris Tchipan [2] dans son étude sur les maisons de la ville d'Okrid, en Macédoine, où les Turcs cohabitent avec la population d'origine slave ou aromaine. D'autres constructions, sur lesquelles on n'insiste pas, comme les mosquées ou les fontaines construites en pierre de taille, situées ou non sous un toit ou dans un kiosk, sont typiques pour la région de Choumen et en même temps pour d'autres régions balkaniques.

Des relevés et des photographies bien choisis, éclairent judicieusement le texte. L'ouvrage constitue une contribution intéressante à la connaissance de l'architecture et de la vie balkanique.

Anca Ciobanu et *Paul H. Stahl*

ÖSTERREICHISCHE OSTHEFTE. Mitteilungsorgan des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts, vormals Arbeitsgemeinschaft Ost. 7. Jahrgang, 1965.

La publication accorde une assez grande place aux études concernant la culture populaire du sud-est européen, et spécialement à certains aspects particuliers du folklore littéraire et musical de cette zone. Trois de ces matériaux, publiés en 1965, attirent tout spécialement notre attention, par l'intention évidente de présenter dans une vision globale et dans une interprétation synthétique des aspects fondamentaux de la création populaire. Peut-être est-ce à cause de cette intention que les matériaux se présentent sous un habit expositif et ont un caractère descriptif (qui créent l'impression que les auteurs poursuivent en premier lieu des buts informatifs), ce qui confère à ces articles une situation ambiguë, de compilation qui tiendrait le milieu entre l'étude scientifique et l'écrit de popularisation.

L'article de Lada Stančeva-Brašovanova (*Die Volksmusiktradition in Bulgarien*, p. 47—52), a l'ambition de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la culture musicale du peuple bulgare. L'auteur prend son point de départ dans les vieilles légendes qui faisaient des grands musiciens de l'antiquité, des habitants de la Thrace (Orphée, par exemple) et s'arrête au mouvement musical actuel en Bulgarie (statistique des instituts d'enseignement musical, des orchestres symphoniques, des théâtres lyriques, etc.). Nous pouvons facilement nous imaginer que l'article, conçu dans un cadre aussi large et réalisé en 5 pages seulement, ne peut être qu'une simple enfilade de lieux communs, d'autant plus que l'auteur tient aussi à nous informer sur l'évolution de la musique populaire bulgare à l'époque du premier Etat bulgare (VII^e—XI^e siècle) qui n'a laissé, comme il le dit lui-même, aucun vestige (« sind keine Denkmäler erhalten ») et sur les problèmes du développement de cette même musique à l'époque du second Etat bulgare, problèmes auxquels on ne peut encore répondre (« kann heute noch nicht beantwortet werden »). L'auteur se propose aussi de nous renseigner sur la situation de la musique bulgare à l'époque qui suivit la conquête turque, quand ce qui avait existé aux deux époques antérieures « grösstenteils vernichtet wurde », ainsi les manifestations musicales se sont développées seulement dans le domaine folklorique. On donne, même dans ces 5 pages, des informations concernant la structure rythmique du chant populaire bulgare. On y fait aussi mention des influences qui s'entrecroisent sur le territoire bulgare, mais qui font que sa musique soit « doch typisch bulgarisch », on y discute la vigueur des danses populaires et on va jusqu'à y donner leur mouvement métronomique. On décrit ensuite les diverses catégories d'instruments populaires et on y montre leur fonction, en apportant également des informations sur les collections de chansons populaires, etc. Le ton général est élogieux, il abonde en épithètes, superlatifs et en caractérisations excessives (« Die bulgarische

[2] *Стара градска архитектура во Охрид*, Skopje, 1956; publié par *Твентрален завод за заштита на културно-историски споменитви* на Н.Р. Македониа, *Skopje*.

Volksmusik gilt mit Recht als eine der eigenartigsten und reichhaltigsten Erscheinungen in der europäischen Folklore », p. 47 ; « Viel deutlicher ausgeprägt als bei Volksliedern anderer Länder, stellen die bulgarischen Volkslieder tatsächlich eine lebendige Kulturgeschichte des Volkes dar », p. 48).

L'étude de Smail Balić (*Die muslimische Volkspoesie in Bosnien*, p. 380—389) a pour but de mettre en lumière une catégorie moins connue de chants serbes. Il s'agit de la création folklorique des Serbes musulmans de Bosnie qui, malheureusement, est demeurée inconnue au grand public et n'a pas encore éveillé l'intérêt des folkloristes. L'auteur ne présente pourtant pas la thématique de ces chants, ni leur poétique, de même qu'il n'est préoccupé par l'univers culturel reflété dans leur contenu, ce qui nous permettrait de mieux apprécier le spécifique du chant musulman bosniaque. Il se résume à ne faire qu'une simple description lyrique, dans laquelle prédomine la note élogieuse (« ... sonst hat kein Volk unter den sogenannten Indogermanen so gediegenen Reichtum an Volksepen », p. 381), dissimulée sous une attitude relativement impersonnelle : l'auteur se complait à reproduire les appréciations hyperboliquement laudatives de certains chercheurs romantiques étrangers ou à énoncer les noms de certaines personnalités importantes de la culture universelle qui ont traduit quelques-uns de ces chants (le texte de « Hasanaginica » a été traduit, par exemple, par Herder, Goethe, Mérimée, Walter Scott, Byron, Pouchkine, Lermontov, J. Grimm et d'autres). L'article reproduit, cependant, quelques bonnes traductions en allemand, bien choisies (celles de Fr. Krauss), en nous introduisant aussi dans l'atmosphère artistique des chants. Il établit, pour les chants héroïques, une galerie succincte de personnages principaux (Mujo, Halil, Omerica, Ajkuna, Radojica, Nukica), à l'ombre des actes de bravoure desquels se développe la carrière héroïque d'un grand nombre de personnages historiques. Le trait distinctif de ces chants est leur grande véracité historique. L'époque de leur efflorescence a été le XVII[e] siècle, au moment où l'Empire ottoman atteignait le comble de sa gloire militaire. Ils se caractérisent par une longueur qui sort de l'ordinaire, favorisée par la nécessité de passer agréablement les longues nuits de carême du ramadan. Ce qui contribua à leur efflorescence ce fut aussi la vie féodale pleine de richesse qui se prolongea en Bosnie beaucoup plus longtemps que dans d'autres régions de Yougoslavie. Tout aussi intéressantes sont les ballades, qui constituent l'apanage des femmes, mais encore plus intéressants sont les chants dénommés « Sewdalinke » (pour lesquels on nous offre 3 exemples traduits en allemand), remarquables par leur fantaisie, leur humour, leur intériorisation et leur délicatesse. Suivant toujours le même procédé, c'est-à-dire de laisser les autres louer à sa place (laissant même l'impression d'être gêné du peu de louange de ceux-ci), l'auteur communique aussi, finalement, quelques avis personnels, concernant la valeur artistique des mélodies populaires qui accompagnent syncrétiquement ces chants.

L'étude de Rudolf Jagoditsch (*Hundert Jahre seit Vuk St. Karadžić. (1787—1864). Ein Gedenktag auch für Österreich*, p. 213—225) est de beaucoup la plus intéressante des trois publiées dans la revue que nous présentons. L'idée centrale de l'étude est de mettre en évidence le rôle de l'Autriche dans le mouvement de réveil national du peuple serbe et d'exalter le rôle culturel de Vienne dans la formation de la personnalité du grand serbe. Deux des quatre chapitres de ce travail (le premier et le troisième) ne sont pas liés directement à cette idée, mais la servent, d'une façon inavouée, dans son essence même. On y fait l'éloge de Vuk pour pouvoir prodiguer dans la même mesure les louanges du milieu culturel autrichien dans la formation de cette personnalité. Ainsi, dans le premier chapitre on expose la façon dont on a fêté sur le plan national le centennaire de la mort de Vuk, la grande participation internationale à cette manifestation, la présentation des travaux scientifiques et culturels-artistiques rattachés à cette occasion. Dans le troisième chapitre on souligne l'importance de l'œuvre de Vuk pour la culture serbe. Sa contribution dans le domaine de la réforme linguistique (grammaire et dictionnaire) y est analysée ; on y mentionne aussi les étapes plus importantes de la lutte pour les droits de la langue populaire, on relève l'importance exceptionnelle de ses collections de folklore

pour le développement de la langue et de la littérature yougoslave. Le rôle attribué à B. Kopitar (« monstrum scientiarum » typique pour la Vienne du temps) dans la formation des idées et des conceptions de base du grand réformateur est, selon notre avis, trop grand. Les chapitres deux et quatre atteignent l'essence même de l'étude. Le problème de la contribution de Vienne au réveil culturel de la Serbie aux XVIII^e–XIX^e siècles est débattu dans le second chapitre, une seule idée étant poursuivie (idée de minime importance, selon notre opinion) : l'identification des révolutionnaires serbes qui ont fréquenté les écoles viennoises, ce qui permettrait de les considérer comme étant les produits spécifiques de la culture autrichienne de ce temps. On mentionne, parmi ceux-ci, Chr. Žefarović qui a imprimé le premier livre serbe après la chute de l'état à l'esclavage turque ; Dositej Obradović qui a fondé la première école supérieure à Belgrade ; D. Davidović et D. Frusić qui ont publié la première publication périodique serbe « Novine Serbske » entre 1813 et 1821. Enfin, dans le quatrième chapitre, après avoir montré que Vuk a passé 50 ans de sa vie à Vienne (1813–1864), on se pose la question : à savoir pourquoi celui-ci n'est-il pas rentré dans son pays où il pouvait bénéficier d'une pension de mérite et a continué à vivre parmi des étrangers, en Autriche, dans une espèce d'exil volontaire. Les arguments dont s'est servi l'auteur pour démontrer l'attachement que ressentait Vuk pour Vienne sont de nature psychologique : son mariage avec une viennoise, Anna Kraus, sa longue amitié avec le savant Kopitar ; les distinctions qui lui furent accordées par les hautes institutions de culture de la capitale de l'Autriche et par la cour impériale ; l'atmosphère scientifique et culturelle de la Vienne de ce temps qui était la capitale de la musique, du théâtre et dans laquelle il voyait le pont de liaison entre l'Orient et l'Occident. Malgré le caractère discutable de ces thèses, l'article de R. Jagoditsch est plein d'intérêt et de suggestions qui méritent d'être prises en considération chaque fois que l'on discute la personnalité complexe de l'un de plus importants représentants de la lutte pour le réveil national et culturel du sud-est européen.

Nous croyons que la présentation de ces trois articles prouve nos affirmations du paragraphe initial, mettant fortement en évidence la caractère de popularisation des matériaux respectifs et définissant ainsi les préoccupations standard de la publication elle-même, dans cette direction.

Adrian Fochi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H. M.) ; CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr.) ; SIUPUR, ELENA (E. S.) ; NĂSTUREL, PETRE Ş. (P.Ş.N.) ; TANAŞOCA, N. ŞERBAN (N.Ş.T.) ; DUŢU, ALEXANDRU (A.D.) ; FOCHI, ADRIAN (A.F.) ; MUSICESCU, MARIA ANA (M.A.M.)

Dicţionarul limbii române (DLR). Serie nouă. Tomul VI, fasc. 3—5, *mascat — mergător* (Academia Republicii Socialiste România). Bucureşti, 1966, 161—400 p.

Ce dictionnaire qui enregistre tout le trésor lexical de la langue roumaine continue de paraître régulièrement à raison d'environ 400 pages par an. Le roumain s'étant formé et développé dans une région d'interférences et constituant une partie intégrante du complexe de l'Europe du sud-est, cet ouvrage intéresse de près les spécialistes d'autres langues de cette région.

Le problème le plus difficile est celui de l'origine des mots. Les 240 pages présentées ici renferment 87 mots dont on ignore l'étymologie. La plupart d'entre eux appartiennent aux argots ou aux régionalismes à circulation restreinte. Viennent ensuite les termes du domaine de la botanique. Des mots aussi populaires et répandus que *măceş* « églantin », *măcriş* « oseille », *mălai* « mêllet », *mărar* « fenouil bâtard », *mărăcine* « ronce », *mătrăgună* « mandragore », etc., ne se laissent expliquer ni par le latin, ni par les langues des peuples voisins. Vu qu'ils apparaissent dans des textes anciens provenant de toutes les régions habitées par les Roumains, il faut bien supposer qu'ils doivent appartenir à un fonds extrêmement ancien, peut-être au substratum autochtone thraco-dace. En revanche le populaire *mămăligă* « polenta », emprunté aux Roumains par certains de leurs voisins, n'est pas attesté avant le XVIII[e] siècle. Il en résulte que l'étymologie de ce vocable a besoin d'être étudiée en rapport avec l'introduction et l'extension du maïs en Europe et en Roumanie.

Pour *măcina* (expliqué par les formes du déponent *machinari*) il est préférable de partir des formes populaires de la diathèse active que l'on rencontre dans certains textes tardifs (Rufi, *De podagra*, 35 : *herbum maccinatum*, V[e] siècle ; Antoninus Placentinus, 34, p. 181, 12 : *habentes unum asellum, qui illis macinabat*, VI[e] siècle ; Gregorii Turonensis, *Vitae patrum*, 3, p. 694, 11 : *contra eclesiae utilitates quaedam machinare cupiunt*, fin du VI[e] siècle).

Il est douteux que *măcar* « au moins, du moins, quand même » provienne directement du grec byzantin. Le terme existait en roumain au XIV[e] ou au XV[e] siècle déjà, comme le témoigne le réflexe *makar* des documents slavo-roumains. Il a circulé sur une vaste aire, car il est présent en bulgare (μακαp), serbo-croate (*makar*), néo-grec (μακάρι), turc (*méger*) et italien (*mecari, magari*). Il a pénétré en roumain par le canal des Slaves qui l'auront emprunté aux Byzantins, qui, à leur tour, ont dû le prendre aux Persans.

On ne saurait dériver le mot *mătasă* « soie » du latin *metaxa* pour des raisons appartenant au domaine de l'histoire culturelle. On sait que la soie a pénétré à une époque relativement tardive en Europe et s'est répandue sur une aire plus vaste à peine après le X[e] siècle. En latin *mataxa* (*metaxa*) signifiait « fil, cordon » et a survécu dans les langues romanes de l'Ouest avec cette signification, tandis que la notion de « soie » s'y est imposée sous le terme de *saeta* (it. *seta*, fr. *soie*, provençal, espagnol, portuguais *seda*, etc.). Mais le terme qui a circulé dans l'Empire byzantin était μετάξιον qui aura pénétré chez les Roumains à l'époque où la frontière de l'Empire était sur le Danube, soit aux XI[e] —XII[e] siècles approximativement. On a du reste découvert à l'occasion des fouilles archéologiques de la forteresse de Dinogetia (Garvăn) en Dobroudja des restes de tissus de soie datant du X[e] siècle. Les représentants de la classe dominante des Roumains importaient des soieries de Byzance. C'est de là sans nul doute que le mot désignant cette marchandise de valeur a pénétré en roumain.

H. M.

SCURTU, VASILE, *Termenii de înrudire în limba română* (Les mots désignant la parenté en roumain). Éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1966, 402 p.

Comme il ressort de la vaste bibliographie, l'auteur a puisé ses matériaux à toutes sortes de sources ou parfois même il les a réunis à l'aide d'enquêtes directes. Il a suivi pas à pas l'évolution et la dispersion géographique des termes ; il en a indiqué l'étymologie ; puis il s'est efforcé de montrer la place qu'ils occupent dans le roumain contemporain. La plupart des mots sont d'origine latine, conservés dans toutes les langues romanes ou au moins dans la plupart d'entre elles ; quelques-uns seulement n'ont persisté qu'en roumain. Voici du reste la propre conclusion de l'auteur : « Cette terminologie démontre elle aussi de la façon la plus évidente la latinité de la langue et du peuple roumain, ainsi que le lien indestructible qui existe entre le roumain et les autres langues romanes » (p. 330).

Un nombre restreint de mots semble être de provenance autochtone thraco-dace : *baci, copil, mire, moş, prunc*. Au point de vue numérique, les termes slaves occupent la seconde place après ceux d'origine latine. Un petit nombre de mots proviennent des langues orientales, du hongrois, du néo-grec ou du français.

Le polysémantisme joue un rôle important. La proportion des dérivés est impressionnante et s'explique par des raisons d'ordre affectif. Une partie des termes roumains a pénétré aussi dans les langues voisines : on sait que la terminologie du domaine de la parenté a été influencée parfois par des facteurs de mode, de prestige social, d'interférences d'ordre culturel, etc. On eût souhaité que, dans ses conclusions, l'auteur, se basant sur le matériel discuté dans son ouvrage, insistât davantage sur la terminologie de la parenté en roumain en tant que système propre : comment ce qui a été hérité s'est sédimenté tour à tour et comment ce système a évolué dans les conditions de vie aux diverses époques et au contact de différents peuples ou influences culturelles. Si à côté du mérite incontestable de son riche matériel linguistique il avait contenu davantage de considérations du domaine de l'histoire sociale et des rapports juridiques, ce travail y aurait gagné en intérêt.

H. M.

ŠETKA, JERONIM, *Hrvatska kršćanska terminologija*. Drugi dio : *Hrvatski kršćanski termeni latinskoga porijekla* [La terminologie chrétienne en croate. IIe partie : Termes croates chrétiens d'origine latine]. Makarska, 1964, 235 p. (Bogoslovna Biblioteka izdaje Franjevačka Visoka Bogoslovija-Makarska, knj. 13).

Après une courte introduction (p. 3—13) où il expose l'évolution de ladite terminologie et après la liste succincte des sources et de la bibliographie consultée (p. 15—22), l'auteur présente alphabétiquement son matériel en en indiquant la source, l'époque de pénétration en croate et l'état actuel. La plupart de ces termes sont d'origine livresque. On peut les comparer aux termes ecclésiastiques d'origine byzantino-slave du roumain qui ont connu un sort analogue, à cette différence près que, en Orient, ils ont été véhiculés par la langue grecque, puis par le vieux slave et le slavon, tandis qu'en Occident ils l'ont été par la langue latine.

Une faible partie de ces mots est entrée dans la langue directement, à une époque ancienne, et ils sont devenus populaires, comme : *altare — oltar* « autel », *calendae — kolenda* « chant de Noël », *camisia —kamša* « chemise », *casula — košulja* « chemise blanche », *communicare — komkati(se)* « communier », *compater — kum* « compère », *crux — križ* « croix », *ieiunare — žežinati* « jeûner », *paganus — pogan* « païen », *quadragesima — korizma*, roum. *păresemi*, *Rosalia — Rusalje* « Pentecôte », *velum — veo* « voile ».

Ajoutons que *meštar* ne dérive pas directement du latin *magister*, mais représente un emprunt indirect par le canal du hongrois. *Raka* « cercueil » et roum. *raclă* viennent du byzantin ῥάκλα et non directement du latin *arcula*. *Sutal*, *sutla* est venu par le vieux-dalmate où le latin *sanctus* a donné *sut*. *Fara* « groupe social », alb. *farë*, aroumain *fară*, grec φάρα ne repose pas sur le grec ancien παροιχία, mais est probablement un mot d'origine germanique. *Skula* et roum. *sculă* « instrument, outil » ne peuvent être dérivés du grec σχολή à cause de l'accent : le mot serbo-croate et le mot roumain, de même que le grec dialectal σκοῦλα « fuseau pour filer la laine » se sont développés à partir du mot latin *schola* au moyen âge.

H. M.

Българска диалектология. Проучвания и материали [Dialectologie bulgare. Études et matériaux]. Éditions de l'Académie Bulgare, Sofia, I, 1962, 275 p. ; II, 1965, 320 p.

La dialectologie est à même, on le sait, d'élucider les problèmes concernant l'origine des peuples, des divers courants des migrations antiques de culture, ainsi que les problèmes d'histoire sociale. Elle contribue à enrichir considérablement les matériaux linguistiques et représente l'une des branches les plus lourdes de promesses de la linguistique. Les deux premiers volumes de cette collection dirigée par le Professeur Stoiko Stoikov de l'Université de Sofia mettent à la disposition des chercheurs des matériaux réunis dans la région de Strandja (sud-est de la Bulgarie) par Goro Gorov ; dans les districts de Sevliev, Troian et Teteven par Georgi Popivanov ; dans les environs de la ville de Botevgrad, par Etienne Ilčev ; dans la région de Sofia, par Zlata Božkova ; au village de Dobroslavtsi (région de Sofia), par Luka Gălăbov et dans la contrée des Rhodopes, par Todor Stoičev. Les matériaux les plus riches appartiennent au lexique. Ce sont donc là des informations précieuses pour l'étude du sud-est et du sud-ouest de la Bulgarie, comme pour celle de la dépression de Sofia, c'est-à-dire pour des régions où la population bulgare a eu des contacts plus étroits avec les Turcs, les Grecs et les Roumains. On constate qu'en général c'est la langue turque qui a exercé l'influence la plus forte ; elle est suivie par le roumain et le néo-grec.

Une petite partie des mots attestés peuvent être considérés comme appartenant au sub strat thrace : *бàрза*, adj., « au cou blanc » (région de Strandja), alb. *i bardhë* « blanc », roum

barză « cigogne »; *брънза* (Rhodopes) « fromage », roum. *brînză*, alb. *rëndës* « caillot »; *капуш* « parasite des moutons », alb. *këpushë*, roum. *căpuşă*; *кичу́λ'*, *качу́λ'ка* (Rhodopes) « bonnet de fourrure », alb. *kësulë*, roum. *căciulă*; *ко̀пеле*, *копеλа̀к*, *копеλарка* (Rhodopes) « enfant, jeune fille », alb. *kopil*, roum. *copil*; *шут* (Sofia) « écorné, écourté », alb. *shut*, roum. *ciut*, *şut*; *урда* (Sofia) « fromage », alb. *urdhë*, roum. *urdă*; *за̀ра* (Strandja) « lait dégraissé », alb. *dhallë*, roum. *zară*.

Quelques-uns sont des emprunts anciens au latin: *бѝвол* « buffle » — *bubalus*; *ко̀мка* « communion », *ко̀мкавам се* « communier » — *communicare*; *ко̀шула* « chemise » — *casula*; *пога̀нец* « payen » — *paganus*.

La plupart sont empruntés à la langue roumaine et ils attestent de longues relations avec une population roumaine, surtout en matière de terminologie pastorale: *чу́тура* « puits à bascule », roum. *ciutură* du latin **cytola*; *кола̀стра* « le premier lait après la délivrance », roum. *colastră*, aroum. *culastră*, du latin **colastra=colostrum*; *кусту́ра* « couteau sans poignée », roum. *custură*; *дра̀кул* « vampire », roum. *dracul* « le diable »; *по̀рта* « porte », roum. *poartă*; *пу́нга* « bourse », roum. *pungă*; *сама̀р* — « bâts », roum. *samar*, lat. *sagmarium*; *сугàрник* « qui tète », roum. *sugar*; *та̀лпа* « semelle », roum. *talpă*; *фа̀ша* « ceinture en peau », roum. *faşă*, lat. *fascia*; *фурка* « quenouille », roum. *furcă*; *цѝ џина* « gond », roum. *ţiţină*.

Le roumain a également fourni des éléments non romans ou des expressions caractéristiques, comme: *май-май* « près, tout près de », roum. *mai-mai*; *мока̀нин* « paresseux, flâneur », roum. *mocan* « berger de Transylvanie »; *прекусѝла* « trop violemment », roum. *prea cu sila*; *префаку́т* « hypocrite », roum. *prefăcut*; *зилѐрин* « homme sans cœur », roum. *ziler* « travailleur journalier ».

Une partie des éléments latins ont pénétré par le canal de la langue grecque: *капѝстра* « licou » gr. καπίστριον, roum. *căpăstru*; *ска̀ла* « échelle », gr. σκάλα, roum. *scară*; *ту́рла* « tour », gr. τοῦρλα, lat. *trulla*.

Des mots à signification nouvelle dérivent encore de certaines formes roumaines: *lingură* « cuiller » a donné *лѝнгур* « homme maigre et long » *lingurar*; le pluriel *straturi* (du sing. *strat* « plan de légumes ») a donné *стра̀тур*, s.m. « plante potagère »; *ţinţar* « moustique » a produit *цинца̀рка*, « plante de la famille des cucurbitacées ».

H. M.

DIMARAS, K. T., Συμποσιακά (Συμπτώσεις — γλώσσα — γενεές). Τρεῖς ἀνακοινώσεις [Symposions (Coïncidences — langue — générations) Trois communications], Athènes, 1965, 63 p.

Dans le volume que nous présentons, le directeur du Centre d'études néo-grecques d'Athènes a réuni comme il le précise dans le titre, trois communications, lesquelles ayant des contingences entre elles, ont été publiées ensemble. La première communication intitulée *Coïncidences dans l'histoire des lettres et des idées* a été faite au mois de septembre 1964 au congrès de littérature comparée qui a eu lieu en Suisse.

Dans sa communication, Dimaras démontre que les coïncidences, les ressemblances et les influences ont des causes souvent connues ou inconnues, mais il y a toujours des causes. Les résultats semblables ou parallèles ne sont pourtant pas forcément dus aux mêmes causes. La causalité est multiple. L'auteur donne comme exemple de son affirmation le romantisme grec qui ne saurait être expliqué sans l'existence du romantisme français, mais son influence n'eût pas été suffisante pour produire le romantisme grec sans l'existence des éléments psychologiques grecs favorables à l'assimilation du romantisme français. Donc, en dehors de l'influence extérieure, il y a aussi un milieu favorable, une tendance à choisir consciemment. L'influence ou l'imitation, si elle n'est pas en concordance avec les conditions intérieures d'une société, n'est

pas assimilée et alors elle devient une simple singerie. La conclusion de l'auteur concernant le problème des coïncidences et des imitations est que « les causes des phénomènes que nous étudions dans nos milieux étant communs, on ne peut distinguer les résultats ».

Le second article du volume a trait à la langue populaire (δημοτική). Le titre de l'article est « Γιὰ τὴν λόγια δημοτική » (Sur la langue populaire cultivée). C'est une communication faite à un symposion qui a eu lieu à Athènes entre le 3 et le 5 mars 1964, dans le but de discuter le problème de la langue populaire grecque (δημοτική). Dans sa communication, Dimaras se prononce en faveur de la langue populaire, qui en se cultivant, deviendrait un organe populaire, représenterait le peuple. Aujourd'hui la langue δημοτική souffre d'artério-sclérose et ce phénomène de vieillissement doit être combattu. La langue δημοτική, affirme Dimaras, doit devenir une langue vivante, nationale. Tous ceux qui veulent et peuvent écrire dans cette langue doivent sacrifier leurs préférences linguistiques personnelles aux intérêts et aux exigences nationaux. Pour la formation d'une langue populaire cultivée, Dimaras recommande une production littéraire systématique originale ou de traduction dans laquelle soit employée la langue δημοτική, car c'est seulement de cette façon qu'elle deviendra un organe linguistique national, une langue populaire cultivée.

Le troisième article est intitulé « Συλλογικὰ φαινόμενα τῆς παιδείας » (Phénomènes culturels généraux). Il s'agit d'une communication faite au Centre d'études néo-grecques d'Athènes le 26 février 1965.

Dans son article, l'auteur est préoccupé par des problèmes culturels qui ne concernent pas des personnes mais des groupes sociaux composés de personnes ayant les mêmes inclinations et les mêmes tendances. Les recherches portent sur le XIX^{e} siècle et particulièrement sur l'époque du romantisme grec qui se développe et fleurit entre les années 1830 et 1880. Ces deux dates historiques marquent une nouvelle littérature. Vers 1830 commence la génération pleurarde du romantisme ; en 1880 une autre génération vigoureuse et fertile, diamétralement opposée au romantisme, prend sa place. Dans la première génération du romantisme on trouve de jeunes gens pâles et désespérés qui abandonnent la vie en pleine jeunesse. La seconde génération est optimiste, pleine de vie et son trait caractéristique est la longévité. L'auteur expose la manière dont naissent et se développent les courants littéraires.

A. Cr.

GEORGIEV, EMIL, *Общо и сравнително славянско литературознание* (Étude générale et comparée des littératures slaves), Éditions Nauka i izkustvo, Sofia, 1965, 398 p.

L'ouvrage est une étude générale et comparée des influences et des emprunts ayant opéré sur les littératures slaves, basée sur l'évolution de la littérature bulgare.

Analysées au point de vue de leur évolution, les littératures slaves, et tout particulièrement la littérature bulgare, ne sont pas considérées comme des phénomènes isolés, clos dans une circonférence restreinte, nationale, mais, tout au contraire, ils sont étudiés dans le cadre du développement de la littérature universelle. Ce point de vue rend possible une appréciation complexe des influences directes et indirectes, des relations réciproques, du parallélisme idéologique des thèmes d'inspiration, du développement — pourtant indépendant — de certains phénomènes littéraires ou de certains courants ayant néanmoins des bases sociales identiques.

Dans l'introduction l'auteur nous dit : « Les succès importants remportés par l'humanité dans le domaine culturel ne sont pas le résultat de processus de création isolés, effectués par les peuples d'une manière isolée. Même lorsqu'ils construisent des murailles, comme La Grande Muraille de Chine, les peuples collaborent entre eux ; ils emploient et s'assimilent les valeurs créées par d'autres peuples, ils développent les leurs et celles qu'ils auront empruntées et ajou-

tent leurs propres conquêtes aux trésors culturels d'autres peuples. C'est ainsi que la culture de l'humanité a été créée et continue d'être créée avec le concours de forces communes » (p. 5).

En établissant son étude sur ce principe, l'auteur s'occupe des phénomènes fondamentaux des littératures slaves à une période donnée, à savoir celle de la renaissance bulgare qu'il choisit dans ce but. Il commence par initier les lecteurs à la théorie de l'étude comparée du phénomène littéraire en soi et fait un bref historique du développement de cette méthode, en indiquant ses principes directeurs et les problèmes qu'elle résout dans le domaine de l'étude de la littérature.

Dans le chapitre II de son ouvrage, l'auteur poursuit la présentation historique de la méthode sus-mentionnée, dans le cadre des littératures slaves, dont l'étude commence — d'après l'auteur — avec l'apparition de l'étude de la culture slave entreprise par les slavistes.

Dans le chapitre III intitulé «Problèmes fondamentaux de l'étude comparée de la poétique slave », l'auteur définit le type poétique fondamental de la littérature slave, à savoir celui de l'écrivain, du poète « citoyen ». Quant aux caractéristiques communes à la poétique slave, prise en son ensemble — vocabulaire, style, facture du vers —, l'auteur affirme que c'est dans la parenté des langues slaves qu'il faut chercher et trouver leur origine.

Dans le chapitre IV — « Traits communs du développement des littératures slaves », l'auteur entreprend son étude à partir des influences isolées qui se sont exercées sur les différents pays slaves autant que sur ce fond commun de caractéristiques. En passant rapidement sur toutes les époques de l'évolution historique des peuples slaves l'auteur arrive à l'époque de la Renaissance. Il y trouve, comme traits caractéristiques de leurs littératures, le folklore (que l'auteur dénomme « l'appel fait au peuple »), le slavisme, l'idéal de donner une réponse aux problèmes d'ordre matériel et spirituel de la vie, d'avoir un cachet social, mobilisant. C'est à l'époque de la Renaissance que se développent, en même temps que les nations, les langues littéraires slaves. L'auteur nous rappelle — en faisant aussi leur analyse — tous les courants, toutes les méthodes littéraires qui découlent de la Renaissance slave et qui se trouvent être spécifiques aux littératures européennes : le classicisme, le sentimentalisme, le romantisme et le réalisme ; à tous ceux-ci s'ajoute pendant la dernière période des littératures slaves le courant réaliste-socialiste.

Dans le chapitre V — « La communauté littéraire slave du sud » — l'auteur appuie sur des critères historiques-sociaux l'analyse du phénomène d'apparition et de développement — dans les conditions spécifiquement propres à la Péninsule Balkanique — de la prérenaissance et de la Renaissance avancée, de la Renaissance et de l'illuminisme, du romantisme, du courant propre à l'époque entre le romantisme et le réalisme et enfin du réalisme proprement dit.

Le chapitre VI présente la nouvelle littérature bulgare dans le cadre des relations littéraires bulgaro-russes et contient des données d'histoire littéraire envisagées sous l'angle de l'étude comparée. Quant à l'évolution et aux conceptions littéraires des écrivains bulgares de l'époque de la Renaissance, celles-ci sont présentées comme étant en étroit rapport avec l'influence puissante exercée en Bulgarie par la littérature russe.

Le chapitre VII a trait aux relations bulgaro-ukrainiennes et à l'apport de la littérature ukrainienne à l'évolution de la Renaissance bulgare. L'auteur nous parle de I. Venelin et de sa forte influence sur de nombreuses personnalités littéraires bulgares de cette période, de Taras Sevcenko et de son rôle dans la formation du style poétique de la Renaissance, de Marko Vovciok, de G. F. Kvitka-Osnoveanenko, de N. I. Kostomarov.

Mais, la Renaissance bulgare est envisagée aussi sous l'angle des influences tchécoslovaques. C'est dans le chapitre VIII de l'ouvrage que l'auteur traite largement des influences exercées par Joseph Dobrovski, P. I. Safarik, Vatzislov Hauka, Frantisek L. Celakovski, et d'autres.

Le chapitre IX est consacré aux influences polonaises. Celles-ci sont analysées du point de vue historique, leur évolution présentant des caractéristiques communes aux deux populations d'origine slave, berceaux de Botev (pour les Bulgares) et de Mickiewicz (pour les Polonais).

L'auteur s'occupe — dans les deux derniers chapitres de son ouvrage — des contributions des littératures slaves dans le cadre de la littérature universelle et « des littératures slaves dans l'étude de la littérature bulgare ».

Cet ouvrage est en même temps une contribution à l'histoire littéraire, en offrant une base objective aux affirmations de théorie littéraire. L'auteur fixe les phénomènes littéraires dans le temps et les appuie sur une réalité sociale qui explique l'orientation des courants littéraires. Ce sont les réalités sociales qui ont nourri les influences littéraires, qui ont facilité la circulation de celles-ci dans divers milieux nationaux, dotés, néanmoins, de traits sociaux, éthiques et historiques communs ; ces milieux sociaux ont joué un rôle important, tout comme les classes sociales, dans le développement de certains courants littéraires, d'un certain genre de thèmes d'inspiration littéraire, de certaines conceptions philosophiques.

L'auteur observe aussi l'évolution des genres littéraires aux différents moments historiques, dans quelle mesure et pour quelles raisons certains genres sont préférés à d'autres par les différentes populations slaves à une époque donnée. Ce problème est envisagé à partir des possibilités d'expression des différents genres littéraires, en fait d'idées, de conceptions et des tendances du moment considéré.

Etant donné que la lutte des populations de la Péninsule Balkanique pour secouer le joug ottoman et arriver ainsi à leur libération a constitué le thème principal et le fond historique de l'inspiration littéraire à l'époque de la Renaissance, l'auteur s'en occupe tout particulièrement lorsqu'il entreprend d'établir les caractéristiques communes de l'évolution des littératures de ces populations.

Cet ouvrage souligne une série de rapports et d'influences entre les littératures slaves, éclaircit les causes de l'apparition et de la disparition de certains phénomènes littéraires, définit leur aire d'expansion. On offre ainsi au lecteur un point de vue nouveau et la possibilité de résoudre des problèmes de l'étude comparée des littératures slaves et de la littérature prise en son ensemble.

Sans accorder un sens absolu à ses théories, l'auteur énonce, pourtant, une série de principes qui facilitent l'étude scientifique de la littérature.

E. S.

THÉCHARIDIS, G. I., Μάρουνατς τὸ δῆθεν σλαβικὸν ὄνομα τῆς Καβάλλας [Morounač, la dénomination slave supposée de Cavalla], dans «Μακεδονικά», VI (1964—1965), p. 75—89.

Au monastère de Helandar du Mont Athos se trouve un luxueux évangile slave datant de 1347, orné de miniatures en couleurs et dorées. Sur cet évangile figure une dédicace à Etienne Douchan. Il est dit dans cette dédicace qu'en dehors des frontières de son État serbe, il possédait aussi « Grskoi zemliù daze do Moroùntsa gradà rekse Christopòlia », ce qui signifie : la terre grecque jusqu'à la ville de Morounač, c'est-à-dire Hristoupolis. L'auteur essaie d'élucider la question si ce Morounač est le nom slave de Cavalla ou désigne une autre localité. Il ne résulte pas clairement de la dédicace si Morounač et Hristoupolis sont les noms de la même ville ou s'il s'agit de deux localités différentes. L'auteur nous dit qu'il n'est pas sûr si le mot « rekse » (c'est-à-dire) se rapporte à Hristoupolis ou bien si l'on sous-entend qu'après « rekse » se répète le mot « daze ». Partant du fait constaté par les sources byzantines que Hristoupolis était en dehors des possessions de Douchan, Théoharidis établit, à l'aide d'une minutieuse recherche topographique, qu'en 1212 existait un évêché dénommé Morenos. Ce nom de Morenos de l'évêché s'est conservé jusqu'à nos jours comme dénomination d'un village se trouvant en dehors de la ville de Cavalla ; l'évêché a été créé après 1204, et se trouve au nord-est de Hristoupolis.

L'auteur arrive à la conclusion que le terme Morounač n'est pas une dénomination slave de la ville de Cavalla, mais qu'il désigne l'évêché et le village se trouvant près de la ville et que c'est un terme latin qui dérive de Morini, lesquels étaient *gens Galliae Lugdunensis*.

A. Cr.

LIAKOU, SOKR. N., Ἡ καταγωγὴ τῶν Ἀρμονίων (τουπλκλην Βλάχων). *L'origine des Armagni (ou Macédovalaques)*. Thessalonique, 1965, μή, XII, 176 p. (Μικρευρωπαϊκὲς — Βαλκανικὲς-Μελέτες, 2).

L'auteur s'occupe depuis 1940 du problème de l'origine des Aroumains. Il a réuni, grâce à son travail assidu toutes sortes de preuves puisées aux sources historiques et aux études des spécialistes ou encore empruntées à la toponymie. En 1961 paraît déjà son ouvrage intitulé Τὰ 150 ὀνόματα οἰκισμῶν τῆς Λύγκου (= *Les 150 noms de lieux habités de Lyngos*). Il y soutient la thèse que les Aroumains seraient autochtones dans les territoires où ils vivent de nos jours et représenteraient une très vieille population, romanisée depuis les premiers siècles de notre ère. Malheureusement, les sources historiques ne sont pas utilisées systématiquement, mais indirectement et pour l'étude de la toponymie l'auteur n'est pas armé d'une méthode scientifique adéquate. Par voie de conséquence, son livre reste l'œuvre d'un amateur qu'on utilisera avec précaution, mais il n'est pas non plus sans mérites : c'est que M^r Liakou connaît bien le dialecte aroumain et est au courant de la situation matérielle et de la dissémination géographique des Aroumains. Il est fier de leur apport remarquable à la libération de la Grèce du joug ottoman et met toujours en valeur leur contribution au développement de l'Etat et de la culture nationale grecque. Chercheur du reste éclairé et passionné, il est surprenant qu'il se hasarde dans des discussions théoriques qui dépassent sa compétence, au lieu de recueillir soigneusement un matériel concret sur le parler et la vie quotidienne des Aroumains d'aujourd'hui, matériel qui rendrait infiniment plus de services à la science que maintes considérations stériles comme on en rencontre dans les pages de son livre. Cet ouvrage renferme, cependant, aussi des informations utiles qui le signalent à l'attention des gens du métier. C'est le cas, par exemple, des observations sur les villages aroumains de Băiasa, Beala, Clinuva, Clisura, Gopeş, Livadea, Măgarova, Muloviştea, Niveasta et Pisuderea. Intéressantes sont, également, quelques photographies représentant des villages et des paysans. On trouvera en fin de volume une carte des localités de la province de Macédoine du temps de la domination romaine.

H. M.

STRATOS, ANDRÉ N., Τὸ Βυζάντιον στὸν ζ'αἰῶνα. Τόμος Α' 602—626, τόμος Β' : 626—634. Πρόλογος Δ. Α. Ζακυθυνοῦ. Hestia, Athènes, 1965—1966, XVI, 960 p.

Bien qu'intitulé « Byzance au VII^e siècle », cet ouvrage ne traite que des événements des années 600—634, c'est-à-dire la fin du règne de Maurice (582—602), puis celui de Phocas (602—610) et le commencement du règne d'Héraclius jusqu'à son apogée, avant l'expansion arabe. Cet essai, malgré ses vastes proportions, ne constitue qu'une introduction à l'histoire du VII^e siècle, comme le remarque du reste aussi la préface du professeur D. A. Zakythinos.

Ce travail est opportun car une ample synthèse sur le VII^e siècle manquait jusqu'à présent. Or cette époque a joué un rôle insigne dans l'histoire de Byzance. Elle a vu se développer et

s'affirmer les relations féodales, la militarisation de l'administration par la création des thèmes destinés à faire face à la lutte des masses ; l'influence des organismes ecclésiastiques s'est sans cesse accrue ; le grec a triomphé aux dépens du latin définitivement évincé. Sur le plan extérieur enfin, on voit s'affirmer des peuples neufs, les Slaves, les Avars, les peuplades germaniques et surtout les Arabes. Le VII[e] siècle a créé les prémisses nécessaires à l'existence et à la persistance de l'Etat byzantin médiéval. Il se distingue profondément du VI[e] siècle qui par les contemporains de Justinien caressait encore l'illusion de pouvoir se maintenir au sein du système esclavagiste.

L'auteur a passé plusieurs années à étudier les sources. Il a consulté la littérature de spécialité qui est très vaste (la bibliographie couvre 21 pages). Il a essayé de présenter les événements en fonction de leur déroulement chronologique, à la manière des chroniqueurs byzantins, en faisant alterner les chapitres consacrés aux guerres avec ceux relatifs aux révoltes ou à la situation intérieure. Les sources narratives contiennent surtout des informations du domaine de la guerre et l'auteur suit de près ces sources dont il expose minutieusement le contenu. Le résultat est que le lecteur assiste aux mouvements, aux succès ou aux défaites des armées, mais bien des fois sans saisir les causes qui les ont provoqués ; ou même il n'arrive pas à se faire une image d'ensemble sur la complexité de la vie byzantine. Après une brève introduction où l'on expose la situation avant l'an 602, on trouve l'exposé proprement dit en trois livres : livre I, les années 602—622 ; livre II, les années 622—628 ; livre III, les années 628—634. L'annexe renferme les notes explicatives du texte, des index de noms et 16 cartes (dont une d'ensemble). L'exécution technique est réussie et l'effort de l'auteur méritoire.

H. M.

AHRWEILER, HÉLÈNE, *Byzance et la mer. La marine de guerre. La politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII[e] —XV[e] siècles* [Bibliothèque byzantine publiée sous la direction de Paul Lemerle. Etudes 5], Paris, 1966, Presses Universitaires de France, 502 p.

Serait-ce faire offense à Madame Arhweiler que de consacrer à sa volumineuse et érudite thèse de doctorat moins que le compte rendu qu'elle mérite pleinement, et plus qu'une simple note bibliographique ? Certes point, car ce volume nous étant arrivé trop tard nous n'avons pas voulu en ajourner l'annonce, vu l'intérêt exceptionnel qu'il présente pour l'histoire des relations roumano-byzantines. Il s'y trouve, en effet, une information d'une immense importance : c'est une mention concernant Lykostomion (Lycostomo, Lykostoma), qui avait jusqu'ici échappé à l'attention des chercheurs. Le Lexique de Photius, dont tout le monde a entendu parler mais que pratiquement personne ne consulte, est dédié précisément à l'un de ses élèves, un certain Thomas, devenu protospathaire et archonte de Lykostomion. L'auteur énumère ce fait à l'occasion de son relevé forcément disparate des archontes byzantins mentionnés par les sources littéraires, sigillographiques, etc.[1] Comme l'auteur l'explique aux pages 59—60 de son livre, ces derniers sont des dignitaires dont la juridiction s'étend à « des régions frontalières » dont les liens avec Constantinople sont lâches et dont le territoire, — ceci est important, —se trouve quelquefois entre des mains ennemies ; tel est le cas pour la Crète, pour Chypre et, évidemment pour la Bulgarie du IX[e] siècle. Remarquons — poursuit Madame Ahrweiler — que l'occupation d'un

[1] Les mentions sur Lykostomion aux p. 57 (et note 2), 89 (et note 1), 90 et 101. H. Ahrweiler (p. 89) observe que le centre du commandement de la flotille byzantine du Pont au IX[e] siècle devait se trouver à Lykostomion; puis, au siècle suivant, à Dévellos. Elle estime encore que l'archonte de Bulgarie aura remplacé le titulaire de Lykostomion. Tout autant d'hypothèses que nos historiens se devront de prendre en considération.

territoire byzantin par les ennemis de Byzance, occupation de longue ou de courte durée, ne suppose pas obligatoirement l'établissement de la part de l'occupant du contrôle de la mer qui baigne le territoire investi, surtout au moment et dans le cas où une flotte de haute mer, telle par exemple la flotte impériale, pouvait visiter les eaux territoriales de ces régions et contrôler ainsi la navigation et les communications internationales ». La dédicace par Photius d'un exemplaire de son lexique [2] à son ancien disciple, nous prouve, sans réplique possible, la présence byzantine aux bouches du Danube en plein IX[e] siècle. Elle atteste aussi l'ancienneté de Lykostomion. Ce port des bouches du Danube, situé sur le bras septentrional, celui dit de Kilia, n'était jusqu'à présent connu qu'à partir du XIV[e] siècle (voir par exemple N. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio Evo*, dans *Ephemeris dacoromana*, IV, 1930, p. 245—246). Ces résultats positifs appellent une étude spéciale et nous l'entreprendrons prochainement avec la collaboration de M. Petre Diaconu, de l'Institut archéologique de Bucarest. En attendant on nous saura peut-être gré d'attirer d'ores et déjà l'attention des chercheurs sur cette nouvelle acquisition de l'histoire des relations roumano-byzantines. Cette information était demeurée inobservée jusqu'à l'ouvrage de la savante byzantiniste, en dépit de la mention explicite que l'on peut lire dans l'Histoire, à jamais classique, de la littérature byzantine du grand Krumbacher qui a intégralement noté le titre dudit lexique : « Φωτίου τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως λέξεων συναγωγή, αἳ μᾶλλον τῶν ἄλλων ῥήτορσι καὶ λογογράφοις ἀνήκουσιν ἐπὶ χρείαν. Προσπεφώνηται δὲ Θωμᾷ πρωτοσπαθαρίῳ καὶ ἄρχοντι τοῦ Λυκοστομίου, οἰκείῳ μαθητῇ » (2[e] éd., p. 519 et bibliographie p. 523). Sa source : l'édition de S.A. Naber, parue à Leyde en 1864. Nous n'avons pu consulter cette dernière. En revanche nous avons relevé des variantes de divers manuscrits cités ou édités par d'autres érudits. Les voici : Λυκοταμίου (éd. G. Hermann, 1808, p. 6) ; Λυκοτόμου (cité par Hergenröther, *Photius* III, 1869, p. 12, note 18, d'après un ms. anglais) ; Λυκοστομίου (cité par Krumbacher, d'après Naber, 1864) ; Λυκοτομίου (ms. grec cité par R. Reitzenstein, *Der Anfang des Lexicons des Photios*, Leipzig-Berlin, 1907, p. 1, apparat critique). Nous ne saurions douter de l'exactitude de la leçon Λυκοστομίου à laquelle mènent d'ailleurs les variantes citées ci-dessus. La présence de Byzance dans le delta danubien est du reste confirmée, archéologiquement aussi à l'heure qu'il est à la suite de la reconnaissance entreprise sur place en juin 1966 par P. Diaconu (en compagnie de Şt. Olteanu, de l'Institut d'histoire « N. Iorga » de Bucarest, et de G. Simion, directeur du musée de Tulcea), laquelle a permis la découverte dans la région de Periprava (localité située en face même de Vilkov) d'un tesson de céramique byzantine que sa pâte et sa facture datent catégoriquement du VIII/IX[e] siècle. Le but de cette enquête était notamment de contrôler le résultat des recherches encore inédites d'Octavian Iliescu du Cabinet numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie : dans deux communications présentées à Bucarest le 27 décembre 1964 et le 28 décembre 1965, Oct. Iliescu a soutenu la thèse que Lykostomion est nettement distinct de Kilia, située plus en amont. (L'idée en avait été déjà lancée par R. H. Bautier dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 60, 1948, p. 188 de l'École française de Rome). Son travail paraîtra dans le volume *A doua Sesiune generală a Muzeelor*, sous le titre (en roumain) *Lykostomion et les deux Kilia* [3]. Nous devons à l'obligeance de nos deux collègues de pouvoir signaler ici ces résultats d'une importance particulière pour la géographie politique et historique des bouches du Danube.

L'intérêt du livre de Madame Ahrweiler ne s'arrête point là. L'auteur affirme en effet que le duc de Paristrion (Paradounavon) céda la place à celui d'Anchialos (p. 188, note 8). Affirmation inattendue qui va remettre en discution le problème de l'organisation administrative de la Dobroudja à partir du moment où la mention du duc de Paristrion cesse d'appa-

[2] A notre avis, ceux des manuscrits du Lexique photien qui renferment la dédicace à Thomas ont pour archétype l'exemplaire offert à ce dernier. Les autres descendent, probablement, de copies diverses.

[3] Selon Oct. Iliescu c'est à Periprava qu'il faut rechercher Lykostomion.

raître dans les sources (la dernière citation se lit sous Alexis Comnène dans l'*Alexiade*, éd. B. Leib, p. 155). Cette remarque de l'auteur méritera un plus ample examen dont les conclusions ont toute chance d'être positives.

Bien que nous n'ayons fait que parcourir la thèse d'Hélène Arhweiler, nous avons été frappé constamment par l'ampleur de son information et la solidité de l'exposé. Nous nous permettrons cependant de lui signaler les remarquables résultats des fouilles entreprises depuis plusieurs années dans l'île danubienne de Păcuiul lui Soare, à une vingtaine de km en aval de Silistra (Durostorum, Dorostolon), où l'on a commencé à ramener à la lumière les restes imposants d'une forteresse byzantine et de son port de guerre des X^{e}/XI^{e} siècles (voir là-dessus P. Diaconu, *La forteresse byzantine de l'île de Păcuiul lui Soare* — en roumain — dans « Revista Muzeelor », II—1, 1965, p. 12—16. Une bibliographie plus ample dans notre article *Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare?*, dans « Revue des études sud-est européennes », III, 1—2, 1965, p. 31, note 72). Madame Ahrweiler avait du reste eu l'intuition de la nécessité d'installations de caractère maritime quelque part sur le Danube « afin d'assurer l'entretien des bâtiments de guerre et sans doute de construire de petites unités de la flotte fluviale » (p. 438—439). Le seul chantier fluvial connu jusqu'ici était, pour le moyen âge byzantin, celui des Russes de Kiev, sur le Dniéper par conséquent, signalé dans *De Administrando Imperio* (éd. Moravcsik-Jenkins, p. 58). A les juger à la lumière des recherches si vastes et si minutieuses de Madame Ahrweiler, les fouilles de Păcuiul lui Soare revêtent le cachet du sensationnel pour l'archéologie byzantine en général et militaire en particulier.

Aux pages 390—391, dans ses conclusions, l'auteur observe qu'elle n'a « pris en considération qu'occasionnellement la mer Noire et son prolongement nordique, la mer d'Azov, qui sont cependant, et à juste titre, l'objet d'une attention toute particulière de la part des historiens qui étudient le délicat problème du commerce international et des relations économiques du monde médieval. Cette constatation nous permet de dégager un trait fondamental de la marine de guerre de Byzance : elle est avant tout une marine méditerranéenne ; la Méditerranée est son cadre unique. Cela détermine son histoire et son évolution ». Sans que notre regret frise la moindre critique, il nous faut déplorer — et d'autres chercheurs de l'espace pontique partageront sans doute notre point de vue — que le programme que l'auteur s'était fixé nous prive ainsi de l'histoire de Byzance dans la mer Noire. (Pour la ligne du Danube et le delta, nous y travaillons déjà en collaboration avec M. P. Diaconu.)

En nous arrêtant à ces quelques observations plus importantes, nous souhaitons à ce très beau livre, qui embrasse l'histoire de la marine byzantine depuis l'époque des Isauriens jusqu'à la conquête de 1453, le plus grand nombre de lecteurs possible. Ce sera la satisfaction morale à laquelle Madame Hélène Ahrweiler a pleinement droit.

P.Ș.N.

La vie de Saint Cyrille le Philéote moine byzantin († 1110). Introduction, texte critique, traduction et notes par Étienne Sargologos [Subsidia Hagiographica, n° 39], Société des Bollandistes, Bruxelles, 1964, 507 p.

Ce volume, présenté comme thèse de doctorat devant la Faculté des Lettres de Lyon, a le mérite de mettre à la disposition des byzantinologues une nouvelle source hagiographique dont Ch. Loparev n'avait publié, il y a bien longtemps, que des fragments (voir son article *Описаніе нѣкоторыхъ греческихъ житій святыхъ*, dans *Vizantijskij Vremennik*, IV, 1897, p. 378—401). E. Sargologos a fondé son édition sur 2 manuscrits du Mont Athos, le codex 42 de Karakallou (copié en 1341) et le codex H 191 de Lavra (XVIII^{e} siècle) ; il a tenu compte aussi des fragments conservés dans le Marcianus graecus, II, 104 (509) de Venise (XVI^{e} siècle).

L'Introduction (p. 13—42) nous présente d'abord l'auteur de cette « Vita », Nicolas Katasképénos. C'était un caloyer contemporain du personnage qu'il avait connu et dont il a écrit la Vie. Ce que l'on sait de lui, il faut le glaner précisément à travers cette « Vita ». Il semble bien en résulter que sa naissance doit être fixée aux dernières décennies du XI^{e} siècle. La date de son trépas est en tout cas postérieure à l'an 1143, quand fut édifié par le basileus Manuel I^{er} Comnène le monastère de Katasképé, d'où le surnom dont ce moine s'est affublé. On lui doit, outre la Vie de saint Cyrille, divers écrits — des canons, des vers, deux lettres — les uns édités, les autres encore inédits. En ce qui concerne le milieu géographique et le monastère du saint, il s'agit de la Thrace orientale : plus précisément du village de Philéa (au bord du lac du même nom ou lac de Dercos), et du couvent que Cyrille y possédait de ses ancêtres et qui se trouvait dans les parages immédiats de la bourgade. Les qualités d'âme de Cyrille allaient le rendre célèbre du temps des Comnène. La vie de Saint Cyrille le Philéote est résumée aux pages 18—23. La voici en essence, telle qu'on la retrouve encore aux p. 37—40 qui en établissent la chronologie. Cyrille vit le jour en 1015 à Philéa (d'où son appellatif). Il prit femme en 1035 et travailla de 1042 à 1045 sur un bateau avec lequel, soit dit en passant car nous y reviendrons, il visita les ports du Danube. Une invasion des Petchenègues (« Scythes ») l'incita à quitter sa famille et à se retirer au monastère fondé par son frère : l'événement remonte à 1051—1056. Le moine Cyrille passa de vie à trépas le 2 décembre 1110. Durant sa vie au monastère il fut visité par des personnages illustres, Anne Dalassène, Alexis I^{er} Comnène (par deux fois !), Constantin Choerosphactès, le général Eumathios Philocalès, le protostrator Michel Doucas, Georges Paléologue, etc. ... L'introduction s'occupe également de la tradition manuscrite du texte (p. 23—31), ainsi que de la langue et de la grammaire de celui-ci (p. 31—37). On remarquera que Nicodème l'Hagiorite a connu le codex, cité plus haut, de Lavra dont il s'est servi dans son « Νέον Ἐκλόγιον ». D'une lecture aisée, captivante même, cette Vita abonde en tableaux où le naturel des conversations entre Cyrille et divers personnages, obscurs ou illustres, évoque l'atmosphère byzantine du temps. Mais les démarcages de textes multiples, patristiques surtout, s'ils font honneur à la culture de Nicolas Katasképénos, en rompent trop souvent le fil, à notre avis du moins. C'est que cet hagiographe connaissait, outre les Écritures, les Pères de l'Eglise et aussi les auteurs profanes de l'antiquité grecque : on admirera à ce propos la patiente érudition de E. Sargologos qui les a dépistés et identifiés, depuis Aristote, Platon et Antisthène, jusqu'à Saint Basile, Saint Jean Chrysostome, Jean Climaque, et son homonyme de Carpathos, Photius, et bien d'autres encore dont le souvenir s'est déjà effacé de ma mémoire ! Ajoutons cependant l'emploi par Nicolas de maximes des sages de la Grèce païenne. Les miracles de saint Cyrille sont groupés aux p. 40—41. L'intérêt de ce texte est souligné enfin aux p. 41—42. Il réside certes dans les informations qu'il renferme sur diverses célébrités du temps — nous avons déjà rappelé leurs noms, — comme dans les détails d'histoire militaire et politique (invasions petchenègues, turques). Mais il est surtout tributaire de ces mille petits riens de la vie quotidienne, de la vie des couvents, de la vie des campagnes, de celle aussi des petites gens, moines, soldats, voyageurs, matelots, etc. ..., qui y sont évoqués.

L'édition critique de cette Vita occupe les pages 43—264 : elle est établie avec un soin extrême et nous avons plaisir à observer qu'aucune coquille ne semble l'avoir déparée. Quant à la traduction, elle lui fait immédiatement suite aux pages 265—493. Claire et précise[1],

[1] Une inexactitude pourtant : p. 350—353 l'éditeur traduit l'expression « « ὁ ἐξ Ἀρμενίων χριστιανός (cf. p. 126) par « ce chrétien d'Arménie » ou encore par « ce chrétien venu d'Arménie ». Il faut entendre soit « chrétien d'origine arménienne » — l'homme était en effet originaire de Varna « ἐκεῖθεν ... ὥρμητο » » nous dit le texte, p. 126 et 352 (on sait qu'il y avait nombre de descendants d'Arméniens établis de longue date dans les Balkans et qui alimentèrent le bogomilisme), soit, comme nous inclinons à le penser, « ce chrétien venu des rangs de la religion des Arméniens » : aux yeux des moines grecs il n'était devenu réellement chrétien que du jour de sa conversion à l'orthodoxie. La captivité de sa femme et de ses

elle rendra visiblement bien des services et incitera certainement plus d'un chercheur à user plus souvent des trésors historiques et culturels de l'hagiographie byzantine. Les notes qui l'accompagnent en facilitent la compréhension. Le livre renferme enfin plusieurs tables. D'abord un index de mots rares et d'hapax qui attendent la refonte du Ducange grec ; puis celui des noms de personnes et de localités ; celui enfin des citations patristiques (on regrettera que l'éditeur n'en ait pas dressé un aussi pour les citations d'auteurs antiques).

Pour l'histoire du Sud-Est européen en général, et pour celle de la Roumanie en particulier, la Vie de Saint Cyrille est une source très importante. En effet, on l'a vu, Nicolas Katasképénos fait revivre avec bonheur l'ambiance du XI[e] siècle. Ses informations sur les Petchenègues sont précieuses : c'est ainsi qu'il nous apprend sur eux maints détails que l'on chercherait inutilement chez d'autres auteurs byzantins, telle la conversion — forcée, cela s'entend — par Alexis I[er] des rescapés du massacre de la bataille de Lébounion de 1091 (cf. p. 230—231 = = trad. p. 456). Pour l'histoire roumaine, il faudra signaler le passage encore peu connu (cf. toutefois H. Mihăescu, *Прямое византийское влиние в румынском языке*, « Revue des études sud-est européennes », I, n[os] 3—4, p. 348) qui montre l'état d'âme de Cyrille vers 1042—1045 quand, appartenant à l'équipage d'un vaisseau byzantin de commerce, il naviga sur le Danube pour affaires aux places fortes des bords du fleuve — ἀπήλθομέν ποτε εἰς τὰ παρὰ Δάνουβιν φρούρια διά τινα πραγματείαν (p. 63 = trad. p. 284—285) [2]. En dépit de son laconisme, cette information est à rapprocher des résultats d'ordre archéologique sur le commerce byzantin avec la Dobroudja et les rives du Danube au XI[e] siècle. On retiendra encore cette remarque faite alors par Cyrille que le dit fleuve « sort du Paradis ... et entoure toute la terre » ; N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux XI[e]—XII[e] siècles*, « Revue des études sud-est européennes », III, n[os] 1—2, 1965, p. 60 vient en effet de nous rappeler cette naïve croyance que l'on identifiait alors le Danube avec le Physon de l'Ancien Testament. Sur ce point le commentaire de l'éditeur aurait eu besoin d'une note.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à É. Sargologos de poursuivre à l'avenir son activité d'éditeur de textes hagiographiques byzantins. Sa publication de la Vie du Philéote a donné la mesure de ses moyens et de sa science et la collection où elle est parue en est le garant le plus sûr et le plus impartial.

P. Ș. N.

KOMNINA, ANNA, *Alexiada*. Vstupitelnaja statja, perevod, komentarij I. N. Liubarskovo. Izdateljstvo Nauka glavnaja redaktsija vostočnoj literatury. Moskva, 1965, 687 p. (« Pamjatnik srednevekovoj istorii narodov tsentralnoj i vostočnoj Evropy »)

Ce livre de M. I. N. Liubarskij nous offre la première traduction intégrale en langue russe de l'Alexiade (les livres X et XI ont été traduits par S. G. Slutskaja). Dans l'ample introduction de son ouvrage l'auteur s'attache aux événements historiques qui font la matière de l'œuvre d'Anne Comnène. Il caractérise ensuite l'impérial auteur et son œuvre dont il fait une savante analyse philologique et historique, en mettant en évidence ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de faux, ce qu'il y a de beau et ce qu'il y a d'artificiel. On nous présente enfin le

enfants qu'il s'efforçait de racheter doit probablement être attribuée à cette époque à quelque incursion petchenègue au sud du Danube.

[2] Dans le « Νέον Ἐκλόγιον περιέχον βίους ἀξιολόγους διαφόρων ἁγίων ... », Venise, 1803, ce passage a la teneur suivante, qui n'est que la traduction en néo-grec de la phrase byzantine : Πηγαίνοντες δὲ μίαν φορὰν εἰς τὰ παραδούναβα κάστρα διὰ πραγματείαν τινα... (p. 241, colonne de droite, § 3).

destin de l'Alexiade dans les temps modernes : ses éditions, ses traductions et les études dont elle fit l'objet. Un commentaire prouvant l'érudition de l'auteur accompagne la traduction. Il y a aussi un tableau chronologique, trois index (pour les noms propres, pour les dénominations géographiques et ethniques) et une bibliographie sélective.

N. Ș. T.

VACALOPOULOS APOSTOLOS, E., Πηγὲς τῆς ἱστορίας τοῦ νέου Ἑλληνισμοῦ, t.I, 1204—1669 (Sources de l'histoire de l'hellénisme moderne, t. I, 1204—1669), Salonique 1965, 447 p.

Le professeur de l'Université de Salonique publie un livre d'une importance particulière qui constitue un instrument de travail utile aux chercheurs dans le domaine de l'histoire surtout aux débutants et aux non-initiés dans la riche bibliographie existante.

Dans ce premier volume sont données les sources byzantines, néo-grecques et étrangères : chroniques, lettres, actes du patriarcat, notes sur les manuscrits ou études basées sur des documents, tout ce qui peut constituer une source historique pour l'époque comprise entre 1 204 et 1 669. Le matériel présenté est divisé en plusieurs chapitres et sous-chapitres.

1. Les colonisations de populations étrangères dans les régions grecques et le problème de l'origine des Grecs (p. 11—37). Sous ce titre sont indiquées sept sources pour les problèmes suivants : *a.* L'invasion des Bulgares dans la région Amphissa-Galaxidi (fin du X^{e} siècle) ; *b.* La pénétration des Albanais dans la Thessalie occidentale (fin du XIII^{e} siècle). Le document publié par Vacalopoulos nous présente une image de la pénétration pacifique des Albanais dans la Thessalie occidentale et laisse entrevoir les craintes des habitants grecs à l'égard de leur présence, ainsi que leurs réactions. *c.* La pénétration en masse des Albanais dans le Péloponnèse (fin du XIV^{e} siècle). On y décrit l'immigration pacifique d'environ 10 000 Albanais avec leurs familles dans le Péloponnèse et leur établissement là-bas avec l'approbation du despote du Péloponnèse, Théodore I^{er}. *d.* L'extension, des Albanais à l'intérieur de l'Épire du sud et dans l'ouest de la Grèce continentale (début du XV^{e} siècle). Le texte publié nous informe sur les opérations entreprises par Charles I^{er} Tokkos, prince des îles de Céphalonie et de Zante, contre les Albanais dans l'Épire, du sud et l'ouest de la Grèce continentale, ainsi que sur le genre de vie nomade et pastorale menée par les Albanais, par opposition à la vie sédentaire des Grecs qui s'occupaient de l'agriculture, ou étaient établis dans des villes, où ils exerçaient le commerce. *e.* L'origine des Valaques. Il s'agit d'un texte dans lequel, écrit le professeur Vacalopoulos, il est dit, « avec des arguments scientifiques ... très convaincants à l'appui » que les Valaques ne seraient que les Grecs autochtones latinisés pendant la domination ottomane. Les spécialistes ont la parole sur ce sujet. *f.* Gréco-Valaques et Albano-Valaques.

Dans le texte présenté, il s'agit des Albano-Valaques, originaires des villages proches de la ville de Moshopolis. Vivant près des Albanais, ils parlaient les langues valaque et albanaise. Quoique chrétiens orthodoxes, ils ne s'alliaient pas par parenté aux Grecs. Les Gréco-Valaques proviennent des villages de l'Épire, de Macédoine et de Thessalie. Ces derniers, étant entourés de Grecs, se sont alliés par parenté à eux, ils ont parlé le grec et ils ont reçu la culture grecque. Ils aimaient la liberté, ils étaient charitables et des amis fidèles. Ils ont toujours collaboré avec les Grecs pour la liberté et n'ont jamais trahi un Klephte ou un Armatole quoiqu'ils eussent été soumis à des tortures, même mortelles.

2. Les régions grecques dominées par les Francs et les États grecs après 1204 (p. 37—77). Sous ce titre général, l'auteur présente 12 sources documentaires, dans lesquelles il s'agit des tentatives désespérées de Théodore I^{er} Lascaris de chasser les Francs des régions grecques où ils causèrent beaucoup de destructions. On montre dans l'un des textes publiés, que Michel

I[er] Comnène Dukas (1206—1215) a aidé et a facilité l'établissement à Ianina de beaucoup de réfugiés venus ici après l'invasion des Francs. Dans d'autres textes, on déclare la volonté indomptable des Grecs de reconquérir les territoires de leurs aïeux. Théodore II Lascaris a livré des combats acharnés contre les Turcs, les Francs, les Bulgares et les Serbes. Dans certains textes sont également mis en évidence beaucoup d'aspects sociaux, comme, par exemple, l'oppression à laquelle étaient soumis les paysans et les pauvres de la part des féodaux turcs, militaires ou civils, des aspects économiques, des privilèges économiques accordés aux villes ou aux catégories d'habitants, tels les marchands, privilèges qui facilitaient l'élévation de la bourgeoisie.

3. La culture à Nicée (p. 77—78). On y montre l'état de la culture au palais de la ville de Nicée, l'existence d'une école supérieure à Nicée.

4. L'expansion des Turcs (p. 87—131). On trouve dans ce chapitre 11 sources historiques dans lesquelles il est question de l'apparition des Turcs aux frontières de l'empire byzantin (XI[e] siècle), des raisons de leur rapide avance, de l'occupation de Salonique (1387) et de la dure oppression qu'ils y ont exercée ; on y trouve également la description des incursions et des pillages commis par les Turcs et de l'aspect des janissaires vers la fin du XVI[e] siècle.

5. La formation de l'hellénisme moderne (p. 131—135). Ce chapitre contient quatre sources dans lesquelles est montrée la nécessité de faire des réformes dans le Péloponnèse, point stratégique présentant une grande importance pour une éventuelle offensive contre les envahisseurs turcs ; on y expose en détail le programme de réformes politiques et sociales de Bessarion (milieu du XV[e] siècle) et on y relève la conscience grecque et nationale de Laonikos Chalcocondylis.

6. Les dernières années de l'empire byzantin (p. 153—189). L'auteur nous présente dix sources dans lesquelles il s'agit des conflits entre les partisans et les adversaires de l'union à la veille du siège de Constantinople, l'attaque des Turcs à la porte de Romanos, les scènes tragiques qui ont eu lieu après la conquête de Constantinople, l'occupation du Péloponnèse du nord-ouest (1460) par les Turcs, leur expédition contre Trébizonde et sa conquête (1461) et l'état de misère des Grecs au début de l'occupation ottomane.

7. Les Grecs érudits à l'étranger (p. 189—229). On y trouve sept sources concernant Manuil Hrisoloras, Constantin Lascaris, Maroullos Tarhaniotis, Iannos Lascaris, Marcos Mousouros, Antonios Eparhos et Franciscos Portos, lesquels ont vécu entre 1416 et 1581.

8. Les souffrances des Grecs avant et après la chute de Constantinople (p. 229—257). Ce chapitre contient sept sources dans lesquelles sont présentés différents aspects des souffrances des Grecs. Le premier document constitue le témoignage le plus ancien de l'existence des Grecs qui avaient passé à l'islamisme après la chute de Constantinople, mais qui étaient restés secrètement de fidèles orthodoxes. Dans un autre document nous trouvons la plus ancienne mention du recrutement forcé des enfants grecs (παιδομάζωμα) pour les régiments de janissaires (1395). Ce recrutement a eu lieu à Salonique. On y trouve aussi un firman de l'année 1666 adressé aux autorités de la Roumélie-Orientale concernant le recrutement des jeunes Grecs. Dans ce firman sont exposées les conditions dans lesquelles se faisait le recrutement, à savoir : dans chaque famille était choisi l'enfant le plus sain et le plus robuste, âgé de 15 à 20 ans ; en tout 150 jeunes gens. Chaque recrue devait payer aussi le coût de son uniforme de drap rouge et la rémunération du barbier. Quant aux Albanais et aux Bosniaques musulmans, ils n'étaient pas soumis au recrutement forcé, mais étaient reçus dans un groupe séparé, s'ils voulaient s'inscrire de bon gré. On trouve encore deux documents d'où il résulte qu'en 1705 a eu lieu une révolte à Naussa, provoquée par le recrutement des jeunes gens.

9. L'organisation de l'hellénisme moderne (p. 257—379). Ce chapitre contient cinq sous-chapitres et 30 sources. L'époque de l'organisation de l'hellénisme moderne présente plusieurs

aspects et offre aux historiens une riche bibliographie de sources documentaires. Les premières sources présentées par Vacalopoulos ont trait aux privilèges accordés par les Turcs à l'Eglise orthodoxe, aux rapports du patriarche Guénadios avec la Porte, aux réflexions de ce dernier sur l'esclavage. On y trouve encore des informations concernant les monastères du Mont-Athos, les conflits religieux des îles des Cyclades entre les orthodoxes et les catholiques, les privilèges accordés à la ville de Ianina (1430), les coutumes féodales dans les îles pendant les premières années de la domination turque (1578—1667), les privilèges accordés au duché de l'île de Naxos (1580), les privilèges des chrétiens et des Juifs de Salonique (1605), l'élection des administrateurs municipaux dans l'île de Myconos (1667), l'expulsion du juge turc par les habitants de la ville de Myconos (1710), le statut de la corporation des fourreurs de Cozani (1768), les sources concernant l'activité commerciale à Constantinople, à Chio, à Smyrne, à Salonique et une vue générale sur l'activité commerciale grecque sous la domination ottomane. Dans le sous-chapitre intitulé «la culture» est présentée une source datant de l'année 1460, dans laquelle sont montrées : la décadence de la culture grecque à Constantinople après sa chute sous la domination ottomane, les propositions faites pour l'amélioration du niveau culturel des Grecs (1544), les résultats néfastes de l'esclavage, surtout dans le secteur culturel (1545—1548), l'état pitoyable de la culture à Athènes (1575), la réorganisation de l'école du patriarcat de Constantinople (1691). Le dernier sous-chapitre du chapitre relatif à l'organisation de l'hellénisme moderne, nous présente les sources historiques se rapportant aux « Armatoles » et aux « Klephtes ». Leur présence est attestée dès 1627. On trouve des informations sur leur organisation chez Claude Fauriel, qui a publié un beau recueil de chansons populaires et de ballades concernant les « Armatoles » et les « Klephtes » ainsi que chez d'autres auteurs.

10. Les courants religieux occidentaux dans les pays grecs (p. 379—393). Ce problème est traité dans trois sources historiques. Les courants occidentaux se manifestent dès le XV^{e} siècle dans l'empire byzantin. Á cette époque, l'archiprêtre grec Jean Plusiadinos tente par un dialogue, de prendre la défense du dogme catholique. Le patriarche Athanasios Patellaros favorable à l'union, demande en 1636 l'appui de la Congrégation *De Propaganda Fide*. Un document nous informe que les jésuites se sont établis à Athènes en 1642.

11. Les luttes des Grecs durant la domination turque (p. 393—429). Ce chapitre contient neuf sources documentaires dans lesquelles nous trouvons les récits des luttes entre les Turcs et les Grecs, pour la possession de plusieurs îles, luttes qui ont précédé l'occupation de la presqu'île Chalcidique par les Turcs en 1470. Toujours pour l'année 1470 on y trouve un appel de Bessarion adressé aux souverains d'Italie, dans lequel il les invite à organiser une croisade. D'autres sources nous informent sur : le siège de l'île de Corfou (1537), la soumission aux Turcs du duc de Naxos (1537), les espoirs des Grecs dans leur libération à l'aide des Russes (1558—1561), l'insurrection qui a eu lieu dans la Grèce continentale après la victoire de Lepante (1571), la révolte de Dionysios le Skylosophe (1611), les manifestations de protestation des Grecs de Veria contre les abus commis par les janissaires et les spahis (1627), l'occupation de la ville de Réthymnon en Crète par les Turcs (1646).

Après la présentation des sources, suit un plan de recherches dans le domaine de l'histoire de la Grèce (p. 429—436) et la liste bibliographique des sources (p. 437—442). L'espace restreint dont nous disposons ne nous permettant pas de donner une plus grande ampleur à notre compte rendu, nous n'avons pas pu analyser le matériel si riche et extrêmement intéressant du volume portant en grande partie sur l'histoire de la Grèce et de la Turquie, mais aussi sur l'histoire des peuples balkaniques. Dans ces pages, nous n'avons fait qu'énoncer les titres — et pas tous — des chapitres et parfois rendre en quelques mots le contenu des sources documentaires.

A. Cr.

ZAHARIADOU, E. A., Οἱ Χριστιανοὶ ἀπόγονοι τοῦ 'Ιζζεδδὶν Καϊκαους Β' στὴ Βέροια (Les successeurs chrétiens d'Izzeddine Kaïkaus II à Véria), dans «Μακεδονικά», VI^e vol. 1964—1965, p. 62—74.

Les péripéties du sultan de la dynastie des Seldjoucides Izzeddine Kaïkaus II, de sa famille et de ses soldats ainsi que le sort ultérieur des Seldjoucides et de leurs successeurs, qui ne sont autres que les Gagatzes de Dobroudja de nos jours, ont préoccupé maints historiens et particulièrement le professeur Paul Wittek, qui est revenu plusieurs fois sur ce problème.

E. A. Zahariadou reprend le problème, et apporte de nouvelles et importantes informations qu'il a découvertes dans cinq documents du XIV^e siècle se trouvant au monastère de Vatoped.

On sait qu'en 1259, Izzeddine, après avoir régné presque dix ans dans la partie occidentale du sultanat d'Iconium, a été forcé par son frère qui régnait dans la partie orientale, d'abandonner le pouvoir et de se réfugier avec sa famille et ses soldats à la cour de l'empereur byzantin Michel VIII Paléologue. Après être demeuré à la cour de Byzance presque cinq ans, il s'est enfui et s'est réfugié chez le khan de Crimée.

L'auteur s'occupe d'une branche des successeurs d'Izzeddine qui s'est établie dans la ville macédonienne de Véria. Les documents étudiés prouvent que les successeurs d'Izzeddine, s'apparentant aux Paléologues et à d'autres familles nobles byzantines, ont dominé dans la région de Véria, où, à partir de 1265, durant presqu'un siècle, ils y ont possédé, de grosses fortunes immobilières. Il résulte des documents étudiés par Zahariadou que les successeurs de Kaïkaus II se sont convertis au christianisme bien avant l'époque relatée par les sources turques.

La conclusion à laquelle arrive l'auteur est que les fils d'Izzeddine, passés au christianisme et entrés au service de l'empire byzantin, ont été envoyés à Véria comme gouverneurs de cette région, où ils ont amené leurs familles et leur suite. Leurs successeurs chrétiens ont été assimilés par la population de Véria, ce qui explique le fait que cette branche des Seldjoucides chrétiens ait été oubliée et n'ait pas été étudiée. La contribution d'E. A. Zahariadou est importante.

A. Cr.

SENKEVIČ, I. G., *Албания в период Восточного кризиса, 1875—1880*, 22, Éditions « Nauka », Moscou, 1965, 232 p.

La crise orientale de la huitième décennie du XIX^e siècle a entraîné non seulement l'indépendance de la Roumanie, mais aussi d'importantes transformations qu'elle a déterminées dans le sud-est de l'Europe. C'est alors que s'est manifesté positivement le peuple albanais aussi. L'auteur a puisé les informations, mises en œuvre dans son livre, dans les « Archives de politique étrangère de Russie », lesquelles constituent une source de tout premier ordre pour l'histoire des peuples balkaniques. Les rapports des consuls russes dans la Turquie d'Europe, établis dans les villes de Shköder, Prizren, Bitolia (Monastir) et Ianina, fourmillent de précieux détails relatifs à la vie économique et politique de l'Albanie. Les papiers du consul russe à Bitolia M. A. Hitrovo (1837—1897), esprit éclairé et démocrate convaincu, sont du plus haut intérêt : c'est qu'il a compris la nécessité des réformes sociales et a secondé le désir d'indépendance que ressentait le peuple albanais. Au chapitre I^{er} de l'ouvrage présent, l'auteur décrit la situation économique et sociale de l'Albanie et les révoltes populaires qui se sont succédé de 1860 à 1870. On montre au chapitre II l'état de choses qui régnait au début de la décennie suivante et les préparatifs de révolte de la Mirdita en décembre 1876. L'auteur mentionne l'attitude de la diplomatie russe dans la question de l'indépendance albanaise et il expose le « contenu » de la constitution de 1876. Au chapitre III on fait l'analyse de la situation interne de l'Albanie

durant la guerre de 1877—1878. Le chapitre suivant est consacré à la description des événements concernant la création et l'activité de la « Ligne albanaise », organisation de caractère politique destinée à mener la lutte du peuple albanais sur le chemin de l'indépendance. Au chapitre V on expose l'activité de la « Ligue albanaise » en 1879 et 1880 en liaison avec les projets de réforme sociale de l'Empire ottoman et en rapport avec les aspirations albanaises. Le chapitre VI décrit la défense de la ville d'Ulcinj et le démembrement de la « Ligue albanaise ». Dans l'annexe sont reproduites quelques pièces d'archives en original. Une bibliographie fouillée est suivie d'un index de noms géographiques et de personnes.

Ce livre offre une image de l'Albanie considérée au point de vue de la diplomatie russe. Cette dernière comprenait la nécessité de la lutte pour la liberté du peuple albanais et elle enregistrait avec attention le programme idéologique du mouvement vers la liberté, car elle tendait à obtenir un effet du contraste marqué existant entre les idées avancées des opprimées et l'ignorance des cercles dirigeants de l'Empire ottoman.

H. M.

ANGUÉLOU, ALCHIS, Πλάτωνος τύχαι. 'Η λογία παράδοση στὴν τουρκοκρατία (Lc sort de Platon. La tradition culturelle au temps de la domination turquc), Athèncs, 1963, 8° 146 pages.

Dans son étude, l'auteur s'occupe de la propagation des idées et des œuvres du philosophe athénien Platon, pendant la domination turque, aussi bien dans la société grecque que dans les autres sociétés européennes.

La constatation à laquelle arrive l'auteur est que le philosophe athénien était absent du programme d'instruction et de la littérature philosophique néo-grecque à l'époque de la domination turque, tandis qu'Aristote dominait dans cette période. Alexandru Mavrocordat, qui avait étudié à Padoue, est un adepte de la philosophie d'Aristote. L'Académie du patriarcat de Constantinople s'en tient dogmatiquement à cette philosophie. L'intérêt des érudits grecs pour la philosophie et les œuvres de Platon est très réduit. Platon ne figure pas dans les programmes des écoles, et ses œuvres n'ont connu que quelques éditions. Nous constatons une seule exception — et cela est important pour l'histoire de l'enseignement philosophique roumain — à savoir que les œuvres philosophiques de Platon sont enseignées dans les écoles des Principautés roumaines. En 1726, Georges Hrisogon de Trébizonde enseigne à l'école de Bucarest Criton et l'année suivante Phédon.

L'auteur de l'étude attribue ce fait aux relations du professeur de l'Académie bucarestoise avec Nicolae Mavrocordat, le plus cultivé des princes phanariotes, lequel était particulièrement attiré par les idées et les œuvres du philosophe athénien (p. 67).

Aux XVI[e] et XVII[e] siècles, l'hellénisme moderne garde le silence sur Platon et sur son œuvre et au XVIII[e] siècle la philosophie platonicienne est combattue.

L'étude d'Anguélou témoigne d'une pensée profonde et de beaucoup de compétence dans le problème traité.

A. Cr.

KRISTELLER, PAUL OSKAR, *Renaissance Aristotelianism*, « Greek, Roman and Byzantine Studies », 1965, *2*, p. 157—174.

L'article présente une importance particulière pour l'étude de l'histoire de la culture des pays du sud-est, ainsi que pour une meilleure compréhension de la Renaissance européenne. Il est certain que le rôle de l'aristotélisme dans la Renaissance doit être reconsidéré et les précisions

convaincantes du spécialiste américain en fournissent de solides prémisses. Une preuve prestigieuse soutient les arguments de l'auteur quant à la prépondérance de l'aristotélisme sur les écrits de saint Augustin au XIII[e] siècle : l'œuvre dantesque dans laquelle saint Augustin occupe une place quelconque, pendant que Sigier de Brabant se trouve parmi « les sages ». La périodisation proposée par P. O. Kristeller s'impose par sa clarté. Nous soulignons ici la place occupée par la philosophie d'Aristote dans les universités italiennes, qui ont contribué à l'essor de la culture néo-grecque et roumaine, par l'intermédiaire de Padoue, en spécial (rappelons l'article de Cléobule Tsourkas, *Gli scolari greci di Padova nel rinnovamento culturale dell'Oriente ortodosso*). La tradition aristotélicienne établie dans les universités italiennes aux XVI[e] et XVII[e] siècles et son contact avec le mouvement humaniste expliquent pourquoi cette philosophie reste « the hard core of the professional philosophers » (p. 164), dans les pays roumains à la fin du XVII[e] siècle, tout en favorisant la formulation des nouveaux concepts qui ont fermenté la transformation du « rationalisme orthodoxe » dans un « humanisme » spécifique, ainsi que l'atteste l'œuvre d'un Constantin Cantacuzino, en Valachie, et d'un Démètre Cantemir, en Moldavie. On peut, donc parler d'un « emphasis on man and his dignity » (p. 171), dans le cas des érudits formés à Padoue, sous l'influence fructueuse de la philosophie « del maestro di color che sanno ».

Une autre constatation doit être retenue : celle qui signale la désagrégation du système philosophique fondé sur les écrits du grand maître. « The revolution occurred in physics, for it was the physics of the Aristotelians, based on qualities such as dryness and heaviness and separated from mathematics and astronomy, which had to be overthrown to make room for a quantitative physics that was based on mathemathics and connected in its basic principles with astronomy » (p. 173—174). L'importance accordée aux mathématiques dans l'enseignement, par les professeurs éclairés du XVIII[e] siècle (citons Iosip Mésiodax) marque l'époque des transformations conceptuelles dans les pays roumains, de même qu'en Grèce. L'évolution de la pensée dans les pays roumains et en Grèce, apporte une vive lumière sur le rôle joué par l'aristotélisme en Italie, de même que dans le sud-est européen, où « through its general methodological approach, the school had emancipated philosophy and the sciences from theology, and prepared the way for later empiricism, naturalism and free thought » (p. 174).

A. D.

DASCALAKIS, APOSTOLOS, Τὰ ἐπαναστατικὰ ἔργα τοῦ Ρήγα [Les œuvres révolutionnaires de Rhigas), dans « Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν », nouvelle série, XIV[e] vol., 1963—1964, p. 79—189.

Le professeur à l'Université d'Athènes est préoccupé, depuis presque trente ans, de la vie et de l'activité de Rhigas Velestinlis, la figure la plus représentative de la pensée nouvelle dans les Balkans, et il y revient plusieurs fois.

L'étude est divisée en sept chapitres. Dans les six premiers il est question des chants révolutionnaires du poète thessalien, et dans le septième des œuvres révolutionnaires disparues de ce poète.

Le premier chant et le plus important est le fameux *Thurios*. Ὡς πότε παλικάρια νὰ ζοῦμεν στὰ στενά. Dans les chapitres II, III et IV, l'auteur s'occupe en détail de la date et du lieu de l'élaboration du chant *Thurios* (Bucarest, peu avant 1796), de la langue dans laquelle il est écrit, de son contenu et de sa circulation. Nous nous permettons de faire quelques observations complémentaires à l'article du professeur Dascalakis, concernant la circulation de ce *Thurios* dans les pays roumains, sur des choses inconnues aux chercheurs

grecs. À Jassy a été faite en 1807 une copie qui est la plus ancienne qui nous ait été conservée[1]. Les chants patriotiques de Rigas étaient chantés par les élèves et les patriotes grecs dans les caves avoisinant l'église Sf. Gheorghe Nou, alors « les tunnels de vie de Bucarest »[2]. Les Grecs et les Macédoniens de Bucarest chantaient souvent *Thurios* à genoux, ayant devant eux sur la table des icônes aux veilleuses allumées, et ils chantaient le serment Ὦ βασιλεῦ τοῦ κόσμου ὁρκίζομαι σὲ σὲ en posant la main sur ces icônes[3]. La brochure contenant ces poésies patriotiques, imprimée clandestinement à Jassy en 1821 ne se trouve pas à la Bibliothèque de la République Socialiste de Roumanie, comme le croit l'auteur, mais dans notre bibliothèque. L'auteur écrit qu'à l'époque de la préparation révolutionnaire, l'Hétairie a converti beaucoup de gens et les a initiés dans ses secrets à l'aide du chant *Thurios*. Alexandre Ypsilanti avait décidé que *Thurios* de Rhigas serait le chant guerrier des Hétairistes. Au mois de mars 1821, lorsque fut hissé à Bucarest le drapeau de la Révolution, l'enthousiaste Aristia parcourait les rues de la capitale portant le drapeau du combat, suivi « d'une foule d'hommes armés, ainsi que de beaucoup de Roumains qui entonnaient les chants patriotiques de Rhigas ».

Même le héros de la renaissance italienne, Garibaldi, chantait ce *Thurios*, aux jours des grandes luttes de libération de l'Italie ; il l'avait appris au cours d'un voyage qu'il avait fait dans l'île de Mytilène. La grande circulation de ce chant était due à l'esprit de liberté, aux grands idéaux et aux principes politiques de grande envergure qui en émanaient, étant écrit sous l'influence des principes de la révolution française dont l'auteur était profondément pénétré. Aux pp. 113—116, Dascalakis publie le texte du chant et aux pp. 117—127 il analyse les idées qu'il contient et montre les différences existant entre les différentes éditions.

Au V^e chapitre, l'auteur s'occupe de l'Hymne patriotique Ὅλα τὰ ἔθνη πολεμοῦν. Il discute la paternité de Rhigas quant à l'Hymne et montre les différences entre les deux chants patriotiques de cet auteur. *Thurios* contient des idées sociales et politiques plus avancées et tend à une entente balkanique ; son auteur s'adresse à tous les peuples balkaniques, en les poussant à une étroite collaboration en vue de leur libération. Dans *l'Hymne patriotique*, l'auteur s'adresse seulement aux combattants grecs, il s'adresse nominalement aux chefs des Armatoles, exalte leur faits d'armes et les incite à la lutte pour la libération de la Grèce. On a longtemps soutenu que cet *Hymne* serait une imitation de la *Carmagnole*, mais L. Vranoussis a prouvé que l'Hymne de Rhigas n'a rien de commun avec le chant de la guillotine en ce qui concerne le contenu, il était seulement chanté sur l'air de la *Carmagnole*. Dascalakis publie le texte de *l'Hymne* aux pages 142—146.

Au VI^e chapitre, l'auteur s'occupe de la *Marseillaise* grecque Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων. Ce chant suscita un intérêt particulier surtout par le fait que les chercheurs grecs se sont partagés en deux camps, les uns admettant la paternité de Rhigas et les autres la contestant.

Dascalakis, après avoir présenté une série de témoignages, aussi bien contemporains que postérieurs, émanant d'écrivains étrangers et grecs, lesquels attestent la paternité de Rhigas et après avoir discuté les arguments pour et contre, arrive à la conclusion que le chant qui imite la *Marseillaise* française peut être considéré comme l'œuvre de Rhigas.

Parmi les étrangers mentionnés par l'auteur lesquels attribuent ce chant à Rhigas, il faut ajouter les historiens roumains G. I. Ionescu-Gion[4] et V. A. Urechia[5].

Au VII^e chapitre (p. 177—189), l'auteur s'occupe des œuvres révolutionnaires disparues du grand patriote. Avant son arrestation, Rhigas avait fait imprimer outre la brochure contenant la *Proclamation*, la *Constitution* et *Thurios*, encore une brochure intitulée Ἐγκόλπιον. Elle com-

---

[1] Cf. ms. gr. 928, f. 447 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

[2] G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucureştilor* 1899, p. 611.

[3] *Idem, op. cit.*, p. 617.

[4] G. I. Ionescu-Gion, *Istoria Bucureştilor*, Bucarest, 1899, p. 611.

[5] V. A. Urechia, *Istoria şcoalelor*, IV^e vol., Bucarest, 1901, p. 63.

prenait des instructions militaires qui étaient extraites d'une œuvre du maréchal autrichien Ludwig Andreas, Graf von Khevenhüller, un chant sur l'air de la *Carmagnole* (il s'agit de *l'Hymne patriotique* susmentionné) et un autre chant patriotique qui, paraît-il, emprunte l'air au chant allemand *Freut euch des Lebens*. Au début, Rhigas avait eu l'intention de faire entrer également dans cette brochure un *Catéchisme démocratique*, mais auquel il a renoncé. Le manuscrit du *Catéchisme* ayant été confisqué, on n'en connaît pas le texte, mais dans les actes de l'enquête on dit que c'était « ein ganz demokratischer Katechismus ». Comme le manuscrit de Rhigas n'a pas été conservé, l'identification du modèle ou de l'original présente beaucoup de difficultés ; cependant, des recherches ont été faites ces derniers temps dans cette direction et on a cru pouvoir indiquer comme source probable d'inspiration de Rhigas, le *Catéchisme Républicain* du Français Ange-Étienne-Xavier Poisson de la Chabeaussière. Cette brochure a bénéficié d'une grande circulation pendant la révolution française et a été comprise sur la liste des livres destinés à l'éducation de la jeunesse.

En quittant Vienne pour Trieste, Rhigas a laissé la brochure à l'imprimerie des frères Pouliou ; elle a été imprimée en 1 000 exemplaires sous le titre 'Εγκόλπιον comme il résulte des actes de l'enquête, mais tous ont été confisqués et détruits par les organes de la police autrichienne. Voilà quelles sont les œuvres révolutionnaires de Rhigas, conservées ou détruites, par lesquelles il a apporté une grande contribution à la bataille des idées. C'est le premier qui a prêché la nécessité d'un mouvement commun dans les Balkans pour la libération nationale et sociale des peuples opprimés. Il est incontestable que les œuvres de Rhigas ont eu une plus grande circulation dans les pays roumains que dans les autres pays balkaniques. Ces idées révolutionnaires ont pénétré dans la société roumaine, en constituant un stimulant pour les patriotes roumains.

A. Cr.

DASCALAKIS, AP., Ὁ Ἀδαμάντιος Κοραῆς καὶ ἡ ἐλευθερία τῶν Ἑλλήνων (Adamantios Coray et la libération des Grecs), Athènes, 1965, in 8°, 654 p.

Le livre du professeur Dascalakis est un ouvrage imposant dans lequel il ne s'agit que d'un aspect de l'activité multilatérale de celui qui a été le maître et le guide spirituel du peuple grec, à l'époque où avaient lieu des préparatifs fiévreux pour sa libération nationale et sociale.

L'ouvrage est divisé en huit chapitres précédés d'une introduction et suivis d'un épilogue. Voici les titres des chapitres qui sont suffisamment suggestifs et révèlent le contenu de l'ouvrage :

Chapitre I. Coray, visionnaire de la liberté ; Chapitre II. Coray révolutionnaire ; Chapitre III. L'apôtre de la nation : Chapitre IV. Le professeur de la nation ; Chapitre V. Combattant pour la liberté ; Chapitre VI. Prédicateur de la liberté ; Chapitre VII. Au service de la lutte des Grecs ; Chapitre VIII. Défenseur des libertés politiques et la lutte contre Capodistrias. Suivent les conclusions, la liste de tous les ouvrages de Coray et l'index.

Le professeur Dascalakis traite dans la présente synthèse différents problèmes à caractère politique ou social avec beaucoup de compétence et prend une attitude décidée sur des problèmes controversés. Il a longuement réfléchi sur les problèmes discutés et en a traité quelques-uns également dans des articles spéciaux, comme, par exemple, *Coray et Capodistrias*, *Coray et Rhigas* et d'autres.

Pour présenter l'activité et la pensée de Coray, l'auteur extrait beaucoup de matériel de sa correspondance, des « prolegomena » aux éditions des œuvres classiques, et de ses différentes œuvres à contenu révolutionnaire, parénétique, satirique et de critique sociale et politique. Une grande partie de ses écrits au contenu de cette nature se présentent sous forme de dialogue.

L'auteur rapporte les œuvres de Coray aux événements politiques de l'époque où elles ont été écrites, analyse ces œuvres et fait ressortir les idées qui agitaient l'esprit éclairé du grand patriote. La plupart des œuvres de Coray à contenu révolutionnaire ont circulé anonymement. Mais malgré leur anonymat, dès que paraissait une brochure anonyme ou sous une fausse signature, tout le monde savait qu'elle était due à la plume du savant grec de Paris. Les Grecs s'étaient tellement habitués a ces brochures révolutionnaires parénétiques et politiques, qu'ils lui attribuaient même celles qui n'avaient pas été écrites par lui (p. 87). À la fin du XVIII^e siècle et au commencement du siècle suivant, Coray était déjà renommé et apprécié, non seulement en Grèce, mais aussi en France et dans toute l'Europe. C'était la figure la plus marquante à l'époque des lumières grecque. Il résulte de ses écrits analysés par le P^r Dascalakis, qu'Ad. Coray a été un profond penseur, imbu de la philosophie des lumières française du XVII^e siècle.

La préoccupation permanente de Coray, telle qu'elle ressort de ses œuvres à été celle d'éclairer le peuple grec, afin qu'il puisse acquérir la liberté par sa préparation culturelle. Coray combattait tout écrit qui traitait les Grecs d'ignares et d'indignes descendants des anciens Hellènes. Afin d'atténuer l'opinion défavorable aux Grecs résultant de certains écrits européens, Coray présentait en 1803 le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, dans lequel il montrait que depuis quelque temps les Grecs faisaient du commerce non seulement avec les produits industriels européens mais qu'ils importaient les livres et les lumières de l'Europe, donc qu'ils n'étaient pas ignorants comme on le croyait.

Étant témoin des événements prérévolutionnaires et révolutionnaires de France, il était naturel qu'A. Coray eût des sentiments anticléricaux. Il éprouvait de la répulsion pour les chefs et les dirigeants de l'Eglise qui faisaient le contraire de ce qu'ils prêchaient. Ces appréciations à l'égard du clergé catholique, ainsi qu'à l'égard du clergé orthodoxe n'étaient nullement flatteuses. Il s'est servi de termes méprisants envers les uns et envers les autres.

Il manifestait une antipathie semblable pour la noblesse phanariote et pour celle des sept îles. Il a souvent exprimé des sentiments méprisants à l'égard des princes phanariotes dans ses écrits. Et il éprouvait la même antipathie pour Alexandre Ypsilanti, parce qu'il portait le titre de prince et parce qu'il avait prématurément déclenché la révolution, avant que fût achevée la renaissance culturelle du peuple grec. Mais une fois la révolution généralisée et constituant un fait accompli, il mettra, à partir de ce moment, toutes ces forces au service de la noble cause de la libération nationale et sociale du peuple grec. Durant la lutte, il s'efforcera de gagner la sympathie et l'aide des philhellènes à la cause grecque, par sa correspondance et par différents écrits. Après la formation de l'État indépendant, il mènera une lutte acharnée pour les libertés constitutionnelles dont devait jouir le peuple grec libéré. Coray avait une admiration spéciale pour les Américains du Nord, pour la liberté dont ils jouissaient et pour leur Constitution. Il voulait un État grec sans têtes couronnées, sans titres de noblesse, sans l'ingérence du clergé dans le gouvernement du pays, un État ayant une constitution qui garantirait les libertés publiques. Lorsque Capodistrias supprima le parlement et gouverna en tant que dictateur, Coray n'hésita pas à le critiquer sévèrement (p. 523—598).

Le professeur Dascalakis émet l'opinion que les œuvres patriotiques de Rhigas et de Coray présentent certaines similitudes en ce qui concerne la pensée politique et l'élan révolutionnaire. Rhigas, aussi bien que Coray étaient animés de haine contre les oppresseurs. Les deux étaient fils spirituels de la révolution française et croyaient que la libération du peuple grec ne sera possible qu'avec l'aide de la France révolutionnaire et de Bonaparte ; les deux espéraient que les mouvements séparatistes des pachas produiront des diversions dont profiteront les peuples chrétiens de l'Empire ottoman (p. 141). Mais l'auteur rejette catégoriquement l'hypothèse selon laquelle Ad. Coray aurait connu et aurait lu les œuvres de Rhigas, en soutenant que les ressemblances sont de simples coïncidences. Nous ne sommes pas de l'avis du professeur Dascalakis. Coray était au courant de l'activité culturelle des Grecs de partout. Il avait des amis

qui l'informaient sur l'activité culturelle et patriotique déployée par l'intellectualité grecque. Ils lui envoyaient toute sorte de publications. Peut-on admettre qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'un qui lui fasse connaître les œuvres de Rhigas ? Il est possible qu'Ad. Coray ne les ait pas eues avant la mort du patriote grec, mais après sa fin tragique qui a bouleversé le monde grec, nous ne pouvons admettre qu'il ne se soit intéressé et qu'il n'ait pas demandé des informations au sujet de la personne et de l'œuvre révolutionnaire, laquelle a été à la base des chefs d'accusation tellement graves contre son auteur. Si les œuvres de Rhigas, comme cela résulte des documents de l'époque, circulaient au commencement de l'année 1798 dans le camp de Pasvantoglou et dans les pays roumains, il serait impossible qu'elles ne soient pas arrivées entre les mains de Coray et que ce dernier ne les ait pas connues avant 1800 et 1801.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur Coray ces derniers temps, toutefois son activité étant multiple, tout travail consacré à sa personnalité est bienvenu. En confrontant la présentation et l'appréciation de son activité et de sa pensée faites par chaque auteur à sa façon, le lecteur peut tirer des conclusions utiles.

A. Cr.

Ερανος εἰς 'Αδαμάντιον Κοραῆν [Recueil dédié à Adamantios Coray], Athènes, 1965, 366 p.

Le volume que nous présentons est publié par la commission instituée pour l'érection d'une statue d'Adamantios Coray, dans l'île de Chio. Il comprend dix articles concernant la vie et l'activité du grand savant. Ces articles, à part le dernier, avaient été publiés ces dix dernières années et ils ont été maintenant réunis dans un volume dédié à ce savant.

Voici le sommaire de ce volume :

1. K. Amantos, 'Αδαμάντιος Κοραῆς, p. 1—13. Il s'agit du discours solennel prononcé en 1951, lors de l'inauguration du monument dédié à Coray dans l'île de Chio.

2. K. Th. Dimaras, 'Ανέκδοτα γράμματα τοῦ Κοραῆ, p. 13—22. L'auteur publie quatre lettres rédigées en français dont les deux premières sont adressées par Coray au libraire anglais Payne, et au libraire hollandais Jean Osy au sujet de la vente de son livre *Les Éthiopiques d'Héliodore*. Les deux dernières sont adressées au philologue allemand F. Bast et se rapportent à l'étymologie ou à l'émendation de quelques mots grecs.

3. D. Mantzoulinos, 'Ο Κοραῆς ἐμπνευστὴς τῆς 'εκστρατείας τῆς Χίου, p. 22—53. L'auteur s'occupe d'un épisode dramatique arrivé en 1827—1828. On y relate qu'après les massacres de Chio de 1822, beaucoup de Chiotes se sont réfugiés dans l'île de Syra. Près de cinq mille de ces Chiotes se trouvant là-bas, ont organisé, grâce à l'aide matérielle accordée par leurs compatriotes se trouvant en Occident et à l'impulsion d'Adamantios Coray, un corps expéditionnaire, lequel avait pour mission de libérer l'île et de l'unir à la Grèce qui devait être déclarée indépendante. L'expédition échoua faute de moyens matériels nécessaires à la continuation de la lutte.

4. F. I. Iliou, 'Ανέκδοτα καὶ ξεχασμένα γράμματα ἀπὸ τὴν ἀλληλογραφία τοῦ Κοραῆ, p. 53—140. La correspondance d'Adamantios Coray a préoccupé beaucoup de chercheurs grecs et étrangers en tant qu'objet de recherches. Les lettres de Coray étaient de vrais chefs-d'œuvre à contenu littéraire, philologique, linguistique, politique et patriotique. Elles ne demeuraient pas dans les tiroirs du destinataire mais étaient lues dans des cénacles, circulaient de main en main, étaient copiées et diffusées partout. Beaucoup de ses lettres ont été publiées même pendant sa vie malgré son opposition. D'autres ont été imprimées en plusieurs volumes après la mort de l'auteur. Environ 1 100 lettres ont été publiées jusqu'à ce jour. Mais il existe encore des lettres inédites dans différentes archives et ceux qui les découvrent se pressent de les éditer. Iliou publie un nombre de 29 lettres qui ont été conservées à la Bibliothèque Guenadeion d'Athènes,

à la bibliothèque de Chio, ainsi que quelques-unes publiées déjà à l'étranger, mais demeurées inconnues ou inaccessibles aux chercheurs grecs.

5. D. Guinis, Κρίτωνος στοχασμοί, p. 140—156. Après une brève introduction, Guinis présente une nouvelle édition d'une brochure empreinte de vues avancées. La brochure avait été publiée en 1819 sans nom d'auteur, mais elle est devenue très rare de nos jours ; on n'en connait que deux exemplaires, dont l'un se trouve à Paris et l'autre à Cambridge ; la nouvelle édition présentée par Guinis est donc la bienvenue.

L'auteur anonyme insiste longuement sur la nécessité d'élever le niveau culturel des Grecs en général et en particulier de ses compatriotes d'Andrinople. Il critique sévèrement ceux qui édifient des palais épiscopaux et dépensent des sommes énormes pour l'embellissement des villes, au lieu de construire avec ces sommes des écoles et d'engager des professeurs pour l'embellissement de l'âme et la formation du caractère des jeunes. En vue d'une rapide initiation à la lecture, à l'écriture et au calcul, il recommande la méthode mutuelle à l'aide de laquelle on peut obtenir des progrès étonnament rapides.

6. A. Anguélou, Ἡ Τράγου κατάργησις, p. 157—193. Il s'agit d'un pamphlet en vers, qui a été imprimé en 1817, à l'époque où la polémique linguistique et le conflit entre Coray et Kodricas avaient atteint leur point culminant. Les attaques du pamphlet sont apparemment dirigées contre les rédacteurs de la revue viennoise « Λόγιος Ἑρμῆς », mais la personne principalement visée par le pamphlet dans ses parties les plus venimeuses est le savant Coray. L'auteur anonyme est Panaguiotis Kodricas ou un adepte de son parti. Anguélou réédite le texte d'après un manuscrit se trouvant à l'archive Rota, lequel représente une nouvelle édition du pamphlet rédigée par l'accusé Coray lui-même, avec une introduction et en guise de conclusion un dialogue, par lequel Coray voulait montrer subtilement au public que l'auteur du pamphlet n'était autre que Kodricas.

7. E. Koumarianou, Ὁ Μισοπόνηρος, p. 193—209. L'auteur s'occupe dans son article d'un pamphlet étroitement lié à la polémique linguistique qui a mis aux prises Ad. Coray et Néophyte Ducas. Le pamphlet : Ἀπάντησις εἰς τὸν ἐπαγγελλόμενον Μισοπόνηρον est écrit par Néophyte Ducas et est publié en 1815.

8. St. Cavadas, Ἀφιερώσεις πρὸς Κοραῆν, p. 209—228. L'auteur publie dans son article une série de dédicaces écrites par des savants européens sur leurs œuvres offertes à Coray. Ces dédicaces reflètent les sentiments chaleureux de ceux qui les ont écrites à l'égard de Coray, leur profonde estime, l'échange d'opinions dans les problèmes philologiques, le prestige dont jouissait ce dernier dans le monde intellectuel européen. Voici quelques noms de ceux qui signent des dédicaces à Coray : Pierre David, poète français, ancien consul de France à Smyrne ; Carolus Herm. Frotscher, philologue allemand et professeur à l'université de Leipzig ; J. F. Gail, philologue français ; Johannes-Gottfried-Jacob Hermann, philologue allemand, professeur à l'Université de Berlin, et beaucoup d'autres.

9. Eug. Hagidaki, Δύο ἐπεισόδια ἀπὸ τὶς διαμάχες τῶν φιλοσόφων, p. 228—259. L'auteur s'occupe du développement de la culture et de la philosophie des lumières grecque et montre en même temps les moyens employés par la réaction pour étouffer le courant innovateur. Afin d'empêcher la diffusion des nouvelles idées et de défendre le prestige du clergé, lequel était en butte à beaucoup d'attaques, le patriarcat invitait les auteurs, dans les œuvres desquels se dessinaient des tendances anticléricales, à se présenter à Constantinople ou à envoyer par écrit la rétractation de leurs affirmations et à procéder à la rectification nécessaire. Parmi ceux qui ont été invités au patriarcat à procéder ainsi et à faire professions de foi se trouvaient aussi les deux savants de l'époque Adamantios Coray et Néophyte Ducas.

10. Vanguelis Scouvaras, Ἀνέκδοτα ἀντικοραϊκὰ κείμενα, p. 259—359. L'auteur publie le matériel inédit se trouvant dans l'archive d'Etienne Comitas, à savoir trois lettres adressées par Comitas à Adamantios Coray, une au philologue et philhellène allemand Fr. Thiersch et la réponse de ce dernier, et un pamphlet intitulé Λόγος στηλιτευτικὸς κατὰ τῆς

αἱρέσεως τῶν κοραϊκῶν. Tous ces textes qui sont publiés maintenant pour la première fois se rapportent à la dispute linguistique acerbe qui a mis aux prises les deux camps adverses.

Les dix articles compris dans le livre dont nous nous occupons contiennent un très précieux matériel, pour la plupart inédit, concernant l'époque de la philosophie des lumières grecque et implicitement le développement de cette philosophie dans les pays roumains par le canal grec. Ils présentent également de l'intérêt pour nous par le fait que nous y trouvons des renseignements précieux quant aux personnes qui ont exercé une activité culturelle dans les pays roumains, tels Panaguiotis Kodricas, qui a été secrétaire du prince et a traduit à la demande de ce dernier des livres progressistes, Etienne Comitas et Néophyte Ducas, lesquels ont été professeurs à l'Académie princière de Bucarest.

A. Cr.

DASCALAKIS, APOSTOLOS, Ὁ τύπος καὶ ἡ ἑλληνικὴ ἀναγέννησις. (La presse et la renaissance néo-grecque), dans « Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ πανεπιστημίου Ἀθηνῶν », IV[e] vol., 1963—1964, p. 355—385.

Le professeur Dascalakis s'est encore occupé brièvement autrefois de la presse néo-grecque[1]. Le présent article, bien documenté, constitue un bref historique de la presse néo-grecque depuis la parution du premier journal viennois et jusqu'à la formation de l'État libre de Grèce.

À Vienne, centre culturel de l'hellénisme moderne, paraîtra le premier journal grec. La capitale de l'Autriche présentait l'avantage qu'étant au milieu de l'Europe, les journaux pouvaient circuler plus rapidement et plus facilement dans tous les centres d'Europe où résidaient des Grecs, ainsi que dans les régions grecques. Une grande difficulté à laquelle les Grecs ont dû faire face était le fait que le régime despotique des Habsbourg n'approuvait pas facilement l'impression des journaux en langue étrangère et surtout en grec, les journaux grecs s'adressant aux éléments grecs en perpétuelle agitation. D'autre part, la Porte, redoutant la circulation de journaux grecs, faisait des interventions pour empêcher de pareilles approbations. En 1784, le Zantiote Gheorghios Vendotis a quand même réussi à obtenir l'approbation pour l'impression à Vienne du premier journal grec, dont toutefois aucun exemplaire n'a été conservé. D'ailleurs la vie de ce journal a été très brève, seulement deux mois. Le grand vizir Hamit-pacha a énergiquement protesté, exigeant la suspension du journal.

En 1790, les frères Marchides Pouliou réussissent à obtenir l'approbation pour l'impression du périodique « Ἐφημερίς » Ce périodique paraissait deux fois par semaine, ayant un contenu varié. Nous trouvons dans ses pages des informations politiques, littéraires, des correspondances, des nouvelles mondaines, même des réclames, mais le tout devait passer par une sévère censure. D'autres opinions que celles du régime des Habsbourg étaient interdites. Nous précisons que le journal « Ἐφημερίς » ne circulait pas seulement dans les colonies grecques des centres européens, mais aussi dans les régions grecques de l'Empire ottoman ainsi que dans les pays roumains avec lesquels les éditeurs, les frères Pouliou entretenaient des relations. Ils diffusaient ici des livres révolutionnaires[2] et toujours d'ici ils se procuraient d'autres livres par l'intermédiaire des agents français[3]. Le journal « Ἐφημερίς » qui circulait de main en main,

[1] Ap. Dascalakis, *La presse néo-hellénique*, Paris, 1930.

[2] Hurmuzaki, *Documente*, XIX[e] vol., p.814—816, n° DCCXLVIII et p.821 n° DCCMIII ; cf. aussi Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire în limba greacă şi română* (L'esprit révolutionnaire français et Voltaire en langues roumaine et grecque), Bucarest, 1946, p. 71.

[3] À l'enquête de Vienne Pouliou a avoué qu'il s'était procuré à l'aide des agents français dans les pays roumains, un exemplaire de la *Constitution* révolutionnaire française qu'il a confié à Rhigas, Emile Legrand, Ἀνέκδοτα ἔγγραφα περὶ Ρήγα Βελεστινλῆ. (Documents inédits sur Rhigas Velestinlis), Athènes, 1891, p. 71.

arrivant jusqu'aux bureaux des souverains, inquiétait le sultan. Les protestations de la Porte, ainsi que celles de l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople Herbert [4], se répétaient, exigeant la suspension du périodique viennois. Le journal a été suspendu lors de la découverte des plans révolutionnaires de Rhigas et l'arrestation des frères Pouliou, qui conspiraient avec le patriote thessalien.

La participation du premier journal et des premiers journalistes grecs aux plans révolutionnaires a éveillé les soupçons du gouvernement autrichien qui pendant 15 ans refusa d'accorder l'autorisation de paraître à un nouveau journal grec. Enfin, le 1er janvier 1811 paraissait la première revue littéraire bimensuelle «Ἑρμῆς ὁ Λόγιος» qui était l'organe philologique d'Adamantios Coray. Ce dernier diffusait dans les pages de ces revues ses théories linguistiques et philologiques.

Vers la même époque paraissait à Vienne un autre périodique «Καλλιόπη» organe de Panaïotakis Codricas, et des adversaires de Coray. Les disputes philologiques entre les deux périodiques viennois autour des problèmes linguistiques ont été très violentes. Le motif de ces critiques réciproques était la divergence sur le meilleur moyen, sur l'emploi de la langue la plus propre à éclairer le peuple grec en vue de sa libération nationale.

Outre ces deux périodiques qui ont eu une vie plus longue, ont paru à Vienne «Εἰδήσεις διὰ τὰ ἀνατολικὰ μέρη» et «Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος». Les périodiques grecs faisaient souvent naître des problèmes diplomatiques entre les grandes puissances, si dans leurs pages étaient publiées des informations favorables à la France ou à la Russie. Les protestations des ambassadeurs de ces puissances étaient énergiques, parfois aussi celles de la Porte. Pourtant les périodiques grecs ont surmonté toutes les difficultés et ont continué leur parution jusqu'en 1821, lorsque «Καλλιόπη» et «Ἑρμῆς ὁ Λόγιος» ont cessé leur parution.

Dans cet intervalle ont également paru quelques journaux ou périodiques dans d'autres centres européens, tels «Ἀθηνᾶ» et «Μέλισσα» à Paris, «Ἶρις ἢ τὰ Ἑλληνικὰ» et «Μουσεῖον» à Londres.

Ce qui est étonnant, c'est qu'après l'éclatement de la révolution, et cela même au moment ou les luttes battaient leur plein, les Grecs aient trouvé les moyens de créer une imprimerie et de publier des journaux. Le 1er août 1821, paraissait le premier journal sur le territoire grec «Σάλπιγξ Ἑλληνική» lequel, dans son premier numéro publiait la proclamation d'Alexandre Ypsilanti lancée dans les pays roumains, laquelle commençait avec les mots : Μάχου ὑπὲρ πίστεως καὶ πατρίδος.

Durant les luttes, la nécessité d'avoir des journaux se faisait tellement sentir que plusieurs journaux, les moyens typographiques étant réduits, circulaient en manuscrit.

Avec l'aide des comités philhellènes de Londres et de France, lesquels ont accordé les moyens nécessaires, ont été créées en Grèce des imprimeries qui puissent satisfaire les besoins du journalisme. C'est ainsi que parurent plusieurs journaux à Missolonghi, à Athènes, à Nauplie et en d'autres localités.

Voilà brièvement quelle était l'activité fructueuse du journalisme grec de l'époque prérévolutionnaire et révolutionnaire. Est digne d'admiration le fait qu'un petit peuple, qui se débattait au milieu de tant de privations, eût réussi à imprimer un tel nombre de journaux et de périodiques.

Bien qu'on ait beaucoup écrit sur la presse néo-grecque et que beaucoup des affirmations de l'auteur ont été faites aussi par d'autres, le présent ouvrage qui est un discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance nationale de la Grèce, ne manque pas d'intérêt, vu qu'en dehors des informations connues, nous y trouvons aussi beaucoup de précisions et de réfutations d'affirmations qu'il considère inexactes ou erronées.

A. Cr.

---

[4] Herbert caractérisait le journal grec comme «un organe dégoûtant qui empoisonne la conscience des lecteurs, en diffusant des idées anarchiques», p. 360.

Basme sîrbo-croate, traducere de M. Sevastos şi D. Gămulescu. (Contes serbo-croates, traduction par M. Sevastos et D. Gămulescu), Bucarest, 1965, 391 p. avec illustr.

La tradition des traductions du folklore serbe en langue roumaine est riche et date depuis longtemps. Une plus grande attention a été cependant accordée à la poésie épique tandis que les traductions des contes et des anecdotes ont été laissées, dans une certaine mesure, sur le second plan. Nous pouvons mentionner, malgré cela, un assez grand nombre de traductions parues avant la première guerre mondiale, dans les publications périodiques de l'époque. Nous signalons les plus importantes, en respectant l'ordre chronologique de leur parution : « Transilvania », XI, 1878, p. 137—138 : 2 contes provenant du recueil de Vouk Karadžić, « Vestea » II, 1878, *250—257* ; «Tribuna », V, 1888, p. 577—578 ; «Gazeta Transilvaniei », LI, 1888, n^{os} *62—65, 73, 84* : des contes provenant du même recueil ; LII, 1889, n^{o} *131* ; LIII, *1890*, n^{o} *287* ; «Arhiva », IV, 1893, p. 321—323 ; « Gazeta Bucovinei », III, 1893, n^{o} *58* ; « Foaia de duminecă » a ziarului « Dreptatea », I, 1893 — *94*, n^{o} d'essai, p. 2—4 ; II, 1895, VI, n^{o} *39*, p. 1—6 ; «Gazeta Transilvaniei », LXXII, 1909, n^{o} *126* : anecdotes ; « Naţionalul » I, 1916, n^{o} *110*. Les matériaux pris au recueil de Vouk Karadzić paraissent avoir été traduits d'après un intermédiaire allemand.

Virginia Popescu fait paraître entre les deux guerres mondiales un volume massif et élégant en traduction directe d'après l'original serbe (*Basme sîrbeşti*, Biblioteca tineretului, Bucarest, 1923, 246 p.). Le volume contient 25 contes fantastiques bien choisis et traduits très soigneusement. Les sources de la traduction sont : *Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena*, Zagreb, 1896—1913 et les recueils de Mikulić et Strohal, de 1876 et respectivement de 1870.

La traduction qui fait l'objet de cette note parut à la fin de 1965. Elle se compose de 103 textes, représentant des contes fantastiques, des contes d'animaux, des légendes et des anecdotes, matériel dépassant de beaucoup l'indication du titre. Presque la moitié du matériel provient du recueil classique de Vouk Karadzić (d'après l'édition de 1956 de Vojislav Djurić), suivant une tradition depuis longtemps acceptée et utilisée pour la publication des contes serbes. Certaines anthologies faites plus récemment ont été aussi employées : *Narodne pripovijetke iz Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, 1952 ; *Antologija narodnih pripovedaka*, Novi Sad-Beograd, 1960 ; *Narodne pripovijetke Prosveta*, Zagreb, 1951 et *Narodne pripovijetke*, Bucarest, 1958. Le volume que nous présentons, s'adressant au grand public, ne mentionne pas la provenance de chaque pièce en particulier et ne se réfère pas aux catalogues internationaux de thèmes et éléments.

Nous devons signaler que trois des pièces du présent volume (*La pomme d'or et les neuf paonnes*, p. 7—15 ; *Stojša et Mladen*, p. 52—59 ; *Le dragon et le fils de l'empereur*, p. 142—148) se trouvent aussi dans le volume antérieur de Virginia Popescu de 1923, dans des versions tellement semblables qu'elles paraissent être plutôt deux interprétations artistiques variées que deux variantes différentes du même conte. Comme on le montre d'ailleurs dans la préface et comme l'indique aussi le choix des morceaux qui composent l'anthologie, si ce choix est étudié de plus près, l'intention des traducteurs était de choisir les pièces les plus représentatives de chaque genre narratif ; de même ils se préoccupèrent d'assurer une juste proportion en ce qui concerne la représentation de toutes les régions et de toutes les zones folkloriques de Yougoslavie. Même une lecture sommaire du volume nous rend sensibles les ressemblances existant entre les thèmes des contes yougoslaves et ceux des contes roumains, ainsi que ressortent fortement en évidence les traits spécifiquement balkaniques des anecdotes sur Ero ou Nasreddin Hodja. Nous devons souligner en conclusion que ce volume représente, à tous les points de vue, une réussite et marque un moment important dans l'action de faire connaître la création folklorique yougoslave dans notre pays.

A. F.

QEMAL, HAXHIHASANI, *Les recherches sur le cycle des Kreshnik Preux*, « Studia albanica », I, 1964, p. 215—221.

L'intention de ce travail est d'informer le lecteur sur le stade dans lequel se trouve, en Albanie, l'étude du chant héroïque de frontière denommé : Kangë et kajkë të moçme, trimash, kreshnikësh, te Mujit e Halilit a të Agajve të Jutbinës. L'auteur, après une courte introduction dans laquelle il montre ce qui s'entend par ce genre de chants et quelle est leur fonction sociale, énumère les plus importantes collections effectuées entre les deux guerres mondiales et prend position contre les théories génétiques dominantes dans la science folklorique de cette époque. Il présente ensuite, en détail, les diverses activités initiées par l'Institut de folklore de Tirana en ce qui concerne l'étude de ces chants. Les nouveaux recueils ont été effectués dans plus de 200 localités, où l'on a travaillé avec un grand nombre de rhapsodes populaires de talent. On a pu déterminer, à la suite d'un travail très soutenu, le « berceau » de ces chants (le cours du fleuve Drin) et deux importantes aires d'irradiation et de diffusion. Les recherches ont enrichi d'une façon inattendue la thématique préexistante et ont apporté de nombreuses variantes à la thématique connue jusqu'à présent. Les nouveaux recueils ont apporté également de nouvelles données concernant le caractère autochtone du cycle entier, des explications plus plausibles relatives aux parallélismes thématiques avec les matériaux sud-slaves similaires ou avec les matériaux de source occidentale moyenâgeuse ; ils ont offert aussi de nouvelles solutions à l'interprétation idéologique et artistique du contenu de ces chants. Les recherches sont en cours et l'on passera bientôt à une nouvelle étape dans l'étude du cycle, respectivement à la recherche faite du point de vue esthétique, ayant comme objectif les problèmes des sujets, des thèmes, des variantes, des personnages, etc. Étant donné que l'étude de ces chants n'est pas un problème d'intérêt strictement local, mais affecte l'étude du chant héroïque et des ballades populaires de tout le sud-est européen, il serait souhaitable que ce genre d'information soit faite périodiquement, pour pouvoir arriver ainsi, dans l'avenir, à une éventuelle coordination et planification de la recherche. La création d'une Commission pour l'étude du chant populaire des Balkans siégeant à Tirana (dans le cadre de l'AIESEE et sous les auspices du Comité national albanais d'études balkaniques) fait entrevoir la réalisation de ce *desideratum* très ancien et attendu unanimement.

A. F.

V. N. LAZAROV, *L'arte bizantina e particolarmente la Pittura in Italia nell'alto medioevo* (L'art Byzantin et spécialement la peinture du haut moyen âge en Italie), tirage à part des Atti del Convegno Internazionale sul tema : *L'Oriente cristiano nella storia della civiltà*. Roma-Firenze 1963, Accademia Nazionale dei Lincei, CCCLXI, Rome, 1964, p. 662—669.

Le problème que l'auteur soumet à l'analyse — celui du rôle de l'art byzantin dans le développement de la peinture médiévale en Italie — est étroitement lié à l'une des préoccupations d'ordre majeur du savant professeur V. N. Lazarev. Il s'agit notamment de nuancer et, selon le cas, de limiter le rôle des influences dans la formation et le développement de l'art d'un pays en mettant en valeur les propres forces créatrices de celui- ci. En espèce, constate à juste titre l'auteur, l'exagération des influences byzantines est encore vivace même dans des travaux récents et, de ce fait certaines erreurs deviennent inévitables. Après avoir brossé, avec la clarté et la rigueur qui caractérisent ses écrits, l'image des trois plus importants « foyers culturels » de l'Europe du haut moyen âge (Byzance, la Papauté et la Cour des empereurs carolingiens), l'auteur reprend, pour développer et soutenir son point de vue, sa thèse, désormais classique, des deux aspects différents de l'art byzantin : celui « métropolitain », carac-

térisé, entre autres, par ce que le P[r] Kitzinger appelle «perennial Hellenism» et celui de «l'Orient chrétien», profondément populaire.

Tenant compte, d'une part, du fait indéniable que pour l'Italie les traditions antiques étaient des traditions nationales et, de l'autre part qu'aux IV[e]—V[e] siècles les arts de Rome, de Ravenne, de Milan, de Naples marquent une profonde empreinte byzantine, ce que pour les siècles à venir pourrait être pris pour de nouvelles influences byzantines, n'était justement qu'un retour aux traditions artistiques de l'Italie même. Et c'est à juste titre que l'auteur nous met en garde contre le danger de sous-estimer la vitalité des traditions byzantines en terre italienne. Mais, tandis que, vers le milieu du VI[e] siècle, le développement artistique de Ravenne et de Rome suit une nouvelle direction qui l'éloigne de Byzance, éloignement qui va en s'intensifiant, dans les régions de l'Italie, pendant l'époque iconoclaste, au commencement du VII[e] et jusqu'à la première moitié du VIII[e] siècle, Rome seulement est soumise à un renouveau d'influence grecque explicable, entre autres, par la nationalité grecque des papes, par les nombreuses colonies grecques de cette ville au cours du VII[e] siècle. C'est ce qui explique la présence à Rome de l'unique ensemble de peinture que l'auteur considère de facture byzantine : celui de Santa Maria Antiqua, église se trouvant d'ailleurs sous la juridiction impériale grecque. Ces fresques trouvent d'étroites analogies, non pas comme le croyait R. Morey à Alexandrie, mais bien à Constantinople même.

Le second et dernier ensemble peint qui relève, en Italie, de l'art du milieu constantinopolitain, est celui de Castelseprio près de Milan, dont la date a fait l'objet d'amples controverses de la part des spécialistes. Reprenant, à son tour, l'étude des fresques de Castelseprio (Gli affreschi di Castelseprio. Critica alla teoria di Weitzmann sulla Rinascenza Macedone, extrait de «Sibrium», III, Varese (1956—1957), V. N. Lazarev, n'est pas d'accord avec la datation au X[e] siècle (de Weitzmann) ou au IX[e] (du P[r] A. Grabar). Sans revenir sur ses anciens arguments, mais se rangeant aux opinions de Lemerle, de B. Bandinelli et de G. Francovich, l'auteur affirme, que tant du point de vue stylistique que de celui iconographique, les fresques de Castelseprio sont l'œuvre d'un artiste grec lié à l'école de Constantinople et datant du VII[e] ou du début du VIII[e] siècle. Et c'est justement cette période — l'unique d'ailleurs — où l'art byzantin constantinopolitain marque une influence en Italie, influence limitée d'ailleurs aux deux monuments mentionnés. Car, constate l'auteur, à la fin, jamais ni avant ni après cette époque on ne peut trouver en Italie un art semblable à celui de Santa Maria Antiqua et de Castelseprio.

Toutefois, vers le milieu du VII[e] siècle des traits de l'art de l'Orient chrétien pénètrent en Italie, traits que certains savants sont tentés d'attribuer à une influence carolingienne. Il s'agit, selon l'opinion de l'auteur, qui se déclare d'ailleurs d'accord avec l'opinion de G. Francovich, justement dans la peinture italienne des IX[e]—X[e] siècles, de réels points de contact avec l'art de l'Orient chrétien (syriaque particulièrement).

Ne serait-ce que pour le fait de mettre en clair — et sur un terrain autrement solide que l'analyse purement stylistique — un aspect des relations entre Byzance et l'Italie au haut moyen âge et l'article de V. N. Lazarev aura gagné le mérite de constituer un point de départ, entièrement vérifié, théorique et concret à la fois, pour les historiens de l'art du moyen âge.

M.A.M.

ZAHARI, DIMITROV et BORIS, SHAROV, *Mural ornaments from South-West Bulgaria*, Sofia, 1965, 22 p. 46 pl., 117 pl. en couleurs

Dans un beau livre, richement illustré de planches en couleurs, les auteurs nous offrent un répertoire d'éléments, décoratifs peints, des XIII[e]—XIX[e] siècles, dans le sud-ouest de la Bulgarie. Assez peu étudié jusqu'à présent, ce problème présente un double aspect : il s'agit,

d'une part, d'un répertoire ornemental commun, ainsi que d'une évolution similaire dans tous les pays du sud-est européen et, de l'autre, de certains aspects stylistiques qui marquent, à partir du XV[e] siècle surtout, des différences spécifiques dans chacun de ces pays. Si donc, l'on envisage l'étude d'une vue d'ensemble sur ce problème il est nécessaire de procéder, avant tout, à un dosage très précis du choix fait par chaque pays dans le répertoire décoratif légué par l'antiquité — Rome et Orient — ainsi que par Byzance et ensuite de poursuivre le traitement stylistique des mêmes éléments, à travers les siècles, dans les différents pays de cette région de l'Europe. Pour arriver à voir clair dans ces données assez complexes, il est nécessaire d'aborder le problème sous sa forme la plus ample ; étudier le répertoire des éléments décoratifs utilisés. C'est ce que les auteurs du *Mural ornaments from South-West Bulgaria* nous offrent dans un très soigné album. Ce livre constitue un point de départ, utile et pratique pour l'étude de la décoration bulgare, au même titre que les travaux de Florentina Dumitrescu [1] concernant la décoration roumaine et ceux de Zagorka Jants sur la décoration serbe [2]. Si l'on ajoute l'intéressante étude sur l'ornementation de la céramique turque de Tahsin Öz [3], une première série d'études est mise à la disposition des spécialistes dans ce domaine.

Ce qui en premier lieu devient clair en examinant les planches du livre bulgare c'est la rupture entre le moyen-âge et l'époque dite de la « renaissance » (XIX[e] siècle). La première période (à partir du XIII[e] siècle) garde visiblement l'empreinte de la décoration byzantine (palmette, ruban en zigzag, etc.). C'est la palmette qui décore, très discrètement d'ailleurs, les monuments des XIII[e]—XV[e] siècles (Bojana, Zemen, Boboshevo). C'est toujours la palmette qui décore les monuments de la Serbie, de la Macédoine et ceux des Principautés Roumaines où, vers la fin du XV[e] siècle (notamment en Moldavie) elle atteint l'une de ses plus caractéristiques et riches expressions décoratives (en peinture, miniature, sculpture en pierre, broderie, céramique). Vers la fin du XVI[e] siècle, c'est une palmette très stylisée, parfois à peine reconnaissable, qui décore en Bulgarie les murs des monastères de Dragalevtsi et de Kourilo. Cet aspect floral de la palmette est apparenté à celui qu'on retrouve en Roumanie à la même époque. Il s'agirait donc, aux cours des XIII[e]—XVI[e] siècles, d'une unité décorative sur tout le territoire du sud-est européen, dont la palmette byzantine paraît constituer un dénominateur commun. Il n'y a que la Moldavie qui, au cours du XVI[e] siècle — surtout dans sa peinture extérieure — utilise un très varié répertoire ornemental.

L'absence d'exemples pour la décoration bulgare des XVII[e]—XVIII[e] siècles (les auteurs ne nous informent pas s'il existe encore un exemple de ces époques) souligne encore la rupture d'entre l'ornement médiéval et celui de la « renaissance » bulgare. Pour cette dernière période il s'agit d'une décoration purement florale. Les quelques éléments exotiques — pavillons, fontaines, cerfs, lions, minuscules paysages mêmes — qui agrémentent parfois un ensemble décoratif, paraissent des exceptions.

En ville, à la campagne, dans les monastères et même dans les mosquées de Bulgarie, la décoration peinte s'avère être unitaire au XIX[e] siècle, unité due, comme le prouvent les explications des planches, à une importante école de peintres d'icônes dont le centre paraît avoir été la ville de Samokov. Les quelques noms de peintres — dont celui de Nicolas Obrazopissov est le plus connu — permettent d'affirmer, une fois de plus, justement à cause de la grande similitude de leurs œuvres avec celle des peintres anonymes (dont la liste dans l'album

[1] Fl. Dumitrescu, *Motivul palmetei în decorația medievală românească*, dans : *Omagiu lui George Oprescu*, Bucarest, 1961 ; *idem*, *Etape din evoluția artei vechi românești reflectate în ornamentică*, dans « Studii și cercetări de Istoria artei », I, 1965 ; *idem*. *Probleme ale ornamentației în pictura murală brîncovenească*, dans « Revue roumaine d'histoire de l'art », II 1965.

[2] Zagorka Jants, *Ornamenti fresaka iz srbije i Makedonije od XII di XV veka*, Belgrade, 1961.

[3] *Tahsin Öz*, *Turkish Ceramics*, publié par « Turkish Press », Broadcasting and Tourist Department, XIII (s.d.).

est très longue), l'existence d'une école de peintres décorateurs, qui a joui d'une très grande autorité dans tout le sud-ouest de la Bulgarie.

En quoi consiste cette décoration ? Des roses liées en gracieux bouquets retenus par des rubans, des œillets rouges, des tulipes, généralement mêlés aux petites fleurs des champs, très bleus et très roses. Elles se composent — en hauteur et en largeur — dans des corbeilles et dans des vases, dont la forme rappelle l'Orient, ou bien, couvrent — minces comme des rubans — des surfaces plus importantes. Les couleurs jouent sur orange, jaune clair, vert et bleu intense. La composition, tantôt un peu chargée, tantôt simple et gracieuse, garde toujours ce charme un peu puéril de l'époque romantique. Un souci évident de variation, soit dans la composition, soit dans le choix des éléments — qui ne s'éloignent jamais du monde floral — n'empêche pas de reconnaître une empreinte stylistique particulière à cette décoration : ce qui la définit c'est l'interprétation populaire d'un répertoire ornemental spécifiquement bourgeois, marqué par le goût et la mode de l'Occident. C'est à la même époque d'ailleurs, qu'on peut voir, dans les tableaux votifs, les mêmes petits gracieux bouquets de fleurs ornant les robes des femmes. La pénétration du style de la décoration occidentale dans l'art du XIX^e siècle est une réalité commune à tous les pays du sud-est européen.

Toute cette décoration suggère la vie confortable d'une société qui découvre un nouvel horizon de vie, s'y attache et, au seuil même de l'époque moderne, s'y installe. En fin de compte, tout cela prouve aussi que la notion de « mode » pénètre, vers le milieu du XIX^e siècle, avec autorité en pays bulgare.

Malgré l'intérêt de premier ordre des planches — qui constituent l'essentiel du livre — nous ne pouvons pas ne pas regretter l'absence d'une plus ample étude introductive. Il était nécessaire de nous faire savoir si le même genre de décoration s'est répandue à travers tout le pays ; de connaître les rapports avec la décoration proprement paysanne. En outre il est difficile au lecteur de se rendre compte de la fonction décorative de ces élements dans l'ensemble d'un intérieur. Tout cela n'amoindrit ni l'utilité ni l'intérêt de ce livre à travers lequel les artistes, qui en sont les auteurs, ont réussi à faire connaître une expression d'art qui reflète non seulement le goût et la sensibilité des artisans bulgares au XIX^e siècle, mais surtout un mode de vie qui, tout en restant lié aux traditions du peuple bulgare, venait de s'élargir, de s'enrichir, par le contact direct avec l'Occident.

M.A.M.

DHORKA, DHAMO, *L'église de Notre Dame de Maligrad*, dans « Studia Albanica », 2, Tirana 1964, 13 p., 11 pl.

Importante pour son ancienneté (la première phase de sa construction remonte à 1345) et surtout par la richesse de sa peinture, l'église de Maligrad a déjà fait l'objet de quelques études plus anciennes. L'auteur reprend l'analyse des étapes de l'architecture et se propose de déterminer les différentes phases de la peinture selon des critériums principalement stylistiques.

Construite en 1345, agrandie en 1369 par l'allongement en hauteur et « reconstruite » (selon une inscription partiellement conservée) en 1607, l'église a été restauré en 1959. Malheureusement l'auteur s'occupe exclusivement des deux premières étapes de la construction (1345 et 1369) sans mettre en discussion l'inscription (p. 115, note 11) qui affirme que l'église « a été construite *depuis les fondements* le 30 décembre 1607 ». S'agit-il réellement d'une reconstruction totale (ce qui mettrait évidemment en doute l'existence d'une peinture que l'auteur attribue au XIV^e siècle), ou bien s'agit-il — phénomène assez fréquent d'ailleurs dans les Balkans du XVII^e siècle — d'importants travaux de restauration dont leur auteur aurait exagéré la portée ?

Le don, en 1604, d'une nouvelle iconostase, plus luxueuse que l'ancienne (que l'auteur date de 1345), pourrait être mis en relation avec le commencement des travaux de restauration achevés en 1607. On regrette l'absence d'une photographie ou d'une description plus détaillée de l'ancienne iconostase en bois, objet encore rare au XIVe siècle. Il est d'autre part difficile de se représenter l'emploi de deux iconostases à la fois et même la place qu'elles occupent dans une église, dont les dimensions ne dépassent pas 4,60×3,30 m.

Le problème de la peinture de Maligrad est autrement complexe et malgré son étude attentive et soignée les étapes stylistiques que l'auteur nous propose ne sont pas sans soulever des problèmes. Les descriptions des scènes, aussi détaillées qu'elles soient, ne sont pas d'une grande aide pour dater la peinture, vu que l'iconographie est sensiblement la même aux XIVe—XVIe siècles. Les particularités dans la répartition iconographique de l'ensemble peint ne paraissent pas avoir d'autre signification que celle d'une certaine liberté prise par le peintre en vue d'adapter la peinture à son support architectural. Aucun argument ne peut remporter la conviction du lecteur d'une différence iconographique ou stylistique entre les deux premières étapes. D'autre part, le peu de chose qui reste du XVIIe siècle (fragments d'un Jugement Dernier sur la façade) ne peut que difficilement être considéré comme une troisième étape de la peinture.

En ce qui concerne les particularités stylistiques sur lesquelles insiste l'auteur (le caractère graphique du dessein, les nombreux personnages dans les scènes, l'impression d'un groupement d'icônes et surtout l'importance de l'ornementation florale), elles envoient plutôt à une époque post-byzantine — XVIe — notamment au début du XVIIe siècle. Et c'est la même époque que nous suggère la figure de Saint Jean Baptiste (pl. VI) et le « Baiser de Judas » (pl. VIII). D'autre part, la figure de Saint Démètre (pl. III) est sensiblement apparentée à la représentation de certains saints militaires dans les pays balkaniques (en Bulgarie, notamment à Kalotino et à Berende ; en Yougoslavie aussi) des XIIIe—XIVe siècles. En fin de compte, on peut dire que, du XIVe ou du XVIe siècle, il s'agit à Maligrad d'une peinture qui justifie, une fois de plus, l'existence d'une certaine « unité » dans la peinture des Balkans, unité saisissable d'ailleurs aussi à l'époque de la domination ottomane.

Un intérêt tout particulier est suscité par les portraits de la famille de Kesar Novak, seigneur de la contrée (auquel on doit l'agrandissement du monument en 1369), peints sur la façade ouest de l'église. L'attitude parfaitement frontale, le costume orné de l'aigle byzantin, ainsi que la typologie de la figure de Kesar Novak, nous envoient à la représentation des princes serbes dans certaines églises des XIIIe—XIVe siècles. Soulignons aussi qu'un tableau votif peint sur la façade est plutôt rare dans les Balkans.

Tous ces problèmes que posent les peintures de Maligrad prouvent, une fois de plus, l'utilité d'une étude comparative très approfondie des divers ensembles de cette période encore trop peu connue qu'est le XIVe siècle balkanique. Il est nécessaire, d'autre part, de souligner les difficultés qui se présentent à l'historien de l'art au moment où il se propose de faire la description iconographique et surtout stylistique d'un ensemble peint. Car ce n'est ni l'admiration, ni l'affirmation de la qualité artistique, ni même la plus détaillée des descriptions qui aideront le spécialiste à se faire une idée, tant soit peu exacte, de la valeur, de l'originalité, du caractère national d'une peinture qui, dans la plupart des cas, présente des affinités avec un nombre plus grand ou plus restreint de peintures contemporaines appartenant à d'autres pays. Il n'est plus besoin de souligner l'importance des planches, pour ne plus parler des illustrations en couleur, presque toujours plus expressives que le texte le meilleur.

Mentionnons, pour conclure, le mérite de l'auteur d'avoir actualisé l'étude d'un monument de l'importance de l'église de Maligrad, qui enrichit le patrimoine de l'art balkanique du moyen âge.

M.A.M.

VIRGIL VĂTĂŞIANU, *Arhitectura şi sculptura romanică în Panonia medievală* (L'architecture et la sculpture romane en Pannonie médiévale), Bucarest, 1966, 149 p., 142 fig., ample résumé allemand.

Un livre remettant en discussion des hypothèses, ayant gagné droit de cité dans l'histoire de l'art d'un pays, est toujours passionnant. Et c'est amplement le cas de celui du Pr V. Vătăşianu concernant l'architecture et la sculpture romane en Pannonie médiévale. L'auteur, qui s'occupe de longue date de l'art roman et gothique en Transylvanie et qui, le premier, en a donnée une synthèse (voir *Istoria artei feudale în Ţările Romîne*, t. Ier, Bucarest, 1959), étend à présent ses recherches à la Hongrie médiévale, délimite des étapes stylistiques de son architecture et sculpture (décorative et figurative), prenant à témoin les monuments les plus importants dont il publie des photographies, des détails, des plans ; il propose, suivant le cas, en tenant compte des réalités politiques, sociales et culturelles du pays, une nouvelle chronologie des phases de la construction des édifices religieux appartenant aux XIIe—XIIIe siècles. C'est-à-dire que l'auteur nous offre, évidemment dans les limites restreintes de son livre, une histoire de l'architecture et de la sculpture hongroise à partir de ses débuts et jusqu'à l'époque gothique.

Comme il n'est plus nécessaire d'insister sur l'importance du livre pour le problème — encore assez controversé — de l'origine et du développement de l'art roman en Transylvanie, nous nous bornerons à souligner quelques constatations parmi les plus signicatives pour ce qui est, en fin de compte, une importante contribution à l'histoire de la culture et de l'art dans l'Europe centrale à l'époque romane.

C'est à partir de la nécessité « d'étudier l'art d'une ambiance déterminée en corrélation avec l'évolution artistique des régions voisines ... » (p. 5), que l'auteur décide de « faire valoir d'une manière plus rationnelle les relations que l'évolution artistique d'une ambiance donnée tisse avec les pays d'alentour » (p. 5). Et c'est ainsi qu'il pose, comme prémisse pour le développement de sa recherche sur la circulation de certaines formes d'art, l'impossibilité pour une société d'un niveau moindre d'évolution, d'adopter et d'utiliser des formes créées par une société plus évoluée.

La minutieuse analyse comparative à laquelle l'auteur soumet, d'une part, les éléments d'architecture et, de l'autre, la sculpture décorative et figurative des chapiteaux, des portails, des façades, lui permet, non seulement de déterminer avec plus de rigueur la chronologie des monuments, mais en même temps, de trouver des analogies stylistiques moins lointaines et partant, plus vraisemblables que celles qu'on était parfois tenté de chercher en Italie et même en Suisse et en France.

C'est en premier lieu sur les importants chantiers de Pécs, de Strigoniu (Esztergóm) et de Ják que porte l'attention et l'analyse de l'auteur. Il réussit non seulement à nous donner une idée claire du rôle de premier ordre que ces chantiers ont joué dans l'irradiation des formes romanes à travers l'Hongrie et la Transylvanie, mais en même temps à élucider, à partir du XIIe siècle et jusque vers le milieu du XIIIe, l'évolution par étapes stylistiques parcourue par l'architecture et la sculpture entre une première phase romane, une étape romane tardive et jusqu'au moment de la pénétration du gothique.

Malgré l'apparente témérité d'utiliser les analogies et même des détails stylistiques de la sculpture, comme point de repère pour dater les monuments, en espèce, maniée avec prudence, rigueur analityque et compétence, cette méthode s'avère capable de conduire à des résultats qui sont et logiques et vérifiables. Et comme il n'est pas toujours possible — dans cette période de vastes entrecroisements d'influences, ainsi que d'incessante circulation, non seulement d'artistes, mais aussi de formes et de détails décoratifs — de déterminer soit les étapes chronologiques intermédiaires, soit les monuments de liaison entre des pays trop éloignés, séparés aussi par des niveaux de culture et d'art différents, l'auteur est justifié d'affirmer qu'il

s'agit, dans certains cas, à l'intérieur d'une même phase stylistique connue, de travaux appartenant à une même génération d'artistes.

Nous pensons qu'il aurait été intéressant de détailler un peu plus les références à l'art de la Tchéchoslovaquie, de la Pologne et même d'une partie de la Yougoslavie, pour compléter l'image d'un paysage qu'on pourrait qualifier d'unitaire sur toute l'étendue de l'Europe occidentale et centrale. Il y a aussi le problème de certains détails décoratifs typiquement byzantins qui s'interfèrent dans le répertoire roman et dont l'origine en Hongrie et en Transylvanie pourrait parfois être cherchée non pas seulement à l'ouest, mais aussi au sud, dans les Balkans.

Complété d'une riche bibliographie, d'un index topographique et d'un ample résumé allemand, ce livre — facile et agréable à lire, malgré son langage spécialisé — sera extrêmement utile non seulement pour les précisions de détail qu'il offre aux spécialistes, mais en même temps à tous ceux qui s'intéressent à des aspects plus particuliers de l'histoire de la technique, de l'architecture et de la sculpture, ainsi que de certaines phases de la culture européenne à l'époque romane.

M. A. M.

GANI, STRAZIMIRI, *Aspects de l'architecture de Berat*, dans « Studia Albanica » 1, Tirana, 1964, p. 183—188, 13 illustr. en blanc et noir.

L'auteur nous donne un raccourci des principales étapes de l'architecture, religieuse et civile, de Berat, l'une des plus anciennes villes d'Albanie. C'est sur l'emplacement de l'antique cité illyrienne, incendiée par les Romains et reconstruite sous Justinien — phases partiellement saisissables par quelques restes de murs et de tours — que s'est développée, au commencement du XIII^{e} siècle, la ville du moyen âge. Et c'est à partir de cette époque que l'évolution de l'architecture de la ville suggère les principales étapes de l'histoire du pays.

C'est en premier lieu l'empreinte de Byzance qu'on reconnait aux XIII^{e} — XIV^{e} siècles dans les églises bâties à l'intérieur et à l'extérieur de la cité. La ville s'enrichit, à partir du XVI^{e} siècle, de nombreuses mosquées, dans l'architecture desquelles l'auteur retrouve aussi une certaine empreinte de l'architecture byzantine. La fin du XVI^{e} siècle marque une seconde étape dans l'art de bâtir à Berat. Le contraste d'entre les riches mosquées dominant la ville et les modestes églises chrétiennes situées à l'écart du centre et qui ne sont qu'une adaptation, due aux maîtres de la campagne, de la maison paysanne, constitue une preuve tangible de la différence de vie entre maîtres et soumis, à l'époque turco-albanaise. Plus tard, au moment du maximum de développement de la ville — aux XVIII^{e} — XIX^{e} siècles — l'architecture religieuse, chrétienne autant que musulmane, change d'aspect, en rompant cette fois avec le passé. Les églises chrétiennes notamment plus spacieuses que par le passé, sont maintenant des basiliques à trois nefs (le plan à croix inscrite des XIII^{e} — XIV^{e} siècles sera remplacé au XVI^{e} siècle par le plan à croix simple), forme très rare à cette époque dans les édifices religieux du sud-est européen.

Mais c'est l'architecture populaire qui intéresse plus spécialement l'auteur. Les nombreux exemplaires de maisons de la seconde moitié du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècle lui permettent de déterminer plusieurs types de maisons (« à un bras », « à deux bras », « long en encorbellement », avec « saillie au centre », où il retrouvera des influences balkaniques et aussi occidentales mais qui n'affectent que superficiellement un type d'édifice traditionnel au pays, remontant à une époque beaucoup plus ancienne.

L'auteur réussit aussi à nous communiquer une image plastique et vivante de cette ville à aspect moyennageux et dont le pittoresque n'est pas dû uniquement à la beauté du site, mais aussi à une architecture dont la variété est le résultat d'une permanente et ingénieuse adaptation aux conditions sociales et économiques des différentes époques, ainsi qu'aux exigeances naturelles du terrain sur lequel la ville à pris naissance il y a huit siècles.

Malgré la brièveté de cette exposition et le nombre trop restreint, à notre avis, des illustrations, il n'est pas moins vrai que toute information, d'ordre général ou de détail concernant l'art albanais, devient d'autant plus nécessaire que ce dernier réserve nombre de surprises concernant le problème si complexe de l'art dans les pays du sud-est de l'Europe au moyen âge.

M. A. M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNET paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger :

ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve** – Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch-Exp. und –Import,** GmbH Leninstrasse 16–701 Leipzig ■ R. F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner,** POB 68 – 34 Munich ; **W. E. Saarbach,** POB 1510–6, Cologne ■ AUTRICHE, **Globus Buchvertrieb,** Selzgries 16 – Vienne XX ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St.–Jean – Bruxelles ■ R. P. de BULGARIE, **Raznoiznos,** 1, rue Tzar Assan – Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian,** POB 88 – Pékin ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul** – Pyong-Yang ■ CUBA, **Cubartimpex,** Calle Ermita 48 San Pedro – La Havane ■ ESPAGNE, **Libreria Herder,** Calle de Balmos 26 – Barcelone ■ ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, **Fam Book Service,** 69 Fifth Avenue Suite 8 F – New York 10003, N.Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanee Ave., St. Louis, Missouri 63105 ■ FINLANDE, **Akateminen Kirjakauppa,** POB 128 – Helsinki ■ FRANCE, **Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur – Paris 2 ■ GRANDE BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.,** Denington Industrial Estate, Wellingborough, Northants ■ HONGRIE, **Kultura,** POB 149 – Budapest 62 ■ ISRAEL, **Haiflepac Ltd.,** 11 Arlesoroff Street – Haïfa ; **Lepac,** 15 Rambom Street – Tel-Aviv ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri. Export-Import,** Piazza Margana 33 – Rome ■ JAPON, **Nauka Ltd.,** 2 Kanda Zimbocho, 2 Chome Kiyoda-ku – Tokyo ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ NORVEGE, **Norsk Bogimport,** POB 3267 – Oslo ■ PAYS-BAS, **Meulenhoff,** Beulingstraat 2 – Amsterdam ■ POLOGNE, **Ruch,** ul. Wilcza 46 – Varsovie ■ PORTUGAL, **Libreria Buchholz,** Avda. Liberdade – Lisbonne ■ SUEDE, **D. C. Fritze,** Fredgatan 2 – Stockholm 16 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7 – Zurich ■ TCHECOSLOVAQUIE, **Artia,** Ve Smeckach 30 – Prague I ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moscou – G-200 ■ R. D. VIETNAM, **So Xunt Nhap, Khap Sach Bao,** Hai Ba Trung 32 – Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga,** Terazije 27 – Belgrade ; **Forum,** Vojvode Misica – Novisad ; **Prosveta,** Terazije 16/1 – Belgrade.
En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1967

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

PRINTED IN ROMÂNIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p. + 18 pl., 45 lei ; II^{e} vol., 1962, 1159 p. + 20 pl., 45 lei ; III^{e} vol., 1260 p. + 11 pl., 45 lei ; IV^{e} vol., 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie.** Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae III », 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **La désagrégation de la monarchie austro-hongroise. Communications présentées à la Conférence des Historiens du 8 au 9 mai 1964 de Budapest.** Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae » I, 1965, 291 p., 12 lei.

* * * **Die Agrarfrage in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. mai 1964**, 1965, 311 p., 23 lei.

* * * **Die Frage des Finanzkapitals in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. mai 1964**, 1965, 88 p., 17,50 lei.

C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ŞTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae » 1, 67 p., + 1 pl., 3,25 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae » 2, 1964, 143 p., 5,25 lei.

EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX^{e} siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 3, 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, « Bibliotheca Historica Romaniae », 4, 139 p., 5,25 lei.

VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 5, 1964, 100 p., 3,75 lei.

G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840. Prélude de la révolution roumaine de 1848**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 6, 1964, 107 p., 4 lei.

ŞTEFAN PASCO, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 7, 1964, 110 p., 4,50 lei.

AL. GRAUR, **La romanité du roumain**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 9, 1965, 68 p., 2,75 lei.

V. CURTICĂPEANU, **Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10, 1966, 191 p., 5,75 lei.

* * * **Corpus Vasorum Antiquorum.** Sous le patronnage de l'Union Académique Internationale. Rédigé par Suzana Dimitriu et Petre Alexandrescu, avec la collaboration de Vladimir Dumitrescu, Préface par E. Condurachi, 1965, 56 p. + 45 pl., 44 lei.

D. TUDOR, **Tabula Imperii Romani. Drobeta, Romula, Sucidava**, 1965, 25 p., 1 carte, 2,50 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

D. PROTASE, **Problema continuităţii în Dacia romană în lumina arheologiei şi numismaticii** (Le problème de la continuité en Dacie à la lumière de l'archéologie et de la numismatique), 1966, 251 p., 21 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, *3—4*, 319—676, BUCAREST, 1966

43456

I. P. „Informaţia" — c. 4035

LEI 60.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME V - 1967

N^os 1—2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME V-1967

Nos 1—2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome V 1967 Nos 1—2

SOMMAIRE

Page

R. CONSTANTINESCU, Les martyrs de Durostorum 5
P. P. PANAITESCU, Contribution à l'histoire de la littérature de chancellerie dans le Sud-Est de l'Europe 21
PETRE Ș. NĂSTUREL, Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, Patriarche de Constantinople » 41
ION-RADU MIRCEA, Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVIIe siècle 77
M. DAN et S. GOLDENBERG, Le commerce balkano-levantin de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVIe siècle et au debut du XVIIe siècle 87
VALENTIN AL. GEORGESCU, L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IVe livre de droit coutumier de son « Manuel de lois » (1777) 119
VLAD GEORGESCU, Idées sociales et politiques dans la litterature historique des Principautés Roumaines pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle 167
ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, L'œuvre de Beccaria « Dei delitti e delle pene » et ses traductions en langues grecque et roumaine 193
A. BALOTĂ, « Radu Voivode » dans l'épique sud-slave 203

Mélanges

MARIA ALEXANDRESCU-VIANU, Un sarcophage mithriaque au Musée d'Histoire de Galatzi 229
NICOLAE BĂNESCU, Archives d'État de Gênes. Officium provisionis Romaniae, II 235
MUSTAFA A. MEHMET, Un document turc concernant le kharatch de la Moldavie et de la Valachie aux XVe—XVIe siècles 265
VALERIU STREINU, Sur quelques manuscrits grecs corydaléens 275
G. G. FLORESCU, La création de l'agence diplomatique de Roumanie à Sofia (1879) 279

Chronique

TADEUS ZAWADZKI (Pologne), Les fouilles de la mission archéologique polonaise à Faras et leur importance pour l'histoire de l'art byzantin . 283
VIRGIL CÂNDEA, Les réunions de l'AIESEE à Thessalonique 299
ADRIAN FOCHI, Les travaux de la commission AIESEE pour l'étude du chant populaire dans les Balkans 302

H. MIHĂESCU, AL DUȚU, ADRIAN FOCHI, PAUL H STAHL et MARIA ANA MUSICESCU, Le premier Congres International d'études balkaniques et du Sud-Est européen, I , ... 304
EUGEN STĂNESCU, Le XIII^{e} Congrès international d'etudes byzantines . . 315

Comptes rendus

Atlasul lingvistic român [L'Atlas linguistique roumain] (*H. Mihăescu*); ÇABEJ, EQREM Studime rreth etimologjise se gjuhes shqipe [Etudes d'étymologie albanaise] (*H Mihăescu*); Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae edidit Georgius Mihailov Vol IV: Inscriptiones in territorio Serdicensi et in vallibus Strymonis Nestique repertae (*H Mihăescu*); BEŠEVLIEV, V.: Проучвания върху личните имена у Траките [Recherches sur les noms de personnes chez les Thraces] (*H Mihăescu*) 319
DANTE ALIGHIERI (*Al. Duțu*) 326
KARL HAIDING, Kaiser Josef II. in der Volkserzahlung (*Adrian Fochi*) . . 328
ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, „Bănia" în Țara Românească [L'institution de la « bănie » en Valachie) (*P. Cernovodeanu*); Documents concerning Rumanian History (1427–1601) collected from British Archives by E. D. Tappe (*C Papacostea-Danielopolu*); FRIEDRICH LOTZ, Die franzosische Kolonisation des Banats (1748–1773) (*E. Costescu*); SFYROERAS VAS. VL., Οἱ δραγουμάνοι τοῦ στόλου. Ὁ θεσμὸς καὶ οἱ φορεῖς [Les dragomans de la flotte. Le service et le personnel qui l'ont occupe] (*Nestor Camariano*), A ÇOBA, Z PRELA, Albanica (*C. Gollner*) 330
EUGEN STĂNESCU, Cultura scrisă moldovenească în vremea lui Ștefan cel Mare [La culture moldave écrite au temps d'Etienne le Grand] (*A Balotă*); JEAN ECONOMOS DE LARISSA, Ἐπιστολαὶ διαφόρων Ἑλλήνων λογίων κληρικῶν, τούρκων διοικωτῶν, ἐμπόρων καὶ ἐσναφίων (1759–1824) [Lettres de différents érudits grecs, membres supérieurs du clergé, gouverneurs turcs, commerçants et membres des corporations (1759–1824)] (*N. Camariano*); ELENI E. KOUKKOU, Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος (1755–1830) [Constantin Vardalahos, 1755–1830] (*N. Camariano*) . . 347
ANTOINE M. BABACOS, Actes d'aliénation en commun et autres phénomènes apparentés d'après le droit de la Thessalie antique. Contribution à l'étude de la copropriété familiale chez les anciens Hellènes (*Valentin Al. Georgescu*); VALENTIN AL. GEORGESCU, Preemțiunea în istoria dreptului românesc. Dreptul de protimisis în Țara Românească și Moldova [La préemption dans l'histoire du droit roumain Le droit de protimèsis en Valachie et en Moldavie] (*Gh. Cronț*) 358
DEJAN MEDAKOVIĆ, Die serbische Kunst des 18. und 19 Jahrhunderts — Ein biographisch-kritischer Forschungsbericht (*E. Costescu*); Muzej savremene umetnosti u Beogradu [Le Musée d'art contemporain de Belgrade] (*E. Costescu*) 367

Notices bibliographiques 373

LES MARTYRS DE DUROSTORUM*

R. CONSTANTINESCU

On sait bien peu de chose sur les chrétiens du Bas-Danube d'avant le règne de Constantin. Au fait, nos sources concernant l'histoire « scythe » — les fables pieuses mises à part — ignorent jusqu'à leur nom. Même l'existence historique de ces chrétiens paraît douteuse. Cette opinion n'est d'ailleurs pas celle de la plupart des historiens balkaniques d'hier et d'aujourd'hui, lesquels, loin de se méfier de l'hagiographie byzantine, croient y découvrir encore les traces d'une tradition archaïque, sur la chrétienté danubienne à l'époque des persécutions. On n'a même pas manqué de bâtir, en s'appuyant sur les faibles données des légendes médiévales, les hypothèses les plus invraisemblables ; c'était s'engager imprudemment sur un terrain fuyant qui se dérobait à toutes les tentatives faites pour y trouver un point d'appui. Il eut été mieux, peut-être, de s'en tenir aux résultats des fouilles [1], bien décevants d'ailleurs, il faut en convenir, car, malgré tous les efforts, on n'a pas encore réussi à déceler une présence chrétienne antérieure à Constantin dans les villes scythes et il faut attendre le V[e] siècle pour en trouver les traces dans les villages [2].

---

* C'est un agréable devoir pour nous que d'exprimer ici notre reconnaissance à MM. les professeurs D. Pippidi, Al. Elian, G. Fotino, V. Al Georgescu, à M. Șerban Papacostea et à tous nos collègues qui ont pris la peine de lire notre article et de nous communiquer leurs observations. Beaucoup de ces observations n'ont pas été sans faire modifier nos vues sur un point ou un autre. Il va sans dire, d'ailleurs, que pour toute erreur qu'on y relèverait nous devrons être tenu pour seul responsable.

[1] R Netzhammer fut un des premiers à les utiliser. Quoique bien vieillis, ses travaux pourraient encore servir, ne serait-ce que pour offrir une image d'ensemble du problème. Voir surtout *Aus Rumanien*, I, Einsiedeln, 1909, *Die christlichen Altertumer der Dobrudscha*, Bucarest, 1918, et *Die altchristliche Kirchenprovinz Skythien* (*Tomis*), dans les « Strena Buliciana », Zagreb, 1924, pp 397—412.

[2] V Pârvan le remarquait déjà en 1911, dans ses *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman* [Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain] (voir, du même, *Cîteva cuvinte cu privire la organizarea provinciei Dacia Trajana* [Quelques mots sur l'organisation de la province de Dacie Trajane], Bucarest, 1906, p. 53 n.),

Ce n'est donc que faute de mieux qu'on s'adresse aux légendes, soit, mais dans ce cas on doit s'attendre à voir tôt ruinés les fondements d'une théorie qu'on n'étaie que par les récits des moines byzantins. On l'a bien vu en 1912, quand le père Delehaye, passant au crible de la critique les traditions sur les saints des Balkans, n'y trouva que de l'ivraie [3]. Les théories traditionnelles furent sérieusement ébranlées alors, mais beaucoup d'historiens croyaient toujours que la rhétorique des pères pourrait encore leur offrir quelque chose [4]. Ils furent détrompés par D. Pippidi, qui porta ainsi le coup de grâce aux théories qui faisaient remonter aux apôtres [5] le christianisme des contrées pontiques [6].

Mais il y a des morts qui ressuscitent et la preuve en est dans la vogue dont jouissent de nos jours des théories que le poids écrasant de la critique d'un Delehaye et d'un Pippidi avait ensevelies, on l'aurait cru, pour l'éternité [7]. C'est ainsi qu'en 1961, les archéologues I. Barnea et G. Ştefan se montrèrent persuadés de la réalité du martyre de « nombreux chrétiens » pendant les persécutions de 303—304, 322 et 362 [8]. De quoi s'agit-il, au juste? Les sources archéologiques et épigraphiques sont muettes sur

---

ce qui ne l'empêcha pas de partager les vues des historiens traditionnalistes dans ses *Nuove considerazioni sul vescovato della Scizia Minore*, « Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia », 2 (1923—1924), pp. 117—135. Cf. aussi son *Municipium Aurelium Durostorum*, dans la « Rivista di Filologia e d'Istruzione Classica », N S., II 3(1924), pp. 307 sqq.

[3] H Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie* (« Analecta Bollandiana », 31 (1912), pp 161—291).

[4] J. Zeiller aussi, en écrivant *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire Romain* (Paris, 1918) crut devoir s'y fier. Son livre, un modèle de sagacité et d'érudition est encore l'enchiridion de l'historien du christianisme balkanique. Les vues de Zeiller furent partagées, entre autres, par N. Iorga, *Histoire des Roumains*, II, Bucarest, 1931, pp. 98—107 et R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, in *La Dobroudja*, Bucarest, 1938, pp. 288—290.

[5] Cf. J. Zeiller, *L'expansion du christianisme dans la péninsule des Balkans du Ier au Ve siècle* dans la « Revue Internationale des Etudes Balkaniques » (1934—1935), pp. 415—419, et D P Dimitrov dans l'*Histoire de Bulgarie* (en bulgare), I, Sofia, 1954, pp. 44—45.

[6] D. M Pippidi, *Intorno alle fonti letterarie del cristianesimo daco-romano* (« Rev. Hist. du Sud-Est Européen », 20 (1943), pp 166—181).

[7] A une exception près, il n'y a pas aujourd'hui d'historien balkanique du christianisme qui ne croie aux saints des légendes byzantines. V. les études de I Barnea, *Nouvelles considérations sur les basiliques chrétiennes de Dobroudja*, dans « Dacia », 11—12 (1945—1947), pp 221—241 ; *Creştinismul în Scythia Minor după inscripţii* [Le christianisme en Scythie Mineure d'après les inscriptions], in « Studii Teologice », N. S , VI (1—2), 1954, pp. 65—112 ; *O inscripţie creştină de la Axiopolis* [Une inscription chrétienne d'Axiopolis], *ibidem*, VI (3—4), 1954, pp 219—228 ; *Quelques considérations sur les inscriptions chrétiennes de la Scythie Mineure*, dans « Dacia », N.S , 1 (1957), pp 265—288 ; *Roman-Byzantine Basilicae Discovered in Dobrogea* (1948—1958), *ibidem*, 2 (1958), pp 331—349 ; *Date noi despre Axiopolis* [Nouvelles données sur Axiopolis], in SCIV, 11 (1960), pp. 69 sqq ; V Velkov, *Sur le problème de la langue et de la vie des Thraces au IVe siècle* (en bulgare), dans les *Izsledvanija* dédiées à D Dečev (Sofia, 1958, pp. 731—739) ; *Durostorum-Drăstăr-Silistra* ; *Kurze historische Bemerkungen*, in *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, éd. J Irmscher-V. Beševliev, Berlin, 1960, pp. 214—218 ; voir aussi les notes de B Primov, de V. Tăpkova-Zajmova, de I. Dujčev, etc. dans les *Fontes Historiae Bulgaricae* (14 vols. parus à Sofia depuis 1951), II, 222, VI, 17—21, IX, 281 sq Les études de Y. Todorov et de P. Mutafcijev (dans le recueil *Silistra i Dobroudja*, I, Sofia, 1927) nous furent inaccessibles.

[8] *Istoria Romîniei* [Histoire de Roumanie], I, pp. 589, 592, 611—612.

ces « nombreux » martyrs, on ne le sait que trop [9]. En serait-il autrement quant aux autres sources? Il paraît que si, car jadis M. Barnea croyait qu'on pourrait bien essayer de reconstituer l'histoire antique du christianisme scythe antéconstantinien « même si l'on ne trouvera jamais des monuments chrétiens incontestablement antérieurs au IV[e] siècle » et cela rien qu' « en utilisant le grand nombre des monuments du IV[e] siècle et d'autres preuves, comme celles d'ordre linguistique, littéraire et traditionnel» [10]. Mais l'argument du nombre n'en est plus un, si on se rappelle que les monuments chrétiens du IV[e] siècle sont bien rares au Bas-Danube et que les phénomènes de la langue restent sans date ; quant à la « preuve » écrite, elle vaut ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pas grand-chose. Ce sont encore les traditions qui restent, mais l'existence d'une tradition ininterrompue fût-elle écrite ou orale, est encore à prouver.

D'ailleurs, on est presque toujours enclin à oublier qu'une légende hagiographique n'est pas un texte d'histoire, mais une production parénétique qui peut encore, quelquefois, nous renseigner sur l'époque de son auteur, mais pas toujours sur celle qu'il prétend décrire.

Il faut aussi se rappeler que les historiens chrétiens qui ont vécu sous les persécuteurs n'ont entendu parler que des victimes africaines et asiatiques (elles furent d'ailleurs bien peu nombreuses, Eusèbe le dit plus d'une fois). Généralement, ceux qu'on obligeait à faire preuve publique de loyauté envers les empereurs étaient les chefs des différentes églises, les *milites* et les *palatini* ; aussi, s'ils refusaient de le faire, les *milites* étaient dégradés, les dignitaires civils soumis à l'amende ou démis, les évêques et les prédicateurs bannis et les biens qu'ils régissaient enlevés au profit de l'Etat et vendus à l'encan. Sans doute, il y eut des provinces où le mécontentement du bas peuple se manifesta sous des mots d'ordre que la nouvelle

---

[9] Pourrait-on jamais expliquer d'une façon plausible comment ces insaisissables chrétiens se seraient-ils évanouis sans marquer leur passage terrestre d'une trace plus profonde que celle de la fleur des champs de l'Ecriture? Nous en doutons fort Il y a, c'est vrai, des historiens à croire que la peur de la persécution aurait forcé les chrétiens — des gens qu'on présente volontiers prêts a verser leur sang pour la Vie — à être plus discrets à l'endroit de la mort terrestre. On voudrait même nous faire croire que la pierre aurait fait défaut aux lapicides chrétiens, ce qui est un peu hasardé. Nous faisons seulement remarquer qu'on n'a jamais songe, même quand la persécution faisait rage, à interdire aux confesseurs du Christ de se recommander comme tels au-delà des portes du tombeau. M. Barnea nous dit (*Istoria..* , I, 592) que « plusieurs martyrs de la Scythie Mineure ont péri pendant la persécution de Licinius ». Mais qui sont ces martyrs? Les Pères, les martyrologes, les légendes elles-mêmes, les ignorent Selon M. Barnea le mot de l'énigme serait donné par une inscription trouvée a Salsovia il y a 60 ans et publiée par C Moisil (« Convorbiri literare », 39, (1905), pp. 563—566 V Pârvan, *Salsovia*, *ibidem*, 40 (1906) pp 962—975 et 1017—1040 croit qu'elle fut gravée en 322 aux pieds d'une statue de Deus Sanctus Sol). La voici : « *Die XIIII Kal. Dec. debet singulis annis jusso sacro DD nostrorum Licini Aug. et Licini Caes ture, cereis et profusionibus eodem die a praeposito et vexillatione in castris Salsoviensibus agentibus exorari* ». Malheureusement, il nous est impossible de voir ici une allusion à des martyres.

[10] I. Barnea, *Contribuţii la istoria creştinismului în Dacia* [Contribution à l'histoire du christianisme en Dacie] in « Revista Istorică Română », XIII, 3 (1943), p. 40. Voir, du même, *Quelques considérations*... , pp. 287—288 et *Creştinismul în Scythia Minor*..., p. 81.

religion offrait mieux que toute autre ; ce fut le cas de la Bithynie, où les chrétiens eurent à expier les fautes des fanatiques. Il y eut aussi des circonscriptions administratives gouvernées par des fonctionnaires trop zélés. Mais les exécutions, pendant « la grande persécution » même, furent exceptionnelles. C'est, du moins, le tableau brossé par des témoins comme Lactance ou Eusèbe, témoins un peu rhétoriques, il est vrai, mais, après tout, assez dignes de confiance. Nous faisons remarquer, enfin, que la Scythie et la Basse Mésie étaient soumises alors à Dioclétien, enclin plutôt à la modération, et non pas à Galère, dont il semble que les séides ne s'en tenaient pas à la seule lettre des édits [11].

Il paraît donc assez naturel de se poser la question : est-ce qu'un récit tardif et enfanté par une imagination byzantine servira-t-il jamais à démontrer une chose que ceux qui en devaient être témoins ignorent ? Une simple hypothèse pourrait-elle ramener, sans chausser les bottes de l'ogre, un témoignage du X^e^ siècle au IV^e^ ? La réponse ne peut être qu'une seule : Jamais [12].

Cela posé, foulons à notre tour les prés de l'hagiographie byzantine [13]. On cite souvent dans les ouvrages modernes Nicandre et Marcion pour des

[11] V. pour l'histoire des persécutions H. Grégoire, *Les persécutions dans l'Empire Romain* (Mémoires de l'Académie Belge — Cl. des lettres et des sciences morales et politiques. LVI, 5), Bruxelles, 1964. Les ouvrages de G. Stadtmuller, *Die Christianisierung Sudosteuropas als Forschungsproblem* (« Kyrios », 6 (1942—1943), pp. 61—102) et de B. Saria, *Die Christianisierung des Donauraumes* in *Volker und Kulturen Sudosteuropas. Kulturhistorische Beitrage*, I. Munich, 1959, pp. 17—31 nous furent inaccessibles. On peut trouver une bibliographie générale dans le *Reallexikon fur Antike und Christentum*, IV, Stuttgart, 1959, pp 166—189, *sub verbo* « *Donauprovinzen* ».

[12] Pour les aspects généraux du problème, nous renvoyons à A. Dufourcq, *Etudes sur les Gesta Martyrum romains* (I), Paris, 1900, pp. 59—366 ; E. Lucius, *Die Anfange des Heiligenkults in der christlichen Kirche*, Tübingen, 1904 (surtout aux pp 172 — 198 et 271 sqq ; quoique vieux, ce livre est toujours le meilleur) ; Chr. Loparev, *Les vies des saints byzantins* (*VIII^e^ — IX^e^ ss*) (en russe), dans le « Vizantijskij Vremennik », 17 (1910), pp. 1—124 ; 18 (1911), pp. 1—147 ; 19 (1912), pp 1—151 et *L'hagiographie du VIII^e^ et du IX^e^ siècle source de l'Histoire byzantine* (en russe, dans la « Vizantijskoje obozrenije », 2 (1916), pp 167—176). Un exposé sommaire des théories de Loparev chez L. Bréhier, *L'hagiographie byzantine du VIII^e^ et du IX^e^ ss. à Constantinople et dans les provinces* (« Journal des Savants », N S., 14 (1916). pp. 358—367 ; 450—465 et *L'hagiographie byzantine du VIII^e^ et du IX^e^ ss. hors des limites de l'Empire et en Occident* (ibidem), 15 (1917), pp 13—29). Voir, parmi les ouvrages de H. Delehaye, surtout *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1955⁴, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921 et *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, Bruxelles, 1934, et aussi, R Aigrain, *L'Hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire*, Paris, 1953, pp 72—83, 138—139, 216, 251—289, H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959 (1966²), pp 251—252, 267—275, 506—514 et 557—582, K. Schreiner, *Zum Wahrheitsverstandnis im Heiligen- und Reliquienwesen des Mittelalters*, « Saeculum », 17 (1966), pp. 131—169.

[13] Les saints dont l'origine danubienne fut déjà mise en doute ne vont pas nous retenir longtemps. Pour SS Epictète et Astyon le martyrologe est formel : ils ne sont vénérés qu'à Méride (et pas à Almérie !) (*Martyrologium Hieronymianum* (MH) éd H Delehaye, H. Quentin, Bruxelles, 1931, *Acta Sanctorum Novembris* (*AASS*), II_2, 23 mai) ; cf. H. Plenkers, *Das Martyrologium des Cod. Esc. J III 13* (*Untersuchungen zur Überlieferungsgeschichte der altesten lateinischen Monchsregeln*, Munich, 1906) pp 85—100 *sub* 23 mai Sauf J. Zeiller (*Les origines* .., p. 119) tous les historiens qui se sont occupés de ces saints ont cru à tort qu'ils étaient des martyrs de Halmyris (cf. surtout H Delehaye, (*Les martyrs Epictète et Astion*, dans le « Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine », 14 (1928), pp. 1—7) et *Istoria*

martyrs danubiens [14]. C'est vrai, le Martyrologe hiéronymien nous dit qu'on les adorait à Durostorum et à Tomi [15], mais la même source les désigne également pour des saints d'Antioche [16], dans le Martyrologe d'Escorial (IX[e] s.) ils sont des martyrs d'Egypte [17], une passion les fait mourir en Italie [18] et un martyrologe grec à Iconium [19]. Il est risqué d'éliminer un témoignage plutôt qu'un autre et le plus sage est de les accepter tous. Selon la source la moins récente nos saints étaient vénérés aux V[e]—VI[e] ss. à Durostorum, à Tomi et à Antioche ; ils n'étaient pas nécessairement des danubiens. A Durostorum on adorait encore deux autres couples de saints apparentés au même cycle légendaire [20], Jules-Hesychius [21] et Pasicrate — Valention [22], mais ceux-ci l'étaient aussi en Cappadoce [23], ceux-là mou-

---

Românıeı, I, 589). Leur passion, écrite en latin au XV[e] siècle, probablement à Almérie, était déjà suspecte aux bollandistes du XVII[e] siecle (*Bibliotheca Hagiographica Latina* (BHL), 2 vols., Bruxelles, 1898 (1949), n° 2568 = AASS, 8 juil., VIII, pp. 538—551). Les martyrs de Tomi n'ont rien de scythique, comparer, pour s'en convaincre, le MH *sub diebus* 5 et 16—21 juin, 9 et 10 juillet, 1 août, 1 octobre Leurs actes ne sont que de la « fantaisie pure » (J. Zeiller, *Les origines*... pp. 117—119, cf. B. de Gaiffier, *La passion des SS Cyriaque et Paule*, « An. Boll. », 60 (1942) pp. 1—15). Ce qu'on trouve au 1[er] octobre dans le MH (*In Thomis Civitate Prisci* (*var Criscenti*) *et Evagri* (*var. Criscenti*) *Denegotiae Faustini Marcialis Januari Alexandri Eutropi Pigrae Cottiae Saturnini Spei Casti Primi Donati item Dignae* (*var. Cotiae*) *item Cotiae Passi Eoprepi Thomis Civitate Charisti*) n'est qu'une compilation inepte des festologes locaux ; on reconnaît facilement la ville de Tomi, on a déformé deux ou trois fois le nom de Dinogetia ; Alexandri doit être l'Alexandrie. V. pour le reste les éditeurs du MH (*sub die*) L. Duchesne, *Les légendes de l'Alta Semita* (« Mél. d'arch et d'hist. », 36 (1916—1917), pp. 27—56) J Zeiller, *Les origines*. ., pp. 119—120 et H. Delehaye, *Sanctus*, Bruxelles, 1927 [2], pp. 213—213. Pour M Barnea, tous ces martyrs, y compris ceux de Noviodunum (v. *infra*) sont authentiques (*Istoria Românıeı*, I, 589) mais on ignore ses raisons. Pour les faux témoignages d'une *Passio Eustathii* ou d'une *Passio Demetrii* v. J Zeiller, *Les origines* ., pp. 41, 47—48 et H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, pp 239—242.

[14] N. Iorga (*Histoire des Roumains*, II, 118) fut le seul à douter de leur origine mesique.

[15] MH, 17 juin, 10 juillet. On rencontre ces noms dans les ménées byzantines à partir de la seconde moitié du IX[e] siècle. Cf. A. Erhard, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfangen bis zum Ende des XVI. Jahrhunderts*, 3 vols., Leipzig-Berlin, 1936—1952, I, 643—645.

[16] MH, 26 décembre ; cf. 5 juin n° 1.

[17] H. Plenkers, *o c*, 8 juin, cf. La passion égyptienne, éd. A Poncelet « An. Boll. », 28 (1909), pp. 473—475 ; ils meurent avec Zotique *loco incerto* dans une menee du X[e] siècle (V. Latyšev, *Menologium Anonymum Byzantinum saec. X*, II, St. Pétersbourg, 1912, pp. 16—17, 27—30), cf. L. Duchesne, *In Aegypto. Une fabrique de fausses légendes égyptiennes* (« Mélanges d'archéologie et d'histoire », 37 (1918—1919), pp. 179—194).

[18] BHL, 6070—6073 ; cf A Siegmund, *Die Überlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum XII Jh*, Munich—Passing, 1949, p. 222.

[19] *Annus ecclesiasticus Graeco-Slavicus*, éd I. Martinov, 1863, AASS, t. XI, oct, 11 juillet (réimpr. Bruxelles, 1963).

[20] Cf. J. Zeiller, *Les origines* . pp 55 sqq. et 119 et Fr. Halkin, *Le synaxaire grec de Christ Church à Oxford*, « An. Boll », 66 (1948), pp. 59—60.

[21] Les actes latins de Jules (BHL 4555—4556 ; éd « An. Boll », 10 (1891), pp. 50 sqq et A. Harnack, *Militia Christi* , Tubingen, 1905, pp. 119—121) n'ont rien d'historique (comp. MH, 27 mai, 4, 15 et 17 juin, 26 décembre) ; A. Siegmund, *o c.*, pp. 200, 238

[22] On a toujours cru, à tort d'ailleurs, à l'origine mésique de ces martyrs (v. en dernier lieu I Dujčev et ses collègues dans les *Fontes* , IX 281, 288)

[23] *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. H Delehaye, *Propylaeum ad AASS Nov*, Bruxelles, 1902 (= *Syn. CP*) 24 Avril et *Menologium Basilii imperatoris* (MB), dans la *Patrologia Graeca* (= PG) de l'abbé Migne, t. CXVII, *sub eadem die*.

raient en Mélitène [24]. Faut-il croire qu'ils sont tous les quatre des gens de Mésie ? Ce n'est pas impossible mais il faudrait le prouver.

Un autre groupe de martyrs, associés dès le début du V[e] siècle [25], est celui des saints Cyrille, Quindée (Chindéas) et Dasius. D'après le Martyrologe hiéronymien et ses sources, on adorait au V[e] et au VI[e] siècle Dasius (ou Bassus) à Axiopolis, Héraclée (Périnthe), peut-être aussi en Cappadoce, à Ostie et en Afrique occidentale [26] ; à leur tour, SS. Cyrille et Chindéas étaient vénérés à Nicomédie, Axiopolis, Tomi et Béroé [27]. Procope aussi nous dit que Justinien fortifia un bourg de la Scythie méridionale qui avait pour éponyme St. Cyrille ; cela pourrait prouver l'importance du culte de ce martyr dans la région au VI[e] siècle [28]. On a trouvé même, en 1947, près de Cernavoda, dans les ruines d'une basilique *extra muros*, une inscription à l'honneur des trois saints. Voilà des faits qu'on ne saurait nier. Mais, est-ce que nous avons affaire à des martyrs du Danube ? Rien ne le prouve. Les historiens bulgares croient qu'il s'agit des martyrs de Durostorum et citent le témoignage de la *Passio Dasii* [29]. Mais ce petit roman n'est pas une source qui puisse inspirer la confiance et tout ce

---

[24] *Syn CP.* 7 novembre.

[25] Cf le *Breviarium Syriacum* dans l'édition citée du *MH sub diebus* 9—10 mars et 12 mai, MH n. 22 ad 14 mai, H. Plenkers, *o.c.*, 9 mai et 26 avril, St. Victrice de Rouen (*Patrologia Latina* = PL, t. XX), col. 453.

[26] MH 5 août, 4—5, 18 et 20 octobre, 20 novembre et 21 décembre. Le groupe de Héraclee comprend aussi Bassus (20 novembre) (cf. H. Plenkers, *o.c.* 20 XI) le bourreau de St. Dasius dans les Actes de la passion (éd. Fr. Cumont, « An. Boll. », 16 (1897), pp. 5—16) et St. Philippe (cf. MH codex Epternacensis, 18 oct.) vénéré à Axiopolis (H. Plenkers, *o.c.*, 5 VIII « Dasi Bassi », Codd. Bernensis et Herbipolitanus 18 oct., H. Plenkers *o c*, 17 VI). Les actes de St. Philippe d'Héraclée se trouvent dans les AASS, 21 oct IX, pp. 539 sqq (= BHL, 6 834—6 838). V. autres associés de St. Dasius dans l'*Annus eccl Graeco-Slavicus*, 18 juillet (Emilien de Durostorum), 1 août, 19 octobre (cf. A. Ehrhard, *o c.*, I, 373), 21 octobre, 1 et 3—4 novembre. La plus ancienne ménée byzantine où l'on trouve le nom de Dasius est du X[e] siècle Les ménologes du X[e] et du XI[e] siècle assignent à notre saint des lieux d'origine assez différents (Durostorum, Damas et Nicomédie ; cf. A Ehrhard, *o c*, I, 499, 504, 506, *Syn. CP sub dd* 21 oct , 1 nov , 20 nov. et MB 15 nov) Le calendrier copte est plus près de la tradition antique (cf N. Nilles, *Kalendarium manuale utriusque ecclesiae*, II, Innsbruck, 1897, pp. 705 et 717) Les bollandistes, abuses par la variété des associations, ont cru à l'existence de plusieurs Dasii (AASS, 2 avr.III, 475, 10 mai II, 557, 5 aug II, 72, 4 oct II, 411 sqq , 18 oct VIII, 312 sq). Il y a même une passion byzantine qui fait de Dasius un compagnon des martyrs de Nicomédie Gajus et Zotique (éd H Delehaye, « An. Boll. », 20 (1901), pp 247—248.

[27] MH, 21 janv., 6—11 mars, 26 avril, 9—10 mai et 9 juillet.

[28] Procopius Caesariensis, *De aedificiis* (*Opera*, III, 2 éd. J. Haury, Leipzig, 1913), IV, 7, 16.

[29] *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, éd Fr Halkin, 3 vols., Bruxelles, 1957 [3] (= BHG), n° 491 , éd. Fr Cumont, « An. Boll », 16 (1897), pp. 5—16. V. Tăpkova—Zajmova (*Fontes*..., VI, 17) la croit « une source precieuse » V de même *Les jeux du carnaval à Silistrie au Moyen Age* (en bulgare), dans *Ezikovedsko-etnografski izsledovanija* offertes à St. Romanski, Sofia, 1960, pp 705—708. V. Velkov, *Les villes de Thrace et de Dacie pendant la basse antiquité* (*IV—VI ss*) (en bulgare), Sofia, 1959, p 92 et *Durostorum* .., pp. 215 sq., J. Zeiller (*Les origines* . , pp. 115—116) et R Aigrain (*L'hagiographie*..., pp. 138—139) nient la valeur de ce témoignage. H. Delehaye fut moins sceptique (*Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1933 [2], pp. 219—258, *Saints de Thrace*..., p. 258 et *Les passions* .., pp. 321—328).

qu'on y trouve sur le sacrifice de Dasius, roi chrétien des Saturnales, n'est que délire mythique.

On fait aussi un argument de l'inscription d'un sarcophage d'Ancône +'Ἐνταῦθα κατάκειται ὁ ἅγιος μάρτυς Δάσιος ἐνεχθεὶς ἀπὸ Δωροστόλου [30]; mais l'inscription est sans date et s'il est assez facile d'imaginer des hypothèses pour lui en donner une, il est plutôt difficile à trouver les arguments nécessaires pour convaincre [31].

M. Barnea voudrait, au contraire, que la gloire de S. Dasius rejaillisse sur une ville de son pays ; il repousse, par conséquent, le témoignage de la Passion et soutient que son inscription de Cernavoda [32] prouverait le martyre des trois saints à Axiopolis. Les arguments allégués par M. Barnea pour étayer sa thèse sont : *Primo* : la probabilité de la présence de l'inscription près d'un monument funéraire antérieur à la paix de l'Eglise et *Secundo :* le caractère archaique de la graphie, indices qui, vu l'absence de la croix, pourraient dater l'inscription «des premières décades du IV^e siècle» [33]. Mais on se rend compte facilement que le premier de ces arguments fournit un point d'appui assez instable. En effet, il n'y a là qu'une hypothèse [34] et, réduits aux conjectures, nous ignorons, comme tout le monde d'ailleurs, la place exacte de l'inscription trouvée en 1947, car son inventeur est assez réticent sur les détails topographiques. Mieux vaut donc passer tout de suite à l'argument épigraphique. Mais nous ne savons pas si la graphie que M. Barnea croit être archaique serait considérée comme telle

---

[30] Cf. Fr. Cumont, *Le tombeau de S. Dasius de Durostorum*, « An. Boll. », 27 (1908), pp. 369—372. Pour l'histoire du sarcophage à partir du XIII^e siècle, v. G. Mercati, *Per la storia dell'urna di S. Dasio martire* (« Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia », 4 (1925—1926), pp. 59—74) = *Opere minori* IV, Vat. 1936, pp. 318—336

[31] Ainsi, pour formuler une hypothèse, ce n'est pas défendu de croire que vers AD 587 lorsque l'évêque Dulcissimus de Durostorum quittait son diocèse envahi par les barbares (cf. V. Pârvan, *Contribuţii* .., p 58) des fidèles aient translaté les reliques et que l'évêque Paul d'Ancône, légat du pape à Constantinople et en Bulgarie les ait enlevées en 878 pour en faire don à sa cité (cf MGH, *Epistulae* VII, éd E Caspar, Berlin, 1912, pp 58—60, 67) Mais rien n'est plus difficile que de le prouver.

[32] Publiée dans les « Studii teologice », N S, VI, 3—4 (1954), pp. 219 sqq. Ce n'est qu'une simple « laus » en mauvais grec (Κυρίλλῳ κυνδχίᾳ τασείῳ παρατίθομαι εὔφρασιν) et pas du tout un « titulus » funéraire

[33] I Barnea, *O inscripţie creştină* , pp 226—228, *Creştinismul în Scythia Minor*, p. 91 ; *Istoria Romîniei*, I, 589 et *Quelques considérations* .., p 280.

[34] Malgré les efforts de M Barnea, l'archéologue chargé de diriger les fouilles entreprises sur le site de la basilique, on n'a pas encore relevé des traces d'une sépulture antérieure a Constantin. La basilique est du VI^e siècle V. R. Netzhammer, *Aus Rumanien*, I, 288—291 et Gr. Tocilescu, *Fouilles d'Axiopolis* (*Festschrift O Hirschfeld*, Berlin, 1903, pp. 354—359) D'ailleurs, l'architecture chrétienne ne connait pas de martyrium antérieur à Constantin qui ressemblât à celui d'Axiopolis et même à Rome on ne trouve pas avant la moitié du IV^e siecle une concentration de reliques dans un oratoire annexe. Nous faisons remarquer aussi qu'ils n'y a pas de basiliques antérieures à Constantin en Dobroudja, bien que même les confesseurs damnés *ad metalla* élevassent des maisons de culte (Eusèbe, *De martyribus Palestinae*, XIII, 1 (éd Ed Schwartz, *Werke*, II, 2, Leipzig, 1908, p 947); malheureusement, il nous fut impossible de consulter la thèse de Mlle G. Babic, *Chapelles annexes des églises byzantines. Fonctions liturgiques et programme iconographique* (Paris, 1963).

par d'autres spécialistes aussi, car on rencontre fréquemment les caractères particuliers signalés par l'archéologue roumain dans les inscriptions du Bas Empire ; il suffit de feuilleter n'importe quel album épigraphique pour s'en convaincre. Quant à l'absence de la croix, il n'est pas nécessaire d'être féru d'épigraphie pour savoir qu'il y a des milliers d'inscriptions chrétiennes postérieures aux persécutions, mais dépourvues du Signe du Salut. Il est mieux donc d'assigner à l'inscription l'âge de la basilique où elle fut trouvée : le VI[e] siècle.

Dès lors, dressons le bilan : on vénérait au VI[e] siècle, et, peut-être aussi au siècle précédent, les saints Philippe et Dasius, Cyrille et Quindée, etc. dans les villes de Tomi et de Noviodunum, d'Axiopolis et de Durostorum ; celle-ci possède même les reliques de Dasius. Le reste n'est que ténèbres.

Saint Emilien, un martyr des plus illustres, a paru aussi l'un des plus authentiques. Jamais on n'osa mettre en doute son existence historique ; c'est qu'un témoignage de poids faisait foi, celui de St. Jérôme, un contemporain presque. A en croire Jérôme, l'an du Seigneur 362, le chrétien Emilien aurait été brûlé à Durostorum par le vicaire de la province [35]. Mais cela sent trop la légende. En effet, il est difficile de croire que du temps de Julien un officier qui personnifiait l'autorité impériale aurait pu se livrer à un tel excès de cruauté. La correspondance de Julien qui reflète avec une objectivité parfaite les conflits religieux de l'époque — les écrivains ecclésiastiques de la basse antiquité s'en sont souvent aperçus — ne contient que des exhortations à la modération et des ordres ayant pour but d'interdire toute persécution physique des galiléens [36]. Les historiens chrétiens, eux-mêmes, de Rufin à Théodoret, sont unanimes à souligner, et cela plus d'une fois, l'attitude résolument hostile à toute violence que Julien crut devoir adopter [37].

On pourrait même se demander s'il y eut vraiment des martyrs sous l'empereur philosophe [38]. En tout cas, les noms enregistrés par les historiens de l'Eglise sont peu nombreux. On trouve la liste la plus fournie chez Sozomène — écrivain bien crédule et qui ne fait que reprendre

[35] Hieronymus, *Chronicon*, éd. R Helm, Berlin, 1956, pp. 242—243 « *Juliano ad idolorum cultum converso blanda persecutio fuit.. Aemilianus ob ararum subversionem Durostori a vicario incenditur* ». On ne peut pas s'empêcher de relever la contradiction entre la « blanda persecutio » de la même notice et le barbare traitement infligé à ce chrétien de Mésie.

[36] V. Julianus, *Opera omnia*, éd J. Bidez, I_2, Paris, 1924, epp 61 et 83 (423 et 376 cd).

[37] Cf Hermias Sozomenus, *Historia ecclesiastica*, éd. J Bidez — G X. Hansen, Berlin, 1960, V, 5, 1 ; V, 7, 6—9. Socrates Scholasticus, *Historia ecclesiastica*, III, 3 (PG, LXVII, 381). Ammianus Marcellinus, *Res Gestae*, XXII, 11, 9—10.

[38] V. les observations du père B. de Gaiffier dans les « An. Boll. », 74 (1956) · « *Sub Juliano Apostata* » dans le *Martyrologe Romain*, pp. 5—49.

des anecdotes, d'une haute invraisemblance pour la plupart [39]. D'ailleurs, Sozomène n'est pas le seul à faire preuve d'imagination. Ainsi, selon Socrate, parmi les témoins de la foi, celui qui eut le plus à souffrir sous le règne impie de l'Apostat, fut St. Théodore d'Antioche [40]. Mais ce martyr avait encore assez de forces pour raconter au naïf Rufin, longtemps après la mort de Julien, les visions célestes qui accompagnèrent son supplice [41].

C'est un exemple pris au hasard, mais qui éclaire suffisamment la méthode suivie par les historiens chrétiens du IV^e^ et du V^e^ siècle, y compris Théodoret chez qui on retrouve, une fois de plus, notre Emilien [42]. Mais y a-t-il pour nous une autre source d'information que le récit de Théodoret ? Rien de moins sûr. En effet, les historiens constantinopolitains de l'Eglise ignorent la passion de notre martyr et les sources ordinaires de l'historien syrien pour le règne de Julien ne comprennent rien de semblable [43]. Il paraît donc que ce fut la chronique de St. Jérôme à fournir à Théodoret l'essence de la notice. Mais alors qui a donné le nom de Capitolinus au vicaire anonyme de Jérôme ? Si ce n'est pas Théodoret lui-même, une seule explication reste possible : la légende d'Emilien prenait déjà corps et l'évêque de Cyr n'a fait que l'enregistrer. D'ailleurs à la même époque où Jérôme faisait ses additions à la compilation eusébienne, St. Ambroise rappelait dans une lettre le cas d'un certain Capitolius, qui souffrit le martyre sous Julien pour avoir renversé les autels profanes [44]. Ce ne peut être que le Capitolin qui fait figure de bourreau chez Théodoret et dans la passion byzantine [45]. Ce n'est pas étonnant qu'on ait fini par brouiller un peu les noms, car, c'est Ambroise qui nous le dit, les circonstances des faits rapportés n'étaient connues que par ouï-dire.

Bien entendu, il ne faut pas se fier aux « actes » [46] de la passion, qui n'ont rien d'historique et qui sont dépourvus de ce cachet d'antiquité que

[39] Cf. Sozomenus, *Hist. eccl*, V, 9, 4 ; V, 11, 4. Il est contredit en tous points par les écrivains plus sobres d'imagination.

[40] Socrates, *Hist. eccl*, VII, 19.

[41] Rufinus Aquileiensis, *Historia Ecclesiastica*, éd. Th Mommsen (Eusebius, *Werke*, II, 2, Leipzig, 1908) X, 36–37

[42] Theodoretus Cyrrhensis, *Historia Ecclesiastica*, éd L. Parmentier-Fr. Scheidweiler, Berlin, 1954, III, 7, 5 . Ἐν Δοροστόλῳ δὲ πόλις δὲ αὕτη τῆς Θρᾴκης ἐπίσημος Αἰμιλιανὸς ὁ νικηφόρος ἀγωνιστὴς ὑπὸ Καπετωλίνου (var. Καπετωλίου) τοῦ τῆς Θρᾴκης ἁπάσης ἄρχοντος π ρεδόθη πυρί

[43] Cf Fr. Scheidweiler, *Einleitung* (*Ibidem*), pp. XXIII–XXV.

[44] Ambrosius Mediolanensis, *Epistulae*, XL, 17 (PL, XVI 1154–1155) . « *Cum meminerint tempore Iuliani Capitolium illum qui aram deiecit et turbavit sacrificium fecisse martyrium* » Pour la fortune hagiographique du Capitole cf les classiques *Acta Silvestri* et *Passio Afrae* (MGH.–*SS Rer Merov* III), éd B. Krusch, Hannovre, 1896, p. 61.

[45] Le MH connaît un Capitolinus vénéré à Nicomédie (8 mars), Amiternum (23 juin, 24 août et 10 decembre), *loco incerto* (28 juin avec Dioscore), et l'associe à Pons le Romain (11 décembre) qui fut martyrisé lui aussi, pour avoir renversé des autels (Cf. *Passio Pontii*, AASS, 14 mai III 274–279 = BHL, 6 897).

[46] AASS, 18 jul. IV, 373 sq. = BHG, 33 ; cf P. Năsturel dans la « Balcania », 8 (1945), pp 238–239.

certains historiens leur prêtent avec trop de générosité. En effet, le père Delehaye le remarquait il y a déjà un demi-siècle [47], elles ne sont qu'une paraphrase assez malhabile de la légende des martyrs de Mérum [48].

Enfin, il n'est pas absolument impossible qu'on ait, tout de même, exécuté quelque chrétien à Durostorum, ou, ce qui nous paraît plus plausible encore, que des reliques aient été brûlées dans cette ville de Mésie, car sous Julien la manie de détruire ainsi les objets du culte chrétien était assez répandue [49]. La question est trop obscure pour qu'on ose prendre un parti définitif. Mais il vaut mieux, et c'est le moins qu'on en puisse dire, renoncer une fois pour toutes à accorder une confiance exagérée aux racontars qu'un Jérôme ou un Théodoret s'efforçaient d'accréditer.

Toutes ces légendes, on l'a vu, n'ont rien d'une source qui puisse inspirer la confiance. En est-il autrement de la *Passio Maximi, Dadae et Quintiliani*? Hélas, non, et nous allons le voir bientôt. D'ailleurs, bien que trois générations d'archéologues se soient évertuées à y puiser des renseignements sur une prétendue diffusion précoce du christianisme parmi les couches rurales de la société danubienne, la *Passion de St. Maxime* fut toujours, aux yeux des hagiographes modernes, un monument des plus médiocres [50]. Mais on s'en sert toujours, et c'est ce qui nous oblige à l'examiner à fond.

On chercherait en vain dans les martyrologes antiques les noms de Maxime et de ses compagnons [51]. L'Occident les ignore et c'est seulement à partir du X[e] siècle qu'on les trouve à Byzance, dans une ménée rédigée par un certain Jean, moine de Stoudion, le 21 mars 916 [52]. La légende

---

[47] H. Delehaye, *Saints de Thrace...*, p. 261.

[48] Socrates, III, 5 et Sozomenus, V, 11, 1—3. Cf B. de Gaiffier, *o c.*, p 14. Il y a une coïncidence, pour le moins curieuse, entre le récit de Socrate et une anecdote rapportée par Grégoire de Nazianze (*Orationes*, V, 40, PG, XXXV, 716—717). Nous faisons remarquer aussi que l'épisode du montagnard de la *Passio* n'est qu'une réminiscence de Luc, X, 30—34 (cf. Hieronymus, *Epistulae*, LXIV, 5, 2, éd. I. Hilberg, Vienne, 1910—1918, CSEL 54—56).

[49] Cf. Basilius Caesariensis, *Epistulae*, 155, PG, XXXII, 613 et Gregorius Nazianzenus, *Orationes*, V, 29, PG, XXXV, 701.

[50] C'est l'expression même du père Delehaye (*Saints de Thrace* . , p 272); cf aussi J. Zeiller, *o.c.*, p. 110. Pour la thèse de l'authenticité v. en dernier lieu I. Barnea, dans la *Istoria Romîniei*, I, 611—612.

[51] Aucun des Maximes qu'on y trouve n'est pas le nôtre. Il y a un Maxime associé aux martyrs de Philippopolis Sévère et Memnon (*Syn CP*, 20 août) et un autre qui périt pour la foi en Thrace avec Théodote et Asclepiodote (BHG, 1239) Dadas est un nom thrace assez répandu dans les contrées pontiques jusqu'au VI[e] siècle. C'est aussi le nom d'un martyr des persécutions sassanides (A. Ehrhard, *o c.*, I, 444, BHG, 480 = AASS 29 sept. VIII, pp. 129—134; cf. Theophanes, *Chronographia*, éd. K. de Boor, I, Leipzig, 1883, pp 360—361). Une récension du *Synaxaire de Constantinople* (29 avril et 28 juillet, p 854) leur associe St Callinique (cf. *Annus eccl. Graeco-Slavicus*, 29 juillet), le compagnon des Saints Thyrse et Leucius (*Syn. CP*, 14 décembre, comp. le texte et la miniature dans le MB, éd phototypique par P. Franchi de Cavalieri, I, Torino, 1907, pl. 243).

[52] Aujourd'hui *Codex Vaticanus* (*Cryptensis*) *Graecus 1660*; cf AASS, 3 avr. I, p. XXVII et A. Ehrhard, *o.c.*, I, 609—611. *La Passion* fut éditée en 1675 par le bollandiste G. Henskcn dans les *Acta Sanctorum* (réimpr. dans les AASS modernes aux pp 978—979, 13 avril II Additamenta; la version latine (pp. 128—129) appartient à D v. Papenbroek)

de St. Maxime est bâtie sur le schéma classique : la persécution fait rage [53] ; le lecteur Maxime de Durostorum est arrêté dans le κτῆμα d'Ozobia avec ses disciples, Dadas et Quintilien ; on les accuse de s'être dérobés à l'action de sacrifice public ordonné par Tarquin, le nouveau hyparque de la province ; le notaire Magnilien rédige le procès-verbal de l'interrogatoire ; menacés, tourmentés, les trois chrétiens ne fléchissent pas ; enfermés dans la prison, ils ont des visions célestes qui ne manquent pas de les fortifier ; le diable aussi se fait voir, mais il est mis en fuite ; le lendemain, nouvel interrogatoire, nouvelles demandes d'abjurer ; nos héros restent inébranlables ; le hypate Gabinius menace de les faire décapiter dans le Barbaricum ; loin de frémir, les trois braves lui demandent pourquoi il diffère encore l'exécution de ce sombre projet ; hors de lui, le proconsul tient promesse [54] : les glorieux martyrs sont décolés ἐν τῷ τόπῳ τῷ οὕτῳ προσαγορευομένῳ 'Οζωβίᾳ [55].

[53] Sous le règne de Maxime et Maximien (Dioclétien et Maximien dans l'épitomé final) et sous le consulat de Tarquinius et Gabinius Les noms des consuls sont évidemment forgés ; on rencontre fréquemment Tarquin parmi les bourreaux des légendes hagiographiques et cela au moins depuis le VI[e] siècle. Cf aussi *Syn CP* au 28 avril (col 601) : coss Tauricio et Gaio et au jour suivant SS Dadas, Maxime et Gabinius ! Parmi les compagnons de St Gaius, pape et martyr, il y a un Maxime et un Gabinius à côté des saintes Praepedigna et Cotta (= Denegotia, Dinogetia) dans la ville de Chomos (= Tomi) ; voir la *Passio Susannae* (BHL, 7937) / = cca AD 500 (AASS, 18 févr., III, pp. 61—64 et 11 août, II, pp 631—632), L Duchesne *Les légendes de l'Alta Semita*, pass. et le MH au 1[er] octobre (cf supra n° 13). La passion de St. Gabinius est éditée par B de Gaiffier (*La passion de St. Gavin, martyr de Sardaigne*, « An. Boll », 78 (1960), pp. 309—327).

[54] .. καὶ εἰς τόπους βαρβαρικοὺς ποιῶ ὑμᾶς ἀπελθεῖν κἀκεῖ τὰς κεφαλὰς ἀποτμηθῆναι κελεύω .. τότε ἐκέλευσαν οἱ ὕπατοι ἀπενεχθῆναι αὐτοὺς εἰς τὸν ἴδιον τόπον κἀκεῖ τοὺς ἁγίους ἀποκεφαλισθῆναι...
Pour le rapport entre les notions de Barbaricum et de χώρα (γῆ) de Romanie, v. Ps-Auxentius Durostorensis, *Epistula de fide, vita et obitu Wulfilae*, éd Fr. Kauffmann (*Die gotische Bibel*, éd. W. Streitberg, I, Heidelberg, 1908, pp. XIV—XIX), p 20, MB, 26 mars (Martyres Gothorum) et H Mihăescu, *Scrisoarea lui Auxentius din Durostor, izvor pentru latinitatea balcanică* [La lettre d'Auxence de Durostor, source de renseignement sur la latinité balkanique], in *Omagiu I. Iordan* [Hommage à I. Iordan], Bucarest, 1960, p. 610 Mais la soi-disant lettre d'Auxence fut rédigée par Maximin, le bien connu adversaire de St. Augustin. Cf B. Capelle, *Un homiliaire de l'evêque arien Maximien* (« Revue Bénédictine », 34 (1922), pp. 81—108) et *La lettre d'Auxence sur Ulfila* (*ibidem*, pp. 224—233) Elle est un document d'histoire mais pas une « source de renseignement sur la latinité balkanique » ; cf aussi Pseudo-Victor, *Epitome*, XXIX, 3.

[55] Dans l'épitome final ἐν τῇ χώρᾳ τῇ 'Οζωβίᾳ (cf. aussi *Syn CP*, p 1142 ; 'Οζηβία χώρα), d'après les synaxaires, bien qu'originaire de Durostorum, Maxime fut tué ἐν τῷ ἰδίῳ τόπῳ 'Οζοβίᾳ καλουμένῳ (28 avril, 28 juillet, 2 août ; MB, 28 août et 28 juillet), cf. MB, au 2 août (la translation de St. Maxime) ; dans la compilation de M Margounios (+ 1602) Βίοι ἁγίων, Venise, 1691, p 609, εἰς χώραν λεγομένων 'Οξεβία. Chez les faussaires espagnols du XVI[e] siècle (cf. P. Lehmann, *Johannes Sichardus und die von ihm benutzten Bibliotheken und Hss.*, Munich, 1911, p. 107), *In Octaviola Vezozabiae* (G.R. de la Higuerra (+1611) (*Pseudo*) *Dextri Chronicon*, PL, XXXI, AD 290), cf. les *Animadversiones* de Fr. de Bivar (AD 1624), *ibidem*, « *ad eum locum cujus nomen est Ozobia* » (versio Latina Graeci textus), « *occisos vero in oppido Ozobia* » (commentarium) ou bien « *in Hispania... sub judice Tarquinio .. qui jussu Dacii totius Hispaniae praesidis regebat Tarraconensem in Cantabris urbe Octaviola in cujus praedio Okonia erant* » (*sic idem Higuerra sub nomine* (*Pseudo*) *Juliani Toletani ap. Henschenium*, AASS, 13 avr. II, p 127). G Hensken citait aussi un livre de Tamayo y Salazar (apparemment l'*Anamnesis sive commemoratio omnium SS Hispanorum*, Lyon, 1652) qui aurait « découvert », paraît-il, à Calahorra une légende de la passion hispanique Nous n'avons pas reussi à consulter ni l'article du père de Gaiffier, *Sub Daciano praeside*, « An Boll. », 73 (1954), ni le *Passionario Hispanico* (VII[e]—X[e] s.), éd. A. Fábrega Grau, 2 vols., Madrid, 1953—1955.

Les ménologes (X[e] — XI[e] siècle) tout en laissant de côté quelques détails, ajoutent une brève notice concernant l'invention des reliques après une révélation angélique ἐπὶ χρόνους πολλούς et leur translation dans l'église de la Théotokos de Biglention à Constantinople [56].

L'absence de tout ὑπόμνημα antérieur au X[e] siècle fait douter sérieusement de l'authenticité de ces « actes ». Mais supposons que la *Passion de St. Maxime* fut un document plus ou moins authentique — mettons — la refonte des *acta* rédigés par le Magnilianus de l'historiette stoudite ; est-ce qu'une référence à cette pièce pourrait-elle servir à prouver la présence des chrétiens sous les tétrarques, dans le *territorium* ou *l'ager* de la cité mésique [57] ? Nous ne le croyons pas.

En effet, dans nos légendes, Ozobia est τόπος ou χώρα voire κτῆμα, mais pas une seule fois κώμη, l'archaïsme généralement employé par les hagiographes du X[e] et du XI[e] siècle pour désigner un village [58]. Τόπος, terme bien vague, ne saurait nous tirer d'embarras [59]. Qu'elle fût un topique situé au-delà des limites de l'Empire (εἰς τόπους βαρβαρικούς) ou la place ordinaire des exécutions capitales [60], notre Ozobia aura été, pour les auteurs des légendes, un endroit désert et sauvage ; c'était le seul décor qu'un moine de l'époque macédonienne imaginait pour les scènes d'horreur des martyres ; il suffit d'examiner les enluminures du ménologe de Grottaferrata pour s'en convaincre.

D'ailleurs, tous les hagiographes font périr leurs héros hors des villes ; c'était un motif légendaire employé afin d'expliquer la présence des reliques *extra muros* [61]. Ainsi, même la patrie réelle des martyrs authentiques

---

[56] *Syn. CP*, 28 avril, p. 638, 28 juillet, p. 854 et 2 août, M B, 2 août.

[57] C'est l'opinion de I. Barnea (*Istoria României*, p. 619) et de I. Tăpkova—Zaimova (*Fontes..*, XI, 58 n.)

[58] Cf A. P. Kajdan, *La population rurale byzantine* (en russe) in « Vizantijsky Vremennik » N.S., 2 (1949), p. 227 et L. Bréhier, *Les populations rurales au IX[e] siècle d'après l'hagiographie byzantine* in « Byzantion », (1927), pp. 177—190.

[59] Cf. K. Dieterich, *Bedeutungsgeschichte griechischer Worte* χώρα, ἀγρός, κώμη κ.τ.λ. (« Rheinisches Museum fur Philologie », N.S., 39 (1893), pp. 227 et 232), et le *Chronicon Paschale*, éd. W. Dindorf, I, Bonn, 1832, p 549), les martyrs du règne de l'Apostat périrent κατὰ διαφόρους τόπους καὶ πόλεις καὶ χώρας. Au moins depuis 395 locus-τόπος est le pendant officiel de fundus-φοῦνδος (*Cod. Just.*, XI, 69, 3 ; *Basilicae*, éd. G E. Heimbach, I, Leipzig, 1833, II, 2, 25 ; 203 ; 211) Cf. aussi H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes de l'Asie Mineure*, I, Paris, 1922, I, n° 101 (3) et H. Delehaye, *Loca sanctorum* (« An. Boll. », 48 (1930), pp 5—64)

[60] εἰς τὸν τόπον τῶν καταδίκων ; *Acta Julii Durostorensis*, p. 52 « *ad locum solitum* » (cf. St. Jérôme, *Commentarium in Matthaeum* XXVII, 33, PL, XXVII, *ad versum* : « *Extra urbem enim et foras portam loca sunt in quibus truncant capita damnatorum* » et les interprétations mystiques de St. Jean Chrysostome, *In Coemeterii appellationem*, PG, XLIX, 393). Les métaphrastes simplifièrent les notices des synaxaires en remplaçant régulièrement les toponymes par le τόπος τῶν καταδίκων (comp. ainsi les notices sur nos saints au 2 août et celle sur St. Cyrille de Gortyne au 14 juin dans les *Syn CP* et MB).

[61] A la moitié du IV[e] siècle, Mursa, ville qui n'eut pas à souffrir de persécution, avait une « *basilica martyrum extra oppidum sita* » (*Sulpicius Severus*, *Chronica*, II, 38, 5, éd K. Halm, CSEL, I, Vienne, 1866) CIL, X, 7112 : « *cujus corpus pro foribus martyrorum humatum* »

ne fut jamais celle de leur sépulture légendaire [62], et s'il arrivait qu'on « découvrît » par révélation des reliques, on demandait au hagiographe surtout d'ordonner les « data » topographiques et de bâtir un récit étiologique autant qu'édifiant [63]. Ce sont des choses qu'on sait depuis trois siècles et il est étonnant qu'on voie encore des historiens qui veuillent les ignorer.

Il y a aussi χώρα dans nos textes, mais χώρα, terme assez vague n'est pas nécessairement «village». Le sens ordinaire est «contrée » [64], mais dans les ménées le mot est aussi employé pour τόπος et χωρίον, κτῆμα et χωράφιον, κώμη et πόλις [65] ; mieux vaut donc l'abandonner.

On a cru peut-être que le κτῆμα de l'hagiographe était un village ; c'est forcer un peu le sens d'un mot qui veut dire tout simplement «propriété foncière ». Il est vrai qu'au X^e^ siècle on disait encore quelquefois κτῆμα pour χωρίον ou κώμη, mais ce n'était pas la règle, loin de là [66], le paysage rural ayant beaucoup changé depuis la dynastie illyrienne [67]. Le mieux encore est de laisser au mot le sens ordinaire ; rien dans la passion stoudite ne nous autorise à procéder autrement.

Mais qui était le propriétaire de ce κτῆμα ? Si celui-ci était Maxime, les terres en question seraient un *peculium castrense* (ἀστικόν κτῆμα) et rien d'autre [68], car Maxime habite la ville, obligé qu'il est par ses fonctions

---

[62] Πατρὶς γὰρ μάρτυρος τοῦ πάθους ἡ χώρα (Gregorius Nyssenus *Homilia de S Theodoro*, PG XLVI, 748) : « *Sanguine mutavit patriam nomenque genusque* » (Damasus I papa, *Epigrammata*, éd. M. Ihm, Leipzig, 1895, p. 49), Cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles, 1933 [2], p. 40. R. Egger (*Die Christianisierung der pannonischen Provinzen* in *Festschrift für B. Saria*, Munich, 1964, p 15) croit que « die Kleriker welche den Tod nicht am Orte ihres Wirkens finden sind als Flüchtlinge zu betrachten ». Ce n'est pas une règle.

[63] Il y a beaucoup de saints qui meurent en plusieurs endroits à la fois. C'est le résultat d'une compilation mécanique dans un âge de superstition. Généralement on s'efforce de ramener au réel les légendes par des associations, des dédoublements, des translations fictives, des pèlerinages, etc.

[64] Dans la menée stoudite, là où le sens est sûr, χώρα est toujours pour « contrée » (Theosterictus, *Vita Nicetae Médiciensis*, AASS, 3 avr , I, p XXVII et *Passio Maximi et sociorum*, p. 978).

[65] V surtout dans le MB les légendes des SS. Démètre (15 nov.), Joel et Abdias (19 oct. et 19 nov), Sabbas le Goth (15 avr.), et Nazaire (14 oct.) ; cf les légendes des SS. Nazaire (14 oct) et Sabbas (17 avr), dans le *Syn. CP*, *Passio XLII martyrum Amoritarum*, éd V. Vasiljevskij-P Nikitin, « Zapiski imperatorskoj Akademii Nauk », S. VIII, t. VII, nº 2 (1905), pp 9, sq , *Passio Pontii*, pp 29, sq , *Vita S Theodori* (BHG — 1743), ap. Al. Van Millingen, *Byzantine Churches in Constantinople*, Londres, 1912, pp 288—290, Pseudo-Codinus (saec X) *Patria Constantinopoleos*, III, 184 (éd Th Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, II, Leipzig, 1907, pp 273—274) et Theophanes Continuatus, *Chronographia*, éd Imm. Bekker, Bonn, 1838, pp 317, 319

[66] Cf *Tractatus de vectigalibus*, éd. Fr. Dölger (*Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des X und XI Jahrhunderts*, Leipzig-Berlin, 1927, p. 115) et Eustathius Romanus, *Practica*, XXIII, 3 (in *Jus Graeco-Romanum*, éd C. E. Zacharia v Lingenthal, I, Leipzig, 1856)

[67] V. Velkov l'oublia quelquefois dans ses *Données hagiographiques sur l'histoire de Thrace au IV^e^ siècle. Passio SS Maximi Theodoti et Asclepiodotae* (en bulgare dans les « Izvestija » de l'Institut d'histoire de Sofia 14—15/1964, pp. 381—389)

[68] *Cod. Just.*, I, 2, 14 ; 50, *Novellae*, LXV, prooemium et 1, 1, *Basilicae*, II, 2, 203 ; 211 , cf. E Herman, *Die kirchlichen Einkünfte des byzantinischen Niederklerus*, in « Orientalia Christiana periodica », 8 (1942), pp. 396 et 399.

de lecteur et didascale de l'église cathédrale (καθολική) de Durostorum [69]. Si, au contraire, les possesseurs en sont Dadas et Quintilien, alors Ozobie serait une grosse propriété, assez étendue pour avoir un nom, et pas du tout un village.

C'est le besoin de faire disparaître une contradiction qui pousse notre auteur à fournir ces détails, en employant la recette hagiographique qui risquait le moins à heurter la tradition du genre [70]. La sépulture *in praedio suo* était en effet un motif employé depuis des siècles afin de justifier une cérémonie liturgique itinérante, à plusieurs synaxes, devenue traditionnelle, ou le patronage d'un oratoire, voire les droits de propriété d'une église [71]. Ici comme ailleurs on s'en sert pour concilier des données contradictoires et offrir aux lecteurs une vérité garantie par la descente du Saint Esprit, que tout scribe ne manquait pas d'invoquer avant de prendre la plume.

Enfin, nous faisons remarquer que la difficulté soulevée par la présence du martyr en deux endroits à la fois n'en était plus une pour le hagiographe dès qu'il conférait le lectorat à son saint [72]. Lecteur et didascale [73] notre Maxime se trouvait à Ozobie dans l'exercice de sa mission. Cela venait peut-être un peu en contradiction avec la sépulture *in praedio* ou dans le *Barbaricum*, mais la logique des hagiographes n'était pas la nôtre.

Il y a tout de même quelque chose de sûr dans la légende de saint Maxime; c'est le nom d'Ozobia, (Ozebia, Oxebia). La Passion est la seule source à nous offrir ce topique, mais son air besse très accusé nous pousse à

---

[69] On ne l'a pas encore remarqué, quoique le texte soit bien clair; καθολική doit être évidemment traduit par «cathédrale» et non par «catholique» comme le fit Papenbroeck dans les AASS; cf R. Browning, *The patriarchal School at Constantinople in the XIIth century* (I), «Byzantion», 32 (1962), pp 167 sqq.) et Anastasius Bibliothecarius, *Epistula VI ad Johannem VIII papam* (MGH, EE, VII$_2$, E. Perels — G. Laehr, Berlin, 1928, p. 417).

[70] On s'aperçoit facilement de la médiocrité d'invention de notre hagiographe en comparant la *Passio Maximi* aux nombreuses versions de la *Vita Habibi lectoris*, legende typique pour les vies des lecteurs didascales (*Die Akten der edessenischen Bekenner Gurjas Samona und Abibos*, éd. O v. Gebhardt — E.v. Dobschutz, Leipzig, 1911, *passim* et (Pseudo) Syméon le Métaphraste, *Vitae Sanctorum*, PG, CXVI, 111—142, MB et *Syn CP*, au 15 nov. et 2 dec).

[71] St. Chrysogone fut enseveli «*juxta possessionem quae dicitur ad saltus*» (cf. O. Dufourcq, *Etude* . . , pp. 47, 97, 121, 199—200 et 227), tandis que les reliques des saints Maxime, Théodote et Asclépiodote le furent ἐν κώμῃ λεγομένῃ Σαλτῷ (éd. V. Latyšev, *Menologium anonymum* . . , I, p 110). Cf. *CIL*, VI, 31982 éd de l'an 381 et *Liber diurnus*, éd. H Foerster, Berne, 1958, pp. 90, 191, 282.

[72] Le Sauveur, lui-même, parcourut les cités, les bourgs et les villages en enseignant la Vérité; il fut donc le premier des lecteurs, nous dit un contemporain de Maurice (Eusthatius, *Vita S Eutychetis patriarchae*, AASS, 26 avr. I, p. LIII). A Chalcédoine les lecteurs furent assimilés aux clercs pérégrins (Mansi, *Concilia*, VII, Conc. Chalced. § 13) cf. Vigilius Tridentinus, *Epistulae* (PL, XIII, 551, et 553), *Passio XXXVII martyrum Aegyptiorum*, éd Th. Ruinart, pp. 526—527 et les légendes des saints Euloge (MB et *Syn. CP*, au 5 mars) et Félix (*Syn CP*, 16 avril, p. 606 dans la note). Ce sont les lecteurs des grandes églises qui nous ont laissé les récits hagiographiques (cf. *Passio SS. Rogatiani et Donatiani*, éd. Ruinart, p. 322, «*Salubre est catholicis lectoribus de martyrum triumphali certamine gloriosa gesta referre*» et *Acta SS. Dadae Gobdelaae et Casdoae*, AASS, 29 sept., VIII, p. 133).

[73] C'est-à-dire un «docteur des audients» qui enseignait le rudiment de la Foi aux catéchisants et les rendait ainsi aptes (compétents) pour le baptême

croire à l'existence véritable d'une localité de ce nom en Mésie, peut-être même aux alentours de Durostorum[74]. Mais, à supposer même qu'on réussira un jour à le prouver, La *Passion de St. Maxime* ne va pas se trouver du coup un document authentique et digne de foi, tout comme les données topographiques de l'*Itinéraire de St. Alexandre le Romain* n'ont pas réussi à sauver la légende [75].

Avant de finir avec cette légende sur laquelle nous nous sommes déjà trop arrêtés, il faut dire que le culte de St. Maxime et de ses compagnons est, à coup sûr, postérieur au mileu du VI^e siècle, car nos saints ne se trouvent pas dans le *Martyrologe hiéronymien* ; selon A. Ehrhard il aurait paru au IX^e siècle [76]. La translation dans l'église de Biglention [77] se fit sans doute après le 21 mars 916 — la date de la ménée stoudite qui ignore l'invention des reliques — et avant l'activité métaphrastique de la première moitié du XI^e siècle, peut-être après 971, quand Jean Tzimiscès occupa Drister,

---

[74] Cf D Dečev, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, *sub verbis* Ozobia et Zeibizies, G. G. Mateescu, *Nomi traci nel territorio scito-sarmatico* (in « Ephemeris Daco-Romana », 2 (1924) p 232 . Ζώβεις, Ζόβη, etc), et du même, *Granița de apus a tracilor* [La frontière ouest des Thraces], in « Anuarul Institutului de Istorie Națională », 3 (1924—1925) pp 381 et 489 . Ozobia, Berzovia, Salsovia etc A la fin du VI^e siécle il y avait un monastère nommé Χωζιβᾶ (Χοζεβία, Χοζεβᾶ, Χουζιβᾶ) près de Jéricho (il fut abandonné après les Croisades) ; on trouve des Besses à Hoziba et dans un monastere de la même région qu'appelait sous Maurice Σουβίβα τῶν Β σσων (Johannes Moschus, *Pratum spirituale*, PG, LXXXVII (3) col 2869, 2713 et 3025) Antonius, *Vita S Georgii Chozebitae* (« An. Boll », 7 (1888) *passim*), *Legenda S Joh Chozebitae* (*Syn CP*, 28 oct , p 172), Nicephorus Callistus Xanthopoulos, *Historia ecclesiastica*, XVII, 4 (PG, CXLVII) et A Papadopoulos-Kerameus, *Inscriptions chrétiennes du val de Houziba, trouvées en 1889* (en russe), sans date, pp. 12 et 40 , et A M Schneider *Das Kloster der Theotokos zu Choziba im Wadi el Kelt* (« Romische Quartalschrift », 39 (1931), pp 297 sq et 324 ; Ζώβη (Ζόβη) etait le nom d'un monastère de Sebastopolis (saec VIII exeunte ; cf *Syn CP*, 1 oct , § 5). Il y a également des noms thraces dans les passions des SS Maxime, Théodote et Esclépiodote et dans le *Martyrium Philippi episcopi Heracleae et sociorum* (AASS 21 oct pp. 545—553) (.) « *villa quae sermone patrio Gestistyrum, interpretatione vero Latinae linguae locus possessorum vocatur Ea possessio* . » etc. doit être Γητιστράους dans les Rhodopes ; cf. Procopius, *De aedificiis*, IV, 11)

[75] Les données des quatre légendes que nous avons sur les martyrs de Durostorum sont difficilement conciliables ; ainsi Dasius est tué dans la ville, Emilien brulé sur la rive du Danube (il est enseveli par l'épouse du préfet ἐν τόπῳ ἐπιλεγομένῳ Γηδινᾶ (var. Γιζίδινα) εἰς ἀπὸ τρίτου μιλίου τῆς πόλεως (AASS, 18 jul., IV col. 375—376, Latyšev, *o c.*, I, 186 ; cf H. Delehaye, *Les origines*..., p. 218), Maximus est décollé sur le κτῆμα d'Ozobia ou dans le Barbaricum, tandis que Jules le fut « *ad locum solitum* » (« An Boll », 10 (1891), p 52).

[76] A. Ehrhard, *o c* , I, pp. 609—611

[77] C'est une église de la Théotokos, située près du Tétrapyle d'Arrain (*Syn CP.*, 1 août, pp. 430—431, 28 juillet et 1 août *sub Kontiano*) et du Tauron , dédiée à St. Procope sous Justinien I mais détruite par un incendie, elle fut rebâtie par la fameuse épouse de Belisaire (Anonymus, saec. VII—IX, *Enarrationes breves chronographicae*, éd. Th. Preger, *Script orig. CP*, I, Leipzig, 1901, pp 24 et 55—56, *Patria CPoleos, ibidem* , II, 254, Theophanes, *Chronographia*, I, 227 et Jo Scylitzes — G. Cedrenus, *Historiarum compendium*, éd Imm. Bekker, I, Bonn, 1838, p 658 Cf. aussi R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, I, 3, Paris, 1953, p. 168) Au IX^e siècle les reliques de St. Emilien se trouvaient dans l'oratoire de Rhabdos (cf R. Janin, *o c* , p 68, 168). La date assignée par les ménologes à la translation de St. Maxime (2 août) n'est pas nécessairement la vraie (il y avait une fête de la Théotokos à Biglentium le 2 août, cf. *Syn. CP*, p. 428) ; la coincidence avec la translation du Protomartyr est, pour le moins, bizarre.

déposa le patriarche Damien et donna à la ville le nom de St. Théodore le Stratélate [78].

En fin de compte, qu'est-ce qu' il y a de solide dans les légendes hagiographiques sur le Durostorum chrétien? Rien, ou à peu près rien. Des recherches supplémentaires, des fouilles systématiques [79] pourraient peut-être un jour nous apprendre quelque chose mais, jusqu'alors, les historiens devraient plutôt se réclamer de saint Thomas et refuser tout crédit aux fables pieuses du Moyen Age [80].

---

[78] V. Leo Diaconus, *Historiae*, X, 12, éd. Ch. B. Hase, Bonn, 1828, p. 158, *Catalogus archiepiscoporum Bulgariae*, éd. H. Gelzer, *Der Patriarchat von Achrida — Geschichte und Urkunden*, Leipzig, 1902, p. 6 (extrait des « Abhandlungen d. phil.-hist. Kl. d. K. Sächs. Ak. d. Wiss. », XX) Pseudo-Epiphanius, *Notitia episcopatuum*, éd. H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatuum* (« Abh. d. philos.-philol. Kl. d. K. Bayerischen Ak. d. Wiss. », 21 (1901) p. 569. A. Carile (*Partitio terrarum imperii Romanie* « Studi Veneziani », 7 (1965) p. 233) identifie à tort la Théodoropolis justinienne à Durostorum qui, d'ailleurs ne fut pas le nom que, selon M. Carile, Tzimisces fit donner à la ville. Pour les détails de l'histoire de Silistrie au X^e siècle, v. surtout H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistumverzeichnisse der orientalischen Kirche*, II (« Byzantinische Zeitschrift », 2 (1893), p. 55), N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 69 et I. Barnea, *Sigilii bizantine* , (SCIV, 17 (1966), pp. 47 et 277 sqq.).

[79] A vrai dire, on n'a pas encore fouillé Durostorum, v. pour les résultats des quelques sondages essayés par les archéologues bulgares du côté sud de la frontière, V. Velkov, *Die alte Geschichte in der bulgarischen Historiographie* (in *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, pp. 93—102) et, du même (*ibidem*, p. 215) *Durostorum — Drister — Silistra*; cf. aussi Ts. Chadjimitiova, *Kulturdenkmäler in Silistra und Umgebung* (*ibidem*, pp. 209—213).

[80] Bien entendu, nous n'allons pas prétendre qu'on doit exclure l'hypothèse de l'existence de quelques communautés chrétiennes en Dobroudja au III^e siècle, c'est même tout ce qu'il y a de plus probable quoique, malheureusement, les preuves elles-mêmes nous fassent encore défaut. Un des meilleurs spécialistes, le professeur Denis Pippidi, nous communiquait récemment qu'on est en droit d'attendre des fouilles — de celles qu'on devrait entreprendre à Tomi surtout — des révélations parfois sensationnelles, opinion que justifie la bien connue influence de la civilisation de l'Empire sur les régions du bas Danube.

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DE CHANCELLERIE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE

P. P. PANAITESCU

Dans l'histoire de la culture du moyen âge, à une époque où la science de l'écriture était un art réservé presque exclusivement aux scribes de profession, la littérature de chancellerie avait une importance particulière, qui n'a pas encore été suffisamment relevée par les historiens. Il s'agit du rôle spécial de certains centres, où travaillaient en permanence des scribes, qui n'étaient pas seulement des calligraphes, mais aussi des connaisseurs des langues officielles, le latin pour le monde catholique, le grec et le slavon pour le monde orthodoxe.

En Europe Orientale, les chancelleries sont demeurées jusqu'au milieu du XVII^e siècle la source d'un certain type de littérature féodale, tandis qu'en Occident la culture bourgeoise en langue nationale connaissait une large diffusion.

En principe, les chancelleries du moyen âge constituaient des offices d'enregistrement des actes, ainsi que d'émission des privilèges féodaux, formant ainsi un organe de l'autorité centrale et locale. Les connaisseurs des langues classiques et les calligraphes de profession étant assez rares, le personnel des chancelleries a dû assumer diverses charges littéraires ou quasi littéraires : proclamations, descriptions de batailles destinées à être comprises dans les mémoires des ambassadeurs pour l'information de l'étranger, ainsi que pour être lues par les hérauts sur les places publiques, inscriptions commémoratives et même des textes de loi.

Les centres de la littérature de chancellerie produisaient aussi d'autres textes d'un caractère plus littéraire. Il s'agit des chroniques officielles destinées à conserver le souvenir des hauts faits héroïques de la famille régnante, une sorte de littérature de propagande. Certaines «légendes» ou

REV ÉTUDES SUD-EST. EUROP., V, 1–2, p. 21–39, BUCAREST, 1967

«traditions» historiques, considérées par bien des historiens comme des transmissions populaires, sont issues en réalité, elles aussi, des travaux des écrivains de chancellerie et ont une origine livresque et non pas orale. Ce type de littérature spécifiquement moyenâgeux, *les légendes de chancelleries*, forme l'objet principal de notre étude, limitée à la littérature de chancellerie en langue slave du Sud-Est de l'Europe [1].

La littérature de chancellerie se distingue des autres textes littéraires qui ont coexisté avec elle au moyen âge par certains traits caractéristiques.

Elle ne pourrait être réduite aux travaux du secrétariat de la cour du monarque féodal ; des chancelleries de ce genre existaient aussi auprès des cours des nobles, ainsi que dans les villes, où elles faisaient office de notariat, pour l'enregistrement des actes.

Ce qui distingue la littérature de chancellerie est son caractère laique. Les écrivains et les scribes qui travaillaient dans ces offices étaient des laiques qui représentaient les intérêts de leurs maîtres. Il faut donc distinguer la littérature ecclésiastique concentrée surtout dans les monastères, de celle des centres politiques et féodaux. La littérature théologique et ascétique des monastères formait un chapitre à part, parfois même opposé à la littérature de chancellerie des nobles et des villes [2]. Même en ce qui regarde la langue de ces textes, en Bulgarie, en Serbie et dans les Pays Roumains, on peut constater que, tandis que la langue de la littérature théologique était le slave ecclésiastique, celle de la littérature de chancellerie était plus proche des langues slaves parlées. Il faut aussi distinguer les légendes de caractère livresque écrites dans les chancelleries, de la littérature populaire et courtoise, c'est-à-dire des légendes et des traditions héroïques, récitées ou chantées. Entre la ballade de cour qui a existé aussi dans le Sud-Est de l'Europe [3] et les légendes livresques écrites

---

[1] Pour l'étude des chancelleries au moyen âge pour les Pays Roumains les deux volumes d'Introduction à la collection *Documente privind istoria României* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie], Bucarest, 1956, Fr. Pall, *Cancelaria voivodalului Transilvaniei la începutul secolului al XIV-lea* [La chancellerie de la principauté de Transylvanie au début du XIV[e] siècle], dans « Revista Arhivelor », III, 1960, p. 267—277 ; pour la Serbie, K. Jirecek, Историја Срба, III, Beograd, 1923, p 31—32, et du même, *Die Mittelalterliche Kanzlei der Ragusaner*, dans « Archiv f slavische Philologie », XXV, 1903, p 501—523 et XXVI, 1904, p 161—214 ; pour la Bulgarie, St Mladenov, Българского скорописно писмо, dans « Minalo », I, 1909, p. 282—302 : pour la Russie Очерки истории СССР (XIV[e]—XV[e] siècles), Moscou, 1953, p 340—392, pour la Pologne, J. Bielecka, *Kancelaria grodzka wielko-polska w XVI—XVIII wieku*, dans « Studia zrodloznawce », I, 1957, p 119—153, cf. J. Macurek, *K olazce vzlahu listiny ceske ukrajinske a moldavske v druhe polovine 15 stoleti*, dans « Sbornik filosof fakulti », Brno, 1960, p 151—159.

[2] Ceci n'exclut pas l'existence de points de contact par la présence de certains clercs dans les chancelleries laïques.

[3] V. Costăchel, P P. Panaitescu, A. Cazacu, *Viața feudală în Țara Românească și Moldova (sec XIV—XVII)* [La vie féodale en Munténie et Moldavie aux XIV[e]—XVII[e] siècles], Bucarest, 1957, p. 531—532.

dans les chancelleries il y a une différence bien marquée, quoiqu'on puisse constater entre elles certains éléments d'interdépendance.

Nous nous limiterons dans la présente étude à certains exemples empruntés aux textes de la littérature de chancellerie en langue slavonne, qui ont circulé au moyen âge dans les Pays Roumains, chez les Slaves du Sud-Est, en Russie et à Byzance, où se trouve la source de ce genre de littérature.

L'inscription slavonne bien connue de l'église des 40 Martyrs élevée à Trnovo par le tsar de Bulgarie Jean Assen II en 1245 constituait un fragment historique élaboré dans la chancellerie de ce monarque, mentionnant des détails géographiques et militaires sur la guerre contre le tsar «kyr Théodore Comnène», le maître grec de Salonique, guerre qui se termina par la victoire des Bulgares et de leurs alliés à Klokotnitza (1230). L'inscription commémorative, où le fondateur parle de lui-même à la première personne, rappelle que le tsar Théodore et ses boyards tombèrent prisonniers des vainqueurs et mentionne ensuite les pays et les villes soumises depuis Andrinople jusqu'à Drača (Durazzo), «les pays grecs, albanais et serbes». Le texte de l'inscription comprend un passage de doctrine politique : Jean Assen s'y déclare «le maître de toute la péninsule», les pays qui sont restés libres, Constantinople (Tsarigrad) avec les villes voisines, que détiennent les Francs (les Croisés), «se sont soumis comme vassaux de notre pouvoir impérial et ne reconnaissent pas d'autre empereur que moi ; ils se maintiennent seulement par notre volonté impériale ». Il est clair que cette inscription a été composée dans la chancellerie de l'empereur bulgare ; elle était destinée à demeurer sous les yeux de ses successeurs et de tous ceux qui vivaient ou venaient à la cour de Trnovo ; c'est une page d'histoire destinée à être conservée pour la posterité [4].

Une autre inscription semblable destinée à commémorer un fait historique, interprété selon le point de vue du monarque féodal, se trouve à l'église de Războieni, en Moldavie, construite par Etienne le Grand à l'endroit même de la grande bataille de 1476 livrée contre les Turcs, commandés par le sultan Mahomed II. L'église fut élevée au-dessus du tombeau collectif de ceux qui tombèrent dans cette bataille. L'inscription slave raconte comment à l'époque d'Etienne le Grand, prince de Moldavie, «le puissant Mahomed, tsar des Turcs, s'éleva contre nous », aidé par les Valaques et leur prince Bassarab Laiotă. «Ils sont arrivés jusqu'ici », à Valea Albă, tandis que les Tatares attaquaient le pays «du côté de l'Orient».

[4] Fac-similé publié par F. Uspenski, dans les « Известия » de l'Institut archéologique russe de Constantinople, VII, planche 5.

Dans le texte qui suit, le prince de Moldavie parle à la première personne : « Nous, Etienne voévode et notre fils Alexandre, nous sommes sortis ici à leur rencontre et leur avons livré une grande bataille . . . les chrétiens furent vaincus par les païens ». Dans cette inscription commémorative on constate encore une fois une prise d'attitude politique : la bataille fut livrée entre les chrétiens et les païens ; on souligne le caractère tout à la fois politique et religieux des guerres pour la défense, non seulement de la Moldavie, mais de toute la chrétienté, c'est-à-dire de la civilisation européenne de l'époque. L'inscription affirme que l'offensive des Turcs contre la Moldavie n'avait pas de buts politiques plus élevés, on ne leur reconnaît rien d'autre que ceci : « ils sont venus pour dévaster et anéantir le pays de Moldavie ». Ces mises au point politiques démontrent que le texte de l'inscription a été rédigé dans la chancellerie princière sous la surveillance du prince et représente son point de vue, élaboré dans sa chancellerie [5].

Un cas similaire, quoique un peu différent, se retrouve dans la littérature de chancellerie de la Serbie du Moyen Age. Il s'agit de l'introduction du code de lois (zakonik) de Stefan Dušan le tsar des Serbes, texte rédigé en 1346. Dans cette introduction, le tsar Stefan indique toutes les provinces qui lui sont soumises, ainsi que celles sur lesquelles il avait des prétentions et qui reconnaissaient sa suzeraineté : « Tsar de tous les Serbes et des Grecs, des régions bulgares et de l'Occident, la Pomorje, la Frugia et l'Albanie ». Vient ensuite la description de la bataille de Velbužd, le 19 juin 1330, « contre les sept tsars » : l'empereur bizantin, les princes bulgares, Michel, Belaur et Alexandre, le prince de Valachie, Ivanco Bassarab, le beau père d'Alexandre de Bulgarie, les Tatares noirs, les Alains (Iasko). Après la description de la bataille dans laquelle fut tué Michel, le tsar bulgare, l'introduction historique du Zakonik décrit le conflit entre Stefan Dušan, le corégent, et son père, Stefan Uroš III (Dečansky). Elle passe sous silence le fait que Stefan Dušan, avec une partie de la noblesse, s'était révolté contre son père et avait pris sa place. Le texte se contente de déclarer que le diable avait semé la discorde entre le père et le fils ; ce dernier s'était vu retirér son droit de succession, ce qui justifiait sa révolte. Le texte élaboré dans la chancellerie de Stefan Dušan déclare que Dieu lui avait fait justice en l'aidant à se saisir du pouvoir. C'est ainsi que la littérature de chancellerie présente une justification complète de la légitimité du règne de Dušan, considéré comme le véritable vainqueur de la bataille de Velbužd, établi sur le trône « par la grâce de Dieu », à la place de son père. Il devient ainsi la source des lois qui

---

[5] Melhisedec, *Inscripţiunea de la mănăstirea Războieni* [L'inscription du monastère de Războieni], dans « Analele Academiei Române », Istorie, serie II, tome VII, 1885, p 171–203 et aussi *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare* [Le répertoire des monuments et des objets d'art du temps d'Etienne le Grand], Bucarest, 1958, p 139 143

devaient régir son empire. Il s'agit encore une fois d'une page d'histoire qui provient de la chancellerie du tsar, page destinée à être lue par tous ceux qui appliquaient la loi [6].

Bien entendu, des «pages d'histoire» étaient nécessaires aussi dans les rapports des ambassadeurs envoyés à l'étranger. Il s'agissait de démontrer les mérites et les droits historiques du prince qui envoyait l'ambassade. Les exposés d'histoire compris dans les mémoires diplomatiques présentaient la personne du monarque émitant et en même temps les circonstances qui avaient provoqué l'envoi de l'ambassade.

Il est évident dans ces conditions que les rapports diplomatiques sous forme de «pages d'histoire» étaient élaborés dans la chancellerie princière et avaient une source commune avec les récits dont nous avons parlé, c'est-à-dire les inscriptions commémoratives et les introductions aux textes des lois. Les mémoires des ambassadeurs adressés aux souverains catholiques du centre et de l'ouest de l'Europe devaient être rédigés en latin, la langue diplomatique de l'époque. Ceci suppose l'existence à la cour et dans la chancellerie des princes orthodoxes d'un nombre de scribes connaissant cette langue et capables de rédiger des textes littéraires en latin. Pourtant, selon notre opinion, une grande partie des textes des ambassades était élaborée d'abord en slavon, la langue de la chancellerie en Orient, et était ensuite traduite en latin.

Parmi les exposés historiques destinés à être utilisés dans les relations diplomatiques, on peut aussi comprendre la lettre en latin du roi Tvrtko de Bosnie de 1389, annonçant aux habitants de la ville de Trogir en Dalmatie, la bataille de Kossovo, avec certains détails historiques [7].

Les lettres diplomatiques contenant des decriptions de batailles provenant des princes de Valachie et de Moldavie au XV[e] siècle, sont assez nombreuses. En 1462 Vlad Țepeș (surnommé «le Diable») envoie au roi de Hongrie, Mathias Corvin une lettre en latin datée de Giurgiu, dans laquelle il décrit ses dernières victoires sur les Turcs. Les dévastations provoquées par ses troupes au-delà du Danube eurent comme résultat de rendre inutilisables les gués de ce fleuve. Il donne des détails précis : combien de Turcs ont été tués dans chaque village, combien de fortifications locales furent détruites. Il expose en même temps sa doctrine qui coincide avec celle de tous les chefs militaires et politiques roumains pendant la guerre contre les Turcs. Les Turcs avaient offert au prince valaque la paix dans des conditions favorables, mais Vlad Țepeș leur oppose un refus, «pas pour nous, mais pour l'Honneur de Votre Grâce et pour la conservation de toute la chrétienté». Il donne pourtant un avertissement : s'il est vaincu, ce sera

[6] St. Novaković, *Законик Стефана Душана*, Belgrade, 1898, p 3 5

[7] M. Braun, *Kossovo, die Schlacht auf dem Amselfelde*, Leipzig, 1937, p 9 10.

pour le malheur de toute la chrétienté ; il rattache la guerre de défense des Pays Roumains aux intérêts de toute l'Europe civilisée [8].

Le contemporain de Vlad Țepeș, le prince de Moldavie Etienne le Grand, a combattu lui aussi pendant un demi-siècle, non seulement contre l'invasion turque, mais aussi contre les tendances d'expansion vers la mer Noire des grands états féodaux de Hongrie et de Pologne. La diplomatie d'Etienne le Grand était guidée par le principe de ne pas avoir à combattre plusieurs ennemis en même temps et de s'appuyer consécutivement sur l'un ou sur l'autre de ses voisins. Pour réaliser ce programme il était nécessaire d'avoir une diplomatie habile et multilatérale. C'est pourquoi la chancellerie de Suceava a émis dans la seconde moitié du XV^{e} siècle de nombreux mémoires d'ambassade comprenant force détails sur les batailles, les succès diplomatiques et les difficultés auxquelles avait à faire face le prince de Moldavie. On remarque parmi ces textes le mémoire envoyé en 1465 au roi de Pologne, Cazimir, comprenant des détails intéréssants sur la conquête de la forteresse de Chilia. Ces détails ont été intercalés, par la suite, dans la chronique de Pologne de Jean Dlugosz (en latin)[9]. Il en est de même pour la lettre adressée au même roi, en latin, le 1er janvier 1468, qui décrit avec un grand luxe de détails, la bataille de Baia contre le roi Mathias Corvin [10], ainsi que celle adressée au même roi en 1471 en latin, sur la marche des opérations contre la Valachie [11]. La proclamation du 25 janvier 1475, adressée par Etienne le Grand à tous les princes chrétiens (on en connaît plusieurs versions en latin, en italien et en allemand) comprend la description de la bataille gagnée sur les Turcs à Vaslui [12]. Le mémoire de 1477 adressé à la République de Venise et au pape, fut écrit d'abord en grec et traduit ensuite en latin et en allemand. Il comprend des détails sur la guerre contre les Turcs et les Valaques, avec un exposé général de la situation politique de l'Europe du Sud-Est [13].

Mais la plus intéressante de ces descriptions historico-diplomatiques est la lettre rédigée en slavon et adressée au grand knèze de Moscovie, Ivan III, sans date, mais datable de 1480 (les éditeurs proposent pour date 1482—83). Dans cette lettre, Etienne le Grand présente sa situation politique ; il se trouve entouré de deux côtés par le paiens (les Turcs et les Tatares) et de trois côtés par ses ennemis chrétiens (la Pologne, la Hongrie et la Valachie). Il offre son amitié à Ivan III, en employant un

---

[8] I Bogdan, *Vlad Tepeș*, Bucarest, 1896, p. 79—81.

[9] I Dlugosz, *Historiae polonicae libri, XIII*, II, Leipzig, 1713, col 342—344

[10] P P Panaitescu, *Contribuții la istoria lui Ștefan cel Mare* [Contribution à l'histoire d'Etienne le Grand], Acad. Rom Memorii. secț ist., III^{e} série, t. XV, 1934.

[11] I. Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare* [Les documents d'Etienne le Grand], II, Bucarest, 1913, p 311—316

[12] *Ibidem*, II, p. 319—323

[13] *Ibidem*, II, p 342—350 (de 1478).

langage populaire, dénué de rhétorique : « Si Dieu inspirait Ta Grâce et si tu tournais ta face vers nous et si tu nous regardais avec amitié, alors nous aussi nous aurions une grande amitié pour Ta Grâce. Alors celui qui est votre ami recevra aussi mon aide et nous lui donnerons l'occasion de louer Dieu et de se réjouir beaucoup. L'ennemi de Votre Grâce s'en ressentira de notre part aussi et sera frappé lourdement et un clou de fer percera son cœur ». Etienne énumère ensuite les pays chrétiens soumis par les Turcs, « les pays grecs et il y en a plusieurs, le pays des Serbes, des Bulgares, des Albanais et la Bosnie ; Dieu les a soumis aux païens à cause de nos péchés et maintenant les Turcs ont attaqué la mer Noire en prenant la forteresse de Caffa. Il faut donc aviser rapidement »[14].

Le texte de ces exposés historiques de chancellerie suppose l'existence d'un organe permanent composé d'écrivains qui rédigeaient ces pages d'histoire dans le but pratique de servir les intérêts du pays dans les relations diplomatiques avec l'étranger, ainsi qu'à l'intérieur dans les villes et aux cours des nobles pour former une opinion favorable à la politique du prince. Il est fort probable que ces exposés historiques étaient lus sous forme de proclamations par les hérauts sur les places publiques. Les textes de ces proclamations ne sont pas parvenus jusqu'à nous, mais leur existence est attestée par des témoignages indirects. En Moldavie tous les privilèges de propriété féodale étaient lus devant les intéressés dans les villes ou les villages dont la propriété devait être confirmée ou changée. Les privilèges moldaves comprenaient une formule invariable : « Nous faisons connaître par cette lettre de notre grâce princière à tous ceux qui l'auront vue ou en auront écouté la lecture », ce qui suppose une lecture publique par les hérauts. Il faut admettre que les agents du prince qui lisaient à haute voix les actes de propriété, le faisaient d'autant plus pour les proclamations du prince. En Serbie, au début du XV^e siècle, d'après Grégoire Tsamblak, dans la biographie de Stefan Uroš, ce prince, après la bataille de Velbužd « ordonna de faire chanter les chansons de victoire »[15]. De même, après les victoires d'Etienne le Grand en Moldavie, eurent lieu de grands festins au cours desquels le prince parla au peuple, aux boyards[16] et aux prêtres et leur demanda de louer Dieu pour la victoire obtenue. Il est évident que le discours du prince, tout comme celui du roi serbe, comprenait l'annonce de la victoire, qui devait ensuite être introduite dans les chansons historiques de la cour.

---

[14] N. A. Kazakov et Ia. S. Lurie, Антифеодальные еретические движения на Руси XIV—XV в., Moscou, 1955, p. 388.

[15] L. Mirković, Старе српске биографије XV и XVII века, Belgrade, 1936, p. 26. Il s'agit peut-être aussi d'hymnes religieux.

[16] *Cronicile slavo-române publicate de I. Bogdan* [Les chroniques slavo-roumaines publiées par I. Bogdan] éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1959, p. 10, 12.

C'est ici que se pose le problème des chansons féodales, lues et chantées aux festins donnés par le prince et les boyards. Nous possédons de nombreuses sources, ainsi que des restes conservés jusqu'à nos jours dans le chant populaire roumain et balkanique, qui prouvent l'existence de la chanson « courtoise » dans l'Est et le Sud-Est de l'Europe. Dans le cadre du problème que nous étudions, il nous suffit de marquer les rapports entre la chanson de cour et la littérature de chancellerie. Il y a une différence de style évidente entre la chanson qui suppose une création littéraire accompagnée de musique et la littérature de chancellerie, étrangère à ce genre inspiré, écrite par des fonctionnaires du secrétariat du prince. Il y a pourtant certains indices d'une interpénétration des chansons de cour et de la littérature des scribes de diplômes. Ainsi, dans un acte slavo-moldave du 10 octobre 1454 on indique à la fin que cet acte « a été écrit par Georges le Serbe, le chanteur ». La littérature des chants héroïques était au moyen âge, dans le Sud-Est de l'Europe, une spécialité des « guslari » serbes, qui passaient d'une cour à une autre. La présence de ce chanteur, Georges le Serbe, qui faisait office de scribe à la cour de Suceava, est une preuve qu'on employait dans la chancellerie princière des chanteurs de ballades qui pouvaient répandre sous une forme poétique les textes de la littérature de chancellerie. En tout cas, entre cette littérature et celle des chanteurs de la cour il existait des points à contact [17].

Tout ce que nous avons constaté sur l'œuvre à caractère historique des chancelleries féodales nous conduit à envisager le problème des annales et des chroniques de cour dans les pays qui employaient le slave ecclésiastique comme langue officielle. Les historiens du moyen âge oriental ont cru pendant longtemps que ces chroniques étaient l'œuvre des moines dans leurs monastères, car elles comprennent de nombreux extraits de l'Ecriture Sainte et des œuvres de caractère théologique, d'autant plus que de nombreuses copies de ces chroniques sont conservées dans les bibliothèques des monastères. Pourtant, en analysant les tendances de ces textes, on voit qu'ils représentent un point de vue politique, celui du patron féodal qui a stimulé leur rédaction. Les connaissances des auteurs des chroniques slaves de Russie, de Bulgarie, de Serbie et des Pays Roumains dépassent de beaucoup l'horizon des monastères et prouvent qu'il existe presque toujours un contact permanent entre les auteurs des chroniques et la cour princière, ainsi qu'avec l'armée. La culture théologique des auteurs, telle qu'elle se reflète dans les chroniques slaves, n'exclut pas la possibilité que ces auteurs fussent des laïques, car à cette époque la culture ecclésiastique était connue tant par le clergé que par la noblesse. Il faut

[17] A. Balotă, *Poetica de curte in țările române* [La poétique de cour dans les Pays roumains] (sous presse).

donc admettre l'origine laïque et politique des annales slaves et leur rédaction à la cour. Pour la Russie, le fait est établi par l'historien soviétique Likhatchev [18]. Les preuves de l'élaboration à la cour princière des chroniques slavo-roumaines des XV[e] et XVI[e] siècles ont été aussi mises en lumière. En ce qui regarde la Bulgarie, nous possédons une indication dans les lettres du tsar Calojan adressées au pape Innocent III (1202), qui déclare que ses prédécesseurs sur le trône bulgare, Samuel et Pierre, portaient le titre d'empereur « selon nos anciennes chroniques » [19]. Ceci prouve l'existence de certaines chroniques bulgares du premier empire, destinées à devenir des intruments politiques. Au XIV[e] siècle, toujours en Bulgarie, on écrivit un éloge du tsar Ivan Alexandre, qui est basé sur une chronique aujourd'hui perdue, mais que l'on peut reconnaître par le grand nombre de détails sur les pays conquis par ce prince [20]. En Serbie, l'historiographie débute par les « rodoslovia », c'est-à-dire les généalogies des monarques serbes. D'autre part, les biographies des monarques serbes, ainsi que celles des patriarches, écrites à cette époque, démontrent que l'historiographie médiévale dépendait en grande partie de la chancellerie de cour [21].

En Moldavie les débuts de l'historiographie en langue slave sont une conséquence de la politique d'Etienne le Grand, de ses luttes et de ses victoires. La chronique slave de Moldavie au XV[e] siècle se présente sous la forme de plusieurs variantes, dépendant toutes d'un original commun, car de nombreux passages se répètent mot à mot dans chaque variante. Ceci nous oblige d'admettre l'existence d'une chronique unique de la cour destinée à présenter au pays la politique du prince et de justifier vis-à-vis de l'étranger l'intérêt commun de la lutte contre les Turcs, qui menaçaient l'Europe entière. Pour remplir ce dernier point du programme on écrivait en Moldavie au XV[e] et au XVI[e] siècle des versions de la chronique de cour destinées à l'étranger : les chroniques moldo-allemande, moldo-polonaise et moldo-russe.

C'est ainsi que les chroniques deviennent un instrument du gouvernement princier et, en même temps, pour les relations diplomatiques avec les voisins et avec les pays plus éloignés, intéressés dans la lutte commune contre les Turcs et les Tatares. On a pu constater une relation étroite et même une identité, non seulement des idées, mais aussi de la forme d'expression avec les « pages d'histoire » analysées plus haut ; inscriptions commémoratives, instructions données aux ambassadeurs, proclamations.

---

[18] D S Likhatchev, Русские летописцы и их культурно-историческое значение, Moscou—Leningrad, 1948.

[19] Hurmuzaki, *Documente*, I—1, p. 2.

[20] D Angelov et M Genov, Стара българска литература, II, Sofia, 1922, p 451—454

[21] L Stojanović, Стари српски родослови и летописи, Sr. Karlovtsi, 1927.

Dans ces conditions le rôle politique laïque des chroniques moldaves du XV^e au XVI^e siècle et leur provenance de la chancellerie princière est évidente, tout comme pour les chroniques russes, serbes et bulgares [22]. La chancellerie princière comptait des scribes possédant une certaine culture historique et rhétorique, se trouvant au service du monarque et se faisant les interprètes de sa conception politique.

En Valachie il n'y eut pas de chroniques du XV^e siècle par manque d'une relation nécessaire entre les faits historiques et la littérature des annales et des chroniques. Des chroniques valaques en slavon du XVI^e siècle nous ne connaissons que les traductions insérées dans les compilations en roumain. On peut se rendre compte, pourtant, qu'il a existé une historiographie valaque dès le début du XVI^e siècle, ayant le même caractère que les annales moldaves, c'est-à-dire des chroniques de cour destinées à soutenir la position du prince à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Le modèle littéraire des chroniques moldaves et valaques se retrouve dans les grands « chronographes » byzantins (Georges Hamartolos, Jean Zonaras, Constantin Manassès), traduits en slavon au XIV^e siècle en Bulgarie et en Serbie. Dans les copies de ces chroniques exécutées en Valachie et en Moldavie les scribes de la chancellerie intercalaient aussi certains passages d'histoire roumaine qui servirent plus tard de matériel d'information, au moment où on décida de rédiger des chroniques séparées de la cour moldave et valaque. On partit donc des chronographes d'histoire générale pour aboutir aux chroniques propres à chaque pays [23].

Il y a dans la littérature de chancellerie, c'est-à-dire parmi les œuvres dues aux scribes du secrétariat princier, un genre particulier : l'historiographie apocryphe de caractère légendaire. Ces œuvres ne sont pas basées sur les sources historiques, elles comprennent sous forme de légende, des combinaisons de faits attribués à des personnages de l'antiquité ou du moyen âge. Leur caractère fantastique, les anachronismes, les confusions entre différentes figures historiques ont fait accroire à plusieurs érudits que « les légendes historiques », dont nous avons parlé, seraient le résultat d'une transmission orale, qu'il s'agirait donc de légendes apparentées aux chansons populaires et aux chansons de cour. C'est ainsi que se forma l'idée, adoptée même par les historiens d'aujourd'hui, d'une « tradition historique » conservée de père en fils, constituant une sorte de trésor littéraire dont les historiens pourraient retenir un grain de vérité. Dans l'historiographie roumaine, l'adepte le plus convaincu d'une « tradition nationale » fut D. Onciul [24]. Il est vrai qu'il existe en chaque pays certains

---

[22] P. P. Panaitescu, *Les chroniques slaves de Moldavie au XV^e siècle* dans « Romanoslavica », I, 1958, p. 146—168.

[23] *Ibidem*

[24] D. Onciul, *Istoria românilor* [Histoire des Roumains], cours lithographié, 1902—1903, p. 211 ; « La tradition de la descente de Făgăraş ».

personnages historiques, combattant pour le peuple et pour l'indépendance de leur pays, comme Milos Obilić et le prince Marko en Serbie, Etienne le Grand en Moldavie, dont les noms sont évoqués dans les poésies et les récits légendaires. Certains faits historiques reliés à des localités ou à des monastères ont donné naissance à des traditions populaires locales. Mais le mécanisme de la mémoire collective ne pourrait jamais conserver, pendant plusieurs siècles, des détails sur les origines de l'Etat, sur les dates et sur la personnalité de certaines figures secondaires. Ceux-ci forment l'objet d'un autre genre historico-légendaire, indépendant de la littérature orale. Les scribes et les écrivains des cours princières et nobiliaires étaient indifférents à la stricte réalité historique, ils élaboraient des combinaisons et des généalogies savantes destinées à illustrer et à justifier les doctrines et les prétentions du monarque et des princes. Il s'agit de travaux spécifiquement moyenâgeux, dans lesquels la légende élaborée dans la chancellerie se base sur des connaissances très approximatives. L'analyse de ces textes permet de reconnaître leur caractère livresque et les combinaisons historiques plutôt naives, dues aux intérêts et à l'imagination des écrivains de chancellerie.

En Serbie, au moyen âge, l'historiographie de chancellerie présente, d'après le chronographe byzantin de Jean Zonaras, la guerre de l'empereur Trajan avec les Daces. Ceux-ci sont identifiés aux Serbes et le roi Décébale apparaît sous le titre de « *celnik* (chef) des Serbes ». Dans les généalogies serbes de la famille Nemanja figure un prétendu ancêtre légendaire: Bella Uroš, « le neveu de l'empereur Constantin le Grand ». Bella Uroš serait le fils de Licinius, gendre de Constantin le Grand. Au début de la guerre civile pour le trône impérial, Constantin fit périr Licinius, qui était soutenu par l'élément payen de l'armée et des dignitaires romains.

C'est dans ces conditions que Bella Uroš prit la fuite et se réfugia dans le pays de « Zahloumie », le berceau de la famille des Nemanja. Les fils de Bella Uroš, Téhomil le prêtre, gendre du roi des Tchéques et Čudomil l'évêque, sont considérés comme les ancêtres du premier monarque indépendant des Serbes, Etienne Nemanja. Il est évident que nous avons à faire à une combinaison pseudo-savante de la chancellerie des rois serbes, car la tradition orale ne pouvait conserver des souvenirs de l'époque romaine, moins encore le nom des empereurs romains, reliés arbitrairement à la famille régnante de Serbie. C'est encore une « histoire apocryphe » élaborée à des fins politiques, par la chancellerie du monarque. L'auteur de la première partie des *rodoslovia* (généalogies) serbes tend à mettre en évidence l'ancienneté et la noblesse de la famille régnante, son origine impériale, dans les provinces héritées des empereurs romains, quoiqu'en

réalité l'Etat serbe fût formé par les knèzes des provinces, parmi lesquels se trouvait aussi Etienne Nemanja [25].

Il est à remarquer que cette légende de chancellerie considère comme la plus noble des origines la descendance romaine de la famille régnante. Les lecteurs des chronographes byzantins, en plein moyen âge, avant l'apparition des humanistes, étaient admirateurs des Romains, dont l'empire représentait la domination du monde. En Lithuanie il s'était formé une légende analogue, de source livresque, sur les origines romaines du peuple lithuanien ; il descendait, selon l'opinion des annalistes et des scribes, d'un certain Libo, débarqué de la Baltique, venant de Rome avec ses hommes, fuyant la tyrannie de Neron [26].

En général, cette sorte de littérature pseudo-historique concernait spécialement les débuts du peuple et des Etats, pour lesquels les scribes de la chancellerie recherchaient les origines les plus nobles et les plus anciennes.

Dans les chancelleries des Pays Roumains on avait élaboré, depuis le XVe siècle, des « légendes » destinées à expliquer la formation des Etats de Valachie et de Moldavie. La légende valaque, amplifiée plus tard, comprend en essence l'idée de la descente d'outre-monts, du prince Negru-Vodă, venant des pays soumis aux Hongrois et plus particulièrement de Făgăraş. Cette légende n'est pas d'origine populaire, exception faite du nom qui personnifie la formation de la dynastie « Negru-Vodă » (le prince noir). C'est une légende à caractère spécialement livresque ; l'idée de la descente des monts a été élaborée sur la base des anciens privilèges, dans lesquelles le titre princier comprenait la Hongro-Valachie (titre byzantin) et la possession du comté de Făgăraş. Les auteurs de la légende en ont tiré la conclusion de la descente des monts par un prince venu des pays soumis à la Hongrie et plus précisément de Făgăraş [27]. La seconde légende sur les origines de la Valachie prétend que Negru-Vodă, le prince fondateur, serait un fils illégitime du roi de Hongrie: l'anneau donné par le roi à la mère de son fils, comme preuve de reconnaissance, fut avalé par un corbeau qu'on apporta à la cour. Ce serait l'origine de l'emblème du pays ; un corbeau tenant un anneau dans son bec. Cette légende était identique à celle de la famille Corvin de Transylvanie, élaborée elle aussi par des scribes érudits [28].

Pour la Moldavie, nous possédons aussi deux légendes sur la formation du peuple et de l'Etat : celle de la chasse à l'aurochs qui amena à

---

[25] M Basić, Из старе српске књижевности, 3e éd , Belgrade, 1926, p 251—253 et L Stojanović, *op cit* , p 2—15

[26] M Strykowski, *Kronika polska litewska*, Varsovie, 1769, p 59

[27] *Letopisețul Cantacuzinesc* [La Chronique des Cantacuzène], éd C Grecescu et Dan Simonescu, Bucarest, 1960, p 2—3

[28] Miron Costin, *Opere* [Œuvres], éd P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p 234—235.

sa suite le prince Dragoş, ainsi que le récit introduit dans la chronique d'Ureche par l'interpolateur Siméon le Didascale sur les « malfaiteurs » des prisons de Rome envoyés par l'empereur de cette ville comme aide militaire au roi de Hongrie Ladislas. Ces malfaiteurs combattirent, selon la légende, contre les Tatares et furent ensuite colonisés en Moldavie [29]. Si la légende de la chasse de Dragoş conserve un noyau historique sur l'origine du premier prince venu de Maramureş avec ses boyards, la seconde légende sur la colonisation des « malfaiteurs » est le résultat d'une curieuse combinaison de chancellerie. Le didascale déclare avoir emprunté son information à une chronique hongroise, mais l'affirmation que les Moldaves descendent des « malfaiteurs » venus de Rome se retrouve aussi dans les chroniques polonaises, avec indication de leur source d'inspiration. Les chroniqueurs polonais savaient qu'Ovide Naso, le malheureux poète romain, fut exilé à Tomis, ville située sur le territoire habité aujourd'hui par les Roumains. Ainsi donc, disaient les chroniqueurs, c'est ici que se trouvait la colonie pénitencière de ceux qui furent condamnés par les empereurs de Rome. Si Ovide fut exilé dans ces parages, il en résulte que d'autres condamnés, « les malfaiteurs » de Rome, furent envoyés également dans cette région [30]. Voici comment à la base de la légende sur l'origine du peuple roumain se trouve la figure d'Ovide exilé à Tomis. Cette légende est de source livresque et provient des chancelleries étrangères.

La plus intéressante parmi les légendes forgées dans les chancelleries sur les origines du peuple roumain est un ouvrage élaboré en slavon ecclésiastique dans la *Chronique moldo-russe*. Cette chronique moldave attachée au début du XVI[e] siècle à la chronique russe *Voskresenskaia letopis* comprend un récit légendaire sur l'origine romaine des Roumains. « Deux frères, Roman et Vlahata avaient émigré de Venise ; ils étaient chrétiens et avaient fui à cause des persécutions des hérétiques contre les chrétiens. Ils s'établirent dans la ville nommée l'ancienne Rome et fondirent une ville dénommée, d'après le nom du fondateur, Roman. Ils y vécurent de longues années eux et leurs descendants jusqu'à l'époque à laquelle le pape Formose se sépara de l'Orthodoxie et fonda la religion latine. Après s'être séparé de la religion du Christ, les Latins formèrent une nouvelle ville et la dénommèrent la nouvelle Rome et ils appelèrent à leur hérésie latine les Romanovitch (les descendants de Roman). Les Romanovitch refusèrent et la guerre éclata entre eux, mais ils ne se sont pas séparés

---

[29] Cf P P Panaitescu, *Influența polonă în opera cronicarilor moldoveni Gr Ureche și Miron Costin* [L'influence polonaise dans l'œuvre des chroniqueurs moldaves Gr Ureche et Miron Costin], Acad Roum , section historique, serie III, tome 4, 1925, p 36.

[30] *Ibidem*, avec les passages à ce sujet dans les chroniques de J. Bielski, M Miechowski, M. Stryikowski.

de la religion du Christ. Depuis lors ils ont toujours fait la guerre entre eux jusqu'au règne de Ladislas, roi de Hongrie. Le roi Ladislas était le neveu de Sava l'archevêque des Serbes et fut baptisé par lui. Il était catholique en apparence, mais en secret il était orthodoxe ». A cette époque commença la guerre entre les Hongrois et les Tatares ; ces derniers vivaient en nomades depuis la rivière du Prut jusqu'à la Moldova ; ils envahirent la Transylvanie jusqu'au Mureş. Le roi Ladislas demanda aide aux Romains, à leur empereur et au pape ; ainsi un grand nombre d'entre eux prirent part à la guerre de Hongrie contre les Tatares. Pendant ce temps les nouveaux Romains détruisirent l'ancienne Rome et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants des anciens Romains. Ceux-ci ne pouvant plus rentrer dans leur patrie, « rendirent hommage au roi Ladislas, le priant de ne pas les contraindre à adopter la religion catholique, de leur permettre de conserver la religion chrétienne grecque et de leur donner des terres pour leur subsistance. Le roi Ladislas les reçut avec bonne volonté et leur donna des terres dans le Maramureş entre les rivières Mureş et Tisa, dans la région nommée Criş, où les Romains se sont établis et se sont rassemblés ».

Parmi eux se trouvait Dragoş, qui un jour, poursuivant à la chasse un aurochs, arriva on Moldavie, où il s'établit avec ses hommes. « C'est depuis lors que, par la grâce de Dieu, fut fondé le pays de Moldavie » Le texte comprend ensuite la chronique de Moldavie jusqu'au commencement du règne de Bogdan III (1504—1517), avec les inversions (Laţco, fils de Bogdan I, est indiqué par erreur comme prédécesseur de son père) communes aux annales du type de Putna, remaniées au XVI^{e} siècle [31].

Certains historiens tels A. Iatsimirski et A. V. Boldur, ont essayé de détacher la légende des origines des Roumains du reste de cette chronique, en affirmant que la première fut élaborée en Russie et fait partie de l'ancienne littérature russe [32]. Il est à remarquer que dans la chronique russe (Voskresenskaia letopis) la chronique moldave constitue une annexe qui suit la chronique de Lithuanie. Il s'agit donc d'une collection de chroniques des pays étrangers avec lesquels la Russie avait des relations [33]. La date de cette compilation est la première moitié du XVI^{e} siècle, à laquelle se réfèrent les dernières informations de la *Chronique moldo-russe* ; la langue originale de celle-ci était le slave ecclésiastique de rédac-

[31] *Cronicile slavo-române*, p 152—161

[32] A I Iaţimirski, Сказание вкратце о молдавских господарях Воскресенские летописи, dans « Известия » de l'Académie des sciences, VI, 1901 ; p. 86—119, A Boldur, *Cronica slavo-moldovenească din cuprinsul letopisei (sic) ruse Voskresenski* [La chronique slavo-moldave comprise dans la Chronique russe Voskresenski], dans « Studii », XVI—5, 1963, p. 1099—1122 et une version russe du même article ; dans l'« Археологический ежегодник », Moscou, 1961, p. 72—86 (la traduction roumaine de la chronique est fautive).

[33] Полное собрание русских летописей, Saint-Pétersbourg, 1856, VII, p. 253 259

tion sud-slave (*Vlahata*, avec l'article bulgare, *planini*), le sujet regarde exclusivement l'histoire roumaine et tente d'expliquer sous forme de légendes des problèmes essentiels de la formation du peuple roumain ; l'origine romaine des Roumains, le fait que les Valaques et les Moldaves sont frères, l'explication de la présence des Roumains en Transylvanie, au Maramureş et dans d'autres provinces de la Hongrie médiévale, et enfin, pourquoi les Roumains, issus de Rome, sont orthodoxes et non catholiques. Le sujet et les solutions données appartiennent à l'historiographie roumaine du moyen âge. Le texte comprend quelques allusions à l'histoire d'autres pays, mais seulement comme incidents secondaires, dus à l'interpénétration des littératures de chancellerie. Les deux historiens mentionnés plus haut se réfèrent seulement à la littérature russe du moyen âge, sans signaler les autres influences étrangères qui se font jour sous la plume du chroniqueur moldave. En ce qui regarde les influences russes, elles sont réduites à la présence du pape Formose, qui se retrouve aussi dans les chronographes et les vies des saints russes [24], ainsi qu'à la légende intitulée « L'histoire de la défaite de Batia ». Cette dernière raconte la victoire sur les Tatares du roi de Hongrie Ladislas, à Oradea (Varadin), avec l'aide de saint Sava, le fondateur de l'église serbe [35]. On ne saurait réduire l'inspiration de l'auteur de la chronique moldave à ces textes russes. L'influence des légendes hongroises est plus sensible. Il y a dans les chroniques hongroises du XIV^e^ siècle deux versions différentes de la victoire du roi Ladislas sur les Tatares à Oradea. L'une, plus ancienne, raconte la poursuite d'un Tatare qui avait enlevé une jeune fille d'Oradea. Le roi Ladislas réussit à délivrer la prisonnière, en tuant son ravisseur [36]. La seconde se rapporte à des événements du milieu du XIV^e^ siècle. Selon cette dernière légende le roi Ladislas de Hongrie sortit de son tombeau à Oradea et conduisit à la victoire contre les Tatares les troupes de son pays [37]. Ces deux légendes hongroises se trouvent à la base de la légende russe, « Histoire de la défaite de Batia » et ont des points communs avec la légende moldave. Il faut aussi tenir compte de la légende serbe de saint Sava, personnage religieux, dont la vie est écrite en serbe et qui pénétra par la suite dans la littérature de chancellerie de Hongrie et de Russie, ainsi que dans les textes liturgiques slavo-roumains du début du XVI^e^ siècle [38].

---

[34] Voir plus haut.

[35] S. Rozanov, Повесть о убиении Батыя dans les « Известия » de l'Académie des Sciences, section « langue et littérature », XX^{I}, 1916, p. 109—142.

[36] E. Szentpétery, *Scriptores rerum hungaricarum*, I. Budapest, 1937, p. 368—369.

[37] M Florianus, *Historiae Hungaricae fontes domestici*, III, *Quinque ecclesiis*, 1884, p 152. Sur l'origine de cette légende Horlik Floris, *Saint Jacques de Compostelle et saint Ladislas de Hongrie* dans la « Revue des études hongroises et fino-ougriennes », I, 1923, p. 36—54

[38] C. Jirecek, История Срба, IV, Belgrade, 1929, p. 69.

Il nous faut dire aussi quelques mots sur le personnage du pape Formose qui apparaît tant dans la légende moldave, que dans les chronographes russes. L'historien roumain D. Onciul qui a dédié une étude spéciale à cette question, croyait savoir que le souvenir du pape Formose, qui vécut au IX^e^ siècle, fut transmise par tradition orale jusqu'à l'époque de la *Chronique moldo-russe*, comme suite de la mission qu'il entreprit en Bulgarie en 866 et qui aurait conservé son souvenir pendant six siècles[39].

La mission de Formose, le futur pape, en Bulgarie constitue un fait historique par trop secondaire pour pouvoir donner naissance à une pareille tradition. La mention du pape Formose dans la *Chronique moldo-russe* est d'origine livresque, ce personnage est considéré dans les écrits polémiques des orthodoxes contre les catholiques depuis le XI^e^ siècle, comme un des auteurs du schisme entre l'Orient et l'Occident. En cette qualité on le retrouve non seulement dans la littérature religieuse russe, comme l'affirment Iatsimirski et Boldour, mais dans toute la littérature religieuse orthodoxe du moyen âge : chronographes, écrits polémiques, vies de saints. Dans ces conditions il ne peut s'agir d'une transmission orale, mais, au contraire, d'une origine livresque de la légende. Chez les Slaves du sud, Formose apparaît dans un ouvrage polémique intitulé : *Récit composé brièvement*; *pourquoi les Latins se sont-ils séparés de nous, ont perdu leur suprématie et ont été effacés des obituaires*. Parmi les auteurs du schisme le nom de Formose y figure comme « auteur d'une hérésie qui fait procéder le Saint Esprit, non seulement du Père, mais aussi du Fils »[40]. L'idée que Formose serait le premier pape qui sépara l'Eglise d'Occident de celle d'Orient provient des chronographes byzantins[41], source d'inspiration du récit d'origine slave-méridionale, mentionné plus haut, ainsi que des échos qui se retrouvent dans l'ancienne littérature russe, en commençant par *La vie de saint Antoine le Romain*, au XII^e^ siècle[42]. La mention de Formose dans la *Chronique moldo-russe* est le résultat, non d'une influence russe, mais bien de la circulation des motifs historiques et religieux dans toutes les littératures de chancellerie des pays orthodoxes. Cette circulation est un fait caractéristique pour l'histoire littéraire des pays orthodoxes, qui employaient le slave ecclésiastique comme langue de chancellerie.

---

[39] D Onciul, *Papa Formosus în tradiția noastră istorică* [Le Pape Formose dans notre tradition historique], dans le volume D. Onciul, *Opere complete* I, éd A. Sacerdoțeanu, Bucarest, 1946, p 311–322

[40] B. Tsonev, Славянски рукописи на библиотека в Пловдив, Sofia, 1920, p. 111–112 (ms. nº 107, f. 140–142)

[41] Voir les textes cités par Fédor Buslaev, Русская хрестоматия, 8^e^ édition, Moscou, 1901, p 139–140.

[42] *Ibidem*, et A. N Popov, Обзор хронографов русской редакции, I, p 90, le même texte contre les Latins qui se trouve dans le manuscrit de Plovdiv (voir plus haut, note 31) est intercalé dans les chronographes (histoire universelle) russes

Dans ces conditions, la légende sur les origines du peuple roumain — issu des deux frères Roman et Vlahata personnifiant la Valachie et la Moldavie — peuple qui conserva l'ancien rituel orthodoxe, quand Rome adopta le catholicisme, représente une page de la littérature slavo-roumaine de la chancellerie moldave. Par suite des relations entretenues avec d'autres chancelleries des pays slaves, on y rencontre certains thèmes communs de la littérature orthodoxe de chancellerie. Mais le noyau du récit, les tendances historiques et politiques sont nettement moldaves. L'atmosphère spirituelle de cette légende de forme moyenâgeuse correspond, pour le fond, avec la fin du règne d'Etienne le Grand, au moment suprême de la gloire moldave et des victoires contre tous les ennemis du pays. L'alliance chrétienne locale, organisée contre les Turcs par ce prince, comprenait aussi l'autre pays roumain, la Valachie, de même qu'une grande partie des provinces roumaines de Transylvanie. Les Roumains combattaient pour le maintien de leur religion orthodoxe dans le royaume catholique de Hongrie. Ces faits sont soulignés dans la légende introduite dans la *Chronique moldo-russe*, sur la fondation du pays, par suite de la lutte commune contre les Tatares payens. On peut donc dater cette légende livresque du début du XVI^e^ siècle ; ses origines moldaves sont incontestables, mais elle dénote un contact permanent avec les chancelleries des pays de l'Europe orientale.

Dans la chronique de Moldavie écrite au XVII^e^ siècle par Grégoire Ureche, d'après des sources slavo-moldaves en partie inconnues, se trouvent aussi plusieurs récits du genre des légendes de chancellerie, entre autres une histoire plutôt fantaisiste du concile de Florence (1439) [43], où l'on retrouve le nom du pape Christophore et de ses cardinaux qui prirent part, selon le chroniqueur moldave, à ce concile. Il s'agit d'un anachronisme évident, car ce pape régna au X^e^ siècle (903—904). Il ne s'agit pas d'une tradition orale, ni de la reproduction de faits qui se trouveraient dans les anciennes chroniques, c'est, au contraire, encore un exemple des thèmes qui circulaient au moyen âge d'une chancellerie à l'autre. Dans l'ouvrage polémique déjà cité, *Pourquoi les latins se sont séparés de nous*, le pape Formose, comme il a été dit, figure à la tête des auteurs de « l'hérésie du Saint Esprit ». Le texte d'origine slave méridionale poursuit l'histoire de « l'hérésie » latine avec le pape Christophore, celui qui, à la suite de Formose, a établi les bases de la foi catholique et figure en cette qualité sur la liste des papes maudits [44]. Le chroniqueur moldave, le scribe de la chancellerie, l'a retrouvé dans ce texte slavon sur l'hérésie des papes et l'a introduit, selon la règle des légendes de chancellerie, dans

[43] Gr. Ureche, *Letopisețul țării Moldovei* [Chronique du pays de Moldavie], éd P. P. Panaitescu, 2^e^ éd , Bucarest, 1958, p. 79.
[44] B. Tsonev, *loc. cit*

l'histoire du concile de Florence, puisque Christophore était indiqué comme auteur et continuateur du schisme d'Occident. C'est donc une transmission livresque de l'historiographie de chancellerie.

On pourrait citer encore des exemples de ce genre, dans la littérature des slaves méridionaux et dans les textes slavo-roumains ; nous nous bornerons à constater que la littérature de chancellerie, avec son caractère en même temps livresque, érudit et légendaire, se maintient jusqu'au XVII^e^ siècle. C'est à cette époque que les idées et la manière d'écrire des humanistes pénétra dans l'Orient orthodoxe, chez les Slaves du Sud et chez les Roumains. L'humanisme était basé principalement sur l'esprit critique. Après une période dans laquelle la légende et la vérité s'entremêlaient dans l'esprit des historiens et où il était permis d'écrire l'histoire selon leur libre interprétation, sans tenir compte des anachronismes et des impossibilités des relations entre les faits, l'humanisme apporte une discipliue de la pensée. A l'époque de l'humanisme on ne peut plus jouer avec les noms propres pour expliquer l'origine des peuples, ni relier certains faits séparés par des siècles d'histoire. Les écrivains humanistes, surtout les historiens, en plus d'une forme d'expression nouvelle et strictement scientifique, apportaient dans leur méthode les règles de la critique des sources, des documents et des annales. D'après cette règle on ne pouvait avancer des faits historiques manquant de base documentaire. Chez les Roumains les premiers historiens humanistes furent Miron Costin, Démètre Cantémir, Constantin Cantacuzène, tandis qu'en Serbie ce rôle revint à Georges Branković, l'auteur de la grande histoire des Slaves. Entre l'historiographie humaniste et l'historiographie de chancellerie, il y a une opposition totale. La dernière est empreinte d'un esprit tendancieux local ou général, d'un peuple ou d'une dynastie, tandis que les humanistes repoussent en principe les légendes, les faits manquant d'appui documentaire. Ils considèrent l'histoire dans un cadre général, en analysant aussi la psychologie, le portrait moral des héros, la manière de vivre des peuples. Ce sont les prémisses d'une historiographie scientifiques, devant laquelle la manière d'écrire des scribes de chancellerie a dû s'effacer.

La littérature et l'historiographie de chancellerie, malgré leurs bases de combinaisons fantaisistes, leur manque d'attache avec la réalité, conservent leur importance pour la connaissance de la mentalité et du style de la pensée du moyen âge. Dans le Sud-Est de l'Europe, dans les chancelleries de Bulgarie, de Serbie et des Pays Roumains, se développa une littérature religieuse et historique, dont l'étude est nécessaire et en même temps fructueuse pour la connaissance de la spiritualité de ces pays à l'époque féodale. Il faut d'abord déblayer le terrain, c'est-à-dire saisir la différence entre cette littérature et les traditions orales, les chansons

héroïques de la cour et du peuple. L'une représente l'esprit poétique du moyen âge, l'autre les travaux méticuleux, mais sans horizon, des scribes de chancellerie. Il faut ensuite examiner l'origine politique de ces ouvrages qui sont pour la plupart des plaidoiries en faveur de certains souverains de l'époque féodale. On fera ensuite la différence qui s'impose entre les annales (chroniques) de la cour, qui enregistrent les faits historiques et la littérature légendaire des chancelleries, qui les interprète à sa manière. Pour l'histoire littéraire et celle des idées dans le Sud-Est de l'Europe, l'étude de la littérature de chancellerie révèle la circulation des thèmes de légende entre les chancelleries qui employaient le slave ecclésiastique comme langue officielle (Bulgarie, Serbie, Russie, Pays Roumains), formant ainsi une communauté d'esprit de caractère féodal, avec toutes les nuances qui les distinguaient.

Nous avons présenté quelques prémisses pour l'étude de la littérature des Slaves et des Roumains à l'époque féodale, qui pourront être élargies par la suite sur la base d'autres textes du même genre. La connaissance de la littérature de chancellerie dans le Sud-Est de l'Europe au moyen âge pourra ainsi constituer la preuve d'une communauté spirituelle entre ces pays, pendant plusieurs siècles.

RECHERCHES SUR LES RÉDACTIONS GRÉCO-ROUMAINES DE LA « VIE DE SAINT NIPHON II, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE »

PETRE Ş. NĂSTUREL

La *Vie de Saint Niphon* — personnage qui fut par deux fois patriarche de Constantinople (1486—1488 ; 1497—1498) [1] — est indubitablement l'une des sources historiques les plus familières à tous les médiévistes roumains [2]. Elle mériterait certainement de le devenir davantage aux yeux de leurs collègues du Sud-Est européen [3]. Mais comme il se trouve que les différentes études qu'elle a suscitées jusqu'ici sont toutes publiées en roumain, cette *Vita* est encore assez peu connue des érudits qui n'ont pas la pratique de cette langue. Ce que les savants étrangers en connaissent, ils le doivent ordinairement à ce qu'ils ont pu glaner à travers les rédactions grecques de ce texte hagiographique [4].

Avant de présenter ici une partie de nos propres recherches autour de cette source du plus haut intérêt, nous nous permettrons de faire un bref exposé de la question.

---

[1] P Ş Năsturel, *Lista patriarhilor ortodocşi* [Liste des patriarches orthodoxes] in « Hrisovul », VII, 1947, p. 153 Son troisième pontificat, jusqu'ici fort contesté, est admis par V. Grumel, *La chronologie* [=Traité d'études byzantines, I], Paris, 1958, p. 437, qui le place au printemps 1502

[2] Comme on le verra à la bibliographie de cette source, les travaux y ayant trait sont tous publiés en roumain.

[3] Il faut saluer son insertion par Gy Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, IIe éd , Berlin, 1958, p 572 (*Vita Niphonos*). Elle figure naturellement chez F. Halkin, *Bibliotheca Hagiographica Graeca* III, IIIe éd , Bruxelles, 1957, n° 1373 a

[4] Publiées dans le Νέον Ἐκλόγιον περιέχον βίους ἀξιολόγους διαφόρων ἁγίων καὶ ἄλλα τινὰ ψυχωφελῆ διηγήματα, Venise, 1803, et par V. Grecu, *Viaţa sfîntului Nifon O redacţie grecească inedită editată, tradusă şi însoţită cu o introducere* [Vie de St. Niphon Une rédaction grecque inédite, éditée, traduite et accompagnée d'une introduction], Bucarest, 1944. Nous remercions à cette occasion Mme A. Camariano-Cioran qui a eu l'amabilité de nous prêter l'exemplaire du Νέον Ἐκλόγιον que son oncle, feu le Pr. D Russo, avait mis autrefois à la disposition du Père N. M. Popescu pour la rédaction de son travail fondamental sur la *Vie de Niphon*.

La *Vie* de Saint Niphon (décédé en odeur de sainteté au Mont Athos le 11 août 1508) [5], a été rédigée par son contemporain [6], et aussi son admirateur pour l'avoir connu de près, Gabriel, prôtos de la Sainte Montagne [7]. On peut la lire aussi bien en grec qu'en traduction roumaine. Mais tandis que la rédaction roumaine est une, la *Vita* grecque nous est parvenue en plusieurs recensions. Celles-ci coïncident souvent avec la version roumaine, mais leurs divergences sont grandes. De l'avis des chercheurs qui s'en sont préoccupés, la rédaction roumaine semble être la plus proche du texte original de Gabriel [8], dont les rédactions grecques ne sont que des remaniements, des adaptations, des abrégés, avec aussi — à preuve les concordances avec la traduction roumaine — des copies partielles. Retenons que le texte roumain nous est connu par des manuscrits dont les plus anciens sont du XVII[e] siècle [9]. La *Vita* grecque est conservée seulement dans des manuscrits du XVIII[e] siècle et dans un texte imprimé avec d'autres textes hagiographiques dans le Νέον 'Εκλόγιον paru à Venise en 1803 : les textes grecs représentent tout autant de variantes [10].

Rappelons maintenant à larges traits le contenu de la *Vie* en question, tel qu'il ressort de ces multiples recensions en roumain ou en grec.

Niphon — il avait reçu au baptême le nom de Nicolas — vit le jour en Morée (Péloponnèse) vers 1435—1440. Sa mère était une noble

---

[5] N. M. Popescu, *Nifon II, patriarhul Constantinopolului* [Niphon II, patriarche de Constantinople], « Analele Academiei Române », II[e] série, t. XXXVI, Bucarest, 1914, p. 58 (cf. aussi V. Grecu, *op. cit.*, p. 118). Les *Vies* grecques donnent toutes la date du 11 août comme jour du décès de Niphon. En revanche, la *Vie* roumaine, qui indique celle de ses funérailles — le 12 du même mois — a le grand mérite de nous faire connaître l'année : l'an 7016, c'est-à-dire 1508.

[6] Cette indication est fournie par toutes les recensions, en grec et en roumain, de la *Vita*. Cf. aussi N. M. Popescu, *op. cit.*, p. 22.

[7] Sur le personnage voir J. Darrouzès, *Liste des prôtes de l'Athos. Le millénaire du Mont Athos 963—1963. Études et mélanges*, I, Chevetogne, 1963, pp. 439—440 (voir nos observations dans la « Rev. des études sud-est europ. », III, 1965, p. 345—346). Cf. une présentation plus large par N. M. Popescu, *op. cit.*, pp. 18—24, laquelle demeure indispensable.

[8] V. Grecu, *op. cit.*, p. 6.

[9] Le texte roumain a été publié à plusieurs reprises : B. Petriceicu-Hajdeu, dans « Arhiva istorică a României », I—2, Bucarest, 1865, pp. 133—150 ; I. Naniescu et C. Erbiceanu, *Viața și traiul sfinției sale Părintelui nostru Nifon, patriarhul Țarigradului* [Vie de notre Père Niphon, patriarche de Constantinople], Bucarest, 1888 ; Tit Simedrea, *Viața și traiul sfîntului Nifon patriarhul Constantinopolului. Introducere și text* [Vie de saint Niphon, patriarche de Constantinople. Introduction et texte], Bucarest, 1937 (paru d'abord dans la « Biserica Ortodoxă Română » LV, 1937, n[os] 5—6). L'édition Simedrea est celle que l'on utilise couramment et que nous désignerons ici-même sous l'appellation de « Vie roumaine », pour plus de commodité. La liste des manuscrits roumains de la *Vie de Niphon* vient d'être dressée par I. Crăciun et A. Ilieș, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne privind istoria României. Sec. XV—XVIII* [Répertoire des manuscrits de chroniques internes, concernant l'histoire de la Roumanie XV[e]—XVIII[e] s.], Bucarest, 1963, pp. 145—147 (il y manque toutefois le manuscrit de 1812, propriété de Mgr T. Simedrea qui le signale dans l'Introduction de son édition, *op. cit.*, p. IV).

[10] Pour plus de détails, voir V. Grecu, *op. cit.*, pp. 13—23. Voir ici-même nos propres remarques, également, sur le texte des Météores.

grecque et son père, Manuel, un Albanais de Serbie[11], réfugié à la suite d'une intrigue à la cour du despote Georges Brankovitch de Rascie, à celle de Thomas Paléologue, despote de Mistra. Après avoir eu pour précepteur un moine du nom de Joseph, notre adolescent se rendit à Arta, attiré par l'enseignement d'un athonite, Zacharie, venu du monastère de Vatopédi, et qui connaissait le grec et le slavon. Le métropolite de l'endroit jeta les yeux sur Niphon et lui conféra l'ordination diaconale. Bientôt après, le jeune lévite se vit forcé d'émigrer à Croia, auprès de Scanderbeg, après avoir passé par Durres (Durazzo). C'était — car nous avons besoin de repères chronologiques — vers 1461. En 1466 Zacharie et Niphon devront s'enfuir à Ochride. Ils s'établirent au monastère de la Vierge, siège de l'église métropolitaine locale. Peu de temps après, Niphon allait gagner le Mont Athos et s'installer au couvent de Dionysiou, où il vécut à copier des manuscrits. C'est là que sa réputation attira sur lui l'attention des gens de Thessalonique qui lui firent accepter le siège métropolitain de cette Eglise, peut-être après 1483. En cette qualité il participa au synode de Constantinople de 1483/84. La fin de l'année 1486 amena son élection au trône patriarcal de Constantinople, qu'il dut abandonner au début de l'année 1488 ; il se retira alors au monastère du Prodrome, dans l'île qui fait face à Sozopolis, dans le golfe de Bourgas. C'est là que vint le trouver à l'été de 1497 une seconde élection au siège œcuménique. Mais à la fin de l'année suivante les intrigues des coteries de l'ex-patriarche Maxime IV et les menées de divers hauts prélats le détrônèrent. Exilé à Andrinople, Niphon s'installa au monastère de Saint-Etienne.

La réputation dont jouissait le pontife attira sur sa personne l'attention du voïévode de Valachie, Radu cel Mare (Radu le Grand), qui finit par convaincre Niphon de venir dans sa principauté pour y réorganiser la vie religieuse. On ignore la date exacte de cet événement, que le biographe attitré de Niphon, feu le Père Nicolas M. Popescu, date de 1503[12]. Mais un conflit d'ordre à la fois moral et disciplinaire, mit aux prises l'ex-patriarche et le voïévode. Niphon excommunia en effet un boyard moldave réfugié à la cour de Radu qui lui avait donné en mariage sa propre sœur, bien qu'il eût femme et enfants, et lança ses foudres contre Radu et tous ceux qui soutiendraient l'adultère. Le prince, lui, bannit le prélat

[11] Sur l'origine du père de Niphon — grecque, serbe ou albanaise —, voir N. M. Popescu, *op cit*, pp 31—33 On peut, à notre avis, déduire des contradictions apparentes entre les sources qu'il était albanais, de culture grecque et établi en Serbie jusqu'à sa fuite au Péloponnèse.

[12] N. M. Popescu, *op. cit.*, pp. 51—52 Gh. I. Moisescu, Şt Lupşa et Al Filipaşcu, *Istoria Bisericii Române* [Histoire de l'Eglise roumaine], I Bucarest, 1957, p. 305 font venir Niphon en Valachie « au printemps de l'année 1503, au plus tard ». De son côté N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei* [Les métropolites de Hongrovalachie], « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, nos 7—10, 1959, p. 744, se prononce pour le printemps 1503.

qui reprit la route du Mont Athos de sa jeunesse. Après un court séjour à Vatopédi en 1505—1506, Niphon regagna le monastère de Dionysiou où il mourut deux ans après, le 11 août 1508, selon le témoignage catégorique de la *Vie* roumaine.

Quelques années plus tard, en 1515, un ancien fils spirituel de Niphon, le boyard Neagoe, devenu prince de Valachie et mieux connu sous le nom de Neagoe Basarab, fera exhumer les restes du patriarche pour les amener en Valachie, cérémonie expiatoire pour le pardon posthume de son prédécesseur, Radu cel Mare. Il restitua au monastère les reliques de Niphon qui fut solennellement canonisé et dont il ne retint pour sa propre dévotion que la tête et une main. En 1517 le patriarche de Constantinople Théolepte ratifia la canonisation de son prédécesseur à l'occasion de la consécration du monastère d'Argeş édifié par Neagoe [13].

Telle est, *grosso modo*, la vie de Niphon, à laquelle il faut ajouter un certain nombre de miracles, plus son influence spirituelle sur quelques moines, ses disciples, qui, au besoin, inscrivirent de leur sang leur nom au martyrologe de l'Eglise orientale. Ce fut le cas de Macaire, mis à mort par les Turcs à Salonique en 1506, et de Joasaph, exécuté par les mêmes à Constantinople en 1510 [14].

En ce qui concerne les différentes recensions de la *Vita* de Niphon, il faut noter qu'elles abondent, la roumaine surtout, en informations intéressant l'histoire de la Valachie, cela pour une époque où chroniques et annales sont désespérément laconiques. Et c'est ce qui confère à ce récit hagiographique une place insigne parmi les sources médiévales de l'histoire roumaine [15].

Voyons maintenant les questions que nos recherches se proposent d'élucider tant soit peu. Tout d'abord, il nous faut rappeler un problème assez débattu, celui de la langue du texte original de la *Vita* rédigée par le prôtos Gabriel. Puis, celui qui en est le corollaire, à savoir si le texte roumain est une traduction de l'original grec ou slavon, ou d'un intermédiaire slavon, à supposer que la *Vie* primitive fût écrite en grec. Un autre aspect majeur de la question « niphonienne » c'est aussi de tenter de déterminer les parties originales de la *Vita* à travers ses diverses recensions et celles qui sont remaniées, contractées, interpolées. Nous nous demanderons également quel peut être le traducteur de la version roumaine. Nos investigations n'apporteront pas de réponses à toutes les

[13] N. M Popescu, *op. cit.*, 31—62, dont nous résumons ici l'analyse critique très fouillée de la biographie du patriarche.

[14] Idem, pp. 58—59. La *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, éd cit , les ignore.

[15] Une bonne partie de la recension roumaine figure du reste dans la chronique dite *Letopiseţul cantacuzinesc* [Chronique des Cantacuzène] Nous y reviendrons plus loin Voir sur ce point P. P. Panaitescu, *Inceputurile istoriografiei în Ţara Românească* [Les débuts de l'historiographie en Valachie], dans *Studii şi materiale de istorie medie*, V, 1962, pp. 203—206.

questions que soulève la *Vie de Niphon*, mais elles ramèneront dans le domaine de l'actualité scientifique cette source dont l'étude n'a plus progressé depuis les recherches de Demostene Russo (1939) et de Vasile Grecu (1944) [16].

LE PRÔTOS GABRIEL ET LA LANGUE DE L'ORIGINAL DE LA VIE DE NIPHON

Si l'on sait que Gabriel occupa la dignité de prôtos (supérieur général de la Sainte Montagne de l'Athos) de 1517 à 1527, on ne connaît rien en revanche de ses antécédents [17]. Récemment, nous avons émis l'hypothèse qu'il pourrait être l'hiéromoine et «pneumatikos» (доуховникъ) de Kaprulea (Mont Athos) qui en appela en 1500 à la générosité du prince Radu cel Mare, lequel octroya à son couvent une gratification annuelle de 300 aspres [18]. Sur son origine les avis sont partagés. N. Popescu et J. Darrouzès le tiennent pour grec [19]. Mais il est considéré slave par P. Syrkou, Ljub. Stojanović, Vl. Mošin, etc. [20]. Personnellement nous n'hésitons pas à le reconnaître pour grec. A cette époque, en effet, il était courant que les prôtes de l'Athos d'origine slave signassent en slavon et les grecs dans leur propre langue. Or, Gabriel ne signe qu'en grec [21]. Et son prôtat interrompt la suite des supérieurs de la Sainte Montagne signant seulement en slavon : Moyse (1504—1505) qui inaugure la série des prôtes slaves ; Métrophane (1506 et 1510 : il peut s'agir toutefois de deux personnages distincts) ; Sabas (1512—1513) ; cela pour ses prédécesseurs. Puis, en ce qui concerne ses successeurs : Callistrate (1527), Euthyme (1533), Misael (1541), Moyse (1543—1544), pour nous en tenir aux contemporains de Gabriel [22].

---

[16] D Russo, *Studii istorice greco-române. Opere postume* [Etudes historiques gréco-roumaines. Œuvres posthumes], I, Bucarest, 1939, pp 21—34, V. Grecu, *op cit.*, introduction. Signalons toutefois une communication inédite des MM. Dan Zamfirescu et Aurelian Constantinescu sur la personne de Gabriel, le prôtos de l'Athos, et sa correspondance avec Zapolya, presentée le 24 mai 1964 a l'Association des Slavistes de Roumanie.

[17] Voir *supra* note 7.

[18] P. Ş. Năsturel, *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVI^e siècle*, «Rev études sud-est europ.» II, 1964, p. 116 (Le document en question vient d'être édité par P P. Panaitescu et D Mioc, *Documenta Romaniae historica, B Țara Românească (1247—1500)*, I, Bucarest, 1966, pp 486—487 : texte slave, et pp. 487—489 : traduction roumaine)

[19] N M Popescu, *op cit*, p. 20 et 23, J Darrouzès, *ibid.*

[20] Cf. les renvois de la note précédente.

[21] Voir deux documents publiés par P. Lemerle, *Actes de Kutlumus* (Texte), Paris, 1945, p. 169, ligne 40 (doc 51, de janvier 1518 voir aussi P. Ş Năsturel, *Aperçu critique* , p. 110) et p. 170, ligne 17 (doc 52, de janvier 1526) et le fac-similé dans l'album annexe, planche XXVI. la signature du prôtos Gabriel tracée en un monokondyle élégant prouve en tout cas la culture profondément grecque du personnage Voir aussi J Darrouzès, *ibid*, N. M Popescu aussi (*op cit.*, p 20) se fonde sur une signature grecque de Gabriel du 10 juin 1527 des *Actes de Zographou* pour retenir son origine grecque. Le fac-similé cité nous permet d'être encore plus categorique

[22] J Darrouzès, *op cit.*, pp. 437—441.

Si donc Gabriel signe en grec à une époque où le slavon semblait l'emporter, c'est qu'il était grec ou du moins de culture grecque. Partant, il est normal de supposer que la *Vie de Niphon* fut écrite en grec.

Mais on pourrait rétorquer qu'ayant été commandée par des Roumains [23], dont la culture à l'époque se réclamait du slave, il serait plus logique que la *Vie* fût rédigée dans cet idiome. Les érudits se sont donc penchés sur la version roumaine pour y chercher des preuves en faveur de la langue de l'original. Certains ont même affirmé que la *Vie* originale aura été écrite en slave [24] — bien qu'on n'en connaisse pas le texte — puis traduite en grec pour les nécessités des moines athonites, et en roumain pour celles des lecteurs et des croyants de Valachie. En effet, le texte roumain renferme un certain nombre de slavismes. Mais il renferme aussi des grécismes et l'on s'est demandé si ces derniers n'auraient pas passé dans la traduction slave qui les aurait transmis à la version roumaine [25]. Pour nous, il existe un argument qui n'a pas été invoqué jusqu'à présent pour plaider la cause du texte original en grec. C'est que cette *Vie*, même si elle représente un panégyrique du prince Neagoe Basarab et de la puissante maison des boyards Craiovescu [26], a été composée pour répondre en même temps à un but très précis, celui de fournir au patriarcat de Constantinople la documentation nécessaire à la ratification de la canonisation du néo-saint [27]. Dans ce cas, on l'admettra, la langue grecque s'imposait, et non pas le slavon.

Ce n'est pas tout. Nous sommes en effet en mesure de verser au dossier de la question une pièce nouvelle : une *Vie de Niphon* encore inédite. Il s'agit d'un manuscrit des Météores (Grèce) photographié dans les années 30 par le byzantiniste français bien connu, V. Laurent, qui nous fit l'honneur de nous confier ses photocopies il y a plus de vingt ans [28]. L'examen des informations livrées par cette recension supplémentaire dénote que sa rédaction eut lieu autour de l'an 1774. A la dernière page de la *Vie de Niphon* on remarque cette précision extrêmement importante : « ... αὐτὸς εἶναι ὁ βίος καὶ τὰ θαύματα τοῦ ἐν ἁγίοις Πατρὸς

---

[23] P. P. Panaitescu (*Inceputurile* , p 204) établit que la *Vie de Niphon* a été rédigée sous le patronage des Craiovescu et non, comme on l'affirmait couramment, sous celui de Neagoe Basarab

[24] Contre cette théorie (reprise dernièrement par D Zamfirescu et A Constantinescu dans la communication mentionnée à la note 16), voir D Russo, *op cit* , pp 21–25

[25] Voir D. Russo, *op. cit.*

[26] La recension roumaine renchérit encore là-dessus par rapport aux différents textes grecs connus. Même si elle semble représenter le texte le plus approchant de l original de Gabriel (voir *supra* note 8) il est manifeste à notre sens qu'elle compte, elle aussi, des interpolations intéressant l'histoire de la Valachie, tout comme les versions grecques en renferment qui concernent le passé du Mont Athos et d'autres centres de la civilisation byzantine (Thessalonique, Constantinople, etc.)

[27] Voir plus loin, p 72, Annexe A/8 : canonisation de Niphon

[28] L'identification de ce texte sera facilitée par les deux reproductions que nous donnons de son début et de sa fin (transcription du texte en question, *infra*, p. 68 et 73)

ἡμῶν Νήφωνος, ὁ ὁποῖος ἦτον γραμμένος καὶ συνθέμενος εἰς τὸ ἑλληνικὸν ἀπὸ τὸν πρῶτον τοῦ ὄρους Γαβριῆλ, καθὼς λέγει ὁ συγγραφεὺς ὁποῦ ἔχει τὸν βίον ἐτοῦτον γραμμένον τοῦ ἁγίου Νήφωνος ὁποῦ εὑρίσκεται εἰς τοῦ Διονυσίου, ἀπὸ τὸν ὁποῖον ἐγὼ ἐπῆρα τὴν περίληψιν καὶ ἔγραψα μὲ συντομίαν τὸν παρόντα, ἀλλὰ δὲν ἄφησα κανένα ἀπὸ τὰ ἀναγκαιότερα καὶ μὲ ὅλου ὁποῦ ἐκεῖνος εἶναι ἀκόλαις χαρτίου δώδεκα » [29]. Traduisons : « Ceci est la Vie et les miracles de notre Père parmi les Saints, Niphon, qui a été écrite et rédigée en grec par le prôte de la [Sainte] Montagne Gabriel, ainsi que le dit l'auteur qui a écrit cette *Vie de saint Niphon*, qui se trouve à Dionysiou, dont moi j'ai pris le contenu et écrit sous une forme abrégée la présente [Vie], mais je n'ai rien omis de ce qui était de quelque utilité, bien que celle-là soit de 12 feuilles de papier. » (Cf. p. 72 du ms.). Nous reviendrons plus loin sur cette *Vie*. Ce qui importe ici c'est que le rédacteur anonyme du texte des Météores affirme sur témoignage que le prôtos Gabriel a écrit εἰς τὸ ἑλληνικόν, en grec, la *Vie de Niphon*. Sous la plume d'un Grec du XVIII[e] siècle, ce détail signifie évidemment que la rédaction primitive était en καθαρεύουσα, en grec savant, comme on s'exprimerait de nos jours. Et voilà résolue la question de la langue originale du texte composé par Gabriel. Du même coup on doit constater — ce que l'on soupçonnait déjà — qu'aucune des *Vies* grecques connues jusqu'ici ne représente le texte authentique du prôtos, car elles sont toutes écrites dans un mélange de καθαρεύουσα et de grec populaire. Nous y reviendrons également.

Observons encore que le manuscrit des Météores, qui prouve l'existence de la *Vie de Niphon* à cette époque à Dionysiou, montre aussi que, en dehors des 2 mss. signalés par D. Russo et étudiés par V. Grecu, il existait encore une copie de l'original utilisée par le rédacteur du texte des Météores.

LA VIE DE NIPHON D'APRÈS LE MANUSCRIT DES MÉTÉORES

Si la découverte par le R. P. V. Laurent de ce manuscrit est une heureuse trouvaille pour l'étude de cette source historico-hagiographique, en revanche l'état des photographies que nous en possédons nous interdit d'en donner une édition intégrale. Par suite d'un défaut technique, elles sont toutes amputées des dernières lignes de chaque feuillet et, en outre, le film a souffert des dégâts de-ci de-là en pleine page [30]. Et comme un malheur ne vient jamais seul, à ce que prétend la sagesse populaire, nous ignorons aussi la cote de ce manuscrit ! Le catalogue en préparation

---

[29] Contexte plus bas, p 72—73

[30] Observer sur nos fac-similés les défauts dont souffre le titre même de la *Vita* et les fins de ligne de la p. 73 C'est la raison pour laquelle, à notre vif regret, nous ne donnons pas une édition *in extenso* de ce nouveau texte.

des manuscrits des Météores, permettra un jour de retrouver le codex en question. En attendant sa parution, il nous faut nous contenter de glaner à travers les photographies que nous a confiées le savant français, certaines informations utiles à nos recherches.

Et tout d'abord, on observera que l'étude de la *Vie* grecque de Niphon doit dorénavant faire entrer en ligne de compte les textes suivants :

1. ms. 610 (= *A*) de Dionysiou (écrit en 1754 : cf. éd. V. Grecu).

2. ms. 715 (= *B*) de Dionysiou (écrit au XVIII[e] s. : édité par V. Grecu).

3. ms. des Météores (= *C*) (composé vers 1774) : cf. des fragments plus bas, p. 68—73.

4. texte édité dans le Νέον Ἐκλόγιον, Venise 1803, pp. 373—388 (= *D*).

Disons sans plus tarder quels sont les arguments sur lesquels nous appuyons notre datation du ms. des Météores auquel, pour plus de commodité, nous donnons le sigle *C*. Il y est question en effet à la page 72 [31], aussitôt après les indications reproduites par nous précédemment sur le texte et les manuscrits de cette *Vita*, de la capture par les Turcs de reliques de saint Jean Baptiste « à l'époque où la flotte des Moscovites croisait dans la mer Egée » (ὁπόταν ἦτον ἡ ἀρμάδα τῶν Μοσκόβων εἰς τὸ Αἰγαῖον). Le capoudan-pacha qui détroussa les caloyers dionysiates partis en quête d'aumônes, bien nantis de reliques du Prodrome, ne peut être que Hosameddin, vaincu par les Russes en 1770, ou le vieux Geafer qui le remplaça à la tête de la flotte ottomane. Les Russes, on s'en souvient, demeurèrent dans les eaux de la mer Egée jusqu'à la conclusion de la paix de Kutchuk-Kainardji (1774) [32]. C'est pourquoi nous datons approximativement le texte des Météores aux alentours de cette dernière.

La lecture de la *Vita* des Météores montre que son auteur ne s'est point limité à refondre la *Vie de Niphon* écrite par le prôtos Gabriel. C'est ainsi que pour les deux pontificats de Niphon à Constantinople il a consulté et recopié littéralement la *Chronique de Dorothée de Monembasie*. Ne dit-il pas à la page 60 que le chronographe « . . . λέγει δὲ κατὰ τάξιν οὕτως » ? Et de reproduire le texte de Dorothée sur l'élection de Niphon comme patriarche, sur son origine, son existence en tant que moine. L'auteur de *C* fait preuve, du reste, d'esprit critique. Il se refuse

[31] Contexte plus bas, p. 73

[32] P M. Kontoyannis, Οἱ Ἕλληνες κατὰ τὸν πρῶτον ἐπὶ Αἰκατερίνης Β' ῥουσσοτουρκικὸν πόλεμον (1768—1774), Athènes, 1903, pp 196—311. Sur les événements d'alors voir aussi le récent travail d'Ariadna Camariano-Cioran, *La guerre russo-turque de 1768—1774 et les Grecs*, dans « Rev études sud-est europ », III, n[os] 3—4, 1965, pp 513—547.

à admettre l'affirmation de Dorothée que Niphon aurait séjourné de longues années au monastère athonite de Pantocrator. « C'est là, dit-il, une erreur manifeste : c'est à Dionysiou que le bienheureux a séjourné plus longtemps que dans les autres lieux de la [Sainte] Montagne où il est allé » (page 61). Rappelant l'élection de Niphon comme métropolite de Thessalonique, l'auteur de *C*, lassé de recopier la *Chronique de Monembasie*, finit par se contenter de renvoyer le lecteur à cet ouvrage pour plus ample informé : «Ζήτει τὰ λοιπὰ εἰς τὸν χρονογράφον » [Cherche le reste dans le chronographe : p. 61] [33].

Le texte de *C* n'est donc point un simple abrégé du manuscrit de la *Vita* par Gabriel, mais, dans une certaine mesure, l'œuvre d'un esprit éveillé et curieux. La langue très simple et très claire dont il use, démontre une fois de plus la faveur dont la *Vie* du saint patriarche jouissait dans les milieux monastiques et aussi la nécessité qu'il y avait, pour alimenter la ferveur des moines du XVIII[e] s., de mettre à leur portée le contenu de cette *Vita* dans une langue grecque qui leur fût accessible, le texte savant et long rédigé par Gabriel opposant trop de difficultés à leur entendement.

Or, le ms. *C* ne concorde ni avec *A* ni avec *B*, plus amples et plus recherchés. C'est en effet que la langue de *A* et de *B* renferme un mélange de grec savant et de grec populaire. L'intérêt de *C* ne se limite pas à cette constatation. C'est qu'il renferme encore des différences par rapport à *A* et à *B*. Ainsi, alors que ces derniers disent, sans plus de détail, qu'Irène, l'épouse de Brankovitch, envoya le père de Niphon auprès de son frère le despote Thomas, *C* précise (p. 47) qu'elle fit préparer un caique (ἑτοιμάζει καΐκι) [34]. Quand Niphon perdit l'auteur de ses jours, *C* ajoute que Thomas Paléologue se comporta comme un père envers l'orphelin et ses deux frères, Démétrius et Maria (ὁ ὁποῖος ὡς ἄλλος πατὴρ ἀληθῶς εἰς αὐτὰ ἐφαίνετο p. 48). Dans *C* on trouve encore l'information que le jeune Niphon voulut étudier la philosophie (p. 49). Inutile de multiplier ici les divergences entre *A* et *B* d'une part et *C* d'une autre. Elles suffisent cependant à prouver l'existence (affirmée du reste par *C*) d'un autre manuscrit de la *Vie* de Niphon. Que ressort-il maintenant de leur confrontation avec le texte imprimé en 1803 dans le Νέον Ἐκλόγιον ?

---

[33] Dorothée de Monembasie, Βιβλίον ἱστορικὸν περιέχον ἐν συνόψει διαφόρους καὶ ἐξόχους ἱστορίας, ἀρχόμενον ἀπὸ κτίσεως κόσμου μέχρι τῆς ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως καὶ ἐπέκεινα ., Venise, 1631 Nous avons retrouvé le texte dans l'édition de 1637, p. 565. Sur cette chronique, son auteur et ses nombreuses éditions — nous n'avons pas déterminé celle même qui a été utilisée par l'anonyme du texte des Météores — voir D. Russo, *op. cit*, pp 68—86.

[34] Contexte *infra*, p. 69

Le texte grec de Gabriel à la lumière des manuscrits grecs et du Νέον Ἐκλόγιον

Les résultats auxquels nous avons abouti nous ont en effet incité à examiner de front la *Vie de Niphon* en en comparant le texte grec tel que nous le connaissons à travers ses diverses recensions, et en ne perdant pas de vue l'affirmation de *C* que la *Vita* en question a été rédigée par Gabriel en grec savant (εἰς τὸ ἑλληνικόν). Et nous avons pu constater que là où *A* et *B* donnent un texte néo-grec, il arrive parfois que le Νέον Ἐκλόγιον dise la même chose sous une forme archaïsante ! Or le Νέον Ἐκλόγιον ne renferme que des *Vies* de saints remaniées de façon à les mettre à la portée de lecteurs de culture moyenne. Celles-ci sont de règle retravaillées par l'éditeur (Nicodème l'Hagiorite ?) qui ne reproduit aucune d'entre elles dans sa version originale. Dans de pareilles conditions il faut bien admettre que la *Vie de Niphon* dans le Νέον Ἐκλόγιον repose sur un texte où avaient été maintenues bien des formes du récit original de Gabriel. De même, on observe dans *A* et *B* des formes archaïsantes éliminées du Νέον Ἐκλόγιον. En voici quelques exemples pris au hasard :

1. Archaïsmes dans Νέον Ἐκλόγιον et formes modernisées dans *A* et *B* :

Νέον Ἐκλόγιον		*A* et *B*	
Καρεάς	p. 375	Καρέας	p. 56 éd. Grecu
ὀφθαλμούς	p. 376	ὄμματα	p. 56
παρεκάλεσα	p. 377	ἐπαρακάλεσα	p. 60
ἦλθον	p. 376	ἦλθα	p. 62
ὕπαγε	p. 377	σύρε	p. 62

2. Archaïsmes dans *A* et *B* et formes modernisées dans Νέον Ἐκλόγιον

A et *B*		Νέον Ἐκλόγιον	
ὁ δὲ εὐτελίζων ἑαυτὸν ἔλεγε	p. 48	ὁ δὲ εὐτελίζωντας τὸν ἑαυτόν του ἔλεγεν	p. 375
[οἵτινες εὑρεθέντας] ἐν τῇ τοῦ Διονυσίου μονῇ	p. 58	[καὶ εὑρεθέντες] εἰς τὴν μονὴν τοῦ Διονυσίου	p. 376
ἰδόντες ὅτι οὐδὲν ἐκατώρθωσαν	p. 60	βλέποντες πῶς δὲν ἐκατώρθωσαν τίποτε	p. 377
μετὰ θερμῶν δακρύων	p. 60	μὲ θερμὰ δάκρυα	p. 377

Le texte du Νέον Ἐκλόγιον possède également des détails qui font défaut de *A* et *B*. Parlant de la mort de Zacharie, le Νέον Ἐκλόγιον (p. 378) laisse à penser qu'il fut lui aussi un saint, alors que *A* et *B* sont plus circonspects. Il est toutefois inutile d'insister ici sur ces questions, dont seul le résultat importe pour le présent article.

Si l'examen comparatif, même fugitif, des diverses rédactions grecques de la *Vie de S. Niphon* nous a mené à des résultats nouveaux, il est normal de se pencher aussi sur le texte roumain de la *Vita*, pour continuer notre enquête, dont les conclusions serviront certainement à la future édition critique de la *Vie* du néo-saint et à la tentative de reconstituer dans ses grandes lignes le texte authentique de Gabriel, ou du moins ce qui en subsiste, tantôt en version roumaine, tantôt en grec. Parmi les problèmes que pose la recension roumaine il en est un au moins d'une importance capitale, celui de la valeur de son texte tel qu'il nous est parvenu. Or, on doit bien l'avouer, nous ne sommes pas encore en possession d'une édition critique de la *Vie* roumaine. La discussion que voici en sera la preuve.

LA VIE DE NIPHON ET LA CHRONIQUE VALAQUE DITE « LETOPISEȚUL CANTACUZINESC »

C'est un fait reconnu, que la *Vita* a pénétré dans les vieilles chroniques de Valachie. Celle dite de Radu Popescu renferme sous une forme abrégée des informations qui en dérivent directement [35]. Mais c'est dans le *Letopisețul cantacuzinesc* qu'elle figure sous la forme la plus ample, puisqu'un fragment particulièrement étendu y est reproduit littéralement [36]. Chose curieuse, les chercheurs de la *Vie de Niphon* n'ont pas pensé jusqu'ici à comparer ce fragment et le texte des manuscrits de la *Vie* roumaine de Niphon. Ayant constaté fortuitement des détails du *Letopiseț cantacuzinesc* absents des «Vies» en grec et en roumain (cette dernière dans l'édition de T. Simedrea), l'idée de cette confrontation nous est venue. L'opération en valait la peine.

Observons tout d'abord que le *Letopiseț* a renoncé à bon escient aux parties de la *Vita* qui n'ont aucune contingence avec l'histoire roumaine. On n'y trouvera donc pas le Prologue, l'enfance de Niphon, sa jeunesse, son entrée au monastère, ses pérégrinations, son séjour au Mont Athos, ses pontificats à Thessalonique et à Constantinople. Le chroniqueur valaque qui fait débuter son ouvrage par la fondation de la Valachie (*descălicatul*), n'avait pratiquement rien à dire du règne de Radu cel Mare : «Radu le Grand — écrit-il — c'est lui qui a fait bâtir le monastère de Dealu et il a régné 15 ans» [37]. Cette pénurie d'informations, il eut — lui ou quelque interpolateur — l'idée de la compenser par l'adjonction de tout ce

---

[35] P. P. Panaitescu, *Începuturile*..., p. 222 (à propos de la chronique dite « des Băleni »).

[36] C. Grecescu et D. Simonescu, *Istoria Țării Românești. 1290—1690. Letopisețul cantacuzinesc*. Ediție critică întocmită de .. [Histoire de Valachie. 1290—1690 Chronique des Cantacuzène. Edition critique établie par ..], Bucarest, 1960, pp. 5—41

[37] Idem, p. 5 « *Radul vodă cel Mare, acesta au făcut mănăstirea din Deal și au domnit ani 15* ».

que la *Vie* du patriarche renfermait de données concernant le passé de la Valachie. Et le fragment qu'il a emprunté à Gabriel représente 38 pages de la récente édition critique du *Letopiseț*, qui en compte 196 en tout.

La comparaison que nous avons faite entre ce long fragment intercalé dans cette édition, d'une part, et les passages correspondants de l'édition de la *Vita* par T. Simedrea, d'autre part, nous a permis de constater que le texte de la *Vita* roumaine, tel que l'a conservé l'hiéromoine Jean de Bistrița dans son manuscrit copié en 1682 [38], offre une rédaction plus archaïque, à en juger d'après son style et sa langue. Néanmoins, même si le *Letopiseț* renferme un texte modernisé, il a utilisé un manuscrit meilleur que celui recopié par Jean de Bistrița. En voici les preuves.

1. *Informations absentes ou erronées chez Jean de Bistrița*

A propos des réalisations de Neagoe Basarab au monastère athonite de Kutlumus, le ms. de Jean de Bistrița nous apprend que le voiévode « y fit une tour avec armes et tourelles » (*o culă cu arme și cu turnuri*) (p. 24, lignes 6—7), « pour la sauvegarde des moines ». Le *Letopiseț* déclare qu'il y fit « une tour avec des armes et des canons » (*cu arme și cu tunuri*) (p. 30, ligne 16) [39]. A en croire le texte édité par T. Simedrea, Neagoe octroya à la Grande-Laure de Saint Athanase « 90 000 thalers par an » (*mertic mare cîte 90 000 de talere pe an*) (p. 24, l. 17). Somme impossible car les donations de ce prince aux couvents athonites ne dépassèrent jamais 10 000 aspres (le mot *thalers* est une modernisation due au traducteur roumain). Il pourrait s'agir de 9 000 aspres. Mais le texte du *Letopiseț* parle de 10 000 thalers, c'est-à-dire aspres (p. 31, l. 4). Certains ms. (v. apparat critique) portent 11 000 thalers [40]. Quoiqu'il en soit, le *Letopiseț* est plus véridique que Jean de Bistrița. (Notons en passant que le ms. roum. 1 062 de la *Vie de Niphon* à la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie, parle de 6 000 thalers). A propos de Jérusalem, Jean de Bistrița écrit : « *Sfînta cetate a Ierusalimului, Sionul, care este muma bisericilor* » (La cité sainte de Jérusalem, Sion, qui est la mère des églises) (p. 25, l. 10—11). Le *Letopiseț* renferme la leçon « *muma bisericii* » (p. 32, l. 12) préférable, car Jérusalem peut être considéré comme la « Mère de l'Eglise », bien plutôt que comme la mère des églises, appellation réservée d'ordinaire à chaque siège épiscopal, métropolitain ou, mieux, patriarcal.

Le déplacement du siège de la métropole de Hongrovalachie de Argeș à Tîrgoviște, par décision du 17 août 1518, donne l'occasion au

[38] Voir le colophon du ms chez Tit Simedrea, *op cit*, p XIII

[39] Le *Letopisețul cantacuzinesc* confirme la correction que nous proposions dans *Aperçu critique* . . , p 101, note 33

[40] Voir *ibidem*, pp 101—102, notre discussion sur le montant de ce chiffre.

Letopiseț de nous apprendre que la prédiction faite à ce sujet par Niphon fut traduite en fait par «Théolepte le patriarche et par kyr Macaire, le très sacré métropolite de Hongrovalachie, par les autres métropolites et par Gabriel, le prôtos de la Sainte Montagne (*protul Sfetagorei*), par d'autres higoumènes de cette sainte montagne, par tous les higoumènes du pays et par le prince (*i.e.* Neagoe) et par tous les boyards, grands et petits, et par tout le saint synode» (p. 40–41). Le texte de Jean de Bistrița est plus bref : « ... par Théolepte le patriarche de Tzarigrad (*i.e.* Constantinople) et par Macaire, le métropolite, et par le voïévode Neagoe, prince de Hongrovalachie, et par tous les boyards, grands et petits, et par tout le saint synode» (p. 30, l. 20–23). Il est indubitable que le prôtos du Mont Athos, ses higoumènes aussi, invités expressément par le prince de Valachie à la consécration de l'église du monastère d'Argeș, qui venait d'avoir lieu deux jours plus tôt, et, dans tous les cas, les métropolites étrangers présents à ces solennités apposèrent leurs signatures sur le tomos patriarcal [41]. Ici encore le *Letopiseț* l'emporte sur Jean de Bistrița.

2. *Mots d'usage plus ancien ou plus exacts dans le Letopiseț que dans le texte de Jean de Bistrița*

A. Jean de Bistrița estropie fréquemment les noms propres de personnes ou de toponymes, mieux conservés dans le *Letopiseț*. En voici une petite liste :

Letop. cant.	*Jean de Bistrița*
Isus Navi	Isus Navin
Ionatan	Ioatan
Evropa Elispontului	Evrosta Elispod
Hariton	Ariton
Menorlița	Menorlina
Trescavița	Trescavıț
Dionisat	Onisat

etc. ...

B. *Parfois on observe dans le Letopiseț des formes archaïques que le ms. de Jean de Bistrița a modernisées.* C'est ainsi que le *Letopiseț* connaît *întunearece* (« ténèbres » au sens de « innombrables ») et *ciudese* (miracles), alors que chez Jean on lit respectivement *1 000* et *minuni* [42].

---

[41] Cette information complète ce que nous écrivions dans l'article cité précédemment (p. 110), sur l'activité de Gabriel en Valachie. Il est évident que Gabriel, en tant qu'auteur de la Vie de Niphon, a noté lui-même ce détail, que les copistes de la version roumaine ont laissé tomber, à l'exception du ms. utilisé dans le *Letopisețul cantacuzinesc*.

[42] 1 000 est une erreur de copiste pour 10 000.

3. *Différences de fond entre le Letopiseț et le texte de Jean de Bistrița*

On apprend dans le texte de Jean que Radu cel Mare, passant par Andrinople où le patriarche Niphon vivait exilé par le sultan Bajazet II, le « vit de ses yeux » (*și-l văzu cu ochii săi*) (p. 8, l. 24) et « pria le saint de venir dans son pays, car le pays le désire extrêmement » (*rugă pe sfîntul ca să vie în țara lui, că-l pohtește țara foarte tare*) (*ibid.*, l. 26—27). Le patriarche, tenant compte de sa situation, car il était persécuté et enfermé, manifesta son étonnement, mais le prince lui répliqua : « Ne te soucie pas de cela, mais remets-t-en à moi. » Le saint patriarche dit : « Fais comme tu sais » (*Nu purta grija aceasta, ce o lasă să fie asupra mea. Sfîntul patriarh zise : „Cum știi, fă”* !) (pp. 8, 130—32). Radu demanda au sultan de le laisser emmener Niphon, ce qui lui fut accordé. .

En revanche, on lit dans le *Letopiseț* que le voïévode qui avait entendu parler des vertus de Niphon, «le fit prier» (*a trimis cu rugăminte*) « de venir en Valachie» (p. 5, l. 9). «Et le saint lui donna réponse» (*Iar sfîntul i-a dat răspuns*) (*ibid.*, p. 1, l. 10) — celle que l'on sait par Jean de Bistrița. «Et le prince lui envoya un mot, disant : „Ne te soucie pas de cela, car cela me regarde”. Et le saint patriarche lui répondit, disant : „Fais comme tu sais”» (*Iar domnul iar i-a trimes cuvînt zicîndu-i : nu purta grijă de aceasta că grija mea iaste. Iar sfîntul patriarh i-a răspuns zicînd : „Cum știi, așa fă”*) (p. 5, l. 12—15). Sur quoi Radu adressa au sultan la demande que l'on sait.

Ici, il est très difficile de distinguer quel est le texte authentique. Radu aura-t-il d'abord sondé les intentions de Niphon au cours d'une entrevue à Andrinople, puis, l'ayant décidé à accepter sa proposition, aura-t-il demandé à Bajazet II de permettre à Niphon de se rendre en Valachie ? Ou bien le prince aura-t-il commencé par écrire au patriarche d'accepter de venir en Valachie, puis, ayant obtenu son consentement, aura-t-il demandé au sultan l'autorisation requise ? Là-dessus, le texte grec donne plus de détails, ce qui nous aidera à décider dans ce litige de critique textuelle. On y apprend en effet que le voïévode, ayant été appelé à la Porte pour acquitter le montant du tribut, vint à Andrinople, car il avait entendu parler de l'ex-patriarche. Obtenant la permission du sultan, Radu alla visiter l'exilé auquel il demanda la permission de solliciter du sultan l'autorisation de l'emmener en Valachie. Niphon y consentit et le voïévode réussit enfin à le faire venir dans son pays (éd. V. Grecu, p. 79 ; Νέον Ἐκλόγιον, p. 379).

Le texte de Jean de Bistriţa pourrait donc être sur ce point préférable à celui du *Letopiseţ*. C'est du reste l'avis de M. N. Popescu, exprimé dès 1914 [43].

On pourrait multiplier les exemples. Mais nous ne le ferons pas ici.

4. *La langue du manuscrit copié par Jean de Bistriţa est plus archaïque que celle du texte de la Vita englobé dans le Letopiseţ*

Nos constatations ci-dessus que le *Letopiseţ* compte nombre de leçons meilleures que celles du ms. de Jean de Bistriţa, n'empêchent pas que le texte du *Letopiseţ* soit modernisé. En voici quelques exemples significatifs.

A. Jean de Bistriţa a très fréquemment recours au passé simple tandis que le *Letopiseţ* utilise le passé composé.

B. Le *Letopiseţ* modernise maints vocables ou expressions :

chez Jean de Bistriţa	*dans le Letopiseţ*
Israiltenilor	feciorilor lui Israil
cocon de boieri	fecior de boieri
dumnezeiesc dirept	asemenea lui Dumnezeu
au făcut . . . trapezaria, pimniţa şi magupiia, maghernıţa, grădina	au făcut . . . trapezaria, pimniţa, maghernıţa şi magazia, grădina
ziditurі	ziduri
obîrşit	săvîrşit
o au podobit	o au împodobit
obicină	obiceaiu
se varsă zorile	se făcea ziua

5. *Comparaisons indécises*

Il existe aussi entre le texte de Jean et celui du *Letopiseţ* des différences, telles qu'inversions de mots, modifications menues de termes (dară, iară, etc.), qu'il serait oiseux d'examiner dans notre article. Néanmoins, le futur éditeur de la *Vie* roumaine de Niphon devra en tenir compte pour l'établissement du texte et celui de l'apparat critique. Où est l'archétype de la version roumaine dans des cas du genre des suivants :

chez Jean de Bistriţa	*dans le Letopiseţ*
aşezămîntul sfinţilor apostoli	tocmealele sfinţilor apostoli
să se înderepteze toată ţara de la arhierei	să se îndrepteze ţara de acei 3 arhierei
Nifon îl întărea cu învăţăturile sale	Nifon îl întărea cu rugile sale
în mîinile sale	în mîinile lui Dumnezeu
şi apuse zarea	şi apuse zarea soarelui
Teolipt ţarigrădean	Teolipt patriarhul Ţarigradului

[43] Voir la discussion chez N. M. Popescu, *op. cit.*, pp 50—51.

Tenons-nous-en là. Il est clair que le long passage de la *Vie de Niphon* inclus dans le *Letopisețul cantacuzinesc* représente un important témoignage pour une éventuelle édition critique de la *Vita* roumaine. Par ailleurs, le texte grec non plus ne devra pas être négligé par l'éditeur, car il aide aussi à établir plus exactement, parfois, le texte roumain. Nous nous limiterons à un seul exemple.

Le second pontificat de Niphon sur le siège œcuménique fournit l'occasion à la *Vie* roumaine de dire que le patriarche «*încălzea pe toți cu veselia învățăturii sale*» (p. 8, l. 9—10, éd. Simedrea), ce qui signifie mot à mot que Niphon «réchauffait tout le monde par la gaieté de son enseignement». Curieuse affirmation qui ne semble avoir choqué personne jusqu'ici, bien que l'on s'imagine difficilement un patriarche de Constantinople émaillant de facéties la sévérité évangélique de ses sermons ! Mais si l'on ouvre le texte grec (éd. Grecu, p. 72, l. 26—27) on y lira que «le monde entier fut éclairé par ses enseignements et ses encouragements fréquents» (πᾶσα ἡ οἰκουμένη ἐφωτίσθη μὲ τὰς συχνάς του διδαχὰς καὶ νουθεσίας). Au lieu de «*desele-i învățături*» (ses fréquents enseignements) quelque copiste de la *Vie* roumaine entendit «*Veselia învățăturii*» (la gaieté de l'enseignement), absurdité qui se généralisa dans les copies de ce texte !

UNE NOUVELLE HYPOTHÈSE AU SUJET DE LA PERSONNE DU MÉTROPOLITE MACAIRE DE HONGROVALACHIE

La *Vie de saint Niphon* — à savoir la version roumaine et seulement la recension grecque publiée par V. Grecu (*A* et *B*) — renferme l'intéressant détail que, à peine monté sur le trône de Valachie, Neagoe appela un certain Macaire à occuper le siège métropolitain du pays. On ne sait pas grand-chose de ce prélat. Il est mentionné aussi dans les *Recommandations de Neagoe à son fils Théodose*[44]. Selon certains chercheurs, tels Al. Odobescu, N. Iorga, N. M. Popescu, N. Şerbănescu, il s'agirait du typographe homonyme venu du Monténégro et qui imprima différents livres de culte pour les princes valaques Radu cel Mare, Vlăduț et Neagoe Basarab. Récemment, le Pr. G. Sp. Radojicić et D. Mioc[45] ont soutenu qu'après la mort de Neagoe (1521) le métropolite Macaire dut se retirer au Mont Athos, au monastère serbe de Chilandar, et qu'il obtint en 1525, puis en 1533, des dons en argent du prince Radu de la Afumați[46]. Même si l'on admet que le

---

[44] Voir sur lui la longue notice que lui consacre N. Şerbănescu, *op. cit.*, pp. 748—753 qui le considère identique au typographe venu du Monténegro.

[45] G. Sp. Radojicić, bibliographie citée par D. Mioc, *Date noi cu privire la Macarie tipograful* [Nouvelles données concernant le typographe Macaire], dans « Studii », XVI—2, 1963, pp. 429—440.

[46] D. Mioc, *op. cit.*, pp. 431—432.

typographe ait pu devenir métropolite de Hongrovalachie (ce dont personnellement nous doutons fort), en revanche il est absolument impossible que le métropolite soit devenu higoumène de Chilandar. En effet, conformément à la tradition ecclésiastique, on l'aurait appelé alors dans les documents de la chancellerie de Radu de la Afumaţi «notre Père l'higoumène kyr Macaire qui fut métropolite», et en aucun cas «notre Père l'higoumène hiéromoine Macaire», dénomination qu'on lui donne dans ces actes de donation. On le sait, un évêque ne peut être ravalé au simple sacerdoce. La thèse émise par ces deux chercheurs n'est donc pas viable [47].

Contre l'opinion que le typographe Macaire serait devenu métropolite sous Neagoe se sont prononcés plusieurs savants, dont le Pr. P. P. Panaitescu [48]. Celui-ci a fait observer avec raison que cinq mois après que le prince fût monté sur le trône, l'imprimeur était encore hiéromoine, alors que selon la *Vie de Niphon* le voiévode confia l'Eglise de Hongrovalachie au nouveau métropolite de son choix, dès qu'il eût pris en mains les rênes du pouvoir princier. Nous l'avons déjà dit, nous le répéterons, nous non plus nous ne croyons pas possible que l'imprimeur soit devenu métropolite. Et voici pourquoi.

A la tête de la fondation des boyards Craiovescu, qui faisaient quasiment figure de souverains de l'Olténie, en d'autres termes à la tête du monastère de Bistriţa, il y avait en 1494 un higoumène qui s'appelait Macaire [49]. Quelques années plus tard, en 1506, c'est un certain Moïse qui dirigera ce couvent [50]. Nous pensons que l'higoumène Macaire de 1494 devint par la suite le métropolite en fonction, du temps de Neagoe. A une date inconnue, vers 1504 peut-être [51], on sait que l'ex-patriarche Niphon, amené en Valachie par Radu cel Mare pour réformer et organiser l'éparchie de Hongrovalachie tout entière, sacra deux évêques, l'un pour le siège de Rîmnic, l'autre pour celui de Buzău. On ne connaît pas leurs noms. Mais n'est-il pas logique d'admettre que Niphon aura placé sur le siège de Rîmnic, en Olténie, l'homme des Craiovescu, l'higoumène de Bistriţa ? Et à son tour, en 1512, Neagoe, le parent de ces puissants boyards allait appeler au siège métropolitain de sa principauté l'évêque même de Rîmnic. En effet, la *Vita* roumaine de Niphon déclare que le voiévode fit «Macaire métropolite de tout le pays roumain (i. e. Hongrovalachie), des plateaux et de Severin, avec la bénédiction de Pacôme, patriarche de

---

[47] Nous l'avons déjà fait observer en passant, dans *Aperçu critique* , p 121, note 141.

[48] P P Panaitescu, *Liturgierul lui Macarie 1508* [Le liturgiaire de Macaire de 1508], Bucarest, 1961, p LVII.

[49] P. P Panaitescu et D Mioc, *op. cit* , pp. 402 et 404 (Deux ans plus tôt, en 1492, on rencontre un higoumène homonyme à la tête du monastère de Govora · *ibid* , p 373)

[50] *Documente privind istoria României Veacul XVI B Ţara Românească* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie. XVI^e s B. Valachie], Bucarest, 1951, p. 39.

[51] *Supra*, note 12.

Constantinople. » (« . . . *mitropolit a toată Ţara Românească, plaiului şi Severinului cu blagoslovenia lui Pahomie, patriarhul de la Ţarigrad.* ») [52] Toutefois, notre devoir est de signaler que l'on pourrait invoquer contre notre théorie la *Vie* grecque de Niphon (*A* et *B*). Macaire y apparaît comme sacré par ce patriarche [53], ce qui, à première vue, renverse notre hypothèse qu'il aurait été auparavant évêque de Rîmnic. Il ne faut cependant pas perdre de vue que la *Vie* grecque, telle qu'on la connaît, ne représente qu'un texte remanié et parfois déformé de la *Vita* composée par Gabriel. Dans ces conditions il est permis de se demander si l'inattention d'un scribe n'aura pas calligraphié ἐχειροτόνησαν (éd. Grecu, p. 138, l. 18—19) au lieu de ἐχειροθέτησαν. Ce qui répondrait alors au témoignage du roumain *blagoslovenie*, la χειροθεσία étant en fait une bénédiction et non une ordination, χειροτονία [54]. A titre d'exemple de bévue de copiste, on peut citer au paragraphe relatif à l'activité de Niphon à Salonique pour la défense de la foi orthodoxe la surprenante expression τὰς σοφὰς ἀποδείξεις (éd. Grecu, p. 66, l. 11), alors que le Νέον Ἐκλόγιον (p. 378) dit bien τὰς σοφιστικὰς ἀποδείξεις. Quoi qu'il en soit, et jusqu'à plus ample informé, il nous faut nous contenter de présenter notre théorie sur la personne de Macaire à titre d'hypothèse. Cependant il y a encore un élément qui vient à son secours, la mention de *Severin* dans le titre porté par lui selon la *Vie de Niphon*. C'est que, à l'exception d'Athanase du XIVe siècle [55], aucun autre métropolite n'a plus porté dans sa titulature le nom de cette éparchie. En revanche les évêques de Rîmnic s'intitulaient évêques de Rîmnic-Nouveau-Severin [56]. Ce qui pourrait fort bien dénoter ici que Macaire avait été évêque de Severin avant sa promotion au siège métropolitain, ou même qu'il avait cumulé les deux sièges sous le règne de Neagoe. On peut encore faire remarquer que le texte grec le présente comme « un certain Macaire », Μακάριόν τινα (p. 138), ce qui s'accorde assez mal avec la caractérisation de la page suivante où cet hiérarque est loué pour la pénétration et l'éclat de son intelligence et de ses actions, une preuve de plus de l'altération du texte grec en l'occurrence.

---

[52] Ed. Sinedrea, p 19, lignes 34—36.

[53] Ed Grecu, p. 138, ligne 19.

[54] P de Meester, *De monachico statu juxta disciplinam byzantinam.* Typis Vaticanis, 1942, pp 237—238 où l'on trouvera la bibliographie s'y rapportant.

[55] Sur ce prélat voir par exemple N. Serbănescu, *op. cit.*, pp. 738—739.

[56] Gh Moisescu et collaborateurs, *op. cit*, pp 322 sqq. Rien ne prouve que ce fut le Serbe Maxime Brankovitch qui occupa le premier le siège épiscopal de Rîmnic. Personnellement je croirais plus volontiers qu'il monta sur celui de Buzău. Par ailleurs N Şerbănescu (*Episcopii Rîmnicului* [Les évêques de Rîmnic], dans « Mitropolia Olteniei », XVI, 1964, pp. 175—176) déclare impossible de dresser la liste des premiers évêques de Rîmnic et révoque categoriquement en doute l'affirmation de certains auteurs que Maxime Brankovitch aurait été le premier titulaire de ce siège.

LA VIE DE NIPHON ET LE MÉTROPOLITE DE HONGROVALACHIE NÉOPHYTE LE CRÉTOIS

La Bibliothèque de l'Académie de Roumanie possède un manuscrit gréco-roumain (ms. roum. 2109) renfermant les notes de voyage que le Crétois Néophyte, qui fut métropolite de Hongrovalachie de 1738 à 1753, prit en 1746 et 1747 à l'occasion des visites canoniques qu'il entreprit à travers sa riche éparchie. Certaines parties du journal du métropolite sont écrites en grec — ce sont celles directement rédigées par lui —, d'autres le sont en roumain par un secrétaire. Ce dernier a notamment inséré dans le texte de son maître la copie ou la traduction roumaine des inscriptions remarquées en cours de route [57]. Lors du voyage de 1746, Néophyte eut l'occasion de visiter le monastère édifié par Neagoe Basarab à Curtea de Argeş. Sa beauté l'impressionna. Il savait que sa fondation remontait au déplacement du siège métropolitain à Tîrgovişte, et qu'à cette occasion l'ancienne cathédrale d'Argeş fut transformée en ἀρχιμανδριτζία, conformément aux indications de Niphon, «père spirituel dudit voiévode Neagoe et très saint homme. Il tirait son origine de Morée, comme nous l'avons lu dans un vieux livre écrit en valaque (καθὼς ἀναγνώσαμεν ἕνα βιβλίον παλαιὸν βλαχιστὶ γεγραμμένον) qui se trouve au monastère d'Argeş.» [58] Suit la description de la fondation du prince Neagoe Basarab : c'est en fait une traduction presque mot à mot du texte s'y rapportant dans la *Vie* roumaine. Fatigué sans doute de sa besogne le métropolite, arrivé à mi-chemin du passage, laissa son secrétaire recopier en roumain le reste de ladite description [59]. La traduction de Néophyte a pour nous le mérite de nous aider à saisir un détail peu clair de prime abord du texte roumain. Au lieu de la phrase «*Şi sfîntul oltariu de-asupra prestolului încă făcu un lucru minunat cu turlişoare vărsat*» on lit en grec : ... καὶ μέσε εἰς τὸ ἅγιον βῆμα, ἐπάνωθεν τῆς ἁγίας τραπέζης ἔκαμεν ἕνα κουβούκλιον μὲ κουμπεδάκια διάφορα ἀπὸ μπρσῦντζον χυτά, πρᾶγμα ὡραιότατον, καθὼς λέγει τὸ ἱστορικόν, ὅμως ἡμεῖς δὲν τὸ εἴδομεν, ἐπειδὴ καὶ ἀπὸ τὰς ἀνωμαλίας ἐφθάρη (f. 10v).

[57] Comme nous l'avons fait connaître dernièrement, nous préparons l'édition critique, avec traduction et notes, du Journal des visites canoniques du métropolite Néophyte le Crétois, en collaboration avec P I Cernovodeanu, de l'Institut d'Histoire « N. Iorga » de Bucarest voir le résumé de notre communication dans le volume Δεύτερον διεθνὲς κρητολογικὸν Συνέδριον Χανιά 12—17 'Απριλίου 1966. Τίτλοι καὶ περιλήψεις ἀνακοινώσεων καὶ διαλέξεων τῶν συνέδρων (publié par le Φιλολογικὸς σύλλογος «Χρυσόστομος» ἐν Χανίοις), Athènes, 1966 (ladite communication paraîtra dans les *Actes du IIe Congrès international d'Études crétoises*. Voir, en attendant, sur ce Journal l'étude de Cornelia Pillat, parue en roumain dans « St. cerc. istoria artei », III, nos 3—4, 1956, pp. 277—285).

[58] Voir le contexte plus bas, p. 74.

[59] Idem, pp. 74—75.

Néophyte eut donc l'occasion de lire à Argeş même une histoire (ἱστορικόν) renfermant la *Vie de Niphon*, histoire écrite en langue roumaine. Il ne peut s'agir en l'espèce que d'un manuscrit du *Letopisețul cantacuzinesc*. Constatant que la description qui s'y trouvait de l'église du monastère répondait à la réalité, le Crétois se contenta de la faire passer en grec. Mais comme il ne comprenait pas bien — et nous non plus ! — ce que signifiaient ces mots aussi abscons qu'admiratifs «*acest lucru minunat de turlișoare vărsate*» (mot à mot : «cette chose admirable à tourelles coulées» [en métal]), il s'enquit tout naturellement auprès des moines de l'endroit de quoi il pouvait bien retourner. Et d'apprendre ainsi qu'il s'agissait d'un baldaquin (κουβούκλιον) en bronze détruit à l'occasion d'ἀνωμαλίαι, difficiles à préciser de plus près.

Détail surprenant de la part d'un ecclésiastique, Néophyte ne semble pas avoir connu à Argeş le texte hagiographique de la *Vie de Niphon*. La chronique qu'il y consulta l'intéressa vivement car il y trouva maints détails sur le prince Radu (identifié par lui, à tort, avec Radu cel Frumos (Radu le Beau) au lieu de Radu cel Mare (Radu le Grand)), sur l'érection du couvent d'Argeş, sur Neagoe et Niphon, originaire, note-t-il, de Morée, c'est-à-dire du Péloponnèse. D'où le prélat savait-il que Niphon était moréote ? Le *Letopiseț* en effet est muet au sujet de l'origine du patriarche, laquelle en revanche figure expressément dans le texte de la *Vita*[60]. Il ne faut pas pour si peu en inférer que le Crétois aura effectivement eu entre les mains le récit hagiographique. De même qu'il questionna les caloyers d'Argeş comme on l'a vu, au sujet du baldaquin, de même il eut tout loisir d'apprendre divers détails encore sur le saint dont les reliques retenues par Neagoe étaient conservées à ce monastère. A moins que le manuscrit utilisé par lui n'eût quelque glosse marginale.

Un détail encore au sujet de la *Vie de Niphon* signalée à Argeş. D. Mazilu a démontré comment un higoumène de ce monastère, Partenie, demanda à Nicodème l'Hagiorite, vers 1779—1793, de lui procurer du Mont Athos, à savoir du couvent de Dionysiou, la *Vie* du saint[61]. La raison, quand il existait en Valachie tant de manuscrits roumains la renfermant, sans compter le *Letopisețul cantacuzinesc* ? Nous supposons que Partenie aura appris que l'on conservait à l'Athos la *Vie* grecque du saint dont les reliques étaient partagées entre Argeş et Dionysiou, et aura désiré en prendre connaissance dans l'espoir d'y lire une relation plus complète ou plus

[60] A savoir dans le Νέον Ἐκλόγιον, p. 373, l'édition Grecu, p. 32, le ms. des Météores (*infra*, p. 69) et — sous la forme corrompue *Apelapov* (= Péloponnèse) — dans l'édition roumaine de Simedrea, p. 2.

[61] D. Mazilu, *Contribuțiuni la studiul vieții sf. Nifon, patriarhul Constantinopolului* [Contribution à l'étude de la Vie de saint Niphon, patriarche de Constantinople], tirage à part de *Contribuții privitoare la istoria literaturii române* [Contribution à l'histoire de la littérature roumaine], Bucarest, 1928.

intéressante que la *Vita* en roumain. Le fait est qu'il existe des manuscrits roumains contenant la traduction du texte de Dionysiou (tel qu'on le lit du moins dans les rédactions *A* et *B* éditées par V. Grecu) [62].

On a signalé dernièrement une troisième version roumaine de la *Vie de Niphon*, dont l'*incipit* et le *desinit* ne correspondent à aucune des recensions connues jusqu'ici. En fait, il s'agit d'un texte mutilé (la partie conservée commence avec la brouille de Niphon et de Radu cel Mare) et abrégé de la *Vita* (les longues digressions sur les monastères valaques et les lieux saints étrangers subventionnés par Neagoe Basarab n'y figurent pas) [63].

LES ÉPIGRAMMES DE MICHEL-MAXIME TRIVOLIS (MAXIME LE GREC) POUR LA CHÂSSE DE SAINT NIPHON

Il y a près d'un quart de siècle déjà qu'Elie Denissoff a percé l'identité d'une des plus remarquables figures de la culture russe au XVI[e] siècle, Maxime le Grec. Au terme de recherches passionnantes où l'expertise graphique elle aussi a dit son mot, ce savant a pu prouver sans réplique que Maxime le Grec était un jeune érudit du nom de Michel Trivolis, converti au catholicisme (on le trouve sous la robe des Bénédictins à Saint-Marc), puis reconverti à l'orthodoxie et établi au Mont Athos où il vécut de 1505 à 1516, quand il fut envoyé en Moscovie où il déploya une riche activité littéraire et théologique, pour y finir tristement et avoir finalement les honneurs de la canonisation dans l'Eglise russe [64]. Vie mouvementée, s'il en fût. Or ce qui nous intéresse ici c'est que Michel, redevenu orthodoxe et moine grec sous le nom de Maxime, a composé des épigrammes pour la châsse que Neagoe fit faire pour abriter les reliques de Niphon à Dionysiou. Sp. Lampros en a publié deux, dont s'est occupé N. M. Popescu [65]. Denissoff en a retrouvé une troisième [66]. De l'existence de celle qui, tout en louant le saint patriarche, fait aussi l'éloge de Neagoe, E. Denissoff infère que Maxime, ancien élève de l'humaniste Constantin Lascaris, fit partie de la délégation athonite qui accompagna en Valachie la dépouille de Niphon en 1515. Il est impossible, à notre avis du moins, d'en tirer pareille affirmation. Maxime était un moine de Vatopédi. Or la *Vie de Niphon* précise que les reliques furent

---

[62] I Crăciun et A Ilieş, *op cit*, pp 145—147 (cf aussi V. Grecu, *op cit*, pp 18 23).

[63] Voir ms V 15 de la Bibliotheque de l'Universite de Jassy, copié en Moldavie en l'an 1761 (cf I Crăciun et A Ilieş, *op cit.*, p 147) L'amabilité de son conservateur, M G Botez, nous en a permis la consultation sur microfilm, ce dont nous lui exprimons toute notre gratitude

[64] E. Denissoff, *Maxime le Grec et l'Occident Contribution à l'histoire de la pensée religieuse et philosophique de Michel Trivolis*, Paris — Louvain, 1943, *passim*.

[65] Sp. P. Lampros, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων, I, Cambridge, p 402 et N M Popescu, *op cit*, pp. 61—62 (en note). Autre edition par E Denissoff, *op cit*, pp 412—415

[66] E. Denissoff, *op. cit.*, p. 415.

emmenées en Valachie par des moines du monastère de Dionysiou [67], qui tinrent à accompagner la délégation roumaine venue les déterrer. En revanche, le somptueux reliquaire que le prince roumain fit faire pour les restes de son père spirituel fort probablement par quelque orfèvre de Transylvanie [68], porte une inscription grecque des plus quelconques [69] On comprend alors comment le savant Michel Trivolis, devenu le moine Maxime, dut réagir en voyant «le très somptueux reliquaire d'or et d'argent », comme il le qualifie lui-même, affublé de cette misérable légende bourrée de barbarismes. Et par amusement de lettré, fidèle en cela à une vieille tradition byzantine dont l'*Anthologie palatine* par exemple nous multiplie les exemples, il se mit à composer en l'honneur de cette châsse du néo-saint et du donateur trois épigrammes ampoulées. Ce n'est pas en raison de leur néo-paganisme qu'elles furent refusées pour la châsse, ainsi que l'estime E. Denissoff [70], mais bien parce que leur composition est postérieure à l'exécution de cette pièce d'orfèvrerie. De peu postérieure du reste, car Maxime allait quitter le Mont Athos en 1516 et la châsse est datée de l'an 7023, qui correspond à l'intervalle de temps écoulé entre le 1er septembre 1514 et le 31 août 1515 [71]. D'ailleurs le contenu de la première et même de la troisième épigramme n'avait rien de païen. Seule la deuxième pouvait éventuellement choquer. Dans ces conditions rien ne prouve que Maxime visita effectivement la Valachie [72]. Peut-être ne fit-il que la traverser quand il se rendit en Moscovie. Il est profondément regrettable qu'il n'existe pas encore une étude poussée de ce reliquaire. De toute façon le sentiment qui se dégage des trois poésies de Maxime indique très nettement l'admiration que cet objet suscita alors parmi les contemporains de Niphon

[67] Voir E Denissoff, *op. cit* , p. 107 Sur les moines qui accompagnèrent en Valachie les restes du patriarche, voir l'edition Grecu, p. 148, ligne 9 qui parle de μερικοὶ ἐκ τῆς μονῆς et la version roumaine (ed. Simedrea, p 21, ligne 32) qui mentionne un évêque du nom de Neophyte « ainsi que d'autres moines du monastère »

[68] Bibliographie partielle dans notre *Aperçu critique* , p 119, note 132 Des reproductions photographiques, toutes insuffisantes, par exemple chez M. Beza, *Urme româneşti în răsăritul ortodox* [Vestiges roumains dans l'Orient orthodoxe], 2^{e} éd , Bucarest, 1937, p. 53 ; V Vătăşianu, *Istoria artei feudale în Ţările române* [Histoire de l'art féodal dans les pays roumains], I, Bucarest, 1959, p 847 ; N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi* [Histoire de la littérature roumaine ancienne], I, Bucarest, 1940, p 82 ; P Ş Năsturel, *Le Mont Athos et ses premiers contacts avec la principauté de Valachie*, dans le « Bulletin de l'Association internationale d'Etudes du sud-est européen », I, 1963, p. 37.

[69] G Millet, J. Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes de l'Athos*, I, Paris, 1904, p. 161. Cf N M Popescu, *op cit* , p. 61.

[70] E. Denissoff, *op. cit* , pp 291–292

[71] Cf. *supra*, n. 69.

[72] L'affirmation se lit chez N. M. Popescu, *op cit* , p 791, puis chez P P. Panaitescu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab Problema autenticităţii* [Les Enseignements de Neagoe Basarab. Le problème de l'authenticité], « Balcania », V, 1, 1942, p. 144 et chez E Denissoff, *op. cit* , p 107. Notons ici pour qui s'intéresserait à cette question que la litterature roumaine ancienne a connu au moins un traité de Maxime le Grec, celui adressé aux Latins au sujet des additions ou des amputations à la foi chrétienne (voir *ms roum. 3346*, ff. 96^{v} –137^{r} de la Bibl de l'Acad. de Bucarest).

et de Neagoe. Elles nous invitent même à penser que le retour des reliques de Niphon à l'Athos dut être une occasion de pèlerinages pour les moines de tous les couvents hagiorites désireux de vénérer les restes qui faisaient maintenant la gloire de Dionysiou et d'admirer la munificence de Neagoe, le généreux protecteur de tous les couvents de la Sainte Montagne [73].

UDRIŞTE NĂSTUREL, TRADUCTEUR DE LA « VIE DE SAINT NIPHON » EN ROUMAIN ?

Notre travail n'épuise évidemment pas les très nombreuses questions que soulève la *Vita* sous ses diverses recensions, critique textuelle, informations historiques, etc.

Elle vaut cependant que l'on en examine encore une qui, chose plutôt surprenante, ne semble pas avoir préoccupé les historiens de la littérature roumaine ancienne, à savoir par qui et quand cette *Vie* aura été traduite en roumain. Si l'on n'a pas abordé ce problème par le passé, c'est sans doute que le nom de l'auteur de la version originale étant connu, le prôtos Gabriel, la personne du traducteur roumain est demeurée dans l'ombre d'office, l'anonymat de sa version aidant.

Son identification dépend de plusieurs critères. Il faut en premier lieu tenir compte de la chronologie des manuscrits roumains. C'est un fait que s'ils ne sont pas tous datés nommément, on n'en connaît aucun remontant paléographiquement au XVI^e siècle. La plus ancienne copie datée appartient au XVII^e siècle et c'est celle effectuée en 1682 au monastère de Bistriţa par l'hiéromoine Jean, copie qui, on l'a vu plus haut, est à la base de l'édition Simedrea [74]. La traduction est donc antérieure à cette date.

En second lieu, l'enquête sur la personne du traducteur doit tenir compte des qualités littéraires et linguistiques du texte roumain et de la culture requise de celui capable de mener à bonne fin pareille entreprise. Ce qui implique nécessairement un bon connaisseur du grec et éventuellement du slavon, au cas où un intermédiaire slavon aurait existé. On éliminera d'abord l'éventualité que cette traduction ait été faite en Moldavie. La *Vie* roumaine ne renferme pas de particularités dialectales moldaves, d'une part, et elle trahit, d'autre part, de vives préoccupations d'histoire valaque qui, partiellement du moins, pourraient fort bien dénoter des interpolations roumaines par rapport au texte original.

On se cantonnera donc aux représentants de la culture valaque. Enumérons les auteurs valaques antérieurs à 1682, date de la copie laissée par Jean de Bistriţa. Ils sont assez peu nombreux. Ce sont le logothète

---

[73] P. Ş. Năsturel, *Aperçu critique...*, pp. 110—111.
[74] *Supra*, p. 52.

Teodosie Rudeanu, le moine Mihail Moxa, le second logothète Udrişte Năsturel, le clerc Daniil Panonianul, l'hiéromoine Silvestru [75]. Mais peut-être notre enquête, délicate en soi car particulièrement exposée à des impressions subjectives, doit-elle assurer plus solidement ses arrières avant de faire le moindre pas dans l'inconnu. Ici, une observation supplémentaire nous sera certainement d'un précieux secours.

Il existe plusieurs manuscrits de la *Vie de Niphon* ayant cette particularité de renfermer aussi le texte des « Enseignements de Neagoe à son fils Teodosie » [76]. Et cela est vrai non seulement pour certains manuscrits roumains, mais aussi pour le ms. *A* de la recension grecque [77]. Mieux encore, certains manuscrits roumains comprennent en outre la traduction des longues inscriptions slaves gravées sur la façade de l'église d'Argeş [78]. Voilà qui trahit évidemment un lien commun entre ces diverses productions littéraires, appartenant toutes trois à l'origine à l'époque de Neagoe Basarab. Insistons sur certaines ressemblances et sur certaines divergences également.

Il est hors de doute que la *Vie* originale de Niphon a été composée par le prôtos Gabriel (en grec vraisemblablement comme nous espérons l'avoir établi plus haut). Il est quasiment certain que le prince Neagoe est intimement mêlé à la rédaction des « Enseignements » comme aussi à

---

[75] Voir par exemple le récent traité *Istoria literaturii române* [Histoire de la littérature roumaine], I, Bucarest, 1964, pp 284—287, 355—357, 372—375, 347, 375—378

[76] D. Russo, *op cit*, p 33 Le répertoire dressé par I Crăciun et A Ilieş (cité *supra*, note 9) nous a permis de relever les ms 464, 1062, 1069, 2714, 3788 de la Bibliotheque de l'Académie de Roumanie (plus un ms , propriete de Mgr. Simedrea, à Bucarest), et le *ms roum 115* de l'Université de Cluj (fonds de Blaj, sur lequel voir l'article de V Grecu, *Manuscrisul din „1654" pretins pierdut al Învăţăturilor lui Neagoe Basarab* [Le manuscrit de « 1654 », supposé égaré, des Enseignements de Neagoe Basarab], in « Convorbiri literare », 1939, pp 1851—1865)

[77] V Grecu (*Învăţăturile lui Neagoe Basarab Versiunea grecească* [Enseignements de Neagoe Basarab .. Version grecque], Bucarest, 1942, p 16) fait observer que le *ms grec 610* (—*A*) de Dionysiou renferme encore, en dehors de la *Vie de Niphon*, un texte remanié de l'un des « Enseignements » de Neagoe en version néo-grecque.

[78] D Russo, *op. cit*, p 33 Voir le texte slave de ces deux inscriptions dans le volume (publié par Gr. C Tocilescu et Lecomte du Nouy) *Biserica episcopală a Mănăstirei Curtea de Argeş restaurată în zilele M S Regelui Carol I, sfinţită din nou în ziua de 12 Octomvrie 1886* [L'église du monastère épiscopal de Curtea de Argeş, restaurée durant le règne de Sa Majesté le roi Carol I[er], et consacrée de nouveau le 12 octobre 1886], pp 33—34 et traduction roumaine pp 32 35, reproduite, avec de légères retouches, par P Ş Năsturel, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab în lumina pisaniilor de pe biserica mănăstirii de la Argeş* [Les Enseignements de Neagoe Basarab à la lumière des inscriptions de l'eglise du monastère de Curtea de Argeş], « Mitropolia Olteniei », XII, 1960, pp. 12—23. Voir aussi leur traduction latine (par Fr. Miklosich), accompagnée d'une version française chez L Reissenberger, *L'Eglise du monastère épiscopal de Kurtea d'Argis en Valachie*, Vienne, 1867, p 38—42. Une réédition critique et commentée de ces deux textes s'imposerait On trouvera la vieille traduction roumaine desdites inscriptions dans l'édition citée plus haut de la *Vie de Niphon* par Iosif Naniescu et Constantin Erbiceanu, pp 128—141, ou chez N. Iorga, *Învăţăturile lui Neagoe-Vodă (Basarab) către fiul său Teodosie* [Enseignements du prince Neagoe-Vodă (Basarab) à son fils Teodosie], Vălenii de Munte, 1910, pp 324—327.

celle des inscriptions d'Argeş[79]. De toute façon sa personnalité constitue le trait d'union entre ces trois écrits. On ne saurait parler d'un codex unique les renfermant tous à cette époque. Mais voilà que l'on rencontre en Valachie au XVII[e] siècle des manuscrits les réunissant en une sorte de corpus. Ceci implique la conclusion logique qu'à un moment donné la nécessité s'est fait sentir de les grouper conformément à un certain calcul. Peut-on en retrouver les coordonnées?

Les « Enseignements » sont un ouvrage parénétique qui puise à l'histoire sainte et à l'histoire profane pour l'éducation morale, religieuse et politique d'un jeune prince, le fils aîné de Neagoe[80]. A l'époque du slavonisme, leur rédaction en slave est chose normale. Ultérieurement, au XVII[e] siècle, quand le slavon faisait figure d'un vieillard à bout de souffle obligé de céder devant l'élan juvénile de la culture nationale en roumain, on ne saurait concevoir que la traduction des « Enseignements » ait été entreprise uniquement à des fins littéraires. Leur groupement avec les inscriptions d'Argeş et la *Vie de Niphon* suggère l'idée d'une traduction unitaire, répondant à un but bien déterminé. Or au XVII[e] siècle il est quelqu'un qui essaye de se réclamer de la tradition de Neagoe et de s'y rattacher généalogiquement : Mathieu Basarab, monté sur le trône de Valachie en 1632[81]. Mais Mathieu n'est qu'un boyard de vieille souche, un soldat, dont la culture ne semble rien présenter de remarquable. En revanche, il a à ses côtés une épouse, la princesse Hélène, qui sait le latin et fait même figure de patronne littéraire[82]. Il peut compter aussi sur son beau-frère, le logothète Udrişte Năsturel, son conseiller intime, érudit d'une culture hors paire pour la Valachie du temps. C'est qu'il possède à fond le latin, le slavon, le russe, et connaît probablement aussi le grec[83].

---

[79] Outre notre article sur les *Învăţăturile lui Neagoe Basarab...* (plus nos remarques de *Aperçu critique* .., pp. 121—122), voir la recherche capitale de D. Zamfirescu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticităţii*, « Romanoslavica », VIII, 1963, pp. 341—401 (seul le Pr. P. P. Panaitescu (*Învăţăturile atribuite lui Neagoe Basarab. O reconsiderare* [Les Enseignements attribués à Neagoe Basarab Reconsidération], *ibid*, pp. 403—424), essaye encore de s'opposer à la thèse de l'authenticité soutenue par D. Zamfirescu et par nous-même)

[80] Voir la bibliographie s'y rapportant dans les articles cités précédemment de D. Zamfirescu et de P. P. Panaitescu. Ce genre de littérature se poursuivra sous les Phanariotes Signalons ici, à ce propos, que le traité de Bossuet *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, destiné au Dauphin de France, fut traduit en grec par Eugène Voulgaris qui en fit hommage en 1763 au voiévode de Valachie, Constantin Racoviţă. Nous en connaissons une copie à la bibliothèque de l'évêché de Roman (*ms. 64*), dont nous nous occuperons à une autre occasion.

[81] Sur le lien généalogique entre Neagoe Basarab et Mathieu de Brîncoveni dit Mathieu Basarab voir P. V. Năsturel, *Radul Şerban Basarab şi Matei Basarab. Schiţe genealogice. Cercetări istorice* [Radu Şerban Basarab et Mathieu Basarab. Esquisses généalogiques. Recherches d'histoire] dans « Literatura şi arta română », XI, 1907, pp. 373—382, 461—474 et 557—573. Cf. aussi P. P. Panaitescu, *Începuturile...*, pp. 214—216.

[82] Voir l'article significatif de N. Iorga, *Doamna Elina a Ţării Româneşti ca patroană literară* [La princesse Hélène de Valachie, patronne littéraire], Academia Română. « Memoriile Secţiei Istorice », III[e] série, t. XIII, 1932—1933, pp. 57—67.

[83] N. Cartojan, *op. cit.*, II, 1942, pp. 97—102.

Il écrit aussi une belle langue roumaine. On lui doit, entre autres, la traduction slave de l'*Imitatio Christi* et celle, en roumain, de la *Vie des SS. Barlaam et Josaphat*[84]. Et il est le père d'un jeune garçon qui, ayant coûté la vie à sa mère à sa naissance, a été adopté par son oncle, le voïévode, et par sa tante, la princesse Hélène[85]. L'enfant s'appelle Mateiaş — le « petit Mathieu » — et il est élevé à la cour car le prince et sa femme n'ayant point de rejeton, caressent le rêve de le voir leur succéder un jour[86]. L'éducation du jeune prince élevé dans un entourage se plaisant à rappeler les attaches du voiévode Mathieu avec le Neagoe Basarab du temps jadis — Mathieu adoptera même le nom de Mathieu Basarab et aimera à s'appeler « neveu du défunt voïévode Io Basarab »[87] — n'avait-elle pas besoin de mettre à profit les « Enseignements » de l'« ancêtre » putatif à son fils et futur successeur ? Udrişte, ce père d'un héritier présomptif de la couronne et qui n'était certainement pas étranger à la création du mythe « basarabesque » destiné à légitimer et auréoler son beau-frère Mathieu et la dynastie naissante, mit en œuvre son érudition et son talent afin de traduire pour Mateiaş les « Enseignements » de Neagoe à Teodosie.

De même, pour donner du lustre au voïévode Mathieu, il traduisit aussi la Vie de Niphon, panégyrique, sous le manteau de l'hagiographie, des vertus et des actions pies du bon prince d'antan. Neagoe avait bâti églises sur églises et distribué de très grosses sommes d'argent aux sanctuaires de l'Orthodoxie gréco-slave. Mathieu deviendra le plus grand bâtisseur d'églises de son pays et aidera puissamment, lui aussi, les monastères des Balkans et d'ailleurs[88]. Quant aux inscriptions de l'église d'Argeş, d'un style et d'une longueur absolument insolites, elles frappèrent aussi le logothète Udrişte qui les rendit également en roumain.

---

[84] Em. Turdeanu, *Varlaam şi Ioasaf. Istoricul şi filiaţiunea redacţiilor româneşti* [Barlaam et Josaphat. L'historique et la filiation des différentes rédactions roumaines], « Cercetări literare », I, 1934. (Notons ici que nous avons comparé le texte roumain — édition P.V. Năsturel, Bucarest, 1904 — et le grec, publié dans la *Patrologie* de Migne, et nous avons été frappé par la fidélité de la version roumaine. Il faudrait qu'un slaviste entreprît la comparaison de la traduction roumaine et de la version slave).

[85] P. V. Năsturel dans la « Rev. ist., arch. fil. », XI—2, 1911, p. 325.

[86] Il mourra en 1652 ; voir V. Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, « Rev. études sud-est europ. », I, n[os] 1—2, 1963, p 39.

[87] P. V. Năsturel, *Radul Şerban*... p. 374 explique très bien que le mot « neveu » (*nepot*) doit être pris dans l'acception très large de « parent, apparenté ». De même, à la page 571 il montre comment le voiévode Constantin Brancovan pouvait s'intituler à son tour « neveu » de Mathieu Basarab. Voir aussi (p. 573) l'esquisse généalogique illustrant les liens très lâches unissant plus d'une fois par les femmes ces princes aux devanciers dont ils se réclamaient pour légitimer en quelque sorte leurs droits au trône princier.

[88] C. C. Giurescu, *Matei Basarab cel mai mare ctitor bisericesc al neamului nostru* [Matei Basarab le plus grand fondateur d'églises de notre peuple] dans le volume *Înalt Prea Sfinţitului... Nicodim, Patriarhul României. Prinos la... optzeci de ani...* [A Sa Béatitude... Nicodème, patriarche de Roumanie. Hommage à l'occasion de son 80[e] anniversaire], Bucarest, 1946, pp. 167—176.

Le corpus « Enseignements-Vie de Niphon-Inscriptions d'Argeş » était constitué. Il pouvait et il devait servir à cette époque qui assistait à la reculade de la culture slavonne devant la montée vigoureuse de la culture roumaine. En dehors de Mateiaş, les « Enseignements » en roumain s'adressaient quelque peu aussi au fils du second lit du logothète Udrişte, Radu, comme encore aux enfants de grands boyards qui fréquentaient l'école de Tîrgovişte où, selon les recherches du regretté professeur Papacostea, le beau-frère du voïévode devait exercer un rôle directeur [89]. La *Vie de Niphon* dans ce recueil n'avait d'autre but que d'ajouter à l'éclat de la dynastie de Mathieu Basarab, lequel se réclamait de celle du temps passé.

Ces constatations historiques ont d'abord découlé à notre esprit d'indices d'ordre linguistique. La lecture d'affilée des traductions roumaines des «Enseignements» et des *Vies* de Niphon, Barlaam et Josaphat, nous a rendu sensible à des ressemblances de mots, de style, de particularités grammaticales [90]. Une analyse rigoureuse de ces éléments dépasse notre compétence, mais elle devra être tentée (le jour où l'on possédera ces textes en édition critique), avant que l'on puisse retenir ou rejeter l'hypothèse que nous venons de présenter au sujet de l'identité du traducteur de ces œuvres à bon droit célèbres dans l'histoire de la littérature roumaine ancienne. Même si l'on en arrivait à dénier à Udrişte Năsturel la paternité matérielle de la version roumaine de la *Vie de Niphon* [91] et des « Enseignements », il faudra bien lui en reconnaître la paternité morale. Nicolas Iorga avait d'ailleurs pressenti que la *Vie* de Niphon

---

[89] V. Papacostea, *O şcoală de limbă si cultură slavonă la Tîrgovişte în timpul domniei lui Matei Basarab* [Une ecole de langue et de culture slavonnes à Tîrgovişte, durant le règne de Mathieu Basarab], « Romanoslavica », V, 1962, pp. 183—194.

[90] En voici quelques exemples. Le mot *şutele* (attesté seulement au plur.), « flatteries trompeuses » : *Vie de Niphon* (éd Simedrea, p. 15 : « *cu multe amăgele şi şutele .. se lega cu boerii* ». *Ms roum. 1062*, f. 165r, Biblioth. de l'Acad. : « *cu multe amăgeale şi şuteale* ») et *Varlaam şi Ioasaf*, éd P. V Năsturel, p. 205 · « *nici cu şutele, nici cu maistriia cuvintelor* » (cf texte grec Migne, P.G , vol. XLVI, col. 1100 · κολακεῖαι) *A goni* au sens de *a izgoni* « chasser, pourchasser » . *Vie de Niphon*, pp. 10, 11, 12, 16, 22 et *Varlaam şi Ioasaf*, p. 177 (p. 179 : *a ajunge*, et p. 180 : *a vîna*), p. 122, etc. (A la lumière de ces mots il faudrait peut-être interpréter la bizarre fonction attribuée à Neagoe, « *vătaf de vînători* » (éd. Simedrea, p. 17, ligne 14) au moment où il entama la lutte pour le trône. En 1509 les documents le montrent *stratornic*, c'est-à-dire *mare postelnic* (chambellan). Il faudrait peut-être entendre l'expression en question comme une traduction malhabile de mots signifiant qu'il était « le chef de ceux qui donnaient la chasse aux partisans du voiévode Mircea et de son fils »). *Piielnicia* : *Vie de Niphon*, p. 11 et *Varlaam şi Ioasaf*, pp. 17 et 22. *Meseréré* : *Varlaam şi Ioasaf*, p. 11 et l'exemple du *Letopiseţul cantacuzinesc* étudié par nous dans « Romanoslavica », I, 1958, pp. 198—209. *Intunéarece* : *Vie de Niphon*, p. 7 du texte figurant dans le *Letopiseţul Cantacuzinesc* (1 000 dans l'éd. Simedrea, p. 9) et *Varlaam şi Ioasaf*, p. 137, au sens de « dix mille », *i.e.* « innombrable ».

[91] On pourrait songer aussi à Daniil qui portait le surnom de *Panonianul*, compte tenu que la *Vie de Niphon* qualifie souvent Neagoe de prince de Pannonie, traduction archaïsante et assez inadéquate du mot Hongrovalachie (Daniil se serait-il appelé Ungureanu ?). Daniil savait le grec, semble-t-il, car il collabora à la traduction de l'*Indreptarea legii* [Guide de la loi] (1652) avec les Grecs Païsios Ligaridis et Eugène Petritzis, cf. *Istoria literaturii române*, p. 317

avait dû être traduite en roumain au XVII[e] siècle, plus précisément sous le règne de Mathieu Basarab. Et il allait jusqu'à se demander si elle n'avait pas été destinée à servir au prince lui-même. De son côté, le Pr. P. P. Panaitescu a montré que ce texte hagiographique a été inséré dans la chronique qui fut compilée sous le règne de ce voiévode [92].

On nous permettra de faire suivre le résultat de nos premières recherches sur la *Vie de saint Niphon* d'annexes reproduisant quelques fragments de la recension des Météores et les passages du journal de Néophyte relatifs au monastère d'Argeş et à Niphon.

ANNEXES

A) Vie de saint Niphon (ms. inédit des Météores)

1) Début du texte (p. 47) [93]

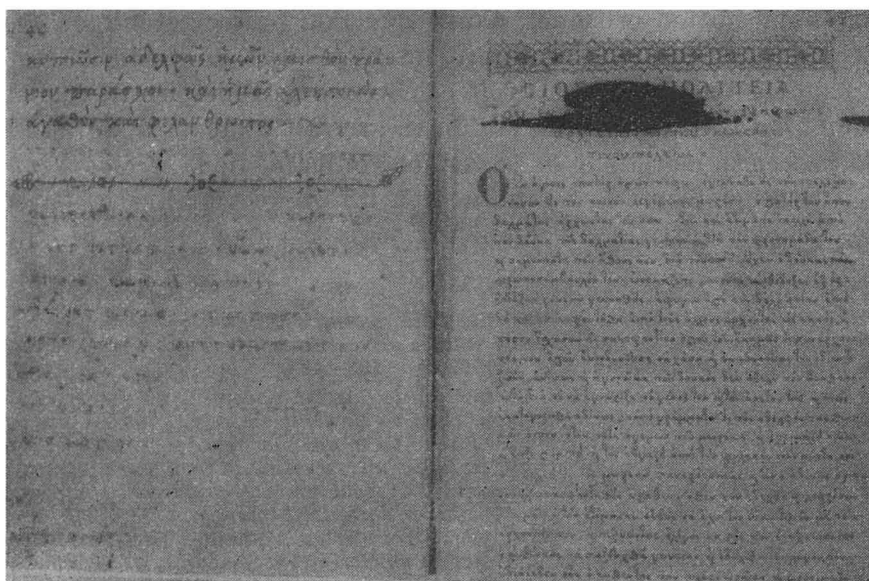


Fig. 1

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Νήφωνος ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως.

---

[92] N. Iorga, *Studii şi documente* [Etudes et documents], VII, p. CXXXI. Cf. N. M. Popescu, *op. cit.*, p. 23 et note 5. P. P. Panaitescu, *Inceputurile istoriografiei . .* , p. 205.

[93] Faute d'espace, nous renonçons à indiquer expressément les différences entre les fragments inédits de la *Vie* des Météores et celles, en roumain et en grec, déjà connues. Comparer ce premier fragment avec éd. Simedrea, p. 2 ; éd. Grecu, pp. 32—36 ; Νέον Ἐκλόγιον, p. 373.

Ὁ ἐν ἁγίοις πατὴρ ἡμῶν Νήφων ἐγεννήθη εἰς τὴν Πελοπόννησον εἰς τὸν κοινὸν λεγόμενον Μωρέαν. Ὁ πατήρ του ἦτον Δαλμάτης ἄρχωντας τοῦ τόπου του καὶ ἐτιμᾶτο πολλὰ ἀπὸ τὸν δοῦκα τῆς Δαλματίας Γεώργιον διὰ τὴν φρονημάδα του καὶ σεμνότητα τοῦ ἤθους του. Διὰ τοῦτο τὸν εἶχεν ὁ δοῦκας καὶ πρωτοσύμβουλόν του· ὠνομάζετο Μανουήλ, ὀρθόδοξος ἐξ ὀρθοδόξων γονέων γεννηθείς. Ἔφυγεν ἀπὸ τὴν Δαλματίαν ἐπειδὴ καὶ ἐσυκοφαντήθη ἀπὸ τοὺς ἄλλους ἄρχοντας ὡς κακός, καὶ τόσον ἴσχυσαν αἱ συκοφαντίαι ὁποῦ τοῦ ἔκαμαν οἱ συνάρχοντές του ὁποῦ ἐκινδύνευσε νὰ χάσῃ καὶ τὴν ἰδίαν του ζωήν, ἀνίσως καὶ ἡ γυναῖκα τοῦ δουκὸς δὲν ἤθελε τὸν βοηθήσῃ. Αὐτὴ διὰ τὸ νὰ ἐγνώριζε τὸ γένος του καὶ τὴν ἀρετήν του καὶ πῶς ἐκατηγορήθη ἀδίκως, κάνει γράμματα εἰς τὸν ἀδελφόν της Θωμᾶν ὁποῦ ἦτον τότε ἡγεμὼν τοῦ Μωρέως, καὶ ἑτοιμάζει καΐκι, καὶ ἔτζι πέμπει καὶ τὸν ἐβγάζει ἀπὸ τὴν φυλακὴν τὴν νύκτα καὶ τὸν στέλνει εἰς τὸν Μωρέαν, φανερόνοντας καὶ ὅσα ἀδίκως ὁ Μανουὴλ συκοφαντηθεὶς ἔπαθεν· ὅθεν τὸν ἐδέχθη φιλοφρόνως ὁ Θωμᾶς καὶ τὸν ἐτίμησεν εὐθὺς νὰ ἔχῃ τὴν ἴσην τιμὴν μὲ τοὺς ἄρχοντάς του. Καὶ περνῶντας ὀλίγος καιρὸς τὸν ἐπαρεκίνησεν ὁ αὐθέντης νὰ συζευχθῇ γυναικὶ καὶ ἐδέχθη τὸν λόγον του . . .

2) Le jeune Niphon veut se vouer à la vie religieuse (p. 49) [94]

. . . ἀφ' οὗ ὅμως ἐπαιδεύθη ἱκανῶς εἰς τὰ ἑλληνικὰ μαθήματα καὶ ἔμαθε νὰ συνθέτῃ καὶ νὰ στιχουργῇ εἰς κάποιον διδάσκαλον Εὐθύμιον, ἔβαλε σκοπὸν νὰ ἀκούσῃ καὶ φιλοσοφικὰ μαθήματα. Ἔτυχεν ἐκείνας τὰς ἡμέρας καὶ περνᾷ ἀπὸ ἐκεῖ κάποιος ἱερομόναχος Ἰωάσαφ λεγόμενος, εἰδήμων φιλοσοφικῶν μαθημάτων καὶ ζωῆς ἐναρέτου ἀκόλουθος. Ἀκολουθεῖ αὐτὸν ὁ Νικόλαος καὶ τὸν πόθον ὁποῦ εἶχε νὰ γένῃ καλόγερος φανεροῖ. Βλέπωντας δὲ ὁ Ἰωάσαφ τὴν φρόνησιν τοῦ νέου καὶ τὸν εἰς τὰ θεῖα ἔρωτα, ἔστερξε διὰ νὰ μείνῃ ὁ Νικόλαος μὲ τουλόγου του καὶ νὰ ἀναχωρήσῃ καὶ χωρὶς νὰ ἰξεύρῃ οὔτε ἡ μήτηρ ἢ ὁ διδάσκαλος ἢ ἄλλος κανείς, καὶ φεύγουσι κρυφίως καὶ ἔρχονται εἰς τὴν Ἐπίδαυρον, εἰς τὸν ὁποῖον τόπον ἔκαμαν μερικὸν καιρὸν ἀκούων ὁ Νικόλαος φιλοσοφικὰ μαθήματα. Καὶ ἐκεῖ διατρίβοντες ἤκουσαν πῶς ἦτον ἐκεῖ πλησίον ἕνας ἐνάρετος πολλὰ ἀσκητὴς Ἀντώνιος λεγόμενος. Ὑπῆγαν οὖν εἰς αὐτὸν χάριν εὐλαβείας καὶ οἱ δύο, καὶ ὁ μὲν Ἰωάσαφ ἀφ' οὗ μὲ τὸν ἀσκητὴν Ἀντώνιον ὡμίλησαν τὰ δέοντα, λαβὼν εὐλογίαν ἐζήτει ἀναχωρῆσαι, ὁ δὲ Νικόλαος πίπτει εἰς τοὺς πόδας τοῦ γέροντος καὶ δέεται θερμῶς νὰ τὸν κρατήσῃ ἐκεῖ εἰς τὴν σκήτην του. Ὁ δὲ θεοφιλὴς Ἀντώνιος θέλωντας νὰ δοκιμάσῃ τὸν νέον εἰς ἐκεῖνα ὁποῦ ἔλεγε τοῦ ἀπεκρίθη· καὶ τί θέλεις, τέκνον, νὰ μείνῃς εἰς ἐτούτην τὴν ἔρημον ὁποῦ καμία παρηγορία δὲν εἶναι ; Ἐσὺ εἶσαι νέος καὶ ἐδῶ δὲν ἠμπορεῖς νὰ ὑποφέρῃς νὰ κάθεσαι ἔγκλειστος, καὶ ἀνίσως ἀγαπᾷς καὶ νὰ γένῃς καὶ μοναχός, πήγαινε εἰς μοναστήρια ὁποῦ εἶναι σιμὰ εἰς χώρας νὰ λαμβάνῃς ὀλίγην ἄνεσιν. Αὐτὸς περισσότερον μετὰ δακρύων ἐδέετο νὰ τὸν κρατήσῃ ἐκεῖ εἰς τὴν σκήτην του. Πείθεται ὁ γέρων καὶ μένει παρ' αὐτῷ ὁ Νικόλαος...

[94] Cf. éd. Simedrea, p. 3 ; éd. Grecu, pp. 38 — 40 ; Νέον Ἐκλόγιον, pp. 373 — 374 (paginée erronément 372 !).

3) Niphon se rend au Mont Athos (p. 53) [95]

. . . τὸ πρωΐ κλαύσαντες ἀμφότεροι καὶ ἀσπασάμενοι ἐχωρίσθησαν, καὶ ὁ μὲν ἀρχιερεὺς ἔμεινε τὸ ἐκ Θεοῦ ἐμπιστευθὲν αὐτῷ διοικῶν ποίμνιον, ὁ δὲ σεβάσμιος Νήφων ἔφθασεν εἰς ὀλίγας ἡμέρας εἰς τὸ ὄρος τοῦ Ἄθωνος καὶ πρῶτον πηγαίνει εἰς τὴν μεγίστην μονὴν τοῦ Βατοπαιδίου· ἦταν τότε πολλοὶ ἐνάρετοι καὶ προκομμένοι καὶ εἰς ἀρετὴν καὶ μαθήματα εἰς αὐτὴν τὴν μονὴν καὶ ἔμεινεν εἰς αὐτοῦς καὶ ὠφελήθη μεγάλως. Ποθῶν δὲ νὰ προσκυνήσῃ καὶ τὰ λοιπὰ τοῦ ὄρους μοναστήρια καὶ νὰ εὕρῃ καὶ τόπον ἥσυχον νὰ ἡσυχάσῃ καθὼς ἐπόθει, ἐπειδὴ ἦτον καταπολλὰ φιλέρημος καὶ φιλήσυχος, ἔρχεται εἰς τὴν σκήτην τῶν Καρεῶν καὶ τῷ τότε πρώτῳ Δανιὴλ [96] γνωστὸς γίνεται. Ὁ πρῶτος καὶ εἶχε φήμην ὄχι ὀλίγην διὰ αὐτὸν καὶ δέχεται αὐτὸν ἀσμενώτατα. Ἠκούσθη εἰς ὅλην τὴν σκήτην πῶς ἦλθε τοιοῦτος μέγας καὶ θαυμάσιος ἄνθρωπος καὶ ἔδραμον ὅλοι νὰ τὸν ἰδοῦσι καὶ νὰ ἀκούσωσι καὶ λόγον ὠφελείας παρ'αὐτοῦ . . .

4) Niphon quitte le Mont Athos pour le siège métropolitain de Thessalonique (p. 59) [97]

. . . ἐκίνησαν οἱ ἐπίσκοποι καὶ ὁ ὅσιος καὶ ἐπεριπάτουν τὴν ὁδόν τους καὶ τὸ ἑσπέρας ἦλθον εἰς ταῖς Καραῖς (sic! Καριές?), καὶ ὑπεδέχθησαν αὐτοὺς οἱ ἐκεῖσε ἀδελφοὶ ἀσμενώτατα. Ἔμαθον δὲ οἱ ἐκ τοῦ Χαρίτωνος [98] καὶ Παντοκράτορος ἀδελφοὶ καὶ ἄλλοι πολλοὶ καὶ ἦλθον νὰ ἰδοῦν τὸν ὅσιον καὶ ἐλυποῦντο πῶς στεροῦνται τοιούτου θεοφόρου ἀνδρὸς καὶ τῆς ψυχῆς τους σωτηρίου ὁδηγοῦ, καὶ ἐπαρακάλουν νὰ μὴν τοὺς ἀφήσῃ ὀρφανούς. Βλέποντες δὲ οἱ ἐπίσκοποι καὶ κληρικοὶ πῶς συνάγονται πολλοί, φοβηθέντες μὴν τύχῃ καὶ ἐμποδισθῇ ὁ ὅσιος μὲ τὰς παρακινήσεις ἐκείνων, ἐκίνησαν τὸ ταχὺ νύκτα καὶ εἰς κανένα μοναστήριον δὲν ἐγύρισαν ἕως οὗ μὲ τρεῖς ἡμέραις ἦλθον εἰς τὴν Θεσσαλονίκην. Ἔμαθαν οἱ λοιποὶ ἐπίσκοποι καὶ οἱ κληρικοὶ καὶ ὅλος ὁ λαὸς καὶ ἐβγῆκαν καὶ τὸν ἐδέχθησαν χαίροντες καὶ τὴν ἐρχομένην Κυριακὴν ἐχειροτόνησαν αὐτὸν ἀρχιερέα . . .

---

[95] Cf. éd Simedrea, p. 5; éd Grecu, pp. 18—53; Νέον Ἐκλόγιον, p. 375 (pagination fautive 373!).

[96] Sur Daniel, prôtos du Mont Athos, J. Darrouzès, *op. cit*, pp. 435 et 436 affirme qu'il fut en fonction en 1428 et 1430 et que c'est par erreur que l'on place vers 1470 son intervention dans la *Vie de Niphon*. Mais il ignore l'étude de N. M. Popescu qui, on l'a rappelé plus haut, place vers 1435—1440 la naissance du futur patriarche (*op. cit.*, p 34). Il faut donc bien accepter l'existence d'un Daniel en 1428—1430 et celle d'un autre prôtos du même nom vers 1470, même si l'acte signé de lui et de treize higoumènes en faveur de Castamonitou est un faux.

[97] Cf. éd. Simedrea, p. 6; éd Grecu, pp. 64—66; Νέον Ἐκλόγιον, p. 377.

[98] Sur l'appellation portée par Kutlumus de « monastere de Chariton » nous devons faire remarquer que, contrairement à ce que nous écrivions dans « Rev. études sud-est europ. », III, 1965, pp. 345—346 à propos de l'article cité ici même de J. Darrouzes, le Pr. P. Lemerle (*Actes de Kutlumus*, p. 279) est revenu sur l'affirmation qu'il avait faite, suivant laquelle ce couvent athonite ne s'appellerait pas de ce surnom dans les actes grecs. Il cite en effet un témoignage de l'an 1399, qui nous avait échappé.

5) Radu cel Mare invite Niphon en Valachie (p. 62—63) [99]

... Ἤκουσεν ὁ αὐθέντης τῆς Οὐγγροβλαχίας Ῥάδουλας πῶς ὁ Νήφων εἶναι εἰς Ἀδριανούπολιν ἐξόριστος, καὶ ἐστοχάσθη πῶς δὲν ἤθελε δυναθῇ νὰ εὕρῃ ἄλλον διορθώτην καὶ τῆς ἐκκλησίας καὶ τῶν ἠθῶν τῶν ἀνθρώπων τοῦ τόπου του καλλίτερον ἀπὸ τὸν ὅσιον. Ἔχωντας χρείαν νὰ πληρώσῃ καὶ τὰ βασιλικὰ τέλη ἦλθεν εἰς Ἀδριανούπολιν καὶ εὐθὺς πηγαίνει εἰς τὸν τόπον ὅπου ἦτον ὁ ὅσιος, εἰς τὴν ἐκκλησίαν τοῦ ἁγίου Στεφάνου. Καὶ πολλὰ ὁμιλήσαντες ὁ πατριάρχης μὲ τὸν αὐθέντην περὶ διαφόρων ὑποθέσεων καὶ λόγους ψυχωφελεῖς, εἶπεν εἰς τὸν αὐθέντην ὄχι ὀλίγα ποθούμενα ἐδικά του. Τοῦ φανερόνει τότε ὁ αὐθέντης τὸν σκόπον του ὁποῦ εἶχε καὶ τὸν παρακαλεῖ θερμῶς νὰ κάμῃ αὐτὸ ὁποῦ τοῦ λέγει καὶ θέλει γένῃ εἰς τὴν Βλαχίαν νέος ἀπόστολος καὶ ἐλευθερώσῃ πολλοὺς ἀπὸ τὰς χεῖρας τοῦ διαβόλου. Καὶ ἂν δὲν τὸν ἀκούσῃ ἔχει νὰ δώσῃ ἀπολογίαν. Ὁ ὅσιος τοῦ λέγει· Πῶς οἱ μικροὶ ἄνθρωποι πάντοτε ἀποβλέπουν εἰς τοὺς μεγάλους, καὶ ἂν πρῶτον δὲν διορθώσουν οἱ μεγάλοι τὰ ἤθη τους, οἱ μικροῖ δὲν ὠφελοῦνται τί ποτε. Ἐγὼ ἂν ἔλθω, ζητῶ νὰ ἔχω τοιαύτην ἄδειαν ... [photographie mutilée] ... (p. 63) Ἁγιώτατε πᾶτερ, πῶς ἔρχεσαι, διὰ νὰ ζητήσω τὴν ἄδειαν ἀπὸ τοὺς αὐθέντας τῶν Τούρκων καὶ ὅ᾽α γίνονται καθῶς ἀγαπᾷς. Στοχάσου καλά, τοῦ λέγει ὁ μακάριος, μὴν ἔλθω καὶ ὕστερον μετανοήσῃς εἰς αὐτὰ ὁποῦ ὑπόσχεσαι καὶ ἔχῃς νὰ λάβῃς ἀντὶς διὰ εὐχὴν κατάραν. Καὶ οὕτως λαβὼν ὁ Βλάχμπεγης ἄδειαν, ὑπῆγαν καὶ οἱ δύο εἰς τὴν Βλαχίαν. Εὗρεν ὁ ὅσιος τὴν ἐκκλησίαν τῆς Βλαχίας εἰς μεγάλην ἀκαταστασίαν, διότι οἱ ἄνθρωποι ὅλοι ἦταν δοσμένοι καὶ ἐπίσης ἱερεῖς καὶ κοσμικοὶ εἰς τὸ μεθύσι καὶ φαγοπότια καὶ ἀκολούθους αἰσχρουργίας. Καὶ ἔκαμεν εὐθὺς σύνοδον. Συνάξας τοὺς ἱερεῖς τῶν χωρίων, ἔβαλε τάξιν εἰς αὐτούς, καὶ ἐπρόσταξε νὰ φυλάττουν τοὺς νόμους καὶ νὰ προσέχουν νὰ μὴν ἀφίνουν τὸν λαὸν νὰ βλάπτωνται εἰς τὴν ἀθανασίαν τῆς ψυχῆς ἀπὸ ἄνομαις φιληδονίαις καὶ ἀπὸ ὑπερβολαῖς τῆς γαστριμαργίας. Εἰς τοιαῦτην οὖν κατάστασιν εὑρὼν ὁ ὅσιος τὴν Βλαχίαν ἐσπούδαζε καθ' ἑκάστην νὰ τοὺς ῥυθμίσῃ τὰ ἤθη πρὸς θεοσέβειαν. Ἦταν καὶ οἱ μοναχοὶ τῶν μοναστηρίων εἰς μεγάλην ἀμέλειαν καὶ ἔζων ἀνευλαβῶς. Ὁ δὲ ὅσιος ἐδίδασκε καθ' ἑκάστην καὶ μὲ τὴν βοήθειαν τοῦ Θεοῦ ἐδιωρθώθησαν ὅλοι καὶ εὐχαρίστουν μεγάλως τὸν ὅσιον ...

6) Niphon secouru en cachette par Neagoe (p. 65) [100]

... ὁ δὲ Θεὸς εἶχε φροντίδα διὰ τὸν ὅσιον καὶ δὲν τὸν ἄφινε, ἐπειδὴ ἔπασχε δι' ἀγάπην του· ἦτον ἕνα ἀρχοντόπουλον ἀπὸ τὸ λαμπρὸν γένος τῶν Βασαράβων Νεάγουλας λεγόμενον, τὸ ὁποῖον ἦτον πνευματικὸν τέκνον τοῦ ὁσίου. Αὐτὸ ἤρχετο κρυφίως καὶ τοῦ ἔδιδε τὰ ἀναγκαῖα ...

---

[99] Cf. éd. Simedrea, pp. 8—9; éd. Grecu, pp. 76—84; Νέον Ἐκλόγιον, pp. 379—380.
[100] Cf. ed Simedrea, p. 11; éd. Grecu, p. 93; Νέον Ἐκλόγιον, p. 382.

7) Translation des reliques de Niphon en Valachie (p. 70) [101]

. . . καὶ ὕστερον ἐδιάλεξαν δύο προεστοὺς τοὺς ἐγκρίτους καὶ ἑτοιμάσθησαν διὰ τὴν ὁδόν, καὶ ἔλαβον τὸ λείψανον τοῦ ὁσίου καὶ ἐκινήθησαν ἀπὸ ἐκεῖ, καὶ καθὼς ἔφθασαν εἰς τὴν Βλαχίαν ἐμήνυσαν πῶς ἔρχεται τὸ ἅγιον λείψανον τοῦ Νήφωνος. Καὶ ἐβγῆκεν ὁ αὐθέντης καὶ οἱ ἀρχιερεῖς ὅπου ἔτυχον ἐκεῖ καὶ ὁ κλῆρος καὶ ὅλος ὁ λαὸς ἔχοντες ὅλοι εἰς τὰς χεῖρας λαμπάδας ἀναμμένας καὶ φοροῦντες ὅλον τὸ ἱεράτειον οἱ ἱερωμένοι. Ἔλαβεν ὁ αὐθέντης καὶ οἱ ἐπισημότεροι ἄρχοντες τὴν λάρνακα τῶν λειψάνων εἰς τοὺς ὤμους καὶ ἦλθον εἰς τὴν ἐκκλησίαν τὴν κοινὴν τῆς πόλεως, ἴσως τὴν μητρόπολιν [102], καὶ ἀπὸ ἐκεῖ λιτανεύοντες ἦλθον εἰς τὴν μονὴν τοῦ Ντάλου ὅπου ἦτον θαμμένος ὁ Ῥάδουλας καὶ διετέλεσαν ὁλονυκτὶς εὐχόμενοι . . .

8) Canonisation de Niphon (p. 71) [103]

. . . ἔκαμε δὲ ὁ αὐθέντης Νεάγουλας τοπικὴν σύνοδον καὶ ἀνέγνωσαν τὰ θαύματα καὶ τὸν βίον τοῦ ὁσίου καὶ ἐθέσπισεν ἡ σύνοδος νὰ γραφῶσιν οἱ ἀγῶνες τοῦ ὁσίου καὶ νὰ γένῃ ἡ ἀκολουθία καὶ νὰ ψάλληται εἰς τὸν καιρὸν ὁποῦ ἔγινεν ἡ κοίμησίς του εἰς τὰς ἕνδεκα τοῦ Αὐγούστου. Ἔγραψαν ὅλα ὅσα θαύματα ὁ ὅσιος ἔκαμε καὶ τὴν πολιτείαν του εἰς τὴν Μεγάλην Ἐκκλησίαν καὶ ἐβεβαίωσαν νὰ εἶναι καθὼς ἡ τοπικὴ σύνοδος ἐθέσπισεν ὅλα ἀμετάθετα. Ἐκατεσκεύασε δὲ ὁ αὐθέντης τότε ἕνα κιβώτιον ὡραιώτατον καὶ ἔβαλε τὰ ἅγια λείψανα μέσα. Τὸ ὁποῖον εἶναι εἰς τὸ μοναστήριον ἕως εἰς τὴν σήμερον καὶ ἐπάνω εἰς τὸ σκέπασμα ζωγραφισμένος ὁ ὅσιος καὶ ὁ αὐθέντης γονατιστὸς μὲ σχῆμα προσκυνήσεως τοῦ τὸ προσφέρει δῶρον . . .

9) Epilogue (p. 72—73)

. . . Αὐτὸς εἶναι ὁ βίος καὶ τὰ θαύματα τοῦ ἐν ἁγίοις Πατρὸς ἡμῶν Νήφωνος, ὁ ὁποῖος ἦτον γραμμένος καὶ συνθεμένος εἰς τὸ ἑλληνικὸν ἀπὸ τὸν πρῶτον τοῦ Ὄρους Γαβριήλ, καθὼς λέγει ὁ συγγραφεὺς ὁποῦ ἔχει τὸν βίον ἐτοῦτον γραμμένον τοῦ ἁγίου Νήφωνος, ὁποῦ εὑρίσκεται εἰς τοῦ Διονυσίου, ἀπὸ τὸν ὁποῖον ἐγὼ ἐπῆρα τὴν περίληψιν καὶ ἔγραψα μὲ συντομίαν τὸν παρόντα. Ἀλλὰ δὲν ἄφησα κανένα ἀπὸ τὰ ἀναγκαιότερα καὶ μὲ ὅλον ὅπου ἐκεῖνος εἶναι ἀκόλαις χαρτίου δώδεκα. Ἄς ἰξεύρῃ καὶ τοῦτο ἐκεῖνος ὁποῦ ἀναγνώσῃ τὴν παροῦσαν ὑπόθεσιν ὅτι μέρος τῆς κάρας τοῦ τιμίου Προδρόμου εὑρίσκετο ἐδῶ εἰς

---

[101] Cf. éd. Simedrea, p 21 ; éd. Grecu, p. 149 ; Νέον Ἐκλόγιον, p. 387.

[102] La mention de « l'église commune », que l'auteur de la version des Météores tente d'expliquer comme étant la « cathédrale métropolitaine » de la Valachie ne figure pas dans les autres sources citées à la note précédente. En revanche, les versions grecques imprimées (*loc cit.*, *supra*, note 101) ajoutent que les reliques du néo-saint furent apportées à Bucarest. C'est là une interpolation remontant au XVIII[e] s , quand cette ville était la seule capitale de la Valachie. En fait, si, comme le donnent à entendre la *Vie* roumaine et celle des Météores, la procession partit en direction du monastère de Dealu, c'est que les reliques avaient été transportées directement à Tîrgovişte. On assiste ainsi à la déformation du texte de Gabriel.

[103] Cf. éd Simedrea, p. 30 ; éd. Grecu, p. 155 ; Νέον Ἐκλόγιον, p. 387.

τοῦ Διονυσίου, καὶ τὸ ἐπίλοιπον, κατὰ τὸν γεωγράφον Μελέτιον, εἶναι εἰς τὴν Μάλταν[104] Τοῦτο τὸ μέρος ὁποῦ εὑρίσκετο ἐδῶ εἰς τοῦ Διονυσίου τὸν καιρὸν ὁπόταν ἦτον ἡ ἀρμάδα τῶν Μοσκόβων εἰς τὸ Αἰγαῖον πέλαγος, πηγαίνοντες οἱ πατέρες νὰ ζη-ήσουν ἐλεημοσύνην, τὸ ἔχασαν εἰς τοὺς Τούρκους ὁποῦ τὸ ἐπῆραν ἀπὸ αὐτοὺς ὁποῦ εὑρέθησαν νὰ ἔπλεον καὶ εὑρίσκεται ἕως τῆς σήμερον

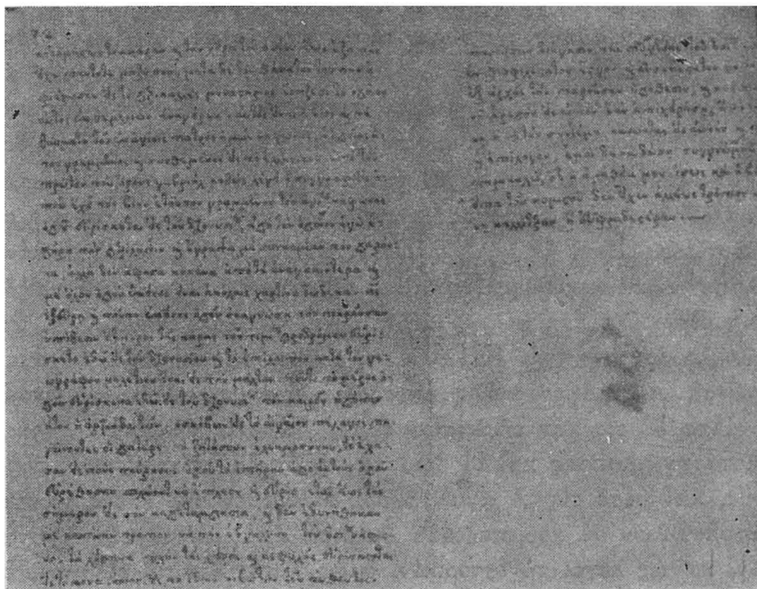


Fig. 2

εἰς τὸν καπετάμπασια[105]. Καὶ δὲν ἐδυνήθηκαν μὲ κανέναν τρόπον νὰ τὴν ἐβγάλουν. Τοῦ ὁσίου Νήφωνος τὰ λείψανα, πλὴν τῆς χειρὸς καὶ κεφαλῆς, εὑρίσκονται εἰς τὸ μοναστήριον εἰς τὸ ἴδιον κιβώτιον τοῦ αὐθεντός. [lacune de 2 ou 3 lignes de la photographie] [τὴν] (p. 73) παροῦσαν διήγησιν τῆς πολιτείας τοῦ ὁσίου Ν[ήφωνος] ἓν θεοφιλέστατον ἔργον καὶ εὐσεβέστατον νὰ συ-[σταίνω?] ἐξ ἀρχῆς τὴν παροῦσαν ὑπόθεσιν, καὶ καθὼς ἡ[ ]νῇ ἀρεστὸν εἰς αὐτὸν ἐὰν ἐπιχειρήσῃ, ἢ νὰ τὴ[ν]νῃ ἢ νὰ τὴν συντέμῃ κάνωντας εἰς αὐτὴν καὶ π[ρόλογον] καὶ ἐπίλογον, ἐμοὶ δὲ νὰ δώσῃ συγγνώμην [αὐτὸν] παρακαλῶ, ὅτι ἡ ἀμάθειά μου ἴσως καὶ ἡ βία [καθὼς] εἶπα τοῦ κομιστοῦ δὲν εἶχεν ἀλλέως τρόπον νὰ [τὴν κά]νῃ καλλίτερην ἢ εὐφραδεστέραν.

---

104 Rien de semblable dans la « Géographie » de Mélétios d'Athènes.

105 Les reliques du Prodrome ne furent sans doute plus jamais restituées au couvent de Dionysiou. Le Pr Emil Virtosu, *Odoare românești la Stambul* [Trésors roumains à Stamboul], « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXVIII, 1935, pp. 1—9, les a retrouvées (dans le reliquaire que fit encore exécuter Neagoe) au Vieux Sérail, à Constantinople. Voir aussi notre *Aperçu critique*..., p. 120.

B) Extrait des notes de voyage prises à Curtea de Argeş par le métropolite de Hongrovalachie, Néophyte le Crétois, en 1746 (Bibliothèque de l'Académie de Roumanie, ms. roum. 2106, f. 10v, ligne 3 — f. 11r) [106].

...Εἶναι δὲ ἡ ῥηθεῖσα ἐκκλησία τοῦ μοναστηρίου Ἄρτζισι ὡραιοτάτη, καὶ πάγκαλλος, ἡ ὁποῖα ἦτον πρότερον μ(ητ)ρόπολις τῆς Οὐγγροβλαχίας μὲ ἐκκλησίαν παραμικράν, τὴν ὁποίαν χαλάσας ὁ ῥηθεὶς μακαρίτης Νιάγουλος βοεβόδας, ἀνήγειρεν αὐτὴν τὴν ὡραιοτάτην ἐκκλησίαν, καὶ μετατοπίσας τὴν μ(ητ)ρόπολιν εἰς τὸ Τυργόβιστον, ὠνόμασεν αὐτὸ τὸ μοναστήριον ἀρχιμανδριτζίαν διὰ παρακινήσεως τοῦ ἁγιωτάτου π(ατ)ριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Νήφωνος, ὁ ὁποῖος ἦτον πνευματικὸς πατὴρ τοῦ ῥηθέντος Νιαγούλου βοεβόδα καὶ ἁγιώτατος ἄν(θρωπ)ος. Εἷλκε δὲ τὸ γένος ἀπὸ τὸν Μωρέαν, καθὼς ἀναγνώσαμεν ἕνα βιβλίον παλαιὸν βλαχιστὶ γεγραμμένον ὁποῦ εὑρίσκεται εἰς τὸ μοναστῆρι τὸ Ἄρτζισι. Εἶναι δὲ αὐτὴ ἡ ὡραιοτάτη ἐκκλησία οἰκοδομημένη ὅλη ἀπὸ πέτραν γλυπτὴν καὶ κεκωλυμμένην μίαν μὲ τὴν ἄλλην τόσον ἐπιτήδεια, ὁποῦ φαίνεται νὰ εἶναι ὅλη ἕνα σῶμα, καὶ ὅλαι αἱ πέτραι γεγλυμμέναι, καὶ ὡραϊσμέναι μὲ λουλούδια σκαπτά. Καὶ ὅλαι αἱ πέτραι ἔσωθεν τοῦ τοίχους εἶναι δεμέναι μὲ δεσίματα σιδηρὰ πολλὰ ἐπιτήδεια, καὶ μὲ μολύβι χυμένον εἰς ταῖς τρύπαις. Μέσα δὲ εἰς τὴν ἐκκλησίαν ἔβαλε δώδεκα κολώνας ὑψηλὰς ἀπὸ πέτραν ὡραιοτάτην γλυπτὰς καὶ οἱ δώδεκα, ἡ ὁποῖαι εἰκονίζουσι τοὺς δώδεκα ἀποστόλους, καὶ μέσε εἰς τὸ ἅγιον βῆμα, ἐπάνωθεν τῆς ἁγίας τραπέζης, ἔκαμεν ἕνα κουβούκλιον μὲ κουμπεδάκια διάφορα ἀπὸ μπροῦντζον χυτά, πρᾶγμα ὡραιότατον, καθὼς λέγει τὸ ἱστορικόν, ὅμως ἡμεῖς δὲν τὸ εἴδομεν, ἐπειδὴ καὶ ἀπὸ τὰς ἀνωμαλίας ἐφθάρη. Τὰ δὲ παράθυρα τῆς ἐκκλησίας εἶναι τὸν ἀριθμὸν [lacune du manuscrit]. καὶ εἶναι ὅλα ἀπὸ πέτραν γλυπτήν, καὶ μὲ λουλούδια, τέχνη βέβαια ὡραιοτάτη. Ἔξωθεν δὲ ἡ ἐκκλησία ὅλη κατὰ τὴν μέσην τοῦ τοίχους εἶναι περιεζωσμένη μὲ μίαν ζώννην (*sic!*) ἔχουσαν τρεῖς πλεκτάνας στρογγυλάς, γεγλυμμένας εἰς τὴν πέτραν μὲ λουλούδια, καὶ κεχρυσωμένας. Ἡ δὲ ἐκκλησία εἶναι εἰς τρία διῃρημένη ἔσωθεν εἴς τε τὸ ἅγιον βῆμα καὶ εἰς τοὺς χωροὺς καὶ εἰς τὸν νάρθηκα, τὸ ὁποῖον δηλοῖ τὸ τρισσὸν τῶν ἀποστάσεων καὶ τὸ ἑνιαῖον τῆς φύσεως τῆς ἁγίας Τριάδος· ἔξωθεν δὲ ἡ σκέπη τῆς ἐκκλησίας εἶναι πολλὰ ὡραιοτάτη· καὶ κάτω ἀπὸ τοὺς κουμπέδες adecă [107] (f. 11r) pre supt straşina cea mai de jos, înprejurul a toată bisearică, făcu ca o straşină tot de marmură albă cioplită cu flori şi foarte scobite şi săpate frumos. Iar acoperemîntul tot de pliumb şi amestecat cu cositoriu. Şi crucile pre turle tot poleite cu aur, şi turlele tot cioplite cu fori (*sic* ! = flori), şi unele

[106] Comparer avec le texte inséré dans le *Letopisețul cantacuzinesc*, éd. Grecescu-Simonescu, pp. 35—36 ou avec la *Vie de Niphon*, éd. Simedrea, p. 27.

[107] Au bas du feuillet 10v, Néophyte a rajouté ces mots de sa propre main : « Εἶναι δὲ εἰς τὸ μοναστήριον Ἄρτζισι καὶ τρεῖς κάραι, ἡ Σεργίου καὶ Βάκχου καὶ τοῦ ἁγίου Νήφωνος, ὁμοίως καὶ τὸ χερί του καὶ ἄλλα ἔτι κομμάτια ἅγια λείψανα μεγάλα » (Ces reliques se trouvent maintenant à la cathédrale de Craiova).

făcute sucite. Şi înprejurul boltelor făcute tot steme de piatră cioplită cu meşterşug, şi poleite cu aur. Şi făcu un cerdăcel dennaintea bisearicii, pre 4 stîlpi, de marmură pestriţă, foarte minunată, boltit şi zugrăvit, şi învălit şi acela cu pliumbu. Şi făcu scara bisearicii scobită cu flori şi cu 12 treapte semnănd 12 seminţii ale lui Israil. Şi pardosi toată bisearica, tinda şi oltariul înpreună şi cu acel cerdăcel, cu marmură albă. Şi o înpodobi pre dinlăuntru şi pre dinafară foarte frumos. Şi toate scobiturile pietrilor dennafară le văpsi cu lazur albastru, iar florile le polei cu aur. Şi aşa vom putea spune cu adevărat că nu iaste aşa mare şi săbornică ca Sionul carele l-au făcut Solomon, nici ca sfînta Sofiia, carele au făcut-o marele Iustinian înpărat, iar cu frumuseţea iaste mai pedeasupra acelora. Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τῆς ὡραιοτάτης ἐκκλησίας τοῦ Ἀρζισίου. Εἶναι δὲ τὸ μῆκος αὐτῆς τῆς ὡραιοτάτης ἐκκλησίας ἀπὸ τὴν θύραν τὴν μεγάλην ἕως τὸ ἱερὸν σύνθρονον ὀργυιῶν 12 αὐθεντικῶν, τὸ δὲ πλάτος ἕξ ὀργυιῶν πάλιν αὐθεντικῶν· ἡ δὲ ὀργυιὰ εἶναι μὲ τὴν σπιθαμὴν μας σπιθαμῶν ἐννέα. Ἔχει καὶ οἰκοδομὴν ἱκανὴν τὸ μοναστήριον καὶ περιοχὴν καὶ καμπαναρεῖον ὑψηλὸν καὶ σίγουρον· ἔχει καὶ ἕν παρακλήσιον τιμωμένων ἐπ' ὀνόματι τοῦ μεγαλομάρτυρος Γεωργίου. Κεῖται δὲ αὐτὸ τὸ μοναστήριον εἰς τὴν ἀριστερὰν ὄχθην τοῦ Ἄρτζισι ποταμοῦ τρέχοντος κάτω πρὸς μεσημβρίαν. Εἶναι δὲ τόπος πεδινός . . . .

SUR LES CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES LES TURCS SONT RESTÉS EN VALACHIE JUSQU'AU DÉBUT DU XVIIe SIÈCLE

ION-RADU MIRCEA

Un des problèmes les plus importants dans les relations de la Valachie avec l'Empire ottoman est celui des « capitulations », convention de vassalité conclue entre les deux pays [1]. Bien qu'un pareil document ne soit pas mis à jour, les relations entre la Porte et la Valachie étaient régies par des obligations et des privilèges reconnus par les deux parties. On connaît généralement les obligations militaires et économiques [2]; mais les privilèges des Principautés ressortent de l'étude des faits ; certains sont prouvés par le silence même des sources, tel le cas de l'établissement des Turcs entre les Carpates et le Danube. En échange de certaines conditions (comme le libre payement du « kharadj » et des autres obligations financières et économiques, une aide militaire — soit en hommes, soit en approvisionnement — des corps expéditionnaires, des interventions diplomatiques au compte du suzerain ottoman auprès des pays chrétiens voisins), le prince jouissait du privilège de gouverner le pays. A quelques exceptions près, jusqu'en 1545, le voivode de la Valachie était élu par les représentants du « pays ».

En dépit de la création des rayas de Brăila, de Giurgiu et de Turnu, au nord du Danube, dans le cadre de l'Empire ottoman, la Valachie gardait ses propres formes d'existence, son administration, un monde dans lequel les Musulmans étaient tolérés temporairement, dans des communau-

[1] V. la bibliographie de F C. Nanu, dans la *Condica Tratatelor și a altor legăminte ale României, 1354—1937* [Recueil des traites et d'autres conventions de Roumanie, 1354—1937], tome I, Bucarest, 1939, p. 3, n° 7.

[2] *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], tome II, Bucarest, 1960, IIIe partie, premier chapitre : « Le régime de la domination ottomane ».

tés de négociants et d'usuriers, souvent persécutés et expulsés par des princes tels que Radu de Afumați [3] ou Mihai Viteazul (Michel le Brave) [4]. Cet antagonisme a été très prononcé en Valachie jusqu'à la moitié du XVI[e] siècle. Mais après l'avènement de Mircea Ciobanul (Mircea le Pâtre), imposé par la Porte, le prince et en grande partie ses boyards, habitués pour la plupart aux mœurs de Constantinople, introduisirent de nouvelles coutumes et obligations, ainsi qu'une multitude de créditeurs grecs, turcs et juifs, qui pressuraient le pays pour récupérer leurs prêts. Les anciens privilèges tombent ainsi peu à peu en désuétude, et à partir du XVII[e] siècle, la rigueur de la loi envers les musulmans diminue de plus en plus.

La résistance à l'emprise de l'Islam, donc à la conquête politique, ressortait aussi de l'aversion pour les renégats. Les voïvodes Iliaș Rareș (1546—1551) ou Mihnea Turcitul (Mihnea le Renégat) (1568—1591), qui avaient passé au mahomédanisme et étaient devenus des dignitaires de l'appareil politique et administratif ottoman, furent chassés du sein de la communauté chrétienne et de la société et leur nom fut effacé des inscriptions. Ils perdaient non seulement le droit de régner, mais même celui de posséder des propriétés dans le pays ; ils étaient considérés comme séparés légalement de leurs femmes et du reste de leur famille demeurée chrétienne. Cette mesure s'appliquait également aux autres ressortissants des Principautés qui se trouvaient dans la même situation et le droit coutumier fixait leur régime juridique.

Pour illustrer cette attitude, nous possédons une sentence de 1631 [5] du Divan du prince Léon de Valachie concernant un renégat. Après le grave conflit qui se produisit entre la Valachie et la Sublime Porte entre 1595 et 1611 à cause des lourdes obligations féodales et de l'immixtion de plus en plus accentuée des Turcs dans les affaires du pays

---

[3] *Istoriile domnilor Țării Româneşti* de Radu Popescu vornic [Histoire des princes de Valachie par Radu Popescu vornic], Introduction et édition critique par Const. Grecescu. Ed. Academiei, Bucarest, 1963, p. 39, *Istoria Țării Româneşti, 1290—1690. Letopisețul Cantacuzinesc* [Histoire de la Valachie, 1290—1690. Chronique des Cantacuzène] Edition critique de C. Grecescu et Dan Simonescu, Bucarest, 1960, p. 44, qui relate que Mehmed beg, en chassant Radu de Afumați, dans l'intention de transformer la Valachie en pays turc «avait nommé des soubachis dans toutes les villes et villages. » Mais, « le voïvode Radu en passant les montagnes en Valachie a envoyé des soldats qui se sont saisis des soubachis, partout, et les ont finalement tués .. »

[4] *Istoriile domnilor* .., p. 72 ; *Istoria Țării Româneşti* .. p. 56. Michel le Brave «en commençant, a tué les Turcs de Bucarest, et après, partout où il les trouvait, en purgeant le pays des mécréants .. » V. la confirmation de ce fait dans la collection *Documente privind Istoria României. B. Valachie* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie. B. La Valachie] (mentionné dorenavant comme DIR), XVII[e] siècle, tome II, p. 140.

[5] V. l'original roumain de 1631 (7140), décembre, avec la signature grecque et le sceau turc d'Apostol-Kurt Salam Tchaouch aux Archives d'Etat de Bucarest, Fonds du monastère Radu-Vodă, liasse XXXIX, document n° 11. St. Nicolaescu, *Documente slavo-române cu privire la relațiile Țării Româneşti şi Moldova cu Ardealul, în sec. XV şi XVI* [Documents slavo-roumains concernant les relations de Valachie et de Moldavie avec la Transylvanie, aux XV[e]—XVI[e] siècles], Bucarest, 1905, pp. 297 8.

nous assistons depuis l'avènement du prince Radu Mihnea, imposé par le Sultan, à un relâchement de ces antagonismes. Vers 1629–1632, dans l'entourage du prince Léon se trouvait Kurt Salam Tchaouch. Celui-ci était le fils de Jani, grand dignitaire du conseil des princes Mihnea Turcitul, Ştefan Surdul (Etienne le Sourd) (1591–1592) et Alexandru cel Rău (Alexandre le Mauvais) (1592–1593) ; et c'est par son aide et par son influence à la Porte que Mihai Viteazul accéda au trône. Lors de la révolte de ce dernier, le Sultan fit mettre à mort le ban Jani, tandis que son fils Apostol passait à l'islamisme sous le nom de Kurt Salam. Avec le revirement dans les relations roumaino-turques, il vint en Valachie réclamer la fortune de son père. Mais il ne put trouver que les esclaves tziganes éparpillés chez différents boyards. Pour rentrer en leur possession, il présenta une plainte au Divan. Et le document susmentionné relate: « mais le Divan et le jugement ont arrêté que je n'ai pas le droit de possession sur les Tziganes de mon père, parce que je suis sorti hors de la loi du pays »[6]. Ainsi le Divan montre que la loi ne pouvait plus s'appliquer à un chrétien sorti de sous sa protection.

Il faut croire que la nouvelle religion n'avait pas trop d'emprise sur le fils du ban Jani, car, pour ne point laisser la fortune de son père à ceux qui s'en étaient emparés, il adopte une solution assez étrange : bien que musulman, il lègue cette fortune à des monastères. Dans ce document, Kurt Salam nous relève ses pensées : « J'ai réfléchi et j'ai fait don des Tziganes de mon père, le ban Jani, pour le repos de son âme », une moitié au monastère Radu Vodă et l'autre moitié au monastère de Saint-Georges.

Dans ce qui suit, nous essayerons de présenter des informations sur ce problème, informations recueillies dans les documents adressés aux habitants de la Valachie à partir du XIV[e] siècle et jusqu'au premier quart du XVII[e] siècle. Nous nous référons aux documents valaques, qui par leur formulaire nous fournissent dans l'« expositio » de riches données sur les relations sociales et économiques du pays [7].

L'étude des documents valaques prouve la rareté des Turcs établis en Grande et Petite Valachie. En dehors de la mention de 1479 d'un Čepal (Čelebi ?) Mustafa, qui vend un vignoble à Basarab cel Tînăr (Basarab le Jeune)[8] à Viforîta, près de Tîrgovişte, nous n'avons rencontré

[6] « *Iară divanul şi judecata m-au ajunsu cum să n-aibu treabă cu ţigănia tătîni-meu a-ĭ ţinerea, pentru că ce am ieşit din lege afară* » (le même acte).

[7] Nous avons consulté près de 5 200 documents en original et traductions, entre 1247 et 1627 (*DIR, B. Valachie, XIII[e]–XVII[e] siècle*, 12 volumes édités par l'Institut d'Histoire « N. Iorga » et continués par la nouvelle série *Documenta Romaniae Historica* (DRH) et d'autres collections de moindre étendue). Voir aussi Ion-Radu Mircea, *Catalogul documentelor Ţării Româneşti, 1369–1600* [Catalogue des documents de la Valachie, 1369–1600], Section d'histoire des Archives de l'Etat, Bucarest, 1947.

[8] *DRH, B. Valachie, t. I (1247–1500)*, Bucarest, 1966, p. 268, n° 163 (en résumé).

jusqu'en 1561 aucune mention d'un autre musulman résidant dans les villes ou les villages roumains. Leur absence dans les actes de propriété de Valachie confirme l'exactitude des informations précédentes concernant l'interdiction formulée par le droit coutumier d'un établissement permanent des musulmans dans le pays. Par contre, les Turcs sont souvent mentionnés depuis le XVe siècle en tant que marchands ou usuriers de passage. On ne rencontre que peu de Turcs établis en Valachie, fait qui montre le respect des autorités ottomanes pour cet ancien privilège.

Dans ce qui suit, nous allons présenter les rares cas qui, par leur caractère d'exception, confirment la règle. Nous les avons groupés en trois catégories :

1. mariages mixtes entre musulmans et chrétiennes ;
2. Turcs en tant que propriétaires urbains et ruraux ;
3. créanciers turcs et leurs rapports avec leurs débiteurs roumains.

1. Deux documents de la première catégorie appartiennent au règne de Petre cel Tînăr (Pierre le Jeune) (1559—1568), qui finit ses jours en exil en tant que « mutefarika » du Sultan. L'un est daté du 14 novembre 1561 [9], et porte le sceau du métropolite Efrem de l'Hongrovalachie, tandis que le second, celui du prince, date du 1er décembre 1567 [10].

Le premier document est une sentence du métropolite portant sur une affaire de succession. Un certain Petriman, originaire de la ville de Buzău [11], avait intenté un procès à sa mère Cata pour la succession de son défunt père. Cata avait épousé un janissaire (она се есть женилаза един еничар) et détenait en pleine propriété les trois magasins que son premier mari avait laissés à ses deux enfants. Le prince décida que cette femme gardât un seul magasin et cédè les deux autres à ses enfants. Donc, une chrétienne, Cata [12], veuve d'un artisan chrétien et mère d'enfants également chrétiens, avait épousé en secondes noces un musulman, peut-être un de ces janissaires créditeurs des princes et des boyards ; ce mariage est mentionné par le chef de l'Eglise valaque, qui par ce fait le reconnaît indirectement.

Le second document a trait à un autre janissaire qui est appelé en justice pour les biens hérités de son beau-père. En effet, les descendants d'un certain Onica possédaient plusieurs propriétés sises à Ioneşti, près de Găeşti sur la rivière d'Argeş. Mais un certain «Kučükul le janis-

[9] *DIR, XVIe s*, t. III, pp. 158—9, traduction et p. 478 fac-similé d'après l'original slave des Archives d'Etat de Bucarest, section historique, nº 710. V. aussi, Ion-Radu Mircea, *Catalogul* .., nº 758.

[10] Original slave inédit à la Bibliothèque de l'Académie, Bucarest, liasse LXXIV, doc. nº 174

[11] Le document n'indique pas où se trouvaient les magasins ; il est probable qu'il s'agit de la ville de Buzău, vu que le document fait partie des diplômes du monastère de Bradu, situé près de Buzău.

[12] Le nom de Cata serait un diminutif albanais de Catherine.

saire », gendre de Bercea de Săveşti (Кѹчюкѹл єничар зот Берчѣ wт Сѣвєщин), présente des revendications concernant une partie de Ioneşti, en tant que descendant de Bercea. Les défendeurs prouvèrent avec 12 témoins et sous la foi du serment le caractère non fondé de la réclamation. Le prince décida en faveur de ceux-ci ; quant à Kučuk, il devait se contenter de la terre achetée par Oană Stolnicul (peut-être le père ou le grand-père de Bercea de Săveşti). Voici donc un nouveau janissaire, « Kučük », gendre du propriétaire Bercea de Săveşti, qui, marié à une chrétienne, assume les droits d'héritage de son beau-père et obtient de la part du voïvode Petre cel Tînăr la reconnaissance légale de sa qualité de propriétaire foncier.

Enfin, un troisième cas de mariage entre un musulman et une chrétienne est celui d'un bey turc appelé dans les actes « Ali beg le Turc ». Il s'était établi entre 1583 et 1594 à Buzău avec sa femme Voina originaire de la région[13]. La qualité juridique d'épouse d'Ali beg lui était reconnue officiellement, car elle avait le droit de posséder les vignobles et le terrain arable que son mari lui avait données. Mais en 1613, quand elle revendique ses droits, le jugement du Divan valaque repousse ses prétentions, non qu'elles ne fussent pas légales, mais parce que Voina avait rompu avec son mari, étant déclarée adultère, donc d'après la loi du pays (*Pravilă*) était déchue de ses droits.

Nous pouvons fournir encore d'autres exemples de personnes, apparentées à la noblesse ou à la petite noblesse et qui portaient un prénom musulman et le sobriquet « le Turc ». Ainsi, en 1560—1568, un « Hamza turcul » avec ses cohéritiers demande au prince les biens de son ancêtre Milco qui avaient été confisqués[14]. En 1571[15] le grand *dvornic* Dragomir, conseiller du voïvode, mentionne dans l'obituaire de l'église métropolitaine de Tîrgovişte son parent nommé « Yousouff ». Au XVII^e siècle, en 1619[16], nous rencontrons un « Piali Turcul », le fils de Balicea ; en 1621—1623[17], un « Mohamet le comès », et d'autres de moindre importance. Avons-nous à faire à des renégats revenus au pays ? Ou s'agit-il de musulmans établis par la faveur des princes en Valachie ? Il est difficile de donner une réponse à cette alternative.

2. Mais les Turcs ne pénétraient pas dans l'étroite texture des relations sociales du pays seulement par des liens de parenté. Il y avait des possesseurs de biens fonciers qui achetaient et vendaient des terres avec

[13] DIR, B. XVI^e siècle, t. V, pp. 287—8 ; Catalogul ., n° 1 479 ; voir notes 19, 20.

[14] *Ibid.*, XVI^e s , t. III, pp. 126 et 290 ; original slavon en traduction. Voir, *Catalogul...*, n° 956.

[15] *Ibid.*, XVI^e s., t. IV, p. 13, original slavon en traduction. Voir, *Catalogul...*, n° 956.

[16] *Ibid* , XVII^e s., t. III, p. 361, traduction roumaine.

[17] *Ibid* , XVII^e s., t. IV, p. 3, original roumain.

l'accord tacite des organes juridiques d'enregistrement, à savoir la chancellerie voïvodale, sans tenir compte du droit coutumier. Il est vrai qu'il s'agit d'exceptions, mais pourtant elles existaient et doivent être prises en considération. Dans deux des cas susmentionnés, des janissaires apparaissent en tant que propriétaires, l'un dans une ville, l'autre à la campagne, par l'effet de leur mariage avec des chrétiennes du pays. Dans les documents que nous allons analyser, les Turcs apparaissent en tant que vendeurs et acheteurs de propriétés.

Sous le règne d'Alexandru Mircea (1568—1577), prince qui passa une bonne partie de sa vie en exil en Asie Mineure et en Afrique, un Turc possédait des propriétés à Vernești, près de la ville de Buzău. Après un jugement du prince favorable à l'évêché de cette ville, le prince ordonne, le 1er septembre 1575 [18], à la partie adverse — y compris au Turc — de restituer les titres de propriété à l'agent du voïvode ; puis il continue : « Quant à toi, Mahomed le Turc, tu chercheras les titres que je t'ai donnés concernant cette terre et tu les remettras à Deatco Clučerul pour me les apporter... Et toi, tu garderas les maisons et les vignobles et les jardins potagers et toutes les terres ».

Voici donc un Turc ayant acheté une partie de la terre indivise de Vernești, auquel le prince accorde un acte de propriété. Par suite d'un procès il est exclu de la jouissance de cette propriété. Cependant le prince lui attire personnellement l'attention sur le fait qu'il peut jouir tranquillement des biens individuels qu'il y avait achetés (maisons, vignobles, terres, etc.).

Un autre propriétaire musulman de Buzău est Ali beg le Turc, mentionné plus haut. Il vivait en 1586 [19] dans cette ville au temps du prince Mihnea et possédait des moulins au village de Berindești, sur la rivière de Buzău, des terrains agricoles, des vignobles, des jardins potagers, etc. Une partie est vendue en cette année au conseiller du voïvode, le grand *dvornic* Kissar (César). D'autres terres et des vignobles, achetés dans le même district, à Micești et à Mircești, il les gardait pour soi et pour sa femme Voina, car il avait fondé une famille et vivait dans la région comme tout autre propriétaire foncier. Son existence dans ce coin

---

[18] *Ibid.*, XVIe s., t. IV, pp. 203—214 original slavon dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie, Bucarest.

[19] *Ibid.*, XVIe s., t. V, p. 206, original slavon du 20 septembre (1586) (v. aussi Ion-Radu Mircea, *Catalogul...*, n° 1419 et *Pecetea inelară a lui Mihnea Turcitul* [L'anneau sigillaire de Mihnea Turcitul], tirage à part du « Hrisovul », II, 1943, p. 106). Le document peut être plus strictement daté par le fait historique mentionné par le chroniqueur Grigore Ureche dans *Letopisețul Țării Moldovei* [Chronique de Moldavie] (IIe éd. par P. P. Panaitescu, ESPLA, 1958, p. 216), de la rencontre sur le Pruth entre le prince Mihnea de la Valachie, qui passait par Buzău avec son armée, et son oncle, le prince Petre Șchiopul (Pierre le Boiteaux) de Moldavie, le 15 août 1586. V. aussi l'acte du 18 janvier 1587 pour la même affaire (*Ibid.*, pp. 287—288, *Catalogul...*, n° 1479).

du pays est brutalement interrompue par la réaction du peuple sous le règne de Mihai Viteazul « qui a soulevé... une persécution et a tué les Turcs ; et les susdites terres sont restées en possession princière (donc elles furent confisquées) jusqu'à nos jours », c'est-à-dire en 1613 [20], sous le règne du voïvode favorable aux musulmans, Radu Mihnea, propre fils du prince Mihnea Turcitul. Ali beg s'est enfui du pays ; sa femme chrétienne est partie avec un autre homme, en emportant tout son avoir [21]. Ce n'est qu'en 1613 [22] qu'Ali beg se rappela avoir laissé des biens en Valachie. Ceux-ci lui seront restitués par ordre du prince. Mais ulcéré par ces événements, il ne retourne plus à Buzău, qui lui rappelle l'infidélité de sa femme ainsi que les persécutions anti-ottomanes. Il revend sa propriété pour l'appréciable somme de 100 pièces d'or à un boyard, Mihalce le *stolnic*.

Les Turcs s'établissaient de préférence dans les villes et achetaient des magasins et des maisons. Mais même dans cette situation ils étaient difficilement tolérés par les habitants. C'est ainsi que vers 1568—1577, le prince Alexandru Mircea achète neuf magasins à Bucarest dans la rue qui longe l'église de Ghiorma-ban. Par son diplôme du 12 mars 1580 [23] Mihnea Turcitul confirmait les propriétés de Dragomir, l'ancien *dvornic* de son père Alexandru Mircea. Le prince y énumère aussi ses magasins, en ajoutant : « et le terrain pour les magasins a été occupé par les Turcs depuis longtemps ; et le prince mon père l'a racheté aux Turcs et l'a donné à Dragomir le *dvornic*, car les Turcs ont fait bien des méfaits, des débauches et des sacrilèges autour de l'église » [24]. A l'encontre des lois, les Musulmans s'étaient donc établis autour de l'église, attirant par leurs mœurs étrangères l'indignation du prince Alexandru qui avait pourtant été élevé en plein monde turc. Aussi fut-il contraint d'acheter à tout prix leurs propriétés au compte de l'Etat. Le fait que le terrain « avait été occupé par la force (*împresurat*) par les Turcs » nous indiquerait soit qu'ils possédaient illégalement non seulement les magasins, mais aussi le terrain, soit une incapacité juridique des musulmans d'avoir des proprietés au nord du Danube.

---

[20] *Ibid.*, XVII[e] s., t. I, pp. 140, 143—144 et 209 du 15, du 26 janvier et du 17 juin. Dans le document du 15 janvier (traduction roumaine) : « *până când au redicăt Mihai Vodă goană şi e-a tăeat pă Turci, acele moşii a rămas în stăpînire domnească până acum în zilele domniei mele* ».

[21] V. le document mentionné du 26 janvier.

[22] Le revirement se manifeste dans une lettre anonyme du 29 avril <1614> (*Ibid.*, XVII[e] s., t. II, p. 269, original roumain), où les boyards mécontents exposent les méfaits du prince Radu Mihnea « le voivode turc », qui garde auprès de lui ses frères et se sœurs « qui sont des Turcs » ; ils se plaignent : « maintenant dans notre pays crient les Khodjas », les esclaves qui se sauvent au nord du Danube sont restitués aux Turcs ; « le Turc (le Sultan) intentionne de nommer dans notre pays un pacha ».

[23] *Ibid.*, XVI[e] siècle, t. IV, p. 461 : traduction du XVIII[e] siècle (Voir *Catalogul...*, n[o] 1260).

[24] *Ibid.*, lignes 13—18.

3. Mais le plus souvent, l'établissement des Turcs était temporaire, soit qu'ils possédaient des magasins [25] en tant que négociants, soit qu'ils formaient l'entourage du prince en tant que créditeurs, secrétaires (*jazadjy*) ou sa garde personnelle (*baldjy*). Sous cet aspect on rencontre des données plus riches sur les Turcs. La double profession de marchands d'animaux (*djeleps*), fournisseurs de la capitale de l'Empire, et aussi de banquiers, comprenait non seulement des Musulmans, mais aussi des Juifs. Les chrétiens — Albanais de Cernavodă [26], Serbes de Oblucița[27], de nombreux Grecs — restaient en Valachie soit par suite de l'achat de terres ou de la confiscation des terres de leurs débiteurs, soit par ce qu'ils avaient obtenu des charges grâce à leur faveur auprès du prince, tandis que les Turcs et les Juifs se contentaient en général de réaliser leurs gains, en vendant les biens immeubles qui leur revenaient.

Sous cette double forme, de marchands et de banquiers, ils font leur apparition assez souvent dans les actes du pays et dans les interventions de la Porte auprès des princes valaques.

On trouve des informations sur cet aspect dans la correspondance diplomatique des princes valaques avec la Porte et avec la Transylvanie. Mais, lorsque ces prêts ont trait au régime de la propriété immobilière, et surtout foncière, on trouve des exemples assez rares, dans les documents internes du pays. Par exemple, au temps du prince Neagoe Basarab (1512—1521) son conseiller intime, le ban Preda Craiovesco, est obligé de vendre un village sur la rivière de Olt, afin de payer une dette de 25.000 aspres à ses créditeurs turcs [28]. Quelques années plus tard, en 1526, les Turcs poursuivent en justice le grand *dvornic* de Radu de Afumați, Neagoe, et ses cohéritiers pour le payement « des marchandises turques » que leurs parents n'avaient pas acquittées. Et ceux-ci sont obligés d'emprunter de l'argent à d'autres grands boyards, les Craiovesco, en mettant en gage cinq villages [29]. Plus tard, en 1532 [30], les biens des Craiovesco sont confisqués par le prince Vlad Înecatul (Vlad le Noyé), parce qu'ils avaient affermé les douanes de la rive turque du Danube et qu'ils sont morts sans payer leur dû au Sultan. De la même catégorie est aussi le payement par le prince d'une somme de 150.000 aspres aux créditeurs

---

[25] La possession d'un magasin n'implique pas toujours la propriété du terrain. Les titres de propriété ont soin d'établir si l'on possédait seulement les constructions (magasins, maisons, moulins) ou aussi le sol.

[26] Voir par exemple le document cité de 1580 (n 23).

[27] *Ibid*, p. 192, (*Catalogul*, n° 1 074) et t. V, p. 149 (*ibid* , n° 1379), deux actes de 1575 et 1584.

[28] *Ibid.*, XVII[e] siècle, t. I, p 136 ; original slavon du 13 janvier 1613

[29] *Ibid* , XVI[e] siècle, t. II, p. 15, original slavon du 1[er] juin 1526. Cf. Stoica Nicolaescu, *op. cit.*, p. 6 et *Catalogul*.. , n° 312.

[30] *Ibid.* p 116, original slavon du 29 décembre 1532. Cf. Stoica Nicolaescu, *op. cit.* pp. 238—239, et *Catalogul* . , n° 391.

turcs de l'éphémère voïvode Bădică Radu (1523), qui avait peut-être emprunté cette somme pour acheter la faveur du sultan et de ses dignitaires [31]. Le fait se répète pour le prétendant au trône, Drăghici Gogoașe, vers 1530 [32].

En 1558 [33], Mami Tchaouch de Nicopole poursuit pour le payement d'une dette un autre grand boyard, Radu Golesco, qui avait affermé les salines de Ocnele Mari, près de Rîmnicul Vîlcii. Il s'enfuit en Transylvanie et un de ses hommes liges, le futur *stolnic* Horvat, doit payer pour lui 5.000 aspres.

D'autres exemples de la vente des biens pour payer une dette à des créditeurs turcs, dont quelques-uns sont nommés (Hagi Tchaouch, Ali-bey — peut-être celui mentionné plus haut—tous de la raya de Giurgiu, et Mustafa Coči), se rencontrent à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe siècle [34]. On payait de cette même façon la rançon de ceux qui tombaient prisonniers des Turcs ou des Tatars [35].

Les négociants et les usuriers turcs ou leurs envoyés passaient par le pays et étaient exposés aux vicissitudes des mœurs des habitants, notamment à leur vindicte, en tant qu'extorqueurs de la population. Les coupables devaient payer, conformément au droit coutumier, des amendes (*năpastă*) ou des compositions (*dușegubină*), mettant en gage ou vendant leurs biens. Nous avons rencontré dans les archives deux cas de ce genre.

A l'époque de Petre cel Tînăr [36], les paysans de Bucovăț, près de Craiova, volèrent 30.000 aspres turcs à un janissaire-solak de la garde personnelle du Sultan. Le Turc se plaignit au Prince, qui lui rendit justice en condamnant le village à lui rendre la somme volée. Les propriétaires du village, qui étaient les derniers Craiovesco, renoncèrent alors à leurs droits sur le village, car la somme de 30.000 aspres leur semblait énorme par rapport à la valeur de la propriété. Quant aux serfs qui voulaient racheter leur liberté, c'est-à-dire la pleine propriété de leurs terres, ils prirent de l'argent de chez un Juif usurier « pour payer le Turc solak » : il s'agit donc de propriétaires frappés d'une *năpasta* en faveur d'un Musul-

[31] *Ibid.*, p. 193, original slavon; *Catalogul.* ., n° 446.

[32] *Ibid*, t. V, p. 405, original slavon; voir Stoica Nicolaescu, *op cit.*, pp. 61—63.

[33] *Ibid.*, t. IV p. 377, traduction d'un document du 26 avril 1579

[34] Actes du 21 septembre 1586 (*Ibid*, t V, p. 265), du 6 juillet 1615 (*ibid.*, XVIIe siècle, t. II, p. 413), du 20 septembre 1621 (*ibid.*, t. IV, p. 58) et du 6 mars 1623 (*ibid.*, pp. 231—232).

[35] *Ibid.*, XVIe siècle, t. III, p. 333, traduction d'après l'original slavon du 20 novembre 1569, cf. St. Greceanu, *Genealogiile documentate ale familiilor boerești* [Les généalogies attestées par les documents des familles de boyards), vol. I. L'acte raconte l'odyssée de Dragu, fils de Stan de Mănești, prisonnier des Tatars et racheté par un Turc de Belgrade (Akkérman), qui demande à la mère de Dragu le remboursement de 10 000 aspres afin de « le laisser rentrer à la maison ».

[36] *Ibid.*, t. V, pp. 255, 435, traductions des actes du 18 juillet 1586 et du 8 avril 1590.

man. Serait-ce un des janissaires qui venait récupérer son argent, ou un *djelep* — marchand qui achetait les produits du pays pour l'approvisionnement de Constantinople ?

Sous le règne d'Alexandru cel Rău (Alexandru le Mauvais), en 1593, ce sont deux individus de Curătești — Ilfov, près de Giurgiu, qui payent la *dușegubina* aux Turcs. Radu et Tihul vendent leurs parts de terre « parce que ces hommes en avaient tué un autre et qu'ils étaient sur le point d'être mis à mort à leur tour, car cet homme était esclave d'un Turc ; mais ils se sont entendus avec le Turc en lui payant en aspres leurs vies. Et ils vendirent leur terre pour 2 500 aspres » [37].

Après l'énumération de tous ces faits, on constate que le nombre des Turcs qui s'installèrent en Valachie était fort réduit. Ils sont rarement signalés dans les actes, qui ont trait spécialement aux biens immobiliers ; et ceci est un sérieux témoignage du respect de l'administration ottomane pour ce privilège de la Principauté. Tout de même, on peut essayer d'établir une proportion entre les actes où des Musulmans sont présents, et la totalité de ceux étudiés [38]. Les premiers sont très peu nombreux : seulement 25 actes font état d'une telle situation.

Il y a encore d'autres sources d'information que nous n'avons pas citées. Mais toutes s'accordent sur le fait qu'il n'existe pas une plus grande proportion d'établissements turcs en Valachie au Moyen Age ; seulement des cas isolés, individuels.

Ces établissements isolés montrent le même caractère : il s'agit d'abus dans l'application des conventions existantes et du droit coutumier, qui interdisaient aux Musulmans de se fixer sur le territoire de l'Etat valaque.

Du point de vue chronologique, du XIV^e siècle à 1625 on peut remarquer que les abus sont plus fréquents sous le règne des princes valaques qui se trouvaient sous l'emprise du régime turc : Petre cel Tînăr, Mihnea Turcitul et son fils, le voïvode Radu. Même dans ces conditions le nombre des Turcs devenus propriétaires de biens urbains et ruraux est plutôt réduit.

Les sources historiques de la Valachie confirment donc l'existence des conventions entre la Porte ottomane et les Principautés Roumaines, prévoyant l'interdiction de l'établissement des Turcs, et en général des non-chrétiens, sur les territoires du nord du Danube. Nous avons là, sans doute, l'une des conséquences de leur autonomie dans le cadre de l'Empire.

[37] *Ibid* , t. VI, pp. 68, 76, actes du 20 avril et du 14 juin 1593. Voir aussi *Catalogul...*, n° 1662

[38] Il ne s'agit, bien sûr, que du nombre réduit des actes que nous avons hérités du passé.

LE COMMERCE BALKANO-LEVANTIN DE LA TRANSYLVANIE AU COURS DE LA SECONDE MOITIÉ DU XVIᵉ SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XVIIᵉ SIÈCLE

M. DAN et S. GOLDENBERG

Par le commerce balkano-levantin des pays roumains en général et de la Transylvanie en particulier nous entendons le commerce dont l'objet est constitué par les produits orientaux désignés dans les documents des XVIᵉ et XVIIᵉ siècles sous le terme de « marchandises turques » (*res turcales*, *turcalia*) et auquel participent activement, à côté des commerçants autochtones roumains, ces marchands balkano-levantins que les documents de l'époque nomment « grecs », entendant par là ceux de Turquie, c'est-à-dire de l'Empire ottoman, aussi bien de la Péninsule Balkanique que d'Asie Mineure — et qui de fait pouvaient être grecs, bulgares, serbes, macédo-roumains, juifs, turcs, arméniens, etc. — établis soit dans l'Empire, soit dans les pays roumains.

Bien avant que les pays roumains ne fussent tombés sous la suzeraineté ottomane, les marchands balkaniques et levantins étaient apparus en Moldavie et en Valachie, les uns établis dans ces pays, les autres effectuant le transit des produits orientaux de l'Empire ottoman en Transylvanie et en Pologne par la Valachie et la Moldavie.

Les XVᵉ et XVIᵉ siècles représentent, pourrait-on dire, la préhistoire du commerce pratiqué par les « Grecs » dans les pays roumains, l'époque de réelle floraison de ce commerce se situant dans la seconde moitié des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles, lorsque a lieu la fondation des compagnies grecques et que l'activité florissante de celles-ci prend son essor.

Au début, au cours des premières décennies du XVIᵉ siècle, les marchands levantins venaient d'habitude en Valachie pour y pratiquer

d'une position plus favorable leur commerce avec la Transylvanie[1]. Parfois, ils écoulaient leurs marchandises sur le marché valaque, les acheteurs étant soit des marchands roumains — intermédiaires connus de ce temps dans le transit des marchandises orientales — soit des marchands des centres saxons de Transylvanie. D'autres fois, les marchands levantins transportaient leurs marchandises jusqu'aux lieux de dépôt, à Sibiu ou à Braşov[2], centres que les marchands « grecs » dépasseront au cours de la seconde moitié du XVI[e] siècle. Ainsi donc, dans la première moitié de ce siècle, les marchands « grecs » pénètrent, à côté des marchands roumains, avec des marchandises indigènes ou orientales[3], sur le marché transylvain, à Braşov, centre commercial constituant un marché commun aux trois pays roumains et d'importance internationale, ainsi du reste que Sibiu, pour le commerce du Sud-Est européen. En général, durant la première moitié du XVI[e] siècle, le volume des transactions commerciales — importations, exportations et transit — auxquelles participent à Braşov les marchands du sud est encore réduit. Ainsi, en 1503, dans le transit des marchandises orientales par Braşov, l'Italien Antonio est mentionné avec des marchandises en valeur de 240 aspres, cependant qu'en 1529—1530 l'Arménien Bilach et le Grec Ghenea exportent à Braşov des produits naturels en valeur totale de 370 aspres. D'autre part, des produits locaux sont importés de Braşov par les Arméniens Aisben, Bilach, Calorta, Hatchikin, Matei, Vanciu (en valeur de 9 910 aspres), par le Grec Diouran (en valeur de 800 aspres), par Luc le « Latin » (400 aspres) et par Mavrodin de Nicopolis (500 aspres) ; des marchandises orientales

---

[1] N. Iorga, *Istoria comerţului românesc, Epoca veche* [Histoire du commerce roumain L'époque ancienne], Bucarest, 1925, p. 183.

[2] Fr. Pall, *Relaţiile comerciale dintre braşoveni şi raguzani* [Relations commerciales entre Braşoviens et Ragusains], dans « Revista arhivelor », N S., I, 1960, p 94 ; R. Manolescu, *Relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti cu Sibiul la începutul veacului al XVI-lea* [Relations commerciales de la Valachie avec Sibiu au début du XVI[e] siecle], dans « Analele Universităţii C. I. Parhon », Série des études sociales (histoire), Bucarest, V, 1956, pp 240—242 ; Idem, *Schimbul de mărfuri dintre Ţara Românească şi Braşovul în prima jumătate a secolului al XVI-lea* [L'échange de marchandises entre la Valachie et Braşov dans la première moitié du XVI[e] siecle], dans « Studii şi materiale de istorie medie », II, 1957, pp. 124—125 ; S Goldenberg, *Der Sudhandel in den Zollrechnungen von Sibiu (Hermannstadt) im 16 Jahrhundert*, dans « Rev. études sud-est europ. », 3—4, 1964, pp. 400—401.

[3] Les comptes de la ville de Braşov du début du XVI[e] siècle (1503) énumèrent les marchandises levantines importées. Parmi elles : *bogass, schomlati, damasly, papilia simplicia, papilia purpurea, tappeta, camocas, sericum bakamy, sericum tablii, taffota, veluta, piper, thus, kumi, kafftanas aureas, sellas turcicales, cinctoria, purpura aurea, lemonia, cinamonium, crocum, flores muscati, istar, bombasium, pelles ether, facileta sericosa, capitergia, pileos aureos, cariofolia, gill, synziber, uvapassa, manutergia* et beaucoup d'autres indiquées sous leur forme latine, allemande, etc. (*Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt in Siebenburgen*, I, Braşov, 1886, pp. 1—81). Cette même année, les gros marchands (*mercatores grandi*) et une association de marchands (*prima societas magna*) ont apporté de Valachie, rien qu'en poivre, une quantité de 728,50 quintaux (*Kanthner*) et 510,25 livres, c'est-à-dire, en comptant le quintal à 120 livres et la livre à 560 ou à 636 grammes, une quantité d'environ 49 000—55 000 kg de poivre — quantité assez considérable, si l'on considère qu'il s'agit de la quantité apportée par une seule ville et par une seule association commerciale.

y sont transitées par les Arméniens Bilach, Colţea, Hatchikin, Ivănuş et Nicola (en valeur de 17 013 aspres), de même que par les Grecs Dimitrie, Dimitrie le jeune, Frăţilă, Ghenea, Nicola, Proca (en valeur de 46 960 aspres) ; enfin, en 1549, le juif Moïse y transite des marchandises orientales en valeur de 48 340 aspres [4].

Le lieu d'origine des susnommés ne nous est pas connu, sauf pour Mavrodin de Nicopolis, le seul qui soit indiqué par le percepteur du vingtième (tonlieu) de Braşov. Il est probable que certains d'entre eux étaient établis en Valachie. Mais le fait que des marchands « grecs » venaient à Braşov aussi d'au-delà du Danube, en passant par la Valachie, ressort — entre autres — d'une lettre de Radu Paisie (1535—1546) aux Braşoviens dans laquelle, à la demande de ceux-ci d'arrêter les marchands grecs qui venaient en Transylvanie, le voiévode de Valachie leur répondait en les enjoignant de les arrêter eux-mêmes, dès lors que « notre pays est à notre honoré seigneur l'empereur, comme ils le sont aussi, et ils ont appris à gagner leur vie ainsi et moi je ne puis les en empêcher » [5]. Pourtant, dans la plupart des cas, les marchands braşoviens achetaient les marchandises orientales aux marchands balkaniques et levantins soit directement au Danube [6], soit dans les bourgs de Valachie, de chez les Levantins qui y étaient installés [7], ou, le plus souvent, de chez les marchands roumains, principaux intermédiaires dans l'échange des marchandises orientales entre marchands transylvains et levantins [8]. Devant la tendance des marchands de l'Empire d'accaparer le transit par la Valachie des marchandises orientales, les voiévodes valaques prirent des mesures en vue de la protection des marchands autochtones. Ainsi, Neagoe Basarab expulsa les marchands turcs établis à Cîmpulung, annonçant le fait aux Braşoviens par une lettre de 1516 [9]. Dans ces conditions, l'im-

[4] R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul (secolul al XVI-lea)* [Le commerce de la Valachie et de la Moldavie avec Braşov (XVIe siècle)], Bucarest, 1965, p. 252

[5] Gr Tocilescu, *534 documente istorice slavo-române din Ţara Românească şi Moldova* [534 documents slavo-roumains de Valachie et de Moldavie), Bucarest, 1931, pp. 430—431.

[6] R. Manolescu, *Aspecte din istoria negoţului bucureştean în secolul al XVI-lea* [Aspects de l'histoire du commerce bucarestois au XVIe siècle], dans « Studii », XII, nº 5, 1959, pp. 26—27.

[7] Par exemple, le marchand arménien de Rîmnic, fils de Hatchikou, a vendu des marchandises à crédit au Braşovien Bliume Hanasch. Pour l'aider à récupérer sa créance de chez les successeurs de ce dernier, le prince de Valachie Radu cel Mare (Radu le Grand) intervient auprès des Braşoviens (I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI* [Documents concernant les relations de la Valachie avec Braşov et la Hongrie aux XVe—XVIe siècles, Bucarest, 1905, pp. 234—235].

[8] Cf. *Quellen..*, I—III, *passim*. Toute une série de marchands roumains de Valachie (Sava de Tîrgovişte, Dobromir de Cîmpulung, etc.) demandent que les Braşoviens leur payent leurs dettes, étant donné qu'ils sont eux-mêmes les débiteurs, pour des marchandises, de commerçants turcs. Les boyards valaques faisaient, de même, commerce de marchandises orientales (cf. I. Bogdan, *op. cit.*, p. 266 ; *Documente privind istoria României* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie], Série B, XVIe siècle, vol. II, Bucarest, 1951, p. 15 ; R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul*, p. 170.).

[9] Gr. Tocilescu, *op. cit.*, pp. 253—254.

portance du rôle joué par les marchands roumains s'est considérablement accru. Du reste, ceux-ci commerçaient aussi avec les pays d'au-delà du Danube. Tel est le cas des marchands de Piteşti, d'Argeş et de Rîmnic (1533), qui commerçaient avec la Péninsule Balkanique, d'où ils ont certainement importé, entre autres, des produits orientaux [10].

Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, après l'asservissement de la Moldavie et de la Valachie et la transformation de la Transylvanie en principauté autonome sous suzeraineté ottomane, les échanges commerciaux entre les pays roumains et l'Empire ottoman eurent tendance à s'amplifier. Les Turcs voyaient d'un bon œil que le commerce fût exercé par leurs sujets et en premier lieu par les marchands levantins, qui souvent représentaient aussi les intérêts économiques de l'Empire et en étaient même parfois les auxiliaires politiques. Il est compréhensible, dans ces conditions, que dans la seconde moitié du XVI[e] siècle les marchands levantins — aussi bien ceux du sud du Danube que ceux établis en Valachie, en Moldavie ou sur les rives de la mer Noire — aient participé de plus en plus intensément au commerce des pays roumains, aient pénétré de plus en plus en Transylvanie — légalement ou en évitant les lieux de dépôt — et, dans certains cas, s'y soient même établis.

La présence des marchands « grecs » dans le commerce de la Transylvanie vers le milieu du XVI[e] siècle est également attestée par des sources narratives du temps. Ainsi, vers 1550, G. Reichersdorffer écrivait dans *Chorographia Transsilvaniae*, au sujet de la ville de Braşov, qu'« elle est à juste titre le principal marché des peuples voisins et comme un lieu d'écoulement commun de tous les produits ; ici s'assemblent Sicules, Roumains, Arméniens, Grecs et sa prospérité croît grâce aux marchandises turques et à celles apportées autant de Moldavie que de Valachie » [11]. Vers 1565, Giovannandrea Gromo, commandant de la garde du prince de Transylvanie, relatait qu'à Braşov « se réunissent toutes les populations voisines, comme à un marché commun de produits, et l'on y trouve toujours Turcs, Grecs, Moldaves, Valaques, Sicules et autres peuples » [12]. En 1584, Antonio Possevino décrit Braşov comme « ricco emporio et mercato frequente di popolo et celebre per commercio di ciculi, valachi, moldavi, armeni et greci et di altri che vi concorrono » [13]. Enfin, vers 1596, Giovanni Antonio Magini caractérise Braşov en tant que principal

[10] Ils payaient la douane « au gue, à Diiu » (Vidin) (*Documente* . . , serie B, XVI[e] siècle, I, p. 147).

[11] G. Reichersdorffer, *Chorographia Transsilvaniae*, dans *Scriptores Rerum Hungaricarum*, III, Tyrnavia, 1768, p. 218.

[12] Giovannandrea Gromo, *Compendio di tutto il regno posseduto dal re Giovanni Transilvano et di tutte le cose notabili d'esso regno*, dans « Apulum », II, 1943—1945, p. 189.

[13] Antonio Possevino, *Transilvania* (1584), dans *Fontes rerum Transylvanicarum*, III, Budapest-Cluj, 1913, p. 16.

marché de toute la Transylvanie, où arrivaient avec des produits de grande valeur les marchands turcs, arabes, arméniens, grecs, roumains, italiens et polonais [14].

Quoique, pour Braşov, on ne possède de données des registres de la douane que pour quelques années du début de la seconde moitié du XVIe siècle, il est permis de supposer que les marchands levantins y furent présents durant toute la période 1550—1600, ainsi qu'il résulte de différentes autres sources — registres des manufactures de drap de Braşov ou documents isolés — et aussi, indirectement, du fait que tant le nombre que le rôle des marchands balkano-levantins dans le commerce de la Moldavie et de la Valachie — et par conséquent aussi dans celui de la Transylvanie — n'ont pas cessé d'augmenter au cours de la seconde moitié du XVIe siècle. En 1550, on relève dans les registres de douane de Braşov les Grecs Dimitrie et Nicolae, qui apportent des marchandises en valeur de 1 600 aspres, et le juif Moïse, porteur de marchandises en valeur de 2 000 aspres. Au cours de la même année, le Grec Dimitrie et Moise participent au transit de marchandises orientales avec respectivement 30 420 aspres et 57 420 aspres. En 1551 on relève, parmi les importateurs de marchandises de Braşov, Ianakie et Sava de Nicopolis, Andrei de Varna et le Grec Iane ; en 1554, Panco de Dîrstor et Mihai et Tudoran de Constantinople [15].

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, Braşov était devenu un centre important de production du drap. Dispersée et organisée en commandite par le bourgmestre et un groupe influent de gros marchands [16], la manufacture du drap rendait nécessaire l'acquisition d'une quantité importante de laine et de colorants. A côté de Roumains de Valachie, les marchands balkano-levantins jouaient dans ce domaine un rôle de premier plan. La laine, article des plus importants dans le commerce balkanique, était importée de Bulgarie. En 1577, un certain Gaikos, fils de Gherghin, se chargeait de fournir aux drapiers braşoviens 40 quintaux de laine [17]. Au cours de la huitième décennie du XVIe siècle, de grandes quantités de laine furent importées par le Ragusain Piero di Giovanni [18] ; de même, rien qu'en l'année 1579, le Grec Isar importait à Braşov plus de 215 quintaux (13 600—14 500 kg) de laine [19]. Aux teinturiers italiens de Braşov on achetait le brasil, un colorant rouge importé des Indes Orientales, notamment de Ceylon. Par les mêmes teinturiers, ainsi que par un

---

[14] Fr. Pall, *op cit.*, p. 105.

[15] R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul* .., p. 252.

[16] Cf. S Goldenberg, *Notizie del commercio italiano in Transilvania nel secolo XVI*, dans « Archivio Storico Italiano », II, 1963, pp. 281 sqq.

[17] *Ibidem*, p. 282.

[18] *Ibidem*, pp 283—288.

[19] *Archives de l'Etat*—Braşov. *Gewandhandelregister*, 1579, III. A/15, *passim*

Turc, par le juif Abram, par Mihail de Nicopolis et autres, on importait, toujours en 1579, une quantité d'environ 1 229 ou 1 395 kg d'indigo [20]. A Sibiu, de même, où à la fin du XVI^e siècle la fabrication du drap avait été mise en œuvre avec l'aide de spécialistes florentins, des quantités importantes de laine étaient importées du Sud [21].

Au début, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, un rôle important dans le commerce de marchandises orientales de la Moldavie fut joué par les marchands roumains. Dès le 9 juin 1456, ils reçurent de Mahomet II un privilège commercial leur permettant de venir avec leurs bateaux de commerce à Brousse, Andrinople et Constantinople [22]. Un peu auparavant, en 1452, la présence de marchandises appartenant à des marchands moldaves est attestée à Constantinople, à Péra [23]. Au cours de la première moitié du XVI[e] siècle, la Moldavie devenait, de même que la Valachie, un marché d'approvisionnement en marchandises orientales de la Transylvanie. Des Braşoviens venus en Moldavie pour y acheter du vin de Malvoisie sont attestés maintes fois durant cette période [24]. Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, la présence de marchands turcs est mentionnée en Moldavie. Leur sort fut d'ailleurs tragique : alors qu'ils se dirigeaient sur Suceava, une partie d'entre eux furent tués sur l'ordre du voiévode et leurs marchandises confisquées [25]. A mesure que l'influence ottomane sur les pays roumains s'intensifie, le nombre des marchands levantins s'accroît en Moldavie, surtout après l'instauration du monopole turc sur le commerce de ce pays. En 1574, on rencontre à Bistriţa les marchands arméniens de Suceava « Embey », Hanciu, Zaharia Kircos, Cristea Hotchin, Asvadour « Zwchbey » (le fourreur). En automne 1593, des Arméniens exerçant leur négoce à Bistriţa furent assassinés et volés dans les montagnes, entre Bistriţa et la Moldavie [26]. En 1599, mention est faite d'un Stefan Gheoreogh, grec d'origine ainsi que son nom l'indique. On doit également considérer comme grec le dénommé Filip Cavac, douanier de Moldavie en 1590, dont les affaires commerciales s'étendaient jusqu'à Baia Mare [27].

---

[20] *Ibidem.* Nous avons indiqué les deux chiffres, ne sachant pas si ceux qui ont tenu le registre ont calculé la livre à 560 ou à 636 gr.

[21] S. Goldenberg, *Der Sudhandel . .*, p. 399

[22] B. T. Cîmpina, *Despre rolul genovezilor la gurile Dunării* [Sur le rôle des Génois aux bouches du Danube], dans « Studii », n° 1, 1953, p. 211 ; R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul...*, pp. 170–171.

[23] N. Iorga, *Acte şi fragmente cu privire la istoria românilor* [Actes et fragments concernant l'histoire des Roumains], III, Bucarest, 1897, p. 31.

[24] Par exemple en 1536 (*Quellen...*, II, Braşov, 1889, p. 453); en 1546 (*Quellen...*, III, p. 347); en 1547 (*ibidem*, p. 400).

[25] A Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* [Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie], I, Bucarest, 1929, pp. 79–80.

[26] Hurmuzaki, *Documente...*, XI, p. 774.

[27] La famille Cavac est attestée à Chios. De Chios était également Sima Vorsi, grand-douanier de Moldavie, qui faisait des affaires avec Braşov en 1582. A cette même date sont

Un nombre bien plus important de marchands arméniens et grecs de Moldavie est mentionné en 1 600. A cette date, le marchand grec Dima Palavra fut arrêté à Bistrița avec son bétail, ainsi que trois marchands arméniens de Suceava, qui amenèrent du bétail à Turda. Toujours en 1 600, sont mentionnés au sujet de l'échange de marchandises entre Bistrița et la Moldavie les Arméniens de Suceava : Bogos, Kerestel et Simion, ainsi que les Grecs Nica, Iani, Dima, Ghinea, Alexi, Sotir et Zota [28].

En ce qui concerne le grand marché commercial du sud de la Transylvanie, Sibiu, celui-ci, au cours de la première moitié du XVIe siècle, recevait les produits orientaux, tout comme Brașov, par l'intermédiaire de la Valachie et de marchands roumains tels que Dumitru Dragotă, Tatul de Rîmnic, Ioan de Rîmnic, Grigore de Rîmnic, etc. [29], ou Hota, en faveur duquel le voiévode Mircea le Pâtre intervenait en personne auprès des Sibiens afin qu'ils lui acquittassent leurs dettes, sans doute pour les marchandises qu'il leur avait livrées [30]. Les marchands de Sibiu achetaient souvent les marchandises orientales aux Turcs ou aux marchands roumains de Valachie [31], mais en dehors des marchands roumains, des marchands grecs et probablement macédo-roumains participaient au commerce officiel réalisé à cette époque par la douane de Sibiu [32].

Au cours de la seconde moitié du XVIe siècle, les marchands balkaniques et levantins occupent une place de plus en plus importante dans le commerce de Sibiu. On a affirmé [33] que les exportations des pays roumains dans l'Empire ottoman ont augmenté à cette époque, étant donné que, par suite du régime politique imposé par la Porte, de grandes quantités de gros bétail, de moutons, de grains, de sel, de beurre, de cire, de miel, de suif, de bois, etc. étaient exportées en Turquie obligatoire-

---

attestés à Brașov des Arméniens, marchands pour sûr, « mit villen Gesind » (Hurmuzaki, *Documente...*, Suppl II/1, p. 823; N. Iorga, *Istoria comerțului românesc. Epoca veche*, pp 107 et 199). C'est toujours de Chios qu'étaient les marchands génois attestés en 1574 à Tîrgoviște (cf Paul Cernovodeanu, *Călătoria lui Pierre Lescalopier în Țara Românească și Transilvania la 1574* [Le voyage de Pierre Lescalopier en Valachie et en Transylvanie de 1574), dans « Studii și materiale de istorie medie », XV, 1960, p. 443).

[28] M. Dan, S. Goldenberg, *Bistrița în secolul al XVI-lea și relațiile ei comerciale cu Moldova* [Bistrița au XVIe siècle et ses relations commerciales avec la Moldavie], dans « Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series historica », fasc. 2, 1964, pp. 50, 52 et 70—71

[29] S Goldenberg, *Der Sudhandel* , p. 388.

[30] S Dragomir, *Documente nouă privitoare la relațiile Țării Românești cu Sibiul în secolii XV și XVI* [Nouveaux documents concernant les relations de la Valachie avec Sibiu aux XVe et XVIe siècles), Bucarest (sans date), p. 59, n° 49.

[31] R. Manolescu, *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Sibiul la începutul veacului al XVI-lea*, dans « Analele Univ C. I. Parhon », serie des Sciences Sociales (Histoire), 5, Bucarest, 1956, pp. 241 et 243.

[32] S. Goldenberg, *Der Sudhandel...*, p 397, Idem, *Hallerii Un capitol din istoria comerțului și a capitalului comercial din Transilvania în sec. XVI* [Les Haller Un chapitre de l'histoire du commerce et du capital commercial de la Transylvanie au XVIe siecle], dans « Studii », 5, 1958, p. 96

[33] R. Manolescu, *Comerțul Țării Românești și Moldovei cu Brașovul...*, p 185.

ment et à des prix de monopole fixés par les Turcs. Le fait est parfaitement exact, étant attesté par les sources documentaires de l'époque. Cependant, dans l'analyse des relations commerciales entre les pays roumains et l'Empire ottoman au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, il faut avoir également en vue un autre aspect, à savoir le commerce de transit de la Péninsule Balkanique en Transylvanie par la Valachie, commerce qui s'est considérablement développé durant cette période, étant donné qu'il constituait la source presque unique d'approvisionnement en marchandises orientales. De récentes recherches, effectuées sur la base des registres de la douane de Sibiu [34] du XVI^e siècle, ont justement établi, entre autres, l'extension prise par l'importation et le transit par la Valachie et Sibiu des « marchandises turques ». Ce fait est parfaitement explicable. La pénétration des Turcs en Europe centrale a abouti à la création de certaines voies commerciales, à l'utilisation d'autres voies plus détournées, à une certaine gêne dans les rapports d'affaires. Située plus à l'écart des nouvelles voies commerciales menant à Vienne ou vers Cracovie, la ville de Sibiu perd du terrain en ce qui concerne ses relations avec l'Europe centrale et se voit obligée de s'engager davantage dans le commerce de transit ayant pour objet les marchandises orientales, comptant pour cela sur les produits que les marchands grecs, juifs, arméniens, bulgares et autres faisaient venir des pays du Sud [35]. Dans le registre de la douane de Sibiu de l'année 1550, rédigé en allemand médiéval, certains marchands arrivant à Sibiu sont enregistrés en tant que « Grecs », bien que d'après leurs noms ou d'après leurs surnoms, formulés en roumain, il semble s'agir plutôt de Grecs et de Roumains, peut-être de Macédo-Roumains. Ainsi, à l'occasion d'un transport de safran, on voit mentionnés les « Grecs » Dumitru Anghel, Ghinea (*Ginne*) le Noir (*Negro*), Anghel le Grand (*Mayre*), Ghinea le Gros, Konda et autres, probablement des « Grecs » établis en Valachie et que l'on retrouve du reste au cours des années suivantes. D'autres, transportant des marchandises orientales, s'ajoutent à leur nombre : Gheorghi et Ghinea de Bucarest, probablement grecs ; puis, de Brăila, Sima le jeune qui apporte à Sibiu cotonnades, camelot, noix muscades, tissus, mouchoirs de tête, etc. C'est toujours de Brăila qu'arrive le 25 septembre 1559 le Grec Aranit, qui revient en 1560. Le Grec Kira Bud est également mentionné, avec son associé Stanciu le Jeune, ainsi que Sarkis, probablement un Arménien, et d'autres. De même que pour Bistriţa, les marchands levantins apparaissent de plus en plus fréquemment dans le commerce entre Sibiu et la Valachie au cours du dernier quart du XVI^e siècle. A côté de la parti-

---

[34] S. Goldenberg, *Der Südhandel...*, *passim*.
[35] *Ibidem*, pp. 409—410.

cipation massive de nombreux marchands roumains au commerce des produits «turcs», on note l'activité intense des marchands balkano-levantins, présents en grand nombre dans la capitale du pays. Il s'agit surtout de marchands grecs, probablement macédo-roumains, turcs [36] et juifs [37]. Un élément nouveau, attesté pour la première fois dans le commerce de transit par la Valachie vers Sibiu, est l'apparition, participant directement à ce commerce, de différentes localités situées au sud du Danube, dans l'Empire ottoman. Ce phénomène a lieu pendant le dernier quart du XVIe siècle et se poursuit au cours du siècle suivant. Parmi les localités sud-danubiennes, figurent Nicopolis (*Nykopel*, *Nykopul*, *Nikopollis*, *Nickopye*), avec 27 transports (1578 — 1 transport, 1583 — 2, 1587 — 1, 1588 — 4, 1593 — 3, 1594 — 1, 1595 — 15), Tirnovo (*Ternova*) (1595 — 3 transports), Sofia (1595 — 3 transports), Ruse? (*Rusch*, 1587), Vidin (*Dij*, 1595) et Constantinople (*Czaligrat*, 1595), villes qui abritaient de ce temps de nombreux marchands grecs, ragusains, bulgares, juifs et autres [38]. Les relations avec les régions sud-danubiennes étaient continues. Même en hiver, lorsque le Danube gelait, les marchandises prenaient, de l'Empire ottoman et par la Valachie, le chemin de la Transylvanie, particulièrement le drap et les vêtements de Brousse, les tissus, tapis d'Orient, etc. Par-dessus le Danube gelé passaient également les produits d'importation, surtout les métaux et les pièces métalliques, qui arrivaient jusqu'en Macédoine [39]. Les relations avec les centres commerciaux de la Péninsule Balkanique et même d'Asie Mineure continuent au XVIIe siècle, ainsi qu'il ressort des registres de la douane de Sibiu pour les années 1614—1618. En 1614, 10 transports furent effectués de Nicopolis par les marchands Petru, Dănilă, Pavel, Vărtan, Toma, Simion, Nicula, Stanciu, Dobre et Tudor. On relève pour la même année 1 transport de Vidin (*Scholomo von Dij*), 1 transport de Kyzylbaš (*Kazalbascha*) (Aslan) et 2 transports de Trébizonde (*Trapazon*) (Nicula). En 1616—1617, 20 transports ont lieu de Nicopolis (les marchands Dobre, Marko, Balint, Pîrvan, Simion, David, Joka Weyssemburg, Zahul, Petke, Petre, Nicula, Turcul, Iancul, Ioan), 4 de Constantinople (*Czelegrad*) (les marchands Ierg Lutz, Nicula, Constantin), 2 de Trébizonde (les marchands Nicula et Vartan) et 12 de Tirnovo (les

[36] Dan Berindei, *Orașul București, reședință și capitală a Țării Românești (1459—1862)* [La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie (1459—1862)], Bucarest, 1963, p. 26.

[37] *Fontes hebraici ad res oeconomicas socialesque Terrarum Balcanicarum saeculo XVI pertinentes*, Sofia, I, 1958, pp. 273—274 et 483—484.

[38] S. Goldenberg, *Der Sudhandel...*, pp. 214—215.

[39] Bistra Cvetcova, *Kym vyprosa za pazarnite i pristanichtni mita i taksi v niakoi bylgarski gradove prez XVI v.*, [Sur les droits de vente, les péages et les taxes portuaires de certaines cités bulgares au XVIe siècle], dans « Izvestija na Instituta za Istorija », XIII, Sofia, 1963, pp. 211—217.

marchands Lazar, Dima, Iotta, Niko, Stanciul, Ilie, Dumitru Zotta, Ghinea (*Gina*). En 1618—1619, la ville de Nicopolis figure avec 21 transports ; Constantinople (*Czaligradt*) avec 1 transport ; Sofia avec 3 transports (les marchands Tudor, Petre, Apostol) ; Tirnovo avec 6 transports (les marchands Ştefan, Gyerge, Petre, Dima, Stanciul) ; Vidin avec 1 transport (*Saffar*) et Belgrade (?) avec 1 transport (Gerge, 6 janvier 1619)[40].

Dans le registre du vingtième des années 1622—1623 [41], c'est Tirnovo qui tient la première place, avec 14 transports (Stoia, Zotta, Andrica, Iorga, Zatzkou, Neacşu, Gina, Nicola, Dima, Bogdan, Tudor, Costea, Cristof, Ierge) ; viennent ensuite : Nicopolis, avec 8 transports (Simion, Tudor, Dima, Zaharia, Potra) ; Belgrade, avec 5 transports (Voda, Iorga, Kerke, Dima, Ianos) ; Sofia, avec 3 transports (Douca et Mihail), Constantinople et Dîrstor avec un transport chacun (respectivement Mihail et Allerthy).

De la multitude de noms qui figurent dans les registres douaniers de Sibiu du XVI[e] siècle et des deux premières décennies du XVII[e] siècle, il est permis d'établir — avec une certaine approximation — les noms suivants de Balkano-Levantins ayant participé, pour Sibiu, au commerce d'importation et de transit par la Valachie : Iene, Ghinea (Gina), Iorga, Sarkis, Sima, Proca, Aranit, Grama, Ghica, Nicoula, Panaiot, Dima, Ghenea (Giéne), Nikifor, Pantaleon, Vrana, Parvul, Douca, Issar, Gyarman, Aslan, Stesll (?), Marko, Pîrvan, Iona, le Turc (Tyrke) Iotta, Niko, Zotta, Vartan, Ioka, Abraham, Pana (*Jud von Tergowist*, 1595), Saffar de Vidin (1595), sire (*supa* = joupan) Parl, Mourad, donc des Grecs, Arméniens, Bulgares, Serbes, Turcs, Juifs, les uns établis en Valachie, les autres dans l'Empire ottoman [42].

Il est très difficile, sinon impossible, d'établir le lieu d'origine des marchands grecs, arméniens, bulgares, juifs, turcs, etc. qui ont apporté différentes marchandises locales orientales à Bistriţa, Braşov et Sibiu, ou qui ont participé à leur transit. Cette lacune provient du fait que la

---

[40] *Archives de l'Etat* — Sibiu, *Zwanzigst und Dreißigst Rechnungen*, 1614 (n° 38), 1614 (n° 39), 1616 (n° 40), 1616 (n° 41), 1618 (n° 41 a). On a apporté de Nicopolis à Sibiu, en 1618, des peaux de mouton, de la soie, de la laine, du mohair, de la toile, etc. De Sofia on a apporté 137 livres de coton et des peaux de mouton.

[41] *Archives de l'Etat* — Sibiu, *Zwanzigst und Dreißigst Rechnungen*, 1622—1623 (n° 42).

[42] S. Goldenberg, *Der Sudhandel ..., passim*; un marchand turc, Mourad, à Braila, 1550—1551 (R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul...*, p. 201 ; un autre marchand turc (*der Tyrke*) apportait, à ce qu'il paraît, en un seul transport, en 1579, à Braşov, 371, 75 livres d'indigo (environ 208 ou 236 kg), en valeur de 1 005 florins (*Register des Gewandhandels*, 1579, *passim*) ; à l'occasion d'un procès qui a eu lieu dans les années 1566—1567 à Şeica Mare et ensuite à Sibiu, au sujet d'une affaire de toile « falsifiee », on trouve parmi les témoins plusieurs marchands de Brăila dont les uns, qui d'après leur nom semblent avoir été grecs, faisaient du commerce avec la Transylvanie : Cojocarul (*Koschokayrul*), Jene, Iorga (*Ierge*), Nan (*Archives de l'Etat* — Sibiu, N Coll Post. 732, doc. du 29 nov. 1566).

particule *von* ou *de* qui précède leur nom dans les registres de douane indique presque toujours non pas leur lieu d'origine, mais celui d'où le marchand était parti pour se rendre en Transylvanie. Aussi nous bornerons-nous à énumérer les localités de Moldavie, de Valachie et de l'Empire ottoman qui participent au commerce de la Transylvanie avec les deux autres pays roumains et le territoire turc, étant mentionnées à côté des noms de marchands levantins. Ainsi qu'il résulte des observations ci-dessus et, en général, des documents du temps et des registres de douane, ces localités sont les suivantes : Suceava, Rîmnic, Curtea de Argeş, Ocna, Bucarest, Tîrgovişte, Piteşti, Cîmpulung, Brăila, Nicopolis, Tirnovo, Vidin, Belgrade, Dîrstor, Varna, Sofia, Constantinople, Kyzylbaša et Trébizonde. Il existait d'ailleurs des marchands levantins établis dans certaines de ces localités.

Les produits qui formaient l'objet du commerce des Grecs et des Arméniens de Moldavie étaient le gros bétail, qu'ils amenaient à Bistriţa, parfois dans les villages des environs, et de là à Turda et à Baia Mare, ou bien qu'ils exportaient de Transylvanie [43]. Ils effectuaient plus rarement le transit des marchandises orientales vers la Transylvanie ; au contraire, c'est la Moldavie qui s'approvisionnait, par Bistriţa, en marchandises orientales (safran, épices, huile) entrées en Transylvanie par Cracovie, Vienne et Liov [44], ou de l'Empire ottoman par Sibiu. Ainsi donc, les Grecs et Arméniens de Moldavie effectuaient avec Bistriţa un commerce de caractère plutôt local, limité aux produits naturels de Moldavie et de la Transylvanie. C'étaient d'ailleurs — ainsi que l'attestent les expressions « gens de Suceava », « les honnêtes marchands de notre pays, qui ont ici leurs femmes, enfants et maisons », « nos pauvres serfs de Suceava » — des Grecs et des Arméniens établis à Suceava. Il existait également des Arméniens établis de plus longue date à Botoşani et à Roman. On rencontre encore, enfin, d'autres Levantins : Juifs, Turcs, Chiotes [45], etc.

Par la douane de Braşov, les marchands balkano-levantins (grecs, arméniens, juifs) faisaient venir en Transylvanie, au début, des produits naturels moldo-valaques et importaient en Valachie et en Moldavie des marchandises de Braşov et d'Occident. La Moldavie et la Valachie exportaient à Braşov — et en général, en Transylvanie — poisson, gros bétail, chevaux, peaux, fourrures, laine, lard, suif, cire, miel, vin, grains, minerais — et importaient de Braşov des marchandises de fabrication locale — métaux, ferraille, armes, ustensiles, drap gris, colifichets, etc. — ou d'Occi-

---

43 M. Dan, S. Goldenberg, *Bistriţa în sec. al XVI-lea...*, pp. 37, 50, 52, 57.

44 *Ibidem*, pp. 64 et 68.

45 Hurmuzaki, *Documente...*, XII, pp. 1074 et 1103—1104 ; XV, 1, p. 1574.

dent — drap d'Occident, couteaux, toile, objets d'habillement, chaussures, etc. Par Braşov ils transitaient aussi des produits orientaux [46]. Les marchandises orientales étaient vendues à Braşov en détail par les marchands braşoviens ou écoulées dans le reste de la Transylvanie. Mais il faut souligner que, pendant les années 1542—1554, 95% environ des marchandises orientales étaient transitées à Braşov par la Valachie, les marchands de l'endroit assurant presque en entier le transit vers Braşov des marchandises orientales, qu'ils achetaient surtout en Valachie de chez les marchands balkano-levantins et aussi, pour sûr, de l'Empire ottoman [47]. Les marchandises occidentales importées de Braşov et de Valachie étaient transitées dans l'Empire ottoman, surtout par l'intermédiaire de marchands orientaux dont les uns, ainsi que nous l'avons montré, sont en rapport avec les villes de Nicopolis, de Dîrstor, de Varna, de Constantinople, et les autres sont des Grecs, Juifs ou Arméniens sans mention de localité, tous figurant dans les registres du vingtième de Braşov des années 1542—1544 [48].

La richesse de la gamme des marchandises orientales transitées par la Valachie et exportées en Transylvanie est également illustrée par les registres de douane du grand marché commercial situé au pied des Carpates qu'était Sibiu, d'où elles pénétraient plus loin en Transylvanie. Parmi ces « marchandises turques » nous mentionnerons : laine, soie, coton, « bogasia » (tissus fins de coton et laine), « kamoukha » (tissu de soie broché de fils d'or), camelot (tissu en poil de chameau), damas, satin, taffetas, velours rouge, futaine, brocart d'or, toile, fichus de Turquie, fil turc, colorants et fixatifs (indigo, safran, alun), encens, figues, amandes, huile, poivre, clous de girofle, gingembre, cannelle, noix muscades, riz, citrons, vin de Malvoisie, peaux et fourrures diverses, courroies et ceintures turques, etc.[49]. Les marchandises apportées à Sibiu par les marchands roumains et levantins étaient achetées aussi, aux foires de l'endroit, par les marchands et artisans venus de presque toute la Transylvanie : de Şeica Mare, Mediaş, Sighişoara, Aiud, Bistriţa, Reghin, Hunedoara, Baia Mare [50]. En 1916, les marchands balkano-levantins sont mentionnés à Cluj même : Ioan Bolgar et Lazar Armen, avec 4 transports [51].

---

[46] R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti cu Braşovul* .., pp 251—252. En 1579, les marchands Nicula, Abraham, Todor, un Turc et d'autres apportaient à Braşov de l'indigo pour les drapiers de cette ville, organisés en une manufacture dispersée (*Register des Gewandhandels* 1579, *passim*).

[47] R Manolescu, *ibidem*, pp. 167—168, 171 et 174—175

[48] *Ibidem*, pp. 160—163.

[49] En détail chez S Goldenberg, *Der Sudhandel* .., *passim*, pour l'identification de certaines de ces marchandises, cf Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, II, Leipzig, 1923, pp 563—711.

[50] Erich Dubowy, *Sighişoara — un oraş medieval* [Sighişoara — ville médiévale], Bucarest, 1957, p. 78; S Goldenberg, *ibidem*, pp. 419—420.

[51] *Zwanzigst und Dreißigst Rechnungen*, 1616 (n° 41) Ion Bolgar pourrait aussi être de Şchei.

En ce qui concerne la proportion dans laquelle les marchands orientaux participent au commerce entre la Transylvanie et les deux autres pays roumains, toute évaluation est impossible pour Bistriţa, les registres de douane de cette ville, qui auraient pu servir de base à une évaluation au moins approximative, étant disparus. Dans le cas de Braşov, il a été possible d'établir, pour la première moitié du XVIe siècle et les premières années de la seconde moitié, le caractère réduit et sporadique de la participation des marchands «grecs» aux échanges commerciaux entre Braşov, la Moldavie et la Valachie. Ainsi — pour prendre une seule branche de commerce, à savoir le transit par la Valachie et la Moldavie des marchandises orientales de l'Empire ottoman en Transylvanie au cours de l'année 1529—1530 — les marchands arméniens et grecs ont transporté des marchandises en valeur de 63 973 aspres, chiffre qui représente 15,8% du total, alors que, cette même année, les marchands de Valachie assuraient le transit de marchandises orientales en valeur de 187 690 aspres, c'est-à-dire 45,9% du total. En 1549, les marchands «grecs» transitaient des marchandises orientales en valeur de 48 340 aspres, soit 4,3%, cependant que ceux de Valachie figurent avec le chiffre de 1 086 435 aspres, soit 94,7%. En 1550, les marchands «grecs» fournissent un transit de marchandises orientales en valeur de 87 840 aspres, soit 8,4%, contre 938 205 aspres, soit 91%, pour les marchands de Valachie. Tous ces chiffres attestent le rôle prépondérant des marchands roumains dans ce domaine du commerce. Durant la seconde moitié du XVIe siècle, lorsque le commerce des pays roumains se dirige surtout vers le marché de l'Empire ottoman, le nombre des marchands orientaux, grecs et arméniens surtout, qui font du commerce à Braşov marque une augmentation par rapport à la première moitié ou au milieu du siècle[52].

Quant à la participation des marchands orientaux au commerce de Sibiu avec la Valachie, elle est bien plus importante, numériquement et comme valeur, que pour Braşov, particulièrement après 1537, lorsque s'établit une prédominance massive du commerce de Sibiu avec la Valachie et, par celle-ci, avec les territoires soumis à l'Empire ottoman, prédominance qui se traduit entre autres par une activité soutenue en fait d'importations et de transit, notamment de produits levantins. Quelques exemples le prouvent éloquemment. Certains marchands levantins sont attestés avec un chiffre d'affaires moyen, tel que Sarkis de Rîmnic, qui en 1540 a apporté à Sibiu, en cinq transports, des marchandises en valeur

[52] R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul...*, pp. 172—173, 176 et 251- 253; Dinu C. Giurescu, *Relaţiile economice ale Ţării Româneşti cu ţările Peninsulei Balcanice din sec. al XIV-lea pînă la mijlocul sec al XVI-lea*, [Relations économiques de la Valachie avec les pays de la Péninsule Balkanique du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVIe siècle], dans « Romanoslavica », XI, Histoire, 1965, pp. 190—191 et note 4, p. 198.

de 782 florins, que le Grec Ghinea (*Kriech Gyne*) qui y apporte en 1578, en quatre transports, de la marchandise en valeur de 500 florins, ou que Ghinea (*Giene*) qui en 1591 apporte des marchandises turques en valeur d'environ 510 florins. Mais d'autres marchands levantins participent au commerce de Sibiu avec la Valachie et l'Empire ottoman pour des sommes bien plus importantes. Ainsi, les marchands bucarestois Nicula et Iene ont, en 1593, apporté de Bucarest à Sibiu, en un total de huit transports, des marchandises turques valant, d'après l'estimation de la douane, 8 288 florins, ce qui, par rapport à la valeur totale — de 11 550 florins — des marchandises importées de Bucarest à Sibiu au cours de l'année douanière 1593, représente un pourcentage de 72%. En 1597, le marchand Iene apporte de Rîmnic, en 6 transports, des marchandises en valeur d'environ 3 210 florins, et cette même année, Proca, de Rîmnic également, apporte en trois transports des marchandises en valeur de 3 100 florins ces deux marchands ayant donc transporté en tout pour 6 310 florins de marchandises[53].

Le problème du trafic commercial, dans une direction ou dans l'autre, ne peut être dissocié de celui des voies d'accès (quant à leur trajet, à leur caractère plus ou moins direct, à leur état) utilisées, à côté des marchands roumains, par les marchands orientaux établis dans nos pays ou venant de l'Empire qui pénétraient dans les centres commerciaux de l'est et du sud de la Transylvanie. Pour aller de Bistriţa en Moldavie, on suivait la route alpine de Suhard, par Rodna, le mont Suhard, la vallée de la Bistriţa et celle de la Dorna, où deux routes anciennes bifurquaient : l'une vers Pojorîta—Cîmpulung—Suceava, l'autre vers Piatra-Neamţ. Une autre route reliait Bistriţa à Suceava par Baia—Tîrgu-Neamţ et le défilé de Tulgheş. C'étaient des chemins de montagne, accidentés, où les transports se faisaient à dos de cheval, ce qui explique que le principal objet de ce commerce était celui d'animaux — chevaux, gros bétail, moutons et porcs — menés en troupeaux par les chemins alpins, commerce auquel participaient aussi les marchands arméniens et grecs de Moldavie[54].

Par ces chemins, la rivière de Bistriţa et, par la Bistriţa, la Transylvanie étaient reliées aux grandes artères du commerce polono-turc, reliant — par Jassy, Vaslui, Bîrlad et Tecuci — Liov à Galaţi, port important sur le Danube, d'où une route continuait, par la Dobroudja, vers Provadija et de là vers Andrinople et Constantinople ; une seconde route bifurquait vers Tighina (Bender) et Cetatea Albă d'où, par voie de mer, elle arrivait à

[53] S. Goldenberg, *Der Südhandel...*, pp. 390, 413, 415, la valeur moyenne annuelle du transit des produits orientaux était d'environ 37 600 florins.

[54] M Dan, S. Goldenberg, *Bistriţa în sec. al XVI-lea...*, pp. 33—34, 50, 52, 70—71.

Constantinople [55]. Etant donné que les marchands arméniens de Pologne allaient, en quête de produits (surtout de produits artisanaux et d'épices) jusqu'en Asie Mineure, elle-même reliée par d'importantes routes commerciales à la Perse et à ses ports [56], la Transylvanie pouvait tirer profit de l'existence de cette route Ormuz—Constantinople—Moldavie (*Bogdania*) [57]. Il semble, du reste, qu'au XVIe siècle la navigation entre Galați, Constantinople et Alexandrie était elle-même permanente et régulière [58]. Il est fort probable que, par l'entremise des marchands polonais qui venaient d'Andrinople, de Constantinople, de Brousse et d'Ankara, en passant par la Transylvanie [59], celle-ci pouvait aussi acheter des « marchandises turques ».

Une entrave dans le commerce de Bistrița avec la Moldavie était le droit de dépôt accordé à cette ville, le 19 juillet 1523, par Louis II Jagellon. Parce que ce droit de monopole lésait les marchands moldaves — et par conséquent aussi les Arméniens et Grecs de Moldavie — ceux-ci cherchaient à en éluder les effets par différents moyens, soit en obtenant des exemptions de dépôt, soit en s'y opposant et en évitant le lieu de dépôt afin de se soustraire aux paiements des taxes douanières [60]. Cette tendance à éviter le lieu de dépôt et les points de douane mena au développement du commerce de contrebande, qui se pratiquait par des sentiers clandestins. C'est ainsi qu'en 1600 trois marchands arméniens, « citoyens de Suceava », Bogos, Kerestel et Simion, furent arrêtés à Bistrița pour en avoir évité le lieu de dépôt et s'être soustraits au paiement du vingtième afférent aux bœufs qu'ils avaient fait entrer en Transylvanie [61].

Les liens commerciaux de Brașov avec la Moldavie avaient lieu par Bran-Bretcu — le défilé de l'Oituz — Tîrgu-Trotuș — Adjud avec un point de douane tricésimale à Bretcu, ou bien par la route — ardue et peu employée — de Ghimeș, qui suivait le trajet Brașov — le défilé de Ghimeș — Bacău [62]. Le commerce de Brașov avec la Valachie se faisait par quatre routes principales : celles du Buzău — par où arrivaient, entre autres, les marchandises levantines —, du Teleajen, de la Prahova et, la plus importante, la route Brașov — Rîșnov — Bran, où se trouvait la douane du trentième de Brașov, la Dîmbovița — Rucăr — Dragoslavele — Cîmpu-

---

[55] A. Dziubinski, *Drogi handlowe polsko-tureckie w XVI stuleciu* [Les routes commerciales entre la Pologne et la Turquie au XVIe siècle], dans « Przegląd Historyczny », LVI, 2, Varsovie, 1965, pp. 237—239.

[56] Idem, *op. cit.*, pp. 241—242.

[57] *Ibidem.*

[58] Idem, *op. cit.*, p. 246.

[59] M. Guboglu, *Catalogul documentelor turcești* [Catalogue des documents turcs], II, Bucarest, 1965, p. 78 (n° 237) (1640).

[60] M. Dan, S. Goldenberg, *Bistrița în sec. al XVI-lea...*, pp. 36—39.

[61] Hurmuzaki, *Documente...*, XII, p. 1074.

[62] R. Manolescu, *Comerțul Țării Românești și Moldovei cu Brașovul...*, pp. 65—66.

lung, dont une ramification suivait la Ialomiţa, par Tîrgovişte et jusqu'à sa confluence avec le Danube, à Cetatea de Floci, tandis que l'autre, de Cimpulung, allait le long de la Dîmboviţa jusqu'à Bucarest et de là gagnait Giurgiu. Par cette dernière route, qui par le Danube arrivait aussi à Brăila, de grandes quantites de marchandises levantines entraient en Transylvanie [63]. Les marchandises importées étaient mises en dépôt à la « maison de commerce » (Kaufhaus) [64].

Au XVI[e] siècle, Sibiu disposait d'une seule route pour ses relations commerciales permanentes avec la Valachie et les pays d'au-delà du Danube : celle de la vallée de l'Olt, avec douanes à Turnu-Roşu Tălmaci et Cîineni (Genune). La route traversait l'Olt à Cîineni et débouchait à Rîmnic, d'où une ramification allait à Slatina, ou elle passait sur la rive gauche de l'Olt et descendait vers Turnu, jusqu'au gué du Danube, où elle passait en « Turquie », tandis qu'une seconde ramification se dirigeait vers Craiova et le gué de Vidin, où, à Calafat, les taxes de douane étaient prélevées sur les marchandises franchissant le Danube par ce gué [65]. Durant la seconde moitié du XVI[e] siècle et le début du XVII[e] siècle, la route de la vallée de l'Olt reliant Sibiu à Turnu et Nicopolis était employée intensément : 51 transports de Nicopolis sont enregistrés dans les registres de douane de Sibiu pour les années 1614, 1616 et 1618—1619. Les foires célèbres de la raya de Turnu étaient fréquentées par un grand nombre de marchands étrangers : ragusains, bulgares, grecs, turcs, etc., qui y rencontraient des gens de Sibiu. Ceux-ci apparaissent en tant que marchands à Rîmnic, allant à la foire de Slatina et de là à celles de Turnu, où ils traversaient le Danube ou chargeaient des marchandises pour le Levant au port de l'endroit [66].

Ainsi qu'on le voit, un rôle des plus importants dans le commerce de transit balkano-levantin de la Transylvanie revenait aux gués et aux

[63] N. Iorga, *Negoţul şi meşteşugurile în trecutul românesc* [Le commerce et les métiers dans le passé de la Roumanie], Bucarest, 1906, pp. 88—90, Şt Meteş, *Relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti cu Ardealul pînă în veacul al XVIII-lea* [Les relations commerciales de la Valachie avec la Transylvanie jusqu'au XVIII[e] siècle], Sighişoara, 1920, pp 12—21 Une route commerciale descendait de Bucarest à Cornăţel, bourg sur le Danube, d'où les marchands apportaient à Braşov, entre autres, de la « marchandise orientale » (C. C Giurescu, *Un vechi oraş al Ţării Româneşti . Cornăţelul* [Une ancienne ville de Valachie Cornăţelul], dans « Studii şi articole de istorie », II, 1957, pp. 111—112).

[64] Hurmuzaki, *Documentele* , XV 1, p 439; R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul* , p. 45

[65] Şt. Meteş, *op. cit* , pp 21—24 Un autre chemin descendait du Pays de Haţeg, par le défilé de Vilcan, à Tg -Jiu et de là bifurquait vers Turnu-Severin et vers Craiova— Calafat (*Ibidem*, p 25) Voir également Dinu C Giurescu, *Relaţiile economice ale Ţării Româneşti* , pp. 176—178

[66] Gheron Netta, *Încercări de navigaţie pe Olt* [Tentatives de navigation sur l'Olt], Bucarest, 1928, p 15 En 1616 arrivent de l'Empire ottoman les marchands Balint, Petke, Jerg Lutz, qui semblent être transylvains (*Zwanzigst und Dreißigst Rechnungen, 1616*, n° 40 et 1616, n° 41).

ports sur le Danube : pour Sibiu, les voies Turnu-Nicopolis ou Giurgiu-Ruse qui, traversant la Bulgarie, arrivaient à Constantinople[67] ; pour Brașov, la voie de Giurgiu, celle de Călărași-Silistra ou celle de Brăila, où jetaient souvent l'ancre les bateaux de Trébizonde[68]. D'autre part, les produits occidentaux transités par la Transylvanie, notamment le drap et autres tissus, les couteaux et les faux, ainsi que les produits artisanaux de Transylvanie en transit par la Valachie, prenaient maintes fois le chemin de Skoplje, d'Andrinople et de Brousse[69], à moins qu'ils ne fussent exportés en Egypte par le port d'Antalya[70]. Le fait que, dans les registres de douane de l'année 1622—1623, il soit fait à plusieurs reprises mention de la localité de Cernavoda prouve que la route qui y passait était, de fait, un tronçon de la voie qui, par Bucarest, reliait en continuation la Transylvanie avec la région de la mer Noire.

Le dépôt des marchandises importées à Sibiu par les commerçants méridionaux, de Valachie ou de la Péninsule Balkanique, se faisait dans les environs de Sibiu, à Tălmaci, où était perçu le vingtième et où, en 1559 par exemple, on relève, parmi ceux qui y déposent leurs marchandises, le Grec Ghinea (*Gine*) de Bucarest, le Grec Aranit, etc.[71]. Plus tard, vers la huitième décennie du XVIe siècle le lieu de dépôt fut transféré à Șelimbăr[72], bien que Tălmaci soit encore mentionné par la suite comme lieu de dépôt pour les marchandises apportées par les marchands grecs[73]. Autant pour Brașov que pour Sibiu, c'était une pratique courante que de renoncer à la route commerciale officielle en faveur de chemins et de sentiers clandestins, d'éluder le droit de dépôt de la ville et d'éviter les points de douane, pratique suivie aussi, entre autres, par les marchands balkano-levantins. Le fait ressort de la longue série de prohibitions royales, princi-

[67] Au sujet du rôle économique de Constantinople (Istanbul) dans le commerce balkanique aux XVIe—XVIIe siècles, voir, entre autres : Ö. L. Barkan, *Quelques observations sur l'organisation économique et sociale des villes ottomanes des XVIe et XVIIe siècles*, dans « La ville », II, Bruxelles, 1955, pp. 289—311 ; R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVIIe siècle* ..., Paris, 1962, pp. 179—231 ; H. Inalcik, *L'Empire ottoman*, dans *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (XVe—XXe siècle)*, Sofia, 1966, p. 25, note 3. Pour l'histoire de l'Empire ottoman à cette époque, voir I. H. Uzunçarșılı, *Osmanlı tarihi* [Histoire ottomane], II, Ankara, T.T.K., Basımevi, 1949, III, 1, Ankara, T.T.K., Basımevi, 1951 et III 2, Ankara, T.T.K., Basımevi, 1954.

[68] Cf. Bistra Cvetkova, *op. cit.*, pp. 212—213 ; I. Beldiceanu, Steinherr, Beldiceanu Nicoară, *Acte du règne de Selim I concernant quelques échelles de Valachie, de Bulgarie et de Dobroudja*, dans « Sudost-Forschungen », XXIII, 1964, pp. 92 et 102—104.

[69] Au sujet de Brousse (Bursa), cf. H. Inalcik, *Bursa and the Commerce of the Levant*, dans « Journal of Economic and Social History of the Orient », III/2, 1960, pp. 131—147.

[70] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 94 ; Cvetkova, *op. cit.*, p. 213.

[71] S. Goldenberg, *Der Sudhandel*, p. 410.

[72] La réglementation ordonnée le 28 avril 1577 par le prince Christophe Báthory concernait les marchands grecs, turcs et roumains (*Archives de l'Etat*—Sibiu, Doc. Lit., 1126, L. 23, également publiée dans Hurmuzaki, *Documente*..., XV. 1, pp. 666—667).

[73] *Archives de l'Etat*—Sibiu, *Zwanzigst und Dreißigst Rechnungen*, 1583, n° 28 : *fyer den keller geben zu dem Thalmesch do man der kryechen gytter hin legett — fl. 1.*

ères ou émises par la diète, touchant le commerce illicite pratiqué par les marchands levantins en Transylvanie.

Les voies de pénétration en Transylvanie des marchands « grecs » étaient complétées par une route plus longue passant à la périphérie de la principauté, par Caransebeş, où s'était constituée dans la seconde moitié du XVI[e] siècle une colonie de « Grecs » dont l'histoire nous est révélée par des documents découverts ces dernières années.

Caransebeş était au XVI[e] siècle un centre important du Banat (*Valachia Citerior*), comprenant une puissante population roumaine. Dans la seconde moitié du siècle, cette ville faisait partie de la principauté de Transylvanie, placée sous suzeraineté ottomane. Par sa position géographique favorable, aux confins de l'Empire, Caransebeş était une porte d'entrée ouverte sur la Transylvanie du côté des territoires bulgares, serbes et du Banat qui se trouvaient sous occupation turque [74]. Les marchands de Caransebeş transmettaient aussi, parfois, des informations politiques qu'ils puisaient au sud du Danube, ou dont leur faisaient part les marchands qui, du sud du Danube, se rendaient à Caransebeş. Ainsi, en 1552, ils informaient Etienne Losonczi qu'Ahmet Pacha avait rassemblé une grande armée à Sofia, dans l'intention d'attaquer Timişoara [75].

Caransebeş était relié à deux importantes voies commerciales. L'une était la « voie thrace », qui reliait la capitale de l'Empire et ses provinces du centre de la Péninsule Balkanique à l'Europe centrale, le long du tracé Constantinople-Andrinople-Philippolis-Sofia-Pirot-Nich-Belgrade, et de là se ramifiait vers Buda, vers les centres de la Bohême et de la Slovaquie, vers Vienne et l'Allemagne du Sud. De Belgrade, par Kladovo ou Zaječar, on arrivait à Vidin, important marché du commerce entre la Valachie et les régions sud-danubiennes. Caransebeş était relié à cette route par un chemin qui, par Lugoj, Timişoara et Vršac, menait à Belgrade. Donc, d'une part Caransebeş était relié à Vidin par Belgrade, d'autre part les territoires du sud du Danube étaient reliés, par la voie commerciale Belgrade-Vršac-Timişoara-Lugoj, à Caransebeş et, par cette ville, à Haţeg-Orăştie-Sebeş-Alba Iulia-Aiud, bourg aux foires renommées, de là enfin à Cluj et à Bistriţa ou bien, par Haţeg-Orăştie-Sebeş, à Sibiu et au-delà. Une seconde route commerciale reliait Caransebeş plus directement à Vidin, par Orşova, où s'opérait aussi la jonction avec la Valachie. Les voies commerciales susmentionnées contribuèrent à faire de Caransebeş, au XVI[e] siècle et au début du XVII[e], un important point de pénétration

---

[74] S. Goldenberg, *Din istoria comerţului transilvano-balcanic în sec. XVI* [Sur l'histoire du commerce de la Transylvanie avec les pays balkaniques au XVI[e] siècle), en manuscrit, pp. 5–7.

[75] P. Drăgălina, *Din istoria Banatului Severin* [Sur l'histoire du Banat de Severin], II, Caransebeş, 1900, p. 25.

des marchands « grecs » et des marchandises « turques » dans la principauté de Transylvanie [76].

Dans le commerce balkano-levantin de la Transylvanie, il intervient également des problèmes de technique et d'organisation du commerce : ainsi, en premier lieu, celui de l'association des marchands levantins entre eux ou avec d'autres personnes, en vue de leurs opérations commerciales en Transylvanie. A Bistriţa, par exemple, en 1600, à côté des Roumains Gheorghe, Crîstea, Constantin, Trandafir et Toder, on trouve mentionnés les Grecs Sotir et Zota, mais on ignore au juste si leur association avait un caractère proprement dit commercial ou se bornait à l'organisation en commun du voyage [77]. En 1550, à Sibiu, les marchands Gheorghe le Grec et Avedic l'Arménien de Valachie, sont mentionnés à côté de marchands roumains (Kircă, Mihnea, Dragotă d'Argeş), en tant que témoins dans un procès entre Mihnea, frère d'Anghel, et la veuve du marchand de Sibiu Nicolae Prol [78]. Il est probable que Gheorghe le Grec et Avedic l'Arménien étaient, sinon associés, du moins en relations commerciales serrées avec Mihnea, frère d'Anghel.

On ne trouve pas, dans le commerce auquel se livraient les Balkano-Levantins dans les villes transylvaines, d'associations pareilles à celles existant, par exemple, dans le commerce moldave avec Liov [79]. Il est pourtant hors de doute qu'ils s'associaient plus d'une fois, dans le but d'exercer leur commerce sur le marché transylvain. Parmi les marchands de Valachie associés qui commerçaient avec Sibiu vers la fin du XVIe siècle, on trouve, entre autres, des « Grecs » établis en Valachie et associés à des marchands roumains ou entre eux. Ainsi, en 1594, Jene s'associait à Statea de Piteşti ; en janvier 1597, les marchands Andrei, Constantin et Pana de Rîmnic s'associent pour apporter à Sibiu des marchandises

[76] S. Goldenberg, *Din istoria comerţului...*, p 7. Le problème du régime commercial auquel ont été soumis les marchands « grecs » en Transylvanie aux XVIe— première moitié du XVIIe siècles, ainsi que le régime de limitations urbaines, diétales et princières, conjugué avec la politique fiscalo-commerciale de la Principauté, le problème des restrictions, des interdictions et des privilèges accordés aux marchands « grecs » sont traités par les auteurs dans une autre étude qui va paraître.

[77] Hurmuzaki, *Documente...*, XII, pp. 1102—1103, M. Dan, S. Goldenberg, *Bistriţa...*, p. 70.

[78] I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile ..*, pp. 345—346 ; Hurmuzaki, *Documente ...*, XV/1, pp. 152—153 et 153—154.

[79] Un procès a eu lieu à Liov, en 1610, entre Paul Lacki et des *valachi mercatores*, qui constituaient une association formée de Roumains, Grecs, Arméniens, Ruthènes de Moldavie et de Pologne et de Grecs de Sofia : Gregorius Ulubejowicz de Soczawa .., grecus Kosta et Dedul de Kotnar.. , Paulus Czulowicz de Romanskie [Roman].. , Dziorman Mikailowitz de Berlad, « *opidorum Walachie incolae... et aliorum concivium sociorumque in numero septuaginta quinque existentium nominibus, nec non Procopius Nikula et Jani de civitate Sophia, ditionis imperatoris Turcarum subditi* » (P P. Panaitescu, *La route commerciale de Pologne à la mer Noire au Moyen Age*, dans « Revista Istorică Română », III, 1, 1933, p 192). En Valachie également on trouve la mention d'une compagnie de commerce formée de Cypriotes, à Buzău, en 1589 (cf A. C Wood, *Mr. Harrie Cavendish, his Journey to and from Constantinople...*, dans « Camden Miscellany », XVII, Londres, 1940, p. 17).

en valeur d'environ 450 florins ; en février de la même année, Jene et Ghica y transportent, de Rîmnic, des marchandises en valeur de 840 florins environ. En 1600, le marchand grec Steoll s'associe au marchand Anderca. On rencontre également des marchands levantins qui pratiquaient leur commerce à Sibiu avec leurs apprentis (*mit seinen Gesellen*), tel Sarkis [80]. Des raisons multiples menaient à l'organisation de telles associations. Les uns ne pouvaient faire face seuls aux frais et aux difficultés suscités par l'achat, le transport et l'écoulement des marchandises, les autres mettaient leurs capitaux en commun dans le but de réaliser des affaires commerciales de plus grande envergure. Ce dernier cas est nettement attesté chez les marchands « grecs » de Caransebeş. Les uns exercent leur commerce associés à leurs proches (frères, fils), tels Duca, Andrei, Iene, Nicolae, Caraman ou à leurs apprentis (*Gesellen*), tel le ban Lascou, qui expédie des milliers de moutons des régions de Sibiu et d'Orăştie en Valachie, avec l'assistance de son apprenti Stamate, qui est logé chez le marchand grec Mihnea (Mihail) de Hunedoara, ou tel Nicolae Caraman qui opère avec son apprenti et gendre Vodă (*Wodda*). Les autres s'associent à deux ou trois pour commercer dans la zone de Caransebeş, sur le marché transylvain ou en Turquie. Ainsi on trouve associés les Grecs Wopa et Dimitrie qui, d'après un document, sont venus de Turquie à Caransebeş avec leurs marchandises, en 1573, afin de se rendre en Transylvanie, où ils n'avaient jamais été auparavant. De même, le Grec Vrana, qui est muni d'un privilège princier pour commercer librement en Transylvanie, s'est associé au marchand Ioan Rach, serbe probablement, de Caransebeş, association dans laquelle Vrana figure sans aucun apport en marchandises, n'étant associé que dans le travail. Rach déclare qu'il compte se séparer de lui, l'association étant à son désavantage. Les Grecs Nicola et Mannouk commercent également ensemble. Stamate, apprenti (*Gesell*) du ban Lascou, fait du commerce en association avec le Grec Mihnea (Mihail) de Hunedoara, dans la maison duquel il loge. Le 1er mai 1573, dans sa déposition par-devers le magistrat d'Aiud, un marchand de Caransebeş, Raia Petru, déclare que Stamate et Mihail commercent ensemble, mais il ignore si leurs marchandises sont communes ou distinctes ; de son côté, Mihail de Hunedoara déclare que Stamate est son associé et que l'argent destiné à leur commerce est aux deux, mais qu'« il ne croyait pas que cela lui coûterait aussi cher » — l'association n'était donc pas rentable — et qu'il va se séparer de lui. Duca, enfin, qui habite Sebeş, travaille en association

[80] S. Goldenberg, *Der Südhandel*, p. 418 ; Cf. N. Iorga, *Istoria comerţului românesc. Epoca veche*, pp. 183–184, qui mentionne également des associations entre marchands roumains et « grecs ». Vers le milieu du XVIe siècle, ainsi qu'on l'a vu, le roi Maximilien mentionnait une association entre Grecs, habitants de Caransebeş, Roumains et Turcs pour commercer en commun en Transylvanie.

avec un Grec de cette ville et avec le frère de celui-ci, Stamate [81]. Les associations dont nous venons de parler représentent des rapports évolués, en comparaison des collaborations accidentelles suscitées par la nécessité d'affronter en commun les longs et durs voyages commerciaux. Elles demeurent pourtant une forme relativement primitive et éphémère, imposée par la pénurie des ressources monétaires disponibles dans le circuit commercial ou, dans certaines circonstances, par l'intérêt des uns et des autres à être en plus grand nombre. Un aspect intéressant en est la facilité avec laquelle elles sont dissoutes. Aussi sont-elles très éloignées de la forme d'organisation des guildes du XVII^e siècle qui, apparues au XVII^e siècle avec la Compagnie orientale de Sibiu et de Braşov, ont connu une activité intense au cours du XVIII^e siècle, réunissant les marchands grecs, macédoniens et bulgares d'Arvanitohori, de Philippopolis, de Melenik, de Sérès, de Janina, de Nicopolis, de Tirnovo, de Siştov, de Sinope, de Trébizonde, etc. [82].

Dans leurs affaires commerciales, ainsi qu'il ressort des données ci-dessus, certains marchands disposaient d'un capital propre. Mais il existait des cas où le manque de numéraire — et cette pénurie d'argent liquide était assez répandue au XVI^e siècle — obligeait certains marchands « grecs », de même que les marchands roumains d'ailleurs, à avoir recours à des emprunts avec intérêts, de sorte qu'à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle on relève, dans nos pays aussi, l'existence d'un capital usuraire dans les affaires commerciales [83]. Un tel cas nous est offert par le marchand « grec » de Sebeş Duca, qui se prétendait au service du « logothète de Milembach » (Sebeş). De fait, ainsi qu'il ressort de la déposition du 1^er mai 1573 du marchand de Caransebeş Raia Petru, Duca avait emprunté, à des fins de commerce, 2 000 florins avec intérêts à un boyard de Valachie [84], qui s'était probablement réfugié à Sebeş à l'époque troublée de Petru le Jeune et de la princesse Kiajna et y était resté par la suite sous le règne de voïévode Alexandru Mircea [85]. Le boyard roumain avait obtenu en Transylvanie un privilège commercial, sur la base duquel Duca et ses associés de Sebeş pratiquaient leur commerce.

---

[81] Au sujet des questions ci-dessus, cf. *Archives de l'Etat*-Sibiu, Doc. Lat. 1030 h, L. 22 et Doc. Lat. 1039, L. 22 (1573). Une grande partie des marchands « grecs » de Caransebeş ou Sebeş ont leurs familles en Turquie.

[82] N. Iorga, *Acte româneşti şi câteva greceşti din archivul Companiei de comerţ oriental din Braşov* [Actes roumains et quelques actes grecs des Archives de la Compagnie de commerce oriental de Braşov], Vălenii de Munte, 1932, pp. VI—VII.

[83] Cf. L. Lehr, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei în a doua jumătate a sec. XVI şi prima jumătate a sec. XVII* [Le commerce de Valachie et de Moldavie aux seconde moitié du XVI^e—première moitié du XVII^e siècles], dans « Studii şi materiale de istorie medie », IV, 1960, p. 237.

[84] *Archives de l'Etat*-Sibiu, Doc. Lat. 1039, L. 22.

[85] Cf. *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], II, Ed. Academiei, Bucarest, 1962, pp. 911—912.

Du reste ce ne sont pas seulement les boyards qui prêtent de l'argent à intérêt, mais aussi les marchands et parmi ceux-ci, les marchands « grecs » de Valachie ou de la Péninsule Balkanique. Ainsi, le Grec de Cîmpulung Sima avait prêté 740 aspres à Dumitru, père, et à Ioan, frère du logothète Tatomir. Il est permis de croire que le Grec Sima était marchand et n'était peut-être autre que Sima le Jeune de Cîmpulung, que l'on trouve mentionné dans les registres du vingtième de Brașov des années 1542—1550 comme y faisant du commerce [86] et qui accordait également des prêts usuraires. On connaît également, au début du XVII^e siècle, le cas d'un Levantin qui se faisait donner une traite par un Roumain — probablement un marchand — de Valachie pour une dette [87]. Une dette d'argent envers un juif d'Oreahovo est, de même, mentionnée en 1610 [88]. Sans doute qu'il s'agit, ici aussi, d'emprunts ou de crédits avec intérêts.

Dans les transactions commerciales entre commerçants balkano-levantins et transylvains, il intervenait aussi des dettes d'une autre nature, résultat de crédits en argent ou en marchandises. La nécessité de crédits était imposée par le volume réduit des capitaux commerciaux, lequel entraînait la nécessité de contracter des dettes au moment de l'achat des marchandises. Vers le début du XVI^e siècle, sous Radu le Grand, le fils de l'Arménien Hatchikou de Rîmnic, qui avait vendu à crédit des marchandises au marchand saxon de Brașov Bliume Hanasch, réclamait le paiement de la dette aux successeurs de celui-ci, étant donné que lui-même avait payé le juif auquel la marchandise appartenait. Il pourrait s'agir ici d'un crédit en marchandises, quoiqu'il ne soit point exclu que le fils de Hatchikou se soit porté garant envers le commerçant juif pour Bliume Hanasch et que, celui-ci n'ayant pas payé sa dette, le fils de Hatchikou ait vendu « sa maison et ses vignes et tout, comme il l'a pu, et a payé » [89]. Cette supposition se fonde sur le fait que, du point de vue économique, la fidéjussion représentait la garantie de l'acquittement d'une obligation pécuniaire contractée à l'occasion de l'acquisition de marchandises ou en tout autre circonstance, ainsi que sur le fait que le garant — ou fidéjusseur — cautionnait de toute sa fortune mobilière et immobilière — dans le cas présent, la maison et les vignes du fils de l'Arménien de Rîmnic — l'acquittement de la dette, ses biens, en cas de non-acquittement, pouvant être confisqués ou mis en vente pour le dédommagement du créancier. L'institution de la fidéjussion est, du reste, connue dans les relations

---

[86] *Documente privind istoria Romîniei*, B, XVI^e siècle, vol. V, pp. 219—220

[87] *Fontes hebraici ad res oeconomicas socialesque Terrarum Balcanicarum pertinentes*, II, Sofia, 1960, pp. 118—119

[88] *Ibidem*, pp. 227—228.

[89] Gr. Tocilescu, *534 documente...*, pp. 192—193; I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile ..*, pp. 234—235; R. Manolescu, *Comerțul Țării Romînești și Moldovei cu Brașovul...*, p. 208.

commerciales entre marchands valaques et transylvains. Ainsi, le marchand valaque Kirca, ayant des créances à encaisser de chez les marchands saxons de Sibiu, fut payé par les fidéjusseurs, récupérant ainsi une partie de ses créances[90].

Sous le règne de Neagoe Basarab, celui-ci intervient auprès des Saxons de Braşov pour qu'ils payent leurs dettes d'argent aux marchands valaques Sava de Tîrgovişte et Sava de Cîmpulung, afin que ceux-ci puissent à leur tour payer les leurs aux marchands turcs qui leur avaient accordé des crédits en marchandises[91]. Sous le règne de Radu d'Afumaţi, le marchand Sava de Tîrgovişte et ses compagnons ayant de l'argent à encaisser de chez les marchands de Braşov, le voiévode intervient auprès des Braşoviens en faveur de Sava, qui «a de grosses difficultés avec les Turcs au sujet de l'argent qu'il leur doit», certifiant aux marchands de Braşov qu'«il ne laissera pas ses sujets en perte, car pour ces dettes ceux-ci sont poursuivis par les Turcs»[92] : d'où il ressort que, dans le cas présent, les marchands valaques s'étaient portés garants pour les marchandises orientales achetées à crédit par les Braşoviens aux marchands turcs, lesquels en cas de non-acquittement pouvaient poursuivre les marchands roumains garants. Il s'agit donc, dans les cas de caution connus, de marchands balkano-levantins établis en Valachie ou de marchands roumains cautionnant des marchands saxons, en d'autres termes de personnes disposant sur le territoire roumain de biens que les négociants turcs, juifs, etc. pouvaient poursuivre. Bien que les cas mentionnés soient de la première moitié du XVI^e siècle, des cas où les marchands balkano-levantins faisaient du commerce à crédit en Transylvanie se rencontrent également dans la seconde moitié du siècle. Ainsi, au début de 1594, des marchands arméniens de Moldavie avaient des dettes envers des habitants de Bistriţa et ne les avaient pas remboursées. Comme mesure de représaille, ceux-ci fermèrent la route commerciale vers Suceava. En juillet 1594, à ce qu'il semble, la question des dettes des Arméniens n'avait pas encore été résolue et le voïévode Aron s'en servait pour obliger les Bistriţiens, en échange d'une solution favorable, à donner satisfaction aux habitants de Cîmpulung, qui s'étaient plaints qu'on leur avait volé en 1593 1.500 moutons et en 1594 300 moutons, 30 vaches et bœufs et 6 chevaux[93]. C'est toujours à crédit que Solomon Schneyder (= tailleur)

---

[90] Hurmuzaki, *Documente*, XV/1, pp. 152—153; I Bogdan, *Documente privitoare la relatiile* .., pp. 345—346 (12 avril 1500).

[91] Gr. Tocilescu, *534 documente...*, pp. 228—230, 253—254

[92] *Ibidem*, pp. 300—301, 301—302.

[93] A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti*, IV, Bucarest, 1932, pp. 58—59, 88—89; M. Dan, S. Goldenberg, *Bistriţa...*, p. 55.

de Baia, juif probablement, vendait des habits de gala à Petru Rymer de Bistrița, qui lui devait aussi 200 dinars [94].

A la suite de telles opérations de crédit commercial, ou pour d'autres raisons, il résultait souvent des conflits prolongés et des procès compliqués provoqués par le non-paiement des dettes. Les intérêts des marchands moldaves et valaques, aussi bien que ceux des marchands balkano-levantins établis en Moldavie et Valachie, étaient défendus par les voiévodes roumains. Mais qui défendait les intérêts des marchands balkano-levantins de l'Empire ottoman engagés dans le commerce d'importation, d'exportation et de transit avec la Transylvanie ? Qui protestait en leur nom contre les persécutions, entraves et mesures vexatoires dont ils étaient parfois victimes en Transylvanie, surtout de la part de leurs concurrents saxons ? Ils étaient défendus par les autorités turques, de même que les marchands transylvains exerçant leur commerce dans l'Empire ottoman l'étaient par les autorités transylvaines, qui intervenaient en leur faveur auprès des autorités turques.

Les marchands de Brașov qui, en 1545, avaient demandé à Radu Paisie d'interdire l'entrée des marchands levantins en Transylvanie et avaient essuyé un refus, motivé par le fait que ceux-ci se trouvaient sous la protection du sultan, avaient pris, à ce qu'il semble, des mesures contre lesdits marchands, car le 22 avril 1564 le voiévode de Valachie Petru le Jeune attirait l'attention des Brașoviens sur le fait que les personnes coupables de persécutions envers les marchands « grecs » de Transylvanie auraient à en répondre devant les autorités ottomanes [95]. Aux 7e et 8e décennies, lorsque les éléments balkano-levantins sont chargés d'importantes fonctions en Valachie et figurent fréquemment dans les rapports entre la Valachie et Brașov ou Sibiu, les comptes de ces villes enregistrent également la présence de marchands grecs, notamment sous les règnes de Mircea le Pâtre, de Petru le Jeune et d'Alexandru Mircea [96]. Tout comme pour les marchands roumains, si un marchand « grec » y était tué, c'est le prince valaque qui réclamait. Ainsi, en 1559 et 1560, le *postelnic* (chambellan) Dumitru venait à Brașov « *causa interfecti graeci* » [97]. L'intervention, en de tels cas, des princes de Valachie prouve que les marchands « grecs » en question étaient établis dans notre pays. Mais on demandait aussi aux princes valaques d'exercer leur protection sur les marchands ottomans. Ainsi, le 21 octobre 1568, Selim II demandait à Alexandru

---

[94] M. Dan, S. Goldenberg, *ibidem*, pp. 55—56.

[95] Hurmuzaki, *Documente*, XI, pp. 581—582 et XV/1, p. 598, Dinu C Giurescu, *Relațiile economice ale Țării Românești...*, p. 198 et note 5.

[96] Hurmuzaki, *Documente*, XI, pp. 790, 802, 865, 873, 881.

[97] *Ibidem*, pp. 800 et 802 ; N. Iorga, *Istoria comerțului românesc* . . , p. 184.

Mircea de protéger les intérêts de ses sujets contre les marchands juifs qui, en payant des prix forts, faisaient renchérir la vie [98].

Pour les habitants du territoire turc, ce sont — ainsi qu'il est naturel — les autorités ottomanes qui intervenaient. Ainsi, en 1560, le sultan Soliman le Magnifique ordonnait à Kasim Pacha, beglerbeg de Timişoara, d'avoir l'œil sur Jean Sigismond, prince de Transylvanie, qui empêchait l'entrée en Transylvanie non seulement des marchands moldaves et valaques, mais aussi des marchands turcs, c'est-à-dire de ceux habitant l'Empire [99]. Outre les marchands turcs et ragusains du vilayet de Timişoara, parmi ceux qui se rendaient en Transylvanie on compte aussi les marchands levantins de la région de Criş (*Gurus*) qui, dans ce but, recevaient en 1586 un *temessuk* des autorités turques [100].

Les marchands transylvains qui entraient avec leurs marchandises en territoire turc, d'où ils revenaient en Transylvanie chargés de produits orientaux, étaient protégés et défendus par les autorités transylvaines. La transformation en principauté autonome de la Transylvanie n'avait pas entraîné l'interruption totale du commerce avec les territoires sous occupation turque situés plus à l'Ouest. Les autorités ottomanes ne mettaient pas d'entraves aux exportations—celles de gros bétail surtout—dans les régions soumises et à travers celles-ci, à la seule condition que les marchands acquittassent les taxes de douane. Les fonctionnaires turcs commettaient parfois des abus constituant une violation des privilèges obtenus par les marchands transylvains. Ainsi, les marchands de Cluj, Jacob Kower et Gheorghe Baka, qui allaient avec leurs bœufs vers Maros, furent arrêtés à Tokai par le percepteur turc de la taxe tricésimale, sous prétexte qu'il n'avait pas payé ladite taxe [101]. Des marchands de Cluj intervenaient par l'intermédiaire du prince auprès du sultan, pour que celui-ci fasse cesser les abus. Mais le fait que de telles interventions se répétaient à longueur d'années prouve combien souvent les privilèges étaient enfreints par les fonctionnaires ottomans de l'ancien royaume de Hongrie, devenu vilayet turc.

Le 28 septembre 1573, à la demande d'Etienne Báthory, le sultan Selim II émettait un firman ordonnant aux beys commandants de sandjaks et aux cadis des vilayets de Buda et de Timişoara de laisser circuler libre-

---

[98] M. Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti* [Catalogue des documents turcs], I, Bucarest, 1960, n° 78.

[99] *Ibidem*, n° 15 (26 avril 1560). Document similaire dans le même ouvrage, II, Bucarest, 1965, p. 40, n° 113. En 1582, Timişoara, qui était en territoire turc, était pleine de marchands turcs et ragusains qui commerçaient librement sur le territoire turc ou en Transylvanie (A. Veress, *Epistolae et acta iesuitarum*, I, dans *Fontes Rerum Transylvanicarum*, I, p. 171).

[100] M. Guboglu, *Paleografia şi diplomatica turco-osmană* [La paléographie et la diplomatique turco-osmane), Bucarest, 1958, p. 135, n° 16 (1586 juillet 27—août 5).

[101] *Archives de l'Etat*-Cluj, *Protocoalele oraşului Cluj* [Protocoles de la ville de Cluj), 1567—1569, III/1, p. 92.

ment dans tout le pays, pour les besoins de leur commerce, les habitants des villes de Turda et de Cluj et de leur permettre d'exercer ce commerce sans restriction, une fois la douane payée [102]. En 1575, par un ordre adressé aux beglerbegs de Buda et de Timiş, le droit de libre commerce dans le territoire ottoman était accordé aux marchands de Cluj [103]. Le 30 août 1576, Christophe Báthory écrivait aux beglerbegs de Buda et de Timiş, aux beys commandant les sandjaks de Szolnok et de Lipova, ainsi qu'à d'autres dignitaires turcs, de ne point molester les marchands de Cluj qui entrent avec leurs marchandises en territoire ottoman et, pour tout litige avec ceux-ci, qu'ils n'aillent en justice que par-devers le magistrat de Cluj [104]. La même année, Mahmud beg exempte les marchands de Cluj de tout «arrêt» des marchandises dans son sandjak de Szolnok [105]. En 1579, les marchands de Cluj et de Turda, qui avaient obtenu un firman autorisant l'exercice de leur commerce sur le territoire du padischach, bénéficièrent aussi du droit de libre achat et transport de chevaux, armes et toute sorte de marchandises, à condition de payer le trentième [106]..

Ainsi, pendant que les marchands transylvains du sud de la Transylvanie pratiquaient, directement ou indirectement, le commerce dans l'Empire ottoman, au sud du Danube, ceux de l'ouest de la province commerçaient dans les vilayets de Timişoara, d'Oradea et de Buda et dans le sandjak de Szolnok. Mais il s'agissait d'un commerce local, relativement réduit. A cette époque, l'ouest de la Transylvanie dirigeait le gros de son trafic sur la route de Satu Mare, qui conduisait à Košice et, plus à l'Ouest, vers la Bohême et Vienne, ou vers le Nord, à Cracovie. Par ces centres commerciaux, la Transylvanie établissait le contact avec les principales artères commerciales de l'Europe centrale [107]. Le commerce des marchands transylvains sur le territoire turc situé à l'ouest de la Transylvanie était, pour ainsi dire, la contrepartie du trafic que les marchands turcs, serbes, grecs, macédo-roumains, arméniens, juifs, bulgares et autres pratiquaient sur le marché transylvain. Mais la pénétration de ceux-ci sur le marché transylvain était — du point de vue territorial — presque générale. Entrés par les points douaniers de Bistriţa, de Braşov, de

---

[102] M. Guboglu, *Paleografia...*, p. 134, n° 12 et Idem, *Catalogul...*, II, p. 57, n° 176 (1579). Le sel de Turda, au XVI[e] siècle, était exporté en territoire turc, à Buda et à Belgrade (Antonio Possevino, *Transilvania*, 1584, dans *F.R.T.*, III, Budapest-Cluj, 1913, p. 51 et M. Guboglu, *Catalogul...*, p. 40, n° 113, où il est question du sel acheté par un Turc pour 1700 guruches. Voir également Dinu C. Giurescu, *Об экспорте соли из румыских государств на Балканском полуострове при феодализме*. dans «Rev. études sud-est europ.», I, 1963, n° 3—4, pp. 431 et 434—435.

[103] S. Goldenberg, *Clujul în sec. XVI* [La ville de Cluj au XVI[e] siècle], Bucarest, 1958, p. 269.

[104] S. Goldenberg, *ibidem*, p. 270.

[105] Takáts S., *Rajzok a török világból* [Images du monde turc], III, Budapest, 1917, p. 21.

[106] *Magyar-török okmánytár* [Diplomataire hongrois-turc], III. p. 21.

[107] *Istoria României*, II, pp. 888—889.

Sibiu, de Cluj et de Caransebeş ou bien par des voies clandestines, les marchands balkano-levantins établis dans nos pays ou venus de l'Empire pénétraient avec leurs « marchandises turques », dans les villes, bourgs et foires de presque tous les coins de la Transylvanie, malgré les nombreuses et répétées interdictions officielles. Ainsi, dans le nord du pays, ils pénétraient sur le marché de Bistriţa, à Turda, Cluj, Baia Mare et dans la région de Chioara [108]. Les marchands balkano-levantins qui entraient en Transylvanie par le Sud (Sibiu, Braşov, Caransebeş), ainsi que les « marchandises levantines » qu'ils transportaient le plus souvent, arrivaient à Şeica Mare, Avrig, Mediaş, Sighişoara, Cetatea de Baltă, Biertan, Cohalm, Aiud, Sebeş, Orăştie, Hunedoara, Făgăraş, Alba-Iulia, Reghin, Tg.-Mureş, Cluj, Bistriţa, Baia Mare. Les vins orientaux, tels que le vin de Malvoisie [109], étaient négociés dans nos régions par les marchands arméniens ou grecs, tel en 1557, le grec Gavril de Suceava [110]. Les Saxons faisaient venir eux-mêmes, directement, de Galaţi les vins orientaux [111]. Etienne Báthory, en 1571, achetait du vin de Malvoisie à des marchands saxons de Braşov [112]. La même année, Etienne Báthory demandait aux Bistriţiens de lui procurer dix peaux de panthère [113], probablement de provenance levantine, quoique l'on en achetât également par Venise [114]. Les « marchandises turques » étaient apportées de Constantinople à Oradea, cependant que des médicaments arrivaient à Cluj au cours de la neuvième décennie du XVIe siècle [115]. Plus tard, vers la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe siecle, les marchands « grecs » (grecs proprement dit, ou macédo-roumains) sont attestés à Arad, Ineu, sur la route du Mureş à Oradea, Diosig, Săcueni, Beiuş et jusqu'à Sătmar [116]. Ils étaient les continuateurs de l'importante activité commerciale dont les prémices furent créées dans nos régions par les marchands grecs dès les XVe—XVIe siècles.

---

[108] M. Dan, S. Goldenberg, *Bistriţa...*, pp. 37, 50, 70—72; Archives de l'Etat—Cluj, *Arhivele Bistriţei* [Archives de Bistriţa], 27, 16 novembre 1556 : annotation de Leonhart Pellio sur le revers d'une lettre par laquelle Paul Szenner, fonctionnaire de Teaca (Teke), lui demande d'acheter sur ordre d'Etienne Báthory de Somlyo « *pallium album e pellibus marsum* (*vulgo maderin*) » · « *dem Kirschner hab ich gebenn fl. 2 wenn er gebrach im 2 guldenn der dy Krichen hellet* ».

[109] D'après la localité de Morée nommée en grec Monembasia.

[110] N. Iorga, *Istoria comerţului românesc.* ., p. 203.

[111] *Quellen...*, III, Braşov, 1896, p. 347; *ibidem*, II, p 394; N. Iorga, *ibidem*.

[112] E. Veress, *Báthory István erdélyi fejedelem és Lengyel király levelezése* [Correspondance d'Etienne Báthory, prince de Transylvanie et roi de Pologne], I, Cluj, 1944, p. 151.

[113] *Ibidem*, pp. 149, 151.

[114] N. Iorga, *Istoria comerţului românesc...*, p. 203.

[115] E. Veress, *Epistolae et acta iesuitarum*, II, (*F.R.T*, II), pp. 146—149; *ibidem*, I, (*F.R. T.*,1), p. 266. Des médicaments pouvaient être apportés également de Venise et de Cracovie (*ibidem*). Au sujet des relations entre Constantinople et la Transylvanie, il convient de mentionner également l'existence de Transylvains établis à Constantinople vers la septième décennie du siècle (Hurmuzaki, *Documente*, II, p. 76).

[116] Gh. Ciuhandu, *Comercianţi « greci » în părţile ungurene şi în special în ţinutul Aradului*, [Les commerçants « grecs » dans les pays hongrois et notamment dans la région d'Arad], dans *Fraţilor Al. şi I. I. Lapedatu, la împlinirea vîrstei de 60 de ani* [Aux Frères Al. et I. I. Lapedatu, à l'occasion de leur 60e anniversaire], Bucarest, 1936, pp. 230—231.

Un article de commerce important était constitué par les épices et, en général, par les marchandises d'outre-mer. Dans les trois pays roumains, celles-ci provenaient en proportion prépondérante du Levant. Les épices étaient importées en Transylvanie par Bistriţa, Braşov, Sibiu, Caransebeş et aussi par les grands centres commerciaux du nord-ouest du pays, notamment par Cluj et Oradea. L'analyse des importations d'épices en Transylvanie au XVI^e siècle corrobore les constatations antérieures de l'historiographie, tant roumaine qu'étrangère, en ce qui concerne le rôle prépondérant du Levant en tant que source d'approvisionnement. Dès le XV^e siècle, les épices venaient d'Orient par la route Ormuz—Tebriz—Constantinople—les pays Danubiens—Liov et de là vers les pays Scandinaves. C'est par cette même voie que s'approvisionnaient la Hongrie et la Transylvanie. Si durant la première moitié du XVI^e siècle les pays de l'Europe occidentale et centrale s'approvisionnaient en marchandises orientales surtout par les Portugais, qui les redistribuaient plus loin (en Autriche, Hongrie, Pologne, les pays Tchèques, la Russie), par l'intermédiaire des Pays-Bas et de l'Allemagne, et si les épices arrivaient aussi dans ces pays par Venise, il n'en est pas moins vrai que dans certains de ces pays, telles la Hongrie et la Pologne, il entrait aussi des marchandises du Levant, qui faisaient une sérieuse concurrence à celles distribuées par le Portugal, par Anvers et par Venise. En Pologne, on relève même une ligne de démarcation passant par Cracovie—Lublin—Brzésć, entre les zones où les épices venaient de Venise ou d'Anvers et celles où elles provenaient de Constantinople. Dans la première moitié du XVI^e siècle, la Péninsule Balkanique était un domaine réservé presque exclusivement aux épices importées de Syrie et d'Egypte [117]. Transportées par les marchands balkano-levantins, elles arrivaient par la Valachie et la Moldavie en Transylvanie et à Liov, l'approvisionnement en produits orientaux de cette ville étant, à cette époque, assuré dans une grande mesure par les marchands grecs, arméniens et juifs de l'Empire ottoman ou, particulièrement, de Moldavie, qui s'enrichirent de ce commerce des épices [118].

Ces constatations, faites pour la première moitié du XVI^e siècle, sont valables aussi, en ce qui concerne la Transylvanie, pour la seconde moitié du siècle, confirmant la supposition que les grandes découvertes

---

[117] Cf. I. Kieniewicz, *Droga morska do Indii i handel korzeny w latach 1498—1522* [La route maritime vers l'Inde et le commerce d'aromates aux années 1498—1522], dans « Przegląd Historyczny », 1964, 55, n° 4, pp. 577—603 ; R. Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul* . . , pp. 174—181.

[118] Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. 115 ; N. Iorga, *Acte privitoare la comerţul românesc cu Lembergul* [Actes concernant le commerce roumain avec le Lemberg], dans « Studii şi documente », XXIII, Bucarest, 1913, pp. 328—399, 410—454. Cet ouvrage mentionne de nombreux charretiers roumains de Moldavie ayant des relations d'affaires avec des marchands grecs, arméniens et juifs de Constantinople.

géographiques n'ont pas eu, au XVIe siècle, dans ce domaine, une grande répercussion sur les pays roumains [119]. En effet, si l'on compare les quantités de poivre — une des principales épices — apportées à la fin du XVIe siècle en Transylvanie, par Cluj, de Cracovie avec celles entrées par Sibiu, on constate que les quantités de provenance levantine sont prépondérantes. Ainsi, en 1599, Cluj importait une quantité de ±897 kg de poivre, à savoir : de Pologne (non spécifié) et de Cracovie 9 kg, de Vienne ±202 kg —donc en tout 211 kg—contre 686 kg venus de Liov, la plus grande quantité—celle venue de Liov—étant donc de provenance levantine. Sibiu, en 1597, importait ±1 109 kg de poivre, du sud, par l'intermédiaire des marchands roumains et levantins. Pour d'autres produits orientaux encore, la comparaison est également favorable aux centres commerciaux de la Transylvanie du Sud, donc au commerce levantin de la Transylvanie. Ainsi, en 1599, Cluj importait du safran en quantité totale de ±58 kg, à savoir ±51 kg de Vienne et ±7 kg de Cracovie, cependant qu'en 1597 Sibiu importait des pays du sud 202 kg [120]. Ainsi donc, à la fin du XVIe siècle, période pour laquelle il existe des données comparatives entre les importations de marchandises orientales de l'Europe centrale, par Cluj, et du Sud, par Sibiu, on trouve confirmation de la thèse selon laquelle la Transylvanie se fournissait de ces marchandises surtout de l'Empire ottoman [121], un rôle important dans ce commerce étant détenu par les marchands balkano-levantins.

De l'analyse du commerce de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle il ressort clairement que, en comparaison de la première moitié du XVIe siècle et consécutivement à l'instauration de la domination ottomane sur les pays roumains, le rôle des marchands balkano-levantins a pris une importance de plus en plus grande et que le nombre de ceux qui pénétraient sur le marché transylvain s'est accru.

En Moldavie et en Valachie, à la suite de l'instauration du monopole ottoman, ces marchands, soutenus par les Turcs, ont fait commerce des

[119] S. Goldenberg, *Der Sudhandel* .., pp. 394—395 Un rapport du 29 février 1583 (Hurmuzaki, *Documente*, XI, p. 661, note 3) nous apprend que le roi d'Espagne aurait songé à organiser une flotte pour empêcher les aromates des Indes (*ex Colecut*) d'être apportés, comme du temps des Portugais, « *in superiorem Asiam, Gretiam, Serviam, Bulgariam, Valachiam, Poloniam, Hungariam* » et dans les ports italiens et français. Il aurait fallu qu'ils n'aillent qu'en Espagne

[120] Les calculs ont été effectués d'après les données du registre du trentième de Cluj de l'année 1599 (*Archives de l'Etat*—Cluj, *Socotelile orașului Cluj* [Comptes de la ville de Cluj], 1599, XIV.8) et du registre du vingtième de Sibiu de 1597 (S. Goldenberg, *Der Sudhandel*..., p. 399) Les livres ont été converties en kilogrammes à la parité de 1 livre = 560 g.

[121] Il convient de souligner ici le rôle d'intermédiaire de la Valachie, par laquelle étaient apportées, depuis les 5e et 6e décennies du XVIe siècle, 95 % des marchandises orientales importées à Brașov (R. Manolescu, *Comerțul Țării Românești și Moldovei cu Brașovul* ., pp. 171—175).

produits des deux pays à des prix inférieurs à ceux en cours, fait qui a constitué un préjudice pour l'économie de nos pays [122]. En Transylvanie, de même, le commerce des marchands balkano-levantins s'est avéré un facteur lourd de conséquences pour l'activité commerciale des marchands saxons, par la concurrence qu'ils leur faisaient, ainsi que pour l'économie de la principauté, étant donné les exportations de numéraire et de métaux précieux qui en résultaient. C'est pourquoi, malgré les fluctuations de sa politique économique, la Transylvanie, dans l'ensemble — en faisant respecter le droit de dépôt, en interdisant l'exportation de certaines marchandises transylvaines et en essayant de s'opposer à la sortie de la monnaie et des métaux précieux — s'efforçait de défendre tant les intérêts des marchands et des artisans transylvains que la stabilité de ses finances publiques.

Malgré toutes les interdictions et les restrictions ordonnées par les diètes transylvaines, celles-ci ne pouvaient s'empêcher de reconnaître — — ainsi qu'on le voit faire par la diète de Cluj de 1609 — que « non seulement le trafic des marchands grecs dans ce pays ne lui cause aucun préjudice, mais, au contraire, il lui est profitable » [123], constatation véridique résultant du fait que, par le commerce du gros bétail par exemple, les marchands « grecs » contribuaient à l'accroissement du cheptel transylvain et à la diminution des prix [124], ainsi que, en général, à l'approvisionnement de la Transylvanie en certains produits. En ce qui concerne l'accusation portée en 1591 contre les marchands « grecs » par la diète d'Alba-Iulia, à savoir que ceux-ci auraient renchéri les marchandises, il faut noter que ce renchérissement est un phénomène objectif, consécutif à la « révolution des prix » survenue sur le plan européen, phénomène qui se révèle dans nos pays aussi au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle et ne doit pas être imputé aux marchands « grecs ». Il est exact, en échange, que dans leur désir de s'assurer des gains aussi importants que possible, les marchands balkano-levantins essayaient d'éluder le paiement des différentes taxes (taxes de douane, des foires, etc.), pratiquant un commerce de contrebande et évitant les points de dépôt. Aussi comprend-on parfaitement la décision prise par la diète d'Alba-Iulia de 1591, qui défendait aux marchands « grecs » ne bénéficiant pas du droit d'indigénat en Transylvanie de dépasser les lieux de dépôt. De même, il était interdit à ceux munis de ce droit de dépasser les lieux de dépôt, lorsqu'ils partaient en quête de marchandises turques, disposition qui les obligeait à acheter ces marchandises aux revendeurs locaux. On voit se refléter dans ces mesures la tendance des marchands locaux à limiter les gains réalisés par

[122] *Istoria României*, II, pp. 777 et 842—843.
[123] M.C.R.T., VI, p. 125.
[124] S. Goldenberg, *Clujul în secolul XVI*, p. 282.

les marchands « grecs » et à faire dépendre ceux-ci, en ce qui concerne l'approvisionnement en produits orientaux, des villes bénéficiant du droit de dépôt, résultat qui, ainsi qu'il est connu, n'a pu être réalisé dans tous les cas.

En dépit de toutes les restrictions et de toutes les interdictions officielles, le commerce exercé par les marchands balkano-levantins a constitué, dans la vie économique de la Transylvanie au cours des XVe — XVIe siècles, une réalité vivante. A côté des marchands roumains, ces marchands — grecs, arméniens, italiens, juifs, serbes, bulgares, ragusains, macédo-roumains, turcs, etc. — ont joué un rôle important dans l'approvisionnement de la Transylvanie en « marchandises turques », les circonstances ayant fait d'eux les principaux agents du trafic de ces marchandises, de même qu'ils ont fait des pays roumains — ainsi que de la Péninsule Balkanique tout entière — un débouché important des marchandises orientales transitées à travers l'Empire ottoman. Mais outre ce rôle positif, qui se manifeste à l'égard d'une gamme très étendue de produits, les marchands levantins — particulièrement ceux établis dans les trois pays roumains — ont également joué un rôle bien défini dans le resserrement des liens économiques entre les pays roumains, par le fait qu'ils se sont intégrés activement dans ces relations — engendrées par l'existence d'un marché roumain. Sous cet aspect, leur rôle apparaît comme particulièrement important, si l'on considère que c'est justement l'orientation des relations commerciales de la Transylvanie vers le Sud-Est européen qui a abouti au resserrement encore plus marqué de ses liens économiques avec la Valachie et la Moldavie.

L'ŒUVRE JURIDIQUE DE MICHEL FOTINO ET LA VERSION ROUMAINE DU IVe LIVRE DE DROIT COUTUMIER DE SON « MANUEL DE LOIS » (1777)

VALENTIN AL. GEORGESCU

L'intérêt croissant de l'historiographie moderne pour l'œuvre juridique de Michel Fotino (*Photeinopoulos*) [1]. — A partir d'une première étude que le Pr. Pan. I. Zépos lui consacrait en 1937 [2], Michel Fotino, originaire de l'île de Chios, promu dans des conditions obscures, sans doute à l'Académie patriarcale de Constantinople, ὕπατος τῶν φιλοσόφων de l'Eglise orthodoxe [3], et surtout son œuvre qu'en éminent juriste il réalisa en Valachie de 1765 à 1780, ont connu un indéniable regain de faveur. Ce mouvement qui avait des précurseurs dans C. Erbiceanu et C. I. Dyovouniotis [4]

[1] Pour la préférence donnée à la forme brève, roumanisée, du nom de ce juriste, voir notre étude parue dans « Revista Arhivelor », N S. 9 (1966), n° 1, p. 93, note 8 (ci-dessous, n. 7) ; cf Gh. Cronț, dans « Studii », 12 (1960), n° 2, pp. 272—273, et l'étude de C. I Dyovouniotis, citee à la n. 4 ci-après.

[2] Suivie de deux autres en 1942 et 1953 ; voir les références dans la bibliographie de l'edition citée ci-dessous, n. 6.

[3] Sur ce titre, voir Pan. I Zépos, éd. citée, pp. 12—13 et notre article cité, p 92, n. 6.

[4] C Erbiceanu, *Un nou codice de legislațiune românească scris în greceşte, 1765* [Nouveau code de législation roumaine écrit en grec, 1765], dans « Biserica ortodoxă română », 26 (1902—1903), pp. 1017—1029 ; 1221—1236, où se trouve la première traduction roumaine moderne d'un fragment qui figure dans les manuscrits des « Manuels » de Fotino ; C. I. Dyovouniotis, Μιχαὴλ Φωτεινός, dans « Θεολογία », 1 (1923), pp. 327 et suiv. (pour d'autres contributions grecques anciennes ou récentes cf. Zépos, éd citée, pp. 12—13) La description de 6 manuscrits de l'œuvre de Fotino, donnée par C. Litzica en 1900, « An. Acad. Rom. », 2e série, Mém. Sect. Literare, XIII (1901—1902), jusqu'au ms 162 et surtout dans son *Catalogul manuscriptelor greceşti* [Catalogue des manuscrits grecs], Bucarest, 1909, pp. 135 — 142, 525, permettra à N. Iorga (*Istoria literaturii române în veacul al XVIII-lea* [Histoire de la littérature roumaine au XVIIIe siècle], Bucarest, 1901, vol. 2, pp 444—445) et à Ion Peretz (*Curs de istoria dreptului român* [Cours d'histoire du droit roumain], II, 2 Bucarest, 1928, pp. 357—411) une première mise en valeur de cette œuvre, Peretz ayant aussi le mérite d'avoir signalé l'existence de deux autres manuscrits à Jassy (Bibliothèque Centrale de l'Université, *mss gr.* 66/155 et 47/188, actuellement VI, 6 et V, 42) et de dresser pour quatre des manuscrits connus (*mss. gr.* 378 et 798 et les mss. de Jassy) une concordance précieuse dont il n'a cependant pas tiré tout le

et un ferme promoteur dans Şt. Gr. Berechet [5], devait aboutir en 1959 à la publication pour la première fois d'une œuvre juridique de Fotino, à savoir le « Manuel de lois » de l'année 1766, dans une savante édition due au Pr. Zépos [6].

Cette importante édition mettait les byzantinologues et les historiens du droit roumain devant l'ensemble des problèmes fort compliqués se rattachant à la publication intégrale et à l'étude approfondie de l'œuvre juridique de Fotino. Elle a coïncidé avec un remarquable essor en Roumanie de la recherche historique du droit roumain, et Fotino en a largement bénéficié sous la double forme d'études spéciales [7] et d'un travail [8] de transcription et de traduction destiné à aboutir bientôt à la publication intégrale de son œuvre de juriste.

---

profit possible. Voir la description de deux autres manuscrits importants (986 et 987) chez N. Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, tome II, Bucarest, 1940, pp. 122—134.

Les manuscrits désignés par le seul numéro d'inventaire appartiennent à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (par la suite : Académie).

[5] Les développements qu'il consacre à Fotino dans ses différents manuels d'histoire des sources du droit roumain n'apportent rien de bien nouveau, mais c'est lui qui en 1937 confia à M Zépos, en vue d'une édition commune, le *ms. gr.* 1697 des Archives d'Etat de Jassy, que Gh. Ungureanu venait de découvrir au Tribunal de la ville. En 1943 (dans *Omagiu lui Ioan Lupaş* [Hommage à Ioan Lupaş], p. 74) il signalait l'existence dans la bibliothèque de Gh. T. Kirileanu de l'actuel *ms. gr.* 1434 de la Bibl de l'Académie, sur lequel voir notre article cité ci-dessus.

[6] Μιχαὴλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον, Βουκουρέστιον 1765, dans « Ἀρχεῖον Ἰδιωτικοῦ Δικαίου », t. 16 (1954—1959), Athenes, 1959. Pour les comptes rendus de cette édition, voir notre article cité, p. 91, n. 1. Une première étude précieuse, suscitée par l'édition du Pr. Zépos, est celle d'Antonio d'Emilia, *Gli scolii di Michele Fotinopulo al suo Nomikon Procheiron*, dans « Annali di storia del diritto », III—IV (1959—1960), pp. 95—117.

[7] Al. Elian, dans « Byzantinoslavica », Prague 1959, n° 2, p 223, n. 30 ; Gh. Cronţ, dans « Studii », *l c.* ; Valentin Georgescu, *Un al treilea manuscris ieşan al Manualului de legi din 1766 al lui Mihai Fotino (Fotinopoulos)* [Un troisième manuscrit de Jassy du « Manuel de lois » de 1766 de M. Fotino (Photinopoulos)], dans « Studii », 14 (1961), n° 6, pp. 1507—1517 (I) ; *Protimisisul în « Manualele de legi » din 1765, 1766 şi 1777 ale lui Mihai Fotino, cu o analiză generală a operei sale juridice şi a raporturilor ei cu « Suplimentul » publicat de Fraţii Tunusli în 1806* [La protimêsis dans les « Manuels de lois » de 1765, 1766 et 1777 de Mihai Fotino, avec une analyse générale de son œuvre juridique et de son rapport avec le « supplément » publié par les Frères Tounousli en 1806], dans « Studii şi materiale de istorie medie », V (1962), pp. 281—333(II) ; *Le rôle de la théorie romano-byzantine de la coutume dans le développement du droit féodal roumain*, dans *Mélanges Philippe Meylan*, II, Lausanne, 1963, pp. 61—87 (III) ; *Cîteva contribuţii la studiul receptării dreptului bizantin în Ţara Românească şi Moldova* (1711—1821) [Contributions à l'étude de la réception du droit byzantin en Valachie et Moldavie (1711—1821)], dans « Studii », 18 (1965), n° 1, pp. 49—73 (IV) ; *Contribuţii la studiul « trimiriei » şi al operei juridice a lui Mihail Fotino* [Contributions à l'étude de la *trimirie* et à l'œuvre juridique de M Fotino] dans « Revista Arhivelor » N S , 9 (1966), pp 91—112 (V) ; *Contributions à l'étude de la culture juridique en Roumanie au XVIII[e] siècle : la Bibliothèque des Maurocordato et son fonds d'ouvrages juridiques, manuscrits et imprimés en Occident*, en cours d'apparition (VI) (ces études seront citées par les initiales du nom de l'auteur (V.G.), suivies du chiffre romain d'ordre, indiqué ci-dessus).

[8] Confié à Vasile Grecu et Gh. Cronţ. Paraîtront dans *Adunarea izvoarelor vechiului drept românesc scris* [Recueil des sources de l'ancien Droit roumain écrit], à l'Institut d'histoire « N. Iorga » (Bucarest) : le « Manuel » de 1765 (*ms. gr.* 20 et 21) ; le « Manuel » de 1766 (sur la base — semble-t-il — d'environ 4 des 12 manuscrits existants à Bucarest et à Jassy) ; le livre IV (La coutume du pays) du « Manuel » de 1777 (*ms. gr.* 1195). Sur le problème de l'edition intégrale de l'œuvre de Fotino, voir V.G., V, pp. 95 et suiv.

La personnalité de M. Fotino et son activité jusqu'à l'avènement d'Ypsilanti au trône de Valachie. — La carrière de Fotino n'est relativement bien connue qu'à partir de 1764. À cette date il travaille en Valachie, mais il semble s'y être trouvé depuis un certain temps, car en 1765 on le désigne déjà comme *ancien* (πρώην) grand échanson (projet de chrysobulle de confirmation du code dont il sera question ci-après). Il a sans doute utilisé son temps à réunir les matériaux à l'aide desquels — dès que Ştefan Racoviţă (1764—1765) aura fait sienne l'idée d'une codification de la *pravila* (droit byzantin reçu = *ius receptum*) — il sera à même de mettre sur pied le « Manuel de lois » de 1765. En effet, on ne voit autrement pas comment cette œuvre importante aurait pu être improvisée durant les quelques mois dont son auteur disposa pour la mener à bien sous le bref règne de ce prince-législateur.

L'idée de la codification avec des exigences accrues par rapport aux réalisations en ce domaine au XVII^e siècle, planait dans l'air du temps, puisque C. Maurocordato, pendant l'un de ses derniers règnes moldaves, avait projeté la publication d'un code nomocanonique (*lex divina*) en langue roumaine [9]. Cette idée est, d'ailleurs, inséparable des modèles manuscrits et des éditions occidentales de recueils de droit byzantin qui figuraient dans la célèbre Bibliothèque des Maurocordato, ainsi que des copies mises en circulation par l'intermédiaire de cette Bibliothèque [10].

Jusqu'en 1780, lorsque sa trace se perd de nouveau, au point que l'on ignore aujourd'hui la date exacte de sa mort et l'endroit où il fut enterré [11], Fotino porta le titre de grand échanson (*mare paharnic*; μέγας παχάρνικος) ou celui de simple échanson, mais ne semble pas avoir figuré comme membre ni du conseil princier ni de la haute section juridictionnelle du divan, après 1774 (l'instance des grands boyards = *velițiï boieri*). Sous Ştefan Racoviţă, il remplit les fonctions de premier secrétaire du prince (*mare grămătic*; μέγας γραμματικός). En cette qualité il rédigea des chrysobulles à caractère normatif — en commençant par celui du 30 juillet 1764 contre l'établissement matrimonial des Grecs — qu'il réunit dans un petit « code » de droit princier, et il présenta au prince des consultations (*dezlegări* = διαλύσεις), dont il nous a également laissé un petit recueil, mais il se distingua surtout par l'élaboration d'un projet de code général (Νομικὸν Πρόχειρον ou Ἀνθολογία βασιλικῶν νόμων καὶ ἐκκλησιαστικῶν κανόνων). Ce code embrassait, d'une manière sélective, le droit constitutionnel et administratif, le droit financier, l'organisation judiciaire et la procédure, le droit civil, le droit urbain, le droit commercial,

[9] Voir V G , IV, pp. 57—60.
[10] Voir V.G., VI, *passim*.
[11] Voir sur la biographie de Fotino, Pan. I. Zépos, éd. citée, pp 12—16, et les auteurs cités.

le droit pénal, le droit agraire et le droit maritime, à chacun de ces domaines étant consacrés dans cet ordre un ou plusieurs titres sans qu'ils soient groupés sous des rubriques générales à appellation technique. Toutes ces matières formaient les deux premiers livres de droit laïque ou politique, suivi d'un troisième livre consacré au droit ecclésiastique et canonique. Le premier livre (*ms. gr.* 20) contenait 81 titres, dont le premier traitait de la foi orthodoxe et le second de la justice, de la loi et de la coutume, précédés de la préface sur l'histoire des lois laïques (νόμοι πολιτικοί) que Blastarès a rédigée pour son Syntagme alphabétique. Le second livre s'est perdu. Le troisième, formé de 27 titres, se trouve dans le *ms. gr.* 21 [12]. Le projet de Fotino, pourvu même du projet d'un intéressant chrysobulle portant confirmation comme code officiel du pays, ne semble pas avoir effectivement été confirmé, et encore moins être entré en vigueur à ce titre [13]. Par sa structure, le projet de code se rattachait au schéma élargi d'un nomocanon, avec plus de liberté encore que dans le cas du code de Mathieu Bassarab (1652) (*Îndreptarea legii* = Le Guide de la loi). Mais à la différence de ce dernier qui tout en se rattachant à une décision du prince en son conseil, ne fut confirmé que par le métropolite (ce qui accusait son caractère nomocanonique), le code commandé à Fotino par Racoviță devait recevoir la sanction formelle du pouvoir princier, en tant qu'organe législatif. Or, cette idée constitue un tournant dans le développement du droit féodal roumain et de la réception romano-byzantine.

Dans l'unique copie (en 2 volumes) qui nous a été conservée, le texte du III^e^ tome (ou livre) du *Manuel-Code* (*ms. gr.* 21) est suivi des deux recueils mentionnés ci-dessus, celui des consultations [14] et celui des chrysobulles normatifs [15] ; c'est ce dernier qui a été traduit en roumain par C. Erbiceanu (voir ci-dessus, n. 4).

En 1766, Fotino présenta au nouveau prince, Scarlat Ghica (1765—1766), un projet de code ayant le même plan et les mêmes caractères généraux que le précédent, mais enrichi d'un nombre important de paragraphes, pour les titres existants, et d'un nombre indéterminable de nouveaux titres et de nouvelles scolies, sans rien dire de maintes autres modifications rédactionnelles : c'est le « Manuel de lois » de 1766, connu sous les

[12] Voir C Litzica, *op. cit.*, pp. 135—138 ; I. Peretz, *Curs*, [Cours], II, 2, p 357, n. 1 ; P. I Zépos, éd cit , p 28 ; V. G , I, p 1508, n 6

[13] Cf V G., I, p. 1 508, n 6 , III, p. 82, n 81 , V pp 95—96, n 15.

[14] Est-ce là la jurisprudence du divan fondée sur la coutume, et dont on aurait pensé qu'elle serait organiquement incorporée au texte du code?

[15] Est-ce le droit princier qui, selon le projet de chrysobulle de confirmation, aurait dû être incorporé au Code proprement dit ? La simple juxtaposition de ces matériaux s'explique soit par une position délibérée, qui aurait rejeté l'idée de la fusion en un seul texte des trois systèmes juridiques en concurrence, soit par le fait que l'œuvre contenue dans les *mss gr* 20 et 21 ne constitue qu'une première ébauche de la synthese envisagée et que la chute et l'assassinat de Racoviță aura rendu inopérante sur la base des mêmes textes.

mêmes appellations que celui de l'année précédente, avec lequel il a été identifié jusqu'à ces derniers temps par tous les auteurs, et qui dans un seul manuscrit (*ms. gr.* 1434) porte le nom de Σύνοψις συλλεχθεῖσα ἐκ τῶν Βασιλικῶν ... C'est ce « Manuel » qui dans une copie tardive (après 1833) se trouve à la base de l'édition Zépos. C'est ce type de Manuel — le plus complet — qui a connu dans les deux Principautés une large diffusion en tant que recueil privé, s'étant conservé dans douze copies différentes, dont trois ont circulé en Moldavie (voir l'éd. Zépos, pp. 28—29 et V. G., I, p. 1507 et V, pp. 91—102). Seules quelques copies contiennent les projets de chrysobulles de confirmation de Scarlat Ghica (variante abrégée du projet de 1765) ou une rubrique de titre où l'œuvre est dédiée à ce prince. Les vers inscrits par Zilote le Roumain en tête d'un manuscrit (*ms. gr.* 378) contenant la copie du « Manuel » confectionnée par lui-même pour son patron, le cloucère Ştefan Conduratu, célèbrent l'œuvre de Fotino (« en édifiant ce phare, qui se dresse de jour et de nuit, et qui éclaire et dirige tous [les hommes] dans le droit chemin ») comme ayant résulté de l'union des efforts du prince (Sc. Ghica), désireux de conquérir une renommée impérissable, et de la capacité professionnelle de Fotino. Mais Zilote ignore complètement l'existence du moment « Racoviţă », ce qui dénonce la valeur relative de ses inductions d'ordre historique. D'ailleurs il n'affirme pas dans ses vers que le « Manuel » serait le code de lois du pays. Certaines copies de ce « Manuel » contiennent des matériaux introductifs, venant en général de l'Hexabible d'Harménopule, et qui représentent peut-être des additions successives (voir surtout le *ms. gr.* 122), dues à Fotino lui-même ou à l'un de ses fils, tous les deux juristes réputés à côté d'autres paragraphes ou notes de pratique judiciaire, dont l'addition tardive par les usagers professionnistes du « Manuel » ne fait pas de doute (voir le *ms. gr.* de Jassy, B.C.U., *ms. gr.* VI. 6). Mais dans la tradition manuscrite du « Manuel » de 1766, les deux grandes familles de manuscrits et même tel groupe restreint que nous y avons distingué (voir V.G., V, pp. 99—100) peuvent avoir comme point de départ des prototypes représentant des versions successivement remaniées et enrichies par M. Fotino lui-même, surtout jusque vers 1775. Quant à la circulation du « Manuel » de 1766, nous savons avec certitude qu'un exemplaire (B.C.U.—Jassy, *ms. gr.* V, 42) était utilisé au monastère de Saint-Sabbas, à Jassy, siège de l'administration des monastères dédiés aux établissements religieux de Grèce et d'Orient ; un autre (*ms. gr.* 122) a dû appartenir à l'évêché de Buzău. De grands boyards qui remplissaient ordinairement des fonctions judiciaires comme membres du divan ou en vertu de leur dignité, possédaient le « Manuel » dans leur bibliothèque personnelle : le *ms. gr.* 1195—comme l'*ex libris* de la f.1 l'indique expressément — vient de la bibliothèque du grand *ban* Grégoire Brîncoveanu ; Alexandre, fils du cloucère

Ştefan Conduratu, héritait de l'exemplaire du « Manuel » que son père avait fait copier par Zilote (*ms. gr.* 378) ; Alexandre Maurocordato avait reçu de son cousin Gr. Brîncoveanu un exemplaire du « Manuel » de 1766 (*ms. gr.* VI. 6, B.C.U., Jassy) ; le logothète Démètre Bibescu en 1800 avait reçu du caimacam (lieutenant du grand ban) de Craiova (*aga* Nicolache) son exemplaire conservé dans le *ms. gr.* 1434. Le *ms. gr.* 798 de la Bibl. de l'Académie a appartenu au moine Méthode de Léros [16]. Le Manuel faisait objet de lectures, à titre de livre d'enseignement (note du 4 décembre 1811 sur le *ms. gr.* 1434) et tel de ses possesseurs était à même de lui ajouter une consultation juridique *rédigée en roumain* sur le tierçage successoral (τριμοιρία), comme dans le cas du même *ms. gr.* 1434 [17].

Ainsi qu'il résulte de leur structure et même expressément des projets de chrysobulles de confirmation [18], ces deux « Manuels » étaient placés sous le signe de la codification et de la synthèse des systèmes de droit traditionnels [19] : coutume ou *legea ţării* ou encore *obiceiul pămîntului* ; droit princier ou *ius novum* ; droit impérial byzantin (laique et nomocanonique), c'est-à-dire le *ius receptum*, désigné sous le nom de *pravilele* ou *cărţile împărăteşti*, *pravila*, *sfînta pravilă*, *Vasilicalele* ou autre nom individualisé du recueil utilisé : *Armenopol*, *pravila* ou *pravilele Armenopol*, etc. Néanmoins, l'analyse du contenu de ces « Manuels » — où l'effort heureux d'adaptation créatrice des textes byzantins aux nécessités du pays et du temps est remarquable et doit retenir toute l'attention des chercheurs, car il s'agit de recueils de *droit roumain* — prouve que le programme judicieux et fécond, énoncé par le projet de chrysobulle de 1765, n'a pu trouver d'emblée une réalisation adéquate. En 1765, Fotino, comme nous venons de le voir, juxtaposait plutôt les matériaux, peut-être avec l'intention de passer à une nouvelle rédaction. Le travail de fusion fera des progrès encore relatifs, en 1777 (voir ci-dessous), et ne revêtira une forme organique et évidente qu'en 1780 (code d'Ypsilanti) et en 1818 (le code Caragea). Pour les textes tirés des Basiliques et d'autres sources byzantines, c'est souvent à l'aide de scolies assez hardies que Fotino entendait

---

[16] *Ms. gr.* 798, f. 2 : καὶ τόδε πρὸς τοῖς ἄλλοις Μεθοδίου Ἱερομ. Λερίου.

[17] Sur tous les points traités dans cet alinéa, voir V.G., I et V, *passim* Les vers de Zilote (pour l'identification de leur auteur, voir notre article, I, p. 1509, n. 1, publiés par Gr. Tocilescu en 1885 sans connaître leur rapport avec le *ms. gr.* 378) sont reproduits par C. Litzica, *op. cit.*, pp. 140—142 (auteur : Ştefan Ioan).

La rubrique de titre porte la dédicace à Sc. Ghica par exemple dans les *mss gr* 122. et 131 (Litzica, *op. cit.*, pp. 138—139), mais non pas dans le ms. 1697 de Jassy (Zépos, éd. cit., p. 37).

[18] Pour le texte considéré comme celui d'un chrysobulle entré en vigueur, voir C. Litzica, *op. cit.*, pp. 135—139 ; I. Peretz, *Curs*, II, 2, p. 357 ; Zépos, *éd citée*, pp. 35—36.

[19] Pour l'idée de pluralité des systèmes juridiques, en tant que structure fondamentale du droit féodal, voir notre étude : *La Réception du droit romano-byzantin dans les Principautés roumaines* (*Moldavie et Valachie*), dans *Mélanges H. Lévy-Bruhl*, Paris, 1959, pp. 373 et suiv

aboutir à une adaptation du droit byzantin [20], comme si celui-ci aurait dû rester en principe immuable. Cette technique, qui avait de lointaines racines dans la mentalité romaine (le préteur modifiait les normes du *ius civile*, sans les abroger et sans qu'elles disparaissent comme telles), se conciliait avec la conception didactique sur la nature et les fonctions du droit en général, et de la loi écrite en particulier.

Dans les derniers mois du règne d'Alexandre Scarlat Ghica, le fils du prince qui en 1766 avait été sollicité de sanctionner le second « Manuel », Fotino semble avoir continué de jouer un rôle important comme conseil juridique. Le préambule du grand chrysobulle du 12 mai 1768 [21], tant par sa forme que par son contenu d'idées, a toutes les chances d'être sorti de la plume de Fotino. Celui-ci doit avoir contribué même à l'adaptation de la réforme consacrée par cet acte législatif du plus haut intérêt : une large réception officielle des textes de droit urbain (constructions nouvelles, servitudes, sécurité), qu'Harménopule avait réuni dans le titre 4 du IIe livre de son Hexabible, et qui venaient des Basiliques, d'une constitution de Zénon et du traité d'architecture de Julien l'Ascalonite. Or, dans le « Manuel » de 1777 dont il sera question ci-après, cette solution sera reprise par Fotino, qui l'élargira au point de lui consacrer tout le livre V de ce « Manuel », par suite de l'importance que les problèmes de droit urbain présentaient à une époque où le développement des villes connaissait en Valachie un tournant, caractérisé par des efforts croissants, qui étaient accomplis en vue de liquider un retard à douloureuses conséquences d'ordre économique, édilitaire et social [22].

Nous ignorons jusqu'à présent tout de l'activité de Fotino pendant la guerre russo-turque de 1768 à 1774, période d'intenses remous et recherches au point de vue de l'organisation administrative, juridique et économique (débuts lointains de la statistique moderne), l'administration militaire par les Russes apportant des éléments nouveaux et des initiatives intéressantes.

Le rôle de Fotino sous le règne d'Alexandre Ypsilanti. Le « Manuel de lois » de 1777 et ses rapports avec le projet de code de 1775 et le code de 1780 [*Pravilniceasca Condică*; Συνταγμάτιον Νομικόν]. — Dès son accession au trône de Valachie, Alexandre Ypsilanti, dans le cadre d'un vaste programme législatif de réformes touchant à l'organisation judiciaire, à la procédure et au droit matériel, reprenait l'idée de la codification, sur la base d'une synthèse des systèmes de droit. C'était, comme nous l'avons vu, la formule qui, dès 1765, avait paru la seule susceptible d'en-

[20] Voir la démonstration de cette technique par Antonio d'Emilia, *op. cit.*, et nos remarques, V, p. 79, n. 19.

[21] G. Potra, *Documente privind istoria oraşului Bucureşti* [Documents concernant l'histoire de la ville de Bucarest], Ed. Academiei, Bucarest, 1961, pp. 475–478, n° 385

[22] Voir V.G., IV, pp. 60–66.

rayer la crise du régime féodal et de combattre les abus de toute sorte inhérents à ce régime, et que la domination ottomane rendait intolérables. Cette crise se reflétait déjà dans les réformes de Constantin Maurocordato [23], en commençant (par ordre d'importance) avec la soi-disant abolition du servage, qui supprimait l'assimilation de la dépendance féodale à l'esclavage des tziganes, mais la remplaçait par une nouvelle forme de dépendance (*clăcășie*), définie par la loi écrite et qui comportera la prestation, par les paysans prétendument *libres*, de corvées tarifées et d'une dîme selon la coutume. Après le traité de paix de Kutchuk-Kainardji, le caractère général de la crise ne fait que s'accentuer pour se transformer en processus de lente désagrégation du régime féodal, au fur et à mesure que s'affirment et que se cristallisent les nouvelles relations capitalistes.

Sur le plan du droit, cette désagrégation se traduisait par la crise aggravée de la coutume — crise dénoncée par nombre de textes officiels contemporains; par le recours croissant au droit écrit d'origine romano-byzantine (*pravila*, *ius receptum*), et par l'affirmation du droit princier, sous l'égide duquel devenait nécessaire la synthèse unificatrice dont il a déjà été question. En effet, le droit était appelé à satisfaire, dans le cadre d'un Etat centralisé, et à partir d'une nouvelle conception de la souveraineté et de sa fonction législative, les exigences d'une économie marchande élargie et en voie d'unification, parallèlement à la formation de la nation et de la culture nationale de type bourgeois. Cette signification profonde du processus historique était souvent masquée par l'effort que la classe dominante faisait pour mettre l'accent sur la fonction réformatrice des transformations qui intervenaient, ainsi que par la persistance de vestiges féodaux et par la lenteur et l'inégalité du développement dans maints secteurs de la vie sociale, aspects que nous ne pouvons pas analyser ici dans leurs détails.

Il ne faut pas oublier non plus le fait que la synthèse nécessaire a souvent jailli d'un conflit et même d'une véritable lutte entre la coutume et la *pravila*, entre la coutume et le droit législatif en général, les forces sociales qui se trouvaient derrière la coutume ou derrière la *pravila* n'étant pas toujours et sous tous les aspects, les mêmes. La cause de la coutume était embrassée, voire exaltée tantôt par les boyards autochtones et par l'Eglise contre les concurrents grecs ou contre toute menace à l'adresse de leurs privilèges coutumiers, tantôt par les masses populaires qui s'opposaient à toute innovation suspecte venant de l'Etat et de la classe dominante, qui par leur droit écrit aggravaient les formes juridiques de l'exploitation. Par contre, comme forme — réelle ou passablement

[23] Voir V.G., IV, pp. 57—60.

illusoire — de « légalité », préférable à l'arbitraire direct du pouvoir exécutif et à l'insécurité d'une coutume avec laquelle boyards, monastères et agents princiers prenaient toutes sortes de libertés, la *pravila*, avec son prestige et sa stabilité plus que millénaire, se rattachant en fin de compte au nom de Justinien, le législateur par excellence, apparaissait comme le seul salut, selon les cas, tantôt aux boyards, tantôt à l'Eglise, tantôt aux citadins et aux paysans, et parfois à la plupart d'entre eux. Quant à l'Etat, il avait un besoin croissant du droit écrit, d'une codification générale, d'une affirmation de son pouvoir législatif, toutes les fois qu'il pouvait s'engager dans une politique de centralisation et de progrès tant soit peu effectif, de même que les promesses et les déclarations programmatiques occasionnées par toute action législative permettait au pouvoir de poser en arbitre impartial et bien intentionné entre les partis adverses, et en souverain paternaliste, éclairé par l'esprit de justice. Et ni les princes qui se relayaient infatiguablement, ni leurs idéologues attitrés, tel Fotino, ne manquaient jamais l'occasion de rattacher leur justice à la raison naturelle et, à travers elle, à la providence divine [24].

En 1775, Alexandre Ypsilanti, après avoir édicté par voie de chrysobulles spéciaux un certain nombre de réformes pressantes, annonçait déjà qu'une *pravila* (code), élaborée et dûment vérifiée (« montrée à tous »), et traduite en langue roumaine, serait bientôt publiée et mise en application. En même temps, il attirait l'attention qu'en tant que *ius receptum*, *pravilele* devaient, en attendant, être respectées et appliquées fidèlement, compte tenu des réformes accomplies [25]. En d'autres mots, le *ius receptum* continuait d'avoir, par lui même et indépendamment d'une codification législative d'ordre interne (local), une force obligatoire, en tant que droit impérial universel.

Comme on n'a pas encore retrouvé jusqu'à présent le texte de ce premier code, certifié comme tel, les historiens du droit étaient enclins à admettre soit le caractère prématuré de l'annonce du prince, soit la

[24] Voir V. G., IV, pp. 66—70. Mais il convient de remarquer que ce jeu politique et idéologique était moins inoffensif pour le pouvoir féodal qu'on serait tenté de le croire à première vue. A partir d'un certain moment, les constantes déclarations officielles sur l'impartialité et l'humanité de la justice, sur les devoirs du bon prince, de ses agents et de ses juges, sur le rôle de la loi, ainsi que la reconnaissance officielle des injustices et des abus commis, devenaient un véritable cheval troyen, introduit à l'intérieur de l'édifice féodal. La simple confrontation des réalités quotidiennes et individuelles avec les propos du pouvoir et de ses représentants se transformait en acerbe critique, en irrémédiable condamnation. Sous ce rapport la pensée sociale et juridique de Fotino, fût-elle attachée aux sources aristotéliciennes et chrétiennes de l'idéalisme byzantin, ou reflétât-elle déjà des tendances plus modernes, jusnaturalistes et préilluministes, prend indubitablement un accent somme toute positif.

[25] Chrysobulle sur l'organisation de la justice, dans *Pravilniceasca Condică, 1780* (édition critique), Ed. Academiei, Bucarest, 1957, p. 165.

disparition sans trace du code. Une opinion isolée [26] a essayé de rendre vraisemblable l'identité du code de 1775 et de la *Pravilniceasca Condică* (1780), en affirmant, à l'encontre du texte même de la préface de cette dernière [27], que seules des considérations d'ordre politique auraient forcé le prince Ypsilanti à ajourner pendant 5 ans la sanction et la publication du code rédigé en essence, dès 1775, sous la forme que nous lui connaissons encore aujourd'hui, et revisé par le prince avant d'être promulgué en 1780.

Or, que l'on veuille bien comparer la description que le prince donne en 1775 de son premier code avec le nouveau « Manuel » de lois — différent des deux autres qui l'avaient précédé — tel qu'il s'est conservé, sans titre[28], mais avec une préface de son auteur, Michel Fotino, datée du 11 novembre 1777, dans le *ms. gr.* 1195 de la Bibl. de l'Académie. La conclusion qui s'impose avec force est celle-ci : c'est à ce « Manuel » déjà rédigé ou sur le point d'être terminé, qu'Alexandre Ypsilanti se référait lorsqu'il déclarait qu'« en examinant les coutumes et en en confirmant les bonnes après les avoir corrigées, et en rassemblant ce qui relève de la *pravila* (droit impérial; droit écrit, *V.G.*) nous avons fait une *pravila* (code, *V. G.*) », les jugements devant être prononcés d'après la *pravila* et d'après les coutumes du pays, que l'on vient de déterminer (*hotărî*). Déplorant l'absence d'un *code des coutumes* approuvé par le pouvoir (« *orînduita pravilă a obiceiurilor* »), Ypsilanti s'empressait de faire savoir qu'il avait décidé que la coutume du pays fût confirmée (« *să să energhisască* ») par la *pravila* (dans le cadre d'un code, par le droit écrit). Les boyards-juges devaient connaître à la fois la *pravila* et les coutumes du pays.

En effet, le « Manuel » de 1777 comportait 6 sur 7 livres [29] extraits des Basiliques (édition Fabrotus), de l'Hexabible d'Harménopule et du *Ius Graeco-Romanum* de Joh. Leunclavius, sans transposition en langue néo-grecque. Ces six livres correspondent à ce que Ypsilanti, lui-même, reprenant le titre des premiers « Manuels » de Fotino, appelait *Antologia pravilii*, une anthologie du droit byzantin « reçu » (voir le crysobulle

[26] *Pravilniceasca Condică* .., pp. 8—9.

[27] *Ibidem*, pp. 44—45, voir V.G., II, p. 301, n. 3 et du même, *Preemțiunea în istoria dreptului românesc* [La préemption dans l'histoire du droit roumain], Ed. Academiei, Bucarest, 1965, p. 193, n. 1.

[28] Sur l'identification possible de ce « Manuel » avec un ouvrage de Fotino intitulé Εἰσαγωγὴ τῶν νόμων, ἤτοι τὰ Ἰνστιτοῦτα κατ' ἐπιτομήν, v. P. I. Zépos, éd. citee, pp 13, n. 4; 22, n. 1; 24, n. 4.

[29] Voir V. G, II, p. 300: livre I^{er} (20 titres), pour les souverains, les dignitaires et leurs agents; liv. II^{e} (20 titres), pour les lois fiscales, c'est-à-dire pour la *visterie*, selon les Basiliques; liv. III^{e} (17 titres), lois agraires, les Basiliques et les dispositions agraires du grand Justinien; liv. IV^{e} (14 titres) coutumes locales de la Principauté de Valachie et quelques lois impériales, coutumes qui sont en vigueur en raison de leur ancienneté; liv. V^{e} (3 titres), pour la modification et les constructions nouvelles; liv. VI^{e} (59 titres), pour les délinquents; liv.VII^{e} (64 §§ + 5 titres tirés du liv. 57 desBasiliques et de différentes novelles), lois militaires

de 1775 sur la protimêsis). Seul le IV^e livre du « Manuel » est consacré à une sorte de codification de la coutume du pays [30], réalisée sur la base à la fois de certains principes du droit byzantin et de la jurisprudence récente du divan princier. Sous le titre : « Coutumes locales de la Principauté de Valachie et quelques lois impériales, coutumes qui sont en vigueur à titre de lois, en raison de leur ancienneté », ce livre, précédé d'une brève προθεωρία, qui définit la nature et la force obligatoire de la coutume [31], correspond à la *pravila obiceiurilor*, dont avait parlé Ypsilanti en 1775, en précisant que les coutumes y avaient été *fixées* (*hotărîte*) et *corrigées*. A chaque titre, dans les cas controversés, le texte du IV^e livre déclare : ἀπεφασίσθη ὁποῦ νὰ ἐνεργῆται καὶ εἰς τὸ ἑξῆς ὡς νόμος ἀδιαστίκτως (« il a été décidé qu'elle ait désormais aussi force à l'instar d'une loi sans faute », s'il n'emploie pas une formule équivalente). La confirmation des coutumes avait lieu en raison tantôt de leur ancienneté, tantôt de leur caractère humanitaire (philantropique) et utile par rapport aux solutions trop strictes du droit écrit, ou bien en raison des deux à la fois. Très souvent on relève l'accord de la coutume et du droit byzantin, auquel on n'hésitait pas à avoir recours pour compléter ou amender la coutume sur tel ou tel point. De ce fait, la force créatrice et le caractère autonome de la coutume féodale étaient d'une manière implicite, sinon niés tout à fait, au moins sérieusement mis en doute. Certains titres ou paragraphes sont textuellement empruntés aux actes normatifs de l'époque. Par exemple, le titre VIII sur le bornage (voir l'*Appendice*, VIII) n'est que le décret de 1776 pris en conseil princier (voir *Pravilniceasca condică*, éd. critique, 1957, pp. 186—187). Par contre, le titre XI sur le *ghedic* (App. XI) s'appuie sur un chrysobulle qu'il cite, sans le reproduire textuellement.

Le IV^e livre de droit coutumier du « Manuel de lois » de 1777 (= Code Ypsilanti de 1775).—Par sa place incongrue au milieu de l'*anthologie de droit byzantin*, qu'était dans son ensemble le « Manuel » de Fotino, ce IV^e livre rédigé en néo-grec reflète le dualisme encore visible de l'imparfaite synthèse qu'on avait réalisée en 1775, tout en suggérant l'hypothèse qu'il a été rédigé à une date plus récente que le reste de l'ouvrage. C'est

[30] Voir l'*Appendice A* de la présente etude.

[31] Voir V. G, II, 300. la coutume c'est la loi non écrite Pour avoir force de loi, elle doit remplir les conditions suivantes :

a) avoir été acceptée à plusieurs reprises dans la pratique ou par les tribunaux ; b) avoir été respectée durant plusieurs années ; c) avoir un fondement vrai et juste, d) avoir été respectée dans l'avantage du pays.

Dans le « Manuel » de 1777, ces conditions sont ainsi formulées, selon le cas διὰ τὴν παλαιότητα, ὅσον...τοῦτο συμφωνεῖ πως μὲ τοὺς βασιλικοὺς νόμους (I, 5) ; μὲ τὸ νὰ εἶναι ἐπωφελής, χρήσιμος καὶ ἀναγκαία εἰς τὸν τόπον, ὁμοῦ δὲ καὶ παλαιοτάτη (II, 1) ; . ἐπειδὴ διὰ τὴν παλαιότητα ἔχει τάξιν νόμου καὶ διὰ τὴν φιλανθρωπίαν εἶναι ἀμετάθετος (III, 1) ; .. ὡς παλαιοτάτη καὶ φιλάνθρωπος καὶ μάλιστα ἔννομος (IV, 4).

par une œuvre à laquelle il travaillait depuis longtemps, après l'échec des « Manuels » de 1765—1766, que Fotino semble avoir pu venir au devant des besoins qui découlaient du programme législatif d'Ypsilanti [32], et c'est d'une manière un peu inattendue que le nouveau livre IV aura été intercalé dans l'*Anthologie.* Quoiqu'il en soit, ni ce quatrième livre, d'une facture trop didactique et encore rehaussé de comparaisons avec le droit byzantin [33], ni l'*Anthologie* et leur assemblage artificiel ne semblent avoir donné satisfaction au puissant parti des boyards autochtones, qui ont eu beaucoup de peine à s'incliner, comme les Văcărescu, devant certains mérites évidents du puissant, autoritaire et intelligent prince phanariote. Le prince lui-même aura été gagné à une formule transactionnelle et de réelle synthèse de la *pravila* et de la coutume.

Délesté de ses textes byzantins et purgé de certaines dispositions à caractère social plus avancé, en matière de protimêsis (venant des novelles de Romain Lécapène et de Constantin Porphyrogénète) [34], le quatrième livre fut à nouveau rédigé sous une forme plus conforme à son caractère de code moderne, et complété par d'importants titres où se reflétaient les réformes réalisées à partir de décembre 1774 (organisation judiciaire, procédure, enregistrement des mutations immobilières). Un titre sur le bornage (XXXIV), au lieu de reproduire textuellement la décision de 1776 du divan princier, d'après la méthode du « Manuel » (voir ci-dessus), synthétise la matière et revêt une forme nouvelle. Ailleurs, des formules du « Manuel » ont passé textuellement ou en paraphrases dans le code. C'est dans ces conditions que le livre IV du « Manuel » est devenu en 1780 la *Pravilniceasca condică* (Συνταγμάτιον νομικόν), dont le texte original fut publié à la fois en grec et en roumain [35].

Le rapport existant entre les autres livres (*VI, III, VII, V, I et II dans l'ordre de leur importance pratique*) *du « Manuel » de 1777 et la « Pravilnicească Condică » de 1780.* Le droit pénal byzantin — auquel Fotino avait consacré le livre VI, le plus développé de son « Manuel » [36] — resta en vigueur. Le code de 1780 (IV, 2) se contentait d'y renvoyer par une référence générale

[32] C'est ce qui expliquerait pourquoi les réformes judiciaires d'Ypsilanti s'ont restées en dehors de ce *Manuel*, fait qui, autrement, ne laisse pas de surprendre

[33] Voir les titres : I, 6—7 ; III, 1 ; IV, 2—3 ; 5 ; 8 ; VI, 1 ; 7—17 ; VI, 8—9 ; VIII, 1 ; XII—XIV D. S. Ghinis, Περίγραμμα ἱστορίας βυζαντινοῦ δικαίου, Athènes, 1966, pp. 202—210, n° 424, reproduit de larges extraits de ce livre IV (version du *Supplément* de 1806, voir ci-dessous), relatifs aux coutumes roumaines, en leur faisant place — sans motivation — dans un tableau des sources du droit post-byzantin. La date de 1774 indiquée dubitativement ne nous semble pas probable (voir ci-dessous).

[34] Voir V.G , II, pp. 322—323 ; idem, *Preemțiunea în istoria dreptului românesc,* Ed. Academiei, Bucarest, 1965, pp. 190—192.

[35] Voir *Preemțiunea..* , pp. 188 ; 193—194.

[36] Ce livre de 59 titres occupe 54 feuilles sur 140 pour tout l'ouvrage, mais n'est tiré que du livre LX des Basiliques.

et précisait que cette matière avait dejà fait l'objet d'un code particulier, rédigé *en roumain*. En effet, un petit extrait des Basiliques, bien différent du VI-e livre de Fotino et réunissant 86 paragraphes de droit pénal, circulait dans le pays de 1783 à 1815, à en juger d'après les dates des trois copies qui se sont conservées (Bibl. de l'Académie) [37]. Celle du *ms. roum.* 1336 porte le titre de : *Canoane dă Englimatica* (gr. Τὰ ἐγκληματικά, *V. G.*), *alese din pravilele împărăteşti, pentru prilej, 1783* [Règles pénales, choisies dans les lois impériales, pour l'occasion, 1783]. Celle du ms. roum. 1 405 n'est pas datée et ne porte pas de titre. Le *ms. roum.* 5 826 donne un titre libellé en style ecclésiastique : *Pravila cu cuvinte de învăţătură bune, ca văzîndu-le un om acestea, poate se va lăsa de lucruri netrebnice.* [Code contenant des paroles d'enseignement utiles, afin que l'homme en les voyant, s'abstienne peut-être d'actions inconvenables]. Il a été copié ensemble avec le *ms. roum.* 5 782 le 15 mars 1815 et reproduit fidèlement, même comme mise en page, le *ms.* 1 336 avec ses additions qui manquent dans le ms. contemporain 1 405. Toutes ces trois copies dérivent d'un prototype officiel du règne d'Ypsilanti, dont les *mss.* 1 336 et 5 826 reproduisent même l'aspect technique de la composition.

Restaient également en vigueur le *Nomos geôrgikos*, c'est-à-dire la loi agraire byzantine, en tant que code civil paysan et de police rurale, rehaussé d'importantes dispositions de droit civil [38], ainsi que les νόμοι στρατιωτικοί, les lois militaires (livres III et VII du « Manuel » de Fotino). Le code de 1780 (XIV, 2 ; XIII, 1), en y renvoyant en rappelait le caractère obligatoire pour les instances judiciaires spéciales (*agie, spătărie, ispravnici*), mais n'annonçait la diffusion d'une traduction roumaine que pour la loi

---

[37] Cf. V.G., V, p. 101. Cet extrait contient aussi des textes extérieurs au livre LX des Basiliques, des scolies des Basiliques et deux fragments d'Harménopule, signalés comme tels. Dans les *mss.* 1 336 et 5 826 a été ajouté un texte « *De la tilmăcitorul de pravili Armenopulo, 3, 5* » [De l'interprète des lois Harménopule, 3, 5] (en réalité 3, 5, 90), relatif au crime de détournement de deniers publics par voie d'opérations de crédit privé. C'est un indice irréfutable du rapport étroit existant entre les trois manuscrits. Dans les trois mss , le titre de la loi agraire est écrit au verso de la dernière page du texte pénal, et les dispositions de la loi agraire débutent, sans titre, sur le recto de la page suivante. La page de titre du *ms.* 5 826 porte la note · « *lucrurile sale măria ta* » [« les choses à lui, Ton altesse », mais aussi, d'après la langue de l'époque : « les choses à Toi, Ton Altesse »]. La date du 15 mars 1815 se trouve au *ms* 5 782, f 30 qui contient le texte du *Nomos geôrgikos*, mais dont le titre, que nous reproduisons plus loin, figure au verso de la dernière page du *ms.* 5 826 Comme le format et l'écriture des deux *codices* sont identiques, il est indiscutable qu'ils ont formé un seul recueil, appartenant au même dignitaire (ecclésiastique, d'après le titre donné pour la première fois au *Nomos geôrgikos*). Pour P. I Zépos, Συνταγμάτιον Νομικὸν .., Athènes, 1936, p 139, n. 5, le code pénal annoncé par Ypsilanti serait resté à l'état de projet, alors que selon les auteurs de l'*Introduction* de la *Pravilniceasca condică*, éd critique, Ed Academiei, Bucarest, 1957, p. 56, n. 1, et Gh. Cronţ, dans *Nouv. ét. d'hist.*, III, Ed. Academiei, Bucarest, 1965, p. 179, n. 24, il ne serait que perdu

[38] Ibidem, et notre étude *Contribution à l'étude de la réception du « Nomos geôrgikos » dans les Principautés danubiennes*, en cours de publication. Gh. Cronţ, *Byzantine juridical influences in the Roumanian feudal society. Byzantine Sources of the Roumanian Feudal Law*, dans « Rev. des études sud-est europ. », 2 (1964), n[os] 3—4, p. 376, n. 79 signale comme contenant le N.G. les mss. 1 405, 5 782 et 5 826 de l'Académie.

agraire. Or, une telle traduction a circulé largement, car nous en trouvons trois copies identiques dans les *codices* 1 336, 1 405 et 5 782 sous le titre invariable de *Canoane alese din sfitocul împăratului Iustiniian cu titlu ce să cheamă pravile pentru plugari* [Règles choisies dans le code de l'empereur Justinien, dénommé «lois pour les laboureurs»]. C'est la version du Code de 1652 (gl. 296—309, §§ 1—94), avec des variantes sans importance, dont quelques-unes trahissent soit une plume de scribe originaire de Moldavie, soit la consultation simultanée du texte moldave (code de 1646, §§ 1—94) [39]. Mais au lieu de 94 paragraphes, le *Nomos geôrgikos* ne contient, dans les trois manuscrits, que 93 §§, parce que le § 33 du code de 1652 a été placé parmi les dispositions de droit pénal (*ms.* 1336, f. 41 ; *ms.* 5826 ; *ms.* 1405, f. 46 où la rubrique de référence figure comme dernier paragraphe). Ce fait suppose soit un lien de filiation directe entre les trois manuscrits, soit leur dérivation d'un modèle commun. Les chapitres n'ont pas de numérotation rappelant celle en *glave* et *vini* du code de 1562 (ou celle en *pricini* du code de 1646). La particularité de ces deux codes, consistant dans le fait que deux paragraphes de la version d'Harménopule (éd. Heimb., I, § 1 et VI, 5) sont rendus en roumain, chacun par deux paragraphes [I, § 1 =§§ 1—2 ; VII, § 5=§§ 73—74 (72—73)], se retrouve dans les trois manuscrits, ce qui certifie l'utilisation du texte de 1652, en dépit des adaptations de pure forme que nous venons de signaler.

Quant aux lois militaires (*pravilele ostăşeşti*), que très souvent l'instance du grand spathaire [40] appliquait abusivement aux affaires civiles rentrant dans sa compétence, le code de 1780 limitait leur application aux causes militaires (*afaceri ostăşeşti*), sans renvoyer à un recueil spécial, car elles formaient un chapitre du recueil de droit pénal cité ci-dessus. En

---

[39] Voici quelques exemples de variantes :

mss. 1 336, 1 405 et 5 782	Code 1 652 ch 296—297 :	Code 1 646 :
§ 10 . . . sfadă pentru pămînturi, să socotească judecătorul pă dreptate pentru acel loc ce să pricesc ca să-l dea celor ce să vor afla că l-au ţinut în mai multă vreme .	§ 10 : ceartă pentru hotarul sau pentru pămînturi, atunce acolo trebue să săcotească judeaţele să facă dreptate, să dea acel loc pentru carele să pricesc, acela să-l dea celor ce să va afla că l-au ţinut mai multă vréme.	sfadă
§ 11 sărac. . să să păzească	§ 11 · om sărac .. să stea pre loc .	
§ 11 şi 13 : .. cinevaşi...	§ 11 şi 13 · neştine	
Rubrique et § 21 . Pentru împărţeala rodurilor cari vor fi semănat în parte... semănat ... sămînţa sa... cheltuiala sa, dă să va îndrăzni ...	Pentru ceia ce vor împărţi roada ce vor fi sămănat în parte.. sămănat sămînţa lui . cheltuiala lui, acela de va îndrăzni	sămănat sămînţa sa . . . cheltuiala sa şi de va îndrăzni . . .

[40] Formée de deux boyards juges, cf V A. Urechiă, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], V, 213 ; IX, 118

effet, sous la rubrique : *pravile ostășești*, y figuraient 3 paragraphes tirés des Basiliques [41] et 4 paragraphes du recueil de lois militaires, publié par Leunclavius dans le tome II du *Ius Graeco-Romanum* (1596) : *Din pravilile împărătești legiuite de Ruful* [42] [Lois impériales établies par Rufus]. Dans le *ms. gr.* 1 336, une autre main a ajouté un paragraphe extrait d'*Armenopol*, 6, 5 [43], relatif au vol perpétré par les soldats dans leur propre camp et portant sur des armes, des chevaux ou des baudets. Dans la pratique, le recueil de droit pénal des *mss.* 1336 et 1406 n'était pas consulté en exclusivité, puisque le texte valable restait celui des Basiliques. C'est ainsi que le département criminel de Bucarest, par une *anaphora* du 4 décembre 1794 [44](parmi les juges siégeant Théodore, le fils de Michel Fotino), fait application des *Bas.*, 60, 58, 1 et cite le texte dans une forme différente de celle que le même paragraphe revêt dans les *mss.* 1.336, 1 405 et 5 826 [45]

Le livre V du «Manuel», qui traitait du droit des villes et des servitudes urbaines, n'a pas de correspondant dans le Code de 1780. La rubrique du V^{e} livre indiquait expressément que ses matières venaient des Basiliques et de l'Hexabible d'Harménopule, tout en citant comme source directe le *Traité d'Architecture* de Julien l'Ascalonite [46]. Malgré cette lacune du Code de 1780, la matière se trouvait réglementée, comme on l'a vu précédemment, et dans le même esprit, par le chrysobulle du 12 mai 1768 que nous avons analysé amplement à une autre occasion [47], et sur lequel il n'y a pas lieu d'insister ici.

Les deux premiers livres du « Manuel » [48] (droit constitutionnel, administratif, financier, civil) ne se reflètent dans le code de 1780 que par des

---

[41] *Bas*, 56,1 (vente à l'ennemi de pierres à aiguiser, de fer et de peaux de chagrin), 57,1 (désertion), 57,1 (incapacités pour les débauchés de devenir soldats).

[42] *Les lois impériales légiférées par Rufus*, 6, 7, 34 et 42 Sur l'intense circulation du *Ius Graeco-Romanum* (auquel les *mss.* 1 336, 1 405 et 5 826 ou 5 782 ne renvoient pas expressément) en Roumanie, voir l'étude citée ci-dessus, note 36 et V. G., VI, *passim.* Donici le cite deux fois. La preface du Code Callimaqui mentionnait ce recueil, à côté des Basiliques et de l'*Hexabible*, parmi les sources documentaires du *ius receptum* de Moldavie. Le *ms. gr* III/106 (anc 117 et 42) de la B C U de Jassy, décrit par I Peretz, *Curs* [Cours], II, 2, p 328, sous le titre de *Ius Graeco-Romanum*, contient des textes copiés d'après l'éd de Freherus Le rapport existant entre ce manuscrit et la Bibliothèque des Maurocordato n'a pas encore été étudié

[43] Heimbach, VI, 5, 9 : ὑποζύγια rendu en roumain par *cal sau catir* (cheval ou baudet).

[44] V A. Urechiă, *Istoria românilor*, V, p. 212

[45] Jugement de 1794 . « *Cel ce va răpi parte femeiască (însă cu arme), ori de neam veri slobodă (adică roabă iertată) sau roabă, de sabie să se osîndească, iară cei ce-i ajută sau este prin știinta lor, sau orice fel de ajutoru ar da, tunzîndu-se și bătîndu-se să li se taie capurile, iară cel ce va hrăpi fără de arme, să i se taie mîna, cum și cei ce ajută fără arme, sau este prin știrea lor, sau orice fel de ajutor i-ar da, tunzîndu-se și bătîndu-se, să se surgunească.* » Dans le recueil cité (*ms.* 1 336, f. 33 ; *ms* 1 405, f. 44 ; *ms* 5 826 f. 20), c'est seulement la première partie de ce texte qui figure sous cette forme « *Cei ce răpesc muere cu arme, ori de neam, ori slobodă, adecă roabă iertată, sau roabă, de sabie să se osîndească, iar cei ce ajută sau iaste prin știrea lor, sau orice ajutor ar da, tunzîndu-să și bătindu-să, să li să tae (taie) nasul.* »

[46] Voir V G , IV, pp., 60—66.

[47] Voir ci-dessus, note 21, et note 38

[48] Sur leur caractère unilatéral, étant tirés d'un nombre restreint de titres des Basiliques, en contraste avec les parties correspondantes des « Manuels » précédents, voir V G., V, p. 102, note 26.

textes dispersés à travers différents titres, sans groupage systématique. La discrétion que le pouvoir princier observe en 1780 lorsqu'il s'est agi de réglementer ces matières, reflète, sans doute, le souci de ménager les susceptibilités de la Porte ottomane. Le « Manuel » de 1777 était sans doute allé trop loin dans l'affirmation d'une autonomie voisine de la souveraineté.

Dans ces conditions, le « Manuel » de Fotino, élaboré comme projet du code de 1775, gardait toute sa valeur. La loi était encore précepte et enseignement, autant que norme exclusivement obligatoire. A certaines parties du « Manuel », la *Pravilniceasca Condică* renvoyait expressément ; les autres relevaient du *ius receptum*.

Les codifications annoncées, en langue roumaine, ainsi que les traductions contenant le *Nomos geôrgikos*, le droit pénal et deux autres extraits des Basiliques [49], constituaient une victoire de la culture roumaine sur certaines tendances d'excessif byzantinisme juridique.

Il s'ensuit que la *Pravilniceasca Condică* n'est plus un code général, comme l'eût été celui de 1775, si le « Manuel » de Fotino avait reçu la sanction princière. Le code de 1780 a été élaboré selon un plan simplifié, qui a le mérite de contenir les réformes d'Ypsilanti et de dépasser dans sa synthèse la simple juxtaposition du droit byzantin et de la coutume, non sans réserver à des codifications ultérieures la tâche d'en faire autant pour d'autres domaines du droit. Cette spécialisation des codes, tout en gardant quelque empreinte byzantine (autonomie du code rural, qui au XVII[e] siècle n'avait pas été entièrement respectée), n'en est pas moins un trait caractéristique de la codification de type bourgeois. La *Pravilniceasca condică* accusait donc un caractère composite, avec prévalence des matières civiles, judiciaires et procédurales, sans qu'elles y trouvassent une réglementation complète. C'est pourquoi Raicevitch y voyait plutôt une ordonnance qu'un

[49] *Ms. roum.* 1405, f. 1—36[v] (69 titres brefs tirés des livres 1—50, sous-entendu : des Basiliques) et f. 62 — *ad finem* (« *Livre II. titre* 1[er] », sous-entendu : des Basiliques). Ces manuscrits infirment l'opinion de Şt Gr. Berechet, dans « Intregiri », 1 (1938), p 28, que la premiere traduction roumaine de fragments des Basiliques serait celle des annees 1814—1816, qu'il venait de découvrir aux Archives d'Etat de Jassy (n° 649). Il avait raison de constater alors que « nos historiens .. n'ont encore pu trouver une traduction roumaine des Basiliques ». Gh. Cront, *op. cit.*, dans *Nouv ét. d'hist*, III, p 172 et n. 5, en attirant l'attention sur « des traductions et des adaptations roumaines de valeur des Basiliques, datant du XVIII[e] siècle et de la première moitié du XIX[e] siècle », se réfère, sans d'autres détails, aux mss 1294, 1336, 1378, 1405 et 3920 de la Bibl. de l'Académie Le premier contient le Manuel (en 40 titres) d'Andronachi Donici, dont la version imprimée en 42 titres (1814) a été rééditée en 1959. Le ms. 1 378 (copié en 1804) est un recueil de *pravile*, dont la partie la plus importante vient des codes de 1648 et 1652, seuls les 27 *capete* du début (f. 1—3[v]) étant directement traduits des Basiliques avec référence au livre et au titre respectifs. Le ms 3 920 contient un texte (f. 185 et suiv.) intitulé « Notissii de leg⟨i⟩uire ecstrase din Basillicale. Codul civil şi Reglementulu organic al Prinsipatului Moldaviei. 1855 Jassy 20 oct. », mais tous les articles qui y sont résumés viennent du Code Callimaqui et du Règlement. Nous avons l'intention de donner bientôt une édition critique des mss. 1 336, 1 405, 5 782 et 5 826. Le ms. 1 378 mériterait une étude séparée ; il contient tout le texte du *Nomos geôrgikos* dans la version du Code de 1652, avec de légères variantes.

code, au sens nouveau de la doctrine jusnaturaliste de l'Occident. Cette « ordonnance » se révéla d'une grande efficacité. Elle fut largement appliquée, tout en laissant un vaste champ d'application aux « lois impériales », cependant que la coutume continuait à faire preuve d'une évidente vitalité.

Quelques remarques sur la technique des « Manuels » de Fotino. — Dans certaines limites de la tradition du droit byzantin, devenue gênante, Fotino a le mérite d'avoir cherché, sous la pression des réalités roumaines, des solutions d'ordre technique de plus en plus satisfaisantes. Mais on ne trouve pas encore, dans son œuvre, des innovations comparables à celles qui distingueront en Moldavie, quelque quarante ans plus tard, les *Pandectes* de Thomas Carra (1806).

Au début, la conception de l'*utrumque ius*, de facture nettement médiévale, domine encore l'œuvre de Fotino, et le livre III de chacun des deux premiers « Manuels » est consacré au droit ecclésiastique en contraste avec leur première partie, consacrée au droit laïque. D'autre part, dans la ligne du théocratisme byzantino-médiéval, les « Manuels » de 1765 et 1766 débutaient par un titre Περὶ ὀρθοδόξου πίστεως, où le pouvoir princier et le droit laïque remplissaient leur rôle de « bras séculier » de l'Eglise pour combattre des transgressions d'ordre dogmatique ou canonique. C'est la position qu'en Moldavie réaffirmait le grand chrysobulle du 15 juillet 1764 [50] portant sur la réorganisation de l'Eglise, et qui ne détonne guère sous la plume d'un juriste qui portait le titre de « prince des philosophes de la Grande Eglise de Jésus-Christ ». Mais sur ce point l'on constate une évolution significative. En 1777, le livre de droit ecclésiastique et canonique, ainsi que le titre introductif sur la foi orthodoxe, ont disparu du « Manuel » respectif, tout comme le texte du « Manuel » de 1766, copié à la fin du siècle, dans le *ms. gr.* 1434 de la Bibl. de l'Académie [51]. A partir du code de 1780, on ne retrouve plus aucune tentative de revenir dans la législation valaque ou moldave à la conception médiévale de l'*utrumque ius*, comme base d'un code général.

Quant à la distribution des matières à l'intérieur de chacun des trois « Manuels », la précieuse table des sources, jointe à l'édition citée du Pr. Zépos, et la concordance des titres que nous avons établie pour les trois « Manuels » (voir V. G., V, p. 99, n. 22) prouvent que l'ordre des matières adopté par Fotino ne correspond servilement à celui d'aucun modèle byzantin figurant dans ladite table. Et tous les écarts qui séparent le plan adopté par Fotino de celui du Digeste, des Basiliques ou de l'Hexabible [52],

[50] *Uricarul*, I, pp. 306–316, cf. V. G, IV, pp. 66–70.
[51] Voir V. G., V, p. 95.
[52] Exemples : *Bas.* 2,1 = F. I, 4, mais *Bas.* 2,2 = F. II, 85 ; *Bas.* 9,3 ; 5–9 = F. I, 10 ; 20 ; 61 ; 57 ; 26, mais *Bas.* 10, 1–4 = F. II, 13 ; 58 ; 54 ; 20 ; 84 ; 14 et *Bas.* 10, 4 ; 7 ; 10 ; 11 ; 17 = F. I, 44 ; *Bas.* 25 ; 26 ; 28–30 ; 32 – 33 ; 35 ; 37 ; 38 – 47 = F. I, 59...

tendent à rattacher le code roumain à un système plus moderne, en groupant autant que possible les titres traditionnels ou des titres nouveaux, de façon à ce que l'on passe, dans l'ordre mentionné par nous ci-dessus, du droit constitutionnel au droit maritime. Une préoccupation semblable s'était déjà manifestée dans les *synopses* des Basiliques qui circulaient avant Fotino [53] et qui cherchaient à accomoder aux besoins de l'époque le schéma d'ouvrages synthétiques comme celui de Michel Psellos et de Michel Attaleiates, celui-ci expressément cité dans un fragment attribuable à Fotino [54].

Très significatives sont les recherches auxquelles Fotino se livre d'un « Manuel » à l'autre. Le plan du « Manuel » de 1777, sans s'affranchir des traditions byzantines, n'en est pas moins un effort original de systématisation qui s'écarte considérablement des résultats obtenus en 1765 et 1766. Ce progrès répondait aux sollicitations que portaient en eux les changements d'ordre économique, politique et social intervenus en Valachie durant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Quant aux deux premiers « Manuels », l'explication et l'appréciation des différences entre leurs plans soulèvent quelques difficultés.

Si l'on part de l'affirmation non motivée de I. Peretz — suivi par tous les auteurs ultérieurs — que le *ms. gr.* 20 de la Bibl. de l'Académie contient les deux premiers tomes (livres) du « Manuel » de 1765 (le troisième se trouvant dans le *ms. gr.* 21), les deux premiers « Manuels » appartiennent au même type de codification sans différence qualitative quant à leur plan. L'ordre des matières serait le même, allant du droit constitutionnel au droit pénal, mais en 1765 Fotino aurait laissé de côté des secteurs importants, tel le droit agraire et le droit maritime, et, dans les secteurs réglementés, des titres indispensables, comme ceux qui traiteront en 1766 de la protimêsis, du dol, de l'échange, des servitudes, des esclaves en fuite, du vol dans les auberges, etc. En effet, le *ms. gr.* 20 ne contient que 81 titres en regard de 160 pour le « Manuel » de 1766 (éd. Zépos, 63 titres au livre I^er et 97 au livre II^e). L'ordre des titres, malgré de nombreux points communs, diffère de beaucoup, sans raison apparente, d'un « Manuel » à l'autre, à intervalle d'une année. Comme le nombre des titres aurait doublé

---

63 . 21 . 26—27... 26 .. 36 .. 45 .. 57 .. 42 .. 17 .. 38 . 40... 41 .. 50 . 51 . ; *Bas.* 60 = F II, 62; 74; 42; 85; 62; 17; 48; 68; 48; 53; 57; 48, etc.

Les textes du *Nomos geôrgikos* se suivent dans l'ordre de l'Hexabible d'Harménopule

[53] Voir la Σύνοψις νομικὴ καὶ βασιλική (*ms. gr* 698 de la Bibl. de l'Académie; cf Litzica, *op. cit.*, p. 155, n° 307 et I. Peretz, *Curs*, II, 2, pp. 343—348), qui nous semble avoir appartenu, elle ou son prototype, à la Bibliothèque des Maurocordato, et que Fotino a sans doute connue La supériorité du plan de Fotino se mesure en le comparant avec l'anarchie qui présidait à la confection des deux extraits des Basiliques, transposés en roumain dans le *ms. roum* 1 405 (voir n. 49).

[54] Dans le *ms. gr.* 122 de la Bibliothèque de l'Académie; voir V. G. V, p. 96, n. 16.

en 1766, le «Manuel» de cette année-là serait une œuvre toute nouvelle, les additions n'étant moindres que pour le tome III qui passe incontestablement de 27 à 37 titres (27 % au lieu de 50 % pour les deux premiers livres). La distribution des titres serait visiblement améliorée dans le «Manuel» de 1766 [55]. La supériorité de la première rédaction consisterait dans le fait que la partie laïque se terminerait par le droit pénal — comme dans les Basiliques — et par un tout dernier titre Περὶ κανόνων διαφόρων — comme le Digeste. En 1766, à ces matières placées à la fin on aurait ajouté au livre II, un peu à la sauvette, les titres de droit agraire et de droit maritime. Cette solution soulignait l'autonomie traditionnelle de deux secteurs où le droit civil s'interférait avec le droit pénal.

Or, la thèse de Peretz n'est rien moins que sûre. L'absence du tome II dans le *ms. gr.* 20 avait été signalée sans plus par C. Litzica en 1909. La vérification du contraire que I. Peretz en 1928 affirme avoir faite, pouvait, dans le meilleur des cas, remonter à 1916, date à laquelle le *ms. gr.* 20 avait cessé d'être accessible jusqu'en 1934. Actuellement, nous avons pu constater que la rubrique de la table des matières du *ms. gr.* 20 précise qu'il s'agit du Πίναξ τοῦ Α-ου βιβλίου κατ' ἀλφάβητον, alors que celle du *ms. gr.* 21 indique *sous la même forme* qu'il s'agit du tome III. Il a donc existé un tome II avec son πίναξ propre, et que nous ne possédons plus. C'est ce qui explique, à notre avis, le nombre de titres (81) que contient le ms. 21, trop réduit pour les deux livres qui en 1766 en totalisaient 160.

Si cette constatation [56] s'impose, les rapports entre les plans des deux Manuels » changent de visage et de signification. En 1766, le contenu du «Manuel» n'a plus doublé par rapport à l'année précédente. Les graves lacunes signalées ci-dessus (protimêsis, etc.) deviennent imaginaires, la plupart de ces titres figurant sans doute au livre II qui s'est perdu. Mais dans ce cas-là, le plan adopté par Fotino en 1765 ne laisse pas de surprendre. En effet, le tome Ier en 81 titres aurait, d'un côté, touché sommairement à presque tous les secteurs du droit à codifier, excepté le droit agraire et maritime. Mais d'un autre côté, le tome II aurait repris un grand nombre de titres qui, rattachés à tel ou tel secteur du tome Ier, y auraient été mieux à leur place. Cette apparente objection devient un détail qui corrobore notre thèse, car elle explique pourquoi Fotino en 1766, s'apercevant de l'incon-

[55] Exemples : les titres I, 17, 47 et 53 de l'édition Zépos (« Manuel » de 1766) qui dans le *ms. gr* 21 occupent les nos 17, 12 et 11 Dans ce dernier « Manuel », le testament précède le mariage (sans titre spécial Περὶ γάμου, qui ne figure qu'au tome III)

[56] Voir V G. I, p. 1 508 n. 6 (où le texte grec a été imprimé avec quelques coquilles que nous rectifions ici) Les auteurs de l'edition citée ci-dessus à la note 8, dans la version de l'étude introductive que nous avons pu consulter en manuscrit, n'ont pas cru pouvoir adhérer à notre thèse et se proposent de faire débuter le livre IIe par le titre 30 Περὶ παρακαταθήκης (Pour le dépôt) qui en 1766 forme le titre 54 du livre Ier Or, en 1766 le livre IIe débute par le titre Περὶ συμφωνίας καὶ συντροφίας (Pour la convention et l'association) qui dans le ms 20 occupe le no 40.

gruité de son plan primitif, aura réparti tous les titres des deux premiers livres avec plus d'à-propos, sans changer fondamentalement son plan, ce qu'il ne fera qu'en 1777. Et l'incongruité que nous dénonçons, elle-même, est loin d'être inexplicable et indifférente. L'actuel tome I[er] de 1765 (*ms. gr.* 20), avec son caractère de petit code laïque complet doit être l'ébauche préparée par Fotino bien avant 1765. Mais lorsque l'idée de la codification, adoptée par Racoviţă, aura pris corps, Fotino, de son propre mouvement ou bien à la demande du prince et de ses conseillers, a voulu présenter un code complet ; le projet de chrysobulle confirmatif insiste sur ce caractère de l'œuvre. Ce complément, copié dans un *codex* séparé, forma le second tome (le terme de βιβλίον n'apparaît que pour le «Manuel» de 1766), avec toutes les singularités que nous venons de signaler. Celles-ci ne seront éliminées que par la refonte de l'ouvrage réalisée dans le courant de l'année suivante, avec l'espoir finalement déçu que le successeur de Racoviţă en fera un code officiel.

L'idéologie juridique et sociale. Fotino se révèle assez ouvert à des tendances jusnaturalistes et préilluministes. Cette position est plus accusée dans son œuvre de moraliste et de pédagogue [57], ainsi que dans les préambules de certains actes normatifs qui peuvent lui être attribués, que dans les paragraphes de ses «Manuels» ou dans le texte de nombreux jugements dont la rédaction a beaucoup de chances de lui appartenir en tout ou en partie. Le rôle accordé à l'instruction intellectuelle et à l'éducation, la foi dans le progrès éthique de l'homme comme base du progrès social, la mission reconnue au législateur réformiste font de Fotino un promoteur de l'illuminisme en Valachie. Mais chez lui l'existence d'un droit naturel à structure rationnelle se couronne toujours par une ultime référence théologique et créationniste. Comme chez Aristote, le droit était pour lui ἀρετή et *voluntas* : lorsque la volonté de l'homme vertueux se révélait puissante et durable (*constans et perpetua voluntas*) et qu'elle portait sur la réalisation du contenu éthique du droit (*bonum et aequum, suum cuique tribuere, alteri non laedere, honeste vivere,* selon la morale dominante en société), on s'achemine vers la réalisation de la justice distributive et commutative. Sans savoir se hausser jusqu'à la critique fondamentale de la vision traditionnelle, Fotino semble sensible à la nécessité d'une position plus critique, d'un effort soutenu pour en venir à bout des imperfections de la nature humaine et des injustices inhérentes à tout régime politique d'une société

---

[57] Παραινέσεις ... πρὸς τὸν υἱόν, voir Zépos, éd. citée, p. 13, en copie, à la Bibl. de l'Academie, nº 1 308 Sur les conceptions pédagogiques de Fotino, voir N. Iorga, *Pedagogia unui jurisconsult fanariot din Bucureşti la 1781* [Pédagogie d'un jurisconsulte phanariote de Bucarest en 1781], dans « Analale Acad. Rom., Memoriile Secţ. ist. », III[e] série, tome XII, 1932, pp. 219–224.

basée sur l'inégalité et l'exploitation, ignorées comme telles. Mais, en homme de son époque, cointéressé à la conduite officielle des affaires publiques, Fotino, pour déceler la causalité de cet état de choses s'en prend toujours à la méchanceté ou à l'ignorance des hommes, aux accidents, aux forces extérieures.

L'évident pluralisme du droit féodal s'exprime toujours chez Fotino, comme chez Démètre Cantemir, à l'aide d'une terminologie léguée par le droit romain esclavagiste [58], mais il n'emploie pas la significative notion cantémirienne de *duplex ius* [59]. La mystique de l'universalisme juridique de l'Empire romain, retrempé à l'universalisme byzantin, persistait sans aucune base politique réelle, telle que l'Eglise orthodoxe la mettait à la portée des nouveaux États, dont quelques-uns étaient déjà conquis par les Turcs, cependant que les principautés danubiennes se débattaient dramatiquement dans les chaînes de leur autonomie vassalitique.

Cet universalisme a toujours eu besoin de la suprématie du droit écrit (*utrumque ius*), établie aux dépens des vieilles coutumes à caractère de système de droit autonome et complet. La phase de la synthèse, à laquelle Fotino appartient, s'efforçait de liquider cette autonomie, à l'aide de la formule selon laquelle la coutume n'est que le *ius non scriptum* (νόμος ἄγραφος), alors que le droit écrit de l'Etat, la loi par excellence, ne serait que la coutume écrite (συνήθεια ἔγγραφος) [60]. La coutume devient une *imitation de la loi écrite* — idée romaine post-classique : C. I., 8, 52, 3, a. 469 — mais il admet encore l'abrogation de la loi écrite par l'effet de la coutume [61]. La contradiction résultant du conflit entre le droit impérial et le pouvoir princier est résolue par la transformation du droit civil (politique) en droit local, auquel il reconnaît la compétence de modifier le droit impérial universel (le *ius gentium*, νόμοι ἐθνικοί). Fotino hésite à unifier le droit impérial et le droit local pour les rattacher à une unique fonction législative de l'Etat. Mais la voie dans laquelle l'évolution historique l'engageait malgré lui avait bien cette signification. Trait important qui reflétait l'attitude patriotique de notre juriste — rien dans la théorie de Fotino ne trahissait le moindre empiètement de la suzeraineté ottomane sur le ca-

---

[58] Voir V. G, II, p 300, n. 4 : νόμοι φυσικοί, νόμοι ἐθνικοί (*ius gentium*), νόμοι πολιτικοί (*ius civile*) ; νόμοι ἔγγραφοι, νόμοι ἄγραφοι. Le droit écrit comprendrait « les décisions impériales, les édits des magistrats et les réponses des sages, auxquels le peuple, le sénat ou l'empereur a ordonné de faire des lois » (« Manuel » de 1777, Introduction)

[59] Voir V. G., III, pp. 76—77 Le *duplex ius* était le *ius scriptum* (byzantin) et la coutume, sur l'origine historique de laquelle D. Cantemir s'étendait en énonçant une théorie propre

[60] Zépos, éd. citée, I, 4, § 18 (p. 45), cf. *ms gr.* 20 (« Manuel » 1765), f. 25. La formule se retrouve dans la Προθεωρία du livre IV du « Manuel » de 1777.

[61] Introduction du « Manuel » de 1777, f. 3 (V. G , II, p. 300, n. 4). Mais dans le « Manuel » de 1765 (f. 25) et 1766 (éd Zépos, I, 4, § 18) figure le principe contraire : Τὰ ἔγγραφα (νόμιμα : 1765), τῶν ἀγράφων ἰσχυρότερα καὶ προτιμότερα. C'est le principe de l'avenir ; il venait d'une scolie des Basiliques (1, 1, § 1).

ractère souverain de la fonction législative du pays. D'ailleurs, à la même l'époque, un texte des Basiliques relatif à la procédure devant l'*empereur*, lorsque celui-ci jugeait en personne, était traduit en roumain et adapté d'une manière fort éloquente, par la précision que « il en est de même pour les parties qui se présentent devant le divan princier (*divanul domnesc*), les princes jouissant du régime des empereurs (*domnii sînt în orînduială de împărați*), principe qui se trouve dans les *pravili* » (Bibl. Acad., *ms. roum.* 1 405, f. 75ᵛ, § 3). Il résulte de ce texte que le caractère impérial du pouvoir des princes roumains, en tant qu'*autocratores*, mis en lumière par N. Iorga, était littéralement consacré par des dispositions de droit écrit d'une circulation courante.

L'inertie des vieilles structures était telle, que Fotino trouvait naturel de parler encore d'*edicta praetorum*, de *constitutiones principum* et de *responsa prudentium*, comme de réalités contemporaines. Cantemir en faisait de même.

A l'intérieur de l'universalisme impérial, seul le *ius gentium* reste à avoir une véritable vocation universelle, fondée sur la rationalité de la vie des peuples. Par contre, le *ius civile* (qui n'a rien à voir avec le droit civil qui s'imposait dans le schéma bourgeois du droit occidental), en tant que droit local, est fondé sur l'utilité (χρειῶδες), « étant circonscrit à l'endroit et consistant à satisfaire les besoins locaux ». C'était déjà autre chose que le *ius civile* des Romains.

Ce ne sont là que des thèses d'ordre général, que Fotino n'a jamais pensé à exposer d'une manière suivie et systématique dans un ouvrage de doctrine. Ce genre d'ouvrages ne fera son apparition dans les Principautés qu'au début du XIXᵉ siècle. L'introduction de Fotino (1777) et même celles de Carra (1806) et de Donici (1814) ne sont que des ébauches, en attendant les premières œuvres, encore modestes, de C. Moroiu en Valachie (1827) et Christian Flechtenmacher en Moldavie (1831—1836).

L'activité de Fotino durant les dernières années de sa vie. Mais Fotino possède à son actif une importante activité de juge [62]. Les arrêts qu'il a rédigés après 1775 sont en cours de publication [63]. Ils permettront de reconstituer sa pensée juridique sur un grand nombre de problèmes de droit, ou comparant ses sentences aux principes de ces « Manuels » et en relevant le rôle qu'il a dû consentir à la coutume. On peut d'ores et déjà constater que même comme juge Fotino est resté partisan des solutions byzantinistes, étayées d'une argumentation solide, mais que le prince, sans doute sous la pression des grands boyards du conseil restreint, les écartait parfois, pour leur en substituer d'autres qui tinssent compte des particularités de

[62] Il est le premier juge (président) au département civil créé par la réforme judiciaire d'Alexandre Ypsilanti, de 1775 à 1780.
[63] A l'Institut d'histoire « N. Iorga » (Secteur d'histoire des anciennes institutions).

la vie locale, ce qui amenait une application créatrice des principes de droit dans le sens de la coutume [64].

Pendant cette dernière période de sa vie, Fotino signa ses jugements *Mike Fotino* ou, de plus en plus, *pah.* <*arnic*> *Miche*, cette dernière forme tendant à devenir un patronymique chez ses descendants [65] *Michea* (cf. en grec Miké, Mikés). Son fils, Théodore, *serdar*, sera juge au département de droit pénal, à la fin du XVIII[e] siècle et au début du siècle suivant [66]. Un autre fils, le *serdar Antonie* ou *Andonie*, sera également juge [67]. On ne sait pas auquel des deux le père a pensé en dédiant *à son fils*, non pas à ses fils, les Conseils dont il a été question. Un autre descendant de Fotino, Ioan N. Bujoreanu [68], petit-fils de Catinca, la fille de Théodore, a été un juriste réputé, auteur d'un roman de mœurs judiciaires, sur lequel N. Iorga a attiré avec raison l'attention, et d'une volumineuse collection de lois anciennes et nouvelles de la Roumanie.

Le « Supplément » juridique publié sans nom d'auteur par les Frères Tounousli à Vienne en 1806. A une date antérieure à 1806, un recueil manuscrit de 11 titres, dont 10 figurent au livre IV du « Manuel » de 1777 de Michel Fotino, fut mis en circulation dans des conditions qui restent fort obscures. Sans nom d'auteur et sans titre individualisé, ayant une pagination indépendante, ce recueil fut publié par les Frères Tounousli à Vienne en 1806, en tant que παράρτημα à un grand nombre d'exemplaires [69] de l' Ἱστορία τῆς Βλαχίας, πολιτικὴ καὶ γεωγραφική..., qui paraissait, elle aussi, comme ouvrage anonyme. Mais le titre du *Supplément* précisait qu'il était l'œuvre du même auteur qui aurait rédigé une *Histoire de la Dacie* : τοῦ αὐτοῦ συγγραφέως εἰς τὴν Ἱστορίαν τῆς Δακίας.

[64] Voir un exemple suggestif dans notre *Preemțiunea...*, p. 132 (jugement du 8 juin 1776, « Arch. d'Etat », Bucarest, ms 5, f 73–74).

[65] Sur les variantes du nom de Fotino, voir V G, V, p 93, n 8 Pour la forme *Miche*, voir la dedicace par Théodore Fotino de son *Histoire de la Dacie*, au prince Hangerli : Θεόδωρος Φωτεινός (non pas Φωτεινόπουλος, *n n*) υἱὸς παχ. Μικέ ; voir Pan. I Zépos, Ὁ ἐκ Χίου Θεόδωρος Φωτεινὸς καὶ Ἱστορία τῆς Δακίας, dans Εἰς Μνήμην K. I Ἀμάντου, Athènes, 1960, p 284, ainsi que les épigrammes publiées par C. I Dyovouniotis, citées par N Camariano, *Un izvor necunoscut al istoriei lui Dionisie Fotino* [Une source inconnue de l'histoire de Denis Fotino] dans « Revista istorică română », Bucarest, 10 (1940), pp 227–236 (extrait, p 7), où il faut corriger πxπ<ᾶ> (piêtre) en παχ <αρνίκου> (*sic* · Zépos, p. 282).

[66] En 1794, 1800, 1803, 1804 et 1807, par exemple, cf N Camariano, *op. cit* , pp 227–228, et V G, V, p 93, n 8

[67] Voir V G, V, *l c* En 1786, il fonctionnait au département des sept ; c'était probablement l'aîné, et fait partie de l'instance des grands boyards en 1809 En 1807 les deux frères étaient juges, Théodore au tribunal criminel, Antoine au tribunal civil, où il remplaçait son frère Antoine etait l'oncle maternel de la fille du clouccère Manolache Toplieeanu ; voir Ștefan Greceanu, *Genealogiile documentate ale familiilor boierești*, publiées par Paul St. Greceanu II, Bucarest, 1916, pp. 98, 229, 236 et V A Urechiă, *Ist rom* , V, p 212

[68] Voir N Iorga, *Bucureștii de acum un veac după romanul unui avocat* [Bucarest d'il y a un siècle, d'après le roman d'un avocat], (Ioan M Bujoreanu), 1862, dans « Analele Acad Rom , Memoriile Secț Ist », 3[e] Série, tome 16 (1935), p 160 (renseignements fournis par G D Florescu)

[69] Gh Sion en 1863 semble avoir traduit l'*Histoire de la Valachie* d'après un exemplaire sans le *Supplément* (remarque de Șt. Gr. Berechet)

A la fin du siècle dernier, Gr. I. Lahovary [70] transmettait, sans esprit critique, une ancienne tradition selon laquelle Tounousli (*sic*) aurait été à la fois l'auteur du *Supplément* et l'un des collaborateurs d'Ypsilanti à l'élaboration du code de 1780. Cette tradition absurde reste intéressante par le seul lien qu'elle suppose entre l'auteur méconnu du *Supplément* et le code.

Dès 1899—1901, N. Iorga [71] indiquait le grand ban de Valachie, Michel Cantacuzino, comme auteur probable de cette *Histoire* « des Frères Tounousli », comme on l'a souvent appelée. L'apparition ultérieure, dans le fonds des manuscrits grecs de la Bibl. de l'Académie, du ms. 915 contenant le texte grec de l'*Histoire*, avec indication indubitable d'auteur — datée du 30 janvier 1776 — en la personne du grand ban Michel Cantacuzino, qui quelques mois plus tard s'établira en Russie avec le grade de général de l'armée impériale et y finira ses jours, a soulevé un problème passionnant relatif à la paternité du *Supplément* juridique. En 1928, I. C. Filitti et D. I. Suchianu [72] sans aucune motivation et surtout sans se référer au ms. 915 attribuaient au grand ban l'*aide-mémoire juridique*, publié par Tounousli, où il aurait consigné des dispositions des lois impériales, comparées aux coutumes du pays et à la jurisprudence des tribunaux de Valachie. Quelques années plus tard Şt. Gr. Berechet [73], sans aborder le problème de la paternité du texte de 1806, y voyait un avant-projet de la *Pravilniceasca Condică*, en raison de la simple similitude de contenu.

A une date (1945) à laquelle le *ms. gr.* 1 195 contenant le « Manuel » de M. Fotino rédigé en 1777 n'était toujours pas encore connu, le byzantinologue C.A. Spulber [74] publiait une savante édition du *Supplément*, avec traductions en français et en roumain, et abordait de front le problème de l'attribution du texte à M. Cantacuzino. Malheureusement il n'avait pas la possibilité d'établir positivement ou au moins de soupçonner par quelque recoupement ingénieux le rapport du *Supplément* et d'une œuvre inconnue de Fotino (radicalement différente des deux autres « Manuels » que l'on connaissait à l'époque). Il admit que les éditeurs avaient, par erreur, renvoyé à une *Histoire de la Dacie* (qui ne pouvait être celle de Dionisie Fotino, puisque celle-ci ne paraîtra qu'en 1818, sans supplément juridique) au

[70] *Despre obiceiul pămîntului* [De la coutume du pays], Bucarest, 1892, p 7

[71] *Cronicarii munteni* [Les chroniqueurs valaques], dans « Analele Acad Rom , Memoriile Secţ. Ist. », 2e Série, tome XXI, p. 415; *Istoria literaturii romăne în sec XVIII, 1688—1821* [Histoire de la littérature roumaine au XVIIIe s , 1688—1821] II, Bucarest, 1901, pp. 117—131.

[72] *Contribuţii la istoria justiţiei penale în Principatele Romăne* [Contributions à l'histoire de la justice pénale dans les Principautés Roumaines], Bucarest, 1928, p. 33 et n. 6

[73] *Istoria dreptului romănesc, I, Izvoadele* [Histoire du droit roumain, I, Les sources], Jassy, 1933, p. 400 et n. 1.

[74] *Basiliques et coutume roumaine*, dans « Bulletin de la section historique Academie roumaine », Bucarest, 26 (1945), n° 1.

lieu de l'anonyme *Histoire de la Valachie* de 1806, ce qui le conduisit à imaginer que le *Supplément* et l'*Histoire* principale avaient le même auteur. Or, celle-ci (en réalité un ouvrage de statistique descriptive) avait pour auteur M. Cantacuzino. Par une logique qui avait comme point de départ une identification fort arbitraire, et demandant à son érudition de subtils rapprochements confirmatifs, Spulber ne tarda pas à conclure que le *Supplément*, défini comme véritable coutumier valaque, le premier en date, aurait été élaboré par Michel Cantacuzino avant son départ pour la Russie, sur la base de la jurisprudence du divan princier, qu'il était bien placé pour connaître, coutumier conçu dès le début ou devenu après 1774 un avant-projet du Code de 1780, à la préparation duquel le *Supplément* a visiblement servi.

Cette attribution de paternité fut ruinée sans réplique possible, lorsque l'apparition du *ms. gr.* 1195 permit, vers 1956—1958, à des chercheurs qui travaillaient indépendamment l'un de l'autre [75] d'établir l'identité absolue entre le texte des 10 sur 11 titres du *Supplément* de M. Fotino et celui des titres correspondants du «Manuel» (liv. IV) contenu dans le *ms. gr.* 1195. Sans reprendre ici l'étude des rapports de ces deux textes, entreprise en 1962 [76], rappelons que sur les 14 titres du livre IV, sont restés en dehors du *Supplément* les 4 derniers titres [77], où pour des matières coutumières, on trouvait une réglementation exclusivement de droit princier (titre 11)[78], ou de droit byzantin (titres 12—14), venant des novelles 5,

[75] Al. Elian, dans «Byzantinoslavica», 1958, p. 223, n. 30; Pan I Zépos, éd citée, p. 22, n. 1; V. Georgescu, dans «Studii şi cercetări juridice», 4 (1959), nº 2, p. 525, n 2, et V.G., II, p. 309, n. 11.

[76] V. G.. II, pp. 309—333.

[77] T. 11, Περὶ μητροκομητῶν καὶ παροίκων [Sur les paysans libres et sur les dépendants]; T 12, Περὶ φυγῶν ψυχαρίων καὶ ἀπολωλότων κτηνῶν, βλαχιστὶ πριπασίων λεγομένων [Sur les fuites des esclaves et le bétail perdu, dénommé en roumain *pripasuri*]; T 13, Περὶ ἐκταγιατικῶν, ἤτοι ζετζουγιάλων [Sur les taxes judiciaires, c'est-à-dire les dixièmes]; T. 14, Περὶ συνηθειῶν, ἤτοι τραπάτων, γραφτικῶν καὶ τοιούτων [Sur les «coutumes», c'est-à-dire les *treapede*, taxes de rédaction et autres semblables].

[78] Ce titre important a passé dans le code de 1780, excepté les définitions du *moşnean* et du *clăcaş*, et les obligations prévues sous les nºs 18 et 19 La rédaction de plusieurs alinéas est plus ample dans le code, qui ne s'occupe que des paysans dépendants Voici les deux définitions du «Manuel», les premières à caractère théorique que l'on connaisse. Μητροκομήτης λέγεται ὁ νεμόμενος καὶ ἔχων γῆν ἰδίαν καὶ ὑπόκειται εἰς τὴν ἐκπλήρωσιν τῶν βασιλικῶν δοσιμάτων, ὅστις καὶ κτήτωρ λέγεται, βλαχιστὶ δὲ μ[π]οσνάνος (f. 53) — «On appelle métrocomitain celui qui jouit de sa terre propre et la possède, étant soumis au paiement des impôts impériaux, et qui s'appelle maître (propriétaire), en roumain *moşnean*».

Πάροικος δὲ λέγεται ἐκεῖνος ὁ ὁποῖος κάθηται εἰς ξένην γῆν ἤ τε μοναστεριακὴν ἤ τε ἀρχοντικὴν ἤ τε πτωχικήν, καὶ εἶναι ὑπόχρεως εἰς τὴν ἐκπλήρωσιν τῶν κατωτέρω δικαίων (τὰ ὁποῖα ἔχουσιν ἐπάνω εἰς αὐτὴν οἱ κύριοι τῶν μοσιῶν) ὁμοῦ δὲ καὶ τῶν βασιλικῶν δοσιμάτων. (f. 53) = «On appelle parèque (*clăcaş*) celui qui est établi sur la terre d'autrui, qu'elle soit monastique ou noble ou paysanne (roturière), et qui est tenu à accomplir tous les droit suivants (qui compètent aux maîtres des domaines), ainsi qu'à payer les impôts impériaux»

La terminologie byzantine employée (avec renvoi marginal aux «lois impériales») par Fotino est, par elle-même, une définition Sur μητροκομήτης et πάροικος voir en dernier lieu, P. Lemerle, *Pour une esquisse de l'histoire agraire du Byzance*, dans «Revue historique», 82, tome 219, pp. 49 et suiv. La rubrique du livre III du «Manuel» de 1777 utilise (d'après les

8 et 9 de Constantin le Porphyrogénète. Quant aux titres 5 (protimêsis) et 6 (régime des tziganes)[79], ils figurent au *Supplément* sans les additions tirées directement des novelles byzantines de Justinien, de Léon le Sage, de Romain Lécapène et de Constantin Porphyrogénète. Tous ces matériaux, Fotino les avait consultés dans le tome II du *Ius Graeco-Romanum* de Joh. Leunclavius (1596).

Autant que possible, ces omissions tendaient à conserver au *Supplément* un caractère de *Code de la coutume*[80]. Elles peuvent avoir une double origine : a) une suppression dans le « Manuel » des textes byzantins, opérée lors de la confection ultérieure du *Supplément* par un juriste appartenant au milieu anti-byzantiniste ; b) ou bien, à l'inverse, c'est le livre IV qui résulterait de l'addition d'un certain nombre de titres et de fragments (paragraphes) apportée au texte initial, tel que nous le fait connaître le *Supplément*. Plus près d'un coutumier, ce texte réduit mériterait mieux que tout autre le titre : « Coutumes locales de la Principauté de Valachie, qui sont en vigueur à titre de loi en raison de l'ancienneté » (*ms. gr.* 1 195 liv. 4, f. 44). Et seule l'adjonction des textes byzantins — qui figurent aujourd'hui au livre IV—aurait rendu nécessaire l'introduction, au milieu de ce titre logique, d'une précision qui rend la phrase incorrecte : « et de quelques lois impériales » (voir ci-dessus, page 129, le libellé actuel). Nombre d'additions que le texte du « Manuel » contient par rapport à celui du *Supplément* (voir l'*Appendice* A) dénote une réécriture du livre IV, à partir du projet qui est devenu le Παράρτημα de l' Ἱστορία τῆς Βλαχίας. Le *Supplément*, plus que le texte du *ms. gr.* 1 195 ressemble à la *Pravila obiceiurilor* (Le code des coutumes) dont Ypsilanti parlait en 1775 (voir ci-dessus, p. 16). Rédigée et réécrite par Fotino cette *Pravila* se retrouve dans le livre IV du soi-disant « Manuel » de 1777.

Quoi qu'il en soit, l'existence du *Supplément* et sa publication en 1806 prouvent que le livre IV du « Manuel », en dépit du double emploi qu'il faisait, en essence, avec le code officiel de 1780, présentait pour la pratique un tel intérêt, qu'on a fini par utiliser l'extrait de 10 titres de ce livre comme un code séparé. Cet extrait a circulé indépendamment du « Manuel » (qui ne nous a été conservé que dans une seule copie) et en doublant la partie correspondante du code officiel. Cette constatation n'a rien d'inso-

---

Basiliques) le terme de πάροικος là où la loi agraire ne parle que de γεωργός, et les traductions officielles de cette loi, de *plugar* Le code de 1780 évitait avec soin tout autre terme roumain évoquant le statut des parèques, et utilisait le mot *lăcuitor* (habitant, manant) ou celui de *plugar* Retenons donc que pour Fotino les paysans « élibérés » par la reforme de C Maurocordato, étaient des *parèques*, dans la mesure où il n'accédaient pas à la propriété foncière personnelle

[79] T. 5 § 1—17, rubrique. « De la novelle de l'empereur Constantin le Porphyrogénète », et notes marginales (§ 1) · « De même la novelle de Romain le Vieux » et § 17 · « De la nov. 2 du même Porphyrogénète » T 6, § 8, rubrique : « De la novelle 100 de l'empereur Léon le Sage », § 9, rubrique · « De la novelle 54 de Justinien le Grand » et note marginale : « Novelle, voir <*Bas*> liv 35, titre 13, ch. 1 et 39 et la scolie »

[80] Voir ci-dessus la note 31

lite, vu les conceptions du temps sur la nature de la loi et sur la liberté du juge en face des textes «légaux» à caractère didactique.

L'antériorité du *Supplément* par rapport à la rédaction du «Manuel» contenu dans le *ms. gr.* 1195 reste possible et même vraisemblable, et il n'en aurait pas fallu davantage à C.A. Spulber pour reprendre son hypothèse de 1945, afin de suggérer que c'est le coutumier rédigé par M. Cantacuzino au nom des boyards autochtones, faisant front au byzantinisme excessif des boyards grecs et de Fotino, qui a dû être confié à celui-ci comme matériau à utiliser dans l'élaboration du code commandé par Alex. Ypsilanti. Mais pareille hypothèse se heurterait à une quadruple objection : a) dans l'Introduction de son «Manuel», Fotino insiste sur la méthode de travail qui lui a permis d'élaborer le IV[e] livre de droit coutumier [81]. Le langage qu'il tient serait inconcevable, si son rôle se fût limité à l'arrangement du texte d'autrui; b) le style et l'enchaînement des idées dans le *Supplément* dénotent plutôt la plume de Fotino que celle de Cantacuzino; c) en tant que juge professionnel, Fotino était mieux placé que le grand *ban* pour systématiser la jurisprudence du divan princier; d) tout en codifiant la coutume, le *Supplément* accorde au droit byzantin une place qui trahit la position de Fotino, non pas celle d'un représentant des boyards autochtones qui, le 4 octobre 1763 [82], ayant à choisir entre la prescription décennale en matière de protimêsis, consacrée par Harménopule (d'après les Novelles du X[e] siècle), et la prescription coutumière sans délai préfixe, n'avaient pas hésité à rejeter, sans donner leurs motifs, la solution byzantine. Si jamais Fotino a utilisé un texte élaboré dans la chancellerie du divan sous la direction d'un grand boyard-juriste, comme il est certain qu'il a incorporé à son «Manuel» textuellement des actes normatifs officiels, il a, en tout cas, réécrit et enrichi ce texte de nouveaux titres, pour arriver à la version du «Manuel» de 1777, en passant par celle du *Supplément*.

Il nous reste à expliquer le lien évoqué par les éditeurs Tounousli, entre l'auteur du *Supplément* et celui de *l'Histoire de la Dacie*. L'erreur que leur attribue Spulber semble imaginée *ad hoc*. Une explication bien plus simple et vraisemblable c'est la personnalité de Théodore Fotino,

---

[81] V G., II, p 301 : «Pour cela j'ai estimé nécessaire de diviser en titres et paragraphes toutes les coutumes locales de cette Principauté de Valachie (c'est-à-dire celles qui ont force de loi en raison de leur ancienneté et qui, en vertu de la décision commune de tous, et de ceux appartenant à l'ordre des prélats, et de ceux qui appartiennent à l'ordre des boyards, et d'autres encore, tous d'un commun accord, ont été confirmees sous le règne du très haut et très pieux prince et guide de toute la Valachie, seigneur Io Alexandre Ypsilanti voiévode, en les confirmant aussi son altesse que Dieu a sous sa garde, lui et nous tous, et j'ai estimé nécessaire de rendre connues, afin que les juges des Tribunaux de cette Principauté ne puissent plus désormais décider tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, du fait qu'elles n'étaient ni rédigées par écrit ni publiées».

[82] Voir notre *Preemțiunea..* , pp. 142—143.

le fils de Michel, et son œuvre manuscrite, l'*Histoire de la Dacie*, qui nous l'offrent. Juge au tribunal criminel, auteur de cette *Histoire* où Denis Fotino en 1818 puisera à pleines mains pour sou ouvrage portant le même titre (voir ci-dessus, note 57), Théodore, comme son frère Antoine, devaient posséder les œuvres de leurs père, y compris la version initiale du IVᵉ livre, sans que leurs exemplaires fussent les seuls en circulation. D'une autre personne ou de l'un des deux frères, les éditeurs ont reçu communication du texte, sachant pertinemment que son auteur était un Fotino, sans plus. Si le correspondant était Théodore lui-même, connu comme auteur de l'*Histoire* citée, la confusion était encore plus inévitable, et le prestige du curieux *Supplément* fut rehaussé par l'avertissement qui, mettant en cause un historien de quelque importance, en révélait indirectement le nom par le truchement du titre de son œuvre principale.

La traduction roumaine du Supplément juridique et, implicitement, d'une grande partie du livre IV de droit coutumier du « Manuel » (1777) de M. Fotino. — Oscillant entre des échecs répétés et un succès qui se renouvelait jusqu'à devenir anonyme, l'œuvre de Fotino a connu, en dépit de la langue dans laquelle elle était rédigée, une large diffusion des plus durables parmi les couches sociales ayant accès à la culture grecque. Mais c'est seulement en revêtant la langue du peuple, auquel elle était destinée, que sont action eût pu devenir féconde et, dans les limites de l'organisation sociale de l'époque, populaire [83].

Jusqu'à ces derniers temps, personne n'a signalé l'existence de quelque traduction roumaine, fût-elle fragmentaire, de l'œuvre de Fotino. C'est pourquoi les éditions en cours à l'Institut d'histoire « N. Iorga » sont pourvues d'une traduction moderne établie par les éditeurs cités. Mais au bout de 8 années de recherches autour de cette œuvre, la chance qui finit souvent par récompenser des efforts obstinés, nous a valu de découvrir un jour, dans le codex roumain 2 112 de la Bibl. de l'Académie, la traduction roumaine du *Supplément* dont il vient d'être question.

Le codex de 275/215 mm (le papier, 270/210 mm) a une reliure d'époque en cuir, avec des ornements dorés, l'un marginal, l'autre central, sur la couverture antérieure. Il contient les matériaux juridiques suivants, dont nous soulignons l'intérêt, sans pouvoir nous attarder ici sur eux, comme ils le mériteraient :

[83] Constantin Maurocordato tançait ses agents qui lui envoyaient des rapports rédigés en grec, et avait la sagesse de projeter la publication d'un nomocanon (*lex divina*), *Valachico idiomate* La *Pravilniceasca Condică* fut publiée, dès le début, dans la langue du peuple, et les renvois qu'elle fait aux codes futurs, précisent, comme nous l'avons vu, qu'ils seront rédigés en roumain. Le Code Callimaqui (1816—1817) en Moldavie ne connut une application réelle qu'après la publication en 1833 (ou 1834) de la version roumaine. En 1804, l'Hexabible était traduit par Th. Carra, et le projet de Pandectes que celui-ci rédigea (1806) en grec resta inachevé et sans réelle influence sur la vie juridique moldave. Le succès du « Manuel » de Donici n'est pas étranger à la langue — simple et claire — dans laquelle il est rédigé.

a) Un firman impérial (f. 1^r-v) — dont la fin manque, par suite de l'arrachement d'une page — facilement identifiable au firman du 26 décembre 1815 publié par V. A. Urechiă [84], relatif au succès de l'actio de Caragea dans l'affaire Regep (Regeb-aga), qui s'est terminée par la clémence que le Sultan accorda, après la mort du chef, aux frères repentis de celui-ci.

b) Le texte imprimé, bilingue, du code de 1780 [85], ayant plusieurs pages détériorées et recomposées à l'aide de fragments de papier, sur lesquels le texte manquant a été copié d'une très belle écriture (f. 1—52); il manque la page contenant le titre I et le titre II, § 1.

c) Copie de l'expédition du 17 juin 1813 destinée au divan de Craiova, d'après un mandement (πιττάκιον) de I. G. Caragea [86], prince de Valachie, portant modification de la *Pravilniceasca Condică* en matière de protimêsis, en cas de ventes d'immeubles sans mise aux enchères (mezat) (f. 53—54^v).

d) Copie de l'expédition du 1^er août 1816 d'après le mandement du même prince, même destinataire, portant réglementation des ventes de biens dotaux faites par les époux, la femme devant donner son consentement par devant le tribunal qui en prend acte et en fait mention sur le document.

e) Copie authentifiée le 12 janvier 1816, d'après le mandement du même prince en date du 23 novembre 1815, destiné au divan de Craiova et portant des règles de procédure (f. 55^v—57).

f) Copie de l'acte de bornage du domaine princier de Craiova en date du 5 mai 1761 [87] (f. 57^v—58), document d'une valeur exceptionnelle, puisque le bornage a été établi à l'aide de la procédure archaique dénommée « serment *cu brazda în cap* » c'est-à-dire : prêté en portant sur la tête une motte de terre. Ici, les « vieillards » (bătrînii) de la ville ont porté un sac contenant des mottes de terre, prélevées sur le domaine à délimiter.

---

[84] *Istoria românilor* [Histoire des Roumains], X, B, 1902, pp. 55—56 Sur la révolte de Regep et des Turcs d'Adda-Kaleh (anciens alliés de Pasvan-Oglu), voir Dionisie Eclesiarhul, *Cronographul Țării Româneşti* [Le chronographe de Valachie], 1934, pp 211—212; *Documente privind istoria României, Răscoala din 1821* [Documents relatifs à l'histoire de la Roumanie, La révolte de 1821], I, pp 56, 71, 91—92, 100, 144; V, pp. 267, 448, 520; *Doc. Hurmuzaki*, XX, p 201; E. Vîrtosu, *Mărturii noi din viața lui Tudor Vladimirescu*. (Nouv. témoignages sur la vie de T V), Bucarest, 1941, pp. 74—75; A. Oțetea, *Tudor Vladimirescu şi mişcarea eteristă în Țările Române, 1821—1822* (T V. et le mouvement hétairiste dans les Pays roumains), Bucarest, 1945, p 83, nr. 3; I Neacşu, dans « Studii », 10 (1957), nº 1, pp. 133—142; I. Ionaşcu, dans *Studii şi articole de istorie*, 8 (1966), pp. 60, 64, n. 3, cf les documents du 5 mai 1800 (V. A Urechiă, *Ist. rom*, VIII, p. 20): « les étrangers *renciperi* abrités entre les murs de la Cour princière à Bucarest », Dionisie Ecl., *op cit*, p. 211 · « *acel haian regept al Cetății* »; 15 juin 1819 (DIR, *Răsc. din 1821*, I, p. 144): « regepiştii din Cetate ».

[85] Sur la circulation des copies de ce code, voir V. G, I, p 1 509, notes *in fine*

[86] En date du 12 juin 1813, voir V. A. Urechiă, *Ist. rom*, X, A, pp., 564 et 566 n. 2; et notre *Preemțiunea...*, pp. 219—220.

[87] « *Semnele hotarului Craiovei pe care au luoat bătrînii oraşului trăită cu pămînt* ». C'est à cet acte de bornage que se réfère August Pessiacov, *Schițe din istoria Craiovei* [Esquisses d'histoire de Craiova], 2^e éd, Craiova, 1914, p. 62, n. 1.

g) Copie du chrysobulle du 10 août 1794 de Constantin Moruzi, dans un procès d'usurpation d'un domaine, à Craiova (f. 58ᵛ). On a montré au prince les Basiliques, pour vérifier le texte applicable à l'espèce (livre 50, titre 5 et 10) [88], un litige de prescription entre un possesseur de mauvaise fois et un demandeur muni d'un titre de propriété.

On précise également que la règle se trouve dans « Armenopolo, cartea 6, titlu 1. list 89 şi 90 », sans référence à l'édition utilisée [89].

Un recueil de 11 titre (f. 59—84), intitulé : *Din Pravilile Armenopol* [Des lois Harménopule]. Le titre est inscrit dans un dessin ornemental surmonté de l'image de l'ange de la justice, tenant dans sa main droite la balance symbolique et brandissant, de sa gauche, un parchemin sur lequel on lit : « *Drept judecaţi, că judecata este a lui Dumnezeu* » (Jugez juste, car le jugement est à Dieu). A la feuille 59ᵛ, la table des matières (*scara*) indique les chapitres suivants : 1. La dot ; 2. L'héritage ; 3. La garantie donnée par la femme et le nantissement de ses biens ; 4. Le tierçage de la succession ; 5. La protimêsis ; 6. Les tziganes ; 7. Les dépenses dotales ; 8. Le bornage ; 9. Les intérêts ; 10. Les représentants ; 11. *Gedichiu* ou *edec* (sur l'acception de ces termes, voir ci-dessous, l'appendice A *sub h.t.*).

De la note manuscrite, datée du mois de septembre 1817, il résulte que le codex 2 112 constituait le manuel juridique personnel de l'ancien médelnicère Constantin Zătreanu [90], membre d'un département judiciaire de Craiova, capitale de l'Olténie qui jouissait encore à cette époque-là d'une relative autonomie judiciaire et administrative, en continuel déclin. La note précise qu'on avait ajouté au code de 1780, des extraits « din capetele Armenopol, scriindu-se şi înnoindu-se legătura » (des chapitres Harménopule, en les copiant et en renouvelant la reliure).

En dépit du titre, le texte, que nous publions plus loin, représente une traduction fort exacte du *Supplément juridique*, joint par les Frères Tounousli à l'*Histoire de la Valachie*, et, par conséquent, la traduction

[88] *Bas.*, 50, 10.

[89] Ed. Heimb., 6, 1, § 1.

[90] Le 25 mai 1821, il était réfugié à Haţeg, en Transylvanie, à cause du mouvement révolutionnaire de Tudor Vladimirescu. Le 1ᵉʳ janvier 1822 il était à Cîineni et en mars 1822 de retour à Craiova (N. Iorga, *Studii şi documente*, VIII, pp. 59—60 et 62—63, nᵒˢ 369, 378, 400 et 409).

Le 3 septembre 1832 et le 4 mars 1835, il était ancien grand *stolnic et* président du département civil de Craiova (*Meşteşugari şi negustori din trecutul Craiovei* [Artisans et commerciants du passé de Craiova], Bucarest, 1917, pp. 207 et 227, nᵒˢ 119 et 137) Un Lapedat logothète de Zătreni (arron d'Olteţu) est mentionné en 1623, descendant des boyards Drăgoieşti. Le monastère de Zătreni, fondation de la famille, datait de 1734 Un Zătreanu, troisième trésorier, était en 1783 juge du district de Romanaţi (V A. Urechiă, *Ist. rom*, I, 1891, p. 254) ; cf Octav-George Lecca, *Familiile boiereşti române* [Les familles des boyards roumains], Bucarest, 1899, pp 500—501 , C. N Mateescu, *Inscripţii din bisericile oltene... Zătreni* [Inscriptions des églises d'Olténie . Zătreni], dans « Arhivele Olteniei », 5 (1926), pp 235 et suiv. N Stoicescu, *Bibliografia monumentelor feudale din Ţara Românească* [Bibliographie des monuments féodaux de Valachie], dans « Mitropolia Olteniei », 17 (1965), p. 909.

d'une grande partie du livre IV (1777) de M. Fotino. Comme dans le *Supplément* imprimé, les notes marginales qui, dans le « Manuel » (*ms. gr.* 1195), indiquent la source de chaque paragraphe (laquelle, sauf exception, était la coutume), font ici défaut. De ce fait et vu que 14 paragraphes débutent par l'expression « les lois impériales »[91], ou du moins en font mention dans leur texte, on comprend qu'un juriste local, usager de ce codex, ait pu se tromper sur le caractère du recueil, en lui donnant le titre cité, que le scribe de 1817 s'est approprié sans esprit critique. L'auteur du titre perdait de vue que le plus souvent la loi byzantine y était invoquée pour lui faire céder le pas à la coutume et que la majorité des solutions confirmées appartenait à l'*obiceiul pămîntului* (συνήθεια τοπική), le but nettement exprimé du recueil étant d'établir la partie valable de la coutume. Ce qu'on peut dire à la décharge de l'auteur du faux-titre, c'est que la majorité des dispositions byzantines dont il est question figurent dans le « Manuel » d'Harménopule[92] (et aussi aux Basiliques), ce qui prouve que l'auteur du titre connaissait sur le bout des doigts son Hexabible, dont le prestige restait encore considérable. Notons donc ce fait brutal : l'œuvre que C. S. Spulber magnifiait comme l'unique coutumier roumain, d'une exceptionnelle valeur, un juriste contemporain le prenait, *par erreur*, pour un extrait d'Harménopule. D'autre part, vers l'année 1817, date à laquelle le *codex* 2 112 a été copié, le nom de Fotino était encore moins bien connu qu'en 1806 ; une partie importante de son œuvre circulait, parmi les juristes de Craiova, dans le plus parfait anonymat, et il pouvait être exproprié en faveur de son modèle byzantin justement de cette partie de son œuvre où il s'était le plus écarté des Basiliques et de l'*Hexabiblos*.

Dans le codex 2 112, le coutumier de Fotino était copié à la suite du Code de 1780, avec lequel il faisait en grande partie double emploi, mais cette circonstance n'enlevait rien de son intérêt pour les praticiens, qui n'étaient pas tenus à consulter et à observer d'une manière étroite et exclusive le texte du code « officiel ». La traduction roumaine, copiée en 1817 dans le *codex* 2 112, représente un tournant dans l'histoire de la diffusion et de l'action pratique de l'œuvre de Fotino. Elle prouve qu'au début du XIXe siècle, le maintien, sous une forme critique, des solutions coutumières suscitait un intérêt particulier, même lorsqu'on en mécon-

[91] I, 1 et 6; II, 1; IV, 1, 6 et 8; V, 1 et 2; VII, 1; IX, 1 et 2; X, 1; XI, 1.

[92] Pour la concordance, voir le texte publié à l'Appendice A. La correspondance de l'Hexabible avec les Basiliques se trouve dans l'édition Heimbach (1851) et dans les notes savantes et utiles de la traduction française du *Supplément* par C. A. Spulber, qui fait aussi des rapprochements avec les autres codifications roumaines. Les références que nous donnons à Harménopule sont plus complètes que celles de Spulber.

naissait le caractère exact et que l'on était persuadé d'appliquer le droit byzantin.

Quant à la date de la traduction, toutes les hypothèses sont permises. Le traducteur, ou plutôt l'auteur du titre n'a eu devant ses yeux ni le *ms. gr.* 1 195 ni le *Supplément* imprimé à Vienne, sans quoi il n'aurait pas commis l'erreur d'attribution dont il s'est rendu coupable. D'ailleurs, la comparaison du texte roumain avec les deux versions grecques que nous possédons ne manque pas d'être concluante. Elle prouve que l'original traduit, tout en représentant la même réduction du IV[e] livre que le *Supplément*, se rapprochait par certains tours de phrases, par certains mots de la version que ce livre a revêtue dans le « Manuel » de 1777 (voir Appendice B). C'est ce qui suggère l'existence à l'époque d'une seconde version réduite du IV[e] livre intermédiaire entre le « Manuel » et le *Supplément*. En effet, les particularités signalées ne sauraient résulter des interventions d'un copiste sur le texte du *Supplément*, car, dans ce cas, elles n'aurraient pu coïncider avec les solutions adoptées par Fotino en rédigeant son « Manuel » de 1777. Pour nous, ces particularités conduisent graduellement du *Supplément* au « Manuel », ou inversement, selon le rapport chronologique existant entre ces deux textes. Autrement dit, la traduction roumaine a été faite d'après un original grec, intermédiaire entre le *Supplément* et le « Manuel », et contenant, dans la ligne du « Manuel », des corrections que Fotino y a introduites lui-même. Pour écarter une telle hypothèse, il faudrait admettre arbitrairement que le copiste du texte grec (traduit en roumain) entendait s'en tenir au texte du *Supplément*, mais que, ayant sous les yeux aussi le « Manuel » de 1777, il n'y a puisé délibérément et d'après un critère indéfinissable que certaines particularités rédactionnelles. C'est une hypothèse à laquelle il est difficile de souscrire.

La publication immédiate de cette traduction partielle de l'œuvre de Fotino nous a semblé nécessaire et c'est ce que nous faisons en appendice, en y ajoutant des notes qui ne sauraient remplacer l'étude analytique du texte à de multiples points de vue que nous n'avons pu épuiser ici.

La transcription du texte cyrillique, due à Mlle F. Mihai, paléographe principal à la Bibl. de l'Académie, et révisée par nous, qui en assumons la responsabilité, respecte les normes élaborées par l'Institut d'histoire « N. Iorga »[93]. Pour les lettres cyrilliques à valeur phonétique multiple ou oscillante, on a tenu compte de la prononciation actuelle,

[93] Dans notre transcription, ь, ъ final a été supprimé là où il n'a plus actuellement de valeur phonétique; ъ = *î*, là où aujourd'hui on entend ce dernier son; -ї я = -*ia*, mais воя = *voia*, ачя = *aceia*, ачаля = *acélea*; ѣ = *é* ou *ea*, mais сѣма = *seama*; мулцъминд = *mulţămind* et съ = *să*, ıаръ (ь) = *iară*, mais, даръ (ь) = *dar*; certaines inconséquences du copiste ont été conservées *să* et *se*; *zestre*, *zéstre*, *înzăstreze*; *asémene*, *asémenea*, *asemene*.

toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'une forme dialectale, régionale ou archaïsante s'écartant de la norme actuelle. La ponctuation a été modernisée, de façon à faciliter la lecture du texte et à le rendre intelligible sans effort.

Conclusions. — Michel Fotino, comme juriste, a été une figure de transition, à qui il est échu un rôle important dans le processus de passage du droit féodal au droit capitaliste. Ce rôle, il l'a rempli avec des résultats qui lui assurent une place de choix dans l'histoire de la science du droit de son pays d'adoption. Il y est d'ailleurs devenu souche d'une véritable dynastie de juristes de mérite. Avec le moldave Andronache Donici, l'auteur du réputé « Manuel » juridique publié en roumain à Jassy en 1814, et avec C. Moroiu, professeur de lois et plus spécialement de droit romain à Saint-Sabbas, à Bucarest, après 1825, Fotino fait partie des légistes auxquels la renommée a valu d'être célébrés dans des strophes qui, pour les deux premiers avaient un caractère populaire non exempt d'une pointe d'ironie flatteuse[94]. C'est à ce titre qu'une note judicieuse lui a été consacrée dans le récent « Dictionnaire Encyclopédique roumain[95] ». Homme du passé, et du passé byzantin, Fotino a su interroger le présent de la société roumaine et ne pas tourner le dos à l'avenir de celle-ci, malgré l'attachement qu'il manifestait à son origine insulaire : ὁ ἐκ Χίου, appellation nécessaire aussi pour se distinguer d'autres Fotino. Pendant plus d'un demi-siècle, son activité de légiste et de juge, et son œuvre largement diffusée et partiellement traduite en roumain, furent inséparables de tous les moments importants de l'histoire juridique du pays. Et cependant, à chaque tournant, les efforts créateurs de Fotino semblent voués à un échec où ses attaches avec le passé, avec certaines traditions de sa culture, et son didacticisme sont pour beaucoup. Même sa carrière politique est loin d'être à la hauteur de sa science et de ses mérites intellectuels. Et il y a plus d'un exemple où la position relativement avancée de Fotino, appuyée toujours sur une utilisation créatrice du droit byzantin, était contrecarrée par les intérêts contraires de l'aristocratie locale. En luttant pour la suprématie du droit écrit, avec possibilité pour le *droit local* (de l'Etat roumain) de modifier le droit byzantin selon les exigences des réalités roumaines ; en se penchant, avec son temps et avec la société roumaine, sur la coutume pour en garder des parties importantes au nom de la raison, de l'humanisme et de la tradition utile, Fotino a mérité pleinement le regain

[94] L'érudition de Donici était déclarée capable de lui faire trouver un paragraphe de loi même dans son plat de *pilaf*

[95] *Dicționarul enciclopedic român*, vol. II, Bucarest, E.P , p. 446.

de faveur dont il est l'objet. Son œuvre aurait eu une action plus profonde si elle avait été directement rédigée ou intégralement traduite en roumain. Nous apportons aujourd'hui la preuve que la partie la plus significative de son œuvre n'a pas été privée de cet avantage, et nous ne devons pas oublier que cette partie (le livre IV du Manuel de 1777) est intimement liée à l'emploi créateur de la coutume, à l'élaboration du *Code* 1780 et au rôle historique de ce dernier, non pas comme monument de droit byzantin, ou d'un inexistent droit gréco-roumain [96], mais comme synthèse du droit roumain à la fin de l'époque féodale.

APPENDICE A

<Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, *ms. roum.* 2 112, f 59>

Drept judecați, că judecata este a lui Dumnezeu

Din Pravilile lui Armenopulo *

f. 59v Scara

Pentru zestre	list 7	Pentru țigani	list 22
Pentru chronomie	list 11	Pentru cheltuielile zestrii	list 25
Pentru chezășia muerii și zălojirea lucrurilor ei	list 13	Pentru hotărnicie	list 26
		Pentru dobînzi	list 28
Pentru a treia parte	list 14	Pentru vechili i pentru gedicuri	list 30
Pentru protimisis	list 19		

[96] Sur l'impossibilité de désigner par cette expression, qu'emploie le Pr. P. I. Zépos, le droit roumain de l'époque, y compris son système de *ius receptum*, nous reviendrons dans une étude séparée

* Traduction antérieure à septembre 1817, d'un recueil de coutumes rédigé en grec populaire, variante du texte publié par les frères Tounousli comme *Supplément* (παράρτημα) à l'*Histoire de Valachie* (en néo-grec, Vienne, 1806), sans nom d'auteur, et contenant 11 titres dont 10 se retrouvent dans le livre IV du « Manuel » de lois (1777) de M. Fotino, conservé dans le *ms gr.* 1 195 de la Bibl. de l'Académie.

Abréviations :

Bas. — *Basilicorum libri LX*, 7 vol , éd. Heimbach, 1851.

corr. = correct(e) (ement).

F. = Fotino, *Manuel*, liv IV, *ms. gr.* 1 195.

Harm. = Harmenopule, *Manuale legum*, éd. Heimbach, 1851.

om = ommission, ommet.

S. = Supplément à l'*Histoire de Valachie* (1806).

Spulber = C A. Spulber, *op. cit.* ci-dessus, note 63.

< ** > note marginale qui dans le *ms gr.* 1 195 indique l'origine coutumière du paragraphe en question (ἐκ τῶν τοπικῶν συνηθειῶν).

⟨Precuvîntare⟩[1]

⟨Titlul I-iul⟩

//60// Pentru zestre

1 ⟨* *⟩

Măcar că pravilile înpărăteşti[2] poruncesc ca pentru zestrea cea preţuită să fie bărbatul datoriu, iară cea nepreţuită, ori lipsind ori prisosind, să fie a muerii[3], dar cu toate acéstea, fiind vechiu obiceaiu al pămîntului ca zestrea[4] totdeauna să aibă a să întoarce la muere şi la clironomii ei, ca cum ar fi preţuită, care obiceaiu al pămîntului fiind vechiu şi de folosul ţării, s-au hotărît ca şi de acum înainte să să urmeze ca o pravilă întocmai negreşit[5] şi să aibă a să întoarce zestrea la muere ori la clironomii ei, deplin fără nici o lipsă, întocmai după cum s-au adus la casa bărbatului, însă după orînduiala ce să cuprinde în pontul de al doilea al acestui titlu.

2

Lucrurile de zestre céle nemişcătoare, ca cum şi //f 60ᵛ// céle prin sineşi mişcătoare, să nu aibă a să preţui, iară céle mişcătoare să aibă negreşit a să preţui după patruzeci de zile în urma nunţii.

Şi după preţuirea aceasta priimindu-să de ginere, să aibă a să iscăli de ginere acea foae de zestre, arătînd cum că au luat toate céle ce să cuprind într-însa, atît mişcătoare şi prin sineşi mişcătoare, cît şi nemişcătoare, ca într-acestaşi chip să fie datoriu totdeauna şi el şi clironomii lui, spre întoarcerea acei zestre pre deplin.

3

Iară cînd ginerile să va lenevii la preţuirea zestrii ce ia de la soţia lui şi nu va avea purtare de grije ca să să facă preţuirea după patruzeci de zile în urma nunţii, după mai sus-numita pravilă să nu mai aibă cuvînt de îndreptare, cerîndu-i-să zestrea, să arate //f. 61// ori el ori clironomii lui cum că nu s-au preţuit, ci să fie datoriu şi el şi clironomii lui de a o întoarce pre deplin şi întocmai.

4

Cînd părinţii sau fraţii sau rudele muerii, adecă cei ce o vor fi înzăstrat pre dînsa, nu vor păzi porunca aceasta dintr-al treilea cap, adecă de a să preţui zestrea mişcătoare, cum ar fi scule, sau haine, sau argintării, sau aur, şi altele asemenea, după patruzeci de zile în urma nunţii, ci vor sta cu înpotrivire asupra aceştii preţuiri şi vor da vreme, după vreme[6] să nu mai aibă voe după moartea muerii sau a bărbatului să ceară zestrea întocmai, //f. 61ᵛ// după cum au fost dat-o, însă cea mişcătoare, ci să aibă a lua-o numai cîte să vor afla în pîră[6] dintr-acele mişcătoare de zestre.

Iară célelalte să le piarză pentru neurmarea asupra aceştii pravili, rămînd obrazul acela ce va fi să dea zestrea nesupărat de tot spre a întoarce zestrea deplin, ca să se păzască într-acest pont porunca ce să vede în pravilile înpărăteşti[7], ca lipsa sau prisosul zestrii nepreţuite, să fie ale muerii.

5

Prisosul şi lipsa ţiganilor de zestre iaste a muerii după pravilile înpărăteşti[8], care orînduesc cum că copii⟨i⟩ robilor sînt cei din zestre ai muerii şi bărbatul nu are nici o stăpînire asupra acelora.

---

[1] Voir *ms. gr.* 1 195, f. 45 et la trad. roum. de cette προθεωρία chez V. G., II, p 300; *om* S.

[2] Le mari répond des pertes de la dot évaluée; faute d'évaluation, c'est la femme qui subit la diminution et bénéficie de toute augmentation. Voir un mot à mot moins exact chez Spulber, p. 124.

[3] Harm., 4, 10 (8), 1.

[4] En réalité il s'agit de la seule dot mobilière; cf. le contexte et Spulber, p. 70, n. 1.

[5] Confirmation apparente; le § 2, règle de droit princier, rapproche la coutume du droit byzantin.

[6] după vreme] în pîră] *om.* F.S.

[7] *Harm.*, 4, 10 (8), 1.

[8] *Harm*, 2, 1, 10.

//f. 62// Dar obiceaiul cel vechiu al pămîntului voiaşte înpotrivă, ca şi ţiganii cei de zestre, precum şi ceialaltă zestre a muerii, să aibă a să da, ori la muere ori la clironomii muerii deplin, fără nici o lipsă de către bărbat, au de către clironomii lui, cu acea sumă şi numărul ce i s-au dat la vremea nunţii, măcar şi de vor muri sau vor fugi.

Iară rodul acelor ţigani, adecă copii<i>, să aibă a să stăpîni de bărbat.

Deci s-au hotărît ca acest obiceaiu vechiu să aibă a să urma nestrămutat ca o pravilă, atît pentru vechimea lui, cît şi pentru aceasta, [adecă] <că regula[9]> pentru copii <care>[9] hotăraşte, ca să aibă a să stăpîni de bărbat să aseamănă oareşicum cu pravilile împărăteşti, care poruncesc ca bărbatul să aibă a lua rodurile zestrii, pentru greutăţile nunţii[10].

// f. 62v// 6

Pravilile înpărăteşti[11] poruncesc ca totdeauna ca la întîmplările ce sînt ecstiaordinarie[12] paguba să fie a stăpînilor ale acelora lucruri, ce să răpun, care întîmplări sînt acestea : veniri de oştire, ardere de foc, căderea casei, venirea apelor, călcare de tîlhari, înnecăciuni şi altele asémenea.

Deci fiindcă de multe ori să întîmplă ca dintr-acéste ecstraordinarie întîmplări de a să răpune lucruri de zestre ale muerii, care nu poate să le oprească nici bărbatul, pentru care s-au hotărît ca cînd bărbatului sau clironomului i să va cere lipsa zestrii, ori de la[13] muerea lui, ori de la[13] clironomii ei, şi să va dovedi că cele ce i să cer lucruri de zestre s-au răpus din vreo //f. 63// asémene tare ecstraordinarie întîmplări, atunci bărbatul şi clironomii lui să rămîe nesupăraţi, necerîndu-i nimic.

Iară cînd să va dovedi că din nepurtarea de grije sau din vicleşugul bărbatului sau al clironomilor lui s-au răpus, atunci, după poruncile pravi<le>lor înpărăteşti[14] ce sînt asupra vicleşugului şi a nepurtării de grije, să fie datoriu negreşit, spre a le întoarce deplin.

//f. 63// 7

Pravilile înpărăteşti[15] voesc ca după moartea bărbatului să aibă a face muerea catastih de toată periusia aceluia, asémene şi de lipsa ei de zestre; şi pînă la trei luni să aibă a le săvîrşi acéste catastişe negreşit şi aşa să aibă a-şi căuta lipsa zestrei ei.

Iară lenevindu-se şi nefăcînd această catagrafie în sorocul acesta ce este de luni trei, să nu mai poată face pîra aceasta pentru //f. 63v// clironomie, adecă să nu mai aibă dreptate de a-şi cere lipsa zestrii.

Deci după numitele porunci înpărăteşti[16] s-au hotărît ca negreşit muerea să aibă a face acéste catastişe în orînduitu soroc de trei luni, şi să aibă a le arăta la domnie ca să să treacă în condicele divanului.

Şi într-acestaşi chip după catagrafia aceasta, fiind vădită, să aibă voe muerea, asemenea şi clironomii ei, pînă în doaozeci de ani de a-şi căuta lipsa zestrii ei.

Iară pînă la treizeci de ani după cum să caută pîră condicţion[17].

Care această paragrafi, de ani treizeci, s-au stricat într-această pricină, pentru pricinile cu cale şi tari ce s-au văzut de obşte[18] şi s-au cercetat în divan.

Iară lenevindu-să şi nefăcînd acésté catastişe în sorocul de trei luni să nu mai aibă voe a face pîra şi a cere lipsa zestrii sale.

---

[9] Pour cette correction qui rend le texte intelligible, cf. l'original et Spulber, p. 74 et 125.

[10] Sur l'inexactitude de cette affirmation, voir Spulber, p, 74, n 3, qui observe que la solution du S (= Fotino) se retrouve avec une intéressante justification dans le code de 1780 et, sans justification, dans celui de 1818. L'abrogation expresse d'une règle de droit byzantin devenait toujours possible, dès que les intérêts dominants l'exigeaient.

[11] *Harm.*, 3, 9, 13 et 16; cf. 3, 3, 10, 3, 5, 18 et 20.

[12] ἐκστραορδινάρια F.S.

[13] Correct : *de către.*

[14] Cf. *Harm.*, 1, 12, 52; *Bas.*, 10, 3, 1, Σ.Δ. 37, 3.

[15] *Harm.*, 1, 13, 31—34.

[16] Κατὰ τὰς βασιλικὰς διαταγάς = la nov. 110 citée seulement par F dans la note marginale. Les nov. rentraient chez F. dans la notion de βασιλικοὶ νόμοι, que Spulber traduit tantôt par les *Basiliques*, tantôt par *lois impériales*, mais avec un sens unique (*Bas.*), ce qui le conduit (p. 76 note 4) à critiquer l'auteur du S. de se référer ici aux *Bas.* pour une règle qui n'y figure pas, mais qui se trouve dans l'Eclogue (II, 5) et dans la nov. 110 que F. citait expressément dans la version de 1777 de son traité (inconnu en 1945).

[17] Voir *appendice B.*

[18] Κοινῶς: dans un conseil général [*sfat de obşte*].

⟨ Titlul II ⟩

// f. 64// **Pentru clironomie**

1 ⟨**⟩

Pravilele împărăteşti[19] dau voe fetei cei înzestrate ca să-şi pue zestrea la mijloc cînd va vrea şi să între în clironomia tătîni-său.

Iară în clironomia mume-sii sau a frăţini-său ce nu-i va rămînea copii, are dreptate şi nepuindu-şi zestrele la mijloc, fiindcă voia pravilii[20] iaste ca părintele să înzăstreze pe fată dintr-ale sale, iară nu muma, sau copii<i> lor, adecă fraţii fetei.

Dar obiceaiul pămîntului ţării, ce iaste foarte vechiu, voiaşte tot împotrivă. Adecă, fiindcă fata să înzăstrează neosebind cînd de tată, cînd de mumă, cînd de fraţi, pentru aceasta iaste şi lipsită de proco //f. 64v// mion al pravilii, adecă de a-şi pune zestrea la mijloc şi să între în clironomia tătîni-său, fiind lipsită asemenea tot cu această pricină şi de clironomia mume-sii şi a fraţilor ei, de vreme ce atît muma, cît şi fraţii sînt siliţi de obicéiul pămîntului să aibă a mărita pe surorile lor, precum iaste silit părintele de pravilile înpărăteşti[21].

Care acest obicéiu al pămîntului s-au hotărît să să urmeze şi să să păzască ca o pravilă, fiind de folos şi de trebuinţă în ţară, precum fiind şi foarte vechiu.

2

Pentru acéia dară fata cea măritată să nu aibă voe după moartea părinţilor sau a fraţilor, nerămîindu-le copii, să-şi pue zestrea la mijloc şi să între în clironomia tătîni-său sau a frăţini-său //f. 65// ce nu-i vor rămînea copii, ci să rămîe mulţămită cu zestrea ce au luat.

3

Fraţii să fie siliţi după moartea părinţilor lor să-şi mărite surorile după cinstea şi putérea ce au, şi după periusia părinţilor lor ce le lasă la moartea lor, şi să nu să îndrăznească, scumpindu-se, să mărite pe surorile lor cu zestre puţină, dîndu-le la bărbaţi de necinste şi mai de jos, şi nu după cinstea familii lor.

4

La cap al cincelea şi al şasălea[22] al acestui titlu s-au hotărît ca fata ce va eşi cu zestrea ei, să nu mai între în clironomie nici a mume//f. 65v//si, nici a frăţini-său ce nu are copii.

Dar s-au făcut cercetare în divan pentru cele de însuşi cîştigate ale unui frate ce nu-i va rămînea copii după moarte-i, de poate soru-sa cea măritată să între în clironomie sau nu, nepuindu-şi zestrele la mijloc.

Şi s-au hotărît într-acestaşi chip că de vor fi doao sau trei sau şi mai multe féte şi să va înzăsztra una sau unele dintr-acélea de părinţii lor aflîndu-să în bogăţie, cu bună zestre, iară célelalte să vor mărita ori de însuşi părinţii lor ori de fraţi (întîmplîndu-să să moară părinţii) cu zestre mai puţină, întîmplîndu-se scăpătăciune la acel neam, şi să va întîmpla să moară vreun frate cu bogăţie, nerămîindu-i copii, atunci cei //f. 66//lalţi fraţi[23] să aibă a face una dintr-acéste doao, adecă ori să împlinească zestrea asemenea după cum au luat cea dintîi soră, mulţămind asemenea şi pe celelalte surori a lor, fiindcă sîntem iubitori ai <egalităţii şi ai> dreptăţii[24]; ori nefăcîndu-să aceasta să aibă voe şi célelalte surori să clironomisească pe fiatele lor ce va muri fără de copii şi va fi bogat, deopotrivă cu fraţii lor, numai la lucrurile céle cîştigate de însuşi, iară nu şi la céle ce i s-au venit din clironomia părintească

---

[19] *Harm*, 5, 8, 10, 31, 31

[20] *Harm.*, 4, 10 (8), 45. La leçon fautive des ll. 5—6 dans S. rend contradictoire la traduction littérale de Spulber (p 79). C'est ce qui explique pourquoi le système des Basiliques (resumé par lui à la note 3 de la p. 79), qui devrait être le modèle de Fotino, ne concorde pas avec le texte fautif du S. La contradiction disparaît avec la leçon correcte du *ms. gr.* 1 195, laquelle figurait dans l'original grec que le traducteur roumain d'avant 1817 avait sous les yeux. Pour plus de clarté, à *Iară în clironomia* (εἰ δὲ εἰς τὴν κληρονομίαν) nous avons passé à la ligne.

[21] *Harm.*, 4, 10 (8), 42 scolie.

[22] *Corr.* : întîiul şi al doilea (F.S. : πρῶτον ..β')

[23] ἀδέλφια F.S.

[24] Cf. S : ἐπειδὴ τῆς ἰσότητος καὶ δικαιοσύνης ἐσμὲν ἐρασταί; voir Spulber, p. 128 : „dacă ne place egalitatea şi dreptatea", et Appendice B.

sau a mume-si, nepuindu-şi zestrele lor la mijloc, şi fără a nu să amesteca la această chironomie surorile ce s-au înzestrat mai de nainte cu zestre bogată, păzindu-să oareşicum la [această poruncă a] <aceasta, porunca> pravilii înpărăteşti ce porunceşte ca şi sora cea măritată, adecă cea eşită cu ||f. 66ᵛ|| zestrea ei, să între în chironomia fratelui celui fără copii, întocmai cu ceilalţi fraţi ai ei.

⟨Titlul III⟩

Pentru chizăşia muerii şi zălojirea lucrurilor ei

1 ⟨**⟩

Pravilile înpărăteşti[25] voesc ca chizăşia muerii pentru bărbatul ei şi zălojirea lucrurilor ei de zestre pentru bărbatul ei, să nu să ţie nicidecum în seamnă, rămînd achiros atît chizăşia ei, cît şi lucrurile ei, măcar şi iscălită de va fi muerea la zapisul cel de datorie a bărbatului ei.

Şi de va fi arătînd //f. 67// cum că şi ia împreună cu bărbatul său s-ar fi înprumutat de acei bani şi să mărturisască că pentru trebuinţa ei s-au luat, aceasta să nu aibă chiros, ci să fie muerea de tot slobodă de acest feliu de pricină ori o dată ori măcar de multe ori de să va fi făcut. De care asemene voeşte şi obiceaiul pămîntului.

Ci dar s-au hotărît ca şi de acum înainte asémene să aibă a să urma şi a să păzi, adecă chizăşia muerii pentru bărbat şi iscălitura ei cu care să împrumutează înpreună cu bărbatul său, să nu aibă a să ţinea în seamă, neavînd nici o tărie.

Asémene şi zălojirea lucrurilor ei de zestre, care lucruri să aibă a să întoarce la dînsa fără de nici o pagubă negreşit, afară numai de să va dovedi, cu bună dovadă de faţă, cum acei bani s-au //f. 67ᵛ// fost luat pentru însuşi trebuinţele ei, fiindcă atunci are chiros acel zapis, acea chezăşie şi acea zălojire a lucrurilor ei de zestre.

⟨Titlul IV⟩

Pentru a treia parte[26]

1 ⟨**⟩

Pravilile înpărăteşti[27] poruncesc ca muerea ce nu să va mărita a doa oară după moartea bărbatului ei, ci va păzi văduvia desăvîrşit, să aibă a lua din periusia bărbatului ei, cu stăpînire, parte de un copil. Care acea parte o numim în locul a trei părţi.

Iară măritîndu-se de a doa oară să nu aibă a lua.

Dar obiceaiul ţării //f. 68// din vechime va într-acestaşi chip, că după moartea bărbatului de să va vădi că muerea lui aceia au făcut copii cu dînsul, carii, ori de va fi trăind ori de vor fi murit, negreşit să aibă muerea a lua din periusia bărbatului ei a treia parte, cu stăpînire, sau de va păzi văduvie pînă însfîrşit sau de nu va păzi, ci să va mărita.

Care acest obiceaiu cu iubire de oameni s-au orînduit, căutînd asupra chinurilor, întristărilor şi a primejdiilor de viaţă ce au pătimit acea muere în vrémea sarcinii şi a greutăţii de naştere şi a morţii copiilor.

Ci dar acest obiceaiu s-au hotărît ca să să urmeze şi de acum înnainte nezmintit, cum şi pînă acum s-au urmat, ca o pravilă, de vreme ce atît pentru vechimea lui are orînduială de pravilă, cît şi pentru că, fiind cu milostivire, rămîne nestrămutat.

//68ᵛ// 2

Muerea mai întîi are a lua negreşit din periusia bărbatului ei toată zestrea ei deplin, aşijderea şi darurile din naintea nunţii, avînd protimisis decît toţi datornicii[28] bărbatului ei, şi celor mai de nainte, şi celor mai de pe urmă, după pravilile înpărăteşti[29].

---

[25] *Harm.*, 1, 13, 13—14; 1 et scolie; 11; 3, 6, 5 et 17; 4, 10 (8), 31—35.

[26] Sur le tierçage successoral, voir Spulber, pp. 83—90 et notes, dont les développements et certaines thèses doivent retenir l'attention du lecteur de notre étude sur le même sujet (V.G., *V*).

[27] *Harm.*, 4, 9 (7), 15.

[28] Ici avec le sens de *créanciers*.

[29] *Harm.*, 1, 13, 25; 4, 10 (8), 37—38.

Iară al treilea parte are să ia pe urmă, adecă după ce să vor plăti datoriile bărbatului ei, de va muri cu datorie, adecă din periusia lui ce să va alege curată. Și curată periusie să numeşte şi să cunoaşte, după pravili [30], după ce să scot întăi datoriile.

3

Dupe cum iau fămeile ce vor fi făcut copii, iau a treia parte din avutul bărbaţilor //f. 69// lor, cu desăvîrşită stăpînire, sau de vor păzi văduvie pînă în săvîrşit, sau de nu vor păzi, asémene să aibă a lua şi bărbaţii a treia parte din avutul muerilor lor, cu desăvîrşită stăpînire, adecă cîţi vor fi făcut copii cu acele mueri ale lor, sau de să vor fi însurat de a doaoa oară, sau de nu.

4

Iară muerile stérpe măcar că nu au făcut copii şi nu au pătimit amărăciuni, întristări şi chinuri de facere, dar fiindcă şi ele doresc şi pătimesc asemenea la năcazurile şi boalile bărbaţilor lor şi chivernisesc céle trebuincioase ale caselor lor, din care chiverni //f. 69v// sealâ poate bărbatul să fie îndestulat, pentru acéia obiceaiul pămîntului, milostivindu-să asupra lor, le-au dăruit din vechime ca şi acéste sterpe, ori de să vor mărita de a doa oară, ori de nu să vor mărita, să aibă a lua cu stăpînire theorit<r>a în locul al treilea părţi ce iau muerile ce au făcut copii.

Însă theoritronu să numeşte darul ce ia de la bărbatul ei a doao zi după nuntă

Deci s-au hotărît ca acest obiceaiu, ca unul ce iaste foarte vechiu şi cu milostivire şi mai vîrtos fiind şi după pravilă [31], să aibă a să ţinea şi a să urma ca o pravilă [(de vreme ce)][32].

Care obiceaiu zicem că este după pravilă, de vreme ce marele Iustinian înpărat porunceşte [33] ca şi acest dar, adecă thioritronu, să să numească dar pentru nuntă, cum şi darul din naintea nunţii, iară nu dar după nuntă, şi să aibă asémene putere şi tărie cum şi darul din naintea nunţii.

//f. 70// 5

După cum muerile sterpe iau după moartea bărbaţilor lor, cu desăvîrşită stăpînire, theoritra sau de să vor mărita de a doa oară sau de nu să vor mărita, asémene şi bărbaţii ai acestora feliu de mueri sterpe, după moartea lor, să aibă a lua cu desăvîrşită stăpînire aşternutul [34] şi calul, ori de să vor însura de a doa oară, ori de nu să vor însura.

6

Nearaoa lui Chesar Athanasie [35] ce orînduește de a treia parte hotăraşte că a treia parte din periusia copilului ce au murit fără vîrstă a o lua părintele ce va fi trăind, sau mumă de va fi sau tată, iară ceialaltă a treia parte să să dea pentru pomenirile sufletelor morţilor, iară céialaltă a treia parte să aibă a o lua părinţii părintelui celui mort al co//f. 70v//pilului, iară nu fiaţii, feciorii ai părintelui celui mort.

Dar de vreme ce într-acest prinţipat rar să întîmplă de a muri părinţii cu bogăţie, ci cei mai mulţi cu sărăcie, si fiindcă copii<i> feciori iau asupra lor toată greutatea casii şi datoriile părinteşti, mărităd şi pe surorile lor mai de multe ori dintr-al lor avut, neavînd părintescu, cu care acest mijloc sînt ei şi în locul părinţilor spre surorile lor, de aceia, din obiceaiu foarte vechiu au luat acest procomion ca să aibă a lua şi ei, ca nişte părinţi, a treia parte ce orînduiaşte Nearaoa pentru părinţii părintelui celui ce va muri lăsînd copil nevîrstnic, care şi acela va fi murit în urmă //f. 71// Care acest procomion s-au hotărît ca şi de acum înainte să aibă a să urma neclătit, adecă de va fi fraţii [36] în locul părinţilor spre surorile lor.

7

S-au fost făcut acest feliu de vorbă pentru a treia parte ce iau fraţii ca părinţii, adecă ca această a treia parte să aibă a o lua numai fraţii aceia ce înşuşi singuri ei vor înzestra pe surorile lor, ca unii ce acest feliu de fraţi adevărat sînt ca nişte părinţi spre surorile lor.

---

[30] Définition venant de l'Edit du préteur: *bona intelliguntur cuiusque, quae deducto aere alieno supersunt* (*Dig*, 50, 16, 39, 1, Paulus, l. 53 ad Ed.).

[31] Il convient de retenir la triple motivation présentée pour la valabilité de la coutume.

[32] *Om* FS //

[33] *Cod* I, 5, 3, 20 (*a* 531—533); *Inst*, 2, 7, 3.

[34] Cf. *Pravilniceasca condică*, XXI, 3. «aşternutul patului şi calul de gine»; c'est l'expression authentique de la coutume roumaine, que Fotino n'a pas réussi à traduire plus fidèlement

[35] *Harm*, 5, 8, 9.

[36] τὰ ἄρρενα ἀδέλφια F. τῶν ἀρρένων ἀδελφῶν S.

Iară cînd fata să va înzestra de părinții lor dintr-al lor, atunci frații să nu aibă acest procomion.

Care acestea nu s-au primit, fiindcă mai de multe ori să întîmplă să să înzestreze fetele de frații lor //f. 71v// și mai rar să întîmplă de a să înzăstra de părinții lor.

Deci acest obiceaiu al pămîntului ce dă acest procomion fraților, adecă de a fi în locul părinților spre surorile lor, de vreme ce iaste de trebuință în țară s-au hotărît asemenea cu pravilile [37] să să urméze ca o pravilă întărită, fiindcă zic pravilile înpărătești ca pravila cea osebită, care orice țară ș-au orînduit pentru vreo trebuință, să aibă tărie spre a fi neclătit.

8

Trimiria la a treia parte să să urmeze după nearaoa patriarhului chesar Athanasie, care să aibă a să face cînd un obraz al căsașilor [38] va muri, lăsînd copil fără vîrstă, care și acela în urmă să va întîmpla de va muri, care vîrstă a copilului să să cerceteze după tălmăcirile //f. 72// dascălilor pravilii [39] pînă la vîrsta ce să numește iovis [40], adecă la fecior, pînă cînd să va face de ani patrusprezece, iară la fată pînă cînd să va face de ani doisprezece, pănă la care vîrstă murind copilul, să aibă a să face trimiria.

Iară trecînd de aceastā vîrstă și va muri, atunci să nu mai aibă a să face trimirie, ci numai obrazul ce va fi trăind al părintelui lui, ori tată ori mumă fiind, să aibă a-l chironomisi negreșit de tot, după poruncile pravililor înpărătești

⟨Titlul V⟩

//f. 72v// Pentru protimisis

1 <**>

Pîra de protimisis ce are cinevași la cumpărarea unui lucru nemișcătoriu s-au cercetat la judecățile acestui prințipat oarecși <cum> în multe feliuri și fără de nici o orînduială, nepăzindu-se asupra aceștii pîri, nici pravilile înpărătești [41], nici vreun obiceaiu al pămîntului nestrămutat

De care s-au hotărît ca de acum înainte să să urméze asupra aceștii pricini de protimisis nearaoa dintîiu a lui Costantin înpărat Porfiroghenitul [42], care poruncește ca la vînzarea unui lucru nemișcătoriu să aibă voe cel ce va fi avînd protimisis la cumpărarea acelui lucru și va fi de față și va ști că să vinde acel lucru, să aibă voe pînă în treizeci de zile de a-și căuta prin judecată protimisisul ce are

Iară de va fi lipsit la //f 73// locuri depărtate, să aibă voe pînă în patru luni

Iară trecînd aceste soroace să nu mai aibă voe de a mai cere protimisis, nici ca să i să mai asculte de judecăți cererea.

Care acest soroc de treizeci de zile și de patru luni să începe din zioa ce va fi luat știre cel ce va avea protimisis că să vinde acel lucru nemișcătoriu.

Iară cînd cel ce are protimisis, după ce să va vinde acel lucru nemișcătoriu, va face pîră de protimisis, zicînd că atunci au aflat vînzarea, să aibă a primi jurămînt că cu adevărat atunci au aflat și așa să fie primită pîra lui, începîndu-să soroacele de protimisis din zioa ce prin jurămînt va încredința judecata că au aflat vînzarea.

---

[37] Spulber, p. 89, note 1, signale le caractère fictif de la concordance affirmée ici. Or, le texte invoque la *pravila*, qui accorde force de loi à la coutume.

[38] τοῦ ἀνδρογύνου F.S.

[39] Cf. *Harm*, 1, 12, 1. Spulber, p. 90, note 1, estime que la doctrine exposée par F. n'existant pas en Grèce, résultait de la jurisprudence du divan de Valachie.

[40] ἡ ἥβη = puberté, jeunesse. *Iovis* semble être une corruption pour *Ivis* (*ibis*).

[41] *Harm*, 3, 3, 103—108 et les novelles utilisées directement (de Constantin Porphyrogenète et Romain Lécapène). Spulber, p. 90, note 3, estime que ce renvoi aux *Bas.* est gratuit. Or F. entend par βασιλικοὶ νόμοι le droit impérial en général. Spulber a traduit cette expression tantôt par *Basiliques*, tantôt par *lois impériales*, mais en les référant toujours à la codification.

[42] Novelle utilisée d'après le *Ius Graeco-Romanum* et la *Synopsis Basilicorum* (éd. de Leunclavius). La note marginale du § 7 (*ms. gr.* 1 195, f. 49) prouve que F. la considérait égale à celle de Romain Lécapène, résumée par Harm., mais lui emprunte des dispositions qui ne figurent pas dans l'Hexabible.

//f. 73^{v}// 2

Cine va vrea să vinză lucrul său nemişcătoriu să aibă datorie negreșit ca mai nainte să arate vinzarea la toți cîți au dreptate de protimisis după porunca acei dintîi neara[43] a înpăratului Costantin Porfiroghenitu.

Si așa de să vor lăpăda toți cîți au protimisis, atunci să aibă voe să-l vinză veri la care strein să va intîmpla.

Iară nearătînd vinzarea la cei ce au protimisis și pre ascuns va vinde străinului și în [în] urmă prin jalba celui ce va avea protimisis și prin hotărîrea judecății de să va strica acea vînzare, atunci vînzătoriul, spre pedeapsa neascultării pravililor ce au arătat, să plătească dobînda banilor cumpărătoriului celui dintîi străin și cîtă cheltuială s-au în //f. 74// tîmplat de au făcut la acea moșie sau case.

Iară cînd să va vădi că și cumpărătoriul s-au înpărtășit la vicleșug cu vînzătoriul și cu voia amîndurora au tăinuit vînzarea de acel ce are protimisis, atuncea acel cumpărătoriu să piarză dobînda banilor lui și cheltuiala ce va fi făcut și să nu aibă voe de a face acest feliu de pîră asupra vînzătoriului, după porunca pravililor împărătești[44] ce poruncesc că vicleanul asupra vicleanului nu poate face pîră.

3

Cînd să vînd lucrurile nemiscătoare ale cuivași care va fi datoriu să să strige la mezat și cîți bani să va vedea că dau alții străini, să aibă a da cei ce au protimisis și să le cumpere, iară nedînd ei acea sumă, atunci să aibă a să //f. 74^{v}// protimisi înprumutătorii, după poruncile pravililor înpărătești[45]

Iară cînd să vor lăpăda și împrumutătorii, atunci să aibă voe străinii de a le cumpăra. Care negreșit să aibă a să striga la mezat pentru folosul celuia ce iaste dator.

4

În scurt, la orice vînzare a vreunui lucru nemișcător să aibă a să protimisi cei ce au protimisis, dînd cît dau alții străini, dar încredințînd mai nainte cu jurămînt vînzătoriul pe acel cumpărător după nearaoa înpăratului Costantin Porfiroghenitul[46], că fără vicleșug și fără învățătură au dat muștereu strein cît s-au văzut că da ca să cumpere acel lucru

5

Cei ce au protimisis de a cumpăra lucruri ne//f. 75// mișcătoare și să vor lăpăda să nu mai aibă voe în urmă cu nici o pricină de a cere protimisis asupra acelui lucru nemișcătoriu ce s-au vîndut

6

Obiceaiul cel vechiu al pămîntului voiaște ca la vînzarea venitului unii moșii să aibă protimisis de a-l cumpăra lăcuitorii rumâni ce sînt șezători pe acea moșie, de care asémene poruncesc și pravilile înpărătești[47].

Deci s-au hotărît ca și de acum înnainte într-acestași chip să să urmeze negreșit, protimisindu-să lăcuitorii rumâni la cumpărătoarea acelor venituri, dar dînd și ei acei bani ce prin jurămînt să va dovedi că fără vicleșug cu adevărat au dat alții streini acel preț[48].

---

[43] *Harm.*, 3, 3, 103. Pour la mention de la nov. de C P., cf. ci-dessus, n 30.

[44] *Bas*, 51, 4, Σ.Δ. 37, cf. Spulber, p. 94, n. 2.

[45] *Harm.*, 3, 5, 54 ; 3, 3, 98 où le créancier prime le parent.

[46] Cf. *Harm.*, 3, 3, 105.

[47] Ce droit, dont une scolie des Bas., 11, 1.6 en fait mention, n'existait plus chez Harm , 3, 3, 112; cf. Z. von Lingenthal, *Geschichte* pp. 245—246 ; Spulber, p. 95, n. 5 et p 37, n 3, qui estime que le renvoi aux Bas. était gratuit. Sur l'origine non byzantine de l'institution roumaine, voir notre *Preemțiunea* . , pp 284—285.

[48] F. contient en plus les §§ 7—17 tirés des novelles 1 et 2 de Constantin Porphyrogénète, cf. ci-dessus, p 17, n. 30 (texte).

⟨ Titlul VI ⟩

//f. 75v// Pentru țigani

1 ⟨**⟩

Cine va cununa țigani streini sau țigancă cu țigan sau cu țiganca lui, fără de voia și știrea stăpînului lui sau al ei, știut fiind stăpînul, atunci stăpînul țiganului sau al țigancei ce nu s-au întrebat, să aibă voe să stăpînească cu desăvîrșită stăpînire pe țiganul acela sau pe țiganca ce s-au cununat cu țiganul sau cu țiganca lui fără știrea și voia lui.

Care aceasta nu numai vechiul obiceaiu al pămîntului voește, ci și pravilile înpărătești[49] hotăiaște asémenea, cu care pravili s-au hotărît ca și de acum înainte să aibă a să urma într-acestași chip nestrămutat.

2

Iară cînd stăpînul țiganului sau al țigancii va fi neștiut și va cununa altcinevaș pe țiga //f. 76//nul sau țiganca lui, atunci să nu aibă a să face acel țigan sau țiganca aceluia al stăpînului cîștig ce nu au fost știut, ci cînd să va dovedi stăpînul și va cere pe țiganu sau țiganca lui, atunci să face schimb, cap pentru cap.

3

Obiceaiul vechiu al pămîntului voiaște pentru țiganul sau țiganca carele iaste să să facă schimb să să cerceteze de știe *și meșteșuguri*, și să să dea alt țigan sau țigancă cu acéleași meșteșuguri ce au fost acel țigan, într-al căruia loc să da, sau atîța țigani pentru cîte meșteșuguri au fost știut acela. Care acest obiceaiu s-au hotărît ca să aibă a să urma și de acum înnainte ca o pravilă.

Dar pentru ca să nu se întîmple pricini de gîlcevi între stăpînii țiganilor cînd să vor //f. 76v// cununa țiganii fără știrea lor, s-au hotărît ca de acum înnainte preoții să fie cu priveghere și cînd va fi de a să cununa și a să căsători țiganii ce vor fi supt stăpînirea de doi stăpîni, pînă cînd nu vor lua răvașele amîndurora stăpînilor, prin care să le dea voe de a să cununa, să nu-i cunune.

Iară, neurmînd pravilii, [și] <dacă> vor cununa pre dînșii fără știrea stăpînilor lor, să aibă a se pedepsi bisericește de la arhiereul locului.

4

Așijderea și carii din boeri sau din egum<eni> sau din alte măcar oricare orînduelі va face al său vreun țigan sau țigancă strein și va da voe a se cununa cu țigan strein sau //f. 77// țigancă, din care aceasta să va pricinui pagubă stăpînului acelui țigan sau țigancă, unii ca aceștia nu numai să să pedepsească, ci să și răspunză toată paguba acelor streini țigani sau țigance de va fi[50].

5

Asémenea să aibă a să urma și pentru țiganii streini carii sînt domnești, cînd va fi să să cunune, să aibă a lua adeverință de la dumnealui vel armaș și într-acestași chip cu acea adeverință să aibă a-i cununa preotul.

Carele de nu va păzi această poruncă și va cununa pre ei fără adeverința dum<nea>lui vel armași să aibă a să pedepsi de către episcopu eparhi<e>i bisericește.

Și acești țiganii cununîndu-să cu adeverința dumnealui vel armaș cu țigan //f. 77v// sau țigancă domnească, să fie domnești.

Iară cînd în urmă să va dovedi stăpînul acelui țigan sau acei țigance și va fi trebuință de a să face schimb, la aceasta să aibă a să urma asemenea după al treilea cap al acestui titlu.

6

Care țigan să va îndrăzni de acum înainte de să va cununa cu muere slobodă, nu țigancă, ci rumâncă adecă, negreșit să să desparță și să să pedepsească greu și copii<i>ce vor fi făcut

[49] Spulber, pp. 96 et 133 traduit par : *Basiliques*, ce qui lui permet d'observer (note 3) que le renvoi à cette codification est gratuit : cf ci-dessus, n. 87.

[50] Traduction fautive qui dénature le sens du texte : dans l'original le préjudice est réparé au profit du maître du tzigane étranger, non pas au profit de ce dernier. Dans F. et S., le § 4 commence au second alinéa du § 3.

cu dînsa să fie slobozi şi de să va dovedi că stăpînul ţiganului au dat voe, să aibă a-l pierde pe ţigan spre pedeapsă-i, rămînînd ţiganul a fi domnesc şi preotul cel ce-i va cununa să să pedepsească foarte greu de către arhereul locului.

7

Vechiul obiceaiu al pămîntului voiaşte ca la vînzarea ţiganilor să aibă protimisis rudele stăpînilor ai acelor ţigani de a-i cumpăra Dar pravilile înpărăteşti nu scriu nimic de acestea[51]. Deci fiind obiceaiu foarte vechiu, s-au hotărît ca să să urmeze într-acestaşi chip, adecă să aibă protimisis la cumpărătoarea lor, adecă a ţiganilor, dar sorocul de acel protimisis să fie de zile treizeci, iară nu mai mult, cu pricină ori [cu] <că> nu au fost de faţă ori că atunci nu avea putere, atunci cînd să vindea, să-i cumpere[52].

Şi trecînd zile treizeci să nu mai aibă dreptate de protimisis, de vreme ce ca prin sineşi mişcătoare, fiind muritoare, nu intră în soroacele //f. 78ᵛ// pravililor ce sînt asupra protimisis ca să stea multă vreme nevîndut.

Iară cînd cel ce are protimisis va dovedi prin jurămînt că n-au ştiut vînzarea şi cum că atunci au aflat, adecă cînd va face pîră, atunci să aibă dreptate în sorocul cel orînduit de zile treizeci să-şi caute protimisisul ce-l are[53].

⟨ Titlul VII ⟩

Pentru cheltuelile zestrii

1 ⟨ * * ⟩

Pravilile înpărăteşti[54], precum şi obiceaiul cel vechiu al pămîntului, voiaşte ca cheltuiala cea trebuincioasă ce va face bărbatul spre paza zestrii //f. 79//, ori cheltuiala ce va face spre adaogerea venitului zestrii, lucruri stătătoare cu moşii şi altele asemenea, să nu aibă a le face bărbatul dintru ale sale, ci acéste cheltuieli să aibă a eşi din zestre. Deci s-au hotărît ca şi de acum înainte asémenea să să urmeaze aceasta.

⟨ Titlul VIII ⟩

Pentru hotărnicie[55]

1 ⟨ * * ⟩

Cînd cinevaşi va da jalbă asupra cuivaşi că îi calcă moşia, să să orînduiască întîi ispravnicul judeţului unde iaste acea moşie, ca să cerceteze pricina şi hotarăle fieştecăruia

---

[51] Constatation qu'il convient de souligner.

[52] Lacune et inversion de phrase ; cf. Spulber, pp. 100 et 135, donne une version d'une fidélité relative.

[53] F contient en plus, avec une note marginale, le § 8 : 'Εκ τῆς ρ^ης Νεαρᾶς τοῦ αὐτοκράτορος Λέοντος τοῦ Σοφοῦ et le § 9 : 'Εκ τῆς νθ^ης Νεαρᾶς τοῦ μεγάλου 'Ιουστινιανοῦ, voir ci-dessus, p. 144, note 79.

[54] *Harm* , 4, 10 (8), 52—56.

[55] Pour l'origine de ce titre, voir ci-dessus, p 129. Voici le début et la fin de chaque alinéa de la décision du divan (Arch Etat Buc., ms. 1, f 146 et *Pravilniceasca condică*, 1780, éd critique, 1957, pp. 186—187), correspondant à chacun des paragraphes du titre VIII :

§ 1 = Cînd cinevaş va porni jalbă asupra cuivaş că-i împresoară moşiia, întîiu să s<ă> orînduiască la ispravnici... şi, mulţămindu-să amîndouă părţile, să s<ă> iscălească şi ei într-acea carte de judecată a ispravnicilor, cum că s-au odihnit şi să pue şi semne.

§ 2 = Iar cînd nu <să> va odihni vr-o parte sau amîndouă părţile la judecata ispravnicilor... va despărţi cu semne şi de să vor mulţămi amîndouă părţile, să vor pune şi pietre cu ştirea ispravnicilor.

§ 3 = Iar cînd cei ce se pricesc nu să vor odihni la această hotărnicie, să ia cartea hotărnici<i>, care vor face acei boerinaşi .. Şi mulţămindu-să amîndouă părţile, vor da

//f. 79ᵛ// după sineturile ce vor fi avînd și după stăpînirea ce fieștecare au stăpînit și așa îndreptînd pricina să dea carte de judecată și de să vor mulțămi amîndoao părțile să să iscălească și ei tot la acea carte a ispravnicului cum că s-au odihnit și așa să pue și semne la moșie.

2

Iară cînd vreo parte din cei ce au pricină sau și amîndoao părțile de nu să vor odihni la judecata ispravnicului să vie la domnie cu acea carte de judecată și să ia hotarnici, întîi din rîndul boerănașilor, adecă din cei ce n-au înbrăcat caftan, luînd fieștecare din cei ce //f. 80// au pricină cîte trei acest feliu de hotarnici, ca să fie toți și să ia fieștecare drept unul, carii, trăgînd moșia și osăbind dreptul fieștecăruia, să pue și sémne.

Și de vor rămînea odihniți, cei cu pricina, să aibă a să înpietri prin știrea ispravnicului de județ.

3

Cînd cei cu pricina nu să vor odihni pe această hotărnicie, să ia cartea de hotărnicei ce vor face acei șase boerănași și arătîndu-o la domnie să ia doisprezece hotarnici boeri și care dintr-acei doisprezece boeri va fi înbrăcat cu caftan și va fi din orînduiala boerilor de //f 80ᵛ// al treilea să fie drept trei boeri, adecă unul ca acesta să să numere drept trei.

Iar fiind boeriu mai mare, adecă de la clucer za arie pînă la vel clucer, unul ca acesta să fie drept șasă, cum și egumenul, de să va întîmpla a fi, să fie drept șasă.

Și de să vor odihni amîndoao părțile vor da acei hotarnici boeri carte de hotărnicie, în care carte să vor iscăli și cei cu pricina cum că s-au odihnit și așa vor pune și pietri.

4

Cînd cei cu pricina nu vor rămînea odihniți pe hotărnicia a doisprezece boeri, <și> luînd cartea de judecată, adecă cartea de hotărnicie ce vor face acei doisprezece boeri, vor //f. 81// cere alți doaozeci și patru, și cînd întru acest număr vor cere din boerii veliți[56], acei boeri veliți fieșicare să fie drept doisprezece.

Care acei doaozeci și patru, cercetînd toate scrisorile cele vechi și dovezile acelor cu pricina cu care cărți și dovezi au spre întemeiarea dreptății lor, făcînd cercetare și asupra hotarnicilor ce s-au făcut atît de la judecata dintîi, cît și de la cea de a doilea a boerilor hotarnici, cercetînd și mărturiile lăcuitorilor și ale altora carii au văzut și știu hotarăle céle vechi, atunci acei doaozeci și patru de boeri să hotărască cu desăvîrșită putere și să pue pietri și acea hotărîre să rămie nestrămutată.

⟨Titlul IX⟩

//f. 81ᵛ// Pentru dobînzi

1 ⟨* *⟩

Pravilile înpărătești[57] poruncesc pentru dobînzi ca să se dea foarte puțin, adecă cîte taler patru, taler șasă i taler opt la sută, după cum pre larg să vede în cărțile înpărătești[58], iar nu mai mult.

Iar judecățile ale acestui prințipat al țării rumânești urma la aceasta în multe feluri fără de orînduială la hotărîrile ce sînt asupra acești pricini a dobînzii, hotărînd cînd zece la pungă, cînd șapte și jumătate, cînd șasă și cînd cinci.

---

acești boeri carte de hotărnicie la care să vor iscăli și cei ce se pricesc, cum că s-au mulțămit și va pune pietre.

§ 4 — Iar cînd nu să vor mulțămi, luînd cartea de judecată ce vor face acești 12 boeri, vor cere alți 24 . acești 24 de boeri hotărăsc cu mai desăvîrșită putere și pun și pietre și hotărîrea dumn<ea>lor rămîne nestrămutată 1776

[56] Leçon fautive : καὶ εἴ γε εἰς αὐτὸν τὸν ἀριθμὸν ἤθελαν ζητηθῇ ἄρχοντες βελίτζιδες, οἱ τοιοῦτοι βελίτζιδες νὰ ... F., et : ἢ ἤθελαν ζητηθῇ ἄρχοντες βελίτζιδες νὰ S. Le copiste, ayant sous les yeux un texte semblable à F, non pas à S , y a sauté les mots séparant les deux ἀριθμός et il a supprimé ensuite, comme une répétition, οἱ τοιοῦτοι βελίτζιδες.

[57] *Harm* , 3, 7, 12 ; 23—24 ; Nov. 83 de Léon VI.

[58] *Harm.*, 3, 7, 2.

Care neorînduială îndreptîndu-o pentru lesnirea dărilor și luorilor neguțători<c>i[59], și pentru trebuințele oamenilor, am urmat mijlocul cel drept ca nici înpuținarea pravililor să păzim, nici iarăși nesațiul celor ce înprumutează să primim[60] și am hotărît ca de acum înainte toți cei ce să împrumutează //f. 82// să plătească dobîndă cîte taler<i> cincizeci la pungă la un an, iar nu mai mult.

Și cei ce înprumutează, iarăși cu această sumă să împrumuteze, care de să vor dovedi că înprumutează cu mai multă dobîndă nu numai că să nu li să plătească, ci unii ca aceia să să și necinstească

2

Pravilile înpărătești [61] poruncesc pentru dobînzile ce vor fi prin așezămînt să aibă a să plăti, nescoțîndu-să nici de cum nici cei morți

Iară obiceaiul pămîntului urmează ca cei morți să nu aibă a plăti dobîndă, cu care să pricinuiaște nedreptate celor ce au înprumutat

Care nedreptate întocmindu-o și îndreptînd[u-o cu] [62] acest obiceaiu al pămîntului la ce a fi mai cu dreptate, am hotărît de obște ca pentru cîți bani din dobîndă să va vedea că au //f. 82v// rămas datoriu un mort, să-i piarză de tot înprumutătoriul, pentru lenea și nepurtarea lui de grije, că nu s-au silit să-i ia cît au fost mortul acela în viață.

Iară după moarte să nu aibă a plăti chironomii mortului dobîndă pînă în șasă luni, iar după șasă luni să plătească dobîndă, de vréme ce pînă la acel soroc chironomii să fac stăpînitori<i> acei chironomii negreșit, fiindcă chironomia mortului mutîndu-se la dînșii, îndată să mută și datoriile.

Iar întîmplîndu-să din vreo pricină tare, din care să va face zăbavă mai mult de șasă uni, pînă cînd vor primi ei chironomia, atunci să aibă a să urma cererea dobînzii din vreme ce chironomii vor primi chironomie.

⟨Titlul X⟩

//f. 83// Pentru vechili[63]

1 ⟨**⟩

Pravilile înpărătești[64] dau voe de a să orîndui vechili ca să să înfățișaze înaintea judecăților și să răspunză la pîrile céle ce sînt asupra celor ce-i orînduesc pre dînșii vechili, ori să răspunză la pîrile ce fac cei ce orînduesc pre dînșii vechili. Deci după numita voe a pravililor sînt priimiți vechilii.

Dar de vréme ce să întîmplă din pricina acestui vechilile de rămîn pricinile de judecată nesăvîrșite în vreme îndelungată din neorînduiala acelor vechili, s-au hotărît[65] acum ca vechilii să fie cu toată voia de către cei ce îi orînduescu și hotărîrea judecății să aibă a să săvîrși printr-acei vechili, iar nu după hotărîrea judecății să să lépede ei.

Și ori la ce feliu //f 83// de hotărîre să va face, să aibă vechilii a răspunde, încît, de va fi trebuință, și să să închiză.

---

[59] Cf. Spulber, p 103 : « faciliter surtout les affaires des commerçants ».

[60] Voir la différence d'interprétation juridique du § 2 de ce titre, cf. Spulber, p. 104, n 3.

[61] *Bas* , 23, 3.

[62] Le traducteur a aussi inversé l'ordre des mots ; il faut lire : « en la corrigeant et en rendant plus juste cette coutume locale. »

[63] Tout le titre X *om* F.

[64] *Harm.*, 1, 2, 4 ; 1, 7, 12 , *adde Harm.*, éd. Peretz, 1921, p. 11, n° 32.

[65] Règle nouvelle de droit princier. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, le problème de la représentation judiciaire était à l'ordre du jour (femmes, monastères, boyards empêchés par leurs fonctions ou ne daignant pas s'abaisser à paraître personnellement en justice). Le manque de représentation entraînait l'attermoiement indéfini des procès.

⟨Titlul XI⟩

Pentru ghedicuri[66]

⟨* *⟩

Pravilele înpărăteşti[67] hotărăsc pentru ghedicuri ca să aibă a sa tărie şi să să urmeze după orînduitele pravili asupra ghedicului

---

[66] Περὶ γεντικίου. Le mot *ghedic* (= *edec*, *iedec*) était connu de Berechet (*Istoria vechiului drept românesc*, I, *Izvoadele* [Hist. du dr. roum., I, Les sources], Jassy, 1933, p. 401. Spulber, p. 52, n. 2, se fiant aux dictionnaires (Tiktin, Candrea), affirme que seule la forme *iedec* (*edec*) existe en roumain, et à partir de toutes les acceptions possibles de ce mot, il conclue que le titre XI de Fotino concerne une servitude publique de halage remontant jusqu'à Gaius (*Dig.*, I, 8, 5, pr.: *riparum usus publicus est iure gentis* (*Bas.*, 4, 6, 3, 4, cod civ. fr art. 556 et 650; code civ. roum. art. 495 et 587). Ypsilanti l'aurait supprimée.

Spulber faisait fausse route, comme il résulte du texte que nous publions. *Ghedic* n'est qu'une graphie grécisante d'*edec*, *iedic* (=edec). Fotino emploie le mot τὸ γεντίκι et γεδίκι dans son *Manuel* de 1765 (liv. 1, titre 36 § 1) et de 1766 (I, 42 § 35; II, 6 § 3 = § 1 cité; II, 6, § 9 qui manque dans le texte correspondant de 1765), surtout, mais non pas exclusivement, à propos des terres monastiques confiées à des fermiers pour les rendre cultivables. M. P. J. Zépos (éd citée, p. 269) le traduit par: droit dérivant d'une emphytéose, d'un usufruit ou d'une location.

En 1776 ou en 1778, Ypsilanti interdit aux monastères d'affermer leurs domaines (V. A. Urechiă, *Ist. rom*, I, p. 52). Le *ghedic* sur les boutiques, à Bucarest surtout, donnait lieu à des abus: les commerçants locataires se croyaient titulaires d'un droit consolidé leur permettant de sous-louer (en incluant les marchandises dans l'opération) sans l'autorisation du monastère, ce qui leur rapportait des loyers elevés par rapport à celui qu'ils devaient au propriétaire. Le 29 avril 1776 (Arch. Etat Buc., *ms.* 1, f. 108ᵛ—109) les grands boyards proposent. « du moment que les commerçants affirment qu'ils tenaient les boutiques à titre d'*edec*, étant louées et achetées par l'un à l'autre, y compris les marchandises... que l'on ne constitue plus d'*edec* (« să nu se mai pomenească numele de edec », c'est presque le texte du titre XI) et que les boutiques ne soient plus achetées par les uns aux autres... certains commerçants payant au monastère une petite somme, et les vendant aux autres pour le double » La copie sans sceau d'un jugement de Ştefan Racoviţă, donnant gain de cause aux commerçants est retenue comme preuve que le monastère n'y avait pas acquiescé. Le prince confirma le 4 mai 1776 la solution des boyards: « Que personne désormais ne soit plus autorisé à tenir des boutiques *cu nume de edec* », le monastère ayant le droit de louer les boutiques à son gré, n'ayant pas celui de les donner *cu edicuri*. Les actuels locataires gardaient cependant un droit de préférence, en offrant le même loyer que le nouvel amateur.

Une *anaphora* du 3 sept. 1776, confirmée le 20 du même mois (Arch. Etat Buc., ms. 6, f. 34 34ᵛ) constate que l'un des associés avait été condamné à payer à l'autre une somme représentant la jouissance pendant 10 ans dans le cadre de leur association, d'une chambre et d'une boutique appartenant à ce dernier, avec cette précision qu'il les avait *achetées* d'une « autre main étrangère » et les possédait « comme etant à lui ». Dans le contrat de société datant de 1763 et exécuté pendant 4 ans, il avait été stipulé que *ghedicul prăvăliei* [le *ghedic* de la boutique] soit prélevé sur les gains communs, avant leur partage à égalité. A cette date aucune interdiction légale du *ghedic* n'est mentionnée par les boyards, le litige d'ailleurs ne portant pas sur la validité du droit d'*edec*, que seul le monastère propriétaire aurait pu contester.

Le 18 août 1778 (Arch. Etat Buc., ms. 8, f. 42) l'*anaphora* des boyards fait mention de *pricini cu edic*, et le 30 mai 1780 (*ibidem*, fol. 267ᵛ—268), constatant que le sous-louage de deux pièces d'habitation sans l'accord du monastère ressemble au *ghedic*, ils le déclarent nul en vertu du *testament* (décret, loi) qui interdisait le *ghedic*. C'est le même acte normatif auquel se réfère Fotino dans son titre XI.

Les documents cités nous ont été communiqués sur notre demande par Mlle Teodora Rădulescu; ils font partie du recueil d'actes judiciaires (1776—1780) prépare en vue de la publication par le Secteur des anciennes Institutions, à l'Institut d'histoire « N. Iorga ».

[67] *Bas.*, 5, 2; 20, 1 et 2.

Dar obiceaiul pămîntului [68] nu primeşte nici într-un chip ghedicul, fiind de stricăciune în ţară. De care şi s-au hotărît cu obşte voinţă [69], ca să lipsască de acum înnainte, încît nici numele acesta să nu să auză [70], neţiindu-să nici decum în seamă.

Sfîrşitul

//f. 84// Céia [71] ce s-au hotărit de banul Arghiropol ce să să ia de fieştecare madea la anafora şi pentru condică

taler<i> 50 madeaoa	tal. 3 la anafoia	par. 20 la condică
100 ,,	6 ,, ,,	,, 40 ,, ,,
500 ,,	10 ,, ,,	,, 60 ,, ,,
1000 ,,	20 ,, ,,	,, 80 ,, ,,
5000 ,,	25 ,, ,,	,, 100 ,, ,,
10000 ,,	30 ,, ,,	,, 120 ,, ,,

Pentru pitace = tal. · 2

Iară pentru celelalte judecăti, de o fi madelile cît de mari, nu are a lua mai mult de tal 30 şi pentru condică tal. : 3.

APPENDICE B

I. *Rapprochements significatifs entre la traduction roumaine (ms. 2 112) et le texte grec du ms. gr. 1 195*

Titre, §, ligne	Texte de la traduction roumaine	Texte grec du *Supplément* (éd. Tounousli, 1806)	Texte grec du *ms gr.* 1 195 (« Manuel », 1777, livre IV)
I, § 7 (l. 79)	condicţion	κοντιτζιόνος	κονδικτιτζίονος
II, §.1 (l. 6—7)	să intre în chironomia tătîni-său Iară chironomia mume-sii sau a frăţîni-său ce nu-i va rămînea copii	νὰ εἰσέρχεται εἰς τὴν πατρικὴν κληρχονομίαν τῆς μητρός, ἢ τοῦ ἀτέκνου ἀδελφοῦ αὐτῆς. Δικαιοῦται...	νὰ εἰσέρχεται εἰς τὴν πατρικὴν κληρονομίαν, εἰ δὲ εἰς τὴν κληρονομίαν τῆς μητρός, ἢ ἀτέκνου ἀδελφοῦ αὐτῆς δικαιοῦται...
V, §.1 (l. 18)	să aibă a primi jurămîntul	ὡρκίσθω	νὰ δέχεται ὅρκον
VI, §.3 (l.20)	care iaste	ὁποῦ μέλλει	ὁποῦ εἶναι
VI, § 3 (l 28—29)	prin care să le dea voe de a să cununa, să nu-i cunune	παρὰ τῶν δύο κυρίων ἐκείνων ἐπιτρέπον τὴν στεφάνωσιν, νὰ μὴ στεφανώνωσιν.	ὁποῦ νὰ δίδωσιν ἄδειαν νὰ στεφανωθῶσι, νὰ μὴ τοὺς στεφανώσωσι
VI, § 5 (l. 47)	asemenea după al treilea cap al acestui titlu	εἰς τοῦτο τὸ τρίτον κεφάλαιον τοῦ παρόντος τίτλου	κατὰ τὸ γον κεφ ον τοῦ παρόντος τιτλου ἀπαραλλάκτως
VI, §.6 (l 51—52)	şi copii ce vor fi făcut cu dînsa să fie slobozi	τὰ δὲ γεννηθησόμενα τέκνα νὰ εἶναι ἐλεύθερα	καὶ τὰ παιδία ὁποῦ ἤθελε κάμῃ μὲ αὐτὴν νὰ εἶναι ἐλεύθερα

[68] Spulber, p. 106, note 1, y voit un cas de désuétude, car une coutume négative serait inconcevable. En réalité, il s'agit de l'abrogation expresse de la *pravila* byzantine par une disposition de droit princier, prise sous forme de décision d'une assemblée d'Etats (*sfat de obste*), qui, depuis le milieu du XVIII[e] siècle, avait une composition fort restreinte.

[69] Un *testament*, acte normatif dont il a été question ci-dessus, à la n. 3.

[70] Cette interdiction de vocabulaire, frappant le terme de *gedichiu*, rappelle la mesure semblable qui élimina, après 1749, en Moldavie, le terme de *vecin*.

[71] Cette note, sans faire partie ni du S, ni de F, complète pour l'Olténie le titre 13 sur les taxes judiciaires du « Manuel » de 1777 Il convient de noter que ces taxes sont établies par le *ban* de Craiova.

Titre, §., ligne	Texte de la traduction roumaine (voir ci-dessus)	Texte grec du *Supplément* (éd. Tounousli, 1806)	Texte grec du *ms. gr.* 1 195 (« Manuel », 1777, livre IV)
VI, §.6 (l. 53)	ţiganul a fi	ὅστις νὰ γίνεται	ὁ ὁποῖος κατζίβελος νὰ γίνεται
VI, §.7 (l. 62)	şi trecînd zile treizeci	καὶ μετὰ τὴν παρέλευσιν τῶν τριάκοντα ἡμερῶν	καὶ ἀφ' οὗ παρέλευσιν αἱ τριάκοντα ἡμέραι
VIII, §.1 (l. 7)	carte	γράμματα	γράμμα
VIII, §.2 (l. 15)	cei cu pricina	*om*	οἱ ἀντιδιαφερόμενοι
VIII, §.4 (l. 27)	luînd	καὶ λαμβάνοντες	λαμβάνοντες
VIII, §.4 (l. 28)	şi cînd întru acest număr vor cere din boerii veliţi, acei boeri veliţi să fie drept doisprezece	ἢ ἤθελαν ζητηθῆ ἄρχοντες βελίτζιδες νὰ ἐπέχωσιν ἕκαστος τόπον δώδεκα	καὶ εἴ γε εἰς αὐτὸν τὸν ἀριθμὸν ἤθελαν ζητηθῆ ἄρχοντες, οἱ τοιοῦτοι βελίτζιδες νὰ ἐπέχωσιν
IX, §.1 (l. 10)	îndreptîndu-o pentru lesnirea	διορθώνοντες ἡμεῖς καὶ προβλέποντες μάλιστα τὴν εὐκολίαν	διορθώνοντες, ἄλλως τε δὲ καὶ προβλέτοντες τὴν εὐκολίαν

II. *Particularités du Supplément (1806), absentes du ms. gr. 1 195, mais qui se retrouvent dans la traduction roumaine (ms. 2 112).*

I, § 1 (l. 10)	s-au hotărît ca şi de acum înainte să se urmeze ca o pravilă (cf. III, § 1, l. 15—16 ; § 7, l. 73—74).	ἀπεφασίσθη ὁποῦ νὰ ἐνεργῆται καί εἰς τὸ ἑξῆς ὡς νόμος ἀδιαστίκτως	ἔχει νὰ ἐνεργῆται καὶ εἰς τὸ ἑξῆς ἀδιαστίκτως ὡς νόμος
I, §.2 (l. 16)	cele prin sineşi mişcătoare		*add* : οἷον κατζίβελοι καὶ ζῷα
I, §.4 (l. 30)	dintr-al treilea cap	τοῦ γ'. κεφ.	ἀνωτέρου τρίτου κεφαλαίου
I, § 5 (l. 44)	şi ţiganii cei de zestre	καὶ οἱ προικιμαῖοι κατζίβελοι	οἱ προικιμαῖοι δοῦλοι
II, §.4 (l. 39—40)	fiindcă sîntem iubitori ai dreptăţii	voir ci-dessus, n. 24	*om.* F.
III, §.1 (l. 17)	trebuinţele	χρείας	χρείαν
IV, §.2 (l. 25—26)	adecă din periusia ce să va alege curată. Şi curată periusie să numeşte şi să cunoaşte după pravili după ce se scot datorîile	ἤτοι ἀπὸ τὴν μείνασαν καθαρὰν περιουσίαν ἐκείνου. Καθαρὰ δὲ περιουσία λέγεται καὶ γνωρίζεται ἀπὸ τοὺς νόμους ὅταν ἐξαιρεθῶσι τὰ χρέη.	ἤτοι ἀπὸ τὴν καθαρὰν περιουσίαν ἐκείνου τὴν μείνασαν μετὰ τὴν ἐξαίρεσιν τῶν χρεῶν.
V, §.1 (l. 8)	Nearaua dintîi a lui Constantin împărat, Porfiroghenitul	ἡ πρώτη Νεαρὰ Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου	ἡ βασιλικὴ Αη Νεαρὰ Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννίτου (ἡ καταστρωθεῖσα ῥητῶς ἐν τῷ τέλει τοῦ τίτλου τούτου).
VI, §.3 (l. 30)	ştirea	ἄδειαν	ἔγγραφον ἄδειαν

IDÉES SOCIALES ET POLITIQUES DANS LA LITTÉRATURE HISTORIQUE DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

VLAD GEORGESCU

I. LES ÉCRIVAINS

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'historiographie des Principautés Roumaines a repris la marche ascendante qui lui avait fait défaut pendant quelques dizaines d'années. Cette carence temporaire en valeurs historiographiques peut surprendre, d'autant plus qu'au début du siècle, la culture en général et spécialement l'historiographie avait atteint, dans les deux Principautés Roumaines libres, un niveau très élevé. L'effort prolongé de laïcisation du contenu et l'intensification de l'affirmation de la forme latine de la culture roumaine, commencés à l'école de Cotnari et continués dans celles de Jassy et de Tîrgoviște, développés ensuite par les érudits du XVII^e siècle dans les collèges de Pologne et parachevés par Constantin Cantacuzino et Dimitrie Cantemir, ont été riches en résultats. La culture roumaine tendait à se rapprocher du niveau des valeurs culturelles de l'époque ; sa facture européenne, adoptant des formes latines, est évidente et pleine de promesses. Mais les deux grands penseurs et leurs contemporains moins illustres n'ont pas eu de descendants directs. La génération d'érudits qui a succédé aux humanistes formés aux idées de la Renaissance, a été moins nombreuse et s'est contentée de consigner et de transmettre les faits historiques, sans être animée par le grand souffle de ses prédécesseurs.

Nous estimons qu'il existe un rapport très étroit entre cette passagère stagnation de l'historiographie et les tragiques événements qui ont entraîné, d'une part, la mise à mort de Constantin Brâncoveanu et des deux Cantacuzino en Valachie, d'autre part, la défaite de Dimitrie Cantemir en Moldavie.

Le régime des Mavrocordat et des autres Phanariotes du début de cette époque, malgré certaines bonnes intentions et leurs alliances avec les familles régnantes roumaines, était moins capable de donner à la pensée politique des Principautés la même impulsion qu'elle avait reçue de Brâncoveanu, Cantacuzino et Cantemir. De plus, en tant que représentants directs du système politique ottoman, certains Phanariotes sont entrés en conflit avec les idéaux politiques roumains, auxquels les derniers princes indigènes avaient permis un début de réalisation pratique. Le développement des formes d'organisation politique et le remplacement des princes roumains par des fonctionnaires ottomans ne pouvaient manquer d'influencer un domaine aussi riche en sentiments, en passions et en idées, tel que la relation historique. La conséquence immédiate a été ressentie dans le modelage de l'historiographie conformément à l'époque : tâtonnements prudents, courage mesuré, initiative limitée. Mais cette influence n'a duré que l'espace d'une génération ; vers le milieu du siècle, réapparaissent les premières manifestations politiques organisées par les éléments locaux afin de reconquérir les droits perdus. Les érudits — depuis les grands boyards jusqu'aux modestes religieux — se font, en fait et par écrit, les promoteurs d'idées qui bientôt seront qualifiées de nationales. Après 1750, l'historiographie roumaine comprend presque exclusivement des personnes hostiles au régime phanariote et au système politique ottoman.

Le « ban » Mihai Cantacuzino, un des premiers représentants de ce courant est le plus extrémiste ; partisan fervent de la tendance antiturque et antiphanariote, il dirige, après la mort de son frère Pîrvu, le parti des boyards qui lutte pour l'indépendance du pays avec l'aide russe, autrichienne et prussienne, parti qui a manifesté tant de dynamisme entre les années 1768 et 1774 [1].

Son proche parent Enăchiţă Văcărescu [2], dont la famille a toujours été le noyau d'une fermentation politique qui fit constamment l'objet des

[1] Fils d'un frère du prince Şerban, Mihai était né en 1723 Les importantes fonctions qu'il occupe très tôt ne l'empêchent pas de manifester, dès 1752, son hostilité à l'égard des Phanariotes. En 1764, Stavarache, favori du prince régnant, le fait arrêter avec d'autres boyards de l'opposition. Réfugié en Russie après 1774, il ne rentre pas dans le pays, comme le firent ses neveux Ion et Nicolae en 1783 ; le premier jouera un rôle important dans l'action politique roumaine aux environs de la paix de Sistov Mihai meurt entre 1790 et 1793. Pour les données biographiques, voir G Pascu, *Mihai Cantacuzino*, « Cercetări istorice », I, 1925 ; G. M. Ionescu, *Generalul maior al Rusiei Mihai Cantacuzino*, Bucarest, 1905 *Istoria Ţării Româneşti (1215—1774)*, rédigée en roumain (1774—1776), traduite en grec en 1776, a éte imprimée en 1806 à Vienne par les frères Tunusli. G. Sion en a donné la traduction en roumain en 1863 L'intense diffusion de cet ouvrage jusqu'à cette date est prouvée par les dix manuscrits conservés à la bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, *La généalogie de la famille Cantacuzino*, rédigée en 1787, a été publiée par N. Iorga, Bucarest, 1901 ; ses *Notes* (1740—1774) chez I. Corfus, *Sur l'œuvre de Mihai Cantacuzino*, « Revista istorică română », XVI, 1946 et tirage à part, Bucarest, 1946.

[2] Parenté de sang par les Brâncoveanu ; parenté par alliance, Mihai ayant épousé Elena Văcărescu, cousine germaine d'Enăchiţă Văcărescu ; ce dernier meurt en 1797, *Istoria preaputernicilor împăraţi otomani*, chez Papiu Ilarian, *Tezaur de monumente*, III, Bucarest, 1892.

préoccupations du régime phanariote, a eu la même attitude politique. Inspirateur des programmes des Valaques (1772—1774), chef d'une violente opposition contre Mavrogheni, auteur — avec d'autres — du mémoire radical présenté à Sistov (1791), Văcărescu est incontestablement la figure la plus représentative de Valachie pendant les 30 dernières années du XVIII[e] siècle.

Il faut placer dans la même catégorie le « medelnicer » Dumitrache, « vieil habitant du pays »[3], faisant partie des cercles des boyards qui militaient — après l'effondrement des idéaux forgés entre 1769 et 1774 — pour l'élargissement de l'autonomie intérieure, avec le maintien de la suzeraineté ottomane[4].

L'opposition, qui ressort de l'historiographie locale à l'égard du régime politique, continue après le début du siècle suivant. Alexandre Beldiman « est un homme ayant ses propres opinions, des sentiments définis et une orientation politique »[5]. Ses écrits « plaidoirie pour la dignité de la Moldavie » sont reçus avec sympathie et intérêt général[6]; ils développent les idées de Văcărescu et de Cantacuzino, en contribuant ainsi à la cristallisation du sentiment national roumain.

Les travaux du moine Naum Rîmniceanu et du bourgeois Zilot Românul ont joué un rôle semblable. Naum, dont le grand-père avait quitté la Transylvanie, « à cause de la persécution pratiquée par les uniates »[7], exprime des jugements qui, outre leur robuste esprit pratique transylvain, sont empreints de sympathie et de compréhension à l'égard des classes opprimées dont lui-même faisait partie. Son origine transylvaine et ses connaissances concernant la « Şcoala Ardeleană » confèrent à son

---

[3] C'est ainsi qu'il est nommé en 1797, un an après sa mort, dans un rescrit princier, I C Filitti, *Cronicarul Dumitrache*, « Revista istorică română », IX, 1939. *Istoria evenimentelor din Orient* a été éditée par V. A. Ureche, Bucarest, 1889 Pour la paternité de la *Cronologia tabulară*, voir A. Vasilescu, *Cronologia tabulară*, « Revista istorică română », III, 1933, et surtout A. Ilieş, *Autorul Cronologiei Tabelare*, dans: *Omagiu Petre Constantinescu-Iaşi*, Bucarest, 1965

[4] Les documents contenant ces idées ont été portés à Constantinople par Dumitrache lui-même en 1774

[5] N. Iorga, *Istoria literaturii române în veacul al XVIII-lea*, II, Bucarest, 1901, p. 91.

[6] E. Vîrtosu, *Despre tragodia vornicului Alec. Beldiman*, « Arhiva Românească », IV, 1940 et tirage à part, Bucarest, 1940. Pour les écrits du vornic, M. Kogălniceanu, *Cronicile României*, III, Bucarest, 1873; *ibidem*, *Stihurile făcute în Tazlău*, Beldiman est nommé vornic en 1821 et meurt en 1826 à l'âge de 66 ans.

[7] C. Erbiceanu, *Viaţa şi activitatea literară a lui Naum Rîmniceanu*, Bucarest, 1900, pp 7—8. Voir aussi G Călinescu, *Naum Rîmniceanu*, « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor », IX, 2, 1960; St. Bezdechi, *Protosinghelul N Rîmniceanu despre originea neamului şi a limbei noastre*, « Transilvania », 3—4, 1943 La plupart de ses œuvres ont été éditées par C. Erbiceanu, *Cronicul Ţării Româneşti (1768—1810)*, dans *Cronicarii greci* · *Istoria Zaverii în Valachia*, dans « BOR », XXII, 1899 et le *Tratat important* dans la même revue, XXVII, 1903. *Poeziile asupra Zaverii* ont été publiées en 1890 : quant à la *Cronica inedită de la Blaj*, elle a paru en 1944 à Sibiu, dans l'édition de Bezdechi Les nombreux écrits publiés par Erbiceanu sous son nom doivent être utilisés avec attention étant donné que la paternité de certains d'entre eux est incertaine.

sentiment national un surcroît de profondeur théorique. Naum n'avait pas de situation officielle, son métier de copiste le faisait passer d'un monastère à l'autre et de ville en ville ; c'est pourquoi il se permettait des licences en paroles et des attaques directes envers des réalités que ses contemporains acceptaient par intérêt, par crainte ou par impossibilité de les changer.

Les écrits de Zilot revêtent le même caractère agressif de pamphlet. Malheureusement, nous ne savons encore rien sur ce « roumain plein de zèle », dont les idées politiques sont toutes mises au service de l'idéal du relèvement du pays [8].

Les autres écrivains, clercs et bourgeois, sont moins importants, leurs travaux ne possédant pas la puissance de conviction et l'esprit théorique de Beldiman, de Naum ou de Zilot. Toutefois, ces auteurs se rangent catégoriquement dans les rangs nationaux. De cette catégorie font partie : Ilie de Butoi, combattant actif contre les bandes de Pazvantoglu et délibérément hostile à « l'Hétairie » [9], Şerban et Grigore Andronescu, également liés au parti des boyards et à Tudor [10], le « medelnicer » Ioniţă Dîrzeanu [11] et le bon ecclésiastique Dionisie [12] qui paraissent plus effacés dans leurs manifestations, les Sion [13] et le prieur du monastère de Căluiu, Chiriac Rîmniceanu [14].

Ce rapide aperçu sur l'activité de ces 15 écrivains nous fait conclure qu'ils se situent — avec des différences qui ne sont que d'intensité — dans un cadre de pensée et d'action, commun pour toutes les couches de la société et particulièrement dynamique pour l'affirmation d'idéaux en passe de devenir nationaux.

---

[8] *Jalnica cîntare a lui Zilot*, « Revista pentru Istorie, Arheologie si Filologie », V, 1885, *Ibidem, O adunare de stihuri* et *Leatul 1848*, Gh. T. Kirileanu a publié *Dăsluşire. O scrisoare inedită a lui Zilot Românul*, « Revista Istorică Română », XI—XII, 1941—1942 Autres renseignements chez G. Călinescu, *Zilot Românul*, « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor » IX, 1960. Zilot est né vers 1780 et vivait encore en 1848

[9] V. Andronescu, *Contribuţii istorice*, Constanţa, 1901 ; N Iorga, *O cronică nebăgată în seamă*, « Revista istorică », I, 1917 *La Chronique* d'Ilie va de 1791 à 1836.

[10] Şerban est le premier qui prend le nom de Andronescu, de son pere, le prêtre Andronie Il est « stolnic », « medelnicer », « serdar » et meurt en 1799. Son fils Grigore vit de 1778 à 1851. Dates et textes chez I. Corfus, *Însemnările Androneştilor*, Bucarest, 1947.

[11] *Documente privind Istoria Romîniei. Revoluţia din 1821*, V, Bucarest, 1963

[12] Voir : *Cronograful Ţării Romîneşti*, dans l'edition C. Nicolăescu-Plopşor, Rîmnicul Vîlcea, 1934. Bibliographie récente chez O. Păun, *D. Eclesiarhul*, « Analele Universităţii Bucureşti, filologie », XV, 1959

[13] Iordache Sion copie une compilation de chroniques en 1777 et y ajoute des notes personnelles, continuées par son fils Antohi, I. Bianu, *Catalogul manuscriselor româneşti*, I, Bucarest, 1917, pp. 642—645.

[14] *Istorisirea evenimentelor de la 1821 încoace din Valahia* a été publiée par C Erbiceanu, Bucarest, 1889. Manolache Drăghici (1802—environ 1887) ne nous intéresse pas du point de vue de son activité politique; en effet, un auteur qui écrit après 1850 ne fait pas partie de l'époque dont nous nous occupons. Ses conceptions n'intéressent qu'autant qu'elles reflètent un prolongement dans les temps modernes de la mentalité « illuministe » ou traditionnelle Voir pour détails, N. Iorga, *M. Drăghici*, « Arhiva », 6, 1890 *Istoria Moldovei* n'a été imprimee qu'en 1857, quoique sa rédaction ait commencé en 1821.

Outre ce courant historiographique, il y en avait dans les Principautés un autre, formé par des érudits grecs, la plupart d'entre eux se trouvant liés aux princes phanariotes.

Daponte[15], Depasta[16], le professeur Teodor[17], Atanase Comnen Ipsilanti[18] et C. Caragea[19] ont été tous les fonctionnaires des innombrables princes phanariotes qui se sont succédé à Bucarest et à Jassy.

Il existe évidemment de nombreuses différences entre ces écrivains, différences qui sont dues à la diversité de leurs positions sociales ; Daponte, Teodor, Depasta sont de simples érudits qui bornent leurs efforts — originaux ou non — à la glorification du prince dont ils reçoivent des subsides. Leur rôle politique est effacé et leur information est limitée. Par contre, les érudits qui occupent des fonctions autour du trône — Comnen, Caragea — font partie de la haute société phanariote ; ils jouent un rôle politique, connaissent les secrets du pouvoir et expriment certaines idées en leur triple qualité d'écrivains, de boyards et d'hommes politiques ; mais tous — hauts fonctionnaires, ecclésiastiques, bourgeois — sont unis par l'appartenance à un domaine de culture et de civilisation et à une sphère d'intérêts politiques, qui ne sont pas toujours pareils aux intérêts roumains.

Entre les deux catégories d'écrivains—les uns au service des Phanariotes, les autres liés aux milieux roumains — existe une catégorie intermédiaire qui, du point de vue ethnique se rattache aux premiers, mais qui a la tendance à pénétrer et à s'identifier aux seconds ; ce sont les Grecs non phanariotes, assimilés ou assimilables à la société roumaine. Le plus marquant d'entre eux est Dionisie Fotino est son neveu Ilie. Les érudits phanariotes n'avaient pas pour but de s'établir dans les Principautés ; Comnen, Caragea, Daponte vont et viennent suivant les nécessités de résoudre des problèmes purement personnels, ne présentant aucun lien avec l'intérêt du

---

[15] Il meurt en 1784 Moins interessantes, quant à ses idées, sont les *Ephémérides daces* publiées par Legrand, I—III, Paris, 1880—1888, ou *Biserici și mănăstiri vestite ale Sf Maria și despre școlile de la Sfîntul Munte*, écrit en 1768 et publié dans « Hurmuzachi », XIII, Bucarest, 1914 ; plus intéressant est *Catalogul istoric* et *Istoria întîmplărilor pe timpul lui Sultan Mehmed*, publiés par C Erbiceanu dans *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucarest, 1890 Pour détails, voir C. Erbiceanu, C *Daponte, numit Chezarie din călugărie*, « B O R » XI, 1887—1888, XV, 1891—1892, XIX, 1895—1896

[16] *Cronicul lui P Depasta Peloponezianul asupra vieții Domnitorului C. Mavrocordat* a été publié par Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă* L'auteur meurt en 1770.

[17] *Viața lui P Mavroghени*, chez Erbiceanu, *op cit* Les *Epigrammes* avaient été publiées à Bucarest, en 1789 Mort en 1795 à Bucarest

[18] Voir pour détails, Legrand, *op cit.*, p 12 et N. Iorga, *Istoria literaturii române*, II, p. 101 Les fragments relatifs à l'histoire des Roumains de *Istoria eclesiastică și politică (1453——1789)* ont éte traduits par O Cicanci, auquel nous adressons nos remerciements d'avoir mis à notre disposition le manuscrit et une riche introduction. D'autres fragments ont été traduits par Al. Papadopol-Calimah, « Analele Academiei Române, Mem Sect. Ist. », II, t. II et par C Erbiceanu « B O R. », XV, 1891—1892 et « Arhiva », VIII, 1896

[19] Voir les données dans l'introduction à l'édition des « Efemeride », (1775—1808) par P.P. Panaitescu, *Un manuscris necunoscut al efemeridelor lui C. Caragea Banul*, Bucarest,1921. Autre variante et traduction dans « Hurmuzachi », XIII, Bucarest, 1914.

pays. Tous ces Phanariotes restent attachés à Constantinople et au milieu grec du Phanar. La situation change avec Fotino. Dionisie n'est pas un Phanariote, c'est un Grec du Péloponnèse. Il décide en 1799 [20] de se fixer dans les Principautés et ne s'attache pas à la cour phanariote, qu'il attaque par des épigrammes acérées, mais à Constantin Filipescu, chef du parti national, qui le protège contre les persécutions du prince Caragea. Marié à une Roumaine, fille du « serdar » Vulturescu, Fotino — probablement rallié à l'Hétairie — se range en 1821 aux côtés de Tudor. Un an auparavant, par crainte des représailles des Turcs, il avait fait venir toute sa famille auprès de lui, notamment son neveu Ilie [21]. Ce dernier continue le processus d'assimilation qui sera parachevé par son fils André, médecin et général roumain, en 1877.

Le cas de Philippide est moins clair. Quoique ayant passé de nombreuses années dans les Principautés, le moine thessaliote ne s'assimile pas. Mais il subit de nombreuses influences roumaines. Ses ouvrages *Istoria* et *Geografia României* sont des témoignages de l'intérêt et de la sympathie qu'il éprouvait pour les Roumains, dont il étudiait le passé avec compréhension et une amicale chaleur [22].

II. LES SOURCES DE LA PENSÉE SOCIALE ET POLITIQUE

Avant de passer à l'analyse des idées, il convient de définir la personnalité culturelle de chaque écrivain, roumain ou grec, boyard, ecclésiastique ou bourgeois. L'analyse de l'éducation reçue, de l'étendue et du caractère des connaissances, ainsi que de l'horizon culturel nous aidera à pénétrer les sources des idées sociales et politiques et d'établir la mesure dans laquelle l'écrivain s'encadre dans les courants d'idées de l'époque.

Parmi les écrivains grecs, le seul à employer conséquemment les idées du siècle des lumières est Petre Depasta. Ayant voyagé en Italie, il a lu Vico et il exprime des idées qui dépassent, surtout au point de vue philosophique, le niveau culturel de ses contemporains des Principautés. Chez les autres écrivains grecs, on ne relève que peu d'éléments nouveaux,

---

[20] N Camariano, *Un izvor necunoscut al istoriei lui D. Fotino*, « Revista Istorică Română », X, 1940, p 228 Autres détails chez V. Papacostea, *Date noi despre viața și opera lui D. Fotino*, « Balcania », VII, 1944 *Istoria Daciei*, publiée à Vienne en 1816, a été traduite en roumain par G. Sion, I—III, Bucarest, 1859. *Viețile sultanilor* a été publié par V. Papacostea, Bucarest, 1935.

[21] Voir V. Papacostea, *Ilie Fotino*, « Revista Istorică Română », IX, 1939. L'œuvre de Fotino, *Tudor Vladimirescu și Alexandru Ipsilanti* a été publiée par P. Georgescu en 1874.

[22] Al Philippide, *Notiță biografică asupra lui D. Philippide*, « Arhiva », IV, 1893 ; C. Erbiceanu, *Studiu asupra Istoriei României de D Philippide*, « Arhiva », III, 1892 ; *Despre Românii din scrierea lui D. Philippide*, « B.O.R. », XXX, 1906 ; *Cîteva cuvinte despre D. Philippide*, *ibidem*, XXVII, 1903 ; *Istoria veche a Românilor de D. Philippide*, *ibidem*, N. Bănescu, *Viața și opera lui D. Philippide*, « Anuarul Institutului de istorie națională, Cluj », II, 1923.

malgré un haut niveau culturel. Elève de Kallonari à Jassy, Comnen Ipsilanti augmente ses connaissances en médecine et en philosophie à Padoue, Pavie, Bologne et Florence.

C. Caragea, connaisseur avisé des langues européennes, voyage à Petersbourg et à Berlin, commande des livres à Vienne et des gazettes à Paris, mais, malgré ses abondantes informations, il reste, ainsi que Comnen, un représentant des anciennes valeurs grecques, sur lesquelles les idées nouvelles ne provoquent pas des changements de structure. Le même phénomène se produit encore après 1800. Du point de vue méthodologique, D. Fotino marque un progrès par rapport à la génération précédente, mais sa pensée reste fidèle à l'esprit traditionnel gréco-orthodoxe. La divinité conserve intact son poids, tandis que la Révolution française est traitée avec mépris et hostilité [23].

D. Philippide ne va pas aussi loin. Le moine thessaliote est un esprit démocratique, ce qui ressort en premier lieu de ses conceptions sur la langue grecque populaire. D. Philippide connaît bien l'Europe et la culture occidentale. Ses idées philosophiques sont intéressantes. Mais chez lui aussi se rencontrent de nombreuses influences traditionnelles qui font obstacle, en dernière instance, à son passage dans les rangs des penseurs modernes européens.

Tout aussi complexe, scindée entre le nouveau et l'ancien qui est encore dominant, apparaît la personnalité culturelle des écrivains roumains. La domination de la culture grecque officielle et la politique méfiante de la cour ont limité leurs contacts avec le monde occidental et ses idées. Mais toutefois, au début par voies détournées et plus tard directement, les écrivains roumains commencent à s'approcher des lumières occidentales, dont quelques-unes pénètrent dans les Principautés par la filière grecque. Cantacuzino et Văcărescu, Beldiman et Naum connaissent bien la langue et la culture grecque. Par contre, les boyards Dumitrache et Drăghici, les clercs Dionisie, Chiriac et Ilie et tous les écrivains bourgeois sont moins familiarisés avec la langue et la culture grecque. C'est ce qui nous autorise à croire que la filière grecque représente — tout au moins pour les idées sociales et politiques — une voie secondaire de pénétration de la culture européenne chez les Roumains.

La liaison directe qui existait entre les érudits roumains et les valeurs intellectuelles européennes — en commençant par celles du siècle des lumières — est facile à établir.

Văcărescu n'a pas été uniquement l'élève de Neofit Kavsocalivitul, mais encore des professeurs allemands, français et italiens. En 1773, à

---

[23] Les Français sont qualifiés de «compagnons du diable, corrupteurs des bonnes mœurs, maladie contagieuse pour les peuples chrétiens». A Camariano-Cioran, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire, în limba greacă și română*, Bucarest, 1946, p. 33.

Brașov, Enăchiță rencontre le « monarque éclairé » Joseph II ; plus tard (1783), il a un entretien à Vienne avec ce souverain. Parmi les collaborateurs de ce représentant du siècle des lumières, Văcărescu a connu personnellement Kaunitz et Bruckenthal. Enăchiță était au courant de la littérature du siècle des lumières ; il lit Voltaire — *L'histoire de Charles XII*, *L'esprit des nations*, *la Henriade* — J. B. Ladvocat, F. Busching et différentes sources italiennes. Mihai Cantacuzino est, lui aussi, en contact direct avec l'Europe. Il passe ses dernières années à Saint-Pétersbourg, ayant ainsi l'occasion de prendre connaissance non seulement des ouvrages russes, qu'il utilise pour sa *Généalogie*, mais encore des œuvres françaises qui circulaient dans la capitale de la Russie.

Son contemporain Dumitrache, quoique possesseur d'une riche bibliothèque, ne semble pas avoir lu des ouvrages « illuministes ». Toutefois, le « vornic » Beldiman, homme cultivé, trouve de nombreux modèles d'inspiration dans les ouvrages occidentaux. Voltaire, Prévost, Florian, Régnard sont parmi les écrivains dont il subit l'influence et dont il traduit les œuvres dans la langue de son pays.

Les érudits ecclésiastiques sont moins cultivés et, en tout cas, moins informés. Le niveau de leurs lectures ne dépasse pas celles que pratiquent les moines. Seul Naum, grâce à ses liens avec la Transylvanie, est susceptible d'enregistrer les nouvelles idées [24]. Quoique liés à Chesarie de Rîmnic et à son école, les trois moines écrivains subissent plutôt l'influence traditionnelle que l'influence novatrice de l'œuvre du premier lecteur de l'Encyclopédie. Les échos du siècle des lumières ne leur parviennent qu'indirectement, sous une forme hostile, ce qui a pour résultat de leur présenter les événements d'Europe sous une image déformée. Les historiens bourgeois se trouvaient dans la même situation [25]. On constate, par conséquent, l'existence d'un contact ou de la possibilité, pour les écrivains boyards, d'entrer en contact avec la pensée européenne ; ces contacts sont rares pour les écrivains ecclésiastiques et presque nuls pour les écrivains bourgeois.

Malgré tout, on décèle, dans la pensée de tous, des concepts manifestement éclairés. La présence de semblables idées chez des écrivains moins influencés par la littérature contemporaine nous oblige à leur chercher aussi une autre origine que celle occidentale directe. Nous croyons pouvoir la situer dans la culture roumaine elle-même.

Au début du XVII[e] siècle, la crise grandissante du régime aristocratique a déterminé l'éclosion d'une florissante activité historiographique,

[24] Naum est au courant de « Școala Ardeleană », il utilise Maior Erbiceanu, *Viața și activitatea lui N. Rîmniceanu*, p 16.

[25] Nombreuses informations chez Al. Duțu, *L'image de la France dans les pays roumains pendant les campagnes napoléoniennes et le Congrès de Vienne*, « Nouvelles études d'histoire », III, Bucarest, 1965.

abondant en recherches sur les principes d'organisation de l'Etat [26]. En Valachie, les éléments nouveaux sont peut-être moins nets, mais en Moldavie, Dimitrie Cantemir présente le principe du « monarque absolu » sous forme de système théorique homogène et de commencement de réalisation pratique. Plus tard, en Russie, où il est conseiller impérial, il développera ces idées, mettant avec d'autres les bases idéologiques de l'absolutisme monarchique de Pierre le Grand. Mais l'absolutisme monarchique est le précurseur direct de « l'absolutisme éclairé », qui conserve son essence en se contentant de l'habiller d'un vêtement philosophique et en dirigeant ses préoccupations vers des problèmes sociaux et économiques. Cela veut dire qu'au début du siècle, existaient, dans l'Etat que Cantemir avait commencé à organiser, les conditions d'un régime politique semblable à celui de la Russie et qui serait devenu sans doute éclairé par son évolution intérieure.

Mais la défaite de 1711 et l'arrivée des Phanariotes ont interrompu ce processus. Le système politique des Principautés qui, malgré les difficultés, avait gardé le sens et les éléments de direction générale du développement des Etats européens, change maintenant d'orientation pour prendre, sous la contrainte ottomane, des formes jusqu'alors inconnues. Cette nouvelle orientation le prive de la possibilité de créer un cadre *politique et administratif nécessaire* au développement d'une « monarchie éclairée », donc d'un type d'« illuminisme » politique pratiqué surtout dans le centre et dans l'est de l'Europe.

Mais l'échec de la tentative de Cantemir n'a pas eu pour résultat de faire disparaître ses principes politiques. Ils seront repris après 1750 et complétés par des idées et des sentiments nouveaux, qui formeront la base de « l'illuminisme » politique roumain jusqu'au début du XIX[e] siècle. L'érudit moldave est le principal inspirateur de Văcărescu en ce qui concerne le problème du statut international des Principautés. M. Cantacuzino qui se considère comme son parent et qui s'en rapproche en fait de ligne politique, l'utilise dans son *Istorie* et dans sa *Généalogie* [27]. Mais c'est surtout l'attitude de Manolache Drăghici qui est révélatrice de la manière générale dont étaient appréciées les idées du prince

[26] E Stănescu, *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene*; Introduction à *Cronicarii munteni*, I, Bucarest, 1960, p. 23.

[27] Enăchiță ne cite que l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, mais utilise aussi des données contenues dans *Descriptio Moldaviae*, qu'il a peut-être lue dans l'édition allemande de 1769—1771; Mihail Banul s'arrête longuement sur la généalogie de Cantemir, marié à une Cantacuzène. L'influence de Cantemir se fait sentir encore dans l'*Istorie*, mais devient beaucoup plus forte pendant l'exil en Russie, où, à part l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, il prend connaissance des éditions russes de la *Viața lui D. Cantemir* (1783) et des *Evenimentele Cantacuzinilor și Brâncovenilor* (1772). Cet ouvrage sera traduit en grec à Vienne, en 1795 D'autre part, des historiens grecs (*Fotino, Philippide*) utilisent largement des ouvrages de Cantemir. Pour l'influence de ce dernier sur Mavrogheni, voir D. Russo, *Cronica Ghiculeștilor*, Bucarest, 1905, p. 4

Cantemir au début du XIX^e siècle. En effet, cet auteur désigne Cantemir comme « le plus érudit de tous les princes et le plus éclairé de tous les écrivains de ce pays et de l'Empire ottoman », « patriote roumain », qui « a formulé des principes politiques très sages pour la situation de la Moldavie à une époque si critique ». On rencontre chez ce représentant des milieux aristocratiques moldaves non seulement la fierté nationale provoquée par les louanges recueillies de par le monde par ce prince érudit, mais encore la nette approbation de son programme politique [28].

Il faut encore mentionner que les idées de Cantemir se sont transmises non seulement directement, mais par des voies intermédiaires. Văcărescu et Cantacuzino, imbus des principes exprimés par le conseiller du tsar Pierre ont représenté un appui solide pour les historiens de la génération suivante. L'*Histoire* de Cantacuzino avait été extrêmement répandue, en roumain et en grec ; elle a influencé non seulement les Roumains, mais aussi les Grecs. Quant à Văcărescu, « homme aimant sa patrie » ainsi que le désigne une source, [29] il a eu une énorme influence sur ses contemporains. De cette manière, directement ou par voie détournée, les idées de Cantemir ont pénétré dans la conscience de tous les historiens des trois pays roumains [30].

La pensée politique roumaine au siècle des lumières a donc des sources indigènes traditionnelles qui se développent en combattant les valeurs politiques turco-phanariotes et qui deviennent des principes éclairés en contact avec les idées européennes. Ces idées ne se propagent donc pas sur un terrain vide [31] mais dans des milieux d'une culture constituée, qui suivent une direction spécifique en dépit des difficultés qui s'y opposent L'inspiration traditionnelle de la pensée politique des Principautés offre des avantages évidents, qui assurent en premier lieu la force de résistance à l'influence turco-phanariote hostile aux idéaux roumains ; en même temps, l'esprit traditionnel fixait certaines limites au progrès de la pensée sociale et politique en réduisant sa profondeur et son efficacité surtout en matière de politique intérieure et sociale.

III. LES IDÉES SOCIALES ET POLITIQUES

A. *Les formes d'organisation de la société.* Sur l'origine et les formes d'organisation de la société, les historiens s'expriment de manière imprécise. Ceux qui écrivent au XVIII^e siècle parlent de l'Etat comme d'une

[28] *Istoria Moldovei*, I, pp 4, 221—222

[29] Datant de 1795, N Iorga, *Istoria literaturii române*, II, p 141.

[30] Son influence sur l'École transylvaine, surtout à propos de l'origine latine et de l'unité ethnique du peuple roumain est connue depuis longtemps.

[31] Il faut ajouter qu'en dehors de Dimitrie Cantemir, on rencontre des idées avancée chez le « stolnic » Constantin Cantacuzino. Ces idées ont influencé presque tous les érudits de Valachie et premièrement son neveu, Mihai Cantacuzino.

institution très ancienne qu'ils ne discutent et n'essayent pas d'expliquer dans son origine ou son évolution. Depasta fait toutefois exception. Ce lecteur de Vico se sert du concept de « liberté naturelle » considérée comme qualité primordiale de l'homme, opposée à l'esclavage arbitraire [32]. Depasta écrit encore que les hommes libres et raisonnables ont consenti à s'unir et à se laisser gouverner par une autorité supérieure afin de s'assurer une existence tranquille et bien pourvue [33]. L'écrivain ne développe pas cette idée, ce qui rend malaisée l'identification de la source d'inspiration. Nous estimons qu'elle doit être cherchée plutôt dans les écrits des juristes de l'école du droit naturel que dans les théories du « siècle des lumières », théories auxquelles Rousseau a donné la forme la plus brillante. N'oublions pas que le *Contrat Social* a paru peu de temps avant la mort de l'érudit, qui n'a pas dû en avoir connaissance. Depasta n'exprime pas ses opinions sur le développement qu'a pris l'autorité qui s'était constituée de cette façon ; il se contente de désapprouver « la tyrannie aveugle » et d'affirmer — en s'éloignant du laïcisme des philosophes — que l'Etat idéal doit réaliser sur terre « l'image de l'empire divin » [34]. Dumitrache est aussi un ennemi de l'absolutisme. Il qualifie le roi de Suède Gustave III de « despote », à cause de son coup d'Etat [35].

Au début du XIXe siècle, les opinions sur les formes d'organisation de l'Etat deviennent plus nombreuses.

Sans expliquer le sens qu'il donne au terme, D. Fotino qualifie d'« Etats monarchiques » la Moldavie et la Valachie [36]. Il condamne le despotisme qui « assèche toutes les sources de la vie et empêche tous les mouvements de l'âme, pour aboutir finalement à une stagnation mortelle de tout le corps social » [37]. Fotino semble entendre par despotisme, une autorité qui s'exerce abusivement pour satisfaire d'autres intérêts que ceux du peuple.

Naum Rîmniceanu divise les Etats de l'Europe en « empires, principautés et duchés » ; il classe les Principautés roumaines dans la dernière catégorie [38]. Naum est un esprit légitimiste ; comme Depasta, il considère l'ordre du monde à l'image de l'ordre divin. Pour le défendre contre « les suppôts de l'anarchie », il réclame une autorité forte, « mère de l'ordre »

---

[32] Depasta, *op cit* , p. 318.

[33] « Les hommes s'étaient librement soumis au pouvoir pour le bon ordre et la consolidation de la société C'est ainsi qu'ont été fondés les empires et que les dynasties se sont renforcées, étant d'accord avec le consentement des nations En même temps, ont fait leur apparition les monarchies et les autorités ayant pour but d'assurer à part la commodité d'une existence heureuse, de procurer le necessaire et d'empêcher les individus de commettre des illégalités » *ibidem*, p 300.

[34] *Ibidem*, p. 320

[35] Dumitrache, *Descrierea*, p 410

[36] D Fotino, *Istoria Daciei*, III, pp 327, 239.

[37] *Ibidem*, III, p. 144

[38] Naum Rîmniceanu, *Cronică inedită*, p. 65.

à laquelle est dû le respect et la soumission ; mais en échange, cette autorité doit procéder par des voies légales, «en appliquant correctement les lois »[39].

Cette autorité, ces formations d'Etat, n'ont pas une existence immuable. Le concept évolutif apparaît déjà chez les écrivains du XVIII[e] siècle, mais il est surtout relié à l'idée de «croissance» territoriale d'un «pouvoir»[40]. A l'aube du nouveau siècle on voit paraître aussi la théorie illuministe «des âges», des périodes par lesquelles passe l'histoire d'un pays. Les plus nombreux soutiennent que l'évolution historique conduit à la décadence. Fotino exprime clairement la thèse selon laquelle la civilisation entraîne la déchéance morale de la société[41]. Ses contemporains, moins théoriciens, développent la même idée en prenant pour exemple le cas des Roumains, dont l'Etat, autrefois puissant et glorieux, a glissé sur la pente de la décadence. Pour Daponte, l'âge d'or des Principautés a été l'époque de Constantin Brâncoveanu, lorsque «la Valachie était bourrée d'hommes comme une grenade»[42]. La décadence présente était le thème favori des érudits roumains. Pour la plupart des auteurs, la décadence était due au pouvoir turco-phanariote. Seul Naum le place «en nous mêmes», dans l'absence d'union, l'abandon des bonnes mœurs, la perte de la croyance, toutes causes d'essence morale[43].

L'effet principal de la décadence provoquée par la domination étrangère est de nature politique. Les érudits font assaut de descriptions désabusées de l'état présent, qu'ils opposent à un passé parfois idéalisé. Cette manière de voir est plus ancienne et ne date pas du siècle des lumières. Notons toutefois l'apparition de la théorie sur la modification de la structure intellectuelle et spirituelle, sous l'influence de certaines circonstances politiques et économiques défavorables. D. Fotino explique que la domination étrangère a privé les Roumains «du désir de travailler, de s'occuper à des métiers et au commerce», quoique doués «de beaucoup d'esprit naturel et d'habileté»[44].

Les auteurs roumains sont encore plus catégoriques ; la domination turco-phanariote a eu pour résultat «de transformer les bonnes vieilles habitudes de la patrie»[45], en corrompant «le naturel des habitants», en

---

[39] *Ibidem, Despre Originea Românilor*, pp 239—243 L'autorité est évidemment dominée par les boyards ; ce « pouvoir des boyards », que Zilot qualifiait encore « d'aristocratie », *Domnia lui Al. Şuţu*, p. 65—69, est également demandé par Beldiman, *Jalnica Tragodie*, p. 432 et par Drăghici, *Istoria Moldovei*, I, p. 100.

[40] E. Văcărescu, *Istoria*, p. 265 ; M. Drăghici, *Istoria Moldovei*, I, p. 8. La source pour tous les deux se trouve chez D. Cantemir.

[41] Il fait l'éloge des Daces, qui étaient « exempts de tous les vices des peuples civilisés », *Istoria Daciei*, I, p. 5.

[42] Daponte, *Catalogul istoric*, pp. 172—173 et 198.

[43] C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 17.

[44] D. Fotino, *Istoria Daciei*, III, pp. 137—138, 141.

[45] C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. 17.

leur imposant « ses mœurs relâchées »[46]. Tous, par conséquent, Grecs ou Roumains, se rencontrent pour accuser la domination étrangère de la déchéance politique, matérielle et morale d'un pays, qui avait joui autrefois des bienfaits d'un âge d'or.

B. *Les structures sociales et politiques*. Les écrivains expriment quelques idées intéressantes sur la structure de la société, à commencer par l'existence des classes sociales. Naum proclame un égalitarisme primaire de tous les hommes, dans lequel « rien ne distingue un homme d'un autre, l'esclave de l'homme libre, le riche du pauvre et l'empereur des autres hommes »[47] ; sur la base de cette affirmation que l'auteur appuie plutôt sur les concepts chrétiens qu' « illuministes », il conclut que le monde aboutit à une stricte stratification sociale, qu'il retrouve non seulement chez les hommes, mais aussi chez les créatures dénuées de raison.

Dans ses théories sur la société, Naum semble soutenir, peut-être inconsciemment, des idées déistes. Le monde serait organisé d'après le modèle divin, mais les hommes peuvent agir seuls afin de connaître leur sort et de l'améliorer[48].

Dans la société imaginée par Naum, les faibles doivent se soumettre aux puissants, car « l'ordre et la situation des boyards viennent de Dieu »[49] ; mais pour diriger cet ordre, Naum accorde une place importante aux érudits « qui aident la patrie », les uns par « les sciences, d'autres par l'enseignement, d'autres enfin par la rectitude de leur jugement ». C'est pourquoi non seulement « le serviteur doit se soumettre à son maître, le sujet à l'autorité et le petit au grand », mais encore « l'ignorant doit s'humilier devant l'érudit »[50]. On rencontre une description encore plus précise de la structure sociale chez Drăghici qui divise la population de la Moldavie « en cinq classes ou états »[51].

Dans cette hiérachie, la place la plus importante est attribuée aux boyards, considérés comme la principale force politique et sociale du pays.

La position prédominante de cette classe est attribuée à l'ancienneté des familles qui la composent et aux mérites des ancêtres à l'égard de la

[46] Zilot, *Dăsluşire*, p. 365 ; Drăghici, extrémiste, affirme que même le vol a été introduit par les étrangers.

[47] Naum, *Despre originea Românilor*, p. 255.

[48] Chacun étant né « homme pourvu de raison et non pas animal dénué de raison », « nous ne devons pas, mes frères, en tant qu'hommes créés en vue d'une plus grande espérance et de la grâce, parcourir le chemin de la vie aveuglément et comme des animaux, mais au contraire reconnaître dans le détail les bienfaits que Dieu nous a prodigués », *ibidem*, pp. 252, 256.

[49] *Ibidem*, p. 242.

[50] *Ibidem*, pp. 254, 256.

[51] Ces classes sont les boyards, les négociants « habiles à toutes professions, les cultivateurs de la terre, les villageois et les vagabonds », *Istoria Moldovei*, I, p. 80.

patrie [52]; ce critérium oblige toutefois les écrivains d'établir une délimitation entre les boyards du pays et les Grecs, en d'autres termes entre la noblesse roumaine et les hauts fonctionnaires élevés au rang de boyards pendant l'époque phanariote [53]. Ces boyards grecs de cour sont souvent présentés comme une force politique instable, par opposition à l'aristocratie indigène, considérée comme élément politique solide et comme force principale du pays.

Le rôle politique des boyards est envisagé par certains auteurs surtout dans les rapports avec le prince. Pour D. Fotino, les boyards sont « les conseillers et les collaborateurs du prince » [54]; leur rôle est plus large pour les érudits roumains. Ils représentent la couche directrice du pays, destinée à défendre « les droits politiques de ce pays » [55]. C'est dans ce but que Naum leur demande d'être avant tout des patriotes [56], « hommes comme les autres sujets », conscients des devoirs incontestables et des rapports qu'ils doivent entretenir avec leurs « simpatrioţi » [57]; et lorsqu'ils méconnaissent ces « devoirs », Naum et Zilot le leur reprochent violemment, les rendant responsables de tous les malheurs du pays [58].

Cependant, aucun écrivain ne pense à leur substituer une autre force politique et leurs invectives sont inévitablement suivies d'exhortations moralisatrices à l'union de tous les « patriotes ». Seul Naum les menace du spectre de la révolte populaire provoquée par la méconnaissance de leurs devoirs [59].

Aussi singulier que cela puisse paraître, un seul écrivain — et non pas clerc — attribue un rôle politique à l'Eglise [60]. Les autres se bornent

---

[52] Ainsi pensaient · Naum, *ibidem*, pp. 243—244, D. Fotino, *Istoria Daciei*, III, p. 139 et Drăghici, *op. cit.*, I, pp. 80—81

[53] Pour D Fotino « les boyards grecs » sont liés à la cour; le bourgeois Grigore Andronescu écrit que « les boyards se divisent en deux classes, les boyards roumains descendants de Roumains purs et les boyards, Grecs d'origine, qui nous sont apparentés », *Un fragment de chronique*, p. 2 Même division chez Dîrzeanu, *op. cit.*, p. 54 et chez Drăghici, qui parle de « boyards importants parmi les Grecs », de « boyards phanariotes » et de « boyards du Phanar », *Istoria Moldovei*, II, pp 15—46

[54] D. Fotino, *Istoria Daciei*, III, pp. 202—204.

[55] Drăghici, *Istoria Moldovei*, I, p. 108. Grigore Andronescu considère aussi que « les bons ouvrages dépendent de la politique des boyards », *Însemnările Androneştilor*, p 51.

[56] « Prenez conscience de la vérité, d'après laquelle vous ne pouvez être bons chrétiens avant d'être patriotes ! Ce ne sont pas les bons chrétiens qui font la patrie, mais c'est la patrie qui fait les vrais chrétiens » Naum, *Tratat important*, p 25.

[57] *Ibidem*, pp. 23—24.

[58] Zilot les accuse de n'avoir pas d'égards pour « le sang innocent des patriotes » (*Domnia lui Al Şuţu*, pp 68—69), quoiqu'ils doivent être un exemple pour les autres classes *Adunare de stihuri*, p. 340. Naum les accuse surtout de collaborer avec les Phanariotes, *op cit.*, pp. 23—24

[59] « Redressez-vous pour pouvoir vivre avec vos patriotes » .. « regardez dans la glace de 1821..., vous seuls en êtes la cause Ne considérez pas les patriotes comme des bêtes Ils ne le sont plus. Redressez-vous pour éviter l'apparition d'autres Tudor ». Mais Naum n'est hostile aux boyards que sur le plan social; il les loue quant au reste de leur opposition contre les Grecs en 1821, *Istoria Zaverei*, p. 555.

[60] Pour Zilot, l'Eglise a le devoir de s'occuper aussi des « affaires politiques », *Adunare de stihuri*, p. 341.

à mentionner ses actions politiques, en insistant seulement que le haut clergé soit composé de prélats roumains [61].

Par rapport à ces deux Etats, le rôle des autres est plus effacé ; le rôle économique et social de la paysannerie est mentionné par Philippide qui développe — peut-être inconsciemment — des idées physiocrates [62] et par Drăghici [63] ; les autres écrivains les ignorent totalement ou se résument à des détails insignifiants. La même situation existe pour la bourgeoisie. Excepté Drăghici, aucun écrivain même bourgeois n'évoque sa position sociale ou politique.

C. *Les principes de conduite de l'Etat.* La théorie du « monarque éclairé » apparaît d'abord chez les érudits grecs au service des Phanariotes dont ils glorifient le pouvoir. Depasta est d'avis qu'un souverain doit donner des preuves de « gravité », de « sagesse » et d'« expérience en matière de gouvernement », qualités innées et qui se développent « par une continuelle application à l'étude » [64]. Pour Daponte, le monarque mérite d'être loué si, à l'exemple de Pierre le Grand, il donne à son peuple les bienfaits de la civilisation, des bonnes mœurs et l'empire [65]. L'écrivain Teodor, admirateur du prince Mavrogheni, considère que le souverain « doit être choisi tel un capitaine de navire, non pas d'après sa fortune, mais compte tenu de ses excellentes qualités, pour pouvoir défendre l'Etat même à ses risques et périls » [66]. Mais tous ces qualificatifs ne s'inspirent pas seulement des convictions « illuministes ». Cette dernière influence apparaît plus clairement chez Fotino, qui parle de « rois de système nouveau » [67] ; ils doivent être de « véritables pères du pays », dotés de vertus civiques et morales [68]. Il énumère les nombreux devoirs du souverain envers son peuple, la plupart de caractère moral.

On retrouve également l'influence du siècle des lumières chez Mihai Cantacuzino, major général de l'impératrice « éclairée » Catherine II. A part les principes généraux figurant dans *Teatrul politic*, *Ceasornicul domnilor* ou dans tout autre manuel traditionnel d'éducation politique, apparaissent chez lui des idées nouvelles se rapportant à l'obligation de défendre

---

[61] C'est ce que fait Naum en attaquant le manque de compréhension des métropolites grecs à l'égard des intérêts du pays. *Istoria Zaverei*, p. 553.

[62] Pour Philippide, les paysans représentent « la partie la plus importante de la population, le fondement de tout le peuple, les pères et les nourriciers des villes ». N. Bănescu, *op. cit.*, p 150

[63] « Les travailleurs de la terre.. supportent tout le poids du pays grâce à leur travail». *Istoria Moldovei*, I, p. 93.

[64] Depasta, *op. cit.*, pp. 303—327

[65] Daponte, *Catalogul istoric*, p. 143.

[66] *Viața lui Mavrogheni*, pp. 230—231.

[67] D Fotino, *Viețile sultanilor*, p. 39. Il semble toutefois se référer aux monarques absolus du type de Pierre le Grand.

[68] Il attribue ces qualités aussi à Matei Basarab, *Istoria Daciei*, II, 89.

« le patrimoine du peuple » et d'agir dans certains domaines avec « le consentement commun » du pays [69].

Chez les écrivains roumains, le problème du chef de l'Etat est une question avant tout nationale. Le prince phanariote, agent de la politique ottomane, ne pouvait être un souverain éclairé, malgré ses meilleures intentions [70]; convaincus de ce fait les écrivains roumains ont milité sérieusement pour l'éloignement des phanariotes et la restauration des princes roumains.

Cantacuzino brosse un sombre tableau de la déchéance de l'autorité du prince, après la suppression du droit d'élection par les boyards et surtout après la fixation d'un délai de trois ans de règne, qui a eu pour conséquence « l'affaiblissement de la puissance du prince, dont la désignation était mise à l'encan par l'intermédiaire des « capuchehaies », détenteurs de tout le pouvoir [71]. Les fréquents changements de princes étaient considérés par les érudits comme ruineux [72], chaque nouvelle désignation représentant « le début de nouvelles charges pour le pauvre pays » [73].

Aux environs de l'année 1821, la tendance antiphanariote se fait jour chez Zilot, qui accuse le pouvoir princier de « penser et de travailler au délabrement des structures, autant politiques qu'ecclésiastiques du pays » [74]. La restauration des princes indigènes en 1822 est saluée avec une joie indicible. Naum attribue le salut du pays « de la gueule des étrangers » à l'union et à la lutte des Roumains, sans faire de référence aux conditions extérieures favorables [75]. Tout aussi satisfaits se montrent les bourgeois Zilot, Andronescu et Dîrzeanu, « le prieur » Chiriac Rîmniceanu, le boyard Beldiman, et même le Grec Ilie Fotino qui écrit qu'« après 105 ans à dater du premier règne étranger de Nicolae Mavrocordat en 1716, le régime phanariote a été éliminé » . . . pour faire place au règne des princes

---

[69] M. Cantacuzino, *Istoria*, pp. 17–18.

[70] On trouve cette idée aussi chez quelques écrivains grecs. D. Fotino souligne nettement la manière abusive par laquelle a été instauré le régime phanariote : Nicolae Mavrocordat « a été le premier prince phanariote qui a été installé par la volonté de l'Empereur et non pas en vertu de l'élection et de la volonté des boyards du pays ». D. Fotino le dit hostile aux « boyards du pays ». *Istoria Daciei*, II, pp. 147–149, 221. Le caractère de fonctionnaire ottoman des princes phanariotes ressort également du titre que leur donnent quelques auteurs grecs. Depasta et Daponte les nomment « gouverneurs », « Vlah-bei », etc. Leur caractère rapace est souligné par D. Fotino qui affirme qu'« après 1730, tous les règnes jusqu'à l'époque actuelle n'ont été considérés que comme un moyen de spoliation ». *Istoria Daciei*, III, p. 203. Son neveu Ilie considère que la révolution de 1821 « contribue amplement au développement social et politique de la Roumanie, qui s'est vue délivrée du fouet des souverains étrangers, phanariotes ». *Tudor Vladimirescu*, p. 198.

[71] M. Cantacuzino, *Istoria*, pp. 14–15 ; Fotino, qui copie Mihai, affirme la même chose. *Istoria Daciei*, II, p. 156.

[72] M. Cantacuzino, *Istoria*, p. 159 ; D. Fotino, *Istoria Daciei*, III, pp. 203, 316.

[73] Dionisie Eclesiarhul, *Cronograful*, p. 68.

[74] Zilot, *Domnia lui Al. Suțu*, p. 70. L'auteur s'exprime dans un style de pamphlet, incitant à la révolte : « Frères, voyez ce que fait le pouvoir ! ». *Ibidem*, p. 335.

[75] Naum, *Tratat important*, pp. 20–21.

indigènes [76]. Cette manifestation de joie et d'espérance reflétait sans doute l'état d'esprit général des Moldaves et des Valaques, qu'un sentiment national toujours plus perceptible leur faisait croire à l'avènement du « siècle d'or » [77].

Le fait que cet espoir ait été ou non exaucé ne nous préoccupe pas pour l'instant ; mais il convient de signaler que la restauration des princes autochtones et l'introduction, en 1831, des nouvelles institutions a représenté dans la mentalité des contemporains la sortie des Principautés hors du cadre d'une zone orientale de civilisation et de culture caractérisée par des institutions « vétustes et rigides » et a marqué leur accession sur la voie des institutions et des habitudes européennes [78].

L'idée d'après laquelle l'administration d'un pays ne se pratique pas au hasard, mais sur la base d'une science, « de la science du gouvernement politique », apparaît déjà chez Văcărescu. Mais autant chez lui que chez ses contemporains, les concepts politiques proposés sont encore imbus de valeurs traditionnelles : le reproche éthique des abus, l'exhortation au respect de la justice, les louanges chevaleresques de l'honneur, etc. Nous retrouvons ces notions, même au début du XIX^e siècle, mais elles deviennent de moins en moins fréquentes, par rapport aux concepts nouveaux, illuministes ou romantiques.

Beldiman parle de « l'intérêt du pays » [79], Zilot des « droits publics » [80] que le pouvoir doit respecter, Naum du conditionnement de l'ascension sociale par l'enseignement et le mérite [81], les deux Fotino de « l'amour, du consentement, du service et de l'ordre public » [82].

Parmi les penseurs roumains, Naum est le premier à demander « l'élaboration d'un ensemble de lois du pays, délibérées et acceptées par tout le peuple roumain » c'est-à-dire d'un acte fondamental à caractère constitutionnel. Ce projet, malgré son caractère général, aurait assuré la promotion fondée sur le mérite et le niveau culturel d'un grand nombre de dignitaires issus du peuple. Sur le plan strictement administratif, Naum préconise une large participation de délégués départementaux aux « conseils communs » ; cette idée avait déjà paru dans les projets de réforme des Principautés [83].

[76] Ilie Fotino, *Tudor Vladimirescu*, p. 197.

[77] Al. Beldiman, *Jalnica Tragodie*, p 431.

[78] Drăghici, malgré son traditionnalisme, considère les institutions ottomanes comme « vétustes et rigides » et se réjouit de la sortie hors « du système asiatique » et du passage dans « l'ordre européen », *Istoria Moldovei*, d , I, pp 103—104

[79] *Jalnica Cintare*, p 350 Chez Naum · « l'intérêt du peuple ».

[80] Zilot, *Adunare de stihuri*, p 339.

[81] « Ainsi que l'on procede chez les autres peuples éclairés de l'Europe ». *Tratat important*, p 26.

[82] D Fotino, *Istoria Daciei*, II, pp 84, 115, III, p. 241 ; Ilie Fotino, *Tudor Vladimirescu*, p. 197.

[83] Naum, *Tratat important*, pp. 26—27.

L'Etat, tel que l'envisageait Naum, devait appartenir aux Roumains, sa loi fondamentale est hostile aux étrangers, dont elle limite les droits. Dès 1818, Naum avait demandé leur expulsion ; dans son *Tratat important*, 1822, il reprend ce problème en le complétant par des mesures pratiques : « l'éloignement intégral des étrangers », le refus d'accorder des « droits politiques » à ceux qui resteront par exception en qualité de négociants, artisans ou travailleurs agricoles, mais entièrement soumis aux lois du pays [84]. Il insiste aussi à ce que le droit d'exercer des fonctions soit exclusivement réservé aux Roumains. L'hostilité à l'égard des étrangers se manifeste également chez Beldiman et chez Zilot, chez ce dernier dans des formes très proches de celles de Naum. Il déplore l'hospitalité confiante des Roumains et signale que les étrangers en abusent. Il donne l'alarme et demande leur éloignement [85].

Dans cet Etat les méthodes proposés par les érudits pour réaliser « l'intérêt du pays », comme disait Beldiman, sont variées. Mihai Cantacuzino parle de réforme, se référant aux mesures prises par Constantin Mavrocordat. Il entend par réforme le remaniement des institutions du pays [86] et approuve ces initiatives grâce auxquelles « le pays se dirige vers la prospérité » [87]. Cette prospérité est envisagée par M. Cantacuzino et par D. Fotino [88] en tout premier lieu sous l'aspect démographique.

L'idée de réforme — d'ailleurs très timide — n'est pas entièrement inspirée des tendances nouvelles. Plus proche du siècle des lumières est la théorie consistant à éclairer le peuple, à relever le pays par la diffusion de la culture et des lumières.

Le rôle de la culture n'était pas toujours bien compris vers la moitié du XVIII[e] siècle, mais dans sa seconde moitié, l'attitude à l'égard de la culture et de son utilité se modifie. Văcărescu, sans se livrer à des théories, apporte une énorme contribution à la diffusion de la culture par ses deux grammaires et par toute son œuvre. La theorie sur le rôle et la valeur de la culture apparaît avec le nouveau siècle ; on la trouve exposée par Naum, Zilot, Drăghici parmi les Roumains, Fotino et Philippide parmi les Grecs.

Naum, imprégné d'esprit national, commence par attaquer les écoles grecques créées et dotées par les Roumains, mais dont ces derniers tirent peu de profits. Il les accuse de former des personnalités qui pratiquent une

---

[84] *Idem*, p 26. Remarquer que l'hostilité de Naum n'est pas dirigée exclusivement contre les Grecs et les Phanariotes, mais encore contre les ressortissants de divers pays européens établis dans les Principautés.

[85] Zilot, *Domnia lui Al. Șuțu*, pp. 66, 71.

[86] M Cantacuzino, *Istoria*, pp. 48—50. Fotino — copiant le précédent — nomme la réforme « Transformation générale de toutes les institutions du pays » *Istoria Daciei, II*, p. 154.

[87] *Ibidem*, pp 157—158.

[88] Fotino expose certaines idées économiques intéressantes · assiette des impôts sur les produits de la terre au lieu d'impôts par tête d'individu. *Istoria Daciei*, III, p 214.

politique hostile aux Roumains et ne sont pas reconnaissantes pour l'hospitalité et l'asile accordés par les Principautés [89]. Naum déplore que les fils «de la patrie soient tellement éloignés des études utiles»[90]. Partant de l'idée que «rien n'est plus pesant que la bêtise», il critique le manque de culture «de la plupart des compatriotes» [91]. Affirmant que par la science l'homme devient non seulement plus éclairé, mais meilleur et plus moral, Naum réclame «la création d'écoles roumaines pourvues d'enseignants de toutes les branches pour éclairer les fils de la patrie» et pour «faire pénétrer dans leur esprit les lumières de la culture» [92].

La théorie de la diffusion de la culture, comme forme de relèvement général du pays, est exprimée aussi par Zilot qui explique que la stagnation temporaire de la culture roumaine est due à la domination étrangère et aux conditions extérieures défavorables; mais il loue la vivacité naturelle de l'esprit roumain. Pour Drăghici, admirateur d'Asachi, la stagnation de l'enseignement est due au fait que «les écoles... se bornaient depuis près de deux siècles à enseigner la langue grecque» [93]; la situation dominante des érudits grecs est également signalée par Fotino, qui regrette que la culture «ne soit pas répandue dans les classes inférieures». Fotino construit une intéressante théorie selon laquelle «le siècle de la philosophie» n'apparaît qu'après «la richesse et la prospérité», donc à la suite d'un essor économique. Il se sert de cette thèse comme argument pour affirmer que les Principautés sont «encore loin du siècle de la philosophie» [94].

Ainsi, d'après la plupart des écrivains, l'administration d'un pays au moyen d'une politique avisée — denommée parfois réforme — et par la diffusion de la culture parmi le peuple doit poursuivre, sur le plan intérieur, la réalisation d'une société harmonieuse et bien pourvue, basée sur de solides principes moraux et animée par un esprit d'équité. Dans cette société, l'harmonie entre les classes est implicitement affirmée. A une exception près, les érudits s'accordent — vu la faiblesse des autres classes — à ne reconnaître qu'aux boyards le droit de diriger le pays; ils condamnent les tentatives violentes consistant à contester ce droit. Daponte [95] et les deux Fotino [96] blâment les révoltes qu'ils considèrent illégales et produisant des malheurs.

---

[89] *Tratat important*, p. 21.
[90] Erbiceanu, *Viața și activitatea lui Naum*, p. 9 *Tratat important*, p 21.
[91] *Ibidem*, *Despre originea românilor*, p. 248, Erbiceanu, *op. cit.*, p. 9.
[92] Naum, *Tratat important*, pp 19, 27
[93] Drăghici, *Istoria Moldovei*, II, p. 97. Il explique les superstitions par le manque de culture, *Ibidem*, I, p 32.
[94] D. Fotino, *Istoria Daciei*, III, p. 140.
[95] Pour lui l'émeute est «un écart du droit chemin», *op cit.*, p. 305.
[96] Ilie condamne âprement le mouvement de Tudor, qu'il considère anarchique et arbitraire. *Tudor Vladimirescu*, pp 44, 63, 108.

Beldiman, parmi les Roumains, a la même attitude, de même que Zilot. En échange, Naum consacre le caractère légal et inévitable des révoltes lorsque le pouvoir est abusif et basé sur des principes iniques. Il justifie le mouvement populaire de 1821, par lequel « les fils de la patrie accablés et opprimés » conscients de leurs droits, les ont réclamés avec insistance. Il accuse les boyards d'avoir été les complices des étrangers et d'avoir acculé le pays au désespoir, et leur demande : « Corrigez-vous de peur que l'accablement et l'oppression du pays ne donnent naissance à d'autres Tudor » car dans ce cas, « sachez, en effet, que vous n'existerez plus » [97]. Il en ressort une menace de guerre civile qui pourrait mener à l'extermination de la classe dominante. Par conséquent, on rencontre dans la pensée politique roumaine l'idée du droit de se révolter et de renverser, par la violence, le pouvoir et la classe dominante, à côté du concept de réforme. L'adhésion à l'une ou à l'autre de ces solutions dépend en premier lieu de la place qu'occupait l'écrivain dans la société.

En ce qui concerne le statut international des Principautés, le problème de leur attitude à l'égard des États voisins, les érudits se placent sur des positions très proches, indépendamment de leur origine sociale.

Tous sont d'accord pour soutenir l'ancienne indépendance des Principautés et l'existence des traités conclus avec la Porte, grâce auxquels cette indépendance a pu se maintenir jusqu'à l'époque moderne [98]. Les uns, malgré le durcissement de la domination turco-phanariote, s'entêtent à prétendre que le statut international des Principautés a conservé intacts tous ses attributs [99]. D'autres, plus réalistes, se bornent à affirmer l'autonomie des Principautés et, surtout, d'en réclamer le respect [100].

Les sentiments de la plupart des érudits à l'égard de la Porte sont empreints d'hostilité. Si Văcărescu se montre prudent dans ses appré-

---

[97] *Tratat important*, pp 19—20, 25

[98] Sur le problème général des capitulations voir C Giurescu, *Capitulaţiile Moldovei cu Poarta*, Bucarest, 1915 L'historiographie contemporaine paraît accepter l'idée de leur existence réelle En Moldavie, les capitulations decrites par Cantemir et enrichies par l'imagination de la génération suivante sont répandues par Antohi Sion et Alecu Beldiman. Chez les Valaques, leur diffusion est probablement due à Văcărescu. Ses arguments se transmettent à Fotino par Alecu Văcărescu. Mihai Cantacuzino, l'un des auteurs des cahiers de requêtes présentés a Focsani en 1772, a probablement contribué à enrichir ces théories Par Văcărescu, et Cantacuzino, *Les Capitulations* arrivent à Naum, Zilot, Dionisie, les Andronescu, Drăghici. Parmi les Grecs, Atanasie Comnen en avait connaissance avec Fotino.

[99] Par exemple, Zilot, pour lequel la Valachie était encore « un pays libre ». *Domnia lui Al Şuţu*, p 72.

[100] Pour Drăghici, le pays n'a pas été « violenté dans son autonomie » ; les empiètements proviennent premièrement du manque d'intérêt des boyards pour « les droits politiques de ce pays », *Istoria Moldovei*, I, pp. 107—108 Naum, antiphanariote, se réjouit de pouvoir comparer les Principautes avec la Grèce et de montrer que cette dernière est denommée « Turquie et non pas Grèce », tandis que les Principautés, bénéficiant d'anciens traités, sont dominés par la Porte, mais « en qualité de puissance protectrice ». *Tratat important*, p. 18.

ciations et philoturc par nécessité, son cousin Cantacuzino prend une attitude catégoriquement contraire. Des sentiments semblables se manifestent chez Zilot Românul et Dionisie Eclesiarhul. Dionisie ne croit pas à la justice «du tyran inclément», et se réjouit des victoires remportées par les Russes, qui diminuent la puissance de la Porte. Moins catégoriques — à cause du manque de sympathie pour l'Hétairie — sont Beldiman et Dîrzeanu, quoique condamnant tous deux les pillages de l'armée turque dans les Principautés.

L'attitude des écrivains phanariotes est différente. Pour eux, Constantinople représente «la Capitale»; quant aux Turcs, ils sont encore «les maîtres séculaires», l'autorité qui les emploie et assure leur bien-être. Nous ne trouvons pas de sentiments semblables chez Philippide et Fotino, opposés par leur origine et leurs idéaux à leurs compatriotes phanariotes [101].

Chez les écrivains roumains, l'hostilité à l'égard de la Porte s'étend aux fonctionnaires phanariotes. Le tranquille Dionisie devient violent en décrivant les malheurs causés au pays par ces derniers et malgré son froc de moine, il attaque la Patriarchie qui se laisse acheter pour délier des serments prêtés sur les impôts [102]. Même son de cloche chez Naum — quoique cet érudit, transylvain d'origine, soit un admirateur de la culture grecque [103] — Beldiman [104], Zilot [105], Dîrzeanu et Drăghici [106]. Mais les ressentiments «nationaux» des écrivains ne se limitent pas aux Turcs et aux Phanariotes. A cette époque de début de la manifestation de l'esprit national, on assiste à un véritable procès d'intention que les érudits roumains font à tous ceux qu'ils considèrent coupables de la décadence de leur pays. Le manque de sympathie pour tous les occupants du pays et le refus de se rallier à eux apparaissent déjà chez Văcărescu et chez Dumitrache. Les abus des diverses administrations étrangères d'occupation sont décrits par Naum, Drăghici, D. Fotino, Zilot. Ils déplorent la malheureuse situation géographique des Principautés, voisines de trop grandes puissances, chacune d'entre elles ayant d'autres intérêts [107].

---

[101] Fotino lui-même fait la différence entre les Grecs et les Phanariotes. Papacostea *D Fotino*, pp 329, 310

[102] D. Eclesiarhul, *Cronograf*, pp. 90—91, 111.

[103] Naum, *Istoria Zaverei*, pp. 417, 451. Voir également les poésies publiées par Erbiceanu.

[104] Il manifestait catégoriquement son hostilité à l'égard de l'Hétairie «qui a plongé son couteau dans le sein de notre patrie»

[105] Il reproche aux Grecs de ne pas avoir récompensé l'hospitalité des Roumains ; il attaque également les boyards qui ont collaboré avec les Phanariotes En 1821, Zilot est notoirement hostile a l'Hétairie.

[106] C'est chez Drăghici qu'apparaît le plus clairement le motif de l'hostilité des écrivains à l'égard de l'Hétairie À l'exception de Dîrzeanu, ils ne sont pas contre le plan de libération de la Grèce, mais ils reprochent à l'Hétairie de transformer les Principautés en champ de bataille attirant les représailles des Turcs.

[107] Zilot, *Dăsluşire*, pp. 295—300, 303—304 ; Fotino, *Istoria Daciei*, II. p. 70.

Le problème du statut international des Principautés ne se limite pas à un exposé théorique des rapports entre les Principautés et les pays voisins. Déjà depuis le XVIII^e siècle, les Moldaves et les Valaques discutaient le problème de leur territoire, de la récupération des zones de frontière occupées par les Turcs au XVI^e siècle [108]. Pour Mihai Cantacuzino, Brăila, Giurgiu, Turnu sont des territoires cédés en hommage. Il manifeste aussi ses préoccupations concernant les frontières et la zone des marécages du Danube. A cet égard, il fournit des preuves sur les empiétements des Turcs et réclame le respect des dernières délimitations relatives au partage des îles [109]. Les auteurs qui écrivent après 1800 exposent le problème territorial d'une manière plus approfondie. Naum exprime son désir de voir la réunion de tout le pays, «Dachia», dans ses anciennes frontières [110]. La valeur de cette idée augmente si l'on tient compte du fait que l'écrivain valaque englobe les deux Principautés dans le vocable de Dacie. Par conséquent, si son texte a été rédigé en 1800, c'est qu'il envisage non seulement les annexions perpétrées par les Turcs en Valachie, mais encore celles des Autrichiens en Moldavie.

Même attitude chez Zilot qui déclare de plus que la Transylvanie est une province roumaine «qui faisait partie de l'ancienne Dacie où ont habité et habitent nos frères roumains» [111].

En dépit de tous ces empiétements, les Roumains ont toujours été conscients de représenter une formation politique indépendante ou, au moins, autonome. Mais conscients du péril que représentait la Porte et les autres empires voisins pour le maintien de ce statut, ils ont exprimé diverses opinions sur le meilleur moyen d'assurer l'existence d'Etat des Principautés. A l'exception de quelques enthousiastes, comme Mihai Cantacuzino, qui rêvait à la pleine indépendance réalisée à l'aide de la Russie, la plupart des écrivains proposent le maintien des rapports avec la Porte, mais dans les conditions d'une parfaite autonomie. Le chef de ce parti a été Enăchiţă Văcărescu et, dans le domaine historiographique, on trouve auprès de lui Dumitrache et Zilot. Ce dernier affirme que le Roumain qui «ne peut pas se défendre par les armes» doit pratiquer une «politique» amicale envers tout le monde, jusqu'au moment ou il pourra affirmer sa présence par la force [112]. Le seul écrivain qui n'est pas partisan de la ruse en matière de diplomatie, dans le but de maintenir les Etats roumains, est Naum Rîmniceanu. Cet érudit brosse un tableau apologétique du passé,

---

[108] Les écrivains grecs ne s'occupent pas de ces questions. Pour Comnen, les «raia» (territoires occupés par les Turcs), sont des territoires turcs. Fotino indique qu'ils ont appartenu aux Principautés, mais ne pose pas le problème de leur libération.

[109] M. Cantacuzino, *Istoria*, pp. 86–90, 92–99, 101–102, 179.

[110] *Cronica inedită*, p. 90.

[111] *Ibidem.*

[112] Zilot, *op. cit.*, pp. 297, 299.

il rappelle les victoires remportées par les Roumains sur les Turcs et, avec un accent romantique et révolutionnaire, incite à la guerre nationale contre la Porte[113].

Mais cette attitude belliqueuse ne se rencontre pas chez les autres érudits, quoique la plupart d'entre eux soient favorables à l'existence d'une armée nationale et condamnent la réforme de Constantin Mavrocordat qui l'a supprimée.

IV. LE NOUVEL IDÉAL PATRIOTIQUE ET NATIONAL

Dans l'Etat rêvé par les historiens, l'idéal national et patriotique est mis à place d'honneur. Le sentiment national — qui est le fruit peut-être le plus important du Siècle des lumières — révèle ses débuts concrets chez les érudits du XVIII^e^ siècle. Une première forme consiste à essayer de délimiter, du point de vue politique, le territoire roumain par rapport aux oppresseurs et de lui assurer une existence stable et indépendante. Cette intention, d'inspiration également traditionnelle et « illuministe » est accompagnée par une recherche minutieuse du passé, recherche ayant pour but de réunir des arguments historiques destinés à soutenir les thèses et les prétentions roumaines. Toutefois, chez Văcărescu, Cantacuzino et Dumitrache, le sentiment national, moderne n'en est qu'à son début.

Avec le siècle suivant, la situation change radicalement. Les écrivains, quoique généralement moins cultivés que leurs prédécesseurs, évoquent la gloire des ancêtres avec une passion romantique, attribuant parfois au passé leurs sentiments et leurs idéaux. Naum, Zilot, Beldiman, après eux Drăghici, se servent des exemples du passé dans l'espoir que les hauts faits des ancêtres éveilleront chez leurs descendants le désir de les imiter et d'arriver ainsi à la renaissance politique du pays. Cette renaissance, à laquelle sont appelés à participer seulement les Roumains — Moldaves et Valaques — constitue, elle aussi, une idée d'un caractère national. La renaissance ne se réfère pas à un simple statut politique et ne signifie pas un retour au passé. Elle équivaut à « ressusciter notre peuple et à organiser la patrie » pour « reprendre notre être »[114].

Chez Naum, le sentiment patriotique éclate avec force en prenant des formes lyriques d'une beauté parfois impressionnante. On le rencontre

---

113 « Frères chrétiens, voilà venu le moment de ne plus craindre les païens . de nous battre jusqu'à la mort, de nous soustraire à l'esclavage .. faire périr le dragon ou succomber »; de cette seule manière, « sortant de l'amertume, comme un peuple honoré dans le monde, loué et jouissant d'une bonne renommée, nous pouvons vivre heureux » Naum, *Poeziile*, pp 9—15. Ces écrits semblent avoir été rédigés dès le début du mouvement de Tudor, mais avant le désaveu du tsar. L'inspiration grecque n'est pas exclue.

114 Erbiceanu, *Viaţa şi activitatea lui Naum*, p. 22. Naum, *Tratat important*, p. 27.

également chez Beldiman, qui chante «la patrie» et chez Zilot qui se proclame dès qu'il en a l'occasion «fils de la patrie»[115].

Le sentiment national, manifesté d'après la nouvelle manière de comprendre le passé, à propos de l'organisation intérieure et du statut international, basé totalement sur la distinction entre Roumains et étrangers, garde encore, au XVIIIe siècle, le caractère régional — moldave ou valaque.

Mihai Cantacuzino étudie, sans faire de différences, les Moldaves et les Valaques, mais surtout au niveau aristocratique de sa généalogie. De même Văcărescu, malgré son ascendance moldave et sa parenté avec Neculce. Mais l'intérêt de chaque érudit à l'égard de l'autre principauté autonome et de la Transylvanie s'accroît après 1800, surtout chez Naum, Zilot et Drăghici, en prenant chez Naum Rîmniceanu la forme d'un sentiment politique défini.

Son célèbre appel à tous les Roumains ne poursuivait sans doute pas une réalisation immédiate, mais témoignait d'une conscience nationale roumaine remarquablement bien déterminée[116].

Pour conclure, il convient de montrer que les écrivains n'ont exposé dans les ouvrages analysés qu'une partie — et souvent non la plus importante — de leurs conceptions sociales et politiques. C'est le cas, parmi d'autres, de Văcărescu et de Cantacuzino, auteurs de mémoires politiques des plus remarquables, et celui de Philippide, penseur bien plus profond que ne le laissent paraître ses deux ouvrages que avons étudiés. Nous nous sommes, cependant, bornés aux idées exposées dans les écrits historiques, dans le but de dégager les grandes lignes de la pensée sociale et politique en historiographie et non pas en matière de politique ou de culture de l'époque.

Un autre problème est d'encadrer les divers érudits dans les systèmes de pensée du temps. Ils subissent tous l'influence du Siècle des lumières ou l'influence romantique, mais à notre avis, aucun d'entre eux — Grec ou Roumain — ne peut être pleinement encadré dans l'un de ces deux courants. Depasta, Văcărescu, Cantacuzino sont plus proches de l'esprit des lumières, Naum de celui du romantisme. Toutefois chez tous ces écrivains ces influences européennes sont encore superficielles, pas encore assimilées. Le fond de leur pensée reste dominé par les valeurs traditionnelles et il faudra encore une génération — celle postérieure à 1821 — pour pouvoir constater une nouvelle qualité de pensée et de culture. Mais cette qualité

---

[115] Zilot, *Jalnica Cîntare*, pp. 109—115 Beldiman, *Jalnica Tragodie*, p. 432.

[116] Naum, *Despre originea românilor*, p. 249 ; il désigne les Moldaves sous le nom de « confrères ».

ne se manifestera pas sur un terrain désert. Dans les Principautés, de même qu'en Grèce, ce saut a, au fond, la signification d'un passage d'une certaine culture et civilisation traditionnelle et statique, à une autre, moderne et dynamique. Or, ce passage n'aurait pu s'effectuer sans l'action déployée par les érudits entre 1750 et 1821. Car malgré le fond traditionnel, ils ont reçu et brassé les influences européennes, mettant ainsi la base d'une nouvelle pensée et d'une autre mentalité.

Cette transformation apparaît clairement chez les écrivains roumains. Ce sont eux qui exhument le passé et le glorifient dans des buts moralisateurs ou pratiques ; ils donnent des armes au mouvement politique roumain en proposant des idées et des idéaux mi-traditionnels, mi-européens, mais en tout cas nationaux. Ils réprésentent ensemble un élément politique particulièrement actif.

Nous estimons qu'on ne peut affirmer la même chose à propos des écrivains grecs dont nous sommes occupés. Ils ne sont pas inspirés par les forces vigoureuses et progressistes du peuple grec, dont les idéaux nationaux naîtront et se développeront dans d'autres milieux que ceux du monde rétrograde du Phanar. L'historiographie phanariote des Principautes représente d'autres intérêts que ceux que soutient l'historiographie roumaine. Aussi ne nous étonnons pas de constater leur divergence d'idéaux. Nous soulignons toutefois le rapprochement d'opinions entre les érudits roumains et les écrivains grecs qui, comme Fotino ou Philippide, s'éloignent des intérêts phanariotes et s'identifient avec les nouvelles valeurs politiques du Sud-Est européen.

L'ŒUVRE DE BECCARIA «DEI DELITTI E DELLE PENE» ET SES TRADUCTIONS EN LANGUES GRECQUE ET ROUMAINE

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Cesare Beccaria (1738—1794) a été un juriste et un publiciste italien, progressiste et éclairé. Adhérant à la philosophie des lumières du XVIII[e] siècle, il devint l'un des disciples italiens les plus célèbres de cette philosophie et du rationalisme français. Il fut l'admirateur de d'Alembert, de Diderot, de Buffon, de Montesquieu et d'Helvétius. Leurs œuvres constituaient sa lecture préférée.

Afin de propager les nouvelles idées en Italie, il a fondé une société et un journal. Mais ce qui l'a rendu célèbre dans le monde entier, ce fut son ouvrage *Dei delitti e delle pene* qui a mis en circulation des idées humanitaires et rationnelles.

Ce livre qui a révolutionné la procédure pénale législative, a été traduit dans presque toutes les langues européennes, et, chose bizarre, même en arabe, sur l'ordre du satrape d'Egypte [1].

Il n'y a pas lieu de revenir sur l'importance de l'œuvre de Beccaria, *Dei delitti e delle pene*, qui a marqué un moment essentiel dans le mouvement des idées à l'époque des Lumières. La célébration récente de son second centenaire a fourni l'occasion à de nombreuses études sur la signification et le retentissement de l'ouvrage du penseur italien.

Dans le précieux volume où M. Franco Venturi a donné une nouvelle édition du texte de Beccaria, précédé d'une substantielle introduction, le savant italien a recueilli de très riches matériaux concernant l'écho suscité par cette œuvre dans différents pays de l'Europe occidentale

[1] Βεκκαρίου περὶ ἀδικημάτων καὶ ποινῶν ..., édition Ad. Coray, Paris, 1823, p. XXVIII.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., V. 1 – 2. p 193 – 202. BUCAREST. 1967

et centrale et en Russie [2]. Nous nous proposons de présenter, dans les pages qui suivent, l'intérêt dont elle fut l'objet en Grèce et, ensuite, dans les Principautés roumaines.

De tels livres, de circulation mondiale, étaient presque toujours traduits également en grec ; l'œuvre de Beccaria a donc revêtu la forme grecque peu de temps après sa parution, et du grec, comme nous le verrons plus loin, elle a été traduite en roumain.

La traduction en grec est due au savant grec Adamantios Coray, grand admirateur de la philosophie des lumières. Cet érudit, dans l'intention d'inculquer au peuple grec opprimé la bonté, des principes sains de comportement dans la société et le sens de la justice et du respect des lois, a considéré que le meilleur moyen d'y arriver était de traduire en grec le livre de Beccaria au contenu si progressiste, éclairé et utile et de le mettre à la disposition des Grecs désireux de s'instruire et de se libérer de la domination étrangère et de l'exploitation féodale. Coray avait pour devise l'affirmation d'Aristote que l'homme était le meilleur des animaux, mais qu'il devenait le pire, en l'absence de lois et de justice.

La traduction de Coray était déjà achevée en 1796, mais, comme il le dit dans sa préface [3], des difficultés matérielles ont empêché son impression. En réalité, ce ne sont pas uniquement les difficultés matérielles qui ont fait obstacle à la publication du livre, mais aussi des difficultés d'ordre politique. Il résulte d'une lettre datée de 1796 et adressée à Chardon de la Rochette, que la publication présentait beaucoup de dangers. Coray était à la recherche d'un éditeur français et d'un libraire également étranger qui diffusât le livre en Orient, étant donné que si un Grec avait osé cela il aurait risqué d'être pendu par les Turcs [4]. Il a dû remettre la publication jusqu'en 1802, lorsqu'il a pu faire imprimer la traduction à Paris avec l'aide matérielle d'Alexandre Vasiliou et Michel Zosimas de Livourne.

Coray s'est servi du texte italien de 1774 paru à Venise, bien que le titre, pour des raisons de sécurité, indiquât comme lieu de publication Londres. Il s'est également servi de la traduction française de l'abbé Morellet, et il a adopté l'ordre plus logique des chapitres introduit par le traducteur français. La traduction de Coray a été considérée comme très bonne et réussie, et la préface parfaite et digne d'être constamment lue par la jeunesse [5]. Coray dit dans sa préface qu'il s'est efforcé de rendre

---

[2] Cesare Beccaria, *Dei delitti e delle pene* (con una raccolta di lettere e documenti relativi alla nascita dell'opera e alla sua fortuna nell'Europa del Settecento), éd. par les soins de Franco Venturi, Einaudi, Turin, 1965, 608 p.

[3] Περὶ ἁμαρτημάτων καὶ ποινῶν . . . , édition Ad. Coray, Paris, 1802, p. III—IV.

[4] Ap. Daskalakis, Ὁ Ἀδαμάντιος Κοραῆς καὶ ἡ ἐλευθερία τῶν Ἑλλήνων, Athènes, 1965, p. 157.

[5] Λόγιος Ἑρμῆς de 1811, p. 18 et de 1819, p. 96.

sa traduction plus claire que l'original, lequel est obscur en beaucoup d'endroits et, quoiqu'écrit en italien, n'est pas compris par tous les Italiens. Beccaria a évité à dessein d'être toujours clair, par crainte des persécutions des oppresseurs [6]. Le savant Coray donne dans sa préface maints conseils aux jeunes Grecs quant à la manière dont ils doivent procéder pour répandre la culture et la lumière dans la Grèce subjuguée : « Vous êtes aujourd'hui, dit-il, les éducateurs et les professeurs de la Grèce, et le moment viendra où la patrie vous demandera des lois. Comment enseignerez-vous aux autres la justice et la vertu ? Comment leur inculquerez-vous les devoirs du citoyen vertueux, la soumission aux lois de la société et comment les conduirez-vous sur la voie du bonheur, alors que vous vous égarez dans le sombre labyrinte de la scélératesse ? » Et il poursuit : « Vous savez très bien qu'il ne suffit pas de ne pas avoir commis un acte condamné par les lois ; vous serez accusés également pour le fait d'avoir pu faire beaucoup de bien et d'avoir négligé de le faire. Il ne suffit pas de ne pas avoir trahi la patrie ; le fait de ne pas lui avoir été utile, constitue aussi un crime » [7].

Coray donne également de bons conseils aux riches. Il les exhorte à employer leurs trésors en donnant à la patrie malade des médicaments et des médecins. Les médicaments sont les lumières de la science et les médecins sont des hommes éclairés et instruits. Coray exprime dans sa préface sa conviction que les souffrances de la Grèce seront guéries grâce aux lumières de la science. Nous trouvons dans cette préface des conseils qui ennoblissent l'âme et qui ont leur valeur même de nos jours. La renaissance culturelle est associée à la renaissance nationale. Il recommande un gouvernement juste, des lois justes et la suppression de la barbarie médiévale. Il dit que les Grecs sont incomparablement plus éclairés que n'eussent été bien d'autres peuples s'ils avaient connu une partie seulement des malheurs subis par les Grecs, mais ces derniers aussi ont beaucoup à apprendre du livre qu'il leur présente.

Par la préface de l' édition parue en 1802, Coray inaugure les prolégomènes dans lesquels il conseille, encourage, met sur la bonne voie et sermonne les Grecs. Il les dirige vers la justice et les traditions ancestrales, vers l'instruction et la culture afin qu'ils deviennent dignes d'acquérir la libérté politique et sociale, en élevant leur niveau culturel et politique [8].

La traduction est accompagnée de nombreuses notes et commentaires, qui avèrent une pensée philosophique audacieuse et éclairée, ainsi qu'une vaste culture. Dans certaines notes Coray se livre à des comparaisons

---

[6] Ad. Coray. *op. cit*, éd. de 1802, p. IV—V.
[7] Idem, *op. cit.*, p. XVI—XVII.
[8] Ap. Daskalakis, *op. cit.*, p. 158.

et montre le parallélisme des idées de Beccaria et des affirmations des philosophes de l'antiquité grecque, tandis que dans d'autres il explique certains termes juridiques ou certains passages obscurs.

La première édition de la traduction de Coray a paru en 1802, lorsque l'Europe était le théâtre d'événements importants. Les armées de Napoléon étaient victorieuses et la propagande napoléonienne se dirigeait vers les Balkans. Les émissaires de Napoléon parcouraient les provinces grecques et incitaient le peuple grec à la révolte pour sa libération nationale et sociale. Coray publie ce livre dans le but de prouver au peuple grec que la libération nationale rend en même temps possible la libération sociale et l'instauration de la justice.

En 1823, alors que le peuple grec se trouvait en pleine lutte pour la libération nationale, la traduction de Coray sera publiée de nouveau, augmentée d'une nouvelle préface ainsi que de beaucoup d'autres notes dans lesquelles seront commentés les problèmes de l'actualité. Tandis que la première édition était dédiée Τῇ νεοσυντάκτῳ τῶν ἑπτὰ νησῶν ἑλληνικῇ πολιτείᾳ (À la République grecque des sept îles récemment créée), la seconde édition sera dédiée Τοῖς μέλλουσι δικασταῖς τῶν Ἑλλήνων (Aux futurs juges de Grèce). Dans la préface de l'édition de 1823, Coray sera préoccupé de deux problèmes brûlants pour le peuple grec à cette époque. Il considère la Grèce comme déjà libérée de la domination turque et ses préoccupations vont vers la législation qui devra être introduite dans le nouvel État. « Vous désirez, amis compatriotes, — dit-il dans cette préface — que notre jeune État vive et prospère; nourrissez-le de justice, abreuvez-le de justice. La justice maintient la paix, la paix sauve la liberté. Si la liberté se gagne par la lutte contre les tyrans, elle ne saura être maintenue si la paix ne règne pas entre citoyens et il n'y aura pas de paix s'il n'y a pas de justice » (p. LXXX). Plus loin, il s'occupe de l'égalité devant la loi (p. LXXXIII—LXXXIV) : « Si l'égalité — dit-il — apporte l'amitié entre les hommes, l'inégalité, au contraire, engendre l'inimitié ». L'érudit grec considère que le lien le plus puissant entre les hommes dans la société est constitué par la justice. Si la justice ne règne pas dans les tribunaux, une société morale ne saurait exister. Pour que la société ne risque pas de s'effondrer, il faut absolument qu'il y ait des lois, mais ces lois ne doivent pas émaner des gouvernants, car les lois édictées par ceux-ci tendront à maintenir et à développer leur suprématie. Les lois doivent être l'œuvre de tous (p. LXXXVI).

Coray se prononce contre les titres de noblesse, lesquels se sont conservés dans l'Heptanèse, selon la coutume oligarchique de Venise. « Le seul homme noble — dit-il — c'est celui qui aime et aide sa nation. Pour que nos successeurs jouissent de la paix née de l'égalité, nous sommes obligés à partir de ce moment de ne plus permettre que notre constitu-

tion admette la peste de la noblesse héréditaire » (p. XLVI). Là où pénètrent les privilèges, les lois sont impuissantes, et là où les lois sont impuissantes, il n'y aura pas de justice. Coray veut que l'homme soit honoré et récompensé pour ses bonnes actions, et non pas parce qu'il est issu d'une famille noble (p. XLVII—XLVIII). Si la justice règne, il n'y aura plus de révoltes. La cause principale des révoltes est l'injustice. Là où toutes les difficultés de l'État sont supportées par le peuple, tandis que tous les gains, produits des sueurs du peuple, sont accaparés par les nobles et les moines, il y aura des troubles. La vraie cause des insurrections en Europe est la rapacité et l'exploitation des nobles et des moines (p. LIV–LV).

Comme on le voit, les préfaces de Coray sont très riches en conseils éclairés en vue de redresser la situation des peuples opprimés, et particulièrement celle du peuple grec. Il n'hésite pas d'exposer ses pensées progressistes avec la plus grande sincérité. Il s'est si souvent prononcé contre l'hypocrisie et la rapacité du clergé, que ses admirateurs voulant célébrer une messe à Constantinople à l'occasion de sa mort, se sont vu interdire par le patriarche cette manifestation de sympathie et de recueillement envers le grand disparu [9], en dépit du fait que Coray fût généralement reconnu comme le maître et le chef spirituel du peuple grec.

Le livre de Coray a également suscité l'intérêt des étrangers, par sa préface imbue de la philosophie des lumières et ses notes, dans lesquelles il proclame catégoriquement, ainsi d'ailleurs que dans d'autres préfaces ultérieures, la nécessité d'éduquer le peuple grec, de créer des écoles en nombre aussi grand que possible et de faire imprimer des livres édifiants, dont le peuple grec a tellement besoin.

En 1842, alors que le mécontentement du peuple grec contre le régime anticonstitutionnel du roi Othon battait son plein, le progressiste P. Sophianopoulos présente une nouvelle édition de la traduction de Coray, et ajoute à la fin la savante et éclairée introduction de Coray à l'Éthique d'Aristote. Sophianopoulos complète également la nouvelle édition avec deux chapitres du célèbre livre de l'Anglais J. Bentham, *Théorie des peines et des récompenses.* Cette réédition est particulièrement précieuse, car elle paraît au moment où a lieu en Grèce la lutte pour la constitution et pour des lois plus justes. L'œuvre de Beccaria a exercé une grande influence sur la pensée juridique et politique du peuple grec et a donné de l'impulsion à l'esprit progressiste et antimonarchique en Grèce.

L'éditeur Sophianopoulos, dans l'intention d'assurer une grande diffusion à ce livre si utile à tout lecteur, a demandé au roi Othon d'ap-

---

[9] Gheorghios Valetas, 'Ο νεοελληνικός διαφωτισμός, dans «Σύγχρονα θέματα», 1962, 1re année, 1re fasc., p. 13.

prouver l'achat de 1 000 exemplaires, afin qu'ils soient distribués gratuitement aux lecteurs pauvres, tandis qu'un autre millier d'exemplaires devait être remis aux écoles pour les élèves dénués de moyens. La grande diffusion de cette édition résulte aussi de la liste des souscripteurs, au nombre de 1 500, le plus grand nombre jamais enregistré par un livre grec [10].

L'éditeur Sophianopoulos a été l'un des plus grands défenseurs des droits du peuple et le plus implacable adversaire de la monarchie et de l'entourage d'Othon [11]. Pendant les persécutions d'Othon, il a fait paraître le journal «Πρόοδος», dans lequel il prenait la défense de tous les progressistes. Tout comme Rigas Velestinlis, il faisait appel à l'union des peuples balkaniques : « Serbes, Valaques, Moldaves, Macédoniens, Thraces, Thessaliens, Épirotes, Chiotes, Crétois, Rouméliotes, Moréotes — écrivait-il — ne demandez ni qui est compatriote, ni qui est étranger. Notre avenir... dépend de notre union » [12].

Lorsqu'en 1844 fut votée, après beaucoup de luttes et d'insistances des progressistes, la nouvelle constitution grecque, Sophianopoulos conseillait à tous les Grecs d'avoir en permanence chez eux cette constitution et de la lire matin et soir pour bien se rendre compte que leurs maîtres étaient les Phanariotes, les fainéants, les courtisans et les Bavarois [13].

Voilà ce que fut le progressiste Sophianopoulos, lequel, conscient de l'importance de l'œuvre de Beccaria pour la société grecque et cela à la moitié du XIX^e siècle, l'a rééditée dans un grand tirage et l'a remise en circulation.

Le livre de Beccaria, d'une immense importance pour la société qui s'affranchissait des traditions inhumaines du Moyen Âge, a donc été imprimé en grec à trois moments essentiels de la lutte du peuple grec pour la liberté. En 1802, alors que l'on s'attendait à ce que les armées de Napoléon libérassent la Grèce; en 1823, lorsque le peuple grec était en pleine lutte pour sa libération du joug ottoman et en 1842 lorsqu'en Grèce bouillonnait le mécontentement contre la dictature d'Othon.

BECCARIA TRADUIT EN ROUMAIN

La traduction de l'ouvrage de Beccaria par Coray, ainsi d'ailleurs que tous les livres écrits en grec, a également circulé au début du XIX^e siècle dans les pays roumains. Un traducteur moldave assidu de cette

[10] G. Valetas, Κοραῆς, Athènes, 1964, tome I, n° 1, p. 88.
[11] Ianis Cordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας, tome III, p 211
[12] *Ibidem*
[13] *Ibidem*, p 318.

époque, Vasile Vîrnav[14], trouvera utile de la retraduire en roumain. Les conditions internes de la société roumaine réclamaient un pareil livre. On sait que tout de suite après le renversement du régime phanariote, en 1822, un projet de constitution fut préparé et qu'après cette date, les agitations pour une nouvelle législation continuaient[15]. Peut-être que Vasile Vîrnav n'était pas étranger à ces agitations et que, ayant à sa portée le texte de Coray, il a traduit le livre du jurisconsulte italien pour venir en aide aux criminalistes moldaves qui devaient élaborer un code pénal réclamé par les changements sociaux intervenus en Moldavie.

La traduction de Vasile Vîrnav est toutefois demeurée à l'état de manuscrit. Nous la trouvons en entier dans le manuscrit roumain n° 185 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie[16] avec le titre suivant : « Pentru greşele şi pedepsi politiceşte prăvite, scriptura lui Chesar Vecaria, tălmăcită de pre limba italienească şi prin însămnări tălmăcindu-se de D... Corai, doctorul şi mădulare societăţii Parizului a păzii oamenilor... de pe limba greciască vulgară în cea moldoven<ească tăl>măcită de banul Vasile Vîrnav, boierul Moldaviei — 1824, octombrie 6 » [Des délits et des peines considérés au point de vue politique, l'écrit de César Vecaria, traduit de l'italien avec des notes[17] par D...[18] Coray, docteur et membre de la Société de Paris de la défense des hommes... traduit du grec vulgaire en moldave par le ban Vasile Vîrnav, boyard de Moldavie, le 6 octobre 1824]. On trouve à la fin du manuscrit une note dont il résulte que la traduction a été achevée le 11 février 1825.

En comparant la traduction de Vîrnav aux éditions du texte grec, nous avons constaté que le traducteur roumain s'est servi de l'édition de Coray de 1802. Vîrnav traduit le livre de Coray d'un bout à l'autre, à savoir : le texte de Beccaria, l'introduction et les nombreuses notes et commentaires de Coray, même une addition existant dans la traduction à la page 283. Il semble que Vîrnav ignorait le grec classique, car partout

---

[14] Vasile Vîrnav est une intéressante figure de traducteur du début du XIX[e] siècle. À cette epoque, alors que le developpement de la philosophie des lumières dans les pays roumains par le canal grec faisait de rapides progrès, il occupera une place importante parmi ceux qui traduiront du grec des œuvres dans différents domaines culturels. Nous reviendrons ailleurs sur l'activité de Vasile Vîrnav comme traducteur.

[15] Cf. Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire în limba greacă şi română* [L'esprit révolutionnaire français et Voltaire en langues grecque et roumaine], Bucarest, 1946, pp 67—68.

[16] I. Bianu, *Catalogul manuscriptelor româneşti* [Catalogue des manuscrits roumains], Bucarest, 1907, tome I[er], p. 421

[17] Le catalogue de Bianu reproduit d'une manière erronée le mot roumain « însemnări » (notes) par le mot « însărcinări » (tâches).

[18] Le texte est effacé et le manuscrit déchiré, mais en aucun cas il ne s'agit du mot « diacon » (diacre), reproduit par I. Bianu dans la description du manuscrit qui figure dans son *Catalogue*, p. 421. Il est sans doute question du prénom abrégé de Coray, Diamantis, au lieu de Adamantios.

où Coray cite des auteurs grecs classiques, il reproduit le texte grec sans le traduire.

Voilà comment Vîrnav commence (f.4) la traduction de l'introduction de Coray : « Scriptura cé vestită pentru politiceştile greşeli şi pedepsi italieneşti întîi scrisi, s-au tălmăcit mai în toate limbile şi mult s-au lăudat prin toată Evropa cé luminată » [Le livre qui est renommé pour les délits politiques et les peines, a été écrit d'abord en italien et a été traduit dans presque toutes les langues et a été beaucoup vanté dans toute l'Europe éclairée].

Vîrnav a bien fait d'avoir traduit l'introduction et les commentaires de Coray, étant donné que ses textes reflètent la pensée philosophique progressiste de l'éclairé savant grec. Souvent, les commentaires de Coray contiennent des idées bien plus avancées que le texte de Beccaria auxquel ils se rapportent. Malheureusement la traduction de Vîrnav n'a pas été imprimée. Sa publication et la diffusion d'un texte émané d'un esprit tellement éclairé eût été d'une grande utilité à la société roumaine, dans laquelle régnaient encore les lois pénales inhumaines du Moyen Âge. Les connaisseurs de la langue grecque avaient toutefois la possibilité de lire le texte grec de Coray dont la traduction a dû avoir beaucoup de lecteurs dans les pays roumains, car ce texte a attiré l'attention d'un autre traducteur encore. Celui-ci est demeuré anonyme, il n'a pas achevé la traduction ou bien elle n'est pas parvenue à notre connaissance. Il s'est arrêté après avoir traduit la préface de Coray, toujours dans l'édition de 1802. Cette seconde traduction est contenue dans le manuscrit roumain n° 4191 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (f. 10—19). Le commencement manque, les feuilles étant déchirées. Le texte conservé du traducteur anonyme débute au milieu de la phrase suivante : « . . . ca să o facă mai desluşită cetitorilor. După aceea s-au văzut alte multe tălmăciri, precum am zis, în deosebite limbi ale Evropii.

Puţine filozoficeşti alcătuiri au dat atîta sunet ca aceasta, căci precum a îngîndurat rîvna (dorirea) adevăraţilor filozofi aşa a turburat şi fierea unor fanatici [19], carii cu neruşinate strigări în zadar au cerut să potolească dumesticul şi blîndele grai al filozoficeştii iubiri de oameni » [. . . pour la rendre plus explicite aux lecteurs. On a vu ensuite beaucoup d'autres traductions, comme nous l'avons dit, dans différentes langues d'Europe.

Peu d'œuvres philosophiques ont eu le retentissement de celle-ci, car, comme elle a incité l'ardeur des véritables philosophes, elle a de même troublé le fiel de certains fanatiques, lesquels par leurs cris éhontés

[19] Par « fanatici » (fanatiques), il traduit improprement le mot grec δεισιδαιμόνων = superstitieux, correctement traduit par Vîrnav.

ont en vain demandé que fût étouffée la familière et douce parole de l'amour philosophique des hommes]. Le texte de la traduction anonyme reproduit ici correspond à la traduction de Coray, p. III.

Le traducteur anonyme, contrairement à Vîrnav, connaissait également le grec classique. Certaines citations des œuvres des auteurs classiques grecs, que Vîrnav reproduit en original, sans les traduire, l'anonyme les traduit. Ainsi la citation de la page XX ὦ ἄνθρωποι..., celle de la page XXV ἐμοὶ δὲ τῶν μὲν ... et autres.

La préface de Coray a incontestablement influencé d'une façon ou d'une autre les lecteurs roumains du début du XIX^e siècle. Lorsqu'ils lisaient les conseils donnés par Coray aux Grecs, concernant une législation juste, les conseils prodigués aux riches pour qu'ils emploient leurs richesses à la création d'écoles, la préparation de professeurs, l'impression de livres utiles, pour que chacun contribuât selon ses forces à l'instruction du peuple grec, car seule l'instruction lui aidera à acquérir sa liberté nationale et sociale, il n'est pas possible que les lecteurs roumains n'aient pas réfléchi aussi à la situation du peuple roumain qui souffrait du fait des lois injustes et se trouvait dans le même état d'ignorance. Nous croyons que les Roumains qui ont lu la préface de Coray, soit dans son original grec, soit dans sa traduction roumaine, ont dû penser que les moyens proposés par Coray pour le redressement de la situation du peuple grec et pour son instruction étaient également valables pour le peuple roumain, car sa situation n'était nullement différente de celle du peuple grec. Le peuple roumain aussi se trouvait sous domination étrangère, le peuple roumain exploité avait aussi besoin d'une législation juste et de moyens de s'instruire, afin d'acquérir sa libération nationale et sociale.

Comme on le voit, deux essais on été faits pour familiariser la société roumaine avec l'œuvre de Beccaria, sans qu'aucun des deux ne soit arrivé à l'impression.

Après ces deux tentatives, que nous ne pensons pas avoir été connues par Heliade Rădulescu, celui-ci se proposera de faire une nouvelle traduction. On sait qu'Heliade Rădulescu avait fait de grands projets pour la traduction en roumain des œuvres de la littérature universelle en matière d'histoire, de philosophie, de sciences naturelles, de droit, etc. S'inspirant du « Panthéon littéraire » ou du « Plan d'une littérature universelle » d'Aimé Martin, il préparera une liste de livres qu'il avait l'intention de traduire et de publier, en prenant pour modèle le catalogue d' Aimé Martin. Heliade prévoyait vingt et un volumes par an : trois de philosophie, trois de droit, etc. Parmi les premiers auteurs qu'il comptait traduire figurait aussi Beccaria. Mais survint la révolution de 1848 qui fit s'écrouler ses plans. Au mois de décembre 1849, il écrivait : « Et si j'ai réalisé quelque chose, c'est seulement ce que j'avais entrepris avant notre mouvement,

et que les circonstances graves me forcèrent d'abandonner en même temps que tout ce que je possédais » [20].

Les tentatives faites pour donner un texte imprimé en roumain du fameux ouvrage du criminaliste italien dans la première moitié du XIX[e] siècle ont donc échoué, ce qui n'a toutefois pas empêché l'esprit humanitaire, progressiste, affranchi des entraves féodales qui pénètre l'œuvre de Beccaria, d'exercer son influence sur la législation roumaine [21].

[20] D. Popovici, *Ideologia literară a lui I. Heliade Rădulescu* [L'ideologie littéraire de I. Heliade Rădulescu], Bucarest, 1935, pp. 183, 193 et 194

[21] Nous ne nous occuperons pas de l'influence de ce livre sur le Code pénal roumain, ce thème étant traité par mon collègue Valentin Georgescu, avec la compétence qui le caractérise.

« RADU VOÏVODE » DANS L'ÉPIQUE SUD-SLAVE

A. BALOTĂ

B. P. Hasdeu [1] a jadis attiré l'attention sur certaines poésies populaires, serbes et surtout bulgares, dont les vers reflètent des noms de voivodes, d'événements et de faits appartenant à l'histoire roumaine.

Prenant en considération les matériaux poétiques en tant que sources documentaires historiques directes, il a coordonné l'identification des faits et des personnalités poétiques en fonction des thèses historico-politiques qu'il soutenait. L'idéologie scientifique, la méthode et le fonds des connaissances historiques de son époque ne lui ont pas permis de se préoccuper dans ses recherches du problème de la genèse de ces formes poétiques populaires, ni du moins de celui de la raison de l'apparition des noms de voïvodes roumains dans le folklore bulgare, d'autant plus que les mêmes noms n'ont pas été retenus par la littérature populaire roumaine.

Bien des années après, Al. Iordan [2] a repris l'examen des mêmes matériaux poétiques sud-slaves, mais en se contentant de multiplier le nombre des textes cités sans rien ajouter à la méthode, aux perspectives, ni même aux identifications proposées par son illustre devancier.

Reprenant à notre tour l'examen de la question dans un travail beaucoup plus ample [3], nous sommes arrivés à la conclusion que les formes du folklore sud-slave étaient les transmissions conservées jusqu'à nos jours d'une ancienne poétique orale médiévale propre au bassin danubien serbo-bulgaro-roumain et que ces formes avaient circulé jadis sur les deux rives du Danube, au cœur des Balkans et jusqu'à l'Adriatique.

---

[1] *Negru vodă*, introduction au vol. IV du *Magnum Etymologicum Romaniae*, Bucarest, 1898.

[2] *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud*, « Balcania », IV, 1946.

[3] *Poetica medievală dunăreană slavo română* (à paraître).

Le présent article ne contient qu'une partie de cette étude. Il a pour objet les formes poétiques populaires sud-slaves dans lesquelles se sont reflétées des personnalités médiévales roumaines du nom de « Radu voivode ».

Les vers de la ballade serbe dite « Marguita la Sirmiote »[4] dont l'existence, bien que connue déjà des recherches antérieures à la nôtre, n'a pas encore été analysée du point de vue historique, constitueront l'introduction à notre enquête :

> Dans ces vers Marguita déplore le sort de son pays — Sirmia — tombé au pouvoir des Turcs du temps du voivode Rajko. Ce dernier entendant ses lamentations lui réplique en lui énumérant, sous forme de monologue, la longue liste de braves et de forteresses qui purent, par le passé, tenir tête à la puissance turque. Et de se demander finalement ce qu'il aurait pu faire pour Sirmia, lui qui se trouve maintenant seul face à face avec les Turcs.

Dans le long monologue du voïvode Rajko, au passage des preux de la lutte antiturque, apparaissent aussi des noms de voïvodes roumains.

. . . .
Na Vidinu gradu bjelome,
ondje bješe starac Vladislave,
a naravnoj zemli Karavlaškoj
ondje bješe karavlah Radule;
na Bukarešt, u gradu bjelome
ondje bjese bego Radul bego
s'svoim bratom Mirkom vojevodom [5]
. . . .

Le nom du prince Radu figure à deux reprises dans ces vers. Il est évident que l'on n'est pas en présence de la double mention du même personnage, ni du point de vue littéraire, ni du point de vue historique.

Le premier des deux voivodes cités, « le noir Valaque Radule » (vers 73) est indubitablement le même que le célèbre Radu Negru (Radu le Noir) de la tradition historique écrite de la Valachie. De cette circulation populaire roumaine orale — que dénote dans les vers en question le vocatif roumain « Radule » utilisé comme nominatif — qui en agissant selon les lignes de sa stylistique nationale propre, attribue aux personnages littéraires des noms qui antérieurement étaient des surnoms — Făt Frumos, Păcală, le berger de la ballade Miorița, Toma lui Moșu, etc. — s'est créé, sur le modèle de Verde împărat et de Roșu împărat (l'empereur Vert et l'empereur Rouge) : Negru Vodă (le voivode Noir).

[4] Vuk Karadžić, in « Srpske narodne pjesme », III, n° 10.
[5] *Ibidem*, vers 70—76 (« Vidin ») · « Dans la ville blanche où était le vieux Vladislav, et sur la vaste plaine de la noire Valachie, ou était le noir Roumain Radule ; à Bucarest où était le beg Radu beg avec son frère Mircea le voivode ! ».

La thèse de l'origine littéraire du personnage traditionnel de Radu Negru trouve dans ces vers sa vérification et sa confirmation. Les causes de l'appellation de «noir» donnée au premier voivode roumain connu de la tradition, ont été justement déduites indirectement par nos historiens. En effet, le vers précédent (72) du monologue «sur la vaste plaine de la Noire Valachie», certifie non seulement que le nom porté par le voivode découle de celui de son pays, mais y rattache aussi la création du personnage littéraire «Radu Negru» à l'époque où les conceptions mongolo-tatares étaient encore vives dans la conscience des Roumains des contrées du Danube.

La chronologie du «Noir Valaque Radu» dans les vers dont nous nous occupons, placé immédiatement après «le vieux Vladislav» qui «vint» à la blanche ville de Vidin (vers 70—71) — c'est-à-dire Vladislav I^{er}, Vlaicu Vodă — car aucun autre maître de cette cité, par droit légitime ou par droit de conquête temporaire, n'a porté le nom de Vladislav — fournit à notre thèse de l'identification historique de Radu le Noir avec Radu I^{re}, une nouvelle indication, d'autant plus que dans la suite des voivodes roumains énumérés dans ces vers Radu précède effectivement Mircea.

Si le premier Radu des vers de la ballade étant Radu le Noir, peut être identifié avec Radu I^{er} (environ 1377—1383) la situation est tout autre en ce qui concerne le second Radu (vers 75). Sa mention ne se rattache plus à la plaine valaque — la plaine «de la Noire Valachie» au XIV^{e} siècle — le siège de sa principauté étant situé, au contraire, à Bucarest, ce qui indique la transmission d'une autre époque. De même, sous l'identité de noms, ce qui fait divergence c'est aussi la qualification politique en dehors de celle du siège des voivodes, au lieu de l'appellation de «noir» la titulature renferme le mot «beg» — prince, ce qui évoque encore un autre moment politique.

Pour identifier ce nouveau personnage littéraire, nous citerons en premier lieu quelques vers de la ballade serbe du «Mariage de Dušan»:

. . . .
— „Kad, Milošu, dostigneš svatove
pitaće te, tko si, i otkud si:
ti se kaži zemlje Karavlaške:
služio sam bega Radul-bega,
ne šće mene službu da isplati,
pa ja pogoh u svijet bijeli
da gegogi polje službe tražim;!
pak sam ćuo za cvate careve
i prist'o cam nezvan za svatovi
rad'komada ljeba bijelog!" [6]
. . . .

[6] *Ibidem*, II, n° 29, vers 200—209 · «Miloš, quand tu rejoindras le cortège nuptial, on te demandera qui tu es et d'où tu es. Toi, dis: «De Valachie. J'ai servi le beg Radu beg, et il n'a pas voulu me payer mon service. Et je suis parti dans le monde blanc, me chercher un meilleur emploi. Et en entendant parler du cortège nuptial du tsar, je suis entré, non invité, parmi les gens de la noce».

Ici, pour éviter une situation anecdotique difficile, le protagoniste de la ballade reçoit le conseil d'affirmer qu'il aurait été en Valachie au service du « beg Radu beg », affirmation qui recouvre indubitablement, dans les contrées du Monténégro d'où proviennent ces vers, la conscience publique de nombreux cas similaires. Le service rempli par Miloš en Valachie est clairement indiqué par le conseil qui lui est donné d'affirmer qu'il participa au cortège nuptial pour gagner son pain, la seule fonction à même de lui permettre de vivre dans un cortège nuptial étant évidemment celle de ménestrel (*pevač*).

« Le beg Radu beg » qui avait à son service des Monténégrins ne peut en aucune façon être Radu I[er], car ni les émigrations serbes ne s'étaient encore produites sous son règne (environ 1377—1383), ni les réalités internes de la Valachie de son temps ne peuvent accréditer pareille thèse. Il peut s'agir, et c'est certainement le cas, du moins dans l'occurrence, de Radu cel Mare (Radu le Grand) (1495—1508), lequel eut à son service de nombreux Balkaniques, et en premier lieu des Monténégrins. A ce prince, fondateur d'un monastère dans la Kraïna du Timok, les ménestrels sud-slaves ont pu donner tout naturellement le titre de beg que portait aussi l'autorité suprême ottomane dans les territoires bulgares, le beg de Roumélie.

Une première confirmation de cette thèse est fournie par la seconde tradition — celle du couvent de Manastiritza, au Timok, fondé par le moine Nicodème. Selon cette tradition, l'église aurait été restaurée par Radul beg, dont le nom se conservait encore au siècle dernier sur les portes du sanctuaire[7]. En effet, ce Radu beg non plus ne saurait être Radu I[er], car il est peu probable que de son temps la fondation même de Nicodème ait eu besoin d'être refaite par ce voïvode à l'époque duquel a vécu le moine serbe. Ainsi donc, ici encore, Radu beg ne saurait être que le même Radu le Grand qui réédifia le monastère de Lopušnja, au Timok[8].

La seule pierre d'achoppement de notre théorie demeure la fraternité de Radu beg et de Mircea, soulignée dans la ballade (vers 75—76).

Si l'on veut éclairer la valeur probatoire et l'importance de cette affirmation de la tradition poétique, il faut observer que les personnages épiques des vers de la ballade de « Marguita la Sirmiote » sont cités avec leurs épithètes génériques et dans des postures qui ne sont pas propres au monologue — cas où les épithètes respectifs devraient mettre en évidence leur rôle dans les luttes pour la défense de Sirmia et qu'elles sont au contraire propres aux traditions poétiques indépendantes des héros respectifs. Par exemple, Jug Bogdan est accompagné dans les vers du

---

[7] « Glasnik društva srpske slovenosti », IV, Belgrade, 1867, p. 37.

[8] « Buletinul comisiunei istorice a României », IV, p. 194.

monologue du souvenir de ses neuf fils. Ceci prouve que le ménestrel qui aura créé ces vers a connu et utilisé la ballade de la « Mort de la mère des Jugovitch »[9], et Relja est qualifié d'« ailé » comme dans toutes ses chansons[10]. Comme il est évident que les personnages du monologue de Rajko ont été empruntés à d'autres traditions poétiques, chacun d'entre eux conservant les attributs littéraires qu'ils ont eus naturellement dans les formes poétiques initiales, nous estimons non moins naturel de nous adresser pour leur identification aux sources épiques primaires.

Tout comme les autres héros renfermés dans les vers du monologue de Rajko, les deux personnages littéraires roumains eux aussi, les deux Radu, ont chacun leur caractère distinctif littéraire propre. Le premier se distingue par la forme grammaticale de son nom, le nominatif Radule, et le second par la précision qu'il est le frère de Mircea.

La prétendue qualité de frères des deux voïvodes roumains — Radu beg et Mircea — s'appuie en vérité sur des fondements épiques préalables et indépendants de l'anecdotique du monologue de Rajko. Ses raisons s'expliquent par le contenu d'autres traditions poétiques, en premier lieu par l'anecdotique de la ballade « Radu beg et le tsar Šišman », dont il existe des rédactions serbes et bulgares[11].

Radu beg s'est brouillé avec son frere aîné, le voïvode Mircea, à cause de leur héritage paternel, la couronne de Valachie. Après avoir essayé de le tuer, Radu a jeté son frère en prison, estimant qu'il l'oubliera et l'y laissera mourir de faim. Mais son épouse nourrit en cachette son beau-frère. Plusieurs années ont passé et Radu beg traverse un moment périlleux : l'invitation que lui a faite le tsar Šišman d'être à Târnovo le parrain de son enfant, cache un danger. La princesse se rendant compte de son trouble et constatant son regret pour l'attitude qu'il avait eue envers Mircea, qui lui avait toujours été d'un bon conseil, fait sortir ce dernier de son cachot et l'amène devant son époux. Une fois qu'il eut repris des forces et se trouva en état de conseiller son frère, Mircea encouragea Radu beg à rassembler ses vieux serviteurs et à se rendre, sous leur protection, à Târnovo. Là-bas, les desseins hostiles de Šišman se firent jour dès le début : il voulut désarmer ses hôtes afin de les tenir en son pouvoir. Au cours du banquet qui suivit la cérémonie du baptême, l'un des serviteurs de Radu beg, l'ivrogne, boit à lui seul tout le vin, sans s'enivrer ; le second, le polyglote, avait compris, lui, ce qui se tramait ; quant au spadassin, le troisième, au moment où Radu beg fut attaqué, il tua ou blessa grièvement le tsar. Târnovo fut incendié et détruit et la famille du tsar massacrée.

De retour à Bucarest, Radu beg assista à la mort de son frère Mircea, mort qui lui assura un règne long et paisible.

[9] Vuk Karadžić, *op. cit.*, II, n° 48.

[10] « Matica hrvatska », I, n° 62.

[11] Vuk Karadžić, *op. cit.*, II, n° 75 ; « Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižina », V, p. 77.

Il est évident que l'anecdote de cette ballade constitue une composition littéraire secondaire, où ont été rassemblés des épisodes épiques divers — la rivalité entre les deux voïvodes roumains « frères » et la punition de Šišman pour son manque de loyauté — épisodes réalisés à l'aide de l'introduction de thèmes épiques indépendants, le thème carolingien d'Ogier le Danois [12], où le preux affaibli par une longue prison, réussit cependant à vaincre un ennemi de son seigneur qui l'avait jeté en prison et affamé, et celui du chevalier félon qui tue traîtreusement ses hôtes, thème emprunté à la chronique de Jannina du XIV^{e} siècle [13].

A une époque plus ancienne de l'historiographie roumaine, étape à laquelle a appartenu aussi B. P. Hasdeu, les chercheurs se fondant sur des textes obscurs et mal traduits de Chalcocondyle et de Thuróczi [14], et même sur le premier épisode de notre ballade, avaient admis l'existence authentique d'un conflit princier entre les fils de Radu I^{er}, les frères Dan et Mircea — ce dernier était accusé d'avoir tué son frère. La publication de la plus ancienne chronique médiévale bulgare [15], où il est montré que le voïvode roumain Dan I^{er} périt dans une bataille avec le tsar bulgare Šišman, fournit la première indication de la caducité de cette théorie, surtout que l'interprétation de l'anecdote de cette ballade avait été faite sans tenir compte du fait que, en contradiction avec les indications de la source historique bulgare écrite, d'où il ressort nettement que le voïvode roumain fut tué par Šišman, les vers de la ballade racontent comment Šišman fut mis à mort par les Turcs pour félonie.

Aujourd'hui, quand les traductions défectueuses ont été corrigées et quand de nouvelles interprétations ont été formulées, on a pu constater que Chalcocondyle et Thuróczi parlent d'un autre événement [16], à savoir du remplacement par les Turcs du voïvode Mircea sur le trône de Valachie au profit du voïvode Vlad, premier fils de Dan I^{er} (à la suite du retrait de Mircea en Transylvanie en 1395). Par conséquent, l'interprétation fournie par Hasdeu à l'anecdote serbo-bulgare est caduque, car ses déductions, cherchant un appui dans la tradition poétique, ne sont pas fondées sur l'analyse interne de l'anecdote, mais uniquement sur les noms des protagonistes et surtout sur la prétendue qualité de frères des deux voïvodes ennemis.

Gaspar Heltai (c. 1520—1574) a cependant inséré dans sa *Magyar Cronika* (1575) une autre variante de la tradition de l'inimitié des deux

[12] *I Reali di Francia.*

[13] « Glasnik srpskog učenog društva », XII, p. 247

[14] Textes et discussion chez P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn,* Bucarest, 1944, pp 251—252.

[15] I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung,* dans « Archiv für slavische Philologie », XIII, p. 483.

[16] P. P. Panaitescu, *op. cit.*

voïvodes roumains, frères. Voici, d'après la traduction roumaine d'André Veress [17], le texte de Heltai :

« L'an 1390 de la naissance de Notre-Seigneur, vivaient deux frères en Valachie, Dan et Mircea, lesquels se disputant entre eux, le prince Dan perdant le titre appela à l'aide contre son frère Amourat, l'empereur des Turcs, et ce dernier, ayant volontiers envoyé une armée, chassa Mircea de son pays. Celui-ci s'étant enfui à Buda à la cour du roi, tomba à ses pieds et lui faisant de beaux présents le pria de l'aider car le voïvode Dan était passé aux Turcs. Sigismond à ces mots répondit à Mircea en ces termes : « Si la nouvelle que tu m'apportes est vraie, tu as bien fait de venir à Buda ». Puis apprenant tout en détail de la bouche de Mircea, il l'honora lui aussi de présents et, réunissant ses troupes, il partit contre les Turcs à travers la Hongrie et la Transylvanie ... ».

Il est indubitable que cette anecdote — qui renferme une date exacte, avec une approximation de quelques années par suite de l'intervention du chroniqueur hongrois — se rapporte au moment historique de l'usurpation du trône valaque par Vlad (1394—1397). L'apparition du nom princier de Dan au lieu de celui de Vlad dans le texte de Gaspar Heltai n'est pas difficile à expliquer, ni à comprendre.

Nous considérons que la succession au trône de Valachie — tout comme dans le monde serbe — a respecté la ligne fraternelle. Radu a succédé sur le trône à son frère aîné Vlad, et Mircea à Dan, le cadet succédant à l'aîné, les droits des fils étant considérés secondaires. Lorsque ce principe fut changé, soit par la rivalité des descendants des deux frères, soit par l'exploitation des prétentions et des ambitions du fils du frère aîné, soutenue par une intervention militaire étrangère, chose bien naturelle, le prétendant dut, pour se rendre légitime aux yeux du pays, évoquer son ascendance, ce qui se réalisa non seulement épiquement par l'adoption du nom de l'ascendant autorisant ses prétentions princières, mais aussi politiquement. La longue liste de voivodes portant uniformément le même nom, Radu et Vlad, en Valachie, nom porté non seulement par le père et le fils, mais fréquemment par deux frères également, a été le résultat de ce processus politique qui, sous sa forme épique, a créé de la rivalité entre Mircea l'Ancien et Vlad l'Usurpateur pour le trône, l'hostilité inexistante de Dan Ier et de Mircea. Le cas de Radu Paisie, appelé Petru (Pierre) au baptême, et qui adopta, au moment où il éleva des prétentions à la couronne, le nom de son père, Radu cel Mare, pour se faire appeler Radu Paisie, est concluant à cet égard.

Le nom de Dan, que la tradition consignée par Heltai donne à l'usurpateur du pouvoir de Mircea l'Ancien dès 1394, et dont un diplôme du

---

[17] *Cîntece vechi ungureşti despre români* [Les Roumains dans les anciens chants hongrois], Bucarest, 1923, p. 9.

roi Sigismond de Luxembourg du 8 décembre 1397 [18] nous apprend qu'il s'appelait en réalité Vlad, pour évoquer sa descendance de Dan Ier, a résulté d'un processus politique que nous considérons normal à l'époque de cet événement lequel s'est reflété dans l'anecdote épique de la tradition.

L'identification des circonstances politiques qui donnèrent naissance à la tradition des deux frères devenus ennemis pour la couronne de Valachie, implique donc l'affirmation et la reconnaissance du caractère politique des formes épiques d'origine médiévale qui chantent de nos jours encore chez les Bulgares et chez les Serbes, les transmissions épiques de Radu Vodă ou bien celles d'autres voïvodes roumains de ce temps-là. Notre affirmation n'est ni gratuite, ni téméraire. Elle concorde non seulement avec la nature habituelle des chansons épiques médiévales sud-slaves [19], mais aussi avec l'épique dalmate de Jankula Vlaška [20] voïvoda, et même avec des formes poétiques maintenues dans la circulation folklorique bulgare jusqu'à nos jours. Parmi ces formes, étroitement rattachées à celles que nous examinons ici, nous citerons seulement l'un des *Colinde* [chants de Noël] laïques de Dan Vodă, qui fût, dans sa réalité historique, Dan II. Voici, succinctement analysée, cette anecdote que nous avons examinée ailleurs [21].

> Dan Vodă est à la chasse et court le cerf. L'animal s'arrête et attire son attention de ne pas chercher en vain à le rattraper car il est le premier-né de sa mère. Le voïvode lui répond que lui et son étalon également sont les fils premiers-nés de leurs mères.

L'anecdote de cette tradition épique, qui s'appuie sur la formule littéraire du droit de primogéniture dont se sont prévalés les descendants de Dan Ier correspond politiquement aux motifs du nom de Dan que le texte ci-dessus de Heltai donne à l'usurpateur de 1394. Cette correspondance déologique prouve que dans le monde roumain lui aussi, comme partout ailleurs au Moyen Age, les actes politiques se sont reflétés dans la poésie épique.

La communauté d'anecdote entre la tradition consignée par Heltai et celle conservée dans la ballade serbo-bulgare « Radu beg et le tsar Šišman » *autorise la conclusion que l'une et l'autre reflètent le conflit féodal qui mit aux prises les descendants de Radu Ier* (environ 1377—1383) — les fils de Dan Ier et Mircea l'Ancien et les héritiers de ce dernier pour la couronne de Valachie à laquelle prétendaient les premiers en vertu du droit de primogéniture de leur père, fils aîné de Radu Ier.

---

[18] Republié par I. Lupaş, *Studii, conferinţe şi comunicări istorice* [Etudes, conférences et communications historiques], Cluj, 1940, pp. 61—70.

[19] Conformément aux indications des ballades « La mort de Dušan, d'Uroš et de Menjačević, etc... » (V. Karadžić, « Srpske narodne pjesme », II, nos 33 et 34).

[20] « Romanoslavica », X, p. 58.

[21] V. Bogišić, « Narodna pjesme iz starih najviše primorskih zapisa », Belgrade, 1878, nº 49.

L'introduction du nom voïvodal roumain de Radu dans la rédaction tardive de la tradition où s'est reflétée la tentative d'usurpation du trône de Mircea l'Ancien en 1394, dans le premier épisode de la ballade «Radu beg et le tsar Šišman » a des explications littéraires et des causes politiques et historiques certaines. Le fait littéraire est dû au rôle détenu dans les luttes de la première moitié du XVe siècle pour le trône de Valachie par un autre voïvode du même nom, Radu II Praznaglava, qui guerroya contre Dan II (1420—1431 avec interruption), le second fils de Dan Ier, et qui périt dans la lutte, comme l'ont retenu les vers d'une *bugarstica* (ballade de Dalmatie, au XVIIe s.) de sa poétique qui dénote, à notre avis, plusieurs transmissions.

Parmi les formes poétiques orales sud-slaves analysées par B. P. Hasdeu figure aussi une bugarstica dalmate, le chant de «Radosav de Severin et Vlatko de Vidin» [22].

> La séparation du voïvode Radosav et de sa forteresse de Severin s'effectue amèrement et douleureusement. Le voïvode éperonnant son cheval s'enfonce avec sa suite dans la forêt, où mettant pied à terre il régale ses suivants. Attaqué à ce moment-là par Vlatko de Vidin, il ne réussit pas, contrairement à ses compagnons, à maîtriser sa monture effrayée par la surprise de l'attaque et il est obligé de lutter bravement avec les assaillants. Son ennemi ne réussissant pas à le vaincre, s'empare de lui par la ruse en lui offrant, comme à un capitaine éprouvé qu'il est, le commandement de ses troupes. Se fiant à la parole de son adversaire, Radosav accepte la proposition. Mais à sa confiance on répondit par la traîtrise car, aussitôt arrivé à Vidin, Radivoi fut jeté en prison, son ennemi ayant l'intention de le mettre à mort ...

Cette bugarstica incomplète a été entendue par le poète dalmate Petar Hektorovič (1487—1572) de la bouche de pêcheurs de l'île de Hvar-Lessina. Il l'a insérée par la suite dans son poème «Ribanje » (1555) [23], ce qui signifie qu'entre la forme originale de cette tradition poétique et les vers entendus par le poète dalmate reposent non seulement une libre transmission orale deux fois séculaire, mais aussi un déracinement à la fin social et territorial.

La confrontation de l'anecdote de la bugarstica avec celle d'une chanson folklorique bulgare [24] permet les premières précisions utiles à l'établissement de cette tradition poétique, ainsi qu'à l'identification des réflexes historiques renfermés dans ses vers.

> Depuis que Radu s'est fait haïdouk, le sultan ne peut plus faire rentrer les impôts. Aussi intime-t-il l'ordre sévère de le capturer, promettant de riches présents à qui réussira. Mais personne n'ose. Seul le pacha de Vidin tente la chose.

[22] Ed. Venise, 1568, éd. moderne *Stari pisci hrvatski*, Zagreb, 1876, vers 525—592.
[23] Auguste Dozon, *Poésies populaires bulgares*, Paris, 1871, nº 23.
[24] Cf. notre étude *Despre genetica şi tehnica epicei orale sud-slave* [Sur la genèse et la technique orale sud-slave], dans « Romanoslavica », III, 1958, p. 164.

Il écrit une lettre à Radu pour lui offrir le commandement de sa garde, à condition qu'il se présente à lui seul et volontairement. Le haïdouk, donnant suite à l'invitation, tombe en son pouvoir et est jeté en prison. Il est sur le point d'être exécuté. Mais comme il demande qu'on lui accorde, comme dernier désir, de jouer de la flûte une dernière fois, il rassemble ainsi ses braves qui pénètrent dans la ville et le délivrent.

La solidarité littéraire entre les deux formes poétiques — la bugarstica, enregistrée au XVI[e] siècle, et la ballade folklorique de la première moitié du XIX[e] siècle — est évidente. Le thème de la capture de l'adversaire au mépris de la parole donnée, la localisation de l'action épique à Vidin, le maintien du même nom patronymique de Radu, prouvent que les deux rédactions, rendues naturellement distinctes par la différence d'époque de leur enregistrement, par leurs évocations sociales, découlent de la même tradition poétique, dont nous allons essayer de déterminer la forme initiale et les réflexes authentiques.

La confrontation de l'anecdotique des deux formes poétiques enregistrées à trois siècles d'intervalle, ainsi que la constatation des divergences sociales entre elles, indiquent aussi bien les effets produits sur les traditions orales par leur transmission, que celles de leur changement de milieu à la suite de la circulation territoriale et sociale. Cela suggère les divergences qui séparent indubitablement la fabulation originaire, de nature courtoise — conservée toutefois sous une forme des XVII[e]— XVIII[e] siècles, dont V. Jagić a constaté les caractères « burgerlich » [25] de la rédaction bulgare moderne, folklorique, enregistrée dans la première moitié du XIX[e] siècle. La situation constitue la perspective dont doit tenir compte l'examen historique de la bugarstica, en prenant en considération le passage de la forme poétique de l'atmosphère féodale courtoise, encore visible dans les vers dalmates, à celle, villageoise, de sa forme moderne.

B. P. Hasdeu a cru — et là réside l'apport positif de ses interprétations — que l'épisode initial de l'anecdote se rapporterait à l'abandon de la forteresse de Severin par Radu, le plus jeune frère du prince Vlaicu (1364—1377), le futur voïvode Radu I[er]

Soulignant la vision danubienne dans laquelle sont situés les deux protagonistes de la bugarstica, « le vidinien » et le « sévérinien » — nous sommes d'avis que son hypothèse est acceptable [26], surtout maintenant que des recherches historiques plus récentes ont abouti à la conclusion que

---

[25] « Archiv fur slavische Philologie », IV, p 217.

[26] D. Onciul, *Originea principatelor române* [L'origine des Principautés Roumaines], Bucarest, 1891, p. 201, se rapportant a l'appellation de « Pankrot » donnée par Windecke, le biographe de Sigismond de Luxembourg, à Radu I[er], a essayé d'expliquer étymologiquement cette dénomination comme un dérivé de « banul Radul », étymologie qui semble attester l'existence de rapports connus publiquement en ce temps-là entre la personne de ce dernier et le banat de Severin.

Radu Ier fut effectivement contraint tout comme Radivoi, d'abandonner Severin. Ce fait établit un premier rapprochement entre l'anecdote de la ballade dalmate et des situations historiques authentiques situant dans le temps des éléments renfermés dans les vers de cette tradition épique.

L'essai d'interprétation par B. P. Hasdeu du second épisode de l'anecdote de la bugarstica — la capture de Radivoi par trahison et son emprisonnement par Vlatko — comme un développement du thème littéraire de «l'hostilité entre les frères» est indubitable. En effet, du prétendu conflit entre les deux fils de Nicolas Alexandre (1333—1364) il n'existe aucune preuve documentée, ni même une hypothétique probabilité. Aussi, afin d'entreprendre, avec d'autres moyens, le déchiffrement des éléments authentiques renfermés dans les vers de cette forme épique, consacrerons-nous tout d'abord une courte digression à certains aspects caractéristiques de l'art des ménestrels sud-slaves et surtout de la nature littéraire évolutive des processus qui ont imprimé aux bugarstice les formes sous lesquelles elles ont été enregistrées à la fin du XVIIe siècle.

Les chansons épiques sud-slaves n'ont jamais constitué et ne sont pas non plus un fonds de valeurs fixes ; elles ne sont pas — sous les formes enregistrées — les résultats de simples processus mnémotechniques-récitatifs. Ce ne sont pas là des pièces d'archives orales, comme le sont par exemple les transmissions de l'antique poésie byzantine que l'on entend encore sporadiquement à travers le territoire grec sous des formes identiques à leur transcription du XVe siècle. Elles sont, au contraire, les résultats ad hoc de masses épiques — anecdotes, versification, héros et figures de style — dans une effervescence continuelle, fonds que les ménestrels de chaque génération ont modelé et continuent de modeler, en accord avec les préférences, les tendances idéologiques, les intérêts et les réalités propres à leurs époques, créations qui, si elles n'ont pas été enregistrées au moment de leur récitation, n'ont pas d'existence propre par la suite. C'est donc l'enregistrement qui leur donne l'existence.

De là, deux conséquences : le caractère unique et indépendant des formes résultant des récitations épiques, qui sont le fruit de processus d'improvisation et non de la mémorisation d'un texte pré-établi, et le processus de modelage continu et de «remodelage» de toute anecdote, qui peut successivement passer à toute une suite de protagonistes, pour glisser fabulativement sur tel ou tel épisode, idée ou sentiment agité dans le complexe de ses formes, de même qu'il peut entrer également dans des combinaisons fabulatives secondaires — contamination — avec telle ou telle anecdote initialement indépendante, interférences qui peuvent trouver leur origine dans des idées, des sentiments ou des faits analogues.

Les ballades sud-slaves, en effet, sont en général des formes poétiques monocordes ; elles développent un seul épisode ; elles sont agitées

par un seul sentiment; elles professent une seule activité idéologique. Parmi les formes de ce fonds poétique il existe néanmoins quelques vers qui ne sont pas la conséquence du type générique. Ce sont des formes littéraires complexes dans la composition desquelles sont entrées deux ou même plusieurs anecdotes originairement indépendantes.

A titre d'exemple, nous rappellerons la composition complexe de la ballade «Radul beg et le tsar Šišman» et nous nous rapporterons analytiquement à l'anecdotique de «Marko Kraljević et Mina de Kostura» [27].

Marko est appelé par le sultan pour l'aider à faire la guerre. Tandis que sa vaillance sauve la situation des Turcs — il est le seul à réussir à repousser l'attaque des Arabes — son château de Kastoria est attaqué par Mina, qui foule sa mère aux pieds de ses chevaux et lui ravit sa femme.

Dans la composition de cette ballade on a identifié deux épisodes, qui ne sont pas seulement indépendants littérairement, mais encore distincts en tant que faits historiques [28]. Les vers du premier épisode, dont l'anecdote revêt aussi des formes indépendantes littérairement [29], racontent la lutte du héros avec les Arabes. Le fait est historiquement authentique, mais le protagoniste initial a été le despote Etienne Lazarević (1389—1427) et l'événement s'est déroulé en 1402, après la mort de Marko Kraljević à la bataille de Rovine en 1394. Quant au second épisode, lequel renferme aussi des formes littérairement indépendantes [30], il reflète l'un des épisodes authentiques de la guerre qui mit aux prises le roi macédonien et Georges Balsh II (mort en 1403) [31].

La fusion de ces deux anecdotes en une forme épique unique a résulté de la nécessité d'accorder l'invincibilité poétique de Marko avec les transmissions épiques de sa défaite authentique, la perte de Kastoria occupée par les Albanais des Balshides. Aussi a-t-il été nécessaire, lorsque les bardes serbes reçurent dans leur répertoire l'anecdotique de la bataille de Kastoria, que le héros manquât de sa forteresse, au moment psychologique de sa conquête par les Albanais, et se trouvât alors présent à une expédition guerrière spectaculaire à laquelle l'avait appelé son suzerain turc et au cours de laquelle il manifesta précisément sa valeur proverbiale. Pour réaliser ce subterfuge littéraire qui a permis d'honorer d'une ballade l'une de ses défaites, on a eu recours à l'anecdotique de la lutte des Turcs de Bajazet contre Tamerlan en 1402, lutte à laquelle durent participer aussi ses vassaux chrétiens des Balkans, les Tatares étant mués en Arabes dans les vers de cette ballade. Initialement, cette anecdote a dû appartenir à la

[27] Vuk Karadžić, *op. cit.*, II, nº 62.
[28] T. Maretić, *Naša narodna epika*, Zagreb, 1908, p 34.
[29] Milutinović, *Peavania cernogorska i hercegovačka*, Leipzig, 1837, nº 73, etc
[30] *Ibidem*, nº 37.
[31] C. Jireček, *Istorija srba*, II, Belgrade, 1923, pp. 106—108.

personnalité d'Etienne Lazarević, lequel participa du reste à cette bataille[32]. L'existence de l'épique de ce dernier [33], son rapide passage, de même que le processus littéraire de concentration autour de la personnalité de Marko Kraljević d'un complexe d'anecdotes provenant du fonds épique des ménestrels et appartenant initialement à des protagonistes différents, depuis le voivode bulgare Momčil [34] jusqu'au comte Ugolino [35], explique techniquement et littérairement ce phénomène épique propre à la poétique de Marko.[36]

A la lumière des brèves considérations exposées ci-dessus nous évoquerons à nouveau le fonds épique de la bugarstica de Radivoi et de Vlatko.

Dans le monde danubien, circonscrit géographiquement à Severin et à Vidin, une action guerrière illégitime — caractère littéraire souligné par le thème de la violation de la foi de chevalier — livre le héros entre les mains de son adversaire, sa libération n'étant due qu'à la loyauté et à l'aide de ses amis.

L'histoire de Vidin et de son dernier tsar, Straćimir, qui tomba avec sa forteresse au pouvoir du roi de Hongrie Ladislas (1370) qui avait justement lancé son expédition de Severin abandonné par Radu, frère du co-voïévode du prince Vlaicu, identifie les grandes lignes politiques auxquelles nous avons réduit précédemment dans notre analyse l'anecdotique de cette tradition poétique. Les transmissions du voivode roumain libérateur, présentes dans les vers de la bugarstica, mais visiblement mal accordées nommément avec la réalité, sont comme nous l'avons déjà constaté dans les vers de la ballade «Marguita la Sirmiote» [37], exactement connues de l'épique danubienne qui n'a pas oublié que Vlad avait été le maître de Vidin, sa domination y signifiant précisément la libération de la ville forte et de son tsar tombés au pouvoir du souverain magyar.

La confrontation de l'anecdote du second épisode avec celle de la ballade bulgare moderne, qui a conservé en entier les vers de l'épisode final, mais en perdant les caractères courtois de l'action épique à cause de la nouvelle fonction sociale acquise par les vers dans la circulation folklorique bulgare — expression de la résistance des haïdouks bulgares aux Turcs — est une illustration des caractères évolutifs de l'épique sud-slave et concorde avec eux. Le processus d'adaptation — aussi bien évolutivement dans le temps, que du point de vue social — propre à cette époque, processus qui détermine la physionomie des matériaux poétiques, suggère

---

[32] *Ibidem*, p. 105.

[33] cf. Milutinović, *op. cit.*, p. 160 ; V. Bogišić, *op. cit.*, n° 28 ; Petranović, *Srpske narodne pjesme iz Bosne i Hercegovine*, Belgrade, 1867, n°s 25–28, etc.

[34] T. Maretić, *Nasnarodna epika*, Zagreb, 1909, p. 153.

[35] N. Banašević, *Jedan danteovski motiv u našoj narodnoj poezii*, dans « Prilozi za Književnost jezik i folklor », XVIII, Belgrade, 1938, 1–2, p. 519.

[36] cf. notre étude inédite sur l'Epique de Marko Kraljević.

[37] Vuk Karadžić, *op. cit.*, III, n° 10, vers 70–71.

aussi par suite des divergences entre les deux rédactions successives de cette tradition poétique que nous avons citée, la discrépance fondamentale qui doit exister entre la forme enregistrée au XVI^e siècle et le récit initial en vers de l'événement.

Le rappel des divergences formelles entre les deux rédactions, dans les perspectives des caractères sociaux des milieux où elles circulaient — d'une part le monde folklorique du village bulgare et, d'une autre, la société dalmate du XVI^e siècle — nous permettra de saisir les caractères secondaires des confusions qui ont altéré, dans les vers de la bugarstica, la ligne anecdotique des événements qui s'y reflétaient initialement.

La géographie des anecdotes et des protagonistes des bugarstice — Sirmia, le monde danubien, la Macédoine et le monde grec [38] — confrontée avec les préoccupations professionnelles des ménestrels, de même qu'avec les caractères de la vie sociale, économique et culturelle des XVI^e—XVII^e siècles, dominés par une oligarchie commerçante qui, incapable qu'elle était de se créer des formes propres de culture, avait accepté les biens laissés par la culture chevaleresque médiévale — éclaire, en même temps que les causes qui firent pénétrer la chanson, initialement vidinienne, dans la circulation dalmate, celles aussi qui provoquèrent les altérations secondaires lesquelles estompent dans l'anecdotique enregistrée à la fin du XVII^e siècle la ligne des événements qui s'y reflétèrent dans la forme initiale.

Un groupe nombreux de bugarstice [39], conservées dans des manuscrits récopiés au XVIII^e siècle ou dans des œuvres littéraires plus anciennes, attestent à la fois la faveur dont les récits épiques jouissaient en ce temps-là dans le monde dalmate, et la stérilité de la création poétique locale, réduite à un simple rôle de réception de formes épiques étrangères aux lieux par leur genèse et tout au plus la versification artistiquement sans valeur dans des moules étrangers, des événements locaux dénués de signification. Les communautés anecdotiques entre certaines bugarstice et d'autres formes du fonds poétique balkanique, du type que nous avons constaté dans le cas de la forme poétique que nous analysons, les difficultés d'analyse de leur processus génétique et celles de l'identification de leur fonds épique originaire, de même que leur « dessèchement » artistique signalé par V. Tagic [40], s'expliquent par la nature des processus littéraires qui leur ont imprimé la forme sous laquelle on les a enregistrées, processus qui a signifié une simple œuvre d'adaptation aux exigences propres aux auditeurs dalmates des XVI^e—XVII^e siècles, de formes poétiques étran-

---

[38] « Romanoslavica », III, p. 178.

[39] 81 formes publiées dans une large mesure par V. Bogišić, *op. cit.*

[40] Archiv fur slavische Philologie, IV, p. 217.

gères — socialement, économiquement et culturellement — à ce monde local.

Les anecdotiques trop compliquées de la vaillance et de la politique propres à la poétique chevaleresque moyenâgeuse ne parlaient guère à l'esprit des riches marchands qui vivaient dans des palais, ni à celui des foules qui peuplaient les places publiques. Les anecdotes contenant le récit interminable et détaillé d'exploits qui leur étaient inconnus ne pouvaient retenir leur attention que par le pathétique des vers, que par l'agitation de sentiments exacerbés.

Pour satisfaire aux exigences d'un public qui, dans sa soif insatiable de sensationnel et de pathétique, demandait un répertoire constamment nouveau, les ménestrels de métier durent donc recourir à l'adaptation et même à la recomposition de leur répertoire, sur la ligne de faits palpitants et extraordinaires.

Ce processus littéraire ne constitue pas une simple supposition ; il n'est pas seulement une probabilité ; son existence au contraire est indiquée et soutenue entre autres par l'évolution des formes similaires du romancero espagnol [41]. Les formes ont passé aux XVI^{e} — XVII^{e} siècles de leur forme initiale courtoise à la forme citadine, passage qui a fait du romancero espagnol l'un des biens les plus fameux de la littérature universelle, le glissement de ses formes au passional et au pathétique de l'anecdote attestant l'apparition des premiers traits fondamentaux de la future littérature bourgeoise de l'époque romantique.

C'est à des processus littéraires de ce genre qu'est dû, entre autres, dans le monde dalmate, l'enrichissement de la poétique de Marko Kraljević au moyen de formes nouvelles, portant non seulement le sceau de leur origine dalmate, mais encore les traces de leur récitation dans les lieux publiques. C'est à eux que sont dues surtout la pénétration et la conservation dans le fonds épique dalmate, des formes d'un répertoire danubien et vidinien, car la bugarstica de Vlatko et de Radosav n'est pas, comme vont le montrer les pages qui suivent, un fait littéraire isolé.

La bugarstica appartient au groupe de formes épiques tardives (XVI^{e}—XVII^{e} s.) [42] caractérisées par leur nature bi-épisodique, du type des ballades « Marko Kraljević » et « Mina de Kostura » [43] ou « Radu beg et le tsar Šišman » [44]. Tout comme dans le cas de ces dernières, nées de la fusion secondaire d'anecdotes initialement indépendantes, la participation du

---

[41] Menéndez Pidal, *L'épopée castillane*, Paris, 1910, pp. 156—201.

[42] Les problèmes de ce groupe de ballades dans nos travaux encore inédits *Despre genetica şi tehnica epicei orale sud-slave* (II) et *Comunitatea epică romăno-sud-slavă* [La communauté épique roumano-sud-slave].

[43] Vuk Karadžić, *op. cit.*, II, n° 62.

[44] *Ibidem*, n° 75.

despote serbe Etienne Lazarević, dans le premier cas, à la bataille d'Ankara 1402) et les luttes entre l'Albanais Balsh Balshić et Marko Kraljević (*ante* 1385) [45], et dans la seconde ballade la dispute féodale mettant aux prises es fils de Mircea l'Ancien (*post* 1420) et la chute, en 1396, du tsarat bulgare de Šišman entre les mains des Turcs), — la bugarstica de Vlatko a réuni dans son anecdotique les réflexes épiques, distincts initialement, de deux événements, contemporains cette fois : la conquête de la forteresse de Vidin par Louis le Grand (1342—1382), roi de Hongrie, et la perte par la principauté de Valachie de la forteresse de Severin occupée par le souverain magyar lors de la campagne de Vidin. Dans les deux cas le traitement littéraire des événements s'est effectué en retenant (en accord avec la technique littéraire ancienne de l'épique sud-slave) parmi les événements s'y réfléchissant, seulement le noyau essentiel : l'amertume que le prince de Valachie ressentit de la perte de Severin et de la conquête de Vidin à la suite d'un acte de félonie. La fusion des deux anecdotes initiales en une forme poétique nouvelle — la bugarstica dalmate — dont l'objectif épique était de mettre en valeur une anecdote en premier lieu pathétique et non pas de perpétuer un certain exploit chevalersque historique, a provoqué aussi naturellement la réduction du nombre des protagonistes, le créateur secondaire, le Dalmate, retenant d'entre les protagonistes initiaux, deux couples au moins, seulement ceux qui exprimaient littérairement des sentiments forts, pathétiques.

Dans les perspectives offertes par la situation géographique des deux anecdotes mêlées dans les vers de la bugarstica dalmate — Severin et Vidin — le choix des noms qui ont été retenus n'a été ni arbitraire, ni surprenant, mais bien au contraire parfaitement explicable littérairement. Parmi les personnages de la première anecdote, l'adaptation de la bugarstica dalmate a naturellement retenu le nom de Radu, en premier lieu parce que sa personne exprimait en vers des sentiments émouvants, la douleur que lui causait l'obligation d'avoir à abandonner la forteresse. Compte tenu des circonstances historiques indiquées dans l'ensemble épique de la bugarstica qui mettent la bugarstica en rapport avec Vidin, il ne saurait s'agir que du roi de Hongrie, Louis le Grand. Parmi les noms des protagonistes de la seconde anecdote entrée dans la composition de la bugarstica — qui évoque un événement vidinien et la capture, par félonie, d'un chevalier — fait qui, considéré dans la perspective de l'histoire, rappelle la capture du tsar Stračimir par le roi hongrois et sa libération à la suite de l'intervention du prince de Valachie, Vlaicu — le ménestrel dalmate qui aura créé la bugarstica a dû utiliser en premier lieu celui de Radu, son héros positif. C'est pourquoi dans le second épisode le nom de Vlatko-

[45] C. Jireček, *op. cit.*, I, pp. 320—322.

Vlaicu apparaît dans un rôle négatif, ses rapports avec Vidin étant déjà chose connue de l'épique sud-slave grâce aux vers de la ballade « Marguita la Sirmiote ». Le nom de Ladislas, le roi de Hongrie, a été ici aussi tout naturellement écarté, sa personnalité n'exprimant rien pour l'épique sud-slave.

Et voilà comment une analyse serrée de l'anecdote de la bugarstica de « Radivoi de Severin et Vlatko de Vidin » selon la ligne indiquée par B. P. Hasdeu, permet d'identifier dans les vers sud-slaves, à côté du personnage de Radu Praznaglave, sur lesquels nous reviendrons, d'autres encore qui appartiennent de toute évidence à Radu Ier.

L'anecdote de la ballade bulgare «Radu Vodă du mariage à l'armée » [46] attribue à ce voivode une ancienne anecdotique akritique connue de toute la circulation balkanique sous le nom du protagoniste de la réalisation albanaise, Constantin le Petit.

> Radu Vodă, qui célébrait ses noces, est appelé d'urgence à l'armée par le tsar Constantin. Après sept ans d'absence, il reprend le chemin de sa demeure le jour seulement où se fanent les fleurs qu'au depart sa fiancée lui avait données. Pendant ce temps, chez lui, celle-ci acceptait justement après de longs refus, de se remarier au Serbe Momčilo Le jour même du mariage, Radu, que ses propres parents ne reconnaissent pas en le rencontrant dans la campagne, s'approche de chez lui Son retour provoque confusion et effroi Mais le voivode fait la paix avec tous. Il reprend son épouse, la seule personne qui l'avait reconnu du premier coup d'œil, et donne pour fiancée à Momčilo sa propre sœur.

Il est indiscutable que sous cette forme poétique le nom de Radu Vodă a été imposé à une tradition poétique jouissant d'une vaste circulation poétique, comme aussi de la circulation populaire roumaine et ayant dans la circulation bulgare la mission rituelle d'un chant nuptial. Elle ateste en revanche la popularité du nom de Radu Vodă dans le folklore bulgare, nom qui a été introduit dans une anecdote préexistante, remplaçant celui de Constantin propre à la tradition akritique byzantine, et conservé dans le domaine folklorique albanais et même roumain. Cette phase du processus littéraire évolutif de cette tradition poétique bulgare s'est réalisée conformément à l'usage proprement sud-slave, qui débaptise les personnages des anecdotes acceptées dans leur propre fonds épique pour les gratifier de noms à prestige local. L'apparition, dans la présente anecdote, à côté de Radu Vodă, du nom de Momčilo — serbe seulement dans la mesure où l'épique de langue serbe l'a associé à la genèse littéraire de Marko Kraljević — atteste aussi les caractères tardifs du processus génétique de ladite ballade, la vieille poésie épique bulgare (*ante* sec. XVe—XVIe) ayant sur Momčilo des perspectives exactes du point de vue national et historique.

[46] *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knizina*, XIII, p. 97.

Ces situations multiplient les points d'interrogation devant plusieurs formes poétiques du même type, dans lesquelles Hasdeu, sous l'effet des suggestions du nom du protagoniste — Radu Vodă — croyait pouvoir entrevoir (sans fondement, évidemment) les échos de souvenirs historiques de la personnalité de Radu I^er^.

Aussi est-il évident que le Radu Vodă, chanté dans un autre fragment épique bulgare, n'a rien de commun lui non plus avec la personnalité de Radu I^er^.

Dans cette anecdote, Radu Vodă, vivant quelque part au sud du Danube, envoie un faucon gris voir sa demeure désertée. Sa mère, sa sœur et sa bien aimée, y vivent, trois pauvres colombes [47].

On ne saurait croire non plus que cette fabulation (qui a connu une certaine popularité dans la circulation épique populaire bulgare, étant attribuée à des peronnages divers), renferme la moindre allusion à Radu I^er^, le prince de Valachie. Si sous le nom de Radu Vodă se cache dans ce cas quelque motif historique, en dehors de celui propre au nom, doué d'un prestige épique et d'un écho historique, le nom en question doit alors avoir été celui de quelque réfugié princier valaque, égaré quelque part dans le monde bulgare, peut-être à un monastère ou dans un village militaire (voiničesko selo). Il pourrait s'agir de nouveau de ce Radu III Praznaglava («le chauve») qui bien des fois au cours des expéditions lancées en Valachie, dut soupirer, comme le protoganiste de l'anecdote citée, après les palais princiers de Valachie qui l'avaient vu naître et vivre naguère heureux.

C'est encore B. P. Hasdeu qui a interprété un autre chant bulgare, court celui-là, enregistré en Macédoine, «Radu Vodă et le faucon» qui renferme une anecdote obscure et, évidemment, incomplète [48].

« Dans la plaine on danse, dans la vaste plaine Auprès des danseurs se tient Radu Vodă, un faucon dans ses bras. Un tout petit faucon, très peiné. Radu parlait ainsi au faucon : «As-tu faim, as-tu soif, faucon cendré ? Pourquoi cries-tu sans arrêt plaintivement et te plains-tu avec douleur ?» «Ah ! Radu Vodă, je ne suis point affamé, ni je n'ai soif ! Mais regarde cette grande ronde, regarde comme chacun danse tour à tour, frère et sœur, comme ils dansent ne se connaissant pas ! Regarde les sœurs, les sœurs et les frères, comme ils dansent l'un près de l'autre et ne se reconnaissent pas ! »

Dans les vers de cette chanson difficile à accorder idéologiquement avec sa propre thèse, Hasdeu a cru que pourraient se réfléchir des événements politiques remontant à l'époque de Radu I^er^. A savoir les échos d'une concentration d'armées renfermant des auxiliaires sud-danubiens, en vue d'une guerre avec les Turcs. Mais en faveur de pareille thèse il n'existe pas politiquement la moindre indication dans les documents historiques ni

---

[47] A. P Stoilov, *Pokazalec bălgarskih narodnih peasi*, II, Sofia, 1916, n° 479—11.
[48] Draganov, *Makedonski slavenski sbornik*, St. Pétersbourg, 1874, p. 100.

même des perspectives hypothétiques. En effet, si on peut hypothétiquement accorder avec Radu Ier l'intention d'organiser une coalition anti-magyare en vue d'assurer la défense de la Valachie, rien n'autorise de formuler la théorie que de son temps la Valachie ait été obligée de songer à essayer d'organiser sa défense contre les Turcs, qui avaient à peine envahi Gallipoli, dans le sud de la Péninsule Balkanique.

Hasdeu, désireux d'évoquer la probabilité d'une concentration des forces balkaniques autour de Radu Ier, a rappelé dans les perspectives de cette ballade — où le faucon fait songer à un chevalier et son chagrin à l'amertume d'une séparation — les vers de la ballade «Les noces de Dušan» dont nous avons montré qu'elle se rapporte en réalité à d'autres faits et à un autre moment chronologique. C'est pourquoi, personnellement, nous estimons que, dans les vers du fragment «Radu Vodă et le faucon», les chercheurs doivent discerner aussi les échos d'une personnalité voïvodale roumaine des premières décennies du XVe siècle réfugiée en territoire bulgare où elle exhalait douloureusement sa nostalgie de ses palais de Valachie.

Si l'on entreprend à nouveau l'analyse de certaines formes de langue serbe où apparaît le même nom voïvodal de Radu, on observera que Vuk Karadžić a publié le chant des «Noces de Radu le Valaque»[49] dont l'anecdote est habituelle pour les chansons nuptiales de ce genre.

> Le cortège nuptial du Valaque Radu est arrêté sur la route par Dimiar Baniani, qui demande à la mariée d'intervenir auprès de son futur époux pour libérer ses deux frères cadets détenus dans ses cachots. Quand le cortège arrive au château du marié, où il est reçu avec de superbes présents, la mariée refuse de descendre de cheval, fait qui provoque au début la colère du marié, jusqu'à ce que ce dernier consente à libérer les deux prisonniers retenus dans ses geôles. En même temps qu'eux, furent libérés aussi les autres prisonniers.

Bien plus intéressante que l'anecdotique de cette ballade est la note dont Karadžić a accompagné la publication du texte de celle-ci. Voici ce qu'il y dit de la personne du marié :

> «Celui-ci est Radu beg de Karavlaška, qui se maria en Valachie à la nièce de Ivan Črnojević. Au Monténégro cette noce constitua un événement sensationnel, car des chants et des récits relatent encore largement la chose. Je regrette de n'avoir pu en obtenir une forme intégrale»

L'importance de ce que rapporte Vuk Karadžić dans cette note réside, en premier lieu, dans le fait que, connaissant la tradition populaire, il fixe chronologiquement la personnalité de Radu beg, en la rapportant à une personnalité monténégrine bien connue : Ivan Črnojević — appelé

[49] Vuk Karadžić, *op. cit.*, II, n° 88.

lui-même au Monténégro Ivan beg pour avoir régné sous la suzeraineté turque — appartient chronologiquement à l'époque d'entre 1465—1490. Le mariage de sa petite-fille doit donc être circonscrit à cette époque.

Si dans l'état des connaissances généalogiques roumaines actuelles qui nous sont accessibles nous ne pouvons pas identifier la personne du marié, faute de connaître la famille de la princesse Cătălina, épouse de Radu cel Mare, en passant outre aux suggestions que pourrait donner le nom de Maria Despina porté par la femme du voïvode Radu cel Frumos (Radu le Bel) (1462—1474) — nom qui la désigne comme une fille de despotes serbes — nous nous contenterons d'évoquer l'intensité des rapports de l'époque de Radu cel Mare avec le monde monténégrin, vu que dans le style de la vie féodale les représentations de l'existence familiale avaient toujours des correspondances politiques.

Les lettrés, les typographes et les autres Monténégrins réunis à la cour de Radu cel Mare ; les actions politiques roumaines du moine Maxime devenu métropolite et qui descendait de la famille féodale serbe des Branković ; les parentés entre les boyards roumains, par exemple les Pîrvuleşti apparentés à Radu le Grand, et les « grands » (velikaš) serbes ; le mariage même au début du XVI[e] siècle, du futur voïvode Neagoe, neveu de Radu cel Mare, avec une *despina* serbe, voilà des éléments suffisants pour délimiter l'époque et pour y placer les perspectives indiquées par la note de Karadžić.

Afin d'illustrer combien cachées et combien compliquées peuvent être les routes par lesquelles dans toute forme littéraire, la vérité historique pénètre dans l'intimité d'une tradidion poétique, nous citerons encore la ballade bulgare «Radu beg et le sultan Murad » [50], que Stoica Nicolaescu est le premier en Roumanie à avoir observée.

> Le sultan Murat inquiet de voir se renforcer la Valachie sous le sceptre de Radu beg, appelle ce dernier à Stamboul pour qu'il le serve en personne. Le beg refuse de donner suite à l'invitation. On envoie alors le bayraktar Chalil avec mission de l'amener. Celui-ci n'ayant réussi ni à le convaincre ni à le vaincre, a recours à une ruse. Il enivre Radu, le ligotte et le mène ainsi lié à Stamboul. Aussitôt que le sultan le vit, il donna l'ordre de le mettre à mort. Mais Radu beg demanda la permission d'être exécuté avec son propre sabre, chose que le sultan lui accorda. Mais comme personne ne fut capable de sortir ce sabre de son fourreau afin d'accomplir son désir, il fallut bien lui délier les mains pour qu'il le sortît lui-même du fourreau. Dès que Radu beg se vit sabre au poing, il commença par tuer Chalil, puis il se tourna vers le sultan. Effrayé, Murad lui promet alors de régner sur Stamboul, mais Radu préfère s'en retourner sain et sauf en Valachie pour régner en paix à Bucarest.

[50] A. Kăpcev, *Casa muzeu din satul Poradin* [Le musée du village de Poradin], traduction roumaine de Stoica Nicolaescu, Bucarest, 1910, p. 41.

Ce complexe fabulatif, créé conformément au schéma de l'épique sud-slave habituelle — des faits authentiques arrangés épiquement et artistiquement au moyen de motifs littéraires indépendants — unit naturellement des faits et des situations historiques authentiques, multiples dans l'occurrence, à des motifs littéraires propres au fonds poétique des Slaves méridionaux, en sorte que la lecture de ces vers permet d'y déchiffrer les conditions sociales, politiques et économiques spécifiques au milieu originaire de leur création, dont on sait qu'il se reflète automatiquement et obligatoirement dans toute œuvre littéraire.

Les faits et les situations historiques qui trouvent écho dans l'anecdote en question sont les suivants : a) le redressement politique de la Valachie du temps du règne de Radu beg correspond à la consolidation politique, économique et culturelle du pays du temps de Radu cel Mare — à l'époque, le pays affaibli par la longue compétition, pour la suprématie politique, entre Ştefan cel Mare de Moldavie et les Turcs, réussit à se redresser avec le concours culturel et politique, et certainement économique de nombreux Balkaniques, sa consolidation ayant trouvé des échos dans les productions culturelles de sud du Danube ; b) la convocation de Radu beg à Stamboul et son retour paisible dans sa principauté, correspondent aux déplacements effectués par Radu cel Mare à Constantinople pour y faire acte de soumission au sultan et à la stabilité inaccoutumée en ce temps-là de son trône, en contraste avec les fréquentes usurpations et les détrônements des années précédentes, qui laissèrent un souvenir jusque dans le folklore bulgare ; c) enfin, les appréciations positives du sultan à l'égard du beg correspondent aux paroles que le sultan Bajazet II aurait prononcées au sujet de Radu cel Mare, telles qu'on les trouve consignées par Leunclavius[51].

Le nom de Murat donné au sultan — au lieu du nom historiquement authentique de Bajazet — nom assuré d'un prestige littéraire lié traditionnellement à la littérature des villages militaires bulgares ; l'apparition dans ces vers du personnage littéraire du bayraktar Chalil, le protagoniste épique propre à la création poétique des Slaves du sud des territoires convertis à l'Islam (Bosnie) ; les motifs littéraires de l'«invincibilité» du protagoniste et de «sa soumission obtenue seulement par l'effet de la boisson», de même que celui de «sa libération grâce à la réalisation de ses derniers désirs», et, enfin, celui du sultan affronté le sabre à la main, constituent autant d'éléments du cadre littéraire d'interprétation épique et artistique des faits que reflètent ces vers.

La complexité littéraire de cette ballade, qui renferme dans sa fabulation, en contradiction avec les caractères monoanecdotiques de l'épique sud-slave ancienne, plusieurs thèmes littéraires ; le nom de Murat

[51] *Historiae Musulmanae*, Frankfurt, 1591, p 675.

donné au sultan par remplacement de celui, authentique, de Bajazet II (1481—1512) indiqué par les faits authentiques reflétés et qui fait penser à Murat Ier (1362—1389), le créateur, selon la tradition, des villages militaires bulgares ; le titre du beg donné à Radu cel Mare, lequel était porté aussi par le beg de Roumélie, le chef turc des villages militaires bulgares ; enfin, le fait que l'anecdotique de cette ballade, à la différence des chansons folkloriques des villages des rayas bulgares, a reçu dans ses vers l'écho de faits féodaux, étrangers à la vie bulgare, voilà quelques-uns des traits fondamentaux de la poétique à laquelle cette ballade a initialement appartenu.

Le caractère qui surprend le plus, mais qui est aussi le plus conséquent en ce qui concerne le groupe de formes poétiques bulgares dont fait partie cette chanson épique, réside dans l'exactitude de leur information historique, dans les situations caractéristiques de la vie politique valaque qui se reflètent dans leurs vers. Ce fait, que nous allons illustrer tout de suite à l'aide des indications fournies par d'autres ballades, dévoile les rapports génétiques de la ballade avec le milieu créateur que suggèrent les faits cités à l'alinéa précédent : les khans (caravansérails) des villages militaires bulgares. La richesse en sujets de ce genre de ballades, l'exactitude dont les faits historiques sont rendus dans leurs vers, de même que l'intérêt de cette poétique spéciale de langue bulgare pour les faits et les événements extérieurs à la vie populaire et locale bulgare s'accordent naturellement avec le style de vie des habitants des villages militaires et avec celui de leurs caravansérails.

Les voyageurs qui s'arrêtaient dans les caravansérails des villages militaires bulgares (lesquels constituaient une chaîne le long de la voie militaire ottomane qui reliait le Danube du Timok à Stamboul) [52], prétendaient y trouver non seulement repos et vivres, mais aussi une détente, de la bonne humeur, des distractions. Au Moyen Age la récitation épique occupait une place éminente en matière de divertissment et les ménestrels (*pevač*) de profession faisaient partie du personnel auxiliaire fréquentant les caravansérails. Les conditions propres à l'exercice de leur art dans ces khans, où les auditeurs échauffés par la boisson et d'autres distractions violentes réclamaient des anecdotes complexes et excitantes, des commentaires pathétiques, ont déterminé les caractères du groupe de ballades appartenant en propre à la création épique de ces locaux [53].

[52] Le problème de ces villages et des caravansérails en rapport avec l'épique bulgaro-roumaine est traité dans nos études intitulées *Viteju lui Ştefan cel Mare* [Les chevaliers d'Etienne le Grand] (à paraître dans « Articole de istorie », IX, 1967).

[53] Pour la place qui revient aux caravansérails dans le processus de configuration des formes épiques sud-slaves, voir A. Vaillant, *Les chants épiques des Slaves du Sud*, « Revue des cours et conférences », XXXIII (1931—1932), p. 316.

Nous rappellerons du groupe de ballades relevant du cycle poétique slavo-roumain, la ballade « Radu beg et le tsar bulgare Šišman » déjà analysée plus haut, et nous nous arrêterons, pour exemplifier nos affirmations, aux échos de la compétition turco-magyare pour la domination de la Valachie, qui doubla la lutte pour le trône entre les fils de Dan I^{er} et ceux de son frère Mircea cel Bătrîn (Mircea le Vieux). Ces échos pénétrèrent presque dans le monde des villages militaires bulgares dont les habitants devaient bien des fois accompagner les armées turques jusqu'au Danube. Ce que transmettaient ces Bulgares, soldats auxiliaires attachés auprès des troupes ottomanes, fut repris par l'épique artistique des ménestrels des caravansérails des villages en question, sous plusieurs formes indépendantes. Parmi celles-ci, le chant du « Janissaire et de Rusa Drăgana »[54], dont l'anecdote est confirmée par les informations du chroniqueur byzantin Dukas[55], se rapporte indubitablement à des faits remontant au commencement du XV^{e} siècle, seul moment historique où Turcs et Hongrois envahirent en même temps la Valachie, chacun pour soutenir son propre prétendant au trône du pays :

> « La Valachie se dispersa de tous les côtés ... Les uns s'enfuient dans les forêts, d'autres se sauvent devant les Turcs furieux, devant les Hongrois effrayants ! Ils massacraient les vieillards ; ils réduisaient les jeunes gens en esclavage ! Ils choisissaient parmi les jeunes filles et en faisaient des esclaves. Ils choisissaient aussi parmi les adolescents et les prenaient pour en faire des janissaires. Là où ils passaient, les villages flambaient ; ils menaient le monde en esclavage, les villages brûlaient ... ! »

Le noyau des faits exprimés dans ces vers a été travaillé artistiquement par l'intermédiaire de la fabulation pathétique de la « reconnaissance des frères séparés par l'esclavage », fabulation qui s'unit, dans le domaine roumain, avec « la vente au marché publique d'esclaves pour le payement de l'impôt » et constitue l'une des ballades les plus populaires de la poésie roumaine orale[56].

Ainsi donc, à la différence de la *colinda* de Dan Vodă[57] et des bugarsstice de Iancu de Sibiu[58], dont les vers ont reflété des faits regardant des personnalités guerrières roumaines, qui se sont déroulés sur le territoire des Slaves du Sud, là où celles-ci affranchirent pour un moment du joug turc les populations locales auxquelles elles donnèrent l'espoir d'une vie libre, les ballades du type de celles étudiées ici constituent évidemment

[54] Miladinov, *op. cit*, n° 87.
[55] Ed. Bonn, pp. 130, 138, 187.
[56] La ballade de *Voinicul oleac* [Le vaillant Valaque], construite littérairement en fonction de ce thème épique a été enregistrée jusqu'en 1944 sous un nombre de 68 variantes, nombre qui représente (a l'exception de celles de la *Miorița*) un maximum.
[57] Etudiées dans notre ouvrage inédit sur « La poétique médiévale danubienne slavo-roumaine ».
[58] *Ibidem, Poetica lui Iankula vlaška voïvod* [La poétique de Iankula vlaška voïvod].

une manifestation littéraire différente. Les chansons épiques que nous analysons constituent les fragments d'éphémérides exprimées sous la forme de la poésie épique, mode littéraire accoutumée au Moyen Age, et utilisée de nos jours encore dans le monde populaire monténégrin. Cette constatation confirme la thèse de la genèse des ballades de ce type dans les caravansérails se dressant sur la route militaire turque qui rattachait la vallée du Danube à Stamboul en passant par les villages militaires bulgares, seul milieu populaire bulgare où les nouvelles relatives aux événements, aux faits et aux personnalités des Roumains pouvaient avoir quelque écho, soulever un certain intérêt.

Dans les pages qui suivent nous nous proposons de présenter (avant de tirer nos conclusions) une ultime forme de la poétique sud-slave de Radu Vodă — sans avoir la prétention d'avoir épuisé tout le matériel existant.

Nous nous reporterons à une bugarstica dalmate, la ballade intitulée « Comment le voïvode Radule vint s'emparer de Perasto en l'an 1571 »[59], qui a été transposée en vers décasyllabiques[60] au XVIIIe siècle.

> « Quand le voïvode Radule rassemblait des soldats en Valachie, il se préparait à piller le blanc Perasto, du bord de la mer, cette ville célèbre. Quand la vieille mère de Radule apprit cela, elle alla trouver son fils pour lui parler, la bonne petite vieille : « Où vas-tu, mon fils, à quoi te prépares-tu ? T'est-il parvenue une lettre choisie d'invitation, fils sans Dieu ? » A ces propos Radule répondit ainsi à sa vieille mère : « Peu me chaut à moi d'une lettre choisie d'invitation, mais je me prépare à piller Perasto situé au bord de la mer, le blanc palais de mon ami inséparable, de le brûler au milieu de la ville de Perasto, le palais de mon ami inséparable, Martesić . . » Aux paroles de Radule, sa vieille mère, la vieille Roumaine, répondit : « Il ne faut pas que tu pilles le sol qui t'a nourri ! » Mais de cela il n'a cure, peu lui chaut à Radule, le voïvode roumain. Huit cents Roumains se rassemblent autour de lui et c'est ainsi qu'il se dirige vers Perasto la blanche, sans nulle peur ». Dans les vers qui suivent, l'anecdote raconte l'attaque de la ville, la défaite de Radule et sa mort dans la bataille, en répétant d'une manière amplifiée, les paroles de la vieille mère du voïvode : « Comment Dieu Tout-puissant t-a-t-il jugé, mon fils, je t'ai prévenu ; ce que je t'ai dit, je ne peux le défaire, mon lamentable fils, n'essaye pas de réduire en esclavage le sol qui t'a nourri. Tu gis, fils lamentable, tu as trouvé ce que tu as cherché, il ne fallait pas essayer de te saisir de la ville de Perasto, ce lieu célèbre ».

Il est évident que cette anecdotique a été située à Perasto d'une façon tout à fait secondaire, car les vers ont conservé ce souvenir que le protagoniste, qui porte le nom roumain de Radul, maintenu sous une forme grammaticale roumaine, le vocatif Radule, a rassemblé ses soldats

[59] V. Bogišić, *op. cit.*, n° 67.
[60] *Ibidem*, n° 68.

en Valachie. L'attaque de la ville de Perasto, située sur la Kotorska Boka, dans le sud de la Dalmatie, par un voïvode roumain n'est pas seulement un fait historique inexact, mais encore un fait inimaginable. Il est donc évident que cette forme épique dalmate résulte d'un processus d'adaptation locale d'une anecdote préexistente et indépendante de l'événement qui s'y reflète. Le ménestrel qui aura adapté le chant, a opéré, comme l'indique le grand nombre des formes épiques « pérastines » conservées au sein d'une société encore passionnée au XVII[e] siècle de récitation épique, mais où l'art épique des ménestrels était en décadence. En effet, les 9 bugarstice pérastines [61] qui racontent toutes des événements locaux, des luttes avec les Serbes mahomédanisés de l'Herzégovine ou avec les Monténégrins sont construites littérairement au moyen de l'adaptation d'anecdotes-types préalablement existentes.

Pour transposer littérairement dans les vers de la bugarstica un événement guerrier local, chose fréquente à Perasto au XVII[e] siècle [62], le ménestrel, qui devait donner à sa relation versifiée une atmosphère pathétique, comme l'exigeaient les goûts artistiques du monde dalmate, a utilisé l'anecdote d'une ballade appartenant à son bagage épique. Cette ballade provenait de la circulation poétique danubienne et racontait en vers une guerre fratricide qui s'était déroulée dans le monde roumain.

Le point de contact anecdotique qui a provoqué le processus de superposition et la relation d'un événement pérostin est reflété également dans l'anecdotique danubienne préexistante. Il est constitué probablement par le fait qu'au XVII[e] siècle les luttes des Pérastins catholiques se déroulaient contre les Mahométans de l'Herzégovine, qui eux aussi étaient serbes. Le ménestrel qui aura créé la bugarstica en transposant l'événement guerrier dans l'inimitié de Martesić et de Radule, a négligé, en raison de la similitude de principe des situations, de remplacer le nom du voivode qui en soi ne disait rien aux auditeurs dalmats, de même que le fait que dans les vers originaux Radule était indiqué comme un Roumain ayant réuni une armée en Valachie.

L'origine danubienne et roumaine de l'anecdote originaire de la bugarstica n'est pas une simple supposition. Elle n'est pas seulement indiquée par la glorification de Radule et de sa mère comme étant des Roumains, ni par la seule précision qu'il a rassemblé des hommes en Valachie, puisque les vers ont conservé aussi des preuves de nature linguistique toute aussi claires. En effet, à côté de la forme grammaticale du nom Radule — un vocatif roumain utilisé en fonction nominale, de

---

[61] *Ibidem*, n[os] 59—75.

[62] En 1654 par exemple, quand les Pérastins ont été attaqués par les Turcs de l'Herzégovine, islamisés eux aussi. L'an 1571 cité dans le titre de la bugarstica se rapporte à la bataille de Lépante où périrent aussi cinq Pérastins.

même que comme thème dont dérivent d'autres cas (Radulu, Radulovoj, Radulova), on peut citer un second fait linguistique encore plus concluant. La spécification de la notion à laquelle appartenait le voivode Radule est faite à plusieurs reprises au moyen de l'indication de « vlaška vojvode »[63], formule correcte selon la grammaire serbe, mais une seule fois, à la place de cette formule grammaticale serbe, on peut lire « vlaškota vojvodu »[64], formule propre à la langue bulgare.

Il est évident que cette inadvertance grammaticale prouve que le Ménestrel qui aura récité la bugarstica pérastine exprimait un texte initialement bulgare et que cette constatation fait pencher la balance où il faut apprécier l'origine et le contenu des bugarstice. Dans les deux cas, les manuscrits affirment que ce sont des « pjesan bugarka »[65] (poésies bulgares) — formes poétiques qui ont appartenu initialement à la poétique danubienne.

Au terme de notre exposé, nous pouvons constater que l'épique sud-slave de Radu Vodă correspond à une vaste aire géographique, qui embrasse Kotorska Boka, la Dalmatie et Raguse, Vidin et la Krajna serbe, la Serbie et le Monténégro, la Stara Planina et les villages militaires bulgares.

Les personnalités historiques authentiques qui portent ce nom sont, elles aussi, variées. A côté de Radu Negru et de son correspondant historique Radu I^{er}, s'inscrivent Radu II Praznaglava, peut-être Radu cel Frumos et, indiscutablement, Radu cel Mare et peut-être également d'autres princes errants de Valachie qui auront soupiré du fond de quelque refuge bulgare, après leurs palais de Valachie.

A cette vaste aire géographique correspond, dans la détermination de la personnalité sud-slave, une suite de personnages historiques roumains et d'événements qui vont des dernières décennies du XIV^{e} siècle à la fin du XV^{e} siècle.

C'est cette conclusion qui doit constituer l'un des piliers de toute recherche consacrée à l'ensemble de la poétique slavo-roumaine danubienne, celle-ci prouvant que l'écho du nom de Radu Vodă dans le monde sud-slave n'est pas le fruit de l'activité d'une individualité voïvodale — comme c'est le cas (nous espérons le montrer à une autre occasion) de la réputation de l'épique bulgare de Dan Vodă — mais au contraire la réflexion coordonnée autour d'un nom spécifiquement princier en Valachie, à une époque culturelle danubienne où la circulation des ménestrels a créé aux XIV^{e} — XV^{e} siècles un style commun de vie culturelle.

[63] V. Bogišić, *op. cit.*, n° 67, vers 2, 23, 29, 6, etc.
[64] *Ibidem*, vers 56.
[65] *Ibidem*, *op. cit.*, n^{os} 27, 29.

UN SARCOPHAGE MITHRIAQUE AU MUSÉE D'HISTOIRE DE GALATZI

MARIA ALEXANDRESCU-VIANU

Dans la seconde moitié du XIXe siècle fût découvert à Galatzi un sarcophage, travaillé en calcaire gris rougeux, de mauvaise qualité. Sa forme est bien connue en Mésie Inférieure : arche simple, sans profil, et le couvercle en forme de toit à double pente avec acrotères aux coins [1]. Le couvercle cassé, — paraît-il — au moment de la découverte, garde seulement les deux frontons, dont l'un avec un seul acrotère. Les reliefs, d'une exécution extrêmement fruste, ne sont inscrits que d'une manière approximative dans l'architecture du monument. On ne peut surprendre aucune intention décorative d'encadrer ou d'adapter les motifs dans les surfaces de la pièce, comme dans la plupart des sarcophages du même type. Il nous paraît extrêmement probable que ces motifs sur le sarcophage de Galatzi aient uniquement un but cultuel et non pas ornemental.

Sur l'un des frontons se trouve une niche, peu profonde, en forme d'édicule rectangulaire avec fronton, dans laquelle est représenté un taureau. Sur le fronton de la niche il y a une rosette dans un cercle. D'un côté et de l'autre de la niche se trouvent deux autres rosettes du même type, entourées de rinceaux (fig. 1). Sur chaque acrotère, sur l'autre face, est représenté un édicule tripartite (divisé par deux colonnes), avec fronton, où se fait voir avec difficulté une rosette (fig. 2).

Sur le deuxième fronton du sarcophage, dans une niche identique à la première, est figuré un chevalier vers la droite, coiffé probablement du bonnet phrygien, le buste représenté de front, le bras droit élevé et le gauche tenant les brides. On ne peut préciser si dans la main droite il tient la lance ou s'il s'agit simplement de sa pèlerine, la pierre étant corrodée. De même, nous ne savons pas si le personnage se dirigeait vers un autel, une partie de la scène tombant dans la cassure. En tout cas il nous semble que dans le champ il n'y a pas de place pour les acolytes.

[1] Les dimensions du sarcophage : L : 240 cm, l 93 cm, H .80 cm

Fig. 1

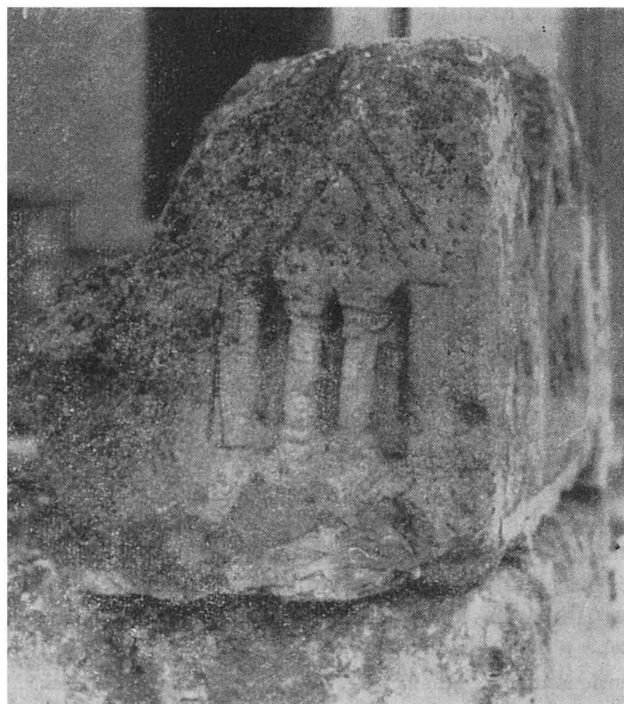


Fig. 2

Sur l'acrotère adjacente apparaît la même rosette entourée d'un cercle (fig. 3).

Le sarcophage a été signalé au commencement du siècle par C. Moisil, dans une note où l'auteur attirait l'attention sur une série de sarcophages sans s'attarder sur l'analyse des reliefs [2].

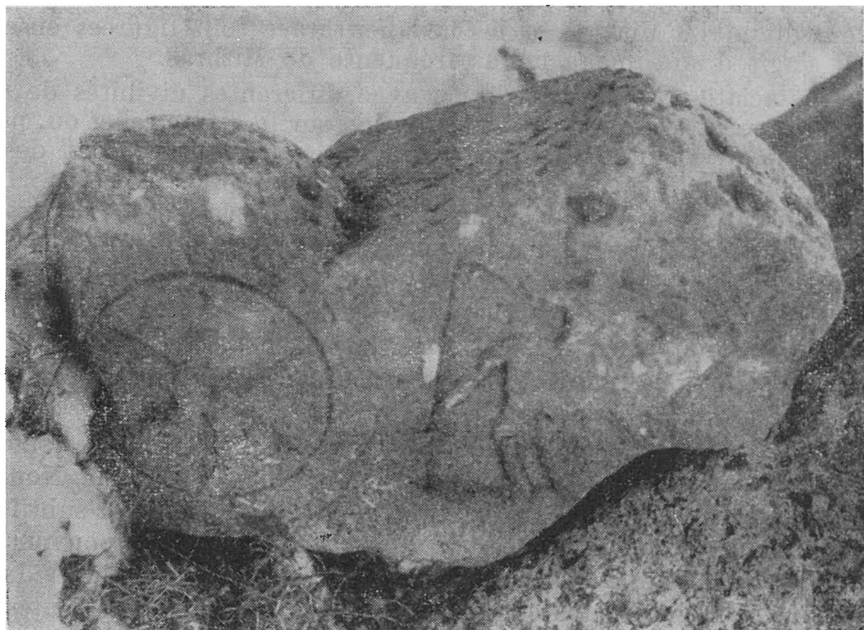


Fig 3

Nous avons mentionné la présence sur le premier fronton du taureau dans un édicule, symbole fréquent sur les reliefs mithriaques à scènes multiples. Les analogies nous conduisent vers le type des « stèles danubiennes », d'après la classification d'Ernest Will [3], de la Mésie Inférieure et de la Dacie (voir le monument de Dragu, Dacie Supérieure, Musée Archéologique de Cluj, inv. 1326 [4]; Sarmizegetusa, Dacie Supérieure [5]; Romula, Dacie Inférieure [6]; Tîrguşor, Mésie Inférieure [7]). Les rosettes situées d'un côté et de l'autre de la niche ont la signification des étoiles mithriaques, comme sur plusieurs monuments trouvés sur la ligne du Danube (Poetovio, Pannonie [8]; Budapest, Pannonie [9]; Vindobona,

[2] Constantin Moisil, *Sarcofage de piatră* [Sarcophages en pierre), B.C M.I. III, 1910, p. 81.

[3] Ernest Will, *Le relief cultuel gréco-romain*, Paris, 1955.

[4] Vermaseren M. J., *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis*, t. II, n° 2 058, fig 300.

[5] *Ibidem*, II, 2 037, fig. 535.

[6] *Ibidem*, II, 2 171, fig. 591.

[7] *Ibidem*, II, 2 305, fig 638.

[8] *Ibidem*, II, 1 496, fig 381.

[9] *Ibidem*, II, 1 727, fig. 417.

Pannonie[10]). Au même type danubien (rhéto-rhénan, selon E. Will) appartiennent les édicules figurés sur les acrotères, fréquents dans les scènes de la liturgie mithriaque. Sur un relief de Dieburg[11], un tel édicule abrite le taureau, dans la scène du miracle de l'eau. Le chevalier du deuxième fronton constitue une image apparentée à celle du Chevalier thrace. La question est donc de savoir si sur le monument de Galatzi les deux divinités, Mithras et le Chevalier thrace sont figurées ensemble, ou s'il s'agit d'une image moins fréquente de Mithras.

L'association du Héros thrace avec différentes divinités de caractère extrêmement varié, leur représentation sur le même relief ou, parfois, l'attribution des symboles étrangers au Chevalier thrace sont des phénomènes bien connus. L'association du Chevalier thrace avec Mithras sur le même relief nous est inconnue, sans que cela exclue la possibilité de la présence du Héros thrace sur notre monument. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit, dans ce cas particulier, d'un sarcophage et que sur la liste des monuments mithriaques, ceux de caractère funéraire sont encore rares, sinon absents. De la sorte, la présence du dieu thrace, figuré fréquemment sur les reliefs funéraires comme « génie protecteur », n'est nullement invraisemblable.

Mais, avons-nous le droit, devant une divinité équestre dépourvue d'attributs propres au Héros thrace, de l'identifier à celui-ci ? Nous touchons ainsi à la question des dieux équestres, amplement et subtilement discutée par Perdrizet, H. Seyrig, L. Robert, E. Will. Nous pouvons affirmer aujourd'hui que le Héros thrace est une divinité bien individualisée et qu'il ne peut guère être confondu avec tous les dieux représentés comme chasseurs ou chevaliers. E. Will a précisé que les divinités ont été représentés à cheval « pour le besoin de leur action »[12].

Sur notre monument on voit l'image du chevalier placée dans une niche du même type que celle du fronton opposé, où se trouve le taureau. A côté de la niche, comme sur l'autre fronton, se trouve la rosette dans un cercle. Ce parallélisme exprime-t-il uniquement une intention ornementale ? Il nous semble que la signification de cet élément est surtout religieuse.

Le type inconographique de Mithras équestre est bien connu. Il apparaît sur les monnaies de Trébizonde du temps d'Alexandre Sévère et de Gordien III,[13] sur un piédestal en marbre de Dacie, tenant une torche (musée Brukenthal, Sibiu), sur les reliefs d'Osterburken[14],

---

[10] *Ibidem*, II, 1 649, fig 448.

[11] *Ibidem*, II, 1 247, fig. 323.

[12] Dans les sanctuaires ont été trouvés des reliefs du Chevalier thrace voisinant avec des inscriptions ou des reliefs dédiés à Mithras, à Tschiren, près de Vratza, Mésie, et à Ai-Todor au sud de la Russie (voir Pauly-Wissowa, R. E. Suppl. III, 1918, S. v. Heros, p. 1 135).

[13] Wroth, *British Museum, Catalogue of Greek Coins*, London, 1889, p. 40, nº 4 ; Waddington W. H., *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*. Paris, 1925, vol. I, p. 153, nº 35 ; p 155, nºs 45, 50.

[14] Mentionnés par E. Will, *op. cit.*, p. 119.

de Neuenheim [15] et de Dieburg [16], enfin sur les fresques du mithreum de Doura Europos. A Doura et à Neuenheim apparaît le Mithras chasseur, à Osterburken il est représenté sous l'iconographie du Héros thrace. Il nous paraît donc extrêmement plausible de considérer le chevalier du sarcophage de Galatzi comme Mithras, le dieu protecteur, dans l'attitude du lutteur contre l'esprit du mal.

Les analogies que nous avons groupées se trouvent toutes dans les régions danubiennes ou réto-rhénanes. Les niches qui servent de cadre au chevalier et au taureau se rattachent aux stèles à scènes multiples. Mithras chevalier est lui aussi présent dans la région du haut et du moyen Danube. Nous proposons donc de situer le monument de Galatzi dans le même cercle culturel [17].

[15] Cumont F., *Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithras*, t. II, n° 310.

[16] Mentionnés par E. Will, *op. cit*, p. 119.

[17] La médiocrité de l'œuvre ne nous permet pas une datation même approximative en partant du II[e] siècle.

ARCHIVES D'ÉTAT DE GÊNES

OFFICIUM PROVISIONIS ROMANIE

II

SUITE*

NICOLAE BĂNESCU

XXXVI

23 gennaio 1425

J. Cardinalis, etc. Consilium et officium

Egregio et circumspectis viris « consuli », consilio et massarijs Caffe, presentibus et futuris nobis carissimis.

Viri egregii nobis carissimi. Informati sufficienter per nostros mercatores de Sinopi Thomam Carregam filium Bartolomei in dicto loco Sinopi fuisse personaliter detentum et arrestatum et ultra dictam detentionem fuisse compulsum ad solvendum certas pecuniarum quantitates, quas oportuit eam solvere indebite, et cum maximo damno et interesse ipsius Thome. Volumus et vobis mandamus obnixe quatenus dicto Thome sive legiptime persone pro eo contra dictos de Sinopi et bona eorum expeditam iustitiam ministretis, ita ut dicto Thome sive legiptime persone pro eo de dictis pecunijs ablatis ab eo et dannis et interesse que proinde substulit secundum formam iuris et debiti integre satisfiat, servatis capitulis pacis et conventionum vigentium inter comune nostrum et dictos de Sinopi habendo semper advertentiam ne tales processus scandalum nostratibus generent vel discrimen, XXIII Ianuarij 1425.

Similiter die ea... potestati consilio et massarijs Peyre.

* V. « Rev. des études sud-est europ. », IV, 3–4, 1966

XXXVII

J. de Isolanis Sancti Eustachij Cardinalis, Ducalis gubernator Januensiam et consilium Antianorum ac officium provisionis Romanie.

Consuli, Massarijs et provisoribus civitatis Caffe.

Litteras complures a vobis accepimus tam comunes quam particulares a vobis nunc... consule que plures articulos iustificationum continent Adversus tamen eas et verbo et litteris mercatores, cives burgenses et alij cuiuscunque generis clamant predicant, queruntur et dolent, tanta quidem et tam gravia obiectentes que aliud exigunt remedium quam litterale responsum. Eacemus autem de medico et medicinis missis Alexio, de Getico ob mille necatos Januenses detento et postmodum liberato, de sedicione apud Tanaim facta et alicui vestrum imputata, de indulgentia et favoribus per vos datis his qui oblocuntur et detrahunt J. domino nostro et reliqua eiusmodi et graviora, que singula in tempore locum habebunt. Jllud tamen effecit regimen vestrum ut universis civibus tum incolis etiam Caffe acclamantibus per nos fuit mature decretum nullo unquam tempore tres simul consules illuc esse mittendos. Sed de his alias. Ad particularia itaque descendentes volumus et mandamus quatenus super moneta que currit illic tam aurea quam argentea de qua mille querelas habemus, diligentissime advertatis, et quantum fieri possit procuretis utilitatem comunitatis illius. Est enim fama unum eundem fundere, ligare, cudere monetam auream eumque inventum commisisse falsum levissima per vos liberatum. Quod satis admirari nequimus, Reiterandum etiam duximus iniungentes quatenus debitores singulos illius massarie nec minus eos qui ob officium capitum plus quam comuni dederint exegerunt, cogi faciatis celerime ita ut quisque comuni debitum persolvat. Durante officio alicuius ex vobis, nullo modo possit aliquis ex vestris officialibus sindicari, sicut ex forma regularum quas scimus non ignotas vobis, expresse cavetur. Sub pena gravissima a vobis et vestris fideiussoribus exigenda. Cives Januenses qui et publicis subsunt onerbius, et publice utilitatis curiosiores, mandamus ad officia eligi et vocari. Non autem burgenses Peyre aut alias similes utilitates publice sua natura negligentes. Nullo pacto vobis licere volumus condere statuta vel deveta generalia nisi nostra authoritate prius adhibita, quum ex his inconsiderate decretis faciliter possunt gravissima pululare discrimina, que difficilime reparantur. In novi consulis adventu creabimus officium patruum comunis quod habebit curam bis ter et quater singulis mensis comunis cartularia revidere. Prohibemus vobis expresse intromissionem officij Sindicatorum. Quod latissimam bailiam qualem habent hic, volumus habere, quam in novi consulis adventu illuc per scripta mittemus. Quemadmodum ex regularum forma cavetur ita mandamus expresse ut consul nullam faciat mercantiam, nec quisquam vestrum in cabellis comunis participet quovis modo. Sub pena gravissima a vobis penitus exigenda, Quoniam per multos relatum est nobis Coaia Ysse de Camalia qui in civitate illa suis diebus pingues congessit facultates, illinc velle recedere. Et suum es abducere in Constantinopolim, quod esset indignum pariter et ingratum. Mandamus vobis expresse quatenus visis presentibus astringatis eum prestare ydoneas cautiones de sommis argenti millibus de non recedendo de Caffa. Ed ad hoc ut minorem habeat mate-

riam conquestionis ostendetis eisdem alias litteras quas vobis scribimus alligatas, per quas vobis generatim iniungere videmur quod omnes ad eiusmodi cautionem prestandam penitus astringatis. Quas solum litteras scribi iussimus ob causam ipsius Coaia Ysse. Clamitant omnes nobis Imperatorem Trapesundarum nullis persuasionibus posse adduci ut castrum nostrum reficiat et debitas pecunias comuni Caffe persolvat in vinis et allis iuxta conventa. Que certe res nos non mediocriter perturbant. Itaque ne ulterius valeat se iactare dare verba nobis scribimus ei litteras alligatas quarum etiam copiam iussimus his includi. Jubentes vobis obnixe quatenus provideatis omnino litteras ipsas nostras sibi facere presentari. Et si videbitis eum non procedere ad celerem predictorum executionem opportunis et strictis modis provideatis ut omnes nostrates de toto suo imperio indilate recedant. Et generaliter etiam eo casu provideatis quod nulli eius subditi ad nostras navigent terras, neque merces alique de suis terris tam videlicet vina quam avelana et cetera eiusmodi conducantur ad terras nostras, neque nostrorum quiquam ad suas, Reddimur enim certissimi quod eius populi his damnis affecti vias nostre satisfactionis adiuvenient et curabunt.

Attenta summa pertinacia et ingratitudine illius insolentis Alexij, ex cuius insidiis timere cogimur loco Cimbali qui est caput totius Gothie. Itaque ut evitentur discrimina que posset locus ipse facile incurrere, informati hoc habiliter et salubriter fieri posse, mature decrevimus et committimus per vos ita disponi et celeriter provideri quandoquidem recusastis rempublicam nostram hoc periculo liberare, quod videlicet castra Cimbali fiant a latere burgi repagula fosse atque alia que castrum ipsum a burgo separent et fortificent. Jta quod si quod absit aliquod sinistri in ipso burgo accideret possit castrum ipsum teneri, et ille dari auxilia tam vittualium quam hominum per viam exogitatam per scopulos usque ad mare, pro cuius castri continua custodia deputari volumus saltem quatuor usque in sex socios de Caffa mittendos qui in Cimbalo nullam familiam vel uxorem habeant. Cogatur etiam consul in castro ipso morari et munitionem habere necessariam saltem pro mensibus quatuor, Quas munitiones novus consul Cimbali teneatur in precium recipere ab eius precessore non propterea deficientibus solitis in burgo custodiis. Si que officialium littere habent clausules inordinatas et presertim ministri contra officium super ministralium eas clausulas pro revocatis haberi volumus, Ita ut sufficiat officioalibus habere salaria et obventiones quales precessores eorum. Decretum autem alias solemniter editum contra pannos extraneos, veluti reipublice utilimum per vos et quoscunque successores vestros incuncusse volumus observari, sub pena florenorum auri mille a vobis et quolibet contrafaciunt eiusque fideiusseribus exigenda et applicanda pro dimidia arti laneriorum Janue et pro reliqua dimidia operi portus et modulj. Cuius decreti licet in actis curie illius registrati, copiam ad cautelam his includi mandavimus, Jnter reliquas vestras infamias que non pauce neque parve sunt hec non abest vos habere orgusios et socios pictos, non autem vivos neque tales qui possint aliquid operari. Quod cedit in maximum reipublice dispendium et vehementer adversarium menti nostre. In qua re veluti ardua et necessaria nimis per vos volumus provideri sub gravi nostre indignationis pena. Ceterum informati quod scribe tam curie quam massarie accipiunt solutiones

excessivas et preter solitas suetudines volumus eos per vos corripi et compelli, ne inordinatas monedes et solutiones accipiant. Attentis his que scribitis de Jhanne Adurno quem in officijs illi concessis confirmari laudatis, eum in ipsis officijs denuo confirmatum esse mandamus per alios duos annos a die finiti temporis primorum annorum pro quibus iam antea fuit electus quemadmodum per litteras sibi facte concessionis videbitis contineri, Ne hec et alia que scribimus efficacia, inobservata et sub silentio pretereant volumus et mandamus per vos ordinari librum unum qui maneat apud acta cancellarie in quo registrentur omnes littere nostre tam presentes quam que de cetero scribentur illuc ut nullus futurorum consulum non ignoret quid facturum sit. Nicolaum de Matheo de quo bonam opiniam habemus in eius officijs sindicatus, Sacristie et Statutarij cum salarii ducentorum asperorum mense singulo pro omnibus ipsis tribus officiis. Quoniam scribit nobis idem Nicolaus sindicus sicut alias tempore consulatis dom Baptini de Francis fuit condennatus Gregorius de Aldemur tamque fideiussor cuiusdam Beltramini in centum sommis argenti. Quos per vias minus debitas sibi restitui procuravit et habuit. Quod bene nequimus intelligere volumus et mandamus quatenus condemnationem ipsam diligenter inspiciatis et examinetis acute. Similter autem et restitutionem ipsam quam factam fuisse audimus quemadmodum illic fuerit, Et audito sindico comunis ac diligenter visis iuribus comunis ipsius videatis si condempnatio ipsa iuste fuit facta et iusticiam ministretis, non obstantibus eiusmodi restitutione asserta, si minus debite facta fuit. Et alijs obstantijs quibuscunque, Nicolao de Matheo sindico comunis in causis que per eum moveri contingat pro utilitate comunis volumus per vos fieri iusticiam expeditam reiectis subterfugijs et cavillationibus dilatorijs. Decretum vero quod vobis mittimus alligatum registrari volumus et pro lege servari deinceps sub gravis pena sindicamenti.

Janue die XXVIII Januarij 1425

XXXVIII

28 gennaio 1425

Consuli et Massariis Caffe

Jnformati complurium tam litteris quam informatione verbotena quemadmodum nonnulli tam armeni quam greci qui suas illic facultates admodum auxerunt, nunc volunt terram illam deserere et ire habitatu alio. Quod esset non minus ingratum ipsorum parte quam damnosum civitati Caffe. Volumus et vobis obnise committimus quatenus omnes et singulos eiusmodi, presertim autem ditiores et pinguiores compellatis ad prestandum ydoneas cautiones secundum illorum possequod non recedent de Caffa sine licentia Consulis et Massariorum presentes autem litteras registrari volumus in autenticis illius curie et futuris etiam consulibus haberi pro lege

Janue die 28 januarij

XXXIX

31 gennaio 1425

Nobili viro Petro de Flisco consuli Caffe

Litteras a vobis privatas recepimus per quas vidimus vestras advisationes quarum que vise sunt nobis utiles approbavimus verum hec duo volumus non preterire silentio, Multa videlicet contra vos obici tam litteris quam verbo multorum. Reliquum autem ut sciatis nos omnia non ignorare quia vos iustificatis in multis, pervenerunt ad manus nostras littere vestre quas privato Comiti scripsistis ad obtenendum consulatum delo Copa pro vestro nepote, quod non est de rectitudine, neque etiam de honestate, velle videlicet procurare infringi ordines civitatis super officiis obtinendis. Itaque laudabiliter erit observantia utilium ordinum quam eorum violantiam procurare.

Datum Janue die 31 januarij

XL

31 gennaio 1425

Potestati Peyre

Querimonias graves nuper accepimus ab, J, dominio Venetorum quod cum nonnulli veneti cives causas habeant contra Nicolaum de Cayali, Js Nicolaus sibi concessis salvisconductibus se tuetur in grave damnum et preiudicium ipsorum venetorum, Quod cum sit penitus contrarium menti nostre Mandamus vobis committentes expresse quatenus nullos salvosconductus eidem Nicolao servetis in preiudicium venetorum eorumdem. Quibus volumus plenam et illesam ex omni parte iustitiam ministrari,

Janue 31 januarij

XLI

1 febbraio 1425

Nos, J. de Isolanis etc., Consilium etc. et officium provisionis Romanie.

Egregio et circumspectis viris, Consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffe, dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus constituerimus denuo et deputaverimus dilectum nostrum Nicolaum de Matheo, habita de eius moribus solerti cura et legalitate plurimorum relatione, eum tenore presentium confirmantes, in sindicum statutarium et scribam sacristie Caffe usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, ad salarium asperorum ducentorum singulo mense pro omnibus tribus officijs. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatenus eundem Nicolaum ut supra suis meritis exigentibus confirmatum et de novo electum in dicto sindicatus, statutarij et sacristie officio, recipiatis, teneatis et usque ad dictum nostrum beneplacitum reputetis benigne et honorifice sicut dicet. Sibi de dicto salario asperorum ducentorum mense singulo respondentes.

Prima februarij.

XLII

1 febbraio 1425

Nos J. de Isolanis etc., Consilium etc. et officium provisionis Romanie.

Egregio et circumspectis viris, Consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem.

Cum nuper elegerimus et seu confirmaverimus dilectum nostrum Johannem Adurnum f. Petri in jhegatarium lignorum herbarum et carbonis pro annis duobus statim incipiendis finito tempore aliorum duorum annorum, pro quibus alias eius electionis litteras sibi concessimus et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salariis obventionibus utilitatibus et prerogativis debite consuetis. Mandamus igitur vobis omnibus et singulis suprascriptis quatinus eundem Johannem statim finitis dictis primis duobus annis, admittatis, teneatis, habeatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet in ihegatarium lignorum herbarum et carbonis. Sibi de dictis salarijs et obventionibus integre respondentes et responderi facientes.

Prima februarij

XLIII

1 febbraio 1425

Nos, J. de Isolanis etc. Consilium etc. et officium etc.

Egregio et circumspectis viris, Capitaneo et Massarijs Famaguste, dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Johannem Brustiam in unum ex caporalibus civitatis nostre Famaguste usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, ad salarium et seu stipendium florenorum sex aureorum in mense, Mandamus vobis expresse quatenus visis presentibus, amoto uno ex numero dictorum caporariorum, eundem Johannem recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice ut decet. Sibi de dicto stipendio, integre respondentes et responderi facientes. Ex teneatur dictus Johannes vestrum capitanei et massariorum parere mandatis omnibus concernentibus honorem nostrum et salutem illius civitatis, et subire angarias eius officio incumbentes

Primo februarij

Similiter Mirano de Novaria, Benedicto de Marchello, Georgino de Podio, Francisco Burgaro qm. Iuliani, Gregorio de Francis de Levanto, Odoardo Salvaigo, Jacobo Palavicino et Francisco de Maffeo.

XLIV

4 febbraio 1425

Potestati et consilio Peyre

Graves querimonias et a multis et ab officio provisionis Peyre accepimus quemadmodum Lodisius de Pineto talis notarius qualis est, et de cuius vita turpem informationem habemus, obtinuit hic a curia potes-

tatis sententiam adversus Savam Armenum per calumniam sive infamiam sibi illatam, Ex qua et ipse Sava et complures alij armeni vehementer gravati illinc recedere atque alio ire habitatum innirimirant. Quod est penitus contrarium menti nostre, quod nisi sciremus nomen ipsius Lodisij patientius sufferremus. Nostris autem vos potestas quemadmodum etiam per alias alligatas scribimus, qualem vobis de eo ac similibus commissionem dederimus, Jtaque volumus et mandamus obnixe quatenus non obstante dicta tali quali sententia etiam si iam illic executionem habuisset, et non obstantibus aliquibus inde secutis ipsam materiam dispontatis sicut utilitati et saluti loci illius ac etiam honestati convenire videntes sententiam ipsam pro nichilo deputantes tamquam parte indefensa et per calumniam acquisitam.

Janue 4. februarij

XLV

5 febbraio 1425

Nobili viro Petro de Flisco consuli Caffe dilecto.

Quando quidem ducalis honoris adeo neglijens esse videmini ut nobis illunc curare oporteat usque illuc, nonnulla que statum ducalem satis concernunt, per nostras litteras iniungimus et committimus fideli viro Lodisio de Camulio qui vobis ea in tempore referat et requirat, Jtaque volumus et mandamus vobis expresse quatenus eidem Lodisio in his que parte nostra vobis referet et iniunget fidem certam et plenariam executionem adhibeatis omnino sub pena nostre gravissime indignationis

Data Janue die 5 februarij

XLVI

5 febbraio 1425

Prudenti ac fideli viro Lodisio de Camulio dilecto nostro,

In tua fide ac diligentia plurimum confidentes, negocium quod satis est nobis cordi, quum tangit statum J. domini nostri tue fidei committendum duximus, In quo satis te nobis commendabilem facies et precamur. Cum itaque malam et pessimam informationem habeamus de nonnullis dictis et factis per Gasparem Muscam et Georgium Grilum illorum personas habere disponimus disciplina iusticie compescendos, te elegimus legalem et devotum ducalis status et honoris. Jtaque volumus et mandamus expresse tibi quatenus sub secreto silentio advertas quod dicti Georgius et Gaspar sint in Caffa et precipue in logia, aut simul aut separatim. Et tunc per formam quod consul non possit aliqua se excusatione tueri, vel dicti Gaspar et Georgius per aliquem advisari, presentabis consuli litteras quas ei scribimus alligatas. Et requires ac monebis eum expresse ut dictos Gasparem et Georgium faciat personaliter detineri et sub fida custodia pro vita arrestari, Jta ut a Georgio exigat ydoneas fideiussiones de florenis auri mille de se coram nobis infra terminum mensium quinque ad tardius personaliter presentando, Gasparem autem Muscam

huc vinctum et compeditatum secum ad nos afferat. Sub pena vite. Quemadmodum tibi seriosius scribi mandamus per Nicolaum cancellarium nostrum et germanum tuum. In quo negocio perficiendo te plurimum oneramus ex hoc futurum nobis admodum cariorem.

Janue die 5 februarij

XLVII

5 febbraio 1425

Egregiis et nobilibus viris Conrado de Pastino et Lanfranco Spinule burgensibus Peyre nobis dilectis.

Viri prudentes nobis dilecti. Quoniam restat illic super bancis Peyre et super nomine nostri officij provisionis Romanie certa peccunie quantitas que processit ex venditione comerchij, et ultra committimus, potestati et consilio Peyre quatenus domum quam habet istud comune in Peyra in qua soliti sunt massarij habitare vendant quantum fieri possit utilius, inter reliquos illius terre burgenses vos delegimus fideles et famosos viros ut omnes predictas pecunias cum ipsius domus precio convertatis in locis compere Peyre scribendis super ipsum nostrum officium Romanie, Quorum proventus diligenter habere curetis suis in temporibus, et emere loca ex eis videlicet augendo de proventibus capitale. Nos officium predictum continue advisantes quid et quomodo feceritis in premissis. Scribimus enim... potestati et consilio ut ipsas pecunias vobis tradant. In qua re quemadmodum speramus ita se habeat vestra prudentia quod possimus eam merito collandare.

Janue die 5 februarij

XLVIII

6 febbraio 1425

Providis viris... officio provisionis terre Peyre nobis dilectis.

Litteras binas que videntur a vobis emanasse sibi ipsis contradictorias accepimus, per quas manifeste concepimus eas sive earum aliquas fuisse preter vestram noticiam per nonnullos excogitatas ad eorum utilitatem et commodum. Nam per unas earum videmini petere ut scribanie officiorum mercantie provisionis et massarie permittantur illic concedi probis et ydoneis notariis, per alias autem requiritur instanter ut scribania ipsa provisionis per nos concedatur Johanni Musso tanquam ydoneo et famoso notario. Quas siquidem litteras scriptas esse cognovimus per manum dicti Johannis et in maximas eius laudes cuius vita et fama nobis non est ignota. Acceptius autem nobis esset quod operationes et benegesta hominum eos facerent commendatos non autem precationes et littere precario impetrate, hec autem libenter dicimus quoniam omnis potestas Peyre in exitu sui officij commendatorias et laudatorias illinc litteras affert. Cum sepe fama sit in oppositum, itaque volumus ut circa premissa oculos et diligentiam apponatis. Volumus etiam et mandamus quatenus ordinetis cartularium unum in quo littere omnes nostre,

mandata et decreta per nos condita et condenda in ordine registrentur, ne vel celari vel negligi possint, Et quum potestates sepe pro eorum commodis occultant nostras litteras et mandata, officium vestrum curram accipiet opportunam. Mittemus ei illic per primum futurum potestatem bailiam Sindicatorum Janue, qualem concedi volumus sindicatoribus illic eligendis annuatim et continue permansuris.

Janue die 6 februarij

XLIX

5 febbraio 1425

Capitaneo et Massarijs Famaguste,

Informati quemadmodum cum preesset hic... Comes scripsit precessori vestro ad favorem nobilis viri dilecti nostri Dominici de Mari litteras tenoris introclusi, quodque ipse Dominicus iusticiam fovet, Volumus et mandamus vobis quatenus litteras ipsas habentes pro repetitis a nobis plenarie observetis. Ita quidem quod dictus Dominicus quem pro suis benemeritis specialli amore diligimus accepta debita satisfactione hac de re nos ulterius non molestet.

Janue die 5 februarij

XLX

6 febbraio 1425

Nos Cardinalis etc., Consilium et officium...

Egregio et circumspectis viris... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati Famaguste dilectis nostris salutem et gaudium.

Cum elegerimus et constituerimus virum nobilem Francum de Castro Qm. Iuliani carum civem nostrum in ministrum et pro ministro dicte civitatis Famaguste pro anno uno incohando die qua dictum ministrarie officium inceperit exercere, et pluriminorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario bailia obvencionibus et utilitatibus consuetis, Mandamus vobis expresse quatenus finito tempore sui precessoris, non preiudicando iuribus burgensium dicte civitatis, eundem Francum in ministrum et pro ministro ut supra recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integre respondentes et responderri facientes, Volumus etiam eundem Francum ammoto uno ex numero caporariorum dicte civitatis, visis presentibus eligentes et deputantes in unum ex dictis caporalibus usque ad nostrum beneplacitum et mandatum ad salarium seu stipendium florenorum aureorum sex in mense, eidem de ipso stipendio integre respondeatis et proinde teneatur subire omnes angarias incumbentes eius officio sicut ceteri caporales facere tenentur, et vestrum capitanei et massariorum parere mandatis.

6 februarij

Similiter Carolo Gentili officiali grani, et caporali Famaguste, absque clausula que incipit non preiudicando etc.

LI

8 febbraio 1425

Consuli Caffe tam presentiquam cuicunque futuro

Quemadmodum vobis per alias litteras publica continentes, iam fecimus, ita nunc etiam iniungimus et mandamus obnixe quatenus decretum alias conditum et per nos nuper et solemniter confirmatum, contra pannos extraneos et cuius copiam iussimus hic includi efficaciter et inconcusse servetis. Et contra illud nullo modo faciatis aut facere quempiam permittatis. Sub pena florenorum auri mille a vobis et vestris fideiussoribus exigenda totiens quotiens contrafeceritis in premissis et applicanda pro dimidia arti laneriorum et pro reliqua dimidia operi portus et moduli, has autem litteras volumus in actis illius curie registrari et vobis ac futuris consulibus pro solemni decreto haberi, ac pro firma lege temeri omni prorsus exceptione remota.

Janue 8 februarij

LII

12 febbraio 1425

Spectabili viro... Capitaneo Famaguste nobis dilecto

Vir spectabilis nobis carissime. Sumus informati a nostris mercatoribus Sirie et Alexandrie quemadmodum occasione dannorum illatorum mauris et saracenis subditis Soldani Babilonie per dominum Mitileni sive navem Biscainorum apud Mitilenum armatam fuerunt nostrates in personis et ere gravati apud Alexandriam, quod nobis immense displicuit. Itaque cupidi his incommodis queque possibilia contraparare remedia, scribimus Illustrissimo Soldano in forma convenienti. Item scribimus pretacto domino Mitileni atque aliis quos utiles esse cognovimus, Ne autem per inadvertentiam aut ignorantiam possent illic circa hanc materiam alia scanda exoriri. Volumus vos stricte monitum esse, quatenus in non receptando aliquem danna facientem eisdem saracenis, neque favendo illis, et demum alia huic nostro desiderio conformia faciendo, studiatis omnino ne nobis aut nostratibus possit quicquam impingi aut imputari per quod possint ipsi nostri mercatores affici dannis vel incommodis aliquibus. De qua re vestram providentiam maxime oneramus.

Janue die 12 februarij

LIII

27 febbraio 1425

Nos J. etc. consilium et officium etc.

Egregio et circumspectis viris Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus virum nobilem Odoardum Salvaigum carum civem nostrum in capitaneum vestrum et pro capitaneo vestro et gentium armorum dicte civitatis usque ad nostrum beneplacitum

et mandatum cum salario honoribus commodis obventionibus et prerogativis debite consuetis. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis, quatenus visis presentibus, eundem Odoardum in capitaneum gentium armorum dicte civitatis ut supra recipiatis habeatis, teneatis, tractetis et reputatis benigne et honorifice sicut decet, Sibi de dictis salario et obventionibus congruis temporibus integre respondentes et responderi facientes et teneatur dictus Lodisius vestrum capitanei et massariorum parere mandatis omnibus honorem nostrum concernentibus et ad eius officium pertinentibus salutemque potissimum dicte civitatis tangentibus quoquomodo.

Die 27 februarij

LIV

1 marzo 1425

Consuli et massarijs Caffe,

Carissimi, Relatu nobilis dilecti nostri Casani de Auria quondam Ansaldi, inteleximus Antonium Adurnum et Ansaldum de Auria filium eiusdem Casani tanquam gubernatores bonorum Qm. Barnabe de Auria alterius filii dicti Casani et fratris dicti Ansaldi obtinuisse legitime et solenniter represalias illic in civitate nostra Caffe, contra Subassi loci de Simisso, ipsiusque loci incolas, ac bona eorum occasione prede et derrobationis facte de benis rebus et mercibus dicti Qm. Barnabe in dicto loco Simiso per dictum Subassi dicti loci Simiso ac dannorum interesse et expensarum passorum et factarum, pro ut latius in represaliis ipsis dicitur contineri, Quocirca cum nostre sit intentionis civibus et subditis nostris quoscumque debitores favores impendere, volumus et vobis tenore presentium expresse mandamus quatenus ad requisitionem dictorum Antonii et Ansaldi vel alterius eorum, ad realem execucionem dictarum represaliarum procedatis et procedi faciatis contra predictos si aliter non videritis per modum congruum indemnitati dictorum Antonij et Ansaldi posse providere.

Prima marcij

LV

2 marzo 1425

Consuli, massariis et provisoribus Caffe.

Viri egregii et prudentes nobis dilecti. Vir benecompositus Ser Ieronimus Leonardi illustris dominij Venetiarum sindicus gravem nobis querellam exposuit quod Dominicus de Alegro cum quadam eius gabota intra mare ponticum supra Simisso ad centum vel circa miliaria intercepit quamdam gripaream grecorum, de qua per iniuriam et sub pretextu cuiusdam inobservati decreti per vos illic conditi contra eos qui navigant ad Simisso abstulit et asportavit secum Caffam merces et bona infrascriptas Christofori Duodo et Ser Iacobi et Andree Gabrielis civium venetorum, Qui postmodum Dominicus per vos fuit coactus prestare cautiones de precio rerum et mercium que sunt he pecie quatuordecim pannorum

venetorum et florentinorum, quinquaginta fasses calibis, totidem capsie saponorum et quinque colli stagnorum. Que siquidem res nobis etiam per vestras litteras nota fuit, non sine displicentia. Quoniam considerata presertim sincera amicicia que mutuo viget inter J. dominum nostrum. Ducem Mediolani et J. dominium Venetorum insidet nostris mentibus eam amiciam nedum nullo modo turbare aut minuere, verum fovere pro viribus et augere, Itaque maturo prius examine precedente vobis tenore presentium iniungendum duximus et expresse mandandum quatenus statim visis presentibus res et bona prescripta pretactis Christoforo Ser Iacobo et Andree sive procuratoribus eorumdem restitui ac reddi libere faciatis. Et si forsitan non extarent compellatis eundem Dominicum vel eius fideiussores solvere precium et veram ipsarum mercium extimacionem omni prorsus exceptione et contradictione cessante.

Janue die secundo Martij

LVI

2 marzo 1425

Prudenti viro... consuli Samastri nobis dilecto

Pro parte J. dominij venetorum prudens vir Ser Ieronimus Leonardi eiusdem dominij sindicus nobis nuper querelanter exposuit quemadmodum cum illuc applicasset navicula quedam super qua nobilis civis venetus Christoforus Duodo habebat cantaria plumbi centum vos ipsam plumbi quantitatem sub quodam pretextu quod de loco guerreato fuerat extracta, abstulistis in grave dannum mercatoris eiusdem, et nostrum eciam displicentiam. Qui attenta solida et integra amicicia que mutuo viget inter J. dominum nostrum et Magnificum dominium Venetorum, sumus omni sinceritate dispositi omnem rancoris et iurgij cum ipsis venetis materiam evitare. In pace quieteque vivere, et illis pro viribus complacere, Itaque ut cesset omnis causa querele volumus et mandamus expresse quatenus si dicta plumba sunt amplius apud vos, illa domino suo pretacto visis presentibus libere relaxetis et reddatis, aut si non extant veram extimacionem vel precium eorumdem, Ita quidem ut causam non habeamus quicquam super hac materia replicandi,

Janue secundo Martij

LVII

2 marzo 1425

Consuli... Massarijs et provisoribus Caffe nobis dilectis

Ex petitione dilecti civis nostri Antonij Marruffi concepimus certam asperorum summam in bacis Caffe exbursatam per Batistam de Gentile ut eidem Antonio solveretur fuisse depositam, Et sub quadam conditione expectandi nostri mandati usque ad annum sequestrata, ut nisi aliter mandaramus posset ex ipsa pecunia solvi condennatio quedam sindicatoria adversus ipsum Antonium lata posteaquam inde discesserat absolutus, Super qua graviter est nobis conquestum. Itaque ne cuiquam iustitia

desit visa relatione Egregii Vicarij nostri gubernatoris cui huius rei fuit per nos comissa cognitio fecimus Antonium ipsum prestare cautionem ipsam pecunie summam restituendj quam dicit esse asperorum triumilium in casibus videlicet infrascriptis seu altero infrascriptorum casuum. Si ex vestra relatione vestris sigillanda sigillis constabit aut eundem Antonium fuisse culpabilem horum pro quibus resindicatus extitit, aut Manfredum Sauli habuisse commissionem vel bailiam dictum Antonium resindicandi, Itaque ut hec controversia fine debito sopiatur volumus et mandamus quatenus ipsam asperorum quantitatem propterea arrestatam seu depositam eidem Antonio sive eius procuratori persolvi faciatis predicta conditione tantummodo non obstante. Nobis autem veram per vestras litteras informationem mittatis super casibus duobus premissis ut optimum iustitie munus quod est unicuique suum reddere locum habeat.

Datum Janue secundi Martij

LVIII

2 aprile 1425

Nobili et prudentibus viris Imperiali Lomellino potestati consilio et massariis Peyre nec non Luchino de Grimaldis et Nicolao de Porta nobis carrissimis.

Carissimi. Per istam primam pagamenti solvatis sive solvi faciatis Lodisio de Francis de Burgaro illa yperpera duomillia septuaginta sive perpera... scripta super nomine officij Romanie sive Luchini de Grimaldis et Nicolai de Porta nomine dicti officij, et que processerunt ex comerchio Peyre suspenso, et sunt pro valore ipsorum hic habito a Bartolomeo de Francis de Burgara, et hanc solutionem faciatis et fieri faciatis sub pena de solvendo de vestro proprio, non obstantibus litteris pridie vobis scriptis de convertendo pecuniam in locis emendis ipsam.

Datum 1425 die secunda Aprilis

Si autem ex supradictis yperperis loca fuissent empta, loca ipsa describi et vendi faciatis omnino, ut presens solucio indilate execucioni mandetur.

Datum ut supra.

LIX

7 aprile 1425

Potestati gubernatoribus et consilio civitatis et insule Chij

Viri prudentes et circumspecti nobis carissimi quemadmodum felices successus in tempore nonciandi sunt et communicandi vobis ac ceteris fidelibus, et eorum non sitis expertes, jta quidem de infelicibus fieri oportet, ut cautiores possitis et vobis et ceteris nostratibus quibus attinet providendo consulere. Cum enim proximis diebus Catalani hostes nostri notorij intra portum Casches Regis Portusgallie esset navis Babilani de Digro ubi velut in loco amicissime tutissimam se fore putabat, superveniens navis una Catalanorum improvisa illam nostram intercepit. Nupperrime

vero cum essent in porto Cadexis naves due nostratum divites, atque magne videlicet Georgini Spinule sive Pauli Salvaigi et Jeronimi Falamonice in Frandriam navigantes improvisa similiter superveniens navis alia catalanorum alias vocata Giriola, repertis patronis et plusmis nostrarum in terra naves ipsas sine ictu belli cepit, et iam conductas in Cataloniam preparabant armare in danna nostratum. Hic autem casus quantum fuit nobis horribilis tum propter summam illatorum dannorum tum maxime propter futura imminentia pericula nostris navibus per mondum sparsis vestre prudentie sit iudicium, Nos vero non exterritis sed excitatis animis Deo favente hec non sinemus inulta, Sed ne nostratum navibus que et illic sunt et venture sunt si hec essent ignota, posset resultare discrimen. Volumus hec ipsa non latere diligentiam vestram, quam expresse monemus quatenus omni studio curet nostratum naves omnes illa sulcantes maria de his advisatas tenere, ut circumspiciant et ab imminentbus periculis sibi caveant.

Janue 7 aprilis

LX

19 aprile 1425

Capitaneo et massarijs Famaguste presentibus et futuris

Viri egregii nobis carissimi, Solvatis Lodisio Grillo recepturo nomine nobilis Pauli Salvaigi bisancios septem millia quingentos de Famagusta ex summa pecunie dannificatorum, quam nostro comuni annuatim debet Serenissimus Rex Cipri, et sunt pro valore librarum mille Januinorum, quas hic ad cambium accepimus a dicto Paulo

XVIIII Aprilis

LXI

11 maggio 1425

Officium Provisionis Romanie

Consuli consilio et massarijs Caffe

Quoniam eorum benemerita conessa fuerunt officia videlicet capitaneatus Burgorum Amico Squarciafico, et ministrario civitatis Caffe Filippo Pinello, pro ut in patentibus litteris eis propterea concessis contineri videbitis. Mandamus vobis committentes expresse, quatenus eas litteras sibi inviolabiliter observetur, licet in illis non sit nostrum officij Romanie sigillum appositum quod aucthoritate presentium volumus in ipsis affixium intelligi, Non obstantibus obstantijs quibuscunque.

Janue die 11 maij

LXII

11 agosto 1425

Ca Capita neo et massarijs Famaguste

Just requisitioni nobilis Luciani de Auria Caroli exponentis quod in Alexandria de Egipto mutuavit cuidam Ambaxiatori nisse pro parte

civitatis Famaguste ad Soltanum Babilonie bisantios aureos centumquinquaginta, ex pecunia comunis dicte civitatis, in Imperiale de Auria ducatos centum, pro quibus idem Imperialis fideiussores prestitit in Famagusta de mittendis litteris super galeis venetorum venturis ad partes Sirie parte nostrum officij romanie de ratificatione huiusmodi solutionis vel de restituenda dictos ducatos centum, et requirentis dictas litteras fieri vel saltim dictum terminum prorogari annuere decrevimus. Jtaque quoniam nondum percepimus ab eodem Luciano probationes sufficientes, tenore presentium dictum terminum prorogamus et audum esse volumus, usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandantes vobis expresse quatenus fideiussores propterea prestitos nullo mode molestetis occasione premissa, nec in premissis quicquam innovetis, donec aluid a nobis habueritis in mandatis.

Janue die 11 Augusti

LXIII

6 settembre 1425

Consuli provisioribus et massarijs civitatis Caffe

Viri egregii nobis dilecti. Informati veridice dominum Johannem de Tortis qui alias missus fuit per comitem Carmagnolameius commissarius in Famagustam ultra pecunias hic sibi deliberatas et traditas ob eandem causam, postea habuisse de pecunia massarie Famaguste ducatos ducentos, volumus vobis committentes expresse quatenus visis presentibus eundem dominum Johannem per opportuna remedia compellatis ibidem prestare cautiones idoneas, et tales quas hic absque difficultate possimus exigere de stando iuri et indicato solvendo aut tantum bonorum suorum arrestetis vel pecunie ad nos mittatis que equivaleat summam ipsam, sub pena solvendi de vestro propiro.

Data Janue 1425 die 6 septembris

LXIV

3 ottobre 1425

Tempore novi officij Romanie videlicet B. Justiniam et sociorum n° sex.

Potestati et massarijs presentibus et futuris Peyre

Sicut alias honeste petitioni Barnabe de Ricobono libenter annuentes, vobis scriptum fuisse meminimus, iterum volumus tenore presentium expresse iubentes quod securitatem, si hactenus id facere omissistis, seu cautionem per eum prestitam de solvendi illa ducenta perpera, que in eius ratione renuebatis acceptare pro eius salario tanquam collectoris comerchij pro mesnibus decem aut circiter, quibus pro comuni collegisse videtur cassetis et cassari ac annullari faciatis omnino. Et si quid forte per vos fuisset exactum, ab ipso fideiussore restituatis in integrum. Acceptando eidem Barnabe salarium in ratione comunis, quale et quantum solitum est persolvi per singulares emptores dicti commerchii. Jta demum quod ipse Barnabas non sit in deteriori gradu eorum, qui pro personis

singularibus collegisse sunt consueti. Sub pena solvendi de vestre proprio omne dannum et interesse, quod si secus per vos fieret eundem Barnabam sequeretur propterea exigendum hic penitus a fideiussoribus vestris.

Janue die tercia octobris 1425.

LXV

26 ottobre 1425

Consuli Caffe..

Vir egregie nobis carissime. Quia dominus Johannes de Tortis ex pecunia massarie seu comunitatis Famaguste penes se retinet et usurpat certam quantitatem, pro qua verus debitur ipsius massarie seu comunitatis apparet. Mandamus vobis espresse quatenus eundem dominum Johannem visis presentibus arrestetis vel tot ex bonis suis que bene valeant ducatos aureos quadrigentos, non relaxandum seu relaxanda nisi prius prestiterit ydoneos fideiussores de stando iuri et iudicatu solvendo, usque in quantitatem prescriptam. Super quibus solertiam vestram oneramus.

Die 26 octubris

LXVI

28 ottobre 1425

Egregio viro Luchino de Goano potestati Chij nobis dilecto.

Vir egregie dilecte nobis, Quoniam civitas ista laborat frumenti penuria et posset, nisi provisum esset gravius laborare, decretum utile atque admodum necessarium per nos novissime conditum, his alligatum vobis duximus transmittendum, mandates expresse vobis, quatenus statim eo recepto faciatis illud per publicum preconium declarari et notum fieri per civitatem et jnsulam Chij copiam etiam eius affigi ad colunnam logie et in foro ut nemini sit ignotum.

Janue die 28 octubris.

LXVII

24 ottobre 1425

Potestati et massarijs ac provisoribus Peyre,

Honeste petitioni nobis porrecte Lanfranci Spinule libenter annuentes, volumus quod illa ducenta sexaginta sexdecim perpera et caratos novem, qua exegistis ab eo, renuendo ea acceptare in eius ratione, pro eius salario tamquam collectoris comerchij pro mensibus septem, aut circiter, quibus pro comuni collegisse videtur restituatis in integrum. Acceptando eidam Lanfranco salarium in ratione comunis, quale et quantum solitum est persolvi per singulares emptores dicti comerchij. Jta demum quod ipse Lanfrancus non sit in deteriori gradu eorum qui pro personis singularibus colligere sunt consueti.

Janue die 24 Octubris.

LXVIII

30 ottobre 1425

Prudentibus viris quibuscunque Sindicatoribus eligendis in Caffe contra Petrum de Flisco.

Gravissima querimonia viri nobilis Andree Ususmaris nostri civis dilecti satis manifeste percepimus Petrum de Flisco in suo consulatu, vilipensis litteris nostrorum precessorum et nulla subsistente causa privasse dictum Andream consulatu Sinopi qui sibi fuerat iusta et utili ratione collatus, quemadmodum per sindicamenta que ipse Petrus adversus eum frustra tentasse videtur aperte constat. Que res nobis non mediocriter displicet, non volendibus litteras nostras ita facile parvipendi. Qua propter volumus et mandamus vobis expresse quatenus eidem Andree contra dictum Petrum et alios quoscunque culpabiles iustitiam ministretis.

Data Janue XXX octubris

LXIX

6 novembre 1425

J. cardinalis etc.

Nobili viro Petro de Flisco consuli Caffe dilecto

Ex serie litterarum vestrarum die XXX iulij Caffe scriptorum, vidimus quemadmodum suadento ac requirente Lodisio de Camulio detineri fecistis Georgium Grillum quem sub cautione aureorum mille, de se coram nobis personaliter presentando infra sex menses relaxastis, Jtem Johannem Muscam ferreis compeditatum vinculis, vestram in his diligentiam et obedientiam commendantes. Restat autem ut eundem Johannem super primo venturo passagio ferreis compedibus vinctum mittatis ad nos, quod si non erit passagium rectum de Caffa hinc, ordinetis ut potestatibus Peyre et Chij per patronos sub bona custodia consignetur. Volumus enim ut ducales subditi qui patientibus officialibus faciunt de Caffa refugium et speluncam latronum qundoquidem consules et presides loci illius honorem sui principis parum curant, nedum honeste et fideliter vivere condiscant. Sed etiam tremere tanti principis nomen adeo longas manus habentis, ut etiam ultra illos fines et in longe maioris possit extendere. Restant etiam adhuc duo, unum videlicet ut per scripta mittatis informationes contra predictos, videlicet contra Georgium de sedicione per eum facta apud Tanaim occasione consulatus in qua involutus dicitur quidam nepos vester. Et contra Johannem Muscam de infamia data contra principem suum a quo beneficiatus et honoratus fuerat indigne. Quem dixit publice in extremis laborare et obsessum a florentinorum et fregosorum exercitu. Quod si fuerit verum an falsum Deo duce satis cito monstrabit exitus fregosorum et florentinorum, cum ceteris proditoribus et sequacibus eorumdem, quod si eiusmodi labor vos aggravat qui ad illum sponte vos invitare debuistis. Non deficient nobis veri ac fideles testes harum rerum. Aliud autem ut pari modo detineri faciatis Theramum de Oliverio, qui per logiam gloriatur et iactat se esse ami-

cum fregosorum et libenter esse, ac de tali amicicia gloriari. Quem subito sub fideiussione mille aut duorum millium aureorum ad nos mittatis cum informatione per vos habita contra eum qui tamen nobis non deerit aliunde.

Janue die 6 novembris.

LXX

7 novembre 1425

Nos Jacobus de Jsolanis miseratione divina Sancti Eustachij diaconus cardinalis Ducalis Gubernator Januensium Consilium Antianorum et Officium provisionis Romanie civitatis Janue.

Egregiis et prudentibus viris... Consuli et massarijs consilio comuni et universitati Caffe dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus, constituerimus et deputaverimus dilectum nostrum Nicolaum Carpenetum q^{m} Georgij in unum et pro uno ex quadraginta socijs solitis a comuni in Caffa sommum percipere, ad stipendium unius sommi sine asperorum centum quinquaginta in mense usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim visis presentibus eundem Nicolaum in unum ea dictis sociis et pro socio recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi dicto stipendio integre respondentes, et responderi facientes, Volumus tamen eundem Nicolaum vestrum consulis et massariorum mandatis parere et subire omnes angarias huiusmodi suo officio incumbentes. In quorum etc. ...

VII novembris

Similiter die 13 novembris Augustino Medico a Johannis
Similiter die 17 novembris Augustino Medico a Johannis
Similiter die 17 novembris Petro de Aliprandis de Mediolano
Similiter die 17 novembris Andree Ususmaris

LXXI

14 novembre 1425

Nos, J. Cardinalis etc. consilium et officium provisionis Romanie,

Egregio et circumspectis viris... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Famaguste, dilecti fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus, constituerimus et deputaverimus dilectum nostrum Jacobum Justinianum q^{m} Laurentij in Sindicum et pro sindico dicte civitatis usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, et in unum ex caporalibus eiusdem civitatis pro anno uno incoando die qua dictum caporarie officium inceperit exercere et pluri etc. cum salarijs etc. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim finito anno sui precessoris nunc dictum Sindicatus officium exercentis eundem Jacobum in sindicum, et loco vacantis in unum ex dictis caporalibus recipiatis etc. Sibi de dictis salariis etc. Facientes eidem traddi quecunque ad dictum

Sindicatus officium petinentia etc. Et beneatur etc. Jacobus subire omens angarias dictis eius officijs incombentes, et vestram consulis et massariorum parere mandatis. In quorum etc.

XIII novembris

LXXII

22 novembre 1425

Nos Jacobus etc. Consilium etc. et officium provisionis romanie civitatis Janue,

Egregio et circumspectis viris... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Famaguste, dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus, constituerimus et deputaverimus dilectum nostrum Johannem de Mayena Bartolomei in unum et pro uno ex caporalibus dicte civitatis pro anno uno incoando die qua dictum caporarie officium inceperit exercere, et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario stipendio obvencionibus utilitatibus et prerogativis debitis et consuetis, et pro ut eius precessores soliti sunt habere, mandamus vobis omnibus e singulis supraductis quatinus statim finito tempore secundi vacantis eundem Johannem in unum et pro uno ex dictis caporalibus recipiatis habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis salario, stipendio et obvencionibus congruis temporibus integre respondentes et responderi facientes. Volumus tamen eundem Johannem vestrum capitanei et massariorum parere mandatis, et subire omnes angarias eius caporarie officie incumbentes. In quorum etc.

XXII novembris

LXXIII

16 novembre 1425

Nos Jacobus etc. consilium etc, et officium provisionis romanie civitatis Janue.

Egregiis et prudentibus viris.. Consuli et massarijs consilio comune et universitati Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus constituerimus et deputaverimus dilectum nostrum Dominicum Acornerium in unum et pro uno ex quadraginta sociis solitis a comuni in Caffe sommum percipere, ad stipendium unius sommi sive asperorum centum quinquaginta in mense, usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus visis presentibus eundem Dominicum in unum ex dictis socijs et pro socio recipiatis habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendio integre respondentes et responderi facientes. Volumus tamen eundem Dominicum vestrum consulis et massariorum parere mandatis, et subire omnes angarias huiusmodi suo officio incombentes

XVI novembris

Similiter die ea Michaeli de Rapallo.

Similiter die ea Antonio de Sancto Nicolao burghensi Caffe.

Similiter Nicolao de Bracellis notario quosque inceperit exercere scribaniam curie Caffe ad quam eundem vigore aliarum litterarum nostrarum sibi propterea concessarum per nos delegimus.

Item in forma aliorum... de Bracellis filis Nicolai,

LXXIV

17 dicembre 1425

Noi J. etc., consilium., et officium etc.

Egregio et prudentibus viris capitaneo et massariis, consilio comuni et universitati civitatis nostre Famaguste dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus, constituerimus et deputaverimus dilectum nostrum Benedictum Marihonum in custodem et pro custode porte Limisso dicte civitatis nostre Famaguste, pro anno uno incoando die qua dictum officium inceperit exercere et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario commodis honoribus obventionibus utilitatibus et prerogativis debite consultis. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis, quatenus statim finito tempore precessoris nunc dictum officium exercentis eundem Benedictum in custodem et pro custode dicte porte Limisso ut supra recipiatis etc. Sibi de dictis salario et prerogativis congruo tempore integre respondites. Mandamus insuper, quatenus loco primi vacantis eundem Benedictum in unum ex numero caporariorum dicte civitatis recipientes eidem de salario consueto integre respondeatis. Et teneatur dictus Benedictus vestrum capitanei et massariorum parere mandatis nec non subire angarias dictis suis ambobus officijs incumbentes.

Die XVII decembris

Refecta fuit suprascripta littera in personam Simonis Perroni, die VI Aprilis.

LXXV

17 dicembre 1425

Nos Jacobus etc., Consilium etc., et officium etc.

Egregio et prudentibus viris... Consuli et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum nuper elegerimus et constituerimus ac deputaverimus probum virum Melchionem Silvanum barberium ad provisionem asperorum quadringentorum in mense pro eius et unius famuli secum existentis mercede pro annis tribus integris et continuis incoandis die qua inceperit officium et scriptus fuerit ad ipsam provisionem et pluri et minori tempore ad nostrum mandatum et beneplacitum. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatenus statim visis presentibus eundem Melchionem cum uno famulo ut supra, ad dictam annuam provisionem asperorum qua-

dringentorum recipiatis habeatis, teneatis tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dictis provisione et obventionibus integre respondentes, et responderi facientes. Qui autem Melchion per vos non possit ad dictas civitiatis executias angariari nisi in beneplacito suo, teneatur tamen galeam ascendere si quando et prociens illam armari contingat in Caffa et ad dictas excubias faciendas nec propterea exemptus sit eius famulus, sed illas facere teneatur quemadmodum provisionati facere obligati sunt. Contentamur nichilominus et volumus quod dictus Melchion possit sibique liceat loco sui mittere super ipsa galea semper et quandocunque armari contingat dictum eius famulum non obstantibus supradictis.

Datum ut supra 17 dicembre 1425

LXXVI

19 dicembre 1425

Nos Jacobus etc. Consilium etc. et officium etc.

Egregio et prudentibus viris... consuli et massarijs consilio comuni et universitati civitatis Caffe presentibus et futuris dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum propter beneficia et servicia tam comuni Janue quam comuni Caffe multi mode collata per probum et fidelem virum Georgium Lucianum burgensem Caffe, eundem confirmaverimus constituerimus deputaverimus et ad maiorem cautelam tenore presentiam denuo elegerimus in unum ex horgusijs et pro uno ex numero horgusiorum Caffe in vita sua et quandiu vixerit, cum stipendio asperorum ducentorum quolibet mense quousque in dicto officio steterit. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim visis presentibus eundem Georgium ad dictum stipendium asperorum ducentorum in mense ut supra recipiatis habeatis teneatis tractetis et reputetis benigne et honorifice sicut decet. Sibi de dicto stipendi congruis temporibus integre respondentes et responderi facientes. Et teneatur idem Georgius vestrum consulis et massariorum parere mandatis et subire omnes angarias eius officio incumbentes, quemadmodum ceteri horgusii facere tenentur. In quorum etc.

XVIIII decembris

LXXVII

5 dicembre 1425

J. cardinalis, consilium Antianorum et officium romanie.

Consuli et massarijs Caffe presentibus et futuris.

Spectabilis et egregii viri nobis carissimi.

Exponit nobis vir nobilis Jacobus Lometinus se alias dum presset consulatui Tane pro nonnullis operibus et constructionibus summe utilibus Januensi nationi in eo loco ex ere proprio exbursasse asperas circa XVIII, ex quibus restat recipere decemmilia, petens exinde eorum satisfactionem. Qua propter cum nobis equum videatur, ut huiusmodi de proprio pu-

blice utilitati subvenientibus, satisfiat, volumus et vobis expresse committimus, quatenus sumpta prius aut in Caffe, aut in Tana pro ut expedientius cognoveritis, veridica informatione de operibus ipsis, et pecunia in eis per ipsum Jacobum ex sua conversa atque expensa, provideatis omnino quod eidem seu eius procuratori quicquid realiter eum inveneritis exbursasse et restare recipere absque dillatione, effectualiter persolvatur, ex ea pecunia, que comune illud minus incommodet, quod discretioni vestre relinguimus consulendum. Sic tamen vos in predictis habentes, quod huius crediti meram cognitam veritatem effectualis ipsius satisfactio pro exemplari bono ilico subsequatur.

Die V decembris.

LXXVIII

19 dicembre 1425

Nos Jacobus etc. Consilium et officium etc.

Egregio et prudentibus viris... Consuli et Massarijs consilio comuni et universitati Caffe dilectis fidelibus nostris salutem.

Cum nuper elegerimus et deputaverimus dilectum nostrum Bartolomeum Buccanigram olim de Valario in scribam et officialem vestrum et pro scriba et officiale vestro et sacristie civitatis Caffe pro anno uno incoando die qua dictum sacristie officium inceperit exercere et pluri etc. cum salario etc. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis, quatinus statium finito tempore sui precessoris a Janua destinati, eundem Bartolomeum in scribam officialem et custodem dicte sacristie recipiatis etc. Sibi de dictis salario etc. facientesque eidem traddii et libere consignari quecunque ad dictum officium sacristie pertinencia. In quorum etc.

XVIIII decembris MCCCCXXV

ANNO 1426

LXXIX

11 gennaio 1426

Nos Jacobus etc. Consilium etc., et officium.

Egregio et prudentibus viris... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Volentes vobis succurrere, et de necessarijs illi civitati providere, mittimus illuc dilectum nostrum Obertum de Mayena balistarum mortiturum ibidem annis tribus pro exercendo artem suam balistarum: ad provisionem ducatorum undecim aureorum in mense. Mandamus itaque vobis quatinus visis presentibus eundem Obertum ad dictam provisionem recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis toto tempore dictorum trium annorum et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, eidem de dicto stipendio integre respondentes et responderi facientes. In quorum etc.

MCCCCXXVI die 11 ianuarij

LXXX

19 dicembre 1425

Nos Jacobus etc. Consilium etc. et officium etc.

Egregio et prudentibus viris... Consuli et massarijs consilio comuni et universitati Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Marcum Spinulam de Luculo cum uno eius famulo in duos et pro duobus ex quadraginta socijs solitis a comuni in Caffa sommum percipere, ad stipendium duorum sommorum sive asperorum tricentorum in mense pro ambobus asque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim visis presentibus eosdem Marcum et famulum eius in duos ex dictis socijs et pro duobus socijs recipiatis etc. Sibi de dicto stipendio etc. Volumus nempe eosdem Marcum et famulum eius in duos ex dictis socijs et pro duobus socijs et subire omnes angarias huiusmodi officio incombentes.

XVIIII decembris 1425

LXXXI

28 dicembre 1425

Nos Jacobus etc. Consilium et officium...

Egregio et prudentibus viris ut supra.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Darium Grillum cum uno eius famulo in duos et pro duobus ex qudraginta socijs solitis a comune in Caffa sommum percipere, ad stipendium duorum sommorum sive asperorum tricentorum in mense pro ambobus donec inceperit idem Darius exercere officium capitaneatus burgorum Caffe ad quod iam ipsum nos Gubernator elegimus, quo casu possit, et sibi liceat loco sui substituere et relinquere ad dictum stipendium duorum somorum in mense Petrum Poaptam fratrem suum. Mandamus vobis omnibus et singulis suprascriptis quatinus statim visis presentibus eosdem Darium et eius famulum in duos ex dictis socijs ut supra recipiatis

XXVIII decembris

LXXXII

28 dicembre 1425

Nos Jacobus etc. Consilium et officium

Egregio et prudentibus viris... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati nostre civitatis Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Georginum de Podio filium Nicolai sive Martinum fratrem suum in unum et pro uno ex caporalibus civitatis eiusdem pro anno uno incohando die qua dictum officium inceperit exercere et pluri et pauciori tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum cum salario etc. Mandamus vobis omnibus

et singulis supradictis quatinus statim finito tempore quarti vacantis, alterum ipsorum Georgini et Martini fratrum, quem tunc illic reperiri contingat in unum et pro uno ex dictis caporalibus recipiatis etc. Sibi de dictis salario etc.

Volumus tamen eundem subire omnes angarias eius officio incombentes, et vestrum consulis et massariorum parere mandatis

XXVIII decembris.

LXXXIII

MCCCCXXVI

8 gennaio

Nos Jacobus etc. Consilium et officium...

Egregio et prudentibus viris ... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati nostre civitatis Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum elegerimus et constituerimus virum nobilem Carolum Pinellum carum civem nostrum in Capitaneum gentium armorum civitatis predicte pro annis duobus incoandis die qua dictum officium inceperit exercere et pluri etc. cum salario etc. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim finito tempore sui precessoris, a Janua destinati, eundem Carolum in capitaneum et premittitur recipiatis etc. Preterea quidem volumus et mandamus quod eundem Carolum cum uno eius famulo recipiatis in unum et pro uno ex caporalibus civitatis eiusdem etiam produobus annis loco septimi vacantis ad salarium obventiones commoda prerogativa et emolumenta consueta. Sibi de dictis salarijs capitaneatus et caporarie integre respondentes, et responderi facientes. Et teneatur dicti Carolus et famulus suus omnes angarias dictis officijs incombentes subire, et vestrum capitanei massariorumque parere mandatis. In quorum etc.

Datum Janue MCCCCXXVI die VIII Januarij.

LXXXIV

9 gennaio 1426

Nos Jacobus etc. Consilium et Officium...

Egregio et prudentibus viris... potestati et massarijs comuni et universitati Peyre, presentibus et futuris, dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cum devotus religiosus frater Gregorius de Corsanego ordinis sancti Benedicti intendat Deo auspice in Pera vivere, intra monasterium aliquod iam constructum vel forsan divino suffragio construendum aut ecclesiam aliquam pro divino cultu, et propterea supplicaverit nobis ut dignaremur eidem et confratribus suis immunitatis gratiam concedere. Et tam pie requisitimi misericorditer annuere volentes. Mandamus vobis omnibus

et singulis supradictis atque volumus et tenore presentium decernimus ob reverentiam Dei, quatenus decetero et in perpetuum eundem fratrem Gregorium viventem sub dicta regula sancti Benedicti, fratresque suos presentes et futuros in eodem monasterio sive ecclesia residentes pro vidu eorum et vestitu duntaxat, recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis pro francis immunibus et exemptis a quibuscunque solutionibus introituum seu cabellarum et vectigalium quorumvis illius nostre terre Peyre, non obstantibus obstantiis quibuscunque. In quorum etc.

VIIII Ianuarij.

LXXXV

14 gennaio 1426

Paulo Salvaigo capitaneo Famaguste.

Vir nobilis carissime nobis. Non possumus non mirari vos observare neglexisse litteras per nos concessas Francisco Burgaro de caporaria una. Mandantes et committentes vobis expresse quatenus eidem Francisco litteras nostras inviolabiliter observetis. Sub pena solvendi de vestro proprio quicquid dammi interesse et incommodi propterea sequeretur ipsum Franciscum.

Data Janue MCCCCXXVI, die XIIII Januarij

LXXXVI

16 gennaio 1426

Nos Jacobus etc. Consilium et officium.

Egregio et prudentibus viris... Capitaneo et massarijs consilio comuni et universitati civitatis nostre Famaguste dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Volentes dilecto nostro Antonio de Sancto Ulcisio quo melius et honestius fieri possit et sine iniuria, antea per nos electorum, gratanter complacere, eundem tenore presentium eligimus creamus et deputamus in unum et pro uno ex caporalibus civitatis eiusdem pro anno uno incoando die qua dictum officium inceperit exercere et pluri minorique tempore ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario etc. Mandamus itaque vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim finito tempore primi vacantis ex numero dictorum iam electorum caporariorum et impresentiarum venire debentium, tam per alicuius eorum obitum, quod absit, quam quacunque alia occasione vel causa, eundem Antonium etc. in forma

XVI Januarij

Ita quidem quod dictus Antonius omnino exerceat dictum officium saltim anno uno.

LXXXVII

23 gennaio 1426

Cardinalis, consilium et officium
Consuli massarijs consilio et officio provisionis civitatis Caffe.
Egregii viri nobis carissimi.

Recepta supplicacione viri nobilis Negroni de Nigro dilecti nostri, petentis sibi satisfieri de debito stipendio et mercede sibi perveniente pro tempore quo alias servivit comuni Caffe ad locum Calamithe, quo, iussu et requisicione tunc consulis et officii guerre Caffe accessit cum quadam sua navi sub certis pactis et promissionibus tempore vigentis guerre inter comune Caffe et dominium de lo Theodoro. Et per nos officium, cui superinde commissio facta fuit, habita plena informacione per complures fidedignos testes, sicut ex tenore supplicationis rescripti et relationis, cuius copiam presentibus mittimus introclusam videre poteritis. Eundem Negronum servivisse comuni Caffe ad dictum locum Calamithe, uno mense cum dimidio et mercedem suam promissam hactenus ad habendum restare. Volumus expresse iubentes vobis, quantinus omni excepcione remota habeatis plenam et veridicam informationem quomodo satisfactum fuit ceteris patronis existentibus in gradu consimili et ad eandem ratam conscribi et annotari faciatis. Negronum ipsum creditorem in cartulario massarie communis Caffe, deinde eidem propterea solventes et solvi facientes de huiusmodi credito suo modis formis et temporibus quibus solvitur et solvi debet aliis creditoribus dicti libri massarie eiusdem. Ita quidem quod non restet in deteriori gradu aliorum.

Janue die XXIII ianuarij

LXXXVIII

23 gennaio 1426

Cardinalis consilium et officium
Capitaneo et massarijs Famaguste presentibus et futuris

Egregii viri nobis carissimi. Per hanc primam pagamenti solvatis Jacobo Justiniano bisancios triamillia centum viginti quinque de Famagusta ex summa pecunie dannificatorum, quam nostro comuni annuatim debet Serenissimus Rex Cipri et sunt pro valore librarum quingentarum Januinorum, quas jic ad cambium accepimus ab eodem Jacobo.

XXIII Januarij

LXXXIX

23 gennaio 1426

Nos Jacobus etc. Consilium et officium etc.

Egregio et prudentibus viris... Consuli et massariis consilio comuni et universitati Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem sinceram.

Cupientes civitatem illam omnibus presertim magis necessarijs abundare, mittimus presentialiter Caffam dilectum nostrum Manuelem de

Balestrino magistrum filatorem ad provisionem asperorum ducentorum in mense, ut ibidem exerceat artem suma usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandamus itaque vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim visis presentibus eundem Manuelem in unum ex quadraginta socijs sommum a comuni Caffe percipientibus et pro socio recipiatis, habeatis, teneatis, tractetis et reputetis benigne et honorifice ut decet. Sibi de dicto stipendio ducentorum asperorum mense quolibet integre respondentes, et responderi facientes. Nolumus autem proterea dictum Manuelem fore obnoxium subire angarias ad quas ceteri consocij obligantur exercendo ut premittitur in Caffa artem predictam, sicut nostre intentionis est.

23 Januarij.

XC

24 gennaio 1426

Nos Jacobus etc... Consilium et officium etc.

Egregis et prudentibus viris... Consuli et massarijs consilio comuni et universitati Caffe, dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus carum civem nostrum Pelegrum Sabam in unum ex quadraginta socijs etc. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatenus statim finito anno uno primi vacantis ex numero dictorum quadraginta sociorum iam electorum ad dictum stipendium impresentiarum Caffam venire debentium; eundem Pelegrum in unum etc.

XXIIII Januarij

Similiter die ea Jeronimo Belogio loco secundi vacantis

XCI

25 gennaio 1426

Dos Jacobus consilium et officium...

Egregio et prudentibus viris...consuli et massarijs, consilio comuni et universitati Caffe dilectis nostris salutem.

Bonis moti respectibus ammoventes Nicolaum de Matheo ab officis sacristie statutarie et sindicatus comunis et civitatis nostre Caffe loco eius surrogamus et elegimus ac tenore presentium constituimus et deputamus virum fidelem Johannem de Petrarubea burgensem Caffe nobis carissimum ad dicta officia exercenda, cum salarijs, honoribus, commodis, prerogativis, utilitatibus et emolumentis consuetis et ordinatis et que dictus Nicolaus percipiebat et alij sui precessores soliti sunt habere. Mandamus itaque vobis omnibus et singulis supradictis quatenus statim visis presentibus amoto dicto Nicolao, eundem Jihannem loco ipsius in sacristanum statutarium et sindicum ut supra recipiatis habeatis, teneatis etc. Sibi de dictis salarijs etc.

XXV Januarij

XCII

25 gennaio 1426

Nos J., consilium et officium

Egregio et prudentibus viris... consuli et massarijs consilio comuni et universitati civitatis Caffe dilectis nostris salutem sinceram.

Confisi de fidelitate Ambrosij de Pinu burgensis Caffe cum elegimus et deputamus in scribam et officialem secrete comperarum illius civitatis usque ad nostrum beneplacitum et mandatum, cum salario etc. Mandamus itaque voqis omnibus et singulis supradictis quatenus statim visis presentibus, eundem Ambrosium in scribam et officialem secrete dictarum comperarum ut supra recipiatis etc.

XXV Januarij

Ceterum volumus quatenus nullo modo dictus Ambrosius ab huiusmodi officio secrete compere etiam finito dicto suo anno removeri possit nisi per eius sucessorem in Janua si casus exigeret eligere.

XCIII

25 gennaio 1426

Nos. J. ut supra.

Egregio et prudentibus viris... Consuli et massarijs consilio comuni et universitati civitatis Caffe dilectis nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Antonium de Sancta Agnete burgensem Caffe in scribam vestrum et pro scriba vestro et officij victualium dicte civitatis Caffe usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Cum salario etc. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis, quatenus visis presentibus eundem Antonium in scribam vestrum et dicti officij victualium ut supra recipiatis etc. Sibi de dictis salario etc. facientesque eidem traddi et libere consignari acta quelibet et quascunque scripturas ad dictam scribaniam spectantes et pertinentia quoquo modo. Approbamus enim quecunque per eum in dicta scribania recte conficienda.

XXV Ianuarij

XCIV

36 gennaio 1426

Cardinalis consilium et officium.
Consuli et massarijs Caffe.

Vir egregie nobis carissime. Informati asperos triamillia de quibus creditor apparet in cartulario illius massarie Johannes Spinula burgensis Peire defluxisse de rationne Johannis Defrancis Luxardi, et eidem atque Dicolao de Francis de Goano tanquam fideicommissarijs bonorum q^{m} Antonij de Placentia spectare et pertinere, ut constare asseritur publico

instrumento manu Nicolai de Matheo notarij, volumus vobis committentes expresse, quatenus eisdem Johanni et Nicolao aut persone pro eis legitime dicta triamillia asperorum integre persolvatis.

XXVI Januarij

XCV

17 novembre 1426

Nos Jacobus etc... Consilium etc. et officium provisionis Romanie civitatis Janue.

Egregio et prudentibus viris... consuli et massarijs consilio comuni et universitati Caffe, dilectis fidelibus nostris salutem.

Cum elegerimus et constituerimus dilectum nostrum Simonem de Guizo sive Laurentium fratrem suum in unum et pro uno ex quadraginta socijs solitis a comuni in Caffe sommum percipere, ad stipendium unius sommi sive asperorum centum quinquaginta in mense, usque ad nostrum beneplacitum et mandatum. Mandamus vobis omnibus et singulis supradictis quatinus statim visis presentibus alterum ipsorum Simonis et Laurentij, quem illic reperiri contingat in unum ex dictis socijs et pro socio recipiatis

17 novembre 1426

UN DOCUMENT TURC CONCERNANT LE KHARATCH DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE AUX XVᵉ — XVIᵉ SIÈCLES

MUSTAFA A. MEHMET

A l'occasion d'un voyage d'études effectué en Turquie par M. Guboglu et moi-même*, au cours des mois de janvier—juin 1966, nous avons constaté que les fonds de manuscrits et de documents conservés dans les bibliothèques, archives et musées d'Istanbul renferment une grande richesse d'informations sur l'histoire du peuple roumain concernant les domaines socio-économique, politique, militaire, juridique, administratif, etc.

La mise en valeur de cet immense matériel exigera, certes, un effort considérable et prolongé. En échange, les informations fournies aux spécialistes serviront à l'élaboration d'une synthèse plus documentée de l'histoire du peuple roumain.

Nous estimons qu'une analyse détaillée de quelques documents ou manuscrits est bien plus profitable qu'une présentation sommaire et incomplète, incapable de satisfaire les exigences des historiens et autres chercheurs intéressés. En conséquence, nous avons choisi cette fois-ci comme objet de notre exposé un document appartenant au fonds d'archives du Palais Topkapı d'Istanbul, enregistré sous le n° 5 995, document qui présente brièvement l'évolution quantitative du tribut (*kharatch*) de la Moldavie et de la Valachie sous les règnes des sultans Mahomet II le Conquérant (1451—1481) et Bajazet II (1481—1512), indiquant aussi les dates auxquelles des modifications sont survenues dans le quan-

---

* Nous adressons nos remerciements à la Direction Générale des Archives d'Etat de la République Socialiste de Roumanie, au soutien de laquelle nous devons d'avoir pu effectuer notre voyage d'études. De même, nous tenons à exprimer nos sincères remerciements et notre entière reconnaissance aux institutions suivantes : Archives de la Présidence du Conseil des Ministres (*Başbakanlık Arşivi*), Musee du Palais Topkapı (*Topkapı Sarayı Muzesi*), Archives du Ministere des Affaires Etrangères (*Dışişleri Bakanlığı Hazine-i Evrak Mudurluğu*) — toutes d'Istanbul — ainsi qu'aux Directions des bibliothèques : *Suleymaniye, Beyazıt, Üniversité, Nuruosmaniye, Koprulu*, etc., pour la bienveillance dont elles ont fait preuve en facilitant notre activité de documentation et d'étude.

tum du kharatch ou dans le système de paiement, sans mentionner toutefois les interruptions survenues durant la période envisagée.

Mais avant d'aborder l'analyse du document en question, nous devons mentionner que les variations quantitatives du tribut payé par les pays roumains à l'Empire ottoman et les moments où ces modifications ont eu lieu, aussi bien que la signification juridique du kharatch et les circonstances politiques du paiement ou de l'annulation de celui-ci, ont déjà suscité et suscitent encore l'intérêt des historiens de notre pays. Nous signalerons, dans ce domaine, l'étude à la fois la plus récente et d'une valeur scientifique particulière du Pr. M. Berza, membre correspondant de l'Académie de Roumanie, intitulée *Haraciul Moldovei și Țării Românești în sec. XV—XIX* [Le kharatch de la Moldavie et de la Valachie aux XV[e] — XIX[e] siècles] [1], dans laquelle le quantum et l'évolution du tribut sont analysés sur la base de riches matériaux d'information, puisés dans différentes sources intérieures ou européennes.

Le document turc dont il est question vient s'ajouter à ceux déjà connus, avec toutes les particularités que lui confère la nouveauté du secteur dont il provient. De fait, l'élément le plus important du document analysé consiste autant dans la concordance que dans la non-concordance des informations qu'il renferme par rapport aux autres sources. Indifféremment s'il est ou non appelé à être pris en considération dans les études concernant les variations quantitatives ou les moments de modification du kharatch, le document devra demeurer présent à l'attention des historiens.

D'autre part, selon toutes les apparences, on se trouve en présence du plus ancien document en langue turque-osmane [2] contenant des précisions sur le kharatch de la Moldavie et de la Valachie depuis la seconde moitié du XV[e] siècle jusqu'au commencement du XVI[e] siècle (1514). Le document a un contenu clair et concentré, mais il ne possède aucune mention lui conférant un caractère officiel. Cependant, l'abondance des données qu'il renferme prouve qu'il a été écrit par une personne au courant non seulement de la situation financière de la Cour des sultans, mais aussi des obligations des pays roumains envers la Porte ottomane à l'époque envisagée.

De même, si le document ne porte aucune date, son analyse permet toutefois d'affirmer qu'il a été rédigé après l'année 1512, car le sultan Bajazet y est mentionné comme décédé (*merhum*), alors que sa limite supérieure s'arrête aux années 1512—1521, correspondant au règne de Neagoe Basarab.

---

[1] Paru dans « Studii și materiale de istorie medie », Bucarest, Ed. Academiei, vol. II, 1957, pp. 7—47.

[2] Nous n'avons pas pris en considération le traité de paix conclu entre l'Empire ottoman et la Moldavie vers la fin de la vie de Mahomet II (1481), étant donné qu'il n'est question ici que d'un seul moment du kharatch de la Moldavie dans le texte d'un traite de paix. Au sujet de ce traite, voir : A. Decei, *Tratatul de pace — sulhnâme — încheiat între sultanul Mehmed II și Ștefan cel Mare la 1479* [Le traité de paix — sulhnâme — conclu entre le sultan Mahomet II et Etienne le Grand en 1479], dans « Revista Istorică Română », Bucarest, 1945, vol XV, pp 465 sqq

Ainsi, en ce qui concerne le kharatch de la Valachie, outre un certain nombre de données chronologiques, le document donne les noms de quelques princes régnants, tels que Laiotă Basarab (1473—1476), désigné sous le nom de *Basaraba*, Mihnea cel Rău (Mihnea le Mauvais) (avril 1508—octobre 1509) ou *Mihne*, le dernier prince mentionné étant un second *Basaraba* qui ne peut être autre que Neagoe Basarab. Au sujet de ce dernier, du reste, il est précisé qu'« il est voiévode actuellement ».

Mais il est un autre élément qui aide à restreindre la chronologie du document dans la limite des années 1512—1514. En effet, les informations concernant le kharatch de la Moldavie s'arrêtent à la période où certaines réductions avaient été effectuées sur la somme de 6 000 pièces d'or établie par le traité conclu entre Ştefan cel Mare (Etienne le Grand) et le sultan Mahomet II en 1479—1481 [3], alors qu'il n'est pas fait mention de l'augmentation du tribut de la Moldavie à 8 000 pièces d'or, survenue en 1514 [4].

Pour ce qui est du contenu du document, celui-ci comprend des informations qui diffèrent non seulement par rapport aux sources européennes, mais aussi par rapport à certains documents turcs à caractère officiel. Ainsi, contrairement aux termes du traité entre Ştefan cel Mare et Mahomet II, selon lesquels, jusqu'à la conclusion de cet accord, le kharatch de la Moldavie avait été de « 3 000 florins vénitiens » [5], dans notre document, sans qu'il soit fait état de la situation du temps du règne de Petru Aron, il est mentionné directement que « du temps de feu le sultan Mahomet khan[6], jusqu'à l'an 885[7], ils [8] donnaient chaque année 5 000 florins (*filori*) ».

L'erreur peut se trouver soit dans le document du Musée du Palais de Topkapı, soit dans le texte du traité qui nous a été transmis sous forme de copie. Il faut mentionner que dans ce dernier texte il est fait état du « doublage » (*zy'f*) du kharatch de 3 000 à 6 000 pièces d'or. Mais d'autre part, une information de Venise indique la somme de 6 000 pièces d'or pour l'année 1470 déjà, donnée peu sûre d'ailleurs, car on y indique aussi l'année 1490 [9].

A propos de ce traité, le document renferme encore un élément qui mérite d'être souligné. Ainsi qu'il est connu, faute de données concluantes, la chronologie de l'accord conclu entre Ştefan cel Mare et Mahomet II a oscillé entre les années 1479 et 1481, les spécialistes se guidant sur des informations indirectes. C'est depuis quelques années à peine que certaines précisions ont permis de situer l'événement au début de l'année

[3] Cf A. Decei, *op cit* , Mustafa A Mehmet, *Din raporturile Moldovei cu Imperiul otoman în a doua jumătate a veacului al XV-lea* [Sur les rapports de la Moldavie avec l'Empire ottoman pendant la seconde moitié du XVe siècle], dans « Studii ». 1960, n° 5, pp 173 sqq

[4] Cf M Berza, *op cit* , p 9 et notes 6—7

[5] Cf. A Decei, *op cit.*, photocopie ; M. A. Mehmet, *op. cit* , pp 174—175.

[6] Mahomet II (1451—1481).

[7] 885 de l'Hégire = 13 mars 1480 — 1 mars 1481.

[8] Les Moldaves.

[9] Voir pour des détails M Berza, *op. cit.*, p. 8.

1481, à la veille de la mort du sultan Mahomet II (3—4 mai 1481)[10]. Or, le document qui nous occupe spécifie que « en l'an <88>5 feu le sultan Mahomet les porta[11] à six mille ». En d'autres termes, l'augmentation du kharatch de 3 000—5 000 à 6 000 florins a eu lieu entre le 13 mars 1480 et le 1er mars 1481, intervalle qui représente de fait les limites chronologiques du traité.

Après cette date, on ne possédait plus de données sur un nouve accord turco-moldave jusqu'à l'année 1487[12], mentionnée également dans les chroniques turques[13]. Il ressort pourtant du document analysé qu'une nouvelle réglementation des relations moldo-turques avait déjà eu lieu au début du règne du sultan Bajazet II, à savoir une réduction du kharatch. Le fait peut s'expliquer autant par le durcissement des relations des Turcs avec la Moldavie[14] que par la situation confuse qui s'était créée dans l'Empire ottoman après la mort du sultan Mahomet II[15]. Ce sont ces raisons, sans doute, qui conduisent le document à affirmer que « ensuite, lorsque feu le hudavendighiar (Bajazet II, *n.n.*) monta sur le trône, décidant, le 31 octobre 1481 (8 *ramazan* 886), que la somme soit de 5 000 florins, 1 000 furent annulés ».

Sans plus mentionner si, après cela, il y a eu ou non continuité dans le paiement du tribut de la Moldavie[16], le document spécifie par la suite que « jusqu'à présent ils donnent 5 000 <florins>[17] ». La dernière partie de l'acte renferme également des explications au sujet du changement de la monnaie adoptée pour le paiement du kharatch de la Moldavie. « Dans le passé — y est-il écrit —, du temps du sultan Mahomet[18], ils donnaient des <florins> latins (*Efrendjiyye*), mais plus tard, du temps de feu le hudavendighiar[19], comme ils disaient que l'on n'en trouvait plus, ils ont commencé à donner des <florins> hongrois (*Üngurusiyye*) »[20].

En ce qui concerne le tribut de la Valachie, les éléments fournis par le document du Musée de Topkapı sont plus nombreux et en indi-

---

[10] Cf. Barbu T Cîmpina. *Cercetări cu privire la baza socială a puterii lui Ştefan cel Mare* [Recherches concernant la base sociale de la puissance d'Etienne le Grand], dans *Studii cu privire la Ştefan cel Mare* [Etudes concernant Etienne le Grand], Bucarest. Ed. Academiei, 1956, p 92, note 2; *Istoria Romîniei* [Histoire de la Roumanie], Bucarest, Ed Academiei, vol II, 1962, p. 528.

[11] Les florins du kharatch

[12] Cf M Berza, *op. cit.*, p. 9

[13] Cf Fr. Giese, *Die altosmanischen anonymen Chroniken*. Ire partie, Breslau, 1922, p. 118, M A Mehmet, *op cit*, pp 176—177

[14] Cf M Berza, *op. cit*, p 9, *Istoria Romîniei*, vol. III, p 528.

[15] Des luttes pour le trône se déclenchèrent entre les successeurs de ce sultan.

[16] Voir pour cette question M Berza, *op cit*, p. 9.

[17] D'autres sources affirment qu'en 1503 Ştefan cel Mare payait 4 000 pièces d'or (cf. M. Berza, *op cit*, p 8 et n 5).

[18] Mahomet II (1451—1481).

[19] Bajazet II (1481—1512)

[20] Sur le rapport entre le florin florentin, le ducat vénitien et le zlot hongrois, voir également F Babinger, *Mahomet II le Conquérant et son temps* .., Paris, 1954, pp. 543—544 et surtout M Berza, *op cit*, p 8, note 1.

quent de manière plus précise le développement et les fluctuations. Ainsi, pour la même époque du sultan Mahomet II, il y est dit que « en l'année 876 (20 juin 1471—7 juin 1472) ils (les Valaques) donnaient 500 000 aspres de monnaies (*nakd akçe*) » [21]. Par conséquent, sans se référer pour la Valachie non plus à la période antérieure [22], le document qui nous occupe présente directement la situation du kharatch à l'époque du règne de Radu cel Frumos [Radu le Beau] (1462—1475).

Outre ces dernières données — et tranchant à ce sujet sur la pénurie d'informations, tant intérieures qu'européennes, concernant le quantum du kharatch de la Valachie, surtout après Vlad Țepeș [Vlad l'Empaleur] [23] —le document turc mentionne une augmentation du kharatch de 500 000 à 600 000 aspres (14 000 à 15 000 ducats ou florins) entre le 17 mai 1474 et le 6 mai 1475 (979 de l'Hégire), c'est-à-dire sous Laiotă Basarab.

Cette affirmation ne laisse planer aucun doute sur l'existence d'un accord conclu entre la Porte ottomane et la Valachie durant les années 1474—1475 [24]. C'est justement cet accord, ainsi que la majoration de 100 000 aspres du kharatch au bénéfice des dignitaires ottomans — ainsi qu'il est précisé dans le document —, qui auront déterminé certains chroniqueurs à en conclure que « Laiotă Basarab a soumis le pays aux Turcs » [25].

Mais en dehors des questions exposées jusqu'ici, notre document renferme encore d'autres éléments. Il nous apprend, par exemple, qu'entre le 4 avril 1478 et le 24 avril 1479 (883 de l'Hégire), sous le règne de Basarab le Jeune — Țepeluș (1477—1481), la somme en question fut assignée en entier au trésor impérial, la part des pachas étant supprimée, fait qui correspond en lignes générales à la politique de thésaurisation du sultan Mahomet II, qui avait manifesté de plus en plus nettement, surtout vers la fin de sa vie, ses tendances absolutistes. De même, pendant les mois de janvier—février 1480 (*zi'l-ka'de* de l'an 884 de l'Hégire), la somme de 600 000 aspres fut convertie en « 14 000 florins hongrois (*Üngurus filori*) ». Cette information complète les sources européennes, notamment celles de Venise, qui ne font état de la somme de 14 000 pièces d'or que pour les années 1524—1525 [26].

---

[21] A l'époque du règne de Mahomet II, un ducat vénitien aussi bien qu'un florin florentin ou qu'un florin hongrois valaient 40 aspres (*akçe*), valeur qui s'éleva par la suite à 50 aspres (voir Fr Babinger, *op cit*, p 544) Selon certains spécialistes, une pièce d'or valait 40 aspres en 1462, pour s'élever à 45 aspres en 1477, à 45,5 en 1479, à 49 en 1488, à 53—55 en 1500 et à 54 aspres en 1511 (Cf. N Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, vol. I, Paris, p. 174) Selon d'autres déterminations, en 1475 un « ducat vénitien » valait 44 aspres (*akçe*) ; en 1481, une pièce d'or pur valait 57 aspres, un florin vénitien valait 47 aspres, un florin hongrois (*ungurisi*) 45 aspres (cf. Fr. Babinger, *Contrafazioni ottomane della zecchino veneziano nel XV secolo*, dans « Annali », Istituto italiano di Numismatica, Roma, 1956, n° 3, pp 83—99 (voir p 91)) D'après ces précisions, 500 000 aspres valaient (vers 1471—1472) 12 500 ducats ou florins (1 ducat ou florin — = 40 aspres).

[22] Voir a ce sujet M Berza, *op cit*, pp. 27—28

[23] Voir également M. Berza, *op cit.*, p. 28

[24] Voir également *Istoria Romániei*, vol. II, p 516.

[25] Cf *Istoria Țării Românești. Letopisetul Cantacuzinesc* [Histoire de la Valachie. La chronique des Cantacuzènes], édition critique de C Grecescu et D Simonescu, Bucarest, 1960, p. 4

[26] Cf. M. Berza, *op. cit.*, p 28.

Vient ensuite une période de réduction du kharatch, consécutive aux relations spéciales qui s'étaient établies entre les *beys* des provinces-frontière, la Porte et le nouveau voiévode de Valachie, Vlad Călugărul [Vlad le Moine]. Ainsi, à l'intervention du chef des *akindji* de la région du Danube, Mihaloglu Ali bey [27], le sultan Bajazet II renonçait à 100 000 aspres ; puis, lorsque le voiévode se présenta en personne à Constantinople, il obtint une nouvelle réduction de 100 000 aspres [28], ce qui correspondait à un retour à la situation du temps du règne de Vlad Țepeș sous lequel, selon les sources, le tribut aurait été de 10 000 ducats [29].

D'après les données fournies par le document analysé, la réduction ne fut pas mise en application telle quelle, la somme de 550 000 aspres payée par le voiévode correspondant à une réduction effective de 50 000 aspres seulement. « Depuis lors — lisons-nous ensuite — et jusqu'au voiévode Mihnea (*Mihne*) [30] ils donnèrent 550 000 aspres ». L'accession au trône de Mihnea cel Rău ramena l'ancienne situation, dès lors qu'il « a envoyé 600 000 aspres ».

Au début du règne d'un autre *Basarab*, qui ne peut être que Neagoe Basarab, le kharatch de la Valachie fut à nouveau majoré de 100 000 aspres, atteignant ainsi la somme de 700 000 aspres [31]. Compte tenu de la dépréciation continue de l'aspre ottoman — de 40 à 50 aspres pour un ducat — sous les sultans Mahomet II et Bajazet II, cette augmentation quantitative du kharatch ne modifiait pas au fond la valeur réelle de celui-ci ; en effet, au moment où fut rédigé notre document, le tribut de la Valachie se maintenait à son niveau effectif du temps du règne de Radu cel Frumos (1462—1475), lorsque les 600 000 aspres du tribut furent convertis en 14 000 ducats, étant donné que les 700 000 aspres payés sous le règne de Neagoe Basarab (1512—1521) représentaient, au taux de 50 aspres par ducat, la même somme de 14 000 ducats.

Si on compare le contenu du document turc du Musée du Palais Topkapı d'Istanbul aux informations provenant d'autres sources, on s'aperçoit que, à côté de certaines données concordantes, il renferme aussi une série d'éléments nouveaux par rapport aux sources tant intérieures qu'européennes, dont il complète les lacunes.

De ce fait, ce document présente une individualité propre et un caractère à part, qui lui confèrent une importance toute spéciale pour l'étude du kharatch payé par la Moldavie et la Valachie à l'Empire ottoman, notamment pour les périodes de début des rapports roumano-turcs, au sujet desquels on dispose d'informations incomplètes et provenant le plus souvent de sources indirectes.

---

[27] Au sujet des relations de celui-ci avec la Valachie, voir *Istoria Romîniei*, vol. II, pp 527—528.

[28] Il serait donc resté 400 000 aspres (= 10 000 ducats — florins — pièces d'or)

[29] M Berza, *op cit*, pp. 27—28.

[30] Mihnea cel Rău [Mihnea le Mauvais], voiévode de Valachie (avril 1508—octobre 1509)

[31] Environ 14 000 pièces d'or — ducats — florins (une pièce d'or = 50 aspres à ce moment).

ANNEXE I

Photocopie du document n° 5 995 des Archives du Musée du Palais Topkapı d'Istanbul — Turquie [32].

---

[32] Le microfilm se trouve aux Archives de l'Etat — Bucarest, *Documents de Turquie*, 2e tranche, doc. n° 5995.

ANNEXE II

Translittération du document n° 5 995 des archives du Musée du Palais de Topkapı d'Istanbul — Turquie *

Kara-Bogdan'ın haracı, merhum sultan Mehmed Han zamanında, sekızyuz seksen beşıne gelınce, her yıl beşerbin filori virirler ımiş. Beşınde merhum sultan Mehmed altıbin eylemiş. Sonra, merhum Hudavendigâr serîr-ı saltanata culûs ettıkte, sıtte ve semaneyn ve seman-i ma'e ramazanının sekızinde beşbin fılorı mukarrer olup, bını ref' olmuş. Bu zamana gelinceyedegin beşbın virirler. Sabıkta, sultan Mehmed zamanında Efrencıyye vırırler imiş; sonra, bulunmaz deyu, merhum Hudavendigâr zamaninda Üngurusıyye virır olmuşlar.

Eflâk voyvodasının, merhum sultan Mehmed zamanında, sekızyuz yetmiş altisinda beşyuzbin nakd akça vırirler imiş. Sonra, Basaraba voyvoda olıcak, paşalar hissesi ile altıyuzbin akça virilmek mukarrer olmuş, sekizyuz yetmiş dokuzunda. Ba'dehu, sekizyuz seksenuçunde, altıyuzbin akça Hazane-i Amıreye mukarrer olmuş. Ba'dehu, sekızyuz seksendort zilka'desınde, mebleg-ı mezbur içun, ondörtbin Üngurus filori virilur olmuş. Sonra, merhum Hudavendigâr zamanında, Mihâloglu Ali Bey Karaman'da seferde Eflâk kazıyyelerin arz eylemiş, merhum Hudavendigâr yuzbin akçasından vazgelmış. Sonra yine Istanbul'da Eflâk voyvodası ol yıl kendi gelup iltimas etmış, yuzbin akçası daha afv olunmuş; cem'an ıkiyuzbın akça afv olunmuş amma, ol yıl yine harac altiyuzbin uzerine gelup, ellibin akçasi afv olunup, beşyuzellıbını kalmiş. Ol zamandan Mıhne voyvodaya gelınce beşyuzellıbin virilur imiş. Mezkur Mihne voyvoda oldukta altıyuzbin gondermış. Ba'dehu, Basaraba voyvoda oldukta, ki şimdi voyvodadır, yuzbin ziyade idup, bıl'fiıl yedıyuzbin gelur.

* A quelques exceptions près, la translittération a été adaptée aux caractéristiques de la langue turque moderne.

ANNEXE III

TRADUCTION :

Kharatch de la Moldavie (*Kara-Bogdan*). On dit que du temps de feu le sultan Mahomet khan [33], jusqu'à l'an 885 [34], ils [35] donnaient chaque année 5 000 florins (*filori*) [36]. En l'année <88>5, feu le sultan Mahomet khan les porta à 6 000 [37]. Ensuite, lorsque feu le hudavendighiar [38] monta sur le trône, décidant, le 31 octobre 1481 (8 *ramazan* 886), que la somme soit de 5 000 florins, 1 000 furent annulés. Jusqu'à présent, ils donnent 5 000 <florins>. Dans le passé, du temps du sultan Mahomet [39], ils donnaient des <florins> latins (*Efrendjiyye* [40]), mais plus tard, du temps de feu le hudavendighiar [41], comme ils disaient que l'on n'en trouvait plus, ils ont commencé à donner des <florins> hongrois (*Üngurusiyye*) [42].

<Kharatch> du voiévode de Valachie (*Eflak*). On dit que du temps de feu le sultan Mahomet, en l'année 876 [43], ils [44] donnaient 500 000 aspres de monnaies (*nakd akçe*) [45]. Puis, lorsque Basaraba [46] fut devenu voiévode, il fut établi, en l'année 879 [47], qu'ils donnassent 600 000 aspres, y compris la part (*hisse*) qui revient aux pachas. Plus tard, en l'année 883 [48], les 600 000 aspres furent assignés à la trésorerie impériale (*Hazane-i Amire*). Puis, au mois de *zi'l-ka'de* de l'an 884 [49], au lieu de la somme susmentionnée, ils commencèrent à donner 14 000 florins hongrois (*Üngurus filori*) [50]. Ensuite, du temps de feu le hudavendighiar (Bajazet II), Mihaoglu Ali bey [51] fit un *arz* [52] sur les événements de Valachie [53], du temps de

[33] Mahomet II (1451—1481).
[34] 885 de l'Hégire = 13 mars 1480—1 mars 1481.
[35] Les Moldaves
[36] Le texte du traité de paix conclu entre Etienne le Grand et le sultan Mahomet II mentionne « 3 000 pièces de florins vénitiens » (voir p 267 de la présente étude).
[37] Cette majoration de l'an 885 de l'Hégire (13 mars 1480 — 1^er mars 1481) marque de fait le moment de la conclusion de l'accord turco-moldave
[38] Surnom donné aux sultans ottomans. Il est question ici de Bajazet II (1481 1512).
[39] Mahomet II (1451—1481)
[40] C'est-à-dire de florins florentins.
[41] Bajazet II (1481—1512)
[42] Respectivement des zlots — pièces d'or — florins hongrois.
[43] 876 H = 20 juin 1471 — 7 juin 1472
[44] Les Valaques
[45] 500 000 aspres = 12 500 florins — ducats — pièces d'or (1 florin — ducat — pièce d'or = 40 aspres).
[46] Laiotă Basarab (1473—1476)
[47] 879 H — 18 mai 1474 — 6 mai 1475.
[48] 883 H — 4 avril 1478 — 21 mars 1479
[49] *Zi'l-ka'de* de l'an 884 H = 14 janvier — 12 février 1480.
[50] Cf. M Berza, *op cit.*, p 28
[51] Chef d'akindjis des rives du Danube Pour ses relations avec Vlad Călugărul, voir *Istoria Romîniei*, vol. II, pp 527—528
[52] *Arz* = rapport, information.
[53] Les luttes entre Țepeluș et Vlad le Moine (Cf. *Istoria Romîniei*, vol. II, p 527).

l'expédition de Karaman [54], et feu le hudavendighiar renonça à 100 000 aspres. Puis, au cours de la même année [55], le voïévode de Valachie [56], venant en personne à Istanbul, sollicita lui-même et obtint une nouvelle réduction de 100 000 aspres. 200 000 aspres furent réduits en tout.

Mais cette année-là, le kharatch apporté ayant été, d'après l'ancien compte, de 600 000 <aspres>, 50 000 aspres furent réduits et il en resta 550 000. Depuis lors et jusqu'au voïévode Mihnea (*Mihne*) [57], ils donnèrent 550 000 <aspres>. Lorsque le susnommé Mihnea fut devenu voïévode, il envoya 600 000 <aspres>. Mais lorsque le trône fut occupé par le voïévode Basaraba [58], qui est actuellement voïévode, il augmenta < le kharatch > de 100 000 < aspres >, et l'on apporte maintenant exactement 700 000.

---

[54] Les conflits pour le trône entre Bajazet II et Djem.
[55] 1481 ou 1482.
[56] Vlad Călugărul (1482–1495).
[57] *Mihne* — Mihnea cel Rău (avril 1508 — octobre 1509).
[58] *Basaraba* — Neagoe Basarab (1512–1521).

SUR QUELQUES MANUSCRITS GRECS CORYDALÉENS

VALERIU STREINU

Parmi les manuscrits grecs comprenant les ouvrages de Théophile Corydalée, le plus grand nombre, sinon les plus significatifs, se trouvent dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Ces manuscrits ont été catalogués [1] par *Const. Litzica* et *Nestor Camariano* et amplement commentés par *Cléobule Tsourkas* dans son remarquable ouvrage sur *Théophile Corydalée* [2].

Des manuscrits grecs de Corydalée, bien que moins nombreux mais non moins significatifs se trouvent dans la collection de la Bibliothèque Centrale « Mihai Eminescu » de l'Université de Jassy.

N. G. Dossios [3], qui a catalogué les manuscrits grecs de la Bibliothèque Centrale de Jassy, écrit en 1902 que « les manuscrits grecs, ayant un contenu philosophique, sont... presque tous des commentaires et des explications sur les écrits d'Aristote par Corydalée » [4]) mais il ne cite que trois manuscrits corydaléens.

Des recherches récentes, sur l'initiative du Centre de Recherches Logiques de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ont abouti à préciser la description des manuscrits cités par N. G. Dossios, et à identifier deux manuscrits grecs concernant les écrits de Corydalée. Nous sommes en mesure de présenter une liste, assez complète, des manuscrits corydaléens qui se trouvent dans la collection de la Bibliothèque Centrale « Mihai Eminescu » de l'Université de Jassy.

1. *Ms. II-49* Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλλέως σχολαστικαὶ παρασημειώσεις εἰς τὸ μεῖζον ἄλφα καὶ τὰ ἀξίωμα Ἀριστοτέλου

[1] Const. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești* [Catalogue des manuscrits grecs], Bucarest, 1909; Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești.* [Catalogue des manuscrits grecs], Bucarest, 1940

[2] Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, Bucarest, 1948, 280 pages

[3] N G Dossios. *Studii greco-române Fascicula III Manuscrisele grecești din Biblioteca Centrală din Iași* [Etudes greco-roumaines. III^e Fascicule · les manuscrits grecs de la Bibliotheque Centrale de Jassy], Jassy, 1902.

[4] N. G. Dossios, *op. cit*, pp. 92—93.

[Notes scolastiques du très savant et très sage Théophile Corydalée à l'A majeur (de la Métaphysique) et aux doctrines d'Aristote].

Sans date, 146 feuilles numérotées + 2 feuilles blanches non numérotées, in-4°.

C'est ce manuscrit-ci qui n'est pas cité par N. G. Dossios.

Il s'agit d'un très petit commentaire sur le premier livre de la Métaphysique d'Aristote, suivi d'une brève introduction aux théories du Stagyrite.

L'écriture nous semble être du XVIII^e siècle sans pouvoir établir précisément où et quand ce manuscrit fut écrit.

2. *Ms. II-52.* Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλλέως τοῦ Ἀθηναίου εἰς τὰ Περί ψυχῆς τοῦ Ἀριστοτέλους βιβλία [Le très savant et très sage Théophile Corydalée d'Athènes sur « De l'âme » d'Aristote].

Corfou, 1669, 9 vols., in-8°.

Ce manuscrit, le plus ancien des manuscrits corydaléens dans les collections des bibliothèques de Roumanie, est cité par N. G. Dossios (ms. n° 56).

Il contient les commentaires de Corydalée sur l'œuvre entière « De l'âme » d'Aristote ; des notes marginales accompagnent le texte, ce qui veut dire que les copistes ont senti le besoin d'ajouter quelque chose aux opinions du maître.

3. *Ms. II-53.* Τοῦ σοφωτάτου κυρίου Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλλέως εἰς φιλοσοφίαν προδιοίκησις ὁποῖον τὸ τῆς φιλοσοφίας ἀξίωμα [Le très savant seigneur Théophile Corydalée sur la philosophie conformément aux axiomes (principes) philosophiques].

Sans date, [XVIII^e siècle], 11 vols, in-8°.

Le texte du manuscrit reproduit très fidèlement celui de la « Physique » éditée à Venise en 1779.

N. G. Dossios le cite dans son catalogue, sous ms. n° 58.

4. *Ms. II-54.* Εἰς ἅπασαν τὴν Λογικὴν πραγματεῖαν [Sur l'entière matière de la Logique].

Sans lieu, XVIII^e siècle (1743 ?), 10 vols, in-8°.

Ce manuscrit, qui contient toute la « Logique » de Théophile Corydalée d'après l'ouvrage imprimé à Venise en 1729, ne donne pas d'indication sur l'auteur. Le premier volume du manuscrit comprend la préface προοίμιον, pp. 9-12 et à partir de la page 13 l'introduction à la Logique commence par les mots « Οὐ μόνον καλλῶς ἄλλὰ καὶ λίαν ὀρθῶς. . . ». Les volumes suivants comprennent les commentaires de Corydalée sur les livres de l'Organon à l'exception des « Topiques » et des « Réfutations sophistiques ».

N. G. Dossios ne fait, lui non plus, mention de ce manuscrit.

5. *Ms. VI-12*$_1$. Θεοφίλου τοῦ Κορυδαλλέως σχολαστικαὶ παραφράσεις εἰς τὸ μεῖζον ἄλφα τὰ μετὰ τὰ φυσικὰ Ἀριστοτέλους [Paraphrases scolastiques à l'A majeur de la Métaphysique d'Aristote].

[Jassy], [XVII^e siècle], 202 pages numérotées, in-2° ; et encore un manuscrit relié au même volume :

Ms. VI-12$_2$. Τοῦ σοφωτάτου Μιχαὶλ Ἐφεσίου τοῦ Ψέλλου σχόλλιοι εἰς τὰ μετὰ τὰ φυσικὰ τοῦ Ἀριστοτέλους . . . [Les Commentaires du très savant Michel d'Ephèse et de Psellos à la Métaphysique d'Aristote].

Sans date, 290 pages numérotées, in-2°.

N. G. Dossios ne fait aucune remarque sur ce deuxième manuscrit, en ne citant que le manuscrit corydaléen.

Le manuscrit corydaléen se rapporte aux livres A, α, B, Γ et Δ de la Métaphysique d'Aristote. Il a été écrit, à notre avis, vers la fin du XVII[e] siècle, à Jassy. Ce qui nous a conduit à cette affirmation est le texte latin, écrit sur une feuille, non numérotée, au commencement du manuscrit (et du volume d'ailleurs). « *Tabula omnium philosophia partium.* Philosophia est scientia 1 — in genere, unde oritur ontologia ; 2 — in specie, ubi sursus duae sunt classes... », etc., qui renferme une sorte de division des disciplines philosophiques telles que l'on enseignait au XVII[e] siècle. Or, à Jassy, fonctionnait l'Académie princière (*Academia domnească*), fondée en 1645 par le voivode moldave Vasile Lupu, où l'on étudiait le latin et où l'enseignement philosophique se basait sur les conceptions et les ouvrages de Corydalée.

A partir de la page 1 jusqu'à la page 201, c'est le texte des commentaires corydaléens et à la page 202 on trouve quelques Στίχοι ἰαμβικοί, une sorte d'épigramme en mètre homérique semblable à ceux de *Jean Caryophyllis* [5].

Le second manuscrit, décrit ci-dessus, contient les Commentaires à la Métaphysique d'Aristote à partir du livre E jusqu'à la fin de l'ouvrage (livre N).

Un manuscrit semblable à celui-ci se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie [6], mais, jusqu'à présent on n'a pu identifier, avec certitude, l'auteur (ou les auteurs) de ce manuscrit. Selon les opinions de Cléobule Tsourkas « les sources existantes ne mentionnent aucun ouvrage avec commentaires sur la Métaphysique d'Aristote, écrit, soit par Michel Psellos (1018—1078), philosophe platonicien par excellence, soit par son élève, Michel d'Ephèse, qui vécut à Byzance au XII[e] siècle » [7].

Or, si Cleobule Tsourkas a raison en ce qui concerne Michel Psellos, qu'il nous soit permis de faire remarquer qu'en ce qui concerne Michel d'Ephèse il a tort, parce que *In Aristotelis Metaphysica Commentaria*, comprise dans le Corpus des Commentaires édité par M. Hayduck [8], figure sous le nom d'*Alexandre d'Aphrodise* mais « à partir du livre E, ces commentaires sont suspects et sont parfois attribués à *Michel d'Ephèse* (XI[e] siècle) » [9].

---

[5] A Papadopoulos Kérameus, Ἱεροσολυμητικὴ Βιβλιοθήκη, IV, p. 155, Apud Cléobule Tsourkas, *op. cit*, p. 259.

[6] Cf. *Catalogue Litzica*, p 59, ms n° 404 et Cléobule Tsourkas, *op. cit*, pp. 76—77

[7] Cléobule Tsourkas, *op cit*, p 77

[8] Alexandre d'Aphrodise, *Alexandru Aphrodisiensis, in Aristotelis Metaphysica Commentaria, consilio et autoritate Academiae litterarum Regiae Borussicae*, ed. Michael Hayduck Berlin 1891. (Commentaria in Aristotelem Graeca).

[9] Aristote, *Métaphysique*. Tome I Traduction nouvelle et Notes par J Tricot, Paris, 1933, pp XV—XVI; Voir aussi : Aristotel, *Metafizica. Traducere de Şt. Bezdechi. Studiu introductiv şi note de Dan Bădărău* (La Métaphysique Traduit par St. Bezdechi. Etude introductive et Notes par Dan Bădărău) Ed. Academiei, Bucarest, 1965, p. 43.

Et le texte du manuscrit, décrit ci-dessus, contient les commentaires, à partir du livre E, sous le nom de *Michel d'Ephèse*.

Les manuscrits grecs corydaléens, cités ci-dessus, prouvent, une fois de plus, la permanence de l'aristotélisme dans le développement de la philosophie dans les pays roumains aussi bien que dans les Balkans.

Le présent article ne fait que signaler l'existence de quelques manuscrits grecs corydaléens dans la collection de la Bibliothèque Centrale de l'Université de Jassy. Deux de ces manuscrits sont décrits pour la première fois (Ms. II-49 et Ms. II-54) et nous avons bien précisé la description du Ms. VI-12 en signalant, en même temps, le caractère presque inédit du manuscrit concernant les commentaires de Michel d'Ephèse ou de Michel Psellos. (Ms. VI-12_2.)

Nous n'avons pas eu l'intention d'entreprendre une étude approfondie sur ces manuscrits mais ça ne veut pas dire que les chercheurs de Roumanie, où d'ailleurs, ne le feraient pas.

LA CRÉATION DE L'AGENCE DIPLOMATIQUE DE ROUMANIE À SOFIA (1879)

G. G. FLORESCU

La structure moderne des relations internationales, en tant qu'expression de la « souveraineté nationale », a caractérisé aussi les relations de la Roumanie et de la Bulgarie et a mené à la création d'agences diplomatiques permanentes dans les deux capitales, Sofia et Bucarest.

Nous nous bornerons à présenter quelques aspects concernant les conditions, le rôle et la signification de la création de l'agence diplomatique de Roumanie à Sofia (1879).

Le cadre politico-juridique de la création de l'agence. Pour avoir un aperçu aussi complet que possible du caractère nouveau des relations diplomatiques de la Roumanie et de la Bulgarie initiées par la création, en 1879, de l'agence roumaine à Sofia, il faut commencer par indiquer les traits caractéristiques suivants : a) La Roumanie s'est proclamée indépendante le 9 Mai 1877, indépendance consacrée par l'article 43 du traité de Berlin, du 1 Juillet 1878. b) La Bulgarie a été reconnue en tant qu'Etat autonome et tributaire de la Turquie par l'article 1 du traité de Berlin. c) On ne reconnaissait pas expressément à l'Etat tributaire le droit d'entretenir des relations diplomatiques, ce qui, cependant, ne correspondait pas à une interdiction de principe. La doctrine du droit international, ainsi que la pratique diplomatique de la période de la formation des États nationaux ont fondé la qualité d'exercer le droit d'ambassade sur la compétence de chaque Etat de manifester sa propre souveraineté sur le plan extérieur, comme une conséquence directe et naturelle de son existence même, que ce droit ait été formellement reconnu, ou non, par les autres Etats[1]. En réalité, lorsque les circonstances le de-

[1] C'est ainsi qu'Alfonse de Lamartine. ministre des Affaires Etrangères du gouvernement provisoire de la République Française (février 1848), déclarait textuellement : « La République Française n'a pas besoin d'être reconnue pour exister. Elle est de droit naturel, elle est de droit national Elle est la volonté d'un grand peuple qui ne demande son titre qu'à lui-même » (Voir A. de Lamartine, *Trois mois au pouvoir*, Paris, 1848, p 69) Voir aussi J Ortolan, *De la souveraineté du peuple et des principes du gouvernement républicain moderne*, cours ouvert à la Faculte de Droit de Paris, le samedi 26 février, Paris, 1848, pp 103—105 , Cf. *Drept internațional (sub redacția lui F. I. Kojevnikov)* [Droit international (sous la rédaction de F I. Kojevnikov)], Bucarest, 1959, p 102, Ch Rousseau, *Droit international public*, Paris, 1953, pp. 293—294.

mandèrent les Etats sous la suzeraineté de l'Empire ottoman ont institué des agences diplomatiques, manifestant ainsi des attributs de souveraineté. d) La Roumanie, durant la période de formation et consolidation de l'Etat national unitaire et jusqu'à la reconnaissance internationale de son indépendance, a institué des agences diplomatiques dans certaines capitales principales de l'Europe, et par réciprocité des agences diplomatiques des Etats respectifs ont été instituées à Bucarest. e) La Bulgarie, Etat autonome et tributaire, a manifesté également dans certaines circonstances, une position diplomatique propre conformément aux principaux attributs de souveraineté. Ainsi, la Bulgarie signa elle-même les trois conventions de la Haye, en 1899 [2], de concert avec les autres Etats souverains, — y compris la Turquie — qui acceptèrent ainsi cette procédure, preuve décisive d'une position diplomatique indépendente [3].

La conquête de la souveraineté d'Etat a constitué donc pour la Roumanie et la Bulgarie — ainsi que pour d'autres Etats se trouvant dans des situations similaires — un processus d'ascension en vue d'acquérir graduellement les attributs de souveraineté, ceux-ci représentant des accumulations quantitatives qui déterminèrent, au point de vue dialectique, le moment venu, le saut qualitatif exprimé par l'indépendance d'Etat consacrée par des traités. La conquête de ces attributs de souveraineté constitue le résultat de la lutte des forces progressistes intérieures menée dans des circonstances internationales plus ou moins favorables.

Les relations roumano-bulgares à cette époque expriment — à les considérer du point de vue de la solidarité d'intérêts et de buts — l'interdépendance et l'appui réciproque que se sont donné les Etats du Sud-Est européen. Le précédent établi par la Roumanie — qui en ce qui concerne la constitution de l'Etat national unitaire et indépendant s'est trouvée dans des conditions historiques plus favorables — a servi substantiellement au peuple bulgare à trouver sa voie [4]. La politique menée

---

[2] Ces conventions regardaient la réglementation pacifique des conflits internationaux, les lois et les coutumes de la guerre terrestre et l'adaptation à la guerre maritime des principes de la Convention de Genève.

[3] Au début, la Porte a refusé de reconnaître à la Bulgarie, Etat sur lequel s'exerçait « la suzeraineté du sultan », le droit d'entretenir des relations diplomatiques indépendantes. (Cf *Télégramme de L Catargi adressé au ministre des Affaires Etrangères de Roumanie*, Belgrade, 1879, Archives du Ministere des Affaires Etrangères de la République Socialiste de Roumanie, vol. 281, f 87^r — 88^v, cité ci-après par l'abréviation MAE) En ce qui concerne l'agent diplomatique de la Roumanie accrédité en Bulgarie, celui-ci a rempli ses fonctions à Sofia sans attendre que la Porte lui accordât « le berat ». Voir le *Télégramme de la légation de Roumanie à Constantinople, adressé au ministre des Affaires Etrangères de Roumanie à Constantinople*, n° 5 709, 15/27 novembre 1879, MAE, vol. 196) La Bulgarie a procédé à un échange d'agents diplomatiques avec la Serbie et a accredité un agent bulgare à Constantinople Le budget de la Bulgarie (1881—1882) concernant les prévisions pour le ministère des Affaires Etrangeres, au chapitre « Représentation du pays à l'étranger », contient les fonds suivants relatifs aux agences : Constantinople — 69 000 fr ; Bucarest — 35 400 fr , Belgrade — 28 000 fr (Voir MAE, vol. 196)

[4] Cf. *La Bulgarie devant l'Europe*. Bucarest, 1866. p 8, *La Nation bulgare devant la Conférence de Paris — 1869*, Leipzig, 1869, pp. 7—8 ; *Les Bulgares devant l'Europe*, Bucarest, 1878, pp 31—32 ; Voir aussi P. Constantinescu-Iaşi, *Studii istorice româno-bulgare* [Etudes historiques roumano-bulgares], Ed Academiei, Bucarest, 1956, p. 171 ; V. Maciu *România şi Conferinta de la Constantinopol din decembrie 1876—ianuarie 1877* [La Roumanie et la Conférence de Constantinople de décembre 1876—janvier 1877), dans « Analele Universităţii C I. Parhon—Ştiinţe sociale », n° 9, Bucarest, 1957.

par la Roumanie, puis par la Bulgarie, pour déterminer aussi bien la Turquie que les puissances qui soutenaient la Porte à leur reconnaître une position diplomatique indépendante, était fondée sur les mêmes principes.

Dans ce cadre s'inscrit l'initiative du gouvernement roumain, peu après la reconnaissance de la Bulgarie en tant qu'Etat par le Traité de Berlin et qui venait de soutenir les objectifs principaux de la politique extérieure de la Bulgarie, en ce qui concerne l'institution des certaines relations diplomatiques directes, fondées sur les principes du droit international. Dans ce sens, la création de l'agence diplomatique de Roumanie à Sofia (1879) constitue la première action concrète.

Procédure pour accréditer l'agent diplomatique de la Roumanie. Conformément aux usages diplomatiques, le gouvernement de Roumanie proposa au gouvernement de Bulgarie la création d'une agence diplomatique à Sofia, en demandant l'agrément pour Alexandre Sturza, en vue de sa nomination à la fonction d'agent diplomatique de la Roumanie [5]. Le ministre des Affaires Etrangères de Bulgarie communiqua au ministre des Affaires Etrangères de Roumanie que le Prince Régnant de Bulgarie était enchanté de ce choix et était d'accord que Alexandre Sturza représentât la Roumanie comme agent et consul général [6]. En même temps, le ministre des Affaires Etrangères bulgare fit savoir que son Prince Régnant l'avait chargé de s'informer si le Prince Régnant de Roumanie donnerait son agrément à la nomination de E. Georgieff en tant qu'agent de Bulgarie à Bucarest.

Alexandre Sturza, ayant été nommé agent diplomatique de Roumanie à Sofia, se présenta en audience au ministre des Affaires Etrangères de Bulgarie qui lui réserva « le meilleur et le plus cordial accueil ». A cette occasion, Alexandre Sturza lui remit ses lettres de créance. Le même jour, le ministre des Affaires Etrangères de Bulgarie retourna la visite au diplomate roumain, en lui communiquant qu'il serait accueilli par le Prince Régnant le lendemain-même.

Le lendemain, à midi, le maréchal de la Cour se présenta chez l'agent roumain « en équipage de Cour » pour l'inviter et le conduire au palais.

Accompagné jusqu'au palais, Alexandre y fut accueilli au pied de l'escalier par Stoilof, premier secrétaire du Prince et par deux aides de camp princiers. Dans la salle de réception, l'agent roumain était attendu aussi bien par le ministre des Affaires Etrangères que par la maison civile et militaire du Prince. Le ministre des Affaires Etrangères présenta à Alexandre Sturza les personnes officielles. Le Prince apparut immédiatement en grande tenue de général, ne portant que le cordon de « l'Etoile de Roumanie », ainsi que ses médailles militaires.

L'agent roumain prononça son discours, en soulignant surtout que : « ...le Prince de Roumanie, ainsi que son gouvernement, sont également désireux de fonder et d'entretenir les meilleurs rapports entre les deux pays voisins et de cimenter ainsi une amitié durable, amitié d'ailleurs dont la Roumanie n'a cessé de donner des preuves non équivoques

---

[5] Alexandre Sturza jouissait d'un prestige personnel, résultant des fonctions qu'il avait occupées auparavant en tant que ministre, député et agent diplomatique à Belgrade.

[6] Voir *Télégramme du ministre des Affaires Etrangères de Bulgarie adressé au ministre des Affaires Etrangères de Roumanie*, Sofia, 28 juillet 1879, MAE, vol. 196.

dans tous les temps et jusqu'au dernier jour glorieux sur le champ de bataille en Bulgarie même ».

Le Prince, conformément au cérémonial, répondit à l'agent roumain et en lui tendant la main, il s'enquit de son souverain. Il exprima ensuite le désir de le revoir les jours suivants. Avec le même cérémonial, l'agent roumain fut reconduit chez lui par le maréchal de la cour [7].

En analysant la procédure de la création de l'agence de Roumanie en Bulgarie et celle suivie pour accréditer l'agent roumain, il en résulte ce qui suit : l'agent roumain a été accrédité par le chef de l'Etat roumain auprès du chef de l'Etat bulgare ; l'agrément a été donné par le chef de l'Etat bulgare ; le cérémonial diplomatique utilisé dans le cas d'Alexandre Sturza en vue de son accréditation correspond à celui d'un agent envoyé par le chef de l'Etat auprès d'un autre chef d'Etat. C'est ainsi que l'agent roumain a été accueilli par le Prince Régnant de Bulgarie, dans le cadre d'une solennité spéciale faisant usage du protocole des agents diplomatiques des trois premiers rangs [8]. L'agent roumain a entretenu des relations directes avec le Prince Régnant de Bulgarie et non pas par l'intermédiaire du ministre des Affaires Etrangères.

A considérer l'ensemble des aspects mentionnés et compte tenu de leur importance, on peut conclure que l'agence diplomatique de Roumanie à Sofia a été instituée conformément aux prévisions générales du droit international moderne concernant la création des offices diplomatiques [9].

La création de la représentation diplomatique permanente de la Roumanie en Bulgarie a exprimé sur le plan politique aussi la nécessité d'un plus grand rapprochement entre les deux pays, en mettant de même en évidence la nécessité du développement — sous ses divers aspects — des relations de bon voisinage et de collaboration.

Cet établissement de relations officielles entre ces deux Etats a constitué en même temps un moment important du développement des relations diplomatiques du Sud-Est européen. Il offre un exemple significatif d'appui réciproque.

---

[7] Voir le *Télégramme de A. Sturza, agent diplomatique de Roumanie à Sofia, adressé au ministre des Affaires Etrangères de Roumanie*, Rapport N° 1, Sofia, le 10 septembre 1879 (MAE, vol. 196)

[8] Conformément à la réglementation en vigueur concernant les rangs des agents diplomatiques, établie le 19 mars 1815 par le Congrès de Vienne et completée par le Protocole d'Aix-la-Chapelle du 21 novembre 1818 (par laquelle on introduit le rang de ministre résident), ceux-ci étaient les suivants : a) légats, nonces, ambassadeurs, b) envoyés, ministres plénipotentiaires, internonces ; c) ministres résidents ; d) chargés d'affaires. Les agents des trois premiers rangs étaient accrédités par le chef de l'Etat auquel ils appartenaient, auprès du chef d'Etat étranger auquel ils présentaient leurs lettres de créance. Ceux du 4[e] rang étaient accrédités par le ministre des Affaires Etrangères de l'autre Etat.

[9] Cf. Gr Geamănu, *Dreptul internațional contemporan* [Droit international contemporain], Bucarest, 1965, pp 399—449, *Drept internațional sub redacția lui F I Kojevnikov* [Droit international sous la redaction de F I. Kojevnikov], pp. 323—324. P. Gugenheim, *Traité de droit international public*, vol II, Genève, pp. 194—195 ; Ch. Rousseau, *Droit international public*, pp. 336—338.

LES FOUILLES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE POLONAISE À FARAS ET LEUR IMPORTANCE POUR L'HISTOIRE DE L'ART BYZANTIN

Le quinze février 1961 peut être considéré comme une date repère dans l'histoire de la connaissance de l'art byzantin et de son expansion. C'est ce jour-là en effet qu'on a découvert dans le grand Kôm (colline artificielle) de Faras au nord du Soudan les deux premières fresques annonçant la découverte de plus de cent cinquante peintures murales et d'un ensemble architectonique. Cette découverte qui nous révèle en detail une province inconnue de l'art byzantin en plein essor, loin au-delà de la zone occupée en bloc par l'Islam, a été déclarée la plus grande réussite de la campagne que l'Unesco a lancée pour la sauvegarde des monuments de la Nubie menacée d'être engloutie par le fleuve [1]. Le caractère spectaculaire de ces trouvailles a contribué au fait qu'elles ont été largement reproduites dans de nombreux hebdomadaires du monde entier et que partout on a parlé de la chance extraordinaire de la mission polonaise. En réalité, cependant, ce qu'on a appelé une grande chance ne représente que le résultat du travail tenace et de l'expérience, fruit d'une longue carrière scientifique du directeur de la mission polonaise, le Pr Kazimierz Michałowski. Il convient donc de rappeler ici quelques circonstances et faits qui ont précédé la découverte de Faras

Les débuts des fouilles polonaises au Proche Orient datent de l'an 1936. C'est alors que le jeune titulaire de la chaire d'archéologie classique de l'Université de Varsovie, le Pr. Kazimierz Michałowski, a organisé, avec l'Institut Français d'Archéologie Orientale, une expédition à Edfu. Cette expédition franco-polonaise a mis au jour, au cours de trois saisons de fouilles, sur les sommets de Kôm, tous les éléments essentiels de la ville d'Apollinopolis Magna, préservés jusqu'à nos jours. En ce qui concerne les couches inférieures, on a exécuté les fouilles sur la pente de l'est et de l'ouest du Kôm, en découvrant une série de mastabas datant de l'ancien Empire [2]. L'interruption de ces fouilles causée par la guerre et d'autres événements fut utilisée pour relancer les études d'archéologie classique (laquelle fut désormais, en Pologne, baptisée de méditerranéenne) et pour préparer un nombre, inimaginable avant la guerre, de jeunes spécialistes en archéologie. Au cours de l'année 1956, avec l'aide de ces cadres nouveaux, le Pr. Michałowski a rouvert un chantier. En liaison avec les savants soviétiques, surtout avec le Pr W. F. Gajdukiewicz, on a entrepris des recherches sur l'emplacement de l'ancien Myrmekion en Crimée, recherches poursuivies durant plusieurs années et couronnées par la publication

[1] Le Courrier de l'Unesco, juillet-août 1966, p. 2.

[2] Fouilles franco-polonaises. Rapports I, *Tell Edfu*, *Le Caire*, 1937 : II, 1938 ; III, 1939. Cf. K. Michałowski, *Wykopaliska polskie w Edfu*. Dans le volume *Studia z dziejow polskiej orientalistyki*, Varsovie, 1957, pp. 191—236, 19 illustr.

de deux volumes [3]. A l'automne de la même année 1956, le Pr. Michałowski a repris, après 17 ans d'interruption, ses fouilles en Egypte. En raison des événements politiques bien connus les débuts de ces travaux ont dû être repoussés de quelques mois, mais au printemps 1957 tout était déjà en route Le premier chantier de la mission polonaise fut Tell Atrib (Benha), sur l'emplacement de l'ancien Athribis Ce chantier très difficile, négligé par les égyptologues jusqu'alors, a pourtant livré, au cours de travaux persévérants, plusieurs monuments allant de la basse époque pharaonique jusqu'au Bas-Empire. Les découvertes à Tell Atrib ont surtout contribué à la connaissance de la civilisation matérielle en apportant des renseignements essentiels sur l'architecture civile [4].

En 1958 le Pr Michałowski obtint une concession de fouilles a Palmyre, et l'année suivante vit déjà se déclencher la première campagne suivie par beaucoup d'autres, dont sept achevées [5]. L'année 1959 est d'autant plus importante pour l'histoire des fouilles polonaises au Proche Orient qu'à cette époque fut creé le centre d'archéologie méditerranéenne dirigé par l'Université de Varsovie De cette façon, la Pologne populaire a acquis une base formelle lui permettant de poursuivre des recherches à côté des centres et des instituts fondés par d'autres pays d'Europe et d'Amérique bien auparavant Quelques mois après la création du centre polonais, on a procédé à des recherches à Alexandrie (Kôm el-Dikka) et l'on a pris part à la grande action de sauvegarde des monuments de Nubie. Du reste, ce sont les suggestions du directeur du centre polonais qui ont contribué au lancement de la campagne de sauvetage par l'Unesco [6].

Les autorités soudanaises (puisque c'est sur le territoire du Soudan qu'une partie des travaux devait être entreprise) ont proposé au Pr. Michałowski plusieurs chantiers à son choix. Après avoir exécuté une étude bibliographique approfondie de toutes les fouilles antérieures en Nubie, le Pr Michałowski a décidé d'entreprendre ses recherches à Faras, l'ancien Pachoras, site déjà exploré par un archéologue aussi renommé que L. L. Griffith [7] — il y a une cinquantaine d'années — et à une époque plus récente par W I. Adams, L. P. Kirwan, G. J. Vewers [8] et J. Vercoutter [9], dont les recherches ont beaucoup apporté à la connaissance de l'histoire de la Nubie. Cependant tous ces savants n'ont pas procédé aux fouilles de la partie principale du

---

[3] K. Michałowski, *Mirmeki, les fouilles dans le secteur polonais* Varsovie, 1958 ; W F. Gajdukiewicz, *Mirmeki II, les fouilles dans le secteur russe*, Varsovie, 1958.

[4] Les rapports des fouilles sont publiés régulièrement par le Pr K. Michałowski dans *l'Annuaire du Service des Antiquités d'Egypte*. les campagnes des annees 1957—1960 dans le vol. LVII (1962), pp. 19—60 et 67—77; les campagnes des annees 1961 et 1962 dans le vol. LVIII (1964), pp 235—244 et 145—254. Cf. K. Michałowski, *Les fouilles polonaises de 1960 à Tell Atrib*, dans les « Studii Clasice », III (1961), pp 255—269 , K Michałowski, *Les constructions Ptolémaïques et romaines à Tell Atrib*, dans les *Atti del Settimo Congresso Internazionale di Archeologia Classica*, vol. III, Roma 1961 ; L. Dabrowski, *La topographie d'Athribis à l'époque romaine, Annuaire du Service des Antiquités d'Egypte LVII* (1962), pp. 21—31

[5] K Michałowski avec ses collaborateurs a publie jusqu'à l'an 1966 cinq volumes de rapports (en moyenne 250 pages le volume) *Palmyre, Fouilles polonaises 1959* (publie 1960), 1960 (publié 1962), 1961 (publié 1963), 1962 (publié 1964), 1963 et 1964 (publié 1966) Cf. les publications de K. Michałowski dans les *Annales Archéologiques de Syrie* la campagne de 1959 et 1960 dans le vol. X (1960), pp. 3—20 et 93—116 , la campagne 1961 dans le vol XI/XII (1961/2), pp. 63—82.

[6] K. Michałowski, *The Polish Archaeological Reconnaissance Trip to Nubia* (january-february 1958) « The Review of the Polish Academy of Science », vol IV, july-september 1959. nº 3 (15), pp. 47—79. Cf en particulier l'*Annexe* I (pp. 80—83) — Lettre du Pr K Michałowski du 8 fevrier 1958 à M le Directeur Général du Service des Antiquites d'Egypte, et l'*Annexe* II (pp. 83—85) — Projet du Pr. Michałowski relatif à la préservation des monuments d'art et d'architecture de la Nubie.

[7] L. L. Griffith, *Oxford Excavations in Nubia*, « Liverpool Annals of Archaeology and Anthropology », vol. 8—15,1921.

[8] W. Y. Adams, L. P. Kirwan, G. J. Vewers, *Field Notes covering excavations at Faras West undertaken on behalf of Sudan Antiquities Services*, 1960, 3 volumes

[9] J. Vercoutter, *Report on the Antiquities Service and Museums*, 1955—1956, Khartoum.

grand Kôm couronné par une forteresse arabe. Plusieurs circonstances, surtout le manque de temps, tendaient à déconseiller la poursuite des recherches à cette place. Mais les etudes mentionnées plus haut ainsi que la multiple expérience ont engagé le Pr. Michałowski à risquer des fouilles sous cette colline. Après deux mois ce risque payait abondamment [10].

Au cours de quelques saisons de fouilles on a mis au jour — en travaillant d'une façon très intensive — un grand ensemble architectural dont la partie la plus importante est la cathédrale, relativement bien conservée. Ce monument d'architecture constitue déjà par lui-même, sans les fresques et les inscriptions, une source historique de premier ordre permettant d'élargir considérablement notre connaissance de la civilisation byzantine aux confins de l'Afrique noire. Grâce à ces fouilles méticuleusese, encore que menées à une allure accélérée, et grâce également aux nombreuses inscriptions et graffitis, on peut suivre les destinées du temple avec une grande précision chronologique

En utilisant les matériaux d'un temple de l'époque de Totmes III et d'une construction meroitique tardive, de l'époque du groupe dit X (429 blocs, frises, linteaux et autres pieces y ont ete trouvés), on a érige dans la première moitie du VII^{e} siècle une basilique chrétienne a trois nefs [11]. Ce temple, qui se distinguait par des colonnes en grès rouge, couronnées de chapiteaux richement ornés, fut remplacé sous l'évêque Paulos (mort 707), au début du huitieme siècle, par un édifice plus étendu Pour construire cette cathédrale (son caractère hiérarchique est déduit d'une inscription sur les fondations) on a utilisé en partie les murs du temple precedent, mais on a ajouté deux nefs additionnelles — de cette facon la cathedrale est devenue un édifice a cinq nefs — le narthex et une abside nouvelle La nouvelle cathédrale a donc pris la forme d'un carré (long 24,80 m, large 22,75 m, fig 1) Dans les murs, éleves en blocs de calcaire, on trouve un nombre considérable d'élements réemployés, tirés des ruines du temple de Totmès III et des constructions meroitiques, en tout 130 Les colonnes en grès rouge ont été remplacées par celles de granit ; du reste ce sont les piliers carrés qui sont devenus dans la cathédrale un elément essentiel de la construction [12]

---

[10] Il semble interessant de citer ici les remarques de M. G. Geister dans son livre Nubien — *Goldland am Nil*, Zurich 1964, p 165 « Gibt das internationale Großaufgebot die Gewißheit, erlaubt es die Zuversicht, daß der nubische Boden kein Geheimnis mit sich nehmen wird, wenn das Wasser kommt? Zuversicht, ja ; Gewißheit, nein Die Konzessionen sind weitlaufig und ihre Inhaber wie Generale, die im Kampf gegen die Zeit und die Wechselfalle der Witterung entscheiden mussen, wo sie die verfugbaren Krafte einsetzen wollen Aber selbst Feldherren entscheiden manchmal falsch.. Man darf die Entdeckung der Kirche von Faras dem Hochdamm zugute halten ohne die bevorstehende Sintflut ware in Faras nach Griffith vielleicht uberhaupt nie wieder ausgegraben worden Aber man schaudert gleichzeitig beim Gedanken, daß um ein Haar die Kirche verloren gewesen ware. Die polnische Konzession umfaßte sieben Quadratkilometer mit einer Vielzahl von Grabungsaufgaben Faras war nicht der Kom allein Die Kollegen legten Michałowski wohlmeinend nahe, sich um die Nekropole der X-Gruppe zu kummern Den Kom hatten sie so gut wie abgeschrieben ehe man angreifen konnte, so schien es, mußte die spatchristliche Überbauung aufgenommen und geschleift werden, vor allem ersteres eine zeitraubende, Jahre dauernde Aufgabe Michałowski fand schließlich die einzig mogliche Stelle, um einen Suchgraben in dem Kom vorzutreiben, ohne von dem spateren Gemauer gehemmt zu werden Nach vierzehn Tagen stieß er auf eine Mauer, die Grabkapelle des Bischofs Ioannes, und zwei Fresken, aber hundertfunfzig Arbeiter schlepp ten weiter zwei Monate Sand, ehe klar war, daß er in der nubischen Ausgrabungslotterie das große Los gezogen hatte »

[11] K Michałowski, *Polish Excavations at Faras — Fourth Season* 1963 64, « Kush XIII » (1965), pp 183—186.

[12] On trouvera des données détaillées sur la construction de la cathédrale dans les deux premiers volumes (publiés jusqu'à l'an 1966) de rapports K Michałowski, *Faras. Fouilles polonaises 1961* (publié Varsovie 1961) *et 1961—1962* (publié 1965). Des rapports plus concis sur les deux campagnes suivantes de fouilles (celles de 1962 3 et 1963/4) ont été publiés dans « Kush XII » (1964), pp. 195—207 et « Kush XIII » (1965), pp. 177—187 (cf note precédente).

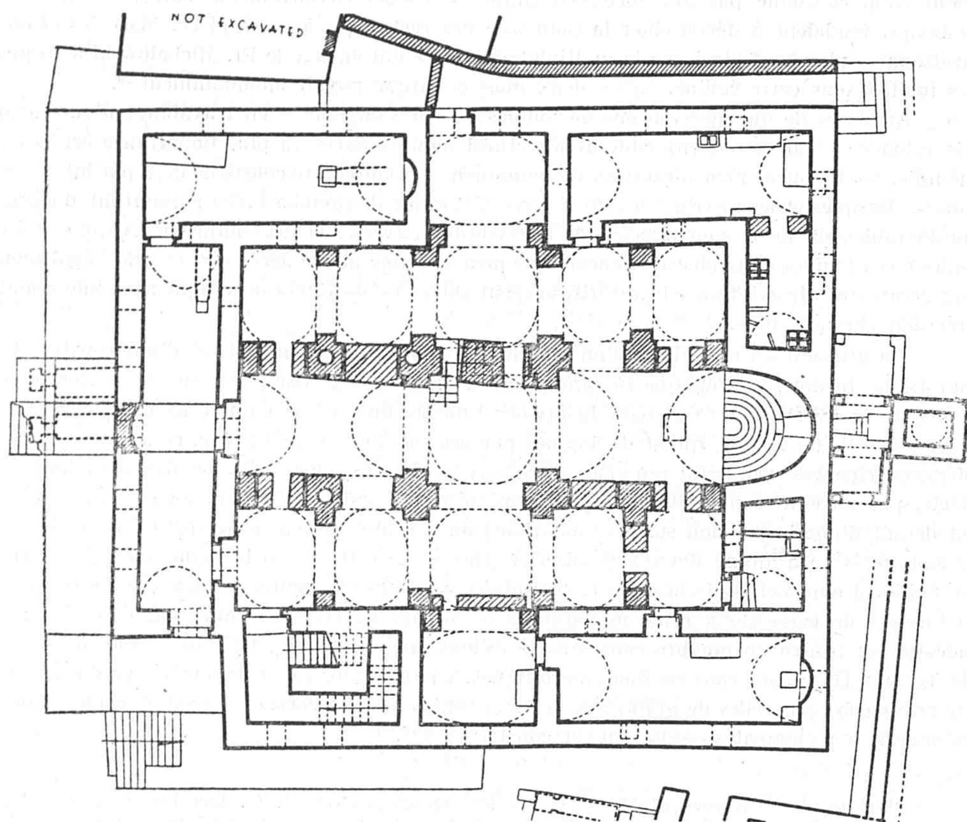


Fig. 1. — Plan de la cathédrale de Faras

La cathédrale a subi quelques restaurations au cours des siècles suivants. La première a eu lieu environ deux siècles après la mort de Paulos, dans les années vingt du X^{e} siècle. On a rehaussé alors le plafond plat en le remplaçant par des voûtes et plusieurs coupoles (fig. 2). On a changé aussi, à cette date, l'emplacement de l'entrée. La seconde rénovation a eu lieu vers le milieu du douzième siècle. Quand une partie de la construction voûtée s'écroula (ce qui fut peut-être le résultat d'une incursion des Arabes), on se contenta de laisser l'église en tant qu'un édifice hypéthrale et de construire plusieurs écrans entre les piliers. C'est dans cet état que la cathédrale a survécu jusqu'à son abandonnement final au cours du XIV^{e} siècle.

Le temple, exhumé par la mission polonaise, se distingue donc des autres temples de la Nubie chrétienne par sa forme presque carrée et par la construction des murs : leur partie inférieure est en blocs de grès, tandis que la partie supérieure est en briques rouges (fig. 3). Mais la différence la plus importante résulte du fait que les murs de la cathédrale de Faras etaient dès le début couverts de peintures exécutées selon la technique al secco. Leur nombre (plus de cent cinquante), leur valeur artistique et historique, leur diversité enfin feront d'eux l'objet d'études étendues et multiples et d'analyses detaillées qui démontreront des influences multiples et des liaisons avec d'autres provinces de l'art byzantin et oriental. Ici, nous n'attirons l'attention que sur quelques faits généraux concernant le style et le sujet des peintures.

Fig. 2. — Vue sur une des nefs voûtées de la cathédrale. Au fond, la fresque représentant la Nativité.

On peut discerner dans l'histoire de la peinture de Faras deux grandes époques qui se distinguaient par une diversité marquante de style [13]. La première de ces époques, allant du début du VIII[e] siecle jusqu'au premier quart du neuvième — ce qui correspond à la première époque de l'histoire de la grande cathédrale à cinq nefs — se caractérise par les coloris violets.

Fig 3 Mur est de la cathédrale, bâti en blocs de grès et en briques rouges

Les visages sont pleins d'expression, avec de grands yeux, l'exemple le plus beau de cette période est fourni par l'image de sainte Anne (fig 4) et par une esquisse des rois Mages. Toutes les fresques représentant le style violet ont été decouvertes sous une couche de crepi sur laquelle se trouvaient les peintures de l'époque posterieure.

Le premier changement du décor mural a eu lieu sous l'épiscopat de l'evêque Kyros dont le portrait datant des environs de l'année 860 fut retrouvé sur les murs de la chapelle du sud; le grand changement du décor se produisit après l'an 920, lors de la grande rénovation au cours de laquelle on a érigé les constructions voûtées Les œuvres d'art qui décorent à partir de 920 les parois du temple, diffèrent considérablement de celles de l'époque antérieure. On a introduit plusieurs autres coloris en plus du violet · brun foncé, brun, rouge foncé et des couleurs vives — — jaune, rouge, vert et bleu Elles sont utilisees surtout pour déployer la richesse et les détails

[13] Sur les peintures de Faras · K. Michałowski, *Altchristliche Kunst in Nubien*, dans le recueil *Koptische Kunst*, Essen 1963, pp 173—177; K. Michałowski, *Faras, Die Kathedrale aus dem Wustensand*, Zurich, 1966 (Wenzinger Verlag), K. Michałowski, *Faras, Centre artistique de la Nubie chrétienne*, « De Buck Lectures », Leyden, 1966.

des vêtements et de la broderie. La manière de dessiner le visage humain, de marquer les traits du visage devient aussi tout à fait différente (fig. 5)

Les sujets représentés sur les 150 et quelques peintures sont multiples. Il est cependant possible de discerner trois classes principales. Dans la première trouvent place deux grandes com-

Fig. 4 — Sainte Anne. Peinture de la période « violette ». L'inscription à côté de la tête désigne la Sainte comme la « Mère de la génitrice de Dieu ».

positions figurales. L'une d'elles représente les trois jeunes Hébreux dans la fournaise (fig. 6). Sur le fond rouge-brique, les flammes de la fournaise sont marquées par des traits noirs. La grande figure de l'Archange Michel occupe le centre du tableau. Dans la main droite, l'Archange tient une longue canne, terminée par une croix, dont la position souligne le geste de protection de l'Archange envers les trois Hébreux dans la fournaise. Ces trois derniers sont représentés richement vêtus, debout, les bras levés dans l'attitude des orants. Ainsi donc la peinture témoigne d'une variante locale du récit de la Bible (livre de Daniel 3,19 ss.) où il n'est pas dit que l'ange envoyé par Dieu pour sauver les Hébreux ait été justement l'Archange Michel[14]. L'autre grande composition représente la scène de la nativité du Christ. Parmi de nombreuses figures, celle de la Vierge tient visiblement la place centrale, elle est aussi de beaucoup plus grande que les autres. La Vierge est vêtue d'une robe richement décorée et repose sur un lit également somptueux. St Joseph est représenté visiblement comme un inférieur par rapport à la Vierge. L'Enfant Jesus reste couché au sommet d'une tour ou d'une colonne très large. Les figures des bergers et des

[14] Pour la description détaillée voir Faras, *Fouilles polonaises 1961/2*, pp. 98-106.

trois rois Mages qui, les uns et les autres, sont peints dans leurs costumes locaux nubiens, présentent un grand intérêt (fig. 2).

Les représentations individuelles du Christ, de la Vierge, des Saints et des anges se répètent fréquemment. L'image du Christ se retrouve sur les murs de la cathédrale sous de nombreux

Fig. 5 — L'archange Michel.

aspects . le Christ Emmanuel, le Christ de l'Apocalypse (fig 7), le Christ entre les symboles des quatre Evangélistes (fig 8) etc. La Vierge est peinte le plus souvent avec l'Enfant Jésus, mais parfois aussi toute seule. Parmi les figures des Saints c'est l'effigie de St. Ignace d'Antioche qui fait une grande impression. Très intéressante est l'image de St Mercure à cheval perçant de la lance la petite figure hideuse de Julien l'Apostat. Les représentations de l'Archange Michel sont également fort intéressantes

Les figures des Saints particuliers sont à plusieurs reprises mises en relation avec les effigies des evêques et des personnages de la maison royale de Nubie on les représente au moment où un saint Patron pose sur eux la main d'un geste protecteur Ces petits groupes formés d'un saint et de son protégé constituent donc la troisieme classe parmi les peintures de Faras. Les protégés ont été peints avec un réalisme très poussé en ce qui concerne les traits individuels, les détails du visage (par exemple la couleur de la peau) et des costumes Tous les portraits, ainsi que les figures des Saints, portaient l'indication du nom, rédigée à côté à l'encre ou en couleur ; la plupart de ces inscriptions se sont conservées Ainsi, on admire le beau visage de l'evêque Marianos (mort vers l'an 1039) au teint olive, cerné d'une barbe qui donne au prêtre nubien

l'allure d'un personnage de le Renaissance (fig 9) La sainte personne prêtant sa protection à Marianos est la Vierge. Le portrait de Petros I (mort l'an 999) nous révèle un personnage de race négroïde, au teint presque noir (fig 10), de même que l'évêque Georgios. L'évêque Petros I est représenté comme étant le protégé de St Pierre ; la figure du Saint et celle de son protégé

Fig. 6 — Composition représentant les trois Hébreux dans la fournaise.

nous montrent la différence entre le portrait réaliste développé à Faras et les effigies conventionnelles des Saints qui sont toujours montrés comme des personnages à peau blanche. Parmi les portraits des membres de la maison royale, il convient de mentionner l'effigie de Martha, la reine mère, qui se met sous la protection de la Vierge (fig 11) et celle du roi Georgios (an 1000 environ), malheureusement tres endommagée On peut encore mentionner le portrait d'un éparque, représenté en tant que protégé du Christ. On a donc à faire ici non seulement à des œuvres d'art, mais aussi à une source historique de la plus grande valeur.

L'intérêt que présentent ces portraits s'accroît d'autant plus qu'il existe d'autres sources analogues d'ordre épigraphique et anthropologique. On a decouvert plusieurs tombeaux d'évêques et grâce à cela il a été possible de comparer leurs ossements respectifs avec les effigies peintes sur les murs. L'examen, par exemple, du crâne de l'évêque Petros, mentionné ci-dessus, a démontré clairement son caractere négroïde, ce qui correspond parfaitement au portrait de l'évêque représentant un visage au teint noir. De plus, les tombeaux des évêques ont livré plusieurs objets sacrés ensevelis avec eux, ce qui enrichit nos connaissances de l'appareil ecclésiastique. Il convient surtout de mentionner le tombeau de Ioannes III (mort 1005) ou l'on a trouvé une croix épiscopale et un calice en verre de couleur rouge foncé, trouvaille sans pareille.

Fig. 7. — Fresque représentant le Christ Apocalyptique (durant les travaux de conservation au Musée National de Varsovie).

Ce sont les inscriptions qui ont permis de tirer des monuments de Faras le plus grand nombre de conclusions historiques. Leur groupe le plus important est constitué par les stèles commémoratives (fig. 12), dont les textes rédigés en copte et en grec apportent plusieurs renseignements sur la biographie des évêques en indiquant la date de leur mort et la durée de leur

Fig. 8. — Le Christ entre les symboles des quatre Evangelistes.

vie[15]. Ces stèles qui viennent d'être trouvées n'intéressent cependant pas tous les évêques, en particulier, une lacune considérable apparaît en ce qui concerne les trois premiers siècles du siège épiscopal. Il faut apprécier d'autant plus la fameuse liste déjà inscrite sur le mur, liste qui énumère presque tous les évêques, à partir du début du VII^e^ siècle jusqu'à l'an 1169. Grâce à cette

[15] Texte et traduction d'une partie de ces témoignages épigraphiques sont publiés dans *Faras 1961*, pp. 111—119 et *Faras 1961/2*, pp. 163—201 (par S. Jakobielski).

Fig. 9. — Tête de l'évêque Marianos.

Fig. 10. — L'évêque Petros protégé par l'Apôtre Pierre.

liste et aux inscriptions notre connaissance de l'histoire de la Nubie médiévale est enrichie de 26 noms des métropolites de Pachoras [16]

Les documents épigraphiques, mentionnés plus haut, ont permis de ressusciter avec beaucoup de précision les destinées de la cathédrale et des édifices voisinants au cours de sept

Fig 11. — Marthe, la reine-mère.

siècles ; on a obtenu le squelette chronologique de l'histoire de la ville et de la métropole On a pu préciser aussi sur plusieurs points la succession chronologique des rois de Nubie et on a trouvé un nom inconnu de roi, Moyses (env l'an 1150), il s'est avéré aussi que Zacharias (après l'an 930), connu jusqu'ici seulement comme prince, était roi, lui aussi [17]. En outre, les destinées de la

[16] S. Jakobielski, *La liste des évêques de Pakhoras*, dans le recueil *Travaux du Centre d'archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des Sciences*, tome III, Varsovie, 1966, pp. 151—170 L'étude de Jakobielski apporte d'excellentes reconstitutions du texte de la liste, effacé à plusieurs endroits.

[17] Cf. la liste des rois de Nubie, dressée à la fin du livre de K. Michałowski, *Faras. Die Kathedrale aus dem Wustensand*, Zurich, 1966.

cathédrale reflètent celles du royaume ; sa nouvelle construction, par exemple, datant du début de VIII[e] siècle, marque l'essor politique des royaumes chrétiens de Nubie dont les deux septentrionaux, la Nobatia et la Macuria, ont fusionné à la fin du VII[e] siècle [18]. Sous le règne du roi Mercourios (697—710 d'après des données nouvelles), appelé le nouveau Constantin, le royaume

Fig 12. — Grande composition représentant la Nativité

uni était capable d'entreprendre une action offensive et victorieuse contre les Arabes Et c'est alors qu'on a érigé la métropole épiscopale à Pachoras, non loin de l'Egypte occupée par les Arabes, ce qui jette une nouvelle lumière sur l'histoire des Nubiens christianisés, en témoignant de la force et de l'élan offensif du jeune royaume.

Après quatre années de fouilles, il a fallu abandonner définitivement le chantier de Faras ; la construction de la première partie du grand barrage d'Assouan a été, l'an 1964, achevé et l'eau allait progressivement engloutir Faras et ses monuments Mais ce qu'il y avait de plus

[18] U. Monneret de Villard, *La Nubia Medioevale*, vol. I—IV, Caire, 1935—1957.

important dans le grand Kôm a fait l'objet de la recherche et il a été possible d'enlever du chantier de nombreuses pièces pour les installer dans des musées. On a surtout réussi à découper toutes les fresques et à les protéger contre les multiples dangers qui les menaçaient au cours du procédé même du découpage et du transport. C'était grâce à la méthode de conservation des monuments, mise au point de Musée national de Varsovie. M Gazy, le conservateur du Musée, a maîtrisé au cours de sa longue expérience l'art difficile de découper sur les murs les couches très fines (parfois 1 cm) de crépi en appliquant un procédé bien raffiné, qui exige en même temps une grande virtuosité manuelle A l'heure actuelle, les peintures de Faras sont réparties entre le Musée National de Varsovie et le Musée National de Khartoum Soumises à un traitement long et compliqué de conservation — sous la direction de Mme H. Jedrzejewska, professeur — elles seront dans un proche avenir accessibles au grand public.

En novembre 1964, la mission archéologique polonaise procéda aux fouilles de la Vieille Dongola, capitale du Royaume Uni de Nubie, située entre les troisième et quatrième cataractes. Les premiers résultats — une basilique à colonnes monolithes de granit — sont très prometteurs [19].

Tadeus Zawadzki
Pologne

---

[19] K. Michalowski, *Archéologie méditerranéenne en Pologne après la seconde guerre mondiale, Travaux du Centre d'archéologie méditerranéenne de l'Académie polonaise des Sciences*, tome 3, Varsovie, 1966, p. 19.

LES RÉUNIONS DE L'AIESEE À THESSALONIQUE

Cette année, la Grèce hébergea pour la deuxième fois les réunions de travail de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen (AIESEE), continuant de la sorte la série inaugurée à Athènes en janvier 1964. Les 29—30 avril dernier, à Thessalonique, ont eu lieu les travaux de la IV^{e} réunion du Bureau de l'AIESEE, en même temps que ceux de la réunion constitutive de la Commission de l'AIESEE pour l'étude de l'art post-byzantin.

Les membres du Bureau de l'AIESEE qui ont participé à cette réunion sont les suivants : le professeur Dénis Zakythinos (GRÈCE), président honorifique de l'AIESEE ; l'académicien Vladimir Georgiev (BULGARIE), président ; le professeur Apostolos Dascalakis (GRÈCE), les professeurs Franjo Barišić (YOUGOSLAVIE), et Halil Inalcik (TURQUIE) — vice-présidents ; l'académicien Em. Condurachi (ROUMANIE), secrétaire général, et le professeur Aleks Buda (ALBANIE), trésorier. Y ont pris part également MM. : Ch. Fragistas, président du Comité national hellénique d'études sud-est européennes (GRÈCE), A. F Miller (U.R.S S.), membre du Comité international de l'AIESEE, Milutin Garašanin (YOUGOSLAVIE), président du Comité national yougoslave d'études balkaniques ; Vassilios Laourdas, directeur de l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique, et N. Christou, secrétaire du Comité national hellénique d'études sud-est européennes (GRÈCE) ; Virgil Cândea (ROUMANIE), directeur du Secrétariat de l'AIESEE, N. Todorov (BULGARIE), secrétaire général du Comité national bulgare d'études balkaniques ; Aleko Sheto (ALBANIE).

Les travaux se sont développés sous la direction de M. Vladimir Georgiev, président de l'AIESEE.

Le Bureau a adopté le rapport d'activité présenté par M. Em. Condurachi, secrétaire général de l'Association, les discussions auxquelles ce rapport donna lieu ont mis en lumière le prestige de plus en plus grand de l'Association, dans les milieux scientifiques des différents pays. Le nombre des pays membres est maintenant de 17. Cette dernière année, dans quatre autres pays (Danemark, R. D. Allemande, Tchécoslovaquie et U.S.A.), des comités nationaux d'études sud-est européennes ont été créés, qui ont été ensuite affiliés, sur leur demande, à l'AIESEE. D'autre part, au mois d'août 1965, le Conseil International de Sciences Historiques a reçu notre Association parmi ses membres, et moins d'un mois plus tard l'AIESEE est entrée par cette filière au nombre des organisations scientifiques qui font partie du Conseil International de Philosophie et Sciences Humaines.

Enfin, l'UNESCO, qui a prêté à l'AIESEE, dès sa fondation, un important appui moral et matériel, suit avec un intérêt particulier ses activités en vue du développement des liens scientifiques en ce qui concerne l'étude des civilisations du Sud-Est de l'Europe.

L'activité de l'Association s'est concrétisée dans des échanges de conférenciers, visites de documentation, publications, etc. Par exemple, l'AIESEE — Bulletin est arrivé dans sa

quatrième année de parution. D'autre part, nous venons d'inaugurer la série « Études et documents concernant le Sud-Est européen », avec un premier volume récemment paru et intitulé *Chansons révolutionnaires grecques* *. Il s'agit d'un opuscule publié pour la première fois à Jassy en 1821 et qui constitue une source intéressante pour l'histoire des peuples balkaniques et leur lutte pour la liberte ; les deux seuls exemplaires connus jusqu'à présent de la première édition sont conservés dans les bibliothèques roumaines.

Le Bureau a écouté ensuite le rapport que le président de l'Association, M Vladimir Georgiev de l'Académie bulgare de sciences, a présenté sur le stade des préparatifs en vue du premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est européen, qui a eu lieu à Sofia, les 26 août — 1^er^ septembre 1966, sous les auspices de l'AIESEE Le grand nombre des personnes désireuses de participer a ce Congrès confirme l'intérêt, général aujourd'hui, envers les études sud-est européennes et permet les meilleurs pronostics quant à l'apport que notre Congrès fournira au développement de ce domaine scientifique

Les débats du Bureau de l'AIESEE ont mis en évidence encore une fois le caractère scientifique des buts que l'Association s est proposes et sa contribution à une meilleure connaissance réciproque, destinée à raffermir les liens de l'estime et l'amitié entre les peuples de la region comprise entre l'Adriatique et la mer Noire. Le climat serein qui a preside à ces travaux — le même climat favorable auquel nous avaient accoutumés les réunion précédentes de Bucarest, Athènes, Sofia, Sarajevo ou Vienne — a confirmé le sentiment des hommes de science, que le programme de l'Association offre un terrain solide et fécond à la coopération en vue d'un noble but scientifique.

La réunion constitutive de la Commission de l'AIESEE pour l'étude de l'art post-byzantin a tenu ses séances sous la direction de M Manolis Chatzidakis, directeur du Musée Byzantin et du Musée Benaki d'Athènes et président de ladite commission Y ont pris part Mara Tzončeva (Bulgarie), A Xyngopoulos et N Moutzopoulos (Grèce), V. Djurić et M Garašanin (Yougoslavie), Grigore Ionescu (Roumanie) et Virgil Cândea, représentant du Secrétariat général de l'AIESEE.

Les travaux ont précisé les problèmes d'intérêt commun de l'histoire de l'art dans les pays de l'Europe du Sud-Est durant la période post-byzantine Le programme adopté pour les années suivantes comporte deux grands thèmes . « La peinture murale, depuis le XV^e^ siècle jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle » et « La maison bourgeoise aux XVII^e^ — XIX^e^ siecles ».

L'étude en commun de ces deux thèmes sera précédée par l'élaboration, avec le concours des chercheurs de différents pays, de certains instruments de travail préparatoires, à savoir · bibliographies d'information concernant les études d'art post-byzantin publiées dans les pays de Sud-Est européen, l'inventaire des monuments a peintures murales, listes des peintres de l'époque post-byzantine. La Commission a décidé également de faire dresser un vocabulaire des termes techniques de l'architecture, des matériaux, des outils, de la décoration et de l'exécution des maisons bourgeoises, et d'établir des cartes avec les centres des corporations des constructeurs de maisons bourgeoises dans la Péninsule Balkanique.

Une intéressante excursion scientifique à Castoria, offerte par l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique de concert avec le Comité national hellénique d'études du Sud-Est européen a permis aux participants étrangers de faire la connaissance des autres aspects de la vénerable tradition de l'art grec, les magnifiques églises macédoniennes

---

* Son titre complet est *Chansons et opuscules de l'Hétairie publiés à Jassy en 1821.* On peut se procurer l'ouvrage en s'adressant au Secrétariat Général de l'AIESEE, Bucarest, str. I. C. Frimu 9, Roumanie.

Dans leurs allocutions de clôture, le president de l'Association, M. Vl. Georgiev, le secrétaire général, M Em. Condurachi, ainsi que les autres participants étrangers ont été unanimes à souligner l'hospitalité particulièrement généreuse des institutions-hôtes et le climat favorable à une bonne coopération, que l'AIESEE a toujours trouvés dans les milieux scientifiques grecs.

Ces deux réunions de travail de l'Association internationale d'études du Sud-Est europeen marquent une nouvelle étape dans la voie d'une meilleure collaboration scientifique entre les peuples balkaniques et tous ceux préoccupés de l'étude des civilisations propres à cette partie du monde.

Virgil Cândea

LES TRAVAUX DE LA COMMISSION AIESEE POUR L'ÉTUDE DU CHANT POPULAIRE DANS LES BALKANS

Tirana, 17 — 18 juin 1966

A la troisième réunion du Comité AIESEE, qui eut lieu a Sarajevo (11—13 mai 1965), la décision fut prise de créer une nouvelle Commission pour les études sud-est européennes, dédiée à la recherche en commun du chant populaire dans les Balkans. Le Pr. Zihni Sako, directeur de l'Institut de Folklore de la R P. Albanie, fut proposé et élu comme president de cette Commission. On accepta aussi, par la même occasion, la proposition du Comité national albanais d'organiser, en juin 1966, une première réunion de travail de la nouvelle Commission à Tirana [1]. A sa troisième réunion (Vienne, 5—6 sept. 1965), les propositions mentionnées plus haut furent adoptées par le Bureau AIESEE ; à cette occasion, le Comité national albanais pour les études balkaniques a présenté un rapport concernant l'organisation et le fonctionnement de la Commission [2], le projet du plan de travail pour les années 1966—1967 et l'ordre du jour provisoire pour la première réunion

Les 17—18 juin 1966, après de laborieux préparatifs [3], en conformité avec ces décisions, commencèrent, dans les salles de l'Université de Tirana, les travaux de la première réunion de la Commission AIESEE pour l'étude du chant populaire dans les Balkans, auxquels participèrent des spécialistes de 8 pays affiliés à l'AIESEE [4] La partie festive de la séance d'ouverture comprit une allocution prononcée par le Pr. Androkli Kostallari, directeur de l'Institut d'histoire et de linguistique de Tirana, président du Comité national albanais pour les etudes balkaniques, et le discours de bienvenue adressé aux participants par Virgile Cândea, directeur du secrétariat général de l'AIESEE

La séance de travail, proprement dite, a été inaugurée par un ample rapport fait par le président de la Commission, le Pr. Zihni Sako, qui, après avoir montré les plus importantes étapes du folklore albanais et détaillé les études entreprises par les chercheurs sur le terrain national, a souligné la nécessité des recherches comparatives sur tout le territoire de Sud-Est européen ; il a soumis à l'attention des participants à la réunion un nombre de thèmes folkloriques communs qui pourraient être étudiés dans le cadre de la Commission par un système efficace de coopération scientifique Les thèmes respectifs ne se sont pas limités au seul problème du chant épique (dont l'étude fut la cause de la création de cette Commis-

---

[1] AIESEE, Bulletin 3 (1965), nº 1, p 58 et 3 (1965), nº 2, p. 9

[2] AIESEE, Bulletin 3 (1965) nº 2, pp 13—14.

[3] Des circulaires et des instructions ont été envoyées aux membres de la Commission, préparant ainsi, en temps utile, la thématique concrète de la réunion.

[4] Albanie : Zihni Sako, Efthim Dheri, Koço Bihiku, Qemal Haxhihasani, Bulgarie · Tsvetana Romanska, Stojan Djoudjef ; Etats-Unis : Albert Bates Lord, Grèce · Georges Spyridakis ; Hongrie : Lajos Kiss, Balint Sarosi ; Roumanie Mihai Pop, Adrian Fochi ; U R S S : Igor M. Cheptounov ; Yougoslavie : Milovan Gavazzi

sion), mais eurent en vue tout le domaine de la culture populaire, ce qui contribua à diriger les discussions ultérieures vers des horizons naturels et à les poser sur une base réaliste.

Les autres délégués prirent ensuite la parole. Ils exposèrent, en lignes générales, le stade et la problématique des recherches folkloriques des pays intéressés, soulignant tout spécialement les réalisations dans le domaine de la recherche comparative du folklore sud-est européen. Tous ceux qui participèrent aux discussions firent ressortir la nécessité toujours plus prononcée d'une collaboration étroite entre les spécialistes des différents pays, comme étant un impératif de notre époque et une requête obligatoire du stade actuel du développement de la science folklorique. Tous présentèrent des éloges à l'initiative prise par l'AIESEE de créer une Commission pour la recherche du chant populaire dans les Balkans et furent solidaires dans la proposition d'élargir ses préoccupations, qui devraient embrasser, comme il serait normal d'ailleurs, tout le domaine de la création populaire de la zone. Nombreuses furent aussi les propositions concrètes de travail.

La délégation roumaine fit deux propositions importantes et eut la satisfaction de constater qu'elles étaient admises à l'unanimité et inclues dans le plan de travail de la Commission. C'est ainsi que la première avait pour objet la participation en commun à un ample travail d'information et de documentation scientifique, comme premier pas dans la voie de la coopération. Un travail, intitulé *Les recherches comparatives de folklore sud-est européen*, devra être rédigé qui tiendra compte de chaque domaine national, contiendra la description et l'analyse des œuvres principales de ce genre, l'histoire de la théorie et de la méthodologie de spécialité ainsi que la bibliographie afférente. La proposition fut retenue comme première activité éditoriale de la Commission, le volume collectif devant être achevé jusqu'à la fin de 1967. La seconde proposition de la délégation roumaine eut pour objet l'étude concomitante, toujours dans le domaine folklorique national, d'un thème épique, de préférence aussi neutre que possible, existant dans le folklore de tous les peuples du Sud-Est européen. On tomba d'accord pour que le thème ainsi abordé soit la ballade « Le retour du mari » ; ce travail fut retenu comme première manifestation de la Commission dans le domaine des études communes.

Nous mentionnons, parmi d'autres propositions à échéance plus éloignée, la préparation d'un volume de chants épiques (textes et mélodies avec une traduction parallèle en langue française) ; la réalisation d'une monographie sur les rythmes mixtes ou aksak et d'une autre, consacrée à la danse des sabres ; l'organisation d'un colloque ayant comme thème l'établissement uniforme des indices des motifs du chant épique et la définition des genres de la poésie épique populaire, l'organisation d'une exposition itinérante d'instruments populaires et d'un festival du folklore et, enfin, l'organisation d'un échange scientifique adéquat (conférenciers, publications, rubans magnétiques, photographies, etc.).

Les deux excursions scientifiques qui conclurent les travaux mirent en valeur la très bonne organisation de la réunion ainsi que la chaude hospitalité des collègues albanais. C'est ainsi que les délégués purent assister à deux grands festivals folkloriques, le premier à Vloré (on visita, en route, le chantier archéologique d'Apollonia) et le second à Shkoder (la ville de Durres fut aussi visitée en route). De nombreuses équipes de danses locales, des formations chorales, des solistes pour la musique instrumentale et vocale participèrent, au milieu d'une fastueuse parade du costume populaire, à ces manifestations artistiques, témoignant de la grande richesse et l'extrême variété de la création traditionnelle albanaise.

Les résultats de cette première réunion de la Commission pour l'étude du chant populaire dans les Balkans — soulignés, pendant la séance festive de fermeture, par N. Baminate, chef de la Division de philosophie et des sciences humaines de l'UNESCO — sont positifs et prouvent l'utilité de plus en plus grande de telles rencontres internationales, pour la connaissance et l'estime réciproque et pour le choix des meilleures voies de collaboration et d'entraide scientifique.

Adrian Fochi

LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BALKANIQUES ET DU SUD-EST EUROPÉEN

I

Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est européen, qui tint ses assises à Sofia du 26 août au 1er septembre, a connu une remarquable affluence de participants. Les quelques 550 communications qui y ont été présentées ont dû être réparties entre 6 sections — Histoire et Archéologie, Littérature, Folklore, Ethnographie, Art et Linguistique — la première se subdivisant, à son tour, en 7 sous- sections : Archéologie, Histoire ancienne, Histoire du Moyen Age (V^{e} —XV^{e} siècles), Histoire des XVI^{e} —XVII^{e} siècles, Histoire du XVIII^{e} siècle et deux sous-sections pour les XIX^{e} et XX^{e} siècles. La séance plénière d'ouverture a été réservée à la lecture du rapport du Président de l'AIESEE, M. Vladimir Georgiev, à l'allocution du Président du Conseil de Ministres de la République Populaire Bulgare, M. T. Jivkov, à l'allocution du Directeur Général de l'UNESCO, M. René Maheu, et aux saluts adressés par les représentants des délégations. Ensuite, on a présenté au Congrès les quatre grands rapports, dont le texte, rédigé par des équipes de savants, avait été imprimé au préalable : *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* (E. Condurachi, D. Zakythinos, H. Inalcik, A. Daskalakis, V. Maciu, D. Djordjević, N. Todorov, S. Pollo), *Le développement des littératures du Sud-Est européen en relation avec les autres littératures du XVIII^{e} siècle à nos jours* (rapport présenté par André Mirambel), *Communauté et diversité de l'art des pays balkaniques* (rapport présenté par M. Hadzidakis) et *Les problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique* (rapport présenté par Vl. Georgiev).

Les discussions sur les rapports ont inauguré, à leur tour, l'activité des sections.

Nous publions dans ce fascicule le compte rendu des travaux qui ont eu lieu dans les sections de Linguistique, Littérature, Folklore, Ethnographie et Art, en réservant l'Histoire et l'Archéologie pour le fascicule suivant.

Linguistique

A la section de linguistique ont été présentées 103 communications par différents spécialistes de 18 pays. Les domaines auxquels elles appartenaient sont les suivants : substrat thraco-illyro-celtique (6) ; albanologie (18) ; langue grecque (13) ; langue latine, langue roumaine et éléments romans dans le Sud-Est européen (11) , langues slaves méridionales (10) ; turcologie (10) ; balkanologie — méthodes, interférences linguistiques, dialectologie, etc. (26) et onomastique (9).

Lors de la séance plénière d'ouverture, l'académicien Vladimir Georgiev a fait d'importantes observations sur la méthode et l'intérêt de l'étude de la langue thrace en marge du rapport

intitulé « Les problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique » Son point de vue du rôle de la langue thrace dans la formation de la langue bulgare et de ses rapports avec ce que l'on convient d'appeler le daco-mysien a été exposé dans des travaux antérieurs et est généralement connu, bien qu'il ne soit pas partagé par tout le monde. Ce qu'il faut surtout retenir dans la présente communication c'est l'optimisme de l'auteur qui plaide en faveur de la necessité de l'étude d'ensemble des rapports linguistiques du Sud-Est européen dans leur développement historique et dans une perspective synchrone. Otto Haas (Autriche) et R A Grossland (Angleterre) ont exposé l'état actuel de l'étude de la langue phrygienne ancienne et de ses rapports avec la langue thrace K. Vlahov (Bulgarie) a réussi à démontrer l'existence des quantités vocaliques en thrace. O. Masson (France) et V. Toçi (Albanie) ont analysé l'onomastique d'origine illyre des inscriptions grecques d'Apollonie et de Dyrrachium et ont abouti à certaines conclusions concernant les rapports réciproques entre les Grecs et la population autochtone de l'Albanie. V. Beševl ev (Bulgarie) a découvert des noms celtes dans le *De aedificiis* de Procope et a prouvé la presence d'infiltrations celtes dans le domaine de langue thrace ou illyre, ce qui semblait *a priori* vraisemblable.

L'importance du déchiffrement des inscriptions mycéniennes et minoennes pour l'étude de la langue grecque et l'attention toute spéciale accordée à ces préoccupations dans ces dernières années résultent aussi du fait qu'ont été présentées à Sofia quatre communications, dans ce domaine M. Lejeune (France) a essayé d'établir une chronologie de la protohistoire de la langue grecque à la lumière des données mycéniennes ; M D. Petruševski (Yougoslavie) a parlé des relations linguistiques à l'époque mycénienne ; A. Bartošek (Tchécoslovaquie) a présenté l'état des relations les plus anciennes de la civilisation micénienne et de l'Asie Mineure et H. Geiss (R.D.A.) s'est occupé du stade actuel du déchiffrement des textes minnoens. Les rapports entre le grec ancien et le tchèque ancien ont été traités par A. Lamprecht (Tchécoslovaquie). R. Večerka (Tchécoslovaquie) a disserté sur le problème de l'influence du grec sur le vieux slave. R. Ružička (R D A) a montré les rapports entre la syntaxe du vieux slave et du grec à la lumière de la grammaire transformationniste ; M Filipova-Bajrova a fait des observations utiles sur l'étude des éléments grecs du bulgare K. Gutschmidt (R D A.) a décrit le rôle de la langue grecque dans la formation de la langue littéraire néo-bulgare. G. Uhlich (R D A) s'est occupé du problème des emprunts grecs faits à l'albanais.

De l'importance de la langue grecque dans son ensemble ont parlé à la séance plénière N Andriotis et G. Kourmoulis (Grèce). H Ditten (R D A.) a analysé la signification des mots Εὐρώπη et Θρᾴκη dans la littérature byzantine tardive. D. V. Vayakakos (Grèce) a décrit les noms de famille néo-grecs dérivant de mots désignant des grades, des titres et des fonctions militaires ou administratives. Enfin, A Mirambel (France) a montré l'importance de l'élément dialectal pour la littérature néo-hellénique.

La présence d'un grande nombre de communications dans le domaine de l'albanologie a été la bienvenue. E Çabej (Albanie) a exposé avec compétence les problèmes fondamentaux de cette discipline dans la séance plénière d'ouverture A V. Desnickaja (U R S S) a essayé de reconstituer les éléments du vieil albanais et de les encadrer parmi les autres langues indo-européennes anciennes Divers aspects des contacts linguistiques albano-grecs ont été analysés par O S Širokov (U R S S), J Thomaj et Xh Lloshi (Albanie), E Hamp (U S A) et S Riza (Albanie) I. Ajeti (Yougoslavie) a exposé l'état actuel des recherches consacrées aux rapports linguistiques albano-serbocroates. A. Dodi (Albanie) a décrit le systeme vocalique de l'albanais. P Novak (Tchécoslovaquie) a exposé le rôle de la langue latine dans le développement du vocalisme albanais. L. Gáldi (Hongrie) et W. Stolting (R F A) ont apporté des contributions au problème de la naissance et du développement du système de l'article en albanais et dans d'autres langues sud-est européennes Sh Demiraj, M. Domi et S Floqi (Albanie) ont présenté certains parallélismes du domaine de la syntaxe albanaise et roumaine. W. Fiedler (R D.A) a apporté des précisions importantes quant à l'admiratif de l'albanais et O. Buchholz (R D A) s'est occupé

de l'objet double dans cette langue. L. Dobiba (Albanie) et G. Schirò (Italie) ont apporté d'utiles contributions dans le domaine du lexique. J. Gjinari (Albanie) a tenté une délimitation dialectale de l'albanais. A. Kostallari (Albanie) a présenté un exposé intéressant du développement de la langue littéraire et de ses problèmes actuels.

Les éléments latins de l'albanais ont été passés en revue par H. Mihăescu (Roumanie), qui a montré que ces éléments convergent vers l'Occident et ne présentent que peu de points de contact avec les éléments latins de la langue roumaine. R. G. Pjotwoskij (U.R.S.S.) a décrit la palatalisation des consonnes balkano-romanes et montré que le phénomène s'est produit dans des conditions caractéristiques, au contact des langues slaves, ce qui confirme la nécessité d'accorder une attention légitime aux interférences linguistiques. M. Pavlovič (Yougoslavie) a illustré cette thèse à l'aide d'exemples empruntés au domaine de la romanité qui s'est superposée à des populations illyres, dans l'ouest de la Yougoslavie où se rencontrèrent Illyres, Romains et Slaves et qui ont donné naissance à de nombreuses interférences. L'académicien E. Petrovici (Roumanie) a constaté que les éléments slaves du dialecte istro-roumain sont de provenance bulgare et non pas croate, conclusions importantes pour la délimitation du territoire de formation de la langue roumaine. I. Gălăbov (Bulgarie) a analysé des faits linguistiques illustrant des contacts bulgaro-roumains au sud de Danube. Z. Wittoch (Tchécoslovaquie) s'est occupé de quelques aspects du probleme de l'influence slave sur le lexique roumain. B. Nastev (Yougoslavie) a présenté les éléments aroumains de Macédoine, notamment dans le domaine du lexique et B. Markov (Yougoslavie) d'autres du domaine de l'onomastique. J. Smrčkova (Tchécoslovaquie) s'est livré à des observations marginales sur les rapports existant entre les premières traductions bibliques roumaines et leurs prototypes slavons. V. Chelaru (Roumanie) a parlé de l'élément roumain de la langue bulgare au XIX^{e} siècle. L. Zenkei (R.D.A.) a passé en revue les divers sens du mot *tzigane* en roumain et A. W. Wainmann (Canada) a analysé le glossaire judéo-espagnol de *El Regimento de la Vida* par M. Almosnino, Salonique, 1964. E. Vrabie (Roumanie) a décrit les métaphores terminologiques chez les Roumains et les autres peuples du Sud-Est européen.

Le rapport de R. Jakobson (E.U.A.) décrit quelques traits fondamentaux des langues slaves méridionales. I. Malinken (R.F.A.) a présenté le problème de la symbiose slavo-romane au Moyen Age dans la région de l'Adriatique. I. Pătruţ (Roumanie) a essayé une chronologie des rapports linguistiques entre le roumain et les langues slaves. Certains aspects de l'influence grecque sur la syntaxe des vieux textes slaves ont été presentés par A. Minčev et B. Velčeva (Bulgarie) et les balkanismes des mêmes textes ont été analysés par J. Rusek (Pologne). I. Kočev (Bulgarie) a décrit le caractère des consonnes molles à la fin des mots en bulgare. G. Bolocan (Roumanie) a présenté les changements phonétiques des dialectes bulgares à la suite du contact de la langue roumaine. F. Mai (R.D.A.) a montré le rôle de la préposition *na* dans la langue bulgare écrite de nos jours.

Les problèmes et les buts de la turcologie en matière de linguistique ont été exposés par G. Hazai (R.D.A.). M. Moskov (Bulgarie) a analysé certains emprunts petchenégo-coumans dans les langues de l'Europe du sud-est. St. Stachowski (Pologne) a montré l'importance des emprunts turcs dans les langues balkaniques pour l'histoire de la langue turque osmanli. H. Eren (Turquie) a décrit quelques aspects des rapports linguistiques turco-slaves. E. Boev (Bulgarie) et V. M. Du Feu (Angleterre) ont présenté les rapports linguistiques bulgaro-turcs et V. Drimba (Roumanie) les rapports roumano-turcs. L. Bazin (France) a montré que le titre turque de *čavuš* a une ancienneté plus grande qu'on ne l'admettait jusqu'ici. W. Zajaczvowski (Pologne) a présenté des résultats concernant la toponymie sud-est européenne d'origine turque.

La catégorie la plus nombreuse comprend des communications s'occupant des langues du Sud-Est européen dans leur ensemble, considérées dans leur évolution historique ou dans une perspective synchrone, selon les principes de la méthode comparative ou du structuralisme.

F. Zagiba (Autriche) a parlé des plus anciennes langues de culte de Sud-Est européen. L. Hřebíček (Tchécoslovaquie) a présenté certaines aires géographiques indiquées pour les influences réciproques. E. Seidel (R D.A.) a essayé de délimiter les domaines de recherche en balkanologie. D. Brožović (Yougoslavie) a parlé de l'unité et de la diversité dans les langues sud-est européennes. W. Meilingen (Autriche) a mis en relief certains aspects du substrat et du superstrat linguistiques. K. Kazazis (E U.A) a exposé les principes d'une grammaire générative des langues du Sud-Est européen. T. V. Civjan (U R S S) et S. Sedlaček (Tchécoslovaquie) ont essayé de fonder l'étude des langues sud-est européennes sur des bases scientifiques nouvelles. P. Trost (Tchécoslovaquie) a analysé les rapports internes des concordances linguistiques balkaniques. J. Ellis (Angleterre) a essayé de fixer la place de la linguistique balkanique dans la théorie générale linguistique. R. Wright (E U.A.) s'est occupé de certains aspects reconstitués de la grammaire balkanique. P. Ivić (Yougoslavie) a montré les rapports linguistiques entre les langues sud-est européennes. K. Ammer (R D A) et M. A. Gabinskij (U R S S) ont analysé l'infinitif en tant que catégorie grammaticale. H. Walter (R D A) a apporté des contributions au problème de l'objet double dans les langues sud-est européennes. V. Hořejši (Tchécoslovaquie) a parlé des noms hétérogènes et de l'opposition animé-inanimé dans les langues sud-est européennes H Klagstad (E U A.) a esquissé l'idée d'une phrase dite balkanique. K Horálek (Tchécoslovaquie) a apporté quelques contributions à l'étude de ce que l'on appelle des balkanismes linguistiques B Koneski — B. Vidoeski — O. Jašar-Nasteva (Yougoslavia) ont montré la distribution de ces balkanismes en macédonien. J Pudić (Yougoslavie) a parlé de la terminologie minière. V. Vinja (Yougoslavie) a analysé les noms des poissons dans les langues balkaniques et D. Krandžalov (Tchécoslovaquie) a décrit la terminologie pastorale commune aux peuples du Sud-Est de l'Europe S Heřman (Tchécoslovaquie) a présenté certains aspects du développement des langues littéraires et des rapports littéraires réciproques à la lumière de la dialectologie et L Djamo—Diaconiţa (Roumanie) ont apporté quelques contributions à la parémiologie balkanique. B Simeonov (Bulgarie) a présenté un aperçu structural, typologique et historique des langues balkaniques.

Les contributions dans le domaine de l'onomastique se sont notamment rapportées aux noms anciens, communs à l'Europe du Sud-Est et à l'Asie Mineure (P. Chantraine et E. Laroche, France ; L. A. Gindin, U R.S S. ; G Mihajlov, Bulgarie ; J. Schropfer, R F.A.). J Zaimov (Bulgarie) a analysé certains noms slaves du sud de la Péninsule Balkanique Y. E. Boeglin (France) a exposé avec luxe de détails les intéressantes étymologies des noms Tupižnica et Timok en Serbie orientale. H. Boissin (France) a délimité quelques aires géographiques pour l'extension de types analogiques de noms propres, et H Šalanović (Yougoslavie) a essayé de saisir les traits caractéristiques de la toponymie du sud-est de l'Europe.

Considérées dans leur ensemble, les communications de linguistiques présentées à ce Congrès ont eu un contenu riche et varié, dans presque tous les compartiments de notre discipline. Les spécialistes ont utilisé des méthodes différentes, vu que les réalités ont toujours été complexes L'expérience montre que les méthodes variées sont complémentaires · elles sont donc nécessaires.

H Mihăescu

Littérature

Les travaux de la section de littérature ont suscité un intérêt d'autant plus justifié que l'étude comparée du phénomène littéraire dans le sud-est de l'Europe permet de préciser la place qui revient à la littérature sud-est européenne dans le cadre général de la littérature universelle, tout en rendant plus saillants les traits particuliers à chaque littérature. C'est l'explication du vif échange de vues provoqué dès la première séance par les discussions en marge du rapport géné-

ral, qui soulignait la nécessité d'avoir le plus tôt possible sous la main des instruments de travail et des ouvrages de documentation — questions qui du reste firent l'objet de l'attention particulière des délegués des Commissions balkaniques pour l'UNESCO réunis à Bucarest les 8—14 mai 1961

C'est dans cet esprit que traitaient les communications qui se proposaient d'aborder certains aspects fondamentaux des rapports entre les littératures du Sud-Est européen, considérés au point de vue théorique aussi bien qu'historique : S E Siyavuşgil (Turquie), *Les fondements d'une littérature comparée des pays balkaniques*, G Dimov (Bulgarie), *La science littéraire bulgare et le problème de l'étude historique comparée des littératures balkaniques* ou encore Z. Klátik (Tchécoslovaquie), *Le développement des littératures du Sud-Est européen par rapport aux autres littératures* Les problèmes discutés ainsi que les moyens proposés dans le but d'arriver à la délimitation exacte des questions qu'il s'impose d'étudier tout d'abord sont, sans doute, un premier pas dans ce domaine d'une incontestable complexité. Du reste, ce même aspect fut également mis en lumière par les communications portant sur le problème de l'époque des lumieres dans cette zone — période d'amples confrontations entre la tradition et l'esprit novateur et de longs débats idéologiques. Le caractère propre aux lumieres dans le Sud-Est européen, la nature des contacts avec le mouvement d'idées européennes et les indices offerts par les parallélismes et les influences qui peuvent être dépistés dans cette étape firent l'objet des ouvrages d'E. Georgiev (Bulgarie), *Идеи просвещения в литературе балканских народов*, A. Schmaus (Allemagne Fédérale), *Probleme der Aufklarung in Sudosteuropa*, de I Irmscher (Allemagne Démocratique), *Deutschland und die griechische Aufklarung* ou de A Uçi (Albanie), *Théodore Kavalioti, représentant albanais des lumieres*, alors qu'Al. Duţu (Roumanie) s'est proposé de relever un problème unique plutôt que de présenter une conclusion dans son ouvrage sur l'*English Literature of the Enlightenment in South-East Europe.*

D'autres communications se sont attachées à souligner la grande variété de confluences dans le Sud-Est européen, en traitant de l'intensité de diffusion des œuvres et des motifs orientaux dans les littératures de cette contrée : I C Chiţimia (Roumanie), *L'histoire de Skinder dans la littérature roumaine et les littératures du Sud-Est européen* et Virgil Cândea (Roumanie), *La légende d'Aphroditien et sa place dans les relations culturelles Orient-Occident* D'ailleurs, tout en rappelant les données mentionnées par d'autres communications également, celles-ci sont régies par la préoccupation de signaler l'importance du Sud-Est européen dans l'étude des contacts Orient-Occident.

On ne saurait faire ici la revue de toutes les contributions scientifiques suscitées par ce Congrès, mais nous estimons qu'il faut retenir celles qui ont posé des questions appelées à demeurer au centre de l'attention des historiens littéraires, soit dans le but d'approfondir le phénomène littéraire dans cette zone, soit parce qu'elles ont présenté les résultats significatifs d'une recherche particulière Et dans ce sens, citons la communication de Zoe Dumitrescu-Buşulenga (Roumanie), *Permanences sud-est européennes dans la littérature roumaine contemporaine*, thème qui pourrait être adopté, du moins en partie, par les autres littératures, ou la communication du professeur A. Guillermou (France), *Observations sur les néologismes dans le vocabulaire poétique d'Eminescu*, investigation qui arrive à toucher à des questions importantes tenant du chapitre des transferts et des contacts entre les différentes cultures. Très suggestives sont les données exposées par Ž Milisavac (Yougoslavie), *La Serbie et la Bulgarie dans le miroir poétique de Zmaj* et par I Konev (Bulgarie), *Предпосылки и ранние проявления балканской взаимности в болгарской литературе эпохи Возрождения*, alors qu'I. M. Šeptounov (U R S S) aborda l'importante question des traductions dans *Советско балканские культурные связи*

Il convient de mentionner aussi les ouvrages consacrés à l'étude d'un écrivain représentatif pour le contexte historique et culturel du Sud-Est européen ou ceux qui se proposent de souligner les effets sur une œuvre individualisée des contacts avec une ou plusieurs litté-

ratures. Citons en ce sens la communication d'A. Tachiaos (Grèce), *Les idées de Paisij Hilendarski par rapport à la Renaissance grecque du XVIII^{e} siècle*, ainsi que celle de Z. Xholi (Albanie), *Naïm Frasheri, idéologue du mouvement albanais de libération*. Par une heureuse coïncidence, certains ouvrages se sont concentrés sur une seule et même œuvre et cette confrontation de divers points de vue a eu pour résultat d'élucider quelques questions d'un certain intérêt scientifique et de préciser la place qui revient à l'œuvre respective dans l'ensemble de la littérature sud-est européenne. P. Rusev (Bulgarie), *Григорий Цамблак, болгарский, сербский, румынский и русский писатель* et P. Ş. Năsturel (Roumanie), *Une prétendue œuvre de Grégoire Tzamblak « La passion de Jean le Nouveau »*.

Les rapports et les communications donnés à l'occasion de ce Congrès arrivent à former un véritable *corpus* d'investigations représentant une base sûre pour les recherches à venir. Le rythme vif des échanges de vues et des interventions constitua le complément nécessaire de l'ensemble, tout en contribuant souvent à la crystallisation des préoccupations de chaque participant. Peut-être qu'un apport d'un certain poids aurait été celui de communications portant sur la périodisation des littératures du Sud-Est, sur l'établissement des courbes de contacts plus ou moins marqués. La mise en lumière des moments d'intenses relations pourrait rendre possible par la suite l'approfondissement des traits communs et des traits particuliers aux littératures du Sud-Est. Et à cette fin, nous estimons que la mise au point d'une chronologie des littératures du Sud-Est (et pour commencer, celles des XVIII^{e}–XIX^{e} siècles) serait à même de constituer un apport substantiel à la précision du développement parallèle de ces littératures et de leurs contacts avec les littératures européennes. Mais la périodisation et l'étude des grands courants d'idées supposent une étude interdisciplinaire, entravée ici, en partie, par la séparation trop nette entre les divers domaines de recherche. Nous nous référons spécialement aux communications portant sur la diffusion du livre, les éditions de textes — tenues dans le cadre d'autres sections, ce qui a rendu extrêmement difficile la synthèse des données les concernant, vu le programme très chargé du Congrès. C'est pourquoi les thèmes consacrés à des domaines nettement délimités avec plus de précision se sont avérés plus fertiles que ceux abordant des questions d'une plus large envergure. Mais les contacts personnels et les confluences d'idées ont établi chaque fois les prémisses d'un élargissement sensible de la recherche littéraire. Les travaux de cette section ont été d'un grand intérêt aussi bien pour celui qui étudie un problème littéraire individualisé que pour celui désireux de définir la place des littératures du Sud-Est dans l'ensemble de la littérature universelle. Ces travaux ont précisé le stade de la recherche, ils ont contribué à cristalliser certains problèmes, à définir des domaines qui s'imposent à l'attention si l'on veut accomplir — grâce à cette collaboration si pleine de promesses manifestée durant le Congrès — la grande synthèse appelée à préciser la place de la *littérature* du Sud-Est dans la culture universelle et celle des *littératures* nationales dans le cadre général de la littérature sud-est européenne.

Al. Duțu

Folklore

A la VIII^{e} Section* a été inscrit un certain nombre de communications, pouvant être considérées à juste titre comme étant un apport important à la théorie et à la méthodo-

* En conformité avec la conception qui trouve son application dans la structure même de l'organisation du système d'étude du folklore en Bulgarie — le folklore littéraire est étudié à l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences, tandis que le folklore musical et chorégraphique, à l'Institut de musique — les communications de folklore ont été distribuées à la VIII^{e} Section ainsi qu'à la X^{e} Section d'art. Les présentes notes ne se rapportent qu'aux travaux de la VIII^{e} Section.

logie folklorique comparée contemporaine. Il est difficile et présomptueux d'essayer de faire, en quelques lignes, la revue des nouvelles idées et des points de vue qui ont été exposés et débattus au cours des séances, mais ce qui les a cependant toutes caractérisées a été la tendance d'aborder les problèmes essentiels de la communauté et de la diversité folklorique sud-est européenne ainsi que le désir de trouver un langage commun qui puisse assurer dans l'avenir une coopération scientifique fructueuse Il a été évident que pour tous les spécialistes dans le domaine du folklore, réunis à Sofia pendant l'automne de l'an passé, le premier Congrès d'études balkaniques et sud-est européennes a marqué un moment mémorable dans la direction de la connaissance réciproque par la méthode de la confrontation libre d'opinions et l'échange direct d'expériences. Les communications, même les plus modestes, vues sous ce jour, ont été favorablement reçues et eurent un écho durable.

La grande majorité des thèmes abordés (reflétant les préoccupations personnelles de chaque spécialiste) et la variété des positions théoriques et méthodologiques exprimées, surtout pendant les débats (reflétant le stade spécifique de developpement et les tendances propres de la science folklorique contemporaine des différents pays), peuvent être groupées en trois grands compartiments, correspondant aux affinités intrinsèques des matériaux respectifs. Les communications qui ne s'encadrent dans aucun de ces compartiments trouvent leur place dans un quatrième groupe.

Les communications qui ont eu comme thème l'étude comparative de certains sujets littéraires sud-est européens, indifféremment du degré de généralisation théorique ou de l'envergure méthodologique des matériaux, font partie de la première catégorie. La plupart de ces communications ont abordé le problème des relations folkloriques bilaterales, soit qu'il ait été question du domaine intégral du folklore (M. Arnaoudov. « Influences grecques dans le folklore bulgare »), du domaine d'un seul genre folklorique (P. Dinekov · « La ballade populaire bulgare et ses rapports avec les ballades des autres peuples balkaniques », ou L. Vargyas : « Les rapports balkaniques de la poésie populaire hongroise »), ou du domaine d'un seul motif poétique ou littéraire (A B Lord « Some Common Themes in Balkan Slavic Epic. Dragons », ou Mihai Pop : « Un thème akritique dans l'épique roumaine »). Beaucoup moins nombreuses ont été les communications qui ont abordé le problème des relations folkloriques multinationales de la zone, soit au niveau de la théorie et de la méthodologie (T. Čubelić : « Unité et diversité des créations poétiques populaires du Sud-Est européen », ou Adrian Fochi. « Problèmes folkloriques des aires de convergence »), soit au niveau d'un seul genre folklorique (C. Bărbulescu : « Communauté et diversité dans les contes sud-est européens »)

Les travaux consacrés à l'étude comparée des chansons des haïdouks et des chants révolutionnaires font partie du second groupe. Dans le premier cas, le problème qui met en discussion l'un des phénomènes les plus caractéristiques du monde balkanique, ayant aussi d'amples implications dans l'histoire politique, sociale et culturelle de tous les peuples de cette zone, dépasse de beaucoup le simple intérêt d'ordre folklorique. Ce thème a été attaqué par non moins de 3 communications, mais à la suite d'indisponibilités regrettables, l'une des trois seulement a été présentée (Tsv. Romanska : « Les chansons populaires bulgares des haïdouks comparées aux chansons sur des thèmes identiques des autres peuples des Balkans »). Les discussions très animées qui ont eu lieu autour de cette communication ont relevé l'importance particulière de ce problème pour le folklore sud-est européen ainsi que la nécessité d'approfondir systématiquement les études s'y rapportant. La communication de Š. Plana, consacrée au chant révolutionnaire («Общие мотивы в революционных песнях балканских народов»), a mis en évidence les traits généralement balkaniques de cette catégorie de la création populaire. Le travail de D. Nedeljković (« Les luttes libératrices des peuples balkaniques et les renaissances folkloriques implicites ») qui a fait remarquer la coïncidence (qui n'est pas accidentelle !) existant entre les grandes époques de lutte des peuples balka-

niques et les grandes périodes d'efflorescence de la création folklorique, a servi comme cadre théorique à tout ce groupe de communications.

La troisième catégorie de communications a appartenu, en entier, aux délégués yougoslaves qui, étudiant l'importance de l'œuvre de Vouk Karadž ć pour le folklore bulgare (G. Dobrahinović) ou pour les études balkaniques et sud-est européennes, en général (Ž. Mladenović) ou valorifiant sa conception concernant la lutte de libération des peuples sud-est européens au XIX^{e} siècle (M Radovanović), ont tenu à offrir un hommage de plus au grand patriote et précurseur, en évoquant sa personnalité du haut de la tribune de ce premier Congrès d'études balkaniques et sud-est européennes

On doit mentionner, du quatrième groupe de communications, les travaux regardant une nouvelle hypothèse génétique dans le problème des légendes sur le thème du sacrifice de l'emmurement (Zihni Sako), concernant le contenu poétique des chansons funèbres grecques (D. Oekonomides), ou la structure de la poésie lyrique sud-slave (H Peukert). Plus modestes, mais non exemptes d'intérêt, ont été la présentation purement descriptive du chant populaire des Gagaouzes (L A Pokrovskaia) et la contribution de nature bibliographique concernant la question de la ballade sur le thème « Lenore » (D. Burkhart) Une communication de philosophie de la culture (R del Conte) et une autre regardant la circulation des livres populaires dans le Sud-Est européen (J. Matl) ont été en dehors de la problématique strictement folklorique du Congrès

Utilisant une ample gamme de procédés d'étude (la méthode typologique, structuraliste ou statistique) qui ont permis la découverte de certains aspects culturels inconnus jusqu'ici et le sondage dans des domaines qui ont échappé à l'observation ou qui se sont refusés jusqu'ici à l'investigation scientifique, les communications ont mis en évidence quelques traits caractéristiques de ce qu'on appelle la communauté folklorique sud-est européenne et ont montré les voies concrètes servant à son étude.

Malgré l'inégalité due à la valeur des sujets attaques et de la méthodologie utilisée, les communications et les amples discussions que celles-ci occasionnèrent ont démontré le progrès et ont marqué le succès des recherches folkloriques contemporaines. Mais nous notons, au-dessus de toutes les réalisations obtenues à cette occasion, le succès durable de l'idée que le folklore peut contribuer — de la façon la plus efficace — à la profonde et sincère connaissance des peuples et à l'établissement d'un climat d'estime réciproque, de confiance et d'amitié, de coopération internationale multilatérale Tel est l'enseignement — nous en sommes convaincus — emporté chez soi par tous les folkloristes qui ont participé aux travaux du premier Congrès d'études balkaniques et sud-est européennes

Adrian Fochi

Ethnographie

Le Congrès comprenait aussi une section d'ethnographie dont les travaux se sont déroulés pendant quatre journées. La plupart des 38 communications ont été présentées par leurs auteurs. Les sujets concernant plusieurs peuples, plus importants par ce fait même, s'intégraient mieux dans le cadre d'un Congrès qui se proposait de mettre en relief les relations entre les peuples sud-est européens A leur tour, les communications intéressant un seul peuple ont souvent abouti à la comparaison des éléments étudiés.

L'intérêt des communications a aussi varié, selon qu'elles représentaient des exposés purement descriptifs, qu'elles visaient à expliquer les phénomènes envisagés, ou même qu'elles essayaient d'arriver à des conclusions d'une plus grande portée théorique.

La grande diversité des thèmes pose des problèmes compliqués pour leur classification, difficulté qui existe aussi lorsqu'on essaye de départager le domaine des sciences sociales

voisines. C'est le cas de l'ethnographie, de la sociologie, du folklore, de l'anthropogéographie et même de l'histoire et de l'histoire de l'art, qui abordent souvent les mêmes thèmes. Quelques-uns des thèmes lus dans la section d'ethnographie pouvaient aussi bien appartenir à la section d'art (par exemple ceux de Gyula Fehér « Les caractéristiques balkaniques de l'industrie d'art turque en Hongrie », ou de M Theocharis, « Ateliers de broderie religieuse en Grèce après 1453 ») Par contre, d'autres, inscrits dans le programme de travail de la section d'art (par exemple celui de P. H Stahl, « Communauté et diversité dans l'architecture balkanique. L'habitation rustique au XIX^e siècle dans la vallée du Danube ») auraient gagné à être compris dans la section ethnographie. Signalons encore un autre groupe formé par les communications qui auraient pu constituer une section de sociologie, telles celles de R. Peševa (« Iujnoslavianskaia zadruga v konțe XIX-go i naciale XX-go veka »), de I. Sanders, (« Changing Family Relationships in Bulgaria, Greece and Yugoslavia »), de A Beuermann (« Der Nomadismus der Aremunen und Karakatšanen und seine neuzeitlichen Wandlungen ») de N. Erdentug (« Family structure and types of marriages of a Turkish Village), de J Halpern (« The Zadruga : an Anglo-American View »), de M. Krasnici (« La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie »), de V. Marinov (« Ethnographische Charakteristik der Transhumanz in den Landern der Balkanhalbinsel »), de H. Kostanick (« Some comparative aspects of population change in Yugoslavia and Greece »), et de I. Weber-Kellermann (Problem der interethnischen Beziehungen in den Volkskulturen Sudosteuropas »).

Une bonne partie des contributions portaient sur les métiers traditionnels, comme par exemple ceux de Valeriu Butură (« Les moulins à roue horizontale du sud-est de l'Europe »), de A. Primovski (« La dinanderie en Bulgarie et quelques traits communs de ce métier dans les pays balkaniques »), de P. Petrescu (« L'art des tissus roumains. Les kilims »), et de Gh. Focșa (« La poterie roumaine, document de l'ethnogenèse et de la continuité du peuple roumain »). Les aspects économiques de la vie traditionnele étaient inclus dans les thèmes traitant des métiers traditionnels ou abordant les aspects généraux de la vie sociale.

Les coutumes intégrées dans la description générale de la vie d'un groupe ont formé parfois l'objet d'une préoccupation à part qui a suscité des discussions utiles. Ainsi, nous citons les communications de T. Koleva (« Un modèle de coutumes lors des semailles chez les Slaves du Sud ») et de R. Vulcănescu (« Le jugement des pâtres, une ancienne institution de droit pastoral roumain »), qui s'approchent des préoccupations de la section de folklore.

Devant un ensemble aussi varié de problèmes et du fait de leur présentation fatalement inégale (parfois même des données essentielles de la vie des peuples voisins étaient mal connues) il est bien malaisé de tirer des conclusions générales. Nous devons toutefois retenir l'intérêt de plus en plus large accordé aux études et aux interprétations qui font appel à des informations variées. A ce point de vue nous devons signaler la communication de M A. Kyriakidou-Nestoros (« The Cock Design in the Peasant Embroideries of the Balkans, its Style and Significance ») L'auteur a fait appel avec la même facilité aux données concernant l'antiquité ou l'époque contemporaine, et a soutenu sa démonstration avec des données folkloriques, aussi bien que purement esthétiques. L'intérêt suscité par cette communication a été d'ailleurs signalé par les participants aux discussions. La communication de E. Kisban (« Zum Problem des Systems de Milchverarbeitung in Sudosteuropa ») a utilisé des données presque exclusivement recueillies par les ethnographes, et qui embrassaient une aire géographique assez vaste. On a pu très bien constater que les divers procédés de préparation des produits laitiers, les mots qui les désignent dévoilent les aspects communs de la civilisation des peuples balkaniques.

Les simples classifications typologiques, descriptives, tellement chères aux ethnographes du passé, trouvent de plus en plus difficilement une justification, si elles ne bénéficient pas des apports de la sociologie, de l'histoire, de l'histoire de l'art ou d'autres disciplines apparentées.

Le Congrès de Sofia a signalé la nécessité d'aborder des sujets qui intéressent plusieurs disciplines, son orientation générale vers des thèmes concernant plusieurs peuples met en valeur la méthode comparative appliquée aux études ethnographiques, surtout dans une région où l'on peut surprendre de multiples relations et aspects communs tout au long de l'histoire.

Paul H. Stahl

Art *

Les travaux sur l'art du Moyen Age ont eu généralement un caractère d'information, plus large ou plus limité, soulignant des aspects de détail (plus rarement d'ensemble) propres aux différents genres artistiques (architecture et peinture surtout) des pays du Sud-Est européen. A quelques exceptions près (Iv. Akrabova—Jandova : « Preslav glazed pottery »; T. Silianovska : « Nouvelles données sur le développement de la plastique en pierre a l'époque du second Empire bulgare »), la plupart des communications ont eu trait a l'art de l'époque post-byzantine, jusqu'au XVIII^{e} siècle y compris. Il ne s'agit évidemment pas d'une limitation chronologique incidentelle ou arbitraire. Car, cet art, étudié dans ses expressions particulières, nationales, dans chacun des pays du Sud-Est européen est encore trop peu connu sous son indéniable aspect unitaire. La notion même d'art post-byzantin n'est pas purement formelle, simplement chronologique; elle a bien une signification esthétique et culturelle propre, saisissable à la seule condition de l'envisager sous son double aspect de la diversité et de l'unité. Ce sont les amples rapports sur la peinture post-byzantine en Grèce (M Chadzidakis), en Serbie, en Macédoine et au Monténégro (S. Petković), en Albanie (T. Popa) et en Bulgarie (A. Božkov) qui ont eu le privilège d'embrasser dans leur ensemble les grandes phases de l'évolution de cet art — l'un des plus créateurs de cette période — et qui, pour la première fois, ont permis aux historiens de l'art du Sud-Est européen de prendre connaissance des traits spécifiques à chaque pays. C'est donc indirectement que le problème de l'unité de cet art s'est posé dans les travaux du Congrès de Sofia. Mentionnons toutefois que les informations de détail que nous offrent ces rapports sont de nature à confirmer l'importance de la vaste circulation des thèmes et des maitres et à laquelle on doit, en fin de compte, l'unité de l'art post-byzantin. Ce qui ressort clairement des rapports susmentionnés c'est d'un côté, la volonté de continuer — dans ses traits essentiels — la tradition byzantine et de l'autre, l'effort ininterrompu et remarquablement actif de tous les peuples balkaniques de maintenir vivante une création artistique nationale. C'est autour de cette dernière constatation que les auteurs des rapports ont insisté sur les nombreuses « écoles » locales ou nationales ainsi que sur les noms et l'œuvre des artistes qui ont si souvent contribué à décorer les monuments de différentes régions et même de pays. C'est pour la première fois aussi qu'on souligne clairement les différentes étapes d'une évolution qui est commune dans ses grandes lignes (même si avec certains décalages chronologiques) à tous les pays du Sud-Est européen. Il faut reconnaître que ces rapports, qui en fin de compte sont des études de longue haleine, représentent non seulement un excellent matériel informatif et partant un instrument de travail, mais aussi un utile point de départ pour des recherches concernant l'un des aspects les plus complexes de l'art post-byzantin, notamment la peinture.

D'autres travaux, dans le même sens, mais de moindre étendue, ont utilement complété le problème de la peinture post-byzantine (M. Ţonceva : « Sur les origines de la peinture monumentale en Bulgarie, ses particularités et son développement »; Maria Ana Musicescu, « Évolu-

* Les problèmes de l'art antique et de celui du haut Moyen Age ont été présentés et discutés dans la section archéologie. Ils ne seront pas discutés ici.

tion des étapes stylistiques de la peinture médiévale valaque »; D. Dhamo : « Évolution de la peinture murale en Albanie »)

Un second problème d'un intérêt de premier ordre discuté au Congrès a été celui des relations de l'art des pays sud-est européens avec le Proche Orient. La diversité même des sujets abordés (Gr. Ionescu : « Les rapports de l'architecture médiévale roumaine avec l'art des pays balkaniques et du Proche-Orient »; Corina Nicolescu : « Les tissus orientaux dans les pays roumains »; Aurora Nasta : « Sources orientales dans l'iconographie sud-est européenne. L'arbre de Jessé »; O. Messner-Autriche : « Die konzentrische Trinitatsdarstellung als genuiner Ausdruck der ostkirchlichen Theologie »), ainsi que les discussions qu'ils ont suscité prouvent l'importance du sujet qui d'ailleurs n'a été qu'effleuré dans certains de ses aspects plus particuliers.

Toujours dans le domaine des relations, cette fois-ci avec l'Occident, l'intéressant travail de L. Kretzenbacher-Munich sur l'iconographie et les représentations de l'Échelle de Saint Jean dans les Balkans et en Occident a été reçu avec un vif intérêt. Le travail de V. Zahariev-Sofia (« Gegenseitige Mitwirkung der Balkanvolker wahrend des XVIII und im XIX. Jahrhundert im Gebiete der bildenden Kunst ») a offert un grand nombre d'informations inédites de détail en mesure de tirer au clair les relations artistiques à la fin du Moyen Age dans le Sud-Est européen. Enfin, dans son essai de synthèse sur l'art médiéval roumain, V. Vătăşianu a montré, à travers l'évolution des differentes formes de l'art de ce pays, combien délicats et complexes sont les problèmes des relations inter-balkaniques.

Un troisième groupe de sujets concerne des recherches de détail (L. Laourdas : « Saints et Martyrs en Macédoine pendant la domination turque. Leur iconographie », M. Michailidis : « L'église du village St. Zacharias de Castoria »; K. Wessel : « Die Holztur des Klosters Snagov » travail déjà publié dans le volume des *Beitrage zur Sudosteuropa-Forschung*, Munchen 1966).

Un travail de nature purement technique, mais dont la contribution n'est pas moins effective est celui de L. Praşkov (« Tehnika i materiali bolgarski monumentalnoi jivopisi XIII b. »).

Ce sont donc quelques-uns des problèmes de l'art de « Byzance apres Byzance », et de sa signification culturelle que le Congrès de Sofia a proposé à notre méditation. Le nombre des informations résultant des dernières recherches, les quelques essais de synthèse et les problèmes de relations soulevés sont loin d'épuiser ce vaste problème d'une « nouvelle koiné artistique » et de son « extraordinaire expansion », comme le professeur D. A. Zakythinos qualifie l'art de cette époque.

L'un des desiderata les plus urgents, résultant dans une égale mesure des travaux scientifiques et des contacts personnels, est d'étudier systhématiquement, en profondeur et sans préjugés, cet art tardif qui représente, pour tous les peuples du Sud-Est européen, l'une des preuves les plus tangibles de leur invincible force créatrice.

Maria Ana Musicescu

LE XIII^{e} CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BYZANTINES

Entre le 5 et le 10 octobre 1966 a eu lieu à Oxford le XIII^{e} Congrès International d'Etudes Byzantines, organisé par le Comité National Britannique d'Etudes Byzantines. La série de ces Congrès a été inaugurée en 1924 par le I^{er} Congrès International d'Etudes Byzantines, tenu à Bucarest à l'initiative — saluée avec enthousiasme par les spécialistes — du grand savant roumain Nicolae Iorga, qui s'est occupé personnellement de toute l'organisation. En conséquence, tant G. Ostrogorski au précédent Congrès, tenu à Ohrida, en R.S F. de Yougoslavie, que sir Steven Runciman à celui-ci ont tenu, comme présidents, dans leur allocution d'ouverture, a faire l'éloge de cette personnalité dont l'action hautement positive s'est exercée des dizaines d'années durant sur le développement des études byzantines Les délégués roumains ont vécu ainsi l'émotion d'entendre prononcer — dans l'enceinte austère, mais solennelle, du Sheldonian Theatre d'Oxford — le nom de l'homme qui a illustré avec gloire, pendant plus d'un demi-siècle, la science historique roumaine. Une fois de plus, d'ailleurs, les travaux du Congrès ont permis de constater que les réalisations — passées et présentes — des spécialistes roumains dans ce domaine sont bien connues du monde scientifique contemporain, leur contribution ayant été soulignée plus d'une fois au cours des débats. Les vifs applaudissements avec lesquels l'Assemblée Générale a approuvé la proposition du Comité International d'Etudes Byzantines pour que le prochain Congrès se tienne en Roumanie ont démontré le prestige croissant dont la science et la culture roumaines jouissent à l'étranger.

Le XIII^{e} Congrès International d'Etudes Byzantines a mis en lumière le renforcement continu des tendances de renouveau quant aux conceptions et aux méthodes de recherche, tendance qui avait commencé à se dessiner plus clairement, pour la première fois, lors du Congrès antérieur. Le fait est certainement dû à l'influence croissante exercée sur la byzantinologie contemporaine par ceux des specialistes qui ont imprimé aux recherches une préoccupation assidue pour l'histoire des structures économiques et sociales, aspects qui jusqu'il y a dix à quinze ans n'avaient guère attiré spécialement l'attention des byzantinologues. Les thèmes des deux derniers Congrès reflètent cette tendance à aborder les problèmes fondamentaux, dont l'éclaircissement permettra de mieux pénétrer le sens de l'histoire de cet Etat aux territoires répandus sur deux continents et que sa durée plus que millénaire rend contemporain de presque toute l'histoire du Moyen Age européen.

Deux thèmes principaux, donc, ont été soumis aux débats du Congrès : le premier est celui des problèmes fondamentaux du XI^{e} siècle, considéré à juste titre, par l'accumulation des germes d'une décadence qui s'avérera inévitable, comme la plaque tournante de l'histoire byzantine — thème qui par son importance du point de vue de la philosophie de l'histoire déborde l'histoire strictement byzantine, puisque dans ce cas particulier d'un si vaste retentissement c'est tout le problème du destin historique des grands empires qui se manifeste. C'est le problème du moment et des circonstances du commencement de la décadence byzantine si lente et d'une durée si longue. Comment s'explique-t-il que les débuts de la décadence

sont précédés par une grande époque de grandeur et de puissance? C'est donc se demander quand sont pour la première fois identifiables les prémisses de l'agonie mortelle d'un grand empire universel

Le second thème a eu pour sujet les relations de Byzance avec les peuples et Etats de l'est et du sud-est de l'Europe du VI^{e} siecle (début de la pénétration slave) au XIV^{e} siècle (début de la conquête ottomane), sujet qui a permis de débattre le problème fondamental du rôle de Byzance — plus précisément du caractère et des limites de ce rôle — dans cette partie de l'Europe : encore une illustration par un cas individuel d'un problème général, autre que le précédent, à savoir celui de la juste mesure qu'il convient de reconnaître, dans le processus universel, aux influences extérieures C'est poser pour l'Europe du sud-est et le Proche Orient le probleme du modèle en histoire et de ses variantes. La réalité d'un modèle — dans ce cas Byzance — est-elle historique ou seulement conceptuelle? Et quel est le rapport graduel de fonds et forme entre le modèle et ses variantes? C'est essayer de répondre — par un cas concret de l'histoire — à la question fondamentale de l'imitation créatrice ou mécanique, et si la seconde est réellement possible dans une forme pure?

Rien d'étonnant, avec de pareils thèmes, que les travaux du Congrès se soient déroulés dans une atmosphère de grande animation et aient donné lieu à d'interessantes contributions scientifiques.

Pour le thème concernant les problèmes du XI^{e} siècle, le premier rapport général a été élaboré par N. Svoronos, sur « La société et l'organisation interne de l'Empire byzantin au XI^{e} siècle à la lumière des principaux problèmes », co-rapporteurs étant A. Guillou (« L'administration byzantine en Italie au XI^{e} siècle »), H. Ewert-Kappessova (« Observations relatives au caractère du développement social à cette époque »), Eugen Stănescu (sur la contribution duquel on reviendra plus bas). Le second rapport général, rédigé par C. Toumanov (Washington), a eu pour sujet les circonstances de la bataille de Mantzikert (1071), qui a mis fin à la domination byzantine dans une partie de l'Asie Mineure, co-rapporteurs étant S Der Nersessian, R. W. Thomson et F. Sumer, qui ont traité de différents points du même problème. Pour le second thème, les relations de Byzance avec l'est et le sud-est de l'Europe, G. Moravcsik a consacré son rapport au problème de la mission civilisatrice de Byzance auprès des peuples turcs du nord de la mer Noire, G. Ostrogorski s'est occupé du problème des relations byzantino-serbes au XIV^{e} siècle, G. G Litavrin, A. P. Kajdan et Z. Udaltova de l'évolution des relations entre l'ancienne Russie et Byzance du XI^{e} au milieu du XIII^{e} siècle, M. Velimirovitch de l'influence du chant et de la musique byzantines dans les pays slaves, D Angelov des territoires et du peuple bulgares quant à leur situation générale dans le cadre de l'Etat byzantin aux XI^{e}—XII^{e} siècles ; sur les rapports d'Em. Condurachi et d'Al. Elian on reviendra ci-dessous. Des débats particulièrement intéressants furent ceux concernant les problèmes démographiques et de géographie historique de Byzance, en marge du rapport de P Charanis et des co-rapports de H. Ahrweiler et de H. Beck, ainsi que ceux ayant trait au problème général des instruments de travail.

Les tendances nouvelles mentionnées ci-dessus sont apparues non seulement dans les travaux du Congrès, mais aussi dans l'activité du Comité International d'Etudes Byzantines, qui s'est réuni à plusieurs reprises à cette occasion. Un fait de grande importance est le commencement de réalisation vers lequel s'achemine l'initiative de Paul Lemerle au sujet de la création d'un corpus unitaire d'éditions critiques des sources historiques et littéraires de l'histoire de Byzance. Le Comité a examiné différents aspects du problème, établissant un certain nombre de principes généraux, future base d'activité d'une Commission spéciale formée par H. Hunger (Vienne), A. Pertusi (Milan), I. Sevcenko (Dumbarton Oaks), J Dujcev (Sofia), M. Manoussakas (Salonique), qui mettront au point un programme de travail coordonné.

Un groupe de spécialistes roumains ont pris une part active aux travaux du XIII^{e} Congrès International d'Etudes Byzantines par des rapports et des communications L'académicien

Em. Condurachi, directeur de l'Institut d'Archeologie de l'Académie de Roumanie, a présenté, en collaboration avec I Barnea et P. Diaconu, du même Institut, un rapport sur les contributions récentes de l'archéologie roumaine au probleme de la frontière fortifiée septentrionale de Byzance aux X^{e}—XI^{e} siècles, les points sur lesquels les auteurs ont le plus insisté étant ceux concernant la citadelle byzantine de Păcuiul lui Soare (près de Călăraşi) et le *vallum* fortifié de la Dobroudja Le professeur Al Elian, chef de section à l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga » de l'Académie, a présenté un rapport sur les relations multilaterales de Byzance avec les pays roumains pendant la période finale du Moyen Age. Le conferencier Eugen Stănescu, chef de section à l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes de l'Académie, a soutenu un rapport sur les reformes impériales en tant que solutions contemporaines de la crise byzantine au XI^{e} siecle. Le professeur I. Nestor, membre correspondant de l'Académie, chef de section à l'Institut d'Archéologie, a présenté une communication sur l'influence byzantine au nord du Danube aux VI-^{e}—XI^{e} siècles à la lumière des témoignages archéologiques Octavian Iliescu, chef du Cabinet Numismatique de la Bibliothèque de l'Académie, s'est occupé dans sa communication de la circulation d'une monnaie byzantine, l'hyperpère, dans les régions du Bas-Danube aux XI^{e}—XV^{e} siècles. Fr Pall, enfin, de l'Université de Cluj, a traité dans sa communication de l'aide accordée à Byzance par l'Occident avant la chute de l'Empire. Les rapports et communications des spécialistes roumains ont été écoutés avec attention et les débats auxquels ils ont donné lieu ont mis en évidence le respect et la sympathie suscités par les realisations de nos chercheurs.

Durant le Congrès, dans la grande salle de la Bibliothèque Bodleyenne — célèbre par la richesse et l'ancienneté de ses fonds—on a pu admirer une exposition de manuscrits grecs, latins et slaves du VI^{e} siécle jusqu'à la Renaissance. Entre autres, il y avait à la place d'honneur l'Evangéliaire de 1429 écrit et ornementé par le moine Gavril Uric du monastere de Neamţ, destiné à l'épouse du voïvode moldave Alexandru cel Bun (Alexandre le Bon), Marina.

Le récent Congrès d'Etudes Byzantines s'est déroulé dans d'excellentes conditions, grâce à une minutieuse organisation dont le principal mérite revient au président du Congres, sir Steven Runciman, membre de la Chambre des Lords, et aux professeurs Joan Hussey, en qualité de président du Comité d'Organisation, et Dimitri Obolenski, en qualité de secretaire général du Congrès Un facteur de première importance de cette réussite a été aussi l'atmosphère toute spéciale de la célèbre ville universitaire, avec son Univesité comptant plus de 700 ans d'existence, l'ambiance de l'ancienne ville médiévale parfaitement conservée, ainsi que ses dizaines de collèges qui enchantent l'œil par la grâce de leur architecture, le gazon de leurs pelouses et leurs parterres de fleurs rouges. Le spectacle des vieilles rues, aux innombrables inscriptions sur pierre immortalisant les lieux où tant de savants et d'érudits illustres ont déployé leur activité créatrice, a fourni le cadre le plus approprié aux travaux du Congres.

Eugen Stănescu

Atlasul lingvistic român [Atlas linguistique roumain]. Nouvelle série, Vol. V · A. Nature, caractère, sentiments ; B. Amusements, distractions ; C. Musique ; D. Jeux d'enfants ; E. Salutation ; F. Divers ; G Noms de personnes ; H. Superstitions. Bucarest, 1966, cartes 1237—1570. (Academia Republicii Socialiste România. Filiala din Cluj. Institutul de lingvistică şi istorie literară)

Si la tentative faite par Gustav Weigand de présenter un atlas linguistique du dacoroumain (*Linguistischer Atlas des dacorumanischen Sprachgebietes*, Leipzig, 1909), fondé sur les textes recueillis par lui personnellement, ne fut pas une entreprise dénuée de mérite, le résultat néanmoins ne s'avéra guère satisfaisant Il revient au « Musée de la langue roumaine » de Cluj, qui sous la direction de Sextil Puşcariu, fort de la collaboration de Ştefan Pascu, d'Emil Petrovici, de Sever Pop, etc., le mérite d'en avoir organisé la réalisation avec des moyens adéquats et sous l'angle d'une large perspective : l'apparition d'une grande édition (*Atlasul lingvistic român*, I[re] partie, vol I—II, II[e] partie, vol I + suppléments I et II, Cluj — Sibiu — Leipzig, 1938—1943) et d'une autre plus réduite (*Micul Atlas lingvistic*, I[re] partie, vol I et II, II[e] partie, vol I, Sibiu—Leipzig, 1940—1942). La poursuite de cette œuvre insigne a incombé, après le 23 Août 1944, au même Institut de Cluj, alors dirigé par Emil Petrovici de l'Académie, qui a publié de 1956 à 1965 quatre volumes de la grande édition et un de la petite.

Le présent volume renferme des matériaux recueillis par Emil Petrovici entre les années 1929—1938 Le rédacteur principal est le Pr. Ioan Pătruţ assisté de Pia Gradea, Rodica Orza, Grigore Rusu et Lidia Sfîrlea, avec la collaboration partielle de Ion Mării, d'Amelia Stan et du cartographe principal, Ştefan Poenaru.

Les résultats de la géographie linguistique sont, on le sait, des plus fructueux. Ils nous familiarisent avec les réalités complexes et variées du terrain et mettent à notre portée un matériel abondant que les textes recueillis jusqu'à présent de-ci de-là ne pouvaient pas nous offrir Il suffit d'un coup d'œil sur la carte 1240, qui renferme la terminologie de la notion de « bête, imbécile, stupide », pour constater, en dehors des termes généraux de *prost, prostănac,* les variantes suivantes, en commençant du Sud vers le Nord : *moşmond,* dans la plaine des bords du Danube, *nărodoi,* plus au Nord tout le long des Carpates méridionales, *prostovan,* en Olténie, *tăulacic* et *tutuluc,* au Banat, *mohond, tanău, nătîntoc, muhondos, nanalău, metehău, prostălău, tuioho*ş, *bolînd, tontălău,* dans la portion occidentale du territoire daco-roumain, *bolînd, bondralău, mocăit, mormăit,* au Nord, *nătîntoc, prostănatic, nerod, nevleg, bleg, tont,* dans le Sud-Est. Il y a eu aussi, cela s'entend, des interférences du fait de la fréquence des colonisations et des déplacements internes, mais les divers courants de culture ou de nature linguistique venus du dehors se reflètent clairement dans les cartes de l'Atlas. Le besoin d'innover, d'être expressif, a plus d'une fois son point de départ dans un état affectif du sujet parlant.

Le terme *ursuz* « disgracieux, maussade, peu sociable, ours », de la langue littéraire est inconnu : le peuple dit *om închis* « homme renfermé » ou tăcut « silencieux », et au Maramureş

on emploie le mot *modoroi*. Le mot trist « triste » non plus, d'origine latine, n'a pas eu un sort meilleur : le peuple utilise d'autres termes d'origine latine comme *întristat, supărat, amărît, cu inima rea*, ou des emprunts plus récents comme *mîhnit, necăjit, posomorît*. *Tristețe* «tristesse» n'apparaît que sporadiquement, mais *întristare, supărare, inimă rea, scîrbă* sont généraux. *Plictis* et *plictiseală* (« ennui, embêtement » sont des expressions relativement récentes et de provenance néo-grecque, mais le peuple dit partout *mi-e urît, mă apucă urîtul, nu mai pot de urît*. Pour le mot *arțăgos* « querelleur » il apparaît également maintes variantes comme *gîlcevos iute de fire, nărăvos, pricinos, țăndăros, zurbagiu* (en Dobroudja). Le terme abstrait *crud* « cruel » n'est pas populaire : les parlers provinciaux utilisent d'ordinaire des métaphores, des comparaisons concrètes et expressives ou bien des mots énergiques comme *ciinos, dușmănos, fără milă, fără suflet, nemilos, rău, rău la inimă, zălud* (dans de Sud). Le neologisme *dans* « danse » est exprimé au Maramureş par *danț*, en Transylvanie et en Moldavie par *joc*, en Valachie par *horă* : *danț, a dănțui* (« danse, danser ») sont attestés aussi dans les vieux textes religieux et *joc* représente un terme plus ancien auquel s'est superposé partiellement *horă*, de provenance sud-slave. *Tulnic* « buccin » apparaît isolément et seulement dans les Monts Apuseni, tandis que dans le reste du pays on rencontre *bucin, bucium, corn* ou *trîmbiță*. *Caval* « flûte », d'origine turque, ne se rencontre que dans le Sud-Est, alors que le reste du pays connaît *fluier*. Il en est de même de l'expression d'origine turque *cu toptanul* « en gros » pour laquelle on a dans le reste du pays l'expression *cu grămada* et en Moldavie septentrionale *cu hurta* (d'origine ukrainienne). Pour la notion de « cour », *curte*, on a au Banat *avlie*, (d'origine grecque), en Valachie et Dobroudja *curte* (d'origine latine), en Transylvanie et en Maramureş *obor* (d'origine sud-slave), et en Moldavie *ogradă* (de provenance paléoslave). *Acum* « maintenant », du latin *eccum modo* est répandu au Banat, dans le nord de la Transylvanie, en Valachie et dans le sud de la Moldavie, mais *amu* (du latin *ad modo*) a persisté sur une aire plus réduite à l'Ouest au Maramureş et dans le nord de la Moldavie. *Măcar* « du moins », de provenance méridionale, occupe une zone plus large que *batăr*, d'origine magyare, qui apparaît dans l'ouest et le nord du territoire linguistique daco-roumain.

Le présent volume confirme les résultats de principe que la géographie linguistique offre jusqu'à présent. Il enrichit les possibilités d'étude de la langue roumaine dans ses rapports avec les langues voisines. Il contribue à une connaissance meilleure du processus de stratification et de diffusion géographique et constitue pour les écrivains un précieux moyen pour enrichir la langue littéraire roumaine.

H. Mihăescu

ÇABEJ, EQREM. *Studime rreth etimologjisë se gjuhes shqipe* (*Études d'étymologie albanaise*). « Studime Filologjike », XVIII (I), 1964, n° 1, pp. 61—98; n° 2, pp. 11—43; n° 3, pp. 15—54; n° 4, pp. 81—115; XIX (II), 1965, n° 1, pp. 3—45, n° 2, pp. 7—53; n° 3, pp. 41—84; n° 4, pp. 41—70.

Les recherches groupées sous le titre ci-dessus représentent des contributions en vue de la rédaction du futur dictionnaire étymologique de la langue albanaise, à laquelle l'auteur travaille depuis des années. Il a puisé ses matériaux dans la langue littéraire et les dialectes, il a recherché des analogies dans d'autres langues indo-européennes, il invoque à l'appui nombre de faits des langues balkaniques et accorde une attention accrue à la toponymie et aux noms de personnes. Comparativement au dictionnaire étymologique de Gustav Meyer paru en 1891, le futur dictionnaire étymologique d'Eqrem Çabej, en préparation à Tirana, sera beaucoup plus riche et enregistrera les progrès des recherches effectuées depuis trois quarts de siècle.

L'auteur s'efforce de mettre en relief en premier lieu les éléments autochtones ou d'expliquer un certain nombre de vocables à l'aide des possibilites du domaine propre à la langue albanaise. Ce procédé, parfaitement juste, s'impose d'autant plus que les chercheurs, étrangers pour la plupart, étaient jusqu'à présent les adeptes des principes rigides et mécaniques des néo-grammairiens et ne tenaient pas compte, comme il l'eut fallu, des résultats des directions scientifiques plus récentes comme la géographie linguistique, la méthode « mots et choses », le structuralisme et l'école sociologique du langage. Outre cela, ils ne pénétraient pas les subtilités de l'albanais et n'étaient pas à même de bien juger certains éléments du processus d'évolution de la langue albanaise. A cela s'ajoute ensuite le fait que l'on a recueilli ces derniers temps de nombreux matériaux nouveaux et que l'on a enregistré des progrès dans l'étude des langues voisines. Tout cela rend nécessaire l'apparition d'un nouvel instrument de travail qui soit à la hauteur des exigences de notre époque.

L'analyse des éléments anciens (autochtones) permet à l'auteur de constater que certains d'entre eux se sont conservés aussi en roumain : dans tous ces cas-là il affirme que les éléments en question « sont des éléments albanais ». En réalité les éléments autochtones du roumain se laissent classer en deux catégories : la première, renfermant des ressemblances frappantes avec les éléments respectifs de l'albanais ; et la seconde, embrassant seulement des affinités partielles. Ces deux catégories sont atribuées à un très ancien fonds thraco-dace. Si l'on suppose que l'albanais continue un dialecte thrace, les éléments communs albano-roumains trouveraient une explication plausible. Mais les savants albanais et une partie des savants étrangers soutiennent que l'albanais continue l'ancien illyre. Comme on le sait, le roumain représente une phase qualitativement nouvelle de la langue latine des provinces danubiennes, ayant à la base un substrat local qui ne pouvait être autre que le thraco-dace. Pour ce qui est des controverses sur l'origine de la langue albanaise, il est à souhaiter que l'on introduise une terminologie plus précise. Le roumain représente une nouvelle étape, qualitativement distincte du latin. Il a connu une première phase de développement avant la séparation des dialectes sud-danubiens, appelée le « roumain commun » ; puis une phase qui a duré jusqu'à l'apparition de la langue littéraire, et enfin, une autre qui s'étend depuis les premiers monuments littéraires jusqu'à nos jours. Dans le long processus de développement du latin en roumain il s'est produit petit à petit des changements quantitatifs et qualitatifs et ces derniers ont marqué une limite entre ce que l'on appelle la « langue latine » et la « langue roumaine ». Les changements qualitatifs se sont produits approximativement en même temps que les profondes transformations de structure qui ont entraîné la naissance de la société féodale, à la suite du déplacement massif des populations sur des étendues considérables depuis la fin de l'antiquité, c'est-à-dire aux VII[e] — IX[e] siècles. Jusqu'au VII[e] ou au VIII[e] siècle on a affaire au latin et à partir du VIII[e] ou du IX[e] siècle, à la langue roumaine. Une distinction analogue doit être introduite aussi dans l'histoire de la langue albanaise : où se trouve la limite approximative entre ce que l'on appelle « la langue illyre » ou « thrace » et la « langue albanaise » ? La phase antérieure à cette limite peut s'appeler « préalbanaise », mais il n'est pas indiqué de l'appeler purement et simplement « albanaise », car on commettrait des confusions.

Je suis d'accord que la dérivation du roumain Crăciun de *calatio* ou de *creatio* offre des difficultés. Les mots latins respectifs ne se sont pas conservés non plus dans les langues romanes de l'Ouest, de sorte qu'il est légitime de prendre en considération la perpétuation en roumain d'un mot autochtone se rattachant à une certaine fête payenne où la bûche (le tronc) jouait un rôle important. Il existait chez les Grecs du Pont Gauche une corporation des « dendrophores » et dans le dialecte aroumain *crăčiun* a nettement le sens de *buștean*, « bûche » . « *divarliga di crăčiun budzîle nu pot s'n'î-adun* » [autour de la bûche de feu je ne peux réunir mes lèvres [à cause du froid] ou encore « *pănă si njireadză crăčiun'il'i* » (jusqu'à ce que les bûches deviennent de la braise) (T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, Bucarest, 1963, pp. 308—309).

L'albanais *qull* « bouillie, ragoût, sauce » est plutôt un élément latin (conservé aussi dans le roumain *cir*), qu'un emprunt du grec. Le latin *chylus* était un terme culinaire et pharmaceutique et il a pu être emprunté par les ancêtres des Albanais à une époque où la voyelle *y* se prononçait comme *ü*, ce qui explique la palatalisation de *ch*, devenu *q* en albanais (voir Emil Petrovici, « Cercetări de lingvistică », X, 1965, p. 358—359). C'est encore au latin qu'a été pris *meshteker*, *mështekën* qui, avec le roumain *mesteacăn*, a à la base *mastichinus*.

La variante latine *clupea* (*Alosa fallax Nilotica*) a persisté sur la côte dalmate du Sud dans les variantes serbo-croates *kobla* (à Konstanjica, Strp, Perast, Dobrota, Lepctanc et Ulcinj) et *kubla* (dans Mokošice, Dubrovnik et parmi les pêcheurs du lac de Shkoder), tandis que la variante *clipea* s'est répandue dans la partie centrale et septentrionale du littoral yougoslave, qui constitue une aire plus récente (V. Vinja, « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia », XV—XVI, 1963, p. 43—44). Par conséquent, l'albanais *kubel* peut être soit un emprunt direct et lointain à la population d'origine romane de la côte dalmate, soit une acquisition de date relativement récente des Slaves du voisinage.

Le latin *muscus* a persisté dans l'albanais *myshk* « mousse », mais le roumain *muşchi* doit être expliqué à l'aide de la forme hypochoristique *musculi*. L'albanais *palaré* « assiette plate, plat de grains employé dans un office de morts » et l'aroumain *pălărie* « cadeau de noces pour la nouvelle mariée » ont à la base le grec médiéval ἀπαλαρέα plat, assiette, plat de grains employé dans un office de morts ». Le serbo-croate *poràlija* « une espèce d'assiette » demeure une attestation isolée et incertaine (*Rječnik hrvatskoga ili srpkoga jezika*, Zagreb, 1931, vol. X, p. 836). Le roumain *pălărie* « chapeau » apparaît à peine au XIX^{e} siècle, lors de l'apparition des premiers magasins de chapeaux importés d'Italie, et il a été expliqué par P. P. Panaitescu de l'italien *capelleria* « magasin de chapeaux ».

L'auteur conteste l'origine latine de l'albanais *pergjoj* « veiller, garder un malade pendant la nuit », de *pervigilare*, sous motif que ce mot latin ne serait pas attesté dans les textes antiques. En fait, le terme apparaît dans l'Itinéraire d'Egérie, 37,9, chez le grammairien Charisius (GL, I, p. 58, 10—12), dans des glossaires (CGIL, II, p. 147,39) et s'est conservé en roumain (*a priveghea* « veiller »).

L'albanais *pillë* « récipient de pierre » (du latin *pila*) se distingue du roumain *piuă* « récipient en bois pour moudre les grains de blé » qui provient du diminutif latin *pilula* = *pilla*.

C'est avec raison que l'auteur insiste sur les éléments byzantins, trop peu étudiés jusqu'à présent. Le terme προικίον « dot, trousseau » a laissé des traces en albanais (*perqi*) et en Italie méridionale (Otrante, *prici*), tandis que le pluriel (προικία) a circulé en Bulgarie (*prikija*), Yougoslavie (*pričija*) et dans le dialecte aroumain (*pirţie*, *priţie*). Certains noms de personnes véhiculés par l'Eglise orthodoxe ont pénétré jusqu'en Albanie qui du reste s'est orientée en premier lieu vers l'Ouest et a adopté la terminologie ecclésiastique catholique : *Mehill* = *Michel*, *Mitër* = *Demetrius*, etc. L'albanais et le roumain *nun* « parrain » provient plutôt du grec médiéval νοῦνος que du latin *nonnus*.

H. Mihăescu

Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae edidit Georgius Mihailov, Vol. IV : *Inscriptiones in territorio Serdicensi et in vallibus Strymonis Nestique repertae* Académie des Sciences, Sofia, 1966, 343 pp., 170 tab., 1 carte.

Le présent volume renferme les inscriptions grecques trouvées dans le sud-ouest de la Bulgarie, à savoir 451 textes. Quand il paraîtra, le volume V nous fournira certains addenda puis un commentaire ainsi que les index de tous les volumes parus jusqu'ici, ce qui achèvera

la collection. L'intention de l'auteur est de publier une édition nouvelle et améliorée du tome I^{er}, qui avait été imprimé en un nombre d'exemplaires trop réduit.

Un coup d'œil rétrospectif permet de constater que le nombre des inscriptions grecques de Bulgarie s'élève approximativement à 2 350. Sur ce total, 480 ont été découvertes sur la côte du Pont Euxin ; 400 entre le Danube et l'Hémos ; 1 470 en Thrace. Autrement dit, dans le nord de la Bulgarie les inscriptions grecques sont en minorité par rapport aux inscriptions latines, tandis que dans le sud elles l'emportent considérablement sur ces dernières dont le nombre, selon une évaluation approximative, se monte à environ de 200 pour la partie bulgare de la Thrace. Les inscriptions grecques gravitent autour de villes d'une certaine importance, telles Bourgas, Odessus (Varna), Augusta Traiana (Stara Zagora), Philippopolis (Plovdiv), Sofia (Serdica) et Pautalia (Kustendil), mais elles pénètrent profondément dans le territoire rural et accusent mainte fois un caractère populaire. La Bulgarie du sud-ouest n'a livré que 4 inscriptions bilingues (c'est-à-dire gréco-latines), dont deux officielles. Il résulte de ces chiffres que la langue de culture en Thrace était en premier lieu le grec et ensuite le latin.

Si l'on insiste tant soit peu sur la répartition des inscriptions grecques du présent volume, on constatera que leur majorité (186) provient de la région de Pautalia (Kustendil), suivie de celle de Serdica (Sofia) avec 148 ; puis du cours moyen du Strymon avec 94 et de la ville de Nicopolis ad Nestum avec 18 inscriptions. Par conséquent les inscriptions l'emportent autour de certaines grandes villes et non pas dans les territoires voisins de la Grèce proprement dite. Cette circonstance plaide également en faveur de l'hypothèse que les monuments épigraphiques gréco-latins ne constituent pas une preuve de l'absence des populations autochtones à l'époque en question.

Les inscriptions représentent un remarquable instrument pour l'étude de l'histoire de la langue. La graphie Φηλοπάππου (n° 1 992, vers l'an 230 de notre ère) pour Φιλοπάππου montre que la prononciation de η s'était rapprochée de celle de ι du grec tardif. La diphtongue αι était prononcée comme ε du début du III^e siècle, ainsi que cela résulte de formes comme γυνε͂κα = γυναῖκα ou κέ = καί (n° 1 993) ou de la graphie inverse αἰπαρχείας (n° 1 993) pour ἐπαρχίας. Le groupe latin *ie* de *Galienus* s'était monophtongué et était exprimé en grec par η (Γαληνός, n° 1 911, an 262). La voyelle latine *ī* (longue) se différenciait de *ĭ* (brève), car elle apparaît toujours dans les noms grecs exprimée par ει : μείλιον = *miliarium*, 'Ρουφείνου = *Rufini*, Σαλωνεῖναν : *Saloninam*, Σατορνεῖνος = *Saturninus*, etc. La lettre φ ne représentait plus l'occlusive aspireé *ph*, mais répondait au latin *f* : 'Ρουφείνου (n° 2012), Φορτουνᾶτος (n° 2 006). Le groupe *-ios* apparait comme — ις, tout comme dans le grec médiéval : κορνικουλάρις, λανάρις, μακελλάρις, etc. Le mot latin *memoria* (n° 2 116) est la traduction exacte du grec μνημεῖον « tombe, monument » (n° 2 237) L'influence latine est particulièrement puissante dans le lexique du droit, de l'administration de l'Etat et de l'organisation militaire. Il existe pour certains termes des calques, c'est-à-dire des traductions *ad litteram* : ἀνθύπατος = *proconsul*, ἀντιστρατηγός = *propraetor*, παλαιστρατιώτης = *veteranus*, ἀπόλυσις = *honesta missio* « libération du service militaire ». D'autres vocables sont empruntés sous leur forme latine et persistent dans la terminologie byzantine : Αυγοῦστα = *Augusta*, βενεφικιάριος = *beneficiarius*, ἠουοκᾶτος = *evocatus*, Καῖσαρ = Caesar, κολλήγας = *collega*, κολώνεια — *colonia*, λανάρις = *lanarius*, λεγίων = *legio*, λεντιάρις = *lentiarius*, οὐετρανός = *veteranus*, πραιτώριον = *praetorium*, σαλτάριος = *saltuarius*, στατίων = *statio*, τούρμη = *turma*, etc. Les interférences latino-grecques sont explicables dans une unité politique de la complexité et de la durée de l'Empire romain.

L'indication de l'année d'apparition des ouvrages consultés manque parfois de la liste dressée par l'éditeur. P. 14, ligne 23 du bas, une faute d'impression : 1919 au lieu de 1909.

Le commentaire en latin use d'une langue sobre, claire et agréable. L'impression d'ensemble que laisse cet ouvrage est excellente.

H. Mihăescu

BEŠEVLIEV, V. : *Проучвания върху личните имена у Траките* [Recherches sur les noms de personnes chez les Thraces]. Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1965, 132 pp.

Dans la première partie de cet ouvrage c'est la description du matériel étudié qui prédomine ; la seconde revêt un caractère polémique prononcé. L'auteur examine les noms thraces renfermés dans les inscriptions grecques et latines en se proposant de démontrer la persistance de l'élément ethnique thrace jusqu'à l'arrivée des Slaves ; puis son influence sur la langue de ces derniers et sa persistance jusqu'à nos jours Ainsi conçue, cette étude vise à constituer une contribution à la connaissance de l'ethnogenèse des Bulgares.

L'auteur décrit en premier lieu le système onomastique des Thraces et son mélange petit à petit avec des éléments grecs et latins. Il montre ensuite comment les noms thraces alternent systématiquement avec les noms grecs et latins jusque dans la même famille. Il recherche les causes de cet état de choses et considère que la présence des noms grecs et latins dans le système onomastique des familles thraces ne démontre pas l'hellénisation ou la romanisation des Thraces, mais se présente tout au plus comme une simple adaptation aux conditions de vie de l'Empire romain. Plus loin il discute et défend les informations historiques qui prouvent la présence des Thraces aux derniers siècles de l'antiquité, critiquant les opinions plus anciennes concernant la romanisation des Thraces de la Thrace proprement dite.

Il est bon de le signaler dès le début, l'auteur partage l'opinion qu'en Thrace et dans la Mésie Inférieure, c'est-à-dire sur le territoire actuel de la Bulgarie, on parlait au temps jadis deux langues distinctes · le thrace et le daco-mésien. Il ne prend ici en considération que la langue thrace, qu'il s'efforce néanmoins de reconstituer à l'aide de temoignages de noms thraces empruntés à des territoires bien plus étendus que celui de la Thrace antique. Sa méthode entre par conséquent en contradiction avec le point de vue théorique qu'il défend L'historien Hérodote affirmait que le peuple thrace ressemblait par son importance aux Indiens ; et le geographe Strabon, au début de notre ère, soutenait explicitement que les Thraces, les Mésiens, les Gètes et les Daces parlaient la même langue (ὁμόγλωττοι ἦσαν). Il n'était pas nécessaire qu'il existât dans l'antiquité une méthode comparative pour se rendre compte de la ressemblance des langues ; et l'opinion moderne, fondée sur la méthode comparative de la différence qualitative supposée avoir existé entre la langue thrace et celle dite daco-mésienne repose sur un trop petit nombre de faits certains pour être concluante.

On a conservé sur le territoire de la R.P. de Bulgarie quelque 2 350 inscriptions grecques et 1 300 inscriptions latines, à savoir : environ 650 inscriptions grecques au nord de l'Hémus et environ 1 700 inscriptions grecques et 200 latines au sud de la même montagne. Le territoire de la Thrace antique tout entière, y compris la Thrace renfermée dans les frontières de la Grèce actuelle, a livré approximativement 300 inscriptions latines. On voit du coup, grâce à ces chiffres, que les inscriptions latines l'emportent dans le Nord alors que celles en grec sont plus nombreuses dans le Sud. Des savants bien au courant de ce problème, un C. Jireček, un Petar Skok, un A. Philippide, sont tentés de tracer une ligne de démarcation entre les inscriptions grecques et latines, mais ils ne l'ont jamais interprétée comme une frontière ethnique, car ils n'y ont vu qu'une simple limite conventionnelle entre deux sphères d'influences culturelles distinctes Si le latin n'a pu prendre racine plus profondément dans le domaine de la langue grecque dans le sud de la Péninsule Balkanique, cela s'explique non seulement par la supériorité de la civilisation hellénique, mais encore par le fait que la Grèce ne devint jamais un territoire-frontière où une concentration continue de troupes romaines aurait été nécessaire.

Pendant l'Antiquité tout comme au Moyen Age, la Thrace a été fortement influencée par la civilisation grecque mais sans perdre pour autant son caractère ethnique propre. Les inscriptions ont été rédigées surtout en grec, jusque fort avant au X-e siècle et même après, bien que la population de base parlât le thrace et ensuite le proto-bulgare et le slave. Les ins-

criptions latines datent de l'époque d'epanouissement de Rome et appartiennent en général à l'appareil de l'Etat ou aux vétérans Elles sont disséminées à travers toute la Thrace et se perdent pratiquement dans la masse des inscriptions grecques . ne font exception que les localités de Perinthe, Rodosto, l'île de Samothrace, Philippopolis (Plovdiv), Serdica (Sofia), Pantalia (Kjustendil) et Turres (Pirot). On a découvert 12 diplômes militaires dans les localités suivantes : Aquae Callidae (Miroljubovo), Brestovica, Breznik, Gumu'gschna (à 80 Km au nord de Kavala), Haskovo, Muhovo-Ihtiman, Kazanlâk, Michilzi, Nova Zagora, Palatovo, Philippopolis et Serdica, en dehors des inscriptions laissées par les vétérans dans d'autres lieux Les itinéraires antiques et l'œuvre de Procope attestent ensuite la presence en Thrace de nombreux noms de localités en langue latine, notamment le long des grandes artères de communication. Ces noms ont subsisté plusieurs siècles et ont été soumis aux lois du developpement du latin parlé, car ils présentent maints phénomènes propres à ce que l'on est convenu d'appeler le latin vulgaire, mais ni les inscriptions ni les noms latins des localités ne peuvent y prouver l'existence d'établissements renfermant une population romanisée plus compacte On peut affirmer en toute sécurité que la Thrace antique a conservé son individualité thrace jusqu'à une epoque tardive, celle de la venue des Slaves (et pendant un certain temps encore après cet événement), mais qu'elle est demeurée davantage sous l'influence de la civilisation grecque que de la latine. En général, l'impression qui se dégage de l'examen des sources historiques c'est que le processus historique a été complexe et que les gens, les langues et les cultures s'entremêlaient facilement, parce que la circulation était favorisée par l'existence prolongée de cette grande unité politique que fut l'Empire romain. La Thrace était une région de passage pour les armées, pour les marchandises, pour les idées qui venaient d'Asie Mineure et gagnaient l'Europe centrale et l'Italie ou de Grèce en direction du nord de notre continent.

L'auteur fait preuve de chaleur et d'érudition pour démontrer la persistance prolongée de l'élément thrace, et critique certaines opinions plus anciennes, selon lesquelles les Thraces de la Thrace proprement dite auraient été grécisés ou romanisés. Il juge les choses au niveau de notre époque; où nous disposons aussi d'une conception philosophique supérieure, de preuves archéologiques incomparablement plus nombreuses que par le passé ce qui constitue un avantage par rapport à ses devanciers. Cependant, dans un processus historique aussi compliqué, il est parfois bien ardu de séparer catégoriquement le blanc et le noir : si l'on essaye de simplifier dans une certaine mesure, on risque alors d'exagérer.

L'auteur interprète les mots bien connus : *torna, torna, fratre,* conservés par l'historien byzantin Théophane, comme suit. L'armée byzantine était recrutée d'éléments hétérogènes —Arméniens, Espagnols, Goths, etc Les commandements étaient formulés en latin et la connaissance de quelques vocables latins suffisait à assurer l'entente et la cohésion des troupes Par ἐπιχώριος γλῶττα chez Théophane et πατρῷα φωνή chez Théophylacte on doit entendre la langue latine de toute la partie européenne de l'Empire byzantin. *Torna* était un terme de commandement signifiant « retourne, demi-tour » et *frater* avait aussi le sens de « compagnon d'armes, camarade ». Les deux mots ont pénétré en grec et ils sont attestés chez les auteurs byzantins. Si la langue maternelle des soldats avait été le latin, il eût été difficile d'utiliser ces deux mots qui n'étaient pas indiqués pour signifier la nécessité de redresser le fardeau d'un âne. Le militaire qui prononçait le mot ci-dessus (*torna*) utilisait occasionnellement et d'une façon inadéquate un terme de commandement latin, car ses connaissances de cette langue se bornaient à quelques expressions latines apprises par cœur (p. 73). L'interprétation proposée par le savant bulgare n'est pas convaincante. Il est vrai que *torna* était un terme de commandement qui avait pénétré aussi en grec, comme il résulte du texte du Strategikon de Maurice-Urbicius, lequel a conservé une quarantaine d'ordres analogues. Mais *torna* était aussi un mot de la langue latine usuelle, qui s'est maintenu en roumain (*întoarnă-te*) et dans le dialecte aroumain (*toarnă-te*). *Frater* avait la signification spéciale de « camarade, compagnon d'armes », mais aussi le sens général et originaire de « frère », qu'ont conservé toutes les langues romanes. On peut donc

s'imaginer la situation d'une manière concrète L'armée byzantine, aux prises avec les Avars, en l'an 587, se trouvait quelque part dans la chaîne de l'Hemus en marche vers la plaine de Thrace. A un moment donné « l'une des bêtes de somme secoua le fardeau qu'elle portait. Or il se trouva que le maître de l'animal marchait à quelque distance en avant, de sorte que ceux qui cheminaient à côté et voyaient la bête traîner derrière elle son bagage de façon anormale, se virent obligés de crier au maître de s'en retourner et de réparer la faute commise par l'animal. Or cela fut la cause que le bon ordre de l'armée fut troublé et que cette dernière se mit à rebrousser chemin et à faire (car les mots criés à cette occasion avaient semblé à la plupart des soldats donner le signal de la fuite) tout comme si l'ennemi leur était tombé dessus à l'improviste Le résultat en fut la débandade et un grand bruit, car tous criaient à pleins poumons et s'encourageaient mutuellement à rebrousser chemin, en hurlant en grand désarroi dans la langue du pays *retorna*, tout comme si une lutte s'était livrée avec l'ennemi en pleine nuit » (ἐπιχωρίῳ τῇ γλώττῃ εἰς τουπίσω τραπέσθαι ἄλλος ἄλλῳ προσέττατε, ῥετόρνα μετά, μεγίστου ταράχου φθεγγόμενοι Théophylacte, éd. de Boor, pp 100, 3–24 = II, 15, 6–10). En voici encore une autre version „Une bête de somme déplaça le fardeau qu'elle portait et un camarade du maître de l'animal redressa le bagage, en s'écriant en même temps dans la langue ancestrale : *torna, torna, fratre*" (ἑταῖρος τοῦ δεσπότου, τοῦ ζῴου προσφωνεῖ τὸν φόρτον ἀνορθώσας τῇ πατρῴᾳ φωνῇ τόρνα, τόρνα φράτρε) Or le maître de l'animal n'entendit pas le cri, mais l'armée l'entendit et croyant que l'ennemi était sur elle, elle se mit à fuire en criant à plein gosier *torna, torna*" (Théophane, éd. de Boor p 258) Si *torna* et *retorna* (seule la première de ces deux formes apparait dans le *Strategikon* de Maurice-Urbicius) étaient des termes de commandement passés en grec, ou une fois admis on les sentait comme faisant partie intégrante du système de la langue grecque, pourquoi parut-il nécessaire aux deux chroniqueurs byzantins d'écrire que les soldats criaient dans la langue maternelle, ancestrale, c'est-à-dire en latin? Il ne résulte pas du texte que les soldats ignoraient le latin ou qu'ils n'en connaissaient que quelques expressions apprises par cœur. La seule interprétation plausible est que les soldats firent confusion entre les mots de leur langue maternelle et ceux usites par le commandement La chose pouvait se produire dans une armée byzantine du nord de la Peninsule Balkanique, recrutée en particulier parmi les peuplades locales et où pouvaient se trouver (à côté d'« Arméniens, d'Espagnols et de Goths ») indubitablement aussi des Thraces, des Grecs ou des latinophones des contrées danubiennes Il est vrai que les passages rappelés plus haut ne constituent pas des preuves de la romanisation de la Thrace. Mais ils dénotent que dans l'armée byzantine il existait aussi des militaires dont le latin était la langue maternelle.

H. Mihăescu

Dante Alighieri. « Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia », 1965, n° 19–20, 219 pp.

Consacré à la 700ᵉ commémoration de la naissance de Dante, le volume publié par la Faculté de Philosophie de l'Université de Zagreb contient un bon nombre de contributions à l'étude de la création dantesque, ainsi qu'à la fortune de Dante en Yougoslavie.

L'article de J. Jernej, *Osservazioni sul predicativo libero e la struttura interna della frase in Dante* et celui de D Cernecca, *Struttura della frase e inversione del soggetto nella prosa della Vita Nuova* se proposent de relever la richesse verbale du style dantesque ou de déterminer les particularités de la prose du grand écrivain ; mais ce sont les contacts avec l'œuvre de Dante (traductions, influences, échos) qui ont rallié les préoccupations des spécialistes de Zagreb. Par de riches présentations de données ou par l'analyse minutieuse de quelques écrits significatifs, ils ont abordé de nouveau le thème des échos dantesques dans la littérature serbo-croate

qui n'a pas manqué d'attirer l'attention des critiques étrangers (A. Cronia, Otto Babler — dans « Deutsches-Dante Jahrbuch », 1958—, etc.).

Du premier abord il faut souligner l'abondance des textes publiés dans les annexes qui démontrent la popularité de l'œuvre dantesque parmi les écrivains de Yougoslavie et qui témoignent en même temps de l'effort fait par différents traducteurs ou imitateurs pour familiariser leurs compatriotes avec la création du grand poète de Florence. Ainsi Mirko Deanović, *L'Ugolino in una versione istriota di Rovigno*, reproduit les versions de Girolamo Curto et de deux autres traducteurs — de 1875 et de 1929 — des chants XXXII et XXXIII de l'*Enfer* et, d'autre part, dans *Dante interpretato da Mattia Flacio Illirico* les fragments en latin concernant Dante, rédigés par l'humaniste Flacius Illyricus du XVI[e] siècle ; M. Zorić, *Un canto per il sesto centenario di Dante in nome della Slavia*, publie le texte écrit par le dalmate Luigi Fichert en 1865. Frano Čale étudie dans *Dante nelle opere di Ivo Vojnović* les différentes manieres dont se manifeste dans l'œuvre de l'écrivain moderne de Raguse l'influence dantesque ; Mate Zorić, *Echi della Divina Commedia nell'opera di Ante Tresić Pavičić*, démontre que le monde poétique de Dante a accompagné le poète croate, décédé en 1949, dans toutes les phases de sa création originale.

J Torbarina présente dans *Dante in old Croatian Poetry* un raccourci clair et expressif des premiers contacts avec l'œuvre de Dante qui ont été réalisés dans une zone assez vaste, de Dubrovnik à Zadar, et à travers une grande variété de genres littéraires. En débutant par le XV[e] siecle, les témoignages abondent dans les écrits de Menčetić et Držić, mais on ne peut parler d'une connaissance approfondie que dans le cas de Mavro Vetranović et surtout de Petar Zoranić; Juraj Baraković, au XVII[e] siecle, de même que Jerolim Kavanjin, au XVIII[e] siècle, ne réussissent pas à atteindre un niveau poétique élevé, tandis que le *Povijest* en 30 chants du dernier est un « mammoth poem ». Cette esquisse historique est complétée par l'analyse fouillée de Mate Zorić, *Versi inspirati a Dante e altre reminiscenze dantesche nelle letterature croata e serba*, un riche répertoire d'écrivains qui ont exprimé leur adhésion à la vision dantesque ou en ont subi l'influence · Medo Pucić, Franjo Ciraki, August Šenoa et autres, parmi lesquels Vladimir Nazor, qui dans un discours prononcé en février 1944, pendant les luttes pour la libération de la patrie, rappela le profond dédain du grand poète florentin à l'égard de ceux « che mai non fur vivi ». Ce passage significatif est complété par le fragment autobiographique de M. Deanović, *La Divina Commedia in un campo di concentramento nel 1942*, qui raconte un épisode dramatique de la résistance yougoslave · les prisonniers détenus par les nazis trouvaient dans les vers dantesques le « vital nutrimento » qui leur donnait la force de survivre

Les contributions de J. Torbarina et de M. Zorić précisent les caractéristiques des deux étapes principales de la réception de l'œuvre de Dante en Yougoslavie : les premières influences et les amples contacts de la période romantique. En ce qui concerne les « visions » semi-religieuses qui ont circulé dans la littérature populaire, nous nous rallions à l'opinion de J Torbarina qui considère comme de juste qu'il s'agit non pas d'une influence dantesque, mais plutôt d'un « common stock » ; mais les contaminations dantesques constatées par Maria Corti dans le livre qui a beaucoup circulé dans le Sud-Est européen, c'est-à-dire dans *Fiore di virtù*, constituent les premiers contacts d'une résonance plus ample avec la conception du grand poète ; pendant que les érudits s'exerçaient à imiter les vers de la *Divine Comédie*, les masses populaires pouvaient trouver quelques reflets du *Convivio* dans le 34 chapitre du livre qui a circulé partout en de nombreuses copies manuscrites. Quant au culte manifesté au XIX[e] siècle, il est sans doute « un phénomène typique de la culture littéraire du même siècle » (p. 58) et la pénétration massive des œuvres occidentales dans le Sud-Est aux premières décennies du siècle passé peut être désignée, croyons-nous, comme un phénomène de « récupération » que le mouvement romantique a facilité énormément. D'une manière semblable, les lecteurs de tous

les pays du Sud-Est ont conféré à l'œuvre dantesque « une valeur emblématique et représentative » (*ibid*), dans la première moitié du XX^e siècle.

En d'autres termes, les articles publiés dans la revue de Zagreb facilitent la synthèse très intéressante qu'on pourrait réaliser en comparant les différentes données historiques de chaque culture du Sud-Est prise à part. En ce sens nous signalons le volume édité à la même occasion à Bucarest, en 1965, *Studii despre Dante*, (Etudes sur Dante) (Editura pentru Literatura Universală), où se trouve un ample chapitre dédié à la fortune de Dante en Roumanie, et la synthèse *Данте и славяне* (Moscou, 1965), dans laquelle on a inséré un chapitre dédié à « Dante en Bulgarie ». (Dans la littérature néo-grecque, d'après les données que nous possédons, *Divina Commedia* a été traduite toujours au XIX^e siècle ; il faudrait compléter la synthèse par les éléments offerts en ce sens par la littérature albanaise et la littérature turque). La comparaison des données offertes par l'histoire de la réception de l'œuvre dantesque dans les pays du Sud-Est pourra constituer un chapitre significatif d'un travail collectif qu'on devrait désigner par le titre : « Les classiques de la littérature mondiale et le Sud-Est européen ». L'attitude des grands écrivains envers le Sud-Est et la réception de leurs œuvres dans cette zone fournira une image expressive de la culture sud-est européenne. (Qu'il nous soit permis de mentionner ici la tentative que nous avons faite en ce sens dans l'article *Sordello e son compatriote Virgile*, publié dans *Studii de literatură universală*, 1965).

Les interprétations suggestives et les riches éléments offerts par les auteurs des études citées, de même que les données contenues dans les comptes rendus et dans la chronique, précisent davantage les étapes de « la fortune de Dante en Yougoslavie » ; à part leur valeur intrinsèque, toutes les contributions fournissent, donc, une base solide pour la synthèse que nous envisageons et qui pourrait être réalisée grâce à un « team work ». Il faut le dire, d'ailleurs, que c'est le périodique de Zagreb qui nous a suggéré ce travail, par la publication de ce précieux fascicule après la parution, en 1964, de l'intéressant numéro dédié à Shakespeare. L'étude de la pénétration et de la présence de Dante, de Shakespeare, de Cervantes, de Goethe ou de Voltaire dans le Sud-Est européen peut faciliter la compréhension de l'unité et de la diversité de ces cultures, ainsi que leur contribution originale à la connaissance des œuvres qui reviennent sans cesse dans la conscience des peuples.

Al. Duțu

KARL HAIDING, *Kaiser Josef II. in der Volkserzahlung. Ein obersteirischer Schwank und seine Zusammenhänge*, « Österreichische Zeitschrift fur Volkskunde », 67, 1964, p 156–170.

Le matériel est plus intéressant par ses suggestions théoriques et par ses implications culturelles que par la particularité et l'inédit du sujet. Il s'agit d'une nouvelle contribution à l'étude de la façon dont le peuple, utilisant les moyens et les procédés spécifiques de la création orale (modèles et clichés artistiques préfabriqués, contaminations à différents niveaux de la structure épique des sujets ; adaptation de certains éléments flottants du folklore international aux cas concrets du folklore propre et haussement implicite du cas particulier aux acceptions généralement humaines ; modification de la réalité historique dans la direction des idéaux et des aspirations populaires, etc.), interprète sa propre histoire et la transforme en art.

Nous ne nous arrêterons pas à ces aspects généraux du problème ou à l'analyse de l'anecdote se rapportant à Joseph II, communiquée par l'auteur (laquelle représente une variété des contes à caractère « héraldique » du Moyen Age : le roi ou un autre chef reconnaît son fils naturel à un signe ou un objet confié à la mère de celui-ci et lui assure soit l'acces-

sion au trône, soit une situation privilégiée à la cour. Voir aussi la version roumaine de la légende sur Jean Corvin et d'autres du même genre), mais nous insisterons sur un autre texte, pour lequel l'auteur ne trouve pas de parallèles concluants, étant amené à compléter l'information, dans cette direction, par le matériel correspondant du folklore roumain.

Le texte en question est marqué par le trait d'esprit suivant : un paysan, à qui Joseph II demande s'il est capable de traire deux boucs, répond affirmativement; les courtisans impériaux, désirant savoir comment il s'y prendra, lui offrent une grande somme pour la possession d'un tel secret; le paysan, satisfait de ce qu'il obtient en exploitant leur bêtise, leur répond qu'il va traire les boucs de la même façon qu'il a employée pour les traire eux-mêmes.

Au début de son activité, le poète roumain George Coşbuc publia dans le journal. « Tribuna » de Sibiu (1884) N° 188 (5/17 déc) pp. 750—751, N° 189 (6/18 déc) p. 754 et N° 190 (8/20 déc) p 758, signant du pseudonyme C Boşcu, le poème *Filozofii şi ţăranii* [Les philosophes et les paysans] qui avait comme sous-titre « d'après un conte populaire ». Le texte, versifié assez adroitement pour que Ioan Slavici, le directeur du journal et les autres collaborateurs prédisent au nouveau poète un brillant avenir (Ioan Slavici, *Amintiri* [Souvenirs], Buc., 1924, p. 144) a le contenu suivant : Les conseillers d'un prince prétendent être les hommes les plus sages du monde. Le prince les défie, disant que le dernier paysan peut les tromper. Ils se décident d'en faire l'essai. En revenant le soir au palais, ils rencontrent un vieux paysan qui n'avait labouré que quelques sillons. Le prince lui reproche de s'être levé tard et d'avoir, à cause de cela, si peu labouré, à quoi le vieillard répond qu'il s'est levé tôt mais qu'il n'a pas eu de chance . Quand on demande au vieil homme quel est l'état du chemin de ce côté, celui-ci les assure qu'il est comme en plein été. Quand on lui demande enfin s'il peut traire des brebis, le paysan prétend pouvoir traire des boucs aussi. Le prince part en remerciant le paysan et demande aux conseillers l'explication des dires du paysan. Aucun de ceux-ci ne réussit à lui donner une réponse satisfaisante, à quoi il leur donne un répit d'une nuit, en les menaçant de les mettre à mort, si le lendemain matin, ils ne seraient pas en état d'interpréter correctement les paroles du paysan. Epouvantés, les conseillers vont chez le paysan avec l'intention de lui acheter le secret. Celui-ci accepte de leur expliquer les paroles échangées avec le prince, mais pas avant d'avoir reçu une somme considérable. Bien qu'elles soient en marge du sens propre des phrases, les réponses du vieillard sont, dans les premiers deux cas, sages. La troisieme réponse est identique à celle de l'anecdote allemande citée plus haut. Ainsi, le vieillard dit : « *Acum eu stau la mulsoare şi vă mulg de bani cum vreu :/Voi sînteţi dară berbecii pe cari i-am înţeles eu !* » [Je suis maintenant à la traite et je vous trais d'argent comme je le veux , vous êtes donc les boucs dans le sens pris par moi]. (Voir : George Coşbuc, *Versuri* [Vers], Bucarest, 1961, p. 370)

Nous connaissons les détails se rapportant à la provenance folklorique de ce texte. Ainsi, dans une confession qu'il fit, le 17 déc. 1904, au critique G. Bogdan-Duică (*Cu George Coşbuc. I : O zi la Sibiu ; II : La început la Bucureşti ; III : Din convorbirile cu G. Coşbuc* [Avec George Coşbuc. I : Une journée à Sibiu ; II : D'abord, à Bucarest ; III : Entretiens avec G. Coşbuc], dans « Luceafărul », 14 (1919) p. 95), le poète précise qu'il a entendu cette histoire, pendant son enfance, racontée par un paysan du nom Ion Goriţă, originaire d'un village voisin de son Hordou natal Il entendit encore, de la bouche de ce conteur, connu dans le voisinage, et qu'il décrit comme étant « gros comme un Falstaff », d'autres matériaux folkloriques, dont deux lui servirent comme sources d'inspiration.

Nous avons rapporté ici l'interprétation du poète George Coşbuc, parce qu'elle représente — dans une forme artistique supérieure — l'une des plus anciennes preuves de la circulation de cette anecdote chez les Roumains de Transylvanie. Mais aujourd'hui, nous savons que l'anecdote est très répandue dans le folklore roumain, étant recueillie dans toutes les régions du pays (Transylvanie, Moldavie, Dobroudja, Valachie, Olténie et Banat), s'étant conservée

vivante même à notre époque (voir pour cela : Dumitru Pop, *Izvorul folcloric al poeziei lui G. Coşbuc „Filozofii şi ţăranii“* [La source d'inspiration folklorique de la poésie de G. Coşbuc « Philosophes et paysans »], « Studia Universitatis Babeş-Bolyai. Series Philologia », 1966, pp. 7—19, où l'on donne pas moins de 16 variantes de la version roumaine). Ce qu'il faut donc retenir, c'est qu'à l'avenir, l'étude de cette anecdote et de la famille littéraire dont elle fait partie ne sera pas possible sans tenir compte de sa version roumaine et des filiations possibles de ce motif folklorique dans toute la zone du Sud-Est européen.

Adrian Fochi

ŞTEFAN ŞTEFĂNESCU, *„Bănia" în Ţara Românească* [*L'institution de la « Bănie » en Valachie*], Bucarest, Editura Ştiinţifică, 1965, 246 pp. + ill.

Dans son livre dédié à l'une des plus importantes institutions de l'Etat féodal valaque, Ştefan Ştefănescu réussit à présenter, — grâce à une documentation approfondie, en bonne partie inédite — l'évolution de la *bănie* de l'Olténie à partir de son apparition jusqu'à la première moitié du XVI^{e} siècle. Dès l'extinction de la puissante famille des Craiovescu, cette dignité perdit son importance et devint subordonnée au prince.

L'œuvre contient une introduction dans laquelle on expose la manière dont on a traité jadis ce problème. On passe ensuite au I^{er} chapitre intitulé « La *Bănie* avant les Craiovescu », puis à l'analyse des conditions appartenant à l'institution de la *bănie* ; en dernier lieu on présente l'apogée de cette dignité au temps de l'exercice des fonctions des grands féodaux de la famille des Craiovescu ; dans le III^{e} chapitre on étudie d'une manière détaillée le caractère de la *bănie* et les attributions des grands *bans* ; enfin, en ce qui concerne le dernier chapitre, il traite de la question de la crise de la *bănie* en tant que dignité héréditaire des Craïovescu et de la défaite des dernières tentatives que ces boyards ont faites pour maintenir leur position de puissance politique principale dans l'Etat.

Après la présentation de quelques conclusions finales, l'auteur ajoute en annexe la liste des *bans* du conseil princier jusqu'à la disparition de cette institution — qui a subi beaucoup de transformations au XIX^{e} siècle —, un tableau généalogique fort documenté de la famille des Craïovescu et une riche bibliographie employée au cours de son ouvrage Celui-ci contient aussi de nombreuses illustrations très réussies qui complètent le texte d'une manière suggestive. Une des principales qualités de cet ouvrage — outre la richesse des informations et de l'interprétation fondamentale — consiste dans un style sobre, mais très expressif qui rend la lecture de ce texte très agréable, malgré l'aridité du sujet et de son exposition purement scientifique.

En examinant l'ouvrage de Şt Ştefănescu, nous nous bornerons de présenter dans les grandes lignes son contenu, en relevant spécialement ses nouvelles conclusions et la contribution que l'auteur a apportée à l'élucidation de certains problèmes traités dans le texte. Nous nous permettrons quelques observations critiques qui seront utiles à l'auteur en cas d'une future édition. Dans le I^{er} chapitre intitulé « La *bănie* avant les Craiovescu » (pp 13—75) Şt. Ştefănescu analyse les conditions de l'apparition de cette institution, dont l'origine peut être rencontrée en tant que dignité locale, pareille à la marque militaire de type carolingien, au X^{e} siècle, chez les Slaves du Sud (Croates, Slovènes, Dalmates, etc) Le titre de *ban* a été employé plus tard aussi par la monarchie arpadienne hongroise. Un tel *ban* exercera au XIII^{e} siècle sa juridiction sur la contrée de Severin, employée comme avant-poste de la soumission des territoires roumains situés entre les Carpates et le Danube. A la fin du XIII^{e} siècle et au commencement du XIV^{e}, la crise politique des Etats bulgare et hongrois, ainsi que le permanent danger tartare, ont déterminé les seigneurs feodaux locaux du sud des Carpates à se grouper autour du

voïvode d'Argeş en jetant les fondements de l'Etat féodal indépendant, la Valachie. Pendant plus d'un siècle jusqu'à l'époque du règne de Mircea cel Bătrîn (Mircea le Vieux) (1386—1418) le « Banat de Severin » a constitué un territoire fort disputé entre la couronne hongroise et les princes roumains, étant tout de même, avec de courtes interruptions, dans la possession de ces derniers.

La *Bănie* — comme institution féodale roumaine — fait son apparition sous Mircea cel Bătrîn, constituant au commencement une dignité similaire à celle de la monarchie arpadienne. Les attributions du *ban* , comme membre du conseil princier, étaient surtout militaires, ayant l'obligation de défendre le territoire de l'ouest de l'Olténie, de même que judiciaires, vu qu'il bénéficiait du droit de rendre la justice locale ; au commencement il a eut sa résidence à Severin, et parfois à Strehaia.

Après la mort de Mircea cel Bătrîn et la reconquête de Severin par les Hongrois, la dignité de *ban* n'est plus rencontrée dans le conseil princier de la Valachie pendant sept décennies Elle n'a pas disparu comme institution, mais comme haute dignité, vu que le titre de *ban* a été accordé seulement à de simples employés princiers ayant un caractère local dans les régions de Mehedinţi et de Tismana.

Ces *bans* qui exerçaient leurs attributions dans les régions du nord et de l'ouest des provinces d'au-delà de l'Olt, avaient la charge de maintenir l'ordre dans les contrées qui leur étaient confiées et l'obligation de ramasser les impôts, les victuailles et de surveiller les corvées et les prestations princières

De ces *bans* locaux se sont élevés vers la fin du XV^e^ siècle ceux de Mehedinţi qui avaient leur résidence à Strehaia Leur ascension a été due au prince Basarab Ţepeluş (1477—1482) qui s'est rapproché le *ban* de Mehedinţi Neagoe Strehăianul, en le nommant au conseil princier et en lui assurant une grande autorité. Grâce à ses héritages, aux dons qu'il a reçus, à l'achat et l'envahissement de villages, Neagoe Strehăianul est devenu l'un des plus puissants féodaux de la Valachie et l'un des plus importants de l'Olténie Ce seigneur transmit cette dignité à son fils aîné, Barbou (1495) et cette institution est devenue héréditaire dans leur famille jusqu'en 1539. Cette famille a pris le nom de la famille Craïovescu, par suite du déplacement de leur résidence administrative de Strehaïa à Craïova.

La grande *bănie* de Craïova s'est élevée comme une institution féodale de premier ordre, surtout à l'époque du règne de Radu cel Mare (Radu le Grand) (1495—1508), en s'encadrant dans la politique administrative de l'Olténie.

Dans le II^e^ chapitre de son ouvrage intitulé « Les Craiovescu » (pp. 77—133), Şt. Ştefănescu présente tout d'abord le cadre social-économique des changements qui ont eu lieu en Valachie pendant la période d'apparition de la grande *bănie* de Craiova, vers la fin du XV^e^ et le commencement du XVI^e^ siècle (développement des échanges, les liaisons du domaine féodal avec le marché, etc.).

En s'adaptant aux conditions historiques créées par l'augmentation de la production des marchandises et le développement des relations marchandises-argent, les Craiovescu se sont faits remarquer en Olténie, par l'accroissement de leur fortune, en employant des moyens variés pour faire différentes aquisitions y compris les achats payés. Leur lien de parenté avec les familles de renégats de l'Empire ottoman, a contribué à l'orientation de leur politique philoturque ; ceux-ci sont devenus les représentants du principe de centralisation, mais seulement dans le milieu olténien, sapant de cette manière l'autorité du pouvoir princier pendant le règne de Radu cel Mare et des successeurs de celui-ci. Le règne de Neagoe Basarab (1512—1521), lui même un Craiovescu, a représenté — sans doute — l'apogée du pouvoir de cette famille

Le chapitre s'achève sur une présentation générale de l'œuvre culturelle des Craiovescu : l'appui accordé à l'épanouissement des arts et des lettres en Olténie pendant le XV^e^ et le XVI^e^ siècle, en contribuant ainsi à l'accroissement des fondations religieuses et des édifices civils des villes et des établissements principaux de cette province, a l'intérêt manifesté pour l'imprimerie

et la diffusion des manuscrits laïques et religieux, etc. Parmi les fondations des Craiovescu on cite le monastère de Bistrița, l'église Saint-Démetre de Craiova, l'église Saint-Georges de Caracal, le siège de la *bănie* à Craiova, le manoir de Strehaia, etc.

Dans le III[e] chapitre — qui est d'ailleurs le plus important de l'ouvrage — l'auteur fait une ample analyse de la structure interne de l'institution de la *bănie* de Craiova (pp 135—173). En étudiant les rapports entre les princes régnants et les grands *bans* Șt Ștefănescu indique que la grande *bănie* a été fondee par Radu cel Mare pour assurer l'execution de la centralisation du territoire situé sur la rive droite de l'Olt ; la charge en fut confiée à la famille des Craiovescu, compte tenu de leur vaste fortune, de leurs relations externes très étendues et de la force politique qu'ils représentaient. Les Craiovescu étaient obligés de devenir ainsi les représentants de la centralisation locale, les associés des princes régnants en vue de la centralisation complète de l'Etat En échange, apres avoir réussi à se transmettre cette fonction par héritage, les grands *bans* de Craiova sont devenus plus ou moins indépendants, ne tenant presque plus compte de la force centrale, et réussirent à lui arracher la majorité des prérogatives qui lui étaient réservées. Les Craiovescu ont exercé un rôle de centralisation pour les petites *bănies* territoriales subordonnées, et, au contraire, un rôle de descentralisation à l'égard du pouvoir régnant C'est ainsi que les grands *bans* sont parvenus a détenir des prérogatives similaires à celles des princes régnants : ils émettaient des actes de leur propre chancellerie, exactement selon l'usage des chartes princières, ils avaient leur propre cour avec un conseil constitué d'après celui du prince régnant, ils possédaient une armée propre, un appareil fiscal et administratif qui leur été subordonnés, etc. Après la mort de Neagoe Basarab une grave crise se produisit, naturellement, dans les rapports des Craiovescu avec le prince régnant, qui cherchait par tous ses moyens à regagner son ascendant sur ces dignitaires beaucoup trop émancipés. Après l'extinction des Craiovescu en ligne directe (1535) et l'éloignement de leurs parents avec l'aide du *ban* Șerban (1539) le prince régnant ramena les titulaires de cette dignité à leur situation initiale de premiers dignitaires de l'État, mais subordonnés à l'autorité régnante.

L'auteur passe ensuite en revue les attributions administratives, judiciaires et militaires de la grande *bănie*, dans la période où cette dignité était détenue par les Craïovescu, en analysant amplement les droits et les prérogatives dont ils bénéficiaient. Du point de vue administratif, les grands *bans* avaient la possibilité d'intervenir dans les possessions féodales, de surveiller les changements survenus dans la possession foncière et de confirmer—de même que les princes régnants — les mutations · achats, ventes, dons. Les grands *bans* détenaient comme attributions juridiques le droit de juger les habitants de leurs domaines dans les litiges de possessions de biens fonciers, empiètements de confins, etc avec le consentement du prince régnant, soit demandé, soit imposé, ils avaient le droit de confisquer la fortune des coupables de haute trahison. Comme attributions militaires, les *bans* étaient les commandants de toute l'armée d'Olténie et avaient leur propre armée (celle de Craiova), différente de la grande armée d'Olténie et de celle du reste du pays. Pendant l'absence du prince régnant, le grand *ban* avait le droit de commander toute l'armee du pays.

En ce qui concerne les rentes des grands *bans*, celles-ci étaient nombreuses et provenaient, premièrement. de la rente féodale (sous des formes différentes ; consistant en produits, en argent et en prestation de travail) extorquée aux paysans dépendants des vastes domaines des Craïovescu, ensuite d'une partie des rentes résultées de la perception des impôts dus au régne, du droit de jugement, des amendes judiciaires qu'ils appliquaient, des monopoles féodaux, des douanes internes qui existaient sur leurs terres et enfin des accords des dignitaires qui leur devaient obéissance. Les rentes obtenues de cette manière étaient employées par les grands *bans*, soit dans le but d'augmenter l'étendue de leurs domaines, soit pour l'entretien de l'appareil administratif, de l'armée et des grandes dépenses que réclamait l'entretien de la cour de Craiova. Les grands *bans* ont organisé leur cour au XVI[e] siècle, d'après celles des princes régnants, étant secondés par le conseil du *ban* pour exécuter leurs prérogatives Ce conseil se composait de

comisi, portari, stolnici, vornici et *pircălabi.* Ils entretenaient aussi une chancellerie de notaires qui rédigeaient les actes, copiaient les manuscrits religieux, soit pour les nécessités de la cour, soit pour celles des moines de leurs fondations. A la fin du chapitre, l'auteur indique que l'institution de la *bănie*—tant qu'elle fut détenue en héritage par les Craiovescu—démontre leurs efforts de se maintenir sur le même pied d'égalité que les princes régnants, d'imposer des princes ou, du moins, d'exercer leur tutelle.

Malgré les vicissitudes que cette dignité a traversées ultérieurement, elle a tout de même gardé un certain temps encore une partie des prérogatives qui ont créé l'apparence de l'autonomie de l'Olténie.

Dans le dernier chapitre de son livre, Șt. Ștefănescu traite de la question concernant « La crise de la *bănie* comme dignité de la famille des Craiovescu » (pp. 175—223) L'auteur montre qu'à la période qui s'est écoulée entre le règne de Théodose (1521) et celui de Radu Paisie (1535—1545), les Craiovescu qui détenaient en héritage la fonction de grands *bans* participèrent d'une manière intense aux troubles politiques qui affaiblirent l'État féodal valaque par des luttes continuelles entre les prétendants au trône, amis ou ennemis des Turcs. Selon que leurs intérêts le leur dictaient, les Craïovescu ont oscillé entre Turcs et Chrétiens (surtout après que la Hongrie tomba sous le joug ottoman en 1526) en prenant parti tantôt pour et tantôt contre les princes qui penchaient soit du côté de la Sublime Porte et de Zapolya, leur protégé en Transylvanie, soit du côté de Ferdinand d'Autriche.

Le règne de Vlad Inecatul (Vlad de Noyé) (1430—1532) fut décisif pour le rôle politique joué par les Craiovescu en Valachie.

Les frictions qui apparurent dans leur famille s'aggravèrent avec le temps en détruisant leur autorité politique Vlad Inecatul entretint la discorde entre les membres de la famille Craiovescu pour affaiblir leur influence C'est lui qui éloigna le prétendent de la famille Craïovescu, Drăghici Gogoașe (parti à Constantinople pour obtenir le trône) avec l'aide même de certains membres de la famille de ce dernier; la même discorde s'est maintenue aussi sous le règne de Vlad Vodă Vintilă de Slatina (1532—1535). Les Craïovescu finirent par entrer ouvertement en conflit avec Radu Paisie, tandis que le *ban* Șerban d'Izvoreni, beau-frère du grand *ban* Pîrvu II, renvoya le prince au-delà du Danube, d'où ce dernier revint avec l'aide des Turcs (1539). La mort de Barbu III (1535) dernier héritier en ligne directe des Craiovescu — ainsi que la défaite du *ban* Șerban en 1539 — amenèrent la disparition du pouvoir politique de cette famille, réduite seulement à la descendance féminine et abaisée au rang des dignités insignifiantes. Elle perdit donc la dignité de grand *ban* qui lui avait été arrachée des mains et n'eut plus aucune velléité de conduire.

Le pouvoir princier évita dorénavant de répéter la grave erreur de créer une dynastie des grands *bans*; il chercha à réduire leurs attributions en leurs laissant le caractère honorifique de cette dignité; plusieurs fois la dignité de la *bănie* resta vacante, ses attributions étant assumées par un préfet détenant un rôle beaucoup moins important. Au cours du XVIII^e siècle on réduisit aussi les fonctions de *bans* subalternes des districts, qui furent constitués comme juges seulement, dans de différents conflits et comme agents exécuteurs des ordres des princes; à Mehedinți, à la fin de ce siècle, le *ban* fut remplacé par le grand capitaine de Cernețı. Lors de l'occupation autrichienne en Olténie (1718—1739), le gouvernement de cette province fut confié à un gouverneur ou président, aidé par un conseil de boyards devenus *caïmacams* du siège de Craiova. Après le retour de l'Olténie à la Valachie (1739), les grands bans se maintinrent dans un rôle secondaire, mais à partir de 1761 — à la suite de la création de la nouvelle dignité de *caïmacam de Craïova* — ils s'installèrent à la cour princière de Bucarest Au cours des premières décennies du XIX^e siècle et de la nouvelle organisation de l'Etat, l'institution de la *bănie*, de même que celle de la *căimăcămie* de Craïova se trouvèrent dans un évident déclin. En 1831, lors de l'instauration du régime réglementaire, après avoir perdu tous leurs liens avec l'administra-

tion des districts d'Olténie, la grande *bănie* fut abolie de même que la *căimăcămie* et le conseil qui se trouvaient à Craïova.

A la fin de son livre, l'auteur expose ses conclusions (pp. 225—229) sur l'apparition, l'évolution et la déchéance de l'institution de la *bănie* d'Olténie.

En ce qui concerne l'exposition du sujet traité dans l'ouvrage *Bănia în Țara Românească* — dont j'ai relevé les qualités — nous considérons tout de même qu'il aurait mieux valu intervertir les chapitres III et IV, vu que le premier, qui s'occupe de la structure interne de l'institution de la *bănie*, interrompt la continuité de l'ouvrage en séparant le chapitre II du chapitre IV qui traitent tous les deux de l'évolution de la *bănie* lors de la détention de cette dignité par la famille des Craïovescu. De même, le paragraphe concernant l'œuvre culturelle des Craïovescu, annexé à la fin du chapitre II, aurait plutôt trouvé sa place au chapitre III, où l'auteur se rapporte à la cour des grands *bans* de Craïova. Il aurait donc pu inclure ici leurs réalisations dans le domaine des arts et de la culture. Nous regrettons de même que l'analyse détaillé de l'institution ait été effectuée seulement jusqu'à la moitié du XVI^{e} siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que cette dignité, devenue héréditaire sortit des mains de la famille de Craïovescu. En tout cas, la limite chronologique fixée par l'auteur aurait dû ressortir aussi du titre.

Comme observations de détail, nous relevons que l'appréciation faite par l'auteur (pp. 113—114) relative à l'instruction d'un appareil diplomatique de la Valachie lors du règne de Neagoe Basarab « au niveau diplomatique européen de l'époque » est osée, vu que ce niveau est atteint pendant le règne de Constantin Brancovan (1688—1714); de même, l'auteur qui donne des relations sur la Valachie du temps du prince Șerban Cantacuzène (1678—1688), mentionné par l'auteur aux pages (pp. 141—142) n'est pas Giovanni Battista Del Monte, mais un autre missionnaire catholique contemporain, resté anonyme; enfin, nous relevons comme une inexactitude, l'affirmation que Leunclavius (1533—1593) fût un chroniqueur turc (p. 43); on sait bien que celui-ci a été un important orientaliste allemand, auteur d'une histoire de l'Empire ottoman au XVI^{e} siècle. Parmi les annexes de cet ouvrage, on ressent la nécessité de plusieurs cartes représentant l'évolution territoriale du « Banat de Severin », ensuite de la grande *bănie* de Craïova, ainsi que l'étendue du grand domaine féodal des Craïovescu.

Dans la liste des *bans*, annexée aux pages 230—232, nous signalerons que le grand *ban* Dragomir (1641—1643) enregistré sous le nom de famille « Dobromirescu » (p. 231) est en réalité le fameux boyard Dragomir de Plăviceni, apparenté par sa femme au prince Matei Basarab; le nom de Dobromirescu sous lequel ce boyard n'est jamais rappelé dans aucun document, lui a été donné par l'auteur d'une manière conventionnelle, vu que Dragomir était réellement un neveu éloigné de Dobromir de Rouncou, ex-grand *ban* de Craïova entre 1568—1583.

Malgré quelques omissions insignifiantes facilement remédiables lors d'une nouvelle édition — et d'une certaine déficience de systématisation dans l'ordre du III^{e} chapitre —, la monographie *Bănia în Țara Românească* due à Ștefan Ștefănescu est une œuvre de mérite de l'historiographie marxiste roumaine, fondée sur une vaste documentation, judicieusement interprétée et présentée sous une forme attrayante, facilement accessible tant aux spécialistes qu'au grand public.

Paul Cernovodeanu

Documents concerning Rumanian History (1427—1601) collected from British Archives by E. D. Tappe. With an Introduction by C. Marinesco, Londres, Mouton & Co., 1964, 162 pp.

L'importance des archives anglaises pour l'histoire de l'Empire ottoman et des pays de l'Europe centrale et du Sud-Est européen fut signalée chez nous par N. Iorga, qui s'en servit

pour l'étude des premiers rapports anglo-roumains [1]. Bien qu'utilisées aussi par d'autres historiens roumains et étrangers ultérieurement, ces archives contiennent encore de nombreuses sources bien précieuses pour l'histoire des Roumains.

Le volume édité par E. D. Tappe, dont l'intérêt pour l'histoire de notre pays s'est maintes fois manifesté par la publication de documents et d'études concernant les relations roumano-anglaises, mettent à la disposition des chercheurs un riche et précieux matériel documentaire. Les 218 documents cueillis dans les Archives d'Etat anglaises, au British Museum et dans différentes bibliothèques publiques ou archives particulières, s'étendent chronologiquement de 1427 à 1601. A L'exception des huit premiers documents qui se situent avant 1526, tous les autres appartiennent à une époque où la question turque représentait un péril particulièrement grave pour les pays européens et surtout pour l'Europe centrale, la plus menacée par la nouvelle étape de l'expansion ottomane.

C'est aux dernières décennies du XVI^e siècle qu'apparaît la pénétration économique de l'Angleterre dans l'Empire ottoman. Par intermittence et périfériquement, les pays roumains commencent à entrer dans la sphère de préoccupations économiques et politiques de l'Angleterre. C'est ce qui explique l'intérêt que la politique anglaise manifeste à cette époque pour les événements des Principautés. Plus de deux tiers du matériel édité par l'historien anglais (doc. n° 56 — doc. n° 218 de 1583 à 1601) sont formés par les rapports des ambassadeurs anglais à Constantinople. Les informations qui précèdent ces rapports (doc. n° 1 — doc. n° 56, de 1427 à 1583), bien que se référant souvent d'une manière indirecte à l'histoire des pays roumains, comportent quand même des renseignements intéressants. Ils sont écrits par différents hommes politiques, diplomates et personnalités ecclésiastiques d'Angleterre, des Pays-Bas, d'Autriche, des Etats allemands, de Pologne et d'Italie. La langue des documents est généralement l'anglais. Certains d'entre eux sont écrits en latin, en italien et un seul, en français.

Le plus ancien, de 1417 (doc. n° 1) mentionne la présence d'un Roumain (ou Aroumain ?) « *Paulus Comes de Valache in partibus Grecie* », réfugié en Angleterre. Le fragment du récit de William Way sur la grande victoire de Vlad Ţepeş contre Mahomet II (1462) (doc. n° 2) est également du XV^e siècle. Nos historiens eurent connaissance des deux. Particulièrement intéressante est la mention relative aux Roumains et, en général, aux peuples balkaniques, du projet d'expédition contre les Turcs du Grand Maître de Rhodes, Emery d'Amboise, dans sa lettre à Henri VIII (doc. n° 3). L'auteur du projet communique au roi d'Angleterre qu'à cette expédition participeront : « *Greci, Albani, Sclavini, Bosini, Servi, Valachi, et alie . nationes Euxino mari adiacentes* »... A quel point on comptait sur les Roumains dans ces « croisades », on le voit aussi au doc. n° 6 (page 20), où l'on donne des fragments d'un projet d'expédition du Pape Léon X[2] contre les Turcs On allait confier aux armées moldaves et valaques la mission d'aider le roi de Pologne à l'attaque de Chilia, en 1518, et d'Andrinople, en 1519 La lettre de Louis II de Hongrie adressée à Henri VIII (doc. n° 8, page 23), publiée par fragments, exprime l'inquiétude du roi hongrois face à l'avancement ottoman, qui a soumis les deux provinces roumaines « *magna ex parte* » et menace la Hongrie [3].

---

[1] *Les premières relations entre l'Angleterre et les pays roumains du Danube.* Dans « Mélanges offerts à Charles Bémont », pp. 559—580, et *A History of Anglo-Rumanian Relations*, Bucarest, 1931, 126 pp , préfacé par R. W Seton-Watson.

[2] Dans le compte rendu fait à ce volume dans « Revista Arhivelor », N° 2/1965, pp. 304—307, Dinu Dumitrescu montre que ce document a été publié par Zinkeisen dans *Drei Denkschriften uber die orientalische Frage von Papst Leo X., König Franz I. von Frankreich und Kaiser Maximilian I., aus dem Jahre 1617*, Gotha, 1854, p. 121—132. Nous précisons que la lecture du document faite par E.D. Tappe est la plus complète.

[3] La lettre a été publiée *in extenso* par Ernó Simonyi, *Magyar Történelmi okmánytár*, Londoni Konyv-és leveltárakból. 1521—1717, Pest, 1859 (Monumenta Hungariae Historica), p. 70. Le volume m'a été signalé par Dinu Dumitrescu. On aurait pu donner toute la phrase

Un grand nombre de documents (doc. nos 9, 10, 11, 14, 15, 16, 23, 29) se rapportent à la période agitée des luttes entre Zapolya et Ferdinand pour le trône de la Hongrie et à l'appui que Petru Rareş a successivement donné aux deux rivaux. Dans une lettre, Zapolya communique à Paul de Casale, avec satisfaction, son succès diplomatique grâce auquel il a évité que la Valachie et la Moldavie soient transformées en pachalik, témoignage fort intéressant pour les intentions de la Porte à l'égard des Principautés à cette date-là.

Le puissant écho du règne de Despot-Vodă est enregistré dans de nombreux documents qui révelent le concours que les boyards moldaves lui ont initialement accordé (doc. n° 33, pages 33—34)[4], l'intérêt sur le plan international de son action (doc. n° 39, page 36) et la perte de popularité du prince à cause de son prosélitisme réformé.

Les relations moldo-polonaises et turco-polonaises sont illustrées dans plusieurs documents (doc nos 44, 45, 48), dont nous signalons le rapport de Girolamo Lippómano à l'Etat vénitien (doc. n° 49, page 39), où l'on pose la question des rapports féodaux entre la Moldavie et la Pologne et des prétentions de suzeraineté de la dernière.

Les documents nos 52, 53, 54 et 55 viennent compléter des informations plus anciennes sur les démarches faites par Petru Cercel à la cour d'Angleterre[5] afin d'obtenir l'appui de la Porte par l'intermèdiaire de la reine Elisabeth. A cette époque, l'Angleterre, en conflit avec Philippe II, intensifiait ses rapports avec l'Empire ottoman.

Les intérêts économiques de l'Angleterre dans la Méditerranée orientale et la fondation de la Compagnie du Levant, à la fin du XVIe siècle, ont déterminé l'installation d'ambassadeurs anglais à Constantinople ayant la mission de surveiller la politique orientale. Le premier ambassadeur d'Angleterre dans l'Empire ottoman, William Harborne, membre de la Compagnie du Levant, a entretenu d'étroits rapports avec les pays roumains. Pour obtenir un privilège commercial de Petru Şchiopul, Harborne fait un voyage en Moldavie et négocie directement avec le prince roumain, rédigeant lui-même le texte du privilège[6]. C'est fort explicable donc l'intérêt qu'il manifeste pour la vie politique des Principautés. Dans ses rapports, Harborne fait un récit détaillé des événements qui se passent sous le règne de Petru Cercel, de sa politique fiscale et des circonstances dans lesquelles il perd le trône (doc. nos 56, 58, 60, 61, 67, pages 44 — 49). En ce qui concerne l'origine si controversée de ce prince, Harborne donne une information intéressante, affirmant qu'il aurait été le fils d'un prêtre grec appartenant à une famille indigente de Morée[7]

Barton, le successeur de Harborne, dont l'influence à la Porte surprenait les contemporains[8], a continué à pousser les intérêts économiques de l'Angleterre dans le Sud-Est européen. Ses rapports nous informent sur la politique de la Porte vis-à-vis des prétendants au trône des Principautés (doc. nos 66, 67, 69), sur son voyage en Moldavie et sur l'appui donné à Aron Vodă (doc. n° 102), mais leur principal intérêt réside dans les amples renseignements concer-

---

au commencement du passage, en y ajoutant les mots: « *Expugnatis enim hoc triennio fortissimus arcibus ac munimentis Regnorum nostrorum, vadiisque ac ripis Savi ac Danubii fluminum, quibus antea coercebantur occupatis, Valachorum...* »

[4] Doc. 33, pp. 33—34. Dans son compte rendu (v. « Revista de referate şi recenzii », 7/1965, pp. 428—435), Şerban Papacostea signale le caractère erroné d'une information de la fin de ce document, selon laquelle Despot aurait eu l'appui de la Transylvanie.

[5] N. Iorga, *Les premières relations...*, p. 367.

[6] N. Iorga, *Rătăcirile unui pretendent român* [Les pérégrinations d'un prétendant roumain], in « Academia Română, Memoriile Secţiei de Istorie, S. III, T, CIII) (1927—1928), p. 289.

[7] P. Cernovodeanu, dans son compte rendu de Studii 2/1966, pp. 392—397, doute du fondement de cette information qu'aucun autre document contemporain ne vient confirmer.

[8] I. I Podea, *A contribution to the study of Queen Elizabeth's eastern policy (1590—1593)* Mélanges d'hist. gén. II, Cluj, 1938), Bucarest, 1938, p. 426.

nant les combats de Mihai Viteazul au Danube et ses relations avec l'Empire ottoman. Des événements connus par les publications de sources antérieures (Hurmuzaki, Iorga, Panaitescu, Veress) sont complétés par ces documents. Grâce aux informations de Barton et de son successeur, Lello, nous pouvons reconstituer avec précision cette extraordinaire présence de Mihai sur le front balkanique, qui a éveillé tant d'espoirs parmi les Bulgares et les Grecs opprimés et à laquelle « l'epos » balkanique a consacré des poèmes célèbres [9].

A partir du document n° 116, qui présente le siège de Vidin par Mihai Viteazul en 1595, jusqu'au document n° 180, se rapportant aux intentions de Mihai de conquérir Timişoara et les documents 184 et 185 concernant le siège d'Isaccea et la reconstruction d'une forteresse au Danube (1599), les rapports fournissent une documentation détaillée pour l'occupation stratégique du Danube poursuivie avec tant de persévérance par le vaillant prince Nous trouvons bien des détails sur le siège des cités de Vidin et de Nicopole (doc n[os] 116 et 121), sur les espions utilisés par Mihai, sur les pertes de Sinan Pacha (doc. n° 142) et sur l'aide reçue par Mihai du sud du Danube (doc n° 178). Sa victoire au grand retentissement européen sur Sinan surprend l'ambassadeur anglais, qui déclare plein d'admiration · « C'est une action digne de grande considération et de gloire éternelle que, ce que tant d'empereurs, rois ou princes n'ont pu réaliser, un Mihai, le dernier et le plus pauvre de tous les commandants, ait réussi à faire, vaincre les forces du Grand Seigneur »[10]...

Le chapitre sur les négociations de paix entre Mihai Viteazul et le patriarche Meletios Pigas sera mieux connu grâce à de nouvelles informations (doc. n[os] 151, 152, 153). La célèbre correspondance menée à cette occasion [11] est complétée d'une lettre inédite de Mihai adressee au Patriarche, du mois de février 1597 [12].

Allié à la Patriarche dans sa lutte contre la propagande catholique de Moldavie, Barton note quelques renseignements intéressants concernant la communauté hussite de ce pays. Nous apprenons des mêmes rapports les grands intérêts économiques qu'avait l'ambassadeur anglais en Moldavie [13]. C'est ainsi que s'explique également les nombreuses informations concernant la politique fiscale, la fortune des princes, le quantum du kharatch (doc. n[os] 164, 165) et les dettes d'Aron Vodă contractées auprès des commerçants anglais (doc. n[os] 94, 95, 96, 102, 107) que nous trouvons dans ces documents.

L'intérêt que les documents édités par E. D. Tappe dans le volume dont nous venons de parler a suscité chez nous est témoigné également par les amples comptes rendus qu'on lui a dédiés [14] et qui soulignent leur importance pour notre histoire politique et sociale-économique.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

[9] Al. Iordan, *Mihai Viteazul in folclorul balcanic* [Michel le Brave dans le folklore balkanique], Bucarest, 1936 (tirage à part de « Rev. ist. rom », V—VI, 1935—1936, pp. 361—381).

[10] Doc. 133, p. 98. Les chroniques turques contemporaines contiennent des appréciations similaires sur l'action de Mihai ; en parlant de Sinan Pacha, elles montrent « qu'il a été vaincu d'une manière dramatique par l'armée du prince de la petite Valachie », v. le compte rendu de Aurel Decei à la *Cronologia istoriei otomane comentate* I—IV, Istanbul, 1947—1961, « Rev Arhivelor », 9, N° 1, 1966, pp. 326—328.

[11] Les lettres du patriarche Meletios Pigas et du prince roumain étaient traduites en turc, afin d'être lues au Sultan. V. Ep. Melhisedec, *Relaţiuni istorice despre ţările române* [Relations historiques sur les pays roumains], Bucarest, 1882, p. 33.

[12] Cette lettre a été étudiée récemment par Al A. Botez, *O scrisoare inedită a lui Mihai Viteazul către Patriarhul Alexandriei Meletie Pigas* [Lettre inédite adressée par Michel le Brave au Patriarche d'Alexandrie, Meletios, Pigas], dans « Biserica Ortodoxă », 83, n[os] 5—6/1966, pp. 584—592

[13] Doc. 86, 89, pp. 61—62. Ces documents concernant la communauté hussite de Moldavie qui fut persécutée par Petru Şchiopul et réintégrée dans ses droits par Aron Vodă sous l'influence de Barton, ont été analysés par I I. Podea, *op cit*, pp. 456—457

[14] A part les trois comptes rendus cités plus haut, v aussi N. Ghinea, Contemporanul, n° 25 (975) du 18 juin 1965, p. 8.

FRIEDRICH LOTZ, *Die franzosische Kolonisation des Banats (1748—1773)*, « Südostforschungen », Bd. XXIII, Munich, 1964, pp. 132—178.

En étudiant le problème de la colonisation franco-allemande au Banat, de 1748 à 1773, l'auteur insiste — à juste titre — sur l'ampleur de ce processus historique. Ainsi, rien qu'au cours des dix premiers mois de l'année 1770, 3 214 familles comprenant 10392 personnes arrivaient au Banat (p. 154). Tenant compte du fait que la colonisation avait pour base le système des « avances » (Vorschusssystem), chaque coloniste recevant de l'administration « camérale » un inventaire domestique complet (terrain et maison, bétail et outillage agricole) (p. 158), on devine les frais nécessaires à la réussite de cette vaste opération — 40 580 gulden seulement pour le mois de novembre 1770 (p. 154).

L'auteur définit la conception qui a présidé à cette colonisation sur une large échelle : il s'agit de la théorie politique dominante à l'époque, celle du mercantilisme (Colbertisme, en France et en Angleterre; Kameralismus, en Prusse et en Autriche), dont le mot d'ordre était : « *ubi populus, ibi obolus* ». Plus un Etat possède de mains d'œuvre, plus son potentiel productif s'accroît; donc, les possibilités d'export faisant rentrer l'argent dans le pays, augmentent la richesse de la population en même temps que la force financière de l'Etat (p. 137).

C'est grâce à une ample documentation et en utilisant un matériel d'archives en grande mesure inédit, que l'auteur établit les principales régions d'origine des colonistes franco-allemands (la Lorraine, le Luxembourg, l'Alsace, etc. — p. 151), ainsi que les causes politiques et économiques qui ont favorisé ces exodes en masse (la Lorraine dévastée pendant la guerre — p. 142; la grande famine des années 1769 et 1770 au Luxembourg et en Lorraine — p. 154).

L'auteur revient à plusieurs reprises (pp. 138—139, 164) sur les causes qui ont empêché l'achèvement d'un si vaste programme, dont les prémisses laissaient prévoir « une œuvre grandiose », la naissance « d'une nouvelle Lorraine dans le Sud-Est » (p. 138). Par malheur, dit plus loin l'auteur, la grande charge de la colonisation a été confiée à un appareil administratif local incapable d'assurer aux émigrants les conditions d'hygiène nécessaires à la bonne réussite d'une entreprise d'une telle envergure. La nouvelle population eut de grosses pertes humaines à cause de toutes sortes de maladies, dues aux conditions géographiques et climatiques différentes de celles de sa patrie d'origine.

Un historien ne se pose pas, d'habitude, la question des conséquences possibles d'une action qui n'a jamais été accomplie, car cela pourrait à la fin ressembler à une sorte de jeu de société : « que serait-il arrivé si ce serait arrivé ! » Mais laissons-nous aussi, pour une fois, prendre à tel jeu et renversons la question : pourquoi tant de frais pour attirer dans cette région lointaine un si grand nombre de colons, quand il y avait une population autochtone, capable elle aussi, en fin de compte, à contribuer au développement du pays, à une seule condition près : celle de lui assurer les conditions sociales, économiques et culturelles nécessaires. Que cette population autochtone roumaine de presque 200 000 habitants — d'après les chiffres incomplets extraits par *Grisellini* en 1770 des registres de comptabilité autrichiens — était à même de s'assumer ce rôle, nous informe le même *Grisellini* quand il analyse les possibilités et qualités natives des Roumains : « Les Valaques du Banat, dit-il, sont l'unique nation qui, sans exception, s'entend à n'importe quel genre de travail. Ils savent exécuter des canaux, construire des édifices impériaux... travailler aux mines de charbon, en un mot, n'importe quel genre de travail où ils peuvent gagner tant soit peu d'argent. Les Valaques ont immédiatement appris à fabriquer le verre; l'expérience et l'énergie pour exploiter le minerai ne leur manquent pas. On les utilisent aussi pour la culture du riz » (Grisellini, pp. 164, 170).

Pour expliquer une action de colonisation de l'envergure de celle de la cour de Vienne, il ne suffit pas à songer à la seule nécessité de repeupler une région assez dévastée par un siècle

et demi d'occupation turque et par une série de guerres poursuivies sur ou à proximité de son territoire. La politique impériale de colonisation intensive s'accompagne pendant toute cette période — et aussi plus tard — de celle qui vise à dénationaliser, par tous les moyens, les Roumains. Sans penser à lui accorder un rôle politique, l'auteur souligne toutefois le fait que les privileges étaient réservés seulement aux émigrants catholiques (« ausschließlich Katholiken im Banat als Kolonisten angesiedelt werden konnten »), et que les protestants devaient d'abord passer à Vienne au catholicisme (d'où tant de *matricula conversorum* datant de cette époque, pp 137 et 138), pour bénéficier des mêmes avantages.

L'auteur néglige de s'occuper de la situation de la population orthodoxe du Banat — Roumains et Serbes — qui constituait de loin la grande majorité des habitants de cette région Mais les documents qui nous sont parvenus nous informent que les Roumains ont été obligés à supporter les frais de transport des colons et que souvent ils devaient abandonner leurs terrains et habitations pour céder la place aux nouveaux arrivants. Ainsi l'Ordonnance du 14 Juillet 1765 de l'impératrice Marie Thérèse charge l'Administration provinciale à s'occuper du problème de l'évacuation des Roumains de leur village : « weilen *ratio status militaris et politici* erheischet, in denen Flussen Marosch, Theys und Pega, deutsche Dorfschaften anzulegen ». Dans son *Mémoire* de Mars 1767, le comte Rialph Perlas répond à la demande de l'impératrice, en lui proposant — comme première étape — l'évacuation des Roumains qui se trouvent entre Arad et Timişoara, et de suivre ce programme en proportions toujours plus vastes (*Silviu Dragomir* : *Vechimea elementului românesc în Banat* (L'ancienneté de l'élément roumain au Banat) dans « Anuarul Institutului de Istorie Naţională din Cluj », III—IV (1924—1925), p. 289) Ce projet « grandiose » ne fut réalisé que dans une proportion modeste et dans des circonstances souvent dramatiques.

Tout en reconnaissant que la population roumaine était maltraitée, et malgré son attitude plus « libérale » envers celle-ci, Joseph II eut lui aussi l'idée d'évacuer d'autres villages de Roumains se trouvant, cette fois-ci, dans la zone montagneuse, entre Căpîlnaş et Caransebeş : « Die Walachen mussen nothwendig von denen Waldern wegkommen, und von Kapolnasch aus bis gegen Karansebesch teutsche angesiedelt werden,... » (*ibid.*, p. 290).

L'auteur ne s'occupe ni des Serbes qui, à cette epoque, étaient la seconde population par ordre numérique du Banat (presque 79 000 habitants, d'après la statistique approximative du même Griselini, pp. 144—145). Grâce à des circonstances politiques très complexes, les Serbes se sont établis au Banat beaucoup plus tôt que les colons dont parle Friedrich Lotz. Comme on le sait déjà, leur dernière grande migration a eu lieu en 1690, quand le patriarche Arsenije III Cernojević abandonna sa résidence de Peć et, en se retirant avec les troupes autrichiennes, emmena avec lui une population évaluée à 40 000 familles serbes.

La question même de la colonisation franco-allemande au Banat aurait été mieux traitée — à notre avis — si l'auteur avait tenu compte de l'ensemble du problème. Mais en vain avons-nous cherché, dans son ample documentation d'archives, quelques références aux populations que les émigrants avaient trouvées à leur arrivée au Banat. A part l'information qu'elles pratiquaient une agriculture limitée aux stricts besoins de leurs maisons et qu'elles s'occupaient d'une maniere intensive de l'élevage du bétail (p. 160), nous n'avons rien trouvé.

Il ne s'agit, bien entendu, pas de prétendre que l'auteur aurait dû accorder une importance égale aux deux autres facteurs démographiques du Banat, que nous avons cru nécessaire de mentionner à cette occasion. En ne choisissant qu'un aspect du problème, il avait par cela même limité son champ d'investigation à un seul thème principal, majeur, afin d'être plus en mesure de l'étudier profondément et dans toutes ses implications. Avec patience et savoir, l'auteur à étudié a fond un grand nombre de documents d'archives, les résultats de son effort se situant dans la bonne tradition des travaux des « spécialistes » (« Fachhistoriker »). Mais on ne peut pas

faire le vide autour des phénomènes, car en les isolant de leur contexte historique, on risque de les rendre méconnaissables. En espèce, l'article très fourni de Friedrich Lotz ne couvre qu'un aspect du problème ; une recherche concernant l'ensemble aurait pu donner un vrai chapitre d'histoire.

Eleonora Costescu

SFYROERAS, VAS. VL., Οἱ δραγουμάνοι τοῦ στόλου.῾Ο θεσμὸς καὶ οἱ φορεῖς [Les dragomans de la flotte Le service et le personnel qui l'ont occupé], Athènes, 1965, IV + 192 pp.

Vas. Vl. Sfyroeras, l'un des chercheurs de l'Institut d'histoire du Moyen Age de l'Académie d'Athènes, a récemment présenté cet ouvrage comme thèse de doctorat. C'est en effet une étude unique, dans son genre, étant donné qu'aucun chercheur n'a encore abordé ce sujet. Sfyroeras, avec ses vastes connaissances et sa passion de chercheur, a réussi à mettre à la disposition de ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Empire ottoman et des Grecs sous la domination turque de 1701 à 1821 une liste entière de dragomans de la flotte ottomane. Il n'existait jusqu'à présent qu'une seule étude sur les grands dragomans de l'Empire ottoman, faite par Epaminondas Stamatiadis ; quoiqu'ancienne — plus de cent ans se sont écoulés depuis sa publication — elle garde encore son utilité malgré ses défauts.

Le poste de dragoman de la flotte ottomane n'a pas eu la même importance que celui de grand dragoman de la Sublime Porte, mais ceux qui l'ont occupé — qui, au XVIII^{e} siècle étaient surtout des Grecs du Phanar — ont tout de même joué un rôle important dans les affaires intérieures des îles grecques sous la domination turque et ce poste, comme le dit l'auteur, « a été le pont de passage vers celui de grand dragoman et en continuation vers le trône en Valachie et en Moldavie ».

A la suite de longues recherches, de l'étude détaillée d'un riche matériel inédit des archives grecques (non seulement de la capitale de la Grèce mais aussi des îles) et de l'utilisation d'une sérieuse bibliographie grecque et étrangère, Sfyroeras a réussi à élaborer, avec une grande compétence, une étude très documentée

Dans le premier chapitre, l'auteur indique sommairement l'époque à laquelle le poste de dragoman de la flotte a été créé sans avoir decouvert les noms des personnes qui aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles ont occupé ce poste, il s'est arrêté seulement à quelques personnes parmi lesquelles se trouvent aussi Gaşpar Graţiani (p. 15) qui occupa en 1619 le trône de Moldavie. Les informations données par l'auteur concernant les interventions de Gaşpar Graţiani dans les affaires de l'île de Naxos ne sont pas connues de nos historiens. En échange, le chercheur grec ne connaît pas la correspondance de G Gratiani publiée par N. Iorga dans « Studii şi documente », XX (1911), et par Antoine Mesrobeanu dans « Diplomatarium italicum », III (1935). Sfyroeras n'a pas utilisé non plus l'étude de N C. Bejenaru, *Gaşpar Gratiani, domnul Moldovei (1619—1620) şi luptele turco-polone* [Gaşpar Graţiani, prince de Moldavie (1619—1620) et les luttes entre les Turcs et les Polonais], publiée dans « Cercetări istorice », I (1925).

Par manque d'information probablement, Sfyroeras affirme vaguement que Graţiani « avait pris avant le titre de duc de Naxos » sans préciser quand, et que le 10 avril 1617 il portait déjà ce titre — mais il ne dit rien du titre de « prince de Paros ». Par contre, Bejenaru affirme avec précision que Graţiani reçut le titre de « duc de Naxos et de prince de Paros » peu avant le 11 février 1617 et que « la première lettre dans laquelle il prend ce titre est du 11 février 1617 » (p. 82). L'affirmation faite par Bejenaru ne correspond pourtant pas à la vérité, car Graţiani avait reçu ce titre beaucoup plus tôt. Nous trouvons dans la correspondance de Graţiani, publiée par N Iorga, que Bejenaru n'a pas utilisée, trois lettres (des Archives d'Innsbruck) envoyées les 10, 11 et 31 janvier de Nice et de Belgrade par Graţiani au prince Maximilien, signées par le

grand dragoman : « *D.V.A Serenissima Fedelissimi et devotissimi servitori, Gaspar Gratiani, Duca di Naxos et signor di Pario* ». Donc la lettre du 11 février 1617 citée par Bejenaru n'a pas été la première, dans laquelle Graţiani s'est intitulé « duc de Naxos et prince de Paros ». Il paraît que Graţiani reçut cette dignité à la fin de 1616, puisque le 12 novembre 1616, le voyageur allemand Adam Wenners en parle en lui donnant ce titre. Dans le second chapitre l'auteur indique les îles de l'Archipel Grec qui furent sous la juridiction du capoudan-pacha et du dragoman de la flotte. Il insiste, dans le III^e^ chapitre, sur l'importance du poste de dragoman de la flotte. Sfyroeras donne ici quelques indications sur la nomination des dragomans, leur revêtement du caftan et leur confirmation par le bouiurdiu impérial. Dans le IV^e^ chapitre (pp. 39—40) il rappelle les titres dont se servaient les habitants des îles, quand ils s'adressaient aux dragomans de la flotte. Dans le V^e^ chapitre (pp. 41—47) Sfyroeras traite des rétributions et des revenus de ces représentants du capoudan-pacha. Les dragomans, en dehors d'un tribut spécial qu'ils encaissaient à leur nomination, pour couvrir les dépenses faites à l'occasion de l'occupation de ce poste très élevé, recevaient encore annuellement un impôt appelé « avaet du miri », établi par le dragoman d'après les ressources des communautés Le dragoman encaissait encore des revenus exceptionnels toutes les fois qu'il rendait des services importants aux habitants des îles. Les dragomans arrivaient ainsi à avoir un revenu annuel de 150 000 aspres. En ce temps cette somme était énorme pour le pauvre budget des Grecs et l'auteur le démontre en la comparant au salaire de l'illustre professeur de l'Académie du Mont Athos, Eugène Voulgaris, qui ne représentait, annuellement, que mille aspres. L'auteur s'occupe au VI^e^ chapitre des fonctionnaires se trouvant au service des dragomans de la flotte. Ceux-ci étaient, généralement, des Phanariotes, anciens « postelnics », « paharnics », « comis » qui avaient vécu dans les cours princières des Principautés Roumaines et étaient quelquefois des parents des dragomans de la flotte.

Le dernier chapitre est consacré aux attributions et aux activités des dragomans de la flotte qui avaient de grandes prérogatives concernant la fixation et la perception des impôts qui étaient encaissés deux fois par an, en hiver et en été, aux mois de mars et d'août, généralement Le dragoman avait pourtant la liberté de faire des changements autant pour les termes de payement que pour le taux de l'impôt établi. Quelquefois les dragomans rapetissaient ou supprimaient certains impôts, mais ils pouvaient aussi soumettre les contribuables à des impôts exceptionnels suivant leur bon plaisir.

Nous aurions désiré que l'auteur se soit occupé, dans ce chapitre, de la façon dont ces impôts, annuels ou exceptionnels, étaient perçus par les mandataires des dragomans, comment était faite l'imposition, s'il existait des catégories de sujets privilégiés, etc.

Sfyroeras parle aussi encore des contributions données par les dragomans en vue de soutenir l'enseignement et l'Eglise. Beaucoup d'écoles des îles grecques ont joui de l'aide matérielle des dragomans. L'auteur indique les écoles qui ont été aidées et de quelles sommes. Certains de ces dragomans phanariotes devenus princes des Principautés Roumaines ont continué, comme on le sait, l'aide matérielle donnée à certaines fondations des îles grecques. Ce côté du problème n'est pas traité par l'auteur — il ne mentionne qu'une fois un hrisov de Nicolas Mavrogheni — et nous croyons qu'il aurait été intéressant pour les lecteurs de connaître aussi les liaisons que les anciens dragomans de la flotte avaient gardées plus tard avec les îles grecques. Ceci expliquerait aussi le fait que certains princes phanariotes ont aidé de préférence les écoles et les monastères des îles grecques et non ceux de la Grèce continentale. Si Sfyroeras, qui a étudié un riche matériel d'archives, avait mentionné aussi les documents relatifs à l'aide fournie aux écoles et aux monastères des îles grecques par les anciens dragomans devenus princes régnants dans les Principautés, il aurait contribué à la connaissance de l'un des aspects des liaisons culturelles greco-roumaines du passé, qui intéressent à tel point les deux pays amis, la Grèce et la Roumanie, surtout maintenant quand certains chercheurs des pays balkaniques se préoccupent particulièrement des influences culturelles réciproques.

Dans la seconde partie de l'étude Sfyroeras publie une liste des dragomans de la flotte ottomane, commençant par Ianakis Porfiritis en 1701 et finissant par le dernier dragoman phanariote, Nicolas Mourouzi, qui fut décapité en 1821. La liste comprend, avec certaines lacunes surtout pour l'époque 1701—1766, 24 dragomans. Le lecteur trouve pour chaque dragoman des données sur sa vie et son activité politique. On trouve dans cette liste certains dragomans de la flotte ottomane jusqu'à présent inconnus tandis que d'autres qui n'ont pu être confirmés par des documents ont été éliminés.

Nous avons observé, en examinant la bibliographie utilisée, que malgré que l'auteur ait mis à contribution plusieurs œuvres roumaines, anciennes et récentes, il n'a probablement pas eu la possibilité de consulter d'autres sources roumaines et en premier lieu nos chroniques où il aurait pu recueillir des informations sur certaines personnes qui l'intéressaient.

Passons maintenant à quelques informations supplémentaires ainsi qu'à certaines précisions et corrections.

Concernant le dragoman *Ioanakis Porfiritis*, l'auteur discute les opinions de ses devanciers au sujet de son nom de famille. Dans les documents publiés et inédits, ce dragoman ne figure qu'avec son nom de baptême : Ioanakis ou Ianakis. On ne connaît qu'une lettre envoyée d'Andrinople le 19 décembre 1678 au noble maghiar, Beldy Pálhoz, qui était enfermé dans Les Sept Tours de Constantinople, signée : « Ioan Porphyrita » Je tiens à informer Sfyroeras que c'est sur cette lettre que s'est basé N. Iorga quand il a identifié pour la première fois Ianakis Porfiritis [1]. Sfyroeras ajoute aussi, après I. C. Filitti, que Ianakis Porfiritis se serait appelé aussi Haleplis, étant originaire de la ville de Halepa, qui se trouve dans l'île de Crête. Mais quelques chercheurs grecs soutiennent que Porfiritis était originaire de l'île de Chios et d'autres qu'il venait de l'île de Paros. Sfyroeras ne prend cependant aucune attitude quant au lieu d'origine de Porfiritis, par manque d'informations, probablement, et se limite a l'identification de son nom de famille. L'auteur ajoute à la fin de la présentation de Porfiritis : «Nous ne savons pas si après 1710 Ioannakis est resté en service et pour combien de temps. Il a été sûrement remplacé avant 1713, date à laquelle nous trouvons Constantin Venturas comme dragoman » (p. 93)

Dans les sources roumaines on trouve certaines informations sur Porfiritis. Sfyroeras rappelle que Porfiritis a eté en 1674 *capuchehaia* de Valachie à Constantinople ; nous le trouvons en 1694 aussi occupant le même poste au service de Constantin Brincoveanu [2] Il semble pourtant que Porfiritis a été aussi le *capuchehaia* de Dimitrie Cantemir Dans les chroniques roumaines il est dit que c'est Jean le Crétois qui a été au service de D. Cantemir. Etant donné que Porfiritis était, selon certains avis, originaire de Crète, nous croyons qu'il n'est pas exclu que Jean le Crétois et Ianaki de Halepa soit la même personne qui en raison de son origine crétoise ait reçu le surnom de « Crétois ». Ce n'est qu'une simple supposition et nous attendons que ceux qui auront étudié attentivement ce matériel documentaire la confirment ou l'infirment. Dans tous les cas il ne faut pas oublier le fait que Jean le Crétois deploie son activité justement à l'époque de la vie de Ianakis Porfiritis Il a été *capouchehaia* de Moldavie en 1711, du temps de la *caimacămia* de Lupu Costaki, quand il fut décapité sur l'ordre du grand vizir probablement pour avoir transporté la correspondance secrète entre le tzar de

[1] La lettre de Porfiritis est publiée dans *Monumenta comitialia Transylvaniae*, Budapest, 1893, vol. XVI, pp. 632—633. Nous informons Sfyroeras que les deux lettres de Porfiritis publiées par N. Iorga dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV[1] ne viennent pas de manuscrits se trouvant dans la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie mais de copies faites à Constantinople sur la demande de l'Académie de Roumanie, par Manoil Ghédéon, l'un des meilleurs connaisseurs de ce temps du trésor grec de la Bibliothèque du « métoh » du Saint Tombeau de Constantinople.

[2] Radu Greceanu, *Cronica* [Chronique], éd. Gr. Gregorian, Bucarest, 1961, II, p. 76.

Russie et l'ambassadeur Tolstoi enfermé dans Les Sept Tours [3]. Au cas où notre identification sera confirmée par des documents, nous pourrons affirmer avec certitude que l'année de la mort de Porfiritis que le chercheur grec n'a pas réussi à établir, est l'année 1711. Cette date de la décapitation du Crétois coïncide avec la date à laquelle Constantin Venturas, le successeur de Porfiritis, occupa le poste de dragoman de la flotte.

Passons à un autre dragoman. Les données recueillies par Sfyroeras dans les archives grecques sur *Nicolas Jean Rosetti* sont pauvres mais précieuses, étant demeurées inconnues de nos chercheurs qui se sont occupés de la généalogie de la famille Rosetti et particulièrement du général Radu Rosetti, lequel a publié en 1938 le travail généalogique : *La famille Rosetti*, en deux volumes.

Notre collègue d'Athènes affirme, d'après Comnene Ypsilanti, que du temps du règne de Matei Ghica, quand N. Rosetti occupait le poste de *spătar* celui-ci « faisait des choses monstrueuses à Bucarest ». Nous devons ajouter, en liaison avec l'activité abusive du *spătar* Rosetti, que le chroniqueur anonyme de la *Cronica Ghiculeştilor* nous donne certains détails intéressants sur une révolte populaire contre N. Rosetti et son beau-père Iordake Mihalopol et que le sultan, comme punition, a exilé Rosetti dans l'île de Chios (p. 663). L'exil a été pourtant de courte durée, deux mois seulement, fait qui démontre qu'il avait de puissants défenseurs a Constantinople. N. Rosetti avait donc fait connaissance des îles grecques dès 1753 !

Le chroniqueur anonyme de la *Chronique des Ghica* affirme que Nicolaki Rosetti « était jeune, sans expérience et vif à la colère ». Si nous tenons compte de cette mention nous devons mettre sous signe d'interrogation la date de la naissance de N. Rosetti, c'est-à-dire 1690, à laquelle Sfyroeras s'est arrêté. Nous pouvons difficilement admettre que Rosetti soit né à cette date, car le chroniqueur contemporain n'aurait pu le présenter en 1753 comme étant « un jeune homme sans expérience », vu qu'il avait à cette date l'âge respectable de 63 ans. Les dires du chroniqueur contemporain nous inspirent plus de confiance que les dates établies par le généalogiste E. Rangabè qui est l'auteur du *Livre d'or de la noblesse phanariote* écrit à la fin du siècle dernier. Donc, selon notre avis, N. Rosetti n'est pas né en 1690, mais beaucoup plus tard et il n'a pas occupé le poste de dragoman de la flotte a l'âge de 76 ans comme l'affirme Sfyroeras.

Passant maintenant aux annees pendant lesquelles N. Rosetti exerça cette charge, nous devons observer que Sfyroeras passe aux pages 117 et 174, à côté du nom de ce dragoman, les années servies dans ce poste : « 1765 — janvier 1767 ». Nous ne comprenons pas pourquoi l'auteur ajoute ces années quand il écrit plus loin :« le dragomanat de Rosetti a duré quelques mois ». Si nous tenons compte de l'affirmation de Sfyroeras que le dragomanat « n'a duré que quelques mois » comment pouvons-nous admettre qu'il occupa cette charge entre 1765 et janvier 1767 ? Nous croyons que quelques mois ne peuvent couvrir une année entière. L'auteur a été influencé par un document du 17 juillet 1766 dans lequel N. Rosetti s'adressant aux « proestos » et aux « épitrops » de l'île de Mikonos leur disait : « Ne commetez pas des fautes comme l'année dernière pour que vous n'ayez pas à supporter de pertes ou de punitions ». L'auteur de ce passage tire la conclusion que Rosetti « a été dragoman de la flotte depuis la fin de 1765 ». Mais le mot πέρσι (année dernière) qui a influencé l'auteur peut très bien se rapporter non seulement à son propre dragomanat mais aussi au dragomanat de son prédécesseur. Rosetti a voulu probablement rappeler un fait récent pour la seule raison d'attirer l'attention des habitants de cette île sur les conséquences qu'ils auraient à souffrir s'ils n'acquittaient pas certains impôts Sfyroeras affirme d'ailleurs lui-même qu'il n'existe aucune preuve sûre que Rosetti ait été dragoman à la fin de 1765. Donc, selon notre avis, l'auteur a élargi la chronologie du dragomanat de N. Rosetti sans avoir de base documentaire.

[3] *Cronica Ghiculeştilor* [Chronique des Ghica], édition revue et annotée par Nestor Camariano et Ariadna Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, pp 125 et 129 Sfyroeras n'a pas eu la possibilité d'utiliser cette Chronique qui parut en même temps que son travail.

Sfyroeras s'occupe aussi en détail du dragoman *Nicolas Pierre Mavrogheni*, se servant d'un matériel déjà publié et inédit. Il utilise une riche bibliographie, mais n'a pas mis à contribution un vieux livre grec contenant la description de ses faits héroïques et un « *engomion* » fait par un contemporain toujours en langue grecque.

Ce vieux livre a été imprimé à Bucarest, en 1789, par le *căminar* Manolaki Persianos et a un très long titre, dont nous ne donnons que le commencement : Συνοπτικὴ περίληψις τῶν ἡρωϊκῶν κατορθωμάτων τοῦ ὑψηλοτάτου, εὐσεβεστάτου τε καὶ τροπαιούχου αὐθέντου ἡμῶν καὶ ἡγεμόνος πάσης Οὐγκροβλαχίας κυρίου κυρίου Ἰω. Νικολάου Πέτρου Μαυρογένη ···[4]. Le livre contient encore, en dehors des faits héroïques relatés par M. Persianos, des vers laudatifs et des épigrammes composées par différentes personnes.

Sfyroeras aurait dû consulter cette œuvre surtout que Persianos parle de la vie et de l'activité de Mavrogheni avant qu'il ne devînt prince de Valachie, c'est-à-dire juste l'époque intéressant l'auteur, ce qui lui aurait permis de nous éclaircir certaines questions. Ainsi Sfyroeras affirme : « Nous ne savons pas exactement la date à laquelle il est allé à Constantinople, mais nous supposons que ce voyage s'est réalisé vers 1750 c'est-à-dire pendant l'adolescence de Mavrogheni (p. 124). La réponse à cette incertitude de Sfyroeras nous est donnée par Persianos dans les vers suivants : « Dès qu'il accomplit l'age de 18 ans / avec dépenses et douleurs il gardait la justice / et chassait les corsaires par tous les moyens / pour garder le pays sans dommages venant d'eux. / Ensuite devenant dragoman de la flotte, / il devint à juste titre connu dans le monde entier ».

Persianos ne nous précise pas les années où les choses dont il parle sont arrivées, mais ses informations sont précieuses. Nous devons donc retenir le fait qu'à l'âge de 18 ans Mavrogheni était déjà au service de la Porte et défendait les habitants des îles grecques des incursions des corsaires.

Et plus loin, Persianos, parlant du dragomanat de Mavrogheni, rappelle ses relations avec Hasan pacha, qui le tenait en grande faveur. Persianos montre également les services rendus par Mavrogheni à ses compatriotes qu'ils avait sauvés de la mort et surtout aux habitants de l'île de Psara que le sultan voulait détruire à la suite d'une révolte. Ensuite, Persianos parle aussi du rôle joué par Mavrogheni dans l'apaisement de la révolte du Péloponnèse (pp. 7—8).

Nous nous arrêtons ici et recommandons à Sfyroeras ce livre écrit par un contemporain. Il contient des louanges excessives mais aussi certaines précieuses informations qui peuvent être utilisées avec profit.

Passons maintenant à « l'engomion » cité plus haut qui se trouve dans le manuscrit grec 802 de la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie. Le manuscrit a été écrit en 1786 et publié par Constantin Erbiceanu dans *Cronicarii greci* [Les chroniqueurs grecs], Bucarest, 1888, pp. 229—233, avec une traduction roumaine. L'auteur de ce panégyrique est probablement Théodore de Trapézonde, professeur à l'école St. Sava de Bucarest, dont le nom se trouve à la fin d'un autre discours venant après celui-ci.

Un passage de ce panégyrique se rapporte à l'activité de N. P. Mavrogheni au temps où il était dragoman de la flotte. L'auteur a vécu dans l'île de Patmos et dit que ce qu'il relate sur l'activité de Mavrogheni dans les îles grecques n'a pas été entendu ou lu par lui, mais vécu et il tâche d'accentuer ce fait. Nous croyons que, tenant compte de cette affirmation du savant professeur de Bucarest, nous devons lui accorder la confiance qu'elle mérite. Le professeur Théodore de St. Sava dit que Mavrogheni a occupé d'abord le poste de dragoman de la flotte et qu'il est devenu renommé du temps de son dragomanat Il ajoute encore que Mavrogheni a construit des églises, écoles et hôpitaux dans les îles des Cyclades et il

---

[4] Voir le titre entier chez Ioan Bianu et Nerva Hodoş *Bibliografia românească veche* [Ancienne bibliographie roumaine], 1716—1808, vol. II, Bucarest, 1910, pp. 333—334.

rappelle l'école de Patmos dont il dit : « Moi aussi, j'y ai passé assez de temps et j'en ai tiré grand profit ».

En terminant cette longue critique nous tenons à féliciter notre collègue Sfyroeras de l'Institut d'histoire du Moyen Age de l'Académie d'Athènes, d'avoir achevé avec succès cette importante étude qui sera un instrument de travail précieux pour les chercheurs.

Nestor Camariano

A. ÇOBA, Z. PRELA, *Albanica*, Tirana 1965, 108 S.

Durch die Standortangabe in der Bibliographie *Albanica* von seltenen Drucken des 16.—18. Jahrhunderts in der Albanischen Nationalbibliothek, haben die beiden Autoren A. Çoba und Z. Prela ein nutzliches Nachschlagewerk fur die Historiker Sudosteuropas verfaßt. Nach G. T. Pétrovichs *Scanderbeg. Essai de bibliographie raisonnée* (1881), E. Legrands, *Bibliographie albanaise* und den neueren bibliographischen Erhebungen des rumanischen Historikers Fr. Pall (*Marino Barlezio uno storico umanista* — 1938) und des albanischen Gelehrten Noli (*George Castrioti Scanderbeg* — 1947) war wohl kaum ein unbekannter Druck durch die engen Maschen dieser systematischen Erhebungen in allen europaischen Bibliotheken geschlupft.

Einige Fehler aus der Bibliographie G. T. Pétrovichs bedurften aber noch einer entsprechenden Richtigstellung. Sie hatten sich dadurch ergeben, daß Pétrovich neben Werken, die er selbst ermittelt hat, auch Drucke aus anderen bibliographischen Kompendien anfuhrte, die wohl nie existiert haben. Solche Titel geistern aber noch immer in einzelnen Werken herum und verleiten den Wissenschaftler dazu eine Fahrte zu verfolgen, die erst nach zeitraubenden Rundfragen sich als falsch erweist.

Ein Beispiel dafur : Petrovich erwahnt in seinem *Essai de bibliographie raisonnée* (S 46) folgenden Titel :

Scanderbeg. Warhaffte · · Beschreibung aller · · · Schlachten vnd Thaten, so der Furst Georg Castriot · · gethan · · · Erstlich in Latein beschriben, darnach durch Johannes Pinicianum verteutscht Jetzt von neuwen · · · an tag geben Franckfurt am Mayn bei Georg Raben, in verlegung Sigmund Feyrabends. 1578

Pétrovich fugt hinzu . „Pour la connaissance exacte du titre je suis redevable à M. le bibliothécaire de la Bibl. royale publique à Dresde." In der Sachsischen Landesbibliothek Dresden, welche die Buchbestande der fruheren koniglichen Bibliothek ubernommen hat verliefen die personlichen Erhebungen nach diesem Druck ergebnislos. Nun teilte uns die Direktion der Sachsischen Landesbibliothek in Dresden mit, daß sich in der Sondersammlung (Kriegsverlust) der Krause-Einbande unter Signatur KA 69 die von uns angefuhrte Barlezio Ausgabe aus dem Jahr 1577 — nicht aber aus dem Jahr 1578 — befand.

Die von Pétrovich zitierte Ausgabe aus dem Jahr 1578 scheint nie existiert zu haben. In der Stadtbibliothek in Frankfurt a M. (Q 15/97) befindet sich wohl der Druck :

Scanderbeg // Warhaffte eigentliche und kurtze Beschreibung aller · · · Schlachten vnd Thaten // so der Furst Georg Castriot · · · gethan · · · // Franckfurt am Mayn, bei Georg Raben // in verlegung Sigmund Feyerabends. 1578.

der aber tatsachlich einen Restbestand der Ausgabe aus dem Jahr 1577 bildete und dem der geschaftstuchtige Feyerabend nur eine neue Titelseite gab. Daher auch die Erklarung, daß die „Ausgabe" aus dem Jahr 1578 so *selten ist*.

Dafur ist aber bei Feyerabend in Frankfurt a M. im Jahr 1578 eine lateinische Ausgabe unter dem Titel :

Chronicorum Turcicorvm in Qvibvs Tvrcorvm origo, principes, imperatores, bella praelia, caedes, victoria · · · exponuntur

erschienen. Sie zahlt zu den reichen Bestanden der Albanischen Nationalbibliothek.

Um solche Irrtumer festzustellen bietet die *Albanica* ein vorzugliches Hilfsmittel. Sie uberrascht aber auch gleichzeitig durch die vielen Historikern unbekannten Schatze der Nationalbibliothek aus Tirana. Die Anordnung der Titel erfolgt in chronologischer Reihenfolge und ein Autorenregister erleichtert eine rasche Orientierung. Die Wiedergabe der Titel erfolgte korrekt, mit wissenschaftlicher Genauigkeit.

Von einer Bibliographie der Drucke des 16.—18. Jahrhunderts erwartet begreiflicherweise jeder Wissenschaftler fur sein Fachgebiet Antwort auf Fragenkomplexe die ihm besonders dringlich erscheinen Ich mochte einen solchen Wunschzettel nicht unnotig verlangern. Was ich den Autoren lediglich als Vorschlag unterbreiten mochte, ware der Versuch bei einer etwaigen Neuauflage die Zeilenlage der Titelseite (page de titre, frontespizio) anzugeben z.B.

Historia // del magnanimo // et valoroso signor // Georgio Castrioto // detto Scanderbego · · · // In Venetia, Per Francesco Rocca à San Paolo

Bei der genauen Zeilenangabe der Titelseiten konnte man vielleicht in den Buchbestanden von Tirana eine zweite Auflage aus demselben Jahr eines Werkes finden.

Unter Nr. 75, 78, 121 und 155 erwahnt die *Albanica* das bekannte Werk : Gli Illustri // et // gloriosi gesti, // et vittoriose // impresse, // fatte contra Turchi, // dal Sign. D. Giorgio Castrioto, // detto Scanderbeg, // Prencipe d'Epiro.// · · · Doue si mostra la vera maniera del guerreggiare, di gover- // nare esserciti, di far pronti i soldati al combattere, // & di restar vincitori in ogni difficile impresa // Nouamente ristampati & con somma diligenza corretti. // In Vinegia, Presso Altobello Salicato, 1584. // Alla Libraria della Fortezza. Die Auflage aus dem Jahre 1584, von der ich noch Exemplare in der Bibl. Marciana Venedig (126 d. 132) und im British Museum (1035—1—5) ermitteln konnte, wird hier Demetrio Franco zugeschrieben Der Verfasser G. M Bonardo — in der Ausgabe von 1591 wird er falschlich „Monardo" genannt — war „Cavaliere et Luogotenente Provinciale" des eigentumlichen „Ordine della prima antica Militia Aureata Imperiale con l'Angelica Aurea Croce di Constantino Magno". Als Vorlage fur sein Werk bezeichnet Bonardo im Vorwort ein Manuskript des „Riverendo Demetrio Franco, il quale fu personalmente in tutte quelle guerre e di tutti i valorosi gesti di questo principe Scanderbeg molto bene instrutto et informato"

Pall argumentiert uberzeugend gegen die These, daß Demetrio Franco (gest. 1525) der Autor des Manuskriptes gewesen sei und spricht von einem „Pseudo-Franco". Die Arbeit bezeichnet Pall als eine „versione autentica" des Bonardo.

Von den in der *Albanica* erwahnten venezianischen Ausgaben der *Historia del magnanimo et valoroso signor Georgio Castrioto* des Marino Barlezio aus dem Jahr 1568 besitzt die Biblioteca Academiei Republicii Socialiste România (Signatur I 347 478) ebenfalls ein Exemplar. Gewisse Abweichungen davon auf dem Titelblatt in der Zeilenlage weist ein Exemplar der Bibl Palatina aus Parma (Pal 14 100) auf.

In diesem Zusammenhang mochte ich die Historiker aus Tirana auf zwei ganz besonders seltene Drucke der *Albanica* aufmerksam machen. Es handelt sich um zwei Ausgaben der *Historia del magnanimo et valoroso signor Castrioto detto Scanderbego* die im Jahr 1580 in Venedig bei Gabriel Giolito de Ferrari und ebenfalls in Venedig „Per Sgualdo in Frezzoria" (Nr. 70—71) erscheinen. Ich konnte bis jetzt beide Ausgaben in keiner anderen Bibliothek feststellen. Die erwahnten bibliophilen Schatze in der Albanischen Nationalbibliothek sind umso wertvoller, als sie auch fur die Geschichte des italienischen Buchdruckes des Cinquecento von Bedeutung sind (vgl dazu S. B o n g i, *Annali di Gabriel Giolito de Ferrari da Trino di Monferrato stampatore in Venezia*, Roma 1890—1895, 2 Bde).

Fur die rumanische Geschichte, und insbesondere fur die Kampfe Michaels des Tapferen gegen die Turken sind aus der *Albanica* von Interesse ·

Von Cesare C a m p a n a s, *Compendio historico delle guerre successe tra Christiani & Turchi*, Vinegia 1597 sind in Rumanien zahlreiche Exemplare vorhanden (Biblioteca Academiei

Bukarest: II 345 477; Biblioteca Centrală de Stat Bukarest: Inv. 278, 866; Bibl. Brukenthal Sibiu: V. II 248).

Von Lazaro *Soranzos*, L'Ottomano, vermerkt die *Albanica* drei Ausgaben des 16. Jahrhunderts (Nr. 87, 88, 90). Ergänzend möchten wir auf zwei weitere Ausgaben aufmerksam machen:

1) L'Ottomanno // di Lazaro Soranzo,// Dove si dà pieno ragguaglio non solamente della // Potenza del presente Signor de' Turchi Mehemeto // Ill // de gl'interessi, ch'egli hà con diuersi Prencipi, // di quanto machina contra il Christianesmo, & di // quello che all'incontro si potrebbe à suo danno // oprar da noi; ma ancora di varij Popoli, Siti, Città, // e viaggi, con altri particolari di Stato necessarij à sa- // persi nella presente guerra d'Ongheria. //Alla Santita di N. Sig. // Clemente VIII // In Ferrara, // Per Vittorio Baldini Stampatore Camerale Con licenza de'Superiori. 1599

Besitz: Bibl. Institutului de Istorie al Academiei Republicii Socialiste România Bukarest (I 2243 L)

2) OTTOMANNVS // LAZARI SO-//RANZI PATRICII // VENETI, // Sive // De Rebvs Turcicis Li-// ber vnus in tres partes divisus; // Continens exactissimam descriptionem non modò // potentiae Mahometis III. Turcarum Im-//per. hodie regnantis, & quo nomine cum aliis Principibus obstrictus . . // Nunc primo Latino donatus. // Ad Clementem VIII Pontif. // Romae. // Excudebat Gulielmus Antonius. // Anno MDC.

Besitz. Bibl. Universității Cluj (130 859); Bibl. Teleki-Bolyai Tîrgu Mureș (d- 560 d)

Durch einige Adnotationen am Rande der *Albanica* wollten wir den albanischen Kollegen auf das Interesse hinweisen, das auch die rumänische Historiographie dem erschienenen Werke zeigt.

C. Göllner

EUGEN STĂNESCU, *Cultura scrisă moldovenească în vremea lui Ștefan cel Mare* [La culture moldave écrite au temps d'Etienne le Grand], extrait du volume collectif: *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare* [La culture moldave au temps d'Etienne le Grand], Bucarest, 1964, pp. 9—45.

Le travail d'Eugen Stănescu représente la première étude d'ensemble consacrée au plus important aspect de la culture à l'époque du célèbre voïvode de Moldavie, Ștefan cel Mare En effet — bien qu'avant cette synthèse on ait publié des études approfondies sur des œuvres se rattachant au temps de ce prince — le phénomène littéraire de cette époque n'avait pas encore été considéré en tant qu'ensemble social, dont les aspects et les développements avaient été déterminés par le processus d'évolution politique et sociale-économique de la Moldavie des XIV^{e}—XV^{e} siècles

Tout en se fondant sur les résultats les plus importants publiés précédemment, l'auteur n'est pas resté néanmoins leur tributaire Il s'élève par son esprit synthétique à ce qui constitue le but même et le fond des recherches consacrées au phénomène culturel, sous la forme d'un exposé conforme au matérialisme scientifique, à savoir: la réflexion des idées et de la mentalité de la société dans les formes de culture qu'elle crée et implicitement, la recherche portant sur les aspects et les problèmes de sa vie sociale et économique.

L'étude comprend trois parties: la première est consacrée à la localisation du phénomène culturel moldave dans son cadre de développement historique; la seconde contient les formes de

manifestation de cette culture ; la troisième, indiscutablement la plus importante, traite de l'idéologie de l'époque, reflétée dans les œuvres écrites au temps de Ştefan cel Mare. C'est dans cette particularité que résident non seulement la nouveauté de l'étude, mais aussi sa valeur.

En ce sens, il est naturel de commencer la série de nos observations en signalant le fait qu'Eugen Stănescu, afin de souligner le moment social-historique des premiers signes d'envergure d'une culture écrite en Moldavie, affirme que le phénomène est le résultat des contradictions existant entre les classes fondamentales de la société, qui posaient au monde moldave des problèmes sociaux particuliers. En effet, c'est au cours des remous de type féodal, consécutifs au règne d'Alexandru cel Bun (Alexandre le Bon) (1400—1432), que firent leur apparition les premières notes historiques brèves, dans les manuscrits de l'époque dont elles consignaient les événements. Par exemple, sur la dernière page d'une anthologie des prédications de St. Jean Chrysostome — œuvre portant la dénomination locale de « mărgăritar » (muguet) — copiée en 1443 par le moine Gavril du monastère de Neamtz, on trouve une note brève sur l'issue tragique de la lutte qui avait eu lieu entre Etienne, fils du voivode Alexandru, et Ilieş, fils du voivode Roman, ce qui prouve que les actions de cette période féodale avaient commencé à avoir des échos au-delà du cercle des compétiteurs du trône voïvodal et que ces luttes exprimaient des réalités sociales, dont l'extension dépassait de beaucoup la simple rivalité des aspirants au règne. C'est à ces réalités qu'on doit l'apparition des premières notes historiques en Moldavie.

L'auteur commence par préciser dans cette première partie de son étude, les trois stades des débuts de la culture moldave écrite, qui correspondent chacun à l'une des phases successives du développement de la vie politique et sociale de la Moldavie : la cristallisation des rapports féodaux, à l'époque marquée par l'apparition des premières inscriptions ; la naissance de l'Etat féodal à une époque caractérisée par l'apparition des actes de chancellerie ; la période des luttes menées contre le morcellement féodal, qui comprend aussi les premières formes de la culture féodale écrite ayant une certaine tenue littéraire (les œuvres religieuses et historiques) Eugen Stănescu identifie la base sur laquelle allait se développer — sous un angle social — la culture du temps de Ştefan cel Mare, et clarifie aussi les problemes de la complexité de cette culture

L'auteur arrive de même à des conclusions judicieuses concernant les rapports existant entre la culture moldave écrite au cours du XVI^e^ siècle et la civilisation slavo-byzantine qui dominait le monde du Sud-Est européen. Elles s'appuient sur la présence en Moldavie du temps du grand voivode, de deux cultures différentes du point de vue social. Il s'agit de la culture propre à la classe des boyards et d'une seconde culture, qui au XV^e^ siècle n'avait atteint que des formes orales propres aux couches du peuple. La premiere culture, bien qu'exprimée en langue slave, n'était pas slave dans le sens national du mot, mais représentait exclusivement un phénomène culturel similaire aux cultures de langue latine des Hongrois et des Polonais au cours du Moyen Age.

Ce qui est exact du point de vue de la langue utilisée par les formes de cette culture l'est évidemment aussi du point de vue du contenu de ces formes de manifestation. Selon l'auteur, ces œuvres — à l'exception des « Annales » qui étaient de simples copies — « appartiennent en réalité au milieu historique auquel elles devaient leur naissance, qui avait stimulé leur apparition et leur développement » ; dans maint cas, leurs formes initiales avaient été sauvegardées et transmises uniquement par les copies moldaves. Parfois, comme par exemple dans le cas de l'œuvre juridique dite *Syntagma* et appartenant à Mathieu Blastarès, au moins l'un des manuscrits copiés en Moldavie pour le monde russe, représente en réalité une nouvelle création de la forme originale byzantino-slave. Le fait révèle le rôle que la culture féodale moldave a joué quant à la fixation des aspects locaux de la culture slave du Sud au Moyen Age, ce qui permet d'accorder à la culture féodale moldave de langue slave, la dénomination de « culture slavo-roumaine », toutes ses formes reflétant en dernière analyse le niveau atteint par la culture écrite de la Moldavie au XV^e^ siècle.

Les cinq parties qui composent le deuxième chapitre de l'étude d'Eugen Stănescu contiennent les recherches portant sur les formes de la culture écrite du temps de Ştefan cel Mare : actes de chancellerie, littérature juridique, historique (inscriptions et notes de chroniques annuelles), religieuse (culte et exégèse théologique) et contes, qui representaient les premières formes de belles-lettres.

Il en résulte qu'à l'époque de Ştefan cel Mare la culture écrite moldave avait tendance à toucher aux formes des premières manifestations des belles-lettres — à valeur artistique encore mineure — qui appartenaient à une culture littéraire, engendrée naturellement par la pensée théologique, vraisemblablement de nature sectaire, selon notre opinion, bogomilienne Aussi sommes-nous contraints de considérer qu'Eugen Stănescu devrait tenir compte des documents cités par B. P. Hasdeu (*Cuvinte din bătrîni* [Propos des anciens], II, Bucarest 1875, p. 25) et qui font savoir qu'au cours de ce siècle, les habitants de la Moldavie respectaient le culte de St Paul — donc le bogomilisme (G Reicherdorfer, *Chorographia Moldaviae*, 1541, dans : *Tezaurul de Monumente istorice*, III, p 137)

La mention faite par Eugen Stănescu pour la première fois dans notre historiographie, accusant l'existence de certains débuts de l'art littéraire roumain sous la forme des contes, représente un mérite analytique de plus, à la base de sa synthèse Le fait doit être remarqué d'autant plus que N. Smochină a signalé récemment l'existence probable en Moldavie, dès l'époque de Ştefan cel Mare, d'une traduction roumaine de « La fleur des dons ».

L'analyse claire et succincte est tout aussi judicieuse, quand il s'agit des données fournies par les actes de chancellerie. Grâce à cette analyse, on trouve pour la première fois dans un travail roumain d'histoire, la mise en évidence — a l'usage de nos chercheurs — de deux constatations essentielles, présentées sous une forme autorisée par la méthode critique utilisée, notamment la confrontation des données statistiques avec le contenu social des actes cités La première constatation exprime les rapports existants entre le nombre des actes de chancellerie et ses augmentations successives d'une part, et les phases sociales du règne du voivode d'autre part, afin de devenir encore plus éloquente, la statistique aurait dû être complétée par celle des actes appartenant à la première moitié du XV^{e} siècle. La deuxième constatation qui est le resultat d'une analyse portant sur le contenu idéologique des actes de chancellerie, souligne — toujours pour la première fois dans notre historiographie — le fait que ces actes ont dépassé, en tant que documentation, leur rôle administratif ou économique, en dévoilant sous leurs formes les plus authentiques l'idéologie et les préoccupations de l'époque. L'analyse sociale de ces indications, qu'on n'avait pas entreprise d'une manière systématique et exhaustive avant Eugen Stănescu, révèle assez clairement que l'œuvre de groupement du monde moldave autour d'un centre, tout comme la lutte pour l'indépendance de l'Etat avaient été doublées au temps de Ştefan cel Mare par le développement des formes culturelles, entre lesquelles se trouvait aussi la forme écrite ; leur ensemble allait constituer la superstructure sociale et culturelle du XV^{e} siècle moldave.

Un autre mérite du travail que nous analysons résulte du fait qu'Eugen Stănescu envisage les inscriptions comme un élément actif du fond de la culture écrite à l'époque de Ştefan cel Mare, en démontrant qu'elles recèlent, à part les renseignements contenus, des reflets de l'attitude idéologique du voivode par rapport aux événements qui avaient provoqué les inscriptions mêmes.

Ce n'est qu'aprés avoir souligné ce premier fait caractéristique du phénomène littéraire-historique du XV^{e} siècle moldave que l'auteur entreprend la définition de sa propre attitude concernant les œuvres historiographiques de l'époque du grand voivode

Jusqu'au moment de la parution de l'étude signée par Eugen Stănescu, la thèse de P. P. Panaitescu avait été la seule à s'occuper des conditions de la rédaction des annales slaves du XV^{e} siècle en Moldavie.

A la thèse d'une chronique unique, qui aura précédé les diverses rédactions connues des Annales moldaves, chronique écrite, selon P. P. Panaitescu, dans les différentes cours du prince

moldave, E Stănescu vient opposer la thèse d'une composition progressive, par étapes, de la chronique, la seule œuvre unitaire étant sa partie centrale qui contient le récit du règne d'Etienne le Grand L'idée fondamentale de la thèse de P P. Panaitescu sur l'origine de la chronique annuelle place sa rédaction sous l'influence des chroniques slaves universelles, que les notaires moldaves auraient copiées — leurs manuscrits étant conservés dans les mêmes collections de textes que les chroniques annuelles ; par contre, Eugen Stănescu affirme là-dessus la composition progressive de la chronique, dont les sources avaient été dans une première phase un nombre d'anciennes notes brèves.

Nous remarquons que l'opposition entre les deux thèses n'est qu'apparente. P P Panaitescu envisage la chronique en tant que genre littéraire et la compare du point de vue du style avec les œuvres historiques slavo-byzantines qui avaient circulé en Moldavie au XV^e^ siecle, et dont les formes littéraires transmises, allaient devenir créatrices à peine au XVI^e^ siècle. Eugen Stănescu examine la chronique sous un autre angle, en tant que source narrative de l'histoire de la Moldavie, et l'étudie du point de vue des sources utilisées par son auteur, lesquelles ne pouvaient être que des notes anciennes et des traditions internes, locales.

En ce sens, on doit considérer significatif le fait que les textes des trois versions de la chronique moldave contiennent de règle des narrations directes de l'assassinat du voïvode Ştefan, fils d'Alexandru cel Bun, par Ilie, fils de Roman, le frère de l'assassiné en 1444, au cours des luttes entre les descendants d'Alexandru pour la succession au trône. Ce renseignement représente justement le noyau de la première mention écrite de l'histoire moldave, qui se trouve sur la dernière page déjà citée de la collection de textes (*sbornic*), copiée par le moine Gavril du monastere de Neamtz. Il est donc incontestable qu'afin de composer la chronique initiale on a utilisé non seulement des traditions antérieures, mais aussi des mentions écrites — le fait étant indiqué par la coïncidence verbale entre le texte de la chronique annuelle et la note qui se trouve sur la dernière page de la collection citée.

En conclusion de nos observations relatives aux opinions d'Eugen Stănescu sur les différentes formes de manifestation de la culture écrite moldave à l'époque de Ştefan cel Mare nous voudrions noter un fait auquel il n'a pas prêté attention. Il s'agit de la traduction moldave — déjà signalée — de « La fleur des dons » dont l'existence ouvre de nouvelles voies à la culture moldave écrite du XV^e^ siècle; le problème devrait être étudié sur le plan littéraire, sous l'angle des relations politiques entre le voivode Ştefan et le monde italien.

« La culture écrite moldave n'est pas uniquement un ensemble de monuments, voire d'œuvres appartenant à l'époque de Ştefan cel Mare » — telle qu'on la considérait avant Eugen Stănescu — « mais aussi un ensemble de sources utiles à la connaissance des idées et des états d'esprit de ce temps », affirme l'auteur dans la thèse à caractère de déclaration-programme sur laquelle il fonde la troisième partie de son étude, tout en fixant le fil conducteur et les étapes de sa synthèse.

Selon l'auteur, la solidarité entre la divinité, le pouvoir princier et le voïvode —déclarée, par exemple, dans le préambule de tout *uric* (charte) annoncé aux boyards, dans les documents externes de la cour, ainsi que dans plusieurs narrations de la chronique — ne représente pas uniquement une formule stéréotype, propre au Moyen Age, au cours duquel les formes de la culture écrite étaient dominées par l'Eglise.

Il est évident qu'en contradiction avec les réalités immédiates de son époque, le grand voïvode (qui, conformément à un fait bien connu et transmis aussi par tradition orale, avait été porté au trône par « le pays » — en fait par les boyards) invoquait avec insistance dans tous les documents de sa chancellerie l'origine divine de son autorité princière, dans le but de se faire voir et considérer dans cette posture, au-dessus du monde des boyards, qui, sur « le champ de la justice » l'avaient accepté en tant que voïvode, quitte à le trahir plus tard. De même, l'intention de l'écrivain de la chronique de situer le pouvoir princier au-dessus de la trahison des

boyards, perce aussi dans sa narration des événements de Baia, en 1467 (quand, selon des faits connus, le voïvode avait été trahi par une faction de boyards) ; en effet, on y trouve l'affirmation que « Dieu avait livré les Hongrois entre les mains de Ştefan cel Mare ».

Il est donc visible que l'usage de formules qui invoquent la solidarité entre le pouvoir princier et la divinité représente plus que la répétition stylistique d'une formule littéraire habituelle au Moyen Age. Il s'agit notamment d'une réflexion de la conscience politique qui a engagé Ştefan cel Mare sur la voie qui aboutissait aux débuts d'une période de règne autoritaire, ainsi qu'à la sauvegarde de la liberté de la Moldavie. On sait que Ştefan cel Mare avait accédé au trône à un moment où les luttes pour la couronne, entre les grands féodaux et les boyards — qui manifestaient une politique commode à l'égard du danger représenté par les Turcs, — menaçaient de faire disparaître la Moldavie.

L'Eglise avait manifesté sa solidarité avec la politique du voïvode qui, en revanche, lui avait fait don de tout ce qui convenait à son prestige, notamment, dans le domaine de la culture écrite, de nombreux manuscrits contenant les textes du service divin: d'autre part, le voïvode avait créé le corps des *Viteji* (chevaliers), au sein duquel il groupait ceux d'entre les paysans qui, une fois appelés sous les armes pour la défense de la Moldavie, s'étaient distingués par leur courage dans les luttes contre les Turcs, ce qui correspondait à l'introduction d'une nouvelle politique sociale et économique à l'égard des masses populaires (B. Cîmpina— *Cercetări cu privire la baza socială a puterii lui Ştefan cel Mare* [Recherches concernant la base sociale de l'autorité de Ştefan cel Mare], dans le volume collectif : *Studii despre Ştefan cel Mare* [Etudes sur Ştefan cel Mare], Bucarest, 1957). C'est à travers l'ensemble de ces deux séries de faits, que les formes de la culture écrite ont reflété la politique du grand voïvode, par rapport à laquelle les sources narratives directes de l'époque n'expriment presque rien de précis.

Dans un autre paragraphe de son travail, l'auteur attire l'attention sur le fait qu'un grand nombre des documents externes, émis par la chancellerie de Ştefan cel Mare, prouvent que sa cour était le siège d'une activité intense, dirigée par la conscience de la force dont disposait le pays qui avait résisté aux Turcs, ainsi que par l'idée que la Moldavie, en tant que défenseur de son existence et de l'Europe, était capable — et avait le devoir — d'exprimer son opinion sur les problèmes des régions de l'Est, et de la guerre contre les Turcs.

L'attention particulière accordée au rôle international qui revenait à la Moldavie et à son voïvode, vu leur guerre contre les Turcs, n'est évidemment pas un aspect inédit du travail d'Eugen Stănescu sur les formes de la culture écrite au temps du grand voïvode ; en échange, l'étude révèle le fait nouveau que les œuvres capitales de la culture écrite moldave de ce temps démontrent la nature consciente de ce rôle. Il en résulte que le monde contemporain de Ştefan cel Mare saisissait qu'en réalité la résistance de la Moldavie contre les Turcs représentait du point de vue politique plus que la défense de sa propre existence. En ce sens, la Moldavie considérait qu'elle avait le droit moral de solliciter l'appui de la chrétienté, son attitude étant clairement exprimée, si l'on s'en tient à l'esprit des mémoires adressés par le voïvode aux cours étrangères, ainsi qu'à l'esprit des inscriptions et des notes de la chronique adressée à la postérité, qui font voir nettement la conscience de ce droit moral. L'accent mis sur ce fait constitue l'un des mérites du travail.

La partie politique de la synthèse contient à la fin la mention d'un aspect que nous considérons insuffisamment documenté par rapport à son importance. En effet, dans les textes de certaines œuvres de la culture écrite du temps de Ştefan cel Mare on trouve des passages à caractère « apologétique », ce qui indique l'existence à la cour du voïvode, d'une littérature apologétique, tout à fait habituelle aux cours féodales du Moyen Age, en premier lieu sous ses formes épiques, orales. La documentation concernant l'existence de ces formes parmi les travaux de la culture écrite de ce temps représente la première indication qu'au cours de cette même époque, on culti-

vait dans les cours voïvodales roumaines — tout comme dans les cours européennes — une littérature de chancellerie, remarquée par P. P. Panaitescu, qui en a fait l'objet de l'un de ses travaux ultérieurs. En attendant, nous rappellerons avoir déjà relevé le fait que la plus ancienne forme de la légende concernant l'avènement du premier voïvode moldave était née, selon toutes probabilités, à la cour de Ştefan cel Mare ; en outre, nous voudrions signaler le fait que l'épisode des jeunes gens de Gênes, inclus dans la chronique moldo-allemande, a laissé à la postérité aussi des formes épiques, orales, bien que, selon Eugen Stănescu, il s'agisse à l'origine d'un « opuscule » à part.

Ensuite, l'auteur observe grâce à l'analyse préliminaire dont il a fait précéder sa synthèse sur les matériaux de la culture écrite, que leurs textes permettent de déchiffrer, outre les idées politiques, l'expression de certains états d'esprit, de tendances intellectuelles, de conceptions concernant le monde et les mœurs, etc., propres à la vie en Moldavie au cours de la deuxième moitié du XV^{e} siècle ; il leur réserve les dernières pages de son étude, sous la forme d'un exposé, qui devrait être considérablement élargi à l'occasion d'une réédition de son travail.

En conclusion de nos observations concernant l'œuvre d'Eugen Stănescu, nous voudrions suggérer — à l'avantage de l'étude — son extension dans le cas d'une nouvelle parution ; nous pensons notamment à un paragraphe contenant la confrontation entre la chronique anonyme de Moldavie et la chronique moldo-allemande, appartenant toutes les deux à la culture écrite du temps de Ştefan cel Mare.

Ladite confrontation mettrait en évidence non seulement l'omission — dans le texte de la deuxième chronique — des passages à tonalité ecclésiastique, mais aussi un aspect encore plus intéressant. En effet, elle montrerait que seul le texte de la chronique moldo-allemande a conservé un groupe de renseignements, inconnus à la chronique anonyme et aux formes qui en avaient resulté, ainsi qu'au chroniqueur Grigore Ureche — ce qui prouve que ces renseignements échappaient aussi au texte de l'autre source féodale moldave qui venait de disparaître entre temps, mais qui a été utilisée par le premier chroniqueur moldave La particularite de ces renseignements ne réside pas tant dans leur omission par les autres sources narratives féodales moldaves, que surtout dans leur conservation en dehors de la chronique, notamment dans les narrations de Ion Neculce, groupées sous le titre de : *O samă de cuvinte* [Un nombre de propos].

Le fait que l'œuvre de Ion Neculce a des origines orales, populaires est confirmé par la conservation des mêmes narrations dans le folklore moderne, ce qui suggère l'idée que l'auteur de la chronique moldo-allemande — rédigée à la cour du grand voivode — avait aussi utilisé, en dehors des textes écrits sous l'égide de la cour, les textes de la tradition orale. Il en résulte une importante indication à l'usage de l'histoire de la culture écrite du temps de Ştefan cel Mare. Vu cette indication, les recherches portant sur l'histoire des œuvres de la culture écrite devaient tenir compte — dès la deuxième moitié du XV^{e} siècle — des contacts de cette culture, non seulement avec la littérature historique slavo-byzantine, mais aussi avec les traditions locales, orales et écrites.

En conclusion. l'importance du travail d'Eugen Stănescu réside non seulement dans le fait qu'il contient la première synthèse portant sur la culture écrite à l'époque du grand voivode moldave, mais aussi dans les nouvelles directives qui en résultent, au bénéfice d'autres recherches similaires.

Anton Balotă

JEAN ECONOMOS DE LARISSA, Ἐπιστολαὶ διαφόρων Ἑλλήνων λογίων κληρικῶν, τούρκων διοικητῶν, ἐμπόρων καὶ ἐσναφίων (*1759—1824*) (Ἡ ἐκπαιδευτική, πνευματική, οἰκονομική, ἐκκλησιαστικὴ κατάσταση στὴ Θεσσαλία, Ἤπειρο, Μακεδονία, Ἄγραφα, Ρούμελη, Μοριά, Πόλη καὶ Μικρὰ Ἀσία. Τὸ γλωσσοεκπολιστικὸ κίνημα τοῦ Βηλαρᾶ Ἡ ἐπανάσταση τοῦ *1821*) Ἀνέκδοτος χειρόγραφος κώδικας. Μεταγραφή, παρακολούθηση, πρόλογος Γιάννη Ἀ. Ἀντωνιάδη. Φιλολογική παρουσίαση, μελέτη, πίνακες Μ Μ. Παπαιωάννου. [Lettres de differents érudits grecs, membres supérieurs du clergé, gouverneurs turcs, commerçants et membres des corporations (1759—1821) (La situation de l'enseignement, de la culture, de l'économie et de l'Eglise en Thessalie, Epire, Macédoine, Agrapha, Rouméhe, Morée, Constantinople et Asie Mineure Le mouvement concernant la langue et la civilisation de Vilaras. La révolution de 1821). Codex manuscrit inédit. Transcription, étude et préface de Jean A. Antoniadis Présentation littéraire, étude, index par M. M. Papaioannou], Athènes, 1964, CXLIV + 669 pp. + 5 fac-similés hors texte.

Un historique de ce précieux codex contenant les 311 lettres provenant de différentes personnes et copiées avec soin par Jean Economos de Larissa est donné au début du volume. Ce codex a été sauvé et conservé comme un précieux trésor par Antoine D. Antoniadis et il est actuellement publié par le fils de celui-ci, Jean A. Antoniadis comme un pieux hommage à son père

Vient ensuite une étude documentée sur la vie et l'œuvre de Jean Economos de Larissa, faite par M M Papaioannou. Celui-ci établit la date approximative de la naissance d'Economos, montre l'endroit où il fit ses études, son activité de commerçant, ensuite de professeur à Larissa. Economos a été un grand patriote. Il faisait partie de l'Hétairie déjà depuis 1818 et avait pour ami Ipatros, l'un des émissaires de plus tard de l'Hétairie en Grèce. L'auteur de l'étude n'a pas réussi cependant à établir l'activité d'Economos pendant l'époque de la révolution grecque pour l'indépendance et nous ne connaissons pas le rôle qu'il y a joué Après la révolution, Economos a quitté l'école et s'est de nouveau occupé de commerce. Il a laissé après sa mort (qui eut lieu en 1842) en dehors du codex des lettres, deux œuvres inédites : « La topographie historique d'une partie de la Thessalie » et « La vraie histoire de Lucien de Samosate ».

Economos, une personnalité de l'époque des lumières en Thessalie, posséda une bibliothèque riche en livres et en manuscrits, qui a été difficilement reconstituée aujourd'hui par l'éditeur, d'après les autographes qui se trouvaient dans les livres. Dans la bibliothèque se trouvaient des éditions rares des classiques grecs, dictionnaires, grammaires, livres d'histoire, de geographie, de littérature, etc., écrits ou traduits en grec et imprimés dans différents centres culturels d'Europe. Les titres de cent livres ainsi que les autographes et les notes écrites dans les livres à différentes occasions par Economos sont reproduits à la fin du volume (pp 614—631). On y décrit également neuf manuscrits qui se trouvaient dans sa possession.

Le recueil des lettres, réunies avec beaucoup de soin par Economos et publié à présent, pour la première fois, par Jean Antoniadis, représente par la richesse et la variété du contenu des lettres provenant de différents intellectuels marquants grecs de l'époque des grandes agitations entre 1759—1824, un trésor très précieux. Les lettres sont envoyées de différents centres culturels de Grèce et d'autres pays : Larissa, Ambelachia, Zagora, Serres, Milies, Macrinița, Corinthe, Tricala, Lamia, Ianina, Météora, le mont Athos, Constantinople, Smyrne, Vienne, Paris, Zemlin, Timișoara, Bratislava, Leipzig, Kherson, etc. Nous rencontrons parmi les expé-

diteurs et les destinataires des lettres des noms bien connus comme Serghios Macreos, Constantin Cumas, Michel Perdicaris, Grégoire Constandas, Antimos Gazis, George Sachelarie, Adamante Coray, Jean Vilaras, Athanase Psalidas, Néophite Doukas, Eugène Voulgaris, Nikiphore Theotokis, Athanase de Paros, etc. Il y a aussi des lettres venant de patriarches œcuméniques, de métropolites, de Veli pacha de Larissa, etc. Nous n'avons cité que quelques noms car le volume comprend, comme nous l'avons dit, plus de trois cents lettres.

L'éditeur ne publie pas les lettres chronologiquement mais d'après leur contenu. Il a établi ainsi cinq groupes distincts : 1. L'enseignement en Théssalie. 2. Le conflit de l'Eglise avec les corporations de Larissa. 3. Vilaras à Larissa. 4. La révolution de 1821. 5. L'Eglise et les lettres à contenu varié.

Les auteurs des lettres discutent différents problèmes sociaux, politiques, économiques, culturels et ecclésiastiques. Les lettres ont été choisies avec beaucoup de discernement par Economos qui a éte un intellectuel progressiste et un ennemi de l'obscurantisme.

Nous trouvons aussi dans certaines lettres des informations sur les Principautés Roumaines. Serghios Macreos écrit en 1772 de Constantinople à son compatriote Cyrille de Fourna qu'il est « secrétaire du très haut prince Etienne <Racovitza> et qu'il jouit de sa bonne grâce » (p. 3.). George Afxentiadis — Zoupaniotis informe de Zemlin le 3 février 1795 Constantin Cumas, que Etienne « se trouve dans une ville de Valachie du nom de Craiova comme directeur de l'école avec un salaire de mille huit cents aspres et je me suis beaucoup réjoui du bonheur de cet homme » (p. 29). Le 3 octobre 1802 Grégoire Constandas, professeur bien connu, écrit d'Ambelachia à son ami Const. Cumas au sujet de la désignation de Constantin Ypsilanti pour le trône de Valachie et il ajoute que cette désignation s'est faite « à la demande des Roumains et par la médiation des cours de Russie et d'Autriche et pour que cela soit pour la vie et que Dieu donne que cela soit ainsi » (p. 85). Une lettre qui n'a pas été datée d'Eugène Voulgaris envoyée à Nichifor Théotokis à Jassy contient certaines informations précieuses. Voulgaris, qui était alors métropolite de Kherson écrit à Théotokis que son diocèse est le lieu de refuge des Grecs, des Valaques, des Moldaves, des Serbes et d'autres, qui fuient la tyrannie ottomane et qui obtiennent des privilèges de la part de l'impératrice. Et il invite, plus loin, Théotokis d'aller habiter là-bas et lui dit qu'il jouira de tout son soutien. La note suivante se trouve a la fin de la lettre : « Cette lettre a été envoyée par Eugène à Théotokis quand celui-ci était professeur à Jassy, en Moldavie, à l'école de là-bas et dès qu'il la reçut il partit de là en Slavonie à Kherson et il rencontra Eugène » (p. 522).

On publie aux pp. 387—392 le texte d'excommunication donné en 1821 par le patriarche de Constantinople contre les « rebelles » Alexandre Ypsilanti, chef de l'Hétairie et Michel Sutzo, prince de Moldavie. Nous voyons ainsi que ce texte n'a pas été envoyé seulement dans les Principautés Roumaines, mais aussi en Grèce.

Le problème de la langue grecque populaire, dont se sont occupés aussi quelques intellectuels grecs de Bucarest, est largement discuté dans beaucoup de lettres.

On trouve, à la fin du livre, un glossaire qui a été mis, par erreur, avant le catalogue des livres de la bibliothèque d'Economos et un index de noms et de lieux mis ensemble et non séparément comme on le dit à la page XVII.

Ces précieuses lettres publiées avec un soin particulier par Jean Antoniadis seront utilisées avec profit par les chercheurs roumains qui s'occupent de la vie et de l'activité culturelle des intellectuels grecs des Principautés Roumaines de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du siècle suivant.

Nestor Camariano

ELENI E. KOUKKOU, Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος (*1755—1830*) [Constantin Vardalahos, 1755—1830], extrait de « Byzantinischneugriechische Jahrbücher », Athènes, 1964, pp. 125—126.

Eleni Koukkou, connue des chercheurs roumains par quelques autres critiques presentées dans nos périodiques[1], a publié récemment une nouvelle étude importante sur la vie et l'activité du professeur Constantin Vardalahos, connu surtout dans notre littérature pour son activité didactique à l'École Princière de Bucarest. Vardalahos a été l'un des principaux professeurs grecs qui, au début du XIX^e siècle, ont déployé leur activité pendant plusieurs années à Bucarest, occupant, après la mort du professeur Lambrou Fotiadi, le poste de directeur de l'Ecole Princière.

L'auteur, s'appuyant sur un riche matériel recueilli dans les archives grecques et dans quelques publications rares et d'accès difficile, a réussi à mettre à la disposition des chercheurs une monographie sur le professeur Vardalahos, qui sera d'une grande utilité aux chercheurs grecs et roumains, surtout à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'enseignement dans notre pays, au commencement du XIX^e siècle.

Voici les titres des chapitres qui indiquent très clairement aux lecteurs le contenu du livre : I. Σπουδαί (Etudes), pp. 125—128 ; II. Διδάσκαλος εἰς Βουκουρέστιον (Professeur à Bucarest), pp. 128—143 ; III Διδάσκαλος εἰς Χίον (Professeur à Chios), pp. 143—149 ; IV. Διδάσκαλος εἰς 'Οδησσὸν (Professeur à Odessa), pp. 149—153 ; V. 'Επάνοδος εἰς Βουκουρέστιον (Le retour à Bucarest), pp. 154—159 ; VI. 'Επάνοδος εἰς 'Οδησσὸν (Le retour à Odessa), pp. 159—163 ; VII. Πρὸς τὴν 'Ελλάδα 'Ο θάνατός του (En route vers la Grèce. Sa mort), pp. 163—174.

Les titres des œuvres publiées par Vardalahos sont donnés dans la seconde partie (pp. 175—181). Le travail s'achève par XVII annexes contenant d'importants documents en liaison avec l'activité de Vardalahos ainsi qu'un long résumé en allemand (pp. 205—216). Nous devons mentionner que le portrait de Vardalahos ainsi qu'une page en fac-similé de l'un de ses manuscrits se trouvent au début du livre.

L'auteur montre dans le premier chapitre que Constantin Vardalahos est né en 1755, dans l'île de Cerigo, et qu'il a grandi en Egypte, ceci étant l'explication du fait qu'il passe pour être originaire d'Egypte. L'information indiquant que Vardalahos est né dans l'île de Cerigo et non en Egypte se trouve dans une lettre envoyée par lui aux éphores de l'école d'Odessa qui probablement avaient certaines difficultés à lui procurer un passeport pour cette localité. Nous croyons qu'il faut garder quelque réserve quant à son lieu de naissance et nous nous abstiendrons d'affirmer catégoriquement que Vardalahos fût né dans l'île de Cérigo, étant donné qu'il fournit cette information avec l'intention de montrer qu'il était soumis anglais ; elle ne se trouve nulle part ailleurs et nous ne possédons aucun autre indice qui nous permette de croire que ses parents aient vécu dans cette île.

Vardalahos fit ses études au Caire et ensuite à l'école de l'île Simis. Il fut engagé, dès qu'il eut terminé ses classes de lycée, comme professeur à l'école d'Enos, en Thrace Mais il quitta bientôt la ville d'Enos, un richard de l'île de Simis lui ayant donné la possibilité de suivre les cours universitaires de Padoue où il étudia, comme c'était alors l'habitude, la médecine, la philosophie et les sciences physiques et mathématiques Ayant achevé ses études universitaires avec succès, Vardalahos est venu en 1800 à Bucarest ou se trouvait une école renommée dans tout le Proche Orient et où il fut immédiatement engagé comme professeur de mathématiques, enseignant aux côtés de l'illustre Lambros Fotiadis, directeur de l'école. Après la mort de celui-ci,

---

[1] Voir par exemple 'Ο Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία, *1803—1822*. A'. 'Η Φιλόμουσος 'Εταιρεία τῆς Βιέννης [Capodistria et l'enseignement, 1803—1822. I, Société des Philomuses de Vienne], Athènes, 1958, critique publiée dans la « Rev. des études sud-est europ. », I (1963), n° 1—2, pp. 225—228.

Vardalahos fut élu en 1805 comme directeur de l'école qu'il dirigea admirablement, mais l'école, ayant eu beaucoup à souffrir à cause d'événements politiques qui suivirent bientôt après, arriva à une grande déchéance jusqu'à l'élection d'Ignace à la dignité de métropolite de Valachie Ces informations nous sont fournies par Vardalahos lui-même dans une lettre du 3 septembre 1810 envoyée à son ami, Constantin Nicolopoulos de Paris [2]. Vardalahos écrit dans cette lettre si précieuse, demeurée inconnue de l'auteur : « Ἀφοῦ ἔφυγεν ὁ αὐθέντης Ὑψηλάντης, ἄρχισε νὰ παραλύεται τὸ σχολεῖον ἔμεινεν ἀπροστάτευτον, φροντὶς οὐδεμία, οὔτε ἠρώτα κανεὶς ἂν ὑπάρχῃ εἰς τὴν Βλαχίαν σχολεῖον· κατήντησε σχεδὸν νὰ τρέφεται ἐξ ἰδίων Ἔπρεπε λοιπὸν ν' ἀντιπολεμῶ τὴν βάσκανον τύχην μὲ ὅλας τὰς δυνάμεις τῆς ψυχῆς, μὲ τὴν ὑγείαν τοῦ σώματος καὶ μὲ τὸ βαλάντιον μόνον διὰ νὰ μὴ ἐκλείψῃ διόλου, ἀφοῦ τὸ ἔφερα εἰς τοιαύτην ἀκμήν, ὥστε πανταχοῦ τῆς Βλαχίας, εἰς καθηλίκια, εἰς χωρία, εἰς ἀρχοντικά, διδάσκαλοι εἶναι μαθηταὶ τοῦ σχολείου Τέλος πάντων μὴ δυνηθεὶς νὰ ὑποφέρω εἰς τὸ ἑξῆς, ἤμην ἕτοιμος τὸν παρελθόντα Μάιον νὰ περάσω εἰς τὴν Ἰταλίαν Ἀλλ' ἡ θεία πρόνοια ψηφίζει Οὐγγροβλαχίας τὸν ἀπὸ Ἄρτης Ἰγνάτιον. Φθάνει εἰς τὴν Βλαχίαν καὶ μεταμορφώνει τὸ πᾶν, ὥστε τοιαύτην μεταβολὴν ποτὲ δὲν ἤλπιζον εἰς τὸ σχολεῖον τῆς Βλαχίας » (La désorganisation de l'école commença après le depart du prince Ypsilanti, elle est restée sans protection, personne n'en avait aucun souci, personne ne s'intéressait s'il existait une école en Valachie ; elle en était presque venue à s'entretenir toute seule. Je devais donc combattre le sort hostile de toutes les forces de mon âme, de la santé de mon corps et de mon argent, afin qu'après l'avoir portée à une telle efflorescence que partout en Valachie, dans les départements, dans les villages, dans les maisons de boyards se trouvent des professeurs, éleves de cette école, elle ne disparaisse pas Mais ne pouvant supporter plus longtemps cette situation, j'etais prêt, au mois de mai passé, à partir pour l'Italie La divine providence approuva cependant Ignace d'Arta comme métropolite de Valachie. Il arriva en Valachie et transforma tout, — je n'espérais jamais telle transformation pour l'école de Valachie) (p 154)

Nous avons reproduit ce paragraphe parce qu'il contient des informations précieuses et inconnues, venues de la personne la plus competente, au sujet de la situation d'alors de l'école, qui passait par des moments critiques. De ce que dit Vardalahos, on voit clairement que l'ecole de Bucarest ne ferma pourtant pas ses portes et qu'Ignace de Valachie ne fut pas obligé de les rouvrir comme l'affirme Eleni Koukkou à la page 133.

C'est toujours dans ce chapitre que l'auteur s'occupe de la réorganisation de l'école grecque de Bucarest par le métropolite Ignace et de la creation de la Société littéraire gréco-dace et qu'elle suit de près l'activité didactique et culturelle de Vardalahos. Elle rappelle aussi que le prince Jean Karadja a accordé une attention particulière à l'école de Bucarest et a montre une confiance spéciale à Vardalahos qui continua de diriger cette école. L'auteur commet cependant une erreur quand elle affirme à la page 138 que le métropolite Ignace et le prince Jean Karadja aient uni leurs efforts dans le domaine culturel pour le bien du pays Il faut préciser que le métropolite Ignace n'a collaboré à aucun moment avec le prince Jean Karadja, étant donné qu'avant l'arrivée du prince, envoyé par la Porte, de peur de ses ennemis turcs il quitta à la hâte la capitale de la Valachie. On sait d'ailleurs la date à laquelle le métropolite Ignace partit pour Vienne et celle à laquelle Jean Karadja monta sur le trône

Ensuite, l'affirmation de l'auteur suivant laquelle Jean Karadja aurait soutenu la Société littéraire gréco-dace (p. 138) n'est pas valable non plus, étant donné que cette société a cessé son activité avec le départ du métropolite Ignace et que nous n'avons aucune information documentaire selon laquelle elle aurait joui de l'appui du prince.

[2] La lettre est publiée par Polihronis Enepekides dans Συμβολαὶ εἰς τὴν μυστικὴν πνευματικὴν καὶ πολιτικὴν κίνησιν τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης πρὸ τῆς ἐπαναστάσεως — *Beitrage zur kulturellen und politischen Geheimtatigkeit der Griechen in Wien vor dem griechischen Aufstand*, dans « Berliner byzantinische Arbeiten », Band XX, Berlin, 1960, pp. 154—156.

La collaboration de Vardalahos avec le prince Jean Karadja n'a pas duré longtemps, le professeur de Bucarest ayant été invite par les éphores de l'école de l'île de Chios, l'une des meilleurs écoles de l'Archipel Grec. Vardalahos accepta l'invitation et présenta sa demission. Le prince Jean Karadja a essayé en vain, par sa lettre du 13 juin 1815, de le retenir comme directeur de l'école de Bucarest.

Il existe certaines divergeances entre les chercheurs grecs au sujet de la date de l'arrivee de Vardalahos dans l'île de Chios. L'auteur, cependant, en se basant sur les affirmations de certains voyageurs étrangers, l'anglais William Jowett et le français Firmin Didot, qui visitèrent l'île de Chios et assistèrent aux leçons de Vardalahos precise que l'activité de Vardalahos à l'ecole de Chios a commencé en 1816.

Il y avait encore, à l'école de Chios, un professeur renommé, Néophite Vamvas et les rapports entre les deux professeurs ne semblent pas avoir été des meilleurs. C'est pourquoi Vardalahos reçut avec plaisir l'invitation de la part des éphores de l'école grecque d'Odessa d'aller enseigner là-bas. Il fut reçu le 15 janvier 1820 aux sons de la musique et des tambours par les professeurs et les élèves de l'école grecque d'Odessa Mais, bientôt il y eut un conflit sérieux entre le directeur et les éphores de l'école. Les Grecs d'Odessa désiraient que leurs enfants reçoivent une instruction les préparant au commerce, tandis que Vardalahos voulait former des professeurs capables de contribuer à la renaissance de la nation grecque réduite à l'esclavage. Vardalahos sortit de cette pénible situation grâce au prince de Valachie, Alexandre Sutzo, qui l'invita à reprendre la direction de l'école princière de Bucarest. Le savant professeur accepta avec joie cette invitation et arriva dans la capitale de la Valachie vers la fin de juin 1820 où il reprit immédiatement la direction de l'école Il n'eut cependant pas le temps nécessaire de s'occuper de la réorganisation de l'école qui eut beaucoup à souffrir à la suite de certains conflits entre les professeurs au sujet de la question des langues Après les événements politiques bien connus de 1821, l'école ferma ses portes et la plupart de ses élèves, abandonnant leurs livres, prirent leurs armes pour lutter contre les oppresseurs aux côtés de l'Hétairie. Le vieux Vardalahos se réfugia à Braşov ou il resta à peu près quatre ans, s'occupant de la traduction de certaines œuvres et de la rédaction de certains manuels scolaires.

En octobre 1824, Vardalahos fut appelé de nouveau à l'école grecque d'Odessa afin d'instruire, dans une liberté complète, les 300 jeunes gens, les uns de la localité, les autres réfugiés dans cette ville pour échapper au yatagan turc. Vardalahos accepta l'invitation, mais à cause de l'hiver remit au printemps son départ de Braşov.

La Grèce était devenue entre temps un Etat indépendant et son vieux collègue et ami Capodistria, était devenu le chef du nouvel Etat grec. Vardalahos désirant servir sa patrie libre, se décida à partir pour la Grèce et à accepter la direction de l'école d'Égine. Sur l'invitation de ceux de là-bas il partit en mai 1830 d'Odessa, sans pouvoir toutefois accomplir son dernier souhait, car le navire dans lequel il voyageait fit naufrage en chemin vers l'Egine et le vieux professeur périt dans les flots. La nouvelle du malheur attrista profondément Capodistria et les autres amis de Vardalahos qui l'attendaient avec impatience. La fin tragique du professeur Vardalahos eut un écho tout particulier non seulement en Grèce, mais aussi à l'étranger où il était très connu. Jean Haviaras composa, à Bucarest, un « Hymne » dans lequel il louait la sagesse et les vertus du disparu L'hymne, conservé à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie en manuscrit grec n° 630 est publié maintenant, pour la première fois, par Eleni Koukkou dans la XI^{e} annexe.

L'auteur reproduit dans la seconde partie les titres des œuvres publiées par Vardalahos mais avec très peu d'informations bibliographiques. Nous croyons qu'il aurait été nécessaire d'insister sur le rôle joué par les manuels scolaires publiés par Vardalahos dans le développement de l'enseignement grec ainsi que sur l'essor donné par ce professeur progressiste et érudit aux sciences appliquées, tandis que d'autres professeurs rétrogrades s'entêtaient à conserver les

vieux programmes féodaux et tenaient leurs élèves enchaînes à l'interprétation des textes classiques grecs.

Et maintenant quelques petites observations. Nous rencontrons au pied des pages quelques notes explicatives dont quelques-unes sont erronées. Dans la note 4 de la page 161 l'auteur identifie la ville de Βρόδι = Brody, qui se trouve en Galicie orientale (Pologne) avec la ville de Brod de Slavonie (= Croatie) (Yougoslavie). Il est difficile de s'imaginer comment « le chemin le plus court » de Braşov à Odessa, recommandé par les éphores de l'école d'Odessa, pourrait passer par la Croatie ! A la page 176 Eleni Koukkou affirme que la *Physique* de Vardalahos a paru en 1812 et ajoute immédiatement après « ἕν ἔτος ἀργότερον » (une année plus tard) parut le *Précis de la rhétorique d'Hermogène*, et reproduisant le titre du livre nous donne l'année d'impression . *1810.* Comment concilier alors l'année 1810 avec l'affirmation « une année plus tard » ?

Laissant de côté les quelques additions et observations faites par nous en vue d'une plus grande exactitude du texte, nous devons reconnaître que l'étude d'Eleni Koukkou présente un intérêt particulier et est très bien venue, car la nécessité d'une telle étude en vue d'une meilleure connaissance de l'activité didactique de Constantin Vardalahos se faisait depuis longtemps sentir.

Nestor Camariano

ANTOINE M. BABACOS, *Actes d'aliénation en commun et autres phénomènes apparentés d'après le droit de la Thessalie antique. Contribution à l'étude de la copropriété familiale chez les anciens Hellènes* (Séminaire d'histoire du droit hellénique et romain de l'Université de Thessaloniki, directeur : Pr. N. J. Pantazopoulos, Thessaloniki, 1966), VIII + 271 pages [1].

L'excellente préface du Pr. N J. Pantazopoulos évoque en termes émus la figure du jeune historien du droit hellénique, Antoine Babacos, prématurément disparu, et souligne l'originalité et la valeur des travaux que celui-ci avait déjà fait paraître dans sa patrie et à l'étranger [2]. C'est grâce à une complexe préparation de juriste, de philologue et d'epigraphiste que B. a pu mener à bien la tâche qu'il avait assumée. L'étude juridique des inscriptions grecques avait été plutôt négligée. Ayant su concentrer ses efforts sur les inscriptions de certaines régions (Thessalie, Epire, Calymnos) et sur un ensemble cohérent de problèmes, il lui fut possible d'acquérir une évidente maitrise sur les sujets traités. Si les données épigraphiques se distinguent par leur laconisme, leur nombre important permet une étude quantitative, que B a entreprise avec des résultats remarquables. Il avait conçu le problème des lois et des contrats d'affranchissement et ses implications directes, comme débouchant sur celui de la liberté politique et du passage de la copropriété familiale à des formes d'appropriations de plus en plus individualisées. Mais il visait encore plus haut, tendant à prouver que certaines positions avancées de la pensée hellénique, de Solon et Héraclite à Acidamos et Aristote, avaient commencé de devenir une réalité sociale. En

[1] Présenté comme thèse de doctorat et paru en grec (1961), comme tome XII des « Contributions à l'étude de l'histoire du droit hellénique et romain, ainsi que des autres droits de l'antiquité », sous la direction des professeurs G. Petropoulos, A. Christopoulos et N. J. Pantazopoulos.

[2] Outre la thèse de doctorat que nous recensons. et celle d'agrégation que le Pr. P. présente brièvement, voir les études publiées par B. dans « Sav. Z., R.A. », (1962), pp. 311 et suiv. ; 80 (1963) pp. 312 et suiv. ; « Bull. de corresp. hellenique », 86 (1962), pp. 494 et suiv. ; *Synteleia V. Arangio-Ruiz*, Napoli, 1963, pp 515 et suiv. — et les notices nécrologiques de L. Robert, dans « Bull Epigraphique », 9 (1962), p. 166 ; H. J Wolff, dans « Sav. Z , R. A. », 81 (1964), p. 510.

effet, selon B., les lois et les contrats d'affranchissement auraient été des institutions *révolutionnaires*, « visant à l'abolition de l'esclavage » (préface, p. VI) [3].

Certes, ainsi stylisée et rendue schématique, pareille thèse reste sujette à caution. L'affranchissement, écartant le régime des castes — c'est son côté positif — a toujours été pratiqué dans le monde méditerranéen, reflétant une des contradictions fondamentales de l'esclavagisme antique. Mais ce fait n'a pas empêché le maintien de l'esclavage pendant des millénaires, même après l'avènement du christianisme et l'instauration du régime féodal. Cependant, pour la période dont relèvent les inscriptions étudiées par B. (du IIe siècle av.n.è. au IIIe siècle de n.è.), il est permis de parler d'un début de crise du régime esclavagiste. Dans le cadre d'un tel processus dû à de complexes causes extra-juridiques dont l'historien ne saurait se désintéresser, l'affranchissement, avec ses lois et ses clauses contractuelles, peut certainement être mis au service d'une lente désagrégation généralisée de l'esclavage. Et cela encore, sans oublier qu'Aristote, lui-même, n'avait condamné théoriquement l'esclavage que pour mieux le légitimer sur le plan pratique, tout comme d'autres grands esprits après lui. Notons également que l'esclavage antique ne regresse et ne disparaît que pour faire place pendant plus de mille ans à d'autres formes d'asservissement et de dépendance. Et c'est un fait bien connu, qui se rattache au sujet de l'ouvrage recensé, que l'affranchissement, loin de donner directement et d'une manière absolue accès à la pleine liberté, conduisait le plus souvent l'affranchi, en Grèce comme à Rome et ailleurs, à travers une série de *status* intermédiaires qui pouvaient frapper même ses descendants. C'est de là que naissait le problème des clauses d'affranchissement et de la *paramonê*, auquel B. consacre des pages substantielles et précieuses.

Le present ouvrage — qui est la thèse de doctorat de B. et son début scientifique — ne s'avance pas dans cette zone du problème général, vers lequel son auteur entendait se diriger méthodiquement. Revenons donc au propos du livre, qui reste plus limité, à savoir l'étude des aliénations d'une chose faites en commun par plusieurs personnes, et des autres phénomènes juridiques apparentés, dans la Thessalie antique. Cette étude devait permettre à l'auteur d'établir si la propriété familiale y a existé soit comme propriété parallèle des membres de la famille sur le patrimoine de son chef, considéré comme patrimoine familial, soit comme droit *sui generis* (cf le *Beispruchsrecht* germanique) des membres de la famille sur ce patrimoine, dans sa totalité, ou dans certaines parties, tels les esclaves (p 1)

Une riche et utile bibliographie (pp. 3—12) et une introduction où sont passées en revue les sources — 288 inscriptions auxquelles se limitent nos moyens de documentation sur le droit thessalien antique — et ou l'on discute leur datation (pp. 19—28), précèdent une première partie (pp 29—96), divisée en 4 chapitres : 1. Affranchissement en commun, ses rapports avec la propriété familiale et la copropriété ; 2. Autres actes d'aliénation en dehors des affranchissements ; 3. Phénomènes apparentés ; affranchissements ὑπὸ τῶν περί (par les proches), par voie de testament et κατὰ διανόησιν, l' εὐδόκησις, la παραμονή *ex lege* ; 4. Conclusions. La seconde partie (pp. 98—230) comprend le tableau géographique de toutes les inscriptions étudiées, avec leur lemme bibliographique (concernant la restitution des textes et continuant, pour les inscriptions des I.G.IX.2, l'œuvre de Kern) et l'indication du nombre et du genre d'affranchissement commun, ainsi que l'analyse du problème de la chronologie. Suivent trois suppléments dont l'intérêt n'échappera à personne · A. Tableau des inscriptions; B Tableau des stratèges de la Confédération des Thessaliens (κοινὸν πῶν Θεσσαλῶν, constituée en 196 av.n è), indispensable pour la datation des inscriptions ; C. Tableau des chiffres d'inscriptions relatives à l'affranchissement, publiées par Arvanitopoulos dans « 'Εφημερὶς 'Αρχαιολογική » (1916 et 1923), par rapport à leur premiere édition.

[3] Ce serait là une « manifestation de l'esprit », à la fois résultat de l'enseignement philosophique et préparation de la doctrine chrétienne, laquelle, en condamnant l'esclavage, aurait ajouté ses raisons religieuses à celles uniquement humanitaires des penseurs helléniques.

L'ouvrage, d'une si sévère conception, s'appuie sur une documentation exhaustive. La minutie de la recherche et la prudence des conclusions méritent d'être soulignées. On ne peut que louer la contribution importante de B. à la critique et à la systématisation des matériaux épigraphiques. A travers une traduction française qui ne veut pas atteindre a la perfection, l'exposé est sobre et clair, l'analyse reste toujours pertinente ; cependant, dans les démonstrations triomphe parfois une rigueur toute didactique, sinon un peu formelle et techniciste, aux dépens du conditionnement social des faits et des institutions, lequel est présent à l'esprit de l'auteur et impliqué dans ses conclusions, mais beaucoup moins utilisé au cours de l'argumentation.

Avec compétence, l'auteur investit chaque inscription pour en extraire tout ce qu'elle contient, aucune combinaison juridique ou interprétative tant soit peu autorisée par le texte n'échappe à son érudition attentive, et ce n'est qu'après avoir comparé les résultats de détail qu'il dresse le bilan de chaque chapitre, pour faire un pas en avant dans le chapitre suivant ou pour présenter des conclusions (pp. 86—97) qui constituent une ample synthèse des résultats obtenus. Leur discussion, faute d'espace, ne peut avoir lieu ici Signalons cependant les principales thèses de l'ouvrage qui intéressent l'histoire comparative des institutions

Pour l'époque étudiée, les inscriptions thessaliennes n'attestent pas en matiere immobilière la pratique des aliénations en commun. Celle-ci n'existe qu'en matière d'affranchissement Lorsque l'esclave est affranchi par plusieurs frères, l'acte peut s'expliquer par un état de copropriété ou de *communio incidens*. Mais si ce sont les époux ou le père (respectivement les deux parents) et le fils (ou la fille) qui affranchissent, l'acte ne s'explique ni par la copropriété ni par la communauté de famille, puisque ces deux formes d'appropriation ne sont plus attestées pour les immeubles

Il existe 4 formes d'affranchissement en commun : a) ὑπὸ τῶν περὶ, émanant du père et de ses enfants (fils ou filles, jamais les uns et les autres ensemble), b) κατὰ διαθήκην (par testament) ; c) κατὰ διανόησιν, promesse d'affranchir, produisant des effets selon l'équité et pratiquée surtout dans la région d'Achaie Phthiotide et avant que la manumission testamentaire devienne valable au temps d'Auguste ; d) ἡ εὐδόκησις (accord, consentement, *laudatio*) de l'époux ou des enfants à l'affranchissement accompli par une femme, alors que la coopération à un affranchissement du mari (du père) se manifeste par la qualité de coaffranchisseur.

Hypothétiquement, B. admet que les mêmes catégories d'esclaves, mentionnés à propos de l'affranchissement en commun, faisaient objet d'aliénations en commun (p 92, n 1). Dans la conception de l'auteur, le fondement du caractère commun de tels actes (affranchissements ou aliénations) résiderait dans l'existence d'un droit de παραμονή sur l'esclave en faveur du conjoint et des enfants. Ce droit, dérivant *ex lege* ou découlant des clauses contractuelles insérées dans l'acte d'affranchissement, limitait la liberté de l'affranchi, en l'obligeant de rester auprès de la personne du paramonaire ou dans la même ville. Coopérant à l'acte d'affranchissement, ou y consentant par voie d'*eudokêsis*, le titulaire de la *paramonê* y renonçait implicitement La femme exerçait une large activité dans le cadre des nouvelles acquisitions sans que soit exigée, comme à Athènes, l'autorisation du κύριος. *L'eudokêsis* des enfants était nécessaire parce qu'ils avaient un droit de *paramonê* sur les esclaves de leur mère. L'*eudokêsis* de l'époux serait une particularité de la région de Peraivia, et refléterait le pouvoir *sui generis* que le mari avait sur les esclaves (mais non pas sur les immeubles) de la femme, et pour lequel B ne propose pas de définition plus concrète, faute d'appui dans les sources existantes.

Les droits compliqués de la famille, limités aux esclaves, s'expliqueraient par le fait que l'esclave était un prolongement de la famille ; ils constitueraient des survivances de l'ancienne solidarité économique du groupe familial, plus tenace en matière d'affranchissement. Mais à la p. 96 l'auteur fait cette remarque intéressante, selon laquelle l'intensité des droits *sui generis* de la famille augmenterait au fur et à mesure que l'on s'écarte du II^e^ siècle av. n è. Et c'est un fait connu que ces droits s'intensifient et s'élargissent jusqu'au cercle des voisins et des membres de la métrocomie, du III^e^ au X^e^ siècle de n è. Dans les inscriptions, les particularités du régime

thessalien en matière d'affranchissement diminuent en nombre, mais l'auteur estime que la pratique de l'affranchissement en commun continue et ne reçoit « le coup de grâce » que sous Dioclétien, qui enlève toute valeur juridique à la coopération des fils à l'affranchissement auquel procède leur père (*C.J.*, 7, 16, 32)[4].

Quels sont les faits saillants que le comparatiste retiendra de cette étude? Tout d'abord, le rôle actif de la femme dans certains secteurs du commerce juridique et l'individualité marquée de ses biens à l'intérieur de l'économie familiale. En matière immobilière, la privatisation semble avoir eu une avance par rapport à la propriété sur les esclaves, à moins qu'il ne s'agisse d'une lacune d'information La maîtrise sur les esclaves apparaît fortement *conditionnée* par un certain pouvoir au profit des autres membres de la famille, y compris le conjoint. S'agit-il ici d'une survivance qui disparaît sous Dioclétien (*sic*. Babacos)? Ou, au contraire, a-t-on affaire à un processus qui ne fera que gagner en ampleur et, combattu par le droit officiel de l'Empire, s'épanouira, après le III[e] siècle, sous la forme du droit de protimêsis, embrassant principalement les fonds de terre et les constructions? Détail curieux, la protimêsis byzantine ne s'appliquera pas aux esclaves, comme si le développement thessalien étudié par B. se fût brusquement arrêté à un moment donné, changeant de direction. Mais dans les Principautés danubiennes, mille ans plus tard, les esclaves (les tziganes) seront vendus, donnés ou affranchis avec la coopération à l'acte de disposition ou avec l'autorisation (l'*eudokêsis*) du titulaire d'un droit de *protimêsis*, faute de quoi ce dernier pouvait procéder à un retrait à l'encontre de l'étranger acquéreur Bien plus, à la fin du XVIII[e] siècle on assiste en Valachie au déclin d'une véritable pratique de *paramonê* en matière d'affranchissement, ignorée des historiens du droit, mais susceptible de nous faire comprendre, comparativement, des situations thessaliennes de deux mille ans plus anciennes. La femme d'un boyard, Maria Bălăceanu, avait affranchi par testament tous ses tziganes, mais son mari réclama sur eux un droit de tutelle (*epitropia*) Les affranchis s'y opposèrent, craignant un lent retour à leur ancien état. En outre on leur avait imposé la prestation annuelle d'une certaine quantité de cire à une église, ainsi que l'obligation pour les femmes de ne pas se marier avec des tziganes appartenant à des boyards ou à des monastères En 1798, la sœur de Maria revendiqua, dans son testament, sa part des tziganes affranchis, mais elle les laissa sous la tutelle de son neveu, à condition que celui-ci se limitât à son rôle de protecteur, sans essayer de les asservir à nouveau. Saisi du litige, le prince (Al. C Morouzi) décide le 20 août 1801 : les affranchis sont des hommes libres, le don en cire à l'église sera facultatif pour eux, et leur mariage reste soumis au code de 1780 (qui interdisait les unions mixtes entre libres et esclaves)[5]. De telles créations en matière d'affranchissement ne sont pas limitées au droit roumain, et il nous semble que la position de l'esclave en droit byzantin populaire quant au conditionnement familial du pouvoir sur l'esclave, a encore besoin d'être réexaminée attentivement. Il nous faut donc regretter que B. ait limité à la notion de *paramonê* les droits de la famille et qu'il n'ait pas abordé aussi le problème de la *protimêsis*, soit pour en nier l'existence et expliquer cette conclusion négative (ce qui reporterait à la période postérieure au IV[e] siècle l'affirmation du droit de préférence en Thessalie), soit pour laisser la porte ouverte à l'hypothèse et à des recherches futures.

Les régions périphériques étudiées par B. se caractérisent par un frappant particularisme juridique. Comparativement aux meubles et immeubles, l'esclave, en dépit du principe romain

---

[4] Ce texte n'est pas analysé par R. Taubenschlag, dans son *Das römische Privatrecht zur Zeit Diokletians*, voir *Opera minora*, I, Varsovie, 1959, pp. 3—177 et l'index des sources à la fin du tome II

[5] V. A. Urechiă, *Istoria românilor* [Histoire des Roumains], VIII, Bucarest, 1902, pp. 85—86.

qui en faisait une simple *res*, a un statut juridique qui reflète, d'une part, ses fonctions économiques particulières et sa position dans le ménage familial, et d'autre part, la conception hellénique qui ne voyait pas dans l'esclave un objet de propriété ordinaire (cf. p. 95). Les fils continuaient de jouir, sous des formes atténuées, d'un statut de supériorité « agnatique », comparativement aux filles.

Dans le problème de *l'eudokêsis*, il nous semble que la méthode préconisée par N. Iorga peut conduire à de bons résultats. On devra recourir, en premier lieu, au droit populaire de la Thessalie byzantine et post-byzantine, et en plus au droit populaire d'autres régions voisines, mais ni les suggestions venant de l'ancien droit roumain ne sont à mépriser, justement pour les raisons indiquées par Iorga[6].

Dans ce dernier droit, le véritable patrimoine familial était axé sur le père (avec ses propres et ses acquêts). C'était sur ces biens que les enfants, les fils avec plus de force que les filles, exerçaient leur *Warterecht*, leur *Beispruchsrecht*, c'est-à-dire leur pouvoir latent qui conditionnait et limitait le pouvoir non individualiste du père, sans que ces deux pouvoirs aient la même nature et le même contenu[7]. Le patrimoine de la femme ne se séparait pas entièrement du lignage de celle-ci, ce n'était que le décès de la femme qui consolidait les liens de ce patrimoine avec la descendance du mari (descendance qui était aussi la sienne). Dans la gestion de ses biens, la femme mariée ou veuve agissait, selon les cas, de concert avec son mari (ou par son intermédiaire) ou avec ses enfants, mais leur position différait de celle qui leur revenait lorsqu'il s'agissait de la gestion du patrimoine permanent de la famille, celui du père. C'est dans ce cadre économique et mental, qui se retrouvait en Thessalie à l'époque étudiée par B., que l'affranchissement d'un esclave revêtait des formes juridiques différentes selon que l'acte émanait du père (coaffranchissement) ou de la mère (*eudokêsis*) Cette nette distinction, très significative, entre la position des membres du groupe familial, vis-à-vis de chacun des deux patrimoines, celui du père et celui de la mère, s'obscurcit dans l'ancien droit roumain, ou dans les deux cas on peut utiliser librement la technique de la coopération directe à l'acte d'aliénation (*simul uendiderunt*) ou celle de l'*eudokêsis*, la *laudatio* (*cu știrea și voia noastră*)[8]. Mais dans certains cas, le choix de l'une ou de l'autre semble ne pas être arbitraire, et l'exemple thessalien doit inciter l'historien de la protimêsis roumaine à dégager les critères ou du moins les tendances qui régissent le choix en question. A l'origine, la coopération suppose entre celui qui procède à l'aliénation et celui qui y consent une solidarité plus forte que dans le cas de la *laudatio*. Les parallélismes structuraux que nous évoquons ici sont plus nombreux et toujours suggestifs. A propos de l'inscription I G. 1282, B. constate que les affranchisseurs et les personnes accordant l'*eudokêsis* déclarent affranchir « leur esclave », sans qu'il s'y agisse de copropriété ordinaire ou familiale. Or, en droit roumain aussi, le parent qui exerçait son droit de protimêsis, sans être copropriétaire, puisqu'il devait payer le fond de terre ou l'esclave, déclarait acheter ou racheter « sa chose », « son héritage », « son esclave ».

---

[6] *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929; *Anciens documents de droit roumain*, I, Paris-Bucarest, *Introduction*.

[7] Voir sur ce problème notre ouvrage, *La préemption dans l'histoire du droit roumain. Le droit de protimêsis en Valachie et en Moldavie* (en roum., avec un résumé français séparé, sous le même titre), Ed. Academiei, Bucarest, 1965.

[8] Dans l'histoire comparative de la protimêsis et du retrait on en est venu à se demander si la technique du *simul uendiderunt* (la coopération), celle de la *laudatio parentum* (l'*eudokêsis*) et celle de l'offre au *proïsme* n'ont pas constitué trois phases institutionnelles distinctes, dont la fusion aurait donné l'institution du retrait ou de la protimêsis, sous sa forme bien cristallisée que nous lui connaissons. Voir sur ce problème Paul Ourliac et J de Malafosse, *Droit romain et ancien droit*, II, *Les biens*, Paris, 1961, p. 401.

Dans cette large perspective, qui est celle de notre Revue, l'excellente thèse du regretté A B. se révèle susceptible, par la richesse de son contenu, par la rigueur de sa méthode et la solidité de la documentation, d'intéresser grandement—au-delà des limites chronologiques et géographiques du sujet, — l'historien des institutions du Sud-Est européen.

Valentin Al. Georgesco

VALENTIN AL. GEORGESCU, *Preemţiunea în istoria dreptului românesc Dreptul de protimisis în Ţara Românească şi Moldova* [La preemption dans l'histoire du droit roumain. Le droit de protimèsis en Valachie et en Moldavie], Editura Academiei, Bucarest, 1965, 411 pages

Le droit de préemption dans les pays roumains a déjà fait l'objet de plusieurs études Les recherches antérieures ont le mérite d'avoir mis en lumière les traits caractéristiques de cette institution surtout du point de vue de sa structure juridique. En même temps les auteurs anciens, à l'exception de Georges Fotino, ont étudié le droit de préemption comme une institution byzantine adoptée par les Roumains. Cette interprétation s'explique par le fait que les auteurs anciens, en se fondant sur une documentation étroite, n'ont pas étudié les fonctions sociales de l'institution dans l'histoire du peuple roumain.

Par rapport aux anciennes recherches, l'ouvrage de Valentin Georgescu est remarquablement original. Il s'appuie sur une large documentation et élabore une véritable étude historique des fonctions sociales du droit de préemption dans les pays roumains. Basé sur la conception matérialiste de l'histoire, ce travail ouvre de nouvelles perspectives pour l'étude des particularités du régime féodal qui, dans les pays roumains, a été assez différent de la féodalité occidentale. Il fait ressortir les traits communs de l'institution de la préemption en Valachie et Moldavie, ainsi que les différences d'application qui ne sont point fondamentales. Pour l'autre pays roumain, c'est-à-dire pour la Transylvanie, l'auteur envisage une étude spéciale. Divisé en trois parties, l'ouvrage contient pour chaque partie un exposé introductif sur les conditions économiques, sociales et politiques dans lesquelles s'est développé le droit de préemption. En utilisant la méthode comparative, l'auteur recourt souvent aux données de l'histoire universelle, soit pour relever l'analogie des traits de l'institution, soit pour faire ressortir les particularités roumaines.

Dans sa *préface* et son *introduction* (pp. 5—15), l'auteur met en lumière l'application multiséculaire de la préemption, que les Byzantins nommaient *protimèsis*. Il précise, dès le début, que cette institution reflète le phénomène de la solidarité familiale dans les communautés paysannes et qu'elle s'est développée dans le régime esclavagiste, mais surtout dans la période féodale des societes humaines. De même, il montre que l'institution fut pratiquée par des règles coutumières pour assurer a la famille et aux gens liés par le voisinage la conservation des biens fonciers, en excluant les étrangers, et qu'elle est l'une des formes qui à travers des siècles ont conditionné la possession des terres.

Dans la première partie, l'auteur étudie *le développement du droit de preemption en Valachie et en Moldavie jusqu'au milieu du XVIII^e siecle* (pp. 15—105) Bien que considérée un « aperçu général », cette partie contient des recherches approfondies sur l'apparition de la préemption dans les communautés rurales, ainsi que sur les transformations et les fonctions sociales de cette institution a partir de la période du féodalisme primitif jusqu'aux réformes de Constantin Mavrocordato (1746—1749) L'auteur constate qu'aux X^e — XIV^e siècles, l'individualisation de la possession foncière pendant la féodalisation de la société roumaine a eu pour effet dans les coutumes la cristallisation du droit de préemption, utilisé comme procédé

légal surtout par les paysans pour éviter l'entrée des étrangers dans leurs communautés. A cette époque l'intrusion d'un étranger dans la communauté villageoise pouvait être autorisée seulement par les membres de la famille — parents du sang et frères d'héritage — au moyen d'un acte de fraternisation La même pratique se retrouve dans les bourgs et les villes qui gardaient encore une structure semi-rurale.

A partir du XIV^e^ jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, lorsque l'individualisation des héritages fonciers s'est accentuée et que les communautés paysannes commencèrent à être asservies par les boyards et par l'Eglise avec l'autorisation du pouvoir princier, le droit de préemption remplit des fonctions juridiques et sociales contradictoires. Ce droit continuait a être exercé par les paysans libres pour défendre leurs terres sur la base de la solidarité familiale et du voisinage contre toute intrusion des étrangers dans leurs communautés Aussi, les éléments aisés des communautés rurales invoquaient leur droit de préemption pour acheter les terres des paysans contraints par le besoin de s'en dessaisir. En même temps, entrés dans les communautés villageoises à la suite des accaparements légalisés par le pouvoir princier ou comme condivisaires des paysans par le détour des actes de fraternisation, les féodaux exerçaient légalement le droit de préemption, se considérant assimilés aux gens de l'endroit pour s'approprier les terres paysannes. L'analyse des documents porte aussi sur des cas très nombreux et variés d'application du droit de préférence au profit des boyards.

En examinant aussi les fonctions économiques du droit de préemption, l'auteur trouve que cette institution a facilité l'extension des domaines féodaux et la circulation de la terre à l'intérieur de la société féodale. Les opérations de crédit se sont développées aussi par l'exercice du droit de préemption, les protimitaires ayant recours souvent aux prêts d'argent. Dans les villes la protimèsis s'appliquait aux relations de superficie, en favorisant l'acquisition des biens urbains par les féodaux. Le bail à ferme fut de même facilité par la préférence accordée aux paysans du domaine à l'encontre des fermiers étrangers. C'est dire que dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, le droit de préemption avait encore des applications favorables aux relations féodales, mais en même temps on l'utilisait au profit des relations capitalistes naissantes.

L'auteur insiste sur les différences de contenu et d'application qui existent entre la protimésis byzantine et la préemption roumaine. Comme nous l'avons montré depuis longtemps dans nos comptes rendus sur les ouvrages du savant byzantiniste grec Pan I. Zepos, le droit de preemption se trouve dans les coutumes roumaines bien avant la réception des textes byzantins. Nous considérons donc juste la conclusion de Valentin Georgescu, selon laquelle jusqu'au milieu du XVIII^e^ siecle dans les pays roumains on n'observe pas d'influence directe du droit byzantin écrit sur la réglementation de la protimèsis.

Parmi les thèses les plus intéressantes de l'auteur, nous signalons brièvement l'idée que la solidarité qui donne naissance au droit de préemption accuse un caractère de plus en plus différencié, dans ce sens que les intérêts solidaires du cercle respectif (famille, voisinage, communauté villageoise) ne sont plus satisfaits dans un esprit gentilice, car l'opposition d'intérêts de plus en plus privés s'est fait sentir à l'intérieur du cercle de solidarité. C'est pourquoi le membre qui tombe dans le besoin est aidé par ses partenaires, qui veulent garder entre leurs mains le bien à vendre, mais cette aide ils ne l'accordent que sous la forme d'un achat, qui finalement appauvrit le vendeur (qui n'a plus de terre) et consolide la position économique et sociale de celui qui a acquis cette terre.

Nous relevons aussi la thèse générale de l'auteur, selon laquelle la préemption féodale constitue une forme de conditionnement de la propriété foncière. De même, dans le problème si difficile et controversé du régime des donations par rapport à la préemption, l'auteur apporte une contribution qu'il convient de souligner particulièrement. Il démontre d'une manière bien documentée que les donations en faveur de l'Eglise ont été, dès le début du XV^e^ siècle, exonérées des restrictions résultant de la préemption et analyse l'opposition que ce régime a ren-

contre de la part de la famille du donateur, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, ainsi que l'appui du pouvoir princier au maintien du régime préferentiel.

En ce qui concerne les donations que les boyards obtenaient des petits propriétaires fonciers par toutes sortes de moyens, y compris la contrainte morale et la violence directe, l'auteur montre comment les possédants ont réussi à étendre à ces donations le régime d'exception dont bénéficiait l'Eglise. Contre ces donations la lutte a été encore plus âpre et a abouti en Moldavie à la réforme bien connue du Chrysobulle Synodal de 1785 L'auteur montre les limites de cette réforme et met en lumière pour la première fois les essais faits en Valachie un peu avant cette date pour réaliser une réforme semblable mais plus profonde Ces essais se rattachent aux textes qui figurent dans le « Manuel des lois » de M. Fotino (1777) ; l'auteur prouve que les grands boyards se sont opposés à l'introduction de ces textes dans le Code d'Ypsilanti (1780)

La seconde partie de l'ouvrage traite du *droit de preemption pendant la période de désagrégation du féodalisme et de l'apparition des relations capitalistes* (pp. 106—325) C'est la période qui s'étend de la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'au commencement du XIX^e siècle. En analysant les textes legislatifs et les manuels juridiques de cette période, l'auteur met en lumière la portée limitée de la réception du droit byzantin par rapport aux coutumes roumaines concernant les applications du droit de protimêsis. Les règles byzantines concernant cette institution furent adoptées pour écarter les incertitudes du droit coutumier, mais on n'a pas pu assurer la concordance désirée par les juristes de cette période-là.

En matière de documentation, l'un des mérites de l'ouvrage consiste dans le nombre des sources de droit écrit que l'auteur étudie pour la première fois dans l'histoire de la préemption roumaine Ce sont le « Nomocanon » de Jacob de Jannine (1645), les « Manuels » de Michel Fotino (1765, 1766 et 1777), le « Code » d'Ypsilanti (1780), le « Chrysobulle Synodal » (1785), le « Manuel de lois » de Théophile de Cambanie (1788), les « Pandectes » de Thomas Carra (1806), le « Manuel juridique » d'Andronaki Donici (1814), le « Code Callimaque » (1817) et le « Code Caragea » (1818).

Dans les recueils et les manuels des lois de cette période, le droit de préemption apparait comme une institution ayant d'importants traits autochtones, mais présentés dans le cadre de la systématisation juridique byzantine. Les réglementations qui figurent dans les textes respectifs correspondent aux relations sociales qui caractérisent le passage du feodalisme au capitalisme et reflètent le souci des gouvernants d'établir des règles juridiques de propriété foncière dans le sens d'une conception moderne C'est la période dans laquelle les princes des pays roumains se sont efforcés d'unifier le droit et c'est par le droit princier qu'on a obtenu une synthèse, quoique imparfaite, entre l'ancien droit roumain et le droit byzantin concernant les applications de la protimêsis.

Dans la troisième partie de son ouvrage, l'auteur étudie *la disparition du droit de protimêsis en Valachie et en Moldavie* (pp. 327—380). C'est au commencement du XIX^e siècle que les efforts des gouvernants se sont intensifiés d'abord pour limiter et finalement pour supprimer le droit de preemption qui était devenu un grave obstacle à l'extension de leur propriété foncière. Les propriétaires cherchaient surtout à écarter les charges qui limitaient leurs biens fonciers. Lorsqu'il fut supprimé — en Valachie par une loi de 1810 et en Moldavie par le code civil de 1865 — le droit de préemption était déjà dépassé par l'évolution historique. Quelques vestiges de la préemption apparaissent comme des survivances coutumières dans les villages asservis. Les paysans corvéables continuaient à invoquer leur droit de préference à l'affermage des terres, lorsque le propriétaire voulait les attribuer aux fermiers en dehors de son domaine. Le régime capitaliste de la propriété n'avait point besoin de limitations. C'est pourquoi finalement le pouvoir princier a supprimé aussi le droit de préemption en matière de bail, qui favorisait les paysans corvéables.

Les derniers problèmes qui font l'objet de l'ouvrage concernent le sens de la préemption dans le droit bourgeois. Ayant la nature d'un droit personnel, à la différence de la protimèsis féodale qui était un droit réel, la préemption dans la société capitaliste a surtout un caractere conventionnel, étant utilisée plus particulièrement dans les activités financières et industrielles, pour les opérations portant sur les titres de crédit et la circulation des marchandises. C'est donc le caractère privé de la propriété qui rendit encore utile la préemption dans le droit bourgeois. Dans le droit socialiste, la préemption n'est admise qu'exceptionnellement pour quelques cas de partage ou d'acquisition des biens privés, tandis que pour la propriété d'Etat le régime légal est incompatible avec la préférence conventionnelle.

Après une *conclusion* (pp. 381—395) qui synthétise les résultats de ses recherches, l'auteur ajoute à son texte une *liste d'abréviations* (pp. 397—404) et l'*index de matière* (pp. 405—411). Ces annexes reflètent aussi le caractère érudit de l'ouvrage. L'étude des sources sur lesquelles l'auteur fonde ses interprétations est ample et convaincante. Les résultats obtenus par l'auteur apportent du nouveau à l'étude du droit de préemption dans les pays roumains et l'ouvrage est un modèle pour les recherches des anciennes institutions roumaines. Nos observations concernent seulement les quelques lacunes de l'ouvrage qui pourraient être évitées dans une seconde édition.

L'auteur examine les origines sociales et les plus anciennes formes historiques du droit de préemption. Il trouve que, dans son application pratique, cette institution reflète partout un réseau d'intérêts interdépendants basés sur autant de cercles de solidarité humaine, qui par la suite furent soumis à toutes sortes de contradictions (pp. 11—29). C'est très juste. Mais ici, les trois lignes consacrées à l'histoire du droit romain (p. 21) nous paraissent insuffisantes. Les coutumes romaines concernant certaines formes de protimèsis auraient dû être mentionnées. De même, le droit de préemption conventionnel aurait pu attirer l'attention du chercheur, vu que cette espèce de préemption a été largement pratiquée dans l'Empire romain et se trouve dans les actes de vente et de partage, ainsi que dans les testaments. C'est par la stipulation volontaire des parties qu'on assurait, dans certains cas, soit la conservation des biens dans tel groupe familial, soit le rachat par le vendeur du bien acquis par l'acheteur. La préemption conventionnelle établie par les stipulations des parties en dehors des coutumes et des lois écrites est attestée dans les documents des pays roumains. Les hypothèses de Ion Peretz et de Georges Fotino sur les conventions concernant la préemption à Rome et dans les pays roumains peuvent être encore profitables pour l'étude de cette institution.

Lorsqu'on parle de la préemption byzantine, on devrait expliquer d'abord les deux lois impériales du Bas-Empire. C'est premièrement la constitution de l'an 391 qui abroge un ancien droit de préférence légalement accordé à certaines personnes dans les contrats (*Cod. Just*, IV, 38,14). Et puis et surtout c'est la constitution de l'an 468, par laquelle on a établi pour les membres des communautés rurales, lorsqu'ils voulaient vendre leurs terres, l'obligation de les vendre seulement à un habitant de la même communauté, afin qu'on exclue tout acheteur étranger (*Cod. Just*, XI, 56). Il s'agit donc d'une préemption dans l'Empire romain d'Orient, qui est de 500 ans plus ancienne que la protimèsis dite byzantine.

Selon l'opinion de l'auteur, les *Règlements Organiques* ne s'occuperaient que d'une forme spéciale du droit de préemption, celle qui fut liée aux relations entre féodaux et paysans. Il précise notamment que c'était la protimèsis limitée à l'usage de la terre, favorisant les paysans établis sur un fonds féodal en concurrence avec ceux qui venaient du dehors, lorsque le propriétaire devait distribuer les terres à cultiver (p 332). Mais les Règlements Organiques établissent un autre droit de préemption, en favorisant, cette fois-ci, les féodaux. En confirmant aux paysans leurs droits sur leurs vignes et leurs vergers, ces Règlements maintenaient en vigueur

leurs obligations envers le propriétaire. Celui-ci gardait le droit de préemption sur les plantations des paysans.

Le Règlement Organique de la Moldavie par l'alinéa final de son article 123 permet à tout paysan de quitter son village pour s'établir dans un autre village, en l'autorisant à vendre ses plantations — vignes ou vergers — à tout autre paysan du même village, à la condition expresse « que le propriétaire ait toujours le droit de préemption au même prix ». Si en Moldavie une loi de 1851 accorde au propriétaire le droit de préemption sur les plantations des paysans, au cas de leur permutation, ce n'est que la confirmation de l'ancienne protimèsis au profit du féodal, et non pas « une nouvelle forme de protimèsis féodale à une époque tardive », comme conclut l'auteur (p. 335).

De même en Valachie, sous le régime du Règlement Organique, le droit de préemption au profit du propriétaire fut maintenu tel qu'il était consacré pour l'emphytéose par le « Code Caragea » (III, 2, § 9). Par l'article 3 de la loi dite « pour la limitation du droit de protimèsis dans les ventes » du 15 mars 1840, que l'auteur cite (p. 363), on confirme au propriétaire du sol son droit de préemption sur les plantations et les constructions des paysans. Ce droit de préemtion, lié à l'emphytéose, ne favorisait donc les paysans ni en Moldavie, ni en Valachie.

On doit regretter l'absence de l'examen critique de l'historiographie. L'auteur le promet pour une autre étude. Il indique seulement les noms des auteurs qui ont publié des monographies, des articles, ou même des notes sur la protimèsis dans les pays roumains (p. 5). Sa liste devrait être complétée par l'ouvrage de Gr. G. Tocilesco, *Etude historique et juridique sur l'emphytéose en droit romain, en droit français et en droit roumain*, Paris, 1883. On peut trouver aussi des renseignements utiles dans l'étude de Gh. M. Dimitrescu, *Despre embatic şi otaşniţă* [De l'emphytéose et dîme des vignes), dans « Analele Facultăţii de Drept din Bucureşti », II, 1945, n^{os} 2—4, pp. 3—44. Pour l'analyse des Règlements Organiques, l'auteur indique quelques ouvrages et articles d'histoire (p. 332). On doit y ajouter pour son interprétation générale l'étude élaborée par le Secteur des anciennes institutions roumaines en vue d'une édition scientifique du *Règlement Organique de la Valachie* (en manuscrit à l'Institut d'Histoire « N. Iorga »).

Par ses investigations documentaires, par ses informations de droit comparé et surtout par son large horizon historique, l'ouvrage de Valentin Al. Georgescu contient beaucoup d'interprétations originales et peut servir comme modèle aux chercheurs des anciennes institutions.

Gheorghe Cronţ

DEJAN MEDAKOVIĆ, *Die serbische Kunst des 18. und 19. Jahrhunderts — Ein biographisch-kritischer Forschungsbericht*, dans « Sudostforschungen », Bd XXIV, Munich, 1965, pp. 166—185.

Dans cet article, Dejan Medaković se propose de présenter, avec la compétence et l'érudition qui lui sont propres, le bilan des résultats obtenues jusqu'à présent par les spécialistes yougoslaves dans leurs recherches concernant l'art serbe des XVIII^e et XIX^e siècles. Ce qui semble l'avoir surtout intéressé, ce sont deux problèmes majeurs pour toute historiographie d'art : 1 celui du champ d'investigation et 2. celui des méthodes employées par les historiens d'art en vue d'obtenir les résultats les plus fructueux.

En ce qui concerne le premier problème, l'auteur constate que les travaux des spécialistes yougoslaves ont éclairci déjà bien des points obscurs du passé artistique de leur pays. Une série de monographies soigneusement élaborées de monuments, de centres artistiques

ou d'artistes en font preuve. Il commence par rappeler le rôle des pionniers de l'historiographie d'art en Yougoslavie, parmi lesquels les plus importants sont sans aucun doute l'écrivain *Vuk Karadžik*[1]), avec sa description des monastères de la Serbie, et le peintre *Dimitrije Avramović*[2]), avec ses deux études sur l'ancien art serbe du Mont Athos.

Medaković accorde — à juste raison — une attention particulière au dictionnaire des artistes de son pays, rédigé à partir de 1858, par le croate *Ivan Kukuljević*[3]), tout en soulignant en même temps l'importance d'un écrivain comme *Félix Kanitz*[4]) qui, par ses essais d'analyse stylistique, pourrait être considéré comme un des précurseurs de la critique d'art en ce pays. Mais la personnalité la plus marquante de l'historiographie de l'art serbe à la fin du XIX^e siècle et au commencement du nôtre demeure, de loin, celle de *Dimitrije Ruvarac*, ancien chef de la bibliothèque et de l'imprimerie du Patriarcat de Srem Karlovitz. C'est en cette qualité qu'il a eu à sa disposition un fonds immense de documents relatifs au passé artistique et culturel de la province de Vojvodina. Les résultats de ses recherches ont été concentrés dans un grand nombre d'études (plus de 1000 titres), dont les plus importants sont : « La métropolie serbe de Karlovitz vers le milieu du XVIII^e siècle »[5]) et *Description des monastères serbes de la Fruška Gora en 1753*[6]). Il ne faut pas oublier non plus les travaux publiés par cet infatigable érudit, entre 1903—1907, dans la revue « Srpski Sion », ainsi que ceux, de moindre envergure, du prêtre *Lazar Bogdanević*, parus à partir de 1900 dans la même revue, riches en informations précieuses concernant les biographies des artistes serbes des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'auteur s'occupe par la suite des remarquables résultats obtenus par quelques spécialistes, dont les travaux se placent à l'époque d'entre les deux guerres. Il souligne en premier lieu ceux du *Dr. Dušan Popović* et de *Mita Kostić*, parus de 1928—1940, dans la revue « Glasnik Istorijskog Drustva u Novom Sadu » Il remarque aussi l'intérêt de l'étude de l'écrivain *Veljke Petrović* écrite en collaboration avec *Milan Kasanin* sur l'art serbe de la Vojvodina[7]), ainsi que les travaux de ce dernier : *L'art yougoslave*, 1939 (en français), et sur la peinture des deux derniers siècles[8]).

Dejan Medaković reconnaît les qualités de tout premier ordre du subtil et avisé connaisseur de l'art serbe moderne, *Dr Miodrag Kolarić*, évidentes dans ses préfaces aux Catalogues des grandes rétrospectives organisées en 1951 et 1953 à Belgrade, la première ayant comme thème l'art serbe du XVIII^e siècle, la seconde, l'art graphique de la même époque. Il nous semble utile d'insister sur l'importance de l'étude du même *Kolarić* concernant la « modernisation » de la peinture serbe à l'époque des « zographes »[9]) L'auteur souligne aussi l'intérêt de la monographie du Pr. *Lazar Mirković* sur le grand peintre baroque serbe, Theodor Kračun (Novi Sad, 1953), ainsi que celui de l'étude consacrée par le même auteur — en collaboration avec *I. Zaravković* — à l'œuvre du peintre et du graveur Žefarović au monastère Bojani, à Batschka (Bel-

---

[1] *Početak opisanija srpskih manastira* [Commencement d'une description des monastères serbes], publié en 1826 par la revue « Danica ».

[2] *Opisanie drevnosti srpski u Svetoj (Atoskoj) Gori* [Description des antiquités serbes au Mont Athos], Belgrade, 1847 et *Sveta Gora sa strane vere, hudozestva i povesnice* [Le Mont Athos au point de vue religieux, artistique et historique], Belgrade, 1848.

[3] *Slovnik umjetnikah jugoslovenskih* [Dictionnaire des artistes yougoslaves], I—IV, Zagreb, 1858—1860.

[4] *Serbien, historisch-ethnographische Reisestudien aus den Jahren 1859—1868*, Leipzig, 1868

[5] *Srpska mitropolija Karlovačka oko polovine XVIII veka*, Sr. Karlovitz, 1902.

[6] *Opis srpskih fruskogoraskih manastira 1753 god*, Sr Karlovitz, 1903

[7] *Srpska umetnost u Voivodini*, 1927.

[8] *Dva veka srpskoga slikarstva* [Deux siècles de peinture yougoslave], 1942.

[9] *Modernizacija srpskog slikarstva u razdoblju zografa i molera* [La « modernisation » de la peinture serbe à l'époque des zographes et des « molers »], dans « Zbornik Matice Srpske », XVIII, Novi Sad, 1954.

grade, 1952). Il remarque à la fois les recherches poursuivies par *Lazar Mirković* en dehors de la Yougoslavie, afin d'étudier les monuments édifiés en territoire roumain et hongrois [10]).

Cette sommaire énumération de noms et de titres ne peut pas, bien entendu, couvrir l'ensemble des recherches accomplies par les spécialistes yougoslaves à travers un siècle et demi d'efforts et de travail. Rien que pour notre époque, si l'on voulait brosser un tableau tant soit peu exact du stade actuel des recherches en Yougoslavie, on serait obligé — même dans un aperçu très rapide, comme le notre — de mentionner les noms de quelques personnalités telles que : *Pavle Vasić*, d'*Olga Bataveljić*, de *Bis Gavrilović*, *Zorka Simić-Milovanović*, *Radmila Mihajlović*, *Verena Han*, *Miodrag Jovanović*, *Dinko Davidov*, *Olivera Milanović*, *Mirjana Lesek*, *Olga Mikić*, *Vera Vuckovacki-Savić*. Nous sommes, sans doute, loin d'avoir épuisé la liste. Enfin, *last but not least*, les travaux de *Dejan Medaković* même, l'un des plus sérieux et avisés spécialistes en ce qui concerne les problèmes de la peinture [11]) et de la gravure yougoslave [12]).

Essayant de trouver une conclusion au premier problème que nous avons cru pouvoir déceler dans l'article de Dejan Medaković, notamment celui du champ d'investigations des historiens d'art yougoslaves, il nous semble qu'il y a encore un secteur de l'art serbe qui mériterait bien d'être approfondi et développé : celui des peintres populaires, des « zographes ». Quelques aspects de ce problème ont été mis en lumière par les excellentes études déjà citées de *Veljko Petrović* [13]) et *Miodrag Kolarić* [14]). Ce dernier précise que même au XVIII^e siècle la tradition artistique autochtone était encore vivante et, en analysant les conditions qui ont favorisé sa disparition progressive, il affirme : « L'orientation complète de l'art vers l'Occident a eu comme résultat l'anéantissement des anciennes écoles des zographes avec leur division de travail et leur discipline artisanale, en précipitant ainsi l'apparition des artistes libres et indépendants, qui ont commencé à travailler d'après le goût de la nouvelle société » (Medaković, *op. cit.*, p 179)

Malgré l'intérêt de *Kolarić* sur le rôle des zographes dans l'art serbe du XVIII^e siècle (problème repris dans sa monographie dédiée à Žefarović), il nous semble qu'il y a encore d'autres questions qu'on pourrait soulever à ce propos : celui de l'actualité de l'art des zographes, par exemple. En effet, notre époque peut souscrire à son profit le fait d'avoir détruit l'ancien préjugé selon lequel l'art serait exclusivement le domaine des créateurs cultivés. Les esprits les plus avisés commencent à présent à comprendre que la création artistique ne découle nullement de la facilité à s'approprier un répertoire de formes toutes faites, mais de la découverte, par des moyens propres, d'un univers d'idées, de sentiments, de formes et de couleurs, découverte qui peut se dispenser — à la rigueur — de toute apprentissage académique. Celui-ci peut aider quelques fois certains esprits à se révéler à eux-mêmes, mais il n'est pas indispensable,

---

[10] *Crkvene starine u srpskim crkvama i manastirama Banata, Rumunije i Madjarske* [Antiquités ecclésiastiques dans les églises et monasteres du Banat, de la Roumanie et de l'Hongrie], dans « Spomenik SAN XCIX », Belgrade, 1950

[11] *Slikar Raja Jevanović* [Le peintre R. J], Vrsac 1959 ; *Probleme der serbischen Barockforschung — Die Welt der Slaven III*, Wiesbaden, 1958 ; « *Dve istorijske kompozicije slikara Joakima Markovića iz 1750* » [Deux compositions historiques du peintre J. M.], dans « Muzej primenjene umetnosti », Zbornik 5, Belgrade 1959 ; *O srpskom baroku* [Sur le baroque serbe], Delo 12, Belgrade, 1959 ; *Prestave vrlina u srpskoj umetnosti XVIII veka* [La représentation des vertus dans l'art serbe du XVIII^e siècle], dans « Rad Vojvodjanskih muzeja », 8, Novi Sad, 1959

[12] *Grafika srpskih stampanih knjga XV—XVII veka* [La gravure des livres imprimés serbes du XV^e jusqu'au XVII^e siècles], Belgrade, 1958 ; préface du catalogue de l'exposition de l'ancienne gravure serbe, Bucarest 1959.

[13] *Srpska umetnost u Vojvodini*, le second volume sur l'art au XVIII^e et au XIX^e siecles, rédigé par *Veljko Petrović* (faisant suite au premier volume consacré par *Milan Kasanin* à l'art serbe jusqu'à cette époque) C'est grâce à sa « grande connaissance des monuments », a « son goût extraordinaire » et à « une analyse stylistique exacte » que *Veljko Petrović* réussit à mettre en lumière, « presque infailliblement », chaque personnalité artistique des soi-disant « zographes » du XVIII^e et du XIX^e siècles (Medaković, *op. cit.*, p. 178).

[14] *Modernizacija srpskog slikarstva u razdoblju zografa i molera.*

car de nombreux autres s'en sont, volontairement ou involontairement, dispensés. En découvrant la qualité d'œuvre d'art aux productions populaires, le monde contemporain s'est acheminé vers la compréhension de la source et de l'essence même de l'acte créateur. A cet égard, l'art des zographes, comme celui des « naïfs », peut fournir un excellent sujet à réfléchir.

Ajoutons quelques lignes sur les méthodes de recherches utilisées jusqu'à présent par les historiens d'art yougoslaves. Sans trop nous engager dans une entreprise qui dépasserait nos informations actuelles, nous pouvons affirmer que la méthode la plus systématiquement employée et grâce à laquelle l'historiographie d'art yougoslave a obtenue ses résultats les plus appréciables, a été celle philologique, à l'état plus ou moins pur. Cette methode de recherche fondee sur une rigoureuse analyse des sources écrites a été si efficacement utilisée par toute une série d'éminents historiens de l'art, qu'elle constitue jusqu'à nos jours, en Yougoslavie, le fondement de tout travail scientifique. C'est d'ailleurs grâce à cette attitude des spécialistes yougoslaves que leur historiographie de l'art a réussi à échapper aux dangers de la superficialité, de l'approximation et du dilettantisme, dont souvent sont menacées les recherches des sciences sociales à leur début.

A la méthode philologique est venue s'ajouter — surtout à notre époque — celle des « connaisseurs » (terme employé dans l'acception que lui donne Lionello Venturi [15])), c'est-à-dire, de ceux qui visent à distinguer et à classifier les phénomènes artistiques en fonction de leur caractère « stylistique » (individuel, collectif, de l'époque et national, d'après Wolfflin). Il va de soi que la « critique philologique des sources écrites doit précéder le jugement du connaisseur » [16] car sans cette base solide, l'historien risque toujours de tomber dans l'arbitraire.

En fin de compte, il apparait que les spécialistes yougoslaves ont généralement assez peu utilisé la méthode comparative (« Stichprobenmethode », d'après Strzygowski), grâce à laquelle on essaye d'établir l'orgine et la circulation des motifs, la valeur des influences déterminées ou subies, enfin, l'étendue spatiale ou temporaire des phénomènes artistiques. Quant aux méthodes spécifiques à la recherche esthétique, il parait que celles-ci sont plus familières jusqu'à présent aux critiques qui s'occupent de l'art actuel, qu'aux historiens de l'art du passé.

En conclusion, par les problèmes qu'elle soulève, l'historiographie d'art en Yougoslavie représente un facteur important dans le développement culturel du pays.

Eleonora Costescu

Muzej savremene umetnosti u Beogradu [Le Musée d'art contemporain de Belgrade], Belgrade, 1965.

Le Catalogue du Musée d'art contemporain de Belgrade pourrait être considéré comme un véritable modèle du genre. Comprenant des textes admirablement rédigés par *Miodrag Protić, Draga Panić, Dragoslav Dzordzević, Zoran Tosić, Jesa Denegri, Maria Pusić, Bozica Cosić, Nikola Bertolini* et *Olga Cakić* (résumés en anglais, français et russe) il est richement illustré par quelques-unes des œuvres les plus représentatives de l'art contemporain yougoslave.

En y regardant de plus près, on constate que la réussite de ce Catalogue est le résultat de tout un complexe d'actions, dont le but était la création d'un musée d'art organisé sur des bases modernes. Le premier chapitre, dû au *Dr. Miodrag B. Protić*, directeur compétent du musée, s'occupe justement de ce problème. Il nous fait savoir que le projet de la construction et de l'organisation d'un tel musée a été longuement et minutieusement élaboré, à partir de

---

[15] *Histoire de la critique d'art*, Bruxelles, 1938, pp. 264—265.
[16] Lionello Venturi, *op. cit.*, p. 265.

1954 (date à laquelle le Conseil de l'Education et de la Culture décida de constituer un « Comité pour la fondation du Musee d'art contemporain ») et jusqu'au 20 Octobre 1965, date de l'ouverture solennelle de cette importante institution culturelle. Réunissant d'éminentes personnalités du monde artistique, littéraire et culturel, le Comité devait preciser « l'idée du musée et sa réalisation pratique, définir sa structure , determiner les conceptions du travail et préparer les conditions à la construction du nouvel édifice du musée » (p 224).

Pour ce qui est des principes d'organisation du futur musée, le Comité soutint la nécessité d'une présentation plutôt sélective (« anthologique ») que simplement chronologique (« historique »). D'autre part, le Comité décida de fixer les débuts de l'art contemporain yougoslave au commencement du XX^{e} siècle, tout en distinguant trois phases dans son évolution; 1. de 1900 jusqu'à la première guerre mondiale; 2. l'époque d'entre les deux guerres et 3. celle d'après la libération. La première phase est présentée d'une « manière succincte ··· (comme) introduction indispensable, la seconde et la troisième ·· plus largement et avec plus de nuances » (pp. 224—225).

Dans les limites de ces phases les artistes ont été groupés d'après les courants ou les tendances esthétiques qu'ils représentaient, même si un ou plusieurs artistes devaient figurer plusieurs fois, selon leurs propres phases d'évolution. Il y a des arguments pour et contre pour soutenir un pareil point de vue. Si on veut démontrer le degré de participation d'un art national aux grands courants artistiques internationaux, on peut être sûr qu'un tel système de présentation représente la meilleure manière pour rendre évidentes les analogies, ainsi que — bien entendu — les « différences spécifiques » (comme dirait H. Taine). D'autre part, une pareille fragmentation risque à rendre assez malaisée la re-composition, dans la conscience du spectateur, de la physionomie intégrale, unique de chaque personnalité artistique. Tandis qu'une représentation selon les tendances ou les courants artistiques est plus indiquée dans les expositions « thématiques », temporaires, où l'accent ne doit pas absolument tomber sur la personnalité de l'artiste, mais bien sur le thème choisi.

Le second chapitre, rédigé par *Draga Panić*, s'occupe des deux premières phases de la peinture en Yougoslavie (de 1900 à 1918 et à partir de cette date jusqu'à la libération). Dans la première phase l'intérêt est partagé entre l'impressionnisme slovène (Jakopić, Grohar, Jam, Sternen), celui serbe, plus sensible aux problemes de la lumière (Milovanović, Milicević, Glisić) et, enfin, quelques peintres de la Croatie (Racić, Kraljević) qui jouent, par rapport à l'impressionnisme, le rôle de Manet. La forte personnalité de Nadezda Petrović, la première à avoir dépassé le stade impressionniste de la peinture en faveur d'une vision plus moderne, à échos fauvistes et expressionnistes, détient une place à part.

La seconde époque, plus complexe, s'est développée surtout sous l'influence de l'expressionnisme d'Eduard Munch et du constructivisme cézannien. En ce qui concerne les tendances expressionnistes elles s'affirment en Slovénie dans les dessins de Tratnik, les peintures de Jakać et celles des frères Kralj, de même qu'en Croatie dans « le cercle des peintres réunis autour du « Salon de Printemps » (p. 227). Les expériences picturales de toute une série de personnalités artistiques telles que: Bijelić, Šumanović, Dobrović, Konjović, Job, Zora Petrović, Aralica, Babić, Becić, Hermann, se sont poursuivies dans le même esprit, visant à dépasser la nature par une totale émacipation de la couleur par rapport à l'« objet ».

Quant au constructivisme, il est le résultat de l'intérêt des peintres yougoslaves, vers 1925, pour la leçon cézanienne ainsi que de l'influence qu'André Lhote exerça directement, un peu plus tard, sur quelques artistes plus jeunes qui avaient passé par son atelier. Rappelons aussi le courant intimiste, de subtil et raffiné esthétisme, à l'exemple de l'Ecole de Paris (Celebenović, Milosavljević, Radović, à Belgrade, le groupe « Dix » et l'« Ecole coloriste de Zagreb » le « Club des Indépendants » à Ljubljana), celui surréaliste, à multiples facettes (Milena Pavlović-Barilli, Kregar, Males, Junek, etc), ainsi que le mouvement connu sous le nom de « Zemlje » (« La Terre »), qui promovait un art reflétant les réalités sociales du pays, dans un langage pic-

tural inspiré par les imageries populaires. C'est grâce à Hegedušić que fut découverte la personnalité artistique du peintre paysan Generalić et c'est toujours au même, ainsi qu'aux autres membres du groupe « Zemlja » qu'on doit la fondation de la première école des peintres paysans en Yougoslavie, l'« Ecole de Hlebine ».

Le troisième chapitre, rédigé par *Dragoslav Dzordzević*, s'occupe de la peinture de 1945 jusqu'à nos jours. On y trouve toutes les tendances artistiques contemporaines, qui mènent de l'expressionnisme ou du géometrisme, à la non-figuration, à l'abstraction lyrique, au tâchisme, à la peinture des « signes picturaux », à celle des « naïfs » et on est loin d'avoir épuisé le répertoire des tentatives ou des expériences esthétiques qui ont lieu de nos jours en Yougoslavie, en peinture, sculpture, arts graphiques ou décoratifs. Les chapitres du Catalogue concernant l'évolution de la sculpture et des arts décoratifs (rédacteurs *Zoran Tosić*, *Jesa Denegri* et *Marija Pisić*) nous confirment cette opinion Car l'un des traits fondamentaux de l'art contemporain yougoslave est le fait qu'il cherche, par tous les moyens, à faire siennes les idées artistiques les plus avancées. Il est à remarquer qu'aucune place ne paraît être réservée aux œuvres regardant vers le passé. C'est ainsi que même le réalisme à tendances sociales, dont l'efficacité découle justement de son degré d'accessibilité, a tâché d'obtenir une plus large audience en s'intégrant dans la forme moderne de l'art « naif ».

C'est ainsi qu'en parcourant le musée il est loisible au visiteur d'obtenir une vue d'ensemble, non seulement sur l'état « consacré », pour ainsi dire, de l'évolution des artistes, mais aussi sur les expériences les plus audacieuses, les plus insolites, à la condition qu'elles soient matérialisées dans des œuvres de qualité évidemment artistique. Et c'est ainsi que le musée devient un miroir fidèle et sensible de l'ensemble des tendances existantes dans la vie artistique active de la Yougoslavie · aucune velléité de favoritisme arbitraire pour certaines tendances, aucune préférence préconçue pour certaines formes d'art, aucune intention de diriger artificieusement la création artistique.

Dans l'ancienne conception muséographique, un musée était un dépôt où l'on thésaurisait des chefs-d'œuvres bénéficiant d'un recul d'au moins une génération. Les organisateurs du Musée de Belgrade ne craignent pas d'exposer des travaux de peinture, de sculpture et d'art graphique réalisés à peine il y a un ou deux ans. Une pareille expérience muséographique comporte — évidemment — certains risques, tout en sollicitant de la part des spécialistes une compétence et une conscience professionnelle à toute épreuve, mais elle est plus dynamique et plus généreuse que la conception traditionnelle. C'est grâce à une telle conception qu'on a réussi à faire d'un simple dépôt de vestiges, un instrument de diffusion des idées, un stimulant des aptitudes en vue d'attirer les spectateurs les plus divers vers la vie spirituelle de la création artistique, non seulement dans ce que celle-ci implique d'indiscutables valeurs, mais aussi dans ses inquiétudes fertiles, dans ses recherches febriles et passionnées.

Eleonora Costescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H M.), CRONȚ, GHEORGHE (G C); DUȚU, ALEXANDRU (A. D); DANIELOPOLU-PAPACOSTEA, CORNELIA (C. D.-P.); NĂSTUREL, PETRE Ș (P. Ș. N.); ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA (M. A. V.); MUSICESCU, MARIA ANA (M. A. M); CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. CR); MIRONESCU, N AL. (N. AL. M.), GEORGESCU, VLAD (V G); DICULESCU, VLADIMIR (V D)

G. NANDRIȘ, *Rumanisch. Slavisch, Thrako-Dakisch*, dans « Zeitschrift fur slavische Philologie », XXX (1962), pp. 140–161.

Sous l'influence de Byzance, le vieux slave devint la langue officielle des Etats roumains pour plus de 300 ans. en tant qu'instrument de lutte politique menée contre la Hongrie et la Pologne catholiques qui se servaient de la langue latine. L'influence slave sur le roumain est soit l'œuvre des lettrés, soit directe, c'est-à-dire populaire. C'est là un problème complexe qu'il faut aborder avec les moyens les plus variés. La méthode qui s'impose pour dépister une influence quelconque c'est d'étudier de prime abord le système d'une langue et d'expliquer par lui les innovations ; c'est à peine après en avoir épuisé les moyens internes d'explication, qu'il faut prendre en considération les influences venues du dehors. Le concept de « linguistique balkanique » proposé par Chr. Sandfeld est exagéré et en bonne partie non scientifique, car chaque langue du Sud-Est de l'Europe a son système phonologique propre et ses lois internes d'évolution. De même. on a sous-apprécié les possibilités d'explication de certains phénomènes par le substrat. Le roumain et l'albanais renferment peu d'éléments communs. L'influence du substrat et de l'adstrat a eu lieu notamment dans le domaine du lexique et de la syntaxe. Les éléments communs des langues sud-est européennes sont dus à de puissantes influences culturelles exercées par les Romains, les Byzantins et les Turcs, mais ces dernières sont plutôt de nature lexicale et n'ont point pénétré en profondeur.

H.M.

MIRČEV, K. — KODOV, HR., *Енински Апостол Старобългарски паметник от XI в.* [*Praxapostolus versionis palaeobulgaricae ad fidem codicis Eninensis saeculo XI scripti*]. Académie des Sciences, Sofia, 1965, 264 pp.

Le manuscrit consiste en 39 feuilles de parchemin à l'état de fragments et a été découvert en 1960 au village de Enina, à 5 km au nord de Kazanlâk. Les auteurs ont dépensé de louables efforts pour le déchiffrer ; ils en ont étudié attentivement la graphie, la calligraphie, les abréviations, les chiffres, les signes, les ornements et les sources et sont arrivés ainsi à la conclusion qu'il remonte aux premières décennies du XI[e] siècle. Cette constatation revêt une singulière importance car cette nouvelle découverte augmente le nombre, plutôt réduit, des manuscrits littéraires qui nous aident à étudier le vieux slave. La langue du monument en question a à la base un dialecte slave des environs de Salonique ; elle renferme, d'une part, des éléments populaires propres à la langue parlée et, d'une autre, elle réussit à adapter des procédés linguistiques qui appartiennent au texte grec original, crée des calques ou emprunte les termes techniques nécessaires et réussit à s'élever à la hauteur d'une langue littéraire douée d'une vitalité qui se maintint durant plusieurs siècles. C'est ainsi que l'on constate que les formes du futur sont construites à l'aide des verbes « avoir » ou « être », ce qui dénote une influence populaire. Le grec εὐλογία est traduit avec bonheur par un composé similaire благословениѥ, qui est entré aussi en roumain (*blagoslovenie*). Des mots laïcs sont entrés aussi dans le texte, tels болıаринъ, roumain *boier* « boyard », ou кнѧзъ, roumain *cneaz* « prince ». Pour le grec θυμιατήριον il existe deux variantes (дилница et кадилница), dont la seconde réapparait en roumain (*cădelniță*) « encensoir ». Le nom du mois d'octobre (ὀκτώβριος) est expliqué par листопадъ « quand tombent les feuilles ». On remarquera également les dérivés du mot цѣсары (provenant du latin *Caesar*) : цѣсарица цѣсарица « impératrice », цѣсарьствиѥ « règne », цѣсарьство « empire ».

La consultation du manuscrit est suppléée pour le lecteur à l'aide de reproductions photographiques. Les méthodes de travail se recommandent par leur qualité.

H. M.

MARKOVIĆ, MILICA, *Geografsko-istorijski imenik naselja Vojvodine za period od 1853 godine do danas* [La liste géographico-historique des lieux habités de Vojvodina, depuis 1853 jusqu'à nos jours). Novi Sad, 1966, 216 pp.

La colonisation de la Voïvodine par des populations aux origines les plus diverses et son appartenance pour un certain temps à l'Empire austro-hongrois ont donné naissance à une grande disparité dans les noms des localités. Cette variété a encore été compliquée par la circonstance que les noms des localités apparaissent dans les documents du temps sous des formes linguistiques diverses, c'est-à-dire slaves, turques, magyares, allemandes, etc.... « Les noms de lieux habités, pour la plupart d'origine slave ou hongroise, ont subi des modifications de différentes façons : soit qu'on les traduisait ; soit qu'on les adaptait en leur ajoutant seulement des formes d'une autre langue ; soit qu'on les remplaçait par de nouveaux noms ; parfois on revenait aux vieilles appellations » (p. 11). Le but du présent ouvrage est de permettre l'orientation à travers les diverses spécialités, notamment en archéologie, ethnographie ou histoire culturelle. L'auteur a utilisé des monographies, cartes géographiques, annuaires statistiques, registres et d'autres sources aussi. Elle a classé ses matériaux alphabetiquement et noté toutes les variantes enregistrées, montrant pour chaque nom les modifi-

cations survenues à travers le temps. Les sources mises à contributions se montent à 213. Afin d'éviter une accumulation de pages, l'auteur a désigné chaque source par un chiffre. Quand une indication de source s'est avérée nécessaire, elle n'a indiqué que le chiffre respectif, au lieu de reproduire le nom de l'auteur, le titre du livre et le lieu d'apparition.

Des répertoires de ce genre sont très nécessaires pour l'étude du sud-est européen, qui a été le théâtre de toutes sortes d'interférences. Les noms géographiques ont été exprimés par chaque peuple à sa manière et les documents du temps les ont enregistrés unilatéralement, en fonction de la nature et de la provenance desdits documents. Ainsi, les répertoires systématiques de noms géographiques peuvent servir non seulement aux géographes, aux historiens, aux linguistes et aux ethnographes, mais ils reflètent du même coup les différentes couches de culture et constituent par là un excellent moyen d'étude du processus historique dans son ensemble.

H. M.

HRISTOV, GEORGI, *Местните имена в Маданско* [Toponymes de l'arrondissement d Madan]. Académie des Sciences, Sofia, 1964, 350 pp.

Le district de Madan, créé en 1952, se trouve au sud-est du Rhodope, près de la frontière grecque, entre les régions administratives de Smoljan et de Kárdjali, au sud-est de Plovdiv et au nord de la localité grecque de Xanthe et de l'île de Thasos. Son relief est montueux et atteint 1 400 m d'altitude. L'auteur du présent travail a recueilli 9 170 noms de lieux qu'il a étudiés et classés d'après des méthodes modernes et dont il a dressé un index complet. La majorité écrasante de pareils noms est de provenance slave ; un peu plus de 1% s'avèrent être des emprunts turcs et quelques-uns seulement sont d'origine romane ou grecque. Les mots qui ont pénétré par l'intermédiaire des pâtres d'origine romane sont les suivants : *baci* « fromager, maître-berger » (*Bačata, Bačište, Bačišteto*), *căciulă* « bonnet, fez » (*Kačúljova, Kačurnica*), *cătun* « hameau » (*Katúni, Katúnite*), aroum. *cucul'u* « huppe, sommet » (*Kukútevo, Kukulj*), *curte* « cour » (*Kúrtev grob, Kúrtevo bărca, Kúrtenskoto*), *mandra* « bercail, parc à moutons » (*Mándra, Mándrata*), aroum. *merdŭ* « excrément » (*Merdéška*), *mustaţă*, pl. *mustăţi* « moustache » (*Mustécăt, Musteckata*), *poartă* « porte » (*Porta, Portata, Pórticata, Pórtišteto*), *ripă* « bord escarpé » (*Rúpata, Rúpite, Rúpište*), *samar* « bât » (*Samárnica, Samárovo*), *tumba* « petite élévation de terre, *tombeau* » (*Túmbata*).

Cette liste montre que, en dehors de *portiţă*, les autres éléments appartiennent tous au dialecte aroumain. En conséquence, l'influence romane s'est exercée par l'entremise des bergers aroumains et non daco-roumains.

Certains éléments proposés comme latins par l'auteur sont sujets à caution. Dans *Kostélka* persiste le latin *castellum* (comparer *Kostel* dans les districts de Batoševo, Elensko et Vračansko), à moins que l'on n'ait à faire à un dérivé des hypocoristiques *Costea, Costel* (de Constantin). *Klisura* (du latin *clausura* sous l'influence du grec κλείειν « fermer ») est également présent dans d'autres langues balkaniques, mais n'apparaît point au nord du Danube. *Skala* provint directement du latin ou en dérive par le truchement du grec, tandis qu'en roumain à *l* intervocalique correspond un *r* intervocalique. Il serait intéressant de retenir les traces de *tēgŭla* dans des noms comme *Tagúlja, Tikalja, Tikla, Tiklata, Tiklele, Tikli*, si leur origine s'avérait effectivement latine. Pour en être sûr, il est besoin d'attestations analogues dans d'autres régions du Sud-Est européen

L'influence grecque est plus faible que l'influence romane et se réduit à quelques termes de botanique.

H. M.

VRANOUSSIS L., Ἕνα εἰκονογραφημένο χειρογράφο τοῦ Ἐρωτοκρίτου στὴ Βιβλιοθήκη τῆς Ρουμανικῆς Ἀκαδημίας [Un manuscrit illustré de l'Erotocrite dans la Bibliothèque de l'Académie de Roumanie]. Extrait de la revue « Ἴωβ », VII, n° 76—85, Athènes, 1964, pp. 449—456.

En bon connaisseur des créations littéraires grecques adaptées et assimilées par la culture roumaine, le savant athénien Léandros Vranoussis examine dans cet article un manuscrit roumain de 1787, conservé sous le n° 3 514 dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Le manuscrit contient la traduction roumaine illustrée du poème grec Ἐρωτόκριτος.

Cette œuvre d'inspiration populaire, rédigée par Vincent Kornaros, fut imprimée en grec à Venise en 1713 et puis réimprimée plusieurs fois, ayant une large circulation dans le monde grec. Ecrit dans l'esprit de la littérature laïque byzantine, ce poème a circulé aussi dans les pays roumains par des manuscrits grecs, par des publications vénitiennes et par des traductions roumaines.

Le manuscrit de 1787 mentionne le nom du copiste roumain — le logothète Ioniţă — ainsi que celui du peintre roumain — le logothète Petrache. Vranoussis apprécie l'art des illustrations — au nombre de 132 — qui ornent le manuscrit roumain, en les considérant des « peintures excellentes··· célèbres bijoux ». L'article reproduit 14 illustrations. L'auteur exprime son admiration pour le talent du peintre roumain, qui a utilisé d'une manière créatrice la tradition de l'art laïque byzantin. Cette appréciation est pleinement fondée et nous la relevons comme telle.

Comme œuvre littéraire, le poème a été intégré dans l'histoire de la culture roumaine à partir du milieu du XVIIIe siècle et fut étudié comme tel par les historiens de la littérature roumaine. La première traduction roumaine date de l'an 1758, faite par Hristodor Ioan; la seconde est anonyme, la troisième est due à Vasile Vîrnav. L'édition en grec, qui n'est pas fidèle au texte original, publiée par Denis Fotino à Vienne en 1818, se trouve à la base d'une autre version roumaine, celle d'Anton Pann et de Tudorache Iliad, imprimée à Sibiu en 1837. Mihail Eminescu a connu cette version. En 1935, le professeur N. Cartojan a identifié les sources italiennes et provençales du poème. En 1920 et 1924 le professeur V. Grecu a étudié le poème sur la base de manuscrits roumains, en mettant en lumière l'art des illustrations. Dans le Ier volume de la récente édition académique *Istoria literaturii romîne* [Histoire de la littérature roumaine] (Bucureşti, 1964, pp. 739—744), le professeur Al. Piru présente un exposé substantiel concernant l'importance de l'Erotocrite dans la culture roumaine des XVIIIe et XIXe siècles.

L'article du savant grec est aussi une contribution utile pour faire connaître la place que ce poème a eue dans la culture roumaine.

G. C.

LUCIE DROULIA, Ἑλληνικὴ μεταφράση τοῦ Δὸν Κιχώτη. Περιγράφη ἕνος κώδικα [La traduction grecque de Don Quichotte. Description d'un codex]. « Ὁ Ἐρανιστής », 1966, pp. 25—29.

L'article signale une traduction néo-grecque des premiers deux chapitres du chef-d'œuvre de Cervantes, réalisée d'après une version italienne à la fin du XVIIIe siècle ou au début du XIXe. Sans titre et sans date, le manuscrit a circulé dans les pays roumains. En partant de quelques indications éparses l'auteur de l'article essaye de préciser les circonstances qui

ont favorisé la rédaction de ce manuscrit d'un intérêt inestimable. La bibliographie utilisée (preuve évidente de l'information précise de l'auteur de l'article) jette quelques rayons sur ce document culturel ; la signature de « Smaranda doamna » désigne, probablement, l'épouse de Scarlat Callimah, à notre avis, le personnage qui a possédé le manuscrit et non pas le traducteur. D'ailleurs, nous croyons que l'absence des vers et des fragments d'un caractère plutôt libertin constitue une preuve peu convaincante quant au goût féminin du traducteur ; il nous semble que cette élimination trahit une tendance générale du goût littéraire de l'époque, plus sensible aux notes didactiques qu'aux valeurs purement littéraires des œuvres européennes. En ce sens, la transformation de Chrysostome et d'Ambroise en Mirtil et Ergaste démontre la prévalence du même esprit moralisateur traditionnel qui prédomine à l'époque des lumières ; la préoccupation didactique commence à faiblir seulement au début du XIX[e] siècle, quand le romantisme révèle les valeurs esthétiques des chef-d'œuvres littéraires. C'est dans cette nouvelle phase que les œuvres européennes s'imposent dans des cercles plus larges de lecteurs (par l'intermédiaire des typographies ou par la multiplication des copies manuscrites), en dévoilant une évolution marquée du goût littéraire. Cette idée, que nous avons essayée de formuler dans la communication présentée au Congrès de Sofia, nous semble être confirmée par le « document » culturel analysé avec une compétence évidente par L. Droulia.

A. D.

"Ασματα καὶ πονημάτια διαφόρων [Chansons et opuscules patriotiques], publiés à Jassy en 1821 par un hétairiste. Réédition, avec une étude introductive par Nestor Camariano. Bucarest, 1966, 99 p. (Association Internationale d'études du Sud-Est européen).

En rééditant ce volume de poésies patriotiques publiées en 1821 par M. Varnardos, on met fin à des confusions bibliographiques qui duraient depuis longtemps et qui, considérant ce volume comme première édition des chansons de Rigas Velestinlis, le plaçaient en 1814. La confusion avait comme point de départ l'affirmation de Rizos Neroulos et de George Gazis. Elle fut adoptée ensuite par tous les chercheurs grecs jusqu'à ces derniers temps.

L'auteur démontre que l'édition de 1814 n'a pas existé et identifie le recueil mentionné par Neroulos avec l'anthologie ayant le titre "Ασματα καὶ πονημάτια διαφόρων 'Εν Κοσμοπόλει [Chants et opuscules divers. A Cosmopolis]. N. Bees l'a mentionnée en 1939, sans se douter qu'il s'agissait du recueil mentionné par Neroulos. En 1940, N. Camariano la signalait parmi les livres qu'il ajoutait à la Bibliographie Ghinis-Mexas et en 1960, il s'en occupait dans un article publié à Athènes. C'est bien cet article qu'il utilise dans l'étude introductive de l'ouvrage dont nous nous occupons. Il y démontre que la ville de Cosmopolis ne cache pas, comme on l'avait supposé, Vienne, Paris ou Venise, mais qu'il s'agit de Jassy, dont la typographie avait édité de 1812 à 1821 une vingtaine de livres grecs. Le présent recueil représente la seule édition illégale des chansons patriotiques publiées en Moldavie à cette époque-là. La date de 1821 s'impose par l'analyse du texte. Les chansons imprimées par Vernardos avaient comme but d'enflammer les Grecs pour la lutte révolutionnaire et de déterminer les philhellènes de Russie, de Moldavie et de Valachie d'adhérer au mouvement d'Alexandre Ypsilanti. Edité à la hâte et prudemment, le volume parut en peu d'exemplaires, dont il n'y en a plus, de nos jours, que deux (tous les deux en Roumanie).

En s'occupant du contenu du recueil, N. Camariano présente les 22 chansons patriotiques qu'il renferme. Le but politique de Vernardos l'a déterminé d'en adapter une partie selon ses vues. Tant l'hymne patriotique de Rhigas ("Ολα τὰ ἔθνη πολεμοῦν), que le Thourios ont été abrégés et remaniés. On y a intercalé aussi de nouveaux vers qui reflètent les

événements de l'époque. Le recueil contient également une chanson signée par Ad. Coray, fait ignoré par le grand savant et par ses bibliographes. Le volume comprend des chansons révolutionnaires écrites par Manuel Vernardos, d'autres anonymes, une traduction du russe par C. Artinos et la traduction de Anthimos Gazis d'un fragment du célèbre philhellène, le professeur Al. Lips de l'Université de Vienne.

C. P.-D.

K. P. KAVAFIS, Ποιήματα, Α' (1896—1918), Φιλολογική ἐπιμέλεια Γ. Π Σαββίδη, Ikaros 1965, 140 pp.; Β' (1919—1933), Ikaros, 1965, 134 pp.

Signalons cette élégante édition de l'œuvre poétique du grand poete grec Kavafis (1863—1933), soignée par G. P. Savvidis. Une courte biographie et une brève introduction figurent en tête du tome I^{er}. A la fin des t. I et II, des notes, ramassées de la façon la plus concise possible, aident à saisir ou à remémorer les sources historiques qui, bien des fois, ont inspiré la Muse de Kavafis. Hellénistes et byzantinistes trouveront toujours du charme et de la grandeur dans les vers de ce Constantinopolitain né à Alexandrie.

P.Ş.N.

NESTOR CAMARIANO, *Nouvelles informations sur la création et l'activité de la typographie grecque de Jassy* (1812—1821). Offprint « Balkan Studies », Salonic, n° 7, 1966, pp. 61—76.

Un nouveau matériel informatif permet à l'auteur de dater la fondation de l'imprimerie grecque de Jassy en 1812 et non pas, comme on l'avait affirmé auparavant, en 1810. Cet événement culturel eut un puissant écho, que la presse grecque de Vienne (Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος) mentionne aussi. En analysant les listes de souscription des livres qu'on y a imprimés, l'auteur montre que la fondation de la typographie a été soutenue par le prince de Moldavie, le haut clergé, les boyards. les intellectuels et un grand nombre de commerçants. L'imprimerie a fonctionné jusqu'à l'insurrection de l'Hétérie et a imprimé, pendant huit ans, vingt livres environ, de même que les proclamations d'Alexandre Ypsilanti. Les livres, ont un contenu très varié : religion, littérature, histoire, droit, médecine, enseignement. N Camariano s'occupe spécialement de deux de ces livres, extrêmement rares, relatifs au mouvement révolutionnaire d'Alexandre Ypsilanti en Moldavie. Le premier, «Ἄσματα καὶ πονημάτια διαφόρων. Ἐν Κοσμοπόλει », est une collection de chansons et œuvres révolutionnaires grecques parues à Jassy en 1821. Le deuxième se trouve à la bibliothèque d'Athènes et c'est une collection de prières et de lectures (Συναπταὶ καὶ ἐκτενεῖς, λεγόμεναι ἐν καιρῷ πολέμου), traduites du russe en grec par le métropolite Grégoire d'Irinoupolis et Vatopède, imprimé aux frais de la Société patriotique des amis de Jassy et au profit des compatriotes. L'exemplaire de 1821 constitue la II^{e} édition — la première ayant été imprimée toujours à Jassy en 1809. La mention que cette II^{e} édition était traduite du russe était faite (dans l'esprit de la politique hétairiste) pour laisser l'impression que la Russie soutenait ce mouvement révolutionnaire. Certaines modifications effectuées dans le texte — en remplaçant le nom du tsar Alexandre et des armées russes par Alexandre Ypsilanti et les armées hétairistes — avaient pour but d'adapter l'ouvrage aux situations locales. La disparition de ce livre, dont il n'y a

plus qu'un exemplaire en Grece, est donc explicable car, par l'aggravation des événements, il était devenu dangereux.

Les livres imprimés à Jassy dans cette période ont un aspect extrêmement soigné et sont généralement supérieurs, au point de vue graphique, aux éditions vénitiennes. Certains sont ornés de gravures dues au célèbre graveur de Jassy, Dimitrios Kontoleonis.

C.P.-D

SIMONESCU DAN, *Ion Bianu*, dans *Revista de istorie și teorie literară*, t. 15, n° 3, 1966, Ed. Academiei, Bucarest, pp. 431—439.

L'auteur retrace la bibliographie de I. Bianu (1856—1935), l'un des créateurs de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest Romaniste et spécialiste en littérature roumaine ancienne, on lui doit notamment la *Bibliografia românească veche* [Bibliographie roumaine ancienne] et les 3 volumes du « Catalogue des manuscrits roumains de l'Académie », ouvrages fondamentaux pour l'étude des rapports culturels des Roumains avec la civilisation grecque, byzantine et sud-slave.

P.Ș.N.

ANTONIO GIULIANO, *Il commercio dei sarcofagi attici* (*Studia Archeologica*, 4), Roma, L'Erma di Bretschneider, 1962, 90 pp.

L'ouvrage d'Antonio Giuliano, rédigé sous forme de catalogue, a la valeur d'une collection de documents. Le travail entrepris par l'auteur, qui a réussi de rassembler un matériel dispersé, constitue un point de départ dans l'étude de certains problèmes des plus attirants de l'art romain impérial du IIe s.

Les sarcophages attiques travaillés en marbre de Pentélique sont dispersés dans tout l'Empire romain, dès le début du règne de Trajan. Transportés de la Grèce, ces pièces conservent les traditions classiques redevenues actuelles au IIe s. A l'époque, l'Empire avait atteint sa plus grande force et son point d'équilibre, s'étant détaché de l'esprit régionaliste et ouvert à l'expérience artistique de l'Orient et de la Grèce.

Le catalogue et la charte d'Antonio Giuliano permettent de suivre la diffusion des sarcophages attiques en Achaïe, Epire, Macédoine, Syrie, Lycie, Pamphilie, Asie, Cilicie, Palestine, Dalmatie, Italie et Sicile. Un petit nombre de sarcophages a été trouvé en Gaule, en Tarraconaise, en Italie du Nord, en Thrace, Mésie, Bythinie, Pont. Ils manquent complètement en Egypte. La diffusion des sarcophages attiques a eu certaines conséquences historiques. La plus importante est sans doute celle d'avoir propagé les éléments classicisants et d'avoir initié de cette façon un courant artistique à l'époque d'Hadrien. Antonio Giuliano remarque la diffusion de ces sarcophages surtout dans les anciens foyers de culture hellénique, plus réceptifs à l'art classique. Dans l'ambiance de la civilisation coloniale, plus ou moins hellénisée, s'est produite au temps d'Hadrien — selon Antonio Giuliano — la renaissance classicisante. D'ailleurs dans beaucoup des régions importatrices, ou à l'écart des grandes routes maritimes, des ateliers locaux font leur apparition. Ces ateliers ou l'on reproduit ou imite les sarcophages attiques se constituent en véritables écoles de sculpture classicisante. De notre point de vue il reste encore inexplicable l'absence de ces sarcophages dans des régions fortement hellénisées comme la Mésie, la Thrace ou le Pont.

Un intéressant objet d'étude est le répertoire des thèmes de ces sarcophages. Les sujets les plus préférés semblent être l'amazonomachie, les mythes d'Achille, de Méléagre et d'Hippolite, le cycle dionisien, les érotès. Le choix des symboles funéraires et leur concordance avec ceux des sarcophages romains ont une certaine importance pour l'étude de la vie spirituelle au temps de l'Empire (voir K. Schefold, R. A., 1961, p. 32). Il faut observer d'ailleurs que sur les sarcophages romains la variété des sujets est de beaucoup plus riche.

La production de sarcophages attiques aux II^e—III^e siècles a eu une importance décisive pour la constitution du type romain. Cet aspect est seulement esquissé par l'auteur. Encore aurait-on aimé trouver dans son ouvrage le critère chronologique, complètement ignoré par A. Giuliano, malgré les points de repère offerts par les études de G Rodenwaldt et de G. B. Callipolitis. De cette façon on aurait peut-être eu la possibilité de saisir, durant ce siècle et demi, les fluctuations du commerce attique des sarcophages vers un marché ou un autre, intéressantes pour l'histoire économique de l'Empire romain et pour ses conséquences sur la vie provinciale.

M.A.V.

VULPE RADU, *Vechi focare de civilizaţie. Istria, Tomis, Callatis* [Anciens foyers de civilisation : Istria, Tomis, Callatis], Ed. Ştiinţifică, Bucarest, 1966, 91 pp.

L'éminent spécialiste de l'histoire ancienne de la Dobroudja évoque dans cette brochure le passé de la Scythie Mineure, les Gètes, leur contact et leur symbiose avec les Grecs, puis la conquête romaine. Il insiste sur les villes d'Istria, de Tomis (Constantza) et de Callatis (Mangalia), en mettant à profit les résultats essentiels des fouilles archéologiques. Quelques photographies de monuments, de sculptures, etc. ajoutent à l'intérêt de ces pages.

P.Ş.N.

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES, « Bulletin d'information et de coordination », n° 1, 1964, Athènes-Paris, 64 pp. ; n° 2, 1965, Athènes-Paris, 64 pp.

Il faut saluer avec reconnaissance l'apparition de cette « Publication annuelle de l'Association internationale des Etudes byzantines » par les soins de son président, le Pr. P. Lemerle, et de son secrétaire général, le Pr. D. Zakythinos, secondés par la responsable de la Rédaction, M^{me} Hélène Ahrweiler. Elle a pour but de permettre aux byzantinistes du monde entier de se tenir au courant des problèmes à l'ordre du jour de leur discipline dans les différents pays ; d'empêcher ainsi des recherches parallèles et de stimuler la collaboration internationale.

Le n° 1 renferme notamment les Statuts de l'Association, la liste des affiliations et des informations sur les préparatifs en vue du XIII^e Congrès international des Etudes byzantines de 1966 à Oxford. Il comprend un appel pour l'élaboration d'un corpus des sources byzantines ; le texte des rapports des différents comités nationaux sur leur activité scientifique (Allemagne de l'Ouest et de l'Est, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chypre, Etats-Unis, France, Grèce, Hongrie, Italie, Roumanie, Tchécoslovaquie, U.R.S.S. et Yougoslavie) ; des communications sur le corpus des inscriptions chrétiennes de la Grèce (par A. Orlandos), les activités du musée byzantin d'Athènes (par E. Chatzidakis), les manuscrits du Livre des Cérémonies (à Leipzig et à Constantinople) et aussi des nouvelles diverses.

Le n° 2 est d'un intérêt capital pour les études byzantines. Il fait connaître les points de vue et observations des Pr. P. Lemerle, H. C. Beck, H. Hunger, I. Irmscher, P. Van den

Ven, A. Pertusi et K. Bonis sur l'élaboration du futur corpus des sources byzantines et ensuite la liste alphabétique des auteurs et textes dont une édition est en préparation. A côté de la reprise de bien des chroniques dont on possède des éditions plus ou moins satisfaisantes, il y a aussi la préparation d'éditions princeps. Mais combien d'auteurs attendent encore le philologue qui les publiera comme il se doit et fera connaître leurs œuvres en traductions modernes ! C'est le cas par exemple des écrits de Bessarion, de Cédrénus, de Jean d'Antioche, etc. Mais comme les intéressés n'ont pas encore répondu tous à l'appel des initiateurs du corpus et que certains chassent ou risquent de chasser le même lièvre que d'autres lorgnent déjà, il est hautement souhaitable que les retardataires se fassent connaître pour éviter des efforts inutiles, quand le champ de la recherche est si vaste et impossible à moissonner entièrement.

Le n° 2 renferme encore les rapports d'activité des comités nationaux déjà cités à l'année précédente, auxquels se joignent maintenant les Pays-Bas et la Pologne. Le reste de la brochure est consacré à divers congrès, à l'Institut hellénique de Venise, au fichier photographique international, etc

P Ş.N.

CHARANIS P., *The Armenians in the Byzantine Empire* (Calouste Gulbenkian Foundation Armenian Library). Librairie Bertrand, Lisbonne (1963), 63 pp.

Après lecture de cette élégante plaquette (préfacée par l'éminente arménisante et byzantiniste qu'est M[lle] S. der Nersessian) nous avons dû reconnaître, non sans quelque regret, que son titre ne répondait pas absolument à son contenu. C'est que cet ouvrage n'embrasse que les VI[e]—XI[e] siècles, depuis la fuite à Constantinople des Arméniens de Vardas Mamiconian et du catholikos devant les Perses vainqueurs (571) jusqu'à la journée de Mentzikert (1071) où les Seldjoucides écrasèrent l'armée byzantine. Mais notre déception a vite cédé devant l'intérêt que suscite cet exposé aussi nourri que vivant. L'auteur évoque à larges traits le rôle politique, administratif et militaire de l'élément arménien qui ceignit même la couronne impériale, on s'en souvient, à plusieurs reprises. La culture byzantine aussi lui est redevable : Photius n'était-il pas arménien par sa mère, tout comme son maître Jean le Grammairien? Notons que le travail du professeur Charanis (paru une première fois dans « Byzantinoslavica », XXII, 1961) est fondé sur une foule de sources : arméniennes, grecques, arabes, syriaques, etc. Signalons toutefois l'omission de la *Vie de Saint Cyrille le Philéote* qui raconte l'assassinat par des soudards d'un Arménien originaire de Varna, alors qu'il y revenait pour arracher sa famille à la captivité où elle était tombée, après avoir obtenu, grâce aux relations du saint, l'argent de leur rançon (voir la récente édition de E. Sargologos, Bruxelles, 1964, pp. 123—127 et trad. pp. 350—353). Ce triste épisode a ceci d'intéressant, qu'il montre les efforts du moine pour convertir à l'orthodoxie ce chrétien hétérodoxe, exemple explicite de la propagande religieuse que les Byzantins entretenaient entre les frontières de l'Empire pour mieux assurer la cohésion morale et spirituelle de leur « Commonwealth ». Le Pr. Charanis, qui s'occupe depuis longtemps des problèmes de la composition ethnique de l'Empire d'Orient, se laisse sans doute un peu trop captiver par son sujet, car il n'hésite pas à considérer cet empire des IX[e]—X[e] siècles comme « gréco-arménien » : grec par sa civilisation et arménien par l'origine de ceux qui présidaient alors à ses destins et à sa défense (cf. p. 57). Nous aimerions le voir nous gratifier un jour d'une histoire complète des relations arméno-byzantines en général et de celle de l'élément arménien de l'Empire en particulier.

P.Ş.N.

TOVAR A., *Catalogus Codicum graecorum Universitatis Salamantinae. I. Collectio Universitatis Antiqua* (Acta Salmanticensia iussu Senatus Universitatis edita. Filosofia y Letras, Tomo XV, n° 4), Salamanca, 1963, 88 pp.

L'Espagne, on le sait, compte deux fonds principaux de manuscrits grecs, celui de l'Escorial (582 mss.) et celui de la vénérable Université de Salamanque, la plus ancienne de ce pays (fondée en 1239), lequel est décrit systématiquement dans ce travail d'un élève du regretté Alphonse Dain. Le fonds ancien — antérieur à l'an 1954 — est seul étudié ici Son noyau est constitué par les manuscrits de la bibliothèque de l'érudit espagnol Pintianus (Ferdinand de Guzman), achetés presque tous en Italie à la fin du XV^e et au debut du XVI^e siècle. F. Riesco Bravo a pu en reconstituer la liste partielle grâce aux annotations laissées par le savant helléniste. Il y a là des codices copiés de la main de Jean Rhosos, ou écrits dans l'officine de Michel et d'Aristobule Apostolios et de leurs amis Georges et Grégoire Grégoropoulos. Mais une autre partie des manuscrits de Salamanque remontent à une époque tragique, quand le Saint-Office se permettait de mutiler ou de passer au caviar les volumes suspects de la bibliotheque · · En ce qui concerne les principes de ce catalogue, il se conforme à ceux, désormais classiques, établis pour les manuscrits de la Vaticane. A. Tovar nous y présente par le menu un nombre de 43 mss. Certaines annotations de ces codices sont historiquement intéressantes, telle celle du M 15 précisant la date de la mort de Gémiste Pléthon, le 26 juin de la 15^e indiction, autrement dit en 1452 (voir là-dessus A. Dain, *Sur un manuscrit grec de Salamanque*, dans « Emerita », X, pp. 1—12). Le chercheur à l'affût de pareilles informations regrettera que ces notices soient imprimées avec les mêmes caractères que les rubriques mêmes des mss., car il doit perdre du temps à les dépister. Quant à leur contenu, ces mss. sont des plus divers. Des auteurs les plus illustres de l'antiquité grecque aux plus obscurs, des Pères de l'Eglise les plus éloquents à ceux dont la faconde se montre fastidieuse. Contre toute attente, nous avons constaté que les inédits y sont extrêmement rares, voir par exemple M 233, p. 57, qui renferme plusieurs *anecdota*, ou encore une lettre du M 31, ff. 206^v — 207^v adressée à un patriarche œcuménique par un inconnu que A. Tovar est tenté d'identifier à Jean Anagnostès Calliandros, qui exécuta l'an 1326 la copie dudit codex (f. 79 : voir p. 22). L'auteur nous permettra de lui citer D. Russo, *Studii istorice greco-române. Opere postume* [Etudes historiques gréco-roumaines. Œuvres posthumes], II, Bucarest, 1939, pp. 506—517 qui a parfaitement tiré au clair le sens du mot τάχα. Ce terme en effet semble avoir embarrassé l'érudit espagnol qui transcrit comme suit la signature du copiste de M 17 : « ··· γεωργίου πόνος τοῦ γρηγοροπούλου τάχα καὶ θύτου (?) ». Il faut comprendre « ··· labeur de George Grégoropoulos indigne prêtre », formule de modestie très fréquente sous la plume des clercs grecs, mot à mot *peut-être prêtre*, l'intéressé n'osant affirmer catégoriquement qu'il était digne du sacerdoce qu'il avait reçu.

P.Ş.N.

Bibliographie de la Byzantinologie Tchécoslovaque (y compris les travaux des byzantinistes étrangers actifs en Tchécoslovaquie), Prague, 1966, 2 vol, 367 pp.

À partir de Constantin Jirecek et de Jaroslav Bidlo, fondateurs de la byzantinologie tchécoslovaque, et jusqu'à nos jours, l'importance de la contribution des savants tchèques dans ce domaine et surtout dans celui concernant les relations byzantino-slaves (dont la complexité et l'intérêt ne cessent de s'accroître) est de premier ordre. Il n'est pas superflu de souligner l'utilité de ces recherches pour l'histoire des pays du Sud-Est de l'Europe.

L'Académie tchécoslovaque des sciences, par les collaborateurs de son Institut d'Histoire des pays socialistes européens (K. Benda, R. Dostalova-Jenistova, V. Hrochova, M. Loos, J. Misliveć, V. Vavrinek et B. Zasterova) vient de finir, à l'occasion du XIII[e] Congres de byzantinologie d'Oxford (septembre 1966) une *Bibliographie de la byzantinologie tchécoslovaque* (y compris les travaux des byzantinistes étrangers actifs en Tchécoslovaquie). Ce travail représente la première partie du répertoire « des travaux de byzantinologie et des monuments byzantins sur le territoire de la Tchécoslovaquie et de la Roumanie, préparé avec la collaboration des Académies Tchécoslovaque et Roumaine ».

Une breve Introduction par A. Dostal, qui a dirigé les travaux, passe revue les courants et étapes de la byzantinologie tchecoslovaque du XIX[e] siècle et jusqu'à nos jours. Suit un chapitre général de « Byzantinologie » où l'on donne (en original et en français) les titres, suivis d'un bref commentaire, d'environ 90 études, articles, compte rendus, notes informatives, etc., lesquels, à partir de 1895 ont mentionné, resumé, analysé toute œuvre, individuelle ou collective ayant trait à la byzantinologie européenne : travaux concernant l'œuvre et l'activité des byzantinistes tchèques et étrangers comme Jirecek, Kondakov, Uspenkij, Heisenberg, Schlumberger, Okunev, Strzygovski, ou l'activité dans le domaine de la byzantinologie de savants comme Šafarik, Iorga, Niederlé, Salać, Weingert, etc., d'amples comptes rendus des congrès et des conferences de byzantinologie, etc. Il suffit de parcourir cette liste pour comprendre combien soutenu a été l'intérêt des savants de la Tchécoslovaquie dans ce domaine.

Répartie en dix autres chapitres (Langues, Belles-Lettres, Sources historiques, Histoire, Sciences auxiliaires, Philosophie et Théologie, Géographie, Topographie et Ethnographie, Art, Relations byzantino-slaves et relations de Byzance avec d'autres pays et Varia) avec chacun un nombre de sous-chapitres, la bibliographie suit l'ordre alphabétique et comprend 850 titres; une liste des auteurs clôt l'ouvrage. Chaque titre est suivi d'un commentaire, plus court ou plus ample selon l'importance du travail.

Pour faciliter la recherche à travers les informations ayant trait à un si grand nombre de disciplines il serait peut-être pratique de faire des renvois pour les études impliquant plusieurs problèmes, de séparer les comptes rendus des études, de distinguer par un moyen quelconque, les œuvres fondamentales, de séparer pour les chapitres d'art les études concernant les différents pays, de dresser une liste à part des revues les plus importantes. D'autre part, un chapitre des travaux étrangers s'occupant des relations byzantino-tchécoslovaques manque encore. (Citons, pour ne donner que des exemples très récents, l'importante contribution de G. Ostrogorsky, *Byzantine background of Moravian Mission* publiée en 1965 dans *Dumbarton Oaks Papers*, volume qui contient aussi d'autres importantes études dans ce domaine; D. Obolensky, *Sts. Cyril and Methodius, apostles of the Slavs*, dans « St. Vladimiros Seminary Quarterly », 8, 1, New York, 1963; Maria Théoharis, *Sur une broderie du Musée de Prague*, publié dans la « Byzantino-Slavica », etc.)

Mais ce n'est évidemment pas la forme définitive (l'ouvrage n'est que lithographié) d'une œuvre qui sera enrichie d'un répertoire de pièces archéologiques, de monuments et d'objets d'art byzantins se trouvant sur le territoire tchécoslovaque. D'autre part, la contribution roumaine viendra compléter, d'un apport que nous espérons substantiel, ce travail qui pourra servir comme point de départ pour une bibliographie byzantine de tous les pays de l'est et du sud de l'Europe dont l'histoire, la culture et l'art ont été, des siècles durant, en étroites relations avec Byzance.

M. A. M.

HASSIOTIS, I. K., Ὁ Ἀρχιεπίσκοπος Ἀχρίδος Ἰωακεὶμ καὶ αἱ συνωμοτικὲς κινήσεις στὴ Βόρειο Ἤπειρο (1572—1576) [L'archevêque d'Okhrida Joachim et les menées conspiratrices dans l'Epire du Nord (1572—1576)], dans « Μακεδονικά » VI, 1964—1965, pp. 237—255.

L'article de Hassiotis présente un intérêt particulier pour le Sud-Est européen. On sait que la bataille de Lepante (7 octobre 1571), fut une catastrophe pour la flotte ottomane, affaiblissant la puissance de l'empire turc et constituant en même temps pour les peuples balkaniques un aiguillon dans la lutte pour leur libération. Le désir de ces peuples de se libérer était d'autant plus vif, que la Porte avait déclenché, après la bataille de Lepante, une vague de terreur, craignant et soupçonnant tout le monde. Pour ces deux raisons, une série de complots, encouragés par la « Ligue Sacrée », furent tramés contre la domination ottomane. Les peuples asservis comptaient sur l'aide des Etats européens dans leur lutte pour la liberté. On sait que leurs plans de soulèvement n'eurent aucun résultat positif. Néanmoins ils ne cessèrent de préoccuper non seulement les peuples balkaniques mais aussi les ambitieux souverains de l'Occident, qui les appuyaient. Ces vains espoirs durèrent jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, lorsque, après la guerre de 30 ans, les plans furent abandonnés et la politique des Etats européens s'orienta autrement.

Trois documents inédits se trouvant à l'Archive Simancas d'Espagne et publiés maintenant pour la première fois par Hassiotis, complètent ce que l'on savait jusqu'à présent à cet égard. Deux de ces documents sont écrits en espagnol et le troisième en grec. Ils nous révèlent l'existence d'une tentative révolutionnaire inconnue jusqu'ici, organisée dans l'Epire du nord. Le rôle principal dans la préparation de cette action fut joué par l'évêque d'Okhrida, Joachim, et par d'autres ecclésiastiques et chefs politiques de l'Epire.

Le premier document publié est l'original d'une lettre de recommandation de Don Juan d'Autriche (1547—1578) adressée au roi d'Espagne Philippe II (1556—1598). Dans cette lettre datée de Naples, du 25 avril 1573 — c'est-à-dire la date de la signature de la convention entre Venise et la Porte, laquelle eut pour effet la dissolution de la « Ligue Sacrée » — Don Juan recommandait au roi de donner son appui aux Grecs. Ceux-ci avaient envoyé chez Don Juan une délégation composée de deux chefs épirotes, Manthos Papaianis et Panos Kestolikos, qui devaient lui fournir les informations nécessaires et promettre le concours de tous leurs concitoyens au cas où la « Ligue Sacrée » entreprendrait des opérations militaires dans leur pays. Ils devaient proposer en même temps que ce dernier passât sous la domination espagnole. Ces propositions formulées également par écrit, furent acceptées par le roi d'Espagne qui promit la mise en application à bref délai du plan proposé par les Epirotes. Les propositions avaient probablement été faites en 1572, à l'époque de la deuxième expédition de la « Ligue Sacrée », peut-être durant le séjour de Don Juan à Corfou. Ces plans, tout comme les précédents, ne purent être traduits en fait, la convention entre les Vénitiens et les Turcs ayant été signée entre-temps.

Le deuxième document daté du 7 mai 1574, contient un rapport déposé par les mêmes Epirotes Papaianis et Kestolikos, en tant que représentants « de la Grèce subjuguée et de l'Albanie » au conseil d'Etat espagnol, pour le roi Philippe II. Il était dit dans ce rapport que plus de 40 personnes ont conféré, au siège d'un archevêque grec, sur l'initiative des deux Epirotes, en vue de mettre en application des plans convenus avec Don Juan. Il était en même temps précisé dans le rapport que le désir des Grecs de secouer le joug étranger était si vif, qu'il pourrait très facilement se réaliser. Malheureusement, le rapport ne précise ni la date de la réunion, ni le nom de l'archevêque qui l'avait présidée. Hassiotis croit pouvoir fixer la date vers 1572 ou 1573, avant le départ des deux délégués pour l'Occident en vue de solliciter l'aide de la Ligue. L'auteur, basé sur d'autres documents, identifie également l'archevêque. Il s'agirait de Joachim, lequel, quelques années plus tard, en 1576,

s'adressera directement au roi d'Espagne, chef de la Ligue, en demandant, instamment et sur un ton de réprimande, que les promesses faites à son troupeau soient remplies

Les démarches des deux Epirotes ayant été arrivées à la connaissance de la Porte, ils ne purent plus rentrer dans leur pays, où de cruelles représailles du gouvernement turc les auraient attendus. Ils demandèrent l'aide matérielle du roi d'Espagne pour pouvoir faire venir leurs familles dans ce pays.

Le troisième document est une lettre de l'archevêque d'Okhrida Joachim, écrite en grec et adressée à Don Juan d'Autriche, dans laquelle il décrit en couleurs noires la situation régnant dans son diocèse après la bataille de Lepante et cela surtout après la divulgation des menées conspiratrices des Epirotes Cette population terrorisée, écrit l'archevêque, dirige ses regards vers Don Juan et vers la « Ligue Sacrée » Mais l'intervention de l'archevêque n'eut pas plus de succès. Don Juan quittait au mois de juin 1576 la Lombardie pour Barcelone.

Quoique l'intervention des Epirotes en vue d'obtenir l'appui des États européens pour leur libération n'eût pas eu de suite, les Grecs ne renoncèrent pas à leurs plans illusoires. Leurs appels se renouvelleront plus tard avec plus d'insistance, mais avec le même insuccès. Les Grecs acquerront leur indépendance par leurs propres forces et avec de grands sacrifices.

A Cr.

MANUSACAS, M I, 'Ανέκδοτα βενετικὰ ἔγγραφα (*1618—1639*) γιὰ τὸν 'Ιωάννη 'Ανδρέα Τρωΐλο τὸν ποιητὴ τοῦ Ροδολίνου [Documents vénitiens inédits (1618—1639) sur Ioan Andreas Troilos, le poète de Rodolinos], dans « Θησαυρίσματα », II, 1963, pp 63—77

Ioan Andreas Troilos est l'un des grands poètes de l'époque d'épanouissement de la poésie crétoise. On sait que les plus grands poètes crétois du Moyen Age (XVI^e^ XVII^e^ siècles) sont Gheorghe Hortatzis, l'auteur des œuvres « 'Ερωφίλη, Γύπαρις » et « Κατζοῦρμπος », Vincentio Cornaros, l'auteur de « 'Ερωτόκριτος » et « Θυσία τοῦ 'Αβραάμ » et Ioan Andreas Troilos, l'auteur du drame « Βασιλεὺς Ροδολίνος »

Les informations sur Troilos, fournies par l'infatigable explorateur des archives vénitiennes Manusacas, sont puisées des registres notariaux vénitiens de Rethemnon. Il s'agit de documents écrits entièrement par Troilos au cours des années 1618, 1619 et 1639. Ces documents publiés intégralement par Manusacas, le mènent aux conclusions suivantes : Troilos est né avant 1600 ; il avait une certaine culture juridique, il s'est établi en 1618 dans sa ville natale Rethemnon ; son œuvre le « Βασιλεὺς Ροδολίνος » a dû être écrite avant 1646 dans le centre culturel Rethemnon, car les distiques qui précèdent cette œuvre ne font allusion qu'à la gloire de sa patrie, et non pas aux malheurs qui ont suivi la chute de Rethemnon sous la domination ottomane en 1646.

A Cr.

HAIRETI, MARIA K, Εἰδήσεις γιὰ τρεῖς μονὲς τῆς περιοχῆς Χανίων στὶς ἀρχὲς τοῦ ιζ' αἰῶνος [Informations concernant trois monastères de la région de Canée au début du XVII^e^ siècle], dans « Θησαυρίσματα », II, 1963, pp 1—35.

L'historique des monastères de Crète n'a encore fait l'objet d'aucune étude. Les archives vénitiennes possèdent un riche matériel concernant ce sujet, particulièrement pour l'époque où la grande île méditerranéenne se trouvait sous la domination de la république de Venise.

Quoique certaines des informations fournies par les archives vénitiennes aient été utilisées par Giuseppe Gerola dans son substantiel ouvrage *Monumenti Veneti nell'Isola di Creta*, vol. I—V, Venise, 1905—1932, ainsi que par Eva Tea dans son étude *Saggio sulla storia religiosa di Candia dal 1550 al 1630*, il y a encore beaucoup à faire.

On constate, au dernier siècle de la domination vénitienne, une recrudescence de la vie monacale. Pour les Grecs dominés par les catholiques la religion était le moyen le plus efficace de résistance opposé au pouvoir de Venise. On ne saurait contester le fait que les monastères constituaient des centres de résistance et des foyers de culture. Une chose est certaine : la chute de Chypre sous la domination ottomane (1571) et la menace que cette dernière faisait peser sur la Crète, déterminèrent les Vénitiens à faire certaines concessions.

Afin de faire ressortir certains aspects de la vie monacale, de la résistance nationale et culturelle, Maria Haireti étudie et publie un nombre de 16 documents se trouvant dans les archives vénitiennes, concernant trois monastères, à savoir : le monastère de Χρυσοπηγή ou Ζωοδόχος Πηγή (Source de la guérison), le monastere de Γδερνέττου (Gdernetto) et le monastere de l' Ἁγία Κυριακή (Saint-Dimanche), ainsi que les supérieurs de ceux-ci.

L'auteur, sur la foi des sources documentaires, donne des indications sur la date de la fondation de ces monasteres, sur leur mode de fonctionnement, sur la vie monacale et sur leurs statuts. Le dernier document publie sous le numéro 16, daté du 9 juillet 1613, nous informe sur les mesures prises pour la limitation des exemptions fiscales dont jouissaient les moines.

L'article de Maria Haireti est interessant par le fait qu'il nous présente un materiel qui ne s'occupe pas seulement des aspects religieux du probleme, mais également de ses aspects culturels, politiques et sociaux.

A. Cr.

GUBOGLU M., *Călătoriile lui Evlya Čelibi în Transilvania* [Des voyages d'Evlya Čelibi en Transylvanie]. Acta Musei Apulensis « Apulum », V (1964), Archéologie-histoire-ethnographie, Bucarest, 1965, pp 347—374. (Le Musée régional d'Alba-Iulia).

Dans *Anuarul Muzeului Regional Alba-Iulia* [Annuaire du Musée Regional d'Alba-Iulia], de l'année 1964, paru dans des conditions scientifiques * et graphiques remarquables, M. Guboglu, spécialiste connu dans le domaine des études orientales, publie un intéressant article sur le voyage d'Evlya Čelebi en Transylvanie, vers la moitié du XVII^e siecle. Prouvant

* Le volume comprend 30 études d'intérêt archéologique et 16 courtes communications d'un intérêt scientifique varié. Les informations se rapportent pour la plupart à la Transylvanie. Du riche contenu nous mentionnons spécialement les études suivantes : I. Berciu-Al. Popa, *Monumente epigrafice din Apulum, IV* [Monuments epigraphiques d'Apulum, IV); Idem, *Un nou cimitir de tip Noua à Teiuş* [Un nouveau cimetière du type Noua à Teiuş]; idem, *Aşezarea hallstattiană fortificată de la Drîmbar-Teleac* [L'établissement hallstattien fortifié de Drîmbar-Teleac]; I. Berciu, *Cornelius Fuscus şi cenotaful de la Adamclisi* [Cornelius Fuscus et le cénotaphe d'Adamclisi]; I. I. Russu, *Inscriptiones tegualarum legiones XIII Geminae*; R. Vulpe, *Scirtus Dacensis*; D. Tudor, *Casta Duciae Inferioris* (VIII) : *Săpăturile lui Gr. Tocilescu de la castrul roman de la Răcari* [Les fouilles de Gr. Tocilescu dans le castrum romain de Răcari]; G. Giuglea, *Nume topice din bazinul Ampoiului, Ampoi, Musar Ciunc(a), Vultori, etc.* [Noms topiques du bassin d'Ampoiul, Ampoi, Musar Ciunc(a), Vultori, etc.]; I. Berciu, G. Anghel, *Cetatea feudală de pe Piatra Craivii* [La cité féodale sur la Piatra Craivii]; C.Băluţă, *Opaiţele romane de la Apulum, II* [Les lampes romaines d'Apulum, *II*]; G. Anghel, *Două documente în legătură cu execuţia lui Horia şi Cloşca* [Deux documents en rapport avec l'exécution de Horia et de Cloşca].

l'importance du « Livre des voyages » (*Seyahatname*), dû au célèbre voyageur et chroniqueur turc, « en tant que source historique, pour l'histoire des Roumains et pour celle d'autres pays », M Guboglu attire l'attention sur le fait que jusqu'à présent nous n'avons aucune édition scientifique et critique du manuscrit original de ce précieux ouvrage. L'auteur passe donc sommairement en revue, au début de l'ouvrage et dans les limites de l'espace disponible, des données publiées à l'étranger et en Roumanie concernant Evlya Čelibi et son œuvre, ainsi que quelques fragments déjà publiés de ses manuscrits

Ne visant que la Transylvanie, l'article ne concerne que les volumes VI et VII du « Livre des voyages ». Les informations sélectionnées portent spécialement sur la cité d'Alba-Iulia (Erdel-Belgradi) des années 1660 (vol. VI) et 1666 (vol VII)

Ces précieuses informations ont un remarquable intérêt historique, social, économique, culturel et ethnographique. Ainsi, le lecteur y trouve une image des mœurs de la seconde moitié du XVII^{e} siècle en Transylvanie D'autre part — constatation particulièrement importante — les Roumains sont aussi présents dans l'œuvre du voyageur turc ; il les retrouve sur une vaste aire géographique de la Péninsule Balkanique. L'auteur souligne leur présence massive en Transylvanie et fournit des données ethnographiques concernant spécialement leur costume. Le « Livre des voyages » nous offre aussi des renseignements sur l'architecture de la ville d'Alba-Iulia, ainsi que des informations concernant d'autres centres comme : Sebeş, Vinţul de Jos, Orăştie, Deva, Mediaş, Făgăraş, Sibiu et Turda (avec ses importantes salines), Cluj, Gherla, Baia Mare, Lugoj, etc

Le grand nombre de notes, d'observations d'ordre général et de diverses données intéressantes font de l'article de M. Guboglu une source très importante pour les spécialistes et constituent un apport de premier ordre à la connaissance d'une époque peu connue du passé de la Roumanie

N Al M

DOCOS, CONSTANTIN, Μιὰ ὑπόθεσις πειρατείας κατὰ τὸν 17^{ov} αἰῶνα (*1678—1680*) [Une affaire de piraterie au XVII^{e} siècle], dans « Θησαυρίσματα », II, 1963, pp. 36—62.

L'article, inspiré du matériel inédit se trouvant dans les archives de la communauté grecque de Venise, fait un bref historique de la piraterie qui sévissait dans la partie orientale de la Méditerranée au XVII^{e} siècle. Les Turcs, les Maltais, les Italiens, les Français, les Espagnols et les Grecs participaient à des actes de piraterie La population grecque des îles et des côtes grecques souffrait beaucoup des suites de ces attaques lesquelles créaient un climat d'insécurité dans la vie sociale et économique en provoquant aussi des perturbations démographiques

La guerre turco-vénitienne (1645—1669) créera des conditions encore plus favorables au développement de la piraterie en Méditerranée Après la fin de la guerre, beaucoup de chrétiens, anciens alliés des Vénitiens, se sont dispersés dans le bassin de la Méditerranée orientale se livrant à la piraterie À cette époque, c'est la piraterie pratiquée par les Maltais qui arrive au point culminant, la majorité de ceux-ci étant d'origine française. Les habitants grecs des îles, déjà opprimés par les Turcs, vivaient sous la menace permanente des attaques des pirates chrétiens Les communications en Méditerranée orientale se trouvaient sous le pouvoir des pirates qui mettaient sérieusement en danger la navigation et le commerce grec.

L'auteur présente un cas de piraterie qui eut lieu en 1678, lorsque deux navires battant pavillon du royaume de Savoie capturèrent un navire grec avec toute sa cargaison

Les documents, pour la plupart rédigés en grec et en italien, sont reproduits photographiquement. Nous ne croyons pas que la science philologique ait beaucoup à gagner du fait

que les documents soient fidèlement reproduits, avec toutes les fautes d'orthographe propres à des illettrés, lesquelles rendent la lecture plus malaisée. À notre avis, les noms propres auraient dû être écrits avec majuscule et les mots réunis auraient dû être séparés. Ainsi ne fallait-il pas publier ἀντώνις ὁ λευτέρις, δημήτρις, νικολό, etc.

A. Cr.

FÜVES, ÖDÖN, Οἱ κατάλογοι τῶν πολιτογραφηθέντων ἑλλήνων παροίκων τῆς Πέστης καὶ Βούδας στὴν περίοδο *1687—1848* [Les listes des colons grecs de Pest et de Buda naturalisés au cours de la période 1687—1848], dans « Μακεδονικά », VI, 1964 — 1965, pp. 106—119.

Les archives de Budapest gardent les listes de tous les colons étrangers établis à Budapest et naturalisés De ces listes, Fuves a extrait les noms des personnes provenues de Grèce ou des régions grecques encore subjuguées à cette date. Les données consignées dans ces listes, conformément aux déclarations des personnes respectives, sont écrites en latin et plus rarement en allemand et en hongrois Afin d'en assurer l'uniformité l'éditeur des listes les a reproduites seulement en latin. Les listes indiquent pour chaque personne le nom, la profession, le lieu de naissance, la religion, la date de la naturalisation, ainsi que le montant de la somme en florins payée pour l'accomplissement des formalités de naturalisation.

Dans les listes de Pest figurent 246 Grecs, classés d'après leur profession : 162 marchands, 55 possesseurs de biens immobiliers, 8 artisans, 3 voituriers, 5 intellectuels, 1 comte, 10 personnes de profession inconnue et 2 enfants des naturalisés.

Dans les listes de Bude figurent dans le même intervalle 27 Grecs appartenant aux catégories suivantes 20 marchands, 4 possesseurs de biens immobiliers, 1 médecin, 2 personnes de profession indéfinie

Il résulte de ces listes que la majorité des étrangers naturalisés à Budapest sont des marchands, et qu'ils sont originaires des villes et des villages de Macédoine, principalement de Moschopolis, Cozani, Castoria et Bitoli.

A. Cr

DEMETRIUS DVOÏCHENKO-MARKOV, *Russia and the first accredited diplomat in the Danubians Principalities. 1779—1808*, « Slavic and East-European Studies », VIII, 3—4, 1963

L'article de M. D. Dvoichenko-Markov n'émet pas d'idées nouvelles, n'apporte pas dans le circuit scientifique de textes inédits. Il représente tout de même une intéressante et originale synthèse sur l'activité de S. Laşcarov, personnalité qui a joué un important rôle non seulement dans l'histoire roumaine, mais aussi dans celle du sud-est européen. Nous regrettons l'impossibilité dans laquelle s'est trouvé l'auteur de pouvoir consulter les rapports consulaires russes (1770—1798). édités dans la nouvelle série de la collection Hurmuzaki, dans lesquels il aurait pu trouver des informations précieuses.

Nous approuvons les points de vue de l'auteur en ce qui concerne l'époque et le rôle du premier consul russe dans les Principautés. Ce sont en général, des idées connues, sur lesquelles nous n'insisterons pas. Nous voulons seulement signaler une interprétation qui nous semble un peu excessive Elle regarde l'influence de Laşcarov sur les programmes politiques roumains.

L'auteur considère que le consul a joué un très grand rôle dans la naissance de la conscience nationale roumaine, rôle qui a contribué à la future unification politique des deux Principautés. Nous considérons ce point de vue comme étant trop catégorique En sa qualité de représentant d'un Etat hostile à la Porte, Laşcarov a contribué sans doute à limiter l'arbitraire et les abus de celle-ci dans les Principautés. Mais la pensée nationale roumaine se développe dans d'autres directions que celles voulues par le consul et souvent même à son encontre. A cause de cela nous croyons excessives les louanges accordées à Laşcarov C'est plus prudent d'affirmer, avec M. Dvoichenko-Markov, que celui-ci a joué un rôle important dans l'expansion de l'influence russe dans le sud-est de l'Europe, et que parfois, les intérêts de la Russie ont été semblables à ceux des Roumains.

V G.

PAPADOPOULOS, STEFANOS I., Μακεδονικὰ συμμεικτα [Miscellanées macedoniennes], dans « Μακεδονικά », VI, 1964—1965, pp. 152—172

Comme l'indique le titre, Papadopoulos a reuni dans ces miscellanées quelques faits qui concernent l'histoire de la Macédoine et la lutte de celle-ci pour sa libération du joug ottoman

1. L'auteur s'occupe de la situation économique des monastères du Mont Athos. Il montre qu'au cours du dernier quart du XVII^e siècle, celui-ci traverse une période critique du point de vue de sa sécurité et de sa situation économique. En 1764, le sultan, profitant d'un conflit mettant aux prises les monastères d'Iviron et d'autres monastères, envoya au Mont Athos un haut fonctionnaire chargé de procéder à un recensement des moines et ajouta aux impôts existants d'autres contributions pour la cour impériale. Les impôts ne purent être payés et les monastères de Pantelimon, Constamoniton, Esphigmenos et Dionision furent grevés d'une dette de 150 000 pièces d'argent turques, portant des intérêts de 10%, réduits ensuite à 5%.

2. Le deuxième problème qui préoccupe l'auteur est celui des subsides accordés aux réfugiés durant la révolution de 1821. Au cours des combats un grand nombre de réfugiés d'Epire, de Thessalie, de Macédoine et d'Asie Mineure, se rassemblèrent au sud de la Grèce pour échapper aux massacres. L'assistance de ces réfugiés s'est heurtée à de grandes difficultés, l'État manquant des moyens pécuniaires nécessaires à cette fin Deux documents publiés par l'auteur montrent que les réfugiés, pour exciter la pitié des habitants ou pour se racheter de l'esclavage, se faisaient donner des lettres par les membres du clergé, par lesquelles ceux-ci recommandaient à leurs paroissiens de venir en aide aux réfugiés

3. Dans la troisième partie des miscellanées, l'auteur relate les tentatives faites par les chefs militaires pour encourager l'action révolutionnaire en Macédoine au cours des années 1827 et 1828. Après l'étouffement de l'insurrection de Naussa et de la region d'Olympe (1822), certains Macédoniens se refugièrent vers le sud et beaucoup d'entre eux s'établirent dans les Iles Sporades. Jusque vers la fin de la révolution ils ne se livrèrent qu'à des attaques isolées de piraterie. Il résulte toutefois des documents publiés que l'inertie des habitants n'était qu'apparente et qu'ils se préparaient en secret, attendant le moment favorable pour recommencer la lutte. Les combattants macedoniens réfugiés dans le sud de la Grèce maintenaient des rapports étroits avec les notables des villes de Macédoine, ecclésiastiques et laiques, restés sur place.

Après la bataille de Navarin, les Grecs entreprirent une vaste action destinée à réanimer la lutte révolutionnaire dans différentes parties de la Grèce Plusieurs expéditions furent faites en Grèce continentale et dans les Iles. À la même époque eut lieu au monastère de Saint-Dionysos d'Olympe une réunion secrète à laquelle participèrent plusieurs chefs militaires, des

ecclésiastiques et des notables civils appartenant surtout à la région d'Olympe. Ils signèrent deux pétitions qu'ils firent parvenir au gouvernement en 1827, dans lesquelles ils sollicitaient l'intervention de celui-ci pour la libération de la Macédoine, le probleme de la demarcation des frontieres du nouvel État grec étant alors en discussion. L'auteur publie les pétitions qui sont suivies de plusieurs signatures.

4. Dans la quatrième partie, Papadopoulos montre que certains chefs militaires rentrèrent dans leur patrie qui n'avait pas été libérée, afin de recommencer la lutte d'« armatoles », mais la plupart s'établirent dans l'État libre et y firent venir leurs familles des regions demeurées sous la domination turque, grâce à l'intervention de Capodistria et à celle des consuls russes. notamment celui de Salonique. L'auteur publie deux lettres du consul russe de Salonique, se rapportant à de pareils transferts.

L'article de Papadopoulos est intéressant et il apporte de nouvelles informations basées sur des documents inedits.

A Cr.

VACALOPOULOS, APOSTOLOS, Νέα στοιχεῖα γιὰ τὰ ἑλληνικὰ ἀρματολίκια καὶ γιὰ τὴν ἐπανάσταση τοῦ Θύμιου Μπλαχάβα στὴ Θεσσαλία στὰ *1808* [Nouvelles informations sur les « Armatolikia » grecs et sur l'insurrection de Thymios Blahavas en Thessalie en 1808], dans «'Επιστημονικὴ 'Επετηρὶς Φιλοσοφικῆς σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης», IX, 1965, pp 229—251.

L'auteur publie un poème de 328 vers dans lequel on peut trouver de nombreuses informations concernant l'institution des « Armatolikia » grecs du XIX[e] siècle et l'activité de beaucoup d'« armatoles », particulièrement celle des frères Blahavas, lesquels organisèrent en 1808 un mouvement révolutionnaire en Thessalie. Les vers de l'écrivain anonyme n'ont aucune valeur littéraire, présentant par contre un grand intérêt historique. Le poème nous fournit beaucoup d'informations que l'on ne trouve pas dans d'autres sources. C'est la seule source historique indiquée par la liste des « Armatolikia » grecs ainsi que par celle de leurs chefs Il y est principalement question de l'insurrection des freres Blahavas.

Le célèbre « armatole » Ephtimios Blahavas, tout comme bien d'autres « armatoles », attendait le moment propice pour declencher l'insurrection. Le soulèvement des Serbes constituera une occasion bienvenue et un stimulant pour le peuple grec. Une grande agitation régnait parmi les Grecs, surtout apres le declenchement de la guerre russo-turque (1806 1812). Cet état d'esprit ne pouvait pas manquer d'influencer Blahavas Il se mit en rapport avec Karagheorghe, le chef des insurgés Serbes, et avec une armée de trois mille Grecs organisée dans les îles Ioniennes alors que celles-ci se trouvaient encore sous le contrôle des Russes, qui favorisaient et encourageaient les mouvements contre l'empire ottoman. À la faveur des circonstances, les frères Blahavas se soulevèrent en avril 1808. Ceux-ci, en conjonction avec d'autres « armatoles » comptaient entraîner dans la lutte la population de la Thessalie du Nord et de la Macédoine de l'Est. Mais leurs plans furent réduits à néant par les troupes d'Ali-pacha de Janina, envoyées en toute hâte contre eux. Les insurgés grecs se battirent héroïquement avec les forces numériquement écrasantes du satrape ; des combats acharnés furent livrés avec des pertes considérables des deux côtés. Les « armatoles » se virent finalement obligés de se retirer dans les îles de Skiathos, Skopelos et Skyros. Blahavas, voyant qu'il ne pouvait se mesurer sur terre avec l'ennemi, décida de tenter sa chance sur mer, mais il tomba dans le piege tendu par le « capudan-pacha » qui lui avait promis l'amnistie, et fut enfermé dans les prisons d'Ali-pacha où il trouva la mort dans des tortures atroces.

C'est ainsi que prit fin un plan de collaboration balkanique destiné à secouer le joug ottoman. Ce qui est certain, c'est que Blahavas avait agi en liaison avec Karagheorghe et avec Rodofinikine, l'agent russe auprès des insurgés serbes.

Vacalopoulos corrobore les informations puisées dans le poème avec d'autres sources historiques contemporaines et tire au clair certains points obscurs de l'activité des « armatoles » grecs au cours de l'insurrection serbe et de la guerre russo-turque.

Le poème fait plusieurs fois mention des « Vlaques » qui collaboraient avec les « armatoles » grecs.

A. Cr.

JOHANNES IRMSCHER, *Der Philhellenismus in Preussen als Forschungsanliegen*, Berlin, Akademie Verlag, 1966, 73 pp. (Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin).

Partant de la remarque que le philhellénisme est le signe distinctif des mouvements les plus significatifs de l'histoire universelle dans la première moitié du XIX[e] siècle — grâce aussi bien à ses racines historiques qu'à l'écho qu'il a réveillé — cette communication tend à compléter une lacune créée par l'absence d'une présentation globale du phénomène. Ce tableau d'ensemble aurait pu s'appuyer sur les données fournies par la diplomatie et la politique intérieure, ainsi que par la littérature, les arts et la presse de l'époque. L'auteur passe en revue les ouvrages rédigés par les historiens allemands qui ont traité seulement certains aspects du problème et il relève ensuite toute une série de questions restées pour le moment sans réponse. Parmi celles-ci, celles qui retiennent tout d'abord notre attention portent sur la dissonance qui se fait entendre entre l'idéal des révolutionnaires grecs et celui attribué aux philhellènes et sur les luttes qui ont eu lieu dans le contexte historique sud-est européen. Indubitablement, la reprise du problème dépasse l'intérêt purement « historisch-akademisch » et les données invoquées par l'auteur le prouvent amplement, alors qu'il soumet le philhellénisme à une analyse partant de la politique intérieure allemande à son égard.

Etudiant la manière dont la politique intérieure allemande, « revêtue à la grecque », fut introduite dans la discussion, l'auteur surprend trois phases. La première, de 1821—1822, est intéressante par l'évocation de l'antique Hellade « pays de la liberté », mais elle s'avère peu efficiente en ce qui concerne le lien entre la théorie et la pratique, ainsi qu'au point de vue de la lutte même menée par les Grecs. La seconde phase, celle de 1826, placée sous le signe de la charité et de l'entraide dans un esprit humanitaire s'est soldée par une aide financière allouée à la Grèce. Enfin, la troisième phase, inaugurée par Louis I[er] de Bavière, se dessine comme un mouvement de sympathie « dirigé de haut en bas ». Cette sorte d'analyse pourrait s'étendre à tous les pays de langue allemande, comme le suggère l'auteur, voire au continent européen même. Elle pourrait comprendre tous les mouvements de libération qui ont eu lieu durant cette période dans le sud-est européen, révélant l'écho qu'ils ont réveillé dans la conscience européenne. Une telle étude serait du plus haut intérêt, puisqu'elle serait à même d'éclairer la première phase importante de la pénétration du sud-est européen dans la conscience continentale — intérêt souligné du reste aussi par l'exposé de J. Irmscher.

A. D.

NICOCAVOURA, AGATHI, Ἐπιστολαὶ Ἀνδρέα Μουστοξύδη [Lettres d'Andreas Mustoxydis], dans « Θησαυρίσματα », II, 1963, pp. 118–142

Agathi Nicocavoura, continuant la publication de la correspondance de l'érudit corfiote Andreas Mustoxydis qu'elle avait commencée dans le I[er] volume de « Θησαυρίσματα » présente une nouvelle série de lettres se trouvant à la Bibliothèque Querini-Stampalia de Venise, à la Bibliothèque de Gênes et à la Bibliothèque nationale de Naples. L'auteur a choisi les lettres se rapportant à son activité d'écrivain ou à la situation de la Grèce insurgée. Mustoxydis intercale dans sa correspondance, parmi des impressions concernant différents livres, des informations politiques qui intéressent les pays roumains et le Sud-Est européen. C'est ainsi qu'il écrit dans une lettre du 28 juillet 1821, datée de Venise, que la « Gazzetta » de Lugano relate les honneurs impériaux rendus, sur l'ordre du tsar Alexandre, aux restes du patriarche Grégoire V ainsi que beaucoup d'autres informations fournies par Mustoxydis au journal, dont la publication a été interdite à Venise. Il ajoute que selon des nouvelles parvenues à Vienne, le tsar aurait exigé de la Porte la réparation des insultes faites à son ministre à Constantinople, ainsi que l'indemnisation des commerçants et la reconstruction des églises détruites. Il aurait, en outre demandé l'union des Principautés Roumaines ainsi que la libération et l'indépendance de la Morée. On aurait imparti à la Porte un délai de huit jours pour se décider, faute de quoi 280 000 hommes attaqueraient la Turquie.

Mustoxydis, étant au service diplomatique de la Russie, était en mesure d'être bien informé. Un ukase du 13 janvier 1821, daté de Laybach, disposait que « le célèbre et savant littérateur » fût nommé « Agrégé au Collège des Affaires étrangères avec le rang de conseiller de Cour et attaché à notre mission à Turin ». L'acte portait la signature du tsar Alexandre et celle du secrétaire d'État Nesselrode. Le titre de diplomate ne flattait guère Mustoxydis. Il souhaitait d'avoir le temps de s'occuper de littérature, surtout de la littérature grecque classique.

Il écrivait dans une autre lettre : « Je crois que vous êtes au courant des désagréables nouvelles concernant Ypsilanti. Nous en avons aussi été très affligés, mais les choses ont pris une bonne tournure ». L'auteur de la lettre parle de l'incendie de vaisseaux turcs par les héroïques Grecs. Il ajoute que le baron Stroganoff a conseillé aux marchands russes établis à Constantinople d'assurer leurs biens pour ne pas être surpris par les événements.

A. Cr.

CONSTANTIN N. VELICHI, *Sur les émigrations au nord et au sud du Danube durant la période 1828–1831* (« Romanoslavica », XI/1965, Histoire, pp. 67–115)

L'auteur présente – à partir d'un matériel documentaire inédit et riche, relevé dans les archives roumaines – une analyse détaillée des déplacements de la population habitant les deux rives du Danube, que provoqua la guerre russo-turque de 1828–1829.

A la suite d'une recherche attentive des circonstances dans lesquelles un nombre considérable de Roumains quittèrent, à l'époque mentionnée, leurs foyers de la campagne valaque pour émigrer au sud du Danube, l'auteur constate que beaucoup, parmi les ainsi nommés « *bǎjenari bulgari* » (réfugiés bulgares) qui, plus tard, entre les années 1828–1831, passaient au nord du même fleuve, étaient en réalité des Roumains.

Nous sommes portés à penser que ce phénomène de mouvements pendulaires qu'effectuait la population roumaine dans la région indiquée, aurait pu, aussi bien, être expliqué

par l'évocation de l'usage pratiqué en Valachie déjà depuis les siècles antérieurs, selon lequel l'on accordait des dégrèvements fiscaux aux immigrés du sud danubien. Afin de pouvoir en bénéficier, nombre de Roumains passaient au sud du Danube, où ils séjournaient pendant un intervalle de temps plus long ou plus court, après quoi ils revenaient au nord du fleuve, en qualité de soi-disants « *băjenari bulgari* », ce qui leur donnait le droit de profiter des privilèges respectifs. Pourtant, sans rappeler aussi l'usage de cette pratique, l'auteur explique le phénomène des déplacements d'une manière convaincante par la présentation de quelques documents officiels autant que par l'examen des listes onomastiques établies pour les nouveaux arrivants par les employés de la Trésorerie du pays.

Mais l'étude de Constantin Velichi a un autre mérite encore : celui d'élucider, en se fondant sur des documents d'une objectivité indiscutable, une question qui engendre la controverse entre les chercheurs, celle de fixer les proportions atteintes par l'émigration bulgare en Valachie, jusque vers la moitié du XIX^{e} siècle. On trouve dans l'historiographie bulgare l'opinion qu'au milieu du XIX^{e} siècle, le nombre des Bulgares vivant en Valachie dépassait les 100 000 (v. en ce sens les ouvrages de V. S Kiselkov, *Sofronie Vraceanski*, Sofia 1963 et M. Armandov, *Liuben Karavelov*, Sofia 1964, tous deux en bulgare) Certains auteurs sont même allés jusqu'à affirmer que pendant la seule guerre russo-turque de 1828 1829 des centaines de familles auraient émigré au nord du Danube, la plupart de celles-ci s'établissant du côté roumain. Or, l'auteur de la présente étude vient montrer que le nombre des immigrants établis en Valachie à cette époque, s'élevait en 1834 rien qu'à 2 670 familles (D'après nos propres recherches, leur nombre dépassait de peu celui de 2 500 familles ; le fait est que ces chiffres sont fort rapprochés) L'on peut supposer que parmi ces familles, bon nombre étaient en somme des familles roumaines qui se rapatriaient.

En portant ses recherches aussi sur les données statistiques fournies par la catagraphie générale établie en 1838, Const. Velichi constate qu'à cette date se trouvait en Valachie un total de 11 756 familles bulgares arrivées à différentes époques. Si l'on tient compte du fait que beaucoup parmi ces Bulgares sont ensuite rentrés à leurs lieux d'origine — c'est-à-dire après l'année de rédaction de la catagraphie mentionnée (par exemple, un groupe important est parti de Valachie en 1840) — et si l'on considère pour chaque famille une moyenne de 5 personnes, nous croyons pouvoir affirmer que vers le milieu du XIX^{e} siècle se trouvait en Valachie un nombre d'environ 50 000 Bulgares, chiffre qui ne semble pas avoir été dépassé depuis, d'autant plus qu'après 1840 les immigrations du sud au nord n'ont plus été qu'absolument sporadiques.

L'article de Constantin Velichi vient encore apporter de nombreuses précisions au sujet du lieu d'origine des immigrants, ainsi qu'à celui de leur établissement dans la nouvelle patrie.

V. D.

Σχεδίασμα ἠπειρωτικῆς βιβλιογραφίας. Αὐτοτελῆ δημοσιεύματα. Ἐπιμελεία. Λουκία Δρουλια. Ἀθῆναι, 1964, 162 pp (Κέντρον Νεοελληνικῶν Ἐρευνῶν Β Ι Ε).

Le premier volume de l'esquisse bibliographique de l'Epire est publié par le Centre de recherches néo-helléniques sous la surveillance de Lucie Droulia, avec une préface de C Th. Dimaras. Il renferme la bibliographie des études et des monographies de l'Epire Pour les volumes 2 et 3, on annonce la bibliographie des journaux, des périodiques et d'autres catégories de publications.

Nous constatons la présence roumaine dans cette bibliographie tant par les ouvrages des savants roumains, que par ceux des professeurs et publicistes grecs de Roumanie. N Dossios, Toma Paschides, N Poliems, C. G. Stavridis, N. Antippas, I. Lascaris, Gr Gogos, G. Katelonzis

ont imprimé de 1820 à 1890 à Bucarest, Braila, Galaţi et Jassy des études, épitaphes et discours, une carte de l'Epire et des brochures traitant des questions de droit international suscitées par la succession si disputée de Evanghelios Zappa. Nous y avons également trouvé d'utiles informations pour notre ouvrage en cours d'exécution : La bibliographie des livres grecs parus en Roumanie de 1830 à 1900.

Les étroites relations, par le passé, entre Epirotes et Roumains ont formé l'objet de plusieurs études parues dans les périodiques roumains, qui ne manqueront certainement pas d'être mentionnées dans les volumes suivants de cette bibliographie.

L'ouvrage constitue un précieux instrument de travail pour l'historien qui s'occupera de la culture grecque, ainsi que les autres travaux du Centre néo-hellénique en cours de préparation, qui nous sont annoncés dans la préface, notamment la Description alphabétique de la Bibliographie Ghinis-Mexas, la Bibliographie du philhellénisme entre 1821—1833 et la Bibliographie des ouvrages en langues étrangères sur les Grecs entre 1800—1863.

C P -D

GEORGE G. ARNAKIS, E DEMETRACOPOULOU, *Americans in the Greek Revolution I. George Jarvis. His Journal and related documents* « Institut for Balkan Studies », Thessaloniki, 1965, 282 pp ; II *Samuel G. Howe. An historical sketch of the Greek Revolution, by George G Arnakis*, Austin, 1966, 251 pp

G. Arnakis, professeur à l'Université d'Austin, Texas, est l'initiateur de l'intéressante série intitulée « Les Américains et la révolution grecque » Un premier volume, rédigé en collaboration avec Eurydice Demetracopoulou, a mis en évidence l'activité de S Jarvis, premier volontaire américain de la révolution grecque Étroitement lié aux aspirations nationales du peuple grec, Jarvis a noté dans un journal rédigé en anglais, allemand et français, de nombreuses informations sur son activité, sur les événements auxquels il a pris part, sur les personnalités qu'il a connues

Dans le second volume, S Arnakis publie les « Notes » d'un autre américain bien-connu, Samuel Gridley Howe. En éditant ses écrits, les éditeurs ont mis à la disposition des chercheurs non seulement des informations concernant les philhellènes américains, mais aussi des sources de première importance pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire grecque et sud-est européenne

V G

NELLI RENÉ, *Le Musée du catharisme*, éditeur Edouard Privat, Toulouse 1966, 179 pp.

Un texte très court et 69 belles planches commentées, tel est la caractéristique de ce volume. L'auteur, membre de l'Institut d'études méridionales de la Faculté des Lettres de Toulouse, s'est astreint à réunir ici, comme dans un musée imaginaire, les pièces archéologiques du mouvement albigeois (cathare). Ce sont des croix de pierre, des graffiti, des sarcophages, de vagues sculptures, des tessons, des forteresses (celles de Montségur et de Quéribus), des grottes fortifiées, etc Ce qui peut paraître décevant c'est qu'aucun de ces témoins matériels recoltés à travers le Languedoc ne peut être attribué aux cathares de façon absolument sûre. Quelques photographies représentent des monuments bogomiliens de Bosnie qui indéniablement offrent des analogies frappantes avec certains de ceux mis dans le Midi de la France au compte des

Cathares, bien que ces derniers soient beaucoup plus anciens. Il serait intéressant d'entreprendre l'examen comparé de certains signes mystérieux auxquels s'arrête l'auteur — croix grecques, croix anthropomorphiques, rosaces à six pétales, pentagrammes — certains à six étoiles — stèles discoïdales — qui, avouons-le, ont quelque chose qui fait songer aussi à certains des motifs décoratifs, en pierre ou en bois, que l'on rencontre de-ci, de-là dans les campagnes roumaines et balkaniques. A ce sujet, les belles photos de ce livre et la bibliographie qui l'achève pourraient fournir un excellent point de départ pour des recherches, délicates sans doute, mais non dépourvues d'intérêt pour l'ethnographe comme pour l'historien.

P. Ş. N.

AGOSTINO PERTUSI, *Quedam regalia Insignia. Ricerche sulle insegne del potere ducale a Venezia durante il medioevo*, dans « Studi Veneziani », VII, Firenze (1965), pp. 3—121, 40 illustrations.

L'ample étude sur les attributs (*insegna*) des ducs de Venise commence par un aperçu critique des renseignements qu'offrent les sources du Moyen Age, et de quelques travaux récents (pp. 3—16), permettant ainsi une entrée en matière, à travers l'historiographie, de ce problème d'autant plus difficile et confus qu'il est peu sinon mal connu jusqu'à présent.

Une seconde partie (pp.16—63) comprend un exposé analytique, minutieux et serré de tous les documents iconographiques en mesure de préciser quels étaient ces attributs, ainsi que leur évolution à travers les siècles. C'est ainsi qu'émaux (en commençant avec le XII^e siècle), sceaux en plomb (XII^e — XIII^e s.), monnaies (XI^e—XIII^e s.), mosaïques (XIII^e s.), sculptures (XIII^e— XIV^e s.), peintures (XIV^e — XV^e s.), dessins (XVIII^e s. reproduisant des images anciennes), parfois œuvres d'art et toujours documents d'histoire, représentent des preuves directes et incontestables des « *insegne regali* » dont étaient investis les ducs de Venise. Si l'on ajoute les nombreuses et excellentes illustrations qui accompagnent cette partie du texte, sa valeur augmente d'un chapitre important d'histoire de l'art italien concernant l'iconographie de la représentation des ducs de Venise.

Une troisième partie (pp. 63—81) est consacrée à l'histoire proprement dite — apparition, développement, changements, significations successives — des attributs du pouvoir ducal, histoire en fait étroitement liée à l'évolution de l'institution des doges. Pour clore cette partie l'auteur établit (pp. 81—95) la chronologie de chacun des éléments constituant le « *varie insegne regali* », à savoir : sceptre, épée, sella, couronne, ombrello, vêtement, étendard, ainsi que trois des prérogatives (*usanze « regali »*) dons (« *tributi o regali*), louanges (*laudi*) et titres (*dei gratia dux*, etc.).

Le problème ainsi mis au point sous son double aspect — iconographique et historique — sera intégré à la fin de l'ouvrage (pp. 96—121) dans un chapitre ample de l'histoire de Venise, de l'origine et de l'évolution de l'institution de son *dux*, des relations à travers les siècles entre la cité des lagunes et Byzance. L'auteur insiste, à juste titre, sur certains aspects plus particuliers concernant les différents changements dans les rapports juridiques et politiques qui ont lié Venise à l'Empire. Et c'est ainsi qu'un problème apparemment du domaine de l'érudition de détail, révèle une signification capable d'aider à éclaircir quelques aspects historiques de large envergure.

La richesse de l'information (de ce point de vue les notes et la bibliographie sont tout aussi expressives que le texte même), la clarté de l'exposé, dans ces détails ainsi que dans l'ensemble, les domaines multiples sur lesquels s'étend la recherche de l'auteur, l'utilisation

minutieuse des données de l'histoire, de l'historiographie, de l'art, de la philologie, sont des qualités qui confèrent à cette érudite monographie la valeur d'un chapitre important de l'histoire de la culture au Moyen Age, sans parler de l'excellent instrument de travail que cette étude représente pour les spécialistes

M A M.

STYLIANOU A. et J., *The painted Chapel of the Holy Cross, Agia Irene, Troodos Range of Mountains*, tirage à part des Κυπριακαὶ Σπουδαί, XXIX, Leucosia, 1965, pp 83–98 et XXVI planches

Les auteurs étudient les peintures de la chapelle de la Sainte-Croix au hameau de Sainte-Irène. Ce petit édifice, d'une architecture des plus modestes, se recommande a l'attention des historiens de l'art par ses peintures datant vraisemblablement de la première moitié du XVI^e^ siècle, où l'on observe un mélange d'influences iconographiques et stylistiques byzantines et occidentales On notera (p. 87) que la présence de la *Déesis* dans la conque de l'abside, au lieu de la Vierge entourée des Archanges, constitue ici une distribution iconographique insolite en Chypre.

P.Ş N

VĂTĂMANU N., *Medici şi astrologi la curtea lui Brîncoveanu* [Médecins et astrologues à la cour de Brancovan], tirage à part de « Viaţa medicală », XIII, n° 1, Bucarest, 1966, pp 51–56

N Vătămanu identifie Ioan Romanul, dit aussi Frîncul, l'auteur des fameux calendriers astrologiques du voivode Constantin Brancovan, à Giovanni Candido Romano, secrétaire dudit prince pour sa correspondance en italien. Il montre aussi combien les médecins de l'époque étaient influencés par l'astrologie C'est le cas de Pantaléon Calliarchis et de Jacob Pylarinos. De même, le futur prince Nicolas Maurocordato avait un faible pour la médecine et s'entendait en astronomie, vraisemblablement aussi en astrologie. L'oncle de Brancovan, l'illustre *stolnic* (sénéchal) Constantin Cantacuzène possédait un télescope et des lunettes. L'auteur examine encore les notes laissées par Brancovan à propos de petites opérations — saignées, extractions de dents, purges — décidées sur sa personne par ses médecins traitants et effectuées par des barbiers

P.Ş N.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII – REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD–EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE–CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE SI ARHEOLOGIE–IASI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU – MUZICĂ – CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), Ier vol., 1960, 891 p. + 18 pl., 45 lei ; IIe vol., 1962, 1159 p. + 20 pl., 45 lei ; IIIe vol., 1260 p. + 11 pl., 45 lei ; IVe vol., 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**. Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **La désagrégation de la monarchie austro-hongroise**. Communications présentées à la Conférence des Historiens du 4 au 9 mai 1964 de Budapest. Sous la rédaction de C. Daicoviciu et Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae ». Monographies I, 1965, 291 p., 12 lei.

* * * **Die Agrarfrage in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918**. Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. Mai 1964, 1965, 311 p., 23 lei.

* * * **Die Frage des Finanzkapitals in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918.** Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. Mai 1964, 1965, 88 p., 17,50 lei.

D. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ȘTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae », 1, 67 p. + 1 pl., 3,25 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 2, 1964, 143 p., 5,25 lei.

EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XXe siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 3, 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 4, 1964, 139 p., 5,25 lei.

VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 5, 1964, 100 p., 3,75 lei.

G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de** 1840. Prélude de la révolution roumaine de 1848, « Bibliotheca Historica Romaniae », 6, 1964, 107 p., 4 lei.

ȘTEFAN PASCU, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 7, 1964, 110 p., 4,50 lei.

ION POPESCU-PUŢURI, **La contribution de la Roumanie à la victoire sur le fascisme**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 8, 1966, 160 p., 5,25 lei.

A. GRAUR, **La romanité du roumain**, « Bibliotheca Historica Romaniae » 9, 1965, 68 p., 275 lei.

V. CURTICĂPEANU, **Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10, 1966, 191 p., 5,75 lei.

N. ADĂNILOAIE et D. BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et A. DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 226 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 157 p., 5,50 lei.

* * * **Corpus Vasorum Antiquorum**. Sous le patronage de l'Union Académique Internationale. Rédigé par Suzana Dimitriu et Petre Alexandrescu, avec la collaboration de Vladimir Dumitrescu. Préface par E. Condurachi, 1965, 56 p. + 45 pl., 44 lei.

D. TUDOR, **Tabula Imperii Romani. Drobeta, Romula, Sucidava**, 1965, 25 p., 1 carte, 2,50 lei.

I. POPESCU-PUŢURI, A. OŢETEA, **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (Le grand soulèvement paysan de 1907), 1967, 910 p., 51 lei.

C. BODEA, **Lupta românilor pentru unitate naţională 1835—1849** (La lutte des Roumains pour leur unité nationale 1835—1849), 1967, 391, p., 23,50 lei.

AL. VULPE, **Necropola hallstattiană de la Ferigile** (La necropole hallstattienne de Ferigile — monographie archéologique), 1967, 208 p. + XLI pl. + 1 carte, 27 lei.

D. PRODAN, **Iobăgia din Transilvania în sec. XVI** (Le servage en Transylvanie au XVIe siècle), Ier vol., 1967, 596 p., 37 lei.

A paraître :

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), Ve vol.

I. POPESCU-PUŢURI et collab., **La participation de la Roumanie à la guerre antihitlérienne**, « Bibliotheca Historica Romaniae ».

V. MACIU et ȘT. PASCU, **Formation de la nation roumaine**, « Bibliotheca Historica Romaniae ».

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, « Bilbliotheca Historica Romaniae ».

GH. ȘTEFAN et collab., **Dinogeţia, monografie**, Ier vol.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., V, *1—2*, pp. 1—396, BUCAREST, 1967

I. P. „Informaţia" — c. 5388

43456

LEI 60.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME V-1967

N^os 3–4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME V-1967

N^os 3—4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome V 1967 Nos 3 — 4

SOMMAIRE

Page

HARALAMBIE MIHĂESCU, Prolégomènes à une édition critique des ταχτιxά-στρατηγιxά de Maurice-Urbicius 401

MARIA HOLBAN, Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 et de quelques incidents de son voyage 419

CORNELIU DIMA-DRĂGAN et MIHAIL CARATAŞU, Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan 435

PAUL CERNOVODEANU, The general condition of English trade in the Levant in the second half of the 17th century and at the beginning of the 18th century 447

ERIC D. TAPPE (London), John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794 . . . 461

ALEXANDRU DUŢU, Un critique des normes de conduite isocratiques : Dinicu Golescu 475

Н. ЧАКИР и Г. МАКСУТОВИЧ, Условия, созданные на территории Румынии для албанского культурного движения в конце XIX—начале XX века 489

L. P. MARCU, The Tartar patriarchal community in the Dobrudja and its disintegration (First Half of 20th Century) 501

Mélanges

A. A. BOLŞACOV-GHIMPU, La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos 543

VALENTIN AL. GEORGESCU, Le XIVe centenaire de la mort de Justinien Ier (565—1965) 551

PETRE Ş. NĂSTUREL, Slavo-roumain f i l t ă < grec-byzantin ὑφειλτόν « écriture chiffrée » 561

I. MATEI, Notes sur les « turcismes » du dialecte roumain de Banat. Un problème de méthode 567

Chronique

P. ALEXANDRESCU, P. Ş. NĂSTUREL, D. BERINDEI, N. FOTINO, I. MATEI et VAL. GEORGESCU, Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est européen. Histoire 573

G. MIHĂILĂ, L'anniversaire du XIe centenaire des frères Constantin-Cyrille et Méthode à Salonique (22—27 octobre 1966) 593

PETRE Ş. NĂSTUREL et ANCA IANCU, Echos de l'Institut d'Études sud-est européennes de Bucarest 596

Comptes rendus

Page

AL. GRAUR, Nume de persoane [Noms de personnes] (*H. Mihăescu*); DU MÊME, La romanité du roumain (*H. Mihăescu*); H. MIHĂESCU, Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea [L'influence grecque dans la langue roumaine jusqu'au XV[e] siècle] (*N. Șerban Tanașoca*); OTTO MARKL, Ortsnamen Griechenlands in „fränkischer" Zeit (*Petre Ș. Năsturel*); C. TH. DIMARAS, Δημήτριος Καταρτζῆς [Démètre Catargi] (*Al. Duțu et A. Papapanu*); DANIEL PHILIPPIDIS, BARBIÉ DU BOCAGE, ANTHIME GAZIS, 'Αλληλογραφία, 1794—1819 [Correspondance] (*Al. Duțu*) 601

Studii şi cercetări de istorie veche [Etudes et recherches d'histoire ancienne], Bucarest, 1965—1966 ; « Dacia », Revue d'archéologie et d'histoire ancienne, Bucarest, 1965—1966 (*Aurelian Petre*); Burime të zgjedhura për historinë e Shqiperisë. Vëllimi I : Ilirët dhe Iliria te autorët antikë [Sources choisies relatives à l'histoire de l'Albanie. Volume I : Les Illyres et l'Illyrie chez les auteurs anciens] (*H. Mihăescu*); R. JANIN, Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique (*P. Ș. Năsturel*); Travaux et mémoires, I (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantine), Paris, 1965 (*P. Ș. Năsturel*); Известия на Института за История. Том 14—15. Сборник на трудове посветени на академик Иван Снегаров (по случай 80—годишнина му) [Bulletin de l'Institut d'Histoire. Tome 14—15. Recueil de travaux en l'honneur du 80[e] anniversaire de Ivan Snegarov] (*S. Iancovici*); филозофског факултета. Београдски Универзитет. Споменица Михаила Динића Зборник [Recueil de travaux de la Faculté de Philosophie. Université de Belgrade. Mélanges Mihailo Dinić] (*Răzvan Theodorescu* et *Gheorghe Zbuchea*) 614

RADOSAV MEDENICA, Banović Strahinja u krugu varianata i tema o neveri žene u narodnoj epici [Banović Strahinja dans le cycle des variantes et des thèmes sur l'infidélité de la femme dans la poésie épique populaire des Slaves du Sud] (*A. Fochi*) 638

JEHAN DE MALAFOSSE, Byzance (*Valentin Al. Georgescu*); NICOLAS G. SVORONOS, Recherches sur la tradition juridique à Byzance. La Synopsis major des Basiliques et ses appendices (*Valentin Al. Georgescu*); GEORGES BOYER, Mélanges (*Valentin Al. Georgescu*) 642

Notices bibliographiques

Notices bibliographiques 653

Index bibliographique (I/1963 — V/1967) 683

PROLÉGOMÈNES À UNE ÉDITION CRITIQUE DES ΤΑΚΤΙΚΑ-ΣΤΡΑΤΗΓΙΚΑ DE MAURICE-URBICIUS*

HARALAMBIE MIHĂESCU

L'art militaire est issu de l'expérience et, avec le passage du temps, a fini par devenir une discipline à part au sein de l'enseignement public de la Grèce antique. C'est dans la *Cyropédie* de Xénophon que l'on rencontre pour la première fois des idées nettement exprimées à ce sujet, mais sans système [1]. Le premier traité de stratégie (Στρατηγικά) écrit vers l'an 360 avant notre ère [2] eut pour auteur Enée le Tacticien, qui était peut-être originaire de Stymphale. Trois siècles plus tard, Asclépiodote, un élève du philosophe Posidonios d'Apamée, composa une brève synthèse en 12 chapitres, intitulée Τακτικά, suggestive en raison de ses tendances à la théorie, mais insuffisamment liée à la pratique de l'époque [3]. Cet enseignement étranger aux réalités provoqua des protestations et souleva à juste titre l'ironie de Cicéron [4]. Certains de ces défauts persistèrent aussi dans le traité d'Onésandros (Στρατηγικός), dédié au consul romain

* Abréviations : BZ — « Byzantinische Zeitschrift »; RE = *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.*

[1] Johannes Kromayer-Georg Veith, *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*, Munich, 1928, p. 12.

[2] E. Schwartz, RE, I, 1894, c. 1 019—1 021 ; T. H. Williams, *The authorship of the Greek military manual attributed to « Aeneas Tacticus »*, « American Journal of Philology », XXV, 1904, p. 390—405 ; Aeneae Tactici *De obsidione toleranda commentarius*, éd. R. Schoene, Leipzig, 1911 ; *Aeneas Tacticus, with an English translation by members of the Illinois Greek Club*, New York, 1923, p. 1—225.

[3] K.-K. Müller, RE, II, 1896, c. 1 637—1 641 ; *Asklepiodotos, with an English translation by members of the Illinois Greek Club*, New York, 1923, p. 229—340.

[4] Cicero, *De orat.* II, 18, 75 : *Nec mihi opus est Graeco aliquo doctore, qui mihi pervulgata praecepta decantet... locutus esse dicitur homo copiosus aliquot horas de imperatoris officio et de omni re militari.*

Q. Veranius en l'an 49 de notre ère [5]. C'est encore en théoricien — il n'était pas militaire de profession — que pose Élien, sous l'empereur Trajan, dans son manuel intitulé Τακτική θεωρία [6]. C'est seulement Flavius Arrianus de Nicomédie (en Bithynie), qui dans sa Τέχνη τακτική, écrite en l'an 136, donne un peu de vie à la théorie grâce à l'expérience acquise sur les champs de bataille de l'armée romaine [7]. Quelques fragments des Κεστοί « Sortilèges » de Jules l'Africain, lequel vécut approximativement entre 170 et 220, renferment des notions générales de tactique recueillies dans des écrits plus anciens; les tacticiens byzantins les firent leurs et les utilisèrent en partie [8]. Le manuel de Flavius Vegetius Renatus (Végèce), de la première moitié du V[e] siècle, mit en valeur l'expérience romaine et laissa à son tour des traces dans la littérature isagogique grecque jusque tard à l'époque byzantine [9]. Du temps de l'empereur Anastase I[er] (491—518), un tacticien du nom d'Urbicius écrivit un petit ouvrage de stratégie (Οὐρβικίου 'Επιτήδευμα), inclu par la suite dans l'œuvre de Maurice. Un fragment de tactique publié par K.-K. Müller date probablement de la première moitié du VI[e] siècle [10]. Sous Justinien apparut un écrit anonyme, le Περὶ στρατηγικῆς, compilation de travaux antérieurs [11]. Puis vint le tour — dans l'ordre chronologique — de l'œuvre plus ample de Maurice, qui engloba aussi la contribution plus ancienne d'Urbicius. La richesse de son contenu et ses addenda relatifs à la façon de combattre des Perses, des Slaves, des Avars et des Lombards ont placé cet écrit au premier plan de la littérature militaire byzantine et l'ont imposé à l'attention des spécialistes pendant longtemps, jusqu'au XI[e] siècle. Entre les années 842—

[5] Onosandri *De imperatoris officio liber* recensuit et commentario critico instruxit Arminius Koechly, Leipzig, 1860; W. A. Oldfather, *Aeneas Tacticus, Asclepiodotus and Onosander*, Londres, 1923; *Onosander, with an English translation by members of the Illinois Greek Club*, New York, 1923, p. 342—531; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930; L. W. Daly-W. A. Oldfather, RE, XVIII, 1939, c. 403—405.

[6] Aeliani *Tactica*, dans: *Griechische Kriegsschriftsteller. Griechisch und deutsch mit kritischen und erklärenden Anmerkungen von H. Köchly und W. Rüstow*, Leipzig, 1855, vol. II, p. 199—554; K.-K. Müller, RE, I, 1894, c. 482—486.

[7] Arriani Nicomedensis, *Scripta minora* Rudolfus Hercher iterum recognovit, edenda curavit Alfredus Eberhard, Leipzig, 1885, p. 104—139; E. Schwartz, RE, II, 1896, c. 1 233—1 235; Flavii Arriani, *Scripta minora et fragmenta*, edidit A. G. Roos, Leipzig, 1928; F. Kiechle, *Die Taktik des Flavius Arrianus*, « Römisch-germanische Kommission des Deutschen archäologischen Instituts. 45. Bericht der römisch-germanischen Kommission », Berlin, 1964, p. 87—129.

[8] A. Stein, RE, X, 1917, col. 110—125; Iulius Africanus, *Fragments des Cestes provenant de la collection des tacticiens grecs*, édités par J. R. Viellefond, Paris, 1932; F. Lammert, *Iulius Africanus und die byzantinische Taktik*, BZ, LIV, 1951, p. 362—369.

[9] O. Seeck, « Hermes », XI, 1876, p. 61—83; Flavi Vegeti Renati, *Epitoma rei militaris*, edidit C. Lang, Leipzig, 1885; Dankfrid Schenk, *Flavius Vegetius Renatus, Die Quellen der Epitoma rei militaris*, Leipzig, 1930.

[10] K.-K. Müller, *Ein griechisches Fragment über Kriegswesen. Festschrift für Ludwig Urlichs*, Würzburg, 1880, p. 106—138; R. Vári, *Das Müllersche Fragment über griechisches Kriegswesen*. Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου, Athènes, 1935, p. 205—209.

[11] *Griechische Kriegsschriftsteller. Griechisch und deutsch*... von H. Köchly—W. Rüstow, Leipzig, 1855, vol. II, 2, p. 42—209; R. Grosse, BZ, XXII, 1913, p. 98—102.

856 parut un petit guide de tactique, que publia au siècle dernier Th. I. Uspensky[12]. L'œuvre de Maurice-Urbicius a été utilisée à profusion par l'empereur Léon VI le Sage (886—912), tout d'abord dans un de ses travaux de jeunesse rédigé sous forme de questions et de réponses [13], puis dans son ouvrage fondamental intitulé « Tactique » (Τὰ ἐν πολέμοις τακτικά), traité conçu systématiquement en 20 chapitres étendus (διατάξεις) [14]. L'écrit anonyme, connu à un moment donné sous le nom de *Inedita tactica Leonis*, du milieu du X^e^ siècle, a lui aussi pour point de départ diverses sources plus anciennes [15]. Un autre travail contemporain renferme des extraits empruntés à l'œuvre majeure du basileus Léon le Sage [16]. Il existe également un travail de faible étendue (Βιβλίον τακτικόν) dû à un anonyme du X^e^ siècle et qui a pareillement un caractère de compilation [17]. Les préceptes militaires de l'empereur Nicéphore Phocas (963 — 969) représentent des règlements plus anciens dont la forme a été légèrement modifiée [18]. Enfin les règlements militaires publiés sous le règne de l'empereur Constantin VIII (1025—1028) sont inspirés par le gros manuel de Léon le Sage [19].

Pendant des siècles, la technique de la guerre a peu progressé et ses résultats les plus marquants ont passé graduellement d'un écrit à l'autre. Conséquemment, tout éditeur d'un ouvrage appartenant à l'art militaire a le devoir de connaître dans son ensemble la tradition manuscrite des tacticiens grecs [20], dont un bon connaisseur disait : « Depuis

[12] « Известия русского археологического Института в Константинополе », III, 1898, p. 98—179.

[13] Leonis VI Sapientis *Problemata* nunc primum edidit, adnotatione critica et indice auxit Alphonsus Dain, Paris, 1935.

[14] Edition complète : Migne, *Patrologia graeca*, 107, 1863, c. 672—1 120 ; édition critique inachevée : Leonis imperatoris *Tactica* ad librorum mss. fidem edidit, recensione Constantiniana auxit, fontes adiecit, praefatus est R. Vári, Budapest, 1917—1922 (constitutiones I—XIV) ; Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica. I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, 2^e^ éd., Berlin, 1958, t. I, p. 400—409.

[15] *Sylloge tacticorum quae olim Inedita Leonis tactica dicebatur* in lucem prolata curis Alphonsi Dain, Paris, 1938.

[16] A. Dain, *L'« Extrait Tactique » tiré de Léon VI le Sage*, Paris, 1942.

[17] Incerti scriptoris Byzantini saec. X. *Liber de re militari* recensuit Rudolfus Vári, Leipzig, 1901.

[18] Nicephori *Praecepta militaria* ex codice Mosquensi edidit Julianus Kulakovskij. « Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg, Classe historico-philologique », VII^e^ série, VIII, 9, 1908.

[19] F. Salomon, *A magyar haditörténethez a vezérek korában*, Budapest, 1877 ; R. Vári, *Bölcs Leo császárnak « A hadi taktikáról » szóló munkája*, Budapest, 1898, p. 69—71.

[20] R. Förster, *Studien zu den griechischen Taktikern*, « Hermes », XII, 1877, p. 426—471 ; R. Vári, *Zur Überlieferung mittelgriechischer Taktiker*, BZ, XV, 1906, p. 47—87 ; E. Sonntag, *Beiträge zu den mittelgriechischen Taktikern*, Munich, 1912 ; R. Vári, *Corpus Tacticorum Graecorum*, «Akadémiai Értesitő », XXVI, 1915, p. 479—482 ; K. Korzensky, *Jelentés a « Sylloge Tacticorum Graecorum » számára végzett anyaggüjtérsről*, « Akadémiai Értesitő », XL, 1929, p. 176—180, 300—309 ; R. Vári, *Sylloge Tacticorum Graecorum*, « Byzantion », VI, 1931, p. 401—403 ; R. Vári, *Desiderata der byzantinischen Philologie auf dem Gebiete der mittelgriechischen kriegswissenschaftlichen Literatur*, « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher », VIII, 1931, p. 225—232 ; A. Dain, *La tradition du texte d'Héron de Byzance*, Paris, 1933 ; A. Dain, *La tradition des stratégistes byzantins*, « Byzantion », XX, 1950, p. 315—316.

Enée le Tacticien, au IVe siècle avant J. C., jusque vers le XIe siècle de notre ère, la collection des stratégistes forme un ensemble uni, mais d'une complexité singulière »[21]. Seule une connaissance précise de cette littérature, fondée sur des textes bien établis, permettra de suivre le développement de la technique et de la stratégie militaires, de l'organisation des armées, des conceptions tactiques ou de la terminologie et rendra possible l'élaboration d'une histoire militaire de l'antiquité et de Byzance[22].

Le manuel de Mauricius-Urbicius est composé de douze livres (λόγοι) d'une étendue inégale. C'est le plus ample et le plus riche des écrits de ce genre parus jusqu'au début du VIIe siècle. Cinq ouvrages distincts au moins semblent avoir fusionné pour lui donner naissance : 1) un exposé de base, relativement unitaire, compilé de travaux plus anciens, décrit en détail la tactique et la stratégie en usage pour la cavalerie : il est le produit de la nécessité d'opposer aux cavaliers « barbares » une armée romaine équestre, organisée selon les meilleures méthodes ; 2) une partie indépendante renfermant des conseils d'ordre général sur la manière de se défendre en temps de guerre : elle a une numérotation à part à la fin du livre VII et a probablement été ajoutée par la suite ; 3) la première partie du livre XII s'occupe brièvement de l'organisation de l'armée à pied (Περὶ πεζικῆς τάξεως), laquelle occupe une place étonnamment modeste comparativement à celle de la cavalerie ; 4) le 9e chapitre du livre XII, intitulé « Contribution d'Urbicius » (Οὐρβικίου Ἐπιτήδευμα), représente indubitablement une adjonction ; 5) le 10e chapitre du livre XII, consacré à la chasse, n'a que de faibles liens organiques avec le reste de l'ouvrage et n'est pas inspiré par des modèles antérieurs. Dans ces conditions, l'œuvre dans son ensemble se présente comme un recueil de règlements militaires provenant de sources diverses, que l'auteur le plus récent en date a adaptés aux nécessités de son époque en y ajoutant de-ci de-là sa propre contribution. Ce fait explique pourquoi les manuscrits nous ont transmis trois titres et deux noms d'auteurs pour un seul et même travail. Ainsi le manuscrit le plus ancien et qui mérite aussi le plus de crédit (le Laurentianus) se trouve à Florence : il indique pour auteur Urbicius et intitule l'ouvrage « Problèmes de tactique et de stratégie» (Τακτικὰ-στρατηγικά). Le manuscrit le plus récent (l'Ambrosianus), lequel stylise et ajoute une foule d'explications qui lui sont propres,

[21] A. Dain, « Byzantion », XX, 1950, p. 315.

[22] R. Vári, « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher », VIII, 1931, p. 232 : « ...eine Militärgeschichte zu bekommen, die uns die Anlässe zu den Veränderungen der einzelnen Schöpfungen und Einrichtungen auf dem Gebiete der Heeresorganisation zu schildern die Aufgabe hätte, und ein Handbuch des byzantinischen Kriegswesen, das die inneren Verhältnisse der Armee in Krieg und Frieden periodenweise darzustellen versuchte ».

a pour auteur un certain Mauricius et pour titre « Problèmes de tactique » (Τακτικά). Quant aux manuscrits de Naples (Neapolitanus), de Paris (Parisinus) et du Vatican (Vaticanus) qui constituent un groupe à part, ils indiquent pour auteur Mauricius et portent le titre de « Traité de stratégie » (Στρατηγικόν). Cette diversité a provoqué maintes discussions parmi les érudits qui ont essayé de déterminer le vrai nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et l'époque approximative de son apparition. C'est ainsi que F. Salomon croyait que le nom de Mauricius n'était pas apparu avant le IXe siècle [23]. En 1877 Richard Förster tenta de démontrer à l'aide de l'analyse interne de l'ouvrage que l'œuvre avait été dans son ensemble composée par un certain Mauricius, contemporain de l'empereur du même nom (582—602), et qu'Urbicius, qui vécut sous le règne d'Anastase (491—518), n'aurait écrit que le fragment intitulé « Contribution d'Urbicius » (Οὐρβικίου Ἐπιτήδευμα) et inséré au livre XII. Les arguments qui plaideraient en faveur de Mauricius et de la seconde moitié du VIe siècle seraient, selon lui, les suivants : 1) l'auteur recommande comme modèle la tactique usitée chez les Perses, mais ceux-ci ne représentant plus un péril pour l'Empire byzantin après l'an 626, il s'ensuivrait que l'ouvrage serait paru avant cette date ; 2) il affirme que des Slaves se trouvaient au nord du Danube, quelque part sur le sol actuel de la Roumanie, ce qui supposerait également une époque antérieure au VIIe siècle ; 3) il mentionne souvent les Avars ; or ils avaient cessé de représenter une menace depuis l'an 650 ; 4) il reproduit les commandements militaires en latin, alors qu'on sait qu'après l'an 600 la langue grecque s'imposa définitivement ; 5) il ne parle pas des Bulgares ; 6) il donne comme modèle le stratagème pratiqué lors de la conquête de la forteresse d'Héraclée, laquelle fut prise en 592 ; 7) il ne dit rien de l'existence des thèmes (θέματα) byzantins, lesquels furent créés au VIIe siècle [24].

Zachariä von Lingenthal a opiné à son tour que l'auteur aurait été Mauricius, contemporain de l'empereur homonyme (582 602) et l'œuvre se serait plutôt appelée Στρατηγικά (au pluriel, et non Στρατηγικόν, au singulier), vu qu'elle était constituée de plusieurs livres et décrivait des méthodes de lutte différentes [25]. Une suggestion de ce juriste incita Karl Krumbacher à supposer que cette œuvre appartiendrait à Rufus, mentionné dans les *Leges militares* comme auteur d'un traité de stratégie [26].

---

[23] F. Salomon, *A magyar haditörténethez a vezérek korában*, Budapest, 1877.

[24] R. Förster, *Kaiser Hadrian und die Taktik des Urbicius*, « Hermes », XII, 1877, p. 449—471.

[25] Zachariä von Lingenthal, *Wissenschaft und Recht für das Heer vom 6. bis zum Anfang des 10. Jahrhunderts*, BZ, III. 1894, p. 437—456, compare notamment les p. 440—442.

[26] K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527—1453)*, 2e éd., Munich, 1897, p. 635 636.

F. Aussaresses, lui, a proposé comme auteur l'empereur Maurice (582—602), mais sans tenir compte du fait que l'Ambrosianus parle explicitement d'un « Mauricius qui vit le jour sous l'empereur Maurice » (Μαυρικίου Τακτικὰ τοῦ ἐπὶ τοῦ βασιλέως Μαυρικίου γεγονότος)[27]. Ce point de vue dénué de fondement a été combattu par C. M. Patrono[28].

R. Vári a essayé de démontrer que le nom de Mauricius est apparu tardivement dans les manuscrits, autrement dit au IX[e] siècle, et que l'œuvre aurait été écrite par un certain Urbicius[29]. Son argumentation, jugée convaincante par Robert Grosse[30], n'a guère soulevé d'intérêt.

Ernst Stein croyait que l'ouvrage ne saurait être plus récent que le premier tiers du VII[e] siècle, c'est-à-dire qu'il serait paru avant la formation des thèmes byzantins[31].

En vue d'une datation plus précise, Ernst Gerland a suggéré d'étudier soigneusement les arguments d'ordre interne, notamment linguistiques, étant donné que les Byzantins accoutumaient de renouveler constamment leur lexique et de « le mettre à jour » : par conséquent, la stratigraphie pourrait permettre de déterminer de plus près les rapports existant entre les manuscrits et en faciliterait la chronologie[32].

W. Ensslin a attiré l'attention sur le caractère mixte et de compilation de l'ouvrage ; il se montra d'avis qu'il aurait été composé vers la fin du VI[e] siècle ou dans le premier tiers du VII[e] siècle[33].

Eugène Darkó a analysé les informations historiques de l'ouvrage. A son avis, celui-ci aurait vu le jour à la veille de la campagne militaire contre les Perses, sous le règne d'Héraclius, peut-être l'hiver 621, et l'auteur en serait l'empereur en personne[34]. A. Dain, connaisseur averti de la tradition des tacticiens grecs, a fait sienne la thèse, défendue par R. Vári, selon laquelle cette œuvre serait due à Urbicius qui vécut vers la fin du VI[e] siècle[35]. N. V. Pigulevskaja a soutenu qu'elle serait parue approximativement entre les années 620—630 et qu'elle a aujourd'hui

---

[27] F. Aussaresses, *L'auteur du Stratégicon*, « Revue des études anciennes », VIII, 1906, p. 23 29 ; *L'armée byzantine à la fin du VI[e] siècle d'après le Stratégicon de l'empereur Maurice*, Bordeaux, 1909.

[28] C. M. Patrono, *Contro la paternità imperiale dell'* Οὐρβικίου Τακτικὰ-στρατηγικά, Teramo, 1906. Estratto dalla « Rivista Abruzzese di scienze, lettere ed arti », XXI, 12.

[29] R. Vári, *Zur Überlieferung der mittelgriechischen Taktiker*, BZ, XV, 1906, p. 47—87.

[30] R. Grosse, *Das sogenannte Strategikon des Mauricius*, BZ, XXII, 1913, p. 106—111.

[31] E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches vornehmlich unter den Kaisern Justinus II. und Tiberius Constantinus*, Stuttgart, 1919, p. 123—125 ; « Bursians Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft », 184, 1920, p. 70—71.

[32] E. Gerland, « Deutsche Literaturzeitung », XLI, 1920, n[os] 27/28 et 29, c. 446—449 et 468—472.

[33] W. Ensslin, RE, XIV, 1930, c. 2 393—2 394.

[34] E. Darkó, *Die militärischen Reformen des Kaisers Herakleios*, « Izvestija na bălgarski arheologiceski Institut », IX, 1935, p. 110—116 ; *Influences touraniennes sur l'évolution de l'art militaire des Grecs, des Romains et des Byzantins*, « Byzantion », XII, 1937, p. 119—147.

[35] A. Dain, *L'« Extrait Tactique » tiré de Léon VI le Sage*, Paris, 1942, p. 13 et 91.

« une valeur exceptionnelle » pour l'histoire des Slaves de la haute époque [36]. Pour Gy. Moravcsik [37] et G. Ostrogorsky [38] l'auteur principal aurait été Maurice, et Urbicius aurait écrit seulement l'une des annexes : l'époque probable de la rédaction aurait été le commencement du VII^e siècle.

Pour plus de précision au sujet du titre, de l'auteur et de la datation de l'ouvrage, une analyse de son contenu et de son style s'impose. Nous aurons premièrement en vue le fait qu'une œuvre de ce genre ne pouvait être entièrement originale. Il existait alors une technique militaire qui évoluait lentement : les personnes appelées à rédiger les règlements de lutte faisaient appel au préalable au bagage des connaissances acquises et ce n'est que rarement qu'elles y ajoutaient quelque chose de leur cru. S'il arrivait à quelqu'un d'innover, il le faisait surtout pour deux raisons : 1. de nouvelles armes étaient apparues et un changement de tactique s'imposait, ou 2. l'auteur avait été du métier et avait appris des ennemis mêmes, sur les champs de bataille, diverses méthodes de combat. Au début de l'ouvrage qui nous intéresse ici on lit ces mots : « Il y a longtemps que l'art militaire est considéré d'un œil indifférent et qu'il est tombé, si l'on peut dire, dans un oubli total, de sorte que même ceux qui aspirent à devenir chefs d'armées ne connaissent pas même les choses qui sont à leur portée. Mais bien des choses difficiles se déroulent de façon diverse. Voyant donc que l'on en recherche parfois la cause dans le manque de préparation des soldats et que d'autres fois la faute en incombe à l'impéritie des commandants, j'ai, moi, emprunté aux anciens, j'y ai encore ajouté quelque chose de ce que j'ai vécu et j'ai composé selon mes moyens le présent ouvrage, bref et dépouillé. Il fera la preuve de son utilité plus par la pratique que par les mots ».

Les emprunts aux écrits des auteurs anciens ne nous aident guère à dater ce travail. Mais les informations ou les allusions historiques ou encore certains phénomènes linguistiques constituent des moyens adéquats pour essayer de le faire.

Du temps de Xénophon déjà on entendait par τακτική « tactique » ce que l'on appelle aujourd'hui la tactique élémentaire, c'est-à-dire l'art de ranger et de faire manœuvrer les troupes, à commencer par les unités les plus petites. La stratégie (στρατηγική) était la science requise du commandant suprême, celle qui utilisait dans leur ensemble les moyens opératifs permettant de remporter la victoire [39]. Un traité de stratégie anonyme du temps de l'empereur Justinien apporte ces précisions : « La

[36] N. N. Pigulevskaja, *Византия и Иран на рубеже VI и VII веков*, Moscou-Leningrad, 1946, p. 28—30.
[37] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, p. 417—421.
[38] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3e éd., Munich, 1963, p. 21.
[39] Xénophon, *Cyropédie*, I, 6, 12 ; VIII, 5, 15.

tactique est la science qui permet de ranger et de mettre en mouvement au bon moment un nombre quelconque de soldats en armes », et « la stratégie est la voie (μέθοδος) qui permet à un chef d'armées de défendre son pays et de vaincre les ennemis »[40]. L'empereur Léon VI le Sage (886—912) établit la distinction suivante : « La tactique est l'art de disposer, d'armer et de déplacer les soldats, et la stratégie consiste dans l'opiniâtreté, le savoir-faire et les moyens tactiques des bons conducteurs d'armées »[41]. Notre ouvrage mentionne dans sa préface « l'art de ranger les soldats et la stratégie » (τῇ τάξει καὶ στρατηγίᾳ) et le chapitre premier du livre II renferme une définition de la stratégie : « La stratégie comprend les moyens utilisés en vue de tromper l'adversaire, tel le choix du moment, du terrain, des attaques brusquées et des stratagèmes de toute espèce ». L'idée que l'on a à faire à deux disciplines distinctes se reflète également dans le plan général de l'ouvrage : les livres I—VI renferment des notions élémentaires de tactique (τακτικά) et les livres VII—XI, des conseils pour les commandants en chef (στρατηγικά). Le titre fourni par conséquent par le manuscrit de Florence — Τακτικὰ-στρατηγικά — trouve sa justification dans son contenu et semble mieux indiqué que les deux autres (Τακτικά : ms. de Milan, ou Στρατηγικόν : mss. de Naples, de Paris et du Vatican).

Les Τακτικὰ-στρατηγικά donnent aussi quelques notions relatives à la stratégie en usage chez les peuples avec lesquels l'Empire byzantin se trouvait en conflit. Ils sont classés dans quatre catégories dont voici l'ordre :

1. Perses ; 2. Scythes (Huns et Avars) ; 3. peuplades blondes (Francs, Lombards) et 4. Slaves (Σκλάβοι καὶ Ἄνται). Chacun des groupes vivant aux extrémités de l'Empire, c'est-à-dire les Perses à l'Orient et les peuples blonds à l'Occident, fait l'objet de moins d'attention que le groupe scythe. Mais ces trois-là ensemble occupent un texte d'une étendue deux fois moindre que le groupe des Slaves. Ces derniers sont comptés parmi les peuples ne connaissant ni tactique ni autorité organisée (ἄτακτοι καὶ ἄναρχοι... ἄναρχα καὶ ἄτακτα ἔθνη)[42], mais qui cherchent leur salut en se déplaçant périodiquement d'une contrée à l'autre. Ils ne gardent pas longtemps esclaves leurs captifs, mais leur rendent la liberté ou bien les vendent. Ils habitent les forêts, le long des cours d'eau ou dans le voisinage des marais et des étangs. Ils attaquent l'ennemi à l'improviste pendant la nuit, puis se retirent rapidement. Ils utilisent des armes simples, comme la lance, le bouclier, l'arc aux flèches empoisonnées. Ils ne respectent pas les conventions conclues (τὰς συνθήκας). Dans le pays qu'ils habitent il y a de

[40] Anon. Byz., Περὶ στρατηγικῆς, 4, 3 ; 14, 1.
[41] Leonis *Tact.* I, 2 3.
[42] IX, 3.

nombreuses rivières difficiles à passer (ποταμῶν ... δυσβάτων) ; aussi faut-il les affronter l'hiver, lorsqu'elles sont gelées. Pour arriver jusque là les forces armées byzantines doivent franchir le Danube. Elles sont aidées par des réfugiés romains (ῥεφούγοι ... Ῥωμαῖοι), qui leur montrent les chemins et leur font savoir où se cachent les ennemis. Tant qu'ils se trouvent là-bas, les Byzantins ont le devoir de rassembler rapidement les biens de quelque valeur, de les charger dans les barques qui naviguent sur les rivières se jetant dans le Danube (τῶν γὰρ ποταμῶν αὐτῶν ἐπιμαγνυμένων τῷ Δανουβίῳ) et de les transporter à l'intérieur des frontières de l'Empire [43]. Il ressort de ces informations que les Slaves se trouvaient au nord du Danube et n'avaient pas encore colonisé la Péninsule des Balkans. Cet état de choses semble correspondre à la situation du VIe siècle ou du commencement du suivant, mais ne cadrerait plus avec celui de la seconde moitié du VIIe siècle.

Les Perses n'ont plus constitué un péril pour Byzance après l'an 637 lorsqu'ils furent entièrement écrasés par les Arabes. Notre écrit ne mentionne pas ces derniers : conséquemment, il vit la lumière avant l'entrée en scène des Arabes.

Les Huns et les Avars cessèrent d'être un danger après 650 et leur place fut prise par les Slaves, puis par les Protobulgares qui conquirent la Dobroudja et une partie de la Bulgarie septentrionale. Or le présent traité ne souffle mot des Protobulgares.

Les Francs et les Lombards entrèrent en contact avec les Byzantins avant le règne de Justinien, mais n'élevèrent plus de revendications par la suite. Les Turcs menaçaient les forteresses byzantines de Crimée en l'an 576 [44]. L'attaque par les Avars de la forteresse d'Héraclée se produisit en 592 et se solda par la déconfiture de la cavalerie byzantine [45]. Voilà bien des données qui nous poussent à croire que les τακτικὰ-στρατηγικά furent probablement écrits dans les trois premières décennies du VIIe siècle.

Un autre argument contre leur apparition tardive (peut-être aux VIIIe—Xe siècles) est fourni par la présence de la langue latine. L'auteur déclare dans la préface qu'il utilisera de nombreux termes appartenant au latin (Ῥωμαικαῖς πολλάκις ... χρήμεθα λέξεσι) et y recommande la connaissance de cette langue [46]. Les principaux commandements tactiques sont en latin, par exemple : *ad conto clina*, *ad scutum clina*, *ad latus stringe*, *adiuta*, *cede*, *clina dextra*, *clina senestra*, *cum ordine seque*, *depone dextra*, *depone senestra*, *dirige frontem*, *exi*, *exitis*, *intra*, *iunge*, *largia ad ambas*

---

[43] XI, 5.
[44] Gy. Moravcsik, *o.c.*, p. 419.
[45] IX, 2.
[46] I, 8 : ἀναγινώσκεται τὰ ἐπιτίμια ῥωμαιστὶ καὶ ἑλληνιστί ; XII, 8, 6 : μανδάτορες ... ῥωμαιστί καὶ ... ἑλληνιστί.

partes, *largiter ambula*, *medii dipartitis ad difalangiam*, *mina*, *move*, *muta locum*, *parati*, *percute*, *primi statis*, *secundi ad difalangiam exitis*, *servate*, *sta*, *suscipe*, *torna*, *transforma*, *undique servatis*, *verte* [47]. Ces formes appartiennent au parler quotidien et non au latin classique ; leur présence est inconcevable à une époque plus basse que les trois premières décennies du VII^e siècle [48]. Si l'on se contente de cette donnée approximative, déduite du contenu même du traité, le nom de son auteur véritable est plus aisé à supposer. On sait qu'Urbicius a vécu sous Anastase (491—518) et a écrit un petit essai connu sous le nom de Οὐρβικίου 'Επιτήδευμα, inséré au livre XII de l'ouvrage en question. Cette partie est absente du Mediceus-Laurentianus, le seul à indiquer Urbicius pour l'auteur de tout l'ouvrage. Il est à supposer que le nom d'Urbicius sera parvenu par erreur de la fin du traité à son début, mais l'auteur de l'ensemble est Mauricius, que mentionnent les quatre autres manuscrits.

La première et unique édition du traité de tactique et de stratégie, que nous nous permettons de populariser sous le nom de Maurice-Urbicius, est parue en 1664 à Uppsala [49]. Son éditeur, Ioannes Scheffer, a repris et poursuivi le travail entrepris par Lucas Holstenius de Hambourg qui avait examiné quatre manuscrits et comparé le texte grec avec le contenu du traité de tactique de l'empereur Léon VI le Sage. Scheffer revit le texte et y ajouta une traduction en latin, suivie d'un commentaire excellent pour l'époque. Il a soutenu sans équivoque la paternité de Mauricius (pas l'empereur !), en faisant observer, qu' « il n'aurait pas été nécessaire que figurât dans la partie ajoutée le nom d'Urbicius, si Mauricius n'en avait pas été l'auteur » (p. 383). Conformément à l'usage de son temps, cet érudit a nivelé le texte et remplacé par endroits les formes populaires par des formes « correctes » propres au grec classique. Il a appliqué un procédé similaire aux commandements en langue latine. Il n'a pas classé les manuscrits, ni dressé un apparat critique en bas de page afin de montrer clairement ce qu'il avait puisé dans les manuscrits et ce qu'il avait laissé de côté ou ajouté de son cru, par exemple : I, 8 : τοὺς τοιούτους τοῦ ἐπιτιμίου τούτου ἐλευθέρους φυλάττεσθαι, dans les manuscrits : τοὺς τοιούτους ἐλευτέρους

---

[47] III, 2—5 ; III, 9 ; XII, 8, 16 ; XII, 8, 24.

[48] L. Hahn, *Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinianus*, « Philologus », Suppl. X, 1907, p. 675—718 ; H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reiche*, Helsinki, 1935, p. 37—83 ; G. Reichenkron, *Zur römischen Kommandosprache bei byzantinischen Schriftstellern*, BZ, LIV, 1961, p. 18—27.

[49] Arriani *Tactica* et Mauricii *Artis militaris libri XII*, omnia numquam ante publicata Graece primus edit, versione Latina notisque illustrat Joannes Schefferus Argentoratensis, Upsalide, cum regio privilegio excudit Henricus Curto S.R.M. et Academiae Upsaliensis bibliopola, anno MDCLXIV. Pages I—IV préface ; 1—79 Arriani *Ars tactica* ; 69—79 Arriani *Acies contra Alanos* ; 80—121 notes ; 1—382 Mauricii *Ars militaris* ; 382—544 notes et schémas.

τοῦ ἐπιτιμίου τούτου φυλάττεσθαι; II, 16 : βούκινα δὲ πολλὰ λαλεῖν, dans les manuscrits : βούκινα δὲ πολλὰ λαλεῖν ἤτοι κινεῖν; II, 19 : ἑκάτερα βαστάζεσθαι, dans les manuscrits : ἑκάτερα δὲ βάνδα ἔχειν καὶ ἑκάτερα βαστάζεσθαι; III, 11, après οἱ λαγωοὶ . . . ποιοῦνται, il a omis ἀλλ' ἀποβλεπόμενα πρὸς τὸν τόπον καὶ τὴν ὁρμὴν τῶν ἐπιτιθεμένων αὐτοῖς· οὕτως καὶ τὰς ὑποχωρήσεις ποιοῦνται; III, 14, il a omis les mots ἅμα τῷ τάγματι. εἰ δὲ κοντότερον εὐθέως ἐκ τοῦ μέρους ἐξέρχεσθαι. Malheureusement les exemples de ce genre pullulent. L'ouvrage est dépourvu d'index et de nos jours il est une rareté bibliographique. Il n'en a pas moins rendu de précieux services et aidé les historiens modernes dans leurs recherches. Le passage relatif aux Slaves a été reproduit fidèlement dans les « Antiquités slaves » de P. J. Šafařik [50] et le texte entier de l'ouvrage est à la base de la traduction russe de Cybyšev [51].

Le manuscrit à la fois le plus ancien et le plus précieux de tous ceux renfermant le texte de ce traité est le Mediceus-Laurentianus gr. LV, 4, un in-folio de 405 feuillets, datant de la fin ou peut-être même du milieu du X^e^ siècle. Il renferme entre autres l'ouvrage de Maurice-Urbicius (3^r — 67^v et 131^r — 132^r), le traité Στρατηγικός d'Onésandros (199^r — 215^v), les *Problemata* de Léon (254^r—280^v) et la *Tactique* de Léon (283^r —404^v). Chaque page compte 32 lignes en écriture minuscule, les lettres étant légèrement penchées vers la droite. Les titres et les majuscules du texte sont en semi-onciale, et les initiales des paragraphes en onciale. Dans son ensemble le codex a souffert maintes mutilations et dans son état actuel il lui manque 44 feuillets (d'un total de 405). La partie relative à l'ouvrage de Mauricius-Urbicius a perdu 3 feuillets à la fin du livre II et au début du livre III, 1 feuillet au commencement du livre VIII, 2 feuil-

---

[50] P. J. Šafařik, *Slovanské starožitnosti*, Prague, 1837, p. 967—970 ; édition allemande : Paul Joseph Schafarik, *Slavische Altertümer* (deutsch von Mosig von Achrefeld, hg. von Heinrich Wuttke), Leipzig, 1843, vol. II, p. 662—664. Les parties relatives aux Slaves ont été reproduites, utilisées ou traduites dans les ouvrages suivants : L. Niederle, *Slovanské starožitnosti*, Prague, 1912, vol. I, p. 27—32 ; St. Stanojević—V. Čorović, *Odabrani izvori za srpsku istoriju*, Belgrade, 1921, vol. I, p. 27—32 ; S. A. Žebelev, *Mavrikij (Strateg). Известия о славянах VI—VII вв.*, « Исторический Архив АН СССР », II, 1939, p. 33—37 ; S. A. Žebelev — S. P. Kondratev, « Вестник древней истории », 1941, n° 1, p. 253—257 ; A. Klivanov, *Военная организация на старите славиани*, « Исторически Преглед », II, 1945—1946, p. 193—209 ; N.P. Gracianskij — (S.D. Skazkin, *Хрестоматия по истории средних веков*, Moscou, 1953, vol. I, p. 22—28) ; G. Cancova-Petkova, *Материалната култура и военното изкуство на дакийските славиани според сведенията на „Pseudo-Mavrikij"*, « Известия на исторически българския Институт », VII, 1957, p. 330—346 ; P. P. Panaitescu, *La communauté paysanne en Valachie et en Moldavie. Le régime féodal* (en roumain), Bucarest, 1964, p. 24—27.

[51] S.-Pétersbourg, 1903.

lets au milieu du livre VIII, 8 à la fin du livre IX et presque tout le livre X, plus 1 feuillet du livre XII : soit au total 15 feuillets (sur 65) [52].

Ce manuscrit est par endroits plus complet et plus développé que les autres : I, 2 : νεανίσκους ἐθνικούς, dans les autres νεανίσκους ; II, 4 : πλῆθος νομίζοντες εἶναι τοὺς τὴν ἔφοδον ποιοῦντας, διὸ οὐ χρὴ μὲν ἐπιτηδεύειν ἀνάγκης χωρὶς ὀλίγους πρὸς πλῆθος τακτικὸν φανερῶς μάχεσθαι, dans les autres manquent les mots διὸ . . . ὀλίγους ; III, 12 : μὴ ἀπομένειν, ἵνα τῶν ἐχθρῶν ὡς εἰκὸς ἀντιστρεφομένων καὶ μὴ δυνηθῶσιν βαστάσαι οἱ κούρσορες, dans les autres manquent les mots ἵνα . . . ἀντιστρεφομένων ; III, 15 : σπουδάζειν προχείρως συμμίγνυσθαι, dans les autres σπουδάζειν συνμίγνεσθαι ; VIII, 1 ; δεῖ τοῖς στρατιώταις θάρσος ἐμποιεῖν πρασσόμενον ἄγγελμα· νίκην ὡς τῶν ἡμετέρων ἀλλαχοῦ τοὺς πολεμίους νενικηκότων κρύπτειν, dans les autres manquent les mots δεῖ . . . πολεμίους ; XI, 3 : ταῦτα τοίνυν, ὡς μοναρχούμενα καὶ ἀπηεῖς τὰς ἐπεξελεύσεις . . . ὑφιστάμενα, dans les autres manquent les mots καὶ ἀπηεῖς . . . ὑφιστάμενα ; XII, 1 : ὑποστελλομένων τῶν καβαλλαρίων ἐξέρχεσθαι τὰς πεζικὰς ἀκίας διὰ τῶν λειμμάτων τῶν καβαλλαρίων, dans les autres manquent les mots ἐξέρχεσθαι . . . τῶν καβαλλαρίων ; XII, 1 : καὶ ἔν δειλίᾳ ὄντων δυνατόν ἐστί τινας τῶν καβαλλαρίων πεζῇ τάσσεσθαι καὶ προσλαμβάνοντας, dans les autres seulement καὶ προσλαμβάνοντας ; XII, 8, 8 : ἤτοι στρατηλάτης εἰς μέσον δεξιὸν οὗ ἄρχει ὁ μέσος δεξιὸς μεράρχης ἤτοι στρατηλάτης, dans les autres seulement ἤτοι στρατηλάτης ; XII, 8, 9 : εἰς τὸν πρῶτον τόπον, εἰς τὸν δεύτερον, εἰς τὸν τρίτον, εἰς τὸν τέταρτον, εἰς τὸν ἑξκαιδέκατον, εἰς τὸν πεντεκαιδέκατον, dans les autres seulement πεντεκαιδέκατον ; XII, 8, 17 : ὅτε μὲν πεζοὺς ἐπὶ ἁπλῆς ἀκίας ἀντιπαρατασσομένους αὐτῇ, ὅτε . . . καβαλλαρίους, dans les autres seulement ὅτε μὲν πεζούς, ὅτε δὲ καβαλλαρίους; XII, 8, 20 : κατὰ ἕν μέρος παρὰ ἕν, ὡς ἐπὶ κέρας, ὡς μιὰν παρατάσσειν . . ., dans les autres κατὰ ἕν μέρος γίνεσθαι κέρας, ὡς μίαν παράταξιν, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐφεξῆς . . . ; XII, 8, 22 : τὰ ἐπιτήδεια ἔχουσι τῆς ἀναγκαιοτέρας χρείας, dans les autres seulement τὰ ἐπιτήδεια ἔχουσι.

Ces textes plus complets ne sauraient être de simples explications marginales dues aux copistes, mais représentent un fonds plus ancien que les autres manuscrits ont résumé ou laissé de côté. Ils prouvent que le codex de Florence est plus ancien et ne dérive pas des autres manuscrits.

---

[52] A.-M. Bandini, *Epistola de celeberrimo codice Tacticorum Bibliothecae Laurentianae*, Florence, 1761 ; *Catalogus codicum manuscriptorum graecorum Bibliothecae Laurentianae*, Florence, 1768, t. II, p. 218—238 ; K.-K. Müller. *Ein griechisches Fragment über Kriegswesen*, dans le *Festschrift für L. Urlichs*, Würzburg, 1880. p. 106—111 ; R. Vári, BZ, XV, 1906, p. 48—49 et dans la préface de son édition de Leonis *Tactica*, Budapest, 1917, t. I, p. XI—XII ; A. Dain. *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930. p. 42—45. Ce dernier a analysé attentivement la tradition des textes des tacticiens dans leur ensemble et a abouti à cette conclusion : « Je n'hésite pas à dater ce manuscrit très soigné du milieu du X[e] siècle, ou tout au moins de la seconde moitié de ce siècle » (p. 43).

Ce que les autres manuscrits apportent en plus par rapport à celui de Florence, consiste parfois en de simples explications ou interprétations personnelles des copistes, par exemple VIII, 2 : ἡγεμῶν ὁ καὶ θάρσος δειλιώντων στρατιωτῶν ἀναστέλλων, dans les autres ἡγεμὼν καὶ θράσος εὐκαίρως ἐκποιῶν καὶ προπέτειαν δειλιώντων στρατιωτῶν ; XI, 5 : ῥιφούγους ἐπιστελλομένους, dans les autres ῥεφούγους ἤτοι προσφύγους ἐπαγγελλομένους. La langue du manuscrit de Florence est, en général, plus populaire et moins stylisée ; elle est donc plus authentique : δ pour τ (κονδῆς — κοντῆς, τένδας — τέντας) ; nombre cardinal au lieu de nombre ordinal ou un autre nombre cardinal (ἕως τεσσάρων σαγιττοβόλων — ἕως τετάρτου σαγιττοβόλου, δέκα πέντε — πεντεκαίδεκα) ; indicatif au lieu du subjonctif (μὴ εἰσὶν — μὴ ὦσιν) ; formes simples au lieu de formes composées (ἀπομεινάσης — ἐναπομεινάσης, ἀσφαλίζεσθαι — προασφαλίζεσθαι, δραμεῖν — προδραμεῖν, μεθοδευθῆναι — προμεθοδευθῆναι, στῆναι — ἐπιστῆναι, φθάσωσιν — — ἐπιφθάσωσιν) ; l'expression ὁ ἀντίς ou ὁ ἐναντίς pour ὁ ἐναντίος ; formes plus proches de l'original latin (II, 5 : ἁρμαστασίοσιν = ἅρμα + *statio* — — ἁρμαστασιῶσιν ; X, 4 : στουπίου = *stuppa* « étoupe » — στυπείου) ; le concret au lieu de l'abstrait (VII, 11 a στρατός ... βραδύς — βραδυτής).

Le manuscrit Ambrosianus 139 (B 119 sup.) de Milan compte 351 feuillets de parchemin de 30 cm de haut sur 23 cm de large. Chaque page comprend 31 lignes d'une écriture onciale régulière, avec les majuscules et des gloses marginales en semi-onciale. Les titres et certaines initiales sont tracés à l'encre dorée. Le texte de Mauricius-Urbicius se lit aux ff. 93^r—102^v, 114^r—135^v, 331^v—332^r et est extrêmement tronqué. Le codex a été écrit au XI^e siècle ou, plutôt, dans la seconde moitié du X^e siècle [53]. Il paraphrase librement un manuscrit plus ancien, en remplaçant certains termes ou en les expliquant à l'aide de mots connus à son époque : aussi ne présente-t-il guère d'importance pour l'établissement du texte de Mauricius-Urbicius ; il faut néanmoins en tenir compte, vu qu'il aide à saisir le processus d'évolution de la terminologie militaire. Pour que son utilisation soit plus efficiente, il est bon de déterminer ses rapports avec les autres mss. C'est ainsi qu'il laisse de côté des expressions ou même des propositions entières (préface : κατὰ τὸ ἡμῖν δυνατόν ... οὐδὲ γὰρ ἔργον ὂν ἱερόν ... τὸ μὲν γὰρ περιφρονεῖν ...) ; il construit la phrase autrement (préface : καὶ εἴτινα ἐνδεῶς, ὡς ἄνθρωποι ἀσθενεῖς ἐγράψαμεν, διὰ μόνην προθυμίαν πρὸς πολιτείαν ὁρμηθέντες — καὶ εἴτιπερ ... ὁρμηθέντες, ἐγράψαμεν) ; il ajoute de son cru (préface : σαφετέρα καὶ γνωριμώτερα ἐκείνοις τὰ πλείονα

[53] K.-K. Müller, *Eine griechische Schrift über Seekrieg*, Würzburg, 1882, p. 18—29 ; E. Martini—D. Bassi, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, Milan, 1906, t. I, p. 157—160 ; R. Vári, BZ, XV, 1906, p. 49 et 61 et introduction à son édition des « Tactiques » de l'empereur Léon le Sage, Budapest, 1917, t. I, p. XIII et XXX ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930, p. 36—42.

κατέλιπον — σαφετέραις τοῖς πολλοῖς ἐχρήσαντο παραδόσεσι); il explique les mots vieillis au moyen de termes contemporains (préface : ἀγυμναζίαν ἢ ἀταξίαν; ἀδεστράτων ἤγουν συρτῶν; I, 2 : γουνία ἢ ζούπας; ζάβας ἤτοι λωρικία; I, 3 : ὁ δημηγορῶν ἤτοι ὁ στρατοκήρυξ; I, 6 : παγανὸς ἤτοι στρατιώτης λυτός; ῥεπαρατίονα ἤτοι φιλοτιμίαν; I, 7 : κομμεάτου ἤτοι καταστολίου; I, 8 : οὐλτίμους ἤγουν ὑποχείρους); il utilise des mots composés au lieu de mots simples (ἀδοκήτων — ἀπροσδοκήτων, εὕρῃ — ἐφεύρῃ, συμβῆναι — ἐπισυμβῆναι); il remplace certains vocables par d'autres (αἰσίως — ἐπιτηδείως, ἀπάθως — — ἀκινδύνως, ἁρμόζεσθαι — ἀντιπαρατάσσεσθαι); parfois son orthographe varie (δηποτάτων — διποτάτων, μηνσόρων — μινσόρων). Il se rapproche davantage du manuscrit de Florence que les autres (I, 68 : τένδας ἔχειν, dans les autres : τέχνας ἔχειν « avoir un métier »; ὑγρότερον ἐκ τοῦ δρόσου τὸν ἀέρα, dans les autres : ὑγρότερον τὸν ἀέρα ἐκ τοῦ δρόσου; σέλλας — ἐπισέλλια, dans les autres : σέλας — ἐπισέλια). Le manuscrit de Milan est une paraphrase au sens antique du terme, car il utilise le procédé de la transposition à l'intérieur de la phrase des éléments qui la constituent, c'est-à-dire qu' « on arrange les mots d'une façon nouvelle, on remplace certains d'entre eux par des synonymes ; on met deux termes où il n'y en avait qu'un et *vice versa* ; en un mot, de l'ancienne matière on fait quelque chose de nouveau, sans que le sens de la phrase en soit changé »[54]. Ce manuscrit n'est pas une copie de celui de Florence ; il ne dérive pas non plus des autres manuscrits, mais occupe une position intermédiaire entre le manuscrit de Florence et le groupe constitué par les autres codices.

Le manuscrit sur parchemin de la Bibliothèque Nationale de Naples (Borbonico-Neapolitanus 284 = III — C — 26) est un in-folio de 101 feuillets. Chaque page a 38 lignes d'une écriture minuscule. Les titres et la rubrique de chaque chapitre sont écrits en onciale menue. Les ff. 1ᵛ—20ʳ comprennent le Στρατηγικός d'Onésandros et les ff. 20ᵛ — 101ʳ le traité de Mauricius-Urbicius. Le codex date du XIᵉ siècle, ou, peut-être, des dernières années du Xᵉ siècle. Il va le plus souvent à côté des mss. Parisinus et Vaticanus, sans en être une copie, mais se différencie du ms. de Florence. Les concordances avec les deux premiers sont presque la règle (I, 2 : τῶν Ἀβάρων ἢ Τούρκων — dans M : τῶν Ἀβάρων; III, 15 : τῶν ἰδίων — dans M : τῶν μαχομένων; VIII, 1 : πολλαχοῦ — dans M : ἀλλαχοῦ). C'est un manuscrit très soigné[55].

Le manuscrit sur parchemin Parisinus graecus 2 442 renferme 125 feuillets de 34 cm de haut sur 26 cm de large. Chaque page compte 35 lignes d'une écriture minuscule assez régulière. Les titres, les indications

---

[54] A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 39.

[55] S. Cyrillus, *Codices graeci manuscripti regiae Bibliothecae Borbonicae*, Naples, 1826—1832, t. II, p. 371 ; R. Vári, dans l'introduction de son édition des « Tactiques » de l'empereur Léon le Sage, Budapest, 1917, p. XV ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 19—24.

de chapitres et les explications des dessins sont en semi-onciale : pour les premiers on a utilisé une encre différente. Le manuscrit de Paris rentre dans le même groupe que celui de Naples, mais il diffère beaucoup de celui de Florence. Il présente la leçon erronée : καβαρίων (=καβαλλαρίων, IV, 3), qui est restée dans l'édition Scheffer, à preuve que ce savant s'est servi du codex de Paris. Certaines leçons ont été corrigées en marge d'après le manuscrit de Naples, par exemple : XII, 8, 4 : μαρτζοβάβουλα (en marge μαρβάρβουλα, comme dans N) ; XII, 8, 5 : μαρτζοβάβουλα (en marge μαρτζοβάρβουλα, comme dans N) ; IX, 4, les mots ἐάν πεζοὶ οὐ σύνεισι στρατιῶται, μὴ πλησίον τῶν πεζευόντων manquent de N, mais existent dans le Parisinus et, en marge, la même main a noté en latin *desunt*. Le manuscrit de Paris a besoin d'être complété à l'aide de *Barberinianus Graecus* II, 97 (de la Bibliothèque Vaticane) avec lequel il forme un seul tout : le traité de Mauricius-Urbicius commence dans le Parisinus aux ff. 43^r—55^v et continue dans le Barberinianus aux ff. 1^r—62^v. L'ensemble, noté par nous du sigle P, date du XI^e siècle [56].

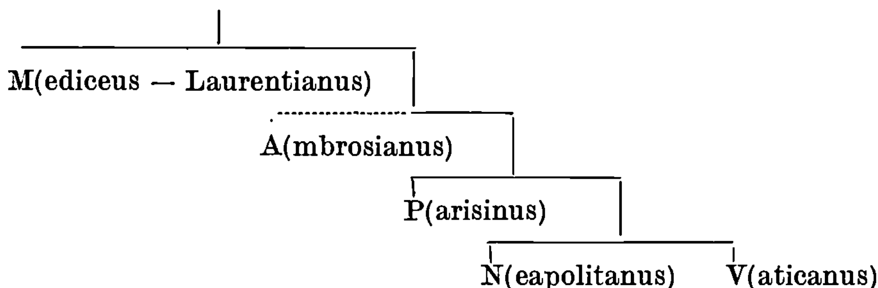
Le Vaticanus Graecus 1 164 est un manuscrit de grand format qui compte 281 feuillets. Chaque page renferme 33 lignes d'une écriture minuscule régulière. Les titres sont tracés en général en menue onciale, avec une encre différente, mais certains en grande onciale. L'œuvre de Mauricius-Urbicius est renfermée aux ff. 28^r—94^r, mais elle n'est pas complète : entre les ff. 79^v et 80^r il manque 198 lignes appartenant à la fin du livre XI et au début du livre XII, c'est-à-dire approximativement 6 feuillets. Le manuscrit a été copié vers le milieu du XI^e siècle. Il fait partie du même groupe que les mss. de Naples et de Paris, sans en être une simple copie. Il suit parfois le manuscrit de Florence, par exemple VIII, 2 : τὸ γὰρ περιττὸν πολεμίων πλῆθος, dans les manuscrits de Naples et de Paris : τὸ γὰρ περὶ τῶν πολεμίων πλῆθος [57].

Si l'on considère l'ensemble des 5 mss., il est facile de les classer en trois catégories bien déterminées : 1. le plus ancien, le plus digne de foi aussi, est le manuscrit de Florence ; 2. le manuscrit de Milan représente une paraphrase libre, exécutée d'après un codex proche de celui de Florence ; 3. les manuscrits de Naples, de Paris et de Rome forment un groupe à part, ordinairement très unitaire, découlant d'une source commune. Notons quelques différences entre le manuscrit de Florence, d'une part, et

[56] *Catalogus manuscriptorum Bibliothecae regiae*, Paris, 1740, t. II, p. 503 ; C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs. Traités théoriques. Récits historiques*, Paris, 1867, p. XXVI—XXVIII ; C. Graux, « Revue de philologie », N.S., III, 1879, p. 100—105, IV, 1880, p. 88—92 ; K.-K. Müller, *Festschrift für L. Urlichs*, Würzburg, 1880, p. 109 ; R. Vári, dans l'introduction à son édition des « Tactiques » de Léon le Sage, Budapest, 1917, t. I, p. XIII ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 31—35.

[57] C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, Paris, 1867, p. XXIV—XXVI ; R. Vári, dans l'introduction à son édition de Léon le Sage, t. I, p. XIV ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 24—31.

les manuscrits de Naples, de Paris et de Rome, de l'autre : I, 3 : τούτου τάξιν — τάξιν τούτου ; II, 4 : ἔλαττον τῶν — ἔλαττον τοῦ ; II, 8 : ἀπομάχους — ἀπὸ μάχης ; VII, 16 a στηρίζοντα — γνωρίζοντα ; VIII, 1 : εὐπειθείας — ἀπειθείας ; VIII, 2 : τίθεσθαι πρόνοιαν — πρόνοιαν τίθεσθαι ; οἱ στρατιῶται τῆς πραίδας — τῆς πραίδας οἱ στρατιῶται ; μιᾷ μάχῃ φθαρῆναι — μ.φ.μ. ; XI, 2 : ἀπλήκτως κατεγγίζον — ἀπληκεύει ἐγγίζον ; XI, 5 : ἐγχειρίζεσθαι ταῖς πανουρίαις — ἐγχειρεῖν παρ' ἐλπίδας ; XII, 8, 19 : τὰ πάκτα—τὰ ἄπληκτα ; I, 8, 23 : περιττόν ἐστι τὸ πλῆθος—ὑπὲρ τὸν στρατόν ἐστι τὸ πλῆθος. L'examen des manuscrits des Τακτικὰ-στρατηγικά de Mauricius-Urbicius permet d'établir un stemma semblable à celui fixé par A. Dain pour les manuscrits (de la première catégorie) de l'œuvre d'Onésandros[58] :



Une nouvelle édition de cet ouvrage devra accorder la préférence à M, tout en tenant compte du fait que ce manuscrit est très mutilé. Par conséquent, le texte aura dans son ensemble constamment besoin de l'appui du groupe NPV. Le manuscrit A ne sera mis à contribution que partiellement, c'est-à-dire là seulement où il complète ou corrige les autres codices : sa reproduction détaillée dans l'apparat critique ou sa publication intégrale en petits caractères en fin de volume ne s'avère pas indispensable.

L'apparat critique enregistrera soigneusement toutes les différences, même celles d'orthographe, car ces dernières reflètent les courants de culture ou le degré d'instruction des copistes aux diverses époques. Dans le choix des graphies nous tiendrons compte de l'influence de la langue parlée, tout en respectant, dans la mesure du possible, le principe étymologique si cher aux Byzantins. La tradition critique et l'innovation populaire coexistaient et s'entrecroisaient dans les pages d'un même ouvrage. Nous écrirons donc πραίδας (*praedas*) et non πρέδας, δηποτάτοι (*deputati*) et non διποτάτοι, κομμεάτου (*commeatus*) et non κομεάτου, μήνσορες (*mensores*) et non μίνσωρες, σωρηδῶν et non σωριδῶν. Nous préférerons les graphies ῥεφούγους (*refugos*) et non ῥιφούγους, ἐξπλήκτους (*expletos*) et non ἐκπλήκτους, ῥάσα (*rasa*) et non ῥάσσα, σαγίττα (*sagitta*) et non σαγίτα, σέλλας (*sellas*) et non σέλας, φοιδεράτους (*foederatos*) et non φιδεράτους. Par contre, nous

[58] A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 35.

maintiendrons les graphies des manuscrits là où elles concordent : ἄπληκτον, ἀπλικεύειν (*applicare*). Il va de soi que nous ne tendrons pas à généraliser la forme du masculin (τοῦλδος) et du neutre (τοῦλδον), vu qu'on les rencontre parfois dans le même codex. Nous retiendrons les formes populaires de M comme δέκα πέντε, δέκα ἕξ, mais sans essayer de les imposer à tout prix dans le texte, là où manque le témoignage de M ; au contraire, nous y reproduirons les formes πεντεκαίδεκα, ἑξκαίδεκα des manuscrits existants. Bien que le numéral cardinal soit plus courant que le numéral ordinal, nous accorderons la priorité à M dans des cas comme μίαν ἢ δευτέραν λίτραν, δεύτερον σαγιττοβόλον, dans NPV : μίαν ἢ δύο λίτρας, δύο σαγιττοβόλα. En grec classique le verbe παραινέω se construisait avec le datif, comme il apparaît dans M, mais dans P c'est la construction avec l'accusatif qui apparaît : nous nous arrêterons au premier cas uniquement par respect pour la valeur en général reconnue et vérifiée de M, tout en nous déclarant d'accord que l'autre construction est tout aussi légitime. Nous ne remplacerons pas les constructions avec le subjonctif du type εἴ δε . . . ὦσιν de M par celles avec l'indicatif du type εἴ δε . . . εἰσίν de NPV. En revanche, nous reproduirons les commandements militaires exprimés en latin d'après NPV, bien que M les traduise parfois en langue grecque. Dans le domaine du lexique nous aurons grand soin de retenir les mots populaires qui se rencontrent rarement dans les textes : ὁ ἀντίς ou ὁ ἐναντίς de M est préférable à ὁ ἐναντίος de NPV. Les composés verbaux à l'aide de προ- et προς-(προερευνᾶν — προσερευνᾶν, προκρούειν — προσκρούειν, προτρέχειν — προστρέχειν) apparaissent dans les manuscrits de façon inconséquente : nous respecterons cet état de choses. Nous ne rechercherons pas non plus l'uniformité dans le cas de ὄπιθεν — ὄπισθεν. Le texte de M περὶ τῆς ἐν τῇ πολεμίᾳ εἰσόδου est meilleur que celui de P περὶ τῆς ἐν πολέμῳ εἰσόδου que J. Scheffer traduit *de itinere in bello*.

L'œuvre de Mauricius-Urbicius n'intéresse pas seulement par son contenu, mais également par sa langue : une nouvelle édition se doit de réunir et de systématiser avec soin toute cette richesse dans les index qui l'accompagneront.

DU CARACTÈRE DE L'AMBASSADE DE GUILLEBERT DE LANNOY DANS LE NORD ET LE SUD-EST DE L'EUROPE EN 1421 ET DE QUELQUES INCIDENTS DE SON VOYAGE[1]

MARIA HOLBAN

Le 4 mai 1421 Guillebert de Lannoy, capitaine du château de l'Escluse et premier chambellan du duc Philippe de Bourgogne, se mettait en route escorté de sept gentilshommes pour entreprendre « le voyaige de Jherusalem par terre à la requeste du roy d'Angleterre, et du roy de France et de monseigneur le duc Philippe principal esmouveur ». Cette dernière précision nous renseigne sur le véritable initiateur de ce voyage. Le roi d'Angleterre s'était joint après coup au projet de son puissant allié. Quant au roi de France, l'infortuné Charles VI, plongé dans sa folie, il n'était nommé ici que pour la forme. Depuis le pacte de Troyes et le mariage du vainqueur d'Azincourt, Henri V, avec la fille du roi de France en juin 1420, le roi d'Angleterre était reconnu comme régent et héritier du

[1] Le texte ayant servi à cette analyse est celui publié par Ch. Potvin, *Œuvres de Ghillebert de Lannoy voyageur, diplomate et moraliste*... avec des notes géographiques et une carte par J. C. Houzeau, Louvain 1878. On y trouve un appareil critique qui fait défaut à l'édition antérieure de Ch. P. Serrure, *Voyages et ambassades de messire Guillebert de Lannoy 1399—1450*, « Société des Bibliophiles de Mons », 1890. D'après cette dernière, Joachim Lelewel a donné une réédition de la partie concernant la Pologne, accompagnée d'une traduction en polonais et de notes touchant la Pologne, sous le titre de *G. de Lannoy et ses voyages en 1413, 1414 et 1421*, Posen, 1843. On ne peut manquer de signaler l'apport sérieux de l'*Examen critique des Voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy 1399—1450*, par Emile Gachet, article extrait du « Trésor National », Bruxelles, 1843. Le passage du texte original ayant trait au voyage de Lannoy à travers la Moldavie a été publié par B. P. Hasdeu dans « Archiva Istorică a României » Bucarest, 11 dec. 1864, nº 17, an. I, doc. nº 188, accompagné d'une traduction roumaine. L'édition de Ch. Potvin signale les variantes de texte entre le ms. nº 21 522 de la Bibliothèque royale de Bruxelles qu'elle suit fidèlement et un autre ms. précédé d'une courte notice du chapelain de l'auteur et demeuré dans la famille de Lannoy, lequel est désigné en note par la lettre A toutes les fois qu'on en cite les variantes.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., V, 3–4, p. 419–434, BUCAREST, 1967.

royaume de France, qualité qu'il tenait à notifier aux princes et souverains du monde entier. Ce ne dut pas être malaisé de lui suggérer de profiter de ce voyage pour faire tenir aux princes visités en route par le chambellan de Bourgogne ses lettres de notification accompagnées de joyaux et de riches présents.

Mais ce qui peut sembler bizarre c'est l'itinéraire choisi. Car pour aller à Jérusalem par terre, l'envoyé extraordinaire commençait par se rendre à Dantzig auprès du grand maître de Prusse, et de là à Sandomir, auprès du roi de Pologne, pour obtenir par son entremise des sauf-conduits du sultan de Turquie, son allié contre le roi de Hongrie, enfin à Kameniec en Volhynie auprès du grand duc de Lithuanie qui lui donna également à cette fin des lettres écrites en russe, en langue tatare et en latin, tout en l'avertissant qu'il ne pourrait passer le Danube pour aller par voie de terre à Constantinople à cause des troubles survenus après la mort récente du sultan Mahomet I. Partout l'ambassadeur accomplissait le même rite notifiant la paix survenue entre la France et l'Angleterre et remettait les joyaux envoyés par le roi d'Angleterre. Partout il était richement festoyé et comblé de présents. Notons en passant que c'était faire un bien grand détour pour arriver à Jérusalem, et que si le roi de Pologne pouvait en effet lui procurer des sauf-conduits pour la Turquie, ce n'était pas le cas du grand maître de Prusse, ennemi de ce roi et des Turcs, et allié du roi de Hongrie. Mais en fait l'envoyé accrédité des deux rois ne faisait que répéter en lignes générales une partie du voyage accompli par lui en 1412—1413 [2], quand à l'instar des jeunes nobles du Hainaut il partit gagner ses éperons dans l'une de ces « Reise » ou expéditions des chevaliers de Prusse contre les « mécréants » de Pologne. Ses pérégrinations l'avaient conduit de Dantzig et de Marienburg à la cour du roi du Danemark, ennemi d'ailleurs des chevaliers de Prusse, et dont il ne sera plus question en 1421, à celle du grand duc de Lithuanie, comme à celle du roi de Pologne, également ennemi de l'Ordre de Prusse, pour ne parler que des princes souverains ou estimés tels visités à cette occasion. Car la curiosité et l'esprit d'aventure l'avaient fait pousser son exploration jusqu'en Livonie et en Russie [3], dont il décrit le grand Novgorod « ville franche et seignourie commune », ainsi que « Plesco » (Pskov) « qui est seignourie à

[2] En réalité en 1413—1414, comme l'a démontré Emile Gachet dans son *Examen critique des Voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399—1450.* La discussion de cette date s'y trouve à la p. 14 où l'auteur rappelle que la déposition du grand maître de Prusse, Henri de Plauen, qui avait accueilli Lannoy à son arrivée en Prusse eut lieu en octobre *1413* pendant que celui-ci poussait son voyage en Russie d'où il se rendit ultérieurement auprès du roi de Pologne à Pâques, donc en 1414.

[3] Voir aussi Alexandre V. Soloviev, *Le Voyage de messire de Lannoy dans les Pays russes*, Genève, extrait de « Orbis Scriptus » mélanges offerts à D. Tschizewskij, Munich, 1966 (p. 791 796).

part luy dessoubz le roy de Moeusco ». Or, quand au terme de ses divagations septentrionales il fut reçu en « 1413 »[4] par le roi de Pologne, celui-ci le chargea d'un message pour le roi de France selon le témoignage des mémoires «... me fist servir à sa table, puis au partir me donna une couppe dorée, armoyée de ses armes, et escripuy par moy lettres de créance au roy de France, laquelle créance estoit qu'*il se complaignoit de luy*, *qui estoit principal de tous les rois cristiens*, *pource que tous les rois cristiens l'avoient visité par leurs ambaxades*, *depuis sa nouvelle création d'avoir esté fait roy cristien*, et ledit roy de France non ... »

Il nous semble que cette circonstance contribua à faire adopter dès l'année 1420 au nouveau régent de France le plan d'envoyer une ambassade notifier sa propre qualité et réparer en même temps l'omission signalée en «1413 » (=1414). Quant à l'idée du voyage « par terre » jusqu'à Jérusalem, c'était comme une sorte de vœu ostensible de pèlerinage venant compliquer les données initiales de la tâche prescrite. Car le voyage de Jérusalem comportait à la fois une enquête sur les « pèlerinages, pardons et indulgences de Surye et de Egipte » dont Lannoy dressa une sorte d'inventaire abondant et précis, groupé par régions et par villes, et qui semble avoir été spécialement destiné au roi d'Angleterre — et en même temps une reconnaissance militaire « de plusieurs villes, ports et rivières » d'Egypte et de Syrie, dûment visités par Lannoy en 1422 et décrits en un rapport d'une précision et d'une richesse admirables, cette enquête devant servir à l'élaboration d'un plan de croisade contre le sultan de Babylone et d'Egypte. Or, cette première démarche en vue d'une action d'éclat contre l'Orient musulman avait eu le duc de Bourgogne pour « principal esmouveur ». Mais c'est Lannoy vraisemblablement qui eut soin d'ajouter les autres éléments devant mener à l'adoption de l'itinéraire désiré par lui, c'est-à-dire la condition de n'aller que par terre — qui impliquait nécessairement l'entremise du roi de Pologne pour l'obtention des sauf-conduits indispensables, ainsi que le rappel de la juste prétention de ce même roi à une réparation de l'oubli mortifiant dont il avait eu à se plaindre.

Voilà comment on en arriva à la solution si bizarre de la double mission de Lannoy accrédité officiel des deux rois, Henri V et Charles VI, et chargé par eux d'une ambassade d'apparat qui devait prendre fin à Constantinople, sa tâche ultérieure consistant en une exploration discrète, sinon secrète des abords de la Syrie et de l'Egypte. N'était la condition de voyager par terre, on aurait pu avoir directement recours pour les sauf-conduits au vieil empereur byzantin Manuel II, qui était bien connu en Occident, où il avait erré en suppliant et séjourné deux ans à Paris à discuter de l'union des Eglises au moment du plus grand danger pour l'empire,

[4] En réalité 1414 comme il est dit plus haut.

miraculeusement conjuré par la défaite de Bajazet de 1402, et qui se trouvait en termes assez cordiaux avec Mahomet I, allant même jusqu'à une certaine alliance. D'ailleurs Lannoy était chargé pour lui d'un message particulier faisant suite à son ambassade et touchant le désir des deux rois « d'avancer l'union d'entre les esglises Rommaines et Gregeoises » en cours de discussion à Constantinople, où le pape avait envoyé ses « ambaxadeurs ». Il semble donc que seule la condition du voyage *par terre* empêchait l'adoption d'un itinéraire plus simple consistant à se rendre directement à Constantinople, et de là auprès de l'empereur turc, auquel l'ambassadeur devait remettre « une oreloge d'or » de la part du roi d'Angleterre, avant de poursuivre le reste du voyage. De toute façon une conclusion nette s'impose. C'est que l'ambassade de Lannoy ne cachait aucun appel à une croisade pour la défense de l'Europe menacée et le rejet des Turcs hors de la Péninsule Balkanique. Quant à la vaine obstination de Lannoy ne voulant renoncer à aucun prix à la route de la Bulgarie pour se rendre à Constantinople, il ne faut y voir ni intérêt particulier pour les chrétiens asservis aux Turcs, ni quelque autre arrière-pensée, mais uniquement une conséquence du vœu de faire tout le voyage par terre. C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'à son départ de l'Escluse il avait fait embarquer son escorte avec les bagages et joyaux à destination de Dantzig, lui-même devant s'y rendre par terre avec un seul compagnon de route et pour tout viatique son escarcelle sans doute assez bien garnie. Enfin, la parfaite indifférence à l'égard des Turcs — qui se trouvaient pourtant presque aux portes de Constantinople — résulte aussi d'un fait rapporté par Lannoy dans ses mémoires [5], mais qui n'en est pas moins assez invraisemblable. Car rapportant à sa manière, qui n'est pas des plus exactes [6], le concours prêté par l'empereur Manuel II au prétendant Moustafa, frère du sultan défunt, à qui il entendait ménager l'empire sur la Turquie d'Europe, tout en se réservant pour lui-même le château de Gallipoli et les Dardanelles qui devaient constituer une zone neutre, — le sultan Moustafa s'engageant à « ne point passer le bras de Rommenie » et néanmoins à faire « une guerre perpétuelle à Mourad Bay,... seigneur de Prusse (= Brousse) et de la Turquie » [7] — le mémorialiste ajoute que Moustafa

[5] Lannoy, *Œuvres*, éd. Potvin, p. 66—67.

[6] v. E. Gachet, *art. cité*, p. 40, où il signale l'interversion portée par Lannoy dans l'ordre des événements. En effet, celui-ci place à tort l'épisode du prétendant Moustafa, frère de l'empereur défunt Mahomet I comme ayant eu lieu après la mort d'un autre prétendant Tchélébi Moustafa. Or, ce dernier fut suscité par Manuel II après que le premier prétendant Moustafa fut pendu par son neveu en 1422, et perdit lui-même la vie de la même manière en 1424. D'ailleurs à aucun moment on ne put voir en présence trois compétiteurs à l'empire, comme l'affirme à un autre endroit Lannoy, preuve que tout ce développement appartient à une époque bien plus tardive, quand la précision des faits s'est estompée. Cette observation est valable pour toute une série de dates erronées et de confusions étonnantes signalées dans l'article cité aux pages 10, 11, 12, 14, 26 et se rapportant à des événements des années 1400—1414.

[7] = Mourad II qui régna de 1421 à 1451.

« menty faulcement de toute sa promesse car il passa oultre à navire en la Turquie en puissance, et vint Mourart Bay contre luy aussy à grant puissance et furent grant temps l'un devant l'autre les deux puissances tellement qu'il n'y avoit entre eulz deux que une rivière. *Sy fus adverty de ceste besongne par quoy je prins une nef et du harnas pour aller devers* **l'un desdits empereurs** *turcs espérant qu'il y aurait bataille,* mais l'empereur de Constantinoble fit arrester ma nef et ne voult pour la doubte de ma vie que je y allasse, dont je eus grand doeul. Et demouray ainsy du tout résolu de parfaire mon voyaige à Jherusalem par mer. Sy me mis en une nef et arrivay en l'isle et ville de Rodes . . . etc. ».

Faut-il accepter entièrement ses assertions et s'étonner seulement de l'incompatibilité flagrante entre le caractère solennel dont il était revêtu et le comportement étourdi dont il se targue avec tant de candeur et qui siérait mieux à un jouvenceau en quête d'aventures qu'à un personnage pondéré de trente-cinq ans bien sonnés ? Ou plutôt faut-il y voir une vantardise tardive de vieillard sur le retour embellissant les scènes du passé évoquées par bribes au gré capricieux du souvenir et dictant à son chapelain le récit confus de différentes *aventures* dont il arrive à truffer son récit ? Car il faut bien reconnaître que ce n'est que dans une certaine partie de ses mémoires qu'il se livre à ce jeu décevant.

Peut-on vraiment croire que Lannoy se résolut à joindre indifféremment « *l'un desdis empereurs turcs espérant qu'il y auroit bataille* » et qu'il n'en fut empêché que par l'empereur de Constantinople qui fit arrêter sa nef et lui fit rebrousser chemin, le privant ainsi d'une si noble entreprise ? Mais la suite du texte semble nous offrir une autre explication. Car, après avoir exprimé son déplaisir d'avoir été arrêté en si beau chemin, Lannoy ajoute comme s'il s'agissait de marquer son immuable persévérance dans une même voie : « *Et demouray ainsy du tout résolu de parfaire mon voyaige de Jherusalem par mer.* Sy me mis en une nef et arrivay en l'isle . . . de Rodes . . . » Or, ceci ne semble pas se raccorder trop bien au récit précédent. Car il n'y avait pas été question d'une poursuite du voyage mais d'une participation éventuelle à une bataille. Le tout ne se réduirait-il pas en somme au simple fait d'avoir été obligé, bien malgré lui, de différer quelque peu son voyage par mer, pour ne pas se trouver pris entre les deux forces turques s'affrontant des deux côtés des Dardanelles ? Il se peut que l'auteur ait essayé d'éluder cette disposition en se procurant une nef pour partir quand même en dépit de l'interdiction de l'empereur et qu'il en ait été empêché pour le moment, sans renoncer pourtant à l'idée de partir à la première occasion : *Et demouray . . . résolu . . .* etc.

Quoi qu'il en soit, on est frappé par une certaine inégalité de ton qui se fait jour au cours du récit, car à côté du compte rendu tout uni du voyage on voit paraître par endroits une veine anecdotique qui interrompt

le fil continu de l'exposé en y faisant entrer de courts épisodes indépendants du reste. Les parties adventices sont parfois reliées au moyen d'un simple *Item*.

Et c'est justement dans un de ces morceaux rajoutés au texte initial que se trouve l'incident reproduit plus haut. Il est précédé de la relation fort complète de l'honorable réception faite à l'ambassadeur [8] par les deux empereurs de Constantinople, Manuel II et son fils et collègue Jean VIII. Tout y est. Les chasses et les dîners du jeune basileus, les présents et les visites des saintes reliques et des merveilles de la ville offerts par le vieil empereur qui lui donna même *au partir* une croix d'or . . ., etc. remplie des reliques les plus rares. Or après cette mention finale constatant le départ de l'ambassadeur, voilà qu'on est invité à retourner en arrière pour écouter un morceau dans un tout autre style et qui débute absolument comme un conte. « Item, *en iceluy temps avoit le vieil empereur délivré hors de sa prison un prince turc nommé Moustaffa* ». Il est évident que nous avons là un passage entièrement ajouté, et que le fil ne reprend normalement en réalité qu'avec la phrase *Sy me mis en une nef et arrivay en l'isle et ville de Rode*.

On trouve aussi d'autres exemples de ce procédé dans cette même relation de l'ambassade de 1421. L'explication réside dans le fait que nous sommes en présence d'un texte inachevé qui diffère essentiellement des autres relations contenues dans ces mémoires. Ici nous avons une série de rapports sur la manière dont l'envoyé s'était acquitté de son ambassade (notification officielle des titres du roi et remise des présents et joyaux) et sur les honneurs dont il avait été l'objet, avec en outre une sorte d'inventaire des riches présents reçus par tous les membres de l'ambassade, sans omettre les « menus dons comme ostoirs, gans, lévriers, cousteaulx et litz de Russie » [9] qui lui avaient été faits par exemple par «quelquesuns des gens » du roi de Pologne, ou les honneurs rendus par les seigneurs et bourgeois de la ville de « Lombourg » (= Lemberg) avec une mention toute spéciale des attentions des Hermins (= Arméniens) de cette ville. Le pittoresque reprend ses droits dans certains détails ajoutés peut-être après coup, attestant les égards particuliers du grand duc de Lithuanie « Witholt » (Witovt) qui « me donna trois fois à disner [10], me assit à sa table où estoit assise la duchesse, sa femme, et le duc sarrazin de Tartarie, par quoy je vey mangier char et poisson à sa table, par ung jour de vendredy. *Et y avoit ung Tartre qui avoit sa barbe longue jusques dessoubz le genoul, enveloppée d'ung couvrechief. Et à ung disner solempnel qu'il fist, vinrent vers luy deux ambaxades . . . Et receut ceulx de la Grand Noegarde (= Novgorod) mais*

---

[8] Lannoy, *op. cit.*, p. 65—66.

[9] *Ibidem*, p. 54.

[10] *Ibidem*, p. 55.

ceulx de Plesco non, ainchois les rebouta de devant ses yeulx par hayne... Et me bailla ledit duc au partir telles lettres..., etc. »

Nous pouvons surprendre ici la fusion opérée entre une première rédaction officielle uniquement consacrée aux points énumérés plus haut, et l'évocation de scènes vivantes racontées en marge du texte stéréotype, mais si bien fondues ensemble qu'on ne s'aperçoit pas des deux moments différents de l'élaboration. On a aussi d'autres preuves plus flagrantes de remaniements ultérieurs. Ainsi, immédiatement après la conclusion du rapport touchant le séjour de Lannoy à la cour du grand duc Witovt on peut lire [11] une sorte de rappel introduit dans le texte et réussissant à y porter la confusion : « Item me donnèrent un duc et ducesse de Russie, de ses gens, un beau disner et une paire de gans de Russie broudez et ung [mot laissé en blanc]. Et me furent donnez autres dons de ses chevaliers, comme chapeaulz et mouffles fourrées de martres, et de cousteaux tartarisques, par especial de Guedigol capitaine de Pluy en Lopodolye [12]. Et fus devers ledit Witholt neuf jours et puis m'en partis ». Le lecteur non averti que l'auteur se rapporte d'abord au texte précédent ayant trait à la cour de Witovt, puis par anticipation à une phase suivante du voyage marquée par le séjour à Kameniec-Podolsk chez le gouverneur de la Podolie, Ghedigold ou Guedigold, est tout étonné de se retrouver finalement de nouveau chez le grand duc de Lithuanie. Or dans le passage immédiatement suivant il est de nouveau question de Ghedigold — nommé cette fois Gheldigold — que l'auteur semble présenter ici pour la première fois : « *où je trouvay ung chevalier capitaine de Lopodolie nommé Gheldigold qui me* festoya moult et me donna de gracieux dons et de ses vivres et beaux disners ». Comment s'expliquer cette anomalie sinon par le fait que le manuscrit devait se présenter sous forme de feuillets épars, simples pièces justificatives de l'ambassade, dictées peut-être au clerc nommé Lambin, mentionné par Lannoy [13] dans son dernier rapport de sa tournée septentrionale, parmi ses gens richement comblés par le grand duc de Lithuanie, où il ajoute qu'il le renvoya « devers le roy d'Angleterre » avant de poursuivre le reste de son voyage. C'est ce matériel en partie informe qui constitue le premier texte de la relation de l'ambassade de 1421. Or le rappel reproduit par nous ci-dessus devait servir d'aide-mémoire à la rédaction ultérieure de la suite du voyage, rendue plus malaisée par l'absence de toute paperasserie officielle, puisque à partir de là et jusqu'à Constantinople il n'avait plus été question de notifier les nouveaux titres du roi d'Angleterre, ni de remettre des cadeaux somptueux à des souverains se réclamant de la grande famille de la chrétienté d'Occident. Le voyage à travers la Moldavie fai-

[11] *Ibidem*, p. 58.
[12] = la Podolye.
[13] *Ibidem*, p. 57.

sant suite à l'inoubliable séjour chez Ghedigold à Kameniec en face de la forteresse de Hotin, est expédié fort prestement. Car il se résume à déclarer qu'il alla « par grans déserts » jusqu'à la résidence du « wiwoude Alexandrie seigneur de laditte Wallackie[14] et de Moldavie » qui s'efforça de lui faire comprendre qu'il n'y avait pour lui aucun moyen de continuer sa route par la Bulgarie à cause des luttes acharnées entre les rivaux à la succession de Mahomet I, qui déchiraient l'empire turc. Il se décida enfin à se diriger vers Caffa par terre dans l'espoir illusoire d'« essayer de tournoyer la Mer Maiour»[15] afin d'être fidèle à cette sorte de vœu religieusement observé jusque-là. Cette partie du voyage se fit également par « grans déserts de plus de quatre lieues », ce terme étant ici l'équivalent de forêts[16]. Il ne semble pas que le voyageur ait fait un présent quelconque au prince qui, fidèle à la coutume du pays, lui fit don d'un cheval et le pourvut de « conduitte, truchemans et guides » qui devaient l'escorter ainsi que ses compagnons jusqu'à la mer « et vins à une ville fermée et port sur laditte Mer Maiour nommée Mancastre ou Bellegard (= Belgrad, la « ville blanche ») où il habite Gènenois, Wallackes et Hermins ». Le texte initial de ce paragraphe semble bien s'être arrêté là, pour reprendre tout naturellement après une interruption dont il sera question tout à l'heure.

En voici la suite logique : [17] « Item de Mancastre envoyai une partie de mes gens, de mes bagues [=bagages] et joyaulz par mer en une nef en Caffa, et moy avecq les autres m'en allay par terre *partant de ladite Wallasquie* pour aller audit lieu de Caffa parmy ung grand désert de Tartarie qui me dura dixhuit jours ». Entre ce texte constatant son départ de « Mancastre » et celui racontant son arrivée à cet endroit, l'auteur s'est amusé à introduire deux morceaux de nature à flatter le goût d'aventures et de sensationnel de ses éventuels lecteurs ou auditeurs. Le raccord en est fait si maladroitement qu'il est étonnant qu'on ne s'en soit pas aperçu jusqu'ici. La première de ces insertions ramène pour la troisième fois le nom du gouverneur de la Podolie qu'il loue pour une réussite presque incroyable. Car il serait venu « faire et fonder par force, ung chastel tout neuf qui fut fait en moins d'ung mois de par ledit duc Wĭtholt en ung désert lieu où il n'y a ne bois, ne pierres, mais avoit ledit gouverneur amené douse mille hommes et quatre mille charettes chargées de pierre et de bois ». Mais ce qui a fait couler pas mal d'encre, c'est la précision que l'on a cru pouvoir tirer des paroles suivantes qui ouvrent la phrase citée ci-dessus : « Et là y vint, moy présent, à celuy temps à l'ung des lez de la

---

[14] nommée avant cela, dans la même phrase : *Wallackie la petite*. La relation du passage de Lannoy à travers la Moldavie se trouve aux pages 58—60.

[15] la mer Noire.

[16] Pour ce genre d'interprétation voir aussi J. Le Goff, *La civilisation occidentale au Moyen Age*.

[17] Lannoy, *op. cit.*, p. 61.

rivière le devant nommé Gueldigold, gouverneur de Lopodolye ... », etc· Du fait que cette phrase se trouve placée immédiatement après celle annonçant l'arrivée de l'auteur à « Mancastre » on a déduit que c'était bien là qu'avait eu lieu la construction du château prodige. Mais à suivre de près le texte on est frappé de ses incongruités. Le nom de Ghedigold est orthographié tantôt Gheldigold au début du paragraphe racontant le voyage depuis la cour de Witovt jusqu'à l'arrivée de Lannoy en Moldavie, et tantôt Gueldigold à la fin de ce même paragraphe, après l'arrivée de l'auteur à « Mancastre ». Il est également nommé tantôt « capitaine de Lopodolie » et tantôt « gouverneur de Lopodolye », preuve que les deux mentions ne datent pas du même moment. Mais s'il s'agit d'un passage rajouté ultérieurement au texte initial, quelle peut être la garantie qu'il se trouve effectivement placé au bon endroit? Car ce n'est que la place occupée dans ce paragraphe qui permet de situer à Moncastron la construction dont il est question. Observons que toutes les autres précisions ne comportent rien de précis puisque *là* et *à celuy temps* se rapportent à des données censées être connues par ailleurs. *A l'ung des lez de la rivière* soulève un autre problème, car nulle rivière ne se trouve mentionnée dans ce paragraphe, pas même lorsque est décrite la position de la ville de Moncastron, qui est rapportée à la mer « Maiour » et non au «Nestre » qui n'est nommé que dans le paragraphe suivant. Et s'il s'agissait réellement d'une construction faite à Moncastron, quel sens faudrait-il donner à l'indication si vague et si bizarre, *à l'ung des lez de la rivière*? En somme, ces mots annulent le semblant de précision apportée par l'adverbe indicateur : *là*, surtout si on prête à celui-ci une valeur positive en l'associant à une coordonnée qui semble connue — Moncastron. Reste le dernier élément de corroboration : *moy présent*. Quelle conclusion peut-on en tirer? Ici aussi on perd pied. Comment l'auteur, qui vient de quitter « Gueldigold » à Kameniec, en face de Hotin, d'où il s'est rendu tout droit auprès du prince de Moldavie, et puis sans plus tarder — car il ne nous est parlé d'aucune marque de considération plus spéciale accordée au visiteur (dîners, chasses, etc.) et qui aurait pu le retarder — a couru à bride abattue jusqu'à Moncastron, aurait-il pu y voir arriver le gouverneur de la Podolie à la tête de ses 12 000 hommes et 4 000 chariots? Un tel convoi n'aurait pu se déplacer qu'au rythme lent des bœufs et il aurait dû être précédé d'une véritable colonne de ravitaillement aussi nécessaire aux hommes qu'aux bêtes.

Mille questions se posent à l'esprit. Le château élevé « à l'ung des lez de la rivière », fut-il édifié sur les bords mêmes du « Nestre » et somme toute sur quelle rive du fleuve? celle orientale ou celle occidentale? Mais de quelle utilité aurait pu être ce château bâti assez loin derrière la ville fortifiée de Moncastron, puisqu'il s'agirait d'une construction au bord même du fleuve, cependant que la ville se trouvait au bord de la mer qui

formait au XV^e siècle un golfe, devenu presque un lac à la suite d'ensablements successifs. Enfin, en quelle qualité le gouverneur de la Podolie venait-il bâtir un château fort sur le territoire moldave? Et ce château à qui devait-il appartenir? Et pourquoi tant de hâte? La chose en elle-même était invraisemblable. N. Iorga, dans son *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], IV, p. 12, en parle en employant une forme dubitative. On a cru trouver une explication plus plausible en imaginant une variante moins inacceptable. Ghedigold serait venu pour aider à réparer les murs de la ville sans doute sérieusement endommagés par une attaque turque qui se serait produite l'année précédente. Par la suite, en surenchérissant on en arriva à parler de la requête du prince s'adressant à cet effet à son bon ami Ghedigold... comme si un prince jaloux de son autorité à l'intérieur de son pays aurait jamais admis cette invasion de son territoire par un tel nombre d'étrangers venant en masse comme une véritable armée.

Sous n'importe quel angle on se place, l'intervention de Ghedigold à Moncastron demeure impossible à imaginer. Or toutes ces difficultés disparaissent si on essaye de replacer la phrase qui se trouve à la fin du paragraphe dans le corps même de ce texte, immédiatement après la mention du séjour enchanteur de Lannoy à Kameniec, forteresse « merveilleusement assise [18] qui est audit duc (=Witovt) où je trouvay ung chevalier capitaine de Lopodolie [= la Podolie] nommé Gheldigold, qui me festoya moult et me donna de gracieux dons et de ses vivres et beaux disners ».

Il nous semble que le texte peut continuer tout naturellement ainsi : « Et là y vint moy présent à celuy temps, à l'ung des lez de la rivière le devant nommé Gueldigold, gouverneur de Lopodolie faire et fonder par force un chastel..., etc. » Il s'agirait donc d'une action normale et légitime dudit gouverneur allant édifier à *l'ung des lez de la rivière* sur laquelle se dressait cette même forteresse de Kameniec, le « chastel » qui fut achevé en si peu de temps comme prétend l'auteur. Le fait de faire venir un si grand nombre d'hommes et de chariots au siège même de son gouvernement ne présente pas les mêmes difficultés que la traversée en longueur de la Moldavie imaginée avec sérénité par tous ceux qui acceptent la lecture du texte dans sa forme actuelle altérée. Ainsi donc il s'agirait de l'édification d'un « chastel » sur le territoire soumis à l'autorité du gouverneur, assis sur le Dniestre, en amont de Kameniec, fait n'ayant de sensationnel que les précisions fournies quant au nombre d'hommes et à la durée de l'exécution. Quant à la hâte manifestée et à la raison même de cette construction, il se peut qu'elles se rattachent à une crise survenue dans les rapports du grand duc de Lithuanie et du prince de Moldavie, qui marié à la sœur

[18] par rapport à sa position dominant le fleuve.

de celui-ci poursuivait à ce moment son procès en séparation accompagné semble-t-il d'âpres discussions d'affaires. En fin de compte la princesse obtint de riches apanages, des revenus assis sur les douanes les plus productives et un établissement des plus somptueux. Or ces négociations coïncident justement avec le voyage de Lannoy à travers la Moldavie. La demande en séparation faite au pape est du mois de juin et la charte solennelle confirmant la possession des biens cédés à la princesse est du 13 décembre de la même année (1421)[19].

Il est possible qu'à ces raisons se soient mêlées des considérations liées à la Pocutie, engagée comme on sait au prince de Moldavie, qui devait en jouir à défaut du remboursement d'un prêt important consenti par lui au roi de Pologne. Ce contrat contenait en puissance le germe de longues et d'amères discordes qui n'ont cessé de croître jusqu'au milieu du XVI[e] siècle.

Le paragraphe suivant nous fournit un nouvel exemple d'addition anecdotique au texte, comparable en quelque sorte à celle signalée par nous touchant le départ de Lannoy de Constantinople. Il s'agit, ici aussi, d'une *aventure* ou plutôt d'une mésaventure qui lui advint et qu'il ne glisse dans le récit qu'après coup, en exécutant une sorte de saut en arrière. Cette fois encore après avoir mentionné son arrivée à Moncastron et ajouté deux mots d'explication sur le nom, la situation géographique et la nature des habitants de cette ville, il reprend le fil de plus loin [20] : « Item à l'entrer de nuit en laditte ville de Mancastre » en y introduisant un incident censé être survenu *avant son arrivée dans cette ville*. Le récit qu'il en donne est lestement mené et d'une lecture aisée. Mais à le suivre d'un peu près il crie d'invraisemblance, à commencer même par les propres données initiales. Car Lannoy ne voyageait pas seul, mais avec l'escorte fournie par le prince de Moldavie, dont il est fait expressément mention dans le paragraphe précédent (« me donna . . . conduitte, truchemans et guides ») mais qui est soigneusement passée sous silence à cet endroit, sans compter les gentilshommes emmenés par lui depuis le château de l'Escluse, assistés à leur tour de valets de toute sorte. Comme la coutume commandait en

---

[19] N. Iorga, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], vol. IV, p. 6.

[20] Lannoy, p. 60. *Item* à l'entrer de nuit en laditte ville de Mancastre, fus moy et ung mien trucheman prins, rué jus et desroeubé de robeurs et mesmes battu et navré ou bras villainement, et que plus est, je fus devestu tout nud en ma chemise et loyé à ung arbre une nuit entière, emprès et sur le bort d'une grosse rivière nommée le Nestre, où je passay la nuit, en très grant péril d'estre murdry ou noyez : mais la merci Dieu, ilz me deslièrent au matin, et tout nud comme devant, c'est à savoir à tout ma chemise, eschappay d'eulx et m'en vins entrer en la ville sauf la vye. Et ce jour arrivèrent mes autres gens que j'avoye laissié celle nuyt au désert, sy alloye devant pour prendre logis pour eulx. Et perdis environ de cent à six vingt ducas et autres bagues, mais enfin pourchassay tant envers ledit wiwoude Alexandre, seigneur dudit Mancastre, que les larrons jusques à neuf furent prins et à moy livrez, la hart au col, en ma franchise de les faire morir ; mais ilz me restituèrent mon argent [p. 61] lors, pour l'onneur de Dieu, priay pour eulz et leur sauva [sic] la vye.

Moldavie qu'un voyageur de cette qualité fût défrayé de toute dépense, par les gens du prince chargés de pourvoir au logement et à l'entretien de l'hôte de passage, on demeure tout étonné de voir celui-ci abandonner ses guides et son escorte et chevaucher de l'avant accompagné d'un seul interprète — « ung mien trucheman » — ce qui signifie qu'il ne peut s'agir ici de celui fourni par le prince, pour ... « aler devant prendre logis pour ... <mes gens> »[21]. Dans la variante du second manuscrit parvenu jusqu'à nous, l'auteur qui s'évertue de se montrer encore plus complet renchérit : *pour eulx et pour moy!* Mais quel besoin y avait-il de faire soi-même le fourrier, quand ce rôle revenait au chef de l'escorte donnée par le prince? Et comment se faisait-il que Lannoy ait eu l'idée de se charger de tout le futur butin de ses « robeurs » c'est-à-dire d'« *environ ... cent à six vingt* (= 120) *ducats et autres bagues et joyaulx* »? Remarquons aussi ce flottement dans l'estimation de ses pertes : « *environ 100 à 120* ducats, et *autres bagues* », dans l'un des manuscrits, auxquels s'ajoutent les « joyaulx » mentionnés dans l'autre. Quant aux « robeurs », ils ne sont pas autrement décrits, mais simplement mentionnés sans en préciser le nombre, qui n'est révélé qu'à la fin du paragraphe sous une forme assez imprécise : « les larrons *jusques à neuf furent prins et à moy livrez* » ce qui ne nous éclaire pas trop sur leur nombre effectif lors de l'attaque.

Mais on est confronté par une nouvelle énigme. Qu'est devenu dans tout cela le « mien trucheman » mentionné clairement au commencement du paragraphe, puis obstinément passé sous silence dans l'exposé des tribulations ultérieures de l'auteur, exprimées toutes au singulier, à moins que la présence de celui-ci n'ait pas figuré d'emblée dans le texte, mais seulement après coup sous forme de parenthèse explicative (« moy et ung mien trucheman ») placée entre l'auxiliaire *fus* et le participe *prins*. Ainsi s'expliquerait et le vague de cette présence fantomatique et l'absence de toute autre participation au calvaire du héros principal. Ici aussi la succession des faits est assez bizarre ne semblant pas s'inspirer de la logique de l'action décrite, mais du besoin d'assurer un crescendo dramatique. L'auteur n'a pas été seulement « rué jus et desroeubé », mais encore « battu et navré au bras vilainement, et que plus est ... desvestu tout nu en ma chemise et lyé à ung arbre une nuit entière, emprès et sur le bort d'une grosse rivière nommée le Nestre, où je passay la nuit en très grant péril d'estre murdri (= assassiné) ou noyez ». Ainsi donc, *après* avoir été précipité de son cheval et dépouillé de son argent et de ses joyaux et autres effets (?) il fut aussi battu et blessé au bras, puis dévêtu et lié à un arbre, en butte à de nouveaux dangers vagues mais terribles dans un décor tout de même surprenant. Car la ville de Moncastron ne se trouvait pas sur le

[21] Pour la phrase entière v. la note précédente.

« Nestre », mais au bord de la mer, comme il est dit au paragraphe précédent, à une distance respectable du fleuve. Or si l'attaque se produisit « *à l'entrer de nuit dans laditte ville de Mancastre* » — autant dire aux portes de la ville — comment Lannoy arriva-t-il à être lié à un arbre « sur le bort » de cette « grosse rivière » ? Mais à y réfléchir, pourquoi fallait-il que les larrons le lient la nuit s'ils allaient le délier le lendemain matin, lui donnant l'occasion de leur « eschapper » et de courir en ville y jeter l'alarme ? Pas un mot sur l'escorte du prince qui semble s'être volatilisée, puisque l'auteur parle aussitôt de « mes autres *gens*... que j'avoye laissié celle nuyt au désert » quand il avait couru devant « pour prendre logis pour eulx » ce qui exclut formellement la moindre possibilité de faire entrer dans leur nombre les gens du prince (conduitte, guides et trucheman) dont il est peu croyable qu'il se soit constitué le fourrier !

L'épilogue de cet incident demeure tout aussi mystérieux que tout le reste. Car faisant le compte de ses pertes avec une marge d'approximation assez suggestive, leur montant semblant soumis à une sorte de crescendo comparable à celui des tribulations subies, l'ambassadeur déclare en ses propres termes « pourchassay tant envers ledit woiwode Alexandre seigneur dudit Mancastre que les larrons jusques à neuf furent prins et à moy livrez, la hart au col, en ma franchise de les faire mourir, *mais ilz me restituèrent mon argent*, lors pour l'honneur de Dieu priai pour eulx et leur sauvay la vye ». Cette édifiante scène finale est si brillamment éclairée qu'elle rejette violemment dans l'ombre les obscurités un instant entrevues. Et pourtant ici aussi on perçoit des indices troublants. Car il n'y est plus question de la restitution des « autres bagues et joyaulx » mais seulement de l'argent, en vertu de quoi le plaignant s'entremit pour la grâce des neuf misérables. Mais il ne dit pas à qui il s'adressa pour cela, de même qu'il ne nous renseigne pas sur les auteurs du jugement rendu en ce sens. Remarquons que sa plainte en dédommagement avait été adressée au prince. Mais l'avait-il faite d'emblée, ou seulement après avoir été éconduit par les autorités locales, peut-être pas très édifiées sur les circonstances de cette ténébreuse affaire ? Il est probable que le prince, loin de répondre à l'attente du plaignant qui voulait simplement être remboursé de la somme déclarée par lui, a fait signifier aux autorités locales d'avoir à lui donner satisfaction. Il fallut donc trouver neuf coupables. Y eut-il en fait restitution ou paiement de la somme indiquée avec si peu de précision, ou peut-être l'auteur, pris de scrupules, s'empressa-t-il de se déclarer satisfait pour l'honneur de Dieu afin de ne pas charger sa conscience d'un poids inutile ?

Faut-il attribuer toutes ces inconséquences à la seule confusion d'esprit qui semble s'être donné libre cours dans la partie finale de la relation de cette ambassade ? On y relève aussi d'autres contradictions contenues

dans les récits de deux autres « aventures » survenues après celle de Moncastron. Tant le terme d'*aventure* que son illustration concrète paraissent maintenant pour la première fois, en dépit du fait que le voyage de « 1412—1413 », ainsi que la visitation de l'Egypte et de la Syrie suivant de près l'ambassade de 1421 auraient pu offrir matière à ce genre de réminiscences. Or il nous semble que si nous ne les y rencontrons pas c'est parce que ces textes ont dû être rédigés en un temps où l'auteur se piquait d'exactitude et ne sacrifiait pas encore au pittoresque et à la fiction. Conçus comme des rapports, ils étaient rédigés comme tels, tandis que les fragments de mémoires appartiennent à sa vieillesse, quand il dictait à son chapelain obséquieux et admiratif des dates souvent erronées [22], des chiffres parfois fantaisistes et des aventures qu'il se plaisait lui-même à annoncer comme telles. Dans le paragraphe [23] qui fait suite à celui contant l'incident de Moncastron, nous lisons après le récit du passage du Dniepr : « ... Mais après deux jours... *il me survint une forte aventure*... car je perdis *tous mes chevaulx, et mes gens, truchemans tartres et guides jusques au nombre de vingt et deux furent perdus, près d'ung jour et une nuyt entière*... Mais l'endemain, moyennant la grâce de Dieu et plusieurs pelérinages que je voay avec mes gens qui encores estoient avec moy nous retrouvâmes tous lesdits truchemans et guides... » Nous avons ici une illustration de la dernière manière d'écrire de notre auteur. Elle se caractérise par une affirmation suivie d'une contre-affirmation faite par manière de lapsus et corrigée par une parenthèse explicative (par exemple ici les paroles : qui encores estoient avecq moy). Aussitôt après[24] on nous conte « encores une autre aventure ». L'auteur allant « oudit désert de Caffa » vers « l'empereur de Salhat, amy dudit Witholt, vers lequel je aloye pour veoir son estat *comme ambaxadeur et portant vers lui les présens dudit Witholt* [25](*!*) » tombe dans une embuscade des gens de ce vieil empereur mort entre temps ... mais échappe au danger parce que « à ce jour moy et mes gens portièmes les chapeaux et livrées de Witholt(!) » [26] Il en est quitte pour « plusieurs dons d'or et d'argent, de pain, de vin et de martres que je leur donnay » (!). Comme tout le pays était en armes « pour faire

---

[22] Voir plus haut notre n. 6,

[23] Lannoy, *op. cit.*, p. 61—62.

[24] *Ibidem*, p. 63—64.

[25] Rappelons les lettres en langue tatare dont il est fait mention par Lannoy (p. 56) à la fin du passage relatif à son séjour chez Witovt : « Et me bailla ledit duc au partir telles lettres qu'il me failloit pour passer par son moyen parmy la Turquie, escriptes *en tartarie*, en russie et en latin ». Le duc aurait-il ajouté aussi quelque cadeau pour son « amy » tatare ? Le fait est qu'il n'en a pas été question plus haut (p. 56). La tournure ambiguë donnée à la phrase pourrait faire croire que Lannoy voyageait maintenant comme « ambaxadeur » du grand duc de Lithuanie !

[26] Il s'agit vraisemblablement des quatre chapeaux « spichoult »... et quatre paires de « tasses » de Russie offerts par ce même duc aux gentilshommes de Lannoy (p. 57) lorsque ayant reçu les présents du roi d'Angleterre il fit à son tour étalage de magnificence.

un nouvel empereur », la troupe de Tatares lui indique un autre chemin grâce à quoi « *je arrivay à Samiette de nuit* à une autre porte à l'aultre lez de la ville de Salhat, à laquelle je m'en alay hurter seullement pour dire que je y ay esté, et sans entrer dedans, ne sans reposer *tout celle nuyt chevauchay et vins à Samiette* ... ».

Avouons que l'incohérence ne peut aller plus loin. Nous avons relevé ces exemples qui sont d'une pièce avec ceux touchant l'incident de Moncastron, et les velléités aventureuses de Lannoy à Constantinople. On ne peut estimer la valeur toute relative de certains de ces témoignages si on ne procède à ce genre d'examen comparatif de ses écrits pour en déterminer le degré de vraisemblance.

Mais Ghillebert de Lannoy nous réserve une dernière surprise. C'est l'aveu « d'un mensonge et tromperie » faits par lui en 1421 au roi d'Angleterre Henri V, mort depuis, et confessée en 1443 à Henri VI qui lui en signifia le pardon dans un document officiel [27] émanant du Grand Conseil. On y peut voir qu'après avoir reçu du roi Henri à Paris la somme de 200 livres pour les futures dépenses de son voyage et de son ambassade il avait feint d'avoir été détroussé par les soldats de Picardie qui lui auraient dérobé tous ses propres effets, bijoux et ornements, ainsi que la somme de 2 400 couronnes, comprenant aussi les 200 livres avancées par le roi. Comme il prétendait avoir perdu à cette occasion aussi les lettres de créance du roi adressées aux différents princes qu'il devait visiter, il s'empressa de prier le roi de lui en faire avoir d'autres, se lamentant fort de sa mauvaise fortune. Le roi ému lui envoya à nouveau 200 livres et lui fit don également d'un beau vêtement en drap d'or. Mais cette fable fut également exploitée vis-à-vis du duc de Bourgogne qui lui donna 500 écus d'or tant pour avoir été détroussé, etc. au service du duc, etc., comme pour subvenir à ses dépenses au cours de son voyage. A son retour en 1423, quand il remit son rapport au Conseil du jeune Henri VI et lui rapporta l'horloge d'or qui avait été destinée à Mahomet I, il en reçut 300 nobles pour lui et le payement de toutes ses dépenses. Quant au duc, il ordonna à son tour à ses trésoriers de payer à Lannoy une nouvelle somme de 500 francs pour les frais et dépenses encourus depuis deux ans, « en certains longtains voyage oultre mer ». Mais il ne semble pas que le chambellan du duc ait jugé utile de le détromper, de même qu'il détrompa le roi Henri VI aussi tard qu'en 1443, car nous ne possédons pas de la chancellerie de Bourgogne d'acte similaire à la lettre d'absolution émanée de Henri VI le 10 mars 1443.

A la lumière de ces révélations inattendues, peut-on donner une nouvelle interprétation de la mystérieuse attaque « à l'entrer de nuit » à

[27] Reproduit entièrement dans Potvin, *op. cit.*, p. 211, d'après Rymer.

Moncastron? Les invraisemblances s'expliqueraient ainsi, et l'on comprendrait mieux pourquoi la pseudo-victime ne fut pas seulement détroussée mais aussi dévêtue, navrée au bras et gardée jusqu'au matin, pour surgir alors tout à coup en ville en cet état, criant au voleur. Pour réussir il fallait avoir la complicité d'une seule personne, dans l'espèce celle du « mien truchement », dont fort opportunément il n'est plus fait nulle mention [28].

[28] Dans cet essai d'analyse partielle d'un témoignage accepté par les historiens comme entièrement et uniformément digne de foi, nous avons cherché à déceler le mode de composition du texte qui nous est parvenu, en y séparant à la manière des archéologues les couches de date et de valeur différentes. A côté du genre rapport ou relation immédiate, se caractérisant par la sobriété et l'exactitude, nous avons pu rencontrer aussi celui du récit d'aventures redevable à des réminiscences tardives tant soit peu romancées. La coexistence de ces deux modes dans la relation de 1421 explique les contradictions observées et analysées au cours de notre aperçu. Nous en tenant donc à ce seul aspect du problème nous n'avons pas abordé ici des points de détail d'un intérêt incontestable, comme celui de l'identité du lieu de résidence du prince de Moldavie « dans un sien village nommé Cozial », qui nous aurait entraînée hors des limites de notre sujet. Les éléments de cette discussion se trouvent exposés dans les notes critiques accompagnant la relation de Lannoy dans la collection des *Témoignages des voyageurs étrangers touchant les pays roumains*, vol. I, en cours de parution.

LES OUVRAGES D'HISTOIRE BYZANTINE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE CONSTANTIN BRANCOVAN

CORNELIU DIMA-DRĂGAN
et MIHAIL CARATAŞU

Vers le milieu du dernier siècle Alexandru Odobescu attirait l'attention sur la présence au couvent de Hurezu — l'une des fondations de Brancovan — de toute une série « de manuscrits et livres imprimés importants », qui avaient appartenu jadis au prince Constantin Brancovan [1]. Au dire d'Alexandru Odobescu, entre les livres laissés par ce prince éclairé figuraient « la Grande Collection d'auteurs byzantins publiée sous Louis XIV par Ducange », ainsi que « les éditions gréco-latines de la plupart des Pères de l'Eglise » [2].

Cette note succincte de l'érudit archéologue et distingué écrivain qui fut Alexandru Odobescu devait rester pour longtemps l'unique témoignage sérieux sur la bibliothèque du prince Constantin Brancovan, car l'opinion généralement accréditée était celle de la disparition des ouvrages du monastère de Hurezu, sans qu'aucune mention n'en soit faite concernant leur contenu. Les archives du couvent, publiées de manière sélective en 1907 par Nicolae Iorga, ne fournissaient elles non plus des renseignements plus détaillés relatifs à la composition de cette bibliothèque. La seule information que l'on connût sur la genèse et la structure de cette bibliothè-

[1] Cf. Al. Odobescu, *Foletul Novel şi calendarele lui Constantin Vodă Brîncoveanu* [Foletul Novel et les calendriers du prince Constantin Brancovan], in « Revista română », 1, 1861, p. 657. Al. Odobescu avait fait une visite au couvent de Hurezu durant l'été de l'an 1860 « étant chargé par le ministère de l'Instruction publique d'examiner, d'enregistrer et de décrire les objets antiques et intéressants pour l'histoire qui se trouvent dans les monastères de certains districts du pays ».

[2] *Ibidem*, p. 659.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP.. V. 3 4, p. 435–445. BUCAREST. 1967

que était que « Plusieurs lots de livres de culte et autres ⟨...⟩, tous frappés du sceau princier, ont été confiés à Jean »[3], premier archimandrite du monastère, par le prince Constantin Brancovan en personne.

Plus tard, en 1925, Nicolae Iorga déchiffrait aussi la belle inscription grecque placée par le fondateur à l'entrée de la bibliothèque[4]: Βιβλιοθήκη τροφῆς ἐραστοῦ ψυχικῆς οὗτος δόμος· βίβλων προτείνει πάνσοφον πανδαισίαν ἐν ἔτει ᾳψη'-ῳ. [Bibliothèque pour la nourriture préférée de l'âme, cette maison du livre encourage la très sage prospérité, en 1708]. Mais la composition de cette bibliothèque de Brancovan continuait à rester inconnue.

Ce fut seulement en 1935 que le professeur Ion Ionaşcu découvrit dans les archives de « l'Ephorie des Hôpitaux civils » deux catalogues de la bibliothèque de Hurezu. Parmi les chartes et documents étaient inscrits les biens de ce couvent[5]. Partant de ces catalogues, on fit un premier essai pour la reconstitution bibliographique approximative du fonds de publications dont Alexandru Odobescu parlait soixante dix-sept ans plus tôt[6].

Des recherches effectuées ultérieurement aux Archives d'Etat ont abouti à la découverte d'un catalogue de la bibliothèque de Hurezu, de beaucoup plus complet et rédigé durant les années qui ont suivi de près le voyage d'Odobescu aux monastères qui peuplent la Vallée de l'Olt. L'ouvrage, rédigé par le réviseur scolaire du département de Vîlcea, I. Eliade, le 1er mai 1865, compte 425 volumes (manuscrits ou imprimés) dans les langues grecque, latine, italienne, arabe et géorgienne. Pour chaque ouvrage l'on donne le nom de l'auteur, le titre (complet ou abrégé), le lieu de l'impression et l'année de la parution[7].

Grâce à ce catalogue, la reconstitution bibliographique de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan quitte le terrain glissant des hypothèses, pour entrer dans le domaine des certitudes. De son ensemble, d'une diversité thématique surprenante, se détache comme un fonds homogène la série à peu près complète des ouvrages d'histoire byzantine publiés à Paris au cours du XVIIe siècle, conformément au plan esquissé par le savant Philippe Labbé en 1648 dans son ouvrage *De Byzantinae historiae scriptoribus, sub felicissimis Ludovici XIV*, et sous la direction du grand érudit et byzantiniste français, Charles Du Cange du Fresne.

---

[3] Cf. N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria românilor* [Etudes et documents concernant l'histoire des Roumains], vol. XIV, *Hârtii din Arhiva mănăstirii Hurezului* [Documents de l'Archive du monastère de Hurezu], Bucarest, 1907, p. IX.

[4] N. Iorga, *Biblioteca lui Vodă Brîncoveanu la Hurezi* [Bibliothèque du prince Brancovan à Hurezi], in « Revista istorică », 11, nos 1—3, janvier—mars 1925, p. 4.

[5] Cf. Ion Ionaşcu, *Contribuţii la istoricul mănăstirii Hurez după documente inedite din arhiva Eforiei spitalelor civile* [Contribution à l'historique du monastère de Hurez, d'après des documents inédits des Archives de l'Ephorie des Hôpitaux civils], Craiova, 1935, p. 49—54 (Tirage à part de la revue « Arhivele Olteniei », nos 79—82, déc. 1935).

[6] *Ibidem*, p. 75—85.

[7] *Archives de l'Etat* — Bucarest, Ministère de l'Instruction, dossier no 561/1 864, f. 209.

L'attrait du prince valaque pour les hauts faits des empereurs byzantins, de la lignée desquels descendait sa mère, la princesse Stanca — fille aînée du postelnic Constantin Cantacuzène — s'explique peut-être en partie justement par cette ascendance. Le fait est que le prince Constantin Brancovan adopta le blason princier des Cantacuzènes où le vautour bicéphale couronné évoque en langage héraldique la tradition impériale de cette famille.

Mais, d'autre part, la présence dans la bibliothèque du monastère de Hurezu de ces monumentales éditions gréco-latines des chroniques de Byzance, publiées à Paris aux frais du roi de France, au XVII[e] siècle, reflète également l'ardeur du désir qu'avait le prince de récolter partout des sources narratives destinées à éclairer l'histoire des pays roumains, à prouver la permanence millénaire de notre peuple entre les vieilles frontières de la Dacie. Ces idées étaient au fond la clef de voûte de l'humanisme roumain au XVII[e] siècle, et à cette époque la cour du prince Constantin Brancovan constituait une véritable Académie, champ de manifestation et d'aboutissement, sous le rapport culturel, des aspirations à un renouveau national et spirituel qui caractérisent ce siècle.

Le grand effort scientifique des lettrés de l'époque en vue de la découverte des sources concernant l'histoire des Roumains était patronné avec une grande compréhension par le prince Constantin Brancovan et conduit avec habileté par l'humaniste Constantin Cantacuzène, le *stolnic*. Dans sa préface du *Missel* imprimé à Bucarest en 1680, le *stolnic* Constantin Cantacuzène adressait, sous l'égide spirituelle du métropolite Théodose, un appel pathétique à tous les lettrés roumains de travailler à l'édifice de notre histoire nationale : « Însă dar, ca de tot în praf şi în cenuşă lucrurile noastre să nu să ducă, dirept că cît neştine va putea ca să ajute rodul şi fealiul lui datoriu iaste ; şi măcar o scînteae cătră atîtea mii ale altora la focuri mari ce să văd zgăndărind, de a lumina dintr-un tăciunaş cît de mic, încă neştine a o lăsa şi a să lenevi de a nu o mişca nu trebuie » [8] [Mais pourtant, afin que tout ce qui nous regarde ne passe pas en poussière et cendres, il est juste que tout un chacun ait le devoir d'aider autant qu'il peut à ce fruit et en sa manière ; et ne fût-ce qu'une étincelle, par rapport à mille autres des grands feux que l'on voit attiser, personne ne doit renoncer à s'éclairer avec un brandon si petit soit-il et personne ne doit se fatiguer de le brandir].

Cet édifice réclamait cependant les fondations solides des documents authentiques, irréfutables. Les chroniques grecques de Byzance fournissaient, sous ce rapport, une source précieuse de renseignements relatifs à l'origine et la genèse du peuple roumain. Mais jusqu'au XVII[e] siècle,

[8] Ioan Bianu, Nerva Hodoş et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* [Bibliographie roumaine ancienne], vol. I, p. 234, n° 71.

les chronographes byzantins n'étaient que trop peu connus par le monde scientifique, à cause de leur édition fragmentaire et sporadique. L'important *Corpus Byzantinae historiae* conçu par Phillippe Labbé, sous la forme d'une série d'éditions critiques bilingues (gréco-latines) destinées à reproduire tous les ouvrages de caractère historique créés par la culture byzantine jusqu'en 1453, devait offrir enfin à l'historiographie européenne un riche matériel concernant la vie politique, sociale et culturelle des peuples du Sud-Est européen. Contemporains de cette entreprise d'édition des chronographes byzantins, *le stolnic Constantin Cantacuzène et le prince Constantin Brancovan, dans la bibliothèque duquel ces ouvrages se sont conservés, ont inauguré dans les milieux intellectuels roumains les préoccupations tenant du domaine de la byzantinologie, avec application à l'histoire des Roumains.*

Le Catalogue que nous publions en annexe est révélateur à ce point de vue. En effet, la majeure partie des éditions incluses dans le *Corpus Byzantinae historiae* sont enregistrées par lui, et bon nombre des renseignements que les historiens byzantins donnent sur le peuple roumain se retrouvent facilement dans l'ouvrage inachevé du *stolnic* Constantin Cantacuzène traitant de l'histoire de son peuple [9] ainsi que dans sa préface à la *Bible* de 1688. C'est des collections de cette bibliothèque princière que doivent provenir, en partie, les œuvres mentionnées par le *stolnic* dans son ouvrage. Par exemple, au chapitre traitant du nom de Valaques et intitulé *Vlahii de unde să zic Vlahi* [D'où leur vient aux Valaques ce nom de Valaques], lorsqu'il écrit : « Întăi dar cît eu îmi aduc aminte, într-această istorie în care să numesc Vlahii, cărora *scriitorii grecești Vlahi* și *Blahi* le zic » [10] [Mais tout d'abord autant que je me rappelle, dans cette histoire où sont mentionnés les Valaques, que les *écrivains grecs* [*n.b.* le soulignement nous appartient] appellent *Vlaques* et *Blaques*], le *stolnic* fait appel à la note ajoutée par David Hoeschel, l'illustre helléniste allemand, au commentaire à l'édition parisienne de l'*Alexiade*, parue en 1651. Il s'agit du glossaire de l'ouvrage d'Anna Comnena, intitulé *Glossarium Annaeum*

---

[9] Pour l'élaboration de son ouvrage intitulé *Istoria Țării Rumânești* — ouvrage conçu comme une ample synthèse — dont il ne reste plus de nos jours que le début, le *stolnic* Constantin Cantacuzène fit de longues investigations dans la bibliographie historico-géographique, depuis les époques les plus reculées. A la fin du XVII[e] siècle il n'y avait pas encore dans les pays roumains de grands dépôts de livres aptes à fournir des sources de renseignements aux lettrés assoiffés de savoir, aussi le *stolnic* fut-il obligé de se créer une bibliothèque personnelle, où il rassembla en dehors des ouvrages courants de littérature, de science ou de théologie, toute la gamme d'écrits divers à même de fournir des références plus ou moins amples quant à l'histoire des Roumains. Ci-après, en annexe, nous donnons une lettre inédite du *stolnic* Constantin Cantacuzène, adressée au patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras, où le grand lettré roumain fait quelques allusions à sa riche bibliothèque. C'est peut-être sur le conseil de son oncle, le *stolnic*, que le prince Constantin Brancovan pensa réunir sa bibliothèque du couvent de Hurezu.

[10] *Istoriia Țării Rumânești întru care să cuprinde numele ei cel dintîi și cine au fost locuitorii ei atunci* [Histoire de la Valachie, comprenant son nom à l'origine et quels ont été ses habitants]. Edition N. Cartojan et Dan Simonescu, Craiova, 1943, p. 38.

sive Declaration verborum quae singulari aut rara natione usurpantur ab Anna Comnena, Βλάχοι Lib. VIII, p. 227 : καὶ ὁπόσοι τὸν νομάδα βίον εἵλοντο (Βλάχοις τούτοις ἡ κοινὴ καλεῖν οἶδε διάλεκτος). *Et tatem Blachi populorum nomen est Moesiam superiorem incolentiam, qui hodie Valachi vocantur, olim fortasse ex Scythis Nomadibus* . . .

Entre les ouvrages d'histoire byzantine provenant du couvent de Hurezu, il y a aussi l'édition parisienne de 1686 des *Annales* de *Ioannes Zonaras* en deux volumes, publiée par les soins du grand byzantiniste français Charles Du Cange. Cet ouvrage constitua une autre source pour le *stolnic* Constantin Cantacuzène, lorsqu'il relata dans son traité d'histoire roumaine la première campagne de l'empereur Trajan en Dacie : « Scrie Zonara în Viața lui Traian, în tomul al doilea, că și altă dată au oșit Traian împotriva lui ⟨a lui Decebal⟩, și prea tare și groaznic războiu au avut cu el, atîta cît măcar că Romanii au biruit și mulțime de vrăjmași au omorît, iară și dintr-înșii încă atîțea au fost de răniți într-acel războiu, cît nemai avînd cîrpe bărbiiarii de-a lega ranele ; și auzind împăratul, însuși ale lui haine nu și-au cruțat, ci le-au dat de-i lega, și cetățile cu destulă osteneală i le lua » [11] [Zonaras écrit dans la Vie de Trajan, dans son deuxième tome, que Trajan sortit encore une autre fois contre lui ⟨Décébale⟩, et une très grande et cruelle guerre eut avec lui, de telle sorte que bien que les Romains aient vaincu et occis une foule d'ennemis, ils eurent de leur côté aussi un si grand nombre de blessés dans cette guerre, que les barbiers arrivèrent à en manquer de bandes pour panser les blessures ; et apprenant l'empereur cela, ses propres vêtements ne ménagea point, et les offrit pour les panser, et ses forteresses lui prit avec assez de peine].

La bibliothèque du prince Constantin Brancovan comportait également la monumentale édition en trois volumes (Paris, 1645) de l'œuvre historique de l'empereur byzantin *Jean VI Cantacuzène*, qui tout en relatant les événements de l'Empire dans l'intervalle des années 1320—1356 fait aussi quelques mentions des Valaques et des Moldaves, ainsi que des territoires habités par eux au nord du Danube. Dans ses notes à l'édition de 1645, l'humaniste et philologue originaire de Bohême, Jacobus Pontanus, donne une présentation aussi véridique que documentée des *Vlaques* et des pays roumains. Ce tableau fut retenu non seulement par le *stolnic* Cantacuzène : il servit à tous les lettrés de la cour du prince, préoccupés par la question de l'origine commune des habitants des trois pays roumains :

« *Caput Regionis Blachiae. Nomine hoc non aliud puto velle, quam praefectum, ac ducem. Dacia quondam appellabatur amplissima regio, quae Transylvaniam, cum utraque Valachia continebat : et cingunt ambae Valachiae Transylvaniam, quarum una maior, altera minor dicitur. Maior ad*

[11] *Istoriia Țării Rumânești*, p. 21—22.

Euxinum mare se porrigit, et nostris est Moldavia: minor propter Danubii ripas extenditur, et plerumque Transalpina Boufinio montana , sicut et aliis nominatur. Vlachiam vocavere Graeci, et incolas Vlachos, pro quibus interpres Zonarae, Cedreni, et aliorum historicorum, Blachiam, et Blachos, contra molliorem pronuntiandi rationem Graecorum, quos imitantes Turcae non Iblach, sed Iflach dicunt. Haec Leunclavius. Veruntamen hic Thessalia, seu pars Thessaliae, nomine Blachiae significari videtur: Thessalis enim Angelum praetorem mittit. Eius montana, magna Blachia vocantur »[12].

Mentionnons enfin également ce paragraphe de la préface de la *Bible* de 1688 qui nous révèle la connaissance approfondie de l'œuvre de Laonice Chalcocondyle : « Iară și despre partea maicii Măriei tale ⟨Șerban Cantacuzino⟩ într-acestaș chip au fost și iaste, pentru că Băsărabă, *după cum zice istoricul care se chiamă Halcocondil, la a șaptea carte a istoriei lui*, fost-au pe vremea lui Sultan Murat tatăl lui Mehmet, cel ce-au luat Țarigradul, al doilea neam de domnie, de vreme ce acesta au adus pre Dan feciorul lui Băsărabă Domnul țării rumânești, că și Băsărabă adecă Domn era *după a acestuiași istorie, care scrie la al noaolea carte*, cînd domniia țărăi românești biruia pînă la Marea Neagră ... »[13] [Et pour ce qui est du côté de la mère de votre Seigneurie ⟨Șerban Cantacuzène⟩, elle fut et se trouve de la même manière, car Basarab, *comme l'affirme l'historien qui s'appelle Chalcocondyle, dans le septième livre de son histoire*, elle fut du temps du Sultan Mourad père de Mahomet, celui qui prit Constantinople, deuxième lignée régnante, puisque celui-ci a amené Dan, le fils de Basarab, prince de la Valachie, car Basarab aussi était prince *d'après le même historien, qui l'écrit dans son neuvième livre*, alors que la suzeraineté de la Valachie s'étendait jusqu'à la mer Noire ...] (le soulignement nous appartient).

Fort probablement, les auteurs réels de la préface — tout autres que le signataire qui est le patriarche Dosithée de Jérusalem — se sont servis de l'édition bilingue de l'œuvre de Chalcocondyle parue à Paris en 1650 (Ἀπόδειξις ἱστοριῶν πρώτη — *Historiarum de origine ac rebus gestis Turcorum*). Cet ouvrage a été acheté par le grand logothète Constantin Brancovan, surveillant princier de l'impression de la *Bible* de 1688.

---

[12] Note explicative au livre III, chap. 53 de l'Histoire de l'empereur Jean VI Cantacuzène (vol. 3, p. 1039).

[13] Ioan Bianu, Nerva Hodoș et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, vol. 1, p. 288—289, n° 86.

Il convient de remarquer également l'esprit scientifique qui guidait les lettrés de cette époque révolue, leur donnant l'audace de déchiffrer et d'amender le texte défectueux de l'édition parisienne, au passage cité :

Ὡς γὰρ στράτευμα συναγείρας κατήγαγεν ἐς Δακίαν τὸν *Δᾶνον, τὸν *Μασαραμπᾶ παῖδα Ἐκτεπίου καὶ Ἀμύρξεω· οὗτος παῖς, σὺν τῷ παιδὶ αὐτοῦ, παρετάσσετο ὡς ἐς μάχην.

* Δάνου
* τοῦ Σαραμπᾶ

Nam conscripto exercitu, Danum Masarempis filium in Daciam reducere parabat. At Draculas una cum filio repugnare hostibus statuebat, et praeparabantum ambo ad praelium.*

* Masarempes.

Les auteurs de la préface de la *Bible* de 1688 ont rapidement saisi l'erreur qui s'était glissée dans le manuscrit ayant servi de base à l'édition de 1650, preuve en est le fait qu'ils citent Μπασαράμπα au lieu de Μασαράμπα.

Pour éclairer l'histoire de son peuple aux époques les plus obscures de son développement — celle des invasions des peuplades migratoires et celle de la genèse des Etats roumains — le prince Constantin Brancovan rassembla au couvent de Hurezu, sans doute non sans s'informer auprès de son savant conseiller le *stolnic* Constantin Cantacuzène, la collection presque complète du grand corps des ouvrages consacrés à l'histoire byzantine. C'est un acte de conscience nationale élevée au niveau de la création scientifique, puisque ces ouvrages d'histoire byzantine ont contribué à élargir l'horizon des chroniqueurs valaques et à élucider bon nombre de questions posées par l'histoire si mouvementée du peuple roumain.

ANNEXE I

CATALOGUE

des Histoires byzantines de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan

[1 vol. Georgii Acropolitae magni Logothetae historia, Parisiis, 1651].

G e o r g i u s A c r o p o l i t e s. *Historia byzantina*; Jaellis chronographia et Joan. Canani Narratio de bello constantinopolitano, cum notis Theod. Douzae, Parisiis, 1651; in-folio. (cf. Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, vol. 1, col. 1 435, point 16).

[1 vol. Agathiae scolastici de Imperio Iustiniani Imperatoris; Libri V, Parisiis, 1660].

A g a t h i a s S c h o l a s t i c u s. Περὶ τῆς Ἰουστινιανοῦ βασιλείας, βίβλοι πέντε. *De imperio et rebus gestis Iustiniani Imperatoris*, libri quinque, Parisiis, 1660; in-folio. (Bibliothèque de l'Académie, Bucarest, cote IV 25 444).

[2 vol. Operum Procopii Caesariensis. Tomi duo, Parisiis, 1652].

P r o c o p i u s C a e s a r i e n s e s. Προκοπίου Καισαρέως τῶν κατ' αὐτὸν Ἱστοριῶν βιβλία ὀκτώ. *Historiarum sui temporis libri VIII* [vol. 1], Parisiis, 1652; in-folio. Comporte aussi les: Περὶ τῶν τοῦ Δεσπότου Ἰουστινιανοῦ κτισμάτων λόγοι ἕξ. *De aedificiis Dn. Iustiniani*, libri sex. Ἀνέκδοτα. *Arcana historia* [vol. 2], Parisiis, 1663; in-folio. (Bibl. Acad. IV 25 439).

[1 vol. Georgii Monachi Syncelli et Nicephori patriarchae chronographia, Parisiis, 1652].

G e o r g i u s M o n a c h u s S y n c e l l u s. Χρονογραφία ἀπὸ Ἀδὰμ μέχρι Διοκλητιανοῦ. *Chronographia ab Adamo usque ad Diocletianum*, Parisiis, 1652; in-folio.

Comprend aussi : Nicephorus. *Breviarium chronographicum, ab Adamo ad Michaelis et eius F. Theophili tempora* (Bibl. Acad. IV 25 441).

[1 vol. Annae Comnenae porphirogenitae caesarissae Alexias, Parisiis, 1651].

A n n a C o m n e n a. Ἀλεξιάς. Alexias, sive *De rebus ab Alexio imperatore vel eius tempore gestis, libri quindecim*, Parisiis, 1651; in-folio. (Bibl. Acad. IV 25 435).

[1 vol. Ioannis Cinnami imperatoris grammatici historiarum. Libri sex, Parisiis, 1670].

I o a n n e s C i n n a m u s. Ἱστοριῶν λόγοι ἕξ. *Historiarum libri sex*, seu De rebus gestis a Ioanne et Manuele Comnenis imp. Cp., Parisiis, 1670; in-folio.

Y compris aussi: P a u l u s S i l e n t i a r i u s. Ἔκφρασις εἰς τὴν Μεγάλην Ἐκκλησίαν, ἤτοι τὴν Ἁγίαν Σοφίαν. Descriptio Magnae Ecclesiae seu Sanctae Sophiae (Bibl. Acad. IV 25 436)

[2 vol. Ioannis Zonarae monachi annales, Parisiis, 1691].

Ioannes Zonaras. Χρονικὸν. *Annales*. vol. 1, Parisiis, 1686 ; vol. 2, Parisiis, 1687 ; in-folio. (Bibl. Acad. IV 25 454).

[1 vol. Laonici Chalcocondilae atheniensis historiarum. Libri X, Parisiis, 1650].

Laonicus Chalcocondylas. Ἀπόδειξις ἱστοριῶν δέκα. *Historiarum libri decem*. Cum Annalibus sultanorum, ex interpretatione Ioannis Leunclavii, Parisiis, 1650 ; in-folio (Bibl. Acad., IV 25 438).

[1 vol. Constantini Manassis breviarium histor., Parisiis, 1655].

Constantinos Manasses. Σύνοψις ἱστορικὴ. *Breviarium historicum*, Parisiis, 1655 ; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 446).

[5 vol. Ioannis Cantacuzini ex imperatoris historiarum, Parisiis, 1645].

Ioannes VI Cantacuzenos. Ἱστοριῶν βιβλία Δ'. *Historiarum libri IV*, Parisiis, 1643 ; 3 vol. in-folio (Bibl. Acad. IV 25437).

[1 vol. Historiae Bizantinae scriptores post Theophanem, Parisiis, 1690].

Th. Graesse et Ch. Brunet mentionnent une seule édition antérieure, en 1685 :

Historiae byzantinae scriptores post Theophanem, cum notis Fr. Cambefisii, Parisiis, 1685 ; in-folio. (Cf. Th. Graesse, *Trésor de livres rares et précieux*, vol. 1, p. 586, point 8 et Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, vol. 1, col. 1 435, point 8).

[1 vol. De Bizantinae historiae scriptoribus sub felicissimis Ludovici XIV. auspiciis, Parisiis, 1648].

Philippus Labbé. *De Byzantinae historiae scriptoribus, sub felicissimis Ludovici XIV*. Proponente Philippo Labbe Biturico, Soc. Iesu Sacerdote, Parisiis, 1648 (Corpus Byzantinae historiae).

Deux autres ouvrages sont reliés dans le même tome : Ἐκλογαὶ περὶ πρεσβειῶν. *Excerpta de legationibus* et *Eclogae Historicorum de rebus Byzantinis*, quorum integra scripta, aut iniuria temporum interciderunt, aut plura continent ad Constantinopolit. Historiam minus spectantia. (Bibl. Acad. IV 25 433).

[1 vol. Annales Michaelis Glycae, cum suplemento ac notis etc., Parisiis 1660].

Michaeles Glycas. Βίβλος χρονικὴ. *Annales, a mundi exordio usque ad obitum Alexii Comneni imper*. Quatuor in partes tributi, Parisiis, 1660 ; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 452).

[2 vol. Georgii Cedreni compendium historiarum, Parisiis, 1647].

Georgius Cedrenus. Σύνοψις ἱστοριῶν. *Compendium historiarum*, Parisiis, 1647 ; 2 vol. in-folio.

Y compris également : Excerpta ex breviario historico Ioannis Scylitzae Curopalatae (Bibl. Acad. IV 25 445).

[1 vol. Georgius Codinus Curopalata, de officiis et oficialibus curiae et ecclesiae constantinopolitanae, etc., Parisiis, 1647].

Georgius Codinus. *De officiis magnae ecclesiae et aulae constantinopolitanae*, Parisiis, 1648 ; in-folio.

Th. Graesse et Ch. Brunet font mention seulement de l'édition de 1648 (Cf. Th. Graesse. *Trésor* . . ., vol 1, p. 586, point 23 et Ch. Brunet, *Manuel* . . ., vol. 1, col. 1 436, point 23).

[1 vol. Theophanis chronographia, Leonis grammatici vitae recentiarum impp., etc., Parisiis, 1655].

Theophanes. Χρονογραφία. *Chronographia*, Parisiis, 1655; in-folio.

Comprend aussi : Leo Grammaticus. *Chronographia*, res a recentioribus imperatoribus gestas complectens. (Bibl. Acad. IV 25 451).

[1 vol. Nicetae Acominati Choniatae historia, Parisiis, 1647].

Nicetas Acominatus Choniates. Ἱστορία. *Historia*, Parisiis, 1647; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 453).

[1 vol. Πασχάλιον seu chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vicessim., Parisiis, 1648].

Πασχάλιον seu *Chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vicessimum*. Opus Hactenus Fastorum Siculorum nomine laudatum, deinde Chronicae Temporum Epitomes, ac denique Chronici Alexandrini lemmate vulgatum, Parisiis, 1688; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 440).

ANNEXE II

UNE LETTRE DE CONSTANTIN CANTACUZÈNE À CHRYSANTHE NOTARAS*

[fragment]

. . . Ἔτει ὑπερευχαριστῶ αὐτῇ καὶ διὰ τὰ ὅσα γράφει περὶ τῶν βιβλίων καὶ πῶς μέλλει νὰ κάμῃ κατάλογον καὶ τῶν αὐτόθι ὄντων· καὶ ὅτι γενήσεταί μοι καὶ ἐξ ἐκείνων φιλοτιμία· καὶ ὅτι θέλει γένῃ ἐπιτίμιον κατὰ τῶν ὑφελόντων τινὰ τούτων· ὅτι δὲ τοῦ ἐπιτιμίου ἐξαιρήσεταί με, καὶ ἐν τούτῳ οἶδα χάριν· σημεῖον γὰρ καὶ τοῦτο ποιοῦμαι πατρικῆς εὐμενείας· τοῦτο ὅμως μακαριώτατε μοι, εἰδικὸν μου ἦτον νὰ τὸ κάμω καὶ πρὸ πολλοῦ μάλιστα καθὼς καὶ πολλοί μοῦ τὸ εἶπαν πλὴν ἐγὼ τοὺς ἄφησα εἰς τὴν διάκρισίν τους, καὶ λέγω ὁ Θεὸς συγχωρῆ-

...De même je te remercie infiniment pour tout ce que tu m'écris en ce qui concerne les livres et de ton intention de faire (aussi) une liste (« catalogue ») des choses de là-bas**. Et tout ce qu'on fera de celles-ci également, ce sera encore un acte de bienséance; car, une amende sera appliquée également à ceux qui en auront dérobé quelques-unes, et dans le fait que pour mon compte j'en serai exempté — j'ai vu une faveur. Et cela aussi signifie à mon égard un geste de paternelle tolérance. Mais cela, oh, Béatitude, c'était de mon devoir de le faire, et même depuis longtemps j'aurais dû procéder ainsi, comme beaucoup me l'ont déjà dit,

* Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Service des manuscrits et documents, fonds Ghedeon, paquet DCLXXXVI/109.

** Le Stolnic se réfère à la bibliothèque de l'Académie grecque St.-Sava de Bucarest·

σαι αὐτοῖς, ἄν θέλῃ νὰ τοὺς συγχωρήσῃ. Ἴσως δὲ καὶ νὰ εἶναι πληροφορημένη ὅτι ἐγώ νὰ μὴν εἶχα τοιαύτην συνήθειαν, κἄν καὶ ὁ ἀοίδιμος μακαριώτατος εἰς τοῦτο μέ ἔδιδεν ἄδειαν καὶ συγχώρησιν· πλὴν ὡς γράφει, καὶ ἐγὼ καὶ τὰ ἐμά πάντα ὑμέτερά εἰσι. Βέβαια καὶ ἀπὸ τὴν ἐδικὴν μου μικρὰν καὶ εὐτελῆν βιβλιοθήκην, πολλὰ ἀπεξενώθησαν καὶ εἶναι οἱ τόποι κενοὶ...

ᾳψη΄ σεπτεμβρίου γ΄.

mais moi je les ai laissés dire, et maintenant je dis que le Seigneur leur pardonne — s'il veut leur pardonner. Et, peut-être sont-ils informés qu'en ce qui me concerne je n'avais guère cette habitude, même si Sa Béatitude de bienheureuse mémoire m'en laissait la liberté et la licence. En outre, ainsi que me l'écrivez, moi et mes biens t'appartenons tous, autant que nous sommes. Certes, bon nombre aussi des livres de ma petite et insignifiante bibliothèque ont été aliénés et les rayons sont vides...

1708, le 3 septembre.

THE GENERAL CONDITION OF ENGLISH TRADE IN THE LEVANT IN THE SECOND HALF OF THE 17th CENTURY AND AT THE BEGINNING OF THE 18th CENTURY

PAUL CERNOVODEANU

The restoration of the Stuarts, which for a certain time meant the end of the political and social unrest that had been prevailing in England about the middle of the 17th century, raised the urgent question of recovering the favourable economic position formerly held by the British monarchy in the eastern Mediterranean [1]. During Cromwell's republican régime, other more stringent internal necessities had to be considered and the Lord Protector had been concerned primarily in the consolidation of the power of his country against its opponents, the Dutch, the Portuguese and the Spaniards; England neglected to a certain extent the Eastern Mediterranean and its prestige declined on the Levantine market. The despotic rule of the Sultans never recognized Cromwell's protectorate, and for twelve years the British Embassy at Constantinople was usurped by the royalist Bendish, a representative of Charles I, who, by his intrigues, contributed to creating a hostile attitude towards the republican England on the part of the Ottoman Porte. The activities of the Levant Company in the Ottoman market which had been so prosperous during the first decades of the 17th century [2] were brought to a disorganized, inefficient

[1] For the English policy in the Mediterranean during the 17th century cf. especially J. S. Corbett, *England in the Mediterranean. A Study of the Rise and Influence of British Power within the Straits (1603—1713)*, London, 2 vols., 1904.

[2] Details are to be found in M. Epstein, *The English Levant Company. Its Foundation and Its History to 1640*. London, 1908, X + 270 pp. See also G. T. Bent, *The English in the Levant* in "The English Historical Review", V (1890), no. 20, pp. 654 664, and Sir William Foster, *England's Quest of Eastern Trade*, London, 1933, pp. 68—78.

state during the revolutionary régime. This was due both to the disagreements between republicans and royalists in the Levant and to the weakening of the ties with the metropolis, and also to the difficulties created by the Ottoman officials, who did not recognize Cromwell's régime and resorted to the most arbitrary actions. However, prompted by the wishes of the bourgeoisie and the aristocracy that were interested in trading, the Restoration adopted and included as an item on its own program some of the tasks the republican régime had assigned itself in the field of political economy, supporting the maritime and colonial expansion of the country under the guidance of the great trading companies [3].

As long as, at the middle of the 17th century, the exploitation of the American continent was still the privilege of Spain and Portugal, and the markets of the Far East were at great distances and were moreover unsure, the position of the Ottoman Empire as an intermediary between the East and the West allowed it to take a privileged place in the international trade [4].

To re-establish their political influence, which had been powerful on the shores of the Bosphorus before, but first and foremost to set up again on an enhanced scale trading relations with the Ottoman Empire, the Stuarts were eager to focus their attention on their embassy at Constantinople and on the reorganization of the Levant Company. The activity of the Company was laid on a new basis by the charter granted by Charles

---

[3] England's maritime and colonial expansion and the activities of the great companies during the second half of the 17th century and the beginning of the next century are presented in detail in J. Evelyn, *Navigation and Commerce, their Origins and Progress...*, London. 1674 ; A. Anderson, *A historical and chronological deduction of the origin of commerce from the earliest accounts to the present time, containing a history of the commercial interests of the British Empire...*, London, 1764, 2 vols. ; W. S. Lindsay, *A History of Merchant Shipping and Ancient Commerce*, London, 1874—1876, 4 vols. ; Pierre Bonnassieux, *Les grandes Compagnies de Commerce. Études pour servir à l'histoire de la colonisation*, Paris, 1892, 562 pp. ; S. Cawston and A. H. Keane, *The early chartered Companies*, London, 1896 ; W. R. Scott, *The Constitution and Finance of English, Scottish and Irish Joint-Stock Companies to 1720*, Cambridge, 1910—1912, 3 vols. ; G. L. Beer, *The Old Colonial System 1660—1754*, New York, 1912, 2 vols. ; J. E. Gillespie, *The Influence of Oversea Expansion in England to 1700*, New York — London, 1920 ; D. Hannay, *The Great Chartered Companies...*, London, 1926 ; A. D. Innes, *Maritime and Colonial Expansion of England under the Stuarts*, London, 1932, etc. A general survey is given in *The Cambridge History of the British Empire* (general editors : J. Holland Rose, A. P. Newton, E. A. Benians), vol. I : *The Old Empire from the Beginnings to 1783*, Cambridge, 1929, XXI + 931 pp.

[4] N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient à l'époque moderne*. Paris. 1925, pp. 15—16 ; Fernand Braudel, *L'économie de la Méditerranée au XVII[e] siècle*, in "Cahiers de Tunisie", tome IV (1956), no. 14, 2[e] trimestre, pp. 175—197, etc. For the eastern trading routes see A. H. Lybyer. *The Ottoman Turks and the Routes of Oriental Trade*, in "The English Historical Review", XXX (1915), pp. 577—588 ; Barkan Omer Lûtfi, *Notes sur les routes de commerce orientales*, in "Revue de la Faculté de Sciences économiques de l'Université d'Istanbul", I (1940), no. 4 (Juillet), pp. 322—328, etc., and for the Western trade in the Levant at the beginning of the 17th Century, the study of Gyula Káldy-Nagy, *Adatok a levantei kereskedelem XVII. század elejei történetéhez* [Data concerning the history of the Levant trade at the beginning of the 17th Century] in "Századok", 101 (1967), nos. 1—2, pp. 138—147.

II on April 2, 1661, by which the rights guaranteed by James I in 1605 were reinforced in general, new clauses being added [5]. The Company enjoyed a monopoly on the trade in all Mediterranean ports, except the French, Spanish and Italian ones [6]. In the first years of its activity, the Levant Company was led by great tradesmen belonging to the upper mercantile classes of London; after the Restoration, however, a change became evident in the choice of its leaders; thus, instead of the great tradesmen, some personalities appeared who, though they were connected to a certain extent with trade in general and with the Company especially, belonged to the aristocracy and also held political capital [7].

As early as the first half of the 17th century the English trade had begun to grow in the Eastern Mediterranean; from the beginning the tradesmen of the Levant Company had obtained from the Porte that the Turkish officials should levy customs of only 3 per cent of the value of the goods sold in the Empire [8], this being a low tax as compared to the tax paid by the French, which amounted to 5 per cent till the Capitulations of 1673 were agreed upon [9]. The English merchants knew how to prove trustworthy in the eyes of the Turkish consumers by their commercial honesty, by their determination to sell only goods of the highest quality and by their strict observance of their agreements and contracts [10]. The merchants of the Levant Company also understood the lesson offered by the loss of commercial credit incurred by their French rivals in the trade with Turkey at the middle of the 17th century owing to dishonest speculation with depreciated currency which they introduced into the Ottoman market [11]

[5] Alfred C. Wood, *A History of the Levant Company*, Oxford University Press, 1935, p. 95. See also C. T. Carr, *Select Charters of Trading Companies 1530 1707*, London, 1913, p. 258.

[6] Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII^e siècle*, Paris, 1897, p. 120.

[7] Thus, in 1673, Lord Berkeley was elected governor; he was the son-in-law of a noted personality of the famous East India Company, and himself was a prominent member of the Levant Company and of the Royal African Company. Other members were Sir William Trumbull, Sir Richard Onslow, Lord Chandos a.o., cf. Wood, *The Levant Company*, p. 206.

[8] After the installation of Lord Winchelsea, the first ambassador of the Restoration at Constantinople, as a sign of his appreciation of the Stuarts' recovering the throne and as a proof of his desire to re-establish friendly relations with the English monarchy, Sultan Mehmed IV renewed the old Capitulations concluded with England and even improved them; cf. *The Capitulations and Articles* published by Paul Rycaut Esq., Secretary to His Excellencie the Lord Ambassador, London, 1663, quoted in *Some Account of the Levant Company of Turkey Merchants*, in J. Th. Bent, *Early Voyages and Travels in the Levant*, London, 1893, pp. XXIV—XXV.

[9] Frédéric Abelous, *L'Evolution de la Turquie dans ses rapports avec les étrangers*, Paris, 1928, p. 46.

[10] N. Iorga, *Points de vue sur l'Histoire du Commerce...*, pp. 71—73.

[11] For the financial speculations of the French merchants in the Ottoman Empire, see details in Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Essai d'Histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, 1962, pp. 261—268, and Wood, *Levant Company*, pp. 100 101. As regards the Anglo-French rivalry in the Levant, cf. especially Walter Frewen Lord, *England and France in the Mediterranean 1660—1830*, London, 1901, 350 pp.

and also owing to the low quality of the drapery they sold which came especially from Rouen, to the inferior dyes that were used and to the fact that the merchants also cheated as regards the quantity of the goods they sold [12]. The English and the Dutch merchants seized the opportunity to set up in the Levant the good reputation of their cloth, whose superior quality was never doubted in the Levantine market [13]. As long as they had not yet become openly competitive with the East India Company, the Levant Company had still another advantage over the French merchants, namely the fact that they also sold condiments brought from India and metal extracted from their own mines; lead, tin, iron were goods which, besides drapery products, were most highly in demand in the Levant; in exchange, the English imported from the Ottoman Empire especially fine silk cloths, cotton thread and angora wool, oak nuts, medicines a.s.o.[14].

The English establishments in the Ottoman Empire were less numerous than the French ones [15], but were undoubtedly more reliable than the latter, because they practised a trade which was more certain and efficient. The Levant Company knew how to organize an orderly process of sale and purchase in ready money by setting up fixed prices of sale, by always limiting the number of salesmen sent out to the organizations in the Orient according to the number of customers, and by protecting their employees from ruinous enterprises by well-established financial regulations. Five kinds of fabrics were manufactured in England for the Levant; the 'mahut', the 'Londonese' (londrines, londish cloth) of first quality, the Londonese of second quality, the large Londonese (londres) and the simple 'London-

[12] Jacques Savary des Brulons et Philémon Louis Savary, *Dictionnaire Universel de Commerce*, Amsterdam, vol. I, 1726, p. 1001.

[13] Commenting upon some aspects of the English commerce in the Levant, the Venetian ambassador Giacomo Quirini reported to the Senate in 1676 that between England and the Ottoman Empire "non vi essendo politici riguardi, subentrano gl'interessi del commercio, e sono eguali le direzioni o forme del negozio, perchè le compagnie di Levante mandano ogni due anni a Smirna 20 o 25 m<ille> pezze di Londre tra panni fini, Londre mezzane ed inferiori, con prezzo dalli ottanta leoni sino a 150; oltre a barrili di stagno, piombo e azzali caricati a Livorno e al Zante, speciarie d'ogni sorte, che in tutta somma rilevano 460 mila reali, ed estraendo seta, galle, droghe, cotoni filadi e sodi, e stami d'Angari", cf. Niccolò Barozzi e Guglielmo Berchet, *Le relazioni degli Stati Europei ... (Relazioni degli ... baili veneti) — Turchia sec. XVII*, vol. I_2, Venice, 1872, pp. 173—174.

[14] Masson, *Commerce du Levant au XVII^e^ siècle*, p. 119; N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce...*, p. 71; G. Herlt, *Englische Monopole in der Türkei*, in "Archiv für Wirtschaftsforschung im näheren Orient", I (1916), pp. 304—308, etc.

[15] The English merchants had 7 commercial offices (besides the old centres at Constantinople, Smyrna, Aleppo, Iskenderun, Zante, and Patras) which were active under the protection of the ambassador, the consuls and vice-consuls in the Greek Archipelago and Continental Greece [Athens (1670), Chios (1687), Cyprus (1689), Candia in Crete (1709), Salonika (1715)], Syria (Tripoli in 1663), and Egypt (Cairo in 1697), while the French had 24 factories spread over the Eastern Mediterranean (besides the places where the English had trading points, they had others too at Cavalla, Durazzo, Arta, Modone, Milo, Naxos, Paros, Stanchio, Cos, Rhodes, Saïda, Jaffa and Alexandria)], cf. Masson, *op.cit.*, p. XXXVIII and Wood, *op. cit.*, pp. 121—128.

ese'[16]. They were all made of English wool, except the finest, which were of Spanish Segovia wool. The main manufacturing centres were Salisbury for the fine cloths, situated in one of the regions of England most rich in sheep, and Worcester and Glocester, which had specialized in the manufacture of inferior cloth[17] used by the masses of inhabitants of the Ottoman Empire. There were no precise regulations for the manufacturing of cloth, but each mill-owner endeavoured to produce high quality goods, as inferior products were not accepted for export by the Company.

The tradespeople of the Levant Company were represented in the Levantine trading field by commercial agents ("factors") who, unlike the French agents, offered serious guarantees[18].

A very wise practice of the English and of the Dutch merchants too was to organize journeys in the Levant only under the form of merchant fleets under escort. The Levant Company sent to Turkey 5—6 merchant ships escorted by two men-of-war twice a year[19].

Due to their way of organizing navigation, the English were less molested by piracy. Besides having great tonnage and besides being equipped with armament[20] which made it possible for them to defend themselves, the English ships were better constructed then the French ones.

---

[16] J. et Ph. Savary, *Dictionnaire universel du commerce*, vol. II, Amsterdam, 1726, p. 608; Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIIe siècle*, Paris, 1911, p. 365.

[17] *Ibidem*. For the textile mills and the wool trade of Wales cf. T. C. Mendenhall, *The Shrewsbury Drapers and the Wales Wool Trade in the XVIth and XVIIth Centuries*, Oxford, 1953, 258 pp. In Scotland there were wool draperies at Glasgow (1683), Edinburgh (1683—1708), Musselburgh (1695), Aberdeen (1696), North-Mills (1703) and Gairdin (1704), and the sale of the products was ensured also by the Company "The Woolen Manufactory of New Mills in the Shire of Haddington", set up in Scotland in 1681, cf. W. R. Scott, *The Constitution and Finance of English... Joint Stock Companies*, vol. III, pp. 138—161 and 472.

[18] "The Company of English Factors", the traveller Wheler stated in 1676," is made up of 80 or 100 persons, of which the greatest part are well-connected young men who pay 3 to 400 pounds to a rich merchant of the Levant Company and become articled for seven years, of which three they spend in London getting acquainted with the business of their chiefs; afterwards, the heads of the firm are bound to send them to trade in this country entrusting them with their business and allowing them a certain per cent out of which they live in grand style and grow rich in a short time, also trading on their own, achieving great profits and incurring but slight losses", cf. Sir George Wheler, *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant (1675—1676)* vol. I, Amsterdam, 1689, pp. 236—237.

[19] Jacques Savary, *Le Parfait Négociant ou Instruction générale pour ce qui regarde le commerce des marchandises de France et des pays étrangers avec un traité du commerce qui se fait par la Mer Méditerranée* (éd. IXe), vol. I, Genève, 1752, p. 385. The ships were escorted by men-of-war in the Mediterranean especially during the hostilities between the English and the French and the Dutch.

[20] The capacity of these vessels ranged between 250 and 600 tons and their crews numbered between 35 and 100 men each. The ships "The Eagle" (500 tons and 100 men) sent to Iskenderun in 1664, or "The Hunter" (230 tons and 48 men) sent to Smyrna in 1672 were typical instances of this kind of ship. They were armed; "The Eagle", for instance, had 33 guns, and "The Hunter" 20, cf. Wood, *op. cit.*, p. 210. As regards the navigation in the Mediterranean in this epoch, see especially Avelino Teixeira da Mota, *L'art de naviguer en Méditerranée du XIIIe au XVIIe siècle et la création de la navigation astronomique dans les Océans*, in "Le Navire et l'Économie maritime du Moyen Age au XVIIIe siècle, principalement en Méditerranée", Bibliothèque générale de l'École Pratique des Hautes Études, VIe section, Paris, 1958, pp. 127—154.

In the 17th century the total number of sailors employed by the Company yearly amounted to 4—5,000, and in the port of London about 3,000 porters, bargees, caulkers, ship-builders, etc. [21] were at work. The best time for voyaging for the ships that left Gravesend (at the mouths of the Thames) was considered to be approximately the first of March for ships bound for Iskenderun, where they arrived before the first of June, and the end of July and August for ships bound for Smyrna and Constantinople. The ships made a call in Portugal and Spain where part of the goods were sold for ready money, namely for Spanish currency which was highly appreciated on the Turkish market, as it was used for exchange and for usury. The Italian port of Leghorn was the next place for stopping [22], and then the islands of Crete or Tenedos, where ships were allowed to lay at anchor in case of sea storms [23].

Smyrna was also one of the most important trading-points in the Near East for the English and Dutch merchants at the beginning of the 17th century, causing the importance of this town to rise to the detriment of Aleppo, where the French tradesmen were prevailing. Later on, the English divided their attention in this respect between Smyrna, Aleppo and Iskenderun, and an important place was taken in the end by Constantinople too [24], where, as a matter of fact, the whole economic and political

[21] *The Present State of England*, London, 1683, p. 32, ap. Wood, *op. cit.*, p. 211.

[22] Leghorn, this porto franco, where people of all nationalities enjoyed the greatest liberty whichever their religious creed, and where customs were very low, had become the general storehouse for the goods the English and Dutch merchants brought from the metropolis or from the Levant, where these goods were kept before they were shipped to their final destination, cf. Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, p. 124; Dr. K. Herringa, *Bronnen tot de Geschiedenis van den Levantschen Handel*, Tweede Deel : *1661—1726*, 'S-Gravenhage, 1917, p. 121 126, and Wood, *op. cit.*, pp. 132, 140. For other details cf. E. de Pietro, *La funzione economica del Porto di Livorno alla fine del '600*, Leghorn, 1931 ; G. Battelli, *Il porto di Livorno alla fine del secolo XVII* and P. Scrosoppi, *Il porto di Livorno e gli inizi dell'attività inglese nel Mediteraneo*, in "Bolletino storico livornese", 1937, etc. For the general conditions of the trade in Leghorn see *Storia d'Italia* (coordonata da Nino Valeri), vol. II, *Dalla Crisi della libertà agli albori dell'Illuminismo*, Torino, 1959, pp. 589 and following.

[23] Wood, *Levant Company*, pp. 211, 213.

[24] We illustrate this statement with the balance sheet of the whole foreign trade of Constantinople in the years 1687 and 1710, for which data are available:

In 1687:	Exports:	Imports:
The French	506,520 piastres	170,000 piastres
The English	302,743 ,,	10,000 ,,
The Venetians	366.900 ,,	283,300 ,,
The Dutch	197,170 ,,	53,000 ,,
The Genoese	115,250 ,,	107,000 ,.

(cf. Hurmuzaki, *Doc. priv. la istoria Rom.* (Documents regarding the history of Romania), V_1, p. 153, no. CXLI).

In 1710:	Exports:
The English	4,184,000 pounds
The Dutch	3,697,000 ,,
The French	1,513,000 ,,
The Leghornians	898,000 ,,
The Venetians	246,000 ,,

(cf. F. Pouqueville, *Mémoire historique et diplomatique sur le commerce et les établissements français au Levant... jusqu'à la fin du XVII^e siècle*, Paris, 1833, p. 62).

life of the Ottoman Empire concentrated. When they landed in one of these ports, each captain of an English ship was obliged to show to his respective ambassador or consul the list of the goods transported and also the list of the names of his crew [25]. After the due customs of 3 per cent were paid to the Turkish authorities, various taxes, such as the *masdariyé* (for selling goods which were imported by the Turks too), and eventually the *mür-uriye* or *bac-i ubur* (the right of transit) and the *selâmet* or *izn-i* (the right of passing of the ships) [26] were paid; finally the *taskara* or receipt was given to the tradesman and the goods were free to circulate in the whole empire without it being necessary to pay any other tax, except the one called *misteria* [27], which was levied in proportion to the bulk of the whole transport [28]. The selling of the goods was, however, no direct concern of the English merchants, who always resorted to Armenian and Jewish intermediaries, but especially to Greek tradesmen, from whom they bought in exchange the products they needed. If the Armenians tended to control the land road between Persia and Constantinople, the Greek became on the other hand the incontestable masters of the maritime commerce of the Eastern Mediterranean with the West, having practically no rivals in this sea. Launched in a great commerce, they dominated to a great extent the foreign trade of the Balkans, of the Romanian Principalities, of the Black Sea, of the Archipelago, of the Aegean zone of Anatolia, of Crete, the Peloponesus, Continental Greece and Alexandria in Egypt, and they had at their disposal a great number of ship-builders, sailors, merchants, brokers, usurers, etc., all being people used to a commerce on a large scale. Besides Salonika, the most important commercial centre of the Greek was Galata, that well-known quarter of Constantinople, where they stored the goods brought from the Balkans, the Romanian Principalities and the shores of the Black Sea, while the islands of the archipelago were the usual

---

[25] If they did not do so, the English consular authorities applied a penalty that could amount up to 20 per cent of the value of the goods; the same measures were taken when the ships left, cf. Wood, *Levant Company*, p. 213.

[26] R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, p. 609.

[27] It is supposed that this was originally a tax paid by the French merchants and decided upon by Sultan Ahmed I (1603—1617) for the upkeep of a hospital in Constantinople, cf. Lewis Roberts, *The Merchants Mappe of Commerce*, London, 1638, p. 196, ap. Wood, *op. cit.*, p. 213. Details on the sum to be paid for each article imported or exported by foreigners in Constantinople (cloth, fabrics, leather, glass, metal, paper, victuals, etc.) under the form of the *misteria* are to be found in the customs list of the first of May 1714, of which a copy was forwarded by the Dutch ambassador at the Porte, Iakob Colyer, to the General States (cf. *Traduction du tarif qui règle le droit de la meseterie*, in Dr. K. Heeringa, *op. cit.*, II, pp. 359 361).

[28] 1.5% was paid for each article according to its weight, cf. Wood, *ibidem*.

place for selling especially smuggled goods [29]. On the other hand, the Jews played an important part at Constantinople and Salonika, although they lived in important communities also in Adrianople, Gallipoli or Smyrna. They were first and foremost intermediaries between the Ottoman administration and the merchants of the Levant Company ; the Jews levied taxes on all ships that entered the Turkish ports, they held the customs on lease, served as overseers, watchmen, accountants, usurers, valuers of goods[30].

The consolidation of England's economic positions in the Ottoman Empire was also illustrated by the conclusion of the new Capitulations of September 8, 1675 [31], during the office of Sir John Finch as an ambassador, in which highly advantageous conditions were established [32]. The prestige enjoyed by the far-away British monarchy at the Porte is also pointed out by the well-known historiographer of the Ottoman Empire, Sir Paul Rycaut, who had been himself a secretary of the English Embassy at Constantinople, and later on consul at Smyrna, and who literally states : "Of all the Princes so far remote as England, none amongst this people stands in better account then His Majesty of Great Britain, not onely for the convenience of the Trade, which provides this Empire with many necessary commodities; but for the fame of his Shipping, and power at Sea, which makes him, though divided from all parts of the world, yet a borderer on every Country, where the Ocean extends. And this esteem and honour the Sultan bears towards His Majesty, hath been evidenced in

---

[29] Mantran, *op. cit.*, pp. 55—56. For the Greek commerce in the Balkans and in the archipelago see especially Trajan Stojanovitch, *L'économie balkanique aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1952, and *The Conquering Balkan Orthodox Merchant* in "Journal of Economic History", XX (1960), pp. 243—313; I. K. Vasdraveli, 'Ιστόρικα ἄρχετα Μακεδόνιας *1466—1912*, Thessaloniki, 1952—1955, 3 vols.; N. G. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956, 430 pp.; L. S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, 1958, 970 pp.; Apostolos Vacalopoulos, *A History of Thessaloniki*, Thessaloniki, 1963, VIII + 155 pp., etc.

[30] Mantran, *op. cit.*, pp. 61—62. For the general economic activity of the Jews in Turkey see also M. Franco, *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire Ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1897; Abraham Galanté, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1931, IV + 255 pp.; *Appendice à l'ouvrage*: *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1941, 46 pp.; *Recueil de nouveaux documents concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1949; Uriel Heyd, *The Jewish Communities of Istanbul in the XVIIth Century*, in "Oriens", VI (1953), pp. 299—314, etc.

[31] G. Chalmers, *A Collection of Treaties between Great Britain and Other Powers*, vol. II, London, 1792, and *.*. *Treaties and Other Documents Relating to the Black Sea, the Dardanelles and the Bosphorus*, *1535—1877*, London, 1878, pp. 3—4.

[32] The new clauses which Finch subjected to the approval of Sultan Mehmed IV were meant to correct the deficiencies which had become apparent in the practising of trade as provided by the previous agreements. Thus, clauses were included to protect the English commercial agents from the arbitrary acts they could have been exposed to on the part of the Ottoman officials, to fix a general way for the English ships to anchor in the Levantine ports and also clauses providing the use of Christian witnesses against the testimonies of Moslems which had been formerly Christians, cf. Wood, *Levant Company*, p. 98. For details on the conclusion of the Capitulations see G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople. A Record of Sir John Finch's Embassy, 1674—1681*, London, 1920, pp. 134—170.

several particulars [33], and by none more than by the security and freedom his Merchant live in, in these Dominions, and a readiness always in every reasonable request, to gratifie His Majesties Embassadours"[34].

But the privileged situation of England in its relations with the Ottoman Empire was due not only to the fact that England never had an armed conflict with the Porte, but also to the elimination to a great extent of the dangerous competition of the other occidental states in the field of commerce. Thus, the Venetian trade in the Levant was almost completely ruined by the costliness of the merchandise exported by the Venetians, by high customs raised on ships and products, by the lack of a plan in the organization of voyages, by the long war they fought against the Turks for the defence of Crete between 1645 and 1669, and later on by their adherence to the Holy League (1684). At the end of the 17th century the Venetians maintained some of their economic positions only in the Balkan Peninsula and in the region of the Adriatic Sea [35]. After the Carlowitz peace (1699), they still played a minor part in the trade with articles of luxury, selling especially silk, damask, fabrics with gold and silver thread, but were eliminated from the trading field of Asia Minor, Syria and Egypt[36]. The Genoese were also eliminated from the competition at the end of the 17th century, the weight of their trade becoming negligible as com-

---

[33] Thus the export of figs, raisins and other colonial goods from Asia Minor that had been prohibited to the English merchants before the conclusion of the Capitulations of 1675 became free for them only in honour of King Charles II, for which the Company had obtained the permission to take with them two ships charged with these exotic fruits. However, by an act issued on September 1, 1676, the King renounced his rights and made them over to the Company, cf. Wood, *op. cit.*, p. 98. This privilege was also mentioned in the report sent by the Venetian ambassador Giacomo Quirini to his Senate in 1676, cf. Barozzi e Berchet, *Relazioni degli... baili veneti*, p. 173.

[34] Sir Paul Rycaut, *The Present State of the Ottoman Empire. Containing the Maxims of the Turkish Politie... in Three Books*, London, 1668, Book I, chapter XXI, pp. 165—166.

[35] Cf. especially V. Papahagi, *Les Roumains de l'Albanie et le commerce vénitien aux XVII^e et XVIII^e siècles*, in "Mélanges de l'école roumaine en France", 1931, pp. 27—124, and *Aromânii din Moscopole şi comerţul veneţian în sec. XVII şi XVIII* [The Aromanians from Moscopole and the Venetian Trade in the XVIIth and XVIIIth centuries], Bucharest, 1935, III + 239 pp. See also for the general conditions of the Venetian trade, in the 17th century the volume *Aspetti e cause della decadenza economica v'neziana nel secolo XVII*, Venice, 1961.

[36] Mantran, *Istanbul...*, p. 537. The Venetian merchants also incurred losses due to the fact that th^y failed to acquire a footing in the profitable trade with condiments, monopolized by the English and the Dutch, and the sale of fabrics was made difficult for them by the popularity of the English 'londish' cloths among the Turks, who preferred them to the costly products of the Serenissima Republica : finally, as regards the other articles of luxury, the French competition was very strong in this field. For the Venetian trade in general see A. Bernardy, *Venezia e il Turco nella seconda metà del secolo XVII con documenti inediti*, Florence, 1902, VI + 142 pp.; Dores Levi-Weiss, *Le relazioni fra Venezia e la Turchia dal 1670 al 1684 e la formazione della Sacra Lega*, in "Archivio Veneto Tridentino", VII (1925). pp. 1—46; VIII (1925), pp. 40—100; IX (1926), pp. 95—155; N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce...*, pp. 3—25; G. Campos, *Il commercio estero veneziano della seconda metà del Settecento secondo le statistiche ufficiali*, in "Archivio veneto", 1936; Bruno Duden, *Il dominio veneziano di Levante*, Bologna. 1938, 298 pp.; J. Tadić, *Le commerce en Dalmatie et à Raguse et la décadence économique de Venise au XVII^e siècle*, in "Civilità veneziana", Studi, 9, Venice—Rome, pp. 237—274; *Storia d'Italia*, II, pp. 601—616, etc.

pared to the intense trade carried on by the western maritime powers in the Levant [37]. The Dutch, however, were by far more dangerous rivals for the English, as during Cromwell's republic they reigned almost supreme on the Levantine market, and maintained powerful positions even later on, especially at Smyrna. In the last decades of the 17th century the Dutch trade rapidly decayed, due to the effect of the navigation acts promulgated by Cromwell and by the Restoration in 1651 and 1660 and to the wars waged by the English and by the French which ruined the economy of the small republic, whose naval supremacy was no longer a reality in the Atlantic and in the Mediterranean. Owing to the ascension to the English throne of William of Orange in 1688, Holland was completely subordinated to the English monarchy. The long series of wars (1664—1667, 1672 1678, 1688—1697, 1701—1713) demanded huge material sacrifices and put an end to the Dutch commerce in the Mediterranean, which was largely superseded in the first decades of the 18th century by the English and the French [38].

The French trade in the Levant did not prosper very much either, before the mercantilist initiatives taken by Colbert [39]. Leaving aside Smyrna, where there was a French factory with a numerous staff, Sir John Chardin, the traveller, noticed in 1671 that the other French commercial centres had "a so inconsiderable trade, that one merchant in each place might dispatch all the business" [40].

In 1662 only four French trading houses were established at Constantinople, and only 8 to 9 ships came there yearly from France [41]. Lord Chandos, the British ambassador at the Porte, described them as practis-

---

[37] Mantran, *op. cit.*, p. 521. See also R. de Tucci, *Le relazioni commerciali tra Genova e il Levante dalla caduta di Chio al 1720*, in "Genova", 1929—1930, and G. Giacchero, *Storia economica del Settecento genovese*, Genoa, 1952, etc.

[38] The Dutch merchants maintained important positions only in the Far East, where they continued to exploit the riches of the Sunda Isles and of the Malay Archipelago. For the Dutch commerce in the Levant see Hermann Wätjen, *Die Niederländer im Mittelmeergebiet zur Zeit ihrer höchsten Machtstellung*, Berlin, 1909, XXV + 416 pp.; N. Iorga, *Les rapports entre la Hollande et l'Empire Ottoman au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e siècle*, in "Revue historique du sud-est européen", XIV (1937), pp. 283—293, and especially Dr. K. Heeringa, *Bronnen tot de Geschiedenis van den Levantschen Handel*, 'S-Gravenhage, 1910—1949, 3 vols., etc.

[39] For the French trade in the Levant, besides the basic works of Paul Masson and F. Pouqueville, we quote also P. de Ségur Dupeyron, *Histoire des négociations commerciales et maritimes de la France au XVII^{e} et XVIII^{e} siècle*, Paris, 1872—1873, 3 vols.; Depping, *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, Paris, 1888; Alfred Martineau, *La France dans la Méditerranée. Le commerce français dans le Levant*, Lyon, 1902, 551 pp.; L. Bergasse et G. Rambert, *Histoire du commerce de Marseille*, tome IV (1559—1789), Paris, 1954, VIII + 682 pp.; R. Paris, *Histoire du commerce de Marseille*, tome V (1660—1789): *Le Levant*, Paris, 1957, VI + 623 pp., etc.

[40] Sir John Chardin, *Travels into Persia (1671)*, London, 1686, pp. 7—8.

[41] Le comte de Saint-Priest, *Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie*, Paris, 1877, pp. 302—303.

ing "a miserable trade with caps, paper and other such bagatelli" and leading "a mean existence"[42].

Until the measures taken by Colbert in order to revivify the French trade in the Levant were reinforced, England undoubtedly enjoyed an economic priority on the market of the Ottoman Empire. The amplitude of the trade of the Levant Company may be judged especially by the bulk of the sale of the fabrics and cloths they exported during this period of time, amounting to between 2 and 3 fifths of the whole English trade in Turkey; for almost 20 years, between 1666 and 1683, the yearly mean of export of English fabrics in the Levant reached approximately 15—16,000 pieces[43].

The last two decades of the 17th century witnessed however a certain decrease in the English trade in the Eastern Mediterranean, due both to the French competition that made itself felt more and more in this period, and to the acute rivalry that arose between the Levant Company and the East India Company in providing fine silken fabrics, condiments and colonial products for the metropolis at prices that should be as low as possible[44]. To all that, the difficulties encountered in Turkey due to the ex-

---

[42] Wood, *Levant Company*, p. 100.

[43] As compared to the Dutch who sold in the same period a mean value of approximately 6,000—7,500 pieces of cloth yearly, or as compared to the French who had reached but the figure of about 3,000 pieces of cloth sold yearly (cf. J. Savary, *Le Parfait Négociant*... II, p. 410, and Masson, *Commerce du Levant au XVIIe siècle*, pp. 125—126), the supremacy of the English trade is undoubtedly obvious. Thus, between 1666 and 1671 82,032 pieces of English cloth were exported, making up a yearly mean figure of 13,672 pieces; between 1672 and 1677 120,451 pieces of cloth were transported to Turkey (a mean yearly figure of 20,075), marking a period of maximum development, to show a slight decrease in the period 1678—1683, with 117,914 pieces of cloth sold, representing a mean of 19,652 pieces a year. Finally, in the period 1671—1683, 238,365 pieces of cloth were sold, that is a yearly mean of 19,863 pieces; cf. Wood, *op. cit.*, pp. 101—102. As regards the total value the export of English goods in the Ottoman Empire amounted to, precise data are available but for a limited period of time; however, the data show a considerable increase in a very short period; thus, between the years 1662 and 1663, the exports amounted to £ 367,595, as compared to the imports, worth only £ 167,661, a fact which clearly indicates a budget excess; in the years 1668—1669, the profits rose even higher, when exports of £ 466,703 and imports of only £ 191,458 were registered, creating thus an excess of £ 275,245 in the most authentic spirit of the mercantilist doctrine, cf. Wood, *op. cit.*, p. 102.

[44] The East India Company was in the position to buy silk, condiments, cotton fabrics and other goods cheaper in India; they also invaded the Persian market, due to the fact that the English, after having taken the island of Hormuz over from the Portuguese (on April 23,1622), had consolidated during several decades their position in the south of Persia, as a stage on their way to India, cf. William Foster, *England's Quest of Eastern Trade*, London, 1933, pp. 306—313. The effect of the difficulties encountered by the Levant company in the Near East is evident in the standingly decreasing figures of the exports. Thus, in 1696 but 9,327 pieces of cloth were sold on the Turkish market, and in 1697 but 6,660 pieces. The Levant Company twice protested before the English kings against the disloyal competition of the East India Company; in 1681 they addressed King Charles II (see the pamphlet *The Allegations of the Turkey Company and Others against the India Company, Relative to the Management of That Trade*..., at the British Museum, 522. I.5 (8), ap. Wood, *op. cit.*, p. 103; Narcissus Luttrell, *A Brief Historical Relation of State Affairs from Sept. 1678 to April 1714*, Oxford, vol. I, 1857, p. 189) and in 1698 King William III (Sloane, MSS 2902 : *Papers Concerning Trade, Taxes, &* collected by Abraham Hill, ap. Wood, *op. cit.*, pp. 117—118), and were given formal satisfaction which did not prevent, however, the East India Company to continue its prosperous business. (As re-

hausting war waged against the Holy League were added, as the war caused the purchasing power of the masses of consumers to decrease considerably and to a certain extent also limited the purchasing of articles of luxury by the dominant classes of the Empire[45].

Due to the reforms promulgated by Colbert and to the new vigour imparted to the manufacture of Languedoc, Provence and Dauphiné, the French trade with the Levant improved ; the customs of 5 per cent of the value of the goods raised by the Ottoman officials were lowered according to the new Capitulations concluded with the Porte on June 5,1673 to 3 per cent, i.e. to the percentage paid by the English and Dutch merchants[46]. Undoubtedly, the revival of the French trade was also due to the creation in 1670 and 1678 of the Levant Companies and in 1685 and 1689 of the Companies for Trade in the Mediterranean, with the participation of merchants from Paris and Marseille, who successfully used especially the trading-points at Cairo, Aleppo and Smyrna[47]. At the same time with the development of the economic relations between France and the Porte, the political relations also grew closer due to Louis XIV's actions directed against Hapsburg Austria. France and Turkey thus found themselves in the same camp, and the authority of the ambassador of the French king at Constantinople was incontestable after 1683.

The ascension of William III of Orange to the throne following the fall of the Stuarts and England's adherence to the Augsburg League against France contributed to enhancing the difficulties faced by the Levant Company of London, reducing the English trade in the Eastern Mediterranean to the level it had sunk to during the civil war and Cromwell's republic. As the British ships were permanently exposed to attacks on the part of the French navy concentrated at Brest and Toulon, the number of merchant fleets heading towards the Levant had to be considerably reduced, the Company finding it impossible to ensure the protection of its

---

gards the corruption and bad influence of the East India Company upon the English Government see K. Marx's well-known article. *The East India Company. Its History and the Results of Its Activity,* in K. Marx — F. Engels, *Opere* (Works) vol. IX, Bucharest, 1959, pp. 156—164). The dangerous quality of this company's competition for the Levant Company emerged to view especially during the 18th century, when the trade with India quite surpassed the trade with Turkey. For details see Wood, *op. cit.*, pp. 103—105, 114—118 ; S. A. Khan, *The East India Trade in the XVIIth century,* London, 1923 ; Bal Krishna, *Commercial Relations between India and England 1601 1757,* London, 1926, etc.

[45] Because of the absence from Constantinople of the Court and of the high officials. the demand of precious cloth was seriously affected. and the penury that caused some unrest in the Ottoman Empire, especially among the janizaries, affected even stronger the market for most English goods (cf. the letters of 1684 and 1686 of Lord Chandos, the British ambassador at Constantinople, quoted by Wood. *op. cit.*, pp. 105 106).

[46] Albert Vandal, *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel, 1670 1680,* Paris. 1900, pp. 99—112.

[47] Masson, *Commerce du Levant au XVII^e^ siècle,* pp. 209—218 ; R. Mantran, *Istanbul...,* pp. 563 568.

ships with the help of the British Royal Navy, which was sailing in the North Sea [48].

The hardships endured by the merchants of the Levant Company during the war with France were extreme [49], especially after the misfortune that befell a merchant fleet that left port in May 1693 and was almost entirely destroyed or captured by the fleet of Admiral Tourville in the Gulf of Lagos, on the southern coast of Portugal (on June 16) [50]. Contemporary witnesses tell of the fact that the stores of goods of the factories were almost empty, the treasure-houses of the Company at Constantinople had no money to make the necessary payments and the foreign creditors demanded the settling of the accounts [51]. In the following years (1694—1696) the English merchant ships resorted to the protection of the war fleet of the Mediterranean under command of Admiral Russel in order to provide the trading points in the East with goods [52]; the state of the British trade in the Levant, however, continued to fluctuate [53] until the Ryswick peace was concluded (1697) and the hostilities between France and its opponents were ended.

Notwithstanding the French competition [54] and the competition of the English East India Company, the Levant Company still maintained a leading place in the trade with Turkey. The yearly mean of the exports of the Company rose to 14,878 pieces of cloth between 1695 and 1705,

---

[48] Wood, *op. cit.*, p. 109.

[49] The merchant Nathaniel Harley wrote in 1691 from Aleppo that the war had put an end to all business and that he had had no letters from home for one year, and during the first period of the conflict even so experienced a businessman as Dudley North, the treasurer of the Levant Company at Constantinople, had lost about £ 10,000 because of the risks he had run, cf. Wood, *op. cit.*, p. 111, and also R. North, *Lives of the Norths*, vol. III, London, 1826, p. 186; for the British trade in Aleppo, cf. G. Ambrose, *English Traders at Aleppo (1658—1756)* in "The Economic History Review", III (1931—1932), p. 246—247.

[50] The catastrophe of the Gulf of Lagos was a heavy blow for the merchants of London, but the great disaster occurred in the Levant. The same Harley shows that "this last misfortune of our ships is truly a great loss to the nation, but to the traders hither the greatest they or any other society of merchants ever felt at one blow. I cannot compute this factory's (Aleppo) loss to be less than 250 or 3000,000 crowns, which is no small matter among five or six and twenty persons", Wood, *op. cit.*, p. 111.

[51] *Ibidem*, p. 112.

[52] Thus two fleets sent out by the Company in 1695 with 12,000 cloths reached Turkey safely, cf. Wood, *Ibidem*.

[53] The yearly mean of the sale of English cloths in the Ottoman Empire by the Levant Company between the years 1688 and 1697 was of about 12,329 cloths, some of which, being captured by French ships or sunk, never reached their destination (Public Record Office, *State Papers*, 105, 145 *(Register Books)*, Fol. 298, and *An Account of the Number of Woolen Cloths of All Sorts Exported by the Levant Company from England to Turkey in 46 years, from Christmas 1671 to Christmas 1717*. British Museum 357 b. 6(49), ap. Wood, *op. cit.*, p. 116).

[54] The yearly mean of French exports in the Levant, which had ranged between $2\frac{1}{2}$—3,000,000 pounds in the years 1670—1680, rose in the years 1684—1687 to 5,600,000 pounds and in the following seven years to 7,700,000 pounds. After the Ryswick peace, the yearly mean rose to nearly 11,000,000 pounds between 1698 and 1700, cf. Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, pp. 286 and 294—295, and Mantran, *Istanbul...*, p. 556.

and during the interval 1705—1712 it rose to 17,464 pieces of cloth [55] which means that the exchange index was satisfactory, although it was inferior to that reached in the epoch of real prosperity of the years 1666—1683.

During the Spanish succession war (1701—1713), the English trade with the Levant registered no discontinuity, due to the supremacy of the British fleet in the Mediterranean and to the conquering of the Gibraltar and of Minorca ; however, its trade showed a decline. The yearly value of the imports from the Ottoman Empire surpassed that of the exports, assessed at £ 295,048 and £ 173,955 respectively in the years 1697—1702, a situation which remained approximately the same in the period 1703—1713, when the imports amounted to £ 260,315 and the exports to £ 193,368 [56]. After this period, that is in the third decade of the 18th century, however, the trade of the Levant Company with Turkey showed a marked decrease, due first and foremost to the fact that the English, though they did not become completely disinterested in the market of the Ottoman Empire, focussed their attention on the turning to account of the riches of India and of the American continent, the axis of the concerns of the British bourgeoisie being shifted now more than ever towards the Atlantic Ocean and the Indian Ocean. In fact, England had succeeded in achieving a privileged position in the Ottoman Empire even before the Carlowitz peace, beginning thus effectively to dominate this empire politically together with France. The 18th century witnessed the ever more marked decline of the Ottoman power, which was repeatedly defeated by Russia and Austria.

[55] Wood, *op. cit.*, p. 120.

[56] *Tables of Imports and Exports Relating to the Turkey Trade in the Eighteenth Century* (British Museum, Addit. MSS 38.349 fol. 339—342) cf. Wood, *Ibidem*. As compared to the bulk of the French trade in the period 1698—1700, a decrease of the English exports is noticed; the value of the French exports rose during this period to 11 million pounds, while the English exports amounted but to £ 173,055, or 2,076,660 pounds, the exchange rate of the pound sterling and the pound being of £ 1 = 12 pounds.

JOHN SIBTHORP IN THE DANUBIAN LANDS, 1794

E. D. TAPPE
(London)

MS Sherard 216 in the Bodleian Library at Oxford is a pocket book containing a travel diary by John Sibthorp. Extracts from the section concerning Romania and Bulgaria were discussed in a paper at the First Congress of Balkanic and South East European Studies at Sofia in 1966[1]. The text of that part of the diary which covers the journey from Vienna to Constantinople is now printed below.

John Sibthorp (1758—1796) succeeded his father Humphry Sibthorp as Sherardian Professor of Botany at Oxford in 1784. He then devoted himself to preparing for an expedition to Greece to determine the plants named by Dioscorides. He returned from Greece in 1787, and did not make a second journey till 1794. It is from the diary of this second journey that the following extract is taken[2].

March 20th, 1794. Mr. Liston, Ambassadour to the Ottoman Porte, *[f. 1]* had requested me to be ready at his lodgings at Pall Mall at 3 o'clock. By some arrangements his Excellency had to make we were delayed till ten o'clock. We then set out from London. The Ambassadour, Dr. Dalloway his chaplain, Mr. Mercati a young painter, and Mrs. Thomas his housekeeper, went in the Ambassadour's coach. My chaise immediately followed his Excellency's and our suite was closed by his servants in another...

---

[1] E. D. Tappe, *Two English travellers in S. E. Europe : Jeremy Bentham and John Sibthorp*, to be printed in *Actes du Premier Congrès des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes.*

[2] I have preserved in the text the place-names as they appear to be written, and attempted in the footnotes to identify them. I have to thank my colleagues Dr. G. F. Cushing, Dr.V. de S. Pinto and Mr. B. S. Adams for help with Hungarian, Bulgarian and Turkish place-names respectively.

[f. 44] April 19th. Left Vienna at 6 o'clock taking the road thro' Trach Altenburg[3], a frontier town of Hungary. We passed Kitsee, a village inhabited* by Jews, part of the immense estate of Prince Esterhazy. The vagabond character of the Jew was lost in his domiciliated form; he was here the farmer and perceived all the benefits flowing from an agricultural life. I never saw the Jew appear in a more favorable light. In general the object of persecution, his character is darkened by the shades of mistrust. Here he held that rank which every man ought to hold in civil society. This encouragement of the Jews in agriculture did honor to the lord, and the village of Kitsee[4] offered a scene of rural opulence and comfort that few villages can boast. The life of the Hungarians** is mostly agricultural or pastoral, and they were characterised by a kind of patriarchal simplicity. A sheep skin as a mantle or hood covering the shoulders. Their towns were mostly in straight lines composed of mud cottages — whitewashed — of neat appearance. We arrived at Raab[5] in the evening, a garrison town of considerable extent.

April 20th. We set out from Raab at 6 o'clock travelling on the banks of the Danube, the stream frequently broke by a number of islets covered with willows and poplars — sometimes uninterrupted. It offered a noble stretch of water, the scenery enriched by corn mills of a singular construction floating on its stream. Passed Nesmely[6], where we drank a white wine, which our landlord in tolerable Latin strongly commended, being manufactured from his vineyard. We were now in the plains of Hungary, famed for their fertlity, but a long drought had parched the lands, which presented a dry sunburnt appearance. The flatness of the ground offers no resource from artificial irrigation, and the anxious prayer thro' the country was for rain. We met near Varsovaz[7] a procession of more than 200 persons of men, women and children singing hymns and waving banners to their patron saint to intercede for them. It was late in the evening when we entered Buda, from which we passed the Danube over a long bridge upon boats and slept at Pest.

April 21st. Left Pest at ½ past 6 o'clock. Travelled over an undulated plain to Sorochsar[8]. In our road we observed a species of Vinea having a great resemblance to the *Vinea minor*, but the leaves much narrower. The Vinea with us is generally found in woods and shady

---

[3] Deutsch Altenburg.
* MS *inhabitants.*
[4] Kittsee.
** MS *Hugarians.*
[5] Győr.
[6] Neszmely.
[7] Vörösvár.
[8] Soroksár.

places; here its habitat was an open sandy plain. Near it grew the *Lavendula dentata* diffusing a grateful aromatic odour. Passing along the bank of the Danube we saw sand martins burrowing in the banks. Near the road were large stagnant pools grown over with reeds, amongst which were singing birds, whose note was remarkably soft and melodious, perhaps the Rohr thrush, *Turdus arenaceous* of the Germans. We breakfasted at Sorocksat [8]. Some Hungarian peasants came to our doors, their hats dressed with natural and artificial flowers, amongst which I observed tulips and lilacs, the Paschalia of the Greeks. We passed over an extensive sandy plain, scarcely a tree to be seen, to Besa [9]. Leaving Besa the soil changed and we travelled two posts to Perkeny [10] over pastures and sheep walks with pools of water and plashy ground covered with willows and aquatic shrubs, the habitations of a great number of water fowl. We saw wild ducks and several *grallae*, among which I noticed the *Scolopax lapponica*, which I suppose breeds here. The great plover, *Tunga vanellus*, frequent, and storks in pairs. Slept at Ketskemat [11].

April 22nd. Left Ketskemet and travelled over a continuation of the same level plain to Telegyaras [12], where we breakfasted. At Kisteleki [13] I observed a porous calcareous stone containing great [*illegible*] of Petrefacta, particularly of Nautila. In our way to Schatmaly [14] we observed them ploughing near the road with wheel ploughs made much like those used in Yorkshire. They used eight oxen, a force that seemed much more than adequate to such a light sandy soil. At Scatmaev [14] I purchased an Eidechsel Scissoris glass. In the evening we arrived at Tzegedin [15] and put up at an inn that had very much the appearance of a Turkish khan. Here we found a Saxon count of the name of Koenigseck — the nephew of the overseer of the mines of Saxony. He had with him a draughtsman and a son who were busily employed in preserving objects of natural history, particularly birds and insects. The extensive tracts of reed land in the neighbourhood of Tzegedin furnished a suitable breeding place to a number of *Grallae* and aquatic birds. In the Count's collection were several rare species of *Scolopax* and *Ardea*; in his insect boxes a rare species of *Papilio* resembling *Hyale*, but differing in the spots. A *Carabus* with dark brown elytra and yellow margins. I regretted much that the expedition with which we made our journey did not permit me to spend some time with a man whose pursuits were so similar to my own.

---

9 Ocsa.
10 Orkény.
11 Kecskemét.
12 [Kiskun] Félegyháza.
13 Kistelek.
14 Szatymáz.
15 Szeged.

[f. 33] April 23d. Left Szegedin at ½ past five and travelled over a flat cultivated country to the banks of the Theissa [16], anciently Tibiscus. *Myagrum orientale* & *perfoliatum* in flower and *Lepidium perfoliatum* the most frequent plant on the road side. The banks of the Tibiscus were covered with sand glittering with micaceous particles, on which were thrown the dead shells of several species of *Helix*, as *Stagnalis-planorbis* and a species that I do not recollect in England. Having ferried over the Tibiscus we entered the Banat of Temesvar by the frontier town of Klein Kanisa [17]. The same kind of flat surface opened to our view an immense extended plain. The soil appeared richer with dark earthy particles; much of it was arable and in general cultivated with Turkish Corn [*illegible*] Mays called here. We changed horses at Mockrin [18], a small neat town. Acacias were here planted before the doors of the cottages, and storks, protected, found on the roofs of the houses a suitable breeding place. On our way to Comlos [19] the continuation of the same kind of cultivated plain. We observed several hills which were probably the tumuli of the ancient Huns. We were confirmed in our opinions by the host where we slept <who> informed us that swords and ancient armour had been found under the said tumuli. In later wars they had been used as watch towers commanding extensive views over the [*illegible*] plain. In going from Chadit [20] to Biskeret [21] one of the wheels of Mr. Liston's carriage took fire, and we were detained some time on the road to repair it, which prevented us from reaching Temesvar [22]. We slept at the post house at Klein Biskeret.

April 24th. At 10 o'clock we set out from Klein Biskeret. As we approached Temesvar we had the pleasant view of a range of woodland stretching on our right and left, the intermediate lands cultivated, with a view of the town before us. We entered the capital of the Bannat over several draw bridges. It is, tho' a strongly fortified town, but thinly peopled, nor enlivened by any manufactures. The countenances of the inhabitants were squalid and strongly marked an unhealthy climate. On leaving Temesvar we passed over a plain dotted with underwood composed of *Prunus spinosa* & *Mahaleb*, of *Crataegus monogyna* & *Pyrus polveria* (?). *Lithospermum purpuro-coeruleum* was in full flower and various coloured lepidoptera danced along the thicket. On leaving

---

16 Tisza.
17 Stara-Kanjiža.
18 Mokrin.
19 Comloş.
20 Lenauheim (formerly Csatád).
21 Becicherecul Mic.
22 Timişoara.

Rekas[23] — 2 posts from Temesvar — the plain swelled into collines. At the post house at Kisseto[24] we found a party of Gypsies intoxicating themselves with *rachis*, a spirituous liquor drawn from cherries. Their repas was a large gourd in form of a turban. Leaving Kisseto we passed thro' a well cultivated country to Lugos[25] watered by the Theissa[26], which we passed in our way to the Black Eagle at Sappor[27]. We had among other dishes a heath poult *Tetrao tetrix.*

April 25th. At ½ past 5 we left Lugos. The country now became mountainous and wooded and the woods composed cheifly of oaks intermixed with pendulous birch. *Pyrus polveria* (?) and *Prunus Mahaleb* and *Crataegus monopyna*, our white thorn, which was now in flower. Under their shade grew *Viola montana*, *Euphorbia epithymoides*, *Potentilla alba*, *Valantia hispida* & *Symphytum tuberosum*, and the *Cytisus supinus* was drawn up by the shrubs that surrounded it and, loosing its procumbent growth, grew nearly erect. The branches of the *Quercus carn* were loaded with gall apples, and *Papilio machaon* in almost a torpid state hung on the branches of the trees. The same kind of country continued to Facset[28]. From Facset to Cossova[29] it broke into mountains of considerable height whose bases were covered with deep woods of beech, in which I gathered *Potentilla geoides*. In the garden of the post house at Cossova I caught several insects feeding on the flowers of the turnep cherfail, changed horses at Croezed[30] and arrived at 7 in the evening at Dobra[31], sleeping in a moderate inn.

April 26th. Left Dobra at ½ past five. Our road to Devah[32], two posts, lay along the edge of a vale watered by the Maros[33]—and on a shelving rock of mountain composed of argillaceous slate and a porphyry rock the Saxum in a tall form of P. Bora — some of these rocks were partially covered with wood under which lowered *Sisimbrium arenarium*. As we approached near Devah, its ancient castle broke magnificently in upon the view crowning a peninsulated conical mountain, the approach to it covered by a screen of embattled walls. At the post house I purchased some gold ores from the mines of Socombro of the master of the inn, for which I paid 3 ducats. From Devah to Sais Varos[34] the road was

[23] Recas.
[24] Chisătău.
[25] Lugoj.
[26] *Error for* Timiş.
[27] Ţipar.
[28] Făget.
[29] Coşava.
[30] Coseşti.
[31] Dobra.
[32] Deva.
[33] Mureş.
[34] Orăştie.

repaired with varieties of porphyry rock, and I broke several pieces which furnished me with handsome specimens. On the left stretched an extended range of mountains, their summits crowned with wood, and eddies of smoke issuing from their sides — while their bowels were replete with the richest minerals. At Szaz Varos [34] I saw the cabinet of minerals of Van Gombosch who was so kind as to oblige me with some specimens of Transylvanian ores. We changed horses at Sybot [35] and arrived late in the evening at Mollenbach [36].

April 27th. We left Mollenbach at 5 and travelled over a more level country to Reismark [37]. Leaving Reismark it became more elevated and in the course of the post so mountainous that we were obliged to yoke oxen to our carriages to draw them up the mountain. I took this opportunity to search for plants. *Helleborus antiquorum* had just flowered. I caught a beautiful black and white *Papilio*, *Elates sanguineus* & *Phalona nigra antennis plumosis*. From the post house at Mag [38] I had the honor of having the postmaster for my postilion. He talked Latin very fluently and not incorrectly; he was of Hungarian origin. He had vineyards, horses, sheep and kine. He was happy in the comforts of his farm and lived in fraternal affection with his sister who, addressing us in Latin, politely offered us wine. We arrived at Hermannstadt [39] about five o'clock. As the capital of a large province it disappointed our expectations; the houses low — the streets ill paved — it was not enriched by commerce nor enlivened by its opulence. The middle link of society, by the means of which the different ranks so insensibly pass into one another, is wanting in Transylvania. The lord and the serf leave a vast gap between them. The man of letters who commands respect by his abilities or acquired knowledge is wanting. The merchant by the successful returns of commerce does not here rival the nobleman with a liberal expenditure. The most abject servility debases the peasant. Frequently on the road did these poor unenlightened people prostrate themselves before us, or in a kneeling posture salute us in the most humble manner. The nobility are little disposed to litterature. Agriculture is left in the hands of the Wallachians or Gypsies — whose little knowledge is all empirical drawn from the practise of their forefathers. Fortunately the soil is sufficiently productive to supply their wants without art to improve it. The Wallachian is simple in his diet. His hut affords none of the comforts of the dwellings of the civilised parts of Europe.

---

[35] Sibot.
[36] Sebeş.
[37] Mercurea.
[38] Mag.
[39] Sibiu.

April 28th. Visited in the morning Baron Lerchenfeld who is preparing for the press a *Flora Transylvanica*. He shewed me a new species of crocus with the three interior petals much smaller than the exterior one. He favored me from his collection of minerals with specimens of fossil wood in rock salt christals of swer spar in chrystals of calcareous spar — with scolite. Dined with Baron — Deputy Governor. After dinner accompanied Baron Lerchenfeld to see the collection of Baron Bruckenthal who has erected a noble edifice in something like a collegiate form. It contains a fine collection of pictures arranged according to the different schools. Those that struck me most were a sleeping Venus by Titian, portraits of Charles the First and his wife by Vandyke, a hunting piece by Schneider and pointer dogs by Hamilton and some good portraits by Rembrant. The collection of minerals is very considerable, particularly in the gold ores of Transylvania. Pieces of stream gold very large, found in the rivers, of *aurum graphicum*. The richest of the gold ores a piece of cinnabar weighing 20 pounds. We observed also some remarkable [f. 40 v] fossil bones found in the neighbourhood, particularly the heads of some cetaceous animals. The library contains a numerous collection of books and also of the antiquities of Transylvania, amongst which were some idols probably of the ancient Dacians. The saloons were large and handsomely furnished. Report says that it is the intention of the Baron to make this collection public by presenting it to his country.

April 29th. Leaving Hermanstadt at 8 o'clock travelling over a [f. 46] plain bounded by the mountains of Fagaras [40], the more elevated of them covered with snow, while the lower range was yet partially streaked, changed horses at Talmash[41], the last town we passed of the imperial dominions, commanded by the monastery of Creuszberg, crowned by the ruins of an ancient castle. Passed by Rosenthurm [42], a defile formed by two rocks and a fortress. Here is the imperial burcan or custom house. Leaving Rosenthurm we passed along the banks of the Aluta [43] by the Via Caroliaca, made under the auspices of Charles the 6th. Different inscriptions made on the hanging rocks certified in a style swollen with adulation the magnificence of this work. The rocks rose from the Aluta in the grandest manner, dressed in the most magnificent forest scenery, feathered by the soft foliage of the trees which had just opened their leaves — varying with shades and tints of many hues. The Aluta flowed gently along its pebbly bed occasioning a soft ripple from its shallow stream, while the indented form of the micaceous mountains composed of [*ille-*

[40] Făgăraş.
[41] Tălmaciu.
[42] Turnul Roşu.
[43] Olt.

gible] slate formed the most picturesque scenery. Having passed a lazaretto we entered the Turkish dominions and slept at the small village of Kinnoeni [44] composed of a few miserable hovels. Here we supped in the open air, the scene truly pastoral. The goats with their playful kids frisked around the table, the evening was still and calm, and the Aluta babbled thro' the vale. A poor Greek ceded to me his miserable bed, but it was so filled with vermin that I left it for his mud floor on which, covered with my riding coat, I passed the remainder of the night.

April 30th. Left Kinoeni at daybreak and travelled over a mountainous woody country to Teteschti [45] where we breakfasted in a Wallachian cottage. A young girl presented us with nosegays of lilac and eggs coloured red and curiously wrought. Mint and wormwood were strewed upon the sofa which was in an open portico in the Turkish manner. On leaving Teteschti our travelling became difficult, the mountains more frequent — and not easy of access, covered with deep woods of beech under whose shade grew several curious plants — *Dentaria bulbifera*, *Lathraea squamaria* — in great abundance. The road was so tedious and the stage so long that we were benighted in the depth of these woods. After much anxious uncertainty, by the aid of torches we reached a small hut on the banks of the Topologa [46].

May 1st. Leaving the cottage on the banks of the Topologa the ground sunk gradually by [*illegible*] elevation into the plains of Ardschisch [47] — a town of little importance and principally celebrated for its convent. From Ardschisch we travelled over a plain covered with interrupted thickets and slips of cultivated ground to Piteschti [48]. We were received by the Gouvernors of the district who entertained us with an elegant fresh supper. Amongst the dishes we had a plate of snails and a salat composed entirely of (*Caltha palustris*) marsh marigold.

May 2nd. Leaving Piteschti we had a long stage to make with fatigued horses to Goesti [49]. We were obliged to have recourse to the horses of the peasants which the despotism of this country permit a traveller of distinction to take from the plough. In vain did the peasant express the necessity of tilling his lands. With the sabre in his hand our courier brought the cattle to our carriages. Arriving at Floresty [50], a village consisting of a few straggling huts, we were met by a messenger from the Hospidar of Wallachia who had sent a carriage for the Ambassador,

---

[44] Căineni.
[45] Titeşti.
[46] Topolog.
[47] Argeş.
[48] Piteşti.
[49] Găeşti.
[50] Floreşti.

which was waiting for us at the convent of Giesca [51]. We turned out of our road to sleep here — a poor dilapidated house tenanted by three monks who remit the revenues of their convent to the support of a hospital at Bucharest. The ruinous state of this cloister could scarcely be said to be enlivened by the incessant musick of the frogs which piped from the neighbouring marsh. Our Eugamenos, a venerable Macedonian, had killed a lamb, and with a pillau prepared a supper.

May 3rd. We set out at 7 in the morning from Giascan [51], the Hospidar's carriage, a handsome chariot with six grey horses, following his Excellency's coach. Having travelled three hours a carpet was spread under the shady foliage of some elms. A lamb, fowls, with goats milk and curd were brought for our repast. We passed through a similar country covered with thickets of beech wood and intervening slips of cultivated ground to Bucharest, which we enter'd thro' a long street formed of planks of wood. We went to the house of the boyar who was master of the post, which the Hospidar had politely allotted for our reception during our stay at Bucharest.

May 4th. At 10 in the morning the Hospidar's coach came to convey us to court. It was drawn by six horses, and eight pages dressed in white vestes with green sashes and high fur caps of martin skins walked by the side of it. The palace is a place of very mean appearance. We were introduced by a chamberlain into the chambre of audience through crowds of attending boyards who formed the Prince's court. The Hospidar politely rose from the divan to receive us. When we were seated, refreshments of various kinds were brought us — confection of citrons, sherbet and coffee. The latter is considered at a visit of audience as a signal for departure. We were perfumed by a vase of incense held under our noses. Elegant muslin napkins with rich embroidery were spread upon [us?] while we took our refreshments. The magnificence of these seem to vary according to the dignity of the person on whom they were spread. Those of the Hospidar and the Ambassadors were by far the most magnificent. Alexander Morosi, the present Hospidar, speaks French with much fluency, and his physiognomy expresses much acuteness. He is of princely birth, being the son of a Hospidar of Moldavia. He was bred up in courts a considerable time first interpreter or dragoman to the Porte and accustomed to European manners from his mission to the Congress at Sistovia. He possesses a superiour mind full of patriotic views. He is hospitable to travellers, and for their convenience has established posts thro' his dominions. He has introduced the manufacture of cloth into Bucharest and opened a printing office. He received us with much hospitality and

[51] Găiseni.

entertained us with magnificence. Our dinners were ample and well dressed and served upon plates of Staffordshire ware. Attention was even paid to the English taste in a plumb pudding of an excellent composition. After dinner we were invited to see the ceremonies used at a Wallachian marriage — at the house of a boyar of the second rank. The friends who composed a great part of the nobility of Bucharest were present. Wallachian dances with the country musick afforded an interesting scene. The dance was by no means animated. It was performed by married women. Few of them had pretensions to beauty nor did their dress, a mixture of Wallachian and Greek, add any elegance to the figure of their persons. The use of hot baths and warm climates and their early marriages seem'd to break down the figure before we consider it in England as scarcely formed. Women before they are twenty are generally the mother of many children. The present bride seemed about sixteen, and the bridegroom who appeared about 40 and her mother attended her in the bed chamber. On being introduced to her she received our salutes with a countenance expressive of virgin shyness. Having paid our compliments we returned to take our seat with the boyars' ladies who were seated on the raised floor of the adjoining room. Refreshments of rose water, sherbets and coffee were brought to us. The musick was pleasing and among the instruments we discovered the syrinx or pipe of Pan of unequal reeds which played the epithalamium.

May 5th. We walked out into the Pasari which was covered from the rays of the sun by projecting beams of timber, projecting from the higher range of houses to the lower. The shops of this Pasari furnish a great variety of articles. In some we find the products of Europe, in others those of Asia and the East. The article of dress particularly furs we observed a predominant one. We reposed upon divans, but our sleep was broken and disturbed by the loud note of the nightingale which continued thro' the night. The Greeks in general are very fond of singing birds, and most of the apartments of the house are furnish'd with nightingales *aidonia* and goldfinches *stiglitzia*. The sweet note of the former, so sweetly melodious in the sylvan scenes thro' which we had just past, we found too loud and bold for a confined apartment.

May 6th. Left Bucharest at 10 in the morning attended by 10 of the Prince's body guards and travelled over an uncultivated plain mostly covered with brushwood. Arrived in four hours at Copachea [52], a village consisting of scatter'd houses near the banks of the Argish. Slept in one of these hovels, at the back of which was a vineyard. The vines were held * by a single flesure to a stick or pole. At the back of our hovel was a

[52] Copăceni.
* MS *here*.

threshing board made on a simple but singular construction with teeth of flint. Walked out on the banks of the Argish and saw some children fishing. They had caught only some bleaks *Cyp. alburnus*. Cattle were grasing on its bank under the shade of poplars *Populus alba & nigra*. Several *phaloena* were flying along the banks and I caught the *Sphinx stellataria* on the *Salix alba*. This seems the most general species of willow throughout Wallachia. *Ornithogaterum nutans* was very common in the vineyards.

May 7th. Fording the Argish we passed thro' a more elevated country broken into hills and dales covered with thickets and woods to Daya [53], consisting of a few subterraneous huts, one of which a post house, another the guard house. The names of persons that travel thro' this post are here taken down in writing and sent to Bucharest. Leaving Daya we travelled over a level plain to Georgiova [54] on the banks of the Danube, which we ferried over to Ruschouk. Several islands appear interspersed in the Danube. On one of these is a castle which commands the river. We were told it was unwholesome to eat the fish of the Danube. We had carp and sturgeon served up for our supper. We found them delicious food and felt no inconvenience from having eat them.

May 8th. Leaving Rouschouk[55] we travelled a plain to Perantzi[56]. From Perantzi the country became more mountainous to Turlak[57], where we slept. The Bulgarian girls tho' meanly clad often carried the value of several piastres in the ornaments of their hair, in Turkish sequins and Grecian coins of silver and gold of no mean value and precious for their antiquity. The great number of coins found in this country is matter of astonishment; the denarii are found in such quantities near Adrinople as to be sold by measure — notwithstanding the captures made by the antiquary and the consumption by the silver smith the sources seem quite inexhaustible.

May 9th. We passed along an elevated plain sinking into deep dells thro' Ravgatto Tistitchion [58], Few objects attracted the attention. Georgivo had the appearance of a Turkish town with minarets and mosques. Ruschouk was of a larger extent. The eye which was now first struck with Turkish objects could not but notice the cemetery. These are at the outskirts of the place, generally at the entrance. They occupy long and extensive tracts of ground. For their religion will not permit two Turks to be buried in the same grave, and stones tho' in decay mark the depot where a body has been laid. We had a similar kind of country thro'

[53] Daia.
[54] Giurgiu.
[55] Ruse.
[56] Pisanets?
[57] Tsar Kaloyan.
[58] Razgrad?

Terricho[59] to Sumbla[60], a strong natural fortification where the Vizier retired with his army when defeated by the Russians — as a strong hold which commands the passage over the mountains.

May 11th. Dancing girls who were gipsies saluted us as we entered Nenschat[61]. These dances were more the movements of the body than of the feet — one of them dressed as a Turkish woman with her nails stained preeminently excelled. Her movements tho' extremely obscene appear highly to gratify our guards, with whom she smoaked her pipe and enterd into conversation. We were informed that near us was a village entirely composd of these dancing girls, who were supported by the favors they received from travellers. In the evening slept at Pravadi[62], a town situated at the foot of a steep and lofty rock.

May 12th. Left Pravadi at five in the morning. I travelled thro' the Jubal pine wood at the foot of Haemus to Thonbrontchion[63], not more than 12 miles distant from Pravadi. We were here to repose for the great undertaking of passing the Volcan. Chonbrontchition[63] is a small village that afforded only a Bulgarian cot for our repose.

May 13th. At daybreak we began our ascent of the terrible Volcan — the celebrated Mount Haemus of the ancients. The beauty of its sylvan scenery deserves all the panegyrics they made of it. The immense groves of oak, the noise of waterfalls, the projecting rocks, the torrent rolling along its bed, the fragments torn from it, the deep glens, retired valeş and steep acclivities formed a landscape of scenery the most grand and romantic I ever saw. A most violent bilious cholic prevented my enjoyment of this scenes and confined my botanical enquiry, which I have no doubt would have been highly gratified. From the rock hanging over the torrent bed we gath'd specimens of lilac *syringa vulgaris* now in full flower. Having successfully passed the mountain undisturbed by robbers we slept at Doha [64].

May 14th. The descent from Haemus was now lost in an undulated plain coverd with bush wood among which grew several oriental and Siberian plants : *Poeonia anomala* and *tenuifolia*, *Asparagus vastiaclatus*, *Amydalus nana*. In the evening slept at Actor[65].

---

[59] Hasan-Terzikioi.
[60] Shumen.
[61] Nevsha.
[62] Provadiya.
[63] Not identified.
[64] Dogan-kaya ?
[65] Aitos ?

May 15th. From Faki[66] to Kirkeklesi[67] we traversed a plain on which fragments of rocks — sometimes isolated, sometimes grouped — formed fantastic and singular figures. We slept at Kirkeclesi, so called from having forty churches.

May 16th. From Kirkeclesi we passed a country thinly inhabited and little cultivated to Bourgas[68], famous for its pottery or porcelain manufactory.

May 17th. From Bourgas to Chiorlo[69] we had a first view of the Sea of Marmora, where we slept.

May 18th. From Chiorly we kept advancing towards the Sea of Marmora. Passed Silivria[70], a town with Roman fortifications hanging over the sea. Keeping along the shore we came to Koumbourgas[71].

May 19th. From Koumbourgas we passed by Bujakchesme[72] to Chiouk Chesme[73] or Ponte Piccolo. This is a pretty little village shaded by plane trees and cypresses of an immense size. On the spreading branches of one of these planes I observed no less than seven stork's nests. What was singular, each of these nests furnished a favorite breeding place to sparrows, who appeared to burrow in the nests unmolested by the storks. From Ponte Piccolo we soon caught a view of Constantinople. The circuit we were obliged to make by Kat Kana made it late before we arrived at the palace at Pera. The cemitries and sepulchral gardens with the accompaniment of the funerea cyprus impressed the mind with a kind of horror — which the glittering domes and minarets of the [*illegible*] place could scarcely chase away.

---

[66] Fakiya.
[67] Kirklareli.
[68] Lüleburgaz.
[69] Çorlu.
[70] Silivri.
[71] Kumburgaz.
[72] Büyük Çekmece.
[73] Küçük Çekmece.

UN CRITIQUE DES NORMES DE CONDUITE ISOCRATIQUES : DINICU GOLESCU

AL. DUŢU

Parmi les livres roumains de sagesse, une place à part revient au volume publié par Dinicu Golescu en 1826 à Buda sous le titre de *Adunare de pilde* [Recueil d'apologues] et cette place lui est assignée en tout premier lieu par rapport à la tradition du genre auquel il appartient. En effet, l'on pourrait affirmer que l'élaboration du recueil marque le moment même du déclin de ce genre, dans une symétrie presque parfaite avec le commencement de la vogue des collections de maximes (il s'agit, bien entendu, pour ces dernières d'un *commencement* inauguré par l'usage de leur multiplication typographique, car pour ce qui est des livres de sagesse manuscrits, la tradition remonte à une époque bien plus reculée) [1]. De même que les fables philosophiques — *Pildele filosofeşti* — traduites du français par la voie détournée d'un intermédiaire grec, le livre de Dinicu Golescu s'inspire lui aussi d'un ouvrage français — connu toujours grâce à un intermédiaire grec ; il s'agit dans l'espèce de l'ouvrage « du français H. Lemeru » (fort probablement Henri Jeanmaire, sous le pseudonyme Lemaire) « traduit de la langue grecque par Messire Alexandre Racovitza, mon gendre, et traduit en langue roumaine par moi-même » (« cartea franţozului H. Lemeru, tălmăcită în limba grecească de Dumnealui Alexandru Racoviţă ginere mieu şi de mine tălmăcită în limba românească »). Le lettré roumain emploie donc, à l'instar de ses devanciers de l'époque de Brancovan, un

[1] Nous avons déjà donné quelques détails sur les livres de sagesse et « les miroirs des princes » diffusés dans les Principautés Roumaines avant le XVIII[e] siècle, dans notre article, *Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIII[e] siècle : « Les dits des philosophes »*, « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », 1966, 3–4, p. 513–533.

écrit français, mais partant de la version rédigée en grec, langue qui conservait encore son prestige culturel. Une autre source où Dinicu a puisé fut l'ouvrage de son maître grec Etienne Comita.

Les paroles ailées, les maximes — dont bon nombre sont prises aux Fables philosophiques — s'enchaînent au hasard, illustrées de fables et d'anecdotes historiques. Un discours de Xénophon en faveur de l'économie — « pentru iconomie » — fournit au traducteur l'occasion de rédiger une ample note en sous-sol sur l'agronomie (p. 288). Ensuite, c'est le tour des « Conseils de Socrate à Démonikos » — *Povăţuirea lui Socrat către Dimonic* — et dans la troisième partie du livre le débat de problèmes tels que l'amour de la patrie, le mépris du gain, etc. Une notice finale annonce la parution d'un second tome, mais cette promesse ne fut jamais tenue.

Il est évident que l'Antiquité fut une source presque plus riche pour notre auteur que la contemporanéité, mais l'esprit qui anime les pages de ce Recueil trahit néanmoins l'homme de l'époque des lumières, pour lequel l'idée du progrès se rattache à l'abolition des lois féodales, cet homme dans l'esprit duquel la lutte pour l'indépendance nationale se confond avec celle visant à l'indépendance sociale, idée nettement exprimée dans ses notes du voyage édifiant entrepris à travers l'Europe et peut-être aussi dans la préface de l'ouvrage de Thornton [2]. C'est du reste cette idée qui explique le succès du livre [3]; c'est elle, également, qui assura une survivance illustre au recueil du frère de Dinicu, Iordaké Golescu, intitulé *Pilde, povăţuiri i cuvinte adevărate şi poveşti* [Fables, conseils, ainsi que des paroles vraies et des contes] — *Ms. 213* de la Bibliothèque de l'Académie — consulté plus tard par Mihail Eminescu. Iordaké Golescu avait rédigé aussi, d'ailleurs, un essai de philosophie politique imbu de cet esprit propre à l'époque des lumières et de paraphrases de Montesquieu, l'intitulant *Către ocîrmuitorii noroadelor* [Aux dirigeants des peuples]. Dans le recueil de Iordaké, l'appel à la sagesse populaire est encore plus important — ce qui le rend, selon la juste remarque de Perpessicius, une source de tout

[2] V. pour la bibliographie à jour des ouvrages de Dinicu Golescu notre notice dans « Revista bibliotecilor », 1967, 2, p. 46—47. Caractéristique pour l'attitude de notre écrivain est son affirmation dans *Însemnare a călătoriei mele* [Notes de mon voyage], par laquelle la critique sociale s'arroge des droits incontestables ; parlant des souffrances subies par les paysans qui travaillaient laborieusement dans les terres des grands domaines, Dinicu écrit : « et de tels faits ne seront plus connus seulement en confesse ou subis par les patients mais la plume révélera à la communauté aussi bien les circonstances en faveur du peuple que celles menant à son anéantissement » (« şi asemenea urmări nu vor mai fi cunoscute numai duhovnicilor şi suferite de pătimaşi, ci condeiul va da în vileag obştii, atît urmările cele spre folosul neamului, cît şi cele spre prăpădenia lui »). Et se prononçant dans le même sens, dans la préface du livre de Thornton : *The present state of Turkey... together with the state of Wallachia and Moldavia* (traduction publiée en 1826 à Buda) — traduction qui lui est attribuée pour des raisons bien fondées — récapitulant les abus des grands de la terre, il estime qu'un nouvel état des choses ne saurait être établi que grâce à l'instruction et à l'économie qui fait naître sous ses pas la prospérité.

[3] La large diffusion du livre est confirmée par les copies manuscrites de ce volume ; le *Ms. 1 502*, f. 10^v—14^r, de la Bibliothèque de l'Académie, contient deux fables tirées du Recueil.

premier ordre pour l'étude de la parémiologie et de l'anecdote dans les cultures roumaine et grecque (car de nombreux lettrés grecs composaient alors des collections similaires)[4]. C'est en même temps un véritable répertoire de ces dits appelés en roumain « cuvinte adevărate » (paroles vraies), longuement commentés en ce pays et dont la tradition, toujours vivace, reprise par les représentants illustres de notre culture moderne — Mihail Eminescu, par exemple[5] — est plus de dix fois centenaire.

Se fondant sur la sagesse populaire et gagné par les concepts majeurs du siècle des lumières, Dinicu reprend les écrits qui appartiennent à la tradition propre au genre des livres de conduite (genre qui englobe les livres de sagesse aussi bien que « les miroirs des princes »). Il les publie, les traduisant de nouveau et les commentant. Sous ce rapport, le confronter avec la tradition s'avère chose particulièrement significative. En effet, si notre écrivain puise ses maximes et ses fables aux ouvrages parus déjà depuis un siècle, ses gloses révèlent par contre une attitude devançant même les auteurs transylvains qui ne l'avaient précédé que de quelques années dans la publication des livres de conduite : Nicolae Horga-Popovici[6], I. Teodorovici-Nica[7], I. Tincovici[8], Moise Fulea[9], Gergely de Csokotis[10], etc. D'autre part, il y a des similitudes entre son Recueil et les œuvres de Dimitrie Ţichindeal, adaptées d'après celles de Dosithée

---

[4] Mentionnons le *Ms. grec 495*, Bibliothèque de l'Académie, comportant une collection de proverbes grecs qui remontent à l'Antiquité et au Moyen Age, expliqués et disposés dans l'ordre alphabétique, recueillis par Partenie Catzoulis de Janina ; ou encore les *Ms. grec 650* et *Ms. grec 586*.

[5] Le recueil de Iordaké étudié par notre grand poète eut son rôle dans le processus créateur de l'œuvre de celui-ci, compte tenu de ce que « la prose politique toute entière d'Eminescu comporte dans sa trame d'innombrables métaphores prises à la sagesse populaire » — Perpessicius, *Iordache Golescu*, dans son volume d'essais critiques intitulé *Menţiuni de istoriografie literară şi folclor*, Bucarest, Editura pentru Literatură, 1957, p. 217 ; vd. également les pages 220—221, 235—236.

[6] *Oglindă arătată omului înţelept* [Miroir présenté à l'homme sage], Buda, 1807 ; l'ouvrage comporte toute une série d'historiettes empruntées à la Bible, l'antiquité gréco-romaine, l'histoire des Roumains et suivies de conseils et de préceptes « pour la vie de l'honnête homme » (« viaţa omului de cinste ») ; dans la partie finale de l'ouvrage on retrouve quelques chapitres d'histoire et une légende au sujet pris toujours à l'Histoire des Roumains.

[7] *Moralnice sentinţe* [Sentences morales], Buda, 1813, comportant des conseils donnés dans un style digne de Lamennais.

[8] *Înţelepte învăţături sau regule pentru îndreptarea năravurilor spre folosul pruncilor* [Sages conseils ou règles à l'usage des enfants, en vue de leur amendement], Buda, 1815.

[9] *Cărticica năravurilor bune pentru tinerime* [Livret des bonnes habitudes à l'usage des jeunes], Sibiu, 1819, qui est la traduction de l'ouvrage de Johann Heinrich Campe *(Sittenbüchlein für die Jugend in den Städten)*, qui a servi à Gheorghe Lazăr aussi, comme l'indique G. Bogdan-Duică dans la monographie qu'il lui a consacrée. Le livre de Campe a été également traduit par Constantin Ionovici, en 1813, mais la version de celui-ci demeura en manuscrit *(Ms. 1618*, Bibliothèque de l'Académie).

[10] En 1819, il publiait à Vienne le volume *Omul de lume* [Le comportement de l'homme dans la société], livre surtout intéressant sous d'autres rapports, puisqu'il est imprimé en caractères latins et traite de la latinité de la langue et du peuple roumain au chap. IV.

Obradović [11], et il s'apparente par certaines touches au Manuel de patriotisme — *Manualul de patriotizm* — que Iancu Nicolae traduisit en 1829 [12] ou au Directeur de la bonne éducation — *Diregătoriul bunei creșteri* — de Damaschin Bojincă (1830) [13], annonçant le Manuel du bon Roumain — *Manualul bunului român* — publié par Nicolae Bălcescu en 1850 [14].

L'un des traits les plus intéressants de cet esprit de transition trahi par le livre de Dinicu est relevé par le fragment d'Isocrate inclus dans le volume et accompagné d'amples commentaires. Ces pages n'ont guère suscité l'intérêt des spécialistes dans l'histoire de la littérature roumaine, occupés à étudier en détail cet autre ouvrage de Dinicu, de beaucoup plus important certes, intitulé *Însemnare a călătoriei mele* [Notes de mon voyage] où ce descendant d'une vieille famille d'aristocrates valaques[15], tout en relatant des impressions de voyage recueillies dans ses pérégrinations à travers « l'Europe éclairée », faisait le procès d'un ordre social et incitait ses compatriotes à s'engager dans la voie du progrès économique, social et politique. Mais la traduction d'Isocrate donnée par Dinicu est digne d'un commentaire plus poussé, car elle se révèle comme un procès intenté cette fois à une forme de culture. Et c'est pour surprendre ce trait que nous nous occuperons ci-après surtout des gloses rédigées par Dinicu, laissant volontiers aux linguistes le soin d'analyser le texte de la traduction.

Traduisant le Πρὸς Δημόνικον, Dinicu introduit dans le circuit de sa langue maternelle un ouvrage qui était bien connu aux lettrés roumains. Bien que des arguments puissants plaident de plus en plus en faveur d'un pseudo-Isocrate quelque peu différent de l'auteur de l'ouvrage adressé à Nikoklès [16], l'écrit dont s'occupe Dinicu a continué de faire partie des éditions modernes des œuvres du grand rhéteur de l'Antiquité [17], et en tout cas,

---

[11] Les livres ont été publiés à Buda : *Sfaturile a înțelegerii cei sănătoase* [Conseils pour une saine compréhension], en 1802, *Adunare de lucruri moralicești* [Recueil d'histoires morales], en 1808, *Filosofești și politicești prin fabule moralnice învățături* [Préceptes philosophiques et politiques à travers des fables], en 1814.

[12] La traduction du manuel est d'après Nicolas Scoufos, cf. Nestor Camariano, *Despre un manual de patriotism publicat la Iași în 1829* [A propos d'un manuel de patriotisme publié à Jassy en 1829], « Revista istorică română », 1943. Iancu Nicola a aussi traduit le recueil *Culegerea de înțelepciune* [Recueil de sages pensées] de Dimitrie Darvar (Bucarest, 1827).

[13] L'auteur montre, à la manière de Dinicu, que le principal devoir des intellectuels est de « se soucier de ceux dont la sueur les nourrit » (« a griji de cei din a căror sudori se hrănesc ») ; la préface est reproduite dans l'ouvrage *Bibliografia românească veche*, III, p. 674—679.

[14] L'ouvrage de Bălcescu est une adaptation d'après celui de Charles Renouvier, *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*, Paris, 1848.

[15] L'évocation de cette vieille famille chez Nicolae Iorga, *Oameni cari au fost* [Des hommes qui ont vécu], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1967, tome II, p. 62—66.

[16] Vd. Eino Mikkola, *Isokrates, seine Anschauungen im Lichte seiner Schriften*, Helsinki, 1954 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae) ; aux p. 277—285, l'examen de l'authenticité de l'ouvrage qui nous préoccupe aboutissant à la conclusion qu'il s'agit d'un écrit ultérieur rédigé par un écrivain très familiarisé avec l'œuvre d'Isocrate.

[17] Ce discours figure dans l'édition publiée par les soins d'Emile Brémond, Paris, Société d'Edition « Les Belles Lettres », 1928, tome I^er ; l'exégète français remarque cependant : « quel fut le metteur en style et le rassembleur de toutes ces vérités utilitaires que rehausse toutefois par instants une incontestable noblesse, nul sans doute ne le saura jamais » (p. 119).

par le passé, les conseils adressés par celui-ci à Démonikos ont connu une longue carrière, ailleurs comme chez nous. Des écrivains de prestige, comme Démètre Cantemir (qui le mentionne dans son « Divan ») ou Nicolas Mavrocordate [18] ont appelé à Isocrate et le nom d'Isocrate revenait sur les lèvres des magisters qui analysaient au profit de leurs disciples le Πρὸς Δημόνικον dans les écoles grecques. Malgré son air vétuste, l'ouvrage s'impose aujourd'hui encore par son âge et sa carrière vénérable. « Le Πρὸς Δημόνικον est une œuvre dont le lecteur moderne conteste volontiers l'intérêt ; il en estime la pensée presque toujours ennuyeuse, le style monotone, l'exposé mal tenu ; mais si le texte semble avoir épuisé pour nous sa puissance de séduction, la tradition historique est suffisamment précise à son égard pour nous permettre de discerner que pendant des siècles le Πρὸς Δημόνικον a connu les honneurs de la lecture et soutenu en plus d'une circonstance la pensée de ceux qui l'avaient pratiqué. Exhortations, Miroirs de princes, recueils de sentences et de proverbes, dans un sens plus large, ouvrages d'éducation et de morale, parallèlement, traités de rhétorique et de grammaire font au Πρὸς Δημόνικον de nombreux emprunts.

Hermogène le cite à plusieurs reprises ; il est possible que Julien, Saint Basile, Choricius s'en soient inspirés ; la trace s'en retrouve chez Isidore de Pélusium, chez le commentateur Phoebammon, chez Sopatros, Stobée, Orion, Damascius. Ainsi s'esquisse une tradition de sympathie intellectuelle qui dès les premiers temps de l'ère chrétienne rejoint l'époque byzantine. La littérature byzantine retient, elle aussi, le Πρὸς Δημόνικον dont elle fait une de ses sources favorites, depuis le Miroir des princes d'Agapétos jusqu'à Niképhoros Blemmydes au XIII^e^ siècle, sans oublier les travaux des grammairiens, tels que Suidas, Grégoire de Corinthe ou Maxime Planude » [19].

Cet ouvrage fut apprécié par les lettrés grecs durant tout le XVIII^e^ siècle. Il apparaît avec une grande fréquence dans les écrits de certains érudits de premier rang tels Sebastos Kyminitis (qui fut chargé par Mavrocordate de traduire en grec vulgaire quelques *Ouvrages* d'Isocrate) ou Iosipos Misiodakas (qui fit imprimer à Venise, en 1779, une *Transformation de l'oraison d'Isocrate sur l'art de régner pour Nicoclès* ou *Chapitres*

[18] Nous nous référons tout particulièrement au *Theatron politikon*, généralement attribué à l'érudit Phanariote — paternité que C. Th. Dimaras estime comme contestable dans son *Histoire de la littérature néohellénique*, Athènes, 1965, où il note que la philosophie de Mavrocordate « repose sur les quatre vertus cardinales de la tradition classique » (p. 114) ; l'influence directe de ce discours a été détectée dans *Spanéas*, un poème du XII^e^ siècle ou peut-être encore plus vieux (p. 41). « Les instructions à l'usage du prince qui se prépare à gouverner... ont leur origine tangible, pour ne pas remonter plus haut, à des textes isocratiques ou pseudo-isocratiques ... », note l'éminent spécialiste, parlant notamment des *Phrontismata* d'Alexandre Mavrocordate — vd. *art. cit. infra*.

[19] Emile Brémond, *op. cit.*, p. 109.

politiques) ou encore Adamantios Koraïs (qui publia dans la « Bibliothèque hellénique » une édition critique des « Discours » d'Isocrate) [20].

Dans les Principautés, l'enseignement supérieur en langue grecque du XVIII[e] siècle prévoyait l'étude de l'œuvre d'Isocrate, qui figurait au programme des cours de rhétorique ainsi qu'à ceux consacrés à la langue et à la littérature grecques. Partiellement connu à l'époque où prévalait la méthode de la « psychagogie », encore mieux connu à l'époque où l'étude des textes classiques avait dépassé l'étape paraphrastique pour pénétrer dans le fond même des idées grâce à la méthode « monolecte », Isocrate à l'instar de Plutarque, de Lucien ou de Synésios — est entré dans le stock des connaissances obligatoires chez tous ceux ayant fréquenté les écoles de l'époque. Les manuscrits qui ont survécu aux écoles des Principautés révèlent la fréquence des textes d'Isocrate [21] et le contexte où ils sont placés s'avère de nos jours du plus haut intérêt. Le discours adressé à Démonikos accompagne celui adressé à Nikoklès (parangon de toute une littérature de « Fürstenspiegel ») et tous les deux se mêlent à des textes de Lucien, d'Aristophane, d'Homer (comme dans le *Ms. gr. 462*, Bibl. de l'Acad.) ou à des fragments de Basile le Grand, de Plutarque, de Synésios — à Arcadius (comme dans le *Ms. gr. 1 027*). Un manuscrit particulièrement expressif de 1738 offre les textes de conduite « classiques » : les chapitres d'Agapète, le discours d'Isocrate à Démonikos, le discours d'Isocrate à Nikoklès, la *Christoïdia* d'Antoine de Byzance, le discours de Synésios adressé à Arcadius (*Ms. gr.* 274). Un pareil manuscrit évoque certes pour nous l'intérêt des maîtres et la dilligence des disciples quand il s'agissait de l'exploration minutieuse des préceptes d'une conduite correcte, en société ou à la cour, tout en nous signifiant à quel point l'école était dépendante au XVIII[e] siècle de la cour princière. Mais la présence d'Isocrate dans la conscience des élèves de ces écoles ne saurait se réduire uniquement à cela. En effet, son œuvre figure sur des plans multiples dans la culture du XVIII[e] siècle. Le nom de ce grand rhéteur de l'Antiquité attirera l'attention du chercheur actuel chaque fois qu'il se proposera d'étudier l'humanisme et la dominante classique, introduits par les œuvres de l'Antiquité hellénique dans le Sud-Est européen, partout où l'enseignement grec s'est épanoui.

---

[20] Börje Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Upsal, 1962, *passim*.

[21] Une liste des manuscrits avec « des traductions néo-grecques, des parapharses interlinéaires, parfois accompagnées de commentaires », chez Gheorghe Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII[e] siècle. Le contenu de l'enseignement*, « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », 1966, 3—4, p. 443, note 26. Le *Ms. gr. 208* comporte en dehors des traductions en grec moderne de fragments d'Isocrate, de Platon, de Démosthène et de Thucydide, le discours de Cyrus, pris dans la Cyropédie, livre VIII, qui se propose, à l'instar de l'autre ouvrage de Xénophon, « L'Economique », de prouver qu'à la tête d'un Etat, de même qu'à la tête d'une famille, un seul homme doit se trouver, cf. Maria Marinescu-Himu, *Introducere* [Introduction], à l'ouvrage de Xénophon, « Cyropédie », Bucarest, Ed. Științifică, 1967, p. 50, 14.

Sans nous éloigner outre mesure du thème délimité avec précision que nous nous sommes proposé pour l'instant, nous aimerions pourtant signaler le fait que la présence de l'œuvre d'Isocrate dans l'instruction des élèves formés aux écoles grecques se prête à une étude parallèle sur trois plans au moins. D'abord, en ce qui concerne l'étude de la rhétorique, qui peut expliquer certains caractères dominants de la littérature du XVIII^{e} siècle. Ensuite, au point de vue de l'éthique et de la conduite sociale. Et enfin, partant de l'ensemble des normes politiques et sociales révélées par la littérature du genre « Fürstenspiegel ». Dans le premier cas, il faut certes tenir compte du fait que la rhétorique de l'Antiquité n'était pas tout simplement l'art de l'éloquence ; c'était plutôt un art de la parole en général, c'est-à-dire « un art, un idéal de vie » [22]. Conservée dans un état plus pur, plus proche de sa forme antique, par la culture du Sud-Est européen, par rapport à ce qui s'est passé au Moyen Age en Occident, la rhétorique imprima incontestablement une note classique à la littérature de cette zone — — une note « attique », sans cesse différente de la note « asianique », maniériste, avec laquelle, cependant, elle a vécu parallèlement [23]. Pour comprendre l'importance de la rhétorique pour la littérature du XVIII^{e} siècle, il convient de ne pas oublier que le mot parlé conservait encore sa préséance sur la parole écrite. « Notre conception de l'art est aujourd'hui fondée sur la littérature écrite ; lorsque nous rencontrons, au tribunal ou au parlement, un orateur au sens antique, d'une réelle efficacité, nous refusons de le juger sur le seul effet de son éloquence ; inconsciemment nous cherchons à nous représenter „ce qui en resterait", une fois le discours imprimé » [24]. Tout au contraire, les hommes d'il y a presque deux siècles étaient fort probablement plus sensibles à la résonance d'une page écrite du moment où celle-ci était récitée. Les lois de la rhétorique ont continué à dominer pour quelque temps la littérature écrite (constituant une sorte de corps de principes postés à la base de l'art de la prose). Et c'est pourquoi les premiers spécimens de théorie littéraire se trouvent dans les Grammaires et les Rhétoriques de l'époque. Ces lois ont freiné la fantaisie jusqu'à ce que l'attention de l'homme de culture — « orateur » par excellence [25] —, porté plutôt vers la transmission de certaines règles de conduite, se fût arrêtée aux beautés du verbe. Mais la technique léguée par l'Antiquité a survécu ; elle a connu même un nouveau fleurissement en rapport avec les tendances majeures des cultures du Sud-Est européen,

[22] E. R. Curtis, *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Munich-Bern, Francke Verlag, 1965, p. 72.
[23] G. R. Hocke, *Manierismus in der Literatur*, Hambourg, 1959, (Rowohlts, *Deutsche Enzyklopädie*), notamment les p. 12—15.
[24] Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, E. de Boccard, 1938, p. 89.
[25] *Ibidem*, p. 85.

qui aspiraient à refaire leurs bases antiques. D'autre part, et à cette fin, la parole était adressée au peuple tout entier. C'est donc ce respect vis-à-vis d'un auditoire dans la composition duquel entraient des analphabètes aussi qui peut expliquer certains traits dominants des cultures du Sud-Est européen. Aussi estimons-nous que l'étude du rôle détenu par la rhétorique antique dans les littératures du Sud-Est européen pendant leur étape pré-moderne est à même de jeter un jour nouveau sur leurs traits caractéristiques. Le prestige qui a continué à entourer la rhétorique, son usage en vue d'obtenir la persuasion d'un très large auditoire expliquent, croyons-nous, « l'oralité » des littératures sud-est européennes — prédominante dans leur phase ancienne et encore vivace à l'étape moderne. Cette « oralité » serait donc le fait non seulement du poids que la littérature populaire a toujours eu et continue à avoir dans cette zone, mais du refleurissement de la rhétorique antique aussi, notamment aux XVII[e] — XVIII[e] siècles, quand elle présida à l'apparition d'une théorie littéraire faisant autorité. A l'élucidation de ce point, sur lequel nous nous proposons du reste de revenir, l'analyse de la diffusion et de l'écho connu par l'œuvre d'Isocrate dans les écoles grecques des Principautés semble devoir apporter une contribution majeure.

En second lieu, les préceptes compris dans les discours d'Isocrate ont continué durant tout ce laps de temps à servir comme tels aux élèves, alimentant tout à la fois les compilations du XVIII[e] siècle destinées à transmettre des normes générales de conduite ou des conseils particuliers aux princes. Autrement dit, c'est de ce réservoir qu'on préleva les idées qui se font jour dans les écrits les plus divers aussi bien que dans les miroirs des princes.

En suivant la destinée de l'œuvre d'Isocrate dans les cultures grecque et roumaine notamment, nous pensons pouvoir dépister le moment où les élèves qui les ont analysées avec application, ainsi que les écrivains qui y avaient puisé sans se gêner ne furent plus si parfaitement satisfaits des préceptes du grand orateur. La modification de la mentalité à l'époque des lumières confère au livre un rôle de plus en plus grand, finalement prépondérant ; l'éloquence perd au fur et à mesure sa fonction, faisant place aux imprimés, dont le prestige la rejette dans l'ombre. L'amour du concret et l'ampleur de l'esprit combatif ne sauraient plus s'ancrer dans les préceptes généraux qui s'étaient montrés « conformes aux exigences d'une morale un peu grise » et dont l'autorité avait été unanimement respectée jusqu'alors parce que bien peu mise à l'épreuve : « Ces maximes, aux heures de félicité publique, sont apparues comme l'heureuse expression d'un état de fait solidement consacré, — aux temps sombres du désordre ou de l'avilissement de la conscience collective, l'ouvrage qui les groupait a pris figure de livre vénérable dans lequel semblaient s'être retirés le bon sens et la

sagesse humaine pourchassés »[26]. Les esprits captés aux idées d'un Montesquieu ou d'un J. J. Rousseau ont pu estimer — à l'instar d'un érudit contemporain — que les maximes du discours de Nikoklès sont « d'une surprenante banalité » et que même « Polonius aurait pu avoir l'impression justifiée qu'Isocrate l'avait devancé »[27].

Et c'est un pareil moment que nous révèlent les gloses de Dinicu Golescu. Le lettré roumain donne la traduction intégrale du discours adressé à Démonikos, et en le publiant il lui reconnaît encore une certaine viabilité. Mais les réserves qu'il y fait sont pourtant nombreuses, puisqu'il soumet au crible de sa critique non seulement l'idée d'amitié, telle qu'elle se dégage du discours (et que les exégètes actuels sont plutôt enclins à attribuer au pseudo-Isocrate, car elle n'offre aucune consonance avec la conception « naturelle et d'une note sentimentale »[28] du grand rhéteur), mais les rapports mêmes des hommes dans le cadre social fixé par Isocrate. Le désaccord surgit pour la première fois quand l'écrivain antique recommande la prudence et la réserve dans les relations avec nos amis : τὰς ἐντεύξεις μὴ ποιοῦ πυκνὰς τοῖς αὐτοῖς, μηδὲ μακρὰς περὶ τῶν αὐτῶν· πλησμονὴ γὰρ ἁπάντων. (Ne multiplie pas tes entretiens avec les mêmes interlocuteurs et ne les prolonge pas sur les mêmes sujets, tout comporte une satiété)[29]. Partant d'un texte légèrement modifié (où il est question de « τὸν φίλον »), Dinicu traduisait : « Ne fréquente pas trop tes amis, ne leur parle pas trop sur le même sujet, car tout ce qui est trop prête au dégoût » (« Nu merge la prietenii tăi, nici nu vorbi cu ei mult tot pentru un lucru, căci orice este mult este scîrbit »). Et il note sur-le-champ, en sous-sol de la page : « Je me suis entièrement refusé à ce jugement de l'écrivain, car j'estime que l'ami doit toujours passer ses heures dans la compagnie de son ami, parce que, à tour de rôle, ils doivent se raconter ou leur joie ou leur tristesse, et la vraie amitié ainsi que le véritable amour ne s'éteignent pas d'une fréquentation soutenue, mais s'enflamment encore plus, cela τὸ πολὺ εἶναι ἀιδὴς, καὶ ἵνα μὴ σὺ πλησθεὶς μισήσῃ σε. Comment cela ne s'applique-t-il pas au riche avare, qui s'est rendu l'esclave de ses richesses? comment ne se dégoûte-t-il pas de multiplier son argent jusqu'à l'heure de sa mort? De même, celui qui s'est donné pour de vrai à l'amitié et à l'amour ne saurait-il se dégoûter d'une fréquentation suivie, et quel que soit le nombre d'heures passées

[26] E. Brémond, *op. cit.*, p. 119.

[27] Norman Baynes, *Isocrates*, dans son volume *Byzantine Studies and other Essays*, Londres, The Athlone Press, 1955, p. 149 : « it is surely idle to attempt to find unity in "the ethical consistency" of such a compilation... in fact we see a rhetorician at work upon his all Trivia ».

[28] E. Mikkola, *op. cit.*, p. 282–283.

[29] Nous citons le texte de l'édition « Les Belles Lettres ». Dinicu Golescu a dû sans doute partir d'un texte appris à l'école, dans le genre du *Ms. gr. 1 022*, qui comporte le discours parénétique à Démonikos, avec interprétations interlinéaires (ms. des années 1762, 1812).

ensemble, les âmes vraiment dominées par ce sentiment sacré sentiront de la peine au moment de la séparation, même si dans deux heures on se rencontrera de nouveau ; et l'ardeur amicale qui s'éteint par suite d'une trop grande fréquentation ne saurait pas du tout se réclamer de ce nom, mais d'un nom d'hypocrite, de flagorneur, d'intéressé qui, si fréquemment ou rarement il rencontrera la personne désignée, il faut s'en défaire sans une parole » (« Am fost cu totul împotrivitoriu la această judecată a scriitoriului, căci am socotit că prietenul cu prietenul trebuie în veci să petreacă ceasurile, fiindcă cînd unul, cind altul este să-şi povestească sau bucuria sau întristarea lor, şi că adevăratul prieteşug şi dragostea adevărată de adeasa vedere nu se stinge, ci mai mult se aprinde, aceasta τὸ πολὺ εἶναι ἀιδὴς, καὶ ἵνα μὴ σὺ πλησθεὶς μισήσῃ σε. Cum nu-şi are puterea şi asupra bogatului scumpul, care s-au făcut rob bogăţiei? cum nu să scîrbeşte de a-şi înmulţi banii pînă în ceasul morţii? Aşa şi acela care adevărat va fi robit prieteşugului şi dragostei nu să scîrbeşte de adeasa vedere, ci oricîte ceasuri vor vedea acei doi stăpîniţi întru adevăr de acel sfînt sentiment, la despărţire tot simt sufletele lor cevaşi supărare, măcar şi de ar fi peste doao ceasuri iară să să vază; iar acea dragoste prietenească care s-au stins, din pricina adesei vederi, aceea de loc nu i s-au cuvenit să i se dea această numire, ci numire de un prefăcut, de un linguşitor, de un interesat, care, sau des sau rar, va vedea pe acel numit, trebuie să-l desfacă făr de niciun cuvînt ». [Ce genre de conseil convient à ceux qui se brouillent avec leurs amis ; en ce qui le concerne personnellement, il ne saurait plus se conformer aux principes appris à l'école et c'est pourquoi il exprime son désaccord]. « Maintenant que j'ai touché la cinquantaine j'apprends que je ne dois aller chez mon ami que fort rarement parce qu'il est mon ami, et que je dois par contre fréquenter assidûment mon ennemi (soit pour le gagner en tant qu'ami, soit pour lui faire croire que je ne suis point son ennemi et de cette manière user moi de lui et non pas lui de moi) ; cela, je le juge vraiment comme un moyen convenant à un diplomate, qui jamais ne peut prétendre avoir l'âme pure, mais pour ce qui est d'un véritable ami et d'une personne bien fondée en toute chose, il faut que son ami le connaisse aussi comme homme de bien qui se dresse à ses côtés, et l'ennemi qu'il est un ennemi, car c'est l'unique moyen pour connaître également celui vraiment digne de prendre ce nom d'ami, car d'après le moyen que l'écrivain nous enseigne à appliquer vis-à-vis d'un ami, l'on ne peut plus le considérer ami, mais un rien » (p. 322—325) (« acum tocmai la vîrsta de cinzeci de ani aflu că la prieten trebuie să merg foarte rar căci este prieten, iar la vrăjmaş foarte des (sau ca să l dobîndesc prieten, sau ca să-l fac să crează că nu-i sînt vrăjmaş şi cu acest mijloc să mă folosesc eu de dînsul iar nu el de mine) ; aceasta eu o judec că adevărat poate fi un mijloc potrivit unui diplomat, care nici-

odată nu poate să-şi aibă cugetul curat, iar pentru un adevărat prieten şi pentru un om cu temei, în toate lucrurile lui, trebuie şi prietenul să-l cunoască că este bun şi că stă de faţă pentru el, iar vrăjmaşul că este vrăjmaş, căci numai cu acest mijloc poate a să şi cunoaşte acela care este vrednic de a lua acest nume de prieten, căci după mijlocul scriitorului cu care ne învaţă să ne purtăm către prieten, nu mai poate a să numi prieten, ci un nimic »).

Cette glose de Dinicu ravive en nous le souvenir de La Bruyère (connu à cette époque dans les Principautés Roumaines) qui disait : « Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié ; ce n'est point une maxime morale, mais politique » (*Du Cœur*)[30]. Dinicu refuse le conseil « diplomatique » d'Isocrate, car il aspire à l'installation de l'esprit philosophique dans la conduite sociale. C'est pourquoi, lorsque l'écrivain antique recommande la mise à l'épreuve de l'amitié, sa réponse est prompte, appelant à la rescousse l'autorité d'Aristote : « Toutes les choses les plus secrètes des cœurs doivent être révélées par chacun, car selon la parole même du philosophe l'amitié n'est qu'une âme en deux corps » (p. 328). Par la suite, l'attitude de Dinicu se dessine encore plus nettement, lorsque Isocrate préconise de recourir aux conseils de nos amis sans leur dévoiler pour autant nos propres secrets : « L'écrivain ne donne pas des conseils sur l'amitié en philosophe fondé sur le respect des devoirs de l'humanité et de l'honnêteté, mais en diplomate, en homme de la cour, qui considère comme un hochet tous les sentiments philosophiques (« Scriitorul nu povăţuieşte asupra prieteşugului ca un filosof, ca temeinic în paza datoriilor omenirii şi a cinstii, ci ca un diplomat, ca un curtean, care are ca o jucărie toate sentimentele cele filosofeşti » — p. 333—334).

Particulièrement significative, cette affirmation nous porte vers l'esprit philosophique du siècle des lumières, vers ce type de philosophe qui se dessine maintenant, cet « honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à son esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales » [31]. Mais l'homme rêvé par Dinicu est un citoyen philosophe, un penseur, c'est-à-dire qu'il se rallie aux aspirations générales vers le progrès (« vers le bonheur de l'humanité »), et, en même temps, aux aspirations particulières de sa nation et de sa patrie. Récapitulant ses critiques à l'adresse de la « prudence » recommandée par Isocrate et for-

[30] *Les Caractères*, Paris, Editions Garnier, 1960, p. 129.

[31] Paul Hazard, *La pensée européenne au 18e siècle de Montesquieu à Lessing*, Paris, Fayard, 1963, p. 269. Notons que « la réflexion de l'empereur Antonin [estimée par les philosophes] parfaitement juste, que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes ou quand les philosophes seront rois » est citée telle quelle par le métropolite de la Moldavie, Gavril Callimachi, dans la préface d'un ouvrage imprimé en 1774.

mulant sa propre pensée au sujet des questions traitées dans le discours à Démonikos, Dinicu précise dans une note finale : « Je serais heureux que celui qui à notre époque n'a aucun désir de bien faire pour la félicité de l'humanité et pour celle de sa nation d'autant plus, soit afin de réveiller le peuple, soit afin de tranquilliser les impuissants, soit pour effacer les injustices ou pour donner le signal à d'autres bienfaits, pour la gloire de sa patrie en un mot, pour celui donc qui de toute façon n'a, quant à lui, aucune volonté de suivre l'une de ces voies, je serais heureux, dis-je, s'il n'arrêterait pas les autres, les montant même contre ces bonnes choses, puisque cela même pourrait passer pour une vertu de n'avoir pas envié ceux désireux de ces bonnes choses et dilligents, et de n'avoir pas excité ceux qui ont le pouvoir et les moyens pour faire du bien parmi les hommes » (« Eu m-aşi mulţumi acela care nu are voinţă într-această vreme să facă nici un fel de bine spre fericirea omenirii şi mai vîrtos a naţiei sale sau spre deşteptarea norodului sau spre odihna neputincioşilor sau spre lipsirea nedreptăţilor sau spre îndreptări de alte nouă bune orînduieli, şi cu un cuvînt spre podoaba patriei, în tot chipul acela care nu are voinţă chiar el singur să urmeze niciuna dintr-acestea, aşi fi mulţumit, zic, cînd şi pre alţii nu ar opri, îndemnîndu-i şi împotriva acestor bune lucruri, căci şi aceasta s-ar socoti o virtute, cînd nu ar pizmui pe cei de bune lucruri voitori şi sîrguitori, şi nu ar îndemna pe aceia care au puteri şi mijloace să facă bine între oameni » — p. 342).

L'attitude de Dinicu est similaire à celle qu'on retrouve dans le livre du transylvain Damaschin Bojincă : *Diregătoriul bunei creşteri* [Le directeur de la bonne éducation], Buda, 1830. Tout en traitant des devoirs des parents et des professeurs, ainsi que des devoirs des enfants vis-à-vis de leurs parents, de leurs professeurs et d'eux-mêmes, ce disciple de Petru Maior introduit dans son recueil des historiettes éducatives — le conte de Voltaire, par exemple, intitulé « Jeannot et Colin » — pour relever le fait qu'« une pensée éclairée est la principale raison et le fondement essentiel du véritable bonheur humain ». Ces contes font en même temps l'éloge enthousiaste de la culture qui « aiguise » les capacités de la raison, met la science au service de l'homme, déracine les superstitions et jette la semence « de la liberté de pensée dans chacun », révélant « les beautés et les bonnes choses dont la terre est douée ». Accompagnant ces idées d'un chaud appel en faveur de l'union des forces et de l'effort commun de tous les Roumains, Bojincă réalise la synthèse du credo roumain à l'époque des lumières. Les traits essentiels de ce credo, tels que Bojincă les a explicitement affirmés (et qui du reste sont implicitement compris dans la majeure partie des livres de conduite parus à l'époque) peuvent donc être formulés de la sorte : confiance dans la capacité de la raison humaine, avec

son corollaire manifeste dans la priorité de l'activité scientifique, la découverte du monde matériel par l'exploration de la nature et la mise à profit de ses forces, ainsi que la lutte contre les superstitions qui entravent le progrès. Mais son trait le plus vigoureux est l'affirmation sur le plan national, la reconnaissance des droits d'un peuple avec une longue tradition culturelle et historique.

Dans un esprit similaire, Dinicu Golescu reprend dans son Recueil les écrits de ses devanciers ; il fait appel au trésor traditionnel de la sagesse populaire et il inclut dans son volume des ouvrages antiques qui ont joui d'un grand prestige au siècle précédent, afin de donner une base des plus solides à son argumentation en faveur de la renaissance du peuple roumain. C'est pourquoi nous avons fait ce rapprochement entre les gloses de Dinicu et le Manuel du bon Roumain de Nicolae Bălcescu. En effet, à la question « Que manque-t-il à l'homme pour être vraiment complet en sa nature? » (« Ce trebuie ca omul să poată fi mai întreg în firea sa? »), que le citadin pose au commissaire celui-ci répond : « Il faut que son amour puisse trouver son aliment en famille, dans la patrie et dans l'amitié. Il faut que sa raison soit éclairée et ornée de savoir ; enfin, il faut qu'il puisse développer son courage et ses vertus selon ses forces et ses penchants naturels » (« Trebuie ca iubirea lui să-şi poată găsi hrană în familie, în patrie şi în prietenie. Trebuie ca mintea lui să fie luminată şi împodobită cu învăţături ; în sfîrşit, trebuie ca el să-şi poată dezvolta bărbăţia şi virtutea lui după puterile şi plecările lui cele fireşti »)[32].

En général, si la connaissance de l'œuvre écrite par un auteur étranger peut parcourir une véritable courbe dans une littérature nationale, partant de la simple mention sans aucune lecture préalable pour arriver à la mention des idées devenues un bien de la communauté sans en indiquer le nom de l'écrivain respectif [33], l'on peut également découvrir sur une telle courbe le point où un ouvrage bien connu est introduit pour la première fois dans un circuit national pour être discuté et même, en fin de compte, critiqué. Bien qu'il continuât d'être employé dans les écoles des colonies grecques des Principautés et traduit en tant qu'œuvre représen-

---

[32] N. Bălcescu, *Opere alese* [Œuvres choisies], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1960, vol. I, p. 320.

[33] C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld* « 'O 'Ερανιστής », 1966, p. 1–5. « Il y a plusieurs formes sous lesquelles se présentent les influences dans l'histoire des idées ; je signalerais parmi les plus significatives, dans l'espoir d'en traiter à une autre occasion, les références faites à des ouvrages que l'auteur n'a pas lus : on voit l'importance sociale, l'impératif qui exige la présence de tel ou tel nom au bas des pages d'un essai, d'un ouvrage savant. A l'autre extrémité de la courbe nous aurions plus simplement les lectures desquelles l'auteur a cru bon de profiter sans juger nécessaire d'en faire mention » (p. 4).

tative de l'hellénisme classique[34], le Discours d'Isocrate à Démonikos ne devait plus connaître ultérieurement une discussion portant sur l'*actualité* des règles de conduite qu'il proposait. Du reste, notre désir a été justement de montrer comment un ouvrage qui a eu son apport dans la naissance d'une conscience artistique et éthique a pu être introduit pour la première fois dans une littérature au moment même où il perdait son actualité. Autrement dit, notre intention fut de souligner pour nos lecteurs la manière dont une première traduction peut marquer la fin d'un processus culturel.

---

[34] L'ouvrage, muni d'explications en grec et en roumain, a été encore édité en 1859 par Ioan Colocotidos pour le gymnase de Bucarest ; en 1923, George Murnu l'englobe dans son recueil : *Din comoara de înțelepciune antică*, p. 7—19. Elle ne fut plus traduite après, ni étudiée tout spécialement — vd. N. I. Herescu, Maria Marinescu-Himu, C. E. Stoenescu, *Bibliografia clasică în România, 1928 1939* [La bibliographie classique en Roumanie, 1928—1939], Bucarest, 1943, 79 p.

УСЛОВИЯ, СОЗДАННЫЕ НА ТЕРРИТОРИИ РУМЫНИИ ДЛЯ АЛБАНСКОГО КУЛЬТУРНОГО ДВИЖЕНИЯ В КОНЦЕ XIX — НАЧАЛЕ XX ВЕКА

Н. ЧАКИР и Г. МАКСУТОВИЧ

В средние века балканские народы — болгары, сербы, черногорцы, греки, албанцы — были захвачены Оттоманской империей. Румынские княжества, хотя и вынужденные признать сюзеренитет Порты, все же сохранили широкую внутреннюю автономию. Расположенные к северу от Дуная, они были более защищены от турецкой экспансии. Здесь скрывались и находили приют и благоприятные условия для борьбы за свержение турецкого ига многие представители балканских народов.

В результате освободительного движения балканских народов и многочисленных войн, которые вели великие державы (особенно Россия), а также в результате экономического и политического упадка Оттоманской империи, в начале XIX века в жизни балканских народов произошел ряд изменений. Так, Адрианопольский договор (1829 г.) признал административную автономию Греции (которая в 1830 году становится независимой), Сербии, Черногории и Румынских княжеств. Турки возвращали Румынским княжествам территории, расположенные к северу от Дуная, а турецкий сюзеренитет сводился к взиманию дани, утверждению правителей, запрету поддерживать дипломатические связи и заключать экономические договоры без согласия Порты.

Под непосредственным турецким управлением еще находились Болгария, Албания, Македония, Босния и Герцеговина, санджак Нови-Базар, часть старой Сербии, часть Эпира, Фессалия, Кипр и др. Эти порабощенные области, побуждаемые острой экономической и политической необходимостью, борются за свое национальное освобождение.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., V, 3–4, p. 489–500, BUCAREST, 1967

В Румынии, благодаря географическому расположению и доброжелательному отношению властей обоих княжеств, в основном осели болгары, он было также довольно много и албанцев, которые тем самым избавлялись от турецких преследований и им представлялись более благоприятные условия для борьбы за национальную независимость. В результате войны 1877—1878 гг., с уходом турок из Болгарии и в результате создания независимого болгарского княжества, болгарское население получило возможность развиваться в наилучших условиях у себя дома; так что, после 1878 года, вплоть до 1912 года, когда сформировалось независимое балканское государство, на территории независимой Румынии находилась албанская колония, которая получала необходимую поддержку в своей освободительной деятельности.

Касаясь этого периода, Т. Капидан указывает, что почти все участвовавшие в этой борьбе передовые албанцы, « проведшие несколько десятилетий, как дорогие гости, у нас в стране, при доброжелательном участии наших государственных мужей, подготовляли бой, который должен был быть дан через школу и церковь до окончательной победы »[1].

В связи с этим же периодом албанский исследователь Вехби Бала в одном своем труде подчеркивает, что албанская пресса, выходившая в Румынии, внесла ценный вклад в дело пробуждения и укрепления национального сознания и сыграла « большую роль в укреплении дружбы между албанским и румынским народами, в подробном ознакомлении с традициями, интересами и чаяниями этих двух народов. Несомненно, албанская пресса в Румынии не могла развиваться без этой дружественной поддержки, без помощи и покровительства румынского общества »[2].

Является установленным фактом, что албанцы — речь идет, в основном, о немусульманах — проникали на север от Дуная разными путями на протяжении всего периода средних веков, причем к XIX веку этот процесс усилился. Оседали они либо как кр естьяне,[3] занимаясь полевыми работами, либо как слуги, выполняя различные охранные службы, либо как торговцы и т.д. [4] Не будем останавливаться подробно на этих

---

[1] Th. Capidan, *Contribuția Românilor la renașterea Albaniei* [Вклад румын в возрождение Албании], в « Graiul românesc », год II, № 1, стр. 4.

[2] Vehbi Bala, *Shtypi ahqiptar në Rumani* [Албанская пресса в Румынии], в « Revistë shkencore e Institutit Pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës », 1964, № 1, стр. 31.

[3] Можно сослаться на следующий пример: в 1602 году воевода Симеон Мовила освобождает албанцев, живущих в деревне Кэлинешти, уезд Прахова, от всех налогов и податей на 10 лет. Через 10 лет они обязаны платить по 15 000 аспров ежегодно (Академия Социалистической Республики Румынии. Документы по истории Румынии, XVII век, Валахия (1601—1610), док. 53, стр. 43).

[4] Подробнее см. N. Iorga, *Histoire des États balcaniques à l'époque moderne*, Бухарест, 1914; Th. Capidan, *Raporturile albano-române*, в « Dacoromania », II, 1922; V. Papahagi, *Les Roumains et l'Albanie et le commerce vénétien aux XVII^e et XVIII^e siècles*, в «Mélanges de l'Ecole roumaine en France», Париж, 1931 и др.

вопросах, которые будут рассмотрены в боле обширной работе; целью настоящей статьи является показать на основе неопубликованного архивного материала условия, созданные на территории Румынии в период 1878—1912 гг. для албанского освободительного движения, которое особенно проявилось в области культуры.

Необходимо указать, что Сан-Стефанский договор (март 1878 г.) не предусматривал создания албанского государства, хотя уже с весны 1877 года возникло движение за создание албанской автономной области.[5]

В Константинополе в 1878 году сформировался секретный комитет под руководством Абдула Фрасхери, который позднее поднимет албански і вопрос на Берлинском конгрессе.[6] С июня 1878 года вступает в действие албанская лига (Призренская лига), которая явилась первой политической организацией, представлявшей весь албанский народ.[7]

Берлинский конгрес не принял во внимание протесты албанцев. К албанцам-мусульманам относились как к туркам, а к албанцам-православным — как к грекам.[8]

После 1878 года отношения между албанской лигой и турками ухудшились, вылившись в борьбу, которая длилась с перерывами вплоть до 1885 года, когда турки объявили общую амнистию.[9]

Албанский народ начинает активную борьбу на культурном фронте, особенно за создание школ и национальной литературы, в политическом плане направленную против денационализации, за независимое государство.

В Румынии албанские патриоты нашли поддержку и благоприятную почву для борьбы за национальное возрождение.

Сделаем только две ссылки на время, предшествующее периоду, которым мы занимаемся. Первая относится к деятельности, которую развернул на территории нашей страны блестящий идеолог албанского национального движения Наум Векхиларджи. Вместе с другими албанцами он участвовал в восстании под руководством Тудора Владимиреску, проводил активную деятельность в Брэиле и в Бухаресте и обратился из Румынии к своим соотечественникам в Албании с манифестом, призывавшим подняться на борьбу. Этот манифест считается первым известным в настоящее время программным документом национального движения, выпущенным кругами буржуазной албанской интеллигенции. Он свидетельствует о зарождении в Албании нового движения с национальным

---

[5] A. Buda, *La question albanaise et les relations diplomatiques dans les années 1878—1881*, Тирана, 1964, стр. 197.

[6] K. Frashëri, *Histoire d'Albanie*, Тирана, 1964, стр. 137.

[7] A. Buda, *ук. соч.*, стр. 198.

[8] K. Frashëri, *ук. соч.*, стр. 139.

[9] *Там же*, стр. 152.

содержанием.[10] В Румынии Наум Векхиларджи издает первый букварь на албанском языке « Еветорин », получивший большое распространение особенно в южных областях Албании и сыгравший важную роль в борьбе за развитие национального образования.

С 1865 года начала сотрудничать с албанской интеллигенцией на поприще национальной культуры и прогрессивная румынская писательница Елена Гика (1829—1888), родом из семьи албанского происхождения, которая под псевдонимом Дора де Истрия развернула живую публицистическую деятельность, способствовавшую популяризации албанского вопроса в международном масштабе. В 1866 году она публикует на французском языке исследование под названием « Албанская нация по народным песням », в котором показывает право албанцев на политическую жизнь в Юго-Восточной Европе и подчеркивает, что « без литературного возрождения не существует возрождения политического »; в 1873 г. во Флоренции появляется ее работа « Албанцы в Румынии »[11] и др. Албанцы называли ее « самой яркой звездой на небе несчастной Албании ».[12]

Такие известные ученые, как Миклошич, Г. Мейер, Бионделли, придавая большое значение изучению албанского языка для более глубокого понимания вопросов индоевропейской филологии, тем самым содействовали популяризации албанского народа. В этом смысле должно рассматриваться и появление в 1880 г. работы румынского ученого Б. П. Хаждэу « Le type syntactique homo-ille, ille bonus et sa parentèle». Несколько позднее один из албанских руководителей, Н. Н. Начио, таким образом обращается к Хаждэу: « ... Вы слишком много сделали для несчастного албанского народа, чтобы забыть Вашу просвещенную поддержку и не выразить чувства живой благодарности ... ».[13]

Часть молодых албанцев, проживавших в Румынии, принялись, под руководством Сотира Пандели, за составление алфавита с латинскими буквами, соответствующими звукам албанского языка, при помощи которого были опубликованы книги на албанском языке. Так, в Бухаресте в 1880 году сложилась « Секция общества албанской письменности », а к концу 1884 года тоже в Бухаресте было созвано « собрание, на котором присутствовало около 300 албанцев ».[14] Собрание учредило независимое культурное общество под названием « Дрита » [Свет]. Буха-

[10] Historia e Shqipërisë, т. II, Тирана, 1965, стр. 52; см. и рецензию Г. Максутовича на эту работу в « Studii », № 5, 1966, Бухарест, стр. 1003.

[11] Dora d'Istria, *Gli scrittori albanesi dell'Italia meridionale*, Палермо, 1867; *Albanesi musulmani*, в « Nuova Antol. », 1868 и др.

[12] Th. Capidan, *Contribuţia Românilor...*, стр. 5.

[13] Центр. ист. архив, фонд Б. П. Хаждэу, пакет CCVI/1017, II. Письмо Н. Н. Начио к Б. П. Хаждэу от 1 января 1903 г.

[14] *Historia e Shqipërisë*, том II, Тирана, 1965, стр. 211.

рестское общество решило купить типографию для печатания книг и одного периодического албанского органа издания. Необходимый фонд был обеспечен взносами членов общества. Нужно уточнить, что поскольку многие из албанцев, осевших в Румынии, имели родственников и семьи в Албании или в других местах Оттоманской империи, они не осмеливались открыто вести политику за освобождение из-под турецкого гнета, чтобы не подвергнуть опасности своих близких. Поэтому руководящие посты в обществе « Дрита » были заняты румынами. Так, председателем общества был известный историк В. А. Урекя, вице-председателем Д. Буткулеску, а цензорами — доктор Леонте и М. Дешлиу. [15]

Оба общества албанской эмиграции с центрами в Константинополе и Бухаресте решили, чтобы в типографии, созданной в Бухаресте печатались на албанском языке школьные учебники и литературные произведения Наима Фрашери, Сами Фрашери и Джани Вретуа.[16] Общество « Дрита »выпустило первый школьный текст на албанском языке, составленный обществом в Константинополе. [17] Книги, изданные в Бухаресте, были использованы и в национальных школах, открытых на территории Албании. [18] Два выдающихся патриота албанского возрождения, К. Кристофориди и Сами Фрашери, высоко оценили вклад Румынии в дело национального пробуждения албанского народа. [19] В Румынии были напечатаны многочисленные буквари, книги, произведения албанских писателей. Так, только в 1886 году в Бухаресте издаются пять книг Наима Фрашери: 1)« Настоящее желание албанцев »; 2) « Животноводство и сельское хозяйство »; 3) Книга для чтения (в двух частях); 4) Стихи для начальной школы и 5) Всемирная история. [20] В том же 1886-м году появляется букварь албанского языка, составленный Сами Фрашери, и арифметика, составленная Джани Вретуа (Иоан Вретосе). [21] Весной 1886 года фракция « Дриты » под руководством Н. Н. Начио — выходца из Албании, который, после того как попытал счастье в качестве торговца в Египте, приезжает в Румынию в 1884 году [22] и оседает здесь — 4 января 1887 года [23] выделяется в отдельное общество также под названием « Дрита ». Через год Н. Н. Начио начинает издавать на албан-

---

[15] T. Capidan, *Contribuția Românilor...*, стр. 6.

[16] *Historia e Shqipërisë*, стр. 210.

[17] K. Frashëri, *Histoire d'Albanie*, стр. 158.

[18] *Historia e Shiqipërisë*, т. II, стр. 216.

[19] *Там же*, стр. 217.

[20] *Там же*. Книга « Стихи для начальной школы» не приводится в этой истории Албании, но имеется в библиотеке Академии Социалистической Республики Румынии; содержит 96 страниц.

[21] *Там же*, стр. 277 см. T. Capidan, *Contribuția Românilor...*, стр. 7.

[22] Центр. ист. архив, фонд В. П. Хаждэу, корреспонденция, пак. CCL VI/1017.

[23] *Там же*.

ском и румынских языках газету «Shqiptari» [Албанец]. [24] Н. Н. Начио считает Румынию своей второй родиной. Так, в одном неопубликованном письме, адресованном В. П. Хаждэу, он пишет: « ... в 1884 году, в результате бедствий, которые обрушились на мою страну и сделали мою жизнь там невозможной, я отправился в путь и приехал в Румынию, которую полюбил как родную страну »[25].

Для того, чтобы « Дрита » смогла шире развернуть свою деятельность и чтобы семьи албанцев в Оттоманской империи не подверглись репрессиям, прибегли к уловке, избрав в 1889 году, по предложению Начио, султана Абдул Хамида высоким покровителем общества, предварительно убедив его в том, что общество ставит перед собой чисто культурные цели. [26] После этого историк В. А. Урекя и другие румыны становятся почтеными членами общества, а руководство переходит к албанцам. Еще в 1887 году « Дрита » основывает свои филиалы в провинциальных городах, где жили албанцы: в Брэиле, Фокшани, Кэлэраши и Мэрэшешти, а несколько позже в Констанце (1897).[27] За год до появления в Бухаресте еженедельной газеты « Shqiptari », в Брэиле начинает выходить газета «Drita» (1887), издаваемая однако только на румынском языке. После выхода двух номеров, « Дрита » меняет свое название на « Лумина » [свет], что является румынским переводом слова « дрита ». Т. Капидан объясняет это отсутствием албанцев в обществе,[28] или по причине их небольшого числа, — добавим мы.

Газетой, которая начала активную борьбу в защиту интересов албанского народа на Балканах, явилась бухарестская «Shqiptari», редактировавшаяся Н. Н. Начио.

Кроме этой газеты, в 1897 году появляется новая «Shqiperija» [Албания], под руководством В. Додани, а в 1898 году газета « Звезда Албании », публикуемая на албанском, французском и греческом языках. В 1903 году Тома Аврами выпускает журнал « Албанское возрождение », а в 1909 году начинает выходить ежемесячный журнал, на румынском и албанском языках, под названием «Албано-румынская жизнь», главным редактором которой был доктор Шунда и в котором сотрудничали многие румынские и албанские деятели. 1 августа 1912 года в Констанце вышла в свет газета « Родина », возглавляемая Иоаном Н. Михаил-Лехова.

Ни Т. Капидан, который занимался этой проблемой, ни недавно изданная в Тиране обширная работа «Historia e Shgipërisë», не упо-

---

[24] *Historia e Shqipërisë*, II, стр. 217.
[25] Центр. ист. архив, фонд Хаждэу, корресп., пак. CC VI/1017.
[26] Th. Capidan, *Contribuţia Românilor* ... , стр. 6.
[27] *Там же*, стр. 6.
[28] *Там же*, стр. 7

минают о газете « Shqiptari » — « литературном, инструктивном и воспитательном журнале » — которая выходила в Бухаресте в период 1895—1896 гг. Эта газета в настоящее время хранится в Библиотеке Академии Социалистической Республики Румынии.[29] В первом номере газеты от 16 июля 1895 года указывается, что она выпускается под редакцией группы румынских и албанских профессоров. Директором ее являлся профессор К. Предеску; газета выходила на румынском и албанском языках.[30] О значении и целях газеты говорят следующие слова: « Газета будет утешать родину-мать хорошими вестями от ее дочерей — колоний, рассеянных в различных отдаленных частях света ».[31] Из газеты узнаем, что албанская колония в Румынии насчитывала 40 000 человек, а в составе колонии существовало два благотворительных общества: одно — албанцев из Дреновари, другое — албанцев из Бобоштари. В газете сообщается также, что в типографии Мотзэтяну и Ламбру по ул. Липскань, №2, впервые была создана полная албанская типографская секция, готовая печатать любые материалы для Албании: школьные учебники, газеты, журналы и пр.[32] В Бухаресте была открыта албано-румынская школа.[33] Эта школа финансировалась и румынским государством. Так, из архива Министерства народного просвещения и культов (дирекция бухгалтерии) узнаем, что « Министерство 11 февраля 1898 г. решило, на основании резолюции, принятой по петиции Н. Н. Начио, директора албанской школы общества « Дрита » в Бухаресте, выделить из бюджета на 1898/99 год, статья: румынские школы за границей, сумму в 8 000 лей для помощи этой школе ».[34]

Движение албанцев за национальное освобождение на юге от Дуная сталкивалось с многочисленными препятствиями; к этому добавлялась предстоящая борьба с религиозным дуализмом: 70% албанского населения исповедывало магометанство, а остальные 30% христиан делились на православных и католиков. В тот период это являлось непреодолимым препятствием для распространения культуры на родном языке среди албанцев. Бо́льшая часть албанцев-мусульман считала введение латинского алфавита кощунством. Этим можно объяснить, почему журнал « Албанец », выходивший в Брюсселе (1897), использо-

[29] Мы склонны думать, что албанский исследователь Вехби Бала знает об этой газете, но в своем ценном труде « Албанская пресса в Румынии », вероятно, считает ее продолжением газеты « Shqiptari » [Албанец], издававшейся обществом « Дрита » под руководством Н. Н. Начио; см. « Revistë shkencore e Institutit Pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës »,1964, № 1,стр. 31—52.

[30] « Shqiptari », от 16 июля 1895 г.

[31] *Там же.*

[32] *Там же.*

[33] Гос. архивы, Бухарест, фонд Б. П. Хаждэу, пакет XXIX, см. и фонд « Королевский двор », дело 22 (1893), стр. 36.

[34] Центр. ист. архив, фонд Минист. нар. просв. и культов, дело 100 (1898), стр. 1—2.

вал турецкий алфавит при печатании албанских статей.[35] Албанцы считали румын своими естественными союзниками, а Румынию — своей второй родиной. Вот что писал Начио по этому поводу в газете «Shqiptari» в 1888 г.: « ... благородные мужи, великие люди Румынии с истинно братской любовью тепло обнимают нас, дают нам спасительное убежище, поддерживают нас в нашей деятельности, предоставляя в то же время и деньги, чтобы можно было продолжать начатое дело ».[36] Албанцы называли Румынию Францией Востока, родиной свободы (Vlahia ăşt Frabghi'e Lindies, vatan i lirimevet).[37]

Шестого декабря 1909 года, на общем собрании, состоявшемся в зале Эфорийских бань, был принят устав албанской православной общины в Бухаресте, что положило начало существованию данной общины, сыгравшей важную роль в политической жизни местной албанской колонии, в период, когда использовались все возможные средства для поддержки албанского освободительного движения. Доказательством служит тот факт, что одним из первых мероприятий общины является решение послать в Америку на имя Фан Ноли сумму в 600 лей с приглашением последнего приехать в Бухарест для того, чтобы « провести несколько конференций, касающихся интересов албанского церковного и национального дела ».[38] Действительно, прибытие Фана Ноли в Бухарест ожидается с большим интересом. Приглашение от 1911 года, напечатанное Албанской православной общиной, с большой теплотой призывает « всех албанцев Бухареста придти, как можно в большем количестве, в день 3 сентября, в 8 часов утра, на Северный вокзал для встречи прибывающего к нам Святого Отца Фана С. Ноли, зачинателя албанского религиозного дела ».[39] Целью посещения Фаном Ноли Румынии было своим огромным авторитетом укрепить здешнее движение и поднять его престиж. После проведения нескольких совещаний в Бухаресте, Фан Ноли едет в Брэилу и Констанцу для встречи с албанцами из этих городов. Во время своего пребывания в Румынии он вступает в дискуссии с различными влиятельными лицами в румынской политической и церковной жизни, прося у них поддержки. Румынские власти передают в дар Албанской общине церковь «Динтрози» по ул. Академии, где албанские священники будут править службу на своем родном языке. Одной из задач общины являлась постройка в Бухаресте албанской церкви. С этой целью 13 марта 1911 г. пускается в ход подписной лист, вследствие чего в тот же день было собрано 5.000 лей, и, по мнению некоторых ал-

[35] Th. Capidan, *Contribuţia Românilor...*, стр. 8.
[36] « Shqipetari », № 16 (1888).
[37] Th. Capidan, *Contribuţia Românilor..*. стр. 9.
[38] Ист. центр. архив, фонд Дирекции полиции и общей безопасности, 1910, дело 54, стр. 26.
[39] *Там же*, стр. 39.

банцев, в случае невозможности постройки церкви, было бы « намного лучше и похвальнее для албанской колонии в Румынии, если бы эта сумма была послана в помощь албанским повстанцам, борющимся за албанское национальное дело ».[40]

В феврале 1912 г. имеет место новое собрание албанцев в Бухаресте, целью которого является « образование общества для поддержания албанских школ и церкви»,[41] на котором избираются члены административного совета, среди которых: Ераклие Дуро, Петре Тарго, Тома Чиами, Панделе Евангеле, Василе Зографи, д-р Сп. Схунда, Алексе Дренова, Виктор Ефтимиу, Висарион Додани, Иоан Данга и др.[42]

Как видно, многие из них в дальнейшем были призваны сыграть значительную роль в политической и культурной жизни нового, независимого албанского государства и в борьбе за поддержку национальных интересов Албании против могущественных держав и мирового общественного мнения.

Как уже отмечалось, в тот период Румыния становится притягательным пунктом для многих албанских патриотов, а здешняя албанская колония, под доброжелательными взглядами румынских властей, развивает широкую деятельность, благоприятствуя завоеванию государственной независимости Албании. Многие вожаки этого движения проводят свою деятельность в Бухаресте, другие приезжают сюда с ними советоваться. За месяц до водружения в Албании знамени независимости, Исмаил Кемаль, находившийся в октябре 1912 г. в Бухаресте, заявил в интервью, данном газете « Диминяца » [Утро] от 24 октября 1912 года: « Взгляды всей Албании направлены к Румынии . . . ».[43] Через Румынию проходят, направляясь в Албанию, многочисленные офицеры албанского происхождения, служившие ранее в Оттоманской империи и которые теперь шли укреплять ряды албанских борцов или же своим опытом помогать строить будущее независимое государство. Писатель Асдрени, один из видных членов албанской колонии в Румынии, принявший активное участие в событиях в Албании, годом позднее, на собрании албанцев Бухареста по случаю празднования дня независимости, сказал, что в Румынии: « . . . албанцы нашли самое лучшее, чем в какой-либо другой стране, отношение . . . ».[44]

Что касается позиции, занятой Румынией во внешней политике по отношению к Юго-Восточной Европе, нужно уточнить, что после 1878 года значительно улучшились отношения между Румынией и

---

[40] *Там же*, стр. 25.
[41] *Там же*, стр. 95.
[42] *Там же*
[43] *Там же*. 1911, дело 81, стр. 334.
[44] *Там же*, 1913, дело 174, стр. 79.

Турцией. Так, в феврале 1880 года султан дал званый обед в честь Д. Братиану и заявил, что « насущной потребностью для Турции и Румынии является поддерживание самых дружественных отношений ».[45] Султан высказал также удовлетворение корректным отношением румынского правительства к мусульманам в Добрудже.[46] Правильная политика румынского правительства по отношению к мусульманам отмечена и в отчетах, которые аккредитированный в Бухаресте австро-венгерский посланник посылал в Вену министру внешних дел. Своим отношением румынское правительство завоевало симпатию мусульман. Оно предоставило им все права, сохранило прежние установления по вопросу земельной собственности, предоставило свободу вероисповедания, разрешило даже открыть мусульманскую семинарию в Бабадаге.[47]

Престиж Румынии возрос в 1886 году. В Бухаресте был заключен мир, который положил конец сербо-болгарской войне, начавшейся в 1885 году. Как Сербия, Болгария, так и Турция «... были благодарны румынскому правительству и народу за эту роль ».[48] В 1891 году ведутся переговоры по поводу заключения союза между Румынией и Турцией.[49] В связи с переговорами «... султан вознес хвалу румынской нации ».[50] В 1897 г. эти переговоры возобновляются, премьер-министр Д. Стурдза представляет королю Карлу I доклад относительно предложений Турции[51] ввиду заключения союзного договора с Румынией.

Обращаясь к архивному материалу, в большей своей части неопубликованному, который мы используем в настоящей статье, приходим к выводу, что Румыния, независимо от внешних связей, продолжала быть гостеприимной хозяйкой для албанцев, помогая им в их политической борьбе за национальное освобождение.

Возвращаясь к вопросу о гостеприимстве Румынии, отметим, что по приглашению Альберта Гика и албанской колонии в Бухаресте, 23 апреля 1905 года в столице Румынии был созван конгресс, в котором принимали участие представители албанских колоний за границей и представители из Албании, конгресс, который принял решение о создании центрального комитета под названием «Kombi» [Нация] для руководства албанским движением за независимость.

В Бухаресте в 1908 году существовало три албанских общества: « Dituria » [Культура], « Drita » [Свет] и « Shpresa » [Надежда],

---

[45] Гос. архивы, Бухарест, фонд « Королевский двор », дело 25 (1880), стр. 1.
[46] *Там же*, стр. 4.
[47] Гос. архивы, Бухарест, фонд « Королевский двор », дело 20 (1880), стр. 107—108.
[48] Архив Мин. иностр. дел, том 208, дело 41, инд. B № 1, протокол № 9, от 19 февраля (3 марта) 1896 г.
[49] Центр. ист. архив, фонд « Королевский двор » , дело 19 (1891).
[50] *Там же*, стр. 2.
[51] *Там же*, дело 1 (1897), стр. 2.

(последнее было студенческим обществом), которые затем сливаются и образуют одно общество «Bashkimi» [Объединение]. Так как этот год является началом турецкой революции под руководством младотурок, узнаем из одного до сих пор неизданного документа от 10 августа 1908 года, направленного румынским консулом в Битолии К. Брэиляну королю, в котором говорится, что « из христианских элементов, румыны вошли в новую эру как самый верный младотуркам элемент »,[52] и указывается, что валахи эффективно участвовали в революции. В этом же документе делается вывод, что у валахов и албанцев общие интересы в отношении соблюдения национальных прав в школах и церквях. [53]

Имеющиеся в нашем распоряжении сведения показывают, что и часть албанцев из Румынии принимала участие в младотурецкой революции, играя в ней важную роль. Они надеялись, что перестройка турецкой империи принесет независимость Албании.[54]

Революция, вспыхнувшая в 1912 г. в Албании, ускорила события. Великие державы приступили к обсуждению вопроса о границах будущего независимого албанского государства. И. Н. Папиниу в декабре 1912 г. составил подробный, подкрепленный статистическими данными доклад относительно национальных границ Албании и направил его премьер-министру Румынии Титу Майореску, который, в свою очередь, переслал данный документ Мишу, румынскому посланнику в Лондоне, для ориентации.[55] Отчет свидетельствует о заботе румынского дипломата, чтобы при создании будущего албанского государства были соблюдены природные границы. Исходя из принципа, что Балканы должны принадлежать балканским народам, Папиниу пишет: « ... этими нормами руководствовалась и сама албанская нация всегда и во всех, до самых последних событий, своих требованиях по отношению к оттоманскому правительству, которое и признало за ней значительную автономию, практически закрепляя таким образом смысл, который вкладывал сам султан в понятия « Албания » и « албанец ».[56]

Далее Папиниу указывает, что великие державы, « ... принимая для будущего государства название « Албания », дают нам право думать, что они предусматривают установление в государственной форме именно самой албанской нации — без различия между гегами или тосками,

---

[52] Центр. ист. архив, фонд « Королевский двор », дело 1 (1897), стр. 2.
[53] *Там же*, стр. 9.
[54] Благодарим в этой связи тов. Наима Темо из Констанцы за предоставленные сведения о революционном прошлом его отца, д-ра Темо, проводившего активную деятельность среди албанцев в Румынии и принявшего активное участие в младотурецкой революции.
[55] Центр. ист. архив, фонд « Королевский двор », дело 32 (1912), стр. 10.
[56] *Там же*, стр. 1.

между мусульманами или христианами, имеющими разные обряды, — которая живет постоянно на территории, получившей ее имя ».[57]

Таким образом, Румыния в силу своих возможностей поддерживала новое независимое албанское государство.

Что касается албанской колонии в нашей стране, можно утверждать, что в этот период имеет место оживление ее деятельности, что подтверждается телеграммами, направленными различными собраниями в адрес правительств великих держав, в которых отстаивались политические права Албании. Эти телеграммы были подписаны доктором И. Темо и Асдрени.

28 ноября 1912 г. собрание во Влёре провозгласило независимость Албании, признанную вскоре Турцией и другими великими державами. Румынский народ, таким образом, внес свой вклад в это важное событие в жизни албанского народа.

---

[57] *Там же.*

THE TARTAR PATRIARCHAL COMMUNITY IN THE DOBRUDJA AND ITS DISINTEGRATION

(First Half of 20th Century)

L. P. MARCU

I. The development of the patriarchal domestic community with the Tartars of the Dobrudja; II. Characteristics; III. The stages of the process of disintegration; IV. Conclusions.

I. The patriarchal domestic community can be traced back to a certain stage of development in the history of mankind as "a transition phase from the patriarchal family based on group inter-marriage to the single family of the modern world". [1] Within the patriarchal family, the land and the main means of production are common property and only the personal belongings are privately owned : consequently, both production and consumption are common ownership. [2]

The patriarchate was brought about by the development of the productive forces, particularly by cattle-breeding and largescale agriculture which required large amounts of labour force. Under these conditions, the domestic activity gradually lost its significance and, at the same time, the woman no longer played the important role in the economic and social

---

[1] K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], vol. II, 3rd ed., Edit. politică, Bucharest, 1967, p. 200.

[2] Cf. M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [Introduction in the History of Primitive Culture], Bucharest, 1957, p. 144. See also A. I. Pershitz, *Periodizarea istoriei comunei primitive pe baza dezvoltării formelor de proprietate* [Periodization of the History of the Primitive Commune according to the Progress of the Forms of Property], in "Anal. rom.-sov. — Istorie", 1956, no. 2, p. 16 and seq.

life she formerly did. And thus *"on the historical and universal scale the fair sex has been defeated"*. [3]

The patriarchate was manifest under various forms though it had everywhere some common general characteristics related to the evolution of the productive forces that had generated the system in which the strong sex was to play the leading part.

The differences in the more or less restricted democratic character of these forms sharpened especially after the first great social division of labour when the shepherd tribes got separated from the other part of the population, thus favouring even more the development of the private property.

One of these forms is the *patriarchal domestic community* (the familial or domestic community) with its well-defined particularities. [4] It is characterized by a wide democracy ruling among its members. [5]

[3] K. Marx and F. Engels, *Op. cit.*, p. 198. Cf. also J. F. MacLenan, *The Patriarchal Theory*, London. 1895; E. S. Hartland, *Primitive Paternity*, 2 vol., London, 1909–1910; V. Bargun, *Mutterrecht und Vaterrecht*, 1892; I. Lublinski, *Vom Mutterrecht zum Veterrecht*, Berlin, 1933.

[4] E. Laveleye suggest the terminology of "communauté de famille" *(La propriété et ses formes primitives*, 3[rd] ed., Paris, 1882, p. 11), while H. Summer-Maine indicates the term of "domestic community", particularly for the Southern Slaves, as the word has the characteristic root "dom" *(Etudes sur l'ancien droit et la coutume primitive*, Paris, 1884, p. 319, Note 1). In our opinion, the term of "domestic community" would be most appropriate for the Dobrudja Tartars as it better defines the notion of the common household of a group of relatives. thus approaching M. Barada's suggestion of "a community based on kinship and household relations" in order to point out not only the kinship implications but also the economic ties of this type of community (M. Barada, *Starohrvatska seoska zajednica* [The Old Croatian Village Community], Zagreb, 1957. Cf. also F. Goršić, *O rodvinski zadrugi hot izrazoslovnem problemu* [On the Problem of the Domestic Community as a Problem of Terminology], in "Zgodovinski časopis", Ljubljana, XVI (1962). pp. 209–211. See also O. Utjesenović, *Die Hauskommunion der Südslaven*, Vienna, 1859; H. W. Radulović, *Die Hauskommunion der Südslaven*, Heidelberg, 1891; E. Miler, *Die Hauskommunion der Südslaven*, in "Jahresbericht der internationalen Vereinigung", III, 1897; F. Cohn, *Gemeinderschaft und Hausgenossenschaft*, Stuttgart, 1898; D. Novaković, *La Zadruga : Les communautés familiales chez les Slaves*, Paris, 1905; Z. Vinski, *Die südslavische Großfamilie in ihrer Beziehung zum asiatischen Großraum*, Zagreb, 1938; *idem*, *Die südslavische Großfamilie*, in *Travaux du XIV[e] Congrès International de Sociologie*, Bucharest, 1939. vol. I A, pp. 88–93; Z. Natan, *Radovoj stroj v slavjanite (Die Gentilverfassung bei der Slaven)*, in "Istoričeski Pregled", Sofia, 1946–1947, no. 1 5.

[5] For the complete bibliography of the problem see also M. O. Kosven, *Семейная община и патронимия* [The Domestic Community and Patronimy], p. 5 and seq., as he is the only author who has thoroughly studied this problem in the light of the Marxist theory. Formerly, the Serbian researcher F. Demelić has briefly remarked on the necessity to differentiate the zadruga from the Roman family stating that"... M. Utjesenović a parfaitement raison de combattre la dénomination de *patriarcale* comme ne convenant nullement aux communautés serbes ; car, dans l'état patriarcal, c'est le père qui fait la loi, et les enfants obéissent. Dans les communautés slaves au contraire, cette obéissance absolue n'existe nulle part" (F. Demelić, *Le droit coutumier des Slaves de M. V. Bogisić*, Paris, 1876, pp. 24–25). Recently, O. Mandić has also studied the difference between the zadruga and the patriarchal ("paternal") family. According to him, this difference would lie, besides others, in the lack of the father's authority on the members of the family since the "domacin" being usually elected, the function has been often held by a relative who was not necessarily the eldest (O. Mandić, *O nacrtu razvojnih stepena u prvobitnoj zajednice* [On Some Aspects of Kinship Development in the Primitive Commune], in "Hrvatska Naucna Zapisku", I, 1948). We shall attempt to elucidate this difference in a more extended forthcoming study on the family types in the south-east of Europe ; the present paper is a fragment of this work.

An interesting instance of the evolution of patriarchal domestic community in so far as patriarchal family relationship, its disintegration and other characteristics acquired in the course of its long existence are concerned, may be observed with the family of the Dobrudja Tartars. [6]

Having reached Europe during the big migrations [7] as a nomadic people whose main occupation was husbandry, they turned the conquered territories into vast pasture-lands because "... by laying Russia waste, the Mongolians had acted in accordance with their means of production; the vast deserted expanses were an essential condition for husbandry".[8] However, the fertility of those lands and the contact with the sedentary population that had been included into the political structures of the Khanates, made the Tartars to settle down quite early. The huge granaries in Crimea and the Volga Plain as well as the ever higher need felt for cereals determined some of the members of the lower classes to start tilling the land as far back as the 13th and 14th centuries. [9] Yet, the large-scale

[6] As early as the past decade the researchers Paul Petrescu and Paul Stahl, on speaking about the dwellings of the Moslem population in the Dobrudja pointed out that "a systematic investigation would prove that the households are grouped according to kinship criteria; consequently, we are not faced with a village community but with a strong familial one" (P. Petrescu and P. Stahl, *Inrîuririle vieţii sociale asupra arhitecturii ţărăneşti din Dobrogea* [The Influence of Social Life on Village Architecture in the Dobrudja], in "Studii şi Cercetări de Istoria Artei" [Studies and Researches in the History of the Arts], IV (1957), no. 1 2, p. 29). In a paper dealing with the process of laicization of the Moslem family in the Dobrudja we have briefly remarked on this aspect with the Tartars only, as with the Turks it is but seldom encountered, being the result of imitation. It is characteristic of the Tartars engaged in agriculture within the Moslem agnatic patriarchal family; we have attempted to explain this particularity by analogy with the Avars settled in the Pannonian Plain (L. P. Marcu, *Some Aspects of the Laicization of the Moslem Family in the Dobrudja — End of the 19th Century First Decades of the 20th Century)*, in "Rev. Etudes Sud-Est Europ.", III (1965), no. 1—2, pp. 197 198).

[7] According to Guillaume de Rubrouk *"they* (the Tartars) *are not permanent settlers (civitatem)* and they do not know where they will settle down in the future... And each leader knows the boundaries of his pasture lands and the place where his flocks should be driven to graze in the winter, summer, spring and autumn time" (B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *Hoarda de aur şi decăderea ei* [The Golden Horde and Its Decline], Bucharest, 1953, p. 92 *the underlining is ours.* Cf. also W. W. Rockhill, *The Journey of William Rubrouck to the Eastern Part of the World, 1251—1255*, London. 1900). As reported by Plano Carpini, "The Tartars have round, tent-like dwellings made up of poles and thin rods with a round opening right in the middle for the light to enter and the smoke to come out, because the fire is always lit in the middle. The walls and the roof are covered with felt; the doors are made of felt too. Some dwellings are big, others are small, according to the wealth or poverty of the people. Some structures can be taken down and pitched up quickly being *carried by pack animals*; others cannot be taken down and are *loaded into carts... and wherever they would go, to war or to any other place, they would carry these structures with them*". (B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *op. cit.*. p. 94. — *the underlining is ours.* Cf. also C. R. Beazley, *The Texts and Version of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, London, 1903).

[8] K. Marx, *Contribuţii la critica economiei politice* [Contributions to the Criticism of Political Economy]. 2nd ed.. Bucharest, ESPLP, 1960. p. 146.

[9] B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *Hoarda de aur şi decăderea ei* [The Golden Horde and Its Decline], Bucharest, 1953, p. 31. Cf. also I. N. Borozdin, *Некоторые очередные задачи изучения татарской культуры в Крыму* [On Current Problems in the Study of Tartar Culture in the Crimea], 1928; N. I. Berezin, *Булгар на Волге* [The Bulgarians on the Volga], Kazan, 1853.

process of settling down took place in the 18th century, both with the Crimean and Nogai Tartars. [10]

The difficulty of performing agricultural works under the permanent clearing imposed by an itinerant agriculture as well as the large scale cattle-breading required much labour. [11] If the members of the ruling classes could solve the problem by employing alien labour, the ordinary members of the community had to gather together any manpower available within their own family, first and foremost the children, who in this way used to stay with their parents for good and after the latter's death one of the brothers would take up the place.

The enlarged family included several wives, though only one enjoyed all the privileges. The children stayed with their parents only temporarily until the last descendant got married. Then they parted, the youngest remaining in his father's home and inheriting the place. [12] With the establishment of Islamism in the second half of the 13th century, [13] this type of family has been ever more consolidated, as the Islamic faith was based also on the patriarchal system. [14] And in M.O. Kosven's words: "The

---

[10] Cf. *Etnografia continentelor* [Ethnography of the Continents] edited by S. P. Tolstov, vol. II, part 2, Bucharest, p. 51. See also E. P. Alekseeva, *Ногайцы*, in vol. *Народы Карачаево-Черкасии* [The Karaceaevo-Circassians], Stavropoli, 1957.

[11] According to A. I. Pershitz: "Primitive agriculture, usually related to forest clearing, irrigation or draining works *required the united efforts of numerous collectivities*", whereas "transhumant husbandry, due to the conditions peculiar to feeding and multiplication of flocks or herds *asked for dispersed collectivities*; however, the water reserves, the arrangement and protection of these pasture lands implied also collective efforts" (A. I. Pershitz, *art. cit.*.p. 17 — *the underlining is ours)*. The clearing required much labour, in particular. The bill of July 25, 1617 was enacted by Radu Mihnea of Wallachia for the lands grubbed by a boyard who "cleared a whole forest with his men, corvée people, servants, serfs and Bohemians" (G. Ghibănescu, *Surete şi izvoade* [Sources and Origins], XXII, p. 136). S.V. Vukossavljević is right when, commenting on the formation of the zadruga with the Serbians, asserts: "*Lorsque l'on dispose d'une superficie de terre que l'on peut défricher et labourer, le principal est d'organiser le travail en commun. C'est là la raison pour laquelle on vit dans la zadrouga.* Alors le vieux dicton: « n'est pas propriétaire celui qui a des bœufs mais bien celui qui a des fils » prend toute son importance. Dans les plaines peu peuplées, il y a moins de zadrougas que dans les plaines à population dense. A cause de la densité relative de la population dans les contrées desquelles les zadrougas émigrent, celles-ci n'étaient pas en grand nombre bien qu'elles fussent en tout surarchaïques" (S. V. Vukossavljević, *Sur la Zadrouga*, in *Travaux du XIVe Congrès International de Sociologie*, Bucharest, 1939, vol. I A, pp. 94—95 — *the underlining is ours*. Cf. also A. Stanitsić, *Über den Ursprung der Zadruga*, Berna, 1907).

[12] I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [A Course on the History of the Romanian Law], vol. I, 1st ed., Bucharest, 1926, pp. 294—295.

[13] B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *Op. cit.*, p. 13 and seq.

[14] Thus, being established by the Sheriat as an *agnatic patriarchal family*, the family of the Dobrudja Tartars, until its modernization, has admitted polygamy as a remnant of group marriages: "This is usually a privilege of the rich and nobles supplied by the slave market" (K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], IInd vol., 3rd ed., Bucharest, Edit. Politică, 1967, p. 202). This type of family was based on the domination of the man over the woman because "men are superior to women due to the gifts God has endowed them, rising them over the other..." (*Koran*, chapter IV, vers 38). Accordingly, the law granted the woman no personal rights she being considered a slave though by the patrimonial rules she enjoyed privileges that no European laws granted her (E. C. Clavel, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, Paris, 1895, pp. 163—164. See also

enlarged familial community... becomes a *particular cell for production and consumption in the advanced patriarchal system*; dwelling largely on a closed natural economy, it evolved as an independent and sound economic force acquiring an ever higher social importance". [15]

B. A. Awad, *The Status of Woman in Islam*, in "The Islamic Quarterly", VIII (1964), no 1–2, p. 24). Thus, the Sheriat compelled the woman to a *permanent guardianship*, that is until marriage under her father's, then under her husband's and finally, after the latter's death, under her son's. (Cf. L.M.S. Lefèvre, *Recherche sur la condition de la femme kabyle*, Alger, 1939, p. 11. See also M. Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Alger, 1910, chapter III; I. Nauphal, *Système législatif musulman. Etudes orientales. Mariage*, St. Petersburg, 1893). The right to ask a divorce was confered only on the man, and by the devolutional law the girls' rights were half those of the boys' which, however, was a step forward as compared to the European mediaeval law, yet not as related to the modern law. The privileges granted to males in the successional devolution *(miras)* are ascertained also by the preferential succession of relatives on the paternal side *(aceb)*. Cf. E. Clavel, *op. cit.*, vol. II, Paris, 1895, chapter III; I. Tornauw, *Das Eherecht nach den Verordnungen des Islams*, in "Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft", V, p. 116 and seq.; A. de Saad, *La révolution ab intestat d'après le rite hanafite et le droit français*, Paris, 1926; I. Rumsey, *Mohammedan Law of Inheritance*, London, 1880; I. Santayra and Eugène Cherbonneau, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, vol. I, Paris, 1873. See also H. Jaly, *De l'esprit du droit familial dans l'Islamisme*, Dijon, 1902; A. Daguin and A. Dubreine, *Le mariage dans les pays musulmans (Tunisie, Algérie, Soudan)*, Paris, 1906; R. Levy, *An Introduction to the Sociology of Islam*, London, 1931; E. F. Gautier, *Moeurs et coutumes des Musulmans*, Paris, 1958. For general considerations on the process of modernization of the Moslem family of the Dobrudja at the end of the last century and the first decades of this one, see L. P. Marcu, *art. cit. passim.*

[15] M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [Introduction in the History of Primitive Culture], p. 194 — *the underlining is ours.* As A. I. Pershitz remarks "in this stage of the evolution of society, it was the *enlarged family and not the clan that carried the germs of private property, it being the main economic cell of society*" (A. I. Pershitz, *art. cit.*. p. 17 — *the underlining is ours.* See also E. Leveleye, *op. cit.*; E. Grosse, *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft*, Freiburg, I. B., Leipzig, 1896; C. Kellen-Kauz, *Les bases économiques des formes primitives de la famille*, in "Revue internationale de sociologie", 1901; G. Mazzarella, *La comunità di famiglia come forma elementare di aggregazione sociale*, in *Travaux du XVI^{e} Congrès International de Sociologie, Communications*, Bucharest, 1949, vol. I A, pp. 149–160; P. Lacombe, *L'appropriation du sol. Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée*, Paris, 1900; I. Hildebrand, *Recht und Sätte auf den primitiven wirtschaftlichen Stuffen*, 1898; R. Thurnwald, *L'économie primitive*, 1937). With the Tartars this type of family could be maintained because, as reported in the documents of the 12–14th centuries, there were still strong matriarchal and kinship group remnants. As stated by Ibn Batutta: "In this country I have seen wonders as regards the *respect paid to the woman by the Tartars, she being held higher in the esteem than the men*". (B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *op. cit.*, p. 112 — *the underlining is ours*). Al Omari relates that "the inhabitants of this country do not abide by the decisions of the caliphs (as in Irak and Adjen), *the women having an equal share in the state affairs; they both or women only give orders, and it might be said that it is mostly the latter who do it*... And indeed I have never heard, nowadays, nor in former times that *a woman enjoys such powers as she did there.* I had the opportunities to see countless privileges granted by the kings of these countries in the time of Berke and later on. The bills ran as follows: «... and the emirs agreed, and the like»" (*ibid.*, pp. 112–113 — *the underlining is ours.* Cf. also V. V. Barthold, *Связь общественного быта с хозяйственным укладом у турков и монголов*, in "Известия общества археологии и этнографии при казанском Университете", vol. XXXIC — book III–IV). This privileged position of the woman with the old Mongolians was due to her essential economic role in the life of those nomads. According to Guillaume de Roubrouch: "The women had to drive the carts, halt and pitch up the tents, milk the cows, make butter and ioghurt, dress the leathers and sew them with vein yarks. It is the woman who splits the veins into thin yarns and spins them into a long thread. They also sew the sandals, the footwear and the clothes." (B. D. Grekov and A. I. Jakubovski, *Op. cit.*, p. 93). A similar practice was in use in the Balkans too, where the position of Macedo-Romanian women was inferior to that of Saracen women because her economic role was reduced, whereas the latter by keeping the house, were held higher in the esteem of men who were tending the flocks only;

Nowadays, the Tartars of the Dobrudja cannot clearly remember why children kept living with their parents even after their getting married. Various explanations have been offered, some people considering this situation as a consequence of the *particular respect shown to the parents* in accordance with the traditions :

Reported by N.Z., 45 years old, Ciocîrlia de Sus (Buiuk Biulbiul,) 1966. [16]

"They kept doing it out of *respect for the old people* because it was thought of as highly improper for the son to leave his father's house after marrying". [17]

(s.s. L.P.M.)

There are others who connect this custom to the *necessity for defence* imposed by the uncertainty of former conditions i.e. living in foreign lands, which asked for people to keep close together :

Reported by A.E., 58 years old, Dulceşti (Küciük Tatlîgeac), 1966.

"They lived together and they fixed the rooms one to the other to defend themselves against the « packs » of Turks and Circassians who kept coming, the former driving the people away, the latter asking for much money and both raping and taking away the girls. *When the danger was near,* they would knock on the wall and everyone would jump up arm in hand." [18]

(s.s. L.P.M.)

Some people explain this family status by the economic and social factor, viz., *savings* on the one hand, as the meals were in common, and

---

they were even called νοικοκυρά— lady. Cf. J. K. Campbell, *Honour, Family and Patronage. A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community,* Oxford, 1964, p. 78. Cf. also J. J. Bachofen, *Das Mutterrecht,* Stuttgart, 1861 ; H. Cunov, *Die oekonomischen Grundlagen der Mutterschaft,* in "Neue Zeit", XVI, vol. I (1897), no. 4—8; R. Briffault, *The Mothers,* 3 vol., London, 1924 ; W. Schmidt, *Totemismus, viehzüchterischer Nomadismus und Mutterrecht,* in "Anthropos", X—XI, 1915—1916 ; M. O. Kosven, *Матриархат* [Matriarchy], Moscow, 1948.

[16] We acknowledge the contribution of the teachers *Baubek Verula* (Cobadin, Negru-Vodă district), *Kadîr Emurla* (Ciocîrlia de Sus, Negru-Vodă district), *Ekerem Samai* (Ciocîrlia de Jos, Negru-Vodă district), *Saban Burhan* (Tătaru village, Negru-Vodă district), *Feizula Esat* (Dulceşti village, Negru-Vodă district), as well as that of the researchers *Iosuf Nevzat* and *Mehmed Mustafa* who have offered valuable information for the present study during the field investigations performed in the Dobrudja in summer 1966.

[17] Cf. the same happened with the Macedo-Romanians and the Albanese, respectively : "(Reported by K. P., 45 years old, Prave-Salonic, 1966) For the children to live with their parents was a mark of respect". (s.s. L.P.M.) ; "(Reported by B.T., 32 years old, Tirana 1966) After marriage, the children stayed on with their parents which was considered an honour." (s.s. L.P.M.).

[18] This explanation is given by S.V. Vukossavljević for the Serbians too : *"La grande sécurité dans les zadrouga est une des raisons pour lesquelles elles se sont fondées et se maintiennent.* La zadrouga n'est pas assez forte pour offrir une plus grande garantie contre les régimes d'oppression étrangère. Néanmoins, la zadrouga offre plus de sécurité que ne le fait la famille en dehors de la zadrouga. *Elle protège contre le brigandage, le vol. la vengeance du voisin* avec lequel on est en conflit au sujet de la terre appropriée." (S. V. Vukossavljević, *art. cit.*, p. 96 — *the underlining is ours*). Moreover, he considers that this form of defence was particularly necessary for the migrating populations. A similar situation is reported for the Albanese patriarchal domestic communities of Yugoslavia by M. Krasnić, *La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie,* in *I^er Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Résumés. IX. Ethnographie,* Sofia, 1966, pp. 10—12.

a *closer relationship* among the kin on the other, though at times, this was a source of discord :

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"They lived together for the food to be *cooked in one place only, and to come to a better understandind among the kin*. But sometimes all resulted in quarrel".

(s.s. L.P.M.)

Considerations as the ones implied in the above statements have indoubtedly largely contributed to the formation of the Tartar patriarchal domestic community, moreover so as such reasons had underlain the occurrence of such familial form with other peoples too, being a condition for its evolution and — as we shall further see — helping the maintenance of some traces of the domestic community long after its having become obsolete.

However, the *basic occupation* viz., husbandry and particularly land tilling, performed with rudimentary tools was the main reason for such a structural organization of the family. The statements made by our subjects emphasize that the incidence of this type of family with the Tartars who were agricultural people was not accidental :

Reported by I.B., Tatlîgeac (Dulceşti), 1921.

"When the lad gets married, he cannot leave his father's house. *He works on his father's land* and, as long as his parent lives, he wears, eats and spends what his father gives him. The sons build their houses round their father's as all the kin gathers together round the oldest member, be he a man or a woman". [19]

Reported by V.P., 45 years old, Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1964.

"With the Turks (Tartars=o.*n*.), all the children stayed together with their parents, building their rooms along their father's house. *This was true especially of the agricultural people*. The old man no longer went to work, only the younger ones did ; he ran the household".

(s.s. L.P.M.)

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"... Our fathers have come as *ploughmen*...". [20]

(s.s. L.P.M.)

---

[19] I. Dumitrescu, *Insemnări despre tătarii din Pervelia* [Notes on the Tartars of Pervelia], in "Analele Dobrogei" [The Annals of the Dobrudja], II (1921), no. 1, p. 120 — *the underlining is ours*.

[20] As reported by Dr. Allard, the Dobrudja Tartars settled down as early as the middle of the last century and started land tilling : "Les familles tatares s'éloignent souvent de leurs villages. et quelquefois pendant longtemps, pour chercher ailleurs des moyens d'existence qu'elles ne savent pas tirer de leurs steppes. Mais les mêmes familles *reviennent ordinairement au bout d'un temps plus ou moins long dans leur village*. Les habitations sont ordinairement entourées *de champs de melons et de pastèques, de millet et de maïs, dont les indigènes se nourrissent presque exclusivement*" (C. Allard. *Souvenirs d'Orient, La Dobroutcha*, Paris, 1859, p. 38 — *the underlining is ours)*. Also E. Pitard states that "vers le milieu du XIX[e] siècle, les voyageurs constatent que les Tatars font peu d'agriculture ; qu'ils ont des chameaux employés comme bêtes de somme et comme bêtes de trait. Aujourd'hui les Tatars *sont presque tous agriculteurs* et, au cours de cinq voyages, je n'ai vu que deux chameaux dans la Dobroudja". (E. Pitard, *Les peuples des Balkans*, Geneva-Paris, 1920, p. 307, no. 1 ; idem, *Contribution à l'étude anthropologique des populations de la Dobroudja*, VIII. *Les Tatars*, in "Bull. de la Section roumaine des sciences de Bucarest",

It is quite true that since they have settled in Bugeac in the 16th century, [21] the Tartars have led a sedentary life, their occupation being, besides husbandry, land culture as well (Fig. 1). For instance, Feodor Karacsay who visited the Romanian Principalities in 1818 mentioned that the territories lying north of the Danube Delta "were populated by

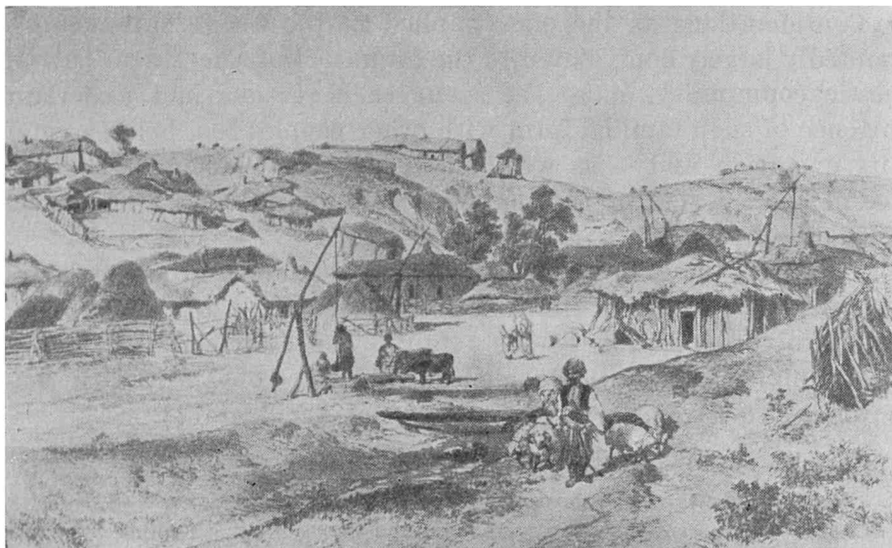


Fig. 1. Tartar village in the Dobrudja of the middle of the 19th century (painting by *Jules Laurens*).

XXII (1914), no. 1 2, p. 54, no. 1 — *the underlining is ours*). The same author points out that at the beginning of this century "dans la Dobroudja, *les Tatars sont tous agriculteurs*. Ils se livrent aussi à l'élevage des chevaux. Leur agriculture est encore primitive. L'orge et le millet en constituent la base principale" (E. Pittard, *Dans la Dobroudja (Roumanie)*, Geneva, 1902, p. 73— *the underlining is ours*). Cf. also G. Lejean, *Essai sur l'ethnographie de la Turquie d'Europe*, in *Mémoires de la Section Orientale et Américaine*, "Revue orientale et américaine », S. II, no. 18, vol. V (XIX). And indeed, by the end of the last century, field investigators reported the massive participation of Tartars to agriculture in the village Akbaş (Gr. Gr. Dănescu, *Dicționarul geografic, statistic, economic și istoric al județului Constanța* [The Geographical, Statistical, Economic and Historic Dictionary of the Constantza district], Bucharest, 1897, p.4), Ascilar *(ibid.*, p. 34), Azaplar *(ibid.*, p. 37), Bairamdede (*ibid.*, p. 42), Küciük and Buiuk Biulbiul (*ibid.*, p. 65), Karaomer (*ibid.*, p. 113), Karatai (*ibid.*, p. 95), Kavaclar (*ibid.*, p. 133), Kazîl Mural (p. 137), Ende Karakioi (*ibid.*, p. 427), Hapilar (*ibid.*, p. 187), Mamut Cuius (*ibid.*, p. 559), Osmancea (*ibid.*, p. 616), Osmanfaca (*ibid.*, p. 559), Küciük and Buiuk Tatlîgeac (*ibid.*, p. 711—712) etc.

[21] According to some authors, they have settled earlier i.e. in the time of Timur Lenk. Cf. Ibrahim Pecevi, in *Cronici turcești privind țările române* [Turkish Chronicles on the Romanian Principalities], vol. I, Bucharest, 1966, p. 492—493. In the Bugeac, the presence of the Nogai Tartars is attested as early as the 16th century; they have been colonized to prevent a possible uprising of the Moldavians against the Turks (N. Iorga, *Studii și documente* [Studies and Documents], IX, p. 76). The first to move to the Dobrudja are the Karaïbs, a branch of the Nogai Tartars, settling down south of the Delta (viz., today the locality of Karaïbil). At the beginning of the 16th century, the Dobrudja was colonized with Crimean Tartars too *(Hurmuzaki-Densușianu*, II/3, no. CXLVI, p. 158). By the end of the same century, in 1596, they were on the increase (*Hurmuzaki*, IV/2, no. CLXXVI, p. 211. Cf. also *ibid.*, XII, no. DLVI

Bugeac Tartars". The former had come from the Volga in the year 1568. *Their occupation was land culture, which was a very profitable* business, and husbandry..."[22]

A similar situation, observed with the Crimean and Nogai Tartars, who had come to the Dobrudja at the middle of the 19[th] century, is still vivid in the mind of the old people :

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"We remember it like this : that *we have come from Crimea. Our parents came as ploughmen and brought with them the stones* but they were also husbandmen. They surged *in three waves* from Crimea, that is, when is was taken by the Russians under Potëmkin, in 1840 by waterway and after the Crimean War by waterway and across the Bugeac steppe".

(s.s. L.P.M.)

---

pp. 365–366 (July 29, 1598); *ibid.*, no. DLXXI, p. 374 (July 14, 1598); *ibid.*, no. DCXIII, p. 404 (October 8, 1598); *ibid.*, no. DXXXV, p. 352 (May 21, 1598). Their presence is attested also in the next century (*Hurmuzaki*, IV/2, no. CCXXV, p. 256). In the 18[th] century and at the beginning of the 19[th] century, with the extention of the Russian domination over the Black Sea and the Danube, another branch of the Nogai Tartars i.e. the Kabaïls and a number of Crimean Tartars surged in the Dobrudja. (Xavier Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie Méridionale*, Paris, 1945, vol. II, p. 568.) After the Crimean War, a wave of Crimean Tartars, and together with the Circassians and the Abazians, a number of Tartars of the Nogai steppe migrated towards these regions. Thus, according to E. Pittard "on distingue, dans la Dobroudja, trois groupes principaux de Tatars : d'abord ceux de Crimée... qui sont venus dans le pays, principalement après la guerre entre la France alliée à l'Angleterre, et la Russie; puis les Nogaïs qui ont commencé à émigrer en masse de la région du Don dès les premières guerres entre la Russie et la Turquie; enfin les Kabaïli, également venus de la Russie, après avoir séjourné dans la Bessarabie. Leur première apparition dans la Dobroudja date du milieu XVIII[e] siècle" (E. Pittard, *Les peuples des Balkans*, p. 306; idem, *Contributions...*, p. 51). Anthropological data attest the occurrence of heterogeneous elements. The same author states that "les Tatars (de la Dobroudja) constituent un groupement hétérogène dans lequel les éléments de la majorité ne sont pas issus d'un groupe mongol, mais plutôt d'un groupe touranien... Un certain nombre de Tatars sont mongoloïdes par plusieurs de leurs caractères somatiques; mais la majorité des représentants de ce groupe ethnique appartiennent à une autre origine". (E. Pittard, *Contributions...*, pp. 115–116.) Cf. also T. A. Trofimova, *Этногенез татар Поволжья в свете данных антропологии* [Ethnogenesis of the Tartars from Povolgiya According to Anthropological Evidence], Moscow, 1949; A. P. Smirnov, *К вопросу о происхождении татар Поволжья* [On the Genesis of the Tartars from Povolgiya], in "Советская этнография", 1946, no. 3, pp. 51–74; N. I. Vorobiov, *Происхождение татар по данным этнографии* [On the Genesis of the Tartars According to ethnographical evidence], *ibid.*, pp. 75–86). As regards the territorial distribution of the Tartars in the middle of the last century, they were spread out especially north of the Carasu Valley (C. Allard, *Mission médicale dans la Tartarie Dobroutcha*, Paris, 1857, p. 58). After the Crimean War, the Crimean Tartars have settled downwards the coast line, where they can still be encountered at present, whereas the Nogai, have centred round the Carasu Valley.

[22] Feodor Karacsay, *Beiträge zur Europäischen Landeskunde. Die Moldau, Wallachey, Bessarabien und Bukovina...*, Vienna (1818), pp. 57–58. It should be mentioned that agriculture was not only the occupation of permanent settlers but of the nomads too. The large families dwelt in tents pitched up in long carts where the family mill was also set up. As stated by François de Pavie in 1585 "du long de ceste coste (de la Dobroudge), en divers endroicts, nous voyons des familles (tartares), qui changeoient de demeure de temps à autre, suivant que la commodité et l'herbage des lieux les y retient; chascune desquelles n'a autre convert pour maison que des chariots à quatre roües, *fort longs, dans lesquels ils ont plusieurs estages, et au bout d'iceux un moulin à vent, de quatre ou de six voiles, pour faire leur farine : et iceux sont traînez avec divers paires de chevaux, ou de beufs, partout, où ils veulent*" (N. Iorga, *Acte şi fragmente* [Documents and Passages], I, p. 34 — *the underlining is ours*).

In the Dobrudja one can still encounter, even today, numerous big threshing-stones (*arman*) brought from Crimea and the Nogai steppe. They have no longer been in use and are kept only as relics or placed in

Fig. 2. — Threshing stones (*arman*) brought from Crimea and used as tombstone — *Cioctrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

cemeteries because the man who had used them wanted them to belong to him even after his death (Fig. 2).

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"When they *came from Crimea* (the Tartars) *they brought with them the threshing-stones* and the fire which was looked after very much lest it would die out. I, too, have some threshing-stones *as a keepsake* from my old people and I keep them by the stable".

(s.s. L.P.M.)

Thus, the development of the patriarchal domestic community with the Tartars, being linked to their very way of life, has a historical character [23] and is not — as stated so far — the result of the influence exerted by the neighbouring peoples though such an influence was felt in the forms of organization of this type of family. The extent to which the *form* of this community, at the utmost, was affected was due not so much to the "verv" and "zadruga"[24] as to the enlarged patriarchal family of the Adyghian and other Caucasian populations the Tartars had come into contact with, entertaining family relationships. The former had influenced also the settling down of the Tartars to a domestic life. [25]

[23] Similarly. the Rajpoots, a population of conquerors and warriors in India, had been compelled by the Moslem domination to turn into land tillers and thus, their family too became a domestic one. Cf. Alfred Lyall, *Formation of Indian Clans and Castes*, in "Forthnightly Review", January, 1877; idem, *Asiatic Studies*. London, 1882, chapter VII and VIII. See also H. Sumner-Maine, *De l'organisation juridique de la famille chez les Slaves du Sud et chez les Rajpoutres*, in "Revue générale du Droit", 1879, pp. 240—241; idem, *Etudes sur l'ancien droit et la coutume primitive*, Paris, 1884, p. 358 and seq. The remark made on the point by Hommaire de Hell in his journey through southern Russia at the middle of the last century is quite surprising : "En voyant les Tartars d'aujourd'hui, qui reconnaîtrait dans ces hommes simples et de vertus modestes, les descendants des fiers Mongols qui soumirent jadis une partie de l'Europe occidentale à leur domination? A la vie active de camps, aux longues marches, aux mœurs farouches, à l'humeur ambitieuse dont ils étaient possédés ont succédé une apathique indolence, une résignation philosophique, qui semblent chercher *l'oubli du passé dans la culture des champs, des vignobles et des beaux vergers*, dont les fruits font l'ornement des tables des plus somptueuses de Moscou et de Saint-Pétersbourg" (X. Hommaire de Hell, *op. cit.*, II, p. 395 — *the underlining is ours*). A less significant evidence, however, is offered by the Avar cemeteries in the Pannonian Basin, particularly by the graveyard of Üllö belonging to a population that had started land culture. There is a kinship grouping of the graves, the ones belonging to the rich show a patriarchal family form including besides the relatives, a great many slaves, buried together with their masters, whereas with the poor, there are few slaves; the works required by land tilling being performed by the relatives grouped within a patriarchal domestic community they were buried together. As observed by Gyula László "... la diminution du nombre des esclaves ne signifie pas du même coup in moindre nombre d'âmes dans les cimetières des clans. mais que les hommes libres participaient de plus en plus à la production : *les Avars commençaient à devenir un peuple paysan*". (*Etudes archéologiques sur l'histoire de la société des Avars*, Budapest, 1955, p. 90 — *the underlining is ours*; see also *ibid.*, p. 112).

[24] "(Reported by I. B., Tatlîgeac (Dulceşti), 1921). The structure of the Tartar family is alike to that of the old Slaves « zadruga »" (I. Dumitrescu, *Insemnări despre tătarii din Pervelia* [Notes on the Tartars of Pervelia], in "Analele Dobrogei" [The Annals of the Dobrudja], II (1921), no. 1, p. 20 — *the underlining is ours*). A certain influence of the Russian "верв" should not be overlooked, since numerous Russians had entered into the Tartar state structure e.g. the "Sabandji", "Urtakdji", "Ikindji", etc., as attested by documents. Cf. B. D. Grekov and A. I. Iakubovski. *Hoarda de Aur şi decăderea ei* [The Golden Horde and Its Decline], Bucharest, 1953, p. 109 and seq. Besides, the Bulgarian "zadruga" of the Dobrudja might have stamped its mark too. (Gr. Gr. Dănescu, *Dicţionarul geografic, statistic şi istoric al judeţului Tulcea* [The Historical, Statistical and Geographical Dictionary of the Tulcea District], Bucharest, 1896, p. 93). Cf. also I. Gestov, *Задругата в западна Българиа* [Zadruga in Western Bulgaria], in "Периодическо списание на Българското дружество", Sofia, V (1887), vol. XXI—XXII, pp. 426—449; S. S. Bobčev, *Българската челиадне задруга в чегашно и минало време* [The Bulgarian familial zadruga in the Middle Ages and Modern Times], in „Сборник Българского Научного Университета", Sofia, 1906—1907; G. P. Tscemiroff, *Die bulgarische Hauskommunion*, in "Schmollers Jahrbuch". München LXI (1937), pp. 53 92; R. Pesheva, *Структура на семесиството и народа в Българиа в краиа на XIX и началото на XX в.* [Family and kinship structure in the 19th and beginning of the 20th centuries Bulgaria], in "Известиа на етнографскаиа Институт и музеи", Sofia, VIII (1965), pp. 115 117.

[25] Cf. *Etnografia continentelor* [Ethnography of the Continents], edited by S. P. Tolstov, vol. II, part II, Bucharest, 1961, p. 51. With the Adyghian "the house is rectangular-shaped

II. The Tartar patriarchal domestic community set up in this way was similar to that found with other peoples too, not only Slaves and Indo-Europeans (Germans, Celts, Irishmen, Indians, Armenians, Ossetians, Kurds, Persians and Tadzhiks) but also other Turks and Mongolians (Kirghiz, Kalmucks, Altai-Tartars, Burians and Jakutsks) and even Ugro-Finns (Ostaiks, Voguls, Matrins, Cheremics, Votiaks, Chiuvaks, etc.). According to some authors, this would be a further proof for considering Central Asia the place Indo-Europeans originated in, and of their living together with the other populations inhabiting the vast steppe areas therein. [26]

The characteristics of the patriarchal domestic community in its classic form, according to F. Engels, were the following : *"It included several generations of descendants from a single father, together with their wives, all of whom lived in one household, cultivated their lands in common, fed and dressed from the goods stored up in common and owned the surplus in common.* The whole community was *ruled supreme* by the master of the house (domačin) who was its representative for outer dealings. He could sell smaller commodities, handle the money and was responsible for them and for the way things were going on. His *election* did not imply his being the oldest. The women and their work was supervised by the housewife (domačica) who was, usually, *the wife of the domačin.* When eligible young men were proposed, her opinion was sometimes even decisive. *However, the familial council reigned supreme.* It is the assembly of all adult individuals, females included. The master of the house has to account for before them. The council makes decisions, judges the members, and fixes the

---

and extended, consisting of several separate rooms corresponding to the number of married couples inhabiting it. The door of each room opens into the courtyard ... These structures were common with the Adyghians since antiquity, being populated by the enlarged families up to beginning of the 20th century". (*Ibidem*, p. 37. Cf. also M. G. Autler, E. S. Zevakin, A. O. Horetley, *Адыги, Историко-этнографический очерк* ..., Maikop, 1957; M. V. Pokrovskii, *Адыгейские племена в конце XVIII — первой половине XIX в.*, in "Кавказский этнографический сборник", 2, Труды Института этнографии АН СССР, New Series, vol. XLVI, 1958; E. N. Studentzkaia, *О большой семье у кабардинцев в XIX в.*, in „Советская этнография" 1950, No. 2; A. I. Perslhitz, *Фамилия-лепк у кабардинцев в XIX в.* in "Советская этнография", 1951, no. 1. Agriculture was a common practice particularly in the mountains and in the plain. Cf. an interesting study by B. K. Gardanov, *Земледелие у адигов в XVIII — первой половине XIX века*, in "Советская этнография", 1965, no. 4, p. 83. For the general aspects of the problem see also A. Byhan, *La civilisation caucasienne*, Paris, 1936. A similar instance has been recorded with the Hungarians too, where though the terminology related to the enlarged family was stamped with the Slave influence, yet it recorded a characteristic development. Cf. E. Sicard, *La "nagycsalád" magyare dans les lignes générales et ses apparences slaves*, in *Etude de sociologie et de droit slaves*, I, Paris, 1950.

[26] Z. Vinski, for instance, has also supported this thesis (Z. Vinski, *Die südslavische Großfamilie*, in *Travaux du XIVe Congrès International de Sociologie*, Bucharest, 1939, A, vol. I, pp. 88–93. Cf. also G. Montadon, *L'ologenèse humaine (Ologénisme)*, Paris, 1928; idem, *L'ologenèse culturelle. Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*, Paris, 1934.

more important sales and purchases, particularly those related to land".[27]

Most of these elements were common with the Dobrudja Tartars, especially with the agricultural people, until the last decades.

As regards the Nogai Tartars, the statements indicate the following :

Reported by M.K., 54 years old, Negru Vodă (Karaomer), 1966.

"*It was a sacred custom. As long as the parents lived, the children should stay with them.* Things went on in this way up to World War I. Then it gradually faded away up to World War II, and by now, no one does it anymore. They used *to build a house, with a long row of rooms,* one for each family. The old man — my grand-father or father — *ordered everybody to his work and it was he who kept the accounts of the household.* I remember that my father-in-law who was 92 years old, kept the accounts of his 72-year-old son. The women were supervised by my *grandmother or mother-in-law,* or by the eldest woman. Today, children no longer stay with their parents".

(s.s. L.P.M.)

Sometimes this custom is considered *peculiar* to the Nogai Tartars only :

Reported by I. S., 54 years old, Valea Dacilor (Endek Karachioi), 1966.

"The enlarged family existed up to the last war ; *by that time all the brothers lived together under the same roof.* I, too, came to live in that way ; *sixteen of us set round the table* together with « khart babai » (grandfather). *All worked and ate in common.* It was father who kept the money, and not grandfather. *Everyone brought the money to him and he gave them when they asked for. The women were supervised by the eldest woman.* Today, the parents *stay only with the child they are better getting along with. Such is the custom with the Nogai.* Things were better in the old times".

(s.s. L.P.M.)

Reported by B.V., 55 years old, Cobadin, 1966.

"The enlarged family existed until 1944. Mention should be made of Hagi Regep ; *his sons had lived together with their uncles and all of them were agricultural people.* I may give another example of *five brothers who had lived in the same house* until 1945, their row of rooms running along under the paternal roof. They used to *sit round the same « sofa » (table),* eating from a big plate placed in the middle. *Their mother kept the money* since their father had died and after their mother's death, it was the youngest sister who kept it. Women's work was organized by the mother and thereafter by the youngest sister. *Such things are common only with the Nogai, the Crimean Tartars and Turks do not know them".*

(s.s. L.P.M.)

However, the patriarchal domestic community was a form of organization met with in all the Tartar groups of the Dobrudja up to World War II. As regards the Crimean Tartars, the statements run as follows :

Reported by I. K., 32 years old, Cotu Văii (Chiragii), 1966.

"*Formerly, the custom was to live within enlarged families in houses with rows of rooms* that were or not adjoining one another. *The money was kept by the father or grandfather. The women* were shown about by their mother-in-law".

(s.s. L.P.M.)

[27] K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], vol. II, 3rd ed., Bucharest, Edit. Politică, 1967, p. 200 — *the underlining is ours.*

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"The enlarged family existed until 1934—1935, and even today it might be encountered here and there. *In my father-in-law's house there were 44 spoons laid out and he lived together with two of his brothers, children and grandchildren. The money was kept by the eldest member or by my grandfather when he was still alive. The women were handled by the mother-in-law or the eldest sister-in-law*".

(s.s. L.P.M.)

The internal organization of the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja was largely similar to that of all the other communities of this type. The leadership was secured by the *oldest members of the household*, as far as their strength allowed them.

Reported by I. N., 29 years old, Albeşti (Akbaş), 1966.

"The enlarged family existed until 1944. *As far as grandfather could manage things, he did it, and grandmother together with mother-in-law looked after the daughters-in-law*".

(s.s. L.P.M.)

Reported by A. R., 58 years old, Dulceşti (Küciük Tatlîgeac), 1966.

"The enlarged family was in being until 1940. *I lived in my father's home together with twelve persons. Father or grandfather looked after things. When father did it, he consulted grandfather too. The women were instructed by their mother-in-law* but without asking grandmother's advice".

(s.s. L.P.M.)

Incomes were administered by the head of the family who used also to meet the expenses.

Reported by A. A., 65 years old, Hagieni (Hagilar), 1966.

"When all the children lived together with their parents it was *father or grandfather who kept the money*. Mother-in-law supervized the women".

(s.s. L.P.M.)

Usually, the *women were managed* by their mother-in-law who asked also grandmother's advice, and in the former's absence it was the eldest sister-in-law who did the job.

Reported by N. Z., 45 years old, Ciocîrlia de Sus (Küciük Biulbiul), 1966.

"When all the brothers lived together with their parents *their wives were shown about by their mother-in-law or by the eldest brother's wife*. Thus, they lived on good terms *because this was the custom*".

(s.s. L.P.M.)

Reported by A. Z., 45 years old, Mihail Kogălniceanu (Karamurat), 1966.

"All the children lived under the same roof, the purse being kept by father and not by grandfather. *The daughters-in-law were led by their mother-in-law. They used to sit round the table and, thereafter, took their meals separately*".

(s.s. L.P.M.)

The mother-in-law's authority was absolute and she could inflict *punishment* for disobedience with the consent of the rest of the family, which is indicative of the working of a *domestic right.*

Reported by A. A., 65 years old, Tătaru (Azaplar), 1966.

"All the sisters-in-law obeyed their mother-in-law otherwise they were punished. If one of them did not obey she was judged by the whole family."

(s.s. L.P.M.)

The authority of the elders was, generally, higher than in the familial communities of the Slaves living south of the Danube, which suggests a *closer relationship of this type of family with the Tartars to patriarchate proper.*

Fig. 3. — A large house for two families, with the yard in common — *Tătaru* (Azaplar), 1966.

A series of consequences resulting from the patriarchal domestic community were felt also by the Tartars of the Dobrudja. First, in the *way of building their houses* viz., a row of rooms, one for each family with the outhouses in common (Fig. 3).

Reported by M. A., 58 years old, 23 August (Buiuk Tatlîgeac), 1966.

"Formerly, all brothers lived under the same roof, *extending the house by several rooms for everybody to fit in with wives and children.* That was up to 1936—1937."

(s.s. L.P.M.)

Sometimes, the rooms were contiguous one another, the structure looking like an angle or square in case the yard did not allow for a linear

construction. This is the case with the house of the brothers A.I. and A.O. from Cotul Văii who inhabit such a dwelling together with their children and wives (Fig. 9).

Another consequence was the development of the *preferential marriage* viz., several brothers could marry several sisters. [28]

Due to the domestic community the *Tartar woman*, though no longer enjoying a series of *prerogatives* as she formerly did and in spite of the lower status imposed on her by the Koran, *was not isolated in a harem* as the Turkish women were, although polygamy was a common practice with the Tartars too. Besides, *the habit of wearing the feredge (veil) was not so extended* and it fell into disuse with Tartar women long before it did with the Turkish ones.

Reported by I. N., 29 years old, Albeşti (Akbaş), 1966.

"*The feredge was not so much in use with our women*, the Turkish women used them; however, grand-mother put it on, *but only when she called on somebody*". [29]

(s.s. L.P.M.)

In addition, because of the system of common dwelling the Tartar woman was neither obliged to live separately nor to hide herself before other men.

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"If a stranger came, he went to *bed with us, with the children and the wife*, but it was I who slept next to him". [30]

(s.s. L.P.M.)

This custom is reflected also in the construction of the houses which are not provided with a separate guest room (*oda*), as in the case of Turks

[28] As to the aspects of preferential marriage peculiar to the Moslem population of the Dobrudja, see also L. P. Marcu, *art. cit.*, p. 208 and seq.

[29] As reported by E. Pittard, at the beginning of this century "les femmes tatares vivent dans la maison *(moins confinées que les femmes turques)*, s'occupent du ménage, brodent des dessins étranges, des voiles, des écharpes, des mouchoirs. Beaucoup d'entre elles élèvent des volailles, particulièrement des dindons. Elles ne sont pas voilées". (E. Pittard, *Les Peuples des Balkans*, pp. 305—306; idem, *Contributions...*, p. 52). Cf. also the women's occupation with the old Tartars, Note 15.

[30] The same is reported also in Asia with the Kalmucks (Hommaire de Hell, *op. cit.*, vol. II, p. 145). This is highly opposed to the position of Turkish women. According to the Dobrudja reports from the end of the last century, at Beştepe "the Turkish women wear shalwars more often than feregea (a kind of big shawl that wraps in their head and face)..." (G. G. Dănescu, *Dicţionarul judeţului Tulcea* [The Dictionary of the Tulcea District], p. 63 — *the underlining is ours*). At Cîşla "the Turkish women are wraped in a long veil, called feredge, and only the eyes are left out; on seeing men, they turn about or make a detour". (*ibid.*, pp. 120—121 — *the underlining is ours*). Bruto Amante, who had visited the Dobrudja in 1884, on halting at Iacub Iarif's house at Palaz, related that "mi fece sapere che attendessi dovendo *far uscire prima di casa la moglie*. Come è noto, fra turchi, *la donna non può ricevere in casa un uomo. Poco riconoscibile per via per l'involucro che le copre il viso, è invisibile poi quando si chiude in casa*" (Bruto Amante, *Una visita a Kustendie (antica Tomi) sul Mer Nero* [A Visit to Kustendie (antique Tomis) at the Black Sea], 1884, p. 11 — *the underlining is ours)*. Cf. also other similar customs see L. P. Marcu, *art. cit.*, p. 210 and seq.

with whom the stranger is not permitted even to step in the courtyard, the guest room (*selamlîk*) entrance opening directly from the street. [31]

Finally, as a consequence of living together within the patriarchal domestic community, the Tartar woman enjoyed *little devolutional rights* and in the case of real estate her right was inexistent, although according to the Sheriat she could benefit of half of the male heirs' rights[32]. And, since she played an active role in the household, *nurses were but seldom employed this accounting for a more reduced number of foster brothers (süt-kardaș) with the Tartars than with the Turks.*

Reported by S. I., 55 years old, Independența (Bairamdede), 1966.

"The Tartar women *din not employ nurses* because they could not afford it. Only the rich did. With the Turks, however, this was a common custom. By our laws, the woman is obliged only to give birth to the baby not to nurse it herself."

(s.s. L.P.M.)

Another consequence of the patriarchal domestic community are certain particularities that have occurred in the *kinship terminology* with the Dobrudja Tartars. Field investigations attest the following: *babai* (father), *khart babai* (grandfather), *khainata* (father-in-law), *ana* (mother), *khart ana* (grandmother) and *khainana* (mother-in-law). The use of the same term of relation viz., father (*babai, ata*), mother (*ana*) for designing, through derivation, the other members of the family e.g. grandfather, grandmother, father-in-law, mother-in-law is the result of this very system of several generations of blood- or law-relations using to live together. [33]

---

[31] As stated by the same traveller "*la casa turca non ha finestre sporgenti sulla strada*; dalla strada non si vede che un alto recinto; entro il recinto prospettano le finestre dell'edifizio d'un piano, con volta bassa: le finestre sono piccole e munite di persiane alla foggia dei nostri monasteri. In quelle prigioni la donna abrutita, annoiata, in preda a perfetto ozio passa lunghe e tristi le sue giornate; a 25 anni l'inerzia completa e quel genere di vita la rendono precocemente vecchia di fattezze e di disillusioni" (Bruto Amante, *op. cit.*, p. 117 — *the underlining is ours*. See also A. Heidbern, *Droit public et administratif de l'Empire Ottoman*, I, Vienna-Leipzig, p. 133, Note 2).

[32] *Koran*, chapter IV, vers 12. See also Note 14. Similar reports were made for Algeria too, where within the patriarchal domestic communities of the Kabyle the woman had no devolutional rights in spite of the provisions made by the Sheriat and the French law (L.M.S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme Kabyle*, Alger, 1939, p. 144). In Albania, the same inconsistency can be observed with the Moslem population living in the North, cf. V. A. Georgescu, *Alte albanische Rechtsgewohnheiten*, in "Revue des Etudes Sud-Est Européennes", I (1963), no. 1–2, p. 82. With the development of the private property, the women started asserting their devolutional rights on the strength of the most advantageous law. For instance the French law (L.M.S. Lefèvre, *op. cit.*, p. 155), and the Romanian Civil Law (Cf. *Constantza court-law*, civil case No. 765, October 1, 1934, in "Justiția Dobrogei" [Dobrudja Law Review], V (1934), no. 7, p. 216), in Algeria and the Dobrudja, respectively were referred to.

[33] Cf. The Romanian terms "tată-mare" (grandfather) and "mamă-mare" (grandmother) as well as the rich synonymy for uncle and aunt are characteristic of the regions affected by the enlarged South-Danubian family influence (V. Scurtu, *Termeni de înrudire în limba română* [Terms of Relationship in the Romanian Language], Bucharest, 1966, p. 338).

Since in the patriarchal domestic community the leadership was usually secured by the oldest member, his son being subordinated to him and enjoying the same position as his father's grand-children, that is, that of his own children, the *terminology* used to design the father had a special particularity with the Tartars. If on the female line there is a normal sequence, the root "ana" acquiring various attributes (*khart*, *khain*) for its derivative meanings, the masculine root "ata" is used only in relation to the father-in-law. For father and grandfather the Turkish correspondent (*baba*) is being used.

Field investigations in the archaic village Hagieni (Hagilar) have attested the form "ata" standing for father too. Yet, *khartata* used for grandfather has been recorded nowhere and nobody remembers its ever having been used. The explanation might be found in the fact that, since the oldest member viz., the grandfather was the leader of the patriarchal domestic community the term of "father" (*ata*) was attributed to him ; the son, out of respect and due to his subordinate position, did not take on this name, he considering himself the equal of his own sons and allowing his being called "brother" (*ǧaka*), as the very brothers who lived together under the same parental roof, headed by their father (*ata*), called one another.

Today, the term *ǧaka* (brother) used for father has been attested by field investigations only with the Nogai Tartars, but, in our opinion, it had been in use with the Crimean Tartars too ; with the latter it became obsolete sooner under the Turkish influence.

The patriarchal domestic community has left its mark on the structure of the *cemeteries* too, as in a more ancient period the graves were also common. An interesting instance is offered by the Tartar cemetery of Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul) where the more ancient graves, placed according to large family groups, stick together and are separated from those belonging to other groups by spacious rings of stones surrounding them (Fig. 4).

Reported by S. E., 45 years old, Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1966.

"*The «tamga» signs are newer and they are being made even today. The oldest graves are the circle-like shaped ones, as the elder say.* Such graves can be found in other cemeteries too." [34]

(s.s. L.P.M.)

---

[34] Speaking about the Voguls and Ostiacs, V. N. Cernetsov states that "each clan and each kinship group living in a village has its own cemetery... The private cemetery of each clan is the natural consequence of the fundamentals of the tribal system. The dead remained members of the clan. They were usually buried in the cemetery of the clan, and thus the tribal community was not altered". (V.N. Cernetsov, in "Советская этнография", VI—VII, 1947, p. 111.) A similar aspect is revealed by the Magyar cemeteries of Transylvania where "il existe ce même système d'enterrement par branches, par «szeg» et par «had» (la branche désigne l'ensemble de la grande famille, tandis que le «szeg» une unité plus grande

Later on, this procedure fell into disuse, the graves being no longer grouped according to the family criterion. However, the corresponding stones have long since been marked with the *tamga*, thus allowing for the identification of the genealogic group they belong to (Fig. 5).

Fig. 4. — The cemetery of *Cioclrlia de Jos* (Küciük Biulbiul). In the foreground there are the kinship (tribal) graves surrounded by ring of stones. In the background, there are isolated graves with kinship signs (*tamga*) tombstones.

III. Having been generated by certain historical circumstances and showing the characteristics already reported, the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja has been outrun by the new social and economic conditions that have been established simultaneously with the development of this region.[35]

du clan). La disposition des branches dans le cimetière reflète d'une manière exacte leur position occupée dans la vie du village. Donc les cartes du village et du cimetière concordent parfaitement... Dans la vision du monde des sociétés de clan, le cimetière est en effet la projection dans l'au-delà du clan vivant" (Gyula László, *Etudes archéologiques sur l'histoire de la société des Avars*, Budapest, 1955, p. 88).

[35] According to Laveleye's remark "ces institutions conviennent à l'état stationnaire des époques primitives; mais elles résistent difficilement aux conditions d'une société où les hommes veulent améliorer à leur sorte et l'organisation politique et sociale dans laquelle ils vivent. Cette soif de s'élever et de jouir toujours davantage qui agite l'homme moderne est incompatible avec l'existence des associations de famille, où la destinée de chaque est fixée et ne peut guère être différente de celle des autres hommes. Une fois le désir de s'enrichir éveillé l'homme ne peut plus supporter le joug de la Zadrouga, quelque léger qu'il soit : il veut se mouvoir, agir, entreprendre à ses risques et périls" (E. Laveleye, *op. cit.*, p. 218. Cf. also J. M. Perić, *Задружно право по грађанском законику. Кр. Сръије. IV. О достанку и престанку задруге* [Zadruga Law according to the Civil Law of the Serbian Kingdom], Belgrade, 1920; idem, *Породично задружно право у Хрватској и Славонији. Један кратак*

Reported by F. E., 30 years old, Dulcești (Küciük Tatlîgeac), 1966.

"Formerly, all the brothers lived together even after marriage. Even now they do it, but this habit is not so much extended. *It was highly customary until 1944*".

(s.s. L.P.M.)

During the last decades of the 19th century and particularly in the 20th century, [36] the progress of the modern economic life in the Dobrudja

Fig. 5. — Tombstone with the kinship sign (*tamga*) engraved on it. The cemetery of *Cioctrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

Fig. 6. — Private graves, the personal data of the deceased are engraved on the tombstone. *Colu Văii* (Chiragii), 1966.

brought about the rapid disintegration of the domestic community and the modernization of the Moslem family, as a whole, manifest also in its laicization in the first decades of this century. [37]

The transformation of the feudal property into an absolute property of bourgeois type took place in 1882 soon after the rejoining of Dobrudja

перевлед. [Serbian and Croatian Zadruga Law. A short Survey], Belgrade, 1926; idem, *Opposition between Communism and Bourgeois Democracy as Typified in the Serbian Zadruga Family*, in "Illinois Law Review", Chicago; D. Tomasić, *The Effects of Urbanization on the Zadrouga Community of Croatia*, (Bucharest), 1939.

[36] See also the works which analyse the economic development of Dobrudja after its reintegration to the economic system of Romania : *Dobrogea, Progresele ei de la anexare pînă astăzi* [On the Progress of the Dobrudja since Annexation], 1878—1906, Bucharest, 1907; V.D. Dimitriu, *La situation agricole dans le territoire annexé, comparée à celle de la Roumanie*, Bucharest, 1914; M. Petrescu, *Studiul cîtorva chestiuni din economia rurală a Dobrogei* [On some Aspects of Rural Economy in the Dobrudja], Bucharest, 1891; G. Cristodorescu, *Activitatea Camerei de Comerț și Industrie din Constanța de la înființare și pînă la 1 aprilie 1906* [On the Activity of the Constantza Chamber of Commerce and Industry from Its Foundation till April 1, 1906], Constantza, 1906.

[37] Cf. L. P. Marcu, *art. cit.* A different situation has been encountered in these Moslem countries where the modification of the family structure was attempted at, without however changing its economic basis.

to Romania, by means of the well known system practiced formerly in Romania viz., the repurchase of the tithe or by "tiersage" in favour of the state. [38] As in other parts of this country, there followed a rapid development of capitalism in the village, a consolidation of the small individual peasant farms. But while in the other regions this process has evolved to the detriment of the *village community*, in the Dobrudja it has prejudiced the *patriarchal domestic community* which, thus, broke up rapidly with its entire judicial system based on the Sheriat.

After World War II, the socialist transformation of agriculture was an essential step forward in the disintegration of the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja, as it become devoid of its economic significance.

Reported by A. Z., 45 years old, Mihail Kogălniceanu (Karamurat), 1966.
"The enlarged family existed until 1940. *After co-operativization it broke up.*" [39]

(s.s. L.P.M.)

The strong co-operative traditions characteristic of the Tartars were manifest also on the occasion of this great qualitative leap, wich was the socialist transformation of agriculture.

Reported by Z. I., 42 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.
"*In this region the first to join the collective farms were the Tartars.* They did it to excell the others but I think that *it was in their nature to live all together.*"

(s.s. L.P.M.)

---

[38] Cf. The Law of June 5, 1880, in "Monitorul Oficial" [The Official Bulletin], no. 125 from June 5, 1888 and *Codul general al României* [The General Code of Romania], vol. V, pp. 984—987; *ibid.*, vol. II, pp. 292—295; The Law of June 8, 1884, *ibid.*, vol. II, pp. 467—473. See also I.I. Roman, *Studiu asupra proprietăţii rurale în Dobrogea* [A Study on the Rural Property in the Dobrudja], Constantza, 1907; G. M. Ghica, *Chestiunea proprietăţii în Dobrogea* [The Question of Property in the Dobrudja], Bucharest, 1880; E. Stătescu, *Memoriu asupra proprietăţii imobiliare din Dobrogea* [A Report on Real Estate Property in the Dobrudja], Constantza, 1903; C. N. Sarry, *Proprietatea imobiliară rurală din Dobrogea* [On Rural Real Estate Property in the Dobrudja], Constantza, 1907. As regards tiersage applied in the Dobrudja see also L.P. Marcu, *art. cit.*, p. 216. Cf. also H. H. Stahl, *Contribuţie la studiul satelor devălmaşe româneşti* [Contribution to the Study of Joint Property in the Romanian Villages], vol. III, Bucharest, 1964, p. 367 and seq.

[39] For comparison: M. Krasnić, speaking about the patriarchal domestic communities of Yugoslavia, considers that within the socialist relations of production "les facteurs économique sont précisément l'élément qui joue le rôle contraire, dans nos nouvelles conditions sociales, c'est-à-dire de dislocation des coopératives de famille albanaises. En effet, dans les conditions des sociétés socialistes, une série de facteurs de nature économique et sociale ont disparu qui maintenaient dans le passé l'existence de ces collectifs de famille. Les possibilités assurées aux Albanais dans la Yougoslavie socialiste de trouver un emploi en dehors de l'agriculture, la possibilité de faire des études et d'une émancipation générale, forment une nouvelle psychologie chez les larges couches populaires et la tendance vers une individualité devient plus prononcée" (M. Krasnić, *art. cit.*, p. 11).

However, even with the Dobrudja Tartars the disintegration of the patriarchal domestic community did not take place all of a sudden. It was a *process* that extended over a whole transition period, with several intermediate forms, from the old enlarged family towards the modern single one.[40]

During that period of transition several stages developed relative to the changes occurring in the main aspects of family life e.g. the family budget, house construction and household practice, ownership of the yard and outhouses, the type of property and, finally, problems related to the burying place.

According to the changes undergone by these elements of family life, we suggest *seven principal stages* in the disintegration process of the domestic community with the Tartars of the Dobrudja. Every stage shows several variants resulting from the combination of the characteristics peculiar to each stage (Fig. 7).

Stage I. The house was still built in extension, in the parental yard, housekeeping being in common. Yet, men had their *own budget* within their single family. Sometimes, however, the budget of parents and children was a joint one.[41]

---

[40] These forms were reported even in the last century in a substantial paper by the researchers P. Petrescu and P. Stahl: "With the Tartars, the enlarged family grouped together several related households under the same roof, with the rooms alternating viz., room and entrance hall, room and entrance hall, etc. There is no inner passage between these adjoining structures and, at times, even the yard is divided to achieve a complete separation. Co-habitation on the parental plot is the only indication of kinship relations". (P. Petrescu and P. Stahl, *art. cit.*, p. 33.) Between the two World Wars, these intermediate forms have been reported for Serbia too. As stated by S. V. Vukossavljević in 1939 "actuellement aussi il est rare que la zadrouga se dissolve en petites unités, en ménages. Il est plus fréquent que de plus petites zadrougas se fondent sur les débris de la grande : chaque frère reste dans la communauté qu'il constitue avec ses fils, mariés ou pas, ou dans une unité encore plus grande. Alors les membres décident par le lien de parenté : on va avec celui qui est parent à un plus haut degré. Ils sont quelque peu honteux de s'assembler avec ceux qui ont une parenté plus lointaine qu'avec d'autres qui leur sont plus intimes, cependant il n'est pas rare qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire qu'un membre s'assemble avec son oncle et non pas avec son propre frère, qu'il se sépare de son père et de ses frères pour aller cohabiter avec un demi-frère, avec les enfants d'un premier lit et non avec ceux du second lit, avec ses petits-fils au lieu du fils". (V. S. Vukossavljević, *art. cit.*, p. 121). Similarly, N. Erdentug reports that in Turkey "in older times the form of the extended family was widespread with the relatives being almost on the paternal side. The paternal side has traditionally been preferred to the maternal and this continues in our culture, being one of the principal social characteristics. The large type of family has become almost non-existent. However, in the last decade, especially the younger generation seems to have been inclined to form individual families when economically able; the patrilineal characteristics still remain such as having the land and property continuing in the possession of the father during his lifetime, with all of the sons having an equal right to benefit from the product. In the case of separation from the father's house, family conflicts are naturally avoided and this is another factor in favour of individual family units". (N. Erdentug, *Family Structure and Types of Marriages of a Turkish Village*, in *1er Congrès International des études balkaniques et sud-est européennes, Résumés*, IX, *Ethnographie*, Sofia, 1966, p. 5).

[41] In the zadruga of the southern branch of the Slaves, the occurrence of money and the private budget of the small families marked the beginning of dissolution. According to Demelić "il est donc permis de croire que la communauté serbe n'accorde pas à ses membres un droit

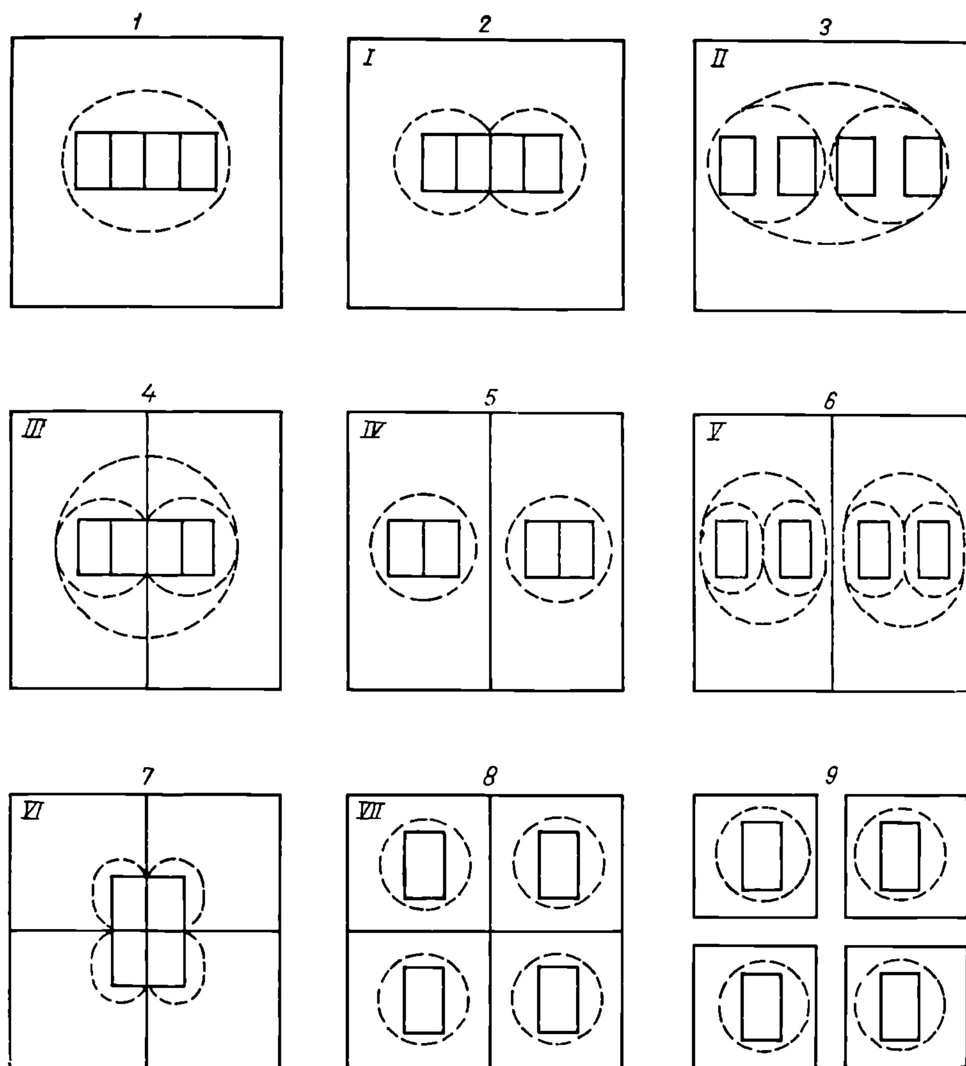


Fig. 7. — The stages of the disintegration of the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja (large square — the yard in common; large rectangular and small square — — the yard separated by a fence; small rectangular — the house; dotted line — common household).

For example the house of N.O. from Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul) which he occupies together with his wife and four children, is

---

au produit de leur travail et ne leur permette pas d'enlever ainsi une part quelconque du bien commun... De quelque manière donc que l'associé s'enrichisse, il doit partager son gain avec la communauté. Celui qui garderait pour lui seul le produit de son travail serait détesté et chassé de la famille... Le pécule est donc regardé d'un mauvais œil par le peuple : il est pour ainsi dire synonyme de désordre, car il engendre fatalement le partage des communautés". (F. Demelić, *Le droit coutumier*..., p. 53).

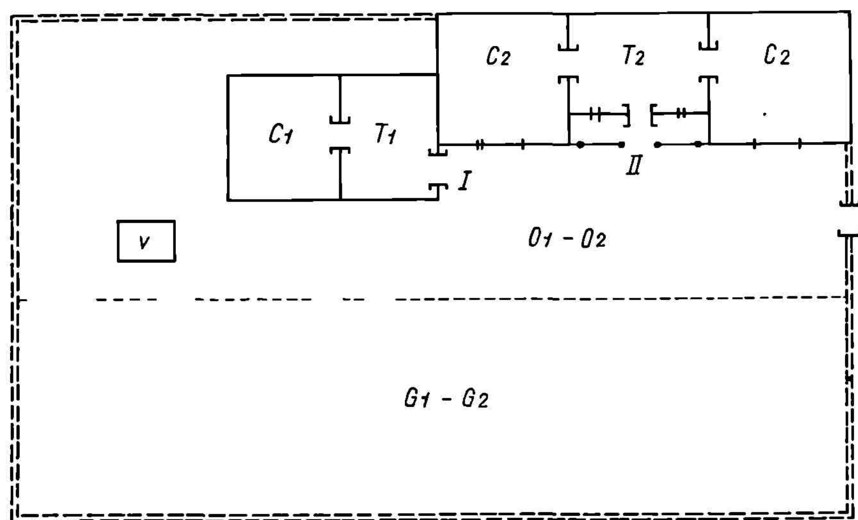


Fig. 8. — New house built in extension of the former with the yard in common — *Cioclrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

(C — room; T — hearth; O — yard: G — garden; I — II — number of families; = a fence is run through the common yard).

adjoining that of his mother's who is living with a sister-in-law. However, housekeeping is separate (Fig. 8).

The yard is common property, the house being sometimes *privately* owned. The yard and the garden are always common ownership. The burying place is private, here and there; with the Nogai Tartars, however, the mark of the kin (*tamga*) the deceased had belonged to is still engraved on it (Fig. 5).

Stage II is characterized by *separate dwellings built* within the parental yard; *sometimes housekeeping is in common*, at times only parents and children live together, the brothers keeping their houses separately. In the latter case the budget may be in common with all or with parents and children only. The yard and the garden are common property, the house being privately owned.

Reported by M. S., 45 years old, Tătaru (Azaplar), 1966.
"The houses sheltering several families existed until 1925, then they *built separate homes within the same courtyard, without, however, fencing them off.*"

(s.s. L.P.M.)

Thus, at Cotu Văii (Chiragii) there live together the brothers A. Io. and A. Ia., who, with their children make up four families. Their dwellings consist of an angle-like structure built in the same yard (Fig. 9).

The brothers have separate housekeeping and budgets; only parents and children have them in common. Thus, the families A. Io. with A. Ih. and A. Ia. with A.M. take their meals together.

An interesting case has been observed at Hagieni (Hagilar). The brothers I.F. and A.F. have built their houses apart in the parental yard (Fig. 10); housekeeping and budget were in common for a certain lapse of time; subsequently they got separated.

The burying place is personal. With the Nogai Tartars the mark of the kinship group (*tamga*) is engraved on it (Fig. 5).

Stage III. The houses are built contiguously within the parental yard. *The latter is fenced off* right in front of the adjoining structures (Fig. 11). Thus, in Dulceşti (Küciük Tatlîgeac) the brothers F.Z. and F.I. have fenced off the parental yard.

In the same way I.S. from Valea Dacilor (Endek Karakioi) has separated his house from that of his son. A similar situation can be found with the brothers K.B. and K.Z. from Ciocîrlia de Sus (Buiuk Biulbiul) who have separated by a fence of the parental house inhabited by one of the brothers from the new adjoining house of the other brother.

Reported by A. A., 65 years old, Tătaru (Azaplar), 1966.
"Since the war the *houses have been built in the same yard but separated by fences; sometimes people eat together, sometimes not, as the case might be*".

(s.s. L.P.M.)

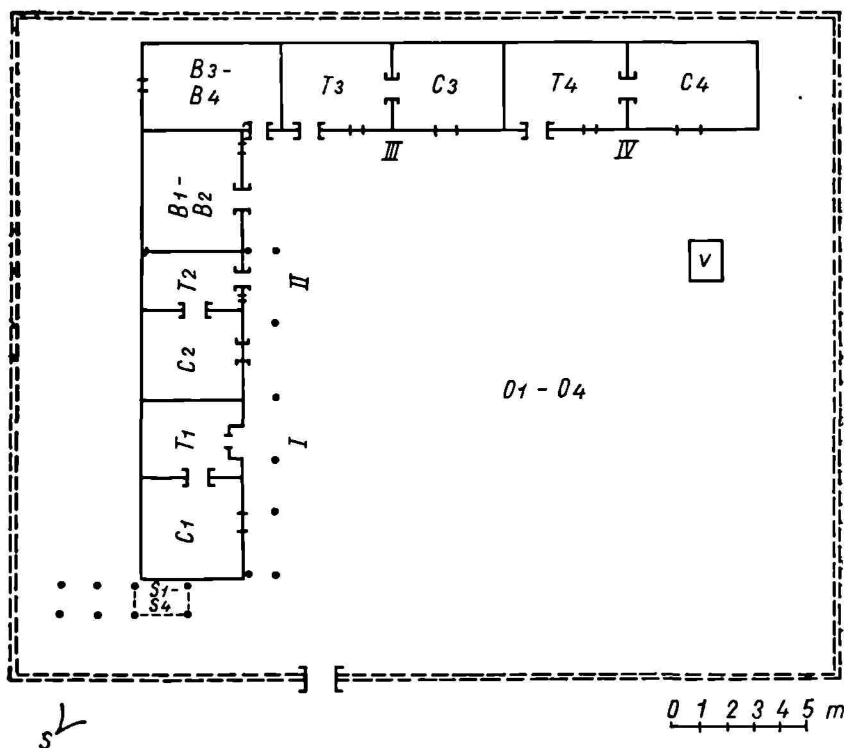


Fig. 9. — Angle-shaped house inhabited by four families, with the yard in common. *Cotu Văii* (Chiragii), 1966.

(C – room; T – entrance hall; B – kitchen; V – hearth; S – stable; I – II number of families; = a fence is run through the common yard).

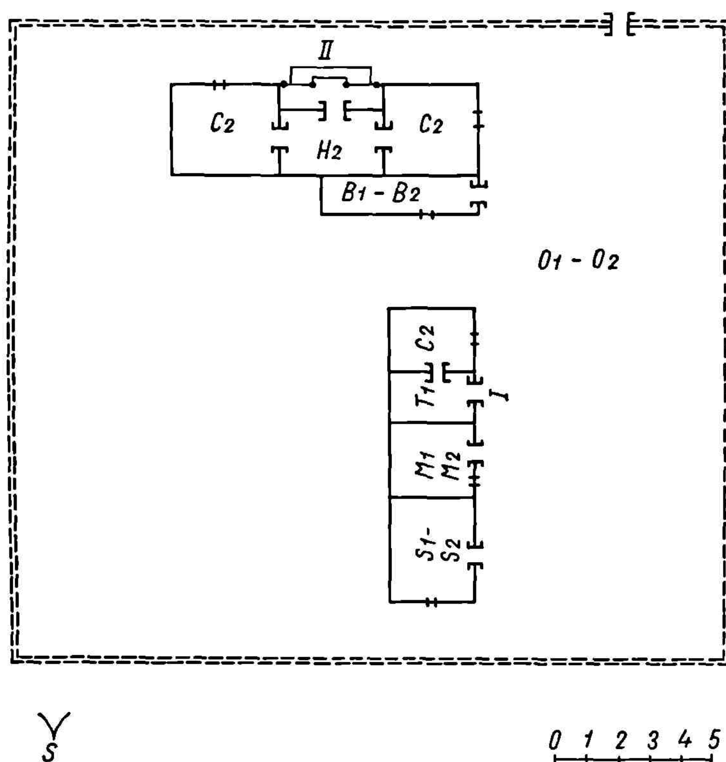


Fig. 10. — Separate houses for each family built within the common yard. *Hagieni* (Hagilar), 1966.

(C — room; T — entrance hall; H — parlour; B — kitchen; M — shed; S — stable; O — yard. I—II — number of families; = a fence is run through the common yard).

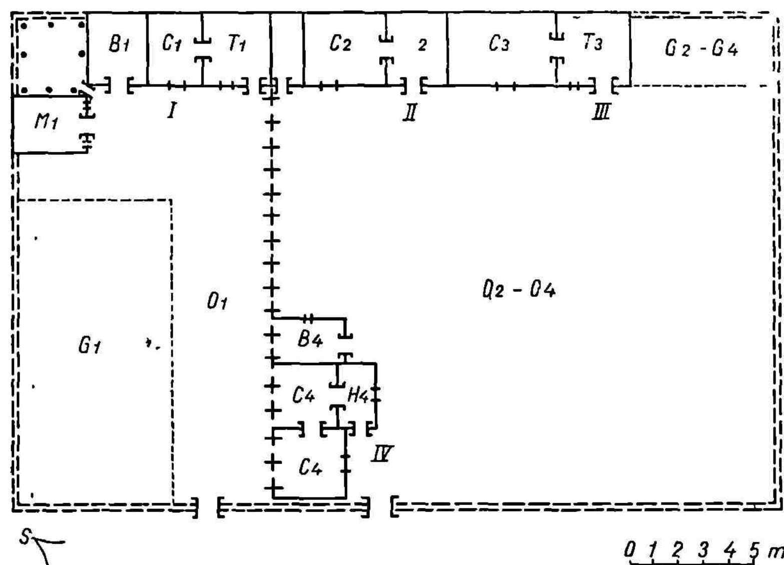


Fig. 11. — Long house for three families; the yard is fenced off. *Tătaru* (Azaplar), 1966.

(C – room; T – entrance-hall; B – kitchen; H – parlour; M – shed; O – yard; G – garden; I II – number of families; = the yard, formerly used in common, is separated; + each plot is fenced in).

Housekeeping was sometimes in common. Usually, however, it was common only with parents and children. The budget could be either personal or common with parents and children. With brothers the property was *private*. When parents and children lived next, the house was private property, while the yard and the garden fell under common ownership.

The burying place is private, being still marked with the sign of the kinship group (*tamga*) with the Nogai Tartars (Fig. 5).

Stage IV is characterized by *separate houses* for the brothers, those of parents and children are *contiguous* within the same courtyard,

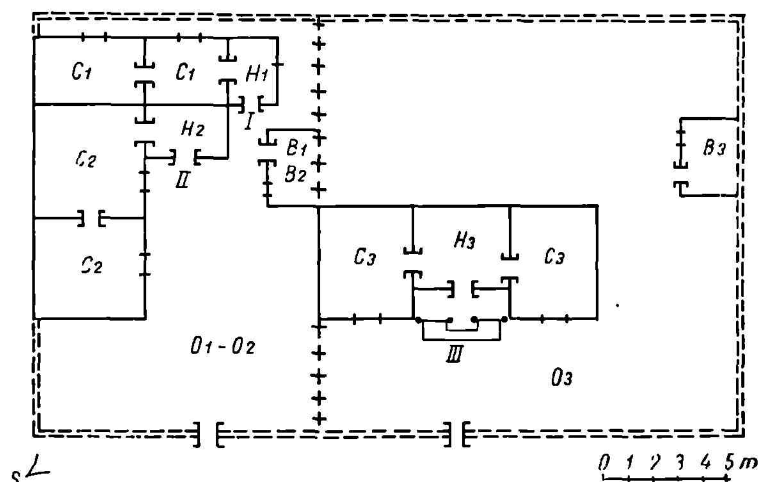


Fig. 12. — Separate houses built by two brothers in the parental yard, a fence being run through. In the background, the house built in extension in the common yard is inhabited by two families viz., parents and children. *Cioclrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

(C — room; H — parlour; B — kitchen; O — yard; I — II — number of families; = the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

which is fenced off on the side of the brothers, being in common only with parents and children. Thus, in Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul) the houses of the brothers O.M. and O.B. are fenced off but the son of the former, a married man with two children, has his house contiguous to his father's without, however, fencing it off (Fig. 12).

A similar instance is reported for the brothers B.M., B.N. and B.A. from Moşneni (Pervelia) who have fenced in their houses lying on their father's plot. Yet, the last of them has built the houses for his two sons B.Z. and B.O. on his own plot without fencing them in.

Housekeeping and the budget of the brothers are private. Sometimes these are joint only with parents and children. The property of the brothers is *private.* With parents and children the house is private property, the yard and garden being common ownership.

In this stage of disintegration of the patriarchal domestic community, the burying place is private *bearing no longer the sign of the kinship group on the tombstone.* Instead, a usual inscription is found with the Nogai Tartars too (Fig. 6).

Stage V. The dwellings *are built separately* within the parental yard, the *latter being fenced off on the side of the brothers, at times fences separating even parents' and children's dwellings*; the garden is always common property.

An edifying example of the way in which the early separation took place is the dwelling of the brothers M.R. and M.A. from Dulceşti (Küciük Tatlîgeac) who have pulled down some walls of the big old house, thus securing two separate structures which they have fenced in. Similarly, M.A. has separated his house for his son without, however, fencing it off (Fig. 13).

Another interesting instance peculiar to this stage of transition is offered by the family M.Z. from Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul). Their daughters married two brothers I.U. and I.S. who built their houses and fenced off also the parental plot. The brother M.K. who is living under the parental roof with his mother M.Z. has his household apart; he has fenced off the plot of land lying before his rooms. The large garden, however, is common ownership (Fig. 14).

In the family R.K. from Mihail Kogălniceanu village, the brothers have fenced off the parental plot, yet their descendants remained each on their parents' plot without fencing it, though all the houses have been built apart (Fig. 15).

Housekeeping is private, sometimes in common with parents and children only. The budget is personal. *The house and the courtyard are private property.* The garden only is owned in common.

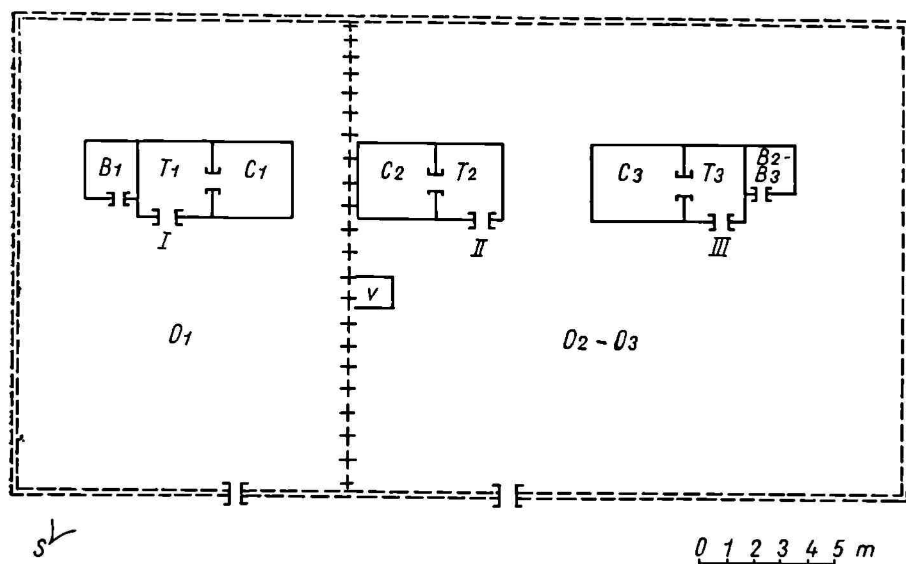


Fig. 13. — Long house for several families. By pulling down the intermediate walls it has been turned into three separate dwellings for each family. *Dulceşti* (Küciük Tatligeac), 1966.

(C – room; T – entrance-hall; B – kitchen; V – hearth; O – yard; I – III – number of families; ▬ the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

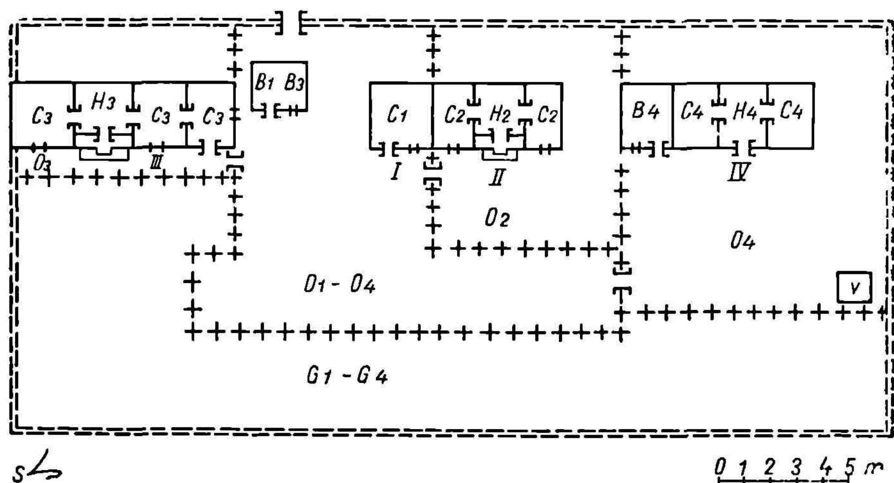


Fig. 14. — Group of houses inhabited by parents, sons and daughters built within the common yard with fences running through; the garden is common. *Cioclrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

(C — room; H — entrance-hall; B — kitchen; V — hearth; O — yard; G — garden; I — IV — number of families; — the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

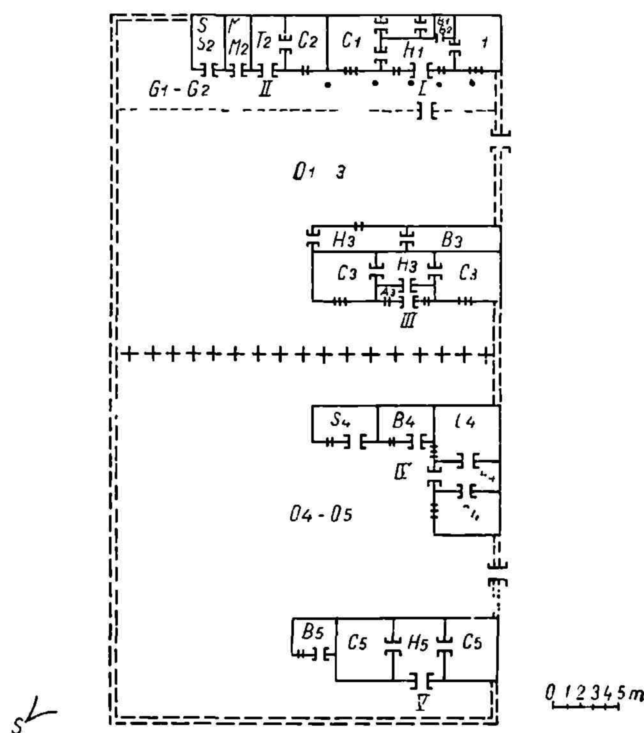


Fig. 15. — Long house inhabited by two brothers, the yard being fenced off from that of the other brothers. *Mihail Kogălniceanu* (Karamurat), 1966.

(C — room ; T — entrance-hall ; H — parlour ; A — verandah ; B — kitchen ; M — shed ; G — stable; O — yard ; G — garden ; I — V — number of families ; = the yard, formerly used in common, is separated + each plot is fenced in).

The burying place is personal without any signs characteristic of the kinship group (Fig. 6).

Stage VI. The houses are contiguous in the parental yard, *each being fenced off.*

However, there are instances when after having run a fence, the brothers go on building their houses in extension with an entrance door in each yard. Such is the case of the brothers A.T. and A.M. from Albeşti who live with their wife and four children each, in L-shaped adjoining houses (Fig. 16).

Sometimes the reasons for the persistence of this custom are reported as follows :

Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"*The houses were built separately but in the same yard for fear of thieves.* Then they ran a fence but the *houses still remained close to one another*".

(s.s. L.P.M.)

Housekeeping as well as the budget and the *burying place are private,* the personal name being engraved on the tombstone (Fig. 6).

Stage VII is characterized by the *houses being built apart* in the parental yard and *fenced off.*

Reported by F. E., 30 years old, Dulceşti (Küciük Tatligeac), 1966.

"Today, there are some who live in the same yard *but they build their house apart.* If a quarrel arises they *run a fence between.*"

(s.s. L.P.M.)

Housekeeping and the budget as well as the burying place are always privately owned (Fig. 6).

Hence, there is only one step forward towards the *single independent family,* completely separated from that of the parents. On leaving their home the children set up their own household on any plot in the village and even in another locality (Fig. 17).

Reported by A. A., 65 years old, Hagieni (Hagilar), 1966.

"Formerly, the whole family lived together, *which was highly commendable.* That was the case up to 1916. *Today, after getting married they stay on for some years then they leave.* In the old days dwellings were built in a row, to house all the families. *At present, they go away to various places where there is a spare plot to raise their house on it,* but sometimes when there is room enough they remain in the same courtyard running a fence between the houses."

(s.s. L.P.M.)

This type of a single, independent family that has come into being since World War I has generally extended after World War II ; only one of the children is staying on with his parents.

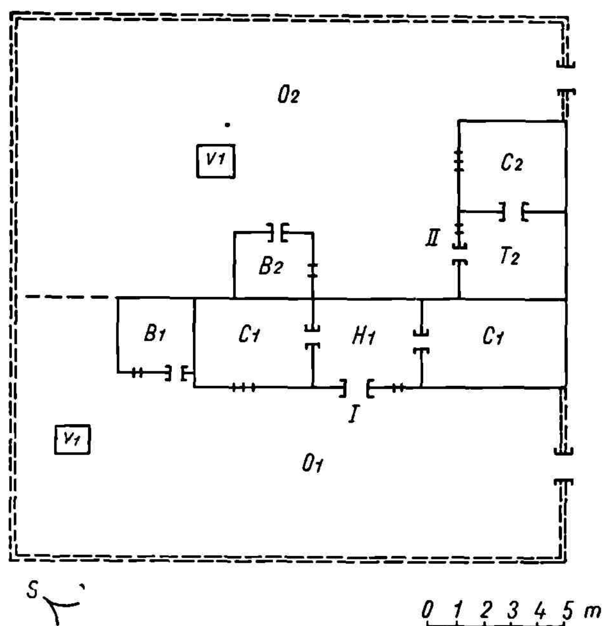


Fig. 16. — The adjoining houses of two brothers, with separate yards and entrance-doors. *Albeşti* (Akbaş), 1966.
(C – room; T – entrance-hall; B – kitchen; V – hearth; O – yard; I – II – number of families; ▬ the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

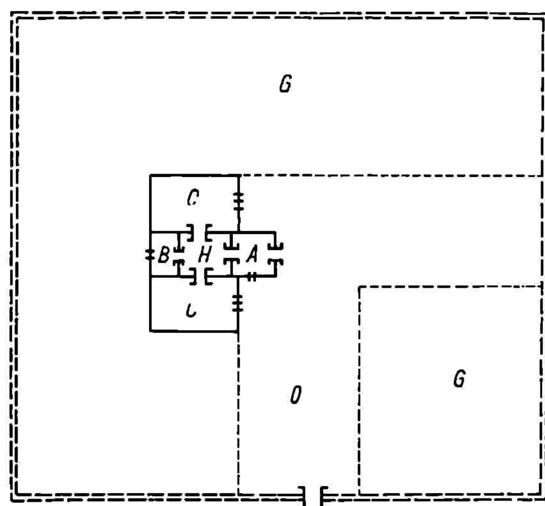


Fig. 17. — Large dwelling for a single family. *Hagieni* (Hagilar), 1966.

(C – room ; H – parlour ; B – kitchen; O – yard ; G – garden; ▬ the yard is fenced off).

Reported by N. Z., 45 years old, Ciocîrlia de Sus (Buiuk Biulbiul), 1966.

"Formerly, all the brothers remained together. The father or the eldest brother kept the money. *Today, only the youngest child usually stays on with his parents, the others leave to set up their own households.*"

(s.s. L.P.M.)

Reported by S. E., 52 years old, Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1966.

"The enlarged family with all the brothers living together and a joint budget existed up to World War II. Today, it has fallen out almost completely. *The parents go on living with the youngest child and only occasionally with any other.*"

(s.s. L.P.M.)

The fact that the youngest son is no longer compelled to stay on, since the child the parents are better getting along with may live with them, is another particularity of the disintegration of the patriarchal domestic community, as in the patriarchal family proper it is always the youngest son who goes on living under his father's roof. It seems that this was customary with the old Mongolians, as well.[42]

The full swing of the new capitalist production relations in the Dobrudja at the end of the 19th century and particularly in the 20th century, and subsequently, the socialist relations of production brought about a rapid disintegration of the patriarchal domestic community, the *remnants* of which (patronimy, atalîk, the vicinal community) *still occur here and there, only for short periods.* This is characteristic of those patriarchal domestic communities which entered a phase of disintegration rather late, lagging far behind the productive forces. Consequently, these remnants were in being for a short time only, or disappeared completely.[43]

---

[42] Cf. I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [A Course in the History of the Romanian Law], vol. I, 2nd ed., Bucharest, 1926, pp. 294—295. Cf. also a similar custom with the Macedo-Romanians : "(Reported by V.Z., 56 years old, Grama (Cavala), 1966). They married according to age, and after the last of them got married, the property was divided. *The youngest stayed on with his parents, as the custom was.*" (s.s. L.P.M.)

[43] The evolution of the patriarchal domestic community towards patronimy is an ordinary phenomenon. Cf. M. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [Introduction in the History of Primitive Culture], Bucharest, 1900, pp. 114—115. See also the references to the problem, idem, *Большая семья и патронимия* [The Enlarged Family and Patronimy], p. 111 and seq. The institution, however, showed various forms determined by local conditions. For the "joint communities" resulting from the dissolution of the Southern Slaves zadruga see also S. Kubisć, *Arhaićno bratstvo u Crnoj Gori i Herzegovini*, in "Glasnik zemaliskog Muzeja", XII (Ethnologija), Sarajevo, 1957; idem, *O postanku i karakteru naš‹g "bratstva"*, in "Pregled...", Sarajevo, 1957, no. 2—3; O. Mandić, *Bratstvo u ranosrednjovjekovni*, in "Harvatska Naucina zapisku", V (1952), pp. 225—298; idem, *Prilozi pitaniju seoske općine, bratstva i vrvi, ibid.*, X (1957); idem, *Pacta conventa «i» dvanaest hrvatskih bratstva, ibid.*, XII — XIII (1960), pp. 165—206. For the "tribes" found in Montenegro as a form of the dissolution of the patriarchal domestic community see also J. Vukmanović, *Paštrovići*, Cetinje, 1960; I. Bozić, *Srednjovekovni Paštrovici*, in "Istoriski časopis", IX—X, 1960, Belgrade, pp. 159—185. For the "verv" on the Dalmatian coast-line see B.D. Grekov, *Полицa*, Moscow, 1951; idem, *Большая семия и верв Русскои Правди и Полицкого статута*, in "Вопросы истории", 1951, no. 8; I. Bozić, *"Vrv" u poljickom statuta*, in "Zbornik filozofskoy Fakulteta", IV (1957), no. 1, pp. 89—112; N. N. Fraidenberg, *Верв в средневековой Хорватии*, in "Ученые записки великорусского пед. Института", XV (1961), pp. 27—47. In a sub-

A form of patronimy is the "kinship group" (*taifé*) including with the Nogai Tartars those claiming descent from a common ancestor or from a common household. The group had a characteristic sign (*tamga, tabîn*) which, nowadays, is found in the Dobrudja only with the Nogai Tartars but which in the past was presumably a general practice with the Tartars (Fig. 18).

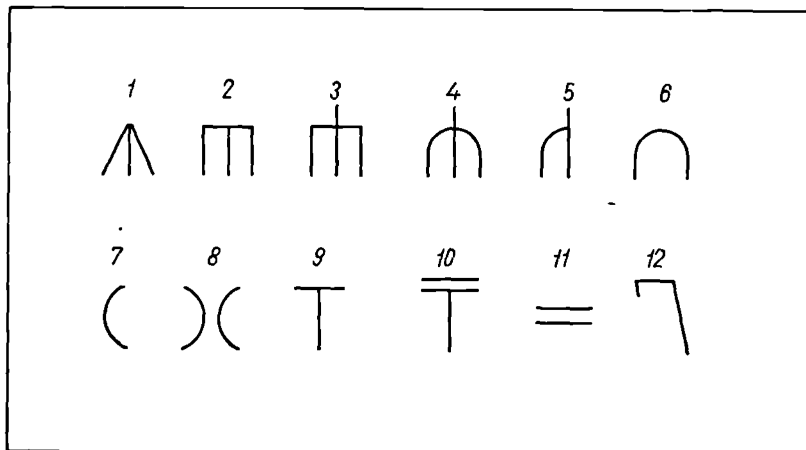


Fig. 18. — Kinship signs (*tamga*) used by the Nogai Tartars of the Dobrudja.

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"Our fathers *had signs. With the Tartars it is customary to have tamga*, namely an arrow, a heart, brush hairs and others."[44]

—(s.s. L.P.M.)

---

sequent stage, the kinship groups turned into territorial (vicinal) communities. Cf. A. I. Pershitz, *art. cit.*, pp. 17—18. For the general implications of the problem see also M. Kosven, *Крестьянская община. Историческая характеристика* [The Village Community. Historical Characteristics], in "Izvestiia Akademii Nauk SSSR", III (1946), no. 4; H. H. Stahl, *Contribuţii*... [Contributions...], vol. I, Bucharest, 1958, and the corresponding references.

[44] The people of Ciocîrlia de Jos still remember a Tartar coming from the Volga area during World War II who succeeded in finding his relatives that had left ages ago, by the *tamgas* in the graveyard : "(Reported by S.E., 45 years old, Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1966). During the war there came a Tartar from the Crimea and he went straight to the graveyard, looked at the tombstones and the signs and said : «Is there anybody in the village of the kin with the sign of *khazaiaks'*? (goose foot — *our note*)... see me to him ». And he explained that of old, they said that this was *the sign of their kin and wherever there would be anyone with such a sign he were a relative*; and he stayed almost three weeks with the one with the sign." (s.s. L.P.M.). The *tamga* tombstones allow, at the same time, for an accurate delimitation between the Nogai and the Crimean Tartars cemeteries. The former still have a *tamga*, whereas with the latter this custom fell into disuse, which is essential in the attempt to reconstruct the history of Tartar villages when no other sources are available. Cf. M. O. Kosven, *Этнография и история Кавказа* [On the Ethnography and History of the Caucasus], p. 39. See also V. P. Pojidaev, *Кабардиночеркесская тамга и Кавказский орнамент*, in "Ученые записки кабардинского научно-исследовательского института", vol. IV, Nalcik, 1948. As regards the *tamgas* of the Golden Horde see Spuler, *Die goldene Horde*, 1943, pp. 262—264.

Formerly, according to these tribal signs, the groups between which marriage was or not allowed were singled out. Initially, it had probably an exogamous significance that was lost with the lapse of time.

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.
"*They used to marry within the same tamga or out of it.*"

(s.s. L.P.M.)

Reported by A. E., 59 years old, Dulceşti (Küciük Tatlîgeac), 1966.
"There were cases when a young man said that he *didn't want to* marry the girl « because she hasn't a fine tamga »."[45]

(s.s. L.P.M.)

The *atalîk*, a relict of the patriarchal domestic community and also of matriarchy, widely spread throughout Asia, is less encountered in the Dobrudja owing to the rapid process of transition to the single family.[46]

On the other hand, the *associations between brothers* for joint tilling or other works are quite frequently met with both in the country and in town.[47]

Within the vicinal communities the separation into kinship groups in various districts (*mahale*) is less obvious. Only seldom is the village divided in "mahale" corresponding with the *taife*, as is the case of the village Tudor Vladimirescu (Regeb Cuius). However, socio-names are quite common with certain settlements ending in *-lar* (Hagilar, Azaplar,

[45] The dual tribal organization has been reported also with the Tartars of the Nogai steppe. Cf. M. O. Kosven, *op. cit.*, p. 29. The Adygians' villages adjoining the former are divided in the "upper" and the "lower" district (E.M. Siling, *Кубачинцы и их культура*, Moscow-Leningrad, 1949, p. 149). Such a delimitation viz., the upper district (*asagi mahale*) and the lower district (*iukarî mahale*) can be observed in the Tudor Vladimirescu village (Regeb Cuius) (Reported by *Mehmed Mustafa*). Cf. also S.P. Tolstov, *Пережитки тотемизма и дуальной организации у гудимен*, in "Проблемы истории докапиталистических обществ", 1935, no. 5–10; A. I. Pershitz, *Пережитки дуальной организации в родоплеменной структуре*, in "Советская этнография", 1958, no. 3.

[46] Cf. M.O. Kosven, *Этнография и история Кавказа*, Moscow, 1961, pp. 104–126. See also I. S. Smirnova, *Аталичество и усыновление у Абразов в XIX — XX в.*, in "Советская этнография", 1951, no. 2; M. M. Kovaleski, *Coutume contemporaine et loi ancienne*, Paris, 1893. For the distribution of this institution in the north of Feudal Europe, see Steinmetz, *Gesammelte kleine Schriften zur Ethnologie und Soziologie*, I, Gröningen, 1928, and with the Veliko-Russians see V.K. Gardanov. *"Кормиство" в древней Руси (К вопросу о пережитках родового строя в феодальной Руси IX—XIII в.)*, in "Советская этнография", 1959, no. 6.

[47] This institution was in being with the Romans viz., *consortium inter fratres, societas fratrum* (Gaius, III, 1546), Czechs viz., *nedilni bratři*, Poles viz., *bracia nedzietna, bracia nieodzietni*, with the Macedo-Romanians (Cf. J. K. Campbell, *op. cit.*, chap. VIII), the Albanese (S. Isleami, *Семейная община в периоде распада (конец XIX — середина XX века)*, in "Советская этнография", 1952, no. 3, pp. 119–132) and with the Serbians, etc. A quite interesting case is that of the Vidolić family, which continued to live within the zadruga even after moving to town, its numerous members being drawn towards commerce and sea traffic. "C'est un type curieux de l'ancienne communauté agraire transportée dans un milieu complètement différent" — as noted by E. Laveleye (*op. cit.*, p. 212).

etc.) emphasizing their having originated in large domestic communities.[48]

Within vicinal communities the existence of joint lands cultivated by the whole village is sometimes attested.[49] At the same time, mention is made of the "council of the elders" (*khartlar gemieti*) who decided on problems of common interest viz., disagreements, works for the benefit of the community, financial problems, etc.

Reported by I. A., 73 years old, Medgidia, 1966.

"*The elders of the village assembled to settle quarrels.* Their decision was law and if someone didn't obey, they threshed him out of the village; thrice they would beat him and the fourth time they would drive him away."[50]

(s.s. L.P.M.)

The weakly developed vicinal community in the Dobrudja is thought to be the consequence of the fact that during the Ottoman rule, when land was state property, those engaged in agriculture were given the lands on lease (*mirie*) according to a *tapu* granted not to the village but to the head of the family.[51] Subsequent to the 1882 Romanian agrarian reform, all family heads became landowners. Thus, there were no favourable conditions for the formation of the economic basis of the vicinal community viz., joint land ownership. *This was the case with all the regions in which the Asiatic mode of production, having been adopted by the*

[48] Their having originated in a reverential plural on addressing the founder of the village — as reported by some subjects — is groundless. Cf. for the socio-names of the Romanian villages see H.H. Stahl, *op. cit.*, vol. I, p. 54 and seq.; vol. III, p. 38 and seq.

[49] As indicated by Dr. C. Allard, "chaque village possède un bostan ou jardin potager communal, où l'on cultive surtout des melons et des pastèques et quelque peu de millet et de maïs". (C. Allard, *Mission médicale dans la Tatarie-Doubroutche*, Paris, 1857, p. 21.) It seems that in this case too, one cannot speak of the joint property of the village on the vegetable plot, but of the property of a single family that has left it, temporarily, to the village, in exchange for another plot in some other place, as has been the practice in this century too (Reported by *Mehmed Mustafa*).

[50] Cf. also the council of the elders with the Dobrudja Circassians, B. Cotov, *Cerchezii: un neam dispărut din Dobrogea* [The Circassians: An Extinct People in the Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of the Dobrudja], II (1926), no. 3. There is scanty information available on the "aïans" although this institution was quite common in the Ottoman Empire. Cf. A. Sućeska, *Die örtlichen Verwaltungsorgane des Osmanischen Reiches bis Ende des 17. Jh.*, in "Zeitschrift für Balkanologie", I, 1963, pp. 153—181; Idem, *Vilajietski ajani*, in "Godiisnjak Društva istoricara Bosne i Hercegovine", Sarajevo, XIII, 1963, pp. 167—198. However, the old mayors (*muhtar*) from the last period of the Turkish rule are still remembered (cf. G.G. Dănescu, *Dicționarul geografic, statistic, economic și istoric al județului Constanța* [The Geographical, Statistical, Economic and Historic Dictionary of the Constantza Region], Bucharest, 1897, p. 228).

[51] "Les concessionnaires ont reçu des titres (*tapou*) établissant leur droit de concession (*tesarruf*)... en réalité le détenteur des terres ainsi distribuées n'en a nullement la propriété... Dans la pratique, le tapou est un titre possessoire délivré contre le paiement anticipé (*mouadjélé*) d'une certaine somme. au moyen de laquelle le droit de jouissance et de transmission est acquis au détenteur et à ses héritiers..." (E. Laveleye, *op. cit.*, pp. 371—372). Cf. also G. Filitti, *La propriété foncière dans la Dobroudja, d'après les lois ottomanes*, Bucharest, 1881; I. Penakov, *L'emphytéose, le mirié et la législation sur la propriété rurale dans la Dobroudja*, in "Revue Bulgare", II, 1930, pp. 92—106).

patriarchal domestic communities, accounts for their prolonged existence and the slightly developed forms of dissolution. [52]

IV. The Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja, generated by specific historical conditions, progressed *in its own way* apart from the neighbouring populations which, however, did influence its form of organization. Besides adjacent conditions such as the need for defence, respect for the elders, more economical cooking, the need felt for a stronger unity, *an essential role* in the setting up of this type of family as well as in its maintenance and eventually its disintegration *was played by the mode of production.* As regards the Tartar woman, one should notice that, due to her active role in production and the domestic structure of the patriarchal family, she enjoyed a peculiar position as compared to women in the Moslem world viz., the *feredge* was but seldom put on and fell quite early into disuse, the construction of a long row of

[52] It is surprising, indeed, that the patriarchal domestic communities existed for a long time side by side with the Asiatic mode of production. This would explain the maintenance of this type of family in the Balkan Peninsula and the Middle East until recently, as these parts were for a long time ruled by the Mongolians and the Turks. The village communities could not come into being under this rule, as they did not own the land, and when subsequently the private property has rapidly developed, the stage of vicinal community and the characteristics resulting from its dissolution have been overlapped. Yet, the causes that led to the survival of the domestic communities are many. As stated by M. Krasnić in Yugoslavia : "La survie de la communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie est due aux facteurs d'origine économique, sociale, politique, démographique, ethnique et psychologique. Les communautés sont en général propriétaires des meilleures terres et elles offrent, en conséquence, plus de sécurité économique à ses membres. Pendant la domination turque, époque à laquelle l'insécurité régnait dans ces régions, les communautés étaient en mesure de se défendre mieux que les familles isolées. En Yougoslavie d'avant-guerre la minorité albanaise était privée de ses droits et tenue à l'écart de la vie économique et politique, ce qui a certainement fortement contribué à la communauté familiale. Le taux de naissance chez les Albanais est le plus élevé de l'Europe et cette croissance rapide de la population a contribué également à la formation des communautés. Les liens familiaux chez les Albanais sont très forts et ils aiment vivre entourés de leurs parents. Ceci date de l'époque où la communauté offrait la sécurité économique et personnelle à ses membres". (M. Krasnić, *La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie*, in *1er Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes. Résumés. IX. Ethnographie*, Sofia, 1966, pp. 10—11.) In addition, E. Laveleye remarked that, under capitalist conditions, the kinship groups " ...ne sont autre chose que des sociétés de production appliquées à l'exploitation de la terre", and consequently "la réunion dans les mêmes mains du capital et du travail, que l'on s'efforce de réaliser dans l'Occident par les sociétés coopératrices, se trouve ici complètement en vigueur, avec cet avantage que le fondement de l'association est non pas l'intérêt seul, mais l'affection et la confiance que créent les liens du sang" (E. Laveleye, *op. cit.*, p. 215). M. Krasnić too points to the economic advantages offered by the zadruga as a collectivity of workers "les coopératives de famille sont les ménages économiquement les plus forts dans les villages. Cela est tout à fait naturel, vu qu'ils disposent de plus de main-d'œuvre qui réalise un revenu plus élevé, c'est-à-dire qui est en mesure d'accroître le pouvoir économique du ménage par l'acquisition de terre, de bétail, d'inventaire agricole, etc. La division du travail dans les coopératives de famille est de la compétence du chef de la coopérative, et il accomplit ce devoir très consciencieusement et d'une manière équitable. Tout ceci représente des éléments qui contribuent, avec d'autres, au renforcement économique de cette sorte de collectif familial". (M. Krasnić, *art. cit.*, p. 11. See also M.S. Filipović, *Nesrodnicika i predvojena zadruga*, Belgrade, 1945.) Finally, there are also some authors who consider that the maintenance of these communities would be due to the lack of receptivity of the Roman Law. "C'est ainsi que les communautés de la famille sont arrivées jusqu'à nous, sans subir l'action ni des lois de Rome, ni de celles de la féodalité" (E. Laveleye, *op. cit.*, p. 203).

rooms without a separate guest room, etc. Another aspect is the way in which Islamism, though adapted to the patriarchal family, can correspond from an ideological and superstructural viewpoint to the domestic community.

Generally, the authority of the elders was higher than in the domestic community of the Slaves living south of the Danube, which is indicative of the closer connection of this family type with the Tartars to patriarchy proper, a fact emphasized both by the subordinate position of the heads of single families and by the rather limited role played by the family council.

The existence of the patriarchal domestic community with the Dobrudja Tartars up to a rather late epoch is due, besides other causes, to the persistence of the Asiatic mode of production which implied the State property on the land. The disintegration of this type of family, brought about by the rapid economic and social changes, took place at the end of the 19th century and in the first half of the 20th century. Certain stages of transition were recorded without, however, the usual remnants of this disintegration viz., patrimony, vicinal community, etc., to last too long; in certain instances they did not even exist.

LA LOCALISATION DE LA CITÉ BYZANTINE DE DEMNITZIKOS

A. A. BOLŞACOV-GHIMPU

La cité de Demnitzikos est citée une seule fois dans les sources byzantines par le chroniqueur I. Kinnamos (1143—1203), qui a rédigé son œuvre vers 1180 [1]. Demnitzikos est mentionnée à l'occasion de l'incursion coumane de 1148, bien décrite par le chroniqueur. Un court aperçu des événements nous est aussi donné par Nicétas Choniatès (le milieu du XIIe siècle — 1213) [2].

En 1147 les Normands du sud de l'Italie attaquent l'Empire byzantin et occupent l'île de Corfou, profitant d'une émeute qui avait surgi dans l'île. Au commencement de l'année 1148, l'empereur Manuel I Comnène (1143—1180) fait les préparatifs pour une contre-offensive, ayant pour alliée Venise [3]. Tandis que l'empereur se trouvait encore à Constantinople, d'après N. Choniatès, ou à Philippopolis, conformément à I. Kinnamos, il reçut la nouvelle qu'une horde scythique (coumane) a traversé le Danube et a conquis la cité bien connue de Demnitzikos. N. Choniatès raconte seulement que l'empereur mit en fuite les Coumans qui avaient avancé jusqu'aux Balkans, et qu'il se dirigea ensuite par Philippopolis vers Corfou [4].

I. Kinnamos décrit fidèlement la campagne contre les Coumans, se basant probablement sur les relations d'un témoin des événements [5]. Voici brièvement les faits les plus remarquables.

---

[1] G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, t. I (2e éd.), Berlin, 1958, pp. 324—325.

[2] G. Moravcsik, *o.c.*, pp. 444—447.

[3] M. V. Levtshenko, *История Византии*, Moscou — Leningrad, 1940, pp. 204—206 ; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin* (trad. J. Gouillard), Paris, 1956, p. 404.

[4] N. Choniatès, *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* (C.S.H.B.), éd. B.G. Niebuhr, Bonn, 1835, pp. 103—104 ; *Die Krone des Komnenen* (N. Choniatès), trad. Franz Grabler, Graz, 1958, p. 114.

[5] I. Kinnamos, C.S.H.B., Bonn, 1836, pp. 93—95.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP.. V. 3-4. p. 543-549. BUCAREST. 1967

L'empereur part avec l'armée vers les régions qui sont dévastées, tandis qu'une partie de la flotte se dirige par Anchialos vers le Danube. L'armée byzantine arrive dans une région déserte, autrefois cultivée, où, pour se nourrir, elle entreprend une chasse, les lieux étant riches en gibier. Entre-temps, l'empereur reçoit la nouvelle que les Coumans, en rentrant chargés du butin, ont passé le Danube non loin de son campement. Il se hâte vers le fleuve et tout près de la cité de Demnitzikos, il rencontre un batelier indigène qui lui donne des informations. Parce que la flotte n'était pas encore arrivée, il passe le Danube s'aidant de nombreuses barques qu'il trouve sur place. En poursuivant les Coumans sur l'autre rive avec une troupe de 500 hommes seulement, il voit son chemin coupé par deux rivières navigables, qui sont traversées aussi grâce à des barques emmenées des rives du Danube. La troupe parcourt une région plate jusqu'au mont Tenu Ormon, qui se trouve aux confins de la Tauroscythie. Non loin de là, l'empereur trouve une fortification abandonnée par l'ennemi et fait poursuivre les Coumans par une troupe scythique de son armée, probablement d'origine petchenègue, le gros de l'armée avançant plus lentement. Après une lutte acharnée il capture une centaine de Coumans avec leur commandant Lazaros, nommé en couman Sota. Le reste des Coumans échappe dans les montagnes, qui étaient nombreuses dans cette région. Après avoir pris un grand butin, l'armée byzantine prend le chemin du retour.

La description géographique des lieux est détaillée et la localisation de l'expédition militaire a été faite par divers chercheurs en tenant compte du toponyme Tenu Ormon et de l'emplacement de ce mont aux confins de la Tauroscythie.

V. G. Vasilevskij a établi comme ancien endroit de la cité de Demnitzikos, Zimnicea, et lisant Orostenu Ormon il a localisé Tenu Ormon à Urziceni, considérant que les deux rivières navigables sont l'Argeş et la Dâmboviţa [6]. B. Petriceicu Hasdeu a montré l'origine turque du mot Tenu Ormon et sa ressemblance à Teleorman et Deliorman, expliquée du turc par D. Cantemir. Pour Hasdeu, le mont Tenu Ormon se trouvait dans la région de Buzău ou de Rîmnicu-Sărat[7]. A. D. Xenopol considère que la campagne a eu lieu en Moldavie aux confins de la Galicie [8]. W. Tomaschek s'oppose à l'identification de Demnitzikos avec Zimnicea et place les événements aux embouchures du Danube et sur le cours inférieur du Prut et du Siret [9]. K. Grot observe que Demnitzikos se trouve au sud du Danube, tandis que Zimnicea est au nord. Il considère que le passage du Danube a eu lieu entre Sistov (Svishtov) et Silistra, que les deux rivières navigables étaient l'Argeş et un bras latéral du Danube et

---

[6] V. G. Vasilevskij, *Из истории Византии в XII веке*, «Славянский Сборник», t. II, Leningrad, 1877, p. 221, n. 13 (cf. F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*), Paris, 1912, pp. 323—325; réimprimé dans *Труды*, IV, Leningrad, 1930, p. 30 (note 1).

[7] B. Petriceicu-Hasdeu, *Originile Craiovei* [Les origines de Craiova], Bucarest, 1878, p. 31; D. Kantemir, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Hambourg, 1745, p. 318, cf. B. P. Hasdeu.

[8] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* [Histoire des Roumains de la Dacie Trajane], 3e éd. (I. Vlădescu), Bucarest, 1925, t. II, p. 191.

[9] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, II, « Sitzb. kaiser. Akad. Wissensch. », t. 113, Vienne, 1886, pp. 285—373.

que l'expédition militaire passa par Urziceni jusqu'aux montagnes. Il remarque aussi la ressemblance entre le nom Tenu Ormon et celui de la rivière Teleorman [10]. N. Bănescu propose Zimnicea pour Demnitzikos, Teleorman pour Tenu Ormon et Vedea et Teleorman pour les deux rivières navigables [11]. D'après I. I. Nistor, la campagne se déroula dans la partie nord du Teleorman, où se trouve de petites collines [12]. N. Iorga localise les faits à Zimnicea, mais ne rejette ni l'hypothèse de B. P. Hasdeu [13], soutenue aussi par J. Donat [14]. Pour I. Barnea, Demnitzikos se trouve à Zimnicea [15].

P. Mutafčiev croit que les événements se sont passés dans le Teleorman, tandis que V. N. Zlatarski s'oppose à l'emplacement de Demnitzikos à Zimnicea, mais propose pour les deux rivières navigables Vedea et Argeş ou Argeş et Dâmboviţa et localise les confins de la principauté de Galitch au sud de la Moldavie. N. S. Derjavin parle des monts de la limite sud de la terre de Galitch, en sous-entendant le sud de la Moldavie [16]. G. Moravcsik situe Tenu Ormon près de la Russie sans autres précisions [17].

On voit généralement qu'il y a trois localisations possibles, au nord de la Moldavie, au nord-est de la Munténie (Grande Valachie) et dans le Teleorman. La majorité des chercheurs opine pour Teleorman à cause de la ressemblance de Tenu Ormon avec ce nom, mais l'existence d'un Deliorman en Dobroudja et d'un Tileorman au sud de la Russie [18] indique qu'en ces temps-là, de telles dénominations étaient plus répandues. Le texte de I. Kinnamos indique clairement que Tenu Ormon était un mont et que dans son voisinage se trouvaient d'autres montagnes, d'où il ressort que les événements se sont déroulés aux pieds des Carpates ou plus exactement près des collines des régions de Rîmnicu-Sărat et de Buzău. Pour les chroniqueurs byzantins, la Tauroscythie signifiait les principautés russes.

---

[10] K. Grot, *Из истории Угрии и Славианства в XII веке*, Varsovie, 1889, pp. 130–134.

[11] N. Bănescu, *Bizanţul şi romanitatea de la Dunărea-de-Jos* [Byzance et la romanité au Bas-Danube], Ac. Rom., LXXII, Bucarest, 1938, pp. 28–29; N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 104.

[12] I. I. Nistor, *Emanciparea politică a Dacoromanilor din Transdanuvia* [L'émancipation politique des Dacoromains de Transdanubie], An. Ac. Rom. M.S.I., III[e] série, t. XXIV, mém. 17, Bucarest, 1942, p. 12; I. I. Nistor, *Bizantinii în luptă pentru recucerirea Daciei şi Transdanuviei* [Les Byzantins en lutte pour la reconquête de la Dacie et de la Transdanubie], An. Ac. Rom. M.S.I. III[e] série, t. XXV, mém. 15, Bucarest, 1943, p. 28.

[13] N. Iorga, *Histoire des Roumains*, t. III, Bucarest, 1937, p. 70; N. Iorga, *Revelaţii toponimice pentru istoria neştiută a Românilor* [Révélations toponymiques sur l'histoire inconnue des Roumains], I. *Teleormanul*, An. Ac. Rom. M.S.I., III[e] série, t. XXIII, mém. 14, Bucarest , 1941, p. 11.

[14] I. Donat, *Revelaţii toponimice pentru istoria neştiută a Românilor* (extr. « Ramuri »), Craiova, 1941, p. 4.

[15] I. Barnea, SCIV, IV, 3–4, 1953, p. 644.

[16] P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des Pays Danubiens*, Sofia, 1932, pp. 308–309; V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, t. II, Sofia, 1934, pp. 384–385; N. S. Derjavin, *История Болгарии*, t. II, Moscou-Leningrad, 1946, p. 112.

[17] G. Moravcsik, *o.c.*, t. II, pp. 305–306.

[18] I. Conea, S. Dragomirescu, G. Neamu, dans « Вопросы Географии », n° 58, 1962, pp. 112–116.

I. Kinnamos précise que celle-ci englobait la terre de Galitch, de Kiev, de Sousdal et d'autres encore [19].

D'autre part, l'existence d'un Etat couman en Munténie (Grande Valachie) est bien documentée par les sources byzantines et surtout par les actes émis par la chancellerie hongroise concernant les donations accordées aux chevaliers des ordres teutonique et de Saint-Jean ; donc le Teleorman se trouvait loin de la Tauroscythie [20]. Vedea et Teleorman n'ont pas des eaux abondantes et ne peuvent être considérés comme navigables. Enfin, à Zimnicea il n'y a aucune cité byzantine, en face se trouvant la cité de Sistov. Il est très peu probable, comme l'a observé K. Grot, de supposer qu'au commencement Sistov était nommé Demnitzikos et qu'après une hypothétique destruction un nouvel établissement ait pris naissance au nord du Danube, portant un nom semblable. Probablement le Bešt-Qastro (Subest Qasto) de la géographie d'Idrisi, vers 1154, est Sistov [21]. On voit ainsi que la localisation de Tenu Ormon dans le Teleorman ne peut plus être soutenue.

Il en est de même pour l'emplacement proposé par A. D. Xenopol au nord de la Moldavie. Le texte byzantin montre qu'après le passage du Danube et des deux rivières, le terrain parcouru était plat, ce qui ne concorde pas avec le relief de la Moldavie. Puis, la troupe byzantine était trop peu nombreuse pour se hasarder si loin. Pour le même motif on ne peut soutenir ni l'hypothèse qui place le passage du Danube à Zimnicea et Tenu Ormon aux confins de la Moldavie, parce que la troupe devait traverser tout le Baragan. Ainsi, reste valable la localisation de B. P. Hasdeu pour Tenu Ormon.

Donc, Tenu Ormon et la forteresse coumane, probablement en bois et en terre, doivent être localisées dans la région de Rîmnicu-Sărat.

Le fait que la terre de Berlad est incluse dans la Tauroscythie, parmi les nombreuses principautés russes, et non dans la Scythie (= Coumanie), avec ses tribus nomades, ne doit pas surprendre et la classification byzantine ne suggère guère une domination russe dans ces lieux. Les relations économiques et politiques de la terre de Berlad avec les principautés russes, et surtout avec la terre de Galitch, ainsi que le rite orthodoxe du peuple roumain, expliquent facilement la confusion commise par le chroniqueur byzantin. Heureusement, nous possédons des informations sûres

---

[19] I. Kinnamos III, 11, p. 115 ; V, 11, pp. 232—234 ; V, 12, pp. 235—236 ; V, 15, p. 242 ; VI, 1, p. 250 ; VI, 3 ; p. 260 ; VI, 4, p. 262 ; I. Ferenţ, *Cumanii şi Episcopia lor.* [Les Coumans et leur évêché], Blaj, 1931, pp. 40—43 ; E. Frances, *Slavii pe pămîntul patriei noastre în veacul al XII-lea* [Les Slaves sur la terre de notre patrie au XII^e siècle], « Studii », 8, III, 1955, p. 69.

[20] *Documente, C, veac XI, XII şi XIII* [Documents, C, les XI^e, XII^e et XIII^e s.], t. I, pp. 150—151, 154, 161, 168, 183, 228, 230—232, 235—236, 245—246, 257, 271—275, 284 287, 310—311, 319, 327, 329—331, 335, 337, 338, 341, 343—346 ; Şt. Pascu, dans *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], t. II, Bucarest, 1962, pp. 109—114.

[21] Boris Nedkov — *България и съседните и земи през XII век според,* Географината » на Идриси, Sofia, 1960, p. 79.

sur cette époque, c'est-à-dire des années 1158, 1159, 1166, 1174, car les chroniques russes démontrent clairement l'existence indépendante de la terre de Berlad[22]. Il ne faut pas oublier que plus tard, après le transfert de la capitale à Moldova (= Baia), la terre située à l'est des Carpates sera connue sous cette dénomination et qu'au XIV^e siècle elle est nommée dans les actes du patriarcat de Constantinople, Rusovlahia, à cause du voisinage de la Russie[23].

Comme une conséquence de la localisation de Tenu Ormon, il résulte que la région ravagée par les Coumans était la Dobroudja, dont la partie centrale était un excellent terrain de chasse, telle qu'elle l'a été jusqu'au XIX^e siècle. Donc, le passage du Danube a eu lieu par l'un des gués bien connus du nord de la Dobroudja : de Hîrşova, de Bisericuţa ou d'Isaccea. Le gué de Hîrşova est au nord de l'embouchure de la Ialomiţa, or une campagne à travers le Bărăgan est peu probable et jusqu'au Siret on ne trouve pas de rivières navigables. Près d'Isaccea se trouvait Vicina, donc la présence ici de Demnitzikos est exclue[24]. Ainsi, il faut considérer que le passage du Danube a eu lieu près de Galatzi, en direction de Barboşi, chemin parcouru maintes fois par les Romains quelques siècles auparavant. Un passage direct à Brăila dans le territoire couman est peu probable pour des raisons stratégiques et les rivières de Buzău et de Rîmnic ne peuvent pas être considérées comme navigables.

Il faut donc identifier Demnitzikos à la cité feodale byzantine (X^e—XII^e siècle) de Bisericuţa-Garvăn, connue à l'époque romaine (II^e—VII^e siècle) sous le nom de Dinogetia[25]. Les rivières navigables traversées doivent être le Berlad et le Siret. Miron Costin, qui résidait dans la ville de Berlad, nous dit que la rivière du Berlad se jette directement dans le Danube et dans sa « Chronique polonaise » il indique qu'elle a des eaux abondantes[26]. En ce qui concerne la navigabilité du Siret il n'y a pas lieu de discuter. Une hypothèse suggérée par K. Grot, selon laquelle il faut prendre en considération les rivières du Prut et du Siret, n'est pas réelle géographiquement[27], parce qu'il n'y a pas de gué en face de Reni.

L'identification de la cité de Bisericuţa-Garvăn avec la localité Gului sur la carte d'Idrisi, proposée par C. Brătescu, a été rejetée par

---

[22] I. Bogdan, *Diploma bîrlădeană din 1134 şi principatul Bîrladului* [Le diplôme de Berlad de 1134 et la principauté de Berlad], An. Ac. Rom., M.S.I., II^e série, t. XI, Bucarest, 1889, pp. 31—34, 38—39 ; T. Bălan, *Berladnicii*, Czernowitz, 1928, pp. 5—6 ; *История Молдавии* (réd. A. D. Udalţov), t. I, Kichinev, 1951, p. 68 ; *Очерки истории СССР (IX—XIII* вв.), t. I, Moscou, 1953, p. 369 ; C. Cihodaru, dans *Istoria României*, t. II, Bucarest, 1962, pp. 101—102. C. C. Giurescu, *Tîrguri sau oraşe şi cetăţi moldovene* [Villettes ou villes et cités moldaves], Bucarest, 1967, pp. 25—35.

[23] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, t. II, part. I, (2^e éd.), Bucarest, 1940, pp. 346—347.

[24] N. Grămadă, *Vicina*, dans « Codrul Cosminului », Czernowitz, 1925, p. 26.

[25] Gh. Ştefan, « Dacia », N.S., II, 1958, pp. 317—329 ; Gh. Ştefan et collab., « Mat. şi Cerc. Arh. », VII, 1961, p. 586.

[26] Miron Costin, *Opere* [Œuvres] (éd. P. P. Panaitescu), Bucarest, 1965, t. I, *Letopiseţul Ţării Moldovei* [Chronique de la Moldavie], p. 221. *Cronica polonă* [Chronique polonaise], p. 236, t. II, *De neamul moldovenilor* [Le peuple moldave], p. 42 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* [L'Histoire des Roumains], t. II, part. I (III^e éd.), Bucarest, 1940, p. 406 ; C. Cihodaru, *Note despre cetatea Crăciuna* [Notes sur la cité de Crăciuna], « St. Cerc. Şt. — Istorie », Jassy, XIV, 1, pp. 99—107.

[27] K. Grot, *o.c.*, p. 133 ; E. Comşa, SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 744 (carte).

N. Grămadă, qui a démontré qu'elle est erronée[28]. Gului (= Goloe) et les villes voisines se trouvent au sud des Balkans, dans le sud-est de la Bulgarie [29].

Si l'identification de la cité de Demnitzikos est géographiquement possible, l'archéologie, par les données des fouilles, la confirme indirectement. Le groupe d'archéologues qui a, sous la direction de Gh. Ştefan, entrepris des fouilles, place la disparition de la cité vers le milieu du XII[e] siècle en base du matériel archéologique, ce qui correspond très bien à l'année 1148 indiquée par les sources byzantines.

Dans le quatrième niveau archéologique de la cité, c'est-à-dire à la surface, on a trouvé parmi d'autres monnaies l'une de Jean II Comnène (1118—1143) et une autre de Manuel I Comnène (1143—1180) [30].

L'église en pierre trouvée ici indique l'importance de la cité, fait souligné par I. Kinnamos. Le plan de cette église ressemble beaucoup à celui de l'église de Boiana, près de Sofia, construite au XI[e] siècle ou au commencement du XII[e] siècle[31].

On a trouvé dans l'établissement de Bisericuţa-Garvăn le sceau du métropolite Michel de Russie (1130—1145), qui démontre aussi l'existence de la cité jusque vers le milieu du XII[e] siècle[32].

Nous signalons incidemment ici, parce qu'elle a été timidement soulignée dans les publications de spécialité, la présence à Bisericuţa-Garvăn de la céramique roumaine à côté de celle du type slave, plus nombreuse, et de celle d'origine bulgare (Saltovo), byzantine et petchenègue. La céramique roumaine est présente dès les X[e]—XII[e] siècles et se caractérise par une pâte grise cendrée, rarement rouge. On peut lui attribuer certainement quelques pots, moulés au tour, avec le rebord incliné à 30°—45° par rapport à l'axe du vase, le diamètre maximal vers le milieu du vase et parfois à un large manche, bien développé[33]. En général, les pots n'ont pas l'ornementation du type slave, ni l'émail verdâtre du type byzantin. Ils ressemblent par leur forme à ceux roumains de Bucov (IX[e]—X[e] siècle) et surtout à ceux moldaves, et diffèrent complètement des pots bulgares du type Saltovo [34].

---

[28] C. Brătescu, *Dobrogea în sec. XII: Bergean, Paristrion* [La Dobroudja au XII[e]s., Bergean, Paristrion], « Analele Dobrogei », Constantza, 1920, I, n° 1, pp. 3—39; N. Grămadă, *La Scizia minore nelle carte nautiche del Medio Evo*, « Ephemeris Dacoromana », IV, Rome, 1930, pp. 212—256.

[29] W. Tomaschek, o.c., pp. 318—319; B. Nedkov, o.c., pp. 15, 85, 105, 143 (note 277).

[30] Gh. Ştefan et collab., SCIV, IV, 1—2, 1953, p. 243; VI, 3—4, 1955, p. 735.

[31] Gh. Ştefan et collab., SCIV, II, 1, 1951, pp. 45—49; III, 1952, p. 393, « Mat. şi Cerc. Arh. », V, 1959, p. 574; I. Barnea, SCIV, IV, 3—4, 1953, pp. 665—668; V. Vătăşianu, *Istoria artei feudale în Ţările Române*, t. I [Histoire de l'art féodal dans les pays roumains], Bucarest, 1959, pp. 128—129; K. Mijatev, *Die mittelalterliche Kirche in Bojana*, chez V. Beševliev, J. Irmscher, *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, Sofia, 1961, pp. 42—44; B. Cîmpina, M. Berza dans *Istoria României*, t. II, Bucarest, 1962, p. 195.

[32] Gh. Ştefan et collab., SCIV, VI, 3—4, 1955, pp. 727, 729, 735; I. Barnea, SCIV, VII, 1 2, p. 189—197 et «Dacia », N.S., II, 1958, pp. 473—478.

[33] Gh. Ştefan et collab. SCIV, III, 1952, p. 372, fig. 19/3; V, 1—2, 1954, pp. 179—180 à Vicina (Noviodunum), fig. 17/13, 15, 17; « Mat. şi Cerc. Arh. », V, 1959, p. 570, fig. 5 4 et d'autres exemplaires au Musée de l'Institut d'Archéologie; M. Comşa, SCIV, VIII, 1—4, 1957, pp. 283—284, Pl. IV/10, 23, 26.

[34] M. Comşa, SCIV, X, 1, 1959, pp. 81—99; I. G. Hîncu, « Краткие Сообщения Института Археологии », 86, 1961, pp. 86—91.

La présence de la population roumaine nord-danubienne est bien documentée au nord de la Dobroudja pour les XIV^e—XIX^e siècles[35]. Les fouilles de Bisericuţa-Garvăn démontrent que les Roumains ont commencé à s'installer ici dès le X^e siècle, quand la domination byzantine s'instaura sur le Danube.

Par la localisation de la cité de Demnitzikos s'accroît le nombre des localités identifiées dans la Dobroudja à l'époque médiévale.

---

[35] C. C. Giurescu, *Ştiri despre populaţia românească a Dobrogei în hărţi medievale şi moderne* [Renseignements sur la population roumaine de la Dobroudja dans les cartes médiévales et modernes], Constantza, 1966, pp. 5—15.

LE XIV[e] CENTENAIRE DE LA MORT DE JUSTINIEN I[er] (565—1965)[1]

VALENTIN AL. GEORGESCU

Le XIV[e] centenaire de la mort de Justinien n'a pas passé inaperçu, quoique ce ne soit pas la figure du vieillard plus qu'octogénaire, disparu en 565, que l'on tient à évoquer lorsqu'il s'agit de la personnalité et de l'œuvre de celui qui, dès le règne de son oncle Justin I[er], gouverna Byzance pendant plus de 60 ans, avec un éclat inégalé, mais toujours contesté.

Anticipant un peu la commémoration, C. Capizzi, avec une riche bibliographie[2] fort précieuse, a mis en lumière les mérites de la grande

---

[1] 1° C. Capizzi, *Giustiniano fù un romantico della politica?*, dans « Rivista di studi bizantini e neoellenici », N.S., 1 (1964), p. 143—172 ; 2° Gian Gualberto Archi, *Giustiniano legislatore*, dans « Labeo », 12 (1966), p. 163—177 et dans *Dante, Atti della giornata internazionale di studio per il VII centenario*, Florence, 1965 ; 3° Biondo Biondi, *Giustiniano*, dans la «Rivista di studi bizantini e neoellenici », N.S., 2—3 (1965—1966), p. 23—31 et dans « Iura », 15 (1965), p. 1—10 ; 4°Fulvio Crosara, *Giustiniano e la sua «Renovatio Rei publicae » nelle due „partes" del mondo civile*, Communication au I[er] Congrès national des Études byzantines, Ravenne, 1964 ; 5° Herbert Hunger, *Kaiser Iustinian I* (527—565), dans „Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften", 1965, n° 14, p. 339—356 (Hermann Böhlaus Nachf. Graz-Vienne-Cologne), avec 4 illustrations représentant : la tête en porphyre d'un empereur (le soi-disant *Carmagnola*) et le portrait d'une impératrice du Musée Sforza à Milan, identifiés par K. Wessel comme étant respectivement ceux de Justinien et de Théodora ; et, comme termes de comparaison, le médaillon en or du Cabinet des Médailles de Paris et un détail de la Mosaïque de Ravenne représentant respectivement l'empereur et l'impératrice.

[2] A l'exception de la vaste littérature juridique. Rappelons que pour la législation justinienne, le dernier grand bilan d'ensemble date de la commémoration du XIV[e] centenaire : *Conferenze per il Centenario delle Pandette*, Milan, 1931 ; *Atti del Congresso di diritto romano* (Rome-Bologne, 1933), 4 vol., Pavie, 1934—1935 ; *Acta Congressus Iuridici internationalis* (Rome, 1934, commémoration du Code), 2 vol., Rome, 1935 ; *Per il XIV Centenario della codificazione giustinianea*, Pavie, 1934 ; voir une large synthèse chez L. Wenger, *Geschichte der Quellen des röm. Rechts*, 1953, p. 562—579 ; *adde* : Jean Gaudemet, *La formation du droit séculier et du droit de l'Eglise aux IV[e] et V[e] siècles*, Paris, 1957, et *L'Eglise dans l'Empire romain*, Paris, 1959 ; Max Kaser, *Römisches Privatrecht*, II, 1959.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., V. 3–4. p. 551–559, BUCAREST. 1967

monographie publiée en 1960 par le Pr Berthold Rubin[3], pour présenter ensuite une série d'observations critiques sur certaines thèses fondamentales de l'ouvrage, notamment celles qui mettent en cause le romantisme de la politique justinienne de grandeur romaine (*Romromantik*), l'agressivité de cette politique en Occident et l'interprétation par trop « rationaliste » (selon le contradicteur) des positions théologiques et de la politique religieuse de l'empereur.

C'est contre un reproche pareil — un « grande sogno di unità » — venant d'un juriste, le Pr G. Grosso[4], ou encore contre celui de donquichottisme, venant du « réaliste » Oswald Spengler[5], que le doyen G. G. Archi de Florence défendit Justinien, à Ravenne, sous les auspices de Dante. Son éloquente méditation sur le vers célèbre du 6e chant du Paradis (« Cesare fui, or sono Giustinianno ») paraîtra aussi sous une forme amplement développée dans le volume que l'Institut de droit romain de Florence devait dédier à la mémoire de Justinien (mais dont nous regrettons de ne pas avoir pu prendre connaissance). On y trouve surtout une analyse qualitative différentielle du Code, d'un côté, et du Digeste et des Institutions, de l'autre .Ce ne serait ni un rêveur romantique ni un Don Quichotte de la nouvelle culture *magique* et *arabe* (*sic* : Spengler), celui qui élabora le code, acte de législation positive, exigé par les besoins réels et aigus de l'administration de la justice, tels qu'ils se faisaient également sentir dans les royaumes barbares de l'Occident. Dans un significatif contraste avec cette première tâche, une fois accomplie, l'empereur « rêveur » passa à la codification de la doctrine, et cette œuvre (Digeste et Institutes), face aux « barbares », transformait l'expérience rationnelle des Romains en moyen de formation des juristes du présent et de l'avenir. L'empereur, véritable *bâtisseur*, conscient de sa surhumanité et aussi un peu héros à la Carlyle, aurait été un prospecteur prophétique de l'avenir, portrait qui rend la magie du vers dantesque et que l'empereur n'aurait pas rejeté. Demandons-nous seulement si avant et après Justinien, à Byzance et un peu partout, jusqu'à la fin du féodalisme, la règle de droit, en tant que telle, n'avait pas déjà un caractère didactique[6], participant plus de l'enseignement éthico-juridique, que du pur commandement positif. Le Code (*leges*) fut pendant de longs siècles traité comme une source d'enseignement juridique, alors que Justinien avait conféré la force de loi à ses livres d'enseignement du droit (*ius*). Le code, avec ses constitutions depuis Hadrien, et le Digeste, avec ses extraits des œuvres des jurisconsultes *impériaux*, dont les plus nombreux allaient d'Hadrien au dernier des Sévères, ne relevaient-ils pas de la même expérience juridique, à caractère rationnel ? Et ne l'oublions pas, c'est tout entière que celle-ci devait — « songe » devenu réalité, avant de se métamorphoser en droit moderne depuis la Renaissance jusqu'à nous — s'encadrer dans l'œcuménicité chrétienne et byzantine. Mais la

[3] *Das Zeitalter Justinians*, I, Berlin, 1960, XVI+539 p. + 16 illustr. + 11 cartes, et sa dissertation, *Zwei Kapitel über Herrscherbild und Ostpolitik des Kaisers Justinian*, Berlin, 1941 ; *adde* les ouvrages cités ci-dessous, n. 10.

[4] *Lezioni di diritto romano*, 5e éd., 1965, p. 489.

[5] *Untergang des Abendlandes*, II, 1922, p. 86—87 : le *Corpus*, «création arabe et, partant, religieuse» serait resté de la simple littérature ; H. Erman, *Zu Justinian*, dans *Festschrift Paul Koschaker*, I, 1939, p. 169, souscrit au reproche de donquichottisme, mais non pas L. Wenger, *Geschichte der Quellen des röm. Rechts*, 1953, p. 567, n. 28.

[6] Cf. C. A. Spulber, *Le concept byzantin de la loi juridique*, Bucarest, 1938 (et le c.r. de P. Koschaker, dans «Zeitschr. der Savigny-Stiftung», R. A., 59 (1939), p. 694—695.

méditation du doyen Archi sera encore plus stimulante et plus riche en fines suggestions sous sa forme développée.

Au I^er Congrès National des Etudes byzantines de Ravenne (1965), outre l'intéressante communication du P^r. F. Crosara, dont il faut attendre la publication dans les *Atti* du Congrès, le P^r Biondo Biondi de Milan, l'un des spécialistes réputés en matière de législation justinienne[7], a évoqué la figure du législateur, en réaffirmant noblement le rôle politique, à la fois unificateur et disciplinateur, de cette législation, ainsi que sa valeur durable sur le plan européen. Cette valeur indéniable, l'auteur la rattache non pas au contenu concret des textes, mais à « l'impostazione romana del diritto » (langage et méthodologie, appareil conceptuel), que Justinien aurait le mérite impérissable d'avoir transmise aux civilisations de l'Europe et du monde jusqu'à nos jours. Eloge justifié dans son essence, mais somme toute restrictif, si la gloire de Justinien devrait se réduire à celle — qui n'est pas à dédaigner — d'un conservateur et d'un intermédiaire. Or, il y a dans son œuvre un effort réussi, quoique historiquement limité, d'unification, de codification et de systématisation conceptuelle du droit et un début ferme de substitution de l'axiologie à la casuistique, procèssus fondamental dont les effets situent les droits modernes plus près de Justinien que du droit romain classique. Et ce n'est pas par hasard que dans l'évolution du droit européen, en Occident et en Orient, c'est l'œuvre de Justinien et non pas le droit classique romain qui a joué le rôle que l'on sait. D'autre part, si, comme le rappelait récemment le P^r Max Kaser[8], les droits modernes ont une structure axiologique, en opposition avec la structure casuistique du droit romain, l'éloge de la persistance linéaire, en droit moderne, d'une « impostazione romana del diritto », appelle, sinon des réserves, du moins des nuances.

A l'Académie des Sciences de Vienne, le 5 novembre 1965, l'éminent byzantinologue qu'est le P^r H. Hunger a su transformer un exposé académique en une belle et vivante synthèse où le problème passionnant de la personnalité et de l'œuvre du grand empereur[9] est à nouveau posé et pesé. Et les solutions qui y sont proposées ou suggérées méritent toute l'attention.

De Montesquieu, Ch. Lebeau (1786), et E. Gibbon (1787), et même de T. Rivius (1626) à G. Ostrogorsky et Berthold Rubin, en passant par Ch. Diehl (1901), W. G. Holmes (1912), Leclercq (1928), A. A. Vasiliev (1939—1950), W. Schubart (1943), P. de Francisci (1948) et E. Stein (1949), L. Wenger (1953), M. Kaser (1959), et Fr. Pringsheim (1961), Justinien compte autant d'admirateurs chaleureux ou réservés, que de

---

[7] Voir son *Giustiniano Primo, principe legislatore cattolico*, Milan, 1936 ; Idem, *Il diritto romano-cristiano*, I—II (1952), III (1954), et *Il Cristianesimo nel Corpus Iuris Civilis e nella tradizione giuridica orientale*, dans *Atti del Congresso intern. sul tema : l'Oriente cristiano nella storia della cultura* (Problemi attuali di scienza e di cultura, 62), Rome, 1964, p. 273—296. Dans tous ces ouvrages c'est la catholicité (romaine) de Justinien qui est mise au premier plan, ce qui n'a pas manqué de soulever des réserves.

[8] *Zur Methode der römischen Rechtsfindung*, dans « Nachrichten der Akad. d. Wiss. Göttingen », Philol.-hist. Klasse, 1962, n° 2, p. 76—77 et les auteurs cités.

[9] Sur lequel M. H. Hunger s'est plus d'une fois penché avec une pénétrante érudition ; voir *Prooimion, Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Vienne, 1964 ; *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur*, Graz-Vienne-Cologne, 1965.

critiques sévères ou seulement lucides. Quant au contradictoire et inévitable Procope, le byzantinologue autrichien se joint au récent jugement nuancé de B. Rubin : éloge officiel du fonctionnaire impérial, bien renseigné dans le *De aedificiis*, où les critiques habilement suggérées ne font pas défaut, alors que les *Anekdota* — où « le Prince des démons » [10] est le veule époux d'une Théodora ignoblement diabolique — restent l'œuvre partisane d'un opposant guidé par les intérêts et les préjugés de l'aristocratie sénatoriale à laquelle il appartenait, et que l'autocratisme impérial dérangeait grandement.

M.H.H. inscrit à l'actif de Justinien trois réalisations durables :

a) la reconquête sur les Vandales (534) et sur les Ostrogothes (537) de territoires que Byzance ne perdra qu'à la fin du VII^e^ (l'Afrique), au milieu du VIII^e^ et au IX^e^ siècle (l'Italie du Sud et Ravenne) ; *b*) les constructions (militaires ; à destination économique ; administratives ; privées et surtout religieuses, celles-ci à Ravenne, au mont Sinaï, à Ephèse et à Constantinople), qui se distinguent par le niveau architectural et par l'éclat de l'art de la mosaïque, le plus grandiose monument de la chrétienté, la Sainte-Sophie, étant encore aujourd'hui objet d'unanime admiration ; *c*) la célèbre codification dont l'importance fondamentale pour l'histoire du droit européen jusqu'à notre époque n'est contestée par personne [11].

Mais voici le *Charakterbild* que le savant viennois trace de son impérial modèle : humble origine (comme souvent à Byzance) et excellente instruction gréco-latine, incarnation typique de l'idée impériale à Byzance (p. 344), sans que l'expression de césaropapisme soit la plus adéquate pour exprimer les réalités byzantines [12], plus complexes et plus mouvantes ; protecteur de l'orthodoxie, qui ne liquida le néo-platonisme de l'école

---

[10] Voir B. Rubin, *Der Fürst der Dämonen. Ein Beitrag zur Interpretation von Prokops Anekdota*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 44 (1951), p. 469—481, et les autres études de l'auteur sur Procope, dont dernièrement *Prokopios von Kaisareia*, R.E. Pauly-Wissowa, 23, 1, col. 273 599 (et Stuttgart, 1954) ; J. Haury, *Prokop und der Kaiser Justinian*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 37 (1937), p. 1—9. Sous l'influence de Procope, Montesquieu brossait de Justinien, *l'empereur néfaste*, le portrait bien connu ; cf. André Guillou, *Le siècle des lumières*, dans « Jahrbuch der österr. byzant. Gesellschaft », 15 (1966), p. 30—31.

[11] N. H. Baynes, dans N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss, *Byzantium. An Introduction to East Roman Civilization*, Oxford, 1962, p. XXX, estime que le prix de l'obligation que l'Europe a contractée envers l'auteur de la compilation du VI^e^ siècle est « incalculable ». Sur les « greatest creations » de Justinien, cf. Steven Runciman, *La civilisation byzantine, 330—1453*, Paris, 1934, p. 38, qui y ajoute le césaropapisme, et H. Grégoire, dans Baynes, *op. cit.*, p. 7, qui rappelle aussi (p. 8) les faiblesses ou les côtés négatifs de son œuvre. Le tableau en est repris par B. Rubin pour qui le romantisme politique de Justinien aurait conduit l'empire au bord du précipice (cf. les réserves de C. Capizzi, *op. cit.*, p. 158 et suiv.). Biondo Biondi, *Giustiniano*, p. 27 ; 30—31, oppose la restauration éphémère de l'empire à l'intérêt purement historique des œuvres d'art, à la durée de l'œuvre législative.

[12] Voir dans le même sens N. H. Baynes, *op. cit.*, p. XXVIII—XXIX et p. 276, et Biondo Biondi, *op. cit.*, p. 26, qui cependant en 1936 n'avait pas tout à fait convaincu K. Hohenloe (1937). Selon Biondo Biondi, Justinien, loin de se substituer à la hiérarchie ecclésiastique, aurait mis le pouvoir temporel au service de l'Eglise ; *leges* et *canones* auraient été pour Justinien en opposition absolue, et le *legibus solutus* n'aurait jamais pu avoir, comme pendant, un *canonibus solutus*. Voir une synthèse nuancée du problème chez H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 3—36 (avec une riche bibliographie), à partir de l'idée que le problème du pouvoir de l'empereur dans l'Eglise byzantine est „kein cäsaropapistisches Problem"; cf. Eugen Stănescu, *Hist. de Byzance*, *notes de cours* (en roum.), dactylographié, 1966—1967, ch. VI (L'organisation d'Etat à l'époque byzantine pri-

d'Athènes que pour se débarrasser d'adversaires moins accommodants que les néo-platoniciens d'Alexandrie ; acclimatation à Byzance de l'industrie de la soie et politique de méfiance vis-à-vis de la grande propriété ; persévérance dans la poursuite de ses objectifs et remarquable *self-control* ; passion dans l'exercice de son métier (voir les novelles 8 et 15) et haute conscience de sa mission, avec une vive préoccupation de conserver et d'étendre le domaine des actes « réservés » au pouvoir impérial ; conviction officiellement affirmée que la loi est subordonnée par Dieu à la τύχη de l'empereur, alors que ce dernier, en tant que *lex animata* (νόμος ἔμψυχος [13]) serait envoyé aux hommes par Dieu lui-même (Nov. 105) ; le symbole et l'insigne de sa domination c'est le globe surmonté d'une croix (Procope), à l'exclusion du bouclier et de la lance, car chez l'empereur chrétien la croix militante portait en elle la dignité impériale et le pouvoir guerrier.

A propos de certains aspects déconcertants de la politique religieuse de Justinien, M. Biondo Biondi convient que « per quanto rivestito di porpora, egli era sempre un uomo con tutte le possibilità di errare ». M. H. Hunger, lui non plus, ne cherche pas en Justinien le surhomme que celui-ci ne fut certes pas, comme la crise de 532, lorsque la détermination farouche de Théodora lui sauva le trône, le prouve assez. Mais, estime-t-il, les qualités et les faiblesses[14] humaines de Justinien n'ont pas empêché celui-ci de dépasser, par l'envergure de la politique à laquelle il présida [15], et par les résultats de ses efforts, la moyenne des gouvernants de l'Antiquité. C'est lui l'empereur byzantin qui a survécu avec le plus de force et d'éclat dans la mémoire de la postérité. C. Capizzi n'hésite pas à le déclarer « forse il più celebre » parmi les 107 empereurs byzantins qui ont regné de 395 à 1453. Quant à M. Archi, Justinien, pénétré « da un alto senso del posto che sulla scena del mondo ha conquistato ; consapevole della radizione, che in lui si sostanzia », à la fois *transeunte* et *eterno*, se situerait parmi ceux qui, « a un dato momento operano per la loro leggenda », conscients peut-être « di trascendere i comuni mortali e di emergere

---

mitive). La position radicale de Gelzer (1901) : „eine Art Papa Re oder Christlicher Chalif", était encore celle de Seppelt (1931) : „alleiniger Herr und Gesetzgeber der Kirche" et de Caspar (1933) : „über die Kirche herrschend". Excellents développements sur la sanction étatique conférée par Justinien aux canons élaborés par les conciles œcuméniques chez H. Hunger, p. 348 ; mais cette sanction excessive ne supprimera pas l'apparition à Byzance d'un problème analogue à celui de *l'utrumque ius* occidental. Voir également Erich Hand Kaden, *L'Eglise et l'Etat* sous *Justinien*, dans «Mémoires publiées par la Faculté de droit de Genève », 9 (1952), p. 109—114 et *ibid.*, 6 (1948), p. 59 et suiv., cf. «Iura » 5 (1954), p. 565 : ni césaropapisme, ni théocratie, mais étroite coopération du *Sacerdotium* et de l'*Imperium* (Nov. 6 de 535). Steven Runciman, *op. cit.*, p. 37, à propos de Justinien parle de « docteur en théologie » et de «modèle de césaropapisme ». Fr. Leifer, dans « Zeitschrift der Savigny-Stiftung », R.A., 58 (1938), estimait que l'essai (Biondi, Hohenloe) de laver Justinien du reproche de césaropapisme a échoué.

[13] Pour l'identification chez les rhéteurs antérieurs du chef de l'Etat avec le *nomos*, voir Synesios, *Or.*, 1,6 D (p. 354, n. 13). Mais dans un édit de Théodose II, conservé par Justinien dans son Code (C.J.1,14,4), l'empereur se déclara *adligatus legibus* et par la suite un Manuel Comnène consacrera législativement le principe que toute loi violant la justice est nulle ; voir Wilhelm Ensslin, dans N. H. Baynes and H. St. L.B. Moss, *op. cit.*, p. 276 et C. Tryantaphillopoulos, Ἱεραρχία νόμων καὶ βυζαντινὸν δίκαιον, dans Σύμμεικτα Σβώλου, Athènes, 1961, p. 475—494.

[14] Analysées par G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 47—55 et par B. Rubin, *op. cit.*, p. 634—642.

[15] Car il sut s'entourer de remarquables collaborateurs : Bélisaire, Narsès, Jean de Cappadoce, Tribonien, mais l'inspiration de toutes les grandes entreprises du règne lui appartiendrait selon G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 45. Par contre, S. Runciman, *op. cit.*, p. 37, parle de « sinistres favoris » qui provoquèrent les émeutes de Nika.

al di là dei loro tempi », car ils acquièrent « una visione prospettica di loro stessi e della loro epoca » (p. 176—177). Justinien, portant en lui le vers de Dante et les méditations d'Unamuno sur le héros de la Triste Figure, aurait accepté de rêver, mais ayant à l'avance visé à l'immortalité de ses songes. Selon M. H. Hunger, Justinien occuperait dans l'histoire la place d'un θεοφιλής (*Liebling* Gottes)[16], d'un τροπαιοῦχος (Sieger)[17] et d'un εἰρηνοποιός (Friedensstifter)[18], formule saisissante qui mériterait d'amples commentaires, tout comme le drame individuel — combat avec l'ange et prescience de son immortalité — dont M. Archi s'est fait l'éloquent interprète et le fin analyste.

---

[16] « Elu de Dieu », J. le fut dans le sens que l'idée de l'*Imperium Christianum* devenait une puissante, une irrésistible idée-force, à la fois politique et sociale à effets souvent autonomes. Mais s'il fut *protecteur de l'Orthodoxie*, celle-ci, en dépit du *credo* de Nicée, ne s'était pas encore cristallisée à l'époque de Justinien, car l'empereur combattit âprement pour une définition qui ne concordait pas toujours avec celle qui triomphera péniblement par la suite à Byzance. Il s'appuya sur le pape Agapetus pour décapiter la réaction monophysite du patriarche Anthimius, non sans devoir s'engager par la suite dans la pénible affaire du pape Vigilius, alors que Théodora menait sa politique monophysite à elle, utile peut-être, a-t-on pensé, aux calculs de politique générale de l'empereur. Ce dernier, d'ailleurs, après la mort de son épouse, versa dans l'aphthartodocétisme (affirmation de l'incorruptibilité du corps de Jésus Christ), qu'Henri Grégoire (*op. cit.*, p. 102) appelle « hérésie impériale » et « hallucination d'un mourant », et Steven Runciman, *op. cit.*, p. 37, « une hétérodoxie idéniable ». A propos du décret de 565, H. Erman (« Zeitschr. der Savigny-Stiftung », 59 (1939), p. 691) n'hésite pas à parler de « ketzerisches Gesetz », demeuré isolé, parce que l'activité législative de Justinien languissait. I.S. Pereterskij, Дигесты Юстиниана, Moscou, 1956 (trad. roum. par Yolanda Eminescu, *Digestele lui Iustinian*,Bucarest, Ed. Ştiinţifică, 1958, p. 38) attribue au Christianisme une action très limitée sur le droit romain. Voir la position réservée de M. Kaser, *Röm. Privatrecht*, II, 1959, p. 8 ; une défense générale de Justinien à partir des positions de l'Eglise, chez C. Capizzi, *op. cit.*, et une défense de l'orthodoxie de Justinien jusqu'aux déviations de la fin, chez B. Biondi, *op. cit.*, p. 26 (déjà dans ce sens, Fr. Leifer, *op. cit.*, p. 185—202, à propos des ouvrages de B. Biondi et K. Hohenlohe).

[17] Dans le sens qu'au début d'une évolution historique qui condamnait Byzance, J. fut le plus heureux et le plus prestigieux ramasseur de lambeaux d'un Empire romain à jamais disparu comme tel. Au fait, il s'agissait d'une dramatique défense de l'Empire d'Orient contre des forces (les Slaves, les Arabes, les « Latins » d'Occident, les Turcs), qui finalement triompheront, d'une façon ou d'une autre, de la synthèse byzantine, fluctuante et toujours à refaire.

[18] J. mérite ce titre plutôt comme législateur ; mais fondateur d'une paix reposant tout d'abord sur l'inégalité non chrétienne entre libre et esclave. Quant à la *pax Christiana*, on constate avec M. H. H. que parmi les insignes de l'empereur la croix contenait en elle le pouvoir guerrier, ce qui fait pendant à la constitution des ordres guerriers pour la propagation de la foi chrétienne ou pour sa défense. D'ailleurs, la profonde vocation historique de Byzance — si douée pour la culture qui y connut un éclat particulier — ne sera pas la paix, mais la guerre : une éternelle *reconquista* ou une défense permanente, imposées par le fait que le monde byzantin constituera une forme de féodalisme, établie en continuité sur de puissantes structures esclavagistes, tant urbaines qu'étatiques, en contraste avec les variantes féodales, élaborées par les Arabes au Sud et par les peuples migratoires, au Nord et à l'Ouest, à partir de leur organisation tribale et communautaire, sur des territoires arrachés aux Byzantins ou dans les parties non byzantines de l'ancien Empire romain. Rappelons, en outre, que si la législation de J.est, d'une certaine façon, l'aboutissement grandiose du droit romain esclavagiste, elle n'en est pas moins, par une sorte de réception créatrice et indéfiniment adaptable du droit classique, le fondement de tout le droit byzantin ultérieur. Et la religion chrétienne, par la participation dominante de l'Eglise à l'administration de l'Etat et à la vie de l'esprit, ainsi que par l'affirmation de l'égalité de tous les hommes en tant que « fils » du même dieu, était, quelles qu'en fussent les contradictions qui s'en sont suivies (voir la note finale), incompatible avec le régime esclavagiste de l'Antiquité gréco-romaine. Il convient donc d'accorder toute l'attention aux changement d'ordre matériel qui ont déterminé sur le plan du droit et de la vie spirituelle ces formes nouvelle, de la variante byzantine du monde féodal (voir un précieux aperçu de cette analyse possible chez G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 3—4 ; 53).

Toutes ces propositions en vue de l'élaboration d'un portrait pacifique sont précieuses par l'esprit de compréhension critique dans lequel elles sont conçues, et qui, d'ailleurs, convenait à des évocations académiques et commémoratives. Leur refus de l'apologie conventionnelle se reflète dans les contrastes — moins violents que par le passé — qui y persistent.· C'est ce qui ne manquera pas d'inciter le lecteur à poursuivre l'insertion du problème justinien dans l'ensemble des structures de l'époque[19], celle du passage de l'esclavagisme à la féodalité. Et tout d'abord, on se demandera toujours dans quelle mesure et de quelle façon Justinien est-il le terminus de l'évolution esclavagiste, ou bien plutôt le point de départ indiscutable (après Constantin et Théodose II), d'un monde nouveau, qui devrait être celui du féodalisme byzantin[20]? Fait significatif, M. H. Hunger ne parle de Justinien que comme empereur byzantin.

---

[19] C'est ce que M. H. Hunger a essayé de faire amplement dans son importante synthèse sur le *Reich der neuen Mitte* (voir ci-dessus. n. 9).

[20] Pour le caractère de *Übergangsepoche*, des IVe—VIe siècles, „die uns vom römischen *Imperium* zum mittelalterlichen byzantinischen Kaiserreich hinüberleitet", voir G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3e éd., Munich, 1963 (Sonderausgabe, 1965, p. 3); cf. du même, *Staat und Gesellschaft der frühbyzantinischen Zeit*, dans *Historia Mundi*, IV, Berne, 1956, p. 563 et suiv. Mais tout comme Ch. Diehl et G. Marçais, *Le monde oriental de 315 à 1081*, 2e éd., Paris, 1944, p. 55 (« le dernier des empereurs romains »), G. Ostrogorsky voit dans Justinien (*Sonderausgabe*, p. 53) le dernier *Imperator* romain sur le trône de Byzance, et conclut (p. 55) que le règne de J. ne fut pas le début d'une nouvelle, „sondern das Ende einer großen dahinscheidenden Epoche". Ce qui laisse ouverte la question de savoir si l'influence ultérieure de l'œuvre de Justinien se rattache à ses liens avec le passé ou bien à ce qu'elle apportait de nouveau? Pour ce qui est du rôle historique de sa législation, la réponse varie selon les pbases de la réception que l'on envisage, les parties les plus archaïsantes, porteuses de l'héritage romain à caractère plus laïque, se révélant fort précieuses pour le droit européen des XVIe—XIXe siècles et pour la science historique moderne.

E. Kornemann, *Weltgeschichte des Mittelmerraumes von Philipp II. von Makedonien bis Muhammed II*, Munich, 1949, p. 410. voit en Justinien le *wirklich römisch empfindende Kaiser*, et Capizzi. *op. cit.*, p. 159, *un romano di cuore*; G. G. Archi, un Latin de Dalmatie; I. Popescu-Spineni, *Sur l'origine ethnique de Justinien*, communication au IIIe Congrès intern. d'Etudes byzantines (Athènes, 1930), Bucarest, 1931, un Thrace de la *Dacia Mediterranea* (Nov. 11, praef., a. 535). B. Rubin, *Das Alter Justinians*, I, p. 373, le place à la charnière de deux millénaires (qu'il ne définit pas, peut-être pour ne pas faire de déterminisme), mais en tant qu'incarnation de l'idée de Rome.

Par contre, H. Grégoire (chez Baynes, *op. cit.*, p. 7) restait encore très sensible à l'archaïsme latin et romain de Justinien : « a purely Roman minded Emperor Latin in speech and thought..., In him theory of Roman sovereignty finds both its fullest expression ». Ces formules, partiellement exactes, expriment plutôt la forme que le contenu historique des processus complexes qu'elles envisagent. Cf. N. A. Maschkin, *Röm. Geschichte*, Berlin, 1953, p. 630 (trad. roum., Bucarest, 1951, p. 498) : à partir de J., l'histoire de Byzance appartient à celle du Moyen Age; cf. *Всемирная История*, sous la réd., de E. M. Jukov, vol. III, Moscou, 1957, p. 244 (trad. roum., Bucarest, 1960, p. 229).

S. Runciman, *op. cit.*, p. 77, estime que « le droit promulgué par Justinien était encore le droit romain »; J. Ellul, *Histoire des institutions*, I, Paris, 1955, p. 617 (la 2e éd., ne nous a pas été accessible) : « Il ne faut pas considérer ces compilations seulement comme le point final du droit romain; elles sont aussi le point initial du droit byzantin ».

Sur la position de N. Iorga, voir notre article, *Quelques problèmes historiques du développement du droit roumain dans la pensée de N. Iorga* (en roum.), dans « Studii clasice », 8 (1966), p. 301—302. A propos de Justinien, le grand historien, parlait *d'archéologie, de formalisme, d'illusion, de droit théorique. inorganique et étranger*, et puisque le droit d'une société païenne était inapplicable à celle du temps de Justinien, Iorga insistait sur le fait que celui-ci avait dû « ajouter à son Code sa propre législation chrétienne ». Après cette révision, ce qui restait de valable dans le C.I.C. « était consulté surtout à cause des éléments nouveaux introduits pour les besoins de la société » (byzantine de son temps); Eug. Stănescu, *op. cit.*, ch, VI, définit l'his-

On se demandera encore si, dans l'ensemble, Justinien n'a pas combattu pour des objectifs tantôt déjà dépassés (la continuité romaine), tantôt rejetées par l'histoire (l'œcuménicité byzantino-chrétienne, assaillie par les particularismes ethno-politiques des nouvelles communautés qui finiront par devenir nationales, y compris les Grecs modernes, héritiers partiels de Byzance). Une telle position peut comporter une explication objective, sans que l'on soit conduit à mettre l'accent, autant que M.M.B. Rubin et G. Grosso croient devoir le faire, sur la *Romromantik* et sur le *sogno di unità* qui caractériseraient Justinien. Comme trop souvent dans l'histoire de l'humanité, les réussites de Justinien ne sont-elles pas devenues le contraire de ce qu'il avait conçu subjectivement, et sans qu'il y ait en cela aucun donquichottisme? Le prix que l'humanité et plus précisément les peuples de Byzance ont dû payer de ces réussites — les réelles aussi bien que les illusoires, y compris celles où triomphaient les faiblesses de l'homme et les vices inhérents au système — n'a-t-il pas été trop élevé[21]? Et les méthodes employées pour obtenir ce prix ne furent-elles pas trop dures et, somme toute, stérilisantes? Certes, dans une telle confrontation, Justinien, s'il se trouve salutairement démythifié, n'en occupe pas moins, comparativement, une place enviable.

Et puis, outre les mérites évoqués à juste titre par ses plus récents historiens, une double vérité s'impose à notre esprit. Le monde byzantin est impensable sans l'œuvre de Justinien. Et sur le plan de l'histoire universelle, si Byzance n'avait pas existé, on aurait dû l'inventer. Ni au IV[e] ni au VI[e] siècle on ne pouvait mieux faire. D'autre part, en tant que forgeur et porteur d'histoire byzantine, Justinien, en essence, ne pouvait

---

toire de Byzance par ces caractères nouveaux qui lui confèrent une indéniable originalité; N. A. Maschkin, *op. cit.*, p. 629 (trad. roum., p. 418) estime que le *Corpus Iuris Civilis* n'a rien apporté de nouveau, légiférant ce que l'usage avait déjà consacré. Le problème justinien que nous évoquons ici doit être replacé dans le contexte du problème général de la place que Byzance occupe dans l'histoire. Tous ceux qui admettent l'idée de fusion, de symbiose ou de synthèse (A. Piganiol, Fr. Dölger, H.-I. Marrou, H. Hunger, D. Zakythinos) réussissent à mettre en relief l'existence d'éléments nouveaux sans laquelle l'idée de synthèse serait inconcevable. H.-I. Marrou parle déjà de «révolution profonde», pour le IV[e] siècle. A. Piganiol, de «conception nouvelle», de la vérité, de la beauté, du travail et de l'intérêt social. D. Zakythinos (*La synthèse byzantine*, rapport pour la séance plénière du I[er] Congrès International des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia, 1966, p. 5—29) parle de «conciliation des antithèses», de «laborieuse synthèse qui fait le vrai génie créateur de Byzance» (p. 13). Et en accordant aux Byzantins le génie créateur qu'on leur refuse souvent, il importe aussi de définir objectivement la situation nouvelle du monde byzantin, ses tâches historiques profondément différentes de celles du monde antique. Car celles-là étaient irréalisables sans une «synthèse» où l'héritage de l'Antiquité a constamment servi à résoudre des problèmes nouveaux et à créer des valeurs propres à l'époque qui les suscitait.

[21] Pour les charges fiscales, G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 49 et 55, estime que le prix des conquêtes et des constructions épuisa le pays. Sur la législation, voir *ibid.*, p. 52—53"; Wenn also das Gesetzwerk Justinians die Freiheit und Gleichheit aller Menschen proklamiert, so darf man die praktische Wirksamkeit dieser hohen Ideen nicht überschätzen"; cf. *Всемирная История*, III, p. 87—88, (trad. roum., p. 68—69). S. Runciman, *op. cit.*, p. 37: «extrêmement coûteux et sans profit».

pas faire beaucoup mieux qu'il n'a fait. C'est dans ce sens qu'il nous apparaît aujourd'hui encore comme un homme complexe et intéressant ; un gouvernant dont l'œuvre et le métier continueront d'être objet d'étude renouvelée ; un grand empereur qui par son œuvre a marqué le Sud-Est européen dans les secteurs les plus divers de son histoire sociale, militaire et politique [22]. Homme de son temps, César et Justinien. Sans miracles et sans transcendance.

---

[22] Cf. *Всемирная История,* III, p. 87 (trad. roum., p. 67) : « remarquable homme d'Etat et sage politicien, chez qui une énergie infatigable, l'érudition et de larges vues s'alliaient à une hypocrisie et à une cruauté illimitées ».

SLAVO-ROUMAIN FILTĂ < GREC BYZANTIN ὑφειλτόν « ÉCRITURE CHIFFRÉE »

PETRE Ş. NĂSTUREL

Jean VIII Paléologue avait terminé son voyage à travers l'Europe plutôt indifférente aux affres de Byzance. En route vers sa patrie le coempereur traversa la Hongrie, la Transylvanie, la Valachie pour s'embarquer finalement au port de Kilia, dans le delta du Danube, d'où à la fin d'octobre 1424 il regagna Constantinople [1].

Esprit prévoyant, il avait dépêché de Hongrie un homme porteur d'un message destiné à l'empereur son père : il y réclamait l'envoi de vaisseaux qui le transporteraient à sa capitale. Sphrantzès a consigné cette information dans ses mémoires. Il précise même que le courrier avait été chargé d'un πιττάκιον ὑφειλτόν [2].

---

[1] Georgios Sphrantzès, *Memorii 1401—1477. În anexă Pseudo-Phrantzes*: *Macarie Melissenos, Cronică 1258—1481*, édition critique de V. Grecu (Scriptores byzantini V), Ed.Academiei, Bucarest, 1966, p. 16 (= Chronicon minus XIII. 1) et p. 258 (= Chronicon maius I, 31). Al. Elian (*Moldova şi Bizanţul în secolul al XV-lea* [La Moldavie et Byzance au XVe siècle], dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, édition soignée par M. Berza, Bucarest, 1964, p. 129), a définitivement prouvé que Jean VIII Paléologue s'en revint par la Valachie et non par la Moldavie, comme la science roumaine avait généralement tendance à le croire sur la foi d'une tradition moldave fabriquée au XVIIIe siècle. Sur la flotte que Byzance possédait encore à l'époque on consultera H. Ahrweiler, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe—XVe siècles*, Paris, 1966, p. 387 et note 1, de même que H. Antoniadis-Bibicou, *Etudes d'histoire maritime de Byzance. A propos du « thème des Caravisiens »*, Paris, 1966, p. 16 et note 2 (ces deux savants travaux ne font pas état du rendez-vous fixé ici à Kilia par Jean VIII). Cette note se trouvait déjà à l'impression quand nous avons pris connaissance d'une notice historique selon laquelle Jean VIII se serait embarqué à Asprocastron (Cetatea Albă), et non à Kilia (le texte dans P. Schreiner, *Studien zu den ΒΡΑΧΕΑ ΧΡΟΝΙΚΑ*, Munich, 1967, p. 205 et commentaire p. 164—166). Nous reprendrons cette question ailleurs.

[2] Sphrantzès, éd. Grecu, p. 16, ligne 28 et p. 258, ligne 9. (Cette lettre a échappé aux investigations si serrées de Fr. Dölger et P. Wirth, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565—1453*, V, Munich-Berlin, 1965).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP.. V. 3-4. p. 561-566. BUCAREST, 1967

Arrivé à Constantinople l'homme demanda, conformément aux instructions qu'il avait reçues, qu'on le menât au basileus Manuel Paléologue. Le souverain étant souffrant, ses courtisans finirent après maintes tergiversations par convaincre le courrier de s'aboucher avec Sphrantzès et de lui communiquer le message de son maître [3]. « Me prenant alors à l'écart, raconte le chroniqueur en personne, il me remit le papier chiffré (χαρτὶ τὸ ὑφειλτόν) et m'indiqua d'où et quand il était arrivé. Quand j'eus rétabli le chiffre (ὡς διώρθωσα τὸ ὑφειλτόν), poursuit Sphrantzès, et que j'allais le lire, j'annonçai que je demandais une récompense, vu qu'il devait apporter de bonnes nouvelles... Et, après que j'eus lu le papier qui disait que [l'empereur] était bien portant, qu'il s'en revenait dans de bonnes conditions du côté de la Grande Valachie et [demandait] que des vaisseaux s'en vinssent à la localité appelée Kilion [= *Chilia*, *Kilia*] pour le prendre et l'amener [à Constantinople], on se réjouit grandement... » [4].

Dans sa toute récente édition critique de la chronique de Georges Sphrantzès, le Professeur Vasile Grecu a traduit les mots χαρτὶ τὸ ὑφειλτόν, πιττάκιον ὑφειλτόν, ὑφειλτά par « lettre chiffrée, billet chiffré, chiffre »[5]. Une note de son ouvrage explique comme suit le mot ὑφειλτόν : « Expéditeur et destinataire possédaient chacun un bâton. L'expéditeur entourait un bout de papier, de haut en bas, autour de sa baguette et il écrivait dessus. La lettre déroulée, son contenu était incohérent. Le destinataire l'entortillait identiquement sur son bâton et pouvait la lire couramment [6] ».

L'adjectif verbal ὑφειλτός,-ός,-όν ne semble pas avoir été remarqué jusqu'ici par les lexicographes [7]. L'explication fournie par le byzantiniste roumain se fonde visiblement sur le radical ϝελ, « rouler » que ledit vocable renferme manifestement (cf. εἱλέω, εἰλέω, εἵλλω, εἴλλω et lat. *uoluo*) [8]. Le procédé des deux bâtons identiques servant à la rédaction puis à la lecture du message secret est, lui aussi, assez connu, ne serait-ce que des romans d'aventures...

Le contexte de Sphrantzès est suffisamment clair pour accréditer le sens proposé par V. Grecu, même si à l'heure actuelle le terme fait figure d'*hapax*. Mais il ne sera certainement pas sans intérêt de confirmer la chose à l'aide d'un témoignage roumain, lequel trouve à son tour son explication dans le passage cité de l'auteur byzantin.

La cryptographie roumaine vient précisément de faire l'objet d'une minutieuse étude où le professeur E. Vîrtosu a réuni en corpus quelque 130 cryptogrammes slavo-roumains et roumains s'échelonnant depuis le XV^e^ siècle jusque dans le courant du siècle passé. Et c'est ainsi que son introduction nous apprend que « pour la vieille écriture cryptographique il apparaît, dans les textes en langue roumaine de Valachie, l'appellation de

---

[3] Idem, p. 16.
[4] Idem, p. 18 (cf. aussi p. 258, lignes 15, χάρτην ὑφειλτόν et 16 τὸ ὑφειλτόν).
[5] Idem, p. 17, 19 et 259.
[6] Idem, p. 17, note 7.
[7] Sondages effectués dans divers dictionnaires grecs des XVIII^e^, XIX^e^ et XX^e^ siècles.
[8] E. Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (3^e^ éd.), Heidelberg-Paris, 1938, p. 224 225, s.v. εἰλύω et p. 243 244, s.v. ἕλιξ; H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1960, t. I, p. 457—458.

filtă : *a scrie în filtă* et dans ceux de Moldavie celle de *hiltă* : *a scrie în hiltă* ; c'est évidemment le même mot, sous deux prononciations spécifiques [9]». Et de rappeler que les textes rédigés en slave dans les pays roumains utilisent aussi le même vocable. L'auteur fait encore observer que, plus tard, les textes diplomatiques roumains emploieront le mot *ţifră* ou *cifră* « chiffre »[10] (de l'allemand Ziffer, ajouterons-nous). Il précise encore que le terme *filtă* (*hiltă*) est plus ancien que l'autre et que cette pratique cryptographique a été usitée par la chancellerie des princes roumains dans certains actes publics [11]. On la retrouve en outre dans les notices laissées par certains copistes de manuscrits et même dans des inscriptions d'église peintes à même les fresques ou gravées dans la pierre [12].

L'origine du mot *filtă* (*hiltă*) a intéressé aussi le Pr E. Vîrtosu. Il cite à ce propos les opinions de R. Pava et de C. Turcu. Mais aucune d'entre elles n'a réussi à emporter sa conviction [13]. Qu'on en juge.

R. Pava s'est occupé de l'hirmologe compilé en 1512 par le protopsalte Eustathe du monastère moldave de Putna [14]. Or le colophon, en slavon, de ce codex est rédigé selon un chiffre. Le moine Eustathe s'y montre très fier de ses connaissances de grammaire, de musique, de rhétorique et de ѳилтєлє, les « filte » [15]. R. Pava traduit le terme par *écriture chiffrée.* Il rappelle (sans doute d'après M. V. Speranskij) que ce mot d'origine obscure a été rattaché par certains érudits à l'araméen 'Εφφαθά « ouvre-toi » (διανοίχθητι), parole prononcée par le Christ à l'occasion du miracle du sourd-muet qui recouvra alors l'usage de ses sens (voir Ev. selon S. Marc, VII, 34). « Ainsi — nous dit R. Pava — *filtă* serait la formule par laquelle un texte muet pour les profanes s'exprime à l'intelligence de ceux qui en connaissent le sens ». Ce qui toutefois ne l'empêche pas de proposer une autre étymologie du terme : « Personnellement, nous croyons néanmoins que *filtă* est bien plutôt une métathèse populaire du mot grec τύφλα «aveuglement», ce qui convient mieux à des méthodes d'écriture occulte »[16].

Tout récemment enfin, C. Turcu résumant une communication présentée à Jassy par un savant allemand, Werner Draeger, qui a réussi à déchiffrer de vieux cryptogrammes roumains, déclarait que le mot était « d'origine vieux-slave, où *hyla* signifie *méchanceté* ». On peut le ratta-

---

[9] E. Vîrtosu, *Din criptografia românească* [Contributions à la cryptographie roumaine], dans « Studii teologice » IIe série, XVIII, Bucarest, 1966, p. 262–263.

[10] Idem, p. 263.

[11] Idem, p. 263 et suiv.

[12] Idem, p. 270.

[13] Idem, p. 263, note 3.

[14] R. Pava, *Cartea de cîntece a lui Evstatie de la Putna* [L'hirmologe d'Eustathe de Poutna] dans « Studii şi materiale de istorie medie », V, Bucarest, 1962, p. 335–347.

[15] Idem, p. 337–339. L'auteur relève avec raison que la terminaison -лє du mot est en fait l'article féminin pluriel roumain, bévue qui trahit l'origine roumaine du chantre. Nous ferons remarquer que ce pluriel dénote également — ce que prouve la composition même du colophon — qu'Eustathe connaissait plusieurs systèmes d'écriture chiffrée : c'est ainsi qu'il y fait usage de chiffres en écriture glagolitique et cyrillique.

[16] Idem, p. 338–339 (renvoi, p. 339, note 1, à M. V. Speranskij, *Тайнопись у югославских и русских памятниках письма*, Leningrad, 1929, mais sans indication de page). On corrigera τύφλα en τυφλά, mais nous ferons remarquer que ce mot loin de signifier cécité (qui se dit τυφλότης), est en réalité le neutre pluriel de l'adjectif τυφλός. L'explication par une métathèse n'a aucun fondement.

cher, estime-t-il, à l'allemand *schelten* « réprimander ». Dosoftei, dans son psautier, l'utilise avec une signification méprisante (p. 79) (*pre tot ceas mă întreabă şi grăiesc cu hiltă*). En fait, C. Turcu se réfère à A. Scriban qui avait déjà proposé l'allemand *schelten* comme étymologie du roum. *filtă*, tandis que le dictionnaire académique de la langue roumaine lui fournissait la citation de Dosoftei et l'origine paléoslave du terme, y compris son acception de méchanceté [17].

On le reconnaîtra sans peine, les étymologies — disons plus exactement les explications — proposées jusqu'à présent pour le mot *filtă* sont bien peu satisfaisantes, pour ne pas les taxer de fantaisistes. Si en revanche on songe à rapprocher le vieux mot roumain du terme grec rencontré sous la plume de Sphrantzès, il est manifeste qu'on lui découvrira une étymologie pleinement satisfaisante. Les pratiques de la chancellerie byzantine étaient familières à celles des Etats slaves et aussi des Principautés Roumaines de Valachie et de Moldavie [18]. L'ancienneté du terme *filtă* et l'usage qu'en firent les notaires princiers sont la preuve catégorique que le procédé byzantin de la cryptographie avait été adopté par les Roumains [19]. On rencontre du reste des Grecs dans la chancellerie valaque [20]. Et il est naturel qu'il existât entre les cours roumaines et celle de Constantinople des échanges de messages chiffrés, surtout à l'époque où la lutte commune contre les Ottomans imposait qu'on entourât de mesures de prudence l'échange des informations. Par ailleurs, nous détenons la preuve que la chancellerie serbe dans ses rapports avec les Roumains pratiquait

---

[17] C. Turcu, *Criptografia din manuscrisele româneşti ale secolului al XVIII-lea studiată. la Institutul de romanistică din Berlin* [Cryptographie des manuscrits roumains du XVIII^e s. étudiée à l'Institut de Linguistique Romane de Berlin], dans « Iaşul literar », XV, n° 3, 1964, p. 77—79. Cf. *Dicţionarul limbii române* [Dictionnaire de la langue roumaine], Bucarest, 1934, t. III, p. 391 et A. Scriban, *Dicţionarul limbii româneşti*, Iassy, 1939, p. 597.

[18] Même si l'on n'a pas conservé d'actes grecs émis par ces chancelleries. Voir là-dessus Al. Elian, *Elemente de paleografie greco-română* [Éléments de paléographie gréco-roumaine], dans le volume *Documente privind istoria României. Introducere*, I, Bucarest, 1956, p. 362—364. Les actes slaves de la chancellerie roumaine contiennent du reste certains mots grecs : cf. L. Djamo, O. Stoicovici, M. Osman-Zavera, E. Linţa et M. Mitu, *Характерни черти на книжовнославянски език румънска редакция (XIV-XVI в)*, dans « Romanoslavica » IX, Bucarest, 1963, p. 147—150 (voir aussi « Byzantinische Zeitschrift », 58, 1965, p. 426). Le logothète de Valachie, Philos, à la fin du XIV^e siècle était certainement grec : cf. notre article sous presse dans « Revue des études byzantines », XXV (Mélanges Venance Grumel, II), Paris 1967.

[19] Voir les exemples réunis par E. Vîrtosu, *op. cit.*, *passim*. Un notaire de la chancellerie valaque va jusqu'à écrire, en 1532, en slavon et en cryptogramme (mais sans révéler son nom !) ces mots : « moi filtă (*sic !*) qui suis le plus petit d'entre les scribes, j'ai écrit » (apud Vîrtosu, p. 275, n° 7). En 1708 un Moldave, Gheorghe Talpeş, précise dans un cryptogramme avoir écrit en chiffre — « am scris în hiltă » (*ibid.*, p. 294, n° 56), et de se gausser ensuite de l'embarras des lecteurs non initiés : « Şi cine n-a şti, n-a citi » (= et celui qui ne saura pas, (*sous entendu le chiffre*), ne lira pas). Un pope de Valachie, en 1728, utilise le mot *filtă* (*ibid.*, p. 295, n° 60). En 1788, en Moldavie, sur un manuscrit du *Roman d'Alexandre*, un copiste nommé Enachi note « aice s-au scris tălcu în filtă ; aceste slove ce sănt scrisă mai sus filosofeşti » (= ici on a écrit en chiffre l'explication ; ces lettres qui sont écrites plus haut philosophiques. *Ibid.*, p. 306, n° 88 et les explications fournies par E. Vîrtosu à ce propos, p. 270). Le dernier exemple d'utilisation de ce terme appartient à la Moldavie quand, vers 1840, un moine signe *în filtă*, en chiffre (*ibid.*, p. 316, n° 131).

[20] Voir *supra*, note 18.

au besoin l'emploi de cryptogrammes [21]. Le courant slavo-byzantin explique la pénétration de ce procédé chez les Roumains. Le phonétisme même du mot roumain montre que l'on n'a pas à faire à un emprunt direct à la langue grecque, car le terme ne pouvant pas être populaire en roumain vu l'emploi restreint de cette pratique, on comprend mal l'aphérèse de la voyelle initiale grecque de ὑφειλτόν (prononcé ifilton), même en supposant que le neutre pluriel ὑφειλτά ait pu être senti par les Roumains comme un mot féminin suivi de l'article. Par ailleurs le terme est accentué en roumain sur la première syllabe, alors qu'en grec il est oxyton : ceci encore dénote un emprunt indirect. Dans ces conditions il nous paraît plus sage et plus probable d'avancer que le mot roumain *filtă* (en moldave *hiltă*) est d'origine grecque mais a été emprunté par le canal du slave.

L'intérêt de l'étymologie que nous venons de proposer du vieux mot roumain ne se limite point là. Elle a l'avantage de confirmer la traduction proposée par V. Grecu du passage incriminé de Sphrantzès [22]. En outre, si l'écriture en *filtă* (chiffrée) désigne chez les Roumains l'usage d'une cryptographie où chaque lettre revêt une valeur différente de celle qui lui revient normalement dans l'alphabet, il se trouve que le procédé est bien connu des Byzantins à toutes les époques [23]. Les notices de certains manuscrits grecs sont justement astreintes aux mêmes lois du langage chiffré. Point n'est besoin dans ces conditions de songer au procédé compliqué d'un message écrit puis déchiffré à l'aide d'une baguette d'un certain calibre, procédé du reste impossible à mettre en œuvre lorsqu'il s'agissait de manuscrits. Le billet que Jean VIII adressa à Constantinople dut être rédigé conformément à un code dont Sphrantzès connaissait la clef [24]. L'usage du bâton était trop aléatoire. On pouvait le perdre ou se le faire voler. Un procédé purement mnémotechnique était autrement préférable. De son côté Manuel II était certainement au courant du chiffre utilisé : le messager n'avait-il pas été invité à lui remettre en mains propres la dépêche de son auguste fils?

---

[21] Voir les intéressantes observations auxquelles se livre E. Vîrtosu, *op. cit.*, p. 273—274 à propos de la date du document délivré par le despote de Serbie, Etienne Lazarević, aux monastères de Tismana et de Vodița, en Valachie. Ce document, maintes fois publié, vient d'être réédité par P. P. Panaitescu et D. Mioc, *Documenta Romaniae historica. B. Țara Românească, vol. I (1247—1500)*, Bucarest, 1966, p. 67—70 (texte slavon et traduction roumaine).

[22] On remarquera qu'un philologue aussi averti que le fut I. Bekker a rendu l'insolite expression utilisée par Sphrantzès par *tabela obsignata, litterae obsignatae* « tablettes, lettres scellées » ; voir sa traduction latine de cette chronique (chr. maius) dans le corpus de Bonn, 1838, p. 119 (p. 118 le mot ὑφειλτόν a été escamoté purement et simplement !).

[23] Des exemples dans V. Gardthausen, *Die griechische Palaeographie*, II, (2e éd.), Leipzig, 1913, p. 307 et suiv. et notamment p. 313—317.

[24] Sphrantzès déclare lui-même que lors de la conclusion de la paix du 22 février 1422, il fit partie de la délégation byzantine, son rôle consistant au besoin à rédiger des lettres chiffrées (νὰ γράψω καὶ δι'ὑφειλτῶν) destinées à Manuel Paléologue et à son fils Jean VIII alors en Hongrie; cf. Sphrantzès, éd. V. Grecu, p. 16 (chronicon minus) et p. 258 (chronicon maius). Son intimité avec la maison impériale justifie la confiance que l'on mettait en lui dans cette mission délicate.

Compte tenu de tout ce qui précède, nous nous croyons en mesure d'augmenter d'une unité la liste déjà assez longue des vocables byzantins qui ont pénétré en roumain par l'intermédiaire des Slaves du Sud [25]. Nous leur adjoindrons donc roum. *filtă* (dialectal *hiltă*) « chiffre, écriture chiffrée, cryptogramme ». Ce qui complète le tableau culturel des éléments communs aux divers peuples du Sud-Est européen.

---

[25] Voir là-dessus le livre tout récent de H. Mihăescu, *Influența greacă asupra limbii române pînă în veacul al XV-lea* [L'influence grecque sur la langue roumaine jusqu'au XVe siècle], Bucarest, 1966, p. 192—193, qui fait remarquer que du VIIe au XIVe siècles le roumain a adopté 278 mots grecs, à savoir 22 directement et 254 par l'intermédiaire des Slaves, plus 2 par le canal du latin médiéval. Le mot *filtă (hiltă)* ne figure pas non plus dans les travaux classiques de G. Murnu, *Studiu asupra elementului grec antefanariot în limba română* [Etude sur l'élément grec pré-phanariote en roumain], Bucarest, 1894 et de L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, Budapest, 1939.

NOTES SUR LES « TURCISMES » DU DIALECTE ROUMAIN DE BANAT
UN PROBLÈME DE MÉTHODE

I. MATEI

Dans son ouvrage bien connu, « L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine »[1], Lazăr Şăineanu, examinant tour à tour les mots d'origine turque qu'on trouve dans les différents dialectes et sous-dialectes roumains, réserve un paragraphe tout entier[2] aux « turcismes » du Banat. En étudiant les éléments turcs et orientaux du glossaire rassemblé par G. Weigand[3], il constatait le fait suivant : « Le Banat est resté pendant un siècle et demi sous la domination des Turcs (1526—1716)[4], il serait impossible que pendant ce temps (les Turcs) ne fussent venus en contact intime avec la population indigène ». Malgré cela « nous constatons des analogies phonétiques et sémantiques entre les turcismes du dialecte des Roumains de Banat et ceux des Serbes, ce qui ne peut laisser aucun doute sur leur provenance »[5]. Lazăr Şăineanu arrive aux mêmes conclusions après avoir étudié les quelques « turcismes » attestés dans un ancien dictionnaire du parler de Banat datant de la fin du XVII[e] siècle[6], et il ajoute

[1] *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei române*, vol. I—III, Bucarest, 1900. Le premier volume, *Introducere* [Introduction] a été en partie traduit en français par l'auteur et publié dans la revue « Romania ». Paris, 1902.

[2] *Ibidem*, vol. I, § 34, p. LXXXI—LXXXIV.

[3] G. Weigand, *Der Banater Dialekt*, in « Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache zu Leipzig », III, 1896, p. 198—332 (v. chapitre « Glossaire », p. 311—332).

[4] En fait les Turcs ont conquis tout le territoire du Banat à peine en 1552 (cf. *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], II, p. 801 ; I. Totoiu, *Stăpînirea turcă în Banat şi Crişana* [L'occupation turque au Banat et en Crişana]. « Studii », 1960, nº 1, p. 6.

[5] Lazăr Şăineanu, *op. cit.*, I, p. LXXX.

[6] Etudié par B. P. Hasdeu, *Anonymus Lugoshiensis*. dans « Revista pentru Istorie, Arheologie şi Filologie ». VI, ce dictionnaire a été publié intégralement par Gr. Creţu, *Anonymus Caransebiensis. Cel mai vechi dicţionar al limbii române, după manuscrisul din biblioteca Universităţii din Pesta* [Anonymus Caransebiensis. Le plus ancien dictionnaire de la langue roumaine, d'après le ms. de la bibliothèque de l'Université de Pest], « Revista Tinerimea Română », 1, 1898, p. 320—380.

de plus, outre l'intermédiaire serbe, l'intermédiaire hongrois qu'il constate en analysant cinq mots [7]. « Pour conclure — affirme Lazăr Şăineanu —, dans le parler du Banat il n'est resté *aucune trace d'une influence directe du turc* (souligné par nous) et nous laissons aux historiens le soin de trouver l'explication de cet intéressant phénomène »[8].

L'hypothèse de Şăineanu au sujet de l'intermédiaire serbe par lequel les turcismes sont entrés dans le parler roumain du Banat a été admise comme un fait définitivement établi par la plupart des chercheurs qui se sont occupés de ce problème [9].

Seul Iosif Popovici a, dans une communication où il faisait l'analyse de tout l'ouvrage de Lazăr Şăineanu, exprimé son avis contraire [10]. Il est vrai que I. Popovici combat les thèses de Lazăr Şăineanu en publiant une série de mots d'origine turque existant dans le parler des Roumains du Banat qui se retrouvent aussi dans celui d'autres provinces roumaines. Toutefois, I. Popovici n'apporte aucun argument décisif pour combattre les conclusions très bien bâties de Şăineanu et les preuves qu'il publie, prises dans la toponymie et l'onomastique du Banat, ne sont pas convaincantes. Cependant les doutes de I. Popovici étaient fondées sur les réalités de l'histoire du Banat dont Lazăr Şăineanu se rendait aussi compte.

Ce dernier temps, de nouvelles recherches concernant le sous-dialecte roumain du Banat ont remis en discussion les éléments turcs. Les recherches de Th. Trîpcea de l'université de Timişoara ont montré que le nombre des « turcismes » du parler du Banat doit être beaucoup plus grand [11]. Car dans le glossaire que Trîpcea a publié « les turcismes » constituent plus de 10% du total des termes compris dans ce glossaire (400 environ), ce qui représente beaucoup plus que les quelque 22 termes turcs connus par Şăineanu. Mais les recherches ultérieures ont apporté de nouveaux arguments à l'appui de l'hypothèse de Şăineanu [12]. Les arguments offerts sont convaincants et nous croyons que les recherches ultérieures amèneront dans la discussion d'autres « turcismes » qui ne sont au fond que des éléments serbes. L'emprunt par « l'intermédiaire » d'une autre langue est un phénomème commun à toutes les langues balkaniques (v. *infra*).

---

[7] Cet « intermédiaire hongrois » a été contesté dernièrement, à partir de certains mots par I. Marii, *Studiind elementul sîrbesc în lexicul graiului din Toager. Note II* [En étudiant l'élément serbe du lexique du parler du village de Toager. Notes II), dans « Cercetări de Lingvistică », XI, n° 2, 1966, p. 341.

[8] Lazăr Şăineanu, *op. cit.*, I, p. LXXXIV.

[9] Sextil Puşcariu, *Limba Română* [La langue roumaine], vol. I, Bucarest, 1940, p. 318; E. Petrovici, *O seamă de sîrbisme din Banat* [Mots d'origine serbe dans le parler du Banat], « Dacoromania », VI, 1931, p. 367, et récemment Th. Trîpcea, I. Pătruţ, I. Marii (v. *infra*).

[10] Iosif Popovici, *Studiile d-lui L. Şăineanu despre influenţele orientale asupra limbei române* [Etudes de Me L. Şăineanu sur les influences orientales dans la langue roumaine], dans « Transilvania », 1904, n° 1, p. 1—25, et tirage à part.

[11] Th. N. Trîpcea, *Cuvinte sîrbeşti în subdialectul bănăţean şi importanţa lor* [Mots serbes dans le sous-dialecte du Banat et leur importance], « Scrisul bănăţean », XIV, 1963, n° 107, p. 68—77; Idem, *Сербские слова в банатском наречии и их значение*, dans « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », I, 1—2, 1963, p. 137—152; Idem, *Cuvintele de origine sîrbească în graiul bănăţean* [Mots d'origine serbe dans le parler du Banat], dans « Analele Universităţii din Timişoara », II, 1964, p. 266—275.

[12] I. Pătruţ, *Imprumuturi prin „filieră"* [Emprunts moyennant des « intermédiaires »], « Cercetări de Lingvistică », X, 1965, n° 2, p. 327—336; I. Marii, *op. cit.*, p. 341.

Il y a toutefois des problèmes de méthode et il y a aussi quelques études sur les parlers turcs des Balkans qui nous empêchent d'être catégoriques en ce qui concerne l'origine de tous «les turcismes» du parler de Banat.

Tadeusz Kowalski en établissant la méthodologie des études faites au sujet des mots empruntés au turc par les langues slaves fixait trois desiderata : 1° Tenir compte de la chronologie de l'emprunt, ce qui exige la collaboration intime entre un philologue slavisant et un turcologue. 2° Etudier l'origine des mots empruntés du turc non seulement dans le turc osmanli mais aussi dans d'autres langues turques. 3° Ne pas considérer la langue littéraire comme source unique des emprunts, mais tenir compte des dialectes aussi, parce que, insistait Kowalski : « ces mots empruntés de la langue osmanlie apparaissaient rarement par la voie écrite de la langue littéraire ... Un grand nombre de changements dans les emprunts turcs en phonétique et en sémantique, par rapport à leur forme phonétique et à leur signification littéraire ont lieu encore à l'intérieur de l'idiome turc et non seulement à l'intérieur du slave, comme on le suppose quelquefois ». Ensuite le renommé turcologue polonais montrait que le développement actuel des recherches ayant trait à la langue turque et aux langues slaves ne permet pas la mise en pratique de tous ces desiderata méthodologiques, mais ceux-ci doivent être mis en ligne de compte dans les études faites à ce sujet[13]. Ces «postulats méthodologiques» ont été adaptés et augmentés par N. K. Dmitriev[14] et ils ont été développés et nuancés, surtout en ce qui concerne le second point, par E. Sevortjan[15].

Sans doute Lazăr Şăineanu a-t-il tenu compte, au moins intuitivement, de ces desiderata méthodologiques mais les études de dialectologie turque étaient de son temps à leur début, sans parler de la phonétique historique et de l'histoire de la langue turque en général qui se sont développées beaucoup plus tard.

Les recherches faites dans les dernières décennies ont apporté des contributions substantielles à la connaissance de différents dialectes turcs et des dialectes des Balkans. Les recherches effectuées par l'école hongroise de turcologie sous la direction de J. Németh sont particulièrement importantes. Ce savant a montré que les dialectes turcs des Balkans se divisent dans deux groupes bien distincts : un groupe oriental et un groupe occidental[16]. La ligne qui sépare le dialecte de l'ouest du dialecte de l'est de la Péninsule Balkanique passe à l'ouest de Lom, de Vraca, de Sofia, de Samokov et vers le sud de Küstendil. C'est ainsi que les dialectes de la Bulgarie de l'Ouest, ceux de la Bosnie, de Vidin et d'Ada-Kaleh font partie du groupe occidental. Les dialectes turcs occidentaux possèdent un certain nombre de caractères archaïques, tandis que dans l'est de la

---

[13] T. Kowalski, *La méthodologie des recherches sur les mots empruntés du turc dans les langues slaves*, dans : « Sbornik Praci, I Sjezdu slovanskych Filologu v Praze 1929 », Prague, 1932, p. 999—1001 ; Idem, dans la revue « Ulkü », 20, 1936, p. 98.

[14] N. K. Dmitriev, *О тюрских элементах русского словаря*, dans *Лексикографический сборник*, III, 1958, et dans le volume : *Строй тюрских языков*, Moscou, 1962, p. 520—566.

[15] E. V. Sevortjan, *О тюрских элементах в Русском этимологическом словаре М. Фасмера*, dans : *Лексикографический сборник*, V, 1962. p. 16—17.

[16] J. Németh, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*, Sofia, 1956.

Péninsule des Balkans le turc parlé dans cette région a été en relation plus étroite avec le turc commun.

Ce fait a une importance particulière pour l'étude des emprunts faits par les langues balkaniques, comme l'ont montré dans plusieurs articles G. Hazai [17] et d'autres chercheurs.

Mais ces observations méthodologiques trouvent leur application dans le domaine du roumain aussi. Les différences surtout phonétiques qui apparaissent dans quelques-uns des turcismes du Banat en rapport avec les turcismes d'autres provinces roumaines sont dues au fait que les Roumains du Banat ont été en contact avec les dialectes turcs occidentaux. Ces dialectes sont parlés aujourd'hui encore dans la ville de Vidin et ses environs et ils sont parlés aussi à Ada-Kaleh, donc tout près du Banat. C'est ainsi que la persistance du *g* archaïque qui est devenu en turc commun *ğ* (φ, *y*) est attestée dans *baglama* (en turc commun et dans les parlers orientaux de la Péninsule Balkanique *bağlama*, roum. *balama*). De même, le terme *barabar* a aussi une forme archaïque et ce mot est attesté dans les parlers roumains de Banat *bărăbar*. Le mot roum. du Banat, *ghiutura* s'explique par la tendance de la transformation du *ö* en *ü* et en *u* dans les dialectes occidentaux, etc.

L'accent qui prouve sans conteste que bon nombre des turcismes du Banat sont entrés dans le parler roumain de cette province par l'intermédiaire du serbe n'indique pas d'une manière aussi évidente pour d'autres turcismes du Banat cette filière. Ainsi, *barem* a l'accent tonique sur la première syllabe en turc aussi ; tc. *başka* a en roumain l'accent tonique sur la première syllabe et dans d'autres régions du pays (car on ne dit pas başcà, par ex., dans : « una vorbim şi bàşca ne înţelegem ») ; de même il y a *căsáp* (en serbe *kàsap*) ; *călái* (en serbe *kàlai* d'ailleurs avec un sens différent). Et nombre de turcismes cités par Şăineanu : *hambar*, *găitan*, *ibric*, *conac*, *lefegiu*, *meşină*, *mosor*, *olac*, *tipsie* sont des mots communs à toutes les régions de la Roumanie où l'influence turque est attestée tant comme forme des termes qu'au point de vue de l'accent et du sens. Et l'inclusion de ces mots parmi les termes empruntés au serbe est due, il nous semble, au fait que Şăineanu admet que ce processus est général : « De la sorte, nous n'hésitons pas à considérer les autres turcismes du glossaire du Banat comme des emprunts faits directement au serbe » [18]. Mais en tenant compte des dialectes turcs auxquels on a emprunté tant en serbe que dans le roumain parlé au Banat, cette thèse de Şăineanu qui admet seulement l'intermédiaire serbe est erronée.

Cependant, cette remarque n'empêche pas que nombre des turcismes du Banat puissent être entrés par l'intermédiaire du serbe. Et il est possible que ces emprunts se soient passés à des époques différentes. Car la possibilité des emprunts de termes turcs faits par une langue balkanique, par l'intermédiaire d'une autre langue, est un phénomène existant dans toutes les langues balkaniques, comme l'ont démontré de nombreux travaux (C. Sandfeld, P. Škok, H. Eren, G. Hazai, St. Mladenov, L. Şăi-

---

[17] G. Hazai, *Rapports des langues slaves des Balkans avec le turc osmanli*, « Studia Slavica Hung. », VII, 1–2, 1961, p. 97–139.

[18] Lazăr Şăineanu, *op. cit.*, p. LXXXI.

neanu etc.)[19]. Cela est dû aux circonstances complexes au cours desquelles a eu lieu le contact entre la population turque ou turcophone et les autres peuples des Balkans[20].

Parmi les peuples balkaniques les Serbo-Croates possèdent l'un des glossaires les plus importants de termes d'origine turque[21]. Et il est naturel que certains mots soient entrés dans le parler des Roumains du Banat par l'intermédiaire des Serbes avec lesquels ils sont entrés en contact.

Toutefois, les remarques que nous avons faites et les problèmes de méthode que soulèvent les dernières recherches doivent nous inciter à être moins catégoriques lorsque l'on attribue a priori tous les termes turcs du sous-dialecte roumain du Banat exclusivement à l'intermédiaire serbe.

Ce problème doit être étudié à nouveau, en s'étayant sur un grand nombre de faits linguistiques et cela surtout lorsque nous disposerons de beaucoup de travaux concernant les dialectes turcs occidentaux et lorsque certains problèmes de phonétique historique ayant trait à ces dialectes seront clarifiés[22].

De toute façon, le stade actuel du développement des recherches exige que de telles études soient faites en collaboration : les slavisants ou les romanistes devront s'associer un turcologue. Cela n'est pas seulement nécessaire, mais s'impose comme une tâche pressante.

Compte tenu de ces considérations, nous pouvons affirmer que l'explication exigée par L. Şăineanu aux historiens ne peut être donnée que par les linguistes.

---

[19] V. la bibliographie chez G. Hazai, *op. cit.*, « Studia Slavica Hung. », VII, 1—2, 1961 p. 97 sq.

[20] P. Škok, *Restes de la langue turque dans les Balkans*, dans « Revue Intern. des Etudes Balkaniques », Belgrade, II, 1935, p. 247—260, a mis en évidence les particularités des termes turcs en serbo-croate parmi lesquels le suffix *-ci* qui a donné en serbo-croate *-džija*, *-čija*, et le suffixe *-lik* qui est très souvent observé en serbe sous la forme *-lak* et *-luk*. Sur ce suffixe voir les observations de G. Hazai, *Beiträge zu einigen Problemen der Lehnwörterforschungen in den osmanisch-türkischen Mundarten des Balkans*, dans « Acta Orient. Hung. », XVIII (1965), p. 186. Les ressemblances entre le turc ancien d'Anatolie et les dialectes turcs de l'ouest de la Péninsule des Balkans ont été étudiées par Stanislaw Stachowski *Studien über den osmanisch-türkischen Wortschatz.* dans « Folia Orientalia », V, 1—2, 1963, p. 75—88 (I) et t. VI, 1964, p. 41—54 (II). et par Hazai,v. *supra*.

[21] A. Škaljič, *Turcizmi u narodnom govoru i narodnoj književnosti Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, 1957; A. Knezevic, *Die Türzismen in der Sprache der Kroaten und Serben*, Meisenheim am Glan, 1962, vol. I—III; Marija Djukanović, *Les Vestiges de la langue turque dans l'actuelle langue serbo-croate*, dans « X Türk dil kurultayında okunan bilimsel bildiriler », 1963, p. 31—36.

[22] Sur les dialectes turcs de Bulgarie, v. les contributions de D. G. Gadžanov, de J. Eckmann et plus récemment les recherches de G. Hazai, S. Kakuk, M. Mollova, etc. Sur le dialecte turc de Vidin, v. J. Németh, *Die Türken von Vidin*, Budapest, 1965. Sur la dialectologie historique, v. aussi V. Drimba, *Sources roumaines de dialectologie historique turque : Les écrits en langue turque d'Anton Pann*, dans « Revue de Linguistique », VIII, 1, 1963, p. 133—161.

LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BALKANIQUES ET DU SUD-EST EUROPÉEN

Nous continuons dans ce fascicule la chronique du Congrès, en passant en revue les travaux qui ont eu lieu dans les sections d'Archéologie et d'Histoire, tout en réservant une place à part aux communications relevant du domaine des turcisants et des historiens du droit et des institutions.

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

Dans l'introduction du rapport à la séance plénière : *Les peuples du Sud-Est Européen et leur rôle dans l'histoire* (Antiquité), E. Condurachi (Roumanie) a développé l'idée de l'importance des Balkans pour l'histoire de la civilisation européenne. Ce rôle commença dès les premières étapes de l'histoire, selon les récentes découvertes prépaléolithiques de la vallée de Dîrjovul en Roumanie. Les recherches concernant les civilisations néolithiques de la Grèce et de la Yougoslavie ont relevé de multiples courants culturels qui traversaient à l'époque le Sud-Est Européen et qui se dirigeaient de l'Asie vers l'Europe et de la Grèce vers le Nord. Le grand mouvement de la colonisation grecque a, depuis le VII^e et le VI^e s. av. n.è., rattaché les Balkans à la civilisation méditerranéenne. Trois autres contributions ont éclairci des aspects essentiels du problème esquissé par E. Condurachi : M. Garašanin (Yougoslavie) et I. Nestor (Roumanie) : *Les peuples de l'Europe du Sud-Est à l'époque préromaine* ; R. Vulpe (Roumanie) : *Les populations sud-orientales de l'Europe et l'Empire romain* ; Sp. Marinatos (Grèce) : *La « diaspora » créto-mycénienne.*

Dans la section d'archéologie ont été présentées 36 communications. Koşai (Turquie) : *Les progrès de la recherche archéologique en Turquie,* s'est occupé des relations entre les Balkans et l'Anatolie à l'époque néolithique et à celle du bronze. A. Benać (Yougoslavie) : *Les groupes néolithiques en Yougoslavie,* distingue plusieurs zones culturelles dans les trois étapes du néolithique yougoslave : la zone adriatique, la zone des Alpes, la zone de la Pannonie, la zone centrale des Balkans et la zone méridionale. G. Gheorghieff (Bulgarie) : *Isolation et communauté culturelle à la fin de l'époque néolithique et au commencement de l'époque du bronze dans la région égéenne.* N. Ia. Merpert (U.R.S.S.) : *L'époque ancienne de l'âge du bronze en Bulgarie méridionale.* B. Ciovič (Yougoslavie) : *Bronze Age of the « Central Illyrian Area »,* a soutenu l'idée qu'à l'époque de la culture des champs d'urnes et de la culture lusacienne on ne peut pas parler d'Illyriens, dans le sens ethnique du mot ; la région habitée par les Illyriens, durant le Bronze Récent, se trouvait dans la partie orientale de la région « centrale illyrienne ». A son tour, D. Garašanin

(Yougoslavie) : *Les Illyriens dans la région Morava-Vardar à la lumière des fouilles archéologiques*, a signalé que les nouvelles découvertes viennent à l'appui de l'origine illyrienne des Péoniens ; mais une limite sûre entre les Illyriens et les Thraces dans cette région ne peut être encore fixée. A. Dimitrova (Bulgarie) : *Zur Frage der Bukjovičlypfibeln*, s'est occupée d'une catégorie de fibules de type grec, mais de décoration indigène, du V^e^ au IV^e^ s. av.n.è. ; T. D. Zlatkovskaya (U.R.S.S.) : *Autour du problème de la formation de l'Etat thrace* ; M. Parović-Pechikan (Yougoslavie) : *Les étapes des relations gréco-illyriennes*. D. Theodorescu (Roumanie) : *Signification de la présence de quelques fragments architectoniques archaïques à Histria*, a analysé un nombre relativement réduit de pièces d'architecture (1 chapiteau ionique, 1 chapiteau d'ante de type milésien, fragments de kymatia), réalisées entre 500—480, en postulant la constructi›n à Histria, pendant cette période, d'au moins trois édifices, dont un, probablement le temple d'Apollon Iétros, de dimensions assez considérables. M. Coja (Roumanie) : *La céramique autochtone d'Histria*, a discuté la céramique indigène faite à la main et trouvée dans les récentes fouilles d'Histria. G. Tonchéva (Bulgarie) : *Un sanctuaire du héros Karabasmos et de la déesse Phosphoros (Bendis) récemment découvert à Odessos*, a présenté les fouilles pratiquées à Odessos dans un sanctuaire thrace, situé dans la ville hellénique et détruit vers le milieu du I^er^ s. av.n.è. par Burébista. M. Čičikova (Bulgarie) : *Nouvelles fouilles et recherches dans les nécropoles thraces du V^e^ au III^e^ s. av.n.è. en Bulgarie*. I. Vénédikov (Bulgarie) : *L'art thrace et les Achéménides*, a établi un rapport intime entre l'étude de l'art thrace et la recherche de l'influence directe orientale, pénétrée dans les Balkans pendant l'occupation perse de la Thrace méridionale. L. Ognénova-Marinova (Bulgarie) : *Les motifs décoratifs des armures en Thrace au IV^e^ s. av.n.è.*, a identifié plusieurs ateliers thraces de toreutique et de métallurgie. I. Barnea (Roumanie) : *A propos de la sculpture romano-byzantine de Scythie Mineure*, s'est proposé de démontrer que dans l'Empire romain d'Orient, la sculpture a subi en Scythie Mineure, aux IV^e^—VI^e^ s., un profond changement, sous la double influence de l'Eglise chrétienne et de l'Orient. La sculpture monumentale a disparu presque complètement. Le relief funéraire a été remplacé par certaines représentations aniconiques. Un développement particulier prend la sculpture décorative, dont d'importants fragments viennent d'être récemment découverts en Dobroudja (chapiteaux corinthiens, chapiteaux d'imposte, etc.). M. Mirtcheff (Bulgarie) : *Les bains romains de Varna*, a présenté les nouvelles fouilles faites dans les thermes de cette ville, bâtiment important édifié sur une surface de presque 700 m², et datant du II^e^ s. de n.è. T. Zawadski (Pologne) a proposé, en réponse à la question *Où se trouvait l'Emporium Piretensium?*, la localisation à Boutovo et non pas à Kosovo. C. Dremsizova-Nelčikova (Bulgarie) : *La villa romaine en Bulgarie*, a donné une vue systématique sur les *villae* romaines découvertes sur le sol bulgare (du milieu du I^er^ jusqu'à la fin du V^e^ s. de n.è.). I. Mladénova (Bulgarie) : *Une villa romaine à Ivajlovgrad*, a communiqué les résultats d'une fouille récente, pratiquée à 40 km sud-est d'Andrinople, dans une magnifique villa, décorée de riches ornements architecturaux, de mosaïque, etc., bâtie pendant la première moitié du II^e^. s. de n.è. V^l^. Dumitrescu (Roumanie) : *Certains aspects de la plastique de la phase moyenne de la culture Vinča en Olténie à la lumière des fouilles de Rast*, a signalé que pendant les fouilles pratiquées dans la station de Rast (Olténie du Sud-Est), appartenant aux étapes moyennes de la culture de Vinča (phase B C), à côté de fragments de céramique à décor typique pour la culture de la Theiss, on a découvert un certain nombre de statuettes en terre cuite, décorées de rubans étroits, caractéristiques pour la culture de la Theiss ; ces pièces témoignent de l'influence de cette culture dans les régions du Banat oriental et de l'Olténie méridionale. K. Benda (Tchécoslovaquie) : *Le trésor de Sent Miklos et l'art de la grande Moravie (VIII^e^— IX^e^ s.)*, a établi deux groupes stylistiques et chronologiques ; le plus ancien, de la deuxième moitié du VII^e^ s., le deuxième, de la seconde moitié du VIII^e^ et la première moitié du IX^e^ s. ; les objets du trésor auraient été fabriqués en grande partie dans la région du Danube. Une mention pour Th. Ivanov)Bulgarie)) : *Der Städtebau in Untermoesien und Thrakien während der römischen und spätan-*

tiken Zeit. S. Anamali (Albanie) : *Le problème de la civilisation haute médiévale albanaise à la lumière des fouilles archéologiques.* R. Popa (Roumanie) : *La forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare* (X^{e} s.) *et ses relations avec l'architecture militaire.* S. Mihajlov (Bulgarie) : *La grande Basilique de Pliska et la tradition paléobyzantine de bâtir dans la Péninsule Balkanique.* S. Ghéorghiéva (Bulgarie) : *Archäologische Forschungen spätmittelalterlicher Städte in Bulgarien.*

Dans la section d'histoire ancienne ont été présentées 20 communications. C. Daicoviciu (Roumanie) : *La politique étrangère des « rois » daces,* a retracé, dans ses lignes générales, le tableau de la politique étrangère des « rois » daces, pendant les cinq ou six siècles qui précédèrent la conquête de la Dacie par les Romains, en soulignant notamment le caractère de permanence de cette politique durant toute la période considérée. Ensuite, l'auteur a exposé le fonctionnement de l'appareil diplomatique chez les Daces, ainsi qu'il résulte des données fournics par les textes et les inscriptions, en insistant sur l'intense activité diplomatique déployée par Burébista et Décébale dans leurs rapports avec Rome. A. Daskalakis (Grèce) : *Sens politique et sens national du mot « Hellas » pendant l'Antiquité,* a examiné la variation du sens de « Hellas » dans la littérature grecque des V^{e}—IV^{e} s. av.n.è. P. Alexandrescu (Roumanie) : *Atéas,* a proposé une nouvelle reconstitution historique de la situation politique au Bas-Danube au troisième quart du IV^{e} s. av.n.è., ayant comme but la localisation du royaume scythe d'Atéas. Vl. Iliescu (Roumanie) : *Die Beziehungen zwischen dem Skythenkönig Ateas und den griech. Städten der westlichen Schwarzmeerküste,* partant de l'analyse des textes littéraires et des nouveaux documents numismatiques, a étudié les rapports du roi scythe avec les cités helléniques de Tomis, Callatis, Bizoné et Odessos. A. Mocsy (Hongrie) : *Zur Geschichte Obermösiens in hellenistischer und römischer Zeit,* a brossé un tableau synthétique des populations qui ont habité la Mésie Supérieure à l'époque grecque et romaine. Al. Fol (Bulgarie) : *La vie urbaine dans les pays thraces, macédoniens et illyriens jusqu'à la conquête romaine,* a étudié les stations du second âge du fer de la Péninsule Balkanique du point de vue urbanistique. I. I. Russu (Roumanic) : *Le substratum illyrien et thraco-dace de la romanité balkanique et carpato-danubienne,* a examiné, dans ses lignes générales, le problème de la romanité orientale, le processus dc sa genèse et la composition ethnique de la population « romaine » (latinophone) de ces contrécs, par rapport au substratum illyrien, tout en relevant le nombre et l'importance des éléments préromains (autochtones) du lexique roumain (au moins 160 termes). A propos de *La propagation des cultes orientaux en Bulgarie,* B. Najnénova (Bulgarie) a signalé que les principales divinités orientales (Cybèle, les dieux égyptiens, Iupiter Dolichenus et Mithras) avaient en partie pénétré surtout sur le littoral de la mer Noire, à l'époque hellénistique. Une mention spéciale pour les communications données par Chr. Danov (Bulgarie) et L. Petersen (R.D.A.).

Petre Alexandrescu

HISTOIRE (V^{e}—XVIII^{e} SIÈCLE)

La variété des sujets présentés, la nationalité des savants qui les traitèrent et qui appartenaient aux pays les plus divers non seulement du Sud-Est de l'Europe et de tout notre continent, mais encore de l'Asie et de l'Amérique, les siècles embrassés par leurs recherches, tout cela justifie le caractère disparate, et pourtant unitaire des préoccupations du I^{er} Congrès international des Études balkaniques et sud-est européennes tenu à Sofia. Nonobstant cela, nombre de communications se laissent toutefois grouper par familles de problèmes, et, comme dans toute famille, on peut y reconnaître maints liens plus ou moins étroits, sinon parfois assez laxes, entre tous les éléments la composant. Le thème du rapport général : *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* a été abordé par D. Zakythinos (*La synthèse byzantine*), D. Angelov (Bulgarie), B. Grafenauer (*Die Völker Jugoslaviens*), M. Berza (Roumanie) et A. Buda (Albanie).

Les communications dont nous allons faire mention se laissent partager en deux grands groupes : celles d'intérêt général pour le Sud-Est européen et celles consacrées à des questions spé-

ciales, plus restreintes forcément, encore que bien souvent les compartiments dans lesquels on est tenté de les placer soient loin d'être étanches.

Les questions générales sont celles exposées notamment par B. Primov (Bulgarie), *Manifestations of common feature and unity of the Balkan peoples in the Middle Ages until the 14th century*; S. Lišev (Bulgarie), *Die Balkanstadt im Mittelalter*; D. Bošković (Yougoslavie), *Unités et particularités de la culture matérielle et spirituelle de la sphère byzantino-orientale du Sud-Est européen au Moyen Age;* E. P. Naumov (*U.R.S.S.*), *Секуляризация в феодальном развитии Балканских стран XIV—XV вв.*

Dans le domaine de la culture en général il faut citer T. Stojanović, *Les structures millénaristes dans les civilisations balkaniques*; S. Israel (Bulgarie), *Communauté et influences réciproques dans le domaine de la médecine des peuples balkaniques au cours de la période osmanique* et la communication de L. Demény (Roumanie), *L'histoire du livre et des presses cyrilliques dans le Sud-Est de l'Europe au XVI^e siècle (Le problème des méthodes, des instruments et de la collaboration des spécialistes).* Demény propose tout un programme de travail qui implique une étroite collaboration interbalkanique de bibliographes et historiens de la culture. Il a en vue la préparation d'un répertoire ou d'un album polygraphique des imprimeries cyrilliques du Sud-Est de l'Europe jusqu'en 1600. Il demande aussi la publication d'un répertoire des filigranes des papiers utilisés du XVI^e au XVIII^e siècle pour l'impression des livres cyrilliques. Cette entreprise faciliterait de beaucoup l'identification des textes imprimés et leur étude.

La communication de E. Stănescu (Roumanie), *Sur les stratiotes postbyzantins. Un cas de survivance byzantine dans le Sud-Est européen,* reprenant une idée émise par N. Iorga en 1929, se livre à l'analyse de cette institution d'origine byzantine, tout en prenant en considération les institutions similaires du Sud-Est et sa survivance postbyzantine. Elle s'occupe donc des stratiotes aux diverses époques de l'Empire byzantin : ils furent d'abord des détenteurs de biens militaires de caractère non féodal, puis de biens pronoïaires. Stănescu rapproche cette institution de celle, roumaine, des *viteji* et des *voinici.* Les premiers ressemblent aux chevaliers occidentaux et les seconds aux stratiotes, nous dit-il. Il estime encore que les stratiotes serbes ne sont pas une réplique de ceux des Byzantins. Les *vojnik*-s sont le corps stratiotique de la Serbie. Sous la domination ottomane, ils furent organisés par les Turcs qui leur reconnurent, en échange du service militaire, certains droits de propriété et d'autonomie. Il en fut de même en Bulgarie avec les *vojnigan*-s.

Les autres communications présentées au Congrès se limitent à des questions plus spéciales. Et tout d'abord celles intéressant les études byzantines : il faut l'avouer, ce chapitre s'est avéré plus pauvre quantitativement qu'on ne s'y attendait. Certes, bien des problèmes préparés par les congressistes relevaient aussi de la byzantinologie, mais à travers l'intérêt immédiat de l'histoire serbe, bulgare, roumaine, etc. C'est ainsi que l'on a pu écouter R. A. Gousseјnov (U.R.S.S.), *Хроника Михаила Сирийца и „Всеобщая история'' Бар Эбеся как источники по истории Юго Восточной Европы*; G. Kolias (Grèce), *Les raisons et le motif de l'invasion de Robert Guiscard à Byzance* et A. Vakalopoulos (Grèce), *Problèmes relatifs à la résistance de Manuel II Paléologue en Macédoine grecque (1383—1391).*

Les questions d'histoire économique et sociale se sont reflétées surtout dans les travaux de H. Köpstein (Allemagne), *Einige Aspekte des byzantinischen und bulgarischen Sklavenhandels im 10. Jahrhundert (Zur Novelle des Johannes Tzimiskes über Sklaven-Einfuhrzoll)*; G. Cankova-Petkova (Bulgarie), *Byzance et le développement social et économique des Etats balkaniques* et N. Oikonomidès (Grèce), *« Le haradj » dans l'Empire byzantin au XV^e siècle.*

La question de l'origine du bogomilisme (Bulgarie ou Byzance) a préoccupé M. Loos (Tchécoslovaquie).

L'hagiographie byzantine a été représentée par les contributions de trois savants grecs, O. Lampsidis, *Une nouvelle version grecque de la Vie de saint Barbaros*; G. Spyridakis, *Die Legende des Heiligen Kassians und der Weg ihrer Verbreitung in der slavischen Welt* et A. Kominis,

Echi della battaglia dell'anno 811 tra bizantini e bulgari in testi agiografici, qui surent en tirer de nouvelles informations d'ordre historique.

Au chapitre des relations byzantino-bulgares, on retiendra, outre la communication déjà citée de H. Köpstein, celles de D. Külmann (Allemagne fédérale), *Die Werke byzantinischer Geschichtschreiber als historische Quelle für bulgarische Romane* (sujet plus adéquat à la section littéraire), de V. Tăpkova-Zaimova (Bulgarie), *L'idée byzantine de l'unité du monde et l'Etat bulgare* et celle, particulièrement goûtée par une assistance nombreuse qui l'a considérée comme tout aussi importante que les rapports présentés aux séances plénières, du professeur I. Dujčev (Bulgarie), *Les sources slaves sur l'histoire de Byzance*.

Les communications consacrées aux peuples slaves des Balkans ont été assez fournies. C'est ainsi que B. Zasterova (Tchécoslovaquie) a exposé sa *Contribution à la discussion de la fondation des Etats balkaniques au Moyen Age*. A W. Swoboda (Pologne) on doit *Quelques mots à propos du caractère de l'Etat bulgare jusqu'au milieu du IX^e^ siècle*.

Sur le servage on a enregistré le travail de A. Matkovski (Yougoslavie), *Résistance des paysans macédoniens contre le servage et notamment contre l'attachement à la glèbe à partir du XV^e^ au XVII^e^ siècle*.

L'étude des sources tablera sur D. Radojičić (Yougoslavie), *Le pope de Duklja (fin du XII^e^ siècle) et son point de vue politique et ethnique*.

On a remarqué également tout un groupe de contributions axées sur l'histoire de Raguse. Ce sont celles de P. H. Petrov (Bulgarie), *Le commerce entre la Bulgarie et Dubrovnik (Raguse) au XIV^e^ siècle*; K. Krekić (Yougoslavie), *Le rôle de Dubrovnik (Raguse) dans les relations entre Venise et les Balkans au XIV^e^ siècle*; D. Kovačević (Yougoslavie), *Le rôle des Ragusains dans le commerce balkanique du XV^e^ siècle* et de leur compatriote A. Marinović, *Le développement des registres cadastraux-fonciers dans la République de Dubrovnik médiéval*.

L'histoire des voyageurs étrangers dans la Péninsule des Balkans a été présente grâce à la communication développée par M. Jonov (Bulgarie), *Путевые записки Ж. П. Форевиена как источник для истории болгарских земель в конце XVI в.*

Dans le domaine de la culture, il faut retenir également N. Nystazopoulou (Grèce), *Les actes russes et roumains de Patmos* (faute de temps, l'auteur n'a parlé que des documents russes) et I. R. Mircea (Roumanie), *Le stade actuel et les perspectives de l'édition des sources slavo-roumaines dans la République Socialiste de Roumanie*, qui y passe en revue les chroniques et les recueils de documents roumains en langue slave, publiés par des savants roumains depuis le siècle dernier. Et puisque nous venons de mentionner des questions intéressant le passé du peuple roumain, nous noterons maintenant les communications soutenues par J. Macůrek (Tchécoslovaquie), *Les pays roumains au carrefour des influences culturelles du Sud-Est européen et de l'Europe centrale* et par G. Mihăilă, *L'historiographie roumaine ancienne (du XV^e^ au débu du XVII^e^ siècle) dans ses rapports avec l'historiographie byzantine et slave*: cette étude met ent relief quelques aspects de l'œuvre des lettrés roumains familiarisés avec les chroniques byzantines et slaves et nous donne aussi une analyse des trois chroniques rédigées au XVI^e^ siècle dans le sillon de l'évêque de Roman, Macaire; l'auteur insiste aussi sur l'aspect d'originalité littéraire et idéologique de cette littérature roumaine d'expression slave.

L'histoire grecque proprement dite s'est enrichie des recherches de deux savants hellènes, B. Papoulia, *Ein Verteidiger des Griechentums* et E. Vranoussis, *Dionysos Skylosophos. Révoltes et démarches pour la libération de la Grèce (1598—1611) dans le cadre d'une croisade*.

Trois communications se sont penchées sur l'histoire des Juifs dans l'Europe sud-orientale. Elles ont eu pour auteurs deux chercheurs d'Israël, A. Cornescu, *Jews in the Balkans* et Z. Ankori, *Problems of Jewish Communal Organisation under the Ottoman Regime*, et un Bulgare, S. Gičev, *Начало еврейского книгопечатания на Балканах*.

La géographie historique du Sud-Est européen devra tenir compte des exposés présentés par G. Škrivanić (Yougoslavie), *The most important stages in the development of toponimy of*

Yougoslav lands on old maps et par E. Popescu (Roumanie), *Contributions à la géographie historique de la Péninsule balkanique aux Ve—VIIIe siècles de notre ère* : la *Notitia episcopaluum* et ses commentateurs en font les frais. Popescu fait remarquer que les fouilles effectuées en Dobroudja (Scythie mineure) ont révélé des témoignages épigraphiques et archéologiques qui, à l'encontre des critiques de de Boor à l'adresse de la *Notitia*, viennent la confirmer. Sa conclusion est que l'on doit étudier cette source en fonction des réalités propres à chaque province de l'Empire et compte tenu de la chronologie de ces dernières. La *Notitia* reflète, selon lui, une organisation plus ancienne, dont il faut examiner les informations dans le contexte des réformes de l'empereur Zénon.

Nous achèverons notre très sommaire compte rendu en faisant observer qu'un certain nombre de communications sur l'histoire du Sud-Est européen dans ses relations avec certains pays jouxtent cet espace géographique. L'histoire du commerce retiendra donc les recherches de V. Hrochová (Tchécoslovaquie), *Le commerce italien et les déplacements des centres de marchandises en Grèce aux XIIIe—XVe ss.*; J. Kalić, *Les contacts commerciaux entre les pays balkaniques et la Hongrie durant la seconde moitié du XVe siècle*; H. Kellenbenz (Allemagne fédérale), *Handelsverbindungen zwischen Mitteleuropa und Istanbul über Venedig in der ersten Hälfte des XVI. Jh.*, à quoi l'on adjoindra une contribution numismatique, celle de A. Suhle (Allemagne démocrate), *Mitteleuropäische Münzen in Bulgarien*. L'histoire politique, de son côté, prendra bonne note des études de P. Ratkoš (Tchécoslovaquie), *Die osmanischen Heerzüge in den Jahren 1526 1532 und die Slowakei*; de St. Papadopoulos (Grèce), *De nouveau sur la première phase des relations de Charles de Gonzague, duc de Nevers, avec les Grecs du Péloponnèse (1609—1614)*; de I. Papadrianos (Yougoslavie), *Über die Rolle des serbischen Despoten Djuradj Branković in den ungarisch türkischen Beziehungen im Jahre 1451* et, pareillement, de F. Pall (Roumanie), *Renseignements inédits sur la participation albanaise à la guerre de Naples (1459—1463)*; Pall s'y occupe de documents puisés par lui aux Archives de Milan et dont la publication est en cours. Ils fourmillent d'informations nouvelles sur Scanderbeg et son rôle au cours de la lutte dynastique pour la couronne de Naples. Il a retrouvé, entre autres, un rapport catalan qui précise les effectifs et la date de l'arrivée du premier contingent que le héros albanais mit à la disposition de son suzerain, Fernante d'Aragon, roi de Naples, pendant sa lutte contre les Angevins. Le commandant en était un neveu de Scanderbeg du nom de Constantin. Une autre pièce livre la date de la venue de Scanderbeg en Pouille, événement qui contraignit les adversaires du souverain napolitain à lever le siège de Barlette. Un autre texte prouve qu'en février 1462, Scanderbeg, de retour dans sa patrie, comptait bien reprendre la lutte en Italie. Il en fut empêché par la menace que les Turcs firent peser aux frontières de l'Albanie, ce qui l'obligea à rappeler les troupes qu'il avait laissées.

Point n'est besoin de souligner la vive et savante participation de nombreux délégués de tous pays en marge de la plupart, sinon de toutes les communications présentées à Sofia. Courtoises, et en général impartiales, leurs interventions firent le meilleur effet sur l'assistance et sur les auteurs eux-mêmes, qui plus d'une fois reconnurent l'utilité de ce genre de collaboration.

P. Ş. Năsturel

HISTOIRE (XVIIIe—XXe SIECLE)

Une partie importante des travaux du Congrès fut consacrée aux problèmes d'histoire moderne et contemporaine. Un volume collectif, fruit du travail d'historiens de tous les pays balkaniques, a présenté les lignes directrices du développement de ces périodes dans l'espace sud-est européen et surtout dans celui balkanique. Le rapport général, *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (XVe—XXe siècle)*, préfacé par Nikolaj Todorov, a compris sept rapports partiels. Dans le premier, *L'Empire ottoman*, l'historien turc H. Inalcık

a passé en revue les problèmes fondamentaux de l'histoire ottomane depuis le XV^{e} au début du XIX^{e} siècle. Dans le rapport *Le rôle de la civilisation grecque dans les Balkans*, l'historien grec A. Daskalakis a présenté la contribution culturelle du peuple grec dans l'espace sud-est européen et même plus loin — en Italie, à Vienne, en Allemagne, en Russie, etc. (depuis le XV^{e} au XIX^{e} siècle). Le rapport du professeur Daskalakis a été apprécié positivement par les participants, mais il a suscité en même temps certaines discussions. Les délégués roumains Dan Berindei et Constantin Şerban ont abordé dans leur intervention au rapport plusieurs problèmes portant sur les relations roumano-grecques pendant la période mentionnée (le rôle des Phanariotes, le développement ininterrompu dans les pays roumains de la culture roumaine parallèlement à la culture grecque, le mouvement révolutionnaire de 1821). De son côté l'historien yougoslave D. Djordjević a présenté « la période d'affirmation nationale et politique des peuples yougoslaves du début du XIX^{e} siècle et, dans ses grandes lignes, jusqu'en 1945 ». Dans le rapport ont été examinés particulièrement quatre processus parallèles généraux : celui de la *renaissance nationale*, du *mouvement yougoslave*, de la *collaboration avec les peuples balkaniques voisins* et celui de l'*inclusion dans la communauté économique, politique et culturelle des peuples européens*. Le rapport suivant, dû au professeur Vasile Maciu, intitulé *Le peuple roumain à l'époque moderne et contemporaine*, a passé en revue la lutte du peuple roumain pour la création et le parachèvement d'un Etat unitaire, moderne et indépendant, mettant en lumière les relations du peuple roumain avec les peuples balkaniques et l'appui qu'ont trouvé en Roumanie ces derniers dans leur lutte de libération. Le rapport *Le peuple bulgare et ses relations avec les peuples balkaniques* du professeur N. Todorov a exposé l'histoire du peuple bulgare depuis la fin du XVIII^{e} siècle à la libération de la Bulgarie en 1944, en étroite corrélation avec l'évolution historique des peuples voisins. Le rapport *Le rôle du peuple albanais dans l'histoire moderne et contemporaine* dû aux historiens albanais S. Pollo et N. Plasari, où ils ont présenté de manière suggestive l'histoire du peuple albanais pendant les XIX^{e} et XX^{e} siècles et le rapport *Zur Geschichte der Türkischen Republik* de B.S. Baykal ont achevé la série des rapports partiels. Ceux-ci constituent, malgré leur diversité, un tout unitaire et révèlent comme le souligne l'auteur de la préface « un tableau intéressant du développement et des relations mutuelles des peuples balkaniques qui ne manquera pas de servir de base aux synthèses futures ».

Après les débats en marge des rapports généraux, le Congrès a passé, par sections, à la deuxième partie de ses travaux : la présentation et la discussion des communications. L'histoire du XVIII^{e} siècle, lequel marque le début de la désagrégation du système féodal dans le Sud-Est de l'Europe et le commencement de la lutte nationale de libération des peuples de cette zone de l'Europe, de même que l'histoire du siècle suivant, période de transformations économiques et sociales décisives et de formation des Etats nationaux sud-est européens, processus parachevé en 1918, ont suscité un vif intérêt. On a présenté plus d'une centaine de communications concernant cette période, suivies d'amples débats qui ont contribué à l'éclaircissement de divers problèmes importants. Comme il était naturel, une attention spéciale a été accordée aux problèmes soulevés par le développement socio-économique. Les foires balkaniques — communication de l'historien grec S. Asdrahas —, les caractéristiques de la ville balkanique — communication de l'historien bulgare V. Paskaleva —, le marché albanais et son rôle dans le raffermissement des rapports économiques des Balkans avec l'Occident au cours du XVIII^{e} siècle — communication de l'historien albanais Z. Shkodra —, les liens commerciaux des pays roumains avec la Péninsule Balkanique durant la période 1829—1859 — communication des historiens roumains Vl. Diculesco, Sava Iancovici et Cornelia Papacostea-Danielopolu — , les aspects économiques et socio-politiques du processus d'émancipation des peuples balkaniques pendant la première moitié du XIX^{e} siècle — communication de l'historien yougoslave V. Stojancević —, le développement économique de la Croatie pendant la période du dualisme — communication de l'historien hongrois L. Katus — , et la corrélation entre le problème agraire et le mouvement de libération des Balkans — communication présentée par l'historien bulgare H. Hristov —,

ce furent là les problèmes débattus par le Congrès au sujet du développement économique et social du Sud-Est de l'Europe pendant la période de désagrégation du système féodal, de l'ascension et du développement du capitalisme.

Les problèmes de la lutte de libération nationale des peuples balkaniques ont fait l'objet de la grande majorité des communications, chose tout à fait explicable si l'on tient compte de la période qui a été abordée. Ces problèmes ont été examinés de façon multiforme, les communications qu'on y a consacré constituant dans leur ensemble une importante contribution à l'étude comparée de cet important aspect de l'histoire sud-est européenne.

L'historien E. Turczynski (R. F. de l'Allemagne) a débattu dans une communication le problème des éléments « originaires » et des éléments « impériaux » dans le développement des mouvements nationaux du Sud-Est de l'Europe. Pendant les discussions, les délégués roumains Carol Göllner et D. Berindei ont relevé l'importance primordiale des éléments « originaires », le second attirant l'attention en même temps sur le problème des impulsions *réciproques* des mouvements nationaux de cette zone de l'Europe. L'historien roumain A. Oţetea a fourni certaines précisions en marge de la communication de l'historien américain Barbara Jelavich concernant le protectorat des puissances européennes dans la zone des Balkans au cours du XIX^e^ siècle. Il a précisé que le protectorat de la Russie a commencé à être exercé sur les Principautés Roumaines dès l'année 1774 et qu'en 1856 il n'a pas été remplacé par un autre protectorat mais par la garantie collective des puissances. Une autre communication à caractère général a été présentée par Stephen Fischer-Galatz (U.S.A.) : *Revolutionary Activity in the Balkans in the Eighteenth Century*.

Des étapes et des moments importants de divers mouvements nationaux ont été exposés dans une autre série de communications. On a ainsi examiné le mouvement national albanais pendant le XVIII^e^ siècle — deux communications étant consacrées à Ali Pacha de Tépélène, par L. Mile (Albanie) et par V. Panayotopoulos (Grèce) —, mais aussi pendant le XIX^e^ siècle par l'historien albanais A. Buda, qui a présenté dans sa communication le mouvement national albanais durant la crise balkanique de 1877—1881.

Certaines communications ont fourni de nouvelles données sur le problème du développement du mouvement national de Yougoslavie. Ainsi, par exemple, Dj. Ignjatović a présenté les rapports existant entre Mihail Obrenović et les combattants bulgares pour la libération. Deux problèmes du mouvement de libération de Bulgarie : l'insurrection d'avril 1876 et les documents d'archives des révolutionnaires bulgares reflétant l'idée de collaboration et d'unité d'action des peuples balkaniques ont été abordés dans les communications des historiens bulgares K. Šarova, C. Genov et K. Văzvăzova-Karateodorova. Au cours des débats ont pris la parole, entre autres, C. Velichi et Vl. Diculescu, spécialistes roumains des problèmes concernant les rapports roumano-bulgares au cours de la période moderne.

En ce qui concerne le mouvement de libération grecque, en dehors des communications consacrées par les historiens grecs B. Sfyroeras, H. Koukkou et P. Enepekides à certains aspects de la vie et de l'activité de Jean Capodistrias et d'Alexandre Ypsilantis, on a entendu la communication de l'historien soviétique G. L. Arš sur l'Hétairie. Participant aux débats, l'historien roumain A. Oţetea a relevé le fait que « le règlement » de 1819 présenté par B. Sfyroeras, mis au jour il y a plus d'un demi-siècle par N. Iorga, a été amplement analysé par l'auteur de l'intervention dans un article publié dans la « Revista Arhivelor » de Bucarest. A. Oţetea et S. Iancovici ont pris la parole en marge de la communication de G. L. Arš, apportant certains précisions et complètements. L'action de Pazvantoglu — J. Kabrda (Tchécoslovaquie) —, les échos de la révolution polonaise dans les pays balkaniques — J. Reychmann (Pologne), ou « la signification sociale » du parlement ottoman de 1876 — K. H. Karpat (U.S.A.) —, ont fait l'objet d'autres communications débattues dans le cadre des problèmes sud-est européens de la fin du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle.

Plusieurs participants ont examiné divers aspects de la politique menée par la Russie dans les Balkans. L'historien soviétique L. E. Semeonova a abordé le problème des relations entretenues par la Russie et la Valachie pendant les années 1712—1713. C. Şerban a apporté des complètements relativement à la communication du professeur A. L. Naročniskij sur la politique de la Russie dans les Balkans pendant la période 1801—1812, au sujet de l'apport militaires des Valaques à la guerre russo-turque de 1806—1812. L'historien grec D. Dontas a analysé dans sa communication la politique menée par la Russie quant aux projets de fédération balkanique de 1867.

Les historiens roumains ont présenté un certain nombre de communications concernant les mouvements nationaux. Vasile Netea a examiné l'utilisation de la philosophie des lumières comme arme de combat pour l'émancipation du peuple roumain, D. Berindei a mis en lumière les conséquences pour le Sud-Est européen de la formation — pendant sa première étape — — de l'Etat national roumain, ainsi que les relations entretenues par les Principautés Unies Roumaines avec les Etats et les peuples balkaniques. Les projets d'alliances et d'unions balkaniques dans les années 1860—1870 ont été exposés dans la communication de Traian Ionescu-Nişcov (l'historien tchèque V. Začek a examiné un sujet rapproché dans sa communication *Problèmes de l'Union politique des peuples balkaniques du XIXe siècle*). Matei Ionescu a abordé un problème spécial, à savoir la lutte de la Roumanie pour la reconnaissance du droit de frappe, alors que C. Velichi a analysé dans sa communication la politique menée par la Roumanie envers les mouvements nationaux des Balkans pendant la seconde moitié du XXe siècle, et N. Ciachir a présente quelques aspects de l'attitude de la Roumanie à l'égard des mouvements révolutionnaires des Balkans au cours de la crise sud-est européenne de 1875—1877. Finalement, deux délégués roumains — Gheorghe Matei et Damian Hurezeanu — ont consacré leurs communications aux problèmes du mouvement ouvrier sud-est européen vers la fin de la période moderne : la Roumanie et la IIe Internationale, et les liens des mouvements socialistes de cette zone de l'Europe à la fin du XIXe siècle. Dans leurs communications, accueillies avec un vif intérêt, les délégués roumains ont mis en corrélation la lutte de libération du peuple roumain avec la lutte des autres peuples de cette zone de l'Europe, soulignant en même temps les relations entretenues par les Roumains à l'époque avec les peuples balkaniques, ainsi que l'apport de la Roumanie au processus général de libération du Sud-Est de l'Europe.

Parmi les problèmes soumis à la discussion ont figuré, comme il était naturel, des communications consacrées au phénomène culturel. Ilarion de Tyrnovo, Theodor Kavalioti ou N. Piccolos — les deux derniers liés au passé culturel des pays roumains — furent les personnages auxquels J. Clarke (U.S.A.), A. Uči (Albanie) et B. Laourdas (Grèce) ont dédié des communications. De même, les préoccupations des intellectuels grecs à la veille des événements révolutionnaires de 1821 — C. Koumarianou (Grèce) — ou les sources hellènes de la controverse dans l'Eglise Melkite au XVIIIe siècle — R. Haddad (Liban) — ont fait l'objet d'autres communications de ce même domaine (en marge de la dernière a pris la parole A. Duţu, qui a relevé le fait que les auteurs mentionnés dans la communication ont déployé leur activité dans les pays roumains). D'amples débats a suscité la communication de E. Niederhauser (Hongrie) sur les intellectuels et la société balkanique au XIXe siècle. Bien que la communication ait contenu certaines thèses intéressantes, elle n'a pas observé suffisamment la situation spécifique à divers pays de la zone balkanique. Le délégué roumain Ştefan Pascu a souligné le fait que l'évolution des intellectuels vers les conceptions modernes précède — sous l'influence du siècle des lumières — la création des Etats indépendants ; il a montré également que le socialisme utopique fut connu dans les pays roumains dès la première moitié du XIXe siècle et a critiqué la présentation négative de certains mouvements nationaux de 1848. Un autre délégué roumain, Ion Radu Mircea, a relevé le fait qu'en confondant l'alphabet slave avec la langue slave, l'auteur n'a pas tenu compte du fait que la dernière n'a plus été utilisée dans l'administration des pays à partir du XVIIe siècle ; là-dessus D. Berindei a souligné qu'on ne saurait séparer les Principau-

tés Roumalnes de la Transylvanie en ee qui eoneerne leur évolution eulturelle, insistant sur l'importanee de la eulture roumaine pendant la période qui *précéda* le XIX[e] sièele et préeisant que, contralrement aux appréeiations générales eontenues dans la eommunieation, l'indépendanee de la Roumanle a été eonquise par la voie des armes.

La variété des eommunieations et l'ample diseussion de la eomplexité des thèmes sud-est européens des XVIII[e] et XIX[e] sièeles ont fourni de nombreux éelaireissements. L'examen en eommun d'une large gamme de problèmes, les solutions variées, le débat en marge de situatlons dlfféreneiées, l'analyse des points eonmuns, tout eeei a eonféré à la reneontre de Sofia la valeur d'une réunion seientifique partieulièrement importante.

Dan Berindei

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Les problèmes d'histoire eontemporaine ont suseité au Congrès de Sofia, de même qu'au dernier Congrès d'histoire de Vlenne (1965), le maximum d'intérêt dans les débats. Dans le plus grand amphithéâtre de l'Université de Sofia, pourvu d'appareils de traduetion simultanée (français, russe et allemand), devant un grand nombre de eongressistes, les problèmes se rattaehant aux événements eompris entre les deux guerres mondiales furent l'objet de débats animés.

Un grand nombre de eommunieations ont été présentées dans le eadre de l'approfondissement de quelques problèmes de eette période. Elles portaient sur des questions très variées, tels, par exemple, les problèmes éeonomiques propres à eette zone de l'Europe. C'est ainsi que le ehereheur bulgare V. A. Vasiliev s'est attaehé à traeer les earaetères spéeifiques de la erise éeonomique de 1929 1933, tandis que le ehereheur hongrois I. Dolmanyos a présenté une étude comparative des réformes agraires du Sud-Est de l'Europe aeeomplies entre les deux guerres. Les ehereheurs, gree et bulgare, P. Dertilis et Vasiliev se sont oeeupés du développement de la coopératlon éeonomique dans les Balkans après la seeonde guerre mondiale et partieulièrement des relations éeonomiques entre la Grèee et la Bulgarie, tandis que le ehereheur gree D. S. Evrigenls, qui traitait les problèmes du eommeree international dans eette zone, arrivait à la eonelusion qu'une eoopératlon dans les problèmes juridiques entre les pays balkaniques s'imposait.

Dans ee même domaine, une eommunieation qui suseita de l'intérêt par l'effort de synthèse aeeompll fut eelle du ehereheur amérieain G. M. Hoffmann, lequel proeéda à l'analyse des problèmes ayant trait aux ehangements soeiaux et éeonomiques intervenus dans le Sud-Est européen à l'époque eontemporaine.

Dans le domaine de l'histoire politique, l'attention a été partieulièrement retenue par la eommunieation du ehereheur polonais blen eonnu H. Batowski portant sur l'évolution des frontlères lnterbalkaniques depuis le traité de Berlin jusqu'à nos jours. L'auteur est arrivé à la eoneluslon que seules survéeurent les frontières qui eorrespondaient à des situations réelles et qui étaient eonformes aux intérêts des peuples de eette zone.

Un groupe de eommunieations étaient eonsaerées à la situation de la elasse ouvrière et aux luttes révolutionnaires du Sud-Est de l'Europe. Citons parmi ees eommunieations eelle de E. I. Splvakovski : *V. I. Lénine et le mouvement révolutionnaire durant les années de lutte. La Grande Révolution Socialiste d'Octobre* et eelles de P. Boev (Bulgarie) et Bojović (Yougoslavie), dans lesquelles sont déerites, sur la base d'une ample doeumentation, les luttes révolutionnaires des pays respeetifs.

Une attention spéeiale a été aeeordée par les ehereheurs de Tehéeoslovaquie et de l'U.R.S.S. aux différentes ententes diplomatiques lntervenues entre les pays du Sud-Est européen. C'est alnsl que les ehereheurs A. Deak, V. Olivora, V. Bystrieky (Tehéeoslovaquie) et I. S. Kaehkine (U.R.S.S.) ont étudié dans leurs eommunieations les problèmes de la Petite Entente, de l'Entente Balkanique et des eonférenees balkaniques de 1930—1934.

Tout aussi intéressantes ont été les communications portant sur la période de la seconde guerre mondiale et qui ont été suivies de vives discussions. Nous pouvons citer dans ce sens la communication de Hristina Mihova, *Les Etats balkaniques et la seconde guerre mondiale*, laquelle, étayée d'une ample documentation, étudie les préparatifs diplomatiques du déclenchement de la seconde guerre mondiale. Les communications des chercheurs V. I. Israelian, *La diplomatie des gouvernements de l'Axe dans les Balkans dans les années 1939—1941* et J. Campbell, *L'attitude des Etats-Unis d'Amérique à l'égard des pays du Sud-Est de l'Europe dans la période 1939—1941* ont été suivies avec un vif intérêt pour les nouveaux matériaux mis en discussion. E. Kalba (R.D.A.) et N. D. Smirnova (U.R.S.S.), M. Apostolski (Yougoslavie), V. Glisik (Yougoslavie), N. Gornenski (Bulgarie), Margot Hegeman (R.D.A.) ont apporté de nouveaux éclaircissements dans ce problème si âprement et passionnément débattu.

La délégation roumaine, dont la participation à ce Congrès a été, ici encore, des plus actives, a présenté quatre communications et trois interventions.

Les communications et les interventions ont fait ressortir l'effort fait par les pays du Sud-Est européen en vue d'enrayer l'expansion des puissances fascistes dans cette zone.

Ainsi Ion M. Oprea — dans sa communication *Les principes de la sécurité collective et l'action politique de Nicolas Titulescu* — a démontré que l'idée de base dans l'activité du grand diplomate roumain était de consacrer son entière capacité à l'effort collectif de la diplomatie antirévisionniste et antifasciste, pour consolider le front de la paix et prévenir le déclenchement d'une conflagration mondiale.

N. Titulescu voyait la possibilité de la réalisation de ce but dans le cadre d'un système de sécurité collective de tous les Etats épris de paix. Dans ce sens, le premier pas qu'il recommandait était le désarmement général, la sécurité sans le désarmement n'étant pour lui qu'une absurdité.

Quoique les efforts de la Société des Nations n'eussent dans ce cas abouti à aucun résultat, des débats a pu se dégager la définition de l'agression, notion nouvelle qui allait être utilisée comme arme par les peuples qui luttaient pour la paix. Cette définition — proposée par le représentant de l'Union soviétique, M. Litvinov — a trouvé en N. Titulescu un ardent défenseur, qui a joué un rôle important dans son adoption par la Société des Nations en 1933.

Ion M. Oprea à également rappelé l'idée de N. Titulescu, selon laquelle « l'édifice de la politique de sécurité collective était construit sur le principe de l'indivisibilité de la paix », car à son avis la guerre une fois déclenchée, il serait impossible de la localiser et elle s'étendrait à tous les continents.

N. Titulescu, pour empêcher la guerre, avait pris l'initiative d'un réseau d'alliances destinées à défendre l'indépendance et la souveraineté nationales. La forme qu'il proposait était celle de l'adhésion au système de pactes d'assistance mutuelle. Partant de ce principe, il avait posé — au nom du gouvernement roumain — les bases d'une série d'alliances régionales, telles « la Petite Entente » et « l'Entente Balkanique » et il avait achevé sa carrière par ses efforts en vue de la conclusion d'un pacte d'assistance mutuelle entre la Roumanie et l'U.R.S.S.

La question proprement dite de *L'Entente Balkanique et son rôle dans la défense de la paix et de la sécurité dans la partie du Sud-Est de l'Europe* a été exposée dans la communication présentée par Eliza Campus et Dumitru Ţuţu.

Les auteurs de la communication ont tenu à préciser les conditions historiques qui avaient déterminé la convocation en 1933 de la IV^{e} Conférence Interbalkanique de Salonique où les 200 délégués furent d'accord pour faire une intervention auprès de leurs gouvernements en vue de l'insertion dans le pacte balkanique de la définition de l'agresseur.

Les auteurs rappellent que cette décision avait été prise au moment où les forces politiques les plus réactionnaires, chauvines et revanchardes acquéraient des positions qui mettaient en danger la paix.

Les pays de la Petite Entente, pour lesquels la nécessité de barrer la voie à l'expansion hitlérienne était une question vitale, ont fait tout leur possible pour arriver à la conclusion d'un pacte balkanique qui devait constituer un élément de plus dans la consolidation de la paix dans cette partie de l'Europe.

La conclusion du pacte balkanique a constitué, comme on le sait, un acte politique qui a indisposé les puissances fascistes.

Titus Georgescu, dans sa communication *La Roumanie et l'expansion de l'Allemagne hitlérienne dans le Sud-Est de l'Europe*, a tracé un tableau de l'évolution de la situation politique de la Roumanie avant la seconde guerre mondiale.

L'auteur de la communication a relevé l'attitude critique, formelle et catégorique de la Roumanie à l'égard de l'idée de la conclusion du pacte à quatre (Grande-Bretagne, France, Italie, Allemagne) ; la désapprobation de l'occupation de la zone démilitarisée de la Rhénanie par l'Allemagne nazie ; la condamnation et la demande de sanctions contre l'Italie fasciste lors de l'agression de celle-ci contre l'Abyssinie et la prise de position contre l'agression fasciste en Espagne. Titus Georgescu a également insisté sur la lutte livrée en Roumanie contre le fascisme et la V^{e} colonne, en faisant ressortir le rôle de premier plan joué par les communistes roumains dans la lutte antifasciste.

Faisant état d'une documentation inédite, l'auteur a présenté la situation particulièrement difficile de la Roumanie, à la suite de la politique munichoise menée par les puissances occidentales. La mésentente entre les puissances occidentales et l'U.R.S.S. au sujet de l'accord à conclure pour faire obstacle à l'agression fasciste avait encore aggravé la position de la Roumanie. En dépit de cette conjoncture défavorable, le peuple roumain a manifesté toute sa sympathie à l'égard des peuples d'Autriche, de Tchécoslovaquie, d'Albanie et de Pologne — victimes de l'agression fasciste. Le gouvernement, de son côté, est resté fidèle — dans les limites de ses possibilités — à son alliance avec la Tchécoslovaquie, en refusant toutes les propositions de participer au partage du territoire tchécoslovaque et, lors de la guerre entre l'Allemagne et la Pologne, il permit le transit par le territoire roumain des armes envoyées par la France et la Grande-Bretagne à cette dernière ; plus tard il accordera asile politique au gouvernement polonais et à une grande partie de l'armée polonaise.

L'auteur a encore rappelé les conditions dans lesquelles les puissances fascistes imposèrent au mois d'août 1940 le diktat de Vienne par lequel une partie du nord de la Transylvanie fut arrachée à la Roumanie et attribuée à la Hongrie. Cela arriva — montre l'auteur — à un moment où le peuple roumain était resté seul, sans aucun appui du dehors, abandonné par toutes les grandes puissances européennes. Profitant de cette situation, les forces fascistes de l'intérieur instaurèrent le 6 septembre 1940 la dictature militaire fasciste qui asservira la Roumanie à l'Allemagne nazie.

La classe ouvrière — à la tête des éléments démocratiques, patriotiques et nationaux — acquerra à partir de ce moment, grâce à son activité illégale, permanente et héroïque, un poids de plus en plus grand dans la lutte pour le salut de l'Etat national roumain.

Cette question fera l'objet de la communication présentée par le délégué roumain Gheorghe Matei, intitulée *La contribution de l'insurrection nationale antifasciste de Roumanie à l'effondrement du front hitlérien dans les Balkans*.

Dans cette communication, l'auteur a concentré son attention sur le moment culminant de cette lutte, à savoir l'insurrection nationale antifasciste du mois d'août 1944. Il y marque les résultats principaux de cet événement historique : Le renversement de la dictature militaire fasciste et le retournement des armes contre l'Allemagne nazie ; le ralliement de la Roumanie à la coalition antihitlérienne, avec tout son potentiel militaire et économique ; la lutte

de l'armée roumaine, aux côtés de l'armée soviétique, pour l'écrasement et le rejet hors du territoire roumain des troupes nazies et horthistes ; la participation à la libération de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie.

L'auteur, faisant état de documents, dont plusieurs inédits, a montré quelles ont été les conséquences sur le plan militaire, stratégique, économique et politique de l'insurrection antifasciste de la Roumanie.

Les documents cités font ressortir le caractère décisif de l'insurrection du 23 Août pour l'écroulement du front allemand dans les Balkans. L'auteur cite dans ce sens des témoignages soviétiques, anglais, français, américains, turcs, bulgares, hongrois, suédois, suisses et allemands et insiste particulièrement sur le document qui comprend les rapport des maréchaux Keitel et Guderian adressés à Hitler, sur l'importance de l'insurrection du 23 août et ses conséquences extrêmement graves pour l'Allemagne.

Fondé sur un riche matériel documentaire, l'auteur a montré que la Roumanie a engagé dans la lutte antifasciste plus de 538 000 hommes depuis le moment de l'insurrection jusqu'au mois de mai 1945. La contribution économique de la Roumanie se monte à 770 millions de dollars.

Outre ces communications, certains délégués roumains (Dumitru Ţuţu, Viorica Moisiuc) ont fait une série d'interventions.

Le délégué roumain Aron Petric, prenant la parole au cours des débats sur les problèmes se rattachant à la situation de la classe ouvrière dans les pays balkaniques présentée par le chercheur bulgare L. Berov, a apporté des précisions au sujet de l'histoire de la classe ouvrière de Roumanie entre les deux guerres mondiales, en les complétant avec des données concernant les transformations survenues dans la structure et la situation de cette classe au cours des années de l'édification du socialisme. V. Axenciuc et T. Postolache ont mis au clair certains problèmes ayant trait au développement économique de la Roumanie. T. Postolache a spécialement combattu certaines thèses selon lesquelles l'économie n'aurait qu'à gagner si les institutions nationales cédaient une partie de leurs attributions à des institutions supernationales.

N. Fotino

LA TURCOLOGIE

A côté des autres recherches les études de turcologie balkankique ont eu une place importante au Congrès. Des travaux de turcologie ont été présentés à toutes les sections du Congrès, en dehors évidemment des premiers trois sections, la section d'archéologie, celle d'histoire ancienne et celle du début du Moyen Age. C'est ainsi que parmi les quatre cent quatre-vingts communications prévues dans le programme du Congrès pour les sections IV—X, environ soixante-dix communications avaient trait au domaine de la turcologie balkanique, sans compter de nombreuses autres communications qui ont étudié d'une manière implicite des problèmes touchant ce domaine.

Sans doute, la plupart de ces communications (environ quarante-cinq) étaient du domaine de l'histoire mais il nous faut ajouter à ce nombre d'autres communications dans lesquelles les relations turco-balkaniques ont été abordées d'une manière indirecte. Même si quelques-unes de ces communications n'ont pas été lues au Congrès, il reste que le nombre de ces communications de turcologie a été assez considérable.

L'on a pu remarquer dans ces communications la tendance de confronter et de comparer les résultats des études faites dans les limites moins vastes et dans des cadres nationaux ou encore régionaux.

Le rapport collectif lu à la séance plénière *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* et qui devait étudier initialement l'époque moderne et contemporaine seulement,

à été confié aux historiens de tous les pays balkaniques. Le rapport concernant l'Empire ottoman, présenté par le professeur Halil Inalcık (Turquie) comprenait toute l'histoire ottomane jusqu'au XIX^{e} siècle, les problèmes d'histoire contemporaine étant cependant traités par B. S. Baykal.

L'exposé du professeur H. Inalcık qui dépassait les limites chronologiques fixées pour les autres rapports est toutefois plus qu'un simple rapport, car il représente une synthèse des conclusions auxquelles est arrivée l'historiographie turque concernant l'histoire de l'Empire ottoman. C'est une tentative de mettre d'accord ou encore de confronter, non sans quelques difficultés, certains résultats auxquels est arrivée l'historiographie turque avec les conclusions obtenues par l'historiographie des autres pays balkaniques. L'auteur a étudié assez longuement l'expansion ottomane en Roumélie et les conditions politiques et sociales de l'expansion ottomane dans les Balkans, des chapitres à part étant consacrés à ces problèmes. Certes, dès le commencement de la conquête ottomane des tendances visant à consolider le pouvoir central aux dépens des féodaux locaux ont pu être remarquées. Mais la tentative du sultan Bayazid I^{er} de créer un Etat centralisé n'a pu être reprise que par Mahomet II que le professeur Inalcık appelle le véritable fondateur de l'Empire.

Les anciennes préoccupations de l'auteur concernant l'étude des institutions sont illustrées par l'espace assez considérable consacré à ces problèmes dans le rapport. Nous devons reconnaître au professeur H. Inalcık une incontestable compétence dans ces études dont l'utilité pour toute l'historiographie est évidente. La thèse de N. Iorga, admise par d'autres historiens aussi, concernant l'influence byzantine sur l'origine des institutions ottomanes, thèse qui a été critiquée déjà par le regretté professeur M. Köprülü, dans le stade actuel des recherches historiques paraît être envisagée favorablement par le professeur H. Inalcık qui a trouvé un terrain où les deux positions peuvent se réconcilier. Ensuite, l'auteur a étudié les conditions de la décadence de l'Empire, la crise qui a eu lieu à la fin du XVI^{e} siècle, les troubles à l'intérieur de l'Empire, la corruption de l'administration, le fait qu'une importante partie des terres de l'Etat devient propriété absolue, *mülk*, la dévalorisation monétaire, l'exploitation croissante de la *raia*, etc.. L'auteur considère que tous ces faits ont provoqué ce qu'il appelle la « féodalisation » de l'Empire à la suite de l'accroissement du pouvoir des *ayans* locaux, à la suite de l'application sur une grande échelle du système de l'*iltizam* (affermage) qu'on appliquait non seulement aux terres de l'Etat et des féodaux mais encore aux revenus de l'Etat, ce qui a eu pour conséquence l'augmentation du pouvoir des différents *mültezim*. Le pouvoir des *vali* (gouverneurs) augmente et ils tendent même à devenir indépendants du Pouvoir Central. D'autre part, les essais de réformes faits à l'époque du Tanzimat et ceux commencés à une époque antérieure n'ont pas donné les résultats escomptés concernant les problèmes vitaux de l'Empire.

L'auteur étudie aussi les conditions dans lesquelles ont pris naissance les mouvements de libération nationale. Comme l'Empire n'a pu résoudre les contradictions à l'intérieur et n'a pu faire face aux difficultés à l'extérieur, la situation n'a pu être redressée que par la lutte du peuple turc qui a réussi à se créer lui-même un Etat national.

Les conditions dans lesquelles a été créé cet Etat nouveau de même que le développement de la République de Turquie ont fait l'objet d'un rapport spécial présenté par le professeur B. S. Baykal (*Zur Geschichte der türkischen Republik*). Même si certaines des opinions du professeur Halil Inalcık n'ont pas été partagées par tous les historiens et surtout par ceux des pays balkaniques, le rapport a engendré des discussions intéressantes poursuivies dans un climat de collaboration scientifique.

A la IV^{e} section d'Histoire toute une séance a été consacrée à des exposés concernant les différents fonds de documents turco-orientaux ayant trait à l'histoire des pays du Sud-Est de l'Europe. N. Popov et M. Mihailova (Bulgarie) se sont occupés des documents turcs concernant les pays des Balkans qui se trouvent dans la Section Orientale de la Bibliothèque

Cyrille et Méthode de Sofia. De même, A. S. Tveritinova (U.R.S.S.) a attiré l'attention sur l'existence d'abondants fonds de documents dans les collections de Leningrad. Au cours des discussions, M. Guboglu et I. Matei ont relevé l'importance de ces deux communications et ont montré l'activité poursuivie en Roumanie concernant le classement et la publication des documents turcs et d'autres sources turco-orientales (deux volumes du *Catalogue des documents turcs* de M. Guboglu, un volume d'extraits des *Chroniques turques* sont déjà parus ; un autre volume de *Documents turcs* est en cours de parution étant publié par M. Guboglu et M. Mustafa). B. Cvetkova (Bulgarie) a fait part du programme de l'historiographie bulgare pour faire l'inventaire des fonds des archives et pour publier les sources turques concernant l'histoire de la Bulgarie.

Dans les autres séances les communications ont abordé un nombre considérable de problèmes. Certaines questions de démographie du Sud-Est de l'Europe au cours de la domination ottomane ont fait l'objet de quelques communications. C'est ainsi que N. Filipović (Yougoslavie) a présenté quelques problèmes démographiques dans la Bosnie et l'Herzégovine au XV^{e} siècle ; H. Handzić (Yougoslavie) a étudié certains changements ethniques dans les régions de Drin et de la Sava, en Bosnie, au XVI^{e} siècle. De même B. Djurdjev (Yougoslavie) a lu une communication plus ample et il a insisté sur les changements historico-ethniques chez les Slaves du Sud pendant la conquête turque. Les communications de C. Petrinelis (Grèce) et de K. Kyrris (Cypre) ont traité le problème de la conversion à l'islamisme d'une partie de la population du Sud-Est de l'Europe ; les deux communications ont suscité des discussions intéressantes. La communication du professeur Ömer Lûtfi Barkan (Turquie) concernant l'évolution de la structure sociale dans les villes des Balkans au cours des XV^{e}—XVII^{e} siècles a été suivie avec beaucoup d'intérêt. S'étayant sur un nombre considérable de documents des archives turques (certains publiés récemment dans la revue « Belgeler »), elle fut illustrée par de nombreux tableaux et graphiques montrant combien nombreux étaient les artisans dans les bourgs des Balkans à cette époque. Les problèmes démographiques furent étudiés aussi par E. Werner (R.D.A.) qui s'est occupé des Yürüks et des Valaques des Balkans au cours de la domination ottomane. Ces populations eurent une situation fiscale privilégiée, octroyée en échange de certaines obligations militaires.

D'autres communications ont trait à la situation de quelques régions du nord-ouest de l'Empire à cette époque. Ainsi J. Pérényi (Hongrie) a analysé le développement de trois villes de Hongrie : Cegled, Kecskémet et Nagykörös après 1541 lorsqu'elles devinrent des khass impériaux. Z. Abrahamovicz (Pologne) en se fondant sur des documents turcs des Archives de Pologne et sur d'autres documents et chroniques a fait l'analyse de la situation de la Pologne entre les années 1672—1699, après la conquête de Kamenetz par les Turcs. Le professeur M. Berza (Roumanie) a, au cours des discussions suscitées par cette communication, souligné l'importance de l'étude des sources roumaines pour l'histoire de cette époque. Z. Vesela (Tchécoslovaquie) en se fondant surtout sur des documents turcs des archives de Göttingen a fait part de quelques contributions intéressantes concernant l'histoire de la Transylvanie au cours de la domination ottomane au XVII^{e} siècle. Les problèmes du commerce entre les pays des Balkans et les relations commerciales avec d'autres pays à cette époque ont été envisagés par la communication de M. Dan et S. Goldenberg (Roumanie) : *Marchands balkaniques et levantins dans le commerce de la Transylvanie aux XV^{e}—XVII^{e} ss.* M. Alexandrescu-Dersca (Roumanie) s'est occupée du problème de *L'approvisionnement de la ville de Constantinople au XVI^{e} siècle.* M. Mutafčieva et S. Dimitrov (Bulgarie), dans leur communication concernant les relations agraires dans l'Empire ottoman au cours des XV^{e}—XVIII^{e} siècles, ont mis en évidence le processus de conversion de la propriété conditionnelle (*timar*, etc.) en propriété absolue (*mülk*, *vakif*, etc.). B. Cvetkova (Bulgarie) s'est occupée dans sa communication des changements intervenus dans le régime féodal ottoman au cours des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, en étudiant surtout certains aspects caractéristiques comme la décadence des fiefs militaires, l'apparition du capital

usurier, l'extension du système iltizam, etc. La communication a suscite des discussions intéressantes surtout en ce qui concerne les caractères du système des timars. Des précisions utiles a donné au cours de son intervention le Pr O. L. Barkan.

Les institutions ottomanes et leurs rapports avec les institutions du Sud-Est de l'Europe lesquels ont fait l'objet du rapport du Pr Inalcık et de quelques autres communications ont suscité un intérêt considérable. C'est ainsi que C. Orhonlu (Turquie) s'est occupé de l'institution dénommée su-youlculuk dans l'Empire ottoman et M. Guboglu (Roumanie) a montré que cette institution a existé en Roumanie aussi. Sans doute, de telles communications imposent une étude comparative des institutions. Des communications ayant trait aux relations entre les pays du Sud-Est de l'Europe et l'Empire ottoman ou encore à la situation de l'Empire à des époque plus récentes (XVIIIe siècle et le début du XIXe) ont été lues dans la Ve section du Congrès. Un nombre moindre en a été présenté dans la VIe section du Congrès (se rapportant à la seconde moitié du XIXe siècle et au XXe siècle). C'est ainsi que l'affaiblissement de l'autorité centrale et l'action centrifuge de certains gouverneurs qui inclinaient à se proclamer indépendants vis-à-vis du sultan ont constitué le sujet d'une séance tout entière. Sur Ali pacha ont fait des communications N. Panayotopulos (Grèce) et L. Mille (Albanie), tandis que S. Naci (Albanie) a parlé du pachalyk de Shkodra. A. D. Novitchékhev (U.R.S.S.S.) a insisté dans sa communication sur certains problèmes économiques et sociaux en Asie Mineure et dans les Balkans à l'époque du Tanzimat.

De nombreuses communications ont étudié les différents aspects de la lutte de libération nationale au cours du XIXe siècle et K. Karpat (U.S.A.) a relevé l'importance sociale du premier parlement ottoman de 1876.

Par les problèmes qu'elle étudie, par la diversité de ces thèmes, de même que par les perspectives des recherches comparatives, la turcologie balkanique s'impose de plus en plus comme une discipline à part, en linguistique ainsi qu'en histoire et littérature, dans les études de folklore et d'ethnographie, fait démontré d'une façon évidente par le premier Congrès d'études balkaniques.

I. Matei

L'HISTOIRE DU DROIT ET DES INSTITUTIONS

C'est dans les différents départements chronologiques de la section d'Histoire que furent présentées les communications qui peuvent être rattachées à l'histoire du droit et des institutions. Cinq autres communications à caractère interdisciplinaire figurèrent au programme des sections d'Ethnographie et de Folklore.

Nous croyons utile de signaler ici, dans l'ordre chronologique du programme des séances, le titre de toutes ces communications, en ajoutant, pour quelques-unes d'entre elles, un bref résumé et, le cas échéant, quelques observations critiques.

Les sujets traités furent assez variés et dans chaque sous-section on chercha à insérer les communications touchant à l'histoire du droit et des institutions dans un contexte thématique aussi cohérent que possible. Sauf la communication de E. E. Lipšic, qui ne fut pas présentée oralement, mais dont on a diffusé le texte imprimé, toutes les autres ont été suivies de discussions, parfois animées et souvent fort utiles.

Cette communication sur *La loi agraire byzantine et ses destinées dans les Etats balkaniques au Moyen Age* constitue le premier essai systématique d'étude comparative ayant pour objet la réception de la célèbre loi agraire byazantine (νόμος γεωργικός) dans le Sud-Est de l'Europe (y compris la Russie). L'auteur voit dans le grand nombre de manuscrits conservés (environ 100) une preuve d'application effective de « ce document unique de toute la littérature juridique de Byzance » (P. Lemerle, 1958), et distingue, d'un côté, deux versions : l'ancienne, reflétée dans les éditions de C. Ferrini, 1898, et de W. Ashburner, 1910 et la version

dite d'Harménopule, 1345, où le droit de Justinien (partiellement à travers les Basiliques) tient une large place. Dans la version ancienne, la propriété paysanne libre est prépondérante. Dans la version Harménopule, par contre, le paysan dépendant occupe une place appréciable. Pour l'étude de la réception sud-est européenne du N. G., l'auteur distingue les types suivants : 3 versions grecques (ancienne, Harménopule, Spanos), 2 versions serbes[1], 1 version roumaine (code moldave de 1646 et code moldave de 1652) et 1 version slavo-russe (publiée par A. C. Pavlov en 1885).

Le tableau ainsi obtenu permet à l'auteur de rendre compte des destinées sud-est européennes du N. G. jusque vers la fin du XVII^e^ siècle, avec une première analyse de toutes ces versions, ainsi que de leur action historique en général.

Pour ce qui est de la réception du *Nomos geôrgikos* en Roumanie, qui continue sous des formes extrêmement intéressantes au XVIII^e^ siècle et au début du siècle suivant, nous avons eu l'occasion d'en analyser les sources et les particularités dans une étude récente.

M. Andréev (Bulgarie), *Sur les charges de l'administration provinciale dans la Bulgarie et la Serbie médiévales aux XIII^e^ siècle d'après les données des chartes de donation des souverains bulgares et serbes.* Après avoir étudié, dans un important ouvrage récent[2], l'organisation de l'Etat féodal bulgare à la lumière du célèbre chrysobulle de Vatopédi, le professeur Andréev a soumis les chartes de donations serbes et bulgares à une analyse minutieuse qui lui a permis de dégager quelque conclusions intéressantes sur les charges de l'administration locale des deux Etats au XIII^e^ siècle, étant donné que celles-ci y apparaissent mieux caractérisées que les dignités centrales. L'auteur établit de notables similitudes de terminologie et d'attributions, entre les deux Etats, mais aussi des particularités serbes, qui se manifestent tantôt par des variations dans la réception des influences byzantines, tantôt par des formes autochtones, plus nombreuses qu'en Bulgarie, et parfois sans correspondant dans le secteur bulgare. Mais la majorité de ces charges révèlent une influence byzantine, toujours directe dans le cas de la Bulgarie, celle-ci ayant pu servir de véhicule à l'influence byzantine sur la Serbie, dans certains cas. La Bulgarie apparaît comme plus avancée dans la voie d'une désagrégation des relations gentilices et d'une cristallisation des relations féodales. Une étude comparée sur le terrain sud-est européen nous semble possible, entre autres, grâce au domaine roumain, qui pour la fin du XIV^e^ et le début du XV^e^ siècle, nous permet de constater quels éléments bulgares apparus entre temps exercèrent une influence unanimement admise sur l'organisation de la Valachie et sous quelles formes les éléments byzantins, déjà altérés par une pratique d'environ deux siècles, en venaient à être objet de réception roumaine, à côté de l'emploi d'éléments purement slaves et de créations roumaines.

B. Sfyroeras (Grèce), *Un «Kannun-Namè» sui diritti di famiglie fanariote nell'amministrazione dell'impero ottomano.* Par la chronologie de son sujet, cette communication aurait dû figurer au programme de la V^e^ section. L'auteur étudie un règlement élaboré par la Sublime-Porte et destiné à fixer les règles d'après lesquelles un nombre restreint de familles phanariotes, ayant déjà régné dans les Principautés Danubiennes, devenaient les seules autorisées à fournir les titulaires des trônes de ces Principautés, à savoir les familles de Scarlat Callimaqui, d'Alexandre et Michel Soutzo, de Démètre Morouzi. Il nous semble donc impropre de parler, comme le fait l'auteur de la communication, d'un simple problème d'*administration* de l'Empire ottoman.

---

[1] L'une représentée par les 14 articles de la loi agraire contenus dans la version serbe de la «Loi de Justinien», et l'autre version de 71 publiée en 1955 par S. Radojičić.

[2] *Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право* [Le chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare], Sofia, 1956, 195 pages; voir notre compte rendu dans cette Revue, 3 (1965) n^os^ 3–4, p. 684–688.

Ce Règlement [8] a déjà fait l'objet d'une remarquable étude publiée par Andrei Oţetea de l'Académie dans la revue « Studii », 12 (1959) n° 3, p. 111–121. Dans le cadre des discussions, le professeur A. Oţetea, reconnaissant à l'auteur de la communication le mérite d'avoir utilisé un document grec de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui confirme entièrement la documentation utilisée par lui en 1959, a présenté les résultats auxquels il était parvenu sur le problème, et dont M. B. Sfyroeras n'avait pas eu l'occasion de prendre connaissance.

C. Orhonlu (Turquie), *« Su-joulculuk », One of the Administrative and social Institutions of the Ottoman Empire.* N. Oikonomidès (Grèce), *« Le haradj » dans l'Empire byzantin du XV[e] siècle.* V. Mutafčieva - S. Dimitrov (Bulgarie), *Sur les rapports agraires dans l'empire au cours des XV[e]–XVIII[e] siècles.* I. Zamputi (Albanie), *Les assemblées albanaises des XV[e]–XVIII[e] siècles à la tête du mouvement de libération.* B. Cvetkova (Bulgarie), *Quelques problèmes du régime féodal ottoman du XVI[e] jusqu'au XVIII[e] siècle.* S. Tekindağ (Turquie), *Les institutions administratives de Nigbolu du XVII[e] siècle d'après les archives turques.*

Valentin Georgescu (Roumanie), *L'application des novelles byzantines dans les Principautés Roumaines à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle.* L'auteur de la communication a présenté une vue d'ensemble sur le développement de la préemption (droit de protimêsis) dans les Principautés Danubiennes, en insistant sur son importance dans le système de la propriété foncière et sur son caractère consuétudinaire, jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle. A ce moment se fait sentir une influence byzantine qui s'accentuera progressivement tout en restant constamment au service des réalités économiques et sociales des deux pays et en participant à une synthèse dont les autres éléments étaient la coutume et le droit princier *(ius novum)*.

L'auteur, après avoir passé en revue les monuments juridiques (chrysobulles, manuels privés, traductions roumaines de recueils byzantins, codes officiels) qui ont utilisé dans des proportions variées les novelles byzantines du X[e] siècle sur la protimêsis, montre les aspects de l'institution dont la « modernisation » exigeait un recours à la réception créatrice des textes byzantins, et insistant sur l'usage qui en fut fait dans le Chrysobulle synodal de 1785 en Moldavie et dans le Manuel des lois de M. Fotino (1777) qui représente la version initiale du Code d'Ypsilanti (1775), remplacée ensuite par la *Pravilniceasca Condica* de 1780. Dans les deux monuments on adaptait aux conditions du pays respectif certaines dispositions à caractère social de ces novelles, mais si en Moldavie l'interdiction des donations de pauvre à un riche boyard se révéla durable, l'essai beaucoup plus large qui fut tenté en Valachie par Fotino, comme porte-parole d'Ypsilanti et de son parti, fit long feu et ne passa pas dans le code de 1780.

Un intéressant procès de protimêsis, jugé sous Ioan Caragea en 1814, nous met en présence d'un significatif recours à la novelle (922) de Roman Lécapène, dont le jugement en question cite un fragment d'après une édition en grec savant de l'Hexabible d'Harménopule, sans référence au code officiel du pays, le code de 1780.

Dans le cadre des discussions, le P[r] M. Andréev (Sofia), relevant l'intérêt du sujet, souligna l'utilité d'une extension des recherches à tout l'espace du Sud-Est, en vue d'obtenir un tableau comparatif des destinées et de l'action des célèbres novelles byzantines du X[e] siècle sur la protimêsis.

I. Cvetler (Tchécoslovaquie), *Die Tätigkeit der tschechischen Juristen in Ostrumelien 1880–1955 als Beitrag zur Organisierung des bulgarischen Staates.* D. Y. Evrigenis (Grèce),

---

[8] *Uricariul*, I. 2[e] éd., p. 126–131 (traduction d'un original grec) ; N. Iorga, *Acte şi fragmente*, II, p. 545–549, version française identique à celle que l'académicien A. Oţetea a découverte dans les Archives du ministère des Affaires étrangères de Moscou. N. Iorga considérait fausse la date du 5/14 janvier 1819 et proposait 18/28 janvier ; A. Oţetea fait remarquer qu'à la date du 5/14 (calendrier julien) correspond le 17/26 janvier.

Commerce international et différence des systèmes juridiques (Réflection sur une coopération des pays balkaniques dans le domaine du droit). L'auteur de la communication présente un tableau d'ensemble des principales institutions et dispositions législatives qui intéressent le commerce des Etats du Sud-Est de l'Europe, vu la différence qui existe entre leur système économique et politique, et les particularités de chaque législation nationale. Dans ce cadre institutionnel, furent examinées les données statistiques relatives aux échanges commerciaux, qui, en même temps qu'un essor évident et continu, accusent aussi certaines gênes que l'auteur rattache, entre autres, à la disparité des réglementations légales. Posant comme désirable et possible un développement des échanges commerciaux entre les pays de la zone étudiée, l'auteur estime que cette évolution serait stimulée et facilitée par l'organisation des études de droit comparé et par un mouvement de réglementation unitaire d'un nombre aussi grand que possible d'aspects juridiques du commerce international entre les Etats intéressés. Cette dernière proposition, appuyée sur l'idée abstraite que toute forme d'unification est bienvenue et réalisable, n'a pas été examinée par l'auteur dans l'indispensable contexte critique de la situation historique concrète.

Romulus Vulcănescu (Roumanie), *« Le jugement des pâtres », une ancienne institution de droit pastoral roumain*[4]. Sur la base des matériaux ethnographiques de terrain, ainsi que des matériaux et des études comparatives historiques sur le pâturage carpato-balkanique, l'auteur reconstitue quelques aspects du droit processuel coutumier des pâtres roumains, comme une contribution à la connaissance d'un côté peu étudié du droit pastoral coutumier du Sud-Est européen. Après avoir défini l'objet de ce droit et dégagé ses principes, l'auteur décrit les structures du groupe des pâtres-juges et analyse la technique du jugement des pâtres, en mettant en lumière le caractère pratique de cette institution qui assurait la réalisation d'une justice traditionnelle dans l'esprit de la coutume du pays, à l'intérieur de la communauté professionnelle et territoriale des villages à caractère principalement pastoral. Le jugement des pâtres était préféré à celui du village ou du seigneur féodal, mais il conservait des similitudes frappantes avec d'autres formes de droit coutumier professionnel.

Le processus culturel-historique étudié dans cette communication à traversé trois phases distinctes : a) reconnaissance, dans le cadre général du droit, d'un état de fait autonome du droit coutumier pastoral, état qui s'est maintenu durant toute la période féodale ; b) insertion graduelle dans le droit coutumier de l'Etat féodal, des coutumes processuelles pastorales, vérifiées au cours des siècles comme efficaces ; c) passage de certaines coutumes non écrites vers le droit féodal écrit.

Une vive et ample discussion mit en lumière l'intérêt du problème étudié par l'auteur de la communication, et réclama, d'une manière unanime, que tous les aspects sud-est européens en fussent également examinés par les chercheurs de tous les pays intéressés, afin d'obtenir une vision comparative approfondie des institutions du droit pastoral de cette région. On releva également que par son caractère interdisciplinaire cette communication présentée à la section de folklore intéressait dans une égale mesure les historiens du droit. La nécessité d'étudier le droit pastoral avait été soulignée en 1935 par N. Iorga, mais son appel était pratiquement resté sans écho. Cette tâche pourrait être remplie, dans la perspective qui fut suggérée au cours des débats, grâce à une conjugaison coordonnée des efforts sous l'égide de l'A.I.E.S.E.E.

I. V. Ivanova, *Родственные объединения на западе Балканского полуострова в их позднейших вариантах в XIX—XX вв.* L'auteur étudie les unités basées sur l'origine commune et la descendance, souvent légendaire, d'un seul ancêtre, tels le *fis* et la *vllaznija* en Albanie et la *pleme* et le *bratstvo* au Monténégro. Le *fis* et la *pleme* correspondent à des clans

[4] Voir aussi, du même auteur, la communication intitulée *Eléments de droit coutumire pastoral roumain*, présentée au VII[e] Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques, Moscou, septembre 1964 (*Etudes d'ethnographie et de folklore*, Bucarest, 1964, p. 15—25).

exogamiques, ayant un territoire déterminé, un patrimoine commun et des chefs (*kreu*, *voévoda*), étant administrés par le conseil des anciens et l'assemblée des adultes. Tous les membres du groupe étaient liés entre eux au point de vue idéologique (vendetta, etc.). Dans les sous-divisions du clan, la *vllaznija* et le *bratstvo*, la parenté était plus réelle et les fonctions économiques plus actives avec tous les caractères d'une communauté agraire, au sein de laquelle la propriété commune se combinait avec des formes d'appropriation privée, sauf le caractère territorial, car tous les membres de la fratrie étaient parents entre eux.

En marge de cet exposé de l'albanologue soviétique, bien connu, notons encore une fois l'intérêt exceptionnel que présente l'étude comparative du phénomène de *la fraternité* et du lignage chez les peuples du Sud-Est européen, pour mieux distinguer la typologie variable des formes coexistentes, les contacts suivis d'emprunts créateurs ou d'une absence d'échanges, et la chronologie des processus de désagrégation, dans des conditions historiques à la fois différentes et corrélatives.

Les trois dernières communications — I. Sanders (U.S.A.), *Changing Family Relationships in Bulgaria, Greece and Yugoslavia*; N. Erdentug (Turquie), *Family structure and type of marriages of a Turkish village*; M. Krasnić (Yougoslavie), *La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie* —, tout en envisageant les problèmes traités d'un point de vue ethnographique, ont apporté des données intéressantes pour le juriste et pour l'historien du droit.

Les problèmes discutés à Sofia, l'échange d'opinions et les rapports que les historiens de différents pays ont noués entre eux pendant les belles journées du Congrès sont autant de pierres posées à la base de l'édifice de la coopération des chercheurs du monde entier dans le respect mutuel et la paix physique et morale. Et il faut consigner que, d'après l'appréciation unanime, les organisateurs du Congrès, par leur dévouement à cette tâche scientifique et leur aimable obligeance, y ont contribué grandement.

Valentin Al. Georgescu

L'ANNIVERSAIRE DU XI^e CENTENAIRE DES FRÈRES CONSTANTIN-CYRILLE ET MÉTHODE À SALONIQUE

(22—27 octobre 1966)

La ville qui a donné à la culture les illustres frères Cyrille et Méthode, créateurs de l'alphabet glagolitique et du vieux slave en tant que langue littéraire, traducteurs des premiers livres de culte grec, a été, du 22 au 27 octobre 1966, le théâtre des festivités et du symposium scientifique dédiés aux deux grands érudits. Cette fête vient s'ajouter aux manifestations culturelles et scientifiques occasionnées par le 1100^{e} anniversaire de la mission des deux frères en Moravie (1863); ces dernières années, de pareilles manifestations ont eu lieu dans les pays slaves et dans d'autres pays, parmi lesquels la Roumanie, intéressés à l'étude des langues slaves, et elles ont été accompagnées de la publication d'un nombre impressionnant de travaux et d'articles consacrés à cet événement important de l'histoire des peuples de l'Europe orientale et centrale.

Les festivités ainsi que le symposium scientifique ont été organisés par un comité spécial qui réunissait le métropolite de Thessalonique, Pantéléimon, président, le professeur Ioannis Anastasiou, secrétaire général, le professeur Panayotis Christou, recteur de l'Université « Aristote » de Salonique, Cléovoulos Tsourkas, docteur en philosophie, et d'autres professeurs universitaires, Antoine-Emile Tachiaos, maître de conférences, secrétaire.

Les festivités ont commencé le 22 octobre à la Cathédrale de Sainte-Sophie (VIII^{e} siècle), par le discours inaugural du métropolite Pantéléimon. Deux manifestations artistiques ont retenu aussi l'attention publique : le concert de musique byzantine donné le 23 octobre par l'Association des chantres « Saint-Démétrios » de Thessalonique (président P^{r} Ph. Mitroudis, chef des chœurs Ath. Karamanis) dans la célèbre Rotonde (la basilique Saint-Georges du IV^{e} siècle) et l'oratorio « Cyrille et Méthode » (composition et direction de N. Astrinidis), présenté au Théâtre de la Société d'Etudes Macédoniennes le 24 octobre. Le livret en version grecque, anglaise et française qu'on nous a offert, nous a permis de suivre dans ses détails cette œuvre musicale intéressante, qui évoque les moments principaux de la vie et de l'activité des deux illustres frères saloniciens.

Le 24 octobre les savants grecs et étrangers ont apporté leur hommage aux grands érudits saloniciens. Le symposium scientifique, qui a occupé les journées du 24 et du 25 octobre, a permis aux invités de suivre les communications suivantes : *La mission des frères Cyrille et Méthode chez les Khazars* (P^{r} I. Anastasiou — Grèce), *L'Œuvre juridique des saints Constantin-Cyrille et Méthode* (P^{r} J. Vašica — Tchécoslovaquie), *L'Œuvre de Cyrille et Méthode et les Roumains* (P^{r} D. P. Bogdan — Roumanie), *Le cadre historique de l'activité des apôtres des Slaves*

(P^r I. Karayannopoulos — Grèce). Cette manifestation a pris fin sur le discours de l'évêque Nicolas, recteur de l'Académie Théologique de Sofia, qui a souligné l'importance historique et culturelle de l'œuvre cyrillo-méthodienne pour les peuples slaves.

A la clôture des festivités, dans la Magna Aula de l'Université de Salonique, le recteur P^r P. Christou a présenté la communication *Cyrille et Méthode — maîtres des Slaves.*

Lors de leur visite du 24 octobre au Palais épiscopal, les hôtes ont reçu la médaille commémorative «Cyrille et Méthode» et la première partie du recueil publié par le comité d'organisation en l'honneur de l'anniversaire des grands frères : Κυρίλλῳ καὶ Μεθοδίῳ τόμος ἑόρτιος ἐπὶ τῇ χιλιόστῃ καὶ ἑκατόστῃ ἐτρίδι. Μέρος πρῶτον. Ἐπιμελείᾳ Ἰωάννου Ε. Ἀναστασίου. Ἐν Θεσσαλλονικῇ, 1966, VIII + 350 p. + VIII pl. Le volume constitue un important apport à l'exégèse cyrillo-méthodienne, qui réunit les contributions scientifiques de P. Christou (Ἐπιδιώξεις τῆς ἀποστολῆς Κυρίλλου καὶ Μεθοδίυ εἰς τὴν Κεντρικὴν Εὐρώπην), I. Anastasiou (Ἡ κατάστασις τῆς παιδείας εἰς τὸ Βυζάντιον κατὰ τὴν διάρκειαν του Θ' αἰῶνος), I. Karayannopoulos (Τὸ ἱστορικὸν πλαίσιον τοῦ ἔργου τῶν ἀποστόλων τῶν Σλάβων), A. Dostál *(La tradition cyrillo-méthodienne en Moravie)*, Dj. Sp. Radojčić *(Traditions cyrillo-méthodiennes chez les Serbes)*, ainsi que celles d'autres chercheurs grecs et étrangers. Le comité d'organisation est en train de préparer la seconde partie de ce recueil commémoratif, comprenant d'autres communications, y compris celles des participants roumains au symposium (P^r D. P. Bogdan, P^r Mihail Dan, P^r I. Pătruţ, Tr. Ionescu-Nişcov et l'auteur de ces lignes).

Une fois close la solennité de Salonique, la visite au Mont-Athos et à Athènes a ménagé à certains des participants une connaissance directe de l'un des plus grands centres de la culture byzantine et slave médiévale et, en même temps, des grandes œuvres de l'architecture ancienne et moderne de la capitale grecque.

Au Mont-Athos, après la réception officielle au centre administratif de Karies, les hôtes bulgares et roumains ont été conduits au monastère Zograph, établissement monacal qui bénéficia des donations des princes roumains Ştefan cel Mare [Étienne le Grand] et ses fils Bogdan et Petru Rareş, Vasile Lupu, etc. ; leurs portraits ont été peints à l'entrée de la grande église Saint-Georges, à côté de ceux des fondateurs du monastère.

C'est ainsi que nous avons eu l'occasion de voir l'icône de Saint Georges, donnée jadis par Ştefan cel Mare, qui occupe une place d'honneur dans l'église [1] ; à côté d'elle, une légende écrite en grec et en slavon à une date plus récente, relate les circonstances dans lesquelles elle y a été apportée [2] ; ajoutons-y « L'Évangéliaire » (manuscrit slave n° 16), offert par Ştefan cel Mare en 1495 à l'église de Borzeşti, relié à neuf par Miron Barnovski en 1627 et apporté à Zograph

[1] Voir, tout dernièrement, sa description et la bibliographie dans le *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare* [Répertoire des monuments et des objets d'art du temps d'Etienne le Grand], sous la rédaction du P^r M. Berza, Ed. Academiei, Bucarest, 1958, p. 353.

[2] La légende est mentionnée, entre autres, par : M. Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox* [Vestiges roumains dans l'Orient orthodoxe], 2^e édition, Bucarest, 1937, p. 42 ; St. Nicolaescu, *Din daniile lui Ştefan cel Mare făcute mînăstirii Zografu din Sfîntul Munte Athos* [Des donations faites par Etienne le Grand au monastère de Zograph du Saint Mont-Athos], Bucarest, 1938 ; T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la mînăstirile din Sfîntul Munte Athos* [Les donations roumaines faites aux monastères du Saint-Mont-Athos] Sibiu, 1941, p. 216 (avec l'indication que cette légende se trouve dans le manuscrit n° 18, f. 26—34, de la bibliothèque du monastère).

à une date ultérieure [3]; la bannière attribuée à ce voïvode représentant d'un côté Saint Georges et de l'autre, le baptême du Christ [4].

Le trop court séjour au Mont-Athos (un jour à Zograph et quelques heures à Vatopède) ne nous a pas permis de connaître de plus près les vestiges de la culture roumaine qui s'y trouvent et dont on a écrit dans notre historiographie[5]. Pourtant, il est à remarquer que, à part quelques chercheurs qui ont visité eux-mêmes le Mont-Athos et en ont décrit *de visu* les constructions, les vases sacrés, les inscriptions, les documents et les manuscrits, beaucoup d'auteurs roumains se sont bornés à donner des citations d'après les descriptions des chercheurs étrangers. Il est à souhaiter qu'on rédige un catalogue complet, avec reproductions, de tous les manuscrits, inscriptions et objets d'art roumains (les documents sont mieux connus) du Mont-Athos, pour compléter ainsi l'un des riches chapitres de l'ancienne culture roumaine.

G. Mihăilă

---

[3] Voir : Iordan Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonija*, 2e édition, Sofia, 1932, p. 239, nº 13, et p. 249, nº 46; M. Beza, *Urme româneşti...*, p. 42—43; E. Turdeanu, *Manuscrise slave din timpul lui Ştefan cel Mare* [Manuscrits slaves du temps d'Etienne le Grand], « Cercetări literare », V, 1943, p. 169—174; *Repertoriul...*, p. 406—408.

[4] Voir I. Bogdan, *Două steaguri ale lui Ştefan cel Mare din Muntele Athos* [Deux bannières d'Etienne le Grand au Mont-Athos), extrait des *Analele Academiei Române*, IIe série, t. XXIV, Partie adm. et débats, 1902, p. 3—6 et pl. 2; St. Nicolaescu, *Din daniile lui Ştefan cel Mare...*, p. 11—19; *Repertoriul...*, p. 332—333. La deuxième bannière donnée par Etienne le Grand au monastère de Zograph, en 1500, se trouve maintenant au Musée d'histoire militaire de Bucarest; une copie de la première bannière y est également exposée.

[5] Outre les travaux cités dans les notes précédentes, v. aussi : N. Iorga, *Muntele Athos în legătură cu ţările noastre* [Les relations entre le Mont-Athos et nos pays], *An. Acad. Rom.*, IIe série, t. XXXVI, 1913—1914. *Mem. Secţ. ist.*, p. 447—517 et 1 pl.; Marcu Beza, *Biblioteci mînăstireşti la Muntele Athos* [Bibliothèques des monastères du Mont-Athos], extrait de : *Academia Română. Mem. Secţ. lit.*, IIIe série, t. VII, Mem. 3, Bucarest, 1934; Gr. Nandriş, *Documente româneşti în limba slavă din mînăstirile Muntelui Athos. 1372—1658* [Documents roumains en langue slave des monastères du Mont-Athos. 1372—1658], Bucarest, 1937; E. Turdeanu, *Legăturile româneşti cu mînăstirile Hilandar şi Sfîntul Pavel de la Muntele Athos* [Relations des pays roumains avec les monastères de Hilandar et de Saint-Paul du Mont-Athos], « Cercetări literare », IV, 1940, p. 60—113; D. P. Bogdan, *Despre daniile româneşti la Athos* [Sur les donations roumaines au Mont-Athos], extrait de « Arhiva românească », t. VI, Bucarest, 1941, ainsi que d'autres études roumaines et étrangères consacrées au Mont-Athos et ses relations avec les pays roumains. Voir, tout dernièrement : *Le Millénaire du Mont-Athos, 963—1963. Etudes et mélanges*, I—II, Venise, 1964.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST

Un demi-siècle et plus s'est déjà écoulé depuis que Nicolas Iorga posait les bases d'un Institut roumain pour l'étude du Sud-Est européen. Le prestige personnel du fondateur, l'activité de cette institution et de son organe, la « Revue historique du Sud-Est européen » leur valurent une réputation méritée à juste titre non seulement en Roumanie, mais à travers le monde.

L'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, créé en 1963, a renoué avec cette tradition et repris aussi celle de l'ex-institut balkanique du regretté professeur Victor Papacostea. Jugeant qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de faire mieux connaître quelques-uns des multiples aspects de son activité, nous nous proposons d'en signaler ici quelques côtés.

Les préoccupations de l'Institut d'études sud-est européennes embrassent les domaines les plus divers, depuis l'histoire et les problèmes de culture, la linguistique et l'ethnographie ou le folklore, jusqu'aux questions que soulèvent la structure sociale des peuples de l'Europe du Sud-Est, de même que leur développement économique et leurs systèmes juridiques. L'art et l'archéologie n'ont pas été non plus oubliés. Un tel programme considéré sous un pareil angle implique forcément la collaboration interdisciplinaire des membres de l'Institut, dont l'intérêt pour les aspects si divers de la vie des peuples de cette contrée de notre continent va de pair avec les préoccupations relevant de la stricte spécialité de chacun. C'est à cette fin qu'a vite commencé à fonctionner un cercle de communications et de rapports ouvert aussi bien aux chercheurs de notre Institut qu'aux savants étrangers désireux, les uns comme les autres, de présenter les résultats marquants de leur travaux ou d'exposer les méthodes utilisées, les découvertes les plus récentes de leur discipline. Nous nous limiterons toutefois à un tableau de l'activité déployée par l'Institut pendant l'exercice 1966 et les premiers mois de l'année 1967, tout en nous proposant d'entretenir régulièrement à l'avenir nos lecteurs des progrès de la vie scientifique de notre institution.

Le cercle dont nous parlions a fonctionné normalement en 1966. C'est ainsi que Gh. Clima y a fait un exposé nourri sur *Les conférences balkaniques. Le projet d'entente économique régionale balkanique de 1933.* La section d'histoire et archéologie y a présenté les communications de M. Guboglu, *L'expédition de Madjaroglou Ali-pacha contre le prince de Transylvanie Gabriel Báthory (1613)* ; P. Ş. Năsturel, *Recherches sur les versions grecque et roumaine de la « Vie de saint Niphon patriarche de Constantinople »* ; C. Danielopolu, *Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Olténie sous l'occupation autrichienne (1718—1738)*, puis, à une autre occasion, *Professeurs et publicistes grecs de Bucarest dans la seconde moitié du XIX*^{e}

siècle; S. Iancovici, *Qui fut le haïdouk Ghiță de 1821?*; Vl. Georgescu, *Aspects du développement de la pensée politique dans les Principautés Roumaines au Siècle des Lumières*; A. Petre, *Quelques découvertes archéologiques de Dobroudja et leur portée historique (VIe — IXe s.)*.

De leur côté, les membres de la section de linguistique et de littérature ont tenu à faire connaître à l'ensemble de leurs collègues les résultats de leurs recherches sur *La pénétration de l'œuvre de Dante dans le Sud-Est européen* (Al. Duțu); *Le stade actuel et les perspectives de l'édition des textes slavo-roumains* (I. R. Mircea); *Précisions et additions à la biographie de Manassès Eliadès, professeur puis directeur de l'Académie de Bucarest* (A. Camariano-Cioran).

En matière de sociologie on a enregistré le travail minutieux de L. Marcu, *La communauté familiale patriarcale des Tatares de Dobroudja et sa décomposition*. Le folkloriste A. Fochi a disserté sur *Nicolas Iorga et son intérêt pour le folklore et l'ethnographie* et N. Mironescu, ethnographe, a étudié *L'accouchement sur le sol*.

La faveur qui a entouré les sujets abordés aux séances de communications a été soulignée par la participation, souvent active aux discussions, de spécialistes d'autres instituts de l'Académie. Les résultats enregistrés dans ce domaine constituent indubitablement l'une des réalisations les plus encourageantes de l'Institut. Aussi la publication de plusieurs de ces contributions est-elle en cours.

Notre jeune Institut, qui ne se réclame pas moins de l'expérience accumulée par l'ancien Institut de N. Iorga — du reste son actuel directeur, le professeur Mihai Berza, en avait été de 1941 à 1947 le sous-directeur et, en même temps, le secrétaire de la « Revue historique du Sud-Est européen » — s'est nettement affirmé aussi sur le plan de la collaboration internationale, notamment par sa participation à plusieurs manifestations scientifiques à l'étranger. L'envoi de treize de ses membres au premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes, à Sofia, est significatif à cet égard[1]. Ils y ont présenté un co-rapport et 10 communications et ont largement participé aux discussions en marge de celles de maints de leurs collègues étrangers. Le Pr M. Berza a, en outre, présidé une réunion de la Commission pour l'histoire des idées près l'A.I.E.S.E.E.[2] et il a participé aux séances du Comité international d'études du Sud-Est européen. Invité en Angleterre, il a présenté des conférences à l'Université d'Oxford en février dernier. Puis, en mai, il a donné à Paris, au Collège de France, une leçon sur *Nicolas Iorga, historien du moyen âge* et quatre autres sur *Le régime de la domination ottomane en Valachie et Moldavie*. Lors du même voyage il a encore parlé à l'Ecole normale supérieure, au séminaire du Pr Alphonse Dupront, sur les *Problèmes et méthodes des sciences humaines en Roumanie*. En Turquie enfin, il a participé, à Ankara, à une séance du bureau élargi de l'A.I.E.S.E.E. et, à Istanbul, à une réunion de la Commission des archives près l'A.I.E.S.E.E.

D'autres manifestations scientifiques internationales ont pu enregistrer la présence de membres de notre Institut. C'est ainsi que Maria-Ana Musicescu a suivi les cours d'art byzantin de Ravenne (mars 1966) et donné quelques conférences à l'Université de Rome. A. Fochi a participé à la réunion de la Commission internationale de folklore près l'A.I.S.E.E. qui a eu lieu à Tirana[3].

Au IIe Congrès international d'études crétoises (avril 1966) ont participé physiquement du bien par l'envoi de communications plusieurs membres de l'Institut[4]. E. Stănescu y a parlé de *La Crète dans l'historiographie médiévale roumaine* et Vl. Diculescu de *La position de certains*

---

[1] Nous nous contentons de renvoyer là-dessus aux diverses chroniques publiées dans les fasc. 1—2 et 3—4 (1967) de notre Revue.

[2] *Ibidem*, IV, nos 1—2, p. 257—259.

[3] *Ibidem*, nos 1—2 (1967).

[4] *Ibidem*, IV, nos 3—4 (1966), p. 617—619.

cercles politiques roumains devant la révolte crétoise de 1866—1869. Leurs exposés paraîtront dans les Actes du Congrès, de même que les communications expédiées par A. Camariano-Cioran, *Les relations roumano-crétoises* et par P. Ş. Năsturel, *Le journal des visites canoniques du métropolite de Hongrovalachie, Néophyte le Crétois.*

E. Stănescu a présenté au XIII^e Congrès international des études byzantines, à Oxford, un rapport supplémentaire intitulé *Solutions contemporaines de la crise. Un quart de siècle de réforme et contre-réforme impériales (1057—1081)* [5]. Invité au Colloque international de Burg-Leibenzell, il a fait ensuite un long voyage d'études à travers la République fédérale d'Allemagne, où il a tenu une série de conférences dans plusieurs universités allemandes. Enfin, il a fait un séjour à Paris en mai—juin 1967.

Le P^r H. Mihăescu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a pris part en 1966 au Congrès des études latines de Rome et a fait des conférences aux universités de Padoue, de Rome et de Naples. Un voyage d'études en Hongrie lui a permis de prendre contact avec divers spécialistes de ce pays.

M. Guboglu et M. Mustafa ont séjourné l'année dernière pendant six mois en Turquie (janvier—juin 1966). Ils s'y sont livrés à de fructueuses recherches d'archives et de bibliothèques, notamment à Istanbul. L'amabilité des autorités turques et les résultats enregistrés à cette occasion sont une garantie du succès de la seconde mission confiée à M. Guboglu pour ce printemps.

Paul H. Stahl qui effectuait cette année un voyage consacré à l'étude de l'architecture populaire tchécoslovaque, a été invité à tenir des conférences à l'Université de Prague, où il a parlé de *L'organisation des études d'ethnographie en Roumanie,* et à celle de Bratislava où il a fait connaître *Les caractéristiques de l'architecture populaire roumaine.*

Les premiers mois de l'année 1967 sont marqués par d'autres voyages d'études de certains membres de l'Institut. M. A. Musicescu, gratifiée d'une bourse UNESCO, a séjourné un mois en Autriche et y a donné un cycle de conférences sur l'art roumain au Moyen Age. Dans le cadre des échanges culturels, Gh. Clima, N. Mironescu et E. Siupiur se sont rendus en Bulgarie et y ont poursuivi leurs recherches de spécialité.

Notons encore que notre Institut, en accord avec le Centre d'études byzantines (P^r D. Zakythinos) de la Fondation royale de la recherche (Athènes) a désigné I. R. Mircea pour l'étude des documents slavo-roumains de Patmos et approuvé la collaboration de P. Ş. Năsturel pour celle de différents actes roumains du Mont-Athos découverts par N. A. Oikonomidès.

A cette présentation, nécessairement incomplète, de la participation de notre Institut à diverses manifestations internationales il convient d'ajouter le fait que plusieurs de nos collègues sont allés passer leurs vacances l'an dernier en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie et en Bulgarie. Ce qui leur a permis bien des fois de prendre contact avec des institutions scientifiques et des savants des pays qu'ils ont visités. On retiendra notamment à ce propos la présence de plusieurs de nos camarades venus spécialement assister au déroulement du Congrès des études balkaniques de Sofia.

A cette activité des membres de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest il convient d'ajouter la publication de livres et d'articles de spécialité tant en Roumanie que dans des périodiques et des volumes d'hommages parus à l'étranger, et notamment en Bulgarie, en Grèce et en Yougoslavie.

Mais ce n'est pas tout. L'activité de l'Institut connaît encore d'autres aspects dont ses membres tirent tous fierté : la collaboration de savants étrangers. Visites, conférences, articles, tel est l'apport de ces derniers au renforcement des liens culturels qui rattachent leur

---

[5] *Ibidem,* V, n^os 1—2 (1967).

pays au nôtre et qui contribuent par là à l'essor du patrimoine culturel commun, trésor des efforts fournis dans toutes les branches de l'activité humaine par nos devanciers, par nous-mêmes et par la relève de demain.

Parmi les visites qui nous ont honorés depuis 1966, nous rappellerons (en nous excusant des failles de nos mémoires, même conjuguées !) les noms de savants comme Walter Althammer (Allemagne occidentale), Chr. Christov et Vasilka Tăpkova-Zaimova (Bulgarie), R. S. Williams, Eugen Weber (Etats-Unis d'Amérique), Dimitri Obolenski, Hugh Seton-Watson et Hugh Trevor Roper (Grande-Bretagne), Maria S. Theocharis et G. Delivanis (Grèce), Marcel Emerit et Freddy Thiriet (France), Giorgio Cencetti (Italie), Robert Wildhaber et Jacques Freymond (Suisse), Mirko Bayraktarović (Yougoslavie). Certains même ont présenté des conférences très applaudies. Le P^r Hugh Seton-Watson a disserté sur *La formation de la conscience nationale en tant que problème d'histoire comparée.* La byzantiniste grecque Maria S. Theocharis nous a fait connaître les beautés de *Deux broderies post-byzantines et leur place dans l'histoire des relations gréco-roumaines*, tandis que sa collègue bulgare V. Tăpkova-Zaimova a présenté avec érudition *Les invasions slaves dans le contexte général des invasions « barbares » au sud du Danube.* Dernièrement le P^r Obolenski s'est attaché à nous faire mieux connaître *La tradition de Cyrille et Méthode en Europe orientale.* Quant au P^r Thiriet, nous avons encore dans les oreilles l'écho de son exposé sur *Venise et les pays balkaniques.*

Cordialement ouverte aux collaborations étrangères, la « Revue des études sud-est européennes » renferme à travers les volumes parus depuis 1963 jusqu'à présent une importante suite d'articles signés par des savants appartenant non seulement aux différents Etats du Sud-Est de l'Europe, mais encore à d'autres pays. C'est ainsi qu'on y rencontre des contributions bulgares (N. Todorov, M. Andreev, I. Dujčev, I. Ounjiev, D. N. Mintschew, Z. Avramovski) ou grecques (E. Kriaras, N. A. Oikonomidès, J. Tsaras), françaises (A. Mirambel) ou allemandes (J. Irmscher), anglaises (E. D. Tappe), polonaises (T. Zawadzki), yougoslaves (Y. Garašanin), soviétiques (A. F. Miller et R. G. Piotrovski) et même américaines (St. Fischer-Galaţi). Nous ne doutons pas un instant que l'avenir n'en accroisse la liste. Sur ce vœu très cordial des scientifiques de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest nous prendrons congé de nos lecteurs, avec une promesse toutefois, celle de leur faire désormais entendre par le canal de cette revue et d'une année à l'autre, les derniers échos de l'activité de leurs collègues roumains, et de la leur propre, également.

Anca Iancu et Petre Ş. Năsturel

AL. GRAUR, *Nume de persoane* [Noms de personnes], Ed. ştiinţifică, Bucarest, 1965, 187 p.
DU MÊME, *La romanité du roumain*, Ed. Academiei, Bucarest, 1965, 69 p. (Bibliotheca Historica Romaniae. Études, 9).

L'auteur s'adresse dans cet ouvrage au grand public dans l'intention de lui offrir une initiation à l'onomastique, science toute jeune encore, mais pleine de promesses. Ses matériaux ont été empruntés soit à divers travaux de spécialité, soit recueillis au cours d'observations faites sur le vif durant plusieurs années.

Il les a divisés en 12 chapitres d'une étendue inégale, où les noms roumains l'emportent : les remarques sur les systèmes onomastiques étrangers servent plutôt d'introduction à l'intelligence du système onomastique roumain.

Après avoir montré l'importance de l'onomastique et sa place au sein de la linguistique, l'auteur constate que « l'étude de l'étymologie, lorsqu'il s'agit de noms de personnes, implique des difficultés sérieuses. Elle présente néanmoins de l'intérêt à bien des points de vue. Les noms constituent une parcelle de la tradition, de l'histoire du pays ; ils fournissent des informations sur la culture et sur le mode de vie en général de nos prédécesseurs... La prudence est nécessaire, vu que, de tous les éléments de la langue, ceux qui se rattachent le plus à l'évolution de la société sont les noms de personnes » (p. 9). Plus loin, il présente brièvement quelques systèmes onomastiques étrangers (chinois, sémite, turc, néo-africain), passe à des systèmes apparentés (indo-européens) et aborde ensuite le système onomastique roumain (hypocoristiques et diminutifs, fréquence des noms, surnoms et noms de famille, formation des noms, observations morphologiques, orthographiques et orthoépiques, des noms de personnes aux noms communs).

Bien que conçu comme une simple « initiation », l'ouvrage renferme une grande abondance de faits : près de 3 000 noms. Ceux-ci sont analysés, traduits ou commentés de façon à être à la portée de tout le monde ; l'exposé est vivant, le matériel informatif alterne avec des observations d'ordre général linguistique, avec des constatations du domaine de l'histoire sociale, avec des tentatives de solution de questions de détail, des anecdotes illustrant divers procédés onomastiques, etc.

Nous ne partageons pas le scepticisme de l'auteur quant à l'origine du vocatif roumain en *-e*. Du nom latin *Traianus* aurait résulté en roumain la forme hypothétique **Trăzîn*, et non **Trăin* (p. 11). Un riche inventaire de noms propres grecs figure chez W. Pape. Le surnom *Cicero* est traduit par « celui qui a un grain de beauté » ; nous préférons le sens concret de « pois chiche ». La tendance à présenter un très grand nombre de détails significatifs a influencé l'économie du livre, qui ne délimite pas assez nettement, sur le plan diachronique et synchronique, les éléments fondamentaux du système onomastique roumain.

AL. GRAUR, *La romanité du roumain*

L'étude de l'individualité de la langue roumaine parmi les langues romanes a préoccupé, entre autres savants, Sextil Puşcariu (1920) et W. Meyer-Lübke (1930). Ce dernier a essayé de montrer que maints caractères considérés jusqu'alors comme propres seulement à la langue roumaine se trouvent en fait en Occident également, notamment en Italie. Les deux savants que nous venons de mentionner ont plutôt analysé des faits isolés et n'ont pas tenu compte, dans la mesure convenable, du système de la langue dans son ensemble, ni de son dynamisme. Al. Graur s'est efforcé de présenter les tendances générales latines et romanes et de les opposer aux influences étrangères, de montrer comment le roumain a résisté à ces dernières, comment il a conservé certains caractères propres de son héritage latin et comment il s'est adapté aux circonstances durant les diverses périodes de son histoire. Il considère que pour mieux comprendre l'évolution d'une langue il faut la juger en fonction de l'espace et du temps, de la société qui la parle, des tendances héritées, du contact avec les langues voisines et en rapport avec le poids spécifique des différents compartiments de la langue, étant donné que certains d'entre eux sont plus stables et d'autres plus mobiles; « ensuite, il faudra, dans chacun des compartiments, étudier la quantité de changements produits depuis l'époque latine et surtout des changements causés par des faits extérieurs au latin et au roman » (p. 9—10).

Le premier chapitre présente les tendances latines et romanes et analyse les innovations provoquées par les influences extérieures. Ces dernières ont agi en particulier sur le lexique, mais elles ont pénétré par endroits plus profondément, en affectant la phonétique, la morphologie ou la syntaxe. L'examen compétent de ces faits (p. 10—31) constitue le noyau du présent travail.

Le II[e] chapitre expose des problèmes de lexique et fait voir d'une façon qui emporte la conviction du lecteur comment la langue roumaine a victorieusement résisté aux influences étrangères.

Le III[e] chapitre développe une idée nouvelle et originale, à savoir que l'on peut observer en roumain depuis un certain temps, une sorte de « récession », de retour au système général roman. A ce que je sache, les faits présentés dans ce chapitre seront repris et examinés par l'auteur sur une base plus large dans un ouvrage spécial.

Le IV[e] chapitre montre l'action de la culture moderne sur le lexique et le système de la langue roumaine. Ce facteur a également contribué à rapprocher davantage la langue roumaine des autres langues romanes. La conclusion générale en est que la langue roumaine a obstinément conservé les traits qu'elle a hérités et qu'elle a assimilé organiquement des faits nouveaux, mais sans modifier pour autant sa structure romane. En réalité, « les langues ne changent que très difficilement de structure, parce que leur raison d'être, en tant que moyen de communication, les oblige à ménager toujours la possibilité de compréhension entre les différentes générations qui vivent en même temps » (p. 67).

Je me permettrai de faire quelques observations de détail. L'auteur ne mentionne pas le fait que le roumain a conservé bien plus fidèlement que d'autres langues romanes certains traits archaïques, par exemple des formes de vocatif (*deus* > interjection *zău*, *domine* > *doamne*, *domine deus* > *dumnezeu*), des formes de nominatif (*draco* > *drac*, *frater* > *frate*, *imperator* > *împărat*, *hospes* > *oaspe*, *homo* > *om*, *soror* > *soră*), des formes de génitif (*Lunis dies luni*, *Martis dies* > *marți*, *Mercuri dies* > *miercuri*, *Iovis dies* > *joi*, *Veneris dies* > *vineri*). Ces faits constituent un argument à l'appui de l'opinion des chercheurs qui soutiennent que le vocatif en *-e* serait d'origine latine. Le vocatif en *-o*, inconnu dans le nord de la Roumanie, constitue une réapparition sporadique et tardive. Est-il effectivement nécessaire d'expliquer l'existence du neutre en roumain « par la mentalité slave », alors que du point de vue formel

il continue la situation du latin? L'emploi de la forme déterminée après une préposition (*la popa* « chez le prêtre », p. 27), n'est pas obligatoire. Le développement du réfléchi est attesté copieusement dans les textes latins tardifs. La perte de l'infinitif dans le dialecte aroumain ou sa réduction en daco-roumain n'est parfois qu'une apparence : il s'est produit un déplacement de catégorie et l'infinitif est devenu substantif.

H. Mihăescu

H. MIHĂESCU, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* [L'influence grecque dans la langue roumaine jusqu'au XV^{e} siècle], Ed. Academiei, Bucarest, 1966, 225 p.

Après une Introduction, l'ouvrage contient les chapitres suivants :

La diffusion du latin; Les hellénismes de la langue latine des provinces danubiennes; Mots grecs anciens dans la langue roumaine; La Romanité danubienne aux IV—IX^{e} siècles; L'influence byzantine par l'intermédiaire du paléoslave; L'influence byzantine directe; Les commencements de notre organisation d'Etat; Le développement du féodalisme roumain et la chute de l'Empire byzantin; L'influence grecque dans le dialecte aroumain; Echos tardifs. Un résumé français, suivi d'une riche bibliographie (p. 195—207) et d'un index complètent l'ouvrage.

Appuyé sur une documentation riche et variée, faite d'inscriptions, textes littéraires, documents d'archive, faits du langage oral, etc. qu'il étudie dans l'esprit comparatif-historique, l'auteur s'est proposé de nous donner une « stratigraphie de l'élément grec dans la langue roumaine jusqu'à la fin du XV^{e} siècle ». Il commence par l'étude des traces laissées en roumain par le grec ancien, continue par celle de l'influence byzantine et finit par des considérations d'ensemble sur l'influence grecque moderne, après le XV^{e} siècle.

L'auteur constate que « l'élément grec n'a pas joué de rôle important dans la formation de la langue roumaine ». Au nord de la ligne Jireček, l'influence grecque a été faible, elle s'est manifestée seulement dans quelques centres urbains, dans peu de domaines du vocabulaire et surtout dans le parler des classes dominantes. Le roumain a hérité du latin 42 hellénismes qui y sont entrés à différents moments, bien assimilés et ressentis comme latins dans tout l'Empire : *amăgi, biserică, blestema, boteza, carte, căsca, căscăun, cicoare, ciutură, coardă, creștin, cuteza, drac, farmec, grec, gutui, Indrea, înger, martur, măcina, mărgea, mesteacăn, mîngîia, musteață, Nicoară,* arom. *oarfăn, papură, pască, paști, părîngă, preot, rîncheza, sîmbătă, Sîmedru, Sîmpietru, Sîngiorz, Sînziene, spată, stupă, șteamătă, teacă, zeamă.* Il n'y a que quelques mots, entrés seulement dans le latin oriental, qui sont dus au contact direct avec le monde grec : *broatec, ciumă, frică, jur, mic, plai, proaspăt, spîn, stup, stur, trufă,* dont deux sont d'étymologie incertaine (*broatec* provient peut-être du substratum autochtone, *proaspăt* du grec byzantin).

L'influence grecque d'époque byzantine s'est manifestée, elle aussi, assez faiblement et surtout d'une façon indirecte. Des 278 hellénismes entrés en roumain au cours des XII^{e}—XV^{e} siècles, 254 sont arrivés par l'intermédiaire des Slaves et 2 par celui du latin médiéval. Seuls 22 mots sont dus au contact direct avec le monde byzantin. La plupart des termes empruntés appartiennent au vocabulaire politique, ecclésiastique, administratif, commercial, technique. Donc, peu de mots grecs ont pénétré dans le langage courant, de sorte que nous pouvons dire que l'influence byzantine n'a pas atteint les couches populaires roumaines; on en retrouve des traces seulement dans les couches supérieures de la société féodale roumaine dont le développement a déterminé au cours des siècles l'enrichissement du vocabulaire par l'appel à la terminologie slave-byzantine. Par l'intermédiaire des langues slaves méri-

dionales entrent dans le roumain, aux VII^e—X^e siècles, les mots suivants : *busuioc, colibă, comoară, corabie, crin, cucuvaie, dafin, desagi, drum, humă, livadă,* rusalii, *sfeclă.* Par le truchement des textes slaves anciens pénètrent en roumain, de pair avec le développement de l'organisation du culte religieux, à partir du X^e siècle, les mots suivants : *acatist, aer, agneț, aliluia, aloe, amin, amvon, antifon, antihrist (antihîrț), antimis, apostol, april, arap, arhanghel, arhidiacon, arhiepiscop, aspidă, avgust, azimă, cadă, camilafcă, canon, catapeteasmă, catavasie, catismă, călugăr, chedru, chilie, chimval, chiparis, chit, chivot, clir, colivă, condac, crijmă, decemvrie, diavol, disc, elin, enorie, episcop, evanghelie, evreu, fariseu, felon, fevruarie, hirotoni, iad, ianuarie, icoană, iconostas, idol, isop, iudeu, iulie, iunie, lavră, lighioană, litie, liturghie, mai, mantie, martie, mănăstire, metanie, migdal, minei, mir, mirt, mitră, mitropolit, nard, noemvrie, octomvrie, osana, panaghie, panahidă, parastas, pateric, patriarh, potir, prescură, proscomidie, psalm, psaltire, rasă, saracustă, satană, sărindar, septemvrie, smirnă, tărtăr, tipic, triod, tropar, varvar.* Au cours des X^e—XII^e siècles, quand les Roumains se trouvent en contact immédiat avec les Byzantins qui se sont emparés de la Dobroudja (971—1185) et de la Bulgarie en transformant le Danube en frontière nordique de leur Empire (1018—1185), pénètrent dans la langue roumaine, directement, les toponymes : *Constanța, Sulina, Calafat et Maglavit,* témoignages de l'activité de la flote byzantine sur le Danube, les termes du vocabulaire des marchands : *agonisi, arvonă, folos, mătase, prisos, scafă, traistă* : les termes militaires : *cort, cucură, flamură, stol,* les noms d'animaux : *mul, mulă,* arom. *mulare, omidă,* les mots provenants des cercles ecclésiastiques : *mînie, urgie, urgisi.* En même temps sont arrivés par l'intermédiaire des Slaves des mots touchants au commerce *(camătă, felie, ieftin, lipsi, litră, mireasmă, mirodenie, orez, piper, pită, procopsi, săpun, sosi, strachină, tigaie, văpsi),* aux constructions *(cămin, cărămidă, piron, pat, temei (temelie)),* à la vie domestique *(argat, dîrmon, pirostie, țăgar, sazmă),* à l'activité des chancelleries *(călimară, condei, dascăl, diac, hîrtie, pedepsi),* et les mots *cămilă, castan, părăsi, pir, (v)lăstar,* entrés par voie littéraire. Par le même intermédiaire slave entrent dans la langue roumaine aux XIII^e—XIV^e siècles, en liaison avec l'achèvement de l'organisation ecclésiastique dans les pays roumains, les mots suivants : *afurisi, anatemă, arhierarh, arhiereu, arhimandrit, candelă, cădelniță, chinovie, chir, chiraleisa, cimitir, eclesiarh, ctitor, egumen, epistolie, epitrafil, epitrop, eres, eretic, exarh, faclă, făclie, filozof, har, hărăzi, ieromonah, mărturisi, mitoc, paraclis, pascalie, patrahir, pizmă, policandru, prezviter, prodiacon, pronie, protopop, raclă, schimnic, schit, scorpie, sihastru, talant, tîrnosi, trapeză, turlă, zizanie.* Au cours des XIV^e—XV^e siècles, quand le développement du féodalisme arrive à son point culminant, pénètrent dans la langue roumaine, par les Slaves, des mots concernant les relations sociales *(engarie, privilie, siromah, vicin),* l'organisation de l'Etat *(apocrisar, chelar, comis, comornic, despot, despină, diac, ducă, grămătic, logofăt, pitar, spătar, stratornic, vistiernic, protovistiar),* l'art militaire *(hînsar, schiptru),* la navigation *(catarg),* la horticulture *(trandafir),* l'architecture *(cămară, maistor, pirg, zugrav),* le système des mesures, poids et monnaies *(aspru, cîntar, dinar, haraghie, mertic, perper),* le commerce *(cumerc, hazdee, olovir, plapomă, porfiră, scufie, vilar, zahăr),* la chancellerie *(catastih, hrisov),* divers autres domaines *(cupă, heretisi, horă, măcar, măguli, pitic, scandal, stihie, ursi, zodie).* Par l'intermédiaire du latin médiéval sont arrivés les mots d'origine byzantine : *căpitan* et *bumbac.* Par voie directe, le mot *buzunar* et les noms propres *Ungrovlahia* et *Moldovlahia.*

L'auteur constate que l'influence grecque ancienne et byzantine fut plus faible encore sur les dialectes aroumain et mégléno-roumain, ce qu'il explique par les particularités de la vie des Vlaques du sud du Danube. Vivant par petits groupes isolés dans les montagnes, ces pâtres ne sont pas venus en contact plus étroit avec la civilisation urbaine et livresque de Byzance. Ils ne sont pas parvenus à un degré de développement économique, social, politique et culturel les obligeant à faire appel à la terminologie byzantine afin d'enrichir leur vocabulaire (ce qui fut le cas des Roumains du nord du Danube). Plus forte a été l'influence néo-grecque sur l'aroumain, dont le phonétisme même en porte l'empreinte.

Venu après une longue série d'essais sur l'influence grecque dans la langue roumaine appartenant à des savants roumains et étrangers, l'ouvrage du professeur H. Mihăescu est la première étude exhaustive de ce problème. Paraissant l'année même du 60^{e} anniversaire de l'auteur, ce livre nous rappelle quelques-unes des œuvres qu'il nous a données durant sa vie de labeur et de dévouement à la science et à l'enseignement. Il suffit de citer son édition critique et son étude sur la version latine de Dioscoride, son cours d'histoire de la littérature latine tenu à Jassy, son ouvrage sur le latin des provinces danubiennes de l'Empire romain, sa traduction de Procope, sa contribution à l'édition et à la traduction des sources antiques concernant l'histoire roumaine.

N. Şerban Tanaşoca

OTTO MARKL, *Ortsnamen Griechenlands in „fränkischer" Zeit* (Byzantina Vindoboniensia. Herausgegeben vom Kunsthistorischen Institut und dem Institut für Byzantinistik der Universität Wien. Band I), Ed. Hermann Böhlaus Nachf., Graz-Cologne, 1966, 66 pag.

Dans leur introduction à cette plaquette, les professeurs O. Demus et H. Hunger informent les byzantinistes que ce premier volume inaugure une nouvelle série d'études byzantines qui s'appellera les « Byzantina Vindoboniensia » et embrassera des sujets appartenant aussi bien au domaine de l'art byzantin qu'à l'histoire ou à la philologie byzantines.

Le travail d'Otto Markl représente un dictionnaire de la toponymie de la Grèce à l'époque de l'occupation franque et vénitienne. Il enregistre les noms, corrects ou estropiés, sous lesquels les localités, fleuves, etc., de Grèce se rencontrent dans les sources médiévales. C'est que, ainsi que l'auteur aime à le rappeler après William Ramsay, « la toponymie est le cadre de l'histoire ». C'est dire combien cet ouvrage, unique en son genre jusqu'à présent pour la Grèce byzantine, facilitera aux érudits la lecture des chroniques et documents du moyen âge. Mais il est regrettable — cela à notre sens du moins — que O. Markl ait limité son dictionnaire à la Grèce considérée dans ses frontières politiques actuelles, encore qu'il ait fait une exception et englobé l'île de Chypre vu son rôle d'étape, dit-il, sur la route qui de la Grèce franque menait aux Lieux-Saints. Son travail aurait certainement gagné en intérêt à s'occuper — comme son titre semble du reste l'indiquer — de la toponymie de toute la Grèce (Romanie) franque. Est-il admissible en effet d'ouvrir une chronique, de suivre sur la carte, en s'aidant de ce dictionnaire, l'avance des Croisés et de se heurter brusquement à la barrière de la Maritsa, qui vient scinder ce qui fut à l'époque byzantine le royaume de Thessalonique et l'Empire latin de Constantinople? Quoiqu'il en soit, on ne louera certainement jamais de trop l'entreprise assumée avec tant de minutie et d'érudition par l'auteur qui n'a pas reculé devant la besogne ingrate de dépouiller quelque 196 ouvrages pour en extraire environ 2 000 fiches. Sa bibliographie se devait pourtant de signaler aussi D. V. Vayakakos, Σχεδίασμα περὶ τῶν τοπωνυμικῶν καὶ ἀνθρωπωνυμικῶν σπουδῶν ἐν Ἑλλάδι (1833—1962), «'Αθηνᾶ», 66, 1962 p. 301—424.

On nous permettra peut-être de noter ici quelques vétilles. L'auteur a retenu les variantes, souvent nombreuses, de ses toponymes à travers les sources médiévales. Mais *quandoque bonus dormitat Homerus*... ! Et, pour nous limiter à l'une des chroniques les plus connues, celle de Villehardouin par exemple, il a laissé lui échapper des noms comme *Corfol*, Corfou ; *Salenikes*, Thessalonique ; *Mouton*, *Moton*, Méthone ; *la Serre*, Serrès... Si O. Markl a mis à profit *Les portulans grecs* publiés par A. Delatte voici vingt ans, il aurait encore pu glaner maints toponymes et variantes en ouvrant aussi, du même savant, *Les portulans grecs, II. Compléments* (Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et

politiques. Mémoires, tome LIII, fasc. 1), Bruxelles 1958, passim (îles Ioniennes, Morée, Crète, archipel, Chypre). De même, en ce qui concerne l'île de Chypre, son dictionnaire aurait gagné à tenir compte aussi de l'étude si bien menée de A. et J. Stylianou, *An important manuscript Map of Cyprus by Bartolomeo Zamberti dalli Sonetti in the Library of the National Museum Greenwich*, dans Κυπριακαί Σπουδαί, XXVIII, 1964, p. 117—126.

Son labeur assurera à O. Markl la longue reconnaissance des byzantinistes. La géographie historique du Sud-Est européen devra dorénavant tenir compte de ce dictionnaire qui permettra aussi des rapprochements entre la nomenclature des différents pays balkaniques, et même avec celle des territoires français, italiens, etc... et asiatiques. Le jour où l'auteur envisagera une refonte de son livre, il sera à souhaiter qu'il accompagne d'explications étymologiques les toponymes enregistrés. C'est que bien des noms sont pittoresquement déformés par les Latins qui s'évertuaient à les franciser ou rendre intelligibles. Ainsi, Beaufort, au Péloponèse, est évidemment la traduction mot à mot de Oraiokastro (*i.e.* ὡραῖο κάστρο, la belle forteresse, le beau fort). En revanche, Mendenitsa, en Phtiotide, a été corrompu de mille manières, par exemple en Baudeniza, Leboudinenza, arrangé ultérieurement en Bondance qui a automatiquement engendré un nom surprenant, l'Abondance !

Trois planches (jaquette comprise) illustrent agréablement ce petit livre. Elles sont empruntées à Vincenzo Coronelli, *Historia del regno Negroponte*, Venise, 1695 ou encore à son *Atlante Veneto*, I, Venise, 1694. Celle intercalée à la page 32 a, pour la géographie historique de la côte roumaine, l'intérêt de représenter les Bocche del Danubio et d'enregistrer (en allant du Nord vers le Sud) les noms de Chiustengo (= Constantza), Zanananda, et enfin Pangala et Pangala Nova, curieuse mention de deux Mangalia situées sur la carte à distance appréciable, que l'archéologie de la ville devra peut-être tirer un jour au clair.

Le dictionnaire d'O. Markl fait heureusement présager de l'avenir de la nouvelle collection.

P. Ș. Năsturel

C. TH. DIMARAS, Δημήτριος Καταρτζῆς [*Démètre Catargi*], Athènes, 1965, 41 p.; Idem, Ὁ φιλελευθερισμός τοῦ Δ. Καταρτζῆ. Μὲ ἀποσμάσματα ἀπὸ τὸ ἀνέκδοτο „Γνῶθι σαῦτον" [*Le libéralisme de D. Catargi.* Avec des fragments de l'ouvrage inédit « Connais-toi toi-même »], Athènes, 1964, 84 p.

La personnalité de Démètre Catargi est de celles faites pour exercer une sorte de fascination particulière sur les historiens littéraires. Et à juste titre : appartenant à une génération intermédiaire — ainsi que le remarque celui qui s'est consacré à l'exégèse de son œuvre —, génération placée entre la « première vague » (à laquelle appartenait un Eugène Vulgaris) et la deuxième (illustrée par Coraïs), Catargi s'impose en tant que personnage marquant de par son activité, tout à la fois multilatérale et caractéristique pour cette phase de transition, de la fin du XVIII^{e} et du commencement du XIX^{e} siècle. Personnalité intéressante entre toutes, et non seulement pour la culture grecque ! En effet, puisque son activité s'était développée en Valachie, il avait eu l'occasion de connaître à fond la culture roumaine également. C'est pourquoi ses écrits trouvaient une large audience auprès des lecteurs roumains aussi bien que dans les milieux grecs. Et c'est pourquoi aussi, sa formation intellectuelle et les concepts qu'il a véhiculés une fois intégrés dans le mouvement général des idées en Europe du Sud-Est, Catargi se révèlera sans doute comme l'une des figures les plus expressives de l'époque des lumières en cette zone.

C. Th. Dimaras nous offre dans les deux ouvrages susmentionnés une suggestive, bien que succincte, biographie de Catargi. Notons en tout premier lieu le portrait intellectuel du let-

tré grec, qu'il brosse en quelques traits d'une grande maîtrise, ainsi que l'incursion dans la pensée de celui-ci faite à l'occasion de la publication de l'un de ses textes demeurés encore inédits.

Cité sous des noms divers par ses contemporains, Catargi s'était imposé à leurs yeux en tant que personnalité d'une haute valeur et l'auteur de l'étude fait cette remarque pertinente que même un censeur sévère (voire désabusé) des mœurs de Valachie au temps des Phanariotes, comme Alexandre Kalfoglou, ne lui trouve aucun défaut, le recommandant, tout au contraire, en tant qu'« homme sage » et « de bon conseil ». Sachant le grec, le français, et l'arabe, Catargi associait à un esprit pénétrant des connaissances variées, tirées de sources multiples. Ses opinions s'ancraient dans le terrain des activités pratiques, concrètes. « Esprit réaliste », il croit à la philosophie et au progrès de l'humanité, faisant l'éloge de la « juste raison » et prisant plutôt les œuvres didactiques que celles de pure spéculation, d'où son penchant marqué pour la prose et pour la langue vivante — c'est-à-dire cette langue douée d'une plus grande force de persuasion et qui se prête d'autant mieux à une large communication.

Particulièrement significative nous semble sa prédilection pour les proverbes, prédilection notée par notre auteur. Voilà en effet un trait qui réveille en nous l'écho de ce penchant « sophiologique » qui distingue les protagonistes des lumières dans le Sud-Est européen. Il s'agit de la tendance de cultiver « l'apophtegme » en lui donnant des sens nouveaux et une nouvelle intensité à cette époque où les esprits s'engageaient dans des entreprises pratiques sans négliger pour autant leur côté théorique. Bien que n'abordant pas les amples synthèses théoriques, il nous semble toutefois que les penseurs éclairés du Sud-Est européen fondaient leurs initiatives sur une base solide, dont il ne faut pas chercher les principes dans des exposés amples et savants. Les piliers, les fondements à toute épreuve sur lesquels s'appuyaient ces penseurs comportaient des éléments empruntés à la sagesse populaire ou à cette sagesse antique qui leur parvenait par la filière byzantine. Envisagés de ce point de vue, les écrits « didactiques » de la fin du XVIII^{e} siècle se révèlent pareils à des ponts hardiment jetés vers l'avenir mais s'étayant de solides principes traditionnels. Sous le rapport de la forme, les lettrés de cette époque sont en voie de passer de la simple argumentation expositive à l'essai (d'où la préférence de Catargi pour « le projet » — σχέδιο), alors qu'au point de vue du contenu ils commencent à s'engager dans d'amples œuvres d'assimilation tendant à adapter la conception traditionnelle aux nouvelles exigences du moment. Retenons comme significatif le fait que c'est Démètre Catargi qui initia Rigas aux langues étrangères, appuyant l'activité de celui-ci pour la délivrance de la Grèce. Retenons également que dans son « Discours sur l'éducation », Catargi puise dans l'œuvre de Locke et de Rousseau tout en gardant sa liberté de pensée envers eux.

L'esprit synthétique et original de ce protagoniste des lumières tient tout entier dans la réplique qu'il donne à Voltaire (« ce mot de patrie sera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec ! ») en usant d'une belle phrase inspirée de Montesquieu : « C'est pourquoi nous avons le droit d'aimer notre patrie plus que notre famille et notre famille plus que nous-mêmes » (p. 17). Adepte d'un despotisme éclairé, plus conservateur au point de vue religieux que celui propre à d'autres pays européens, Catargi craignait, certes, l'anticléricalisme de Voltaire qui pouvait faire du tort justement à « ces chefs de l'Eglise qui assurent la liaison avec la haute administration et qui, à maintes reprises et en mainte entreprise, sont nos chefs politiques ». Cependant, cet esprit conservateur ne l'empêche pas d'appliquer un critère innovateur chaque fois qu'il saisit la véritable voie du développement de la société, lorsqu'il établit une distinction entre les membres de celle-ci partant non pas de l'ancienne classification en croyants et païens, mais les jugeant d'après leur conscience plus ou moins éclairée. C'est dans cette nouvelle typologie que réside, croyons-nous, le haut intérêt du texte inédit publié par C. Th. Dimaras : « *Connais-toi toi même* ».

Du reste, dès l'introduction, l'érudit historien remarque comme l'élément le plus caractéristique s'imposant à notre attention le qualificatif de « superstitieux » attaché par Catargi à Voltaire, car pour lui « libre n'est que l'homme délivré de tout préjugé ; c'est le point même

de départ de l'essor du peuple grec vers la liberté politique » (p. 18), et ce point de vue persistera dans la conception de Coraïs également. C'est toujours cette conception qui sert de point de départ aux trois directions prises par le « libéralisme » de Catargi, directions soumises à des « permanences » culturelles : l'attitude de l'hellénisme vis-à-vis des étrangers, le prestige de l'Antiquité, le problème linguistique. Partant de ce concept, Catargi établit une nouvelle typologie dans son texte, rédigé selon C. Th. Dimaras vers l'année 1787.

Selon l'érudit phanariote, le genre humain se divise en : sages, soi-disant savants et ignorants. Les premiers ont augmenté la force de leur cerveau par une lecture systématique, accordant la priorité à une certaine discipline mais sans négliger pour autant les autres sentiers de la science qu'ils explorent par la lecture d'ouvrages écrits en diverses langues. La deuxième catégorie est celle des véritables dilettantes, qui dès qu'ils ont approché un domaine pensent tout savoir en raisonnant sur toute question avec suffisance. L'ignorant, enfin, ne connaît rien, ni ne prétend ou souhaite rien connaître ; c'est pourquoi il ne peut distinguer un érudit d'un dilettante et passe sa vie dans une totale indifférence. Catargi passe à des comparaisons entre le sage et le soi-disant savant ou celui-ci et l'ignorant, en se servant d'analogies érudites et convaincantes. Il tâche ensuite d'offrir un remède à chaque partie : aux premiers, il montre les confusions faites entre les langues et les cultures dans le but d'assurer un faux avantage à la langue et à la culture grecques (au fond, ici Catargi discute cette « translation culturelle » qui avait également préoccupé le *stolnic* Constantin Cantacuzène, dans son ouvrage concernant l'histoire de la Valachie — *Istoria Ţării Rumâneşti* — de la fin du XVII^{e} siècle) ; en conclusion il donne le conseil d'user du langage commun « afin de pouvoir s'associer à tous les peuples et prétendre à s'initier aux mystères de la philosophie ». Pour ce qui est du soi-disant savant, assumant le risque de le fâcher, il lui met sous les yeux le diagramme des sciences épanouies sur la terre et conseille à l'ignorant d'apprendre chaque jour quelque chose jusqu'à ce « qu'il lui vienne l'appétit stimulant du travail ». Que chaque personne procède à l'analyse des concepts dont elle se sert pour s'assurer qu'elle se trouve dans le droit chemin ; et tout d'abord, chacun a le devoir d'explorer les cultures européennes afin de constater les rapports de la langue latine avec les langues nationales. A cet endroit, Catargi, apporte un hommage évident à l'Europe des lumières, similaire à celui qu'on retrouve dans certaines pages des écrivains roumains — Gavril Callimachi (1774) ou Grigore Rîmniceanu (1798), par exemple. Enfin, il plaide chaleureusement en faveur de l'enseignement des langues de large diffusion (à une époque où le français était habilement manié par les milieux cultivés de Valachie). Pour devenir « philosophe et bon citoyen » (association tellement caractéristique pour le mouvement des lumières dans le Sud-Est européen), le Grec savant ne saurait plus s'arrêter au « premier art commun », en négligeant les sciences et les arts qui fleurissent en Europe. L'appel final est imbu d'un pathos et d'une sincérité encore goûtés de nos jours : « Que mon philosophe qui est un gnostique selon sa bonne disposition, et qui lit ma parole, le soit également d'après sa nature. Que le soi-disant savant en la lisant et l'ignorant en l'épelant, le premier étant fou et l'autre bête, tous les deux, selon leur bonne volonté, cessent de l'être ».

Cet écrit publié de nos jours par C. Th. Dimaras est bien digne d'attention par son esprit tellement caractéristique. Il conviendrait de lui ajouter l'autre ouvrage, également inédit : «Conseils aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des ouvrages turcs et occidentaux et sur la bonne façon de les étudier » (ouvrage qui, selon la remarque de C. Th. Dimaras dans son *Hist. de la litt. néo-grecque*, p. 170, est une réplique au traité de St. Basile qui, à son tour, a dû, croyons-nous, inspirer durant longtemps l'attitude du monde balkanique vis-à vis des « Latins » occidentaux). Réunies, ces deux œuvres seraient à même de souligner avec plus de pertinence encore le mouvement des idées à l'époque des lumières dans certains milieux du Sud-Est européen.

D'autre part, nous avons découvert dans l'écrit de cet érudit phanariote une raison de plus pour apprécier sa personnalité si attirante ; il s'agit du parallèle qu'il établit entre le grec an-

cien et moderne d'un côté et le latin avec les langues néo-latines — parmi lesquelles le roumain aussi — de l'autre (p. 52). C'est un nouveau trait caractéristique de sa compréhension et une touche de générosité de la conscience de celui dont l'activité culturelle s'était développée en Valachie.

Souhaitons que ces deux importantes contributions soient suivies par de nouvelles données sur l'activité de Démètre Catargi, ce haut personnage de la cour valaque et ce lettré dévoué à la nation grecque, dont le destin littéraire a la chance d'être piloté par un historien de la culture et un comparatiste d'une compétence unanimement reconnue.

Al. Duțu et *A. Papapanu*

DANIEL PHILIPPIDIS, BARBIÉ DU BOCAGE, ANTHIME GAZIS, 'Αλληλογραφία, 1794—1819 [*Correspondance, 1794—1819*], Ἔκδοση — Σχόλια Αἰκατερίνης Κουμαριανοῦ, Athènes, 1966, XVIII + 305 p. (Ὅμιλος μελέτης τοῦ Ἑλληνικοῦ Διαφωτισμοῦ. Νέα Ἑλληνικά Κείμενα. Ἐπιστασία Κ. Θ. Δημαρά).

L'importance pour l'étude de l'histoire des civilisations des éditions d'actes et documents littéraires n'a plus besoin d'être démontrée. On publie presque partout la correspondance des personnalités marquantes et, en Roumanie, « Editura pentru Literatură » a organisé une collection spéciale dont les volumes parus jusqu'à présent ont apporté de nouvelles données sur la création et la personnalité d'un Ion Ghica, d'un Vasile Alecsandri, d'un Alexandru Odobescu et d'autres. Les lettres éditées par Catherine Koumarianou exercent un attrait de plus : on n'y retrouve pas la voix solitaire d'un émetteur, mais un véritable dialogue, « une conversation entre absents » (d'après la formule suggestive de C. Th. Dimaras), un échange d'idées et un entrelacement d'épisodes qui captivent. Lue d'un coup, la correspondance des trois lettrés vous suggère « un roman coupé » : deux personnages discutent, se meuvent sur la scène et pâtissent sous l'empire d'une vieille force, bien connue aux anciens auteurs tragiques — le destin — jusqu'au moment où un troisième personnage fait son apparition, en s'insinuant avec adresse et en faisant preuve d'un remarquable bon goût ; mais il sera expulsé avec violence par l'acteur principal qui le poursuivra partout de ses blasphèmes, en le désignant au public comme « fantasque au premier degré, coquin du premier ordre, sans conscience, sans honneur, sans religion ». De temps en temps l'action sera animée par des acteurs de moindre importance (banquiers, libraires, consuls, éditeurs) ou par la voix de grands personnages, restés dans les coulisses, tels Coray, Villoison, Lalande. Les discussions savantes sont parfois interrompues par des reproches d'amour ou par les comptes qui s'embrouillent, mais, justement au moment où l'intérêt du lecteur commence à faiblir, un voyage imprévu, avec des descriptions d'une saisissante fraîcheur et des péripéties extraordinaires, ou une longue et étonnante discussion linguistique reconquièrent le terrain perdu. Roman typique du XVIII^{e} siècle, ce volume évoque un fragment de l'existence humaine et un chapitre particulièrement intéressant de l'histoire des idées.

La correspondance engagée entre Paris, Vienne, Jassy et Leipzig fournit d'amples et variées données culturelles et la curiosité érudite de Daniel Philippidis en augmente la résonnance, par les références faites aux civilisations sud-est européennes, à la Grèce et à Constantinople, au destin « de la malheureuse Bulgarie » (p. 116) et au mouvement intellectuel de Serbie (« je vous ai envoyé... un carte illyrique de la Servie dressé d'un Servien savan », p. 153).

Editée avec compétence par Catherine Koumarianou, la correspondance de Daniel Philippidis, de Anthime Gazis et de Barbié du Bocage présente donc une importance spéciale. A part le manuscrit de la correspondance, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, on a

inclus dans le volume des textes inédits de la Bibliothèque Ghenadios, ainsi que des annexes, parmi lesquelles les comptes rendus publiés par Barbié du Bocage dans le « Magasin Encyclopédique » (1791, 1801). Les explications supplémentaires et les notes riches et précieuses de l'éditeur augmentent la valeur scientifique du volume. Certainement, Philippidis ne s'est pas senti à l'aise en écrivant en une langue étrangère et Gazis semble encore plus gêné par cette nécessité ; néanmoins, les lettres sont suffisamment claires pour permettre au lecteur de pénétrer dans l'intimité de ces personnalités tellement intéressantes. L'éditeur a maintenu l'ortographe souvent curieuse des écrivains grecs.

D'après les indications de Catherine Koumarianou, Philippidis a dû connaître Barbié du Bocage au début de l'année 1792, probablement grâce aux bons offices de Constantin Stamati, qui sera plus tard élogié par le premier et évité par le second. Les deux lettrés ont entretenu une correspondance régulière pendant une vingtaine d'années et plus, le premier désirant rester en contact avec la ville où il avait parachevé ses études et à laquelle il se sentait lié spirituellement, le second en répondant fidèlement aux demandes de son ami et en cherchant de nouvelles données sur la Grèce qu'il aimait et vénérait. Une certaine affinité élective a réuni les deux intellectuels et, à juste titre, toute interruption de la correspondance (qui se suivait, à un moment donné, d'après les solstices et les équinoxes, selon le programme fixé par Philippidis) a pu être considérée par l'un des partenaires comme « un crime de lèse-amitié » (p. 40). La correspondance dévoile, en premier lieu, « la vie du nouveau hellénisme », dont le pouls résonne « soit dans les recherches et les nostalgies de Philippidis, soit dans la curiosité ou la fébrilité de son correspondant français », d'après la remarque de C. Th. Dimaras (p. 9), qui souligne la valeur de ces textes pour une juste évaluation de l'activité de Philippidis et de Gazis. En rappelant le manque d'intérêt porté aux lettres par Legrand qui a eu cette correspondance entre ses mains, le savant grec brosse en quelques pages les aspects essentiels que la correspondance relève afin de réformer d'une façon radicale les présentations incluses dans les anciennes récapitulations historiques, empreintes d'un style digne d'authentiques « synaxaires ». Les textes suggèrent, en même temps, le chaleureux courant philhellénique créé en France à la fin du XVIII^{e} siècle, ayant comme objet non seulement la Grèce antique, mais encore la nouvelle (p. 221).

Quelques aspects d'une plus grande portée nous incitent à consigner ici quelques affirmations caractéristiques pour la mentalité des protagonistes des lumières dans les Sud-Est européen et à formuler quelques réflexions sur le milieu intellectuel où Daniel Philippidis a eu la possibilité de déployer son activité.

« Attiré par la Révolution française » qu'il voulut « voir de près », d'après la remarque de Barbié du Bocage, Philippidis est revenu avec le désir de s'établir dans son pays, mais il est resté en Moldavie où il pouvait travailler dans des conditions meilleures que celles offertes par son propre pays. Particulièrement réceptif, le lettré grec ne reste pas étranger à l'esprit cosmopolite de son époque (« un philosophe ne doit pas estreindre sa plume dans la sphaire de sa nation, il se doit à l'humanité entière », p. 41), mais son patriotisme est d'autant plus vigoureux ; s'il est attaché, par ses préoccupations, aux cercles érudits européens, il fonde ses actions sur les grandes aspirations du peuple grec. Son désenchantement trahit l'impatience de l'homme qui s'est dédié à un idéal dont la réalisation semble ajournée trop longtemps et n'importe quelle bonne nouvelle fait rebondir son enthousiasme : « Est il vrai ? le soleil donc va reparaître sur notre horizon et dissiper les ténèbres qui couvrent, depuis de plus de deux mille ans la patrie d'Epaminondas, de Phocion, de Socrate, etc. Vons ne sauriez vous imaginer les transports de joie que nous ressentons ; c'est un espèce de délire » (p. 92). Sa misanthropie déclarée maintes fois (« je méprise souverainement notre planète » — p. 95) a une limite précise, notamment l'amour de la patrie, nourri de souvenirs lorsque le présent ne sait pas l'entretenir : « Je pense souvent aux beaux siècles de la Grèce. Ah ! pourquoi n'ai-je pas été contemporain de ces hommes là » (p. 105). Alimentée par ce feu sacré, l'activité du lettré s'est soumise aux grands objectifs de l'époque, la laïcisation de la culture et, en général, la renaissance du peuple grec.

Le sentiment de solidarité avec les savants de partout (qui soutient même ses constructions linguistiques, tellement personnelles — la langue commune qu'il propose s'adressant « aux savants seulement, parce que commune à tout le monde est absolument impossible » — p. 148) s'accommode aux exigences du sentiment national, pendant que sa curiosité intellectuelle poursuit fidèlement les buts que le protagoniste des lumières s'est proposé ; Philippidis agit à l'instar de tous les philosophes de l'époque animés par le crédo de la renaissance politique, fille de la renaissance culturelle, cette dernière étant engendrée, à son tour, par l'esprit qui se matérialise dans le livre... Pour atteindre des buts si élevés, le lettré tâche d'accumuler les connaissances les plus variées : il commence à apprendre l'allemand à un âge assez avancé, fait des expériences de chimie et dresse des cartes géographiques, traverse le continent et désire savoir si le soleil est habité, en ébauchant quelques chapitres d'un véritable roman de science-fiction. Il accorde tout son crédit à Descartes, proclame son admiration pour Condillac et s'obstine à demander une version et un commentaire français des œuvres de Kant. Les frontières traditionnelles sont nettement dépassées et l'abbé Daniel affirme sans hésiter : « nous n'existons qu'autant que nous pensons » (p. 16). La forteresse qu'il assaille est le système traditionnel d'enseignement ; en passant des attaques violentes (« vous avez cru peut-être que nos Grecs modernes ont quelques goûts pour les connaissances qui tendent à perfectionner l'homme puisqu'elles développent sa raison ; point du tout » — p. 17), à la destruction méthodique et impitoyable (p. 35), il édifie à sa place un système nouveau, qui ne manque pas du charme propre à l'utopie : le savant emploie « l'éolodorique c'est-à-dire la langue hellénique que nous parlons aujourd'hui, qui est plus ancienne que l'on ne croit communément » (p. 173). Le cas de Philippidis est sûrement compliqué mais non pas insoluble, ainsi que le remarque C. Th. Dimaras.

A l'autre bout, nous rencontrons un homme d'une amabilité parfaite, qui fait son métier avec application ; son amour pour l'ancienne Grèce est émouvant et sa curiosité érudite est complétée par quelques intuitions remarquables. Néanmoins Barbié du Bocage accepte d'emblée les préjugés de son siècle, ceux-là même que l'œuvre d'un Gibbon ne s'était pas proposé de détruire : « ce sont vos Grecs du Moyen Age qui ont tout gâté, avec leur abominable logique scholastique ; ils ont d'abord mis les mots à la place des choses, ensuite ils ont perdu les choses avec les mots, et leur entêtement leur a fait croire qu'ils possédaient toujours les connaissances de leurs ancêtres » (p. 103). En combinant la littérature avec le commerce, il fait preuve d'une grande réceptivité aux critiques justifiées que son correspondant adresse aux ouvrages géographiques occidentaux concernant le Sud-Est européen ; il pilote en véritable ami, tous les compatriotes de Philippidis et de Gazis arrivés à Paris. Ami fidèle et homme d'esprit, Barbié du Bocage trouve toujours la meilleure solution pour calmer les poussées de Philippidis prêt à faire ravage dans le domaine de la linguistique : « Proposez cela, comme une chose à laquelle vous ne tenez pas, car, si vous avez l'air d'y tenir et de vous fâcher, on s'amuserait à vos dépens » (p. 147).

Quelques intéressants passages des lettres concernent Coray qui « se tue de travail » (p. 88), expédie ses ouvrages (Théophraste, Hippocrate, Beccaria) à Jassy (p. 102) et déclare son désaccord avec les opinions de Philippidis (p. 149). Nous y rencontrons aussi Demetrius Gobdelas, le professeur de l'Académie de Jassy, « qui aprés avoir fini ses études à l'Université de Bude en Hongrie » s'est rendu à Paris, recommandé par Gazis (p. 113) ; Barbié du Bocage sera enchanté de sa connaissance, en le considérant « un des hommes, de votre nation, le plus de mérite » (p. 132).

On ne peut pas passer sous silence l'importance des données sur la circulation du livre. Véritables documents, les listes des ouvrages demandés par Philippidis fournissent de précieuses indications sur son orientation et sur le goût qui prévalait dans son milieu intellectuel. Commentées ou justifiées, ces listes enregistrent les fluctuations du mouvement des idées en Moldavie. Phillippidis demande avec persévérence l'*Ecyclopédie méthodique*, le seul genre d'ouvrage

capable d'apaiser sa curiosité intellectuelle, mais il confesse un de ses penchants quand il s'intéresse aux éditions de Kant ou à « une analyse de Kant par Beck » (p. 31). Ses lettres apportent de nouvelles preuves quant à la circulation, dans les Principautés Roumaines, d'œuvres d'un grand prestige, telles que l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire, les œuvres de Mably, de J. J. Rousseau ou la *Logique* de Condillac, traduite par Philippidis lui-même ; on demande même la *Constitution* des Etats-Unis de l'Amérique (p. 38). On rencontre souvent le titre d'une œuvre bien connue à cette époque ; le *Télémaque* de Fénelon (p. 69, 76, 82), traduite, selon la remarque de Barbié, « dans la langue des héros dont elle raconte les aventures » ; l'œuvre a circulé aussi en roumain, mais elle a joué un autre rôle dans notre culture (où l'évocation des terres grecques avait une moindre résonance), notamment par le soutien qu'elle a apporté à la lutte contre le despotisme (comme nous avons essayé de le démontrer dans notre article publié dans la « Revue Roumaine d'Histoire », 2/1967). L'intérêt porté au magnétisme (p. 5) nous rappelle les nombreuses traductions roumaines du même genre, restées dans les collections de manuscrits. Les livres reçus de Paris ont circulé à Jassy et ont été utilisés par Philippidis lorsqu'il a commencé à donner des leçons publiques : « La philosophie et la chimie ne sont ce qu'elles devaient être que depuis une vingtaine d'années par le génie et les travaux des immortels Kant et Lavoisier », déclare-t-il à ce moment (p. 123). Pour préciser l'intérêt de cette réception culturelle, les indications de Barbié sur l'écho enregistré à Paris par les livres demandés à Jassy ont une valeur inestimable : pendant que les ouvrages de Mably, de Condillac, de J. J. Rousseau étaient très recherchés là-bas et « se tiennent toujours à un taux très haut » (p. 58), l'œuvre de Kant ne jouissait pas de la faveur du public français. De telles comparaisons montrent que les lettrés grecs et roumains obtenaient leurs informations par des truchements variés et leurs préoccupations ne dépendaient pas seulement de ce que pouvait leur offrir la Ville des lumières. Les possibilités de communication étaient assez rapides et les lettres de Vienne arrivaient à Jassy en 13 ou 14 jours (p. 47) ; à part les services de poste il faut encore tenir compte du rôle joué par les foires, surtout celles de Leipzig (« dans chaque foire ils viennent ici plusieurs marchands de Paris et il vous est facile d'envoyer quelque chose ici par leur moyen », p. 173).

Soulignons le rôle culturel des consuls français (p. 15, 25, 30), ainsi que l'intérêt des impressions de voyage du lettré grec en Prusse (p. 167) et en Bavière, où commençait à s'affirmer au début du XIX^e siècle un puissant courant philhellène (évoqué récemment par J. Irmscher).

Les allusions au pays où Philippidis déployait son activité sont multiples. Le lettré grec a sûrement contribué à la diffusion du livre français en Moldavie, ainsi que le fait remarquer Catherine Koumarianou (p. 251, note 49), mais le livre français intéressait depuis longtemps les intellectuels roumains. Ces allusions mêmes dévoilent l'existence d'un groupe compact de lettrés qui utilisaient les bons offices de Philippidis pour se procurer des livres et des objets. « La plus part de ces objests, écrit-il en 1797, appartiennent à des amis qui m'ont prié de vous charger cette commission » (p. 20), écrit-il, pour affirmer plus clairement encore, quelques années plus tard : « il y a bien des gens ici qui reçoivent des lettres tout droit de Paris. Jassi n'est pas si misérable que vous vous l'imaginez » (p. 120). Parmi ces intellectuels roumains on retrouve celui qui devait rester en correspondance avec Barbié du Bocage, le moldave Ioan Balş, parti pour Paris afin de parachever ses études : il y a rencontré Coray, qui l'a reçu sous la recommandation d'Alexandre Vassiliou (qu'Iken mentionne élogieusement). Barbié certifie à son tour « la décence, la politesse et l'honnêteté qui appartient à un homme plus âgé » de cet étudiant qui suivait avec assiduité les cours des professeurs Charles et Lefèvre Gineau. En 1819, Philippidis sera de nouveau l'hôte de cette famille de lettrés et le correspondant français aura la possibilité de recevoir des nouvelles de « monsieur Alexandre Balcha » le père des deux enfants « qui font leurs études depuis huit ans à Vienne » (p. 189). Il va sans dire que de tels hommes de culture et la tradition d'une civilisation originale ont incité

le lettré grec à rédiger son « Histoire de Roumanie ». Les lettres nous en fournissent quelques données nouvelles : Philippidis a désiré faire imprimer son œuvre à Jassy (p. 162), mais il a renoncé ensuite pour la présenter à un éditeur de Leipzig, qui a retardé sa parution : « Je suis en procès avec le coquin de l'imprimeur qui m'a fait perdre beaucoup » (p. 170). Œuvre d'une importance particulière pour les Roumains, l'*Histoire* de Philippidis est définie par son auteur même d'une façon irréprochable : « Je parle du pais en tant que je l'ai vus et je n'ai pas tout vu » (p. 168).

D'ailleurs, à part l'attraction exercée par les pays roumains sur les lettrés grecs (les recherches de Gazis en Transylvanie — p. 169 — nous signalent un nouvel aspect de ce phénoméne significatif), il faut encore noter l'apport des intellectuels roumains aux ouvrages grecs et leur contribution au prestige européen de cette culture : je pense à la *Métrique* de Pop envoyé à Barbié du Bocage « par ordre de monsieur Anthime Gazi » (p. 115) et à la mappemonde de Iordaké Golescu, gravée par Gazis (p. 199). Cette collaboration a attiré une fois de plus l'attention des savants français sur la culture roumaine et la correspondance éditée par Catherine Koumarianou signale l'intérêt porté à la langue roumaine par le fameux helléniste J. B. d'Ansse de Villoison qui demandait en 1801 « un Psautier ou un Nouveau Testament en langue Valaque ou Moldave... Il voudrait par le moyen de quelques-uns de ces ouvrages prendre une idée de la langue Valaque. Il désirerait aussi avoir une Grammaire et un Dictionnaire Valaque, s'il en existe et si la langue correspondante est l'Italien ou le Grec... » (p. 56). En 1802, Villoison insistait sur l'envoi des livres valaques pourvus d'une « traduction française ou latine ou grecque ou italienne à côté » (p. 82). Il est bien dommage que Gazis n'ait pas connu les *Elementa linguae Daco-Romanae sive Valachicae* de Samuil Micou et George Şincai (Vienne, 1780), qui ont offert une utile introduction à la romanité du roumain à un savant comme Friedrich Diez.

Les multiples contacts gréco-roumains peuvent être découverts en maints endroits dans ces textes ; ainsi d'Hauterive, qui a aidé du Bocage, sympathisait Grecs et Roumains également. Il a soutenu Codricas (voir C. Th. Dimaras, Φροντίσματα, 1962, p. 75—76) et il a affirmé avec chaleur la romanité de la langue roumaine et la justesse des revendications politiques des habitants de Moldavie dans son excellent ouvrage, *Mémoire sur l'Etat de la Moldavie en 1787* (édité à Bucarest en 1902).

L'analyse approfondie de ces contacts nous empêche d'acquiescer à la conclusion inscrite dans la note 60 de la p. 259, où sout mises en connexion sans preuves à l'appui les diverses allégations de Philippidis à propos des tourments qui lui furent infligés à Iassy, pour en déduire que parmi ses persécuteurs figurait aussi le métropolite Veniamin Costake. Remarquable homme de culture et organisateur d'écoles publiques roumaines, Costake s'avéra un partisan des lumières (comme nous avons essayé de la démontrer dans notre article publié dans la « Revue Roumaine d'histoire », 5/1965) ; s'il a regardé les événements de France avec réserve, il ne s'est jamais déclaré un adversaire de « la grande nation ».

D'une importance inestimable pour les recherches sur l'écho et la diffusion des lumières dans le Sud-Est européen, la correspondance éditée par Catherine Koumarianou met en lumière quelques traits caractéristiques d'une époque, les fluctuations de la mentalité et les changements du cadre culturel ; les textes reproduisent nettement les aspirations et les incertitudes d'un groupe d'intellectuels au tournant du XVIII^{e} siècle. Or l'homme est, par excellence, « le gibier de l'historien ».

Alexandru Duţu

Studii și cercetări de istorie veche [Etudes et recherches d'histoire ancienne] Bucarest, 1965—1966; « *Dacia* », *Revue d'archéologie et d'histoire ancienne* (nouvelle série), Bucarest, 1965—1966.

Notre compte rendu essaiera de présenter, groupées chronologiquement, quelques études récemment parues dans les deux principales publications de l'Institut d'Archéologie, la revue en langues étrangères « Dacia », nouvelle série (volume IX, 1965 et X, 1966) et « Studii și Cercetări de Istorie Veche » [Études et recherches d'histoire ancienne] — SCIV, tomes XVI, n^{os} 1—4, 1965 et XVII, n^{os} 1—4, 1966). Des presque 1 500 pages de ces revues, nous avons sélecté les contributions ayant trait surtout à la civilisation gréco-romaine sur le territoire de la Roumanie et à son influence sur le développement autochtone, c'est-à-dire, chronologiquement, en commençant du VII^e siècle av. n. è. jusqu'à l'extrême fin de l'antiquité romaine au Bas-Danube.

Les problèmes de l'époque archaïque dans les colonies grecques du Pont-Euxin, et surtout à Histria, sont étudiés dans l'article de Suzana Dimitriu, *Poziția Histriei arhaice în cadrul cronologiilor secolelor VII—VI t.e.n.* [La position de la cité d'Histria pendant l'époque archaïque telle qu'elle apparaît dans les chronologies des VII^e—VI^e siècles av.n.è.] — texte roumain avec résumé français et russe —, SCIV, 16, 1965, 4, pp. 663—674. Le point de départ de cette étude est fourni par les résultats des fouilles pratiquées à Histria de 1955 à 1960, qui ont permis pour la première fois de distinguer dans la couche archaïque trois niveaux d'habitations successives.

L'auteur opte pour une chronologie basse, obtenue en partant des textes d'Hérodote et de Pseudo-Scymne et surtout de l'étude des séries céramiques : le niveau archaïque le plus ancien, représenté par des fragments céramiques de la série « rhodienne » A et B est daté du dernier quart du VII^e siècle ; le deuxième niveau doit être situé entre les années 600—570 (560) av.n.è., et le troisième, dans lequel on rencontre des fragments de coupes dites « des petits maîtres », est daté entre 570 (560) et 510 av.n.è.

Les débuts de l'époque hellénistique sont étudiés dans deux articles dus à Alexandru Suceveanu. Le premier, intitulé *Un Callatien dans l'armée d'Alexandre le Grand* (en français, « Dacia », N.S., X, 1966, pp. 339—346) explique la présence d'un officier de Callatis dans l'armée d'Alexandre (Arrien, VI, 23, 5) par une domination macédonienne effective sur les cités ouest-pontiques, qui, bien que ne faisant pas partie de la Ligue de Corinthe, étaient englobées dans l'Empire macédonien à la suite des campagnes de Philippe et de son successeur en Thrace et dans la Dobroudja. Un second article, intitulé *O ipoteză despre Zopyrion* [Une hypothèse concernant *Zopyrion*], texte roumain avec résumé français et russe, SCIV, 17, 1966, 4, pp. 635—644) essaie de définir la forme juridique de la dépendance des cités ouest-pontiques de l'Empire macédonien, démontrée dans l'article précédent. Zopyrion aurait été chargé du commandement de la région côtière, donc des cités grecques, et non pas de toute la zone thrace, surveillée par un autre général d'Alexandre.

Dans une étude concernant les débuts de la production céramique géto-dace du type Latène (*Problema apariției ceramicii Latène în regiunea Dunării de Jos*, texte roumain, résumé français et russe, SCIV, 16, 1965, 1, pp. 43—50), Em. Condurachi réfute les thèses des auteurs roumains qui dataient la diffusion de la céramique Latène géto-dace au V^e siècle av.n.è ; considérant qu'un tel phénomène est incompatible avec l'aspect général de l'évolution économique et sociale de la plupart des tribus gètes (moins évoluées que celles des thraces sud-danubiens, chez lesquels on peut parler d'une production céramique locale au tour, dès les VI^e —V^e siècles) l'auteur démontre que la céramique locale géto-dace du type Latène ne peut apparaître avant la fin du IV^e siècle.

Un type de construction peu commun, mais extrêmement répandu à Histria pendant l'époque hellénistique, les « fondations olbiennes » (substructions réalisées par des couches alternantes d'argile jaune et de terre mêlée à des cendres et des restes carbonisés) font l'objet d'une étude publiée par Suzana Dimitriu dans la revue « *Studii şi Cercetări de Istorie Veche* » *„Temeliile" olbiene ale Histriei* [Les « fondations » olbiennes d'Histria], SCIV, 17, 1966, 3, pp. 473—487. Un ample réseau de telles substructions a été découvert à Histria pendant les fouilles des années 1949—1965. En ce qui concerne leur origine, l'auteur examine les textes d'écrivains tels Vitruve, Pline, Diogène Laërce, Hesychios de Milet, ainsi que les découvertes archéologiques, en concluant que ce système, inconnu dans la Grèce insulaire et continentale, est propre « à une région limitée du bassin pontique, c'est-à-dire à Histria et,au nord de la mer Noire, à Bérézan et Olbia,... donc dans la zone des interférences thraco-scythes ». Quant à leur destination, Suzana Dimitriu pense qu'elles représentent non pas les substructions destinées à des édifices de l'époque hellénistique, mais les restes d'une vaste œuvre de consolidation du terrain.

Quelques restes d'édifices monumentaux d'Histria font l'objet des études de l'architecte Dinu Theodorescu. Dans un mémoire publié dans la revue « Dacia » (*Trois étapes dans l'évolution du chapiteau dorique à Histria*, N.S. IX, pp. 147—161), l'auteur essaie une datation de trois chapiteaux en partant de l'analyse de leurs rapports internes, méthode proposée par P. de la Coste-Messelière, arrivant ainsi à des conclusions bien intéressantes en ce qui concerne ces pièces qui, réutilisées, suscitent des difficultés quant à leur attribution. L'un des chapiteaux est attribué, au moins à titre d'hypothèse, au temple dédié à « Megas Théos », ce qui entraîne une réexamination de la chronologie proposée pour cet édifice.

Dans un second article étudiant les « Nouvelles données sur la pénétration du style dorique à Histria » [Date noi în legătură cu pătrunderea stilului doric la Histria], SCIV, 16, 1965, 3, pp. 481—500, texte roumain, résumé français et russe, le même auteur propose d'associer l'un des chapiteaux doriques analysés dans l'article cité ci-dessus avec un épistyle publié antérieurement (V. Pârvan, *Histria*, IV, in ARMSI : II^e série, t. XXXIII, pp. 537—539, fig. p. 536) ; une analyse des proportions caractéristiques de l'ordre dorique au IV^e siècle le fait conclure à la restitution d'un édicule (naïskos, propylon ou bien *stoa*) élevé — ainsi que des indications épigraphiques permettent de supposer — dans le *temenos* du temple d'Apollo Ietros. La conclusion la plus significative qui se dégage des deux études citées concerne les rapports — très étroits et suivis — de la colonie milésienne du Pont avec les centres de création artistiques du monde hellénique, car les innovations architecturales métropolitaines sont adoptées presque immédiatement à Histria.

Une série d'articles publiés dans les revues archéologiques étudiées ici concerne les nécropoles de deux des cités pontiques — Histria et Callatis. Petre Alexandrescu essaie d'établir une typologie des tombes tumulaires d'Histria (*Types de tombes de la nécropole tumulaire d'Histria*, « Dacia », N.S., IX, 1966, pp. 163—184 — texte français), à la suite des recherches qui y ont été effectuées pendant les années 1955—1961 et qui ont mis à jour quarante *tumuli* s'échelonnant du VI^e siècle avant notre ère jusqu'au II^e siècle de notre ère. L'auteur constate la prédominance des tombes d'incinération (sans lui conférer une signification statistique, puisqu'il est possible que l'inhumation ait été prédominante dans la nécropole plane de la cité) et, parmi celles-ci, les tombes pour lesquelles l'incinération a été faite sur la place même du tumulus (type J A), avec la tombe soit sur le bûcher même (type J Aa) soit près du bûcher (type J Ab) ; à l'intérieur de ces groupes, l'auteur distingue plusieurs subtypes, en fonction de la forme et de la position de la fosse de combustion ; le type B des incinérés est constitué par les tombes pour lesquelles on a pratiqué l'incinération en dehors du tumulus. La répartition chronologique des différents types et variantes et l'étude des analogies avec le monde grec — environnant ou métropolitain — et avec la culture thrace conduit l'auteur à d'importantes conclusions : la nécropole connaît trois étapes distinctes — 1° complexes de

tradition autochtone, avec analogies dans la Dobroudja et en Thrace (seconde moitié du VI^{e} siècle et V^{e} siècle av.n.è.) ; 2° complexes de caractère hellénique (V^{e} siècle av.n.è — I^{er} siècle de notre ère) ; 3° quelques types nouveaux, variantes de ceux appartenant à l'époque grecque, introduites pendant la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère et se prolongeant au cours du II^{e} siècle. L'auteur souligne aussi « la continuité des formes sur toute la durée de la nécropole, auxquelles les influences venant premièrement du monde géto-thrace et plus tard du monde romain donnent... des aspects différents. »

Deux articles de Constantin Preda étudient quelques problèmes de la nécropole de Callatis à l'époque hellénistique : *Citeva morminte din epoca elenistică descoperite la Callatis* [Quelques tombes datant de l'époque hellénistique découvertes à Callatis] — SCIV, 17, 1966, 1, pp. 137—146 — et romaine : *Découvertes récentes dans la nécropole tumulaire du début de l'époque romaine à Callatis,* in « *Dacia* », N.S., IX, 1965, pp. 233—251. L'inventaire des tombes appartenant à l'époque hellénistique — colliers, boucles d'oreille, bague en or, couronne en plomb — permet de dater le complexe au III^{e} siècle av.n.è. À l'époque romaine — II^{e} siècle de notre ère — appartient une très riche tombe tumulaire d'incinération découverte en 1961 dans la nécropole tumulaire de Callatis. Le tumulus est constitué par des couches alternantes de terre et d'argile. Les offrandes sont remarquablement riches — une couronne et une bague en or, un candelabre et deux vases en bronze, etc., L'auteur en donne une analyse détaillée, remarquant surtout *l'oenochoé* en bronze richement décorée ; d'après le rite et le rituel de la tombe, il conclut qu'il s'agit d'une tombe appartenant à un représentant d'un groupe gréco oriental venu de l'Asie Mineure, à travers la Thrace, s'établir à Callatis.

L'article publié par Iorgu Stoian dans le tome X de la revue « Dacia » a pour objet *Le culte des Dioscures et les tribus tomitaines à la lumière d'un monument récemment publié* (N.S., X, 1966, pp. 347—356). L'auteur remet en question un fragment de statue des II^{e}—III^{e} siècles de notre ère, découvert dans le groupe du « Trésor de sculpture de Tomis » et représentant l'un des Dioscures. Une nouvelle lecture de la dédicace du monument nous permet de surprendre le culte des Dioscures comme fondateurs de la cité ; le monument leur est consacré par la tribu des Βορεῖς, pour la première fois attestée à Tomis, où l'on ne connaissait jusqu'ici que quatre tribus ioniennes — Argadeîs, Aïgikoreîs, Oinopes et Hopleitès.

Gabriella Bordenache publie la seconde partie* d'une ample étude concernant la plastique funéraire romaine en Mésie Inférieure (*Temi e motivi della plastica funeraria di età romana nella Moesia Inferior* — II, *Dacia,* NS., IX, 1965, pp. 253—281). En ce qui concerne les thèmes des reliefs funéraires, l'auteur distingue deux groupes inégalement représentés — thèmes grecs traditionnels — banquet funèbre et héroïsation du défunt —, qui constituent une marquante majorité, et thèmes « réalistes », liés à la personnalité du défunt, fortement favorisés dans le monde provincial occidental, mais peu cultivés en Mésie. Le contraste entre la vivace variété de la plastique funéraire romaine et la monotonie des monuments étudiés n'est qu'un reflet de traditions différentes, car les monuments funéraires de la Dobroudja romaine ne font que perpétuer — bien que dégradés par une exécution artisanale de plus en plus schématique et stéréotype — les croyances grecques et leur type même de représentation, attestant ainsi, encore une fois et d'une façon des plus directes, la permanence et la profondeur de pénétration de la culture hellénique dans la Dobroudja jusqu'à l'époque du IV^{e} siècle de notre ère.

Une note de V. Barbu (*Bronzes romains du Musée archéologique de Constantza,* « Dacia », N.S., IX, p. 387—401) présente dix-sept pièces en bronze, dont douze représentent des divinités traditionnelles du Panthéon romain des II^{e}—III^{e} siècles.

L'auteur insiste sur quelques fragments appartenant à de grandes statues, si faiblement représentées en Mésie Inférieure. Des différences d'exécution et de valeur artistique conduisent l'auteur vers une attribution à des centres variés, tant locaux que micro-asiatiques.

---

* Première partie parue dans la « Dacia », N.S., VIII, 1964, pp. 161—175.

Emilian Popescu étudie la céramique romano-byzantine à décor estampé découverte à Histria (*Ceramica cu decor stampilat din epoca romană tîrzie descoperită la Histria*, SCIV, 16, 1965, 4, pp. 695—724). L'auteur établit trois groupes stylistiques, classés chronologiquement par des analogies avec des découvertes faites à Athènes et à Antioche ; les trois groupes stylistiques A, B et C se succèdent chronologiquement, le groupe A étant daté à la fin du III^{e} siècle et pendant la première moitié du IV^{e}, le groupe B, du milieu du IV^{e} siècle jusqu'au début du VI^{e} siècle et le groupe C de la moitié du IV^{e} siècle jusqu'à la fin du VI^{e}.

Le même domaine de la production céramique est envisagé par une note de I. Barnea, *Objets céramiques peu connus : Les couvercles de vases de Scythie Mineure* (« Dacia », N.S., IX, 1965, pp. 407—417). L'auteur publie pour la première fois dans un cadre plus large ce type de production, dont il présente environ trente exemplaires, découverts à Ulmetum, Histria, Tomis, Callatis, Axiopolis, Capidava et Dinogetia, proposés aussi comme centres de production de ces produits, répandus dans toute la Mésie et la Thrace (Geranie, Odessos, Marcianopolis, Augusta Traiana). On accorde un intérêt spécial aux inscriptions en langue grecque que portent beaucoup d'exemplaires, temoignant ainsi de la vivacité des traditions grecques au VI^{e} siècle.

Pendant la même époque on peut dater le groupe de dix-neuf croix byzantines récoltées près de Durostorum pendant les années 1954—1964 et qui font l'objet d'une note de Vasile Culică *(Croix romano-byzantines découvertes à Pîrjoaia (district d'Adamclissi, région de Dobroudja)*, « Dacia », N.S., IX, 1965, pp. 419—425). Les découvertes ont été faites sur la place d'un ancien centre dont le nom n'est pas identifié ; les croix, de types variés, ont probablement été pour la plupart confectionnées sur place. Du même centre proviennent vingt fragments en plomb, des cadres de miroir, fragments publiés dans une note appartenant au même auteur : *Fragmente ale cadrelor de plumb de la oglinzile descoperite la Pîrjoaia* [Fragments de quadres en plomb des miroirs découverts à Pîrjoaia], SCIV, 17, 1966, 1, pp. 189—195 ; ces découvertes signalent l'habitation antique située à l'emplacement de la commune de Pîrjoaia comme un important centre de production artisanale pendant le VI^{e} siècle.

L'étude de I. Barnea, *L'incendie de la cité de Dinogetia au VI^{e} siècle* (« Dacia », N.S., X, 1966, pp. 237 —259) part d'une analyse détaillée des édifices de la citadelle romano-byzantine de Dinogetia et de leurs inventaires, détruits par un violent incendie pendant le VI^{e} siècle plus précisément, à l'avis de l'auteur, en 559 : les séries monétaires de Justinien qui y ont été découvertes s'arrêtent aux émissions de 557/558 et la chronique d'Agathias nous informe qu'en 558 les Kutrigures ont attaqué la Dobroudja. C'est une situation singulière dans l'ensemble des citadelles et villes de la Dobroudja qui, d'après toutes les sources, tant archéologiques que numismatiques ou écrites, sont détruites pendant les dernières années du VI^{e} siècle et le début du VII^{e}, tandis qu'à Dinogetia la citadelle est détruite en 559 sans réussir à reprendre son rôle dans le système défensif du Bas-Danube.

Margareta Constantiniu entreprend une étude des influences romano-byzantines dans la civilisation locale des VI^{e} —VII^{e} siècles, dans une étude intitulée *Eléments romano-byzantins dans la civilisation autochtone du centre de la Valachie aux VI^{e} — VII^{e} siècles* [Elemente romano-bizantine în civilizaţia authotonă din centrul Valahiei în secolele VI—VII e.n.], SCIV, 17, 1966, 4, p. 665—678. L'auteur est d'avis que les éléments romano-byzantins dans la culture autochtone de *Ciurelu* sont le résultat non seulement du développement autonome des influences romaines de haute époque, mais aussi des rapports commerciaux et culturels établis directement entre les autochtones et la population romanisée des centres urbains situés sur la rive droite du Danube, jusqu'aux VI^{e} —VII^{e} siècles. Ces rapports continuels ont accéléré le rhythme de développement de la civilisation locale, qui s'avère ainsi avoir atteint un degré de beaucoup supérieur à la culture matérielle et spirituelle des tribus slaves lors de leur pénétration dans la plaine valaque.

Aurelian Petre étudie les fibules « digitées » découvertes à Histria dans les articles intitulés : *Fibulele „digitate" de la Histria* — texte roumain, résumé français et russe — SCIV, 16, 1965, 1, pp. 67—96 (I), et SCIV 16, 1965, 2, pp. 275—289 (II), et *Contribuția atelierelor romano-bizantine la geneza unor tipuri de fibule digitate din secolele VI—VII* [La contribution des ateliers romano-byzantins dans la genèse de quelques types de fibules digitées des VI^e^—VII^e^ siècle), SCIV, 17, 1966, pp. 255—276. L'auteur y étudie deux exemplaires découverts à Histria, probablement en 1935, en les insérant dans l'ensemble des objets similaires découverts dans l'Est et le Sud-Est européens et arrive à des conclusions inédites. Les fibules sont classées par l'auteur dans la catégorie des fibules à plaque inférieure trapézoïdale, dont il suit la genèse et l'évolution ultérieure, en essayant d'établir un rapport génétique direct entre cette catégorie et celle des fibules à masque humain (type Coşoveni-Diergardt).

L'auteur affirme que la présence de ces deux types (Histria et Coşoveni) avec leurs multiples variantes, soit dans les centres romano-byzantins, soit dans le « barbaricum », ne suppose nullement la présence d'une population exclusivement slave ou germanique. L'étude comparative de ces antiquités démontre qu'elles ne sont ni une création de l'un de ces deux peuples, ni un élément spécifique de leur costume. C'est dire aussi que la présence de ces fibules dans les centres romano-byzantins ne démontre nullement une occupation de ces villes par des Slaves ou des Goths à la suite de l'évincement de l'autorité byzantine de la zone balkanique.

Le second article reprend les thèses les plus récentes qui essaient d'attribuer un caractère ethnique exclusif (slave ou bien germanique) à ces types de fibules. Une analyse détaillée des éléments décoratifs des fibules du type d'Histria et de celui de Coşoveni, retrouvées sur d'autres objets de parure, certainement byzantins, des VI^e^—VII^e^ siècles, conduit à la conclusion que seuls les ateliers byzantins, riches de traditions, ont été en mesure de réaliser au moins les « têtes de série ». Il est évidemment très possible qu'au-delà des confins de l'Empire, ces objets aient été non seulement diffusés sur une aire très vaste, mais aussi reproduits plus ou moins maladroitement. Mais ce double processus, d'imitation et de diffusion, n'est nullement dû à l'activité ou aux préférences exclusives des Slaves où des Goths. Ce point de vue est corroboré par la découverte de fibules digitées dans des ensembles dont on peut affirmer avec certitude qu'ils ne sont ni slaves ni germaniques.

Du septième siècle aussi date l'une des monnaies découvertes fortuitement près du village actuel d'Histria et publiées par H. Nubar : *Monete bizantine descoperite în satul Istria, regiunea Dobrogea* [Monnaies byzantines découvertes dans le village d'Istria, région de la Dobroudja], SCIV, 17, 1966, 3, pp. 605—607. Il s'agit d'une monnaie de Constantin IV Pogonat (668—685), extrêmement importante par sa date — c'est l'un des très rares documents datant de la deuxième moitié du VII^e^ siècle — et aussi par le lieu de sa découverte, car elle pourrait annoncer des restes d'habitat à une assez faible distance de la cité d'Histria, dont la vie continue pendant l'époque d'Héraclius (610—641).

I. Barnea présente une série de sceaux byzantins des VII^e^—XII^e^ siècles, découverts aux environs des villes de Silistra et de Călăraşi en collaboration avec I. Mititelu, *Sigilii de bronz bizantine din regiunea Dunării de Jos* [Sceaux en bronze byzantins du Bas Danube], SCIV, 17, 1966, I, pp. 43—50. Un second article, portant sur le même sujet et rédigé par I. Barnea, a pour titre *Noi sigilii bizantine provenite de la Dunărea de Jos* [Nouveaux sceaux byzantins provenant du Bas-Danube], SCIV, 17, 1966, 2, pp. 277—297. D'une importance exceptionnelle sont les sceaux datant des VII^e^ — IX^e^ siècles qui attestent, de l'avis de l'auteur, la présence de l'autorité politique et administrative — au moins intermittente — de Byzance au Bas-Danube pendant cette époque assez obscure. Par cette publication, la série d'objets byzantins datant de la fin du premier millénaire de notre ère s'élargit, illuminant le domaine encore lacunaire des témoignages du destin des anciennes provinces impériales *Moesia Secunda* et *Scythia Minor*.

Aurelian Petre

Burime të zgjedhura për historinë e Shqipërisë. Vëllimi I : *Ilirët dhe Iliria te autorët antikë* [Sources choisies relatives à l'histoire de l'Albanie. Volume I : Les Illyres et l'Illyrie chez les auteurs anciens]. Tiranë, 1965, 591 p. et 2 cartes. (Université d'Etat de Tiranë. Institut d'histoire et de linguistique).

Cet ouvrage a été élaboré par Frano Prendi, Hasan Ceka, Selim Islami (rédacteur responsable) et Shkender Anamali. Les auteurs ont recueilli, classé chronologiquement et traduit en albanais les informations des sources antiques sur l'Illyrie et les Illyres depuis Homère jusqu'à la fin du VII^{e} siècle de notre ère. Comme certaines informations ont été conservées dans l'œuvre de Paul Diacre (VIII^{e} siècle) et dans celle de Jean Zonaras (XII^{e} siècle), elles leur ont été ajoutées. Au total on a utilisé 80 écrivains de l'antiquité. Quelques textes rares, introuvables dans les bibliothèques albanaises, n'ont pu entrer en ligne de compte. De même, on a volontairement laissé de côté des informations de seconde et de troisième main qui ne font que répéter d'autres plus anciennes, sans rien ajouter à la connaissance du processus historique.

Après une introduction explicative pour chaque auteur antique on donne tout d'abord une courte notice bibliographique, avec indication de l'édition utilisée et l'on offre une traduction en albanais des passages choisis mais sans reproduire le texte original. En fin de volume on trouve un petit dictionnaire où est expliquée la terminologie des traductions, une liste des abréviations et un index alphabétique des noms contenus dans les textes en question. Le travail est complété par deux cartes détaillées, bien exécutées et très utiles à la consultation des textes reproduits : l'Illyrie au premier millénaire av.n.è et l'Illyrie aux I^{er}—VI^{e} siècles de n.è. Tel qu'il se présente, même sans être un *corpus*, ce travail sera d'un réel secours pour les spécialistes et il constituera surtout une lecture instructive pour de larges cercles de lecteurs albanais, qui ne disposent pas toujours de traductions adéquates de la littérature antique.

Si l'on compare cet ouvrage avec les autres travaux du même genre parus dans le Sud-Est de l'Europe, on peut se livrer à certaines observations. Ainsi, de la collection yougoslave intitulée *Vizantiski izvori za istoriju naroda Jugoslavii*, sont parus jusqu'ici seulement 2 volumes ; Belgrade, vol. I, 1955, XXII + 328 p., par Franjo Barišić, Mila Rajković, Bariša Krekić et Lidija Tomić (depuis Pseudo-Césaire jusqu'au début du XII^{e} siècle), et vol. II, 1959, XII, 98 p., par Božidar Ferjančić (Constantin Porphyrogénète). La collection yougoslave ne reproduit pas le texte original, mais accorde beaucoup d'ampleur aux introductions, aux notes explicatives et aux informations de nature externe. Le commentaire est abondant et renferme par endroits des interprétations originales. Le défaut que représente aux yeux du lecteur l'absence du texte original est parfois compensé par la reproduction en grec, entre parenthèses, dans le corps même de la traduction, de titres ou de termes plus instables. L'index est assez sommaire. Chaque collaborateur répond exclusivement pour la partie de contribution signée de son nom. En général, l'ouvrage est un précieux auxiliaire pour les historiens.

La collection bulgare est particulièrement riche et son contenu très varié. Cela s'explique du fait que les territoires habités par les Bulgares ont été connus de plus près, de bonne heure, et cela pendant longtemps, par les Grecs, les Romains et les Byzantins. On peut bien l'avouer, aucune des contrées du Sud-Est européen (à l'exception de la Dalmatie) n'a eu les faveurs de l'attention d'un aussi grand nombre d'auteurs antiques que la Bulgarie d'aujourd'hui. Les collaborateurs de la collection bulgare ont eu l'heureuse idée de reproduire aussi le texte original ; en revanche, ils ont — et c'est regrettable — séparé les écrivains latins et grecs, ce qui complique la consultation de la collection, du reste fort bien conçue.

De la collection roumaine n'est paru jusqu'ici que le volume I^{er}, « Depuis Hésiode jusqu'à l'Itinéraire d'Antonius », Bucarest, 1964, XXIV, 791 p. Ce volume renferme des extraits

de 122 auteurs, classés dans un ordre strictement chronologique, avec reproduction du texte original et traduction roumaine en regard, puis une introduction explicative et des notes, et un index analytique complet. Les éditeurs sont partis de l'idée de recueillir toutes les informations relatives à la Dacie et aux régions avoisinantes et d'élaborer un véritable *Corpus*.

L'idée maîtresse de tous ces recueils d'informations est d'assurer un support assez ferme pour permettre aux chercheurs qui écrivent la propre histoire nationale de chacun des peuples du Sud-Est de l'Europe de s'y fier. Aussi l'activité de dépister, interpréter et publier ces textes a-t-elle été soutenue dans chacun de ces pays par l'État.

Pour en revenir à la collection albanaise, nous ferons observer que ses éditeurs n'ont pas toujours disposé des meilleures éditions. C'est ainsi que pour Skylax et Skymnos ils ont utilisé l'édition vieillie de I. F. Gail (Paris 1826), au lieu de celle, plus récente et plus complète, de J. Müller, (*Geographi Graeci Minores*, Paris, 1855—1861). Pour Lucain, Tacite, Florus, Ammien Marcellin et Végèce, ils ont seulement consulté les éditions insuffisantes de la collection M. Nisard (Paris, 1869, 1871, 1874 et 1873).Pour Sozomène, ils ont recouru au texte peu sûr de la *Patrologie grecque*. L'œuvre d'Etienne de Byzance a été utilisée dans l'édition vieillie d'Amsterdam parue en 1678. Ces défauts, dans l'ensemble, n'affectent pas sensiblement l'économie du volume, qui relève les sources indispensables à une meilleure connaissance de l'histoire du peuple albanais. De nombreux noms propres n'ayant jamais circulé en albanais, les auteurs ont été obligés de choisir la forme la plus adéquate ; pour des noms d'institutions il n'existait pas de modèles plus anciens ; maints textes voient ici la lumière pour la première fois en Albanie. Tout cela dénote qu'il s'agit en l'espèce non seulement d'un ouvrage d'histoire, mais aussi d'une contribution dans le domaine de la langue et de la culture albanaises. L'Index a été compilé avec un soin particulier et il constitue un précieux auxiliaire pour les historiens de partout. Quant à l'exécution des deux cartes qui accompagnent le volume, elle est excellente.

H. Mihăescu

R. JANIN, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique*. Deuxième édition (Archives de l'Orient chrétien 4 A), Institut français d'Etudes byzantines, Paris, 1964, XXXIX + 542 p. et 15 cartes.

Cet ouvrage est une refonte de celui que l'Auteur fit paraître en 1950. Une seconde édition à si court terme est toujours, dans le domaine de l'érudition, la preuve matérielle de l'importance du travail qui en fait l'objet et de l'intérêt que lui portent les milieux scientifiques. Aussi bien nul n'était plus qualifié que le P. R. Janin pour traiter un sujet aussi aride et, du fait même, aussi stimulant pour la curiosité. Ses nombreux travaux d'approche sur les monuments et la topographie de Constantinople à l'époque byzantine, parus à travers maintes revues depuis l'aube du XX^{e} siècle, en avaient posé les jalons. Ici, la science et parfois l'hypothèse se donnent la main avec un naturel et une franchise qui permettent de mieux évoquer l'une des villes justement célèbres de l'histoire de l'humanité, tout en facilitant l'intelligence des chroniqueurs ou des plus méchants plumitifs de Byzance. Peut-être lira-t-on une fois ce livre, mais on le consultera toujours. Il tient à la fois de l'histoire et de l'encyclopédie, du dictionnaire et de la monographie.

Ce livre, d'une impression soignée, s'ouvre avec un avant-propos rédigé par V. Laurent (p. IX—XX), lequel précède la préface à la seconde édition où l'auteur en personne relève le fait que les observations que les byzantinistes ont faites en marge de son livre de 1950 d'une part et les découvertes archéologiques enregistrées depuis lors à Constantinople d'une autre lui ont permis d'amplifier son travail. C'est ainsi qu'il y a ajouté « des compléments appré-

ciables sur les bibliothèques, les écoles, le patriarcat, les établissements des Bulgares, des Russes, des juifs, des musulmans. La liste des quartiers et des localités s'est enrichie de nouveaux noms. La bibliographie a été développée ». Ce qui évidemment ne l'empêche point de remarquer que « bien des problèmes restent encore à résoudre et que plusieurs, parmi les plus importants, ne seront peut-être jamais élucidés ».

Ce travail comprend deux parties, d'un développement inégal, mais non moins importantes l'une que l'autre. La première s'intitule « Le développement urbain » (p. 1—300) et la seconde « Les quartiers et les localités » (p. 301—516). Si l'on y ajoute l'index des noms grecs (p. 517—530) et celui des noms de personnes (p. 531—542), ainsi que le portefeuille de 15 cartes qui accompagne le livre, on reconnaîtra que l'on a entre les mains l'instrument idéal pour se représenter la scène principale où se déroula durant plus de onze siècles le drame spectaculaire de la grandeur et de la décadence de la Nouvelle Rome.

Veut-on connaître Byzance avant que la volonté de Constantin n'en fît la capitale de l'Empire? On trouvera dans le livre de R. Janin une description du site du Bosphore, de la Corne d'Or, celle aussi de la topographie de la future ville des sept collines, sans parler de ses terrasses. L'auteur y campe ensuite les Thraces, les Phéniciens, les Grecs. Et d'évoquer la ville des Mégariens, puis celle de Septime Sévère. Ce prélude nous amène tout naturellement à la cité de Constantin : on y insiste sur ses remparts, ses grandes artères. Puis ce sera le tour de la ville théodosienne. Les sources entraînent un érudit commentaire de la *Notitia Urbis Constantinopolitanae* par l'auteur qui tire au clair, autant que faire se pouvait, la région urbaine, son organisation, ses 14 régions. Pour passer ensuite aux places publiques. Suivra un chapitre consacré spécialement aux colonnes honorifiques dressées à l'Augustéon, au forum de Constantin, au forum Tauri, à celui d'Arcadius, aux Constantinianae, à la pointe du Sérail. Le P. Janin s'attaque maintenant au chapitre des portiques, des métiers et des monuments. Avec une science inépuisable il entame la discussion sur le Grand Palais, pour passer de là à l'étude des palais impériaux urbains et suburbains situés les uns dans la banlieue européenne et les autres dans celle d'Asie (au total 43 édifices). Il disserte également des bâtiments publiques, des lieux de spectacle, du régime de l'eau, des ports et des ponts. Et tout à coup cet immense théâtre si minutieusement décrit prend vie quand l'auteur y replace les colonies franques, les Slaves (Bulgares et Russes), les juifs, les mahométans.

Les remparts terrestres de Constantinople ne sont pas oubliés, non plus que les murs maritimes.

Ce sont les quartiers et les monuments urbains qui ouvrent la seconde partie du livre. Puis vient le tour de la banlieue asiatique et de celle de Thrace, de la Corne d'Or, de la côte européenne et de la côte asiatique du Bosphore. On nous présente encore les Iles des Princes. On pousse même le scrupule jusqu'à indiquer dans une rubrique à part les localités de site non déterminé mentionnées dans les sources.

Que reprocher à pareil labeur ? Moins que rien. Néanmoins, animé du sentiment qu'une troisième édition de ce bel ouvrage s'avérera nécessaire un jour, nous nous permettrons de consigner ici quelques observations susceptibles d'intéresser l'histoire de la Constantinople byzantine.

Au chapitre des prisons par exemple, Janin s'occupe de l'Eléphantine (p. 171), signalée au XII[e] siècle, dit-il, sur le témoignage d'Anne Comnène qui a noté que son père y retint en détention les chefs des manichéens. Cédrénus pourtant (éd. de Bonn, p. 595) en parle déjà pour le milieu du XI[e] siècle : le chef petchenègue Kegen ayant été victime d'un attentat manqué, le basileus Constantin Monomaque « le fait amener au palais et, sous couleur de soins et de médication, l'enferme à l'Eléphantine ». Ceci, comme du reste le traitement infligé par Alexis Comnène aux manichéens auxquels nous faisions allusion précédemment — « il les jeta dans la prison dite Eléphantine et, tout en leur fournissant d'abondance tout le nécessaire, il les y laissa mourir solitairement avec leurs pernicieux desseins », *Alexiade*, XIV,

IX, 5 — prouve de toute évidence que l'Eléphantine était utilisée comme lieu de captivité pour les prisonniers de marque.

Le chapitre XV (p. 241—260) traite des étrangers qui hantaient Constantinople. C'étaient des Francs (Amalfitains, Vénitiens, Pisans, Génois, Allemands, Anconitains, Provençaux, Espagnols, Florentins et Ragusains), des Slaves (Bulgares et Russes), des musulmans, des juifs. Pas un mot des Arméniens, ce qui ne laisse pas d'être surprenant car le même auteur, dans son livre *Les églises orientales et les rites orientaux* (3[e] éd., Paris, 1935, p. 424), précisait que « dès l'époque byzantine Constantinople posséda un évêque arménien ». On trouvera des détails sur cet élément de la population bigarrée de Constantinople dans le travail de P. Charanis, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisbonne, 1963, *passim*. Aux présences russes à Constantinople (p. 256—257) on ajoutera les moines de cette nation qui vivaient et copiaient des manuscrits au couvent de Stoudios (cf. R. Janin, *La géographie de l'Orient byzantin*, tome III; *Les églises et les monastères de Constantinople*, Paris, 1953, p. 446).

Au chapitre des fortifications de la capitale nous nous permettrons d'ajouter l'inscription apposée sur la muraille de Constantinople à Jediküle sous Manuel Comnène et signalée par E. Gren (travail qui ne nous est connu qu'à travers une note bibliographique de Fr. Dölger, *Byzantinische Zeitschrift*, 43, 1950, p. 239).

Page 485 (et non 495—496 comme le porte l'index), il est question du Hiéron. On complétera les sources avec A. Delatte, *Les portulans grecs*, Liège-Paris, 1947, p. 230, s.v. 'Αργυρός et index (cf. là-dessus l'article de V. Grecu, *La signification de Hiéron Stomion* dans *Byzantinoslavica*, XV—2, 1954, p. 209—213) et, du même, *Les portulans grecs. II. Compléments*, Bruxelles, 1958, p. 26 et 27 s.v., 'Ιερόν.

Aux pages 506—512 R. Janin s'occupe des Iles des Princes. Le premier volume cité ci-dessus des Portulans grecs, p. 240—241 renferme d'utiles détails de géographie historique qu'il faudrait tirer au clair. L'île de Britzi est-elle Hyatros ou Terebinthos? celle de Digenou a-t-elle chance d'être identifiée avec Prinkipo? Mais Saint-André? Janin ne connaît aucune île susceptible de s'être appelée de la sorte par suite de la présence sur son sol d'un sanctuaire consacré à cet apôtre.

A la page XXXII de la préface l'auteur s'excuse de ne pouvoir citer que les principaux voyageurs auxquels on doit des relations sur Constantinople ou des descriptions. C'est assez regrettable. Il nous permettra sans doute de relever ici l'intérêt que soulève le journal de Pierre Lescalopier qui a été partiellement publié par E. Cléray, *Le voyage de Pierre Lescalopier « Parisien » de Venise à Constantinople, l'an 1574*, dans « Revue d'histoire diplomatique », 35—1, 1921, p. 21—55. C'est ainsi que ce Français cite (p. 36) un ouvrage, inconnu de Janin comme de nous-même, à savoir le voyage de Nicolas Nicolai en compagnie de M. d'Aramont, ambassadeur du roi François I[er], imprimé à Lyon en 1567. Chose curieuse, il déclare (p. 36) qu'il se trouve peu ou point d'autres escriptures (*i.e.* inscriptions) en Constantinople « que celle de l'obélisque de Théodose, dont il ne donne que les 3 premiers vers (un texte de 4 vers latins chez Janin, p. 190), avec variantes (v. 2 *evictis* et v. 3 *sobolique*). Sans doute n'avait-il en vue que les textes épigraphiques latins. Pour l'ancienneté des légendes qui couraient sur Constantinople et ses origines, il est bon de relever que Lescalopier en a connu une assez proche de celle rappelée par Tacite (cf. Janin, p. 11). Il sait (p. 37) que Pausanias et la flotte lacédémonienne fondèrent leur ville à l'emplacement occupé plus tard par Constantinople. Il mentionne aussi Scutari (Chrysopolis: Janin, p. 494) et « le lieu ... où Calcedon fut bastie par les Mégariens » lit-on encore dans son journal, p. 37. Retenons pareillement ce passage de Lescalopier (p. 38) où il est question des « aqueductz par lesquels l'eau vient à Constantinople de six lieues, par dedans des canaux où ung homme peut demeurer debout pour y nettoyer et réparer quand besoing est. Il y a des montagnes percées où l'on faict traverser ce canal... » comparé par le voyageur français au pont du Gard. «... l'eau est menée de ceste façon par une infinité de vallées et montagnes, et est cet aqueduct de telle commodité à Constantinople que

quasi à touts les carrefours y a une fontaine... ». La description laissée par Lescalopier m'incite à identifier cet aqueduc avec celui de Valens, dont les deux étages peuvent sans doute rappeler le pont du Gard familier à Pierre Lescalopier (voir là-dessus Janin, p. 199—200). Les fontaines qu'il vit à Constantinople étaient-elles byzantines (Janin n'en mentionne aucune) ou plutôt turques ? c'est ce que nous ignorons. On trouvera encore sous la plume éveillée de ce voyageur une description de Sainte-Sophie (p. 39). La désolation de la ville des anciens basileis explique probablement cette autre affirmation de Lescalopier (p. 39) : « Il n'y a reste des arcs triumphaux, palais, cirques, colonnes ni autres magnificences qui y ont été, autant qu'à Rome, sinon l'Hippodrome et une grande colonne grande comme la romaine d'Antonin, mais seulement de marbre sans aucune représentation ni figure ou image. » L'hippodrome est bien connu (cf. Janin, p. 183—194). Quant à la colonne, son identification nous paraît malaisée. En nous aidant naturellement du livre de R. Janin, nous songerions assez volontiers à la colonne de Constantin dite Colonne de porphyre (Janin, p. 77—80), mais le voyageur se sera-t-il mépris sur le matériel ? Celle d'Arcadius ne correspond pas à ce qu'il put voir, puisqu'en 1675 et 1685 — un siècle et plus après le passage de Lescalopier — Spon puis Banduri y virent des bas-reliefs qu'ils dessinèrent (Janin, p. 83). La colonne de Marcien non plus (*ibid.* p. 84—85) ne correspond pas aux détails enregistrés par notre Français, qui ne se serait pas fait faute de relever l'inscription latine gravée sur sa base. Quant aux autres colonnes constantinopolitaines, elles n'accusent aucune particularité susceptible de rapprocher quelqu'une d'entre elles de ce qu'aura vu Lescalopier.

Ce que ce dernier a noté au sujet de Péra-Galata mérite aussi d'être relevé par nous. Il y compte 17 églises, dont 3 appartenant au rite latin (p. 41), à savoir celle des Cordeliers, celle des Jacobins et celle (Janin, p. 252 et 464) de Saint-Georges « dont les moines sont vêtus comme ceux de saint Benoît ». Ce nombre imposant d'édifices religieux correspond aux 16 églises que connaît Janin (p. 464) pour l'époque byzantine : mais le vocable de la plupart appartenait alors au calendrier occidental. Sans doute après la conquête turque la plupart d'entre elles furent-elles accaparées par d'autres confessions. Lescalopier explique parfaitement le nom de Péra. Les Grecs ont baptisé la ville de la sorte « pource qu'elle estoit delà leur port » (comparer Janin, p. 251 et 464). Et ajoute-t-il, ils la nomment aussi Galata « pource qu'elle estoit blanche étant neuve » (p. 41—42). De toute évidence, blanche comme le lait... C'est là une troisième étymologie à ranger à côté des deux autres signalées par Janin p.457. Autour du port Lescalopier note encore « l'arsenal d'environ cent arches de pierre bien voutées » (p. 42).

C'est en frégate, dit-il (p. 38) qu'il s'en alla voir les îles des Princes, « à 18 et 20 milles de Constantinople où l'on void les ruynes de plusieurs palais somptueux, délices des empereurs chrétiens et des princes de leur suitte ; les Turcs ont négligé l'entretien de ces bastiments et nul n'oserait en avoir ». L'un de ces édifices aura été le palais impérial de Prinkipo, dont il ne reste plus rien maintenant, comme le fait remarquer R. Janin (p. 510). Quant aux autres, c'étaient vraisemblablement les anciens couvents qui, loin de servir aux délices des basileis, abritèrent plus d'une fois leurs personnes physiques déchues du trône... La désolation des palais impériaux de Constantinople et des îles des Princes, qui frappa tant Lescalopier, sera retenue au début du XVIII^e siècle par un prince roumain, doublé d'un érudit. C'est ainsi que Demetrius Cantimir, *Histoire de l'Empire othoman...* trad. française par M. de Joncquière, II, Paris, 1743, p. 45 en fait mention (voir aussi p. 36—37 ce qu'il dit du grand palais — cf. Janin, p. 106 et suiv. — et notamment d'un diamant de 120 scrupules découvert sous Mahomet II dans les ruines du Palation).

Peut-être le livre du R. P. Janin aurait-il eu à glaner dans les récits d'autres voyageurs encore des détails qui auraient enrichi ce magnifique ouvrage. Mais à courir après eux, il ne l'aurait jamais achevé ! Nous nous permettrons cependant de lui signaler le gros répertoire de C. Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts. I (1501—1550)*,

Bucarest—Berlin, 1961. Nous y avons relevé Bertrand de la Borderie, *Le discours du voyage de Constantinople...*, Lyon, 1542 (cf. Göllner, p. 338—342, n° 720), qui fut à Istanbul en 1537 et mentionne son contemporain l'archéologue Jérôme de Mourand, sans préciser quand et où parut sa description, à lui connue, de voyage à Constantinople. De son côté Paulus Rubigallus, *Hodoeporicon Itineris Constantinopolitani...*, Wittenberg, 1544, a manifesté un intérêt particulier pour Sainte-Sophie et l'obélisque de Théodose et laissé une description de Galata (v. Göllner, p. 394—395, n° 839, qui cite aussi la reproduction de cette relation par N. Reusner, *Hodoeporicon sive itinerum totius fere orbis* lib. VII, Bâle, 1580, p. 93—122). Un autre voyageur qui s'arrêta à Constantinople fut Jacques Gassot : dans *Le discours du voyage de Venise à Constantinople...*, Paris, 1550 il raconte ce qu'il vit en 1548 dans la capitale des basileis et des sultans (v. Göllner, p. 417, n° 892).

Nous limiterons là nos remarques. En regrettant toutefois que les index ne nous semblent pas absolument suffisants pour assurer une consultation rapide de cet érudit travail. Il aurait été nécessaire, nous semble-t-il, de leur en adjoindre un de plus qui aurait renfermé les toponymes modernes, sous leur forme turque notamment. Nous parlions tout à l'heure de l'aqueduc de Valens. On le connaît de nos jours — comme le dit du reste le P. Janin dans sa description de ce vaste ouvrage, p. 199 — sous l'appellation de Bozdogankemeri. Supposons qu'un lecteur trouvant quelque part mention de cette forme veuille s'informer à l'aide du livre du savant français de quoi il s'agit ; il aura quelque peine à le faire, et perdra de toute façon un temps précieux. Cette critique, si on peut tenir pour telle notre remarque, ne saurait diminuer en rien l'admiration et le respect que tout byzantiniste se doit de témoigner à ce monument qu'est la *Constantinople byzantine* du R. P. Raymond Janin, fruit d'une vie de labeur inlassable et exemplaire.

P. Ş. Năsturel

Travaux et mémoires, I (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines), Editions E. de Boccard, Paris, 1965, 463 p.

L'apparition de ce luxueux volume est certainement l'un des événements marquants des études byzantines contemporaines. Son bref *Avant-propos*, par le professeur Paul Lemerle, nous fait savoir qu'il groupe — et continuera de le faire à l'avenir — des travaux plus ou moins amples élaborés, exposés, discutés au séminaire du savant français à la Sorbonne. Ce recueil n'est pas une revue. Son directeur en est P. Lemerle secondé par son élève Jean Gouillard. Qu'on nous permette de nous pencher sur ces pages de savante et claire érudition.

Et tout d'abord un gros travail, nous dirions volontiers le livre, de Hélène Ahrweiler, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081—1317) particulièrement au XIII^e siècle* (p. 1—204). L'auteur qui s'oriente de plus en plus vers la géographie historique de l'Empire byzantin nous donne là un tableau minutieux d'une région byzantine à travers l'espace et le temps, celle de Smyrne, vitale pour l'Empire. Après des généralités sur les problèmes que pose la géographie historique de l'Asie Mineure sous l'égide byzantine, elle évoque tour à tour les villes et les campagnes, l'Eglise et son administration et l'administration civile et militaire. Elle a couronné sa monographie d'un appendice consacré aux familles qui s'établirent dans la région de Smyrne au XIII^e s. et y a joint une carte de la province. L'index général et celui des termes grecs font de ces « essai-pilote » en la matière une contribution fondamentale aux études byzantines.

Le Pr. Ivan Dujčev revient ici sur une question qui lui est demeurée chère depuis ses années de jeunesse, *La chronique byzantine de l'an 811* (p. 205—254). Après les discussions entamées depuis 1936 autour de cette διήγησις par lui-même, puis par V. Beševliev, Fr

Dölger, H. Grégoire, L. Tomić, Gy. Moravcsik, P. Charanis — l'œuvre perdue dont elle provient était-elle une chronique ou bien une histoire contemporaine des événements qu'elle relate? — le savant bulgare (à qui l'on doit ici une réédition critique du texte avec traduction française et notes) développe la thèse que l'on a à faire en l'espèce à « une relation historique, composée par un contemporain des événements, ou peu s'en faut, avec une pleine connaissance des détails ». Après la conversion des Bulgares au christianisme, un anonyme l'aura retouchée « assez superficiellement dans le but d'en faire une œuvre d'édification et une commémoration des victoires byzantines de 811—814 ». L'avenir élucidera sans doute la raison profonde des coïncidences que l'on surprend entre le texte de cette narration anonyme, le *Scriptor incertus* et la chronique de Malalas.

Le P^r^ P. Lemerle, lui, disserte sur *Thomas le Slave* (p. 255—297). Il aborde en premier lieu la critique des sources (la lettre de Michel II, Georges le Moine, divers textes hagiographiques, Génésius, Théophane Continué, puis la tradition tardive, Skylitzès-Cédrénus, Zonaras, Michel le Syrien). Ensuite il entreprend l'interprétation de son sujet. Thomas appartient à une famille slave transplantée en Asie Mineure. On le rencontre pour la première fois dans le village du stratège Bardanios Tourkos, lors de la révolte de ce dernier contre l'autorité de Nicéphore I^er^ en 803. Il reparaît en 813 lorsque Léon V l'Arménien monte sur le trône. Il est promu alors turmarque des fédérés. C'est pour venger la mort de son ami Léon V en 820 qu'il se dressera contre l'usurpateur Michel II le Bègue, et aussi « pour satisfaire son ambition personnelle ». Deux problèmes se posent à Thomas, comme à nous-mêmes, observe P. Lemerle. « Le premier est celui des moyens et des forces dont il va disposer », l'autre est la question arabe. Une fois couronné par le patriarche d'Antioche, le rebelle s'agite en Asie Mineure, à la frontière nord-orientale il négocie avec les Etats du Caucase et il se prépare à débarquer en Thrace. Son tort fut de ne pas liquider la question de l'opposition de Katalykos et d'Olbianos, qui allait affaiblir ses arrières. On connaît mieux la question des événements européens que celle de l'occupation de l'Asie Mineure byzantine. Le savant français détermine la chronologie du film des événements depuis le siège de Constantinople dès le mois de décembre 821, jusqu'à la mort de Thomas à la mi-octobre 823, après la déconfiture de sa flotte et l'attaque bulgare. Critiquant quelque peu les points de vue soutenus par E. Lipšić et A. P. Každan, l'auteur attribue l'échec de Thomas à cette réalité exprimée par Kékauménos dans cette formule ramassée et saisissante « l'empereur qui trône à Constantinople a toujours raison ». Les murailles de la ville abritaient le principe de la légitimité dont Michel II avait su se prévaloir aux yeux des sujets de l'Empire.

L'hérésie dans l'Empire byzantin des origines au XII^e^ siècle (p. 299—324), tel est le titre de la contribution de Jean Gouillard à ce recueil. Sujet rebattu à première vue, mais entièrement renouvelé par la science et la finesse de l'auteur. C'est ainsi qu'il distingue dans l'hétérodoxie byzantine trois masses d'hérésies : les hérésies nobles, qui roulent sur la Christologie et qui ont provoqué la riposte des six premiers conciles œcuméniques; puis les déviations du XII^e^ siècle consignées et stigmatisées dans les anathèmes du synodikon du Dimanche de l'Orthodoxie; enfin, les sectes syncrétistes (marcionisme), les dissidences très anciennes (montanisme, novatianisme, etc.), les mouvements illuministes. C'est ce qu'il appelle le fait sectaire qui lui semble devoir mériter un essai. Et de distinguer ainsi 1. l'héritage hérétique de l'Empire chrétien. Du Panarion d'Epiphane (+403) au *De haeresibus* du patriarche Germain (+ca. 733) (p. 300—307); 2. L'imbroglio de la période iconoclaste : Pauliciens, Montanistes—Phrygiens Athinganes—Sabbatiens, Quatuordécimans, etc. (p. 307—312). Enfin il s'occupe en détail 3. du bogomilisme bulgare (milieu du X^e^ s.) jusqu'au procès des évêques bogomiles en 1143 (p. 312—322). On retiendra de la conclusion de son enquête que « les orthodoxes des VIII^e^ et IX^e^ siècles ont vu peu ou prou l'hérésie à travers le prisme du danger iconoclaste. Ceux du X^e^ et au-delà se montrent plus ouverts à sa vie profonde » (p. 322). Il insiste sur la nécessité pour l'historien d'établir la liste des anathèmes prononcés contre les différentes

hérésies, d'en dégager la chronologie et ensuite celle d'articuler tous ces courants dans l'évolution de la vie spirituelle de l'époque. C'est ce qu'il développera dans d'autres travaux.

De son côté Nicolas Svoronos s'est penché sur *Les privilèges de l'Eglise à l'époque des Comnènes : un rescrit inédit de Manuel Ier Comnène* (p. 325—391). Le texte qu'il publie ici est conservé dans le Marc. gr. 173 : c'est une λύσις émise sur rapport du moine et orphanotrophe Basile Anzas, qui remonte à l'an 1171 et concerne la libre possession des biens détenus même abusivement. L'étude que Svoronos lui consacre est pour lui une occasion d'analyser critiquement la question des privilèges de possession de 1025 à 1176. Les mesures adoptées en 1176 par le basileus contre l'accroissement des acquisitions illégitimes tendaient à freiner les abus que commettaient les puissants. Tardives et velléitaires, elles furent pratiquement inopérantes. La régence qui gouverna au nom de son fils mineur Alexis II s'empressa de les abolir, « l'ampleur et la nature des abus... mis en lumière par nos documents fait mieux comprendre la réaction violente d'Andronic et son sort tragique ». Cette étude est accompagnée aux p. 386—391 d'utiles tableaux récapitulatifs des actes impériaux concernant la propriété privilégiée.

La tradition manuscrite des œuvres oratoires profanes de Théodore II Lascaris (p. 393—404) préoccupe Charles Astruc. L'empereur de Nicée a laissé une œuvre variée en bonne partie encore inédite. L'auteur apporte des renseignements relatifs à divers manuscrit, renfermant des compositions oratoires profanes écrites par le souverain. Il analyse sous cet angle le Paris. gr. 3 048, le Scorialensis Y—I—4, les Paris. Suppl. gr. 472 et 37. Il en dégage la valeur de premier ordre du Paris. gr. 3 048 (XVe s.) et du Suppl. gr. 474. « Espérons donc qu'il se trouvera, dans un proche avenir, un savant pour entreprendre de cette série de textes une édition digne du souverain cultivé que fut Théodore II Lascaris... » déclare M. Astruc. Mais pourquoi ne le serait-il pas lui-même?

David Jacoby traite d'*Un aspect de la fiscalité vénitienne dans le Péloponnèse aux XIVe et XVe siècles : le « zovaticum »* (p. 405—420). Après la conquête vénitienne, la vie de la population autochtone, celle surtout des paysans péloponnésiens, a continué son cours sans changements notables. Les innovations que l'on saisit ne sont que « l'adaptation, sur le plan local ou régional, de pratiques que les Vénitiens avaient trouvées dans d'autres régions de la Romanie » . C'est ce qu'illustre l'histoire du *zovaticum*. Fr. Thiriet a cru y voir une déformation du terme ζευγαρατίκιον, impôt en blé ou en espèces acquitté par les possesseurs de bœufs. F. Dölger songe à une déformation vénitienne du mot διαβατικόν, droit de péage perçu pour la transhumance des bovins à travers les prairies d'autrui. Jacoby rappelle que le zovaticum était une redevance propre au district de Modon, étendue par la suite à celui de Coron en 1386. La possession de bœufs ou de vaches était à l'origine astreinte à cet impôt que l'on payait après la moisson soit en blé, soit, mais plus rarement, en espèces. Ceci exclut l'hypothèse de Dölger. En revanche, tant le critère d'imposition que le mode de payement semblent justifier l'identification avec le ζευγαρατίκιον. D. Jacoby examine aussi la question de l'étymologie du terme. Les Vénitiens finiront par astreindre à cet impôt aussi les paysans ne possédant pas de bovins.

L'article, posthume hélas, de Jean Verpeaux, a pour titre *Hiérarchie et préséances sous les Paléologue* (p. 421—437). L'auteur (dont, aux dernières nouvelles, vient de paraître à Paris l'édition du *Traité des Offices* du Pseudo-Codinus), expose dans ces pages l'évolution de la hiérarchie de la cour byzantine, ainsi que les principes de préséance aux deux derniers siècles de l'Empire. *Le Traité des Offices*, composé entre 1347 et 1354 (ou 1358 au plus tard) constitue le point de départ de cette discussion. Celle-ci porte sur trois points : « l'évolution hiérarchique des principaux offices, la coexistence, dans la titulature d'un dignitaire, d'un titre à côté du nom de l'office, le lien enfin entre la préséance hiérarchique et la parenté avec l'empereur » (p. 421). L'évolution de la hiérarchie aulique paléologine mène à une situation tout autre que celle du temps des Comnènes. Elle accuse retouches sur retouches, par considéra-

tion de personnes, et au bon plaisir de l'empereur. On ne désigne plus les personnages par leur titre et le nom de leur fonction. On ne tient compte que de la charge dont ils sont revêtus. Cet ordre hiérarchique est à la base de l'ordre des préséances de la cour ; la parenté avec le basileus est question secondaire. La collation néanmoins des offices majeurs est fréquemment fonction des relations de parenté, directe ou indirecte, avec le souverain. La famille impériale a rang aussitôt après le panhypersébaste et le prôtovestiaire. Le costume aussi détermine le groupe auquel on appartient. Cet article de J. Verpeaux appelle un examen sérieux de la part des historiens roumains qui, grâce à lui et au traité des offices de Ps.-Codinus, pourront reprendre sur frais nouveaux l'étude de la hiérarchie des boyards en Valachie et Moldavie, sous réserve, on le sait, des rectificatifs réclamés par les titres auliques des Serbes et des Bulgares.

Irène Beldiceanu-Steinherr assume le soin de clôre le recueil en parlant de *La conquête d'Andrinople par les Turcs : la pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes* (p. 439—461). Ele rappelle tout d'abord les divergences d'opinions sur la date de la prise d'Andrinople : celles-ci oscillent entre 1361 et 1371. Reprenant l'examen de la question à la lumière du contexte historique, l'installation des Turcs en Thrace, elle conclut que la ville tomba aux mains de beys qui n'étaient pas attachés à la dynastie ottomane, Haggi Ilbeyi et Evrénos, vers 1369. Le sultan Mourad I[er] ne s'en rendit maître qu'en 1376 ou 1377.

Il est grand temps de refermer ce magnifique volume. Nous le ferons avec le sentiment que ce sera le chef de file d'une série appelée à défier le temps.

P. Ş. Năsturel

Известия на Института за история, Том 14—15. Сборник на трудове посветени на академик Иван Снегаров (по случай 80-годишнина му.) [Bulletin de l'Institut d'Histoire, tome 14—15. Recueil de travaux en l'honneur du 80[e] anniversaire de Ivan Snegarov, membre de l'Académie], Sofia, 1964, 590 p. Българска Академия на Науките. Отделение за исторически и педагогически науки.

Avec ses 24 articles et communications et ses deux rubriques : « Sources » (10 communications) et « Discussions » (3 communications), ce recueil qui bénéficie de la collaboration de spécialistes bulgares et étrangers constitue une importante contribution à l'historiographie du Sud-Est européen (dès l'époque la plus ancienne jusqu'en 1878).

D. Anghelov et I. Nikolov présentent « L'activité scientifique de Ivan Snegarov, membre de l'Académie des Sciences de Bulgarie » (p. 5-25). Après avoir fait des études dans sa ville natale (Ohrid), à Kichinev et Istanbul, où il s'enrôla dans une organisation révolutionnaire, puis à Moscou et à Kiev, il enseigna à Istanbul, Salonique et Sofia. Ses importantes recherches ayant trait surtout à l'histoire de l'Eglise macédonienne et bulgare lui valent d'être élu membre titulaire de l'Académie bulgare (1943). Le contact avec divers centres culturels a stimulé l'intérêt d'Iv. Snegarov pour toute une série de problèmes historiques qu'il tâche à éclaircir, un demi-siècle durant, avec une compétence unanimement reconnue (voir la bibliographie, p. 27—35). Des études comme « L'histoire de l'archiépiscopat d'Ohrid » [*История на Охридската архиепископия-патриаршия.* Sofia, 1931, XI + 615 p.] — parmi les plus anciennes — et « La domination ottomane — obstacle dans la voie du développement culturel du peuple bulgare et des autres peuples balkaniques » [*Турското владичество-пречка за културното развитие на българския народ и другите балкански народи,* Sofia, 1958, 239 p.] — parmi les plus récentes — ont une valeur durable. A l'histoire roumaine se rattachent les études intitulées : « Sur le problème de la dépendance de l'Eglise moldave de

celle d'Ohrid » (1929) et « L'Eglise orthodoxe roumaine — (brève étude historique). Depuis la fondation de la Valachie et de la Moldavie jusqu'à leur Union » [*Румънската православна църква (Кратък исторически очерк). От основаването на влашкото и молдавското княжество до тяхното съединение*, Sofia, 1946, 37 p.]. Il effleure également certains problèmes d'histoire serbe, russe, grecque, albanaise, etc.

Etudes sur la période ancienne. Le premier problème abordé est celui des traces laissées par les Celtes (gali, dénommés en bulgare Galati, Galatska, etc.) signalés dans la poésie et la toponymie bulgare, ainsi que dans le vocabulaire des langues balkaniques en général (R. Bernard, *Les Galates sont-il passés*? p. 381—404). L'étude est inspirée par la poésie « La mort de Draganca provoquée par l'eau de Galata (empoisonnée) », publiée par G. Rakovski en 1865 à Bucarest.

V. Velkov, en confrontant la « *Passio SS Maximi, Theodoti et Asclepiodotae* » avec certaines découvertes archéologiques, épigraphiques et d'autres documents biographiques contemporains (début du IV^{e} siècle), fournit d'intéressantes « Données hagiographiques pour l'histoire de la Thrace du IV^{e} siècle » [*Агиографски данни за историята на Тракия от IV в.н.е.*, p. 381—389], y compris l'économie, la géographie historique et la culture de cette province romaine.

Etudes concernant l'époque byzantine. V. T. Zaimova établit la date de certains événements relatés d'une manière plutôt vague dans une « chronique brève », écrite au XII^{e} ou XIII^{e} siècle, mais ayant trait à des événements du X^{e} siècle [*За хронологията на събитията предадени в една хроника*]. Il s'agit de la famine de 927, des campagnes du tsar Siméon en 914 et de Basile I contre Malatya en 872 ainsi que du tremblement de terre de 968. Ambros, mentionné dans la chronique, est en réalité Omar-ibn-Abd-Allah-al-Aqta. La lecture erronée d'un des mots du texte qui a suggéré certains événements (imaginaires) à Ohrid, dûment rectifiée, laisse apparaître un nouveau sens, celui d'une invasion de sauterelles. A son tour, Ivan Duičev date la vie de Pierre d'Artoas avant 865, sa biographie pouvant ainsi figurer parmi les sources de l'histoire des relations bulgaro-byzantines de la première moitié du IX^{e} siècle. [*Нов исторически извор за българо-византийските отношения през първата половина на IX в.*, p. 347—356]. Une nouvelle source qui contribue à la connaissance de la situation de la région de Sofia (Serdica) dans la seconde moitié du XII^{e} siècle est découverte par G. Ţankova et P. Tivcev dans deux lettres du rhéteur byzantin Grégoire d'Antioche, envoyé en mission militaire à Serdica [*Нови данни за историята на Тракия от IV в.н.е.*, p. 373—380]. Les lettres nous renseignent sur divers aspects, surtout économiques, de la vie des Bulgares de la région de Sofia. M. Loos (Tchécoslovaquie) présente le mouvement des pauliciens *(Où en est la question du mouvement paulicien*, p. 357—390) et B. Primov, l'influence du mouvement bogomiliste bulgare en Europe occidentale [*Сведения за анонимен извор за влиянието на българското богомилство в западна Европа*, p. 299—314], fait confirmé par une chronique d'un anonyme du XIII^{e} siècle, transmise partiellement par Nicolas Vignier (dans *Recueil de l'Histoire de l'Eglise*, Leyden, 1601), selon lequel les organisations hérétiques d'Italie ont entretenu d'étroites relations avec les organisations des bogomiles et avec d'autres hérétiques dualistes de la Péninsule Balkanique (« L'Eglise bulgare » et « L'Eglise dragovite »). Les cathares, les patarins et les albigeois ont subi l'influence des bogomiles. Les albigeois étaient dénommés Bulgares, Bulgres, Bogres, etc., tandis que les cathares d'Italie et de France, ainsi que les bogomiles bulgares se trouvaient sous l'influence des pauliciens. « Ecclesia Sclavoniae », expression qui désignait les hérésies dualistes des Balkans d'Ouest, ont également exercé une influence sur les cathares d'Italie.

A propos du sens qu'avait le titre d'« exarque » dans l'ancienne littérature bulgare [*Към въпроса за титлата „екзарх" в старобългарска литература*, p. 325 — 346], K. M. Kuev conclue que l'évolution de ce terme comporte trois périodes : aux IV^{e}—V^{e} siècles, le titre d'exarque désigne le rang suprême dans la hiérarchie de l'Eglise (administration

indépendante d'un territoire appartenant à l'Eglise). Aux VI^e—XIII^e siècles, l'exarque devient un subordonné et un mandataire du patriarche. A partir des XIV—XV^e siècles, le titre d'exarque réunit les deux significations, ancienne et récente. Jean l'Exarque, représentant de l'ancienne littérature bulgare (IX^e—X^e siècles), n'est donc pas un simple intermédiaire entre la patriarchie de Constantinople et le gouvernement de Bulgarie, mais il réunit en sa personne l'autorité administrative et celle du sacerdoce.

D. Angelov expose « La conception sur le monde de la classe dominante de la Bulgarie médiévale, reflétée dans la littérature hagiographique » [*Светоглед на господствуващата класа в Средновековна България, отразен в житейната литература*, p. 263—294]. En étroite liaison avec la réalité historique, cette littérature acquiert (IX^e et XIV^e siécles) les traits spécifiques des deux époques du développement historique. Au temps des premiers tsars bulgares, la littérature hagiographique, d'un caractère militant, présente un type de saint, au service des tsars et de la puissance laïque, actif sur le terrain politique et culturel (Cyrille et Méthode, Clément et Naum), qui représentent la conception orthodoxe et la position de l'Eglise officielle. A l'époque de la domination byzantine, c'est le type du saint ascète, accomplissant des miracles qui domine (tels Jean de Rila, Joachim d'Osogov, Gabriel de Lesnovo et Ilarion de Moglena). On ne glorifie plus le monarque (le basileus byzantin). Après l'évincement de la domination byzantine, la littérature du second tsarat bulgare présente de nouveau une attitude positive vis-à-vis du monarque et de ses actions; elle glorifie, à la veille de la chute de la Bulgarie sous la domination ottomane, le passé et représente les saints comme des protecteurs de l'Etat, du tsar et du peuple (voir le patriarche Eftymie de Trnovo).

Problèmes d'histoire sociale-économique. Dans une intéressante étude (« Sur la vie sociale-économique de Sofia dans les XVI^e — XVII^e siècles », p. 215—233), N. Todorov s'occupe de la réglementation de la production et des prix, du rôle qui revient au droit coutumier dans le maintien de l'autonomie des corporations, ainsi que du processus de différenciation au sein des artisans corporatistes; l'auteur mentionne le rôle de Raguse dans le commerce balkanique et bulgare de peaux et dans l'approvisionnement de Constantinople en céréales et bétail provenant de la Péninsule Balkanique et des Principautés danubiennes. Dans « La différenciation sociale au sein de la paysannerie de la région de Trnovo à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e » [*Социалната диференциация сред селячеството в Търновско към края на XVII и началото на XVIII в.*, p. 183—194], Str. Dimitrov et R. Stoikov montrent sur la base d'un registre de payements de la « džidzia » dans 50 villages, que dans le cadre du processus de différenciation se sont formées, d'une part une couche de gens aisés et d'autre part une couche de pauvres, obligés à effectuer le métier de domestiques-manœuvres, milieu où se développent ensuite les relations capitalistes. En s'étayant sur un autre document ottoman — un « canun-namé » du XV^e siècle [*Към икономическата история на градовете в българските земи през XV в.*, p. 243—262], B. Ţvetkova analyse, sans conclusions définitives, l'histoire économique de la ville de Skoplje et d'autres villes de Macédoine (en annexe, traduction et fac-similés du document trouvé à la Bibliothèque Nationale de Paris).

Problèmes de l'histoire bulgaro-roumaine du Moyen Age. Şt. Ştefănescu (Bucarest) dans « Paisie de Hilandar sur les liaisons roumano-bulgares au XIII^e siècle » [*Пайсий Хилендарски о румыно-болгарских связах в XVIII в.*, p. 295—298], constate que certains passages de l'histoire de Paisie se fondent sur des confusions de faits et de chronologie, qu'il rectifie pour arriver à préciser que la conquête « des deux Valachies » du nord du Danube a lieu du temps de Ivan Asan II (et non pas d'Asen I) et que par les deux Valachies on doit comprendre la Munténie et l'actuelle Olténie—Petite Valachie (et non la Moldavie).

Dans une étude comparative sur «Prădalica—institution féodale en Bulgarie et Roumanie » [*„Пръдалика" — феодална институция в България и Румыния*, p. 235 242], P. P. Panaitescu (Bucarest) établit que *prădalica* vient du lat. *praedium*, au sens de possession

territoriale (cf. dans la diplomatique latino-magyare, *praedalium* = possession seigneuriale pouvant passer aux mains de la couronne au cas où des héritiers mâles font défaut). Chez les Slaves de la Hongrie, *praedalium* + *ka* = *prădalika*, qui se retrouve en Valachie et en Bulgarie, mais point en Moldavie, en dépit du fait que la langue et la diplomatique slave y sont également utilisées. Ce terme pénètre en Bulgarie au temps du second tsarat bulgare, qui entretient d'étroites relations avec la Hongrie. En Valachie, il apparaît dans des documents du temps de Vlad l'Empaleur (1459) lequel, étant en conflit avec les grands boyards, se sert de l'institution de « prădalika » pour s'emparer des terres de ceux qui n'ont pas d'héritiers.

« Le problème de l'accaparation des terres des communautés villageoises et la création des „tchifliks" et des domaines manoiriaux dans la Turquie européenne aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles » [*Към въпроса за заграбването на селските земи и създаването на чифлици и господарлъци в Европейска Турция през XVIII — XIX в.*, p. 151 — 162] est étudié par Hr. Hristov sur la base de 27 suppliques collectives adressées à la Porte en 1857 et 1858 par des villages des régions de Leskovac, Niš et Aleksinac (actuelle Yougoslavie). L'accaparation est plus intense après les réformes de 1832—1834. L'Etat prélevant la rente féodale, les spahis et les représentants du capital commercial et usurier se rabattent sur la rente tirée des terres des paysans, qu'ils accaparent avec violence, en les transformant en « tchifliks » (forme connue dès le XVI^e^ siècle) et en possessions manoiriales (« gospodarlyks » = forme supérieure de « tchiflik » apparue dans la première moitié du XIX^e^ siècle). Le phénomène enregistré surtout sur le cours supérieur de la Morave orientale et dans les régions voisines du nord-ouest de la Bulgarie et de la Serbie orientale, se rencontre également dans d'autres régions de la Turquie européenne. Les révoltes paysannes des IV^e^ et V^e^ décennies du siècle passé ont éclaté là où se vérifie cette intensité du phénomène étudié par l'auteur. Dans « Les haïdouks en Macédoine dans la première moitie du XVII^e^ siècle » [*Хайдутите в Македония през първата половина на XVII в.*, p. 195 — 213], Al. Matkovski (Skoplje) connu pour avoir publié une série de documents ottomans sur cette « forme de lutte armée la plus prolongée menée par les masses populaires » envers l'exploitation féodale ottoman, et qui, dans les Balkans, s'est déroulée « de Timişoara au Nord, jusqu'en Morée, au Sud », décrit les attaques livrées par les haïdouks dans les villes, par exemple dans le centre commercial (*bezisten)* de Bitola en 1646 ; les attaques des domaines féodaux ou celles qui ont été livrées sur les routes de Macédoine. Elles ont contribué à paralyser la production féodale dans les domaines et dans les mines, privant les spahis de la main d'œuvre nécessaire. L'intensification à ce moment-là de la lutte des haïdouks est considérée comme une expression caractéristique de l'intensification de la lutte des classes.

L'histoire des autres peuples balkaniques et leurs relations avec la Roumanie. L'étude de Petrak Peppo, « Histoire de la commune Bobochtitza d'Albanie » [*Към история на с. Бобощица-Албания*, p. 163—182] présente un intérêt particulier. Le même sujet a été traité par Ivan Snegarov dans ses ouvrages. Située au sud-est de Kortcha, Bobochtitza est habitée par des restes de l'ancienne population slave qui parle aujourd'hui un idiome tenant du groupe de l'extrême sud-ouest des dialectes slaves de la Macédoine. L'autonomie dont elle jouit de 1381 et 1912, ne la mit pas à l'abri du « zouloum » turc. Une partie de ses habitants passa en Bulgarie (surtout à Aidemir, près de Silistra). Vers 1817, les habitants de Bobochtitza furent contraints par Ali-pacha de Jannina — de lui vendre le village moyennant 80 000 groschen, dont ils ne touchèrent que 30 000. En tant que « tchiflik », le village, soumis aux nouvelles formes d'exploitation, devint après la mort d'Ali-pacha possession du sultan. Après 1839, la plupart des villageois passèrent en Bulgarie, à Kortcha, et en Valachie, surtout à Piteşti, sans perdre le contact avec le village d'origine qu'ils aidèrent, au temps du tanzimat, pour se racheter. A cette fin, en 1873, les habitants s'adressèrent à l'exarque Antim de Bulgarie et au consul russe Alex. Hilferding ; une loterie à obligations imprimées en bulgare, grec et roumain

allait être organisée. Leur chef, Ligor Temel Kuneshka, vint à Bucarest (1875) pour toucher l'aide promise. (Voir p. 179 la lettre d'information en grec, dont il était porteur qui se trouve aux archives de l'église métropolitaine de Kortcha.) Il rentra à Kortcha muni d'une somme importante qui fit obtenir le rachat.

Johannes Irmscher (République Démocrate Allemande) évoque à propos de « l'Allemagne et la révolte des Grecs » [*Deutschland und die griechische Erhebung*, p. 137—150], outre la prospérité de la presse grecque et l'activité de l'Hétairie de Philomuses, une série d'actions philo-helléniques d'Allemagne (l'aide accordée aux étudiants grecs dans divers centres universitaires allemands, prises de position à l'appui du mouvement grec dans la presse et dans certains écrits d'Allemagne, sentiments de sympathie à l'égard des Grecs, exprimés par des coryphées de la culture allemande : Goethe, Beethoven, Wilhelm Traugott Krug, Fr. Thiersch, etc., participation des Allemands aux luttes de Grèce (le comte von Normann expirant à Misolonghi en 1822).

Emil Niederhauser (Hongrie) apporte de riches données nouvelles dans son étude intitulée « La typographie de l'Université de Buda et la renaissance bulgare » [*Университетская типография в городе Буда и Болгарское возрождение*, p. 123—136]. Datant du XVI^e^ siècle et transférée en 1777 de Trnava (Tchécoslovaquie), la typographie acquiert (1779) le privilège d'imprimer des livres cyrilliques (livres religieux et manuels en serbe, roumain et ruthène), pour contrecarrer la concurrence des livres russes. Y travaillent : Iurii Petrović pour la langue serbe, Alex. Ragazzi pour la langue ruthène et Ioan Onişor (à partir de 1799), Samuel Micou Klein (à partir de 1804) et Petru Maior (à partir de 1809) pour la langue roumaine. Jusqu'en 1877 on y a imprimé, entre autres, 283 livres serbes, 23 livres ruthènes, 87 livres roumains, 4 livres grecs, 9 livres bulgares. Des dépôts et des commissionnaires existaient à Lvov, Novi Sad, Timişoara, Blaj, Bucarest, Belgrade, etc. Des 9 livres publiés en bulgare, 5 sont connus seulement d'après leur titre mentionné dans le catalogue de la typographie, élaboré en 1877 (un livre rédigé en 1846 par Em. Vaskidovitch, l'un des fondateurs en 1835 de l'école helléno-bulgare). Parmi les quatre livres issus de cette typographie, existant encore aujourd'hui, se trouve « La vie de Saint Alexei », écrite en vers par le serbe Constantin Ognjanović, qui appelle de ses vœux le progrès et l'instruction des Bulgares, afin qu'ils n'aient plus honte de leur origine et qu'ils ne soient plus obligés de se faire passer les uns pour Serbes et les autres pour Roumains. La colonie bulgare de Buda étant restreinte, les lecteurs des livres bulgares se recrutaient surtout parmi les Bulgares de la Valachie (Bucarest, Giurgiu, Galaţi, Brăila, Craiova).

L'époque de la renaissance bulgare. Virginia Paskaleva aborde un problème très peu étudié jusqu'à présent : « Sur l'autonomie des Bulgares à l'époque de la renaissance » [*За самоуправлението на българите през Възраждането*, p. 69—84]. A partir du XVII^e^ siècle les communes et les corporations autonomes gardiennes des coutumes subissent des modifications importantes, dans la mesure où s'aggravaient les contradictions entre les classes. Malgré l'accentuation de leurs propres phénomènes antagonistes, les communes autonomes jouèrent un rôle positif dans la résolution d'importants problèmes à caractère social et politique auxquels elles ont été appelées à faire face à cette époque.

Soulignons l'intérêt de l'article de Al. Burmov sur « Liuben Karavelov et la création du Comité révolutionnaire central bulgare de Bucarest » [*Любен Каравелов и създаването на Българския революционен централен Комитет в Букурещ*, p.105—122]. Des précisions et des considérations nouvelles sur la vie et l'activité de L. Karavelov rendent plus net le rôle de celui-ci dans la création du Comité, rôle nié par les uns et exagéré par les autres. Aidé par Levski, Kasabov, Rainov, etc., Karavelov a figuré parmi les initiateurs du Comité révolutionnaire bulgare, créé très probablement dans la première moitié du mois d'octobre 1869 et devenu Comité révolutionnaire central bulgare en octobre 1870.

L'époque de la plus intense activité de ce comité, et par conséquent celle de Karavelov et Levski, est encore partiellement inconnue, surtout en ce qui concerne le Monténégro, ainsi que l'affirme Krumka Sarova dans « L'opinion publique progressiste du Monténégro et le mouvement de libération bulgare au début de la 8e décennie du XIXe siècle » [*Черногорската прогресивна общественост и българското освободително движение в началото на 70-те години на XIX в.*, p. 85—104].

Une contribution nouvelle à une meilleure connaissance de la lutte de « Libération nationale du peuple bulgare dans la période de la guerre russo-turque (1877—1878) » [*Из истории национально — освободительной борьби болгарского народа в перид русско-турецкой войны 1877—1878 г.*, p. 37—44], apporte Acop A. Ulunian (U.R.S.S.) par des informations inédites sur la participation à cette guerre du révolutionnaire bulgare Panaiot Hitov. De nouvelles informations sur la vie d'un autre révolutionnaire bulgare, Philippe Totiu, sont mises en évidence par des documents de 1868 et 1869 trouvés par Vl. Diculescu dans les archives bucarestoises et publiés sous la rubrique « Sources et matériaux » [*Нови документи за Филип Тотю*, p. 429—442]. En reflétant les mesures prises par les autorités roumaines pour suivre la trace de Philippe Totiu, les documents prouvent en même temps l'attitude bienveillante de celles-ci envers les insurgés bulgares.

On trouve dans la même rubrique d'autres matériaux documentaires qui concernent de près les événements ayant eu lieu sur le territoire de la Roumanie. M. Dihan (U.R.S.S.) et I. Mitev mettent en évidence d'autres « Documents précieux se trouvant dans les archives d'Odessa sur les révoltes de Brăila de 1841—1842 » (p. 455—467). Un rapport du gouverneur général de la Bessarabie adressé à Nesselrode et d'autres documents montrent que le gouvernement russe et certains représentants de la culture bulgare ayant à leur tête Basile Aprilov manifestaient une attitude hostile envers les préparatifs entrepris par Gh. Rakovski, Petar Gancev, etc., en vue de faire éclater une révolte à Brăila. On y trouve une série d'informations sur Jean Vîrţan (ortographié Vorsan) et Velko Dimovici, venus de la Valachie et participant à ces préparatifs. On doit remarquer ici que ce « certain Zmancevici » mentionné parmi les auteurs des préparatifs de la révolte (p. 458—462) serait, d'après les explications fournies par V. V. Niakii (Slavianskii Arhiv. Sbornik Statei i materialov. Moscou, 1962, p. 59—74), Vasilii Vîlkov, l'un des chefs de la révolte de 1841, réfugié à Reni sous le nom de V. Stancevici (par la suite, Zmancevici).

Un moment des « Liaisons politiques de la Russie avec les Bulgares, les Serbes et les Roumains » [*Два документа от втората половина на XVII в. за политические връзки на Русия с българи, сърби и румынци*, p. 469 — 474], au XVIIe siècle, est illustré par le message d'Ivan et de Petru Alexeevici du 28 décèmbre 1688, adressé au patriarche Arsenie d'Ipec, en réponse aux lettres envoyées d'Athos par celui-ci, par l'intermédiaire d'Isaie, à celles du patriarche Dionisios de Constantinople et à celles de Şerban Cantacuzène, prince de la Valachie, dans lesquelles ceux-ci décrivent la situation difficile des Serbes, des Bulgares et des Roumains se trouvent sous le joug ottoman.

Dans le tableau alphabétique et chronologique de « La fête du jour de Cyrille et de Méthode à l'époque de la renaissance bulgare » [*Празникът на Кирил и Методий по време на Бъларското възраждане*, p. 411—428], ou trouve également des informations sur les relations roumano-bulgares et la fréquence de cette anniversaire dans bon nombre de villes roumaines. A Tulcea est signalée une école portant le nom de Cyrille et de Méthode. Des églises de ce nom existaient à Bucarest et ailleurs. Les deux apôtres slaves sont fêtés à Tulcea (1861), Brăila (1863) et Bucarest (1864). Quelques « Documents sur l'utilisation des pâturages de la Dobroudja par les « mocans » transylvains » (p. 443—454) découverts par P. Miatev dans les archives de Budapest, présentent les conditions dans lesquelles les bergers des alentours de Hunedoara, de Sibiu et de Sf.-Gheorghe, se déplaçaient vers 1870 dans le pays jusque dans la Dobroudja.

Voici les autres matériaux du volume que les spécialistes auront intérêt à connaître : un fragment d'un évangile bogomilien de 1393 du Bosniaque Batala, présenté par Dj. Radojčić (R. S. F. de Yougoslavie) ; un manuscrit de Budapest contenant les lettres de Théophilacte de Bulgarie, par G. G. Litavrin (U.R.S.S.) ; les excerpta de Skylitzès, par A. P. Kajdan (U.R.S.S.) ; le problème de l'authenticité de parchemins bulgares des XIII[e] et XIV[e] siècles, par E. P. Naumov (U.R.S.S.) ; quelques problèmes de la lutte des classes en Bulgarie au X[e] siècle, par Str. Lichev ; trois contes historiques, par B. Angelov, dont l'un (Hrismos) a été traduit en roumain en 1830 par Vlad Pop Petkov Galciov.

La discussion reprise par P. Hr. Petrov sur la date à laquelle la Bulgarie a adopté le christianisme [*За година на налагане християнството в България*, p. 569—590] clôt le volume. A l'encontre des hypothèses formulées jusqu'à présent et qui s'arrêtent aux années 861 et 865, l'auteur établit que cet événement a été décidé à l'occasion de la conclusion du traité de paix bulgaro-byzantin à la fin de l'an 863 et a eu lieu au printemps de l'année suivante, ce qui permet de reconsidérer d'autres problèmes importants.

Ces intéressantes contributions, en partie inédites, à l'éclaircissement de problèmes tellement variés de l'histoire de la Bulgarie et des pays voisins (les relations entre les Roumains et les autres peuples du sud-est de l'Europe y occupant une place appréciable) font de l'Hommage offert à l'académicien Ivan Snegarov un recueil précieux et indispensable à un large cercle de spécialistes.

S. Iancovici

Зборник филозофског факултета. Београдски Универзитет. Споменица Михаила Динића [Recueil de travaux de la Faculté de Philosophie. Université de Belgrade. Mélanges Mihailo Dinić, VIII, 1—2, 772 p., 1964, Belgrade.

Abordant les aspects les plus divers de l'histoire des peuples de Yougoslavie et de l'histoire balkanique en général, les 44 articles parus dans les deux tomes publiés sous l'égide de la Faculté de Philosophie de Belgrade sont dédiés au professeur Mihailo Dinić.

Bien connu par son activité scientifique commencée il y a à peu près 40 ans, Mihailo Dinić est l'auteur d'une œuvre remarquable comprenant aussi bien la publication de nombreux documents concernant la république de Raguse et Belgrade au Moyen Age, que des études importantes sur l'histoire médiévale serbe et bosniaque. Mihailo Dinić s'est imposé aussi par sa collaboration à l'« Histoire des peuples de Yougoslavie » et par le chapitre d'histoire balkanique (1018—1499) qu'il a donné à la *Cambridge Medieval History* (IV_2, ch. XII, p. 519—565).

Pour l'histoire ancienne on remarque en premier lieu l'article dû au professeur Fanula Papazoglu, *Дарданска ономастика* [L'onomastique dardanienne]. L'appartenance ethnique des Dardannes est un problème longuement débattu par les historiens et les linguistes, et une analyse de l'onomastique permet à l'auteur de donner une contribution très importante à ce sujet. Fanula Papazoglu établit un groupement du matériel onomastique en deux catégories : une pour les II[e]—III[e] siècles et l'autre, très importante, pour les noms de l'époque romaine, pour laquelle l'auteur dresse une liste complète avec toutes les références nécessaires, ce qui lui permet de tirer quelques conclusions intéressantes : la population de la partie orientale de la Dardanie (Scupi-Naissus-Remesiana) est d'origine thrace, comme l'a déjà démontré G. Mateesco[1] ; dans le reste de la Dardanie, la population n'est pas d'origine thrace mais bien différente. Il est difficile de répondre si les Dardaniens sont des Illyriens, mais en tout cas il

[1] G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, dans « Ephemeris Daco Romana , I (1923).

faut considérer la Dardanie comme une région onomastique bien séparée des autres régions illyriennes. Probablement il y avait ici une population antérieure à l'établissement des Illyriens, qui les a influencés et a laissé des traces dans l'onomastique. C'est pour cela que la Dardanie représente une région où l'on peut signaler la coexistence de trois éléments ethniques distincts : un substratum préindo-européen, un substratum thrace et un autre illyrien.

Dans son étude *О неким аспектима изградне тематског уређена на Балканском полуострву* [Sur quelques aspects de l'organisation des thèmes dans la Péninsule Balkanique] Jadran Ferluga émet quelques considérations sur l'apparition et le développement du régime des thèmes dans l'Empire byzantin et surtout dans les régions balkaniques, problème aujourd'hui extrêmement débattu et pas encore élucidé dans tous ses détails [2]. L'apparition d'un thème dans une région ou autre de l'Empire a été déterminée et influencée par la situation historique spécifique de cette région, bien différente en Asie Mineure, dans les Balkans, en Italie, le résultat étant une nouvelle organisation administrative et militaire. Si les débuts du système des thèmes doivent être placés à l'époque du règne de l'empereur Héraclius (610—641), l'organisation des thèmes dans les Balkans a commencé un peu plus tard, à cause de la pénétration massive et de l'établissement des Slaves qui ont liquidé presque totalement l'autorité byzantine. L'administration impériale a continué seulement dans un nombre restreint de villes situées à proximité de Constantinople ou sur le littoral égéen et adriatique. Les Slaves établis dans les Balkans étaient dans le stade de la démocratie militaire, n'ayant pas une organisation d'Etat. Les premiers thèmes organisés dans les Balkans à la fin du VII^e siècle ont été ceux de la Thrace et de l'Hélade ; seulement à la fin du VIII^e siècle ont été créés les thèmes de Macédoine, du Péloponèse et dans les premières décennies du siècle suivant les thèmes de Dyrrachium et de Thessalonique, le dernier ayant un rôle stratégique très important. Avec la création des thèmes de Nicopole et de Dalmatie la première étape du rétablissement de la domination byzantine dans les Balkans prend fin. La seconde étape finit en 1018 après la victoire de Basile II sur les Slaves macédoniens, mais la plus grande extension de la domination byzantine se place ici à l'époque de Manuel I. Ferluga a aussi étudié les traces et les influences de la création des thèmes sur les Slaves aux VII^e—IX^e siècles. La réhellénisation des régions balkaniques méridionales a été beaucoup influencée par le système stratiotique, et l'organisation des thèmes a été un facteur important dont on doit tenir compte dans l'étude de la réhellénisation et aussi de la formation des Etats slaves balkaniques.

Un aspect particulier de la situation politique dans la partie occidentale de la Péninsule Balkanique a été étudié par Ljubomir Maksimović dans son étude sur l'arrivée des Narentans dans les îles de Dalmatie, *О времену доласка Наретлана на далматинска острва.* L'auteur conclut que les Narentans s'établirent dans les îles de la mer Adriatique au cours du VIII^e siècle, probablement après la disparition de l'exarchat de Ravenne (751) quand la domination de la flotte byzantine a cessé dans ces régions.

Sur les relations de l'Empire et de la Serbie médiévale citons encore l'étude de B. Ferjančić, *Када и Евдокија удала за Стевана Немањића?* [A quel moment la princesse Eudokia a-t-elle épousé Stevan Nemanjić?], qui offre certaines informations sur les relations existentes entre les Etats balkaniques dans les années 80 du XII^e siècle. Dans son article *О границама Србије и српске државе у X веку* [Sur les frontières de la Serbie et de l'Etat serbe au X^e siècle] R. Novaković continue ses recherches de géographie historique de la Yougoslavie, tandis que l'évolution historique et la situation des frontières de la région de Zahumlie aux X^e—XV^e siècles fait l'objet de l'étude de V. Trpković, *Хумска земља* [La terre de Hum].

---

2 Voir la bibliographie récente chez G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3^e éd., Munich, 1965.

Quelques aspects particuliers de l'histoire de Dubrovnik nous révèle B. Krekić, *О једном виду положаја посада на дубровачких бродовика у XVI веку* [Un aspect de la condition des équipages sur les navires ragusains au XIV^e siècle] et B. Nedeljković, *Дубровник у сватовима Лазара Ђурђевића* [Dubrovnik et le mariage du knez Lazar Djurdjević]. Le professeur Georges Ostrogorsky dans l'étude *Христопол између Срба и Византинаца* [Christoupolis entre Serbes et Byzantins], s'arrête sur un aspect intéressant les relations de l'Etat serbe à l'époque d'Etienne Dušan avec l'Empire byzantin, en étudiant la situation de la ville byzantine de Christoupolis, conquise dans les années 50 du XIV^e siècle par les Serbes, puis de nouveau occupée par les Byzantins. L'auteur apporte des informations nouvelles sur les grands féodaux byzantins de l'époque, sur leurs terres et privilèges au XIV^e siècle. S. Ćircović, bien connu pour ses études sur la Bosnie médiévale [3], est présent avec une ample étude sur le couronnement royal en Bosnie à la fin du XIV^e siècle, sur la signification de la couronne royale, sur l'impression faite par le couronnement de Trvtko en 1377 sur les contemporains et les pays voisins, à Raguse et en Hongrie surtout [*Сугуби венац*, La double couronne].

L'histoire de l'Albanie aux XIV^e et XV^e siècles est encore insuffisamment étudiée et les contributions sur le rôle des familles féodales de ce pays sont, à cause de cela même, très précieuses. Dans cette direction nous signalons l'étude de I. Bozić *О Дукађинима* [La famille des Ducagins]. Complétant les études de Ch. Hopf [4] avec des données tirées des archives de Venise, l'auteur examine le rôle de cette famille dans l'histoire du peuple albanais et établit son arbre généalogique. Il s'arrête sur ses relations avec les Vénitiens qui ont occupé à la fin du XIV^e siècle une partie de l'Albanie septentrionale, sur la participation de cette famille à la lutte anti-turque dirigée par Georges Castriote Scanderbeg dans les années 1443—1468. Les Ducagins représentent l'aristocratie qui a reconnu d'abord l'autorité vénitienne et plus tard, à partir du XV^e siècle, a adhéré aux intérêts des conquérants ottomans gardant un rôle important dans l'administration et l'armée.

Dans son étude *Малоншићи — племе у Црној Гори* [Les Malonšić, une tribu du Monténégro], V. Čubrilović s'arrête de nouveau sur l'histoire des tribus monténégrines, sur les exemples particulièrement intéressants des conditions de leur vie, du XV^e jusqu'au début du XVII^e siècle, l'alliance entre les pâtres et les cultivateurs déterminant ici un certain degré d'autonomie qui a imprimé quelques traits spécifiques au processus de féodalisation.

Lié à l'histoire de la lutte des peuples balkaniques contre les Turcs et à l'histoire de la littérature sud-est européenne est le sujet abordé par Aloïs Schmaus dans son article sur le problématique du développement historique de la tradition de Kossovo [*Из проблематике историјског развоја косовске традиције*], étude d'une grande érudition qui apporte des lumières dans un problème que le savant munichois étudie depuis longtemps.

Le Banat hongrois de Belgrade a été créé après 1456, probablement entre 1458 et 1465, date de la première mention dans les sources; c'est justement la conclusion de I. Kalić-Mijušković *Прилог историји београдске бановине* [Contribution à l'histoire du Banat de Belgrade]. L'auteur évoque l'histoire du Banat de Belgrade qui a existé jusqu'en 1521, étant organisé pour arrêter l'expansion des Turcs vers la Hongrie.

Parmi les articles sur l'histoire moderne et contemporaine de la Yougoslavie nous remarquons les études de D. Knežević concernant le rôle des ouvriers de Kragujevać dans le mouvement syndical d'avant la première guerre mondiale, *Синдикални покрет у Крагујевцу од 1903 до 1914 године* [Le mouvement syndical à Kragujevać de 1903 à 1914], de M. Vojvodić sur les relations entre la Bulgarie et le Monténégro en vue de la réalisation d'un accord relatif à une action armée contre la Turquie avant la première guerre balkanique *Бугарско-црногорски преговори и споразум 1912 године* [Les pourparlers entre la Bulgarie et

---

[3] *Istorija Bosne*, Belgrade, 1964.
[4] Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873.

le Monténégro et l'accord de 1912] et de A. Mitrović sur un épisode de l'histoire diplomatique d'après la première guerre mondiale, *Тајни контакти Нитијеве владе со југословенском делегацијом у јулу 1919 године* [Les contacts secrets entre le gouvernement de Nitti et la délégation yougoslave en juillet 1919].

Les deux volumes que nous présentons comprennent aussi de nombreux articles d'archéologie, d'histoire de l'art et d'histoire de la culture qui apportent des informations utiles concernant le développement de l'ancienne civilisation du territoire serbe à travers les siècles, présentant des points de vue pleins d'intérêt pour les spécialistes dans l'histoire sud-est européenne.

Parmi les articles dédiés à la culture primitive et antique on peut remarquer l'article de Branko Gavela, *Винчин културни и хронолошки комплекс* [Le complexe culturel et chronologique de Vinča], qui s'occupe des relations de cette ancienne civilisation néolithique des Balkans avec le monde anatolien et égéen ; celui dû à Milutin Garašanin, *Ка хронолошком систему гвозденог доба у Србији и Македонији* [Au sujet du système chronologique de l'âge du fer en Serbie et en Macédoine], d'un caractère méthodologique plutôt, au sujet des principes chronologiques dans la recherche archéologique appliqués aux découvertes faites sur le territoire yougoslave et datées du XIII^{e} siècle av.n.è. jusqu'au commencement de la domination romaine ; l'article de Alexandrina Cermanović-Kuzmanović traitant de trois sarcophages du III^{e} siècle provenant d'un ou de plusieurs ateliers de Sirmium influencés par l'art norico-pannonien dont les échos sont évidents dans les portraits et dans les motifs décoratifs, *Једна група римских саркофага из Сирмијума* [Un groupe de sarcophages de Sirmium] ; enfin l'étude de Dušan Glumac, *Хорус и његове очи* [Horus et ses yeux], où l'auteur discute le sens et l'évolution d'un motif littéraire des textes religieux égyptiens — celui de la perte des yeux et de leur reprise par Horus —, motif présent aussi dans l'art et proche de la conception chrétienne de l'œil omniprésent de Dieu.

Beaucoup plus nombreux sont les matériaux concernant l'art et la culture du haut Moyen Age et de l'époque médiévale. Analysant quelques découvertes romaines tardives et préféodales, de Kolovrat, de Kuprinovo, de Čadjavica, l'article de Jovan Kovačević, *Маргиналије уз проблеме археологије и уметности раног средњег века* [Notes marginales en regard de problèmes intéressant l'archéologie et l'art du haut Moyen Age], a un caractère plutôt informatif sur la culture matérielle des V^{e}—X^{e} siècles, époque encore insuffisamment connue de l'histoire serbe.

Appartenant à une zone artistique depuis toujours ouverte aux influences de la péninsule italique, la cathédrale de Trogir est l'objet de l'attention de Branka Telebanović-Pecarski qui dédie un article aux sculptures du portail de ce monument, *Рељеф прања ногу на порталу Трогирске катедрале* [La représentation du Lavement des pieds sur le portail de la cathédrale de Trogir]. Analysant la composition de cette scène et ses détails iconographiques, l'auteur observe que la représentation de Jésus devant les apôtres est insolite et étrangère à l'art du monde byzantin et occidental. Elle corrobore cette scène avec d'autres détails iconographiques de la sculpture de Trogir et tire la conclusion que sur le portail d'iconographie occidentale de cette cathédrale ornée vers le milieu du XIII^{e} siècle on peut déceler l'influence de la littérature patarine et cathare, active en Dalmatie et en Bosnie à la fin du XII^{e} siècle encore.

Deux études sont dédiées à la culture humaniste des villes de la côte dalmate et à ses relations avec l'Italie et l'Occident. La première est celle de Jorjo Tadić, *Johannes Gazulus, дубровачки хуманиста XV века* [Johannes Gazulus, humaniste ragusain du XV^{e} siècle], sur la vie et l'activité de ce « magister » de la florissante ville adriatique, plusieurs fois voyageur en Italie — soit pour ses études à Padoue, soit pour des missions diplomatiques de sa ville —

propagandiste pour une croisade contre les Turcs, partisan du héros albanais Scanderbeg, correspondant érudit des humanistes de la cour royale de Buda à l'époque de Mathieu Corvin.

La seconde étude dédiée à un problème très discuté dans l'historiographie de la civilisation européenne médiévale, celui des relations entre Byzance et Occident est due au spécialiste de Milan, Agostino Pertusi, *Итало-грци и Византинци у развоју италијанске културе у епохи хуманизма* [Grecs d'Italie et Byzantins dans la culture italienne à l'époque de l'humanisme]. L'auteur s'arrête tour à tour sur les problèmes de la tradition et de la culture grecques, de l'humanisme de cette région et de Byzance, enfin, sur les rapports de l'humanisme italien avec l'Occident. Le point de départ de Pertusi est celui des prémices culturelles grecques dans le Sud italique, centre de la culture humaniste européenne. Un Léonce Pilate, connaisseur de Homer et d'Euripide, de Virgile, de Pline et de Tite Live, un Barlaam, plus tard un Chrysoloras, un Arghiropoulos, un Gémiste Plethon, un Bessarion, professeurs des humanistes italiens, propagateurs des valeurs de la civilisation byzantine dans le monde de Quattrocento, et à côté d'eux plusieurs théologiens avec une solide culture classique, en Sicile et au sud de l'Italie, ont représenté les principaux facteurs d'un vrai foyer de civilisation humaniste. Dans l'Italie méridionale la langue grecque était traditionnelle et dans les IX^{e}—XIV^{e} siècles on peut constater ici une activité lexicographique et de traduction en latin des auteurs de l'Hellade antique ; on sait qu'au XII^{e} siècle dans les bibliothèques monastiques de cette région on trouvait des manuscrits gréco-romains, à l'époque où la normande Palerme était un des plus grands centres culturels de l'Europe.

L'humanisme dans le double sens — intérêt pour l'Antiquité et intérêt pour l'homme, pour la nature, pour le cosmos — est, sans doute, débiteur aux cultures sicilienne, sud-italienne et byzantine d'une façon que Agostino Pertusi a soulignée avec justesse et nuances.

Un grand nombre d'études de ces deux volumes ont pour objet l'histoire de l'art du Moyen Age serbe aux XIII^{e}—XVIII^{e} siècles, et communiquent, pour l'architecture, la sculpture et la peinture, des interprétations nouvelles qui intéressent les spécialistes roumains attirés par l'étude de problèmes similaires au nord du Danube.

Dans l'article *Византиски и оријентални елементи у декорацији Моравске школе* [Eléments byzantins et orientaux dans la décoration de l'école de Morava], Jovanka Maksimović s'arrête sur les monuments de la fin du XIV^{e} et du commencement du XV^{e} siècle, la dernière époque de floraison artistique serbe avant la conquête turque. La sculpture en pierre aux motifs géométriques, végétaux et, plus rarement, zoo- et anthropomorphes aux arcades, portails, fenêtres et sarcophages, la sculpture en bois des meubles, le travail en métal, se caractérisent par une profusion de motifs d'origine orientale, sassanides et islamiques, venus soit par l'intermédiaire de Byzance, soit par celui de l'art ottoman. Les plus lointains échos de ce goût orientalisant — dans le territoire valaque, à Cozia (1388) — peuvent constituer, à la lumière des conclusions de l'auteur, l'objet d'une étude plus approfondie.

Un article intéressant sur un élément de continuité dans l'ancienne architecture du territoire yougoslave est celui signé par Vojislav Korać et Vojislav Djurić, *Цркве с прислоненим луковима у старој Херцеговини и дубровачко градитељство* [Eglises à arcatures aveugles de l'ancienne Herzégovine et architectures ragusaines]. Les auteurs communiquent trois pièces d'archive datant de 1488—1499 et 1503, concernant la construction de trois églises par les maîtres ragusains *(muratores de Ragusio)* et s'arrêtent sur les circonstances dans lesquelles certains monuments de rite orthodoxe de Herzégovine, depuis la fin du XV^{e} siècle jusqu'au XVII^{e}, ont été bâtis avec de profondes arcatures aveugles sur les murs intérieurs, arcatures que Korać et Djurić considèrent — dans une hypothèse séduisante mais pas encore suffisamment démontrée — comme un héritage des églises préromanes du littoral adriatique, monuments considérés par les architectes du Moyen Age comme des églises « grecques ».

Au chapitre peinture médiévale serbe on remarque aussi certains articles qui apportent des informations inédites. L'attention de Gojko Subotić, dans l'étude *Пећинска црква арханђела Михаила под Струге* [L'église rupestre de l'Archange-Michel près de Struga], est attirée par les deux couches de peinture de ce monument, datées à la seconde moitié du XIII^e^ siècle, la première, et à la fin du XIV^e^, la seconde, fresques attribuées aux ateliers florissants de la Macédoine. Quant aux données fournies par Sreten Petković, *Трагом једне сликарске групе из друге половина XVI столећа* [Un groupe de peintres en Monténégro dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle], elles concernent quelques monuments — Brezovica, Morača, Nikoljac et Bijelo Pole — peints dans les années 60 et 70 du XVI^e^ siècle dans une manière qui indique déjà une phase de déclin chromatique et compositionnel, expliquable par les conditions difficiles de la vie artistique contemporaine en Serbie.

Le développement de la peinture murale au XVIII^e^ siècle constitue l'objet de deux articles, celui signé par Dejan Medaković, d'un caractère plutôt monographique, *Зидно сликарство манастира Крушедола* [La peinture murale du monastère Krušedol], et l'autre, de Radmila Mihalović, *Утицаји западно-европске уметности на српско сликарство XVIII века* [Les influences de l'art européen occidental sur la peinture serbe du XVIII^e^ siècle], plus général dans ses conclusions. Le premier analyse les fresques qui ont orné en 1750 1756 l'église du monastère Krušedol, œuvre de divers artistes russes et serbes, d'un style très redevable au baroque en ce qui concerne le programme et l'iconographie. Le second article rend évidents les caractères maniéristes de certaines compositions murales serbes du XVIII^e^ siècle comprenant des scènes (Les noces de Cana, Jésus dans la maison de Marie et de Marthe, Le repas chez Simon le Pharisien), fréquentes chez les maniéristes flamands et hollandais qui ont influencé la peinture de l'Orient orthodoxe, celle russe au XVII^e^ siècle, celle serbe au XVIII^e^.

Par leur richesse d'informations dans le domaine de l'histoire politique, sociale et économique, de l'histoire diplomatique, littéraire et artistique des Balkans, les articles dus à plus de 40 auteurs présents dans les deux volumes édités par les soins de la Faculté de Philosophie de l'Université de Belgrade, reflètent l'activité scientifique méritoire des historiens yougoslaves, archéologues, historiens de l'art et de la culture antique, médiévale et moderne.

Răzvan Theodorescu et *Gheorghe Zbuchea*

RADOSAV MEDENICA, *Banović Strahinja u krugu varianata i tema o neveri žene u narodnoj epici* [Banović Strahinja dans le cycle des variantes et des thèmes sur l'infidélité de la femme dans la poésie épique populaire des Slaves du Sud], Belgrade, 1965, 322 p. (SANU, Posebna izdanja, knj. CCCLXXXI, Odelj. lit. i jez., knj. 14).

Le travail dont nous nous occupons est de deux points de vue remarquable : parce qu'il apporte une solution scientifique plausible dans le débat plus que séculaire d'un thème folklorique singulier et parce qu'il illustre le haut niveau théorique et méthodologique atteint par les folkloristes yougoslaves contemporains. Le sujet en est l'étude de la ballade « Banović Strahinja » qui, dans la version de V. Karadžić paraît être devenue, sinon la plus belle pièce de la création populaire serbo-croate, en tout cas la pièce la plus réalisée et représentative pour l'art des improvisateurs serbes (voir aussi Radosav Medenica, *Problematik und Methodik der Variantenforschung*, dans « Zeitschrift für Balkanologie », 3, 1965, p. 153). La recherche est

fondée sur un nombre de 22 variantes, recueillies à partir de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, sur tout le territoire actuel de la Yougoslavie.

La ballade fait partie du cycle très répandu de « la femme infidèle » et a le contenu schématique suivant. Le héros se trouve en visite chez ses beaux-parents ou il se divertit, quand il apprend que sa maison a été dévastée, sa mère maltraitée et sa femme enlevée. Il demande l'aide de ses parents, c'est-à-dire du beau-père et de ses beaux-freres, mais ceux-ci la lui refusent. Ce moment reflète une certaine philosophie misogyne, que le beau-père exprime avec conviction et sans ménagements, selon laquelle la femme serait plus attachée au ravisseur qu'à son propre mari (Žena više voli zavodnika nego muža). En échange, la famille du beau-père offre au gendre son aide pour la reconstruction de la maison et le choix d'une autre épouse. L'auteur considère que ce moment représente la première phase du développement du sujet (p. 59). Le héros, qui doit se débrouiller par ses propres moyens, part à la recherche de sa femme, déguisé, en général, en Turc. Lorsqu'après de longues recherches il trouve le ravisseur, celui-ci dort sous la tente, la tête sur les genoux de l'épouse enlevée. La femme, bien que le mari lui fasse signe de ne pas le trahir, réveille le Turc et un duel s'engage entre les deux hommes, selon toutes les règles de l'art : avec des lances qui se brisent, des massues qui cassent, des sabres qui s'ébrèchent, pour qu'à la fin, descendant de cheval, ils s'engagent dans un corps à corps épique qui peut, dans certaines variantes, durer plusieurs jours. Pendant tout ce temps, l'épouse les regarde tranquillement, sans intervenir. A un moment donné, le mari fatigué demande à sa femme d'aider n'importe lequel d'entre eux (da pomogne jednom ili drugom), pour mettre fin au combat. Et à ce moment, le mari a la surprise de voir se réaliser l'appréciation pessimiste de son beau-père concernant la sagesse et la fidélité des femmes. L'épouse se penche, relève un fragment de sabre et s'en sert pour frapper son mari au front. Ce moment est considéré par l'auteur comme étant la seconde étape du développement du sujet. Le mari s'acharne et tue l'adversaire (dans certaines variantes avec l'aide du chien, en d'autres avec celle de son enfant). La femme infidèle veut s'enfuir, mais le héros la rattrappe, la prend sur son cheval et retourne avec elle chez ses beaux-parents. Avec le retour dans sa famille commence la dernière phase du développement du sujet. Le problème qui se pose est celui de voir comment réagissent le mari trompé et la famille outragée. Si jusqu'à présent le texte, avec les fluctuations épisodiques inhérentes à la circulation de n'importe quelle création orale, avait malgré tout gardé une ligne unique de développement, à partir de ce moment il bifurque. On a trouvé pour exprimer ce moment épique deux solutions thématiques (la punition ou le pardon de l'épouse infidèle), fait qui partage les variantes étudiées en deux groupes distincts, selon que les interprètes optent pour l'une ou l'autre d'entr'elles. Le choix n'est pas un simple problème artistique, il reflète aussi la conception populaire dont le chanteur devient l'interprète authentique (voir Maximilian Braun, *Die geschichtliche Wirksamkeit der Volksdichtung*, dans « Beiträge zur Südosteuropa-Forschung ». Anläßlich des I. Internationalen Balkanologenkongresses in Sofia, 26.VIII.—1.IX.1966, p. 273). Dans le cas de la ballade présente, les variantes qui ont comme fin la punition de l'épouse infidèle reflètent une conception archaïque, rudimentaire ; celles qui contiennent son pardon sont d'une conception plus évoluée, plus moderne. On doit retenir que, dans la majorité des cas, c'est la famille de l'épouse qui la punit par la mort ou qui demande sa punition. Ce n'est que très rarement que la punition est exécutée par le mari, sur le lieu du crime, donc avant le retour à la maison. Le pardon de la femme ne manifeste pourtant pas une reconsidération totale de la conception populaire concernant l'infériorité de la femme dans la société respective ; il fait ressortir un autre côté de la même philosophie misogyne (A žene su maloduhe snage, / Kose duge, a pameti kratke, p. 66). La plus complexe des motivations psychologiques de la pièce se trouve dans la variante de Karadžić, recueillie en 1822 à Kragujevac, d'un chanteur très doué, « starac Milija », originaire du Monténégro. L'auteur voit dans la bifurcation de l'action du final la possibilité d'effectuer un sondage dans l'histoire même du texte : il considère que les

variantes, bien que recueillies simultanément, sont, par le fait qu'elles reflètent d'autres stades de l'évolution de la conscience sociale, plus près ou plus loin de l'acte de la genèse de la pièce. L'auteur a l'occasion de vérifier ici une hypothèse plus ancienne (Radosav Medenica, *Hercegovina — kolevka patrijarhalne kulture i narodne pesme dinaraca*, dans « Rad IX. kongresa folklorista Jugoslavije », Sarajevo, 1963, p. 99—108). Conformément à cette hypothèse, des vestiges ossifiés de la vieille tradition culturelle et implicitement de la poésie épique classique se sont conservés dans les zones périphériques de la Macédoine et du littoral de la Dalmatie méridionale (probablement aussi d'après la théorie des « aires latérales » de la linguistique, toujours plus conservatives), tandis que dans la zone dinarique de l'Herzégovine, la culture populaire a connu — à l'époque de la domination turque — une nouvelle et puissante efflorescence, dont la période classique a duré jusqu'au XIX^e^ siècle et qui a fait de cette région le berceau de la poésie épique serbo-croate rajeunie. Il restait à démontrer que la plus ancienne solution, demandant la punition de la femme infidèle, se rencontre réellement dans les zones périphériques délimitées par l'auteur et la nouvelle solution, celle du pardon de l'épouse, dans la zone dinarique. A cette fin, Radosav Medenica étudie les variantes par groupes régionaux et constate que les groupes du littoral de la Dalmatie méridionale conservent la tradition ancienne du motif, les groupes macédoniens une couche encore plus ancienne de cette tradition, tandis que les variantes dinariques représentent la dernière hypostase poétique du motif. Ces groupes régionaux de variantes se différencient par beaucoup d'autres traits encore, mais du point de vue qui nous intéresse, les variantes recueillies dans les zones périphériques ne connaissent réellement que l'ancienne solution (la punition de l'épouse infidèle), tandis que les groupes dinariques seulement la solution nouvelle (celle du pardon accordé à la femme). La présente étude confirme donc l'hypothèse plus ancienne de notre auteur, l'histoire du texte s'expliquant par sa diffusion géographique. Nous devons retenir aussi une autre observation de l'auteur, qui montre que plus le texte est ancien et primitif, plus cruelle et barbare est la punition de la femme (p. 60 ; v. aussi Radosav Medenica, *Das älteste Zehnsilbenlied über Banović Strahinja*, dans « Die Welt der Slaven », 9, 1964, p. 73 : « je älter und primitiver die Variante, desto gräßlicher die Strafe »).

L'étude comparative de la valeur artistique des trois groupes de variantes fait aussi ressortir les étapes caractéristiques de l'évolution de la conception poétique du peuple et des moyens de réalisation artistique. Mais l'auteur profite de cette discussion pour aborder deux problèmes importants de théorie folklorique générale. Il combat ainsi la théorie plus ancienne qui préconisait la détermination du contenu historique du folklore par l'étude des noms des héros et des noms des différentes localités. Cette théorie a connu une ample application dans le folklore roumain aussi, surtout au début de notre siècle (N. Iorga, D. Marmeliuc). L'auteur oppose à cette théorie formelle le principe de l'étude des motifs et des thèmes poétiques. Il constate, dans le cas de la ballade étudiée, que le texte, dans les variantes macédoniennes (les plus anciennes) n'est pas encore lié au nom de Banović Strahinja, mais à celui de divers héros du panthéon héroïque serbe, tels que Momčilo ou même Marko Kraljević. Seul le nom du ravisseur, Vlah Alija, apparaît dans le chant depuis le commencement et paraît être la plus ancienne personnalité « historique » du motif poétique. C'est à peine dans les variantes du littoral de la Dalmatie méridionale que commence aussi à apparaître, sporadiquement, le nom de Banović Strahinja lequel s'est ensuite généralisé dans les variantes dinariques, devenant typique pour le sujet. L'auteur combat également la vieille théorie du chant épique comme phénomène statique et du chanteur comme simple agent de mémorisation, lui opposant le principe de l'improvisation créatrice qui met en lumière le talent personnel de l'interprète et le rapport entre sa personnalité et le milieu social qui le censure. L'auteur distingue, en fonction de ces facteurs psychologiques et sociologiques, des variantes artistiquement réalisées et des variantes non réalisées, en préconisant leur étude en partant de cette distinction esthétique. Il s'écarte, en ce point, de la conception dominante dans les recherches folkloriques roumaines contemporaines,

qui prétend que « ce n'est pas la perfection d'une variante qui constitue la valeur du spécimen, mais le total d'imagination que la ballade réalise dans sa carrière » (George Călinescu, *Arta literară în folclor* [L'art littéraire dans le folklore] dans *Istoria literaturii române*, vol. I, Bucarest, 1964, p. 216).

Une autre occasion d'aborder des questions de théorie générale lui est offerte par la discussion des parallèles étrangers du motif. Il combat les anciennes théories migrationistes qui liaient la genèse de la poésie épique serbo-croate à l'épique moyenâgeuse occidentale, en l'espèce franco-italienne, montrant que l'identité ou la concordance des motifs et des thèmes folkloriques ne sont pas une preuve de la dépendance génétique d'une version nationale d'autres semblables versions. En comparant les versions russe et serbo-croate, il tire la conclusion que le matériel sud-slave est né indépendamment, des conditions propres de la vie menée par le peuple serbe sous la domination ottomane, mais qu'il a tiré sa substance d'un ancien fonds commun, flottant et très répandu. Il reprendra cette idée dans un chapitre ultérieur.

La seconde partie du livre essaie d'encadrer le motif poétique étudié dans le cycle large de « la femme infidèle », qui connaît une ample représentation dans la poésie épique populaire de la Yougoslavie (voir aussi les études du chercheur roumain Traian Ionescu-Nişcov, *Funcţia socială a folklorului balcanic* [La fonction sociale du folklore balkanique], Bucarest, 1940 et *Der Verrat als episches Motiv in der serbo-kroatischen, bulgarischen und rumänischen Volkspoesie*, dans « Buletinul Institutului român din Sofia », 1—2, 1941, p. 373—393, que l'auteur n'a pas utilisés). Radosav Medenica étudie ainsi un nombre de cinq motifs poétiques différents : 1. le chant à travers la forêt, 2. l'aide de l'enfant, 3. l'aide de la sœur, 4. le déguisement en moine, 5. la trahison de la sœur. Bien que ces motifs lui ayent offert la substance adéquate à l'extension comparative de l'étude, l'auteur se limite à l'analyse exclusive des versions serbo-croates de ces cinq motifs. La connaissance des matériaux roumains correspondants lui aurait été d'une réelle utilité. La version parallèle roumaine du premier motif est la ballade « Ghiţă Cătănuţă », l'une des pièces les plus répandues en Roumanie et qui dernièrement a été étudiée d'une manière très attentive (Ovidiu Bîrlea, *Cîteva consideraţiuni asupra metodei filologice în folcloristică* [Considérations sur la méthode philologique en folkloristique], dans « Revista de folclor » 2, 1957, n° 3, p. 10—20, où se trouve aussi une riche bibliographie). La version parallèle roumaine du quatrième motif est la ballade « Marcu » voir Al. I. Amzulescu, *Balade populare româneşti* [Ballades populaires roumaines], vol. I, Bucarest, 1964, p. 140—141. Mais un grand nombre de ballades roumaines (n^{os} 79, 84, 291 du même catalogue d'Al. I. Amzulescu, cité plus haut) auraient contribué à ce que l'auteur puisse se former une image, aussi juste que possible, du motif sur le plan mondial. De cette manière, il aurait pu se rendre compte de la façon propre aux Serbo-Croates de traiter un sujet international et de quelle manière la version nationale serbo-croate s'unit aux parallèles étrangers dans le système mondial de corrélations culturelles. En procédant de cette façon, il n'aurait pas dû recourir pour ses conclusions aux preuves apportées par l'étude d'un motif poétique qui n'a, chez les Serbes, aucune liaison avec le cycle de l'épouse infidèle, c'est-à-dire la ballade « le retour du mari aux secondes noces de sa femme », sujet qu'il avait traité indépendamment il y a trente ans. Le chapitre dédié à ce motif apparaît comme un appendice inutile et se trouve en retard par rapport aux nouvelles recherches contemporaines concernant la matière (Adrian Fochi, *Die rumänische Volksballade „Uncheşeii" und ihre südosteuropäischen Parallelen. (Das Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau)*, dans « Revue des études sud-est-européennes », 3—4, 1966, p. 535—574). Sa conclusion est cependant juste lorsqu'il affirme l'indépendance relative de toutes les versions nationales, celles-ci n'étant que les interprétations spécifiques du même fonds littéraire international commun (da su odjeci zajedničkog internacionalnog književnog blaga, odakle su crpli predmete i motive i žongleri i špilmani i skomorhi, lautari itd. pa i naši guslari, p. 251).

Du point de vue méthodologique, nous imputons à l'auteur de n'avoir poussé l'analyse des thèmes des variantes que jusqu'au niveau de l'épisode, divisant arbitrairement le contenu de la ballade en quatre fragments, inégaux en étendue et en valeur (1. Ekspozicija, 2. Potera za otimačem, 3. Scena pod šatorom i dvoboj, 4. Povratak u tazbinu-rasplet dramskog čvora). A cause de cela, on ne peut distinguer assez clairement les thèmes qui composent chaque épisode et qui constituent l'objet de discussion au cours de la comparaison des divers groupes de variantes. Pour un chercheur étranger ceci est vraiment embarrassant. La seconde chose que nous lui reprochons est le fait que le processus d'analyse n'est pas égal et conséquent pour tout le materiel : rien que le premier groupe de variantes (du littoral de la Dalmatie méridionale) a fait l'objet d'une analyse systématique par épisodes (p. 10—19), les deux autres groupes (les variantes macédoniennes et dinariques) étant traités globalement, par rapport au premier groupe (p. 26—33, 33—47). De là, la difficulté d'obtenir une image claire de chaque groupe de variantes ainsi que de détacher les ressemblances et les différences existant entre elles aux différents niveaux de la narration.

Le travail de Radosav Medenica est, en général, un modèle de recherche scientifique, poursuivie avec rigueur et passion, avec sagacité et talent et se situe, sans aucun doute, parmi les travaux similaires contemporains les plus réussis. Les observations que nous avons faites ne diminuent pas la valeur exemplaire de l'étude. Nous concluons en exprimant notre satisfaction d'avoir trouvé dans l'étude de notre collègue yougoslave de nombreuses et utiles suggestions pour notre propre activité, ce qui n'est pas le moindre mérite du travail.

Une appréciation toute spéciale pour la technique du travail qui comprend un résumé en français (p. 252—258), une riche bibliographie (p. 259—264), une annexe avec la transcription des variantes inédites (p. 265—319), ainsi qu'un index des noms propres (p. 320—322); une appréciation similaire pour les conditions graphiques de l'ouvrage.

Adrian Fochi

JEHAN DE MALAFOSSE, *Byzance*, Introduction bibliographique à l'histoire du droit et à l'ethnologie juridique, publiée sous la direction de John Gilissen, volume B, ch. 4 (Centre d'Histoire et d'Ethnologie juridiques), Editions de l'Institut de Sociologie (fondé par Ernest Solvay), Université Libre de Bruxelles, 1965, 74 pages (avec une carte).

L'introduction bibliographique[1] en six volumes dont le Centre de Bruxelles a confié la direction au réputé historien du droit belge, John Gilissen, constituera un monumental répertoire universel des principaux ouvrages concernant à la fois l'histoire du droit et des institutions et l'ethnologie juridique. En complétant les buts poursuivis par la Société Jean Baudin pour l'histoire comparative des institutions, l'Introduction se propose de « faciliter les études générales et comparatives en mettant à la disposition de ceux qui ne sont pas spécialistes dans la matière des références aux travaux les plus récents et aux sources les plus importantes ». Mais elle s'adresse également aux spécialistes en leur permettant une première orientation bibliographique dans l'étude du problème qui les intéresse. La matière est ainsi répartie entre les 6 volumes de la Collection : A : Antiquité ; B—D : Europe médiévale et moderne (B : partie générale ; C : occidentale ; D : centrale et orientale) ; E : Asie et Afrique ; F : Amérique et Océanie. Le Sud-Est européen y sera donc représenté par les chapitres suivants : *Grèce ; *Monde hellénistique ; droit romain (4 chapitres, dont les *sources et le *droit criminel, à côté du droit

[1] Sur laquelle voir notre notice de présentation générale, publiée dans « Studii », 19 (1966), p. 438 440.

public et privé) pour l'Antiquité; *Byzance, Yougoslavie, Bulgarie, Roumanie, Grèce, Albanie pour les volumes B—D; Turquie pour le volume E. Sur ces 13 chapitres, 6 (marqués ci-dessus d'un astérisque) étaient parus à la fin de 1965.

Le chapitre consacré à Byzance embrasse le développement du droit et des institutions depuis la mort de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en laissant de côté à la fois ce que les historiens grecs appellent la période métabyzantine de leur droit national (dont le point de départ pour D. Ghinis[2] serait non pas la conquête turque, mais n'importe quelle conquête étrangère : arabe, occidentale, etc.), et ce que nous appelons l'histoire sud-est européenne du droit post-byzantin qui pour les autres populations que les Grecs joue le rôle de *ius receptum*. Par contre, l'histoire sud-est européenne du *droit byzantin*, jusqu'en 1453, semble être considérée par l'éminent auteur de la Bibliographie, professeur à la Faculté de droit de Paris et spécialiste réputé dans l'histoire du *Nomos geôrgikos* et des relations agraires, comme rentrant dans l'objet de son chapitre (voir ci-dessous).

Le plan adopté comporte une brève introduction et 9 divisions intitulées : I, Répertoires bibliographiques; II, Ouvrages de synthèse générale (synthèse historique, dictionnaires et manuels, glossaires); III, Publications périodiques; IV, Recueils de sources juridiques; V, Droit public; VI, Droit pénal; VII, Droit privé; VIII, Autres branches de droit; IX, L'Enseignement du droit. Sans pouvoir entrer dans les détails de chaque divison, notons les titres des paragraphes qui composent la Section V (Droit public) : Les idées politiques; Le souverain; Droits et libertés des habitants; Le gouvernement; Les divisions administratives (thèmes et régime municipal); L'administration locale; Institutions judiciaires, militaires, financières, économiques et sociales, ecclésiastiques. Dans la section de droit privé figure un paragraphe consacré au problème si discuté du droit vulgaire et un autre, au droit international privé. A ce dernier se rattache une rubrique non numérotée, intitulée « L'influence du droit byzantin » (n[os] 401—419). Sauf exception, due en général à l'impossibilité de disjoindre des ouvrages complexes, il y est question de la célèbre réception du droit byzantin dans les pays orientaux avant la conquête turque, que nous aurions préféré retrouver comme division indépendante. Ici, l'historiographie roumaine est représentée par 4 titres (I. Popescu-Spineni, G. Fotino et C. A. Spulber), à la réception byzantine en Roumanie se rapportant aussi l'ouvrage de L. Casso (1907, cité dans la traduction roumaine de 1940, consacré surtout aux XVIII[e] et XIX[e] siècles) et partiellement l'étude de A. Soloviev (1955, réimprimée en allemand dans la Z.S.S., 1959). La section VIII (« autres branches de droit ») groupe les droits économique, agraire, social et maritime.

La plupart des références sont accompagnées de pertinentes et utiles précisions sur le contenu des ouvrages cités ou d'une appréciation critique, ce qui leur confèrent le caractère d'un vivant instrument de travail. La bibliographie, comme de juste, ne contient que l'essentiel d'une énorme littérature, avec une visible préférence obligée (voir ci-dessus) donnée aux ouvrages récents, surtout lorsqu'ils mettent à la disposition du lecteur la littérature antérieure du sujet.

A l'élaboration d'un ouvrage dont la sélectivité extrême renfermait un plus fort coefficient d'appréciation subjective, l'auteur a apporté un remarquable souci d'objectivité, un sens de l'efficacité et une préoccupation d'équilibre, auxquels il convient de rendre hommage. Ce qui ne veut pas dire qu'on pourrait l'accuser d'avoir contenté tout le monde, privilège absurde qu'aucune bibliographie sélective ne saurait revendiquer. La contribution de certains pays n'y est pas du tout ou presque pas représentée. Tel ouvrage bulgare important y manque (probablement en raison de sa circulation plus restreinte), tout comme plusieurs études et monographies ou éditions soviétiques, à côté de celles qui y figurent avec une évidente préoccupation

---

[2] Voir l'introduction de son ouvrage Περίγραμμα ..., Athènes, 1966, recensé par nous dans le numéro suivant de cette Revue.

de coexistence scientifique. Un Roumain cherchera involontairement, pour N. Iorga, à côté de l'*Histoire de la vie byzantine* (n° 313), *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe* (Paris, 1929) — qui, certes, n'est pas vraiment récent — et même certains chapitres des « Etudes Byzantines » (2 vol., 1939—1940). La dernière étude sur la protimêsis byzantine est celle que M. Bollomo a fait paraître dans *Annali di Storia del diritto* (2 (1958), p. 187—228).

G. I. Brătianu (cité à plusieurs reprises) a étudié dans *Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines* (Paris, I, 1950, p. 35—56) *Les assemblées d'Etats en Europe Orientale au Moyen Age et l'influence du régime politique byzantin*, où il reprenait des démonstrations présentées dans des travaux publiés en roumain en 1946—1947.

L'historiographie roumaine récente n'a pas trouvé dans le chapitre que nous recensons une plus large place, sans doute parce qu'elle s'est attaquée principalement à la réception post-byzantine (tout en étudiant à l'occasion aussi des sources antérieures à 1453, voir le n° 101). Sur le problème du code d'Alexandre le Bon (n^os 404 et 414), la contribution indispensable d'Al. Elian (*La Moldavie et Byzance au XV^e siècle*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, recueil d'études publié sous la direction de M. Berza, Bucarest, 1964, p. 110—119) a paru trop tard pour qu'elle ait pu figurer dans une bibliographie publiée en 1965. Les conclusions de Spulber dans son travail sur les Basiliques (n°415) sont à réviser après les recherches récentes basées sur la découverte d'un nouveau Manuel (1777) de Michel Fotino (voir notre étude, dans le précédent numéro de cette Revue). Quant à la conception générale sur la réception byzantine et ses rapports tant avec le droit national qu'avec la réception du droit romano-justinien en Occident, des études plus anciennes et d'autres de 1964—1965 (trop récentes pour la Bibliographie recensée), que nos lecteurs connaissent, en partie, par les sommaires de cette Revue, nous semblent orienter le débat dans une direction féconde. Au fond, toutes ces remarques se rattachent à un problème général qui met en cause le plan de la Collection. J. de Malafosse, dans un chapitre consacré à Byzance, ne pouvait adopter d'autres limites chronologiques que celles dont il a été question ci-dessus. Or, comme nous l'avons rappelé au début, il existe, avec un évident caractère d'unité qui ne supprime, certes, pas les importantes particularités locales et nationales, une histoire sud-est européenne du droit byzantin (de Justinien au XIX^e siècle) et du droit post-byzantin (de 1453 au XIX^e siècle). Actuellement, l'*Introduction bibliographique* ne consacre à cette histoire — en tout comparable à celle du droit romain au Moyen Age et à l'époque moderne (voir ci-dessus)— aucun chapitre spécial, ce qui crée un vide dans son programme et des difficultés de plan. Si cette lacune remédiable n'est pas comblée par l'addition d'un nouveau chapitre au plan initial de l'Introduction, la solution qui s'impose consiste, selon nous, à exiger de l'auteur de chaque bibliographie nationale (pour les pays de réception byzantine et post-byzantine) qu'un paragraphe spécial s'occupe de la réception byzantine et post-byzantine, d'après une méthode unitaire, susceptible d'assurer, dans l'Introduction, un reflet équilibré du processus général et unitaire dont il s'agit.

En remerciant l'auteur d'avoir mis à la disposition des byzantinologues et des historiens du droit un remarquable instrument de travail, qui témoigne de la vitalité des études byzantines à l'âge atomique, souhaitons que, selon la méthode annoncée par la Direction de la Collection, il soit régulièrement tenu à jour, à des intervalles aussi rapprochés que possible. En Roumanie, où la byzantinologie juridique est une annexe indispensable de l'histoire du droit national et doit connaître, dans les années qui viennent, un essor indispensable, la bibliographie de J. de Malafosse sera particulièrement appréciée et rendra, en dépit de minimes lacunes d'ordre régional, d'éminents services. Mais cette bibliographie sera également appréciée par les balkanologues et les historiens du Sud-Est européen, dont les préoccupations se reflètent dans les pages de notre Revue.

Valentin Al. Georgescu

NICOLAS G. SVORONOS, *Recherches sur la tradition juridique à Byzance. La Synopsis major des Basiliques et ses appendices*, Bibliothèque byzantine, Série « Etudes », n° 4, publiée sous la direction de P. Lemerle, Presses Universitaires de France, Paris, 1964, 210 p.

L'éminent byzantinologue grec, qui travaille à Paris au Centre National de la Recherche Scientifique, a consacré à la S.M.B. et aux appendices de celle-ci un ouvrage impressionnant par son caractère exhaustif, sa méthode solide et la minutie des détails qui n'est jamais encombrante. Et l'on doit souligner l'ampleur des perspectives que l'auteur ouvre aux études sur les Basiliques et les Synopseis *(maior* et *minor)*, sur la législation des empereurs macédoniens et sur la science et la pratique du droit à Byzance. C'est un modèle d'érudition féconde. Après l'œuvre de P. Noailles et A. Dain (édition des Novelles de Léon le Sage), de Jehan de Malafosse (études exhaustive des manuscrits du Nomos geôrgikos) et de H. J. Scheltema en collaboration avec N. van der Wal et D. Holdewerda (l'édition monumentale des Basiliques), N. G. S. est bien armé pour nous donner bientôt la grande édition de la *Synopsis Maior* et de ses appendices. La byzantinologie juridique et aussi l'histoire du droit européen, en ont grandement besoin, vu les imperfections unanimement admises (p. 1) des éditions (Leunclavius-Freherus, Zachariae, Heimbach).

Une technique rigoureuse où la clarté s'allie à l'efficacité, a permis à l'auteur de présenter dans un espace restreint des résultats abondants sous une forme à la fois élégante et concise. Avec sa présentation typographique très réussie, un tel ouvrage fait honneur à la belle collection que dirige avec autorité et éclat Paul Lemerle, lequel assure également la publication du grand *Traité d'études byzantines* (4 volumes parus ou en préparation), à la même Maison d'édition.

L'importance de la S.B.M. n'est plus à démontrer. Outre sa valeur intrinsèque, la *Synopsis* est indispensable à l'établissement du texte des livres perdus des Basiliques, d'autant plus que les derniers éditeurs de ces dernières n'en ont pas tenu compte (p. 1).

La première partie (p. 7—137) apporte une étude complète des 51 manuscrits, se rattachant à la S.B.M., et pousse plus loin le travail amorcé par A. Dain en 1950. La solution négative de celui-ci en ce qui concerne l'existence d'une troisième classe de mss., est confirmée avec une autre distribution de ces mss. entre les deux familles, A et B. En passant, on souligne la remarquable unité du texte de la *Synopsis.*

La famille A (42 mss. ; texte de la SBM, seul ou suivi de l'appendice A sous 3 formes différentes, l'app. se retrouvant aussi seul ou à la suite d'autres textes juridiques) englobe les témoins les plus anciens (XI^{e}—XII^{e} siècle). Le contenu de l'app. A est défini par l'auteur (p. 15—16) à l'aide de critères nuancés et judicieux. La famille B (9 mss. ; texte de la SBM ou d'autres ouvrages juridiques, suivi de l'app. B., qui se trouve seul dans certains manuscrits) contient des copies plus récentes.

La famille A est divisée en 4 branches dont deux ont plusieurs groupes, alors que dans la famille B on distingue 6 groupes (quant à la composition de l'app.) et 3 branches (dont la seconde est formée de 2 groupes) quant à sa tradition. Pour chaque famille on donne l'inventaire minutieux des pièces ajoutées. Les interférences entre les deux familles sont étudiées avec une grande sagacité ; la première branche de la famille B et la famille A accusent des erreurs communes. A la base de toute cette tradition se trouverait, selon N.G.S., un prototype lointain commun, qui aurait déjà contenu des omissions et des erreurs par rapport aux Basiliques (p. 4). Les 4 *codices miscellanei*, contenant des pièces tirées des app. A et B, sont étudiés à part (p 133—137).

La seconde partie est consacrée aux « éditions » (manuscrites), qui sont présentées selon le schéma suivant : A. Editions des fam. A et B branche I : Editions de base du XI^{e} siècle et les éditions antérieures : a) 1. Editions de base du XI^{e} siècle (fam. A) et supposées du X^{e} siècle (d'après la fam. A) ; 2. Editions de base du XI^{e} siècle (états antérieurs d'après la fam. B br.

I); b) Les remaniements postérieurs; c) l'édition Scorialensis du XIII^{e} siècle; B. Editions de la fam. B br. II.

La brève conclusion (p. 189—192) dégage la méthode de travail des byzantins dans le remaniement des textes, lesquels auraient revêtu la forme de véritables « éditions », dans le sens philologique du terme. A côté de mss. individuels, on distingue les « éditions » (mss.-types à contenu uniforme, exécutés en série dans un *scriptorium* pour le marché). Trois mss. à présentation identique de la fam. A sortiraient du même atelier. Les mss. pourvus de notes représentent les états préliminaires à une nouvelle édition. L'auteur distingue l'édition de base d'avec l'édition reflétant les étapes lointaines de l'évolution, et croit pouvoir compter 11 éditions de parues pendant 3 siècles[1].

L'auteur de la S.B.M. et ceux des différentes éditions ne peuvent pas être identifiés. L'œuvre, d'une remarquable cohérence interne, connut une large diffusion (15 mss. aux XI^{e}—XII^{e} siècles; 12 mss. au XIII^{e} siècle), car, au fond, ce n'était rien moins que le code civil et pénal officiel de l'Empire et un précis de l'ensemble de la législation, qui s'adressait aux juges, aux hautes fonctionnaires et aux professeurs, les juristes byzantins l'utilisant à toutes les époques, car elle remplaçait les volumes peu maniables des Basiliques (conservées de ce fait en un petit nombre de mss.). Si la dernière édition date du règne des Comnènes, les autres remontent à la période macédonienne. L'étude renouvelée de la SBM rend possible une meilleure connaissance de cette période florissante.

L'ouvrage actuel a été conçu comme un préliminaire à de telles recherches. Il permet, comme l'auteur le signale à la fin, la révision du texte des novelles, comme dans le cas de l'importante novelle de Basile II sur la protimêsis[2], dont le texte chez Zachariae n'est exempt ni d'interprétations ni de déformations dues à des juristes tardifs ou à des copistes.

Le travail de déblayage que se propose de réaliser N.G.S. permettra d'établir avec précision le rôle de la SBM dans l'enseignement et la pratique du droit et l'application effective du droit officiel (p. 192). Et comme objectif suprême, l'auteur pense à la reconstitution de l'esprit qui domine l'activité législative des empereurs macédoniens, définie comme leur œuvre capitale.

Signalons l'utilité des indices : celui des mss. employés et des textes juridiques commentés ou cités, et l'index général (noms et matières).

Les résultats obtenus et les objectifs que l'auteur énonce dans ses conclusions sont d'un intérêt qui n'échappera à personne. Evidemment, en bonne méthode historique, il s'agira de rapporter avec soin tous ces aspects de la vie du droit et de l'activité législative aux conditions de développement économique et social de la société byzantine des X^{e}—XII^{e} siècles. La méthode alphabétique de composition, qui se retrouve dans le Syntagme de Blastarès (1335) et dans la *Vaktêria* de Jacob de Jannina (1645), mais aussi dans les Pandectes françaises et autres répertoires alphabétiques du droit occidental du XIX^{e} siècle, sans avoir disparu de nos jours, pose un problème intéressant : celui de l'originalité et de la valeur de cet apport byzantin à la méthodologie juridique, au niveau des textes législatifs. Un autre problème est celui de ce que nous appellerions le « gigantisme » de la législation romano-byzantine, à partir de Justinien. Le C.I.C. ou les Basiliques (qui résument le *Corpus* et y mettent de l'ordre) sont inutilisables. L'Eclogue, le Procheiron, le Syntagme de Blastarès, l'Hexabible, la SBM reflètent l'effort dramatique en vue de réaliser une « codification » maniable et pratiquement

---

[1] Une au début du X^{e} s.; deux avant 964; une de 964 à 967; deux dans la seconde moitié du X^{e} s.; une édition de base à la fin du X^{e} s. et deux semblables au début du XI^{e} siècle, toutes préparées à Constantinople en relation avec l'enseignement; l'éd. Scorialensis, en Italie ou au Chypre; une édition à Nicée.

[2] Voir du même auteur, *Remarques sur la tradition du texte de la novelle de Basile II concernant les puissants*, dans *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, t. VIII, Mélanges, G. Ostrogorsky, t. II, Belgrade, 1964, p. 427—434.

assimilable par les usagers. Quant aux répercussions que peut avoir une rigoureuse mise au point du texte authentique des novelles, en regard de leurs remaniements ultérieurs, on ne peut qu'en souligner avec force l'intérêt exceptionnel.

Pour conclure, nous voudrions souligner dans cette Revue que la SBM est un monument du droit byzantin du Sud-Est européen qui ne peut laisser indifférent l'historien d'aucun droit national de cette région du Continent, et, après les Grecs, celui du droit roumain moins que tout autre. On a toujours fait remarquer, entre autres, qu'au début du XV[e] siècle, l'empereur de Byzance n'aurait pu envoyer au prince de Moldavie, comme l'affirme D. Cantemir, les Basiliques aux fins de réception, parce que même à Constantinople, les manuscrits en étaient fort rares. C'est ce qui a permis à C. A. Spulber[3] de penser à la *Synopsis* des Basiliques, comme recueil susceptible de réception au début du XV[e] siècle, hypothèse que les autres sources ne corroborent pas[4].

Dans les pays roumains, ni les Basiliques ni la *Synopsis (maior* ou *minor)* n'ont jamais circulé dans des manuscrits complets ou dans des fragments importants, d'origine orientale (constantinopolitaine). Ces monuments du droit byzantin de l'époque macédonienne ne font leur apparition qu'avec les éditions occidentales, dont pouvait s'enorgueillir la Bibliothèque des Maurocordato à Bucarest[5]. Les novelles, dont quelques-unes étaient connues auparavant, devinrent familières aux juristes des Principautés grâce surtout aux deux recueils de Leunclavius (La *Synopsis* et le *Ius Gr.-Rom.*) Les Basiliques et les novelles furent copiées abondamment et jouèrent un rôle exceptionnel dans le droit valaque et moldave. Michel Fotino de 1765 à 1777 fut le représentant illustre de ce courant[6], porté par les nécessités d'ordre objectif du développement historique. Mais la *Synopsis Basilicorum*, dont nous devrons admettre l'utilisation, cède tout à fait le pas dans les documents et les recueils de lois à l'édition de Fabrotus, à laquelle les arrêts font des renvois précis et dont ils reproduisent parfois les dispositions *in extenso* (en traduction roumaine)[7]. Il faut attendre Thomas Carra, à Jassy en 1806, pour trouver dans son projet inachevé de code général (Πανδέκτη), des renvois à la *Synopsis Basilicorum*, sans doute dans l'édition de Leunclavius (il s'agit des novelles sur la protimêsis)[8]. Rappelons également que la préface du Code Callimaqui[9] (1816—1817) mentionne la Σύνοψις βασιλικῶν (dans le texte roumain : *Sinopsa Basilicalelor)*, parmi les recueils de droit byzantin utilisés en Moldavie, à côté, entre autres, des Basiliques et des novelles de Justinien, de Léon le Sage καὶ τῶν μετὰ ταῦτα βασιλευσάντων, ainsi que du *Ius Graeco-Romanum* (Leunclavius)[10].

[3] *Le code d'Alexandre le Bon et les Basiliques dans les Principautés roumaines*, dans « Bulletin de la Section historique » (Académie roumaine), 24(1944), p. 254 et suiv., et, pour l'application de la S.B. au XVIII[e] siècle, p. 230—231.

[4] Voir la position négative d'Al. Elian, *La Moldavie et Byzance au XV[e] siècle* (en roum.), dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare*, sous la direction de M. Berza, Ed. Academiei, Bucarest, 1964, p. 113 115.

[5] Voir le Catalogue de cette bibliothèque dans le ms. roum. 603, f. 271 de la Bibl. de l'Acad. (mention de la Σύνοψις τῶν Βασιλικῶν διὰ Λευνκλάβιον, Basel, 1575) et dans le *ms. gr.* 1052, f. 13, n° 38 de la même Bibl. (Mention de la Σύνοψις τῶν Βασιλικῶν βιβλίων καὶ Κωνσταντίνου Πορφυρογεννήτου Νεαραί, Basel, 1575); cf. sur les manuscrits juridiques de cette Bibliothèque notre étude en cours d'apparition.

[6] Voir notre étude. dans les n[os] 1—2 (V, 1965) de cette Revue, p. 119 166.

[7] Voir notre étude dans « Studii », 18 (1965), p. 70—72.

[8] Voir notre *Préemption dans l'histoire du droit roumain. Le droit de protimêsis en Valachie et en Moldavie* (en. roum., avec un résumé en français), Ed. Academiei, Bucarest, 1965, p. 262 270.

[9] Voir *Le code Callimaqui, édition critique* (en roum.), Ed. Academiei, Bucarest, 1958, p. 46—47.

[10] Ces recueils, à l'exception de la Synopsis, figurent également parmi les sources, expressément citées, du Manuel juridique d'Andronake Dorici (imprimé à Jassy, 1814 ; rédigé avant octobre 1805, comme nous avons pu le démontrer dans une étude en cours de publication). Une édition critique de ce Manuel a paru en 1959 aux Ed. de l'Académie.

Ces détails que nous croyons devoir rappeler ici font mieux comprendre l'intérêt avec lequel les historiens du droit roumain attendent la suite des recherches de N.G.S. et surtout la grande édition de la SBM et des appendices, dont, par le présent ouvrage, il a déjà pris l'engagement d'enrichir la byzantinologie juridique.

Valentin Al. Georgescu

GEORGES BOYER, *Mélanges*, Recueil de l'Académie de Législation (de Toulouse), CXV[e] année, tome 92 (6[e] série, tome III), Toulouse, 1965, 324 pages (avec une introduction par les professeurs Jean Dauvillier et Jean Nougayrol).

Georges Boyer (1896—1960), romaniste réputé, historien du droit français et du droit canonique, a été — après son maître Vincent Scheil, le découvreur du code d'Hammourabi, et après Ed. Cuq — la figure représentative de l'assyriologie juridique en France[1]. Possédant à la perfection toutes les connaissances existantes sur les langues sumérienne et akkadienne, et connaissant aussi l'arabe et le syriaque, G.B. laisse dans l'histoire des droits cunéiformes une œuvre durable. Elle se matérialise dans la thèse classique présentée à l'école des Hautes Etudes[2], dans les 2 volumes de *Textes* des Archives de Mari[3] et dans le 19 études, articles et communications, comptes rendus et chroniques de bibliographie, que les auteurs de l'introduction citée ont réunis dans le présent volume de *Mélanges*, avec le concours d'Emile Szlechter, disciple et collaborateur de G.B., et avec celui de Maurice Birot, auteurs des indices et des glossaires[4] qui enrichissent le volume. Il en manque la thèse de 1928, dont l'exclusion est à juste titre regrettée par l'éminent orientaliste tchèque, Joseph Klíma[5].

Même les deux études qui abordent des thèmes limités et, à première vue, de détail (*Son ongle en guise de sceau*, 1939; *Les articles 7 et 12 Code de Hammurabi*, 1950), ouvrent des perspectives d'une portée générale. Certains groupes de documents (Mari, 1951; Ugarit, 1956; Tablettes du Musée de Genève, 1960) et les nouveaux monuments législatifs, découverts pendant les dernières décennies (*Les lois d'Ešnunna*, 1956; *Les lois babyloniennes*, 1956) font l'objet d'analyses fécondes au point de vue tant de l'histoire des sources, que de celle des institutions. A cette dernière discipline appartiennent aussi les études et les comptes rendus sur *Nature et formation de la vente* (1953) et sur *Le serment promissoire en droit babylonien* (1955), *La preuve dans les anciens droits du Proche-Orient* (1960), *Sur quelques emplois de la fiction dans l'ancien droit oriental* (1956), *Les sociétés dans l'ancien droit babylonien* (1934), *Les louages de travaill paléobabyloniens* (1938) et *Les sûretés réelles néo-babyloniennes* (1958). L'économie, présente également dans plusieurs des études citées, est directement abordée dans le compte rendu de l'ouvrage fondamental de W. F. Leemans de 1950 sur *Le marchand paléobabylonien* (p. 239—242). Le compte rendu commun des ouvrages de Ed. Cuq (*Etudes*...

[1] Voir le nécrologe signé par Jean Dauvillier dans « Revue internationale des droits de l'Antiquité », 3[e] série, 7 (1960). p. 11—27 et l'introduction au présent volume. Ces pages émouvantes et érudites constituent une analyse approfondie de la pensée et de la méthode de G.B.

[2] *Contribution à l'histoire juridique de la première dynastie babylonienne.* Paris, 1928.

[3] *Textes juridiques et administratifs*, I, *Planches;* II, *Transcription, traduction et commentaires.* dans *Archives royales de Mari*, VIII. Paris, 1958.

[4] Indices des documents et des matières; glossaire sumérien et akkadien, liste des abréviations.

[5] Dans son compte rendu sur le présent volume de Mélanges, dans « Archiv Orientální », 34 (1966), n° 4, p. 656—658.

1929) et de M. San-Nicolò (*Beiträge*..., 1931), *Les études d'assyriologie juridique* (p. 203—214) et la chronique (1938) intitulée *Introduction bibliographique de l'histoire du droit suméro-akkadien* (p. 267—309) fournissent une remarquable orientation critique dans la littérature de la discipline, que G.B. a complétée en 1956 par une seconde chronique rédigée en collaboration avec E. Szlechter. Quant à la synthèse intitulée *De la science juridique et de sa méthode dans l'ancienne Mésopotamie* (1953), elle reste l'essai le plus solide et le plus suggestif que l'on ait tenté dans cette direction des recherches.

Pour G.B. qui fut dans une égale mesure juriste et historien, la documentation exhaustive et le respect absolu du document constituaient en matière de méthode deux principes fondamentaux. Mais des principes pratiqués comme une voie sûre qui devait conduire à la reconstitution prudente des processus historiques, à l'explication génétique ou évolutive et aux généralisations susceptibles d'ouvrir au lecteur de vastes perspectives sur les problèmes abordés.

A ce point de vue, l'étude intitulée *Royauté et droit public dans les textes d'Ugarit* (p. 153—167) est illustrative. Certains auteurs avaient vu des processus de féodalisation dans la mise en œuvre des autonomies et des souverainetés politiques de l'Orient esclavagiste, ainsi que dans la structure des grandes despoties asiatiques. G.B. éclaire ces processus complexes par une analyse nuancée à partir du royaume d'Ugarit et de la position de celui-ci dans le cadre de l'Empire du Mitanni, et reprend le même problème dans le paragraphe intitulé *Le droit des fiefs à Ugarit* (p. 127—136).

L'orientaliste français a toujours réagi contre la tendance de voir dans le droit babylonien le triomphe d'un formalisme rigide. Il a mis en lumière la pratique élargie des contrats réels, comme une sorte de tradition du monde oriental, laquelle, à l'époque post-classique du droit romain a pu être en quelque sorte réanimée dans le cadre des contrats innommés. Dans des formes labiles, non conceptualisées rigidement, il surprend l'apparition du consensualisme en matière contractuelle et plus particulièrement en matière de vente à crédit, dès la fin de la période présargonique. Sous la pression des besoins de la vie pratique, les droits cunéiformes ont greffé des effets obligatoires sur l'opération de base qu'était la vente au comptant, mais sans aboutir à des constructions logiques comparables à celles que réussiront les jurisconsultes romains.

La pratique prolongée de l'impression de l'ongle (akkad. *ṣupur*; sum. *umbin*) aux lieu et place du sceau ou indépendamment de celui-ci, est analysée d'une manière documentée, avec une pénétrante finesse, ce qui lui permet d'identifier une double tradition : l'une qui consisterait à conférer une validité facultative à l'acte, tout comme on aurait pu l'obtenir par l'apposition directe du sceau ; une autre, vraisemblablement originaire, destinée à confirmer l'engagement assumé, et, lorsqu'elle émanait du vendeur, à rendre évidente la renonciation de celui-ci à tout droit personnel, ainsi qu'au droit de retrait compétant à ses parents (p. 13).

Dans les droits cunéiformes, les définitions des notions juridiques fondamentales faisaient défaut, tout comme les œuvres de doctrine, ainsi que les opérations et les procédés de systématisation du droit, les solutions obtenues sur la base d'un raisonnement déductif de facture aristotélicienne. Mais G.B. n'en constate pas moins l'importance et la variété des institutions juridiques babyloniennes, l'ancienneté et l'ampleur des codifications, ainsi que la manière dont les structures institutionnelles et les normes de droit ont été adaptées aux exigences de la vie économique et aux transformations de la société. D'où la conclusion légitime que les scribes babyloniens, à leur manière, sensiblement différente de celle du monde gréco-romain, possédaient une science et une méthode juridiques. Leur étude historique nous conduit aujourd'hui à une meilleure intelligence comparative de maints caractères par lesquels les droits hellénique et hellénistique diffèrent du droit romain évolué. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ensemble de traditions juridiques de l'Orient, que nous retrouvons tardivement, par exemple dans le droit populaire post-byzantin ou dans le droit roumain des communautés agraires ou dans celui des Etats féodaux (voir, à titre d'exemple, l'étude de W. Felgenträger, *Antikes*

Lösungsrecht, 1933 et les recherches de R. Taubenschlag sur le droit romain à l'époque de Dioclétien, réimprimées dans *Opera minora*, I, Varsovie, 1959). Nous ne pouvons donc que recommander aux historiens de l'ancien droit romain la lècture et même la méditation attentive de la plupart des études de ce volume [6], pour les nombreuses suggestions utiles qu'il contient.

Au droit axiomatique moderne, les romanistes [7] opposent les droits de facture casuistique, parmi lesquels figurent le droit romain et dans une grande mesure le droit anglo-saxon. Comparativement avec le droit romain qui s'est peu à peu élevé à des formes d'appréciable systématisation conceptuelle, en utilisant, à partir des *Veteres* et de Cicéron, jusqu'aux Bérytiens et à Justinien, un ensemble d'opérations visant à l'élaboration des concepts et à la conduite par voie de syllogisme du raisonnement juridique, les droits cunéiformes apparaissent comme représentant un stade plus primitif de structure casuistique et de pragmatisme non conceptualisé. Les juristes babyloniens utilisaient, à partir de cas concrets, l'analogie pour obtenir des solutions nouvelles, mais ils ne faisaient pas appel à des principes abstraits nettement formulés, ceux-ci demeurant sous-entendus [8] dans l'ensemble de leurs opérations techniques. La loi, la norme, la coutume avaient, avant tout, le caractère didactique d'un enseignement, d'un précepte d'orientation morale, tel que nous le retrouvons chez les Hébreux *(thora; talmoud)* chez les Arabes *(sunna)* et dans tout le Moyen Age chrétien (ἡ τῶν νόμων διδασκαλία; *Cartea de învăţătură*, le code moldave de 1646; *Invăţătura legii* = l'enseignement de la loi dans les documents et dans les textes législatifs roumains). Le juge se guidait d'après les préceptes de la loi sans se poser le problème moderne de l'application de la loi dans sa lettre, intégralement et en tant que norme suprême et exclusive. Même le large emploi de la fiction caractéristique pour les droits qui n'ont pas atteint un degré élevé de systématisation et qui ne pratiquent pas le raisonnement abstrait, généralisateur — est expliqué par G. B. comme une conséquence des caractères précédemment définis des droits cunéiformes. En général, la fiction servait à obtenir des résultats *licites*, par une extension de la règle de droit à l'aide d'un procédé de construction logique, dans le cadre d'un certain raisonnement juridique et d'une certaine analyse juridique à laquelle étaient soumis les effets des différents actes.

Telle position de G.B. comporte des limites difficilement évitables. Telle autre appelle quelques réserves qu'il n'y a pas lieu d'exposer ici tout au long. Par exemple, la royauté à Ugarit (XIV^e — XIII^e siècle av.n.è.) lui semble être déterminée — dans sa structure visiblement non patrimoniale — par un « loyalisme dynastique », non pas par l'action des facteurs économiques (les travaux d'aménagement agricole qui, selon Diakonov et les autres historiens soviétiques, ont rendu nécessaire l'instauration d'une autorité supérieure du type de la despotie asiatique). D'ailleurs, G.B. voit dans la conception qu'il entend combattre un simple problème de technique économique. Il la considère même comme éventuellement vraisemblable pour des époques fort anciennes et pour d'autres régions, alors qu'à Ugarit le rôle économique de la royauté ne lui semble pas être primordial par rapport à ses fonctions judiciaire et politique. Sans être convaincantes, les objections de G.B. se distinguent par la mesure et la prudence avec lesquelles l'auteur entend les formuler.

Parmi ses positions critiques (toujours exemptes d'accents polémiques), signalons le

[6] Pour l'adoption *(in filium* et *in fratrem)*, voir p. 90—95 et 142—145, ainsi que l'ouvrage fondamental de M. David, *Die Adoption im alt-babylonischen Recht*. Leipzig, 1927, sans qu'il soit nécessaire d'insister ici sur les travaux classiques de Paul Koschaker.

[7] Voir M. Kaser, *Zur Methode der röm. Rechtsfindung*, dans « Nachrichten, d. Akad. d. Wiss. zu Göttingen », Philol.-hist. Kl., 1962, n° 2, p. 76—77 et les renvois.

[8] C'était là que résidait, pour G.B., la cause d'une disparité ou d'une singularité du droit babylonien, que d'autres auteurs avaient essayé d'expliquer par des interpclations ou par des stratifications de textes hétérogènes (p. 51). Voir P. Koschaker, ZSS. RA, 59 (1939), p. 644— —645 (compte rendu de l'étude de C. A. Spulber, *Le concept byzantin de la loi juridique*, Bucarest, 1938).

rejet amplement motivé de la théorie de P. Koschaker (voir p. 17 et suiv.), concernant l'existence en droit babylonien (art. 7,9 et 12 du Code d'Hammurabi) d'institutions correspondant à l'*Anefang* germanique. G.B. a posé avec beaucoup de courage, mais sans excès « interpolationistique », le problème de l'action complexe du droit oriental sur le droit romain, que l'on est toujours enclin à considérer[9] comme ayant été d'une originalité dont les Romains furent conscients les premiers. Même en dehors de la controverse sur l'influence grecque à l'époque des décemvirs, G.B. constate que la Rome primitive, qui n'avait atteint qu'un modeste niveau de développement économique, était venue en contact avec un monde oriental, dont les peuples de marchands et navigateurs avaient puissamment développé le droit commercial et maritime, les Phéniciens jouant un rôle d'intermédiaire tout à fait compréhensible. L'apparition d'un droit romain des gens *(ius gentium)* n'a été que l'a conclusion normale — spécifiquement romaine — de ce processus. Des recherches récentes, suscitées en partie par G. B. lui-même, sur le contrat de société à Babylone, en Grèce et à Rome (E. Szlechter), tout comme l'identification par le regretté savant français des premières formes sûres de droit phénicien (les textes d'Ugarit découverts par Virolleaud, Schaeffer, Nougaryol et les textes de Mari découverts par Parrot), ou encore l'étude du droit hébraïque dans ses rapports avec les autres droits orientaux, et plus particulièrement avec celui des Phéniciens, ne font que donner plus de poids à l'hypothèse de G.B., et d'ouvrir de fructueuses perspectives aux recherches comparatives qui sont à leur début.

Dans ce cadre et dans cette perspective, le volume d'histoire du droit oriental que nous recensons est loin de rester étranger, comme on aurait pu le penser à première vue, aux préoccupations de cette Revue. Il y retrouve sa place tant au point de vue de l'histoire des deux droits principaux de l'antiquité classique, le droit grec et le droit romain, dont l'histoire de Sud-Est européen ne saurait faire abstraction, qu'au point de vue des grands courants de la civilisation ancienne. En effet, à l'intérieur de ces courants, les droits cunéiformes ont conquis une place qui n'est plus contestée, grâce à la fois à la riche documentation dont on dispose à leur sujet, et au contenu de leurs institutions, aux problèmes historiques majeurs qu'ils soulèvent. Dans ce contexte, le droit romain, sans être détrôné de sa prééminence, apparaît moins isolé et moins singulier. En même temps, il est de moins en moins utilisé comme unique unité de mesure des processus juridiques.

Valentin Al. Georgescu

---

[9] Voir en dernier lieu Fr. Pringsheim, *The Greek Law of Sale*, Weimar, 1950, p. 1.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : Mihăescu, Haralambie (H. M.) ; Năsturel, Petre Ş. (P.Ş.N.) ; Matei, Ion (I.M.) ; Mihăilă, Elena Casandra (E.C.M.) ; Siupiur, Elena (E.S.) ; Cronţ, Gheorghe (Gh.C.) ; Tanaşoca, N. Şerban (N.Ş.T.) ; Frances, E. (E.F.) ; Danielopolu-Papacostea, Cornelia (C.P.D.) ; Demény, Lidia (L.D.) ; Iancu, Anca (A.I.) ; Mircea, Ion-Radu (I.R.M.) ; Fochi, Adrian (A.F.) ; Mehmet, Mustafa (M.M.) ; Musicescu, Maria Ana (M.A.M.) ; Marcu. Liviu P. (L.P.M.) ; Florescu, G.G. (G.G.F.).

NIKOLAI P. KOVAČEV, *Местните названия в Габровско* [Noms de lieux de Gabrovsko], Académie des Sciences, Sofia, 1965, 200 p. (Институт за българский език).

Les matériaux réunis dans ce volume ont été recueillis, entre 1958—1961, de la bouche de 100 informateurs. Ils se réfèrent à l'ancien arrondissement de Gabrovo, situé au cœur de la région du même nom, entre les régions de Tărnovo au Nord et à l'Est, de Lovec à l'Ouest et de Starazagora au Sud. Le territoire soumis à l'enquête se trouve dans le bassin supérieur de la Iantra, à une altitude de 400 m en moyenne et comprend 4 villes et 153 villages avec une population de 153.000 âmes. Il s'agit d'une région montueuse, où a prédominé par le passé la vie pastorale et où l'on pourrait s'attendre à rencontrer une toponymie riche et variée. En fait, on constate que les influences étrangères sont sporadiques : les éléments grecs et turcs y apparaissent rarement et les éléments roumains y sont légèrement plus nombreux, mais pas dans une proportion aussi marquée que dans d'autres contrées de la Bulgarie. Conséquemment, la toponymie d'origine slave prédomine et a été touchée dans une très faible mesure par les influences étrangères. Les éléments latins ou romans sont les suivants : *catella* — *къцарила* (p. 123), *cerrus* — *чера*, *черето* (p. 176), *coctorium* — *Коптóра* (p. 117), *cucullus* ou **cucullius* — *Кукýля* (p. 122), *vallis* — *Вáлога* (p. 84). Certains mots d'origine byzantine n'ont pas besoin d'être expliqués par la présence d'une population romane : Κλεισούρα — *Клисýра*, *Клисýрката* (p. 114) et Τοῦρλα — *Тýрлата* (p. 171). D'autres sont des balkanismes connaissant une large diffusion et provenant probablement du substrat commun

thraco-dace : roumain, *baci* « maître-berger » — *Бачията* (p. 78) ; roum. *cătun* « hameau » — *Катўните* (p. 112) ; roum. *copac* « arbre » — *Копáк, Копáцu, Копáцuте* (p. 116—117). Mais on rencontre aussi quelques éléments véhiculés par le roumain : *bălan* « blond » — *Балáни* (p. 77), *bute* « tonneau », articulé *butea* — *Бўтя* et *butoi* « futaille » — *Бутóя* (p. 82) ; *chiceră* « givre » — *Кúчера, Кúчерът* (p. 113). Le nom *român* « Roumain » n'apparaît nulle part, mais seulement *vlah* « Valaque » : *Влáха круша, Влáшка, Влáшката, Лиеáда* (p. 86).

H.M.

A. DAIN, *Traité de métrique grecque* (Tradition de l'humanisme, I), Paris, Editions Klincksieck, 1965, 275 p.

Naguère, à chaque parution d'un nouvel ouvrage d'Alphonse Dain, classicistes et byzantinistes ne manquaient pas de s'informer. Mais depuis 1964 ce maître philologue n'est plus. Et pourtant le voici encore sur la brèche, présent dans ces pages posthumes pieusement éditées dans l'anonymat. *Non omnis moriar* disait le poète, avec raison...

En dépit de son titre ce livre se veut d'être avant tout un manuel qui poursuit un « triple but : permettre à l'helléniste qui lit un texte poétique d'interpréter métriquement le morceau étudié ; mieux encore, lui fournir le moyen de savoir comment le poète grec sentait le vers qu'il écrivait ; essayer enfin de rendre certains de ces effets sensibles, au moins partiellement, à une oreille française » (p. 7). L'auteur se défend d'avoir voulu faire de l'érudition. Modestie de grand savant dont l'exposé, si brillant et si ample de cette branche épineuse entre toutes des études grecques qui s'appelle la métrique, en impose au lecteur. « L'étude de la métrique grecque, et surtout de la métrique lyrique, relève de l'esthétique » (p. 8). Et c'est bien ce qui en fait la difficulté, et la beauté.

Trois pages bien nourries nous retracent l'histoire de cette discipline, depuis le premier traité, en 268 pages, publié en 1799 par Godefroy Hermann, jusqu'aux découvertes des propres élèves du regretté savant, tel Jean Irigoin. Trois autres pages ont été réservées à une bibliographie « élémentaire » — fondamentale eût été plus exact —, classée chronologiquement depuis les recherches restées classiques de Henri Weil, *Etudes de littérature et de rythmique grecques*, Paris, 1902, jusqu'à celles de L. E. Rossi, *Metrica e critica stilistica*, 1963. Ce traité est scindé en quatre parties qui, à leur tour, se subdivisent en chapitres marquant les différentes étapes de l'exposé. On ne résume guère un ouvrage de ce genre qui, qualité singulière, et même inattendue, s'avère rapidement d'une lecture attrayante. En voici le plan. La première partie (p. 15—46) intitulée *Les rythmes*, traite des rythmes grecs (chap. I), des éléments rythmiques et des *kôla* (chap. II) et, enfin, de l'exécution des rythmes (chap. III). *Le vers*, tel est l'en-tête de la deuxième partie (p. 47—146) qui s'occupe du distique (chap. I), du système (chap. II) et du vers lyrique (chap. III). La troisième partie, *L'assemblage des vers* (p. 147—212), compte quatre chapitres, à savoir les séries stichiques et les distiques, les périodes, les strophes et autres assemblages métriques, et les cadres métriques. *La poétique* enfin alimente la quatrième partie de cet ouvrage (p. 213—260) : il y est question au chap. I de la création poétique, au chap. II de la recherche du rythme et au chap. III de la manière de sentir le vers. La conclusion très condensée (p. 261—262) rappelle que l'auteur s'est proposé de montrer au lecteur « une prolifération extraordinaire dans l'ordre de la création et de l'assemblage des mots, non moins qu'une persistance étonnante de la facture poétique. L'origine même des mètres échappe trop souvent ». Et l'on méditera assurément sur cette remarque : « Sophocle et Euripide seraient sans doute fort étonnés de voir les schémas métriques proposés aujourd'hui pour leurs chœurs. Ils composaient d'instinct, sûrs de leur métier, et écrivaient sans côlo-

métrie. Tout le problème de la métrique grecque est là, avec sa complication apparente, peut-être inutile, qui rebute les modernes » (p. 261—262). Un index des termes techniques (p. 263—269) suivi de celui des passages cités (p. 270—273) clôt avec bonheur ce livre, qui ne sera cependant pas le dernier de ceux écrits par A. Dain, car bientôt paraîtra dans la collection des Universités de France son édition critique et sa traduction de la *Poliorcétique* d'Elien le Tacticien (avec la collaboration de Madame M. A. Bon).

Le jour où l'éditeur envisagera la réédition de ce travail, il serait peut-être à souhaiter que l'index des passages cités soit refondu pour s'enrichir de leurs renvois aux pages mêmes de ce volume qui rendra d'inestimables services aux hellénistes et même aux byzantinistes, encore que l'auteur se soit pratiquement cantonné à l'antiquité. Sa science et sa clarté situent cet ouvrage à la pointe de l'érudition philologique française.

P.Ş.N.

HASAN EREN, *Yer Adlarımızın Dili* [La langue des noms de lieux de Turquie], « Türk Dili Araştırmaları Yıllıği Belleten », 1965, p. 155—165.

Idem, *Türk yer Adları. Sökü* [Les toponymes turcs. Sökü], « Türk Dili Araştırmaları Yıllıği Belleten », 1965, p. 149—153.

On relève l'importance des études de toponymie et le développement, en général, des études de toponymie et d'onomastique dans différents pays. Malgré le fait qu'en Turquie les études de toponymie ne sont qu'à leur début, on peut toutefois remarquer la parution de quelques articles importants publiés dans Türkiyat Mecmuası et dans d'autres revues aussi. C'est ainsi que dans un travail écrit en 1925, concernant l'ethnologie des Ogouzes et appartenant à M. Fuat Köprülü on trouve l'explication du sens d'un nombre de toponymes d'Anatolie qui comprenaient des noms de tribus ogouzes *(Afşar (Avşar), Bayat, Bayındır...)*. L'auteur énonce quelques procédés connus, employés dans la formation des toponymes turcs : toponymes formés à l'aide de noms de personnes *(Ahmet, Ahmetler, Ahmetbey, Ahmetçavuş...)*, toponymes composés qui font voir des particularités géographiques, ou encore des toponymes composés à l'aide de noms de plantes et d'animaux *(Söğütlü* (de *sögüt* '*saule*'), *Kavaklı, Kavaklıdere* (de *kavak* 'peuplier'), *Çamlıca* (de *çam*, 'pin', 'sapin'), *Tavşanlı* (de *tavşan* 'lièvre')). L'auteur insiste sur certains toponymes formés à l'aide du terme *öz* qui selon T. Kowalski signifie 'vallée' et sur des toponymes composés à l'aide du mot *sökü* qui signifie 'champ labouré au milieu d'une forêt'. D'autres toponymes que l'auteur étudie sont des composés de *dumlu* ~ *tumlu* 'froid' : *Dumlupınar*. Les couleurs jouent un rôle important dans l'onomastique turque, en général : *Akkavak, Karakavak*, etc. Les toponymes composés à l'aide d'*ak* et de *kara*, très nombreux, alternent avec les toponymes où *kızıl* 'rouge' et *gök* 'ciel', 'bleu' entrent dans leur composition.

Dans un article spécial, l'auteur étudie les toponymes formés avec *sökü* *(Sökücü, Söküçayırı)* qu'on retrouve surtout dans les vilayets de Kastamonu, Sinop, Zonguldak. Ce terme désigne le 'champ labouré dans une forêt'. La langue turque possède d'autres correspondants pour signifier 'champ labouré au milieu d'une forêt' : *hopur, ilit* et d'autres encore qu'on emploie dans d'autres régions. L'auteur admet que la forme *seki* qui se trouve dans les toponymes *Sekicik, Sekiçeşme, Sekiller* n'a rien de commun avec *sökü*, car le premier terme signifie 1. terrasse, obstacle ; 2. échelle ; 3. seuil. De même, *sökü* n'a rien de commun avec la forme *soku* qui a formé des toponymes comme *Soku, Kara soku* 'mortier'.

I.M.

L. FEKETE, *Mit Zahlwörtern gebildete osmanisch-türkische Ortsnamen*, « Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae », XVIII, 1—2, 1965, p. 61—71.

L'auteur distingue plusieurs procédés à l'aide desquels un grand nombre de toponymes turcs a été formé à partir des noms de nombres. La plupart proviennent de noms de nombres cardinaux comme *altï* 'six', *beş* 'cinq', *dokuz* 'neuf', *kïrk* 'quarante', *üç* 'trois', *yedi* 'sept'. D'autres ont été formés par l'emploi de noms de nombres 'collectifs', de mots spéciaux employés comme substantifs pour désigner 'paire', 'un', 'demi', etc. : *yalnïz* 'le seul' et *yalnïzan* (avec le pluriel persan), *yarmïmdža* 'une petite moitié', *tek* 'un', *čatallar* 'paire', 'fourchette', 'bifurqué', *üčler* 'les trois', *čifteler* 'les paires', *kïrklar* 'les quarante'. Nous retrouvons des numéraux dans des constructions lexicales *yalnïz čam gečidi* 'défilé', 'le spin est passé', *iki pïnar* 'deux fontaines', *uč ağadž* 'trois arbres', ou encore des noms de nombre pris substantivement à construction attributive : *üčler* ou *üčler mahalesi* 'le quartier des trois', *bešler* 'les cinq', *bešler kavmï*. On rencontre aussi des toponymes formés à l'aide de numéraux d'origine arabe : *alef, hezar* ou persane : *heft*. Puis l'auteur cite un nombre d'exemples de toponymes tant de Turquie que des contrées européennes qui furent par le passé sous la domination turque. A cet effet l'auteur emploie les cartes militaires de l'Etat-major ottoman de 1331 (1912—1913) et aussi des cartes historiques comme celle de Rizzi Zannoni de 1774 et celle de I. Fried, les cartes publiées dans l'ouvrage de J. Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches* et le dictionnaire de Mostras : *Dictionnaire géographique de l'Empire Ottoman*, S. Pétersbourg 1873, enfin l'auteur fait usage de certains travaux et matériaux hongrois concernant la toponymie de la Hongrie au cours de la domination turque.

I.M.

R. BLACHÈRE, *« Moments » tournants dans la littérature arabe*. « Studia islamica », XXIV, 1966, p. 5—19.

Bref exposé des principes qui peuvent fonder la méthodologie de la division en périodes de l'histoire de la littérature arabe. Comme il est connu, dans son monumental traité dont trois volumes ont déjà paru, l'auteur n'admet pas la division en périodes faite d'après les dynasties, division devenue classique. Il propose une autre division, selon l'évolution des faits culturels et selon les moments principaux qui peuvent définir plus exactement le passage d'une période à une autre. C'est ainsi que l'auteur s'arrête aux « moments » tournants suivants de l'histoire : le premier se situe autour des années 670 et clôt la période dite archaïque, quand les centres de Coufa et de Bassorah ont un rôle prédominant. Le deuxième tournant se place autour de l'année 725 et il est caractérisé par le rôle des nouveaux centres de Syrie, de Palestine et d'Irak. Le troisième « moment » tournant apparaît dans le premier quart du X^e^ siècle et il clôt « le siècle d'or ». Le quatrième tournant représente la conquête de l'Egypte par les Ottomans en 1517. Enfin, le cinquième tournant est constitué par le commencement de la renaissance arabe des années 1860—1881.

Au cours des trois siècles de stagnation qui séparent ces deux derniers « moments » les écrivains arabes se limitent à vénérer et à imiter les œuvres du passé. Le seul fait digne d'être relevé, selon l'auteur, est l'introduction de l'imprimerie en Syrie et les efforts du savant maronite, l'évêque Germanos (Djermanûs Ferhât, mort en 1732). Et cela pourrait faire apprécier plus favorablement l'effort fait par les pays roumains pour imprimer des livres arabes et intro-

duire l'imprimerie chez les Arabes chrétiens orthodoxes. C'est pourquoi il faudrait que les travaux de Dan Simonescu et Murakadé et de V. Cândea soient mentionnés dans la bibliographie de cet ouvrage (D. Simonescu et E. Murakadé, *Tipar românesc pentru arabi în secolul al XVIII-lea* [L'imprimerie roumaine à l'intention des Arabes, au XVIII[e] s.], Bucarest, 1939 ; V. Cândea, *Une politique culturelle commune roumano-arabe dans la première moitié du XVIII[e] siècle*, « Bulletin AIESEE », Bucarest, III, 1, 1965, p. 51—56).

I.M.

E. BALEVSKA, *Наблюдения върху образуването на технически термини в полски, руски и български език* [Observations sur la formation des termes techniques en polonais, en russe et en bulgare], « Български език »,Sofia, XVI, 1966, p. 152—156.

L'auteur présente quelques groupes de termes techniques, appartenant aux langues polonaise, russe et bulgare, en prenant comme critérium de classification et de comparaison l'existence et la productivité des suffixes *-nik*, *-acz*, *-arz*, *-ec* dans les mots polonais qui dénomment des procédés, des installations, des appareils, des notions, etc., liés aux processus et méthodes technologiques modernes.

La lecture de cet article permet de distinguer, d'une part, une formation des termes techniques dans les trois langues par dérivation, à l'aide des suffixes énumérés ci-dessus, ou de leurs équivalents russes et bulgares, et, d'autre part, leur formation par composition et dérivation.

Nous voudrions apporter à ce propos quelques précisions et remarques.

Le problème de la formation des termes techniques ne se pose pas seulement pour les langues slaves (p. 152), car à l'époque contemporaine, où la science et la technique ont pris un grand essor, ce problème est devenu une nécessité universellement ressentie. Une discussion plus ample sur la formation des termes techniques par composition dans les trois langues n'aurait pas été sans intérêt, vu qu'aujourd'hui le procédé devient de plus en plus répandu dans beaucoup de langues.

Nous ne sommes pas d'accord avec l'encadrement des mots du type pol. *radioodbiornik*, rus. *радиоприемник*, bulg. *радиоприемник* dans la même catégorie que pol. *rysownik*, rus. *чертёжник*, bulg. *чертожник* (p. 153), puisqu'on sait que les premiers sont composés.

Une autre inadvertance de l'auteur est aussi, à notre avis, la citation du rus. *пивовар* et du bulg. *пивовар* dans le groupe des mots dérivés à l'aide du suffixe *-ар* (p. 154). Rus. *пивовар* et bulg. *пивовар* sont des mots composés par abréviation : rus. *пиво* (bière), *варить* (bouillir) > *пивоварение* (le procédé de la préparation de la bière) > *пивовар* (spécialiste pour la préparation de la bière) ; bulg. *пиво* (bière), *варя̀* (bouillir) > *пивовар*. Dans ce cas, en russe comme en bulgare, *-ар* ne représente pas un morphème, mais fait partie intégrante du radical *вар-*.

Quant à l'affirmation qu'il existe en polonais un plus petit nombre de mots techniques composés, l'argumentation de l'auteur (p. 156) nous semble insuffisante.

E.C.M.

BORIS SIMEONOV, *Румънското влияние върху лексиката на Хр. Ботев* [L'influence roumaine sur le lexique de Hristo Botev], « Годишник на Софийския Университет. Факултет по славянски филологии », LX, 1966, p. 253 308.

Dans cet ouvrage l'auteur étudie les influences lexicales roumaines dans le vocabulaire de Hristo Botev et relève qu'elles se retrouvent chez tous les émigrants bulgares, écrivains ou publicistes.

Après une courte présentation d'ensemble de l'atmosphère qui a favorisé et conditionné les influences lexicales chez les émigrants bulgares en Roumanie, l'auteur passe à une analyse minutieuse du lexique employé par Hristo Botev, dont il extrait les mots d'origine roumaine ou bien passés par une filière roumaine. L'ouvrage se compose de quatre parties : 1. Les mots nouveaux pris par Botev des émigrants se trouvant déjà en Roumanie (Rakovski), ou bien les mots qui dépassent l'époque de Botev et vont jusqu'à la période contemporaine. 2. Les expressions et les mots roumains employés intentionnellement par Botev comme moyens stylistiques dans ses nouvelles critiques humoristiques. A l'aide de ces expressions intercalées dans des propositions et des phrases de construction typiquement bulgare, l'auteur réussit à rendre ridicules les personnages négatifs. 3. Les mots et les termes que Botev a été obligé d'utiliser dans ses rapports avec différentes institutions pour faire connaître et commenter certains événements et phénomènes sociaux de Roumanie. 4. Les mots et les termes du lexique international pris par Botev dans la langue roumaine pour exprimer et commenter la vie politique-économique et culturelle de l'émigration bulgare et du peuple bulgare. Dans le dernier chapitre l'auteur fait une classification de ce lexique d'après son contenu.

Dans ses conclusions générales l'auteur affirme que ce lexique d'emprunt mônterait à 400 mots et que certains termes se sont maintenus dans le vocabulaire actif de Hristo Botev.

Les éléments roumains de ce lexique peuvent être divisés en *certains* et *probables*. Sont considérés *certains* les éléments qui possèdent tous les caractères de la langue roumaine et représentent la dénomination d'institutions roumaines, des phénomènes sociaux et culturels roumains, etc. Sont considérés *probables* les mots qui se retrouvent dans la langue russe que Botev connaissait ; sont également *probables* les termes qui, tout en étant pris du roumain, ne présentent pas les caractères de cette langue. Quoique Botev ait connu le français, bien des mots d'origine française lui sont parvenus par l'entremise du roumain.

E.S.

H. G. PATRINELIS, Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανὸς ταυτιζομένος πρὸς τὸν Θεοφάνην Μηδείας καὶ οἱ ἀνέκδοτοι λόγοι του [Théodore Agallianos identifié avec Théophane de Médie et ses discours inédits], Athènes, 1966, 176 pages.

Ce travail a été présenté par l'auteur à la Faculté de Philosophie de l'Université de Thessalonique comme thèse pour le doctorat. H. G. Patrinelis, le nouveau docteur ès lettres, nous est connu par ses recherches antérieures concernant certains aspects de l'histoire de la culture byzantine et néo-grecque. L'ouvrage qu'il vient de publier est une étude approfondie sur la personnalité et les discours de Théophane de Médie, qui a eu un rôle remarquable dans la société byzantine à l'époque de la conquête turque.

Pour l'histoire du Patriarcat Œcuménique du milieu du XV^e^ siècle, concernant surtout les premières années de la domination ottomane, les seules sources connues étaient les œuvres de Gennadios Scholarios. Patrinelis met en lumière une nouvelle source historique se rapportant à la même période : ce sont les discours de Théodore Agallianos, qui a été un proche collaborateur du patriarche Scholarios.

Après une introduction concernant surtout l'historiographie des problèmes qui font l'objet de ses recherches (p. 5 13), l'auteur étudie la vie et les œuvres d'Agallianos (p. 14–60). Le grand chartophylaxe du Patriarcat constantinopolitain qui a été Théodore Agallianos, promu plus tard dans l'hiérarchie ecclésiastique, n'est que Théophane, métropolite de Médie. L'identification de la même personne connue sous ces deux noms nous paraît convaincante.

Dans la seconde partie de son étude, l'auteur examine les informations historiques comprises dans les discours d'Agallianos (p. 62–85). On y trouve de précieuses données sur les

efforts du Patriarcat pour conserver les droits et les privilèges de l'Eglise après la conquête turque. L'auteur a mis en évidence l'attitude hostile du haut clergé byzantin à l'égard de l'union des Eglises. Le souvenir de la mauvaise politique latine des Croisés à Byzance était encore persistant au milieu du XV^{e} siècle, lorsque le monde byzantin aurait eu besoin de l'aide occidentale pour se défendre contre les conquérants turcs.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteur publie le texte des discours d'Agallianos (p. 89—152). Il s'agit de deux amples exposés écrits par celui-ci en 1463 et qui ont une grande valeur documentaire. Par ses notes et commentaires, l'auteur met en lumière le sens historique de ces documents. Une ample bibliographie, les reproductions de certains manuscrits et un index onomastique complètent l'appareil scientifique de ce livre (p. 163—170) qui finit par un résumé en anglais (p. 171—176).

Nous ajoutons à cette occasion deux indications pour la liste bibliographique de Patrinelis. Il s'agit des études roumaines que cet auteur ne connaît pas. Une étude sur le patriarche Scholarios a été publiée en Roumaine par I. Pulpea-Rămureanu, *Ghenadie al II-lea Scholarios, primul patriarh sub turci,* dans la revue « Ortodoxia », VIII (1956), n^{o} 1, p. 72—109. A. Decei a publié les résultats de ses recherches sur la version turque de la confession de Gennadios Scholarios : *Versiunea turcească a Confesiunii patriarhului Ghenadie II Scholarios, scrisă la cererea sultanului Mehmed II,* dans le volume, *Omagiu I.P.S. Dr. Nicolae Bălan, mitropolitul Ardealului,* Sibiu, 1940, p. 375 et suiv.

Gh. C.

« *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* », Ed. Hermann Böhlaus Nachf., Graz-Cologne, XV, 1966.

Sous le titre « Le monde de Byzance dans la pensée historique de l'Europe à partir du XVII^{e} siècle », l'Annuaire de la société autrichienne d'études byzantines publie les rapports traitant ce thème, présentés dans la section de byzantinologie du XII^{e} Congrès international des historiens (Vienne, 29 août — 5 septembre 1965).

Certains de ces rapports visent à déterminer la place des préoccupations byzantinologiques dans les grands courants de la pensée historique européenne moderne (méthodologie et philosophie de l'histoire) et leur valeur. Ainsi, le rapport d'Agostino Pertusi, *Le siècle de l'érudition* (p. 3—25) traite de l'activité humaniste développée par les byzantinistes du XVII^{e} siècle, de leurs tentatives de reconstituer archéologiquement le monde byzantin en s'appuyant sur la connaissance approfondie des sources chronographiques, topographiques, juridiques, numismatiques et surtout littéraires, dont un grand nombre sont éditées et commentées par les philologues de l'époque. L'auteur passe ensuite en revue les œuvres littéraires qui puisent leur inspiration dans l'histoire byzantine ; il présente les drames et les opéras qui ont contribué à la diffusion dans les milieux cultivés d'une image fausse de l'Empire oriental, précédant en cela sa dépréciation bien connue au XVIII^{e} siècle. Dans *Le siècle des lumières* (p. 27 — 39) A. Guillou souligne la pénétration de l'esprit philosophique dans la byzantinologie du XVIII^{e} siècle, les tentatives de systématiser en une vision d'histoire universelle les connaissances sur le monde de Byzance. L'auteur n'oublie pas de faire mention de l'incompréhension à l'égard de l'esprit byzantin, comme d'ailleurs à l'égard du Moyen Age en général, dont ce siècle a fait preuve. En présentant successivement *l'Erudition monastique* et *l'Histoire laïque,* l'auteur réussit à atteindre son but : « la destruction du mythe de la stérilité du XVIII^{e} siècle en matière d'histoire byzantine ». Pour donner une image des progrès et des retards de la byzantinologie du XVIII^{e} siècle on pourrait citer la formule par laquelle caractérise A.G. l'ouvrage de Gibbon : « histoire fausse mais expliquée ». Dionysios A. Zakythinos évoque et explique dans son rapport, *Du*

romantisme au nationalisme (p. 41—47), l'augmentation de l'intérêt envers Byzance au XIX[e] siècle par l'impulsion due au romantisme et à l'éveil du sentiment national en général, et particulièrement à la guerre pour l'indépendance hellénique et au mouvement philhellénique qui en découle en Europe occidentale. La place de Byzance dans les préoccupations d'histoire universelle et dans les systèmes de philosophie de l'histoire et de la culture du XX[e] siècle est présentée par H. Hunger dans son rapport *Byzanz im europäischen Geschichtsdenken des 20. Jahrhunderts* (p. 49—60). L'auteur ne se borne pas aux limites de notre siècle ; il fait une incursion dans les siècles précédents dont le résultat est une image globale, concise et claire de la Byzanzanschauung prise dans son évolution.

D'autres rapports sont dédiés à la vision du monde byzantin chez les peuples qui se sont développés sous son influence. D. Obolensky (Oxford) étudie l'image de Byzance dans l'historiographie russe moderne *(Modern Russian Attitudes to Byzantium*, p. 61—72). Ivan Dujčev s'attache aux *Études byzantines chez les Slaves méridionaux et occidentaux depuis le XVII[e] siècle* (p. 73—88). Dionysios A. Zakythinos étudie *Le point de vue des épigones* (p. 89—96).

Enfin, les deux derniers rapports envisagent Byzance dans ses rapports avec le monde occidental européen. I. Irmscher prouve, en s'appuyant sur les œuvres historiques allemandes du XVIII[e] siècle, que la dépréciation de Byzance n'est pas une attitude insolite, particulière à Gibbon, mais une position commune des historiens de l'époque *(Zum Byzanzbild der deutschen Historiographie des 18. und 19. Jahrhunderts*, p. 97—99). La conclusion du rapprochement que D. Angelov fait entre les réalités historiques byzantines et celles de l'Europe occidentale du Moyen Age est l'appartenance de Byzance au monde européen plutôt qu'à l'Asie *(Byzanz und das mittelalterliche Westeuropa*, p. 101—104).

N.Ş.T.

N. OIKONOMIDES, *Une liste arabe des stratèges byzantins du VII[e] siècle et les origines du thème de Sicile*, « Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici », N. S., I (XI), Rome, 1964, p. 121—130.

L'auteur soumet à un examen critique détaillé la liste des six commandements militaires (thèmes) que Ibn Khordādheh donne dans sa Géographie, liste copiée d'après les ouvrages de al-Djarmi.

Puisque le thème des Thracésiens mentionné pour la première fois l'an 741 et l'Hellade qui existait depuis l'an 695 — là-dessus nous avons des informations précises — y manquent, il résulte que la liste présente la situation administrative de l'empire antérieure à l'an 695. La liste de al-Djarmi ne diffère pas essentiellement de l'énumération contenue dans la lettre adressée par Justinien II au Pape Jean V, l'an 687, ce qui signifie que les deux étaient proches de date.

La liste de al-Djarmi omet les Caravisiens, mais l'auteur montre que les commandements militaires à caractère maritime sont d'habitude négligés dans les listes arabes. Un argument plus fondé qui explique cette omission serait, selon notre avis, le fait que les Caravisiens n'ont jamais été un thème. (H. Antoniadis Bibicou, *Etudes d'histoire maritime de Byzance. A propos du « thème des Caravisiens »*, Paris, 1966, p. 78 ; H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 25).

De même al-Djarmi ne mentionne pas *l'exercitus Italiae*, c'est-à-dire l'exarchat de Ravenne, de la lettre de Justinien II, mais en échange, il cite un commandant militaire de Sicile. Un sceau du médailler Vatican publié par V. Laurent mentionne un cubiculaire et stratège de Sicile, Théophylacte, aux environs de l'an 700. De tout cela, Oikonomides arrive à la conclusion que le thème de Sicile s'est constitué avant l'an 695 et postérieurement à la date de 687, ce qui explique qu'il n'ait pas été mentionné dans la lettre de Justinien II.

Les événements politiques de l'Italie de cette époque confirment cette hypothèse. Le conflit entre Justinien II et le pape de l'an 692 et l'attitude indépendante de l'exarque, ainsi que la menace arabe ont abouti à la création du thème de Sicile. Dans l'Afrique du Nord, l'invasion arabe a déterminé le transfert du commandement des troupes byzantines de Carthage à Septem, comme il paraît dans la lettre de 687, et puis en Sardaigne, comme le montre la liste de al-Djarmi.

E.F.

J. VERPEAUX, *Pseudo-Kodinos. Traité des offices*, Ed. Centre National de la recherche scientifique, Paris, 1966, p. 420.

Une des tâches majeures de la byzantinologie est de rééditer les textes et tout d'abord des textes historiques dans des conditions rigoureusement scientifiques. Ce desideratum a été affirmé aux nombreux congrès de byzantinologie, mais il n'a été réalisé que dans une infime mesure, jusqu'à l'heure actuelle.

C'est pourquoi il convient de signaler l'apparition en excellentes conditions scientifiques et techniques d'une nouvelle édition du « Traité des offices », œuvre essentielle pour la recherche de l'organisation administrative de l'empire au XIV[e] siècle, due à un byzantiniste français de valeur, J. Verpeaux, mort en pleine jeunesse et activité créatrice.

Cette œuvre s'occupe de la hiérarchie et du cérémonial aulique à l'époque des Paléologue, c'est-à-dire, elle correspond à ce qu'a été pour le X[e] siècle « Le livre des cérémonies » de Constantin Porphyrogénète.

Le « Traité des offices » de Bonn et de la Patrologie grecque ne font que reproduire l'édition de J. Goar, parue en 1648. Cette dernière est composée d'après une copie datant de la fin du XVI[e] siècle ou du début du siècle suivant, avec les modifications apportées par le philologue Darmarios.

J. Verpeaux a utilisé pour son édition le plus ancien et le plus complet des manuscrits connus, Paris, gr. 2991 A. Il a été copié en 1419 dans le Péloponnèse pour Mathieu Paléologue Lascaris. Il l'a continuellement confronté avec un autre manuscrit indépendant, datant du XV[e] siècle, Vatic. gr. 1002. L'auteur a éliminé une série d'interpolations tardives et tout un chapitre traitant des dignités ecclésiastiques erronées, ajoutées au traité par Darmarios. De même, ont été exclus quelques passages de l'Alexiade, intégrés dans plusieurs manuscrits du « Traité des offices ».

Cette œuvre a été largement diffusée en Occident. On connaît pas moins de 60 manuscrits écrits entre les XIV[e] et XVIII[e] siècles, les plus nombreux datant du XVI[e] siècle. L'auteur n'en considère que douze manuscrits de groupes différents et quand il constate des variantes, il les transcrit dans les notes.

Dans la partie introductive, J. Verpeaux établit la date de la rédaction du traité, entre les années 1350—1360, et ses sources. Des actes officiels ont été utilisés pour la rédaction du texte mais l'auteur anonyme s'est aussi fondé sur ses connaissances personnelles. Cet auteur était à ce qu'il paraît un fonctionnaire au service du protocole impérial, ou bien, un haut dignitaire aulique. Certaines informations sont prises chez les historiens byzantins.

Un chapitre de la partie introductive comprend une description et une analyse des principaux manuscrits, et un autre chapitre s'occupe des différentes éditions du traité, commençant par celle de Du Jon, imprimée à Heidelberg en 1588.

Suit le texte du traité accompagné d'une traduction en français, les termes discutables étant expliqués dans les notes, en bas de chaque page.

En six annexes sont données différentes listes des dignitaires de la même époque. La première est une rangée hiérarchique des dignitaires, des fonctions auliques et du costume de cérémonie, qui figurent comme appendice de l'Hexabiblos, l'œuvre d'Harménopoulos. Suivent les variantes de cette liste: Paris. gr. 1783, Vatic. gr. 952 et Xeropotam. 191. Une autre liste versifiée comprend à côté des fonctions auliques, celles ecclésiastiques. Elle est attribuée à Mathieu Blastares. Ainsi que celle contenue dans l'appendice de l'œuvre d'Harménopoulos, elle donne l'ordre hiérarchique du temps d'Andronic II Paléologue. Une autre liste composée sous la forme d'un poème en vers iambiques est datée un peu avant l'an 1328 et éditée par l'auteur, d'après Vatic. gr. 224.

J. Verpeaux publie encore une autre liste de l'ordre hiérarchique, élaborée, à ce qu'il paraît, à l'époque d'Andronic III, précédée d'un index, inédite jusqu'à l'heure présente. Il croit que dans sa forme actuelle, elle serait une compilation composée par un Grec, datant de la fin de l'Empire byzantin, ou même après la chute de Constantinople.

La série des annexes prend fin avec le protocole fragmentaire du couronnement de l'empereur Manuel II l'an 1391 ou 1392.

Deux index, l'un français, l'autre grec, facilitent la consultation de cet ouvrage.

E.F.

D. H. FRENCH, *Some problems in Macedonian prehistory,* « Balkan Studies », 1966, 1, p. 103–110.

L'intérêt suscité par la préhistoire de la Macédoine s'explique par sa position unique au carrefour de trois mondes : l'Anatolie, l'Egée et les Balkans. L'auteur fait l'analyse de quelques problèmes importants des III^{e} et II^{e} millénaires en Macédoine et constate les relations existant entre cette région, la Grèce du Nord et la Roumanie pendant le néolithique récent. La céramique trouvée à Dhrepanon cst apparentée au complexe de Cucuteni.

Pour conclure, l'auteur démontre que, bien que fort exposée aux influences étrangères, la Macédoine a gardé, pendant le néolithique et l'époque du bronze, une position indépendante et a connu un puissant développement local.

C.P.D.

M. D. PIPPIDI, *Les colonies grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique,* « Balkan Studies », 1965, 1, p. 99–118, 8 pl.

Les colonies grecques de la mer Noire n'ont pas formé une fédération avant la conquête romainc. Elles n'ont été liées que par dcs alliances passagères, imposées par la nécessité dc résister à un ennemi commun. Ces relations se développèrent davantage vers le commencement du II^{e} siècle av.n.è. à la suite de l'infiltration des Scythes dans leur voisinage. Le manquc de sécurité caractérisant la période hellénistique dans ces régions n'a pas empêché le dévcloppement culturel des cités grecques, qui représente même un chapitre particulièrement intéressant de la civilisation hellénistique. Les caractères essentiels de la culture des cités grecques de la Scythie Mineurc à cctte époque sont : la pureté de la langue, le développement de l'enseignement, du théâtre et des arts, les rclations avec les centres culturels de la Grèce métropolitaine et le respect des cultes traditionnels.

C.P.D.

C. PREDA, B. IONESCU, *Tezaur de drahme din Histria şi imitaţii Filip II, descoperit la Crivăţ (raionul Olteniţa)* [Trésor de drachmes de Histria et imitations Philippe II, trouvé à Crivăţ (district de Olteniţa)], « Revista Muzeelor », 1966, 1, p. 67—70.

Le trésor date du IV^{e} siècle av.n.è. et offre des analogies avec deux trésors de drachmes histriens découverts en R. P. de Bulgarie. Pendant le règne de Philippe II et d'Alexandre le Grand, la ville de Histria a intensifié ses relations d'échanges avec les tribus gètes.

C.P.D.

I. A. PAPADRIANOS, *The marriage-arrangement between Constantine XI Palaeologus and the Serbian Mara (1451)*, « Balkan Studies », 1965, 1, p. 131—138.

Un chapitre des relations amicales byzantino-serbes, à la suite de la dissolution de l'Etat némanide (1371).

C.P.D.

E. S. MAKOVA, *Состояние загребской торговли в середине XVI в. по данным таможенных записей городской коммуны*, « Советское славяноведение », Moscou, 1966, 4, p. 44—54.

L'auteur brosse un tableau suggestif du commerce entretenu par la ville de Zagreb, au XVI^{e} siècle, en utilisant des données puisées dans les registres douaniers des années 1545—1548. On fait ainsi connaître la proportion des différentes marchandises exportées à l'époque (bêtes à cornes, peaux, miel, cire et diverses autres marchandises). Un autre tableau indique la proportion des marchandises importées (étoffes, autres tissus, huile, fruits, vin, sel, fourrures, produits industriels et diverses autres marchandises). Enfin, un troisième tableau nous présente l'évolution du bilan exportations-importations pour les années 1545—1558. Cet article très intéressant attirera l'attention des spécialistes non seulement par la richesse des matériaux qu'il contient, mais aussi à cause de la méthode statistique appliquée par l'auteur.

L.D.

NICOLAS IORGA, *France de Chypre* (Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris. Fascicule 10), 2^{e} tirage, Paris, 1966, Société d'Edition « Les Belles Lettres », 215 p.

Ce n'est pas sans émotion que l'on apprendra la réimpression de ce petit livre de notre grand historien. La première édition remonte à 1931. Celle-ci vient visiblement honorer sa mémoire au vingt-cinquième anniversaire de son assassinat. Sensibles à cette marque de considération pour l'œuvre grandiose de Nicolas Iorga, les lecteurs roumains y verront aussi sur le plan de l'esprit un nouveau témoignage de l'étroite amitié franco-roumaine.

P.Ş.N.

N. CAMARIANO, *Les relations de Tudor Vladimirescu avec l'Hétairie, avant la révolution de 1821*, « Balkan Studies », Salonic, 1965, 1, p. 139—164.

L'auteur établit la date et le caractère de l'accord conclu entre Tudor Vladimirescu, Gheorghios Olimpios et Ioannis Farmakis, le 15 janvier 1821. Réfutant l'opinion de certains historiens qui le considéraient comme un simple accord militaire, il prouve que ce document constitue un accord entre Tudor et l'Hétairie.

C.P.D.

Ö. FÜVES, *Hungarian-Greek medical relations in the 18—19th centuries*, « Balkan Studies », 1965, 1, p. 79—82.

L'activité des Grecs établis en Hongrie au XVIII^{e} siècle forme un chapitre particulièrement intéressant de la « diaspora » grecque, vu que plusieurs membres de ces communautés étaient des Roumains de Macédoine (Georgios Rosa, l'auteur d'une étude sur les Valaques de Grèce, Demetrios Vikellas, Dimitrios Karakases, Grigorios Poulios et Mihai Poulios). Les principaux endroits d'émigration ont été : Siatistea (de Macédoine), la Thessalie et Kosani. Un aspect intéressant que l'auteur n'a pas manqué de souligner est celui des relations que ces médecins grecs de Hongrie entretenaient avec la Transylvanie et la Moldavie.

C.P.D.

V. D. KONOBEEV, *Национально-освободительное движение в Болгарии в 1853—1854 гг.*, « Учёные записки института славяноведения », Moscou, 1965, XXIX, p. 134—177.

Le premier problème auquel l'auteur s'arrête plus longuement, après une introduction générale, est celui concernant l'activité de G. S. Rakovski. V. D. Konobeev constate qu'il existe deux problèmes non élucidés ou très peu connus même dans l'historiographie bulgare, où l'on s'est le plus occupé de la figure proéminente de Rakovski. Il s'agit d'abord de la tentative de créer une organisation politique révolutionnaire à échelle nationale (1853—1854), et ensuite des plans d'insurrection armée en Bulgarie, en liaison avec la guerre de Crimée, ainsi que l'activité de Rakovski dans le domaine de l'art militaire. L'auteur essaie de donner une solution convaincante à ces problèmes, en faisant état de vastes matériaux puisés surtout dans les archives de la politique extérieure de la Russie. Il analyse amplement la composition de la « Société secrète » et le rôle de Rakovski dans cette société et rejette l'opinion des historiens qui affirment que cette société a joué un rôle important comme organisation d'espionnage en faveur de la Russie. Il soutient que le but de l'organisation était la préparation d'une insurrection du peuple bulgare contre la domination ottomane et pour la libération nationale. Apportant une série d'arguments et de faits relatifs aux plans d'insurrection de la « Société secrète », et fondé sur les informations recueillies dans les archives, Konobeev reconstitue ce plan, qui, dans sa forme initiale, a été perdu.

La figure de N. Palausov se trouve au centre de l'exposé de l'auteur sur l'activité de l'émigration bulgare à Odessa dans les années 1853—1854. Toute une série de faits nouveaux concerne l'activité des colonies de commerçants bulgares en Moldavie et surtout en Valachie, dont l'intense préparation insurrectionnelle se remarque surtout dans les villes de Bucarest, de Craiova, de Brăila et de Galaţi.

L.D.

L. ALEKSIĆ-PEJKOVIĆ, *La Serbie et les rapports entre les puissances de l'Entente (1908—1913)*, « Balkan Studies », 1965, 2, p. 305—344.

Au XIX^e siècle, la Serbie constituait une annexe agraire du marché industriel de l'Autriche-Hongrie. Pour rejeter cette tutelle économique, la Serbie avait besoin de l'alliance avec les autres Etats balkaniques, ce qui ne fut pas possible jusqu'en 1911, à cause de l'opposition de la Bulgarie. L'alliance avec la Russie exigeait également une certaine prudence, à cause de la politique impérialiste de cette dernière. Afin de contrebalancer la pénétration économique de l'Autriche-Hongrie, la Serbie se rapprocha de la Triple Entente. L'appui accordé à la Serbie par l'Angleterre et la France, pour une issue à la mer, s'explique par la nécessité où se trouvaient ces grands pays d'empêcher que les Balkans devinssent une zone d'influence autrichienne, allemande ou russe.

C.P.D.

H. BATOWSKI, *The Failure of the Balkan Alliance of 1912*, « Balkan Studies », 1966, 1, p. 111—122.

Cet échec est attribué par l'auteur premièrement à l'absence d'une alliance générale, c'est-à-dire d'une quadruple entente. La conclusion de traités bilatéraux, sans liaison entre eux ou même secrets par rapport à d'autres alliés, était inefficace.

Une autre erreur de la politique balkanique ce fut d'avoir méconnu le droit d'indépendance de l'Albanie. Enfin, l'insuffisante préparation diplomatique de la guerre fut une autre cause importante de l'échec de l'alliance balkanique. L'auteur condamne l'attitude balkanique vis-à-vis des grands pays occidentaux.

C'est donc le manque de cohésion de la ligue balkanique de 1912 qui expliquerait son échec.

C.P.D.

V. K. VOLKOV, *Внешняя политика Югославии в 1935—1936 гг*, « Советское славяноведение », 1965, 1, p. 34—45.

L'étude de V. K. Volkov suscite un grand intérêt, premièrement parce qu'elle aborde un thème relatif aux débuts du démembrement de la Petite-Entente, qui d'après l'opinion de l'auteur a été en rapport avec le changement qui s'est produit au cours des années 1935—1936 dans la politique extérieure de la Yougoslavie. Les historiens roumains seront particulièrement intéressés par l'opinion de l'auteur relativement aux discussions portées par N. Titulescu avec les représentants de l'U.R.S.S. dans la seconde moitié de l'année 1935, pour la conclusion d'un traité soviéto-roumain. L'auteur affirme que le prince Paul et Stojadinović désavouaient la ligne de politique extérieure du ministre des Affaires Etrangères roumain, N. Titulescu, qui était pour un rapprochement de la Petite-Entente avec l'U.R.S.S. Dans cette ligne, ainsi que sous d'autres aspects, l'auteur apporte dans le circuit scientifique des matériaux inédits, extraits des archives soviétiques et yougoslaves, ce qui augmente l'intérêt de son étude.

L.D.

L. A. HORNIKER, *Ottoman-Turkish diplomatics. A guide to the literature*, « Balkan Studies », 1966, 1, p. 135—154.

Passant en revue les principaux travaux de diplomatique européens, l'auteur dédie un paragraphe de la période d'après-guerre à la contribution roumaine. Nous trouvons des appréciations élogieuses sur l'activité de Mihail Guboglu et sur son précieux manuel de paléographie ottomane.

C.P.D.

ROBERT MANTRAN, *L'Orientation des études historiques en Turquie*, « Revue historique », Paris, 1965, oct.—déc., p. 311—323.

Le professeur Robert Mantran est l'auteur d'une intéressante thèse de doctorat intitulée « Istanbul dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle » (Essai d'histoire institutionnelle économique et sociale). Dans le présent article il nous offre une vue générale sur l'évolution des recherches historiques en Turquie à partir de la fondation de la Société d'histoire (1923) jusqu'à nos jours. Y sont présentés : le développement de l'enseignement historique supérieur à Istanbul et Ankara, les instituts de recherches de ces villes, ainsi que les principales sociétés d'histoire locales. Les renseignements sur les moyens de travail et de recherches des historiens turcs, les principales séries de publications et de périodiques à caractère historique dont ils disposent sont d'une réelle utilité pour les chercheurs étrangers. L'auteur souligne les résultats obtenus par l'historiographie turque contemporaine, en notant qu'elle a réussi à surmonter les difficultés inhérentes au manque d'un organe centralisateur qui lui permit la coordination des recherches.

A.I.

JACQUES THOBIE, *Les intérêts français dans l'Empire ottoman au début du XX^{e} siècle, étude de sources*, « Revue historique », Paris, 1966, avr.—juin, p. 381—396.

L'étude s'occupe des sources françaises relatives à l'histoire des intérêts français dans les contrées asiatiques de l'Empire ottoman entre 1890—1914. Elle se réfère aux secteurs économique, financier, politique, culturel, religieux et porte sur une large aire géographique qui inclut les territoires actuels de la Turquie, de Syrie, du Liban, de l'Irak, d'Israël, de l'Arabie et de l'Yémen. L'auteur analyse les fonds des Archives publiques de France et du Moyen-Orient, et insiste sur les documents appartenant aux archives privées, généralement moins connues.

Les fonds du ministère des Affaires Etrangères et surtout ceux des Archives Nationales comportent des documents intéressants pour la détermination de l'activité d'un nombre considérable de sociétés anonymes françaises de l'Empire ottoman (par exemple la Société de Batignolles, le Consortium des Ports Ottomans).

Parmi les archives privées de France on remarque en premier lieu celles de l'Administration de la Dette publique Ottomane où l'on a gardé les procès-verbaux des séances du Conseil d'administration et celles du Crédit Lyonnais. En se référant aux archives privées de quelques sociétés françaises, l'auteur indique dans les notes leurs adresses actuelles.

Dans la dernière partie de l'étude on présente les archives les plus importantes de l'Orient (Moyen), notamment les archives publiques — telles que celles des consulats de Beyrouth, de Jérusalem, d'Alep, d'Adana — et les archives privées — telles que celles de la Banque Impériale ottomane d'Istanbul, du Port de Beyrouth ou de quelques communautés catholiques. Les documents en leur possession, très variés comme facture, permettent l'étude détaillée de la communauté française de l'Empire.

Les sources d'information signalées sont intéressantes pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire des relations de l'Etat ottoman avec les pays de l'Occident, car elles permettent la détermination précise du rôle joué par ces puissances dans la vie économique et politique de l'Empire.

A.I.

V. P. GRACEV, *Из истории изучения славянских средневековых институтов* (*вопрос о жупах и жупанах в историографии*), «Ученые записки Института славяноведения», Moscou, 1965, XXIX, p. 178—209.

L'auteur discute le problème des *joupans* et des *joupanats*. Après un court passage en revue de l'ordre chronologique dans lequel les termes de *joupan* et *joupanat* ont apparu chez divers peuples, l'auteur analyse brièvement les différentes opinions exprimées en historiographie, relatives à leur contenu. C'est surtout cette dernière partie où l'on nous donne l'état actuel des discussions dans l'historiographie européenne relatives au contenu de ces termes, qui s'avère particulièrement intéressante.

L.D.

Quinze ans de bibliographie historique en Grèce (1950—1964) avec une annexe pour 1965 (Comité National Hellénique de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen) (2e tirage), Athènes, 1966, VII + 295 p.

Cette bibliographic historique de la Grèce pour la période de 1950 à 1964 fut élaborée par une équipe du Centre de Recherches Néo-helléniques dirigé par Emm. N. Frankiscos, à l'occasion du premier Congrès international d'études balkanologiqucs, qui eut lieu en août 1966.

Dans la préface du volume, C. Th. Dimaras explique la méthode de travail de l'équipe de chercheurs et les critères de sélection des matériaux. C'est l'ordre chronologique qu'on a adopté (avec une annexe pour 1965) et, à l'intérieur de chaque année, l'ordre alphabétique. Des indices des noms et des lieux et une table analytique par matièrcs permettent la systématisation des matériaux par autcurs et domaincs de spécialité. Lcs chapitres de la table analytique sont: *La bibliographie*; *La théorie et la méthodologie de l'histoire*; *Sciences auxiliaires*; *Histoire politique, économique et sociale en général*; *L'histoire politique, économique et sociale de Grèce*; *Etudes régionales*; *Culture et disciplines spéciales*. Ces grands groupes sont, à leur tour, divisés en sous-groupes, qui rendent possible une classification précise des ouvrages. S'éloignant du système habituel de la classification bibliographique, lcs autcurs y ont introduit quelques nouvelles catégories, notamment aux sciences auxiliaires, à l'épigraphie, à la numismatique et à la paléographie ils ont ajouté la prosopographie,les mémoires, les autobiographies et la correspondance, l'histoire du livre et de la presse. L'histoire politique, économique et sociale de la Grèce forme un chapitre à part. On a consacré également un chapitre spécial aux études régio-

nales, si abondantes dans un pays comme la Grèce. Pour l'histoire de la culture, nous trouvons une division concernant l'histoire des idées ; le christianisme est étudié surtout au point de vue de l'Eglise orthodoxe orientale. Ce système de présentation des résultats des recherches historiques grecques des quinze dernières années a l'avantage d'en donner une image générale chronologique et de nous permettre, en même temps, de consulter les titres par branches de spécialité.

Non seulement les ouvrages cités embrassent tous les aspects de l'histoire grecque, mais la période de 1950—1965 est amplement représentée dans quelques domaines particulièrement importants. Nous signalons premièrement les nombreuses publications bibliographiques, les catalogues de manuscrits et les éditions de sources, qui constituent des instruments de travail indispensables. L'histoire de Grèce, moins étudiée semble-t-il ces dernières années pour l'époque ancienne et le Moyen Age a, par contre, une riche bibliographie pour l'époque moderne et contemporaine. En ce qui concerne la littérature, nous constatons que l'on accorde la même importance aux études de littérature néo-hellénique qu'aux études classiques ou byzantines.

De la forme que les ouvrages revêtent : *monographie* ou *synthèse*, ressort bien clairement le stade des connaissances et les progrès enregistrés par la science historique grecque dans différents problèmes. Nous y trouvons une série de grandes synthèses concernant l'histoire néo-hellénique (Vakalopoulos), l'histoire de la littérature néo-hellénique (C. Th. Dimaras), l'histoire de la Grèce ancienne, de l'Empire byzantin et de la Grèce moderne, l'Hellénisme des Anciens Macédoniens (Ap. Daskalakis), l'histoire du mouvement ouvrier grec (Kordatos), l'histoire du théâtre néo-grec (Valsas), l'histoire de l'église orthodoxe grecque, de l'Hétairie (Protopsaltis). Bon nombre de ces vastes sujets ont été présentés aussi sous la forme, si utile pour les non-spécialistes, d'abrégés (abstracts).

Dans d'autres secteurs, tels que le philhellénisme, l'histoire locale grecque et celle de la vaste « diaspora », etc., de nombreuses études de moindres proportions ou souvent même assez amples, apportent de nouvelles données sur des problèmes moins étudiés avant 1950 ou bien à peine pénétrés dans le domaine de l'histoire (la IIe guerre mondiale, le mouvement grec de la résistance, etc.). La complexité des problèmes ecclésiastiques dans l'Empire ottoman, celle de l'histoire des Phanariotes, les aspects sociaux de la Grèce moderne, les grandes figures de la littérature grecque font l'objet de monographies qui préparent l'étape suivante, celle de l'élaboration des ouvrages de synthèse. Le problème oriental est abordé, partiellement ou par époques plus étendues, en étroite relation avec l'histoire de la Grèce, mais aussi bien au point de vue de la politique des grandes puissances ou des voisins balkaniques. Les nombreux aspects du philhellénisme universel, traités par nations, mènent certainement vers une vision d'ensemble qui, à son tour, pourra être concrétisée dans un ouvrage de synthèse. Les communautés grecques d'Italie, d'Autriche, de Roumanie et de Bulgarie, ainsi que les problèmes économiques, politiques et culturels qu'elles posent, sont étudiés avec le vif intérêt d'une métropole pour la vie de ses colonies. Particulièrement intéressants pour notre pays sont les ouvrages ayant trait aux princes phanariotes et à leur activité juridique (voir les ouvrages de P. A. Arghiropoulos et de D. Agathoklis), à la circulation de la littérature populaire grecque en Roumanie, l'histoire de l'école, du théâtre (Dim. Oikonomidis), des manuscrits et des vieux imprimés (L. Droulia et L. Vranousis) et les études consacrées aux professeurs et aux savants grecs de notre pays : Lambros Photiades, D. Katargis, Dionisios et Ilias Photeinos, Démosthène Rousso, etc. Nous y trouvons également des ouvrages concernant les Valaques de Grèce (voir T. Katsougiannis) et de la « diaspora », ou bien d'autres qui s'occupent indirectement de problèmes d'histoire ou de culture roumaine. On y trouve aussi des impressions contemporaines sur la Roumanie (K. Birkas) et les éditions anastatiques de quelques chroniques grecques de Roumanie (Photeinos Ilias, *Les exploits de la Révolution grecque (1821) en Valachie* et même la première édition de l'une d'elles se rapportant aux événements de l'année 1821 (Xodilos Ath., *L'Hétairie et les premiers incidents de 1821*).

Les travaux d'histoire balkanique paraissent sous la forme d'études d'histoire des relations économiques, politiques ou culturelles entre la Grèce et ses voisins balkaniques, la Bulgarie surtout. Les études de comparatisme balkanique général sont plus rares, ce qui est explicable et témoigne du stade dans lequel se trouve la balkanologie. Nous y trouvons, par contre, des suggestions de synthèses balkaniques futures sous la forme d'essais ou de brèves études sur « le rôle de la religion dans le développement du nationalisme balkanique », ou bien « quelques méditations en vue d'une histoire des Balkans » et une « brève géographie des pays de la Péninsule des Balkans ».

Véritable bilan de la science historique grecque de la période qu'elle présente, cette bibliographie constitue certainement une importante contribution balkanique intéressant vivement les historiens du Sud-Est européen.

C.P.D.

P. P. PANAITESCU, *Primele texte tipărite în românește* [Les premiers textes imprimés en roumain], dans « Astra », II, nº 12, 1967.

A partir de 1560, l'imprimerie de Coresi assura à la ville de Brașov pendant trois décennies le rôle du plus important foyer de diffusion des textes roumains imprimés. Cependant, c'est à Sibiu que le premier livre roumain, « Le Catéchisme luthérien », aurait été imprimé en 1544. Malheureusement, aucun exemplaire n'en a été découvert jusqu'à présent. F. Hervay, S. Jakó et L. Demény, en s'appuyant sur ce fait et en comparant la présentation typographique du « Tétraévangile » slave de 1546 (sans indication du lieu de l'impression) à celle d'un « Tétraévangile » slavo-roumain récemment découvert par L. Demény et supposé comme appartenant à la même série chronologique que les ouvrages de 1544 et 1546, ont conclu à l'existence à Sibiu de la première imprimerie qui ait publié des textes roumains à caractères cyrilliques sous la direction de Filip Pictor. Les conséquences d'ordre général et local de cette conception sont d'une importance évidente sur laquelle nous ne pouvons insister ici.

C'est à la discussion de ce problème que le professeur P. P. Panaitescu vient d'apporter une contribution du plus haut intérêt, dans un article destiné à un large public, et que nous croyons devoir signaler sans retard à nos lecteurs, en attendant qu'il développe ses thèses dans une étude que notre Revue publiera prochainement.

L'éminent médiéviste et historien de la culture roumaine estime que les premiers livres à caractères cyrilliques ont été imprimés à Tîrgoviște (en Valachie), et non pas à Sibiu (en Transylvanie). Pour aucun des livres mis en cause nous ne possédons une indication directe et irréfutable selon laquelle ils auraient été imprimés à Sibiu. Même « Le Catéchisme luthérien » résulterait d'une commande que la ville de Sibiu aurait passée à l'imprimerie slave, telle qu'elle avait pu être organisée avec les restes de l'imprimerie de la cour princière du temps de Macarie et dirigée ensuite par Dimitrie Liubavici. Filip Pictor, courrier diplomatique de la ville de Sibiu, et non pas imprimeur dans cette ville, aurait servi comme intermédiaire, ce dont il fut récompensé par un modeste « pourboire » de 2 ducats. Il est donc inexplicable qu'il se fût agi d'une importante affaire d'impression dirigée par lui personnellement.

Quant au Tétraévangile slave de 1546, la présence du blazon de Moldavie dans l'épilogue et celle du blazon de la ville de Sibiu seulement à l'intérieur du livre, serait un indice qu'il s'agit d'une commande moldave à Tîrgoviște, où elle aurait été exécutée par Filip Moldoveanul (nommé dans l'épilogue), qui ne serait pas la même personne que Filip Pictor, haut fonctionnaire de la ville de Sibiu.

P. P. Panaitescu conteste la valeur des résultats obtenus par l'étude des éléments typographiques, car les caractères de Sibiu sont encore inconnus, et ceux des deux tétraévangiles

dont il faut établir le lieu d'impression peuvent avoir été confectionnés avec des matériaux altérables, sans rien dire du fonds des caractères typographiques apportés par Liubavici en 1544 de Gorazda ou encore des restes de l'imprimerie de Macarie, dont il a pu se servir. C'est ce qui expliquerait certains traits de l'aspect typographique des deux Tétraévangiles, que l'on rattache à présent à l'intervention d'une imprimerie fonctionnant à Sibiu.

Quant au fond, l'auteur constate que l'épilogue — véritable carte de visite d'un livre imprimé au XVI^{e} siècle — du Tétraévangile de 1546 est identique aux épilogues de l'*Octoih* [Recueil de chants religieux] (1510), du Tétraévangile de Macarie (1512) et du *Molitvelnic* [Livre de prières] de Dimitrie Liubavici (1545).

Le Tétraévangile slavo-roumain de 1546 ne serait qu'une commande moldave exécutée par le typographe de Tîrgovişte, Filip Moldoveanul.

D'ailleurs, la publication à deux années d'intervalle à Sibiu d'un Catéchisme slavon et d'un Evangile en langue slave aurait été un non-sens. L'imprimerie unique de Tîrgovişte desservait tous les trois pays roumains. L'unité culturelle des Roumains, dans ce secteur, aurait été assurée par le rétrécissement du cadre d'organisation.

Ce serait hors de propos d'engager ici une discussion sur les deux conceptions en présence, et surtout d'essayer de les départager. Nous sommes toujours à l'état des hypothèses pour l'interprétation la plus vraisemblable de certaines données, tantôt insuffisantes, tantôt obscures ou contradictoires. Il nous faut attendre l'exposé complet et documenté du P^{r} P. P. Panaitescu, et ensuite entendre la réplique des spécialistes de la question, déjà engagés dans le débat. Mais dès à présent, il faut être reconnaissant au savant auteur d'avoir su saisir avec pénétration tous les points qui prêtaient à la critique ou du moins à des réserves, et d'avoir imposé un réexamen intégral des données sur lesquelles se fondait la conception combattue. La théorie de P. P. Panaitescu est non seulement intéressante en tant que telle, elle se caractérise par l'élégance de la reconstitution historique et par ses répercussions sur le plan de l'histoire générale de la culture roumaine au milieu du XVI^{e} siècle.

E.C.M.

MARIA ANA MUSICESCU, *Muzeul mănăstirii Putna* [Le Musée du Monastère de Putna], Editions « Meridiane », Bucarest, 1967, 60 p. + 31 pl. avec illustr. en noir et blanc et 9 en couleurs.

La collection d'objets d'art et de culture du plus riche musée de Roumanie, le Musée du Monastère de Putna, a formé dans le passé l'objet de plusieurs études et albums. L'ouvrage susmentionné constitue une nouvelle présentation de ces collections à la lumière des dernières recherches, dans une forme élégante, avec une couverture en couleurs et de nombreuses planches inédites.

Le livre fait connaître dans une forme sommaire, mais précise et juste, ce trésor artistique, important non seulement pour le moment culminant de l'art médiéval roumain — l'époque d'Etienne le Grand (1457—1504) et de ses continuateurs du XVI^{e} siècle — mais aussi pour la place importante occupée par cet art dans l'aire plus large de l'Orient chrétien de tradition byzantine.

L'ouvrage constitue un précieux apport scientifique pour la connaissance, par une présentation succincte, de l'évolution des divers genres d'arts somptuaires dans les chapitres alignés d'après leur importance dans la collection de Putna : Broderies, Manuscrits, Argenterie et Icônes, Sculptures en pierre et Sculptures en bois. Les 22 titres de livres cités à la fin de l'ouvrage donnent au lecteur la possibilité d'élargir ses connaissances dans ce domaine.

Chaque chapitre contient un exposé de deux à trois pages des réalisations roumaines dans le cadre de l'évolution du genre respectif, se référant aux pièces du musée. La collection

de broderies, considérée par les spécialistes « non seulement comme une des plus riches en chefs-d'œuvre, mais comme une des plus précieuses de tout l'Orient chrétien » fait l'objet d'une attention spéciale dans le présent ouvrage. L'auteur donne dans le détail les caractères techniques et stylistiques des broderies, le rôle joué par le centre de broderie de Putna, l'évolution et le développement du genre, ainsi que son déclin au XVIII^e siècle.

De la même manière sont traités les autres genres, spécialement les réalisations des ateliers de miniatures et de sculptures en bois du monastère, qui ont un caractère et des réalisations spécifiques à l'art médiéval roumain, dans le cadre des rapports culturels entre les artistes du sud-est de l'Europe. Peut-être aurait-il fallu mentionner ici plusieurs noms d'artistes argentiers comme Ioachim de Suceava (1598) ou le maître Dimitrie (1680), ou encore des sculpteurs des merveilleuses croix de bois, tel le « maître de Putna » vers le milieu du XVI^e siècle (V. « Etudes et Recherches d'Histoire de l'Art », XI, 1), qui prouvent l'existence d'un atelier dans le cadre du monastère. Nous regrettons le nombre réduit de pages des descriptions (environ 20) et des objets présentés (environ 32) ; mais nous espérons qu'à une réédition l'ouvrage aura un caractère plus ample, la présente édition n'étant qu'un commencement.

En vue d'une réédition nous proposons certaines améliorations. Par exemple, il nous paraît nécessaire que dans l'introduction il nous soit exposé la manière dont la collection actuelle a été constituée, ainsi que la provenance de certaines pièces des monastères de Humor, de Voroneţ, de Solca, de Moldoviţa, etc., de la forteresse Hotin, ou de l'Archevêché de Rădăuţi. Peut-être faudrait-il revoir la description de certains détails des objets. C'est ainsi que le No. 29 ne peut être daté d'après le filigrane du papier que de la seconde moitié du XVI^e siècle ; le No. 61, de 1527, et d'autres (No. 31, 55, 56, 64, 65) devraient être datés approximativement « ante » ou « post ». Au No. 37, on a omis d'indiquer la place où il a été écrit et ferré (Le monastère de Putna) ; le No. 46 a été seulement ferré et j'ignore s'il a appartenu à l'Archimandrite Spiridon ; et les No. 48 et 49 n'ont pas été « ouvragés » par l'Archimandrite Dositei, mais seulement exécutés sur son ordre. Au suaire du No. 19, l'inscription liturgique est en langue slave et seulement l'inscription dédicatoire est en langue roumaine. Le No. 32 a appartenu en 1675 au monastère de Humor, d'où il provient. Au No. 6, le nom de l'Archange « Gudiil » est certainement une erreur d'imprimerie. Le monogramme de Marie de Mangop n'existe pas sur la couverture tombale du No. 4, où se trouve seulement le monogramme de « Assanina » et de « Paleologos ».

Nous observons, en ce qui concerne le No. 18, que l'aigle bicéphale représente dans ce cas les armoiries des Paléologue, avec lesquels la donatrice — la Princesse Hélène — était apparentée par la famille Brancovici. Les mêmes armoiries sont utilisées pour les mêmes motifs par Neagoe Bassarab, le Prince de Valachie, le mari de la Princesse Despina, appartenant à la même dynastie serbe ; on peut dire la même chose du No. 4, qui porte en médaillon l'aigle bicéphale, toujours comme descendante des Paléologue. Par ces deux lignées : le mariage d'Etienne le Grand avec Marie de Mangop et celui des deux autres princes du XVI^e siècle avec des Princesses appartenant à la famille Brancovici, ils pouvaient s'attribuer une parenté avec la dynastie de Byzance, avec des implications dans la vie politique du sud-est de l'Europe. Toujours en liaison avec le No. 18 (voir fig. 28) il est utile de souligner le fait que l'aigle héraldique bicéphale a sur sa poitrine une flèche qui perce un objet qui, vu la stylisation et la technique de la broderie, pourrait être un cœur. Pareil meuble héraldique était employé spécialement par les femmes dans le sud-est de l'Europe.

Ces détails ne diminuent pas la valeur de l'ouvrage ; ils sont destinés à compléter à une éventuelle réédition son riche contenu. Par le grand intérêt qu'il présente, déjà assez loin les frontières de la Roumanie, l'ouvrage aurait dû être traduit aussi en d'autres langues de large circulation.

I.R.M.

KARL-HEINZ POLLOK, *Studien zur Poetik und Komposition des balkan-slawischen lyrischen Volksliedes. I: Das Liebeslied*, Vandenhoek und Ruprecht in Göttingen, 1964, 272 p. (Opera slavica, V, Herausgegeben von Maximilian Braun und Alois Schmaus, Band 5)

On a consacré, jusqu'à présent, à la poésie lyrique populaire balkanique en général et à la poésie lyrique sud-slave en particulier, trop peu de travaux scientifiques qui envisagent la totalité des problèmes du genre et qui correspondent au niveau scientifique actuel. Le travail de Karl-Heinz Pollok est le bienvenu, car malgré son caractère didactique prononcé, ayant servi à l'auteur comme dissertation d'habilitation universitaire, il essaie une synthèse sur le chapitre le plus représentatif de la poésie lyrique populaire sud-slave, la poésie d'amour, et ambitionne la solution, d'un point de vue absolument moderne, des problèmes de poétique et de composition concernant tout le genre.

Il est incontestable que la partie la plus importante du travail est celle consacrée à l'étude de la structure poétique de la poésie lyrique sud-slave, étant donné que l'auteur dépasse le niveau des études antérieures — qui se contentaient d'un simple inventaire des figures de style — et réussit souvent à faire ressortir la fonction esthétique des divers tropes. On doit retenir sa conception au sujet des figures poétiques comme phénomènes linguistiques de base et non comme simples *flores rhetoricales*. Les exemples sont très bien choisis. Nous ne croyons pourtant pas qu'une suite banale d'anadiploses vaille plus qu'un ensemble monotone et primitif. Il est impossible de voir, dans l'exemple donné, même une ombre de gradation : les répétitions ne font guère valoir d'une façon successive l'idée de base, elles ne la nuancent même pas. Les exemples de ce genre, nombreux dans la poésie populaire bulgare, trahissent une conception artistique rudimentaire, en dépit d'un certain raffinement dans le formalisme.

La partie la moins réussie du travail est consacrée aux problèmes de composition. L'auteur constate que certaines pièces peuvent être structurées par une figure poétique, se cristallisant — dirait-on — autour de celle-ci ; on observe d'autres fois que les pièces contiennent un véritable tissage intérieur de diverses figures poétiques, l'effet provenant justement de leur variété ; mais ce qui lui paraît essentiel c'est le fait que la structure globale du chant ne dépend pas de la figure poétique, mais d'un schéma abstrait donné par un modèle théorique préexistant. L'auteur, acceptant en principe la thèse du chercheur bulgare Petăr Dinekov, selon lequel ce schéma serait fondé sur le monologue ou le dialogue, auxquels peuvent s'ajouter des éléments descriptifs et narratifs dans des positions et avec des significations différentes, partage les chants d'après le nombre et non d'après la qualité des éléments de composition de ce genre. La forme la plus ample est celle des chants avec quatre pareils éléments de composition, qui conduisent vers les rudiments de la chanson épico-lyrique (la ballade). Tout cela peut être discuté, quoique sans profit immédiat. Ce qui mérite d'être retenu de l'essai de l'auteur, c'est l'effort de mettre de l'ordre — partant d'un point de vue personnel — dans une matière aussi fluide et si peu apte à supporter des classifications et des ordonnances.

Le travail de Karl-Heinz Pollok peut, de toute façon, être considéré comme une réussite, même s'il pose plus de problèmes qu'il n'en résout ; il représente, sans aucun doute, une contribution importante à l'étude de la poésie populaire lyrique sud-slave, apportant des suggestions utiles à l'étude de la poésie populaire lyrique en général. La rigueur de la démonstration, la méticulosité des analyses, les observations subtiles de détail, certaines généralisations très personnelles font du livre de Karl-Heinz Pollok un instrument indispensable à n'importe quelle recherche folklorique contemporaine.

A.F.

Hınçer İhsan, *Folklor Enstitüsü Kuruldu* [La fondation de l'Institut National de Folklore], « Türk Folklor Araştırmaları », Istanbul, vol. X, N° 202, Mayıs 1966, pp. 4 065—4 067 et N° 203, Haziran, 1966, p. 4 098.

Ainsi qu'il est connu, le seul organe plus répandu qui s'occupe de la mise en valeur des richesses folkloriques du peuple turc est la revue « Türk Folklor Araştırmaları », fondée en 1949 sous le patronage de l'infatigable folkloriste İhsan Hınçer. Dans le premier des articles susmentionnés, après avoir exprimé son inquiétude au sujet du danger qui menaçait les enregistrements et les interprétations des productions populaires turques du fait de leur caractère isolé et du manque d'organisation dans ce domaine, İhsan Hınçer montre que, dans ces circonstances, l'initiative de la création d'un Institut National de Folklore sous le patronage du ministère de l'Education Nationale « a été saluée avec satisfaction par les intellectuels et les folkloristes ». A cette fin, le 30 avril 1966, un Séminaire spécial fut organisé à Ankara, auquel prirent part les représentants de toutes les branches du folklore national, qui y exposèrent leurs points de vue sur la fondation, le but et le mode d'organisation du nouvel institut.

Cet organe central se propose de créer des archives folkloriques, d'exécuter des cartes, des dictionnaires, des encyclopédies et des monographies de spécialité, de promouvoir des enquêtes folkloriques, de publier une revue, de fournir des matériaux de folklore à d'autres instituts, de prendre part à des congrès internationaux et d'organiser de son côté des réunions.

Une des tâches de l'Institut sera de veiller à ce que les productions populaires des domaines de la musique, des danses, du costume, etc. conservent leur caractère authentique. D'autre part, son activité s'étendra à l'étude et à la mise en valeur du folklore des populations d'origine turque établies en dehors du territoire de la Turquie.

L'institut comprendra cinq sections, à savoir celles de culture spirituelle, de culture matérielle, de littérature populaire, de musique et de danses, ainsi qu'une section de bibliothèque, d'archives et de publications.

Le second article annonce que « l'Institut National de Folklore a été fondé et a commencé son activité », sous la direction du professeur de littérature turque Cahit Öztelli, personnalité bien connue par sa vaste activité dans le domaine du folklore.

L'auteur expose le but du nouvel institut, qui est d'étudier les usages, les coutumes et toutes les autres richesses folkloriques du peuple turc, en vue de leur présentation dans les milieux scientifiques tant de ce pays que de l'étranger. En conclusion, l'auteur félicite tous ceux qui ont contribué à la création de cet organe central et exprime ses vœux de succès à son premier directeur.

Nous sommes convaincu, de notre part, que la fondation de l'Institut National de Folklore aura pour effet de stimuler les recherches consacrées aux manifestations folkloriques de la Turquie et nous attendons avec intérêt des résultats susceptibles de mieux faire connaître la culture de peuple turc.

M.M.

OTTO DEMUS, *Bisanzio e la scultura del duecento a Venezia*, Estratto da « Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento », Florence, 1966.

En quoi consiste le « dialogue entre maître et élève » — pour reprendre les paroles mêmes de Otto Demus (dans son étude sur « l'Art byzantin dans le cadre de l'art européen », publiée dans le Catalogue de la 9e Exposition du Conseil de l'Europe, Athènes, 1964, et republiée en allemand dans le « Jahrbuch der österreichischen Byzantinischen Gesellschaft », Graz-Cologne,

1965) — dans le problème du rôle joué par l'art byzantin sur le développement de la sculpture vénitienne au XIII^e siècle? Ce n'est pas un exposé systématique que l'auteur d'autres importants travaux sur Venise * nous convie à suivre, mais bien quelques conclusions d'ordre stylistique lesquelles, en fin de compte, mettent au clair les étapes d'un processus évolutif que la sculpture vénitienne parcourt depuis la simple copie d'œuvres byzantines et jusqu'à la création d'un art proprement vénitien où « il bizantino permane ancora, come un profumo che penetra ovunque... ». Mais il ne s'agit pas d'une évolution proprement chronologique (l'année 1240 que l'auteur nous propose pour délimiter une étape initiale — dont le début se place après 1204 — « stimulatrice et constructive », d'une autre à « efetto ritardante », pourrait, tout au plus, jouer le rôle d'un repère formel). C'est une sorte de « vie des formes » à laquelle O. Demus nous fait assister — avec cette remarquable acuité pour les nuances du langage artistique qui caractérise ses analyses.

Les œuvres byzantines de tous genres (pièces décoratives, reliefs, miniatures, mosaïques, icônes) apportées à Venise en tant que butin après 1204 et de toutes les époques (paléochrétienne, paléobyzantine, byzantine) jouent moins un rôle de modèle à imiter qu'un rôle de stimulus qui, en fin de compte, agit « in modo decisivo e persistente, non solo per quanto riguarda la funzione, quanto sopratutto dal punto di vista formale ». Parmi les innovations les plus représentatives pour une interprétation spécifiquement vénitienne dans le domaine de la plastique, l'auteur s'attarde sur l'iconostase sculpté et sur l'icône d'autel, inspirés des icônes byzantines en relief. D'autres exemples mentionnés dans le texte dénombrent d'autres modalités — stylistiques et iconographiques — que les sculpteurs vénitiens ont mis en œuvre, en s'inspirant de pièces byzantines, pour leur création plastique. Et c'est une image riche et précise d'un genre d'art dont l'importance a été plutôt méconnue en ce qui concerne Venise au Moyen Age, qui s'en dégage. C'est justement cette activité complexe, ces nuances dues à l'interprétation locale, stimulée par un art qui a joué à Venise un rôle fondamental sans toutefois entraver sa création spécifique, qui ont permis, au cours du même XIII^e siècle, un changement d'orientation dans la sculpture. L'auteur le définit comme résultat de la confluence « delle tre più importanti correnti, la bizantineggiante, l'antelamica e la corrente del protorinascimento », confluence à laquelle Venise doit, en fin de compte, les chefs-d'œuvre du portail principal de Saint-Marc.

Soulignons, pour conclure, l'intéressante idée — que l'auteur reprend dans le présent travail — d'une protorenaissance (à caractère chrétien) à Venise, due justement au rôle joué par les œuvres paléochrétiennes et paléobyzantines utilisées non seulement comme source d'inspiration pour des œuvres locales, mais elles-mêmes, pour différentes fonctions décoratives. Cette idée, riche en suggestions pour l'histoire des idées, mériterait une discussion plus ample et pourrait enrichir, mise en relation avec tout l'art de Venise et aussi avec d'autres régions de l'Europe, le contenu même de la notion de protorenaissance.

Art byzantin d'imitation, art vénéto-byzantin et art vénitien seraient les trois étapes stylistiques de la sculpture à Venise au XIII^e siècle, l'élément byzantin y demeurant néanmoins partie intégrante de cet art jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

M.A.M.

---

* Mentionnons ici seulement son dernier ouvrage — fondamental — sur Venise : *The church of San-Marco in Venice*, « The Dumbarton Oaks research library and Collection Trustees for Harvard University », Washington, 1960.

OTTO DEMUS, *Bisanzio e la pittura a mosaico del duecento a Venezia*, Estratto da « Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento », Florence, 1966.

A l'occasion de l'analyse du rôle joué par Byzance — et notamment par Constantinople — dans l'art de la mosaïque du XIII[e] siècle à Venise, l'auteur soulève quelques problèmes d'intérêt théorique plus large. Il s'agit, au fond, d'un essai, dont les difficultés n'échappent pas au spécialiste, de trouver un dénominateur stylistique commun pour les œuvres les plus représentatives de la peinture byzantine en Italie et dans le sud-est de l'Europe à la fin du XII[e] et au cours du XIII[e] siècle. C'est particulièrement le passage entre le style des Comnènes et celui des Paléologue qui intéresse l'auteur de la remarquable étude sur la formation du dernier des styles créés par Byzance (*Die Entstehung des Paläologenstils in der Malerei*, dans *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinischen Kongreß*, Munich 1958).

Pour les trois phases que Otto Demus (d'accord avec Rücker et Hahnloser) remarque dans la représentation de la « Prière sur le Mont des Oliviers » de Saint-Marc, l'auteur cherche des comparaisons — analogies et différences — non seulement en Italie (Palerme, Monreale), mais aussi en Russie (Vladimir) et surtout en Serbie (Nerez, Peribleptos, Kurbinovo, Studenica, Sopočani). Il les utilise comme repères à la fois stylistiques et chronologiques afin de déterminer — en l'absence d'œuvres purement constantinopolitaines — dans d'autres centres reflétant la peinture de la Capitale, les attaches des mosaïques de Venise à l'art de Byzance. Si celles-ci paraissent (malgré l'unité apparente de l'œuvre) évidentes pour les deux premières phases (notamment, celle prouvant un « nuovo stile, che si potrebbe definire lo stile della dinastia Angeli » et celle de « la corrente stilistica bizantina più moderna del primo XIII secolo »), la troisième s'éloigne déjà de Byzance et devient « complètement vénitienne ». L'intérêt de cette analyse comparative, toute en nuances qui, à force d'être détaillée, devient presque abstraite, est indéniable. Mais pour affirmer l'existence d'un style — en espèce celui que l'auteur appelle le style des Anges — est-il suffisant de marquer la présence — aussi active qu'elle soit — d'un changement dans le monde des formes, même si on accorde à celui-ci la richesse de contenu que lui attribue Henri Focillon ? Ce problème, infiniment délicat et complexe, fondamental pour le maniement intégral de la notion de style, a été discuté d'une manière magistrale, par V. N. Lazarev dans plusieurs de ses écrits [1]. Il n'en est pas moins vrai, d'autre part, que des expériences nombreuses et diverses ont préparé cette dernière renaissance de l'art byzantin qui est celle du style des Paléologue. Quelle est la teneur de ces expériences ? Quels sont les appuis historiques, culturels, sociaux, économiques qui justifieraient l'existence d'un style de la dynastie des Anges ?

Mais les relations artistiques entre Byzance et Venise ne s'arrêtent pas à cette époque de passage. Après une étape marquant, vers le milieu du XIII[e] siècle, un vrai art national vénitien (toujours à Saint-Marc), l'auteur constate, vers la fin du siècle, une nouvelle vague d'influence byzantine, cette fois-ci spécifiquement paléologue et notamment constantinopolitaine. Enfin, vers 1300, c'est un artiste byzantin qui a décoré la Chapelle Zen, dont les détails de style apparaissent étroitement liés à ceux de la Panaghia Parigoritissa d'Arta, des Saints-Apôtres de Salonique, de la Kahrie-Djami de Constantinople. Même beaucoup plus tard, vers le milieu du XIV[e] siècle, dans la décoration du Baptistère et de la Chapelle de Saint-Isidore, certains traits byzantins sont encore sensibles.

La double conclusion de l'auteur : qu'il y a à Venise au duecento deux époques de forte influence byzantine, notamment au début et à la fin du siècle, d'une part, que cette influence provient de la Capitale de l'Empire, d'une autre, apparaît, grâce à la minutieuse analyse renforcée

---

[1] V. N. Lasarev, *Фрески старой Ладоги* [Les fresques de Staraia-Ladoga], Moscou, 1960, p. 86—87.

d'exemples, stylistiquement prouvée. C'est entre 1220 et 1260, quand à Byzance même on n'enregistre pas d'activité artistique importante, que « vengono rielaborati in mode personale gli stimolo iniziale », ceux qui donneront naissance à un art spécifiquement vénitien.

C'est ainsi que dans le domaine de l'art, comme dans tant d'autres domaines, Byzance, « dans des siècles qui sont des siècles de crise mais non de décadence, d'épuisement de ses forces mais non d'appauvrissement de sa civilisation ou d'abandon de son idéal, n'a pas cessé de transmettre de multiples façons son enseignement »[2]. C'est ce qui justifie aussi le qualificatif de « Magistra Europae » que lui accorde l'auteur de cet article[3].

M.A.M.

A. V. BANCK, *Византийское искусство в собраниях Советского Союза* (Byzantine Art in the Collections of the U.S.S.R.), Leningrad-Moscou, 1966, 389 p., 302 ill.

Ce n'est pas seulement un magnifique album que le nouveau livre d'Alice Banck* sur l'Art byzantin dans les collections de l'U.R.S.S. On pourrait le définir, en paraphrasant René Huyghe, comme un vrai « dialogue avec le visible », tant texte et illustrations se complètent heureusement l'un l'autre. Cet art byzantin que notre époque découvre presque pas à pas — — sinon pas toujours dans la signification de son esthétique, du moins dans la vaste mission artistique et culturelle qu'elle exerça au-delà des frontières de l'Empire, en Europe aussi bien qu'en Proche-Orient — cache encore d'étonnantes richesses, des chefs-d'œuvre en mesure d'élargir encore l'horizon tellement complexe de ses créations. Et c'est, entre autres, le mérite de l'auteur que d'avoir choisi de l'inestimable trésor gardé dans les musées de l'U.R.S.S. non seulement les chefs-d'œuvre souvent cités, mais aussi un grand nombre de pièces encore peu connues et dont l'intérêt et la beauté ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre désormais célèbres. Aussi, c'est grâce à ce choix que le lecteur peut avoir l'image du double aspect de l'art byzantin : celui officiel, de la Cour et celui populaire. Ce n'est pas que le choix et la richesse de l'illustration qui méritent d'être soulignés, mais en égale mesure le grand nombre de détails qui, grâce à l'excellente qualité technique des photographies, deviennent un très précieux matériel d'étude analythique. C'est ainsi que, malgré l'absence de la miniature, de la sculpture en pierre, des célèbres émaux géorgiens *e.a.*, le livre offre une image extrêmement vivante, et très souvent émouvante même pour les spécialistes, non seulement de la création byzantine et de son évolution dans le domaine des arts figuratifs et ornementaux, mais aussi de son « message » pour la civilisation médiévale européenne.

Le texte comprend trois parties : un bref et clair exposé des grandes étapes stylistiques de l'art byzantin ; un compte rendu systématique et critique des fouilles, recherches et publications russes dans le domaine de l'art byzantin et, pour chaque œuvre représentée, une ample note informative. Celle-ci comprend non seulement la description iconographique et stylistique très complète de chaque objet, ses données techniques, sa provenance, la bibliographie, mais des références sur d'autres objets apparentés de par le style ainsi que les ouvrages principaux les concernant.

---

[2] Paul Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation*, dans *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo et Rinascimento*, Venise, 1966, p. 13—14.

[3] Otto Demus, *Die Rolle der Byzantinischen Kunst in Europa*, dans « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft », XIV, Graz-Cologne, 1965, p. 140.

* V. aussi un premier album du même auteur, mais restreint aux pièces de l'Ermitage : *L'art byzantin au Musée de l'Ermitage*, Leningrad, 1960.

En fin de compte, ce très beau livre, scientifique, artistique et didactique à la fois, vient heureusement compléter, pour les spécialistes autant que pour tous ceux — très nombreux de nos jours — intéressés par Byzance, le Catalogue de David Talbot Rice et Max Hirmer *(Kunst aus Byzanz,* Munich, 1959) et celui de la 9^{e} exposition du Conseil de l'Europe — Athènes, 1964 *(L'art byzantin—Art européen).*

M.A.M.

I. VÎNTU et G. G. FLORESCU, *Unirea Principatelor în lumina actelor fundamentale și constituționale* [L'Union des Principautés Roumaines à la lumière des actes fondamentaux et constitutionnels], Ed. Științifică, Bucarest, 1965, 324 (—327) p.

Les auteurs examinent, dans le cadre historique, les aspects juridiques les plus significatifs de l'Union des Principautés danubiennes et de la formation de l'Etat roumain à la lumière des actes fondamentaux et constitutionnels [1]. Cette distinction présente dans la conception des auteurs un intérêt tout spécial. Tandis que les actes fondamentaux n'ont prévu que les mesures préparatoires en vue de l'élargissement du marché interne et de la formation de l'Etat unitaire, les actes constitutionnels et les constitutions ont enregistré les résultats du processus de l'Union jusqu'à la constitution de l'Etat national roumain et de la lutte des masses pour la réalisation de l'Union ainsi que des réformes démocratiques liées indissolublement à l'Union.

L'idée principale qui se dégage est que l'Union des Principautés Roumaines constitue le résultat final d'un long processus historique, dont les prémisses résident dans les conditions économiques et sociales-politiques déterminées par la décomposition du régime féodal et par le développement des relations de production capitalistes dans ces pays. Ce sont ces conditions qui ont facilité la formation du marché intérieur unique et l'affirmation des éléments constitutifs de la nation roumaine, le processus étant clos vers le milieu du XIX^{e} siècle.

L'année révolutionnaire 1848 marque un moment important dans le développement de l'unité nationale des Roumains. Les programmes d'action élaborés par les organisations progressistes de la bourgeoisie exprimaient les principaux objectifs du mouvement révolutionnaire : du point de vue social, la réalisation des réformes agraire et électorale ; du point de vue politique, la libération nationale et le parachèvement de l'Union, c'est-à-dire la création de l'Etat national unitaire par l'union des trois pays roumains.

Les Assemblées ad hoc prévues par le Traité de Paris ont rempli, même dans la conception des pouvoirs européens et indépendamment de leur caractère temporaire et de leurs attributions limitées, un certain rôle représentatif en ce qui concerne l'organisation interne des Principautés. Excédant les dispositions du Traité, elles se sont conduites comme des organismes d'Etat autorisés par les électeurs de consacrer par voie légale la volonté manifeste des masses populaires. Leurs résolutions réclamaient, quoique partiellement et de façon limitée, à côté de l'unité nationale, l'organisation moderne de l'Etat, la suppression des anciennes formes des relations féodales et la reconnaissance de certains droits fondamentaux des citoyens. Elles seraient selon les auteurs, des organismes étatiques à caractère représentatif [2].

L'union personnelle de la Moldavie et de la Valachie, réalisée par la double élection du prince A. I. Cuza, des 5 et 24 janvier 1859 représentait la première étape de l'union définitive des Principautés danubiennes. Les actes respectifs sont des actes constitutionnels qui ont

---

[1] Cf. P. Simionescu, *Bibliographie sélective de la période historique de l'Union des Principautés Roumaines (1859—1866),* « Revue Roumaine d'Histoire », 1966, n° 1, p. 183—194.

[2] Cf. I. Vîntu et G. G. Florescu, *Valoarea constituțională a rezoluțiilor adunărilor ad hoc din Principatele Române* [La valeur constitutionnelle des résolutions des Assemblées ad hoc dans les Principautés Roumaines], « Studii și cercetări juridice », 1963, n° 3, p. 499—516.

ratifié solennellement la victoire du peuple roumain dans sa lutte pour la création de l'Etat national unitaire. Bien que la double élection du prince Cuza ait outrepassé les dispositions des actes internationaux, les Grandes Puissances, après l'avoir reconnue en fait, l'ont confirmée *de jure*, par le Protocole de Paris du 6 septembre, lequel, en introduisant dans le texte de la Convention de Paris les modifications exigées par les actes des 5 et 24 janvier 1859, a reconnu implicitement leur valeur d'actes constitutionnels.

La Proclamation adressée par le prince Cuza au peuple roumain le 11 décembre 1861 constitue l'act interne par lequel fut consacrée l'unification politique. Il a la valeur et la force juridique d'un acte constitutionnel par lequel les organismes compétents de l'Etat, en application des résolutions des Assemblées ad hoc et répondant à la volonté du peuple, ont proclamé l'union complète et définitive des Principautés.Cet acte fut le fondement constitutionnel de toutes les transformations effectuées sur le plan interne et externe et qui outrepassaient les dispositions de l'acte international d'adhésion. Les transformations intervenues furent reconnues ultérieurement par les Grandes Puissances ; l'acte international du 4 décembre 1861 reconnaissait aux Principautés le statut d'une union réelle.

Le Statut du 2 mai 1864 plébiscité avec une large majorité a été destiné à vaincre la résistance des forces rétrogrades encouragées par des facteurs extérieurs s'opposant à la réalisation des réformes revendiquées par le peuple. Le Protocole de Constantinople, du 16/28 juin 1864, conclu avec l'accord et la collaboration de l'Etat roumain[3], accepta à d'infimes modifications près, le Statut et la loi électorale. Le Statut est un acte international de reconnaissance par les Puissances garantes de la victoire définitive du peuple roumain dans l'œuvre d'unification nationale et un acte d'adhésion aux changements intervenus dans la structure des rapports internationaux du nouvel Etat. L'adhésion des Grandes Puissances aux dispositions du Statut constituait un renoncement implicite à la forme d'union réelle à caractère temporaire et extraordinaire attribuée aux Principautés-Unies, et la reconnaissance de la réalisation de l'union politique entière et définitive, consacrée par voie interne.

En ce qui concerne son contenu, le Statut constitue l'ensemble des normes fondamentales qui ont consacré la nouvelle situation politico-juridique de l'Etat roumain, l'organisation moderne, les réformes démocratiques, l'autonomie interne, et les tendances évidentes d'indépendance sur le plan externe ; l'entrée en vigueur du Statut enleva à la Convention de Paris son efficience juridique comme acte fondamental des Principautés Roumaines, et le remplaça.

Par sa nature juridique, par le caractère du système de ses normes, par son contenu et par sa base réelle de masses, le Statut est un acte ayant la valeur et la force d'une Constitution, il représente la première Constitution de la Roumanie moderne.

La vaste documentation d'archives, la forme élégante et la logique des démonstrations font de ce livre qui met en relief les relations politico-juridiques dans le Sud-Est européen, et surtout les rapports turco-roumains, une lecture utile et agréable.

L.P.M.

V. AL. GEORGESCU, *Cîteva contribuţii la studiul receptării dreptului bizantin în Ţara Românească şi Moldova (1711—1821)* [Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin en Valachie et en Moldavie (1711—1821)], « Studii », 1965, *1*, 49—73.

L'article fait partie d'un ensemble de recherches concernant la réception du droit romano-byzantin en Valachie et en Moldavie. L'auteur conçoit cette réception comme une partie constitutive du vaste processus européen qui consiste dans l'adoption du droit romain-justinien ou du

[3] Cf. G. G. Florescu, *La procédure de l'investiture et le cérémonial de la réception du prince régnant Couza à Constantinople*, « Studia et acta orientalia », II, 1960.

droit romano-byzantin, et de leur adaptation créatrice aux intérêts de la classe féodale d'abord, à celle de la bourgeoisie en train de ce former, ensuite[1].

C'est ce dernier aspect, moins étudié jusqu'à présent, que l'article éclaire par de nouvelles données puisées à même les documents princiers ou les actes de quelques procès du XVIII^e^ siècle et des premières décennies du XIX^e^ siècle. Dans un jugement prononcé par le voïvode de Moldavie en 1715 par exemple, on s'appuyait sur les *Basiliques* pour écarter une coutume *contra legem.* Dans un autre procès de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, on établissait sur la base de la législation byzantine que les juges sont seuls en mesure d'apprécier si les coutumes invoquées par les parties étaient « bonnes et utiles ». C'est donc à l'aide d'un principe du droit romano-byzantin reçu *(receptum)* que l'on accorde la prépondérance au droit princier contre les coutumes anciennes, phénomène caractéristique pour la politique de renforcement de la monarchie, durant la dernière période du régime féodal.

L'emploi en Moldavie du Code valaque de 1652 (contenant d'ailleurs toute la matière du Code moldave de 1646) dans la première moitié du XVIII^e^ siècle est démontrée par la preuve apportée ici du fait que le recueil de « chapitres de lois », qui a appartenu à un boyard-juge, le hetman A. Jora (découvert par Gh. Ungureanu en 1934) est extrait dudit code valaque.

La concordance que l'auteur établit entre certains textes de lois, copiés à l'intention de la chancellerie du *divan* princier dans le Registre *(Condica)* de C. Mavrocordato de 1741—1742 et ceux qui sont contenus dans la Vactëria dont la traduction roumaine en 1754 semble avoir été préparée en vue de l'impression en tant que code officiel sous l'un des règnes du même voïvode, est particulièrement intéressante. Retenons également la preuve qu'apporte l'auteur de la réception du droit byzantin urbain (le *Traité* de Julien l'Ascalonite), exigée par le développement urbain des pays roumains sous l'impulsion de l'économie de facture pré-capitaliste. « Le droit féodal roumain est le seul à avoir reçu sous cette forme le Traité de Julien l'Ascalonite, pour passer, au XVIII^e^ siècle, à l'élaboration — à l'aide de quelques matériaux byzantins — d'un droit urbain à tendance pré-bourgeoise. Ce sont là de nouveaux aspects qui s'ajoutent aux recherches récentes... » (p. 66)[2].

L'analyse du chrysobulle moldave du 15 juillet 1764 de Grégoire III Ghica permet à l'auteur de montrer la manière dont l'idéologie juridique et théologique du droit canonique byzantin était employée pour le renforcement de l'absolutisme monarchique. Le prince ne se contente plus maintenant de souligner la dualité — telle que l'énonçait le droit canon — du pouvoir politique et juridique, mais en dégage une série d'arguments sur la nature de la monarchie de droit divin, pour justifier ses tendances absolutistes.

Dans le même esprit est élucidé le sens qu'on doit attribuer à l'emploi dans les pays roumains des Basiliques dans l'édition de C. A. Fabrotus, avec l'analyse d'un cas concret de 1820 en Moldavie où le *vornic* C. Palade en tant que tuteur, a utilisé un exemplaire du VII^e^ tome de cette édition qui a été retrouvé et identifié comme tel par le P^r^ Ş. Cioculescu, grâce à certaines notes manuscrites. Il s'agissait d'un procès en revendication de certaines propriétés

---

[1] Cf. V. Al. Georgescu, *La réception du droit romano byzantin dans les Pays Roumains (Moldavie et Valachie)*, dans *Mélanges H. Lévy-Bruhl*, Paris, 1956, p. 373 392 ; Idem, *Trăsăturile generale şi izvoarele Codului Calimach* [Les traits généraux et les sources du Code de Calimach], dans « Studii », 1960, *4*, 73 106 ; Idem, *Protimisisul în manualele de legi din 1765, 1766 şi 1777 ale lui M. Fotino* [Le droit de protimêsis dans les manuels de lois de 1765, 1766 et 1777 de M. Fotino], dans « Studii şi materiale de istoric medie », 1962, *5*, 287—393 ; Idem, *Le rôle de la théorie romano-byzantine dans le développement du droit féodal roumain*, dans *Mélanges Ph. Meylan*, vol. II, Lausanne, 1963, p. 61—87 ; Tr. Ionaşcu et V. Al. Georgescu, *Unité et diversité des formes de la réception du droit romano-byzantin en Orient et du droit romano-justinien en Occident*, dans « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », 1964, *1—2*.

[2] Voir par exemple М. И. Сюзюмов, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале X века*, dans « Византийский Временник », IV, 1951, Idem, *О трактате...*, dans « Учен. зап. Урал. гос. унив. », 1960, I.

que le *vornic* ne considère plus comme des fiefs, mais comme faisant objet d'un droit de propriété absolue, de type capitaliste ; aussi utilise-t-il pour soutenir ses droits un langage adéquat, qu'il retrouve dans les textes des Basiliques reflétant la conception romaine de la propriété quiritaire.

L'étude du professeur V. Al. Georgescu, destinée à nous situer « au sein même des processus d'élaboration et de développement du droit féodal roumain et, plus tard, de passage vers un nouveau système de droit, adapté aux relations capitalistes en pleine affirmation » (p. 25), s'appuie sur une riche documentation et offre une interprétation des plus originales, permettant ainsi une connaissance scientifique des formes complexes et du caractère dialectique que revêt le processus de réception du droit romano-byzantin en Moldavie et en Valachie.

L.P.M.

PAUL GOGEANU, *Strîmtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* [Les détroits de la mer Noire à travers l'histoire], Ed. Politică, Bucarest, 1966, 208 pages.

Abordant l'historique d'un problème important : le régime des détroits de la mer Noire (le Bosphore et les Dardanelles), l'auteur, bien connu par son activité scientifique, examine les conflits surgis dans cette zone et leurs nombreuses implications, s'attachant à mettre en relief les résultats successifs obtenus par l'activité diplomatique dans le cadre des conférences et des congrès internationaux, — résultats dont la forme finale s'est concrétisée dans la Convention conclue le 20 juillet 1936 à Montreux, acte international en vigueur.

Dans le I^er^ chapitre (« De l'antiquité jusqu'à la chute de Constantinople »), sont exposés les aspects les plus importants concernant la période du contrôle exercé sur les détroits, d'abord par les Grecs et ensuite par les Romains, de même que le rôle de Byzance et l'influence génoise.

Le II^e^ chapitre (« La mer Noire — en tant que lac turc ») est consacré au régime des détroits depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au déclin de la Puissance ottomane et contient les références indispensables aux capitulations les plus importantes accordées par la Porte, pour la navigation dans les détroits des navires de commerce appartenant aux puissances étrangères. Dans la dernière partie de ce chapitre sont présentées les circonstances dans lesquelles a cessé l'exercice du monopole turque en cette région.

Dans le III^e^ chapitre (« Vers une première réglementation internationale du régime des détroits dans la mer Noire »), l'auteur — tout en tenant compte de la conjoncture diplomatique existante à l'époque —, examine le traité russo-turque de Kutchuk—Kaïnardji (1774), celui d'Andrinople (1829), de même que le traité d'Unkiar—Skélessi (1833). L'auteur met également en lumière le rôle du traité multilatéral de Londres (1841), considéré comme une étape caractéristique du problème analysé.

On étudie au IV^e^ chapitre (« De 1841 à 1918 ») le régime des détroits et de la mer Noire, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, période riche en événements importants. Il insiste sur les actes internationaux qui ont conduit à des changements dans la structure du régime de navigation : le traité de Paris (1856), conclu à la fin de la guerre de Crimée ; le traité de Londres (1871) ; la convention d'armistice de Mudros, ainsi que le traité de Sèvres (1920).

« La Conférence de Lausanne » est le titre du V^e^ chapitre, où sont exposés les principaux traits des négociations qui ont abouti à la conclusion du traité de paix de Lausanne et la convention concernant les détroits (1923).

Dans le VI^e^ et dernier chapitre (« La Conférence de Montreux »), l'auteur indique d'abord la situation internationale d'avant guerre, en passant ensuite à la convocation par la Turquie

ainsi qu'aux travaux de la Conférence, et souligne, à la suite d'une analyse objective, l'apport de la délégation roumaine dirigée par Nicolae Titulescu, ministre des Affaires Etrangères, à la réalisation d'un accord. En se rapportant à la Convention de Montreux (1936), l'auteur déclare textuellement : « Il est certain que la nouvelle réglementation d'un des plus épineux problèmes européens a constitué un exemple positif de solution des problèmes litigieux par la voie amiable des négociations... », pour souligner ensuite : « Le régime institué à Montreux a démontré l'efficience des pactes et des ententes régionales pour le maintien de la paix et de la sécurité dans certaines zones névralgiques du monde, et surtout dans la zone balkanique et celle des détroits » (p. 197).

En relevant l'importance de la réglementation établie par la convention de Montreux, l'auteur, en se rapportant aux perspectives de cet acte international, affirme : « Il est évident qu'un traité international ne peut durer éternellement ». Avec le temps, la nécessité apparaît de mettre d'accord certaines clauses avec les besoins de la vie, justement afin de le rendre meilleur, plus convenable pour les parties contractantes, et plus apte à réaliser leurs buts » (p. 198)*.

Nous considérons — suivant les principes de la consolidation et de la souveraineté d'Etat et de la coopération internationale, principes soutenus conséquemment par la politique extérieure de la République Socialiste de Roumanie —, qu'il serait intéressant de relever la situation créée par la nouvelle Convention concernant le régime de la navigation sur le Danube, conclue à Belgrade le 18 août 1948, laquelle, en supprimant la Commission Européenne du Danube, a implicitement aboli le régime des *stationnaires*. Ces navires légers de guerre (navires de surface), appartenant à des Etats, membres de cette commission, et ayant le droit de se trouver dans la mer Noire à l'embouchure du fleuve, ont jouit d'un régime spécial établi par la Convention de Paris (1856), régime maintenu par tous les actes internationaux, jusqu'à cette abolition définitive.

Cet ouvrage qui s'appuie sur une documentation ample et solide, offre, dans une forme accessible à un large cercle de lecteurs, l'occasion de faire une incursion intéressante dans un important problème qui garde encore toute son actualité. Il permet surtout de suivre et de mieux comprendre « le nœud des contradictions » (p. 9) qui caractérise l'évolution du problème des détroits aux différentes époques, jusqu'à l'élaboration du régime en vigueur dont l'auteur indique les perspectives.

G.G.F.

---

* Cf. Gr. Geamănu, *Dreptul internațional contemporan* [Le droit international contemporain], Bucarest, 1965, p. 353.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE
(I/1963 — V/1967)

Avant-propos, I/1—2 . . . . 5—6
Le 80e anniversaire du professeur Vasile Grecu, III/3—4 . . . . 377—378
Bibliographie des travaux du professeur V. Grecu (P. Ş. Năsturel), III/3—4, . . 379—384

Études

ALEXANDRESCU-DERSCA, M. M., *Un privilège accordé par Suleyman Ier après l'occupation de Bude (1526)*, IV/3—4, ... 377—391
ANDRÉEV, MIHAIL (Sofia), *Sur l'origine du « Zakon Sudnyi Ljudem » (loi pour juger les gens)*, I/3—4, ... 331—344
AVRAMOVSKI, ŽIVKO (Belgrade), *Le gouvernement yougoslave, les négociations du traité soviéto-roumain d'aide mutuelle et la chute de Titulescu*, IV/3—4, . . 491—512
BALOTĂ, A., *« Radu Voïvode » dans l'épique sud-slave*, V/1—2, ... 203—228
BARNEA, ION, *Un manuscrit byzantin illustré du XIe siècle*, I 3—4 , ... 319—330
BARNEA, ION, *Über die mittelalterlichen Tierdarstellungen in der Dobrudscha (10.—14. Jahrhundert)*, III 3—4, ... 585—610
BRÎNCUŞ, GR., *Über die einheimischen lexikalischen Elemente im Rumänischen*, 1/3—4, ... 309—317
CAMARIANO, NESTOR, *L'activité de Georges Olympios dans les Principautés Roumaines avant la révolution de 1821*, II/3—4, ... 433—446
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, *La guerre russo-turque de 1768—1774 et les Grecs*, III/3—4, ... 513—547
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, *Jérémie Cacavela et ses relations avec les Principautés Roumaines*, III/1—2, ... 165—190
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, *L'œuvre de Beccaria « Dei delitti et delle pene » et ses traductions en langues grecque et roumaine*, V/1—2,. . . . . . 193—202
CARATAŞU, M., v. Dima-Drăgan, C.
CERNOVODEANU, PAUL, *Bucarest. Important centre politique du Sud-Est européen à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe*, IV/1—2, . . 147 167
CERNOVODEANU, PAUL, *The general condition of English trade in the Levant in the second half of the 17th century and at the beginning of the 18th century*, V/3—4, ... 447—460
CIACHIR, NICOLAE, *La conclusion de la paix de Bucarest en 1886 au lendemain des événements balkaniques de 1885—1886*, III 3—4, ... 563—583
CIACHIR, N. et G. MAXUTOVICI, *Условия, созданные на территории Румынии для албанского культурного движения в конце XIX—начале XX века*, V/3—4 . . . . 489—500
CIOBANU, GHEORGHE, *Altertümliche Elemente in der rumänischen und bulgarischen Volksmusik*, II/1—2, ... 71— 91
COMIŞEL, EMILIA, *Eléments folkloriques balkano-roumains dans les musiques du rituel nuptial*, II 3—4, ... 511—525
CONSTANTINESCU, R., *Les martyrs de Durostorum*, V/1—2,. . . . . 5—20
CRONŢ, GHEORGHE, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIIIe siècle. Le contenu de l'enseignement*, IV/3—4, ... 437—473

CRONŢ, GHEORGHE, *Byzantine juridical influences in the Romanian feudal society. Byzantine sources of the Romanian Feudal Law*, II/3—4, ... 359—383

DAN, M. et GOLDENBERG, S., *Le commerce balkano-levantin de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVIe siècle et au début du XVIIe siècle*, V 1—2, ... 87—117

DIACONU, PETRE, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, III/1—2, . . 37— 56

DICULESCU, VLADIMIR, *Rumänien und die Frage der bulgarischen Freischaren (1866—1868)*, I/3—4, ... 463—483

DIMA-DRĂGAN, C. et M. CARATAŞU, *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, V/3—4, ... 435—446

DUJČEV, I. (Sofia), *Markellai-Marcellae. Un toponyme latin méconnu*, IV/3—4, 371—375

DUŢU, ALEXANDRU, *Un critique des normes de conduite isocratiques: Dinicu Golescu*, V/3—4, ... 475—488

DUŢU, ALEXANDRU, *Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIIIe siècle: « Les dits des philosophes »*, IV/3—4, ... 513—533

FLORESCU, G. G., *Some aspects from the history of the South-Eastern European relations: Romanian-Serbian relations (1859—1866)*, IV/1—2, ... 207—221

FLORESCU, G. G., *Some aspects of the struggle for the formation of the modern South-Eastern European States. Romanian-Turkish relations*, II/1—2, . . . 187—214

FOCHI, ADRIAN, *Das Doitschin-(Doicin-, Dojčin-, Дойчин-) Lied in der südosteuropäischen Volksüberlieferung, I—II*, III/1—2, 229—268; III/3—4, 465—511

FOCHI, ADRIAN, *Parallèles folkloriques sud-est européens*, I/3—4, ... 517—550

FOCHI, ADRIAN, *Die rumänische Volksballade „Uncheşeii" und ihre südosteuropäischen Parallelen (Das Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau)*, IV/3—4, ... 535—574

GĂMULESCU, DORIN, *Сербо-хорватские заимствования в Олтении*, II/3—4, 447—465

GARAŠANIN, MILUTIN V. (Belgrade), *Considérations sur les influences sud-orientales dans les civilisations préhistoriques des Balkans*, III/1—2, ... 5— 16

GEORGESCU, VALENTIN, *Alte albanische Rechtsgewohnheiten*, I/1—2, ... 69—102

GEORGESCU, VALENTIN AL., *L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IVe livre de droit coutumier de son « Manuel de lois » (1777)*, V 1—2, ... 119—166

GEORGESCU, VALENTIN AL., v. Ionaşcu, Traian

GEORGESCU, VLAD, *Idées sociales et politiques dans la littérature historique des Principautés Roumaines pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle*, V/1—2, ... 167—191

GIURESCU, DINU, *Maîtres orfèvres de Kiprovac en Valachie, au XVIIe siècle*, II 3—4, ... 467—510

GIURESCU, DINU, *Об экспорте соли из Румынских государств на Балканский полуостров при феодализме*, I 3—4, ... 421—462

GÖLLNER, CARL, *Der Türke in der dramatischen Literatur des 16. Jahrhunderts*, III 1—2, ... 131—153

GOLDENBERG, S., *Der Südhandel in den Zollrechnungen von Sibiu (Hermannstadt) im 16. Jahrhundert*, II/3—4, ... 385—421

GOLDENBERG, S., v. Dan, M.

GUBOGLU, MIHAIL, *L'historiographie ottomane des XVe—XVIIIe siècles. Bref aperçu*, III 1 2, ... 82— 93

GÜNDISCH, GUSTAV, *Zum siebenbürgischen Aufenthalt des Jacobus Palaeologus*, IV 1 2, ... 71— 79

HOLBAN, MARIA, *Contracts balkaniques et réalités roumaines aux confins danubiens du royaume de Hongrie. A propos de la publication de nouvelles sources concernant Basarab*, III 3 4, ... 385—417

HOLBAN, MARIA, *Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 et de quelques incidents de son voyage*, V 3 4, ... 419—434

HOLBAN, MARIA, *En marge de la croisade protestante du groupe de Urach pour la diffusion de l'évangile dans les langues nationales du Sud-Est Européen — L'énvoyé Wolff Schreiber*, II 1—2, ... 127—152

IONAŞCU, TRAIAN et GEORGESCU, VALENTIN AL., *Unité et diversité des formes de la réception du droit romain en Occident et du droit byzantin en Orient*, II 1 2, ... 153—186

IRMSCHER, JOHANNES (Berlin), *Griechisch-deutsche Beziehungen vom 13. Jahrhundert bis zur Gegenwart. Eine erste Übersicht*, IV 3—4, ... 355—370

KRIARAS, E. (Thessalonique), *La langue néo-grecque dans l'évolution de la littérature byzantine et néo-hellénique*, III/1—2, ... 155—164
MARCU, L. P., *Some aspects of laicization of the Moslem family in Dobrudja (end of the 19th century — first decades of the 20th century)*, III 1—2, ... 191—228
MARCU, L. P., *The Tartar patriarchal community in the Dobrudja and its disintegration*, V/3—4, ... 501—542
MAXUTOVICI, G., v. Ciachir, N.
MEHMET, MUSTAFA A., *Хроника Идриса Битлиси в качестве источника по истории покорения Балканского полуострова турками* III/1—2,. 95—129
MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Les éléments latins de la langue albanaise, I—II*, IV/1—2, 5—33; IV/3—4, ... 323—353
MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Прямое византийское влияние в румынском языке*, I/3—4, ... 345—375
MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Prolégomènes à une édition critique des τακτικὰ-στρατηγικὰ de Maurice-Urbicius*, V/3—4, ... 401—418
MILLER, A. F. (Moscou), *Abdullah Ramiz Pacha en exil*, II 3—4, ... 424—432
MIRAMBEL, ANDRÉ (Paris), *Les sources populaires du roman néo-grec*, II/1—2 3— 15
MIRCEA, ION-RADU, *« Les vies des rois et archevêques serbes » et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567*, IV/3—4, ... 393—412
MIRCEA, ION-RADU, *Relations culturelles roumano-serbes au XVIe siècle*, I/3—4, 377—419
MIRCEA, I. R., *Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVIIe siècle*, V/1—2, ... 77— 86
NĂSTUREL, PETRE Ș., *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont-Athos des origines au début du XVIe siècle*, II/1—2, ... 93—126
NĂSTUREL, PETRE Ș., *Peut-on localiser la Petite Preslave à Păcuiul lui Soare? Commentaire à Anne Comnène, Alexiade VII$_{III}$*, III 1—2, ... 17— 36
NĂSTUREL, P. Ș., *Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople »*, V/1—2, ... 41— 75
NESTOR, ION, *La pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique et la Grèce continentale. Considérations sur les recherches historiques et archéologiques, I*, I/1—2, ... 41— 67
OIKONOMIDÈS, N. A. (Athènes), *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux Xe—XIe siècles: La Mésopotamie de l'Occident*, III/1—2, ... 57— 79
OUNDJIEV, IVAN (Sofia), *Vassil Levski et l'unité des peuples balkaniques*, III/34, ... 549—562
PALL, FRANCISC, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, III/3—4, ... 433—463
PANAITESCU, P. P., *Contribution à l'histoire de la littérature de chancellerie dans le Sud-Est de l'Europe*, V/1—2, ... 21— 39
PAPACOSTEA, VICTOR, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, I/1—2, ... 7— 39
PAPACOSTEA, VICTOR, *La fondation de l'« Académie grecque » de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie, I—II*; IV/1—2, 115—145; IV/3—4,. . . . . 413—436
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, *Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Olténie pendant l'occupation autrichienne (1718—1738)*, IV/3—4, ... 475—490
PETRESCU, PAUL, *Observations on folk art in Timoc*, I/3—4, ... 485—515
PIOTROVSKI, R. G. (Leningrad), *У истоков романского артикля*, I/3—4, 285—308
SIMONESCU, DAN, *Le chroniqueur Matthieu de Myre et une traduction ignorée de son « Histoire »*, IV/1—2, ... 81—114
STAHL, PAUL, *Vieilles églises en bois de Roumanie*, III/3—4, ... 611—637
STAHL, PAUL, *Les vieilles maisons à étage de Roumanie. Les facteurs balkaniques*, II/3—4, ... 527—546
STĂNESCU, EUGEN, *Les réformes d'Isaac Comnène*, IV/1—2, ... 35— 69
TAPPE, ERIC D. (London), *John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794*, V/3—4, 461—474
TODOROV, NIKOLAÏ (Sofia), *Sur quelques aspects du passage du féodalisme au capitalisme dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman*, I/1—2, 103—136
TRÎPCEA, TEODOR, *Сербские слова в банатском наречии и их значение*, I/1—2, ... 137—152

TRIPCEA, T. N., *События, происходившие на австро-сербской границе во время сербского народного восстания 1804—1813 гг.*, IV/1—2, . . . 169—196
TSARAS, JEAN (Thessalonique), *La fin d'Andronic Paléologue dernier despote de Thessalonique*, III 3—4, . . . 419—432
VÎRTOSU, EMIL, *Les relations de la Moldavie et de la Valachie avec l'Empire ottoman, reflétées par le sceau du prince régnant (XVII^e—XIX^e siècles)*, IV/1—2, . . . 197—206
VULCĂNESCU, ROMULUS, *Les signes juridiques dans la région carpato-balkanique*, II/1—2, . . . 17— 69

Mélanges

ALEXANDRESCU-VIANU, M., *Un sarcophage mithriaque au Musée d'Histoire de Galatzi*, V/1—2, . . . 229—233
BĂNESCU, NICOLAE, *A propos de Basile Apokapes, duc de Paradounavis (=paristrion). La notice du Moine Théodule (1059)*, I/1—2, . . . 155—158
BĂNESCU, NICOLAE, *Archives d'Etat de Gênes. Officium Provisionis Romanie*, IV/3—4, 575—591; V/1—2, . . . 235—263
BODOGAE, T., *Aus dem Briefwechsel Şaguna's mit Vuk Karadzić*, IV/3—4, . . . 593—601
BOLŞACOV-GHIMPU, A. A., *La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos*, V/3—4, . . . 543—551
BUCŞAN, ANDREI, *Similitudes entre les danses populaires roumaines et balkaniques* II 3—4, . . . 607—613
CAMARIANO, NESTOR, *Quelques précisions au sujet de la traduction du drame « L'Olympiade » de Metastasio faite par Rhigas Velestinlis*, III/1—2, . . . 291—296
CÂNDEA, VIRGIL, *Une version roumaine du XVII^e siècle de l'apologie contre Mahomet de Jean Cantacuzène*, IV/1—2, . . . 233—237
CERNOVODEANU, PAUL, *The tombstone of Prince Constantin Brîncoveanu's phisician, Pantaleon Caliarhis*, I/3—4, . . . 561—564
CONSTANTINESCU, AURELIAN, *Два неопубликованных документа в связи с « читальней », существовавшей в городе Джурджу*, II/3—4, . . . 579—584
CONSTANTINESCU, AURELIAN, *Хронологическое уточнение одного из эпизодов балканских событий в начале XIX в.*, I/3—4, . . . 565—567
DAN, MIHAIL, *О научных румыно-болгарских связей в XIXb. Два письма Л. Милетича, Ивану Богдану*, I/1—2, . . . 159—165
DIMA-DRĂGAN, CORNELIU, *Cultural relations between the Serbian chronichler George Brankovich and the Stolnic Constantin Cantacuzino*, II/3—4, . . . 553—560
DUMITRESCU, DINU A., *Contribution à une bibliographie de « Turcica » espagnole (XVI^e—XVII^e siècles)*, II/1—2, . . . 229—237
DUŢU, ALEXANDRU, *Some remarks on the Dacians met in Rome by Manuel Chyrsoloras*, III/3—4, . . . 647—650
FLORESCU, G. G., *La création de l'agence diplomatique de Roumanie à Sofia (1879)*, V/1—2, . . . 279—282
GEORGESCU, VALENTIN AL., *Le XIV^e centenaire de la mort de Justinien I^er (565—1965)*, V/3—4, . . . 551—560
GRECU, VASILE, *Byzantinische Quellen zu den Rumänischen Gesetzbüchern aus den Jahren 1646 und 1652*, III/1—2, . . . 283—289
GRAUR, AL., *Noms de femmes roumains provenant de vocatifs grecs*, II/1—2, . . . 215—216
GRAUR, AL., *Oluzbir*, I/3—4, . . . 551—552
ILIESCU, OCTAVIAN, *Nouvelles informations relatives aux lingots romains d'or, trouvés en Transylvanie*, III/1—2, . . . 269—281
ILIESCU, OCTAVIAN et SIMION. CAVRUĂ, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII^e et XIV^e siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire*, II/1—2, . . . 217—228
MAIER, RADU O., *Временные укрытия из камня в зоне Истрия, СФР Югославия*, III 3—4, . . . 657—667
MAIER, R. O., *Этнографические элементы жилища и народного искусства аромун*, II/3—4, . . . 585—605
MATEI, ION, *Mots d'origine roumaine en turc*, IV/1—2. . . . 223—232
MATEI, I., *Notes sur les « turcismes » du dialecte roumain [illegible]*. V/3—4. 567—572

MEHMET, M. A., *Un document turc concernant le kharatch de la Moldavie et de la Valachie aux XVe—XVIe siècles*, V 1—2, ... 265—274

MIHAIL, PAUL, *К вопросу о переписке Молдовлахийского воеводы Стефана Великого с Архиепископом Первой Юстинианы Дорофеем*, IV 1—2, 239—246

MIHAIL, PAUL, *Циркуляция в Румынских княжествах славянской псалтыри, напечатанной в Венеции*, II/1—2,. 255 258

MINTSCHEW, D. N. (Sofia), *Über Liutwid den Sagenfürsten der Dobrudscha*, III 3—4, ... 639 645

MIRONESCU, NICOLAE AL., *Mandra, Senuna, Simbra, Trois anciens termes pastoraux au nord et au sud du Danube*, III 3—4, ... 651—655

NĂSTUREL, PETRE Ș., *Slavo-roumain f i t ă < grec-byzantin* ὑφελτόν « écriture chiffrée », V 3—4, ... 561 566

PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, *La correspondance de Jaques Rotas, l'ami et l'éditeur d'Adamantios Coray*, II/3—4, ... 565 577

POGHIRC, C. *Этимологические заметки*, I 3—4, ... 553 559

ROSETTI, A., *Sur le traitement des groupes ks, kt, dans les langues balkaniques*, I/1—2, ... 153—154

SAUCIUC-SĂVEANU, THEOFIL, *Die Charakterisierung des Kaisers Trajan von Prokopios aus Cäsarea*, II/3—4,. . . . . 547—552

SIROUNI, H. Dj., *Notes concernant la ville de Bucarest dans les sources arméniennes et turques*, II/3—4, ... 561—563

SIMION, GAVRILĂ, v. Iliescu, Octavian

STAHL, PAUL, *La dendrolatrie chez les Turcs et les Tartares de la Dobroudja*, III/1—2, ... 297—303

STREINU, VALERIU, *Sur quelques manuscrits grecs corydaléens*, V/1—2, . . . 275—278

VÎRTOSU, EMIL, *Die Darstellung der Hand in der rumänischen und bulgarischen diplomatischen Praxis*, II/1—2, ... 241 253

Chronique

La conférence d'études classiques de Plovdiv, 24—29 avril 1962 (*D. M. Pippidi*), I/1—2, ... 167 168

Le colloque international de Sinaia sur les civilisations balkaniques, 9 14 juillet 1962 (*Em. Condurachi*) I/1—2, ... 169 175

Le premier festival de folklore des pays balkaniques et de la zone de la mer Adriatique (*Mihai Pop*), I/1 2, ... 177 178

VICTOR PAPACOSTEA (*Mircea Voicana*), I/1—2, ... 179 181

La Conférence internationale des études sud-est européennes de Munich, novembre 1962 (*C. Daicoviciu*), I/3—4, ... 569—570

La réunion du Comité de l'Association internationale des études byzantines, Athènes, avril 1963 (*Eugen Stănescu*), I/3—4, ... 571

Les débuts de l'AIESEE, œuvre de compréhension et d'entente mutuelle par la Science (*Em. Condurachi* et *Virgil Cândea*), I 3—4, ... 573 577

Das Institut für Byzantinistik an der Martin-Luther-Universität, Halle (*Johannes Irmscher*, Berlin), II/1—2, ... 259 261

Recent American scholarship on the History of South-Eastern Europe (*Stephen Fischer -Galați*, Detroit), II 1—2, ... 263 271

Le VIIIe Congrès international d'archéologie classique et les problèmes du Sud-Est Européen (*Em. Condurachi*), II 3 4, ... 615 628

L'Œuvre de Jovan Cvijić, à l'occasion de son centenaire (*S. Iancovici*), III/1—2, 305 311

La deuxième réunion internationale du Bureau de l'AIESEE. Bucarest, 30 novembre — 3 décembre 1964 (*V. Cândea*), III/1—2, ... 313—314

L'Exposition d'art graphique turc à Bucarest. Institut d'Architecture « Ion Mincou », fin janvier-février 1965 (*Eleonora Costescu*), III/1—2, ... 315—324

L'Exposition Marij Pregely. Bucarest, Musée Simou, fin janvier février 1965 (*E. Costescu*), III 1 2, ... 325—328

La réunion Sarajevo de l'Association Internationale d'Études du Sud Est Européen (*V. Cândea*), III 3—4, ... 669—670

Contributions à la connaissance du Sud-Est Européen, apportées par l'ethnographie et le folklore roumains. Session d'ethnographie et de folklore, Bucarest, 5—8 octobre 1965 (*N. Al. Mironescu*), IV/1—2, ... 247—249

La chronique des manifestations commémoratives «Nicolas Iorga» (*Anca Ghiață*), IV/1—2,, ... 251—255
La première réunion de la Commission Internationale de l'histoire des idées dans le Sud-Est Européen (*Alexandru Duțu* et *Vlad Georgescu*), IV/1—2, ... 257—259
La réunion des recteurs des Universités de la zone balkanique (*Anghel Manolache*), IV 3—4, ... 603—606
Une exposition de tapisserie et de sculpture yougoslave à Bucarest. Salles « Dalles », mars-avril 1966 (*E. Costescu*) IV 3—4, ... 607—615
Le second Congrès international d'études crétoises, avril 1966 (*E. Stănescu*), IV 3 4, ... 617—619
Les fouilles de la mission archéologique polonaise à Faras et leur importance pour l'histoire de l'art byzantin (*Tadeus Zawadzki*-Pologne), V/1—2, ... 283—298
Les réunions de l'AIESEE à Thessalonique (*V. Cândea*), V/1—2, ... 299—301
Les travaux de la Commission AIESEE pour l'étude du chant populaire dans les Balkans, Tirana, 17—18 juin 1966 (*A. Fochi*), V/1—2, ... 302—303
Le XIII[e] Congrès international d'études byzantines (*E. Stănescu*), V/1—2, . . . 315—317
Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est Européen. Linguistique — Littérature — Folklore — Ethnographie — Arts (*H. Mihăescu, Al. Duțu, A. Fochi, Paul Stahl, M. A. Musicescu*), V/1—2, . . . 304—314
Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est Européen. Histoire (*P. Alexandrescu, P. S. Năsturel, D. Berindei, N. Fotino, I. Matei, Val. Georgescu*), V/3—4, ... 573—592
L'anniversaire du XI[e] centenaire des frères Constantin-Cyrille et Méthode à Salonique (22 27 octobre 1966) (*G. Mihăilă*), V/3—4, ... 593—595
Echos de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest (*Petre Ș. Năsturel et Anca Iancu*), V/3 4, ... 596 599

Comptes rendus

Actes du XII[e] Congrès international d'études byzantines (R. Theodorescu et Gh. Zbuchea), IV/1—2, ... 271—285
ANDREEV, MIHAIL, *Ватопедската грамота и въпросите на българского феодально право* (Val. Georgescu), III/3—4, ... 684—688
ANGHELOV, D., *Богомилството в България* (S. Iancovici),III/3—4, . . . 681—684
ANGUÉLOVA, RACHEL, *Шуменски возрожденски кащи* (Anca Ciobanu et P. Stahl), IV/3—4, ... 635—637
ANOYANAKIS, FIVOS, *Greek Folk -Instruments*, (T. Alexandru), II/1—2, . . 320—321
ARŠ, G. L., *Албания и Эпир в конце XVIII — начале XIX вв.*, (S. Iancovici), III/3—4, ... 696—699
ARŠ G. L., SENKEVIĆ, I. G., SMIRNOVA, N. D., *Краткая история Албании* (H. Mihăescu), IV/1—2, ... 285—286
Atlasul lingvistic român, V (H. Mihăescu), V/1—2, ... 319—320
BABACOS, ANTOINE M., *Actes d'aliénation en commun et autres phénomènes apparentés d'après le droit de la Thessalie antique* (*Val. Georgescu*), V/1—2, 358—363
Балканско езикознание, II (A. Vraciu), I 1—2 . . . . 183—185
BARTIKIAN, R. M., *Критические заметки о завещании Еустафии Воила (1059 г.)* (N. Bănescu), I/1—2, ... 211 213
BASLER, DURO et Janeković, Duro, *Paleolitisko nalaziste Luščić u Kulasima* (Fl. Mogoșanu), I 3—4, ... 590—592
BECKWITH JOHN, *The art of Constantinople* (Răzvan Theodorescu), II/3—4, 666—669
BERTELÈ, TOMMASO, *Autocratori dei Romani, di Costantinopoli e della Macedonia* (Oct. Iliescu), II 3—4, ... 639—640
BEŠEVLIEV, V. , *Les inscriptions protobulgares* (N. Bănescu), I/3—4, ... 594—595
BEŠEVLIEV, V., *Проучвания върху личните имена у Траките* (H. Mihăescu), V 1—2, ... 324—326
BOURMOV, A., *Таен централен Български Комитет* (Tr. Ionescu-Nișcov), I 3 4, ... 622 624
BOUVIER, BERTRAND, *Volkslieder aus einer Athos -Handschrift des 17. Jahrhunderts* (Gh. Ciobanu), I 3—4, ... 624—625
BOYER, GEORGES, *Mélanges* (Valentin Al. Georgescu), V/3—4, 648—651
Burime të zgjedhura për historinë e Shqiperisë, I. (H. Mihăescu), V/3—4, ... 619—620

Byzantinobulgarica, I (Gh. Cronţ), IV/1—2, ... 298—300
Български етимологичен речник (H. Mihăescu), II 3—4,. 635 637
Cartea românească de învăţătură, 1646, éd. critique; *Îndreptarea legii, 1652* (Val. Georgescu), I 3—4, ... 614 619
Cărţile populare în literatura românească, I—II (A. Camariano), IV 1—2, ... 265—269
Československo-bulharské vztahy v zrcadle staletí (Tr. Ionescu-Nişcov), IV/1—2, . . 287—291
ÇOBA, A., PRELA, Z., *Albanica* (C. Göllner), V/1—2, ... 345—347
CONSTANTINESCU-IAŞI, P., *La création du Parti Communiste de Roumanie* (D. Berindei), II 1—2, ... 307—308
CRITOBUL DIN IMBROS. *Din domnia lui Mahomed al II-lea*, (Ivan Dujčev-Sofia), II 1—2, ... 291—296
DASKALAKIS, APOSTOLOS, Ἡ ἔναρξις τοῦ ἀγῶνος τῆς ἐλευθερίας. Θρῦλος καὶ πραγματικότης (A. Camariano), III 3—4 . . . . 699 701
DAVIDSON, R. H., *Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876* (Geogeta Penelea), II 3—4, ... 652—656
DEČEV, D., *Характеристика на тракийският език* (G. Ivănescu), I/1 — 2, 185—187
DEROKO, ALEXANDAR, *Narodna arhitektura, II, Folklorna arhitectura u Jugoslavii* (P. H. Stahl et M. Paunceva), IV 1—2, ... 300 302
Dicţionarul limbii române, N. S., tome VI (H. Mihăescu), III/3 4, ... 675 676
DIMARAS, C. TH., Δημήτριος Καταρτζῆς; Du même Ὁ φιλελευθερισμὸς τοῦ Δ. Καταρτζῆ (Al. Duţu et A. Papapanu), V/3 4, ... 606 609
Documente privind istoria României, vol. I (S. Iancovici), I 1—2, ... 245 248
Documente privind Unirea Principatelor, vol. III (S. Iancovici), III 3 4, ... 692—694
Documents concerning Romanian history, 1427 — 1601, collected from British archives by E. D. Tappe (Cornelia Papacostea-Danielopolu), V/1—2, . . 334 337
DRAGOMIR, SILVIU, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* (L. P. Marcu), I/3—4, ... 598 602
DRIMBA VLADIMIR, *Aspecte din fonetica găgăuză* (Mustafa A. Mehmet), I 1—2, 202 204
DUJČEV, IVAN, *Les Slaves et Byzance* (N. Bănescu), I 1—2, ... 209 211
DUJČEV, I., *Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médiévale* (N. Bănescu), II/1 2, ... 289 291
DURIDANOV, IVAN, *Местните названия от Ломско*; Du même, *Топонимината на Първомайска околия* (H. Mihăescu), I/1—2, ... 199 202
DURIDANOV, J., *Нови данни от топонимията за изчезнало румънско население в Софийске* (H. Mihăescu), II 1 2, ... 284 285
EQREM ÇABEJ, *Alb. vise „Orte, Plätze" und die singularisierten Plurale im Albanischen*; Le même, *Unele probleme ale istoriei limbii albaneze*; Le même, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe*, 1960 1963: Le même, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen* (H. Mihăescu), II/1 2 . . . . 279—282
EQREM, ÇABEJ, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe*, 1964 1965 (H. Mihăescu), V/1—2, ... 320 322
Fjalor i Terminologjisë tekniko-shkencore (Gr. Brîncuş), II 3—4, ... 637—639
FLORESCU G. G., *Aspects de la position internationale de la Valachie en 1848* (L. P. Marcu), II 1—2, ... 305 307
GASPARINI, EVEL, *Questioni di mitologia slava* (A. Fochi), I 1 2, ... 231 233
GEORGESCU, VALENTIN AL., *Preemţiunea în istoria dreptului românesc* (Gh. Cronţ), V 1 2, ... 363 367
GEROV, BORIS, *Романизмът между Дунава и Балкана от Август до Константин Велики*; Le même, *Проучвания върху западно тракийските земле през римско време* (H. Mihăescu), II 1—2, ... 282 283
GHEORGHIEVA, SONIA, *К вопросу о материальной культуре славян и праболгар на нижнем Дунае* (P. Diaconu), I/1—2, ... 207 209
«*Гласник на институтот за национална историја*», VII (S. Iancovici), III/3 4, 736 741
GÖLLNER, CARL, *Turcica* (D. A. Dumitrescu), I 3 4, ... 608—613
GRAFENAUER, IVAN, *Ein altpflanzerisch-chtonischer Wurmsegen in der Schweiz und Slovenien* (A. Fochi), I 1 2, ... 233 234
GRAUR, Al., *Nume de persoane*; Du même, *La romanité du roumain* (H. Mihăescu), V/3—4, ... 601 603
GUBERINA, PETAR, *Le problème de la diphtongaison en vegliote* (H. Mihăescu), I/3—4, ... 579—580
HAIDIG, KARL, *Kaiser Josef II. in der Volkserzählung* (A. Fochi), V/1—2, . . 328—330

HANGA, VLADIMIR, *Contribuţii la problema imunităţii feudale pe teritoriul patriei noastre* (D. C. Giurescu), II 1—2, ... 296—298
IANCOVIĆ, LJUBICA S., *Danses et coutumes populaires en tant que spectacles dramatiques en Yougoslavie* (Anca Giurchescu), II 3—4, ... 665—666
INAN, RESAT, *Die Zentralbank der türkischen Republik und ihre Rolle bei der wirtschaftlichen Entwicklung der Türkei* (V. Bulgaru), II 3—4, ... 656—660
Index Islamicus (1906—1955) (Mustafa A. Mehmet), I 1—2, ... 244—245
Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae, I—III (H. Mihăescu), III 3—4, ... 671—673
Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae, IV (H. Mihăescu), V 1—2, ... 322—323
IORDAN, IORGU, *Lingvistica romanică. Evoluţie, curente, metode* (H. Mihăescu), I 1—2, ... 194—197
IORDAN, IORGU, *Toponimia românească* (H. Mihăescu), II 3—4, ... 630—633
«*Известя на Етнографския Институт и Музей*», VI (S. Iancovici), III/3—4, 735—736
« *Известия на Географския институт* », V (V. Mihăilescu), I/3—4,. . . . . 637—638
« *Известия на Института за история*, 14—15 (S. Iancovici), V/3—4,. . . 627—633
JAKŠIĆ, GRGUR et VOJISLAV J. VUČKOVIĆ, *Сполна политика Србиъе за владе кнеза Михаилы* (S. Iancovici), III 3—4, ... 695—696
JANIN, R., *Constantinople byzantine* (P. Ş. Năsturel), V/3—4, ... 620—624
JEAN ECONOMOS DE LARISSA, Ἐπιστολαὶ διαφόρων Ἑλλήνων λογίων κληρικῶν, τούρκων διοικητῶν, ἐμπόρων καὶ ἐσναφίων *(1759—1824)* (N. Camariano), V/1—2, ... 353—354
KAJDAN, A. P., *Деревня и город в Византии IX — X вв.* (E. Frances), II/3 4, ... 640—645
KARLSSOHN, GUSTAV, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine* (P. Ş. Năsturel), III/1—2, ... 338—340
KATARGIEV, Dr. IVAN, *Серската област 1780—1879* (S. Iancovici), I/3—4, 621—622
KNÖS, BORJE, *L'Histoire de la littérature néo-grecque* (H. Mihăescu), II/3—4, 669—671
KONESKI, BLAŽE, *Историjа на македонскиот jазик* (S. Iancovici), IV/1 2, ... 262—264
KORDATOS, IANIS, *Histoire de la littérature néo-grecque de 1453 à 1961* (M. Marinescu Himu), I 3—4, ... 634—637
KOSEV, DIMITAR, *Международното значение на Септемврийското въстание 1923* (S. Iancovici), IV/1 2,. . . . . 291—294
KOUKOU, ELENI E., Ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία *1803—1822*. Α΄. Ἡ Φιλόμουσος Ἑταιρεία τῆς Βιέννης (N. Camariano), I/1—2, ... 225—228
KOUKKOU, ELENI E., Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος (*1755—1830*) (N. Camariano), V 1 2, ... 355—358
KOVAČEV, NIKOLAI P., *Местните названия от Селиевско* (H. Mihăescu), III 1 2, ... 329—331
KRISTANOV, CV., IV. PENAKOV, ST. MASLEV, *Др. Иван Селимински като учител, лекар и общественик* (S. Iancovici), IV 1—2, ... 295—298
KUTEV, PHILIPPE et KUTEVA, MARIE, *Instruments musicaux populaires bulgares* (T. Alexandru), II 1 2, ... 319—320
KYRIAKIDES, ST., *Zur neugriechischen Ballade* (Ov. Papadima), I/1 2, . . . 230 231
LEMERLE, PAUL, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos* (E. Frances), I 1—2, ... 213—216
LIPŠITZ, E. E., *Очерки истории византийского общества и культуры VIII первая половина IX века* (Gh. Cronţ), I 3—4, ... 595—598
LISOVSKI, JERZY, *Quelques remarques sur la mission de Mahmed Aga en Pologne* (*1707*) (M. M. Alexandrescu-Dersca), I 1—2, ... 222—223
LITAVRINE, G. G., *Был ли Кекавмен, автор „Стратегикона", феодалом?* (E. Frances), I 1 2, ... 216—217
LOUKATOS, SPYRIDON D., Ὁ πολιτικός βίος τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν καὶ τὰ αὐτοκρατορικὰ πρὸς αὐτοὺς προνόμια (A. Camariano), III 3 4, ... 688—692
LOTZ, FRIEDRICH, *Die französische Kolonisation des Banats* (*1748—1773*) (E. Costescu), V/1 2 . . . . 338—340
MACŮREK, JOSEF, *Valaši v západnick Karpatech v 15.—18. stoleti* (Tr. Ionescu-Nişcov), I 3 4, ... 602—608
MALAFOSSE, JEHAN DE, *Byzance* (Valentin Al. Georgescu), V/3—4, ... 642—644
MARINOV, VASIL, *Принос към изучаването на произхода, бита и културата на Каракачаните в България* (S. Iancovici), III 3—4,. . . . . 701—703
MARKL, OTTO, *Ortsnamen in „fränkischer" Zeit* (Petre Ş. Năsturel), V/3—4, . 605—606

MATIČETOV, MILKO, *Uno scongiuro sloveno contro la nebbia e i suoi corrispondenti svizzeri* (A. Fochi), II 1—2, ... 310—312
MEDAKOVIĆ, DEJAN, *Die serbische Kunst des 18. und 19. Jahrhunderts* (El. Costescu), V 1—2, ... 367—370
MEDENICA, RADOSAV, *Banović Strahinja u krugu varianta i tema o neveri žene u narodnoj epici* (A. Fochi), V 3—4, ... 638—642
MIATEV, KR., *Жилищната архитектура в България чрез IX и X в.* (D. Vîlceanu), II 1—2, ... 308 310
MICHELIS, P. A., *L'Esthétique d'Haghia-Sophia* (M. A. Musicescu), III 1—2, 349 350
MIHĂESCU, H., *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* (N. Şerban Tanaşoca), V/3—4, ... 603 605
MIHĂESCU, H., *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman* (S. Ottescu), I/1—2, ... 197—198
Le Millénaire du Mont-Athos, 963—1963 (P. Ş. Năsturel), III 1—2, ... 342—346
MIRAMBEL, ANDRÉ, *Anthologie de la prose néo-hellénique (1884—1961)* (M. Marinescu-Himu et P. Ş. Năsturel), II 3—4, ... 673—674
Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle (Al. Duțu), III/3 — 4 . . . . 707 711
MULJAČIC, ŽARKO, *Dalmatski elementi u mletački pisanim dubrocačkim dokumentima 14. st.* (H. Mihăescu), I 1—2, ... 193 194
MULJAČIC, ŽARKO, *O imenu grada Dubrovnika* (H. Mihăescu), 1 3 4,. . . 585 586
Muzej savremene umetnosti u Beogradu (El. Costescu), V 1—2, ... 370—372
Народи Југославије CCCXXXV (S. Iancovici), IV 3—4, ... 632 635
Νομικὸν ποιηθὲν καὶ συνταχθὲν εἰς ἁπλὴν φράσιν ὑπὸ τοῦ πανιερωτάτου ἐλλογιμωτάτου ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου Θεοφύλου τοῦ ἐξ 'Ιωαννίνων *1788* (Gh. Cronț), I 1—2, ... 223 225
NOVAK, VYLKO, *Die Erforschung der slovenischen Volksdichtung in den Jahren 1920—1959* (Ov. Papadima), I 3—4, ... 633—634
O'CALLAGHAN, JOSÉ, *Cartas cristianas griegas del siglo V* (P. Ş. Năsturel), III 1—2, ... 334 336
Omagiu lui George Oprescu (D. C. Giurescu), I 1—2, ... 241—244
Österreichische Osthefte, 1965 (A. Fochi), IV 3—4, ... 637—639
OUDALTZOVA, Z. V., *L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI^e^ siècle et au VII^e^ siècle* (N. Bănescu), III 1—2, 336—338
PALL, FRANCISC, *Relațiile comerciale între braşoveni şi raguzani (cu documente inedite despre negoțul lînei în anul 1578)* (S. Goldenberg), I 1—2, ... 219 222
PANAITESCU, P. P., *Obştea țărănească în Țara Românească şi Moldova. Orînduirea feudală* (L. P. Marcu), II 3 4, ... 646 651
PAPAHAGI, TACHE, *Dicționarul dialectului aromîn* (H. Mihăescu), I 3—4, . . 586 590
PASCU, ŞTEFAN, *Le développement des métiers et du marché en Transylvanie au Moyen Age jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle* (D. C. Giurescu), II 1—2, . . . 298—300
PAVLOWITCH, DOBROSLAV ST., *Crkve brunare u Srbiji* (Milcana Paunceva et Paul Stahl), III 3—4, ... 711 713
PETKANOV, IVAN, *Les éléments romans dans les langues balkaniques* (H. Mihăescu), IV 1—2, ... 261 262
PEUKERT, HERBERT, *Serbokroatische und makedonische Volkslyrik* (A. Fochi), II 1—2,. 312 318
PHILIPPIDIS, DANIEL, BARBIÉ DU BOCAGE, ANTHIME GAZIS, 'Αλληλογραφία (Al. Duțu), V 3—4, ... 609 613
PIPPIDI, D. M., BERCIU, D., *Geții şi grecii la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană. Din istoria Dobrogei*, I (Zoe Petre), IV/3 4, 621—628
POPOV, KONSTANTIN, *Местните имена в Белослатинско* (H. Mihăescu), I 3—4, ... 583 585
POPOVIĆ, MIODRAG, *Вук Стеф. Корџић, 1787 — 1864* (S. Iancovici), III/3 4, 703—707
Prilozi za orijentalnu filologiju istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom, I XI (M. Guboglu), III/3—4, ... 714—735
PROCOPIOS DIN CAESAREA, *Războiul cu goții* (T. Sauciuc-Săveanu), IV/1—2, 269 271
PROKOP, *Anekdota*, 1961 (P. Ş. Năsturel), III 1 2, ... 333 334
PROKOPOWITSCH, E., *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus* (C. Nuțu), IV 3 4, ... 628 632
Die protobulgarischen Inschriften (H. Mihăescu), III 1—2, ... 331 333
Рад VIII-от конгресса фолклориста Југославије у Титовом Ужицу 1961 (A. Fochi), II/3—4, ... 660—662

Рад IX-од Конгреса саве за фолклориста Југославије у Мостару и Требињу 1962 (A. Fochi), III 1 2, ... 346—349
Речник на Македонскиот јазик со српскохрватски толкувања (S. Iancovici), III 3 4, ... 677—681
RICE, DAVID TALBOT, *Art of the Byzantine Era* (M. A. Musicescu), III 1—2, 351—353
Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika (H. Mihăescu), I 1—2, ... 198—199
ROSETTI, A., *Istoria limbii române. I : Limba latină*, III^e éd. (H. Mihăescu), I 1 2, ... 187—189
ROSETTI, A., *Istoria limbii române, II : Limbile balcanice*, III^e éd. (C. Poghirc), I/1—2, ... 189—193
SASEL, ANNA et JARO, *Inscriptiones Latinae quae in Iugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt* (H. Mihăescu), II 3—4, . . . 629—630
SCHNEEWEIS, E., *Serbokroatische Volkskunde. Erster Teil. Volksglaube und Volksbrauch* (A. Fochi), II 3—4, ... 662—664
SENKEVICI, I. G., *Освободительное движение албанского народа в 1905 1912* (S. Iancovici), I/1 2, ... 228—229
SÉRÉMÉTIS, D. G., Ἡ δικαιοσύνη ἐπί Καποδίστρια (Gh. Cronț), I 3—4, 619—620
SFYROERAS, VAS. VL., Οἱ δραγουμάνοι τοῦ στόλου. Ὁ θεσμὸς καὶ οἱ φορεῖς (N. Camariano), V/1—2, ... 340—345
Симпозијум о средњовековном катуну одржан 24 и 25 новембра 1961 г. (S. Iancovici), II/1—2, ... 273—278
SIOUZIOUMOV, M. IA. *Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии* (E. Frances), II 1—2, ... 286—289
Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien (H. Mihăescu), III 3 4, ... 673 675
STOIAN, IORGU, *Tomitana* (M. Nasta), I 3—4, ... 592—594
STOÏKOV, STOÏKO, *Увод в българската фонетика* (A. Vraciu), II/3—4, . . 633—635
Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia, 19—20 (Al. Duțu), V/1—2, ... 326—328
Studii și cercetări de istorie veche, 1965—1966 ; *Dacia*, 1965—1966 (Aurelian Petre) ; V/3—4, ... 614—618
STYLIANOU, ANDRÉAS et JUDITH STYLIANOU, *The painted churches of Cyprus* (M. A. Musicescu), III 1—2, ... 353—355
SVORONOS, NICOLAS, G., *Recherches sur la tradition juridique à Byzance. La Synopsis major des Basiliques et ses appendices* (Valentin Al. Georgescu), V 3 4, ... 645—648
ȘTEFĂNESCU, ȘTEFAN, *„Bănia" în Țara Românească* (P. Cernovodcanu), V/1—2, 330—334
THOMOPOULOS, JEAN A., *L'original de « l'Ecole des amants delicats » de Rhigas Velestinlis* (A. Camariano), II 1—2, ... 318—319
THORSTEINSSON, STEINGRIMUR, *L'influence grecque en Islande*. Jònsdòttir, Selma, *An 11^th century Byzantine last judgement in Iceland* (P. Ș. Năsturel), III/1—2, ... 340—342
Θησαυρίσματα τοῦ ἑλληνικοῦ ἰνστιτούτου βυζαντινῶν καὶ μεταβυζαντινῶν σπουδῶν, I (A. Camariano), III 3—4, ... 713—714
Travaux et mémoires, I (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines), (P. Ș. Năsturel), V/3—4, ... 624—627
Турски извори за ајдутството арамијството во Македонија (1650—1700) (S. Iancovici), II/3—4, ... 651—652
POEȚII VĂCĂREȘTI, *Versuri alese* (A. Camariano), I/3—4,. . . . . 629—633
VĂTĂȘIANU, VIRGIL, *Istoria artei feudale în țările române*, vol. I (D. C. Giurescu), I 1 2, ... 236—241
VALSA, M., *Le théâtre grec moderne de 1453 à 1900* (A. Camariano), I 3—4, . . . 625—629
VASSILIEV, ASSEN, *Ктиторски портрети* (Răzvan Theodorescu), II 1—2, 321—323
VENEDIKOV, IVAN, *Тракийската колесница* (R. Vulcănescu), I 1—2, . . . 204—207
VÎRTOSU, EMIL, *Titulatura domnilor români și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova* (D. G. Ionescu), II 1—2, ... 301—305
VUJICIĆ, STOJAN D., *Les formes métriques sud-slaves de la poésie de Balint Balassi* (S. Alexandrescu), I 1—2, ... 234—236
WERNER, E., *Народная ересь, или движение за социально-политические реформы?* (E. Frances), I 1 2,. 217—219

ZAÏMOV, IORDAN, *Местните имена в Пирдопско* (H. Mihăescu), I/3—4, . 580—583
Зборник филозофског факултета. Београдски Универзитет, Споменица Михаила Данита (Răzvan Theodorescu et Gheorghe Zbuchea), V/3 4, . 633 638
ZOÏDIS, GEORGES I., Κωνσταντῖνος Κυριακοῦ 'Αριστίας. 'Ιστορική βιογραφία (A. Camariano), II 3—4, ... 671—673

Notices bibliographiques

ADHAMI, STILIAN, *Les musées albanais* (S. Herda), I/3—4, 676. 'Αφιέρωμα εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Σπυριδάκιν (Gh. Cronț), IV/1—2, 309—310. AHRWEILER, HÉLÈNE, *Byzance et la mer* (P. Năsturel), IV/3—4, 649—651.

AHRWEILER, H., *Fonctionnaires et bureaux maritimes à Byzance* (E. Franccs), II 3—4, 689. ALEKSIĆ-PEJKOVIĆ, L., *La Serbie et les rapports entre les puissances de l'Entente (1908—1913)* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, 665. ALPATOV, M. V., *La tradition iconographique et la création artistique dans l'ancienne peinture russe* (C. Bărbulcscu), II/3—4, 706—707. *The American Historical Association's guide to historical literature* (C. Papacostea-Danielopolu), II 3—4, 708. ANDRÉEV, M., *Das bulgarische Gewohnheitsrecht in den letzten Jahrzehnten des Türkenjochs* (G. Cronț), II 3—4, 698 699. ANDRÉEV, MIHAÏL, *Le droit romain et l'Eclogue slave* (G. Cronț), II/3—4, 689—690. ANGELOV, DIMITAR, *Към въпроса за средновековния български град* (D. C. Giurescu), I/1—2, 258—259. ANGUÉLOU, ALCHIS, Πλάτωνος τύχαι (A. Camariano), IV/3 — 4, 658. ANINEANU, MARTA, *Din activitatea diplomatică a lui Vasile Alecsandri* (S. Herda), I/3—4, 662—663. ANTONOVA, VERKA et DREMSIZOVA, TVETANA, *Аулът на Омуртаг край тзар кчит. Коларовградско* (P. Diaconu), II/1—2, 327. *Les archives en Yougoslavie* (Al. Duțu), I 1—2, 280. ARNAKIS, GEORGE G., E. DEMETRACOPOULOU, *Americans in the Greek Revolution*, I—II (Vlad Georgescu), V 1—2, 394. "Ασματα καὶ πονημάτια διαφόρων (C. Papacostea-Danielopolu), V/1—2, 377—378. AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Sukob interesa Velike Britanije i Nemačke na Balkanu uoči drugog svetskog rata* (S. Iancovici), I 3—4, 665—666. AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Uticaj jugoslovensko-bulgarskog pakta od 24 januara 1937 godine na odnase izmedju članica Balkanskog sporazuma* (S. Iancovici), IV/1—2, 310—311.

BĂCESCU, MIHAI C., *Păsările în nomenclatura și viața poporului romîn* (H. Mihăcscu), I/3—4, 639—640. BACINSKI, A. D. et DIHAM, M. D., *Помощь ученых Новороссийского Университета освободительному движению на Балканах (1875—1877)* (S. Iancovici), II/3—4, 701—702, BAEV, KR., *Един неизвестен досега източник на материали за „записи по Българските Въстания"* (D. C. Giurescu), II 1—2, 340.

BAKALOVA-DELIISKA, MARIA, *Керамични находки от западного Черноморе* (D. Vîlceanu), II/1—2, 327. E. BALEVŠKA, *Наблюдения върху образуването на технически термини в полски, руски и български език* (E.-C. Mihăilă), V 3—4, 657. A. V. BANK, *Византийское искусство в собраниях Советского Союза* (Musicescu, Maria Ana), V, 3—4, 676. BARIĆ, HENRIK, *Albanische und albanisch-rumänische Wortstudien* (H. Mihăescu), II/3—4, 676.

BARIĆ, HENRIK, *La perte de l'infinitif dans les langues balkaniques* (H. Mihăcscu) II/3—4, 683. BARIŠIĆ, FRANJO, *Две верзије у изворима о мешанику Тому* (Gh. Cronț), II/1—2, 330. BARJAKTAROVIĆ, MIRKO, *Das leere Grab — ein alter Brauch in Serbien* (A. Fochi), I/1—2, 271. BARNEA, ION, *Garvăn-Dinogeția* (D. C. Giurescu), III/1—2, 363—364. BASKAKOV, N. A., *Türk Dillerinde Ön Vokallerin Düzleşmesi ve Karaimcenin Halicz-Luck Lehçesinde ö>e ve ü>i* (I. Matei), III/1—2, 361. *Basme sîrbo-croate* (A. Fochi), IV/3—4, 667. BATCHVAROV, M., *Мироглeдът на др. Петър Берон* (S. Iancovici), IV/1—2, 314—315. BATOVIĆ, SIME, *Starohrvatska nekropola u Skabrnji* (N. Constantinescu), I 3 4, 651. BATOWSKI, H., *The Failure of the Balkan Alliance of 1912* (C. Papacostea-Danielopolu), V 3 — 4, 665. BERINDEI, DAN, *Mihail Kogălniceanu, prim-ministru al Moldovei și emigrația maghiară (1860 1861)* (S. Herda), I 1—2, 268. BERTELÈ, TOMMASO, *I gioielli della corona byzantina dati in pegno alla Repubblica Veneta* (P. S. Năsturel), III 1—2, 365. BEŠEVLIEV, V. *Amlaidina und Sippe* (R. Vulpe), II/3—4, 677. *Историографијата во НР Македонија од 1957 до крајот на 1959 година* (A. Fochi), I 1 2, 277—278. *Bibliographie de la Byzantinologie Tchécoslovaque* (M. A. Musicescu), V 1—2, 382—383. BIYCK-HOĞLU, TEVFIK, *Birinci Türkiye Büyük Millet Meclisi'nin hukukî statüsü ve ihtilâlci karakteri* (Mehmet Ablai), I/3—4, 664—665. BLACHÈRE, R., « *Moments* » *tournants dans la*

littérature arabe (I. Matei), V 3—4, 656. BLIZKANOV, PETKO, Варненски периодичен печат (1880—1944) (D. C. Giurescu), I 1—2, 278. BOISSIN, H., *Une formation balkanique aberrante de composés* (Vl. Iliescu), I 1—2, 249—250. BOŠKOVIĆ-STULLI, MAJA. *Kresnik-Krsnik, ein Wesen aus der kroatischen und slovenischen Volksüberlieferung* (A. Fochi), II/1—2, 342—343. BOŽIĆ, IVAN, *Француски дневник в походу Мустафе 1696, години, 1696* (M. Dan), I 1—2, 265. *Bulletin d'information et de coordination* (Association internationale des études byzantines) (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 380—381. *Българска диалектология Проучвания и материали*, I—II(H. Mihăescu), IV/3—4, 643—644. *Български етимологичен речник* (H. Mihăescu), III/1—2, 362—363.

CAMARIANO, NESTOR, *Nouvelles informations sur la création et l'activité de la typographie grecque de Jassy (1812—1821)* (C. Papacostea-Danielopolu), V 1—2, 378—379. CAMARIANO, N., *Les relations de Tudor Vladimirescu avec l'Hétairie, avant la révolution de 1821* (C. Papacostea-Danielopolu), V 3—4, 664. CASKEY, JOHN L., *Objects from a well at Isthmia* (P. Alexandrescu), II 1—2, 326—327. CHADZIDAKIS, MANOLIS, *Des chefs-d'œuvre byzantins en Grèce. Les mosaïques* (M. A. Musicescu), III/1—2, 368. *Chansonnier populaire albanais* (S. Herda), II 3—4, 703—704. CHARANIS, P., *The Armenians in the Byzantine Empire* (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 381. CHRISTOS, GEORGES, Tὸ γλωσσικο ἰδίωμα Γέρμα Καστοριᾶς (A. Camariano), II/3 — 4, 679. CIOBANU, FULVIA, *Originea cuvîntului lehamite* (Otescu Simona), III/1—2, 360. KOMNINA, ANNA, *Alexiada* (N. Ş. Tanaşoca), IV 3—4, 653—654. CONIDARIS, GÉRASIME, Tὸ 'Αγιώνυμον "Ορος καὶ οἱ κύριοι παράγοντες ἀναδείξεως καὶ ἀκτινοβολίας ἐπὶ χίλια ἔτον (A. Camariano), III/3—4, 752—753.

ČOROVIĆ LJUBINKOVIĆ-MIRJANA, *Les influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IX^e au XII^e siècle* (M. A. Musicescu), III 1—2, 369. COUMARIANOU, CATHERINE, Νέα στοιχεῖα γιά τόν Κωνσταντῖνο Σταμάτη (A. Camariano), IV/1—2, 306 307. CVETLER, JIŘÍ, *Český dopisovatel v srbsko-bulharské válce r 1885* (M. Dan), II 1 2, 342.

DAIN, A., *Traité de métrique grecque* (P. Ş. Năstrsel), V/3—4, 654—655.

DARRICAU, RAYMOND, *Mazarin et l'Empire ottoman* (Al. Duţu), I/3—4, 654.

DASKALAKIS, AP., 'O 'Αδαμάντιος Κοραῆς καί ἡ ἐλευθερία τῶν 'Ελλήνων (A. Camariano), IV 3—4, 661—663. DASCALAKIS, APOSTOLOS, Tὰ ἐπαναστατικά ἔργα τοῦ Ρήγα (A. Camariano), IV 3 4, 659—661. DASKALAKIS, APOSTOLOS, 'O τύπος καὶ ἡ ἐλληνική ἀναγέννησις (A. Camariano), IV 3—4, 665 666. *Demos*, 1960 (A. Fochi), I/3 4, 677. DEMUS, OTTO, *Bisanzio e la scultura del duecento a Venezia* (M. A. Musicescu), V 3 4, 673. DEMUS, OTTO, *Bisanzio e la pittura a mosaico del duecento a Venezia* (M. A. Musicescu) V 3—4, 675 DENNIS, GEORG T., *The reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica, 1382—1387* (Al. Duţu), I 3 — 4, 652. DESHAYES, J., *Les origines de la métallurgie danubienne* (R. Popa), I 1—2, 252. DETEV, P., *Материали за праисторията на Пловдив* (R. Vulpe), I 1 2, 251 DHORXKA, DHAMO, *L'église de Notre-Dame de Maligrad* (M. A. Musicescu), IV 3 4, 671 672. *Dicţionarul limbii române* (DIR). Serie nouă, tom. VI, fasc. 3—5 (H. Mihăescu), IV 3 4, 641 642. DIMARAS, K. T., Συμποσιακά (A. Camariano), IV 3 — 4, 644 — 645. DIMARAS, C. TH., Στίχοι τοῦ Σολωμοῦ καὶ ἄλλου κείμενω σχετικά (A.Camariano), III 3 4, 751.

DIMITROV, DIMITAR IL., *Керамична пещ при с Бояна* (D. C.Giurescu), II 3—4, 687. DIMITROV, DIMITAR IL., *Находки от раното срдновековие от варненско* (D. C. GIURESCU), II 3—4, 686. DIMITROV, DIMITAR IL., *Работилница за трапеза керамика във Варна* (D. C. Giurescu), II/1—2, 331. DIMITROV, DIMITAR IL., *Ранносредновековни фибули в варненския музей* (D. C. Giurescu), II/3—4, 687. DIMITROV, D., *La Bulgarie, pays des civilisations anciennes* (R. Vulpe), II 3—4, 705. DINEKOV, P., KUEV, K.,PETKANOVA, D., *Христоматия по старобългарска литаратура* (A. Vraciu), II 3 4, 702—703. DINIĆ, MIHAJLO, *Шпански најамници у српској служби* (S. Iancovici), I/3—4, 650. DJAMBAZOV, NIKOLAÏ et MARGOS,-ANA, *Към въпроса за проучването на палеолитнита култура в района на Побитите Камъни Дикилигош* (D. Vîlceanu), II 1—2, 326. DJINGOV, GEORGI, *За производството на стъкло в средновековна България* (D. C. Giurescu), II/1—2, 330. DJOURDJEV, BRANISLAV, *Нови подаца она јстаријој историји брдских племена* (S. Iancovici), I 3—4, 652—653, DJUKANOVIĆ, MARIJA, *Les vestiges de la langue turque dans l'actuelle langue serbo-croate* (I. Matei), III 1—2, 362 .DJURIĆ, VOJISLAV I. *Солунско спрекло рејавског живописа* (S. Iancovici), II 1 — 2, 350—351. DOBREV, G. M., *Le 80^e anniversaire de la Bibliothèque Nationale de Bulgarie* (Al. Duţu),

I 1—2, 279. DOBROVICH, JAKOB, *Hochzeitsbräuche und -lieder der burgenländischen Kroaten* (A. Fochi), II 3 — 4, 700 — 701. DOCOS, CONSTANTIN, Μιά ὑπόθεσις πειρατείας κατὰ τὸν 17ον αἰῶνα (A. Camariano), V 1 — 2, 387 — 388. *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, Tome V (P. Simionescu), I 3—4, 658 660.

DOENS, IRENAEUS, *Byzantinische Kunst — Europäische Kunst* (P. Ş. Năsturel), III 1—2, 368. DOENS, IRENEO, *Manoscritti ed edizioni veneziane di opere liturgiche e ascetiche greche e slave* (P. S. Năsturel), III 1—2, 372. DOSTIAN, J., S., *Борьба сербского народа против турского ига XV— начало XIX в.* (S. Iancovici), I 3 — 4, 660—661. DROULIA, LUCIE, 'Ελληνική μεταφράση τοῦ Δόν Κιχώτη (Al-Duţu), V/1 — 2, 376 — 377. DUCAS, *Istoria turco-bizantină* (G. Cronţ),I 1 2, 262. DVOÏCHENKO-MARKOV, DEMETRIUS, *Russia and the first accredited diplomat in the Danubian Principalities 1779—1808* (Vlad Georgescu), V 1—2, 388.

ELIAN, AL., *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie* (N. Ghinea), II 1—2, 339—340. 'Ελληνικά δημοτικά τραγούδια, I (A. Camariano), III 3 4, 748—749, EPPELSHEIMER, HANS W., *Handbuch der Weltliteratur* (Al. Duţu), I 3 4, 669—670. EQREM, ÇABEJ. *Crăciun. Etudes et recherches linguistiques* (S. Otescu), II 3 4, 676. 'Ερανος εἰς 'Αδαμάντιον Κοραῆν (A. Camariano), IV 3 4, 663 665. ERCEGOVICI, SLAVENKA, *Istraživanja u Gackom polju i rasprostranjenost starohrvatskih nausnica izvau Dalmatinske Hrvatske* (N. Constantinescu). II 1 — 2, 331. EREN, HASAN, *Kibris'ta Türkler ve Türk Dili* (I. Matei), IV 1—2, 315—316. EREN, HASAN, *Yer Adlarımızın Dili*; Du même, *Türk yer Adları*. Sökii (I. Matei), V 3—4, 655. Τὸ ἔργον τῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας κατὰ τὰ *1960* (I. Barnea), I 3 4, 643. ERNOUT, A., *Sur une inscription métrique* (V. Tuliu), I/3—4, 642. *Etnološka i folkloristička ispitivanja u Livanjskom Polju* (H. Mihăescu), I 3—4, 667 668. EUSTAZIO DI TESSALONICA, *La espugnazione di Tessalonica* (P. Ş. Năsturel), III/1—2, 364 365.

FEHÉR, GÉZA junior, *La tente turque du Musée National Hongrois* (R. Popa), II 3—4, 707. FEKETE, L., *Mit Zahlwörtern gebildete osmanisch-türkische Ortsnamen* (I. Matei), V 3 4, 656. FIHMAN, F. M., *К характеристике корпорации византийского Египта* (E. Frances), II 1 — 2, 328 — 329. FILIPOVIC, MILENKO S., *Капитолске гусе у балканском народном предању* (D. Gămulescu), I 1—2, 271 272. FLORA, RADU, *Dijalektološki profil rumunskih banatskih govora sa Vršačkog područja* (H. Mihăescu), II 3—4, 680. FLORESCU, G. G., *Misiunea diplomatică a lui N. Bălcescu la Constantinopol* (L. P. Marcu), III 3—4, 771—772. FLORESCU, G. G., *Nicolae Bălcescu et la Porte ottomane* (L. P. Marcu), II/3—4,697—698. FOLLIERI, ENRICA, *Bibliografia di Ciro Gianelli* (M. Vilcu), II 1—2,354—355. FREIDENBERG, M. M., *О феодальной Вотчине в Византии XI—XII вв.* (E. Frances), II 3—4, 691 692. FREL, JIRI, *Monuments d'Apollonie Pontique au Musée du Louvre* (D. Vîlceanu), II 1 2, 327. FRENCH, H. D., *Some problems of Macedonian prehistory* (C. Papacostea-Danielopolu), V 3—4, 662, FROLOW, ANATOLE, *L'origine des miniatures du Ménologe du Vatican* (I. Barnea), II/1—2, 348. FÜVES, ÖDÖN, Οἱ κατάλογοι τῶν πολιτογραφηθέντων ἑλλήνων παροίκων τῆς Πέστης καὶ Βούδας στήν περίοδο *1687 1848* (A. Camariano), V/1—2, 388. FÜVES, Ö., *Hungarian-Greek medical relations in the 18—19th centuries* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, 664.

GÁLDI, L., *Un grand disciple roumain de J. Kochanowski* (S. Alexandrescu), I/3—4, 671—673. GALKINE, I. S., *Дипломатия европейских держав в связи с освободительным движением европейской Турции 1905—1912* (S. Iancovici), I 3—4, 663—664. *Geografski Atlas Jugoslavije* (H. Mihăescu), III 3—4, 745—746. GEORGESCU, VALENTIN AL., *Protimisisul în Manualele de legi din 1765, 1766 şi 1777 ale lui Mihail Fotino* (Gh. Cronţ), I 3—4,654—656. GEORGESCU, V. AL., *Cîteva contribuţii la studiul receptării dreptului bizantin în Ţara Românească şi Moldova (1711—1821)* (L. P. Marcu), V 3—4, 678 680. GERASIMOV, T., *L'icône bilatérale de Poganovo au Musée Archéologique de Sofia* (D. C. Giurescu), III/1—2, 369. GHEORGHIEV, EMIL, *Олицо ее сравнително слав яско литературознание* (E. Siupiur), IV 3—4, 645—647. GHINIS, D. S., Διορθώσεις, συμπληρώσεις καί προσθῆκες στὸ « *Répertoire* » *M. Richard* (A. Camariano), III 3 4, 751. GHINIS, DIMITRIOS S., 'Ο ἐπ' ἀριθ' *121* κῶδιξ τῆς μονῆς 'Αγ. Νικάνορος (Ζάβορδας) (Gh. Cronţ), I 3—4, 651. GHINIS, D. S., Κείμενα βυζαντινοῦ καί μεταβυζαντινοῦ δικαίου εἰς χειρογράφους ἐν 'Ελλάδι κώδικας (Gh. Cronţ), III 3 4, 759 760. GHINIS, D. S., Λανθάνουσα πατριαρχική ἀπόφασις τοῦ ζ' αἰῶνος περὶ τῆς ἐπιληψίας ὡς λόγου διαζυγίου (Gh. Cronţ), II 3—4, 695. GHINIS, D., Σημασιολογικὰ ἐκ μεταβυζαντινῶν νομικῶν κειμένων (Gh. Cronţ), III 3—4, 761. ANTONIO, GIULIANO, *Il comercio dei sarcofagi attici* (M. Alexandrescu-Vianu), V/1 2, 379 380. GOGEANU

PAUL, *Strîmtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* (G. G. Florescu), V/3—4, 680—681. GORNENSKI, NIKIFOR, *Преглед на партизанските действия у нас в надвечерие на девети септември* (C. Velichi), I/1—2, 270—271. GRABAR, A., *A propos d'une icône byzantine du XIV^e siècle au Musée de Sofia* (D. C. Giurescu), III/1—2, 370. GRACEV, V. P., *Из истории изучения средневековых институтов (вопрос о жупах и жупанах в историографии)* (L. Demény), V/3—4, 667. GRECU, VASILE, *Stavrinos* (C. P. Danielopolu), I/1—2, 272—273. GRITZOPULOS, TASOS AT., Γρηγόριος Ε' ὁ Πατριάρχης τοῦ Ἔθνους (N. Camariano), I/3—4, 661. GUBOGLU, MIHAIL, *Arhiva insulei Ada-Kale şi importanţa ei* (S. Herda), I/1—2, 279—280. GUBOGLU, M., *Despre arhiva turco-orientală de stat „V. Kolarov"* (A. Stan), II/1—2, 353—354. GUBOGLU, M., *Des voyages d'Evlya Čelibi en Transylvanie* (N. Al. Mironescu), V/1—2, 386—387. GUILLAND, R., *Etude sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le commandant de la garde impériale* (Gh. Cronţ), I/3—4, 651. GUILLAND, R., *Remarques sur la vie monastique à Byzance* (Gh. Cronţ), I/1—2, 258. GUILLOU, ANDRÉ, *Les actes de S. Maria di Messina. Enquête sur les populations grecques d'Italie du Sud et de Sicile (XI^e—XIV^es.)*; *Les actes latins de S. Maria di Messina (1103—1250)* (N. Mihăescu), III/3—4, 743—744.

HAIRETI, MARIA K., Εἰδήσεις γιὰ τρεῖς μονὲς τῆς περιοχῆς Χονίων στίς ἀρχές τοῦ ιζ' αἰῶνος (A. CAMARIANO), V/1—2, 385—386. HASSIOTIS, I. K., Ὁ Ἀρχιεπίσκοπος Ἀχρίδος Ἰωακειμ καὶ αἱ συνωμοτικαὶ κινήσεις στὴ βόρειο Ἤπειρο (1572—1576) (A. Camariano), V 1—2, 384—385. HAZAI, G., *Rumeli Ağizlari Tarihinin iki Kaynaği Üzerine* (I. Matei), IV 1—2, 316. HAZAI, G., *Textes turcs du Rhodope* (R. Popa), I/3—4, 671. HERETI, MARIA C., Κατάλογος τῶν εἰς τὰ γενικὰ ἀρχεῖα τοῦ κράτους ἀποκειμένων πατριαρχικῶν σιγιλλίων (A. Camariano), III/3—4, 750, HINÇER IHSAN, *Folklor Enstitüsü Kuruldu* (M. A. Mehmet), V 3—4, 673. *Historia e Shqipërisë* (R. Vulpe), I 1—2, 256 257. HITCHINS, KEITH, *Samuel Clain and the Romanian Enlightenment in Transylvania* (Al. Duţu), III/3—4, 756—757. HONIGMANN, ERNEST, *Trois mémoires posthumes d'histoire et de géographie de l'Orient chrétien* (S. Herda), II/3—4, 687. HORNIKER, L. A., *Ottoman-Turkish diplomatics. A guide to the literature.* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, 666. HRISTOV, GEORGI, *Местните имена в Моданско* (H. Mihăescu), V 1—2, 375. HRONKOVA, DAMA. *Смирненски в Чехия* (Tr. Ionescu-Nişcov), II/1—2, 345 346.

IANCOVICH, MIKLOS, *Buda Város Keresztény tamácsa a török hódoltság horában* (R. Popa), II 3 4, 695. IANCOVICI, SAVA, *Cîteva date necunoscute despre Stoian Inge Voevoda* (V. Diculescu), II 1—2, 339. IANCOVICI, SAVA, *Date noi despre bimbaşa Sava* (I. R. Berindei), I 3—4, 658. IANCOVICI, SAVA, *Din legăturile lui Miloş Obrenovici cu Ţara Românească* (V. Diculescu), I/1—2, 267—268. IAŽDŽEWSKI, K., *Wzajemny stosunek elementów słowiańskich i germańskich w Europie srodkowej* (Vl. Iliescu), I/3—4, 643—644. INALCIK, HALIL, *Bursa. XV asir sanayi ve ticaret tarihine dair vesikalar* (Mustafa Mehmet), I 1 2, 259 260. IORGA, NICOLAS, *France de Chypre* (P. Ş. Năsturel), V/3—4, 663. IOVVA, I., *Южные декабристы и греческое национально-освободительное движение* (S. Iancovici), III 3 4, 765—766. IRMSCHER, I., *Die Benennung des Schwarzen Meeres bei den Byzantinern* (R. Vulpe), II 3—4, 678. IRMSCHER, JOHANNES, *Der Philhellenismus in Preußen als Forschungsanliegen* (Al. Duţu), V/1—2, 391. IVANOV, TEOFIL, *Паметници от Пауталия* (D. Vilceanu), I/3—4, 642. IVANOVA-MIRCEVA, DORA. *Развой на бъдеще време в българския език от X до XVIII век* (H. Mihăescu), III 1 2, 360 361. IVIĆ, MILKA, *Les éléments morphologiques auxiliaires aux formes casuelles dans la langue serbo-croate* (D. Gămulescu), II/3—4, 682. *Известия на Етнографски Институт и Музей, VII* (S. Iancovici), III 3—4, 762—764.

Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft, XV (N. Ş. Tanaşoca), V 3—4, 659—660. JANIN, R., *Rôle des commissaires impériaux byzantins dans les conciles* (V. Tulliu), II/1 2, 328. JECEV, NICOLAI *За един ръкописен сборник песнопойка от 70-те години на XIX в.* (A. Constantinescu), II 1 2, 346—347. JELOVINA, DUSAN, *Kasnospednjovjekovna nekropola „Greblje" u selu Maljkovu* (N. Constantinescu), II/1—2, 333 — 334. JUKOVSKAÏA, N. P., et SCHNEIDER, A. E., *Записи Боголюба Каталинича о военно-политическом положении в южно-славянских землях в 1869 1870 гг.* (S. Iancovici), II 3—4, 699—700.

KABRDA, JOSEF, *K problematice Studia feudalismu v Bulharsku v 16 stoleti* (M. Dan), I/3—4, 653. KABRDA, JOSEF Ὁ τουρκικὸς κώδικας *(Kanunname)* τῆς Λαμίας(A. Camariano), IV 1 2, 303 304. KÁDÁR, ZOLTÁN, *A nagyszentmiklósi Kimes triumgális Keplipusainak eredetéröl* (R. Popa), II 3—4, 705—706. KÁLDY-NAGY, G., *Two sultanic Hass estates in Hungary during the XVIth and XVIIth centuries* (R. Popa), II/3—4, 695.

KALEŠI, HASAN, *Arnavut Edebiyatinda Türk Etkileri* (I. Matei), IV 1 2, 316 317. Καλλινίκου Δ' "Συμπλήρωμα, στὴν„ 'Επαρίθμηον" τοῦ Δ. Προκοπίου. Ἔκδοση καὶ σχόλει Ἄλκη Ἀγγέλου (A. Camariano), IV 1—2, 304. KARATZAS, S., 'Ο Ἀγαθόφρων Λακεδαιμόνιος καὶ τό Παρισινό περιοδικό „Μέλισσα" (N. Camariano), II 1—2, 344 345. KATIĆ, LOVRE, *Staseljenje starohrvatske Podmorske župe* (N. Constantinescu), I 3 4, 650. KATIČIĆ, RADOSLAV, Βιογραφικὰ περὶ θεοφυλάκτου ἀρχιεπισκόπου Ἀχρίδος (Gh. Cronț), I/1—2, 257. KATIČIĆ, RADOSLAV, Αἱ πρὸς Παχουριανούς ἐπιστολαὶ τοῦ θεοφυλάκου ἀρχιεπισκόπου Αχρίδος (V. Tuliu), I 1—2, 257—258. KATSAROVA, RAINA, *Bulgarian Folk Dances* (A. Bucșan), II 1—2, 347—348. KAVAFIS, K. P., Ποιήματα (P. Ș. Năsturel), V 1—2, 378. KERÉNYI, ANDRAS, *Viminaciumban vert antoninianusok* (R. Popa), I/3—4, 642. KOLIAS, GEORGES T., 'Επιστολή τοῦ μητροπολίτου Τιμοθέου πρός τον Πάπαν Πίον Ε', *1572*. Κείμενον-Σχόλια (A. Camariano), II 1—2, 336—337. KONDOV, NIKOLA, *Към въпроса за времето когато е била усвоева царевицата от нашето земеделие* (D. C. Giurescu), I/1—2, 265—266. KONEV, IL., *Нови сведения за втората българска легия в Белград* (A. Constantinescu), I 1—2, 269. KONOBEEV, V. D., *Национально-освободительное движение в Болгарии в 1853—1854* (Lidia Demény), V/3—4, 664. KONSTANTINOPULOS, TAKIS A., Νέα ὀνόματα Πέλοποννησίων φιλικῶν ἀπό τὰ ἀρχεία τῆς τζαριχῆς ἀστυνομίας (Gh. Cronț), III/3—4, 758—759. KONSTANTINOV, G., MINKOV, TV. et VELIKOV, ȘT., *Български писатели. Биографии. Библиография* (A. Vraciu), II 3 4, 702. KOUGÉAS, SOCR. V., 'Ο ἰατρὸς τοῦ Μυστρᾶ Ἠλίας Δόξας (N. Camariano), II/1 2, 338. KOUKKOU, ELENI, 'Ο ἀνέκδοτος κατάλογος τῶν ὑπαρχόντων τοῦ κυβερνήτου Ἰωάννου Καποδίστρια (A. Camariano), IV/1—2, 304 305. KOVAČEV, NIKOLAI P., *Местните названия в Табровско* (H. Mihăescu), V 3 4, 653 654. KOVRIG, I. et KOREK, J., *Le cimetière de l'époque avare de Csáka* (R. Popa), I/3—4, 647 648. KRIARAS, EMMANUEL, *Der Roman „Imperios und Margarona" und das „Dekameron" als Quellen des Jakob Trivolis* (M. Vîlcu), II 1—2, 343—344. KRISTELLER, PAUL OSKAR, *Renaissance Aristotelianism* (Al. Duțu), IV/3—4, 658—659. KUZEV, ALEXANDR, *Един средновековен гръцки надпис от с. Аксаково, Варненско* (D. C. Giurescu), II 3—4, 693. KUZEV, ALEXANDR, *Пръстени-печати от късното средновековие във варненския музеи* (D. C. Giurescu), II 3—4, 707. KYZEB, A., *Гръцки надписи от XVIII и началото на XIX в. от Барна* (D. C. Giurescu), II 1 2, 338.

LAFONTAINE-DOSOGNE, JACQUELINE, *Voyage archéologique en Chypre* (P. Ș. Năsturel), III 1 2, 364. LAURENT, V., *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'Empire Byzantin (printemps — été, 1341)* (V. Tulliu), II 1—2, 334—335. LAURENT, V., *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin*, Tome V (P. Ș. Năsturel), III 1—2, 371. LAZAROV, V. N., *L'arte bizantina e particolarmente la pittura in Italia nell'alte medioevo* (A. M. Musicescu), IV/3—4, 668 669. LEWICKI, TADEUS, *Die Vorstellungen arabischer Schriftsteller des 9. und 10. Jahrhunderts von der Geographie und von den ethnischen Verhältnissen Osteuropas* (Mehmet Abai), I 1—2, 256. LIAKOU, SOKR. N., 'Η καταγωγή τῶν Ἀρμονίων (H. Mihăescu), IV/3—4, 648. LIAPOUCHKINE, I. I., *К вопросу о культурном единстве славян* (P. Diaconu), I 3—4, 644—645. LIMONA, E. et LIMONA, D., *Aspecte ale comerțului brașovean în veacul al XVIII-lea* (A. Stan), I 3 — 4, 656 — 657. LLOYD, A. L., *Albanian Folk Dance* (A. Bucșan), II/1 2, 347. LUTTRELL, ANTHONY, *Greek histories translated and compiled for Juan Jernandez de Heredia* (Al. Duțu), II 1 — 2, 331 — 332.

MAKOVA, E. S., *Состояние загребской торговли в середине XVI в. по данным таможенных записей городской коммуны* (L. Demény), V/3—4, 663, MANOUSSACAS, M.I., "Αγνωστη πηγὴ τῆς „Ἐρωφίλης" τοῦ χορτάτου : 'Η τραγωδία „Il Re Torrismondo" τοῦ Tasso (N. Camariano), I 1—2, 273—274. MANOUSSACAS, M. I., Ἀνέκδοτοι στίχοι καὶ νέος αὐτόγραφος κῶδιξ τοῦ Ἰωάννου Πλουσιαδηνοῦ (N. Camariano), IV/1—2, 307—308. MANOUSSACAS, M. I., Βενετικὰ ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορία τῆς Κρήτης τοῦ 14ου — 16ου αἰῶνος (A. Camariano), III 1 — 2, 358. MANOUSSACAS, M. I., Μέτρα τῆς Βενετίας ἔναντι τῆς ἐν Κρήτῃ ἐπερροῆς τοῦ πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατ' ἀνέκδοτα βενετικὰ ἔγγραφα (*1418—1419*) (V. Tulliu), II/3 — 4, 694. MANUSACAS, M. I., Ἀνέκδοτα βενετικὰ ἔγγραφα (1618—1639) γιὰ τὸν Ἰωάννη Ἀνδρέα Τρωΐλο τὸν ποιητὴ τοῦ Ροδολίνου (A. Camariano), V/1—2, 385. MANSEL, MÜFİD ARİF, *Osman Hamdi Bey* (Mustafa Mehmet), II/1—2, 341. MANTRAN, ROBERT, *L'orientation des études historiques en Turquie* (Anca Iancu), V 3 — 4. 666. MARAVA-CHADJINICOLAU, ANNA, 'Η ψηφιδοτὴ εἰκόνα τῆς Πάτμου (I. Barnea), II 1—2, 349. MARGOS, ARA, *Към въпроса за датирането на наколните селища във варненското езеро* (D. C. Giurescu), II/3—4, 684. MARGOS, ARA, *Открити следи от нови наколни селища във*

варненското езеро (D. C. Giurescu), II 3—4, 684—685. MARGOS, ARA, *Праисторически находки от околностите на варненското езеро* (D. C. Giurescu), II 3—4, 685. MARGOS, ARA, *Праисторическй оръдия на труда от варненско* (D. C. Giurescu), II 3—4, 684. MARCOVIĆ, MILICA, *Geografsko-istorijski imenik naselja Vojvodine za period od 1853 godine do danas* (H. Mihăescu), V/1—2, 374—375. MATSIS, NIKOLAS, P., Μνηστεῦαι δι' ἐγκολπίων καὶ διὰ σταυρικῶν δεσμῶν ἐν τῷ βυζαν.ινῷ δικαίῳ (Gh. Cronț), II 3—4, 693. MARKOVIĆ, DEJAN, *Претставе античких философа и Сивила у живопису Богородице Левишке* (S. Iancovici), I 1—2, 276—277. MENDEL, B., *Les corporations byzantines* (E. Frances), II 3—4, 688. MERTZIOS, K. D., Πότε καὶ πῶς ἔπεσεν ἡ Μάνη εἰς χεῖρας τῶν Τούρκων τὸ *1715* (N. Camariano), II 1—2, 337—338. MICEV, M. et DURIDANOV, I., *За произхода и значението на някои местни географски имена по средното поречие на река Искър в района на Предбалкана* (H. Mihăescu), III 3—4, 745. MICHELIS, P. A., *Esthétique de l'Art byzantin* (M. I. Voicana), I 1—2, 276. MIHAILOV, STAMEN, *Ктиторският портрет в кремниковската манастирска църква в светлината на българо-румънските културни връзки през XV в* (S. Iancovici), IV 1—2, 311—312. MIKRAYANNITIS, GERASIMOS, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τοῦ Κυριακοῦ τῆς ἐν Ἄθῳ Σκήτης τῆς Ἁγίας Ἄννης (Gh. Cronț), II 3—4, 708. MILTCHEV, AT. *Разкопки в Плиска западно от вътрешния град ,през 1959* (D. C. Giurescu), I 3 4, 648. MILUTINOVIĆ, KOSTA, *Les insurrections grecques dans la littérature serbe* (A. Camariano), III 3—4, 754—756. MIRČEV, KIRIL, *Die bulgarische Sprachwissenschaft von 1935 bis 1958* (L. Onu), I 1 2, 278. MIRČEV, K., KODOV, HR., *Енински Апостол Старобългарски паметник от IX в.* (H. Mihăescu), V/1 — 2, 374. MIRTCHEV, M., *Към въпроса за мястото на сеченето на скитските монети* (D. C. Giurescu), I 3—4, 641. MIRTCHEV, M., *Колективни монети находки* (D. C. Giurescu), II 3 4, 693. MIRTCHEV, MILKO, *Нови епиграфски паметници от черноморието* (D. C. Giurescu), II 1—2, 327. MIRTCHEV, MILKO, *Нови епиграфски паметници от черноморието* (D. C. Giurescu), II 3—4, 686. MIRTCHEV, MILKO, *Новооткрит средновековен некропол при Каварна* (D. C. Giurescu), II 3—4,686. MIRTCHEV, M., *Три погребения от енеолитната епоха* (D. C. Giurescu), II 3—4, 685. *The Modern Greek Collection in the Library of the University of Cincinnati* (C. P. Danielopolu), II 3 4, 708. MULJAČIĆ, ŽARKO, *Naši pejorativi romanskoga podrijetla* (H. Mihăescu), II 3 4, 681. MUSICESCU, MARIA-ANA, *Muzeul mănăstirii Putna* (I. R. Mircea), V 3 4, 670—671.

NANDRIȘ, G., *Rumänisch, Slavisch, Thrako-Dakisch* (H. Mihăescu), V/1 — 2, 373. NAVRÁTIL, JAN, *Úloha obchodnich vztahu mezi rakousko-uherským imperialismem a Serbskem v letech 1901 — 1914* (S. Iancovici), IV 1 — 2, 312 — 314. NEACȘU, I., *Cu privire la componența socială a locuitorilor din Oltenia, participanți la lupta împotriva pazvangiilor și la războiul ruso-turc (1806—1812)* (I. R. Berindei), I 3 4, 657—658. NEDKOV, BORIS, *България и съседните земи през XII век според „Географията" на Идриси* (H. Mihăescu), II 1—2, 333. NEDIM TÖR, VEDAT, *Festivités de danses populaires à Istanbul* (A. Giurchescu), II 3—4, 704. NEDIM TÖR, VEDAT, *Le 5e Festival de danse populaire turque* (A. Giurchescu), II 3—4, 704—705. NELLI, RENÉ, *Le Musée du catharisme* (P. Ș. Năsturel), V 1—2, 394 395. *Neugriechische Volkslieder, II* (A. Camariano), III 3 4, 754. NICOCAVOURA, AGATHI, Ἐπιστολαὶ Ἀνδρέα Μουστοξύδη (A. Camariano), V 1 2, 392. NIKO KURET, *Der Weihnachtsblock bei den Slovenen* (A. Fochi), I 3—4, 668 669. NIKOLOVA, IANKA, *Принос към средновековната българска пластика* (D. C. Giurescu), I 3—4, 675. NOVAK, GRGA, *Stari Grci na Jadransku moru* (H. Mihăescu), II 3—4, 677.

OGNENOVA, L., *Една мозаика от Пауталия* (D. Vîlceanu), I 3—4, 642. OGNENOVA, LJUBA, *Les fouilles de Mesembria* (P. Alexandrescu), I 3 4, 641. OIKONOMIDÈS, N. A., *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin* (Gh. Cronț), I 3 —4, 649. OIKONOMIDIS, DIMITRIE, Ἄγνωστα ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐν Μολδοβλαχίᾳ ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν τοῦ *1821* (A. Camariano), III 3 4, 751—752. OIKONOMIDES,N., *Une liste arabe des stratèges byzantins du VIIe siècle et les origines du thème de Sicile* (E. Frances), V 3 4, 660—661.

PANAIOTIS. M., Ἡ ἀρχαῖα παράδοσις εἰς τὴν ποίησιν τοῦ Σεφέρη (Gh. Cronț), III/3—4, 761. PANAITESCU, P. P., *Primele texte tipărite în românește* (E. C. Mihăilă), V/3—4, 669—670. PAPADOPOULOS, STEFANOS I., Ἡ ἐπανάσταση στὴν Δυτικὴ Στερεᾶ Ἑλλάδα (N. Camariano), II/3—4, 696—697. PAPADOPOULOS, STEFANOS I., Μακεδονικὰ συμμειχτα (A. Camariano), V/1—2, 389—390. PAPADRIANOS, I. A., *The marriage-arrangement between Constantine XI Palaeologus and the Serbian Mara*

(*1451*) (C. Papacostea-Danielopolu), V 3—4, 663. PARLANGELI, O., *Concordanze toponomastiche traco-messapiche* (R. Vulpe), I 1—2,249. PATRINELIS, H. G., Οἱ μεγάλοι ῥήτορες Μανουὴλ Κορίνθιος, Ἀντώνιος, Μανουὴλ Γαλισιώτης καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς των (A. Camariano), II 3—4, 694 695. PATRINELIS, H. G., Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανός ταυτιζόμενος πρὸς τόν Θεοφάνην Μηδείας καὶ οἱ ἀνέκδοτοι λόγοι του (Gh. Cronț) V 3—4, 658—659. PAUNOVSKA, BRANISLAVA, *L'accouchement en Macédoine* (N. Al. Mironescu et L. P. Marcu), III 3 4, 769 770. PÉLÉKANIDÈS, S., Τὰ χρυσὰ βυζαντινὰ κοσμήματα τῆς Θεσσαλονίκης (I. Barnea), II 1—2, 348. PEPO, P. et MASLEV, S. Dr., *Страници от историята на българо-албанските дружески отношения през XIX в.* (A. Constantinescu), I 3—4, 661—662. PERTUSI, AGOSTINO, *Per la storia e le fonti delle prime grammatiche greche a stampa* (P. Ș. Năsturel), III/1—2, 363. PERTUSI, AGOSTINO, *Quedam regalia Insignia* (M. A. Musicescu), V 1—2, 395—396. PETKANOVA-TOTEVA, DONKA, *Неделник на Софроний Врачански* (Tr. Ionescu-Nișcov), I 1 2, 274—275. PETROV, STOÏAN, *Bulgarian Popular Instruments* (T. Alexandru), I 3—4, 673 674. PETROVICI, E., *Etymologie du toponyme Vîrciorova* (I. Pătruțiu), I/3—4, 639. PIGOULIEVSKAJA, N. V., *Die byzantinische Diplomatie und die Araber* (E. Frances), I/3—4, 645—646. PIPPIDI, M. D., *Les colonies grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3 4, 662. *Пленеристи* (R. Teodoru), II/1—2, 352. POGHIRC, C, *La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace a e à la lumière des langues balkaniques modernes* (A. Giurescu), II 3—4, 675—676. POGHIRC, C., *Vocalele rom. ă, alb. e, bulg. ъ și oscilația a e în grafia cuvintelor trace* (A. Giurescu), II/1—2,325. POLITIS, LINOS, Ὁ Σολωμὸς καὶ ἡ γερμανικὴ φιλοσοφία καὶ ποίηση (A. Camariano), I/3—4, 673. POLLOK, KARL-HEINZ, *Studien zur Poetik und Komposition des balkan-slawischen lyrischen Volksliedes, I,* (A. Fochi), V 3 4, 672, POLOVOI, H. IA., *К вопросу о первом походе Игоря против Византии* (E. Frances), II 3 4, 690—691. POPOVIĆ, IVAN, *Prilozi ispitivanju balkanske leksike u srpskohrvatskom jeziku. O nekim našim nazivima posudja* (D. Gămulescu), I 1 2, 250. POPOVIĆ, IVAN, *Valacho-Serbica. L'influence de la langue roumaine sur le serbo-croate et sa géographie* (H. Mihăescu) II 3 4, 681. POPOVIĆ, IVAN, *Zum Spracheinfluß der orthodoxen Griechen auf jugoslawische Katholiken* (M. Vulcu), I/1—2, 250. POSVÁR, JAROSLAV, *Ustanovení o víně a vinicích ve statutech dalmatských měst* (M. Dan) I 1 2, 259. PREDA, CON STANTIN, *Callatis*, (T. Sauciuc-Săveanu), *III* 3—4, 767 768. PREDA, C., B. IONESCU, *Tezaur de drahme din Histria și imitații Filip II, descoperit la Crivăț (raionul Oltenița)* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, *663*. *PROTOPSALTIS, EMANUIL G.*, Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν *δεύτερον ἐπὶ Αἰκατερίνης β' ρωσοτουρκικὸν* πόλεμον *(1787 1792)*. (N. Camariano), *I 3—4, 657. PROTOPSALTIS,* EMMANUIL G,. Νέαι ἔρευναι περὶ τοῦ *Λάμπρου Κατσώνη καὶ τῶν ὀπαδῶν του* (A. Camariano), III/3—4, 746 747.

QEMAL, HAXHIHASANI, *Les recherches sur le cycle des Kreshnik Preux* (A. Fochi), IV 3 4, 668. *Quinze ans de bibliographie historique en Grèce* (C. Papacostea Danielopolu), V/3—4, 667—669.

RADOJČIĆ, NIKOLA, *Проучаване списа Константина VII Порфирогенита српскоје историографије* (S. Iancovici), II 1 2, 353. RAJKOVIĆ, LJUBINKA, *Les traductions turques chez les Yougoslaves* (I. Matei), IV 1—2, 317. REICHENKRON, G., *Zur römischen Kommandosprache bei byzantinischen Schriftstellern* (H. Mihăescu), II 3 4, 678—679. REMENNIKOV, A., *Борьба племен среднего Дуная с Римом в 350 370 гг. н.э.* (Mehmet Ablai), I 1—2, 254—255. RICE, DAVID TALBOT, *The Art of Byzantium* (M. I. Voicana), I/1 2, 275 276. ROSETTI, AL., *Slavo romanica, sur la langue slave des documents valaques du XIV*e *et XV*e *siècle* (S. Otescu), II 3 4, 682 683. RUDBERG, STIG YNGVE, *Der Codex Upsaliensis Graecus 8* (M. Vîlcu), II 1 2, 352—353. RUSSU, I. I., *Dacius Appulus* (R. Vulpe), I 3—4, 640. ROBERT, LOUIS, *Les inscriptions grecques de Bulgarie* (P. Alexandrescu), I 1—2, 252 253.

SALAČ, A., *Hebdomas — Septimana dans les Balkans* (A. Giurescu), II 1—2, 325. SALVIAT, FR., *Le bâtiment de scène du théâtre de Thasos* (P. Alexadrescu), I 3—4, 641. *Sancti Romani Melodi. Cantica Genuina* (P. Ș. Năsturel), III 1—2, 365 366. ŠANDROVSKAÏA, V. S., *Die byzantinischen Fabeln in den Leningrader Handschriftensammlungen* (M. Vulcu), I/3—4, 670—671. SCHIRO, G., *Una chronaca in versi inedita del secolo XV* (E. Frances), II 1—2, 335—336. SCOUVARAS, VANGHELIS, Τρία ἀνέκδοτα ἀντικαποδιστριακὰ κείμενα (A. Camariano), III/1—2, 358—360. SCURTU, VASILE, *Termenii de înrudire în limba română* (H. Mihăescu), IV 3—4, 642. SEKULIĆ, IOVAN, *Minheska škola i srpsko slikarstvo* (R. Teodoru), II/1—2, 351—352. SENKEVIČ, I. G.,

Албания в период Восточного кризиса (1875—1881) (H. Mihăescu),IV/3—4, 657—658. ŠETKA, JEROMIM, *Hrvatska kršćanska terminologija*, II (H. Mihăescu), IV/3—4, 643. Σχεδίασμα ἠπειρωτικῆς βιβλιογραφίας (Cornelia Papacostea-Danielopolu), V/1—2,393 394. SIMEONOV, BORIS, *Румънското влияние върху лексиката на Христо Ботев* (El. Siupiur), V/3—4, 657—658. SIMONESCU, DAN, *Ion Bianu* (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 379. SIOUZIOUMOV, M. IA., *К вопрсу об особенностях генезиса и развития феодализма в Византии* (E. Frances), I 3—4, 646—647. SOKOLNICKI, MIHAIL, *Mort de Mickiewicz en Turquie le 26 novembre 1855* (Mehmet Ablai), II 1—2, 345. SOTIRIOU, G. A., Ἡ ζωγραφικὴ τῆς Σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως (I. Barnea), I/1—2, 275 SOTIRIOU, MARIA, Ἀμφιπρόσωπος εἰκὼν τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν ἐξ Ἠπείρου (I. Barnea), II/1—2, 349. SOTIRIOU, MARIA Παλαιολόγειος εἰκὼν τοῦ Ἀρχαγγέλου Μιχαηλ (I. Barnea), II 1—2, 350. SPERLÁGH, SÁNDOR, *A bulgár építészertöl* (R. Popa), II 3—4, 706. STANOJEVIĆ, GLIGOR, *Покрет брдских и албанских племена уочи Кандиског рата* (S. Iancovici), I 1 2, 264—265. STANTCHEVA MAGDALINA, *Турски фаянс от София* (D. C. Giurescu), I/3—4, 676. STATI, SORIN, *La langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie Minor* (A. Giurescu), II/3—4, 677—678. ŞTEFĂNESCU, ŞTEFAN, *Considerații asupra denumirilor,,vlah" şi „rumîn" pe baza documentelor interne ale Țării Româneşti din veacurile XIV XVII* (H. Cbircă), I/1 2, 263. ŞTEFĂNESCU, ŞTEFAN, *Participarea românilor la lupta de la Grünwald* (I. R. Berindei), I 1—2, 262—263. STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Друштвено-политичке прилике међу Арбанасима у Косовом вилајету на почетку XX века и арбанашки отпор против турских реформа 1902—1903 године* (S. Iancovici), I/1—2, 269—270, STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Прилике у западној половини косовског вилајета према извештајима аустроугарског конзула у Скопљу 1900 и 1901 године* (S. Iancovici), III/3 4, 767. STRATOS, ANDRÉ, Τὸ Βυζάντιον στὸν ζ' αἰῶνα I II (H. Mihăescu), IV/3—4, 648—649. STRAZIMIRI, CANI, *Aspects de l'architecture de Berat* (M. A. Musicescu), IV/3—4, 674 675. STYLIANOU, A. et J., *An Important Manuscript Map of Cyprus by Bartolomeo Zamberti dalli Sonetti* (P. Ş. Năsturel), III/1 2, 372. STYLIANOU, A. et. J., *The painted Chapel of the Holy Cross, Agia Irene ,Troodos Range of Mountains* (P. Ş. Năsturel), V/1—2, 396. SZŐKE, B., *Über die Beziehungen Moraviens zu dem Donaugebiet in der Spätawarenzeit* (V. Ionescu-Nişcov), I/1 2, 255. SZABÓ ATTILA T., *Eredmények és Hiányosságok a magyar szókincs román eredetü, feudalizmuskori eleméinek vizsgaldban* (S. Herda), I/1—2, 251.

TANSEL, FEVZİYE A., *N. Kemal'in Osmanli Tarih' ne dair bilgimizi tashih ve ikmal eden yeni notlar* (Mustafa Mehmet), II/1—2, 341. TAPPE, E. D., *A Bible Society agent in the Romanian Principalities* (Georgeta Penelea), III/3—4, 773—774. TEKAVČIĆ, P., *Toponomastica romanza di Dignano d'Istria* (H. Mihăescu), II/3—4, 680. TEKINDAG, DOC, DR. M. C. ŞEHABEDDIN, *Sâdriazam Adnî Mahmud Paşa'ya bir tetkik münasebetiyle* (Mustafa Mehmet), I/1—2, 260—261. TEODOROV, EVGHENII K., *Същност и произход на Български юнащки и хайдушки песни във връзка с отразените в тях счетевания* (S. Iancovici), III/3—4, 766. THÉOHARIDIS, G. I., Μόρουνατς τὸ δῆθεν σλαβικὸν ὄνομα τῆσ Καβάλλας (A. Camariano) ,IV/3—4, 647—648. THEOCHARIS, MARIA, Χρυσοκέντητα ἄμφια τῆς μονης Ταξιαρχῶν Αἰγιαλείας (P. Ş. Năsturel), III/1—2, 370 371. THOBIE JACQUES, *Les intérêts français dans l'Empire ottoman au début du XX[e] siècle, étude de sources* (A. Iancu), V/3—4, 566—667. TODOROV, NIKOLAI, *За демографското състеяние на Балканския полуостров през XV—XVI B.* (A. Constantinescu),I/1—2, 261. TOGEBY, KNUT, *L'infinitif dans les langues balkaniques* (H. Mihăescu), II/3—4, 683. TOMADAKIS, NICOLAOS V., Τὰ ἐν Κρήτῃ πολιτεύματα *(1821—1824)* (A. Camariano), III/3—4, 747 748. TOMADAKIS, NICOLOS V., Σύντομον διάγραμμα τῆς ἱστορίας τῆς ἐκκλησίας Κρήτης ἐπὶ τουρκοκρατίας (N. Camariano), I 1—2, 263 264. TOTOIU, I., *Contribuții la problema stăpînirii turceşti în Banat şi Crişana* (Mehmet Ablai), I/3—4, 654. TOVAR, A., *Catalogus Codicum Graecorum Universitatis Salamantinae*, I (P. Ş. Năsturel), V 1 — 2, 382. TOWNSEND VERMEULE, EMILLY, *The Fall of the Mycenaean Empire* (P. Alexandrescu), I/1—2, 252. TSANKOVA-PETKOVA, G., *О территории болгарского государства в VII—IX вв.* (E. Frances), II/1—2, 329 330. *Турско-български речник* (A. Vraciu), III/3—4, 768—769. *Tusculum,— Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittel-alters* (P. Ş.

Năsturel), III/1—2, 366—367. TYMIENIECKI, KAZIMIERZ, *Państwo swewskie i Słowianie na szerszym tle zagadnień słowiańskich* (Vl. Iliescu), I 1—2, 253—254.

UMLENSKI, IVAN, *Кюстендилският говор* (H. Mihăescu), III 3 4, 744—745.

VACALOPOULOS, APOSTOLOS, Γερμανικά ἔγγραφα ἀπὸ τὸ *Geheimes Archiv* (Nestor Camariano), III/1—2, 357. VACALOPOULOS, APOSTOLOS, Νέα στοιχεῖα γιὰ τὰ ἑλληνικὰ ἁρματολίκια (A. Camariano), V 1—2, 390—391. VACALOPOULOS, APOSTOLOS, Πηγὲς τῆς ἱστορίας τοῦ νέου Ἑλληνισμοῦ (A. Camariano), IV 3 4, 654—656. VĂTĂMANU, NICOLAE, *Cel dintîi „ex-libris" romănesc* (P. Ş. Năsturel), III 1—2, 367. VĂTĂMANU, N., *Medici şi astrologi la curtea lui Brîncoveanu* (P. Ş. Năsturel), V/1—2, 396. VĂTĂMANU, N., *Variolizarea preventivă în medicina populară şi cultă. Opera lui Iacob Pylarino* (P. Ş. Năsturel), III 1— 2, 367. VĂTĂŞIANU, VIRGIL, *Arhitectura şi sculptura romanică în Panonia medievală* (M. A. Musicescu), IV 3—4, 673—674. VELIANITIS, THOMAS, Μία ἱστορικὴ εἰκὼν τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου παριστῶσα ναυμαχίαν μὲ πειρατάς (I. Barnea), II 1—2, 350. VELICHI, CONSTANTIN, *Sur les émigrations au nord et au sud du Danube durant la période 1828 — 1834* (Vl. Diculescu), V 1 — 2, 392 — 393. VÉNÉDIKOV, I., *Две съкровища от елинистическата епоха в Тракя* (R. Vulpe), II 3 — 4, 685. VERPEAUX, J., *Pseudo-Kodinos. Traité des offices* (E. Frances), V/3 4, 661 662. VIANU AL., *Aplicarea tratatului de la Küciük Kainargi cu privire la Moldova şi Ţara Românească (1775—1783)*. (I. R. Berindei), I 1—2, 266. *La vie de Saint Cyrille le Philéote moine byzantin* (P. Ş. Năsturel), IV/3 4, 651 — 653. VINAVER, VUK, *Дубровачка трговина у Србиjи Бугарскоj краjем XVII века (1660—1701)* (S. Iancovici), III/3—4, 764—765. VINAVER, VUK, *Проблем производе сребра у средневековноj Србиjи* (S. Iancovici), II 1 2, 334. VÎNTU, I., et G. G. FLORESCU, *Valoarea constituţională a rezoluţiilor Adunărilor adhoc din Principatele Române* (L. P. Marcu), III/3—4, 770—771. VÎNTU, I et G. G. FLORESCU, *Unirea Principatelor în lumina actelor fundamentale şi constituţionale* (L. P. Marcu), V /3—4, 677 — 678. VÎRTOSU, E., *Despre corpul de voluntari elini creat la Bucureşti în 1807* (S. Iancovici), I/1—2, 266 267. VOLKOV, V. K., *Внешняя политика Югославии в 1935 1936 гг.* (L. Demény), V/3—4, 665. VOROBIOV, L. V., *К вопросу о пребывании Любена Каравелова в Московском Университете* (A. Constantinescu), II/1 2, 340. VRANOUSSIS, ERA L., Χρυσόβουλον τοῦ αὐτοκράτορος Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου ὑπέρ τῆς ἐν Στροβίλῳ μονῆς τοῦ Προδρόμου (*1079*) (Gh. Cronţ), III 3 4, 759. VRANOUSSIS, ERA, Κομισκόρτης ὁ ἐξ Ἀρβάνων, σχόλια εἰς χωρίον τῆς Ἄννης Κομνηνῆς (A. Camariano), I/3—4, 648—649. VRANOUSSIS, ERA L., *Le mont des Kellia. Note sur un passage d'Anne Comnène (V. 5. 3) (A. Camariano)*, IV/1 2, 306, VRANOUSSIS, L., Τὰ ἀνέκδοτα ἀπομνημονεύματα τοῦ φιλικοῦ Ἀθανασίου Ξοδίλου (Gh. Cronţ), II/3—4, 695—696. VRANOUSSIS, L., Ἕνα εἰκον ογραφημένο χειρογράφο τοῦ Ἐρωτοκρίτου στὴ βιβλιοθήκη τῆς Ῥουμανικῆς Ἀκαδημίας (Gh. Cronţ), V/1 2, 376. VRANOUSSIS, L., Ὁ „Πατριωτικὸς ὕμνος τοῦ Ῥήγα (N. Camariano), II/1—2, 344. VULCĂNESCU, ROMULUS, *Caractere înrudite între portul popular român şi ce slovac* (D. C. Giurescu), I/3 4, 666—667. VULPE, RADU, *Vechi focare de civilizaţie: Istria, Tomis, Callatis* (P. Ş. Năsturel), V/1 2, 380.

WILDHABER, ROBERT, *Zur Problematik eines slovenischen Maskenattributs* (A. Fochi), II/1—2, 343. WYJAROVA, JIVKA, *Les investigations archéologiques dans les villesl du haut moyen âge en Bulgarie* (N. Constantinescu),I 3—4, 649 650.

XYNGOPOULOS, A. Τὸ ἐν χώναις θαῦμα τοῦ Ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ (I. Barnea), II 1 2 349—350.

YÖNETKEN, HALIL BEDI, *Mehter hakkenda*; Idem, *Mehter repertuvari hakkenda* (Mustafa Mehmet), I/3—4, 674 675.

ZAHARI DIMITROV and BORIS, SHAROV, *Mural ornaments from South-West Bulgaria* (M. A. Musicescu), IV/3—4, 669—671. ZAHARIADOU, E. A., Οἱ χριστιανοὶ ἀπόγονοι τοῦ Ἰζζεδδὶν Καϊκαους β' στὴ Βέροια (A. Camariano), IV 3 4, 657. ZANINOVIĆ, ANTONIN, *Jedan dvolist beneventane sa starim neumana* (N. Constantinescu), II 1—2, 346. ZEČEVIĆ, MIODRAG, *Klasifikacija jugoslovenskih organizacija udraženja građana* (L. P. Marcu), III 3—4, 771. ZEPOS, PAN. I., Πολληκαριατικὸν ἢ Ἀγριλικίον (Gh. Cronţ) III/3—4,761. ZLATARSKI, D., *Колектива находка на славянски сечива от с. Дългопол* (D. C. Giurescu), I/3—4, 648. ZLATKOVSKAÏA, T. D., *К вопросу об этногенезе фракийских племен* (R. Vulpe), II 3—4, 683—684, ZOIDIS, GEORGES I.

Τὸ θέατρο τῆς Φιλικῆς 'Εταιρείας. 'Ο ρόλος του στήν ἰδεολογικὴ προετοιμασία τοῦ ἑλληνικοῦ καὶ τοῦ ρουμανικοῦ θεάτρου (A. Camariano), III/3—4, 749 — 750. ZONTSCHEW, D., *Der Goldschatz von Panagjurischte* (R. Vulpe), 1/3—4, 640. ZORAS, GHEORGHIOS, 'Ιωάννου 'Αζαγιώλου Διήγηας συνοπτικὴ Καρόλου τοῦ Ε' (Gh. Cronț), IV/1—2, 308—309. ZORAS G. TH., BOUBOULIDÈS, F. K., Βιβλιογραφικὸν δελτίον νεοελληνικῆς φιλολογίας β' (Gh. Cronț), I 3—4, 676 — 677. ZORAS, G. TH. et F. K. BOUBOULIDIS., Βιβλιογραφικὸν δελτίον νεοελληνικῆς φιλολογίας Δ' (Gh. Cronț), III/3—4, 758. ZORAS, G. Th. et F. K. BOUBOULIDIS, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων Σπουδαστηρίου βυζαντινῆς καὶ νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου 'Αθηνῶν (Gh. Cronț), III/3—4, 757—758.

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria Romîniei** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p. + 18 pl., 45 lei; IIe vol., 1962, 1159 p. + 20 pl., 45 lei; IIIe vol., 1260 p. + 11 pl., 45 lei; IVe vol., 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie.** Sous la direction de C. Daicoviciu et de Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **La désagrégation de la monarchie austro-hongroise.** Communications présentées à la Conférence des Historiens du 4 au 9 mai 1964 de Budapest. Sous la direction de C. Daicoviciu et de Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies I, 1965, 291 p., 12 lei.

* * * **Die Agrarfrage in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918.** Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. Mai 1964, 1965, 311 p., 23 lei.

* * * **Die Frage des Finanzkapitals in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918.** Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. Mai 1964, 1965, 88 p., 17,50 lei.

C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ŞTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae », 1, 67 p. + 1 pl., 3,25 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 2, 1964, 143 p., 5,25 lei.

EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XXe siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 3, 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 4, 1964, 139 p., 5,25 lei.

VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 5, 1964, 100 p., 3,75 lei.

G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840.** Prélude de la révolution roumaine de 1848, « Bibliotheca Historica Romaniae », 6, 1964, 107 p., 4 lei.

ŞTEFAN PASCO, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 7, 1964, 110 p., 4,50 lei.

ION POPESCU-PUŢURI, **La contribution de la Roumanie à la victoire sur le fascisme**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 8, 1966, 160 p., 5,25 lei.

A. GRAUR, **La romanité du roumain**, « Bibliotheca Historica Romaniae » 9, 1965, 68 p., 2,75 lei.

V. CURTICĂPEANU, **Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10, 1966, 191 p., 5,75 lei.

N. ADĂNILOAIE et D. BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et A. DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 226 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 157 p., 5,50 lei.

* * * **Corpus Vasorum Antiquorum.** Sous les auspices de l'Union Académique Internationale. Rédigé par Suzana Dimitriu et Petre Alexandrescu, avec la collaboration de Vladimir Dumitrescu. Préface par E. Condurachi, 1965, 56 p. + 45 pl., 44 lei.

D. TUDOR, **Tabula Imperii Romani. Drobeta, Romula, Sucidava**, 1965, 25 p. + 1 carte, 2,50 lei.

I. POPESCU-PUŢURI, A. OŢETEA, **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (Le grand soulèvement paysan de 1907), 1967, 910 p., 51 lei.

C. BODEA, **Lupta românilor pentru unitate naţională 1835—1849** (La lutte des Roumains pour leur unité nationale 1835—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

AL. VULPE, **Necropola hallstattiană de la Ferigile** (La nécropole hallstattienne de Ferigile — monographie archéologique), 1967, 208 p. + XLI pl. + 1 carte, 27 lei.

D. PRODAN, **Iobăgia din Transilvania în sec. XVI** (Le servage en Transylvanie au XVIe siècle), Ier vol., 1967, 596 p., 37 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 1967, 188 p., 7 lei.

A paraître:

* * * **Istoria Romîniei** (Histoire de la Roumanie), Ve vol.

I. POPESCU-PUŢURI et collab., **La participation de la Roumanie à la guerre antihitlérienne**, « Bibliotheca Historica Romaniae ».

V. MACIU et ŞT. PASCU, **Formation de la nation roumaine**, « Bibliotheca Historica Romaniae ».

GH. ŞTEFAN et collab., **Dinogetia, monografie**, Ier vol.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI-1968

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul I, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI - 1968

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VI 1968 N° 1

SOMMAIRE

Page

Commémoration de Skanderbeg

FRANCISC PALL, Skanderbeg et Ianco de Hunedoara 5

Livre et culture

P. P. PANAITESCU, Les origines de l'imprimerie en langue roumaine . . . 23

NESTOR CAMARIANO, Sur l'activité de la « Société littéraire gréco-dacique » de Bucarest (1810—1812) 39

Diplomatique byzantine

Е. П. НАУМОВ (Москва) Месемврийские грамоты XIV века (О малоизученных страницах истории Болгарии и Византии) 55

Relations internationales

CARL GÖLLNER, Beziehungen der rumänischen Wojewoden Radu Şerban, Nicolae Petraşcu und Gaspar Gratiani zur „Milice Chrétienne" 71

ŞTEFAN ANDREESCU, Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kosovo (1448) 85

Les recherches sud-est européennes et leur histoire

EUGEN STĂNESCU, Le XI[e] siècle byzantin. Évolution d'une image historique 93

ADRIAN FOCHI, Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (XIX[e] siècle) 113

Chronique

VIRGIL CÂNDEA, La V[e] Réunion du Comité International de l'AIESEE (Bucarest, les 15—16 septembre 1967) 141

H. MIHĂESCU, Le X[e] Congrès International des Linguistes . . . 143

Comptes rendus

I. RUSSU, Limba traco-dacilor [La langue des Thraco-daces] (*H. Mihăescu*); N. P. Andriotis, Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς [Dictionnaire étymologique du néo-grec commun] (*H. Mihăescu*) . . 147

IMPELLIZZERI, La letteratura bizantina da Costantino agli iconoclasti (*H. Mihăescu*), F. DJINDJIHAŠVILI, Антимоз Ивериели (Антим Ивериану). Жизнь и творчество [Anthime d'Ibérie. Vie et œuvre] (*Virgil Cândea*) 151

Page

GERT ROBEL, Franz Baron Nopcsa und Albanien Ein Beitrag zu Nopcsas Biographie (*H Mihăescu*); Из взаимат отношенията на балканските народи Поредица « Балкани », № 1 [Sur les relations des peuples balkaniques Série « Balkans », n° 1] (*Constantin N. Velichi*); HASAN KALEȘI, HANS-JURGEN KORNRUMPF, Prizrenski vilajet [Le vilayet de Prizren] (*Sava Iancovici*) . . . . 1?6

DIMITRIOS S GHINIS, Περίγραμμα Ἱστορίας τοῦ μεταβυζαντινοῦ Δικαίου (Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν) [Cadre de l'histoire du droit post-byzantin Travaux de l'Académie d'Athenes] (*Valentin Al Georgesco*) 163

P NIKOLOPOULOS et N. OIKONOMIDÈS, Ἱερὰ μονὴ Διονυσίου. Κατάλογος τοῦ ἀρχείου [Catalogue des Archives du monastère de Dionysiou] (*Petre Ș. Năsturel*) 165

Notices bibliographiques 169

SKANDERBEG ET IANCO DE HUNEDOARA

FRANCISC PALL

La figure la plus représentative de la grande lutte soutenue par les peuples du sud-est de l'Europe face à l'expansion tumultueuse de l'Empire ottoman vers le milieu du XV^e siècle, à côté de Ianco de Hunedoara (autrement : Jean Hunyadi), le célèbre voivode de souche roumaine de Transylvanie devenu régent de Hongrie, est sans conteste Georges Kastrioti-Skanderbeg, le fameux prince d'Albanie.

A l'occasion du 500^e anniversaire de la mort du glorieux héros albanais, disparu le 17 janvier 1468 de l'arène de l'histoire, l'association de son nom à celui de son contemporain non moins prestigieux s'impose spontanément. D'ailleurs, cette association — parfaitement explicable, étant donné la similitude de leur étonnante carrière — se reflète dans les sources aussi bien de l'époque que des siècles suivants.

En effet, il s'agit de deux protagonistes d'une lutte d'allure épique contre l'ennemi commun, bien que dans des secteurs différents, entre lesquels nous constatons, à cause peut-être de la pénurie des témoignages qui nous ont été transmis, beaucoup moins de contacts qu'on aurait pu s'y attendre dans des circonstances historiques devant créer une étroite solidarité, voire une alliance naturelle.

Représentant d'une grande puissance de l'Europe centrale, Ianco de Hunedoara poursuivait à la tête des peuples du secteur danubien, aux frontières de la Hongrie et des pays roumains ainsi que dans les contrées septentrionales de la Péninsule Balkanique, une guerre presque sans répit qui pour mettre un terme aux attaques dévastatrices des féodaux turcs, dans l'impossibilité d'établir un *modus vivendi*, une paix durable avec eux, tendait à leur expulsion de l'Europe même. C'était une guerre menée, en dernière analyse, pour la sauvegarde des valeurs essentielles de la civilisation européenne, chrétienne, auxquelles s'étaient attachés les peuples de ces régions.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. VI, 1, p 5–21, BUCAREST, 1968

Par rapport à cette politique de contre-offensive de Ianco, le programme de Skanderbeg dans le secteur albanais, quoique animé par le même esprit, devait être, en fait, plus restreint, compte tenu des moyens matériels dont il pouvait disposer en tant que chef intrépide d'un peuple sans doute héroique, mais peu nombreux et aux ressources assez limitées. Il unifia, malgré tout, les forces de ce peuple épris de liberté et conféra une nouvelle dimension, d'une vigueur et d'une grandeur exceptionnelles, à la lutte pour l'indépendance de l'Albanie, en dirigeant pendant un quart de siècle avec sa vaillance légendaire cette résistance contre l'Etat le plus puissant et le plus redoutable du Proche-Orient. Grâce à cette défensive farouche, les Albanais rendirent sous la conduite de Skanderbeg, non seulement des services importants au secteur danubien, en empêchant les Turcs d'y employer tout leur effort d'expansion, mais l'Albanie devint du même coup, durant cette période, une véritable barrière qui leur interdisait la marche à travers le littoral est de l'Adriatique sur l'Italie, sur l'Occident. Il semble que le héros albanais était pleinement conscient de ce rôle historique lorsqu'il écrivait en 1460 à un grand seigneur napolitain, au prince de Tarente : « Et se io fosse (!) stato spontato, certamente Italia se ne sentiria... »[1].

Enfin, il ne faut pas oublier que cette double résistance opposée par les peuples du Sud-Est Européen, sous la conduite de Ianco et de Skanderbeg, retarda en même temps de quelques années la disparition d'une des formations politiques et des foyers culturels les plus importants du Moyen Age, à savoir celle de l'Empire byzantin.

I

NIŠ ET VARNA (1443—44)

Le début même de l'impressionnante carrière de Skanderbeg est en connexion, on le sait bien, avec une des brillantes expéditions de Hunyadi : la « longue campagne » de 1443, qui raviva les espérances de libération des peuples de l'Europe sud-orientale. Dès les premiers succès remportés par les troupes chrétiennes (hongroises, roumaines, serbes, etc.) au sud du Danube sous le commandement nominal de Vladislav, roi de Hongrie et de Pologne, et sous celui effectif du voivode Ianco, les populations serbe et bulgare soulevées provoquèrent des pertes sensibles à l'ennemi mis en

[1] V Makušev. *Monumenta historica Slavorum Meridionalium vicinorumque populorum*, vol II, Belgrade, 1882, p 121 Cf aussi A Buda, *La place des Albanais dans l'histoire europeenne des VIII^e XVIII^e siècles*, dans le rapport *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (1er Congrès International des Etudes Balkaniques et Sud-Est Europeennes)*, Sofia, 1966, p 86 *Spontato* — anéanti, détruit

déroute. Mais bien avant cette campagne balkanique, commencée après une vaste propagande pour la croisade à peine au mois d'octobre, en Albanie centrale éclata en août [2] une nouvelle révolte ayant pour chef Georges Arianiti, le combattant antiturc des années 1433—35. Peut-être était-il encouragé par la victoire retentissante que le même voivode avait obtenue sur une grande armée ottomane rencontrée en Valachie en septembre 1442. L'écho de ce soulèvement albanais, de l'attaque déclenchée par Arianiti même contre les territoires turcs voisins de l'Albanie, ainsi que des préparatifs faits par «ceteri Albanie et Grecie domini» pénétra jusqu'à l'armée de Ianco qui avançait à travers la Serbie. A la suite de la victoire gagnée par cette armée le 3 novembre 1443 à Niš, le cardinal Cesarini, un fanatique de la «guerre sainte» contre l'Infidèle musulman, qui accompagnait en tant que légat pontifical l'expédition, venait d'enregistrer le bruit selon lequel des détachements albanais devaient rejoindre l'armée victorieuse. D'autre part, ce fut précisément la confusion s'emparant des Turcs lors de cette défaite de Niš qui permit à Skanderbeg, le future gendre d'Arianiti, de fuir leurs rangs avec d'autres connationaux, de revenir en Albanie pour y déployer l'étendard d'une révolte généralisée contre la domination étrangère et d'inaugurer ainsi sa carrière héroïque[3].

A propos de la nouvelle campagne organisée et conduite par Ianco l'année suivante contre les Ottomans, une opinion commune dans l'historiographie jusqu'à la fin du XIX[e] siècle soutenait que Skanderbeg avait eu des relations avec le roi Vladislav en vue de sa participation à cette grande expédition. Le héros albanais aurait notamment répondu d'une manière favorable à l'appel du roi, mais ensuite il aurait été empêché par Georges Branković, le «despote» de Serbie, en conflit avec Hunyadi, de traverser ce pays pour unir ses forces avec l'armée alliée lorsque celle-ci était en marche à travers la Bulgarie vers Varna où elle devait subir, le 10 novembre 1444, le désastre bien connu. Peut-être n'est-il pas nécessaire de reprendre ici tous les arguments invoqués jadis [4] pour infirmer cette thèse. Néanmoins, il faut en rappeler, croyons-nous, quelques-uns, car elle est encore admise par nombre d'historiens [5]. Ainsi nous devons

---

[2] K. Jireček, *Geschichte der Serben*, II 1, Gotha, 1918, p. 183.

[3] Voir notre article *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, dans cette Revue, vol. III (1965), n[os] 3—4, p. 460. Marinus Barletius, le biographe panégyriste de Skanderbeg, parle au début du XVI[e] siècle, d'après des ouï-dire, d'une entente secrète entre le héros albanais et Ianco avant la bataille de Niš (*Historia de vita et gestis Scanderbegi*, Rome, [1508—1510], 1. I, f. 7 v.).

[4] Notre article *Les relations entre la Hongrie et Scanderbeg*, dans « Revue Historique du Sud-Est Européen », 10 (1933), pp. 123—127.

[5] Entre autres : A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV[e] siècle*, Louvain, 1937, p. 63 ; L. Elekes, *Hunyadi*, Budapest, 1952, pp. 228—229, 237 (n. 41), 238—239, 241, 362, 372, 496 (il y attache une grande importance) ; A. Serra, *Relazioni del Castriota con il Papato*, dans *Archivio Storico Italiano*, 114 (1956), p. 721 ; C. Mureşan, *Ioan de Hunedoara şi vremea*

souligner que cette thèse s'appuie sur le prétendu échange de lettres entre Vladislav et Skanderbeg, publiées dans l'ouvrage de Barletius. En dehors des anachronismes stridents et des énormités évidentes qu'elles contiennent et qu'on a tâché de mettre en relief, les lettres en discussion, insolites aussi comme formulaire, trahissent les tournures de style de cet auteur humaniste, s'agissant de fictions de rhétorique, à l'instar des autres épîtres et discours dont son œuvre est garnie. Tout ceci a déterminé plusieurs savants (H. Ruvarac, J. Radonić, K. Jireček, J. Dąbrowski, C. Marinescu, R. Urbánek, etc.) de lui refuser le moindre crédit. Parmi les sources de cette invention de Barletius on peut reconnaître le récit donné par Enea Silvio Piccolomini, dans son livre *De statu Europae*, d'une autre campagne antiottomane de Ianco, celle ayant eu lieu en 1448. En effet, le panégyriste de Kastrioti confond l'expédition de Varna avec celle de Kosovo. Ceci résulte encore du fait qu'en puisant toujours dans le même texte d'Enea Silvio, il prétend que Branković a fait prisonnier Ianco, qui se serait réfugié en Serbie à la suite de la débâcle de Varna, ce qui eut lieu seulement après la fin malheureuse de la campagne de 1448, lorsque Skanderbeg voulut effectivement, comme nous allons le voir, accourir à l'aide du « gouverneur » de la Hongrie.

Sauf cette correspondance fictive et les données tirées d'elle par Barletius, il y a certes Franco et Biemmi, qui résument ladite correspondance et parlent à leur tour de l'intention du héros albanais de participer à la croisade de Varna. Mais ni l'un ni l'autre n'ont de valeur à cet égard, parce que même d'une comparaison superficielle il ressort clairement leur dépendance à ce sujet, comme à tant d'autres, de Barletius[6]. Du reste, il ne faut pas oublier que, de retour depuis peu de temps en Albanie, Skanderbeg devait y être trop engagé dans la lutte

---

sa [J de H et son époque], [Bucarest], 1957, pp 84—86, où l'on parle aussi, par erreur, d'une lettre de Ianco a Skanderbeg ; K Frasheri, dans *Historia e Shqiperise* [Histoire de l'Albanie], vol I, Tirana, 1959, pp. 278—279

[6] *Gli illustri et gloriosi gesti et vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg*, 1[re] éd , Venise, 1584, chap. 5, ff 10 v —11. Sur les rapports de cette biographie — attribuée par son éditeur, Giovanni Maria Bonardo, à Demetrio Franco, trésorier, selon lui, du héros albanais — avec l'œuvre de Barletius, v. notre étude *Marino Barlezio*, dans *Mélanges d'Histoire Générale*, publ par C Marinescu, vol. II, Cluj, 1938, pp 228 39. En ce qui concerne la paternité de cette biographie (que nous avons contestée dans l'étude citee), nous pensons y revenir a une autre occasion. Pour ce qui est de l'ouvrage de Giammaria Biemmi, *Istoria di Giorgio Castriotta detto Scander-begh*, 1[re] éd , Brescia, 1742, dans le récit de ce faussaire notoire, qui prétend avoir eu comme source principale une mystérieuse biographie composée par le soi-disant « Anonyme d'Antivari », on reconnaît en grandes lignes les mêmes données que chez Barletius (Biemmi, 1 I, pp. 60—65, 81—82). Au sujet des mystifications de Biemmi, après Fr Babinger et K. Ohly, qu'on nous permette de renvoyer, outre à *M. Barlezio*, p. 201, n 1, surtout à notre article : *Die Geschichte Skanderbegs im Lichte der neueren Forschung*, dans « Leipziger Vierteljahrschrift fur Sudosteuropa », 6 (1942) pp. 88—89 On n'a pas opposé jusqu'ici, autant que nous sachions, des arguments valables en faveur de Biemmi. (G. Praga, en tout cas, ne pouvait pas en apporter dans son article : *Lo stato attuale degli studi sull'Albania*, dans « Rivista Storica Italiana », VI[e] série, vol. V, fasc. 2, 1940, p 227).

antiottomane, pour risquer de quitter son pays à un moment où sa situation n'était pas encore bien consolidée et de partir au loin, à la tête de son armée au secours des croisés.

Il est vrai que Ianco, dans une lettre adressée au pape Eugène IV, le 11 mai 1445, fait allusion aux grands secours qu'avait promis, parmi d'autres pays (Byzance, Valachie, Moldavie, Bulgarie), également l'Albanie pour l'expédition de l'année précédente, promesses qui ne furent pas tenues. Il s'agit d'un renseignement reproduit, semble-t-il d'après sa forme, selon cette lettre dans la chronique de Johannes Turóczi, celui-ci ayant utilisé aussi des documents officiels [7]. Cependant, ne paraît-il pas plus probable que le voivode pensait ici plutôt à Arianiti, le chef de l'insurrection qui avait éclaté en 1443, dont il a été question ci-dessus ? D'autant plus qu'à la cour pontificale, qui suivait de près les actions antiturques de partout, on parlait, quant à l'Albanie, pendant l'expédition de l'armée de Vladislav en 1444, secondée par une flotte croisée envoyée dans les Dardanelles, seulement de la guerre menée dans ce nouveau territoire de croisade par Arianiti. Il avait demandé du secours au pape [8] et devait être encore le plus connu des seigneurs albanais dans les rapports de son pays avec l'étranger.

Mais, sans doute, la lutte de libération reprise en Albanie dès la fin de 1443 par Skanderbeg lui-même, qui se mit bientôt, au cours de l'année suivante, à la tête d'une ligue antiottomane formée à Lezha, dont faisait partie, parmi d'autres seigneurs albanais, Arianiti également, devait sérieusement préoccuper les Turcs et les obliger d'y faire face. Toutefois leur effort principal se dirigea en ce temps particulièrement critique vers le secteur danubien, où ils avaient toujours à affronter le voivode transylvain, leur plus redoutable ennemi, et vers l'Asie Mineure, afin d'y réprimer l'une des révoltes périodiques d'Ibrahim, le puissant émir seldjoukide de Caramanie [9]. Cependant, par un effet réciproque, la croisade de Varna et la victoire à la Pyrrhus que remporta sur elle le sultan Murat II empêcha celui-ci d'employer contre l'Albanie le mieux de ses forces pour tenter d'y étouffer en germe la grande lutte d'indépendance de son peuple, ce qui permit à Skanderbeg d'affermir sa situation à la tête de la même lutte.

---

[7] E. Hurmuzaki, N. Densuşianu, *Documente privitoare la istoria românilor* [Documents concernant l'histoire des Roumains], I/2, Bucarest, 1890, pp. 715–717; J. de Thurocz, *Chronica Hungarorum*, IV^e partie, chap. 42 (éd. J. G. Schwandtner, *Scriptores rerum Hungaricarum*, vol. I, Vienne, 1746, p. 225)

[8] Fr. Pall, *Relations*, p. 126, n. 2.

[9] Idem, *Un moment décisif de l'histoire du Sud-Est Européen : la croisade de Varna (1444)*, dans « Balcania », 7 (1944), pp. 106–107.

II

KOSOVO (1448)

Lorsque quelques années plus tard, à savoir au mois de juillet 1448, Murat II attaquait l'Albanie où Skanderbeg avait vaincu divers détachements turcs envoyés contre lui auparavant, Ianco essaya d'en tirer profit pour mettre enfin en exécution sa campagne de revanche après la défaite de Varna. D'ailleurs, il avait entamé des pourparlers à ce sujet avec les intéressés dès le printemps 1447 et faisait de vastes préparatifs ayant pour but de reconstruire un large front d'action antiturque englobant les régions danubiennes et balkaniques. Il tâcha d'y intéresser aussi Alphonse V, l'ambitieux roi d'Aragon et de Naples. Néanmoins, ce n'est qu'en septembre 1448 qu'il commença son expédition, à la tête des troupes hongroises et roumaines, renforcées par des mercenaires allemands et tchèques.

Les relations que Skanderbeg entretenait avec Hunyadi sont attestées par les sources diplomatiques à partir de 1446. En effet, le 16 avril de cette année le gouvernement de la république de Dubrovnik (Raguse), qui se trouvait sous la suzeraineté de la Hongrie et encourageait dès 1444 la lutte antiottomane du héros albanais, décida d'écrire, sur la demande de celui-ci, au pape ainsi qu'aux barons du royaume de Hongrie, également intéressés à l'irréductible résistance shkipétaire [10]. Selon l'historien byzantin Laonikos Chalkokondyles, contemporain des événements (bien qu'il eût composé son ouvrage assez tard, dans la seconde moitié du XV[e] siècle), Ianco envoya des émissaires à Skanderbeg et à Arianiti dans le dessein de s'unir à eux, en vertu d'une entente établie antérieurement (οὕτω γὰρ προείρητο καὶ τοῖς δε). D'une alliance (*fedus*) conclue peu de temps avant (*paulo ante*) la nouvelle expédition par Ianco avec « Sandarobechus » parle aussi, vers la fin du XV[e] siècle, mais assurément d'après des témoignages plus anciens, Antonio Bonfini, l'historiographe de cour de Matthias Corvinus, fils du même régent et roi de Hongrie (1458—1490). Selon Bonfini, conformément à cet accord, Ianco avançant à travers « la Serbie et la Bulgarie » devait attaquer de front, tandis que Skanderbeg devait frapper l'ennemi de l'arrière, du côté de l'« Illyricum », c'est-à-dire de l'Albanie[11]. Suivant une lettre de Pasquale de Sorgo, notable ragusain bien connu, se trouvant au service de Branković, datée du camp même de Ianco, le 11 septembre 1448, après la traversée du Danube (par une partie des troupes), mais avant de se mettre en branle (le 28

[10] Idem. *Relations*, pp 127—128

[11] Chalkokondyles, *Historiarum libri decem*, 1 VIII (ed Im Bekker, 1843, p. 357), Antonius de Bonfinis. *Rerum Ungaricarum decades*. dec III, 1 VI (ed I Fogel—B. Iványi—L. Juhász, Leipzig, Teubner, t III, 1936, p 160)

du même mois) à travers la Serbie, le régent reçut des ambassadeurs de l'Albanie qui lui auraient promis un secours de vingt mille hommes (chiffre probablement exagéré) [12].

La nouvelle direction de marche de l'armée de Hunyadi, à la différence des campagnes de 1443 et 1444, vers le Sud-Ouest, à savoir vers la Serbie méridionale, peut servir comme une indication claire de l'intention d'unir ses forces à celles des Albanais. Après les grosses difficultés qu'il avait eu à surmonter dans les campagnes dont nous faisions mention, il voulait probablement contourner par le Sud l'obstacle formidable de la chaîne des Balkans pour arriver, fort de l'alliance et du secours de Kastrioti, en Macédoine et ensuite en Thrace, afin de prendre à revers les positions de l'ennemi dans la Péninsule. C'est ainsi qu'il se dirigea vers le fameux champ de Kosovo, au cœur de la Serbie, célèbre par la grande victoire turque sur la résistance héroique du peuple serbe en 1389. Le régent de Hongrie dut atteindre cette plaine historique vers la mi-octobre 1448 et s'y arrêta tant pour faire reposer ses troupes des fatigues d'une marche de plusieurs semaines que, paraît-il, afin d'y attendre son allié albanais.

Pendant ce temps, Skanderbeg devait parer à un double péril : non seulement de la part du sultan, mais aussi de Venise. En effet, la république de Saint-Marc, pour sauvegarder ses possessions accaparées sur le littoral d'Albanie, ainsi que ses intérêts commerciaux dans ce pays et dans l'Empire ottoman, cherchait à exciter les divisions entre les seigneurs albanais. Elle s'inquiétait également de la puissance grandissante et des tendances unificatrices — dans une certaine mesure — de Skanderbeg. Par conséquent, une guerre avait éclaté entre la Sérénissime Seigneurie et Kastrioti à propos de la possession de la ville de Danja, dans le nord de l'Albanie. Les succès de Skanderbeg et de ses alliés dans cette guerre amenèrent la république à solliciter l'intervention du sultan contre l'opiniâtre rebelle, afin que celui-ci, pour employer les propres termes d'un

---

[12] Fr Pall. *Relations*, p 129, n 4 Mais l'affirmation de cette lettre, selon laquelle Hunyadi tout en remerciant les Albanais de leur offre, l'aurait refusée, estimant leur « exercitum ut minus idoneum et expeditum bello », nous paraît invraisemblable Cette affirmation semble bizarre apres ce que nous savons d'autres sources, surtout de Bonfini, qui souligne l'insistance avec laquelle Ianco sollicitait le secours albanais D'ailleurs, celui-ci accusera Sorgo d'avoir eté l'un de ceux qui avaient fomente « le cattive intelligenze tra lui e il despota », avec ses facheuses conséquences pour le sort de l'expédition de 1448 (v. la chronique ragusaine de Giunio Resti, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum Merid* , vol XXV, Zagreb, 1893, p 298) De plus, Sorgo sera l'envoye de Branković auprès de Murat II pour le renseigner sur la direction de marche de Ianco pendant cette campagne (*ibidem*) A propos de la lettre en discussion, connue seulement d'après une traduction certainement libre et emphatique de l'humaniste Ciriaco d'Ancona, v. les remarques faites dans notre article, *Intervenția lui Iancu de Hunedoara în Țara Românească și Moldova în anii 1447—1448* [L'intervention de I de H en Valachie et en Moldavie, en 1447 48], dans la revue « Studii », 16 (1963), nº 5, p 1061

document vénitien du 27 juin 1448, « non modo de Albania, sed de mundo ejiciatur »[13].

Mais ce vœu par trop radical ne se réalisa pas. Loin de là ! Certes, Murat II réussit à prendre après un siège, vers le début d'août, l'importante place de Sfetigrade près des confins de la Macédoine et puis quelques autres forteresses, probablement dans la même région. Cependant les informations qui lui sont parvenues des préparatifs militaires de Ianco le portèrent à renoncer à la marche sur Kruja, véritable nid d'aigles, la capitale de Skanderbeg, lequel d'ailleurs le harcelait sans cesse. Il dut donc interrompre la poursuite de cette expédition en Albanie et se retirer, vraisemblablement vers la mi-août, de ce pays, après y avoir laissé des garnisons dans les forteresses conquises [14]. Ensuite il fit à son tour de grands préparatifs pour affronter dans une nouvelle campagne — une «guerre sainte » islamique (gazâ), selon les sources narratives turques — son redoutable ennemi danubien, puisque l'enjeu de la lutte était le sort peut-être de toute la partie européenne de l'Empire ottoman. Puis, ayant appris par Branković la direction de la marche de Hunyadi à travers la Serbie méridionale, il quitta la position d'attente qu'il s'était fixée à Sofia, se mit à sa poursuite et le rejoignit dans la plaine de Kosovo [15].

Cependant Skanderbeg n'eut pas la chance d'y rejoindre à temps Ianco, son allié. En effet, bien que délivré pour l'instant du danger pressant de la part des Turcs après la retraite de Murat de son pays, il se trouvait toujours en état de guerre avec Venise. Ayant les mains libres du côté du sultan, il mit le siège devant Lezha, une des principales possessions de la république. Celle-ci, ne pouvant plus compter cette année-là sur le secours ottoman, dut enfin conclure la paix avec lui et les autres seigneurs, ses alliés, le 4 octobre 1448, sous les murs même de la ville. Par ce traité, Skanderbeg renonça à Danja en faveur de Venise, qui en échange lui promit une pension annuelle de mille quatre cents ducats (le premier terme étant fixé au 26 dudit mois).

Aussitôt après la fin de cette guerre, le prince albanais faisait des préparatifs en vue de porter du secours à Ianco, qui, selon Bonfini, l'avait instamment sollicité par des lettres. C'est pourquoi dans le texte même du traité de Lezha, Kastrioti demandait à la république vénitienne qu'on lui payât sa pension d'avance au terme de quinze jours, afin d'aller

---

[13] S. Ljubić, *Listine* [Documents], dans *Mon spect hist Slav. Mer*, vol XXI, (9e des *Listine*), Zagreb, 1890, pp. 169—273.

[14] Pour la critique des sources v. notre étude *M. Barlezio*, pp 207—208

[15] Chalkokondyles, *ibid* ; *Die altosmanischen anonymen Chroniken*, éd F Giese, vols I II, Breslau-Leipzig, 1922—25, p. 95 ; Orudj bin Adil et Mehmed Neshri, dans *Cronici turcești privind Țările Române* [Chroniques turques concernant les Pays Roumains], vol. I, trad. M Guboglu et M. Mehmet, Bucarest, 1966, p. 57 (mais on peut identifier Kodzadzik, s'agissant du nom turc de la place Sfetigrade), pp. 124—125.

« personalmente cum quel più exercito el porà ad unirse cum el signor Janus ». Mais il était trop tard et il ne prit aucune part à la grande bataille de Kosovo, du 17 au 18 ou bien 19 octobre, dans laquelle l'armée de Ianco succomba encore une fois, après des combats acharnés, devant les forces supérieures des Ottomans. Selon les renseignements de Bonfini, le régent de Hongrie n'avait pas voulu accepter la bataille avant l'arrivée de Skanderbeg ; pourtant l'aide attendue impatiemment (*in horam*) ne put venir à temps et Murat, craignant précisément ce danger, l'avait obligé d'accepter le combat. Le 20 octobre, lorsque tout était déjà fini, on constate à Dubrovnik, où jusqu'en novembre on n'avait pas eu connaissance de l'issue tragique, la présence d'un envoyé de Kastrioti, venu pour contracter un emprunt « pro eundo contra Teucros una cum exercitu Christianorum ». Le gouvernement ragusain lui refusa le prêt, et se borna à lui faire un présent en drap pour une valeur de deux cents ducats [16]. Au moment de la débâcle chrétienne, à ce qu'on peut déduire du récit de Bonfini, Skanderbeg se trouvait en marche vers Kosovo, et une partie des rescapés au désastre, qui s'étaient sauvés vers l'Albanie, rencontra ses troupes à une distance d'une journée environ (*XX millia passuum*, d'après l'historien humaniste, c'est-à-dire quelque trente km) des lieux de la catastrophe [17]. En les recueillant en sûreté, il rebroussa chemin avec eux dans son pays.

Cependant, d'après une chronique ragusaine, celle de Giunio Resti (composée au XVIII[e] siècle sur la base des annales antérieures et des actes d'archives), l'arrivée du prince albanais au secours de Ianco aurait été empêchée par Branković, qui, allié de son gendre et suzerain Murat, fit occuper les défilés entre l'Albanie et son pays. C'est la même information que nous fournit Barletius, mais à tort, au sujet de la croisade de 1444. Ainsi, de la collaboration projetée en 1448 entre les deux protagonistes

---

[16] *Relations*, pp. 129—130.

[17] Bonfini, p 166 Pour la campagne de Kosovo (et l'alliance de Ianco et de Skanderbeg a cette occasion) v. en général, bien qu'avec quelques lacunes d'information : L. Kiss, dans *Hadtörténelmi Kozlemények* [Communications d'Histoire Militaire], 1895, en particulier les pp 480—481, et Elekes, pp 357—385 Le héros albanais ne disputait pas à la republique de Venise la possession de Tivari (*ibid* , p 360), mais de Danja On ne peut parler, malgré Chalkokondyles, d'une attaque du sultan contre Kruja (pp 362, 373) Il est vrai que nous-même l'avons une fois admise (*Relations*, p 128, d'après l'historien byzantin), mais une confrontation ultérieure et plus approfondie des sources nous a convaincu du contraire (*M Barlezio*, p 208). Il est vrai aussi que Franco (chap. 13) fait également mention du siège de Kruja, apres celui de Sfetigrade, dans le cadre de la même campagne de Murat, la seule que ce sultan aurait entreprise en personne en Albanie, en 1449 (influence de Barletius !), mais il s'agit dans ce cas d'une confusion entre les deux campagnes du même sultan (de 1448 et de 1450) On ne trouve pas non plus des traces dans les sources concernant l'année 1448 quant a l'affirmation que Murat, en quittant l'Albanie, y aurait laissé une armée pour tenir en échec Kastrioti, ce qui aurait empêché celui-ci de rejoindre à temps Hunyadi (Elekes, pp. 373, 382) La remarque de Fr Babinger (*Maometto il Conquistatore*, Einaudi, 1957, p 99), suivant laquelle Ianco n'aurait pas attendu l'arrivée de l'aide promise d'Albanie, ne semble pas justifiée, d'après ce qu'en dit Bonfini.

de la lutte pour l'indépendance des peuples de l'Europe sud-orientale, rien ne put être réalisé [18] à cause des circonstances mentionnées. L'issue malheureuse de l'expédition de Kosovo, conjuguée avec l'affaiblissement de la position de Ianco dans la politique intérieure vis-à-vis des barons ses adversaires, signifiait la fin même de ses grandes campagnes offensives et elle allait permettre aux féodaux ottomans, quoique durement éprouvés eux aussi par leur victoire sanglante de Kosovo et par leur grave défaite subie sous les murs de Kruja de la part des Albanais de Skanderbeg en 1450[18a], de faire un nouveau bond pour conquérir bientôt Constantinople.

III

BELGRADE (1456)

Sous l'effet du profond retentissement qu'a eu la chute de la fameuse cité impériale, on a forgé de nombreux plans de croisade antiottomane. On connaît, entre autres, les projets d'Alphonse V d'Aragon et de Naples, qui avait repris les visées de domination de ses prédécesseurs normands et angevins dans les Balkans et dans le Levant, ce qui contribuait à rendre ce prince «magnanime» de la Renaissance un ennemi du sultan, mais en même temps un rival inquiétant de Venise. Face au danger turc permanent et à la politique trop prudente et parfois même amicale de la république de St.-Marc envers l'Empire ottoman, et sans doute aussi comme une conséquence du relâchement provisoire du front danubien à la suite de la bataille de Kosovo, Skanderbeg se vit obligé de reconnaître, dès le mois de mars 1451, la suzeraineté de l'ambitieux Aragonais, en échange des secours qu'il attendait de l'autre rive de l'Adriatique [19]. Ces secours (en troupes, armes et vivres) s'avéreront toutefois assez modestes par rapport à la gravité du péril, que le héros albanais devait donc braver

[18] *Relations*, pp 130—131. V aussi A Hadri, *Prilog rasvetljavanju Skenderbegove epohe* [Contribution en vue de l'éclaircissement de l'époque de Sk.], dans *Gjurmime Albanologjike-Albanološka Istraživanja* [Recherches Albanologiques], vol I, Priština, 1962, pp. 119—147, où il s'occupe des rapports entre Branković et le héros albanais Cependant le sultan dut se retirer d'Albanie avant le 21 août 1448 et non pas précisément a cette date (p 132), qui est celle du rapport adressé par le comte de Shkoder a la Seigneurie de Venise (Ljubić, IX, pp 183—284), lui annonçant la nouvelle de la retraite

[18a] Pendant le siège de Kruja, Skanderberg croyait a un moment donnée (en sept 1450) qu'une importante armée se serait mise en marche de Hongrie pour attaquer les Turcs, ce qui aurait obligé le sultan de lever le siège Mais il s'agissait, sans doute, seulement de bruits, enregistrés par les Annales vénitiennes de Stefano Magno V à ce sujet D. S Shuteriq, *Les rapports entre Skanderbeg et Georges Aranite durant les années 1449—1450*, communication a paraître dans les *Actes de la II^e Conférence d'Etudes Albanologiques*, Tirana, 12 17 janvier 1968

[19] C Marinescu, *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, et l'Albanie de Scanderbeg*, dans *Melanges de l'Ecole Roumaine en France*, [I], Paris, 1923, pp 42 45, Gegaj, pp 89, 104; Frashëri, dans *Hist Shqip*, vol I, pp 291 295

par la suite, en premier lieu, fort du dévouement inébranlable et des sacrifices généreux de son peuple.

Quant à la Hongrie, elle était déchirée par ses contradictions internes, avant tout par les intrigues des grands féodaux, qui mettaient des entraves à la politique de défense active de Ianco contre l'expansion ottomane. Aussi avait-elle accepté l'offre du nouveau sultan Mehmed II pour conclure avec lui, en novembre 1451, une trêve de trois ans, que celui-ci avait jugé nécessaire pour pouvoir concentrer ses efforts justement en vue de la conquête de Constantinople [20].

Dans les plans stratégiques adressés par le roi Alphonse au pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, à l'occasion de la conférence des Etats italiens qui eut lieu de l'automne 1453 au printemps 1454, Ianco et Skanderbeg auraient dû jouer, bien entendu, un rôle important sur les fronts respectifs de guerre, dans le cadre d'une croisade générale, terrestre et maritime à la fois — selon la formule préconisée en 1396, 1443—44 — avec une large participation des puissances européennes [21].

Des projets plus ou moins semblables furent discutés également aux diètes impériales de Ratisbonne, Francfort et Wiener-Neustadt, ainsi qu'aux diètes hongroises, réunies en 1454 et 1455. On sait qu'à Ratisbonne et à la cour de Philippe III, le puissant duc de Bourgogne qui assistait à la diète de Francfort, on n'oubliait pas non plus la part que devaient prendre les Albanais à la grande croisade envisagée [22].

Vers la fin du mois d'avril 1454 la diète de Ratisbonne suggéra au pape, parmi les alliés possibles de cette croisade, de faire appel, par la médiation de Venise, à l'aide de l'émir de Caramanie, l'ennemi notoire des sultans ottomans. Elle pouvait recommander d'autant plus l'entremise de la Seigneurie vénitienne que celle-ci avait conclu depuis peu, en février de la même année, un traité commercial avec Ibrahim. D'autre part, l'émir cherchait lui-même l'alliance des Occidentaux, transmettant en août 1455 des offres à ce sujet au nouveau pape Calixte III, ancien collaborateur intime d'Alphonse V [23]. Probablement, dès cette époque l'émir fit parvenir au pape un projet spécial et assez détaillé de coopération militaire contre le sultan Mehmed II. Dans ce document curieux, qui d'après notre connaissance n'a pas été mis en valeur jusqu'à présent, l'émir par son émissaire, Giovanni Mocenigo, un Vénitien — avançait des proposi-

[20] Elekes, *Hunyadi*, pp 108 419

[21] Marinescu, *Alphonse V* , pp. 69 79

[22] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l histoire des croisades au XV^e siècle*, IV, Paris, 1915, p 95, Idem, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV^e siècle* dans *Mélanges d'Hist. Gén* , publ. par C. Marinescu, vol I, Cluj, 1927, pp. 25 26

[23] Makušev, *op. cit* , vol II, pp. 195 196 En juillet 1453, on constate la présence d'un envoyé du « Gran-Caramany » à la cour de Naples (Iorga, *Notes et extraits*, vol II, Paris, 1899 p. 51). Ibrahim fut émir de Caramanie jusqu en août 1464. lorsqu'il mourut (Babinger, *Maometto* , p 316), et non pas jusqu'en 1454 (Iorga, *ibid* , n 4)

tions pour une grande offensive antiottomane à déclencher simultanément en Asie Mineure, de sa part, et en Europe, sur terre et sur mer, par les Chrétiens. Il soulignait tout particulièrement l'importance de la coordination des opérations qu'on aurait dû entreprendre sur les fronts danubien et albanais afin de prendre entre deux feux les forces ottomanes stationnant sur les possessions européennes du sultan. L'émir exprimait, entre autres, l'avis qu'on devait « fortificare Schandarbech, signor di Albanexi, a tal modo che cum parte de gente italicha (!) el dicto possi campizare almanco cum XXX milia persone » [24].

Cependant les projets de croisade générale antiottomane restèrent sans lendemain à cause surtout des contradictions qui divisaient les puissances européennes et en face de leur indifférence ou passivité lorsqu'il s'agissait de la réalisation des belles paroles concernant la solidarité chrétienne. En effet, malgré la tradition des guerres classiques contre les Mécréants et la propagande de l'Eglise, malgré les promesses grandiloquentes des diètes et les vœux solennels de certains princes occidentaux, tels que Alphonse V et Philippe III, « la guerre sainte » ne représentait plus un problème socio-politique de premier plan, capable de déclencher un mouvement d'ensemble de la chrétienté occidentale ou des actions concrètes d'une importance réelle de sa part. Les exemples isolés de quelque chevalier français, anglais ou italien, qui, en quête de prouesses et de butin, se rendait avec sa suite de gens d'armes sur les champs de bataille du Sud-Est Européen, notamment en Albanie (en 1456—57, 1463), ne sauraient infirmer cette constatation d'une valeur générale [25].

Ce fut en pareilles circonstances que Mehmed II faisait au printemps 1456 les plus redoutables préparatifs militaires connus depuis la conquête de Constantinople. Après la sanglante bataille gagnée grâce à une attaque par surprise, en juillet de l'année précédente, par une de ses armées sous les murs de la Belgrade albanaise (autrement : Berati) sur Skanderbeg et les seigneurs albanais alliés, ainsi que sur un contingent catalan expédié de Naples à son aide, la nouvelle poussée du sultan visait un autre but du même nom. C'était la Belgrade serbe (appelée aussi : grecque), considérée comme le principal rempart du royaume de Hongrie sur le Danube et la porte de l'Europe centrale. Elle devait subir, au mois de juillet 1456, l'un des plus mémorables sièges connus dans l'histoire, dont la levée fut la dernière et la plus brillante des gestes de Ianco.

Forts de renseignements précis, selon lesquels l'attaque du sultan serait dirigée contre Belgrade et les autres forteresses gardant le passage

[24] J. Radonic, *Djuradj Kastriot Skanderbeg i Albanija u XV v.* [G. K. Sk. et l'Albanie au XV^e siècle], Belgrade, 1912, n° 130.

[25] Notre étude : *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del sec. XV* (*Documenti inediti con introduzione e note storico-critiche*), dans *Archivio Storico per le Province Napoletane*, III^e série, vol. IV (1965), p. 140.

du grand fleuve vers la Hongrie, le roi Ladislas V (le Posthume) et Juan Carvajal, légat pontifical chargé de l'organisation de la croisade en ce royaume, s'adressant le 7 avril de Buda au pape, en vue de diviser les forces ennemies sur plusieurs fronts, lui demandaient d'envoyer sans délai vers Constantinople la flotte papale, renforcée par celle d'Alphonse V. Ils le priaient en même temps de faire appel à Skanderbeg et au « Grand-Caraman » (c'est-à-dire à Ibrahim) pour qu'ils attaquassent chacun de son côté, de même qu'à Venise, Gênes, Milan, Florence et aux autres Etats italiens, pour solliciter leur concours aussi, sur terre et sur mer [26].

La concentration de l'effort principal du sultan contre Belgrade en 1456, après la réouverture des hostilités turco-hongroises deux ans plus tôt en Serbie, signifia certes la diminution temporaire, mais non pas la fin de la pression turque sur l'Albanie. D'ailleurs, au début du même mois d'avril, le héros albanais, après les revers de l'année précédente, ne pouvait encore être certain si les vastes préparatifs qu'allait faire Mehmed II ne seraient pas dirigés, en dernière instance, contre son pays. D'autre part, les nouveaux renforts qu'il avait reçus vers le même temps de la part d'Alphonse V n'étaient pas suffisants. Ce furent là des circonstances qui durent l'amener à s'adresser dans une lettre, datée de Lezha le 8 avril, au cardinal Domenico Capranica, très dévoué à la cause de la lutte antiturque, pour lui demander son intercession auprès du pape. C'est toujours au printemps de cette année qu'il dut expédier des émissaires à Francesco Sforza, le condottiere fortuné devenu duc de Milan et à Philippe III de Bourgogne [27].

Mais en même temps Skanderbeg était parfaitement conscient de l'interdépendance de la lutte du peuple albanais avec le nouveau et dramatique épisode du même combat soutenu dans le secteur danubien. Comme réponse à l'appel de Carvajal, sans doute toujours vers le début d'avril, il lui renvoya le dominicain Nicolas, qualifié « nuntius domini Kender Beek » dans l'une des deux lettres citées ci-après, qui parlent de cette mission. Il s'agit indubitablement de Nicola de Berguzzi, connu aussi par ailleurs comme ambassadeur, en 1451—52, de Skanderbeg et d'autres seigneurs albanais [28]. En octobre 1455, Carvajal, se dirigeant de Rome par Venise vers Vienne et ensuite vers Buda comme légat de Calixte III, avait envoyé Berguzzi qui se trouvait dans sa suite, de Venise en Albanie et en Dalmatie, selon toute évidence pour la cause de la croisade. Ce fut le 12 mai 1456 que le dominicain rejoignit Carvajal à Buda, et lui apporta « litteras quam plures... illorum dominorum Albanie et Dalmatie », ainsi

[26] St Katona, *Historia critica regni Hungariae*, vol XIII, Pest, 1790, pp 1041 1048; Marinescu, *Le pape Calixte III (1455—1458), Alphonse V d'Aragon. roi de Naples, et l'offensive contre les Turcs*, dans *Académie Roumaine, Bulletin de la Section Historique*, 19 (1935), p. 90; Idem, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade* (*deuxième partie, 1453—1467*), Coimbre, 1949, pp. 9, 25—26 (tirage à part du *Bulletin des Etudes Portugaises*, 1949)

[27] Fr. Pall, *Rapporti italo-albanesi*, pp. 126, 159, n. 153

[28] Marinescu, *Alphonse V...*, pp. 41, 56

que d'autres nouvelles, qui concernaient la (prétendue) présence de la flotte aragonaise sous le commandement de Vilamari dans le Levant [29] et les rapports turco-vénitiens. Après la visite faite au légat et au roi, Berguzzi rencontra, dix jours plus tard, à Eszék (près du confluent de la Drave avec le Danube) Johannes de Korogh, le ban de Mačva, l'un des rares barons dévoués à Ianco et le mit également au courant des renseignements rapportés par lui au légat. Deux lettres, l'une adressée par Carvajal, l'autre par J. de Korogh, le 14 et respectivement le 22 mai, au célèbre prédicateur de la croisade Giovanni da Capistrano (ou bien Capestrano) nous dévoilent l'attitude du héros albanais à l'égard de la nouvelle épreuve à laquelle devait faire face son ancien allié de la campagne de Kosovo [30]. Celui-ci, à en juger d'après une allusion, encore que générale, de la lettre de Carvajal à Capistrano datée de Vienne, le 16 janvier 1456, a probablement demandé de nouveau son aide aussi [31]. Au dire de Berguzzi, chargé à son tour par le légat de prêcher la croisade, « dominus suus Kenderbeek iam esset promtus contra Turcos ire », « erat iam in campis »; il avait reçu un renfort de mille cavaliers et des gens de pied envoyés par Alphonse V. Selon les paroles du ban de Mačva, « il a l'intention de venir à notre aide avec quinze mille hommes, mais de la part de ses parents et amis il peut encore obtenir une aide similaire de quinze mille hommes, cela fera trente mille hommes » [32]. D'autre part, Berguzzi relata à Car-

[29] Berguzzi se réfère à ce propos aux nouvelles qu'il venait d'apprendre de l'(ex-) baile vénitien Bartolomeo Marcello (le négociateur de la paix vénéto-turque de 1454), au sujet duquel nous savons par ailleurs, qu'en naviguant de Constantinople à Venise, il était passé, dans la première moitié d'avril, par Dubrovnik (v. la lettre du gouvernement ragusain au roi de Hongrie, le 15 avril 1456, chez Radonić, *Acta et diplomata Ragusina*, I/2, Belgrade, 1934, pp 595 596)

[30] La lettre de Carvajal à Capistrano, Buda, le 14 mai 1456, chez Katona, *Historia* . , vol XIII, pp 1 058 1 059, mais plus fidelement (d'après l'original) chez B Pettkó, *Kapisztrán Janos levelezése a magyarokkal* [La correspondance de Giov da Capistrano avec les Hongrois], dans *Tortenelmi Tár* [Magasin Historique], nouvelle série, vol. II (1901), pp 201—202. — La lettre de J. de Korogh au même, Eszék, « in festo Elene regine anno, etc L^mo sexto » (Pettko, *op cit*, pp. 193 194). Il s'agit, selon le calendrier moderne, du 22 mai (1456), date de cette fête en Hongrie, et non du 8 février, l'une des dates de sa célébration en Europe occidentale, admise à tort par Pettkó Du reste, dans le même acte figure l'expression « vigilia penthecostes » (15 mai), en tant que date récemment passee ! — Pour la légation de Carvajal. V Fraknoi, *Carvajal János bibornok magyarországi kovetségei, 1448—1461* [Les missions de Juan C. en Hongrie, 1448 61], Budapest, 1889, p 25 et suiv.

[31] Katona, *op cit*, vol XIII, p 1 034 Carvajal demandait par cette lettre du 16 janvier 1456 (c'est la date exacte, et non pas le 15 du même mois, cf la source de Katona: l'ouvrage de G Pray, *Annales regum Hungariae*, vol. III, Vienne, 1766, p 168) à Capistrano de suggérer à Ianco qu'il « scriberet illis principibus cum quibus habet commercium in isto negotio » (c'est-à-dire dans le problème de la guerre antiturque), notamment à l'empereur, au roi d'Aragon, au duc de Bourgogne « et aliis, quod exercitum mittendi in Hungariam debent esse in mense Iunii et ad tardius in Iulio . . ». Dans sa réponse datée de Pest, le 3 février, Capistrano assurait le légat d'avoir communiqué la teneur de cette lettre à Ianco et que celui-ci « nulla indigere persuasione vel adhortatione », en ce qui concerne ses propres préparatifs militaires, et qu'il en avait écrit (*scripserit*) au pape, à l'empereur, au roi d'Aragon, au duc de Bourgogne « aliisque dominis » (Pettkó, *op cit*, pp. 190—191; la même réponse, mais avec la date. Bistrița, 19 février (!) chez Katona, *op. cit*, vol. XIII, p 1035, d'après Pray).

[32] Nous croyons utile de reproduire aussi en original ce passage important, ainsi que sa suite immédiate, surtout parce qu'elle prête a discussion : « ... iam esset promtus contra

vajal avoir vu un chevalier français croisé qui se rendait en Albanie avec une suite de cinquante gens d'armes, croisés eux aussi, dans l'intention d'y « servir en guerre » pendant une année. Ce qui provoqua cette réflexion finale du légat : « Il est à croire qu'en raison de notre retard de commencer ici la guerre, il y aura une très grande affluence de croisés en Albanie ».

Faut-il remarquer que le chiffre que nous avons cité en ce qui concerne le montant de l'aide promise par Skanderbeg, fût-ce seulement intentionnel, semble outré ? Un tel effort : une armée expéditionnaire de trente mille combattants, devait certainement dépasser les ressources humaines et matérielles de l'Albanie de l'époque. Il est vrai que le plan stratégique de l'émir de Caramanie, dont nous venons de parler, avance le même chiffre, mais il s'agit là d'un desideratum qu'on envisageait d'un endroit assez lointain de l'Albanie, qu'on aurait dû réaliser en tout cas à l'aide de renforts italiens. Voici une comparaison significative : nous sommes très bien renseignés au sujet des forces militaires de Skanderbeg et des seigneurs alliés, employées dans la campagne de Berati de l'année précédente : douze ou treize mille hommes, auxquels s'ajoutait un renfort catalan d'environ mille hommes [33]. Comment eût-il été possible de rassembler plus du double de ces effectifs, et cela l'année suivante et après la perte cruelle de cinq ou six mille hommes ? Cependant, même si nous admettions qu'un pareil effort eût été réalisable, est-il vraisemblable qu'une telle armée comprenant toutes les forces militaires du pays aurait pu risquer de le quitter pour partir au loin à l'aide des croisés danubiens à un moment où le danger turc persistait à planer, encore que moins pressant, sur les propres frontières ?

Quoi qu'il en soit, le chiffre excessif en discussion dénote du moins l'intention du héros albanais de faire le plus grand effort possible afin de prêter secours au front antiottoman du Danube à une heure des plus dramatiques de l'histoire des peuples du Sud-Est européen.

Cette intention ne pouvait pas être accomplie du fait que, nonobstant la concentration de la majeure partie de leur puissance vers Belgrade, les

---

Turcos ire cum quindecim milibus hominum, sed de proximis et de amicis suis adhuc potest subsidium habere similiter quindecim milia hominum, quod fiet triginta milia, cum quibus ad auxilium nostrum venire intendit, quia et ipse Kenderbeck est christianus, et iam quasta preterisset revolutio christianitatis sine excepto annualis » Peut-être, l'interlocuteur de Berguzzi ne comprit-il pas bien ce que celui-ci voulait dire quant à la période écoulée depuis la conversion de Skanderbeg ou bien y a-t-il erreur dans le texte, à savoir : au lieu de *quarta*, il y aurait *decimaquarta*, ce qui nous renverrait à 1443, l'année du retour du héros en Albanie Pour la conversion de celui-ci v. aussi la lettre du gouvernement ragusain au pape Nicolas V, le 27 février 1451 (Radonić, *Acta et dipl*, I/2, p 525) et les mémoires du seigneur albanais Gjon Muzaka (Giov. Musachi), mari d'une cousine de Skanderbeg et réfugié en Italie, où il écrivit en 1510 lesdits mémoires pour ses fils (Ch Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p 299) La lettre à laquelle nous avons emprunté le passage reproduit ci-dessus contient des nouvelles intéressantes aussi pour les mouvements militaires des Turcs, transmises à J de Korogh de la part du roi de Bosnie

[33] Fr. Pall, *I rapporti italo-albanesi* .. , pp. 155—156.

Ottomans n'ont pas cessé de menacer aussi l'Albanie et d'immobiliser Skanderbeg chez lui. En effet, au début de juillet Alphonse V venait d'apprendre la nouvelle d'une victoire que celui-ci avait remportée sur les Turcs. En même temps le roi recevait de sa part la nouvelle (prématurée, à la suite sans doute de faux bruits) d'une défaite infligée par Ianco aux troupes ottomanes qui auraient déjà campé devant Belgrade [34]. En réalité, en juin, lorsque le prince albanais dut expédier cette nouvelle vers Naples, il ne s'agissait pas encore de combats avec l'ennemi sous Belgrade. Car, bien qu'il y eût depuis le commencement de l'année des escarmouches aux confins méridionaux du royaume avec des irréguliers turcs et que les avant-gardes de l'armée régulière ennemie y fussent arrivées dès la mi-juin, le gros de celle-ci sous le commandement du sultan et sa flotte n'apparaissaient que le 3 juillet pour commencer le siège, tandis que Ianco se trouvait dans la région environnante, au nord du Danube, en y organisant la résistance [35].

La glorieuse levée du siège de Belgrade, le 22 juillet, grâce à l'héroisme des masses populaires « croisées », conduites à la victoire par le talent militaire de Ianco et l'enthousiasme fanatique de Capistrano, eut un immense retentissement dans la chrétienté tout entière. A cette éclatante victoire, qui a barré la route à l'expansion turque vers l'Europe centrale pour trois quarts de siècle, les Albanais contribuèrent sans doute indirectement, en ce sens que tout en étant empêchés d'apporter le secours promis, ils continuaient à retenir et à engager une partie des forces turques dans leur propre secteur de lutte.

La victoire de Belgrade qui, quelques semaines après fut suivie par la mort de Ianco (le 11 août 1456), offre un exemple impressionnant de l'élan et de l'héroisme des masses populaires face à l'expansion étrangère. Les attaques de l'ennemi extérieur rendaient pire leur condition déjà assez grave à la suite de l'oppression interne de la part du régime féodal. C'est, à n'en pas douter, la raison profonde de la résistance opiniâtre que les peuples des régions danubiennes et balkaniques opposèrent dans leur lutte pour l'indépendance sous le commandement éprouvé de grands capitaines comme Ianco et Skanderbeg, qui « chacun dans son secteur combattait le même ennemi, l'un allégeant ainsi la charge de l'autre » [36]. Selon ce qui vient d'être mis en relief par les recherches récentes, ces deux champions de la liberté, bien qu'ils fussent eux-mêmes des représentants de la classe dirigeante féodale, toutefois en contradiction avec certains groupes de cette classe et à l'encontre de ceux-ci, ont réussi à gagner

[34] L. Pastor, *Geschichte der Papste*, vol I, Fribourg-en-Brisgau, 1925, pp 724, n. 4. 715, n. 5

[35] Elekes, *op. cit*, pp 440, 451

[36] Frasheri, dans *Hist. Shqip*, vol I, p 293

l'attachement passionné et le soutien dévoué des masses populaires pour un combat juste, auquel elles étaient intimement intéressées.

Les noms de Ianco et de Skanderbeg étaient devenus par conséquent chers autant aux couches larges de la population de leurs pays qu'à celles des contrées voisines, voire de l'Europe entière. Ces noms commencent à être associés dans les documents contemporains [37] et ensuite, on ne le sait que trop, ils sont glorifiés à travers les siècles dans les narrations historiques, dans les belles-lettres, dans les chants et légendes populaires, dans les beaux-arts, comme de hautes personnifications, des symboles toujours vivants de la noble aspiration vers la liberté.

Pour nous borner à deux exemples tirés de l'histoire de la Roumanie, selon une tradition enregistrée dans la seconde moitié du XVI^{e} siècle, après la mort de Ianco et de Skanderbeg des restes de l'armée de celui-ci se seraient établis en Transylvanie, qui aurait dû devenir une seconde Albanie [38], c'est-à-dire un foyer de la lutte antiturque. D'autre part, les grands succès remportés à la fin du même siècle par les troupes alliées de la Valachie et de la Transylvanie sur le Bas-Danube et dans le nord de la Péninsule Balkanique, dans la vaillante tentative de libération de sous la domination ottomane, ranimaient, aux yeux des contemporains «la memoria di Giovanni Hunniade et di Schanderbech, nimici acerbissimi de' Turchi, et freno, in quei confini, della loro sfrenata audacia. » [39]

Enfin, pour conclure, il convient d'ajouter que la politique d'alliance antiottomane avec l'Albanie de Skanderbeg ne pouvait pas trouver un terme dans le secteur danubien, avec la disparition de Ianco. Son fils, Matthias Corvinus, une grande figure historique lui aussi, bien que la lutte contre les Turcs jouât une rôle moins accusé dans ses préoccupations trop partagées entre le sud-est et le centre de l'Europe, reprit néanmoins cette politique de solidarité devant le péril commun. Le héros albanais cherchait également de son côté à renouer les anciens liens. Mais ce problème débordant le cadre de notre sujet, nous nous contentons d'en faire, à cette occasion, un simple rappel [40].

---

[37] Calixte III, dans une lettre du 14 mars 1458, rappelait à juste titre au roi Matthias Corvinus, à côté du brillant exemple de la vie de son pere, une victoire gagnée récemment par Skanderbeg (Fr. Pall, *Relations*, p. 132, cf. aussi p 133)

[38] L Dézsi, dans « Magyar Konyv-Szemle » [Revue Bibliographique Hongroise], nouvelle série, t. III (1895), p. 120.

[39] Cesare Campana, *Compendio historico delle guerre ultimamente successe tra Christiani et Turchi*, Venise, 1597, f. 36

[40] V. notre exposé dans Fr Pall, *Relations*, pp 132—141.

LES ORIGINES DE L'IMPRIMERIE EN LANGUE ROUMAINE

P. P. PANAITESCU

L'histoire de l'imprimerie dans les pays roumains n'est pas une simple discipline bibliographique, destinée à constituer le catalogue des livres roumains et slavo-roumains. Elle doit être rattachée à l'histoire de la culture roumaine en général et par là à celle de l'histoire de l'évolution sociale de ces pays. Si les premières traductions en roumain, langue parlée par le peuple, se sont répandues par l'intermédiaire des copies manuscrites, à un moment donné l'œuvre des copistes ne suffit plus à faire face aux besoins de ceux qui savaient lire. On en arriva ainsi à une plus grande diffusion des écrits en langue roumaine grâce à l'imprimerie.

Le livre imprimé en roumain fut précédé du livre imprimé en slavon, la langue de l'Eglise et du gouvernement féodal. Dès 1508 paraissait en Valachie le premier écrit imprimé en slavon, *Liturghierul* [le Missel] slavon, dû au maître imprimeur Macarie, originaire du Monténégro. Peu de temps après la parution des imprimés en slavon commença la publication des livres en roumain, le premier livre roumain ayant été le *Catehism* [le Catéchisme], édité à Sibiu en 1544, dont il ne nous reste plus aucun exemplaire.

Le remplacement du slavon par le roumain est dû à des causes sociales, à savoir l'ascension économique et culturelle de la petite noblesse, des bourgeois et de la couche des petits fonctionnaires de province, les uns et les autres ne connaissant pas le slavon, qu'ils n'avaient aucune raison d'apprendre pour les besoins de leur vie de tous les jours. Aujourd'hui presque tous les linguistes et les historiens de notre culture s'accordent pour admettre que l'apparition des écrits en langue roumaine fait suite à un mouvement culturel intérieur, et non pas à des influences étrangères. L'écriture en langue roumaine ne nous a pas été donnée en présent ; elle a été acquise par les intellectuels roumains pour les besoins de notre culture, à un certain moment du développement de cette dernière.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP, VI, 1, p 23–37, BUCAREST, 1968

La diffusion des textes roumains au moyen de l'imprimerie constitue un pas en avant dans le processus de remplacement du slavon par la langue du peuple. C'est alors que furent rassemblés les manuscrits roumains contenant des traductions, effectuées presque en même temps dans le Maramureș, en Transylvanie du Sud, en Moldavie et en Valachie, lesquelles servirent de base aux premiers textes imprimés en roumain et destinés à tous les pays roumains. Il s'agit d'une étape importante dans la voie de l'unité culturelle des Roumains, accomplie par-dessus les limites des Etats féodaux. Les premières traductions manuscrites roumaines datent des dernières décennies du XV^e siècle, tandis que leur diffusion par l'imprimerie se situe au milieu du XVI^e siècle.

On sait que le premier livre roumain imprimé fut le *Catehism luteran* [Catéchisme luthérien], publié à Sibiu en 1544, dont l'existence ne nous est attestée que par des mentions indirectes. Il y a un certain temps que les historiens roumains se sont efforcés de déterminer la place de ce livre dans l'histoire des textes imprimés roumains. N. Iorga et Barbu Theodorescu ont les premiers rattaché le Catéchisme roumain de 1544 à l'existence à cette date d'une imprimerie slavo-roumaine dirigée par Dimitrie Liubavić à Tîrgoviște [1]. Récemment, les historiens F. Hervay, S. Jakó, L. Demény et autres [2] se sont occupés plus à fond du problème de l'impression des premiers textes roumains et ont affirmé l'existence d'un centre typographique à Sibiu, de 1544 à 1550, où auraient été imprimés, outre le Catéchisme dont il est question, d'autres livres destinés aux Roumains, en langue slave et slavo-roumaine, sous la direction du maître imprimeur Philippe, considéré comme ayant été le premier à avoir l'initiative, ou du moins à avoir procédé à l'impression des premiers livres roumains, avant Coresi à Brașov.

L'hypothèse de l'existence d'une imprimerie à caractères cyrilliques à Sibiu est fondée sur la comparaison entre trois livres imprimés, selon

---

[1] N. Iorga, *Tipărituri românești necunoscute* [Textes imprimés roumains inconnus], dans « Revista istorică », XVII (1931), pp 25—26 ; B. Theodorescu, *Completări și rectificări la Bibliografia românească veche* [Additions et rectifications a la Bibliographie roumaine ancienne], dans « Glasul Bisericii », XIX, 1960, pp 1042—1065.

[2] F Hervay, *L'imprimerie du maître Philippe de Nagyszeben et les premiers livres en langue roumaine*. et du même, *L'imprimerie cyrillique de Transylvanie au XVI^e siècle*, extraits de « A magyar Konyvszemle », 1965, n^{os} 2 et 3 ; S. Jako, *Tipografia de la Sibiu și locul ei în istoria tiparului românesc din secolul XVI* [L'imprimerie de Sibiu et sa place dans l'histoire de l'imprimerie roumaine au XVI^e siècle], dans « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », VII, 1964, pp 97—150 , du même, *Die Hermannstädter Druckerei im 16. Jahrhundert und ihre Bedeutung fur die rumanische Kulturgeschichte*, dans « Forschungen zur Volks- und Landeskunde », IX, 1966, pp 31 58 ; L. Demény et Dan Simonescu, *Un capitol important din cultura românească (Tetravanghelul, Sibiu, 1546)* [Un chapitre important de la culture roumaine (le *Tetravanghel* de Sibiu, 1546)], dans « Studii și cercetări de bibliologie », supplement au n° 1, 1965 , L. Demény, *Le premier texte roumain imprimé*, « Rev. roum d'hist. », 1965, t VI, n° 3, pp. 385 412 , du même, *Stema Moldovei în prima tipăritură româneascá din Transilvania* [Les armoiries de la Moldavie dans le premier texte imprimé roumain en Transylvanie], dans « Revista muzeelor », III, 1964, n° 4, pp. 346—348.

ces chercheurs, à Sibiu. Il s'agit du Catéchisme de 1544, du *Tetravanghel* [Recueil des quatre Evangiles]slavon, imprimé par Philippe le Moldave, en 1546, dont le lieu d'impression n'est pas indiqué, et enfin d'un autre *Tetravanghel* contenant les textes parallèles roumain et slavon, lequel se trouve à la Bibliothèque de Leningrad, sans indication de date et de lieu.

Pour ce qui est du premier et du troisième de ces livres, nous devons nous en tenir aux indications de notre ancienne historiographie, contenues dans *Bibliografia românească veche* [La bibliographie roumaine ancienne] [3], mais nous possédons de plus amples informations sur le *Tetravanghel* slavon de 1546, grâce aux recherches faites par L. Demény à la Bibliothèque de Leningrad et à celle d'Oujgorod. Nous avons maintenant en photocopies deux exemplaires de ce livre, à savoir : celui de Leningrad, auquel manque la fin avec l'épilogue de l'éditeur, et celui d'Oujgorod, exemplaire complet, tandis que jusqu'ici nous n'en possédions qu'un résumé dû au bibliographe ukrainien A. Petrov [4]. Dans ces conditions, les discussions sur les origines de ce livre ont pu être reprises. Il a été imprimé, sans indication de lieu, par l'imprimeur Philippe le Moldave en 1546.

Le Catéchisme roumain de 1544 figure dans les comptes de la ville de Sibiu à la date du 16 juillet 1544, à laquelle le registre marque 2 florins accordés par la municipalité à Philippe Pictor (Mahler) « comme récompense (*bibale*) pour l'impression du Catéchisme roumain » [5]. Philippe Pictor a été identifié à l'imprimeur Philippe le Moldave, celui qui a imprimé et édité le *Tetravanghel* slavon de 1546. Les chercheurs susmentionnés ont adopté cette hypothèse, à savoir celle de l'impression du *Tetravanghel* slavon à Sibiu par le même maître imprimeur Philippe, du fait que trois des pages de ce livre portent les armes de la ville de Sibiu : deux sabres croisés avec les pointes en bas. Quant au *Tetravanghel* slavo-roumain, sans indication de date et de lieu, découvert il y a déjà quelque temps par I. Bogdan [6], ses caractères sont semblables à ceux du *Tetravanghel* slavon de Philippe le Moldave, et il date probablement de la première moitié du XVI^{e} siècle, d'après le filigrane du papier. Les trois livres seraient donc issus de la même imprimerie et, en l'absence d'un exemplaire du Cathéchisme, le *Tetravanghel* slavo-roumain de Leningrad serait le premier texte connu imprimé en roumain. L'imprimerie de Sibiu aurait donc été le premier centre de diffusion du livre roumain. L'hypothèse est fondée sur la supposition que l'imprimeur Philippe le Moldave ne

[3] Rédigée par I. Bianu et N Hodoş, vol I, pp 21 23; I Bogdan, *O Evanghelie slavonă cu traducere română din secolul XVI* [Un Evangile slavon avec traduction roumaine du XVI^{e} siècle], dans « Convorbiri literare », XXV, 1891, pp 35–38.

[4] I. Bianu et Dan Simonescu, *op cit.*, IV, pp. 2–3

[5] *Ibidem.*

[6] I. Bogdan, *loc. cit.*

serait autre que le magistrat municipal de Sibiu Philippe Pictor et que le *Tetravanghel* slavo-roumain de Leningrad, sans indication de date et de lieu, aurait été imprimé à la même officine. Cette supposition soulève une série de difficultés sur le terrain de la critique des textes et sur celui de l'histoire culturelle de l'époque.

On ne possède en fait que des données indirectes sur l'existence d'une imprimerie à caractères cyrilliques à Sibiu dans la cinquième décennie du XVI^e siècle, à savoir : le nom de l'imprimeur, la ressemblance des caractères et des vignettes. *Aucune indication écrite sur un livre, slave ou slavo-roumain, ne vient attester que le livre eût été imprimé à Sibiu.* Faute d'une telle indication, l'existence d'une imprimerie cyrillique à Sibiu au XVI^e siècle ne saurait avoir que la valeur d'une simple hypothèse.

Ce qui est certain, c'est qu'un Catéchisme roumain a été publié à Sibiu en 1544 aux frais de la municipalité luthérienne de cette ville. Etant donné que nous ne possédons pas d'autres textes imprimés à caractères cyrilliques à Sibiu, il est possible que le livre dont il s'agit ait été commandé à une imprimerie située ailleurs. Cette possibilité semble être confirmée par le fait que la même année de l'impression du Catéchisme, 1544, est marquée par le début de l'activité de l'imprimerie slave de Tîrgoviște de Dimitrie Liubavić, lorsque paraît le *Molitvelnic* [Livre de prières] slave [7]. Le fait que le Catéchisme roumain et le *Molitvelnic* slavon ont été publiés pour les Roumains au cours de la même année ne saurait être dû à une coïncidence. Il est peu vraisemblable que deux imprimeries slavo-roumaines aient été créées en même temps, et cela surtout étant donné le nombre réduit de livres slavo-roumains imprimés à cette époque.

Philippe Pictor n'était pas imprimeur, ce qui exclut la supposition qu'il soit la même personne que Philippe le Moldave, qui imprima le *Tetravanghel* slavon de 1546. La somme payée par la municipalité de Sibiu, de seulement deux florins, ne saurait représenter le coût de l'impression du Catéchisme roumain, pas plus que celui de la traduction de celui-ci ; les comptes de la ville de Sibiu montrent clairement qu'il s'agissait d'une simple gratification pour l'impression du livre, c'est-à-dire d'une récompense pour un service occasionnel. Il résulte des actes et des comptes se trouvant aux archives de Sibiu qu'il était un magistrat diplomate, un dignitaire de la ville de Sibiu : « magister Philippus Pictor et scriba litterarum valachicarum » (le magistrat Philippe Pictor et rédacteur des écrits roumains). Le nom de Philippe Pictor figure dans les livres de comptes de la ville de Sibiu entre les années 1537 et 1554, lesquels font de nombreuses mentions de frais pour des missions diplomatiques accomplies pour la municipalité en Valachie ou pour l'accompagnement des émissaires

[7] I. Bianu et N Hodoș, *op. cit.*, pp. 23–26 (date inexacte, 1545).

envoyés par ce pays à Sibiu. Il n'apparaît nulle part comme imprimeur, mais uniquement comme magistrat de la ville et comme interprète pour les problèmes diplomatiques touchant aux rapports avec la Valachie [8]. L'historien transylvain I. Moga démontre dans une étude peu connue que Philippe Pictor ne peut être la même personne que Philippe le Moldave, l'éditeur du *Tetravanghel* slavon [9]. « L'hypothèse de l'origine moldave de Philippus Pictor doit être abandonnée ». Selon I. Moga, ce dernier n'était pas Roumain mais Saxon, les Saxons seuls pouvant remplir à cette époque les hautes fonctions et la dignité de magister auprès de la municipalité de Sibiu. Le regretté historien transylvain a attiré l'attention des chercheurs sur le fait qu'à l'époque de l'achèvement et de la publication du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave, le 24 juin 1546, Philippe Pictor ne se trouvait pas à Sibiu, étant parti depuis le mois d'avril « chez le prince de Valachie... pour l'établissement de la paix », ce qui « exclut la possibilité de l'identité des deux Philippe. » [10] Etant donné que Philippe Pictor remplissait de fréquentes missions de courrier et d'émissaire à Tîrgoviște de la part de la ville de Sibiu, on peut supposer qu'il a transmis la commande du Catéchisme à l'imprimerie de Dimitrie Liubavić de la capitale de la Valachie et que la gratification reçue se rapporte à ses démarches en vue de l'exécution de cette commande. On sait que le maître imprimeur Liubavić a exécuté des travaux dans son imprimerie de Tîrgoviște non seulement pour la Valachie, mais également pour la Moldavie [11].

On a opposé à l'hypothèse de l'impression du Catéchisme roumain à Tîrgoviște le fait qu'en 1556 un exemplaire de ce livre était acheté à Sibiu pour le prince de Valachie, ce qui prouverait que c'est dans cette ville que le livre avait été imprimé et que c'est toujours là qu'il était vendu [12]. Mais il était naturel que la vente du livre se fît à Sibiu, car c'est là-bas qu'il avait été édité ; les livres sont vendus par l'éditeur et non pas par l'imprimerie, laquelle pouvait se trouver ailleurs.

La présence des armes de la ville de Sibiu sur le *Tetravanghel* imprimé en 1546 ne saurait identifier le lieu de l'impression, pas plus que le nom du patron qui a édité le livre. En effet, les armes de Sibiu ne se trouvent dans ce livre qu'à l'intérieur du volume, sous la forme de vignettes placées en tête des Evangiles de Marc, Luc et Jean, et non pas en regard

---

[8] P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română* [Les débuts et la victoire de l'écriture en langue roumaine], București, 1965, pp. 123–124. Voir aussi la note suivante.

[9] I. Moga, *Cine a fost Philippus Pictor* [Qui a été Philippe le Peintre?], Cluj, 1946, extrait de « l'Annuaire de l'Institut d'histoire », XI, 1946. Cette publication n'a plus paru et l'extrait de l'étude de Moga existe en un seul exemplaire à la Bibliothèque de l'Université de Cluj.

[10] *Ibidem*, p. 8.

[11] Voir ci-dessous, p. 32.

[12] A. Huttmann et P. Binder, *Prima carte tipărită în limba română* [Le premier livre imprimé en langue roumaine], dans « Călăuza bibliotecarului », 1965, nº 2, pp. 91–96.

de l'épilogue où figure le nom de l'imprimeur. Par contre, on trouve dans le même livre les armes de la Moldavie, la tête d'aurochs, notamment à la place d'honneur, à la fin du volume, en regard de l'épilogue (dans les imprimeries du XVI[e] siècle, le titre des livres, la présentation de l'imprimeur et du patron étaient donnés dans l'épilogue). Ce *Tetravanghel* slavo-roumain, sans indication du lieu de l'impression, était sans doute destiné en même temps à différentes Eglises, et particulièrement à celles de Moldavie.

Pour ce qui est des caractères employés, on a fait remarquer que ceux du *Tetravanghel* slavo-roumain sans titre de la Bibliothèque de Leningrad sont très semblables à ceux du *Tetravanghel* slavon de Philippe le Moldave et différents des caractères employés dans les textes imprimés par Liubavić, ce qui d'ailleurs ne constitue pas une indication du lieu de l'impression des deux livres. L'existence d'une imprimerie slavo-roumaine à Sibiu ne saurait résulter de cette différence. Le maître imprimeur Liubavić fit venir en 1544 de Gorajda (Serbie) l'imprimerie qui avait appartenu à son oncle Bojidar, et établit son atelier à Tîrgoviște [13]. Il trouva ici ce qui restait de l'imprimerie slavonne, l'ancienne imprimerie princière dirigée autrefois par l'hiéromonaque Macarios entre les années 1508 et 1512, dont il pouvait également se servir. Si les caractères des deux *Tetravanghels* ne sont pas pareils à ceux que D. Liubavić avait fait venir de Gorajda, ils rappellent cependant certains traits de l'ancienne imprimerie de Macarios, que l'imprimeur serbe avait à sa disposition. Les lettres simples, les initiales ornementées et les vignettes du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave sont en grande partie identiques à celles des trois livres imprimés par Macarios en Valachie. La comparaison technique entre les deux *Tetravanghels* et les caractères des imprimeries slavonnes nous font également pencher vers l'hypothèse d'une impression en Valachie et non pas vers celle d'une imprimerie située à Sibiu [14].

La preuve tirée de la comparaison des caractères typographiques n'est pas décisive : les lettres fabriquées d'un matériel facilement altérable étaient fréquemment renouvelées. F. Hervay a montré que dans l'imprimerie de Coresi on peut également distinguer quatre sortes de lettres successivement employées [15]. Les ouvriers typographes fondaient et gravaient eux-mêmes les lettres au fur et à mesure des besoins. L'imprimeur Macarios du monastère de Myrkša (Serbie) écrivait dans le *Teravanghel* imprimé en 1562 : « J'ai travaillé de mes mains ces lettres

---

[13] De Medaković, Графика српских штампарных книга, XV—XVII Века [La graphique des imprimeurs serbes aux XV[e]—XVII[e] siècles], Belgrade, 1958, p. 175

[14] Pour les lettres de l'imprimerie de Macarios, voir *Liturghierul lui Macarie* [Le Missel de Macarios], Bucarest, 1959, avec une introduction de P. P. Panaitescu, pp LIII—LV.

[15] F. Hervay, *L'imprimerie cyrillique de Transylvanie . . , loc cit*, pp. 208—209.

en fer et en cuivre et autres, avec beaucoup d'efforts et de persévérance »[16]. Dans ces conditions, le type des caractères d'imprimerie ne saurait constituer un critérium sûr d'identification ; ne demeurent comme indication que les ressemblances entre les deux *Tetravanghels* et les livres imprimés par Macarios en Valachie.

Mais la localisation de l'impression du *Tetravanghel* de 1546 à l'imprimerie valaque de Tîrgoviște ne se justifie pas seulement par la ressemblance des caractères et des ornements avec ceux de l'ancienne imprimerie valaque de Macarios. *L'épilogue de ce livre, rédigé dans la même phraséologie ecclésiastique que Philippe le Moldave emploie à la présentation de son ouvrage, est presque identique à celui de l'« Octoih »* [*Octoèque*] *de Macarios (1510), à celui du « Tetravanghel » du même imprimeur (1512) et à celui du « Molitvelnic » de D. Liubavić de 1545.* On le trouve *seulement* dans ces livres de l'imprimerie valaque et on ne le rencontre dans aucune autre imprimerie à caractères cyrilliques ; il constitue la carte de visite de l'imprimerie valaque.

Les deux pages de l'épilogue du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave sont reproduites ci-dessous d'après une photographie réduite, publiée par L. Demény, avec les abréviations complétées ; pour la première fois la traduction est présentée ici comme texte inédit.

Понеже иже въ Троици покланѣемїи Боге благонзволи црьковь своѫ испьлнити свѧтынми книгами въ славословїе и полꙅѫ прочитаѫщим и поꙋчаѫщим, сегоради и азь филипь Молдовѣнинь, Хотенїемь и любьве ради божїѧ и даромь свѧтаго дꙋхь, потрꙋди сѧ съвършити книги сїю възрьвновахь поспѣшенїемь Свѧтаго Дꙋха и Любовїѧ еже къ божьстъвним и свѧтим цръквамь, написах сѧ дꙋше спасиѫѧ книга Четворо Благовѣстїе, аже Дꙋхь Свѧтыи апостольскими оустим ригнѧ, въ познанїе и испльненїе славословїю трїсленечнаго въ единоствѣ покланѣемаго божества, молѧже юныѧ и съвъзрастныѧ и старие, чѣтѧще или пишаще, любве Христовѣ ради, исправлѣите и аже оусърдие потъщавих сѧ на сїе благословѣти, да обои славеще штца из негоже въсѣ, Сына имѧже въсѣ, Дꙋха свѧтаго о немже въсѣ, зде оудѫчити съмиренїе и милость, таможе сьѧ свѣтωм оздрꙋ сѧ и благодѣтїѧ. Аминь.

Въ лѣто, з҃на҃, ωт рождества Христова$_{\times}$ Аꙑмꙅ, кръгь слънчꙋ ки и въ слънечнем кръꙅе неделное слово г҃, кръгь лꙋнѣ θі҃ ивъ лꙋновнеме кръзе злато число и индиктиωнь д҃ съвършихωм книгасїа месеца Июнїѧ кв҃ день.

« Puisque Dieu vénéré en la Trinité a bien voulu remplir son Eglise de livres saints pour sa glorification et le profit des lecteurs et de ceux qui apprennent, c'est pour cela que moi-même, Philippe le Moldave,

---

[16] *Liturghierul lui Macarie*, p LIV.

de par la volonté et pour l'amour de Dieu, et avec le don du Saint-Esprit je me suis efforcé et j'ai aspiré à terminer ce livre, à l'exhortation du Saint-Esprit et pour l'amour que je porte aux divines et saintes églises, j'ai écrit ce livre rédempteur de l'âme, le *Tetravanghel*, lequel est inspiré par le Saint-Esprit, par la bouche des apôtres, pour la connaissance et le parachèvement de la glorification de la divinité trois fois resplendissante, vénérée en une seule. Je prie les jeunes et les adultes et les vieux qui lisent ou écrivent pour l'amour du Christ, de corriger ceux qui ont peiné avec zèle pour cette œuvre et de les bénir, pour que, louant ensemble le Père, dont tout existe, le Fils, par lequel tout existe, le Saint-Esprit, en lequel tout existe, nous gagnions ici-bas la paix et la grâce, là-haut la lumière et les bienfaits. Amen.

En 7054, 1546 de la naissance du Christ, le 28 du cycle solaire, et dans ce cycle la lettre dominicale 3, le 19 du cycle lunaire et dans ce cycle le nombre d'or et l'indiction 4. J'ai achevé ce livre au moins de juin, le jour du 28. »

Voilà maintenant la préface du *Molitvelnic* slavon publié en 1545 à Tîrgoviște, par l'imprimeur Dimitrie Liubavić[17].

« Puisque Dieu vénéré en la Trinité a bien voulu remplir son Eglise de livres saints pour sa glorification et le profit des lecteurs, moi aussi, fidèle à Dieu, le Christ, et protégé par Dieu, le seul prince et maître, Io Pierre grand voivode et prince de tout le pays de Hongro-Valachie et de la Podunavie, fils du très bon et grand voivode Radu, j'ai désiré, inspiré par le Saint-Esprit et par amour pour les divines et saintes églises, à écrire ce livre utile à l'âme, nommé *Molitvelnic*. Je prie les jeunes et les adultes et les vieux qui lisent ou transcrivent pour l'amour du Christ, de corriger ceux qui ont peiné avec zèle pour cete œuvre, et de les bénir pour que, louant ensemble le Père, le Fils et le Saint-Esprit, nous gagnions ici-bas la paix et la grâce, là-haut la lumière et les bienfaits.

Par ordre du prince Io Pierre, grand voivode, moi le pécheur et le plus petit parmi les hiéromonaques, Moisi, j'ai peiné à cet écrit, avec les matrices de Dimitrie Liubavić et j'ai commencé sous le très saint métropolite de Valachie, kir Varlaam et j'ai fini sous le saint métropolite de Valachie kir Anania[18] en l'an 7053, de la création du monde, de la naissance du Christ 1545, cycle solaire 25, lunaire 4, épacte 17, nombre d'or 7, indiction 3, mois de janvier, jour 10, dans la capitale Tîrgoviște. »

---

[17] Le texte slavon de la préface, en fac-similé dans I Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, pp 25—26. Notre traduction diffère de celle qui est publiée dans la *Bibliografia* , étant confrontée avec le texte slavon.

[18] Ici, dans la traduction de I. Bianu et N. Hodoș, *op cit*, p. 27, une ligne entière a été sautée, dans laquelle est mentionné le métropolite Varlaam.

On retrouve le même texte, à peu de différences près, dans l'épilogue du *Tetravanghel* publié en 1512 par Neagoe Basarab et dont dérive aussi bien le *Molitvelnic* de Dimitrie Liubavić que le *Tetravanghel* publié par Philippe le Moldave [19].

« Puisque Dieu vénéré en la Trinité a bien voulu remplir son Eglise de livres saints pour sa glorification et le profit des lecteurs, moi aussi, fidèle au Christ Dieu, le prince Io Basaraba grand voivode et prince de tout le pays de Hongro-Valachie et de Poduvanie, fils du très bon et grand prince Io Basaraba voivode, j'ai désiré, inspiré par le Saint-Esprit et par amour pour les divines saintes églises, j'ai écrit ce livre rédempteur de l'âme, *Tetravanghel*, lequel est inspiré par le Saint-Esprit par la bouche des apôtres, pour la connaissance et le parachèvement de la glorification de la divinité, trois fois resplendissante, vénérée en une seule. Je prie les jeunes, les adultes et les vieux qui lisez ou écrivez, pour l'amour du Christ, de corriger ceux qui ont peiné avec zèle pour cette œuvre et bénissez-les, pour que, louant ensemble le Père, dont tout procède, le Fils, par lequel tout existe, et le Saint-Esprit, en lequel tout existe, nous gagnions ici-bas la paix et la grâce, là-haut la lumière et les bienfaits. Amen.

Par ordre du prince Io Basaraba, grand voivode, moi, serviteur du Christ, l'hiéromonaque Macarios, j'ai peiné à faire cela et j'ai fini ce livre, en l'an 7020, cycle solaire 20, lunaire 9, indiction 14, mois de juin, jour 25. »

Cette formule de l'imprimerie, qui tient lieu de titre et de présentation de l'œuvre, appartient à l'imprimerie valaque et constitue une preuve du fait que le *Tetravanghel* de Philippe le Moldave est sorti des presses de la même imprimerie. La formule a des racines bien antérieures à celles des livres qui ont immédiatement précédé les livres de Philippe le Moldave dont nous avons reproduit la présentation. Nous connaissons encore deux livres slavons qui contiennent la même présentation, à savoir : l'*Octoih* de l'imprimerie valaque de Macarios de 1510, dédié au prince de Valachie, Vlad le Jeune, et l'*Octoih* du même Macarios, imprimé à Cetinje, au Monténégro, en 1494, dédié au grand hospodar George Tsernoiévitch. Nous pensons qu'il est inutile de reproduire ces deux textes, dont la phraséologie est en grande partie identique aux trois textes reproduits plus haut [20].

Comme on le voit, la partie originale ajoutée par l'imprimerie au texte slavon des livres d'église, destinée à indiquer la provenance du texte imprimé et la motivation religieuse de sa publication, est identique dans l'*Octoih* de Macarios de Cetinje, dans l'*Octoih* publié par le même Macarios

---

[19] Le fac-similé de l'épilogue du *Tetravanghel* de 1512, publié par Neagoe Basarab dans l'imprimerie de Macarios, *ibidem*, I, pp 18—19 La traduction nous appartient.

[20] P. P Panaitescu, *Octoihul lui Macarie si originile tipografiei in Țara-Românească* [L'*Octoïh* de Macarios et les origines de l'imprimerie en Valachie], Bucarest, 1939, extrait de « Biserica ortodoxă română », LVII.

en Valachie, dans le *Tetravanghel* de 1512, publié par le même imprimeur, toujours en Valachie, et dans le *Molitvelnic* de 1545, imprimé également en Valachie par les soins du maître imprimeur Dimitrie Liubavić. Ce texte, partout le même, constitue la carte de visite de l'imprimerie de Tîrgoviște, et le *Tetravanghel* de Philippe le Moldave est la continuation directe de ces livres valaques. Il y a donc une continuité parfaite au point de vue de la teneur et de la forme, entre les livres de l'imprimerie valaque et le *Tetravanghel* slavon imprimé par Philippe le Moldave. En adoptant la formule de présentation des livres sortis des presses de l'imprimerie valaque, Philippe le Moldave nous apparaît comme un continuateur de cette imprimerie et des maîtres imprimeurs Macarios et Dimitrie Liubavić. Nous sommes pleinement justifiés de considérer Philippe le Moldave comme un élève et continuateur des imprimeurs de Tîrgoviște, Macarios et Dimitrie Liubavić, travaillant avec le matériel d'imprimerie valaque destiné aux livres slavons.

Cette page originale des maîtres imprimeurs, placée au commencement et à la fin des livres imprimés par eux, contient la motivation religieuse de la publication des livres d'église, présente les éditeurs ou ceux qui eurent l'initiative de l'œuvre respective et, pour finir, les excuses de l'imprimeur pour les fautes éventuelles qui doivent être corrigées.

Toutefois, nous trouvons dans l'épilogue de Philippe le Moldave deux intéressantes différences par rapport au texte de la présentation qui figure dans les quatre livres de ses prédécesseurs. Bien que l'idée et la phraséologie soient les mêmes, ces deux différences révèlent une situation spéciale. La première se trouve au premier alinéa de l'épilogue de Philippe le Moldave. Là où il est dit que l'écrit est destiné « à la glorification et au profit des lecteurs », c'est-à-dire à la messe et à la lecture particulière de ceux qui connaissent le slavon, Philippe le Moldave ajoute les mots « et à ceux qui apprennent » (поѹчѧѫщимъ), qu'on ne retrouve dans aucun des quatre livres de ses prédécesseurs mentionnés plus haut. L'addition ne saurait être attribuée au hasard. Elle signifie que les livres ne sont pas uniquement destinés à la liturgie et à la lecture, mais également à l'enseignement, c'est-à-dire aux écoles. *Le Tetravanghel imprimé par Philippe était destiné dans l'intention de ceux qui l'avaient commandé, à l'usage des écoles de langue slavonne.* Cette indication se rapporte, à notre sens, aux circonstances de Moldavie où se trouvait, dès le XV^e siècle, une école de langue slavonne à Suceava.

La seconde différence entre le *Tetravanghel* de Philippe et les quatre livres dont nous avons reproduit plus haut les postfaces (ou les préfaces) réside dans le fait qu'à la place des princes indiqués comme ayant patronné l'impression des livres, à savoir le grand hospodar du Monténégo et les trois princes de Valachie (ce qui signifie qu'ils en ont supporté les frais),

ici ne paraît en cette qualité que le nom de l'imprimeur, remplaçant celui du prince. Tandis que dans les quatre livres qui ont précédé ceux de Philippe le Moldave, le nom des imprimeurs figure modestement à la fin de la préface (ou de la postface), en tant qu'artisans qui ont travaillé sur l'ordre du prince, dans le *Tetravanghel* slavon publié par Philippe, la place de ceux qui ont patronné la publication est occupée par cet artisan, aucun prince ou hospodar féodal qui aurait commandé ou subventionné l'impression des livres n'étant indiqué. L'absence de toute précision quant à ceux qui ont commandé le livre, ainsi qu'à l'endroit où le livre a été imprimé ne peut être attribuée au hasard. Elle prouve que cette œuvre typographique appartient à un atelier indépendant et qu'elle était la propriété d'artisans qui travaillaient sur commande pour les pays où était employée la langue slavonne d'église dans la liturgie et la littérature. Le *Tetravanghel* de Philippe le Moldave pouvait être destiné aux orthodoxes roumains de la région dépendant de la ville de Sibiu, tant qu'à ceux de Moldavie, ce qui explique la présence des armes de cette ville et de celles de la Moldavie sur les pages de ce livre. Mais l'absence des noms du patron et de la ville où le livre a été imprimé est une preuve que l'on a affaire à un ouvrage commercialisé, publié aux frais, sinon sur l'initiative d'un artisan indépendant et propriétaire des outils de son art.

Où le maître artisan Philippe le Moldave a-t-il travaillé ? Certainement pas à Sibiu, car on y aurait indiqué l'endroit de l'impression et le nom de l'autorité municipale ; en Moldavie non plus, où il n'y avait pas d'imprimerie slavonne que l'on sache jusqu'ici. La réponse la plus probable à cette question serait que le livre a été imprimé à Tîrgoviște. En effet, à la date de la parution de ce livre, 1546, l'imprimerie dirigée par Dimitrie Liubavić à Tîrgoviște était en pleine activité. Elle disposait de caractères slavons et n'appartenait pas au prince, étant une entreprise d'artisanat particulière. On lit en cryptogramme dans la postface de l'*Apostol* [Les Actes des Apôtres] slavon imprimé à Tîrgoviște, en 1547 : «Dans la maison de Dimitrie » (Liubavić) [21], donc pas dans la maison du prince ou dans un monastère. Nous avons par conséquent affaire à une entreprise urbaine et artisanale indépendante, qui recevait également des commandes de l'étranger. En effet, en 1547, Liubavić imprime à Tîrgoviște un *Apostol* slavon pour le voivode Ilie, prince de Moldavie, sur lequel figurent les armoiries de ce pays [22].

Le *Tetravanghel* slavon publié en 1546, imprimé par Philippe le Moldave, comprend une série d'indications sur son utilisation en Moldavie. L'exemplaire découvert par L. Demény à Leningrad provient de Mol-

[21] I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, I, p. 514

[22] *Ibidem*, pp. 31 et 515.

davie et contient une note du voivode Gheorghe Ştefan (1653–1658). La langue du texte est le slavon d'église, avec certaines influences orthographiques du russe occidental (*ogo*, comme désinence d'adjectif, l'emploi de l'orthographe ь final, ѹ, ѕ, ю. etc.), ce qui prouve l'impression d'après un manuscrit slavon moldave, en dehors du fait que le livre porte les armoiries de la Moldavie et que l'imprimeur est moldave. Tout cela fait croire qu'il s'agit d'une commande moldave à Tîrgoviște [23]. Nous pouvons supposer que Philippe le Moldave était un élève ou un associé de D. Liubavić, chargé de l'impression des textes destinés à la Moldavie.

Le *Tetravanghel* slavo-roumain sans date, découvert par Ion Bogdan, provient également d'un texte manuscrit moldave; la partie roumaine du texte de l'Evangile comporte une série de particularités de style moldaves [24].

Nous pouvons tirer de ces faits une conclusion constituant une hypothèse de travail : une imprimerie cyrillique, ayant son siège à Tîrgoviște, fonctionnait depuis 1544 et imprimait des livres pour tout les pays roumains. Cette imprimerie faisait usage non seulement des caractères apportés de Gorajda, mais également des anciens outils du début du siècle appartenant à Macarios. Parmi les maîtres imprimeurs se trouvait aussi Philippe le Moldave. C'est toujours là-bas que furent imprimés des livres commandés de Sibiu (le Catéchisme) et, si le *Tetravanghel* slavo-roumain fait partie de la même série d'imprimés, alors lui aussi aura été imprimé pour la Moldavie dans la même imprimerie que l'on pourrait appeler pan-roumaine.

Pour ce qui est de l'histoire littéraire, l'hypothèse de F. Hervay et des autres chercheurs, de l'existence d'une imprimerie slavo-roumaine à Sibiu, ne laisse pas de présenter de grandes difficultés. Dans une pareille hypothèse, nous devons absolument tenir compte des circonstances historiques de l'époque, et elle doit être étudiée, pour être valable, dans le contexte de ces circonstances. Si les deux *Tetravanghels*, le slavon et le slavo-roumain, avaient été imprimés à Sibiu, la question qui se pose naturellement est celle de savoir pourquoi la municipalité protestante de Sibiu a publié, tout de suite après la parution du Catéchisme luthérien en roumain, deux livres orthodoxes, qui non seulement

[23] Nous avons pu consulter le fac-similé du *Tetravanghel* de Philippe le Moldave (exemplaire de Leningrad), qui se trouve à l'Académie de la Republique Socialiste de Roumanie, section des anciens livres roumains, 6 A

[24] Cf Al Mareş, *Observaţii cu privire la Evangheliarul din Petersburg* [Observations sur l'Evangeliaire de Pétersbourg], dans « Limba română », XVI, nº 1, 1967, pp 67–76.

contenaient des indications pour leur emploi dans la liturgie orthodoxe mais, et surtout, se servaient de la langue slavonne. Les luthériens considéraient comme un point essentiel de la Réforme, le remplacement des langues liturgiques étrangères, dont le slavon d'église, par les langues nationales. Comment expliquer dès lors le fait que la même officine luthérienne de Sibiu ait publié, après la parution du Catéchisme en roumain, l'Evangile *en slavon* pour les Roumains ? L'explication proposée par S. Jakó est inadmissible : « Il peut sembler étrange, écrit-il, que les luthériens de Sibiu aient offert l'imprimerie cyrillique, procurée en vue de la propagande protestante, pour le renforcement de l'orthodoxie. L'Eglise évangélique saxonne avait renoncé depuis longtemps au plan de convertir des Roumains de Transylvanie, et la publication de livres cyrilliques était devenue depuis longtemps une affaire lucrative, aussi bien pour ceux de Braşov que pour ceux de Sibiu »[25]. L'Eglise évangélique saxonne n'avait pas renoncé « depuis longtemps » à la conversion des Roumains, puisque, à peine deux ans auparavant, elle avait publié à Sibiu le principal livre de propagande luthérienne, le Catéchisme roumain. Le parallèle avec Braşov n'est pas plus valable ; à Braşov, Coresi était un artisan, possédant ses propres outils et était soutenu par la communauté roumaine de Schei. Il a imprimé pour l'Eglise roumaine des livres orthodoxes en slavon et en roumain, et lorsqu'on a essayé de lui imposer l'impression des livres luthériens et calvinistes en roumain, il a modifié les textes commandés dans le sens orthodoxe, en y introduisant, du moins dans les points essentiels, les dogmes de la religion orthodoxe et le rituel orthodoxe. Il n'en était pas de même à Sibiu, si l'on s'en tient à l'état actuel de nos connaissances. Là-bas, selon Hervay, Jakó et Demény, l'imprimerie appartenait à la municipalité luthérienne de la ville ; Philippe Pictor aurait été, d'après ces chercheurs, l'imprimeur officiel de la municipalité (d'après nous, il n'aurait été que l'agent qui a transmis la commande). Si l'imprimerie cyrillique de Sibiu appartenait à la municipalité, la situation était tout autre à Braşov. On ne peut faire aucun rapprochement entre Coresi, artisan roumain du quartier de Schei, et Philippe Pictor, employé de la municipalité luthérienne. Ceux qui pensent qu'il aurait existé à Sibiu une tendance à publier des livres d'église orthodoxes en slavon et en textes parallèles slavon et roumain au XVI^e^ siècle, ne font pas assez état du milieu social et culturel dans lequel ces livres auraient paru.

Il n'est toutefois pas exclu qu'il y ait eu dans la circonscription de Sibiu, dans le territoire rural dépendant de la ville, dans les villages roumains, non pas une imprimerie, mais le besoin d'avoir de pareils

---

[25] S. Jakó, *Tipografia de la Sibiu...*, *loc. cit.*, p. 110

livres. C'est ce qui expliquerait la présence des armoiries de Sibiu dans le *Tetravanghel* slavon de 1546, à côté de celles de la Moldavie. Le livre imprimé à Tîrgoviște était destiné en premier lieu à la Moldavie, mais également à être diffusé dans les villages roumains situés dans la circonscription de Sibiu, probablement sans l'autorisation de la municipalité luthérienne. On ne connaît pas encore assez bien la vie culturelle de ces Roumains, mais l'article de I. Moga, dont nous avons fait mention plus haut, étayé de documents inédits, jette quelque lumière sur cette question. Le centre autonome roumain du district de Sibiu se trouvait à Rășinari. Dès 1495, on faisait appel aux prêtres de ce village pour la traduction du slavon et en slavon des lettres venues de Valachie. En 1509, le prêtre de Rășinari recevait de la municipalité de Sibiu un florin par mois pour ce service. On avait fait venir du quartier de Schei le prêtre Bratul de Rășinari ; le fils de celui-ci, Pierre, était prêtre dans cet arrondissement de Brașov au début du XVIe siècle. Les successeurs du prêtre Bratul ont continué à exercer l'office de traducteurs des actes slavons et roumains pour la municipalité de Sibiu jusqu'à la moitié de ce siècle [26]. D'autre part, un autre village autonome roumain dans la circonscription de Sibiu apparaît en 1545 comme appelant dans un procès des juges de l'endroit ; il s'agit de Cincul Mare[27]. On constate plus tard une activité culturelle roumaine dans ces villages : en 1625, le prêtre Pîrvu de Sebeș, « fils de Sîrbu de la circonscription de Tîlmaciu » (Sibiu), transcrit *Evanghelia cu învățătură* [l'Evangile suivi de commentaires] de Coresi de 1581 [28]. Tout cela indique l'existence dans la circonscription de Sibiu d'autonomies locales et culturelles roumaines, qui demanderaient à être étudiées plus à fond dans l'avenir. Il est donc possible qu'une partie des exemplaires des livres imprimés par Philippe le Moldave aient été destinés aux Roumains orthodoxes de la circonscription de Sibiu, ce qui expliquerait l'existence des armoiries de Sibiu comme ornements de ces livres.

Les chercheurs dont nous avons parlé et spécialement S. Jakó maintiennent leur ancienne théorie, selon laquelle les débuts de l'imprimerie roumaine seraient dus, en partant de Sibiu, à « l'influence » luthérienne et calviniste et non pas à l'évolution intérieure de la culture roumaine [29]. Même dans l'hypothèse de l'impression à Sibiu des

---

[26] I Moga, *op cit*, pp 1—4

[27] Inédit, aux Archives de Sibiu, doc lit nº 470, 25 mai 1545

[28] *Caiet selectiv de informare asupra creșterii colectiilor bibliotecii Academiei Republicii Socialiste România* [Cahier sélectif d'information sur l'augmentation des Collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie], 1961—2, p. 567, nº 192.

[29] S Jakó, *Die Hermannstadter Druckerei* ... *loc. cit*, p 45. La parution du Cathéchisme de 1544 a pu avoir lieu « durch die lutheranische Reformation ausgeloste Aktion [..] und dieser ist auch die Errichtung des Hermannstadter rumanischen Buchdruckerei zu verdanken »

deux *Tetravanghels* au texte slavon, la théorie de l'influence protestante sur les débuts de l'imprimerie roumaine s'écroule. Les *Tetravanghels* slavon et slavo-roumain ne sauraient être mis à côté du Cathéchisme luthérien, car ils représentent par rapport à celui-ci une position tout à fait contradictoire au point de vue religieux et culturel.

Nos recherches nous conduisent à l'affirmation d'une action culturelle roumaine unitaire quant à la diffusion du livre au XVI[e] siècle, ayant son centre culturel probablement à Tîrgoviște. Il n'existait pas à cette époque une culture roumaine transylvaine distincte de celle de la Valachie et de la Moldavie. La diffusion des livres s'est effectuée à partir des mêmes centres, pour tous les Roumains, centres dans lesquels furent rassemblés les manuscrits des premiers traducteurs locaux du Maramureș et d'ailleurs. Il n'y a pas eu à Sibiu au XVI[e] siècle une imprimerie slavonne et roumaine cyrillique, mais c'est de là et de la circonscription de Sibiu que furent faites des commandes aux imprimeries de Valachie. Dans la seconde moitié du siècle, grâce à l'activité typographique de Coresi, l'œuvre de diffusion du livre roumain s'est concentrée à Brașov, toujours pour les besoins de tous les pays roumains.

SUR L'ACTIVITÉ DE LA «SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE GRÉCO-DACIQUE» DE BUCAREST (1810–1812)

NESTOR CAMARIANO

Une société littéraire fut fondée en 1810 à Bucarest, capitale de la Valachie, au sujet de laquelle on n'a gardé que peu d'informations documentaires, ce qui fit que les historiens et les critiques littéraires l'ont perdue de vue, quoique D. Russo en 1912[1], Alexandre Elian en 1935[2] et moi-même en 1957[3] nous ayons attiré l'attention sur cette société dont plusieurs intellectuels grecs et roumains ont fait partie, en commençant par Ignace, métropolite de Valachie.

La Société littéraire (Φιλολογικὴ 'Εταιρία) fut fondée le 7 juillet 1810 à Bucarest[4] — du temps où les armées russes se trouvaient dans les Principautés Roumaines, en guerre contre les Turcs — sous l'impulsion du métropolite Ignace de Valachie[5], en même temps qu'a eu lieu la réor-

---

[1] *Elenismul în România* [L'hellénisme en Roumanie], Bucarest, 1912, p. 68.

[2] *Conspiratorii greci în Principate și un favorit mavroghenesc Turnavitu* [Conspirateurs grecs dans les Principautés et un favori de Mavroghéni Turnavitu], « Revista istorică », XXI (1935), p. 340.

[3] Nestor Camariano, *Despre noua ediție critică a legiuirii Caragea* [Sur la nouvelle édition critique de la législation de Karadja], « Studii », X (1957), nº 1, p. 180.

[4] Voir la revue «Λόγιος 'Ερμῆς» [Le Mercure savant], 1811, p. 6. L'historien littéraire grec C. Sathas fait une erreur en disant qu'elle fut fondée à Jassy, voir Νεοελληνικὴ φιλολογία [La littérature néo-grecque], Athènes, 1868, p. 693; Anastasie Goudas soutient la même chose, Βίοι παράλληλοι [Vies parallèles], Athènes, 1869, vol. I, p. 356. Au sujet de la société littéraire de Bucarest voir aussi Karl Iken, *Leukothea. Eine Sammlung von Briefen eines geborenen Griechen über Staatswesen, Literatur und Dichtkunst des neueren Griechenlands*, Leipzig, 1825, vol. I, pp. 251–253.

[5] Une monographie sur Ignace qui a été d'abord métropolite d'Arta et ensuite de Valachie, a été publiée récemment à Athènes par Em. Protopsaltis, directeur des Archives grecques; l'auteur met en lumière la riche activité dans le domaine culturel et politique du prélat grec dont le nom est resté attaché non seulement à sa patrie, mais aussi à d'autres pays comme la Russie, la Valachie et l'Italie. L'œuvre de Protopsaltis 'Ιγνάτιος μητροπολίτης (*1766–1828*), *I*, Βιογραφία [Ignace, métropolite de Valachie (1766–1828), I, Biographie], Athènes, 1959, basée sur un riche matériel d'archives, inédit, recueilli dans différentes archives grecques et obtenu en microfilms de Moscou et de Vienne, nous a été très utile. Em. Protopsaltis a publié en 1961 un volume de documents sous le titre: 'Ιγνάτιος μητροπολίτης Οὐγγροβλαχίας (*1766–1828*) *II* 'Αλληλογραφία, πολιτικὰ ὑπομνήματα, λόγοι, σημειώματα περὶ

ganisation de l'école grecque de Bucarest[6]. La société s'est appelée γραικοδακική (gréco-dacique), ou ἑλληνοβλαχική (gréco-roumaine), parce qu'elle était composée de Grecs et de Roumains. Nous trouvons parmi les membres de la société, des professeurs, des médecins, des gens d'Église, des boyards et des commerçants. Dans la liste des membres fondateurs se trouvent, entre autres, le métropolite de Valachie, Ignace, l'évêque de Buzău Constandie, le général russe Engelhart[7], le *ban* Grigorie Brâncoveanu, le *vornic* Georges Slătineanu [8], le *căminar* Nestor Craiovescu, les médecins Georges Schinas, Constantin Darvaris, Sylvestre Filitis, Constantin Caracaş, Dimitrie Marcos et Michel Hristaris, les professeurs Constantin Vardalahos[9], Athanase Vogoridis, Nicolas Sava Picolos ainsi que Michel Mavros, Răducanu Filiti, etc. La société littéraire eut aussi des membres correspondants grecs et d'autres nationalités. Nous trouvons parmi ceux-ci Adamantie Coray[10], l'archimandrite

---

'Ιγνατίου [Ignace métropolite de Valachie (1766—1828) II. Correspondance, mémoires politiques, discours, notes sur Ignace], Athènes, 1961, VIII + 423 p Nous avons publié dans la revue « Studii », XVI (1963), n° 3, pp 729—732 un compte rendu du premier volume

[6] Nous trouvons des informations sur la réorganisation de l'école grecque ainsi que sur la Société littéraire gréco-dacique, dans une lettre du directeur de cette école, C. Vardalahos, envoyée à son ami de Paris, Constantin Nicolopoulos. La lettre est publiée par Polychronis K. Enepekides dans *Beitrage zur kulturellen und politischen Geheimtatigkeit der Griechen in Wien vor dem griechischen Aufstand*, Berlin, 1960, pp. 154—156.

L'érudit philhellene B. Kopitar, s'arrêtant sur la réorganisation de l'école grecque de Bucarest en 1811, est surpris du fait que dans cette école on apprenait les langues hellène, latine, russe, française et allemande et que le roumain et le néo-grec etaient exclus et il se demande. « warum nicht auch neugriechisch und wallachisch? » Et il montre plus loin les motifs pour lesquels il considérait necessaire l'introduction de ces langues dans le programme de l'ecole. «Wer seine Muttersprache sprechen kann, versteht sie noch nicht grammatisch Wollen die Griechen ihre gemeine Sprache veredeln, so mussen sie ja studieren! Das namliche gilt von der wallachischen › (voir *Barth Kopitars Kleine Schriften*, herausgegeben von Fr Miklosich, Erster Theil, Vienne, 1857, p 105 n 1)

[7] Le général Engelhart etait le president du « Divan » et prenait part, en cette qualité, aux seances de la societe

[8] Il y avait a cette époque deux Slătineanu du nom de Gheorghe et de Iordake (= Georges) qui ne peuvent être facilement distingues Nous lisons dans la revue grecque « Le Mercure savant › de 1811, a la page 50, que « ὁ πρόεδρος τῆς 'Εταιρίας ἄρχων μέγας λογοθέτης Γεώργιος Σλατινιάνος › [le president de la société, le grand *logofăt* Georges Slătineanu] a tenu un discours, etc, à la page 63, dans la liste des membres fondateurs de la Société litteraire on trouve le nom de Γεώργιος Σλατινιάνος ἄρχων βόρνικος [*vornic* Georges Slătineanu], a la page 312 « ὁ ἄρχων μέγας βόρνικος Γεώργιος Σλατινιάνος » [le grand *vornic* Georges Slătineanu] L'un était grand *logofăt* et l'autre grand *vornic*

[9] Le diplôme que la societé a accordé a C Vardalahos porte la date · 1er décembre 1810 et est signé par le metropolite de la Valachie Ignace, par le président Georges Slătineanu et par le secretaire de la sociéte, Michel C Schinas, voir le texte du diplôme dans Ein Protopsaltis, *op cit*, p 99 et Eleni Koukkou, Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος (*1755—1830*) [Constantin Vardalahos (1775 1830)], Athenes, 1964, p 132, tiré à part de « Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher ›

[10] Ad Coray, qui vivait a Paris, reçut avec scepticisme la nouvelle de la fondation de la Société littéraire gréco-dacique parce qu il pensait que quelques-uns de ses adversaires au sujet des langues pouvaient faire aussi partie de cette société Coray, dans une lettre du 14 mars 1811, répondait ainsi à son ami de Vienne, Alexandre Vasiliou, qui ne savait pas quelle attitude prendre lors de son élection comme membre correspondant de la société « Πρέπει νὰ δεχθῇς καὶ τὴν πρόσκλησιν τοῦ βουκουρεστιανοῦ Λυκείου. "Οτι θέλεις ἔχειν συντρόφους καὶ θιασώτας εἰς αὐτὸ καὶ Παπαδούκας καὶ ἴσως ἀχρειεστέρους παρ' αὐτὸν ἄλλους, εἶναι βέβαιον 'Αλλ'

Anthimos Gazis, le directeur de la revue « Le Mercure savant »[11], Alexandre Vasiliou, Dimitrie Darvaris, Etienne Comitas ainsi que les philhellènes Engel et Kopitar[12]. Le nombre des membres [13] de la société a augmenté avec le temps jusqu'à 70[14]. Parmi les membres nouvellement élus il y avait Jean Capodistria dont il a été conservé une lettre de remerciements adressée, le 15 mai 1811, au président de la société, où il dit entre autres qu'il est heureux de cette élection et que peut-être il pourra prouver sa reconnaissance par des faits[15].

Les statuts de la société ont été rédigés par Nestor Craiovescu, juriste roumain bien connu. On précise, dans une correspondance de Bucarest du 3 décembre 1810, que dans la troisième séance publique de la société, le *căminar* Nestor Craiovescu a présenté « τοὺς Κανόνας καὶ Νόμους τῆς Ἑταιρείας » [Les règlements et les lois de la société], ainsi que des glosses faites en vers iambiques. Ensuite, après le départ du

---

εἰς τὴν παροῦσαν περίστασιν τοιαῦται ἀκαδημίαι ἄλλως νὰ συγκροτηθῶσι δὲν εἶναι δυνατὸν » [Tu dois accepter l'invitation du Lycée de Bucarest Que tu auras là-bas des camarades et des partisans comme Papadoukas (= prêtre Doukas, il fait allusion a l'archimandrite Néofit Doukas — N C) et peut-être d'autres aussi, plus vils que lui, cela est sûr Mais dans les circonstances d'aujourd'hui de telles académies ne peuvent se fonder autrement] voir Ἐπιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραῆ [Lettres d'Adamantie Coray], éd Nicolas Danalas, Athènes, 1885, vol II, p 153

[11] La société a envoyé à Anthimos Gazis, le 22 mars 1811, le diplôme de membre ainsi qu'une tabatière en or de la valeur de 50 « louis », comme encouragement pour le travail déposé pour la publication de la revue de la société

[12] L'œuvre et l'activité des érudits Engel et Kopitar ont préoccupé autant les chercheurs grecs que roumains Dès 1847, la revue de Gh Baritz, « Foaie pentru minte » s'occupe, dans un article anonyme, de la contribution d'Engel a la connaissance de l'histoire et de la littérature roumaine (pp 1—4, 13, 17—20), dans la « Gazeta Transilvaniei » (1844, p. 266) sont mentionnes la mort de Bart Kopitar et sa dispute avec Petru Maior au sujet de l'origine des Roumains I Bogdan, *Bartolomei Kopitar, O pagină din istoria filologiei române* [Bartolomei Kopitar, Une page de l'histoire de la philologie roumaine], « Convorbiri literare », nº 12 du 1er avril 1894, pp 1062—1072, P Enepekides, Στεναὶ σχέσεις τοῦ λογοκριτοῦ Κοπιτὰρ μὲ τοὺς Ἕλληνας λογίους τῆς Βιέννης [Les étroites relations du censeur Kopitar avec les erudits grecs de Vienne], dans le journal d'Athenes « Τὸ Βῆμα », du 18, 2, 1955 et du 22, 4, 1955, apud Ianis Kordatos, Ἱστορία τῆς νεώτερης Ἑλλάδας [Histoire de la Grece moderne], Athenes, 1957, I, p 588, note 3

[13] On retrouve a la fin de notre étude, la liste des membres fondateurs de cette société, publiee dans « Λόγιος Ἑρμῆς », 1811, pp 63—64

[14] Voir Néofit Doukas, Λόγοι τῶν ἀττικῶν ῥητόρων [Discours des rheteurs antiques], Vienne, 1813, vol VII, p 20

[15] Spiridon Théotokis, Ἡ ἐθνικὴ συνείδησις τοῦ Καποδίστρια καὶ ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα [La conscience nationale de Capodistria et la langue grecque] dans Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν [Les Annales de l'Academie d'Athenes], vol VII, 1932, p 138 Dans une autre lettre du 15 mai 1811, Capodistria ecrivait a Dimitrie Mostras, secretaire d'Ignace, qu'il essayait de convaincre un richard grec de Saint-Petersbourg d'offrir une grande somme pour les besoins de la Société littéraire de Bucarest, *ibidem*, p 139 Nous croyons que le personnage de Saint-Pétersbourg auquel Capodistria fait allusion est son ami Jean Dompolis, qui a fonde plus tard l'Université d'Athènes Eleni Koukkou soutient qu'il « ne parait pas probable qu'il soit question de J Dompolis » — voir Ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία *1803 1822* Α' Ἡ Φιλόμουσος Ἑταιρεία τῆς Βιέννης [Capodistria et l'enseignement 1803 1822 I La Société des Philomuses de Vienne], Athenes, 1958, p 23, note 25 Mais il ne faut pas oublier que dans une autre lettre du 12 21 août 1811 Capodistria écrit au secretaire d'Ignace qu'il lui envoira quelque argent de la part de Dompolis

public, « Nestor lut des observations au sujet des Règlements »[16]. Ces statuts n'ont pas été publiés dans la revue grecque de Vienne et ne nous sont pas connus. Il paraîtrait qu'ils aient été publiés en Russie, dans le « Journal du Nord », avec l'aide de Capodistria, qui soutint chaleureusement l'activité d'Ignace à Bucarest[17]. Dans une lettre du 20 février 1811, Capodistria écrit à son ami Ignace que les statuts de la société, ainsi que ses discours prononcés devant les membres de cette société et à l'école grecque de Bucarest, ont été apportés à la connaissance du tzar Alexandre I^{er}, qu'ils furent reçus avec intérêt par lui[18] et que le marquis Memon les avait même envoyés à un journal russe pour être publiés. Capodistria accordait une grande importance à cette société qui travaillait pour la renaissance du peuple grec et il faisait des efforts pour diffuser des nouvelles sur l'activité de celle-ci en Russie[19]. Le diplomate grec écrivait, le 18 mars, à son ami Alexandre Stourdza, qu'il lui avait envoyé depuis longtemps les statuts de l'Académie et le règlement du Lycée de Bucarest ainsi que d'autres ouvrages du métropolite Ignace, qui, disait-il, mérite « une couronne éternelle » ; il lui envoyait maintenant une partie de ces travaux publiés en langue française dans le « Journal du Nord »[20]. Capodistria ressentait une joie particulière chaque fois qu'il s'agissait d'actions persévérantes en vue d'éclairer le peuple grec car il disait toujours, qu'il faut « d'abord élever le peuple grec du point de vue culturel et ensuite construire une Grèce indépendante ».

L'activité de la Société littéraire gréco-dacique a été bientôt connue aussi dans la capitale de l'Autriche, grâce au philhellène B. Kopitar, qui était le censeur des publications grecques et roumaines à Vienne. Kopitar a publié un article[21] et un riche compte rendu sur les premiers fascicules de la revue « Le Mercure savant », janvier —avril 1811[22], en souli-

[16] « Le Mercure savant », 1811, p 50

[17] Capodistria a pu collaborer de plus près avec le métropolite de Valachie, Ignace, vers la fin du séjour de celui-ci à Bucarest, étant donné qu'entre temps il s'était établi lui-même dans la capitale de Valachie en qualité de chef du bureau diplomatique de l'amiral Tschitschakov, nommé généralissime des armées russes du Danube à la place de Koutouzof — voir Michel Lascaris, Αὐτοβιογραφία Ἰωάννου Καποδίστρια [L'autobiographie de Jean Capodistria], Athènes, 1940, p 21

[18] Dans la même lettre, Capodistria écrit avec joie à Ignace qu'à la suite d'un de ses rapports, le tzar a approuvé les propositions d'Ignace en faveur d'un enseignement public à Bucarest, Spiridon Theotokis, *op cit*, p 136

[19] Nous ne devons pas oublier que Capodistria avait eu, quelques années auparavant, en 1800 une activité pareille à celle d'Ignace il avait fondé, en sa qualité de membre du gouvernement ionien, un journal politique, un lycée et une société scientifique nommée *Académie ionienne* voir Jean Filimon, Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς Φιλικῆς Ἑταιρείας [Manuel historique sur la Société des amis], Nauplie, 1834, p 128

[20] Sp Théotokis, *op cit*, p 137 J'ai essayé d'obtenir une copie de ces importants documents, mais je n'ai pas réussi jusqu'à présent

[21] Dans la revue « Vaterlandische Blätter », IV (1810), pp 160—162

[22] Dans « Annalen für Literatur und Kunst », II (1811), pp 257—288

gnant l'importance de la fondation de la société littéraire de Bucarest et de la revue « Le Mercure savant »[23].

Comme premier président de la Société littéraire gréco-dacique a été élu « ὁ εὐγενέστατος Γρηγόριος ὁ Βραγκοβάνος, ἐκ τοῦ πρώτου γένους τῆς Βλαχίας, ἀνὴρ σοφός, ὅστις πρὸ μικροῦ μετέφρασεν ἀπὸ τοῦ λατινικοῦ εἰς τὸ ἑλληνικὸν καὶ ἐξέδωκεν ἰδίοις ἀναλώμασι τὴν ἱστορίαν τῆς φιλοσοφίας, τὴν λογικὴν καὶ τὴν ἠθικὴν τοῦ γερμανοῦ 'Αινεκκίου » [le très noble Grigore Brâncoveanu de la première famille de Valachie, homme très instruit, qui a traduit récemment du latin en grec et a publié par ses propres dépenses, l'histoire de la philosophie, la logique et l'éthique de l'Allemand Heineccius][24]. On a aussi élu le général russe Engelhart comme vice-président et comme secrétaire, Michel Schinas[25]. Le métropolite Ignace a été éphore et le levier principal de la société. Mais, bien qu'elle eût à sa tête le grand boyard Grigore Brâncoveanu et le métropolite Ignace, la société fut dominée par les éléments bourgeois et son activité culturelle s'encadre dans la lutte de la bourgeoisie grecque et roumaine de ce temps pour le relèvement culturel sur des bases nationales.

Les séances de la société se tenaient dans la salle des festivités de l'école grecque ; aux murs pendaient des tableaux représentant des scènes de l'Iliade et de l'Odyssée, ainsi que des portraits de certains érudits néo-grecs comme Eugène Vulgaris, Nikifor Théotokis, Balanos de Ianina, Théodore Gazis, Lambros Fotiadis, et de ceux qui s'étaient distingués à l'école de Bucarest comme : Emmanuel de Tenedos, Michel Hristaris, les fils de Manase, le docteur Caracaş. Il y avait aussi les portraits du tzar et de sa mère, au-dessous desquels se trouvait l'épigramme composée par le professeur de philosophie de cette école, Athanase Vogoridis. On y trouvait aussi les bustes en marbre d'Aristote et de Pindare[26].

Prenant la parole à la première séance de la société du 22 juillet 1810, Ignace a mis l'accent sur les bons résultats qui pouvaient être obtenus dans le domaine de la littérature par une étroite collaboration entre les Grecs et les Roumains. Ses paroles pleines de chaleur et de joie impressionnèrent l'assistance : « Βλέπω τοὺς Ἕλληνας καὶ Δάκας, τοὺς ὁποίους

---

[23] Les revues allemandes ne nous ont pas été accessibles, mais les contributions de Kopitar sont reproduites dans le volume mentionné supra, pp 73 76 et 91 110, voir aussi l'article d'Enepekides, Στεναὶ σχέσεις . et de G Laios, 'Ο 'Ελληνικὸς τύπος τῆς Βιέννης ἀπὸ τοῦ *1784* μέχρι τοῦ *1821* [La presse grecque de Vienne de 1781 à 1821], Athènes, 1961, p 96

[24] « Le Mercure savant », 1811, pp 6 et 62

[25] Il paraît que Brâncoveanu n'est pas resté longtemps à la tête de la société car nous rencontrons le 3 décembre 1810 Georges Slătineanu comme président En cette qualité, il salue, en langue française, le généralissime des armées russes, le comte Kamenski qui était venu assister à une séance de la société (voir « Le Mercure savant », 1811. pp 49 50)

[26] Voir « Le Mercure savant », 1811, pp 49 et 58 59 où sont publiées les épigrammes de Vogoridis ; celui-ci reçut comme récompense, de la part du métropolite Ignace, un nombre de louis égal au nombre de ses vers

πρὸ πολλοῦ ἥνωσεν ἡ ἁγία θρησκεία καὶ ἡ αὐτὴ διοίκησις, νὰ τοὺς ἑνώνῃ σήμερον ἕνας ἄλλος δεσμὸς τῆς ἱερᾶς φιλοσοφίας. Οἱ Ἕλληνες πολλὰ αἰσθητικοὶ καὶ εὐγνώμονες διὰ τὸ ἄσυλον ὅπερ αὐτῆς (sic!) δέδωκεν ἡ Δακία, προσπαθοῦσι νὰ τῇ ἀποδώσωσιν ἓν ἱερὸν χρέος μὲ τὰ φῶτα τῆς μαθήσεως καὶ τῆς φιλοσοφίας. Οἱ Δᾶκες πολλὰ φιλότιμοι δὲν θέλουσι νὰ μείνωσι κατώτεροι ἀπὸ αὐτούς. Ὅθεν ἡνωμένα τὰ δύο μέρη μὲ τὴν νέαν Ἑταιρείαν, φιλοτιμοῦνται νὰ μεταδώσωσι τὰ φῶτα των καὶ εἰς τὴν Δακίαν καὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα... Ἂς ἰδῇ μὲ θαυμασμόν της ἡ πεφωτισμένη Εὐρώπη ἕνα λαὸν τόσον μικρόν, ὅπως εἶναι οὗτος τῆς Δακίας, νὰ φιλοτιμῆται νὰ ἀποδώσῃ εἰς τὴν Ἑλλάδα ἐκεῖνο, ὅπερ ἔλαβε παρ' αὐτῆς... Ἰδοὺ ὅταν εὕρωσιν τὸν καιρὸν πῶς δὲν χάνουσι μήτε στιγμὴν διὰ νὰ φωτισθῶσι καὶ νὰ φωτίσωσι καὶ τοὺς ἄλλους» [Je vois les Grecs et les Roumains que la sainte religion et la même direction ont unis depuis longtemps, être unis aujourd'hui par un autre lien, celui de la philosophie sacrée. Les Grecs étant très reconnaissants de l'hospitalité reçue de la part de la Dacie[27] s'efforcent de rendre cette dette sainte par les lumières de l'instruction et de la philosophie. Les Daces [28] étant généreux ne veulent pas retarder. Donc, les deux parties unies dans la nouvelle société s'efforcent de transmettre leurs lumières à la Dacie et à la Grèce ... Que l'Europe éclairée regarde avec admiration comment un peuple aussi petit que celui de la Dacie s'efforce de rendre à la Grèce ce qu'il a reçu d'elle ... Voici que lorsque le temps est propice ils ne perdent pas un moment pour s'éclairer et éclairer les autres][29].

Ignace montre plus loin que les jeunes Grecs et Roumains deviendront, sous la direction des membres de la société, bons et vertueux et que la Dacie et la Grèce seront, un jour, reconnaissantes d'avoir de bons citoyens [30].

C'est toujours dans la première séance que le secrétaire de la société, Dimitrie Schinas, a lu la traduction en grec d'un mémoire (en français) d'Ignace au sujet de l'état de l'Eglise d'Orient, envoyé à Roumiantzov[31].

De longs débats eurent lieu, dans la seconde séance du 15 octobre 1810, sur la question de la langue grecque qui avait soulevé jusqu'alors d'ardentes polémiques entre les érudits grecs établis dans les Principautés

---

[27] Le savant grec Panaghiotakis Kodricas qui vécut en Valachie vers la fin du XVIII[e] siècle et qui a été le secrétaire de Michel Soutzo, trouve aussi l'occasion, en 1818, de rappeler que « la Grèce opprimée doit a l'illustre famille des Brâncoveanu la protection de la litterature grecque », voir Μελέτη τῆς κοινῆς ἑλληνικῆς διαλέκτου [L'etude de la langue grecque commune], Paris, 1818, p XV.

[28] Ignace entend par *Dacie* et *Daces* la Roumanie et les Roumains.

[29] « Le Mercure savant », 1811, p. 60

[30] *Ibidem*

[31] « Le Mercure savant », 1811, p 61 On précise, dans une note de la revue grecque, que ce mémoire « a été écrit en langue française par un patriote grec sur la demande d'une personne importante ». On sait que l'auteur du memoire est Ignace, qui l'a écrit sur la demande du premier ministre de Russie Roumiantzov — voir V Stefanidis, Ὁ Οὐγγροβλαχίας Ἰγνάτιος ὁ Λέσβιος [Le métropolite de Valachie, Ignace de Lesbos), Athènes, 1934, pp 6—7.

ou dans d'autres pays, tels que Lambros Fotiadis, Dimitrie Catargis, Panaghiotakis Codrikas, Athanase Hristopoulos, Athanase Psalidas, Jean Vilaras et d'autres. Les membres de la société se sont déclarés pour le grec parlé moderne et Ignace a été l'un des défenseurs les plus enflammés de cette langue parlée par le peuple. Favorable au progrès, il a déclaré entre autres : « Διατὶ τὰ φῶτα νὰ εἶναι περιωρισμένα εἰς πολλὰ ὀλίγα ὑποκείμενα, ὅσα δηλαδὴ καταλαμβάνουσι τὴν λατινικὴν ἢ τὴν παλαιὰν ἑλληνικὴν γλῶσσαν καὶ τὸ λοιπὸν ἔθνος νὰ περιφέρηται εἰς τὰ σκότη τῆς ἀμαθείας; Δὲν εἶναι τάχα ἀναγκαῖον εἰς τὸν μὴ εἰδότα τὰς εἰρημένας γλώσσας νὰ ἐξεύρῃ τουλάχιστον τὴν ἱστορίαν τοῦ ἔθνους του, τὴν γεωγραφίαν τῆς πατρίδος του; Ὁ πραγματευτὴς τὴν ἀριθμητικήν, ὁ γεωργὸς τὴν γεωργικὴν καὶ οἰκονομικήν; » [Pourquoi les lumières seraient-elles restreintes à très peu de personnes, c'est-à-dire à celles qui comprennent la langue latine ou l'ancien grec tandis que le reste de la nation erre dans l'obscurité de l'ignorance? N'est-il pas nécessaire à celui qui ne connaît pas les langues mentionnées de connaître au moins l'histoire de sa nation, la géographie de sa patrie? Le commerçant l'arithmétique, le paysan l'agriculture et l'économie?][32]. Ce n'est pas la langue qui rend l'homme savant, mais la philosophie, ajouta-t-il. Et pour démontrer combien il était nécessaire que les érudits grecs utilisassent dans leurs œuvres la langue parlée, il donna un exemple pris à l'école grecque de Bucarest : les commerçants qui n'avaient aucune idée de l'ancien grec suivaient les cours de l'école grecque de Bucarest et apprenaient très bien la logique de Condillac, traduite en grec parlé par Daniel Filipidis[33].

Les idées d'Ignace concernant la langue néo-grecque venaient d'une certaine manière à l'appui des conceptions d'Ad. Coray. Le métropolite Ignace était un admirateur de Coray et il lui adressait des éloges chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Coray, au contraire, n'avait pas une trop grande confiance dans les résultats que la Société se proposait d'obtenir. Le savant grec de Paris avait une nature susceptible et égoiste et il se fâchait souvent contre les intellectuels grecs qui n'étaient pas complètement d'accord avec ses opinions. Les discussions concernant la langue néo-grecque, qui eurent lieu pendant les séances de la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest, ne plaisaient pas à Coray et c'est à cause de cela qu'il écrivait à son ami de Vienne, Alexandre Vasiliou, que cette société n'avait aucune compétence « à faire les lois d'une langue qui n'a pas encore de vrais législateurs comparables aux auteurs et poètes classiques »[34]. Un peu plus tard, le 1er novembre 1811, il écrivait au même

---

32 « Le Mercure savant », 1811, p. 87.

33 *Ibidem*, p. 88.

34 Voir la lettre de Coray à son ami Alexandre Vasiliou du 17 août 1811 dans Ἐπιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραῆ [Lettres d'Adamantie Coray], éd Nicolas Damalas, Athènes, 1885, p 225).

ami, au sujet de l'activité de la société de Bucarest qu'« elle établit des lois pour la langue comme si elle était formée d'écrivains et de poètes renommés. Je ne connais pas d'autres législateurs linguistes en dehors de ceux-ci. Qui ose se disputer au sujet de la langue, tant que les poètes et les écrivains renommés manquent, est bon à être mis au cabanon »[35].

Les discussions linguistiques de Bucarest ont enragé les partisans du classicisme et surtout Néofit Doukas qui trouva l'occasion d'attaquer avec véhémence le nouveau programme de l'école grecque de Bucarest, ainsi que celui de la Société littéraire gréco-dacique. Esprit rétrograde, l'archimandrite Néofit Doukas protesta énergiquement dans l'introduction du VII^e volume des Λόγοι τῶν ἀττικῶν ρητόρων, adressée au métropolite de Valachie, Ignace, contre les affirmations faites par celui-ci dans la seconde séance de la Société littéraire au sujet de la langue néo-grecque ; il affirmait qu'il fallait accorder plus d'attention à la langue hellène et à la grammaire qu'à la langue grecque moderne, à la physique et à la logique de Condillac, et que le peuple inculte ne pouvait apprendre la logique du philosophe français[36]. Il demanda qu'on revînt aux préceptes de Lambros Fotiadis et que les membres de la société ne fassent pas beaucoup de bruit pour rien ; il leur recommandait d'imiter « les abeilles diligentes et infatigables », de traduire les classiques grecs et de rédiger une grammaire et un dictionnaire[37].

Mais un autre contemporain, qui signait du pseudonyme E. Ellenofilo, dans une étude publiée dans la revue italienne « Antologia », décembre 1821, s'est déclaré un adepte d'Ignace[38].

L'appel adressé par Ignace aux membres de la société à la première séance, pour éclairer les deux peuples, grec et roumain, et publier différentes œuvres, originales ou traduites, a donné de bons résultats. Le professeur de mathématiques, de physique et de chimie Constantin Vardalahos, directeur de l'école grecque, a présenté à la quatrième séance du 18 mars 1811 un manuel grec de physique et de chimie, et le professeur de français, Nicolas Picolos, une traduction en grec de l'œuvre de J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*. On décida d'examiner ces deux œuvres et de les imprimer. On décida aussi que l'œuvre de Rousseau « soit traduite en langue roumaine et qu'elle paraisse dans ces deux langues » [39]. La traduction de Picolos a donné lieu à de nombreuses discussions et on

[35] *Ibidem*, p. 236

[36] Néofit Doukas, Λόγοι τῶν ἀττικῶν ρητόρων [Discours des rhéteurs grecs], Vienne, 1813, p 11

[37] *Ibidem*, p 24

[38] Alex Marcu, *Românii priviţi din Italia în sec XIX-lea* [Les Roumains vus de l'Italie au XIX^e siècle], « Roma », II (1922), n° 3, p 3.

[39] « Le Mercure savant ». 1811, p 158 Il faut entendre par « ces deux langues », le grec et le roumain

décida de l'imprimer après l'élimination de quelques passages. Nous apprenons ce détail d'une lettre de Capodistria, envoyée le 15 mai 1811 de Saint-Pétersbourg à son ami de Bucarest, Dimitrie Mostras, secrétaire d'Ignace, dans laquelle le diplomate grec prend une attitude catégorique contre n'importe quelle mutilation de la traduction de Picolos. Capodistria écrit à son ami :

«Ὁ Αἰμύλιος τοῦ Ρουσσῶ, εἶναι ἀληθῶς ἡ κλεὶς τῶν συγγραμμάτων τῆς ἀγωγῆς τῶν παίδων, ἀλλὰ διατὶ νὰ τὸν κολοβώσῃ τις; Ἂν εἰς τὸ κείμενόν του εὑρίσκονται ἐπικίνδυναι ἰδέαι διὰ μίαν διοίκησιν στερεωμένην εἰς τὴν βάσιν τῆς συστάσεως της, ὁ μεταφραστὴς ἔχει τὸ δικαίωμα νὰ κάμῃ τὰς παρατηρήσεις του διὰ τὸν ἀναγινώσκοντα, ἐννοῶ διὰ τῶν σημειώσεων, καὶ οὐχὶ νὰ κολοβώσῃ τὸ πρωτότυπον. Ἂν στοχάζεται τὶς δι'αὐτῆς τῆς κολοβώσεως νὰ κόψῃ τὸ κακὸν εἰς τὴν ρίζαν του λανθάνει, ἢ δὲν καταλαμβάνει θεμελιωδῶς (ἂν εἶναι συγχωρημένον νὰ διασαφισθῇ οὕτως) τὸν συγγραφέα, τὸν ὁποῖον μεταφράζει. Τὸ σύγγραμμά του ἔχει τὴν ἅλυσον, ὡς καὶ ἐκεῖνα τοῦ Εὐκλείδου, ἡ μία ἰδέα κρατεῖ τὴν ἄλλην, ἡ μία φράσις τὴν ἄλλην καθὼς τὰ προβλήματα τῆς γεωμετρίας. Δὲν συγχωρῆτε εἴς τινα ἄλλον νὰ ἐπιδιορθώσῃ τὸν Ρουσσὼ παρὰ εἰς αὐτὸν τὸν ἴδιον ἀγκαλὰ ἀμφιβάλλω ἂν καὶ αὐτὸς ἐδύνατο τοῦτο χωρὶς νὰ κάμῃ ἐξ αὐτὸν ἄλλον, ἕνα σύγγραμμα τὸ ὁποῖον ἤδη δὲν ἤθελε ἦτον ὁ ἰδικός του Αἰμύλιος» [L'Emile de Rousseau est en effet la clef des œuvres sur l'éducation des enfants, mais pourquoi la mutiler? Si l'on trouve, dans le texte d'Emile, des idées dangereuses pour un pouvoir basé sur un certain système, le traducteur a le droit de noter ses observations au bas de la page, mais non de mutiler l'original. Si quelqu'un pense que par cette mutilation on coupera le mal à sa racine, il erre ou bien il ne comprend pas au juste l'auteur qu'il traduit (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) ; cette œuvre de Rousseau ainsi que les œuvres d'Euclide a de l'enchaînement, une idée en soutient une autre, une phrase une autre phrase, tout à fait comme dans les problèmes de géométrie. Il n'est pardonnable à personne de corriger Rousseau si ce n'est à lui-même, quoique je doute qu'il aurait pu procéder de cette façon sans faire de l'Emile une autre œuvre, qui ne serait plus son propre Emile][40]. Et, immédiatement ensuite, Capodistria ajoute : «Δεχθῆτε εὐμενῶς καὶ κάμετε νὰ δεχθοῦν αὐτὴν τὴν παρατήρησιν, ἥτις ἐξέρχεται ἀπὸ μίαν ψυχήν, ἡ ὁποία ἐπιθυμεῖ τὸ κοινὸν καλὸν καὶ μίαν ἀληθινὴν δόξαν εἰς ἐκείνους, οἵτινες εἶναι εἰς περίστασιν νὰ τὸ ἐκτελέσωσι» [Recevez avec bonne volonté et faites admettre cette observation qui vient d'une âme qui désire le bien de tout le monde et une vraie gloire à ceux qui sont en état de l'acquérir].

---

[40] Sp Theotokis, *op cit*, p. 139 Nous devons rappeler que le professeur V Beševliev dans sa monographie tres documentee *Le dr Nicolas S. Picolo comme philoloque classique*, Sofia, 1941 (en langue bulgare) ne mentionne pas cette traduction de Picolos

Ce n'était pas seulement la littérature qui intéressait l'éphore de la société, mais aussi l'histoire; il montra que s'il était difficile d'élaborer une synthèse historique, on en pouvait traduire d'une autre langue en grec. La proposition du métropolite Ignace fut approuvée et on décida de traduire l'histoire universelle d'Anquetil[41] en langue grecque. Ignace ne s'est pas contenté de cela, mais il a encore demandé que les membres de la société composassent ou traduisissent une Mythologie, une Archéologie et d'autres livres de ce genre, promettant de les faire tout de suite imprimer et de récompenser comme il convenait ceux qui auront fait des efforts.

Il paraît que la traduction en langue grecque parlée du drame de Métastase, « Démètre », qui parut à Iéna en 1817[42], a été le fruit de ces préoccupations de la société littéraire de Bucarest. La traduction a été faite par Iordake Slătineanu, quoiqu'il n'y ait aucune indication quant au traducteur. L'éditeur anonyme dédie cette pièce au *vornic* Iordake Slătineanu, qui « connaît la nature du drame » (τοῦ δράματος τὴν φύσιν), et il avoue, en vers, plus loin, qu'il a trouvé l'occasion de prendre, à l'insu de Slătineanu, une copie de la traduction de celui-ci; il l'a gardée comme le Macédonien garda Homère dans les brillants combats de sa gloire. Voici ses vers :

Ἐγὼ καιρὸν διώρισα χωρὶς τὴν εἴδησίν σου
Νὰ πάρω ἓν ἀντίγραφον ἀπ' τὴν μετάφρασίν σου
Γιὰ νὰ τὸ ἔχω φυλαχτόν, καθὼς ὁ Μακεδόνας
Τὸν Ὅμηρον εἰς τοὺς λαμπροὺς τῆς δόξης του ἀγώνας

On voit donc, clairement, que le traducteur de ce drame est Iordake Slătineanu, qui était un bon connaisseur de la langue néo-grecque et un ami du révolutionnaire grec Rhigas Velestinlis[43]. Il avait déjà traduit, en 1797, « du grec » en langue roumaine, un autre drame de Métastase, *Ahilefs la Schiro* [Achille à Skyros], auquel il ajouta une traduction du néo-grec *Istoria lui Sofronim* [L'histoire de Sofronim].

L'éditeur du drame anonyme est, croyons-nous, Iordake Slătineanu lui-même, qui, n'ayant pas voulu paraître dans le titre du livre, a recouru pourtant à un stratagème, à savoir, à cette dédicace de l'édi-

---

[41] « Le Mercure savant », 1811, p 159.

[42] Le titre du livre est · Δρᾶμα Μεταστασίου, ἐπιγραφόμενον Δημήτριος, μεταφρασθὲν καὶ ἤδη εἰς τὴν καθομιλουμένην ἑλληνικὴν διάλεκτον μετά τινων ἄλλων ποιημάτων. Ἐν Ἰέννῃ τῆς Ἀουστρίας, 1817.

[43] Alexandru Elian, *Conspiratorii greci în Principate și un favorit mavroghenesc : Turnavitu* [Les conspirateurs grecs dans les Principautés et un favori de Mavrogheni : Turnavitu], pp 341—349.

teur. Il n'a probablement pas osé, à cause des circonstances d'alors, mettre son nom sur la page de titre[44].

La société littéraire de Bucarest a joui d'une appréciation particulière de la part des contemporains, qui n'étaient pas dominés par des idées préconçues. Un auteur grec, Vasile Papa Eftimie, a tenu à dédier le premier volume de son œuvre, Στοιχεῖα τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης [*Éléments de la langue grecque*], publié en 1812 à Vienne, à Ignace « éphore du Lycée de Bucarest » et à la « τῇ φιλομαθεστάτῃ φιλολογικῇ Ἑταιρεία » [Société littéraire aimant les sciences]. Eftimie loue, dans son introduction, l'activité d'Ignace qui a mis les bases de la première société culturelle de Valachie.

La Société littéraire gréco-dacique n'a pas seulement cherché à traduire des livres pour les élèves du lycée de Bucarest mais à récompenser aussi le travail des professeurs ainsi que des élèves diligents. Il y eut, à la suite de l'examen public de fin d'année qui eut lieu le 15 juin 1811, quand les professeurs Kiriacos Papa Ioanou, Nicolas Sava Picolos et Constantin Vardalahos examinèrent leurs élèves pour les langues grecque et française, l'arithmétique, la philologie et la géométrie, une distribution de dons et de prix offerts par la Société littéraire gréco-dacique. C'est ainsi que le directeur du lycée reçut comme don une tabatière en or et les autres professeurs une montre en argent, chacun. Beaucoup d'élèves grecs, roumains et bulgares qui s'étaient distingués reçurent aussi des prix sous forme de médailles d'argent ayant la figure d'Apollon gravée sur un côté, et portant sur le revers les mots : « Lycée de Bucarest » et au milieu : « Pour le mérite et les études, 1811 ». Un nombre de huit élèves reçurent des médailles de première classe, quatre des médailles de seconde classe et quinze de troisième classe. Les élèves ont reçu aussi comme prix, de la part du grand *vornic* Georges Slătineanu, dix exemplaires d'une carte de Grèce, sept autres exemplaires, de la part du grand *logofăt* Constantin Dudescu, et le docteur Caracaş a offert plusieurs exemplaires des œuvres de son père[45]. Après la distribution des prix, le métropolite Ignace a remercié, au nom de la Société littéraire, les professeurs qui avaient consciencieusement fait leur devoir ainsi que les élèves qui s'étaient distingués dans leurs études, montrant que les médailles reçues étaient très précieuses et qu'ils étaient les premiers à recevoir de tels prix[46].

---

[44] La traduction est assez rare, elle se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie roumaine, riche en livres rares N Iorga a trouvé un exemplaire dans la bibliothèque de Ploieşti et le décrit dans son article *Relaţii culturale greco-române* [Relations culturelles grecques-roumaines], « Revista istorică », V (1919), nos 4—5, pp 70—71 On connait en Grece deux exemplaires, voir Démètre Ghinis et Valérie Mexas, Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία [Bibliographie grecque], vol I, Athènes, 1939, p 155

[45] « Le Mercure savant », 1811, pp 341 342

[46] *Ibidem*, pp 342—343

Il faut encore rappeler que le métropolite de Valachie eut, pendant son séjour à Bucarest, certaines préoccupations concernant l'histoire ; il était stimulé par son protecteur et ami le chancelier Roumiantzov qui s'intéressait à l'activité d'Ignace en Valachie et en faisait le rapport au tzar. La correspondance de ces personnalités s'étendit aussi à des questions d'histoire et de littérature. Le chancelier Roumiantzov demanda à Ignace, dans une lettre du 31 décembre 1810, de l'informer sur la meilleure histoire de la Valachie et de la Moldavie et si dans les archives des monastères de ces deux Principautés et de Bulgarie se trouvaient des manuscrits se rapportant à l'histoire des Principautés ou de la Russie. Roumiantzov a même envoyé à Ignace un fragment de la chronique de l'écrivain byzantin Léo le Diacre[47], où il était question du voivode Sviatoslav qui lutta contre les Byzantins à Preslava (Roustchouk), en le priant d'étudier ce problème et de faire des recherches dans les monastères de cette ville. Roumiantzov demanda également d'être informé au sujet de l'étymologie du mot Roustchouk, soupçonnant que la première partie du mot vient de Russe. Deux mois après, le 1^er^ mars 1811, Ignace répondait à son ami qu'il avait discuté avec plusieurs érudits de Jassy[48] et de Bucarest et qu'il avait été informé qu'en dehors de quelques parchemins princiers, il n'existait pas d'archives ou de vieux manuscrits dans les monastères. Il ajoutait qu'il allait entreprendre de nouvelles recherches non seulement dans les monastères de Valachie, mais aussi dans ceux de Transylvanie et des pays voisins et que s'il trouvait des manuscrits concernant l'histoire de la Russie, il lui enverrait les originaux ou de fidèles copies. Ignace recommandait à Roumiantzov l'histoire de Valachie et de Moldavie par Christian Engel comme étant la meilleure.

Ignace a envoyé à Roumiantzov, en même temps que ces informations, un mémoire statistique sur deux districts de Valachie fait sur la demande d'Ignace par un jeune Roumain, membre de la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest. Le métropolite ne dit pas le nom de l'auteur de ce mémoire statistique, mais ajoute en dehors du fait qu'il est membre de la Société littéraire quelques détails très intéressants : « Il est placé comme assesseur auprès d'un officier qui par ordre de son Excellence Monsieur le Président du Divan doit faire l'énumération des habitants de cette province et en même temps je l'ai chargé d'examiner tout ce qui est digne de curiosité et de m'en informer, pour avoir une juste connaissance de mon diocèse »[49].

---

[47] La Chronique est publiée dans *Corpus scriptorum historiae byzantinae*, Bonn, 1828, vol XI

[48] Ignace, avant d'occuper le siège de métropolite de Valachie avait effectué des missions officielles dans la capitale de la Moldavie, étant donné qu'il écrivait le 7 avril 1810 à Ali-pacha : « Pour le moment je suis à Jassy », voir Em Protopsaltis, *op cit.*, vol. II, p 32.

[49] Em. Protopsaltis, *op. cit*, vol II, p 42

Nous ne savons pas qui est l'auteur de ce mémoire statistique, mais il n'est pas exclu que ce soit le juriste Nestor Craiovescu, celui qui élabora les statuts de la société et qui était, comme nous l'avons vu plus haut, l'un des membres de la société. Le mémoire a été trouvé très intéressant par Roumiantzov, qui, dans sa réponse à Ignace, loue le zèle et la compétence de l'auteur : « J'ai lu avec plaisir l'intéressant mémoire statistique que vous avez bien voulu me transmettre. Cet essai, soumis aux développements dont il est susceptible, pourrait être d'une grande utilité aux sciences et au gouvernement. L'auteur annonce du talent et du zèle. Je vous prie, Monseigneur, de lui témoigner le cas que je fais de lui et après cela j'accepte avec reconnaissance l'offre que Vous me faites de ses autres cahiers... »[50] Nous ne savons pas si Ignace a aussi envoyé les autres cahiers qu'attendait Roumiantzov.

Un exemplaire de cette précieuse œuvre de statistique se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie[51].

Un événement culturel de la plus grande importance, autant pour les Grecs que pour les Roumains, est également lié à la Société littéraire gréco-dacique ; il s'agit de la parution, à partir du 1er janvier 1811, de la première revue littéraire grecque « Λόγιος Ἑρμῆς » [Le Mercure

---

[50] Em. Protopsaltis, *op. cit.*, vol. II, p. 43.

[51] A la Bibliothèque de l'Académie se trouvaient deux manuscrits ayant les cotes 1 457 et 1 542 ; dernièrement ils ont été placés dans les mappes des documents CMXVII et CMXXII. Dans la première mappe se trouvent quatre volumes, récemment reliés et dans la seconde, un volume à reliure du temps. Nous trouvons dans les cinq volumes le recensement des églises du diocèse de Valachie, c'est-à-dire les districts Ilfov, Prahova, Ialomiţa, Vlaşca, Dîmboviţa, Teleorman et Muscel.

Les historiens du passé se sont rendu compte de la valeur de ce précieux matériel statistique et ont essayé de l'imprimer mais, à cause des difficultés rencontrées, se sont arrêtés à mi-chemin. Alexandre Lăpedatu en a publié une petite partie sous le titre *Catagrafia bisericelor bucureştene la 1810* [Le recensement des églises de Bucarest en 1810], Bucarest, 1907, 59 p. Nicolas M. Popescu, qui eut l'intention de publier toute l'œuvre, s'arrêta au matériel se rapportant au district Ilfov, qu'il publia sous le titre *Catagrafia eparhiei Ungrovlahiei în anul 1810. I. Judeţul Ilfov* [Le recensement du diocèse de Hongrovalachie en l'année 1810. I. Le district Ilfov], Bucarest, 1914, 84 p. Alex. Popescu-Runcu s'arrêta au district Dîmboviţa : *Catagrafia judeţului Dîmboviţa la anul 1810* [Le recensement du district Dîmboviţa en l'année 1810], Bucarest, 1936, 96 p., tandis que George Moisescu s'est limité à Ploieşti : *Catagrafia bisericelor şi preoţilor din Ploieşti la anul 1810* [Le recensement des églises et des prêtres de Ploieşti en l'année 1810], Ploieşti, 1939, 11 p.

Les historiens mentionnés apprécient comme il convient la valeur de cette œuvre de statistique. Alex. Lăpedatu, par exemple, nous dit dans son introduction : « Le recensement que nous publions est le plus complet des quelques autres que nous connaissons ... car il nous montre pour chaque église, séparément, son état matériel, le nombre des maisons que contient le diocèse ainsi que celui des paroissiens, hommes et femmes, qui l'entretiennent ... », et il ajoute plus loin : « ces explications sont suffisantes, croyons-nous, pour montrer à chacun son importance, comme source d'information par rapport à l'état des églises bucarestoises au commencement du siècle dernier ... ». N. Popescu, également, après avoir présenté dans sa préface les principaux éléments contenus dans le recensement, ajoute : « ces courtes explications sont suffisantes pour montrer que ce recensement a une importance inappréciable pour l'histoire de l'Eglise et du clergé roumain du commencement du XIXe siècle, ainsi que pour l'histoire de la population et des habitants des villages ».

savant][52] qui a été lue dans les Principautés, à défaut des journaux et des revues en langue roumaine (qu'on ne réussissait pas à faire paraître). On a discuté, dans la séance du 15 octobre 1810, la nécessité de créer une revue et à la proposition d'Ignace, les membres de la société ont été d'accord d'en fonder une qui fût une tribune libre pour les intellectuels qui voulaient communiquer leurs idées. Chaque assistant a souscrit une somme et l'argent ramassé a été envoyé à Anthimos Gazis, à Vienne, avec la prière de la part de la société, d'assurer le travail nécessaire à sa parution[53]. Grâce à la contribution de la Société littéraire de Bucarest a vu le jour la première revue grecque, « Le Mercure savant »[54], qui pendant une décennie a alimenté tout le sud-est européen, la langue néo-grecque ayant alors une grande circulation parmi les peuples balkaniques[55].

L'activité de la première société littéraire de Bucarest n'a pu, à cause des événements politiques d'alors, réaliser ses plans établis avec tant d'enthousiasme. Les uns affirment que l'activité de la société n'a pas dépassé un an[56]. Cette affirmation n'est pourtant pas vraie. La fin de l'activité de la société doit être mise en relation avec le départ du métropolite Ignace, après la conclusion de la paix de Bucarest, c'est-à-dire au commencement d'août 1812[57]. Toute manifestation de la part des

---

[52] Kopitar a qualifié cette revue comme « eine der interessantesten und wichtigsten Erscheinungen der neugriechischen Literatur », *op cit.*, p. 94, le service secret de la capitale de l'Autriche suspectait les buts politiques de cette revue, voir P. Enepekides, *Beitrage zur kulturellen . .*, p 41.

Au sujet de cette revue voir D. Russo, *Studii istorice greco-române* [Etudes historiques grecques-roumaines], Bucarest, 1939, vol II, pp. 393—394 et Georges Laios, *op cit*, pp. 92 114

[53] Voir « Le Mercure savant », 1811, p 89

[54] L'éditeur tient à préciser, dans une information qui se trouve à la tête du premier numéro, que cette revue littéraire a été fondée grâce à l'appui et aux frais partiels de la Société littéraire récemment fondée à Bucarest. En 1813, quand à la suite de difficultés financieres sa parution fut sérieusement périclitée, on affirma encore une fois que « les gens de bien » de Bucarest l'ont sauvée en offrant une somme importante (voir « Le Mercure savant », 1813, p 68) Catherine Coumarianou, dans une étude récemment publiée sous le titre « Λόγιος 'Ερμῆς › Κοσμοπολιτισμὸς καὶ ἐθνικὸς χαρακτήρας » [« Le Mercure savant ». Son rôle cosmopolite et national], dans la revue « 'Εποχὲς », octobre 1964, omet l'aide précieuse donnee par la société littéraire de Bucarest à la fondation du journal grec de Vienne, et ne parle que de l'apport plus tardif donné par Ad Coray, en 1816—1821 (extrait, p. 4)

[55] Constantin Vardalahos, directeur de l'école de Bucarest, a rappelé, dans un bref discours prononcé le 15 juillet 1811 à l'occasion des examens de fin d'année, le rôle important joué par la Société littéraire de Bucarest et par la revue ‹ Le Mercure savant » dans la renaissance culturelle grecque (voir « Le Mercure savant », 1811, p. 339)

[56] 'Εθνικὸν ἡμερολόγιον τῆς 'Ελλάδος [Le calendrier national de la Grèce], 1866, p 377

[57] L'érudit grec Constantin Nicolopoulos, secrétaire de la *Société Hellénique* de Paris, suivait de près l'activité culturelle de la capitale de la Valachie Il écrivait le 6 decembre 1812 au professeur C Vardalahos de Bucarest, qu'il avait appris avec grande douleur le départ d'Ignace et que les jeunes gens « aimant les muses » ont perdu leur protecteur, les muses mêmes doivent s'habiller de deuil (voir Polychronis Enepekides, *Beitrage* . p. 516) D'un autre côte, l'historien Dionisie Fotino considérait le départ d'Ignace de Valachie comme « l'abandon du pays par le Très-Haut », car le pays a été privé « d'un pasteur actif, d un protecteur enflamme et d'un père aimant », voir 'Ιστορία τῆς πάλαι Δακίας .. [Histoire de l'ancienne Dacie .], vol II, Vienne, 1818, p 530) Sur les motifs du départ, voir aussi N Iorga. *Mişcarea naţională*

membres de la société a cessé dès le départ du métropolite Ignace[58], car « Le Mercure savant » a cessé de publier depuis lors des comptes rendus sur les discussions et les décisions prises aux séances de la société[59]. La Société littéraire de Bucarest n'est plus mentionnée que dans un « appel littéraire » du 3 avril 1813, fait par Alexandre Vasiliou de Vienne. On y dit que Théoklitos Farmakidis, se fondant sur la contribution de la société littéraire de Bucarest et sur celle des autres Grecs et étrangers, a reçu avec plaisir la charge de conduire à la place d'Anthimos Gazis, le périodique littéraire grec de Vienne. Mais, ajoute Vasiliou, « la société a disparu d'une façon inattendue à cause de la disparition de l'âme qui lui donnait la vie » et les autres contributions étaient si faibles que les sommes réunies en une année ne suffisaient même pas aux dépenses trimestrielles. C'est pour cela que le patriote grec Vasiliou demandait à ses compatriotes d'offrir leur contribution « afin que le phare qui éclaire ne s'éteigne pas »[60].

On voit clairement, d'après ce que dit Vasiliou, combien l'aide financière donnée par la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest à la première revue littéraire grecque a été précieuse et à quel point sa publication a été menacée par la disparition de cette société.

On peut, donc, conclure que la *Société littéraire gréco-dacique* de Bucarest occupe une place importante dans l'histoire des relations roumano-grecques et dans l'histoire de la culture moderne sud-est européenne

La contribution des intellectuels roumains à la fondation et à l'essor de cette société vient illustrer leur participation au progrès de la culture grecque et leur effort permanent de réaliser la renaissance nationale roumaine.

---

munteană contra mitropolitului grec Ignatie Un capitol în luptele noastre naționale [Le mouvement national valaque contre le métropolite grec Ignace Un chapitre sur nos luttes nationales], dans « Biserica ortodoxă română », LIV (1936), pp 657—668

[58] Nous ne partageons pas l'opinion d'Eleni Koukkou qui affirme que Ignace collabora pendant un bref délai avec le prince Jean Karadja et que ce dernier prit la Societé litteraire de Bucarest sous sa protection (voir Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος [Constantin Vardalahos], Athènes, 1964, p 138, tire a part de « Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher ») Ignace partit de Bucarest au commencement d'août 1812 Dans une lettre du 8 août 1812 il remercie l'amiral Tschitschakov pour le consentement accordé de quitter Bucarest et lui annonce qu'il se prepare au depart et espere partir dans quelques jours pour Vienne (Em Protopsaltis, *op cit*, vol. II, p 46) Karadja, a son arrivée à Bucarest, n'a donc pas eu la possibilité de rencontrer Ignace et en plus nous n'avons aucune preuve du fait que Jean Karadja aurait soutenu la Societe littéraire de Bucarest

[59] Après le départ d'Ignace, le secrétaire de la société, Michel Schinas, quitta lui aussi la Valachie partant a Paris pour compléter ses connaissances littéraires En 1821, lorsque éclata la révolution grecque, il partit en Grece, ou il fut nommé secrétaire du Sénat du Péloponnèse Schinas publia dans la Grece libre, la revue « Ὁ Θεατής », il publia aussi une édition en français de la correspondance de Jean Capodistria Il est revenu en 1852 à Bucarest, en qualité de consul de Grece où il resta jusqu'en 1855 quand il démissiona, voir Ἐθνικὸν ἡμερολόγιον, 1866, pp 377—378.

[60] « Le Mercure savant », 1813, supplement au fasc. 3, pp. 2—3.

ANNEXE

Τὰ ὀνόματα τῶν μελῶν τῆς Φιλολογικῆς Ἑταιρείας.
Ὁ Μητροπολίτης Οὐγγροβλαχίας Ἰγνάτιος.
Ὁ Ἐξοχώτατος ὑποπρόεδρος γενερὰλ Ἔγγελχαρτ.
Ὁ Ἐπίσκοπος Μπουζαίου Κωνστάντιος.
Ἰλαρίων ἀρχιμανδρίτης Δελιάνος.
Ἀγάπιος ἀρχιμανδρίτης.
Γρηγόριος ὁ Μπραγκουβάνος ἄρχων βόρνικος.
Πετράκης Ῥητορίδης ἄρχων βόρνικος.
Γεώργιος Σλατινιάνος ἄρχων βόρνικος.
Νέστωρ Κραιωβέσκος ἄρχων καμινάρης.
Κωνσταντῖνος Πανταζόγλους ἄρχων ἄγας.
Κωνσταντῖνος Ῥαστῆς ἄρχων κόμισος.
Γεώργιος σλουτζιάρης Ἀρτινός.
Μιχαὴλ Μαῦρος.
Μανουλάκης ἄρχων καμινάρης.
Γεώργιος Σχινᾶς ἰατρός.
Κωνσταντῖνος Δάρβαρις ἰατρός.
Σίλβεστρος Φιλίτης ἰατρός.
Κωνσταντῖνος Καρακάσης ἰατρός.
Δημήτριος Μάρκος ἰατρός.
Ῥαδουκάνος Φιλίτης.
Κωνσταντῖνος Βαρδαλάχος διδάσκαλος.
Ἀθανάσιος Ἰωάννου Βογορίδης διδάσκαλος.
Κυριακὸς π. Ἰωάννου διδάσκαλος.
Δημήτριος Μόστρας.
Δημήτριος Γ. Σχινᾶς.
Μιχαὴλ Γ. Σχινᾶς ὁ γραμματεύς.
Νικόλαος Σάβοα <Πίκκολος>.
Μιχαήλ Χρηστταρῆς ἰατρός.

Τὰ ἀντεπιστέλλοντα μέλη.

Ἐν Παρισίοις

Ὁ Ἐξοχώτατος ἰατρὸς Ἀ. Κοραῆς.

Ἐν Βιέννῃ.

Ὁ ἀρχιμανδρίτης Ἄνθιμος Γαζῆς.
Ἀλέξανδρος Βασιλείου.
Δημήτριος Δάρβαρις.
Στέφανος Κομμητᾶς.
Μανουὴλ Καπετανάκης.
Κυριακὸς Καπετανάκης.
Ὁ φιλέλλην Ἄγγελος (Engel).
Ὁ φιλέλλην Κόπιταρ (Kopitar).

Ἐν Βενετίᾳ.

Ὁ Σπυρίδων Βλαντῆς.

МЕСЕМВРИЙСКИЕ ГРАМОТЫ XIV ВЕКА

(О малоизученных страницах истории Болгарии и Византии)

Е. П. НАУМОВ

Проблема подлинности, хронологии и атрибуции грамот Второго Болгарского царства, как уже неоднократно отмечалось в литературе, является весьма важной потому, что этих документов (как и источников по истории Болгарии XII—XIV вв. вообще) сохранилось слишком мало — лишь около двух десятков (тогда как для Сербии той поры — примерно 1200 грамот и других актов, а для Византии — еще большее количество) и, к тому же, изрядная их часть вызывала серьезные сомнения у некоторых исследователей [1]. В частности, к числу поддельных, или, по меньшей мере, интерполированных, были отнесены Рыльская, Виргинская, Калиманова (Зографская), Мрачская (Ореховская) и три месемврийские грамоты, причем последним болгарский византинист П. Мутафчиев посвятил специальную статью [2].

К сожалению, и после появления некоторых новых работ, затрагивающих отдельные проблемы средневековой болгарской дипломатики [3], эти вопросы до сих пор остаются еще недостаточно разработанными. Об этом свидетельствует, например, использование в литературе несомнен-

---

[1] Ср А В Соловјев, *Један нови споменик бугарског права*, — « Архив за правне и друштвене науке », т 40, Белград, 1931, стр 474, Л В Горина, *Социально-экономические отношения во Втором Болгарском царстве* (*XIII — XIV вв*), Москва, 1966 (автореферат канд диссертации), стр 5 6, а также в нашей статье *К вопросу о подлинности некоторых болгарских грамот XIII—XIV вв* « Известия на Института за история », т 14—15, София, 1964, стр 545—546

[2] П Мутафчиев, *Към историята на месемврийските монастири* — « Сборникъ в честь на Васил Н Златарски », София, 1925, стр 163 184

[3] См, напр М Андреев, Д Ангелов, *История болгарского государства и права*, Москва, 1962 (пер с болгарского изд 1959 г), С Лишев, *Термин « работник » в Рыльской, Виргинской и Мрачской грамотах XIV в* , « Византийский временник », 1964, XXIV, 198—201, Л. В Горина, *К вопросу о подлинности Виргинской грамоты* « Советское славяноведение », 1965 № 5, стр 60—68, ср ее же, *Вопросы социально-экономического развития Второго Болгарского царства в современной болгарской историографии* — Сб. « Славянская историография », изд МГУ, 1966, стр 172

ного фальсификата — т.н. Калимановой грамоты[4], которую, однако, Л. В. Горина почему-то называет отдельно от Зографской грамоты Асеня I, как будто это не один и тот же документ[5]. В данной связи следует отметить и наличие в историографии противоположных мнений по поводу достоверности тех или иных болгарских грамот, наконец, даже и то, что в имеющихся трудах число этих актов определяется по-разному[6].

Несомненно, что такая разноголосица вызвана не только тем, что проблемы средневековой болгарской дипломатики в целом еще мало привлекают внимание ученых, но и тем, что даже вышедшие работы тематически весьма узки, рассматривая преимущественно вопрос о подлинности Виргинской и Рыльской грамот. Между тем, обращение и к другим документам эпохи Второго Болгарского царства, по нашему мнению, открывает широкое поле для исследований, необычайно важных как в плане сугубо источниковедческом, дипломатическом, так и в плане проверки и уточнения всей картины политической и социально-экономической жизни Болгарии XIII-XIV вв. на базе тех памятников, которые уже признаны вполне достоверными и точно определены с точки зрения их хронологии и атрибуции.

Так, в частности, весьма многообещающим представляется нам и анализ вопроса о подлинности и принадлежности трех месемврийских греческих грамот XIV в., очень ценных для воссоздания истории Черноморского побережья Болгарии, которое тогда частично находилось под властью Византии (Анхиал, Месемврия и др.). Эти документы, однако, вызывали ожесточенные споры, и в литературе по их поводу наметились две, прямо противоположные точки зрения — резко критическая (П. Мутафчиева) и, в противовес ей, мнение И. Дуйчева, отстаивающего подлинность этих актов и принадлежность их к кругу болгарских источников.

Ниже мы подробнее рассмотрим эти точки зрения, поскольку они сохраняют свое значение и в современной историографии (так, например, с Дуйчевым согласны Д. Моравчик и С. Лишев, а мнение Мутаф-

---

[4] Г Г Литаврин, *Болгария и Византия в XI—XII вв* Москва, 1960, стр 31, 95, 116, Б Конески и О Јашар-Настева, *Македонски текстови (10—20 век)*, Скопје, 1966, стр 47 48 (хотя сами составители на стр 46 называют ее « фальсификатом »). См также в упомянутой выше нашей статье « Известия на Института за история », т. 14 15, стр. 546 551

[5] Л В Горина, *Вопросы* стр 172, прим 41

[6] Так, например, лишь о восьми грамотах болгарских царей говорят А В Соловьев (А Соловјев, *ук. соч* , стр 474) и Й Иванов (*Български старини из Македония*, София, 1931, стр 575), тогда как И Дуйчев (*Из старата българска книжнина*, II, София, 1944, стр IX—XI) и Д Ангелов склонны увеличить их число Так, например, согласно Д Ангелову, сохранилось 12 грамот Второго Болгарского царства, причем он считает за одну грамоту — всю переписку царя Калояна с Иннокентием III. (См М Андреев, Д Ангелов, *ук соч* , стр 55—57)

чиева разделяет Л. В. Горина)[7]. Болгарский византинист Д. Ангелов, к сожалению, не занял в данном случае определенной позиции. Так, в своем докладе он перечислил монастырские грамоты болгарских царей, но не включил в их число три названных выше акта[8]. Однако в пособии по истории государства и права Ангелов среди болгарских грамот называет и две месемврийские[9]. Теперь мы можем коснуться высказанных по поводу месемврийских грамот соображений, подразделив их для каждой в отдельности.

Первая из них, изданная месемврийскому монастырю Богородицы-Элеусы в апреле 9-го индикта, была отнесена первым издателем ее, А. Пападопуло-Керамевсом к периоду правления болгарского царя Ивана Александра (1331—1371) и в соответствии с найденной в Месемврии надписью времен этого правителя (от 1341—1342 гг.) датирована им 1341 г.[10]. Впрочем, не эта хронологическая небрежность издателя (ведь по индикту можно датировать грамоту и другим годом), и не смелое отнесение им грамоты к числу болгарских (лишь на основании глухой пометки переписчика: « была и подпись болгарская красными чернилами»), а само содержание данного документа возбудило у П. Мутафчиева сильные подозрения насчет ее подлинности.

По мнению Мутафчиева, I Месемврийская грамота должна быть признана « неуклюжим фальсификатом », составленным каким-то из монахов монастыря Элеусы для подкрепления их привилегий; причем основанием такого вывода у него была фраза грамоты о помощи против скифов, гуннов, руси и германцев, а также ее плохой язык. Мутафчиев заметил по поводу данной фразы, что Болгария в древности не подвергалась нападению всех этих племен и народов; вдобавок автор грамоты употребил устаревший термин « однодеревка » (μονόξυλον) для обозначения корабля[11].

Однако эти сомнения и аргументы Мутафчиева были отвергнуты И. Дуйчевым как « неубедительные » и « неприемлемые »[12]. Согласно Дуйчеву, фразу грамоты о скифах и других народах вовсе не следует считать реальным отражением исторической действительности — она

---

[7] См , напр Л В Горина, *Социально-экономические* . . стр 6

[8] Д Ангелов, *Въпроси на феодализма в българските земи през XIII—XIV в* — — « Исторически преглед », 1960, № 6, стр 62

[9] М Андреев, Д Ангелов, *ук соч* , стр 56

[10] А Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας т I, Санкт-Петербург, 1891, стр 467 (прим I), 534 (с заголовком « Копия болгарского хрисовула ») Греческий текст издан Пападопуло-Керамевсом (*Там же*, т I , стр 467 468) и переиздан И Дуйчевым (*Из старата* . II, стр 140 и 142, с болгарским переводом на стр 141—143)

[11] П Мутафчиев, *Към историята* .. стр 165—167, 170

[12] И Дуйчев, *Из старата* ... II, стр 381 и XXV.

(как и другие места грамоты) свидетельствует лишь о большой начитанности и напыщенности стиля автора ее [13]. В то же время Дуйчев признает шаткость указанной выше датировки грамоты, считая возможным датировать ее и 1356 г. (все же, по его словам, предпочтительнее датировка 1341 г.)[14].

Несомненно, что соображения Мутафчиева о подложности I Месемврийской грамоты потеряли основания после того, как Дуйчев опубликовал другую, найденную им копию этого документа, которая имеет некоторые отклонения по сравнению с текстом издания 1891 г.[15] В особенности любопытно, что эта фраза грамоты об угрожающих царству племенах выглядит здесь совсем иначе, не включая имени гуннов и руси. Есть здесь и другая важная особенность, а именно отсутствие в новой копии всякой датировки.

Таким образом, рассмотрение всех этих соображений по поводу I Месемврийской грамоты позволяет нам признать недостаточно доказательным и убедительным мнение об ее подложности. Напротив, ее плохой язык, бедность содержания, напыщенность стиля — все это говорит о том, что грамота была написана, по-видимому, монахами из монастыря Элеусы (в этом Мутафчиев прав) и поднесена ими на подпись какому-то болгарскому царю — точно так же, как и некоторые греческие грамоты сербских правителей [16].

Гораздо труднее, между тем, решить вопрос о датировке этого документа. Отнесение ее ко времени правления Ивана Александра, по нашему мнению, не может быть признано вполне обоснованным (не говоря уже о том, что 9-й индикт падает и на 1341, и на 1356 г.). К тому же внимательное прочтение той греческой надписи времен Ивана Александра на иконе из Месемврии (от 1341—1342 г.), которая служила Пападопуло-Керамевсу, Дуйчеву и Ангелову основанием для датировки 1341 г [17], в действительности еще более усложняет вопрос.

Эта надпись гласит, что « в год 6850 (от сотворения мира, т.е. после 1 сентября 1341 и до 1 сентября 1342 г. н.э. — *Е.П.*) и я, превозлюбленный родной дядя превозвышенного царя Иоанна Александра, обновил всечестной божественный храм ... Богородицы-Элеусы »[18]. Именно ввиду данной формулы (ἀνεκαίνισα — « обновил » или « восстановил ») нам представляется весьма проблематичным дарование Иваном Алек-

[13] *Там же*, стр 380—381

[14] *Там же*, стр 381

[15] И Дуйчев, *Проучвания върху българското средновековие*, София, 1945, стр 123 129

[16] Ср А Соловјев и В Мошин, *Грчке повеље српских владара*, Белград, 1936, стр CII

[17] И Дуйчев, *Из старата* II, стр 381, М Андреев, Д Ангелов, *ук. соч* , стр 56 (№ 5)

[18] И Дуйчев, *Из старата* II, стр 177.

сандром в апреле 1341 г. привилегий тому монастырю, который, оказывается, был восстановлен лишь позднее, в конце 1341 или же в 1342 г.

Следовательно, было бы вернее всего датировать I Месемврийскую грамоту тем временем, когда Месемврия находилась в составе Болгарского царства (апрель 9-го индикта падает на 1311, 1326, 1341 и 1356 гг.), а соответственно с этим и предполагать, что она могла быть издана не только Иваном Александром, но также и Феодором Святославом, Михаилом Асенем III (1323—1330), сыновьями Ивана Александра — Михаилом Асенем IV и Иваном Асенем IV [19].

Если же поставить вопрос, какая из названных четырех дат все-таки нам кажется наиболее вероятной, то при этом следует учесть и такие обстоятельства, как прочность позиций Болгарского царства на черноморском побережье в тот или иной момент, далее — характер взаимоотношений Болгарии с Византией (тем самым, и отношение к греческому духовенству и населению приморских городов — Анхиала, Месемврии и др.) и, наконец, наличие определенных династических связей с местными греческими монастырями.

Разумеется, в период правления Ивана Александра мы можем наблюдать усиление Болгарии и расширение ее пределов за счет Византии, затем — обусловленные этим широковещательные притязания Ивана Александра как « царя болгар и греков »[20], равно как и личные благодеяния членов болгарской династии местным греческим монастырям (см. приведенную надпись анонимного дяди царя Александра, как и II Месемврийскую грамоту, которой мы коснемся ниже). Все это позволяет признать, что I Месемврийская грамота могла быть издана самим Иваном Александром, либо его сыновьями-соправителями.

Однако смутившая П. Мутафчиева фраза I Месемврийской грамоты о помощи против « скифов и германцев » (быть может, также « гуннов и руси »), если ее не расценивать только как плод досужей учености и начитанности автора грамоты, может представить датировку этого акта 1311 годом весьма правдоподобной и отвечающей реальным условиям политического положения Болгарии и соседних стран в начале XIV в.

Как известно, Болгарскому государству при Феодоре Святославе приходилось считаться не только с возможной опасностью нашествия

---

[19] « Зборник Константина Јиречека », т I, Белград, 1959, стр 399, К Иречек, *История болгар*, Одесса, 1878, стр 419 420 Любопытно, что в некоторых греческих записях именно этих приморских районов вместе с Иваном Александром фигурируют и его сыновья — Михаил Асень (в недатированной надписи на иконе из Месемврии — см И Дуйчев, *Из старата* II, стр 177) и Иван Асень (в приписке из Анхиала от 21 мая 1337 г, см *там же*, стр 281) Быть может, они как соправители отца управляли этими областями

[20] И Дуйчев, *Из старата* . II, стр 128, 134, 137, 152

татар Золотой Орды («скифов» по византийской терминологии), но и с весьма реальной угрозой похода наемников «Каталанской компании», уже разоривших к тому времени византийскую Фракию и оплот православного монашества — Афон [21]. Далеко не случайно, что болгарский царь Святослав вступил в переговоры с одним из вождей этих наемников, предлагая союз против Византии [22]. Это было, без сомнения, вызвано как и стремлением нанести удар Византии и закрепить за собой отнятые у нее города черноморского побережья (в том числе Месемврию), так и желанием избежать опустошительных набегов каталанских и турецких наемников (например, отряда Халила) [23].

Более того, ввиду вражды с генуэзцами, обладавшими обширными колониями и торговой монополией на Черном море, Святослав тогда, возможно, имел основания опасаться и совместного нападения на свои земли со стороны «франков» — каталан и генуэзцев [24].

Далее, весьма характерно совпадение этой фразы I Месемврийской грамоты (в особенности слов о «скифах» и «германцах») с данными об этническом составе «нечестивых» наемников, наводивших в начале XIV в. ужас на весь православный Восток. Как известно, среди этих «безбожных языков» были испанцы (точнее, каталонцы), итальянцы, турки, видимо, даже и немцы, татары и ясы (например, в житии сербского архиепископа Даниила II названы «фроугы и тоурькы, ꙗси же и татари, моговари же и каталани», а ниже упомянуты еще и: «римлꙗне» [25]. «Скифами» же обожавшие архаизацию византийцы обозначали и татар, и турок, и многие другие племена и народы.

В данной связи напомним и о крайней неточности и ненадежности тех западноевропейских этнонимов, которые встречаются у византийских авторов XIV в. Так, например, самих каталанских наемников греки называли «итальянцами» [26], а западных наемников сербского короля Стефана Уроша III (видимо, испанцев) — «кельтами» (т.е. французами) и одновременно «алеманнами» (немцами) [27].

Следовательно, эти текстологические и терминологические оттенки I Месемврийской грамоты указывают нам на возможность датировки ее 1311 г., причем эта дата представляется не менее (если не более) пред-

[21] См, напр К Иречек, *ук соч*, стр 380, Г Острогорски, *Историја Византије*, Београд, 1959, стр 461—463
[22] К Иречек, *ук соч*, стр 381
[23] См, напр С Новаковић, *Срби и Турци XIV и XV века*, Белград, 1960, стр. 73, 81, 90
[24] К Иречек, *ук соч*, стр 381
[25] В Даничић, *Животи краљева и архиепископа српских*. Загреб, 1866, стр 341, 354, 359, ср М Динић, *Шпански најамници у српској служби* — «Зборник радова Византолошког института» 1960, кн, 6, стр 20—21
[26] Ср М Динић, *ук соч*, стр. 20
[27] Ср *там же*, стр 16.

почтительной, нежели 1341 и 1356 г. В самом деле, такое упоминание об угрозе разноплеменных народов в документе, составленном греческими монахами (которые, разумеется, были потрясены участью Святой Горы — Афона), заставляет нас признать дату 1311 г. весьма правдоподобной датировкой I Месемврийской грамоты.

Проблема подлинности и атрибуции II Месемврийской грамоты оказывается не менее сложной, хотя она (в отличие от первой) и содержит ряд определенных указаний, которые, казалось бы, должны во многом облегчить анализ ее и датировку.

Правда, опубликовавший ее впервые А. Пападопуло-Керамевс [28] не указал ее принадлежности и не датировал, дав лишь заголовок «Болгарский хрисовул» и указав в примечании, что ее «хронология неправильна и трудно объяснима» [29]. В данном случае он подразумевал несогласованность в дате документа (грамота издана 4 августа 6903 г. от сотворения мира, т.е. 1395 г.н.э., а индикт поставлен седьмой, что дает 1399 г.), как и трудность согласования такой даты со временем существования Болгарского Тырновского царства, захваченного османами в 1393 г.

Помимо этой точной даты (день, месяц, год и индикт), данный памятник содержит и некоторые любопытные детали. Так, например, издавший грамоту царь заявляет, что Христос «даровал царство триблаженному славному царю Ивану Асеню, *деду моего царства*» и вручил державу также и ему, внуку, причем он особо упоминает «богоданное и боговенчанное наследственное и переданное от деда и отца царство» [30]. Подражая царственному благочестию своего деда Ивана Асеня, внук сам пожелал даровать (любопытно выражение: «пожелала божественная держава моего царства» привилегии монастырю св. Николая в Эмоне (северо-восточнее Месемврии) [31].

При этом царственный автор, читаем мы далее во II Месемврийской грамоте, был весьма обрадован тем, что названный монастырь по словам его игумена Макария был построен бабкой самого царя, Севиной [32]. Перечислив привилегии монастыря, августейший благодетель в концовке вновь употребляет весьма напыщенную и торжественную формулу «божественная держава моего царства», а в подписи — «наша благочестивая и боговенчанная держава» [33].

---

[28] А Παπαδόπουλος-Κεραμεύς *ук соч*, т. I, № 9, стр. 468—470.
[29] *Там же*, стр 470
[30] *Там же*, стр 469
[31] *Там же*
[32] *Там же*.
[33] *Там же*, стр 470

Таким образом, автор этой грамоты не только отмечает свое родство с Иваном Асенем, но и чрезвычайно настойчиво подчеркивает божественность, «боговенчанность» собственной власти, равно как и свои прямые наследственные права на престол, полученные от деда и отца.

Некоторые из этих, рассмотренных нами мест грамоты привлекли внимание П. Мутафчиева, считавшего их явным доказательством подложности данного источника. Основой весьма категорических суждений Мутафчиева служит «простой» постулат. упоминаемый здесь Асень — это Иван Асень II; но ведь он, рассуждает далее Мутафчиев, не был женат на Севине (имена его жен известны), а считать, что этот хрисовул могли издать внуки Асеня II (по женской линии), — Асень III и Константин — очень маловероятно [34]. По мнению Мутафчиева, Эмона вряд ли находилась тогда под властью болгарских царей (поскольку Месемврия принадлежала Византии), да и ненадежность положения в пограничной полосе и шаткость трона Ивана Асеня III, — все это говорит не в пользу грамоты [35].

Но самым веским доказательством подложности II Месемврийской грамоты П. Мутафчиев считал ее дату, так как она противоречива (расхождение года и индикта) и поскольку в 1395 г. уже не было тырновского царя. Тем более, по его словам, нельзя считать эту грамоту документом болгарского царя Ивана Шишмана, ибо Шишман не был в родстве с династией Асеней и поскольку причерноморские города уже принадлежали не ему, а местному династу Добротичу [36].

На основании этих аргументов Мутафчиев делал вывод, что ввиду частой смены церковной и политической власти в районе Эмоны в конце XIV в. монахи монастырька св. Николая решились доказать свои привилегии «сочиненным актом». «Наверное, — писал он, — эту попытку и, следовательно, составление подложного хрисовула нужно было бы отнести к гораздо более позднему времени, может быть, к XV в.», когда после турецкого завоевания традиция была уже прервана, да и дата 1395 г. могла быть поставлена лишь тогда, когда после гибели Тырновского царства хронология второй половины XIV в. была уже неясна [37].

Эти суждения Мутафчиева вскоре после его смерти были оспорены И. Дуйчевым, который назвал их «неприемлемыми сомнениями» [38], а доводы его — «неубедительными» [39]. Дуйчев, между прочим, заявил, что

---

[34] П Мутафчиев, *Към историята* . . стр 176
[35] *Там же*, стр 177
[36] *Там же*
[37] *Там же*, стр 180
[38] И Дуйчев, *Из старата* II, стр XXV.
[39] *Там же*, стр. 381

Севину вовсе не следует обязательно считать женой Асеня II, а само родство с Асенем могло быть скорее « мнимым ». Противоречия же даты Дуйчев устранял указанием на возможную ошибку в сохранившейся копии, предлагая для датировки грамоты опираться на указанный индикт 7-й (т.е. 1339, 1354 или 1369 гг.) и считать этот документ хрисовулом болгарского царя Ивана Александра[40].

Озаглавив соответственно ее текст[41], Дуйчев заявлял: « Вообще в грамоте (хотя и в копии) ни в стиле, ни в содержании нет данных, которые говорят о ее подложности »[42]. Это мнение Дуйчева о принадлежности данного акта Ивану Александру разделяют С. Лишев[43] и Д. Ангелов (датирует ее — « вероятно, 1354 г. »)[44]. Однако Л. В. Горина поддерживает мнение Мутафчиева о подложности этой Месемврийской грамоты, которая « весьма сомнительно датирована 1395 годом, когда, как известно, самостоятельного болгарского государства уже не существовало »[45].

Такие разногласия по поводу II Месемврийской грамоты заставляют нас вновь проверить доводы Мутафчиева и контр-аргументы Дуйчева. Нетрудно заметить, на наш взгляд, произвольность рассуждений Дуйчева, который, ратуя против тезисов Мутафчиева, все же испытывает в известной мере влияние его « постулата » (об Асене II, см. выше)

Если Мутафчиев утверждал, что названный здесь Асень — это царь Иван Асень II (1218—1241), то Дуйчев в своих выводах исходил именно из этого постулата. Признавая мнимым родство автора грамоты с Асенем II, считая ошибкой писца дату акта (1395), Дуйчев без надлежащих доказательств объявил грамоту принадлежащей Ивану Александру. Но это утверждение не выдерживает критики, так как дед и отец Александра, насколько нам известно, не сидели на болгарском престоле.

В свою очередь, точка зрения Мутафчиева о « неправомерности » приписывания грамоты Ивану Шишману нам кажется недостаточно убедительной уже потому, что Шишман не был внуком Асеня (в данном случае неважно, было ли родство это мнимым или же реальным, о чем мы подробнее скажем ниже).

---

[40] *Там же*, стр 382

[41] *Там же*, стр 142—147 (греческий текст и болгарский перевод под заглавием « Дарственная грамота царя Ивана Александра (?) монастырю св Николая у Месемврии »

[42] *Там же*, стр. 382

[43] С Лишев, *За стоковото производство във феодална България*, София, 1957, стр. 101

[44] М Андреев, Д Ангелов, *ук. соч* , стр 56—57 (так же датирует G Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Берлин, 1958, стр. 203).

[45] Л В. Горина, *Социально-экономические* ... стр 6

Разгадка всех трудностей в атрибуции II Месемврийской грамоты, по нашему мнению, заключена в ошибочности названного выше постулата Мутафчиева (будто упомянутый в данном документе Иван Асень — это Асень II). Поскольку Иван Асень II не был единственным правителем, носившим такое имя, мы можем продолжать поиски, притом в XIV в., учитывая дату 1395 г. К тому же, как отмечал К. Иречек, « имя Асень звучало так приятно, что когда от династии этой остались в живых только несколько выродков, влачивших свою жизнь в Византии, то цари из других родов присваивали его себе; так поступили Константин, Александр и его сын Михаил »[46].

К этому чрезвычайно меткому замечанию К. Иречка можно прибавить лишь то, что традицонное (тронное?) имя Асень было весьма излюбленным у многих членов болгарской династии т.н. Шишмановичей (1323—1396): его носили Михаил Асень III[47], Иван Александр Асень[48], брат Александра — Иван Комнин Асень, деспот Эпира[49], наконец, сыновья и соправители Александра — Михаил Асень IV и Иван Асень IV[50].

Поскольку же П. Мутафчиев, на наш взгляд, убедительно доказал невозможность издания этой грамоты внуками Асеня II — Асенем III и Константином (заметим, второй из них « непригоден » и ввиду отсутствия отца-царя), а внуки Асеня III не правили ни в Болгарии, ни в Византии, нам остается обратиться лишь к потомкам Ивана Александра Асеня. И среди внуков Ивана Александра мы сразу обнаруживаем подлинного автора II Месемврийской грамоты — византийского императора *Иоанна VII* (1390—1408), сына Андроника IV и внука (по женской линии) Ивана Александра Асеня[51].

И в самом деле, рассматривая документ с точки зрения его принадлежности Иоанну VII, мы сразу же понимаем и правильность его генеалогических заявлений (он был сыном Андроника и дочери Ивана Александра, Марии), « обоснованность » его настойчивых до исступления притязаний на божественность и наследственность своих прав на ви-

[46] К. Иречек, *ук соч* , стр. 498.

[47] И Дуйчев, *Из старата* .. II, стр 68

[48] *Там же*, стр 97; см . также К Иречек, *ук соч* , стр 392, G Moravcsik, *ук. соч* , т II, 1958, стр 74

[49] См , напр Б Ферјанчић, *Деспоти у Византији и јужнословенским земљама*, Белград, 1960, стр 166.

[50] Ср К Јиречек, *Историја Срба*, I, Белград, 1952, стр 233, прим. 90 Как известно, в монастыре Матейче, по желанию Елены, сестры Ивана Александра и жены Стефана Душана, была изображена генеалогия Асеней, причем в родстве с византийскими Комнинами (см напр , « Гласник Скопског научног друштва », т VII—VIII, 1930, стр 93), что, видимо, дает основание т н. видинских Шишмановичей называть скорее династией « младших Асеней »

[51] Fr. Dolger, *Johannes VII Kaiser der Rhomaer (1390—1408)* — « Byzantinische Zeitschrift » 1931, XXXI, 21 36 Укажем, что в греческих актах Иван Александр иногда именуется « Иван Асень » или просто « Асень » (G Moravcsik, *ук соч* , II, стр 74)

зантийский престол (обойденных Иоанном V и Мануилом II), притязаний, выразившихся даже в упомянутых нами выше отклонениях от обычного стиля и формул хрисовула.

Только так можно, по нашему мнению, объяснить и наличие в формуле подписи II Месемврийской грамоты определения « боговенчанная держава [наша] — θεοστεφὲς κράτος » — вместо чрезвычайно распространенного и обычного для многих грамот византийских императоров (даже других актов самого Иоанна VII) и сербских (греческих) хрисовулов эпитета « богохранимая » (держава наша — θεοπρόβλητον κράτος)[52]. Правда, как раз в одном из актов деда Иоанна VII, болгарского царя Ивана Александра (Мрачская грамота от 1 декабря 1347 г.), в концовке фигурирует определение « благовенчанаа » (несомненно, ошибка писца — вместо « боговенчанной державы » — — *Е.Н.*)[53].

Вместе с тем нисколько не противоречит такой атрибуции II Месемврийской грамоты и рассмотренное нами выше упоминание загадочной Севины — « бабки » царя. Действительно, она могла быть и сестрой Ивана Александра (родной или « титулярной »), либо даже женой Ивана Асеня IV, поскольку монах Макарий мог спутать Ивана Александра Асеня с его сыном, Асенем IV.

Наконец, и знакомство с событиями времени длительной осады Константинополя Баязидом I (1394—1399), когда Иоанн VII неоднократно пытался захватить престол и столицу с помощью султана, поддерживавшего своего верного вассала — этого « законного » императора[54], позволяет нам считать возможным издание Иоанном VII этой грамоты в 1395 (или, согласно индикту, 1399 г.). Примечательно, что в русских летописях, отразивших весьма тесные связи России и Византии на рубеже XIV и XV веков, говорится о нападении на Царьград 26 августа 1395 г. царя « Колочана » (Калояна, т.е. Иоанна VII) вместе с турками[55].

Несогласованность индикта и года во II Месемврийской грамоте, по нашему мнению, вряд ли может вызывать сомнения на счет подлинности самого документа, поскольку такие расхождения в дате довольно часто встречаются в других актах и источниках балканского средневе-

[52] См , напр « Византийский временник », т II, Москва, 1949, стр 315 (в хрисовуле Иоанна VII 1405 г), F Dolger, *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden*, Мюнхен, 1931 (см грамоту № 34 — этот же хрисовул Иоанна VII Радославу Сабия от 1405 г) и др публикации греческих грамот

[53] И Иванов, *ук. соч* , стр. 593

[54] F. Dolger, *Johannes VII* .. стр 29 , Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341—1462)* [Турецко-византийская история (1341—1462)], изд В. Греку, Бухарест, 1958, стр 83.

[55] См , напр : М Н. Тихомиров, *Россия и Византия в XIV- XV столетиях* — — « Зборник радова Византолошког института », 1961, кн 7, стр 34 (ср. стр. 33).

ковья, в частности, в сербских грамотах и записях XIV в.[56]. Кроме того, рассказ в хронике Дуки об осаде Константинополя Иоанном VII с 10-тысячным турецким войском перед самым вступлением Иоанна в столицу (4 декабря 1399 г.)[57] дает основания и для принятия датировки данной грамоты по индикту (т.е. 1399 г.).

Предложенная нами атрибуция и датировка II Месемврийской грамоты, в свою очередь, позволяет нам по-новому оценить положение на черноморском побережье Болгарии в 90-х гг. XIV в., сделать вывод о наличии византийской власти в то время в Эмоне (возможно, и в других прибрежных городах) и, более того, предположить, что эти черноморские византийские владения (наряду с Силимврией) стали базой для попыток Иоанна VII захватить Константинополь и престол. Оказавшись, тем самым, в сфере актов времен византийского господства в южных районах болгарского Причерноморья (1366—1453) и экспансии Константинопольской патриархии в этих областях Балканского полуострова, мы вполне закономерно должны перейти к рассмотрению III Месемврийской грамоты.

Текст документа, условно называемого нами III Месемврийской грамотой, был издан А. Пападопуло-Керамевсом под заголовком « Копия простагмы императора Иоанна »[58]. Издатель, совершенно справедливо относя грамоту к числу византийских (времен византийской власти в Месемврии), датировал ее 1379 г. по индикту (сентябрь, индикт третий) и заверительной подписи Исидора (митрополит Фессалоникийский до 1384 г.)[59]. По мнению издателя, грамота была пожалована императором Иоанном VI Кантакузиным[60]. Эти соображения обоснованы всем содержанием грамоты, за исключением только последнего — отнесения ее к числу актов Иоанна Кантакузина, так как он отрекся от престола еще в 1354 г.

Как гласит этот документ, царь выслушал прошение митрополита Месемврии, владевшего ранее — « до перехода этого города, Месемврии, под власть *болгарских царей* » — несколькими монастырями (Христа Акрополита, Богородицы Агиосоритиссы, св. Власия и Богородицы Элеусы). « После того, как названный город (Месемврия — *Е.Н.*) оказался в царстве *болгар* », монастыри были отобраны у месем-

[56] См , напр С Станојевић, *Студије о српској дипломатици XXIII* « Глас Српске Краљевске Академије », 1934, CLXI (83), стр 46—51; С Новаковић, *Законски споменици српских држава средњега века* Београд, 1912, стр 399 (прим. 1), 400, 446, ср « Зборник радова Византолошког института », 1956, кн 4, стр. 1—2 и 10
[57] Ducas, *ук соч* , стр 83
[58] А Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, *ук соч* , стр. 470—471 (№ 10)
[59] *Там же*, стр 471 (прим. 1)
[60] *Там же*, стр 470 (прим) и 534 (в оглавлении)

врийской митрополии, и она их лишена и до настоящего времени. Поэтому царь повелевает митрополиту Месемврии названные выше четыре монастырька снова взять под свою эгиду так, как это было « до перехода указанного города Месемврии под власть царя болгар », не опасаясь притязаний со стороны вселенского (экуменического) патриарха и других лиц [61].

Таким образом, содержание грамоты, восстанавливавшей прежние нормы церковной юрисдикции (в противовес постановлениям времен болгарского господства в Месемврии), полностью подтверждает атрибуцию Пападопуло-Керамевса. Однако вскоре болгарский историк С. С. Бобчев без всякого обоснования объявил этот документ грамотой болгарского царя Ивана Шишмана (от сентября 1379 г) [62].

Тезис Бобчева был опровергнут П. Мутафчиевым, убедительно показавшим, что мы имеем дело с византийской простагмой Иоанна V 1379 г.). Мнение Мутафчиева подтверждается и решением 1381 г. по поводу перечисленных монастырей в районе Месемврии, равно как и заверительной подписью Исидора Фессалоникийского [63].

Несмотря на это И. Дуйчев выступил в защиту тезиса Бобчева, заявляя, что Мутафчиев будто бы высказал «неприемлемые» и « недоказанные сомнения » в ее достоверности [64] и датировке [65]. В действительности подробный анализ грамоты (между прочим, и « довольно необыкновенной » датировки, т е. указания дня) [66], устранил последние сомнения Мутафчиева в подлинности этого акта [67]. Однако, подчеркивая мнимое признание Мутафчиевым подложности грамоты и некие его « неточности » [68], Дуйчев упустил из виду главное — принадлежность данной грамоты к числу византийских актов.

Более того, он без всяких доказательств заявил: « Очевидно, однако, что она была издана болгарским владетелем » и притом тогда, когда Месемврия находилась под болгарской властью (1332—1366), т.е. в 1335, 1350 и 1365 (согласно индикту) [69]. Соответственно в его книге тексту грамоты предпослан заголовок: « Грамота царя Ивана Александра (?) о монастыре Элеусе у Месемврии » [70]. К сожалению, с этих

---

[61] *Там же*, стр 470—471.

[62] С. С Бобчев, *История на старобългарското право*, София, 1910, стр 180 (прим 1).

[63] П Мутафчиев, *Към историчта* . , стр 168—172 Эту оценку поддерживает и Л В Горина (*Социально-экономические* . , стр 6)

[64] И Дуйчев, *Из старата* . , II, стр. XXV.

[65] *Там же*, стр 383

[66] П Мутафчиев, *Към историчта* , стр 169

[67] *Там же*, стр 172

[68] И. Дуйчев, *Из старата* ..., II, стр 383

[69] *Там же*, стр 382—383

[70] *Там же*, стр 146 (и стр 382) Так же дает и Г Моравчик (G Moravcsik, *ук соч* , I, стр 203)

позиций невозможно объяснить, почему « болгарский царь » данной грамотой отменяет распоряжения болгарских царей.

Правда, Д. Ангелов не включил эту грамоту в перечень сохранившихся актов болгарских царей [71], принимая, видимо, вывод Мутафчиева о византийской ее принадлежности. Такой вывод, заметим, продиктован не только рассмотренным нами выше содержанием ее, но и закономерно возникающим сопоставлением с тремя другими византийскими документами — II Месемврийской грамотой и двумя актами константинопольской патриархии, которых коснулся в данной связи Мутафчиев.

Все эти источники показывают, что положение в болгарском Причерноморье коренным образом изменилось после того, как оно было потеряно Тырновским царством и стало частично владением Византии (Месемврия и другие города — с 1366 г.), частично — владениями местного феодала « деспота » Добротицы (Варна, Эмона, Калиакра и др. пункты) Усиление влияния Византии, с которой Добротица заключил, видимо, союз (закрепленный династическим браком его дочери и Михаила Палеолога) [72], было связано с расширением пределов в Константинопольской патриархии (ей Добротица подчинил церковь в своем « деспотстве », а одновременно — и прав и владений византийской Месемврийской митрополии.

Так, по III Месемврийской грамоте местный митрополит подчинил себе четыре монастыря в этом районе, далее — согласно недатированному акту патриархии (видимо, от 1372, а не 1357 г.) [73] добился возвращения городов Эмоны и Козяка, принадлежавших тогда Добротице и входивших в диоцез варненского епископа, а позднее, вероятно, после 1389 г. — и передачи (по другому недатированному акту патриархии) всей Варненской митрополии с городами и крепостями Провадия, Петрич, Калата, Эмона, Карбона (Карвуна) и Кичиво [74].

Итак, рассмотренные нами данные II и III Месемврийских грамот и других документов дают возможность несколько иначе представить картину политической и церковной организации в районах Болгарского Причерноморья во второй половине XIV в., нежели это нередко делается в имеющейся литературе.

---

[71] М Андреев, Д Ангелов, *ук соч.*, стр 55—57

[72] П Мутафчиев, *Към историята* .. , стр 179, Б Ферјанчић, *Деспоти* .. , стр. 152

[73] F Miklosich, J Muller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, т I. *Vindobonae*, 1860, № 166, стр 367—368 О датировке см П Мутафчиев, *Добруджа в миналото* — — П. Мутафчиев, *Съчинения*, т IV, София, 1947, стр 40 (прим I).

[74] F Miklosich, J. Muller, *Acta*. т. I, № 244, стр 502 (согл т. II, 1862, стр. 138), П Мутафчиев, *Към историята* , стр 178

Прежде всего, свидетельства II и III Месемврийских грамот являются, по нашему мнению, убедительным доказательством существования в этой части Черноморского побережья в 70—90-х гг. XIV в. византийских владений, расширившихся, видимо, после 1388 г. за счет земель княжества Добротицы — г. Эмоны и, возможно, других пунктов, в том числе Варны. Следовательно, вывод А. Бакалопулоса, относящего (согласно кратким хроникам) к 1367—1380 гг. завоевание турками всех черноморских городов Византии (в частности, Месемврии), следует признать малодоказательным [75].

Напротив, III Месемврийская грамота дает основания предположить, что уже в 90-х годах XIV в. Византии принадлежало все черноморское побережье к югу от Варны (или от Карвуны), т е. в границах, утвержденных договором Мануила II с Сулейманом I (1403) [76].

Далее, эти рассмотренные нами источники позволяют отметить неточность распространенного в популярной литературе утверждения, будто после крушения трех болгарских государств уже вся Болгария оказалась во власти османов [77]. В действительности же значительная часть болгарского Причерноморья еще оставалась свободной от турецкого ига до середины XV в. и принадлежала Византийской империи.

Эти документы показывают также, что, по-видимому, именно в конце XIV века зарождается в этих районах Балканского полуострова особое политическое и государственное образование — византийский «черноморский деспотат» [78], существовавший в виде отдельного удела и в 1423—1448 гг. Весьма любопытна связь черноморских владений и их столицы, г. Силимврии на Мраморном море, которая прослеживается не только в первой половине XV века, но проскальзывает уже при Иоанне VII, о чем свидетельствует принадлежность ему не только Силимврии в конце XIV века, но и черноморских владений (согласно III Месемврийской грамоте).

Примечательно далее, что после крушения самостоятельных болгарских государств византийские правители в своих грамотах, адресованных жителям болгарского причерноморья (подвластного им), ссылаются и подчеркивают свои наследственные права, что они выступают

---

[75] A Bakalopulos, *Les limites de l'Empire byzantin depuis la fin du XIV^e siècle jusqu' à sa chute (1453)* — «Byzantinische Zeitschrift», 1962, 55, *1*, 58 (ср «Кратка българска енциклопедия», т I, 1963, стр 448 — «Варна», т 3, 1966, стр 571 — «Несебър»)

[76] A Bakalopulos, *ук соч*, т I, стр 64, согл Ducas, *ук соч*, стр 175, (об уделе Константина Драгаша — «понтийские пределы, лежащие близ Хазарии»)

[77] См, напр Д Косев и др, *Кратка история на България*, София, 1962, стр 64

[78] Б Ферјанчић, *Деспоти*, стр 125 (прим 119)

в роли законных преемников болгарских царей Асеней, в роли « исконных » и « природных » государей этих областей.

Итак, рассмотрение вопроса о принадлежности и подлинности трех Месемврийских грамот XIV в., как мы показали выше, позволяет сделать ряд выводов, весьма важных и любопытных не только в плане сугубо источниковедческом (решение проблем их хронологии и атрибуции), но и для проверки и нового решения многих проблем политической истории Болгарии и Византии в XIV в. В частности, на основании этих источников мы можем по-новому представить себе картину политических и церковных изменений в этих районах Балканского полуострова на рубеже XIV и XV веков.

BEZIEHUNGEN DER RUMÄNISCHEN WOJEWODEN RADU ŞERBAN, NICOLAE PETRAŞCU UND GASPAR GRATIANI ZUR „MILICE CHRÉTIENNE"

CARL GÖLLNER

Als ich vor Jahren die Studie *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII^e siècle* veroffentlichte[1], sprach ich die Hoffnung aus, mich gelegentlich eingehender mit den Beziehungen der rumanischen Wojewoden Nicolae Petraşcu, Radu Şerban und Gaspar Gratiani zur Milice Chrétienne und deren Planen zur Befreiung der Volker der Balkanhalbinsel beschaftigen zu konnen. Dieses Versprechen lose ich nun durch die vorliegende Mitteilung ein, in der die bisherige Dokumentation zu dieser Frage aus franzosischen und italienischen Archiven durch solche aus Wiener Archivbestanden erganzt wird, um die europaischen Beziehungen der obigen rumanischen Fürsten hervorzuheben. Solche Verbindungen durfen nicht unbeachtet bleiben, denn wenn auch die inneren Faktoren im Verlaufe der Geschichte von ausschlaggebender Bedeutung sind, darf man den Einfluß der außeren nie unterschatzen. Nur so kann die Geschichte des rumanischen Volkes organisch in die Weltgeschichte und vor allem in die Südosteuropas eingebaut werden.

Nachdem es Charles Gonzague, Fürst von Nevers, der bereits im Jahr 1602 gegen die Türken gekampft hatte, durch Rhalis Paléologue und andere Vertrauensleute gelungen war mit namhaften Vertretern der Griechen in Verbindung zu kommen, erachtete er es fur das Gelingen seines Planes, namlich die Befreiung der Balkanvolker, als unerlaßlich auch die

[1] C. Gollner, *La Milice chrétienne, un instrument de croisade au XVII^e siècle*, in *Mélanges de l'École roumaine en France*, Bd XIII, Paris, 1936, S. 59–111.

Unterstützung der Rumänen zu gewinnen.[2] Als Kern der Befreiungsbewegung der Balkanvölker, war ein geistlicher Orden geplant, dem sich Rumänen, Serben und Albanesen im Kampf gegen die Türken anschließen sollten.[3]

Eine markante Erscheinung in dieser Bewegung war Valentin Hommonnai, der im Jahr 1616 vergeblich versucht hatte Gabriel Bethlen aus Siebenbürgen zu vertreiben. Nach diesem mißglückten Versuch hatte er im folgenden Jahr in Wien im Beisein von Graf Adolf Altheim, der die Bemühungen des Fürsten von Nevers unterstützte, vertrauliche Besprechungen mit Radu Şerban.[4]

Der hier wahrscheinlich erörterte Plan, einen geistlichen Ritterorden zu gründen, dürfte von Père Joseph stammen. Dieser schürte schon im Jahr 1614 in Albanien Aufstände und informierte den Kardinal Richelieu über Bestrebungen, die an den „grand dessein" Heinrich IV. erinnerten.[5] Später machte er Charles Gonzague, Fürst von Nevers, auf die Brüder Pietro und Giovanni Petrignani Sforza aufmerksam, die im Jahr 1615 den ersten Schritt zur Gründung eines Ritterordens machten.[6] Der Versuch scheiterte aber am Geldmangel. Geringschätzig nennt der Botschafter Frankreichs in Rom, Denis Marquemont, die Petrignanis „personnes fort ordinaires, qui n'ont pas des moyens".[7]

Diese Schwierigkeiten der Brüder Petrignani waren dem französischen Grand Seigneur nicht unerwünscht. Er trat nun durch seinen Freund Châteaurenault, der gerade in Rom weilte, mit ihnen in Verbindung[8] und ersuchte sie mit ihm über die geplante Ordensgründung zu verhandeln. Die beiden Italiener folgten im August 1618 seiner Einladung nach Paris, wo die Unterhandlungen zum gewünschten Erfolg führten.[9] Die Statuten des neuen Ritterordens, den man „Milice chrétienne" nannte wurden in französischer und italienischer Sprache veröffentlicht, ohne aber noch die päpstliche Bewilligung zu besitzen.[10]

---

[2] E. Georgescu, *Trois princes roumains et le projet de croisade du duc de Nevers*, in „Revue historique du Sud-Est européen", 1934, XI, 337—341; T. Holban, *Un plan de cruciadă din inițiativa românească*, in „Revista istorică", 1935, XXI, 105—108, C. Göllner, *Planul de cruciada a lui Ch. Gonzague Duce de Nevers și răsunetul lui în poezia vremii*, in: *Volumul omagial Al. și I. Lăpușneanu*, Bukarest, 1936, S. 351—360, *Prezența domnilor români în Militia Christiană*, in „Revista Istorică", 1943, XXIX, 215—228.

[3] Vgl. Berger de Xivrey, *Une tentative d'insurrection organisee dans le Magne, 1612—1619*, Paris, 1841, 24 S.

[4] A. Mesrobeanu, *Nuovi contributi sul Vaivoda Gaspare Graziani e la guerra turco-polacca del 1621*, in *Diplomatarium italicum*, Bd. III, Rom, 1934, S. 169.

[5] G. Fagniez, *Le père Joseph et Richelieu*, Bd. I, Paris, 1870.

[6] *Le véritable père Joseph capucin*, S. 133.

[7] Bibliothèque Nationale Paris, Section des Manuscrits (von nun an BNPM), 7082, Bl. 271.

[8] BNPM, 4705, Bl. 144.

[9] BNPM, 4723, Bl. 99; 4704, Bl. 108, BNPM, 7082, Bl. 271, *Mercure françois*, 1619, S. 228.

[10] *Articles de la fondation de l'Ordre et Milice des Chevaliers nouvellement institues*. Vgl. *Capitoli per la fondatione della nuova Militia de cavalieri*.

Von Paris reiste Charles Gonzague mit den Brudern Petrignani nach Olmutz in Mahren, dem Stammsitz Graf Altheims. Hier beschlossen der deutsche Graf, der franzosische Fürst und die beiden Italiener am 17. November 1618 eine „unio nullo dollo dissolvenda usque ad mortem". Um jede Rivalitat zu vermeiden sahen sie von dem Titel eines Ordensmeisters ab. Jeder hatte die selben Rechte und die Moglichkeit in seinem Distrikt Mitglieder aufzunehmen. An der Spitze des westlichen Distriktes stand Charles Gonzague, an der des sudlichen die Brüder Petrignani, wahrend die Leitung des ostlichen Distriktes dem Grafen Altheim anvertraut war, der bereits Beziehungen zu den Rumanischen Landern angeknupft hatte.[11]

Von Olmutz reiste Charles Gonzague nach Krakau, um sich eine entsprechende Unterstutzung des geplanten Ritterordens durch den polnischen Konig Sigismund III., einem Vorkampfer der Gegenreformation zu sichern.[12] Hier hatte bereits sein Vertrauensmann Marconnet, unterstutzt vom Nuntius Bentivoglio, gute Vorarbeit geleistet.[13] Gleich nach der Ankunft des franzosischen Fursten in Polen konnte ihm somit Marconnet neben dem koniglichen Wohlwollen, die militarische Hilfe der Kosaken in Aussicht stellen. Sie waren bereit den Treueid zu leisten.[1]

Gleichzeitig war es Graf Altheim gelungen polnische Adlige und rumanische Bojaren mit ihren Reisigen an der moldauischen Grenze aufzubieten. Als Vorwand fur dieses Heeresaufgebot galt ein angeblich geplanter Feldzug des polnischen Konigs gegen Schweden. Konig Sigismund billigte alle diese Maßnahmen und versprach Charles Gonzague die notigen Waffen.[15] Er stimmte auch dem geplanten Eintritt zahlreicher polnischer Adligen — unter ihnen Samuel Korecki — in die „Milice chrétienne" zu.[16]

Korecki, ein bekannter Streiter im Kampf gegen die Turken, hatte schon im Jahr 1615 zusammen mit Michael Wisniowieckian der Spitze eines Kosakenheeres Alexandru Movilă den Weg zum Thron der Moldau geebnet. Ștefan Tomșa, in der Schlacht von Tătăreni besiegt, floh in die Walachei. Der turkische Gegenangriff ließ aber nicht auf sich warten.

---

[11] *Acte d'Union d Olmutz*, BNPM, 4723, Bl. 95, vgl *Riposta*, BNPM, 701, Bl 108, *Extraicts des registres de l'Ordre de la Milice Chr*, BNPM, 4823, Bl 2

[12] N Barozzi, G Barchet, *Relazioni degli Stati europei lette al Senato dagli Ambasciatori Veneti*, Bd 1, Venedig, 1857, S 106

[13] *Discours sur le dessein de la guerre à faire contre le Turc*, Paris, o J , G Bentivoglio, *La Nunziatura di Francia del* , Florenz, 1863, S 1161 , Die Korrespondenz Marconnets mit dem polnischen Adligen befindet sich in den „Archives des Carpentras" unter den Signaturen Nr 1816, 1813, 1823

[14] BNPM, 4703, Bl 38

[15] BNPM, 4703, Bl 95, 4723, Bl 173, 4713, Bl 91, 1694, Bl 25, 4723, Bl 93 Vgl. A Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae*, Bd III, S 374

[16] *Ebenda*

Skender, der Pascha von Silistra, brach in die Moldau ein und umzingelte bei Drăcșani die Kosaken Koreckis. Alexandru Movilă und Samuel Korecki gerieten in Gefangenschaft. Sie wurden nach Konstantinopel geführt, wo man sie einige Monate im Gefängnis der Sieben Türme in Haft hielt.[17]

Diese Kämpfe verschlechterten die Beziehungen zwischen Polen und der Türkei, die Tatarenhorden fielen in die Ukraine ein. Ein Friedensschluß (1618) setzte nur vorübergehend den Kämpfen ein Ende. Sie flammten abermals auf, als die Polen nach der Beilegung ihrer Konflikte mit Rußland eine größere Bewegungsfreiheit erhielten und der von den Polen gefürchtete Fürst von Siebenbürgen in den Dreißigjährigen Krieg verwickelt wurde.

Bethlens Handeln war auch durch einen drohenden Einfall Valentin Hommonnais in Siebenbürgen behindert. Dieser spielte in der „Milice chrétienne" eine führende Rolle, während Bethlen ihr erklärter Feind war. So laufen die Fäden internationaler Beziehungen von Osten nach Westen und schürzen sich zu einem Knoten in der „Milice chrétienne", der nicht leicht zu lösen ist.[18]

Bei dieser internationalen Lage setzte Korecki Charles Gonzague mit Rumänen in Verbindung. Er informierte ihn eingehend über die Moldau, der man in den Plänen der „Milice" wichtige Aufgaben zugedacht hatte,[19] erwartete man doch von hier 6000 Mann für den gemeinsamen Kampf gegen die Türken.[20]

Ein anderer Vertrauter Charles Gonzagues, Châteaurenault, erhielt den Auftrag die Griechen für den geplanten Befreiungsplan aufzubieten. Hier fand die „Milice" eine günstige Aufnahme, weil Gonzague durch die Familie der Montferrats mit dem Kaisergeschlecht der Paläologen verwandt war. Sie erhofften die Wiederherstellung des byzantinischen Reiches und übermittelten ihm durch die Kirchenfürsten ihre Ergebenheit.[21]

Charles Gonzague rechnete ebenfalls mit der Erhebung der Serben, deren Patriarch angeblich „ein Vetter des Erzbischofs" der Walachei

[17] *Istoria Romîniei*, Bd. III, Bukarest, 1964, S. 130–131.

[18] B. F. Porshnev, *Les rapports politiques de l'Europe occidentale et de l'Europe orientale à l'époque de la guerre de trente ans*, in: Congrès international des sciences historiques, Rapports, Bd. XI, Histoire Moderne, Bd. IV, Stockholm, 1960, S. 136–163.

[19] BNPM, 4722; hier finden sich zwei sehr interessante Briefe Koreckis an den Fürsten von Nevers vom 12. Dezember 1618 und 12. Juni 1619.

[20] BNPM 4727, Bl. 53.

[21] G. Fagniez, *Le projet de croisade de 1616–1625 et le Père Joseph et Richelieu*, in: „Revue des questions historiques", 1889, S. 441–446.

war. Tatsächlich handelte es sich um Dionysos Rhalis Paléologue.[22] In einer Denkschrift an König Philipp II. wird ausgeführt: „Outre que tout autour les princes de Valachie et le prince de Moldavie viendront toujours à notre aide, car on a déja traité avec eux par le moyen de l'archevêque de Valachie [Rhalis Paléologue]".[23]

Nicht unbeachtet darf die Lage in der Walachei nach dem Frieden von Szitvatorok (1606) bleiben, der den Status quo ante vorsah. Hier ergaben sich aber verschiedene Deutungsmöglichkeiten, die letzten Endes nur das Schwert entscheiden konnte. Denn während die Kaiserlichen das Jahr 1606 als maßgebend für Grenzen und politisches Regime werteten, rechneten die Türken mit dem Jahr 1594 und betrachteten somit die Walachei als einen ihnen hörigen Vasallenstaat. Radu Şerban, der solchen Forderungen entgegentrat und versuchte die Politik seines Vorgängers Michael des Tapfern fortzusetzen, war daher den türkenfreundlichen siebenbürgischen Fürsten wenig geneigt, hatte doch die Herrschaft der Türken in Siebenbürgen die völlige Unterwerfung der Walachei bedeutet. Seine Sympathien galten somit den antiosmanischen Kräften, die sich um Valentin Hommonnai gruppierten. Dieser war aus einem Günstling der Türken, zu ihrem erbittertsten Feind geworden.[24]

Zu dieser Gruppe gesellten sich Männer, die entschlossen waren alles im Kampf gegen die Türken einzusetzen. Eine zwielichtige Gestalt, die Beziehungen sowohl zu den Kaiserlichen, als auch zu den Türken unterhielt, war Gaspar Gratiani. N. Iorga vermerkt dazu: „Der italienisierte Kroate schrieb mit schönen und eleganten Lettern Briefe in einem schönen Italienisch, in denen er eine übertriebene Zuneigung zur Christenheit zum Ausdruck brachte, die einigemal als Verrat zu werten war".[25] Er hatte seine Dienste bereits einem österreichischen Erzherzog, dem König von Neapel und dem Fürsten von Toskana angeboten.[26]

---

[22] N. Iorga, *Istoria românilor*, Bd. V, Bukarest, 1937, S. 411, 412. Vgl. Berger de Xivrey, a.a.O., S. 532: „Le soulèvement de tous ces pays exténuera les forces des Turcs, d'autant plus que les princes catholiques des pays voisins de la Bulgarie, savoir le prince de Valachie et celui de Moldavie, viendront à notre aide, car on a déja traité avec eux. L'archevêque de Valachie est cousin du patriarche de Serbie. Et ils ont garanti aux princes la possession perpetuelle de leurs États pour eux et pour leurs descendants. Ces huit mois nous suffiront donc, nous l'esperons, pour être a Constantinople, et la prise de cette ville sera facile comme la route n'est gardée par aucune forteresse où nous ayons a perdre le temps en sieges. Nous ne laissons derriere nous que les forts de la Hongrie et de la Croatie".

[23] N. Iorga, *La France dans le Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1936, S. 66.

[24] *Istoria României*, Bd. II, Bukarest, 1962, S. 1011, vgl. auch R. Gassauer, *Gaspar Graziani. Ein Fürst der Moldau von Habsburgs Gnaden*, Freiburg, 1957 („Buletinul Bibliotecii Române", IV, S. 3–15).

[25] N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine*, in „Analele Academiei Române", Memorii, Secţia de Istorie, Seria II, Bd. XXI, Bukarest, 1898–1899, S. 30–32.

[26] I. St. Papadopoulos, Ἡ κίνησις τοῦ Δούκα τοῦ Νέβερ Καρόλου Γονζάγα γιά τὴν ἀπελευθέρωσιν τῶν βαλκανικῶν λαῶν (*1603–1625*), Saloniki, 1966, S. 165–167.

Als Gratiani dann im Mai 1615 mit einer türkischen Gesandtschaft nach Wien abgeordnet wurde, gelang es ihm geschickt sich sowohl bei seinen türkischen Auftraggebern, als auch beim Kaiserhof unentbehrlich zu machen. Es gelang ihm, trotz allen Hindernissen, mit Bischof Khlesl den Frieden von Szitvatorokzu verlangern.[27] Dieser von ihm gebuchte Erfolg bestimmte den Sultan dann Gratiani mit Ahmed Kihaia ebenfalls als türkische Botschafter für den Abschluß des Komorner Friedensvertrags (28. Dezember 1617) zu delegieren.[28]

Als gewiegter doppelzüngiger „Diplomat" hatte sich Gratiani mittlerweile auch die Gunst des Veziers von Buda, Hassan Pascha gesichert, der ihn vertraulich über alle Kriegspläne informierte. Ohne Bedenken wurden diese Nachrichten prompt nach Wien übermittelt. Ein gewagtes Doppelspiel begann, dessen Ziel zunächst der Fürstenthron der Moldau und dann die Vereinigung aller rumänischer Fürstentümer — nach Absetzung G. Bethlens — unter seiner Herrschaft war. Er geizte dabei nicht mit Versprechungen und verfolgte gleichzeitig mit Interesse die Zielsetzungen der „Milice Chrétienne", die seinen Plänen angemessen schienen.[29]

Im August 1618 werden die Fäden des verheißungsvollen Intrigenspiels in Wien weiter gesponnen. Hier trifft Gratiani als Vertreter der Pforte im Hause des Grafen Altheim Radu Şerban und lernt Marconnet, den Vertrauensmann des Fürsten von Nevers kennen, dem er ohne Bedenken seine Dienste im Kampf gegen die Türken anbietet.

Nach dieser Unterredung verfaßt er am 5. Oktober als Fürst von Paros und Naxos ein vielversprechendes Schreiben an Charles Gonzague, in dem er auf seine guten Beziehungen zu dem französischen Botschafter in Konstantinopel hinweist.[30] Er beteuert dabei: „Io sempre sia stato devoto al nome di Sua Maestà Christianissima, et affezionato alla Nazione francese, questa mia buona volontà conserv'io tuttavia, più fresca, et più viva che mai, et alla occasione ne davo quei segni, che potrò maggiori".[31]

---

[27] Fr. Ch. Khevenhüller, *Annales Ferdinandei*, Bd. VIII. Leipzig, 1723, S. 741, A. Werner, *Ein gantz new Reysebuch von Prag aus biss Constantinopel*, Nürnberg, 1622, S. 2, ausführlich behandelt von R. Gassauer, a. a. O., S. 12—13.

[28] J. Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Bd. IV, Pest, 1829, S. 501.

[29] R. Gassauer, a. a. O., S. 17—18, N. Iorga, *Istoria Românilor*, Bd. V, Bukarest, 1937, S. 412. E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, Supl. II, Bd. III, Fasz. I, S. 64.

[30] J. Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la Principauté de la Morée*, Paris, 1843, S. 291.

[31] E. Georgescu, a. a. O. S. 340—341; St. I. Papadopoulos, a. a. O. S. 259, der Brief befindet sich in der BNPM, Bl. 87 (Fonds français).

Die feierliche Gründung der „Milice chrétienne", die schon so viel von sich reden gemacht hatte, erfolgte in Wien am 8. Marz 1619 in Anwesenheit Kaiser Mathias' II. und des Erzherzogs Ferdinand. Achtzehn Ritter hatten sich auf einem offenen mit Teppichen reich geschmuckten Platz neben dem Stephansdom versammelt. Als erster trat der Furst von Nevers vor und legte Graf Altheim, dem altesten Ritter, sein Gelubde ab. Dann kurte der Furst von Nevers die ubrigen Anwesenden zu Rittern des neuen Ordens.[32] Am selben Tag unterzeichneten die Anwesenden die Grundungsurkunde.[33]

Gleich nach dem Fursten von Nevers und Graf Altheim unterschrieb Radu Şerban (Radulfo Vaivoda, principe legitimo della Vallachia) die Grundungsurkunde. Es folgten unter andern Unterschriften die des Grafen von Arco, der Bruder Petrignani, S. Korecki', V. Hommonnai', des Grafen Dampierre und des Nicolae Petraşcu (Petraschi Vaivoda, figlio del già Michele vaivoda et genero del principe di Vallachia).[34] Radu Şerban verpflichtete sich bei dieser Gelegenheit fur den Kampf gegen die Turken 20 000 Mann Infanterie und 4000 Reiter zur Verfugung zu stellen. Er unterhielt auch weiterhin freundliche Beziehungen zu R. Paléologue, der am 28. Februar 1620 in einem Prozeß fur ihn aussagte.

Vielversprechend schien die gunstige Aufnahme der „Milice chrétienne" durch zahlreiche Personlichkeiten.[35] Pasqualino Pastorichi schrieb einen *Discorso intorno l'inventione dell'ordine ... della Militia Christiana*[36] und Pater Dominique versprach sich glanzende Siege im Kampf gegen die Turken.[37] Selbst an poetischen Ergüssen fehlte es nicht. Bekannt sind die *Turciade* des Père Joseph und die *Sancta Militiae sacrique belli in Turcos prognosticon* des Claude Billard.[38]

Der schwerkranke Kaiser Mathias II. starb wohl am 20. Marz 1619, aber sein Nachfolger Ferdinand II. versprach dem Orden volle Unterstützung.[39] Der Furst von Nevers stand in standiger Verbindung

---

[32] *Theatrum Europaeum*, Frankfurt, S 307, Fr Ch Khevenhuller, a a O, Bd IX, Leipzig, 1726, S 711—714; *Mercure françois*, 1619, S 228, P Heliot, *Histoire des Ordres monastiques religieux et militaires et des congrégations séculières*, Bd VII, Paris, 1718, S 354, Mgr Crosnier, *Les congrégations religieuses dans la diocèse de Nevers Congregations d'hommes*, Nevres, 1877, S 474.

[33] *Acte de l'acceptation*, BNPM, Bl 2

[34] BNPM, Coll Dupuy, Nr 662, Bl 289—290, vg T Holban, a a O, S 105 108

[35] I St. Papadopoulos, a a O, S 164—165; M. A Scaglia, *Conformità et corrispondenza tra la lega de' principi che, sotto gl'auspici felicissimi della Santità di N S-re Papa Paolo Quinto, altamente si va componendo sotto titolo di Militia Christiana*, Rom, 1620, BNPM, 4727.

[36] BNPM, 4704, Bl 79.

[37] *Ebenda*

[38] L. Dedouvres, *De patris Josephi Turciados*, Angers, 1894, S 36; BNPM, 4724, Bl. 110.

[39] Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Konvolut Korrespondenz Ferdinand II., Bl 310

mit ihm, und Kaiser Ferdinand II. übernahm auch die Schutzherrschaft. Er gestattete Geldmittel für die „Milice" zu sammeln.[40] Österreichische und böhmische Adelige folgten seinem Beispiel.[41]

Zurückhaltender erwies sich der französische Hof, dessen Botschafter in Rom Marquemont versuchte die Behauptung zu entkräften, Frankreich habe die Initiative einer antitürkischen Koalition ergriffen.[42] Sein wohlgemeinter Rat lautete: „Laissons dormir de nostre part la grande affaire, jusque à ce que le Pape la réveille".[43]

Der französische Hof wartete vor allem auf eine Stellungnahme des Eskorials, denn ohne die spanische Flotte war an die Eröffnung von Kampfhandlungen auf der Balkanhalbinsel nicht zu denken.[44] Doch in Madrid war man argwöhnisch und neidisch, weil die Initiative nicht von hier ausgegangen war und der spanische Hof ähnliche Ziele auf der Balkanhalbinsel verfolgte, was aus Rom Marquemont ebenfalls bestätigte.[45] Eine ähnlich ablehnende Haltung der „Milice" gegenüber zeigte Venedig.[46]

Andere Schwierigkeiten ergaben sich aus der Tatsache, daß der Fürst von Nevers vor allem auf die Unterstützung der nichtkatholischen Balkanvölker rechnete, während der Papst die „Milice Chrétienne" gerne als Stoßtrupp im Kampf gegen die Ungläubigen (Protestanten) im Dreißigjährigen Krieg eingesetzt hatte. Obwohl in den in Wien angenommenen Artikeln ausdrücklich vermerkt wird „Toutes sortes de nations pourront estre reçues en ladite fondation",[47] forderte Kardinal Mellini im Namen der Kurie den sofortigen Ausschluß aller „Schismatiker". Er bestand auf „L'esclusione de caduno che non si conformi in tutto alla chatolica fede".[48]

Dieses Ansinnen hatte den Ausschluß Radu Şerbans und Nicolae Petraşcus zur Folge gehabt. Dann zählte zu den Vertrauten des Ordens Gaspar Gratiani. Graf Altheim weigerte sich daher Rumänen auszuschließen.[49]

Um seinem Standpunkt einen entsprechenden Nachdruck zu geben berief er am 6. September 1619 eine Sitzung der Mitglieder des östlichen

[40] C. Göllner, *La milice chrétienne*, S. 87—88
[41] *Ebenda*, S. 88
[42] BNPM 18015, Bl. 9; 7081, Bl. 379.
[43] *Ebenda*, 4723, Bl. 91.
[44] C. Göllner, *La milice chrétienne*, S. 82
[45] BNPM, 7081. Bl. 379. „Il est certain, que tout ce qui sera proposé par Votre Majesté sera contredit et empêché par les Espagnols"
[46] G. Bentivoglio, a a O, S. 990, 2074
[47] *Articles de la fondation de l'Ordre et Milice des Chevaliers nouvellement institués*, Paris, 1618, S. 11
[48] BNPM, 4723, Bl. 139
[49] BNPM, Coll. Dupuy 662, Bl. 290

Distriktes nach Wien und erhielt von den Anwesenden den Auftrag, in Rom auf die schwerwiegeden Folgen des Ausschlusses der Griechen und Rumänen aufmerksam zu machen: „ut papa a dicta clausula remittat, ponendo Suae Regiae Mti in considerationem quod per subsistentiam dictae clausulae vel Graeci exponeratur manifesto periculo, vel principes Radulus et D. Petrasko excluderentur ab Ordine, unde per consequens caderet spes liberandi regna et provincias descriptas in praedictis litteris, ut quae graecae sunt".[50]

Auch der Graf von Arco wurde durch die Mitglieder des östlichen Distriktes ersucht, sich für die orthodoxen Mitglieder der „Milice chrétienne" bei der päpstlichen Kurie zu verwenden.[51] Selbst der Kaiser versprach für Radu Şerban bei Papst Paul V. einzutreten, da er den Beitrag der Walachei im Kampf gegen die Türken nicht gering schätzte.[52] Der Papst verschloß sich diesen Vorsprachen nicht, die Verhandlungen zogen sich aber in die Länge.

In einer peinlichen Lage befand sich Gaspar Gratiani, Vertrauensmann der „Milice Chrétienne". Er mußte damit rechnen, durch sein römisch-katholisches Glaubensbekenntnis, als Landesfürst der Moldau, — seine Ernennung erfolgte durch den Großvezier am 4. Februar 1618[53] — dem orthodoxen Klerus und seinen Untertanen unliebsam aufzufallen. Und so berichtet der Bailo, Gratiani habe sich sofort nach seiner Einsetzung an den Patriarchen Vikar von Konstantinopel gewandt, er möge ihm die Erlaubnis erteilen, nach dem griechischen Ritus leben zu dürfen. Die Zuschriften von Rom habe er dafür bereits erhalten.[54]

Mittlerweile wurden die „Milice" und ihre Mitglieder Radu Şerban, Nicolae Petraşcu und Hommonnai immer mehr in den Dreißigjährigen Krieg verstrickt, was keineswegs der ursprünglichen Zielsetzung des Ordens entsprach. Die Argumente mit denen man das Eingreifen im langwierigen Krieg zu bemänteln versuchte, waren recht fadenscheinig: man führe doch einen Kampf gegen den „Antichrist" Gabriel Bethlen, der um die Hilfe der Türken gegen den Kaiser angesucht habe.[55] Andere

[50] BNPM, 703, Bl 104—105.

[51] BNPM, 4723, Bl 135.

[52] Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Konvolut: Korrespondenz Ferdinand II., Bl 290.

[53] Gratiani fand auf kaiserlichen Befehl bei seiner Ernennung in Konstantinopel die wärmste Unterstützung des kaiserlichen Gesandten Ludwig von Molart; vgl R. Gassauer, a a O., S. 24—25.

[54] E. Hurmuzaki, *Documente*, Bd. IV/1, S. 376.

[55] *Monumenta comitialia regni Transilvaniae*, Bd. VII, S 106—107, A. Gindely, *Acta et documenta historiam Gabrielis Bethlen Transilvaniae principis illustrantia*, Budapest, 1890, S. 151

protestantische Fursten hatten ebenfalls solche Verhandlungen mit den Türken eingeleitet.[56] Daraus ergab sich fur Charles Gonzague die Erkenntnis: „Unde merito bellum contra ipsos susceptum sacrum appellari [potest] ... quam non contra haereticos Germaniae, infidelium scilicet pessimos, praesertim ... religionis catholicae hostes longe omnibus Turcis et Tartaris infestiores?"[57]

So betrachtete Graf Dampierre, Mitglied der „Milice" die Kriegshandlungen in Deutschland nur als den Beginn des Kampfes gegen die Turken und sprach die Hoffnung aus, anschließend mit seinen Heereseinheiten Konstantinopel erobern zu konnen.[58]

Auch Hommonnai und Nicolae Petrașcu, von den Brüdern Petrignani und der „Milice" unterstutzt,[59] trugen einen erfolglosen Angriff gegen Gabriel Bethlen vor.[60] Gleichzeitig vermittelt Gaspar Gratiani beim Konig Sigismund von Polen eine Unterstützung fur Hommonnai und Nicolae Petrașcu. Gratiani scheute dabei vor einer Ausgabe von 300 000 Goldstücken nicht zurück, um die Kosaken fur sich zu gewinnen. Wieviel allerdings von dieser ungeheuren Summe in den Handen der polnischen Großwurdentrager verblieben war, bleibt unaufgeklart.[61]

Mit dieser Geldzuwendung sollte ein Kosakenheer aufgestellt werden.[62] Diese Zielsetzung sollte auch Graf Altheim fordern, der seit langerer Zeit in Polen weilte und uber gute Beziehungen verfügte. Daß die Tatigkeit Altheims im Auftrag der „Milice" erfolgte, bekraftigt ausdrücklich Dampierre.[63]

Mit dieser Streitmacht von 10 000 Kosaken griff am 11. November 1619 Hommonnai Gabriel Bethlen an. Der siebenburgische Furst sah sich gezwungen die Belagerung von Wien aufzugeben.[64] Uber die unerwartete Schlappe erbittert beschwert sich Bethlen in Konstantinopel. Doch Gratiani gelingt sein Gegenzug. Er laßt den Kurier mit dem Beschwerde brief abfangen und an Konig Sigismund III. senden. Allein durch Indiskretion am polnischen Hof waren diese Machenschaften Bethlen zu Ohren gekommen und weil er nunmehr auch die Verbindungen Gratianis zu Hommonnai aufspürt,[65] schwort er ihm Rache.

[56] H. Forst, *Der turkische Gesandte in Prag 1620 und der Briefwechsel des Winterkonigs mit Sultan Osman II*, in: „Mitteilungen des Instituts fur osterreichische Geschichtsforschung", XVI, S 566 581; F Hurter, *Geschichte Kaiser Ferdinands II*, Bd VIII, Schauffhausen, 1860, S. 53
[57] BNPM, 4720, Bl. 66.
[58] *Ebenda*, 4722, Bl. 29, 59, 30, 4703, Bl. 134; 4720, Bl 64.
[59] *Ebenda*, 4703, Bl. 137—141.
[60] E Hurmuzaki, *Documente*, Bd IV/2, S. 384.
[61] *Ebenda*, Supl. II, Bd. III, Fasz. I, S 64
[62] *Ebenda*, Bd. IV/II, S 385.
[63] BNPM, 4720, Bl. 64 „Le comte d'Altam est en Polloigne pour faire des levées pour l'Empereur et pour nostre ordre"; BNPM, 4722, Bl. 29; 4723, Bl 19.
[64] A. Gindely, a a O., Bd. II, S. 288—299; F. Hurter, a.a.O., Bd. VII, S. 171.
[65] R. Gassauer, a a O, S. 31.

Bethlen ließ „mehrere von Sekretar Radul's (Scherban) nach Polen ausgefertigte Schreiben an der moldauisch-siebenbürgischen Grenze auffangen", schreibt E. Hurmuzaki, „und dem Groszvezier übermitteln, welcher aus deren Inhalte, namentlich aus der Stelle in Betreff des angeblich neugestifteten geistlichen Ritterordens „della Milizia del Redentore" einen bedeutenden, wenn auch mehr stillen Argwohn schöpft. Der Gesandte sucht diese Besorgnis auf allerlei Weise zu zerstreuen, teils durch Vorschützung seiner Unwissenheit, teils durch die Versicherung, daß der Kaiser sich weder in geistliche Sachen einmenge, noch auch dem Radu und dessen Angehörigen den Eintritt in einen solchen Orden bewilligt habe, endlich durch die leicht zulässige Annahme, daß die besagten Schreiben unecht und von Haß und Neid diktiert sein dürften; auch gelingt es ihm wirklich den Großvezier auf solche Art zu beschwichtigen. Da jedoch dieser noch nicht vollkommen getilgte Argwohn von den heimlichen Friedensfeinden und Widersachern des Kaisers als willkommener Anlaß zur Bereitung von allerlei Unannehmlichkeiten und Verlegenheiten ausgebeutet werden konnte, so erbittet sich der Gesandte zur Vorbeugung des Ungemachs angemessene Verhaltungsbefehle. Er besorgt es auch, daß der einmal angeregte Verdacht dem Fürsten Radu in seiner Bestrebung absonderlich hinderlich sein werde, weshalb denn eine abermalige kaiserliche Anempfehlung desselben an der Pforte eben jetzt nicht an der Zeit sein dürfte".[66]

Tatsächlich waren von nun an alle Versuche Kaisers Ferdinand II., Radu Şerban, Mitglied der „Milice", als Fürsten der Walachei einzusetzen zum scheitern verurteilt.[67]

Schwere Gewitter ballten sich über Gaspar Gratiani zusammen. G. Bethlen war es gelungen, das bisher in Konstantinopel in Gratiani gesetzte Vertrauen derart zu erschüttern, daß die Pforte erwog, die Moldau in ein Paschalik umzuwandeln. Als dann Gratiani den Befehl erhält, sich sofort in Konstantinopel zur Rechtfertigung einzufinden, weiß er, daß sein Rankespiel entdeckt ist und entschließt sich zu handeln.[68]

Die Kreuzzugspläne der „Milice Chrétienne" werden als letzter Trumpf ausgespielt. Meisterhaft versteht er es jetzt den Bojaren die Ausbeutung des Landes durch die Türken als untragbar hinzustellen und durch geschickte Agenten den Aufruhr ins Volk zu tragen.

---

[66] E. Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, Bd III, Bukarest, 1894, S 76

[67] E Hurmuzaki, *Documente*, Bd IV 2, S 381–382, 585

[68] R. Gassauer, a a O , S 32–33

Auch die Polen zu einem raschen Eingreifen zu überreden gelingt ihm, und so wird er zum eigentlichen Urheber des polnisch-türkischen Krieges des Jahres 1620. Der Brief an den polnischen König klingt pathetisch Akkorde der Kreuzzugsbewegung an : „Seid eingedenk dessen, daß der Muselmann von hier aus Euer Podolien und die Ukraine mit schwerem Unglück überzieht. Denkt ja nicht, daß alle Eure Nachgiebigkeit, Euch vor neuen Überfallen und Beleidigungen befreien konnte. Ach ! hundertmal besser ist ein Krieg, als ein verdachtiger Frieden ! Nehmt also Eure Waffen, es wird auch unsererseits nicht an mutiger Hilfe fehlen. Auf diesem Boden werdet Ihr Männer, Pferde und Waffen finden und in mir, wie Ihr es befiehlt, einen Soldaten, oder einen Feldherrn”.

Zolkiewski, der Oberbefehlshaber des polnischen Heeres stoßt darauf mit ungenügenden Streitkräften in die Moldau vor. Hier wird er von Gratiani, der von dem schwachen Heeresaufgebot nicht sehr erbaut war, durch falsche Angaben über das vielfach überlegene, vom kampferprobten Iskender Pascha geführte, türkische Heer verleitet tiefer ins Land einzudringen, wo er eine furchtbare Niederlage erleidet. Gratiani wird auf der Flucht ermordet. Mit ihm flüchtete der polnische Adlige Korecki, ein Mitglied der „Milice Chrétienne”. [69]

Eine Unterstützung Gaspar Gratianis durch die „Milice Chrétienne” bei seiner Auflehnung gegen die Türken im Jahr 1620 konnte urkundlich nicht festgestellt werden.[70] Der französische Botschafter in Konstantinopel Césy erwähnt nur die wahrscheinliche Hilfe seiner Nachbarn und sein Bestreben die Moldau vom türkischen Joch zu befreien.[71] Welche Rolle Korecki bei diesem Feldzug gespielt hat, müßten noch Archivforschungen erhellen. Die beiden rumänischen Kreuzzugsbrüder Radu Şerban und Nicolae Petraşcu distanzierten sich von Gratianis Unternehmen, da seine Einigungspläne ihre Ansprüche auf die Herrschaft in der Walachei gefährdeten.

Trotz der Ergebenheit Radu Şerbans und Nicolae Petraşcus für die Pläne der „Milice Chrétienne”, stand ihre Mitgliedschaft weiter zur Diskussion. Gaspar Benermin, der Bevollmächtigte des Ordens in Rom, klagt mit Recht „que les années passaient et que les affaires de l’Ordre ne font aucun progrès”.[72] Vergebens versuchte man die Anerkennung des Ordens vom neu erwählten Papst Gregor XV. zu erhalten.[73] Zahl-

[69] *Ebenda*, S. 33—40

[70] *Istoria Romîniei*, Bd III, S 132

[71] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. Bd I 1, S. 187.

[72] BNPM, 4704, Bl. 106.

[73] M Heimbucher, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, Bd. I, Paderborn, 1896, S 1—2.

reiche Intrigen erschwerten die Verhandlungen in Rom immer mehr.[74] Als nach vielen Ruckschlagen am 20. Mai 1623 der Papst endlich die Anerkennung der „Milice Chrétienne" versprach und der Mitgliedschaft von Griechen und Rumanen zustimmte, starb er bevor er sein Versprechen einlosen konnte.[75]

Dem peinlichen Tauziehen der Freunde und Gegner der „Milice" bereitete endlich der Papst Urban V. ein Ende. Als gewesener papstlicher Nuntius in Frankreich war ihm Charles Gonzague, Furst von Nevers, wohl bekannt, dem er nach einer feierlichen Audienz die Abzeichen seiner Wurde als Großmeister der „Milice Chrétienne" verliehen.[76]

Die viel umstrittene Frage der Anwesenheit von orthodoxen Rumanen, Griechen und Serben im Orden blieb vorlaufig ungeklart. Es hatte auch einen folgenschweren Prazedenzfall bedeutet, wenn die Kurie die Mitgliedschaft von „Schismatikern" in einem katholischen Ritterorden gebilligt hatte. Man forderte zunachst noch nicht ihren Ausschluß, obwohl der Großmeister den Schwur ablegen mußte fur die katholische Kirche zu kampfen.[77]

Die Statuten vom 25. Mai 1625 sprechen aber diesbezuglich eine sehr deutliche Sprache. Sie forderten vor dem Eintritt eines Mitglieds in den Orden das Gelubde der Keuschheit, der Armut und das Noviziat in einem Kloster.[78] Damit waren der Mitgliedschaft und der Tatigkeit im Ritterorden die üblichen engen Schranken gezogen. Die „Milice Chrétienne" verlor viele ihrer Mitglieder und zahlte zu einem der zahlreichen Ritterorden, die im 17. Jahrhundert weder das politische noch das militarische Geschehen irgendwie bestimmen konnten. Dann hatte der Orden sein ursprungliches Ziel — den Befreiungskampf der Balkanvolker — aus dem Auge verloren und war zu einem Werzkeug der Gegenreformation geworden. Vergebens verhallten warnende Stimmen noch aus dem Jahr 1618, daß ein „disegno così nobile andasse per poca cosa in fumo".[79]

---

[74] BNPM, 4722, Bl. 9; 3823, Bl 53
[75] M de Marolles, *Les Mémoires de* , Paris, 1656, S. 56
[76] C Gollner, *La milice chrétienne*, S 74—76.
[77] BNPM, 4723, Bl. 30.
[78] C. Gollner, *La milice chrétienne*, S 74—75.
[79] BNPM, 4703, Bl 108.

UNE INFORMATION NÉGLIGÉE SUR LA PARTICIPATION DE LA VALACHIE À LA BATAILLE DE KOSOVO (1448)

ŞTEFAN ANDREESCU

L'expédition qui prit fin sur le champ de bataille de Varna (1444) représente assurément le dernier effort massif de l'Europe occidentale pour venir en aide à l'Empire byzantin agonisant[1]. Toutefois, même après l'échec de cette tentative, Byzance ne sera pas complètement abandonnée. Jean de Hunedoara, devenu gouverneur de la Hongrie peu après la mort du roi Ladislas à Varna, fera une nouvelle tentative de groupement des forces chrétiennes. Malheureusement, ce grand capitaine ne réussit à rassembler sous ses étendards que peu de forces en dehors de celles dépendant directement de la couronne hongroise. Privée par ailleurs du soutien du despote serbe George Brankovitch, l'armée de Jean de Hunedoara subit, à l'automne de l'année 1448, une lourde défaite à Kosovo, à la suite de laquelle la situation devint menaçante tant pour la Hongrie que pour l'Europe occidentale toute entière. En effet, depuis ce moment et durant de longues années, les Turcs furent libérés de toute crainte d'une offensive déclenchée contre eux du Nord[2]. Le dernier acte du drame de l'Empire byzantin ne tardera pas à s'accomplir, avec la prise de Constantinople en 1453[3].

Les Valaques et les Moldaves ont-ils pris part à la bataille de Kosovo, ce dernier affrontement sérieux avec les Turcs avant la chute de Constantinople ? Ce problème a préoccupé à maintes reprises nos historiens,

---

[1] A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, vol II, Paris, 1932, p 334, voir également P P Panaitescu et N Stoicescu, *La participation des Roumains à la bataille de Varna (1444)*, extrait de « Revue Roumaine d'Histoire », tome IV (1965), n° 2, pp 221—231

[2] *Histoire du Moyen Age*, tome IX, 1re partie, *L'Europe orientale de 1081 à 1453* (ouvrage collectif), Paris, 1945, p 308

[3] Voir le récent essai de S Runciman, *The fall of Constantinople 1453*, Cambridge, University Press, 1965, 256 p ; de même, l'étude particulierement utile de Petre Ş Năsturel, *Urmările căderii Ţarigradului pentru Biserica românească* [Les suites de la chute de Constantinople pour l'Eglise roumaine], dans « Mitropolia Olteniei », XIe annee (1959), nos 1—2, pp 45—73

sans qu'ils soient parvenus à le résoudre de manière satisfaisante. C'est pourquoi toute source nouvelle touchant cette question présente de l'importance, dès lors qu'elle peut contribuer à dissiper la confusion qui règne tant au sujet des événements liés directement à l'expédition de Kosovo qu'à celui de la situation intérieure des pays roumains pendant l'été et l'automne de l'année 1448.

Sans nous arrêter dans ces pages sur toute la littérature consacrée à la bataille de Kosovo[4], nous nous bornerons à passer en revue les principales opinions émises et les sources les plus sûres, esquissant à cette occasion un tableau de la situation actuelle du problème. Mais il convient de souligner dès le début que le problème de la participation de la Valachie à l'expédition de septembre-octobre 1448 est lié de près à celui — qui reste également à élucider — de la personne qui occupait le trône de cette principauté pendant ces événements et au cours de la période immédiatement antérieure. En effet, alors que les sources byzantines et turques sont en général d'accord sur le fait que, à Kosovo, aux côtés de Jean de Hunedoara, se trouvait également un corps valaque sous la commande du *voivode Dan*, une lettre datée du 31 octobre 1448, donc postérieure de deux semaines seulement à la bataille, fut adressée par le *voivode Vladislav* aux habitants de Brașov, lettre qui fait état de nouvelles transmises par se frère du haut fonctionnaire turc (naip) de Nicopolis sur le déroulement des opérations à Kosovo. Aucune mention d'un contingent valaque ne s'y trouve[5]. D'autre part, il est avéré que Vladislav se trouvait depuis un

---

[4] Nous ne mentionnerons que quelques ouvrages où ce problème reçoit un certain développement : A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* [Histoire des Roumains de Dacie], 3[e] éd., vol. III, Bucarest (sans date), pp. 104–105, I. Minea, *Din trecutul stăpînirii românești asupra Ardealului. Pierderea Amlașului și Făgărașului* [Sur le passé de la domination roumaine sur la Transylvanie. La perte de l'Amlaș et du Făgăraș], extrait de « Convorbiri literare », XLVIII (1914), p. 29, note 62, T. G. Bulat, *Contribuția românească la opera de cruciat a lui Ion Hunyadi* [La contribution roumaine à l'œuvre de croisé de Jean Hunyadi], dans « Revista Istorică », XII[e] année, n[os] 4–6, p. 66, T. Popa, *Iancu Corvin de Hunedoara* [Jean Corvin de Hunedoara], Hunedoara, 1928, pp. 114–120, Constantin C. Giurescu, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], vol. II, 1[re] partie, Bucarest, 1937, p. 12, C. Mureșan, *Iancu de Hunedoara și epoca sa* [Jean de Hunedoara et son époque], Bucarest, 1957, pp. 131–157, voir également M. P. Dan, *Armata și arta militară a lui Iancu de Hunedoara* [L'armée et l'art militaire de Jean de Hunedoara], dans « Studii și cercetări de istorie », Cluj, VIII, 1957, pp. 101–110, ainsi que Ștefan Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara* [Le rôle des « kneaz » de Transylvanie dans la lutte anti-ottomane de Jean de Hunedoara], également dans « Studii și cercetări de istorie », Cluj, VIII, 1957, pp. 51–55.

[5] Hurmuzaki, *Documente*, XV–1, n° LX, p. 35. Pour les sources turques, voir *Cronici turcești privind țările române (extrase)* [Chroniques turques concernant les pays roumains—extraits], de Mihail Guboglu et Mustafa Mehmet, vol. I (XV[e] siècle — milieu du XVI[e] siècle), Éd. Academiei, Bucarest, 1966, pp. 40–41, 57, 91, 124, 175–176, etc. Parmi les sources byzantines, nous citerons en premier lieu la relation détaillée de la bataille de Kosovo due à Laonic Chalcocondyle, *Expuneri istorice* [Exposés historiques], trad. de Vasile Grecu, Bucarest, 1958, pp. 210–215 ; voir également un exposé succinct chez Ducas, *Istoria turco-bizantină* [Histoire turco-byzantine], éd. critique de Vasile Grecu, Bucarest, 1958, p. 276.

certain temps déjà sur le trône[6]. Comment expliquer cette contradiction ? Plusieurs solutions ont été proposées à cet égard, depuis la solution hybride de l'identification de Vladislav à Dan, jusqu'à celle admettant l'existence d'un partage du trône jusqu'à la mort de Dan à Kosovo[7] (Vladislav demeurant seul voïvode jusqu'en 1456, date de sa mort et de son enterrement au monastère de Dealu[8]). Mais faute de preuves concrètes, un caractère de certitude ne peut être accordé à aucune de ces deux hypothèses.

Revenons maintenant à la question de base, celle de la participation ou de la non-participation des forces valaques et moldaves à Kosovo. Dès 1901, Nicolae Iorga se trouvait parmi les premiers qui se la soient posée[9]. Compte tenu de la contradiction que nous venons de signaler et qu'il a résolue en faveur de Vladislav, n'accordant de crédit qu'à la lettre du 31 octobre 1448, la conclusion de notre grand historien fut négative. Mais plus tard, en 1926, le même Iorga publiait, avec commentaires, une nouvelle source de haut intérêt sur la campagne de 1448[10], à savoir la lettre bien connue du Ragusain Pasquale de Sorgo, écrite du camp de Jean de Hunedoara le 11 septembre 1448, après le passage du Danube[11]. Il s'agit cette fois d'informations détaillées, dues à un témoin oculaire. L'auteur de la lettre relate que dans l'armée de Jean de Hunedoara se trouvaient aussi trois mille Moldaves et quatre mille Valaques, sous le commandement personnel de leur prince, confirmant ainsi les informations de Chalcocondyle — source fondamentale pour la bataille de Kosovo — sur la présence des Valaques et des Moldaves parmi les autres forces chrétiennes[12].

---

[6] Ainsi que le prouve une lettre du 7 août 1448 par laquelle Jean de Hunedoara, de Rupea, annonçait aux habitants de Brașov que « l'illustre prince le seigneur Vladislav, le voïvode transalpin » devait venir chez lui et que par conséquent il soit reçu avec l'honneur qui lui est dû (cf Fr Pall, *Intervenția lui Iancu de Hunedoara în Țara Românească și Moldova în anii 1447—1448* [L'intervention de Jean de Hunedoara en Valachie et Moldavie au cours des années 1447—1448], dans « Studii », XVI[e] année (1963), n° 5, p 1060

[7] Idée développée par Fr Pall *op cit*, pp 1 061 1 062

[8] Voir le texte de l'inscription de sa pierre tombale, posée par les boïards Craiovescu, chez N Iorga, *Inscripții din bisericile României*, I—1, Bucarest, 1905, p 100 et Șt Ștefănescu, *Bănia în Țara Românească* [L'institution du banat en Valachie], Bucarest, 1965, p 64

[9] N Iorga, *Studii și documente* [Etudes et documents], vol III, Bucarest, 1901, pp. XXX et XXVII—XXIX

[10] N Iorga, *Du nouveau sur la campagne turque de Jean Hunyadi en 1448*, dans Revue Historique du Sud-Est Européen », III[e] année, 1926, n[os] 1—3, pp 13 27

[11] Publiée aussi par Aurel Decei, *Oastea lui Iancu de Hunedoara înainte de bătălia de la Kosovo*, 1448 [L'armée de Jean de Hunedoara avant la bataille de Kosovo, 1448], dans « Revista Istorică Română », XVI, 1946, pp 40—41

[12] Chalcocondyle, *Expuneri istorice*, p. 210 Chalcocondyle mentionne que l'armée de Jean de Hunedoara comprenait huit mille Valaques qui, sous le commandement de Dan, assurèrent entièrement l'aile gauche durant le combat. Le chiffre ne nous paraît guère exagéré, il correspond à peu près à celui indiqué par Pasquale de Sorgo, si l'on y fait entrer à la fois Moldaves et Valaques.

En 1927, Nicolae Iorga mettait au jour une nouvelle source concernant les événements qui nous occupent : une lettre, postérieure cette fois-ci à la bataille de Kosovo, rédigée à Constantinople le 7 décembre 1448[13]. Malgré le caractère moins précis des données de cette source, les Roumains s'y trouvent de nouveau mentionnés parmi les éléments composant l'armée de Jean de Hunedoara. Mais Iorga se demande s'il ne s'agit pas de Roumains de la Transylvanie[14]. Pour cette raison sans doute, il n'admet dans son *Histoire des Roumains*, en tant que présence roumaine à Kosovo, que les Roumains de Transylvanie, à l'exclusion de Vladislav et de tout contingent valaque. Dans cet arrêt c'est, une fois de plus, la lettre du 31 octobre 1448 qui a constitué l'argument décisif[15].

En se fondant sur les sources que nous venons de passer en revue, plusieurs auteurs sont revenus sur la question et sont en général d'accord pour soutenir qu'une armée valaque a néanmoins pris part à la bataille de Kosovo. Un certain doute a cependant persisté, dû notamment à la mention de l'énigmatique Dan et au ton de la lettre de Vladislav du 31 octobre[16]. La source que nous nous sommes proposé d'interpréter ici est susceptible, à notre avis, d'apporter de nouvelles lueurs dans ces débats. Mais, au préalable, nous devons souligner que toutes les considérations antérieures ont été formulées exclusivement sur la base de sources étrangères, présentant forcément, comme telles, un degré plus ou moins grand de subjectivité. Bien au contraire, l'information dont il est question est comprise dans un document émanant de la chancellerie princière, d'une incontestable authenticité, quoique complètement étranger au problème qui nous occupe. Ce document est connu depuis longtemps et est même publié dans le corpus de *Documents concernant l'histoire de la Roumanie*, mais l'information qui nous intéresse a été soit négligée, soit mal comprise, donnant lieu à des confusions regrettables ; cette information n'a jamais été rattachée, comme elle l'aurait dû, au problème de la participation de la Valachie à la bataille de Kosovo. Une telle carence s'explique par le caractère inusité de la source d'informations pour les événements politiques de l'ordre de la bataille de Kosovo, car il s'agit d'un acte de confirmation de propriété : un exemple de plus de l'attention et de l'intérêt qu'il convient d'accorder à l'analyse des sources de caractère économique. Plus d'une fois celles-ci nous réservent de réelles surprises, apportant des clartés inattendues dans des problèmes difficiles à démêler autrement.

Le document, écrit le 6 mai 1492 à Bucarest, a été émis par la chancellerie de Vlad le Moine (1482—1495). Le prince y confirme à ses « vlas-

[13] N. Iorga, *Les aventures « sarrazines » des Français de Bourgogne au XV[e] siècle*, dans « Melanges d'Histoire Générale », Cluj, 1927, vol. I, pp. 42—45 (commentaire aux pages 22—24).
[14] *Ibidem*, p. 23.
[15] N. Iorga, *Histoire des Roumains*, vol. IV, Bucarest, 1937, pp. 115—116.
[16] Voir ci-dessus, note 4.

telnici », le sieur Bran, le spathaire Radu et le « stratoinic » Pătiu des parts de terre à Bălești[17]. Ces grands boiards sont les ancêtres de la famille Pîrîianu, attestée aux XVI[e] — XVII[e] siècles[18], et possédaient dans le nord de l'Olténie un vaste domaine, qui les situait parmi les seigneurs féodaux les plus riches et les plus puissants de Valachie à la fin du XV[e] siècle. L'ordonnance du 6 mai 1492 leur confirme l'échange et la donation leur conférant la propriété des terres de Bălești détenues autrefois par Tolan et par Dobre. La terre de Tolan, ils l'avaient acquise pour 40 brebis avec leurs agneaux de chez Dan Oteșanul, « parce que Dan Oteșanul l'a reçue du temps du voivode Vladislav, de Kosovo » (понеже ю ест добил Дан Ѡтешанѹл еще при дьни Владіславѹ воиводе ѡт Косова).

L'acquisition de la terre de Bălești par Dan Oteșanul dans les conditions mentionnées fut confirmée par le témoignage de douze boiards.

Le document original sur parchemin fait partie des collections de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, où il figure sous la cote XL/10. Ainsi que nous l'avons dit, il est connu depuis longtemps et a même bénéficié de certains commentaires concernant le toponyme Kosovo. Ainsi, en 1905, Stoica Nicolaescu s'exprimait à ce sujet dans les termes suivants : « Cosova [Kosovo — *Șt. A.*] est, je pense, le village de Cosoba, du district d'Ilfov, et le voivode Vladislav est Vladislav II. Cosoba était peut-être la terre ou le lieu de naissance de celui-ci »[19].

Quelques années plus tard, en 1909, dans un article intitulé *Les liens de vassalité entre les Principautés Roumaines et l'Empire ottoman*, Al. T. Dumitrescu formulait sur la personne de Vladislav les considérations suivantes, où le document du 6 mai 1492 joue un rôle important : « Il s'agit du voivode Vladislav „de Kosovo", ainsi nommé en raison des combats qu'il avait soutenus en 1455 en Serbie, où il est probablement mort en guerroyant et d'où, une soixantaine d'années plus tard, ses ossements seront transférés au monastère Dealul par les mêmes boiards qui apportèrent les reliques de saint Grégoire le Décapolite au monastère de Bistrița. Pour expliquer — mais par une interprétation trop large les mots „de Kosovo", les obituaires ont attribué à Vladislav une origine serbe. Dans un document du 6 mai 1492 (= 7 000), Vlad le Moine, confir-

---

[17] Village localisé près de Baia de Fier, distr de Gilort

[18] Ștefan Andreescu, *Ctitorii de la Polovragi*, [Les fondateurs de Polovragi], dans « Mitropolia Olteniei » XVI[e] année (1964), n[os] 3—4, pp 231—235

[19] St Nicolaescu, *Documente slavo-române cu privire la relațiile Țării Românești și Moldovei cu Ardealul în sec XV și XVI* [Documents slavo-roumains concernant les relations de la Valachie et de la Moldavie avec la Transylvanie aux XV[e] et XVI[e] siècles], Bucarest, 1905, pp 237—238

mant l'achat d'une terre et le droit de jouissance qui en découlait, spécifie que ,,Dan Oteşanul l'a reçue dès le règne du voivode Vladislav de Cosova'', ainsi qu'en ont témoigné douze boiards, à savoir ,,que Dan Oteşanul l'a reçue du voivode Vladislav''. Voilà encore un acte dont il ressort que Vladislav distribuait des terres aux braves qu'il élevait au rang de boiards pour des services rendus sur le champ de bataille ... En 1492, le transfert des dépouilles de Vladislav n'avait pas encore été effectué, c'est pourquoi dans le document en question il est désigné par la formule ,,de Cosova'', qui indique le lieu où il était enterré en Serbie »[20].

Ainsi qu'on le voit, ce commentaire est caractérisé par la confusion des dates — y compris celle de la bataille de Kosovo — combinée avec une interprétation fantaisiste, forcée, des données du document du 6 mai 1492.

L'identification Cosova-Cosoba, proposée par Stoica Nicolaescu, fut adoptée, en 1943, par George D. Florescu[21].

Nous signalerons, enfin, deux résumés du document du 6 mai 1492, publiés, l'un par Alexandru Lapedatu en 1903[22], l'autre par Marta Andronescu en 1937[23].

La publication intégrale du document — mais seulement en traduction, avec un fac-similé du texte original malheureusement presque inutilisable — a eu lieu pour la première fois en 1953, dans le tome I de la collection des *Documents concernant l'histoire de la Roumanie*, série *Valachie*[24]. Par inadvertance sans doute, le toponyme Kosovo, n'a pas été compris et localisé dans l'*Index des noms de lieux* (*XIII*[e] — *XVI*[e] *siècle*) de cette série, paru en 1956 [25].

Une nouvelle publication du document du 6 mai 1492, cette fois-ci accompagnée du texte slave, a été effectuée l'année dernière, dans le tome I de la nouvelle collection *Documenta Romaniae Historica*, série *Valachie*[26]. L'index onomastique publié à la fin du volume comprend le

---

[20] Al T Dumitrescu, *Legăturile de vasalitate dintre Principatele Române şi Imperiul Otoman* [Les liens de vassalité entre les Principautés Roumaines et l'Empire ottoman], dans Revista pentru istorie, archeologie şi filologie », vol X (1909), Bucarest, 1909, p 314.

[21] George D Florescu, *Divanele domnesti din Ţara Românească* [Les divans princiers de Valachie], vol. I (*1389—1495*), Bucarest, 1909, p 46.

[22] Alexandru Lapedatu, *Vlad Vodă Călugărul —1482—1495* [Vlad le Moine — 1482 — 1495]. extrait de « Convorbiri Literare », XXXVII[e] année (1903), pp 73—74

[23] Marta Andronescu, *Repertoriul documentelor Ţării Româneşti* [Répertoire des documents de Valachie], vol I, *1290 1508*, Bucarest, 1937, pp 159—160.

[24] *Documente privind Istoria Romîniei, B Ţara Romînească, veacurile XIII—XV* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie, B. Valachie, XIII[e] — XV[e] siècle), n° 216, p. 209 et fac similé p 382.

[25] *D I R, B, Ţara Românească, veacurile XIII—XVI, Indicele numelor de locuri* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie. B Valachie, XIII[e]—XVI[e] siècle, Index des noms de lieux], Bucarest, 1956, p. 39.

[26] *Documenta Romaniae Historica, B*, vol. I, Ed. Academici, Bucarest, 1966, n° 229, pp. 367—368

nom de « Cosovo » (Kosovo), avec la mention — correcte — qu'il s'agit du champ de bataille connu.

De ce bref exposé, il ressort on ne peut plus clairement que le document du 6 mai 1492 a échappé à l'attention des chercheurs qui se sont occupés des circonstances de l'expédition de 1448 et qu'il ne figure pas parmi les sources. La mention de la bataille de Kosovo qui s'y trouve n'a attiré l'attention que rarement et incidemment, sans que son importance véritable ait été comprise et sans qu'elle ait été soumise à une analyse sérieuse.

Quel sens et quelle interprétation faut-il donner à ladite mention ? Nous ferons remarquer en premier lieu que le nom de Vladislav y figure deux fois, la première fois avec le complément « ѡт Косова », la seconde fois sans complément, d'où il résulte clairement que la mention ne se réfère pas à la personne de Vladislav, mais uniquement à la donation accordée à Dan Oteşanul. D'ailleurs il faut remarquer que si cette mention se référait à Vladislav, la raison de la donation de la terre de Băleşti n'apparaîtrait plus et le texte serait dépourvu de sens. Ainsi donc l'introduction, dans la traduction, d'une virgule entre le nom du voivode et les mots « de Kosovo » suggère le sens véritable qu'il convient d'accorder à ces deux mots. La mention se réfère nettement et exclusivement à la bataille de Kosovo, à laquelle Dan Oteşanul avait pris part, recevant de ce fait une récompense. Celle-ci, en l'espèce la donation de la terre de Băleşti, lui fut probablement octroyée après son retour au pays.

Le document du 6 mai 1492 confirme ainsi de manière péremptoire qu'un corps d'armée valaque a pris part à la bataille de Kosovo du 17 19 octobre 1448. Les doutes de Nicolae Iorga sur la présence dans l'armée de Jean de Hunedoara de Roumains autres que ceux de Transylvanie doivent donc être rejetés catégoriquement. On ne peut, en échange, déduire de ce document que le voivode Vladislav aurait pris part en personne à la bataille de Kosovo, mais seulement qu'il a fait des donations de terres aux braves revenus d'outre-Danube, ainsi que dans le cas de Dan Oteşanul [27]. Or la lettre du 31 octobre atteste justement que Vladislav est resté tout ce temps dans le pays.

D'autre part, l'exactitude des relations de Pasquale de Sorgo et de Chalcocondyle sur un contingent valaque venu prêter main forte à Jean de Hunedoara est pleinement confirmée par notre document. La donation dont a bénéficié Dan Oteşanul est le preuve que ce contingent a eu

[27] Il existe d'autres exemples de pareilles donations faites par Jean de Hunedoara (N. Iorga, *Histoire des Roumains*, IV, p 115) et par Vlad l'Empaleur (Chalcocondyle, *op cit.*, p. 283).

un comportement méritoire. Malheureusement, le document n'éclaircit en rien le problème du soi-disant voivode Dan qui aurait été à la tête des troupes valaques à Kosovo. Rien, en tout cas, ne permet d'accepter l'idée d'un partage du pouvoir à la veille de l'expédition en Serbie. Jean de Hunedoara, qui a exercé une action permanente—et par des moyens variés — pour attirer les pays roumains dans la sphère de son activité politique, n'aurait certainement jamais toléré une situation pareille à a veille du redoutable affrontement auquel il se préparait [28].

[28] Un fait à retenir est qu'une variante de la *Chronique des Cantacuzènes* mentionne la participation des Valaques a la bataille de Kosovo : voir *Istoria Țării Românești (1290—1690). Letopisețul Cantacuzinesc* [Histoire de la Valachie. Chronique des Cantacuzènes], éd. critique de C. Grecescu et D. Simonescu, Bucarest, 1960, p. 200. Dans le traité d'*Histoire de la Roumanie*, vol. II, Bucarest, 1962, bien que la bataille de Kosovo soit mentionnée pp. 421 et 443, le problème de la participation valaque à cette bataille est complètement omis.

LE XI[e] SIÈCLE BYZANTIN. ÉVOLUTION D'UNE IMAGE HISTORIQUE AUX XVI[e] – XIX[e] SIÈCLES

EUGEN STĂNESCU

Le XI[e] siècle constitue l'un des problèmes fondamentaux des études byzantines contemporaines. Après le renouvellement radical dans les méthodes et les conceptions de la recherche — à la fin du siècle dernier et au commencement de notre siècle — les études byzantines se sont souvent arrêtées sur l'image historique de ce XI[e] siècle. En ce sens-là est probante la place qui lui est assignée dans les grandes synthèses historiques sur Byzance qui, tour à tour, ont tâché durant les derniers cinquante ans de faire le point des recherches antérieures et de préciser les lignes de l'évolution d'un monde dont l'histoire a connu, comme de juste, des périodes d'intensité différente. Et le XI[e] siècle est justement l'une de ces périodes, d'une intensité toute particulière [1]. C'est surtout le mérite de G. Ostrogorsky d'avoir mis en circulation une image de ce siècle d'histoire byzantine comme point de rencontre entre deux époques : le lendemain de l'apogée et le commencement de l'irrémissible décadence qui se manifeste à l'époque suivante [2]. Le fait que le dernier congrès international d'études byzantines a pris pour objet de ses débats les problèmes du XI[e] siècle examiné dans ses différents registres [3] témoigne d'un intérêt toujours croissant. Car, lorsqu'il s'agit d'une histoire millénaire comme celle de Byzance, l'approfondissement d'une telle période permet des con-

---

[1] F Uspensky, *История Византийской империи*, III, Moscou Leningrad, 1948, pp 31—77, A Vasiliev, *Histoire de l'Empire Byzantin*, I, Paris, 1932, pp 463 476, N Iorga, *Histoire de la vie byzantine Empire et Civilisation*, Bucarest, 1931, pp 208 282, L Bréhier, *Le monde byzantin I Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, Ch Diehl, G Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, 1936, pp 532—565 ; *The Cambridge Medieval History IV The Byzantine Empire*, Cambridge, 1966, pp 193—212

[2] G Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Reiches*. 3[e] ed, Munich, 1965, pp 262—289

[3] *The Proceedings of the XIII th International Congress of Byzantine Studies*, Edited by J M Hussey, D Obolenski, S Runciman. Oxford, 1967, 495 p

clusions dont la validité dépasse de beaucoup les limites étroites des décennies qui composent les siècles réels de l'histoire, puisque même ces décennies ont d'autres dimensions que celles strictement arithmétiques.

Le XI[e] siècle est aussi un problème devenu traditionnel pour les études byzantines plus de quatre fois centenaires. Il est singulier — mais telle est la réalité — que malgré l'autonomie dont elles jouissent dans le cadre des sciences historiques et philologiques, les études byzantines n'ont pas encore une véritable histoire leur appartenant en propre, cet inventaire des progrès et des impasses à même de rendre évidente l'évolution linéaire ou sinueuse selon laquelle se dessinent les images historiques des différents problèmes et qui composent en fait l'histoire proprement dite de toute discipline[4]. Cela nous aurait fourni la vision nette et détaillée de ce trésor de savoir et de jugements de valeur accumulé par nos prédécesseurs, dont les qualités de pénétration et la puissance d'évocation nous surprennent encore. A défaut d'une telle histoire, l'esquisse évolutive d'un problème unique — comme on l'a récemment essayée à propos de « l'énigme des Comnènes »[5] — peut aboutir à des résultats valables pour le développement des études byzantines dans leur ensemble. Or, le XI[e] siècle est justement un tel problème, par l'ampleur de son sens et le potentiel historique. L'objet de la présente étude est celui de montrer comment — jusqu'à la nouvelle orientation devenue sensible une fois achevée la première décennie de notre siècle — nos devanciers, rassemblant des faits, formulant des hypothèses et des conclusions, ont brossé une image historique à défaut de laquelle on ne saurait concevoir les progrès ultérieurs, fondés dans une grande mesure sur la mise en valeur critique des acquis précédents.

---

[4] Voici la bibliographie sommaire des études à caractère général concernant le développement de la byzantinologie, V. Vasilievski, *Обозрение трудов по византийской истории*, «Журн Мин нар просв », 250 (1887), 222—265 ; 252 (1887), 113—147, 253 (1887), 97 153, 266 (1889), 389—392 ; L Bréhier, *Le développement des études d'histoire byzantine du XVII[e] au XX[e] siecle*, « Revue d'Auvergne », janv -févr 1901 et dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclesiastique*, X (Paris, 1938), pp 1511—1518 ; E. Darkó, *Le développement de la philologie byzantine*, « Egyetemes Philologiae Kozlony » (1902), pp. 700—715, Ch Diehl, *Etudes byzantines*, Paris, 1905, pp 21—37 et 38—106 ; A Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, I, Paris, 1932, pp. 1—59, E Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*, Athènes, 1934 (« Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie », herausgegeben von N A Bees, n° 12) ; G Stadtmuller, *Geschichte Sudosteuropas*, Munich, 1950, pp 401—415, Ch Callmer, *Byzantina Noga drog i bizantinologiens historia*, « Histor Tidsskrift », 1952, pp 186—208 ; G Ostrogorski, *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3[e] éd, Munich, 1965, pp. 1—18, N. Tomadakis, Κλεὶς τῆς βυξαντινῆς φιλολογίας ἤτοι ἐισαγωγή ἐις τὴν βυζαντινὴν φιλολογίαν I, Athenes, 1965, pp 60 sq, S. d'Elià, *Problemi ed aspetti della letteratura del basso impero*, in « Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti di Napoli », 29, (1964), pp. 8—41 (du tirage à part) : Ivan Dujcev *Les Etudes byzantines chez les Slaves méridionaux et occidentaux depuis le XVII[e] siècle*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp 73—88 ; Dionysios A. Zakythinos, *Le point de vue des Epigones*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), p 89—96.

[5] A P. Kajdan, *Загадка Комнинов* in « Византиски Времменик », XXV (1964)

Erudition d'une part, imprécision et hésitation en ce qui concerne les jugements de valeur portés sur le monde byzantin, d'autre part, le rationalisme didactique de la byzantinologie humaniste des XVI[e]—XVII[e] siècles porte cette empreinte caractéristique [6]. Ces tendances ne pouvaient naturellement pas rester sans freiner en quelque sorte le processus appelé à fixer l'image historique du XI[e] siècle. Les savants du XVI[e] siècle, dominés par la nécessité pressante de faire sortir les éditions des textes byzantins, sont restés fidèles dans leurs pages d'introduction justificative et leurs commentaires d'érudition plutôt philologique, à un intérêt d'ordre général, sans insister sur les problèmes spéciaux. Mais au XVII[e] siècle l'on constate un certain changement apparu en même temps que la première histoire proprement dite de Byzance, considérée par Du Cange du point de vue des grandes familles aristocratiques et régnantes. C'est là que se trouve, relatif au XI[e] siècle, l'intéressant portrait d'Isaac Comnène, l'empereur réformateur caractérisé comme « ...vir belli peritissimus, et acris sed arrogantis ingenii... », avec la vague suggestion qu'il aura tenté de redresser une situation qui devait s'aggraver beaucoup par la suite, du temps de Michel Ducas [7]. L'Anthologie de textes historiques de L. Cousin ne permet d'autres remarques que celle concernant la place importante réservée aux textes relatifs au XI[e] siècle [8].

L'on peut rencontrer plutôt quelques idées dans certains ouvrages qui ne concernent qu'indirectement l'histoire de Byzance, tels par exemple ceux qui traitent du schisme intervenu entre les deux Eglises au XI[e] siècle. C'est ainsi que l'humaniste d'origine grecque, Léo Allatius, rendait exclusivement responsables du schisme les Byzantins. Chose rarement soutenue depuis, il considérait comme également coupables le patriarche Michel Cerularius et l'empereur Constantin Monomaque et estimait d'une gravité particulière pour le destin historique de By-

[6] V. pour la byzantinologie humaniste les études spéciales J Romein, *Die Anfange der Byzantinistik in Holland (1568—1655)*, in « Byzantinische Zeitschrift », 30 (1929/30), Festgabe A Heisenberg, pp 212—217, F. Barišić, *Vizantijski izvori u dalmatinskoj istoriografiji XVI XVII veka (Quomodo fontes byzantini in saeculis XVI et XVII ab historicis Dalmatinis tractabantur?)*, in « Zbornik Radova Vizantološkog Instituta », 7 (1961), pp 227—257; E. Stănescu, *Die Anfange der Byzantinistik und die Probleme Sudosteuropas im 16 Jahrhundert*, in « Byzantinische Beitrage », herausgegeben von J Irmscher, Berlin, 1964, pp 373 397; Agostino Pertusi, *Le siècle de l'érudition*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp 3—25, *Storiografia umanistica e mondo bizantino*, Palerme, 1967 (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, Quaderni).

[7] Du Fresne du Cange, *Historia byzantina duplici commentario illustrata*, Lutetiae Parisiorum, I, 1680, p 170

[8] L Cousin, *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire, traduite sur les originaux grecs*, I—VIII, Paris, pp 1672—1685 (A la fin du III[e] tome, il y a le texte de Nicéphore Bryennios, et le IV[e] tome est entièrement consacré à Anne Comnène).

zance l'échec des tentatives faites au XI^e siècle en vue de réduire le schisme [9]. Plus ample s'avère l'analyse du jésuite L. Maimbourg, qui peut-être pour la première fois dans l'histoire des études byzantines assigne pour date au commencement du déclin le règne de Constantin Monomaque, donnant au règne de l'empereur Isaac Comnène un sens de réparation [10]. Il convient de signaler ici l'apparition d'une sorte de philosophie de l'histoire concernant Byzance, sous l'influence des circonstances politiques propres à l'époque dominée par l'absolutisme de Louis XIV et dont le théoricien *sui generis* semble avoir été L. Maimbourg, en se rapportant à un problème historique alors vieux de 600 ans. Et ce doit être là le sens de ses paroles quand il dit, soulignant l'influence néfaste du schisme sur l'évolution de l'Empire : « Et l'on peut être convaincu par les exemples étrangers et domestiques qu'il n'y a rien de si préjudiciable à la Monarchie, où tout se doit réduire à une parfaite unité sous un seul chef, que la diversité de sentiments en matière de Religion, puisque séparant les membres les uns d'avec les autres dans le point le plus délicat, elle sépare aussi très aisément, sous le spécieux prétexte de liberté de conscience, une partie d'avec le chef, qui n'est pas favorable à sa créance » [11]. Partant d'un exemple fourni par l'histoire byzantine, il est manifeste que pour la monarchie absolue la parfaite unité idéologique est nécessaire à l'encontre du principe adverse, qui à l'époque était fondé sur la liberté de conscience.

Dépassant le stade didactique du rationalisme humaniste et inaugurant son stade métaphysique qui tâchait de préciser le sens des événements historiques, la byzantinologie de l'époque des lumières examinait le passé avec les yeux du présent, estimant que les deux sont complémentaires pour l'explication historique [12]. C'est ainsi que les problèmes du XI^e siècle byzantin ont été influencés par l'idéologie des lumières qui adversaire du despotisme monarchique et de la suprématie ecclésiastique — ne restait pas indifférente aux phénomènes caractéristiques du monde byzantin. Le plus intéressant en ce sens-là est Edward Gibbon qui, plusieurs fois, dans sa célèbre histoire, intitulée du reste de manière très significative *The History of the decline and fall of the Roman Empire*, s'est arrêté aux problèmes du XI^e siècle,

[9] Leo Allatius, *De Ecclesiae occidentalis atque orientalis perpetua consensione*, Libri III, Colonia Agrippinae, 1691, col 616, col 624—625

[10] L Maimbourg, *Histoire du schisme des Grecs*, I, Paris, 1682, pp 280, 328—332

[11] *Ibidem*, 291

[12] V pour la byzantinologie humaniste en tant qu'etudes spéciales · J. Irmscher, *Edward Gibbon und das deutsche Byzanzbild*, in « Klio Beitrage zur Alten Geschichte », Bd 43—45, 1965, pp 537 559, Heinz Herz, *Schiller und die Byzantinistik*, in « Byzantinische Beitrage », Berlin, 1964, pp 33 40, André Guillou, *Le siècle des Lumières*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp 27—39

qu'il considère divisé en deux : 1028—1056 et 1057—1081. Gibbon estime la première période comme une « shameful and destructive period of twenty-eight years... », alors que la seconde comporte pour lui, en dépit de la décadence marquée, des perspectives meilleures grâce à l'apparition des Comnènes[13]. Intéressante chez Gibbon est l'explication qu'il donne aux premiers signes de décadence manifeste en ce siècle. En effet, il les explique par la stagnation de la société byzantine, dépourvue de toute velléité d'émulation par rapport au monde extérieur, ce qui fit dès lors, par exemple, que le commerce byzantin tombât entre des mains étrangères et que la supériorité occidentale se fît profondément sentir[14]. Comme une sorte de conclusion à cette manière de poser le problème, il affirme « Alone in the universe, the self-satisfied pride of the Greeks was not disturbed by the comparison of foreign men; and it is no wonder if they fainted in the race, since they had neither competitors to urge their speed nor judges to crown their victory »[15]. En même temps, une part importante des responsabilités en ce qui concerne ce déclin incombe à l'Eglise et notamment à ses grands prélats, qui ont participé au schisme, accomplissant de la sorte la rupture d'avec l'Occident[16].

Pour Le Beau, les antécédents de la décadence byzantine doivent être cherchés du temps même de Basile II, dont les expéditions militaires ont chargé de lourdes servitudes le peuple : « Grand capitaine, on lui auroit pardonné tout le sang que son humeur guerrière fit verser à ses sujets, s'il ne les eût rendus malheureux par la dureté de ses impositions, crime irrémissible dans les Souverains, et que nul exploit, nulle vertu même ne peut faire oublier »[17]. Significatif d'après ce même auteur est l'amoindrissement du monde intellectuel, réduit à un groupe fort restreint de savants, dont le savoir discutable et très peu efficient ne pouvait freiner les tendances de déclin qui se dessinent surtout du temps de Constantin Monomaque[18]. Un facteur de ruine fut aussi la construction déraisonnable d'églises, estimées par Le Beau comme des « ...hommages très agréables sans doute aux yeux du Créateur, quand ils n'entraînent pas l'oppression de ses créatures ; et que, pour suppléer à ces pieuses libéralités un Prince n'est pas forcé de se soutenir par des exactions injustes »[19]. C'est pourquoi il considère détes-

[13] Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, V, Londres, 1897—1902 (rééditée par les soins de J. B. Bury), pp. 220—221.
[14] *Op. cit.*, VI, pp. 107—108, 372.
[15] *Op. cit.*, VI, p. 109.
[16] *Op. cit.*, VI, pp. 366, 368—370.
[17] Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XVI, Paris, 1757—1786, pp. 354—355.
[18] *Op. cit.*, XVI, pp. 372, 432.
[19] *Op. cit.*, XVII, p. 135.

7—c 6308

table ce qu'il pense être un complot de moines qui aboutit à l'échec des réformes projetées par Isaac Comnène — réformes dont la mise en œuvre aurait empêché les graves pertes territoriales sous les règnes des empereurs qui se sont succédé jusqu'à Alexis Comnène [20]. Sous l'influence de Le Beau, M. de Burigny reprend à son compte ces idées avec quelques remarques de son propre chef destinées à les souligner. Digne de retenir notre attention est surtout le point de vue étatiste en ce qui concerne les réformes d'Isaac Comnène et la précision, en même temps, du rôle négatif joué par le logothète Nicéphore sous le règne de Michel Ducas [21]. La même démarche caractérise aussi l'ouvrage de J. C. Royou. Retenons pour les allusions aux circonstances de son époque le passage relatif au grand repentir de Michel IV le Paphlagonien, qui « ...offre aux usurpateurs une leçon énergique et terrible. Il est bon que les princes, comme dit Montesquieu, blanchissent d'écume le seul frein qui puisse retenir ceux qui ne craignent pas les lois humaines » [22].

Essayant de trouver l'explication de certains phénomènes historiques dans l'action des grands groupes humains, la byzantinologie romantique a contribué à l'élargissement sensible de la vision du passé [23]. D'une grande portée a été du reste l'influence du philhellénisme qui n'a pas réussi toujours à imposer une image idéalisante du passé, se heurtant parfois à l'esprit critique des chercheurs. Le plus probant à cet égard est le cas de Jakob Philipp Fallmerayer, surtout dans son ouvrage sur l'histoire de Trébizonde. Intéressantes pour ce qui est de l'apparition des prémisses du déclin au XI^e siècle sont les précisions qu'il donne sur les premières manifestations des forces qui devaient finir par démembrer l'Empire : « Das byzantinische Kaiserthum gehörte seiner Natur nach zu den Reichen des Morgenlandes, in welchen auf herrkom-

---

[20] *Op. cit*, XVII, pp 182—183, 211.

[21] M. de Burigny, *Histoire des révolutions de l'Empire de Constantinople*, Paris, 1749—1750, pp. 183—184, 201—202.

[22] J. C Royou, *Histoire du Bas-Empire depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople en 1453*, III, Paris, 1803, p 103.

[23] V. les études spéciales suivantes pour ce qui est de la byzantinologie romantique · J. v Hammer-Purgstall, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I_1, Pest, 1835, pp XIII—XLII, IX* XX* et X, 57—336, 337—388 (en réalité il s'agit d'une incursion dans le développement des études byzantines et de la turcologie jusqu'à son époque) ; J. Irmscher, *Die Berliner Akademie und die Byzantinistik*, in « Aus der byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, , II, Berlin, 1957, pp. 301—331 ; H. G Beck, *Die byzantinischen Studien in Deutschland vor Karl Krumbacher*, Festgabe fur die Teilnehmer am XI . Internationalen Byzantinisten-Kongreß, Munich, 1958, pp 66—120 ; J. Irmscher, *Der Philhellenismus in Preußen als politisches Anliegen*, in « Forschungen und Fortschritte », 11 (1965), pp. 341 344 ; Dyonisios A. Zakythinos, *Du romantisme au nationalisme*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp. 41—47.

mliche Weise der Palast und die Hauptstadt allein in Überflusse schwelgen, während Herabwürdigung und Armuth, Mißhandlung und Plunderung das Loos der Provinzen ist, ohne durch Verschmalzung der gegenseitigen Interesse ein festes Band zu schlingen, ist rohe Gewalt das Mittel, die ungleichartigen Bestandteile der Monarchie zusammen zu halten... ein ähnliches Schicksal traf mehr oder weniger auch das Kaiserthum von Bizanz, vorzüglich in Beziehung auf jene Länder des Pontus Euxinus, die das Herzogthum von Trapezund gebildet haben. »[24] C'est ce qui explique le reproche qu'il fera plus tard à E. de Muralt, dans un compte rendu de son ouvrage, de négliger les aspects négatifs de l'histoire byzantine, tel par exemple le despotisme du Palais et de l'Eglise, despotisme qui atteint son paroxysme au XI^e siècle [25]. Naturellement, comme tout romantique, J. Ph. Fallmerayer voit dans le schisme de 1054 la rupture pleine de conséquences néfastes de Byzance d'avec l'Occident. Remarquons aussi chez lui un penchant à apprécier de manière critique le trop grand développement pris en certains moments par l'élément monacal dans le monde byzantin [26]. Pour la première moitié du XIX^e siècle, il conviendrait de mentionner encore quelques contributions critiques en ce qui concerne les sources relatives au XI^e siècle [27].

L'on peut cependant parler du prolongement de la byzantinologie romantique au-delà des limites marquant le milieu du XIX^e siècle, du fait qu'on n'enregistre pas à cette époque aucun renouvellement de la connaissance des faits et nulle ouverture vers des horizons plus larges. La chose devient évidente si l'on prend, par exemple, B. Poujoulat, qui demeure très proche de ses prédécesseurs Le Beau et notamment M. de Burigny et J. C. Royou. Cet auteur est encore sous l'influence des idées propagées par les lumières du XVIII^e siècle, quand il affirme à propos des événements du XI^e siècle que « Le peuple de Constantinople subissait sans murmure le joug de ses princes imbéciles et féroces comme les appela Montesquieu » [28]. Christianisme corrompu, mœurs barbares, tyrannie impériale — voilà de quoi était fait le climat de ce siècle do-

---

[24] Jakob Philipp Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, Munich, 1827, pp. 16—17

[25] Jakob Philipp Fallmerayer, *Gesammelte Werke, III Kritische Versuche*, Leipzig, 1861, pp 383—384 (Compte rendu de l'ouvrage d'Edouard de Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, St. Pétersbourg, 1856)

[26] Jakob Philipp Fallmerayer, *Hagion-Oros oder der Heilige Berg Athos*, Vienne, 1949 (réédité), pp 44—45

[27] Th. Doehner, *Zur Michael Psellos und Plutarch*, in « Philologus », Gottingen, 1849 (14 Jahrg), pp. 407—410; Roger Wilmans, *Über die Quellen der gesta Roberti Wiscardi des Guillelmus Apuliensis*, in « Archiv der Gesellschaft fur altere deutsche Geschichtskunde », X, Hannover, 1851, pp 87—121.

[28] B. Poujoulat, *Histoire de Constantinople*, I, Paris, 1853, p. 313

miné par les personnalités négatives de Constantin Monomaque et de Michel Cerularius [29]. L'intérêt pour le XI[e] siècle byzantin même sous la coupole de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres n'arrive pas cependant à modifier la substance de l'image historique déjà établie [30]. Aussi faut-il souligner plutôt quelques contributions qui, partant du schisme intervenu entre les deux Eglises, énoncent également des jugements de valeur portant sur Byzance en général. C'est le cas, dans une moindre mesure, de l'ouvrage de J. G. Pitzipios [31] et, dans une plus grande mesure, de celui d'A. Pichler. Celui-ci s'oppose à la théorie qui considère comme principale cause de la décadence byzantine le césaro-papisme : « Entschieden irrig und ganz befangen muß die so oft ausgesprochene, noch gegenwärtig zu hörende Behauptung erklärt werden, die wahre Ursache des Unterganges des byzantinischen Reiches sei der Cäsaropapismus gewesen. » [32] Cette cause doit être cherchée dans l'institution de l'absolutisme monarchique qui, ne permettant aucune opposition de l'esprit glissa vers un despotisme sans consistance [33] — point de vue adopté dans ses recherches sur le même problème par J. Hergenroether aussi [34]. Soulignons pour cette même époque certaines idées formulées dans les chapitres d'histoire byzantine de l'encyclopédie de Hermann Brockhaus. C'est ainsi que Fr. W. Unger, traitant la question de la décadence byzantine montre que ses causes ne sauraient être cherchées dans les troubles intérieurs ou dans les agressions venues de l'extérieur, mais dans la structure même de l'Etat byzantin : « ...Der Grund davon lag nicht bloß in den inneren Wirren und Thronstreitigkeit und in den äußeren Bedrängnissen... er lag in der fortdauernden Despotie des kaiserlichen Hofes und der Hierarchie eines mönchlichen Klerus... Das Volk aber blieb unterdrückt und in Aberglauben versunken. Selbst der Wohlstand desselben wurde durch den Aufwand des Hofes und die mit Söldnerheeren geführten Kriege zerrüttet, und namentlich außerhalb der Hauptstadt des Reiches gereichte das Centralisationsystem zum äußersten Verderben. » [35] Dans la même collection

---

[29] *Ibidem*, pp 300—302, 312

[30] A Miller, *Ambassades de Michel Psellos auprès de l'usurpateur Isaac Comnène*, in « Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres », Nouvelle Serie, III (1867), pp 193 199

[31] J G Pitzipios, *L'Eglise Orientale Exposé historique de sa séparation et de sa réunion avec celle de Rome* , Rome, 1855, p 36

[32] A Pichler, *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen Orient und Occident von den ersten Anfängen bis zur jüngsten Gegenwart*, Munich, 1864—65, p 404.

[33] *Ibidem*, pp 219, 404—405

[34] J. Hergenrother, *Photius, Patriarch von Konstantinopel*, III, Regensburg, 1867—1869, pp 730 789

[35] *Griechenland, geographisch, geschichtlich und kultur-historisch von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*, V. Bd herausgegeben von Hermann Brockhaus, Leipzig, 1870 *Christlich-griechische oder byzantinische Kunst* ... von Fr. W. Unger, p 6.

K. Hopf, bien qu'il ne touche dans son intéressante contribution qu'en passant aux problèmes du XI^e siècle, note pourtant le poids remarquable que prend la Grèce à cette époque dans l'ensemble de l'Empire, surtout du point de vue économique [36]. De son côté, E. Oster, dans son ouvrage sur Anne Comnène, commence par une esquisse documentée du XI^e siècle, cherchant à en dégager les principaux aspects de la déchéance byzantine et parvenant à mettre assez nettement en lumière la situation économique et sociale de l'Empire, le pouvoir impérial et sénatorial, l'Eglise et la Justice, l'armée — tout ce qui, enfin, est à même de rendre visible le revers de cette façade trompeuse de gloire et de puissance, rongée par ce qu'il considérait comme l'action des facteurs d'érosion [37]. Pour ce qui est de l'introduction de L. Fr. Tafel à son ouvrage sur Normands et Comnènes, elle nous apparaît comme ayant une moindre profondeur [38].

Aug. Fr. Gfrorer a consacré aux problèmes du XI^e siècle l'un des trois volumes de son ouvrage fort goûté à l'époque. De ce volume se dégage une vision selon laquelle le trait fondamental de cette période réside dans la lutte de l'autorité centrale contre la grande propriété foncière et les premiers signes du processus d'accaparement de l'Etat par les grands potentats. Sans recourir aux sources fondamentales — telles que celles fournies par Michel Attaleiates ou Michel Psellos — Aug. F. Gfrorer énonce pourtant des idées fort intéressantes. Mais celles-ci sont parfois influencées par un subjectivisme quelque peu hostile au monde byzantin. Prenons pour exemple sa position vis-à-vis du schisme, par lequel il explique non seulement la rupture de l'Orient d'avec l'Occident au XI^e siècle, mais il justifie aussi l'hostilité de l'Occident envers Byzance avec tout ce qui en découle : « Denn nachdem die lateinische Kirche so frevelhaft durch die Platzen beschimpft worden war, stand diesen das recht nicht mehr zu, von uns Abendlandern Schonung oder gar Kriegshilfe zu begehren, das Tischtuch zwischen uns und ihnen war zerissen. » [39]. A souligner l'importance qu'il accorde au règne d'Isaac Comnène, dans lequel il voit l'unique chance — du reste ratée — d'enrayer le déclin [40], dont l'inévitable précipitation doit avoir

[36] *Ibidem*, VI Bd , Leipzig, 1870, *Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit (1821)*, von Prof Dr C Hopf, *Erste und Zweite Periode*, pp 140—141, 146

[37] E Oster, *Anna Comnena*, in « Programm des Gymnasiums Rastatt », 1868 1871, I, 4—7, 21—29

[38] L Fr Tafel, *Komnenen und Normannen Beitrage zur Erforschung ihrer Geschichte in verdeutlichten und erlauterten Urkunden des zwolften und dreizehnten Jahrhunderts*, 2^e ed , Stuttgart, 1870, pp VII—XXV

[39] Aug Fr Gfrorer, *Byzantinische Geschichten, Aus seinem Nachlasse herausgegeben, erganzt und fortgesetzt von Dr J B Weiss*, III, Graz, 1872—1877, p 559

[40] *Ibidem*, pp 640—650

eu lieu, selon lui, du temps de Constantin Ducas, sous le règne duquel les fondements de l'Empire se sont affaiblis à tel point qu'il n'en garda plus que la simple apparence d'Etat : « Das Ding, uber welches Ducas angeblich als Kaiser herrschte, war keine Stadt mehr, sondern eine Bettelwirtschaft ; vor allen fehlten die Mittel, um das, was für ein Reich, wie das byzantinische das dringendste Bedurfniss war, ein wohlgeubtes und starkes Heer zu erhalten, im dem Mark des Landes bestand sich in Besitze von Dieben. »[41]

Dans les chapitres qu'il consacre à Byzance dans son ouvrage de longue haleine, G. Finlay, tout comme Edward Gibbon, distingue deux étapes du XI^e^ siècle, mais à la différence de son compatriote, pour lui seulement la seconde est marquée par une véritable décadence. C'est pourquoi son troisième volume est entièrement délimité par l'an 1057 à son début et 1204 à sa fin. Le sens de cette délimitation réside dans le fait que les événements qui au commencement du XIII^e^ siècle ont contribué à achever l'existence de Byzance en tant qu'Empire découlent en réalité de ceux qui caractérisent la seconde moitié du XI^e^ siècle, et tout d'abord l'échec d'Isaac Comnène[42]. Mais il n'est pas absolument dénué d'intérêt de noter que G. Finlay explique le début de la décadence byzantine également par la persistance de l'esclavage et du commerce d'esclaves au XI^e^ siècle[43]. Il parle même du déclin général de la civilisation byzantine mise en branle par les progrès de la ruine économique, ruine rendue évidente entre autres par la diminution considérable de la population comme une conséquence de la croissante insécurité de la vie[44]. A tout cela, il ajoute la déchéance de l'enseignement, la subordination de l'Eglise vis-à-vis de l'Etat, le pouvoir plus grand des hauts dignitaires du palais que celui des fonctionnaires de l'Etat[45]. Il estime surtout qu'un rôle des plus néfastes fut celui du schisme qui depuis 1054 freina le développement des relations du monde occidental avec le monde byzantin, au grand préjudice de ce dernier, étant donné qu'il ne progressait plus car : « The separation of the Church proved, consequently, more injurious to the Greeks, in their stationary conditions of society, that to the western Christians, who were eagerly pressing forward in many paths of social improvement. »[46] A retenir aussi la théorie de G. Finlay concernant l'apparition en cette période

---

[41] *Ibidem*, p 651

[42] George Finlay, *A History of Greece from its Conquest by the Romans to the present Time (B. C 146 to A D. 1864)*. II. New edition. Oxford. 1877. pp 433–456. III. pp 7–8

[43] *Ibidem*, II, pp 434–435, III, pp 277–278

[44] *Ibidem*, III, pp 6–7.

[45] *Ibidem*, III, p 5

[46] *Ibidem*. II, p 446 ; idees concernant le même probleme dans II, p 445. III. pp. 1 7, 279 280.

d'une « classe moyenne », puissante sous le rapport économique mais dénuée d'influence politique, qui aurait pu sauver Byzance si la structure générale de l'Etat ne l'avait empêchée de participer activement et avec efficience à la vie publique. Selon lui, une telle classe était la seule à pouvoir assurer dans l'occurrence l'unité nécessaire, accomplissant la fusion de différents peuples d'origines diverses [47].

Avec l'introduction du positivisme dans les études byzantines, l'histoire de Byzance cesse d'être une succession d'événements, d'actions entreprises par de grands groupements humains, des personnalités marquantes. Partant de la nécessité d'étudier une réalité vivante et dynamique, elle commence à s'enrichir en gagnant d'autres registres, à peu près négligés jusqu'alors. Son attention s'attache maintenant aux problèmes économiques et sociaux, elle porte sur les institutions, sur les différentes formes de la culture, littéraire et artistique, etc. Tout autant d'étapes qui marquent le passage conduisant, au début de notre siècle, à la byzantinologie scientifique proprement dite [48]. Soulignons dès l'abord les contributions de Ferdinand Hirsch et d'Alfred Rambaud. L'un s'engage dans la voie des premières recherches vraiment scientifiques concernant l'histoire de la littérature byzantine, où une place importante est réservée aux écrits fondamentaux du XI^e siècle [49]. L'autre, avec une remarquable puissance d'évocation, brosse un véritable portrait du XI^e siècle, dans son essai sur la vie et l'œuvre de Michel Psellos. Faisant attention à ne pas exagérer dans un sens ou dans l'autre les aspects négatifs et les côtés positifs de cette période, il la définit ainsi : « ... Et cependant, même dans cette triste époque, nous retrouvons l'Empire d'Orient fidèle à sa double mission, maintenant dans l'Orient troublé une ombre de l'ancienne paix romaine, assurant la perpétuité de la civilisation hellénique. » [50] Et du reste, le principal sens du XI^e siècle sous le rapport culturel lui semble être cette rencontre de plus en plus proche de l'hellénisme antique [51].

---

[47] *Ibidem*. II, pp. 457—458, III, p 276

[48] Pour l'etude du développement des études byzantines a la fin du siecle dernier et au commencement de notre siecle, voir les principales réferences d'ordre général mentionnées par nous au début. Voir encore Dimitri Obolenski, *Modern Russian attitudes to Byzantium*, in « Jahrbuch der byzantinischen osterreichischen Gesellschaft », XV (1966). pp 61 72, Johannes Irmscher, *Zum Byzanzbild der deutschen Historiographie des 18 und 19. Jahrhunderts*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft ». XV (1966) , Herbert Hunger, *Byzanz im europaischen Geschichtsdenken des 20. Jahrhunderts*, in « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XV (1966), pp 49—60.

[49] Ferdinand Hirsch, *Byzantinische Studien*, Leipzig. 1876, pp 356 357, 365 sq , 374—376.

[50] Alfred Rambaud, *Michel Psellos* (paru d'abord dans la « Revue Historique » 1877), publié de nouveau dans *Etudes sur l'Histoire byzantine*, 3^e éd., Paris, 1922, pp 111—171.

[51] *Ibidem*. p. 114.

D'une portée particulière pour la tendance d'approfondir les recherches concernant le XI^e siècle est l'apport de V. Vassilievsky, à commencer même par son étude sur les relations entre Byzantins et Petchenègues. Considérant le XI^e siècle comme une période décadente, il affirme à ce sujet : «... Как уже не раз бывало в византийской истории, за эпохою могущества и блеска последовало с удивительною быстротою самое глубокое падение », toute une suite d'erreurs grossières ayant été commises par les chefs byzantins qui ont succédé au Bulgaroctone [52]. Reprenant une idée devenue traditionnelle et considérant comme l'une des causes de la décadence la politique de Constantin Monomaque, il ajoute à celle-ci également (la comptant même parmi les principales causes) la conquête de la Bulgarie, qui, une fois disparue avec sa fonction de barrière-tampon, laissa l'Empire directement soumis à la pression exercée sur le Danube par les nouveaux barbares [53] ; et partant, il développe sa théorie selon laquelle ce n'est pas la situation de l'Asie qui déclencha la première croisade, mais bien celle de l'Europe [54]. L'importance qu'il accorde aux réformes d'Isaac Comnène fait également partie des idées devenues traditionnelles. Un autre fait important est que V. Vassilievsky, dans la même étude, entend lier dans une vision unitaire la situation intérieure et extérieure de l'Empire, en expliquant les pertes territoriales par les soulèvements populaires et la diffusion du bogomilisme, qui tiraient leurs sources des changements intérieurs propres à cette époque [55]. Il devait reprendre la question, l'approfondissant par de riches références au XI^e siècle dans ses matériaux sur l'histoire interne de Byzance, où il souligne le grand développement de l'aristocratie foncière, qui en ce siècle commence à gagner des privilèges aptes à renforcer ses tendances d'autonomie — ce qui fait que toute période peut être considérée comme une « глухой период » [56]. En même temps, ils se distinguent des autres historiens en rattachant les débuts de la féodalité byzantine des commencements de la décadence, qu'il fait coincider avec l'asservissement en masse des paysans libres : «...то что уже будет деиствителный зародыш феодалного порядка, хотя далеко не был его система » [57].

Sous l'influence des conceptions de V. Vassilievsky, A. Lipovski, dans ses recherches sur l'évolution des rapports bulgaro-byzantins s'arrêtant

[52] V. Vassilievsky, *Византия и печенеги*, in « Журн. Мин. нар просв », CLXIV (novembre 1872), p 177

[53] *Ibidem*, pp 117 119.

[54] *Ibidem*, p 122

[55] *Ibidem*, pp 136, 141–145, 149 sq

[56] V. Vassilievsky, *Материалы к внутренней истории византийского государства* in « Журн Мин нар просв. », CCII (1879), p. 386.

[57] *Ibidem*, p 415.

à l'année 1018, s'occupe seulement en passant de la situation du début du siècle[58]. Mais d'une grande importance doit être considéré l'ouvrage de N. G. Skabalanovitch, qui étudie la position de l'Etat et de l'Eglise au XI^e siècle. Il nous a laissé une monographie aussi documentée que systématique à cet égard, dont l'utilité s'avère encore actuelle. Malheureusement, malgré l'abondance du matériel suscité par l'exploration minutieuse des sources — minutie jamais réalisée jusqu'alors — on sent l'absence d'une vision historique permettant de dégager l'image de cette période. C'est ce qui explique peut-être la faible diffusion et le manque de notoriété de cet ouvrage. Mais en général, de ses pages se détache la situation de l'Empire aussi difficile à l'intérieur qu'à l'extérieur en raison de changements qui par la suite devaient se développer sans cesse[59].

Avec le renouvellement scientifique de la recherche l'on voit aussi la byzantinologie allemande aborder les problèmes du XI^e siècle. Un apport très important à cet égard est celui de W. Fischer, notamment dans ses travaux consacrés spécialement au XI^e siècle. S'occupant de certaines questions de la vie spirituelle et discutant quelques textes de cette période, W. Fischer arrive à ressusciter de la sorte l'atmosphère de l'époque, avec ses traits caractéristiques et l'explication de ses tendances. Il s'est surtout consacré à l'étude de la diffusion des connaissances juridiques au XI^e siècle, estimant que la décadence de l'Etat byzantin est directement liée à la décadence de la science du droit : « Mit dem Verfalle der Rechtspflege tritt unfehlbar der Verfall des Staates selbst ein, der neben sittlichen besonders auf rechtlichen Prinzipien beruht »[60]. De là l'importance qu'il attribue au grand lettré du XI^e siècle Jean Xiphilinos, personnalité qu'il considère non seulement comme le restaurateur du droit mais aussi comme celui qui par ce moyen a tenté d'enrayer la décadence byzantine[61]. Tout aussi intéressantes sont ses idées quant aux tendances sociales de l'époque : il se demande quelles sont en réalité les forces qui agissent derrière les partis en lutte. Et à ce propos, sous l'influence probable de G. Finlay, il reprend à son tour la question du rôle et de la destinée historique de cette « classe moyenne » byzantine, soulignant d'une part son éviction de tout rôle politique par l'aristocratie

[58] A. Lipovski, *Из истории греко-болгарской барьбы в X—XI веках*, in « Журн. Мин. нар. просв. », CCLXXVIII (1891), pp. 120—141.

[59] N. Skabalanovic, *Византийское государство и церковь в XI в.*, St. Pétersbourg, 1884, pp. 235—236, 246—249, 264—266, 310 sq.

[60] William Fischer. *Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts*, in « Programm der Gymnasial- und Realschul-Anstalt zu Plauen », 1883, p. 12.

[61] *Ibidem*, pp. 14—26, 44—49.

et d'autre part l'apparition d'un « prolétariat », qui lui aussi n'était pas destiné à un rôle historique particulier [62]. Pour approfondir ses connaissances sur le XI^e siècle, W. Fischer devait étudier certains textes comme les *Tractatus de Peculiis*, *Tractatus de Privilegiis Creditorum*, ainsi que *Peira*; il les attribue tous au XI^e siècle [63]. Un peu plus tard, le même auteur note dans ses études portant sur l'histoire littéraire du XI^e siècle le caractère officiel de l'historiographie byzantine, qui pour cette raison doit être soumise à un rigoureux examen critique, afin d'établir la véracité des renseignements qu'elle fournit [64].

G. Hertzberg, dans une intéressante synthèse d'histoire byzantine, mettait en lumière en tant que facteurs du commencement de la décadence byzantine l'affaiblissement de la centralisation d'Etat, la désagrégation bureaucratique, les tendances centrifuges de l'armée et la déchéance de l'activité diplomatique [65]. Il usait fréquemment du concept de « féodalisme », dont il datait les débuts au XI^e siècle, le considérant comme l'un des facteurs fondamentaux du déclin [66]. C'est à ce moment décisif que, avec les croisades, commencent à prédominer comme forces « ...die neue Aristocratie, namentlich seit sie unmittelbar mit dem Feudalismus des Abendlandes in Beruhrung kam, immer erfolgreicher mit der Absolutistischen Centralgewalth rivalisierte. Der Absolutismus selbst , der immer wieder zu der Praxis der basilianischen Epoche zurückgriff, hatte seinerseits wesentlich an nachhaltiger Kraft verloren » [67]. D'autre part, sans avoir une vision historique nettement précisée, S. Rockl a contribué lui aussi par ses études à établir sur des fondements plus critiques l'examen des sources du XI^e siècle [68]. Un autre ouvrage qui, sans s'occuper directement de l'histoire byzantine, offre néanmoins bien des contingences avec celle-ci, est le célèbre travail de W. Heyd qui a mis en lumière les prémisses de la décadence de Byzance au XI^e siècle du point de vue du trafic commercial, que les Byzantins ont laissé s'échapper de leur main. Voici ce qu'il affirme à cet égard : « En général les Grecs ne faisaient pas beaucoup d'efforts pour répandre dans leurs pays voisins les produits indigènes et asiatiques amassés dans leurs magasins. Les empereurs cherchaient à éblouir les princes étrangers, par la munificence, par leurs cadeaux

[62] *Ibidem*, pp 20, 32

[63] *Ibidem*, pp 51 56

[64] William Fischer, *Beitrage zu historischen Kritik des Leo Diakonos und Michael Psellos*, in « Mitteilungen des Instituts fur osterreichische Geschichtsforschung », 7 (1886), pp. 374—377

[65] G F Hertzberg, *Geschichte der Byzantiner und des osmanischen Reiches* . ., dans la collection « Allgemeine Geschichte und Einzeldarstellungen », herausgegeben von Wilhelm Oncken, II Hauptabteilung, VII Teil, Berlin, 1883, pp 17—34

[66] *Ibidem*, pp 16 17

[67] *Ibidem*, pp 211 212, v aussi p 243

[68] S Rockl, *Studien zu byzantinischen Geschichtsschreiben*, in « Blatter fur das bayerische Gymnasialwesen », 20 (1884), pp 277 282, 21, (1885), pp 4—19

d'objets exotiques ; ils aimaient à faire étalage de marchandises précieuses qui affluaient à Constantinople, mais ils ne comprenaient pas l'avantage d'une large politique commerciale qui eût facilité à d'autres nations l'accès de ces magnificences. Quant à leurs sujets, tous leurs efforts se bornaient à se procurer les objets nécessaires à leur bien-être et cela leur suffisait ; ils laissaient volontiers aux étrangers les difficultés et les risques inhérents aux longs voyages d'affaires »[69].

D'un grand écho à son heure, pour ce qui est de l'étude du XI^e siècle, a été l'ouvrage de C. Neumann sur la situation internationale de Byzance avant les Croisades. L'auteur témoignait dans cet ouvrage d'une capacité particulière à dégager les traits spécifiques de cette période. S'opposant à la conception qui prétend que le processus de décadence commencé après le règne de Basile II s'est développé selon une ligne droite ininterrompue, il souligne tout au contraire le caractère sinueux de sa démarche[70]. Mais, pour le développement des idées antérieurement formulées par V. I. Vassilievsky, il était important de centrer la cause de la décadence sur le caractère des modifications intervenues dans la structure sociale-économique et en tout premier lieu dans la situation agraire du pays. Voici ses propres mots à ce sujet : « Eigentlich erhalten erst durch die Einsicht in diesen wirtschaftlichen Kampf die Tathsachen der politischen Geschichte, die man in allen Buchern liesst, die rechte Beleuchtung. Auf den Sieg des Großgrundbesitzes gehen im Grund alle inner politischen Erschutterungen dieser Zeiten zuruck »[71]. Il use couramment du concept de « partis politiques » qu'il accuse d'avoir paralysé l'Etat par leurs conflits continuels[72]. Quant aux graves pertes territoriales subies de la part des Normands et des Turcs Seldjoucides, il les considérait déterminées non tant par l'intensité de la conquête que par les changements intérieurs de l'Empire à cette époque[73]. Au fond, tout n'était selon lui qu'un nouvel épisode du processus de morcellement des grands empires et qui marquait d'autant plus la distance séparant le Moyen Age de l'Antiquité : « Es ist ein neuer Akt im Kampf zwischen Altertum und Mittelalter, dass es der Volkerwanderung wieder einmal gelang, ein Stuck Orbis anzureißen und der Kleinstaaterei zu Überliefern. »[74]. Retenons aussi sa remarque que les hommes du XI^e siècle étaient conscients du commencement de décadence de leur univers[75]. L'importance de cet ouvrage a été ensuite

[69] W Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, Edition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur, Leipzig, 1885, pp 55—56

[70] Carl Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzugen*, Leipzig, 1894, p IX

[71] *Ibidem*, p 61

[72] *Ibidem*, p 73

[73] *Ibidem*, p 119

[74] *Ibidem*, p 96

[75] *Ibidem*, p 120

soulignée par Charles Diehl, qui adoptant la conception de Carl Neumann disait dans sa préface à la traduction française : « Malgré les apparences de la toute puissance impériale, le progrès des idées de légitimité, l'attachement à la dynastie de Macédoine, de sérieux dangers menaçaient au XI[e] siècle l'autorité des basileis. Par le développement croissant de la grande propriété, comme par le prestige des succès militaires, l'aristocratie féodale d'Asie avait conquis dans l'Etat une situation plus considérable encore » [76]. Quelques-unes de ces idées avaient été formulées du reste par Carl Neumann dans un ouvrage antérieur à caractère historiographique [77].

En même temps que la parution du premier ouvrage de Neumann, J. Seger parlait, lui aussi, dans un écrit à caractère historiographique de «l'esprit de parti » des historiens de ce siècle et du fait que leurs ouvrages n'étaient que des « écrits de parti » et qu'ils n'offraient donc une certaine valeur que pour l'histoire des idées politiques et non pour celle des événements proprement dits [78]. F. Gregorovius, dans sa fameuse monographie historique de la ville d'Athènes au Moyen Age, attirait l'attention, ainsi que l'avaient déjà fait quelques-uns de ses devanciers, sur l'importance prise par la Grèce dans la vision des Byzantins contemporains [79]. Br. Rhodius, dans une monographie sur Michel Psellos, à la lumière de ses écrits, s'attachait surtout à rendre évidents les traits spécifiques des Byzantins de ce temps, montrant que c'est bien alors qu'a eu lieu la cristallisation définitive de ce qu'on appelle généralement « byzantinisme »[80]. H. Madler s'est arrêté de préférence aux années 1056—1059, les considérant décisives pour l'histoire intérieure de cette époque, la politique de Théodora, de Michel le Vieux et d'Isaac Comnène — selon lui — ne faisant qu'un seul ensemble [81]. L'on peut considérer que l'apport de la byzantinologie allemande du XIX[e] siècle à l'étude de ce problème s'achève avec la synthèse de H. Gelzer, qui de son côté définit la période comprise entre 1026 et 1081 comme celle de décadence de l'Empire. Reprenant à son compte des idées récentes, il impose de manière définitive l'image

---

[76] Carl Neumann. *La situation mondiale de l Empire byzantin avant les Croisades*, Paris, 1905, Preface de Ch Diehl, p 4

[77] Carl Neumann, *Griechische Geschichtsschreiber und Geschichtsquellen im zwölften Jahrhundert*. Leipzig. 1888, p 20.

[78] J Seger, *Byzantinische Historiker des zehnten und elften Jahrhunderts I Nicephoros Bryennius* Munich. 1888, p 58

[79] F Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889, pp. 174—175, 177

[80] Bruno Rhodius, *Beitrage zur Lebensgeschichte und zu den Briefen des Psellos*, in « Programm des Koniglichen Gymnasiums zu Plauen », 1892, pp. 13 sq.

[81] Heinrich Madler, *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos. Ein Stuck byzantinischer Kaisergeschichte*, in « Programm des Koniglichen Gymnasiums zu Plauen », 1894, pp 13 51.

politique d'un XI^e siècle byzantin en tant que lutte incessante entre deux partis — sénatorial et militaire — pour le maintien ou l'éviction du régime « bureaucratique » qui a dominé la plus grande partie de cette époque [82].

Dans quelques essais groupés ensemble , D. Bikelas condamne l'influence encore sensible des détracteurs du XVIII^e siècle de Byzance, sans pouvoir nier entièrement la crise du XI^e siècle [83]. En quelque sorte différente des opinions généralement acceptées sur le XI^e siècle par les byzantinistes européens est celle de K. Paparrêgopoulos. Tout en partageant la conception de la majorité des chercheurs en ce qui concerne le caractère des règnes d'Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène et Michel Ducas, il formule la théorie selon laquelle à l'époque brillante de la dynastie macédonienne le pouvoir était encore entre les mains de l'aristocratie militaire, pour ne passer qu'avec l'extinction de cette dynastie entre celles des gens de lettres complètement inaptes à diriger les affaires militaires et politiques [84]. C'est pourquoi les prémisses de la dissolution doivent être cherchées dès avant le XI^e siècle, à l'époque même de la dynastie macédonienne, qui ne pouvait empêcher ni son apparition ni son développement. Et de ce fait il proclame sans détour le XI^e siècle comme la période qui a vu le commencement inéluctable de la décadence du monde byzantin : Οῦδεν ῆττον δὲ ἀξιοσημείωτοι εἶναι καὶ οἵ ὑλικοὶ καὶ ἠθικοὶ ποροὶ τοῦ ἐθνοῦς, δι'ὧν ἠδυνήθη ἡ δυναστεία ἐκείνη νὰ διαπράξῃ ὅσα διέπραξε διοτὶ τελευταῖον, αἵ τὸ ἔθνος τοῦτο δὲν ἐπράξε τὸ καὶ δὲν ἐιργαζετο καὶ δὲν ἐμαχετο μεχρί τινός οὐδεμία τέχνη ῆτο ἱκανὴ νὰ διασώθῃ ἐπὶ τοσοῦτο τὴν ἀνεξαρτησίαν του [85].

Il n'est pas surprenant que pour Paparrêgopoulos le schisme des deux Eglises en 1054 loin de marquer une date fatidique ait joué, tout au contraire, un rôle positif pour la conservation de l'entité nationale grecque contre les tendances occidentales d'aliénation [86].

Les problèmes du XI^e siècle byzantin ont également attiré l'attention de J. B. Bury au début de son activité. Pour lui comme pour quelques-uns de ses prédécesseurs d'une importance décisive est l'an 1057, date de l'avènement d'Isaac Comnène [87]. Dans une synthèse d'histoire byzantine pour le grand public, C. W. Oman s'arrête à certains moments

[82] Heinrich Gelzer, *Abriß der byzantinischen Kaisergeschichte*, in Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, II^e éd , Munich, 1897 Significatif le titre du chapitre consacré au XI^e siècle « Der Verfall des Reiches », pp 998—1 014.

[83] D Bikelas, *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*, Paris, 1893, pp 27, 38—42

[84] K Paparrêgopoulos, Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους, IV, Athènes, 1860 1903, pp 2, 8 11.

[85] *Ibidem*, p. 308

[86] *Ibidem*, pp. 288—290.

[87] J. B. Bury, *Roman Emperors from Basil II to Isaac Komnenos*, in « English Historical Review », IV (1889), pp. 41—64, 251—285.

qui marquent les grands désastres du XI^e siècle et qu'il estime comparables seulement à ceux du temps de l'empereur Héraclius [88]. L'étude de cette période conduit F. Cumont à certaines appréciations dénuées du reste de toute originalité[89]. Mais il convient de mentionner ici quelques ouvrages qui ne parlent qu'en passant du XI[e] siècle byzantin, leur principal objet étant le schisme des deux Eglises. L. Duschesne s'oppose par exemple à l'idée que le schisme fut le résultat des menées de certaines personnalités de l'époque; il le considère comme l'aboutissement d'un processus historique de séparation ininterrompue, une puissante tendance poussant l'Eglise orientale vers l'autonomie et cela depuis les temps les plus reculés[90]. Tout au contraire, L. Bréhier considérait comme son moteur la personnalité de Michel Cerularius, mais dans un contexte historique non détaché des problèmes de l'époque. Il dénommait la théorie et l'action politique de celui-ci « Le grand dessein de Michel Cerularius », qui se proposait d'assurer à l'Etat la solidité dont il avait alors besoin par l'union du pouvoir impérial et patriarcal dans une seule personne. Partant de ce cas concret fourni par l'histoire byzantine, L. Bréhier exprime son idée en ce qui concerne le rôle de certains moments de l'histoire : « L'histoire n'est pas, en effet, un tissu d'événements dont l'enchaînement serait fatal et rigoureux. Bien des germes existent dans les sociétés humaines comme dans la nature, bien des forces s'y contrarient mutuellement; pour qu'un de ces germes puisse éclore, pour qu'une de ces forces soit victorieuse, il leur faut un milieu favorable, un accident arrivé à propos, sans lesquels ils demeurent ensevelis pour l'éternité dans les profondeurs du possible et du néant. En un mot, malgré tous ces antécédents, le schisme oriental du XI[e] siècle n'était pas fatal : il n'était pas nécessaire du tout qu'il se produisît... Ce revirement si brusque fut dû à l'influence d'un seul homme, à celle du patriarche Michel Cerularius. »[91]. Ce même auteur étudia aussi d'autres aspects de la vie publique et culturelle byzantine du XI[e] siècle[92].

Il y a encore à mentionner quelques contributions de la première décennie de notre siècle, antérieures à la parution des grandes synthèses d'histoire byzantine qui devaient cristalliser dans une image d'ensemble les fruits des recherches précédentes concernant Byzance en général et dans ce cadre l'histoire du XI[e] siècle. F. Chalandon considérait le XI[e] siècle comme le prologue du règne d'Alexis Comnène, car celui-ci a entravé le

[88] C. W. Oman, *The Byzantine Empire*, Londres, 1892, pp 245 sq, 249–250, 257.
[89] F Cumont, *Anecdota Bruxellensia Chroniques byzantines du manuscrit 11 376*, Gand, 1894, pp 13 sq.
[90] L. Duchesne, *Eglises Séparées*, Paris, 1896, p 223.
[91] L. Bréhier, *Le schisme oriental du XI[e] siècle*, Paris, 1899, p. 306.
[92] L. Bréhier, *L'enseignement supérieur à Constantinople dans la dernière moitié du XI[e] siècle*, in Revue Internationale de l'Enseignement », XXXVIII (1899), pp. 97–112

développement des éléments destructifs surgis pendant les décennies qui ont précédé l'année 1081 : «Nous apercevons, dans les éléments divers dont est formé l'Empire, "le germe des morcellements et des confédérations futures". Ce germe, qui a grandi durant tout le XI[e] siècle, semblait devoir amener la désagrégation prochaine de l'Empire ; mais le développement va en être arrêté, grâce à la vigueur qu'Alexis Comnène apportera dans le gouvernement» [93]. Dans une série de recherches, K. Roth s'est occupé des problèmes du XI[e] siècle considérés à travers les lettres de Théophylacte d'Ohride ; reprenant une idée traditionnelle, il souligne à son tour l'esprit de parti manifeste dans les écrits de ce temps [94]. Il reprend à son compte la vision historique de ses prédécesseurs dans son essai de synthèse, surtout en ce qui concerne les différents règnes des empereurs ; il est intéressant de noter, cependant, l'importance que cet auteur accorde aux insurrections de la Péninsule balkanique, qu'il explique par l'introduction forcée de la part des Byzantins chez les peuples subjugués d'une économie monétaire d'échange à la place de leur économie naturelle [95]. Quant à Th. Lindner, dans son ouvrage où Byzance constitue un chapitre de l'histoire universelle, il estime que le phénomène essentiel de l'époque est le développement de la grande propriété foncière, doublé par l'infiltration, dans les villes, d'une nouvelle aristocratie, constituant au-dessus de la société rurale et citadine une classe unique et puissante, celle des archontes des campagnes et des villes [96]. En même temps, K. Dietrich essaie dans ses études, sans du reste parvenir à une réponse satisfaisante, de poser la question de la possibilité historique, pour une période de décadence politique et militaire, de ne pas subir tout à la fois des tendances visibles de déclin culturel [97].

Nous venons d'essayer ici l'esquisse de l'évolution d'une image réfléchissant les problèmes d'histoire byzantine depuis l'apparition de cette discipline au XVI[e] siècle et jusqu'au seuil du XX[e] siècle. La littérature du sujet étant immense, nos renseignements sont forcément lacunaires. Cependant, de même que dans la biologie l'évolution d'un individu rend l'image de l'évolution générale de l'espèce, nous espérons avoir abouti, grâce à l'image d'un seul problème, à suggérer l'image d'ensemble de l'évolution des études byzantines. C'est l'ébauche modeste d'un chapitre de l'histoire de la problématique des études byzantines

[93] F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène (1081–1118)*, Paris, 1900, p. 20.

[94] K. Roth, *Studien zu den Briefen des Theophylaktos Bulgarus*, im «Programm des Gymnasiums Ludwigshafen», 1900, p. 3.

[95] K. Roth, *Geschichte des byzantinischen Reiches*, Leipzig, 1904, p. 69

[96] Th. Lindner, *Weltgeschichte seit der Völkerwanderung*, II, Stuttgart-Berlin, 1902, pp. 166–168

[97] K. Dietrich, *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Literatur*, Leipzig, 1902, pp. 29–37, *Byzantinische Charakterköpfe*, Leipzig, 1909, p. 79.

RECHERCHES DE FOLKLORE COMPARÉ SUD-EST EUROPÉEN EN ROUMANIE (XIXe SIÈCLE)

ADRIAN FOCHI

Bien que le folklore comparé occupe une position des plus en vue dans la recherche folklorique roumaine, formant l'un de ses chapitres aussi spectaculaires que suggestifs, il n'a pas réussi toutefois jusqu'à présent à attirer l'attention des chercheurs en tant que problème indépendant, avec une histoire, une théorie, une méthodologie lui appartenant en propre. C'est pourquoi l'ouvrage de synthèse qui, tout en dégageant les traits particuliers de cette activité, puisse l'intégrer dans le folklore européen et, parcourant ses étapes successives, la mettre en valeur suivant les impératifs actuels de la science, se fait encore attendre.

En Roumanie, la tradition des recherches comparées remonte au XVIIe siècle. Les chroniqueurs moldaves, les historiens de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle, les représentants de l'Ecole transylvaine du XVIIIe siècle ont laissé de nombreuses et importantes notes comparatives, dont le contenu ethnographique et folklorique avait pour but de souligner l'origine latine de leur peuple. Avec le temps et par suite des circonstances particulières de l'époque, ces notes sont devenues une arme puissante dans la lutte menée par le peuple roumain pour s'imposer en tant que nation. La tendance de découvrir des traces classiques latines dans notre culture populaire a été longtemps dominante au XIXe siècle dans la pensée folklorique roumaine, ce qui donna lieu, tout comme dans l'historiographie et la linguistique, à des généralisations hâtives, à des exagérations regrettables.

Cette tendance a été combattue dans une grande mesure par la découverte que fit Vasile Alecsandri vers le milieu du siècle dernier de l'œuvre poétique populaire. L'édition des ballades populaires roumaines commencée en 1849, celle des noels en 1859, des contes en 1860, des proverbes et dits en 1879, qui se sont poursuivies des années durant jusqu'à

REV ETUDES SUD-EST EUROP., VI, 1 p 113 139, BUCAREST 1968.

ce que tous les genres et formes possibles de folklore fussent pratiquement épuisés, conduisirent peu à peu à l'éveil de l'esprit critique. C'est alors que la recherche folklorique s'orienta vers l'espace sud-est européen, ce qui fut à l'époque la réaction légitime contre le penchant par trop accusé que nous venons de mentionner, plaçant la question du folklore roumain dans son contexte naturel historique et géographique. Le point de vue sud-est européen s'impose donc dans la recherche folklorique de l'époque comme un tournant riche en conséquences pour le développement de cette discipline, un pas décisif marqué au début de la septième décennie du siècle dernier dans la voie du progrès scientifique.

Dès lors et pour plus d'un siècle, les folkloristes roumains s'adonnèrent à la tâche d'expliquer le contenu, la forme et la fonction de la culture populaire roumaine par rapport à la culture populaire des peuples voisins — ceux notamment de la péninsule balkanique. Le fruit de cette activité, constituant une contribution réelle à la théorie et à la méthodologie de notre discipline, a été une série de monographies consacrées surtout à la ballade populaire. Mentionnons à ce sujet le motif des « métamorphoses », celui des « arbres enlacés », de « Lenore », du « sacrifice de l'emmurée » et, récemment, les motifs du « testament du héros », celui de « Doičin le malade » ou du « retour du mari au moment des noces de son épouse ». Quelques savants éminents ont illustré cette recherche : B. P. Hasdeu, Nicolae Iorga, D. Caracostea, L. Şăineanu, M. Gaster, P. Caraman, T. et P. Papahagi, I. Muşlea. Leur liste est longue comme on le voit et il conviendrait d'y ajouter des écrivains et des poètes qui ont eu leur mérite, comme Al. Odobescu ou G. Coşbuc, ainsi que des historiens et archéologues comme Gr. Tocilescu ou encore des philologues comme O. Densusianu et D. Marmeliuc. Une contribution particulièrement intéressante à l'étude ethnographique et folklorique du sud-est européen est celle des linguistes qui ont étudié les dialectes des Roumains habitant la rive droite du Danube : le macédo-, le mégléno- et l'istro-roumain, contribution à laquelle il conviendrait d'ajouter celle de quelques voyageurs improvisés ethnographes.

Parallèlement à l'étude comparée, une riche activité de traduction en langue roumaine s'est développée dans le domaine du folklore balkanique durant toute cette période. Cette activité a eu pour résultat de renseigner les lecteurs de notre pays sur la diffusion de certains motifs folkloriques, les familiarisant de la sorte avec l'idée de « communauté folklorique sud-est européenne ». Ses débuts ont été certes modestes, sans prétention scientifique ; les traductions étaient faites d'après des intermédiaires fournis par les langues de large diffusion mondiale. Cependant, peu à peu, avec l'augmentation des exigences critiques et cette discipline une fois consolidée, on est arrivé à d'admirables versions reproduisant

fidèlement l'original et munies d'amples commentaires comparatistes — par exemple le volume de T. Papahagi avec des parallèles folkloriques gréco-roumaines.

Loin d'avoir un caractère isolé ou fortuit, le développement de toutes ces activités s'est intégré dans l'ample contexte des efforts conjugués dans le but d'assurer des assises solides à la théorie et à la méthodologie des études folkloriques en Roumanie. Entre ces deux domaines il y a eu incessemment un échange mutuel d'expérience et de suggestions fécondes. Un autre trait positif de cette activité réside dans le contact étroit qu'elle a maintenu avec la recherche folklorique européenne, ce qui lui a permis de se placer au niveau mondial. Elle nu fut, du reste, jamais à la discrétion des dilettantes : tout au contraire, des spécialistes de haute formation académique l'ont illustrée.

Le double système de références formulé ci-dessus (intégration de la recherche comparée dans le sens particulier du développement folklorique roumain d'une part ; présence continuelle de celui-ci dans l'horizon général de la science européenne d'autre part) a le mérite de rendre possible la distinction de trois phases successives dans le développement de ces recherces, chacune de ces phases parfaitement délimitée en ce qui concerne la théorie et la méthodologie de spécialité. La première phase tient du XIX^{e} siècle. Elle se caractérise par l'adhésion tour à tour des spécialistes roumains à la théorie migratoire de Benfey, à la théorie mythologique lancée par les épigones des frères Grimm (l'école de Max Muller, par exemple), ou à la théorie anthropologique soit dans sa variante psychologique (Lang, Taylor), soit dans celle sociologique (H. Spencer). Une deuxième phase couvre les quatre premières décennies de notre siècle et son trait caractéristique est la lutte engagée entre l'historisme représenté par Nicolae Iorga et la théorie esthétique dont le champion était D. Caracostea ; cette deuxième phase est celle où les études folkloriques, affranchies de la tutelle exercée par la linguistique ou la philologie, ont obtenu leur autonomie. Enfin, la troisième phase, celle contemporaine, se définit par un essai de valoriser l'expérience positive déjà acquise des études folkloriques roumaines, examinées à la lumière et au niveau actuel de la recherche mondiale dans ce domaine. Une nouvelle théorie fut élaborée durant cette phase et on est en train de mettre à l'épreuve une nouvelle méthodologie de recherche comparée, destinée à lui répondre.

Notre présent article constitue le premier chapitre d'une ample étude ; il est consacré à la première étape de cette voie, longue et difficile, pleine de contradictions, parcourue par les études folkloriques roumaines dans la dernière centaine d'années.

Le mérite d'avoir affirmé pour la première fois dans les études folkloriques roumaines la nécessité d'un point de vue sud-est européen appartient à l'écrivain Al. Odobescu. Son étude de début, intituleé *Cîntecele poporane în raport cu țara, istoria și datinile românilor* [Les chants populaires par rapport au pays, à l'histoire et aux coutumes des Roumains] et publiée en 1861 dans « Revista Română »[1], comporte l'esquisse fondamentale de sa pensée, son titre même est des plus éloquents. Comme il appert, l'auteur se propose d'examiner la création artistique de son peuple partant de trois points de vue : géographique, historique et ethnographique, c'est-à-dire se rapportant à la situation du pays sur la carte du monde, en relation avec le développement historique du peuple et compte tenu de la conception populaire en ce qui concerne la vie et le monde. Pour Odobescu, qui s'était approprié entièrement l'heureuse formule de Herder, le chant populaire représentait la « plus authentique voix du peuple », exprimant et transmettant — dans des formes plus vivantes et avec des moyens plus variés que ceux de l'histoire — les souvenirs du passé, ainsi que la marque de la nationalité. Notre écrivain connaissait la dynamique du folklore dans le temps et dans l'espace. Il savait que, loin de représenter tout simplement un vestige culturel, le folklore est en fait un produit « en marche », qui voyage « d'homme à homme et de siècle en siècle », chacun lui ajoutant « un signe de son propre chef, une parole, un vers, un épisode »[2], à tel point qu'en fin de compte c'est à peine si l'on peut encore distinguer sa forme initiale, cachée sous d'innombrables modifications surajoutées avec le temps. Il savait aussi que le folklore voyage dans l'espace, passant d'un peuple à l'autre ; c'est pourquoi il se propose de parcourir, afin de parfaire ses études, « les pays voisins aussi, avec lesquels la Roumanie a eu des relations d'amitié ou de rivalité, plus ou moins longues et intimes », dans le but de surprendre les échanges culturels qui ont eu lieu entre ces peuples et le peuple roumain au cours des siècles. L'utilisation de la méthode comparatiste lui semble d'autant plus indiquée que la communauté folklorique sud-est européenne s'appuie sur une réelle communauté historique. Tous les peuples de cette partie du monde sont unis par une très vieille et « secrète fraternité », « ils ont vécu de nombreux siècles, partageant à peu près les mêmes gloires et les mêmes besoins, souffrant des mêmes vicissitudes et chantant à l'unisson, chacun sur sa lyre nationale, des chants d'un même genre »[3]. Il convient de retenir que le jeune Odobescu était fort bien renseigné pour l'époque sur le folklore des peuples balkaniques. Ses connaissances portaient

[1] Citation d'après *Opere complete* [Œuvres complètes], vol. II, Bucarest, 1908, pp 1—9.
[2] *Ibidem*, p 8
[3] *Ibidem*, p 9

sur les principaux recueils de folklore néo-grec (Fauriel, de Marcellus), ainsi que sur ceux des peuples sud-slaves (Karadžić, Dozon) [4].

La même année (1861), quittant le domaine des généralités théoriques et méthodologiques, Al. Odobescu publiait sa première étude comparative proprement-dite, lui donnant le titre tout aussi suggestif de *Răsunete ale Pindului în Carpați* [Échos des Pindes dans les Carpates] [5]. Se conformant aux mêmes schémas théoriques, il découvre des parallèles sud-est européens dans quelques phénomènes et créations populaires roumains. Pourtant, bien qu'il connût des versions sud-danubiennes contemporaines, il ne prit pas comme point de départ leur étude comparée, leur préférant des prototypes supposés classiques, ce qui devait sans doute affaiblir son argumentation, aboutissant à l'infirmation de ses théories. Caractéristique à cet égard est l'explication qu'il donna à la genèse et à la diffusion de la célèbre ballade *Miorița* [6].

Avec sa troisième étude, la préface à l'ouvrage de G. Dem. Teodorescu intitulée *Încercări critice asupra unor credințe, datini și moravuri ale poporului român* [Essais critiques sur quelques croyances, coutumes et mœurs du peuple roumain] [7], Odobescu abandonne cette voie moderne qu'il avait adoptée dans sa jeunesse, en quête de quelques douteux parallèles latins concernant la coutume des *paparude* et de la *sorcova* [8].

Sa dernière étude, *Biserica de la Curtea de Argeș și legenda Meșterului Manole* [L'église de Curtea de Argeș et la légende de maître Manole] [9], s'attaque à l'un des thèmes préférés du folklore sud-est européen portant sur le cycle de légendes nouées autour du « sacrifice de l'emmurement ». C'est là du reste la première étude comparée de ce motif. Connaissant les versions roumaines, albanaises, néo-grecques et serbes de cette légende, Odobescu était également au courant de ses versions occidentales. Il estimait plausible l'hypothèse de sa transmission de l'Occident vers l'Orient, par le truchement des Francs, des Teutons et des Normands qui ont également introduit en Orient au moment des Croisades leurs chants et leurs contes chevaleresques [10]. Mais notre écrivain s'abstient d'indiquer la route

---

[4] *Ibidem*, p. 3—4

[5] *Ibidem*, pp. 10—39.

[6] *Ibidem*, pp. 34—35. V. D. Caracostea, *Balada poporană română. (Curs universitar)* [La ballade populaire roumaine Cours donné à l'Université], Bucarest, 1933, p 593 et Adrian Fochi, *Miorița Tipologie, circulație, geneză, texte* [Mioritza. Typologie, diffusion, genèse, textes], Bucarest, 1964, p . 130—134

[7] *Opere complete*, vol II, pp. 178—184.

[8] *Ibidem*, pp. 181, 183—184

[9] *Ibidem*, vol. III, pp 263—264.

[10] *Ibidem*, pp 268—269. Pour la théorie occidentale de la poésie épique sud-slave, v. André Vaillant, *Les chants épiques des Slaves du Sud.* dans « Revue bimensuelle des cours et conférences », 33 (1931—1932), p. 435 Chez nous, le représentant de ce courant fut l'historien Nicolae Iorga. V Adrian Fochi, *Nicolae Iorga și folclorul* [Nicolae Iorga et le folklore], dans « Revista de etnografie și folclor », 11 (1966), p. 457

parcourue par cette légende à l'intérieur de la péninsule balkanique car il n'était pas familier de la méthode des comparaisons thématiques des différentes versions nationales (d'ailleurs, à l'époque, cette méthode n'était pas encore mise au point). Un chanteur de guzla bilingue, très doué, a introduit et localisé chez nous cette légende, apportée de Serbie à une époque où bon nombre d'autres sujets de ballades populaires serbes ont pénétré dans le folklore roumain. Il ne faut pas la rattacher à la construction de l'église de Curtea de Argeş, qui date du commencement du XVI^e siècle, mais à une date plus récente, c'est-à-dire la fin du XVII^e siècle, liée au nom d'un célèbre constructeur d'églises qui s'appelait Manole.

Si l'on faisait maintenant le total des résultats obtenus par Odobescu dans ce domaine, il nous faudrait convenir que ses études n'ont pas réussi à affronter victorieusement l'épreuve du temps, comme ce fut du reste le cas de toutes les recherches similaires contemporaines. En effet, cette sorte de recherches étaient alors encore à leurs débuts : il leur manquait les instruments de travail, la théorie et la méthodologie de cette discipline n'étant pas encore fixées. Mais ce qu' Odobescu a laissé comme un bien définitivement acquis pour la science folklorique roumaine est ce point de vue sud-est européen. Il fut le premier à affirmer que les peuples de cette région ont réalisé, de par leur situation géographique et leur longue cohabitation, une culture commune au point de vue de son contenu et de sa forme. Ce fut toujours lui qui a prouvé qu'on ne saurait comprendre la forme spécifique de la culture d'un peuple de cette contrée sans la rattacher aux autres cultures populaires développées là. S'attachant dans toute son œuvre de folkloriste à mettre en pratique ce principe, même s'il n'a pas eu la main heureuse dans le choix de ses exemples, l'on ne saurait nier que l'idée formulée par lui est demeurée intacte et aucun des chercheurs qui lui ont succédé n'a jamais eu la pensée de la mettre en discussion.

Celui qui devait exploiter cette découverte d'Odobescu, l'élévant au rang de principe fondamental de la recherche folklorique roumaine, fut B. P. Hasdeu. Exceptionnellement doué, celui-ci était favorisé dans ses recherches par la profonde connaissance des langues et des littératures slaves. Multiple et profond, Hasdeu domine de manière incontestable la recherche folklorique roumaine des dernières décennies du siècle passé. Ce fut lui le créateur des premiers jalons scientifiques de l'étude comparée sud-est européenne, déterminant la méthodologie de cette discipline. Sans exposer ses idées dans un système cohérant, Hasdeu les a présentées en différentes occasions et dans des contextes fort variés. Néanmoins, tous ces *membra disjecta* s'organisent dans un véritable système dès que l'on prend la peine de les grouper.

Le premier problème qui se posait à notre savant concernait la définition de la communauté folklorique des peuples sud-est européens. Pour le résoudre, il s'attaque à l'étude de la langue, qu'il considérait comme un élément définitoire pour l'ethnie de chaque peuple. Les diverses stratifications répétées de peuples et de langues, perpétrées des millénaires durant dans cette partie du monde, aboutirent par suite d'interférences structurales et en profondeur à « une seule famille étroitement liée, tel un συμπόσιον de frères, cousins et beaux-frères »[11]. L'élément unificateur par excellence était la langue des populations thraces, langue de nos jours disparue mais entrée en proportions plus ou moins grandes dans la composition de celles parlées dans le Sud-Est européen. A cet argument linguistique, Hasdeu ajoute l'argument historique de la cohabitation de tous ces peuples soumis à des conditions identiques ou presque identiques, avec un ennemi commun (l'Empire ottoman) et l'aspiration séculaire d'échapper à son joug. Enfin, un troisième argument est celui des institutions communes à cet ensemble de peuples, nées de la communauté religieuse de cette zone[12].

Pour ce qui est de la genèse et la diffusion des œuvres folkloriques, Hasdeu, sans se montrer le partisan sectaire d'une idée, fait preuve d'une conception nuancée. Ainsi au sujet de la genèse du folklore, partant du critère psychologique de l'unité de la nature humaine, il a maintes fois proclamé comme possible la « génération spontanée » de thèmes et motifs poétiques similaires chez des peuples n'ayant jamais eu de contacts culturels. « Tout phénomène purement psychologique, la haine comme l'amour, peut prendre non seulement la même forme, mais encore la même nuance dans des groupes humains qui n'ont jamais eu le moindre lien direct ou indirect »[13]. En cela, il est l'adepte de l'explication anthropologique de la genèse du folklore, dans sa variante psychologique. Toutefois, il introduit dans la discussion — mérite évident, digne d'être mentionné — le facteur géographique. « Copiant la nature là où la nature est une et la même, le Scandinave et le Hottentot, l'homme le plus cultivé et le sauvage, l'antique et le moderne, quiconque et n'importe où, devront se rencontrer »[14].

La genèse indépendante des motifs ne saurait exclure pourtant la migration culturelle. Les deux phénomènes sont complémentaires,

---

[11] *Strat și substrat Genealogia popoarelor balcanice* [Stratum et substratum La généalogie des peuples balkaniques], Introduction au t III de l'*Etymologicum Magnum Romaniae*, Bucarest, 1892, p XXXVII

[12] *Baba Novac*, dans « Columna lui Traian », 7 (1876), p 147.

[13] *Poezia poporană ruteană în legătură cu istoria română* [La poésie populaire ruthène par rapport à l'histoire roumaine], dans « Columna lui Traian », 7 (1876), p 332 Compte rendu du recueil de chants historiques de Vl Antonowicz et M. Dragomanov

[14] *Palpitațiunile copilei. Notiță de literatură comparată* [Les palpitations de la jeune fille. Notice de littérature comparée], dans « Columna lui Traian », 7 (1876), p. 376.

complétant l'image de la dynamique réelle de la culture de l'humanité. Mais la migration n'est possible que dans le cas des contacts directs entre différents peuples. Ces contacts peuvent être de deux sortes : géographiques et politiques. Les deux critères qu'il mettait—comme nous l'avons vu —à la base de la communauté folklorique sud-est européenne reparaissent donc ici [15]. L'emprunt culturel s'accomplit dans tous les domaines de la culture populaire et professionnelle, surmontant, grâce aux traductions, les barrières linguistiques. Cependant, le processus n'est pas aussi simple qu'il peut paraître à première vue, car cet emprunt n'est pas mécanique. Hasdeu témoigne d'une pensée subtile et inspirée lorsqu'en parlant des limites de la réception de tout emprunt il écrit : « Chaque peuple a sa forme propre, n'accueillant comme sien que ce qui correspond à cette forme spécifique, qui subit à son tour d'époque en époque des modifications donnant alors lieu à des transformations corrélatives dans tout ce qui tient du populaire » [16]. Ensuite, il précise la manière dont a lieu la réception : « empruntant et traduisant, la littérature populaire remanie admirablement le matériel étranger, lui donnant un air tout à fait local »[17]. Cette manière dualiste de formuler le passage que nous venons de citer est bien à retenir, car elle comporte une idée appelée à faire carrière dans la recherche folklorique roumaine. Il s'agit du rapport entre le contenu international (« le matériel étranger ») et la forme nationale (« l'air local ») des produits folkloriques, rapport que M. Eminescu [18] allait discuter par la suite, vers la fin du siècle dernier. Ce rapport a été repris au commencement de notre siècle [19] par A. Bîrseanu et avancé au rang de principe de recherche par D. Caracostea [20], dans l'œuvre qu'il rédigea entre les deux guerres.

Donc, selon sa conception, un peuple ne saurait emprunter de ceux avec lesquels il entre en contact que ce qui est en parfait accord avec sa nature spécifique. L'emprunt n'est pas un acte de transposition mécanique, d'une langue dans l'autre, mais bien un processus d'adaptation où le matériel emprunté se modèle sur cette nature spécifique, un processus

---

[15] I. C. Fundescu, *Basme, orații, păcălituri și ghicitori adunate de...* [Contes, épithalames, anecdotes et devinettes recueillis par .] Avec une Introduction de B P. Hasdeu sur la littérature populaire, Bucarest, 1870, p. VII (l'introduction est rédigée en 1867)

[16] *Cărțile poporane* [Les livres populaires]. Avec une étude introductive et des notes de Petre V Haneș Bucarest, [1936], p. 43, dans *Cuvente den bătrîni* [Paroles des anciens], vol. II où son titre est · *Ochire asupra cărților poporane* [Coup d'œil sur les livres populaires].

[17] I. C. Fundescu, *op cit* , p. VII.

[18] Perpessicius, *Eminescu și folclorul* [Eminescu et le folklore], dans « Steaua », 12 (1961), n° 7, p 74 et I Rotaru, *Eminescu și poezia populară* [Eminescu et la poésie populaire], Bucarest, 1965, p. 55

[19] *Die rumänische Volksdichtung*, in « Die Karpathen », Brașov, 1 (1908), n° 10, p. 294.

[20] Symptomatique le titre même du plus important ouvrage comparatiste rédigé par lui : *Material sudesteuropean și formă romănească* [Matériel sud-est européen et forme roumaine], mais par la « forme », D. Caracostea entend la structure épique même du texte, son interprétation thématique.

d'assimilation en profondeur des éléments étrangers, jusqu'à ce qu'ils revêtent la forme nationale. Cette adaptation est en réalité un processus créateur, puisque l'œuvre qui en résulte offre des traits innovateurs et originaux. L'originalité d'une version ne réside pas uniquement dans sa forme extérieure; elle consiste notamment dans l'interprétation particulière que chaque peuple donne au même sujet, en cet élément créateur lui appartenant en propre et que chaque peuple ajoute à la version empruntée; et elle se fait reconnaître justement grâce aux notes distinctives de la nouvelle production par rapport au matériel emprunté [21]. C'est donc en ce sens-là et visant à surprendre cette originalité que doivent s'orienter dorénavant les efforts des chercheurs.

En ce qui concerne la méthode de recherche, Hasdeu se montre mécontant de la pratique comparatiste contemporaine. Il critique cette tendance simpliste, vulgarisatrice, d'accumuler des matériaux similaires, sans la précision systématique et rigoureuse de leurs degrés de similitude. Un tel procédé a eu, plus d'une fois, pour résultat la perte de vue des points intermédiaires, menant à une confusion de choses « d'une parenté problématique ou seulement apparente » [22]. Accoutumé à la discipline sévère de la linguistique, Hasdeu prétend imposer à la littérature populaire la même précision analytique [23], car c'est seulement de cette manière que la recherche folklorique pourra accéder au niveau scientifique auquel elle aspire. Enfin, parmi les comparatistes qui lui sont contemporains, il apprécie surtout les ouvrages d'un von Hahn et d'un Kohler.

C'est ainsi donc qu'il convient de juger l'œuvre folklorique de Hasdeu. Il y a, néanmoins, encore quelques remarques à faire. Comme la découverte du cadre théorique et méthodologique susmentionné ne se fit pas d'un coup, notre savant ne l'a jamais exposé ni en tant que système, ni de manière intégrale. L'incontestable solidité de ses conceptions, mises en valeur par ses successeurs et encore susceptibles d'être valorisées par la recherche contemporaine, découle du fait qu'elles sont entièrement fondées sur la réalité, sur le concret; il ne s'agit donc pas d'un schéma abstrait, dogmatique, mutilant la vérité. Ses conceptions s'imposent comme des conclusions « librement acceptées, *a posteriori* » [24], issues de son expérience, du contact direct avec le matériel analysé.

Dans la série des grandes études de folklore comparé dues à Hasdeu, deux sont dignes de notre attention, non tant par le détail que par l'ample fermentation créatrice dont elles furent la source. La première,

---

[21] *Cărțile poporane*, p. 57

[22] *Cucul și turturica*, dans *Cuvente den bătrîni*, p 502.

[23] Ion Breazu, *Hasdeu și patrimoniul popular* [Hasdeu et le patrimoine populaire], dans « Tribuna », 1 (1957), n° 28, p 3.

[24] *Principii de lingvistică* [Principes de linguistique], dans *Cuvente den bătrîni*, vol III, p. 14.

intitulée *Cucul și turturica* [Le Coucou et la Tourterelle], est consacrée à la discussion du processus présidant au transfert du motif international des « métamorphoses »[25]. Ce motif, très vivace dans le folklore roumain, est universellement connu. Avec les possibilités réduites d'information de l'époque, Hasdeu s'est vu obligé de reprendre plusieurs fois ce sujet, au fur et à mesure de la découverte d'autres variantes nationales. Il pensait y voir la migration continuelle des sujets, une migration orientée de l'Orient vers l'Occident.

Un autre chercheur M. Gaster, publia lui aussi un matériel documentaire nouveau, la variante inverse du motif, celle spécifique aux contes notamment. Attesté en Perse, en Roumanie et en France, ce motif nous sera parvenu par l'intermédiaire bulgare, avant de poursuivre sa migration vers l'Occident. Il semble que c'est le bogomilisme — cette variante bulgare du manichéisme médiéval — qui a favorisé le transfert du chant bulgare dans le folklore roumain et occidental[26]. Découvrant ensuite les versions serbo-croate et italienne, Hasdeu pensa avoir trouvé les chaînons intermédiaires de cette migration vers l'Occident[27]. Il fonde son hypothèse sur le parallélisme avec un autre cas de migration, à savoir la migration d'une œuvre populaire persane en Portugal : « La Légende des nombres »[28]. C'est donc qu'il accepte l'idée de la monogenèse orientale du texte, ainsi que l'hypothèse de sa migration graduelle vers l'Occident. Le principal rôle dans la diffusion du motif aura été tenu par les Bulgares, qui ont eu d'étroites relations avec les Roumains et avec l'Occident (les Albigeois) du temps où le bogomilisme était arrivé à l'apogée de son développement. L'opinion de Hasdeu en ce qui concerne l'influence du bogomilisme sur la culture médiévale roumaine ne reçut pas la confirmation des recherches ultérieures[29], mais ceci dépasse les limites de la présente étude. Essentiel quant à la méthode qu'il applique dans l'étude comparée du folklore demeure le fait qu'il ne considère pas la migration un principe mécanique, se suffisant en soi ; il postule, tout au contraire, la nécessité de lui trouver une justification concrète, historique. Et c'est ce qui expli-

[25] *Cucul si turturica*, pp 501 566 et l'addenda pp 694 702

[26] *Ibidem*, pp 541 565

[27] *Ibidem*, p 702

[28] *Povestea numerelor la români, la slavi, la francezi, la evrei etc* [La légende des nombres chez les Roumains, les Slaves, les Français, les Juifs, etc], dans *Cuvente den bătrîni*, vol II, p 606

[29] L'infirmation de la théorie de Hasdeu sur le bogomilisme, N Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească I Epoca influenței slavone* [Les livres populaires dans la littérature roumaine I L'époque de l'influence slavonne], Bucarest, 1929, pp 24—59, D Caracostea, *Balada poporană română* [La ballade populaire roumaine], p 239 ; *Istoria literaturii române* [L'histoire de la littérature roumaine], I. Le Folklore La littérature roumaine à l'époque féodale (1400—1780), Bucarest, 1964, pp 500—503 . Légendes bogomiliennes ; Al. Piru, *Literatura română veche* [La littérature roumaine ancienne], Bucarest, 1961, p. 254—260 : La littérature bogomilienne

que son appel au bogomilisme — courant culturel à larges bases sociales, qui a bien pu favoriser la diffusion des textes folkloriques analysés.

La deuxième étude importante de folklore comparé de Hasdeu a pour objet le cylce des ballades dédiées à la personnalité de « Baba Novac ». Il s'agit d'un personnage historique, un « haïdouk » serbe avec un riche palmarès, qui prit rang dans l'armée du prince de Valachie Michel le Brave, participant de la sorte à l'épopée de la première union des trois principautés roumaines en 1600. Baba Novac a payé de sa vie le dévouement et la fidélité qu'il avait vouée à ce prince[30]. Cependant, il est intéressant de noter que c'est justement cette seconde partie de sa vie, c'est-à-dire celle vécue en pays roumain, qui ne se reflète pas dans la ballade : Roumains, Bulgares et Serbes exaltent uniquement le haïdouk, le héros patriarcal. Il est du reste hors de doute que toutes les versions connues portent « la marque d'une époque de beaucoup plus ancienne » que celle où se place le personnage réel que nous avons en vue. C'est ce qui permet de conclure que dans cette figure « poétique » l'imagination du peuple procède à un mélange, juxtaposant plusieurs (au moins deux) personnages pris à la légende. Le génie populaire aurait donc agi de la manière classique définie par G. Vico en ce qui concerne la création des « héros épiques ». Dans la première version de son étude publiée en 1876, Hasdeu affirmait que les textes roumains du cycle « Baba Novac » semblent avoir « l'air d'être la simple traduction ou l'imitation postérieure de ceux [empruntés] aux Slaves transdanubiens »[31], et cela justement parce que ces textes portent sur la première partie de l'existence de notre personnage, vécue en Serbie. Reprenant cette étude en 1894, Hasdeu revenait sur sa première affirmation, en écrivant qu'« aucune des ballades roumaines concernant Baba Novac n'était une traduction, encore moins une imitation, d'une quelconque ballade slave transdanubienne, bien que les caractères des deux héros et les motifs épiques fussent les mêmes, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'un fonds commun que Serbes, Roumains et Bulgares ont employé suivant des voies indépendantes l'une de l'autre »[32]. Hasdeu essaie d'assigner une date à la genèse de la version roumaine partant de considérations d'ordre linguistique, sans réussir pourtant à convaincre. La question de ces ballades ne fut reprise par la suite qu'en

---

[30] I Crăciun, *Baba Novac, generalul lui Mihai Viteazul* [Baba Novac, le général de Michel le Brave], tirage à part de « Gazeta ilustrată », Cluj, 1936, n° 5 6, N Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, [L'histoire de Michel le Brave], vol II, Bucarest, 1935, p 125, Constantin C. Giurescu, *Istoria românilor* [L'histoire des Roumains], vol II, première partie, Bucarest, 1937, p 278

[31] *Baba Novac*, dans « Columna lui Traian ». 7 (1876), pp 156—157

[32] *Baba Novac*, dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol III, col 2256 2262 Citation prise de : *Din Etymologicum Magnum Romaniae Bucăți alese* [Morceaux choisis], Bucarest, 1894, (V^e ed), p 251.

passant, aussi n'est-elle pas encore résolue. Cependant les spécialistes contemporains sont enclins à les considérer comme provenant du sud[33]. De même que dans le cas de la ballade antérieure, Hasdeu estime devoir fournir une explication à cette création commune du sud-Est européen, usant à cette fin d'arguments extérieurs à l'œuvre d'art analysée. Ce fut dans ce contexte qu'il donna l'admirable définition de la communauté sud-est européenne que nous avons déjà citée. Il insiste tout particulièrement à propos de ce cycle de ballades sur la quasi-identité de situation politique chez les peuples assujettis par l'Empire ottoman. Si l'idée fondamentale de sa première étude était celle de la migration des motifs — migration favorisée à une certaine époque par l'existence d'une communauté de culture — l'idée maîtresse dans le second cas est celle de la création indépendante d'œuvres similaires dans le cadre d'une ample communauté géographique, historique et culturelle.

Les autres études de Hasdeu, celles où il fait état de la production populaire balkanique en tant que document servant l'histoire de son peuple, doivent également être mentionnées ici. La pensée de découvrir dans le folklore des idées pertinentes relatives à des faits et des personnages historiques n'est pas une nouveauté introduite par l'œuvre de Hasdeu. Renforcée du prestige d'un N. Bălcescu[34] ou d'un Al. Russo[35], celle-ci était devenue l'une des coordonnées essentielles des études folkloriques roumaines du siècle dernier et même, passant par Hasdeu et ses disciples, elle était appelée à connaître avec N. Iorga [36] et ses adeptes[37] un riche développement, bien documenté dans les premières décennies de notre siècle. Hasdeu ne faisait donc rien de plus que de se conformer au style de son époque. Mais ses larges connaissances des langues et littératures slaves le rendaient à même d'approfondir l'étude des traces que la présence et l'activité historique du peuple roumain avaient laissées dans le folklore de ses voisins slaves avec lesquels notre savant était fermement convaincu que son peuple devait avoir entretenu de longues

---

[33] Nicolae Iorga, *Balada populară românească*, p. 42 Pour le processus de l'assimilation du thème par le folklore roumain, v. Al I Amzulescu, *Balade populare românești* [Ballades populaires roumaines], vol. I, Bucarest, 1964, pp. 43—46

[34] « Magazin istoric pentru Dacia », 1 (1845), p. 3.

[35] *Scrieri*, publié par P V Haneș, Bucarest , 1908, p 186 : « Coutumes, contes, musique et poésie sont les archives des peuples C'est grâce a elles qu'on peut à tout moment reconstituer le passé obscur ».

[36] *Balada populară românească* Vălenii de Munte, 1910. V aussi Adrian Fochi, *Nicolae Iorga și folclorul*, p 457.

[37] D. Marmeliuc, *Figuri istorice românești în cîntecul poporal al românilor* [Figures historiques roumaines dans le chant populaire des Roumains], tirage à part des « Analele Academiei Române », II^e série, t. XXXVII, Mém de la Section littéraire, Bucarest, 1915, Al Iordan, *Mihai Viteazul în folclorul balcanic* [Michel le Brave dans le folklore balkanique], tirage à part de la « Revista istorică română », 5—6 (1935—1936), *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, Bucarest, s.d.

et étroites relations communautaires. Son attention se fixait de préférence sur les époques obscures de l'histoire roumaine, celle par exemple de la genèse des premiers Etats féodaux roumains. Il estimait que les rares documents concernant cette dernière époque pouvaient être heureusement complétés grâce aux données fournies par la tradition orale de l'intérieur et surtout de l'extérieur du pays.

Dès l'an 1877, Hasdeu réussissait à identifier dans le folklore des Slaves sud-danubiens quatre personnalités de l'histoire roumaine du XIV[e] siècle ; il s'agit des voévodes Vlaicu, Radu, Dan et Mircea. Il étudia de près l'écho que les luttes intestines des princes Dan et Mircea[38] pour le trône valaque avaient eu dans les chants épiques bulgares et serbes. Fertile en suggestions d'un grand intérêt culturel, cette sorte de recherche a été reprise pendant l'entre-deux guerres par Al. Iordan.

L'étude fondamentale de Hasdeu dans ce domaine a pour objet la légende de Negru Vodă[39], personnage considéré par le peuple roumain comme fondateur de la principauté valaque. Son but était d'éclairer de la sorte un siècle et demi de l'histoire des commencements de la Valachie. De cette étude portant sur plusieurs cycles de motifs et ballades se dégage, par l'ampleur de la recherche et l'ingéniosité des associations, l'analyse comparative des ballades du type *Letinul bogat* [Le riche Latin], qui est la version roumaine d'un texte serbe de Vuk Karadžić relatant les noces du tsar Etienne Dušan (II, n° 28) et d'un texte bulgare décrivant les noces du roi Šišman pris dans le recueil des frères Miladinov (n° 57). Il s'agit d'une demande en mariage dans le genre héroïque, où le prétendant se fait remplacer dans le tournois par quelqu'un de sa suite, thème rendu populaire par les *Nibelungen* où dans la compétition pour la main de Brunhilde Siegfried remplaçait le roi Gunther. Certains spécialistes ont cru à l'époque qu'il y avait une dépendance génétique entre les ballades sud-slaves de ce type et la grande épopée médiévale allemande, ignorant qu'il s'agissait en réalité d'un lieu commun employé par bon nombre de peuples dans leurs contes héroïques[40]. Hasdeu commet la même erreur quand il croit voir dans le « Latin » de la ballade susmentionnée le voévode valaque Litean (= Litovoi), enregistré par l'histoire vers l'an 1274. Il suppose que cette ballade donne la description des noces de la fille de Litean-Vodă avec un prince serbe, parce qu'il découvre dans

[38] *Poezia poporană sîrbă și bulgară. Lupta între frații Dan și Mircea cel Mare* [La poésie populaire serbe et bulgare. La lutte entre les frères Dan et Mircea le Grand], dans « Columna lui Traian », 8 (1877), p. 250.

[39] *Negru Vodă. Un secol și jumătate din începuturile statului Țării Românești (1230—1380)* [Negru Vodă. Un siècle et demi des commencements de l'Etat de Valachie...], dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, t. IV, Bucarest, 1898.

[40] Viktor Schirmunski, *Vergleichende Epenforschung*, Berlin, 1961, p. 14 avec toute la bibliographie du problème.

son texte certaines coutumes nuptiales qu'il croyait spécifiques au peuple roumain, ainsi que des détails épiques qu'il souligne et qui semblent mettre la ballade serbe en directe relation avec cet événement. L'analyse de ces deux versions nationales le pousse à affirmer leur indépendance génétique, les traits identiques s'expliquant ainsi que les similitudes qu'elles présentent par le fait que Roumains et Serbes ont raconté aussi fidèlement que possible un seul et même événement, par tous connu[41]. Et, se conformant à la pratique du temps, Hasdeu essaie de situer géographiquement la cité de Ledjangrad, résidence de Litean-Vodă, cité qu'il supposait avoir été le théâtre des événements racontés dans la ballade[42]. En plus d'un riche matériel documentaire, Hasdeu connaissait également toute la littérature de son temps concernant ce sujet, sans parvenir pour autant à dépasser les pratiques et les conceptions alors courantes.

Avant de clore la discussion sur l'apport de Hasdeu dans le domaine des études folkloriques aux Balkans, il est nécessaire de souligner une fois de plus que tout au long de son activité notre savant s'est attaché à servir l'idée de la communauté folklorique sud-est européenne, identifiant les thèmes et les motifs communs, soulignant les divers parallélismes poétiques, faisant d'intéressantes et fructueuses incursions dans tous les domaines du folklore (livres populaires, contes[43], croyances[44], coutumes[45], mythes[46]), prouvant chaque fois l'abondance de son information et se montrant souvent fort bien inspiré. Même lorsque son intérêt se borne à relever simplement les points de convergences sud-est européennes du folklore roumain, sa contribution demeure importante, car elle éclaire certains de ces liens secrets qui unissent dans un système organique et d'un caractère tranchant la culture des peuples du Sud-Est européen, lui conférant en dépit de son hétérogénéité ethnique et linguistique — un profil spirituel unitaire en profondeur. Même quand il s'engage dans l'impasse où menaient toutes les études folkloriques de l'époque ou bien quand, poussé par son imagination, il passe à côté de la vérité, Hasdeu

[41] *Negru Vodă*, p CXXII CXXIII

[42] *Ibidem*, p CXLIII, Viktor Schirmunski, *op cit*, p 85

[43] *Etymologicum Magnum Romaniae*, t I, col 435, 824—825, parallèles néo-grecs, d'après G von Hahn

[44] *Ibidem*, col 679 681, la croyance dans les dragons, avec des parallèles serbes d'après Vuk Karadzic et des parallèles néo-grecs

[45] *Originile Craiovei 1230 1400* [Origines de Craiova .], Bucarest, 1878, pp 34—38, la coutume des « frères de sang », *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol I, col 966 *bătutul halviței* (ce qui veut dire la coutume de ‹ battre › le nougat) chez les Roumains et les Macédo-roumains

[46] *Zina Filma Goții și Gepizii în Dacia Studiu istorico-lingvistic* [La fée Filma Les Goths et les Gépides en Dacie. Etude historique-linguistique], Bucarest, 1877, pp 22 23, 28, à propos de *rodjenice* ou de *sudjenice* chez les Serbo-Croates, *Bălgarski narodni piesni Chansons populaires bulgares inédites, publiées et traduites par Auguste Dozon, Paris, 1875* (Compte rendu), dans « Columna lui Traian », 7 (1876), p 47, sur les *iele* (elfes) des Roumains et les *viles* des Bulgares en tant que divinités du vent

demeure une personnalité marquante, grâce au nombre et à la variété des similitudes folkloriques sud-est européennes et universelles qu'il a notées, infusant ainsi une sève nouvelle et vivifiante à la science folklorique roumaine.

Il convient de reconnaître pour conclure que dans la richesse de l'héritage scientifique qu'il nous a légué il ne faut pas chercher le détail — souvent dépassé et rarement amendable — mais les grandes lignes théoriques de sa pensée qui passent par tous les domaines rattachés à la philologie roumaine pour lier entre elles les études folkloriques ultérieures, pareilles à ces imposantes avenues des grandes villes modernes. Toujours repris, toujours enrichi, toujours fructifié, le schéma théorique proposé par Hasdeu est devenu le cadre naturel du développement des études roumaines de folklore comparé. L'intuition géniale d'un Odobescu a été transformée en puissant levier culturel pas Hasdeu.

Parmi les contemporains de Hasdeu, c'est M. Gaster qui se dessine comme la personnalité la plus marquante en ce domaine. Adepte de la conception mythologique des frères Grimm au début de son activité, Gaster se place cependant d'emblée à un degré inférieur à Hasdeu. C'est dans une polémique relative à un article à caractère dilettante à propos des similitudes des contes roumains et français qu'il exposa la ligne générale de sa pensée. Suivant l'exemple de Max Muller et de son école, il tâche d'expliquer ces similitudes par la communauté génétique des peuples appartenant au groupe indogermanique, qui , en dehors de leur langue commune, « ont gardé aussi ... bien qu'avec une moindre précision un autre lien : la religion commune née d'un contemplation primitive de la nature. Souvent dans ces vestiges une signification nouvelle se substitue à celle plus ancienne », le mythe étant déchu de son rang pour se transformer en conte, la religion devenant simple superstition. Cette théorie écarte du tout au tout l'idée de la migration culturelle, puisqu'elle part de la supposition que tous les peuples d'origine indo-germanique ont hérité en juste et due propriété d'un seul et même fonds culturel. Gaster accepte comme possibles, voire probables les emprunts d'un peuple à l'autre, sans les considérer pourtant comme essentiels pour le problème[47]. Et c'est de ce point de vue qu'il s'engage dans l'analyse mythologique d'un conte, identifiant ses personnages aux différentes forces naturelles.

Il devait cependant abandonner bientôt cette théorie, édifiant sa propre hypothèse fondée sur l'étude des influences qui jouent entre les livres populaires et la création orale. On peut surprendre l'évolution de sa pensée en suivant la chronologie de ses ouvrages. Un premier pas pour

---

[47] *A propos de articolul d-lui P Ispirescu „Basme române și basme franceze"* [A propos de l'article de M P Ispirescu, « Contes roumains et contes français »], dans « Columna lui Traian », 8 (1877), pp 447—448

s'écarter de la théorie mythologique est son adhésion aux théories de Benfey sur la migration, adhésion attestée dans les deux interventions qu'il donne au sujet de la ballade intitulée « Le Coucou et la Tourterelle » étudiée par Hasdeu. Dans la première intervention, Gaster expose[48] la théorie de Benfey sur le rôle d'intermédiaire des Mongols entre l'Inde et l'Europe ; ces mêmes Mongols qui au Moyen Age eurent maints contacts avec les pays roumains. Dans sa deuxième intervention,[49] Gaster commence à manifester certains doutes, se demandant de quelle manière les peuples mongoliques ont pu exercer leur influence sur le folklore roumain. Il trouvera une réponse à cette dernière question seulement en 1883, année où il a publié son grand ouvrage sur « La littérature populaire roumaine ». Il s'écarte de la théorie des migrations exposée par Benfey en niant que les contes puissent voyager en tant que phénomènes exclusivement oraux et du même coup il renonce aussi à la date que Benfey assignait à ce voyage. Selon Gaster la littérature orale ne serait que le succédané tardif des livres populaires qui ont circulé de l'Orient vers l'Occident et elle ne saurait avoir aucun lien avec la mythologie primitive, étant réellement une création moderne ; le fonds des contes loin d'être mythique n'est que romanesque et de date récente[50]. Mais les études modernes ont infirmé ses théories, en apportant la preuve que c'est plutôt le folklore qui a donné naissance aux livres populaires, et non pas l'inverse[51]. Du reste, déjà de son temps son nés des doutes quant au juste fondement de sa théorie[52]. L'une des remarques pertinentes de Gaster est celle relative à la théorie de la migration « concentrique » comme il l'appelle, c'est-à-dire cette hypothèse qui affirme qu'un « conte roumain ... offre le plus de similitudes avec celui des peuples voisins, avec lesquels notre peuple entretient un perpétuel échange mutuel et ... ces similitudes s'effacent au fur et à mesure que l'on avance vers des peuples plus éloignés »[53]. C'est ainsi que Gaster pose le problème de la communauté sud-est européenne. Beaucoup plus tard il allait soutenir que les nations sud-est européennes, malgré les profondes différences ethniques qui les séparent, for-

---

[48] *Cucul și turturica. Studiu comparativ* [Le Coucou et la Tourterelle. Etude comparative], dans « Convorbiri literare », 13 (1879—1880), p. 234.

[49] *Cucul și turturica. Adaos* [Addenda], dans « Convorbiri literare », 13 (1879—1880), p. 324.

[50] *Literatura populară română. Cu un apendice: Voroava garamanților cu Alexandru Machedon de Nicolae Costin* [La litterature populaire roumaine. Avec un appendice: La conversation des Garamantes avec Alexandre le Macédonien, par Nicolae Costin], Bucarest, 1883, p. 545—546. V. également *Ilchester Lectures on Greeko-Slavonic Literature and its Relation to the Folklore of Europe during the Middle Ages*, Londres, 1887, pp. 13, 22—23, 97.

[51] Ion C. Chițimia et Dan Simonescu, *Cărțile populare în literatura românească* [Les livres populaires dans la littérature roumaine], Bucarest, 1963, p. XIII (avec réference directe à l'erreur de Gaster), pp. XVIII, XXII—XXIV (l'exposé de la nouvelle theorie).

[52] M. Schwartzfeld, *Dr. M. Gaster. Literatura populară română*, Bucarest, 1883 (Compte rendu), dans « Anuar pentru izraeliți », 6 (1883), p. 110.

[53] *Literatura populară română*, p. 547.

ment du point de vue spirituel un seul groupe, plus unitaire que tout autre groupe constitué par des peuples d'origine commune[54].

Pourtant chez Gaster cette théorie de la migration s'attenue du fait qu'il accepte la possibilité de la genèse indépendante d'œuvres identitiques ou similaires chez des peuples absolument différents, dans le cas de certains genres folkloriques qui ont pour fondement « la vie pratique et la nature humaine » (les proverbes[55] et les devinettes[56], par exemple). Dans ce dernier cas, les productions bien que de contenu identique se distinguent par leur « costume », c'est-à-dire par ce que leur confère de spécifique chaque nationalité[57]. La tâche principale de tout spécialiste est d'étudier « justement ces différences caractéristiques ». Persévérant dans ses efforts pour imposer sa thèse relative à l'influence de la littérature écrite sur celle orale, Gaster s'éloigne de plus en plus des sources vives de la vérité. De toutes ses études, le temps n'a ménagé que les nombreuses identifications de parallèles balkaniques dans différentes œuvres roumaines, son mérite résidant dans le fait d'avoir élargi le domaine des convergences de la culture populaire sud-est européenne. Pour ce qui est du folklore comparé, les mérites de Gaster ne sauraient égaler ceux de Hasdeu, aussi l'influence qu'il exerça dans ce domaine des études roumaines ne futelle guère ni profonde ni durable. Sa principale contribution est celle portant sur l'étude des livres populaires, mais limitée elle aussi du fait qu'il était l'adepte de la théorie n'accordant qu'un sens unique aux rapports entre la littérature écrite et la littérature orale. Toutefois, on ne saurait nier la part qu'il a prise à la consolidation de certaines idées fondamentales de la recherche comparée (le rapport entre le contenu international et la forme nationale des œuvres populaires ou l'impératif imposant l'intégration concentrique du folklore roumain dans la création orale de l'humanité, partant de la zone sud-est européenne pour élargir graduellement ses adhérences à l'universalité), ainsi que son apport dans la popularisation de l'idée de communauté sud-est européenne dans le domaine du folklore.

Nous voici arrivés à ce qu'on a pris l'habitude de désigner par le nom d'école folklorique de Hasdeu — école dont l'activité s'est épanouie pendant les dernières décennies du siècle passé. Seulement deux des personnalités dont nous allons nous occuper à présent ont été effectivement les élèves de Hasdeu : l'historien Gr. G. Tocilescu et le philologue Lazăr Şăineanu. Les autres, provenant de milieux scientifiques différents, par-

[54] *Roumanian Ballads and Slavonic Epic Poetry* Reprinted from the « Slavonic Review », vol XII, nº 34, July 1933, p 1

[55] *Literatura populară română*, pp 197, 200.

[56] *Ibidem*, p 227.

[57] *Ibidem*, p 475.

fois même hostiles au maître, et de formation intellectuelle différente ont subi pourtant le magnétisme de sa pensée, finissant par se ranger dans son sillage. C'est pourquoi, nonobstant les différences qui les séparent, leur activité témoigne de certains traits unitaires, se développant à partir des mêmes idées et visant aux mêmes buts. Cependant, ils sont loin d'égaler le maître, tant au point de vue de l'envergure théorique de leurs travaux, qu'en ce qui concerne la rigueur de la méthodologie dont ils usent. L'épigone est sensible en tous. Mais l'on ne saurait se faire une image exacte de ce que l'époque de Hasdeu a signifié pour les études folkloriques roumaines sans procéder à la revue — si succincte fut-elle — des contributions apportées par leurs recherches. Nous allons donc nous occuper des ouvrages sur le folklore sud-est européen de Gh. Panu, G. Dem. Teodorescu, Gr. G. Tocilescu, Th. T. Burada, I. Slavici, V. Petrescu-Cruşoveanu, I. Caragiani et Lazăr Şăineanu. L'importance de ce dernier dépasse de beaucoup celle de ses confrères.

Gh. Panu n'a abordé les problèmes folkloriques que de manière accidentelle, cherchant à expliquer les traits spécifiques des liens que le peuple roumain entretenait à une certaine époque de son histoire avec les peuples voisins. Il a introduit dans les débats les éléments slaves de la langue, des institutions et des coutumes roumaines. Pour nous maintenir uniquement dans la sphère du folklore, contentons-nous de constater que l'auteur dégage du lot de ballades populaires roumaines trois catégories de thèmes et motifs. Une première catégorie est celle qui groupe les motifs poétiques empruntés à d'autres peuples et qui sont « dénués de tout caractère roumain » ; la deuxième catégorie est celle des motifs entièrement assimilés, « qui ont pris un corps et une âme nationale » ; la dernière catégorie comporte les sujets du type de la ballade *Meşterul Manole* ou *Doicin bolnavul*. Cette denière catégorie ne représente pas « des imitations dans le sens limité du terme ; le génie roumain s'y dévoile en toute liberté et plein d'éclat ; lesi dées et les croyances qu'elles expriment attestent seulement une source commune. *Meşterul Manole* des Roumains et la ballade serbe qui lui correspond ont une source commune : la croyance superstitieuse aux fantômes" »[58].

G. Dem. Teodorescu commence par faire partie de l'école latinisante qu'il abandonnera toutefois bientôt, en abjurant publiquement son éphémère erreur de jeunesse[59]. Il menera ensuite une intense activité

[58] *Studii asupra atîrnării sau neatîrnării politice a românilor în deosebite secole* [Etudes sur la dépendance ou l'indépendance politique des Roumains en différents siècles], dans « Convorbiri literare », 6 (1872–1873), p 246–247.

[59] Ovidiu Papadima, *G. Dem Teodorescu*, dans « Revista Fundaţiilor », 11 (1944), n° 5, pp 322 325 ; Şt. Bănulescu, *Note pe marginea unei noi ediţii G. Dem. Teodorescu : „Poezii populare"* [Notes en marge d'une nouvelle édition de G. Dem. Teodorescu : Poésies populaires] dans « Gazeta literară », 4 (1957), n° 18 ; Ovidiu Papadima, *G. Dem. Teodorescu*, dans « Revista de folclor », 6 (1961), n° 3–4, pp. 55, 65–66.

folklorique, dans le sens préconisé par Hasdeu, son premier ouvrage consacré aux problèmes de folklore comparé sud-est européen, comportant la rectification de son ancienne conception scientifique, date de 1871[60]. Discutant la coutume des *paparude*, il constate que celle-ci ne saurait être héritée par les Roumains de l'Antiquité classique latine, puisqu'elle est également connue par les Serbes (*dodola*) et les Grecs modernes (*pirpiruna*), sous la même forme et avec les mêmes fonctions. Considérant cette question du point de vue sud-est européen, l'hypothèse qui s'impose est celle d'une éventuelle origine thrace de cette coutume[61]. G. Dem. Teodorescu possède à ce sujet des renseignements à peu près complets, étant en mesure de fournir la traduction roumaine des textes étrangers le concernant et de discuter les hypothèses et les conceptions formulées à cet égard. Discutant en 1877 les problèmes de la recherche parémiologique[62], il fait la découverte des versions serbes apparentées à un chant pris au recueil d'Anton Pann. En 1884, parlant d'un fameux informateur dans ce domaine, il donne la traduction de la ballade de Meşterul Manole (la version serbe de Vuk Karadžić), d'après ses versions allemande et française (Talvj et E. Voiart)[63]. Le principal défaut de ses recherches réside dans l'ignorance où il se trouve des langues sud-slaves, ce qui l'oblige à se servir d'intermédiaires bien imparfaits. Il convient cependant de retenir un nombre assez important de parallèles roumano-balkaniques identifiés par lui et aptes à confirmer, de son temps, la thèse de la communauté foklklorique sud-est européenne[64].

Gr. G. Tocilescu, de formation historique et archéologique, s'est occupé aussi de certains problèmes de folklore. Nous lui sommes redevables d'un imposant recueil de vers populaires, publié par ses soins en 1900 sous le titre de *Materialuri folkloristice* [Matériaux folkloriques][65].

---

[60] *Încercări critice asupra unor credinţe, datine şi moravuri ale poporului român* [Essais critiques sur quelques croyances, coutumes et mœurs, du peuple roumain] Préface de Al. I. Odobescu

[61] *Ibidem*, p. 129.

[62] *Cercetări asupra proverbelor române* (*Cum trebuiesc culese şi publicate*) [Recherches sur les proverbes roumains Comment les recueillir et les publier], Bucarest, 1877, pp 12–13

[63] *Petrea Creţul Şolcanul, lăutarul Brăilei* [P C Ş, le musicien de Braila], Bucarest, 1884 pp. 66–76. Il allait la reproduire dans son recueil de poésies populaires roumaines *Poezii populare române*, Bucarest, 1885, pp 470–473.

[64] *Poezii populare române*, p. 10 : sur la coutume des noels chez les Roumains, Russes, Tchèques, Lituaniens, Slovènes, pp 11–12. le chant de « l'hirondelle » chez les Grecs anciens et modernes avec la traduction des textes, p. 14 la coutume des noels chez les Bulgares et les Serbes ; p. 203 · l'origine sud-slave du *Lăzărel* et la date de l'instauration de cette coutume chez les Roumains, p. 211 : la traduction d'un texte de *pirpiruna* néo-grecque ; p 460. la superstition du « sacrifice de l'emmurement » chez les Néo-grecs et les Serbes ; p 577 : les parallèles bulgares (Dozon) et serbes (Bezsonov, Miladinov, Dozon) de la ballade de « Doičin le malade ».

[65] Pour son activité de folkloriste voir · I. C. Chiţimia, *Activitatea de folclorist a lui Gr. G. Tocilescu* [L'activité de folkloriste de Gr. G. T.] dans « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor », 11 (1962), pp. 7–30.

Rien d'étonnant qu'un historien comme Tocilescu ait eu la vision historique du folklore. Selon lui, à leurs débuts tous les peuples ont créé des monuments littéraires similaires, voire identiques. « Cette identité s'efface avec les révolutions vécues par les diverses sociétés, révolutions qui déterminent les caractères nationaux. C'est pourquoi la poésie du peuple roumain est tout autre que celle du peuple serbe, grec, etc »[66]. Tocilescu proclame de la sorte l'unité anthropologique initiale et la diversité subséquente, due aux circonstances spécifiques du développement historique de chaque peuple. L'exemple qu'il nous offre tend à souligner, au lieu des éléments convergents, communautaires, les divergences qui se font jour dans la zone sud-est européenne. Dans un article polémique, dirigé contre Gh. Panu en 1873, il reconnaît la communauté folklorique sud-est européenne, affirmant : « Il est vrai que plusieurs de nos chants populaires ont été empruntés aux Bulgares, aux Serbes, aux nations avec lesquelles les Roumains sont entrés en contact par suite des événements politiques ou de leur position géographique ; mais il n'est pas moins vrai que celles-ci ont également beaucoup emprunté aux Roumains, les poésies qui parlent de Trajan par exemple »[67]. Bien que sachant de Hasdeu que « dans deux pays différents, un mode de vie identique peut faire naître des idées identiques », ce qui en fin de compte signifie la genèse indépendante d'œuvres artistiques identiques ou similaires, et bien qu'il connût des thèmes de diffusion universelle chez des peuples n'ayant jamais eu de contact direct, Tocilescu demeure le partisan de la théorie de l'emprunt culturel, la migration étant possible dans certaines conditions historiques et géographiques.

Les concordances sud-est européennes dans le folklore roumain sont également soulignées par Vangelin Petrescu-Crușoveanu, qui lance l'hypothèse de la genèse probable de la ballade ayant pour thème « le sacrifice de l'emmurement, » dans le milieu des Macédoroumains constructeurs et maçons renommés dans les Balkans[68]. Cette hypothèse allait susciter une polémique d'un grand intérêt dans la quatrième décennie de notre siècle[69].

L'écrivain Ion Slavici fait preuve d'une conception extrêmement souple, établissant des rapports communautaires sud-est européens en

[66] *Poezia populară a românilor*, dans « Foaia societății Românismul », 1 (1870), p 116

[67] *Cum se scrie la noi istoria Un critic de la Iași* [Comment s'écrit l'histoire chez nous Un critique de Jassy], dans « Columna lui Traian », 4 (1873), p 73

[68] *Mostre de dialectul macedoromân* [Echantillons du dialecte macédoroumain], IIe partie. Contes et poésies populaires Recueillis et traduits par Bucarest, 1881, p 95

[69] Petru Caraman, *Considerații critice asupra genezei și răspîndirii baladei meșterului Manole în Balcani* [Considérations critiques sur la genèse et la diffusion de la ballade de *Meșterul Manole* dans les Balkans], dans « Buletinul Institutului de filologie română », Jassy, 1 (1931), pp 63 102

fonction des caractères spécifiques de chaque genre folklorique. En ce qui concerne nos ballades populaires, il souligne certaines parentés avec les œuvres de nos voisins sud-danubiens, les Serbes. D'autre part, parlant des proverbes, il met en évidence d'un côté leur caractère généralement européen et de l'autre la possibilité de leur genèse indépendante, ainsi que l'extrême abondance des éléments originaux qu'ils comportent du fait de leurs racines profondément ancrées dans la « vie pratique ». Les devinettes font partie du trésor « commun des peuples européens », alors que les anecdotes sont venues de l'Orient , de chez les Hindous et les Perses, par le truchement des Juifs, des Arabes et quelquefois même des Mongols[70].

L'ethnographe Th. T. Burada reprend l'idée de la concordance sud-est européenne en ce qui concerne le rite de la pluie (*paparuda*), que bien d'autres spécialistes avaient mentionnée, comme nous l'avons vu. Il se borne à citer la traduction des versions serbe et néo-grecque, parlant — de même que G. Dem. Teodorescu, par exemple — de l'éventuelle origine thrace de cette coutume[71].

Une remarque intéressante à propos du processus de transmission folklorique dans la zone du Sud-Est européen a été formulée par Ioan Caragiani, das un ouvrage longtemps inédit[72]. En effet, notre auteur attire l'attention sur le fait que les Macédoroumains sont généralement bilingues, parlant à la fois l'albanais en Albanie et le grec en Grèce en plus de leur propre idiome, de sorte qu'ils « ont chanté leurs héros en roumain, ainsi qu'en albanais et en grec ». Aussi — dans le cas de certaines pièces du moins — loin d'être un simple véhicule de thèmes et motifs poétiques communs, cette population peut être également considérée comme leur créatrice présomptive.

Comme on le voit, le groupe de chercheurs susmentionnés, comportant des personnalités qui, dans la plupart des cas, ne se sont occupées du folklore sud-est européen que de manière plus ou moins accidentelle, n'apporte depuis Hasdeu aucune nouveauté ni en ce qui concerne la théorie, ni sous le rapport méthodologique de la recherche comparatiste. Leur mérite est d'avoir nuancé certaines idées du maître, d'en avoir multiplié les exemples pour d'autres et, tout d'abord, d'en avoir administré de nouvelles preuves quant aux similitudes folkloriques sud-est européennes, ce qui a augmenté l'inventaire des concordances déjà connues

---

[70] « Educatorul », 1 (1883), pp 51, 21, 22, 58

[71] *Tanz und Spiel bei den Rumanen*, dans « Das litterarische Rumanien », 1889, p 114. Il met en relation le nom serbe de cette pratique, *dodola* avec celui de l'oracle de *Dodonne*, tellement celèbre dans l'Antiquité

[72] *Studii istorice asupra românilor din Peninsula Balcanică* [Etudes historiques sur les Roumains de la Péninsule Balkanique], publication posthume accompagnee d une notice biographique de Pericle Papahagi, Bucarest, 1929, pp 179—180.

contribuant à imposer de plus en plus le nouveau point de vue dans ce domaine de recherches. Sans doute, imposer le point de vue sud-est européen ne fut pas chose facile. Toute idée nouvelle doit surmonter les vieilles conceptions, qui s'opposent à lui céder la place. Le cas susmentionné de la conversion de G. Dem. Teodorescu est bien instructif à ce propos. Mais certains chercheurs du temps se placent sciemment sur une position de résistance contre tout ce qui est neuf. C'est le cas de T. George Djuvara, qui met certains parallèles roumano-balkaniques sur le compte des croyances populaires universelles (il explique ainsi, par exemple, la genèse de la ballade *Meșterul Manole*)[73], affirmant que «l'humanité, partout où les circonstances lui ont été favorables, a suivi la même voie vers un développement plus complet. C'est ce qui explique pourquoi en Amérique, ce monde nouveau absolument séparé de notre vieux monde, l'évolution religieuse fut identique à celle des contrées qui sont le berceau de notre civilisation occidentale »[74]. Il use donc de la théorie anthropologique dans sa variante sociologique (=« circonstances favorables ») dans le but d'affaiblir et non pas de renforcer l'idée de communauté sud-est européenne. La pointe polémique de cet article était dirigée contre M. Gaster. En général, l'opposition trouve des adeptes parmi les partisans de la théorie mythologique lancée par Muller, et ses principaux représentants appartiennent — comme il fallait s'y attendre vu les circonstances de l'époque — à l'école des chercheurs transylvains.

Avant de conclure, il convient de nous arrêter pour examiner l'œuvre de Lazăr Șăineanu, le plus important des disciples de Hasdeu. Șăineanu s'est forgé un nom dans les études folkloriques mondiales surtout grâce au catalogue de la prose épique populaire roumaine qu'il a publié en 1895. Mais la philologie roumaine lui doit également d'autres travaux fondamentaux, dont il nous faut mentionner celui intitulé « L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine ». Connaissant les principaux recueils européens de folklore, ainsi que les courants d'idées les plus importants qui dominaient à l'époque les études folkloriques, il manifeste au commencement de son activité une confiance exagérée dans les promesses scientifiques des études folkloriques, pour traverser plus tard une période pénible de crise et de scepticisme, qui lui fera abandonner de manière définitive ce genre de recherches[75]. Du point de vue théorique, sa vision du processus de genèse et de diffusion de la création populaire

[73] *Superstițiunii populare la romînii și la diferite popoare* [Superstitions populaires chez les Roumains et differents peuples], dans « Țara Nouă », 2 (1885), p. 258

[74] *Ibidem*, p. 272

[75] *Histoire de mes ouvrages*, p. 7 : « Le folklore n'a tenu aucune de ses promesses, il n'a réalisé aucune des perspectives qu'il se vantait d'ouvrir. Ce qui est plus grave, il ne s'est même pas montre susceptible de devenir une discipline une science. Il est reste une mine abondante pour les collectionneurs sans aboutir à aucune vue d'ensemble ».

est différenciée selon les genres et les espèces, demeurant au fond partisan de l'idée anthropologique dans sa variante psychologique. Pour lui, les chants ne sauraient offrir que des éléments de comparaison anthropologique ; les ballades sont de simples localisations poétiques de thèmes communs, dans de milieux ethnologiques déterminés[76] ; les contes sont nés partout, ils n'appartiennent en propre à aucun peuple, ils n'ont pas d'autre signification que celle qui apparaît à première vue, étant de simples narrations imaginaires à des fins distractives[77] ; les coutumes et croyances offrent des identités à échelle universelle, qui s'expliquent par l'unité de la nature humaine, dans le cas des sociétés ayant atteint le même degré de culture et vivant dans les mêmes conditions[78]. Maintes fois, partant d'analyses concrètes de motifs et de thèmes, il combat l'hypothèse des emprunts culturels, soutenant la thèse de l'identité de l'esprit humain avec tout ce qui en découle[79]. Il est également l'adepte de la théorie « concentrique » de Gaster, estimant que les analogies sont d'autant plus grandes que les peuples chez lesquels on les surprend sont plus proches les uns des autres[80]. Tout aussi intéressant à signaler est le fait que ses recherches ont mis en lumière non seulement les parallèles thématiques sud-est européens ou universels, mais elles ont également postulé l'identité sur le plan mondial des procédés et méthodes de création spécifiques au folklore en tant que résultat de cette même unité de l'esprit humain[81] — ce qui fut une véritable découverte pour l'époque. Şăineanu a touché ainsi à quelques problèmes de structure, examinant la fonction des formules stéréotypées ou des chiffres épiques dans les contes des différents peuples, notamment ceux du Sud-Est européen.

En ce qui concerne la communauté folklorique sud-est européenne, il a toujours soutenu l'idée du permanent échange de valeurs culturelles effectué en cette zone, se fondant sur le critère géographique du voisinage et sur celui linguistique du bilinguisme au niveau de la population des zones de contact ethnique[82]. A l'égard de cet échange mutuel, il recommande une extrême prudence, soutenant que dans cette étape d'évolution de la science folklorique roumaine et européenne l'unique opération possible est de déterminer les analogies zonales et partant les particularités nationales. C'est pourquoi il a évité de faire lui-même la généalogie zonale de certains thèmes, se contentant de détailler les éléments commu-

[76] *Istoria filologiei române* [Histoire de la philologie roumaine], Bucarest, 1892, p. 347.
[77] D. Panaitescu-Perpessicius, *Lazăr Şăineanu şi folclorul (I)*. dans « Studii şi cercetări de istorie literară şi folclor », 4 (1955), p. 43
[78] *Istoria filologiei române*, p. 365—366
[79] *L'état actuel des études de folk-lore* (Extrait de la « Revue de synthèse historique »), Paris, 1902, p. 23
[80] *Basmele române*, p. 966
[81] *L'état actuel des études de folk-lore*, p. 21
[82] *Istoria filologiei române*, p. 347.

nautaires et divergents, pour les juger du point de vue anthropologique (par rapport aux données ethnologiques et respectivement par rapport aux supposés critères psychologiques éternellement humains). En ce qui concerne la méthodologie, Lazăr Şăineanu se place donc au premier rang des études roumaines en ce domaine, et la meilleure preuve à cet égard est son ample étude comparée de la ballade *Meşterul Manole.*

Ses autres ouvrages, par exemple ceux réunis dans le volume *Studii folklorice. Cercetări în domeniul literaturii populare* [Etudes folkloriques. Recherches dans le domaine de la littérature populaire] (1896), poursuivant les mêmes principes théoriques et méthodologiques, représentent en fait de simples confrontations entre les parallèles et les analogies sud-est européennes. On peut affirmer la même chose à propos des analyses thématiques des contes populaires roumains insérés dans le catalogue susmentionné, pour lesquels il fournit un matériel comparatiste sud-est européen et universel d'une remarquable abondance. Mais la portée de ses travaux ne se borne pas à l'augmentation considérable du répertoire des similitudes et des concordances sud-est européennes dans le folklore roumain. La véritable valeur de ces ouvrages réside dans le fait qu'ils servent à encadrer organiquement les matériaux roumains dans le vaste système de corrélations culturelles sud-est européennes et mondiales, offrant une image aussi claire que suggestive de la contribution du peuple roumain à la culture universelle et découvrant en même temps les traits « universels » de la culture populaire roumaine.

Quelque sommaire qu'il soit, un rapprochement entre Şăineanu et Hasdeu rend évident le fait que le disciple marche exactement dans le sillage de son maître, sans rien apporter de nouveau en ce qui concerne la théorie et la méthodologie de l'étude comparée. Il adopte les conclusions de Hasdeu comme des vérités définitivement établies, qui s'imposent d'elles-mêmes. Développant les mêmes idées et usant de la même méthode de travail, il témoigne d'une prédilection pour l'explication psychologique de la création folklorique, prouvant ses dons d'éminent essayiste. La nouveauté de sa contribution réside plutôt dans les sujets qu'il traite que dans l'inédit de ses conceptions ou de sa technique de travail. Ce qui le distingue est un penchant exagéré pour la documentation. Cependant, parmi tous les disciples de Hasdeu, Şăineanu demeure celui doué d'une personnalité plus marquée.

Nous arrivons ainsi au seuil du XX^e^ siècle qui s'ouvre sur un large hiatus, provoqué par la retraite d'un Hasdeu vieilli dans l'ombre philosophique de son château de Cîmpina, par le départ sans retour pour la France d'un Şăineanu, par la mort prématurée d'un G. Dem. Teodorescu

en 1900, par l'abandon de ce genre de recherches de la part d'un Gr. G. Tocilescu, d'un A. D. Xenopol, etc. C'est le vide qui précède l'apparition d'une nouvelle génération de spécialistes, attirés par d'autres objectifs et répondant à d'autres impératifs de la science. De cette manière, la première étape de l'évolution des études comparées de folklore sud-est européen en Roumanie se dessine nettement non seulement par ses limites intérieures, d'ordre théorique et méthodologique, et par le mûrissement des tendances de notre discipline particulières à cette époque, mais aussi par cet hiatus que l'histoire enregistra au moment du changement de siècle dans la file des spécialistes. Faisant la juste part de tous les efforts sincèrement dirigés vers la conquête de la vérité, on aboutit aux conclusions suivantes :

1. Le point de vue sud-est européen dans les études de folklore comparé poursuivies en Roumanie a été découvert au commencement de la septième décennie du siècle dernier et le mérite incontestable de cette découverte revient à Al. Odobescu. C'est ce qui fait que cette sorte d'études jouissent à présent d'une tradition vieille de plus d'un siècle. Dans l'intervalle, des matériaux ont été rassemblés et classés, des problèmes posés et résolus, une expérience est née. La découverte de ce nouveau point de vue coïncide, pour l'histoire des études folkloriques en Roumanie, avec la fin de l'étape romantique inaugurée par le fameux article de Costache Negruzzi[83], consolidée sous le rapport théorique par les études d'Alecu Russo et concrétisée dans l'importante synthèse que représente le recueil de Vasile Alecsandri. Avec ce dernier ouvrage, les études folkloriques roumaines font un grand pas dans la voie du progrès scientifique, sortant de l'ornière provinciale où elles se trouvaient isolées, pour participer à la genèse et au développement des études folkloriques sud-est européennes en général. L'examen des parallèles et des concordances folkloriques roumano-balkaniques a eu également le don d'étouffer les tendances latinisantes qui commençaient à se faire jour dans les études folkloriques du temps ; c'est une raison de plus pour considérer ce moment comme celui d'un tournant capital dans l'évolution de cette discipline. Le principal mérite dans la lutte qui devait élever les études folkloriques roumaines à ce nouveau échelon de valeur revient à B. P. Hasdeu qui, par son exemple personnel autant que par les travaux de ses élèves, a consolidé cette nouvelle position, la rendant inexpugnable.

2. C'est dans cette phase qu'on a jeté les bases théoriques et méthodologiques de la nouvelle discipline, par l'élaboration des thèses principales

---

[83] *Cîntece populare a Moldaviei* [Chants populaires de Moldavie], dans « Dacia literară », 1840, pp 121–134 Pour son activité, Alex Bistrițeanu, *C Negruzzi și creația populară* [C N. et la création populaire], dans « Limbă și literatură », 6 (1962), pp. 369–386

du comparatisme roumain. A l'époque suivante, les études folkloriques n'ont eu plus qu'à approfondir et à nuancer les schémas déjà esquissés. La première réalisation théorique est la définition même de la communauté folklorique sud-est européenne. Et c'est toujours à Hasdeu que nous sommes redevables du fait qu'elle a été formulée dans son acception la plus large. Il explique cette communauté par l'action séculaire de quatre éléments unificateurs : le substratum linguistique commun, les institutions culturelles et les relations sociales et politiques communes et la cohabitation de tous les peuples du Sud-Est européen dans le cadre d'une seule unité géographique. Ces facteurs ont fourni un fonds commun, d'où les créateurs ont tiré leur inspiration de manière indépendante, élaborant des sujets et des motifs littéraires communs et constituant pour leur propre usage un système de procédés artistiques, une dot commune de stéréotypies. De la sorte on postule aussi bien la genèse indépendante que l'emprunt culturel, c'est-à-dire la gamme tout entière des relations possibles entre deux ou plusieurs peuples voisins. C'est toujours à cette époque que l'on propose l'hypothèse de la diffusion « concentrique », qui apparaît pour la première fois dans les ouvrages de M. Gaster. Le but de ces études -- fixé lui aussi durant cette phase — est de découvrir les éléments communautaires, convergents du folklore des peuples du Sud-Est européen et non pas ce qui sépare ou oppose les cultures de cette zone. Un relief puissant a été donné aux traits distinctifs nés de l'interprétation nationale d'un matériel international, sans les laisser pour autant devenir un but en soi, mais seulement en tant qu'implication de tout travail scientifique qui réclame l'étude corrélative du particulier dans son unité dialectique avec le général.

3. Les problèmes nouveaux posés aux spécialistes réclamèrent des solutions neuves, qui ont imposé la consultation de l'expérience respective sur le plan européen. C'est ainsi que les savants roumains se sont adressés aux théories contemporaines les plus modernes. Mais comme on l'a vu, leur adhésion à l'une ou l'autre de ces théories n'implique aucune inféodation spirituelle, les spécialistes se laissant plutôt guidés par l'éloquence du matériel et non pas par la loquacité de la théorie. On remarque tout particulièrement le refus des spécialistes roumains d'adhérer à la théorie mythologique, qui hantait alors tous les domaines de la recherche et non seulement celui des études comparées[84]. Autre fait surprenant, la majorité des chercheurs, encouragés par Hasdeu, se montrent attirés par la théorie anthropologique avant même que celle-ci se fût imposée de manière définitive comme la solution la plus moderne en ce domaine. Partisans de la

[84] Viorica Nişcov, *Ecouri în România ale activităţii folcloristice a fraţilor Grimm Teoria mitologică* [Les échos en Roumanie de l'activite des frères Grimm dans le domaine du folklore. La theorie mythologique], dans « Revista de istorie şi teorie literară », 16 (1967), pp 289—303.

variante sociologique ou de la variante psychologique, les spécialistes roumains de cette époque partent de l'idée d'identité et d'unité de la nature humaine, identité et unité manifestes lorsque les individus appartiennent au même degré de développement social et historique, ce qui représente un point de vue fécond encore de nos jours. Mais cela n'écarte pas la possibilité de la migration culturelle. Acceptant ce principe aussi, les chercheurs roumains — dénués de toute déformation chauvine — ont mis en lumière surtout ce que nous avons reçu de nos voisins, plutôt que ce qu'ils ont indiscutablement emprunté à notre peuple. C'est là l'un des traits caractéristiques des études sud-est européennes en Roumanie qu'il faut mettre convenablement en lumière. L'emprunt, du reste, est lui aussi un acte créateur puisqu'il suppose l'assimulation d'éléments étrangers qui seront ensuite coulés dans les moules spirituels d'une nationalité. Ce fut encore Hasdeu qui a introduit dans le débat le rapport entre le fonds international, universel, et la forme nationale, historiquement déterminée du folklore, dans une formule qui sera l'axe de toutes les études comparatistes roumaines à venir.

4. Le temps qui s'est écoulé depuis a confirmé les grandes lignes de la pensée qui distingue ce groupe de chercheurs, mais il fut implacable quant au succès des études concrètes qu'ils ont entreprises, car bien rares sont les résultats de détail dont on pourrait encore tenir compte. Ce qui nous reste et nous impose de leurs travaux est l'extrême abondance de parallèles, concordances et coincidences roumano-balkaniques identifiées à l'époque. Leur répertoire peut constituer la substance d'un ouvrage indépendant. Mentionnons ici, dans l'espace limité qui nous reste, que celles-ci se rapportent à presque tout le domaine de la création populaire, depuis les croyances et les coutumes jusqu'aux chants, ballades, contes légendes, proverbes et devinettes. Les résultats les plus importants ont été obtenus dans le domaine du conte (le grand catalogue comparatiste de L. Şăineanu) et de la ballade (avec quelques monographies thématiques spectaculaires dont l'intérêt se prolonge de nos jours). Il nous faut signaler aussi le fait que dans la plupart des cas le stade des simples relations folkloriques bilatérales a été dépassé, arrivant maintes fois à la connaissance de toutes les versions sud-est européennes d'un sujet ou d'un motif. C'est toujours Hasdeu qui excelle à cet égard, faisant preuve non seulement d'une documentation d'envergure, mais de la bonne connaissance d'un grand nombre de langues balkaniques aussi. La tâche qui s'impose actuellement est de mettre de l'ordre dans cet immense dépôt de matériel comparatiste rassemblé par nos devanciers et de mener plus loin leurs travaux, complétant l'inventaire commun des identifications, dressant même le catalogue des sujets, motifs et thèmes communs au Sud-Est européen.

LA V^e RÉUNION DU COMITÉ INTERNATIONAL DE L'AIESEE

(Bucarest, les 15—16 Septembre 1967)

La V^e réunion du Comité international de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen a été convoquée à Bucarest les 15—16 septembre. Y ont participé les délégués de 15 pays : Angleterre (Sir Ronald Syme), Autriche (M^me Erna Patzelt), Bulgarie (l'académicien Vladimir Georgiev, président de l'Association, et le professeur Nicolas Todorov), U.S.A. (le professeur George W. Hoffman, remplaçant le professeur Ch. Jelavich empêché de venir), France (le professeur André Mirambel), Grèce (le professeur Denys Zakythinos, président honorifique de l'AIESEE, M^e Apostolos Dascalakis et M^e Ch. Fragistas), Hongrie (le professeur Joseph Perényi), Italie (le professeur Agostino Pertusi), Liban (M^e Camille Aboussouan), Allemagne Fédérale (le professeur Alois Schmaus), Roumanie (l'académicien Em. Condurachi, secrétaire général de l'Association et le professeur Mihai Berza), Tchécoslovaquie (M^me R. Havrankova), Turquie (le professeur Halil Inalcik), Union soviétique (le professeur A. F. Miller), Yougoslavie (les professeurs Franjo Barišic et Ivan Pudic). Par suite de leur programme scientifique, les délegués de l'Albanie (les professeurs Alecs Buda et Androkli Kostallari) se sont vus dans l'impossibilité d'y participer, se faisant remplacer par un observateur (Dhimiter Stamo). De même le délégué de l'Allemagne Démocratique (E. Werner).

Y ont participé également aux travaux MM. N. Bammate, le représentant du Directeur général de l'U N E S C O, et Virgil Cândea, directeur du Secrétariat général de l'AIESEE. Le secrétariat de la réunion a été assuré par M^mes Circaşa Grecescu et Sanda Răpeanu.

Les participants ont eu à se prononcer sur le rapport d'activité de l'Association dans l'intervalle 1966—1967, présenté par l'académicien Em. Condurachi, et sur le rapport financier dans le même intervalle présenté par Virgil Cândea. Les deux rapports ont été adoptés à l'unanimité. Les discussions ont souligné les progrès constants dans l'accomplissement du programme de l'AIESEE qui vise au développement de la coopération scientifique concernant les civilisations sud-est européennes.

Ensuite, le Comité international a procédé à l'élection du nouveau Bureau de l'Association, pour l'intervalle 1967—1971. Les participants ont élu à l'unanimité le Bureau suivant : *Président* — Fr. Barišic (YOUGOSLAVIE), *vice-présidents* : Alecs Buda (ALBANIE), Nicolas Todorov (BULGARIE), André Mirambel (FRANCE); Sir Ronald Syme (ANGLETERRE), Apostolos Dascalakis (GRÈCE); Halil Inalcik (TURQUIE); A. F. Miller (U.R.S.S.), *secrétaire général et trésorier* — Em. Condurachi (ROUMANIE). L'académicien Vl. Georgiev (BULGARIE) et le professeur D. Zakythinos (GRÈCE) ont été élus présidents honorifiques.

Le secrétaire général a soumis ensuite au Comité international un projet pour l'activité de l'Association dans l'intervalle 1967—1968. L'accent de cette activité portera sur les commissions d'études de l'AIESEE : archéologie sud-est européenne, archives, folklore balka-

nique, histoire de l'art post-byzantin, histoire des idées en Europe du Sud-Est ; histoire de la vie économique et sociale dans les Balkans, linguistique balkanique, documentation dans les études balkaniques et du Sud-Est européen. Un colloque de la Commission d'histoire des idées présidé par le professeur Mihai Berza (Roumanie) est projeté pour la première moitié du mois d'avril 1968, à Paris.

L'année 1968 sera consacrée aux préparatifs du II[e] Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est européen qui aura lieu à Athènes, en septembre 1969. Le Comité international a examiné les thèmes proposés par le Bureau lors de sa réunion à Ankara, en décembre 1966. Le Comité a approuvé les thèmes suivants pour les travaux du congrès :

I. *Rapport général* : Le stade actuel des études balkaniques et sud-est européennes (objet, méthodes, sources et instruments de travail, leur place parmi les sciences humaines) ; avec des *co-rapports* pour l'histoire, la littérature, l'art, la linguistique, l'ethnographie et le folklore.

II. *Travaux par sections* : 1 — Chronologie et ethnogenèse des anciens peuples du Sud-Est européen (du point du vue archéologique, linguistique et ethnographique). Bases égéennes et anatoliennes de la chronologie pré- et protohistorique du Sud-Est européen. 2 — La ville et le village dans le Sud-Est européen depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XIX[e] siècle (aspects économiques, sociaux et culturels). 3 — Les circonstances de la conquête ottomane des Balkans. 4 — Echange et circulation monétaire dans les Balkans à l'époque de l'Empire ottoman 5 — Le déclin de l'Empire ottoman et la genèse des Etats nationaux dans le Sud-Est européen 6 — Privilèges et franchises dans le Sud-Est européen à l'époque de l'Empire ottoman (l'Eglise, les corporations, les autonomies locales, etc), 7 — Héritages grecs successifs dans les langues balkaniques. 8 — Genèse des langues littéraires dans les pays sud-est européens 9 — L'humanisme dans le Sud-Est européen (sources, caractères, diffusion, enseignement) 10 — Traits communs de la littérature épique (écrite et orale) des peuples balkaniques 11 — Le romantisme dans les littératures des peuples du Sud-Est européen. 12 — Le Mont-Athos en tant que centre artistique. 13 — La réception du droit byzantin par le droit des peuples balkaniques. 14 — La genèse de l'art moderne dans le Sud-Est européen. 15 — Arts et métiers populaires dans les pays du Sud-Est européen. 16 — Les Balkans dans la politique internationale depuis le XVII[e] siècle jusqu'au début du XX[e] siècle. 17 — L'art post-byzantin dans les pays sud-est européens.

Les travaux se sont déroulés dans un climat de collaboration amicale. Ils ont été suivis par une excursion à caractère scientifique à Rîmnicu Vîlcea, Hurez et Cozia.

Virgil Cândea

LE Xᵉ CONGRÈS INTERNATIONAL DES LINGUISTES

Les travaux du Xᵉ Congrès international des linguistes se sont déroulés du 28 août au 2 septembre 1967 à l'Université de Bucarest. Un nombre de 1 529 participants appartenant à 56 pays y ont apporté leur adhésion. Comme président du Congrès fut élu Iorgu Iordan, de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, et comme secrétaire général son collègue, Alexandre Rosetti, professeurs honoraires, l'un comme l'autre, à ladite Université.

Cinq rapports d'intérêt général figuraient au programme. Lecture en fut donnée en séance plénière, à savoir : 1. M. Malmberg (Suède), *Synchronie et diachronie*, 2. Emil Petrovici (Roumanie), *Interpénétration des systèmes linguistiques*; 3. Roman Jakobson (E.U.A.), *Linguistics and adjacent Sciences*; 4. Giacomo Devoto (Italie), *Il metodo comparativo e le correnti linguistiche attuali*, 5. Olga Akhmanova (U.R.S.S.), *Linguistics and the quantitative Approach*. Les rapporteurs y mirent en lumière les traits fondamentaux de chaque méthode linguistique en particulier, en montrant ce que chacune d'entre elles renferme de viable et de caduque, et ils indiquèrent les voies de développement qui désormais s'ouvrent devant la recherche scientifique. Ces rapports se sont avérés d'une grande utilité, vu l'abondance impressionnante de la production scientifique dans le domaine de la linguistique au cours de ces dernières années et compte tenu aussi du fait que la nécessité d'une vue d'ensemble se fait sentir de plus en plus impérieusement. La conclusion en a été la constatation que les lois générales d'une discipline doivent découler d'une analyse attentive et multilatérale des réalités concrètes.

Au cours des séances des différentes sections ont été lues 692 autres communications. Elles ont traité des problèmes les plus variés de la linguistique. Nous nous contenterons de rappeler ici celles qui intéressent le Sud-Est européen. Comme on pouvait s'y attendre, la plupart concernent la langue roumaine. Giovanni Alessio (Italie) s'est occupé du substrat pré-latin de la Dacie et de ses rapports extérieurs. Victor Iancu (Baia Mare : Roumanie) a disserté de la palatalisation des consonnes dentales — critérium de répartition dialectale en daco-roumain. Ion Ionică (Bucarest) a présenté des observations à propos de la palatalisation des labiales sur les données de l'Atlas linguistique de l'Olténie. Mioara Avram (Bucarest) a rouvert la discussion tant de fois mise sur le tapis au sujet du genre neutre en roumain. Elena Carabulea et Magdalena Popescu-Marin (Bucarest) ont présenté un rapport sur *La concurrence entre les différents moyens de formation du nom d'action en roumain*. Ion Pătruţ (Cluj) s'est occupé de certains aspects de l'évolution du système de la flexion verbale du roumain. Finuţa Asan et Fulvia Ciobanu (Bucarest) ont parlé de l'évolution de la composition des mots en roumain. N. Saramandu (Bucarest) a décrit le système des formes verbales composées en aroumain. Ana Burghelea (Bucarest) s'est penchée sur les types syntaxiques et la théorie des catégories appliqués au roumain. Un nombre important de communications a porté sur le lexique. George Mihăilă (Bucarest) a apporté quelques contributions à l'étude du calque linguistique (d'après les textes bilingues slavo-roumains du XVIᵉ siècle). Al. Cristureanu (Cluj)

a parlé des facteurs sociaux, politiques, culturels et économiques qui ont favorisé la modernisation des prénoms roumains aux XIX^e et XX^e siècles. Romulus Vulcănescu (Bucarest) a décrit certains aspects de la toponymie agraire de montagne dans les Carpates roumaines Constant Maneca (Bucarest) a essayé d'établir les rapports existant entre la fréquence des mots et l'histoire du roumain Angela Bidu (Bucarest) a présente un travail intitulé *Problèmes et méthodes dans l'étude de la structure du lexique* Boris Cazacu (Bucarest) a fait d'utiles observations à propos de dialectal et littéraire dans la synchronie et la diachronie. Ion Coteanu (Bucarest) a montré les possibilités et les limites de la formalisation de la stylistique. Rosa Del Conte (Italie) a traité de la fonction de l'ambiguité dans le langage du poète roumain Tudor Arghezi. Matilda Caragiu-Marioţeanu (Bucarest) a presenté les principes de description d'un système linguistique appliqué au dialecte aroumain. Jiřina Smrčkova (Tchecoslovaquie) s'est livrée à des remarques sur l'interpénétration des systèmes grammaticaux roumain et slave Romulus Todoran (Cluj) a présenté et decrit un argot roumain rural de Transylvanie

Les contributions à l'étude des langues sud-slaves ont été moins variees Vladimir Georgiev (Sofia) a discuté les problèmes méthodologiques de la linguistique avec des applications aux langues sud-slaves et sud-est européennes Constantin P. Popov (Sofia) a montré l'importance des documents slavo-roumains des XIV^e et XV^e siècles pour l'étude de l'histoire de la langue bulgare George Bolocan (Bucarest) a decrit un calque morphologique d'origine roumaine dans quelques dialectes bulgares. Herbert Galton (E U.A) a montré *The Modell of the Bulgarian Sentence.* Radu Flora (Yougoslavie) a discuté des rapports existant entre l'évolution spontanée et la structure linguistique. Mirko Deanović (Zagreb) a présente l'état actuel de la geographie linguistique et les progrés réalises par l'Atlas linguistique méditerranéen

La langue albanaise et ses rapports avec les langues slaves a fait l'objet de la communication presentée par Idriz Ajeti (Yougoslavie).

Le domaine de la langue et des dialectes néo-helleniques a été represente par trois communications, celles d'André Mirambel (France), *Méthode comparative et dialectes néo-helleniques*; D. Moutsos (E U.A), *The Debated Origin of a Balcanism*; D. Vayacacos (Grèce), *Les langues spéciales (conventionnelles) en Grece.*

Les langues turques et leur influence sur le Sud-Est européen ont retenu l'attention de Ivan Gălăbov (Bulgarie), *Un cas de contact des aires balkanique et anatolienne*, M Mollova (Bulgarie), *Coïncidence de zones linguistiques bulgares et turques dans les Balkans*, A Bulatov (U.R S S), *Eléments turques dans la langue hongroise.*

Plusieurs contributions ont traité des problèmes d'ensemble consacrés à un groupe ou à toutes les langues du Sud-Est européen C'est ainsi que V Blanar (Tchécoslovaquie) a présenté certaines analogies du lexique des langues du sud-est de l'Europe. Ivan Duridanov (Bulgarie) a fixé la position linguistique du parler antique des Péons d'après les sources historiques et archéologiques. V. P. Solovjev (U R S S) a cité quelques parallélismes phraseologiques dans les langues sud-est européennes. D. S. Širokov (U R.S S.) a examiné certains dialectes isolés de l'Europe du Sud-Est et a montre la necessité de les étudier sur place selon les méthodes de la géographie linguistique, afin de déterminer les critères d'une typologie des langues du Sud-Est européen

Le Congrès de Bucarest s'est fait remarquer par la participation massive de spécialistes venus de tous les continents Il a passé en revue les principales méthodes de recherche et a fait ressortir leurs qualités comme leurs défauts. L'un des traits fondamentaux qui se font sentir certainement et de plus en plus est la nécessité de la collaboration internationale. Quelle

que soit la méthode appliquée par tel ou tel chercheur, chacun ressent le besoin de disposer d'un matériel comparatif et est désireux de se tenir au courant des progrès que la science enregistre dans d'autres pays. Il existe dans la sphere de la linguistique des domaines comme l'onomastique et la toponymie, la géographie linguistique, la terminologie des réalisations techniques, où la collaboration internationale s'impose de soi. L'histoire de chacune des langues du Sud-Est européen considerée séparément a besoin d'être conçue en fonction de ses rapports avec les langues voisines : seule une vision d'ensemble peut mener à une juste compréhension des phénomènes particuliers, de même que seule l'analyse attentive des faits concrets de chaque region permettra aux chercheurs de découvrir les lois générales.

H. Mihăescu

I. I. RUSSU, *Limba traco-dacilor* [La langue des Thraco-daces] Ediţia a II-a revăzută şi adăugită. Ed. Ştiinţifică, Bucarest, 1967, 253 pp. et 1 carte.

La première édition de cet ouvrage remonte à 1959. Son succès auprès du public roumain fut tel qu'elle s'epuisa en quelques semaines. Depuis, l'auteur a mis à profit les années qui se sont ecoulées pour l'enrichir de matériaux nouveaux, tout en prenant position devant les critiques qui lui ont été adressées Cette nouvelle édition est de près de cent pages plus ample que la précédente. Le livre a maintenant neuf chapitres où sont présentés les aspects essentiels · les Thraces (leur pays, leur civilisation et leur histoire), les matériaux linguistiques thraco-daces, l'historique des recherches, l'étude étymologique de la langue thrace, éléments lexicaux, phonétique et position de la langue thrace, les noms propres, la disparition de la langue thrace et ses reliques vivantes. Une annexe est consacrée à l'exposé des opinions de l'auteur au sujet de la langue roumaine, des langues balkaniques et du substrat.

L'impression d'ensemble que laisse la lecture de ce volume est des meilleures. L'abondance des informations recueillies pendant de longues années de travail, la minutie de l'auteur, la passion pour le sujet traité, l'exécution typographique honorable en sont les traits dominants. On a maintenant la possibilite de juger dans son ensemble et de façon concrète l'héritage linguistique des Thraces, ce qui permet de mettre en valeur les éléments autochtones de la langue roumaine. Malheureusement, ces vestiges, peu nombreux et unilatéraux, ne sont pas concluants. Cette situation ne doit pas pour autant décourager les études sur les éléments du substrat en roumain Certains de ces derniers persistent dans la toponymie (notamment en hydronymie et oronymie) et dans le lexique Nous partageons le point de vue de l'auteur que nous avons le devoir d'élargir l'horizon de nos investigations, notamment de faire état des résultats de la linguistique indo-europeenne pour connaître les problèmes fondamentaux de nos voisins, et de nous familiariser non seulement avec les études romanes, mais aussi avec les études slaves, albanaises, byzantines et orientales. Il existe encore dans les dictionnaires roumains de nombreux vocables dont l'étymologie demeure inconnue. Cela s'explique par le fait que le peuple roumain est entré en relation avec des peuples aux origines les plus diverses, aujourd'hui disparus, lesquels ont laissé des traces dans sa langue. Par conséquent, pour étudier le passé de la langue roumaine il est tout indiqué d'elargir le champ de nos investigations et de prendre en considération les sources historiques à côté des sources linguistiques ainsi que la méthode comparative.

Le sud-est de l'Europe a été, comme on le sait, dominé durant des siècles par l'Empire romain, puis par Byzance, à qui a succédé pour un demi-millénaire l'Empire ottoman. Toutes ces dominations ont facilité dans une certaine mesure les rapports entre les individus, ont nivelé quelque peu les différences et ont mêlé peuples et langues. Mais les progrès de la technique etaient pour lors encore faibles, les routes peu nombreuses et les moyens de diffusion imparfaits. Compte tenu également des conditions historiques, l'opinion semble justifiée que l'on ne saurait parler d'une « union linguistique balkanique » étroite, mais seulement d'un espace géographique riche en interferences linguistiques méritant d'être étudiées dans leur ensemble.

Les mots thraco-daciques en roumain constitueront la matière d'un travail séparé annoncé par l'auteur. Les anciens Thraces étant mentionnés dans les sources historiques jusqu'au VII[e] siècle, on est en droit de supposer que durant près d'un demi-millénaire un nombre important de mots thraces ont pu pénétrer en latin, mots conservés partiellement jusqu'à nos jours en roumain. En principe, il est difficile de repousser pareille hypothèse de travail. Concrètement toutefois, l'examen de cette question a tous les caractères d'un terrain glissant, faute de points d'appui. L'auteur nous présente une liste de 70 termes anciens communs aux langues roumaine et albanaise Parmi eux, *căciulă* « bonnet de fourrure » est répandu sur une vaste aire géographique et il est possible qu'il ait été emprunté à une antique population non thrace. Le mot *dărîma* « demonter » semble être plutôt la continuation du latin *deramare succidere*, conservé sur une large zone de la Romania : végliote *dramuor* « tuer, abattre », engadin *zdrami*, vieux français *deramar*, provençal *demaurar*, espagnol et portugais *derramar*. En roumain, on rencontre par endroits le pluriel *dărmături* « branches de bois mort » qui renvoie au sens de *deramare* du latin Le mot *sarbăd* « fade » provient du latin *exalbidus*, populaire et repandu, reflété également dans l'aroumain *salbit*. *Şale* « reins » semble trop bien assis sur le latin *sellae* pour qu'il soit nécessaire de recourir à une explication par le substrat.

Plus loin, l'auteur présente une liste de 90 termes sans correspondants en albanais, qu'il attribue pareillement au substrat thrace De cette liste, les mots que voici sont probablement d'origine latine.

acăţa « grimper, accrocher », d'un doublet de l'itératif *captare*, à savoir **captiare*, qui s'est conservé dans toutes les régions de la Romania (it. *cacciare*, fr. *chasser*, etc.) ;

ameţi, « étourdir », de *mattus* « ivre », terme populaire et répandu ;

arunca « lancer » *runcare* « jeter de la terre », dans les gloses *adruncat evertit alienat* (CGL IV, 8, 4 ; V, 163, 18) ; *eruncare*, conservé dans l'Italie méridionale et en vieux français ;

buturũ, de *bute* « tonneau » + suffixe *-ură*,

custură «pierre à affûter », de *cuţit* «couteau » + suffixe *-ură* ;

desghina, « mettre la discorde », de *disglut(i)nare*, comparer aussi aroumain *dijgl'inare* ;

genune, du latin *gyro* ; comparer italien *girone* (d'acqua) ;

lepăda, « abandonner », de *lapidare* ou *liquidare*,

leşina « s'évanouir » ; comparer sarde *lassinare* ou *lašinare* «glisser, tomber » (M. L. Wagner, *Dizionario etimologico sardo*, Heidelberg, 1962, vol II, p 14) ;

niţel « un peu », de *mîţiţel* ou de *nişchiţel*, latin *mica* ou *nescio quantus*,

tare, « fort », de *talis*, calque d'après le sl. *jâkъ*, d'abord pronom, puis adjectif ayant le sens de « fort, puissant » ; voir P. Skok, « Archiv fur slavische Philologie », XXXVII, 1920, p 87 ;

urcior, de *hordeum* « orgelet », formé à l'aide de *hordeaceus* ;

urdoare, de **horidor* « saleté », de *horridus*, sur le modèle de *frigidor* — *frigidus* ; le mot apparaît déformé dans ce texte de l'évêque d'Orléans Anianus en 451 (*Monumenta Germaniae Historica Passiones vitaeque Sanctorum aevi Merovingici*, éd. P Krusch, Hannover, 1896, p 121). *Protinus in terra deorsum expuit et digito parumper pulvis conteruit, oculorum cilia reddito linuit. protinus aperti sunt sculi eius et tamquam scameus orror habit inde, mixto cruore*, chez M Bambeck « Zeitschrift fur romanische Philologie », LXXVII, 1961, p. 325. *Horror* dans ce texte répond a la forme litteraire **horridor*.

Burlan « tuyau » n'est pas attesté dans les textes roumains avant le XIX[e] siécle et semble constituer un terme récent

Dans l'étude annoncée sur les elements autochtones du roumain, l'auteur devra suivre attentivement la distribution geographique des termes et les points de départ des innovations afin de definir non seulement l'origine mais aussi la stratification petit à petit des vocables, ainsi que les directions empruntées par les principaux courants de civilisation

H. Mihăescu

N. P. ANDRIOTIS, Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς [Dictionnaire étymologique du néo-grec commun] 2[e] éd., Thessalonique, 1967, XXIV, 415 pp. (Université de Thessalonique, Institut d'études néo-helléniques. Fondation Manoli Triandaphylidis.)

La première édition de ce travail est parue en 1951 dans la collection de publications de l'Institut français d'Athènes. La seconde a mis à profit les progrès enregistrés par la science dans les quinze dernières années et renferme des addenda et améliorations importants; c'est ainsi que le livre a presque doublé de volume. Son caractère toutefois est demeuré le même. L'ouvrage s'adresse en premier lieu aux étudiants et au public grec cultivé auxquels il se propose de faciliter l'intelligence de la langue hellénique commune de nos jours. Faire un pas de plus dans l'approfondissement de l'étymologie du grec moderne n'est pas chose aisée, et cela pour bien des raisons. C'est qu'il n'existe pas un répertoire satisfaisant du grec médiéval — le grand dictionnaire historique de la langue grecque moderne édité par l'Académie d'Athènes en est à peine au commencement — et que l'on n'a pas encore recueilli suffisamment de textes dialectaux et aussi que l'on ressent encore l'absence d'un atlas linguistique des dialectes grecs considérés dans leur ensemble. Outre cela, on n'a pas encore étudié de façon adéquate les rapports linguistiques du grec avec les langues parlées dans les pays voisins. N. P. Andriotis observe pertinemment (p. VIII) que « l'étimologie néo-grecque souffre en permanence de dilettantisme et d'une vraisemblance non prouvée des suppositions audacieuses. L'auteur d'un dictionnaire étymologique, aussi bien de nos jours qu'à l'avenir, se heurtera à des incertitudes lorsqu'il lui faudra choisir entre probable, peu sûr et inconnu ». En fait, l'histoire des mots se rattache à l'histoire de la civilisation, de la vie intime du peuple, de ses créations spirituelles et de ses rapports avec les peuples voisins. « L'étymologie qui est aujourd'hui une branche isolée, a besoin d'être mise en valeur en l'encadrant dans la linguistique et l'histoire de la civilisation du peuple » (p. XIV). Ce sont là des propos pleinement justifiés pour figurer en tête d'un dictionnaire étymologique, mais la matière du présent dictionnaire ne répond que partiellement à de tels vœux. L'ouvrage certes est utile et bienvenu, pourtant il ne satisfait pas pleinement les exigences de la linguistique grecque de nos jours. Si l'on veut comprendre la vie des mots, on a le devoir de tenir compte premièrement des facteurs « espace » et « temps ». l'auteur n'indique pas leur distribution géographique, ni ne nous fournit des témoignages appartenant aux diverses époques de l'histoire. Pour expliquer les matériaux linguistiques, il fait appel la plupart du temps au fonds grec ancien et ce n'est que rarement qu'il prend en considération la possibilité d'une influence exercée par une langue voisine. En réalité, depuis la fin de l'antiquité et jusqu'à présent, le peuple grec a eu des contacts avec divers peuples et diverses civilisations, et sa langue s'est constamment enrichie et a évolué par suite de ces contacts. En grec, on a à faire tout d'abord à une forte influence latine et romane, puis à une influence slave, à une influence turque et à une influence de l'Europe occidentale à l'époque moderne. En outre, il existe un fonds commun et très ancien de provenance locale, en conservé aux limites approximatives du sud-est de l'Europe. L'expérience montre que les rapports réciproques ont été si étroits que l'histoire de la langue grecque intéresse de près non seulement les hellénistes, mais aussi les indo-germanistes, les latinistes, les romanistes, les albanisants, les slavisants et les turcisants. Inversement, la connaissance des idiomes parlés par les voisins du peuple grec aidera à son tour, indubitablement, les hellénistes à approfondir l'étude du grec. Je me permettrai de dresser ici une liste provisoire des éléments d'origine thrace ancienne et d'origine roumaine dans la langue grecque de nos jours :

abur « vapeur », dans la langue grecque populaire du nord de la Grèce ἄβουρος, ἄμπρος, ἄμπρους,

arici « hérisson », en Epire ἀρίτσιους,

baci « maître berger », dans la région de Jannina μπάτζους,

baliu nom donné aux chevaux de couleur bigarrée, mouchetée, au village de Germa en Macédoine grecque μπάλ'ους, μπάλιος,

bărbățel « petit homme », en Epire βαρβατσέλι,

boare «bourrasque », grec μπόρα, albanais *bore*, bulgare *bora* et *bura*, serbe *bura*, turc *bora*;

brînză « fromage », en Epire πρέντζα;

bună « bonne », dans la région de Jannina μπούνα;

canură « gros fil de laine servant à faire des bas et des tapis », au village de Germa en Macédoine κάνουρα,

caș « sorte de fromage », en Epire κάσα;

căcăreazá « crotte de brebis ou de chèvre », en Epire κακαράντζις;

căciulă « bonnet », en Epire κατσούλα;

cănut « gris » (en parlant de cheveux), en Epire κανούτα « chèvre au poil gris », κανοῦτο « brebis au poil gris »,

cășeată, dans le dialecte aroumain *pită cășeată* « chausson au fromage », en Epire κασάτα;

ciung « estropié », au village de Germa en Macédoine τσ'ούγκους;

ciut « sans cornes », dans la région de Jannina τσοῦτο « brebis sans cornes »;

ciutură « espèce de louche, seau », τσιότρα;

coațin « mouton qui a des taches rougeâtres sur la tête », en Epire κότσινα,

cojoc « manteau de paysan en peau de mouton », en Epire γκοζιόκας, γκουζόκα;

colastră « premier lait après la délivrance », en Epire κουλιάστρα, γλιάστρα, κηλάστρα, κλήαστρα;

copilă « jeune fille », κοπέλα « jeune fille », κοπέλι «garçon »,

curpăn « sorte d'arbre », en Epire κούρπανα,

față « face », φάτσα,

farină « farine », φαρίνα;

fecior « jeune homme », en Epire φατσιόρι;

floc « flocon de laine », φλόκα, φλόκος,

flocată « manteau d'etoffe floche », φλοκάτα, en Epire φλουκάτα;

fum, pl *fumuri* « fumée, esprit chimérique » φούμαρα « phantasmes »,

galben « jaune », en Epire γκάλβινου;

gălbează « clavelée, » en Epire γκλαβάτσα, κλαπάτσα;

gură, *guriță* « bouche, petite bouche » en Epire γούρα, γουρίτσα,

gușter «lézard vert », γουστέρα, γουστερίτσα, en Epire γούστιρας, γουστιρίτσα:

lungă « longue », en Epire λοῦγγα « sorte de pourriture »;

lumină « lumière », λουμίνι « petite lumière »,

măciucă « gourdin noueux », ματσούκα, ματσούκι,

mior, *mioară*, aroumain *ml'ior* « petit agneau » μιλιόρι en Epire μλιόρι;

murg « gris, brun », μοῦργος, μούργκους;

neagră « noire », en Epire νιάγκρος « bouc noir »;

portița « petite porte », au village de Germa en Macédoine, πορτίτσα;

prun « prunier », προῦνο, la forme grecque ποῦρνο d'après la forme aroumaine *purnu*;

puță « pénis, membre viril », village de Germa en Macédoine ποῦτσα, πούτσους;

stînă, aroumain *stane*, grec στάνη « parc à moutons »,

strîmb « tordu », au village de Germa en Macédoine στριμπός,

strungă « endroit où l'on trait les moutons », dans le nord de la Grèce στρούγγα, στρούγκα;

surup « coucher du soleil » en aroumain, grec σούρουπο;

turmă « troupeau », en Epire τοῦρμα,

țap « bouc », en Epire τσάπος;

țarc « enclos pour quelques agneaux », en Epire τσάρκος ;
urdă « sorte de fromage », en Epire οῦρδα ;
vălui, aroumain *vitul'lu*, en Epire βιτούλι
viță « houssine », βίτσα.

La majorité des termes que renferme cette liste sont d'origine pastorale. Il s'y reflète une foule de rapports réciproques entre Grecs et Roumains à travers les âges et leur nombre est appelé à croître au fur et à mesure des progrès que les recherches enregistreront sur les lieux. Nous citerons ici quelques travaux plus importants qui ont donné un regain de vigueur dans ces derniers temps à l'étude de ces contacts. C'est d'abord le livre de H. G. Georgiou, Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, 441 pp. ; T. Papahagi, *Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique*, Bucarest, 1963, 1 264 pp , et enfin celui de E. A. Bonga, Τὰ γλωσσικὰ ἰδιώματα τῆς 'Επείρου, I.II. Ioannina, 1964, 460+267 pp.

En dépit de ces omissions inhérentes, le dictionnaire étymologique de N. P Andriotis mérite pleinement d'être pris en considération pour l'étude comparative du complexe linguistique de l'Europe du Sud-Est.

H Mihăescu

S IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina da Costantino agli iconoclasti*. Dedalo, Bari, 1965, 388 pp (Università degli Studi di Bari. Istituto di storia medioevale e moderna Saggi, 5 ,

L'auteur a essayé de nous présenter une « interprétation » historique de la civilisation littéraire byzantine, autrement dit il s'est proposé d'interpréter dans son développement la production littéraire de Byzance et de l'expliquer à la lumière des évenements historiques comme un reflet de ces derniers : « L'existence, l'essence, la formation et le développement de la littérature byzantine sont entendus et expliqués dans le cadre des connexions historiques et en rapport avec le sort de l'Empire byzantin » (p. 8). Cette attitude juste, confirmée par la constatation qu' « aucune littérature ne peut se fonder sur des prémisses universellement humaines, à même de la rendre directement accessible » (p 7), l'amène à renoncer à la conception métaphysique et idéaliste et à analyser le phenomene littéraire en fonction des nécessites de la société d'une région géographique donnée et pour une étape historique déterminée Il ignore toutefois les conditions concrètes comme le niveau de la production, la structure de la société et le degré de développement politique, et prend en considération seulement des éléments de la tradition, affirmant à ce propos que « le monde culturel byzantin est determiné par la rencontre féconde de l'hellénisme et du christianisme » (p. 6). Plus loin, l'auteur constate que la tradition classiciste et l'imitation formelle des écrivains antiques a freiné bien des fois le développement littéraire, mais il n'essaye point de définir de plus près les éléments novateurs qui ont soutenu et promu cette littérature durant plus d'un millénaire Pour expliquer laviabilité de la culture et de l'Etat byzantin l'auteur énumère quelques éléments . l'Empire byzantin a connu une plus grande prospérité économique l'hellénisme a été une culture supérieure ; les religions orientales ont disposé de plus de force de conviction du fait de leur caractère sotériologique prononcé et de leur capacité de synerétisme Et de conclure ensuite d'une façon étonnamment catégorique : « La fondation de Constantinople n'est autre chose que l'ultime phase du processus historique d'hellénisation du monde romain. . la reconnaissance officielle du déplacement du centre de gravité de l'Empire, d'Occident en Orient » (p. 13). Ce jugement, ou pèse lourd la persistance de certaines formes politiques, ne tient pas compte de la prospérité économique réelle de vastes régions comme l'Italie et la Gaule et du fait que la culture occidentale de forme latine s'est affirmée sans interruption et

a parfois dépassé la culture byzantine. L'auteur, en revanche, a judicieusement compris le grand rôle de Byzance en tant que véhicule de la culture antique transmise par lui. « Sans l'amour de Byzance pour la tradition classique, notre culture serait privée aujourd'hui de la création la plus importante qui se trouve à la base de sa civilisation » (p. 27).

La division en périodes de la littérature byzantine adoptée par S. Impellizzeri est celle traditionnelle. 1) époque proto-byzantine (années 330—641); 2) époque de lourdes épreuves des années 641—850, «la plus obscure de la culture byzantine »; 3) l'époque la plus riche et la plus féconde entre 850 et 1204; et 4) le déclin non dépourvu de gloire des années 1204—1453. Dans cet ouvrage l'auteur s'occupe uniquement des deux premières époques à savoir des années 330—850, soit d'un laps de temps d'un demi-millénaire.

L'auteur constate que l'on dispose de répertoires bien informés comme ceux de K. Krumbacher, de Gy. Moravcsik ou de H.-G Beck, mais que l'on n'a pas encore une histoire de la littérature byzantine dans le vrai sens du mot. Il appuie son opinion d'une citation empruntée à Nicolas Iorga « Cette littérature reste encore, je ne dirai pas seulement à décrire, mais encore à définir, à en fixer le sens, à en marquer les divisions, à en faire un grand spectacle d'ensemble, rempli de cette vitalité qui existe dans cette littérature comme dans n'importe quelle autre » (« Revue historique du sud-est européen », II, 1925, p. 370) Puis il affirme que dans son ouvrage il a essayé «de faire une histoire de la littérature, et non un répertoire, et qu'il a estimé opportun de mettre en évidence les traits essentiels pour une vision d'ensemble » (p. 10). On peut apprécier avec sympathie cet ambitieux projet, soutenu par une ample information bibliographique (60 pages imprimées en caractères menus). Le contenu du livre est divisé en trois parties précédées d'une courte introduction : la première renferme les IV^{e}—VI^{e} siècles jusqu'à la fin du regne du Justinien, la seconde embrasse les années 565—641 et la troisième couvre les années 641—850. La première période se distingue par une grande abondance d'œuvres et de personnalités littéraires, la seconde enregistre les échos d'épigones encore vigoureux et la dernière est le reflet de l'époque la plus obscure de l'histoire de la culture byzantine. Tout au long de ces trois périodes sont survenus petit à petit des changements de structure fondamentaux dans la société du temps, changements dont l'auteur ne tient pas compte autant qu'il le faudrait, bien qu'il se soit proposé de juger la production littéraire dans ses « connexions historiques ». L'introduction est vivante, élégante et personnelle : elle se laisse lire avec intérêt et plaisir, justement en raison du fait qu'elle représente une tentative de juger le processus historique dans son ensemble, de rechercher les contradictions et les conflits d'opinions et de détacher le sens et la valeur de la littérature pour ses contemporains Ensuite, l'auteur entreprend d'analyser les personnalités littéraires et les considère chacune à part, chronologiquement, en exposant le contenu de leurs œuvres ou en attirant l'attention sur les beautés stylistiques. Mais la lecture de son livre devient monotone, car les écrivains sont présentés et catalogués selon des critères formels, c'est-à-dire par genres littéraires, dans de petites monographies successives sans lien étroit entre elles. Aussi, bien des fois ne réussit-on plus à bien saisir leur rôle social, le mobile de leur lutte idéologique ou leurs préférences pour telle ou telle forme littéraire. Il va de soi que pour formuler un jugement sur un phénomène littéraire il est bon de tenir compte du contenu d'idées (lequel repose sur une tradition, mais répond à des nécessités du temps), de la personnalité et du tempérament de l'écrivain (ce qui détermine le choix des formes d'expression) et des lecteurs auxquels il s'adresse (lesquels conditionnent jusqu'à un certain point le contenu et la forme de l'œuvre littéraire), mais tout cela constitue un complexe qui est d'autant plus compréhensible que l'on réussit à le mieux présenter « dans ses connexions historiques ». Nous estimons que l'auteur s'est éloigné par endroits du noble but qu'il s'était assigné, bien qu'il ait fait un effort considérable pour le suivre de près et bien qu'il ait cherché à s'informer à souhait. Mais il n'a pas toujours considéré la production littéraire byzantine comme un processus et n'a pas jugé son contenu à l'aide de quelques jalons conducteurs comme, par exemple, les con-

traditions entre riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, païens et chrétiens, orthodoxes et ariens, gens de cour et moines, etc. Au moment où l'historien réussit à comprendre le contenu idéologique de l'œuvre littéraire, son mobile et son sens, il peut mieux se rendre compte pourquoi elle revêt une forme ou une autre et dans quelle mesure ses moyens d'expression s'élèvent à la hauteur convenable. Le lien avec la vie est bien surpris et formulé par l'auteur en ce qui concerne l'activité des historiens byzantins qui ont disposé de moyens de s'informer et ont parfois participé directement au déroulement des événements racontés par eux-mêmes : « Cette double expérience a fait que l'historiographie byzantine soit d'un niveau particulièrement élevé, le plus élevé peut-être de toute la production littéraire byzantine. Et comme Byzance au cours de son existence millénaire est venue en contact avec les peuples les plus divers de l'Europe, l'historiographie byzantine est la source la plus importante, pour tout le Moyen-Age, non seulement des événements de l'Empire, mais aussi de la connaissance des populations qui à cette époque faisaient leur entrée sur la scène de l'histoire » (p. 224). Les pages consacrées à Procope sont intéressantes, néanmoins certaines formules demeurent de simples déclarations : « Procope... met en pleine lumière les contradictions de l'époque de Justinien et révèle son propre esprit contradictoire » (p. 25). Mais en quoi consistaient ces contradictions ? Toute la période historique traitée par l'auteur a été bouleversée par des luttes religieuses sans fin entre l'autorité ecclésiastique constituée et les tenants des diverses hérésies. Ces luttes étaient le reflet des contradictions sociales et l'écho de certains mécontentements. La littérature byzantine de l'époque iconoclaste ne peut être appréciée et goûtée sans comprendre au préalable son conditionnement social ou les motifs d'ordre politique qui l'ont animée. Or, l'auteur se contente à y découvrir des beautés de nature formelle.

Toute tentative de présenter une nouvelle synthèse doit être chaleureusement saluée, car elle représente un travail particulièrement difficile. Même si le présent ouvrage ne satisfait pas pleinement du point de vue de sa méthode, il n'en contient pas moins nombre de pages brillantes et convaincantes.

H. Mihăescu

F. DJINDJIHAŠVILI, *Антимов Ивериели (Антим Ивериану). Жизнь и творчество* [Anthime d'Ibère. Vie et œuvre]. Редактор В. Жгенти. Тбилиси, Изд. Литература да хеловнеба, 1967, 140 pp. + 3 illustr.

Ces dernières années l'attention des milieux scientifiques a commencé de nouveau à se fixer avec un intérêt de plus en plus marqué sur la personnalité d'Anthime d'Ibère. Ce grand clerc de jadis a créé une œuvre qui de nos jours est également réclamée comme sienne par l'histoire des relations roumano-géorgiennes (P. Constantinescu-Iaşi, D. P. Bogdan), l'histoire de l'imprimerie roumaine (N. Şerbănescu, Dan Dumitrescu, A. Sacerdoţeanu) et l'histoire de notre art médiéval (Victor Brătulescu). La commémoration de 240 ans depuis sa mort, en 1956, et celle de 250 ans, dix ans plus tard, ont suscité bon nombre d'articles à son sujet et d'études évocatrices. Gabriel Ştrempel donne une nouvelle édition de ses *Predici* [Homélies] en 1962 et Radu Albala, en 1966, sa biographie.

Les dernières recherches sur les œuvres d'Anthime ont fait sans doute leur profit des études plus anciennes, signées par un Emile Picot, N. Iorga, N. Dobrescu, A. G. Samdze. A l'exception de quelques détails mis en lumière par l'examen attentif des documents déjà connus, il est certes difficile de faire des découvertes révélatrices relatives à la vie ou à l'œuvre d'Anthime. Son existence durant une première période, qui précède l'installation en Valachie, est encore un mystère pour nous. D'autre part, certains côtés de son activité politique récla-

ment quelques éclaircissements, mais qui ne seront possibles qu'après l'étude exhaustive des archives diplomatiques autrichiennes, russes et turques, complétée par des documents des patriarcats orientaux.

Mais en dépouillant les documents déjà connus, l'on pourrait, je crois, mettre encore mieux en lumière le profil spirituel de ce vénérable prélat, ainsi que sa conception des rapports qui doivent régler les relations de l'autorité de l'Eglise avec le pouvoir laïque — conception dont la rigueur a été la source de son conflit avec Constantin Brâncoveanu. Dans la personne d'Anthime d'Ibère, la pensée chrétienne et l'idéologie politique médiévale de l'Europe orientale trouvent leur dernier champion, combattant avec acharnement pour la préséance de l'Eglise, qui selon lui devait toujours prendre le pas sur le pouvoir impérial. Il s'agit donc de cette vieille controverse qui divisa longtemps la pensée politique européenne. Devant un haut clergé conformiste, devant un prince autoritaire, devant une aristocratie soumise à des intérêts et des conceptions de plus en plus laïques, Anthime n'hésite pas à évoquer hautement la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur sa position dans l'Etat, son sens social et politique.

Sorti des rangs du monachisme, champion de la pureté doctrinaire orientale, aussi différent donc de par sa formation et ses idées du haut clergé épiscopal assujetti à l'autorité princière que du clergé séculier dépourvu de culture et d'ambitions, Anthime ressuscite dans un conflit politique, malheureusement mal étudié, une vieille dispute à laquelle il participe comme dernier partisan de la position traditionnelle. De là le ton âpre de ses sermons qui lui offrent l'occasion d'exercer avec une ferme conviction sa fonction de censeur de la vie publique roumaine. De là cette dignité dans ses réponses aux accusations de Brâncoveanu. De là cette liberté qu'il prend de donner des conseils à son souverain le jour même de sa fête (v. *Predici*, 21 Mai : le portrait du prince juste). C'est ce qui explique également son idée d'adresser des *Sfaturi creştino-politice către Ioan Ştefan Cantacuzino voevod* [Conseils chrétiens-politiques à Ioan Ştefan Cantacuzino voivode] — ouvrage publié en 1715. Car dès la chute de Brâncoveanu, Anthime entend remplir ouvertement sa tâche de mentor auprès du nouveau souverain.

Ces aspects de la pensée d'Anthime d'Ibère (auxquels nous nous proposons du reste de consacrer une prochaine étude) sont tout aussi négligés par les études récentes que par celles plus anciennes ; il faudra élucider un jour certaines questions portant sur les rapports du métropolite avec Brâncoveanu et sur quelques-unes de ses entreprises. Prenons par exemple sa fondation de Bucarest : le couvent Anthime. En lui donnant un Statut, Anthime tâche de le soustraire tout à la fois à l'autorité politique du pays et à celle plus éloignée (mais également âpre et avide quand c'était le cas) du patriarcat œcuménique. Il faut saisir là cet *aspect universel* de l'œuvre d'Anthime, qui le rattache en tant que penseur à un courant d'idées plus large, dépassant le cadre régional et temporel de l'Europe orientale à son époque.

Les ouvrages les plus récents sur Anthime attestent une fois de plus (bien qu'il aurait mieux valu que ce fait fût infirmé par de nouvelles découvertes) que les seules sources valables pour la connaissance de la vie et de l'œuvre de ce personnage si complexe restent les sources roumaines.

Indifférente à la valeur de l'homme, de l'artisan, du lettré qu'était ce jeune Géorgien arrivé — après maintes aventures, sans doute — d'abord à Constantinople et ensuite à Bucarest, la postérité devait reconnaître ses efforts seulement dans ce genre de choses qui d'habitude établissent la renommée : imprimés, fondations, portraits et autres œuvres littéraires ou artistiques, activité politique. Et c'est pourquoi le légitime désir de la culture géorgienne contemporaine de valoriser la riche personnalité de ce fils du pays de Rustaveli — qui, bien que fixé et naturalisé en Valachie, n'a jamais oublié sa patrie, comme le prouve son intérêt envers la culture de son pays (imprimeries, etc.) — , ne saurait être satisfait pour le moment qu'en recourant aux documents qui se trouvent en Roumanie, avec l'appui des recherches et des publications roumaines.

Etudiant avec compétence et ardeur ces sources, F. Djindjihašvili nous offre une monographie aussi utile que réussie. Les notes de ce livre destiné au grand public géorgien et soviétique (une édition géorgienne est en train en ce moment) témoignent d'une très bonne connaissance de toute la littérature concernant Anthime.

Tout en soulignant la forte personnalité du Géorgien Anthime (*Antimoz Iverieli*), l'auteur explique cette rare illustration des contacts possibles entre deux cultures, éloignées dans l'espace sinon du point de vue de leur structure, par les relations amicales qui ont lié les peuples roumain et géorgien. Fondés sur la communauté de pensée et des formes de culture caractéristiques à la Méditerranée et à l'Europe orientale, ainsi que sur des relations nouées justement à l'époque et avec l'aide d'Anthime et qui durant la dernière vingtaine d'années sont devenues plus étroites grâce aux échanges scientifiques et culturels intervenus entre ces deux pays, les rapports des peuples roumain et géorgien sont naturellement illustrés par des contacts variés (récemment, par exemple, Ion Nanu constatait des analogies entre nos architectures populaires). Ce genre de contact justifient le chapitre introductif du livre (*Les racines profondes de l'amitié*, pp. 5–13).

L'auteur consacre, comme de juste, un grand chapitre (le premier, pp 14–44), à la *Vie d'Anthime*, insistant sur son origine géorgienne et utilisant chaque détail apte à éclairer les différentes étapes de l'activité du grand lettré. Si l'on considère dans une lumière moderne l'activité d'Anthime, celui-ci se dessine comme un combattant pour la foi orthodoxe et la libération du peuple roumain. Les études les plus récentes consacrées aux rapports politiques dans l'Europe du Sud-Est pendant la première vingtaine d'années du XVIII^e siècle (C Şerban, L. Semionova et moi-même dans l'ouvrage intitulé *Pagini din trecutul diplomaţiei româneşti* [Episodes du passé de la diplomatie roumaine], Bucarest, 1966, pp. 168 199) attribuent aux facteurs politiques de l'Europe sud-orientale de cette époque — parmi lesquels notons un Constantin Brâncoveanu, un Constantin Cantacuzène, un Démètre Cantemir — des motifs assez proches de la pensée politique contemporaine Anthime prônait l'intelligence avec la Russie de Pierre le Grand, mais, en 1716, il se montra dans une égale mesure le partisan des bonnes relations avec l'Empire des Habsbourg, ce qui correspondait parfaitement à son attitude générale de champion des institutions chrétiennes, en faveur desquelles il entendait user de tout secours européen n'importe d'où venait-il, sans s'encombrer donc de préjugés nationalistes. F Djindjihašvili met très bien en lumière sa manière de saisir au vol toute occasion apte à assurer un statut politique plus favorable à la Valachie. Cette attitude le place au nombre des grandes personnalités qui ont combattu au commencement du XVIII^e siècle pour l'indépendance politique des pays roumains. Dans un tel climat, sa fin tragique fut bien le corollaire d'une activité dirigée avec persévérance contre une domination étrangère qui devait lui être d'autant plus insupportable qu'elle représentait une religion non chrétienne.

Anthime d'Ibère écrivain, source des lumières et humaniste (pp 45 98) et *Anthime d'Ibère typographe* (pp. 99–113) sont les chapitres dédiés à l'homme de culture Afin de rendre intelligible aux lecteurs géorgiens le climat culturel où l'œuvre d'Anthime a fleuri, l'auteur fait la brève revue des antécédents. Djindjihašvili, suivant Iorga, adopte pour date des premiers textes roumains la seconde moitié du XV^e siècle (p 47). Et parlant de Coresi, notre auteur présente son œuvre dans la signification majeure qu'elle prend pour la culture roumaine

Commentant les écrits d'Anthime, l'auteur les subordonne, avec les détails requis, au développement de la culture roumaine d'expression nationale (processus commencé par l'introduction de la langue du peuple dans l'exercice du culte, l'administration et la littérature) Cela explique l'arrêt plus long de l'auteur sur les Homélies d'Anthime et la reprise, correcte, de toutes les discussions portant sur leur manuscrit original, leur valeur littéraire et les mérites d'Anthime en tant que créateur de langue littéraire

Le chapitre dédié aux *Disciples d'Anthime d'Ibère* (pp. 114 116) accorde l'attention méritée au typographe Michel, fils d'Etienne, envoyé en Géorgie. C'est une excellente intro-

duction au chapitre suivant, qui parle des *Liens d'Anthime avec sa patrie* (pp.117—122). Anthime établit ces liens en envoyant Michel à Tiflis pour fonder une imprimerie, dont le premier résultat s'est concrétisé dans *Evanghelile* [les Evangiles] de 1709. Cette imprimerie a travaille jusqu'en 1722.

Le livre s'achève avec le chapitre *Anthime d'Ibère et l'art* (pp 123—133), qui examine l'œuvre de l'artiste, œuvre qui complète le profil humaniste de cette personnalité si attachante. Sa maîtrise est incontestable, comme l'attestent les portes sculptées du couvent Anthime de Bucarest ou *Chipurile Vechiului şi Noului Testament* [Les images de l'Ancien et du Nouveau Testament) présentées par G. Ştrempel (*Romanoslavica*, XIII). Quant a l'influence catégorique de l'art géorgien, exercée par l'intermédiaire d'Anthime et d'autres maîtres artisans, sur certains monuments roumains des XVI^{e}—XVIII^{e} siecles (depuis les églises de Curtea de Argeş ou de Curtea Veche de Bucarest jusqu'aux fondations de Brâncoveanu), influence constatee récemment par le professeur Ion Nanu, elle attend encore l'avis des spécialistes de l'histoire de l'architecture. La question des contacts possibles entre l'architecture et l'art ornemental géorgien et roumain est — comme de juste — de beaucoup plus complexe dans le cadre des amples échanges de motifs et de techniques propres au monde post-byzantin Réduire certaines formes artistiques a une relation unique, a une explication ou une cause unique fera certes couler encore beaucoup d'encre. Mais il résulte de ce dernier chapitre combien proches étaient au XVIII^{e} siécle la Georgie et les pays roumains, comme appartenant au même monde de pensée et de formes culturelles qui était celui de l'Europe orientale Et c'est ce qui justifie entierement l'apport de l'auteur.

Grâce a cet ouvrage dedié à *Antimoz Iverieli*, non seulement les milieux spécialisés soviétiques et géorgiens, mais des cercles plus larges de lecteurs de la R S S. Géorgienne et de l'U R S S. ont aujourd'hui une image de la vie et de l'œuvre d'Anthime d'Ibère, dans une forme attachante et avec une documentation au jour, à laquelle ont contribué les recherches de tout un siècle C'est la, je crois, le principal mérite de l'auteur qui, mettant à profit sa très bonne connaissance des sources roumaines et étrangeres, a présenté son sujet avec une passion égale à sa compétence et à son application. Dans la suite des efforts — que nous aimerions voir se poursuivre — en vue de l'approfondissement de la pensée d'Anthime éclairée par les idées de son époque, dans cette tâche de découvrir de nouvelles significations à la personnalité d'Anthime, le livre de F. Djindjihašvili marque sans l'ombre d'un doute une étape importante.

Virgil Cândea

GERT ROBEL, *Franz Baron Nopcsa und Albanien. Ein Beitrag zu Nopcsas Biographie*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1966, 191 pp (« Albanische Forschungen », 5).

Ce travail, présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Munich, s'appuie sur des informations puisées aux Archives de Vienne pour décrire dans le detail les événements se rattachant à la biographie de Franz Nopcsa (1877—1933), et surtout son activité politique et scientifique concernant l'Albanie et l'albanologie.

Nopcsa était doué d'une intelligence pénétrante et d'une grande puissance au travail. Il a connu de pres l'Albanie du Nord entre 1905—1916 et a publié quelques contributions scientifiques de valeur , entre autres son étude *Bauten, Trachten und Geräte aus Nordalbanien*, Leipzig, 1925. Malheureusement, les qualités de cette personnalité étaient accompagnées et entravées par des défauts tout aussi grands, dus peut-être au milieu familial où il avait grandi et à l'éducation qu'il avait reçue, ainsi qu'à son tempérament d'une extrême mobilité. Sa vie qui prit fin tragiquement et prématurément, est décrite avec compréhension et sympathie,

mais impartiellement. Le côté dramatique de cette existence est le résultat d'une optique faussée : l'homme, empreint dès son enfance d'une certaine conception propre à sa classe sociale, ne comprend pas bien la société qui l'entoure et finit par devenir un inadaptable. L'intérêt que suscite la vie de Franz Nopcsa s'accroît du fait que l'auteur l'intègre avec compétence dans son époque et brosse un tableau suggestif des événements les plus marquants dont l'Albanie fut le théâtre dans les trente premières années du XX^e^ siècle : c'est pendant cette période que les études albanaises ont enregistré des progrès insignes et que les Albanais ont obtenu leur indépendance nationale. La description de l'activité politique de Nopcsa aide à saisir mieux la lutte du peuple albanais pour la liberté, ainsi que les difficultés immenses qui se dressaient devant lui. On se rend compte en même temps de la raison pour laquelle il n'y avait pas alors de conditions adéquates pour connaître de plus près le pays habité par les Albanais et pourquoi l'albanologie s'est développée lentement. Ce n'étaient pas seulement les montagnes élevées et d'accès difficile qui se dressaient devant les chercheurs, mais surtout la rivalité des grandes puissances et le manque de confiance d'un peuple exploité depuis des siècles. L'activité scientifique de Nopcsa se situe précisément à cette période d'héroïsme et mérite bien qu'on lui prête attention. Elle fut malheureusement accompagnée d'une activité politique nuisible aux Albanais, laquelle projette une ombre sur Nopcsa non seulement comme homme, mais aussi en tant que chercheur et il faut le juger avec prudence.

Paléontologiste à ses débuts, Nopcsa s'est ensuite préoccupé de la tectonique des montagnes du nord de l'Albanie, fort peu connue à l'époque. Puis il porta son attention sur la géographie, le folklore, l'archéologie, l'histoire ancienne et médiévale, la structure sociale des tribus de l'Albanie et sur la langue albanaise. Il recueillit d'abondants matériaux en partie encore inédits et entretint une ample correspondance avec Norbert Jokl, pour lors l'un des principaux spécialistes de la langue albanaise. Bien qu'il n'ait mis que partiellement à profit les matériaux qu'il avait réunis, Nopcsa a exprimé certaines idées nouvelles et originales qui ont contribué aux progrès de l'albanologie. Dans sa polémique avec Emil Fischer au sujet de l'origine des Albanais, il a critiqué et repoussé avec succès les arguments de nature linguistique de son adversaire, encore qu'il ne fût pas linguiste de métier, mais il était au courant des dernières acquisitions des recherches sur la langue albanaise. Dans un ouvrage intitulé *Aus Sala und Klementi*, Vienne, 1912 (Zur Kunde der Balkanhalbinsel. Reisen und Beobachtungen, 12), il a corrigé le tracé, déterminé par J. G. Hahn, de la voie romaine Lissus (Ljesh) — Ulpiana (Lipljan) par la vallée du Drin. S'appuyant sur des données archéologiques et géographiques, Nopcsa a prouvé que la *via Romana* de la vallé du Drin empruntait la rive orientale de la rivière par Kallmeti Veljes, Vau i Dejes, puis la vallée du Gjadri jusqu'à Puka (*Ad picaria*) et, ensuite, franchissant Iballja — Fierza par la vallée de la Valbona, jusqu'à Krasniqi, où elle passait sur le territoire actuel de la Yougoslavie. Cette portion de la grande route transversale reliant l'Adriatique au Danube et à la Dacie traversait des contrées fortement romanisées où se sont conservés maints vestiges archéologiques romains ; elle a contribué indubitablement à la pénétration des éléments latins dans la langue parlée par les ancêtres des actuels Albanais.

Les conclusions du livre nous présentent de façon serrée quelques traits fondamentaux de la personnalité de Nopcsa : curiosité intellectuelle prodigieuse (Vielschichtigkeit), existence pleine de contradictions intérieures (innere Widersprüchlichkeit), génie de l'intuition opposé à une réputation d'impuissance à comprendre autrui, amour des Albanais découlant seulement de l'âpre attachement à ses propres intérêts, geologue et paléontologiste au début de sa carrière, puis albanologue et ethnographe animé d'idées politiques surannées qu'il ne réussit jamais à dépasser. Nopcsa n'a pas pu se tailler une place plus éminente au sein de sa classe de privilégiés, non plus que dans celui de l'Etat bourgeois. Il demeura toute sa vie un isolé (Aussenseiter), même dans son activité scientifique. Son caractère inadaptable l'empêcha de mener à bout son activité ; comme chercheur, Nopcsa recueillit et examina un immense matériel dont il

ne publia que relativement peu et l'heritage qu'il a laissé en manuscrit n'a pas encore été mis en valeur dans sa totalité. Pionnier audacieux des études albanaises, il y a apporte une contribution digne d'être prise en consideration

Le present ouvrage, tout comme les deux autres essais parus dans la collection «Albanische Forschungen», à savoir *Johann Georg von Hahn (1811—1869). Leben und Werk*, par Gerhard Grimm (Wiesbaden, 1964), et *Spiridon Gopčević. Leben und Werk*, par Michael Heim (Wiesbaden, 1966), est le bienvenu du fait qu'il nous presente le tableau de l'activité multilaterale d'hommes de valeur qui ont publie des articles dans les pages de différentes revues et collections difficilement accessibles recueillir et mettre en valeur les contributions de ces savants n'est pas seulement une œuvre de justice a l'égard de leur effort scientifique. c'est également un service rendu à la science actuelle, qui a besoin de bien connaître, de trier critiquement et de faire fructifier tous les resultats positifs laissés par le passé.

H. Mihăescu

Из взаимоотношенията на балканските народи Поредица „Балкани", N° 1 [Sur les relations des peuples balkaniques, Serie «Balkans», n° 1], Academie Bulgare des Sciences, Institut d'Études Balkaniques, Sofia, 1966, 135 pages.

L'Institut Balkanique de Sofia a inaugure, en dehors de sa revue d'«Etudes balkaniques» une série de publications consacrees à la balkanologie et intitulée «Balkans». Le premier numero de la série est un recueil de communications données a Sofia à l'occasion de *La semaine des relations du peuple bulgare avec les autres peuples balkaniques.*

Ainsi qu'il est souligné dans l'avant-propos, cette initiative de l'Institut Balkanique s'inscrit parmi ses principales tâches puisqu'il s'agit d'étudier l'histoire des peuples balkaniques et de toutes leurs entreprises communes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. On ne manque cependant pas d'attirer l'attention sur le fait que ces études ne sauraient entrer dans trop de détails et qu'elles ne portent pour l'instant que sur les liens entre les peuples balkaniques au siecle dernier. Le public auquel s'adressaient les communications se composait d'académiciens, professeurs universitaires, etudiants, hommes de lettres et artistes

La session a été inaugurée par l'académicien Vladimir Georgiev, président de l'AIESEE, qui dans son allocution rappelait qu'en 1962, sur l'initiative du Comité national roumain pour l'U N E S C.O. et de quelques hommes de science roumains, et avec l'aide de l U.N E.S C.O , un colloque international a été convoqué à Sinaïa. La fondation de l'AIESEE (Association internationale d'études sud-est européennes) est le fruit de cette heureuse initiative, dont un autre résultat fut la création, toujours en 1962, du Comité national bulgare de Balkanologie, ce qui mena en fin de compte à la fondation de l'Institut d'Études Balkaniques et du Sud-Est Europeen, de Sofia — vers la fin de l'année 1963.

Les communications ont eté réunies par deux ou trois, groupement destiné a fournir une image plus claire des relations du peuple bulgare avec chaque pays balkanique. Les communications traitant des rapports roumano-bulgares sont précedées d'un mot d'introduction du professeur N. Todorov, l'académicien Sava Ganovski nous introduit dans l'histoire des relations bulgaro-grecques, St Bojkov parle des rapports bulgaro-yougoslaves, alors que l'academicien Vl. Georgiev présente les rapports bulgaro-albanais et l'academicien P Stainov s'occupe de ceux bulgaro-turcs.

Les deux premieres communications furent presentees par G. Dimov, *Les relations réciproques entre Bulgares et Roumains a l'epoque de la renaissance nationale bulgare*, et par N Mihov, *Le peuple roumain et le peuple bulgare au siecle dernier.* Après avoir jeté un rapide

coup d'œil sur les relations roumano-bulgares au Moyen Age, G. Dimov s'est arrêté sur l'activité des personnalités politiques et culturelles qui ont illustré la renaissance nationale du peuple bulgare, tout en bénéficiant des conditions favorables qu'ils ont trouvées en Roumanie. En Valachie, Sofronie de Vratza posa les premiers jalons de la littérature bulgare par sa pittoresque biographie. Toujours en Valachie apparaît le premier livre publié en nouveau bulgare, en 1806. C'est là encore que Pierre Beron prend contact avec les méthodes de l'enseignement moderne (Lancaster), qu'il tente d'introduire en Bulgarie au moyen de son Буквар [Abecédaire] imprimé à Braşov (1824). De même, Néophyte de Ryla vient à Bucarest pour étudier cette nouvelle méthode didactique qui devait être introduite dans la première école moderne bulgare fondée à Gabrovo en 1835 avec l'aide des émigrants bulgares de Roumanie. C'est toujours cette terre roumaine qui abrita les premières pousses de la poésie bulgare, avec D. Popski et G. Pešakov — le poète qui exalta en vers roumain le mouvement de Tudor Vladimirescu. Le grand essor culturel de la Roumanie ne pouvait rester sans aucune influence sur les poètes et les écrivains bulgares qui ont rédigé là leurs œuvres, et l'auteur mentionne à ce propos les influences qui se sont exercées sur Rakovski, Vazov, etc. Arrivant à la décennie qui a précédé la guerre de 1877, Dimov montre que les grands révolutionnaires bulgares ont vécu sur le sol hospitalier de la Roumanie Rakovski a collaboré avec Hasdeu à l'édition de la gazette roumano-bulgare «Viitorul—Bădnştnost»; c'est à Bucarest que parurent les gazettes de Karavelov, «Svoboda» et «Nezavisimost» avec leur supplément roumain, «Libertatea», après 1870, Botev entre en contact avec les socialistes roumains · Dr. Zubcu Codreanu, Zamfir Arbore, Dobrogeanu-Gherea et d'autres encore. C'est au peuple roumain que Botev adressa ses dernières paroles « comme s'il avait voulu remercier le peuple qui durant des années lui avait assuré l'asile · Frères Roumains, la plus vive amitié me lie à vous et aucun malentendu ne l'a jamais démentie ». Dimov poursuit ensuite son étude soulignant que durant la période qui précède la libération de la Bulgarie c'est en pays roumain que se trouve le centre de son mouvement révolutionnaire, c'est là que naissent toutes les organisations combattantes des émigrants, c'est là que paraissent toute une série de périodiques politiques et culturels en langue bulgare.

La communication de Marin Mihov apporte bon nombre de renseignements supplémentaires en ce qui concerne les relations roumano-bulgares dans la période 1821—1877, en passant en revue les étapes parcourues dans leur lutte révolutionnaire commune par ces deux peuples. M. Mihov souligne également la solidarité internationale des Roumains, Bulgares et Grecs à l'occasion des mouvements de Brăila, en 1841—1843. Il montre avec une grande abondance de détails la position ferme adoptée par le gouvernement roumain et par l'opinion publique du pays au moment de la lutte dramatique menée au sud du Danube par le peuple bulgare, qui essayait en avril 1876 de reconquérir sa liberté. L'auteur note ensuite que les relations roumano-bulgares depuis 1877 jusqu'à nos jours ont été en quelque sorte moins étudiées que celles de l'époque précédente, mais grâce aux études récemment publiées, l'héroïsme des troupes roumaines à Grivitza et Plevna, à Rahova et Smîrdan commence à être bien connu en Bulgarie, où les noms de Valter Mărăcineanu et du commandant Şonţu sont devenus très populaires. Marchant dans cette même voie, l'auteur note ensuite le grand écho du mouvement paysan roumain de 1907 en Bulgarie. Mentionnant l'aide portée par la classe ouvrière roumaine en 1920 à G. Dimitrov et Vasil Kolarov, lors de leur arrestation à Constantza, l'auteur parle aussi d'autres événements, qui sont la meilleure illustration des paroles du secrétaire général du Parti Communiste Roumain, Nicolae Ceauşescu « Le Parti Communiste Roumain et le Parti Communiste Bulgare ont continué les traditions de solidarité des chefs du mouvement révolutionnaire roumain et bulgare et dès leurs débuts ils ont combattu la politique des classes exploiteuses, en faveur des liens d'amitié entre ces deux peuples ».

Trois autres communications sont consacrées aux relations bulgaro-grecques L'une des plus substantielles par les faits ainsi que par les idées qu'elle expose est la communication de

N. Todorov traitant des *Bulgares et Grecs à l'époque moderne et contemporaine*. L'auteur s'occupe des relations de ces deux peuples durant la guerre de 1828—1829, de leur lutte commune en 1811 1843 à Brăila, ainsi que pendant la guerre de Crimee. Quelques chefs bulgares qui se sont imposés plus tard par leur activité ont participé aussi aux soulevements de Créte. Pour conclure, l'auteur donne quelques exemples destines a illustrer l'amitié entre ces deux peuples à l'époque contemporaine, c'est-à-dire a l'époque de la premiere guerre mondiale et de la seconde, ainsi que durant l'entre-deux-guerres.

Une autre communication intéressante est celle du professeur V. Beševliev sur N. Piccolo, cet érudit bulgare originaire de Tyrnovo qui a fait ses etudes à l'Académie grecque de Bucarest, où il passa ensuite quelque temps comme professeur, aprés quoi il collabora avec Kisselev de par sa qualité de membre de l'Ephorie des écoles et des hôpitaux. Sans doute, il ne peut s'agir que d'une simple revue avec un bref arrêt aux moments les plus importants de la vie de cette intéressante personnalité à laquelle l'auteur avait déja consacré une ample etude examinant son activité comme philologue classique.

La troisième communication de ce groupe, signée par M. Stoianov, apporte quelques données nouvelles en ce qui concerne l'œuvre du même Piccolo.

Particulièrement précieuses sont ensuite les deux communications d'Ilia Konev, *Manifestations, résultats, tendances d'une collaboration séculaire*, et Kr. Šarova, *Traditions internationalistes dans les luttes de libération des Slaves du Sud*, portant sur les liens serbo-bulgares. Ces deux auteurs ont effectué de longs et nombreux voyages en Yougoslavie, travaillant dans ses bibliothèques et ses archives et publiant les résultats obtenus soit dans les revues « Etudes Balcaniques » et « Istoriceski Pregled » (Kr. Šarova) soit en volumes á part (Ilia Konev, *Les liens littéraires des Bulgares et des Serbes au XIX^e, siècle*, 1964). Dans sa communication, Konev traite des moments importants de la vieille collaboration serbo-bulgare, appuyant sur l'activité de Rakovski et Karavelov en Serbie, pour passer ensuite a la période qui a suivi la guerre de 1877. En ce qui concerne cette période, Konev insiste sur les liens culturels établis entre les savants bulgares et quelques éminentes personnalités yougoslaves comme V. Jaguić, etc. De son côte, Kr. Šarova s'occupe plutôt des liens politiques qui ont précéde et suivi la guerre de 1877, étudiant surtout les relations entre les mouvements révolutionnaires des deux peuples. Notons les judicieux aperçus sur la periode qui a precede la premiere guerre mondiale, ainsi que ceux sur l'entre-deux-guerres et sur la lutte commune qui les a unis pendant la seconde guerre.

Strašimir Dimitrov, dans sa communication sur *La Bulgarie et la renaissance albanaise*, commence par souligner le parallélisme allant jusqu'a un certain point entre les deux mouvements renaissants bulgare et albanais, qui par suite des circonstances politiques ont dû se creer des centres de rayonnement politique et culturel á l'étranger. En effet, les chefs de la renaissance nationale albanaise ont trouvé des conditions favorables à l'accomplissement du but qu'ils se proposaient en Roumanie et en Bulgarie — pays qui hébergeaient alors bon nombre d'émigrants albanais. Des sociétés culturelles albanaises ont fonctionné a Sofia, des livres en cette langue ont été publiés par l'imprimerie albanaise fondée toujours a Sofia en 1896, enfin le très connu publiciste albanais Šahin bey Kolonia a développe la son activité en ecrivant pour sa gazette qui a paru entre 1901—1908 dans l'hospitaliere capitale bulgare, activite qui du reste n'était pas unique puisque d'autres gazettes et revues albanaises etaient alors publiees là. Pour conclure cette intéressante et trés documentee communication, munie d'une riche bibliographie, son auteur donne l'exposé de la maniere dont les organes de la presse socialiste bulgare ont appuyé les révoltes albanaises de 1909, 1910 et 1911. Vient ensuite Ivan Gălăbov qui traite des *Liens bulgares-albanais dans le domaine de la langue*.

Les liens culturels entre la Bulgarie et la Turquie durant les dernières decennies sont traites dans la communication du même titre de P. Miatev, communication suivie par l'interessante étude de St. Velikov sur *La révolution de Kemal et l'opinion publique bulgare*.

L'allocution de clôture a été prononcée par le directeur de l'Institut d'Etudes Balkaniques et du Sud-Est Européen de Sofia, le professeur N. Todorov, qui a souligné que les brèves communications présentées ici se proposaient de mettre en lumière les moments les plus caractéristiques de la coopération des peuples balkaniques pendant la dernière vingtaine d'années. Certes — a accentué le professeur Todorov — «au cours de leur histoire ces derniers ont connu des périodes au cours desquelles les liens existant entre eux s'étaient relâchés, mais ceci a toujours été le résultat d'une contrainte».

Il va sans dire que dans un nombre de pages si reduit il ne pouvait être question d'autre chose que d'une présentation générale des relations balkaniques, toutefois ces communications concernant quelques moments des plus importants fournissent bon nombre de données nouvelles. Comme nous le disions, certains moments de l'histoire commune de ces peuples attendent encore que des études speciales leur soient consacrées et tous les auteurs que nous venons de mentionner en ont souligné la nécessité. Par exemple, comme G. Dimov l'a remarqué, l'œuvre du poete bulgare G. Pešakov n'est pas encore étudiée de nos jours Il convient d'ajouter que ce poete se rattache dans une égale mesure à la littérature roumaine aussi, car il a écrit et traduit en roumain, reconnaissant pour son maître le poete roumain Alecu Văcărescu. Encore non étudiées sont aussi les influences de la littérature roumaine sur Rakovski. Et c'est à juste titre que G. Dimov affirme que de même que les révolutionnaires bulgares venus de Russie en Roumanie ont apporté les idées qui animaient les démocrates révolutionnaires russes, bon nombre des chefs de l'emigration bulgare en Roumanie ont eu l'occasion de prendre contact ici avec la pensée des socialistes utopistes tels que Saint-Simon ou Fourier, ainsi qu'avec les idées des révolutionnaires Garibaldi et Mazzini, si populaires alors parmi les intellectuels progressistes roumains.

Enfin, un autre mérite de ce petit volume dont nous venons de parler est qu'en dehors des exposés synthétiques qu'il comporte, il offre aussi une riche bibliographie qui vient compléter heureusement les communications publiees.

Constantin N. Velichi

Dr. HASAN KALEŞI, Dr. HANS-JURGEN KORNRUMPF, *Prizrenski vilajet* [Le vilayet de Prizren]. Poseban otisak iz jubilarnog broja „Perparimja" [Tirage à part du numero jubilaire de la revue «Perparimi»], Priština, 1967, pp. 71—124.

Le docteur Hasan Kaleşi qui s'est deja affirme par ses études sur la région antonome de Kosovo et de Metohija (R.S F. Yougoslave) et particulièrement par celles concernant l'histoire locale de la ville de Prizren — qui compte parmi les plus anciennes et les plus interessantes villes des Balkans — nous offre à présent, en collaboration avec le Dr. Hans-Jurgen Kornrumpf une étude du plus haut intérêt sur le vilayet de Prizren durant la huitième decennie du siècle dernier.

En plus d'une riche bibliographie du problème et de son cadre general, cette etude s'appuie sur deux *salname* (calendriers) — l'une pour l'an 1873, qui se trouve à Constantinople, l'autre pour 1874, a Prizren.

Les auteurs rappellent dans leur introduction que le vilayet de Prizren a éte fonde en 1868, comme une conséquence de la réorganisation administrative et territoriale de l'Empire ottoman, initiée en 1864 Le vilayet remplaçait l'ancienne forme d'organisation, l'*ealet*.

Le vilayet de Prizren était divisé en quatre sandjaks (départements) à savoir : Prizren, Skopje, Niš, Dibra Cette division ainsi que la carte annexe (pp. 80 81) montrent

que la grande extension du vilayet de Prizren n'était pas naturelle, d'autant plus que Prizren n'avait pas la meilleure position pour une ville de résidence, apte à devenir le centre d'une importante unité administrative. C'est pourquoi, du reste, le vilayet sera bientôt supprimé, en 1874. La raison de son existence temporaire était, selon nos auteurs, d'attirer les Albanais dans la nouvelle armée (*nizam*) et de les obliger a payer des impôts. Et, à cette fin, la cité de Prizren, située au cœur d'une région avec une nombreuse population albanaise et résidence de sandjak en 1865—1868, est transformée en résidence de vilayet. On mettait ainsi l'accent sur la subordination des sandjaks à l'autorité du vilayet et la subordination de celui-ci à l'autorité du pouvoir central. L'autonomie albanaise en sortait diminuée.

L'explication des fonctions administratives et judiciaires exercées par les organes du vilayet accompagne la liste de ces divisions administratives. On donne pour exemple de l'organisation d'un sandjak celui de Niš et pour l'organisation d'une *cazà* (canton) celle de Priština.

La liste des chefs (*mutesarif* et *vali*) de Prizren (1553—1908) est complétée, chaque fois que la chose est possible, par quelques données biographiques les concernant. Il y en a qui ont joué un rôle important dans l'Empire, par exemple Hagi Ismail Hakki-Pacha Leskovçali, dignitaire de Prizren, Kars, Halep, Erzeroum; Ruhimi Pacha, neveu d'Ali Pacha de Jannina, dignitaire de Prizren, Tabzoum, Andrinople, Jannina, Salonique et Crète. Le vali de Prizren Akif Mehmet Pacha, Albanais de Tetova, s'est affirmé dans le domaine littéraire, écrivant des poésies en persan, arabe et turc. Un rôle important fut tenu à Prizren, pendant tout un siècle, par la famille des Rotouli.

Les deux *salnamé* qui sont les sources fondamentales de cette étude sont en même temps les premières à offrir des renseignements sûrs en ce qui concerne la population du vilayet et de la région de Prizren. Il en découle que la grande majorité de la population musulmane n'était pas turque mais albanaise. Le reste de la population qui n'appartenait pas à l'islam se composait de Serbes, quelques Aroumains et Grecs et un certain nombre d'Albanais catholiques.

Le chapitre consacré à l'économie du vilayet fournit une abondance de données statistiques relatives à la population, à la banlieue, aux auberges, magasins, moulins, tanneries, etc. Parmi les meilleurs produits d'artisanat de Prizren, les fusils tenaient la première place. Ils étaient recherchés jusqu'en Egypte ou dans l'Inde.

Nous apprenons dans le chapitre consacré à l'instruction publique que le réseau des écoles était très étendu, comme unique résultat bienfaisant des réformes introduites en Turquie en 1839. Il y avait 268 écoles élémentaires. Mais sur ce nombre seulement 51 n'étaient pas musulmanes. C'est alors qu'on accorda la permission de fonder des écoles de langue serbe. Les Aroumains de Prizren fondèrent de leur côté, en 1870, une école de langue grecque. Plus tard, les choses évoluèrent quant à la situation de la population serbe, qui obtiendra le statut d'une nation reconnue (*Srp millet*).

Mais le plus intéressant nous semble le chapitre consacré à l'histoire du journal «Prizren», paru en langue turque et serbe dans l'intervalle 1871—1874. La fondation de ce journal fut, naturellement, l'un des événements importants de l'époque. A retenir comme très significatif le fait que l'on parlait beaucoup des Albanais dans ses pages, des problèmes qui se rattachaient à leur langue et à l'alphabet qu'il convenait d'adopter pour son écriture. Notons aussi la vive polémique commencée avec le journal « Basiret » de Constantinople, qui protestait contre le fait que le journal « Prizren » était rédigé en turc et serbe et non pas en albanais.

A l'encontre de l'opinion généralement adoptée jusqu'à présent, qui prétendait que le journal « Prizren » prenait pour modèle une autre gazette bilingue, « Cvjetnik » publiée à Sarajevo en turc et serbe, nos auteurs prouvent que le modèle suivi dans l'occurrence est celui de la gazette « Tuna », fondée par Ahmed Mithad Effendi à Roustchouck, parue entre 1865 et 1877.

Le journal « Prizren » cesse de paraître le vilayet une fois supprimé (1874), date à laquelle se place la parution du journal « Kosovo » de Priština. En 1888, celui-ci se mute à Skopje, où il ne devait plus paraître qu'en langue turque.

Voilà donc toute une suite intéressante de faits illustrant une forme de la coopération culturelle turco-serbo-albanaise. L'examen de la situation du vilayet de Prizren révèle les côtes inédits des contacts interbalkaniques du passé et leur singulière complexité.

Sava Iancovici

DIMITRIOS S GHINIS, Περίγραμμα Ἱστορίας τοῦ μεταβυζαντινοῦ Δικαίου (Πραγματεῖαι τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν) [Cadre de l'histoire du droit post-byzantin. Travaux de l'Académie d'Athènes], Tome 26, Editions de l'Académie, Athènes, 1966, 416 (421) pages in-4°.

Ce grand volume d'une belle présentation typographique, dédié au distingué médiéviste grec L. Vranoussis et formant le tome 26 des Travaux de l'Académie d'Athènes, est considéré par son auteur comme la troisième édition — considérablement augmentée et revue — du Περίγραμμα, que l'éminent byzantinologue athénien a fait paraître dans le Bulletin de la Société d'études byzantines (E.E.B.S. 1952 et 1956, avec un supplément en 1958). Le recueil passe ainsi de 206 en 1952 (360 en 1956 et 421 en 1958) à 1 106 lemmes concernant des sources du droit post-byzantin, tant manuscrites qu'imprimées, éditées ou inédites, celles-ci au nombre de 49, parmi lesquelles l'important Νομοκριτήριον du XVII^e^ siècle (n° 100, pp. 65—114, *ms.* 2 764 de la Bibl. nationale d'Athènes), pendant de la Βακτηρία (1645) de Jacob de Janina et pièce de résistance du recueil, car l'auteur publie le texte intégral du monument.

La préface, reprenant le texte de 1952, définit d'une manière personnelle la notion de droit métabyzantin (voir ci-dessous) Une riche et précieuse bibliographie de 471 numéros précède le texte proprement dit du recueil. Ce dernier est composé à l'aide d'une méthode variée à côté des sources rares et importantes reproduites intégralement, on procède pour un grand nombre d'entre elles à des extraits significatifs, alors que la plupart des documents n'y figurent que par des regestes Chaque lemme donne le titre de la source, indique la nature de celle-ci et en signale soit le lieu de conservation, soit l'ouvrage où elle a été éditée De précieuses références bibliographiques y sont ajoutées Un indice des matières, fort bien fait et d'une extrême utilité, et un glossaire facilitent la consultation fructueuse du recueil. Sans pouvoir épuiser le contenu des sources complexes (nomocanons, manuels, codes), ces deux Indices fournissent au chercheur, dès le premier contact un peu attentif, maintes suggestions et d'utiles points de repère pour l'étude des institutions

Les plus anciennes sources présentées datent de 623 et 637/638. C'est l'ἀχτναμὲς de Mohammed relatif au Mont Sinaï et celui du Kalif Omar Emb Chattamb adressé au patriarche Sophronios de Jérusalem, tous les deux réglementant la condition juridique des chrétiens sous la domination arabe Suivent les assises de la Court de bourgeois (1173—1187 ?), celles de Chypre, d'Antioche, d'Eubée et de Romanie, la Chronique de Morée (1388), des recueils de coutumes et des recueils de décrets du Sénat de Venise, etc A partir de 1435, le nombre des firmans, chatti-chérifs, Bouiourouldis (Bouiourdis), chatti-choumaiouns, bérats, orismoi, augmentent considérablement à côté des sources émanant de l'Eglise, des actes de la pratique, des recueils privés ou officiels. La terminologie des sources est d'une grande variété et se révèle susceptible, à elle seule, d'une étude spéciale des plus suggestives et nécessaires. Pour le XVII^e^

et le début du XVIII^{e} siècle, le lecteur est surpris de voir annexées à l'histoire du droit grec, en tant que relevant de la période métabyzantine, un nombre important de codifications roumaines rédigées soit en grec (et partiellement traduites en roumain), soit en grec et en roumain. On y trouve même un coutumier roumain *, le IV^{e} livre (n^{o} 424) intercalé en 1777 dans le Manuel de Fotino, dont l'unique copie est datee du 11 novembre de cette année-là. Le code Callimaqui dont la principale source est le code civil autrichien de 1811, point sur lequel les historiens grecs (Triantaphyllopoulos, Vallindas, Mantzoufas) et roumains (V. Conta, I. Peretz, I. Corjescu, V. Georgescu) sont d'accord, figure lui aussi parmi les monuments du droit métabyzantin, probablement parce qu'il a été redigé en langue grecque. Par contre, toute une série de textes grecs, extraits des Basiliques ou autres recueils byzantins, et ayant circulé dans les Principautés à la même epoque, ne sont pas mentionnés. Les textes d'origine byzantine, utilisés ou rédigés dans les autres pays balkaniques en dehors de la Grèce, n'ont pas été incorporés au présent Περίγραμμα.

Les n^{os} 773—1 101 à partir du Πολιτικὸν Σύνταγμα τῆς Ἑλλάδος (1827) jusqu'à l'ἔγγραφον du 3 avril 1829 adressé par l'évêque de Kio au préfet local sont consacrés à l'époque moderne et nous font assister à la dernière phase déclinante du droit métabyzantin, aux prises avec le droit grec moderne de type capitaliste, dans le cadre d'un Etat national unitaire. Cette partie de l'ouvrage reflète tous les efforts, si intéressants et féconds, faits en Grèce en vue de la collection des coutumes locales.

Quelle que soit la position que l'on adopte sur le problème de l'interférence du droit grec et du droit roumain, l'œuvre monumentale du professeur Ghinis conserve sa valeur exceptionnelle et les byzantinologues, les historiens du droit grec, les comparatistes du Sud-Est européen, ainsi que les spécialistes de l'ethnologie juridique lui sauront gré d'avoir assumé avec compétence et abnégation une tâche ingrate et d'avoir mis à leur disposition un précieux instrument de travail qui peut être considéré, d'ores et déjà, indispensable.

L'auteur ne prétend pas avoir réalisé un recueil exhaustif, ce qui d'ailleurs n'eût pas été possible, mais il est évident que l'essentiel s'y trouve déjà. Tel que nous pouvons le juger aujourd'hui en scrutant aussi son évolution depuis 1952, l'ouvrage reste ouvert sur des efforts futurs que l'on souhaite, si possible, aussi fructueux que la moisson offerte par M. Ghinis. Mais quels sont les critères d'après lesquels l'auteur s'est guidé dans son choix, et quelles sont les limites qu'il a dû s'imposer? Ainsi qu'il résulte de la préface citée, le choix des documents antérieurs à 1453 s'explique par la conception que M. Ghinis se fait du droit métabyzantin. A l'encontre des auteurs anciens et modernes, grecs ou étrangers (cites à la page 8, n.1. et 5, voir dans le même sens Balogh, dans *Studi Albertoni*, II, Padove, 1937, pp. 151—189), qui le définissent comme le «Δίκαιον μετὰ τὴν Ἅλωσιν Ἑλληνισμοῦ» (D. Pappoulias), M. Ghinis brise cette équation exclusive, entre droit post-byzantin et conquête turque, et assigne aux débuts du droit métabyzantin un point de depart variable selon les régions, à savoir le moment où chaque territoire a cessé d'appartenir à l'Etat byzantin pour passer sous une domination étrangère, arabe, latine, ottomane (et l'on devrait dire aussi . bulgare, serbe, etc.). Nous pensons que ce point de vue nuancé est fondé, surtout en fait d'histoire locale et d'histoire des sources. Mais un critère politique comme celui auquel s'est attaché M. Ghinis ne saurait fournir qu'une solution unilatérale. En l'espèce, son application conduit à placer les débuts de la même période à des moments successifs allant du VII^{e} au XVII^{e} siècle, selon la région envisagée. D'autre part, la perte par l'Etat byzantin d'une province limitée, alors que cet Etat continuait d'exister, parfois la reprenait et surtout restait porteur d'un droit en pleine expansion, ne saurait se

* L'auteur le date en 1771, ce qui est au moins d'une année trop tôt, puisque Ipsilanti devient prince de Valachie à la fin de cette année, émet aux mois de novembre-décembre ses premiers chrysobulles réformateurs et n'annonce qu'en 1775 sa *pravila obiceiurilor* qui pour nous se rattache au IV^{e} livre du Manuel de Fotino (= Παράρτημα, publié par les Frères Tounousli, à Vienne, en 1806, à la fin de l'Ἱστορία τῆς Βλαχίας, voir notre étude parue dans le tome V, n^{os} 1—2 de cette *Revue*).

comparer avec la disparition totale de l'Etat byzantin, point de départ d'une évolution qui fut qualitativement bien différente du simple recul dans un territoire déterminé.

Mais ce qui nous semble encore plus important c'est de distinguer la notion de droit metabyzantin, en tant que période de l'histoire du droit national des Grecs, d'avec celle de droit post-byzantin (« Byzance après Byzance »), en tant que facteur universaliste de formation du monde sud-est européen et même de la civilisation du Continent, en général (en étroite liaison avec la réception romano-justinienne de type occidental). Sous la réserve du problème que soulève l'annexion des sources roumaines, le Περίγραμμα de M. Ghinis est un ouvrage de droit metabyzantin grec. En tant que tel, il constitue un element important, mais un simple élément d'un Περίγραμμα du droit post-byzantin dans le Sud-Est européen, inventaire que nous ne possédons pas encore, et dont la nécessité est évidente, surtout dans la perspective des debats qui en 1969 s'ouvriront à Athenes sur la réception du droit byzantin dans le sud-est du Continent. Mais il est évident qu'un tel ouvrage ne peut être que le fruit d'un effort collectif prolongé et organisé.

Pour finir, constatons que sous le nom de sources de droit métabyzantin D. Ghinis rassemble

a) les actes normatifs du pouvoir ottoman : b) les actes normatifs de l'Eglise orientale, c) les coutumes, d) les traductions néo-grecques de *l'Hexabiblos* et du *Syntagme Alphabétique* de Blastares ; e) les nomocanons et autres recueils juridiques élaborés avec des matériaux anciens, adaptes aux besoins de l'époque, et mélanges de coutumes.

Mais, sous leur forme originale, n'y figure aucune œuvre de droit byzantin, même pas les deux recueils mentionnés sous la lettre *d*. Or, sous cette forme, lesdits recueils, tout comme les Basiliques, les Novelles de Léon le Sage, le Procheiron, l'Epanagoge, etc , la loi agraire, les lois militaires ou les lois navales, ont eu une histoire *métabyzantine*, qui dans le Περίγραμμα ne se reflete que dans la mesure où ils ont été utilisés par Malaxos, Jacob de Janina, Théophile de Cambanie, Michel Photeinos ou les codes officiels valaques, etc Certaines de ces sources, enregistrées par D. Ghinis pour son Περίγραμμα ont été élaborées à l'aide des Basiliques dans l'édition Fabrotus, de la *Synopsis Basilicorum* ou du *Ius graeco-romanum* de Leunclavius, ouvrages qui ont tous paru durant l'époque métabyzantine. A côté de la traduction néo-grecque de l'Hexabible par A. Spanos (dont les éditions successives figurent a leur place), les éditions en grec savant (absentes du Recueil) ont circulé, surtout dans les Principautés danubiennes, étant utilisées par des juristes dont les œuvres figurent au présent Recueil. L'exclusion de toutes ces sources semble s'expliquer par des considérations pratiques plus qu'elle ne se justifie par une vue théorique. Quant aux remarques précédentes, en dehors du problèmes des sources relevant du droit roumain, elles voudraient refléter la force de suggestion et la richesse documentaire que le recueil de D. Ghinis présente pour le lecteur qui s'apprête à lui demander les grands services que son auteur a voulu rendre à la byzantinologie juridique et à l'histoire du droit grec. Ce en quoi il a pleinement réussi

Valentin Al. Georgesco

P. NIKOLOPOULOS et N. OIKONOMIDÈS, Ἱερὰ μονὴ Διονυσίου Κατάλογος τοῦ ἀρχείου [Catalogue des Archives du monastère de Dionysion]. Fondation royale pour la recherche. Centre d'études byzantines. Tirage à part de Συμμεικτά, I, Athènes, 1966, pp. 257—328.

Ce travail soigné représente l'inventaire de tous les documents grecs du monastère de Dionysiou (Mont Athos), de l'an 1056 à l'an 1695. Les plus anciens (jusqu'en 1504) ont été étudiés par N. Oikonomidès et le reste par P. Nikolopoulos. Ce travail précède la publication

de cette imposante masse de 149 actes officiels et privés. Celle des documents byzantins et post-byzantins jusqu'en 1504 est du reste à l'impression à Paris par les soins de N. Oikonomidès et va paraître prochainement dans la collection des *Archives de l'Athos*, dirigée par le Professeur Paul Lemerle. Ce catalogue se limite aux pièces grecques, mais on nous prévient qu'Elisabeth Zachariadou-Oikonomidi étudie actuellement les documents turcs de ce couvent, où il existe aussi, du reste, des actes roumains (en langues grecque, slavonne et roumaine).

Ledit catalogue classe, en les résumant succinctement, toutes ces pièces d'après le principe de chancellerie Il y a là un bon nombre de documents émanant des empereurs de Constantinople et de ceux de Trebizonde, de divers despotes, puis de patriarches œcuméniques et de plusieurs métropolites. A cela s'ajoute un nombre appréciable de documents émis par les prôtos de l'Athos ou par le conseil de Karyès, sans compter toutes sortes de documents privés (actes de vente, de donation, testaments, etc). Cette mine conservée dans les archives de Dionysiou sera d'un très grand intérêt pour l'étude des institutions byzantines, comme aussi pour la diplomatique, la géographie et la paléographie byzantines et post-byzantines.

Tel quel, ce travail s'avère d'ores et déjà prometteur aussi pour l'histoire des Roumains dans leurs relations avec la Sainte Montagne C'est ainsi que p 202 on nous signale l'existence à Dionysiou d'une copie d'un chrysobulle de Jean V Paléologue pour les monastères de Kutlumus et de Néa Pétra (= Dionysiou) de 1388, copie authentifiée par la signature du métropolite de Hongrovalachie, Jérémie. Comme le note N. A Oikonomidès, ce document remonte au XIV^{e} ou XV^{e} siècle. Il a du reste bien voulu nous préciser dans une lettre que cette datation est imposée par des critères paleographiques Or ce qui est particulièrement intéressant en l'occurrence c'est que les listes épiscopales des hiérarques de Hongrovalachie ne connaissaient pas jusqu'à ce jour de métropolite du nom de Jérémie. Comme le suppose dans sa lettre le savant grec, Jérémie pourrait être l'ancien métropolite de Moldavie que l'opposition des voévodes, des boyards et du peuple de cette principauté s'obstina á refuser de recevoir de Constantinople, pour défendre les droits du Roumain Joseph (voir la-dessus V. Laurent, *Aux origines de l'Eglise moldave Le métropolite Jérémie et l'évêque Joseph*, dans « Revue des études byzantines », V, 1947, pp 158—170; cf aussi Gh I Moisescu, Şt. Lupşa et Al. Filipaşcu, *Istoria Bisericii române*, I, Bucarest 1957, pp. 179—189). Dans ce cas, sa nomination a la tete de l'Eglise de Hongrovalachie, honorifiquement supérieure a celle de Moldovalachie, aura été un dédommagement pour son éviction. Toutefois, vu que Jérémie est inconnu du synodikon de Valachie, on peut se demander si, jouant le malheur, il n'aura pas été décrété persona non grata par le prince et les boyards valaques (á cette époque régnait Mircea l'Ancien, qui était, á cause de sa politique envers les Turcs, assez peu ami des Byzantins). Cela, évidemment, á l'exemple des Moldaves La complexité du problème nous interdit de nous en occuper dans un simple compte rendu. Aussi y reviendrons-nous ultérieurement. Quoi qu'il en soit, le nom de Jérémie vient enrichir d'une unité la liste dressée, voici quelques années, par N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei* [Les métropolites de Hongrovalachie], dans « Biserica Ortodoxă Română », LXXVII, 1959, pp. 722—826.

Ailleurs (p. 259), on nous signale trois documents roumains à sceau de cire (κηρόβουλλα), mais sans aucune précision de plus que ces deux lignes dont voici en traduction française la teneur désespérément laconique. « ...5 Le kérobulle de Roxandra de l'an 1570; 6. Deux kérobulles valaques des années 1610 et 1696... ». En attendant leur édition, on peut déjà penser que l'acte de Roxandra est en fait un document de la princesse de Moldavie, l'épouse du voévode Alexandre Lăpuşneanu, dont on connaît les bienfaits à l'egard du Mont Athos et notamment de Dionysiou. Voir à ce propos T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la mănăstirile Sfîntului Munte Athos* [Les secours roumains aux monastères de la Sainte Montagne], Sibiu, 1940, pp. 228—230. Sans doute s'agit-il de l'acte par lequel la veuve du prince de Mol-

davie s'engageait à renflouer le couvent criblé de dettes envers le fisc ottoman. Le fait nous est connu grâce à la lettre de remerciements que lui adressèrent les caloyers. Il est indubitable que la publication de cette pièce sera saluée avec joie par les historiens roumains. Mais encore faut-il patienter jusque là.

Parmi les nombreux documents émanant de prôtos du Mont Athos (on y trouvera de quoi compléter la liste si utile dressée avec soin par J. Darrouzès, *Liste des protes de l'Athos*, dans *Le Millénaire du Mont Athos. 963—1963. Études et mélanges*, I, Chevetogne, 1963, pp. 407—447), nous avons noté p. 284 un acte de confirmation du 8 Mai 1516, signé du célèbre prôtos Gabriel*. Cet acte en grec vient confirmer les observations auxquelles nous nous livrions dernièrement à propos de la nationalité de l'auteur de la «Vita» du patriarche Niphon (voir nos *Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la «Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople»*, dans «Revue des études sud-est européennes», V, 1967, pp. 45—47).

On retiendra enfin qu'il existe toute une correspondance relative aux propriétés que Dionysiou possédait en Russie et en Roumanie, où se trouvait notamment le couvent de Hotăranı (armoire B, tiroir 4).

Comme on le voit, la besogne ne manquera pas aux historiens roumains qui, sur les traces notamment de Stoica Nicolaescu, Marcu Beza et Vasile Grecu, s'arrêteront à Dionysiou. Pièces d'archives et trésors d'art, à commencer par la châsse à peine décrite des reliques du patriarche Niphon, hommage de Neagoe Basarab à son père spirituel, les y attendent depuis des siècles.

Les recherches patientes et érudites des jeunes chercheurs qui font leurs preuves d'une si brillante façon autour du Professeur D. Zakythinos, directeur du Centre d'études byzantines d'Athènes, portent, entre autres, sur les archives byzantines dispersées à travers la Grèce, à Patmos notamment et au Mont Athos. Leurs investigations se solderont plus d'une fois par la découverte de documents roumains. Il est à souhaiter que la collaboration que certains d'entre eux ont déjà entamée avec leurs collègues de Bucarest puisse se développer à l'avenir. Le présent Catalogue en est la preuve.

Petre Ş. Năsturel

* On comparera cette signature de 1516, reproduite en fac-similé pages 280—281, photo 35, avec celle du document du même Gabriel de 1526 qui constitue la planche XXVI de P. Lemerle, *Actes de Kutlumus. Album* Paris, 1945 Sur la photo 35 on déchiffre aussi le nom de Kaproulea, à ajouter dorénavant à ce que nous disions dans notre *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVI^e siècle*, dans «Revue des études sud-est européennes», II, 1964, pp. 115—116.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂILESCU, HARALAMBIE (H. M.) ; MATEI, ION (I. M.) ; TANAȘOCA, ȘERBAN N. (Ș. N. T.) , PAPAPANU, ATANASE (A. P.) ; DEMÉNY, LYDIA (L. D.) ; DANIELOPOLU-PAPACOSTEA, CORNELIA (C. D.-P.) ; ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA (M. A.-V.) ; NĂSTUREL, PETRE Ș. (P. Ș. N.) ; MARCU P. LIVIU (L. P. M.) ; CRONȚ, GHEORGHE (G. C.) ; VELICHI, CONSTANTIN N. (C. N. V.) ; FOCHI, ADRIAN (A. F.) ; MEHMET, MUSTAFA A. (M. A. M.) ; COLUMBEANU, SERGIU (S. C.).

Simpozijum o Ilirima u antičko doba održan, 10. do 12. maja 1966. godine [Symposium sur les Illyriens à l'époque antique, 10—12 mai 1966], Sarajevo, 1967, 216 pp. (Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine. Posebna izdanja, knj. V ; Centar za balkanološka ispitivanja, knj. 2).

Le premier symposium consacré aux Illyriens avait eu lieu en 1964 et s'était occupé de ce peuple à l'époque préhistorique. Le second, qui s'est tenu du 10 au 12 mai a réuni 55 participants yougoslaves et 2 étrangers. On y a discuté 8 rapports présentés par Fanula Papazoglu (Belgrade), Iva Degmedžić (Zagreb), R. Katičić (Sarajevo), Esad Pašalić (Sarajevo), Duje Rendić-Miočević (Zagreb), G. Devoto (Florence), A. Mócsy (Budapest) et Mate Suić (Zadar). Les discussions ont porté sur l'organisation sociale et politique des Illyriens, sur leurs frontières, les caractères de leur civilisation à l'époque romaine et sur leur romanisation. Si les rapports n'ont pas mis à jour des données documentaires inconnues, leur lecture a favorisé une confrontation des points de vue, d'autant plus utile, que les spécialistes appartenaient aux disciplines les plus diverses : archéologues, épigraphistes, linguistes, ethnographes, historiens de l'art. etc. Des controverses ont survenu à propos des frontières nord-ouest et nord-est et des incertitudes persistent encore sur la présence des Illyriens en Pannonie ; leur romanisation a été considérée par certains comme relativement forte, tandis que d'autres l'estiment assez faible. L'appartenance des Istriens aux Illyriens, bien que non contestée, a été toutefois nuancée par ceux qui proposaient de les considérer comme un groupe à part entretenant d'étroites relations avec les Vénètes. Quant à la langue albanaise, on retiendra la constatation faite par Giacomo Devoto (p. 189), « La sua indoeuropeità non è omogenea, accanto alla tradizione indoeuropea occidentale, che continueremo a chiamare illirica, ne esiste una più orientale, alla quale si potrebbe attribuire, per convenzione e non per ragioni storiche, quello di „trace" » On retrouvera dans cette appréciation un écho de l'opinion de Norbert Jokl

sur l'étroite symbiose thraco-illyrienne, combattue par plus d'un spécialiste. Nous soulignerons avec un intérêt particulier l'effort des spécialistes jougoslaves pour recueillir, systématiser, interpréter et mettre en valeur les sources de toute sorte concernant l'histoire et la culture des anciens Illyriens — travail qui offrira sans doute une image plus exacte de la civilisation de ces populations.

H. M.

M A GABINSKIJ, *Возникновение инфинитива как вторичный балканский языковый процесс на материале албанского языка*. Ed. « Наука », Leningrad, 1967, 280 pp. (Академия наук СССР)

L'un des traits caractéristiques des langues parlées dans le Sud-Est de l'Europe, c'est l'absence complète ou partielle de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées. La cause de ce phénomène a été attribuée par certains érudits au substrat ; d'autres y ont vu une influence grecque ; d'autres encore l'ont expliqué comme une apparition indépendante dans chacune de ces langues. Aucune de ces théories ne reposait sur une analyse détaillée des matériaux linguistiques du passé et de nos jours Or une conclusion valable ne saurait résulter que de l'examen du processus historique pris dans son ensemble. Pour faire le premier pas dans cette direction, il était utile de restreindre le domaine de la recherche et de se limiter pour le moment à un seul idiome. Ce début a été fait par notre auteur.

Les considérations linguistiques d'ordre général auxquelles il se livre et les jugements de valeur qu'il porte sont originaux et intéressants.

La première partie de ce travail a un caractère theorique et la deuxième un caractère descriptif. L'auteur a parcouru de nombreux textes albanais, anciens et contemporains, et il a décrit les faits essentiels qui illustrent ce processus de développement continu des moyens linguistiques qui remplacent l'infinitif. Il conclut que le procédé en question est de nos jours en plein essor.

H. M.

SUZANNE KAKUK, *Les monuments de la dinanderie turque dans les langues balkaniques et le hongrois*, « Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae », XIX, 1, 1966, pp. 68 77.

Les ateliers où l'on fabriquait de la vaisselle de cuisine, de la vaisselle pour le ménage ou encore des objets d'ornements en cuivre existaient dans plusieurs centres de la Péninsule des Balkans. Ils sont mentionnés à Sarajevo dès 1511 et l'on signale des ateliers importants à Priština et dans la région de Rhodope. Il semble qu'à Buda il y avait aussi des ateliers de ce genre. La variété des objets fabriqués était très grande, en commençant par de petites assiettes ornées jusqu'à de gros chaudrons, de grands pots de cuisine, de petits récipients pour les sirops, des tasses de café, des flacons pour les parfums, des lampes, des boîtes, etc.

L'auteur fait une étude comparative de quarante trois mots qui désignent les objets de cuivre d'origine turque et qui ont passé, comme emprunts linguistiques, dans les langues des peuples du Sud-Est de l'Europe. « Cette influence est plus forte en serbo-croate, elle est moins accusée en bulgare, plus faible en albanais et grec moderne, encore plus réduite en roumain et minime en hongrois » (p. 76).

Cependant, il faut souligner que les objets en cuivre mentionnés n'ont pas eté utilisés dans la même mesure et d'une manière égale. C'est ainsi que *bardac, ibric, capac, cazan, lighian, tingire, tipsie* sont restes en roumain, tandis que *buhurdan, sinie, zarf,* etc ont été moins employés. Il faut aussi avoir en consideration l'emprunt fait par l'intermediaire d'une autre langue balkanique.

I. M.

Ἐκλογὴ ἑλληνικῆς γλωσσολογικῆς καὶ λαογραφικῆς βιβλιογραφίας τῶν ἐτῶν 1950—1965. [Choix de bibliographie linguistique et folklorique greeque des années 1950—1965] Publié à l'occasion du I[er] Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Thessaloniki, 1966, 139 pp. (Comité National Hellenique de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen).

L'ouvrage comprend deux parties A. *Bibliographie linguistique* (pp. 9—62), due à A. Thavoris, assistant à la chaire de linguistique de l'Université de Thessalonique et B. *Bibliographie folklorique* (pp. 65—135), élaborée par A Kyriakidou-Nestoros, assistante à la chaire de folklore de la même université.

La Bibliographie nous donne une image claire de la multiplicité et de la diversité des préoccupations des chercheurs grecs Elle nous permet d'entrevoir les principales directions de leur activité et de connaître les plus importants ouvrages parus entre 1950 et 1965 en Grèce dans les domaines de la linguistique et du folklore.

Les principaux efforts des linguistes grecs ont été diriges vers la lexicologie, la toponymie et l'onomastique. L'etude des parlers regionaux, des parlers des Grecs de la « diaspora » ont aussi retenu plusieurs d'entre eux. On trouve encore dans la bibliographie les titres de deux dictionnaires bibliques. Une place assez importante a été accordée aux études linguistiques sud-est européennes (rapports linguistiques gréco-slaves, gréco-turcs, gréco-albanais) Le problème de l'influence des Pélasges et le problème de la langue des anciens Macedoniens ont été eux aussi dans l'attention des linguistes grecs. Reste toujours brûlant le problème de la diglossie. On peut remarquer la tendance vers un compromis entre la *katharevousa* et la *dimotiki*. L'ouvrage fait aussi mention de quelques bibliographies linguistiques

Quant aux folkloristes, ils se sont occupés surtout de l'héritage byzantin dans le folklore néo-hellénique (chansons akritiques, célébration des monuments byzantins, plaintes sur la chute de Constantinople), des coutumes populaires byzantines, des coutumes et de la création folklorique régionale de la Grèce moderne (littérature, musique, art, architecture, danses, médecine, costumes, système de poids et mesures, etc.). Ils se sont intéressés à leur tour aux rapports folkloriques sud-est européens et surtout, naturellement, aux rapports entre les Grecs et les autres nations balkaniques. C'est à D. Ikonomidis que nous devons plusieurs études sur les relations gréco-roumaines (« Les livres populaires grecs et leur influence dans la vie spirituelle du peuple roumain », ELA, 6/1950, pp. 3—56, « Michel le Brave et les chants populaires grecs et bulgares en son honneur », Laographia, 14/1952, pp. 53—70, « Sainte Paraskevi dans la vie des peuples roumain et grec », ELA, 9—10/1955—57, pp. 65—104) et une présentation des études folkloriques en Roumanie (Arh. Thrak This., 18/1953, pp 193—205). Dans la bibliographie il est fait mention aussi de quelques ouvrages bibliographiques très riches et très utiles.

Tout en appréciant cet instrument de travail qui relève les nombreux et divers travaux des linguistes et des folkloristes grecs, nous estimons que la classification des titres par années et non par matières rend un peu difficile l'utilisation de cette bibliographie rédigée avec soin et d'une réalisation technique irréprochable.

N. Ş. T.

KOKONA VEDAT, *Fjalor frengjisht-shqip* [Dictionnaire français-albanais], Tirane, 1966, X + 372 pp. (Ministria e aresimit dhe e Kultures. Drejtoria e studimeve dhe botimeve shkollore).

C'est le premier ouvrage de ce genre paru en Albanie. Destiné à combler une lacune ressentie depuis longtemps, il s'adresse en premier lieu aux étudiants.

Dans la préface, l'auteur parle des grandes difficultés qu'il a eu à surmonter, difficultés dues surtout à l'inexistence d'un dictionnaire complet de la langue albanaise. Il a utilisé, en échange, le dictionnaire russe-albanais, publié par l'Institut des sciences et encore quelques ouvrages parus récemment en Albanie.

Le dictionnaire contient approximativement 16 000 mots, appartenant à la langue écrite et à la langue parlée. On y trouve des mots littéraires et des termes scientifiques. L'auteur s'est préoccupé d'introduire dans son ouvrage les mots et les expressions d'usage courant. Nous devons souligner aussi son effort de donner les équivalents albanais des locutions et proverbes français. (Disons, en passant, qu'on trouve quelques expressions avec le même sens en roumain. Par exemple : « Chat échaudé craint l'eau froide », alb. « Kush digjet nga qulli i fryn kosit » — en roumain « cine s-a fript cu ciorbă suflă şi-n iaurt ».)

Une place importante est accordée aux néologismes, très nombreux dans la langue albanaise.

A. P.

M M KAPILENKO, *Как следует называть язык древнейших памятников славянской письменности*, «Советское славяноведение», Moscou, 1966, 1, pp 36—41.

L'auteur rappelle le fait que parmi les langues mortes il n'y en a aucune qui possède autant de dénominations dans la science philologique comme la langue des anciennes sources slaves · ancien slovène, ancien bulgare (chez nous le médiobulgare), slavon d'eglise, slavon ancien, slavon commun, etc. M. M. Kapilenko rejette toutes ces dénominations et en propose une nouvelle · l'ancienne langue littéraire slave.

L. D.

E. L NEMIROVSKI, *Новые труды по истории славянского первопечатания*, «Советское славяноведение», Moscou, 1966, 1, pp. 69—78.

L'auteur passe en revue les résultats obtenus par les recherches recentes sur les livres imprimés en alphabet cyrillique, dans divers pays, aux XV^e—XVIII^e siècles. Mais nous constatons, en dépit d'une riche bibliographie, l'absence d'une série d'ouvrages roumains importants qui ont apporté dernièrement des contributions considérables a l'histoire de l'imprimerie cyrillique en Roumanie. Il suffit de mentionner ici les nouvelles contributions sur l'activité d'une typographie cyrillique à Sibiu au milieu du XVI^e siècle ou la parution de nouvelles études relatives aux typographies qui ont fonctionné en Moldavie et en Valachie au XVII^e et au XVIII^e siècle ainsi qu'un grand nombre de données précieuses ajoutées à la « Bibliographie roumaine ancienne ». Nous ne pouvons négliger non plus les résultats obtenus dans l'étude des filigranes du livre imprimé au XVI^e siècle, ni l'énonciation de nouvelles hypothèses relatives à l'activité de Macarie ou à celle de Coresi. Néanmoins, l'étude documentaire de E. L. Nemirovski est un guide utile et précieux pour l'orientation du chercheur qui veut connaître la bibliographie recente relative à l'histoire de l'imprimerie cyrillique.

L. D.

C. TH. DIMARAS, C. COUMARIANOU, L. DROULIA, *La Grèce moderne et sa littérature. Orientation bibliographique en allemand, français, italien*, Athènes, 1966, 81 pp.

Cette bibliographie sélective des travaux en langues occidentales concernant la Grèce moderne a été publiée à l'occasion du premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes de 1966. Elle représente un complement a l'*Histoire de la littérature neo-hellénique* de C. Th. Dimaras et constitue un précieux auxiliaire de cet important ouvrage ainsi qu'un utile instrument de travail pour l'étude de la culture néo-hellénique.

Tous les titres sont en langues étrangeres et representent soit des ouvrages sur la Grèce, soit les traductions d'œuvres grecques en d'autres langues. Les seuls titres qui paraissent en grec sont ceux de quelques bibliographies, mais ils signalent également des travaux rédigés en d'autres langues.

Divisée en deux grands chapitres **sujets** (A) et **auteurs** (B), la bibliographie présente dans le premier : 1) *Les Généralités*, renfermant la geographie, l'histoire et les problèmes de langue, 2) *La Littérature* et 3) *Les Textes*. Dans le second, on trouve les auteurs grecs dont les ouvrages ont été traduits en langues occidentales. Dans le supplement (C), on signale quelques œuvres littéraires inspirées par la Grèce et on donne une liste de revues dont le contenu se rapporte aux sujets traités dans l'Histoire de la littérature néo-hellenique.

La manière dont ces matériaux sont presentes justifie parfaitement le soustitre *Orientation bibliographique*. Le tableau de répartition par matières est un vrai guide pour ceux qui veulent consulter les matériaux. Par leur simple énonciation et la manière dont ils se succèdent, les titres des chapitres offrent une introduction dans les principaux problèmes de la culture néo-hellénique et un schéma logique pour leur etude. Des titres comme *Les antécédents du philhellénisme, L'histoire locale et la « diaspora », L'histoire de l'enseignement et la connaissance de la littératue étrangère* ne sont pas de simples compartiments d'organisation des titres, mais de vraies catégories de pensée, que la bibliographie néo-hellénique présente d'une manière suggestive.

Ce qui se dégage notamment de cette bibliographie c'est la riche diffusion des œuvres grecques et des connaissances sur la Grèce moderne en Occident La poésie de Calvos, Cavafis, Palamas, Valaoritis ou Seferis, la philosophie de Catardgis, l'œuvre monumentale d'Adamantios Coray, les écrits patriotiques de Rigas et, pour l'époque plus ancienne, la pensée de Cyrille Loucaris ou de Théophile Corydalée sont des valeurs universelles. L'infatigable activité des philhellènes et la lutte de libération de la Grèce, s'ajoutant au prestige de l'ancienne Hellade, ont contribué à faire de la production culturelle de ce pays un chapitre important de l'histoire de la culture européenne.

C. D.-P

Moartea palicarului. Antologia nuvelei neogrecești [La mort du palikare. Anthologie de la nouvelle néo-grecque]. Traduction, preface et notes par Maria Marinescu-Himu, Bucarest, Editura pentru literatură, 1967, XXXIII + 153 p (Biblioteca pentru toți)

Le nombre des traductions en roumain des œuvres des poetes et des prosateurs grecs, assez restreint avant la guerre, s'est considérablement accru dans les dernieres années. Mais, il y avait encore beaucoup à faire dans ce domaine. Une anthologie de la poésie néo-hellénique existait déjà (Bezdechi St., *Antologia poeziei grecești, 1800—1930*, Cluj, 1939), et l'on avait traduit des romans de M. Ludemis, N Kazantzakis, Elli Alexiou, Dido Sotiriou, S Mirivilis, A. Frangias ainsi que quelques contes et nouvelles de A. Kakavitsa et de S Patadzis, mais la nouvelle grecque restait presque inconnue chez nous. Un recueil de nouvelles dû à C. Cațafani

datait de 1900 La présente anthologie de la nouvelle néo-hellénique comble donc une lacune ressentie depuis longtemps.

Le choix des textes est fait de manière à nous donner une image complète des caractères de la prose néo-hellénique : le réalisme, la pureté classique du style, la science de la composition, le dramatisme, parfois même le tragique de la narration. Nous pouvons à présent apprécier comme des traits essentiels des écrivains grecs l'amour constant de la liberté civique et spirituelle, la vive et souvent douloureuse conscience morale, le patriotisme, le sens de la solidarité humaine, le désir de justice qui anime les visions satiriques ou tragiques de la vie. Par leur réalisme même les nouvelles choisies aident le lecteur à pénétrer dans presque tous les domaines de la vie des paysans et des habitants des villes grecques, des intellectuels et des marins, elles nous montrent les sources des drames et des tragédies de leur vie qui sont tantôt les passions humaines, tantôt les vicissitudes historiques (domination étrangère, guerre contre les envahisseurs, pauvreté du pays qui contraint les hommes à émigrer), tantôt la condition humaine tout simplement qui met les mortels face aux forces déchaînées de la mer ou des vents Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir le sommaire du livre qui comprend · Argyris Eftaliotis : « Le capitaine Georges », « Marinos Condaras », « La mort de Tramundanas » ; A. Papadiamandis « La servante », « L'île d'Uranitsa », « L'américain », « Un père dans la maison », « Un rêve sur la mer », « La plainte d'un phoque », Costis Palamas . « La mort du palikare » ; Gr. Xenopoulos « Le petit mage », « Nanota », A. Kakavitsas . « La mer », « Les naufrages », « Deux squelettes » ; P. Nirvanas « Le couple » ; K Krystallis « L'institutrice » ; D. Voutiras « La parade », D Kokkinos « Alexis le cocher » ; Galateea Kazantzakis « Le péché de Fotini » ; S. Mirivilis : « La guerre » ; E. Alexiou « Frantseskos » ; T. Kastanakis . « Tasos Tasoulis » ; I. Venezis : « 22 juillet 1943 », H. Levandas « La mer », « La maison numéro 22 » ; G. Sidéris « Souvenirs » ; Th Kornaros · « Un brave » ; S. Mavroidi-Papadakis · « En marge de la vie », M Ludémis . « Silence, écoutons ce que dit le Très-Haut » ; D. Hagis : « Margarita Perdicari ».

Chaque écrivain est présenté par des notices bio-bibliographiques qui précèdent les textes traduits Une étude introductive et une chronologie de la prose néo-hellénique, susceptibles d'enrichissements dans une nouvelle édition du livre, déjà épuisé, complètent l'ouvrage.

N. Ș. T

W. BLAWATSKY et G. KOCHELENCO, *Le culte de Mithra sur la côte septentrionale de la mer Noire*, E J. Brill, Leiden, 1966, 36 pp. + XVI pl. (Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain)

La série « Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain », dirigée par le savant hollandais M. J. Vermaseren, s'est imposée par son apport au progrès des recherches sur l'histoire des religions dans l'Empire romain. Conçue selon le principe de la publication des documents concernant un seul culte ou l'ensemble des religions orientales dans une région bien délimitée, cette collection a publié plusieurs importants ouvrages sur les cultes égyptiens en Hongrie (Wessetzky V), les cultes micro-asiatiques ou syriens en Hongrie (Kadar Z.), les cultes orientaux à Ostie (Squarciapino M. F.), les cultes orientaux en Mésie supérieure (Zotović L.), les cultes orientaux en Bretagne romaine (Harris E.), la légende d'Attis dans l'art gréco-romain (Vermaseren M J). Un nouveau travail vient s'ajouter à la série, avec des documents du culte mithriaque découverts sur la côte septentrionale de la mer Noire. Le progrès de nos connaissances sur l'essence et les formes d'expression du culte mithriaque exige de plus en plus l'édition intégrale des pièces conservées dans les musées des pays qui ont fait partie de l'aire de diffusion de la civilisation romaine. L'ouvrage du professeur W Blawatsky et de son collaborateur G. Kochelenko répond à cette nécessité.

Bien que la plus grande partie des pièces du littoral nord-pontique ne soient pas inédites, une nouvelle publication et un nouvel essai de classification sont loin d'être inutiles Quelques remarques sur le culte mithriaque avaient déjà été faites il y a plusieurs dizaines d'annees par M. Rostovtzev, avec son admirable perspicacité et sa rigueur méthodologique.

Les monuments sont groupés dans trois villes . Panticapaeum, Olbia et Charax.

A Olbia et Charax, la présence de Mithra peut être aisément expliquee par les garnisons romaines arrivées du Bas Danube au II^e siècle Mais une autre question s'avère plus complexe . pourquoi la population indigène n'a-t-elle pas adopté ce culte, qui s'est strictement limité au monde romain de la garnison? Il me parait extrêmement intéressant de constater qu'un culte tellement vigoureux, qui fût le grand adversaire du christianisme, ne réussit guere à s'imposer dans ces régions périphériques de l'Empire Les auteurs de l'ouvrage pensent que Mithra se soit heurté à la résistance d'un rival indigène, le dieu chevalier (θεὸς ὕψιστος), dont le culte s'est rapidement propagé apres la crise qui occupe la fin du II^e et le commencement du III^e siècle dans le Bosphore, lors de la pénétration des Sarmates. Mais la présence de cette divinité est plus ancienne dans cette region et les auteurs établissent une correspondance iconographique entre les représentations figurées sur deux diademes trouvés dans une tombe du III^e siècle de Panticapaeum et le célebre rhyton de Karagodeuachk, plus ancien d'au moins six siecles. Ils pensent que cette divinité indigène qui unit le caractere chtonien à celui astral, fortement apparentée à Mithra, n'a pu être ni remplacée ni associée au dieu iranien.

A Panticapaeum le problème est différent. Cinq statuettes en terre cuite représentent Mithra en train d'immoler le taureau. Le costume du dieu est inaccoutumé, car il ne revêt pas la partie inferieure du corps de la divinité. Les auteurs, comme autrefois F. Cumont, pensent à un syncrétisme de Mithra et d'Attis, car à cette époque où beaucoup de cultes commencent a avoir un caractère astrologique, on retrouve souvent une association ou même le remplacement de Mithra par Attis. La forme iconographique documentée à Panticapaeum est encore inconnue dans le reste de l'Empire. F. Cumont supposait que ce syncrétisme fût importé comme tel de l'Asie Mineure. Les auteurs soviétiques apportent quelques arguments en faveur d'une evolution locale du culte Mithra-Attis (la découverte d'un atelier de coroplaste à Panticapaeum même). Selon ces auteurs, le culte de Cybele et d'Attis, plus stable et plus puissant par son traditionalisme, aurait assimilé Mithra . « Mithra, peut-être même absorbé par Attis, fut inclus dans le vaste ensemble des divinités secondaires symbolisant les forces productrices de la nature. » Mais il nous faut souligner que Mithra est représenté dans ces documents, les seuls que nous ayons à Panticapaeum, au moment culminant de la liturgie mithriaque, celui de la tauroctonie. Il s'agit donc d'un Mithra créateur, à l'apogée de sa lutte, vainqueur (*Sol Invictus*). La contamination avec Attis ne peut être qu'un accent qui vient marquer le caractère fécond que le dieu prend dans cette action suprême. Reléguer Mithra parmi les nombreuses divinités secondaires des forces naturelles, ce serait accepter une iconographie vidée de son sens profond, à l'epoque de la plus grande expansion du culte mithriaque.

Il faut observer en fin que le nombre assez réduit de monuments mithriaques oblige les auteurs à conclure que Mithra n'a occupé dans les régions nord-pontiques qu'une place insignifiante.

M. A. V.

JEAN-CHARLES et MARIANNE SOURNIA, *L'Orient des premiers chretiens. Histoire et archéologie de la Syrie byzantine*, Paris, A Fayard éditeur, 1966, 190 pages (Collection Resurrection du passe).

Ces pages s'ouvrent sur le règne de Constantin le Grand pour s'arrêter à l'an 636 qui marque la conquête musulmane de la Syrie. C'est, dans une atmosphere bien souvent de vie quotidienne, un exposé d'histoire, d'archéologie et d'art extrêmement captivant. Les auteurs,

tous deux professeurs à l'Université de Rennes, évoquent tour à tour, et avec bonheur, Antioche, capitale de l'Orient (pp. 13—31); tradition païenne et nouveauté chrétienne (pp. 35—55); le christianisme dans les campagnes (pp. 56—80), moines et ermites (pp. 81—98); les déchirements de l'Église d'Orient (pp. 99—115); les villes syriennes et la défense du pays (pp. 116—144); foi et stratégie dans le désert (pp. 115—158) et, pour achever, la fin de la Syrie byzantine (pp. 159—176). Une copieuse suite de superbes photographies — les auteurs ont passé cinq années au Proche Orient — aident à connaître nombre de ces merveilles d'antan, aujourd'hui croulantes, qui surgirent du sol syrien aux premiers siècles de notre ère. Des plans et des cartes jalonnent la lecture du livre qui est, somme toute, un condensé d'expériences personnelles et d'amples contacts avec l'érudition. Aussi lira-t-on d'une seule traite ce petit volume qui fait honneur à la collection où il a paru

P. Ş. N.

DÉMOCRATIE HEMMERDINGER-ILIADOU, *Un hrisov de danie inedit de la Mihnea Turcitul*, [Un chrysobulle de donation inédit de Mihnea Turcitul], « Studii », XVIII, 1965, 4, pp. 913—916.

L'Auteur publie ici l'un des nombreux actes roumains encore inédits délivrés aux couvents du Mont Athos. Il s'agit d'un chrysobulle en langue slave par lequel le voévode Mihnea Turcitul fit don, le 8 novembre 1577, d'une somme annuelle que, sa vie durant et même après, les moines du monastère du Saint Prophète Elie viendraient chercher en Valachie. Chose assez curieuse, mais qui arrive parfois, le montant de la somme n'est pas stipulé, mais laissé en blanc dans l'original. N'est indiquée que celle destinée à couvrir les frais de déplacement des moines quêteurs, 300 aspres par an[1]. Madame Hemmerdinger-Iliadou précise que le monastère (монастир) est l'ancien kellion fondé au XV^e siècle par l'ex-prôtos Cosmas, auquel le prince valaque Vlad le Moine fit une donation en 1492. A l'époque, Saint-Elie dépendait de Kutlumus. En 1577 on constate qu'il était placé sous l'autorité du monastère de Pantocrator. Un détail de l'acte de Mihnea doit être retenu : l'établissement se trouvait dans le dénuement et la pauvreté, amoindri et sans confirmation de ses biens. Pour en devenir « nouveau fondateur », le voévode accepta de le relever. Dans la brève introduction à son édition et traduction de ce document, l'Auteur rappelle que Mihnea Turcitul fit d'autres donations encore à des monastères de la Sainte Montagne. Elle émet le souhait que soit entreprise une exploration systématique des archives athonites et grecques : les documents roumains qui seraient ainsi dépistés attesteraient une fois de plus la puissante solidarité qui unit entre eux les peuples des Balkans. L'acte qu'elle a ainsi fait connaître en est un exemple. Il est conservé au Musée historique et ethnologique d'Athènes. Rappelons à ce propos qu'il y a trente ans et plus que Marcu Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, Bucarest, 193[illegible], p. 12[illegible], a signalé un certain nombre de documents originaux roumains des XVI^e—XVIII^e siècles délivrés à des sanctuaires de l'Orient grec (Mont Sinaï, etc.) mais nul ne s'est encore avisé d'en entreprendre l'étude

P. Ş. N.

---

[1] A titre informatif, nous ferons remarquer qu'en général la somme destinée aux frais de route des quêteurs représentait le dixième de celle accordée au monastère privilégié par le prince. Il y a donc chance que Mihnea ait fait une donation de 3 000 aspres par an au « monastère » de Saint-Elie. En 1492, Vlad le Moine lui avait octroyé 1 000 aspres, plus 100 autres pour les caloyers qui viendraient les toucher (des exemples dans notre *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVI^e siècle*, dans « Revue des Études sud-est européennes », II, 1964, passim, et notamment p. 108).

CURTICĂPEANU, *Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1966, 150 pag.

Cet ouvrage, divisé en six chapitres, présente les principaux problèmes du mouvement culturel des Roumains de Transylvanie dans la seconde moitié du XIX^e siècle et dans les deux premières décennies du XX^e siècle : les conditions historiques de ce développement culturel, l'activité culturelle locale (cénacles littéraires, associations culturelles professionnelles, sociétés musicales), l'activité culturelle régionale (de la Bucovine, du Maramureș, du Banat), le rôle de l'ASTRA, des associations académiques roumaines de Budapest, de Vienne et de Bucarest (la « Ligue culturelle », etc.).

Le mouvement culturel roumain de Transylvanie de la seconde moitié du XIX^e et du commencement du XX^e siècle se développe dans le cadre d'une lutte politique très intense pour les droits nationaux des Roumains, lutte soutenue par les masses populaires.

On doit remarquer, parmi les actions culturelles d'un caractère local présentées dans le II^e chapitre, les cénacles littéraires (*casino, casina*) fondés dans les diverses localités, par exemple la « Société littéraire des théologiens roumains d'Arad », la « Société littéraire Ion Popescu de la jeunesse laborieuse de l'Institut théologico-pédagogique », la « Société du cénacle littéraire roumain », la « Société roumaine de lecture de Cluj ». A tout cela viennent s'ajouter les associations des instituteurs (« Association des instituteurs roumains de Sălaj », « Association des apprentis de Zalău »), celles des femmes (« Association des femmes roumaines de Sălaj », « Association des femmes roumaines du district de Hunedoara »), des métiers (« Association des camarades roumains de Cluj », « Société des métiers roumains de Blaj »), des artistes (« Association des musiciens de Sibiu », « Association chorale et musicale de Lugoj »), etc. « Toutes ces associations et sociétés littéraires qui se sont formées sur le territoire de la Monarchie jusqu'aux derniers jours de son existence ont constitué des formes de la lutte nationale et culturelle des Roumains. Bien qu'elles ne soient pas arrivées à avoir une base commune d'action et que leur activité n'ait pas connu un développement continu, et en dépit de leurs moyens financiers réduits, elles ont poursuivi le même but et se sont guidées d'après les mêmes principes ; toutes cherchaient à promouvoir la langue, la littérature et la science roumaines » (p. 37).

Le III^e chapitre s'occupe du mouvement culturel dans les différentes régions de la Monarchie. En Bucovine se fait remarquer l'activité de Al. Hurmuzaki et I. Sbiera et celle des professeurs de l'Université de Czernowitz, de l'association « Arboroasa » et du compositeur Ciprian Porumbescu, etc. Le mouvement culturel du Maramureș a eu comme promoteur le professeur I. Mihaly, qui a réussi à entraîner les intellectuels des villes et des villages. Dans le Banat, on remarque l'activité importante de A. Mocioni, V. Babeș, I. Ra'iu, I. Popescu Desseanu.

Le IV^e chapitre est consacré à l'activité prodigieuse de l'« Association transylvaine pour la littérature roumaine et pour la culture du peuple roumain » (ASTRA), fondée en 1861. Son programme a réanimé les projets de la génération de « 48 », en stimulant une vaste activité culturelle des masses populaires, et, plus particulièrement, dans les écoles et les bibliothèques.

Un rôle important dans le développement de ce mouvement revient aux associations culturelles roumaines formées dans les principales villes de la Monarchie et qui sont présentées dans le V^e chapitre. A Budapest a fonctionné de 1862 à 1911 l'Association académique « Petru Maior » et à Vienne, de 1864 à 1918, l'Association des étudiants « La jeune Roumanie » (« România jună »).

L'association « La Transylvanie » (1867–1918) et la « Ligue pour l'unité culturelle de tous les Roumains » (1891–1918), fondées à Bucarest, sur le territoire de la Roumanie indé-

pendante, sont présentées dans le VI^e chapitre La « Ligue » a réussi à grouper des savants et des écrivains éminents qui ont assuré l'unité du mouvement culturel sur tout le territoire de la Roumanie.

Cette contribution à l'histoire moderne de la culture roumaine est enrichie d'une très utile bibliographie.

L. P. M.

American Consul in a Cretan War. William J. Stillman, Revised Edition of the Cretan Insurrection of 1866—7—8, with Introduction and Notes by George Georgiades Arnakis, Professor of history at the University of Texas. Printed in Greece, Thessaloniki, 1966, 146 pp.

George Georgiades Arnakis, professeur d'histoire byzantine et néo-grecque à l'Université du Texas, est connu surtout par ses études concernant l'attitude américaine à l'égard de la lutte des Crétois contre les Turcs. Il a fondé en 1965 un Centre d'études néo-grecques au Texas pour promouvoir en Amérique les recherches historiques sur la civilisation postbyzantine. Dans ce nouveau livre, il met en lumière, en tant qu'éditeur et historien, une importante source américaine concernant l'insurrection crétoise des années 1866 —1869. Ce sont les mémoires du consul américain William J. Stillman.

Parmi les sources historiques portant sur l'insurrection des Crétois contre la domination turque, ces mémoires ont une valeur documentaire particulière, vu que leur auteur a été en quelque sorte un témoin oculaire de la révolte crétoise. Le consul avait son siège à Canée, en Crète. Là, il était au courant du déroulement des événements des années 1866—1869, pouvant connaître les actions politiques et militaires des insurgés grecs, ainsi que les représailles des Turcs. Dans ses mémoires, William J. Stillman compare la lutte des Crétois pour leur indépendance avec les Croisades et exprime son admiration pour l'héroïsme des Grecs.

Une première édition des mémoires de Stillman a paru en 1874 à New York sous le titre *The Cretan Insurrection*. L'édition que vient de publier, en 1966, le professeur George Arnakis de l'Université du Texas a le mérite d'être un travail érudit. Dans son exposé introductif (pp. 15—21), l'éditeur présente la personnalité de Stillman et son œuvre à la lumière d'informations nouvelles.

Le texte des mémoires de Stillman est accompagné des notes de l'éditeur. L'ouvrage contient onze illustrations et deux cartes. Un index onomastique suit le texte. La réalisation technique du livre est aussi remarquable que le travail scientifique du professeur George Arnakis.

G. C.

DORIS STOCKMANN, WILFRIED FIEDLER, ERICH STOCKMANN, *Albanische Volksmusik I Gesänge der Çamen*, Akademie-Verlag, Berlin, 1965, 302 pp. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin Veröffentlichungen des Instituts für Deutsche Volkskunde, Band 36).

Œuvre collective, le présent ouvrage est le premier fruit d'une expédition folklorique mixte effectuée pendant l'été de 1957 sous les auspices de l'Académie allemande des sciences de Berlin et de l'Université de Tirana, dans le sud de l'Albanie, afin de recueillir et d'enregistrer le chant populaire du groupe çamet du dialecte tosk.

Erich Stockmann, qui dirigea les travaux du groupe de chercheurs allemands, présente dans une courte introduction les principaux problèmes de l'étude du chant populaire en Albanie. Dans un premier chapitre, il rédige une sorte de bilan des recherches de ce genre faites jusqu'en

1957, dans le second, il parle de l'organisation, du but et de l'activité de l'expédition allemande de 1957, dans le dernier, se trouvent quelques informations ethnographiques concernant la population çamet et les conditions dans lesquelles a eu lieu l'expédition

La première partie, qui est aussi la plus étendue, est l'œuvre de Doris Stockmann et comprend à son tour deux parties distinctes une ample étude sur le chant populaire de ce groupe dialectal, suivie de la transcription musicale de 30 pièces. L'étude, précédée par un chapitre d'observations générales (la technique de la transcription et de l'édition, l'explication des signes graphiques spéciaux et de la terminologie), met en discussion la structure du chant (le chant polyphonique et le chant individuel, le chant des femmes et celui des hommes) et conclut par des observations sur le rythme et la métrique de chaque pièce transcrite. Les transcriptions musicales sont disposées d'après des critériums géographiques (selon les localités) et à l'intérieur de ces catégories, par groupes d'hommes ou de femmes. Le matériel ne provient que de trois localités.

La seconde partie du travail est rédigée par le jeune linguiste Wilfried Fiedler et comprend les textes littéraires du recueil, précédés d'une étude philologique se rapportant au matériel proprement dit L'étude s'occupe de la structure du contenu et du caractère stylistique des pièces, par catégories fonctionnelles (chants épiques, chants lyriques, chants rituels), ainsi que de la structure rythmique et métrique de la composition des chants (la facture de la strophe, les schémas des rimes, etc), s'achevant par un ample chapitre d'observations comparatives concernant chaque texte publié. Nous signalons comme très intéressantes et utiles les notes comparatives de la pièce n° 25 (le motif « la méchante belle-mère »). Les textes sont disposés dans le même ordre que les transcriptions musicales et sont accompagnés de la traduction allemande parallèle. Chaque texte est également accompagné de riches notes philologiques et de nombreuses observations prosodiques (qui se rapportent de fait à la concordance existant entre le texte de la pièce et la mélodie qui l'accompagne).

Suit un index de coordination entre mélodies et textes, qui contient aussi les détails techniques correspondants. Une ample bibliographie complète le travail

Le livre réunit toutes les qualités d'une étude scientifique moderne, représentant un apport substantiel à la connaissance, dans son essence, du chant populaire albanais Le travail a aussi une importance scientifique particulière étant donné qu'il offre des données précises concernant le problème si controversé de la polyphonie populaire, non seulement, de celle albanaise mais aussi de celle balkanique en général et certainement de la polyphonie des Macédo-roumains (voir Marcu George, *Cîntecele polifonice aromâne,* dans « Revista de folclor », 3, 1958, n° 2, pp. 79—100, Tache Papahagi, *La românii din Albania,* Bucarest, 1920, p 43; Théodor Capidan, *Fărşeroţii. Studiu lingvistic asupra românilor din Albania,* Bucarest, 1931, p 141 et *Macedoromânii Etnografie, istorie, limbă,* Bucarest, 1912, p. 90)

A F

ANDROMAQI GJERGJ, *Veshja e popullit në qytetin e Korçës gjatë shekullit të XIX-të* [Le costume populaire de la ville de Korça au XIX[e] siècle], « Studime historike », Tiranë, 1965, 3, pp. 167—171

L'auteur fait une ample description du costume populaire de Korça, ville dont le développement a été très rapide aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. Après la destruction de Voskopoja-Moskopolis au XVIII[e] siècle, Korça devient un important centre commercial, grâce à ses échanges avec Ochrid, Monastir, la Valachie et la Hongrie Korça exportait de la laine et de la bure et importait des tissus et des étoffes vénitiennes, des tissus de soie brodés avec de l'or, du velours et du coton, articles qui ont été beaucoup utilisés dans la confection des vêtements.

La description des costumes populaires est fondée sur deux documents de grande valeur : une fresque de l'église Saint-Nicolas de Voskopoja, œuvre de David Selenica (1726), dans laquelle on voit le donateur portant le costume de l'epoque, et un tableau de l'église métropolitaine de Korça, peint par un inconnu, représentant trois hommes de Korça qui ont contribué à l'édification de l'église (1725), vêtus du costume de l'époque. L'auteur fait mention aussi d'autres dessins et collections de costumes, provenant du musée local et de la section d'ethnographie de l'Institut d'histoire et de linguistique.

Selon l'auteur, au XIX^{e} siècle il y avait deux sortes de costumes pour les hommes et deux sortes pour les femmes. Le premier costume d'homme comprenait une fustanelle blanche, un gilet, des manches en bure brodée avec de la soie et de l'or ; il était également utilisé par les chrétiens et les mahométans de la ville et, aussi, par les paysans des environs de Korça. Le deuxième comprenait une chemise blanche, un sarrau long (*dolloma*), une ceinture de soie, des bas blancs et des brodequins. Au dessus du sarrau on portait une *xhybe* noire, à la tête un bonnet rouge, remplacé plus tard par un *qylaf* noir. Ce costume n'était porté que par les chrétiens, dont la position économique était meilleure.

Les costumes des femmes chrétiennes étaient composés au commencement du XIX^{e} siecle d'un *beden* (talaire) de bure ou d'étoffe, d'un *cibun* (redingote) et une veste de bure ou d'étoffe brodée à tresses d'or ou de soie. La tête était couverte d'une serviette, laquelle couvrait aussi les oreilles ; les bas étaient blancs, de laine. Les chaussures étaient en cuir, le talon un peu élevé. Les mahométanes portaient des *çitjane* (pantalons bouffants), de longues jupes, des vestes longues d'étoffe noire (*xhybe*) avec des plis tres nombreux, brodées en or. Plus tard les femmes, chrétiennes aussi bien que celles mahométanes ont quitté les *çibune* et les *bedene* (XIX^{e} siècle), en les remplaçant par de longues robes de soie importée, au-dessus desquelles elles portaient des *xhybe* noires. Les serviettes ont été abandonnées pour les fichus qu'on portait aussi dans les autres pays balkaniques. Les femmes de Korça confectionnaient elles-mêmes leurs vêtements, faisant preuve d'un goût exquis et d'une rare adresse.

L'art albanais, dont le costume populaire est une expression tout à fait remarquable, a influencé et a subi lui-même l'influence des autres peuples balkaniques. C'est une raison de plus de l'étudier avec un grand intérêt.

A.P.

KÖSE MIHAL, *Evlenme sırasında „Başlık — Ağırlık" âdeti* [La coutume du « Başlık — Ağırlık » dans le mariage], « Türk Folklor Araştırmaları », Istanbul, n° 200, Mart. 1966, pp. 4023—4030.

En réponse à une enquête sociologique entreprise par le professeur Hamide Topçuoglu, de la Faculté de Droit de l'Université d'Ankara, l'auteur analyse certains aspects du mariage chez des groupes de populations autochtones de la région de Kars (Anatolie du nord-est). Les populations établies ultérieurement dans la zone en question ne sont par conséquent pas comprises dans ces recherches.

L'objet principal de l'étude est la contribution nommée « Başlık » (cadeau pour la tête) ou « Ağırlık » (cadeau pour le poids), qui est remise par la famille du jeune homme à celle de la jeune fille dans certaines conditions et dans des buts bien définis. En tant que termes de comparaison permettant de mieux faire comprendre les modalités et la signification de cette coutume, l'auteur fournit également des données sur d'autres usages traditionnels, tels que le *cehiz* (la dot) et le *saçı* (les dons).

Ainsi, on nomme *cehiz* l'usage consistant à assurer à une jeune fille une dot aussi substantielle que possible, par la préparation d'un « coffre pour dot » (*cehiz sandığı*) et par l'accu-

mulation, dès son jeune âge, d'une série d'ustensiles de ménage. Cet usage est d'autant plus intéressant que dans certaines régions de la Turquie, ainsi que nous en informe l'auteur, la tradition qui exclut les filles de la succession est encore en vigueur.

Par *saçı* on entend les cadeaux de mariage offerts à la fiancée par ses parents, ses voisins ou ses connaissances. Ces cadeaux consistent en pièces d'habillement, tissus non confectionnés, bijoux et parures, ustensiles de ménage, etc.

Les données sur ces notions une fois fournies, l'auteur passe à l'examen de la coutume qui consiste en une contribution, en espèces ou en nature, remise par la famille du jeune homme en vue de la constitution de la dot de la jeune fille demandée en mariage. Si la contribution est en espèces, elle se nomme *başlık*, si elle est en objets, on la désigne sous le nom *d'ağırlık*. Les populations kurdes et turkmènes pratiquent cette coutume en la désignant sous le terme de *kalın* ou *kalınd*.

En réponse à d'autres questions prévues dans l'enquête, l'auteur traite du montant de la contribution et des conditions qui entrent en ligne de compte pour son calcul. Il montre également que le *başlık* (ou l'*ağırlık*) est remis après la réalisation de l'accord entre les deux parties au sujet du mariage, avant la cérémonie des noces. La somme fixée peut être payée comptant ou à tempérament, par les parents du jeune homme ou, à défaut de ceux-ci, par d'autres membres de sa famille ou par lui-même. La somme revient à la mariée en personne, sans aucun droit de la part de sa famille. En ce qui concerne les parents de la jeune fille, la coutume prévoit d'autres cadeaux, nommés *khalat* ou *hil'at* (halat) dans le cas du père et *sut-hakkı*, c'est-à-dire « compensation pour l'allaitement », lorsqu'il s'agit de la mère. Lorsque le jeune homme est le seul héritier de sa famille, il existe une autre modalité de contribution, dite *doldurma*, suivant laquelle la dot est *complétée* par des objets appartenant a la famille du jeune homme, objets inscrits dans l'inventaire de la jeune fille. Aucune de ces différentes modalités de la coutume du *başlık* (*ağırlık*) ne se substitue donc aux autres catégories de cadeaux, offerts soit à l'occasion des fiançailles, soit à certaines fêtes.

L'auteur examine ensuite les possibilités de restitution — intégrale ou partielle — des sommes d'argent ou des objets remis en vertu de la coutume du *başlık* (*ağırlık*), dans les cas de renoncement au mariage ou de divorce. La restitution est en fonction des causes qui ont provoqué la rupture. Si c'est le côté du jeune homme qui en porte la responsabilité, celui-ci ne peut avoir aucune prétention de restitution.

Nous avons jugé utile d'exposer ces données concernant les coutumes de certains groupes de population du nord-est de l'Anatolie, d'autant plus que des traditions similaires, même des notions au contenu identique ou presque identique, se retrouvent de nos jours encore parmi la population turco-musulmane établie sur le territoire de la République Socialiste de Roumanie, notamment en Dobroudja. Ainsi qu'il est connu, une partie de cette population est originaire d'Anatolie, arrivée par les Balkans, tandis que d'autres éléments, tels que les Tatars de Crimée et les Nogaïs, se sont établis sur le territoire de la Roumanie lors de leur passage vers le sud par la zone du Bas-Danube.

M.A M.

FRANÇOIS HALKIN, *Une Vie grecque d'Eusèbe de Samosate*. Extrait de « Analecta Bollandiana », tome 85, fasc. 1—2, Bruxelles, 1967, pp. 5—15. PAUL DEVOS, *Le dossier syriaque de S. Eusèbe de Samosate, ibidem* pp. 195—240.

Ces deux études, complémentaires l'une de l'autre, intéressent aussi l'histoire du Sud-Est européen. Saint Eusebe, évêque de Samosate en Syrie sous Constance, fut relégué en effet en Thrace par l'empereur Valens désireux de briser son opposition acharnée à l'arianisme. La

venue au trône de Théodose en 379 lui permit de rentrer dans sa patrie où son zèle missionnaire succomba sous une tuile qu'une hérétique lui lança d'un toit et qui lui fracassa la tête. Les deux savants Bollandistes publient l'un le texte grec de sa *Vita*, l'autre celle en syriaque. On y trouvera quelques informations sur l'attaque de la Thrace par les Goths qui pillèrent les cités du Danube et assiégèrent aussi la ville où Eusèbe attendait des jours meilleurs. Les histoires d'Eusèbe de Césarée et surtout de Théodoret sont à la base de la biographie de ce martyr.

P. Ş. N

G. ROSSI TAIBBI, *Sulla tradizione manoscritta dell'omiliario di Filagato da Cerami*. Istituto siciliano di Studi bizantini e neoellenici. Quaderni pubblicati da Bruno Lavagnini sotto gli auspici dell'Assessorato alla Istruzione della Regione Siciliana, I. Palermo, 1965, 85 pp. et VI planches.

Cette plaquette du professeur Rossi Taibbi inaugure une nouvelle collection de l'Institut d'études byzantines et néo-helléniques de Palerme, les *Quaderni*. Elle traite des divers manuscrits de l'œuvre homilétique du moine Philagathos de Cerami. Cet orateur sacré doit à la complaisance distraite ou maladroite de nombreux copistes — plus de 100 — qui se sont passe la plume du XII^e au XVIII^e siècle, une inquiétante série de pièces d'identité ! Ici, on l'appelle « Philippe le Céramite dit aussi Philagathos le philosophe ». Là, c'est « l'humble philosophe et ami du bien (*sc. philagathe*) Philippe le Céramite ». Un quidam l'a même affublé, sans sourciller, du titre de « très sage et très éloquent archevêque Tauroménien » (*i.e. de Taormine*) ! On le baptise aussi, le cas échéant, Théophane, ou encore on en fait un second Grégoire... Or le personnage était tout bonnement un moine sicilien qui vit le jour à Cerami dans le dernier quart du XI^e siècle et reçut sa première éducation religieuse au couvent de Saint-André d'où il passa à celui de la Nouvelle Hodégétrie. Il fut, semble-t il, disciple de S. Bartolomeo da Simeri, auquel il consacra une homélie. Il fit école : son disciple fut Saba di Misilonari. Ses talents d'orateur lui valurent de prêcher à la cathédrale de Rosano et ailleurs aussi, comme à la *catolica* de Reggio de Calabre, ainsi qu'en Sicile, notamment à Palerme.

Les louanges que les sermons de ce moine grec renferment à l'adresse du roi Roger II de Sicile incitent Rossi Taibbi à croire que le souverain aura fait appel à ses talents pour raviver le sentiment religieux dans la Sicile récemment délivrée de la domination arabe. Cela naturellement à condition de replacer son activité dans l'ensemble de la politique royale. C'est ainsi que l'on doit à Philagathos l'homélie qu'il prononça le 29 juin 1140 lors de la consécration de la chapelle palatine placée sous le vocable des saints Pierre et Paul. Une homélie inédite renferme à l'épilogue une prière pour le roi Guillaume, a preuve que notre moine était encore de ce monde et à Messine du temps de ce souverain (1154—1166). On ignore quand il mourut.

La minutieuse étude de la tradition manuscrite de son œuvre, conservée dans d'innombrables copies que se partagent l'Italie et l'Espagne, Paris, Moscou, Patmos, Constantinople, le Sinai et autres lieux, se solde par un double resultat : d'une part, l'existence de nombreux discours inédits et, d'une autre, la détermination des manuscrits à prendre en considération pour l'édition critique de cet auteur byzantin de l'Italie méridionale. Le stemma dressé par le savant italien repose sur 59 mss. Souhaitons que l'édition de Philagathos voie bientôt le jour. On retiendra en attendant que l'analyse du stemma établi par Rossi Taibbi permet de constater l'existence d'une double tradition. Certains codices representent la tradition sicilienne et d'autres la tradition byzantine. En voici la raison. L'archétype — très proche de l'original — remonte aux années 1170 – 1180 environ et il en dérive 2 mss. plus ou moins complets. L'un, le plus volumineux (63 homélies), servit à effectuer la copie qui, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, fut portée de Sicile à Constantinople. Et c'est elle qui, sur les rives du Bosphore, fut à la

base de la tradition dite byzantine, après reclassement des sermons conformément au calendrier liturgique byzantin Les 6 facsimilés qui enrichissent ce petit volume permettront aux paléographes et aux historiens de la culture byzantine de se faire une idée de la somme de labeur qu'exige l'édition projetée par Rossi Taibbi de l'œuvre de Philagathos.

Un détail maintenant pour les historiens roumains Parmi les codices examinés en vue de cette édition, figure le *Parisinus Suppl. gr. 34* acheté pour la bibliothèque du Roi en 1711 Ce manuscrit qui renferme un nombre de 60 homélies se trouvait appartenir en 1660, comme en fait foi une annotation du feuillet 232v, à « Gérasime, hiéromoine du Sinaï et higoumène de Saint-Nicolas τοῦ ἐν τῷ Γαλατζια (?) », lit-on à la page 332 du livre de Rossi Taibbi. Flairant dans le Γαλατζια une lecture fautive pour Γαλατζίῳ, nous nous sommes adressé au paléographe bien connu Charles Astruc, qui (en collaboration avec Anne-Marie Concasty) prépare le Catalogue du Supplément grec de la Bibliothèque Nationale de Paris, lequel avait signalé au savant italien ce mss. Avec une rare obligeance, l'érudit paléographe a bien voulu vérifier cette lecture et nous répondre que le feuillet en question porte effectivement Γαλατζίῳ, ce dont nous lui exprimons ici notre plus profonde gratitude Ainsi, ledit codex se trouvait en Moldavie, à Galatz, en 1660 et il fournit la preuve qu'à cette époque l'église Saint-Nicolas existait et se trouvait déjà en la possession des moines du Mont Sinaï. Précieuses informations, puisque jusqu'ici on n'avait pas connaissance de cet établissement avant 1723. Voir à ce propos Marin Popescu-Spineni, *Procesul mănăstirilor închinate. Contribuţii la istoria socială românească*, Bucarest, 1936, p. 134 (avec bibliographie y relative). Du coup, il appert que les écrits de Philagathos se trouvaient aussi dans notre pays au XVIIe siècle (le ms. de Paris appartient naturellement à la tradition dite byzantine). C'est là pour nous un motif de plus pour désirer la parution au plus tôt du recueil de ses homélies.

P. Ş. N.

ANTONIO GARZYA, *On Michael Psellus' Admission of Faith*, tirage à part de «Ἐπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», XXXV, Athènes, 1967, pp. 41—46.

Le savant italien publie ici pour la première fois la profession de foi que Constantin Psellos adressa à l'empereur Constantin IX Monomaque pour réfuter ses calomniateurs vers 1055, à la veille de revêtir le froc. Le texte nous en a été conservé dans le codex grec LIX 8 de la Laurentienne (Florence). L'éditeur a indiqué en notes les sources théologiques de Psellos : le *De fide orthodoxa* de S. Jean Damascène, le *De Trinitate* de S. Cyrille d'Alexandrie, puis S. Justin, S. Basile et S. Grégoire de Nazianze. Chacun des 14 paragraphes du Credo de Psellos débute de règle par le mot Πιστεύω, *je crois*. On remarquera au § 4 que l'érudit byzantin professe que le Saint Esprit procède du Père (donc sans le développement du *Filioque*), et est « adoré et glorifié conjointement avec le Fils », alors qu'on s'attendrait à lire « conjointement avec le Père et le Fils », conformément au symbole nicéo-constantinopolitain. Aux §§ 1 et 8, Psellos lance l'anathème aux célèbres hérésiarques Sabellius, Arius, Nestorius, Eutychès et Sévère d'Antioche. Il est intéressant enfin de remarquer au § 6 que Psellos place κατὰ τὸ ͵εφ' ἔτος — *en l'an 5500* — l'Incarnation du Fils On se souvient qu'à l'époque les érudits de Byzance se disputaient au sujet de la chronologie chrétienne. Pour les uns, elle avait eu lieu en l'an 5500, mais pour d'autres elle se plaçait en l'an 5504 (ce n'est que plus tard que l'on s'arrêtera à l'an 5508). Le regretté P. V. Grumel, *La chronologie* (Traité d'Études byzantines, I), Paris, 1958, p. 122, nous prévient que Psellos opta pour l'an 5500. Il est donc assez inattendu de lire dans le Credo du fameux chroniqueur l'autre date. Serait-ce à dire que Psellos fit sur ce point une concession à ses détracteurs? Et ils étaient légion... Nul mieux que le professeur A. Garzya ne saurait répondre à notre question.

P. Ş. N.

PAUL SIMIONESCU, *Le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine*, « Revue roumaine d'histoire », V (1966), n° 5, pp. 845–864.

L'article de P. Simionescu présente les contributions des érudits et spécialistes roumains à l'étude de l'histoire si agitée, mais en même temps si intéressante, du Sud-Est européen.

Au commencement de son article, l'auteur énumère les principales étapes du développement des recherches roumaines en partant des textes des chroniqueurs et de la grande synthèse sur l'empire ottoman, due à Dimitrie Cantemir, jusqu'aux recherches historiographiques proprement dites. Au siècle passé ces recherches ont été illustrées, en premier lieu, par le grand savant et érudit B. P. Hasdeu, puis par C. Erbiceanu, T. Burada, Al. Odobescu et Lazăr Şeineanu ; plus tard elles ont connu un nouvel essor grâce aux deux instituts, fondés, l'un par N. Iorga, G. Murgoci et V. Pârvan (l'« Institut d'études du Sud-Est européen », en 1913), et l'autre par V. Papacostea, en 1913 (l'« Institut d'études et recherches balcaniques »).

L'auteur passe succinctement en revue l'activité prodigieuse de Nicolae Iorga et, ensuite, les principaux domaines dans lesquels la recherche roumaine sur le Sud-Est européen s'est fait remarquer dans la période 1920–1945 : l'histoire proprement dite, l'histoire de la culture, la linguistique, l'ethnographie et le folklore.

Il continue en soulignant l'importance du grand ouvrage de notre historiographie contemporaine, l'*Histoire de la Roumanie*, et celle des études entreprises dans l'« Institut des études sud-est européennes », à partir de l'année 1963. Mention est faite des livres et articles publiés récemment, classés par domaines histoire ancienne, médiévale, moderne et contemporaine

Le système clair adopté par l'auteur confère à son article, amplement documenté, une importance particulière parmi les instruments de travail mis à la disposition des spécialistes qui se préoccupent de l'histoire et de la culture de cette zone européenne.

S. C.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an Le prix d'un abonnement annuel est de 8,—$, 39,— F F, 32,— DM. Toute commande de l'etranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger

ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve** — Tirana ■ R D ALLEMANDE, **Deutscher Buch-Exp und -Import,** GmbH Leninstrasse 16–701 Leipzig ■ R F ALLEMANDE, **Kubon & Sagner,** POB 68 — 34 Munich ; **W E. Saarbach,** POB 1510–6, Cologne ■ AUTRICHE, **Globus Buchvertrieb,** Selzgries 16 — Vienne XX ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St.-Jean — Bruxelles ■ R P. de BULGARIE, **Raznoiznos,** 1, rue Tzar Assan — Sofia ■ R P. de CHINE, **Waiwen Shudian,** POB 88 — Pékin ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul** — Pyong-Yang ■ CUBA, **Cubartimpex,** Calle Ermita 48 San Pedro — La Havane ■ ESPAGNE, **Libreria Herder,** Calle de Balmos 26 — Barcelone ■ ÉTATS-UNIS D'AMERIQUE, **Fam Book Service,** 69 Fifth Avenue Suite 8 F — New York 10003, N Y ; **Continental Publications,** 111, South Mermanee Ave , St Louis, Missouri 63105 ■ FINLANDE, **Akateminen Kirjakauppa,** POB 128 — Helsinki ■ FRANCE, **Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur — Paris 2 ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd,** Denington Industrial Estate, Wellingborough, Northants ■ HONGRIE, **Kultura,** POB 149 — Budapest 62 ■ ISRAEL, **Haiflepac Ltd,** 11 Arlesoroff Street — Haïfa ; **Lepac,** 15 Rambom Street — Tel-Aviv ■ ITALIE, **So Co. Lib Ri. Export-Import,** Piazza Margana 33 — Rome ■ JAPON, **Nauka Ltd,** 2 Kanda Zimbocho, 2 Chome Kiyoda-ku — Tokyo ■ R P MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ NORVEGE, **Norsk Bogimport,** POB 3267 — Oslo ■ PAYS-BAS, **Meulenhoff,** Beulingstraat 2 — Amsterdam ■ POLOGNE, **Ruch,** ul Wilcza 46 — Varsovie ■ PORTUGAL, **Libreria Buchholz,** Avda Liberdade — Lisbonne ■ SUEDE, **D. C. Fritze,** Fredgatan 2 — Stockholm 16 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7 — Zurich ■ TCHECOSLOVAQUIE, **Artia,** Ve Smeckach 30 — Prague I ■ U R S S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moscou — G-200 ■ R. D VIETNAM, **So Xunt Nhap, Khap Sach Bao,** Hai Ba Trung 32 — Hanoï ■ R S F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga,** Terazije 27 — Belgrade ; **Forum,** Vojvode Misica — Novisad , **Prosveta,** Terazije 16/1 — Belgrade

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1968

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * *, **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), Ier vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; IIe vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; IIIe vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IVe vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * *, **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini" des Landes Fogarasch im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.

A. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitatea naţională —1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * *, **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, *1*, p. 1—186, BUCAREST, 1968

I. P. „Informaţia" – c. 6308

43456

LEI 30.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI – 1968

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul I, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI — 1968

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VI 1968 N° 2

SOMMAIRE

Page

Folklore et architecture populaire

ROSA DEL CONTE (Roma), Le due madri della *Peregrinatio Virginis* rumena nota col nome di „Căutarea Maicii Domnului" 191
PAUL H. STAHL, Bauerliche Rundbauten in Sudosteuropa. Kuppel- und Kegelhutten 227

Contribution à l'histoire des idées et des formes artistiques

VIRGIL CÂNDEA, L'humanisme d'Udrişte Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie 239
RĂZVAN THEODORESCU, Sur la continuité artistique balkano-danubienne au Moyen Age (A propos de quelques pièces d'argenterie et de parure des Xe—XIVe siècles) 289

Histoire politique

ANDREI PIPPIDI, Nicolas Soutzo (1798—1871) et la faillite du régime phanariote dans les Principautés Roumaines 313

Textes et documents

Ж. К. БЕГУНОВ (Ленинград), Две южнорусские компиляции из «Беседы» Козмы Пресвитера в рукописи конца XVII в. Библиотеки Академии Социалистической Республики Румынии 339
ELENA SIUPIUR, «La chanson du frère mort dans la poésie des peuples balkaniques» et la correspondance de I. D. Schischmánoff, B. P. Haşdeu et I. Bianu 347

Chronique

A. FOCHI, Conférence rédactionnelle « Demos » d'Arandjelovac (Yougoslavie, 20—21 décembre 1967) 365

Comptes rendus

Noul Atlas lingvistic român pe regiuni. I. Oltenia [Le nouvel Atlas linguistique roumain par régions. I. Olténie] (*H. Mihăescu*) 367

Page

GEORG STADTMÜLLER, Forschungen zur albanischen Fruhgeschichte (*H. Mihăescu*); GEORGES CASTELLAN, La vie quotidienne en Serbie au seuil de l'indépendance, 1815–1839 (*Alexandru Duțu*); МИХАИЛ АРНАУДОВ, Любен Каравелов—живот, дело, епоха, 1834–1879 [Liuben Karavelov — sa vie, son œuvre, son époque, 1834–1879] (*Constantin N. Velichi*) 368

ALEXANDRE EMBIRICOS, L'école crétoise. Dernière phase de la peinture byzantine (*Maria-Ana Musicescu*) 376

Notices bibliographiques 381

LE DUE MADRI DELLA *PEREGRINATIO VIRGINIS* RUMENA NOTA COL NOME DI "CĂUTAREA MAICII DOMNULUI" *)

ROSA DEL CONTE
(Università degli Studi di Roma)

Lung drum am călcat ....
(Făgărău, Transilvania)

Su'vinutu di tanta via luntanu . .
(Orazione pop. Siciliana)

Nella nostra comunicazione ci proponiamo di prendere in esame un componimento folclorico noto in tutta l'area rumena con il nome di *Căutarea Maicii Domnului*, „La ricerca della Madre del Signore".

Il Marian [1] ne ha raccolte 48 versioni, che sono state da noi collazionate, insieme con altre stesure sia pubblicate ulteriormente (T. Pamfile, 1914), sia comunicate direttamente dall'Istituto di Folclore di Bucarest nel 1960.

La ballata pone anzi tutto il problema della sua derivazione. Secondo il Marian, la vera fonte è l'apocrifo *Visul Maicii Domnului*, „Il sogno della Madonna", che però si sarebbe incrociato con un altro apocrifo cristiano o con una leggenda pagana anteriore alla crocifissione. Dico incrociato — precisa il Marian — perché altrimenti non potrei spiegarmi donde entri in tutte queste versioni l'episodio della rana che fa ridere la Vergine [2].

A tale opinione resta fedele Ștefan Ciobanu. Questo studioso, esaminando i rapporti tra le leggende rumene riguardanti la Vergine e gli apocrifi [3], si sofferma su questa ballata, esprimendo l'opinione che essa, per

---

* Comunicazione I° Congresso Internazionale di Studi balcanici e del Sud-Est europeo Sofia — 26.VIII—1.IX 1966.

[1] *Legendele Maicii Domnului*, Bucarest, 1904.

[2] *Ibidem*, p. 106—107.

[3] Ciobanu Șt., *Le leggende della Vergine*, „Rivista di Etnografia", XC—XCI, Mosca, Tip. Univ., 1912 (in russo).

la sua intrinseca bellezza, per la felice definizione dei caratteri, per l'alta qualità delle sue numerose versioni, occupi forse il primo posto nella poesia popolare rumena d'ispirazione religiosa. Egli la considera però in sostanza debitrice all'influsso occidentale; infatti il poetico definirsi della figura della madre è messo in relazione con il culto della Mater Dolorosa quale si sviluppa in occidente, mentre il nucleo narrativo è ricondotto all'apocrifo „Il sogno della Vergine", che il Veselowski ritiene introdotto in area slava dall'occidente.

Il Ciobanu è costretto però a riconoscere la presenza di elementi differenziatori, comuni alla creazione folclorica rumena e alle consimili versioni slave: tali elementi sono talvolta spiegati con influssi bogomilici (Sisinio-Sisoe), talaltra sono semplicemente respinti nella zona del „favoloso".

Il Cartojan in *Cărţile populare în literatura românească* (II vol. *Epoca influenţei greceşti*, Bucureşti, 1938, pp. 104—106), parlando di questa leggenda, riferisce l'ipotesi del Marian, che del resto riprendeva un' opinione dell'Haşdeu [4]; ma interviene in nota con una correzione: il „prototipo" non è il Sogno, come credevano Marian e Gaster [5] (e Ciobanu. sconosciuto al Cartojan), ma il mirologio neo-greco (τὸ μοιρολόγι τοῦ Χριστοῦ) che però non prende in esame. È questa l'opinione ripresa recentemente da L. Gáldi [6], opinione che, a quanto mi risulta da una informazione epistolare diretta, il prof. B. Bouvier dell'Università di Ginevra, dove è successo al prof. Baud-Bouvy, pareva nel 1960 disposto ad accettare.

Si trascura, perché non essenziale ai fini del nostro esame, l'altro delicato problema: quello di una eventuale dipendenza della famosa ballata o *colinda* „dell'agnellina", *Mioriţa*, dalla „Căutare". La dipendenza è affermata piuttosto semplicisticamente dal Marian e respinta energicamente dal Fochi nel suo recente lavoro sulla *Mioriţa* [7]: „È certo che l'episodio (della madre che va alla ricerca del figlio), così come appare nella *Mioriţa* viene dalla zona profana, non da quella religiosa" e questo „contrar părerii lui S. Fl. Marian care credea că izvorul acestei minunate balade este legenda despre căutarea Domnului nostru Isus Hristos în combinaţiune cu unele colinde" [8].

Ci limitiamo a osservare che, sia pure con ben diversa cautela, il problema è riaperto dal Gáldi nell'articolo da noi citato.

---

[4] B. P. Haşdeu, *Cuvinte din bătrâni*, II, Bucuresci, 1879.

[5] Gaster, M., *Studies and Texts in folklore magicmediaeval romance hebrew apocripha*, II, London, 1925—28, p. 1117.

[6] Gáldi, L., in „Byzantinoslavica", Praga, 1950, XI (1).

[7] Fochi, A., *Mioriţa — Tipologie, circulaţie, geneză, texte*, Bucureşti, 1964, p. 542 + nota. Si legga però a p. 245: „O cercetare atentă a relaţiei genetice dintre colindul „Maicii Domnului" şi a baladei „Maica bătrînă", nu s-a făcut încă".

[8] Marian, S. F., *Leg. M. D.*, pp. 293—294.

Il nostro impegno d'indagine tenterà di gettar qualche luce sull'episodio della rana, che si ripete in quasi tutte le varianti. Per quel che risulta alla nostra informazione, si sono soffermati su di esso il Ciobanu e il Rosetti.

Il Ciobanu avverte semplicemente che „esso non può inquadrarsi nel motivo dalla rana-principessa, comune a tutti i popoli indo-europei. Tale metamorfosi — egli sottolinea — non ha niente in comune con la leggenda rumena. Inoltre — osserva ancora il Ciobanu — qui la rana è benedetta, ha un ruolo simpatico, mentre presso gli altri popoli ha un significato maligno".

Il Rosetti in *Colindele religioase la Români*, dopo aver elencato (p. 41 e segg.) numerosi fonti rumene, slave, tirolesi, che testimoniano del favore particolare di cui gode nella mentalità popolare la rana, considerata Santa perché non imputridisce, respinge l'idea dell'intervento di un altro apocrifo, avanzata dal Marian e si appella al „fondo specifico della psicologia popolare rumena".

Tanto l'uno che l'altro non azzardano alcuna ipotesi e l'incontro rimane soltanto „curioso".

Persuasi che la creazione folclorica va indagata a strati, come un palinsesto, ci siamo impegnati in un tentativo di ricerca, rivolta a individuare origine, significato, evoluzione di quello che riteniamo un simbolo mitico. La sublime „umanizzazione" della rana tocca il suo apogeo nella „căutare" rumena, dove una figura-simbolo del mondo pagano tenta un' ardita e commovente conciliazione col mondo cristiano.

Vediamo dunque lo svolgimento della vicenda : Maria è lontana dal figlio e vuole averne notizia ; tenta di farlo per via soprannaturale e magica. Sacerdotessa di riti circonfusi di splendente mistero, *col volto rivolto verso oriente*, Maria cerca nel Libro il proprio Figliolo (lettura mantica della Bibbia ?) [9]

Siede la Madre immacolata	Şeade Maica preacurată
nella cella suggellata,	Într-o chilie încuiată,
in una cella tutta d'incenso	În chilie/ De tămâe
su di un trono tutto d'oro	Pe un scaun într'ăurit
il viso volto verso oriente	Cu faţa spre răsărit,
col bianco libro	Cu carte albă
nella sinistra	În mâna stângă
la santa croce	Cu cruce sfântă
nella man destra . . . [10]	În mâna dreaptă . . .

[9] Per queste „sortes Biblicae" che prendono il posto delle „sortes Homericae" o „Virgilianae", cfr. Brad, *Pop. Antiq.*, III, p. 290, ap. Clod, E., *Fiabe e Filosofia primitiva*, Bocca, 1906, p. 172.

[10] Marian, *Leg. M. D.*, p. 133, 6a versione, com. Bălăceana, zona di Suceava. Cfr. anche ver. 4, dove la Vergine „vede" da sveglia.

Le vengono incontro, oltre il tempo e lo spazio, tutte le forme del reale, le più ripugnanti e le più amabili. Sono angeli e santi, dottori e „arhieri", l'umanità tutta nelle sue creature buone e cattive, belle e deformi : zoppi, ciechi ... Vedrà verzicare le zolle e gli uccelli cinguettare e le pecore gravide deporre gli agnelli, e gli insetti e i vermi „neadormiţi", insonni [11]. Ma il figliolino, il Figlio delle sue carni, si cela alla ricerca della Madre : „Numai pe fiul ei/Din trupul ei/Nu-l găsia [12]".

In alcune (rare) versioni basta questo alla Vergine per avvertire che sono rotti i legami tra il figlio e il mondo dei viventi e per buttarsi, dopo aver gettato via libro e scettro, alla ricerca. Nella maggior parte delle stesure da noi considerate le si fa incontro S. Giovanni. Il cantore coglie allora l'occasione per un indugio: l'emozione che procura quell'incontro alla Vergine è espressa con vivace realismo di gesti, con familiare cordialità di tono. La madre protende le mani, gli attraversa la strada, gli getta addirittura „năfrămi", il velo che le copre il capo, perché accorra più in fretta. Lo chiama „cumetre Ion", compare Giovanni, sapendo così di ricordargli un legame che lo impegna alla solidarietà dell'aiuto : infatti di Gesù, che ha tenuto a battesimo, S. Giovanni è un pò il padre [13]. Il compito di S. Giovanni, nell'economia del racconto, è di descrivere la passione del Cristo, cui però egli non ha assistito. La rivelazione talvolta è rapida e mantenuta entro linee essenziali, tallaltra indugia, raramente però insistendo su aspetti truculenti. Come ode la notizia, la sacerdotessa seduta sul trono d'oro non è più che una madre : „Şi pe gânduri mult n'a stat...." [14]. Quel figlio può ben avere per padre un Dio/ che regge il cielo/ e la terra/ con tutto quello che sulla terra vive („care ţine cerul/ Şi pămîntul/ Şi toate câte-s într'însul ...."). In questo momento egli è solo „fiuţul din trupul ei" che bisogna rintracciare con coraggiosa sollecitudine perché solo da lei potrà avere soccorso. Egli è la vittima di una ingiustizia che urla vendetta al cielo e che le strappa un grido di ribellione e di maledizione. Il cantore insiste nella rappresentazione di quel dolore, che le fa compiere gesti convulsi in cui si sfoga uno strazio tutto umano :

E perciò s'è levata	Şi de aceea s-a luat
e s'è incamminata	Şi a plecat
lacrimosa	Tot plângând
sospirosa	Şi oftând,

[11] *Ibidem*, p. 175, 16a vers. Bucovina, distretto Dornei, com. Ciocăneşti.

[12] *Ibidem*, p. 206. La formula più esplicita „fapt de mine" si trova nella 7a vers. Bucovina, Todireşti, p. 138, e nella 8a, Bucovina, Ilişeşti, p. 142.

[13] Il rapporto Vergine—S. Giovanni è consacrato nella liturgia della Messa. Alla „proscomidie" una porzione della 2a prosfora è offerta in memoria della Vergine e una porzione della 3a, a S. Giovanni Battista. Il folclore vedrà il legame come rapporto di parentela, attraverso il vincolo del comparato.

[14] Marian, *Leg. M. D.*, vers. 10a Corlata, distretto di Gura Humorului, p. 150.

il bianco volto dilaniando...
le bianche maniche rimboccando
le bionde trecce scompigliando...
il figliol suo cercando.
E così andando disperata
e da nessuno consolata...

Faţă albă sgâriind
Mîneci albe suflecând
Şi păr galben despletind
Pe fiul său căutând.
Şi mergând ea supărată
Şi de nime mângâiată....[15]

L'emozione del narratore è qui sollecitata da un tema, il dolore umano-divino della Vergine, su cui saprà ricamare variazioni di gusto popolare, ma delicatissime. In genere, Maria è descritta con una acerba grazia di bambina : il visetto è bianco, i capelli — or biondi or neri — s'intrecciano in ,,codiţe" e sebbene le mani ripetano il gesto delle lamentatrici, levandosi per dilaniare le gote delicate, un'idealizzante luce di giovinezza la circonfonde rendendo leggiadro lo strazio e dando al suo ,,bocet", alla sua lamentazione, che per tutto il successivo sviluppo del canto risuona alta e patetica, la grazia della poesia :

Il lamento cantando
il lamento gridando
le mani tormentando
il bianco volto graffiando
dai neri occhi lacrimando
e dal cuore sospirando [16]

Hăulind,
Dăulind,
Mânele frângând,
Faţa albă sgâriind
Din ochi negri lăcrămând,
De la inimă oftând

All'emozione drammatica della situazione s'alterna lo stupore attonito provocato dal miracolo. Sotto i piedi di quella Madre che corre in vesti scure di penitente (,,cernite"), che chiama senza rispetto umano il figlio ,,cu glas mare până în cer", con alte grida fino al cielo e con lagrime che bagnan la terra ,,cu lacrămi până în pământ", che ,,canta" su di lui il suo lamento mentre piange su sé stessa (osserviamo fra parentesi che questo è uno dei momenti del racconto che più da vicino richiama lo ἄδειν del canto callimacheo in cui è evocata la corsa di Cerere in cerca di Proserpina : ὑπὸ δρῦσιν ἀεισόμεθα) la faccia della terra ,,faţa pământului" scivola come un tappeto, quasi non tocco da quei piccoli piedi :

E per dove lei passava
il colle ecco si spianava
come la cera si scioglieva
come l'oro si fondeva

Şi pe unde ea mergeà
Dealul că se năruià
Ca ceara că se topià
Ca aurul se sleià [17]

mentre le lagrime si convertono in mele d'oro che gli angeli portano in cielo.

[15] *Ibidem*, p. 187, vers. 19a Putna, distretto di Rădăuţi.
[16] Marian, *Leg. M. D.*, p. 113, Succava.
[17] Marian, *ibidem*, Bucovina (stesura madre secondo il Marian), pagina 109.

Interrompono per qualche istante l'affanno della corsa gli incontri che la Vergine fa lungo la strada : il falegname, il fabbro e — in un numero relativamente imponente di versioni — la rana. Tutti sono sorpresi da quella immagine di donna sconvolta. Osano appena scambiare un saluto (e queste formule augurali meriterebbero una analisi particolare perché non sono stereotipe, ma riflettono la solidarietà e il naturale rispetto di un ambiente rustico d'usi ancora patriarcali) e poi danno espressione al loro stupore : ,,Come si può piangere così?" (O perpulchra Domina/ cur sic perturbaris?) [18]. Risponde la Vergine : ,,E come si potrebbe non pianger così, se il figlio delle tua carni ha patito quel che il mio ha patito?".

Lo scopo evidente del racconto è di commuovere l'ascoltatore e perciò la Passione del Cristo sarà descritta più volte : nell'incontro col fabbro e col falegname, con S. Giovanni, con la stessa rana. La presenza dei tre personaggi risponde a uno schema fissatosi nella tradizione (cfr. corrispondenze nelle lamentazioni neoelleniche). Che però il racconto non sia meccanicamente riprodotto è cosa che si deduce dalla diversa psicologia dei personaggi e che si riflette con bella corrispondenza stilistica nel tono generale del dialogo, più che nel senso delle singole battute.

Il falegname ,,vestit", cioè famoso, proclama con una non celata soddisfazione di venire di là, proprio dalle ,,corti" di Pilato, e non solo di aver visto la Passione, ma di aver contribuito a renderla più straziante. Il fabbro invece — specie in alcune versioni — mostra una certa riluttanza a confessare quella verità dolorosa. Quando poi la Vergine gli chiede se i chiodi li ha fatti lunghi e grossi (si ricordi nella Passione Marchigiana raccolta dal Toschi : ,,E ben trovati qui maestri mia/ quisti sono i chiodi pe lo fijo mia?/ fàtelli più gentili e più piatosi/ c'han da passà quelle carni amorose") [19] sembra sollevato all'idea di poter rivelare che qualche risparmio sul ferro è riuscito a farlo. Alla sprezzatura truculenta del primo che vanta la quantità di legno messa a disposizione dai Giudei e si millanta di non aver perso tempo a ,,ciopli" cioè a spianare ed assottigliare, corrisponde per contrasto l'iniziativa di un altro umile come lui, il quale costretto a farsi strumento di sopruso, ha saputo almeno non uccidere in sé la pietà, quella pietà che, in una stesura della ,,Căutare" impedirà al fabbro di piantare il chiodo proprio nel cuore del Cristo.

Un posto a sé occupa l'incontro con la *rana* : e dirò subito che la rana, ed essa soltanto, sembra assolvere il compito di rappresentare l'umano. Esso si colloca di solito dopo il momento in cui la Vergine, vinta dalla disperazione, pare tentata dall'idea di darsi la morte : rupe acuminata che le si para dinanzi, modesto canale o gora di mulino o addirittura, come

[18] Ermini, *Dialogus Mariae cum populo*, (XV sec.), p. 57.
[19] Toschi, P., *La poesia popolare religiosa in Italia*, Firenze, 1935, p. 63.

nella versione 17, il pozzo dove Cristo incontrò la Maddalena (fântâna Mariei Magdalinei)[20]. Ed è allora che attraverso un intervento decisamente magico, il monte „avverte" l'intenzione della madre e si fonde come cera; che una mano invisible spiana lo spuntone acuminato o mette a nudo — dove era l'acqua — il luccichio d'un greto, quando addirittura non rinnova per lei, la fanciulla di Jesse, il miracolo che consentì al suo popolo di varcare a pie' asciutto il Mar Rosso[21]. Ed è così che il magico si converte nel miracoloso cristiano. Si veda la versione 16 di Bucovina (Ciocăneşti):

Ma il Signore non ha voluto
come sarebbe a lei piaciuto,
la collina ha benedetto
e questa s'è fusa come cera ...
e farla finita non poteva
come pure lei voleva ...[22]

Dar Dumnezeu n'a voit
Aşà cum ea a dorit,
Dealul l-a blagoslovit
Dealu în ceară s'a topit ...
Şi ea mai mult n'a putut
Seamă a-şi face cum a vrut ...

Non è il luogo di esaminare qui attraverso quali impulsi la Vergine di cui S. Ambrogio dichiarava: „stantem illam lego, flentem non lego", si verrà sempre più abbandonando all'espressione, ora drammatica, ora patetica del suo dolore. L'evoluzione può seguirsi nei testi liturgici e paraliturgici: il disperato dolore della Vergine, passando dall'apocrifo di Nicodemo nei sermonari e ricevendo patetico sviluppo nella lirica dei melodi (si pensi a Romano), finirà con l'essere accolto persino nella liturgia della „Grande Settimana"[23].

L'evoluzione può seguirsi nella pittura che avrebbe finito — essa pure — col cedere al potente richiamo emotivo del dramma: canto liturgico e pittura religiosa essendo sempre più trascinati dalla „compassione" popolare a rivivere l'agonia del Cristo-Uomo con solidarietà d'accenti e associando nel compianto la Madre[24]. Per la Rumenia ci basterà contrapporre la figura „severa e degna" di S. Nicola di Argeş con la Vergine svenuta della chiesa di S. Giorgio di Hărlău[25].

È naturale che, divenuto il dolore di Maria, la madre del Crocifisso, dolore di folle femminili che, accovacciate intorno all'epitaffio nella notte punteggiata di lumi della Resurrezione, rivivono atto per atto il dramma,

---

[20] Marian, *Leg. M. D.*, pp. 179—180.

[21] *Ibidem*, versione 20a di Bucovina (Igeşti), pp. 190—193.

[22] *Ibidem*, 16a versione di Bucovina (Ciocăneşti), p. 176.

[23] Lamentazioni di Teofrasto (Migne, PG CXIV, col. 212).

[24] Dogma ben discutibile e vero pregiudizio critico che non regge al confronto dei fatti questa pretesa "immobilità" dell'arte bizantina! Si veda il ciclo delle ἅγια πάθη nella "erminie" o "guida della pittura", in Didron M., *Manuel d'iconographie chrétienne*, Paris, 1845, specie la p. 195.

[25] Tafrali, Monuments byzantins de Curtea de Argeş, 1931, pp. 149—153, 155.

esso toccherà una tensione veramente drammatica e si sfogherà nel più incontrollato patetismo. Come in un mimo scenico la Vergine che viene ad apprendere — non importa per quale via — la notizia della Passione, si abbatterà svenuta e il coro delle pie donne la ristorerà (cfr. le versioni greche del mirologio) d'acque odorose. La vedremo, appena riavutasi, balzare alla ricerca di lui, sconvolta da un dolore che fa temere per la sua stessa vita, onde le tengono dietro donne pietose ,, Temându-se să nu se ucidă de întristare cea multă" [26]. Il canto triodico delle Sante Sofferenze accoglie e fa propria tutta la gamma di questo esacerbato pathos: dal sospirare e venir meno (suspinând şi slăbind) [27] fino alla ribellione disperata e convulsa: ,,Oggi, e vedendoti appeso alla Croce, o Verbo, la Vergine senza macchia pietosamente lamentandosi come una madre, amara ferita ebbe al cuore e dolorosi sospiri traendo dal profondo dell'anima sua, dilaniandosi il volto e strappandosi i capelli, angosciosamente ha gridato: ,,Nu sufer a te vedea fără dreptate răstignit" [28]. Non sopporto di vederti ingiustamente crocifisso ..."

Non ci sorprenderemo dunque se, con accenti e moduli stilistici propri, questo progressivo umanizzarsi del dramma si riflette anche nelle composizioni popolari (cfr. versioni della ,,căutare" e dei ,,lamenti" neoellenici). Quel che balza agli occhi però nella ,,căutare" rumena è questo fatto: di rado avviene che Maria incontri una donna pietosa nel momento in cui è sopraffatta dalla disperazione. I personaggi delle Scritture, gli Apostoli, ma specie il gruppo delle pie donne sembrano essersi dileguati dalla memoria del cantore, che isola la madre e la lascerà sola davanti al Figlio in croce, verso cui lancia il suo grido amoroso:

Fiulé
Iubitulé

Pure ... una creatura femminile c'è e campeggia, con un suo ruolo psicologico e direi anche scenico, di singolare originalità e potenza. La scena si svolge accanto a un pantano (eccezionalmente sul bordo di un ,,părăuţ mic şi linuţ") cioè di un rivoletto dalle acque calme e c'è, da parte della rana, una pronta comprensione per quella madre che ha avuto un figlio e se lo cerca per tutta la faccia della terra, come tante madri, per trovare solo un cadavere:

Vedi un po', me ne vo' anch'io dietro il figliol mio ...	Ia, mă duc şi eu după fiul meu ...

[26] "*Povestire dureroasă*" ..., Bucureşti, 1912, 3a ed., che sembra un'amplificazione e un adattamento popolare di omelie e passi del ,,Prohod".
[27] *Triod*, 714.
[28] *Ibidem*, 681.

Al saluto della Vergine : „Buon viaggio, rana" s'avvia il dialogo che qui trascriviamo :

— Buon viaggio, rana !
— Ti ringrazio, mamma !
Ma perché in volto così scura,
madre santa tutta pura?
Perché piangi
e ti lamenti,
e i capelli sciogli al vento?

— Bună calea, broască !
— Mulţumescu-ţi, Maică !
Da de ce eşti supărată,
Maică sfântă preacurată?
Ce te tânguești,
Ce te jeluești,
Părul ce ţi-l despleteşti?

— Come pianti non farei
come lamento non leverei,
e i capelli non mi scompiglierei,
quando soltanto un figlio ho avuto
e anche quello l'ho perduto? [29]
. . . .

— Da cum nu m'oiu tângui
Şi cum nu m'oiu jeluì,
Părul cum n'oiu despletì,
Că numa-un fiu am avut
Şi pe acela l-am perdut
. . . .

E la rana :

— Mamma taci, non pianger più
non versare lagrime di sangue [30]

Da taci, Maică, nu mai plânge
Nu vărsa lacrămi de sânge,...

Le sue però non sono solo parole. Quel che la rana rugosa può offrire alla giovane madre è un'esperienza uguale alla sua, ma di proporzioni tragiche infinitamente più grande : „Alei, Maică Precestă . . .", Ahimé, madre santissima . . . Se sapessi quel che mi è toccato ! E girata anche per lei, e su lei, una ruota fatale e le ha sottratto di colpo una covata. Eppure lei non è andata pel mondo a „boci", ma ha raccattato quel che le è rimasto, un mostriciattolo, e se l'è cresciuto. Indipendentemente dal fatto che un apocrifo, oggi perduto, abbia accolto o no l'inconsueta figura, quel che è certo è che la rana non esita a contrapporsi alla Vergine, e a rinnovare il suo rimprovero anche quando la Madonna sembra impegnata a dar risalto alla origine divina del suo figliolo :

— E come non sospirerei
come non mi lagnerei
se sulla faccia della terra
un solo figlio mi fu dato,
dal padre celeste nato
da me portato,
da S. Giovanni battezzato
e consacrato,
e ora mi s'è annunziato

— Da eu cum nu voiu oftà
Şi cum nu m'oiu văerà,
Dac'un biet fiu am avut
Pe faţ'acestui pământ,
De Tatăl ceresc născut,
De mine făcut,
De Sânt-Ion botezat
Şi creştinat,
Şi acuma am aflat

[29] Marian, *Leg. M. D.*, p. 177, versione 16a di Bucovina (Ciocăneşti, distretto Dorna).
[30] Marian, *Leg. M. D.*, p. 152, versione 10a (Corlata, distretto Gura Humorului).

che i Giudei l'han catturato	Că jidovii l'au luat
tormentato	Şi l-au chinuit
e alla croce l'han chiavato ! ...	Şi l-au răstignit !

Al che, la rana :

— Ma taci madre, non sospirare	— Da taci, Maică, nu oftà
tanti lai non più levare	Şi nu te mai văera,
che un figliolo solo hai avuto	Că un biet fiu ai avut
e ancor quello l'hai perduto	Şi pe acela l-ai perdut,
che io ben dodici ne ho avuto	Că şi eu înc'am avut
e una ruota m'è venuta	Doi-spre-zece, şi o venit
una ruota	o roată
un'arciruota (una gran ruota)	Forforoată
e tutti di colpo	Şi pe toţi de odată
ha spiaccicato ...	Mi i-o tilăgit
solo uno m'è restato	Numai unul mi-a rămas
Eppur su lor non fo' il corrotto	Şi tot nu mă mai bocesc,
e ho cessato di levar lai ! [31]	Nici nu mă mai tânguesc !

Ed è a questo punto che il dialogo tocca il suo momento poetico più felice per la naturalezza con cui si determina il trasferimento del linguaggio umano più delicatamente idealizzante — e dei sentimenti di cui quel linguaggio è la voce — ad esseri inferiori nella scala organica e privi di ogni attributo di bellezza. L'elogio della madre per i suoi piccoli cerca di mantenersi dapprima realisticamente nell'ambito degli apprezzamenti qualificativi che si convengono al mondo animale. I ranocchi ... si sa quel che sono : tondi o flošci, spiaccicati, con le zampette divaricate come gli stecchi di un ramo biforcuto o come quello strumento così ben noto alle filatrici rumene ,,răschirătorul", i piccoli occhi gonfi e sporgenti, come dovessero sgusciare dalla tonda cavità dell'orbita. (Varrebbe la pena di radunare questi epiteti e contrapporre la nostra sempre più povera e approssimativa lingua all'inesauribile capacità di creazione espressiva del novellatore popolare). La idealizzazione comincia quando la madre, foggiati i più efficaci diminutivi per indicare la bellezza di tutti i suoi piccoli: ,,Così svelti così bellini/che li diresti degli amorini" (oppure : ,,che a guardarli ti intenerisci") arriverà nel suo trasporto a dire, dell'unico superstite, quel che la favola attribuisce come supremo epiteto di bellezza ad Ileana dalle trecce d'oro : ,,Il sole lo puoi fissare/ lui, nessun occhio lo può guardare". Sorpresa da una presentazione tanto entusiasta, la Vergine chiede di vedere il ranocchio superstite, ma deve vincere, almeno in alcune versioni, la diffidenza della madre che sospetta dovunque un'insidia, nemica a lei e al suo figliolo. Riferiamo le parole in cui questa diffi-

[31] Marian, *Leg. M. D.*, p. 140, versione 7a di Bucovina (Todireşti, Suceava).

denza si esprime nella deliziosa forma dialogica della versione 7 di Bucovina :

Disse la madre del Signore :	Maica Domnului a zis :
Chiamalo, via, che veda anch'io che aspetto ha dunque questo tuo figlio !	— Ian strigă-l să-l văd şi eu Cum arată fiul tău !
E la rana :	
— Ma a che ti giova poi di guardarlo in mente hai forse tu di stregarlo? Sporgenti e gonfi sono gli occhietti e sulla schiena un bel gibbetto : divaricate ha le zampette, occhio invidioso non lo saetti !	— D'apoi ce ţi-i bun să-l vezi, Poate ca să-l deochezi? Că-i la ochi bulbucăţel, Şi la spate ghiboşel, La picioare crăcănel, Nu-i fie diochiţel !
— Dagli una voce, su non fiatare non te lo voglio certo stregare ! [32].	— Da strigă-l, nu mai zi ba, că nu l-oiu mai diochià !

La madre s'arrende e lo chiama, quel fresco ,,filo di basilico" e lui, il cocco di mamma — dragul mamei băeţel — obbediente al richiamo della mammina arriva ,,liap liap liap", con un tonfo goffo schizzando intorno limacciosa poltiglia. Davanti a una simile apparizione, che nel testo originale si avvantaggia di gustosi effetti onomatopeici, il riso della Vergine appare più che giustificato :

La Madre santa immacolata per quanto fosse addolorata a un tratto a rider s'è trovata . . .[33]	Maica sfântă preacurată, Cât erà de supărată, Când l-a văzut a şi râs . . .

Anche il riso della Vergine ha variazioni e sfumature delicatissime, che varrebbe la pena, se la nostra analisi fosse impegnata sul piano di una valorizzazione letteraria del racconto, di rilevare caso per caso. Il narratore ne sente la naturalezza. In fondo, tutto l'episodio converge infatti a questo fine. Ma secondo la sua sensibilità ne dosa, per così dire, la durata e l'effetto. Talvolta il narratore sembra preoccupato di far intendere che questo riso è del tutto involontario, anzi sorprende e infastidisce la Vergine stessa, che sembra rimproverarselo, tanto che si riprende subito, come se si fosse permessa una licenza sconveniente :

Ma come di rider s'è avveduta, subito s'è anche trattenuta . . .[34]	Dar râzând cum s'a simţit, Pe loc s'a şi stăpânit . . .

[32] Marian, *Leg. M. D.*, p. 140.
[33] Marian, *Leg. M. D.*, p. 140.
[34] Marian, *Leg. M. D.*, p. 153, versione 10a di Bucovina (Corlata, Gura Humorului,

In altre stesure invece il riso è sentito come una distensione, un allentarsi della tensione, secondo una naturale esigenza psicologica. E perciò il narratore ne dà atto tranquillamente: „E un pochino s'è calmata" [35], come ne prende atto naturalmente la Vergine stessa, la quale anzi si sente in obbligo verso la rana e, per quell'ombra di sorriso, benedice la madre o il figliolo:

Perché grazie al tuo figliolo
m'ebbi un poco di consolo
in questo mio nero duolo [36]

Tra le versioni più grossolane e distratte (la Vergine che scoppia a ridere o che ride a crepapelle) e quelle che si mostrano più attente alla situazione particolare di quella Madre, ce n'è una che ci sembra la più lieve e felice per naturalezza e misura. È quella in cui la Vergine „a zîmbit a râde" [37] (cfr. in un testo popolare italiano della leggenda di S. Giorgio, l'espressione: „Così piagnenne se fice 'na risa...." [38], in cui è colta e popolarescamente espressa quella strana concordanza di riso e di pianto). Espressione intraducibile comunque, quella rumena, come sempre quando la parola attinge la grazia della poesia. Quel sorriso che non riesce a diventare riso, schiarita breve e fugace, salva le esigenze dell'umano, senza offendere la maestà di quel dolore divino.

Introdotto come un elemento favoloso, come tanti altri episodi accolti negli apocrifi della Vergine (l'albero che non vuol piegarsi e diventare ponte, il cavallo che disturba il sonno del bambino, ecc.), l'episodio condotto con sorprendente naturalezza, dell'apparizione della rana sul sentiero per cui cammina la Vergine „da nessuno consolata", sembra avere, come s'è già detto, il compito di rappresentare l'umano. Gonfia, sgraziata, questa vecchia rana rugosa (solo in qualche variante si intravvede il verde brillio della Hyla arborea) è il simbolo di una maternità, che sa da sempre di dover accettare per gli esseri che lei ha portato nel suo seno fecondo la sfida più misteriosa del destino, quella della morte, una morte che sembra preferire il più valido, il più vigoroso, il più dotato. E invece di disperarsi si ripiega sul superstite, con un atteggiamento d'amore che merita davvero la benedizione della Vergine.

Non tanto la benedizione in sè stessa, ma l'animale cui è rivolta l'accostamento cioè: Madre del Cristo — rana non può passare inosservato per il suo carattere sconcertante. Come era avvenuto che l'animale immondo

---

[35] *Ibidem*, p. 280, vers. 1a Maramureş.
[36] *Ibidem*, p. 258; cfr. anche 249 ... vers. 4a e 6a di Transilvania.
[37] Marian, *Leg. M. D.*, p. 215, 5a vers. Moldova (Holda com. di Broşteni, distretto Suceava).
[38] Toschi, *op. cit.*, p. 158.

detestato dagli ebrei quale strumento del secondo flagello caduto sull'Egitto (Esodo VI, 26—29, VIII, I — 20), e che Gregorio da Nissa continua a considerare un animale impuro [39]; l'animale che lo Pseudo-Melitone [40] nella sua famosa *Chiave* recisamente identifica, ancora nell' VIII secolo, con i demoni („Ranae, daemones") e di cui afferma riferendosi forse all'Apocalisse: „Vidi de ore draconis ... spiritus tres immundos in modum ranarum" [41], si trovasse lungo le strade su cui va pellegrina la madre del Cristo? E se non sapessimo di quali membri eterogenei si struttura „l'unità" di un componimento folclorico, a giustificare la nostra perplessità basterebbe la formula di chiusa, presente in molte versioni. Poiché essa era usata come amuleto, nella chiusa si assicura che chi dirà la preghiera-scongiuro sarà, in caso di morte, accompagnato pei sentieri del Paradiso. Gli altri prenderanno la via dell'inferno, e là troveranno, maledetto strumento di tortura, anche ... le rane (broaşte). Si veda anche la versione 14 (Fundul Moldovei, distretto Câmpulung), dove la Vergine dopo che ha riso, invece di benedire, augura che essa sia preda del „şearpe înveninat".

È facile prevedere pertanto quale risposta potrà venirci da una mentalità che pretende di essere „razionalista": superstizioni ... Ma la „superstizione" è spesso la forma degradata di un'idea religiosa e il compito dello storico è di ritrovare l'idea, di chiarire il simbolo „dont le sens a dévié au cours d'un trop long pèlerinage sur la route du temps" [42]. Non poteva essere questo il caso della rana, incontrata ancor oggi dalla Vergine sui pianori daco-rumeni, come canta la poesia di Lucian Blaga: „Vergine santa, tu cammini ancor oggi ridendo/ su sentieri che han giochi d'acqua per le rane grinzose ...."? [43].

Dietro questa „situazione" che ha attinto una vera e propria trasfigurazione, non ci sembra dunque arbitrario indovinare un sostrato di simboli e idee che, pure attingendo qui una vera e propria „umanizzazione" non riescono del tutto a nascondere il loro carattere mitico.

La presenza della rana che s'affaccia sullo sfondo di un „pârâuţ" rumeno, „mic şi linuţ" e consola la Vergine, non può essere semplicemente un fatto „curioso" nè la sua „santità" (la rana benedetta dalla Vergine) la conseguenza di quell'incontro, ma piuttosto la sconcertante testimonianza di una sacralità dell'animale, connessa con idee religiose e miti venuti forse da più lontano.

[39] *Vie de Moïse*, XLIV, 345 B (Danielou, 76): "Cette engeance figure les effets désastreux du vice qui naissent d'un cœur impur comme d'un marécage. Si c'est quelque chose de difforme qui se reflète dans l'âme, elle lui devient semblable, prenant l'apparence d'un crapaud, d'une grenouille ou d'un cloporte". Cfr. *ibidem*, 833 B.

[40] *De Bestiis*, cap. IX (ed. Pitra, *Spicilegium solesmense*, Parisiis, MDCCCLV).

[41] S. Giovanni, XVI, 13.

[42] Charbonneau-Lassy, *Le Bestiaire du Christ*, Paris, Desclée, 1940, p. 830.

[43] Blaga, L., *Biblica*, in *Poezii*, Bucureşti, 1942, p. 228.

Nella mitologia religiosa egizia la rana s'identifica con la stessa dea della vita e della fecondità, con quella dea a testa di rana, Heqet, cui il Budge riconosce l'identica funzione che sarà in Roma attribuita a Giunone, chiamandola addirittura ,,midwife goddes"[44]: parola che traduce con equivalenza perfetta l'espressione geroglifica ,,celui qui fait naître". Dea del parto, Heqet è presente alla nascita di ogni re d'Egitto, assicurando alla regalità il suo carattere religioso[45]; ha parte attiva nella fondazione di Abido[46], assiste Iside nel resuscitare Osiride e nel rendere effettiva la sua unione con lui.

Simbolo di vita che misteriosamente si riproduce e vittoriosamente prolifica, la rana che sostiene il mondo come porta sulle sue spalle il figlioletto sgraziato, era apparsa nella mano destra del Nilo, quale segno del suo nome ,,ripetitore della vita"; era stata identificata addirittura ad esso in una raffigurazione dove la rana, rappresentata sotto la barca del Sole accenna — scrive lo Spiegelberg[47] interpretando un disegno del Lanzone[48] — al Nilo sul quale avanza la barca.

Sul piano di una spiegazione naturalistica la ,,sacralità" della rana è da cercare nella sua capacità di riproduzione, in un'energia rinnovatrice che non può essere sfuggita all'occhio dell'osservatore antico. Essa le permette di deporre nei nostri acquitrini cordoni e cordoni, ciascuno dei quali risulta di qualche decina di migliaia di uova. E a dare a questa prolificazione il carattere di una sorprendente autogenesi contribuiscono due fatti: che l'uovo depositato può fecondarsi, con un curioso processo di partenogenesi, all'urto del più sottile aculeo (spino, selce)[49] e che essa sembra, come noterà Eliano[50] e descriverà Ovidio[51], nascere dall'umida terra, confondersi quasi con essa. Il che, come osservava il Lepsius[52], associando alla rana il serpente, faceva sì che essi apparissero come creazioni elementari quasi schizzati immediatamente fuori dall'informe ὕλη. E il suo improvviso

---

[44] Budge, W., *Amulets and Talismans*, New York, 1962, p. 143, Per questo ruolo, cfr. anche Lexa, Fr., *La Magie dans l'Egypte antique*, t. I, Paris, 1925, p. 114, n. 4.

[45] Moret, Al., *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, Paris, Leroux, 1902, pp. 53—54.

[46] Qui essa ha un culto accanto al creatore del mondo, Knum (due rane provenienti dal materiale archeologico di Abido si trovano nel Museo di Zurigo).

[47] Iacoby-Spiegelberg, *Der Frosch als Symbol der Auferstehung bei den Aegyptern*, ,,Sphinx VII" 1903, p. 218.

[48] Lanzone, *Diz. mit.*, tav. 198, nr. 3.

[49] Si vedano gli studi di Loeb e Bataillon, ap. Nordman, Ch. *L'Au-delà*, Paris, 1927, p. 115.

[50] *Hist. anim.*, II 56: "... quarum anterior pars binis pedibus innixa repebat, posterior vero adhuc informis, et tamquam e materia humida coalita trahebatur".

[51] *Metam.* I, 422 e segg.: "Sic ubi deseruit madidos septemfluus agros Nilus et antiquo sua flumina reddidit alveo, /Aetherioque recens exarsit sidere limus, /Plurima cultores versis animalia glaebis. /Inveniunt, et in his quaedam modo coepta sub ipsum. /Nascendi spatium, quaedam imperfecti suisque. /Trunca vident numeris, et eodem in corpore saepe. /Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus".

[52] *Über die Götter der vier Elemente*, 1856, p. 183.

apparire e sparire con l'umidità della terra poteva spiegare il suo stesso ruolo cosmogonico che coincide in fondo, anche sul piano temporale, con quello del Nilo, il quale sotto il calore del Sole trasforma la melma della sua alluvione in un pullulio di germi viventi veramente figli della terra per adoperare l'espressione che Erodoto riserba al serpente: ὄφιν εἶναι γῆς παῖδα [53].

Se la rana è stata identificata con la divinità che tiene in mano le chiavi della vita e se addirittura quattro [54] delle divinità della ogdoade che presiede alla fondazione di Hermopoli hanno la testa del batraco è legittimo ormai pensare che le rane votive offerte in si gran numero al Santuario di Artemide Orthia a Sparta debbono ricollegarsi a questa idea di energia fecondante [55]. E come non attribuire a questa virtù generatrice a questa „Fruchtbarkeit" la loro relazione sacra con Hera dal momento che gli scavi hanno messo in luce numerose rappresentazioni arcaiche dell'animale? Benché l'attribuzione della rana ad Hera non sia attestata da alcuna iscrizione, il Deonna dubita — giudiziosamente — che la sua presenza voglia alludere solo al suolo acquitrinoso, su cui si eleva il Tempio e cita con scettica riserva il Picard [56]: „Ces batraciens ne veulent-ils que rappeler le lieu marécageux ou s'élève le temple, le marais d'Héra, peuple de grenouilles qu'on consacrait si volontiers en ex-voto?" [57].

Particolare interesse ha assunto ai miei occhi la presenza della rana in un „kernos" del VII secolo, scoperto in un „bothros" dell'Heraion di Samo [58], proprio perché la ricca decorazione plastica che lascia perplessi gli editori per l'eteroclita giustapposizione di simboli iconografici così

[53] Erodoto, I, 78.

[54] Hor, Amon-Râ, Barht e Haqit. Per le varie grafie (Haqet, Heqet, Hekt...cfr. Lanzone, *op. cit.*) Noi abbiamo riprodotto la forma usata dai singoli autori citati.

[55] Dawkins, R. M., *The sanctuary of Artemis Orthia*, London, 1929, 197: pl LXXX, b. 197; pl. CXV, 217.

[56] Picard, Ch, *Ephèse et Claros*, 1922, p. 514

[57] Deonna, W., *La grenouille et le lion*, "Bull. de Corresp Hellénique", LXXIV (1950), p. 1.

[58] Devo la segnalazione e la riproduzione fotografica alla cortesia di un'amica archeologa, Gabriella Bordenache, incuriosita alla notizia di una ricerca che portava me filologa in un campo diverso da quello degli abituali miei studi. La descrizione che riferisco appartiene alla preziosa informatrice: "Mitteilungen des deutschen archaologischen Instituts, Athenische Abteilung", 74, 1959, 29, tav. 67, Hans Walter — Klaus Viermeisel, *Heraion von Samos. Die Funde der Kampagnen 1958 und 1959*, p. 10 e segg „In un anello di 36 cm. diametro si trova un coro vivacemente colorato di immagini umane, bestiali e floreali: una testa di guerriero con elmo, una testa femminile velata, fra questi il piede d'una figura eretta; una testa di vacca, una tazza, una testa di ariete e un leone. Seguono una rana, una melograna, una scimmia con le mani legate alle spalle e una conchiglia. Questa serie di figure e di oggetti non è ancora chiara. I colori danno al complesso una nota tutta speciale e aumentano l'aspetto fantastico del vaso. Questo vaso è un Kernos, tutte le figure e gli oggetti comunicano per mezzo di appositi fori con lo anello che costituisce il vaso. L'origine del Kernos si perde nella notte dei tempi, il suo significato non è ancora chiaro. Forse era il vaso di sacrificio d'una comunità sacra che offriva alla dea un sacrificio collettivo. È ancora un mistero la giustapposizione di immagini così disparate Il fatto che in questa serie di immagini siano riunite la testa di bue e una rana (Frosch, sarebbe rospo) non stupisce a Samos. Il Kernos appartiene alla fine del VII secolo, circa 600". (Fig. 1).

diversi, presenta elementi che, non più valutati in sé stessi ma considerati qui nel loro stretto accostamento: la rana è immediatamente accanto alla rappresentazione vegetale più espressiva dell'organo della fecondità femminile, la melograna, spingono a condividere l'opinione formulata con tanta fermezza dal Deonna. Non alle poltiglie di un acquitrine si deve la presenza della rana accanto alla grande divinità ctonia. E se per le rane offerte ad Apollo e alle Muse, più che al loro canto discorde occorrerà richiamarsi ad un rapporto: rana-Sole, che del resto è presente anche

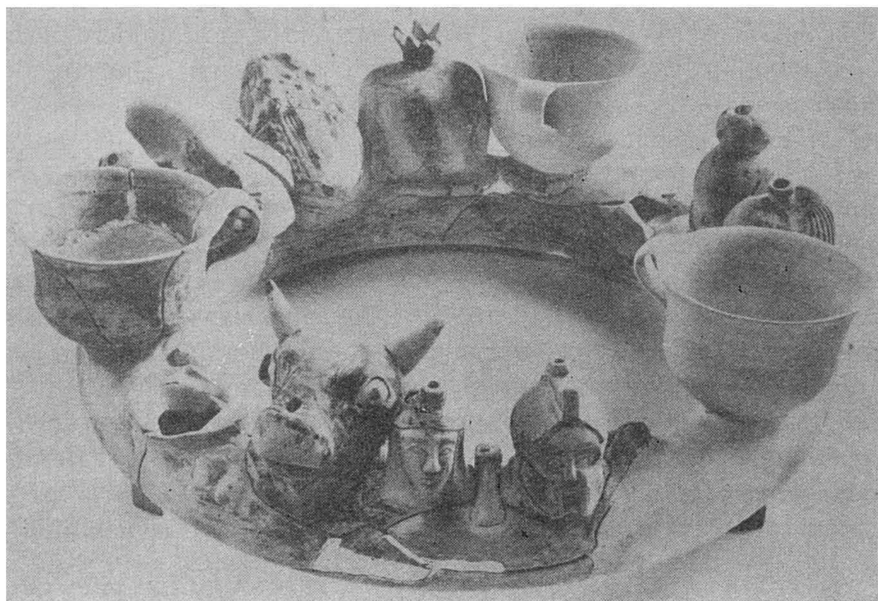


Fig. 1

nel mondo religioso egizio nel rapporto rana-Nilo [59], per la rana consacrata ad Hera il simbolo ci pare immediatamente evocatore. Essa si ricollega all'idea di fecondità naturale ed umana, all'auspicio di connubi prolifici, ad una invocata tutela su maternità che la dea soltanto può rendere facili e sicure.

In questo ordine di idee si inserisce a nostro parere l'episodio della rana.

La chiave che può aiutare forse a intendere il senso di questo accostamento, solo in apparenza ardito, credo possa venire da alcune battute cadute come a caso dalla bocca della Vergine nelle versioni greche del μοιρολόγιον popolare e a cui corrisponde nella ,,căutare'' una formula ricorrente ogni volta che un personaggio rimprovera alla Madonna la sua

[59] Iacoby-Spiegelberg, *art. cit.*

disperazione. Di fronte a questa disperazione che non vede scampo se non nella morte c'è in alcune stesure del lamento funebre neo-ellenico, una voce che si leva per esortare alla pazienza alla rassegnazione: ,,Λάβε, κυρά μ', ὑπομονὴ, λάβε, κυρά μ', ἀνέσι''.

Ma la risposta della Vergine è sempre la stessa: ,,Come non disperarmi? Se non avevo che un figlio e anche quello insidiato?'' Καὶ πῶς νὰ λάβω ὑπομονὴ καὶ πῶς νὰ λάβω ἀνέσι, 'π'ἔχω 'να γιὸ μονογενῆ κ'ἐκεῖνον σταυρωμένον;'' (var. Ζελουμένον;)

Per la corrispondente situazione rumena si confronti specialmente la VII versione di Bucovina (Todireşti):

Un miserello di figlio ho avuto
e anche quello l'ho perduto [60]

È l'unigenito che scompare e con lui tramonta il sole, il mondo finisce; ed è per quell'unigenito che si leverà nella ,,căutare'' rumena il pianto e quel pianto non avrà sosta se non nel momento in cui appare, a tagliare la strada alla pellegrina, quella piccola rana.

Alla Vergine che piange quell',,unico'' e che invidia la sorte delle altre madri: ,,Tutte le madri han generato il secondo e il terzo/ io ne ebbi un solo e anche quello « inviso »'', si contrappone la ,,Gran Madre'', tanto inesausta nel creare (i numeri sette, nove, dodici hanno un significato magico chiaramente rivelatore) quanto intrepida nel patire.

Pe un singur fiu
Atâta plâns şi oftat
Atâta văicărat
Da ce să zic eu
Vai de capul meu ... [61]

Per un solo figlio, tanto sospiro e pianto .... Che dovrei dir io, povero cuore mio?

La grande ruota che passa od è passata sui suoi figli è l'espressione di quell'insidia distruttrice l',,Ursită'' (fato, destino, morte) contro cui la Natura *oppone la generosa vitalità del suo grembo immortale.* Ecco perché questo episodio non ci sembra molto diverso nel suo sostrato mitico e nel suo significato simbolico dall'episodio di Baubo (ma Baubo non significa appunto: ,,ventre''?) di cui si scandolezzava ancora Clemente Alessandrino: ,,quod me vel referre pudet''.

Basterebbe del resto a convincercene anche meglio qualche stesura come quella in prosa raccolta da Rădulescu-Codin e D. Mihalache [62] nel

[60] Marian, *Leg. M. D.* pp. 138—141, Todireşti (Suceava), ma vedi anche vers. 10a di Bucovina, vers. 1 del Banat, ecc.
[61] Marian, *Leg. M. D.*, pp. 211—14, vers. 4a di Moldova.
[62] *Sărbătorile poporului român ...*, Bucureşti, 1909, p. 52.

1909. Alla Vergine che racconta la sua sventura la rana risponde: ,,Taci, vecchina ... Non pianger più che anch'io ho avuto nove piccolini, tutti d'oro sotto il ventre. Ed è venuto uno stolto di ,,mocan'' e me li ha schiacciati con la sua ruota e i piccoli mi sono morti ... Che potevo fare io? Mi sono arrampicata qui, sulla carraia, e ,,canto'' ché, *se lo vorrà la Madonna,* ne faccio altri ....''.

Una conferma alla nostra interpretazione, tanto più interessante perché dimostra la sorprendene sopravvivenza di figure e simboli di cui il relatore non ha più personalmente coscienza, ma che continuano a vivere nella mentalità collettiva una loro oscura e tenace vita, ci è stata offerta da questo breve episodio. L'episodio è stato raccontato alla Signora Brill che ringrazio di avermelo comunicato, in occasione di una visita all'Istituto di Etnografia e Folclore (8/12/64) in cerca delle ultime novità sulla rana. ,,Sulla riva di uno slagno ci sono due giovani e belli innamorati. Accanto a loro, buona buona, una piccola rana. I ragazzi parlano, si scambiano gesti teneri. A un tratto, tutti e tre, anche la rana, sono percorsi da un fremito: che è? Che non è? È arrivata ,,o barză'', la cicogna ...'' In tempi di lucido razionalismo. Haqet, la pronuba, la ,,midwife'', conserva pur sempre *il volto della prolifica rana ...*

Naturalmente, il concetto di una maternità di natura è venuto nel canto rumeno sempre più umanizzandosi. Sorella delle donne del semicoro che pronunciano nel ,,Christus patiens'' le parole di un'antica saggezza (.... nam ferre casus leniter humanos decet ...), essa porta la sua croce. E il particolare di quell'essere deforme, che la madre vezzeggia con estatico intenerimento, scoprendogli grazie svelate solo al suo occhio amoroso attesta la successiva spiritualizzazione di quel concetto e spiega il sorriso e la benedizione della Vergine. Per questo estatico intenerimento — che va al di là della σωφροσύνη — più ancora che per la sua forte pazienza la rana madre è davvero ,,santa'' [63].

Si veda, per questa capacità di ,,conversione'', l'apparizione della rana col suo piccolo sul dorso: altro simbolo di fecondità prolifica [64], divenuto qui gesto di pietosa sollecitudine perché il ranocchietto è così malandato che non riesce neppure a reggersi sulle zampette e la Vergine non giunge nemmeno a provare la tentazione del sorriso [65]. La prolificità cessa di essere virtù generatrice φύσις παντὶ βίῳ, non s'identifica con un cieco impulso vitalistico, con un'istintiva forza del sesso, per diventare veramente ,,maternità'': istinto illuminato e trasfigurato dal sentimento,

[63] Particolarmente interessanti le versioni in cui la rana pur chiamando ,,santa'' la Vergine sembra dirle: ,,Tu che sei santa, lo sei meno di me ...'' (cfr. p. 110).

[64] Lullies, R. βάτραχοι, 1960, p. 146, n. 28, con riferimenti al materiale archeologico di varie collezioni.

[65] Marian, *Leg. M. D.*, pp. 186—190, vers. XIX Putna, distretto Rădăuţi: "Se întâlneşte c'o broscuţă / c'un puiuţ micuţ în spate / Broasca cum o vede stă / şi din gură-i dă".

divenuto sollecitudine protettiva, cieca dedizione. Il sorriso che rischiara per un attimo il volto lagrimoso della Vergine, nascendo da un moto di tenera simpatia per quest'amorosa estasi materna, sembra non aver più nulla da condividere con la risata suscitata sulla bocca di Demetra da quello, che Clemente Alessandrino interpretava con sdegno lo sconcio atteggiamento di una vecchia impudica.

Pure, quel riso è il riso che la cruda mimica di Baubo aveva già cercato di provocare sulle labbra di Demetra, anche lei decisa a lasciarsi morire, rifiutando cibo e bevanda, indifferente al fatto che la sua desolazione, come quella della Vergine, si ripercuotesse sulla natura resa sterile e spoglia. E non ha, all'origine, un significato diverso.

Il Reinach [66] lo ha interpretato come un *esorcismo* — in quanto per la sua impudenza viola un tabù su cui posa la società umana — un esorcismo da cui avranno ristoro la dea e le energie agresti di cui la dea è figura, perché metterà in fuga il demone cattivo da cui è dominata Demetra. Ma se pensiamo alle statuette greco-egizie, dove vediamo la donna sollevare il chitone davanti alla divinità per mostrarle il ventre, sempre più avvertiamo che si tratta, per la mentalità pagana, per una religiosità naturalistica, di un gesto che non ha niente di sconcio, perché assume un preciso significato rituale [67].

Come è avvenuta questa *adozione* di un simbolo religioso pagano egizio da parte del mondo cristiano? Nel sincretismo religioso che dal II secolo dopo Cristo si impone in tutto il mondo greco-romano, specie per le divinità femminili, e assicura al principio femminile un culto vario di nome e di forme, ma unico nell'essenza e nel significato, la rana di Heqet (o di Iside?) s'identifica con la rana di Hera [68]. Il cristianesimo copto, assumendola a simbolo e figura di immortalità trascendente, consentirà al simbolo di prolungare la sua esistenza: ma l'idea originaria da cui esso è nato si conserva nella sua sostanza intatta, come rivela l'episodio della rana che incontra e consola la Vergine nella creazione epicolirica rumena. La „resurrezione" non si opera dunque per noi come si opera quella degli dei nel mondo del mito. Tuttavia la morte non può trionfare sulla terra, finchè v'è un grembo fecondo di madre. E la rana „santa" soggiunge: „E lo sarà ancora, il mio grembo, se tu lo benedirai, o Vergine". Non per nulla la donna in attesa di un figlio è chiamata in rumeno „în stare binecuvîntată".

Per chi conosca la storia della penisola balcanica, è inutile sottolineare che tutti i principali culti, da quello di Cibele ed Iside a quello

---

66 Reinach, S., *Cultes, mythes et religions*, Paris, 1912, pp. 115—117.

67 Deonna, W., in "R. d'Arch.", 1924, p. 91. („Trois statuettes d'Artémis", 5—23).

68 Grimal, P., *Dict., Myth.*, 1958, Per Iside chiamata Demetra dagli Elleni, cfr. Clemente d'Alessandria, *Strom.* I. 21.

di Artemide-Diana o di Hera, sono testimoniati nelle città pontiche e nell'interno [69]. Del resto, se il Przyluski ha sostenuto che l'antico nome del Danubio era Tanais — il nome stesso cioè della Gran Madre [70] —, lo storico bizantino Gregoras non ha scritto che ,,Il Danubio viene in Egitto e il Nilo confonde le sue acque con quelle del mar d'Azof" ? [71].

Nella sua interessante ambivalenza (la Vergine consolata dalla rana — la rana benedetta dalla Vergine), l'episodio della ,,căutare" ci consente inoltre di cogliere nel suo farsi un momento, che nel divenire storico non è mai definitivamente concluso. L'adozione, da parte di una nuova concezione religiosa, di simboli ed ideogrammi appartenenti ad una concezione antica rappresenta uno sforzo che non sempre approda ad una vera assimilazione. L'ideogramma antico affiora di sul sostrato geologico che lo ha nutrito e si affianca soltanto al primo. Si veda quel che è accaduto della rana : oltre che nelle figurazioni cui s'è accennato, essa appare nelle tombe, ma queste testimonianze innumerevoli meritano un discorso a sè. In una sua comunicazione, il Lullies, segnalando fra l' altro la presenza di un materiale archeologico di alto interesse iconografico, anche per il suo carattere arcaico, appartenente alla collezione del Museo d'Arte antica di Monaco, a proposito della splendida — per vivace rappresentazione naturalistica — rana in bronzo poggiata ad un ramoscello di rosa (si tratta di una *Hyla arborea* : fig. 2), l' autore si mostrava preoccupato di identificarne il più legittimo senso. ,,Proveniente da Hermione nell'Argolide e ritrovato in una tomba, questo pezzo in bronzo che non va oltre il V secolo, *pone il problema del suo significato votivo*" [72]. Ma l'autore stesso è sollecito nel convenire che il problema non riguarda un singolo pezzo. La tarda arte cretese-micenea ci offre un parallelo nell' amuleto a forma di rana in lapislazzuli trovato nella tomba reale di Isopata a Cnosso, come in un rospo d'oro restituitoci da una tomba a cupola di Kakovatos. Ma dalla Boezia (Rhitsona) a Corneto (Tomba di Tarquinia), da Cartagine a Nola, dall'Austria a Vulci o a Rugge di Calabria, da Colonia (tomba del III secolo

---

[69] Per uno sguardo generale, cfr. *Istoria României*, I. Bucureşti, Ed. Academiei, 1960 (specie pp. 438—442 ; 549—566 ; 629—637 e bibliografia). Per la Dobrugia : Pippidi-Berciu, *Geţi şi Greci la Dunărea de jos*, 1965. Ma egregiamente, da poeta, Arghezi in una recente "tabletă" (,,Gazeta Literară" ; 30 Giugno 1966) : ,,Vraja Dobrogei nu se aseamănă cu nici un alt farmec din cîte am trăit în ţările străine. Le-aş asemăna prin sentiment, fără să le fi cunoscut decît mintal, cu Egiptul Sfinxului care tace mut de mii de ani, şi cu Iudeea", cioè ,,Il fascino della Dobrugia non assomiglia a nessuno di quelli che ho avvertito in paesi stranieri. Pur non avendoli conosciuti se non mentalmente, stabilirei una somiglianza con l'Egitto della Sfinge, che tace da migliaia di anni, e la Giudea".

[70] Przyluski, Jean, *La Grande Déesse*, Paris, Payot, 1950.

[71] Tafrali, O., *Monum. byzant.*, 1931, p. 234.

[72] Lullies, R. βάτραχοι in Θεωρία, studi in onore di W. H. Schuchhardt, 1960, p. 143, Si cfr. anche Picard, Ch. in ,,Revue Archéol.", II, 1961, p. 143, nr. 1.

d.C. !) ad Arles, dalla Russia meridionale a Bressanone, le tombe ci restituiscono, accoccolato su un coperchio di setaccio, trasformato in porta — profumo, intagliato nella lucentezza verde azzurra dello smalto o modellato nella creta massiccia, l'animale che doveva entrare trionfalmente nella

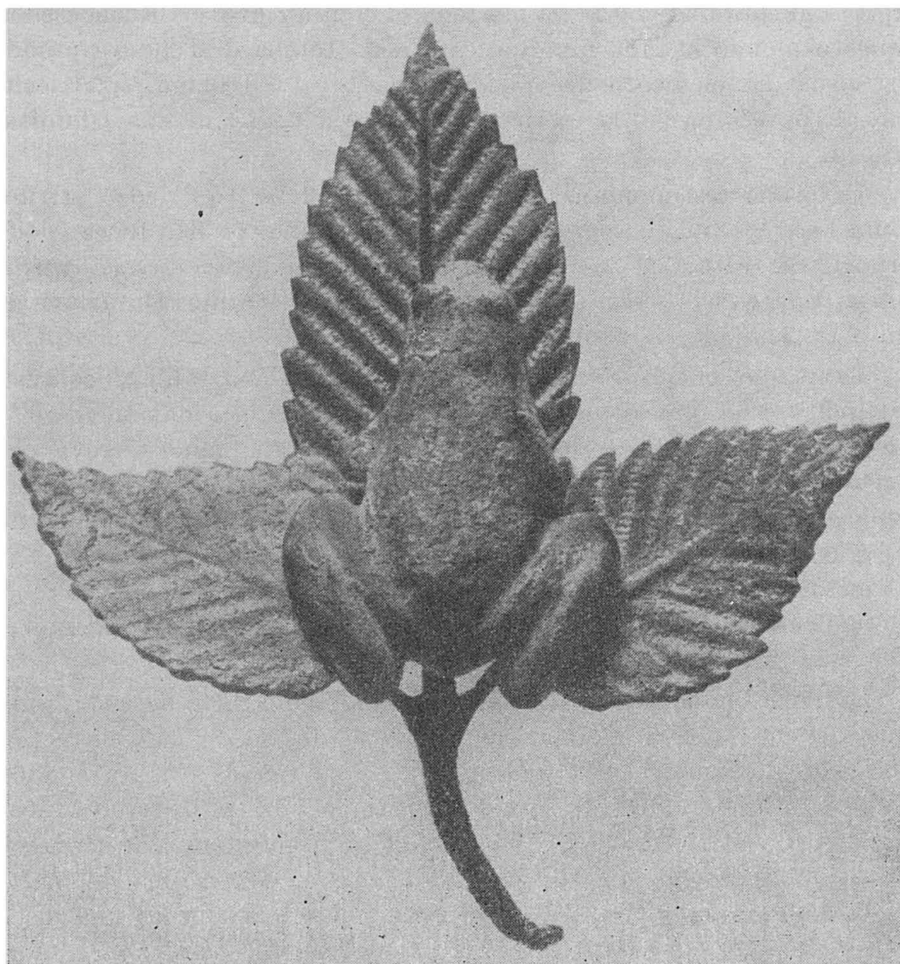


Fig. 2

magia e nel folclore e prolungare la sua vita nell'emblematica rinascimentale e barocca [73].

Si tratta anzitutto di una sua funzione apotropaica. Certo, a chi riconosceva all'occhio il potere tremendo della" fascinatio", non poteva

[73] Pierius Valerianus, *Hieroglyphica*, Bâle, 1556, 211, rana = Silentium; Ripa, *Iconologia*, Padova, 1625, 594 s. v. segretezza; Baudoin, *Iconologie*, Amsterdam, 1698, 232; Martinet, *Emblèmes royales*, Paris, 1673; 52 : ap. Deonna, p. 51—52 (L'ex-voto ... 2a parte, in „R.H. Rel", t. 140, 1951, pp. 5—58).

sfuggire la fissità misteriosa di quei tondi occhi sporgenti e a quello sguardo magnetizzante avrebbe giudicato naturale affidare il compito non solo di proteggere i vivi ma di vegliare la tranquillità dei morti, assicurarne la pace nel mondo loro tenebroso. Ma la presenza della rana nella tomba ci riporta ancora una volta alla più remota civiltà egizia e alle sue credenze. In questo mondo la rana mummificata nella tomba di Tebe o riprodotta, quasi come un elemento decorativo, accanto al sarcofago, si arricchisce di un altro valore, che la eleva a simbolo e a pegno di una confortante speranza.

La prima testimonianza scritta risale al I sec. d.C. ed è attribuita ad uno scriba, un ἱερογραμματεύς, vissuto appunto nel I sec. dell'era cristiana. Si tratta di χαιρήμων, il quale, secondo Tzetzes (*Exegesis in Iliadem*, 123) avrebbe scritto che presso gli egizi la rappresentazione della rana è un simbolo di resurrezione [74]: ἀντὶ ἀναβιώσεως.

Sappiamo che questa interpretazione dell'ideogramma contestata dal Birch [75] e sostenuta dal Fabiani [76] è stata corretta dal Maspéro [77], il quale precisa che nella scrittura geroglifica la rana non si trova con il senso di resurrezione, ma piuttosto di fecondazione. Anzi, esso si trova semplicemente come segno determinativo della dea Hiqit, e poiché nella mitologia egizia il compito della dea è di ,,concevoir et d'enfanter perpétuellement l'œuf du monde, que le dieu mâle, Khnoum, façonne et modèle perpétuellement, aussi elle, Hiqit, est ainsi la déesse de la naissance et de la renaissance: ἀναβίωσις."

Dunque, l'informazione di Cheremon non è del tutto inesatta, purchè si intenda che ,,une grenouille représente la déesse de la résurrection". Un'ulteriore indagine rivolta ad approfondire la ricerca è stata condotta, risalendo addirittura a testi dell'epoca dei Ramessidi, dagli studiosi Iacoby-Spiegelberg [78]. Muovendo dall'affermazione di Cheremon, che troverebbe la sua conferma nella identificazione della rana con la dea del parto e della creazione, non si esita a concludere: ,,La relazione di una dea del parto e, nel senso più largo, della creazione con la *resurrezione*, non ha bisogno di altra prova. Ed è così che si spiegano le innumerevoli rappresentazioni della dea a testa di rana o delle rane a lei sacre sui sarcofagi accanto al cataletto".

---

[74] Cabrol-Leclercq, *Dict. d'Arch. chrét.*, Paris, 1924, col. 1810 b—1814 b, VI² v. grenouille.

[75] "Revue Archéol.", 1851, p. 23 e nota Lenormant: ,,Birch nie que la grenouille soit figurée parmi les hiéroglyphes tels qu'on les connaît aujourd'hui", ap. Leclercq.

[76] *Della rana nei ieroglifici dell'Egitto* in: ,,Gli Studi in Italia", maggio-giugno 1878, p. 333 e segg.

[77] Maspéro, *Note sur le passage de Chérémon relatif à la grenouille*, ,,Revue critique". t. I, 1879, p. 199.

[78] *Art. cit.*

Come s'è detto, i testi ieratici proposti risultano altamente suggestivi : ,,Io pellegrino come il giusto alla casa di colui che ripete la seconda vita'', la rana apparendo qui come ideogramma del *whm*'nh, che lo Spiegelberg traduce appunto con ,,das Leben wiederholen'' oppure — come in un'iscrizione geroglifica di età romana :

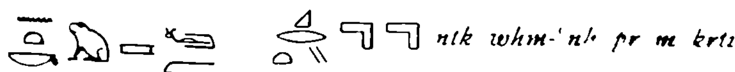


Fig. 3

,,Tu sei quello che ripete la seconda vita, che viene dalle due bocche della fonte'' con riferimento al Nilo ,,ripetitore della vita''. Pure, a nostro parere ci sembra ancora difficile affermare che l'ἀναβίωσις debba essere intesa come ἀνάστασις.

Eppure questa è la parola che possiamo leggere sulle lampade a forma di rana illustrate in una nota dal Le Blant [79] nel 1879. Si tratta di un materiale archeologico distribuito in un periodo che si estende almeno dal V al X sec. d.C. e che s'adorna non solo di una decorazione iconografica cristiana : croce, agnello, crescente lunare e stelle accompagnate dal monogramma del Cristo ma da iscrizioni chiaramente indicatrici. Per semplificazione ci riferiamo alle prime segnalate e precisamente :

1) lampada in terracotta proveniente da Alessandria (IV e VI sec.) illustrata dal De Rossi (,,Bull. d'Archéol. chrét.,''-1879, p. 31, pl. III, nr. 2). Il corpo della rana è circondato da simboli : tre rosette disposte a triangolo entro il quale si appunta la testa del batraco, e due croci alla destra e alla sinistra delle zampe anteriori appiattite, mentre il bordo della lampada reca in greco la scritta TΩXHMA CTAUPOC che il Leclercq propone di leggere secondo la più antica accezione di τὸ ὄχημα ,,io sono il sostegno'', anziché ,,io sono il veicolo''. (Cfr. ill., IV, p. 824, *Le Bestiaire du Christ*) ;

2) lampada appartenuta già all'antica collezione Greppo (fig. 4) ed entrata nel Museo egizio di Torino, dove la rana porta sul dorso la croce, mentre l'iscrizione che circonda l' animale, proclama con le stesse parole on cui nel Vangelo di S. Giovanni XI, 25 si indica il Cristo : EΓΩEIMIANACTACIC (Cfr. ill., V, *Le Bestiaire du Christ*, p. 124).

La forma stessa della lampada, sormontata dalla rana, veniva a confermare il suo rapporto col geroglifico (,,La grenouille en écriture hiéroglyphique est souvent figurée *assise dans une sorte de corbeille* [80], dont la forme rappelle celle du corps d'une lampe. C'est peut-être ce qui, plus

[79] Le Blant, *Note sur quelques lampes égyptiennes en forme de grenouille*, 1879, pp. 99—103.
[80] Petrie, W., Flinders,M., *Objects of daily use*, 1927, tavola XXXVII, specie BM 244 25 ; BM 18175 G.

card, a pu amener les Égyptiens à faire des lampes en forme de grenouille"). Ma il suo indubbio significato ideologico cortinuava o no l'antico? Il Le Blant stesso dopo aver riconosciuto che ,,il est difficile de dénoncer plus

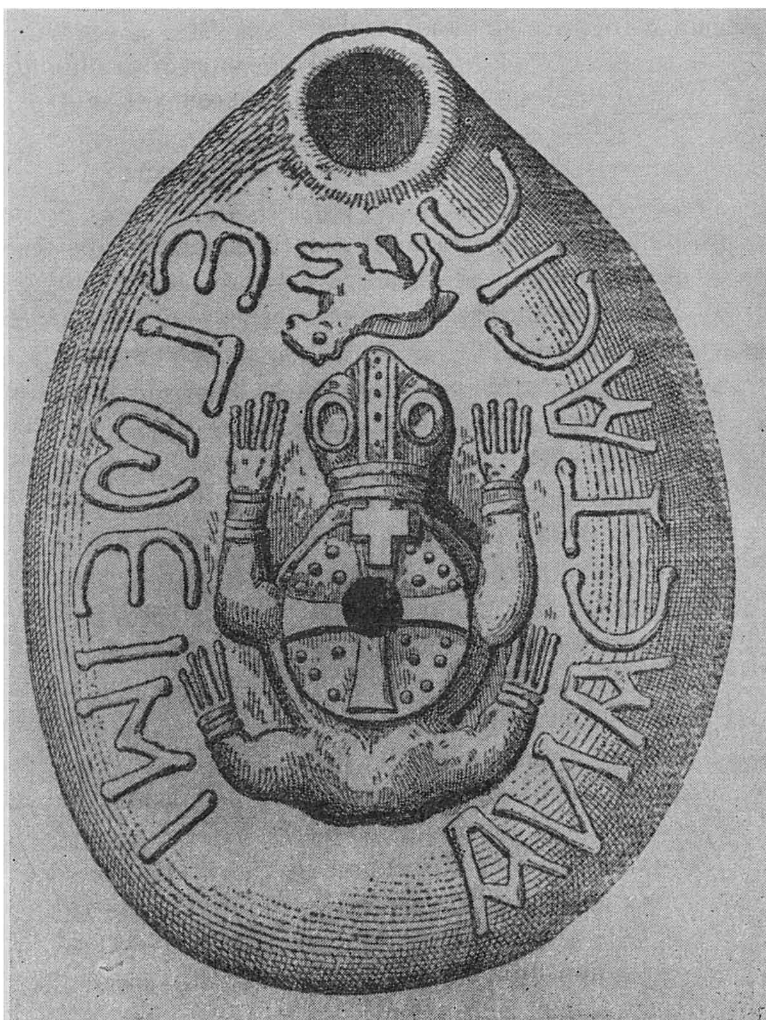


Fig. 4

expressément un personnage caché sous emblème qu'en prêtant au dit emblème les paroles mêmes du personnages symbolisé", si limitava a spiegare la presenza di queste lampade, indubbiamente cristiane, nell'Egitto cristiano dei primi secoli, appoggiandosi ad un'informazione del Vescovo di Brescia, Filastrio. Questi nel *Diversarum Haereseon liber*, ricorda fra le altre eresie pre-cristiane senza dubbio egizie, anche quella dei ,,cultores

ranarum", cui attribuisce un'origine e un significato abbastanza curiosi: „Alii sunt qui ranas colunt quas sub Faraone ira dei tunc temporis Aegyptiorum terra manauit, ut putore Aegyptios defatigent, inque hoc scelere adhuc perseuerant, putantes dei iram ex hac una observantia posse placare" (I, c. XI, rec. Marx). Accettata la segnalazione, il Le Blant non esita a collegare l'eresia precristiana ad una legge del Codice Giustiniano il quale (I, V5) fa riferimento ai Bathrachitae, menzionandoli accanto ad altri eretici, fra cui Ariani e Macedoniani, accomunandoli tutti nello stesso bando con quella peste che tutti li riassume, „la peste manichea": „Ariani et Macedoniani .... Bathrachitae ... nunquam in romanum locum conveniendi morandique habeant potestatem".

E ciò senza rendersi conto che, tenendo presente la data della disposizione giustinianea (428), si verrebbe a riconoscere a questa eresia una continuità di vita e sviluppo, degna di un movimento, il quale avrebbe dovuto imporsi all'attenzione dei Padri e degli eresiologi!

In realtà, gli studi religiosi non sono ancora riusciti a identificare documenti o fonti letterarie che illuminino questa misteriosa eresia. Le esplorazioni archeologiche, invece, nel frattempo, arricchivano il materiale iconografico, portando alla luce una serie di oggetti che permettono forse di gettare un ponte fra il simbolismo religioso assunto dalla rana nell'antico Egitto e i nuovi significati di cui si arricchisce in ambiente cristiano: e tale ponte passa, com'è naturale, attraverso il sincretismo ellenistico e la gnosi [81].

Si tratta di lampade a forma di rana, di rospo e di embrione che, per quanto si deduce dai marchi di fabbrica, hanno avuto come centro di produzione il Faijum e che fra il III e IV sec. si diffondono nel Medio e Alto Egitto, ripetendo tre tipi fondamentali, che si differenziano soprattutto per il carattere più o meno stilizzato dell'animale. Dal periodo tardo ellenistico queste lampade arrivano al periodo arabo-copto, ed a questa epoca il Kaufmann [82] fa risalire la maggior parte delle più recenti. È indubbio, secondo il Kaufmann, che questo materiale continua l'idea antica: la regina della nascita a testa di rana, la rana rappresentata sul sarcofago o dietro il nome del morto a indicare „das Leben wiederholende", come la rana nella mano del Nilo sempre rinnovante. Ma l'area d'irradiazione è così vasta e la ricchezza della documentazione così imponente da suggerire al Kaufmann un argomento, di cui egli avrebbe potuto fare un uso anche più decisivo, per respingere l'attribuzione di queste lampade all'iniziativa di una setta eretica fiorita sul suolo d'Egitto: e precisamente a quella che sull'indicazione isolata di Filastrio e secondo una denomina-

---

[81] King, C. W., *The Gnostic and their Remains ancient and mediaeval*, London,1887,
[82] Kaufmann, C. W., *Archaologische Miszellen aus Ägypten*, II, „Oriens Christianus". 1913, pp. 299—300.

zione tramandataci attraverso la legge giustinianea, ripete il suo nome dal batraco. Possibile che di un'eresia, la quale risulterebbe estesa a quasi tutto l'Egitto, non avrebbero riferito fonti più vicine e più sicure? „Wollte man also Le Blant recht geben, der, gestützt auf teils ganz unzuverlässige Quellen (Philastrius), teils auf die singuläre Erwähnung von Batrachiten (Codex Justin, I. V 5), in diesen Antiquitäten Erinnerungen an eine christliche Sekte sah, dann stünden wir einer in fast ganz Ägypten verbreiteten Häresie gegenüber, über die zweifellos zuverlässige Quellen berichtet haben würden" [83]. Parole che facciamo nostre, chiedendoci con stupore come il Forrer, presentando queste lampade di cui non è sempre ben sicura la provenienza e la destinazione ad ambienti cristiani, non solo le definisca eretiche, accettando l'interpretazione del Le Blant, ma ne deduca addirittura questa strabiliante conseguenza : dal momento che anche eretici (?) si trovavano sepolti ad Achmîm, la disposizione giustinianea qui doveva essere stata applicata con minor vigore [84] !

Supposto — ma non concesso — che siano tutte lampade cristiane [85] ed escluso che possano essere appartenute ad una setta eretica, la quale, data la quantità delle reliquie archeologiche superstiti, dovrebbe essere stata ben numerosa, l'iniziativa va con tutta probabilità trasferita in ambiente copto, e a quel periodo che coincide con lo sviluppo del cristianesimo nella Valle del Nilo e vede nascere il Monachesimo. Questo mondo copto, rappresentato da strati popolari, è impenetrabile sul piano culturale alle direttive aristocratiche di Alessandria, così come è isolato sul piano teologico dalla cultura bizantina. E ciò almeno dai tempi del Patriarca di Alessandria Dioscoro, il quale fa proprie le tesi di Eutichio e nega la reale natura umana del Cristo contro Sergio di Costantinopoli (e il Concilio di Nicea) [86].

Libera da tali influssi essa elabora, proprio fra il IV e l'VIII sec., un suo sincretismo simbolico [87], in cui trovano posto — insieme con influssi mesopotamici — le figurazioni dell'antica religiosità egizia. Nè la conquista araba (641) che restringe la libertà religiosa, riuscirà ad arrestare questo originale processo, ma semmai a irrigidirlo, cioè a fissarlo. Difendendo l'originalità e la vigorosa potenza espressiva dell'arte copta, che del resto s'è imposta recentemente (esposizione di Essen, 1963; di Parigi, 1964) all'ammirazione del pubblico, contro chi ostinatamente sosteneva che „ce

[83] Kaufmann, *art. cit.*, p. 301. Si veda anche dello stesso autore, *Graeco-Aegyptische Koroplastik*, Cairo, 1915, p. 86.

[84] Forrer, L , *Die fruhchristlichen Alterthumer aus dem Graberfelde von Achmîm— Panopolis — Haretische Thonlampe mit Froschfigur*, Strasburg, 1893, p. 12 : "die Trennung der Totem hier keine so strenge war, wie in Rom und andern Theilen des christlichen Reiches".

[85] Si tenga presente che molte non hanno la croce e che non si ha traccia di una loro provenienza cristiana pure in periodo tardo greco-romano.

[86] *L'art copte*, préf. du Bourguet, P., Paris, 1964.

[87] Amélineau, E., *Essai sur le Gnosticisme égyptien*, Paris, 1887 ; *Etude sur le Christianisme en Egypte au VIIe siècle*, Paris, 1887.

prétendu art copte n'a jamais réussi à produire une œuvre significative", il Duthuit affermava quel che noi facciamo nostro con piena convinzione : ,,Ci sono stretti rapporti che uniscono la mentalità del copto servitore di Dio a quella del suo avo, adoratore di Iside e Osiride" [88].

Se la croce ansata, simbolo di vita e segno solare, può sostituire la croce cristiana perché l'una e l'altra sono simbolo di salute; se il giovane Horus offrirà la sua figurazione equestre a S. Giorgio e se Iside, identificandosi sempre più intimamente con Maria, madre del Cristo, come ha dimostrato il Budge, presentando le leggende egizie di Maria nostra Signora [89], giunge a imporre alla Vergine uno dei suoi atteggiamenti più umani, quello della Galactotrofusa (nota fra noi col nome di ,,Maria Lactans")[90] sprizzante con le sue dita il latte nella bocca del figlio, perché stupirci se la rana, che si identificò con la dea della vita e offrì il suo simbolo al Nilo rinnovatore di vita nelle sue periodiche inondazioni, è stata assunta a simbolo della ἀνάστασις, cioè di una resurrezione e di una immortalità, cui il cristianesimo dà un preciso significato metafisico trascendente?

Quel che ci si vorrebbe ora chiedere è : che cosa il cristianesimo d'Egitto operante nel quadro del più complesso sincretismo gnostico deriva dal mondo religioso dell'antico Egitto? La figura o il simbolo ideografico? Dal vecchio Lanzone al Budge il problema sembra dato per risolto perché quella adozione è presentata come una derivazione diretta, insomma come una *semplice continuazione* : ,,Come la dea Heqet (o la sua rappresentazione zoomorfa) era una delle principali divinità cosmiche e contribuiva con il dio Xnum all'organizzazione del mondo, così aveva parte nel dogma della resurrezione ed è per questo che la troviamo raffigurata nella cassa delle mumie. I cristiani d'Egitto presero dagli antichi questo simbolo, come si scorge dall'unita immagine di una lampada di Torino : ,,Io sono l'ἀνάστασις" [91].

E il Budge, dopo aver ricordato un aspetto di Heqet non segnalato dalle fonti fino ad oggi da me consultate : quello della dea che anima per così dire le forme modellate della ruota di Knum, diventato un Dio vasaio, plasmatore di dei e di uomini, prosegue : ,,Among the Egyptian Christians the frog was the symbol of resurrection"? [92].

---

[88] Duthuit, G , *La sculpture copte*, Paris, 1931, p. 7.

[89] Budge, W., *Legends of our Lady Mary, the perpetual Vergin and her Mother Hannâ*, London, 1933, specialmente il cap. : *The cult of Isis and the worship of the Virgin Mary compared*, pp. 49–60.

[90] Wessel, Kl , *Zur Ikonographie der koptischen Kunst*, ,,Christentum am Nil", Recklinghausen, 1964, p. 233 e segg La diffusione del culto di Iside nell'alto Medioevo è attestata largamente : cancelli in bronzo d'Aquisgrana e ambone di Aix-la-Chapelle (apl. Wessel, *L'art copte*, 1964).

[91] Lanzone, *Diz. Egizio*, 851–853.

[92] Budge, W., *From Fetish to God in ancien Egypt*, London, 1934, p.98 : ,,When Khnemu became a potter god Heqet supplied the life wherewith he animated the gods and men whom he fashioned on his wheel".

Eppure è qui che si pone la domanda più delicata e tuttavia fondamentale per la nostra inchiesta. A prescindere dalle sottigliezze ermetiche dei testi ieratici risalenti ad età e dinastie remote e che non possono aver influito così a lungo sulla mentalità popolare, in che senso la rana fu assunta come simbolo della „vita ritornante"? Si tratta cioè, come credevano i cristiani dell'eresia dei Carpocrati, di un'ἀναβίωσις che si realizza attraverso la procreazione „omnemque resurrectionem in filiorum procreatione ... aestimantes consistere legis praeceptum implere putantes: „Nascimini et multiplicamini"? [93].

C'è qualcuno però che ha avvertito, sia pure indirettamente, la necessità che si risponda a questa domanda, nell'atto stesso in cui denunciava l'insufficienza degli argomenti fino ad allora proposti per spiegare come le lampade cristiane a forma di rana abbiano preso il posto delle lampade pagane dello stesso tipo iconografico: „Les lampes chrétiennes à forme de grenouille qui ont pris la succession des lampes païennes n'ont pas encore reçu d'exégèses satisfaisantes", scrive nel 1939 il Graindor [94], rimproverando al Leclercq di accreditare nel 1924 una spiegazione che lo stesso Le Blant già nel 1879 proponeva timidamente „Quoi qu'il en soit ...", lasciando ad altri il compito di risolvere questo piccolo problema di archeologia, come lui s'esprimeva [95]. Perchè la rana simbolo della dea Haqit sia divenuta per i cristiani la figura della resurrezione, come lo provano le iscrizioni di numerose lampade che la rappresentano, questi non devono aver avuto presente, come aveva proposto il Le Blant, e come ripete il Leclerq e come pare suggerire ancora, nel 1962, il Budge, la rapida evoluzione del „têtard", cioè dell'embrione in rana: „The Copts probably having in mind the phases of the physical development of the frog, adopted it as a symbol of the Resurrection and it is often seen sculptured on monuments in the catacombs of Alexandria side by side with the Coptic Cross" [96]. Tale metamorfosi, commenta ironico il Graindor, doveva suggerire tutt'al più l'idea di evoluzione! E per convincersene basterà seguire l'osservazione di Eliano e la splendida descrizione di Ovidio.

Si tratta, a mio parere, di distinguere due momenti nel costituirsi del nucleo ideologico del simbolo, di identificare due idee fondamentali che esso ricopre. Una è quella della creazione elementare, immediata e per così dire spontanea e della fecondità che naturalmente ne deriva — e questa è probabilmente *la prima idea*; l'altra, la seconda, è quella del *periodico ritorno*, nel ciclo di un risveglio, di una resurrezione in senso

---

[93] Filastrio, XXIX
[94] Graindor, P., *Terres cuites de l'Egypte gréco-romaine*, Antwerpen, 1939, p. 163.
[95] Le Blant, Edm., *Les sarcophages chrétiens de la Gaule*, Paris, 1886, p. 109.
[96] Budge, W., *Amulets and Talismans*, New York, 1962, p. 143.

naturalistico, di cui il Dio Nilo era, in terra d'Egitto, il magico operatore. Testimoniano la prima idea quelle lampade che non vengono prese in considerazione adeguata dal Leclercq e sulle quali invece richiamava già nel 1913, l'attenzione degli studiosi il Kaufmann. Si tratta di lampade segnalate dal medesimo autore come provenienti dal centro d'irradiazione del Faijum e a proposito delle quali così s'esprimeva: „L'evidente simbolismo delle lampade ad embrione (per non dire di qualche esemplare dove l'accostamento di rana e di fallo non può avere che un senso naturalistico) fa pensare che anche le più antiche lampade con la rana accentuavano la ἀναβίωσις in un senso *puramente umano*, piuttosto che trascendentale. È avvenuta cioè l'accettazione da parte della popolazione cristiana d'Egitto (e come vedremo non soltanto di Egitto), accettazione in un primo tempo del tutto *inconscia*, di un simbolo pagano egizio, diffuso largamente da molto tempo e divenuto un simbolo tradizionale più che religioso."

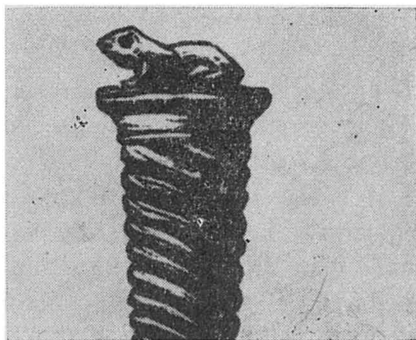


Fig. 5

Accettato quasi inconsciamente appunto per il suo carattere popolare, e cristianizzato, il simbolo non avrebbe più portato sul suo dorso il figlioletto (simbolo di fecondità) ma la croce. Niente da stupirsi quindi che esso sia potuto anche giungere, come pensa il Graindor, nelle mani delle donne greche, a punteggiare di lumi la notte della Resurrezione, spingendosi poi nel suo pellegrinaggio ben più lontano. Vediamo infatti la rana da Addis Abeba [97], dove si allinea in un fregio decorativo, reggendo in bocca la croce quasi fosse l'esca di un amo, giungere fino al castello di Estrepiedes (XV sec.) dove appare in uno dei medaglioni simbolici del caminetto fra gli strumenti della Passione e diversi emblemi che si riferiscono al Cristo [98]; la riconosciamo nel discusso capitello di S. Lorenzo fuori le mura [99] o la vediamo profilarsi in un nervoso atteggiamento di attenzione vigile, che denuncia la sua antica funzione apotropaica, sull'impugnatura di una daga francese [100] (fig. 5).

Ma questa „fortuna" della rana cristianizzata può collegarsi soltanto all'idea del suo ciclico sparire e riapparire, nel ritmo persefonico delle

---

[97] Leclant, J., *Frühäthiopische Kultur*, „Christentum am Nil", p. 17 (v. illustr.).

[98] *Le Bestiaire du Christ.*, p. 826, fig. IX.

[99] Giovannoni G., *Opere dei Vassalletti marmorari romani*, „L'Arte", t. XL, 1908, pp. 274—75; fig. X—XI. Simboli zoomorfi sovente venati d'eresia, di cui l'arte romanica diffuse così largamente il linguaggio.

[100] *Le Bestiaire du Christ*, p. 831, fig. XVII (fine XVI sec).

stagioni, come da naturalista descrive Plinio : „ranae semestri vita revolvuntur in limum nullo cernente, et rursus vernis aquis renascuntur" [101] e un poeta francese del XVI secolo, citato dal Deonna, interpreta, secondo un simbolismo mistico divenuto ormai tradizionale :

Tout l'esté vit, et sur l'hiver termine,
Puis au printemps revien en action,
Si donc revit une telle vermine
Qui ne croira à la Resurrection? [102]

Ed anche in questo senso, con un riferimento preciso, cioè, alla Resurrezione, la rana della „căutare", denuncia il suo sostrato naturalistico. Lo attesta la versione comunicata dall'Istituto di Folclore di Bucarest e classificata nel gruppo G. Essa spiega : „De ce să toarnă apă pe morminte la zile mari şi de ce cînd moare broasca, corpul ei nu putrezeşte ci se usucă", cioè perché si fanno lustrazioni sulle tombe nei giorni solenni e perchè il corpo della rana non imputridisce, ma si secca [103]. Il rito si colloca nel lunedì successivo a quella che per la Chiesa ortodossa è la Domenica dell'apostolo Tommaso. Le tre pie donne (la Vergine e due amiche sue) si avviavano all'alba alla tomba del Cristo ed ecco si presenta loro una rana che si arresta davanti alla Vergine per consolarla. Anche lei, la rana, ha perso tre figli sotto una gran ruota, ha pianto, s'è lamentata, inutilmente. Vinta dall'amarezza s'è assopita e le è apparso in sogno un angelo, che le ha detto : „Perché piangi, ranocchina? Non sai che in questo mondo tutto vive e si trasforma per virtù d'acqua, luce, calore? [104]. I bambini tuoi son lì, schiacciati e uccisi, ma illuminati e scaldati dal sole. Mancano solo d'acqua .... Va a prender acqua dunque, versala su di loro e in poco tempo ritorneranno in vita ... Così ha fatto la rana, così faccia (e farà) la Vergine sul sepolcro ....

Nonostante l'interpretazione mistica attraverso la quale passa, il gesto della rana identificandosi con le lustrazioni rituali sulla tomba, in realtà l'acqua è invocata qui nella sua funzione di elemento primordiale che, come condiziona la vita, così è condizione del ritorno alla vita. L'ἀνάστασις, cioè è semplicemente una ἀναβίωσις.

Come la divina pellegrina, anche la rana della rinascita viene da molto lontano [105].

---

[101] *Nat. Hist.*, 9, 51, 159.

[102] Ancau, *Décades de la description, forme et vertu naturelle des animaux, tant raisonnables que brutz*, Lyon, 1549, "La Grenouille", ap. Deonna, W. „L'ex-voto" (*art. cit.*), p. 35, n. 3.

[103] Niţescu, D., *Din traista cu poveşti şi snoave culese de Moş Ion Dranıţă*, Arhiva Institutului de Etnografie şi Folclor, Manuscris 116, I, pp. 13—16. La novellatrice è una vecchia del borgo di Cochirleni.

[104] Per acqua e sole considerati elementi inseparabili ed entrambi rigeneratori, si veda Parrot, A., *Le „Refrigerium" dans l'au-delà*, Paris, Geuthner, 1937, p. 103, n. 3. Si cita una preghiera su una stele funeraria del B.M. n. 486.

[105] Eliade, M., *Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1952 (specie cap. IV, con bibl.).

APPENDICE I

N.B. — Come area di diffusione del tema : "La rana benedetta dalla Vergine perché ne è stata consolata durante la ricerca del Figlio", il Ciaușanu indica la Bulgaria (Schischmànoff, *Légendes religieuses bulgares*, Paris, Leroux, 1896, pp. 113—114) e Ungheria settentrionale (Klimo, M., *Contes et Légendes de Hongrie*, p. 108), avvertendo che in genere presso gli Slavi meridionali la rana è considerata con molto rispetto, perché è "o ființă bună" [106].

Per l'area bulgara, possiamo indicare una canzone natalizia, raccolta nella regione di Trojan (Bulgaria settentrionale), che attesta una identica disposizione psicologica verso la rana, cioè verso la sua sollecita maternità. Dice la *koljada*, cioè il breve canto augurale, recitato di casa in casa dai ragazzi durante il periodo che va da S. Ignat all'Epifania :

Aveva le doglie la Santa Madre,
dal giorno di S. Ignat a Natale,
ha partorito il dio a Natale,
l'ha partorito e l'ha gettato (via).
Si son radunati tutti i Santi
per convincere la Santa Madre,
ma Lei non ascolta nessuno.
Ma ecco arriva una rana nera
e regalano alla rana nera un ranocchio.
Come ha visto ciò la Santa Madre
si precipitò per prenderlo (il figlio suo).
Come mai prese la ranocchietta
questo ranocchio così nero?
Il mio bambino come sole splende.
Allora è venuto S. Giovanni
si mise i calzari d'oro
e battezzò dio Cristo [107].

La canzone è da mettere in relazione con un racconto popolare intitolato "Il battesimo di Cristo" nel quale si narra come la Vergine, offesa da

---

[106] Ciaușanu, Gh. F., *Superstițiile poporului român în asemănarea cu alte popoare vechi și nouă*, București, 1914, pp. 331 ; 332—334.

[107] Cvetana Vranska, *Apocrifi sulla Vergine e la Canzone popolare bulgara* (in bulgaro), Sofia, 1940, p. 110. Ringraziamo l'Autrice di averci procurato il volume, che ci era stato inaccessibile in Italia.

S. Trifone, che ha schernito la nascita „senza padre" del Cristo, butta via il figlio. Tutte le bestie vengono per cercar di convincerla a non dar retta alle persone maligne, ma inutilmente. Infine, si lascia convincere a riprendere il figlio, quando vede con quanta delicatezza ed amore si comporta una rana verso il suo brutto ranocchio. Dopo di che, va in chiesa a farsi leggere le preghiere della purificazione (*Raccolta popolare bulgara*, Reg. Tîrnovo, XIII, pp. 184—185).

Naturalmente, non intendiamo negare le innumerevoli superstizioni legate alla rana (e al rospo), sia in rapporto all'idea di „resurrezione" o rinascita [108], sia in relazione col parto e con l'utero. Ma, a questo proposito, facciamo nostra l'argomentazione fondamentale dello Iacoby nei confronti dello studio del Blind „Gynäkologisch interessante Ex-voto", pubblicato in „Globus" (82, nr. 5, 1902). Le deduzioni del Blind dovrebbero essere messe in rapporto *con l'antica idea religiosa della rana*, perché „non può essere un caso che la dea del parto e le divinità della creazione in Egitto siano state rappresentate a testa di rana e che in Occidente il batraco abbia avuto un ruolo così importante nel parto e nelle malattie degli organi femminili" [109]. Considerazione che forse sarebbe da tener presente, anche quando si vogliano negare le interpretazioni mitiche [110].

È ovvio inoltre che non abbiamo esaurito idee e concetti legati a questa figura, trascurando di considerare l'utilizzazione dell'animale in medicina [111]. Che si tratti di un simbolo complesso (per es. la rana che ha il potere di far dire la verità alle donne, o da cui si possono avere indicazioni su furti, ecc.), risulta anche qui, in quelle versioni [112] in cui la Madonna ha la rivelazione (o pensa di poterla avere) attraverso la rana o il ranocchio.

---

[108] Le zampette di rana trovate entro il sarcofago d'epoca franca in Vandea, o entro tombe romane del periodo della decadenza si ricollegano a quest'idea. Cfr. : *Le Bestiaire du Christ*, p. 825, ill. VII.

[109] Iacoby-Spiegelberg, *Der Frosch als Symbol der Auferstehung bei den Aegyptern*, "Sphinx VII", 215—228 (Nachschrift A. Iacoby).

[110] Non abbiamo visto l'opera del Kriss, *Das Gebaermuttervotiv*, recensita dal Vidossi (ora in : *Saggi e scritti minori di folklore*, Torino, 1960, pp. 80—82 : „L'utero nel folklore"). Dalla recensione parrebbe che il concetto di rospo votivo non sia stato ancora chiarito.

[111] Candrea, Aurel, *Folklorul medical român comparat*, Bucureşti, 1944, pp. 305, § 176.

[112] Marian, *Leg. M. D.*, pp. 164—170, vers. 14a, Fundul Moldovei, distretto Cîmpulung (La rana è scaraventata col piede contro le porte del Paradiso e la Vergine vede il Cristo risuscitato) ; 184—186, vers. 18a , Cîndreni, dove la rana dichiara che lei non sa nulla ma forse il suo bel figliolino, sì.

M. OLINESCU Fig. 6 *(xilografia)*

NB. La xilografia che qui riproduciamo — interpretazione in spirito squisitamente popolare della leggenda — è opera dell'artista rumeno Marcel Olinescu. Gli rinnovo qui il più vivo ringraziamento per avermene consentito l'utillizzazione.

APPENDICE II

La ricerca del nostro Signore Gesù Cristo*

I

C'era un uomo grande,/ Con una scure grande,/Se n'è andato nel bosco grande/ E tagliò un albero grande/ E ne fece una chiesa grande/ Con nove usci, e nove altari, / Nell'altare, quello più piccolo,/ Stava Santa Maria Piccola, / Nell'altare, quello più grande,/ Stava Santa Maria Grande,/ E leggeva / E *pre*leggeva/ E cercava nei libri,/ E cercava in varie parti,/ Il figlio suo per vedere / Il figliol di Dio. E non ha visto il figliolo suo,/ Il figliol di Dio, / Ma Giovanni ha sì veduto/ *San Giovanni*, / Di Dio il padrino / E suo compare. / E vedendolo l'ha interrogato / Ed a lui così ha parlato : / — "Giovanni,/ *San Giovanni* !/Non hai tu veduto,/Non hai tu udito/Del figliolo mio,/Del figlio di Dio/E del *figlioccio* tuo ?"/—"Quanto a vederlo, mamma,/Io l'ho veduto,/Ma quanto a sentire/ Io ho sentito/Che i Giudei lo torturano/ E gli dan duri tormenti/ Presso la porta di Pilato,/ Quella bianca d'abete,/ Crocefisso in croce / Di legno dolce. / Con camicia d'ortica / L'han vestito,/ Con cordella di rovo/ L'hanno cinto,/ Corona di spine/ Sul capo gli han posto,/ Canna sotto le unghie/ Gli han confitto,/ Sangue nel bicchiere (appoggiato)/ Hanno raccolto,/ Giudei a mensa/ Un dopo l'altro l'han bevuto !"/ La madre del Signore/ Udendo la sua risposta,/ Tosto si è anche avviata / Verso un colle alto, acuminato/ Come filo di coltello,/ Sempre piangendo e sospirando,/ Il bianco volto dilaniando,/ Treccine nere scompigliando, / Il figliol suo cercando./ E per dove lei passava, / La collina si abbatteva / Come cera si scioglieva,/ Come oro si fondeva./ E così lei sempre andando,/ con un mastro s'imbatteva,/ Con un gran *mastro*, *esperto in legno*/ E (dalla bocca) così gli diceva : / — "Buon giorno, mastro !"/ — "A voi grazie/ Madre santa, tutta pura !/ Ma perché così crucciata,/ Perché piangete e sospirate, / Perché mai vi lamentate ?" / — "Come dunque non piangerei come non sospirei, / E lamentarmi non dovrei, / Che soltanto un figlio ho avuto / E anche quello l'ho perduto. / E in quest'ora ho anche udito / Che i Giudei ne fan tortura/ E gli dan crudi tormenti/ Presso la porta di Pilato/ Quella bianca

---

* *Căutarea Domnului nostru Is. Chr.* (Bucov na), in S Fl. Marian, *Legendele Maicii Domnului*, București, 1904, pag. 108—113.

di abete/ Alla croce crocefisso / Di legno dolce./ Non hai visto, / Non hai sentito/ Del figlio mio/ Del figliol di Dio?"/ — "Certo, Mamma, io ho sentito/ E con i miei occhi l'ho veduto/ Presso la porta di Pilato, / Quella bianca di abete, / Alla croce crocefisso / Di legno dolce. / E non solo l'ho veduto, / Ma io stesso gli ho anche fatto / La croce per crocefiggerlo. / I giudei sempre insistevano / E senza posa mi dicevano/ Che più piccola la tagliassi,/ E di farla piccolina/ E piuttosto sottilina / Ma quanto più mi si diceva / Di farla più piccolina/ E più sottilina/ Tanto più grande io la facevo/ Grossa e più pesante e forte."/ La Madre di Dio/ S'è angustiata, s'è amareggiata/ E [malo] augurio gli ha scagliato: "Un anno intero possa tu d'ascia lavorare/ E soltanto allora un soldo guadagnare!/ Poi di nuovo s'è avviata / Verso un colle grande, acuminato / Come un filo di coltello, / Sempre piangendo e sospirando,/ Il bianco volto dilaniando,/ Treccine nere scompigliando / Il figlio suo cercando. / E così mentre lei andava/ Con un mastro ecco s'incontrava/ Un mastro in ferro rinomato/E dalla bocca gli ha parlato :/—"Buon giorno, mastro!"/—"A voi grazie/ Madre Santa tutta pura./ Per ché piangete e sospirate/ E perché vi lamentate?"/—"Come non piangere e sospirare/ E come lamento non levare,/ Che soltanto un figlio ho avuto / E anche quello l'ho perduto./ E adesso mi vien novella/ Che i Giudei me lo torturano/ E gli dan tormenti amari/ Presso la porta di Pilato, / Quella bianca d'abete, / Crocefisso sulla croce/ Di legno dolce! / Non hai tu veduto,/ Non hai tu sentito / Del figliolo mio / Del figlio di Dio?"/ — "Certo, Mamma, che l'ho sentito/ E coi miei occhi l'ho veduto/ Presso la porta di Pilato,/ Quella bianca d'abete,/ Crocefisso sulla croce/ Di legno dolce./ Ma non solo che l'ho veduto,/ Anche i chiodi gli ho battuto / Con cui alla croce fu conficcato. / I Giudei mi frastornavano / E sempre mi raccomandavano / Di farli sì che fosser grandi / E quanto più potevo forti./ Ma quanto più m'han frastornato,/ Tanto più fatti li ho io / Piccolini / E sottilini!"/ La Madre di Dio,/ All'udir la sua risposta/ La sua benedizione gli ha mandato/ Ed a lui così ha parlato :/ — "Col martello che tu dia un sol colpo/ E aver possa lì per lì il tuo soldo!"/ E poi di nuovo s'è avviata/ Verso un gran colle acuminato/ Come un filo di coltello,/ Sempre piangendo e sospirando,/ Il bianco volto dilaniando,/ Treccine nere scompigliando,/ Il figliol suo cercando, / E così come lei andava / Ecco una *rana* s'incontrava / E dalla bocca le diceva : / — "Buona giornata, rana!" / — "Ringraziamo, Mamma! / Perché piangete e sospirate, / E perché vi lamentate, / Il bianco viso dilaniando, / Treccine nere scompigliando?"/ — "Come non piangere e sospirare/ E come lamenti non levare,/ Che soltanto un figlio ho avuto/ E anche quello l'ho perduto/ E in quest'ora giunta è novella/ Che i Giudei ne fan tortura/ E gli dan crudi tormenti/ Presso la porta di Pilato,/ Quella bianca di abete, / Sulla croce crocefisso / Di legno dolce! / Non hai tu veduto, / Non hai tu udito / Del figliolo mio, / E figlio di Dio?"/ — "Ma taci, Madre, non pianger più,/ Non versar lacrime di sangue,/ Non desolarti,/ Non lamentarti,/ Che ho avuto anch'io/ Dodici figliuzzi/ Carucci,/ E così bellini/ Larghi e schiacciati/ Una gioia a guar-

darli !/ E una ruota è venuta/ Di ferro rinforzata/ E tutti li ha presi in una volta,/ Uno soltanto m'è rimasto/ Piccolino/ E zoppettino !"/ — "Bene faresti, rana/ Quando in qua me lo chiamassi,/ Che lo veda anch'io/ Com'è 'sto figlio tuo !"/ La rana una voce ha dato/ E così l'ha chiamato :/ — "Fil di basilico,/ Tobăltoace, [113]/ Sù, vieni qua da mamma !"/ E come l'ha chiamato/ Di corsa ecco è arrivato/ Un ranocchione brutto, strabuzzato,/ Largo e spiaccicato, / Le zampette divaricate. / La Madre di Dio, / Quando l'ha veduto / Quanto è brutto, / Ha persin preso a ridere / E poi ha benedetto/ La rana, dicendo :/ — "Rana ! quando morirai/ Che non imputridisca mai/ Gli uomini possan bere l'acqua che sta su te/ Fonte non esista senza di te !"/ Dopo che ha benedetto/ La rana, s'è di nuovo avviata/ Verso un colle grande e acuminato,/ Come un filo di coltello/ Sempre piangendo e sospirando,/ Volto bianco graffiando,/ Treccine nere scompigliando,/ Il figliol suo cercando./ Ed è andata, è sempre andata/ Sin che alla fine non è arrivata/ Presso la porta di Pilato,/ Quella bianca d'abete,/ Dove era crocificato/ Il figlio suo il molto amato ...

---

[113] Il nome contiene un evidente riferimento alla *baltă* cioè all'acquitrino ed è contaminato forse con Toma.

BÄUERLICHE RUNDBAUTEN IN SÜDOSTEUROPA

KUPPEL- UND KEGELHÜTTEN

PAUL HENRI STAHL

Ebenso wie in ganz Europa, gebraucht man auch in der Balkanhalbinsel und in Rumänien Hausgrundrisse mit vier geraden Wänden, woraus Rechteckbauten entstehen. Das Dach, welches breiter ist als das Haus, stellt ein eigenes, von den Wänden gesondertes Bauwerk dar; es besteht aus zwei oder vier Dachflächen und hat des öftern einen Dachfirst. Diese wohlbekannte Vorstellung veranlaßt uns, das Bestehen von Rundbauten als Ausnahme zu betrachten, bei welchen das Dach von den Wänden nicht unterschieden werden kann und bei welchen sogar dann, wenn ein unterschiedliches Gefälle seine Anwesenheit anzeigt, es ebenso breit bleibt, wie die Wände, auf die es sich stützt.

Die Rundbauten erinnern an diejenigen aus entfernten Gebieten: in Afrika, an die Häuser aus Lehm und Ruten, an die primitiven Zeltformen, sowie an die vorgeschichtlichen kreisförmigen Bauten, welche durch zahlreiche Exemplare ihr reichliches Vorhandensein in der Vergangenheit beweisen. Diese Ideenverknüpfung ist richtig, weil die heutigen kreisförmigen Bauten aus Südosteuropa offenkundige Ähnlichkeiten mit den von den primitiven und vorgeschichtlichen Volkern gebrauchten aufweisen.

Als Franz Oelmann [1] 1927 sein bis heute klassisch gebliebenes Werk über die Grundformen der Häuser veröffentlichte, schenkte er der Wissenschaft eine erste Klassifikation, welche die Elemente der Grundform berücksichtigt. In diesem Werk sind die bisherigen Informationen über die Rundbauten inbegriffen, welche insbesondere H. Frobenius [2] bekannt-

[1] *Haus und Hof im Altertum. Untersuchungen zur Geschichte des antiken Wohnbaus.* I. Band. *Die Grundformen des Hausbaus*, Berlin und Leipzig, 1927.

[2] *Afrikanische Bautypen*, 1894.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 2, p. 227–238, BUCAREST, 1968

gemacht hatte. Aber die den Südosten Europas betreffenden Informationen waren damals nur selten. Inzwischen wurden neue Informationen gesammelt, welche den einen oder den anderen lokalen Aspekt betrafen, aber die genaue Klassifikation Oelmanns nur bestätigen.

Das Studium der Rundbauten wirft gerade durch ihre Eigentümlichkeit eine Reihe von Fragen auf, deren Erklärung berücksichtigt werden muß. Gegenwärtiges Studium bezweckt keine Beschreibung der aus verschiedenen veröffentlichten Monographien bekannten zonalen Aspekte, sondern versucht es, einige Fragen zu beantworten, welche gleichzeitig auch den Forschungsstand des Problems erklären werden : a) die bedeutendsten Rundbauten Südosteuropas ; b) ihre geographische Verbreitung (Ende des 19. und Anfang des 20. Jh.) ; c) die Rundbauten anderer Gebiete, denen sie ähnlich sind. Es werden insbesondere diejenigen Rundbauten in Rumänien hervorgehoben, die aus der Fachliteratur nur wenig bekannt sind und sie werden so beschrieben, wie ich sie selbst studieren konnte oder aus Veröffentlichungen kenne [3]. Dieses Vorhaben stellt aber zahlreiche schwierige Fragen auf, die meistens mit dem heutigen Forschungsstand und dem Mangel an monographischen Studien in Verbindung stehen.

Die Reihenfolge der Darstellung verfolgt zuerst die Beschreibung der Rundbauten aus Holz und nachher diejenigen aus Stein.

HOLZ-UND RUTENHÜTTEN

Bei diesen Bauten unterscheidet man nach der Arbeitstechnik zwei Gruppen. Bei der ersten werden lange Holzstangen senkrecht auf den Boden gestellt und an der oberen Seite gegen einen Mittelpunkt gebogen. Unten bleiben sie voneinander entfernt und bedecken somit eine verschiedentlich große Fläche, die aber nicht zu größeren Räumen und auch nicht zu Hütten mit mehr als einem Raum führen kann. Diese sind bisher am wenigsten erforscht und bekannt.

In Rumänien haben sich diese Bauten bis in das 20. Jh. erhalten, hauptsächlich als Nebengebäude der Wirtschaften und insbesondere außerhalb der Dörfer. Sie dienen als Unterstände für kleinere Tiere, als Sommerkuchen oder kleine Werkzeugkammern. Die Informationen der Dorfbewohner bestatigen jedoch allgemein, daß sie früher auch als Wohnungen benutzt wurden und von den Ärmsten bis Anfang dieses Jahrhunderts bewohnt waren.

---

[3] Die Rundbauten in Rumanien sind von Paul H. Stahl (in *Planurile caselor românesti țărănești* [Grundformen der rumanischen Bauernhauser], Sibiu, 1958) und Paul Petrescu (*Les constructions circulaires des paysans roumains*, herausgegeben in *Actes du VI^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques*, Paris, 1964) dargestellt.

Anfangs werden mindestens drei Stangen aus festem widerstandsfähigem Holz aufgestellt; nach ihrer Vereinigung am oberen Ende erhält sie das Gleichgewicht aufrecht. Darüber werden andere Stangen, Bretter, Zweige gelegt, bis ein vollkommen dichter, kegelförmiger Unterstand entsteht. Oben werden entweder nur die anfangs aufgestellten Stangen zusammengebunden, oder alle Stangen, die den Bau anfänglich befestigt haben. Eine Türe von kleinen Ausmaßen wird zwischen zwei Gabelpfosten freigelassen; in den Hütten, die als Menschenunterstand dienen, steht in der Mitte des Raumes ein Herd; der aufsteigende Rauch dringt durch die Bretterritzen ins Freie.

Bis heute wurde dieser „surlă" genannte Bau in verschiedenen Orten festgestellt. So ist er in der nördlichen Moldau, in der Nähe der Gebirgszone bekannt [4]; in den benachbarten Dörfern und nachher gegen Süden, ebenfalls die Gebirgskette entlang, sind wir ihm als Sommerküche oder als Gerätekammer begegnet; einige seltene, in den Dörfern gelegene Exemplare wurden sogar als Wohnungen benutzt. In demselben Gebiet, in der Zone der Heuwiesen, begegnet man ihm auch als Hirtenunterstand [5]. Ebenfalls als zeitweiliger, außerhalb der Dörfer gelegener Unterstand konnte er auch im Norden Munteniens (Muscel), die Südkarpaten entlang festgestellt werden. In einer weniger abgelegenen Zone wird er gegen Mitte des vorigen Jahrhunderts, ebenfalls in der Gebirgsgegend, als Hirtenunterstand nachgewiesen [6]. Im westlichen Teil der Südkarpaten (in Mehedinţi) begegnet man ihm ebenfalls als Hirtenhütte [7].

In Jugoslawien findet man mehrere Angaben über solche von den Forschern des öftern in den Gebirgsgegenden angetroffenen Bauten. Ihre Gebrauchs- und Anfertigungsweise ähnelt mit derjenigen in Rumänien, aber die Benennungen sind verschieden. Cvijić [8] erwähnt vier verschiedene Benennungen, die teilweise auch durch die Bauten, auf welche sie sich beziehen, bedingt sind. So haben sich diese primitiven Hütten, die er als bei allen balkanischen Slawen als üblich betrachtet, in den Gebirgsgegenden erhalten: „J'en ai vu dans les régions de Raška et

[4] A. Popovici und Gh. T. Kirileanu, *Descrierea moşiei regale Broşteni, Jud Suceava* [Beschreibung des königlichen Landgutes Broşteni, Kreis Suceava], Bukarest, 1906.

[5] Romulus Vuia, *Tipuri de păstorit la români* [Hirtenwesentypen bei den Rumänen], Bukarest, 1964, S. 124. Paul Petrescu erwähnt sie ebenfalls im Bistriţa-Tal, a.a.O

[6] Ianeu Petrescu, *Visitaţii. Plaiul Loviştei din districtul Argeşu* [Begehungen in Plaiul Loviştei, Bezirk Argeş], Bukarest, 1860 Ion Simionescu erwähnt ihre Anwesenheit in Muntenien, ohne aber genau anzugeben wo (*Tipurile de case din Vechiul Regat* [Haustypen im Altreich] in „Revista Ştiinţifică V. Adamachi", Jassy, 1922).

[7] Romulus Vulcănescu begegnet ihnen als Sennhütten und nennt sie „stîne-ţuţe" (*L'évolution des abris pastoraux chez les Roumains*, herausgegeben in „Revue Roumaine d'Histoire", IV, 1965, 4). Der Verfasser leitet diese Kegelformen von den auf der Trajanssäule in Rom dargestellten und von Carl Cichorius (*Die Reliefs der Trajanssäule. Herausgegeben und historisch erklärt*, Berlin, 1896) herausgegebenen kuppelförmigen Heuschobern ab, von welchen er annimmt, daß sie mit Schindeln bedeckte Menschenhütten sind.

[8] *La péninsule Balkanique, Géographie humaine*, Paris, 1918, S. 226.

de l'Ibar, sur le Mučanj et dans la župa Sirinič dans la Šarplanina. Toutes sont identiques : à l'intérieur d'un cercle de 2 mètres de diamètre au plus, on enfonce des pieux assez longs, les *siba*, qu'on incline de façon que leurs extrémités se rapprochent sans se toucher . . Ces pieux sont recouverts de chaume, de feuilles de hêtre, de fougère et de paille. On emploie aussi quelquefois le gazon, et le tout est maintenu par des pièces de bois couvrant la sibara au dehors ... La sibara est donc de forme conique ; à l'intérieur au milieu de l'espace circulaire, on allume le feu ... Quelques-unes de ces constructions, les plus vieilles, sont en forme de prisme, parfois couvertes d'écorce, notamment de conifères et de tilleul, *lub*, d'où est dérivé le nom de *lubara* ... elles servent surtout dans la montagne de huttes pour les bergers ... Notons que les huttes de bergers dans les Brda du Monténégro .... ainsi que le long du Lim (Pilimje) ou de la Tara (Poterje, où on les appelle *dubirog* ou *savardak*), sont analogues aux maisons du type de *sibara*" [9]. Das sind vier Bezeichnungen : *sibara* (von den Stangen, die den Bau bilden abgeleitet), *lubara* (von der Lindenbedachung abgeleitet), *dubirog* und *savardak*.

Aleksandar Deroko bezieht sich in seiner Gesamtübersicht der Bauernarchitektur in Jugoslawien [10] auf dieselben kegelförmigen Bauten und fügt noch zwei Bezeichnungen außer *dubirog* hinzu, die er als bedeutendste betrachtet, und zwar *silja* und *busara* (hier ist die Bezeichnung mit der Lindenbedachung verbunden). Gleiche Benennungen wie die obigen haben auch andere Bauten (z. B. die aus Rutengeflecht), ebenso wie die Rumänen verschiedene Hüttenformen „*colibă*" nennen.

Genau wie in Rumänien hatten die Innenräume dieser Kegelbauten in Jugoslawien, auch wenn sie bewohnt waren, nur eine sehr spärliche Einrichtung ; um den zentralen Herd stehen die Stühle, die an den Wänden entlang am Boden gelegenen Schlafbänke, ein Tischchen, das Kochgeschirr und das Geschirr für die Käsezubereitung.

Folglich findet man kegelförmige, aufrecht stehende Holzbauten in der Gebirgszone ; sie scheinen verfallene Formen einer einst bei den Bauern üblichen Architektur zu sein. Nirgends überschreitet ihr Grundriß einen Raum [11].

---

[9] A. a. O., S. 226—227.

[10] *Folklorna arhitektura u Jugoslavii*, Belgrad, 1964, S. 1—17.

[11] Wir erwahnen nur kurz die Anwesenheit ähnlicher Bauten im Flachland Rumaniens und insbesondere im Donautal. Es handelt sich um Schilfhutten, bei welchen das Schilf ebenfalls kegelformige Bauten bildet ; sie stehen aufrecht, auf drei oder mehreren Stangen gestutzt. Als Hirten- und Fischerhutten wahrend der heißen Sommermonate, sowie fur die Wachter der besonderen Pflanzungen (Melonenfelder, Gemusegarten) werden diese jahrlich aufgebaut und wieder abgerissen, weil sie wenig dauerhaft sind. Der Schwerpunkt des Innenraumes ist der in der Mitte gelegene, meistens in den Boden gegrabene Herd. Ähnliche Schilfhutten findet man in Nordjugoslawien und in der ungarischen Pusta ; weiter gegen Westen, in Italien, findet man wegen dem heißen Klima, besser aufgebaute Schilfhütten, mit einem ziemlich widerstandsfahigen Gerust.

Am meisten verbreitet sind sie aber in Nordeuropa, wo sie auch in der Ebene üblich waren. Man findet sie bei den Letten, aus aufrechtstehenden Stangen, mit einem Eingang und ohne Fenster. Auch hier besteht der Bau aus einem Grundgerüst aus 3—5 festeren, am oberen Ende zusammengebundenen Stangen, die ihn stützen. Die bewohnten Hütten haben eine feste Türe, die vor Frost und Wind schützt. Gustav Ränk beschreibt sie in seinem ausgezeichneten Studium über die Wohnungen im baltischen Raum [12]. Etwas weiter nach Norden, in der Skandinavischen Halbinsel, dienen sie gewöhnlich als Unterstände für die schwedischen Bauern, Holzfäller und Köhler, sowie für die lappländische Bevölkerung des nördlichen Teils der Halbinsel im allgemeinen. Sigurd Erixon bringt eine eingehende und vollkommene Darstellung zahlreicher solcher Bauten, beschreibt die Bautechnik und die sozialen Klassen, welche sie benützen. Wegen des strengen Klimas, sind einige teilweise in den Boden gegraben und nachher mit Erde bedeckt, um gegen Unwetter abgedichtet zu sein [13].

Die zweite Kategorie rundförmiger Hütten ist verbreiteter und wurde gleichzeitig eingehender erforscht. Es sollen hier zuerst die kennzeichnendsten u.zw. die der Aromunen der Balkanhalbinsel angeführt werden. Sie fußen auf dem Gebrauch der Rutengeflechte, die heute in weitem Maße auch bei den Rechteckbauten verwendet werden.

Die Technik des Rutenflechtens ist im allgemeinen weit verbreitet (Hütten für Menschen, Tiere und Erzeugnisse), die rundförmigen Grundrisse sind jedoch das Vorrecht besonderer Gruppen. Die Mazedo-Romunen unterscheiden sich voneinander sowohl durch ihre Lebensweise, als auch durch ihre Wohnungen. So wohnt eine große Zahl in Haufensiedlungen; sie beschäftigen sich mit Handwerken, welche ihnen in den vergangenen Jahrhunderten eine höhere Stellung gegenüber anderen balkanischen Gruppen sicherten. Sie waren berühmte Bau- und Kaufleute; ihnen sind auch größtenteils die bekannten Schmuckgegenstände aus dem Balkan zu verdanken. Ihre Häuser sind auch wegen ihrer malerischen Lage die schönsten und interessantesten. Die fremden Reisenden und die Wissenschaftler, die sie im vergangenen Jahrhundert besucht haben, stellten dies öfter fest.

Ein anderer Teil der Mazedo-Romunen führt ein an die Viehzucht gebundenes Leben; dabei sind sie gezwungen zweimal jährlich ihren Wohnsitz nach der Jahreszeit zu wechseln. Mehrere dieser Hütten („*călive*" genannt) liegen in kleinen Abständen voneinander beisammen und bilden eine „*cătun*" genannte Siedlung. „De loin, ces cabanes font l'impression

---

[12] *Die Bauernhausformen im baltischen Raum*, Würzburg, 1962.
[13] *Svensk byggnads kultur*, Stockholm, 1947.

de ruches d'abeilles ou de gros champignons sortis de terre ; ce n'est qu'en entrant dans le hameau, lorsque la population vient à votre rencontre, qu'on voit que ce sont des habitations humaines"[14].

Die Verbreitung der rundförmigen Hütten bei der Hirtenbevölkerung romanischer Abstammung war groß. Antonio Baldacci stellt sie in Albanien fest, wo „le dimore par la transumanza sono quasi sempre a tipo di capanna"[15]. Luigi M. Ugolini findet in der Nähe der Stadt Butrinto, eine alte römische Burg, „cutzo-valacchi"-Hirten, die sich „romani" nennen und griechisch-orthodoxen Bekenntnisses sind. Diese „abitano in capanne formate da rami o da canne palustri ; in basso, nell'intorno di esse, talvolta covre un intonaco di terra disposto a guisa di zoccolo ; da un lato vi è il foccolare e da un altro una fossetta, entro cui siede, ranicchiata, la donna tessitride. Le capanne sono sempre di forma ogivale e quindi di tipo ben distinto da quelli degli Albanesi, le quali sono rettangolari . . ."[16]. Radu Octavian Maier bringt eine eingehendere Beschreibung bei den „*fîrșeroți*" (Fyrscheroten) üblichen Hütten in Albanien[17].

Auf ihren Wanderungen bauen die Hirten die Hütten, die sie mit Pferden befördern, jedes mal auf und wieder ab. Gewöhnlich werden sie aus Buchenruten angefertigt, die mehrere Male benützt werden können. Eine Reihe starker Ruten werden senkrecht in den Boden eingeschlagen ; nachher werden darüber dünnere Ruten geflochten. Der Durchmesser einer Hütte kann bis zu 6 Meter erreichen ; die Höhe beträgt gewöhnlich 3 Meter in der Mitte, kann aber bei den Bauten mit großem Durchmesser auch dieses Maß überschreiten. Eine andere Reihe von Ruten wird an die untere Seite gestützt und oben fest zusammengebunden ; manchmal wird ein Kreuz daraufgesetzt. Das Dachgerüst kann am Boden erbaut und nachher aufgestellt werden. Die Bedachung besteht zuerst aus geflochtenen Ruten, an denen meistens Zweige anhaften und nachher aus mehreren übereinanderliegenden Schichten Stroh, so daß das Wasser leicht abfließen kann. Gewöhnlich werden 6 Schichten Stroh übereinandergelagert, darüber einige Stangen als Befestigung gelegt. Das Stroh kann die ganze Hütte bedecken ; manchmal wird das Stroh nur über den oberen Teil des Baues gelegt, der sich verschmälert und also dem Dach entspricht. Dieses Dach hat immer dasselbe Ausmaß, wie die Wände, von welchen es sich nur durch die Änderung des Gefälles unterscheidet. Um die Hütte wird an deren Grundgeflecht eine schützende Lehmschicht angebracht.

---

[14] Th. Capidan, *Les Macédo-roumains, esquisse historique et descriptive des populations roumaines de la Péninsule Balcanique*, Bukarest, 1937, S. 14.

[15] *L'Albania*, Rom, S. 217.

[16] *Butrinto. Il mito di Enea. Gli scavi*, 1937, S. 34 f.

[17] *Așezările de călive la aromânii din Albania* [Die „călive" — Siedlungen bei den Aromunen in Albanien], in „Revista de etnografie și folclor", IX, 1964, 2.

Innen steht der Herd in der Mitte des Raumes. Das Bett und eine niedrige Sitzbank stehen an der Wand; kleine Stühlchen, ein rundes Tischchen, Gewebe, Polster, Geschirr. Ein zweiter Herd steht draußen, in der Nähe der Hutte. Die Mahlzeiten werden unter einer Backglocke zubereitet. In einer zweiten, etwas in die Erde gegrabenen Hütte, kann ein Webstuhl stehen, dessen Füße im Boden befestigt sind.

Die Hüttenformen ähneln einer spitzen Kuppe. Während der Feiertage und insbesondere während der Hochzeiten wird ein länglicher, laubenartiger „*cutar*" genannter Unterstand gebaut. Die Arbeitstechnik ist dieselbe, es wird mit Strohschichten bedecktes Rutengeflecht angewendet. Da diese Hütten aber nur kürzere Zeit in Gebrauch sind, werden sie weniger sorgfältig gebaut.

Es gibt zahlreiche Beschreibungen der verschiedenen Aspekte dieser Hütten; wir haben nur die wesentlichsten ausgesucht.

Eng verbunden mit den Bevölkerungsgruppen romanischer Abstammung, die eine Sprache lateinischen Ursprungs sprechen, ist die Gruppe der *Saracačani* oder *Karakačani*. In bezug auf ihren Ursprung ist ein weitgehender internationaler Disput entstanden. Obwohl auch andere Meinungen bestehen, stimmen die Meinungen der meisten Wissenschaftler in zwei Richtungen überein: a) die *Saracačani* stellen eine Gruppe lateinischen Ursprungs dar, die ihre Sprache verloren haben und die griechische Sprache angenommen haben; b) die *Saracačani* stellen eine Gruppe griechischer Abstammung dar. Sie selbst behaupten aber, daß sie „*vlaho*" seien. Ihr Leben weist viele Ähnlichkeiten mit dem Leben der Aromunen auf. Eine davon ist die Wohnung. Die Saracačani befinden sich in zahlreichen Zonen Griechenlands [18] und Bulgariens [19] verbreitet und ihr Leben ist, so wie auch das der aromunischen Hirten, eng mit dem Gebirge verbunden. Ebenso wie die Aromunen, ziehen sie abwechselnd aus den Gegenden, in denen sie im Sommer das Vieh auftreiben, in diejenigen, wo sie es im Winter unterbringen. Ihr Gepäck befördern sie von einem Ort zum anderen zu Pferd. Zum Gepäck gehören auch die Bestandteile ihrer Wohnung, die Stützstangen, die Ruten, die Strohbündel für die Bedachung. Das Aussehen der Wohnung, die Bauart, die Inneneinrichtung sind dieselben wie bei den Aromunen, so daß wir uns nicht mehr länger darüber aufhalten.

Bei den Rumänen nördlich der Donau begegnet man ebenfalls einer großen Zahl von Bauten aus Rutengeflecht. Darunter findet man auch

[18] Siehe die von G. B. Kavadias herausgegebene Karte in *Pasteurs-nomades méditerranéens. Les Saracatsans de Grèce*, Paris, 1965.

[19] Siehe die von Vasil Marinov herausgegebene Karte in *Prinos kam isuchiavaneto na proishoda, bita i kulturata na Karakacianite v Balgaria*, Sofia, 1964.

Rundbauformen, welche sich aber von jenen südlich der Donau unterscheiden. Wenn auch der häufigere Name „*colibă*" derselbe ist, ist die Form der Bauten verschieden; im Gegensatz zu den Aromunen wird man hier nie den aus Rundbauten bestehenden Siedlungen begegnen, sondern die Rundhütten stehen vereinzelt zwischen den Rechteckbauten verstreut. Letztere herrschen als Zahl vor und übertreffen sie in der Inneneinrichtung.

Hier eine Aufzählung der Orte, in welchen wir sie antrafen. Im Norden Transsilvaniens, an den Abhängen des Rodna-Gebirges wurden sie von Tiberiu Moraru [20] beschrieben; ihr Grundriß ist eher oval und sie werden während des Sommers von den Hirten benützt. In der östlichen Moldau und in der Moldauischen Sozialistischen Sowjetrepublik, befindet sich in einer Zone, die sich gegen Osten bis nahe an den Dnestr erstreckt, eine Gegend, in welcher diese Rundbauten wahre Häuser darstellen. Man begegnet ihnen in der Ebene, in der Nähe der Felder die bewacht werden müssen oder am Rande der Dörfer, zur Bewachung des Dorfeingangs; darin wohnen wachthabende Bauern oder die speziell gedungenen Wächter. Die kreisförmigen Wände stehen vollig senkrecht; darüber liegt das kegelförmige, mit Stroh bedeckte Dach, welches breiter ist als die Wände. Einige im Dorf selbst gelegene Exemplare sind richtige Häuser; ihr Umriß erreicht 4 Meter; die Wände werden mit einer ziemlich dicken Lehmschicht beworfen; eine andere Lehmschicht bedeckt den unteren Teil des Baus von innen und von außen. Drei Paar in den Boden eingerammte Pfosten, davon jeweils einer innerhalb und einer außerhalb des Raumes aufgestellt sind, stutzen drei horizontale Balken der Decke und nachher die Stützstangen des kegelförmigen Daches [21]. Weiter gegen Süden, in den Bergen zwischen Buzău und Ploieşti, dienen solche Hütten während der Arbeit in den Weingärten als Wächterhäuschen, darin die Werkzeuge und, vorübergehend, die Ernte untergestellt werden. Als besonderes Element begegnet man dem Gebrauch der Ruten mit Zweigen und Blättern, welche eine schützende Schicht bilden. Im Norden Olteniens (Vîlcea) stehen diese Hütten in den Höfen als Viehunterstand; manchmal hat dieser runde, von Ruten umgebene Raum, starke Pfähle, die eine Decke stützen, welche eine Plattform bildet; darüber wird ein kegelförmiger Heuschober aufgeschichtet, der allmählich als Viehfutter aufgebraucht wird. In Transsilvanien, im Apuseni-Gebirge, sind wir ihnen in der Ţara Zarandului begegnet (als zeitweilige Hütten oder Unterstände für die Werkzeuge), in der Nähe der Stadt Alba Iulia [22], in den nahegelegenen Dörfern (als

[20] *Viaţa pastorală în Munţii Rodnei* [Das Hirtenleben im Rodna-Gebirge], Bukarest, 1937, S. 150.

[21] Ein derartiges Haus wurde von Paul Petrescu, a.a.O. beschrieben.

[22] Sie wurden von Radu Octavian Maier, a.a.O. S. 1866, erwahnt.

Unterstände der Weinberg- und Gemüsegärtenwächter) und im Arieş-Tal [23]. In dieser letzten Zone sind sie am besten aufgebaut und mit einer interessanten Einrichtungsart des traditionellen landwirtschaftlichen und Hirtenlebens der Bauern verbunden. Die „*colibe*" (Hütten) stehen auf den Heuwiesen außerhalb der Dörfer; sie sind manchmal rund, andere Male oval und haben ein kegelförmiges Dach. Die Wände sind sorgfältig aus Ruten geflochten; den Eingang schützt eine gut schließende Türe. Innen befindet sich ein Herd und das für die Vorbereitung der Milcherzeugnisse nötige Geschirr; an der Wand steht ein niedriges Holzbrett. G. Treiber erwähnt einen bis heute einzigen Fall: im Süden Transsilvaniens, im Burzenland, wohnte eine Zigeunergruppe in rundförmigen Rutenhütten; jede Familie bewohnte mehrere, innen untereinander verbundene Räume; jeder Raum hatte ein eigenes kegelförmiges Dach. Die Viehunterstände waren ebenfalls rundförmig, standen jedoch abseits [24].

Schließlich sei noch erwähnt, daß in Rumänien eine große Zahl rundförmiger oder ovaler Getreidespeicher aus Rutengeflecht (insbesondere für Maiskolben) errichtet werden.

Abschließend sei auf die Unterschiede zwischen den rundförmigen Rutenhütten der Balkanhalbinsel (bei den Aromunen, den Sarakačanen und in einigen Dorfern der Gebirgszone Jugoslawiens) und denjenigen nördlich der Donau hingewiesen. Bei den ersteren unterscheidet sich das Dach überhaupt nicht oder nur sehr schwer von den Wänden; letztere haben ein gesondertes, kegelförmiges Dach, welches breiter ist als die Wände. Dies ist ein deutlicher Unterschied, welcher das Hirtenleben der zwei Regionen, über die Sprachähnlichkeiten, die Schafzucht und die Milchvorbereitung hinweg, kennzeichnet.

UNTERSTÄNDE AUS STEIN

Ebenso wie die geflochtenen Ruten oder das Zelt, läßt auch der Stein den Bau rundförmiger Gebäude leicht zu. In Rumänien findet man noch solche Bauten als Hirtenunterstände. Sie wurden zuerst von Romulus Vuia [25] in den Südkarpaten, im westlichen, nahe der Donau und dem Balkangebirge gelegenen Teil erwähnt. In derselben Region werden

[23] Ein ausführliches Studium hat Valeriu Butură unternommen: *Adăposturile temporare în sud-estul Munților Apuseni* [Die zeitweiligen Unterstände im Südosten des Apuseni-Gebirges], veröffentlicht in „Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei pe anii 1957—1958", Cluj, 1958.

[24] *Das Burzenland*, Bd. IV, 1929, im besonderen das Kapitel *Die Siedlungsformen im Burzenland*.

[25] A.a O., S. 104—106.

sie von anderen zwei Verfassern, Radu Octavian Maier [26] und R. Vulcănescu [27] angeführt. Gewöhnlich sind sie kuppelförmig; andere Male erhebt sich der untere, senkrechte Teil und ähnelt mit einem Zylinderstumpf, über welchem die Dachkuppel steht. In beiden Fällen kann man die Wände nur schwer vom Dach unterscheiden. Der Bau besteht aus mehreren Reihen flacher, unbearbeiteter Steine, die in Kreisen mit immer kleiner werdendem Durchmesser aufeinander gestellt sind und einen niedrigen Eingang freilassen; davor können Steinmauern stehen, die das Innere vor Wind schützen. Dicht an den Steinhütten stehen ebenfalls steinerne Mauern, welche Räume verschiedener Bestimmung umschließen. Die runden den Bau umgehenden Steinmäntel, denen man in anderen Regionen begegnet, fehlen in Rumänien. Die Inneneinrichtung ist einfach: ein Herd, hölzernes Geschirr. Meistens stehen diese Bauten in der hochgelegenen Gebirgslandschaft, wo keine Wälder sind, aber Steine für den Bau zur Verfügung stehen und die Alpenweiden in der Nähe liegen. Die Hütten werden nur während der warmen Sommermonate bewohnt. Bei manchen Hütten sind nur die Wände aus Stein, das Dach mit Stroh bedeckt und mit Stangen gestützt.

In Istrien (Jugoslawien) [28] wurden die Hütten in einer Gegend erbaut, wo auch eine Bevölkerung italienischer Abstammung lebt. Sie wurden außerhalb der Dörfer errichtet und dienen als gelegentliche Unterkünfte fur Menschen, Erzeugnisse und Geräte; obwohl sie manchmal mit dem Hirtenwesen verbunden sind, dienen sie gewöhnlich den Landwirten. Mit sehr geringen Ausnahmen umfaßt der Grundriß einen Einzelraum. Seine Ausmaße genügen, um innen einen weiten Raum zu bieten. Die kuppel- und kegelartigen Formen haben zahlreiche Zwischenstufen; überall findet man Schutzmäntel aus einer zweiten Reihe von Steinen; diese erheben sich stufenartig, indem sie sich verschmälern und scheinen aus übereinandergelegten Zylinderstümpfen zu bestehen, deren Ausmaße mit der ansteigenden Höhe kleiner werden. Die Bautechnik des Mittelteiles ist dieselbe wie in Rumänien, übereinandergelegte Steinreihen in immer kleiner werdenden Kreisen bis an die Dachspitze.

In Istrien ordnen sich diese Gebäude in eine ganze Überlieferung des Steinbaus ein; die Häuser in den Dörfern, die Umzäumungen, die Viehunterstände, die Brunnen, die Treppen, alles ist aus Stein. Das Bau-

---

[26] *Временные укрытия из камня в зоне Истрия — СФР Югославия*, in „Revue des études sud-est européennes" III, 1965, 3—4, 657.

[27] A.a.O., S. 725.

[28] Man nennt sie „bunja" oder „kažun" wenn sie den Menschen, „teza", wenn sie als Viehstall dienen. Die Fachliteratur, welche sich mit ihnen beschäftigt, ist reichhaltig; wir erwähnen R. Battaglia, *Ricerche paleontologiche o folkloristiche sulla casa istriana primitiva* (Porec, 1926); Jovan Cvijič, *Dinarski Karst* (Belgrad, 1929) und a.a.O.; A. Freudenreich, *Narod gradi na ogoljenom krasu. Zapazania snimci i crtezi arhitekta*, Zagreb-Belgrad, 1962.

material steht reichlich zur Verfügung; in der Karstgegend in Kroatien findet man die Steine überall. Allenthalben wo diese charakteristische Karstlandschaft anzutreffen ist, an der Meeresküste, sowie auf den Inseln der Adria, begegnet man Rundbauten. Auch hier setzt man bei den Tierunterkünften über die kreisförmigen Steinwände ein kegelförmiges, auf Stangen gestütztes Strohdach auf.

Derselbe Unterschied, der zwischen den rumänischen und den Bauten aus Istrien besteht, besteht auch zwischen letzteren und denjenigen aus Apulien. In vielen Regionen Italiens sind aus den Rundbauten außerhalb der Dörfer Unterstande für die Hirten, für das Vieh entstanden [29]; in Apulien aber stellen sie die gewöhnliche Wohnung der Dorfbewohner selbst dar. Die alten Überlieferungen dieser Bauten haben in den letzten drei Jahrhunderten eine unerwartete Entwicklung erfahren [30]. Gewöhnlich haben sie hier mehrere, innen untereinander verbundene Räume. Kreisförmige, mit einer Spitzkuppel bedeckte Räume grenzen an andere rechteckige, die mit einem Gewölbe oder ebenfalls mit einer Kuppel bedeckt sind und bilden Häuser, die von außen einen außergewöhnlichen Anblick bieten. Das Dach besteht aus einer Reihe von Kegeln verschiedener Größen. Außen sind die Wände weiß getüncht; auf das Dach und uber die Eingänge gezeichnete magische Zeichen dienen dazu, die Häuser vor Bösem zu schützen. Der außen angebrachte steinerne Schutzmantel fehlt nirgends. Innen sind verschiedene Nischen in die Wand selbst angebracht.

Es ist nun ein verschiedentlicher Gebrauch dieser Bauten hervorzuheben. Vom zeitweiligen, einfachen Hirtenunterstand in Rumänien, zu den komplexeren, landwirtschaftlichen in Istrien, und bis zu den gut zusammengefügten Häusern in Italien, die ein bemerkenswertes technisches Meisterwerk aufweisen, besteht ein allmählicher Übergang.

Obwohl die hier dargelegten, dieses Thema betreffenden Forschungen bei weitem nicht als abgeschlossen betrachtet werden können, sollen doch einige Feststellungen gemacht werden.

Als erstes ergibt sich, daß in Sudosteuropa eine reichliche Überlieferung des Baus von rundförmigen Unterständen existiert hat. Diese teilen sich in drei unterschiedliche Gruppen auf: a) kegelförmige Unterstände aus gerade aufgestellten Holzbalken; b) kuppelartige Unterstände aus Rutengeflecht, deren Formen manchmal mit den kegelförmigen ähneln und c) kuppelartige, ebenfalls kegelförmige Bauten aus lose übereinandergelegten Steinreihen.

[29] Hans Soeder, *Urformen der abendländischen Baukunst*, Koln, 1964.
[30] Jean Brunhes, *Géographie humaine de la France*, Bd. I., Paris, S. 414.

Kegelförmige Hütten findet man in den Gebirgszonen, wo sie insbesondere mit dem Hirtenleben verbunden sind. Es scheint, daß sie in der Vergangenheit in einigen Dörfern auch als gewöhnliche Wohnungen gedient haben, so wie sie eindeutig in der Moldau bekannt sind. Je mehr man nach Süden dringt, umsomehr scheinen sie mit dem Gebirge verbunden zu sein. Ihre wahre Entwicklungsgegend ist Nordeuropa, wo sie, sowohl in der Ebene, als auch an den Höhen aufzufinden sind. Ob sie wohl von den Slawen, als diese in die Balkanhalbinsel abgestiegen sind, von dort mitgebracht wurden?

Die kreisförmigen Rutenhütten sind die zahlreichsten und nehmen gleichzeitig das weiteste Gebiet ein; auch sie sind in erster Reihe mit dem Hirtenleben verbunden und liegen gewöhnlich außerhalb der Dörfer. Bei ihnen unterscheiden wir zwei Gruppen: südlich der Donau (bei welchen das Dach nicht von den Wänden unterschieden werden kann und der Bau ein einheitliches Aussehen hat) und nördlich der Donau (bei denen das kegelförmige Dach, welches auf den zylinderartigen Mauern steht, breiter ist als diese). Die Ähnlichkeit zwischen den südlich der Donau befindlichen Bauten und den gleichartigen, mit der Landwirtschaft oder der Viehzucht verbundenen in Italien, ist offensichtlich.

Die Steinhutten nehmen beschränkte Gegenden ein, sie liegen außerhalb der Dörfer und dienen je nach der Umgebung, den Hirten oder den Landwirten. Zweifelsohne sind sie mit der Mittelmeerzone verbunden. So sind sie mit den gegenwärtigen Bauten in Italien und in Frankreich, mit denen in den Balearen verwandt. Gleichzeitig können sie nicht von den vorgeschichtlichen Mittelmeerbauten getrennt werden [31]; letztere stellen aber Bauten dar, welche die Notwendigkeiten einer Wirtschaft überschreiten und für das soziale Leben größerer Gruppen, bei welchen sie die gewöhnliche Bauart darstellten, veranschaulichend sind.

Alle drei Baukategorien, welche den Zwecken einer einzigen Wirtschaft dienten, stellen das Überleben uralter Bauarten dar, welche heute im Verschwinden begriffen sind. In den Formen, in welchen sie heute bekannt sind, ist es ihnen in Südosteuropa nicht gelungen, zu mehrräumigen Bauten zu fuhren, sie blieben nur bei dem mit einem eigenen Dach gedeckten Einzelraum. Die Exemplare mit zwei Räumen bleiben Ausnahmen, welche diese Feststellung nicht ändern können. Auf diese Art unterscheiden sich die zweiräumigen Bauten in Südosteuropa zum Beispiel von denen aus Stein in anderen Mittelmeergebieten oder von denen aus Rutengeflecht in Afrika.

---

[31] „*Nuraghi*" aus Sardinien, „*talayot*" in den Balearen, „*specchie*" im Suden Italiens. Siehe Giovanni Lillius (*I Nuraghi. Torri preistoriche de Sardegna*, Edizioni della Zattera, 1962).

L'HUMANISME D'UDRIȘTE NĂSTUREL ET L'AGONIE DES LETTRES SLAVONNES EN VALACHIE

VIRGIL CÂNDEA

Les recherches effectuées dans le domaine de l'histoire des idées placent l'aube du renouveau de la pensée roumaine dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle. C'est l'époque des premières œuvres rédigées dans une langue plus châtiée, qui, sans cesse épurée et fignolée, deviendra par la suite le roumain littéraire. C'est l'époque où, sous l'empire des réalités, la langue vivante du peuple commence à remplacer le vieux slave dans le culte, après l'avoir évincé des chancelleries princières et des livres parénétiques [1]. C'est l'époque où l'érudition des lettrés, développant une vieille évidence — celle de la communauté de langage, de foi et de coutumes chez les habitants des provinces roumaines — fait germer les premières pousses de la conscience nationale, que le XVIII[e] siècle, le Siècle des Lumières, se chargera de parachever. C'est l'époque où un retour éclairé sur le passé pose, grâce à des conceptions supérieures à celles nourries par les vieux annalistes, les fondements de l'historiographie roumaine. C'est l'époque où se dessinent et reçoivent une solution quelques-uns des problèmes essentiels de la pensée historique et politique roumaine : l'origine du peuple roumain, sa continuité sur l'ancien territoire de la Dacie, le statut de ses premières formations politiques, l'évolution de ce statut par rapport à la domination ottomane. Outre les anciennes préoccupations pragmatiques, à cette époque la pensée des lettrés se tourne vers des questions qui annoncent d'autres horizons philosophiques et éthiques.

---

[1] Le moment où a eu lieu le changement officiel à la suite duquel le roumain remplaça le slavon dans la rédaction des documents attend encore une étude complète. « Les actes en roumain émis par la chancellerie princière de Valachie commencent à prédominer vers 1657—1658 » (P. P. Panaitescu, compte rendu de l'ouvrage *Documente privind istoria Romîniei. Introducere.* I—II, in « Studii », 10 (1957), nº 5, p. 195), mais les actes officiels en roumain apparaissent de manière sporadique déjà sous le règne de Simion Movilă, en 1600—1602.

Mais pour comprendre tout ce qu'une pareille époque apporte de neuf, il s'agit de connaître ses antécédents. Les recherches partiellement menées jusqu'à présent au sujet des idées et de l'ensemble culturel roumain de la première moitié du XVII^e siècle n'arriveront jamais, à elles seules, à déchiffrer le mystère de cette véritable « génération spontanée » qui illustra la fin du même siècle.

Les chroniqueurs : un Grigore Ureche, un Miron Costin ; les Brancovan et les Cantacuzène ; le poète Dosithée, le lettré Varlaam ; les polygraphes Nicolae Milescu et Démètre Cantemir ; ceux, enfin, qui par leurs préoccupations introduisent dans la culture roumaine de l'époque cette riche gamme de couleurs éclatantes et variées, suscitent toute une série de questions. Quel est le climat intellectuel qui les vit grandir ? Quelles sont les initiatives plus anciennes qu'ils pensent devoir continuer, les questions d'une génération antérieure auxquelles ils doivent répondre ? Quelles sont enfin les prémisses de cette époque où toute une mentalité se modifie, déterminant une transformation dans les moyens d'expression et la diffusion des idées ? La présente étude essaie de répondre à ces questions, du moins en ce qui concerne la Valachie, en se proposant de commencer avec la période si agitée des successeurs de Michel le Brave (1601), pour parcourir ensuite les années si hautement intéressantes du long règne de Matei Basarab (1632—1654).

1. LA «FAIM» SPIRITUELLE DE LA VALACHIE AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

Les renseignements, assez pauvres du reste, sur le climat culturel de cette première moitié du siècle portent en égale mesure sur le milieu général, celui des paysans et du clergé villageois, et sur les cercles fermés des lettrés appartenant à l'aristocratie, aux couvents ou au haut clergé. Faire une distinction entre ces milieux est, à notre avis, strictement nécessaire dans une analyse comme celle que nous sommes en train d'entreprendre.

Pour la grande majorité de la population, ce que nous appelons aujourd'hui *culture* signifiait d'une part l'ensemble des croyances et des productions folkloriques (mais celles-ci ne sauraient entrer dans cette étude) et, d'autre part, le terme prenait le sens d'une instruction de caractère essentiellement religieux propagée — grâce au clergé rural et aux moines — par l'Eglise, l'aristocratie et le trône, dont les efforts se concentraient ainsi afin de maintenir aux assises de la société médiévale roumaine la conception et l'éducation chrétiennes orthodoxes. Les résultats d'une telle éducation se mesuraient sur la discipline sociale, le respect des institutions, les bonnes mœurs — autant d'aspects dont les contemporains (ceux de l'intérieur du pays comme ceux de l'étranger) prenaient note

en se faisant de la sorte une opinion du degré de développement du peuple. Une instruction supérieure, acquise en tout premier lieu par la maîtrise des langues savantes du temps (le slavon d'abord, auquel s'ajoutent le grec, le latin, voire le turc), l'accès aux littératures étrangères, les contacts avec d'autres milieux, réalisés soit par la fréquentation des étrangers qui visitaient le pays soit par des voyages, assuraient aux lettrés — clercs ou laïcs — de la classe dirigeante un capital de connaissances aptes à générer des idées neuves, que la réflexion et l'audace devaient féconder. Les étrangers jugeaient la culture roumaine d'après ses produits — lettrés, bibliothèques, imprimés, attitudes doctrinales.

Juste après le règne de Michel le Brave, la Valachie traverse une période difficile — conflits militaires, instabilité du trône, oppression fiscale, mouvements sociaux. Aussi les créations dans les domaines de l'architecture, des lettres, de l'imprimerie, de l'enseignement s'en ressentent-elles. Pour une première étape de trente ans, de Michel le Brave à Matei Basarab, onze princes défilent à la tête de la Valachie, les uns reprenant par deux ou trois fois le trône pour de brefs intervalles coupés d'une lieutenance princière ou d'une occupation étrangère. Au total, 17 changements de gouvernail. Ces choses ne vont pas sans de sérieux préjudices pour la vie sociale et économique, cela s'entend. Alors les imprimeries chôment, les écoles se réduisent à de petits groupes de disciples réunis autour de quelques maîtres dans les monastères, le nombre des manuscrits est minime. Le rythme de la vie culturelle diminue sous tous les rapports. L'architecture de ces années, par exemple, ne peut s'enorgueuillir que de deux monuments : l'église du couvent de Radu Vodă à Bucarest (1614—1623) et celle de Bălteni-Ilfov (1626), et encore ne s'agit-il dans les deux cas que de « restaurations avec quelques additions » [2].

Ces données sont en concordance avec les critiques du lettré Mathieu de Myres. Celui-ci visita la Valachie. Il passa même un certain nombre d'années à la cour de Radu Şerban et d'Alexandru Iliaş, avant de devenir l'higoumène du monastère de Dealul. Mathieu de Myres constate chez le peuple son absence de déférence à l'égard du clergé, qu'il accuse de mœurs corrompues, ainsi que l'intervention du pouvoir laïc dans les affaires spirituelles, le tout relevant d'une indifférence symptomatique vis-à-vis de la hiérarchie ecclésiastique. En même temps, il constate la nécessité d'une plaidoirie en faveur de la charité et de la chasteté, de la fidélité, de la tempérance, du respect des croyances, ainsi que le besoin de fonder des écoles et d'entreprendre des travaux édilitaires. Et s'il donnait des conseils, c'est que les circonstances les justifiaient, sans quoi sa peine aurait été perdue. « De nos jours, vous ne trouverez en ce pays pas un

[2] Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii în România*, t. II, Bucureşti, 1965, pp. 77—78.

homme instruit, prêtre ou moine ou archiprêtre ou laïc, parce qu'ils n'ont pas où s'instruire. De l'ignorance naissent ensuite mille et cent maux : crimes et sacrilèges s'accomplissent en quantité, inconvenances et confusions de toutes sortes dans les églises ; les prêtres ne savent pas baptiser, ni célébrer la liturgie ; quand vous leur parlez des mystères de la foi, ils restent à s'étonner comme si vous leur parliez de l'autre monde ; leur barbarie est complète, ne sachant que manger les colybes et les gimblettes qu'on leur apporte » [3].

Ajoutons à ces remarques — à propos desquelles il convient sans doute de faire la part des exagérations dues au zèle du prélat et à l'élan poétique de l'écrivain — les renseignements fournis par les documents et les chroniques étrangères de l'époque au sujet des mouvements populaires des années 1617—1618, 1623—1624 et 1629—1632 ; notons également les actes significatifs qui accompagnent ces troubles : incendie des résidences aristocratiques, chasse aux boïards, refus de s'acquitter des impôts, fuite en masse des paysans, insoumission à l'autorité du prince. Rapporté à l'idéologie du temps et à la discipline sociale à laquelle elle visait, le tableau s'annonce plutôt sombre. Il s'agit non seulement d'une irrévérence envers cette idéologie, mais de la franche rébellion contre ses règlements. L'instalabilité politique d'un pays qui, après la «trahison» de Michel le Brave, avait perdu la confiance de la Porte, et l'oppression fiscale croissante [4] expliquent suffisamment les circonstances.

En 1635, Matei Basarab [5] donne le résumé suivant de l'état culturel de son pays : « . . .tout mon pays est hanté par la faim et la soif, non pas

---

[3] Mathieu de Myres, Ἱστορία τῶν κατὰ Οὐγγροβλαχίας τελεσθέντων, in A. Papiu Ilarian, *Tesaur de monumente istorice pentru România*, t. I, București, 1862, p. 370 et *passim*. Ces désordres justifiaient les mesures en vue du rétablissement de l'ordre prises par le Voïvode Leon Tomșa, en 1631 (Bibliothèque de l'Académie roumaine, doc. 67/XLII). Cp. aussi avec les renseignements hautement intéressants relatifs aux mouvements culturels roumains en Transylvanie au XVII[e] siècle fournis par les articles de J. Herepei dans *A daltár XVII szádi szellemi mozgalmaink történetéhez. I. Polgári irodalom és kulturális törekvések a század elso felében. Herepei János cikkei*, Budapest-Szeged, 1965, 627 p.

[4] *Istoria României*, t. III, București, 1964, p. 144 (P. P. Panaitescu). Pour les obligations vis-à-vis de la Porte consulter les études du professeur M. Berza : *Haraciul Moldovei și Țării Românești în sec. XV—XIX*, in „Studii și materiale de istorie medie", 2 (1957), pp. 7—47 ; *Variațiile exploatării Țării Românești de către Poarta otomană în sec. XVI—XVIII*, in « Studii », 11(1958), n° 2, pp. 59—71 et *Regimul economic al dominației otomane în Moldova și Țara Românească*, in *Istoria României*, t. III, pp. 13—24. Réduit au début du siècle, le tribut (*haraci*) de la Valachie sera plus que doublé sous le règne de Matei Basarab. Ajoutons-y la gamme des présents (*peșcheș*) offerts au Sultan et aux dignitaires ottomans, ainsi que les dépenses occasionnées par l'achat du trône et récupérées ensuite par une fiscalité écrasante.

[5] Dans la Préface de l'*Euchologe slave* de Cîmpulung (Dan Simonescu et Damian P. Bogdan, *Începuturile culturale ale domniei lui Matei Basarab*, in *Închinare P. S. Patriarh Miron*, București, 1938, p. 270 ; I. Bianu et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, t. IV, București, 1944, pp. 184—185). Cette « faim spirituelle » apparaît de nouveau deux siècles plus tard dans les notes du voyageur russe, le savant Porfirij Uspenskij, qui visite la Valachie en 1846 (G. Bezviconi, *Călători ruși în Moldova și Muntenia*, București, 1947, pp. 366—367).

celles du pain et de l'eau, mais, selon le Prophète, de nourriture et de breuvage spirituel » ; il constate que «nulle part il n'y a pareille nourriture » et craint que «le besoin des âmes de chez nous ne s'affaiblisse par une famine prolongée ». La cause de cet état des choses réside dans «la diminution des livres saints », par suite «des razzias et investissements fréquents des différents peuples, des infidèles et même de quelques fidèles » —allusion probable aux incursions militaires en Valachie (1611) de Gabriel Báthori, prince de la Transylvanie.

Cependant, ces remarques négatives portent sur le *climat général* de l'instruction et des mœurs roumaines. Les milieux dirigeants, laïcs ou ecclésiastiques, comptaient à cette même époque des personnalités remarquables. Au sein de cette même société qu'il avait critiquée avec tant de rigueur, Mathieu de Myres trouve néanmoins toutes les facilités pour l'accomplissement d'une importante œuvre de calligraphe, de moraliste, de chroniquer et de poète tout à la fois. C'est dans ce milieu que Luc le Chypriote, évêque de Buzău et plus tard métropolite de Hongrovalachie (1603—1629), a pu orner les beaux manuscrits qui devaient établir sa renommée de calligraphe et de miniaturiste. De son temps, l'illustre Cyrille Lucaris, patriarche de Constantinople, fait plusieurs visites en Valachie ; d'autres prélats s'y rendent également en 1615 (Parthène d'Ochride, Jérémie de Kitra, Joachim de Dristra) et en 1616 (Parthène de Grébéna). Les couvents importants avaient pour supérieurs des lettrés grecs (Mathieu de Myres à Dealul, Parthène de Prespa à Snagov) [6], ce qui ne veut pas dire que les lettrés roumains faisaient défaut ; il suffit de nommer en ce sens ce Michel Moxa qui, s'intéressant à l'histoire universelle, traduit en roumain, en 1620, un *Chronographe* slavon.

Les princes de leur côté n'étaient pas étrangers à cette sorte de préoccupations. Nous savons par exemple qu'Alexandre Iliaş a encouragé l'activité de Mathieu de Myres, qui lui dédie d'intéressants *conseils* sur la manière de gouverner, et que Radu Mihnea jouissait d'une instruction de choix, acquise au Mont Athos et à Venise — ce qui implique la connaissance du grec, du latin et de l'italien. Paul Strassburgh, ambassadeur suédois de passage à la cour de Leon Tomşa (1629—1632), entend son discours latin traduit, à mesure qu'il le débite, par le prédicateur de la cour, un Grec érudit parlant quatre langues. Ce voyageur, qui de fait n'avait vu que la cour, parle de Bucarest comme d'une ville «très grande et étendue » ;

[6] Pour les clercs lettrés de l'époque, grecs dans leur majeure partie, v. R. P. N. I. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, in « Biserica Ortodoxă Română », 77 (1959), n^{os} 7—10, p. 765 sq. Cp. aussi avec les listes de lettrés du XVII^{e} siècle de I. G. Sbierea, *Mişcări culturale la românii din stînga Dunării în răstimpul de la 1504—1714*, Cernăuţi, 1897, pp. 131—150 et 297—327 et Al. Elian, *Legăturile Mitropoliei Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinopol şi cu celelalte biserici ortodoxe. A. De la întemeiere pînă la 1800*, in « Biserica Ortodoxă Română », 77(1959), n^{os} 7—10, pp. 918—921.

il mentionne dans ses notes [7] les fiers Dalmates de la garde, «les marchandises rares» dont les rues et les marchés regorgent, la richesse agricole, animale et minière du pays, les parties de plaisir de la cour, les fêtes pastorales au son des musiques cachées dans les sous-bois, les fantasias et autres tournois militaires.

Toutefois, ce qui nous importe ici ce sont les remarques portant sur le climat d'idées et les mœurs, et celles-ci concordent avec celles des autres contemporains. Le prince se plaint de «la perversité de ses sujets, de leur âme toujours encline à la rébellion», mais cette critique est certes discutable puisqu'elle est née des incertitudes du règne de Léon en personne, qui se trouvait menacé par les aspirations de Matei Basarab, alors prétendant au trône. Et pourtant, la Valachie disposait, aussi diminuée qu'elle fût par les circonstances défavorables, d'une classe d'hommes cultivés, capables d'assurer la continuité des préoccupations savantes.

Cet état des choses propre aux trois premières décennies du siècle devait continuer dans une bonne mesure sous le règne de Matei Basarab. L'image brillante que nous nous faisons des *conditions culturelles générales* sous ce règne si riche en fondations et textes imprimés, comportant un nombre de beaucoup plus important de lettrés que l'étape précédente, n'est point confirmée par les témoignages contemporains. En 1640, Pietro Deodato-Bakšić trouvait le pays se ressentant encore des dernières guerres, et les recherches récentes ajoutent à celles-ci l'oppression de la fiscalité [8]. Les villages sont dévastés, les églises mal entretenues, les champs non labourés. Le palais princier de Tîrgovişte lui semble «bâti bon marché»; celui de Bucarest est ruiné, ainsi que Strassburgh l'avait remarqué quelques années auparavant [9]. Les communautés catholiques de Cîmpulung, Rîmnic, Tîrgovişte, elles-mêmes, étaient en déclin et la grande église des franciscains, dans la capitale d'alors, était en ruines. En ce qui concerne les moines de Dealul, le missionnaire catholique pense qu'ils «ne sont bons à rien en ce monde», ne sachant pas même lire — critique du

[7] Résumées par N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, t. I, Bucureşti, 1928, pp. 283—287, d'après Timotei Cipariu, «Arhiva pentru filologie şi istorie», 1(1867), pp. 13 sq.

[8] N. Iorga, *op. cit.*, t. II, Bucureşti, 1928, pp. 5—16, d'après *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, t. XXVIII: *Acta Bulgariae ecclesiastica*, Zagreb, 1877, pp. 95 sq. Cf. aussi *Istoria României*, t. III, p. 159 et Damaschin Mioc, *Reforma fiscală din vremea domniei lui Matei Basarab*, in «Studii», 12 (1959), n° 2, pp. 53—85. Les rapports de la Valachie avec la Porte, ainsi que les rapports internes du prince avec les boiards (qui s'étaient constitués en caste nobiliaire, similaire à celle des Polonais et avaient accaparé les hautes dignités, aggravant l'exploitation de la classe paysanne) sont analysés par Eugen Stănescu, *Valoarea istorică şi literară a cronicilor muntene* (étude introductive à l'ouvrage *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian, t. I, Bucureşti, 1961), pp. XXIV sq. et *Regimul politic al dominaţiei otomane în Moldova şi Ţara Românească* (*Istoria României*, t. III, pp. 24—29).

[9] Grigore Ionescu, *op. cit.*, t. II, p. 115. Mais Bucarest semble s'être montrée sous des meilleures couleurs aux yeux des Polonais faisant partie en 1636 de l'ambassade de G. Krasiński (P. P. Panaitescu, *Călători poloni în Ţările Române*, Bucureşti, 1930, pp. 29—32).

reste difficile à accepter entièrement. Pour les moines de Bucarest, il les découvre dans les guinguettes, égalant en ignorance ceux de Tîrgovişte.

Quelques années plus tard, Marco Bandini devait faire en passant quelques remarques analogues, mais avec plus d'objectivité que son confrère dépourvu de sympathie envers un pays «schismatique» [10]. Même la communauté des minorites de Cîmpulung se révèle à ses yeux *sine ullo prorsus spirituali progressu*, motif de scandal pour le prince, les boïards et le reste des citoyens. Les mêmes remarques se retrouvent chez d'autres missionnaires catholiques contemporains; ils y mentionnent également des conversions à l'orthodoxie, voire à l'islamisme — ce qui dénote la décadence religieuse générale, dont les milieux catholiques n'étaient point exempts, bien que par leurs contacts nécessaires avec l'Occident cultivé et grâce à leurs dirigeants spirituels instruits dans les écoles de l'étranger, leur foi fût fondée sur une toute autre culture[11].

Les lettrés du pays constataient non seulement comme Melchisédech de Péloponèse l'ignorance — explicable — de la langue grecque [12], mais, comme Udrişte Năsturel, l'absence des livres [13] et le fléchissement de l'ortodoxie même, voire l'alliance avec les hérétiques. Cette dernière allusion porte sur les événements intervenus en Transylvanie découlant de l'influence de la propagande calviniste à même de contaminer la Valachie [14]. Matei en personne, au bout de douze ans de règne, est obligé de constater que «quelques-uns d'entre nous n'ont pas la moindre idée de l'art des écritures», alors que «d'autres possèdent cet art des écritures, mais ne font pas ce que les écritures commandent» et «d'autres encore lisent les écritures et ne comprennent pas leurs dires», n'acceptant pas les docteurs et n'honorant pas leur devoir d'enseigner aux fidèles [15]. En 1651, le métropolite Ştefan se plaignait de «tant d'ignorance chez quantité de prêtres du pays» notant les reproches adressés aux fidèles et encore plus

---

[10] V. A. Urechiă, *Codex Bandinus*, in «Analele Academiei Române», S. II, Mem. ist., 16(1893—1894), pp. 179—183.

[11] G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII*, Roma, 1925, pp. 91—92 (tirage à part du *Diplomatarium italicum*, I, 1925). L'ignorance et les mauvaises mœurs des moines catholiques de Valachie sont également mises en cause par Pantaléon Ligaridès, v. G. Călinescu, *Altre notizie*, in *Diplomatarium italicum*, II, 1930, doc. XX (2 décembre 1648).

[12] Dans la Préface des *Enseignements*, Cîmpulung, 1642, rédigée par Udrişte Năsturel (I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche*, t. I, Bucureşti, 1903, p. 127).

[13] Préface de l'*Anthologion slavon*, Cîmpulung, 1643 (I. Bianu et N. Hodoş, *ibidem*, p. 134).

[14] Préface de l'*Evangile didactique*, Govora, 1642 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 121). Mais Bakšić savait que la jeunesse roumaine fréquentait les écoles des «hérétiques» (calvinistes) de Transylvanie et Pantaléon Ligaridès écrit contre eux cinq «enseignements» (V. Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, in «Revue des études sud-est européennes», 1(1963), n^{os} 1—2, p. 37, n. 95 et p. 38). V. aussi chez Şt. Meteş, *Istoria Bisericii Române din Transilvania*, 2^{e} éd., t. I, Sibiu, 1930, p. 394, n. 1.

[15] La Préface de l'*Evangile didactique*, Dealul, 1644 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, pp. 145—146).

aux officiants qui ne savaient pas administrer le saint sacrement «à cause de leur gaucherie et de leur grossièreté »[16].

Ces critiques de la part des lettrés du temps laissent place à la conclusion que *«l'époque de Matei Basarab » n'avait pas encore produit le redressement culturel, religieux et éthique général, mais que les facteurs capables de l'accomplir : le prince, les boïards et le clergé, en ressentaient le besoin.* De cette préoccupation de la classe dirigeante devaient naître dans la période que nous avons en vue les initiatives — de valeur inégale, de conceptions nuancées — qui visaient à propager l'instruction et à redresser les mœurs d'un peuple abaissé à ce point où les réformes s'avèrent d'une extrême urgence.

2. LA POLITIQUE CULTURELLE DE MATEI BASARAB : REDRESSEMENT PAR LA TRADITION

Dans un pays encore écrasé sous le poids de trente années d'instabilité politique et dont les institutions traversaient une phase de pénible relâchement, quelles pouvaient être les mesures aptes à assurer le redressement culturel souhaité par le premier prince disposant d'une paix relative et d'une longue administration, soutenue de moyens financiers appréciables ? *Matei Basarab fait appel à la tradition de ses devanciers. Son programme est celui du siècle précédent* : il comporte donc de multiples appuis accordés à l'Eglise par la construction d'édifices neufs, ainsi que par la réforme de la vie monastique, l'impression des livres de culte et l'enseignement — plafonné d'abord aux besoins du clergé officiant ou des secrétaires de la chancellerie princière, plus développé ensuite, mais toujours dans le sens traditionnel qui était celui de la Contre-Réforme, au bénéfice de la jeunesse aristocratique du pays.

Pareille conception politique de la culture ne saurait surprendre. En effet, selon Nicolae Iorga, dans l'une de ses larges vues d'ensemble, Matei, au terme d'une étape trouble et décadente «voulait ressusciter le passé, ce passé de richesse, de glorie, de puissance, d'orgueil et d'instruction. Regardant en arrière, à travers les âges, il voyait se dresser à distance d'un siècle un visage de saint portant la couronne du monde, qui rétablit la paix dans le pays, la fraternité, parmi les boïards, construit des églises, encourage les métiers et la bonne science des lettres : c'était l'autre Basarab, Neagoe. Matei Basarab voulait ressembler à Neagoe Basarab. Et les lettres slavonnes faisaient également partie de l'héritage de celui-là.

---

[16] La Préface du *Mystirio sau Sacrament*, Tîrgovişte, 1651 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 181).

Elles étaient oubliées de tous, comme les coutumes et les bonnes habitudes avaient été oubliées de tous : il désirait les ressusciter, comme ces dernières, estimant — et ce fut là sa faute — que toutes étaient également nécessaires aux progrès de son peuple »[17].

Sans doute, parmi ses prédécesseurs, Matei ne pouvait il choisir meilleur modèle que Neagoe Basarab, avec lequel il aimait à être comparé[18]. D'autre part, le monde de l'Europe orientale contemporaine lui proposait pour modèle brillant Kiev et ses initiatives, avec pour but le rétablissement de la tradition orthodoxe, grâce aux nouveaux moyens importés par le Moldave Petru Movilă (Pierre Mogila) : écoles, éducation, imprimeries.

Pour des raisons politiques, Matei, comme on le sait, n'entretenait pas de relations trop étroites avec la Porte, alors engagée dans des conflits en Orient et protégeant son adversaire de Moldavie, le prince Vasile Lupu. Ses rapports avec le patriarcat œcuménique étaient plutôt officiels : il en appelait à celui-ci seulement pour obtenir la ratification de quelques décisions princières, comme ce fut le cas pour l'avènement du métropolite Ştefan en 1648 ou pour sa déposition en 1653 [19]. Les établissements religieux grecs perdent une bonne partie de leurs revenus roumains en 1639—1641, par l'acte qui devait les évincer de leurs droits sur les grands couvents du pays, tout en leur laissant la jouissance de quelques legs [20]. Après plus de quarante années d'étroites relations avec le monde grec, l'intérêt de la culture roumaine se porte maintenant vers l'orthodoxie slave. De manière indirecte, la Valachie subit pour quelque temps l'influence de la Contre-Réforme qui, sans conséquences doctrinales, fut néanmoins sensible sur le plan culturel. La politique de Matei Basarab tâche donc d'être une politique de *restauration*. Elle est menée non seulement au profit des Roumains, mais des peuples slaves de l'Europe du Sud-Est aussi, en tant que « races apparentées à la nôtre par leur foi et ayant le même illustre dialecte slavon comme langue : les Bulgares, les Serbes » [21]. Et ce profit se traduit par des fondations, des legs, des livres.

---

[17] N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor pînă la 1688*, in *Studii şi documente privitoare la istoria românilor*, t. VII$_3$, Bucureşti, 1904, p. CXXX.

[18] « ...Lequel des princes antérieurs du pays, sauf celui de la lignée et de la famille très illustre dont votre très noble Splendeur descend par ses aïeux c'est-à-dire le très bon Basarab Neagoe de jadis. s'est-il montré si porté vers la bienfaisance du pays comme votre trop bonne Altesse?... » (préface d'Udrişte Năsturel à l'*Anthologion slavon*, Cîmpulung, 1635, I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, t. I, p. 132).

[19] Al. Elian, *Legăturile Mitropoliei Ungrovlahiei cu Patriarhia din Constantinopol* .., pp. 921—922.

[20] Cezar Bolliac, *Monastirile închinate din România*, Bucureşti, 1862, pp. 465—490.

[21] Préface au *Psautier slavon*, Govora, 1637 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, t. I, p. 105).

L'ardeur orthodoxe de Matei apporte d'abord un revirement dans l'architecture roumaine. « Le vieux prince fut — sous le rapport du nombre des édifices qu'il a fait bâtir — le plus grand fondateur d'églises de notre peuple ; dans un intervalle à moitié moins long que le règne d'Etienne le Grand, il construit un nombre d'églises et de couvents supérieur à celui-ci : jusqu'à présent l'on en connaît 38, et selon toutes les probabilités ce nombre s'accroîtra » [22]. Dès que le rétablissement des finances — lourdement éprouvées par les dépenses de l'investiture et les dettes de Radu Iliaş — rendra la chose possible, Matei se mettra à bâtir à un rythme particulièrement vif. Nombre des plus importants monuments roumains du XVII[e] siècle — dont les monastères d'Arnota, Brâncoveni, Căldăruşani, Dintr-un lemn, Plumbuita près de Bucarest, l'église St.—Démètre à Craiova, etc. — sont ses œuvres. Ce sont des édifices durables, élégants, joliment décorés, reflétant l'aisance matérielle et la volonté de mécène religieux qui animait leur fondateur. Mais, en même temps, comme il fallait bien s'y attendre, ils décèlent le caractère figé de cette architecture, comprimée dans des moules traditionnels. Les spécialistes notent à propos de ces églises de Matei Voïvode « une certaine absence d'élan créateur, en général manifeste dans la reprise et la conservation des vieilles formes, consacrées, en usage chez les maîtres d'œuvre du siècle antérieur » [23].

Visant toujours à la réforme de la vie spirituelle, Matei Basarab introduit au couvent de Cîmpulung la sévère discipline du cénobitisme (*obštežitija*) [24]. D'autre part, si l'ancien enseignement monastique doit subir une réforme, celle-ci ne se développe pas dans le sens d'un renouvellement complet du programme ; en effet, il ne s'agit que de la réorganisation des écoles conventuelles de Cîmpulung, Dealul, Govora et de celle qui fonctionnait auprès de l'église métropolitaine de Tîrgovişte, mentionnée en 1640—1650 par des voyageurs [25].

---

[22] C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, t. III$_2$, Bucureşti, 1946, p. 969 ; idem, *Matei Basarab, cel mai mare ctitor bisericesc al neamului nostru*, in *Prinos închinat I. P. S. Nicodim*, Bucureşti, 1946, pp. 167—176.

[23] Grigore Ionescu, *op. cit.*, t. II, p. 78.

[24] Dan Simonescu, *Viaţa literară şi culturală a mănăstirii Cîmpulung*, Cîmpulung, 1926, pp. 62 sq.

[25] Victor Papacostea, *O şcoală de limbă şi cultură slavonă la Tîrgovişte în timpul domniei lui Matei Basarab*, in « Romanoslavica », 5(1962), pp. 183—194. Il semble qu'on puisse associer à l'existence de cette école un texte passé inaperçu jusqu'à présent ; il s'agit d'un manuscrit slave du XVII[e] siècle qui mentionne un bienfait d'ordre culturel de Matei, sur l'initiative du métropolite Ştefan (les vers qui suivent sont allégoriques), texte mentionné par Vladimir Čorović, *Узајамне beze и утицаји код старих словенских записа*, in « *Глас српске краљевске Академије* » CLXXVI (1938), S. II, кн. 90, p. 164 : « Matei Basarab notre voïvode a voulu / Que tous boivent à la source et non pas dans un verre. / Auprès de la métropole il l'a ouverte à grands frais. / Cela fut par la fréquente prière du prélat Ştefan » (cf. professeur D. P. Bogdan, in « Revista istorică română », 9(1939), p. 349). Il s'agit, à ce qu'il parait, d'une source de la science, peut-être l'école réorganisée par Matei auprès de la Métropole de Tîrgovişte, ou peut-être un livre — traduit, compose

Après 1646, la cité de Tîrgoviște servira d'asile au trop fameux Pantaléon (Païssios) Ligaridès, alors au service de la Contre-Réforme, lequel conduira pendant plusieurs années, dans cette ville, une école de langues grecque et latine à l'usage des fils de grandes familles avec un programme sur le patron jésuite comportant l'étude de la grammaire, la rhétorique et la logique [26]. Neuve en Valachie par les connaisances qui y étaient enseignées, par l'ampleur de son horizon et par les langues d'enseignement, cette école faisait néanmoins preuve de tendances conservatrices à une époque où l'Ecole œcuménique de Constantinople inscrivait à son programme la philosophie néo-aristotélicienne de Théophile Corydalée, épurée de toute influence scolastique [27]. C'est le postelnic (chambellan) Constantin Cantacuzène qui retient en pays valaque Ligaridès – alors en route pour la Moldavie — en l'engageant comme précepteur de ses fils Drăghici et Șerban ; la lignée des Cantacuzène commence par cet acte du postelnic la série des actions culturelles aux grandes conséquences pour la Valachie.

L'activité typographique reprise, grâce aux moyens techniques supérieurs fournis par Kiev [28] et grâce aussi au papier produit sur place [29],

ou imprimé là. Le problème serait résolu par l'étude du manuscrit en question. décrit par A. Gorskij et K. Nevostruev, *Описание славянских рукописей Московской Синодальной библиотеки*, II, Москва, 1862, p. 192 (la référence de Ćorović devrait elle aussi être vérifiée !).

[26] Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, pp. 7—39. Mais cette école aristocratique pouvait être fréquentée quelquefois, de manière exceptionnelle, par un rejeton de souche paysanne, comme ce fut le cas de Daniel Panoneanul, celui qui a traduit le *Nomocanon* et futur métropolite de la Transylvanie (*ibidem*, p. 37).

[27] *Ibidem*, pp. 14—15 ; cf. aussi Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, 2[e] éd., Thessalonique, 1967, pp. 143—146. L'auteur diminue le rôle de Ligaridès au profit de son confrère, Ignace Pétritsès, contestant le fait que Ligaridès aurait enseigné le latin. La diffusion du latin chez l'aristocratie valaque de l'époque fit également l'objet des préoccupations de B. P. Hașdeu, qui était convaincu qu'au XVII[e] siècle « en Roumanie, la connaissance de cette langue [latine — *V. C.*] était généralement répandue dans la noblesse et le boiard ne sachant pas la langue latine était considéré en Roumanie... une exception » (*O indicație bibliografică*, publiée par Eufrosina Dvoicenco, *Un studiu necunoscut al lui Hașdeu despre traducerea cărții „De imitatione Christi" în 1647*, in « Revista istorică », 18(1932), n[os] 10—12, p. 328). Tout en gardant certaines réserves à l'égard de cette opinion du grand érudit, un peu trop générale et catégorique, il convient de rappeler, outre la connaissance du latin, vérifiée, d'Udriște Năsturel, les connaissances en ce domaine de sa sœur, la princesse Hélène Basarab. Notons sa lettre adressée aux citoyens de Sibiu le 18 mai 1653 (publiée par T. G. Bulat, *O mărturie a Doamnei Elena despre bătălia de la Finta*, in « Revista istorică », 12(1926), n[os] 1—3, pp. 18—19 ; v. aussi le fac-similé, qui témoigne d'une jolie calligraphie latine, chez N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, t. II, București, 1942, p. 97), où elle donne *en latin une libre traduction* du passage des *Proverbes*, 3, 34 (qui diffère de celle de la *Vulgate*) et la datation latine d'après la chronologie orientale *anno mundi creationis*, autant de procédés concluants pour un connaisseur du latin conservant les habitudes, de sa propre culture. De même, l'expression *Deo Peroptimo Maximo* atteste ses lectures chrétiennes en latin.

[28] G. Ștrempel, *Sprijinul acordat de Rusia tiparului românesc în secolul al XVII-lea*, in « Studii și cercetări de bibliologie », 1(1955), pp. 15—40.

[29] M. Popescu, *Fabricile de hîrtie ale lui Matei Basarab*, « Revista istorică română », 7(1937), pp. 384—388.

a pour résultats la parution, sous le règne de Matei Basarab, de 19 livres [30], tous ecclésiastiques, comme de juste. Leur analyse confirme ce que nous savons déjà de la conception culturelle du prince. En effet, de dix-neuf livres, huit sont en slavon, cinq en slavo-roumain (c'est-à-dire que les rubriques sont en roumain, alors que les textes — sauf dans quelques cas exceptionnels sur lesquels nous reviendrons — sont rédigés en slavon) et six en roumain. Mais, des six derniers, *trois seulement* sont publiés « sur l'ordre » du prince : le Code — *Pravila* — de Govora en 1640 (et notons que si « l'ordre » émanait du prince, l'initiative par contre appartenait, en ce qui concerne cet ouvrage, au métropolite Théophile de Hongrovalachie, qui est aussi le signataire de la préface) et les deux éditions de l'Evangile didactique — *Evanghelia cu învățătură* — Govora 1642 et Dealul 1644 ; pour la première de ces deux éditions l'initiative appartient à son traducteur, l'hiéromoine Sylvestre. *Le livre principal de ce règne, le Nomocanon — « Îndreptarea legii » (Tîrgoviște, 1652) — est également le fruit d'une autre pensée, d'une autre ferveur que celle de Matei*, dont le nom est du reste à peine mentionné dans la préface en raison de « sa bonne volonté » et de « son bon conseil ».

Si l'on ajoute aux treize livres slavons et slavo-roumains parus sous le règne de Matei Basarab les manuscrits vieux slaves [31], il devient évident que seul un jugement superficiel peut se permettre d'affirmer que du temps du vieux voïvode « la pensée de travailler encore à des livres slavons a été abandonnée » [32]. Matei n'entendait faire aucune concession en ce qui concerne l'usage de la langue slavonne dans le culte. Les livres slavo-roumains sont là justement pour le prouver. En traduisant les rubriques on reconnaissait que même les prêtres (et d'autant plus le peuple !) ne comprenaient guère le vieux slave ; en même temps, le fait d'avoir conservé en slavon dans ces livres les textes sacrés prouve la ferme volonté d'imposer quand même l'emploi de la langue « sacrée », sans tenir aucun compte

---

[30] Quatre autres livres mentionnés par les bibliographes (I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, t. I, p. 158 et 175 ; I. Bianu et D. Simonescu. *op. cit.*, t. IV, p. 24) comme publiés à la même époque sont néanmoins douteux. Le *Triodion Pentecostarion* de 1644 (signalé par l'archimandrite Leonid) semble avoir été confondu avec celui de l'an 1649 ; l'*Evangile* de 1645 (signalée par Gh. Bran), avec l'*Evangile didactique* de 1644 ; le *Leitourgiarion* de 1646 de Tîrgoviște décrit par Karataev est certainement celui de Dealul de la même année (observation de Șt. Pascu, *O tipăritură munteană necunoscută în secolul al XVII-lea : cel mai vechi ceaslov românesc*, București, 1939, p. 17, n. 1) ; un *Triodion du Carême* de 1649 ne fut jamais publié (v. ci-après, n. 55—56).

[31] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei*, t. I, București, 1959, mss. sl. 13, 175, 192, 194, 199, 204, 213 236, 258, 272. 279 de Valachie, XVII[e] siècle, dont quelques-uns sont luxueusement présentés et munis de préfaces intéressantes (par exemple le n° 13, le *Tetraevangelion* de Căldărușani illustré par le pope Vlaicu en 1643).

[32] N. Iorga, *Istoria literaturii române*, 2[e] éd., t. I, București, 1925, p. 247 ; Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române*, Sibiu, 1930, p. 84 ; Al. Procopovici, *Introducere în studiul literaturii vechi*, Tchernovtsy, 1922, pp. 104—105. Ce dernier auteur revient sur ses opinions dans l'étude *De la Coresi diaconul la Teofil, mitropolitul lui Matei Basarab*, in *Omagiu* à Ioan Bianu. București, 1927, p. 300 sq.

de ce qu'elle était aussi ignorée par le troupeau que par ses bergers. Les huit lexiques du XVII[e] siècle [33], l'enseignement slavon qui continue dans les couvents, la rédaction d'une grammaire slavo-roumaine (un manuel de vieux slave, donc) [34], confirment la direction du programme de Matei Basarab : le livre de culte « ne pouvait quitter sa vieille et lourde bière, la langue slavonne » [35].

D'autre part, le voïvode encourageait les arts de la calligraphie et de la miniature, qui devaient connaître de son temps leur dernière floraison en Valachie. Ainsi, une fois de plus nous avons la révélation significative que cette culture était dominée par la tradition médiévale. Le prince fait sans doute partie de la longue lignée des protecteurs des établissements religieux de l'Orient chrétien, avec ce correctif toutefois qu'il entend diriger vers l'orthodoxie roumaine et slave les subsides qu'il retire aux fondations grecques [36]. Sa cour réservait toujours un accueil des plus bienveillant aux prélats ukrainiens, bulgares et serbes. *Mais toutes ces entreprises par lesquelles le vieux voïvode espérait ressusciter la vie culturelle du pays au XVII[e] siècle s'avèrent désuètes et inefficaces.* Les coordonnées historiques du sud-est de l'Europe s'étaient modifiées ; le soldat ou l'homme politique qu'était Matei le comprenait bien — à preuve sa ténacité militaire, ses relations diplomatiques avec les Autrichiens et les Transylvains, sa fermeté envers la Porte, ainsi que la fière bravade qu'il oppose à Vasile

---

[33] V. Papacostea, *O școală de limbă și cultură slavonă la Tîrgoviște*, p. 191, et les notes 1—4.

[34] Diomid Strungaru, *Gramatica lui Sneotrițki și prima gramatică românească*, in « Romanoslavica», 4(1960), pp. 289—306. A retenir, dans le texte reproduit d'après le ms. roum. 312 de la Bibliothèque de l'Académie, cette intéressante distinction entre les nationalités : « Il est ressortissant d'un pays (*moșie*), celui qui d'après le pays est considéré : Valaque, Moldave, Hongrois, etc. Il est ressortissant d'une nation (*limbă*), celui qui est considéré selon un Etat quelconque, par exemple : Perse de la Perse, Grec de la Grèce, etc. » Staico le grammairien fut le traducteur du premier *Index* de livres interdits (ms. roum. 1 570 de la Bibliothèque de l'Académie, ff. 8[v]—11[r]). Son introduction en Valachie tient naturellement des mêmes préoccupations de fidélité envers l'orthodoxie, de cette pureté doctrinale enfin qui caractérisait la politique culturelle du temps.

[35] N. Iorga, *Istoria literaturii religioase*, p. CLXVII. C'est peut-être pourquoi Mitrofan de Buzău estimait en 1700 que, rapportée à l'œuvre de Constantin Brancovan, les presses de Matei Basarab « n'ont fourni que des fruits rares et pas mûrs» (la préface de l'*Octoékhos*, Buzău ; I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, p. 398).

[36] Pour les subsides accordés aux établissements serbes, v. Emil Turdeanu, *Din vechile schimburi culturale între români și iugoslavi*, in « Cercetări literare», 3(1939), pp. 170—173, et pour celles accordés aux Bulgares, C. C. Giurescu, *Două ctitorii ale lui Matei Basarab în Bulgaria*, in « Revista istorică română», 11—12(1941—1942), pp. 390—391 (il s'agit des églises construites à Vidin et Švitov). Mais l'attention du prince se porte également vers les autres provinces roumaines ; il fait bâtir en Transylvanie l'église de Porcești, accordant aussi d'autres bienfaits (Șt. Meteș, *op. cit.*, pp. 353—356, 416, 426), et en Moldavie celle de Soveja (C. C. Giurescu. *Istoria românilor*, t. III_2, p. 975). Les dons octroyés au Mont Athos sont consignés par T. Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfîntul Munte Athos*, Sibiu, 1940 (*index*) ; pour d'autres établissements orientaux voir Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul Ortodox*, 2[e] éd., București, 1937, pp. 26—27, 32, 49, 51.

Lupu ou les encouragements qu'il réserve à toute audace balkanique [37]. *Il était par contre absolument fermé — à cause de ses conceptions désuètes — au rôle croissant des idées nouvelles dans la société roumaine et à la pensée qu'elles devaient nécessairement amener un changement dans son évolution.* Cette manière de se cramponner aux traditions d'une culture d'expression slavonne et de contenu exclusivement religieux définit assez le sens d'une politique que I.G. Sbiera appelait — peut-être avec une excessive sévérité — « le parti de l'obscurantisme et de la conservation des vieilles coutumes » [38].

Il serait injuste cependant de nier à Matei Basarab, à cause du traditionalisme de sa politique, *la conviction qu'il a mise dans l'accomplissement de son programme de redressement culturel* et de négliger les fruits de ce programme. Les exemples de conceptions dévancées par les réalités historiques abondent dans les phases de transition de l'histoire culturelle. Ce qui diminue l'efficacité des entreprises de Matei Basarab est son insistance à conserver le vieux slave dans le culte. Mais cela ne veut point dire qu'il conteste le rôle de l'écriture en roumain, *en dehors du culte.* Preuves en sont les Codes (*Pravile*), les documents (toujours en roumain) et en général tous les écrits et tous les textes imprimés où *la fonction de l'écriture est de communiquer*, fonction liée à la complexité des relations sociales. La diffusion de l'enseignement étant tout aussi nécessaire, il fait toujours appel à cette intention *aux livres de catéchisme roumains*, comme on a pu le voir. Sous le règne de Matei Basarab, la politique de l'imprimerie se dessine donc comme fort réaliste : *elle ne néglige point le besoin des Roumains de pouvoir communiquer par écrit.*

Déjà à la fin du siècle précédent, l'activité de Coresi témoignait de la conviction des lettrés roumains que la langue de l'Eglise — qui pouvait demeurer le vieux slave — devait se différencier de la langue de l'enseignement — laquelle ne pouvait être que le roumain. *Imprimant des ouvrages parénétiques en roumain, Matei adopte cette conviction plus ancienne, appartenant au champ de l'initiative privée et encouragée par le prosélytisme calviniste, l'intégrant dans la politique des dirigeants de la Valachie* [39].

---

[37] *Istoria României*, t. III, pp. 165—168 (P. P. Panaitescu); I. Sîrbu, *Mateiu Vodă Băsărabas auswärtige Beziehungen, 1632—1654*, Leipzig, 1899; I. Lupaş, *Politica lui Matei Basarab*, in « Studii », *Conferinţe şi comunicări istorice*, t. I, Bucureşti, 1927, pp. 139—164.

[38] I. G. Sbiera, *Mişcări culturale la românii din stînga Dunării*, pp. 24—25.

[39] Le fait semble avoir était compris par Chesarie de Rîmnic, qui, ignorant les anciennes traductions manuscrites, savait en 1778 que « la traduction [des livres en langue roumaine — *V.C.*] a commencé sous le règne de Matei Voïvode Basarab » (Préface du *Ménée de Novembre*, Rîmnic, 1778, chez I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, t. II, Bucureşti, 1910, p. 227). C'est le lieu de remarquer que l'introduction de la langue roumaine dans l'exercice du culte est *un cas absolument particulier*, dans l'histoire ecclésiastique et culturelle de l'Europe. Aux côtés des Eglises réformées (pour lesquelles l'adoption de la langue parlée par le peuple constituait un principe confessionnel) *l'Eglise roumaine est la seule entre les Eglises chrétiennes d'Europe qui appartiennent à la vieille tradition à avoir écarté l'ancienne « langue sacrée », la remplaçant par la langue vivante du peuple.* Le fait s'explique par la position spéciale des Roumains, obligés — bien qu'ils fussent d'origine et de langue romanes — d'écouter

Loin de monopoliser l'écriture, l'usage du slavon est désormais *limité au domaine religieux.* L'éducation (au moyen des codes et des livres parénétiques) étant poursuivie dans la langue du peuple, il devient évident pour tous que l'écriture slavonne ne saurait plus couvrir entièrement, comme naguère, le champ de la culture. *C'est ainsi qu'est née la distinction entre le livre religieux inintelligible et le livre parénétique « à la portée de tous ».* L'introduction du roumain dans l'Eglise quelques dizaines d'années plus tard sera l'expression d'une réalité enfin reconnue, une concession faite à la langue populaire et en même temps la preuve du désir de conserver à l'Eglise intact son rôle antérieur dans l'instruction et l'éducation du peuple.

3 LA CONCEPTION CULTURELLE D'UDRIȘTE NĂSTUREL: PROMOTION D'UN HUMANISME ROUMAIN DE LANGUE SLAVONNE

Le climat imprimé à sa politique par Matei Basarab et qui exprimait, comme on l'a déjà dit, « le triomphe de la vieille aristocratie » [40], laissait néanmoins place à d'autres initiatives culturelles. Aux côtés des vieux boïards qui, ainsi que Preda Brancovan le faisait, élevaient des églises et chantaient aux offices, lisaient les *Psaumes* et buvaient à table au Christ et à sa Sainte Mère[41] ; aux côtés d'un voïvode qui achetait des reliques saintes à « un métoque du Mont Athos » en Valachie [42] et voyait son nom mentionné (comme protecteur, naturellement) dans le livre-talisman *Abagar* de l'évêque bulgare Stanislavov [43], se dresse, travaillant éclairé par une conception nouvelle de la culture et doué de moyens littéraires supérieurs, le beau-frère de Matei Basarab, le deuxième logothète Udriște Năsturel [44].

des siècles durant la messe servie dans une langue étrangère. Le problème ne pouvait certes se poser ni pour les Slaves de l'Est ni pour ceux du Sud, ni pour les orthodoxes grecs. L'audace des Roumains (mal vue par le patriarcat œcuménique) exprime une attitude ecclésiale réaliste, que les chrétiens arabophones de Syrie et du Liban manifestent *à la même époque*, abandonnant le syriaque pour l'arabe parlé par le peuple (S. Salaville, *Les liturgies orientales*, t. I, Paris, 1932, pp. 44–46 ; V. Cândea, *Une politique culturelle commune roumano-arabe au début du XVIII[e] siècle*, in « AIESEE Bulletin », 3(1965), n° 1, p. 53). Mais on ne pourrait accepter les explications de R. Bousquet, *Le roumain langue liturgique* in « Echos d'Orient », 4(1901), p. 35, ni celles de Salaville, *op. cit.*, pp. 42–44 pour l'introduction du roumain dans l'exercice du culte. En ce qui concerne d'autres « nationalisations » du culte orthodoxe (chez les Estoniens, les Lettons ou dans les territoires de mission), intervenues à une date plus récente, v. *ibidem*, p. 47.

[40] Victor Papacostea, *O școală de limbă și cultură slavonă la Tîrgoviște*, p. 183.

[41] Paul d'Alep, *Călătoriile patriarhului Macarie al Antiohiei, 1653–1658*, traduction roumaine d'Emilian Cioran, București, 1900 et N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, t. I, pp. 347–348.

[42] T. Bodogae, *op. cit.*, p. 99.

[43] Roma, 1641, cf. V. Bogrea, *Între filologie și istorie*, in *Anuarul Institutului de istorie națională*, Cluj, 1(1921–1922), p. 322.

[44] Essentielles, entre les études concernant la vie et l'œuvre d'Udriște, demeurent les contributions de P. V. Năsturel, dans la préface à l'édition *Viața Sfinților Varlaam și Ioasaf*, București, 1904, pp. XI–LIX et l'étude intitulée *Genealogia Năsturelilor*, in « Revista pentru

Son portrait ne se dégage jusqu'à présent que de quelques témoignages contemporains, qui louent en lui l'homme « ami du savoir et respectueux de la juste foi »[45]. On le rencontre dès 1625 à la chancellerie princière, préposé d'abord à la copie des documents[46] et ensuite, avec le temps, à la rédaction au nom de Matei — à celui de la princesse Hélène aussi, ainsi qu'au nom d'autres grands personnages également — des Préfaces (*Predoslovia*) des livres slavons ou roumains imprimés après 1635. Il était capable de faire des vers en vieux slave et de « conseiller » les traducteurs[47]. Sa culture slavonne a été expliquée par des études poursuivies à Kiev, mais la chose n'est pas encore prouvée de manière péremptoire[48]. Quant à sa culture latine, une preuve incontestable en est fournie

istorie, archeologie şi filologie», 11(1910), Ire partie, pp. 293—330, ainsi que celle de P.P. Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les Principautés Roumaines*, in *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France*, 1926, première partie, pp. 36—48, sans négliger non plus les ouvrages cités ci-après.

[45] Le métropolite Varlaam, dans la préface à *Răspunsul împotriva catihismului calvinesc*, Mănăstirea Dealului (?), 1645; cf. I. Bianu et. D. Simonescu, *op. cit.*, t. IV, p. 192.

[46] *Documente privind istoria României. B. Ţara Românească, veacul XVII*, t. IV, Bucureşti, 1956, pp. 482—483, n° 498. Leur liste, chez P. V. Năsturel, *op. cit.*, p. 293 sq, L'on peut ajouter aux remarques sur la manière dont il écrivait son prénom : Udrişte, Uriil. Orest (*ibidem*, p. 314, n. 7) la graphie *Nasturel* constante dans les premiers actes (*ibidem*, les fac-similés des pp. 294—295) et dans la préface de *Pravila* de Govora (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 109). P. Ş. Năsturel, signale également la forme *Năsturelovici*, ainsi qu'une signature en caractères latins sur le mur de l'église de Hîrlău (*Însemnări din Hîrlău şi împrejurimi*, in «Monumente şi muzee», 1 (1958), p. 220, n. 5).

[47] P. P. Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila*, pp. 40—41, lui attribue aussi la traduction de l'*Evanghile didactique* de Govora, 1642. Mais la préface citée à cette fin (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, pp. 121—123) n'est pas concluante. Udrişte y est mentionné en tant que «conseiller», «surveillant» et préfacier (*predoslov*) de l'édition. Il serait surprenant qu'une personne qui aimait souligner même ses contributions en tant que préfacier ait négligé de signer une traduction faite par lui et de donner des explications sur la manière dont il l'aura composée. L'hypothèse concernant la reprise pour une «rédaction littéraire» de *Răspuns la catihismul calvinesc*, a été énoncée (par Liviu Onu) dans *Istoria literaturii române*, t. I, Bucureşti, 1964, p. 371. Récemment, P. Ş. Năsturel a avancé une hypothèse intéressante qui fait d'Udrişte l'auteur (du moins l'auteur moral) de la traduction roumaine des conseils du prince Neagoe Basarab à son fils, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie* et de la *Viaţa sfîntului Nifon, patriarhul Constantinopolului* (*Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople*», in «Revue des études sud-est européennes», 5(1967), pp. 63—67).

[48] Ceux qui ont cru dans la réalité de telles études sont : P. V. Năsturel, *op. cit.*, p. XLI (en Occident aussi), N. Iorga, *Doamna Elina a Ţării Româneşti ca patroană literară*, in *Academia Română. Memoriile Secţiunii istorice*, s. III, 13(1932—1933), p. 6 (envoyé par Gabriel Movilă, prince de Valachie en 1616 et en 1618—1620 et frère de Petru Movilă), C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, III_2, p. 921, G. Bezviconi, *Călători ruşi în Moldova şi Muntenia*, Bucureşti, 1947, p. 54, n. 1 (d'après A. Jacimirskij); le même dans *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-ruse*, Bucureşti, 1958, p. 73 (où il avance aussi la supposition d'études poursuivies à Ostrog). P. Ş. Năsturel reprend ces hypothèses dans son article *Însemnări din Hîrlău şi împrejurimi*, p. 220. Mais il ne faut pas négliger non plus la possibilité qu'il avait de poursuivre cette sorte d'études dans son propre pays, car les maîtres de slavon ne faisaient point défaut aux couvents roumains et quant à ceux de latin, les couvents catholiques y étaient eux aussi bien pourvus. Udrişte en personne raconte dans la préface de l'*Imitatio Christi* (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, t. IV, p. 197) les débuts de son apprentissage du latin, après la découverte d'un exemplaire de cette œuvre : « m'exerçant sans cesse, le jour et la nuit» et « non seulement de la sagesse des livres écrits, mais par des conversations opportunes ou importunes avec tous ceux qui connaissaient cette langue de manière naturelle et non artificiellement», avec ceux donc qui la parlaient couramment, c'est-à-dire

par la traduction qu'il fit en vieux slave de l'ouvrage attribué à Thomas à Kempis, l'*Imitatio Christi* (Mănăstirea Dealul, 1647), dans l'introduction duquel il parle de «son grand et fervent...amour pour la langue romaine ou latine, visiblement apparentée à la nôtre»[49]. Ses préoccupations littéraires sont confirmées par la version roumaine qu'il donne de la *Vie des saints Barlaam et Joasaph*, ouvrage attribué à St. Jean Damascène.

Udriște Năsturel était un personnage qui avait beaucoup voyagé. En dehors des autres contrées habitées par les Roumains — Moldavie et Transylvanie — il a visité la Hongrie et la Pologne, comme ambassadeur de son beau- frère. Il pouvait jouir dans la société valaque de l'époque d'un commerce d'idées des plus élevées, avant comme partenaires le postelnic Constantin Cantacuzène, son collègue au Divan, ou le métropolite Varlaam de Moldavie, Ștefan de Hongrovalachie et sa propre sœur aussi, la princesse Hélène étant une personne cultivée. Parmi les lettrés étrangers qui avaient visité son pays, il connaissait les Grecs Gabriel Blassios, Meletius Syrigos, Pantaléon Ligaridès, Ignace Petritsès; le Ruthène Arsène Suhanov; maître Grégoire le précepteur[50]; les Serbes Longin et Sava Brancović ou Gabriel, patriarche de Peć; Michel, métropolite de Kratovo[51]; le Croate Raphaël Levaković, avec lequel il était en correspondance sur des problèmes religieux[52]. Il connaissait également, entre les prélats chrétiens du Moyen-Orient, le patriarche Macaire d'Antioche et son secrétaire, l'archidiacre Paul d'Alep.

L'historiographie roumaine induit donc de tous ces éléments qui le concerne qu'une remarquable formation littéraire et humaniste était sa part; mais pour le moment, celle-ci n'est attestée que par ses connaissances du latin et la haute estime où il tenait cette langue, auxquelles s'ajoutent les rares références à des motifs classiques relevés dans les préfaces qu'il écrivit[53]. Il y a toutefois un document littéraire d'une grande valeur pour l'histoire de la culture roumaine de l'époque, attestant à quel point les préoccupations humanistes pouvaient être présentes

---

les missionnaires catholiques. Ajoutons-y le fait que sa sœur Hélène témoigne une application similaire pour le slavon (patronnant des livres dans cette langue) et le latin (dont elle pouvait s'en servir pour écrire). Autant de faits à l'appui de ce que ces langues pouvaient être alors apprises en Valachie aussi et non seulement dans les écoles de Kiev, où du reste la princesse ne pouvait avoir eu en aucun cas accès.

[49] *Loc. cit.*

[50] P. P. Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila*, pp. 38—39; Victor Papacostea, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, p. 20 sq.

[51] Emil Turdeanu, *art. cit.*, p. 174. Sur Longin Brancović, v. aussi Șt Meteș, *Istoria bisericii românești din Transilvania*, 2e éd., t. I, Sibiu, 1935, pp. 244—246. Les marchands serbes et croates de Valachie sont également mentionnés par N. Iorga, *Doamna Elina*, p. 66.

[52] P. V. Năsturel, préface de *Vieața sfinților Varlaam și Ioasaf*, pp. LVI—LVIII.

[53] Udriște compare la longévité qu'il souhaite à son beau-frère avec «les années de Nestor» (la préface à l'*Anthologion slavon* de 1643, I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, p. 132) et il sait que «la louange grandit la bienfaisance», citation prise aux livres sapientiaux (*ibidem*).

même dans une culture d'expression slavonne, chez les lettrés valaques du milieu du XVII^{e} siècle. C'est la préface, non encore traduite en langue moderne, du *Pentecostarion* publié à Tîrgovişte, en 1649 [54].

Les auteurs de l'ouvrage consacré à la bibliographie roumaine ancienne (*Bibliografia românească veche*) ont signalé et décrit dès 1903 ce livre liturgique, publié par les soins et aux frais de la princesse Hélène, épouse de Matei Basarab. Une confusion, mise au point par Nicolae Iorga seulement en 1932 [55], induisit les auteurs de la bibliographie susmentionnée, I. Bianu et N. Hodoş, à croire à l'existence de deux éditions distinctes de ce livre : le *Pentecostarion* de 1649 d'une part et le *Triôdion du Carême*, signalé par Undolski et Karataev [56], de l'autre. Bien que le titre de l'édition de 1649 soit celui de *Triôdion*, son contenu prouve qu'il s'agit du livre liturgique orthodoxe qui sert pendant la période précédant la Pentecôte[57].

Les chercheurs qui s'en sont occupés jusqu'à présent ont négligé de mettre en valeur le contenu de cette préface du *Pentecostarion* de la princesse Hélène. En effet, les bibliographes, renonçant à reproduire le texte slavon et à le traduire, se sont bornés, pour toute explication, à dire qu'il s'agit d'un « contenu religieux » [58]. Dans le mémoire que nous avons déjà cité [59], Nicolae Iorga reproduit le texte slavon, en énumérant quelques motifs et figures littéraires aptes à prouver les connaissances classiques de l'auteur supposé de la préface : Udrişte Năsturel. Mais Nicolae Iorga non plus ne donne pas la traduction intégrale du texte. Plus tard, Dan Simonescu partant de renseignements fournis par P.P. Panaitescu, tente d'expliquer l'hésitation de nos chercheurs à traduire ce texte : la préface du *Triôdion* « a un contenu d'une grande importance culturelle, mais elle est rédigée dans un slavon plein d'erreurs, par un bien faible connaisseur de la phrase slavonne, et par là intraductible » [60]. P.P. Panaitescu attire une fois de plus l'attention sur la valeur insigne pour l'histoire de la culture roumaine ancienne de la préface du *Pentecostarion*, qui comporte « nombre d'allusions à la mythologie gréco-romaine », tout en insistant aussi sur les difficultés qui s'opposent

---

[54] Décrit par I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, t. I, pp. 171–175 ; I. Bianu et Dan Simonescu, *op. cit.*, t. IV, pp. 200–201. L'existence de ce livre, dont il avait pris connaissance par D. Iarcu, était mise en doute par I. G. Sbiera, *Mişcări culturale...*, p. 94.

[55] *Doamna Elina*, p. 57, n. 1.

[56] I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 175, n° 56.

[57] Les compositions hymnographiques du *Triôdion* et du *Pentecostarion* sont similaires du fait que dans ces deux livres canoniaux elles ont chacune trois odes. D'où leurs titres de *Triôdion du Carême* et *Triôdion de la Pentecôte* (ou *fleuri* ou *Pentecostarion*). V. S. Salaville, *Les liturgies orientales*, t. I, Paris, 1932, pp. 188–189 et V. Mitrofanovici–T. Tarnavschi, *Liturgica Bisericii Ortodoxe*, éd. N. N. Cotlarciuc, Tchernovtsy, 1929, pp. 268–269.

[58] *Op. cit.*, p. 173.

[59] *Doamna Elina*, pp. 58–61.

[60] I. Bianu et Dan Simonescu, *op. cit.*, t. IV, pp. 200–201.

à la traduction d'un texte « écrit de manière si inintelligible qu'il n'a aucun sens en maints endroits » affirmation en réalité inexacte [61]. Il y a là, en tout cas, un nombre suffisant d'arguments faits pour éveiller l'intérêt pour ce texte à peu près inconnu.

Le livre, imprimé sept ans après la dernière édition de Petru Movilă (Kiev 1642) à l'intention des moines de Chilandar désireux d'avoir un texte épuré selon les exigences de l'orthographe serbe [62], marque un tournant dans l'histoire de la bibliographie slave et Šafařik en parle comme du « livre ecclésiastique le plus volumineux après les *Ménées* de Božidar Vuković » [63]. Nicolae Iorga le considère comme faisant partie du programme de livres imprimés en slave de Matei Basarab, programme auquel les missionnaires catholiques des Balkans cherchaient — avant que le prince valaque se fût tourné vers Kiev [64] — de donner une direction uniate. Un moine serbe, Jean Gonionitza, se déplaça à Tîrgovişte afin de surveiller l'impression de l'ouvrage et il y travailla de concert avec les imprimeurs indigènes. L'ouvrage fut ensuite diffusé en Bosnie, à Sarajevo, à Pekra [65]; en Russie, en Ukraine [66], ainsi qu'à Chilandar, comme de juste [67].

Une épigramme de quatorze vers de 13 syllabes-métrique employée en Pologne par Jan Kochanowski et chez les Roumains par le métropolite Dosithée [68], ainsi que par Năsturel [69] dans d'autres dédicaces versifiées, précède l'intéressante préface dont nous parlons. Sans porter

[61] P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română*, Bucureşti, 1965, p. 194. Les difficultés du texte proviennent de la langue archaïsante et du style rhétorique de l'auteur. Comme on peut le voir dans notre traduction (que M. Damian P. Bogdan a eu l'extrême ogligeance de revoir du point de vue du texte slavon — obligeance pour laquelle nous lui sommes profondément reconnaissants), les obscurités du texte bien que difficiles ne sont point impossibles à vaincre, dans leur majeure partie. Nous serions heureux de saluer toute suggestion apte à améliorer la traduction que nous proposons, en la rendant plus intelligible — c'est pourquoi nous avons jugé utile de publier ici le fac-similé du texte slavon.

[62] En quoi ces modifications résidaient-elles v. chez St. Novaković, *Српски штампари у Румунији*, in « *Годишњица Никола Чупича*, 17(1897), pp. 341—348. Le besoin d'une nouvelle édition en Valachie était moins absolu, puisque les éditions précédentes, de 1631 et de 1642, circulaient encore, ainsi qu'A. Jacimirskij a pu le constater plus tard (v. G. Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-ruse*, p. 76). A. Odobescu avait découvert en 1860 un exemplaire du *Triôdion* kievien de 1631 au couvent de Bistriţa (*Opere*, t. II, Bucureşti, 1967, p. 417).

[63] Cf. B. P. Hasdeu, *O indicaţie bibliografică*, chez Eufrosina Dvoicenko, *art. cit.*, p. 327.

[64] N. Iorga, *Doamna Elina*, pp. 64—66.

[65] E. Turdeanu, *art. cit.*, p. 170.

[66] I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 175.

[67] N. Iorga, *art. cit.*, p. 67.

[68] Le *Psautier en vers*, Uniev. 1673, ps. 6, 7, 12, 28, 29 (éd. I. Bianu, Bucureşti, 1887, pp. 22—26, 38—39, 86—100); R. Ciocan, *La genèse du Psautier de Dosithée*, in « Balcania », 7(1944), 2e partie, p. 437.

[69] V. par exemple les épigrammes slavonnes de Năsturel dans la *Pravila* de Govora, 1640 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 109), l'épigramme roumaine de l'*Evangile didactique*, Mănăstirea Deal, 1644, (*ibidem*, p. 145), celles slavonnes de l'*Imitatio Christi*, Mănăstirea Dealul, 1644, (*op. cit.*, t. IV, p. 195).

aucune signature, ces vers font l'éloge de la patronne du livre, dont le nom proviendrait — comme l'auteur le croit — du vocable grec ἔλεος « pitié, charité ».

Adressée aux bénéficiaires de cette édition, les moines de Chilandar, la préface a pour thème la générosité. Comme c'était toujours le cas lors des libéralités des souverains chrétiens du Moyen Age, l'accent porte sur le fait que cette nourriture spirituelle est accordée sur leur demande aux pieux moines athonites au prix des prières qu'ils élèveront désormais pour la princesse Hélène et son époux, le voïvode Matei. Les arguments et les exemples que l'auteur cite à la suite des fragments bibliques accoutumés seraient bien à même de surprendre si le texte n'était pas celui d'un érudit, d'un humaniste bien décidé à se soustraire aux canons classiques de la littérature ecclésiastique orientale, pour sacrifier à un autre classicisme : celui de sources gréco-latines.

Tout au long des cinq pages que comportent l'Epigramme et la Préface, l'auteur part presque exclusivement d'arguments fondés sur l'autorité des auteurs de tout premier rang de l'Antiquité [70]. Il est au courant de la théorie que le *Cratyle* de Platon donne en ce qui concerne les noms primitifs assignés, selon sa nature, à chaque être ; il se réfère au symbolisme pythagoricien des nombres, pour prouver comment le « *Pentecostarion* [le nombre 50] est un nombre parfait ». Il compare la vie calme d'un couvent bien dirigé avec « les jours alcyoniens » ; les dons surnaturels sont pour lui ce « lait d'oiseaux » mentionné par Aristophane dans ses comédies — *Les Guêpes* et *Les Oiseaux*. Il combat les prétentions incongrues, évoquant l'impudence des Cariens qui ne respectaient pas les *anthestéries* ou l'avertissement d'Anthisthène (mentionnés par Diogène Laërce) qui conseille « d'avoir confiance plutôt dans les corbeaux que dans les flagorneurs ».

Pour notre érudit, la générosité est inépuisable comme « l'Arche intarissable de la grâce », selon la parole de Simonide de Céos. Le livre que la princesse Hélène offre aux moines de Chilandar est l'antidote de l'affliction comme le remède νηπεγθής, employé par la belle Hélène de Troie, comme l'herbe μώλυ de la magicienne Circée — prétexte à citer de longs passages de l'*Odyssée*, ce qui témoigne de la fréquentation assidue de l'œuvre d'Homère. La vertu de bienfaisance est fondée sur des idées prises à *L'Ethique à Nicomaque* d'Aristote ; elle est illustrée par les *Elégies* de Théognis de Mégare, la *Géographie* de Strabon, les *Vies des Césars* de Suétone. La difficulté de pratiquer cette vertu, l'auteur la retrouve une fois de plus dans l'œuvre de Platon (ou de Théognis), et la manière parfaite de sa mise en œuvre, dans le résumé donné par Diogène

[70] V. l'annexe avec le texte de la Préface (*Predoslovia*).

Laërce de l'enseignement d'Aristote en ce qui concerne les trois biens : spirituels, corporels et extérieurs. Le destin y est mentionné sous le nom qu'il porte dans le *Phédon* ou le *Gorgias* : ἡ εἱμαρμένη. La gratitude est comparée aux « trompettes tyrrhéniennes », la modestie de la personne qui distribue des libéralités se recommande de l'autorité de Plutarque (*Œuvres morales*) ou de Lucien (dans ses *Saturnale*, Τὰ πρὸς Κρόνον). L'auteur semble connaître ce que « solécismes » veut dire (mais en l'occurrence leur mention dans « la langue sicilienne » est une erreur) ; il connaît le sens de ce qu'on appelle « expression laconique » ; dans sa conclusion qu'il appelle « colophon », il compare les vierges sages aux Amazones, unies par les liens de la grâce plus fortement qu'avec les « nœuds de Gordion ».

Les références bibliques, ainsi que l'appel à la patrologie ne pouvaient manquer, naturellement, dans la préface d'un livre liturgique. Mais, essentiel pour l'esprit et la conception littéraire de l'auteur nous semble le fait que pour cinq citations de la *Bible*, il y en a plus d'une vingtaine empruntées à la littérature de la sapience et aux classiques de l'Antiquité. Selon nous, *nous sommes en présence du premier texte de la littérature médiévale roumaine concentrant en quantité les moyens d'expression propres à l'humanisme.*

Qui est (qui pouvait être ?) l'auteur de ce texte singulier ? Nicolae Iorga [71] et P. P. Panaitescu [72] ont répondu à cette question en indiquant sans la moindre hésitation le plus savant des lettrés valaques du XVII[e] siècle : Udrişte Năsturel. *Nous manquons d'arguments aptes à réfuter pareille attribution.* Prendre au pied de la lettre la souscription de notre texte qui mentionne la princesse Hélène (patronne du livre) serait certainement une erreur. La sœur d'Udrişte connaissait le latin — ce qui prouve une instruction étonnante pour une femme appartenant à la société roumaine médiévale —, mais il n'y a aucune preuve qu'elle ait connu également le grec [73] des innombrables sources citées dans la préface parue sous son nom. Du reste, attribuer dans la souscription une préface à quelqu'un

---

[71] N. Iorga, *Doamna Elina*, p. 62.

[72] P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română*, p. 194.

[73] Pour les connaissances du grec de Năsturel, v. Damian P. Bogdan, *Despre manuscrisele slave din Biblioteca Academiei Române*, in « Arhiva românească », 4(1940), p. 130. Il s'agit de notes marginales, dont quelques-unes *en grec et en latin*, que Udrişte aura rédigées sur le ms. sl. 286 de la Bibliothèque de l'Académie. La note de lecture de 1636 avait déjà été signalée par A. Odobescu, *Analele Academiei Române*, 10 (1877), S. I, p. 22, n. 1 (v. aussi *Opere*, t. II. Bucureşti, 1967, p. 413. De même, chez P. V. Năsturel, dans sa préface à *Viaţa sfinţilor Varlaam şi Ioasaf*, p. XLIII). Pierre Ş. Năsturel a eu l'amabilité d'attirer notre attention sur le fait que le ton même de cette préface, avec les éloges dédiés à la sagesse, la bonté et la libéralité de la patronne du livre (par exemple : « Jugeant ainsi ces choses d'une âme très instruite et d'un esprit richement doué par la science très divine, nous nous sommes accoutumée à donner et à envoyer tout doublement ») excluent toute idée que la princesse même en soit l'auteur.

d'autre que le véritable auteur était à l'époque chose fréquente. La *Predoslovie* de 1643 (celle de l'*Anthologion slave*) signée par Melchisédech, higoumène du monastère de Cîmpulung, s'achève sur un *nota bene* des plus concluants : « Cette préface, ô très éclairé et très pieux seigneur, a été rédigée par moi le plus humble entre les serviteurs de Ton Altesse, Oreste Năsturel, deuxième logothète de Fierăşti » [74]. Une autre préface, celle de l'*Evangile didactique* de Govora (1642), à propos de laquelle Udrişte est mentionné à la troisième personne, en tant que « conseiller », cite son nom en caractères gras comme « *préfacier de ce livre* ». Quant au nom mentionné par la souscription ou par la signature d'une préface, il n'était pas toujours nécessairement celui de l'auteur, mais bien plutôt celui de la personne ayant patronné le livre. L'édition valaque de la *Pravila* (Code) de Govora, de 1640, mentionne dans la souscription de sa préface le nom du métropolite Théophile, alors que celle de Transylvanie indique pour le même texte le nom du métropolite Ghenadie de Bălgrad [75]. La préface en soi n'est que la traduction, avec des modifications minimes, de celle du *Nomocanon* de Kiev, de 1629 ; le nom de Petru Movilă est remplacé par celui de Théophile, qui estimait sans doute que la préface faisait elle aussi partie de sa traduction [76]. Dans un premier tirage de l'Euchologe slave [*Molitvenic slav*] de Cîmpulung, en 1635, la note finale porte la signature de Jean Glebković, alors que son deuxième tirage, sans qu'aucune modification intervienne dans le texte, porte cependant la signature du boïard Ivaşco Băleanul [77].

Mais nous savons que, de par sa condition et son talent littéraire, Udrişte est le rédacteur attitré des préfaces qui ouvrent les livres imprimés sous le règne de Matei Basarab. *Il ne pouvait refuser à sa sœur le service qu'il avait rendu à son beau-frère Matei Basarab ou à Melchisédech. Pour la même raison il ne pouvait non plus faire cas de son nom dans cette préface.* L'érudition slavonne, la rhétorique coutumière aux œuvres de Năsturel, ainsi que les circonstances susmentionnées nous obligent donc d'accepter comme juste l'opinion des précédents historiens de notre culture médiévale.

Quelques conclusions inédites se dégagent de ce texte, par excellence humaniste. Celles-ci sont à même d'éclairer d'un jour nouveau l'œuvre toute entière du lettré Udrişte Năsturel, ainsi que l'étape respective de l'histoire des idées en Valachie.

Il peut sembler singulier qu'un auteur fréquemment cité pour la traduction en roumain du roman religieux *Barlaam et Joasaph* concentrât

[74] I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 132. De même, *Cuvintul către cititor, ibidem*, p. 134. V. l'indication « Năsturel predoslov» dans l'édition de 1642, *ibidem*, p. 122.

[75] *Ibidem*, p. 111.

[76] P. P. Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila*, p. 31.

[77] I. Bianu et Dan Simonescu, *op. cit.*, p. 187.

tout son humanisme érudit dans la préface d'une anthologie d'hymnes chrétiens, imprimée en langue slavonne. Les jugements antérieurs portés sur l'œuvre de Năsturel doivent nécessairement s'en ressentir de ce fait. Cette œuvre s'avère de la sorte moins « difficile à définir », moins « contradictoire » et moins adressée « à une élite seulement », au mépris des autres lecteurs de l'époque, qu'elle n'a été appréciée tout récemment[78].

Il est certain que Năsturel tenait cette anthologie hymnographique dite le *Pentecostarion* en haute estime, fait ignoré par les chercheurs modernes. En effet, loin d'être un banal livre liturgique, c'est un véritable corpus poétique comportant, outre les œuvres de Joseph de Stoudion, les compositions les plus précieuses des hymnographes byzantins. C'est pourquoi le préfacier ne pouvait juger dissonantes ses références classiques par rapport à la substance littéraire des odes incluses dans les 900 pages et plus du livre. Lui apportant un hommage humaniste (à l'instar des auteurs de la Renaissance catholique à l'égard des textes classiques gréco-latins qu'ils mettaient au service du mysticisme chrétien) et composant une préface dans une langue dont il honorait en égale mesure les fonctions sacrées et culturelles, Udriște Năsturel se dresse devant nous dans l'hypostase typique du lettré de la Contre-Réforme. Et cette manière de procéder est l'illustration exemplaire de l'une des modalités propres à l'humanisme roumain médiéval, qui reprend l'ancien humanisme chrétien et rejoint l'humanisme né du courant déclenché par Petru Movilă à Kiev pour la défense de l'orthodoxie. *Ses promoteurs ont cru, de même que Udriște, que les valeurs de l'Antiquité classique se laisseraient véhiculer non seulement par le grec ou le latin, mais par le slavon liturgique aussi.* C'est ce qui explique la version de *l'Imitatio Christi* en vieux slave, version donnée par le même Udriște Năsturel. C'est de là que naît son ambition d'introduire le classicisme gréco-latin dans la culture roumaine, par le truchement du slavon érudit de l'époque. De là sa prédilection marquée pour le slavon archaïsant, « classiques » à la manière du latin des humanistes de l'Occident et différent du vieux slave des chancelleries ou de la langue corrompue des clercs. A quiconque reprochera le caractère rétrograde de telles ambitions [79], l'on peut répondre qu'*entièrement d'accord avec le point de vue des autres humanistes européens, Udriște ne faisait qu'introduire dans la culture nationale les valeurs humanistes véhiculées par une langue de culture reconnue comme telle de son temps.* Les latinisants de l'humanisme occidental procédaient de la même manière, sans encourir aucun reproche ou risque d'être taxés de rétrogrades [80].

---

[78] P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, pp. 193–194.
[79] *Ibidem*, p. 194.
[80] Philippe Monnier, *Le Quattrocento, essai sur l'histoire littéraire du XVe siècle italien*, nouv. éd., t. I, Paris, 1931, pp. 211–234.

Udrişte Năsturel contesta-t-il jamais le rôle de la langue roumaine dans les ouvrages de l'époque? Bien sûr que non. L'on ne saurait certes en déduire que traduisant dans sa langue maternelle les *Vies de Barlaam et Joasaph* il avait la conscience d'accomplir en roumain une œuvre de la même valeur que celle réalisée en slavon. Mais, de même que la préface de l'*Evangile didactique* de 1642, ce travail était *une façon de se rallier à une entreprise plus large qui avait pour but l'éducation du peuple dans sa propre langue : le roumain* [81]. Ses références au « slavon sacré », qu'il compare au latin, pour qui il manifeste une égale ferveur [82], indiquent clairement de quel côté penchaient les préférences littéraires du lettré. Selon lui, en plus de ses fonctions liturgiques, *le slavon pouvait avoir un autre rôle aussi, à l'instar du latin dans l'Occident, celui de véhiculer les valeurs de l'Antiquité classique.* Mais quand l'éducation du peuple est en jeu, *Năsturel fait confiance à la langue roumaine qu'il sait manier habilement, grâce à ses grands dons littéraires.*

L'œuvre de Udrişte Năsturel offre de cette manière un témoignage de l'intérêt suscité par la littérature humaniste dans la culture roumaine, déjà avant l'abandon de la langue slavonne en tant que moyen d'expression littéraire. Qu'un aristocrate soit le promoteur d'un tel courant, la chose ne saurait surprendre. En effet, les dernières recherches ont prouvé que les intellectuels humanistes d'Europe orientale étaient dans leur majeure partie recrutés des rangs de la noblesse. Cependant le phénomène n'est pas local : d'autres pays du continent — la France ou l'Italie — le connaissent aussi [83].

L'homme d'Etat qui dédie les loisirs que lui laisse la politique à l'étude des lettres classiques est l'un des spécimens typiques de l'humanisme médiéval. « Si à Milan — écrit Philippe Monnier — l'humanisme est surtout une arme, à Venise il est principalement un luxe. Nous n'y trouvons point des professionnels, sur le type d'un Filelfo ou d'un Poggio, nous y trouvons des patriciens de grande allure qui font de l'occupation des lettres leur passe-temps délicat ... ils sont maîtres du Conseil, avogado-

---

[81] Udrişte en personne écrit pour l'higoumène Melchisédech l'éloge de l'éducation dans la préface des *Enseignements* de 1642 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, pp. 126—127). Par l'instruction les sages « remplissent d'esprit leurs têtes et les rendent sages et fuient les maux... Et de nouveau se rappellent le bien... C'est là l'utilité que les sages trouvent dans les livres didactiques». A cette même occasion Udrişte affirme l'idée humaniste du mérite personnel, en déclarant : « Selon sa raison et selon sa prudence à chaque homme qui a de l'application c'est cela que Dieu lui donne». Le reproche de P. P. Panaitescu (*Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română*, p. 194), qui affirme qu'« il ne pouvait comprendre que les écrits et les textes imprimés sont destinés à être lus par le plus grand nombre possible, afin de s'éclairer», est contredit par ce chapitre de l'œuvre d'Udrişte.

[82] Dans la préface de sa traduction de l'*Imitatio Christi* (I. Bianu et Dan Simonescu, *loc. cit*).

[83] M. Gilmore, *Le monde de l'humanisme*, Paris, 1954, S. D. Skazkin, *К вопросу о методологии истории Возрождения и гуманизма*, „*Средние века*", Moskwa, 1958, pp. 123—142; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 202 sq.

res de la Sérénissime, procurateurs de Saint-Marc, ambassadeurs, légats, podestats, prélats, patriarches d'Aquilée, grands amiraux et grands de Venise ... « Les affaires publiques et privées nous obsèdent tellement, écrit Girolamo Donato à Politien, que nos études sont moins des études que des larcins faits au temps ... » Pour ce monde, le latin n'est qu'une diversion heureuse et, comme l'un d'eux s'exprime : une très belle volupté » [84]. En voyageant vers l'Occident, Venise était la première cité humaniste que nos lettrés rencontraient sur leur route. Et la ressemblance de Udrişte Năsturel, de Miron Costin ou de Constantin Cantacuzène avec les Vénitiens érudits de l'époque ne pouvait être fortuite. De même qu'à Venise, la société roumaine de l'époque (et la société sud-est européenne en général) ne disposait pas des conditions nécessaires au bon développement d'une « carrière humaniste », indépendante des contingences primaires, matérielles, qui dans cette zone aussi se faisaient âprement sentir. Aussi, le lettré — clerc ou laïc — devait-il s'assurer en tout premier lieu par d'autres activités des revenus et une certaine position sociale.

Comme au début il n'y avait pas de difficultés doctrinales à vaincre, l'adhésion aux valeurs de l'Antiquité classique était d'autant plus facile aux intellectuels de l'aristocratie roumaine dans cette phase de diffusion de l'humanisme. C'est seulement quelques années plus tard que de telles lectures susciteront chez Démètre Cantemir des questions en désaccord avec la doctrine chrétienne [85]. Séparons dans l'humanisme l'attitude culturelle-littéraire (manifestée par l'admiration envers les écrits et les langues de l'Antiquité) et la doctrine proprement dite (dont l'anthropocentrisme était l'expression). Une fois cette distinction acceptée l'on constatera que les premiers humanistes roumains étaient les adeptes de l'humanisme littéraire.

En ce qui concerne Năsturel, les valeurs classiques lui furent révélées par son contact avec la littérature et les idées de la « Renaissance catholique », que l'Orient slavon devait connaître dans sa phase dite « d'*occidentalisation* de l'Orthodoxie » [86]. Cette manière d'en appeler aux auteurs antiques afin d'étayer des vérités chrétiennes et de « christianiser les stoïciens » [87], ainsi que la réforme de la vie monacale, la remise en cir-

---

[84] Philippe Monnier, *op. cit.*, t. I, pp. 168—169. A retenir que l'humanisme patricial de Venise a pour première préoccupation *l'éducation* : encore une note commune avec le mouvement culturel contemporain des pays roumains.

[85] Virgil Cândea, *Le dialogue Orient-Occident, tradition-innovation dans Le Divan de Démètre Cantemir*, in « Bulletin de la Commission nationale roumaine pour l'Unesco », 6 (1964), n^{os} 1—2, p. 60.

[86] P. P. Panaitescu, *Influenţa polonă în opera lui Grigore Ureche şi Miron Costin*, in « Academia Română. Memoriile Secţiunii istorice », S. III, 4(1925), p. 156.

[87] La fréquence des citations prises à Plutarque ou Diogène Laerce (en ce qui concerne les stoïciens) dans la préface du *Pentecostarion* de 1649, ou à Sénèque, Epicure, etc. dans le *Divan* de Cantemir (Jassy, 1698) indiquent suffisamment les sources classiques « christianisées » qui circulaient parmi les lettrés roumains du XVII^{e} siècle.

culation des œuvres de piété dues aux mystiques rhénans ou de l'*Imitatio Christi* attribuée à Thomas à Kempis répondent à un désir d'ordre, de discipline sociale, bien naturel après les périodes troubles, d'instabilité et de privations — désir auquel l'Eglise tâche de satisfaire selon ses propres moyens.

Pour l'Europe orientale, qui — dans la phase de transition du XVI[e] au XVII[e] siècle — venait de traverser des vicissitudes en tout point similaires à celles des pays de l'Europe occidentale et centrale, pour cet Orient chrétien de notre continent qui se sentait menacé dans ses Eglises orthodoxes par le zèle de la Contre-Réforme, un rétablissement de la situation s'imposait. Et à cette fin, l'emploi des moyens mêmes de la Renaissance catholique semblait l'une des voies les plus sûres. L'œuvre de Petru Movilă, ce grand réorganisateur ecclésiastique et animateur culturel, consistait justement dans la promotion de cette voie [88]. Aussi, ce sont précisément les liens avec Kiev d'une part et les contacts directs avec le catholicisme — soit par la zone de l'Adriatique, soit grâce aux missionnaires se trouvant sur place — d'autre part, qui ont permis à ces échos que nous venons de décrire d'atteindre la Valachie. Ils se traduisent par la réorganisation de la vie monacale et en même temps par l'intérêt porté aux auteurs classiques ou par la traduction du livre de l'*Imitation* si largement répandu en Occident juste à cette époque [89].

De telles circonstances sont bien à même d'expliquer « l'humanisme dévot » de la princesse Hélène et de son frère Udrişte Năsturel, qui éduquera ses enfants dans cet esprit [90]. *Mais ce n'était pas à cet humanisme des lettrés de résoudre les grands problèmes liés à l'éducation du peuple*,

---

[88] P. P. Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila*, pp. 5—9; Al. Iablonowski, *Akademia Kiowska-Mohilanska*, Krakow, 1901; G. Florovski, *Путь русского богословия*, Paris, 1937, pp. 44—49, et le résumé de *Kyrios*, 1937, pp. 1—23, intitulé *Westliche Einflusse in der russischen Theologie.*

[89] Roland Mousnier, *Les XVI[e] et XVII[e] siècles. La grande mutation intellectuelle de l'humanité*, 3[e] éd., Paris, 1961, pp. 198—201; Thomas à Kempis, *Opera omnia*, t. I—III, l'édition classique de Henricus Sommalius a été publiée juste au début du siècle dont nous nous occupons, c'est-à-dire en 1607. Pierre Ş. Năsturel nous signale d'après A. Fleury, *De Imitatione Christi*, Turonibus, 1920, p. 5, neuf autres éditions de cet ouvrage publiées entre 1599 et 1647 (1599, 1600, 1601, 1607, 1615 — par Sommalius; 1617 — par Bellerus; 1617 et 1627 — par Moretur; 1647 par Chiffetus). C'est le lieu ici d'exprimer une fois de plus notre profonde gratitude envers P. Ş. Năsturel qui ayant pris la peine de lire la présente étude nous fut d'une aide précieuse par ses remarques pertinentes.

[90] Radu Năsturel, selon le témoignage de son ami, le chroniqueur serbe Georges Branković, a poursuivi des études sous la direction d'un précepteur de Kiev; il parlait le latin et s'occupa de faire une copie de la version roumaine que son père avait donnée de la *Vie de Barlaam et Joasaph.* Le même Radu fonda une école pour les enfants pauvres dans le vieux centre culturel de Cîmpulung. Son frère Mathieu (adopté par leur tante, la princesse Hélène) accorda à dix-sept ans, de son lit de mort où une agonie prématurée le clouait, la liberté à tous les villages qui lui appartenaient « serfs et biens aussi» (N. Cartojan, *Istoria literaturii române vechi*, t. II, pp. 97—98). Les sympathies catholiques de Radu Năsturel sont confirmées par sa contribution (de concert avec le voïvode Grigore Ghica) à la réfection de l'église franciscaine de Bucarest (G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici*, tirage à part, p. 80).

qui réclamaient d'autres moyens. Cela nous mène à l'œuvre des clercs savants d'origine paysanne, qui ont été à cette époque même les promoteurs d'un développement de longues conséquences pour la culture roumaine.

4 LES INITIATIVES DES LETTRÉS D'ORIGINE PAYSANNE: L'ENSEIGNEMENT EN LANGUE ROUMAINE

Le clergé ne pouvait certes que soutenir de toute sa bonne volonté la politique d'un prince décidé à tant faire pour l'Eglise. C'est ainsi que Matei Basarab trouve de proches collaborateurs dans le domaine culturel, non seulement dans les rangs de la hiérarchie ecclésiastique (qu'il avait lui-même choisie), mais dans le clergé des couvents également. Il s'en trouvera donc bien fourni en traducteurs, maîtres d'école et imprimeurs, capables de s'approprier la technique des artisans appelés de l'étranger. Il trouvera aussi les hommes de bon conseil, absolument nécessaires à l'établissement d'un programme éditorial qu'un chef du Moyen Age —si habile politique ou stratège fût-il—ne pouvait guère songer à dresser à lui seul. Aussi, la source des initiatives qui ont joué un rôle décisif dans les transformations subies par la culture roumaine nous est-elle révélée justement par l'œuvre d'un de ses collaborateurs d'origine paysanne (origine qu'il se plaisait du reste à proclamer), le métropolite Ştefan. Lui et quelques autres ont contribué à encourager l'écriture et l'imprimerie en langue roumaine.

A son avènement, Matei trouve un métropolite « grec de race et de pays » — comme il le déclarait lui-même dans un document de 1629 [91]. Il s'agit de Grégoire (1629—1637). Du temps de son successeur Théophile (1637—1648) furent fondées les imprimeries de Govora, Dealul, Tîrgovişte, auxquelles il convient d'ajouter celle qui fonctionnait déjà à Cîmpulung depuis 1635. C'est des presses de Govora que sortira en 1639 le premier livre roumain paru en Valachie : Canon paraclétique à la Vierge (*Paraclisul*), de caractère éducatif. En effet, après les Laudes à la Vierge, après les prières quotidiennes du soir et du matin — « en langue roumaine, pour que comprenne celui qui les lira, ce qu'elles disent » — le livre comporte des conseils élémentaires, religieux et moraux, sur « la justice naturelle », « la justice de la loi ». Ensuite — fait assez singulier si l'on songe qu'il s'agit d'un ouvrage ecclésiastique — , il comporte encore un *Gromovnic* de treize pages — livre d'astrologie populaire où la destinée du monde et des hommes est expliquée selon le signe du zodiaque sous lequel la ton-

[91] E. Hurmuzaki—N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românılor*, t. XIV_1, Bucureşti, 1915, p. 727.

nerre tombe [92]. L'année suivante, Théophile donnera pour sien le Code — *Pravila* — de Govora : « J'ai jugé que presque toutes les nations ont des livres dans leur propre langue ; c'est pourquoi j'ai médité à mon tour... de publier ce livre ». Il s'agit plutôt d'un ouvrage parénétique, destiné aux clercs, « vous qui êtes les bergers », et comportant « plusieurs sortes de remèdes spirituels » [93]. La préface est la traduction de celle écrite par Petru Movilă en 1629 [94], mais comme l'on y découvre quelques petites adaptations, il est à supposer que dans sa version roumaine elle exprime les intentions mêmes de Théophile. La version roumaine du code est de Mihail Moxa, ce moine de Bistrița qui avait déjà traduit en 1620 le *Chronographe* bien connu, remontant à « la création du monde ». Le petit livre de 1640 n'a rien d'un « livre princier », ni par son contenu, ni par sa tenue typographique ; il ne s'agit pas non plus d'un livre juridique : ce n'est qu'un ouvrage parénétique, qui conseille l'abstinence et combat l'ivrognerie, présenté en réalité comme une documentation pastorale.

Il nous faut donc constater que *les premiers livres roumains parus en Valachie sont publiés sur l'initiative et par les efforts des milieux lettrés ecclésiastiques*. L'explication du fait réside dans les possibilités qu'avaient ces milieux de par leur fonction de mieux connaître les exigences du moment, étant au courant de l'ignorance qui sévissait dans le bas clergé et se trouvant directement engagé dans l'œuvre qui se proposait pour but d'éduquer le peuple.

Par contre, le prince est associé lui aussi aux *Evangiles didactiques* de 1642 et 1644, bien que ceux-ci fussent sans doute réclamés par les mêmes milieux. Le prince contribue en donnant « sa permission » et avec « ses frais », mais « la peine et la copie » pour la première édition appartiennent au hiéromoine Sylvestre ; pour la seconde, le mérite de « l'application » revient au métropolite Théophile.

Un quatrième livre roumain paru (toujours à Cîmpulung) dans ce bref intervalle de cinq ans (1639—1644) est celui des *Enseignements* traduits du grec « par le grand soin et aux frais » de l'higoumène Melchisédech. Plus tard, en 1650, se sera le « Rituel des funérailles des prêtres » — *Pogribania preoților* — qui paraîtra sur l'initiative du hiérodiacre Mihail ; l'importance de cet ouvrage découle de ce qu'il atteste d'une part le besoin d'avoir un guide rituel en roumain et, d'autre part, l'encouragement que

[92] I. Bianu et Dan Simonescu, *op. cit.*, t. IV, pp. 20—21 ; v. l'analyse du livre chez N. Drăganu, *Cea mai veche carte rakóczyană*, in « Anuarul Institutului de istorie națională », 1(1922), pp. 161—278. Le *Gromovnic* figurait à l'index des livres interdits par l'Eglise orientale que Staico le Grammairien devait traduire en 1666—1667 (N. Cartojan, *Cărțile populare în literatura românească*, t. I, București, 1929, pp. 178 et 268).

[93] I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, t. I, pp. 109—112.

[94] P. P. Panaitescu, *L'influence de Pierre Mogila*, p. 31 ; *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, p. 198.

le métropolite Ştefan entendait donner à cette sorte de livres. Il nous semble significatif en l'occurrence que l'imprimerie de Tîrgovişte s'avère accessible aux personnes privées aussi. Ajoutons-y le rôle didactique de chaque livre imprimé alors en roumain.

Nous arrivons ainsi aux éditions roumaines du métropolite Ştefan. Les études qui ont exploré l'histoire de la culture roumaine n'ont accordé que peu d'importance à l'œuvre de ce lettré [95]. Le métropolite Ştefan est né vers la fin du XVI^e siècle [96] « dans un village pauvre et de rien du tout, descendant de gens quelconques. . .village humble de Hongrovalachie » — ainsi que l'écrivait son collaborateur Daniel Panoneanul [97]. Il a été précisé depuis qu'il s'agit du village de Rămeşti-Vîlcea et que les parents du métropolite s'appelaient Dimitrie et Dimitra de Costeştii Argeşului, où leur fils devait bâtir l'église de la Dormition [98]. La même source contemporaine (et unique, du reste) nous apprend qu'il ne devait qu'à lui-même son instruction et son rang élevé dans la hiérarchie ecclésiastique, auquel il accéda grâce à sa grande application, « par sa seule peine et son grand jugement et son attention à se rendre parfait dans les choses et les conseils, à s'enrichir de bonnes choses ». Sa destinée nous offre encore un témoignage que le monachisme au Moyen Age permettait l'accès à la culture, ainsi que l'élévation sur l'échelle sociale à ceux d'extraction roturière. Mais ce portrait littéraire du métropolite Ştefan brossé par Daniel Panoneanul nous fournit tout d'abord *le premier texte concluant de l'époque concernant le thème humaniste de « l'anoblissement par la culture » — thème des plus fréquents dans la pensée de la Renaissance occidentale.*

« Bien des gens — écrit Daniel — pensent à propos d'un tel qui voit le jour dans une cité bien peuplée et illustre, issu de parents bien apparentés et illustres, et disent que quelqu'un de tel est digne et mérite d'être loué et envié et d'étonner par ses terres et le rang élevé de sa parenté. Mais ces gens sont grandement fautifs et jugent sans réfléchir, parce que le bien ne vient ni ne se tire des terres et des aïeux ; de même le mal et la mauvaise vie ne se transmettront pas aux arrière-petits-fils, mais chacun de ses propres penchants (selon la parole de notre Seigneur) se déshonore ou se rend illustre. Parce que l'homme, n'importe de quels parents et parenté de grands hommes illustres et des meilleurs fût-il, et ses penchants à lui fussent-ils mauvais et bons à rien et terribles, celui-là a pour part outra-

[95] V. à son sujet la thèse de licence de George I. Negulescu, *Ştefan I-ıu, mitropolitul Ungrovlahiei*, 1900 et R. P. N. I. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei*, in « Biserica Ortodoxă Română», 77 (1959), n^os 7—10, pp. 775—776, 778—779.

[96] Hypothèse douteuse de George I. Negulescu, *op. cit.*, p. 13.

[97] Dans sa préface de *Îndreptarea legii*, Tirgovişte, 1652 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 192).

[98] Archives de l'Etat, Bucarest, fonds du monastère de Hurez, I, 15 (N. Iorga, *Studii şi documente*, t. XIV, Bucureşti, 1907, p. VIII, n. 2 ; idem, *Istoria bisericii româneşti*, 2^e éd., t. I, Bucureşti, 1929, p. 289 et 376).

ges et banissements. Et d'autre part, quand en échange une progéniture est née d'une bonne souche et qu'elle grandit dans un village pauvre et de rien du tout, issue de gens quelconques, et qu'elle arrive par sa propre peine et avec beaucoup de sagesse et d'application à se rendre parfaite dans les choses et les conseils et à s'enrichir de bonnes choses, alors d'autant plus convient-il que tous vantent bien quelqu'un de ce genre, et qu'un éloge éclairé lui soit fait. »[99]

Cette conviction de l'anoblissement par la culture tenait une place importante dans la pensée des lettrés roumains de l'époque. Certaines réflexions de Nicolae Milescu, certaines pointes ironiques dirigées par Dosithée à l'adresse des boïards moldaves occupés de leur noble ascendance (sans doute sous l'influence de la noblesse polonaise) attestent une nouvelle conception de « l'élite », dans la pensée roumaine de la seconde moitié du XVII[e] siècle [100]. Ce trait peut se rattacher au fait que, contrairement à ce qui se passait en Occident ou à Kiev (gouverné au spirituel par le fils d'un voïvode, Petru Movilă), où le haut clergé était encore recruté uniquement dans les rangs de l'aristocratie, les évêchés et la vie monacale en Valachie étaient soumis à la direction d'un clergé provenant des milieux roturiers. Et ces derniers ne pouvaient guère oublier leurs origines, sans différence du degré où ils s'identifiaient, de par leur position sociale, avec les intérêts de la classe dirigeante.

Scribe d'abord au monastère de Bistrița, higoumène ensuite à Tismana, Ștefan s'élève au rang de métropolite en 1648, par la volonté de Matei qui obtient sans difficulté « l'élection canonique » du patriarche œcuménique. Son activité culturelle retient l'attention par la décision qu'il met à poursuivre l'œuvre de redressement des mœurs, l'enseignement et l'instruction des prêtres. Et il fonde sa décision sur des observations sincèrement faites, sur des mesures réalistes et — autant que les sources dont nous disposons aujourd'hui permettent de le supposer — sur une solide formation érudite [101]. Il connaissait, selon son propre témoignage, [102] le grec et le slavon, étant capable de faire des traductions en roumain de ces deux langues. Ses préfaces des livres qu'il publie citent les Pères de

---

99 La préface de *Îndreptarea legii*, *loc. cit.*

100 Virgil Cândea, *Notele definitorii ale umanismului românesc. Înnobilarea prin cultură*, in « Familia », 2(1966), n° 10, p. 13.

101 L'opinion de N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor*, p. CXXXI, à l'égard de « l'absence des preuves de son instruction » est infirmée par le témoignage d'Arsène Souhanov, qui parle des disputes théologiques qu'il a eues chez le métropolite Ștefan avec les grands lettrés grecs Gabriel Blassios, Meletius Syrigos et Paissios Ligaridès, disputes auxquelles l'hôte ne pouvait certes s'abstenir de participer (P. P. Panaitescu, *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila*, pp. 38—39). Le goût artistique du métropolite se manifeste dans le magnifique *Leitourgiarion des évêques* (vers 1650) en slavon, grec et roumain, conservé à la Bibliothèque de l'Académie, ms. roum. n° 1 790, copié et orné pour lui (G. Popescu-Vîlcea, *Slujebnicul mitropolitului Ștefan al Ungrovlahiei* (*1648—1668*), in « Analecta », 1 (1943), pp. 133—151).

102 Dans la préface de *Mystirio*, Tîrgoviște, 1651 (I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, p. 182).

l'Eglise — Grégoire de Nazianze, Maxime le Confesseur—tout en attestant aussi son information (ne fût-elle qu'indirecte) dans le domaine de l'histoire antique ou byzantine et sa connaissance des exégètes dans le genre de Georges Pachymère. Sa référence aux commentaires de ce dernier et de Maxime le Confesseur aux *Œuvres* de Pseudo-Denys l'Aréopagite semble tirée directement de l'édition de Balthazar Corderius (Anvers 1634) [103] — ce qui indiquerait qu'il pouvait consulter les éditions occidentales des Pères de l'Eglise peu de temps après leur parution.

Dans la fresque culturelle et morale de son temps, la contribution de Ştefan se distingue par la grande sévérité de ses jugements. Pour remédier à la déchéance qu'il constate, le moyen le plus approprié lui semble la publication en grand nombre des livres parénétiques et des guides, en roumain. Et ce fut là le principal mérite de ce prélat lettré. « Je pensait —écrit-il—effacer le reproche outrageant de ce petit pays », en publiant des enseignements sur les mystères de l'Eglise, « toujours en roumain, tous, à tour de rôle », pour que grâce à eux « l'obscurité se disperse et soit chassée, pour qu'elle se brise » [104]. Le livre roumain lui paraît « très utile à notre pays valaque, n'en ayant pas en sa langue, pour que chacun le comprenne », en vue de « la découverte du savoir utile au pays » [105]. Il savait que chaque domaine — grammaire, médecine, philosophie, droit — est réglé par un *canon*, *code* ou *guide*, aussi tous les livres qu'il publie ont-ils justement pour but d'introduire des règles afin de « corriger le peuple de notre pays »[106].

Il prend l'initiative d'imprimer à ses frais un livre qui peut être taxé d'audacieux, le « Mystère ou Sacrement » — *Mystirio sau Sacrament* (Tîrgovişte, 1651) [107]— et qui donne la traduction roumaine des deux premiers mystères chrétiens, le baptême et la confirmation. Livre audacieux,

---

[103] Cp. la préface de *Tîrnosanie*, Tîrgovişte, 1652 (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 205) avec *Opera S. Dionysii Areopagitae cum scholiis S. Maximi et paraphrasi Pachymerae* a Balthasare Corderio... latine interpretata, t. I, Autverpiae, 1634, p. 374.

[104] Préface de *Mystirio, loc. cit.*

[105] Préface de *Tîrnosanie, loc. cit.* Afin de pouvoir préciser l'importance du courant qui avait pour but de « roumaniser » la culture valaque il faut tenir compte non seulement des textes imprimés de l'époque, mais des manuscrits roumains également. Le *Roman d'Alexandre* avait été traduit en 1620 (N. Cartojan, *Cărţile populare în literatura românească*, t. I, p. 216) et il devait sans doute circuler dans cette période ; un *Euchologe*, traduit avant 1633 a été cité par M. Gaster, *Chrestomaţia română*, t. I, Leipzig—Bucureşti, 1891, pp. XLII et 80—86 (texte) ; mais, « durant le règne de Matei Basarab, les vieilles chroniques ont été rassemblées, celles en slavon ont été traduites en roumain, on leur a ajouté une introduction concernant les origines et le premier *letopiseţ* (chronique) complet du pays fut composé en roumain, qui ne s'est conservé que dans les compilations plus récentes » — affirme P. P. Panaitescu, *Istoria literaturii române*, t. I, Bucureşti, 1964, p. 415. Par contre un *Chronographe*, daté de 1638, par Mihail Eminescu (« Convorbiri literare », 11(1877—1878), pp. 189—199) s'est avéré être de la seconde moitié du XVII[e] siècle (Al. Elian, *Eminescu şi vechiul scris românesc*, « Studii şi cercetări de bibliologie », 1(1955), p. 154, n. 1).

[106] Préface de *Îndreptarea legii, loc. cit.*, pp. 195, 201.

[107] N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor*, p. CLXVII, pense qu'il s'agit d'une adaptation d'après *Şapte taine*, Jassy, 1644. Mais la singularité du titre gréco-latin (*Mystirio sau Sacrament*) rappelle le livre de Néophite Rhodinos, Σύνοψις τῶν θείων καὶ

disions-nous, parce que, parallèlement au texte slavon des prières, l'ouvrage donne en roumain non seulement les rubriques mais les exorcismes du baptême aussi, ce qui marque *le commencement de l'introduction du roumain dans l'exercice du culte.*

C'est toujours au métropolite Ştefan qu'on doit l'œuvre fondamentale réalisée par les traducteurs et les imprimeurs roumains sous le règne de Matei Basarab. Il s'agit du « Nomocanon » — *Îndreptarea legii*, de Tîrgovişte en 1652. Les éditeurs modernes de ce monument insigne de la littérature roumaine médiévale signalent, et à juste titre, que « l'initiative, l'ordre du sommaire, ainsi que la surveillance du tirage » sont le mérite de Ştefan. Mérite auquel il convient d'ajouter, si l'on tient compte de la mention que porte la feuille de titre, celui de « toute la dépense » également [108]. Les emblèmes héraldiques sont les siens et c'est à lui aussi que le traducteur dédie quelques vers et son épître. C'est lui qui écrira l'historique du livre et de sa version roumaine. L'ouvrage — en jugeant d'après les circonstances qui ont présidé à son impression et d'après son aspect matériel — — se révèle en tout premier lieu comme l'un de ces « guides » de la vie spirituelle et du comportement moral conçus par Ştefan. Celui-ci déclare qu'il l'a publié « pour être utile à tous, en général », mais qu'il doit servir tout d'abord de corpus doctrinal « aux redresseurs de l'orthodoxie » et ensuite à ceux « qui ont la charge de guider ce monde ». Loin d'être un simple corpus juridique (en ce cas le rôle et la présence du facteur laïc auraient été plus accusés), le but principal du *Nomocanon* est de régler tous les domaines de la vie, à commencer par le spirituel et l'éthique. Il s'agit donc d'un livre parénétique et sa mission est très bien formulée par Ştefan en personne, qui écrit à son sujet : « Par sa lecture, corrigez vos vies. » [109]

Un autre livre appelé à remédier à l'ignorance du slavon des serviteurs de l'autel est celui intitulé *Tîrnosanie* (Tîrgovişte 1652) qui donne les règles à suivre pour la consécration des églises. Là encore les rubriques sont en roumain.

ἱερῶν τῆς ἐκκλησίας μυστηρίων, Romae, 1628, dont le titre latin (de l'*imprimatur*) : *Compendium divinorum sacramentorum* explique les deux éléments du titre roumain (v. la description chez Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, t. I, Paris, 1894, pp. 261—263).

[108] *Îndreptarea legii, 1652*, Bucureşti, 1962, p. 12.

[109] Cette opinion est homologuée par les observations de C. S. Spulber, *Le concept byzantin de la loi juridique*, Bucarest, 1938, ainsi que par les remarques judicieuses de Valentin Al. Georgescu, *Le XIV^e centenaire de la mort de Justinien I*, in « Revue des études sud-est européennes », 5(1967), n^os 3—4, p. 552 : « Demandons-nous seulement si avant et après Justinien, à Byzance et un peu partout jusqu'à la fin du féodalisme, la règle de droit en tant que telle n'avait pas déjà un caractère didactique, participant plus de l'enseignement éthico-juridique que du pur commandement positif. Le Code (*leges*) fut pendant de longs siècles traité comme une source d'enseignement juridique, alors que Justinien avait conféré la force de loi à ses livres d'enseignement du droit (*ius*) » A propos de l'ouvrage intitulé *Îndreptarea legii* notons aussi la remarque de N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor*, p CLXX, qu'il « n'avait d'autre but que de servir de lecture». Et la note marginale de Năsturel, mentionnée ci-dessus (n. 73, pp. 61—62) prouve que celui-ci, de son côté, considérait le *Syntagme* de Mathieu Blastarès — *Pravila* — comme un simple livre de lecture.

Il convient de noter la persévérance avec laquelle Ștefan recommande, dès la parution de son *Mystirio*, la lecture de ses livres ; il prévient en même temps les oppositions que ceux-ci pouvaient susciter. Cette persévérance semble relever de la conscience qu'il avait d'avoir accompli une œuvre innovatrice, à même d'irriter certains milieux. Il s'arme donc contre les « traîtres » qui « s'opposent en secret à l'autorité de notre dignité épiscopale » et qui « pareils aux aspics sourds se bouchent les oreilles pour ne point entendre la parole du bon enseignement ». D'autre part, ce Ștefan devait être un homme bien rigide et Matei Basarab lui reprochait sa « nature atrabilaire » [110]. Fort probablement son entreprise de réformer le clergé par l'enseignement dut-elle se heurter à bien des difficultés.

Le fait est qu'en 1653, Matei demande au patriarche œcuménique Joannice de déposer Ștefan, sous la grave accusation d'avoir « conspiré avec les rebelles » (il s'agit des mercennaires et des fantassins dont le soulèvement avait eu lieu la même année). Rentré au couvent de Tismana l'ex-métropolite y séjournera jusqu'en 1656, quand la volonté du voïvode Constantin Șerban lui rendra sa dignité épiscopale. Comme l'activité des imprimeries valaques cesse en 1652 pour un quart de siècle, le champ des entreprises de Ștefan se bornera désormais au domaine ecclésiastique : mesures regardant la discipline conventuelle en 1666, fondation du Saint registre de l'église métropolitaine de Hongrovalachie — *Condica Sfîntă a Mitropoliei Ungrovlahiei* — qui sera continué jusqu'à nos jours, préoccupation de finir la nouvelle église métropolitaine de Bucarest. Mais son rôle politique dans le pays tient toujours et c'est lui qui signe en 1666 l'acte de réhabilitation du postelnic Constantin Cantacuzène — victime, trois ans auparavant, des dissensions des boïards valaques.

De brève durée, pourtant riche en résultats, l'œuvre culturelle de Ștefan servira de modèle à ses successeurs de même souche paysanne, Théodose (1668—1672, 1678—1679) et Varlaam (1672—1678), qui devaient reprendre à partir de 1678 l'impression des livres parénétiques, et cette fois dans un climat incomparablement plus favorable à l'affirmation de la langue roumaine. *Néanmoins, le début de ces impressions remonte à 1639, moment où les lettres slavonnes jouissaient en Valachie d'une dernière période d'épanouissement.* Théophile, Ștefan et leurs collaborateurs étaient non seulement parvenus à exprimer les exigences culturelles d'une société en voie de se détacher lentement de ses formes médiévales, mais ils réussirent aussi à leur fournir les premières réponses.

5. CONCLUSIONS

Les constatations que nous venons de faire dans cette étude rendent maintenant possibles quelques jugements concluants pour la définition

[110] R. P. N. Șerbănescu, *op. cit.*, p. 776.

du climat culturel de la Valachie pendant la première moitié du XVII^e siècle. L'instabilité politique avait porté des préjudices sérieux au domaine idéologique, sous le rapport doctrinal, ainsi qu'au point de vue des institutions (la déchéance de l'appareil ecclésiastique) et au domaine éthique aussi. Sous le règne de Matei Basarab, les facteurs dominants de la culture du pays — le prince, l'aristocratie instruite et le haut clergé — constatent et décrivent de manière objective cette situation, en tâchant d'y remédier. En effet, de cette image rien moins que flattée et grâce aux circonstances propres à un règne de longue haleine, disposant des moyens financiers requis, un programme de redressement doctrinal et éthique est né. Son but était de répondre à des conceptions culturelles nuancées, mais en fin de compte convergeantes, qui visaient à assainir les mœurs, à encourager des progrès comparables à ceux constatés dans d'autres pays.

Une première solution qui se dessine dans ce programme est celle proposée par le prince Matei Basarab, champion des traditions que ses devanciers lui avaient léguées.

Cette solution du prince sera nuancée par la culture humaniste d'expression slavonne de son épouse et de son beau-frère — la princesse Hélène et le frère de celle-ci, Udrişte Năsturel. Leurs initiatives remontent au revirement orthodoxe stimulé par la Contre-Réforme et à l'origine duquel il faut voir l'œuvre commencée en Ukraine par le prélat moldave Petru Movilă d'une part et le contact direct de la Valachie avec l'Occident, par les voyageurs et les missionnaires catholiques d'autre part. Ce revirement consistait dans les suffrages accordés à un humanisme de nuance philologique (défini par l'intérêt porté à la littérature classique gréco-latine), mais dépourvu de la conception anthropocentrique, laïcisante, de l'Occident. En l'occurrence, l'humanisme implique, naturellement, l'attachement au grec et au latin propre aux promoteurs du nouveau courant, mais ceux-ci n'auront garde d'oublier que le principal véhicule culturel reste dans leur zone le slavon. Et c'est justement grâce à ce slavon que la culture roumaine était entrée en contact avec les auteurs grecs, latins et byzantins. C'est grâce à ce slavon qu'Aristote et nombre d'autres auteurs grecs deviennent accessibles aux lettrés roumains des XIV^e—XVI^e siècles. L'innovation introduite par le courant en faveur duquel militait Udrişte Năsturel réside dans le fait qu'il se sert des auteurs « païens » pour les besoins de l'éthique orthodoxe, alors en quête d'une nouvelle autorité, à l'instar de l'iconographie des églises moldaves qui depuis un siècle déjà se servait de ces mêmes auteurs à des fins apologétiques.

Les lettrés issus des couches populaires apporteront une autre touche à ce programme culturel, qu'ils entendaient forcer jusqu'à l'extrême limite de la doctrine dominante, afin de le plier (et cela est d'un réalisme hardi !)

à l'évidence indéniable que le slavon était devenu inopérant en tant que véhicule de la culture. L'introduction du roumain dans les livres liturgiques a été prônée avec une témérité qui ne saurait être sous-estimée par les métropolites Théophile et Ștefan ainsi que par leurs collaborateurs, tout en posant en même temps avec décision les premiers repères d'une littérature éthique. C'est le moment où l'ancien programme de Coresi apparaît de nouveau. La multiplication des ouvrages éducatifs restera dorénavant au centre des préoccupations de la culture roumaine deux siècles durant : le XVIII^{e} siècle sera tout rempli de telles préoccupations et elles se prolongeront jusqu'aux programmes éditoriaux d'un Ion Eliade Rădulescu ou d'un Mihail Kogălniceanu, au XIX^{e} siècle.

Et l'importance de la première moitié du XVIII^{e} siècle réside justement dans ce revirement culturel, illustré par les personnalités complexes susmentionnées qui devaient poser les assises de toute l'époque des Cantacuzène et de Brancovan. Selon nous c'est chose prouvée que *l'humanisme n'apparaît dans la culture de la Valachie ni après l'instruction constantinopolitaine de Nicolae Milescu, ni après les études à Padoue du Stolnic Cantacuzène*; *cet humanisme s'était déjà affirmé dans tous ses traits essentiels quelques décennies plus tôt dans la formation et les écrits diffusés à l'étranger d'Udriște Năsturel.* Et le fait qu'un tel humanisme s'affirme d'abord dans une langue étrangère (mais qui était alors la langue consacrée de la culture roumaine) n'est qu'un parallélisme de plus avec le phénomène connu deux siècles auparavant par les cultures de l'Europe occidentale.

Il convient aussi de constater qu'*en ce qui concerne l'introduction de la langue roumaine dans la culture et l'éducation publique, les initiatives appartiennent à cette même époque, antérieure de quelques décennies à l'œuvre de Șerban Cantacuzène, de Constantin Cantacuzène, des Greceanu et d'Anthime d'Ibère.* Et alors que Simion Ștefan proclamait dans la Préface du *Nouveau Testament* de Bălgrad (1648) son message au sujet de la diffusion « des paroles à la portée de tous », c'est-à-dire en langue roumaine, d'autres gens en Valachie œuvraient dans cette même conviction et au service de la même vérité. A retenir aussi la parution quelques années auparavant (1643), en Moldavie, de l'Evangile didactique — *Cazania*—de Varlaam, ouvrage éducatif par excellence. Il s'agit donc d'une confluence de convictions et d'initiatives aptes à prouver de manière péremptoire *l'unité du développement de la culture roumaine dans toutes les provinces du pays, malgré leur séparation politique temporaire.*

Des circonstances politiques et culturelles du dehors ont fait que vers le milieu du XVII^{e} siècle le mouvement d'idées né en Valachie rejoigne et adopte de manière créatrice ceux des pays voisins : Transylvanie, Pologne, Ukraine, Turco-Grèce. Sans doute, ces contacts fécondèrent l'évolution des idées en Valachie, à cette époque, mais, *un phénomène*

dans le genre de la totale et irrémédiable éviction du slavon, remplacé par la langue roumaine, ainsi que la mise en œuvre du programme qui avait pour but l'éducation du peuple ne sauraient être attribués à d'autres causes que les exigences intérieures nées des réalités autochtones. Indépendamment des contacts fortuits ou cultivés par les lettrés de l'époque, ces exigences intérieures devaient s'affirmer. Ce sont elles qui ont voué à l'insuccès la tentative d'Udrişte Năsturel de créer un humanisme d'expression slavonne. Ce sont elles toujours qui confèrent sa teinte spécifique à l'humanisme roumain, qui exprime dès ses premiers essais les aspirations et les idéaux du peuple roumain.

C'est ce qui justifie le titre de notre étude. Les années des impressionnants essais humanistes initiés par Udrişte Năsturel sont justement celles de *l'agonie des lettres slavonnes en Valachie.* Les obstacles ne se dressent point devant l'affirmation du slavon en tant que langue vivante, puisque après le *Leitourgiarion* de Macaire en 1508, les presses roumaines, sous le règne de Matei Basarab, donnent les ouvrages les plus précieux des peuples de langue slave. L'*Euchologe* de 1635, l'*Anthologion* de 1643, l'*Imitatio Christi* de 1647, le *Pentecostarion* de 1649 sont autant d'œuvres remarquables pour cette époque de la culture slave en général [111]. Mais rapportées à l'étape que la culture roumaine était en train de franchir au même moment, ces œuvres ne représentent qu'*un dernier effort du slavon pour s'affirmer chez un peuple qui l'écarte de son chemin, ayant découvert grâce à ses représentants autorisés la véritable voie de son futur développement culturel.* Comme dans toute agonie, il y a eu un sursaut final, exprimé par des œuvres brillantes si l'on veut mais sans aucun avenir. *La démarche que la culture roumaine suivra dans les années ultérieures à « l'époque de Matei Basarab » mettra le point final au développement des lettres slavonnes chez les Latins d'Orient.*

---

[111] S. Salaville, soulignant le caractère pratique et innovateur des *Anthologion* (qui du reste étaient l'indice péremptoire de l'abandon des vieilles traditions liturgiques, sous la pression des contingences, qui réclamaient des messes écourtées) mentionne justement l'*Anthologion slavon* paru à Cîmpulung en 1643 (*op. cit.*, p. 193).

ТРІωДІОН

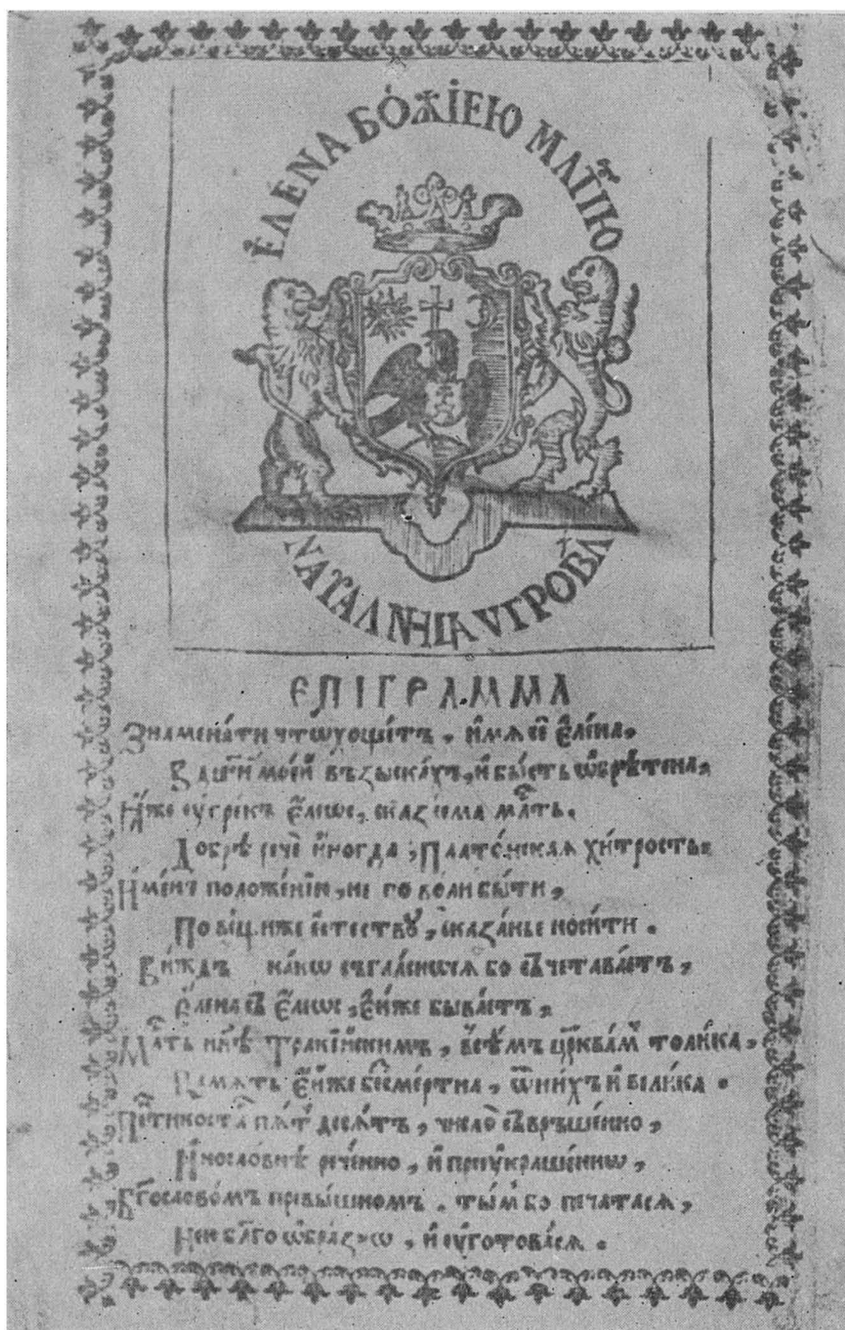
СТОЕ ВЕЛИКОЙ ПЯТДЕСЯТНИЦЫ
ПЕНТИКОСТАРІОН
ЕЖЕ ЕСТЬ ПЯТДЕСЯТНИЦА НАРИЧЕМЫЙ

[illegible]

ПОВЕЛѢНІЕМ И НАКЛАДОМ ...
... КНЯГИНЫ ЕЛЕНЫ ...
... НАЧАЛНИЦЫ И ВЛАДЫЦЫ ЗЕМЛИ
ВЛАХОН. ...

[illegible]

Fig. 1



ЕПІГРАММА

Знаменати что оусощіть, имя ея Елина.
В дщери моей въ зыскахъ, и бысть обрѣтена,
Иже оу грековъ Елинов, сказуема мать.
Добрѣ рече иногда, Платоника хитростію
Именъ положеніи, не по воли быти,
По вѣщ. иже естество, сказаніе носити.
Въ нихже наши соуглагольника бо ся почитаваютъ,
Елина бо Елинов, еиже бываетъ,
Мать наша Тракинимъ, всемъ церквамъ толика,
Имать еиже безсмертна, от нихъ и велика.
Пятинкоста пат десятъ, число совершенно,
Многословнѣ рѣчинно, и преукрашенно,
Богословомъ превышномъ, тымъ бо печаташася,
Нине благообразно, и оуготовася.

Fig. 2

Єлена бжіим промышленіе
и благодатію. Гдадычица всея земля Угровлахи
западнискоа, и прѡ: Чтнѣйшомꙋ и преподобнѣй
шомꙋ въ іеромонасѣ ѡ Хртѣ ѡцꙋ Дамаскинꙋ, въсея
Стоименіа горы Адоскіа, преизѧщнѣймꙋ исповѣник
и въсемъ общин ѿ священнагѡ съвъкꙋпленіа србска,
длъжный поклонъ ѿдаваєт.

Принѡсим ꙋбо вины изъвѣстныѧ нѣкогда, и добнѧ
ѡкрꙋжѣніѧ благородное и мꙋжественное прошеніе ѿсеби,
ѿци треблаженніи егда си рѣчъ аще говѣніа нѣкоего
досегда лъжное, видит сѧ благословных прилагающее
и просѧщее вещей. и паче дрѣвнобѣнне, ѿ мꙋжа ѿ
бѣщаѧщаѧ потребꙋ немалоѧ имꙋщагѡ крѣпости,
иже б хотѣніа бжіа сію дръжащагѡ. нѣ житіе тва
кораблъ ѡкръмлѧющагѡ, недрѣманно ꙋмо, вѣ
дни бѣжет проходѧщагѡ, и иже поми начинаемы,
[illegible] ꙋстрѡѧща дни, и малко птичіе не
малы иждивініем приносѧщагѡ. презенет и вы до
брѣ творѧще. и преблагѡ дѣющі єѵаггеліа заповѣд
въслѣдъ идꙋще: ѡбаче ниже вꙋсе, ниже въсегда,
ниже ѿ въсѣх. спроентие бо въсѣхъ, [illegible]
[illegible]: въсегда же и частѡ, свои [illegible]
[illegible] Карѡ слышащіи въ [illegible] Каріи,
[illegible]: [illegible] ѿ
въсѣх [illegible], [illegible]
иже паче въсѣхъ почитает философіа, аще [illegible]
искренно [illegible]: [illegible] комодіеники, и

Fig. 3

278

предословіе.

прѣжестокимъ трагодійски), нъ вы благолѹчнѡ и
цѣломѹдреннѡ, простите ѿ нихже подобаше нико да
и какѡ: сегѡради и полѹчите прощенія ѡбилнѡ, и бы
дѣло наше, ваше требѹдѣлѣнное хотѣніе. Прос
щіи ѹбо никакоже ѿмахѡ, такѡ мы священныя
вашея главы, нъ якоже потребнѡ бѣше его помага
ющѹ, скорбю благодать множицею слово, найпаче дѣло
свершеніе преслов[illegible] неластанишою ѿдахомъ: на[illegible]
исправихѡ, лѹчшою неначинати, и къ бѹдѹщомѹ вре
мени неразсказанною: зане въ истинѹ, процвѣтаніе благо
даніи въ вертоградѣ вышнѧ, несѣяная и неѡранная про
[illegible], и [illegible] благодатіи [illegible], не прию видится
прѣденъ, якоже нѣкогда маѵкодѣлати Симони, или
играли или тщащася изъвѣсти. въ истинѹ въ [illegible],
нашея церкве пети костара, ѹсердно ваши повели
нѣ исправленна, и ѿнѣкій непотребны ва писменъ
неправления и исправления: нашею печатию изданна мѹдр,
и ѹже насладичный сѣ възничтенна, первагѡ. вторагѡ
и третягѡ, единѣмъ слово по діаконѣхъ, [illegible]
многихъ иныхъ достоина, нъ ѡщій дѹшевній пози,
къ роѡномѹ братствѹ, къ дѹховном [illegible]
бо, и премѹдрое Моан ѡ мирорѣчна была пети
ста. Има ѹбо иже ѡбогащати, ѿ иже богатѣти ес
[illegible], пачеже добротворити ѿ иже благострадати
[illegible] и добрѣ изречися, добротворіе ѹбо само е [illegible]
[illegible]дѣти паче неже ли вызати пре изсрахѡ, зане въ
истинѹ божій да и подражаніе ѡ благодѣяніе, егоже ни
чтоже лучше, множаи Книга пѣснодѣ[illegible] да [illegible]
[illegible] подоне: благоворічна [illegible] ѿ Страбона.
тогда паче члсами бѹ подражаемы быти, егда [illegible]
благотворящіе [illegible] и по самодержцѹ [illegible], къ
[illegible]ницы

Fig. 4

книги сея.

пїюще. прїидѣте ѿ мене аки ѿ [illegible] почерпайте до
брославгостныя струя: когож бо оуставлается: яко есть
[illegible] благое, благоприобщителное, невещественное, ниже
[illegible], и не оукрадается. прїиди убо благимъ
мошки крепчайши помощи, благо добродѣтеляще, яко
всѣмъ оугаждати повинно (аще и неоудобнѣйша
вещь чтнѣйша), всякими потребно, прежде же
всѣхъ, наипаче жити весма [illegible] изящным,
нужда, и [illegible] сътворши [illegible], и промы
шленіе [illegible]: [illegible] благотворити правдивѣ, и
[illegible] житїе [illegible], и [illegible] жизни
[illegible] ѿ дѣтскаго възраста, подобно быти
единѣхъ, яко полезное, законное, правдивое, и препо
ное. сїи еще рассужденны, под [illegible] наказанно,
и оумно [illegible] ѿ [illegible] научены [illegible],
дати и послати вся [illegible]: приложи и
оудвоенную часть (да малъ еще [illegible] Стагириты
трегубен часть) [illegible] быша ѿ древнѣйших прі
яти. Сего ради [illegible] Павла завѣщаніе
въ оумѣ имуще, [illegible] любочтїа, [illegible]
и [illegible] молитвами
и благими нравы оувѣщании. убо [illegible]
дѣло, якоже [illegible] приложихомъ,
а якоже [illegible] тако и вы; [illegible]
[illegible], [illegible] прїнаро
[illegible], [illegible] ѿ [illegible], пре[illegible]
[illegible]
[illegible]. Благодѣние убо [illegible] прїимѣте,
зане благодарная паки хощеш въсати, [illegible]
бо глетъ, и ѿ [illegible]
и бо благодать [illegible]

Fig. 5

предословїе.

благодѣтелм благодарити, и приказꙋчающимъся прицѣлтъ,
терпимом трꙋбы велегласнѣйше, и вишатїйнагѡ ево
да противъсшꙋмлющагѡ семицею послѣдогласное, ѿнꙋ
дꙋже и прїатный дарѡвнъ, аще имааъ икратокъ. хва
ли мꙋжъ мꙋдрый и благоꙋмный, наꙋчиша тогось
да. и ѣглетъ нѣктѡ, ѿдарехъ реченная, ꙋмѣ
реннаѧ быти дльжна сꙋ имаѧщѣйшаѧ, иже ѿсебе да
хвалѧ кто посылаемаѧ глагол денїа (стꙋдїнно бо сїе ине
кꙋтимо): такѡ ѣстъ сл преподобнѣйшїи, ѿнꙋдꙋ
премꙋдрѣйшїй вѣкѣ хъ їꙋдеѡ притонѣ вещаетъ,
да хвалитсѧ ближный, а не ꙋста твоѧ, тꙋждый не
твои ꙋстнѣ: ѣко ѿ ины хвала, себѣ ꙋбо слꙋчаша
слышанїа, дрꙋгимже бо ѿсамо себѣ хвала скрꙋбно
мѣйшаѧ вѣщь: нѣ невѣчлнныѧ втрнницѧ, дрꙋгї
побѣждающыѧ тьмꙋ, народовѣщати ѡбыкоша,
кладо самословїѧ ѿемлюще, ѣко многоꙋченный
свѣдѣтель бытъ плꙋтахъ. прилежни и ѿнос аще хоще
ши, всѧка благода ѡбаемаѧ, видитсѧ тажкїтна,
и времѧ сикелїйнагѡ ѧзыка тажшие, понеже аки по
нашаема бываетъ ѿ ꙋдобнагѡ приствпленїа, и держе чрез
тожїна (ѣкоже гадѣ ѿтрековици) радꙋетсѧ вохма.
и паче радꙋетсѧ ѡнъ ꙋже види предисловїе прескачюще
власнъ предѣлы начрътанїѧ предословнагѡ, єдиного тѣ
чїи поминающе къва благочестивѣйша ѿцем, конец
нашїи начало имїа. Колофоже прено налагаем преслав
нѣйшаго митр нашꙋ его чтїе, ѿнемже исканїе не
щадно дꙋха моего възлагаю: дрꙋзїи рещи, ѣко ама
зона спитеалва – пожиботпицѧ, читїѧ иалюбимѣйшїѧ
благодати, ꙋзами нѣкими дрꙋга дрꙋгѣ свѧзꙋема,
паче Гордїевол ꙋзы, что ми хощет въвединнос пре
пре хꙋдожнѣйшие играние: благовремїнно благода прїа

ете

Fig. 6

книги сїа

ѥте, въздадите благодать въз благодать, ѩкоже научи-
ете с(я): нъ кал(и) благодать възпрашаѥте, и кое прошенїе; не
требуи златотканны(х) ри(з), ни индїискых бисеро(въ), каменїи
многоценны(х), м(ъ)жїе несъ(ꙁ)ижатели и, благъ пр(и)
времены не требую, ни ѡ(т)рицанїе с(я), прїшла бо неполна,
богатьство же бе ѡт(ъ)того: ѡ(т) матере оубо отщиве с(я), те па(к)
къ б(о)гу моленїи, и равнодушный мои г(оспод)инъ и сопрѣжни(ц)
ждаде ѩко (ж)е (д)ал(ъ). Сїа молба наша, сїе и прошенїе, ва(ш)
ѥже дати и въ време(н)а дати, ходатаи б(о)гу и ч(е)л(ове)ком
по(д)тек(ш)им ...шїи. въ(с)якому, рече ѡ(н), просящому ѡ(т)
тебе дай, и въ време(н)а ѡбеща. Дан(е) оубо вас(ъ) гл(а)ни будете
молени и моли(те) с(я): да быхо(м) ѡ(т)де(р)жали молбы наша.
прїидете моли(т)венныа (р)уки въздви(г)нете, къ въ(з)ви-
дащему съмотрителю, ѡ(т)дашъ наши(х) ...нїи, ѡ(т) вол-
ны(х) и не(в)олны(х) прегрѣшенїи наши(х), ѩко да ѡ(т)и(д)у сво-
бодившеса, идеже тма и множество с(ла)въ вечна
го свѣтовна(г)о ц(а)р(с)твїа до(с)тоини буде(м), ни
и(з)реченны(х) ѡ(т)ныхъ благъ, и(х)же ѡко не види(т)
и оухо не слыша, полу(ч)и(м): буди буди :
ходатайст(в)ующи(х) ваши(х) молба(х),
ѡ(т) ни(х)же наша в(с)е ма(т). Здравствуйте
б(ог)о благодатїи, и живите
преблаго по вънешне-
му и вънутрене-
му
ч(е)л(ове)ку, амин.

Fig. 7

ANNEXE

1r Triôdion,
c'est-à-dire
Tripěsnec
de la Sainte Grande Pentecôte.
Pentecostarion,
qui s'appelle Piatidesjatnic,
avec la bienveillante application du peuple serbe
nettoyé avec soin de ces deux lettres ѫ, ѧ, comme d'habitude
Sur l'ordre et aux frais de la princesse Hélène,
par la grâce de Dieu, princesse et maîtresse
de Valachie, épouse de l'illustrissime
prince Io Mateiu Basarab, dans leur
princière imprimerie de la capitale de Tîrgoviște.
L'an de la Création 7157, de la naissance du Christ 1649.

1v Autour du blason : Hélène, par la grâce de Dieu maîtresse [112] de Hongrovalachie.

EPIGRAMME

Ce que veut dire le nom d'Hélène
Je l'ai cherché dans mon âme et l'ai trouvé :
Ἔλεος — chez les Grecs — signifie *charité*.
Avec raison affirmait jadis la sagesse de Platon
Que la décernation des noms ne doit être au gré du bon plaisir
Mais que d'après la nature de la chose le nom soit porté [113].

---

[112] Начадница. Vu les connaissances latines et les intentions de l'auteur de cette préface, le terme peut se traduire par le mot « princesse », qui est l'équivalent de « *knjagine* », titre sous lequel la princesse Hélène est mentionnée sur la feuille de titre et dans la notice de l'imprimeur (f. 404v ; I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, t. I, p. 173). V. aussi la feuille de titre, où tous les titres de la princesse Hélène sont mentionnés · кнѣгина, началница, владычица.

[113] Référence exacte à la théorie des noms primitifs de Platon (*Cratyle*, 422 c-d), résumée par Socrate dans son dialogue avec Hermogène : « il y ait une seule manière d'être juste pour n'importe quel nom » et « la justesse consistait à faire voir la nature de chaque être » dans le nom qu'on lui assignait. C'est la première allusion qu'on relève dans l'histoire roumaine des idées à cette « première philosophie du langage » (Louis Méridier, Notice introductive à Platon, *Cratyle*, *Œuvres complètes*, V_2. Paris, 1931, p. 22).

Vois comme s'accordent bien
Hélène avec ἔλεος qu'elle a?
Elle dont la charité envers toutes les Eglises de la Thrace est maintenant si grande
Et le souvenir qu'elles lui portent est grand et éternel ! [114]
Le *Pentecostarion*, cinquante, nombre parfait
Autrement dit [115], il a été orné
Par un théologien très élevé [116] ; et c'est pourquoi aussi il a été imprimé
Par elle [117], très joliment, et a été achevé.

Hélène, par la protection et la grâce de Dieu maîtresse [118] de tout 2r
le pays de la Hongrovalachie transalpine [119], etc.

Au très révérend et très pieux entre les hiéromoines dans le Christ, au Père Damascène [120], au très distingué confesseur de tout le mont Athos au nom sacré et à tous ceux de la sacrée synaxe serbe, salutation appropriée.

Une requête noble et audacieuse en soi-même, ô, trois fois heureux pères, offre des fondements évidents et des circonstances suffisantes quand se montre un visage [121] plein de piété, proposant et sollicitant des choses bénies. Et encore, on la voit réclamant des choses audacieuses, par un homme [122] qui promet pas peu de sacrifices et qui a le pouvoir qu'il détient non sans la volonté de Dieu, dirigeant le vaisseau de la communauté dans un esprit vigilant, passant heureusement sa journée, et qui assure aux novices soumis à lui des jours alcyoniens [123] et leur apporte, non à peu de frais, même du lait d'oiseaux [124]. De même, vous aussi, bien faisant et

---

[114] V. pour les subsides accordées aux monastères athonites par la princesse Hélène (toujours mentionnée avec son époux, Matei Voivode), Teodor Bodogae, *Ajutoarele românești la mînăstirile din Sfîntul Munte Athos*, Sibiu, 1940, pp. 98—99, 155, 273. (« Thrace » : le *Pentecostarion* lui aussi a été imprimé sur la demande de la communauté de Hilandar).

[115] Инословнѣ ici, peut représenter un calque pour ἀλληγορέω (ἄλλος ἀγορεύω). Le nombre cinquante était parfait selon la conception pythagoricienne, puisqu'il résultait du produit du nombre 5 (symbole du hymen, parce qu'il unit le premier nombre pair 2 avec le premier nombre impair 3, l'unité étant jugée à part) avec 10 ou τετρακτύς, série et somme des premiers quatre chiffres (1, 2, 3, 4). V. pour la théorie pythagoricienne des nombres Léon Robin, *La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique*, Paris, 1923, p. 68 sq.

[116] Joseph de Stoudion, l'archevêque de Thessalonique († 830), celui auquel on attribue la composition du *Pentecostarion* ; mais cet ouvrage comporte également quelques œuvres dues à des hymnographes d'une époque plus récente.

[117] La princesse Hélène, patronne du livre.

[118] Ici : кладычнца.

[119] Ѹгровлахїѧ запланинскоѧ Hongrovalachie transalpine, nom donné couramment à la Valachie dans la diplomatique latino-hongroise, v. D. P. Bogdan, *Diplomatica slavo-română*, dans *Documente privind istoria României. Introducere*, vol. II, București, 1956, p. 83.

[120] Damascène, le supérieur du monastère serbe de Hilander à Athos (cette « communauté serbe » qui sera mentionnée ci-après).

[121] Personne (dans le vieux slave et le vieux roumain, *obraz* = visage, signifie également : personne).

[122] Damascène, cf. n. 120, ci-dessus.

[123] Selon les naturalistes de l'Antiquité, période de sept jours avant et de sept jours après le solstice d'hiver, durant laquelle l'*alcyon*, l'oiseau fabuleux, déposait ses œufs sur la mer calme (Aristophane, *Les Oiseaux* ; v. 1594 ; Suidas, *Lexicon*, s.v. : Ἀλκυονίδες ἡμέραι).

[124] Au sens figuré : chose merveilleuse, impossible (en grec : γαλὰ ὀρνίθων, Aristophane, *Les Guêpes*, v. 508 et *Les Oiseaux*, v. 733).

bien travaillant, vous avez sollicité en marchant à la suite du commandement évangélique [125]; mais ni de tout, ni toujours, ni de tous.

Car demander de tout est proche du comble de la cupidité ; toujours ou fréquemment conviendrait aux Cariens qui ont entendu dire à Athènes : « Sortez, Cariens, car ce ne sont pas encore les fêtes des fleurs » [126]; et solliciter de tous est sans vergogne. Je jure que je ne connais pas une autre vérité respectée par la philosophie plus que tout ; s'il faut être sincère envers le corbeau ou envers le flagorneur qui joue la comédie et triomphe comme tragédien [127].

2v Mais vous, avec bonne sérénité et avec une totale sagesse, vous avez sollicité de ce qui était convenable, quand et comment il convenait. Et c'est pourquoi vous avez reçu aussi ce que vous demandiez, en abondance ; et notre œuvre a été votre volonté bien-aimée. Ainsi donc, ceux qui ont demandé, on ne les a éloignés nullement ; de même, ni vos saintes têtes non plus. Tel qu'il était nécessaire, Dieu nous aidant, nous avons octroyé le don empressé, très glorieux et très doux, par la multitude des paroles mais surtout par l'action. Alors le vide indésirable dans le temps à venir nous l'avons rempli par le don meilleur que la haine. Parce que, à la vérité, les prairies de la grâce fleurissent éternellement, et sans semailles ni labour croissent, et encore l'arche de la grâce ne se voit pas continuellement vide, comme jadis le musicien Simonide [128], tantôt chantant et tantôt peinant, l'a fait connaître.

En vérité, le siècle de notre Eglise parlera du *Pentecostarion* maintenant corrigé par votre volonté persévérante et nettoyé et sarclé aussi de quelques lettres qui ne vous sont d'aucun usage [129], imprimé habilement à notre presse et sorti maintenant à la lumière du jour pour la première, la deuxième et la troisième fois [130]. En un mot — selon les Laconiens — chose plus digne que bien d'autres au profit spirituel général, c'est pour la médication de la patrie, pour la résurrection spirituelle, pour le *népen-*

---

[125] Mathieu, 7,7.

[126] « Fête des fleurs » = ἀνθεστήρια (11—13 du mois Anthestérion), jours de fêtes dionysiaques, auxquelles les Cariens, population du sud-ouest de l'Asie Mineure, méprisée par les Grecs de l'Antiquité, pouvaient participer.

[127] Paraphrase des paroles du philosophe cynique Antisthène rapportées comme suit par Diogène Laërce, VI, 4 : « Les *Enseignements* de Hécaton nous apprennent qu'Anthistène avait l'habitude de dire qu'il vaut mieux avoir affaire avec les corbeaux qu'avec les flagorneurs, parce que les premiers vous mangent après la mort, alors que les seconds vous mangent tout vif. »

[128] Les paroles du poète lyrique Simonide de Céos (vers 556—469 av. n. è.), rapportées par Plutarque, τὰ ἠθικά 519 a (περὶ πολυπραγμοσύνης) : Ἂν γὰρ, ὥσπερ ὁ Συμωνίδης ἔλεγε, τὰς κιδωτοὺς ἀνοίγων διὰ χρόνου, τὴν μὲν τῶν μίσθῶν, ἀεὶ μεστὴν, τὴν δὲ τῶν χαριτῶν, εὑρίσκειν ἀεὶ κενὴν, οὗτος ἄν, τις τῆς πολυπραγμοσύνης, τὴν ἀποθήκην, ἀνοίγῃ διὰ χρόνου, καὶ κατασκέπτηται πολλῶν ἀχρίστων καὶ ματαίων καὶ ἀτερπῶν γέμουσαν.

[129] Cp. avec la feuille de titre : *Pentecostarion*... *nettoyé avec soin de ces deux lettres* ѫ ѧ, c'est-à-dire les deux voyelles nasales écartées par les Serbes de leur orthographe.

[130] Le *Pentecostarion* a eu plusieurs éditions en Valachie (Tîrgoviște, 1558, imprimé par le diacre Coresi, v. I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, t. I, pp. 31—43 et 516 ; I. Bianu et Dan Simonescu, *op. cit.*, t. IV, pp. 167—169 ; une édition douteuse de 1644 y est également mentionnée, *ibidem*, p. 24, d'après D. P. Bogdan, *Contribuțiuni la Bibliografia românească veche*, București, 1938, p. 9, n. 2) ; mais en Ukraine aussi, à la Pečerskaja Lavra de Kiev, en 1631 (I. Karataev, *Описание славянско-русских книг, напечатанных кирилловскими буквами, 1491-1730, Спб., 1883, 2ᵉ изд.*, n° 382 et Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du dix-septième siècle*, t. IV, Paris, 1896 pp. 126—127) et en 1642 (I. Karataev, *op. cit.*, n° 538 et Emile Legrand, *op. cit.*, pp. 142—143).

thès[131] et la très sage herbe appelée *moli*[132] par Homère, qu'est le *Pentecostarion*. Parce que enrichir est chose plus impériale que s'enrichir, et surtout faire le bien, on l'a dit, est plus doux et meilleur que recevoir le bien[133]. Quoique précisément cette bienfaisance nous l'avons préférée — celle de donner plutôt que de recevoir — car un véritable don de Dieu et son imitation est « la bienfaisance, en regard de laquelle rien n'est meilleur », ainsi que fréquemment le chantait le poète Théognis[134]. Ceci aussi a été dit par Strabon : « Alors Dieu est imité plus spécialement par les hommes quand ils font le bien à ceux qui en ont besoin. »[135] Et encore par l'empereur Titus, qui criait : « Venez tirer de moi, comme du Nil, des 3r
ondes pleines de bonté. »[136] Car de qui la bienfaisance se cache-t-elle? En effet, ce qui est bon de nature est bon à communiquer et persiste à tout jamais, ni ne vieillit ni n'est volé[137].

Viens donc que nous aidions encore plus les hommes de bien, sachant bien que faire au gré de tous en tout — bien que ce ne soit pas la chose la plus honorable et la plus facile[138] — à tous est nécessaire, mais tout d'abord à nous, pour que nous vivions non seulement parce que la sagesse nous a choisie ; et encore, sachant bien que nous avons pris soin de tous également, ainsi que des accablés. Toutefois, nous avons pensé être utile, licite, juste et très pieux de faire le bien surtout à ceux qui ont embrassé la vie monacale et qui ont senti cette heureuse vie dès l'âge de l'enfance. Jugeant ainsi ces choses d'une âme très instruite et d'un esprit richement doué par la science très divine, nous nous sommes accoutumée à donner et à envoyer tout doublement. Ajoutons que la dichotomie (pour passer sous silence la trichotomie du Stagirite)[139] ne fut point estimée digne

---

[131] Νηπενθής, remède égyptien contre « l'affliction, la colère et tous les autres maux », employé par Hélène (*Odyssée* IV, 221).

[132] Plante aux racines noires et à la fleur blanche, employée par Circé afin de charmer Ulysse (*Odyssée*, X, 305).

[133] Idées fréquentes chez Aristote, *Ethique à Nicomaque*, IV, 1, 1120 a ; IX, 7, 1167 b—1168 a.

[134] Citation d'après Théognis de Mégare (VI[e] siècle av. n. è.), les *Elégies* I, v. 547—548 : τῷ δὲ δικαίῳ τῆς εὐεργεσίας οὐδὲν ἀρειότερον. L'expression slavonne inhabituelle кикна пѣснодѣиства Θеѡгнис comporte une allusion à τὸ κύκνειον [ᾆσμα, μέλος] (Athénée, 616 b).

[135] Strabon, *Geographica* X, III, 9 : εὖ μὲν γὰρ εἴρηται καὶ τοῦτο, τοὺς ἀνθρώπους τότε μάλιστα μιμεῖσθαι τοὺς θεούς, ὅταν εὐεργετῶσιν.

[136] Référence prise chez Suétone, *De vita Caesarum*, non dans la biographie de Titus, mais dans celle d'Auguste (*Divus Augustus*, XVIII) : Celui-ci *Aegyptum in provinciae formam redactam ut feraciorem habilioremque annonae urbicae redderet fossas omnis, in quas Nilus aexestuat oblimatas longa vetustate opere detersit*. D'où, fort probablement, ces débordements « des ondes pleines de bonté » du Nil.

[137] Paraphrase de Mathieu, 6, 20.

[138] Dans *Cratyle*, 384 b, Socrate rappelle à Hermogène « le vieux proverbe que les belles choses sont difficiles » (χαλεπὰ τὰ καλά). Mais, cp. aussi avec Théognis, les *Elégies*, I, v. 1027—1028 : πρῆξις .... ἀγαθοῦ χαλεπή.

[139] Par *dichotomie... trichotomie*, l'auteur semble se référer là à une théorie éthique (il s'agit de bienfaits) ; et non aux divisions de l'âme, bien connues dans la pensée grecque. Diogène Laërce (V, XIII, 30) résume comme suit l'enseignement éthique d'Aristote : «...il disait que le bonheur est la réunion de trois sortes de biens : les biens spirituels, qu'il considère au premier rang, au deuxième rang viennent les biens corporels, la santé et la vigueur, la beauté et les autres, et en troisième lieu les biens extérieurs, comme la richesse, la naissance illustre, la renommée et autres biens similaires. Il jugeait que la vertu à elle seule ne suffit pas à créer le bonheur, et que les biens corporels et ceux extérieurs sont aussi né-

d'être acceptée par les anciens. C'est pourquoi nous aussi ayant à l'esprit le commandement du divin Paul, nous vous avons jugés dignes du double honneur [140] de l'amour humain et de l'amour divin aussi, étant incités par vos prières et vos bonnes mœurs.

Or donc, on a fini et achevé l'ouvrage, ainsi que nous nous l'étions proposé par amour de la peine, et selon le bon plaisir du Seigneur, ainsi il en a été. Car nous avons honte à dire : « De l'Eimarmené [141] païenne cela est, de la nécessité susmentionnée », pour que notre action sorte de la cour de notre Eglise, manifestement cernée par les frontières de l'impiété, qui débauche extrêmement l'indépendance de l'homme [142].

De bon cœur donc recevez ce qui est donné, parce que « celui qui remercie recevra de nouveau » [143] comme on le dit en général « et de la voie
3v de la vérité il ne s'est point égaré ». Le don, en effet, est muet, mais comme s'il émettait un son/il remercie le bienfaiteur. Et à celui qui se trouve présent il le lui dit de manière plus retentissante qu'une trompette tyrrhénienne [144] et qu'une voûte byzantine qui répète sept fois ce qu'on a prononcé ; d'où aussi le présent reçu en don, bien que petit et insignifiant, l'homme sage et qui s'y entend le loue en le jugeant le meilleur.

Mais, dit-on, les paroles sur les dons doivent être mesurées et très brèves. Et que personne ne loue soi-même ce qu'on donne, a dit Lucien [145], car c'est déshonnête et d'aucune utilité. Ainsi en est-il, ô très pieux pères. De là le plus sage de tous les Juifs a dit dans ses *Proverbes* : « Que ton prochain te loue, mais point ta propre bouche ; l'étranger — mais pas tes lèvres » [146], car la louange d'autrui est plus douce que celle entendue de soi, et l'éloge de soi-même est pour les uns l'action la plus apte à causer du déboire. Mais même dans le cas de ceux couronnés dans les solennités, l'usage était que d'autres annoncent publiquement les vainqueurs, en écartant l'éloge de soi-même dépourvu de douceur, ainsi qu'en témoigne le très savant Plutarque [147]. Ajoute, encore, si tu le veux, que tout don

---

cessaires, car le sage serait malheureux de vivre dans la souffrance, la pauvreté ou quelque chose du même genre». Le sens de cette allusion serait donc que les moines (les sages) ne peuvent vivre de biens spirituels (leur vertu) uniquement, et que tous les biens leur furent accordés doublement (c'est-à-dire les biens corporels aussi), le partage en deux (dichotomie) n'étant pas bon.

[140] *I Timothée* 5, 17 : « Que les prêtres qui dirigent bien *soient jugés dignes d'un double honneur*, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement. »

[141] ἡ εἱμαρμένη [μοῖρα] = le destin, le sort fixé par le destin (v. Platon, *Phédon*, 115 a ; *Gorgias*, 512 e).

[142] L'édition du livre n'est pas due à une exigence aveugle, au destin, c'est un acte de piété accompli dans le champ de l'Eglise cernée par les infidèles.

[143] De même, dans la préface de l'*Anthologion* paru à Cîmpulung en 1643, Udrişte disait que « selon les grands sages... le bienfait qu'on loue grandit » (I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, t. I, p. 130).

[144] Lat. *tuba tyrrhena* (selon les auteurs antiques, les Romains auraient emprunté leurs instruments musicaux aux Etrusques).

[145] Lucien de Samosate, Τὰ πρὸς Κρόνον, 15 : τὰ ἐπὶ τοῖς δώροις λεγόμενα ὡς μετριώτατα καὶ ὀλίγιστα ἔστω. Ἐπαχθὲς δὲ μηδεὶς μηδὲν συνεπιστελλέτω, μηδὲ επαινείτω τὰ πεμπόμενα. Il s'agit des présents qu'on envoyait aux amis pendant les Saturnales. Nous retrouvons cette citation dans une lettre contemporaine, de 1650, écrite de Valachie par Pantaléon Ligaridès (*laus in ore proprio scordescit*), cf. G. Călinescu, *Altre notizie*, in *Diplomatarium italicum*, 2 (1930), p. 404, nº LIV.

[146] Salomon, dans les *Proverbes*, 27, 2.

[147] Plutarque, Τὰ ἠθικά, 539 b (περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπίφθονος) : ἀλλὰ καὶ τοὺς στεφανουμένος ἐν τοῖς ἀγῶσιν ἕτεροι νικῶντας ἀναγορεύουσιν, τὴν ἀηδίαν τῆς περιαυτολογίας ἀφαιροῦντες.

que l'on fait ressortir semble gauche, et que le fardeau de la langue sicilienne est très lourd, parce qu'elle semble dénigrée en raison de sa facile accessibilité [148] ; par contre, là où le don est enfermé dans une chambre, comme il convient à une vierge, il se réjouit entièrement et encore se réjouit.

Mais nous voyons maintenant notre introduction dépasser les règles du plan de l'exposé d'une préface ; en vous le rappelant seulement une fois, très orthodoxes pères, nous arriverons à la fin de ce que nous avions commencé. En guise de colophon, nous plaçons à tout jamais notre Très Chère Mère, la glorification de Dieu, en qui et pour qui je dépose sans ménagement mon âme. J'ose dire que les Amazones de notre Sauveur, d'après les peintres [149], s'attachent l'une à l'autre avec des liens de grâce pure et très aimée, plus encore que tous les nœuds de Gordion. Que signifie
pour moi le jeu très travaillé mis en évidence par le peintre ? Le don, vous 4r
l'avez reçu/ en temps utile ; récompensez don sur don, comme vous l'avez appris.

Mais vous demandez quel est le don et quelle la requête ? Je ne demande ni vêtements brodés de fils d'or, ni perles des Indes, ni pierres précieuses, ô hommes sans pécule ; je ne demande pas de biens temporaires, je m'en défais, car c'est là une nourriture sans profit et une richesse impudente ; ainsi donc, c'est de prière que j'ai cure, après la prière plus fervente à Dieu nous sommes assoiffés comme le cerf [150], moi et mon seigneur et époux [151], qui par l'âme est semblable à moi. Ceci est notre prière, ceci est aussi notre requête. C'est à vous de donner, ô très honorés intermédiaires entre Dieu et les hommes, et de donner en temps utile. « Quiconque sollicite de toi, dit-Il, donne-lui de toi » [152] et à temps Il a promis, pour que nous ne soyons pas, par hasard, trompés par nos prières, nous vous prions. Ô, si nous étions les maîtres de nos prières ! Venez élever des mains orantes vers la Providence qui voit tout pour délivrer nos âmes des fautes volontaires et involontairement commises, pour qu'en nous échappant d'ici où sont les ténèbres et une foule de méchancetés, nous soyons dignes du royaume d'aspect lumineux et que nous recevions ces biens indicibles que l'œil n'a pas vus et que l'oreille n'a pas entendus [153]. Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il ! En intercédant par vos prières dont les nôtres dépendent, vivez, vous qui êtes doués de la grâce par Dieu, et menez votre vie très bien, selon l'homme du dehors et celui du dedans. Amen !

---

[148] « La langue sicilienne» semble être (selon l'opinion de notre confrère Mihai Nasta), une erreur et se référer à la langue parlée dans la cité microasiatique Soles, fondée par les colons d'Argos et de Rhodos sur la côte de la Cilicie et où l'on parlait un grec fort corrompu, d'où le terme de *solécisme* (σολοικισμός), pour définir les erreurs de syntaxe.

[149] Image assez obscure. L'auteur semble avoir en vue les « vierges sages» (*Mathieu*, 25, 1 sq.), liées entre elles par la vertu ; il les appelle Amazones, afin de souligner leur zèle a obtenir le Christ. Mais la peinture n'offre aucun exemple de « liens» concernant les vierges sages ou les Amazones.

[150] *Psaumes*, 41, 1.

[151] Matei Basarab Voïvode.

[152] *Mathieu*, 5, 42.

[153] *I Corinthiens*, 2, 9.

SUR LA CONTINUITÉ ARTISTIQUE BALKANO-DANUBIENNE AU MOYEN ÂGE

(À PROPOS DE QUELQUES PIÈCES D'ARGENTERIE ET DE PARURE DES Xe-XIVe SIÈCLES) *

RĂZVAN THEODORESCU

Etape d'importance fondamentale dans l'évolution de la société roumaine au Moyen Age, le XIVe siècle — celui d'un essor politique et culturel significatif, d'une lutte permanente pour l'indépendance des Etats récemment créés — est encore assez peu et mal connu du point de vue artistique, surtout en ce qui concerne le sens historique plus profond des monuments contemporains, leur place et leur rôle dans la genèse d'une vision esthétique autochtone.

Dans un ensemble culturel complexe où se rencontraient des échos venus de la Byzance paléologue, de la Péninsule Balkanique et de l'Occident, les formes et les formules d'art devenues familières et adoptées par la société roumaine du XIVe siècle étaient les mêmes que celles connues déjà à la même époque dans des zones plus larges du sud-est et de l'est européen.

Loin de signifier le moment des premiers contacts avec l'art européen médiéval — tel qu'on le considérait encore il y a quelques décennies [1] — le XIVe siècle marquait dans nos régions la fin d'une étape où le territoire roumain a connu, à différents degrés d'intensité, des éléments divers de l'art byzantin et de l'art occidental — depuis des plans et systèmes

---

* Les deux parties de cet article ont constitué des communications présentées, la première en mars 1967 à l'occasion de la IIe session scientifique du secteur d'art roumain ancien de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie, la seconde à l'occasion de la IIIe session scientifique des Musées, en décembre 1966.

[1] N. Iorga, G. Balş, *Histoire de l'art roumain ancien*, Paris, 1922 ; dans l'introduction (p. 3—11) et dans la première partie de l'ouvrage on considère que la genèse de l'art roumain commence dès le XIVe siècle (p. 15 sqq).

architectoniques jusqu'aux pièces de parure — par l'intermédiaire des contacts de la féodalité roumaine des trois pays (Valachie, Moldavie et Transylvanie) avec les aires artistiques où la Byzance et l'Occident se sont rencontrés d'une façon plus ou moins permanente et riche en conséquences : la Serbie des Némanides, le second empire bulgare, les knézats de la Russie du Sud-Ouest et la Hongrie arpadienne.

Si, en ce qui concerne l'architecture et la peinture, on ne peut pas illustrer d'une manière péremptoire l'évolution artistique aux X^e^ —XIV^e^ siècles, d'ailleurs insuffisamment connue dans l'espace balkanique, par des monuments roumains, étant donné leur extrême rareté, le domaine de la parure et, en partie, celui de l'argenterie restent par leur nature et leur fonction mêmes les plus propres à mettre en lumière la place de la région nord-danubienne dans la diffusion des formes d'art reconnues pour leur large expansion au Moyen Age.

Les observations qu'on trouvera dans les pages suivantes se sont imposées au cours des récentes recherches que nous avons effectuées sur des pièces d'argenterie et de parure médiévales, découvertes sur le territoire roumain. Dans la première partie de notre étude nous nous bornerons à discuter seulement quelques exemplaires de la première catégorie et d'une zone bien délimitée — le sud-ouest de la Roumanie — avec leurs relations artistiques et leurs parallèles dans un espace chronologiquement plus étendu — les X^e^—XIV^e^ siècles — et géographiquement plus large — les régions septentrionales et occidentales de la Péninsule Balkanique.

I

Peu de temps avant la seconde guerre mondiale, sur la rive olténienne du Danube, à Gogoşu, on a trouvé un trésor d'objets en argent — bracelets, pendentifs, un vase — et plus de 200 monnaies de l'époque du tzar Stratzimir de Vidin (1371—1396) et des princes Dan I^er^(1384—1386) et Mircea (1386—1418), trésor qui se trouve aujourd-hui dans les collections du Musée de Turnu-Severin *.

Analysant le contenu de ce trésor publié en 1939 en tant qu'ensemble archéologique unitaire [2], les derniers spécialistes qui ont discuté, d'une manière très sommaire d'ailleurs, cette trouvaille de la région de Mehedinţi, ont émis l'hypothèse que la partie monétaire constituerait un groupe séparé, caché entre 1393—1418 par un fugitif chassé de Bulgarie par l'invasion turque, tandis que les pièces d'argenterie et de parure, chrono-

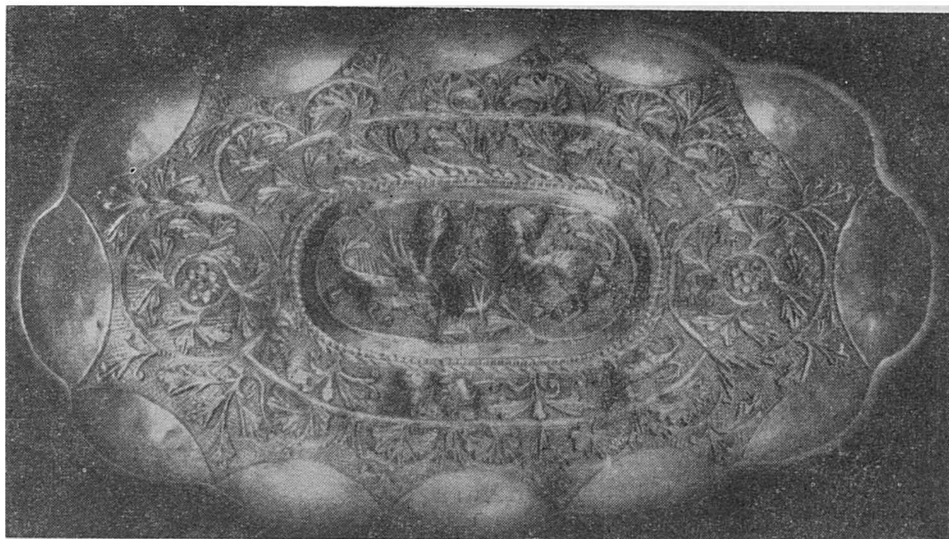
---

* Nous avons obtenu les deux photos du vase de Gogoşu grâce à l'obligeance de notre collègue M. Davidescu, directeur du Musée de Turnu-Severin. Qu'il puisse trouver ici, une fois de plus, l'expression de notre gratitude.

[2] Al. Bărcăcilă, *Tezaurul medieval de la Gogoşi-Mehedinţi* [Le trésor médiéval de Gogoşi-Mehedinţi], dans «*Cronica numismatică şi arheologică*», n^os^ 113—114, 1939, p. 125—134.

logiquement antérieures aux monnaies, auraient formé, très probablement, l'inventaire d'une tombe, étant enfouies « pas ... plus tard que le commencement de la seconde moitié du XIV[e] siècle »[3].

Parmi les objets qui composent le trésor de Gogoşu, notre attention a été attirée par l'exemplaire le plus intéressant et pourtant le moins discuté jusqu'à présent : il s'agit du vase en forme de petit plateau ovale,



1. — Vase en argent de Gogoşu (vue intérieure).

travaillé en plaque d'argent, aux bords ondulés en douze lobes, doré à l'intérieur où l'on trouve un décor au repoussé — deux griffons affrontés et barbus, aux traits masculins ; le reste de la surface intérieure, décorée de petits cercles gravés, est ornementée de motifs végétaux stylisés dont le tracé entoure un animal — peut-être un chien —, une femme et deux têtes d'oiseau (fig. 1). L'effacement de la couche d'or en plusieurs endroits, aussi bien que les éraflures, postérieures à la confection, faites sur les lobes, à l'intérieur et à l'extérieur (fig. 2), représentant peut-être des monogrammes ou des noms de possesseurs qu'on n'a pu déchiffrer, indiquent avec certitude que le petit plateau était déjà usagé lorsqu'il fut enfoui avec les autres pièces, au commencement de la seconde moitié du XIV[e] siècle.

Si les références, peu nombreuses, au trésor de Gogoşu ont déjà établi pour les objets de parure des analogies avec des exemplaires qu'on peut trouver dans l'espace sud-danubien [4], en ce qui concerne le vase on n'a

[3] D. Berciu et E. Comşa, *Săpăturile de la Balta Verde şi Gogoşu (1949 şi 1950)* [Les fouilles de Balta Verde et Gogoşu (1949 et 1950)], dans *Materiale şi cercetări arheologice*, II, 1956, p. 489.

[4] *Ibidem*, p. 488–489.

fait que de vagues rapprochements entre son décor et les motifs « orientaux » d'autres vases plus anciens du centre de la Péninsule Balkanique [5], sans qu'on ait essayé de l'intégrer dans une typologie des pièces d'argenterie similaires ou très proches, sous les aspects géographique et chronologique. Une telle tentative s'impose, à notre avis, étant donné l'existence, dans une

2. — Vase en argent de Gogoșu (vue extérieure).

zone relativement restreinte, d'un nombre d'exemplaires dont les rapports stylistiques démontrent aussi une continuité culturelle, de haute importance pour une époque très peu connue par l'historien de l'art.

Parmi les pièces du Musée Ethnographique de Belgrade se trouve un vase ellipsoïdal en argent, ayant à la base huit proéminences hémisphériques, dix-huit cannelures et l'intérieur pourvu d'un médaillon, séparément ouvragé, représentant une panthère au décor gravé et en émail (fig. 3). Le vase a été récemment publié [6] et attribué à la seconde moitié du XIV^{e} siècle [7]. Par sa forme ovale et par ses bords lobés, cet exemplaire, découvert à Temska, offre des analogies avec celui de Gogoșu, aussi bien qu'avec un autre vase trouvé à Stobi (Macédoine), daté également du XIV^{e} siècle [8] et caractérisé par des cannelures interrompues — écho tardif

[5] Al. Bărcăcilă, *op. cit.*, p. 132.

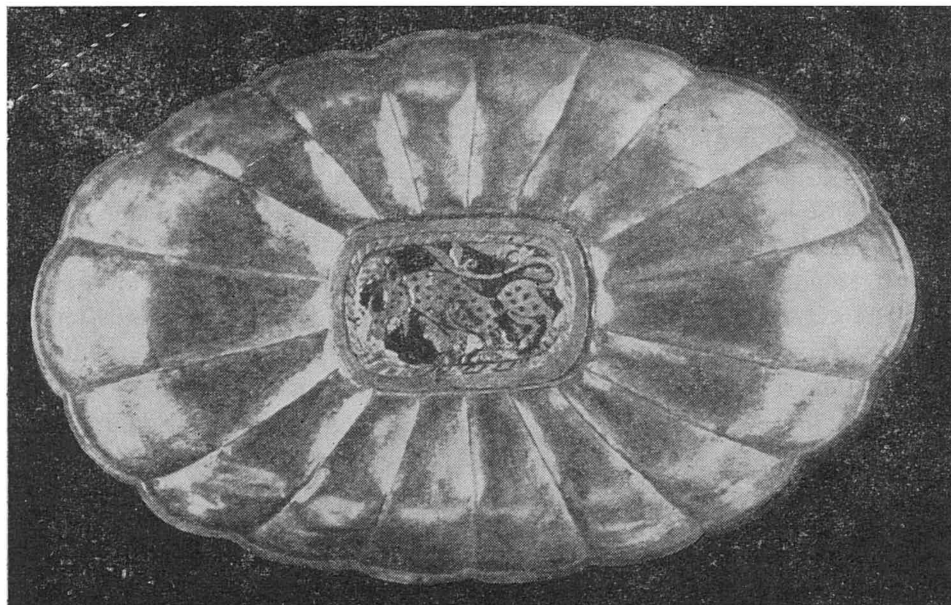
[6] Verena Han, *Une coupe d'argent de la Serbie médiévale*, dans *Actes du XII^{e} Congrès International d'Etudes Byzantines (Ochride, 1961)*, III, Belgrade 1964, p. 111–119.

[7] *Ibidem*, p. 118.

[8] J. Petrović dans *Umetnicki pregled*, n^{os} 4–5, 1940, p. 108–109 (apud V. Han, *op. cit.*, note 6, p. 113). V. Han pense même que le vase de Gogoșu aurait été exécuté dans le même atelier que celui de Stobi daté par des monnaies à la fin du XIV^{e} siècle (l'auteur ne connaît pas la nouvelle date qu'on assigne au vase de Gogoșu, un peu avant le milieu du XIV^{e} siècle).

d'un procédé antique byzantinisé — et par une ornementation végétale qui rappelle le style du récipient de Gogoşu.

Sur le même territoire macédonien, et attribué au même siècle, on a découvert à Gorno Orizari, près de Kočani, une coupe circulaire en argent doré [9], composée de dix ovoïdes concaves séparés par des « points » repoussés, avec le pied très haut, une inscription illisible et un médaillon qui repré-



3. — Vase en argent de Temska (d'après V. Han, *op. cit.*, fig. 2).

sente un lion, le fond étant complété avec de l'émail noir. Par certains des éléments de forme et de décor mentionnés, aussi bien que par la date qu'on lui assigne, la coupe de Gorno Orizari est partiellement apparentée à celle de Temska et on peut la citer en ce sens dans notre discussion.

Ainsi nous connaissons dans la région représentée par la partie centrale-occidentale de la Péninsule Balkanique et par celle du sud-ouest de la Roumanie, trois vases en argent datés du XIV^e siècle, qui présentent des analogies entre eux et des analogies avec d'autres exemplaires qu'on mentionnera plus loin. Ils constituent un petit groupe stylistique jamais encore discuté dans les références à l'art balkanique, groupe très expressif pour le climat artistique de leur époque et de la région où on les a découverts, aussi bien que pour les rapports qu'on pourrait établir avec les temps antérieurs.

[9] Radmila Polenaković-Stejić, *Une rare découverte du Moyen Age faite dans le village de Gorno Orizari, près de Kočani, en Macédoine*, dans *Actes du XII^e Congrès...*, III, Belgrade, 1964, p. 321—325 ; de la photo qu'on reproduit il ressort que l'intérieur de la coupe, autour du médaillon et entre les feuilles concaves, est travaillé au pointillé.

La forme, le modelage et l'ornementation de ces récipients en métal précieux ne représentent d'aucune manière des innovations du XIV^e siècle. Une simple analyse de leur style démontre la justesse d'une remarque due à l'auteur qui a publié la coupe de Temska, à propos de la vaisselle médiévale en métal provenant des régions centrales et orientales des Balkans : « . . . elle évoque par ses types — du moins jusqu'au milieu du XIV^e siècle — la tradition antique en prépondérance. Son décor, par contre, comprend en plus des éléments locaux, des réminiscences sassanides,byzantines et islamiques »[10].

Des vases en métal trouvés dans les parties centrales des Balkans — autres que ceux que nous avons déjà mentionnés mais présentant avec ceux-ci des analogies stylistiques évidentes — sont très proches des types antiques et de leurs dérivés byzantins, tels la patère, forme rappelée par un récipient en argent avec le nom gravé du tzar Dušan (1331—1355), ou la patène paléochrétienne et byzantine dont l'aspect peut être retrouvé dans le vase de Čuzmen, un dignitaire du fameux souverain serbe déjà cité [11].

Ces réminiscences antiques en plein XIV^e siècle ne surprennent nullement si l'on se souvient qu'une des directions principales de l'évolution artistique à Byzance et dans les pays balkaniques était étroitement reliée à la « renaissance » contemporaine, époque de revalorisation d'un héritage classique gréco-romain dont l'importance pour l'art sud-est européen est très bien connue.

Quant aux rapports de plus en plus soutenus entre Constantinople et les Etats balkaniques et occidentaux aux XIII^e et XIV^e siècles, ils ont visiblement influencé l'art du travail des métaux. Le fait est mis en évidence par la fréquence d'éléments décoratifs romans et gothiques (motifs végétaux conçus d'une manière réaliste, médaillons héraldiques) et par des formes (calices à nœud de jonction) de certains vases de Macédoine et de Serbie, tels que celui déjà mentionné de Gorno Orizari, celui de Stobi — très proche de ceux découverts à Gogoşu et à Temska — ou, enfin, la coupe de Vršac et le vase de Dobri Do [12] un peu plus tardifs (fin XIV^e — début XV^e siècle) que le groupe, ici discuté, des trois récipients (Gogoşu — Temska — Gorno Orizari).

Que les vases en métal précieux de la Péninsule Balkanique au XIV^e siècle se rangent, eux aussi, dans une évolution stylistique aux multiples rapports avec l'Orient et l'antiquité gréco-romaine, aussi bien qu'avec l'Occident, c'est un fait démontré par la simple constatation de certains traits spécifiques rencontrés dans les pièces de cette catégorie, déjà citées.

---

[10] V. Han, *op. cit.*, p. 112.

[11] *Ibidem.*

[12] Gordana Tomić-Trivounac, *Dépôt d'argenterie de Dobri Do près Pirot* (extrait), dans *Recueil de travaux — Musée National*, III, 1962, p. 187—205, fig. 23.

La forme et les cannelures des vases de Gogoşu, Temska et Stobi, rappellent, par exemple, les récipients en métal de l'antiquité dont la tradition s'était continuée dans l'art de l'Iran sassanide et de la Byzance aux IV^{e}—X^{e} siècles, ainsi que le prouvent amplement des trésors bien connus de l'époque des migrations, celui de Malaia Perescepina ou celui, qui sera impliqué plus loin dans notre discussion, de Sînicolaul Mare.

D'ailleurs, à ce qu'il paraît, les cannelures antiquisantes de certains vases aux bords lobés ont été imitées tant à Byzance qu'en Occident, ainsi que le témoignent des exemplaires datés du XII^{e} siècle, des trésors de San Marco et de Saint-Denis ou les fresques d'époque paléologue de Macédoine [13].

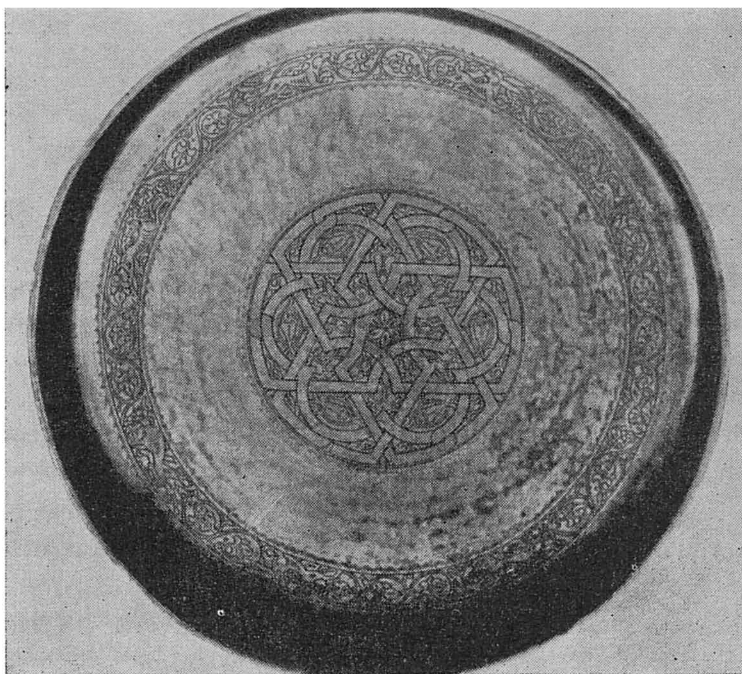
Quant aux motifs décoratifs, zoomorphes et végétaux des vases en argent dont il est question, ils sont de beaucoup plus expressifs pour le climat artistique du XIV^{e} siècle. Les griffons, l'oiseau et le chien de Gogoşu, la panthère de Temska, le lion de Gorno Orizari, représentent des images appartenant à un vaste répertoire décoratif que l'Orient avait transmis à l'art byzantino-balkanique et européen en général, par plusieurs voies dont l'analyse dépasse amplement les limites de notre discussion. Directement, par les provinces orientales de l'Empire byzantin, indirectement, par l'intermédiaire de l'Iran sassanide et des populations migratrices venues d'Orient, des Avares et des Arabes aux Bulgares et aux Hongrois, les animaux réels ou fantastiques, entourés de rinceaux ou intégrés dans de compliqués méandres végétaux, quelquefois conçus d'une manière réaliste, d'autres fois stylisés jusqu'à ressembler à une arabesque — souvent se terminant eux-mêmes en de très diverses représentations de la palmette—, invadent l'art des IX^{e} —XII^{e} siècles, à Byzance, dans les Balkans, dans l'Occident carolingien et roman, dans la gamme variée de motifs employés par les orfèvres, les potiers, les enlumineurs, les sculpteurs en pierre et en bois.

Parvenu ici on doit se poser la question légitime si, en synthétisant dans le domaine limité de l'argenterie un aussi complexe héritage, les vases du XIV^{e} siècle que nous avons cités ne se trouveraient pas eux-mêmes sur l'échelle d'une évolution locale — notamment balkano-danubienne —, s'ils ne seraient pas précédés et éventuellement suivis par d'autres exemplaires qui pourraient constituer avec ces vases une série stylistique continue impliquant aussi une continuité de technique, de goût et de vision, généralement encore difficile à suivre dans ces régions, dans les premières étapes du Moyen Age.

---

[13] Par exemple des détails dans les fresques de St.-Nikita (région de Skoplje) de 1309—1320 (voir V. R. Petković, *La peinture serbe au Moyen Age*, Belgrade 1930, 35 a).

En 1903 on découvrit, cette fois-ci au sud-ouest de la Bulgarie, à Izgherli, près de Tatar Pasargic, plusieurs vases en argent [14] dont trois seulement se sont conservés, datés d'abord des IXe—Xe siècles et attribués, à cause de la composition de leur décor végétal et zoomorphe, à une influence purement « orientale », étant considérés comme une importation venue de l'Orient dans le monde balkanique [15]. Deux des vases d'Izgherli,



4. — Vase en argent d'Izgherli (d'après G. Migeon, *op. cit.*, pl. XXX).

munis d'un petit pied, ont, sur les bords, une frise circulaire intérieure avec des lévriers chassant un griffon, alternés de fleurons à double accolade et, au centre, des médaillons gravés comprenant des griffons et des félins ailés sur un fond strié et décoré de rinceaux et demi-palmettes dont les contours créent quatre compartiments pour les motifs zoomorphes. Un troisième vase, sans pied, présentant des traces de dorure, a un grand médaillon central décoré d'entrelacs, motifs végétaux, floraux et de poissons (fig. 4) ; sur le bord intérieur on voit, sur un fond de rinceaux continus, une autre frise composée d'un félin, un griffon, un sphinx et un lièvre, une disposition décorative analogue renfermant, sur la surface extérieure du vase, l'image d'une femme.

[14] Gaston Migeon, *Orfèvrerie d'argent de style oriental trouvée en Bulgarie* (extrait), dans *Syria*, 1922, p. 141—144.
[15] *Ibidem*, p. 143.

La plus substantielle référence aux objets d'Izgherli est, à notre connaissance, celle de N. Mavrodinov [16] qui, dans son ouvrage dédié au trésor de Sînicolaul Mare, discutant les analogies de formes et de motifs des fameux vases en or découverts, il y a plus d'un siècle et demi, en Banat, s'arrête sur ces récipients en argent.

Le savant bulgare s'oppose à l'idée d'une importation des vases d'Izgherli, les considérant, d'une façon judicieuse à notre avis, comme des produits locaux réalisés au X^e siècle sous une forte influence byzantine.

Pour le problème qui nous intéresse, des analogies entre certains vases de Sînicolaul Mare et ceux d'Izgherli nous retenons seulement le travail en méplat — qui rappelle un procédé artistique de l'époque post-avare en Europe est-centrale dans la seconde moitié du IX^e siècle — du rinceau qui encadre de trois côtés la palmette (en fait, la feuille de vigne paléochrétienne et byzantine palmettisée), décor offrant des similitudes avec le motif qui encadre les médaillons centraux des vases n^{os} 9 et 10 du trésor de Sînicolaul Mare, de même que le fond pointillé — lointain écho du Moyen-Orient — fréquent dans l'art post-avare du IX^e siècle et, plus tard, dans l'art balkanique et oriental des métaux [17].

En ce qui concerne la richesse des représentations zoomorphes d'Izgherli, rappelant certaines sculptures décoratives byzantines quasi-contemporaines [18], nous ne pouvons pas manquer de remarquer les correspondances d'images (griffons, chiens-lévriers, femmes) avec celles des vases du XIV^e siècle — de Gogoşu par exemple —, correspondances citées, sans être expliquées d'aucune façon, à l'occasion de la première mention de la découverte d'Olténie [19]. En effet, le décor des vases d'Izgherli, de même que celui, plus complexe, du trésor de Sînicolaul Mare, est directement apparenté non seulement au répertoire décoratif caractéristique pour la Péninsule Balkanique aux IX^e — XI^e siècles (celui des pièces de parure en métal ou des sculptures contemporaines en bois et en pierre de Macédoine et de Grèce) mais aussi à celui d'une époque ultérieure. La meilleure preuve qui illustre cette thèse est constituée justement par le groupe stylistique que nous avons ici en vue, celui des vases en argent du XIV^e siècle. Ainsi, pour nous rapporter seulement au trésor de Sînicolaul Mare, nous pensons à la transmission d'éléments formels, par exemple, des coupes n^{os} 22 et 23, dont l'origine se retrouve dans les formes de l'antiquité gréco-romaine, devenues des calices au Moyen Age et avec lesquels les coupes à pied de Temska et de Gorno

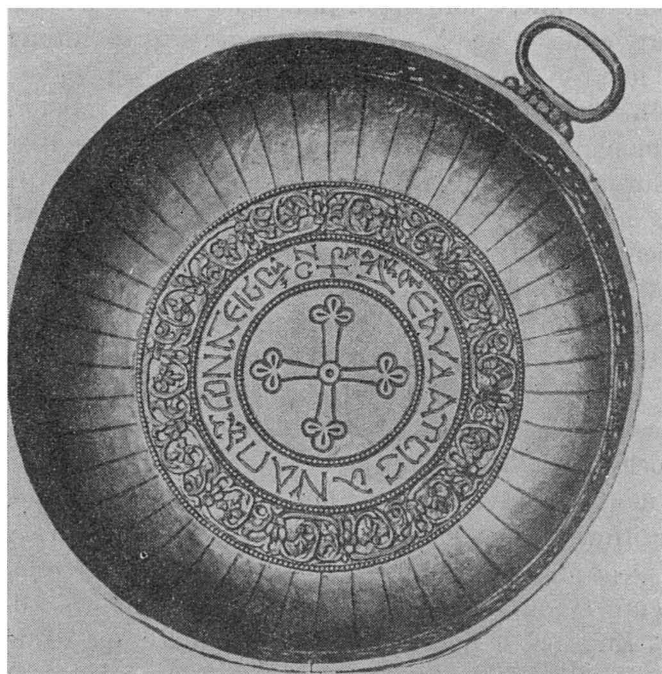
[16] N. Mavrodinov, *Le trésor protobulgare de Nagyszentmiklós*, dans « Archaeologia Hungarica », XXIX, 1943, p. 70 sqq.

[17] *Ibidem*, p. 213 ; le procédé n'est pas inconnu aux couvertures d'icônes des XII^e — XIII^e siècles, en Géorgie par exemple (Ch. I. Amiranachvili, *Istoriia gruzinskovo iskusstva*, Moscou, 1950, I, pl. 124—127).

[18] Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 1910, p. 387 et 429.

[19] Al. Bărcăcilă, *op. cit.*, p. 132.

Orizari sont relativement analogues ; au procédé d'imitation des cannelures d'après les vases antiques et byzantins sur les récipients n^{os} 8, 15 et 16, aboutissant à un total aplatissement de ces cannelures sur les pièces n^{os} 9 et 10 (fig. 5), procédé qu'on retrouve à Gogoşu, à Temska, à Gorno Orizari et sur d'autres vases en métal du XIV^{e} siècle ; au système de pointillage du fond des vases qui, au XIV^{e} siècle, à Gogoşu par exemple, évolue



5. — Vase n^{o} 10 de Sînicolaul Mare (d'après N. Mavrodinov, *op. cit.*, pl. XVII).

vers la gravure de petits cercles dans le métal ; enfin, au répertoire zoomorphe — panthère et griffon sur le vase n^{o} 20 (fig. 6), griffon ayant la queue terminée en demi-palmette sur le vase n^{o} 2 ou lion en attaque sur le vase n^{o} 21 — images qui se répètent, dans des interprétations plastiques différentes, sur les vases de Serbie et sur celui découvert en Olténie.

L'habitude de la transposition en céramique de quelques médaillons centraux du type de ceux de Sînicolaul Mare (vases n^{os} 9 et 10), entourés de frises à motifs floraux, qu'on remarque dans la poterie byzantino-balkanique des XI^{e} —XIV^{e} siècles [20], la manière dont sont traités les motifs végé-

[20] N. Mavrodinov, *op. cit.*, p. 73 ; d'ailleurs les médaillons à croix, entourés de rinceaux de vigne, apparaissent aux VI^{e}—VII^{e} siècles sur les vases en argent de Chypre (E. Cruikshank Dodd, *Byzantine Silver Stamps*, Dumbarton Oaks, 1961, 28 a, 38 a, 54 a), dans la région nord-pontique (*ibidem*, 73 a), dans la zone de Viatka (*ibidem*, 76 a) et, le médaillon simple à croix, en Occident (*ibidem*, 92 a).

taux sur certaines couvertures d'icônes datant de la même époque et provenant de la même région, très ressemblante à celle de Sînicolaul Mare et d'Izgherli [21], constituent autant de preuves à l'appui de l'idée de la transmission de techniques et de motifs de l'art si complexe des IX^e — X^e siècles des Balkans et de l'Europe est-centrale dans l'art des mêmes régions aux XI^e — XIV^e siècles. Il est inutile de souligner encore l'importance

6. — Vase n° 20 de Sînicolaul Mare (d'après N. Mavrodinov, *op. cit.*, pl. XXXII).

remarquable du trésor de Sînicolaul Mare comme véritable synthèse de presque tous les éléments d'art connus dans le monde byzantin et balkanique médiéval, la très vaste littérature de spécialité qui lui est dédiée la démontrant largement.

N'importe quelle serait la population à laquelle on attribuerait la création du trésor et n'importe quelles seraient les différentes opinions en ce qui concerne la précision de la datation des 23 vases d'or, entre le IX^e et le XI^e siècle [22], ce qui nous intéresse en premier lieu, c'est la probabilité,

[21] Voir note 16.

[22] Ces opinions sont très diverses. Nous citons celle de N. Mavrodinov (*op. cit.*, p. 208) qui attribue au dernier tiers du IX^e siècle le moment où le trésor a été enfoui, tout comme G. Fehér (B. Szöke, *Spuren des Heidentums in dem fruhmittelalterlichen Graberfeldern Ungarns*, dans « Studia Slavica», II, 1956, p. 141); celle de D. Csallany qui date le trésor au X^e siècle (*Ungarische Zierscheiben aus dem X. Jahrhundert*, dans *Acta archaeologica*, X, 1957, p. 323) et celle de Gy. László qui le date avant 1028 (*Contributions à l'archéologie de l'époque des migrations*, dans *Acta archaeologica*, VIII, 1957, p. 186—198).

déjà postulée de leur confection quelque part dans la zone du Bas-Danube, dans un ou plusieurs ateliers d'un ou de plusieurs centres nord-balkaniques [23], de même que la possibilité d'une continuité des formes et du décor de certains vases du trésor, dans ces régions, aux XI[e] —XIV[e] siècles [24]. De ce point de vue nous croyons que les observations faites sur ce que nous considérons être le groupe stylistique des vases en argent de Gogoşu, Temska et Gorno Orizari, peuvent bien occuper, dans un des chapitres de l'art balkano-danubien au Moyen Age, un espace typologique et chronologique qu'on n'a pas encore suffisamment étudié. Selon nous, c'est un fait évident qu'il n'y a pas eu de hiatus entre les vases en métal précieux de l'antiquité et de l'époque paléobyzantine et ceux du XIV[e] siècle de la même région. Quant aux formes et aux motifs décoratifs des vases en argent de Macédoine, de Serbie et d'Olténie, ils ne peuvent pas s'expliquer par une inspiration directe des prototypes gréco-romains. Dans cette transmission de l'héritage antique, le rôle le plus important a été joué, sans doute, par les exemplaires des IX[e] —XI[e] siècles qui synthétisaient dans ce domaine d'une importance esthétique majeure à cette époque, toute l'expérience artistique de l'Orient, des steppes et de Byzance, différemment influencés par l'art classique.

Ainsi, on peut affirmer l'existence ininterrompue dans cette période — qui coïncide avec la formation des principales aires artistiques de la Péninsule Balkanique —, de même que dans l'étape ultérieure — celle des XI[e]—XIV[e] siècles — de certains centres d'orfèvres aux répertoires décoratifs et aux principes esthétiques d'une longue et prestigieuse tradition classique et byzantino-balkanique.

De plus, la position géographique de la majorité des découvertes auxquelles nous avons fait allusion se situant dans une zone à peu près identique — le centre-occident et le nord de la Péninsule — indique le fait que, dans cette région, dès les débuts du second millénaire jusqu'au XIV[e] siècle, l'évolution dans ce domaine de l'art a été ininterrompue de même que celle — malheureusement encore insuffisamment connue — de l'ensemble de la civilisation médiévale.

Dans cette évolution d'un groupe d'argenterie est impliqué, de cette manière, le témoignage pour une continuité très significative que, d'ailleurs, les monuments d'architecture ou la céramique de luxe et ordinaire l'attestent aussi, continuité entre l'art de la Byzance primitive et celui des

---

[23] L'hypothèse a été émise par N. Mavrodinov (*op. cit.*, p. 222—224) qui essayait de suggérer — pour affermir sa thèse concernant l'appartenance bulgare du trésor — la confection d'une partie de celui-ci dans une ville danubienne, devenue ville bulgare, d'une autre partie dans la capitale bulgare de Pliska et, enfin, d'une troisième dans la région même de Sînicolaul Mare.

[24] N. Mavrodinov, (*op. cit.*, p. 223) établit une telle continuité, mais seulement pour le territoire de la Bulgarie.

Etats balkaniques au Moyen Age, d'une importance égale à celle qu'on peut déceler dans d'autres domaines de la vie historique dans la Péninsule.

La survivance des formes, de l'ornementique et des techniques que cette analyse a essayé de mettre en relief constitue la meilleure preuve que dans l'histoire de la civilisation balkano-danubienne, malgré les adversités de l'époque des migrations, entre l'art antique tardif et celui du Moyen Age il y a eu des rapports nombreux et complexes que les recherches doivent toujours reconnaître.

Arrivant ainsi au XIV[e] siècle, moment de l'apogée de l'histoire de la Serbie, dernière étape de celle du second Empire bulgare et de l'apparition, dans la politique et la culture du sud-est européen, de l'Etat valaque, nous pouvons constater que les rapports réciproques de ces trois Etats, de même que leurs rapports avec l'Empire byzantin, ont profondément influencé l'art contemporain.

Dans les divers contacts de la féodalité valaque avec les contrées et les réalités sud-danubiennes dont les influences ont marqué le premier âge de l'art roumain, la place des relations avec les parties centrale et occidentale de la Péninsule Balkanique — l'Empire serbe et la côte dalmate — est prééminente et pleine de conséquences.

Sur la route des maîtres maçons constructeurs d'églises, partis dans la seconde moitié du XIV[e] siècle du sud du Danube pour arriver à Vodiţa, à Cozia et plus loin, des peintres qui vont s'arrêter, un peu plus tard, au-delà des Carpates, dans les milieux orthodoxes du Haţeg transylvain, ont circulé, à l'époque de la fondation de la Valachie, des œuvres d'orfèvrerie créées, comme le vase de Gogoşu, dans des ateliers balkaniques. La localisation exacte de ces ateliers est difficile, mais nous croyons qu'on peut quand même les attribuer aux zones centrales-occidentales et septentrionales de la Péninsule [25], là où l'argenterie a connu d'ailleurs une floraison particulière jusqu'à la fin du Moyen Age (en Serbie, dans le Banat, à l'ouest de la Bulgarie).

D'ailleurs, des récipients similaires ont été également connus et appréciés par la féodalité laïque et ecclésiastique des régions occidentales de la Valachie dans une époque ultérieure, au commencement du XVI[e] siècle, fait prouvé par l'une des deux patènes découvertes en Olténie, à Covei (Dolj) [26]. La pièce, décorée avec une frise d'animaux, à sens symbolique peut-être, — chauve-souris à tête de cane, cigogne avec serpent, chien, baleine, hibou, paon — qui rappelle certains objets contemporains fabriqués dans les

[25] V. Han (*op. cit.*, p. 118—119) suppose que l'auteur de la coupe de Temska pourrait être quelqu'un de Serbie ou, éventuellement, de Macédoine.

[26] Marcel Romanescu, *Tezaurul de la Covei-Dolj* [Le trésor de Covei-Dolj], dans « Revista istorică română », 16, 1946, p. 19—39 ; cf. V Vătăşianu, *Istoria artei feudale în ţările române* [L'histoire de l'art féodal dans les pays roumains], 1959, p. 903—904, où l'auteur combat, à juste raison, l'opinion de M. Romanescu sur l'origine saxonne des patènes.

ateliers sud-danubiens (l'encensoir de Smederevo — 1523)[27], représente une importation de ces dernières régions. Elle est entrée, à ce qu'il paraît, dans le trésor d'un des plus importants monastères olténiens, celui de Tismana, fondation du moine Nicodim, lui-même venu d'au-delà du fleuve.

De cette manière on peut conclure la brève analyse des prémices, des débuts et des échos d'un groupe stylistique de l'argenterie balkano-danubienne du XIV[e] siècle.

La présente recherche, inaugurée et close avec deux exemples de vases en métal du Moyen Age découverts sur la même rive olténienne du Danube, a tenté, plutôt que d'esquisser une ligne d'évolution, d'accréditer une fois de plus et pour un domaine encore assez peu étudié, l'idée qu'au-delà d'une transmission décorative, formelle et technique que nous avons essayé chaque fois de relever, il a existé, dans l'argenterie aussi bien que dans tout l'art d'une région assez étendue, de l'époque pré-féodale jusqu'aux siècles de la conquête turque, une continuité de style, de climat, de conception et de vision, englobant aussi le territoire de l'Etat féodal à peine constitué de Valachie, qui commençait à cette époque, au point de vue artistique également, un long chemin de recherches, d'expériences et de réussites.

II

Nous essaierons plus loin de souligner ce qui, d'après nous, représente un des éléments de la continuité stylistique d'un chapitre du même art des métaux, celui des pièces de parure, en nous rapportant aux publications — plus récentes ou datant déjà de quelques décennies — sur des matériaux découverts dans les régions du sud et de l'est de la Roumanie, ainsi que dans les territoires avoisinants. Il nous suffira, peut-être, pour cela, d'une brève étude d'un seul groupe, celui des bracelets tressés selon plusieurs variantes qu'on retrouve dans la zone susdite au cours du Moyen Age.

Aux X[e], XI[e] et XII[e] siècles, dans la capitale de l'Empire, la province et les territoires voisins du monde byzantin, l'orfèvrerie prend un remarquable essor en même temps que la réédition des types antiques, très probablement stimulée par un goût plus accentué pour la mode et l'art de

---

[27] Marcel Romanescu, *Argintăria la bănăţeni şi românii balcanici în veacurile XVI—XVIII* [L'argenterie chez les habitants de Banat et chez les Roumains balkaniques aux XVI[e]—XVIII[e] siècles], Bucarest, 1943, p. 101—102. L'encensoir est décoré de licorne, singes, oiseaux, griffon, lion, lièvres, biches, dragon et éléphant, combinés avec des motifs végétaux stylisés. Il s'encadre dans une aire plus large comprenant le Banat et la zone avoisinante du sud du Danube, aire qui constituait au XVI[e] siècle et plus tard encore le terrain de certaines interférences stylistiques occidentales — par la double filière, ragusaine et transylvaine — et balkaniques, dans des centres tels que Becicherecul Mare et Lipova.

l'antiquité gréco-romaine, propre à cette époque d'éclosion brillante de la vie aulique, aristocratique et urbaine à Byzance.

Parmi les pièces d'orfèvrerie — à part les boucles d'oreille, les pendentifs et les colliers — on peut remarquer les bracelets, groupés surtout en deux catégories : a) simples, en plate-bande et b) tressés, obtenus de plusieurs gros fils, avec, sur le corps même, des éléments décoratifs ajoutés (le plus souvent un fil mince entrelacé) ou, aux extrémités aplaties en forme ovoïdale et triangulaire, avec des boutons, des granules, du filigrane. Ce dernier type de bracelet, ainsi que presque toutes les catégories de bijoux byzantins de cette période, apparaît en même temps dans la Péninsule Balkanique, au nord de la mer Noire et dans l'Europe centrale.

Dans une discussion plus ample d'il y a déjà quelques décennies, sur une découverte silésienne de ce type, Herbert Jankuhn faisait déjà un inventaire de toutes les pièces similaires et apparentées, alors connues, des régions est-centrales et sud-est européennes [28]. Le bracelet en or trouvé en Silésie et largement daté entre le milieu du XI^e siècle et la fin du XII^e par des analogies avec des exemplaires découverts dans le sud de l'Union soviétique, est une pièce ouvragée de trois gros fils et un plus mince entrelacé, avec des boutons appliqués à la jonction de la tresse avec la plaque terminale aplatie par martellement, décorée avec des fils — dont l'un est pseudo-granulé — qui épousent la forme de la plaque tandis que celle-ci présente au centre des motifs angulaires.

Jankuhn, qui a le mérite d'avoir esquissé pour la première fois le développement de ce type, est obligé, lors de la recherche d'analogies pour ce bracelet, d'avoir recours presque exclusivement à des pièces contemporaines ou plus tardives des régions danubiennes, balkaniques et russes datées, en leur majorité, des XII^e —XIV^e siècles, de même qu'à leurs survivances formelles et décoratives dans le Moyen Age sud-est européen.

Le fait qu'au X^e siècle la technique de la torsion du fil était connue également en Scandinavie, dans un contexte artistique et archéologique qu'il n'y a pas lieu d'évoquer ici, n'a rien de surprenant, et la supposition, même indirecte, de Jankuhn [29], que de tels types de la région baltique, silésienne et des knézats russes descendent des prototypes nord-germaniques, implique l'appel à des théories sans consistance documentaire et historique.

Il est prouvé aujourd'hui que des bracelets tressés avec les extrémités aplaties à la manière des exemplaires antiques largement diffusés dans le monde romain, dacique et germanique aux premiers siècles de notre

[28] Herbert Jankuhn, *Ein mittelalterlicher Goldring aus Schlesien*, dans « Praehistorische Zeitschrift», 24, 1933, p. 171—201.
[29] *Ibidem*, p. 198—201.

ère, étaient appréciés aux X^e—XIII^e siècles dans les provinces de Byzance, à l'époque des dynasties macédonienne et comnène. Certaines pièces, de grand luxe, en métal précieux, peuvent être trouvées même jusqu'au Bas-Danube byzantin, fait prouvé par deux exemplaires en argent appartenant au trésor de Garvăn (Dobroudja) qui date des X^e—XI^e siècles [30]. Ces pièces faites de six gros fils tordus deux par deux en forme de cordonnet et ensuite tressés ensemble avec un autre cordonnet obtenu de deux fils tordus dans l'intervalle qui les sépare et avec les extrémités aplaties par martellement présentant, soudées, de petites plaques coulées, ont des analogies — relevées aussi par ceux qui ont publié ces pièces — jusqu'en Russie kievienne, en Crimée, en Bulgarie et en Hongrie.

Sans être d'accord avec l'hypothèse d'une éventuelle origine kievienne des bijoux de Garvăn, nous remarquons qu'avec cette découverte — ainsi que par ses analogies dont, au point de vue typologique, la plus proche se trouve en direct voisinage de la Dobroudja, à Ghiurghedjik [31] — nous nous situons en pleine zone d'irradiation de la civilisation byzantine (fig. 7).

Le fait qu'à cette époque des exemplaires similaires, ou très proches, par leur type et leur style, arrivent vers le Nord jusqu'en Létonie et vers l'Ouest jusqu'en Silésie, ne peut être assurément expliqué que par l'exceptionnelle réputation des pièces d'art byzantin et surtout de celles d'orfèvrerie. Ce phénomène n'a pu avoir lieu par une voie, d'ailleurs inexpliquable, qui partirait du nord germanique, nourri lui-même de traditions romaines et byzantines mais qui se caractérisait du point de vue artistique par des formes presque jamais rencontrées dans les régions centrales et méridionales du continent à l'aube du Moyen Age.

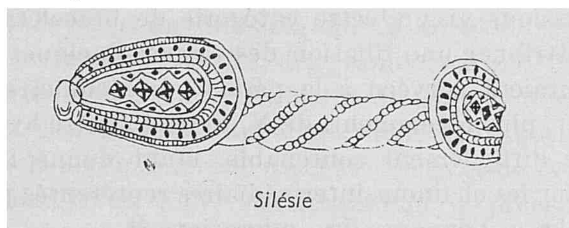
Si nous n'admettons donc pas, dès le début, que le type de bracelet tressé dont il est question puisse dériver d'exemplaires nord-européens, si la diffusion de telles découvertes indique l'origine balkano-byzantine du bijou et si, au rapport historique et géographique trop vague proposé par Jankuhn, nous sommes en mesure aujourd'hui d'en opposer un autre, plus conforme à cette époque d'influence byzantine et qui suppose plutôt un développement issu d'un prototype créé dans les provinces sud-est européennes de l'Empire, il nous apparaît de beaucoup plus intéressant de suivre l'évolution du type pendant le Moyen Age dans la zone balkano-danubienne, zone pour laquelle nous considérons caractéristique le développement de ce bijou.

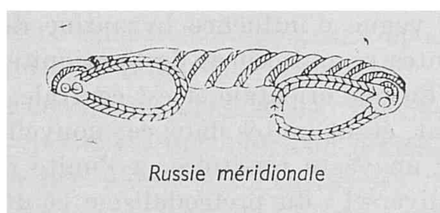
---

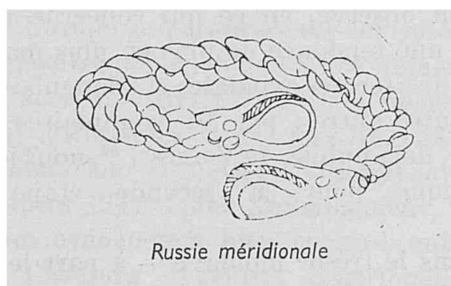
[30] E. Comşa et Gh. Bichir, *O nouă descoperire de monede şi obiecte de podoabă din secolele X—XI în aşezarea de la Garvăn (Dobrogea)* [Une nouvelle découverte de monnaies et objets de parure des X^e—XI^e siècles dans l'établissement de Garvăn — Dobroudja], dans « Studii şi cercetări de numismatică », III, 1961, p. 223—224, fig. 3—4.

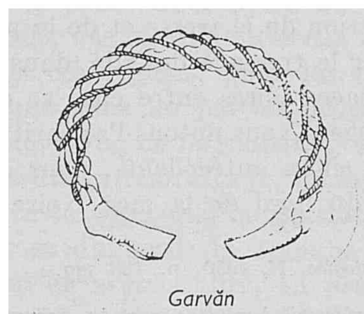
[31] *Ibidem*, p. 231 ; cf. Jankuhn, *op. cit.*, fig. 17.

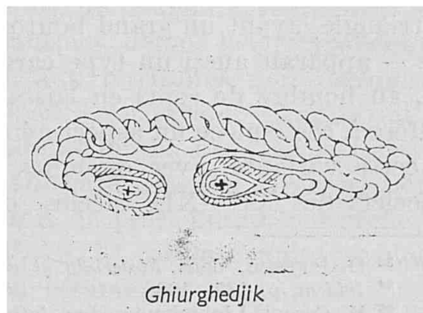
Les pièces citées, de Silésie et du nord de la Dobroudja, celles découvertes sur le territoire des anciens knézats russes, sur la Volga et en Crimée [32], de même que les exemplaires, proches du point de vue stylistique mais plutôt modestes, de fils de bronze tressés avec les extrémités à cro-











7. — Types de bracelets torsés des Xe—XIIe siècles (dessins).

[32] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 1—2; 5—10; cf. *Kunst der Spätantike im Mittelmeerraum*, Berlin, 1939, pl. 9/51, 10/47—50.

chets et boucles ou zoomorphes, trouvés en Banat, en Transylvanie, en Hongrie et dans la Péninsule Balkanique [33] sont datés des Xe — XIIe siècles et représentent presque une caractéristique et une constante des découvertes de cette période comprenaut des pièces de parure.

Des discussions visant cette catégorie de bracelets en torsade ont tenté de leur attribuer une filiation des *torques* daciques dont le style et la technique auraient survécu à la période préféodale, selon l'hypothèse de J. Hampel et, plus récemment, de N. Fettich. Cette hypothèse est aussi attrayante que difficilement soutenable, étant donné l'état actuel des connaissances sur les chaînons intermédiaires représentés par la production artistique locale à l'époque des migrations [34].

Des bijoux provenant des ateliers provinciaux de l'Empire, dus plutôt à la nouvelle vague d'influence byzantine des Xe — XIIe siècles mais avec d'importantes réminiscences de l'antiquité classique [35], se sont diffusés dans toute l'Europe orientale et est-centrale, dans le monde slave et non-slave également, étant imités dans ces nouvelles ambiances, ce qui donna naissance, sur un vaste territoire, à l'unité de ce chapitre d'art, peut-être le plus « universel » du préféodalisme et du Moyen Age.

Déjà au XIIe siècle et dans la première partie du XIIIe, avant l'invasion tartare, on observe, en ce qui concerne les pièces de parure dont il est question, une tendance de plus en plus marquée de l'aplatissement terminal vers des formes ovoïdales et triangulaires-trapézoïdales. Ce fait étant prouvé, entre autres, par les exemplaires de provenance sud-danubienne du trésor, déjà publié, de Voineşti [36], nous le considérons comme un trait caractéristique pour la seconde étape du développement de ce type.

On sait que dans le trésor moldave — à part les sept bracelets torsés, d'aspect massif, réalisés au moyen de deux bandes tordues et tressées, avec les extrémités décorées aux granules disposées en croix ou en triangle, ayant un grand bouton à la jonction de la tresse et de la plaque — apparaît aussi un type caractérisé par le tressage des fils (dans ce cas, au nombre de sept) en laissant des espaces libres entre eux, ce qui confère à cette pièce un aspect aéré et plus léger. Nous notons l'apparition de cette variante, avec quelques analogies, sinon antécédents, dans des bracelets des XIe—XIIe siècles de Kiev, du nord de la mer Noire et

---

[33] D. Popescu, dans *Materiale şi cercetări arheologice*, II, 1956, p. 133 sqq.

[34] *Ibidem*, p. 137—138.

[35] M. Corović-Ljubinković, *Les influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IXe au XIIe siècle*, dans *Actes du XIIe Congrès d'Etudes Byzantines*, III, Belgrade, 1964, p. 39; V. Lahtov, *Les bijoux des habitats archéologiques datant du haut Moyen Age dans la région d'Ohrid*, dans *Recueil de travaux*, Ohrid, 1961, p. 45.

[36] Dan G. Teodor, *Tezaurul feudal timpuriu de obiecte de podoabă descoperit la Voineşti — Iaşi* [Le trésor du haut Moyen Age d'objets de parure découvert à Voineşti — Iassy], dans *Arheologia Moldovei*, I, p. 245—269, fig. 2/1—4.

de la Bulgarie (Ghiurghedjik) [37] car, ainsi que nous le verrons plus loin, elle va persister jusqu'au XIV^e^ siècle quand elle disparaîtra, tandis que la variante massive continuera son évolution.

Ce qu'il faut encore remarquer pour cette étape typologique c'est la persistance, sur le corps du bracelet, du fil torsé de la période antérieure et, sur les extrémités aplaties, des grands boutons. Ceux-ci resteront un motif décoratif du type jusqu'à la fin du Moyen Age, se combinant avec les granules nouvellement apparues, dont la disposition cruciforme et triangulaire de la seconde moitié du XII^e^ siècle et de la première partie du XIII^e^ va changer au XIV^e^ siècle, gardant le procédé technique et décoratif par lequel on entoure la base de ces granules — qui deviendront avec le temps de petits boutons — avec un fil double ou triple tordu, procédé qu'on rencontre également, à la même époque, à d'autres types de bijoux (aux boucles d'oreille, par exemple).

La cinquième décennie du XIII^e^ siècle, marqué par l'invasion mongole, fut le moment qui initia une nouvelle période quand, sur le plan artistique aussi, l'échange d'objets, d'expériences techniques et stylistiques s'affaiblit, dans l'aire plus large de l'Europe orientale et du Sud-Est. Des exemplaires byzantino-balkaniques similaires à ceux de Garvăn — connus dans toute l'Europe orientale et est-centrale — ou même à ceux de Voineşti, ne se rencontrent plus dans l'étape immédiatement ultérieure. Si nous considérons aussi d'autres découvertes de la zone balkano-danubienne, nous sommes autorisés à croire que les ateliers des orfèvres ont recommencé pleinement leur activité seulement après quelque temps, quelques décennies après 1241—1242 probablement, vers la fin du siècle. Mais, cette fois-ci, des événements bien connus, qui mènent au démembrement même de l'Empire byzantin, contribuent à déplacer l'aire de leur activité dans les Etats balkaniques, maintenant en plein essor. Les ateliers de Serbie, de Macédoine et de Bulgarie reprennent des motifs, des techniques et des formes byzantines, depuis longtemps connues dans ces régions, pour les transmettre aux territoires nord-danubiens, jusque dans les parties méridionales de la Transylvanie (Amnaş) et de la Moldavie, où ils sont adoptés par la féodalité locale. Les bracelets tressés avec des extrémités aplaties sont les pièces de parure les plus caractéristiques de cette catégorie, ce qui illustre, une fois de plus, l'unité culturelle du sud et du nord du Danube aux XIII^e^—XIV^e^ siècles, unité évidente aussi en architecture, en peinture et en céramique.

Une découverte intéressante par sa position chronologique est le trésor d'Oţeleni étudié par Dan G. Teodor [38], le même chercheur qui a

---

[37] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 7, 10, 17.

[38] Dan G. Teodor, *Obiectele de podoabă din tezaurul feudal timpuriu descoperit la Oţeleni (rn. Huşi, reg. Iaşi)* [Les objets de parure du trésor du haut Moyen Age découvert à

publié les pièces de Voineşti. Le trésor, qui fut enfoui à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe, contient des bijoux datés après l'invasion tartare et qui se situent, du point de vue typologique également, avant ceux du XIVe siècle. Les bracelets torsés ouverts — l'un gardé en entier, l'autre en état fragmentaire — constitués par le tressage de trois bandes, avec les extrémités ovoïdales piriformes, sont plus proches d'une des variantes de ce type de Voineşti, pas tant par le grand bouton caractéristique pour toutes les découvertes de bracelets torsés des XIIIe—XIVe siècles, que par la disposition crucifoıme des petits boutons. Si l'on accepte une des hypothèses de celui qui a publié ce trésor, en ce qui concerne l'attribution possible des bracelets d'Oţeleni, exécutés de façon plus rudimentaire, à des maîtres autochtones qui auraient imité, après l'invasion mongole, des pièces sud-danubiennes du genre de celles de Voineşti, par exemple, — plus difficiles à procurer, — on peut encadrer beaucoup plus facilement, du point de vue typologique, la variante d'Oţeleni dans la seconde étape, d'avant 1241—1242, étape que nous considérons prolongée par des imitations autochtones ou par une routine technique et stylistique expliquable, jusque vers 1300.

Mais un exemplaire qui, selon nous, représente réellement, du point de vue typologique, la transition des formes de la fin du XIIe et du commencement du XIIIe siècle à celles de la première moitié du XIVe siècle, est celui découvert au nord de la Dobroudja, à Mihail Kogălniceanu, exemplaire qui, d'après ceux qui l'ont trouvé, aurait été enfoui avant 1335 [39]. Le bracelet qui fait partie de cette découverte, daté à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du siècle suivant, est constitué par une tresse de fil d'argent ayant les extrémités aplaties en forme ovoïdale avec treize boutons entourés d'un fil mince, comme à Voineşti d'ailleurs, rangés autour d'une tresse double disposée, elle aussi, en forme ovoïdale. Cette pièce de Mihail Kogălniceanu a un grand bouton qui est placé, tout comme dans la phase de Voineşti, au lieu même de jonction des extrémités et de la tresse, mais ce qu'elle a de particulier en comparaison des bracelets, chronologiquement plus proches, de Voineşti et d'Oţeleni, c'est la disposition ovoïdale des boutons que nous avons décrite.

Au XIIIe siècle et surtout au XIVe, l'aire de diffusion si large que nous avons indiquée pour ce type de bijou des Xe—XIIe siècles se limite, d'une façon évidente, seulement à la zone du proche voisinage du fleuve, vers l'Est et l'Ouest. Les pièces dont il sera dorénavant question sont dues à des ateliers locaux, dans les nouvelles conditions quand le nord-est

---

Oţeleni (distr. Huşi, rég. Iassy)] dans *Arheologia Moldovei*, II—III, 1964, p. 343—361, fig. 3/2—3.

[39] Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIIIe et XIVe siècles trouvés en Dobroudja septentrionale*, dans « Revue des études sud-est européennes», 1—2/1964, p. 219, fig. 2 b.

de l'ancienne aire était directement contrôlé par la Horde d'Or, tandis que le Sud byzantin vivait les dernières étapes de son déclin.

Il n'y a pas lieu de nous occuper ici de chacun des bracelets tressés — découverts en territoire roumain ou dans les régions avoisinantes — dans ce que nous considérons comme représentant la troisième étape du développement de ce type. Nous nous contenterons de citer seulement quelques exemplaires trouvés surtout dans les parties ouest du Danube roumain, en Olténie (Gogoşu[40], Şuşiţa [41]) et dans le Banat [42], ou en Bulgarie [43], en Hongrie [44], et en Serbie [45], pour constater la diffusion — valable pour la première de même que pour la seconde moitié du XIV[e] siècle — de deux variantes qui continuent, au fond, celles antérieures de plus d'un siècle, de Voineşti : il s'agit de la variante non massive, avec des espaces libres entre les fils tressés, de Gogoşu, Şuşiţa, Sliveni [46] (au sud de la Bulgarie) — qui disparaîtra à la fin de cette étape — et de la variante des bracelets torsés massifs, qui évoluera, surtout à partir du XIV[e] siècle, en des formes caractéristiques pour une zone plus large qui comprend l'Asie Mineure, la Péninsule Balkanique, les régions du sud de la Roumanie.

Les deux variantes du XIV[e] siècle, tressées de plusieurs fils en nombre et dimensions variables, ont également pour caractéristique la plaque terminale triangulaire-trapézoïdale, que nous avons déjà remarquée pour la seconde étape dans le trésor de Voineşti. C'est surtout sur ces plaques terminales des pièces du XIV[e] siècle que se retrouve le grand bouton à l'endroit de jonction de la tresse et de la plaque, à côté de groupes d'environ 9—10 boutons disposés en dégradé — selon le procédé timidement apparu encore au XIII[e] siècle (Voineşti, Amnaş) — donnant un arrangement relativement triangulaire (la pièce de Gogoşu, celles de Draghidşevo, Sliveni, Popovo, etc.). Les grands boutons, ainsi que les petits, sont entourés par l'habituel fil mince tordu qui suit aussi les marges de la plaque terminale, ce qui accroît considérablement l'effet décoratif des bracelets.

Si les pièces de la première moitié du XIII[e] siècle — celles de Voineşti, par exemple — représentent des prototypes pour la disposition des boutons, sur les exemplaires de la première moitié du XIV[e] siècle, en ce qui concerne le développement du décor de plus en plus chargé des plaques terminales il peut être considéré comme une amplification d'un

[40] D. Berciu et E. Comşa, *op. cit.*, fig. 189/1—3.

[41] L. Roşu et G. Popilian, *Tezaurul medieval de la Şuşiţa* (Le trésor médiéval de Şuşiţa), dans « Revista muzeelor », 4, 1964, p. 328, fig. 1 a + b.

[42] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 18—20 (exemplaire au Musée de Berlin en 1933) et fig. 21—23 (exemplaire au British Museum de Londres en 1933).

[43] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 27—30 ; cf. St. Stancev, dans « Arheologhia », 2/1962, p. 5—11.

[44] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 24—26 (indiquant l'appartenance incertaine de cette pièce au territoire de la Hongrie) ; voir « Arheologiai Értesito », 28, 1908, p. 265, fig. 4.

[45] Jankuhn, *op. cit.*, p. 191.

[46] *Ibidem*, fig. 30.

héritage de l'époque antérieure [47]. Le fait est attesté par un exemplaire de la Bulgarie danubienne, de Ruse, largement daté aux XI^e—XIII^e siècles, qui — selon les archéologues du pays voisin — a des antécédents décoratifs dans l'orfèvrerie proto-bulgare et aussi, ajoutons-nous, dans celle byzantine des VI^e — VII^e siècles. Dans ce cas le bracelet, décoré de l'ancien motif gréco-romain des triangles granulés adjacents qui forment des losanges, de fils tressés et d'une nervure médiane, est un antécédent typologique de quelques-uns des exemplaires de la première moitié du XIV^e siècle découverts toujours au nord de la Bulgarie (Nicopol, Arčar), ce qui mène naturellement à conclure qu'il a existé une éventuelle continuité des ateliers de cette zone.

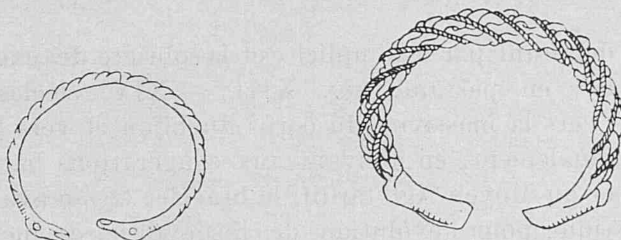
La quatrième et dernière étape du développement typologique des bracelets tressés du Moyen Age, signalée d'ailleurs aussi par Jankuhn, dépasse de beaucoup l'époque de l'indépendance balkanique. Dans les pays balkano-danubiens, directement ou indirectement contrôlés par les Turcs, les ateliers d'orfèvres continueront leur activité, mais par de nouvelles voies, en enrichissant le décor et les formes de certaines pièces de parure héritées du début du Moyen Age, phénomène artistique particulièrement évident dans le cas des bracelets torsés. Parallèlement aux tendances générales vers une surabondance du décor — déterminées surtout par un véritable *horror vacui* caractéristique pour les arts mineurs de l'Orient ottoman et de la Péninsule Balkanique au Moyen Age — le type de bijou en question manifeste aussi une tendance accentuée pour la massivité : les plaques terminales deviennent plus grandes, arrondies vers l'intérieur, le corps lui-même est de plus petites dimensions mais plus proéminent, souvent soudé au reste du bracelet, la torsion étant suggérée cette fois-ci par des entailles dans le métal de la pièce qui présente aussi des boutons marginaux d'une grandeur exagérée en proportion avec les autres éléments du décor. Cette variante évoluée du bijou, qu'on rencontre dans les régions nord-danubiennes (surtout en Olténie), sud-danubiennes (Gorna Bela Redşca, Vasilovce près de Lom, Peşakovo, Sofia) [48] et aussi dans certaines régions de l'Empire ottoman [49], est habituellement coulée et commence à présenter sur les plaques terminales une décoration d'arabesques, d'incrustations et d'émaux, caractéristique pour l'art de ces parties du monde aux XVI^e — XVIII^e siècles. Ces formes hybrides tardives qui seront petit à petit assimilées par l'art populaire des régions susdites, achèvent, du point de vue du style et de la typologie, une évolution qui commençait quelques siècles auparavant (fig. 8).

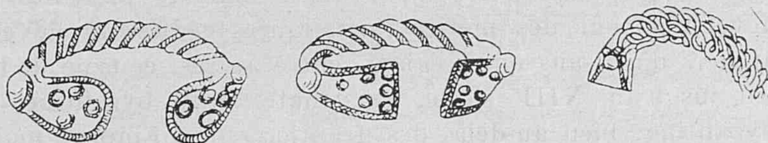
---

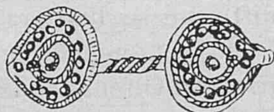
[47] St. Stancev, *op. cit.*, p. 9.

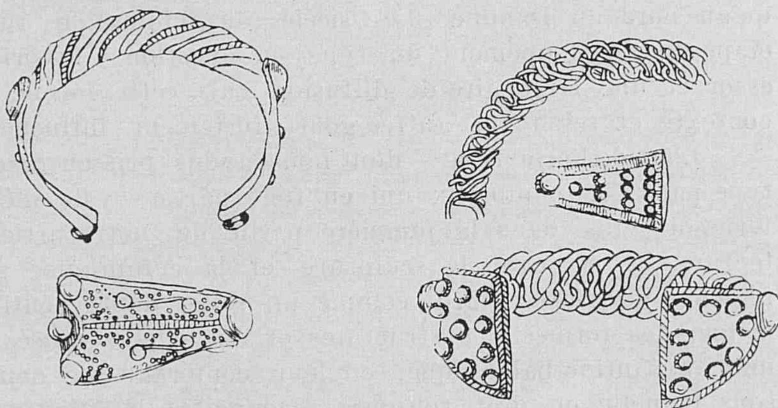
[48] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 31—36 ; cf. Sonia Gheorghieva dans « Arheologhia », 1, 1961, p. 8, fig. 6/6—7 et Ţvetana Filipova dans *Muzei i pametniţi na culturata*, 3, 1966, fig. 5.

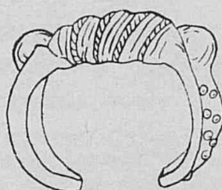
[49] Jankuhn, *op. cit.*, fig. 37—39.











8. — Tableau de l'évolution typologique des bracelets torsés (dessins); Vărşand (Transylvanie), Garvăn (Dobroudja), Voineşti (Moldavie), Mihail Kogălniceanu (Dobroudja), Banat (localité inconnue), Şuşiţa (Olténie), Sliveni (Bulgarie), Gorna Bela Redşca (Bulgarie).

En débutant par la simplicité et la sobriété des exemplaires des Xe — XIIe siècles, en passant, aux XIIIe — XIVe siècles, par la tendance incipiente vers la massivité du corps du bijou et vers l'agglomération du décor et, finalement, en arrivant aux exagérations baroques de la forme et du décor au Moyen Age tardif, le bracelet tressé avait suivi un chemin caractéristique pour l'évolution de l'orfèvrerie, de même que pour celle d'autres chapitres de l'art médiéval des régions balkano-danubiennes. Ce chemin parcouru par le bracelet tressé indique non seulement son évolution typologique, mais offre aussi d'une manière prenante une preuve du développement des métiers artistiques médiévaux de ces régions. Les ateliers d'artisans qui créaient, entre autres, ce type de bijou, s'étendaient jusqu'au XIIIe siècle, sur toute l'aire byzantine, ou d'influence byzantine, bien au-delà des frontières de l'Empire, mais à la suite du choc provoqué par l'invasion mongole et, peut-être, à la suite des événements de Byzance, la zone de leur diffusion se limitera sur la ligne du Danube. Les Etats balkaniques, la Dobroudja et quelques provinces du nord du fleuve — la Moldavie du Sud et centrale, l'Olténie et le Banat — directement liées au monde sud-danubien par le commerce, par la politique et par l'art, continuent de produire, à la fin du XIIIe et au XIVe siècle, des bijoux qui correspondent au goût des milieux féodaux tant au sud qu'au nord du Danube. Les siècles de domination turque — dernière étape du développement du type en question — favorisent un nouvel essor et une large aire de diffusion mais, cette fois-ci, dans un autre contexte et selon un autre goût, fortement influencé par l'Orient.

L'art de l'orfèvrerie — dont nous avons pris en discussion un seul type parmi les nombreux qui en font partie — , de même que l'argenterie, discutée dans la première partie de notre article, que l'architecture, la peinture, la sculpture et la céramique, garde dans ces régions, jusqu'assez tard, comme un reflet de la continuité culturelle même, des formes, des structures et des décors puisés au fonds commun byzantino-balkanique, en leur conférant une nouvelle apparence sous laquelle on doit toujours reconnaître la filiation et l'héritage.

NICOLAS SOUTZO (1798—1871) ET LA FAILLITE DU RÉGIME PHANARIOTE DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

ANDREI PIPPIDI

Les pages qui suivent se proposent de retracer la brève histoire des prétentions au trône de Valachie entretenues par un personnage des plus marquants dans la vie publique des pays roumains au XIX^e siècle, à savoir Nicolas Soutzo, politique avisé et financier adroit, diplomate par excellence, type de grand seigneur, écrivain et voyageur. S'agissant d'une pareille figure, d'un indéniable intérêt, il convient de combler tout d'abord certaines lacunes de sa biographie, qui n'est pas dépourvue de points obscurs, en dépit ou, peut-être, justement à cause des *Mémoires* que Soutzo s'est empressé de rédiger lui-même, d'une plume alerte et souvent acérée [1]. Les renseignements offerts par cet ouvrage sont précieux, surtout lorsqu'ils concernent le côté politique des événements auxquels l'auteur s'est trouvé mêlé, mais, parfois, des circonstances nous échappent. C'est que, pour préciser tant de traits de l'époque, il faut s'instruire non seulement de la pensée politique que révèlent certains actes princiers, mais des projets formés, des velléités esquissées. L'attitude du jeune Nicolas Soutzo envers la succession de son père, par exemple, qui régna à plusieurs reprises, tantôt sur l'une ou l'autre des provinces, tantôt sur les deux à la fois, pose une question troublante. A-t-il vraiment songé à faire valoir ses droits, à l'époque du soulèvement national grec et du mouvement paysan dirigé par Tudor Vladimirescu?

Dans le but d'éclaircir cette incertitude, il me semble nécessaire de commencer par rappeler quelques faits touchant cet homme qui, comme il ressort clairement de ses écrits [2], représente un type de penseur

---

[1] *Mémoires du Prince Nicolas Soutzo, Grand logothète de Moldavie (1798—1871), publiés par Panaioti Rizos* < D. A. Sturdza et C. Colescu-Vartic >, Vienne, Gérold & C-ie, 1899.

[2] *Aperçu sur l'état industriel de la Moldavie — Aperçu sur les causes de la gêne et de la stagnation du commerce, et sur les besoins industriels de la Moldavie*, Jassy, 1838; *Notions statistiques sur la Moldavie*, Jassy, 1849; *Quelques observations sur la statistique de la Rou-*

politique très distingué, s'évertuant à appliquer en Valachie des réformes inspirées par l'Occident, sensiblement en avance sur l'esprit public des Principautés.

Selon ses propres dires, l'aîné des nombreux fils d'Alexandre Soutzo — pas moins de six, outre cinq filles — naquit le 25 octobre 1798, à Arnaout-keuy, près de Constantinople. Son père, qui y séjournait, âgé de quarante ans, remplissait la charge de drogman de la flotte impériale depuis 1797, en attendant sa nomination, en mars 1799, comme grand interprète de la Porte [3]. Le sort de son père, Nicolas Drakos, qui l'avait précédé dans cette dignité en 1768—1769 [4], avant de finir supplicié en même temps que son ennemi, Grégoire Callimaky, qu'il avait traîtreusement entraîné à sa perte, ne l'émouvait nullement. Pourtant, l'aîné de ses quatre oncles, un autre Alexandre, sluger, postelnic, hetman et grand chartophylax, avait succombé à son tour à une intrigue du Phanar [5]. En septembre 1807, pour clore ce chapitre sanglant, encore un grand interprète du même nom, le beyzadé Alexandre Michel Soutzo, proche parent des malheureux dont il a été question, fut exécuté sur l'ordre

---

manie, 1867. A part ces ouvrages publiés du vivant de leur auteur, Victor Slăvescu, *Viața și opera economistului Nicolae Suțu, 1798—1871*, București, 1941, a encore édité une dizaine d'études posthumes. Voir encore, dans l'édition procurée par Slăvescu, *Însemnările de călătorie ale lui Nicolae Suțu, 1839—47*, București, 1943 (« Annales de l'Académie Roumaine », III[e] série, Mémoires de la Section historique, tome XXV, 6). Nous ne mentionnons que pour la mémoire la vieille traduction, faite par Th. Codrescu dès 1852, trois ans après l'apparition de l'original : *Noțiții statistice asupra Moldaviei*, puisque nous devons une version roumaine de ce livre — N. Suțu, *Opere economice*, București, 1957 — aux soins de Ion Veverca, un ancien biographe de Soutzo (cf. *Niculae Suțu, Viața, activitatea și opera întîiului economist ideolog din România, 1798—1871*, București, 1936). Le même Codrescu, dont les initiales (T.C.) furent prises pour des caractères cyrilliques par N. Iorga, qui crut y lire la signature de Th. Stamati (*Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea*, I, București, 1907, p. 174), trouva le temps de remanier son texte, en insérant quelques *membra disjecta* dans sa collection « Uricarul », XVII, Iași, 1891.

[3] Bas. Sphyroeras, Οἱ δραγομάνοι τοῦ στόλου, ὁ θεσμὸς και οἱ φορεῖς, Athinai, 1965, pp. 137—139. N. Iorga, *Documente privitoare la familia Callimachi*, II, București, 1902, pp. 530 (105), 538 (198), 605 (16). Selon l'Internonce Herbert-Rathkeal, Soutzo fut promu grand interprète grâce à une intrigue qui avait amené la retraite du patriarche œcuménique. Il est facile d'y reconnaître le futur martyre Grégoire V, écarté le 19 déc. 1798 par Néophyte VII, qui regagnait son trône après quatre ans passés au couvent des Ibères (N. Iorga, *Byzance après Byzance*, București, 1935, p. 174 ; P. Năsturel, *Lista patriarhilor ortodocși*, « Hrisovul », VII, 1947, p. 156). Voir encore N. Iorga, *Acte și fragmente*, II, pp. 360—361 et *Hurmuzaki*, II, p. 203. A défaut d'un travail spécial sur les Soutzo, on consultera I. C. Filitti, *Archiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, București, 1919, pp. 294—295, et les données généalogiques dans *Hurmuzaki*, XIII, 1909, p. 341 ; V. A. Urechia, *Din portofoliul d-rului Sutzu*, « Ateneul Român », 1894, pp. 257—268.

[4] Constantin-Césaire Daponte, *Catalogue historique*, dans C. Erbiceanu, *Cronicarii greci carii au scris despre Români în epoca fanariotă*, București, 1888, p. 192 ; Ep. Stamatiadi (traduit par C Erbiceanu), *Biografiile marilor dragomani greci din imperiul otoman*, București, 1897, ch. XIV et XXX ; E. R. <Rangabé>, *Livre d'Or de la noblesse Phanariote et des familles princières de Valachie et de Moldavie*, 2[e] éd., Athènes, 1904, pp. 214—216.

[5] Daponte, *ouvr. cité* ; Athanase Comnène Hypsilanti, dans *Hurmuzaki*, XIII, p. 189 ; *Cronica Ghiculeștilor*, éd. N. Camariano et A. Camariano-Cioran, București, 1965, pp. 685, 733, 737.

du sultan [6]. Rétablissant, après tant de disgrâces, leur fortune qui donnait accès aux honneurs, les Soutzo démontrèrent une habileté insigne afin d'obtenir le gouvernement des Principautés danubiennes. Alexandre y parvint, succédant au prince de Moldavie, son beau-frère [7], Constantin Hypsilanti, le 4 juillet 1801 [8]. Avant d'être, le 2 octobre 1802, déposé [9] et exilé à Rhodes, il avait remplacé en Valachie son oncle le cadet, Michel Constantin Soutzo, qui s'était enfui de sa capitale, prenant la route de Brașov [10]. Devenu bonapartiste après de mûres réflexions sur l'ingratitude ottomane, Alexandre Soutzo s'efforça de revenir à Bucarest, escomptant l'appui de l'ambassade française [11]. Par là, il se rendait odieux à la Russie [12]. En effet, sur les instances de l'ambassadeur Italinsky, il ne tarda pas à recevoir, à peine installé, la nouvelle de sa destitution. Au même instant se produisait l'occupation des Principautés par les troupes russes, sans aucun avertissement préalable. Comme il venait de rentrer à Constantinople, Soutzo fut confirmé une fois de plus dans ses titres et qualités. Le choix du général Sébastiani, successeur du maréchal Brune au Palais de France, mis en confiance par ses précédentes offres de services, s'était arrêté sur lui. Pendant la guerre de 1806—1812, il maintient sa position de prince désigné [13]. Arrivé à Giurgiu au début de juillet 1809, Soutzo y

---

[6] *Hurmuzaki,* Suppl. I², p. 496—499; N. Iorga, *Acte și fragmente,* II, p. 431; Ch. Pertusier, *La Valachie, la Moldavie et de l'influence politique des Grecs du Fanal,* Paris, 1822, p. 99.

[7] Ce lien aura disparu dès 1788, à la mort de la princesse Ralou Hypsilanti, fille d'Alexandre Callimaky et belle-sœur d'A. Soutzo, Cf. N. Iorga, *Doc. Callimachi,* II, București, 1903, p. 503; A. D. Xenopol, *Istoria și genealogia casei Callimachi,* București, 1897, pp. 175—176.

[8] N. Iorga, *Studii și documente...* XXII, 1913, pp. 90—92; *Doc. Callimachi,* I, pp. CLXXXV—CLXXXVI et II, pp. 534—535 (205), 605 (17), 656—657 (53).

[9] *Ibidem,* II, pp. 606—657, n. 1, Cf. *Acte și fragmente,* II, p. 372. Arrêté en janvier 1803 (*Doc. Callimachi,* II, pp. 606—607, dépêche de Van Dedem aux Etats Généraux des Provinces Unies, et p. 608), il passa à Rhodes une année, jusqu'en octobre 1805 (*Ibid.,* p. 607, n. 1 et *Hurmuzaki,* II, p. 326), après une halte en Chypre (*Acte și fragmente,* II, p. 394 — von Bielfeld, le 9 mars 1804: « Cette disgrâce est due à la découverte d'une correspondance qu'il entretenait avec les boyards de la province mentionnée »). A cette époque il reçut les soins du trop célèbre Marc-Philippe Zallony, qui prétend avoir été son confident *en 1802*! (*Essai sur les Phanariotes,* Marseille, 1824, pp. 184—186). Il lui dédia son *Voyage à Tine* (1808).

[10] Naum Rîmniceanu, chez C. Erbiceanu, *Cronicarii greci...,* p. 265; Zilot le Roumain, chez B. P. Hașdeu, *Ultima cronică română din epoca fanarioților,* București, 1884, pp. 70—76.

[11] Le mémoire si fouillé de Marie Holban, *Autour de deux rapports inédits sur Caragea et Callimachy,* dans la « Revue historique du Sud-Est européen », XVIII (1941), pp. 174—241, et XIX, 1 (1942), pp. 75—132, représente la meilleure mise au point de ces problèmes.

[12] Il est donc parfaitement compréhensible qu'on trouve, sous la plume du comte de Langeron, général d'infanterie dans l'armée russe, des traits comme les suivants: « Soutzo surtout, le plus horrible des Fanariotes, était absolument vendu aux Français » (*Hurmuzaki,* Suppl. I³, fasc. 1, p. 109). P. 184: « un autre scélérat, le Prince Al Soutzo ». P. 134: « chef de la faction française à Constantinople ». P. 135: « Le prince Ypsilanti qui, quelque temps auparavant, avait voulu faire couper la tête à... Soutzo et qui avait eu grand tort de ne pas l'avoir fait, fut aussi surpris qu'indigné de le voir à la tête du Gouvernement. »

[13] Denys l'Ecclésiarque, chez Al. Papiu-Ilarian, *Tesauru de monumente istorice,* II, 1863, pp. 207 et 220; Naum Rîmniceanu, chez Erbiceanu, *ouvr. cité,* pp. 267—268; *Acte*

campait, avec 10 000 Turcs et Tartares, peu disposés à combattre les Russes [14]. Finalement, il fut évincé par un rival surgi au dernier moment' le grand interprète Jean Caradja, auquel donnait gain de cause le nouveau favori, Halet Effendi. Quant à Alexandre Soutzo, malheureux à la guerre, il connut un bref emprisonnement [15]. Ce n'est qu'à l'automne 1818 que le départ soudain de Caradja, convaincu de trahison aux yeux des ministres de la Porte, remit en question les prétentions de Soutzo, qui sollicitait inlassablement la principauté [16]. Sans doute, il ne fut point exempt des palinodies coutumières aux Phanariotes en quête d'une haute protection, quelle qu'elle fût : à ce retour inattendu, il changea de parti, se rangeant, de bon cœur apparemment, dans le camp russe, tandis que l'Empereur, qu'il assurait jadis de son dévouement, était relégué à Sainte-Hélène. Pour récompense, il devint pour la troisième fois (de fait, la deuxième) prince régnant dans cette Valachie déjà gagnée, à son insu, par les émissaires de l'Hétairie d'au-delà du Pruth.

Désireux de rehausser l'éclat de sa naissance, Nicolas Soutzo se plaît à étaler ces faits comme autant de preuves de son bon droit à briguer l'héritage de son père. Ajoutons que les cas de vacance du trône étaient prévus et réglés à l'époque par l'hattichérif de janvier 1819, selon les dispositions duquel le titre de Hospodar devait échoir aux membres de quatre grandes familles phanariotes : les Callimaky, les Soutzo — comptant deux branches — et les Morousi, à l'exclusion des Argyropoulo et des Handcherli.

Peut-être, cette mesure nous apparaîtrait-elle sous un jour nouveau, si l'on pensait au lien qui unissait les futurs collègues ou rivaux [17]. Alexandre Soutzo avait épousé Euphrosyne Callimaky, fille de ce prince moldave Alexandre, qui abdiqua de son plein gré en 1799. Ces noces devaient raffermir une alliance mise à dure épreuve, en 1769, par la mort de Nicolas Soutzo et celle de Grégoire Callimaky. En rapprochant les indications éparses dans les sources, relatives à tel ou tel Phanariote, il est

---

şi fragmente, II, pp. 409, 415, 421 ; *Doc. Callimachi*, I, pp. 6, 315, 325, 328. Soutzo était rétabli en janvier, 1807 (*Ibid.*, pp. 610, 611 et *Hurmuzaki*, Suppl. I³, fasc. 1, pp. 48—49, 197—198).

[14] *Acte şi fragmente*, II, p. 424, 445 ; *Hurmuzaki*, II, pp. 382, 394, 399, 529, 533, 545, 549—551, 570 ; voir également N. Iorga, *Porunca lui Alexandru vodă Suţu pentru întoarcerea Oltenilor supt stăpînirea turcească (1809)*, dans *Studii şi documente*, XXI, Bucureşti, 1911, pp. 104—106, et *Un act privitor la căpităniile supt Fanarioţi*, « Rev. istorică », pp. 273—274.

[15] A Kazanlik en 1812 (*Doc. Callimachi*, II, p. 548). En février 1814, à Stamboul, voy. *Hurmuzaki*, N. S. II, Bucureşti, 1967, p. 165.

[16] Cf. A. Oţetea, *Fuga lui Caragea*, dans *Omagiu lui P. Constantinescu-Iaşi*, Bucureşti, 1965, pp. 385—390, et *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 488—489.

[17] Nicolas Soutzo nous assure que cette charte fut octroyée par la Porte sur la demande du prince Alexandre. Certains aspects de ce document sont heureusement mis en relief par A. Oţetea, *Un cartel fanariot pentru exploatarea ţărilor române*, « Studii », XII, 1959, pp. 111—121.

possible de recomposer un tableau de leurs rapports, autant politiques que matrimoniaux. Connaître, par exemple, les beaux-frères d'Alexandre Soutzo : Charles, le sage législateur, prince de Moldavie (1806, 1812—1819) et de Valachie (1821), et Jean, drogman de l'Amirauté (1800—1803) et grand interprète (1818—1821), tous les deux destinés à périr pour avoir favorisé l'Hétairie, c'est dire l'appui reçu par l'ambitieux Soutzo. Par sa cousine germaine, la princesse Marioara, mariée au prétendant malchanceux Jacques Argyropoulo, celui-ci tenait également à une autre famille influente, dont le chef, Luc Argyropoulo, grand spathaire, avait pris pour femme Anastasie Morousi. Leur fils, Manuel (1798—1891), sera bel et bien le gendre d'Alexandre Soutzo. Or, une autre sœur des Morousi, Roxandre, avait épousé Jean Callimaky, le propre frère d'Euphrosyne Soutzo, ce qui achève de fermer le cercle de famille. Femme d'un Grec fortement francisé, dame Euphrosyne était néanmoins d'origine moldave. On retrouve ses ancêtres, pas trop lointains, au XVII^e siècle, portant le nom bien roumain de Calmăş, alliés à la petite noblesse des *răzeşi* [18]. La grand-mère maternelle de Nicolas Soutzo était aussi une Roumaine, Roxandra Callimaky, fille du prince Charles Ghika et d'une Cantacuzène [19].

Nous ne saurions oublier le fait que Nicolas Al. Soutzo était cousin issu de germain du prince de Moldavie, Michel Grégoire Soutzo, cousin de Iakovakis Rizos Néroulos (1778—1850), diplomate, archéologue et auteur dramatique d'une certaine importance, et de Jacob Rizos Rangabé (1779—1855), ministre valaque et poète grec, qui contribua avec zèle au développement du mouvement théâtral à Bucarest. Il fut également apparenté aux frères Alexandre (1803—1863) et Panayotis Soutzo (1806—1868), dont on connaît suffisamment l'honorable carrière dans les lettres grecques [20]. Dès lors, on se rend compte que les personnes sur lesquelles s'appuya l'administration d'Aleco Soutzo sont les mêmes qui ont eu une part dans son intimité, sa nombreuse parenté roumano-grecque à la mode de Bretagne. Les passions politiques ont fabriqué l'image falote d'un Alexandre Soutzo cupide et faible, qui est tout au moins chargée. Il ressort d'une lettre envoyée à Metternich, le 24 novembre 1818 par le consul Fleischhackl, que le prince était doué « mit einem guten moralischen Karakter » [21].

---

[18] N. Iorga, *Doc. Callimachi*, I, *passim*, et *Viața lui Alexandru Vodă Callimachi, domn al Moldovei, cu prilejul descoperirii testamentului său*, Bucureşti, 1905 (« Ann. de l'Acad. Roum. », II^e série, Mém. de la Section hist., t. XXVII, 4) ; A. D. Xenopol, *ouvr. cité* ; ⟨Al. Th. Callimachi⟩ *Cartea neamului Calmăş din Moldova, zis Callimachi — genealogia Callimachilor*, Vălenii de Munte, 1910 (étude qui n'est point exempte de méprises).

[19] *Genealogia Cantacuzinilor, de banul Mihai Cantacuzino, publicată şi adnotată de N. Iorga*, Bucureşti, 1902, au sujet de la lignée de Thomas Andronic Cantacuzène.

[20] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique des origines à nos jours*, Athènes, 1965, pp. 297—312. Des éclaircissements sur J. Rizos Rangabé. dans « Rev. istorică », X, p. 190, fournis par N. Iorga, *Un poet grec despre noi*. Voir le *Recueil de documents concernant la famille Rizo-Rangabé*, Athènes, 1932, pp. 245—246.

[21] *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 497.

Avec cela, d'une astuce remarquable qui, il faut l'avouer, lui attira un renom de mauvaise foi. Mais il faut lui faire grâce des racontars de Zallony, trop enclin aux anecdotes [22]. Dès le début de son règne, il cherchait à s'initier aux mystères de la politique russe, arrivant « à se mettre en relation avec le comte Capo d'Istria et à s'immiscer dans les négociations pendantes entre les deux Cours » [23]. Son fils évoque cette question avec une feinte modestie : « Jusqu'à quel point son intervention fut admise et quelle influence a-t-elle pu avoir sur la marche des affaires, je ne saurais l'affirmer, étranger que j'étais alors aux errements de la politique. Je me borne donc à annexer ici textuellement quelques documents que j'ai retrouvé en copie et qui sont de nature à jeter quelque lumière sur les faits de l'époque » [24].

Les termes dans lesquels le beyzadé Soutzo rejette toute participation aux affaires font rêver. Plus particulièrement, il ne doit pas être cru sur parole lorsqu'il écrit : « étranger que j'étais alors aux errements de la politique ». Qui sait lire entre les lignes sera également surpris par la phrase suivante : « J'étais peu au courant, il est vrai, de ce que je pourrais appeler la politique de mon père » [25]. Mais, de l'aveu de Fleischhackl, le soin de traduire et de chiffrer la correspondance secrète revenait au prince lui-même et à son fils aîné — Nicolas [26]. Nous allons faire état d'une pièce inédite [27], qui permet d'infliger un premier démenti formel au mémorialiste trop habile. Il s'agit d'une lettre du fameux conseiller de Metternich, Frédéric de Gentz, l'un des plus ardents adversaires de la Révolution, celui qu'on devine guidant les négociations d'Aix-la-Chapelle, Laybach et Vérone, adressée à Nicolas Soutzo. S'enquérant aimablement des désirs de son correspondant, le puissant ministre autrichien l'avertit

[22] Le neveu du chanoine Jean Zallony, qui se dit « docteur en Médecine, ancien Médecin de Jussuf-Pacha (dit le Borgne) grand-visir et de son armée, de plusieurs pachas, muphtis, ulémas, ministres de Sa Hautesse, et de divers princes hospodars fanariotes », rapporte un entretien invraisemblable avec A. Soutzo. Il allègue la qualité de conseiller de grands personnages, morts ou trop vaguement indiqués : « Je fus parfaitement accueilli à Constantinople par les Grands de l'Empire, et j'échappai très heureusement aux pièges qu'avait pu me tendre la politique des Fanariotes » (*Essai...*, p 107). « J'étais le médecin et l'ami du grand patriarche Cirille et, à ces titres, je le fréquentais régulièrement. » (p. 213)

[23] N. Soutzo, *Mémoires*, p. 34.

[24] *Ibid.*, p. 35.

[25] *Ibid* , p. 33.

[26] *Hurmuzaki, loc. cit.*, p. 569 (dépêche du 20 janvier 1820).

[27] La lettre est conservée à Bucarest, dans la collection de manuscrits de la Bibliothèque centrale d'Etat (Fonds Al. Saint-Georges, P. LXIII, D. 1). Une autre lettre du même adressée à Alexandre Samurcaş le 31 décembre 1825 et publiée en regeste par N. Iorga, *Studii şi documente*, XI, p. 105, a été depuis éditée par I. C. Filitti, dans « Convorbiri literare », XLV, 1911 (l'original a la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, correspondance inventoriée 20 165). Sur Gentz, une riche documentation dans l'ouvrage de G. Schlésier, *Mémoires et Lettres inédites du Chevalier de Gentz*, Stoutgart, 1841. Cf. les études d'E. de Mofras *Le Chevalier de Gentz*, Paris, 1877, et d'Adrien Robinet de Cléry, *Un diplomate d'il y a cent ans* : *Frédéric de Gentz (1764—1832)*, Paris, 1917. En outre, Commandant M. H. Weil, *D'Ulm à Iéna. Correspondance inédite du Chevalier de Gentz avec Francis James Jackson, ministre de la Grande-Bretagne à Berlin*, Paris, 1921.

du proche envoi d'un rapport et lui confie un sien protégé, le boyard Rasty [28]. Ajoutons que cette dépêche, en date du 18 mars 1820, accompagnant le don d'un livre assez apprécié chez nous [29], ne se trouve ni dans les *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie Janko Karadja, Alexandre Soutzo et Grégoire Ghyka (1813—1828)*, publiée par le comte de Prokesch-Osten fils [30], ni chez J. C. Filitti, *Corespondența domnilor și a boierilor români cu Metternich și cu Gentz între anii 1812—1828* [31]. Elle ne figure pas davantage dans les pages de ce dernier auteur, publiées dans la revue « Convorbiri Literare », en 1911. Elle manque également des trois dossiers (numérotés 1 025 à 1 027), qui, à la Bibliothèque de l'Académie, contiennent les débris de la correspondance de Gentz : les lettres vont du 15 mars 1819 au 12 décembre 1820, dans le manuscrit 1 026. Un inventaire précis des matériaux de l'archive Soutzo, dépouillés en partie par Bianu, Filitti et Slăvescu, reste encore à dresser.

La teneur de cette lettre est la suivante :

« Mon Prince !

J'ai reçu la lettre dont Votre Altesse m'a honoré en date du 26 m.p. et je saisis avec empressement l'occasion qu'elle m'offre de réclamer vos bons offices.

Deux jours après ma dernière lettre adressée à Monseigneur Votre père, j'ai essuyé un fâcheux retour de la fièvre rhumatique qui m'avait attaqué dans les derniers jours de Février. Ce n'est que depuis hier que j'ai pu quitter le lit ; et je suis hors d'état de rédiger par ce courrier une dépêche présentable.

Je Vous prie donc, mon Prince, de vouloir bien Vous charger de mes très respectueuses excuses auprès de Monseigneur Votre père, et de Lui assurer en même temps qu'il ne fait pas une grande perte par les circonstances qui m'empêchent cette fois-ci de Lui écrire. Je sais par Mr. de

---

[28] Il s'agit sans doute de Nicolas (*Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 228—229, 242—243, 333, 353, 417, 516, 519—520, 582—583), nommé le 15/27 décembre 1814 chargé d'affaires de Valachie à Vienne, fonction qu'il conserva, avec le rang de *caminar*, sous le gouvernement du prince Soutzo, tandis que son frère, Constantin (*Ibid., passim*), avait été secrétaire de Caradja S'appliquant charitablement à faire la fortune de son protégé, Gentz écrivit à Bucarest, le 4 janvier 1820, pour marquer l'intérêt qu'il lui portait (I. C. Filitti, *Scrisori inedite ale Cavalerului de Gentz*, « Convorbiri literare », 1911, pp. 561—562, et *Corespondența domnilor și boierilor români*... p. 18) ; aussi Rasty reçut-il la charge d'*ispravnic* d'Argeș le 28 mai 1820 (*Hurmuzaki, loc. cit.*, p. 583 ; cf. N. Iorga, *Studii și documente*, VIII, pp. 57, 72).

[29] Baron Guillaume-François de Martens, *Recueil des principaux traités d'alliance, de paix, de trêve, conclus par les puissances de l'Europe depuis 1791 jusqu'à présent. Nouvelle édition, revue et augmentée*, Goettingue, 1791—1820, 25 vols,, in 8°. Le corps de l'ouvrage parut de 1791 à 1801, en 8 volumes ; le *Supplément* (mis au jour jusqu'en 1807) compte encore 4 vols., publiés en 1802—1808.

[30] Paris, 1876—1877.

[31] « Ann. de l'Acad. Roum », II[e] série, Mém. de la Section hist., t. XXXVI, 1914.

Metternich, et par les Ministres étrangers, qui ont eu la bonté de venir me voir, qu'il n'y a aucune nouvelle intéressante. J'ai vu les dernières dépêches de St. Pétersbourg, et elles m'ont convaincu que rien n'y était changé depuis le rapport détaillé que j'ai eu l'honneur de faire à Son Altesse le 14 Février. D'après les dépêches de Paris, aucune des lois proposées par le Ministère n'avait encore été adoptée ; mais l'éloignement de Mr. de Cazes et la nomination du Duc de Richelieu paroissent avoir beaucoup calmé les esprits. La conspiration contre le Ministère anglais Vous sera suffisamment connue par les journaux.

J'espère que dans peu de jours d'ici, je reprendrai mon activité ordinaire, et j'en profiterai sans délai pour présenter à Monseigneur Votre père tout ce que j'aurai recueilli de données intéressantes. Je lui rendrai aussi compte de nos conférences ministérielles, qui seront probablement terminées vers la mi-Avril, et dont j'aurai soin de communiquer à Son Altesse les résultats, avant même qu'on pourra en avoir connoissance dans aucune des Cours étrangères. Vous trouverez ci-joint, mon Prince, les deux exemplairess que Vous m'avez demandé du volume VIII du Supplément de Martens.

Infiniment sensible à la bonté avec laquelle Vous avez acueilli ma démarche en faveur de Mr. Rasty, j'attends avec toute la confiance que m'inspirent vos explications gracieuses, l'effet de ma très humble recommandation.

Si Vous avez des commissions à Vienne, ou ailleurs, de quelque nature qu'elles soient, je Vous supplie de disposer toujours de mes services. Je me féliciterai bien sincèrement de pouvoir m'acquitter d'une manière qui m'assure Votre satisfaction.

Agréez, mon Prince, l'hommage du dévouement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse,

[m.p.] *le très humble et très obéissant serviteur*,

Vienne, le 18 Mars 1820 ». *Gentz*

A l'âge de 22 ans, Nicolas Soutzo faisait donc son apprentissage diplomatique, tout en célébrant son mariage, qu'il confesse avoir conclu pour des raisons de convenance, avec une riche héritière moldave, Catherine Cantacuzène-Paşcanu [32]. Sur ces entrefaites, advient la mort de son père, ce qui pourrait s'appeler, comme un roman de Balzac, « une ténébreuse affaire ». Renchérissant sur les assertions reproduites ci-dessus,

[32] Fille du *vornic* Constantin Cantacuzène et de Pulchérie L. Rosetti, elle devait mourir le 28 Avril 1844 (N. Soutzo, *Mémoires*, pp. 35—36, 134). A propos de ce mariage, Fr.-G. Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie, sur ses productions, son commerce, les mœurs et coutumes des habitants, et sur son gouvernement*, Paris, 1822, p. 61, n'oublie pas de noter : « Il (c'est-à-dire le prince) eut soin de bien établir son fils aîné, en lui faisant épouser la fille d'un riche boyard de Iassy qui lui apporta une forte dot.»

Nicolas Soutzo reprend les assurances de son manque d'ambition : « J'étais jeune et m'occupais beaucoup d'études et fort peu des affaires du jour » [33], mais il doit avouer que « la série de ces études avait été, il est vrai, interrompue par l'avènement de mon père à la principauté » [34]. La seconde phrase contredit la première. C'est donc avec une prudence justifiée par la supercherie dévoilée ci-dessus que nous employerons les *Mémoires*. Cette fois encore, le récit, impersonnel par souci de dignité, s'applique à donner le change au lecteur. A vrai dire, certaines de ses visées ne sont pas demeurées entièrement ignorées. Naguère, N. Iorga inclinait à soupçonner la sincérité des Mémoires, lorsqu'il écrivit son étude si lumineuse sur les *Partis politiques en Roumanie au XIXe siècle, à propos des Mémoires du Logothète N. Soutzo* [35]. Dès la parution du livre, ce savant faisait observer : « Il faut suppléer ici au manque d'information qu'on constate dans les Mémoires de Soutzo. Ignorait-il ce qui se passait autour de lui ? Ne parlait-on vraiment que de la cause grecque, que de la guerre sainte contre les Osmanlis dans l'entourage de la famille déchue ? Soutzo ne rêvait-il en effet, ainsi qu'il veut bien nous le faire accroire, que de passe-temps cynégéthiques ? .... L'ancien ministre de Michel Stourdza savait sans doute l'art de dire juste ce qu'il faut. Aussi recueillerons-nous ailleurs les renseignements nécessaires pour éclaircir son récit et expliquer sa carrière ».

Ces raisonnements s'enchaînent ensemble avec bonheur et la conclusion est tout à fait juste. Très vraisemblablement, Iorga se fondait sur un témoignage aussi sûr que les rapports de l'envoyé du roi de Prusse, Mr. de Miltitz, qu'il venait de publier [36]. On y relève la mention de la mort d'Alexandre Soutzo, accompagnée de ce commentaire : « cet évènement offre un vaste champ à l'intrigue des Grecs, dans le Bosphore et le Fanal ; aussi tous les ressorts sont déjà en jeu *depuis huit jours* [37] et rien n'est omis de ce qui peut assurer le succès des prétentions des uns, aux dépens de celles des autres. D'après le hatichérif ... la promotion à la principauté serait dévolue au prince Charles Callimaky ... mais, comme dans ce pays-ci les règlements ne sont nullement faits pour être observés et que, d'ailleurs, ce prince est l'un des commissaires chargés de conférer avec le ministre de Russie, sur la grande négociation, il est au moins fort douteux qu'il réussisse à faire valoir ses titres. On nomme, comme second compé-

[33] N. Soutzo, *Mémoires*, p. 33.

[34] Id., *ibid.*, p. 43.

[35] *Opinions pernicieuses d'un mauvais patriote*, Bucarest, 1900, pp. 68—69.

[36] *Acte și fragmente*, II, București, 1896 (*Extraits de la correspondance des ambassadeurs de Prusse à Constantinople et Pétersbourg, concernant les pays roumains*).

[37] Puisque le premier soupçon du décès de Soutzo est censé remonter au 2 février (nouveau style), pourquoi le diplomate prussien n'en rend-il compte que le 10 ? Apparemment, parce que le courrier du 25 janvier lui avait appris que Soutzo, condamné par son médecin, était encore vivant. Stroganoff paraît avoir été mieux informé : dès le 3 février il rassurait Alexandre Filipescu, lui promettant de lui gagner la faveur du nouveau prince (*Documente privind istoria României. Răscoala din 1821*, I, 1959, p. 228).

titeur, son frère, le drogman actuel de la Porte, prince Jean Callimaky et, comme troisième, *le fils aîné du défunt prince Soutzo*. Selon toutes les probabilités, ce dernier, qui est nul à tous égards, et qui, pour se maintenir, se soumettrait avec une égale docilité aux caprices du Divan et aux volontés très prononcées du consul général russe, monsieur de Pini, qui exerce un pouvoir presque illimité dans les deux principautés, l'emportera sur les deux autres concurrents » (p. 563).

De toute évidence, Nicolas Soutzo avait amorcé des pourparlers, n'hésitant pas à réclamer le concours de l'ambassadeur russe. Ces projets, ahurissants parce qu'ils supposent, de la part de leurs fauteurs, l'ignorance de la situation révolutionnaire des pays roumains, allaient aboutir à un échec retentissant. La première nouvelle en est donnée par Miltitz pas plus tard que le 25 février [38] : « Les intrigues adroitement ourdies pour porter à la principauté le fils aîné du défunt prince Soutzo ont échoué, quoique elles étaient puissamment secondées par un grand nombre de boïards et même par le consul général de Russie à Bucharest : leur non-réussite est principalement attribuée à la résistance intrépide du boïard Brancovan, qui a fait des représentations très énergiques à la Porte, au sujet de l'incapacité de ce compétiteur, et il y a lieu de croire que celles-ci ont été appuyées sous main par le baron de Stroganoff, dont le jugement incorruptible n'avait pas été prévenu par les vues intéressées qui guidaient Monsieur de Pini »

De ce fouillis d'intrigues, un fait se fait jour dans la note qu'on vient de lire. Tentant de s'assurer la succession paternelle, N. Soutzo invoque à l'appui de son droit les mérites de son père et ses rapports de parenté avec beaucoup de personnages importants du sud-est de l'Europe. Bien à tort, — le ministre de Prusse n'était pas le seul de cet avis, — car, si le seul règlement qui comptât eût été celui, encore tout récent, par lequel deux lignées du Phanar, les Argyropoulo et les Handcherli, s'étaient dessaisies de leurs prétentions au profit des Soutzo, Callimaky et Morousi, les deux trônes occupés jusqu'en 1821 par des princes Soutzo devaient revenir aux autres nobles souches, de préférence aux anciens princes-régnants ou aux grands interprètes. Seulement, vers la fin janvier, aucune preuve d'infidélité n'était parvenue de Jassy. La veille de la tourmente révolutionnaire, la Porte ne s'est encore aperçue de rien. Les bruits qui courent maintenant sur la mort d'Alexandre Soutzo et son héritage ressemblent à s'y méprendre aux innombrables intrigues qui accompagnent chaque succession phanariote. Or, les frères Morousi, vis-à-vis desquels les dispositions du gouvernement ottoman allaient bientôt changer, au point de faire décapiter le grand drogman Constantin et Nicolas, le

[38] N. Iorga, *Acte şi fragmente*, II, p. 564. Une lettre semblable du comte de Lutzow, en date du 26 février, dans *Documente privitoare la familia Callimachi*, II, p. 554.

dernier interprète de l'Amirauté, viennent justement d'être pourvus de charges très importantes. Restent les Callimaky.

Cependant, Nicolas Soutzo avait la chance d'être soutenu par l'influent consul russe, que les Turcs ne manquaient jamais de consulter. Signalons le fait qu'en 1806, Ch. Callimaky s'était heurté à l'opposition obstinée de Rodofinikin, prédécesseur de Kiriko et de Pini, ce qui avait amené la démission du prince de Moldavie, remplacé par Alexandre Morousi [39].

On a ensuite l'attestation catégorique et souvent répétée de l'incapacité du jeune Soutzo. Tout ce que nous savons sur l'homme mûr nous défend absolument d'y croire.

Les quelques informations qu'il possédait à propos de cette affaire n'auraient guère permis à N. Iorga d'ajouter d'autres détails sur l'évolution ultérieure du conflit et les intérêts qui s'y affrontaient. Il est bien tentant de reprendre les conjectures du grand historien, de la justesse desquelles nous sommes persuadé, ajoutant, sur la base d'un document inédit et d'une masse de matériaux considérablement accrue au cours des trente dernières années, un rapide coup d'œil sur la crise du groupe dirigeant phanariote, qui n'est certes pas un des aspects les moins caractéristiques des grandes transformations produites en 1821 dans les pays roumains. On saisira le déclin de l'autorité politique au fur et à mesure qu'on progressera dans l'analyse des événements.

Depuis le 16 novembre 1818 [40], Alexandre Soutzo régnait en Valachie. Dès le 5 décembre, l'agent autrichien avait fait savoir au prince de Metternich qu'on pouvait espérer « dass unter Aleko Suzzo's Regierung der Einfluss Österreichs jenen von Russland überwiegen dürfte » [41]. On a vu que celui-ci se trouvait en des termes semblables avec la Russie [42]. Fran-

[39] Pour l'histoire de ce « règne de trois jours », voir le récit du chroniqueur Manolaki Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 ani, pînă în dzilele noastre*, Iaşi, 1857, II, pp. 70—72, sans oublier l'étude déjà citée de Marie Holban (« Rev. hist. du Sud-Est européen », XVIII, 1941, pp. 222—233), qui met en œuvre la riche information éparse dans les deux recueils *Hurmuzaki* et *Documente Callimachi*.

[40] N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*, VIII, Bucarest, 1944, p. 468. Dans la table chronologique publiée en tête des *Documente privind istoria României*, I, 1956, p. 455, la date est selon le vieux style. Pour le texte du ferman, Iorga, *Acte şi fragmente*, II, pp. 540—541 ; la traduction roumaine de ce document, chez V. A. Urechiă, *Istoria Românilor*, XII (ample collection de documents concernant le règne d'A. Soutzo), Bucureşti, 1898, pp. 14—15.

[41] *Hurmuzaki*, N. S., II, p. 500.

[42] Le consul de Russie « despotisait de la manière la plus indécente feu le prince de Valachie » (*Acte şi fragmente*, II, p. 589 : rapport du ministre von Miltitz, le 18 août 1821). Cependant Soutzo avait également réussi à persuader la Légation de France de son attachement à la Restauration. Un contemporain bien intentionné nous a laissé à ce sujet un récit qui propose même une explication du changement d'attitude du prince : à en croire ce témoin anonyme, tous les torts auraient été du côté d'un agent français aussi importun que vantard. « En arrivant à Bucharest en 1818, — y lit-on — Alexandre Soutzo était dans de meilleures dispositions que jamais en faveur de la France, qu'il appelait hautement sa protectrice constante. Il éprouva le besoin d'un confident français, et il espéra le trouver dans M. Pagé, alors gérant du Consulat... Mais, quand peu de jours après il apprit que

chissant le Danube, il atteignait Bucarest le 26 janvier 1819 [43]. Quelques mots du bilieux [44] Fleischhackl éclairent singulièrement le personnage : « ein kleiner Mann nahe bey sechzig Jahren scheint von vieljährigen Leiden und Unglück gebeugt, weit älter zu seyn als er wirklich ist und vereint mit einem Ehrfurcht gebietenden Äussern einen hellen Verstand : spricht wenig aber sehr gut und mit Würde. Anfangs äusserst kalt, erwärmt sich sein Gespräch immer mehr, je länger und je offenherziger man mit ihm redet. Er soll jedoch ein Meister in der Verstellungskunst seyn, welches die Erfahrung erst lehren muss. Sonst ist er ein Muster eines guten Vaters und in seinem Häuslichen ein sehr moralischer Mann » [45]. Au bout d'une année, l'on chercherait vainement tel éloge discret, remplacé par des remarques désobligeantes [46].

---

le gérant avait abusé de sa confiance, en allant dans les autres Consulats et partout dire qu'il disposait absolument du Prince, qu'il en ferait ce qu'il voudrait, que le Prince l'avait supplié de diriger sa correspondance avec Constantinople, etc. ! ! ! le Prince s'aperçut avec dépit qu'il s'était mépris... il lui ferma sa porte et le traita avec une indécence qui, jusques là, n'avait été éprouvée par aucun agent étranger près de cette Cour. Cette circonstance abîma entièrement la considération du Consulat de France ici. en même temps elle peut servir à apprécier tout le mal qu'a dit ensuite M. Pagé de ce Prince, dans sa correspondance avec Paris et Constantinople» (*Hurmuzaki*, XVI, 1912, p. 1 155). Cette page vengeresse ne serait-elle pas l'œuvre de Lagan, qui s'en prend à son prédécesseur?

[43] *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 508—509.

[44] Son conflit bien connu avec Caradja nous autorise à porter sur le caractère du personnage un jugement dur. Croyant se faire valoir aux yeux de Metternich, Fleischhackl se saisit d'un incident quelconque, dont il venait seulement d'apprendre les circonstances, le 16 janvier 1816, et l'amplifie à l'envi. Une misérable rixe nocturne, mettant en cause les valets du banquier Sakellario, sujet autrichien, devient pour l'agent un outrage fait à « l'honneur de Sa Majesté, notre sérénissime Monarque». Soucieux de s'innocenter, Fleischhackl aime parler de son « caractère moral», tandis qu'il vilipende Caradja, qu'il dépeint comme un intrigant indigne de la mansuétude impériale. Nonobstant, s'adressant au prince, il proteste la main sur le cœur de son dévouement : « Ce n'est pas Fleischhackl, c'est l'Agent de S. M. l'Empereur d'Autriche qui a été offensé et qui croit devoir demander réparation». Le 17 février, un familier de Metternich (Gentz, probablement) tentait en vain une réconciliation. Par suite du refus de Caradja d'accorder la satisfaction requise par le consul, celui-ci essuya une sévère reprimande de Vienne, qui le fit changer d'attitude au point de donner à Caradja l'accolade pascale. C'était le baiser de Judas. L'entente n'était pas rétablie pour autant, puisque sous la plume dédaigneuse de Fleischhackl reviennent les mots : « esclave de la Porte», et qu'à son tour Caradja avoue craindre « la malice du dit Agent, que je regarde comme mon ennemi secret». Le 18 août, le prince agissait auprès de Metternich, exigeant le remplacement du consul. C'est à l'appui de l'Internonce que le chevalier Fleischhackl dut de conserver ses fonctions à Bucarest (*Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 301—311, 313—318, 320—321, 325—327, 340, 354 ; cf. *Acte şi fragmente*, II, p. 502).

[45] *Hurmuzaki*, vol. cité, p. 509. De son côté, Soutzo trouvait Fleischhackl intègre et scrupuleux (*ibid.*, p. 525). Sir Robert Ker Porter, voyageur, antiquaire et peintre, qui le visita le 8 février 1820, nous a laissé de son hôte un portrait tracé à la plume : « Although this prince is scarcely fifty years of age (sic !), his beard is white as snow, and his countenance furrowed with the deepest wrinkles : in short, anxiety, apprehension and seated care mark every line» (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia, etc. during the years 1817, 1818, 1819 and 1820*, II, London, 1822, p. 785). Cf. W. Wilkinson Esq., *An account of the Principalities of Wallachia and Moldavia, various political observations relating to them*, London, 1820, p. 123.

[46] *Hurmuzaki*, vol. cit., p. 580 : « Übrigens verfleissigt sich der regierende Fürst, ob er gleich seit dem Antritt seiner Regierung nach einer genauen und sichern Berechnung bey 11 Millionen Piaster eingenommen hat, einer ubertriebenen Sparsamkeit und die er auch auf jene seiner nachsten Anverwandten, welche mit offentlichen Amtern betheilt sind, deren

Observateur sans indulgence, Fleischhackl assistait le 31 janvier 1819 à la cérémonie solennelle de l'installation, dans l'église de St. Spiridon (la même où Soutzo sera enseveli, auprès du grand-père de sa femme, Ch. Ghika)[47]. En passant, il raille la santé défaillante du nouveau prince, témoignage qui rend plus explicable, sinon prévisible, sa fin prochaine. Soutzo de son côté saisit la plume pour quérir la protection de Metternich, qu'il flatte à l'instar de Caradja[48]. Seul le consul d'Autriche reste intraitable et, chaque fois qu'une occasion se présente, il ne manque pas de donner libre cours à son mépris pour les Phanariotes : « Von Fanarioten lässt sich Alles erwarten ... Kein gottliches, geschweige ein menschliches Gesetz wird je ihre Cabalen zähmen »[49]. C'est avec méfiance qu'il regardait cette aristocratie fidèle au souvenir de Byzance poursuivre le plan d'une révolution chrétienne contre le Croissant. Moins clairvoyant, le prince Soutzo ignorait tout de l'Hétairie lorsque, au printemps de 1820, survint un certain Démètre Papachristou, demandant l'honneur de l'initier, proposition qui resta sans réponse[50].

Le 18 juin, on fête par une réception à la Cour le mariage de Nicolas Soutzo « mit der Tochter des reichen Moldauer Bojaren Paskan », sa fiancée depuis la St. Georges de l'année précédente, qui lui apporte en dote 150 000 piastres[51]. Tout ceci tandis que, devant l'autorité croissante du représentant de la Russie — toujours un Grec, A. Pini —, Soutzo se voit réduit à un « phantôme de Hospodar »[52].

Ici se place l'épisode bien connu de l'émeute de Tîrgovişte. Cette ville, ancienne résidence des princes valaques, possédait, en vertu d'un droit séculaire, les terres adjacentes. En octobre 1820, A. Soutzo se saisit du domaine rural de la cité, qu'il entendait traiter comme son bien particulier. Nous ne discuterons pas le bien-fondé des autres griefs portés contre

Einkunfte genau zugeschnitten und der Überschuss auf eine gute Art fur Rechnung des Fursten bey Seite gelegt werden. Er ist daher weder von seinen Angehorigen und Kreaturen, noch vom Volk geliebt.» (19 avril 1820).

[47] *Ibid.*, p. 511. *Acte şi fragmente*, II, p. 536 : « La cérémonie d'usage à cette occasion, dans l'église patriarcale, s'est faite le lendemain» (donc le 17 novembre, selon von Schladen). Le traducteur français de Raicevich donne de précieux renseignements au sujet de l'investiture (*Voyage en Valachie et en Moldavie, avec des observations sur l'histoire, la physique et la politique, augmenté de notes et d'additions pour l'intelligence de divers points essentiels, traduit de l'italien par M. J. M. Lejeune*, Paris, 1822, pp. 88—93), ainsi que F. Recordon, *Lettres sur la Valachie, ou observations sur cette province et ses habitants, écrites de 1815 à 1821, avec la relation des derniers événements qui y ont eu lieu*, Paris, 1821, pp. 122—124. Voir encore V. A. Urechiă, *loc. cit.*, pp. 461—465.

[48] Voy. dans *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 64, 71—72, 78, 95—96, 109—110, 124—125, 135, 141, 514, les cajoleries que, pendant une année seule, Caradja multipliait à l'intention du « grand homme d'Etat ».

[49] *Ibid.*, pp. 525, 526.

[50] *D. I. R. Răscoala din 1821*, IV, p. 55, le 9 avril.

[51] V. A. Urechiă, *loc. cit.*, pp. 488—490 (« Orînduiala alaiului la aducerea spre cununie a prea iubitei noastre nore în domneasca noastră curte») et *Hurmuzaki*, N. S., II, pp. 528, 582—583.

[52] *Ibid.*, pp. 584, 586.

lui par plusieurs contemporains. Dans cette affaire, qui s'ajoute aux fréquentes exactions dont on accusait déjà l'administration princière, il est visiblement dans son tort. Dans leur détresse, les habitants de Tîrgovişte envoyèrent une nombreuse délégation, qui se présenta devant une cour de justice extraordinaire, laquelle rejeta leurs réclamations [53]. Il n'en fallait pas plus pour que Fleischhackl, qu'on a vu guetter toute menée clandestine, redoute « de grands troubles, peut-être même une révolution, au moins une à la Tirgouest — cela donnerait alors un prétexte bien plausible de mettre le hola et de bouleverser le reste de ce qui existe encore ici d'institutions valaques » [54]. On ne saisit pas très bien quelles « institutions valaques » désirait sauvegarder l'agent des Habsbourg. Peut-être, le comte Lützow, Internonce, auquel s'adressait cette dépêche, en savait-il plus long.

Le 2 janvier 1821, tandis que Soutzo souffrait les premières atteintes du mal qui allait l'emporter [55], Alexandre Hypsilanti, le chef du mouvement hétairiste, fut averti par son secrétaire, G. Lassanis, des pensées ambitieuses de Michel Soutzo, prince de Moldavie, entièrement acquis à la cause philhellène : « il s'attend à ce que Votre Altesse intervienne, par le moyen de Capo d'Istria ou de Stroganoff, afin qu'il soit nommé en Valachie, à la mort du prince Aleco » [56]. Michel Grégoire Soutzo n'obtiendra jamais ce trône qu'il convoitait de longue date, s'il faut accorder créance à un rapport autrichien de deux ans antérieur [57]. Déjà vers 1815, il rivalisait avec son beau-frère Argyropoulo, et jalousait la place de son

[53] *Ibid.*, pp. 590–592, 594, 595, 619–621.

[54] *Ibid.*, p. 594.

[55] Quoique Laurençon fasse remonter l'alitement du prince « vers le commencement de décembre 1820» (*Nouvelles observations*, p. 56), on ne peut lui prêter foi. L'auteur saisit volontiers le thème comique, tant exploité depuis Molière, des médecins pédants : « Tous les médecins de Bukorest furent appelés près de lui en consulte. Ignorant tous la cause de sa maladie, elle reçut de chacun d'eux un nom différent, et ce ne fut qu'après maintes et maintes discussions savantes, que la plupart s'accordèrent à dire que S.A. était affligée d'un érésipèle interne et volant. Pendant trois ou quatre semaines le bulletin de sa santé variait chaque jour», etc. Les sources prouvent que, tout au contraire, Soutzo n'eut garde de solliciter les soins des docteurs. Il y a encore une erreur, car du commencement de décembre à la mi-janvier, au plus tôt, on compte bien *six* semaines. Enfin, Kreuchely, qui suppose que le prince « avait fait une excursion incognito et pris froid», donne pour date « la fin de Décembre » (*Hurmuzaki*, X, p. 96). Cf. *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 599. Curieuse l'assertion des boyards, dans l'arz-mahzar à la Porte, le 19 janvier 1821 (V. A. Urechiă, *ouvr. cité*, XII, pp. 506–507), que Al. Soutzo tomba malade le 3 décembre. Jean Ghika a tort de le croire (*Scrisori către V. Alecsandri*, Bucureşti, 1887, p. 100). Du reste, Urechiă, *loc. cit.*, hésite : « quelques jours après le 12 décembre» (p. 504, note) ou « le 13 décembre» (p. 506, note 3). Cette date ne vaut rien non plus, puisqu'elle se rattache à la dernière des lettres de Gentz publiées par Prokesch-Osten. Un historien de la même génération, Gr. Tocilescu, affectait de croire à la mort soudaine de Soutzo, « frappé par la colère divine» (corrigé par N. Iorga, *Cum se predă istoria în şcoalele noastre, cu ocasia unui nou manual*, « Convorbiri Literare», XXXIV, 1900, p. 165).

[56] *D. I. R. Răsc. 1821*, IV, p. 89.

[57] *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 520 — le 27 mars 1819.

beau-père, Caradja [58]. Tout de même, cette promptitude à escompter l'héritage d'un parent malade est un peu inquiétante.

Pour Alexandre Soutzo, le bulletin du 9 janvier paraissait meilleur, mais le 15 il prit la résolution de remettre ses fonctions aux mains d'un Conseil présidé par le Métropolite. Dans l'embarras qui demeure sur la date aussi bien que sur les causes de sa mort, on peut présumer que cet acte partait de l'entourage du prince mourant, dans le dessein d'assurer sa succession [59]. Le lendemain, Fleischhackl nous apprend que l'état du malade avait beaucoup empiré, mettant en émoi toute la ville [60]. « Un morne silence règne à la Cour, et les boyards grecs sont très tristes », affirme Kreuchely [61]. Son collègue autrichien en dit autant et bien plus le 26 janvier, en signalant l'envoi de deux courriers extraordinaires, qui devaient porter, de la part de Pini, un message de la dernière importance [62]. Pour reconnaître la possibilité de garder le secret sur cette nouvelle, il suffira d'observer que le seul médecin admis à visiter le prince, un chirurgien nommé Messitz, était aux gages du consul général de Russie. Celui-ci aurait volontiers remplacé le défunt par son fils aîné, Nicolas, « obgleich dieser kann einige zwanzig Jahre alt, weder natürliche Fähigkeiten, oder Kenntnisse, noch weniger aber die zur Regierung eines Furstenthums höchst nöthige Erfahrung besitzt » [63]. Cela pour des raisons que Fleischhackl ne se fait pas

[58] A cet effet il se liguait avec le vice-consul français de Bucarest, J. Ledoulx. *Acte şi fragmente*, II, p. 500 (le 25 octobre 1815, dép. de Senfft de Pilsach) : « On nomme même les candidats qui sont le sieur Argiropole, interprète de la Porte, le prince Suzzo, gendre du prince actuel de Valachie et le prince Hangerli, odieux à la Russie». Là-dessus, les propos de l'envoyé prussien s'accordent avec ceux de Fleischhackl, mais le 18 avril il n'est plus question de Jacques Argyropoulo, tandis que les deux autres reprenaient leurs intrigues. Cf. *Hurmuzaki*, vol. cit., pp. 247—248, 463—464.

[59] *Hurmuzaki*, X, p. 98—99, reproduit dans *D. I. R. Răsc. 1821*, I, 1959, pp. 195—196, Cf. *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 600

[60] *Ibid.*, p. 601

[61] *Hurmuzaki*, X, p. 96 : « On fit courir le faux-bruit dans la ville qu'il était déjà mort, qu'on le cachait jusqu'au moment où l'on aura le temps de recevoir des nouvelles de Constantinople. »

[62] *Hurmuzaki*, N. S II, pp. 603—604.

[63] V. A. Urechiă, *Istoria Românilor*, X, A, 1900, pp. 1061—1062, mentionne brièvement Jean Messitz, maître chirurgien des prisons (« gerali al puşcăriei»), ajoutant un mot d'éloge (« sior Mesiţ hirurgul... dohtor carele ştie meşteşugul gerăliei... om cu bun pracsis»). Cet étranger, sans doute originaire de Bohême, était venu en Valachie dans sa jeunesse déjà lointaine, voy. la lettre du consul saxon Merkelius le 12 juin 1794 : « Chyrurgus Messitsch, welcher eben gestern von Ismail hier zurückgekommen ist» (*Hurmuzaki*, XIX 1. Bucureşti, 1922, p. 704). On a le chiffre de ses appointements : 70 thalers par mois, en 1825 (I. C. Filitti, *O pagină din istoria medicinei în Muntenia, 1784—1828*, Bucureşti, 1929, p. 50). Il est mort le 20 mai 1828 (*Hurmuzaki*, XVII, p. 164. Comme médecin, il y avait à la Cour le levantin Alphonsato Tipaldo, natif de Céphalonie, frère d'un ancien chargé d'affaires de la Porte à Vienne, qui était entré dans les bonnes grâces d'A. Soutzo vers 1805, lorsqu'il conspirait contre les Hypsilanti et les Morousi, sollicitant un emploi de médecin militaire aux Iles Ioniennes (*Hurmuzaki*, Suppl. I², pp. 308—310, 557). Marié à Ralou Scanavi (Th. Blancard, *Les Mavroyéni*, I, pp. 369, 390), il avait partie liée avec l'Hetairie (N. Iorga, *Un cugetator politic moldovean de la jumătatea secolului al XIX-lea. Şt fan Scarlat Dăscălescu*, Bucureşti, 1932, p. 31). Sur Tipaldo (Depalte

faute d'exposer, avec sa rude franchise habituelle: «Die ottomanische Regierung müsste ihr eigenes Interesse ganz verkennen, wenn selbe eine solche Wahl begünstigen wollte, die ganz natürlich keine andere Folge haben könnte, als dies Fürstenthum unter der Leitung eines so untauglichen als unerfahrenen Hospodarn, der der Sklave und die Puppe des russischen Consuls seyn würde, noch weit mehr als bis jetzt geschehen ist, in eine vollkommen russische Provinz sich umwandeln sehen zu müssen, welches wie leicht zu erachten, auch den angrenzenden k. k. Staaten zu unberechenbarem Schaden und Nachtheil gereichen würde.» Est-ce par hasard que ces insidieuses figures de rhétorique étaient suivies par une allusion à Michel Soutzo, dont Fleischhackl gardait l'idée la plus flatteuse? [64]

Par contre — ajoute-t-il — «niemand bekümmert sich darum, ob Fürst Suzzo todt oder lebendig ist». En effet, dans l'intérêt du jeune homme, on prolongeait l'incertitude quant au sort de son père, près d'expirer au su de tous [65]. Enfin, le décès d'Alexandre Soutzo fut dûment

pour les Roumains), *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 512, 582; I. C. Filitti, *Banii și caimacamii Craiovei*, s d. p. 26. Il faut croire que sa réputation était dépassée par celle de l'épirote Michel Christaris, ayant étudié à Pavie et traduit Voltaire. Urechiă, *ouvr. cité*, IX, p. 903; N. Iorga, *Istoria literaturii românești în secolul al XVIII-lea*, II, pp. 45, 50, et *Relații culturale greco-române*, «Rev. istorică», V, 1919, p. 71. Laurençon, *loc. cit.*, rapporte que «le médecin Christari, qui a perdu toute sa fortune dans ces malheureuses affaires, est un très-honnête homme, fort instruit et dans son art et dans la littérature grecque. Il est connu par des traductions d'ouvrages de sciences médicales et des tragédies qu'il a aussi traduites ou composées. Ardent patriote, grand adorateur de la liberté... Ses talens et sa probité ne peuvent manquer de la relever un jour». P. 123: «Je revis, deux mois après, le médecin Christari au Lazaret de la Tour rouge», etc. A juger d'après ces données, on peut malaisément conclure que ces personnages aient eu rien à voir avec des empoisonneurs. Malgré leur solide respectabilité, le courtisan et le lettré semblèrent suspects au point qu'une rumeur répandue aussi tard que le 12 mars (*Hurmuzaki*, N. S. II, p. 628) accusait l'Hétairie du meurtre de Soutzo. Qu'y avait-il de vrai dans ces médisances? Après avoir avancé que: «On nommait hautement un des Arnaoutes de sa garde qui devait avoir fait le coup», Laurençon se reprend: «c'est ce dont le temps seul pourra nous instruire, ainsi que son premier médecin Thibald». A quoi le consul Kreuchely répond: «Et puis du 25, aucun médecin du prince ne fut admis que le seul Kaimakam de Krayova, docteur Thibaldo» (*Hurmuzaki*, X, p. 103). Mais le même s'était vu défendre la porte du malade le 9 janvier (*Hurmuzaki*, N. S. II, p. 96) et, le 13/25, l'issue fatale devint prévisible. Toujours est-il que C. D. Aricescu, *Istoria revoluțiunii române de la 1821*, cité par A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* [3], X, p. 29, présume que Tipaldo ait empoisonné Soutzo. Christari s'attirait alors le même soupçon de la part de C. Izvoranu (N. Iorga, *Izvoarele contemporane asupra mișcării lui Tudor Vladimirescu*, București, 1921, p. 353): «Pe Suțu l-a otrăvit doctorul Hristari, grec de nație.» «Grecii, temîndu-se de vreo trădare din parte-i, prin doftorul Mihail Hristari l-au otrăvit», lit-on chez M. Cioranu (*Ibid*, p. 231), «care otrăvire s-a și dovedit prin doftorul Depalti, iarăși grec, ce se afla atunci caimacam la Craiova». Cf. Ilie Fotino, *Tudor Vladimirescu și Alexandru Ipsilante în revoluțiunea din anul 1821*, tr. P. M. Georgescu, București, 1874, p. 3 et Mgr. Gius. Molajoni, dans *Diplomatarium Italicum*, III, 1934, p. 247.

[64] *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 604. Au dire de Pagé, le 8 février 1821, «on présume que ce sera le prince Michel Soutzo, régnant en Moldavie, qui sera transféré à cette Principauté» (*Hurmuzaki*, XVI, p. 1033). Voy. *D. I. R. Răsc. 1821*, IV, p. 111 (lettre de Rizos-Néroulos à Al. Hypsilanti, le 25 janvier). «Il paraît hors de doute maintenant que feu le prince Aleco Suzzo... a été empoisonné par ordre de son cousin, Michel Suzzo» (N. Iorga, *Acte și fragmente*, II, p. 574).

[65] *Hurmuzaki*, X, pp. 99—100, deux dépêches de Kreuchely, envoyées coup sur coup au baron von Miltitz, dont la première est probablement antédatée, le 1er février: «Toujours

notifié, à l'aube du 31 janvier. « Der Leichnam des Fürsten wurde im grossen Divans-Saal mit Pomp zur Schau ausgestellt, wo er aber nur bis am folgenden Tag gelassen werden konnte, in dem die Verwesung zusehends Überhand nahm woraus deutlich zu entnehmen war, dass der Furst schon mehrere Tage fruher gestorben seyn müsse. » [66] Un document assez curieux offre les renseignements les plus détaillés sur l'ordonnance des obsèques et le convoi funèbre du prince [67].

Tandis que la révolte de la Petite-Valachie remportait déjà ses premiers succès, le Conseil de Régence s'avérait incapable de lui résister et les démarches de Nicolas Soutzo n'aboutissaient toujours pas à un résultat substantiel. « Der neue Fürst fur die Wallachey ist noch nicht bestimmt, auch *nach acht Tagen als der Todfall des Fürsten in Constantinopel bekannt wurde*, war noch kein neuer Fürst an dessen Stelle ernannt »[68], conclut l'agent impérial à Jassy, Joseph von Raab, le 19 février (nouveau style). En même temps, le retour du courrier expédié le 13/25 janvier ne laissait guère d'espérances au jeune prétendant[69]. Ces mauvaises nouvelles étaient probablement envoyées par le capoukiaya Aristarchi.

Mais il est aussi d'autres lettres que Soutzo a pu recevoir, un peu plus tard, comme celle du baron de Stroganoff, l'ambassadeur du Tzar à Constantinople [70], écrite le 28 janvier (vieux style) de Buyukdéré. A travers une politesse tant soit peu narquoise, le but de cette lettre apparaît, indéniable : les avances faites par le fils d'A. Soutzo en

---

ce prince est encore invisible : on le dit tantôt rétabli, tantôt que le jour précédent il avait été mal. A chaque instant le bruit se répand en ville qu'il était mort, mais qu'on en faisait un mystère»... « Malgré que je ne reçus pas encore l'annonce officielle de la mort du prince, je n'en puis plus douter». Cf. *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 605.

[66] *Ibid.*, p. 606, et *Hurmuzaki*, X, pp. 101, 102. Le faire-part suit « annonçant le décès de S.A.S. le prince régnant de Valachie arrivé le 19 du courant ». Les funérailles princières, les dernières que la capitale valaque allait voir, eurent lieu le 1[er] février (n. style) « vers les neuf heures du jour à la turque ». Voy. les dépenses, dans le riche recueil de documents d'E. Vîrtosu, *1821. Date și fapte noi*, București, 1932, pp. 4—9.

[67] G. D. Florescu, *Alaiul înmormîntării lui Alexandru N. Suțu Voevod la 20 ianuarie 1821*, București, 1932. Des réserves s'imposent donc sur l'assertion de Laurençon, *ouvr. cité*, p. 58 : « Quoique plusieurs partis divisassent alors les boyards, aucun d'eux ne lui était attaché. Aussi vit-on à peine une demi-douzaine à son convoi funèbre.»

[68] *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 617.

[69] *Ibid.*, p. 610.

[70] Né en 1770, Grégoire Alexandrovitch Stroganoff avait été envoyé en ambassade en Espagne et en Suède. Il vivra jusqu'en 1857. Avec sa lettre publiée par Félix Colson, *De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Moldavie et de Valachie*, Paris, 1839, p. 41, nous connaissons une autre lettre de sa plume, inédite et conservée à la Bibliothèque de l'Académie, dans la correspondance inventoriée. n° 25 127. Ecrite de Buyuk-déré, le 16 février 1820, elle s'adresse au prince Alexandre Soutzo. Cf. J. M. Jouannin et Jules Van Gaver, *Turquie*, Paris, 1853, p. 334, n. 1 : « Buiuk-déré était en effet le foyer de toutes les intrigues, et son isolement si favorable à ces menées inquiétait les ministres ottomans, qui avaient couvert leur invitation de venir à Péra, séjour du corps diplomatique, du prétexte que la légation moscovite était exposée, dans ce palais isolé, à de trop grands dangers de la part d'une soldatesque fanatique.» Sur l'attitude de Stroganoff envers Soutzo, *Acte și fragmente*, II, p. 536.

vue de son accession à la principauté ne pouvaient, à elles seules, décider le diplomate à faire la délicate pression qui lui était demandée. Certes, de la requête des Soutzo nous pouvons nous faire une idée, moins par son texte proprement dit, introuvable [71], que par la réponse du baron, qu'un heureux hasard a porté à notre connaissance [72]. Il convient de la reproduire en entier :

« Buyuk-déré, ce 28 Janvier 1821.

Mon Prince,

En recevant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 13 janvier, ainsi que celle de Madame votre mère, je me flattais encore de vous voir préservé de la perte cruelle dont vous venez d'être frappé. La nouvelle de la mort du Prince Alexandre, répandue depuis quelques jours[73], m'a été confirmée hier par le rapport de Mr. Pini et par la lettre du 19, que vous m'avez adressée par son canal. Je n'ai pas besoin, je l'espère, de vous assurer du vif et sincère intérêt que je prends à la juste douleur qui a accablé votre famille. Les sentiments dont j'offre aujourd'hui l'expression à Madame votre mère, vous donneront la mesure de mes regrets comme de l'intérêt que je porte à la situation de votre famille. La bienveillance que le Prince votre père avait su acquérir de la part de Sa Majesté Impériale, durant son administration, suffiraient déjà pour reporter ma sollicitude sur la famille, dont vous êtes devenu l'appui. Ce serait avec une véritable satisfaction que je vous verrais appelé, mon Prince, à suivre ses traces dans la carrière qu'il a parcouru, en se montrant aussi pénétré que fidèle observateur des obligations de son poste. Aussi la sollicitude qui m'anime pour les intérêts de votre famille ne peut-elle avoir d'autre borne que celle des principes droits et invariables qui président à la politique de Mon Auguste Cour. Soigneuse à faire valoir les droits de Sa protection légitime, en faveur des princes et des principautés, Elle n'en réclame d'autres que ceux qui dérivent des traités. Ces traités défèrent à la Porte la nomination des hospodars, et la Cour impé-

[71] La plupart de la correspondance particulière nous manque. Voy., par exemple N. Iorga, *Donaţiile româneşti pentru Megaspileon şi Vlah-Sarai*, « Ann. de l'Acad. Roum. », Mém. de la Section hist., t. XIII, 8, Bucureşti, 1932, p. 166, sur des lettres d'Alexandre et Euphrosyne Soutzo dans la Bibliothèque du Métoque du St. Sépulcre à Constantinople. Une allusion à d'autres lettres qu'on n'a plus, dans « Rev. istorică », X, pp. 130—131, N. Iorga, *Inventariu de acte relative la familia lui Alexandru Vodă Sutu* (*1755—1833*) : « una sută treizeci de bucăţi de hîrtii, diferită corespondenţă a Eufrosinei Callimachi cu mai multe persoane din timpul refugiului la Braşov ».

[72] Dans l'inventaire du fonds Saint-Georges de la Bibliothèque Centrale d'Etat se trouve, cataloguée P. LXIII, D. 1, une liasse de documents tout à fait inconnus : environ soixante lettres envoyées à N. Soutzo. Parmi celles qui permettent de préciser certains points de l'action diplomatique du beyzadé, j'ai d'abord choisi les lettres de Gentz et de Stroganoff. La collection en contient d'autres qui feront l'objet d'une recherche future.

[73] La nouvelle ne parvint en Transylvanie que le 16 février, soit une quinzaine de jours après les obsèques de Soutzo (*Hurmuzaki*, N. S. III, pp. 7, 59. *Ibid.*, p. 60, une allusion à une dépêche de Fleischhackl, le 3 février, différente de celle citée ci-dessous, note 75).

riale a non seulement toujours reconnu ce droit, mais Elle s'est plu Elle-même à n'en laisser aucun doute sur l'impartialité de ses vues, en déclarant qu'Elle ne s'immisçait pas dans le choix des individus. Tel est le principe invariable qui a toujours réglé ma conduite et mon langage envers la Porte et qui a dicté ma réponse plus détaillée à Madame votre mère. Telle est aussi la substance des explications que j'ai donné à un messager de confiance que m'avait envoyé l'agent Aristarchi, pour m'entretenir des vœux de Madame votre mère. Je me plais à vous le répéter, mon Prince, je les verrai avec satisfaction se réaliser ; mais je ne saurais me permettre d'intervenir ni directement ni indirectement en cette circonstance, parce que l'intervention tutélaire de mon Auguste Cour est forte par là même qu'elle ne se base jamais que sur les transactions solennelles et qu'Elle se plaît à respecter les droits des autres comme Elle sait faire respecter les siens. Persuadé que vous apprécierez, mon Prince, la confiance et l'intérêt qui me dictent ces explications, je profite de cette occasion, pour vous offrir les assurances de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon Prince, votre très humble et très obéissant serviteur,

[m.p.] *Stroganoff*

A Monsieur le Prince Nicolas Soutzo.»

Ainsi, il nous est loisible de dégager de ce document pas moins de six nouvelles pièces à ajouter au dossier de Nicolas Soutzo, prétendant au trône de Valachie :

1) Tout d'abord, « la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 13 Janvier », ce qui veut dire naturellement le 25 (n.style), ce que Kreuchely omet de mentionner [74]. On a, de cette manière, la preuve formelle que l'agonie princière traînait encore.

2) A cette première lettre se joignait une autre, revêtue de la signature d'Euphrosyne Callimaky-Soutzo. A son égard, nous avons remarqué dans la dépêche à peine citée les précisions suivantes : «La princesse voulait écrire elle-même cette dépêche, par laquelle, *dit-on*, elle annonçait la mort prochaine de son époux. Elle commença, écrit et écrivit, mais les larmes de cette mère malheureuse ne lui permirent pas de terminer ; elle dut cesser, et son second fils, le Beysadé Georges, finit cette triste lettre ».

3) « Le rapport de Mr. de Pini », dont Stroganoff accusait réception le 28 janvier, était parvenu aux abords du Bosphore un jour auparavant. Le consul prussien Kreuchely-Schwerdtberg, qui compte d'après le

[74] *Hurmuzaki*, X, p. 103.

n. style, a recueilli des bruits selon lesquels «ce même 25, non seulement la princesse régnante, mais aussi M. de Pini, initié en tout, firent partir des courriers pour Constantinople». Serait-il question de ce message, glissé dans le même paquet que les pièces 1 et 2? Le plus sommaire calcul supposerait pour la durée du voyage (aller seulement) deux semaines, l'intervalle du 13 au 27 janvier — v. style. Evidemment, c'est beaucoup plus qu'il n'en fallaït de temps au messager, accoutumé à parcourir cette distance. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'exploit de ce chevaucheur qui, partant de Stamboul le 7 janvier 1819, franchit ce trajet à franc étrier, par les chemins enneigés, pour apporter à Bucarest, le 13, la nouvelle du départ d'A. Soutzo, le nouveau prince régnant [75]. Cette fois encore, l'émissaire était tenu au maximum de célérité. On pourrait soulever une seconde objection : Pini, qui «est positivement le seul qui, outre quelques affidés, est instruit du véritable état de sa santé» [76], assurait que Soutzo venait d'expirer, or il a été emporté par son mystérieux érysipèle au plus tôt le 18, mieux encore le 19 janvier (autant vaut dire le 31, n.style). Sur le champ, le consul de Russie en avertissait son ambassadeur. Nous n'hésitons donc pas à établir cette dernière date, qui s'accorde avec les informations de Fleischhackl : «Herr von Pini hatte gleich darauf Courriere nach Constantinople expedirt» [77], et avec les sources roumaines [78].

4) La mention d'une lettre de N. Soutzo, envoyée par l'entremise de Pini en même temps que le rapport consulaire (3), est d'autant plus instructive qu'elle fournit une raison majeure de placer désormais le trépas de Soutzo au 19/31 janvier, lorsque le glas sonna à l'heure des matines. On pourra regarder comme acquise la certitude qu'une fable, reçue avec avidité par le populaire mécontent, a devancé le jour de la

---

[75] *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 506. Les vitesses record signalées par C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, III, 1, Bucureşti, 1942, pp. 319, 323, restent des exceptions. Le même, *Rectificări şi precizări la cronologia domnilor fanariote*, «Rev. istorică română», X, 1940, p. 379, n. 1, estime acceptable la moyenne de six ou sept jours. Prend-on pour base de calcul la vitesse de 140 km. par jour (en s'arrêtant la nuit : ce n'était pas toujours le cas), le chevaucheur a couvert la distance qui sépare Constantinople de Bucarest dans la semaine du 20 au 27 janvier 1821. Qu'on se souvienne de Montaigne écrivant jadis : « J'entends que les Valachi, courriers du Grand-Seigneur, font des extrêmes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils trouvent en leur chemin en luy donnant leur cheval recreu» (*Essais*, texte établi et annoté par A. Thibaudet, Bibl. de la Pléiade, 1937, p. 665), connaissance qu'il puisait chez Laonikos Chalkokondyle. Le laissez-passer d'un tel messager, cf. N. Iorga, *Două arzuri ale ţării către Sultan în sec. XVIII*, « Ann. de l'Acad. Roum.», Mém. de la Section hist., III[e] série, t. XVI, 10.

[76] *Hurmuzaki*, X, p. 99.

[77] *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 605—606 (dép. du 30 janvier et 3 février).

[78] I. Dîrzeanu, dans *D. I. R. Răsc. 1821*, V, p. 20 : «petrecania răposatului domn Alexandru Vodă Suţul ce s-au întîmplat la 18 ale lunii ghenar cu let 1821, marţi noaptea». Cf. M. Cioranu, éd. N. Iorga, *Izvoarele contemporane*, pp. 231, 233.

mort du prince [79]. Les pourparlers en vue de sa succession ne l'avaient pas attendu. L'opinion partagée par plusieurs historiens suivant laquelle on aurait tu le décès pendant quelques jours se révèle fausse [80].

5) « Une réponse plus détaillée à Mme votre mère » où « les sentiments dont j'offre aujourd'hui l'expression », désignent une lettre qu'on n'a plus et qui accompagnait l'autre, rédigée le 28 janvier.

6) Enfin, nous avons la preuve que l'affidé Aristarchi, chargé des fonctions de capoukiaya de Valachie s'était enhardi à s'accointer avec Stroganoff pour lui demander sa protection, au nom de la princesse Euphrosyne, qui, nous le savons par l'assertion hasardeuse de Kreuchely, était prête à offrir à la Porte « treize millions, si son fils était nommé pour remplacer son père », pendant le reste de son septennat [81].

Toutefois, les boyards, notamment le grand ban et prince du Saint Empire, Grégoire Brancovan [82], contrarié dans sa propre ambition,

---

[79] *Hurmuzaki*, X, p. 103, dép. de Kreuchely, le 13 février : « les discours sur le moment du décès du prince sont si divers que vraiment il est plus à présumer qu'il soit effectivement mort, non pas le 31 n. style au matin, mais le 25 Janvier». Pour déduire cette date, on a coutume d'invoquer un document qui a dû à son intérêt manifeste ses trois éditions : la lettre du décembriste Pestel à Kisseleff, de Sculeni, le 3 mars 1821, publiée à St. Pétersbourg en 1882 (A П. Заблоцкого—Десиатовского, *Графъ П. Д Кисселевъ и его время*, IV, p. 10). Son texte a été reproduit par Th. Codrescu, « *Uricaru* », VIII, Iaşi, 1886, pp. 369—383, puis inclus dans *Hurmuzaki*, Suppl. I[4], Bucureşti, 1891, pp. 314—319. On y lit : « Le 13 Janvier, Alexandre Sutzo Hospodar de la Valachie est mort. Sa femme et toute sa maison prirent les plus grands soins pour cacher cette nouvelle à la ville de Bukorest et à tout le pays, dans l'espoir de voir le fils du défunt nommé par la Porte pour remplacer le père». Seulement, la bourgade de Sculeni, sur la rive gauche du Pruth, plus tard envahie par la foule des réfugiés moldaves, se trouvait trop loin du théâtre principal de l'action. Sauf erreur, la source des renseignements transmis par ce document doit être la correspondance du consul général Pini. Il s'ensuit une méprise entre la dépêche du 13 et le rapport du 19 janvier. Après P. I. Pestel, un autre officier russe, I. P. Liprandi (*D.I.R. Răsc. 1821*, V, p. 269), présente le départ de Vladimirescu « l'avant-veille de la mort du prince Soutzo, dans la nuit du 17 au 18», mais Théodore n'a quitté Bucarest que la nuit suivante, marquée par le trépas d'Al. Soutzo. Les derniers doutes seront levés par cette coïncidence, qui suffirait à prouver que les chefs de l'insurrection étaient parfaitement renseignés sur l'état du mourant.

[80] Le premier, C. Izvoranu a consigné cette légende (N. Iorga, *Izvoarele*, pp. 353—354) : «Doamna a ascuns moartea lui pînă s-au pregătit de plecare ; îl punea mort la fereastra despre Pod ; eu singur, de mirare, am mers de m-am uitat, pe care l-am şi văzut la fereastră pus ; în urmă s-au dat pe faţă şi s-au îngropat, iară Doamna au plecat în Ţara Nemţească.» Son témoignage, comme tant d'autres, renseigne non sur ce qu'il vit en réalité, mais sur ce qu'on croyait naturel de voir. Cf. V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, XII, p. 506 ; XIII, p. 4, comme c'est l'opinion de N. Iorga, *Histoire des Roumains*, VIII, p. 311—312.

[81] *Hurmuzaki*, X, p. 103. La somme aurait été très forte, l'équivalent du budget de la Valachie pendant deux ans. « Je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'il a laissé au moins vingt millions à sa famille», prétend Laurençon, *loc. cit.*, p 61. Un legs d'une telle valeur n'est guère concevable. Bien des sources le démentent, qui font mention du passif de 11 000 000, cf. « Rev. Arhivelor», VI, 1 (1944), p. 249 et *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 498 et 580. A voir les exemples cités, on s'aperçoit sans peine que Laurençon assouvit une rancune personnelle, en dénigrant le prince (il promet « un petit ouvrage qui paraîtra dans la suite sous le titre de *Chronique de la Dacie moderne ou Anecdotes valaques*», *loc. cit.*, pp. 119, 122). Nulle part cette animosité n'est aussi apparente que dans les termes employés pour confondre Soutzo, « le véritable prototype de la fausseté et de la perfidie» (p. 59), et sa famille, « véritables descendans pour la stature des anciens pygmées, ne brillant, certes, ni par l'esprit, ni par les connaissances» (p. 62).

[82] Son père, Emmanuel Brancovan (+1811) a épousé Zoé Sturdza (+1821). C'est en 1764 qu'est né Grégoire, le mari d'Elisabeth Balş, l'un des esprits les plus subtils et les plus cultivés du temps. Grand trésorier de 1812 à 1813 ; grand spathaire en 1816—1817 ; éphore

arguèrent l'inexpérience du jeune prince qu'on voulait leur imposer. De déduction en déduction, nous sommes amené à donner une explication du désaccord bien étonnant entre l'ambassadeur russe à Constantinople et son consul de Bucarest, celui-ci menant une active propagande en faveur de Nicolas Soutzo. Si ses espoirs furent déçus, nul ne s'avisera, sur la foi de Miltitz, à en voir la cause dans « le jugement incorruptible » du baron de Stroganoff. La faillite de cette tentative est due à l'opposition du pays autant qu'aux projets tortueux de la politique russe. Bien que, un mois plus tard, pris au dépourvu par le coup de tête d'Hypsilanti, Stroganoff sera contraint de le blâmer publiquement, il formait, sans doute, des vœux pour le succès de l'Hétairie. Il n'y a aucune apparence que Nicolas Soutzo ait pris parti pour les insurgés, qui, dans ce cas, auraient dû s'enorgueillir d'une telle recrue. La vertueuse retraite que dessine M. de Stroganoff recouvre hypocritement une dérobade. Il est naturel qu'en prévision de l'éveil hellénique, le baron ait exigé mieux que des promesses de la part du futur hospodar de Valachie. Puisqu'il disposait déjà du prince de Moldavie, Michel Soutzo, son candidat était cette fois tout désigné : Charles Callimaky.

Néanmoins, le 13 février, « une partie des boyars espère jusqu'à présent encore la nomination du prince Nicolas, fils du défunt, à quoi, dit-on, M. de Pini s'intéresse »[83].

Dans ces conditions a lieu l'éclatant coup de théâtre, produit par la proclamation d'Hypsilanti, le 22 février/6 mars 1821. L'ancienne famille régnante éprouve une vive anxiété, causée soit par l'insurrection paysanne, soit par le désaveu du Tzar, anéantissant toute chance de victoire pour la conspiration, et se rend, sous l'escorte d'une trentaine de gardes du corps albanais, au monastère d'Anthime [84]. Quittant plus tard cette retraite, les Soutzo, avec une suite réduite à 19 personnes, gagnèrent

---

des écoles; membre du Conseil de Régence, hétairiste en 1821 et prétendant au trône l'année suivante, au retour de Braşov, il mourra en 1832. De l'avis de Fleischhackl, « ein ganz uneigennützger Mann », « ein echter Österreichischer Patriot », *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 73, 98, 779. Voir encore N. Iorga, *Cîteva manuscrise şi documente din ţară şi din străinătate relative la istoria Românilor*, « Ann. de l'Acad. Roum. », II[e] série, Mém. de la Section hist., t. XXVIII, 6, Bucureşti, 1906; *Acte româneşti şi cîteva greceşti din archivele companiei de comerţ oriental din Braşov*, Vălenii-de-Munte, 1932; *Studii şi documente*, V, X, XIII; Ilie Chiriţă, *Ultimii boieri Brâncoveni* et *Grigore Brâncoveanu*, « Arhivele Olteniei », XII, 1933, pp. 53—64 et 195—205 (avec une notice par I. C. Filitti, pp. 440—442); Emil et Ion Vîrtosu, *Din trecutul aşezămintelor brâncoveneşti; cu prilejul a o sută de ani de la înfiinţarea lor. 1838—1938*, Buc., 1938, pp. 423—468; Em. Bucuţa, *O veche bibliotecă*, « Rev. Fundaţiilor Regale », VIII, 1941, pp. 676—682.

[83] *Hurmuzaki*, X, p. 103.

[84] N. Soutzo, *Mémoires*, p. 38 : « La Princesse, cette épouse et mère malheureuse, se rendit à la maison de M. Georges de Philippesko » (*Hurmuzaki*, X, p. 101). Le palais de Podul Mogoşoaiei, adossé à l'actuelle rue de l'Académie, avait remplacé l'ancien logis de Démétrius A. Ghika, propriété ensuite de ses fils, passé à Caradja pour devenir la demeure du prince Grégoire D. Ghika, détruite en 1825 par un incendie.

Braşov, où les avaient précédés nombre de leurs compatriotes [85]. Le gérant du consulat d'Autriche à Jassy, Raab, était informé par une correspodance du 18 mai de la prise de Galaţi par les Turcs. Le 21, il rapportait le faux-bruit de la substitution de Ch. Callimaky à M. Soutzo, ajoutant que Nicolas Soutzo allait vraisemblablement devenir grand interprète [86]. En attendant, les vicissitudes des siens ne cessent pas, car la princesse douairière Euphrosyne repart pour Sibiu, d'où elle engage Metternich avec ferveur (le 8 juin 1821) à assurer « l'existence d'une nombreuse famille d'une veuve délaissée et sans appui » [87]. Le 9 août, elle se recommande encore au chancelier qui avait témoigné de sa sollicitude par une lettre en date du 10 juillet [88]. Désormais établie à Braşov, Euphrosyne « de Soutzo » va s'appliquer à esquiver les poursuites de ses créanciers. Le magistrat G.-Fr. von Kronberg s'inquiète de ces dettes — 3 500 piastres envers un sujet de l'Empereur et Roi, le chirurgien Kohlmayer, et 10 000 empruntés au boyard roumain Mathieu N. Cantacuzène, qui avait rejoint les fuyards le 1er avril 1821 [89], s'apprêtant à mettre les scellés sur les coffres princiers, toujours plus vides [90]. Suivant Fleischhackl, depuis longtemps au courant des embarras financiers des Soutzo, leur litige avec l'opulent banquier Georges Sakellario s'éteint bientôt, avec le sacrifice d'une forte somme de la part du plaignant, sur l'intercession de Metternich. Comme pour la réclamation du marchand Jipa, assurément un fournisseur, une autre gracieuse intervention est suivie d'un « Hofdekret », le 28 décembre, en vertu duquel le bourgmestre de Braşov recevra, à travers le vice-gouverneur de Transylvanie, de la part du comte Jean-Népomucène Esterházy, les instructions pour épargner la veuve et les orphelins [91]. A peine cette querelle finie, une autre commence,

[85] Braşov était « le Coblentz des Principautés », selon le mot saisissant d'Aurélie de Soubiran (A. Ghika, *La Valachie moderne*, Paris, 1850, p. 58) « 1821, martie 1, au început boerii a veni la Braşov, şi la Sinmihai au avut foarte mare lipsă de case », écrit dans sa chronique le vice-notaire de la Compagnie grecque, Antoine Constantin (N. Iorga, *Acte româneşti*, p. XXXIX). Iorga, qui maintes fois publia des pièces inédites précieuses pour l'étude des relations des pays roumains avec Braşov, nous a tracé une brillante image de l'émigration de 1821, dont les traits sont fréquemment empruntés aux *Mémoires* de N. Soutzo (*Studii şi documente*, X, *Braşovul şi Românii*, Bucureşti, 1905, pp. 248—249). Cf. *Cum îşi petreceau timpul boierii refugiaţi la Braşov în urma revoluţiei lui Tudor Vladimirescu*, « Drumul nou », I, Cluj, 17 oct. 1931 (d'après les souvenirs du comte Louis Giulay). Pour les vicissitudes des Valaques refugiés à Sibiu, voy. l'article de C. Gollner, dans *Muzeul Brukenthal. Studii şi comunicări*, I, Sibiu, 1956, pp. 12—43 (avec traduction allemande, pp. 45—62).

[86] *Hurmuzaki*, N. S. III, p. 280, la nouvelle est ajoutée à la hâte, dans un post-scriptum.

[87] *Hurmuzaki*, N. S. II, pp. 707—708.

[88] *Ibid.*, p. 716.

[89] *Hurmuzaki*, N. S. III, p 413, à Braşov, tandis que sa femme, dame Elenco, était arrivée à Sibiu le 12 Avril (*Ibid.*, p. 246). Nous retrouvons l'autre créancier à Bucarest en 1835 : « Colmaier Giarali » (Ilie Corfus, *Însemnările Androneştilor*, Bucureşti, 1947, p. 73).

[90] *Hurm.*, vol. cité, p. 571.

[91] *Ibid.*, pp. 586—587. Voir également *Doc. Callimachi*, I, p. 317 (le 7 mars 1821, rapport de Fleischhackl). Il s'agit de Rodolphe Jipa qui, neuf ans plus tard, poursuit pour dettes le poète Jean Văcărescu (Al. Piru, *Poeţii Văcăreşti*, 1967, p. 91).

sur la question des 300 000 piastres extorqués par feu Alexandre Soutzo pour une investiture. L'évêque Galaction de Rîmnic, réfugié à Sibiu et tourmenté lui-même par des créanciers, avait porté plainte à la Cour impériale de Vienne contre la princesse Soutzo [92]. Le libellé de cette requête ne manque pas d'une certaine saveur : « Pour prévenir donc la désolation et la perte de cet évêché, j'écrivis d'ici à la princesse de Souzzo à Cronstadt, lui demandant la restitution de ce que feu son époux m'avait forcé de lui payer de son vivant, mais cette dame, sous prétexte de pauvreté, ne se souciant point de mes justes prétentions, m'entretint de consolations et d'espérance et n'eut pas honte de me promettre que, si l'un de ses frères, de ses parents ou amis venait à être nommé prince de Valachie, j'en serais aidé de quelque autre manière, c'est-à-dire qu'il me serait permis d'user de la rapine, de même que le feu prince en a usé avec moi et le malheureux évêché. » [93] On voudrait s'arrêter sur la mention de l'achat par le défunt hospodar de « quantité de terres qu'il a su mettre à l'abri sous le nom d'autres personnes attirées dans son parti ».

Le comte G. Banffy, gouverneur de la Transylvanie, s'avise en avril 1822 de renvoyer le procès aux échevins de Braşov, qui vont entendre plaider cette Cour en exil contre le prélat, somme toute, un peu simoniaque [94]. De son côté, la sœur du prince Alexandre, Catherine Mavrocordato, se récrie contre les doléances de son créancier Démètre Nicolau [95]. Mais est-ce uniquement de démêlés pécuniaires que s'occupent le jeune Soutzo, sa mère surtout, surnommée, la digne femme, pour sa dévotion exemplaire, « Sainte Euphrosyne »[96], mais qui, nonobstant,

---

[92] N. Iorga, *Deux plaintes de l'évêque de Rîmnic, Galaction* (*1821*), « Bull. de la Section hist de l'Acad. Roum. », 1913, pp. 155—164. Dans *Hurmuzaki*, N. S. II, un rapport autrichien du 15 mai 1819 traite de son élection, douteuse, voir encore p. 74, 793 et *Hurmuzaki*, N. S. III, pp. 99, 224, 246, 330, 372, 475. Grec de Morée, le neveu du métropolite Nectaire, auteur d'écrits pieux, hégoumène de Govora, évêque en 1813—1824 (N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti şi a vieţii religioase a Românilor*, II, Vălenii-de-Munte, 1909, pp. 234, 249, 333).

[93] Pourtant, la princesse devait avoir connaissance du sort de son frère puîné, Jean : l'ex-grand interprète avait eu la tête tranchée, le 3 novembre 1821 (B. Sphyroeras, *loc. cit.*, p. 149, n. 6). La sombre nouvelle avait causé un grand émoi à Bucarest (*Hurmuzaki*, N. S. II, p. 781), mais le feld-maréchal baron Spléńy, commandant en chef en Transylvanie, l'apprit seulement le 22 décembre (*Hurmuzaki*, N. S. III, p. 575).

[94] Le 19 mai, le 30 juillet et le 12 septembre 1821 Galaction prend la plume pour adresser au vieux gouverneur Banffy les plus pressantes adjurations (*ibid.*, pp. 274, 422—425, 523—527, 612—613, 616).

[95] Archives de l'Etat de Braşov, *Acte judecătoreşti*, n° 89/1822. A ces solliciteurs s'ajouta dignement un autre, plus considérable, Gentz lui-même. « Instruit assez tard du coup funeste qui vous avait enlevé Monseigneur votre père, j'ai continué mes expéditions jusqu'aux premiers jours du mois de mars» (I. C. Filitti, dans « Convorbiri literare», 1911, p. 564).

[96] N. Soutzo, *loc. cit.*, p. I. Corfus, *ouvr. cité*, à l'occasion de la mort de sa fille Ralou Mcitani, le 9 décembre 1833 : « Ticăloasa mumă-sa, doamna Efrosini, au rămas în bătrînețe plină de obidă, căci această fată îi era mîngîiere a tuturor nevoilor, nenorocită, ce zic că au pătimit. » Elle-même est morte en 1835.

semble avoir été une grande brasseuse d'affaires pendant toute sa vie[97]? Malgré leur récente défaite, ils ne découragent sûrement pas, bien que l'argent ait dû leur faire cruellement défaut, vu que l'héritage de Charles Callimaky, mort disgracié et, probablement, assassiné, ne leur avait probablement rien rapporté [98]. Ils préparaient soigneusement le terrain : ce n'était pas un simple racontar ce dont Miltitz faisait part au roi Frédéric-Guillaume III, le 25 Mai 1822 : « On m'assure que la princesse Soutzo, veuve du prince Aleco... répand de l'or à profusion, dans le sérail et à la Porte, pour élever son fils à la Principauté : l'on ajoute que Halet Effendi favorise ce projet... » [99]. Ce dignitaire, tour à tour protecteur et ennemi de Caradja, perdait rapidement sont crédit. Désappointé par Halet, Nicolas Soutzo n'était pas encore arrivé au terme de ses mésaventures. Un mois après, le remuant jeune homme se retrouve solliciteur.

De tels projets se croisent et s'entrecroisent constamment, tendant vers le même but. Les témoins étrangers s'attendent à voir désigner au trône des Phanariotes. Par exemple, l'auteur du *Voyage à Smyrne et aux îles Ioniennes*, Tancoigne, écrit au duc de Montmorency-Laval, un vieil ami de La Fayette, sous lequel il avait guerroyé en Amérique, avant de passer aux Bourbons en devenant ministre des Affaires Etrangères de Louis XVIII : « Quelques personnes en tirent déjà conclusion que ce même Argiropoulo, exilé pour le moment en Asie, sera nommé Prince de Valachie » (le 5 juin 1822) [100]. Ce n'est pas Jean Argyropoulo, autrefois chargé d'affaires à Londres, relégué à Satalie, mais son frère, Jacques, également banni à Zorum, Angora et Brousse, l'ancien drogman de l'Amirauté (1809) et grand interprète après 1812 [101]. Le consul s'empresse de déclarer : « Le fait est qu'il n'est nullement question de la nomination prochaine des Hospodars ». Vingt jours plus tard, une autre note consulaire trahit une grande confusion d'idées à en juger par les nouvelles insensées qu'elle contient : « la Porte avait nommé le Prince Khandjerlic au gouvernement de la Valachie, et Aleco Callimaki, âgé seulement de vingt-deux ans et fils du dernier Callimaki mort en exil à Boli, au gouvernement de la Moldavie » [102].

---

[97] N. Iorga, *Studii şi documente*, XXV, *Corespondenţa lui Dimitrie Aman, negustor din Craiova (1794—1834)*, Bucureşti, 1913, pp. 144, 145, 204, 173, 186 et suiv. Cf. V. A. Urechiă, *ouvr. cité*, XII, pp. 263, 364, 468.

[98] Dépêche de Lippa à Metternich, le 9 janvier 1822, publiée par N. Iorga, *Doc. Callimachi*, I, p. 321, ensuite dans *Hurmuzaki*, N. S. II, p. 781. La Porte se montrait généreuse à peu de frais, feignant de récompenser la fidélité des Soutzo, après avoir dépouillé la princesse Smaranda Mavroyéni, veuve de Ch. Callimaky, et ses enfants.

[99] N. Iorga, *Acte şi fragmente*, II, p. 645.

[100] *Hurmuzaki*, XVI, p. 1 046.

[101] I. C. Filitti, *Arhiva G. Gr. Cantacuzino*, p. 250; B. Sphyroeras, *loc. cit.*

[102] *Hurmuzaki*, XVI, p. 1 051.

Dès ce moment, « plusieurs personnes bien informées », auxquelles von Miltitz ajoutait foi, « soutiennent qu'il existe dans le Conseil un parti en faveur du prince Souzzo » [103]. La principauté dévolue à Grégoire Démètre Ghika, à côté de Jean Alexandre Stourdza, empêcha la diffusion de ces rumeurs, le premier jour de juillet 1822. Au lendemain de troubles qui équivalent presque à une révolution, les deux provinces retrouvaient des princes roumains pour les gouverner. Quant aux Soutzo, à jamais écartés du trône, vers 1824, « cette malheureuse famille se trouve à Cronstadt, depuis les derniers troubles de la Valachie et tout le monde assure qu'elle est dans la misère. Le fils aîné est âgé d'environ trente ans [104], et ceux qui ont été à portée de le connaître parlent avantageusement de ses qualités morales »[105]. On peut en être certain, et cela nous change heureusement des dédaigneux propos tenus par Fleischhackl.

Reste à savoir si, au cas où le pouvoir se fût transmis sans retard, les visées de Nicolas Soutzo auraient eu une portée plus vaste sinon des implications plus notables. Du moins ses tribulations éclairent-elles, et d'une manière qui ne nous paraît pas dépourvue d'intérêt, la débâcle du régime phanariote, dans les Principautés, dont les conséquences politiques et sociales — en Valachie aussi bien qu'en Moldavie — allaient s'avérer bientôt incalculables.

---

[103] *Acte și fragmente*, II, p. 646, le 10 juin 1822.

[104] Environ vingt-six ans, puisqu'il était né en 1798.

[105] *Hurm.*, XVI, p. 1 154. Sur ces dix-sept mois de démarches toujours vouées à l'échec, nous n'avions jusqu'à présent qu'une maigre notice dans l'ouvrage dédié par I. C. Filitti aux troubles politiques et sociaux qui précédèrent le Règlement Organique (*Frămîntări politice și sociale în Principatele Române, de la 1821 la 1828*, București, 1932, pp. 26—27). Cf. Victor Slăvescu, *Vieața și opera economistului N. Suțu*, pp. 10—11. Sauf ce dernier auteur, *ouvr. cité*, p. 45, personne n'a connu la circonstance dans laquelle Soutzo éleva de nouveau des prétentions au trône, de Moldavie cette fois, pour prendre la succession de Michel Sturdza (voy. les *Mémoires*, pp. 164—166). Sa parente, Hélène Sturdza (1812—1890 ?), d'une ambition opiniâtre, semblait disposée à se fiancer avec N. Soutzo, à condition de s'assurer la principauté. Elle finit par épouser le beyzadé Georges Michel Soutzo. Cf. N. Bălcescu, *Opere*, IV, *Corespondența*, éd. G. Zane, București, 1964, p. 343.

ДВЕ ЮЖНОРУССКИЕ КОМПИЛЯЦИИ ИЗ «БЕСЕДЫ» КОЗМЫ ПРЕСВИТЕРА В РУКОПИСИ КОНЦА XVII В. БИБЛИОТЕКИ АКАДЕМИИ СОЦИАЛИСТИЧЕСКОЙ РЕСПУБЛИКИ РУМЫНИИ

Ю. К. БЕГУНОВ

Имя болгарского писателя X века Козмы Пресвитера, обличителя богомилов, было хорошо известно не только на славянском юге, но и в России. Его знаменитая « Бесѣда на новоявившѸю сѧ ересь Богомилоу » в XV—XVIII вв. читалась и переписывалась в северных монастырях — Трифоновом Печенгском монастыре на Кольском полуострове, Соловецком монастыре на Соловецких островах, Антониево-Сийском монастыре — и в Великом Новгороде, и в Москве, в Троице-Сергиевом и Волоколамском монастырях, в Угличе и Тихвине, в Нижнем Новгороде и Муроме [1]. Это сочинение использовалось в идеологической борьбе как сторонниками, так и противниками ересей [2]. Отрывки из него не раз включались в состав больших сборников типа Пролога (XIII в.), Измарагда (XIV в.), Кормчей книги (XIV в.), Великих Миней-Четьих (XVI в.)[3], не раз привлекались древнерусскими писателями при создании новых произведений (например, « Заповѣдей » митрополита Георгия Грека (XI в.), « Моления Даниила Заточника » (XIII в.), произведений о паломниках (XVв.), « Жития Ульянии Осорьиной » (XVII в.), « Слова от патерика в неделю шестѸю » (XVII в.) и др.)[4].

---

[1] Ю. К Бегунов, «*Беседа*» *пресвитера Козмы и ее* «*литературное окружение*» *в древнерусских сборниках* Известия на Народна библиотека « Кирил и Методий » (за 1966 г.), VII (13), София, 1967, с. 111—120.

[2] Ю. К Бегунов, *Болгарский писатель X века Козма Пресвитер в русской письменности конца XV начала XVI в.* Труды отдела древнерусской литературы, **XIX**, М.-Л., 1963, с. 289—302.

[3] Ю. К. Бегунов, « *Слова* » *пресвитера Козмы Болгарского в составе Пролога.* Slavia, **XXXV**, *3*, Praha, 1966, с. 380 389; *Руска компилация от втората половина на XIV в.* « *О Богумилѣ попѣ* ». Език и литература, **XXII**, *1*, София, 1967, с. 49—58.

[4] Ю. К. Бегунов, *Беседа на новоявившуюся ересь Богомилу на Козма Презвитер и забрана на поклонническите пътувания в старата руска литература.* Език

Такой интерес к сочинению болгарского писателя, по-видимому, объясняется тем, что оно не замыкалось в узких рамках опровержения еретической доктрины, а содержало глубокие и верные наблюдения над многими сторонами жизни древнеславянского общества, рассматривало взаимоотношения священников с паствой, монахов с игуменом, паломников с мирянами, селян с властелями, христиан с еретиками, христиан с царем и боярами и т.д. и т.п. Не прошли мимо « Бесѣды » Козмы Пресвитера и южнорусские книжники.

В одном сборнике конца XVII в. славянского фонда рукописей Библиотеки Академии Социалистической Республики Румынии содержатся два « Слова » Козмы Пресвитера: « Ѡ ложных безмолˢвникох, иже ѿходѧт вˢ пѹстыню, не хотѧще подлежати страдѣ монастырˢскои и в послѹшанїи быти. Слово Презвитера Козмы » и « Того же Козмы Презвитера слово ѿчасти томѹ же прилично ѡ приходѧщих ѿ мирѹ вˢ черн ˢцы и поѹченїе »[5].

Эти «Слова» находятся в окружении произведений, пользовавшихся особой любовью представителей « созерцательного », исихастского направления в монашестве.

Сборник содержит, главным образом, славянский перевод поучения о соотношении разума и веры в 91-й главах Исаака Сирина, епископа Ниневии и византийского писателя VII в. (до л. 177). Далее следуют (до л. 209 об.) душеполезные поучения для иноков. Перед « Словами » Козмы Пресвитера находятся следующие произведения:

Лл. 178—179 об. *Сказанїе ѡ безмолвїи, ꙗко ѿсѣченїѧ ѿ всего и без попеченїѧ истиннаго требѹет, иже есть оумертвїе ѿ всѣх. Преподобнаго Нила слово* ӣ. (Нач.: « Боренїѧ оубо и браны побѣды и побѣжденїѧ сѹть различна на нас иноков ...»).

Лл. 179 об. — 181 об. *Слово* ѳ҃ *того же.*

Лл. 182—185. ***Поученїе вˢ безмолвїи живѣщим, како подобает работати богѹ и жити вˢ пѹстыни. Слово Іларїѡна Великаго.*** **(Нач.:** « Потщим сѧ, братїе, в безмолвїи богѹ работати, сїе бо безмолвное житїе паче всѣх житїи лѹчше тѧ и неповинна богови представит... »).

и литература, **XXI**, *1*, София, 1966, с. 49—56; *Отражение « Беседы » Козмы Болгарского в « Молении Даниила Заточника »*. Советское славяноведение, *5*, Москва, 1966, с. 71—74.

[5] Ркп. БРАН, собрание рукописей, № 597, лл. 187 об. — 189 об., 189 об. — 192 об. Краткую характеристику этой ркп. см.: D. Bogdan, *Despre manuscrisele slave din Biblioteca Academiei române*. Archiva românească, **IV**, 8, Bucureşti, 1940, с. 5—6. В конце XVII — первой половине XVIII вв. эта рукопись принадлежала Софрониевой Молчинской пустыне в Южной России, затем в 70—80-ые гг. XVIII в. она была подарена в Молдовский монастырь Воронец. В 1908 г. рукопись поступила в библиотеку Академии Социалистической Республики Румынии.

Тексты из Козмы Пресвитера в этом сборнике были найдены и любезно предоставлены мне болгарским ученым проф. Боню Ст. Ангеловым. Подробное описание

Лл. 185 об.—187. *Ѡ подвизех преподобных ѿець наших, како жиша в҄ пѹстынѧх на безмолвїи нѹдяще себе Христа ради. Ѡ слова преподобнаго Іларїѡна Великаго.* (Нач.: « Прочтем оубо, братїѧ, в҄ книгахъ елико восхощем оувѣдѣти житїѧ истин҄ных оугодников божїих...»).

После « Слов » Козмы Пресвитера читаются следующие произведения:

Лл. 192 об.—193. *Пооученїе ѡ добрых дѣлех, ꙗко сїѧ проходѧ спасет сѧ.* (Нач.: «Наоучи сѧ, вѣрныи человѣче, благочестїю быти дѣлатѣль...»).

Лл. 193 об. — 194. *Свѧтаго Іѡанна Златоустагѡ слово, ꙗко лѹчше дѹшѹ ѹкрашати, а не тѣло и похвала в҄ пѹстыни живѹщим.* (Нач.: « Девица хотѧщаѧ приѡбщити сѧ бракѹ тогда оукрашает себе всѧкою красотою мира сего... »).

Лл. 194 об.—196. *Того же. Похвала пѹстынником.* (Нач.: « Зри же и внимаи всѧк: и аще хощеши сице оукрашенных и ѡдѣѧнїе брачное имѹщих видѣти... »).

Лл. 196 об.—199. *Еже должны есмы по всѧ дни ити в слѣд Христосъ и носити крестъ свои.* (Нач.: « Рече господь, иже хощет по мнѣ ити, да ѿвержет сѧ себе... »).

Лл. 199 об.—202. *Ѡ странствїю иноческом, иже ѿ сего мира во ин вѣкъ странствѹемъ и да не ѡбзираем сѧ воспѧт, аще что и нѹжного есте.* (Нач.: « Наше странствїе, братїе, в҄ мирѣ семъ ѕѣло есть прѹдкое и скорое, ꙗко наибыстрѣишаѧ рѣка течет... »).

Лл. 202 об. — 204. *Ѡ трех врагов, иже долженъ есть инокъ воѡрѹжив сѧ побѣждати ихъ.* (Нач.: « Ꙗко же воины мира сего сходѧщеи ко брани ѡполчают сѧ... »).

Лл. 204 об.—205 об. *Похвала инокомъ и что знаменѹет инокъ и ѿ коль начало иноческое.* (Нач.: « Инок есть исполнитель всѣх заповѣдеи Христовыхь, совершенїе и похвала христїан҄ствѹ без дна смиренїю, столпъ терпенїю... »).

Л. 206—206 об. *Ѡ первыхъ мнисѣхъ и ѡ дрѹгыхъ и ѡ послѣдныхъ.* (Нач.: « Повѣда намъ Іѡан҄нъ Сирїанинъ, аки ѡ нѣкоем мнисѣ, сам҄ же бѣ семѹ видецъ, ꙗко нѣкто, рече, старецъ бѣ во оужасѣ... »).

Л. 207—207 об. *И паки преподобнаго ѿца Пам҄вы пророчество ѡ последнемъ родѣ* (Нач.: « Преподобныи ѿецъ Пам҄во посла оученика своего во град Александрїю продати рѹкодѣлїе... »).

Л. 208. *ѿ патерика.* (Нач.: « Рече ав҄ва Іѡаннъ Коловъ: аз хощѹ прїѧти человѣкѹ ѿ всѣхъ дѣлъ... »).

сборника прислал нам румынский ученый проф. Д. П. Богдан, а прориси с филиграней — заведующая сектором редкой книги БРАН Л. Бакыру. Пользуюсь случаем выразить всем троим мою признательность и сердечную благодарность.

Благодарю также Х. Кодова, приславшего краткие сведения об этой рукописи.

Лл. 208—209. *Конечное поꙋченїе дꙋшеполезное ѡ добродѣтелном житїи*. (Нач.: « Возлюбленнїи, еже ѡ Христѣ братїа моѧ, хощет ли кто житїе вѣчное оу Христа бога имѣти... »).

В начале, в середине и в конце сборника имеются предисловие и послесловие писца на лл. 2—4, 177 об., 209, из которых мы узнаем, что весь сборник был переписан «повеленїемъ строителѧ монаха Софронїѧ Никодимом схимонахом во ѡбители Рождества пречистыѧ богородицы Молчинᶻской пꙋстыни, в неи же оучитъ иноков в безмолвїи жити и дꙋша спасати в лѣто ѿ созданїѧ мира ҂з ҁп, а ѿ рожеста Христова ҂ахоб (1672) » (л. 4).[6]

В конце послесловия, на л. 209 об., писец даже изобразил сам себя и подписался « Никодимъ ».

Украшений в рукописи довольно много: инициалы, концовки, заставки и миниатюры на лл. 2, 4, 17 об., 18, 40, 46, 46 об., 70 об., 71 об. и мн. др. тесно связаны с текстом книги Исаака Сирина и, вероятно, принадлежат писцу. Писцу принадлежит и буквенная пагинация рукописи от л. 18 до 206 (а до рпѳ).

На нижнем поле лл. 2—33 имеются читательские записи=скрепы от 6 июля 1715 г. рукою одного из монахов той же Молчинской пустыни « по приказу того же монастырѧ строителѧ иеромонаха Серапїѡна сᶻ братиею ».

Л. 1, 15, 16, 210—216 бумаги XVIII в. добавлены в сборник позднее и заполнены либо читательскими приписками (л. 15—16 об.), либо выписками из 2-го послания апостола Павла к Колоссянам, из «слов» Григория Паламы, Феолипта митрополита Филадельфийского, из « слов » «О свѣтлости оума», «Ѿ бдѣнии нощномъ» и т.д. (лл. 210—214 об.).

Итак, « Слова » Козмы Пресвитера были переписаны в 1672 г. в Софрониевой Рождества богородицы Молчинской пустыне в южной России [7]. Писец, схимник Никодим, составивший целый сборник для

[6] Филиграни — герб г. Амстердама с буквами « МРВ », голова шута с буквами « GD » и др. — не противоречат датировке сборника 1672 г.

[7] Софрониева Молчинская Рождества богородицы пустынь, расположенная в 20 км от города Путивля, была основана еще в конце XIII в., несколько раз разорялась татарами и в период смуты, в 1653 г. была восстановлена. С 1656 г. строителем монастыря стал богатый купец Стефан Батоврин, в монашестве Софроний (ум. 1692 г.). Он боролся против притеснений монастыря и сделал пустынь независимой. Строительство зданий, возведение садов, приобретение земель и расцвет культурной деятельности Молчинской пустыни связаны с именем Софрония (*Исторический очерк Молчинской Софрониевой пустыни*. В кн.: « Памятная книжка Курской губернии на 1860 год », Курск, 1860, с. 81—83; П. Строев, *Списки иерархов и настоятелей монастырей Российской церкви*, Спб., 1877, стлб. 648; В. В. Зверинский, *Материал для историко-топографического исследования православных монастырей в Российской империи с библиографическим указателем*, т. *II. Монастыри по штатам 1764, 1786 и 1795 годов*, Спб., 1892, с. 207—208).

Перенесение рукописи из Южной России в Молдовский монастырь Воронец, может быть, связывается с деятельностью Феодора Маслова, в монашестве Феодосия,

монастырского чтения, был не простым переписчиком: он творчески подходил к своим оригиналам, существенно изменяя их. Отстаивая свое право на «пременение и приложение» «Слов», писец писал в предисловии к сборнику: «не тщета есть сих премѣненїа, но на вразѹмленїе малоум^ным намъ, а приложенїе где есть не разно ѿ рѣчеи, но не свое ѿ тѣх же божес^твенныхъ писанїи: и не лѣностїю, ꙗже сѹть та понѹдих сѧ положити, всѧ таѧ ꙗже сѹть написана в ню, на ползу прочитающимъ» (л. 3 об.).

Основным источником «Слов» «Ѡ ложных безмол^вникох» и «Ѡ приходѧщих ѿ мирѹ в черн^цы» были «Слова» Козмы Пресвитера из «второй редакции» Пролога (под 10 декабря и 21 марта): объем и содержание сопоставленных произведений совпадают, кроме того, только в Проложном тексте и в «Слове» «Ѡ приходѧщих ѿ мирѹ в черн^цы» имеется чтение «томителей сѹщих во властех» или «властии соущихъ томителевъ» вм. «соущихъ тѹ молитв» как в «Бесѣде» Козмы Пресвитера и в «Словах» Измарагда.

Монастырский книжник настолько распространил текст своего первоисточника за счет введения новых слов, фраз и даже целых больших отрывков, что из-под его пера появились новые произведения, лишь по теме перекликающиеся со «Словами» «Ѡ мѧтоущихъ сѧ черньцѣхъ», «Ѡ хотѧщихъ ѿити в черныꙗ ризы», «Ѡ затворницѣхъ» из «Бесѣды» Козмы Пресвитера.

Так, в «Слове» «Ѡ ложных безмол^вникох ...» после небольшого вступления, написанного составителем этого «Слова», следует несколько фраз, заимствованных из «Слова» «О мнисѣхъ не хотѧщих быти съ чернеци, ни подълежати страдѣ манастырской» (Пролог, под 10 декабря).

Далее читается текст, которого нет у Козмы. Здесь в сатирическом духе изображена жизнь внемонастырских, странствующих монахов, которые сами «свой закон и житїе составлѧют и ис того ѕѣло радостно оутѣшают сѧ», принимают от людей приношение, «инїи и вериги носѧт и юродствѹютъ», такой монах «мнит себѣ, ꙗко „аз добрѣ сїе себѣ тако сотворил, а в^ монастырѣ погиблъ был“[8]. С осуждением говорится об основателях новых келий: «И во ѿшествїи безмолвно пѹстынным житїемъ бѹдто хотѧще жити, ѿ готовыѧ келїи, и ꙗденїа и питїа и еже во ѡбщихъ монастырех и ѡдежда готова и ѡбуща, и вышедши на свою волю не хотѧще на братїю послѹшанїа проити и в малѣ потрѹждати сѧ, тамо и болшїи трѹд подемлет. Се на первое, иже нѣгде приткнѹти сѧ,

---

который в 1750—70-ые гг. жил в молдовских и валашских монастырях, пока в 1779 г. не был назначен управляющим Молчинской Софрониевой пустыни. Дружеские связи с молдовскими монастырями Феодосий сохранил до самой смерти (умер в 1803 г.).

[8] Лл. 187 об.—188.

чтобы было чом жити, келїю строити, а к томѹ на пищѹ иже в пѹстом мѣстѣ нѣгде что взѧти, *лѣсъ начнет теребити*, глаголю, *гѹбити*, копае, сѣе и прочаѧ, постит сѧ и трѹдит сѧ и бѹдто емѹ тѣм прекормити сѧ, что посѣѧлъ . . . »[9]. В конце концов такой отшельник оказывается не в силах прокормить себя и снова возвращается в свой монастырь, « а что колико времени жил всѧ дни своѧ в том погѹбил, все пропало, ничого ко спасению не приѡбрѣл »[10].

С негодованием рассказывается и о пустынножителях, желающих прославиться, т.е. о тех, кто « заводит часовни . . . церковь и монастырь свой заводитъ, а все свое хотѣніе исполнѧет и ѿ своеѧ воли аще и нѹжно и тѧжко, то сладостно и легъко емѹ та всѧ издает сѧ, иже бы хвалили его люде, а ѡ спасенїи ни помышлѧе, ходит, труждает сѧ по мирѹ, по дворам собаки дражнит, проситъ, чтобъ было чимъ соѡрѹжити . . . »[11]. В конечном итоге, и этот неудачник возвращается в свой монастырь, бросив основанные им часовню, церковь или монастырь на произвол судьбы. С особенным негодованием рассказывается о странствующих монахах, которые « ѡбхождающе многыѧ монастыры сластолюбїемъ и пїѧнъством себе вдав, и тако блѹдѧще по монастырех и по мирѹ, гдѣ нощъ или дрѹгѹю ѡбнощевалъ, гдѣ пришол в монастыръ, там времѧ кое преживши и не сподобало сѧ инде пошол и, не много быв, и ѿтоле инде там не оутвѣрдил сѧ, там не прїнѧт. И ходѧще, ходѧще, ꙗко ѡвца без пастыра блѹкающе . . . ». Таких заблудших иноков легко улавливает в свои сети « лукавый »: и « тои погибъ, аще не воскорѣ покает сѧ со истинною, донде же смерть житїѧ не пресѣче »[12].

Только в конце своего произведения молчинский книжник снова обращается к « Слову » Козмы Пресвитера « О мнисѣхъ не хотѧщих быти съ чернеци . . . » и использует его текст до конца.

В « Слове » « Ѡ приходѧщих ѿ мирѹ в черн̾цы » схимонах Никодим больше следует тексту « Слова » « О хотѧщихъ ѿити в черныꙗ ризы » (Пролог, под 21 марта). Однако и здесь он вносит немало « от себя ».

Например, сравни:

Пролог, под 21 марта

« Аще ли кто нищеты бѣжа ѿходить в манастырь, не могыи дѣтми пещи сѧ ѿбѣгаеть ихъ, то оуже не любве божиꙗ ищеть, ни потроудити сѧ хотѧ ѿходить, но

« Ѡ приходѧщих ѿ мирѹ в черн̾цы »

« Аще ли кто нищеты бѣжа не могїи женою и дѣтми пещи сѧ, и бѣгаѧ ѿ них и покинѹл, не благо се сотворил, но сим и самаго

[9] Л. 188.
[10] *Там же.*
[11] Лл. 188—188 об.
[12] Л. 188 об.

почивати хотѧ и чревоу годѧ тако творить, ѿмещеть сѧ присныхъ, да вѣры сѧ ѿмещеть: таковый ѥсть поганаго горѣѥ »[13].

бога раздражил, еже токмо бȣдто на блȣд женȣ был понѧлъ и дѣтей с нею приживши и в҆оубожествѣ ѡставил и ни при чем ѡсиротѣлых. Аще и в монастырь таковый женȣ и дѣти покинȣвши ѿходитъ, то ѕѣло грѣшитъ и не благо творит. А еще иже без совѣтȣ ѡ нѣх, тои оуже не любве божїѧ ищетъ и спасенїѧ своего не совсѣм желает, но почивати хощет трȣдити сѧ не хотѧ ѿходит, тȣне хлѣбъ ѣсти и чревȣ работати. Таковый тако творѧ ѿ вѣры всегда ѿмещет сѧ, таковый несть и поганаго горши »[14].

Приведенные выше примеры показывают, как схимонах Никодим дополняет текст Козмы Пресвитера и развивает мысли болгарского писателя. Краткость и точность выражений последнего уступают место « многоглаголанию » и развернутости образного описания.

Молчинскому книжнику удалось составить интересные поучения на темы « Слов » Козмы Пресвитера против затворников, странствующих монахов и ложных пустынников, ведущих образ жизни, несовместимый с обетом « отвержения мира ».

Читателями « Слово » « Ѡ ложных безмол҆вникох » воспринимается не как повторение известных мыслей Козмы Пресвитера, а как новое произведение в пользу общежительных монастырей, против чрезмерного увлечения отшельничеством. В целом оба произведения, очевидно, отражают местные споры второй половины XVII в. о месте и роли общежительных монастырей в жизни южнорусского монашества, напоминающие аналогичные споры « нестяжателей » и « иосифлян » в начале XVI в. Схимонах Никодим не высказывается против пустынничества вообще, он лишь обличает ложных отшельников, называвших себя « безмолвниками », т.е. исихастами, и больше заботившихся о том, чтобы есть и пить за чужой счет, не трудясь.

Паразитический образ жизни странствующего монашества, его невежество и духовная пустота показаны в обоих произведениях с такой силой, что вряд ли остаются сомнения в том, что автором этих строк был не только человек глубоко знавший монастырский быт, но и заме-

[13] М. Г. Попруженко, *Козма Пресвитер — болгарский писатель X века*. София, 1936 (Български старини, кн. XII), с. LXXVII—LXXVIII.
[14] Л. 190.

чательный художник. Он протестует и против нового строительства келий, часовен и монастырей, если это делается монахами с целью прославиться, наспех, малыми силами, без солидной материальной поддержки извне.

Картина безудержного и бессистемного истребления лесных богатств монастырями дана в произведении в немногих словах, но правдиво и ярко, и, по всей вероятности, соответствовала действительности.

Итак, южнорусские переработки проложных «Слов» Козмы Пресвитера расширяют наше представление о письменности Молчинской пустыни и свидетельствуют о живучести старославянской письменной традиции в южной России в конце XVII в. Бытование этих переработок в составе сборника «соцерцательного» направления в библиотеке Молдовского монастыря Воронец это не только факт непрекращавшихся культурных связей между Молдовой и Южной Россией, но и отражение местных литературных потребностей молдовских книжников, которые стремились поддерживать в своей среде интерес к сочинениям наиболее известных и почитаемых старославянских писателей.

«LA CHANSON DU FRÈRE MORT DANS LA POÉSIE DES PEUPLES BALKANIQUES» ET LA CORRESPONDANCE DE I. D. SCHISCHMÁNOFF, B. P. HAŞDEU ET I. BIANU

ELENA SIUPIUR

A l'occasion de certaines recherches d'histoire littéraire aux archives de Sofia et de Bucarest nous avons trouvé une riche correspondance entre I. D. Schischmánoff, B. P. Haşdeu et I. Bianu, où nous découvrons une belle amitié et une fructueuse collaboration scientifique [1].

La correspondance est répartie en trois fonds : les fonds I. D. Schischmánoff aux archives de l'Académie de Sciences de Sofia (12 lettres de I. Bianu et cinq de Haşdeu à Schischmánoff) ; le fonds Bianu à la Section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie roumaine (sept lettres de I. D. Schischmánoff à Bianu, cotes 60 025—60 031), et le fonds B. P. Haşdeu des Archives de l'Etat, à Bucarest (une lettre de Schischmánoff à B. P. Haşdeu).

La correspondance commence au début de 1893, date de la première lettre de B. P. Haşdeu en réponse à celle reçue du savant bulgare, qui ne se retrouve dans aucun des fonds mentionnés.

La correspondance se réfère principalement à l'étude du motif « Lenore » dans la poésie des peuples balkaniques [2]) que poursuivait assidûment I. D. Schischmánoff [3]). Pendant ses recherches sur ce thème

[1] La correspondance entre I. D. Schischmánoff et B. P. Haşdeu a aussi attiré l'attention du chercheur bulgare Nicola Jecev, qui, dans son étude *Sur les relations entre B.P.Haşdeu et les savants bulgares à la fin du XIXème siècle* (« Etudes balkaniques », Sofia, 1964, tome I, p. 139—144) cite des fragments des lettres de B. P. Haşdeu.

Nous les publions en entier parce qu'elles forment un ensemble avec les lettres I. Bianu — I. D. Schischmánoff.

[2] L'étude a d'abord été publiée dans le « Сборник за Народни Умотворения и Книжнина » кн. III, 1896, стр. 474—570 et кн. XV, 1897, стр. 449—601 (cité plus bas : Сб.Н.У.К.).

[3] La vaste activité de I. D. Schischmánoff a été étudiée par Gheorghi Dimoff, *И. Д. Шишманов като литературен историк и критик*, София, 1956; *И. Д. Шишманов, литературно-критически очерк*. София, 1964; *Научното дело на И. Д. Шишманов*, dans *Избрании съчинения*, том I, София, 1966, стр. 5—29.

il en arrive au folklore roumain et il s'adresse alors au renommé savant roumain B. P. Haşdeu pour obtenir les informations, la bibliographie et les matériaux nécessaires [4]).

Nous le déduisons du moins de la réponse de B. P. Haşdeu (24 juin 1893) qui lui donne certaines informations et lui écrit : « Il est vrai que j'ai exprimé à MM. Agoura et Miletič mon opinion sur la haute valeur de vos études, et je suis charmé d'avoir l'occasion de pouvoir le répéter ».

Miletič et D. Agoura avaient fait l'année précédente un voyage scientifique en Roumanie sur lequel ils avaient écrit une étude [5]). Si nous rappelons : « Mes amitiés à MM. Agoura [6]) et Miletič, qui m'ont oublié concernant le Sbornic » (lettre du 2/14 juin 1893) et les salutations répétées dans d'autres lettres, nous pouvons conclure que les deux savants entretenaient d'excellentes relations avec Haşdeu [7]) ; à leur retour en Bulgarie ils parlèrent à Schischmánoff des préoccupations du savant roumain en lui faisant les recommandations de rigueur. A la réception de la lettre de I.D. Schischmánoff, Haşdeu lui recommande I. Bianu, le directeur de la Bibliothèque de l'Académie, auquel il parle des recherches du savant bulgare. Le 27 juin, Schischmánoff envoie sa première lettre à Bianu.

Pendant l'été de 1898 I. D. Schischmánoff fait un voyage d'études en Roumanie où il a, selon son expression, le bonheur de connaître personnellement B. P. Haşdeu [8]).

Les prêts de matériaux sont réciproques [9]) ; en 1905 I. Bianu demande à I. D. Schischmánoff pour la Bibliothèque de l'Académie « un manuscrit slavo-roumain » ; c'est la traduction en slave de l'*Imitatio Christi*, faite par Udrişte Nasturel. Le manuscrit, qui se trouvait chez

---

[4] I. D. Schischmánoff recueillait aussi d'amples informations bibliographiques dans la revue « Romania » de Paris, qui publiait dans chaque numéro des articles de savants roumains, ou des notes, des comptes-rendus signés par Gaston Paris et E. Picot sur la littérature de spécialité en cours de parution en Roumanie.

[5] *Бележки от едно научно пътуване в Ромъния*; *Дако-ромъните и тяхна славянска писменост*, « Сб. Н.У.К. », кн. IX, 1893, стр. 161—390.

[6] D. Agoura avait des rapports avec I. Bianu, Gr. Tocilescu, L. Şeineanu et d'autres savants roumains. Il connaissait bien le roumain et son activité de présentation de la littérature roumaine est très vaste.

[7] C'est un fait bien connu que B. P. Haşdeu a maintenu d'étroites relations avec les émigrants bulgares jusqu'en 1877, et avec les cercles scientifiques de Bulgarie jusqu'à la fin de ses jours : Hristo Kapitanoff donne des détails sur ces relations : *Б. П. Хашдеу и българите. Приятельство му с Г. С. Раковски*, « Годишник на българския, библиографски институт Елин Пелин » VI, 1956—1957, стр. 67—90. De même, N. Jecev, *op. cit.*

[8] De cette période on garde dans l'archive I. D. Schischmánoff deux cartes de visite par lesquelles le savant roumain recommande Schischmánoff à la Bibliothèque Centrale et l'invite à Cîmpina (Sofia, Archives de l'Académie, fonds 11, op. 3, nº 141).

[9] Le 25 déc. 1895, I. Bianu envoie à Schischmánoff une lettre de remerciement pour les publications «que vous avez bien voulu envoyer à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine » (Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141).

Schopoff, l'agent commercial de Bulgarie à Salonique, est requis par Bianu pour 10—15 jours afin d'en faire les copies nécessaires. Nous ne retrouvons pas la réponse de Schischmánoff à cette lettre, mais seulement une lettre de 1908 envers Bianu ; probablement les autres se sont perdues, ou bien se trouvent dans des fonds non encore inventoriés. Mais il est certain que pendant ces années, Bianu envoie une série de lettres qui constituent des réponses à des lettres reçues ; l'*Imitatio Christi* ne revient cependant plus en discussion.

La correspondance des trois savants nous offre l'occasion de reconstituer certains détails de la voie suivie par Schischmánoff dans la rédaction de l'œuvre susdite et de découvrir en même temps une belle amitié et une véritable collaboration entre les savants du Sud-Est européen qui s'efforçaient de créer des liens spirituels entre leurs peuples tellement unis par leur histoire et leur destin.

Dans une lettre de I. D. Schischmánoff à I. Bianu (20 sept. 1898) se trouve une discussion portant sur les perspectives ouvertes alors aux futurs instituts de balkanistique, ainsi que l'importance que l'on attribue à certaines recherches dans l'aire sud-est européenne : « Mon idéal reste toujours une entente cordiale entre les peuples balkaniques...mais que ne commencerons nous, nous autres littérateurs, savants, artistes par donner le premier exemple d'un rapprochement, en nous réunissant par exemple de temps en temps, dans les différents centres de nos états (Bucarest, Sofia, Belgrade, Athènes) ! Quelques congrès de savants balkaniques (voilà un nouveau terme), quelques expositions de tableaux communes, quelques excursions même de simples touristes intelligents feraient plus pour nous faire connaître mutuellement que tous les actes diplomatiques... »

Les rapports entre Schischmánoff et la Roumanie sont d'ailleurs très amples. Il correspond avec Spiru Haret, M^{me} Haret, avec Nicolae Iorga[10] et l'Institut d'études sud-est européennes à Bucarest, avec Zamfir Arbore[11]), Emil Marinescu, Barbu Constantinescu, L. Şeineanu, M. D.Stur-

[10] A sa mort, N. Iorga écrivait dans le «Neamul Românesc » (n° 148, p. 1, Bucarest, 1928) : *Un om cuminte s-a dus.* Cet article a été ensuite inclus dans le recueil *Oameni care au fost*, tome III, p. 263. Dans cet hommage, Iorga écrit avoir reçu d'Oslo (où se tenait en 1928 le Congrès du Pen-Club auquel N. Iorga participa en qualité de chef de la délégation roumaine) une carte de salutation signée en roumain par I. Schischmánoff. Le lendemain celui-ci mourait. L'affirmation de N. Iorga renforce notre hypothèse que Schischmánoff employait le roumain pour ses études, ce qui explique que Schischmánoff ait pu poursuivre avec tant de minutie ses études sur le folklore roumain.

[11] Dans sa dernière lettre à Schischmánoff (datée du 28 déc. 1912 mais portant la date postale du 10 janvier 1913), I. Bianu lui communiquait l'adresse de Zamfir Arbore (Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 141).

dza, Gavril Muzicescu, Mihai Cernescu, Dr. Russel-Suzildovski, A. Herman[12]) et d'autres.

Nous reviendrons en détail sur ce chapitre qui est d'une grande importance dans les relations culturelles roumano-bulgares.

ANNEXE[13])

Haşdeu à Schischmánoff[14])

Monsieur,

Vous voudrez bien m'excuser que je ne vous réponds pas en bulgare, car je connais théoriquement toutes les langues slaves, mais je ne possède pratiquement que le russe et le polonais.

Il est vrai que j'ai exprimé à MM. Agoura et Miletič mon opinion sur la haute valeur de vos études, et je suis charmé d'avoir l'occasion de pouvoir la répéter. Le seul écrit en roumain sur l'étymologie populaire est un petit article que j'avais publié en 1882 dans ma revue *Columna lui Traian*[15]), revue qui ne paraît plus depuis longtemps. Je vous envoie par poste le numéro en question.

Enchanté de nouer la connaissance avec un représentant si digne d'une nation qui m'a toujours été très sympathique (j'ai été intime avec feu Rakovsky), je vous prie, Monsieur, de m'obliger en disposant toujours de mes modestes services.

Tout à vous,
B. P. Haşdeu

Le 2/14 Juin 1893, Bucarest
P. S. Mes amitiés à MM. Agoura et Miletič, qui m'ont oublié concernant le Sbornik.

---

[12] Nous mentionnons H. Herman parce que dans l'étude de I. D. Schischmánoff se trouve une note insérée au chapitre Bibliographie : « Вариянт из една по голяма, непечатана още, сбирка от ромънски народни песни, записани от проф. Херман, редактор на « Ethnologische Mittheilungen », в селата Korbest, Felso-Topa (комитат Bihor) 1887—89. Тоя вариянт дължа на любезността на проф. Херман. » On peut se demander quand il l'a connu et comment il a obtenu son manuscrit. Nous ne pouvons répondre à ces questions dans cette étude.

[13] Afin de rendre plus claire l'image de l'évolution des relations entre les correspondants, nous avons choisi de présenter les lettres dans l'ordre chronologique.

Nous avons respecté la langue des textes que nous reproduisons, en limitant notre intervention aux accents. Nous avons la conviction qu'une bonne partie de leurs fautes sont dues à la hâte avec laquelle ces lettres ont été rédigées, cette correspondance ayant le caractère d'un échange d'informations scientifiques et non pas celui d'un échange d'impressions littéraires.

[14] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 1 597, ff. 1—2.

[15] B. P. Haşdeu, *Doina. Originea poesiei poporane la români*, « Columna lui Traian », III, 1882, nos 7—9, p. 397.

Haşdeu à Schischmánoff [16])

Cher collègue,

Je vous ai envoyé le numéro de ma *Revista Noua* où se trouve une "Lenore" populaire roumaine[17]), plus une notice bibliographique par mon ancien élève Bianu[18]). Cette notice-là doit être complétée par les pièces suivantes :

1. "Logodnica strigoiului" (La fiancée du vampire), carte (sic !) publiée dans la revue *Ţara nouă* de I. Neniţescu, 1885, t. 2, p. 680 — —86 [19]).

2. Récit publié par M-me Elena Sevastos, Poveşti, Iaşi, 1892, p. 73—75.

3. Ballade populaire "Bogiţa" publiée dans le journal *Gazeta Transilvaniei*, 1886, Nr. 151 [20]).

4. Ballade populaire en dialecte macédo-roumain insérée dans le recueil posthume du Dr. Obedenaru :

Texte macedo-române, Bucureşti 1891 [21]), p. 184—192.

Enfin /— — — — /[22]) notre mention sur la remarque de Liebricht, *Zur Volkskunde*, p. 197 [23]).

Cher collègue, en vous serrant cordialement la main,

Tout à vous,

B. P. Haşdeu

---

[16] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 1 597.

[17] S. Fl. Marian, *Călătoria mortului* (*baladă populară*), « Revista Nouă » II, 1889, nº 1, p. 36—39.

[18] *Ibidem*, p. 39. «Cette balade représente une nouvelle forme roumaine de la légende du « Voyage du mort », commune à tous la peuples de la Péninsule Balkanique. Elle a été recueillie aux environs de Năsăud dans le nord de la Transylvanie, et publiée par George Coşbuc dans la « Biblioteca poporală a Tribunei », nº 13, sous le titre « Blestem de mamă » [Malédiction maternelle]. Une autre variante a été trouvée en Transylvanie encore à Reteag et publiée par M. Ioan Pop Reteganul (*Poveşti ardeleneşti*, IV, 61—69). Cette variante est sous forme de conte. Une riche collection de variantes de cette intéressante légende se trouve chez Auguste Dozon, *Chansons populaires Bulgares, inédites*, Paris, 1875, p. 319—331. Dozon a retrouvé les formes de cette légende chez les Bulgares, Serbes, Grecs et Albanais. Dans la «Revista Nouă » sera publiée prochainement une étude comparative détaillée sur cette légende et sa véracité. I. Bianu »—Nous avons reproduit *in extenso* cette note, du fait que les données bibliographiques qu'elle renferme apparaissent dans le travail de I. D. Schischmánoff.

[19] Recueillie par Mme E. D. G. (probablement Elena Sevastos).

[20] Recueillie par I. Bugnariu. Elle est identique à celle de Fl. Marian (Le voyage du mort). Le nom de l'héroïne est Bogiţa. Chez Marian, elle est Boliţa.

[21] Puşcilia (ciuma, la peste), p. 148 — 192.

[22] Illisible.

[23] Felix Liebricht, *Zur Volkskunde. Alte und neue Aufsätze.* Heilbronn, 1879 ; à la page 197 de cet ouvrage Liebricht exprime cette opinion liée à l'origine du motif Lenore : «Die ganze Vorstellung ist, wie mir scheint, aus der Sitte entstanden, dass die Frauen ehedem mit ihren gestorbenen Ehemännern lebeding begraben wurden oder sich begraben liessen, und wenn dies nicht geschah, als von diesen schlısslich geholt gedacht wurden ».

Le 25 Juin 1893

P. S. Puisque vous étudiez ce motif populaire très intéressant ne serait-il pas possible d'y appliquer la méthode que j'ai développée dans mon livre *Cuvente den bătrîni*, t. 2, p. 501—66, 694—705 [24]) ? .

H.

Schischmánoff à Bianu [25])

Très honoré monsieur,

Dans la *Revista noua* de 15 Janvier 1889 (anul II, no. 1), p. 39, que monsieur le professeur Haşdeu a eu l'extrême obligeance de m'envoyer, je lis la note suivante, signée de votre nom : "In Revista noua se va publica în curînd un studiu comparativ amănunţit asupra legendei acesteia (Călătoria mortului) şi asupra credinţei cuprinsă într-însa". Auriez vous la bonté de m'indiquer si cette étude comparative a paru dans la *Revista*, de qui elle est, ainsi que si outre les variantes roumaines indiquées dans ladite note on a recueilli d'autres du même thème. Occupé depuis longtemps de ce que W. Wollner a appelé Lenorenstoff dans la poésie populaire des Slaves méridionaux, j'ai recueilli un grand nombre de *versions bulgares* (bientôt 60) et je me propose d'en faire une étude spéciale avec le but de rechercher après Wollner, Psichari, Politis et d'autres la genèse et la marche de propagation de cette intéressante chanson.

J'ai entendu beaucoup parler mes collègues Miletič et Agoura de votre extrême amabilité, c'est ce qui me donne le courage de m'adresser à vous personnellement. Je vous demande mille fois pardon.

Agréez, monsieur le bibliothécaire, l'assurance de mon profond estime,

Dr. J. Schischmánov.

Sofia, 26/VI, 1893

Adresse : Dr. Ivan Schischmánov

Inspecteur général au Ministère de l'instruction publique.

Sofia, Bulgarie

---

[24] *Balada "Cucul şi turturica" la Români, la Moravi, la Provensali, la Retro-Romani, la Perşi, la Turcomani, etc.* (*p. 501—566*) ; *Variantele slave si italiene ale baladei "Cucul si turturica"* (p. 594—605) ; B. P. Haşdeu applique ici la méthode de l'analyse parallèle des variantes, méthode que nous retrouvons dans le travail de I. D. Schischmánoff.

[25] Bibliothèque de l'Académie Roumaine (cité plus bas : B.A.R) fonds I. Bianu, nº 60 025.

I. Bianu à Schischmánoff[26])

Le 27 Juin /9 Juillet 1893
Academia Română, Bucuresci.

Très honoré Monsieur,

Avant hier nous nous sommes entretenus, Monsieur Haşdeu et moi, de l'important travail que vous préparez. J'ai communiqué à mon illustre maître les renseignements que j'avais concernant la chanson qui vous préoccupe, et je ne doute pas que vous les ayez vues avant cette lettre.

Le travail que j'ai annoncé dans la *Revista Noua* (II, 39), hélas ! n'a pas pu être fait, d'autres occupations m'en ayant empêché !

Mr. Haşdeu vous aura sûrement communiqué deux variantes de la même chanson parues l'une dans la *Gazeta Transilvaniei*, de Braşov (Kronstadt) 8/20 Juillet 1886, l'autre dans le volume que j'ai imprimé *Texte macedo-romăne, basme şi poesii poporale de la Cruşova, culese de dr. M. G. Obedenaru* (*Bucureşti, 1891*). *Edition de l'Académie, pag. 184—192.* Ce dernier volume se trouve parmi les publications envoyées par notre Académie à la Bibliothèque Nationale de Sofia et à celle de l'Ecole supérieure de votre capitale.

Voilà monsieur, tout ce que je puis ajouter à vos informations concernant votre étude dont j'attends avec /— — — — / l'apparition.

Je serai toujours enchanté de vous donner toutes les informations qui pourraient vous intéresser, en bons voisins que nous sommes et que nous devons être éternellement.

Veuillez, je vous prie, présenter mes meilleurs compliments à Mrs. Miletič et Ag[o]ura, et agréez l'expression de ma considération la plus distinguée,

I. Bianu

Schischmánoff à Bianu[27])

Cher Confrère,

Vous avez eu l'obligeance de m'indiquer q[uel]ques variantes de la chanson populaire roumaine, appartenant au groupe "le frère mort" (Călătoria mortului, Bogiţa, etc.). Ce n'était pas chose très facile de se procurer toutes ces variantes publiées q[uel]quefois dans de petits recueils ou journaux de Transylvanie, devenus rares, mais enfin je suis heureux

[26] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 141.
[27] B.A R., fonds I. Bianu, n° 60 026.

d'être arrivé à ramasser toute la littérature roumaine sur le sujet qui m'occupe, comme vous me l'aviez indiqué. Il ne me reste qu'une seule variante et celle-ci est publiée dans une revue que je n'ai pas pu me procurer, malgré tous mes efforts. Dans ma détresse je me permets de m'adresser à vous avec la prière, de bien avoir la bonté de m'envoyer pour q[uel]ques jours seulement la revue *Ţara Nouă* de I. Neniţescu, 1885, Bd. II, 680—686, où se trouve une variante intéressante intitulée "Logodnica Strigoiului". Je promets de la renvoyer aussitôt que j'aurais copié les pages nécessaires.

En vous remerciant d'avance du grand service que vous me rendriez, je vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considération,

Votre très dévoué,
Dr. I. Schischmánov

Sofia, Bulgarie
24. III. 1895

Bianu à Schischmánoff [28])

Academia Română, Bucureşti 10/22 Avril 1895.

Cher confrère,

Je vous demande mille escuses du retard que j'ai mis à répondre à votre aimable lettre du 24/III.1895. La session générale de l'Académie roumaine, qui a eu lieu depuis le premier mars jusqu'aux fêtes des Pâques, m'a empêché d'avoir d'autres occupations.

Maintenant, que je suis plus libre, j'ai le plaisir de vous répondre. Le règlement de l'Académie ne permettant pas l'envoi des livres de sa bibliothèque, c'est avec regret, que je ne puis pas vous envoyer la revue *Ţara Nouă* de I. Neniţescu, 1885, Bd. II, mais je vous expédie, en même temps que la présente lettre, une copie exacte de la partie dont vous avez besoin, [— — — —] les pages 680—686. Je vous prie, cher Confrère, d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

Votre très dévoué,
I. Bianu

---

[28] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 141.

Schischmánoff à Bianu[29])

Très honoré Mons[ieur] Bianu,

de la première partie de mon étude sur "le frère mort" (Lenorenstoff) vous avez dû voir la part que je vous attribue pour ma bibliographie des variantes roumaines.

Ayant reçu récemment q[uel]ques nouvelles indications du Dr. M. Gaster[30]) à Londres et comptant sur votre bonté confraternelle je me permets de vous adresser la prière de bien vouloir faire copier pour moi et les envoyer dans un délai pas trop long les variantes suivantes :

1. Arsenie. *Noua colecţiune de basme*, ed. 3ª, Bucureşti 1881, p. 55—60 : *Strigoiul şi Mariţica.*

2. *Contemporanul*, An. III, 1884, p. 495 — 496 [31]).

3. *B. Constantinescu*, Poesia populară a ţiganilor din România, Bucureşti, 1878, No. I : Strigoiul, p. 52 [32]).

En vous remerciant d'avance pour votre grande amabilité, je vous prie d'agréer l'assurance de ma profonde estime.

Votre dévoué,
Dr. Schischmánoff

Sofia 26/XI. 1896.
Adrèsse : Dr. Ivan Schischmánoff, professeur à l'Université, Sofia, Oulitza Chipka Nr. 13.

Bianu à Schischmánoff[33])

Academia Română, Bucureşti, le 7/19 déc. 1896

Monsieur,

En réponse à votre animable lettre du 26 dernier, j'ai l'honneur de vous informer que notre Bibliothèque ne possède pas la collection des contes d'Arsenie [34]). En outre l'article de M. I. Nădejde sur les revenants

---

[29] B. A. R., fonds I. Bianu, nº 60 027.

[30] M. Gaster, philologue, ethnographe et folkloriste roumain qui a passé à Londres la seconde moitié de sa vie.

[31] I. Nădejde, *Despre strigoi şi strigoaice sau strige. Credinţe populare.* « Contemporanul » III, 1883—1884. Dans sa réponse, I. Bianu indique les numéros et les pages ou se trouve l'article. Le numéro 16 porte à la fin de l'article la mention : «A suivre », mais l'auteur n'a plus repris ce thème.

[32] Barbu Constantinescu, *Probe de limba şi literatura ţiganilor din România*, Bucureşti, 1878 ; à la page 52 commencent les « Basme ţigăneşti » ; le conte « Strigoiul » se trouve aux pages 52—58.

[33] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141.

[34] Les œuvres en question ne se trouvent pas à la Bibliothèque de l'Académie, même de notre temps.

publié dans le "Contemporanul", ne comprend pas seulement les pages 495—96 que vous indiquez. Cet article a été publié dans plusieurs numéros (5, 7, 8, 9, 13, 14 et 16) et comprend les pages 194—199, 264—268, 317—320, 345—352, 494—500, 545—548, et 611—614.

Le conte bohémien, publié par B. Constantinescu dans "Probe de limba şi literatura Ţiganilor din România" comprend 7 pages à deux colonnes, le texte bohémien et la traduction roumaine.

Comme vous le remarquerez facilement, pour copier tout cela il faudrait un certain temps, dont malheureusement nous ne disposons pas, le personnel de la Bibliothèque étant surchargé de travaux.

Quant à les faire copier par quelqu'un d'autre, je crois que les frais seraient trop grands et dépasseront en tout cas le prix de ces publications que vous pourrez très facilement vous procurer par l'entremise de M. Soccec, libraire à Bucarest, ou de M. M. Şaraga frères antiquaires à Iassy.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite consideration avec l'expression du regret qu'il ne m'est pas possible de vous servir en cette occurence comme je le désire toujours vivement.

I. Bianu

P. S. Si vous faites les démarches auprès des frères Şaraga, je vous prie de m'en communiquer le résultat.

I. B.

Haşdeu à Schischmánoff [35])

Très honoré collègue,

Je viens de terminer mon ouvrage sur l'histoire des Roumains au XIV^e siècle [36]).

Ce qui me manque encore, c'est surtout la correspondance de votre grand patriarche Euthymies avec le métropolitain roumain Anthime et avec le supérieur du couvent Tismana, le Serbe Nicodime [37]).

---

[35] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141.

[36] B. P. Haşdeu publie en 1873—1875 l'étude *Istoria critică a Românilor din ambele Dacii în sec. XIV*, t. I. Il est probable que ces lettres lui étaient nécessaires pour un complément dans une étude ultérieure.

[37] Les lettres demandées par Haşdeu paraissent dans l'étude de B. Чоровић, *Посланица бугарског патријарха Јевтимија Тисманскому архимандриту Никодиму* « Јужнословенски филолог », XIII, 1932—1934 et E. Kałuzniacki, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthimius*, Wien, 1901.

Malheureusement ces deux épîtres restent en manuscrit.

Pourrais-je m'en procurer une copie exacte? Je me permets de vous adresser cette question, en vous serrant cordialement la main,

tout dévoué collègue,
B.P.Hașdeu

Le 27 Janvier 18/97
Bucarest.

Schischmánoff à Hașdeu [38])

Cher maître

J'ai été malheureusement empêché par une grave maladie de ma femme de vous répondre plutôt, mais ce qui m'attriste plus encore, c'est que toutes mes recherches sur la correspondance du patriarche Euthymios avec votre métropolitain Anthime et avec le supérieur Nicodème ont été vaines.

N'auriez vous donc pas l'obligeance de m'indiquer exactement où se trouve l'originel de la-dite correspondence, après quoi je me chargerais avec le plus grand plaisir de vous procurer une copie.

Autant que je me souviens, Syrkou en parle dans son ouvrage sur le patriarche Euthymie. En aurait-il, peut-être, les textes authentiques? Q[uel]ques études sur le folklore des peuples balkaniques que j'ai commencées, me font douloureusement sentir l'absence des recueils ethnographiques roumains.

Connaissant votre inépuisable amabilité je me permets de vous demander, comment pourrais-je me procurer une collection complète des plus importants recueils de chansons et contes roumains. Je ne vous envoie pas la liste.

Vous les connaissez mieux que moi. Peut-être voudriez vous me recommander une librairie à Bucarest qui se chargerait de mes commandes. L'achat par l'intermédiaire des antiquariats de Leipzig n'est pas toujours commode, outre cela on demande parfois des prix phantastiques. Un petit exemple : dernièrement Harrassowiz m'a livré Mihail Canianu, *Poesii populare* (*Doina*), de la Collection Șaraga, pour 5 francs, tandis que le prix est indiqué avec 1 leu ! En vous remerciant d'avance pour l'obli-

---

[38] Bucarest, Archives d'Etat, fonds Hașdeu, CCCLXXXV, n° 1 300 ; cité par N. Jeccv.

geance, je vous prie, cher maître, de disposer toujours de mon temps pour vos renseignements.

Tout à Vous,
Sismanov (sic)

Sofia, 8/20. III. 1897

Bianu à Schischmánoff[39])

Très honoré Monsieur,

Retrouvant dans mes papiers votre dernière lettre du 26/XI.1896, je me suis rappelé que depuis, vous ne m'avez plus fait l'honneur de rien m'écrire ; je me souviens aussi que la-dite lettre m'est parvenue dans une époque de crise dans mon service, ce qui ne m'a pas permis d'accomplir immédiatement votre désir. J'imagine donc naturellement que ceci est la cause de cela. En bon voisin je ne veux plus laisser continuer une situation froide entre de si bons voisins comme nous, et viens vous demander de vos nouvelles et m'offrir à vous procurer à l'avenir, comme par le passé, toute information littéraire de chez nous dont vous aurez besoin dans vos études si précieux.

Je vous prie donc de ne pas me garder rancune et de m'écrire dès que vous aurez besoin de pareilles informations. Je serais naturellement enchanté, si le vent vous pousserait une fois par ici, faire connaissance personnelle.

Jusqu'à cet heureux moment je vous prie d'agréer l'expression de ma considération la plus distinguée,

I. Bianu

Bucarest, le 7/19 Septembrie 1898

Schischmánoff à Bianu[40])

Cher Monsieur Bianu,

Faut-il vous dire que j'ai été très agréablement surpris par votre lettre du 7 Septembre que je viens seulement de lire après une absence de 2 mois.

---

[39] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141.
[40] B. A. R., fonds I. Bianu, nº 60 028.

Hélas, vous me faites encore plus regretter mes malchances à Bucarest [41]), où je pensais trouver tant de connaissances et où je n'ai eu que le bonheur (c'est vrai, rare !) de voir Haşdeu. Ni vous, ni Bogdan, ni Tocilescu ! Pourtant grâce aux jeunes employés de la Bibliothèque de l'Académie j'ai pu travailler à mon aise et en général je suis satisfait des résultats de ma mission scientifique dans votre Capitale si belle que je voyais pour la première fois.

Vos excuses me flattent mais je crois s'il y a lieu d'excuse, c'est plutôt à moi de demander pardon, de vous avoir, sans m'en douter, trop incommodé dans un moment de forte occupation et même de crise.

Mais j'accepte d'autant plus chaleureusement ce que vous dites à propos de l'amitié qui devrait toujours régner entre deux voisins si proches et si longtemps unis.

Vous connaissez mes vues là dessus. Mon idéal reste toujours une entente cordiale entre les peuples balkaniques. Ce n'est que je crois à une prochaine confédération d'ordre politique, mais que ne commencerons nous, nous autres littérateurs, savants, artistes par donner le premier exemple d'un rapprochement en nous réunissant par exemple de temps en temps dans les différents centres de nos états (Bucarest, Sofia, Belgrad, Athènes) !

Quelques Congrès des savants balkaniques (voilà un nouveau terme), q[uel]ques expositions de tableaux communes, q[uel]ques excursions même de simple touristes intelligents, fairait plus pour nous faire connaître mutuellement que tous les actes diplomatiques. Que ne commencerions nous à nous faire comprendre, par apprenant toutes les langues principales des Balkans...

Voilà des idées sur lesquelles on pourrait changer quelques opinions.

En vous assurant de mon amitié qui n'a pas cessé de croître, je vous prie de croire que je suis et que je reste,

Tout à vous,
I. Sismanov

Sofia, 20.X. 98, Улица Шипка, 13.

Bianu à Schischmánoff [42])

Monsieur le Ministre

Très touché de l'attention aimable que vous avez envers moi en m'envoyant votre étude sur Веда Словена [43]), j'ai l'honneur de vous en

[41] Il s'agit du voyage d'études fait par I. D. Schischmánoff en Roumanie en 1898.
[42] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141.
[43] I. D. Schischmánoff, *Glück und Ende einer beruhmten bulgarischen Mistifikation:* Веда Словена, « Archiv für slavische Philologie », XXV (1903), p. 580–611.

exprimer mes plus vifs remercîments et vous prie de bien vouloir agréer le tome I-er de notre *Bibliographie roumaine* [44]) contenant la description des livres imprimés de 1508 à 1716 et qui peut vous intéresser à plus d'un titre.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma considération la plus distinguée,

I. Bianu

Bucarest, Académie le 2/15. Oct. 1903.

Bianu à Schischmánoff [45])

Mon cher Ministre,

Le dimanche d'aujourd'hui est à Bucarest une fête toute bulgare. Notre capitale entoure et fête vos instituteurs qui sont venus nous rendre visite. Je suis à l'Académie avec tous mes collègues de la Bibliothèque, où nous attendent les vôtres qui en passant de l'Athénée vers la chaussée Kisseleff entreront, me dit-on, jeter un coup d'œil dans notre local.

C'est donc le meilleur moment de passer en revue mes souvenirs bulgares en tête desquels brille votre visite chez nous. Et il y [a] encore quelque chose ; affaire de bibliothécaire, de philologue, d'antiquaire. Un ancien léscit se réveille en moi qui ne peut pas être réalisé sans votre protection et aide. Excusez moi de vous exposer l'objet de mes soupirs.

Depuis plusieurs années je sais que votre agent commercial à Salonique, Monsieur Schopoff, possède un manuscrit slavo-roumain ; c'est la traduction en slave de l'*Imitatio Christi* [46]) faite par Udrişte Năsturel — beau-frère du Prince Mathieu Bassarab — et homme de lettres roumain très important du milieu du XVII^{e} siècle 1630—1660.

La-dite traduction a été imprimée en 1647 dans le couvent de Deal près de Tîrgovişte. Mais le manuscrit en question de Mr. Schopoff contient—me dit-on—des notes bibliographiques et autres qu'il faudrait voir et connaître en détail. Excusez donc ma prière, mais je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez bien intervenir pour nous faire avoir

---

[44] I. Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografie românească veche, 1508—1830,* Bucureşti, t. I, éditée en 1903.

[45] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 141.

[46] En 1903 I. Bianu ne savait rien sur ce manuscrit : la bibliographie éditée avec la collaboration de Nerva Hodoş signale uniquement un texte imprimé en slavon *Imitaţia lui Christos* se trouvant au couvent de Hilandar du Mont Athos. La description en est faite d'après Karataev. Donc I. Bianu apprend probablement son existence en 1904—1905, seulement lorsqu'il écrit à Schischmánoff. Nous supposons qu'il obtient cette information par l'intermédiaire de la famille Ghica parce que pendant cette période Dimitrie Ghica était le chef de l'Agence diplomatique roumaine à Sofia, et son frère, le P. Vladimir Ghica était en excellentes relations avec I. Bianu.

ici le-dit volume pour une quinzaine de jours, afin de le voir et d'extraire les notes utiles pour notre histoire littéraire. J'abuse de votre amabilité — je vous prie de m'excuser et d'agréer ma très haute considération,

I. Bianu
Bibl. Acad.

Bianu à Schischmánoff[47])

Monsieur Dr. I. D. Schischmánoff, Suisse, Genève, Bd. Pont d'Arcel II (ou d'Arne)

Bucarest, le 6 Mars 1908

Très cher Monsieur et ami,

Je me suis permis de vous faire envoyer un exemplaire d'un numéro des *Convorbiri Literare* qui contenait une note sur une variante roumaine de la chanson de Doncilă (Doïcin, etc.), le héros malade [48]). Je voudrais bien savoir si ce numéro vous est parvenu car j'aurais à vous envoyer encore autres petites choses qui vous intéresseront — je n'en doute pas. Veuillez agréer l'expression de mon estime la plus haute,

Prof. univ.
I. Bianu
Bibliothécaire de l'Académie

Bianu à Schischmánoff[49])

Monsieur I. D. Schischmánoff, Suisse, Genève, [. . . .]

Cher Monsieur et collègue,

Vous avez bien voulu vous souvenir de moi à la nouvelle année, j'ai répondu avec empressement et plus tard je vous ai envoyé un no.

---

[47] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141.

[48] I. Bianu, Doncilă (Un vechi cîntec vitejesc). Studiu, « Convorbiri Literare », 1908, nº 1, p. 10—22. Dans cette étude I. Bianu compare la version roumaine du chant avec la version serbe et bulgare trouvée chez A. Dozon. A la page 22 de l'étude, Bianu écrit : « D'ailleurs le fait n'est pas isolé. On connaît depuis longtemps l'étroite parenté entre notre merveilleux chant sur la construction de l'église d'Argeş avec les chants et légendes serbes sur la construction du pont de l'Arta et de la cité de Scutari (Skodra). Ces ans derniers le savant bulgare Schischmánoff a mis en évidence la parenté étroite entre les chants et les croyances roumaines et balkaniques relatives au Voyage du mort. Il y a ici un riche terrain de recherche ouvert à nos savants qui voudront pénétrer plus profondément une partie de la vie spirituelle des Roumains aux siècles passés et jusque loin dans le moyen -âge. »

[49] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, nº 141.

des *Convorbiri Literare* [50]) avec un article de moi qui aurait pu vous intéresser; je vous ai envoyé plus tard quelques autres articles de folklore, mais à tout cela plus un mot de réponse. Les avez-vous reçu? Etes-vous toujours là où l'adresse l'indique?

Je serai bien, bien (sic) désireux d'avoir un mot d'éclaircissement à ce sujet. Dans le cas heureux où cette carte vous parviendra recevez mes compliments les plus chaleureux.

I. Bianu

Bucarest, Académie. [18 Mai, 1908] [51])

Schischmánoff à Bianu [52])

Monsieur le Prof. I. Bianu, Secrétaire de l'Académie, Bucarest Roumanie.

Cher Mr. Bianu,

Malheureusement je n'ai reçu qu'un no. des *Convorb* [*iri*] *Lit*[*erare*] avec votre si intéressante étude [53]). Le reste a dû se perdre en route, car j'ai quitté il y a trois mois Genève pour venir passer l'été à Zürich et plus tard dans le Oberland Bernais.

C'est très, très dommage, car j'aurais bien voulu avoir au moins vos travaux ethnogr[aphiques] et phil[ologiques]. Mon adresse est Zürich, Rämi[strasse], 33 Pension Daercoolt.

Mille amitiés de votre dévoué
D. Schischmánoff

Auriez vous la bonté de saluer de ma part Mr. Stourdza et Calindero [54]) ainsi que Mad[ame] et Mr. Haret [55]).
20 VI 1908

---

[50] Voir la note 48.
[51] La date est fixée d'après le sceau de la poste de Bucarest.
[52] B. A. R., f. I. Bianu, n° 60 029.
[53] Voir la note 48; l'ouvrage n'est pas cité dans l'étude de Schischmánoff et ni dans les autres études publiées ultérieurement.
[54] I. D. Schischmánoff correspond avec M. Stourdza et le Dr. N. Kalinderu, après la visite qu'il a faite en Roumanie (1904) en qualité de ministre de l'Enseignement. M. S. et N.K. étaient fonctionnaires supérieurs au ministère de l'Enseignement conduit en ce temps par Spiru Haret.
[55] Il existe une très belle et très valeureuse correspondance entre Schischmánoff, et S. Haret et Mme Haret que nous nous proposons de présenter dans un avenir proche. Après la mort de S. Haret, Mme Haret continue la correspondance avec I. Schischmánoff et Lidia Dragomanova - Schischmanova.

Schischmánoff à Bianu[56]

Monsieur I. Bianu, Bibliothèque de l'Académie, Bucarest
Roumanie.
Zürich, 5 IV 1909

Cher Mons[ieur] Bianu,

Pour un travail sur la *toponomastique* des peuples balkaniques [57] j'aurais entre autres besoin d'une *liste complète des lieux habités roumains* (on en imprime souvent pour les élections). Je vous serais très reconnaissant, si vous pourriez m'en procurer un exemplaire. De même il me faudrait le *Buletinul societății geografic*[*e*] *române*, 1885 (VI année) avec l'étude de Gaster [58] sur la toponomastique roumaine. Pourriez-vous me l'envoyer seulement pour q[uel]ques jours?

Tout à vous
D. Schischmánoff

Zürich, Rämistrasse 33
J'attendrai toutefois une petite réponse de vous.

Bianu à Schischmánoff[59]

Monsieur dr. Schischmánoff, Rämistrasse, 33, Zürich.
Academia Română, Bucureşti, II mai 1909.

Cher Monsieur Schischmánoff,

Je vous envoie l'article Gaster pour vous, mon dictionnaire géographique Frunzescu [60], pour vous en servir tant que vous aurez besoin. Si le folklore vous préoccupe toujours je pourrais vous envoyer notre nouvelle publication marquée de rouge dans le catalogue joint aux livres [61]. Depuis quelques années notre société de géographie a publié un grand dictionnaire géographique en 4 volumes in 4^0 [62]. Le voulez-vous voir? Je crois Frunzescu suffisant pour vous.

Tout à vous
I. Bianu

---

[56] B. A. R., f. I. Bianu, n° 60 030.
[57] On ne retrouve pas un tel ouvrage dans les travaux de I. D. Schischmánoff.
[58] Dr. M. Gaster, *Nomenclatura topică a județului Vîlcea*, p. 115—138.
[59] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 141.
[60] Dimitrie Frunzescu, *Dicționaru topograficu și statisticu alu României...* Bucureşti, 1872, 536 p.
[61] *Creșterea colecțiunilor in anul 1908*, Bucureşti, 1908, 295 p., B. A. R.
[62] *Marele dicționar geografic al României, alcătuit și prelucrat după dicționarele parțiale pe județe*, par George Ion Lahovari, C. I. Brătianu et Grigore Tocilescu, Bucureşti, 1898 (t. I), 1899 (t. II), 1900 (t. III) 1901 (t. IV).

Schischmánoff à Biano[63]

Monsieur I. Bianu, le Bibliothécaire de l'Académie,
Bucarest, Roumanie.

Cher ami,

Merci pour l'envoi et pour la promptitude. J'accepte avec plaisir votre don (le Bulletin). Le dictionnaire de Frunzescu me suffit pour le moment. Peut-être aurai-je besoin plus tard de l'ouvrage en 4 vol. édité par l'Académie. Alors je me permettrai de m'adresser de nouveau à vous. Le folklore continue toujours d'être une de mes prédilections.

Si vous avez q[uelque] chose pour moi, ayez la bonté de l'envoyer à l'adresse suivante : Mr. A. Kotzeff, Sofia, Oulitza Tsar Kroum 24 (pour le Dr. Sch).

J'accepte tout ! Merci d'avance. Serai de retour en Bulg[arie] vers la fin du mois Septembre,

Tout à vous,
Dr. Iv. Siș/mánov/.

15 V 1909.
Zürich, Rämistr [asse] 33.

Bianu à Schischmánoff[64]

Bucarest, le 6/19 Janvier 1910. Boboteaza.

Cher Monsieur Schischmánoff,

C'est avec une profonde joie que j'ai reçu aujourd'hui votre carte de nouvel an expédiée de Sofia.

Je m'empresse de vous remercier bien chaleureusement pour votre bon et amical souvenir le jour de votre retour dans votre patrie.

Dans deux ou trois jours je vous envoierrai une brochure de Ion Dragoslav, *Fata popei*, dans laquelle aux pages 47 — 49, vous trouverez une nouvelle variante de la légende du chevalier mort. Je serai toujours dans l'idée que vous devez préparer un grand travail sur les légendes et croyances des peuples balkaniques !

Agréez, cher Monsieur Schischmánoff, l'expression de ma très haute considération,

I. Bianu

---

[63] B. A. R., fonds I. Bianu, n° 60 031.
[64] Sofia, Archives de l'Académie, f. 11, op. 3, n° 141.

CONFÉRENCE RÉDACTIONNELLE «D E M O S» D'ARANDJELOVAC (YOUGOSLAVIE, 20—21 décembre 1967)

C'est une chose de plus en plus évidente pour tout le monde que la revue internationale d'information scientifique dans le domaine de l'ethnographie et du folklore, « Demos », éditée par l'Institut Allemand d'Ethnographie de l'Académie Allemande des Sciences de Berlin en collaboration avec les instituts similaires des pays socialistes de l'Europe, est devenue ces dernières années, après l'adhésion de la R.S.F. de Yougoslavie, une publication du Sud-Est européen. En effet, deux pays seulement, la Grèce et la Turquie (pour sa partie européenne), ne participent pas à cette œuvre commune.

En 1967, la conférence rédactionnelle périodique eut lieu, à l'invitation de la rédaction nationale serbe, en Yougoslavie, dans la jolie localité balnéo-climatique Arandjelovac, entre le 20 et le 21 décembre, et a joui d'une participation quasi unanime. Ont participé ainsi, la Tchécoslovaquie (dr. L. Kunz), la République démocratique allemande (dr. H. Wilsdorf, dr. R. Weinhold, dr. W. Fiedler, dr. Kerkow), la Hongrie (dr. Esther Kisbán), la Yougoslavie (dr. D. Nedeljković, dr. Maja Bošković-Stulli, dr. Fabianić), la Pologne (dr. A. Kutrzeba-Pojnarowa et dr. Paprocka), la Roumanie (A. Fochi) et l'U.R S.S. (dr. L. N Terent'eva). Les débats eurent comme premiers objectifs, ce qui était naturel, les problèmes courants de la collaboration concernant le renforcement et l'amélioration continuels de toutes les formes de coopération dans tous les compartiments de la revue. Les rapports de la rédaction centrale et des rédactions nationales ont fait ressortir l'accroissement du prestige international de la publication et ont souligné la nécessité de l'augmentation de son volume d'au moins un tiers des pages, ce qui impose à la rédaction centrale de nouvelles charges scientifiques et financières. Les discussions sur cet aspect eurent en vue la croissance continuelle de la production scientifique dans le domaine de l'ethnographie et du folklore dans les pays participant à la rédaction du périodique, ce qui entraîne l'accroissement du nombre de pages de la publication.

Le second objectif de la conférence fut constitué par le problème de la réalisation d'un numéro spécial dédié au Congrès international d'ethnographie et de folklore qui aura lieu en 1968 à Tokyo. Des propositions judicieuses ont été faites en liaison avec cette question et les mesures les plus pratiques ont été prises, au cours d'une séance à participation restreinte, en vue de sa réalisation en temps voulu et dans les meilleures conditions. De cette façon, la revue donnera aussi des informations sur le mode d'organisation de la recherche ethnographique et folklorique dans les pays éditeurs qui sont l'Albanie, la Bulgarie, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne démocratique, la Yougoslavie, la Pologne, la Roumanie, la Hongrie et l U.R.S.S.

La proposition du délégué roumain que la future conférence rédactionnelle ait lieu en Roumanie en 1969, dans une localité fixée ultérieurement par correspondance, a été acceptée.

Ce que nous croyons devoir souligner c'est l'esprit de coopération qui a été présent dans toutes les discussions, leur caractère constructif et le désir unanime d'assurer — par une collaboration toujours plus étroite et plus organique — le maximum d'efficience informative de la publication et avec cela le progrès permanent des disciplines scientifiques elles-mêmes.

En remarquant, pour finir, l'hospitalité dont a fait preuve la rédaction nationale serbe, nous relevons le fait que la conférence rédactionnelle «Demos» d'Arandjelovac a, sous ce rapport, accompli sa mission, marquant une date importante dans la vie de la revue et un moment décisif dans le proccssus toujours plus complexe de la collaboration à sa réalisation.

Adrian Fochi

Noul Atlas lingvistic român pe regiuni. I. *Oltenia*, întocmit sub conducerea lui Boris Cazacu de Teofil Teaha, Ion Ionică şi Valeriu Rusu [Le nouvel Atlas linguistique roumain par régions. I. Olténie. Elaboré sous la direction de Boris Cazacu par Teofil Teaha, Ion Ionică et Valeriu Rusu], Editura Academiei, Bucureşti, 1967, XVI, 196 p. (Centrul de cercetări fonetice şi dialectale al Academiei).

L'Olténie est une province du sud-ouest de la Roumanie. Située entre le Danube, les Carpates et l'Olt, cette région couvre une superficie de 20.300 km² et comptait 10 villes et 444 communes rurales pour une population de 1.564 641 âmes au recensement du 15 mars 1966, soit une moyenne de 80,4 habitants au km². La capitale de l'Olténie est Craiova (148.826 habitants) ; les villes les plus importantes sont Turnu-Severin (45.394 habitants), Tîrgu-Jiu (30.837 habitants), Rîmnicu-Vîlcea (23.880 habitants) et Caracal (22.715 habitants). Du point de vue du relief, la région est orientée Sud-Est, c'est-à-dire dans la direction de l'écoulement des principaux cours d'eau, l'Olt et le Jiu, qui sont des affluents du Danube. Les voies de communication convergent sur Craiova, située dans la plaine et rattachée à Bucarest, la capitale du pays. La partie montagneuse a mieux conservé les toponymes les plus anciens, notamment dans le domaine de l'hydronymie, à preuve des noms comme *Olt*, *Jiu*, *Lotru*, *Motru*, *Gilort*, *Amaradia*, alors que dans la plaine on rencontre notamment des noms slaves (*Topolniţa*, *Raznicul*, *Luncavăţu*) ou des noms orientaux remontant à l'époque des migrations (*Desnăţui*, *Tăzlui*), attestée également par le nom de la ville de *Caracal*. La toponymie d'origine latine formée d'appellatifs est partout présente aussi bien à la montagne que dans la plaine, par exemple de l'Ouest à l'Est : *Cireşu*, *Salcea*, *Seaca de Pădure*, *Mărăcinele*, *Urzicuţa*, *Turburea*, *Scoarţa*, *Săcelu*, *Ctineni*, *Muereasca*, *Uşurei*, *Piatra-Sat*, *Amărăştii de Jos*, etc. Si l'on considère le relief, on ne s'attend pas à rencontrer en Olténie des contrées isolées et archaïques, étant donné que la population des coins les plus reculés des montagnes a pu entrer en contact d'une façon relativement facile avec les gens de la plaine. Néanmoins, les faits linguistiques recueillis sur place montrent que le nord-ouest de l'Olténie a conservé davantage de caractères archaïques que le sud, comme on pouvait s'y attendre. Certains caractères archaïques apparaissent isolément dans le sud ou l'ouest du pays aussi, preuve qu'il s'y est produit des infiltrations de populations montagnardes.

Les auteurs de l'Atlas en question ont tenu compte du relief et des voies de communication, de même que du passé historique de la région : ils ont dressé à cette fin 8 cartes d'introduction. Les matériaux linguistiques ont été recueillis en fonction d'un formulaire comptant 2.543 questions à travers un nombre de 98 localités et ils ont été notés sur 147 cartes linguistiques générales et 40 cartes linguistiques interprétatives. Les enquêtes se sont déroulées en 1963—1966 et ont duré de 4 à 5 jours dans chaque localité.

La partie la plus précieuse de cet Atlas consiste dans les matériaux intéressant la phonétique, la morphologie et le lexique. Le son *l* de l'article post-posé ne s'entend nulle part :

creştetu capului « le sommet de la tête ». Dans le N.O. persiste encore le phonétisme *cură* pour *curge* « coule ». La palatalisation des labiales est fréquente dans le S.O. et sporadique dans le reste de la région. On rencontre dans le N.O. des phonétismes tels que *dinće* = *dinte* « dent », *pepćin* = *pieptin* « peigne », qui font songer au dialecte de Banat. C'est là au N.O. seulement que subsiste encore le phonétisme du type *mîni*, alors que dans le reste de la région on a *mîini* « mains », tout comme en Munténie et dans la langue littéraire. La terminaison du pluriel *-uri* est caduque ; elle est concurrencée par les terminaisons *-e* ou *-i* : *obrazuri* seulement dans la montagne, à côté de *obraze* ou *obraji* ; *grumazuri*, rare dans le N.O., à côté de *grumaze* ou *grumaji*. Le préverbe *a-* manque partiellement dans des mots comme *amuţi* (dans le N. et le S.O. *muţăsc*) et *asurzi* (partout *surzăsc*), tout comme en vieux roumain. Dans le domaine du lexique on rencontre des termes anciens et généraux, partiellement concurrencés par des infiltrations plus récentes : *bălan*, général, *băl*, dans le N., *plăviţ*, par-ci, par-là, *spelb*, dans le S. ; *creţ*, général, *cîrśur*, *încîrśorat*, *scîrčor*, dans le N.O., *spîrl* et *ţăpur*, dans le centre ; *cucui*, général, *dîlmă*, à l'E., *dul*, dans le S.O. ; *mă lau*, dans le S. et l'E., *mă spăl*, dans le N.O ; *mătreaţă*, général, *plezne*, au centre et dans l'E., *fulgerături* dans le S.E. ; *pişca*, absent, *picura*, N.E., *cuipi*, le reste de la région ; *strănuta* est moins fréquent que *străfiga* ; *ţeastă*, général, *ghioacă*, sporadiquement, *tiugă* et *toacă* dans le N.O. Instructive à bien des égards s'avère la terminologie du corps humain et de la médecine. L'adjectif d'origine latine *palid* « pâle » n'est pas populaire et est remplacé par d'autres, d'origine latine ou slave, comme *alb* « blanc », *galben* « jaune », *pălit* « fané ». A côté du néologisme *hernie* « hernie » on rencontre *surupare*, dans le centre, et *surupătură*, dans le S.E., mais nulle part *vătămătură* Le néologisme *diaree* « diarrhée » est rendu par *cufureală* et *urdinare* dans le N.O., mais on ne connaît nulle part le populaire *pînticărie* usité dans d'autres régions de notre pays. On dit *medicamente* et *doctorii*, et nulle part *leacuri*. Le néologisme *doctor* est général, alors que *doftor* n'apparaît qu'en quelques points, dans le centre et le S. Le mot *stomac* « estomac » est général, *burtă* apparaît dans le centre et *pîntece* est inconnu. Le mot *rinichi* « reins » concurrence *rărunchi*, et *vintre* « ventre » manque dans la région montueuse du N.O. *Uimă* n'apparaît que dans quelques localités des bords du Danube, alors que le reste de la région connaît *scurtă*, *broască*, *cîrtiţă*, *motrună* et *surmă*. Le mot *zăbală* « gourme » ne persiste que dans le N.E., du fait de la concurrence de *beşică*, *bube*, *caş* et *chişiţă*. Isolés aussi (mais seulement dans le N E.) demeurent les mots *pedestru* « pédestre » et *strungăreaţă* « écartement entre les dents du devant ». *Arcer* « pierre pour aiguiser le rasoir » est aussi en voie de disparition.

Les faits linguistiques enregistrés montrent que les parlers d'Olténie subissent l'action rapide et puissante de la langue littéraire C'est par conséquent le moment suprême pour recueillir et pour mettre en valeur ces précieux matériaux qui contribuent à faire connaître la langue roumaine dans son ensemble. L'Académie de la République Socialiste de Roumanie se propose de publier 8 atlas linguistiques régionaux, à savoir : 1. Olténie ; 2. Munténie et Dobroudja ; 3. Moldavie et Bucovine ; 4 Transylvanie ; 5. Crişana ; 6. Maramureş ; 7. Banat ; 8. Dialectes parlés au sud du Danube. Il est à souhaiter que ces atlas linguistiques soient dotés d'index permettant la consultation commode des mots enregistrés.

H. Mihăescu

GEORG STADTMÜLLER, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte*. Zweite erweiterte Auflage. Wiesbaden, Harrassowitz, 1966, XXX, 221 p. (Albanische Forschungen, 2).

La première édition de cet ouvrage a paru en 1941 dans un tirage limité et s'est rapidement perdue du fait des circonstances de l'époque. Insuffisamment diffusée, elle est demeurée pratiquement inobservée, en dépit de la contribution originale de l'auteur au problème de

l'ethnogenèse des Albanais. Aussi s'est-il décidé à republier le livre, tout en tenant compte des études publiées pendant cet espace de temps. On a ainsi l'occasion de connaître le point de vue actuel du professeur Stadtmüller sur cette question.

Reconnaissons-le tout de suite : c'est un livre qu'on lit avec plaisir et intérêt, pour deux raisons surtout. L'auteur a retiré du texte et renvoyé au bas des pages toutes ses notes, en accordant un soin particulier à la clarté de son exposé. Il a également essayé d'embrasser toutes les disciplines qui ont à dire leur mot au sujet de l'origine des Albanais : archéologie, histoire, linguistique, ethnographie, folklore, art, sociologie et droit. A cette fin, il a recueilli passionnément, assimilé et comparé critiquement les acquisitions faites jusqu'ici par la science. Et c'est par la façon imprévue dont il les a considérées et examinées qu'il a abouti à des conclusions originales, dignes d'être prises en considération. Cette méthode est recommandable non seulement dans la sphère limitée de l'albanologie, mais encore dans l'ensemble des études sur le Sud-Est européen.

Comme on le sait, pour les années 600 à 1000 il ne s'est guère conservé de sources écrites concernant non seulement les Albanais, mais aussi les Roumains. Aussi l'étude de la formation de ces peuples se heurte-t-elle à maintes difficultés. Le fait s'explique en raison des mouvements massifs de populations et de la décadence traversée par l'Empire byzantin à l'époque. Le grand nombre des hypothèses exprimées jusqu'à présent quant à la patrie primitive des Albanais doit être mis en premier lieu en corrélation avec la carence des sources dont on dispose. Encore l'ethnogenèse des Albanais, loin d'être un fait isolé, s'encadre-t-elle dans un assez vaste complexe de problèmes qu'il faut examiner dans leur ensemble. Jusqu'au VI^{e} siècle, on dispose d'une abondante documentation archéologique gréco-romaine, bien que l'on ne possède pas encore une analyse systématique de tous les faits qu'elle renferme, ni la moindre synthèse d'ensemble sur la romanisation de l'Europe du Sud-Est. Mais à partir du X^{e} siècle les sources byzantines commencent à sourdre moins parcimonieusement. C'est à partir de la fin du IX^{e} siècle, plus précisément dès le X^{e} siècle qu'il existe des monuments de langue paléoslave, du plus grand secours pour étudier la genèse des langues slaves du Sud et qui nous permettent de mieux saisir la nature des emprunts slaves du roumain, de l'albanais et du néo-grec. Au X^{e} siècle les sources byzantines mentionnent les Valaques et, au suivant, les Albanais, sur les territoires qu'ils occupent de nos jours. Puis les informations vont se multipliant considérablement, ce qui allège la tâche qui incombe aux historiens. Dans ces conditions, le vide relatif de près de quatre siècles — de 600 à 1000 — n'est pas seulement une caractéristique de l'histoire des Albanais et des Roumains, mais encore du territoire de tous les peuples du Sud-Est européen. Le but que poursuit la science moderne consisterait, selon l'auteur, à conjuguer les efforts de toutes les disciplines et ceux des spécialistes de partout, afin de combler cette lacune dans les témoignages dont on dispose. Les données fournies par les recherches archéologiques peuvent être complétées par celles de l'onomastique, de l'anthropologie, de l'ethnographie, du folklore, etc. Les faits réunis devront être étudiés avec attention non seulement sous l'angle de leur distribution géographique, mais surtout sous l'aspect de leur ancienneté et de leur persistance, afin de pouvoir en détacher certains fils rouges permettant de déterminer une stratigraphie approximative. Idée exacte que l'auteur a prise comme point de départ pour examiner tour à tour les résultats acquis jusqu'ici par les recherches sur l'époque préromaine, l'époque romaine et l'époque byzantine (les années 600 à 1018 approximativement) ; puis il les a comparés entre eux afin de refaire les domaines où l'on peut constater une relative continuité chez les Albanais.

On rencontre à l'époque préromaine dans le Sud-Est européen notamment trois groupes de populations : les Thraces dans le Nord-Est, les Illyres dans le Nord-Ouest, et les Celtes tout à fait au Nord-Ouest ou dispersés à travers d'autres régions. La présence des Thraces sur le rivage de l'Adriatique n'a pu être prouvée de façon satisfaisante, mais on est tombé d'accord que la ligne de démarcation entre Thraces et Illyres devait avoir son point de départ à peu

près au confluent de la Theiss et du Danube et qu'elle s'acheminait vers le Sud jusqu'au territoire grec, à l'ouest de la Morava et du Vardar. Conséquemment le territoire actuel des Albanais trouve sa place dans la sphère d'expansion des Illyres. Au sujet de ces derniers, on a enregistré ces derniers temps de sérieuses précisions d'ordre archéologique et linguistique. Toutefois, on ne dispose pas encore de données suffisantes pour l'étude de l'ethnogenèse des Albanais. Les rapports linguistiques existant entre l'illyrien et l'albanais nous apparaissent si sporadiques et si peu sûrs qu'ils ne nous permettent pas de conclure à l'existence d'une solution de continuité directe entre ces deux idiomes. En revanche, les éléments latins de l'albanais se différncient de ceux du roumain et s'orientent vers l'Occident. L'analyse attentive des éléments latins de l'albanais plaide sans équivoque pour l'hypothèse que les ancêtres des Albanais ont vécu approximativement sur les mêmes territoires que ceux occupés de nos jours par les Albanais. Les éléments latins de l'albanais peuvent donc constituer une base solide pour la détermination de la patrie primitive des Albanais. L'auteur s'est servi avec brio de cet argument en faveur de son hypothèse que le berceau du peuple albanais et de sa langue aurait été la région de Mati, dans l'Albanie actuelle. A cela s'ajoute également le fait qu'il existe sur le territoire de l'Albanie des toponymes d'origine latine, mais de phonétisme albanais ; ce qui démontre une continuité directe. Si l'on prend en considération cette hypothèse, il est alors nécessaire d'examiner soigneusement le processus de romanisation qui s'est déroulé sur le territoire actuel de l'Albanie. En vérité les recherches archéologiques ont mis en relief un nombre important de vestiges romains dans le nord de l'Albanie. La *Via Egnatia* qui reliait l'Italie à Thessalonique et à Constantinople coupait l'Albanie à peu près en son milieu et il est indubitable qu'elle constituait un moyen efficace pour la diffusion de la langue latine. Mais la question primordiale que l'auteur ne cesse de se poser n'est pas de savoir si les ancêtres des Albanais sont venus en étroit contact avec les Romains (les éléments latins de l'albanais constituant en ce sens la preuve la plus éloquente), mais bien de déterminer les régions isolées où ils auront pu conjurer le péril de la romanisation, de même que, ultérieurement, celui de la slavisation. Et voici la réponse : la vallée de la Mati, où les traces romaines sont faibles et où la toponymie d'origine slave est pratiquement inexistante. Il est hors de doute que nous avons à faire en l'occurrence à un raisonnement logique dont nous devrons tenir compte pour les considérations à faire au sujet de la patrie primitive des Albanais. Il serait cependant facile d'objecter qu'il n'a existé nulle part de régions impénétrables. Individus et civilisations se sont entremêlés et ont vécu côte à côte ; peuples et langues ont survécu dans la mesure où ils ont trouvé à l'appui des facteurs naturels (comme le relief des montagnes), des moyens de production adéquats, ou bien une solidarité sociale fondée sur une certaine supériorité par rapport aux allogènes. On peut citer, à titre d'exemple, les Celtes en Irlande et en Bretagne, les Basques dans le nord-ouest de l'Espagne, les Aroumains du Pinde et d'autres régions de la Péninsule Balkanique, etc.

Ses abondants renvois bibliographiques, ses jugements pondérés, la clarté de l'exposé alliée à la vivacité du style recommandent cet ouvrage comme l'une des meilleures introductions aux études albanaises.

H. Mihăescu

GEORGES CASTELLAN, *La vie quotidienne en Serbie au seuil de l'indépendance, 1815—1839*, Hachette, Paris, 1967, 325 p.

Alliant l'érudition et le scrupule de l'historien avec la perspicacité et la sensibilité du psychologue, le professeur Georges Castellan de la faculté des Lettres de Poitiers offre, non seulement aux spécialistes mais à un public plus large aussi, une étude du monde des Balkans d'intérêt multiple. Ce n'est pas seulement la variété des domaines qu'elle embrasse qui intéresse dans cette synthèse, mais d'abord et en tout premier lieu l'étape

historique dont elle traite, cette période de transition de la structure économique, sociale et idéologique féodale aux nouvelles structures de la vie moderne. Les données et les interprétations exposées au long des chapitres, la section faite dans la vie d'une collectivité s'ordonnent dans une fresque rendant une fraction de « l'anthropologie culturelle » du Sud-Est européen, tellement négligée jusqu'à présent. En effet, dès la première lecture des pages si denses du livre que nous signalons ici aux historiens de la culture européenne, tout un monde prend corps, se dessinant avec sa physionomie particulière. Il s'agit de ce monde caché dans les cartes historiques des manuels sous la tache de couleur conventionnelle qui noyait, uniforme et anoste, un large espace portant en gros caractères le mot « Turquie ». Sous ce rapport, l'ouvrage du professeur Castellan supprime une étiquette commode. Il ouvre un chapitre de recherches fécondes dans le cadre de la série intitulée « la vie quotidienne », éditée par la Librairie Hachette. Qui plus est, il ouvre un chapitre de recherches fécondes dans le cadre des exégèses de l'histoire culturelle.

L'auteur s'occupe dans son livre de « la Serbie de Miloš » et c'est pourquoi son premier chapitre offre toute une série de données historiques succinctes concernant le pachalik de Belgrade et la domination turque, suivies de la description du premier soulèvement, du deuxième et de la conquête de l'autonomie. La restitution de la vie quotidienne se poursuit ensuite par compartiments sociaux. Le premier plan est réservé aux grands personnages qui semblaient tisser la trame de l'histoire. Se rattachant au passé par les fils innombrables de ses habitudes, de ses ambitions et de ses conceptions, « le Kniaz » se dessine comme « un autodidacte génial » qui aura su profiter de la conjoncture politique tout en restant sensible aux éléments nouveaux, aptes à consolider la fragilité d'un Etat issu du soulèvement contre une puissance encore vigoureuse et à laquelle ne pouvaient s'imposer les garanties des grandes puissances limitrophes, encore trop intéressées par l'accomplissement de leurs propres calculs. Aux côtés du prince, sa femme Ljubica se dresse, compagne idéale, sachant seconder son époux soit en l'aidant dans ses desseins, soit en ignorant ses faiblesses. Les deux frères de Miloš ont leur place dans cette fresque historique ; Jevrem y figure à meilleur titre que la descendance malheureuse du prince. Sa cour garde, enfin, nombre des traits de la vie patriarcale de l'époque.

Le développement des affaires gouvernementales et administratives relève de cette confrontation entre le neuf et l'ancien : le Kniaz fait preuve d'une volonté tendue à maintenir sans accroc son autorité, alors que la Skoupstina intervient maintes fois avec de bons résultats. Il y a encore une grande confusion entre les finances de l'Etat et les finances du prince ; en même temps, la Justice commence à fonctionner, l'Armée à dire son mot.

A partir du quatrième chapitre, l'analyse s'oriente vers la structure intime du phénomène. L'auteur se propose de le surprendre en pénétrant au-delà du groupe des principaux acteurs, qui confèrent souvent au drame un accent de transitoire et de fortuit, jusqu'au mouvement démographique de ces populations bigarrées, qui fournissent leurs apports divers à la genèse d'abord et ensuite à la consolidation du jeune Etat serbe. Fondé sur une ample bibliographie — sur laquelle s'appuie du reste l'édifice tout entier de l'ouvrage — ce chapitre signale avec des références précises les rapports des autochtones avec la population turque, le rôle des migrations multiples (dont les Valaques ont leur part), ainsi que les relations des indigènes avec les nouveaux arrivants. A la suite de l'auteur, nous pénétrons plus avant, dans « l'ordre des campagnes », où le compliqué système des terres en usage chez les Turcs a imprimé en grande mesure sa note spécifique à la vie économique et sociale de la Serbie. Cette vie qui auparavant s'était développée dans les conditions imposées par les Ottomans et qui au moment de la « renaissance » s'affirme partant de ces mêmes conditions, les reconsidérant et les recomposant. Avec la définition de la « zadruga », nous entrons dans ce que l'auteur souligne à juste titre comme étant le véritable noyau de la vie quotidienne de cette époque. Les cultures et l'élevage, souvent sous le signe d'un terrible despotisme — celui de la faim —, se rattachent à cette institution

attestée par le Code de Dušan, qui domine la vie économique et spirituelle de cette population faite de paysans. Des témoignages de voyageurs et des textes empruntés aux écrivains serbes contemporains se dégagent la vie des villages, la silhouette des maisons, le régime alimentaire, le genre d'habillement. Par rapport à la masse de la population rurale, les citadins sont encore peu nombreux, mais dans les villes se développent les nouvelles relations capitalistes. Un paragraphe digne d'être retenu est celui consacré à l'organisation sanitaire, redevable en bonne partie quant à son efficacité aux soins directs de Miloš Obrenović. Les nouvelles mesures administratives et le développement des relations capitalistes en général ont favorisé l'épanouissement des métiers, ainsi que, dans une certaine mesure, celui du commerce, qui continue pourtant de recourir à un système monétaire des plus fantaisistes. Abandonnant la stricte économie de la subsistance, au moment même où les villes commencent à obtenir un rôle toujours plus important dans l'ensemble de l'économie nationale, les paysans tendent vers de nouvelles relations économiques et sociales. C'est le moment où les banquiers font leur apparition et Miloš en personne compte parmi ceux-ci.

Dans une étape semblable, l'Eglise poursuit son rôle en tant que facteur de résistance et de solidarité vis-à-vis des fidèles d'une autre croyance. C'est ce qui explique pourquoi à la domination phanariote succède l'organisation d'une Eglise nationale — fonction confiée à l'un des intimes du prince. Les trois derniers chapitres sont réservés à la description des rites et croyances, dont une partie ont leur origine dans l'institution qui avait tenu tête à la puissance dominante grâce notamment aux monastères ; l'autre partie est née d'une mentalité de beaucoup plus ancienne et c'est pourquoi, outre ce qui appartient en propre au peuple serbe, elle offre des traits communs à tous les peuples du Sud-Est européen.

L'auteur passe ensuite directement à la création littéraire, encore orale à cette époque dans sa majeure partie, bien qu'elle compte aussi des écrivains d'une importance particulière comme Vuk Karadzić — si peu compris par le Kniaz —, Dimitrije Davidović — le secrétaire de Miloš —, Dositej Obradović, etc., qui ont eu tous leur contribution à la naissance des imprimeries et de la presse, à l'organisation des premières représentations théâtrales, au développement du réseau scolaire.

Pour conclure, dans le troisième chapitre de la partie finale de son ouvrage, l'auteur brosse le portrait de la culture de l'homme serbe. Nous retrouvons ici le rôle de la « zadruga » qui incite le professeur Castellan de conclure que « le système de valeurs serbe était matriarcal, même si le système sociologique n'était pas tel ». Les dernières pages, tout aussi étoffées que celles des autres chapitres, sont là pour ouvrir les portes à une recherche d'une importance incontestable, celle ayant pour but de définir « le spécifique serbe ». Sans doute, une vie familiale, si bien consolidée dans une culture qui a survécu avec des énergies immenses et des valeurs dignes de respect sur le plan mondial, a posé son empreinte sur la vie quotidienne d'une période qui — comme nous l'avons déjà remarqué au début — tout en comportant les éléments d'une forte tradition commence à adopter en même temps des éléments novateurs. De la structure des premiers éléments, une partie devait fondre à mesure que la résistance se muait en libre évolution, alors que l'autre partie allait refleurir d'une nouvelle vie, favorisant même la réception des valeurs neuves. L'héroïsme, l'esprit d'indépendance, l'esprit collectif s'imposent à l'attention des chercheurs de la culture serbe. Et il convient de faire la part de la tradition culturelle, qui a continué d'irradier des foyers créés par le premier Etat serbe du Moyen Age. En fonction de cette tradition et en fonction des autres peuples composant la grande famille yougoslave, les Serbes du XIX^{e} siècle ont créé une culture dont le caractère s'avère digne d'être étudié dans le contexte sud-est européen, comme dans celui général européen. Mais tout en consignant ces réflexions succinctes nées de l'ouvrage du professeur Georges Castellan, il convient de souligner une fois de plus l'importance que prend cette synthèse dans le cadre des recherches sud-est européennes, qui y trouvent du même coup un sérieux encouragement à aborder le riche domaine de « l'anthropologie culturelle ».

Alexandru Duţu

МИХАИЛ АРНАУДОВ, *Любен Каравелов — живот, дело, епоха, 1834—1879* [Liuben Karavelov — sa vie, son œuvre, son époque, 1834—1879], Sofia, 1964, 863 p.

Déjà bien connu par ses nombreux ouvrages dont beaucoup sont consacrés à l'évocation des grandes personnalités qui ont illustré la Renaissance bulgare (G. S. Rakovski, V. Aprilov, N. Bozveli, Iv. Seliminskï, etc.), l'académicien Michel Arnaudov ajoute maintenant à cette série une œuvre monumentale, dédiée à Liuben Karavelov (1834—1879), écrivain, publiciste et révolutionnaire. La parution de ce volume massif en 1964, c'est-à-dire juste cinq ans après la biographie publiée par le regretté Michel Dimitrov (1959), devait sans doute surprendre tous ceux qui suivent de près les résultats obtenus dans leurs recherches par les historiens bulgares et étrangers, qui s'occupent de la Renaissance bulgare. Mais l'auteur s'explique dans sa préface : bien qu'achevé et prêt à être imprimé dès 1952, la parution du livre a dû être ajournée alors, pour des motifs indépendants de sa volonté. Cependant l'ouvrage aurait résolu quelques problèmes liés à l'activité du grand militant et faisant l'objet de longues discussions.

En effet, les trois biographies de Karavelov déjà parues (celle de Zacharie Stoïanov en 1885, celle d'Iv. Klinčarov en 1925 ou de G. Konstantinov en 1936) comportaient plusieurs affirmations erronées. Aussi, en 1957, les disputes autour de la complexe personnalité de Liuben Karavelov et de son idéologie battaient leur plein, occupant non seulement les pages des périodiques bulgares ou des monographies spécialement dédiées à ce sujet (comme celle de N. Kondarev), mais dépassant aussi les frontières de la Bulgarie. Les discussions portaient notamment sur deux problèmes étroitement liés. L'un se rattachait à son idéologie . il s'agissait de préciser si l'on devait considérer Liuben Karavelov comme un libéral, un radical bourgeois ou un révolutionnaire démocrate. Le second problème regardait l'activité pratique de Karavelov et la fondation du Comité Central Révolutionnaire Bulgare, avec le siège à Bucarest. Nous en arrivons ainsi à deux questions, à savoir la date de fondation dudit Comité, qui fut l'organisation révolutionnaire la plus importante des Bulgares avant la délivrance de leur pays, et la personne qui joua le rôle principal dans sa création (Levski ou Karavelov)

L'une des causes qui entretenaient ces discussions résidait dans le fait que la documentation qui aurait éclairé le problème était, dans sa majeure partie, inaccessible aux chercheurs. Michel Dimitrov a rassemblé dans un volume unique l'œuvre du publiciste, comportant les articles parus dans les gazettes serbes, russes, etc jusqu'en 1869, date à laquelle le militant Karavelov s'établit à Bucarest et commence à publier les journaux « Svoboda » et « Nezavisimost », qui s'avéreront les plus importants de l'émigration bulgare. Malheureusement, la mort empêchera Michel Dimitrov de publier le deuxième volume des articles de Karavelov, ceux parus dans les deux journax susmentionnés. La parution de ce second volume est d'autant plus nécessaire aujourd'hui, que seules deux ou trois bibliothèques de Sofia disposent des collections complètes des deux journaux en question ; les articles de Karavelov qui s'y trouvent reflètent non seulement l'idéologie de leur auteur, mais le mouvement général du courant révolutionnaire bulgare. En tout cas, Michel Arnaudov a pu de la sorte mettre d'accord son ouvrage avec les nouvelles données fournies par le livre de M. Dimitrov.

Nous avons estimé nécessaires ces précisions, car il nous semble qu'elles expliquent en quelque sorte les parties positives, dominantes de l'ouvrage, ainsi que les limites de celui-ci. Le lecteur est à même de se rendre compte qu'il a affaire avec une étude plus ancienne (écrite donc avant 1952), mais dont l'auteur est au courant des dernières données parues et avec lesquelles il tâche de mettre d'accord son ouvrage. Le rédacteur du livre, Pantelei Zarev, fait du reste la même remarque, puisqu'il note dans sa brève préface à propos de cette œuvre de valeur « qu'on y retrouve par endroits les échos de quelques conceptions plus anciennes de l'auteur. Et bien que certaines d'entre elles peuvent sembler contestables, celles-ci ne sauraient néanmoins diminuer la valeur de l'ouvrage ».

Il convient de préciser dès le début que nous sommes bien d'accord avec ce point de vue, de même qu'avec toutes les autres appréciations positives suscitées par cette étude importante. Ajoutons que la méthode de travail de l'auteur, déjà connue grâce à ses autres ouvrages, son style délié et clair, la langue châtiée qu'il emploie concourent à rendre agréable la lecture des huit cents pages et plus de ce volume.

Le livre s'ouvre avec un chapitre consacré à la petite ville de Koprivštitza, où Karavelov est né ; grâce aux trois chapitres suivants (II—IV), intitulés *Plovdiv, Andrinople et Constantinople, Moscou*, le lecteur apprend les événements les plus importants de l'enfance et de la jeunesse de Karavelov, ainsi que les études qu'il a poursuivies. Il y a, ensuite, l'analyse des premiers pas de l'écrivain — à Belgrade et Novi Sad notamment — et son activité jusqu'en 1869, lorsqu'il se fixe à Bucarest. Ceci occupe un tiers du volume. Les deux autres (chapitres IX—XXIV) sont consacrés surtout aux années passées à Bucarest, qui sont aussi celles de la période la plus féconde de sa riche activité ; ces pages donnent en même temps l'analyse de l'œuvre littéraire de Karavelov.

Après avoir exposé les idées politiques de Karavelov, l'auteur s'occupe de son activité durant le soulèvement de 1876 (avril) et pendant la guerre de 1877—1878. Enfin, le chapitre final (XXIV) relate les deux dernières années de sa vie. L'ouvrage est complété par sept annexes, développant certains problèmes qui n'ont pas trouvé une place dans l'exposé même, des notes en abondance (p. 815—852), un index des personnes mentionnées et la table des matières.

L'auteur brosse le tableau de la vie et de l'activité de Karavelov, intégré dans le contexte historique de son époque, notant les courants politiques et les personnalités qu'il a pu rencontrer à Moscou ou à Novi Sad, à Belgrade et à Bucarest. Les idées politiques de Karavelov se dessinent avec une netteté particulière. Sans nous y arrêter, il convient toutefois de souligner en passant quelques éléments que Michel Arnaudov a pensé devoir accentuer : la position de Karavelov à l'égard de certaines conceptions mystiques de la doctrine des slavophiles, son adhésion aux idées de Dobroliubov et de Černyševski, ses liens avec Prijov et Nečaev, etc. Pour ce qui est de la fondation du Comité Central Révolutionnaire bulgare, M. Arnaudov adopte l'opinion de Michel Dimitrov, selon lequel ce fut Levski qui forma les comités de Bulgarie, dans la seconde moitié de l'an 1869, alors que Liuben Karavelov fondait le comité de Bucarest ; les deux organisations devaient fusionner plus tard. Sans intervenir dans les disputes concernant l'idéologie de Karavelov, M. Arnaudov se borne à citer l'opinion de M. Dimitrov, à laquelle il se rallie : « Ce n'est pas Karavelov qui conduisit Levski dans la voie de la Révolution, mais tout au contraire, c'est le mouvement révolutionnaire créé par Levski qui a gagné l'adhésion, du moins temporaire, de Karavelov, sans le rendre pour autant à jamais révolutionnaire » (p. 373 sq.). Les relations de Karavelov avec Levski, et en général celles qu'il a eues avec Botev et les autres chefs du mouvement révolutionnaire sont exposées avec équité, en tenant compte des dernières recherches, des données publiées récemment, ainsi que de quelques documents inédits. La même narration claire et précise se retrouve dans l'exposé des relations de Karavelov avec les personnalités politiques serbes. Bien que subventionné par le gouvernement serbe afin de le faire militer pour une entente serbo-bulgare, dans laquelle la Serbie se réservait le rôle prépondérant, Karavelov évite de devenir l'instrument docile des politiciens, combattant avec énergie les manifestations chauvines de la bourgeoisie serbe, ainsi du reste que celles de la bourgeoisie bulgare. Aussi, fit-il l'objet des attaques incessantes des représentants de cette dernière à Constantinople et à Bucarest (la Société de bienfaisance dirigée par Chr. Georgiev), qui sont allés se plaindre de lui jusqu'au consul russe de Bucarest, Offenberg.

Démocrate convaincu et sincère militant pour la liberté et la coopération des peuples balkaniques, Karavelov était, comme du reste tous les révolutionnaires bulgares, l'adepte de l'idée (née bien avant eux) d'une fédération balkanique ou danubienne. Mais, à la différence des autres, il a su tenir compte de l'extrême complexité des réalités. En effet, craignant les tendances accapareuses de l'Empire des Habsbourg et en égale mesure la politique intéressée du tsa-

risme, il nourrissait la ferme conviction que l'unique sauvegarde des peuples sud-slaves résidait dans leur étroite alliance sur des bases fédératives, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de se rendre compte de l'utopie de tels projets. Il estimait que le premier devoir de sa génération, devoir exigé par le moment historique (1870), était d'obtenir l'indépendance pour chaque peuple du sud-est de l'Europe et cela en renonçant à toute idée chauvine, à toute théorie slavophile ou panslaviste, à toute tentative de ressusciter l'Empire byzantin, l'Empire de Siméon ou celui de Dušan. Mentionnons à ce propos seulement deux des nombreux paragraphes empruntés par M. Arnaudov aux colonnes des journaux « Svoboda » et « Nezavisimost » et reproduits dans son ouvrage : « Les nations sud-slaves ont le devoir de laisser de côté toutes leurs menues querelles, toutes leurs petites mésintelligences, toutes leurs idées enfantines et fantaisistes qui ne peuvent être mises en pratique, et tâcher d'obtenir le plus tôt possible leur indépendance politique. Seules cette indépendance politique et la liberté physique sont à même d'assurer aux générations futures l'existence de notre nom, de nos particularités spécifiques et de nos nationalités. Si notre fédération sud-slave sera fondée sur la liberté et l'égalité, alors aucune nation slave n'aura à craindre sa disparition en tant que nation. Nous répétons pour la millième fois qu'en Suisse trois nations cohabitent absolument différentes l'une de l'autre et qu'aucune oppression d'ordre national n'existe entre elles. » A un autre endroit, Karavelov affirme de nouveau : « le devoir de la présente génération est de délivrer son peuple ; les générations futures, celles de nos fils et petits-fils prendront soin d'organiser leur pays délivré . . . » et c'est seulement ensuite qu'on pourra envisager la question de la fédéralisation. Parmi les causes qui incitaient Karavelov à militer pour l'idée de fédérer les pays du Sud-Est européen, il convient de compter aussi sa crainte devant l'expansion économique et politique du capital occidental.

Sans plus insister sur l'idéologie de Karavelov, nous allons nous arrêter, avant de finir, pour examiner quelques problèmes posés par sa biographie, d'autant plus que quelques-uns de ces problèmes s'étaient déjà posés en 1959, lors de la parution de l'ouvrage biographique de Michel Dimitrov. L'activité de Karavelov s'est développée en Russie, Serbie et Roumanie. Les deux biographes dont nous venons de parler ont donné le tableau de la situation sociale-politique de ces pays à l'époque où Karavelov y vécut, notant les courants idéologiques et littéraires, mentionnant les différentes personnalités avec lesquelles l'écrivain et le publiciste Karavelov s'était trouvé lié et dont il a subi l'influence, etc. Si le tableau est complet en ce qui concerne la Russie et la Serbie, pour ce qui est de la Roumanie, les ouvrages de M. Arnaudov et de M. Dimitrov sont en reste pour toute une série d'explications. Le lecteur pourra à juste titre se demander : quels étaient les rapports de Karavelov avec les autorités roumaines, ou quelles étaient ses relations avec les personnalités roumaines de la vie politique et culturelle ? Quels étaient ses liens avec les hommes politiques, les journalistes, les écrivains roumains de l'époque ? A-t-il subi l'influence de quelques-uns durant son séjour à Bucarest ? De cela on ne parle rien ou presque rien. Les données concernant l'attitude de Brătianu, de Rosetti ou de Kogălniceanu envers le mouvement bulgare d'indépendance sont des plus sommaires. Même si de ce point de vue Liuben Karavelov — par rapport à Rakovski ou à Botev — était un isolé, son attitude réclamerait une explication. D'autre part, nous sommes sûrs que dans les deux gazettes qu'il dirigeait (et dont les bibliothèques publiques de Roumanie ne possèdent aucun numéro) Karavelov a dû traiter bon nombre de problèmes qui auraient eu leur place dans cette ample et riche biographie. Il est vrai que M. Arnaudov parle, à la p. 294 de son ouvrage, de l'appui que les autorités et l'opinion publique roumaines ont donné au mouvement bulgare d'indépendance, mais il est clair, en même temps, que l'auteur s'est borné à de vieux renseignements, sans connaître les ouvrages parus en Roumanie après 1944. Il nous semble assez singulier de parler d'une influence slave exercée aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles et plus ancienne encore, à propos des réalités sociales-politiques avec lesquelles Karavelov se trouve confronté ici en 1869. De même, lorsqu'il s'agit de l'émigration bulgare en Roumanie, l'auteur commet l'erreur de prendre au pied de la lettre les renseignements de presse et autres déclarations tendancieuses faites par

des hommes politiques, ce qui implique l'exagération, en négligeant les études qui avancent des chiffres fondés sur une documentation exacte.

A d'autres égards aussi les renseignements concernant la Roumanie et les pays balkaniques laissent à désirer. Par exemple, ce traité roumano-serbe de 1867, dont l'auteur parle comme d'une réalité (suivant Engelhardt, 1892) ; il ne tient aucun compte de l'opinion de Batowski, affirmée dès 1938, qui le considère un faux ; il n'envisage même pas la possibilité qu'il ne s'agisse que de certaines discussions préliminaires destinées à ne jamais aboutir à un véritable accord signé par les deux pays ; qu'il n'y ait eu de véritable traité entre ces deux pays autre que celui conclu en 1868 et qui ne comporte aucune clause territoriale. Du reste, même en parlant des périodes plus récentes, l'auteur ne trouve pas toujours la meilleure manière de formuler avec exactitude ses affirmations. C'est sans doute ces conceptions quelque peu désuètes que Pantelei Zarev avait en vue dans sa préface.

Mais, en dépit de ces défaillances, l'académicien M. Arnaudov réussit à construire un ample cadre général, dans lequel se dessine la figure du grand militant, avec toute la richesse et la grandeur de sa personnalité. Et, au terme de cet ouvrage volumineux, Karavelov, le seul révolutionnaire bulgare qui a eu le bonheur de voir sa patrie indépendante, se révèle égal à ses grands contemporains — Rakovski, Levski et Botev. Si la fin tragique de ces derniers leur assure la couronne de la gloire que Karavelov ne saurait leur disputer, il convient de ne pas oublier qu'aucun d'entre eux n'était doué ni de la culture, ni du talent d'écrivain de celui-ci, ce qui lui conférait une grande autorité au sein de l'émigration et du mouvement bulgare d'indépendance en général. Le livre de l'académicien M. Arnaudov représente l'ouvrage le plus complet paru jusqu'à présent dans l'historiographie bulgare au sujet de Karavelov, car il offre une vue d'ensemble non seulement en ce qui concerne l'homme et son œuvre, mais l'époque même où il a vécu.

Constantin N. Velichi

ALEXANDRE EMBIRICOS, *L'école crétoise. Dernière phase de la peinture byzantine*, Paris, 1967, 301 pages, 141 illustrations, 5 pl. c.

L'historiographie de la peinture post-byzantine vient de s'enrichir, avec le livre de Al. Embiricos, d'une belle étude d'histoire et de critique d'art. Car, si pour établir les fondements de la peinture crétoise et son rôle dans la peinture post-byzantine l'auteur consacre la première partie de son exposé (p. 19—68) aux grandes lignes de l'évolution de la peinture byzantine, dans la seconde partie il étudie en détail l'œuvre des artistes les plus représentatifs lesquels, deux siècles durant, seront les créateurs de la « dernière phase de la peinture byzantine ». Et, il faut le souligner dès le début, c'est ici le grand mérite de l'auteur qui a su mettre en valeur, avec autant de minutie que d'élégance, avec sensibilité et chaleur, cette peinture crétoise à laquelle nombre d'historiens de l'art sont encore peu enclins à accorder un jugement de valeur tant soit peu favorable.

Il était nécessaire, évidemment, d'esquisser le cadre historique du processus qui a donné naissance à ce « Byzance après Byzance » de la peinture, qui est l'œuvre d'artistes crétois en terre grecque continentale. On ne peut néanmoins nier les subtiles difficultés auxquelles on se heurte quand il s'agit de définir les dernières phases de la peinture byzantine et surtout de délimiter, d'une part, le rôle de la Capitale et celui d'autres « centres d'exportation » d'œuvres et d'artistes (dont Thessalonique) et, de l'autre, la contribution propre aux autres peuples des Balkans, la Serbie en premier lieu. Depuis l'analyse magistrale que Otto Demus a consacrée aux problèmes concernant les origines du style paléologue (*Die Entstehung des Palaologenstils in der Malerei*, dans « Berichte zum XI. Internat. Byzantinisten-Kongress », München, 1958) et

le rapport de V. N. Lazarev sur la peinture macédonienne (Живопись XI—XII веков в Македони, dans *Actes du XII^e Congrès International d'Etudes byzantines*, Tome I, Beograd, 1963), discuté au même Congrès par O. Demus, St. Pélékanides et Sv. Radojčić, ce problème demeure ouvert, sujet à discussion. L'effort de l'auteur pour prouver l'issue directe de l'école crétoise de la dernière phase « paléologue » le place au cœur même de l'épineuse et durable controverse qui oppose les historiens de l'art byzantin quant à la signification des notions d'école « macédonienne » et « crétoise ». En ce qui concerne l'école crétoise l'auteur est d'accord de fixer le moment de sa plénitude au XIV^e siècle ; il n'en est pas moins étonnant qu'il ne cite pas l'étude que V. N. Lazarev a le premier consacrée à ce problème (*К вопросу о « греческой манере », итало-греческой и итало-критской школах живописи* «Ежегодник Института истории искусств Академии Наук СССР» 1952, p. 173—182). On est en droit aussi de se demander pourquoi l'auteur affirme, tout au début de son livre, que la période d'entre 1261 1453 est « marquée par l'épanouissement successif de deux écoles désignées par les noms de « macédonienne » et « crétoise » (p. 19). Et cela d'autant plus que la notion d'art « précrétois », créée par A. Xyngopoulos (*Esquisse d'une histoire de la peinture religieuse après la prise de Constantinople*, Athènes, 1957) pour désigner quelques-uns des caractères stylistiques de la peinture constantinopolitaine tardive, notion plus amplement utilisée par Al. Embiricos que par son créateur même, paraît justement à même de prouver qu'on ne peut parler d'une école crétoise proprement dite qu'à partir du XVI^e siècle. La réserve prudente du Pr. Lemerle dans la Préface même du livre apparaît pleinement justifiée : « Il est vrai que nos connaissances sont encore imparfaites, parce que l'étude du décor peint des églises crétoises à l'époque des Paléologues, .. est loin d'être complète » (p. 10), « . . . l'expression d'école crétoise demande à être nuancée » (p. 15).

On est, d'autre part, en droit de se demander s'il n'est pas téméraire de qualifier l'école macédonienne comme « rivale » de celle de Constantinople (p. 20, 27), ainsi que de parler de « rupture » (p. 20) entre l'art de la Capitale — qui d'ailleurs n'a jamais cessé complètement son activité — et celui de Thessalonique. La valeur de l'argument principal utilisé par l'auteur pour prouver le rôle des « confréries d'artistes Thessaloniciens » (p. 22) en Serbie, notamment l'existence de « nombreuses inscriptions et signatures grecques » (p. 23, 25), n'est pas absolue. D'ailleurs l'identité entre Thessalonique et école macédonienne est encore loin d'avoir reçu une indiscutable confirmation. Il serait plus juste, en fin de compte, vu le stade actuel des recherches, de reconnaître avec A. Grabar que : « . . . it was not a uniform art which thus radiated outwards from Byzantium : it was continually subjected to local influences and acquired in varying degrees a specialised and localised character. Thus, in the thirteenth century the development of autonomous schools began, not only in Serbia and Bulgaria, but also at Mistra and perhaps in Macedonia, that is to say both Slav and Greek countries ». (A. Grabar, *Byzantine architecture and art*, dans *The Cambridge Mediaeval History, IV, The Byzantine Empire, Part II*, Cambridge, 1967, p. 348). Et c'est toujours A. Grabar qui remarque avec justesse, en ce qui concerne le problème des écoles nationales, que : « . . . special characteristics of artistic work showed considerable variations between one generation and the next or even simultaneously between one province and another. In fact such characteristics were determined more by local conditions and provincial customs, both social and economic than by the influences of nationality in the wider sense » (*Ibid.*, p. 349—350).

Mais ce n'est pas dans le point de vue concernant ce problème, si loin encore d'une solution scientifiquement convaincante, qu'il faut chercher la contribution du livre de Al. Embiricos. Il est juste de considérer avec l'auteur, d'un côté, comme une hypothèse de travail, que « la peinture . . . précrétoise sera donc transportée en Crète, et là elle subira une élaboration conforme aux conditions particulières qui règnent dans l'île » (p. 41), et de l'autre, comme un point de départ praticable et sûr, le fait que « L'art ainsi lentement formé en Crète, se trouve constitué dans ses données essentielles dès les premières décades du XVI^e siècle » (p. 42).

Dans la seconde partie de son ouvrage (Chapitre II : « L'iconographie et son évolution » et Chapitre III : « La fresque »), en analysant amplement la technique, le style et l'iconographie, en tant que « fondements de la peinture byzantine », l'auteur passe en revue, en s'appuyant sur de nombreux exemples parfaitement expressifs, la lente, mais évidente évolution, par étapes, de cet art et notamment d'un « hiératisme ornemental » (p. 57) vers une iconographie « rajeunie dans un sens naturaliste et humaniste » (p. 65). Et même si on peut ne pas être d'accord avec ces deux derniers qualificatifs (« naturaliste » nous paraît foncièrement étranger à l'art byzantin, tandis que « humaniste », au contraire, est un de ses traits fondamentaux), les phases de cette évolution, ainsi que l'auteur nous les expose, dans son langage riche et coloré, sont à même d'informer le lecteur non spécialiste des changements profonds dont l'aboutissement sera, en fin de compte, la peinture post-byzantine.

Dans ses considérations sur la fresque, l'auteur nous donne quelques très belles pages sur Pansélinos, une analyse enthousiaste de l'œuvre de « ce Shakespeare de la fresque » (p. 74—75), laquelle « à deux cents ans de distance, ne manqua pas d'exercer une influence considérable sur les Crétois qui travaillèrent sur les lieux mêmes, influence plus particulièrement visible dans le domaine iconographique » (p. 70).

Tout récemment, une hypothèse soutenue par de nombreux arguments d'ordre iconographique et stylistique, résultat d'un travail de remarquable précision et minutie, vient de mettre en doute l'attribution de la peinture du Protaton à Pansélinos (P. Miljković-Pepek, *L'œuvre des peintres Michel et Euthych*, Skopje, 1967, en macédonien avec ample résumé français). L'auteur considère pouvoir reconnaître dans cet ensemble « avec grandes chances de probabilité » la main de Michel Astrapas, l'artiste qui a signé, à côté d'Euthych, les peintures de la Vierge Peribleptos d'Ohrid, de St. Nikita près de Skopje, de Staro Nagoričino et auquel il attribue aussi le fragment de fresque du catholicon de Lavra ainsi que la peinture de l'église du roi au monastère de Studenića. Pansélinos ne serait donc plus « Ce peintre prestigieux ... peut-être la plus haute cime de la renaissance des Paléologues » ? (p. 77). Il est, d'autre part, incontestable que Michel et Euthych « ... ont été les figures centrales de l'art dans les Balkans depuis la fin du XIII^e jusqu'aux années 30 du XIV^e siècle » (Miljković-Pepek, *op. cit.*, p. 263). C'est ainsi que s'ouvre un nouveau chapitre concernant ce troublant art macédonien.

En quoi consiste l'art des peintres crétois, comme Théophane, Antoine, Zorzis, Frangos Catellanos ; dans quelle mesure est-il redevable à Byzance, quel est l'apport propre à ces peintres ? Ce ne sont pas que des informations de détail que nous donne Al. Embiricos, qui a aussi le don de faire voir, de transmettre, à travers des images, toute une atmosphère d'art et de culture, celle qui, au Mont Athos et grâce à ces peintres, a lié le passé au présent, l'Orient à l'Occident. C'est aussi grâce à l'œuvre des peintres d'icônes, un Michel Damschinos, un Jean Kyprios, André Ritsos et d'autres du XVI^e siècle, un Philothée Scoufos, Emmanuel Tzanès, Helie Moschos, au XVII^e siècle, que l'influence de Venise se développe, se répand, s'installe et, en fin de compte, aboutit à ce « mariage italo-byzantin » qui est « non pas un accouplement discordant mais une union, somme toute, assez bien assortie » (p. 219). Nous devons à l'auteur de ce livre un long et mouvementé voyage à travers ce monde éclectique qui, sans jamais renoncer ou renier le passé, demeure toujours ouvert aux influences. Et ce ne sont pas seulement le Mont Athos et la Grèce qui seront alimentés par cette nouvelle formule artistique qu'on doit aux Crétois, mais aussi, dans une mesure moindre, évidemment, les autres pays du sud-est de l'Europe. Et ce n'est qu'au moment où l'on pourra délimiter ce qui est propre dans la « renaissance artistique » de chacun de ces pays et ce qui n'est qu'un reflet de cette « dernière phase de la peinture byzantine », qu'on pourra comprendre l'autre aspect de la renaissance crétoise : son rôle dans l'histoire de la culture. C'est également un peu dans ce sens que l'auteur consacre les dernières pages de son livre au Gréco, en cherchant, à travers une analyse minutieuse et convaincante de quelques détails, de trouver les attaches byzantines dans l'art du grand peintre. Celles-ci ne sont sûrement pas essentielles dans l'œuvre du grand peintre

européen. Toutefois, les pages que l'auteur consacre à celui qu'il appelle « ... l'enfant de la Renaissance crétoise ... » demeurent attirantes et instructives et, en fin de compte, on reconnaît, avec le professeur Lemerle, que « ... peut-être dans l'ambiance propice de l'Espagne », le Gréco a « conservé à la peinture, au moment où elle se désacralise, le sentiment profondément byzantin du sacré.» (Préface, p. 18).

L'illustration, riche et excellemment choisie, permet au lecteur de compléter, visuellement, les nombreuses nuances que l'auteur — avec sa plume élégante — trouve pour décrire le style de chacun des peintres dont il s'occupe.

Ajoutons que le professeur Paul Lemerle ouvre, avec la maîtrise de son savoir et l'acuité de sa pensée, par une magistrale synthèse, cet artistique livre d'analyse.

Maria-Ana Musicescu

13 — c. 5310

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H. M.) ; DANIELOPOLU-PAPACOSTEA, CORNELIA (C. P. D.) ; MIHĂILĂ, ELENA CASANDRA (E. C. M.) ; NĂSTUREL, PETRE Ş. (P. Ş. N.) ; DUŢU, ALEXANDRU (AL. D.) ; CERNOVODEANU, PAUL (P. C.) ; MUSICESCU, MARIA-ANA (M.-A. M.) ; CLIMA, G.-CARP (G.-C. C.).

БОРИС СИМЕОНОВ, *Топонимията на Годечко* [La toponymie de la région de Godetsch], « Годишник на Софийския Университет. Филологически факултет » [Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté Philologique], LIX, 2, 1965, p. 491–582. Du même, *Етимологичен речник на местните названиа от Годечко* [Dictionnaire étymologique des noms de lieux de la région de Godetsch], « Годишник на Софийския Университет. Факултет по славянски филологии » [Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté de Philologie Slave], LX, 1966, p 117–248.

La région de Godetsch est située au nord-ouest de Sofia, à proximité de la frontière yougoslave, dans la vallée supérieure de la Nišava, qui se jette dans la Morava serbe près de la ville de Niš. Elle comptait en 1956 29 villages et une ville (Godetsch) avec une population de 16.200 âmes. L'occupation des habitants était auparavant le pâturage, mais de nos jours on y observe les premiers pas d'une remarquable industrialisation. L'auteur donne une esquisse historique de la région depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui ; il décrit brièvement les localités, passe en revue l'hydronymie ; il présente un tableau général des toponymes, explique les noms des établissements humains, fait une caractérisation linguistique des noms des localités et, dans la seconde partie de son travail, il publie le dictionnaire de tous les noms de lieux de la région de Godetsch. Le résultat de cette analyse montre que 50 % des noms d'origine étrangère sont roumains ; dans le domaine de l'hydronymie on compte 13 noms roumains, 5 autochtones (thraces) et 3 turcs. On trouve des noms roumains relativement nombreux dans la dépression de Sofia aussi, ainsi que dans la vallée du Timok, et la région de Godetsch assure la liaison entre ces deux unités géographiques.

On distingue dans la toponymie tout d'abord une couche très ancienne, de provenance autochtone : roum. *baci* « maître berger » — *Бачово*, alb. *i bukur* « beau », roum. *Bucur*, *Bucureşti* — *Букоровски*, roum. *cătună* — *Катуницe*, roum. *copil* — *Копилово храницe*, roum. *guşă* « goitre » — *Гушавец*, roum. *mînz* « poulain », *mînzuc*, « petit poulain » — *Манзукье*, *murg* « bai, brun » — *Мургаш*, *ştiubei* « ausgeholtes Stück eines Baumes, Bienenstock » — *Стубел*, *Стубела*, *tirş*, « strauchartiger, niedriger, verkruppelter Baum » — *Търша*, *Тършак*, *Тършевина*. Ces noms sont des balkanismes disséminés à travers une large aire et ils apparaissent parfois en

bulgare en tant qu'appellatifs. Par conséquent, ils ne prouvent pas de façon absolue la présence d'une population romane, ni d'étroits rapports avec la langue roumaine. Du point de vue théorique on a le droit de supposer que certains éléments linguistiques thraces ont passé directement dans la langue des Slaves sud-danubiens.

La deuxième couche est constituée par des éléments latins provenant des contacts entre les Slaves et la population de langue latine vivant au sud du Danube : *cerrus — черáк, cumulus + culmen — Ком, palatium — Пoятa, Пoятищe.*

Enfin, la couche la plus récente constitue un apport de la langue roumaine : *bucium — Бучутѐт, cural — Курáтска река, dracul — Дрáкул, măciucă — Мачýково, moale — Молáк, pădure — Падýрич, pelrış — Петрйш, pinel — Пинèт, porlar — Портарйца, sărălură — Шаратýр, surd — Шýрдул, ursul — ýрсол, vale — Вáлог, Вáлочье, Вáлого, văcar, văcărel — Вакарèл.*

Клеусýра (de *clausura* + κλείω) atteste le contact avec Byzance.

Certains éléments slaves à phonétisme roumain contribuent à faire connaître les rapports linguistiques slavo-roumains : *baltă — Бáлта, bălan — Балáн, gol + -aș — Голáш, groapă,* pluriel avec article *gropile — Грóпель,* suffixe *-or — Селищóр, Шилищóр.*

On ne rencontre nulle part l'appellatif *român* «roumain», mais seulement *Vlah* « Valaque »: *Влáшка страна, Влáшки камик.*

H. M.

К. С. ХОДОВА, *Синтаксис предлога оу с родительным в старославянском языке* [La syntaxe de la préposition *оу* avec le génitif en vieux slave], « Scandoslavica », XII, 1966, p. 96–115.

[L'article est particulièrement intéressant par l'analyse de la fonction et de la valeur des formes nominales slaves à l'aide de la méthode qu'on appelle « transformationnelle ».

E. C. M.

M. SALA, *Elemente balcanice în iudeo-spaniolă* [Eléments balkaniques en judéo-espagnol], « Studii și cercetări lingvistice », 1966, 2, p. 219–224.

Les éléments balkaniques du judéo-espagnol sont en majorité des éléments turcs, communs à toutes les langues balkaniques ou bien seulement à certaines d'entre elles.

E. C. M.

GEORGE THOMPSON, *A manual of modern greek,* Collet's Publishers L. T. D., London & Wellingborough, XIII + 112 p.

Ce manuel du grec moderne est divisé en trois parties : grammaire, textes et vocabulaire. Dans l'avant-propos et la pr'face, on évoque les principales données de la « Question de la langue ». Grand admirateur de la langue grecque populaire (le Dimotiki), l'auteur en souligne

les traits principaux et le fait que, n'étant pas encore fixée, « elle garde différentes formes pour les mêmes mots, certaines dérivant des dialectes locaux, d'autres provenant de la Katharévousa ».

Les principales règles de phonétique, de morphologie et de syntaxe y sont exposées d'une manière synthétique, extrêmement suggestive. Pour les définitions, comme pour les exemples, l'auteur a choisi l'essentiel.

Les textes littéraires formant la seconde partie du livre appartiennent aux grands poètes et prosateurs de la Grèce moderne (Palamas, Sikelianos, Solomos, Prevelakis, Seferis, etc.), qui ont largement contribué à généraliser la langue démotique dans la littérature. Chaque fragment est accompagné d'une note biographique sur l'auteur respectif, en grec, et d'explications du texte, en anglais.

Conçu comme une introduction à la grammaire néo-grecque, ce manuel nous semble plutôt une excellente récapitulation à l'usage des étudiants de cette langue, un parfait schéma de sa grammaire.

C. P. D.

J. T. PRING, *The Oxford Dictionary of modern Greek* (*Greek-English*). At the Clarendon Press, Oxford, 1965, XVI + 219 p.

Rejetant « une grande partie du matériel moins utile des anciens dictionnaires », J. T. Pring a chosi les mots usuels du langage quotidien. Parmi ces réductions, voici quelques-unes des plus efficaces : l'élimination des féminins, lorsqu'ils sont équivalents du masculin (φοιτήτρια- φοιτητής) ; l'élimination des adverbes en -ως et -α formés d'adjectifs et des diminutifs en -άκι, -ίτσα, -ούλης, -αρος, etc., ainsi que la simplification des mots composés, par l'explication qu'il donne aux préfixes communs (καλο-, ξε-, παρα-, σιγο-, etc.). On a souligné ailleurs, à juste titre, la qualité des explications et de la traduction des termes en anglais [1], qui font de ce petit dictionnaire un instrument de travail fort utile pour la lecture des textes néo-grecs contemporains.

C. P. D.

V. MOLIN, *Venise, berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique*, « Studi Veneziani », VIII, 1966, p. 347—447.

L'auteur entreprend une analyse historique et typo-technique des impressions de Macarie, en combattant la thèse de P. P. Panaitescu, selon laquelle Macarie a imprimé ses livres à Cettigne et dans la Valachie. Selon l'avis de V. Molin, c'est à Venise que les livres de Macarie auraient été imprimés. Cependant les faits ne prouvent pas entièrement l'opinion de V. Molin : elle reste encore une hypothèse que seule la reprise de l'argumentation à partir de nouvelles données pourrait confirmer.

E. C. M.

---

[1] V. la note bibliographique sur le dictionnaire dans « Le parole e le idee », 7, nos 3—4, 1965, p. 263.

AL. ROSETTI, *Slavo-romanica*, « Studii şi cercetări lingvistice », Bucureşti, 1967, 1, p. 3—5.

Le système phonologique de la langue roumaine a été enrichi par la création des diphtongues ȩa', ǫa'. On peut expliquer ce phénomène par les lois de l'évolution interne de la langue roumaine et non pas par une influence étrangère, en l'occurence slave.

Quant à la date d'apparition du rhotacisme en albanais et en roumain, l'auteur souligne qu'elle ne coincide pas pour les deux langues.

E. C. M.

VL. DRIMBA, *Repartiţia graiurilor turceşti din Dobrogea* [La distribution des parlers turcs de Dobroudja], « Studii şi cercetări lingvistice », Bucureşti, 1967, 1, p. 51—77.

En prenant comme critérium de distribution des parlers turcs de cette région leurs particularités phonétiques, morphologiques et lexicales, l'auteur distingue trois aires bien délimitées : l'aire du N., celle du S. et celle du S. O.

E. C. M.

EMILIA MASSON, *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec* [Etudes et Commentaires LXVII], Libraire C. Klincksieck, Paris, 1967, 127 p.

Après avoir rappelé que certains auteurs antiques, les lexicographes notamment, ont à l'occasion noté fugitivement des observations concernant l'origine sémitique— phénicienne, hébraïque, assyrienne, babylonienne— de tel ou tel vocable grec, l'auteur passe en revue la longue suite des savants qui, depuis le XVII^{e} siècle avec Samuel Bochart, ont touché à cette question, pour reprendre à son compte l'examen de cette dernière (chapitre I). C'est ainsi qu'elle a rangé ses matériaux, qui s'échelonnent depuis la haute antiquité jusqu'à l'époque hellénistique, en trois catégories. Ceux d'abord qui constituent effectivement des emprunts sémitiques (chap. II) ; puis ceux dont cette origine est probable (chap. III) ; ceux enfin dont cette provenance est chose exclue (chap. IV).

Les mots grecs réellement empruntés aux langues sémitiques désignent, les uns, des vêtements (βῦσσος, κασᾶς, σάκκος, σινδών, χιτών), d'autres, des relations d'ordre commercial (ἀρραβών, μνᾶ, σίγλος, χρυσός), ou bien des récipients (γαυλός-γαῦλος, κάδος, σιπύη), ou encore des noms de plantes (κάννα, κασία, κιννάμων, κιττώ, κρόκος, κύμινον, κύπρος, λίβανος, λιβανωτός, μύρρα, νάρδος, σήσαμον, σοῦσον, χαλβάνη) ; il existe enfin quelques vocables divers (δέλτος, ἴασπος, κάμηλος, νάβλος). Le même chapitre discute aussi les gloses sémitiques dans le dialecte chypriote, celles conservées notamment par Hésychius : ἀβάθ, ἀβαρταί, ἀγόρ, ἄριζος, γάνος, ζάβατος, θίβωνος.

Selon Hésychius, ζάβατος désigne un plat à poisson (p. 75). On connaît en grec byzantin ζάβα « cuirasse » (d'où le roumain *za*, pl. *zale*) et l'adjectif ζαβᾶτος « cuirassé »: le mot est d'origine perse, *džebe*. (Voir H. Mihăescu, *Influenţa grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea*, Bucureşti, 1966, p. 115—116.) Serait-ce là une isoglosse ou bien le même mot sémitique passé derechef en grec par l'intermédiaire du perse? On se demandera également s'il faudrait ou non rapprocher le nom du Mont Ganos, en Thrace, rendu célèbre par son couvent à l'époque byzantine, et le mot γάνος, *jardin* (παράδεισος, Paradis) selon l'une des gloses d'Hésychius (voir p. 74).

Sont d'origine sémitique possible les mots βάλσαμον, βῖκος, ἐλέφας, κακκάβη (κακκάβος), λέων (λῖς), μάγαρον (μέγαρον), ὀθόνη, πανδοῦρη, σαμβύκη, σής, τύμπανον.

Il faut renoncer à considérer comme des emprunts aux idiomes sémitiques les vocables ἄβαξ, ἄβρα (ἅβρα), ἀνοπαῖα (ἀνόπαια), βάκκαρις, βύβλος, κάρβανος, καρβάν, κελέβη, κολλύβος, κοράλλιον, κύπειρον.

On trouvera encore en appendice (p. 115—116) une note sur la transcription grecque des consonnes sémitiques.

La lecture de ce travail nous a permis de constater que les mots grecs d'origine sémitique appartiennent exclusivement à la catégorie des substantifs. Pas un adjectif, pas un seul verbe grec accusant cette origine. Peut-être, comme nous, les lecteurs voudraient-ils en connaître la raison.

Si, comme tout ce qui est clairement exposé, ce livre est très vivant malgré l'aridité apparente du sujet traité, c'est que pour chaque terme étudié Emilia Masson a multiplié les exemples et tenté d'en retracer en quelque sorte l'historique (encore qu'elle s'en défende !), réalisant ainsi une excellente contribution non seulement à l'étude de la langue grecque mais encore à celle de l'histoire de la civilisation à travers l'Orient antique.

L'énumération des termes pris en considération dans cet ouvrage aura plus d'une fois éveillé à l'esprit du lecteur certaines réminiscences homériques (par ex. les mots *chiton* et *mégaron*), ou même aura évoqué les trésors archéologiques de la Crète. Mais ce qui est particulièrement important pour nous c'est de constater pour les recherches sur les différentes langues du Sud-Est européen que c'est par le canal du grec que certains mots d'origine sémitique s'y sont introduits. Les chercheurs roumains par exemple auront retenu *sac* (de σάκκος), *arvună* (ἀρραβών), *cadă* (κάδος), *chinam* (κίνναμος), *chimen* (κύμινον), *cămilă* (κάμιλη), etc. On retiendra que *colivă* (du neutre pluriel κόλλυβα, par un intermédiaire slave (cf. H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 94) n'a pas d'étymologie claire en grec (p. 110). La critique adressée par l'auteur à Svoronos (p. 110, note 1) sur ce point se contente de déclarer non satisfaisante son opinion ; il aurait été utile certainement de nous dire plus explicitement pourquoi. Quant à κελέβη, nous nous permettrons de rappeler le slave *kolivija* (d'où en roumain *colivie* « cage d'oiseau »), à côté de κλωβός cité par l'auteur, p. 108.

P. Ş. N.

AGOSTINO PERTUSI, *Cultura greco-bizantina nel tardo medioevo e nelle Venezie e suoi echi in Dante*, Leo S. Olschki, Firenze, 1966, p. 157—197.

La communication présentée par le professeur Pertusi au colloque organisé à Venise-Padoue-Vérone du 30 mars au 5 avril 1966, sur le thème « Dante e la cultura veneta », traite de deux questions liées entre elles. La première question porte sur l'ampleur prise par la diffusion de la culture grecque-byzantine à Venise jusqu'au commencement du XIV[e] siècle, alors que l'autre est liée à l'apport de la culture vénitienne à la synthèse religieuse, morale, culturelle et politique du grand Florentin.

En ce qui concerne le premier aspect des problèmes traités, l'auteur mentionne la pénétration dans le culte vénitien du célèbre Hymne Acathiste byzantin, les contacts de l'apôtre des Slaves, Cyrille, avec les théologues de la cité adriatique, la correspondance du patriarche de Grado, Domenico Marango, avec Pierre III d'Antioche, peu avant le schisme de 1054, ainsi que les références aux « Grecs » du « Kalendarium venetum » ou les textes comportant de nombreuses allusions à l'Orient orthodoxe : « Historia de translatione sanctorum magni Nicolai . . . » et « Translatio mirifici martyris Ysidori a Chio . . . ». Partant de ce dernier texte, le professeur A. Pertusi reconstitue le mouvement culturel des milieux vénéto-constantinopolitains de la

première moitié du XII^{e} siècle — mouvement qui révèle une certaine communication entre les valeurs de l'Orient et de l'Occident. Depuis le XIII^{e} siècle, quand « la conscience occidentale tend à s'helléniser » (p. 174), ce sont Vérone et Padoue, plus que Venise, qui devaient s'affirmer sur le plan humaniste.

Les échos gréco-byzantins dans l'œuvre de Dante semblent extrêmement faibles à première vue. C'est à juste titre qu'on écarte l'affirmation de C. A. Trypanis au sujet de l'influence exercée par un traité byzantin sur le schéma moral de l'*Enfer* (allégation que de notre côté nous avions mise sous un signe d'interrogation dans un article récemment publié). L'on ne saurait, certes, retrouver dans l'œuvre de Dante des emprunts faits aux œuvres ascétiques byzantines imprégnées de platonisme et de néo-platonisme. Il conviendrait de les chercher plutôt dans ce que le savant italien appelle la « poesia teologale », c'est-à-dire dans le filon dionysiaque, quelque « occidentalisé » qu'il fût. Et ici, l'auteur note l'influence (échappée même à un P. Mandonnet, E. Gilson, M. Barbi) exercée par *De coelesti hierarchia*, surtout sur *Le Paradis*, respectivement par l'apport fourni à la caractérisation des troupes d'anges, faite par Dante, et à l'établissement du rapport intime qui relie ces troupes aux habitants des sphères célestes. A ceci s'ajoute la manière dont, marchant dans les traces de l'œuvre écrite par le grand écrivain oriental, notre poète fait usage de « i vari appellativi della Divinità ».

Par les données précises concernant les contacts de Venise avec la culture byzantine — exposées avec la clarté, l'érudition, la compétence si caractéristiques pour les contributions scientifiques de l'auteur —, par ce nouveau domaine de recherche qu'il signale aux chercheurs de l'œuvre dantesque et aux historiens de la culture médiévale (et surtout par sa conclusion que la dette du grand poète florentin vis-à-vis de la pensée byzantine s'avère d'une importance particulière, notamment par « i riflessi che esso ebbe su la civiltà » italienne), le professeur Agostino Pertusi a accompli une synthèse avec laquelle les recherches ultérieures entreprises en ce domaine devront compter.

Al. D.

IVAN PUDIĆ, *Rerum Illyricarum (libri) Ignjata Đurđevića* (Rerum Illyricarum (libri) par Ignjat Gjurgjević). Sarajevo, 1967, 346 p. (Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine. Djela, knj. XXVIII. Odjelenie istoriijsko-filološki nauka, knj. 16).

L'auteur, à la suite de patientes recherches d'archives et de bibliothèques, est parvenu à reconstituer le contenu du principal ouvrage d'Ignjat Gjurgjević, écrivain croate qui vécut entre 1675 et 1737 et déploya son activité à Raguse (Dubrovnik). Rédigé en latin, l'ouvrage est redevable à sa vaste érudition et se présente comme une synthèse historique et linguistique consacrée au S. E. européen dans l'antiquité, conçue selon les principes et les méthodes du temps. Son titre était le suivant : D. Ignatii Georgii Abbatis Melitensis *Rerum Illyricarum sive Rhacusanae Historiae pars prima in qua de veteri Illyrico vel de urbis Rhacusae progenitoribus agitur libris VIII.* A l'occasion de la discussion autour de la langue des anciens Thraces et des Gètes, Ignjat Gjurgjević parle des Roumains, de leur langue officielle, qui était le vieux slave, et de leurs relations commerciales avec Raguse. Le passage était resté inédit jusqu'à la parution du présent livre. Il mérite d'être reproduit (p. 184) : « Contra vero lingua Getica vetus, Thracia vel Sarmatica in usu et apud Moldavos sive Morovlachos sive Carabogdanos sive Moldovlachos, quae olim erat Getiae seu Daciae pars orientalis, imo Dioni Getarum propria regio ; imo etiam ex parte apud Valachos sive Ugrovlachos, qui corrupta adhuc Latino dialecto loquuntur, sed quorum voivodae sive praefecti, duces, proreges tanquam in honorem veteris linguae et primitivae Dacorum atque Getarum, diplomata sua ut plurimum Illyrica Sarmati-

caque lingua conscribant ; quin etiam in quo Valachico seu Romanensi sermone forte usi sunt, suum tamen nomen ac titulos Illyrico Slavicoque idiomate praemittant. Quae omnia nostri Ragusini negotiatores illarum regionum periti testantur, ut et ipsi Valachi, qui ad nostra loca frequenter veniunt. » Il ressort donc de cet extrait que son auteur connaissait les Moldaves sous quatre noms (Moldaves, Morovlaques, Karabogdans, Moldovlaques), et les Roumains du Sud sous deux noms (Valaques, Hongrovlaques), les uns et les autres étant conduits par des voévodes. Il notait aussi le fait que, tout en parlant une langue propre (Valachico seu Romanensi sermone), ils rédigeaient leurs actes officiels dans une autre langue (Illyrico Slavicoque idiomate) et entretenaient des relations commerciales avec Raguse, tantôt les Ragusains se rendant chez eux et tantôt les Valaques eux-mêmes allant dans les contrées où vivait l'auteur (ad nostra loca frequenter veniunt).

H. M.

TIT SIMEDREA, *Tiparul bucureștean de carte bisericească în anii 1740—1750* [L'impression du livre religieux à Bucarest entre 1740 et 1750], « Biserica Ortodoxă Română », LXXXIII/9—10, 1965, p. 845—942.

Etude très fouillée et fondée en partie sur de nombreux documents inédits reproduits en annexe (p. 921—942). L'A. met parfaitement en lumière le rôle très marquant du métropolite de Hongrovalachie Néophyte I[er], dit le Crétois, en souvenir de sa patrie d'origine. Il établit le monopole de l'église métropolitaine de Bucarest en matière d'impression, et aussi de censure, des livres ecclésiastiques, publiés en ce temps-là en roumain et en grec. Il montre comment les imprimeries plus anciennes, celle de l'école des Văcărești par exemple, furent englouties par cette décision du prince Michel Racoviță. Il étudie les conditions dans lesquelles on imprimait alors des livres à Bucarest, l'origine des typographes, la provenance des outils nécessaires à cette activité, l'importation du papier (Venise), etc. Parmi les documents qui complètent très utilement ce travail de longue haleine, il faut citer le chrysobulle en langue grecque de Michel Racoviță du 20 juillet 1742. Cet acte stipule en essence, avec force citations empruntées à Zonaras, Balsamon, etc., deux points essentiels. Premièrement le patriarche œcuménique est le seul en droit à faire des monastères qui lui sont dédiés en Valachie des stauropégies patriarcales : les autres patriarches n'ont droit qu'aux revenus des couvents dédiés à leurs sièges, de même qu'à certains honneurs liturgiques avec l'accord de l'évêque du lieu, conformément aux canons. Deuxièmement, le métropolite en charge, Néophyte, à qui incombait la garde des âmes du troupeau confié à ses soins, devra faire venir à l'église métropolitaine l'équipement typographique et la main d'œuvre nécessaire, ce qui lui facilitera l'examen des livres qui s'y imprimeront. Quant aux livres appelés à être publiés par les soins des autres imprimeries épiscopales du pays, ils devront avoir été examinés et approuvés au préalable par le métropolite en personne. Citons aussi le dossier relatif à un prêtre suspendu pour avoir imprimé et vendu des antimensia qu'il attribuait au métropolite Daniel, décédé. On encore les documents relatifs au salaire des typographes, au prix des matières premières utilisées pour les diverses opérations de l'impression, et, enfin, le prix de coût et de vente de certains livres (710 évangéliaires imprimés à la cathédrale métropolitaine de Bucarest revenaient à 1 leu et 30 paras l'exemplaire et se revendaient, non reliés, 5 lei et 5 paras pièce). L'érudit travail de Mgr. Simedrea aide à mieux connaitre certains aspects de la culture valaque au XVIII[e] siècle et nous rend davantage familière l'attachante figure de Néophyte le Crétois (1738—1753).

P. Ș. N.

ALEXANDRU DUȚU, *Mişcarea iluministă moldoveană de la sfirşitul secolului XVIII* [Le mouvement illuministe en Moldavie à la fin du XVIII[e] siècle], « Studii », 1966, 5, p. 911—928.

Par un travail de synthèse appliqué à une série de dates extraites des textes imprimés et des manuscrits ayant circulé en Moldavie dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, l'auteur trace le contour d'un mouvement culturel, d'influence spécialement française, qui se superpose au mouvement politique dirigé contre la domination étrangère. Les traductions sont faites directement de l'italien et du français, mais aussi à l'aide d'intermédiaires néo-grecs. La participation des boyards — patronnant une série de traductions—aux conspirations contre les princes phanariotes incite l'auteur à conclure que les versions roumaines de l'œuvre de Massillon et Fénelon se placent dans la littérature antidespotique de l'époque ; on marque le rôle joué dans ce mouvement par Léon Gheuca, Iordache Dărmănescu, Gherasim Clipa et autres. Les considérations concernant l'évolution de la « conscience orthodoxe » vers la « conscience nationale » sont particulièrement intéressantes. L'annexe comporte un fragment d'une anthologie de Léon Gheuca, parallèlement au texte original (extraits des *Pensées sur différens sujets . . . de feu M. Massillon,* 1751) et un fragment de la traduction roumaine d'un appel révolutionnaire français, dont l'original n'a pu être identifié jusqu'à ce jour.

En marge de cette étude, nous pourrions ajouter que dans le cadre de l'émulation culturelle de la fin du XVIII[e] siècle en Moldavie, il nous faut placer également une série de traductions intéressantes de l'historiographie universelle. L'on y remarque particulièrement *A tot de opştii istorie a lumii,* d'après une *Weltgeschichte* due à un historien de l'école de August Ludwig Schlozer, qui représente la première synthèse scientifique rédigée en langue roumaine, dans l'esprit rationaliste, de l'histoire de l'humanité depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1783 ; la traduction a circulé en deux manuscrits, datés de 1783 et de 1814. Gherasim Clipa, dont l'activité est largement évoquée dans l'article de Al. Duțu (p. 916), est également l'auteur d'une intéressante transposition (datée entre les années 1795 et 1800) de la monographie de William Robertson *The History of America* (1777), connue dans sa version grecque et éditée à Vienne, par George Ventotis en 1792—1793. On peut également identifier l'original de la *Taina francmasonilor* de l'abbé Prau (!), traduit par ce même Gherasim en 1787, dans la III[e] édition de l'ouvrage connu de l'abbé Gabriel Louis Calabre Peran (1700—1767), prieur à la Sorbonne, intitulé *Le secret de l'Ordre des Francs-Maçons . . .,* paru à Amsterdam en 1778.

P. C.

DINU C. GIURESCU et ANDREI PĂNOIU, *Feronerie veche românească* [Ancienne ferronnerie roumaine], București, 1967, 104 pages, 103 ill., résumés français, anglais, allemand et russe.

Malgré son ancienneté sur le territoire roumain et malgré les renseignements assez nombreux que nous ont gardés les documents, la ferronnerie n'a pas été étudiée systématiquement en Roumanie. Ce premier livre est le résultat de recherches très minutieuses sur tous les aspects concernant ce métier d'art, depuis la lointaine époque dace, à travers le moyen-âge et jusqu'au XIX[e] siècle. Les auteurs nous offrent non seulement des informations historiques, sociales, toute la terminologie du métier, mais aussi la description (forme, décor) des pièces les plus représentatives (clous, boucliers, broches, chenets, flambeaux, lustres, serrures, portes bardées) pour l'art de la ferronnerie dans l'antiquité et au moyen-âge. L'analyse du répertoire ornemental a permis aux auteurs de distinguer certains groupes stylistiques, les mêmes qui

sont spécifiques pour tous les arts appliquées en Roumanie. C'est ainsi qu'une fois de plus se confirme l'unité de cet art durant plus de cinq siècles (XV^e—XIX^e s.).

D'excellentes illustrations (dessins et photographies), complétées par la description détaillée de chaque pièce représentée sont en mesure de convaincre le lecteur non seulement de la variété inattendue de cet art apparemment modeste, mais aussi de sa beauté.

M.-A. M.

KELEŞ, RUŞEN, *Şehirleşme politikamlz ve Doğu Anadolu Bolgesi* [Notre politique d'urbanisation et l'Anatolie de l'Est]. Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi. Ankara Üniversitesi. Cilt XXI, Aralık 1966, n° 4, s. 17—44.

L'Anatolie de l'Est, avec ses 5 millions d'habitants, est l'une des régions les moins développées de la Turquie. Le processus de l'urbanisation s'y trouve également à un niveau assez inférieur et marque un rythme lent d'évolution. Le but poursuivi par la présente étude est d'exposer de façon concrète, appuyée sur des données statistiques, l'évolution de l'urbanisation dans cette contrée comparativement aux autres régions du pays et en corrélation avec les facteurs généraux du développement économique et social.

L'auteur entend par localités de type urbain les centres peuplés de plus de 10.000 âmes, selon les données fournies par le recensement de 1965. Le pourcentage de la population urbaine en Anatolie Orientale est de 17,2, alors que la moyenne pour l'ensemble de la Turquie s'élève à 28,3, marquant de sensibles oscillations d'une région à l'autre — 13,5 % dans le N. de l'Anatolie et 47,0 % dans la région de Marmara. La dynamique de l'urbanisation dans l'Anatolie de l'Est est relativement plus lente : au cours des 15 dernières années le pourcentage de la population urbaine s'est élevé de 10,8 à 17,2 ; pour l'ensemble du pays il est passé de 18,5 à 28,3.

La densité de la population y est beaucoup plus réduite — 25 habitants/km², par rapport à 41 hab./km² pour le pays tout entier. Le nombre des localités urbaines est proportionnellement de beaucoup inférieur — 29 sur un total de 178 pour toute la Turquie. Il n'y a que 5 villes en Anatolie Orientale qui comptent plus de 50.000 habitants, dont seulement 3 dépassent les cent mille. La population urbaine y est surtout concentrée dans les grandes villes (de plus de 50.000 habitants). La part qui revient à la région dans la totalité de la population urbaine du pays est de 10,3 % et dans la totalité de la population des grandes villes de 20,3 %.

Des calculs effectués pour la période 1965—1985 montrent que le décalage de l'urbanisation en Anatolie Orientale par rapport aux autres régions se maintiendra et même ira s'accentuant. En 1985 la population urbaine de la Turquie représentera 46,6 % du total de la population et le nombre des villes sera de 285. C'est la population des grandes villes qui croîtra le plus, passant de 65,8 % à 84,7 % du total de la population urbaine. L'Anatolie de l'Est comptera 41 villes, dont 15 de plus de 50.000 habitants. La population urbaine totale représentera 8,5 % et celle des grandes villes — 30,3 % par rapport aux indicateurs respectifs pour l'ensemble de la Turquie. Le phénomène de concentration de la population dans les grandes villes y sera plus prononcé.

L'un des principaux facteurs du processus d'urbanisation — la migration de la population des campagnes vers les villes — a de faibles effets dans l'Anatolie Orientale. Sur le total des habitants ayant quitté leur localité de naissance (en 1965), 25,1 % seulement se sont établis dans la région, tandis que le reste s'est dirigé vers d'autres régions du pays. La source de l'émigration est représentée ici par la ville dans une proportion plus forte que par le village.

Les causes principales du niveau et du rythme réduits que le processus d'urbanisation enregistre dans l'Anatolie de l'Est découlent du faible développement général de la région, phénomène qui détermine aussi les courants de migration.

L'action des facteurs économiques s'exprime à l'aide de plusieurs indicateurs, dont voici les principaux : le pourcentage de la population active non agricole est plus petit que la moyenne pour le pays (10,5 % en 1960) ; le revenu agricole par habitant est de 599 livres turques, tandis que pour le pays entier il est de 900 L. T. ; le nombre des paysans sans lots de terre représente 12,5 %, la moyenne pour l'ensemble du pays étant de 8,8 %. Le rythme faible de l'implantation des nouvelles entreprises ne permet pas l'absorption dans l'industrie des ressources humaines disponibles de la région, non plus que le développement du marché intérieur. Un indicateur synthétique calculé pour tous les aspects du développement situe l'Anatolie Orientale à un niveau de 67 % par rapport à l'indicateur général de la Turquie.

Le retard de l'Anatolie de l'Est se reflète également dans toute une série d'indicateurs sociaux, inférieurs au niveau moyen du pays : la proportion de personnes qui savent lire et écrire, le nombre relatif des élèves et du personnel enseignant, du personnel médico-sanitaire, la capacité et la qualité des services publiques, etc.

Les mesures appliquées au cours des années (intervalles 1923—1950, 1951—1960) en vue de développer les régions orientales n'ont pas donné les résultats escomptés. Les disproportions se sont maintenues et l'on n'a pas pu suivre une politique rationnelle d'urbanisation.

Comme l'initiative privée ne trouve pas de conditions favorables en Anatolie Orientale et comme elle ne pourrait pas permettre aux régions en retard de s'encadrer dans un développement coordonné pour l'ensemble de tout le pays, la seule solution qui demeure est d'adopter une politique générale d'Etat, prévoyant des actions spéciales en vue du développement prioritaire et de l'urbanisation de l'Anatolie Orientale.

Dans les plans quinquennaux de développement de la Turquie on doit inclure certaines mesures stimulatrices de nouveaux investissements : le bas prix des terrains à construire, des facilités de crédit, des réductions et exemptions d'impôt, l'amélioration des services publiques, l'assistance tehnique, etc.

L'existence de puissants centres urbains est considérée comme une condition du développement général de la région. Le chiffre idéal de la population d'une ville dans les conditions propres à la Turquie serait de 300.000 habitants. Dans de pareilles villes les indicateurs de l'activité économique, notamment la productivité du travail et le revenu net, atteignent leur niveau maximal. C'est pour accélérer le développement économique et le processus d'urbanisation dans les régions faiblement développées que les investissements doivent être stimulés et polarisés à dessein vers les centres urbains à situation optimale.

Les amples tableaux statistiques que renferme cette étude donnent au lecteur une image concrète de l'évolution et de la perspective du processus d'urbanisation et des phénomènes connexes aussi bien dans toute la Turquie que dans chacune de ses régions. L'annexe bibliographique fournit des indications sur les sources turques d'information, sources assez nombreuses, mais mal connues à l'étranger.

G.-C. C.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria Romîniei** (Histoire de la Roumanie), Ier vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; IIe vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; IIIe vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IVe vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini" des Landes Fogarasch im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.

AL. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitatea naţională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VI*, *2*, p. 187—390, BUCAREST, 1968

I. P. „Informaţia" — c. 5310

43456

LEI 30.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI - 1968

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest sectorul 1 str. I. C. Frimu 9 pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas depasser les limites de 25-30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI-1968

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VI 1968 Nº 3

SOMMAIRE

Page

Histoire économique et politique

FREDDY THIRIET (Strasbourg), Quelques réflexions sur les entreprises vénitiennes dans les pays du Sud-Est européen 395

EUGEN STĂNESCU, Byzantinovlachica, I · Les Vlaques à la fin du X[e] siècle — début du XI[e] et la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule Balkanique 407

Histoire des idées

ALEXANDRU DUȚU, « Le Miroir des Princes » dans la culture roumaine . . . 439

Histoire des langues

HARALAMBIE MIHĂESCU, Les éléments latins des « Tactica-strategica » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec, I 481

DAMIAN P. BOGDAN, « Letopiscțul de la Bistrița », la plus vieille des chroniques roumaines — Sa langue 499

Notes brèves

Sur la date de la lettre de Neacșu de Cîmpulung (1521) (*Matei Cazacu*) ; Un épisode des guerres de Byzance contre les Slaves et les Avares, au début du VII[e] siècle (*E. Frances*) 525

Chronique

FRANCISC PALL, Deuxième Conférence d'Études Albanologiques (Tirana, les 12—18 janvier 1968) 531

Comptes rendus

AGATHIAE MYRINAEI, Historiarum libri quinque (*H. Mihăescu*) ; I. K. HASIOTI, Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί (Μελισσουργοί) (16ος—17ος αἰ) [Makarios, Theodoros et Nikiphoros les Mélissènes (Mélissourgues), (XVI[e] — XVII[e] s.)] (*N. Ș. Tanașoca*) ; CONSTANTIN C. GIURESCU, Istoria Bucureștilor din cele mai vechi timpuri pînă în zilele noastre [Histoire de Bucarest des temps les plus anciens jusqu'à nos jours] (*Paul Cernovodeanu*) ; CHARLES ASTRUC et MARIE-LOUISE CONCASTY, Catalogue des manuscrits grecs. Troisième partie. Le supplément grec (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*) 537

PAULINE JOHNSTONE, The Byzantine tradition in church embroidery (*Maria-Ana Musicescu*) 546

Notices bibliographiques 549

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ENTREPRISES VÉNITIENNES DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN[1]

FR. THIRIET

Dans les articles que le grand N. Iorga consacrait, il y a plus d'un demi-siècle, à la politique vénitienne en Mer Noire, l'un des mobiles essentiels de cette politique était bien mis en évidence : la nécessité de maintenir ouverte la navigation vers les Détroits et en Mer Majeure, moins pour des raisons de prestige que pour des raisons de ravitaillement en grains. Pour importantes que fussent devenues les ressources en céréales des territoires romaniotes, de la Crète surtout, il importait de disposer sans entrave des facilités offertes par les ports du Bas-Danube, du Dniestr et de Crimée[2]. Ce fait posé, qui demeure incontestable, il est nécessaire d'examiner la portée précise des interventions de Venise au-delà des Détroits comme en deçà, en Mer Noire comme en Mer Egée. Un tableau d'ensemble peut révéler mieux la place tenue par chaque secteur territorial. Une telle recherche s'inscrit parfaitement dans les perspectives ouvertes par les travaux de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen. Elle rejoint certaines des données offertes par le bel article de P. Simionescu sur le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine[3]. Il s'agit de saisir l'unité du monde balkanique et, pour nous, de voir comment

---

[1] Je reprends ici, sans le modifier au fond mais en le complétant sur certains points, l'essentiel de la conférence que j'ai eu le plaisir de prononcer, le 4 avril 1967, à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Qu'il me soit permis de remercier encore une fois tous ceux qui m'ont si amicalement reçu en Roumanie. En citer quelques-uns reviendrait à en oublier beaucoup. C'est dire la chaleur de l'accueil et le souvenir qu'il me laisse.

[2] N. Iorga, *Veneţia în Marea Neagră*, in *An. Ac. Rom.*, t. XXXVI (1914), pp. 1043–1118. V. notamment l'art. sur *Dobrotici*, pp. 1043–1070.

[3] Paul Simionescu, *Le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine*, in « Revue roum. d'Histoire », 1966/5, Mélanges, pp. 845–864.

Venise a tenté de le pénétrer, là de le dominer, ici de le contrôler. Travail modeste : nous ne voulons pas reprendre l'histoire des Balkans au moment où les forces byzantines déclinantes s'affaissent sous les coups systématiques des Turcs Ottomans. Ces événements sont connus pour la plupart, correctement analysés et, si de nouvelles enquêtes dans les archives vénitiennes, génoises, voire espagnoles peuvent apporter des précisions intéressantes, les travaux de N. Iorga, déjà cités, ou ceux de G. Brătianu [4] ne sont pas fondamentalement ébranlés.

Plus exactement nous voudrions évoquer moins les aspects de la politique balkanique de Venise que ses raisons. Certes, on a beaucoup discuté autour de celles-ci, en partant de points de vue souvent discutables parce qu'extérieurs au point de vue vénitien. C'est ainsi que, exaltant l'unité chrétienne et l'importance du combat pour la foi, on dénonçait l'égoïsme vénitien, la plasticité de la diplomatie de la Commune, oscillant des Byzantins aux Turcs ; ou bien, affirmant sans mesure le primat des intérêts commerciaux, on louait le réalisme vénitien. Cette seconde tendance, assez en honneur dans l'historiographie italienne, est évidemment plus proche de la vérité. Encore faut-il tenir compte de la portée exacte des moyens dont disposait la Commune. Au treizième siècle et encore au siècle suivant, ces moyens sont encore bien réduits. Petite cité sans arrière-pays, relativement peu peuplée (quelque 50.000 habitants vers 1200, guère plus de 70.000 à la veille de la Peste Noire), cependant placée par le succès de la quatrième croisade à la tête d'un vaste empire insulaire aux lignes fort étirées, Venise ne peut que composer, sérier les difficultés et les résoudre les unes après les autres, courant au plus urgent. Si réalisme il y a, il est donc avant tout dans une très lucide conscience des moyens, au fond médiocres. Mais il est aussi dans l'importance que les Vénitiens attachent aux impératifs économiques : ceinturés aux abords des lagunes par des puissances italiennes hostiles, Carrare de Padoue, Scaliger de Vérone, Patriarche d'Aquilée et petits seigneurs du Frioul, les Vénitiens vivent du trafic maritime. Truisme, dira-t-on, mais il faut prendre garde que les Vénitiens ne recherchent pas seulement le profit sur mer ; d'une façon plus nécessaire et contraignante, ils y quêtent le pain quotidien, l'huile, les vins indispensables à leur vie et à celle de leurs proches. Jusqu'au début du quinzième siècle, la précarité des ressources continentales, au

---

[4] Avant tout, *Recherches sur le commerce génois en Mer Noire au XIII[e] siècle*. Paris, 1929. Cet ouvrage, riche d'intérêt pour la seconde moitié du treizième siècle, a mis bien en évidence l'importance frumentaire des pays riverains de la Mer Noire pour les cités italiennes. V. aussi la *Cronique des Veneciens*, par Martin da Canal, éd. Archivio storico ital , t. VIII, pp. 231—707, accompagnée de notes, pp 709—766, et d'une traduction italienne ; on lira notamment les pp. 648—651.

pouvoir de seigneurs généralement peu amicaux, oblige les Vénitiens à transporter d'outre-mer la majeure partie de leur nourriture.

Par suite, le but principal de la politique vénitienne dans les pays du Sud-Est européen, précisément riches en céréales, en vins, en huile, mais en bois et en métaux également, est d'obtenir, puis de conserver le libre accès à des territoires si précieux. Au demeurant, la Commune a toujours regardé, au-delà de son « Golfe », vers ces régions. Cette longue familiarité vient des liens qui ont longtemps attaché les sujets vénitiens à leur souverain, le basileus de Byzance ; elle s'est affermie à la faveur des privilèges obtenus dans l'Empire byzantin des Comnènes. C'est au douzième siècle que l'activité des marchands vénitiens en Romanie byzantine s'est épanouie. Et les études récentes ont montré que l'intérêt de ces marchands allait aux produits alimentaires : les Voltani, les Stagnario, les Mairani achètent avant tout des grains, de l'huile, des vins forts et sucrés ; les opérations portant sur d'autres marchandises, comme le bois, l'alun, le coton ou la soie, sont beaucoup plus rares [5]. En dépit du ralentissement apporté aux affaires par le coup de force du basileus Manuel Comnène, en mars 1171, le réseau commercial vénitien en Romanie grecque était si ténu qu'il résista ; dès 1184, on constate que le mouvement des échanges a dépassé celui antérieur à la crise. Toutefois, la sécurité ne paraît pas suffisante aux marchands de Venise. C'est pour la rétablir et en bénéficier pleinement que les croisés vénitiens participent avec cœur à la déviation sur Constantinople, y rétablissent le prince légitime et, constatant que cette solution reste mauvaise, aident leurs alliés francs à créer l'Empire latin que, pendant près de soixante ans, ils feront vivre.

La guerre victorieuse de 1203—1204 n'a donc d'autre but, pour les Vénitiens, que de consolider leur emprise sur les marchés d'approvisionnement du Sud-Est européen. Le traité de partage (la *partitio*)[6] conclu entre les associés, barons francs et nobles vénitiens, devait faire des premiers les garnissaires chargés de défendre les Détroits et la Thrace, ainsi que la Macédoine et la Grèce centrale. Dans toutes ces régions, le réseau commercial vénitien avait été très solide au temps des basileis grecs ; il le redevient après 1204. Avantage précieux pour l'avenir, Venise dispose maintenant de la totale liberté d'accès à la

[5] F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Age* (XII[e] —XV[e] siècles), Paris, 1959, pp. 40—61 ; aussi Silv. Borsari, *Il commercio veneziano a Creta nel XII secolo*, « Riv. stor. ital. », 1964.

[6] V., en dernier lieu, l'article très solide et complet d'Antonio Carile, *Partitio terrarum imperii Romanie*, « Studi veneziani », VII (1965), pp. 125—305 (avec d'excellents index).

Mer Noire, que les empereurs byzantins avaient toujours refusée. Dans l'immédiat, la Commune ne s'intéresse guère à cet espace lointain [7]. En revanche, elle prend soin d'occuper toutes les îles grecques, notamment celles de la Mer Egée, soit directement, soit par ses patriciens (ainsi Marco Sanudo à Naxos et dans les Cyclades). Dès le mois d'août 1204, elle y adjoint la Crète, après avoir racheté les droits que Boniface de Montferrat avait sur la grande île. Ainsi, très vite, la Commune a constitué autour du Sud balkanique un vaste étau, dont les mâchoires enserrent la Grèce continentale, de Durazzo au Bosphore. Peu importe que des positions doivent être rapidement abandonnées, telle l'île de Corfou, telle encore la cité albanaise de Durazzo ; Venise a jeté son dévolu sur les points et les bases qui l'intéressent. Chassée, elle reviendra, parfois après deux siècles comme en Albanie.

Ce qu'il faut noter, c'est la détermination des Vénitiens que la précarité et la modicité de leurs moyens condamnent à l'essentiel. Délaissant pratiquement la Mer Noire, où leur action sera toujours assez secondaire, ils s'accrochent au triangle Constantinople-Crète-Iles Ioniennes ; par Nègrepont d'Eubée, ils surveillent la Béotie et l'Attique ; par les petites échelles qu'ils parviennent à conserver sur le rivage du golfe Pagésitique, plus tard sur celui du golfe Thermaïque (Phtéléon et Bodenitza ; Thessalonique et Kavalla), ils peuvent se ravitailler en Thessalie et en Thrace. Aucune de ces positions fortes n'est sérieusement ébranlée avant le milieu du quinzième siècle. En fait, il s'agit avant tout de bases commerciales, destinées à faciliter les échanges. Lorsqu'un point paraît sauter, Raguse en 1358, Thessalonique en 1383—1387 puis, à jamais, en 1429—1430, des relais sont organisés en retrait. Ainsi sont aménagés Corfou, avec son annexe de Butrinto, sur la terre ferme épirote, et toute l'île d'Eubée, dont la plus grande partie avait d'abord été abandonnée aux Terciers, seigneurs d'origine lombarde. Seulement au cours du troisième tiers du quinzième siècle le dispositif est entamé, par la chute de Constantinople, où les Ottomans font désormais payer les profits réalisés par les Vénitiens, puis par la chute de l'Eubée, en 1470, qui entraîne un déclin général du trafic vénitien en Grèce centrale. Pourtant, il importe de ne pas exagérer ce déclin. Venise a su rapidement border la péninsule balkanique de ses bases romaniotes et dalmates, construisant une digue littorale visant à bloquer les Turcs sur le continent. Ce blocus maritime est tout militaire et territorial ; il est si fermement bâti que les Turcs ne l'emporteront jamais totalement. Surtout, le blocus n'est jamais économique. A maintes

---

[7] *Romanie vénit.*, *op. cit.*, p. 100 : Soldaïa constitue alors le centre d'échanges le plus actif, d'où partent, vers 1260, les frères Polo, Niccolo, père de Marco, et Matteo, son oncle, pour se rendre en Asie centrale. Mais les Vénitiens demeurent peu nombreux en Mer Majeure.

reprises, nous constatons que les guerres elles-mêmes ne semblent pas avoir interrompu toutes les transactions, les limitant tout au plus. En somme, comme nous allons le voir, la chaîne romaniote a favorisé grandement le trafic et les bénéfices.

En dépit des crises, la valeur économique de l'Empire vénitien n'a cessé de se développer. Au regard de la durée, on peut parfaitement négliger certaines péripéties que les historiens d'autrefois ont souvent exagérées. Ainsi en 1261 : cette reconquête de Constantinople par les soldats de Michel VIII Paléologue ne fut ressentie qu'en raison de l'alliance gréco-génoise et des possibilités qu'elle paraissait offrir à la Commune rivale. On sait qu'en sept ans, les principaux privilèges vénitiens à Constantinople et à Thessalonique étaient retrouvés et affermis [8]. Les froissements d'amour-propre ne changent rien à cette réalité. Même si le podestat génois a conservé certaines prérogatives, le baile vénitien ne lui est pas inférieur en fait, surtout après 1320. Quant aux problèmes posés par la question de la citoyenneté vénitienne à attribuer, malgré les doléances des agents impériaux, à des Grecs venus des territoires sous juridiction vénitienne, ou encore à des métis latino-grecs (les Gasmules), ils demeurent mineurs. Les conflits qui s'élèvent à propos de la vente du vin ou des céréales ne sont pas plus graves. Après 1342, la Commune de Venise devient la grande protectrice de Byzance [9]. Au fond, le plus fort péril réside dans l'opposition opiniâtre de certaines communautés helléniques, en particulier de la résistance crétoise, redoutable au treizième siècle, encore dangereuse au XIV^{e} et capable d'unir, en 1363—1365, la plupart des archontes autochtones aux patriciens feudataires [10]. Mais ce n'est pas le lieu de revenir sur ces faits. L'intérêt est d'exposer les ressources offertes par l'Empire vénitien, fournisseur de bois, d'alun, de coton, de sucre, de vins et de céréales (*biade*), et qui ménage des voies d'accès faciles aux marchés du Levant et de Romanie. Au sein de l'ensemble, chaque port exerce une fonction bien déterminée : Chalcis-Nègrepont est un marché régional actif, pour les céréales et les toiles, ainsi que pour les bestiaux ; Candie a un rôle plus complexe, où le transit est essentiel, mais c'est aussi un entrepôt où d'avisés marchands savent emmagasiner les épices et les matières colorantes, dans l'attente d'une ascension des prix qu'ils s'ingénient à favoriser [11]. Le quartier vénitien de Thessalonique est

[8] Les chrysobulles de 1265, jamais ratifié, et de 1268, plus modeste mais qui sauvegardait les intérêts économiques de Venise. V. notre *Romanie vénit.*, *op. cit.*, pp. 147—150.

[9] *Ibid*, p. 167. Nous nous proposons de revenir un jour sur les différends gréco-vénitiens à propos du marché des grains (le προσφόριον).

[10] *Romanie vénit.*, pp. 173—175.

[11] Sur les fonctions du port de Candie, F. Thiriet, *Candie, place marchande dans la première moitié du XV^{e} siècle*, Κρητικὰ Χρονικά, XV (1961—62), t. II, pp. 339—352.

avant tout consacré à l'achat des grains macédoniens. Quant à Constantinople, son port demeure un grand centre de transit et un entrepôt pour les produits de la Mer Noire où le chanvre, les fourrures, l'alun pontique et les céréales dominent ; il s'y tient également un grand marché d'esclaves.

Tout ceci est connu. Mieux vaut considérer deux moments du trafic maritime vénitien. Nous choisirons les périodes 1330—1345, donc immédiatement avant la Peste Noire, et 1400—1410, donc la première décennie du XV^{e} siècle, marquée par le ralentissement de la conquête ottomane après la défaite de Bayezid par Timur (1402). On sait qu'il existe deux genres de navigation : une navigation assurée par des convois de grandes galées armées, que la Commune loue à ses patriciens, et une navigation libre de navires de tous tonnages, dits désarmés (*navigia disarmata*), allant et venant à leur guise et selon les hasards du fret. On suit très bien le premier trafic des convois armés ou *mudae*, puisque les registres du Sénat donnent les modalités de l'armement et le total atteint par les enchères (*incanti*) ; on ne peut qu'appréhender les mouvements de la navigation libre, en dépouillant les lettres commerciales et les actes des notaires ; il est évident que les navires privés, fort nombreux, transportent un tonnage beaucoup plus considérable [12].

Période 1332—1345. —

Si l'on tient compte des données offertes par les enchères des galées du voyage Romanie—Mer Noire (*galee Romanie et Tane*, la Tana) pour ces quatorze années, dont quatre sans trafic organisé (en 1334, 1335, 1337 et 1341), on a :

en valeur (montant des *incanti*) : 57.880 ducats d'or ;
en pourcentage [13] : 58% du trafic.

Le Sud-Est européen constitue donc encore un centre d'attraction pour les armateurs et les transporteurs, qui escomptent trouver là-bas des occasions de gain. La conjoncture est favorable : excellents rapports avec le basileus Andronic III (1328—1341), relations assez correctes avec les Tatars de Crimée, absence de tout conflit avec les Génois. Des places importantes sont précisément citées par Pegolotti dans son traité [14] : dans la Zagora ou Bulgarie, Asilo ou Anchialos, Varna, Vidin : plus au

---

[12] F. Thiriet, *Quelques observations sur le trafic des galées vénitiennes d'après les chiffres des incanti*, in *Studi in onore di Amintore Fanfani*, t. III, Milan, 1962, pp. 493—522.

[13] *Ibid.*, p. 506. Le pourcentage est exactement de 57,6% contre 42,4% aux galées de la *muda* du Levant (*galee Cipri et Armenie*, ici l'Arménie cilicienne avec le grand marché de Lajazzo).

[14] Francesco B. Pegolotti, *Pratica della mercatura*, éd. A. Evans, Cambridge-Mass., 1936, p. 42.

Nord, le centre actif, souvent cité, de Maocastro ou Maurocastro (Akkerman ou Cetatea Albă). Tous ces ports sont des points de collecte des grains, où viennent charger les navires vénitiens, généralement des navires privés d'un tonnage modeste. Beaucoup plus important, toutefois, apparaît le réseau égéen des échanges vénitiens. Il est très complet : à l'Ouest de la Mer Egée, de la Canée à Nègrepont-Chalcis, par les étapes de l'Archipel (Mélos, Andros, Carystos dans le sud de l'Eubée) ; puis de Nègrepont vers Volo et Thessalonique, avec des étapes à Oréos et à Phtéléon de Phthiotide. De nombreux navires privés circulent en permanence, y compris les mois d'hiver, à la recherche d'un chargement intéressant. C'est le vagabondage , le *tramp* qui consiste à toucher tous les ports, sur la foi de nouvelles transmises par les facteurs des hommes d'affaires. En Thessalie et en Macédoine, il s'agit de trouver des céréales, des chevaux, voire un peu de bois du Pélion ; en échange, les Vénitiens apportent des draps de l'Occident. Le trafic d'ensemble révèle une grande continuité et une relative sécurité de gains substantiels.

Ce trafic est cependant menacé après 1342 : la guerre de succession qui éclate à Byzance, peu après la mort d'Andronic III, est un facteur défavorable. Malgré la générosité de la Commune envers Jean V et sa mère, le mégaduc Apokaukos ne cesse d'importuner les résidents vénitiens à Constantinople ; les réclamations véhémentes présentées par les ambassadeurs de Venise à la cour byzantine se font toujours plus vives [15]. Peu après, le khan tatar Djani beg (Zanibech) prend des mesures destinées à entraver le commerce vénitien en Mer Noire. Bien entendu, les Génois de Péra accentuent leurs prétentions, torpillent un projet d'union élaboré entre les deux métropoles contre les empiètements du khan, et en viennent à intercepter les convois vénitiens à la sortie du Bosphore [16]. Ainsi les prix des blés montent beaucoup dans l'Empire romaniote et à Venise même. Cette ascension des prix établit la preuve de l'importance du trafic macédonien et pontique, compromis par les agissements d'Apokaukos, par les troubles thessaloniciens, enfin par les mesures du khan. La crise est d'autant plus cruelle que Venise se trouve aux prises avec les émirs d'Aydin et, pendant de longs mois, avec la révolte de l'archonte crétois Capsocalivi.

Malgré cette crise, il importe de souligner un trait majeur : le trafic de redistribution le long du rivage grec, de la Béotie à la Thrace, se maintient fort bien. Alors se déploie l'activité de marchands spécialisés comme Marco Baseio qui, avec ses facteurs, assure un courant continu d'échanges

---

[15] F. Thiriet. *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie* (= *Délib. Sénat*), t. I, n^os^ 153, 155, 156, 164.

[16] *Délib. Sénat*, I, n^os^ 145, 159, 162. 165, 167—169 et 180 ; aussi Tafel-Thomas. *Diplomatarium veneto-levantinum*, I, pp. 320—341.

entre Chalcis, Volo, Thessalonique et Kavalla, vendant des draps et des toiles, achetant des céréales. En outre, la Macédoine est atteinte par la voie continentale : un certain nombre de marchands vénitiens et ragusains sont signalés à Prizren, à Serrès [17]. Signalons, à titre d'exemple, le rôle de Francesco Spezier, Vénitien habitant Raguse (Dubrovnik) et que l'on voit très lié avec le consul vénitien de Thessalonique Francesco Soriano, de 1338 à 1343. Tous les renseignements pour cette période révèlent une crise frumentaire sérieuse, qui se prolonge jusqu'en 1346 [18].

Vers 1400—1410.—

Les premières années du quinzième siècle présentent un tableau différent en ce qui concerne le trafic organisé par l'Etat, à peu près analogue, bien que difficile à chiffrer, en ce qui concerne le trafic des navires privés. L'aire de protection impériale demeure la côte orientale de l'Hellade, ainsi que le littoral macédonien et thrace.

Les galées du trafic ont, au cours de ces treize ans (1400—1412), trouvé preneurs à bon prix. Mais l'intérêt se porte avant tout vers le Levant et l'Egypte. En effet, le convoi organisé ou *muda* d'Alexandrie, comprenant chaque année trois ou quatre galées, l'emporte avec 51% du trafic[19]. Et il convient de noter que le convoi est armé tous les ans, sauf en 1403. De même, la *muda* de Beyrouth, que doublent pourtant deux convois de coques destinées à charger les cotons, s'assure 27% du trafic armé. En revanche, les galées de Romanie n'attirent plus gu . es enchères : sur dix ans, puisque trois années n'ont pas vu d'enchères (1400, 1402 et 1405), le total des *incanti* n'atteint que 20.590 ducats d'or, soit 22 % du trafic armé. C'est dire combien l'espérance de gain a diminué dans les terres du Sud-Est européen et en Mer Noire [20]. La conjoncture est évidemment très défavorable : l'expansion ottomane se fait forte vers 1400 et Constantinople paraît devoir tomber sous les coups de Bayezid ; en Asie, la puissance offensive de Timur et les raids fréquents qu'il opère, de 1396 à 1402, constituent un grave danger pour les transactions. A cet égard, la victoire de Timur sur Bayezid à Ankara (juillet 1402) ne rétablit qu'imparfaitement la tranquillité nécessaire au commerce. C'est seulement en 1406, donc après la mort de Timur, que le montant des *incanti* pour les deux galées de Romanie approche à nouveau de 3000 ducats.

---

[17] B Krekić, *Dubrovnik et le Levant au moyen âge*, Paris, 1961, pp. 68—69.

[18] Ce serait, pensons-nous, un bon sujet d'études que l'examen minutieux de cette crise frumentaire qui frappe l'Europe méditerranéenne vers 1345—1347. Elle contribue à aggraver les effets de la Peste Noire.

[19] F. Thiriet, *Le trafic des galées...*, *op. cit.*, pp 511—516.

[20] Le nombre des galées armées n'a que peu d'importance ; les grandes galéasses équipées vers 1400 disposent d'une grande capacité, de 1000 à 1.500 *botte* chacune (800 à 1.100 tonneaux environ) ; un siècle plus tôt, la capacité d'une galée du marché ne depassait pas 600 à 700 *botte*, soit quelque 500 tonneaux à peine. Une *botta* = 0,754 t.

Difficile et, en tout cas, périlleux à travers les Détroits et en Mer Noire, le trafic reste assez paisible le long du littoral grec et dans le sud de la Mer Egée. Là, les Vénitiens sont chez eux. Bien plus, ils complètent leur réseau de comptoirs. En 1389—1392, ils organisent la base nouvelle de Nauplie, débouché du sel de l'Argolide. En outre, ils maintiennent à Thessalonique leur consul, qui gère les intérêts d'une importante colonie, tant sous l'occupation turque qu'après la reconquête byzantine, à l'automne de 1402. Les documents établissent l'activité des marchands vénitiens en Macédoine ; ils affirment la ténacité des consuls, la plupart appartenant à la famille gréco-vénitienne des Philomati. Plus que jamais, les navires privés joignent Chalcis à Thessalonique, emportant des toiles, des serges et des draps qui, livrés aux facteurs du grand port macédonien, sont redistribués au meilleur prix. En retour, les navires désarmés vénitiens chargent du blé, de l'orge et des bois. Et ce trafic, fort régulier, est d'autant plus rémunérateur qu'il s'accompagne d'un cabotage tout au long du littoral thessalien.

Dans le sud de la Mer Egée, la pacification à peu près complète de la Crète accroît de beaucoup les possibilités d'échanges. La grande île est mieux cultivée : de nouveaux terroirs sont ensemencés, même dans les zones élevées des massifs centraux (le Lassithi, Anopoli, une partie des Monts Blancs). Ainsi se développe la production des céréales et de la vigne. En même temps, des cultures plus rémunératrices mais plus exigeantes aussi, car il faut des sols riches et une main d'œuvre nombreuse, connaissent une extension considérable : la canne à sucre et le cotonnier surtout [21]. Et, si les ressources en bois paraissent diminuer, l'élevage crétois s'étend, accroissant ainsi les exportations des fromages, si appréciés en Italie. Les ressources traditionnelles de l'apiculture, la cire et le miel, fournissent un appoint à cette économie crétoise, de plus en plus diversifiée. Des lors, Candie et la Canée disposent d'un fret de retour important et précieux pour l'alimentation de la métropole. Ces ports s'organisent alors en grands centres de stockage, avec des magasins et des entrepôts nouvellement construits. Là s'accumulent les épices, en particulier le poivre et le gingembre, l'alun, les matières colorantes. A titre d'exemple, en 1408, le Sénat fait envoyer à Candie deux galées pour en ramener 810 *colli* d'épices (environ 400.000 kg). Et ces opérations de ramassage deviennent plus considérables à partir de 1420. La Crète tend à exercer, dans les échanges vénitiens, une fonction qu'elle n'avait pas remplie jusque-là [22].

[21] Je renvoie sur ce point à mon article sur les fonctions du port de Candie, *op. cit.*, Κρητ. Χρον., pp. 339—342.

[22] Notre *Romanie vénit.*, pp. 413—426.

Les témoignages paraissent à présent suffisants pour saisir l'importance des pays du Sud-Est européen pour les intérêts vénitiens. D'emblée s'est dégagé un fait : les Vénitiens ne sont vraiment actifs que dans les territoires où ils se sentent maîtres du jeu. Si animées qu'aient pu être les transactions avec la Mer Noire, de Maurocastro à Caffa et de la Tana à Trébizonde, elles n'ont jamais joué un rôle de premier plan. C'est qu'elles étaient trop aléatoires. En revanche se dégagent le rôle majeur de Candie et de Nègrepont-Chalcis, le trafic de cabotage entre ces deux ports et l'Archipel, la Thessalie, la Macédoine. Ce trafic revêt un caractère de continuité qu'affectent peu les vicissitudes politiques et les aléas de la conjoncture. Au quinzième siècle, la prospérité est à son comble. Les documents abondent pour la mettre en valeur : les livres de comptes d'Andrea Barbarigo, de Marino Badoer, des frères Cappello, des frères Bembo, de nombreuses lettres commerciales, en grande partie encore inédites [23] et, bien sûr, les archives publiques. Répétons-le : cette activité se déploie sans interruption notable, elle se poursuit sous la domination ottomane et, semble-t-il, pendant la guerre elle-même [24].

Plus que le trafic d'Egypte peut-être, le trafic égéen et circumhelladique exercé par les Vénitiens est le plus régulier qui soit. Vers la Syrie et l'Egypte ne vont guère que des galées en convois armés ou, encore, des coques également associées et naviguant de conserve. En Romanie, circulent de très nombreux navires privés, errants certes mais dont les patrons savent parfaitement ce qu'ils trouveront ici ou là. Nous pensons que cette familiarité et cette confiance à l'égard des lieux, du cadre et des hommes ont, en définitive, une importance essentielle. Plus que les autres peuples méditerranéens, plus que les Génois ou les Catalans, les Vénitiens aimaient se sentir chez eux. Alors que les Génois et les marins de la Couronne d'Aragon étaient, au fond, plus courriers et marchands que créateurs d'empire, les Vénitiens, plus stables sans doute, entendaient s'installer et exploiter tranquillement leur bien. La grande expansion océanique du XVI^e^ siècle allait le manifester plus encore. Les grands navigateurs qui découvrirent les terres nouvelles furent précisément surtout Génois, ou Aragonais, ou encore Portugais, très rarement Vénitiens. Même à l'époque qui nous a retenu, on constate que les Génois s'enfonçaient et agissaient plus en Mer Noire que les Vénitiens ; l'exception des frères Polo ne fait que confirmer cet aspect saisissant. Assurément, les Vénitiens sont des Médi-

---

[23] Nous songeons aux archives des Soranzo, assez éparpillées entre des fonds divers, *Miscellanea Gregolin*, *Miscellanea di pezzi non appartenenti ad alcun archivio*, dont le reclassement se poursuit lentement aux archives d'Etat de Venise.

[24] C'est, selon nous, la plus importante donnée que dégage la lecture des lettres écrites par les frères Bembo vers 1475—1493. V. notre article, *Les lettres commerciales des Bembo et le commerce vénitien dans l'Empire ottoman à la fin du XV^e^ siècle*, in *Mélanges offerts à A. Sapori*, Milan, 1957, vol. II, pp. 911—933.

terranéens et ce sont des marins. Mais ils sont aussi liés à la terre ferme ; leurs entreprises sont donc également continentales : relations avec la plaine padane, les pays alpins et ceux d'outre-Alpes (Allemagne, Pays-Bas), entreprises en Vénétie et en Lombardie, dans le Frioul, en Istrie, en Dalmatie. En Romanie même, les Vénitiens ont voulu occuper, se fixer : la Crète, les Iles Ioniennes, les côtes d'Albanie et de Dalmatie ont été annexées et exploitées. Il nous paraît fondé de dire que les Vénitiens agissaient et réagissaient comme des fondateurs d'empires, des coloniaux au sens moderne du mot, et non pas seulement comme des marchands.

BYZANTINOVLACHICA

I : LES VLAQUES À LA FIN DU X[e] SIÈCLE—DÉBUT DU XI[e] ET LA RESTAURATION DE LA DOMINATION BYZANTINE DANS LA PÉNINSULE BALKANIQUE

EUGEN STĂNESCU

Le plus ancien événement historique à propos duquel il est fait mention des Vlaques de la Péninsule Balkanique est celui relaté par l'historien byzantin Jean Skylitzès — dans la rédaction de George Kédrénos — , événement qui se situe au début du règne personnel de Basile II le Bulgaroctone, touchant les circonstances de l'insurrection connue dans l'histoire sous le nom de celle des quatre Comitopoules. Jean Skylitzès, jugeant nécessaire de préciser le destin de chacun des quatre frères — David, Moïse, Aaron et Samuel — tente d'expliquer comment ce dernier est devenu le seul maître du nouvel Etat bulgare, à la suite de la mort tragique des autres. Au sujet de David, il relate : « Mais de ces quatre frères, David est mort aussitôt, tué entre Castoria et Prespa et le lieu nommé les Beaux-Chênes, par des Vlaques voyageurs »[1], après quoi Skylitzès passe aux autres frères, à Moïse, tué alors qu'il assiégeait la ville byzantine de Serrès, puis à Aaron, exécuté par les Bulgares eux-mêmes pour avoir tenté de négocier un accord avec les Byzantins. Il apparaît ainsi dès l'abord que l'événement qui nous intéresse n'est pas mentionné isolément, mais fait partie d'un contexte essentiel pour la

[1] Skylitzès, C.S.H.B., Bonn, 1939, II. p. 435 : « τούτων δὲ τῶν τεσσάρων ἀδελφῶν Δαβὶδ μὲν εὐθὺς ἀπεβίω ἀναιρεθεὶς μέσον Καστορίας καὶ Πρέσπας καὶ τὰς λεγομένας Καλὰς δρῦς παρά τινων Βλαχῶν ὁδιτῶν . . . ». Ce passage a été cité comme première mention sur la présence des Vlaques dans la Péninsule Balkanique, pour la première fois, par W. Tomaschek, dans *Über Brumalia und Rosalia nebst Bemerkungen uber das bessische Volkstum*, dans « Sitzungsberichte der Philosophisch-Historischen Klasse der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften », tome 60 (1868), p. 401, fait que soulignent tant R. Roesler, dans *Romanische Studien. Untersuchungen zu älteren Geschichte Romäniens*, Leipzig, 1871, p. 107, que J Jung, dans *Romer und Romanen in den Donaulandern. Historisch-ethnographische Studien*, Innsbruck, 1877, p. 211.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 407—438, BUCAREST, 1968

compréhension des événements successifs qui ont abouti à la formation de l'Etat de Samuel.

Nous avons tenu à préciser qu'il s'agit du plus ancien événement en rapport avec les Vlaques de la Péninsule Balkanique, et non de la plus ancienne mention, car l'histoire de Skylitzès a été écrite un siècle environ plus tard et entre temps — c'est-à-dire à partir de la fin du XI^e siècle — il est apparu, dans les sources documentaires ou narratives, d'autres mentions concernant les Vlaques, antérieures à l'œuvre de Skylitzès et, effectivement, les plus anciennes comme telles [2]. Mais si l'on veut reconstituer l'entrée en scène des Vlaques dans l'histoire de Byzance et les circonstances de leur développement, on doit adopter comme jalons chronologiques non pas les dates des mentions, mais celles des événements auxquels ces mentions se réfèrent, indifféremment de l'ordre chronologique des sources. Ainsi donc, le problème qui se pose au sujet de l'histoire des Vlaques de la Péninsule Balkanique est de savoir si — sur la base des sources — les débuts de cette histoire peuvent ou non être assignés à la fin du X^e siècle, s'ils peuvent ou non être mis en rapport avec la guerre byzantino-bulgare qui, au bout d'un demi-siècle (968—1018), prendra fin par la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule tout entière et le rétablissement de la frontière du Danube.

En ce qui concerne les données que nous venons de mentionner, il convient en premier lieu de rapporter le passage de Skylitzès à la réalité historique. Qu'y a-t-il de vrai dans la relation de cet événement ? S'agit-il d'un simple épisode dans la succession d'événements qui ont constitué la guerre byzantino-bulgare de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle, ou, au contraire, projette-t-il une lumière plus intense sur ce chapitre si intéressant de l'histoire des Balkans ? Une telle analyse est d'autant plus nécessaire que la concordance entre l'épisode qui nous intéresse et la réalité historique peut être mise en doute, vu la contradiction qui existe entre la tradition écrite byzantine, contemporaine des événements que nous venons de rapporter, et celle bulgare, qui leur est postérieure :

---

[2] Cf., dans ce sens, Dimitrie Onciul, *Tradiţia istorică în chestiunea originilor române* [La tradition historique dans la question des origines roumaines], dans *Opere complete, I. Originile Principatelor Române* [Œuvres complètes, I. Les origines des Principautés Roumaines]. Bucarest, 1946, p. 326, qui montre clairement que le chrysobulle de 1020 de l'empereur Basile II pour l'archevêché d'Ochrida, d'après lequel, parmi les ressortissants de cet archevêché se trouvaient aussi « les Vlaques de toute la Bulgarie », en est la première mention historique. En échange, G. Brătianu adopte comme critère pour l'établissement de l'ordre chronologique des mentions l'ancienneté de l'événement relaté ; aussi le chrysobulle de Basile II ne représente-t-il pour lui que la quatrième mention des Vlaques dans la Péninsule Balkanique, voir *Tradiţia istorică despre întemeierea statelor româneşti* [La tradition historique au sujet de la fondation des Etats roumains], Bucarest, 1945, p. 56. Certaines considérations au sujet du même problème, aussi chez Eugen Stănescu, *Les Mixobarbares du Bas-Danube dans les textes byzantins du XI^e siècle*, dans « Nouvelles Etudes d'Histoire », III, Bucarest, 1965, p. 49.

selon cette dernière, non seulement David, la soi-disant victime des Vlaques, n'aurait pas été tué par ceux-ci, mais, après un règne de quelques années, il aurait abdiqué et, poussé par sa piété, se serait retiré dans un couvent [3].

A cause de cette contradiction, les historiens plus anciens ont eu tendance au début à ne pas prendre en considération ce passage de Jean Skylitzès ou à ne lui accorder que peu de crédit, le plaçant sous le signe du doute et lui déniant toute valeur probatoire quant aux débuts de l'histoire des Vlaques dans la Péninsule Balkanique [4]. Une attitude aussi sévèrement critique et qui risquait de paralyser toute tentative de faire progresser l'étude du problème n'était guère justifiée à l'égard de Skylitzès (même dans la rédaction de Kédrénos), cet auteur étant connu pour l'exactitude des détails qu'il rapporte ; du reste, pour les événements de la fin du Xe siècle et du début du XIe siècle, il se fondait sur l'ouvrage contemporain consacré au règne de Basile II par l'évêque Théodore de Sébasteia, auteur en mesure d'avoir une connaissance sérieuse des faits [5]. Le passage de Skylitzès doit, par conséquent, être pris en considération et, en premier lieu, nous tâcherons d'analyser les éléments du passage susceptibles de déterminer le temps, le lieu et les circonstances où se situe l'épisode vlaco-bulgare du meurtre de David.

Détermination du temps. Ce problème soulève des difficultés par le fait que la narration de Skylitzès ne respecte pas toujours l'ordre chronologique des événements. Le passage qui nous intéresse doit donc être examiné à la lumière du contexte général des événements parmi lesquels il figure, et cela d'autant plus que ce n'est peut-être pas sans raison que Skylitzès le mentionne à cette place. On peut, dans ce problème, distinguer trois corps de données. Le premier révèle que « lors de »ἅμα la mort

---

[3] Une opinion représentative pour cette tradition est celle de Paisie Hilandarski lequel, au XVIIIe siècle, dans son *Histoire*, a interprété des informations puisées dans des sources plus anciennes : « Но въ време Бъсилия Порфирогенита паки отложили ся болгари от греци. И поставили на црства Двида, сына Комистополова. Но Двид мало нечто пребилъ на црство — оставилъ престолъ и приня̀лъ иночески чинъ. И тако скончалъ бгу угодно и сто житие. По преставление его имеялъ мощи нетлени», Sofia. 1961, p. 84. Pour la tradition écrite bulgare sur ce problème, voir Mathias Gyóni, *Skylitzès et les Vlaques*, dans « Revue d'Histoire Comparée», XXV (1947), Nouvelle Série, VI, n° 2, pp. 163–164.

[4] Un auteur caractéristique pour cette position est G. Murnu, qui dans *Cînd și unde se ivesc românii întîia oară în istorie* [Quand et où l'on rencontre pour la première fois les Roumains dans l'histoire], dans « Convorbiri Literare», XXXIX (1905), pp. 101–102, dit au sujet de ce passage : « Il ne peut absolument pas servir de point de départ pour l'histoire des Roumains ; non seulement il ne s'appuie sur rien historiquement, mais il est hésitant et peu clair sous le rapport chronologique, topographique et ethnographique.» A cet égard, G. Murnu a été en bonne mesure influencé par Gustave Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, I, Paris, 1896, pp. 605–606, qui a cherché à mettre en valeur la tradition historique bulgare.

[5] B. Prokič, *Die Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes codex Vindobonensis hist. gr. LXXIV*, Diss. München, 1906, pp. 23–24 ; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Berlin, 1958, p. 336.

de l'empereur Jean Tzimiscès, les quatre Comitopoules — c'est-à-dire les fils du comte Nikola[6]—prirent possession des régions bulgares qui avaient été occupées par les Byzantins [7]. Cette prise de possession a-t-elle eu lieu pour toutes les régions bulgares ou seulement pour celles de l'Est? Certains historiens considèrent, en effet, qu'en 971 la domination byzantine consécutive à la victoire de l'empereur Jean Tzimiscès ne se serait pas étendue à la Bulgarie occidentale et à la Macédoine, où il se serait formé un Etat bulgare indépendant, point de départ du futur empire de Samuel. Ce point est encore controversé [8]; d'ailleurs il ne concerne notre propre problème que tangentiellement et à un seul point de vue, sur lequel nous reviendrons. Ce qui demeure valable, c'est que ce premier corps de données peut être daté de façon précise, puisqu'il se rattache à la mort de Tzimiscès, laquelle a eu lieu en 976.

Le second corps de données se réfère à la fuite de Constantinople des deux tzars légitimes Boris et Roman, fils de Pierre et petits-fils de Siméon, faits prisonniers et déposés par Jean Tzimiscès au cours d'une cérémonie conçue comme une mise en scène pour marquer la fin *de jure* de l'Empire bulgare. Les deux fugitifs essayèrent d'enrayer l'influence croissante des Comitopoules, mais en vain : Boris fut tué par un Bulgare qui le prit pour un Byzantin à cause de son habillement, cependant que Roman dut finalement renoncer à toute action et retourner d'où il était venu [9]. Ce second corps de données ne peut être daté de manière précise, les dates proposées variant entre les années 976 et 980 [10].

Le troisième corps de données se référant au sort des quatre Comitopoules et, en premier lieu, à l'épisode concernant David, l'aîné des frères,

---

[6] C'est un fait bien établi aujourd'hui que le père des Comitopoules fut Nikola, et non pas Chichman, comme le croyaient les historiens plus anciens; voir la discussion chez W. Zlatarski, История на българската държава през средните векове, Sofia, 1927 II, p. 637.

[7] Skylitzès, II, pp. 434—435.

[8] Le point de vue principal de la théorie selon laquelle Jean Tzimiscès a conquis toute la Bulgarie et donc il n'y a eu formation d'un Etat bulgaro-macédonien ni en 969, après la mort du tzar Pierre, ni en 971, après la victoire sur le Danube du basileus byzantin, a été exposé par D. N. Anastasijević, *L'hypothèse de la Bulgarie Occidentale*, dans *Recueil Théodore Ouspenski*, Paris, 1930, pp. 20—26 Ce point de vue a été soutenu de nouveau derrièrement dans *Istorija Narodov Jugoslavija* [Histoire des peuples de Yougoslavie], Belgrade, 1960, t. II, p. 276. Le point de vue principal de la conception selon laquelle un Etat bulgare occidental aurait commencé à se former en 969 dans la région macédonienne, processus qui n'aurait pas été influencé par la victoire de 971, a été exposé par W. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 640—644. Cette thèse a été reprise récemment par D. Angelov, dans *История на Византия*, Sofia, 1963, pp. 88—89 G. Ostrogorski, dans *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3e éd., Munchen, 1963, pp. 250—251, note 2, formule une opinion modérée, à savoir qu'entre 971 et 976 il aurait existé dans la région macédonienne une domination nominale des Byzantins, mais non appuyée par une occupation militaire. Dernièrement, J. Ferluga, dans *Le soulèvement des Comitopoules*, «Zbornik Radova Vizantološkog Instituta», Belgrade, IX (1966), pp. 75—84. soutient qu'il n'a existé qu'une seule révolte des Comitopoules, celle de 976.

[9] Skylitzès, II, p. 435:

[10] Voir la discussion sur cette datation chez W. Zlatarski, *op. cit.*, II, p. 639 et chez D. Angelov, *op. cit.*, II, p. 90.

adopte dans sa partie initiale l'expression « aussitôt » εὐθὺς (sous-entendu : « après cela »). Mais aussitôt après quoi ? Après la prise du pouvoir par les Comitopoules en 976 — cas où le début du troisième corps de données se rattacherait à la fin du premier —, ou aussitôt après la fuite en Bulgarie de Boris et de Roman — cas où le début du troisième corps se rattacherait à la fin du second ? Etant donné que le second corps de données semble avoir été intercalé dans le récit et qu'il rompt la rigueur de l'enchaînement chronologique — fait qui n'a rien d'étonnant de la part de Skylitzès, dont les informations sont assez sûres mais ne respectent pas toujours la succession dans le temps —, étant donné aussi que dans un manuscrit de la chronique de Skylitzès (Vindob. hist. 74 (S. XII—XIV), ff 1r — 106v), on trouve, ajoutée à l'expression « aussitôt », l'expression « aussitôt après la révolte » εὐθὺς τῆς ἀποστασίας[10a], le rapport chronologique de succession entre l'épisode du meurtre de David et la prise du pouvoir par les Comitopoules paraît évident, ce qui explique l'accord général des historiens pour la date de 976 [11]. Il subsiste pourtant un léger doute, dont certains historiens plus anciens se font l'écho [12] et qui nous oblige, avec toute la réserve qui s'impose, à nous demander si l'épisode du meurtre de David ne doit pas être placé après la fuite des deux fils du tzar Pierre, soit que le dernier corps de données se rattache au second, soit même qu'il fasse suite au premier, mais après un certain délai et non pas « aussitôt » après la prise du pouvoir par les Comitopoules. Suivant cette interprétation, la contradiction entre les traditions écrites byzantine et bulgare s'atténue ; les dates, qui selon l'une se rattachent à la mort de David et selon l'autre à son abdication, se rapprocheraient, la seule différence essentielle entre les deux traditions étant la manière dont David a fini sa vie : tué ou retiré dans un couvent ? [13]

Détermination du lieu. Dès les premières discussions sur ce problème, l'auteur qui a signalé pour la première fois l'importance de la mention a proposé deux hypothèses quant à la localisation de l'épisode qui nous intéresse : la localité de Biklista, située entre Kastoria et Prespa, dans un défilé montagneux, ou peut-être le village de Vlachokleisura, non loin de Kastoria [14]. Ceux qui se sont occupés du problème sitôt après la découverte de

---

[10a] B. Prokič, *op. cit.*, p. 28. Sur l'importance de cette variante, voir M. Gyóni, *op. cit.*, p. 164.

[11] Voici quelques exemples de cet accord des historiens : R Roesler, *op. cit.*, p. 107 ; C. Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 217 ; P. Hunfalvy, *Die Rumanen und ihre Anspruche*, Wien, 1883, p. 261 ; A. D. Xenopol, *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885, p. 40 ; P. Mutafciev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, p. 79 ; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 166 ; Th. Capidan, *Macedoromânii* [Les Macédo-Roumains], Bucarest, 1942, p. 152.

[12] G. Schlumberger, *op. cit.*, t. I, pp. 599—606.

[13] Paisie Hilandarski, éd. cit., p. 84.

[14] V. Tomaschek, *op. cit.*, p. 401.

la mention, lors des premières discussions à son sujet, ont opté en général pour la première hypothèse, celle de la localisation de l'épisode à Biklista, Vlachokleisoura leur paraissant trop en dehors du chemin reliant Kastoria à Prespa [15]. Cette localisation paraît être la bonne, surtout à la lumière de la correction du texte opérée par le manuscrit mentionné plus haut, qui relève que l'expression καὶ τὰς λεγομένας Καλὰς Δρῦς est dépourvue de sens et que, au lieu de καὶ, il aurait dû y avoir εἰς τὰς, ce qui confèrerait à toute la localisation un sens plus clair et plus précis, la phrase devenant : « Εἰς τὰς λεγομένας Καλὰς Δρῦς entre Kastoria et Prespa, aux Beaux-Chênes » [16]. La localisation proposée se justifie aussi par sa proximité de la grande voie commerciale du temps, plus ou moins la même que la célèbre Via Egnatia de l'Antiquité [17].

Cette localisation est également confirmée par le fait qu'elle est comprise dans la région gouvernée directement par David, dans le cadre d'une espèce de confédération des quatre Comitopoules, laquelle a existé jusqu'au moment où Samuel, l'unique survivant, fut devenu seul maître des régions gouvernées auparavant par les quatre frères. Le territoire gouverné par David comprenait, semble-t-il, le sud-est de la Macédoine, entre les cours inférieurs de la Bistrița et du Vardar, s'étendant jusqu'au voisinage de la zone de Salonique et ayant comme centre principal Bodena ou Moglena. En tant que l'aîné des quatre frères, c'est certainement dans le territoire de David que se trouvait le siège de l'archevêque-patriarche bulgare [18]. A propos de l'étendue de ce territoire, il faut revenir — parce qu'il s'y rapporte directement, ainsi que nous l'avons déjà noté — sur le problème de la date à laquelle a eu lieu la révolte ou les révoltes des Comitopoules. En effet, si une révolte couronnée de succès avait eu lieu en 969, suivie de la constitution de l'Etat confédéral des quatre frères, l'épisode de 976 serait peu vraisemblable, car après 7 à 8 ans l'autorité de David aurait dû être assez bien assise et les routes assez sûres pour qu'il ne risquât pas de tomber dans une embuscade, d'autant plus qu'il ne circulait certainement pas sans une puissante escorte. C'est pourquoi il est plus probable que la révolte victorieuse, suivie de la constitution de l'Etat confédéral des quatre Comitopoules, n'a eu lieu qu'en 976 ; dans ce sens, l'épisode décrit par Ioan Skylitzès peut être assigné à la période initiale de la formation de cet Etat, lorsque la situation était encore confuse et les

---

[15] J. L. Pič, *Über die Abstammung der Rumänen*, Leipzig. 1880, p. 55 ; Hunfalvy, *op. cit.*, p. 61.

[16] Prokič, *op cit.*, p. 28 ; M. Gyóni ; *op. cit.*, pp. 165—166. Voir également N. Iorga, *Istoria Romînilor din Peninsula Balcanică* [Histoire des Roumains de la Péninsule Balkanique], Bucarest, 1919, pp. 13—14 et id., *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 70, qui explique ingénieusement cette toponymie par le système défensif caractéristique des Roumains consistant à élever des fortifications par l'entassement de troncs de chêne.

[17] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 168.

[18] W. Zlatarski, *op. cit*, p. 640.

forces en présence n'étaient pas encore fixées de façon certaine et capables de ce que nous pourrions nommer une option définitive.

Le fait que la même source mentionne un nom de lieu authentiquement vlaque — la localité Κιμβαλόγγος, qui représente la transcription en grec du terme vlaque « Campulung » ou « Campolong » et à proximité de laquelle Basile II remporta le 24 juillet 1014 la victoire décisive sur l'armée de Samuel [19] — ne permet pas de considérer comme fortuite la mention de Skylitzès concernant les Vlaques. En définitive, indifféremment de la localisation précise de l'épisode — les recherches principales à cet égard semblent s'être fixées sur le défilé proche de la localité de Klidi (dans le même passage de Skylitzès il est question aussi d'un Κλειδίον, près de la rive occidentale du cours inférieur de la Strouma [20]) — le terme toponymique employé atteste l'existence d'établissements stables d'une population qui n'était là ni depuis peu de temps, ni par hasard [21].

Détermination des circonstances. Ce problème est, lui aussi, assez confus, du fait de l'épithète ὁδιτῶν choisi pour qualifier les Vlaques qui ont tué David. Or, selon toutes les probabilités, dans le langage des textes byzantins ce terme paraît être un ἅπαξ λεγομένον [22].

Que peuvent donc être ces ὁδῖται et pourquoi l'écrivain byzantin a-t-il cru devoir recourir à ce terme complètement inusité pour désigner les Vlaques de l'épisode de 976 ? On est frappé, à cet égard, par la variété des interprétations proposées pour la traduction de cet épithète : « vagabonds » [23], « malfaiteurs » ou « individus isolés » [24], « vadrouilleurs » [25], « voyageurs » [26], « nomades » [27] », « pâtres nomades » [28], « passants » [29], « réfugiés » [30]. Un tel flottement n'était pas fait pour élucider le sens véritable du terme. Aussi, la solution la plus logique, parce que

---

[19] Skylitzès, II, p. 457 : εἰδὼς οὖν ὡς ἔθος ἀεὶ τῷ βασιλεῖ διὰ τοῦ λεγομένου Κίμβα Λόγγου καὶ τοῦ Κλειδίου ποιεῖσθαι τὰς διελεύσεις... »; V. Tomaschek, *op. cit.*, p. 401 ; R. Roesler, *op. cit.*, p. 108 ; J. L. Pič, *op. cit.*, p. 59 ; M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 170–171.

[20] M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 172–173.

[21] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 174.

[22] Ce terme ne figure pas dans les dictionnaires de Du Cange et de Sophoclès. On le trouve, en échange, dans les dictionnaires de grec classique, avec les traductions suivantes : M. A. Bailly, p. 1351, « qui voyage, voyageur »; H. G. Liddel, R. Scott, H. St. Jones, p. 1198, « wayfarer, traveller ». Le Μέγα Λεξικὸν τῆς Ἑλλενικῆς Γλώσσης, t. II, Athènes, p. 136), s. v. ὁδῖτης ne donne pas des précisions sur le sens des textes byzantins.

[23] R. Roesler, *op. cit.*, p. 107.

[24] J. L. Pič, *op. cit.*, pp. 54–55.

[25] P. Hunfalvy, *op. cit.*, p. 266.

[26] B. P. Haşdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, Introduction, p XXXI.

[27] A. D. Xenopol, *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885, p. 40.

[28] G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind. Vlahia Mare — 980—1259* [Histoire des Roumains du Pinde. La Grande Vlachie — 980–1259], Bucarest, 1913, p. 13.

[29] D. Russo, *Elenismul în România* [L'hellénisme en Roumanie], dans « Studii istorice greco-romăne », II, Bucarest, 1939, p. 500.

[30] I. I. Nistor, *Originea Românilor din Balcani şi Vlahiile din Tesalia şi Epir* [L'origine des Roumains des Balkans et les Vlachies de Thessalie et d'Epire], dans « Analele Academiei Române, Memoriile Secţiei Istorice », III^e série, XXVI (1943–1944), p. 176.

fondée sur la connaissance du contexte historique dans le temps et dans l'espace, est celle considérant les Vlaques ὁδῖται comme des conducteurs de caravanes commerciales, spécialisés dans le transport à des distances moyennes, ou même plus longues, soit de leurs propres produits, soit de ceux d'autres personnes, exerçant par conséquent une fonction économique d'échange à la fois complémentaire et indépendante de la fonction de production[31].

Aussi peut-on considérer comme juste le rapprochement qui a été fait entre les Vlaques ὁδῖται de Jean Skylitzès et les Vlaques « kjélators » des documents serbes médiévaux [32]. A cet égard, nous citerons comme particulièrement significatif le chrysobulle accordé par le roi de Serbie, Etienne Milioutine, en 1318, au monastère de Banska, où il est dit : « Quant à la loi des Vlaques, elle est celle-ci : ils n'ont pas à payer la grande dîme, mais la petite ; qu'ils donnent, chaque année, une brebis avec son petit et une brebis stérile pour cinquante brebis et si, par leur faute, ils perdent quelque jument de l'Eglise, qu'ils se cotisent, cinq d'entre eux, pour restituer la jument dans le courant de la première année, et rien de plus ; et que chacun donne à l'Eglise, par an, deux peaux de mouton et que ceux qui ont des villages fauchent l'herbe trois journées sur les Kiérisé ou dans un autre lieu voisin ; et qu'ils apportent chacun, chaque année, un cheval de blé et un cheval de vin, et qu'ils transportent du sel pour l'Eglise, d'où l'hégoumène le leur ordonnerait, dix chevaux de sel par chaque quarantaine de cases ; et que celui qui est militaire et n'a pas à travailler la laine de l'Eglise, donne de sa part des vêtements ; et que le militaire, de même que le kjélator, apporte du fromage de la montagne ; et que le kjélator paisse (le troupeau) et tonde la laine, et le militaire ait soin des pâtres ; et, en cas de mauvais temps, le militaire, ainsi que le kjélator, s'en aille avec le troupeau ; le vol entre eux est puni de six bœufs, et le vol de chevaux, six fois plus. »[32a] La lecture de ce texte révèle

---

[31] Après K. Jirecek, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmalern von Ragusa* (Sitzungsberichte K. Bohm. Ges. der Wissenschaften Hist.-Phil. Klasse, Prague 1879), c'est Stojan Nowakowitch qui a parlé largement de ces Vlaques transporteurs, « Kiridzii », et qui formaient même des associations de « Kiridzii », *Село*, Belgrade, 1965, p. 50 sq. (nouvelle édition d'après celle de 1891). Voir aussi N. Iorga, *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans*, dans « Etudes Byzantines », I, Bucarest, 1939, p. 24 ; id., *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 13 ; id., *Histoire des Roumains*..., III, p. 8. Récemment le même point de vue a été adopté par H. Mihăescu dans *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* [L'influence grecque sur le roumain jusqu'au XV[e] siècle], Bucarest, 1966, p. 164.

[32] V. Bogrea, *Sur les Vlaques « ὁδῖται » de Cédrénus*, dans « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », VII[e] année, n[os] 7–9, juillet-septembre 1929, pp. 51–52.

[32a] La traduction en langue française de ce document appartient à V. Bogrea, *op.cit.*, pp. 51–52, d'après le document de 1318 donné par Etienne Uroch II Milioutine au monastère St.-Etienne de Banska, publié par Ioan Bogdan dans les « Convorbiri literare », 2/XIV (1890), p. 490, le texte original du passage qui nous intéresse étant le suivant : « А се законъ Блахонмъ: да имъ ня десетка велиш — ега, нъ малый. да даю но всако лято от. и. овцоу съ ямиетемъ, а дроугоу ягловоу. и ако по гряху изгиноу оу цръкве а веки-е Ни а. и на даю цръкви на годи е всакъ яловяк по. в. Ягниетиня и кто села имаю да косе

l'existence en Serbie, au Moyen Age, de deux catégories de Vlaques : ceux qui exerçaient une fonction plutôt militaire et ceux exerçant une fonction plutôt économique (les « kjélators »). Ces derniers n'étaient pas seulement pâtres et éleveurs de bétail, mais aussi agriculteurs et viticulteurs, ainsi qu'il ressort des premières lignes du texte ci-dessus, et en outre, ainsi qu'il ressort tout aussi clairement du texte, transporteurs de produits[33]. Il n'est pas exclu que le terme désignant les deux catégories de Vlaques aient eu aussi le sens de paysans libres pour les « militaires » et de paysans dépendants, de serfs, pour les « kjélators »[34], care il ressort clairement du texte que les « militaires » avaient eux aussi des occupations économiques. Il résulte de là que, très probablement, les Vlaques ὁδῖται de Skylitzès n'étaient autres que les Vlaques « kjélators » de plus tard, caractérisés par la même situation économique complexe et non pas de simples transporteurs, ainsi que certains l'ont soutenu récemment [35]. Il ne faut, par conséquent, pas déduire de cette caractérisation que les Vlaques de Skylitzès étaient forcément venus d'ailleurs, qu'ils étaient, par exemple, des « kjélators » du nord de la Péninsule de passage par hasard, en 976, aux lieux où David a trouvé la mort [36].

Une telle opinion est d'autant plus difficile à admettre que le terme grec ὁδίτης n'est, visiblement, qu'un calque du terme vlaque et roumain « călător », la racine des deux termes étant ὁδός = cale, ce qui prouve leur similitude absolue, ainsi qu'on l'a souligné catégoriquement [37]. La chancellerie serbe a préféré utiliser un terme autochtone plutôt que de le traduire en serbe, contrairement à la manière de procéder des Byzantins, qui ont traduit en grec le terme autochtone — les uns et les autres désignant de la sorte la même réalité sociale et économique.

Les observations formulées ci-dessus au sujet de la détermination du temps, du lieu et des circonstances de l'épisode relaté par Jean Sky-

---

сяна. дъни на кии — ерезярхъ или индя на близоу. и да доносе оу годи и товаръ жита а другиги вина. и да доносе соли цръковне от коуд имя илоуменъ рече. М. клятищь. и. товаръ. и кто и-ест воиникъ и не име тежати вльне цръковне да даи-е от себе окрою. и воиникь и ки-елаторъ да носе сыриени-е с планине. и ки — слеторъ да пасс и влъноу стриже. а воиникъ да пасе пастоухе. а оу зло вряме и воиникъ и ки-елаторъ да греде къ овцамъ и краля мегюсобна. ꙅ҃. воловъ. а конъска сам. ꙅ҃ конь.»

[33] Dans ce sens, cf. V. Bogrea, *op. cit.*, pp. 52—53 ; B. P. Haşdeu commet une erreur dans *Arhiva Istorică a României* [Archives Historiques de la Roumanie], III, p. 170, lorsque, se fondant sur les données d'un document serbe du Moyen Age, il généralise le cas en attribuant aux Vlaques une activité strictement pastorale. Selon St. Nowakowitch, *op. cit.*, p. 50 sq., c'est sans doute que les Vlaques facilitaient les échanges de toute la région entre le Danube et Raguse.

[34] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 167.

[35] V. Bogrea, *op. cit.*, pp. 50—53 ; M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 167—168.

[36] Silviu Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu* [Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age], Bucarest, 1959, pp. 111, 161—162.

[37] V. Bogrea, *op. cit.*, p. 52 ; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 167.

litzès justifient la prise en considération de ce texte comme la première mention connue sur l'histoire des Vlaques dans la Péninsule Balkanique. En effet, les éléments déterminants se combinent logiquement, donnant un contour historique à la relation. Ainsi il semble établi avec certitude que Vlaques ont tué le fils aîné du comte Nikola durant la phase initiale de l'action des Comitopoules, dans la région gouvernée par celui-ci, et qu'ils faisaient partie de cette catégorie de la population qui s'occupait — durant une partie seulement de l'année, sans doute — du transport des produits. Mais quel est le sens historique de cet épisode ? Faut-il prendre le texte de Skylitzès à la lettre et se contenter des données qu'il fournit, ou doit-on tenter de déceler la vérité qui s'y cache au-delà du sens littéral ? Deux conceptions peuvent être relevées à cet égard :

Selon les uns, la réalité historique était bien plus complexe et même autre qu'il ne ressort de la lettre du texte. L'Etat formé dans les régions macédoniennes après les événements des années 971—976 n'était pas un Etat de refuge, comparable aux Etats de Nicée ou de Trébizonde de plus tard, mais un Etat de création originale et populaire, appuyé sur des éléments ethniques locaux, parmi lesquels un rôle primordial était occupé par les Vlaques et les Albanais. Compte tenu, d'autre part, des noms hébreux, et non pas slaves, des Comitopoules, il apparaîtrait que ceux-ci étaient des Vlaques et que l'empire de Samuel était dans son ensemble une création vlaque, une création dont le caractère vlaque était prépondérant. D'après cette conception donc, l'épisode relaté par Skylitzès ne serait qu'un faible reflet d'une réalité historique dont la portée est bien plus ample [38].

Selon les autres, l'épisode doit être interprété à la lettre, en tant qu'un fait de guerre accompli contre les Comitopoules par les Vlaques, considérés ainsi comme les « alliés », les « fidèles sujets », les « hommes » des Byzantins, une sorte d'agents des intérêts impériaux dans ces régions, dont on se servait pour entretenir un esprit favorable aux Byzantins et même pour exécuter des actions violentes, telles que celle de 976. Pour cette raison, le meurtre de David, l'aîné des frères, ne serait pas un fait divers, mais aurait eu pour but d'affaiblir dès le début la force de l'action déclenchée contre Byzance. Dans ces conditions et selon cette conception, on

---

[38] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiana* [Histoire des Roumains de la Dacie Trajane], 3e éd., Bucarest, 1925, t. II, pp. 225—226 ; N. Iorga, *Notes d'un historien* .., p. 25 ; id , *Sîrbi, bulgari şi români în Peninsula Balcanică în Evul Mediu* [Serbes, Bulgares et Roumains dans la Péninsule Balkanique au Moyen Age], dans « Analele Academiei Române, Memoriile Secţiei Istorice », IIe Série, XXXVIII (1915—1916), p. 113 ; id , *Formes byzantines et réalités balkaniques*, dans « Etudes Byzantines », I, Bucarest, 1939, p. 109 ; id., *Histoire des Roumains*, III ,pp. 7—10 ; N. Bănescu, *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel*, dans « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », X (1923), p. 51.

ne saurait admettre ni le caractère vlaque de l'Etat de Samuel, ni même l'idée que les Vlaques aient pu y jouer le moindre rôle [39].

On se trouve donc en présence de deux conceptions extrêmes, toutes deux basées presque exclusivement sur le même texte. Etant donné qu'aucun témoignage contemporain direct sur le rôle des Vlaques durant la guerre de Byzance contre la Bulgarie ne vient compléter ce texte, on est obligé de se demander si des données à ce sujet ne pourraient être fournies par des sources ultérieures. Telle est d'ailleurs la méthode que nous nous sommes proposé de suivre : examiner si les sources du XIe et du XIIe siècle ne renferment pas des échos des événements de la fin du Xe siècle, susceptibles d'éclaircir le problème qui nous occupe.

Si l'on passe en revue les sources de différentes catégories de l'époque qui fait suite à la reconquête de la Bulgarie par les Byzantins, jusqu'à la période des bouleversements qui ont abouti vers la fin du XIIe siècle à l'effondrement de la domination Byzantine entre les Balkans et le Danube, puis au début du XIIIe siècle à la division du territoire byzantin en de nombreux Etats, on perçoit clairement l'existence d'une tradition concernant les événements de la fin du Xe siècle et du début du XIe siècle, et même d'une certaine tradition sur les Vlaques dans leurs rapports avec les Byzantins et les Bulgares. Confrontant les tendances de cette tradition avec les renseignements sur les Vlaques qui se dégagent de l'épisode relaté par Skylitzès en rapport avec les campagnes de Basile II, on remarque dès l'abord l'existence d'une ligne commune. Or celle-ci ne se réfère ni à une alliance ou à une entente entre Vlaques et Byzantins, ni à des conflits entre Vlaques et Bulgares, mais, bien au contraire, à la lutte commune des Vlaques et des Bulgares contre Byzance, à leur haine commune d'une domination dont ils ressentaient le caractère injuste et oppressif.

La tradition dans les « Conseils et Contes » de Kékauménos. Ainsi qu'il est connu, une partie de cet ouvrage est consacrée à la description de l'insurrection qui éclata en Thessalie peu avant la mort de l'empereur Constantin Doukas, probablement en 1066. Bien que dans cette description les Vlaques soient constamment désignés comme les instigateurs, les organisateurs et le principal élément de combat de l'insurrection, celle-ci est présentée comme le résultat de la participation des Vlaques et des Bulgares, entre lesquels il régnait une parfaite entente et collaboration.

Les exemples sont suggestifs. Vlaques et Bulgares étaient liés, entre autres, par une sorte de coopération économique, les premiers faisant paître leurs troupeaux sur les montagnes des seconds ; souvent les trou-

---

[39] W. Zlatarski, *op. cit.*, p. 650 ; P. Mutafciev, *op. cit.*, pp. 196–212 ; M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 168–169.

peaux étaient communs [40]. Au cours des différentes phases de l'insurrection, les Vlaques et les Bulgares sont montrés à plusieurs reprises comme menant des actions concertées. Ainsi, il est précisé que les Vlaques et les Bulgares insistaient sans cesse pour attirer à leur cause la principale notabilité locale : « . . . ils allèrent de nouveau tous ensemble, Vlaques et Bulgares, à l'instigation de ceux de Larissa » [41]. Puis, après que ce notable se fut mis pour la forme à la tête de la révolte et qu'il eut concentré les forces dont il disposait et dont le noyau principal était constitué par les Vlaques et les Bulgares, « . . . établissant là son camp, il rassembla les Vlaques et les Bulgares voisins de ce lieu et une grande foule se réunit autour de lui » [42]. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce que, en guise de conclusion à la question des soulèvements vlaco-bulgares (ou, selon son expression, des Vlaques de Bulgarie), l'auteur souligne que le danger représenté par ceux-ci ait imposé aux autorités byzantines une prudence et une vigilence de chaque instant : « . . . et si jamais la révolte éclate en Bulgarie, ainsi qu'il a été dit plus haut, et s'ils (c'est-à-dire les Vlaques, *n.n.*) se déclarent tes amis et font des serments de fidélité, ne te fie pas à eux » [43].

Compte tenu de la manière dont cette insurrection vlaco-bulgare est décrite par un écrivain byzantin de la fin du XIe siècle, il est permis d'affirmer que l'on ne décèle nulle part le moindre mouvement de surprise devant une situation qui serait nouvelle ; on a, bien au contraire, le sentiment qu'il se trouve devant une hostilité et une résistance communes qui, pour les Byzantins, ne devaient pas être de date récente. Il apparaît clairement que la description des événements de 1066 ressuscitait dans l'esprit de l'écrivain byzantin des souvenirs plus anciens, qui pouvaient fort bien dater, par exemple, de l'époque de Basile II. C'est peut-être dans ce sens qu'il faut comprendre l'importance de Larissa en tant que centre de l'insurrection. En effet, au cours de ses offensives de l'avant-dernière décennie du Xe siècle, le tzar Samuel avait déporté la plus grande partie de la population de Larissa, qu'il avait colonisée en Bulgarie. El il se pourrait qu'à la place de celle-ci, il eût installé une population bulgare qui s'était mêlée à la population vlaque restée sur place [44]. Du reste, la tradition

---

[40] Kékauménos, éd. Wasiliewski-Jernstedt, 1896, pp. 68—69. Wasiliewski considère que le terme τῶν Βουλγάρων (entre parenthèses dans le texte) est erroné, au lieu de τῶν Βλάχων. Nous ne partageons pas cette opinion, estimant que le terme a été ajouté pour souligner que les troupeaux appartenaient aux Vlaques et aux Bulgares.

[41] Kékauménos, p. 69.

[42] Kékauménos, p. 70.

[43] Kékauménos, pp. 71—75 : εἰ δὲ καὶ ποτε γενήσεται ἀνταρσία εἰς Βουλγαρίαν, καθὼς προείρηται, καὶ εἰ φίλοι σου ὁμολογούσιν εἶναι ἤ καὶ ὄμνυνται, μὴ πιστεύσῃς αὐτοῖς. Pour l'importance de ce point en faveur de notre thèse, voir P. P. Panaitescu, dans « Revista Aromânească », I, 1929, p. 22.

[44] Skylitzès, II, p. 436.

écrite bulgare se réfère à certaines colonisations de Vlaques par Samuel, peut-être dans le but de repeupler les régions d'où avait été déportée la population grecque [44a]. Toutes ces circonstances expliquent le sort commun des uns et des autres et, par voie de conséquence, les actions communes dirigées plus tard contre les Byzantins.

La tradition dans l'« Histoire » de Nicétas Choniate. Une référence certaine , en rapport avec cette tradition, aux événements de la fin du X[e] siècle et du début du XI[e] siècle se trouve dans l'« Histoire » de Nicétas Choniate où, au sujet du déclenchement de l'insurrection de Pierre et d'Assen, à la suite de laquelle la Bulgarie s'est libérée de la domination byzantine, il est dit qu'une des principales causes du mouvement fut que les règles de comportement à l'égard des Vlaques établies par Basile II n'avaient pas été observées. Voici, en effet, les termes dans lesquels l'historien parle d'un des conseillers de l'empereur Isaac l'Ange : « ... et alors que l'un des juges, Léon le Monastériote, lui aurait dit que l'âme de Basile, le tueur de Bulgares, est triste de ce que l'empereur ne respecte pas ses règles et ses décisions, déposées au monastère de Sosthène, et que pour cette raison les Vlaques se sont soulevés... »[45].

Nous ne saurions, cependant, poursuivre notre exposé sans souligner que tout le déploiement de la révolte conduite par Pierre et Assen, tel qu'il est présenté par Nicétas Choniate — qui évite systématiquement le terme « Bulgare » et n'utilise jamais que celui de « Vlaque » — a servi à l'échafaudage d'une théorie selon laquelle Nicétas Choniate — dans son horreur du simple nom « Bulgare », aurait — imité en cela par d'autres écrivains byzantins — remplacé sciemment ce terme par celui de « Vlaque » [46]. Nous reviendrons en détail sur ce problème au moment où, dans le cadre des présentes recherches, nous aborderons les événements de la fin du XII[e] siècle ; mais nous ne pouvons remettre à plus tard quelques

---

[44a] Paisie Hilandarski, *op. cit.*, p. 84.

[45] Nicétas Choniate, C.S.H.B., Bonn, 1835, p. 488.

[46] L'opinion qu'en écrivant « Vlaques » les écrivains byzantins de cette époque entendaient « Bulgares » a été soutenue surtout par Constantin Jirecek dans *Geschichte der Bulgaren*, Prague. 1876, p. 220 ; Th. Ouspenski, dans *Образование второго болгарского царства*, extrait de « Имп. Новороссийского Университета», XXVII, (Одесса, 1879), p. 153 sqq ; J. L Pič, *op. cit.*, pp. 87 92 ; I. Dujcev. *Inocentii PP. III epistolae ad Bulgariae historiam spectantes*, dans «Гогишник на Софийския Унив, Ист-Фил.», XXXVIII (1941 – 1942). pp. 85–86. Dès le début, cette thèse a été combattue par des savants renommés, tels que C. Hoefler, dans *Die Walachen als Begrunder des zweiten bulgarischen Reiches des Asseniden*, dans « Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften », Philos Histor. Classe, Bd. XCV (1880), pp. 229–245, et W. Wasiliewski. dans son compte rendu plutôt sévère de l'ouvrage susmentionné de Th. Ouspenski. dans « Журнал Министерства Народного Просвещения», juillet 1879, pp. 175 177. Dans l'école historique roumaine, les arguments principaux contre cette thèse ont été formulés par A. D. Xenopol, *Une énigme historique* ., pp. 45–46 ; P. P. Panaitescu, dans son compte rendu de l'ouvrage de P. Mutafciev, dans « Revista Aromânească », I (1929), p. 124 ; N. Bănescu. *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second empire bulgare (1185)*. Bucarest. 1943, *passim*. et G. Brătianu, *op. cit* , pp. 59–62.

brèves observations à ce sujet, étant donné que l'allocution de Léon le Monastériote est la pièce essentielle dont certains historiens ont cru pouvoir se servir pour soutenir que, chez Nicétas Choniate, par « Vlaque » il faut, le plus souvent, entendre « Bulgare »[47], ce qui du point de vue de la tradition que nous tâchons de dépister ôterait toute valeur au passage. Or il n'en est pas ainsi.

Il est exact que les autres byzantins avaient coutume de désigner par des termes archaïques les noms de différents peuples et que, dans l'emploi de ces archaismes, on relève un incontestable manque de précision : Nicétas Choniate en fournit lui-même la preuve en se servant du terme « Mysi » tantôt pour les Vlaques tantôt pour les Bulgares et même, nous semble-t-il, pour les deux peuples à la fois[48]. Mais cette imprécision est beaucoup moins grande lorsqu'il s'agit de termes nouveaux, désignant des réalités contemporaines, où interviennent les connaissances ethnographiques et linguistiques, souvent assez solides, de la chancellerie et des écrivains byzantins. Etant donné que l'on ne relève aucune confusion en ce qui concerne le terme de « Vlaque » chez les auteurs antérieurs à Nicétas Choniate — Kékaumenos, Anne Comnène, Jean Cinnamos — nous ne voyons pas pourquoi celui-ci, qui a bénéficié d'informations orales et d'archives au moins dans la même mesure que ses prédécesseurs, aurait eu des connaissances ethnographiques et linguistiques inférieures aux leurs, au point d'employer le terme « Vlaque » de manière imprécise et impropre. Quant à la raison qui fait éviter à cet auteur le mot « Bulgare » et lui fait adopter plus d'une fois le terme « Mysia » pour désigner les réalités bulgares, c'est un tout autre problème, que nous analyserons au moment voulu, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Ainsi donc, nous estimons que l'acception du terme « Vlaque » adopté dans l'allocution du Monastériote ne doit pas être mise en doute et que ce texte atteste, par conséquent, l'existence à la fin du XII[e] siècle de la tradition qui nous intéresse. Trois éléments principaux de l'allocution confirment d'ailleurs cette opinion. Il faut noter, en premier lieu, que l'auteur du discours est un juge, donc une personne entendue en lois et, particulièrement, en diplômes impériaux ; il devait donc connaître la teneur du texte de Basile II dont il parle. En second lieu, il n'est pas indifférent que celui-ci se trouvât déposé au monastère de Sosthène, non loin de Constantinople, probablement un de ces monastères dont les archives, vu la garantie supplémentaire de sécurité qu'elles offraient, renfermaient sou-

---

[47] Voir W. Zlatarski, *op. cit*, p. 488 sqq.; Boris Primov, *Създаването на втората българска държава и участето власите*, in « Българо-Румынски и отношения през вековете», Sofia, 1965, I (XII XIX b.), pp. 26–27

[48] Μυσοι = Bulgares, Niketas Choniates, pp. 485, 515, 516, 520, 521, 614, 621, 622, 829. Μυσοι = Vlaques, *ibidem*, 482; v. G. Moravcsik, *op. cit.*, pp. 208–209.

vent aussi d'importants actes d'Etat [49]. Il se pourrait même que l'épithète de « Monastériote » porté par le juge Léon désignât quelque attribution de surveillance des monastères de fondation impériale, peut-être concernant justement leurs archives. Enfin, il s'agit d'un « typikon » ayant tous les caractères d'un testament politique.

A notre avis, du reste, celui-ci a dû exister. Après sa victoire sur Samuel et la soumission de la Bulgarie, ou peut-être un peu plus tard, avant sa mort, Basile II a dû rédiger des Conseils adressés à la postérité, où il indiquait les moyens les plus adéquats pour assurer le maintien dans les limites de l'empire, dans des conditions de tranquillité et de stabilité, des territoires conquis. C'est en effet à ces Conseils que se réfèrent à la fin du XIe siècle des auteurs tels que Jean Skylitzès et son continuateur, lorsqu'ils voient dans l'abandon des dispositions de Basile II une des causes des soulèvements qui ont lieu dans les Balkans à cette époque [50]. En ce qui concerne les allusions à ce testament politique, la transgression des conseils de Basile concernant les Vlaques est invoquée par Nicétas Choniate comme cause de leur révolte tout aussi clairement que le fait de n'avoir pas suivi les conseils du même empereur concernant les Bulgares est indiqué par les auteurs respectifs comme le motif du soulèvement de ces derniers. Il n'y a donc aucune raison de supposer que Léon le Monastériote ne savait pas de quoi il parlait, ni que Nicétas Choniate aurait modifié sciemment les noms des peuples dans l'allocution de celui-ci.

Au surplus, la survivance d'une telle tradition à la fin du XIIe siècle est attestée, dans l'œuvre de Nicétas Choniate, non seulement par l'allocution de Léon le Monastériote, mais aussi par d'autres passages de son « Histoire ». Ainsi, il y est précisé que l'insurrection dirigée par Pierre et Assen était loin d'être la première, car les Vlaques « ... avaient déjà osé tenir tête aux Romées » [51]. Les Vlaques étaient, du reste, considérés comme un danger pour Byzance non seulement en raison de leur haine pour l'empire, mais aussi parce qu'ils s'entendaient à transmettre cette haine à leurs divers alliés dans la lutte menée en commun contre celui-ci, par exemple aux Coumans, qui « ... avaient appris des Vlaques à nourrir à notre égard une inimitié mortelle, héritée sans fin de père en fils » [52]. Mieux

---

[49] En ce qui concerne l'importance du monastère de Sosthène, cf. J. Pargoire, *Anaples et Sosthène*, dans « Izvestija Russ. Arch. Inst. », 3 (1898), pp. 60–97 ; R. Janin, dans « Echos d'Orient », 33 (1934), pp. 43–46.

[50] Skylitzès, II, p. 530 ; Skylitzès Continuatus, p. 715. C'est surtout ce sens que Démètre Cantemir accorde au testament politique de Basile II, rappelé au souvenir des contemporains par la bouche de Léon le Monastériote. (« Leon Mănăstreanul », dans la traduction du grand humaniste roumain.) V. *Hronicul vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*, Bucarest, 1901, p. 403.

[51] Nicétas Choniate, p. 482 : « ... καὶ ἄλλοτε μὲν κατὰ Ῥωμαίων ἐμεγαλαύχησαν ».

[52] Nicétas Choniate, p. 831. « ... ἀθάνατον τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχθραν ὑπὸ Βλάχων ἔχειν δεδιγμαμένοι... ».

encore : il est précisé que l'insurrection de 1185 avait un programme politique, dont le premier point était une sorte de retour à ce qui était considéré comme une situation antérieure : « . . . étant fermement décidés à porter à l'empire des Romées le plus grave des coups et à réunir l'Etat des Vlaques et des Bulgares, comme il l'avait été autrefois »[53]. C'est peut-être pour cette raison que les Vlaques et les Bulgares sont considérés par cet auteur, dans un autre passage, comme formant un seul peuple[54] : encore une preuve que, chez Nicétas Choniate, « Vlaque » ne pouvait signifier autre chose que Vlaque.

Ce qui ressort clairement de toutes ces mentions, c'est le sentiment manifeste d'hostilité des écrivains et des dignitaires byzantins de la fin du XII^{e} siècle à l'égard des Vlaques — le même que nous avons déjà noté pour le commencement de la seconde moitié du XI^{e} siècle dans les «Conseils et contes» de Kékauménos —, hostilité due à leur coopération prolongée avec les Bulgares contre Byzance et exprimée sous forme d'une tradition vieille de près de deux siècles, née sans doute du temps de l'empereur Basile II.

La tradition dans la correspondance du tzar Kalojoannès. Nos observations exprimées plus haut sont confirmées par quelques passages de la correspondance — de l'année 1204 — entre le tzar Kalojoannès et le pape Innocent III au sujet de la reconnaissance de son titre impérial par le Saint-Siège.

Ainsi, dans l'acte intitulé « Instrument par lequel le roi de la Bulgarie et de la Vlachie soumet son pouvoir à l'Eglise romaine », il est spécifié que le procédé est justifié par l'exemple des tzars antérieurs, à savoir par « . . . les empereurs des Bulgares et des Vlaques, Siméon, Pierre et Samuel. . . »[55]. Il ne s'agit pas là d'une formule quelconque employée au hasard, car peu de temps après, le tzar Kalojoannès, dans une réponse adressée au pape, répétait qu'il ne faisait que suivre « la coutume de mes prédécesseurs, les empereurs des Bulgares et des Vlaques, Siméon, Pierre

---

[53] Nicétas Choniate, p. 489 · « ...ἀλλ' εἰ μὴ καὶ τὰ 'Ρωμαίων μέγιστα βλάψουσι καὶ τὴν τῶν Μυσῶν καὶ τῶν Βουλγάρων δυναστείαν εἰς ἕν συνάψουσιν ὡς πάλαι ποτὲ ἦν. »

[54] Nicétas Choniate, p 485. « ... ὡς ὁ θεὸς τοῦ τῶν Βουλγάρων καὶ τῶν Βλάχων γένους ἐλευθερίαν ηὐδόκησε καὶ τοῦ χρονίου ξυγοῦ ἐπένευσεν ἀπαυχένισιν... »

[55] Augustinus Theiner, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium Historiam Illustrantia*, Rome, 1863—1875, II, pp 27 28 (nº XLIII) : « Et diligenter perscrutantes, in eorum invenimus scripturis quod beate memorie illi imperatores Bulgarorum et Blachorum, Symeon, Petrus et Samuel et nostri predecessores coronam pro imperio eorum et patriarchalem benedictionem acceperunt a sanctissima Dei Romana ecclesia et ab apostolico sede, principe apostolorum Petro. » D'après une suggestion de l'académicien C. Daicoviciu, l'expression peut aussi être interprétée comme la traduction en latin, par la chancellerie de Kalojoannès du titre d'« empereur des Romées et des Bulgares » de Siméon, les Romées étant dans ce cas considérés comme les Romains et les Vlaques comme les successeurs ou les continuateurs de ces derniers. Dans ce cas également, la tradition dont nous avons parlé plus haut est confirmée.

et Samuel... »[56]. D'où l'on peut déduire qu'au début du XIIIe siècle la chancellerie du nouvel empire — considéré comme l'Etat des Vlaques et des Bulgares, ainsi qu'il ressort de toute la correspondance entre Kalojoannès et Innocent III, sans mentionner d'autres sources — estimait que cet Etat n'était pas une nouveauté, mais ne faisait que continuer le caractère d'Etat de l'empire de Siméon, de Pierre et de Samuel.

Evidemment, il ne résulte pas de là que le premier empire était véritablement un Etat des Vlaques et des Bulgares, mais simplement qu'au début du XIIIe siècle l'ancien empire était considéré tel par certains, justement à cause de la force et de la persistance des réminiscences historiques qui étaient à la base de la tradition qui nous occupe. S'agirait-il non d'une tradition, mais d'une simple formule inventée pour les besoins de la cause par l'esprit ingénieux de Kalojoannès, afin de se poser non seulement en tzar des Vlaques et des Bulgares, mais aussi comme le successeur légitime de ses prédécesseurs, tzars comme lui-même des Vlaques et des Bulgares? La prudence et la mesure apportées dans la rédaction des actes mentionnant les anciens tzars, généralement considérés non comme les ancêtres, mais comme les prédécesseurs du tzar actuel (qui aurait très bien pu, d'ailleurs, se forger un arbre généalogique prestigieux), attestent que le tzar Kalojoannès croyait jusqu'à un certain point à la véracité de cette tradition, qui s'est certainement manifestée de multiples façons, dont l'une est le passage susmentionné de l'acte émis par la chancellerie du tzar[57]. De la sorte, la correspondance de Kalojoannès vient confirmer l'existence de la tradition qui apparaît si clairement dans l'« Histoire » de Nicétas Choniate.

Ainsi donc, depuis le commencement de la seconde moitié du XI siècle jusqu'au début du XIIIe siècle, on constate dans la société byzantine l'existence d'une tradition concernant les Vlaques et notamment les rapports entre Vlaques et Bulgares et entre Vlaques et Byzantins, tradition faite d'hostilité et de ressentiment contre ces Vlaques, considérés comme les ennemis permanents de l'empire, soit seuls, soit en collaboration avec les Bulgares. La continuité de cette tradition et la netteté avec laquelle on peut en suivre la transmission ne permettent pas d'en mettre l'existence en doute. Même si les faits rapportés sont sujets à caution, l'image que s'en faisait la société byzantine est claire. Mais on arrive dans ce cas à la conclusion qu'entre l'épisode du meurtre de David par les Vlaques, relaté

---

[56] Augustinus Theiner, *op. cit*, II, p. 29 (n° XLVI) : « ... ut compleret desiderium imperii mei sanctitas tua, secundum consuetudinem predecessorum meorum imperatorum Bulgarorum et Blachorum, Symeonis, Petri et Samuelis progenitorum meorum et ceterorum omnium imperatorum Bulgarorum ».

[57] L'existence d'une telle tradition a été suggérée il y a près de 90 ans par C. von Hoefler, *op. cit.*, pp. 229–245.

par Jean Skylitzès, et toute la tradition relevée aux XIe — XIIe siècles il y a contradiction flagrante. Cette contradiction doit être soulignée d'autant plus que la tradition en question n'était pas exclusivement byzantine, mais aussi vlaque et bulgare — ainsi qu'il ressort des actes de la chancellerie de Kalojoannès. Par conséquent, contrairement à ce qui résulte indirectement du texte de Skylitzès, les Vlaques ne semblent pas avoir lutté à côté des Byzantins contre les Bulgares, mais contre ces premiers [58].

La tradition mise en évidence dans les pages précédentes confère un sens à des éléments qui autrement pourraient paraître disparates, mais qui se situent en réalité à côté du passage bien connu de Jean Skylitzès pour constituer, à eux tous, le premier chapitre de l'histoire des Vlaques de la Péninsule Balkanique. Le fait est d'autant plus intéressant que ces données proviennent de sources différentes et présentent d'assez sérieuses garanties d'objectivité. En effet, elles sont soit contemporaines des événements auxquels elles se réfèrent, soit relativement proches de ces événements (dont les sépare tout au plus un siècle) et émanent de personnes en mesure d'être bien informées sur les questions dont il s'agit.

Le problème de l'organisation militaire des Vlaques de l'Hellade. Dan l'œuvre intitulée « Paroles pour l'Empereur », attribuée par la plupart des spécialistes à Kékauménos, connu par ses « Conseils et Contes » improprement nommés « Strategikon », l'auteur se réfère à l'un de ses grands-parents nommé Nikoulitzas, que l'empereur Basile II avait dédommagé pour le fait de lui avoir pris la commande des Excubiteurs de l'Hellade — accordée à un neveu du « roi de Germanie » — lui offrant en échange « . . . le commandement (la possession ou la dignité) des Vlaques de l'Hellade. . . »[59]. La mention peut être datée de manière précise, car il est indiqué que ces faits ont eu lieu au cours de la quatrième année du règne de Basile II (de son règne personnel, pour sûr), donc en 980. Aussi, compte tenu du doute

[58] Voir à ce sujet le compte rendu, écrit par N. Iorga, de l'ouvrage d'A.J B. Wace et M. S. Thompson, *The Nomads of the Balkans*, London, 1914, dans « Bulletin de l'Institut pour l'Etude de l'Europe Sud-Orientale », IIe année, 6 juin 1915, pp. 117—118, où Iorga montre que les Mégléno-Roumains ne sont autres que les descendants de ces alliés de Samuel, au sujet desquels il dit dans *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 18 : « L'histoire de la révolte de Samuel revêt le plus souvent — presque toujours, pourrait-on dire — l'aspect d'une guérilla vlaque et aussi albanaise. » Voir également Th. Capidan, *Meglenoromânii*, Bucarest, 1925, t. I, pp. 56—57 et 117—118. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que les historiens gréco-roumains du début du XIXe siècle, comme D. Philippide dans sa 'Ιστορία τῆς 'Ρουμουνìας (Leipzig, 1816), et D. Photino dans sa Ἱστορία τῆς Παλαι Λακìας (Vienne 1818—19) (surtout chez celui-ci les pages 249 sq. et 265 sq. du premier tome) se caractérisent par la vision historique d'une symbiose entre les Bulgares et la population romanisée des régions danubiennes et balkaniques contre les Byzantins.

[59] Kékauménos, p. 96 : « γινώσκουσα δὲ ἡ βασιλείχ μου ὅτι ἀπὸ τοῦ μακαρίτου μου πατρὸς ἔχεις τοῦτο διὰ χρυσοβούλλου ἀντὶ τῶν ἐξκουβίτων δωρεῖταί σοι τὴν ἀρχῆν τῶν Βλάχων 'Ελλάδος ».

soulevé par le passage de Skylitzès concernant le meurtre de David, cette mention — qui est en fait un fragment de lettre ou peut-être même d'un diplôme impérial, constituant une source documentaire de premier ordre — a-t-elle parfois été considérée comme la nouvelle la plus ancienne au sujet de l'histoire des Vlaques dans la Péninsule Balkanique[60].

D'autre part, dans ses « Histoires » Jean Skylitzès insiste sur les agissements d'un certain Nikolitzas, qui semble avoir joué un rôle assez important durant une phase de la guerre byzantino-bulgare. Ainsi, en 1001 ou 1002 il se trouvait à la tête de la garnison qui défendait la citadelle de Serbia, assiégée par Basile II. Fait prisonnier lors de la chute de la citadelle, il reçut de Basile II la dignité de patrice et accompagna celui-ci à Constantinople. Puis, trahissant l'empereur, il s'enfuit chez Samuel, avec lequel il tenta de reconquérir la ville de Serbia. Mais la citadelle fut dégagée par Basile II. Samuel et Nikolitzas durent se retirer et ce dernier finit par être pris pour la seconde fois et emprisonné à Constantinople[61]. Un peu plus tard, en 1012, Nikolitzas est mentionné en rapport avec les événements de la fin de la guerre : après avoir été pris et s'être échappé à plusieurs reprises, traqué dans les montagnes, lâché par ses derniers hommes, dont les uns avaient été pris par les Byzantins et les autres avaient passé de leur côté, désespéré, il se rend à l'empereur, mais celui-ci refuse même de le regarder et le jette en prison, cette fois-ci à Thessalonique[62]. Or on peut se demander si Nikoulitzas, le chef des « Vlaques de l'Hellade » mentionné par Kékauménos, et Nikolitzas, l'allié de Samuel connu par Skylitzès, ne seraient pas le même personnage[63].

Une telle identification n'a rien d'invraisemblable, si l'on considère la similitude des noms et la concordance de temps et de lieu des événements relatés par les deux auteurs au sujet du ou des personnages en question. En effet, les parages où évolue le Nikolitzas de Skylitzès ne sont pas éloignés de la région qui devait se trouver sous l'autorité du Nikoulitzas de Kékauménos et les événements respectifs ont lieu à des périodes assez rapprochées pour qu'il ne soit point exclu que l'allié de Samuel fût un

---

[60] Gh. Murnu, *Cînd și unde se ivesc Românii...*, p. 109 ; H. Grégoire, dans « Byzantion », XIV (1939), p. 303.

[61] Skylitzès, pp. 452—453.

[62] Skylitzès, p. 474.

[63] Gh. Murnu, *op. cit.*, p. 102, et N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p. 12, considèrent que cette identification n'a pas besoin d'être argumentée. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'entre les adjonctions de l'évêque Michel de Deabolis concernant les deux épisodes où il est question de Nikolitzas il s'intercale une rencontre entre l'empereur et le « jeune Nikolitzas », qui, du temps de Samuel, a joué un rôle de premier plan : « ἔνθα συνήντησεν αὐτῷ καὶ ὁ νέος Νικολίτζας τὴν πρώτην καὶ μαχιμωτάτην σύνταξιν τοῦ Σαμουὴλ ἐπαγόμενος, καὶ ἐτιμήθη πρωτοσπαθάριος καὶ στρατηγός. » Cf. B. Prokič, *op. cit*, p. 33. Celui-ci pourrait être soit le fils de Nikolitzas, soit même le Nikolitzas de Skylitzès, considéré comme jeune par rapport au Nikoulitzas de Kékauménos, qui serait dans ce cas son père. Il se pourrait donc que Nikolitzas et Nikoulitzas ne soient pas la même personne, mais père et fils.

transfuge de Byzance, peut-être un représentant de la grande aristocratie byzantine mécontent de la politique de Basile II. Les raisons pour lesquelles il aura trahi l'empereur — destitution de ses fonctions ou crainte de les perdre — ne nous sont pas connues. Un argument en faveur de l'identification Nikoulitzas-Nikolitzas est le passage de l'œuvre susmentionnéel de Kékauménos où il est dit qu'après avoir occupé Larissa, le tzar Samue épargna la famille de Nikoulitzas, qu'il transféra ailleurs. C'est ainsi que Nikoulitzas aurait rallié le camp de Samuel, hypothèse d'autant plus vraisemblable qu'il ressort du même passage que ladite famille avait manifesté des tendances de collaboration avec Samuel dès le déclenchement de l'offensive de celui-ci contre la Thessalie, poussant la population locale à rendre une sorte d'hommage de vassalité au tzar bulgare [64].

Il existe, de même, une concordance entre le caractère militaire des actions de notre personnage aux côtés de Samuel et des fonctions qu'il occupait auprès des Vlaques de l'Hellade. En effet, avant sa permutation, en 980, Nikoulitzas cumulait les dignités de duc de l'Hellade et de domestique des Excubiteurs de l'Hellade [65]. Or ces deux charges étaient indépendantes : la seconde n'était pas subordonnée à la première, car on a de la peine à s'imaginer que Basile II ait placé le neveu de l'empereur allemand sous l'autorité du « duc de l'Hellade ». Toute l'opération de dédommagement, du remplacement d'une dignité par l'autre indique une sorte d'équivalence, ainsi qu'il est fort possible que cette fonction ou dignité de commandant des Vlaques de l'Hellade fût un commandement militaire, tout comme le « domesticat » des Excubiteurs, et — peut-être, tout comme celui-ci — placé non pas sous l'autorité des ducs de l'Hellade, mais directement sous l'autorité centrale de Constantinople. Pour cette raison, nous sommes porté à croire que cette fonction présentait un caractère militaire et que l'opinion selon laquelle elle désignerait un corps militaire spécial recruté localement [66] est probablement exacte. Il n'est évidemment pas exclu que les Vlaques de l'Hellade, organisés sur une base militaire, aient formé en même temps une « Vlachie » ethniquement délimitée, ainsi que l'ont soutenu dans le temps plusieurs historiens [67]. Il est probable même que la Vlachie thessalique mentionnée deux siècles plus tard dans la relation de voyage de Benjamin de Tudela ait existé, sous cette forme,

---

[64] Kékauménos, pp. 65—66 : « ... προσέταξα τοῖς Λαρισαίοις καὶ εὐφήμισαν αὐτόν. »

[65] Kékauménos, p. 96 : « ... καὶ δοὺξ 'Ελλάδος φιλοτιμηθεὶς ὡς πιστὸς παρὰ τῶν κρατούντων. καὶ τὴν μὲν ἐξουσίαν ταύτην εἶχεν ἀδιάδοχον διὰ χρυσοβούλλου, ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ δομεστικᾶτον τῶν ἐξκουβίτων της 'Ελλάδος. »

[66] G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 636.

[67] Gh. Murnu, *op. cit.*, pp. 104—106 ; N. Iorga, *La vie de province dans l'empire byzantin*, dans « Etudes byzantines », II, pp. 17—158 ; Th. Capidan, *Macedoromânii*, *op. cit.*, pp. 152—153 ; I. I. Nistor, *op. cit.*, pp. 176—177.

dès la fin du X^e siècle et que la mention de 980 constitue une confirmation à cet égard.

Or l'organisation militaire des Vlaques de l'Hellade met en lumière une similitude frappante avec certaines circonstances ultérieures. Car si les Vlaques ὁδῖται peuvent être rapprochés des Vlaques « kjélators » des documents serbes du Moyen Age, considérés par ceux rédigés en grec comme ἀστράτευτοι, c'est-à-dire exemptés du service militaire, les Vlaques de l'Hellade peuvent être rapprochés des « voïniks » des documents militaires rédigés en serbe, caractérisés par leur statut militaire [68]. On revient ainsi à l'idée de l'existence probable de deux catégories de Vlaques, ceux exerçant une fonction avant tout économique et ceux exerçant une fonction avant tout militaire, ce qui démontre une fois de plus que les états de chose relevés dans les documents médiévaux serbes n'étaient ni de caractère strictement régional, ni récents, mais bien plus généraux et de date ancienne. En conclusion, tous ces éléments de concordance plaident pour l'identité du Nikoulitzas de Kékauménos et du Nikolitzas de Skylitzès. En tant que titulaire ou ancien titulaire du commandement des Vlaques de l'Hellade, il a joué un rôle assez important dans la guerre byzantino-bulgare de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle et semble avoir été présent plutôt dans le camp bulgare que dans le camp byzantin. Pour qu'elle ait été mêlée de si près — ainsi que l'attestent les événements de 980 et de 1066 — aux problèmes de la population vlaque, dans le sein de laquelle elle jouissait d'une confiance manifeste, il est très vraisemblable — et conforme à tout l'ensemble de circonstances — que la famille dont faisait partie Nikoulitzas fût elle-même d'origine vlaque [69]. C'est pourquoi les épisodes se rattachant à l'activité du dénommé Nikoulitzas-Nikolitzas peuvent fort bien refléter, en lignes générales, la position et le rôle des Vlaques de cette région par rapport à l'Empire Byzantin, surtout en ce qui concerne les opérations militaires en vue du rétablissement de la domination impériale dans toute la Péninsule Balkanique, de la Macédoine au Danube.

Il n'est point exclu que cette organisation militaire ait résisté et ait survécu aux vicissitudes de la guerre, car dans la période qui suit la destruction de l'Etat bulgare, on enregistre — probablement en 1027 — une expédition militaire byzantine, visant à la reconquête de la Sicile, à laquelle a pris part un corps sans doute important de Vlaques. Un détail qui peut avoir son intérêt est que ce corps vlaque est mentionné entre les corps bul-

[68] V. Bogrea, *op. cit.*, pp. 52—53 ; Silviu Dragomir, *Über die Morlaken und ihren Ursprung*, dans « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », XI (1924). p. 123 ; I. I. Nistor, *op. cit.*, pp. 33—34.

[69] Gh. Murnu, *op. cit.*, p. 102 ; N. Iorga, *Notes d'un historien...*, p. 23 ; M. Mutafciev, *op. cit.*, p. 113 sqq.

gare et macédonien, ordre qui constitue peut-être une indication pour la localisation du commandement des Vlaques de l'Hellade [70]. En tout cas, cette mention qui ne peut être postérieure comme rédaction au milieu du XI^e siècle [71] atteste l'existence d'une organisation militaire des Vlaques des Balkans, assez efficace pour avoir pu fournir une fraction importante d'un corps expéditionnaire organisé pour des opérations d'outre-mer. Comme telle, cette mention de 1027 ne fait que renforcer l'impression générale qui se dégage des autres mentions de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle concernant les Vlaques des Balkans, lesquelles, réunies, constituent le premier chapitre de l'histoire de ceux-ci [72].

Le problème de l'organisation ecclésiastique des Vlaques de Bulgarie. La conquête de la Bulgarie achevée, Basile II édicta une série d'ordonnances en vue de la réorganisation des nouveaux territoires annexés à l'empire. Si les mesures d'ordre administratif et militaire ne sont connues que sous forme de réminiscences, trois ordonnances d'ordre ecclésiastique — peut-être parmi d'autres qui auront disparu — se sont conservées en entier, ce qui démontre une fois de plus les chances de conservation plus grandes des archives de monastères. Le second diplôme de Basile II concernant l'organisation ecclésiastique des territoires reconquis, datée de 1020, se réfère aux Vlaques. Après différentes dispositions sur le ressort de l'archevêché d'Ohrid quant aux sièges épiscopaux qui devaient entrer sous sa juridiction, il y est précisé que non seulement les régions stipulées nominalement entrent sous cette juridiction, mais aussi tout le territoire compris entre les « frontières bulgares », y compris ce qui aurait été omis. A ce titre, l'archevêché d'Ohrid est autorisé à recevoir la contribution nommée « Kanonikon » de « . . . tous les Vlaques de toute la Bulgarie et de tous les Turcs du bassin du Vardar, qui vivent à l'intérieur des frontières bulgares » [73].

---

[70] Anonymus Barensis, dans Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*. SS, V, 53.

[71] M. Gyóni, *Влахи барийской Летописи*, in « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungariae », I (1951), 1—2, pp. 235—245.

[72] R. Roesler, *op. cit.*, p. 108; P. Hunfalvy, *op. cit.*, p. 167; N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 78; A. Sacerdoţeanu, *Consideraţii asupra Istoriei Românilor in Evul Mediu* [Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen Age], Bucarest, 1936, pp. 236—237.

[73] H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistumerverzeichnisse der orientalischen Kirche*, dans « Byzantinische Zeitschrift », II (1893), p. 46 : « Καὶ ὅσα ἕτερα ὑπελείφθησαν κάστρα ἐκ τὸς τῶν σιγιλλίων τῆς βασιλειάς μου, ταῦτα πάντα κατέχειν τὸν αὐτὸν ἁγιώτατον ἀρχιεπίσκοπον καὶ λαμβάνειν τὸ κανονικὸν αὐτῶν πάντων καὶ τῶν ἀνὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων καὶ τῶν περὶ τὸν Βαρδάρεον Τούρκων, ὅσοι ἐντὸς τῶν Βουλγαρικῶν ὅρων εἰσίν. »
A l'occasion du XIII^e Congrès International d'Etudes Byzantines, dans une communication tenue le 8 sept. 1966, St. Antolyak de Skopje (Yougoslavie) a attiré l'attention sur la probabilité que les célèbres diplômes de Basile II soient des faux du XIV^e siècle ayant le but de justifier la politique ecclésiastique d'Etienne Douchan. Même si cette hypothèse s'avère conforme à la vérité historique, il est difficile de croire à des faux fabriqués de toutes pièces. C'est plus plausible d'admettre qu'au XIV^e siècle on a utilisé comme « matière première » des diplômes plus anciens dont les données sont entrées dans la composition des diplômes fabriqués. Entre ces données réelles doivent se trouver aussi celles sur les Vlaques dans leurs rapports avec l'Archevêché d'Ohrid.

D'après le contexte, cette indication vise à souligner l'étendue de la solidité des droits de juridiction de l'archevêché d'Ohrid plutôt qu'à définir la situation ecclésiastique des Vlaques de Bulgarie, d'où le caractère assez vague et imprécis de la définition du statut de ceux-ci. Cependant le passage cité n'apporte des éclaircissements du point de vue territorial qu'en apparence. En effet, comment faut-il entendre l'expression « de toute la Bulgarie », complétée par l'expression « et ceux qui vivent à l'intérieur des frontières bulgares » (laquelle désigne aussi les Vlaques, et non seulement les Turcs du Vardar) ? « Toute la Bulgarie » et « à l'intérieur des frontières bulgares » peuvent signifier soit le territoire de la Bulgarie faisant partie de l'ancien empire, soit le territoire du thème de Bulgarie institué après 1018, qui ne comprenait que les régions occidentales et centrales de l'ancien empire, meins que le territoire proprement dit de l'archevêché d'Ohrid ou de Bulgarie, tel qu'il avait été délimité et placé sous la juridiction de celui-ci. Les opinions sont partagées à cet égard, les points de vue variant entre une extension maximum ou minimum de ce territoire [74].

Pour notre part, nous estimons que, dans l'expression « les Vlaques de toute la Bulgarie », le terme Bulgarie ne peut avoir pour acception que celle qui ressort de l'ensemble du texte, à savoir le territoire placé sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid ou de Bulgarie, qui se rapproche de celui de l'ancien empire, mais sans se confondre avec lui. Dans ce sens, l'expression « les Vlaques de toute la Bulgarie » pouvait désigner ceux vivant sur e territoire compris entre les régions situées au sud des monts Balkans et le Danube. Le fait que l'ordonnance de Basile II localise les Vlaques par rapport à « toute la Bulgarie » a été interprété comme un témoignage du caractère dispersé de la population vlaque, de son manque de concentration territoriale, de la permanente transhumance des Vlaques, forme caractéristique de leur nomadisme [75]. Or une telle explication ne peut être admise, car on ne voit pas très bien comment une population dispersée aurait pu être soumise à une autorité régionale en passant outre aux autorités locales, si l'on interprète ainsi le passage, ou, au cas contraire, pourquoi le texte ne stipule pas qu'ils étaient subordonnés à ces autorités locales. Du reste, la mention, à côté des Vlaques, des Turcs du Vardar — c'est-à-

---

[74] A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 40, considère que le territoire en question ne désigne que les parties montagneuses, habitées par les Roumains, et non toute la Bulgarie. D. Onciul, *op. cit.*, p. 327 considère qu'il représente la zone placée sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid ; A. Decei, dans *Românii din veacul al IX-lea pînă în al XIII-lea* [Les Roumains du IXe au XIIIe siècle], Bucarest, 1939, p. 101, estime qu'il s'agit de toute la Bulgarie jusqu'au Danube ; I. I. Nistor, *op. cit.*, pp. 9—10, estimait que l'aire de juridiction de l'archevêché d'Ohrid coïncidait avec celle de la Justiniana Prima d'autrefois ; Silviu Dragomir, dans *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, p. 162, soutenait que l'expression « les Vlaques de toute la Bulgarie » désignait les établissements de l'Hémus et de la vallée de la Morava, du Rhodope et de la vallée du Vardar.

[75] P. Hunfalvy, *op. cit.*, p. 75 ; M. Gyóni, *L'Evêché vlaque de l'Archevêché bulgare d'Achris aux XIIe—XIIIe siècles*, dans « Etudes slaves et roumaines », I, 1948, pp. 148—149, 151—155.

dire d'une population stable et localisée de façon bien précise — prouve que les Vlaques sont mentionnés de la sorte non pas en raison de leur prétendu nomadisme, mais parce qu'ils constituaient une population complètement différente de celle au milieu de laquelle ils vivaient.

Pourtant on peut envisager aussi une autre explication. Une organisation ecclésiastique comme celle dont il s'agit devait correspondre à une certaine organisation administrative. Toute discordance entre l'une et l'autre devait disparaître tôt ou tard. Un exemple de ce fait est justement la situation d'après 1018, lorsque la Bulgarie ecclésiastique (l'archevêché d'Ohrid) ne s'est pas identifiée territorialement, un certain temps, avec la Bulgarie administrative (le thème ainsi nommé), la première correspondant en lignes générales à l'ancien empire, tandis que le seconde n'englobait que les zones occidentales et centrales de celui-ci, la zone du Bas-Danube étant organisée séparément. Mais plus tard, par l'institution de la métropolie de Dristra, directement subordonnée au Patriarcat de Constantinople, les organisations ecclésiastique et administrative ont coïncidé dui point de vue territorial. C'est pourquoi on est obligé de se demander s l'organisation ecclésiastique des Vlaques de 1020, réglementée au fond *sui generis*, ne correspondait pas en fait à une organisation administrative. Il se pourrait que, pareillement à l'organisation spéciale des Vlaques de l'Hellade, il ait existé une organisation spéciale des Vlaques de Bulgarie. Quant à la raison justifiant une telle organisation, mise en évidence indirectement par celle d'ordre ecclésiastique, elle pouvait résider dans la fonction économique qu'ils accomplissaient, à savoir les transports de produits qu'ils faisaient d'une région à l'autre : d'où l'importance, la vitalité et la persistance de cette population vlaque, dont la présence et le rôle historique n'ont fait que croître au cours des siècles suivants [76]. A cet égard, le diplôme de Basile II suggère la possibilité de l'existence de deux grandes organisations vlaques à la fois militaires et économiques (car il ne faut pas considérer leurs attributions de manière exclusive) qui se prolongent jusqu'au temps de la Serbie médiévale : celle des Vlaques de Bulgarie, dont la situation est proche de celle des « kjélators », et celle des Vlaques de l'Hellade, dont la situation est proche de celle des « voïniks ».

Ce que nous avons dit plus haut sur le manque de fondement de la thèse du nomadisme et de la dispersion absolue des Vlaques est confirmé par l'existence d'un évêché vlaque, attesté à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e, mais qui existait peut-être déjà dès le milieu du XI^e siècle, vu la mention d'un certain Jean, prêtre du saint évêché des Vlaques [77].

---

[76] Gh. Murnu, *Les Roumains de la Bulgarie médiévale*, dans « Balcania », I, 1938, p. 11.

[77] N. Popescu, *„Ioan Preotul", episcopul Aromânilor — cel mai bătrîn preot român, pe la anul 1050* [« Ioan le Prêtre », évêque des Macédo-Roumains — le plus ancien prêtre roumain' vers 1050], dans « Biserica Ortodoxă Română », 52 (1954), pp. 457—460.

Il est, en effet, peu vraisemblable qu'un tel évêché ait été spécialement institué pour une population instable et nomade, tandis qu'il est normal qu'il l'ait été pour une population habituée à se déplacer entre un certain nombre d'agglomérations stables et, au surplus, assez dense pour que l'histoire ait enregistré son existence, apportant sur elle des détails qui ont eu le don de retenir l'attention des contemporains.

Le problème de la descendance immédiate des Comitopoules. Ce problème est mal éclairci par les sources. D'après Jean Skylitzès, à Samuel a succédé son fils Gabriel-Rodomir, puis son neveu (fils de son frère Aaron), Jean-Vladislav. Mais le nombre des fils de ce dernier ne ressort pas de façon précise du texte des « Histoires » [78]. Aussi n'est-il pas sans intérêt de noter que, parmi les interpolations faites sur un manuscrit de Vienne par l'évêque Michel de Deabolis, on trouve cités les fils suivants de Jean-Vladislav : « ... Presian, Alusian, Aaron, Traian et Radomir... » [79]. La présence de ce Traian est pour le moins singulière, car dans les régions slavisées de la Péninsule Balkanique ce nom — qui apparaît le plus souvent comme nom de lieu — représente manifestement une réminiscence de l'antiquité romaine [80]. Ne s'agit-il, ici aussi, que d'une simple influence, sans signification spéciale, de la toponymie sur l'onomastique, ou bien ce nom exprime-t-il une sorte d'attache à la romanité balkanique, représentée par l'élément vlaque? Dans ce dernier cas, la descendance hypothétique des Comitopoules ne fait que souligner une fois de plus les rapports vlaco-bulgares dans le monde byzantin. Nous devons nous contenter ici de formuler les données essentielles de cette hypothèse.

Les éléments du problème exposés dans le chapitre précédent confirment que la tradition relevée au cours des XII^e — XIII^e siècles n'était pas le produit d'une simple fantaisie, car si elle est en contradiction avec le sens de l'épisode de 976 narré par Skylitzès, elle est, en revanche, en concordance avec toutes les autres données concernant la situation des Vlaques à la fin du X^e et au XI^e siècle, qu'il s'agisse de Nikoulitzas et de son gouvernement des Vlaques de l'Hellade, de l'expédition militaire de 1027 ou du statut ecclésiastique des Vlaques de Bulgarie. Toutes ces données attestent un caractère de concordance et non pas de contradiction entre l'élément vlaque et l'élément bulgare. La symbiose vlaco-bulgare est un fait évident autant pour cette période que pour les siècles suivants et elle fait preuve ainsi d'une remarquable continuité [81]. Aussi,

---

[78] Skylitzès, II, pp. 468–469.
[79] B. Prokič, *op. cit.*, p. 34.
[80] J. Jung, *op. cit.*, p. 259.
[81] Gh. Murnu, *Cînd și unde se ivesc românii*, pp. 108–109; id., *Les Roumains de la Bulgarie médiévale*, pp. 9–17.

en ce qui concerne l'épisode relaté par Skylitzès, autant la présence des Vlaques à l'événement de 976 ne peut être attribuée au hasard, autant le meurtre de David par certains d'entre eux mérite de l'être. Compte tenu de la pénurie des données dont on dispose, on ne saurait même exclure l'hypothèse que l'embuscade où David a trouvé la mort eût été préparée par Samuel, soit dans le but de rester seul maître du pouvoir, soit parce que l'aîné des Comitopoules avait manifesté, ainsi qu'Aaron, une disposition à pactiser avec les Byzantins. L'assassinat de David par les Vlaques ne peut en aucun cas représenter un acte de guerre entre ceux-ci et les Bulgares. La réalité historique doit, pour une fois, être envisagée au-delà et même à l'encontre de la lettre du texte.

Ainsi que nous l'avons montré, les Vlaques apparaissent dans l'histoire de Byzance à la fin du X^e^ siècle et au début du XI^e^ siècle et leur présence est signalée comme un des faits saillants de l'époque. Mais pourquoi n'apparaissent-ils qu'à cette époque? Cette question a préoccupé dès le premier abord ceux qui se sont penchés sur le problème des Vlaques [82]. Ce fait a constitué un argument de premier ordre contre la théorie roesslérienne : en effet, de même que le silence des sources à l'égard de la romanité sud-danubienne avant 976 ne prouve pas l'inexistence de celle-ci, de même le silence des sources à l'égard de la romanité nord-danubienne n'exclut pas l'existence de cette dernière dans l'espace carpato-danubien. L'explication la plus simple et la plus convaincante de cette situation est, évidemment, que les Vlaques n'ont pas pris part à des événements historiques qui leur aient valu de se faire remarquer et d'être consignés dans les sources écrites, si ce n'est à partir de la fin du X^e^ siècle. Un cas analogue est celui des Albanais.

Il faut souligner pourtant que cette révélation n'est pas le produit du hasard, d'une rencontre fortuite entre un groupe ethnique et un complexe d'événements historiques, mais qu'elle a eu lieu à un moment correspondant à un certain stade de leur développement. Or, un fait intéressant à ce propos est que ce moment coïncide justement avec celui où s'achève l'ethnogenèse du peuple roumain dans la zone carpato-danubienne [82a]. Ces deux processus auront-ils été absolument parallèles et dépourvus de tout point de contact? Le groupe dense et puissant de la romanité nord-

---

[82] J. Jung, *op. cit.*, p. 244; A. D. Xenopol, *op. cit.*, pp. 73—74; Gh. Murnu, *op. cit.*, pp. 108—109.

[82a] Le fait qu'à la fin du X^e^ siècle l'achèvement de la formation du peuple et de la langue roumaine ne pouvait être sans liaison avec le stade de l'évolution de la romanité sud-danubienne a été récemment signalé par C. Daicoviciu, Em. Petrovici, Gh. Ştefan dans *Die Entstehung des rumanischen Volkes und der rumanischen Sprache*, in « Bibliotheca Historica Romaniae », I, Bucarest, 1964, pp. 53, 67.

danubienne, une fois cristallisé en tant que peuple roumain, n'aura-t-il pas concouru par un afflux de population à la cristallisation de la romanité sud-danubienne qui, développée et consolidée de la sorte, aura pu sortir de son anonymat et faire son entrée sur la scène de l'histoire? Nous tâcherons, dans ce qui suit, d'examiner s'il existe des éléments mettant en évidence de tels liens entre les deux romanités, liens susceptibles d'expliquer ce brusque et spectaculaire jaillissement des Vlaques.

Une indication essentielle dans ce sens est la genèse même du terme « Vlaque ». Les recherches effectuées jusqu'à ce jour ont révélé à cet égard un mouvement dans deux sens : d'abord de l'Ouest à l'Est et ensuite du Nord au Sud. Par les Slaves et les Germains, ce nom venait des Celtes, car il existait en Gaule au I^{er} siècle de n. è. deux tribus nommées *Volces* = les Volces Tectosages et les Volces Arecomici. De là, le nom est passé dans le germain primitif sous la forme *walhal*, acquérant dans les langues germaniques les formes suivantes : en ancien allemand, *walh*, *walah*, *wal(a)hisc* = Roman, Celte, étranger ; en anglo-saxon, *wealh wielise* = Celte, étranger ; en anglais médiéval, *walsh* = étranger, en haut-germain médiéval, *Walch*, *Walhe* = homme de race romane, italienne ou française (adjectif, *walchisch*, *wälhisch*). Par conséquent, les anciens Germains ont compris par ce mot tout d'abord les Celtes romanisés, puis les Gaulois romanisés et, finalement, tout voisin romanisé. De l'ancien allemand le vocable est entré de bonne heure dans le slave commun, étant attesté en vieux slave (*vlah*), en serbe (*vloska*) en polonais (*Wloch* = Italien, *Wlochy* = Italie, *Woloch* = Roumain), ruthène (*voloch*), russe (*voloh*), tchèque (*vlach*) et bulgare (*vlah*, *vlahinija*, *vlahinka*, *vlasce*). Dans le domaine slave il existe, ainsi qu'on le voit, deux formes : *vla*—au Sud et *vlo-vol* — au Nord et au Nord-Ouest. Ces formes sont le résultat d'une évolution, alors que dans le slave commun il existait probablement une forme unique [82b]. Ce fait prouve que les Slaves ont connu les populations romanisées dès avant le VII^{e} siècle, lorsqu'a eu lieu le clivage dialectal du slave commun. Du slave commun le mot est entré dans le latin médiéval et dans le grec byzantin, avec le sens de population romanisée [83].

[82b] On peut trouver les références aux principaux travaux lexicographiques chez I. Mihăescu, *op. cit.*, pp. 162—163, où le problème est largement traité. Il faut signaler aussi la précision très importante faite par C. Daicoviciu dans *Brève Histoire de Transylvanie*, Bucarest, 1965, p. 63, sur le fait qu'à la même époque (X^{e} —XI^{e} siècle) les Slaves de l'Est et les Slaves du Sud nommaient différemment la romanité carpato-balkanique (Vlaques et Volochs, le premier terme étant emprunté par les Byzantins aux Slaves du Sud).

[83] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hemus-Halbinsel*, Wien, 1882, p. 46 ; P. Hunfalvy, *op. cit.*, pp. 76—77 ; Traugott Tamm, *Über den Ursprung der Rumanen, ein Beitrag zur Ethnographie des Sud-Ost-Europas*, Bonn, 1891, p. 4 ; Aron Densuşianu, *Originea cuvîntului vlah* [L'origine du terme Vlaque], dans « Revista Critică şi Literară », Jassy, 1894, pp. 1—14 ; N. Iorga, *Istoria românilor din Peninsula Balcanică*, p. 16 ; I. Gherghel, *Cîteva contribuţiuni la cuprinsul noţiunii cuvîntului vlah* [Quelques contributions au sens du terme Vlaque], Bucarest, 1920, pp. 14—15 ; Gh. Popa-Lisseanu, *Românii în izvoarele istorice medievale* [Les Roumains dans les

L'importance de la direction suivant laquelle a eu lieu la genèse du terme n'a pas échappé à ceux qui se sont occupés du problème. Le fait que les Byzantins l'ont reçu des Slaves prouve qu'à un moment donné les Vlaques n'ont plus été confondus dans la masse slave, mais ont été considérés comme une entité distincte de celle-ci. Un tel moment a dû avoir lieu au cours du X^{e} siècle et correspond aux mentions sur les Vlaques qui apparaissent tout à coup à la fin de ce siècle et au début du siècle suivant. Cette prise de conscience a-t-elle été déterminée par un afflux de population du Nord, attestant un lien entre les deux romanités? On relève à cet égard dans les textes des XI^{e} — XIII^{e} siècles, certaines réminiscences qui semblent le confirmer. Quant à la présence plus ancienne de ce terme dans la Péninsule Balkanique et en contact direct avec la réalité byzantine, sous la forme spéciale « Vlaherne » [84] ou d'une population nommée «Vlahorynchiens»[85], les hypothèses formulées à ce sujet sont trop contradictoires pour que nous nous y attardions. C'est pourquoi, en ce qui concerne la genèse des réminiscences historiques — de cette tradition historique, pourrait-on dire — il faut nous en tenir strictement au terme « Vlaque ».

Réminiscences d'une migration du Nord au Sud dans la « Descriptio Europae Orientalis ». Dans cet ouvrage rédigé autour de l'année 1308, le géographe anonyme auteur de cette synthèse des connaissances livresques du temps, où il entre d'ailleurs aussi une part d'expérience personnelle, dit clairement, au sujet de la population romanisée vlaque de la Péninsule Balkanique, qu'elle est originaire du nord du Danube, d'où elle est venue à la suite de l'invasion magyare. Il expose de façon fort claire comment « un grand et noble peuple nommé Blazi », autrefois « pâtres des Romains », a transféré son habitat des régions de Hongrie où il vivait autrefois et d'où il fut chassé par l'invasion magyare, vers une région située entre « la Macédoine, l'Achaïe et Thessalonique » [86]. Ainsi donc, pour cet auteur du XIV^{e} siècle, une région principale peuplée par les Vlaques était la Thessalie (car c'est elle la région délimitée par la Macé-

sources historiques médiévales], Bucarest, 1939, p. 35; A. Decei, *op. cit.*, pp. 97—98; Antonios Kéramopoullos, Τὶ εἶναι οἱ Βλάχοι ? Athènes, 1939, pp. 9—13, d'après lequel les Vlaques seraient venus du Sud, de l'Afrique, le nom « Vlaque » étant dérivé de « fellah ». Th. Capidan, *Macedoromânii, etnografie, istorie, limbă* [Les Macédo-Roumains, ethnographie, histoire, langue], Bucarest, 1942, p. 146; cf. l'ouvrage plus récent de A. Katzouggiani, « Περὶ τῶν Βλάχων τῶν ἑλληνικῶν χώρων » ,Θεσσαλονίκη, 1964, p. 16 sqq. qui soutient que les Vlaques sont des Grecs, leur nom étant les « Romées »

[84] I. Gherghel, *op. cit.*, pp. 3—8; Gh. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 135 sqq.

[85] A. Sacerdoţeanu, *Vlahii din Peninsula calcidică* [Les Vlaques de la Péninsule Chalcidique], in *Omagiul Vasile Pârvan*, p. 232; A. Decei, *op. cit.*, p. 100; M. Lascaris, *Les Vlachorynchens*, dans « Revue historique du Sud-Est Européen », XX (1943), pp. 182—189; G. Brătianu, *op. cit.*, pp. 55—56.

[86] Olgierd Gorka, *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, p. 13: « Notandum est hic quod inter Machedoniam, Achayam et Thessalonicam est quidam populus valde magnus et spaciosus qui vocantur Blazi, qui et olim fuerunt Romanorum pastores, ac in Ungaria, ubi erant pascua Romanorum, propter nimiam terre viriditatem et fertilitatem olim morabantur. Sed tandem an Ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt. »

doine, l'Achaïe et Thessalonique), où ils se trouvaient depuis près de quatre siècles, à la suite d'une migration du Nord au Sud. Le texte de la « Descriptio Europae Orientalis » est clair, mais il ne faut pas l'interpréter unilatéralement, dans le sens que cette population vlaque serait venue en entier du Nord. Ces réminiscences manifestent souvent dans leur mode de rédaction une tendance à l'exagération, justement dans le but de souligner les idées du temps sur des problèmes tels que celui des origines de la population vlaque.

Réminiscences d'une migration du Nord au Sud dans l'ancienne chronique russe. Dans cette chronique sous le nom de « Relation des temps d'autrefois », se trouve, de même, en relation avec les circonstances suscitées par l'invasion magyare, un texte où il est dit : « En l'an 6406, les Hongrois passèrent près de Kiev, franchissant la montagne nommée aujourd-hui encore « Oungourskoïé », et arrivèrent au Dniepr, où ils dressèrent leurs tentes, car ils étaient nomades comme les Polovtziens. Venant de l'Est, ils franchirent rapidement les hautes montagnes, dites hongroises, et commencèrent à se battre avec les Volochs et les Slaves qui habitaient là. Car auparavant les Slaves habitaient là et les Voloques avaient conquis la terre des Slaves. Mais après, les Hongrois chassèrent les Volochs et prirent cette terre en possession et s'y établirent avec les Slaves, après les avoir soumis, et depuis lors cette terre se nomme Hongrie. Et les Hongrois se mirent à guerroyer avec les Grecs et ravagèrent la Thrace et la Macédoine jusqu'à Thessalonique. » [87] La plupart des chercheurs ont identifié les Voloques aux Roumains et ont interprété ces données dans le sens d'une migration roumaine vers le Sud [88]. Pourtant, un nombre restreint de chercheurs s'est maintenu à l'ancien point de vue, suivant lequel les Voloques du texte cité ne sont autres que les Francs de la frontière orientale de l'empire de Charlemagne [89]. Mais l'équivalence des Volochs et des Roumains est confirmée par d'autres sources, par les sources arméniennes par exemple [90]. Ainsi, la réminiscence qui se trouve dans « Descriptio Europae Orientalis » est renforcée par le texte de l'ancienne chro-

---

[87] *Повесть временных лет*, Москва-Ленинград, 1950, I, p. 21: « Въ лято 6406. Идоша угри мимо Киевъ горою, еже ся зоветь ныня Угорьское, и пришедъше къ Дняпру сташа вежами ; бяша бо ходяще аки се половцы. Пришедше от въстока и устремишася чересъ горы великия яже прозвашася горы Угорьскиа, и почаша воевати на живущая ту волохи и словяни. Сядяху бо ту преже словяни, покоривше я подъ ся, и оттоле прозвася земля Угорьска. И начаша воевати угри на греки, и пополяниша землю Фрачьску и Мак доньску доже и до Селуня».

[88] J. L. Pič, *Zur rumanisch-ungarischen Streitfrage*, Leipzig, 1886, pp. 59–61 ; A. D Xenopol, *op. cit*, p. 82 sqq. ; B. P. Hașdeu, *Strat și substrat*, dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, pp. XXX–XXXI ; Traugott Tamm, *op. cit.*, p. 131 ; A. Decei, *op. cit.*, p. 10.

[89] R. Roesler, *op. cit.*, p. 810 ; M. Gyóni, *Les Volochs des Annales primitives de Kiev*, dans « Etudes slaves et roumaines », 2, 1949, pp. 76–92. La persistance de cette thèse est évidente aussi dans l'édition citée, *Повесть временных лет*, I, p. 107–108, et note 1, p. 108

[90] A. Decei, *op. cit.*, pp. 30, 108–110.

nique russe et ce n'est sans doute pas par hasard que le chroniqueur russe évoque la pénétration des Hongrois jusque dans la Péninsule Balkanique, jusque dans la région attestée par « Descriptio Europae Orientalis », comme un des principaux habitats des Vlaques : Thrace, Macédoine, Thessalonique.

Réminiscences d'une migration du Nord au Sud dans les « Conseils et Contes » de Kékauménos. Dans cet ouvrage rédigé peu après l'insurrection de Thessalie de 1066, entre autres données concernant ces événements, l'auteur expose son point de vue sur l'origine de la population vlaque, abordant à cette occasion l'idée du transfert de son habitat : « Ceux-ci, dit-il (c'est-à-dire les Vlaques, *n.n.*), que l'on nomme Daces ou Besses, habitaient autrefois dans le voisinage du fleuve Danube et du Saos, que nous appelons aujourd'hui la Sava, où vivent maintenant les Serbes, dans des lieux inaccessibles et sauvages. »[91] Ce texte se rapportant à une population vlaque qui habite près du Danube atteste probablement une étape intermédiaire dans cet afflux de population du Nord au Sud en complétant par conséquent les sources mentionnées. Ainsi, ces trois textes contenant des réminiscences d'une migration du Nord au Sud de la population romanisée — et dont la valeur est d'autant plus grande qu'ils proviennent de sources indépendantes et rédigées à des dates différentes — prouvent à tout le moins que ceux qui durant les XI[e] — XIII[e] siècles s'occupaient de tels problèmes étaient pleinement convaincus qu'une grande partie de la population vlaque — sinon toute cette population — était venue dans la Péninsule Balkanique des régions transdanubiennes. Cette conviction nous oblige de nous demander si ce mouvement de population n'a pas été provoqué par des circonstances concrètes précises.

De telles circonstances semblent avoir été suscitées par l'invasion maygare. Autant la « Descriptio Europae Orientalis » que la Chronique de Nestor l'affirment nettement. Il est donc tout à fait possible que, sous la pression magyare, des vagues de la population roumaine aient gagné le Sud. Mais plus tard, à savoir au X[e] siècle, lorsque l'invasion se fut transformée en pénétration et établissement de colonisation, la population roumaine de l'espace carpato-danubien fut probablement obligée d'accompagner les Magyars dans leurs expéditions au sud du Danube, tout comme elle le fut postérieurement par les Petchenègues. Certaines fractions de cette population, au contact d'une population presque de même race et de même langue, auront préféré rester en ces endroits. Leur exemple aura même été suivi par des groupes d'envahisseurs magyars. C'est ainsi qu'il faut interpréter le cas de ces « Turcs » du Vardar mentionnés à côté des Vlaques

[91] Kékauménos, p. 74 : « οὗτοι γάρ εἰσιν οἱ λεγόμενοι Δάκαι καὶ Βέσοι. ὤκουν δὲ πρότερον πλησίον τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ καὶ τοῦ Σάουδὺ νῦν ποταμὸν Σάβαν καλοῦσιν, ἔνθα Σέρβιοι ἀρτίως οἰκοῦσιν, ἐν ὀχυροῖς καὶ δυσβάτοις τόποις. » Voir aussi le commentaire de W. Tomaschek, *op. cit*, pp. 58—64.

par le diplôme de Basile II réglementant l'organisation ecclésiastique des territoires conquis [92]. Lesdits « Turcs » du Vardar doivent en effet être considérés comme étant des Magyars — ou peut-être comme un mélange de Maygars et de Petchenègues [93].

Du reste, les circonstances qui auront créé cette situation semblent se rattacher plutôt à l'invasion des Petchenègues, connue pour son caractère dévastateur. Et, en effet, les données archéologiques dont nous disposons à l'heure actuelle attestent le processus de disparition des établissements au fur et à mesure que l'aire de l'invasion petchenègue avance. Les données recueillies pour la région d'entre le Dniepr et les Carpates sont particulièrement significatives [94]. Il est à supposer que les découvertes futures confirmeront ces résultats. L'arrivée des Petchenègues au Danube et l'expédition dévastatrice de 934 marquent certainement la détérioration profonde des conditions de vie de la population sédentaire, en plein essor, établie au nord du Danube et l'auront poussée à chercher refuge au sud du fleuve. A ce point de vue, les découvertes archéologiques n'excluent pas la possibilité d'une migration de ladite population sous la pression petchenègue [95].

Ce sont peut-être là les circonstances qui ont déterminé la migration du Nord au Sud de la population nord-danubienne et qui ont contribué par ce fait à donner des contours plus nets à la population romanisée de la Péninsule Balkanique, la faisant entrer ainsi sur la scène de l'histoire. Ces circonstances soulignent une fois de plus le manque de fondement de la théorie de Roesler et de ses partisans. Non seulement les sources ne consignent pas une migration massive de population romanisée du Sud au Nord, mais, bien au contraire, elles attestent — directement ou sous forme de réminiscences historiques — l'existence d'une migration dans la direction Nord-Sud. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que ceux qui au cours d'une polémique presque séculaire se sont élevés contre la théorie de Roesler aient souligné une telle possibilité [96]. Cette position est d'autant plus

---

[92] H. Gelzer, *op. cit.*, p. 46; B. P. Haşdeu a remarqué ce sens, *op. cit.*, pp. 33–34.

[93] Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, pp. 86–87. C'est probablement à cette situation que se rapporte l'*Alexiade* d'Anne Comnène en parlant d'un détachement de Turcs habitant la région d'Ohrid, qui combattaient sous les ordres de l'empereur byzantin : « ... τῶν περὶ τὴν 'Αχριδῶ οἰκουμένων Τούρκων... » (éd. B. Leib, I, p. 151).

[94] *Istoria Romîniei*, II, Bucarest, 1962, p. 67 ; P. Diaconu, *Despre pecenegii de la Dunărea de Jos în secolul X* [Sur les Petchenègues du Bas-Danube au Xe siècle], dans « Studii », 18 (1965), nº 5, pp. 1121 et 1124–1125.

[95] La même possibilité a été prise en considération par Maria Comşa, *Die bulgarische Herrschaft nordlich der Donau wahrend des IX. und X. Jh. im Lichte der archaologischen Forschungen*, « Dacia », IV (1960), p. 422 ; V. aussi P. Diaconu, *op. cit.*, pp. 1121–1122, 1129.

[96] J. Jung, *op. cit.*, pp. 248–249 ; Traugott Tamm, *op. cit.*, pp. 123–124 ; Hugo Grothe, *Zur Landeskunde von Rumanien, Kulturgeschichtliches und Wissenschaftliches*, Halle, 1907, pp. 20–21 ; N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 16 ; Silviu Dragomir, *Vlahii şi Morlahii...*, pp. 57, 115 ; A. Sacerdoţeanu, *op. cit.*, pp. 275–276 ; A. Katzougiani, *op. cit.*, pp. 34–35, 56.

justifiée que la migration Nord-Sud a fort bien pu avoir un caractère quasi permanent. Il existe d'ailleurs des indices à cet égard pour la période antérieure aux circonstances qui ont formé l'objet de la présente étude [97].

Les quelques données exposées permettent de clore le premier chapitre de l'histoire des Vlaques de la Péninsule Balkanique. Il est hors de doute qu'il s'agit d'une présence ferme, nullement fortuite et comportant l'accomplissement d'un rôle important dans l'histoire des événements de ces temps. Les données recueillies permettent, à notre avis, de formuler certaines conclusions sur la situation des Vlaques à la fin du X^e^ siècle et au début du XI^e^. Compte tenu de la manière dont ils sont mentionnés, ceux-ci apparaissent comme une catégorie ethnique possédant des caractères sociaux et économiques spécifiques, de fait comme un peuple à part. C'est ce qui explique la force de résistance qu'ils ont su opposer aux tendances de dénationalisation exercées du dehors, résistance qui n'a pas manqué de provoquer l'admiration des chercheurs [98]. Une telle résistance eût été impossible si la population vlaque de la Péninsule Balkanique n'avait pas acquis un caractère de population établie, encore qu'obligée de se déplacer périodiquement de par la fonction économique qu'elle exerçait. Dans des études ultérieures, concernant d'autres périodes de l'histoire du Moyen Age, nous examinerons dans quelle mesure les Vlaques de la Péninsule Balkanique ont maintenu et consolidé les traits qui les caractérisent dès leur première apparition sur la scène de l'histoire.

---

[97] Voir à cet égard la question des informations contenues dans la légende de Saint Démètre, chez Ilie Gherghel, *Zur Frage der Urheimat der Rumanen*, Wien, 1910 et celle qui se rattache au territoire du premier Etat bulgare, voir N. Bănescu, *L'ancien Etat bulgare et les Pays roumains*, Bucarest, 1947. On peut aussi consulter les données essentielles concernant les sources et la littérature dans l'ouvrage récent de H. Mihăescu cité plus haut, pp. 72—73.

[98] R. Roesler, *op. cit.*, pp. 135—136; Traugott Tamm, *op. cit.*, pp. 135—136; F. R. Miklosisch, *Über die Wanderungen der Rumunen in den dalmatischen Alpen und den Karpathen*, Wien, 1879, p. 3.

« LE MIROIR DES PRINCES » DANS LA CULTURE ROUMAINE

ALEXANDRU DUŢU

S'il n'est guère probable que, sous l'effet de l'enchantement qu'il aurait ressenti devant son œuvre, Justinien se soit écrié lors de l'inauguration de la Sainte-Sophie : « Je t'ai vaincu, ô Salomon ! », en revanche, l'édifice consacré à la « Sagesse divine » a soulevé depuis lors et soulève encore une admiration unanime. La tradition n'a pas enregistré la moindre exclamation de la bouche du prince de Valachie Neagoe Basarab qui, mille ans plus tard, érigea l'église du monastère de Curtea de Argeş. En échange tous ceux qui ont visité le monument ont pu se rallier à l'opinion partagée par Gabriel, prôtos du Mont Athos et témoin oculaire de la consécration de l'église : « Et c'est ainsi que nous pouvons dire, qu'elle n'est pas aussi grande ni universelle que Sion, que fit Salomon, ni que la Sainte-Sophie, que fit le grand empereur Justinien, mais elle les dépasse en beauté. »[1] Expressions sublimées de la sensibilité et de l'esprit d'un peuple et d'une époque [2], les monuments transposaient en pierre la conclusion d'un effort de méditation et de création qui se déroulait ensuite plus explicitement dans les ornements et la peinture, et plus clairement encore dans l'autre variante de la graphie, l'écriture : les *Proverbes* de Salomon, les *Chapitres* d'Agapet, les *Enseignements* de Neagoe transposaient par le truchement de l'encre des conclusions propres à une maturité culturelle. Parus sous une forme se rattachant à un Etat ou à un autre, les écrits que nous avons évoqués se laissent encadrer dans le genre de large circulation littéraire désigné en général du nom de « Fürstenspiegel ».

---

[1] Gavriil Protul, *Viaţa şi traiul Sfîntului Nifon* [Vie et actes de Saint Niphon], éd. Tit Simedrea, Bucarest, 1937, pp. 27—28.

[2] Caractérisation, d'après « un Worringer ou un Blaga », dans l'article bien documenté de Ştefan Andreescu, *Mînăstirea Argeşului în ambianţa vremii* [Le monastère d'Argeş dans l'ambiance de son époque], « Mitropolia Olteniei », Craiova, 1967, 7—8, p. 514.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 439—479, BUCAREST, 1968

Nous ne saurions prendre la liberté de décrire et de caractériser ici ce genre littéraire, qui attend encore d'avoir son historien. Mais nous en avons dressé une filiation qui nous semble acceptable. Nous mentionnions tout à l'heure les œuvres de Salomon, auxquelles on fait rarement allusion, le modèle des écrits de la catégorie des « Fürstenspiegel » se retrouvant d'ordinaire dans les discours d'Isocrate, encore que, dans le cas de la tradition byzantine, on ne voie pas comment on pourrait ignorer les textes bibliques, décisifs dans une succession qui se maintient de façon générale dans le domaine du sacré (de même que nous croyons que toute comparaison avec les écrits orientaux s'avérerait particulièrement féconde) [3].

---

[3] Il n'existe pas encore d'étude sur les écrits appartenant au genre des « Fürstenspiegel » dans le Sud-Est européen ; C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld*, « Ὁ Ἐρανιστής », Athènes, 1966, p. 2, note 2 remarque : « Cette belle page de l'histoire des idées n'a pas encore trouvé son historien. » Ce genre n'a du reste pas encore été étudié pour la littérature byzantine, l'ouvrage souvent cité de O. Treitinger, *Die ostromische Kaiser- und Reichsidee*, Jena, 1938, n'abordant le problème que tangentiellement, de même que celui de Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, vol. II, pp. 63—65 : *Les devoirs de l'empereur* (Paris, Albin Michel, 1949), n'a fait qu'effleurer le sujet. D'utiles données à ce propos chez H. Hunger, *Furstenspiegel in der griechischen Literatur*, dans *Lexikon fur Theologie und Kirche*, 1960, vol. IV, p. 474 ; on trouve, de même, d'intéressantes interprétations chez Ernest Barker, *Social and political thought in Byzantium*, Oxford, Clarendon Press, 1957 (qui remarque à propos d'Agapet : « as it began in this genre, so it continued in it for nearly a thousand years » — p. 20 ; en échange, la constatation pertinente : « Byzantine scholars were not specialists (on the contrary they were, if anything, too broad in their interests) : they were not professionals, but rather men of general experience in the life of church and State » — p. 50). L'étude s'imposerait, à notre avis, dans la mesure où elle préciserait quelques aspects dominants de l'idéologie byzantine, surtout que depuis l'article de Karl Prächter dans « Byzantinische Zeitschrift », I (1892), pp. 399—414, II, pp. 444—460, XIV, pp. 479—491, de nouveaux textes ont encore été publiés (comme, par exemple, L. G. Westernik, *Le Basilikos de Maxime Planude*, « Byzantinoslavica », 1966). Nous allons jusqu'à croire que, dans son ensemble, le genre peut être traité de manière plus exhaustive et approfondie que dans l'ouvrage, fréquemment cité comme fondamental, de Robert von Mohl, *Die Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften*, Erlangen, 1855—1858, 3 vol.

Toute recherche portant sur ce genre littéraire à Byzance où il a connu une particulière longévité et d'où il a irradié non seulement sur tout le Sud-Est européen, mais aussi sur l'ensemble du continent, devra faire entrer en ligne de compte les contributions à ce sujet du byzantiniste russe Vladimir Valdenberg (nous devons la bibliographie exhaustive de ses travaux à l'amabilité de notre collègue Şerban Tanaşoca). Inclinant, peut-être excessivement, à établir la dépendance des écrits byzantins des œuvres de l'antiquité (voir notamment *Les discours politiques de Thémistius dans leur rapport avec l'antiquité*, « Byzantion », 1924, pp. 557—580), le regretté savant a souligné d'une façon convaincante et compétente le fait que « la littérature politique de Byzance ne contient pas uniquement une rhétorique sans lien avec la réalité, mais une matière où se reflète une situation réelle » (*Les idées politiques dans les fragments attribués à Pierre le Patrice*, « Byzantion », 1925, p. 76), étude où est déterminée la place de cet ouvrage par rapport à l'écrit contemporain du diacre Agapet et où est discuté ce trait propre au système byzantin qu'est l'association des principes théocratique et démocratique — p. 69).

Quoi qu'il en soit, pour la zone sud-est européenne des renvois s'imposent aux ouvrages orientaux, où "« the Mirrors of Princes » tradition, taken over from Sassanian writings of pre-Islamic Persia, was early on supplemented by Indian animal fables to which veiled political meanings were attached. The « Kalila and Dimma », translated by the Persian Ibn al-Muqaffa' out of the Pahlavi, itself a version from the original Sanskrit, achieved an immediate and lasting popularity though its unlucky author ended his days young in a furnace" — Pr A. J. Arberry, *Tales from the Masnavi of Jalal al-Din Rumi*, London, George Allen and Unwin, 1961, p. 13. Dans « Unesco Collection of Representative Works, Persian Series » aussi Nizām al-Mulk, *The Book of Government or Rules for Kings.* Translated by Hubert Drake, London, Routledge and Kegan Paul, 1960, XI + 259 p., et *Ghazâlî's Book of Counsel for Kings.* Translated by F.R.C. Bagley, Oxford University Press, 1964, LXXIV + 197 p. C'est là que convergent les sources

Puis, nous nous sommes efforcé de suggérer que les écrits en question ont paru à des moments de puissante affirmation culturelle, bien entendu, toutes proportions gardées. Ces moments se rencontrent au sein de formes étatiques ayant un caractère bien délimité et, enfin, chacun a inauguré une tradition dans le cadre de l'Etat mentionné. En effet, les *Enseignements* de Neagoe Basarab ouvrent une série qui se déploie sur près de trois siècles, ses étapes variées permettant de dépister des variations dans le fonds d'idées et dans la forme d'expression.

Si nous avons préféré nous cantonner dans le XVIII[e] siècle, ce n'est pas le désir de présenter la fin d'un genre littéraire qui a déterminé notre choix mais, bien au contraire, c'est que, tenant compte des conditions de développement propre aux Pays roumains, nous nous sommes proposé de surprendre dans le mouvement de flux et de reflux idéologique de cette période une évolution et quelques constantes. En stoppant la fluctuation du genre qui nous préoccupe entre le moment de l'affirmation de la « monarchie culturelle » d'un Constantin Brancovan et les décennies qui précèdent la révolution démocratique bourgeoise de 1848, nous avons acquis la conviction de pouvoir surprendre quasiment la totalité des exemplaires constituant cette espèce et, de toutes façons, ceux qui sont les plus représentatifs dans le Sud-Est européen. Nous avons retrouvé des écrits byzantins et grecs, des compilations orientales et des remaniements d'œuvres occidentales, des pages de littérature antidespotique d'inspiration française et des essais originaux de science politique. C'est précisément parce que les formes étatiques se sont maintenues dans les Pays roumains que 'on peut retrouver dans leur tradition littéraire culte des alluvions provenant des ruines de Byzance, des efforts tentés dans quelques milieux grecs, des échos de tout ce monde sud-danubien dominé par un puissant empire, qui s'ouvrait sur le monde arabe, de même qu'il se dirigeait vers le cœur de l'Europe. L'on peut ainsi parler d'une littérature de Cour, de livres qui deviennent populaires, de la confrontation entre tradition et innovation, de système et d'esprit. Dans l'évolution, qui ne fut pas linéaire, nous pourrons suivre le passage du sacré au profane, la transformation de la « sagesse divine » en « sagesse humaine », avec l'évident effort, fourni par un monde exposé aux calamités, de conserver en permanence, dans les formes d'une cohésion imposée par la nécessité de répondre avec promptitude à des questions majeures et de caractère urgent, l'accès aux essences, la « philousie ».

---

mêmes des romans de « Barlaam et Joasaph » et de « Archirios et Anadan » d'où les lecteurs roumains extrayent des passages au XVIII[e] siècle — *ms. 1867* par exemple. Mais n'est-il point suggestif que *Le Livre des lumières ou la Conduite des rois, composé par le sage Pilpay, Indien,* traduit en français par David Sahib d'Ispahan, ait été publié en 1644, puis réimprimé en 1698? Nous n'avons pu consulter le travail de G. Richter, *Studien zur Geschichte der alteren arabischen Fürstenspiegel,* Leipzig, 1932.

Au fond, de tous ces traits dont surgiront de nouveaux problèmes qui exigent argumentations et explications, il n'apparaîtra dans les pages qu'on va lire que les esquisses que le développement et la circulation des œuvres du genre des « Fürstenspiegel » nous permettent de faire dans les limites chronologiques que nous avons fixées.

Point n'est besoin de commenter le fait que les œuvres que nous citerons sont, à de rares exceptions près, demeurées à l'état de manuscrits. Le fait est en soi pleinement significatif. Si nous avons choisi pour limite inférieure le règne du prince Constantin Brancovan, la chose est due aussi à cette circonstance que c'est en 1691 que fut imprimée pour la première fois une œuvre de ce genre. Publiés en langue grecque, les *Chapitres* attribués à l'empereur Basile le Macédonien sont introduits dans un large circuit, qui est celui de tout un monde qui utilisait le néo-grec comme langue de culture. Le volume s'adresse à la couche des intellectuels de Valachie qui organise maintenant une Académie princière grecque, avec pour langue d'enseignement celle usitée par les cercles humanistes. A côté de Basile le Macédonien se fera jour Agapet. Ils inspireront tous les deux le métropolite de Hongrovalachie, Anthime d'Ibérie, auteur de sentences du même genre. Mais les deux écrits byzantins avaient été connus des lettrés roumains depuis le milieu du XVII[e] siècle, lorsque l'ouvrage de Neagoe fut traduit aussi en roumain. Aussi ferons-nous un retour de quelques décennies pour mieux définir le phénomène. De même, nous remonterons de quelques siècles afin de fixer la place que les écrits des Phanariotes occupent par rapport aux œuvres de l'antiquité grecque que l'on étudiait dans les écoles grecques du XVIII[e] siècle. Quand nous aborderons la littérature antidespotique d'inspiration française, Neagoe sera présent de même que les projets de constitutions seront accompagnés de la copie assidue des livres du *Theatron politikon*. Les fluctuations de mentalité pourront, néanmoins, indiquer que la même œuvre, à des époques différentes, a été à même de remplir des fonctions diverses. La circulation des manuscrits dans des milieux déterminés, ayant des préoccupations que l'on pourrait délimiter aussi en fonction d'autres manifestations culturelles, peut fournir des indications précieuses pour l'histoire des idées et celle des transformations de la sensibilité.

I. La montée des intellectuels. Lorsque Chrysanthe Notaras imprima en 1691 à Bucarest les Κεφάλαια Παραινετικά de « l'empereur des Rhomées Basile le Macédonien », il précisa avoir entrepris ce travail (à savoir l'impression du texte grec accompagné d'une version néo-grecque de sa plume), par ordre du prince et à ses frais. L'ouvrage est sollicité par le voïvode moins par désir d'avoir à sa disposition les conseils d'un prédécesseur auquel il ne pouvait guère se sentir très attaché, que pour inscrire

au nombre des livres imprimés sous son patronage généreux et évidemment ostentatoire un corpus des normes éthiques et didactiques capable de manifester son autorité sur ce plan également. En d'autres termes, le prince roumain ne retrouvait pas dans cet écrit byzantin un ensemble de normes composées par un patriarche (Photius) à l'intention d'un empereur, dans le dessein d'attirer son attention sur les limites de son pouvoir — son autorité ne pouvant dépasser les frontières assignées par l'Eglise —, mais une série de recommandations ethiques utiles à un prince qui gouvernait un Etat dans des conditions particulièrement complexes, aussi bien internes (la noblesse accoutumait d'intervenir directement dans les affaires de l'Etat, avec un esprit marqué d'indépendance et de ralliement antimonarchique) qu'externes (la présence, aux frontières du pays, de trois empires : la Turquie, la Russie et l'Autriche).

De même que l'on avait imprimé, quelques décennies plus tôt, quelques corpus de lois byzantines — dont le caractère éthique et didactique est unanimement souligné [4] — de même on publiait cette fois les conseils rédigés à l'intention d'un monarque byzantin afin de le maintenir dans la voie « de la vérité ». Le prince valaque se fabriquait de la sorte un miroir pour lui-même, comme pour ses descendants, suivant du même coup l'exemple d'un prédécesseur qui avait tenu à ce que son fils eût à sa disposition un ensemble de normes déduites de sa propre expérience, Neagoe Basarab. Les ouvrages demeurés en manuscrits [5] nous révèlent toutefois une gamme bien plus variée de préoccupations au sein des cours princières. De leurs pages, tantôt réduites à des fragments et tantôt cachées sous le masque de l'anonymat, se détache sinon une évolution certaine, du moins une confrontation vivante de tendances idéologiques.

Le livre réalisé par Chrysanthe Notaras marque, au fond, une tendance majeure qui se faisait jour dans le milieu culturel qui entourait le prince, milieu qui s'exprimait à travers tout un contexte de préoccupations de ce genre. L'année même où Constantin Brancovan appuie la publication du texte édité et traduit par le prince de l'Eglise qui lui était si proche, autrement dit en 1691 encore, les frères Greceni, connus pour leur

---

[4] Voir en ce sens, Valentin Al. Georgescu, *Le XIV[e] Centenaire de la mort de Justinien*, « Revue des études sud-est européennes », 1967, 3—4, p. 552.

[5] Nous avons énuméré succinctement les manuscrits (dont le stemma mériterait d'être établi) dans notre article *Un livre de chevet dans les Pays roumains au XVIII[e] siècle* : « *Les dits des philosophes* », « Revue des études sud-est européennes », Bucarest, 1966, 3—4, p. 526. Précisons ici que les fragments du *ms. 3093*, ff. 1—23, seraient, croit-on, empruntés au code de Justinien II, et que leur font suite les « lois » d'Etienne « bien aimé, puissant et empereur chrétien des Serbes ». Nous désirons également noter ici que dans un ouvrage que nous avons en préparation, nous avons groupé à la rubrique des « Livres de sagesse » une première catégorie qualifiée de « livres de comportement » (*Les Maximes des Orientaux, Fiore di virtù*, etc.), et, dans une seconde, les « Fürstenspiegel ».

Le présent article ne reprend pas les précisions ni quelques notes critiques de l'article précédent ; dans ce dernier le lecteur trouvera les sources de toute une série de nos affirmations

attachement au voïvode, citent, dans la préface à une traduction roumaine de saint Jean Chrysostome, des fragments d'Agapet et de Basile le Macédonien dans un contexte qui mérite de retenir l'attention du lecteur. Faisant l'éloge du patronage culturel exercé par le prince, Radu et Ştefan Greceanu tiennent à souligner expressément l'appui accordé par Constantin Brancovan aux imprimeries d'où se répandirent de nombreux livres en langue roumaine « en conseillant en pleine lumière ceux qui vivent dans les ténèbres de l'ignorance et du manque de science ». Le patronage princier est apprécié comme une œuvre de bienfaisance, de souci paternel à l'égard de la communauté, caractéristique d'un bon monarque entièrement différent d'un tyran, car « tous les maîtres profanes et sacrés prouvent que le prince monarque recherche le bien commun et considère la finalité qui peut être utile à tous, tandis que le tyran ne regarde que son bien propre et ne s'efforce de gagner que pour lui seul un surplus et, pour accomplir sa propre volonté, il se propose et érige en lois et actes de justice ses propres désirs ». Afin d'éviter absolument l'arbitraire et l'ignorance qui sont le propre de la tyrannie, le prince a le devoir de suivre l'exemple du souverain universel qui a souci de tous (Agapet est cité à l'appui de cette thèse), et d'aimer la science (Basile le Macédonien fait ici les frais de la citation). Si nous ajoutons que, un peu plus loin, les deux lettrés valaques rappellent un passage de Georges Cédrénus relatant la réponse de Platon à une question posée par Denys de Syracuse — lequel, à l'instar de tous les tyrans simulait la justice « afin d'abêtir le peuple ingénu » — : « Quelle politique est la plus utile ? » « Aucune autre que de rendre tout le monde bon et digne », et si nous rappelons comment, sept ans plus tard, le savant métropolite valaque Théodose citera dans la préface d'un *Minei* Synésius (qui affirmait que la sagesse des princes apporte le bonheur « aux villes et aux cités », à maints pays et à maints peuples)[6], nous pourrons pénétrer dans l'atmosphère de la cour de Valachie où se groupe dorénavant toute une pléiade d'écrivains qui, dans les limites de la tradition, approfondissent les concepts, ouvrent la série des ouvrages de questions et réponses sur des sujets de foi et de philosophie, étudient la nature et, surtout, entreprennent la recherche systématique des sources historiques, afin de poser les bases d'une solide culture de langue roumaine qui s'épanouit au sein d'un puissant élan culturel remarquable par les valeurs qui lui sont propres. Dans cette atmosphère de « rationalisme orthodoxe », la

---

[6] La préface aux *Mărgăritare* (Perles, i.e. Anthologie) est reproduite par I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), 1903, Bucarest, vol. I, pp. 316—321. La dédicace au prince, où est discutée l'importance de l'œuvre culturelle, est suivie d'un propos au lecteur où est présenté le livre. On apporte en même temps cette précision que les passages difficiles ont été tirés au clair par les deux traducteurs grâce à l'assistance du stolnic Constantin Cantacuzène, dont les deux traducteurs mentionnent encore le nom à d'autres occasions, comme, par ex., dans Préface aux *Minei* (Ménées), idem, pp. 366—367.

figure principale, à côté de celle du prince qui n'est pas un simple patron culturel mais se compose lui-même une bibliothèque et, bien plus, écrit des notes quotidiennes, est certainement l'érudit stolnic Constantin Cantacuzène, son oncle (dont la bibliothèque nous fournit maintenant de précieux indices de son horizon intellectuel [7]) ; le prince revêt la chlamyde du monarque culturel qui tourne le dos, avec un mépris propre à l'humaniste, au tyran ignare et barbare. Tout naturellement, ce prince qui restaurait les antiques édifices religieux conformément aux normes d'un goût nouveau où l'on ressent l'influence italienne, qui élevait des palais et transformait la peinture, assumait l'obligation de soutenir le monde orthodoxe balkanique et oriental au moyen de donations et de livres imprimés en grec, slave et arabe, tout en portant son attention particulièrement sur le peuple roumain disséminé sur tout l'espace des Carpates. On sait l'effort de Brancovan pour installer sur le trône de l'autre principauté roumaine, la Moldavie, un prince à sa dévotion, de même que l'on connaît ses actions pour patronner la culture roumaine en Transylvanie (où il envoyait, par exemple en 1699, un apprenti-typographe imprimer à Alba-Iulia des livres roumains, ce qui fournit l'occasion à ce Mihail Istvanovici d'écrire en toutes lettres dans la préface du *Kyriakodromion* que « le prince éclairé et sublime de toute la Hongrovalachie, Jean Constantin Basarab le Voïvode », est « le patron véritable de la sainte Métropolie d'ici de Transylvanie et de tous ceux qui aspirent à la grâce de Son Altesse » [8]). Quels autres conseils ce monarque pourrait-il quêter pour lui-même que ceux fournis par le « diacre Agapet au grand empereur Justinien », comme le déclarent les frères Greceni, ou ceux rédigés par le patriarche Photius au nom de Basile le Macédonien ? Brancovan, du reste, qui avait appuyé l'impression de l'édition de Chrysanthe Notaras, éprouva le besoin d'en avoir un exemplaire en roumain pour son usage personnel, lequel doit être le manuscrit aux miniatures et à la calligraphie splendides conservé dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest (*ms. rom. 1805*).

C'est alors encore que l'œuvre d'Agapet pénétra dans le circuit roumain, probablement par le canal d'un intermédiaire slave [9]. Elle ne vit pas la

---

[7] Voir Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român : Constantin Cantacuzino stolnicul* [La bibliothèque d'un humaniste roumain : le stolnic Constantin Cantacuzène],Bucarest, 1967, 406 p. De l'abondance des informations que renferme ce catalogue il est bon de retenir que le stolnic, tout comme son frère Mathieu, avait lu soigneusement le *Theatrum politicum* d'Ambrosius Marlianus et que, de même que l'autre frère Thomas, il connaissait *Le Prince* de Machiavel. Notre collègue C. Dima-Drăgan prépare un catalogue similaire pour la bibliothèque du prince Constantin Brancovan. Il a publié à ce propos, en collaboration avec M. Carataşu, une note préliminaire — concernant les ouvrages byzantins que possédait le voïvode — dans la « Revue des études sud-est européennes », 1967, 3—4, pp. 435—445.

[8] Texte reproduit dans *Bibliografia rom. veche*, vol. I, pp. 373—375.

[9] Des données nouvelles et une récapitulation bibliographique dans l'ouvrage de Patrick Henry III, *A Mirror for Justinian : The Ekthesis of Agapetus Diaconus*, « Greek-Roman and Byzantine Studies », Durham, 1967, 4, pp. 281—308. Nous n'avons pu consulter le travail

lumière de l'impression mais joua un rôle particulièrement intéressant dans le contexte culturel, en premier lieu du fait que la version roumaine apparaît dans un autre cercle que celui des lettrés groupés autour du prince, comme le suggère le *ms. 3190* écrit par un scribe du nom de Vlad, probablement à Rîmnic, où il copia encore d'autres manuscrits [10] ; (ce manuscrit doit, d'ailleurs, s'être conservé dans ce centre culturel, étant donné que, au XVIII[e] siècle, on ajouta à ses derniers feuillets un fragment de l'*Histoire de Valachie* du stolnic Constantin Cantacuzène, œuvre multipliée à Rîmnic au cours de ce siècle [11]). Le « grămătic » Vlad qui traduit du slavon dédie ses manuscrits « aux Révérends Pères et à Vous, nobles Seigneurs boyards » et les effectue sur l'ordre de l'évêque de Rîmnic. Son florilège nous réserve néanmoins une surprise ; outre qu'il renferme les 66 chapitres de « Basile, empereur des Grecs », les 72 chapitres du « diacre Agapet », les enseignements sur la foi du patriarche Genade, et les « Discours » de Saint Jean Chrysostome sur Job, il inclut aussi un fragment de littérature parénétique et un autre d'une œuvre ascétique — « l'ordonnance impériale du grand Constantin » aux « très glorieux et honorés Francs » — , écrit qui renferme la célèbre et si contestée *Donation de Constantin*.

Le problème particulièrement intéressant que soulève l'introduction dans le circuit roumain de ce faux historique fameux ne consiste pas tant dans l'affirmation de la primauté du pape (que le texte roumain n'élimine pas, ouvrant une question ayant à ce moment-là de multiples implications confessionnelles et politiques), que surtout dans l'affirmation catégorique du primat du pouvoir spirituel (exprimé expressément dans le manuscrit par les mots: « là où il y a pouvoir épiscopal et le chef de la vraie foi chrétienne qui a été instituée par le Souverain céleste, il n'est pas con-

---

d'Antonio Bellomo, *Agapeto Diacono e la sua scheda regia*, Bari, 1906, ni la contribution d'Ihor Ševčenko, *A neglected Byzantine Source of Muscovite Political Ideology*, « Harvard Slavic Studies », Cambridge, 1954, beaucoup plus proche de notre sujet. (La liste des traductions de Migne, *PG*, 86, 1, 1163, pour utile qu'elle soit, n'en est pas moins lacunaire). On trouvera des données utilisables dans l'article de Vl. Valdenberg, *Наставление писателя* VI *в*, *Агапита в русской письменности*, « Византийский Временник », XXIV (1923—1924), pp. 27—34, recherche continuée en 1928 par ce byzantiniste russe. Nous ignorons pour le moment si la version roumaine dépend d'un texte imprimé en Russie ou à Venise, l'insertion de l'écrit d'Agapet dans un florilège venant compliquer la question de l'identification.

Précisons encore que le *ms. grec 577*, renfermant les chapitres d'Agapet et dû à la plume de Sébastos Kyminitès, a été dédié à Brancovan, en 1707 par un élève de ce professeur grec (et non par Kyminitès en personne, comme nous l'avons dit à la note 34 de notre article paru dans cette revue, 3—4/1966, p. 524).

[10] Il existe à la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest, trois manuscrits qui, en dehors du *ms. 3190*, ont été copiés par ce scribe à Rîmnic, entre 1690 et 1699 environ. Voir G. Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti*, Bucarest, Edit. Academiei, 1959, pp. 269—272

[11] Voir I. Crăciun et A. Ilieş, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne privind istoria României, XV—XVIII* [Répertoire des manuscrits de chroniques concernant l'histoire de la Roumanie, XV[e] —XVIII[e] siècle], Bucarest, Edit. Academiei, 1963, p. 163, où sont également décrits les *ms. 1267* de 1778 et *ms. 4650*, de 1781, écrits à l'évêché de Rîmnic.

venable que règne le souverain terrestre »[12]). Si dans le premier cas on peut trouver au besoin une explication dans certaines des convictions de l'évêque Hilarion qui, après avoir été intronisé avec l'appui du prince Constantin Brancovan, fut jugé par un synode que présidait l'intransigeant patriarche de Jérusalem Dosithé (lequel polémisa toute sa vie avec les « Latins ») et déposé sous accusation d'avoir manifesté trop de condescendance aux catholiques [13], en revanche, dans le second cas, notre enquête nous mène plus loin, car on voit se profiler nettement l'attitude d'un hiérarque qui entendait réactualiser l'attitude de la papauté envers l'Empire et mettre en discussion le rapport du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, ce dernier tombant sous la censure du premier [14]. On pourrait alors retrouver dans Hilarion un prédécesseur du métropolite Anthime, sur lequel nous reviendrons plus loin en détail. Mais pour tirer au clair avec précision cette intéressante étape de l'histoire des conceptions politiques dans les Pays roumains, une analyse plus serrée de la filiation du texte et de l'activité d'Hilarion de Rîmnic s'impose. Nous comptons l'entreprendre dans un avenir proche. Cette analyse est d'autant plus nécessaire que le manuscrit du scribe Vlad n'est pas unique, mais a pénétré dans un circuit plus ample, du moment que le *ms. 1788* a un contenu presque identique (Jean Chrysostome, Basile le Macédonien, Agapet, la donation de Constantin) ; tout comme l'autre, ce manuscrit a probablement été copié à Rîmnic, à en croire l'indication fournie par un livre imprimé encore inconnu à l'histoire littéraire roumaine, et inclus dans le volume relié à une date beaucoup plus tardive, à savoir une recommandation d'observer le jeûne de Noël, datant de 1796 ou 1797, laquelle, au fond, ne fait que combattre le luxe des boyards.

Cependant, avant de paraître en tant que livre séparé, l'ouvrage de Pseudo-Basile avait déjà circulé dans les Principautés Roumaines, englobé dans les *chronographies*. Compilées de façon originale d'après l'ouvrage de Dorothée de Monembasie (Venise, 1631) [15] et celui de Mathieu

---

[12] « ... ubi principatus sacerdotum et christianae religionis caput ab imperatore coelesti constitutum est, justum non est, ut illic imperator terrenus habeat potestatem » — *Il « Constitutum Constantini »*, dans *Antologia di testi per lo studio della storia medioevale*, raccolta da Gino Cerrito, Franco Natale, Giorgio Spini, Roma, 1959, p. 26.

[13] Voir Gh. Moisescu et collab., *Istoria bisericii române* [Histoire de l'Eglise roumaine), Bucarest, 1957, vol. II, p. 69.

[14] Appréciant que cette constitution a cherché à donner une base légale à l'Etat papal, Gabriele Peppe (*Il Medio Evo barbarico d'Italia*, Torino, Einaudi, 1942) affirme que l'une des fonctions du document fut de : « dare al potere ecclesiastico una sua autonomia che lo sottraga a un eventuale cesaropapismo carolingo come l'ha sottratto a quello bizantino » — p. 313. Nous adressons tous nos remerciements au professeur M. Berza qui a bien voulu nous indiquer et mettre à notre disposition l'anthologie citée précédemment ainsi que le travail mentionné ici même.

[15] B. Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, p. 409, croit qu'il faut attribuer l'ouvrage à Dorothé, encore qu'il ait été mis au compte de Hiérothé, lui aussi métropolite de Monembasie.

Tzigalas de Chypre (Venise, 1637), ces versions roumaines [16], effectuées, probablement au milieu du XVIIe siècle, directement sur les originaux grecs, répondaient à une autre exigence du goût littéraire : la nécessité de connaître l'aventure de l'humanité, sous une forme un peu plus authentique que celle qu'offraient « le miroir historique » (dont a parlé Emile Mâle) et les écrits où le fabuleux et l'extraordinaire étouffaient l'élément authentique (comme dans le *Roman d'Alexandre*). Entretenu avec ferveur à Byzance, où la narration des faits se déroulant dans un univers dominé par la Providence était plus importante que la logique du processus du développement historique [17], ce genre connaît un épanouissement particulier aux XVIIe et XVIIIe siècles dans les Pays roumains pour tomber en décadence à l'époque des lumières, lorsque se profile l'acte historique tel quel, lorsque se manifeste l'intérêt pour l'histoire universelle rationnelle et lorsque la légende s'unit à la littérature. L'intensité de la circulation des *Chronographies* dans les Pays roumains à l'époque en question [18] dévoile un important aspect de la mentalité des lecteurs du temps. De même que les écrits des humanistes roumains commençaient à définir le domaine de l'investigation historique dans un esprit soutenu par l'aspiration à l'indépendance, de même les « romans » de l'humanité offraient un cadre général de temps et d'espace à la préoccupation majeure de conserver un certain nombre de préceptes, un ensemble de normes à même de protéger dans sa durée l'existence d'une collectivité soumise à de fortes pressions. C'est dans ce sens qu'un copiste tenait à expliquer en 1732 aux lecteurs de sa chronographie : « la lecture d'histoires est d'un grand gain, éveillant l'intelligence et partageant la science aux hommes à venir comme aux derniers aussi, chose que l'on voit dans tout le monde ; . . . car maints maîtres d'élite ont pris la peine d'écrire des histoires et les faits des empereurs et des rois, des princes et des grands, comment chacun a réglé sa vie, et ils ont honoré ces maîtres-là et laissé la science à ceux à venir afin qu'ils y trouvent utilité et que chacun puisse régler sa vie, se garder de ce qui est mauvais et suivre ce qui est bon et utile. Lis donc ce livre qui s'appelle *Annales*, car tu pourras, au moyen des enseignements et exemples que je dis dans cet écrit, adoucir ta nature et te régler d'après les enseignements dignes des faits d'armes antiques. . . » [19]. Certes, de la lecture de ces exem-

---

[16] Voir *Istoria literaturii române* [Histoire de la littérature roumaine], Bucarest, Edit. Academiei, 1964, tome Ier, pp. 503–511. De même, l'introduction de Dan Simonescu aux *Povestiri din hronografe* [Récits tirés des chronographies], publiés dans *Cărțile populare în literatura românească* [Les livres populaires dans la littérature roumaine], Bucarest, Edit. pt. Literatură, 1963, vol. II, pp. 237–265

[17] Voir Ernest Barker, *Social and political thought in Byzantium*, p. 20.

[18] L'étude fondamentale est celle, posthume et malheureusement inachevée, de Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești : tipul Danovici* [Les chronographies roumaines : le type Danovici], « Revista istorică Română », IX, 1939, pp. 1–77, qui repose sur l'analyse de 36 manuscrits.

[19] Notice reproduite par G. Ștrempel, *op. cit.*, p. 99.

ples, patinés d'authenticité, les lecteurs conservaient un idéal et se maintenaient dans les cadres de la doctrine traditionnelle, illustrée ici par l'exemple de personnages qui avaient reçu leur récompense ou leur punition ; la résistance et l'aspiration à l'indépendance maintenaient inchangée, pour une bonne part, la conception qui avait persisté dans le monde byzantin aussi [20] jusqu'au seuil du XVIII^e siècle, quand devint manifeste la tendance à « rationaliser l'orthodoxie » traditionnelle. Dans de pareilles conditions, au milieu du XVII^e siècle, les chapitres de Pseudo-Basile le Macédonien faisaient figure d'enseignement que l'un des auteurs du drame pouvait offrir. Ils s'intégraient organiquement dans le récit sur l'événement du temps, sans s'estomper dans la suite implacable des ans. Parmi les multiples copies qui se sont conservées en roumain et qui dépendent toutes de compilations effectuées sur les deux œuvres grecques du milieu du XVII^e siècle, le *ms. 1929* s'impose à l'attention. C'est une copie d'une version réalisée sur l'initiative d'un lettré auquel revient le mérite d'avoir soutenu l'affirmation de la littérature en langue roumaine à l'époque de Mathieu Basarab, alors que le beau-frère du voïvode écrivait, avec prédilection, en slavon. Ce lettré était le métropolite Etienne, qui allait interrompre son pontificat (1648—1668) pour un laps de temps allant de 1653 à 1656, quand on l'écarta de la direction de ses ouailles pour avoir donné son appui à la révolte des « seimeni » (mercenaires) dirigée contre le prince [21]. C'est encore à Etienne que l'on est redevable de la parution du recueil de lois de 1652 connu sous le nom de *Îndreptarea legii*, pour l'édition duquel

---

[20] Cp. A. Varagnac, *Civilisations traditionnelles*, exposé dans « Annuaire, Ecole pratique des Hautes Etudes — Section des sciences économiques et sociales », Paris, 1967/1968, pp. 25—29.

[21] Gh. Moisescu, *op. cit.*, pp. 13—14. Sur l'activité d'Udriște Năsturel, P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română* [Les débuts et la victoire de la langue roumaine écrite], Bucarest, Edit. Academiei, 1965, p. 194. En même temps, la traduction en slavon d'un original latin s'inscrit au nombre des préoccupations permanentes (rappelons le cas de Luca Stroici, « le père de la philologie latino-roumaine », comme l'appelait B. P. Hașdeu — monographie de 1864) qui justifie l'allégation que « par le truchement du peuple roumain les cultures slaves orientales ont approché la Romanité, phénomène comparable en quelque sorte aux contacts des Slaves du Sud avec la culture italienne » — Virgil Cândea, *Echos de la culture roumaine chez les Slaves du Moyen Age*, « Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est européen », Bucarest, 1965, 2, p. 40. Iulian Ștefănescu, *art. cit*, p. 31, mentionne ce manuscrit comme appartenant au XVIII^e siècle. Mais au verso de la page du titre, sont reproduites, à la plume, les armoiries du métropolite Ștefan. Aux XVII^e—XVIII^e siècles on ne connaît que deux hiérarques de ce nom, mais Ștefan II n'a pas imprimé de livres aux armoiries de son église métropolitaine : le *Kyriakodromion* de 1732 présente les armes de la Valachie avec des vers dédiés à Constantin Maurocordato ; le *Psaltirea*, de 1735, possède au verso de la page du titre une gravure représentant le prophète David ; quant aux autres livres imprimés — *Anthologius*, de 1736 ; *Octoichos*, de 1736, *Acolouthoi*, en langue grecque, 1736 —, ils ont les armes accolées de Valachie et de Moldavie de Constantin Maurocordato. En échange, *Mystirio*, publié en 1651 par Ștefan I^{er}, a les armes de l'église métropolitaine, accompagnées de vers en slavon d'un contenu identique. C'est ce qui nous fait supposer qu'il s'agit en l'espèce d'une copie d'un manuscrit du temps de Ștefan I^{er} ; conservé à la bibliothèque métropolitaine comme le dénote une série de notes des derniers feuillets, il est passé par la suite dans celle du monastère de Cernica.

il fit rechercher les manuscrits les plus autorisés — il s'adressa aussi à cet effet à la bibliothèque patriarcale de Constantinople —, tandis que pour d'autres de ses traductions il fit appel de façon conséquente non seulement aux versions slaves, mais encore aux prototypes grecs.

Avant de s'individualiser, l'œuvre byzantine circula dans des « romans », sous une forme réduite (en général la moitié des chapitres) et elle fut embrassée par ces lettrés qui, unissant les impératifs de la conservation de la conception traditionnelle à ceux du développement de la culture roumaine, soutenaient la nécessité d'asseoir sur des bases « légales » l'autorité du prince. Ainsi, avant de remplir la fonction de « conseils à soi-même » adressés à un monarque animé de préoccupations culturelles, l'œuvre attribuée à Basile le Macédonien a pu jouer un rôle de « Miroir des princes » entre les mains de ceux qui argumentaient de la légalité au moyen du prestige de la tradition. Diffusé dans les rangs des lettrés — gens d'Eglise ou boyards (comme le *ms. 86* écrit en 1689 pour le grand « vistier » (trésorier) de Moldavie, Théodore Cantacuzène) [22] —, l'ouvrage continuera de circuler dans le cadre des chronographies au XVIII^e siècle ; mais il va restreindre petit à petit son audience, ce qui est arrivé aussi aux copies effectuées sur les versions individualisées. Ainsi, alors que les Chronographies sont encore copiées en 1707 pour un stolnic du nom de Dimitrie Ursachi, avant que trente ans plus tard l'exemplaire ne fût vendu au logothète Sturdza par un de ses descendants qui avait pris le froc (*ms. 108*), ou encore pour les boyards par l'habile calligraphe et miniaturiste que fut le pope Flor au milieu du siècle (*ms. 2609* et *ms. 4243*), les Miroirs byzantins seront lus, plus tard, davantage dans les monastères, comme il arrive aux copies comprenant à part les conseils de Pseudo-Basile le Macédonien : le *ms. 2352*, trouvé par N. Iorga au couvent de Ghighiu, emprunte ce chemin car il renferme, à côté de l'œuvre byzantine traduite d'après un livre publié en Russie, un écrit de polémique anticatholique. C'est dans cette voie que procéderont également d'autres copies qui se trouvent aujourd'hui dans le fonds de manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest : le *ms. 2338*, copié par le maître des pages Pascu pour quelque moine désireux de posséder les chapitres attribués à l'empereur, à côté de discours des Pères de l'Eglise, de Vies de saints et d'autres fragments caractéristiques de la lecture pratiquée dans les monastères ; le *ms. 2102*, de l'an 1801, de contenu monacal, exécuté par un scribe qui s'était fait moine ; le *ms. 1313*, de l'an 1825, écrit pour l'higoumène Gherasim et qui renferme, entre les fragments théologiques, une description accompagnée de dessins de l'église du monastère de Curtea de Argeş ; le *ms. 6061*, qui remonte

---

[22] Description du manuscrit, avec d'amples citations de son contenu, apud I. Bianu *Catalogul manuscriptelor româneşti* [Catalogue des manuscrits roumains], Bucarest, 1907, vol. I, pp. 181–192.

au début du XVIII[e] siècle, lequel ne livre pas de renseignements sur son passé.

C'est sur cette trajectoire que les œuvres byzantines ont rempli leur mission de « Fürstenspiegel » ; après avoir été adoptées par les lettrés, puis par le prince, elles ont survécu un certain temps, à côté des prescriptions concernant les offices, les jeûnes, pour se fondre ensuite dans la culture laïcisée entre temps.

Ce destin a été partagé pendant une certaine période par l'ouvrage roumain les *Enseignements de Neagoe* ; après une ascension semblable, les routes se sont séparées, séparation naturelle aussi bien du fait de leur provenance différente, que de leur contenu quelque peu distinct. Une investigation sommaire des idées renfermées dans ces écrits nous permettra de fixer également la place qui revient à l'opuscule d'Anthime d'Ibérie — Antim Ivireanul — dans l'historique que nous nous efforçons de reconstituer, place qui se précise à son tour en rapport avec la version de Guevara effectuée par Nicolae Costin.

Transformé en « question homérique » de la littérature roumaine, l'ouvrage du prince roumain du XVI[e] siècle a longtemps fait l'objet de discussions portant avant tout sur le problème de sa paternité et sa solution. Pour nous, cette paternité est incontestable — du reste, une bonne partie des contestations ont pris leur point de départ dans l'attribution erronée du livre à un genre littéraire auquel il n'appartient point, ou bien dans une méfiance exagérée des possibilités intellectuelles de la Cour de Valachie qui avait cependant attaché son nom et son prestige à un monument aussi grandiose que celui de Curtea de Argeş [23].

---

[23] En encadrant les *Enseignements de Neagoe* dans le genre littéraire auquel ils appartiennent, on résout une grande partie des questions que Demostene Russo avait soulevées à propos de la paternité de l'ouvrage, à partir de sa comparaison avec les écrits religieux et ascétiques byzantins. La comparaison que nous établissons entre les *Enseignements* et les chapitres d'Agapet et de Pseudo-Basile est, à notre avis, révélatrice et notre argumentation vient s'ajouter à celle, convaincante, de Dan Zamfirescu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticităţii* [Les Enseignements de Neagoe Basarab. Le problème de l'authenticité], dans son volume *Studii şi articole de literatură română veche* [Etudes et articles de littérature roumaine ancienne], Bucarest, Edit. pt. Literatură, 1967, pp. 69—182 (où l'on trouvera la bibliographie de la question). Nous désirons toutefois attirer l'attention sur le fait que la discussion à propos du « sceau » (argument n° VII de D. Russo, largement combattu par D. Zamfirescu, pp. 135—143) est manifestement oiseuse, vu que l'auteur des *Enseignements* ne se rapporte pas au sceau appliqué par les chancelleries princières, mais à une image qu'il avait retenue de la lecture de l'*Apocalypse*. De même, le propos sur les icônes n'est pas détaché de l'unité du texte, étant donné que la recommandation faite à Théodose de rester ferme dans l'orthodoxie exigeait d'être appuyée par le rappel de toute l'œuvre législative de l'Eglise œcuménique ; l'Eglise avait constitué un corps de canons des sept premiers conciles œcuméniques, fondement solennellement honoré par l'Eglise orthodoxe lors du premier dimanche du Carême appelé le « Dimanche de l'Orthodoxie » et dédié à dessein au dernier concile (le 7[e], selon la théologie byzantine), qui avait restauré le culte des icônes. Neagoe n'avait pas besoin des connaissances d'un moine pour le savoir, car il fréquentait les offices. Ce n'est pas la lutte exclusive contre l'hérésie (D. Zamfirescu, p. 120) mais surtout la référence à cette tradition « législative », sur laquelle était fondée l'orthodoxie, qui imposa l'insertion du discours sur les icones dans le texte des *Enseignements*, à savoir exactement à l'endroit requis, selon l'argumentation en faveur de

Rédigée en slavon, l'œuvre fut diffusée aussi en grec ; quant à la traduction roumaine, elle fut effectuée au milieu du XVII^e siècle [24]. Il est difficile toutefois de retracer la destinée de cet ouvrage avant la seconde moitié du XVII^e siècle, lorsqu'on pénètre sur le terrain ferme des faits concrets. Jusqu'alors son destin s'avère peu clair et les hypothèses ont beau jeu pour faire fortune. Il n'est pas facile de préciser si l'original slavon aura été traduit de bonne heure ou tardivement en grec et en roumain. D. Russo attribue à Mathieu de Myres la version grecque, mais ce n'est là qu'une simple supposition [25]. La plus ancienne version roumaine, conservée

---

la nécessité pour le prince d'obéir à l'Empereur, afin de remplir sa fonction avec dévouement et en respectant la « loi » ; laquelle ? celle condensée dans les canons des sept conciles, récapitulés dans la célébration du dernier de la série. L'argument de la nécessité d'honorer les icônes impliquait aussi des questions sociales et politiques. C'est ce que prouvaient les écrits mêmes de S. Jean Damascène, qui, tout en figurant dans la littérature théologique, peuvent également être inclus dans la littérature socio-politique. Ernst Barker s'en est bien rendu compte quand il reproduisit le second discours de Jean Damascène contre les iconoclastes dans l'anthologie citée *supra* (chapitre *The period from the death of Heraclius to the accession of Basil I*) ; en prenant la défense des icones, Neagoe exposait, à son tour, une conception sociale et politique.

En ce qui concerne l'atmosphère culturelle à l'époque de Neagoe, il convient de signaler les précieuses contributions apportées à ce propos aussi bien par P. Ş. Năsturel (*Învăţăturile lui Neagoe Basarab în lumina pisaniilor de pe biserica mănăstirii de la Argeş* [Les Enseignements de Neagoe Basarab à la lumière des inscriptions de l'église du monastère d'Argeş], « Mitropolia Olteniei », 1960, 1—2, pp. 12—23), que par Ştefan Andreescu, *Mănăstirea Argeşului în ambianţa vremii*, où est mis en évidence le degré d'instruction des clercs de la cour princière. « La chancellerie princière » pouvait être considérée comme « la première école supérieure où les fils des grands boyards parachevaient leur éducation » — Şt. Andreescu, p. 514 — et l'on y saisit la transformation du goût artistique qui détermine la reconstruction et la restauration de bien des églises et des couvents. Un prince qui patronnait un mouvement culturel ; qui concentrait de grandes ressources économiques pour ériger une construction exemplaire ; qui refusait l'argenterie qui n'avait pas été exécutée conformément à son goût et qui avait fait son stage dans l'apprentissage du slavon en commandant par la suite le splendide *Tétraévangile* qui joint l'art de l'imprimerie à celui de la calligraphie (voir l'exemplaire découvert par Alexandre Odobescu au monastère de Bistriţa, fondation des boyards Craiovesci) — pouvait incontestablement adresser des conseils à son fils Théodose. A notre avis, le problème de la reconstitution du texte initial continue toutefois de demeurer pendant. Nous avons en effet l'impression que le propos à sa mère (qui constitue une lamentation, une page de littérature intime de confession. dans la mesure où l'on peut parler de confession, de toute façon un thème comparable aux pièces inspirées des lamentations du prophète Jérémie — série dont il suffit de rappeler la *Vita Nuova*...), de même que sa prière, qui a l'air d'être un exercice théologique à la manière des exercices classiques de rhétorique, sont bien distincts du corpus proprement dit des *Enseignements*.

Pour une présentation d'ensemble du contenu des *Enseignements* dans *Istoria literaturii române*, pp. 281—283, on remarque p. 280 les analogies entre l'œuvre de Neagoe, celles de *Basile le Macédonien*, le *De administrando imperio de Constantin Porphyrogénète*, les *Recommandations du prince russe Vladimir Monomaque*.

[24] Des indications sur les manuscrits de l'œuvre, apud Vasile Grecu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab, domnul Ţării Româneşti (1512—1521). Versiunea grecească* [Les Enseignements de Neagoe Basarab, prince de Valachie (1512—1521). Version grecque], Bucarest, 1942, pp. 9—11, 16 ; des observations sommaires mais utiles, chez Dan Zamfirescu aussi, *op. cit.*, pp. 88, 143. Pour le manuscrit slave de Sofia, du début du XVII^e siècle, des données chez P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* [Les chroniques slavo-roumaines des XV—XVI^e s. publiées par Ion Bogdan], Bucarest, Edit. Academiei, 1959, pp.215—218, qui suppose que la traduction grecque aura été effectuée sur la traduction roumaine.

[25] « Il n'existe pas d'autre contemporain, que je sache, qui ait été capable de traduire du slavon en grec les *Enseignements* ... » affirme-t-il dans ses *Studii istorice greco-române* [Etudes historiques gréco-roumaines], Bucarest, Fundaţia pentru literatură şi artă, 1939, vol. I, p. 161. Mais comme la version grecque s'est conservée au monastère de Dionysiou (Mont-

dans le *ms. 464* écrit en 1682, a été copiée par le hiéromoine Jean pour le monastère de Bistriţa, la fondation des boyards Craiovescu, d'après un original plus ancien. Le fait que le manuscrit renferme à la fois les *Enseignements* et la *Vie de saint Niphon* et que dans d'autres manuscrits il s'y ajoute le texte des inscriptions de l'église du monastère de Curtea de Argeş accrédite de plein droit l'assertion qu'un codex reflétant la politique religieuse, littéraire et artistique d'un prestigieux prédécesseur fut constitué au milieu du XVII^{e} siècle. C'est bien ce qu'a fait remarquer P. Ş. Năsturel [26], qui a essayé de reconstituer les coordonnées du calcul qui a dû reposer à la base de ce groupement. Si nous apprécions que l'observation selon laquelle « leur groupement avec les inscriptions d'Argeş et la Vie de Niphon suggère l'idée d'une traduction unitaire, répondant à un but bien déterminé » correspond entièrement à la logique qui permet de reconstituer les données de l'histoire, en échange la tradition du genre littéraire que nous étudions nous pousse à assigner à un autre milieu l'initiative de la formation de ce corpus.

Pour revenir à la constatation faite antérieurement, à savoir que du temps de Mathieu Basarab le progrès de la culture en langue roumaine et le développement même des conceptions politiques appartenaient davantage aux lettrés qu'au prince, nous penchons moins à attribuer l'initiative dont nous parlions à la princesse Hélène et à son frère Udrişte Năsturel, qu'au métropolite de Valachie, Etienne, lequel, outre qu'il se détacha plus facilement qu'Udrişte Năsturel du prestige de la langue cultivée — le slavon en l'espèce — pour soutenir assez vigoureusement le progrès de la langue « vulgaire », c'est-à-dire du roumain, a aussi prouvé la préoccupation « d'enseigner le prince », en initiant la traduction en roumain du *Îndreptarea legii* [Le guide de la loi] et en se procurant les chapitres de Pseudo-Basile. C'est à lui, croyons-nous, qu'est due la réalisation du codex qui s'est conservé par la suite à travers d'autres copies. Secondement, si l'on part de l'affirmation de l'hiéromoine Jean qu'il fit sa copie à Piteşti pour le monastère de Bistriţa où pareille version n'existait donc point, on en déduit tout naturellement qu'il se sera procuré l'exemplaire qu'il recopia au monastère d'Argeş, la fondation de Neagoe, situé aux environs de Piteşti. C'est donc là-bas qu'aura été faite la traduction roumaine des *Enseignements* slavons (ou peut-être grecs si Mathieu des Myres en est l'auteur) et c'est là-bas encore qu'aura été transcrite, à la suite

---

Athos), « monastère qui considère Neagoe comme l'un de ses grands fondateurs » (V. Grecu, *op. cit.*, p. 11), on peut se demander si une traduction grecque n'y aura pas été exécutée sur un exemplaire de la version slavonne, envoyé par Neagoe en personne ou par l'un de ses successeurs.

[26] Voir l'article *Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople »*, « Revue des études sud-est européennes », 1967, 1—2, pp. 64—68.

de la traduction des inscriptions, la version roumaine de la *Vie de Saint Niphon*. Le travail, effectué sur l'initiative du métropolite Etienne, pouvait être fort bien transmis ensuite au prince Mathieu Basarab. Il est incontestable qu'une pareille traduction pouvait être faite à Argeş, vu la tradition de culture de ce centre monastique [27].

Si notre hypothèse trouve un jour sa confirmation, le caractère de « Fürstenspiegel » qu'a eu la première version roumaine des *Enseignements de Neagoe* ressortira davantage. L'ouvrage s'était peut-être imposé antérieurement à l'attention d'un prince roumain, puisque Nicolae Iorga croit avoir dépisté la présence d'un exemplaire dans la bibliothèque du prince de Moldavie, Pierre le Boiteux, un siècle plus tard [28], et il pénétra dans l'intimité du prince à l'époque de la « monarchie culturelle » qu'Etienne Cantacuzène a essayé de continuer, au lendemain de la mort de Brancovan. C'est ainsi qu'il commanda un exemplaire de ce corpus pour sa propre bibliothèque et, comme le note C. Dima-Drăgan dans le *Catalogul Bibliotecii stolnicului*. . ., il appliqua au bas de chaque page son cachet (*ms. 115* de la Bibliothèque de l'Académie, à Cluj). L'œuvre fut diffusée ces années-là à la Cour et, en 1727, Radu Lupescu, scribe au conseil princier (« logofăt de divan ») en effectue une nouvelle copie (*ms. 1062*) qui s'inscrit dans l'intense activité déposée par ce lettré qui s'avère préoccupé exclusivement de littérature historique, puisqu'il transcrit, à la veille de cette année-là, en Valachie, les chroniques moldaves, la chronique des Slovènes, la vie du prince Nicolas Maurocordato, etc. . . [29]. C'est alors également qu'est écrit le *ms. 3488* qui comprend maintes corrections et ratures et qui représente effectivement « un essai original d'édition critique » [30].

A ce point de vue, toutefois, la destinée des œuvres sur lesquelles nous nous penchons diverge. Les *Enseignements de Neagoe* n'acquièrent pas un usage monastique ; bien au contraire, ils apparaîtront dans le creuset des mutations de la fin du XVIII^{e} siècle et dans les années d'affirmation de la conscience nationale du commencement du XIX^{e} siècle. Quelle peut être l'explication de ce fait ? Et l'ouvrage de Neagoe se distingue-t-il par quelque côté des écrits byzantins ? Encore que le fonds d'idées ne puisse être bien différent et que le prince valaque mette à contribution des sources byzantines, on décèle dans les *Enseignements* des conseils qui se rattachent étroitement à la vie de tous les jours et aux conditions historiques propres, capables de les intégrer organiquement à la spiritualité roumaine. L'ou-

---

[27] L'importance accordée à la fonction d'higoumène d'Argeş (dans la troisième décennie du XVII^{e} s. le titulaire figure au conseil princier avec le titre d'évêque), et les lettrés provenant de ce centre monastique — dont le métropolite Théodose — préoccupent aussi Şt. Andreescu, *art. cit.*, p. 525.

[28] N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti*, 2^{e} éd., vol. I, p. 216.

[29] Voir G. Ştrempel, *op. cit.*, pp. 141—142.

[30] Dan Zamfirescu, *op. cit.*, p. 143, note 1.

vrage de Neagoe prolonge ainsi sa présence dans la vie culturelle roumaine. La politique de prudence « dans le sens classique du terme de sagesse pratique » se prolonge au XVIII^e siècle et les lettrés de cette époque de périls retrouvent dans les pages qu'ils pouvaient avoir sous la main les conclusions « d'une pensée politique roumaine supérieure, d'une vision claire des relations internationales et d'une pratique diplomatique fondamentale soumise aux vertus de prudence, de courage et d'amour de la liberté » [31].

Avant de délimiter ce moment de la réapparition de l'ouvrage de Neagoe, à la fin du XVIII^e siècle, il convient de remarquer qu'à l'époque de Brancovan on voit confluer aussi bien les ouvrages byzantins que les *Enseignements* du prince valaque afin d'occuper une place particulièrement intéressante dans le contexte culturel.

Lus par Constantin Brancovan et par son successeur au trône, Etienne Cantacuzène, ces ouvrages confirmaient leur autorité qui découlait du caractère personnel du pouvoir princier, fondé sur un charisme [32]. La continuité de cette autorité, que les princes valaques appuyaient aussi sur une généalogie établissant une parenté entre Brancovan et les Cantacuzène d'une part et Mathieu Basarab d'une autre, qui retrouvaient en Neagoe Basarab un ancêtre [33], maintenait l'actualité des recommandations que le fondateur du monastère d'Argeş avait données à son fils Théodose. L'autorité du prince découlait d'un charisme et, à cette époque, le principe énoncé par Neagoe : « c'est Dieu du reste qui t'a oint prince, et non pas les hommes » continuait à ne pas être mis en discussion [34]. La fonction confiée au prince par la Divinité créait des droits et des devoirs qui se définissaient dans les limites de la pyramide sociale ainsi élevée. «Pensez donc, maîtres et frères, au devoir dont nous devons répondre et rendre compte au terrible et divin tribunal à propos de la fonction dont a été chargé chacun de nous dans le bercail du Christ pour éprouver notre amour de Dieu » [35]. En vertu de ce principe qui accentuait — avec une note propre à la spiritualité orientale, individualisée avec une force due à l'hésychasme — la vertu unifiante

---

[31] V. Cândea, chapitre consacré aux *Enseignements* du volume signé par V. Cândea, Dinu C. Giurescu, Mircea Maliţa, *Pagini din trecutul diplomaţiei româneşti* [Pages du passé de la diplomatie roumaine]. Bucarest, Edit. Politică. 1966, p. 113.

[32] Il faut noter a ce propos les observations pertinentes de H. G Beck, *Byzanz. Der Weg zu seinem geschichtlichen Verstandnis*, « Saeculum », 1954. 1, pp. 87—103 : « . . . Es ist bei Kaiser und Patriarch der eine selbe Geist. ἕν πνεῦμα nur die χαρίσματα sind verschieden... Es gibt fur den Byzantinern im allgemeinen keinen säkularen Bezirk und deshalb auch nicht den Konflikt zwischen Sakular und Geistlich. Was es gibt, ist allein die Moglichkeit des Konflikts zwischen der gegebenen Ordnung und der Sünde. Es gibt — in der Geschichte der Kaiseridee — Phasen, in denen man versucht hat, zu einem anderen als dem gewohnlichen Verteilungsschlussel der Charismata zu kommen, nicht aber eine Phase, die in der Ordnung des Bestehenden zwischen Charismatisch und Nicht-Charismatisch unterschieden hatte — wenigstens so lange nicht, als die Idee ungebrochen lebte. »

[33] Voir aussi P. Ş. Năsturel, *art. cit.*

[34] Ed. V. Grecu. citée *supra*, p. 73.

[35] *Ibidem*, p. 25.

de la charité, notamment (d'où également le poids accordé à la coopération de la volonté humaine avec la volonté divine, cette synergie destinée à créer une disponibilité permettant de saisir les essences et, en même temps, une aspiration au total qui empêchait l'intervention plus active de la raison, systématisant des domaines de l'activité humaine, selon la mesure de leur délimitation), étaient créés les droits et les devoirs qui trouvaient leur sanction dans le jugement divin. C'est ainsi qu'il en découlait, selon un système parfaitement unitaire, l'obligation de miséricorde à l'égard des sujets, le devoir de vigilance et celui d'impartialité, la mesure. Les préceptes relatifs à l'attention à accorder à ses propres serviteurs, à l'administration du trésor et à l'ensemble de normes « diplomatiques » — l'attitude envers les ambassadeurs, la question de la paix et de la guerre — se manifestaient avec un caractère politique plus prononcé mais pas suffisant pour individualiser le domaine de la théorie politique. Le monarque s'imposait, en remplissant de façon adéquate sa fonction, par la dignité et la justice, puisqu'il était une incarnation de l'esprit de la société. Or « l'intelligence dans l'homme et ses forces spirituelles s'y trouvent comme l'étendard au milieu de l'armée » [36]. Les maximes insérées dans les *Enseignements* après la profession de foi exposée dans les discours sur les icônes et dans celui sur le jugement dernier, concrétisaient les résultats d'expériences faites par l'homme en parcourant les trois degrés menant à la perfection — la pratique, la contemplation, la charité — laquelle réalisait la coopération de la volonté humaine avec la volonté divine ; l'homme accédait ainsi à la « connaissance simple et non partagée » (selon l'expression de S. Maxime le Confesseur, dont les écrits ont circulé de façon intense dans le Sud-Est européen), à « la Sophia » [37]. Le même système unitaire se retrouvait aussi sous la plume d'Agapet et sous celle de Photius, l'ouvrage de ce dernier ayant même un aspect encore plus abstrait que le premier, évolution que l'on pourrait comparer au développement des écrits « qui soulignent les vertus cardinales des gouvernants » et qui en Occident aussi « sont à l'origine des traités politiques en bonne et due forme qui se multiplient à l'apogée du Moyen Age : Martin de Braga, Isidore de Séville, Jean de Salisbury, Thomas d'Aquin, Smaragde, Jonas d'Orléans, Hincmar...De conseillers, les clercs deviennent théoriciens ; la forme se fait moins directe, plus abstraite » [38]. C'est ainsi que l'on ne retrouve pas dans les conseils de Basile le Macédonien les problèmes qui sont énoncés avec clarté par Agapet : ceux de l'inégalité des biens (chapitre 16), de la censure person-

---

[36] *Ibidem*, p. 175

[37] Voir la traduction roumaine de la *Philocalie* par D. Stăniloae, Sibiu, 1947, vol. II, p. 167, n. 1, où est reproduite l'affirmation de Hans Urs von Balthasar Voir aussi I. Hausherr, *Pour comprendre l'Orient chrétien* : *La primauté du spirituel*, « Orientalia Christiana Periodica », 1967, 2, pp. 351—369.

[38] Jean Touchard, *Histoire des idées politiques*, Paris, P.U F., 1963, tome I, p. 166.

nelle (chap. 36), etc. Le devoir d'être le premier à respecter la loi, de distribuer la justice sans tenir compte du rang et des affinités personnelles, d'écarter les flatteurs et les trompeurs, de donner plutôt que de recevoir — ce qui crée ainsi des obligations — voilà ce qui revient sur un plan encore plus abstrait dans les conseils composés quelques siècles plus tard, conseils où l'on retrouve des préceptes du genre de ceux relatifs à l'appui des amis, préférable à celui des parents, à la mise en garde contre l'ivrognerie, aux amitiés à gagner en louant autrui, à l'éviction des méchants et des ambitieux des dignités dont ils sont revêtus. Tous ces préceptes se retrouvent réunis dans les *Enseignements* de Neagoe, ce qui fournit une preuve de plus que son ouvrage appartient à ce genre littéraire. Mais ce qui apparaît en plus dans l'ouvrage du voïvode roumain c'est le chapitre de normes diplomatiques et, surtout, un sentiment y vibre qui ne se dessine pas dans les écrits byzantins : le patriotisme, souligné au chapitre consacré à la décision dramatique d'accepter la guerre au lieu de la paix : « Si donc vos ennemis viennent contre vous et si vous les voyez plus forts que vous, et si vos conseillers vous apprennent à vous mettre en marche contre eux trop tôt ou s'ils vous effrayaient pour vous faire quitter votre pays pour l'exil, de tels conseillers, ne les croyez pas, parce qu'ils ne sont pas vos amis. En effet, j'ai goûté l'exil moi-même. Aussi je vous avoue, mes frères, qu'il est difficile de vivre et l'on est la risée de tout le monde, et même de tous les petits et de tous les méchants qui existent. Et deuxièmement, ne te mets pas à faire cela, car c'est la honte de ton nom. Ne soyez pas comme l'oiseau que l'on appelle le coucou, lequel dépose ses œufs chez d'autres oiseaux qui font éclore sa progéniture, mais soyez comme le faucon et gardez votre nid. » [39]

Ce sont là des traits nouveaux — les derniers évoquant des vers émouvants de Dante [40] — qui auront conféré à l'ouvrage roumain un poids spécial, en lui assurant du reste une permanence dont n'ont pas joui les ouvrages byzantins analogues. Les traits nouveaux, à une comparaison plus poussée de l'ouvrage roumain avec ceux des Byzantins bien plus nombreux, expliquent aussi la place détenue dans l'ensemble par les trois écrits de l'époque de Brancovan. En imprimant à ses *Enseignements* le caractère de simples directives (ce que l'on déduit aussi bien de l'insistance avec laquelle revient la formule : « enseignements pour votre profit... dans la

---

[39] Texte slavon et traduction roumaine chez P. P. Panaitescu, *Cronici slavo-române*, p. 290 ; cf. éd. V. Grecu, p. 161. Concernant les contacts de l'écrivain roumain avec les écrits byzantins on remarquera qu'il s'y maintient pour beaucoup le « théomimétisme » si caractéristique à l'idéologie politique byzantine. Voir là-dessus Patrick Henry III, *art. cit.*, p. 308.

[40] « Tu proverai sì come sa di sale
Il pane altrui, e com'è duro calle
Lo scender e'l salir per l'altrui scale. »
(*Par.*, XVII, 58–60)

mesure de nos possibilités et de nos connaissances »[41], que de l'affirmation finale que ces conseils n'ont quelque valeur que dans la mesure où ils portent, à défaut d'un sceau de chancellerie, le sceau de la sagesse divine — « le sceau des justes, c'est de jouir de la félicité éternelle »[42]), le prince valaque offrait à son successeur et à toute sa Cour un ouvrage de méditations. Pourvu des conclusions tirées d'une expérience résultant de conjonctures aussi variées et depuis longtemps situées dans le domaine des « situations limite » — existence ou anéantissement — il ne pouvait avoir le caractère de système clos. Or, à l'époque de Brancovan c'est précisément ce caractère qui en accroît la réceptibilité, du fait toutefois que l'étape de l'évolution de la mentalité roumaine était entièrement nouvelle. Comme nous l'avons fait observer au début de ce travail, l'œuvre de Neagoe et des écrivains byzantins acquiert, dans le contexte de la culture Brancovan, le caractère de « conseils à soi-même », en accentuant par conséquent la note de méditation de la première et celle de consultation des autres. En tant qu'œuvre de méditation, les écrits de ce genre commencent à ouvrir un nouveau domaine au sein du processus marqué par la diversification des préoccupations des lettrés qui se produisit alors[43]. La délimitation du domaine de la recherche historique, telle qu'elle se manifeste chez le stolnic Constantin Cantacuzène ou chez Miron Costin et Démétrius Cantemir, qui éliminaient de l'investigation historique l'élément littéraire, contribue nettement à donner du contour à la théorie politique ; la place accordée à la coutume juridique, une certaine tradition en matière de « législation » créée par les codes imprimés par le voïvode de Valachie, Mathieu Basarab, et par celui de Moldavie, Basile le Loup, et en premier lieu l'esprit dominant de cette phase de « rationalisme orthodoxe » poussent les écrits appartenant à la catégorie dite des « Furstenspiegel » vers le propre de la philosophie politique dans les limites du domaine de l'esprit laïque qui commence à se dessiner et à s'étendre. Justifiant le pouvoir absolu, tout en accordant attention au peuple, préconisant des concepts théocratiques mais sans caractère de système, vantant une sagesse totalitaire mais sans « le sceau », les écrits traditionnels du genre des Miroirs des princes modi-

---

[41] Ed V. Grecu. p. 209.

[42] *Ibidem*, p. 219.

[43] Aspect esquissé dans notre étude *Diversificarea preocupărilor cărturăreşti la umaniştii români* [Diversification des préoccupations des humanistes roumains], « Limbă şi literatură », 1968, XVI, pp. 13—21. Les lettrés laïques pouvaient trouver d'utiles idées dans l'écrit d'Agapet, de même que les clercs avaient l'occasion de rencontrer des préceptes susceptibles de servir la thèse de la prééminence du primat de l'esprit dans la même œuvre, qui alliait deux traditions : "The *Ekthesis* provides a look at those elements of Greek political thought about kingship which appealed to a member of the Christian clergy in the sixth century, and at the way which those elements were incorporated into the general Christian theological theory of empire that had first been outlined by Eusebius of Caesarea. Agapetus mixes his traditions so that both the Old Testament « fear of God » and the « Know thyself » of the Delphic oracle and Socrates are offered as the basic principle for the emperor" — Patrick Henry III, *art. cit.*, p. 304.

fiaient petit à petit leur caractère de normes sacrées, pour devenir des conseils découlant de la méditation de certains gouvernants.

L'évolution qui se déroule maintenant est soulignée par la parution d'un autre ouvrage, qui se fonde sur les mêmes écrits byzantins mais pour en accentuer le caractère sacré. Il s'agit des Νουθεσίαι χριστιανικο-πολιτικαί, conseils donnés par le métropolite de Hongrovalachie, Anthime d'Ibérie, au prince Etienne Cantacuzène (Bucarest, 1715). Affirmant n'avoir réuni que de « bonnes » pensées tirées des maximes des sages, à savoir celles qui « purifient l'âme, honorent l'homme et parent le prince à tout jamais », le pontife intervenait dans ce processus en jetant dans la balance le poids de son autorité spirituelle. Tout comme l'évêque Hilarion de Rîmnic, Anthime essaye de stopper ainsi l'avance du pouvoir temporel dans la vie sociale et politique, au nom de la primauté de la vie spirituelle. De même que dans ses sermons où il a combattu avec âpreté les écarts de la doctrine de l'Eglise, en critiquant une série de mesures et de comportements du prince Constantin Brancovan avec une vigueur qui explique le conflit qui finit par éclater entre le prince et lui [44], Anthime énonce dans cet opuscule des principes inéluctables. Détail intéressant, il fait appel à Agapet (dont il reproduit presque totalement les chapitres 46, 51, 69, etc.) et aux *Recommandations* de Pseudo-Basile (cf. chap. 57 ou encore ce conseil : « le commencement de l'affection est la louange », etc...) et, afin de souligner l'intention qui l'anime, il ajoute des prières pour chaque jour de la semaine à l'intention du voïvode. Certes, cette composition de l'opuscule d'Anthime n'est pas étrangère à la structure des *Enseignements* de Neagoe, dont les chapitres sont parsemés d'oraisons. Mais en reprenant ce procédé, à près de deux siècles de distance, Anthime allait, dirions-nous, plus loin, car le texte de ses prières ne présente pas le caractère de compositions personnelles, vu qu'il consiste purement et simplement en reproductions de textes empruntés à des livres du rituel. Mieux, l'autoritaire métropolite ne retient aucune maxime d'un livre qui venait d'être publié en grec et en roumain, les *Maximes des philosophes*.

La traduction du recueil de maximes orientales d'Antoine Galland avait, au fond, fourni matière de méditation aux lettrés, en raison de toutes ces sentences et observations, mi-sceptiques et mi-ironiques, relatives à la vie de l'entourage d'un prince absolu. Les conseils au voïvode, tirés de la sagesse orientale qui pénètre maintenant dans la culture roumaine en plein processus axé sur le thème du pouvoir politique, cherchaient, à leur tour, à tempérer l'élan et l'initiative de mauvais augure du monarque revêtu du pouvoir discrétionnaire. Publié par suite d'une initiative prise par les lettrés que comptait la cour princière, l'ouvrage oriental s'inscrivait

---

[44] Voir *Predici* [Sermons], éd. G. Ștrempel, Bucarest, Edit. Acad., 1962, *passim*.

naturellement parmi les préoccupations des humanistes. Mais Anthime l'ignore et, quand il discute de l'autorité du prince, il ramène la question sur le terrain des charismes.

L'opuscule d'Anthime resta sans lendemain ; il ne fut ni réédité ni traduit en roumain. A notre avis, la seule explication de ce fait réside dans la fonction d'écrit occasionnel qu'a remplie ce petit livre, à savoir un rôle de frein, d'opposition à un processus que l'on ne pouvait plus arrêter ; la diversification des préoccupations ramenait au premier plan l'investigation historique dorénavant destinée à soutenir les aspirations les plus profondes et les plus ardentes de la conscience culturelle roumaine : la lutte pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale. En s'opposant à la délimitation d'un domaine de théorie de l'autorité laïque — dont aurait pu se détacher l'idée de loi en tant qu'acte normatif, durant l'évolution sociale et économique de la société roumaine — Anthime a tenté de maintenir l'aspiration patriotique — à laquelle il ne fut pas un seul instant étranger — dans le cadre de l'institution culturelle qui avait assumé jusqu'alors le rôle de bastion devant le péril que représentait la puissance ottomane qui pratiquait une autre religion. Son intervention fut vouée à l'échec, la tendance principale des préoccupations de l'esprit étant orientée vers le monde du rationnel.

Une preuve supplémentaire nous en est fournie par un contemporain d'Anthime, le chroniqueur moldave Nicolae Costin, le propre fils du grand chroniqueur qui avait exposé les arguments fondamentaux de l'origine latine des Roumains, Miron Costin. Elevé chez les Jésuites, d'une érudition étourdissante, Nicolae Costin est attiré à son tour par ce sujet et c'est ainsi qu'il adjoint à son œuvre historique savamment ennuyeuse la traduction d'une sorte de « Fürstenspiegel » : le *Libro aureo del gran emperador Marco Aurelio con el Relox de Principes* d'Antoine de Guevara — *Ceasornicul domnilor*. Tout en effectuant sa version sur la traduction latine que Johann Wanckel avait publiée de cet ouvrage en 1601 à Torgau, Costin retient 81 des 155 chapitres de Guevara et adapte le texte espagnol à la portée des lecteurs roumains [45]. Réaffirmant que « l'autorité et la domination du prince sur ses sujets s'appuient sur un commandement divin », la version, à bien des égards originale, du boyard moldave, sans renverser la conception politique de son temps, exprimait indubitablement une série de nouvelles données à ce propos. Par rapport aux ouvrages byzantins traditionnels, cet écrit emprunté au monde roman étendait sensiblement

[45] Voir les contributions de N. Cartojan dans « Revista istorică română », 1933, et « Cercetări literare ». IV, 1940, tirage à part : *Ceasornicul Domnilor de N. Costin și originalul spaniol al lui Guevara* [L'horloge des princes de N. Costin et l'original espagnol de Guevara], avec bibliographie relative. De même N. Iorga, *Istoria literaturii românești în secolul XVIII*, Bucarest, 1901, vol. I, pp. 68–75.

le programme de la question. Menée entre philosophes, la discussion produisait à la lumière de nouveaux arguments lorsqu'elle abordait la question de la distribution de la justice, celle de l'autorité du prince dans ses rapports avec l'aristocratie et aussi lorsqu'elle soulignait la place qui revient dans la société aux savants et aux philosophes ; l'évocation de l'« âge d'or » est édifiante à cet égard. Bien plus, Costin retient de l'original les conseils relatifs à l'éducation des garçons et des filles, partie qui marque manifestement la dégradation du genre des « Fürstenspiegel » dès le moment de leur implantation dans le domaine de la pédagogie. On peut affirmer à ce propos que, depuis l'époque humaniste, le genre dont nous nous occupons atteint son apogée — en pénétrant dans l'intimité du prince — et qu'il commence à entrer en décadence — en prêtant à l'aspect pédagogique une attention qui augmentera ultérieurement. La réception de l'ouvrage espagnol, par l'intermédiaire du latin, marque, en tout cas, un moment particulièrement important dans l'évolution du genre, du fait de l'évocation du rôle imparti aux philosophes dans la vie de l'Etat. C'est pourquoi cette réalisation de Nicolae Costin s'est maintenue présente à l'attention des lecteurs du XVIII^e siècle et plusieurs copies ont été tirées sur sa version. Ce sont : le *ms. 204* de la Bibliothèque de l'Université de Jassy, copié pour Nicolas Maurocordato en 1714 ; deux autres copies dont l'une d'un scribe moldave qui loue le livre de façon impressionnante dans la préface d'une *Chronographie* [46] qu'il écrivit au cours des années où il copia également les Annales (*Letopiseț*) de Nicolae Costin ; le *ms. 3440*, de 1736, et le *ms. 757*, remontant à peu près à la même année, sont dus à la plume du scribe Ioan, fils du cămăraș Pavel. Une copie, le *ms. 295*, date de 1731, alors qu'une autre fut effectuée en 1792 (le ms. Kirileanu, à Piatra Neamț).

Ces interférences de Byzance, de l'Orient et de l'Occident manifestent à souhait l'ampleur des préoccupations de l'époque du « rationalisme orthodoxe » et la place accordée aux Miroirs des Princes dans les Pays roumains au cours de ces années de « monarchie culturelle » ; le destin le plus intéressant est certainement celui des œuvres byzantines utilisées maintenant aussi bien par le prince (qui fait appel aux méditations d'un empereur) que par les représentants du pouvoir spirituel (qui s'efforcent de ramener dans la sphère de l'actualité le rôle d'Agapet)[47]. La fin tragique des Brancovans, puis d'Etienne Cantacuzène, de même que l'exil de Démétrius Cantemir qui, dans son *Histoire hiéroglyphique* composait un roman sur un sujet d'histoire politique, ne mirent pas fin à ce genre. La survi-

---

[46] Voir G. Ștrempel, *Copiști*..., pp. 121–125.

[47] Pareillement, l'*Ecthesis* est devenue une source de premier ordre pour l'absolutisme d'Ivan le Terrible, de même que pour l'opposition russe libérale, dont les membres « had only to strengthen the admonitions and to weaken the praise », comme le remarque I. Ševčenko apud Patrick Henry III, *art. cit.*, p. 304, n. 74.

vance des formes d'Etat et la direction politique confiée aux princes recrutés au Phanar et envoyés par la Sublime Porte maintinrent le cadre nécessaire à cette littérature qui connaît une évolution assez cohérente jusqu'à la fin de la période phanariote et un certain temps encore après. Mais le programme connaît une certaine déviation.

II. Les détours de l'esprit laïque. Installés dans les Pays roumains avec la perspective garantie d'y demeurer, les princes phanariotes se posèrent immédiatement la question de la nature et de la finalité de leur autorité d'un caractère si spécial en raison de sa source, la Porte Ottomane, et de l'objet inattendu, le milieu roumain et ses traditions culturelles. Résoudre les questions générales soulevées par leur promotion et par le contexte historique, voilà ce qui constitua le nœud même des questions que rencontra le premier de ces princes, homme doué d'une intelligence peu commune, Nicolas Maurocordato. Ce dernier toutefois n'était pas un innovateur ; son père, le célèbre Alexandre Exaporite s'était estimé obligé de confier à sa succession les conclusions d'une dramatique expérience, condensées dans ses Φροντίσματα, publiés à peine en 1805, près d'un siècle après sa mort. Tout comme l'auteur de ses jours, Nicolas Maurocordato confia ses recommandations à un cercle très restreint et elles demeureront, pareillement, inédites. En revanche il tint à faire connaître à l'Europe sa doctrine, dénuée en somme d'originalité, en publiant le Περὶ καθηκόντων à Bucarest en 1719, puis à Leipzig, en latin, en 1722, et ensuite à Londres, à Amsterdam, à Ausbach (sous le titre de *Kurzgefasste Moral*). Ce qui retient l'attention dans cet ouvrage c'est le traité classique pris pour modèle : le *De officiis* de Cicéron. Au chapitre XIX de cet écrit réédité bien des fois étaient rappelés les sentences et les exemples des saints, auxquels étaient adjointes, au chapitre X, des citations des stoïques. Ce même mélange de littérature patristique et hellénique se fait jour derechef dans l'autre livre dont on lui attribue la traduction, mais qui en réalité n'a été que patronné par lui, le Θέατρον πολιτικόν, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Bien autrement intéressants sont les conseils demeurés inédits, étant donné qu'ils dévoilent la pensée intime de ce Phanariote qui régna longtemps en Valachie et en Moldavie [48]. La question principale qui se dessine dans les *Conseils adressés à Constantin Maurocordato* est celle de concilier les commandements de la Sublime Porte et les autochtones sur qui s'exerçait son autorité. Créer une dynastie phanariote fut une préoccupation incontestable et Alexandre Deli-bey fut conscient des droits acquis au cours des

---

[48] Les deux écrits, analysés plus loin, ont été publiés dans les *Documente Hurmuzaki*, tome XIII, Bucarest, 1909 Sur les Maurocordato voir également B. Knos, *L'Histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, pp. 469—472.

ans par les Maurocordato. C'est lui qui vers la fin du XVIII^e siècle affirmait en présence de l'agent autrichien Raicevich :« Si le prince de Kaunitz est prince du Saint-Empire Romain, je le suis du très-sacré Empire Ottoman· Je suis le maître ; je suis un prince né d'une famille qui règne depuis deux cents ans, un Souverain régnant. Je veux dire ce qu'il me plaît : je ne crains ni l'Empereur, ni le prince de Kaunitz. » [49] C'est ainsi qu'apparaissent dans les conseils de 1726 des invitations à connaître « les habitudes des boyards autochtones» de même que les chroniques, et de savoir de façon précise les devoirs à remplir envers l'empire et envers le Khan des Tatars, de même que ceux à l'égard des «Polonais et des Allemands». Nous ne voudrions pas souligner le fait que, dans ces textes inédits, l' « Empereur» est aussi bien le souverain de Neagoe Basarab, la divinité, que le maître de Constantinople, auquel le prince valaque n'avait jamais donné pareille appellation. Mais il faut souligner que dans les *Conseils* et dans le *Manuel comprenant des avis et des pensées au sujet des mœurs et du comportement*, la question essentielle de l'époque de Brancovan — celle des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel — n'apparaît point. Représentant du Phanar, de la nouvelle promotion de dignitaires qui dominait aussi le patriarcat de Constantinople, Nicolas Maurocordato n'envisage pas la possibilité d'un conflit avec l'autorité ecclésiastique que ses successeurs mettent à profit en installant à la tête de l'Eglise métropolitaine de Valachie des gens attachés à la Cour. Ainsi s'explique pour une part le fait qu'une grande partie du mouvement culturel roumain se concentrera non pas autour de la cathédrale de Bucarest, mais autour de l'évêché de Rîmnic détenu par toute une série de lettrés roumains remarquables — Damaschin, précepteur de l'ex-prince Etienne Cantacuzène, Clément, etc. — et en Moldavie, autour d'une église métropolitaine qui a réussi à échapper aux tendances dominatrices de l'élément phanariote. Cela ne signifie cependant pas que les Phanariotes essayent une nouvelle forme de « césaro-papisme », mais que le problème sera évité, les princes, alliés à l'autorité spirituelle, s'orientant vers l'idéologie du monde qui avait précédé le christianisme, celle qui avait présidé à l'épanouissement de la culture qui formait et animait la lutte pour la renaissance du peuple opprimé : le monde hellénique. C'est par cet apport massif introduit dans la culture roumaine, surtout par le canal de l'éducation scolaire, que les problèmes particulièrement intéressants de l'époque de Brancovan furent évités et, tacitement, l'esprit laïque, maintenant protégé par les divinités de l'Olympe, marquera des progrès continus. Le fait est frappant dans l' 'Εγχειρίδιον où les allusions à la mythologie grecque foisonnent et où les renvois à Socrate et à Platon ont plus de poids que ceux à la Bible,

---

[49] N. Iorga, *Textes post-byzantins*, Bucarest, 1939, p. 5.

sans compter les proverbes qu'on leur associe aussi. Mieux, une série de comparaisons amènent la discussion au sujet du microscope, de la ductilité des corps et de la résistance des cordes ; d'autres remarques se fondent sur l'observation des mœurs de la société contemporaine du prince, de même qu'une suite de maximes font songer à Montaigne (« l'homme est un être changeant, vain, divers »), à La Rochefoucauld (« la méchanceté paye son tribut à la vertu d'hypocrisie ») et même à l'esprit du XVIII[e] siècle : les considérations relatives à la loi (« la loi ou la force »), aux réformes, au conservatisme (« le présent se gausse de ceux qui tiennent à tout prix à ce qui s'en est allé »). Il est incontestable que l'autorité princière continue de demeurer fondée sur la conception religieuse, que la société maintient sa structure pyramidale et que « tous les membres luttent pour la tête ». Mais, fidèle à l'esprit de son siècle, l'auteur proclame que « l'amour de soi est peut-être le véhicule lumineux de l'âme », atteignant tangentiellement la discussion si controversée au sujet du rôle de l'amour-propre[50]. Et c'est dans le même esprit encore qu'est condamnée la tromperie (de même que le machiavélisme) — à la manière dont Frédéric II combattait le grand Florentin dans un livre qu'il retira quand il monta sur le trône [51] —, vu que « la politique secrète était le pivot du système despotique abhorré » [52], et qu'on pouvait la pratiquer même sans grand tapage autour de la perfidie. Non moins significatif est le fait qu'une série d'éléments détachés de la spiritualité chrétienne sont transposés sur le plan politique (« ce n'est pas seulement dans le domaine du sacré que la confession des fautes entraîne le pardon, mais aussi dans celui du gouvernement... ») de même que l'éloge de la sagesse, qui s'achève par le couronnement de l'« humanité » (« l'humanité est au-dessus de toute vertu, car elle porte l'image et le caractère pur de la nature divine »). C'est, probablement, dans ce mouvement permanent ressenti dans le fond des idées que consiste l'intérêt que présentent les conseils donnés par le fondateur de la dynastie phanariote à son fils : la fluctuation de la mentalité traditionnelle ressort avec évidence dans l'écrit qui ironise l'héroïsme pour louer la

---

[50] Voir Paul Hazard, *European Thought in the Eighteenth Century*. Translated by J. Lewis May, Penguin Books. 1965. Part two, chap. 4. Une précieuse remarque : « Never, to be sure, was there such a busy band of moralists as now ; but not of the order that made the human heart their study... they were moralistic theorizers, not psychologists. » — p. 178.

[51] Dans la Préface à l'*Antimachiavel* le roi combattait l'écrivain qui s'était efforcé non de corrompre le premier venu mais « Fursten, die berufen sind, Fuhrer der Volker zu sein, Verweser des Rechts. Vorbilder darin fur ihre Untertanen. sichtbare Abbilder der Gottheit. die ja erst ihre seelischen Eigenschaften, ihr innerer Wert zu Konigen macht. » — *Fridericus. Konigliche Gedanken und Ausspruche Friedrichs des Grossen*, ausgewahlt von Hans F Helmolt. Berlin, p. 27. Pour l'écrit de Nicolas Maurocordato combattant Machiavel. Φιλοθέου Παρέργα, voir les articles (pour nous inaccessibles) de C. Th. Dimaras parus dans « Τὸ βῆμα », 14 août — 4 sept., 1964. Sur l'odyssee du livre de Frédéric II voir Charles Benoist, *Le machiavélisme de l'Antimachiavel*. Paris, Plon. 1915.

[52] Werner Krauss, *Introduction* à *Est-il utile de tromper le peuple*, Berlin, Akademie Verlag, 1966, p. 6.

ténacité ; qui proclame la suprématie de la loi en ajoutant que sa source est le prince, qui recommande la justice et les réformes réalisées pour de longs intervalles de temps et qui s'assigne pour point de repère la maxime placée sur les vagues du sort : « Songe à quelle époque tu vis ».

Certes, le *Theatrum politicum* d'Ambrosius Marlianus, traduit en 1716 par Jean Avramios et diffusé sous le nom de Nicolas Maurocordato [53], avait un caractère bien plus « scolastique » comparativement aux conseils demeurés inédits. En recommandant au prince d'être un vivant exemple pour ses sujets, de joindre la douceur à la justice, de veiller, sans relâche, à se préserver de la débauche, à s'entourer de ministres capables et vertueux, de faire dépendre les lois politiques des lois divines et d'honorer les philosophes, l'œuvre ramenait une fois de plus au premier plan la constellation classique des vertus, en rappelant un autre « Fürstenspiegel », connu depuis longtemps des Roumains : *Ceasornicul Domnilor* (« L'horloge des princes »). C'est pour cette raison que les copies roumaines effectuées entre 1758 et 1787 se sont répandues sur tout le territoire roumain, à l'instar des manuscrits renfermant le livre de Guevara, et elles se retrouvent à Rîmnic (*ms. 1569* de l'an 1787), comme en Moldavie (*ms. 2770*, de la même année) et ailleurs, à la fin du XVIII^{e} siècle (*mss. 4838*, *4839* écrits par Vasile, de Valachie), et, encore plus intensément, semble-t-il, dans les premières décennies du XIX^{e} siècle (*mss. 434—435*, écrits par Ioan Burchi en 1805, lequel avait aussi sous les yeux le texte grec [54] ; le *ms. 1543* de 1806, le *ms. 1708* de 1816, le *ms. 2509* écrit par l'hiérodiacre Anthime en 1817, le *ms. 3141* de la même époque, le *ms. 5805* de 1803). Le livre paraîtra d'ailleurs en deux volumes, en 1838, par les soins de Grigore Pleşoianu, avec les encouragements de l'évêque de Buzău, Filotei. Bien qu'il ait été affirmé [55] que la traduction est assez peu fidèle, la version due à la plume d'un professeur illuministe qui diffusait en ce temps-là la littérature française à travers les Pays roumains est particulièrement intéressante car, à travers les notes du traducteur, elle signale les mutations idéologiques qui étaient survenues entre l'année de la publication de la version grecque et la décennie qui précéda l'année révolutionnaire 1848. C'est ainsi qu'à la p. 229 du tome I^{er}, Grigore Pleşoianu introduit une note renfermant une âpre critique à l'adresse des mœurs judiciaires

---

[53] Voir Ariadna Camariano, *Traducerea greacă a "Teatrului politic" atribuită greşit lui N. Mavrocordat şi versiunile româneşti* [Traduction grecque du « Theatron politikon » attribuée à tort à Nicolas Maurocordato et ses versions roumaines]. « Revista Istorică Română », 1941—1942, pp. 216–260. Pour l'original latin voir aussi M. Marinescu-Himu, dans « Raze de lumină », 1937, pp. 66–70. Pour l'édition grecque de 1933, imprimée par Sotirin Shina-Dan Simonescu, *O nouă ediţie din "Teatrul politic" tradus de N. Mavrocordat* [Une nouvelle édition du Theatron Politikon traduit par N. Maurocordato], « Revista Istorică Română », 1934, p. 294.

[54] A. Camariano, *art. cit.*, p. 250.

[55] Idem, *ibid.*

contractées à l'époque des Phanariotes ; de même, à la p. 115 du tome II^e il remarque ceci : « l'auteur décrit l'état de l'enseignement de son temps. Mais le siècle présent a pris un vol qui le différencie beaucoup de celui-là ». En regard du texte du chapitre premier du tome I^er, où l'auteur déplorait le manque d'attention des monarques de son temps, le traducteur ajoute encore ces mots : « L'auteur décrit, peut-être, les souverains de son siècle, car ceux de nos jours, surtout ceux d'Europe, leur sont entièrement opposés. » (note, pp. 7—8). L'hommage rendu au despotisme éclairé est évident.

Les qualités scolastiques imposèrent aussi le livre dans les écoles grecques du XVIII^e siècle où il fut étudié avec application par les élèves venus se préparer à l'école princière en vue de leur admission dans l'appareil administratif ; c'est l'époque où « le rêve des jeunes Phanariotes était comment accéder au trône de Valachie ou de Moldavie et, depuis les bancs de l'école ils se préparaient à cette carrière, en étudiant soigneusement les auteurs qui écrivirent sur les devoirs des souverains »[56]. De nombreux manuscrits grecs, comprenant en majorité le texte grec accompagné de traductions entre les lignes en néo-grec d'Agapet, de Pseudo-Basile, de Théophylacte, de Synésius se joignent à cette œuvre. La réactualisation des discours de ce dernier à Arcadius, avec la massive présence d'Isocrate, semble indiquer le sens de ces appels ; en affirmant que « les devoirs du roi résident là où la sagesse antique rejoint la sagesse moderne », l'évêque de Cyrène recommandait de raviver la philosophie antique[57]. En effet, la réceptivité à l'égard de l'antiquité héllenique s'accroît et, conséquemment, le rationnel commence à étendre son domaine, cependant que l'affirmation de l'esprit laïque, grâce à ce que nous avons appelé un processus de déviation, acquiert droit de cité dans la culture roumaine.

C'est sur ce domaine que pouvait faire son apparition la norme juridique qui devait écarter l'effet moral et la sanction religieuse du « miroir du prince ». Les tentatives de ce genre se multiplient d'ailleurs et une effervescence juridique apparaît précisément durant ce siècle[58]. Les réformes elles-mêmes, initiées par le bénéficiaire des conseils de Nicolas Maurocordato, son savant fils, Constantin Maurocordato, rentrent dans la préoccupation en continuelle évolution d'adapter le régime politique aux exigences nouvelles : ainsi apparaît le profil du despotisme éclairé, lequel

---

56 D. Russo, *Studii istorice greco-române* [Etudes d'histoire gréco-roumaine], vol. II, p. 552, où est signalé le genre littéraire « qui a donné maints produits gréco-roumains... les Miroirs des princes », avec énumération de quelques titres.

57 Voir Christian Lacombrade, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadios*, Thèse..., Paris, Les Belles Lettres, 1951, p. 44. Voir également les manuscrits grecs signalés dans notre article paru dans la présente revue, 1967, 3—4, p. 480.

58 Voir Valentin Al. Georgescu, *L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IV^e livre de droit coutumier de son « Manuel de lois »*, cette revue, 1967, 1—2, p. 121.

doit être néanmoins entendu « moins comme un ensemble de mesures décidées par le Souverain que comme des solutions empiriques aux problèmes nouveaux d'une société en pleine mutation ». C'est plus particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que l'on peut affirmer que « œuvre des rois, la politique réformatrice fut plus encore celle des milieux ouverts aux nouvelles formes de richesse et du progrès » [59]; c'est maintenant, en effet, que font leur apparition dans la société roumaine les Lumières, non en tant qu' « âge de la raison qui répudia le passé et chercha à innover », mais comme un « alliage de la tradition et de la volonté de renouveau » [60].

L'entraînement des boyards dans de nouvelles formes de production agraire et surtout l'ascension que la petite noblesse et la bourgeoisie en formation font dans le domaine culturel provoquent une transformation au sein du genre qui nous préoccupe et qui fait songer à la phase du XVII^e siècle. Maintenant aussi, à la fin du XVIII^e siècle, ce genre est pratiqué par les lettrés et il est opposé à la mentalité de la cour princière : on a de nouveau affaire à d'authentiques « miroirs » placés sous les yeux des princes. Sauf que dans les nouvelles conditions idéologiques qui accentuent le programme social, ces miroirs renvoient les rayons dans un autre foyer et leur sort est de faire œuvre pédagogique, de nombreux éléments essentiels disparaissant de l'esprit totalitaire du siècle écoulé. Remplissant une fonction antidespotique, les œuvres qui sont véhiculées maintenant ne rappellent plus à l'esprit du prince l'ensemble de ses devoirs. Ce qui constituait leur essence se déplace dans les domaines qui commencent à se délimiter — ceux des sciences politiques et de la théorie du droit. Si le renvoi se fait au droit naturel plutôt qu'au contrat social [61], le fait serait explicable dans ce féodalisme attardé [62] et il expliquera aussi la persistance des « Lumières » dans la conception juridique et politique du XIX^e siècle, à des étapes où celui-ci avait été dépassé dans l'art et la littérature. Autrement dit, si dans l'intervalle écoulé depuis la fin du XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e nous retrouvons une symétrie avec la phase qui s'est profilée dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, celle-ci équivaut à une montée et à une descente.

---

[59] Denis Rochet dans la préface à Léo Gershoy, *L'Europe des princes éclairés, 1763—1789*, Paris, Fayard, 1966, p. 6. Il faut remarquer que Constantin Maurocordato, préoccupé de la distribution de la justice, du redressement des habitudes immorales et de l'élévation du clergé, lisait « les écrits de Jean Chrysostome et de Basile le Grand, ou encore de Macarios l'Egyptien ou d'autres saints pères, en prenant note des propos qui s'y trouvaient au sujet des princes » (σημειώνοντας ἐξ αὐτῶν τὰ ρητὰ ὁπού ἀνήκουσιν εἰς τοὺς ἡγεμόνας) — *Cronica Ghiculeștilor* [Chronique des Ghika], éditée par Nestor et Ariadna Camariano, Bucarest, Edit. Acad., 1965, p. 620.

[60] Léo Gershoy, *op. cit.*, p. 57.

[61] Voir *Growth of Ideas*... Edited by Sir J. Huxley, London, 1965, p. 271.

[62] Voir aussi Vlad Georgescu, *Idées sociales et politiques dans la littérature historique des Principautés Roumaines pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle*, cette Revue, 1967, 1—2, notamment chap. III : *Les idées sociales et politiques*, pp. 176—189.

La variété des emprunts à la culture européenne [63], les évidentes fluctuations du goût littéraire à la fin du XVIII^{e} siècle trahissent une « crise de conscience » [64]. Maintenant les influences classiques et baroques ne manquent pas, de même que de nombreuses explorations sont abandonnées pour en revenir parfois à ce que la tradition offrait. Nous avons pu constater, dans l'histoire du genre dont nous nous occupons, que les écrits byzantins ont restreint leur destination ; en revanche, dans cette fin d'« ancien régime » [65] on lit encore l'*Horloge des princes* et le *Théâtre politique*. La réapparition d'une œuvre d'âge vénérable fournira un indice de plus pour l'intelligence de ce moment.

En 1781, à Răşinari, dans l'un des centres roumains les plus puissants de Transylvanie, le prêtre Sava Popovici achevait de recopier d'après un manuscrit provenant du couvent de Cozia, en Valachie, les *Enseignements de Neagoe* (*ms. 3572*). Accolé à des Vies de saints, l'ouvrage figure dans un florilège intitulé par son auteur « L'Abeille » (Albina), à l'imitation d'un écrit ascétique bien connu. Aurions-nous à faire à un recueil de textes ayant une destination religieuse ? La réponse, ce ne sont pas les notes cachées parmi les feuillets du manuscrit qui nous la donnent, mais une série d'admirables miniatures. Si l'une d'elles représente la Sainte Vierge posée sur une fleur et une autre la roue de Fortune (exactement comme ce motif figure sur le clocher de la vieille église de Răşinari !), par contre, le f. 4 v. nous montre le portrait fictif du voïvode Neagoe, dans son imposant accoutrement princier ; au f. 159 v. nous retrouvons Théodose, le fils de Neagoe, qui réapparaît au f. 182 v. splendidement vêtu. L'ouvrage est donc recopié pour l'expérience roumaine qu'il communique et le talentueux ecclésiastique tient à faire connaître à ses concitoyens les traits du prince et de son fils. La copie de Sava Popovici s'inscrit sur la ligne des préoccupations de cet homme d'Eglise qui, interprétant en 1792, dans un sermon, un verset biblique, argumentait... l'origine latine du peuple roumain [66]. Ce manuscrit intéresse la communauté qui soutenait activement l'affirmation culturelle roumaine de la ville voisine de Sibiu et, en 1809, Daniil Popovici le recopie fidèlement, avec des miniatures identiques,

---

[63] Voir notamment D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*. Sibiu, 1945.

[64] Nous avons déjà parlé de cette « crise de conscience » dans nos articles sur les lumières en Moldavie — « Studii », 1966, 5, et les premiers contacts littéraires anglo-roumains — « Studii de literatură universală », 1967.

[65] « Ancien régime » au sens de « gesamteuropäische Gesellschafts- und Lebensform, die überall auf der sozialer Abstufung von Besitz und Recht, auf einer bunten Vielfalt landschaftlicher Sonderheiten beruht und sich gerade hierhin von der « modernen Welt der Gleichheit » (Gerhardt) unterscheidet » — Stephan Skalweit, *Das Zeitalter des Absolutismus als Forschungsproblem*, « Deutsche Viertelj. fur Literaturw. und Geistesg. », 1961, 2, p. 307.

[66] Voir le texte édité par I. Lupaş, *Cronicari şi istorici români din Transilvania* [Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie], 2^{e} éd., Bucarest, Scrisul Românesc, 1941, pp. 85—91.

tout aussi réussies artistiquement (*ms. 3580*). L'œuvre de Neagoe continuera d'être vivante ; en 1816 est reproduite cette copie corrigée du XVIIIe siècle (*ms. 2714*) et en 1817 une autre copie (*ms. 1069*) est réalisée ; un fragment en a été retrouvé dans un registre, datant de février 1804 (*ms. 3402*). Et en 1844, l'historien et révolutionnaire que fut Nicolas Bălcesco, en publiant son livre en roumain sur « La force armée et l'art militaire depuis la fondation de la principauté de Valachie jusqu'à nos jours », rangeait en tête des sources qu'il avait consultées les *Enseignements de Neagoe* [67].

III. L'éducation du prince. Capté par un autre filon de préoccupations, cet écrit apparaissait ainsi au cours d'une phase où le genre des « Fürstenspiegel » prenait un caractère de plus en plus pédagogique, son but commençant à être l'éducation d'un fils de prince, plutôt que d'exercer une censure sur le pouvoir absolu du souverain. Le genre ne tombe pas encore en décomposition en Moldavie, pays qui sur le plan des explorations culturelles s'avère bien plus actif que la Valachie et la Transylvanie. Là, tout un groupe de lettrés se concentre sur le caractère du pouvoir princier, et des ouvrages parus en France quelques dizaines d'années plus tôt sont transposés en roumain pour composer un ensemble de normes de conduite destinées au prince et aux boyards, ainsi qu'une véritable littérature antidespotique : ainsi s'explique la circulation assez intense des *Aventures de Télémaque* de Fénelon dans le cercle des familiers du métropolite Leon Gheuca qui compose personnellement un pot-pouri à l'aide de fragments de *Pensées diverses*... de Massillon, d'articles consacrés aux éléments naturels et de textes attribués à Cicéron, à Sénèque, etc... l'ensemble regardant le droit et la justice. Sans insister sur les données exposées à une autre occasion [68], nous nous bornerons à souligner qu'une grande partie des conspirations antiphanariotes nées dans les cercles qui s'intéressaient au mouvement francmaçon, ne revêtent pas un simple caractère de revendications personnelles au trône, mais s'inscrivent dans une lutte dont les raisons et les buts sont autrement complexes. Les Phanariotes choisissent du reste au cours de ces décennies entre appuyer le mouvement de la libération du peuple grec ou organiser, fût-ce au prix de la conclusion de cartels [69], leur présence permanente sur les trônes des

---

[67] Voir N. Bălcescu, *Opere alese* [Œuvres choisies], Bucarest, Edit. pt. Literatură, 1960, vol. I, p 2.

[68] Dans l'article de « Studii », 1966, 5, et dans celui de la « Revue Roumaine d'Histoire », 1967, 2. L'ouvrage de Fénelon a été traduit aussi en turc : Mahmud Kaplan, *Tanzer-i Telemak* « Edebiyat Fakultesi Turk dil ve edebiyat dergisi », Istanbul, III, 1948, 1—2, pp. 1—20.

[69] Voir Andrei Oţetea, *Un cartel fanariot pentru exploatarea ţărilor române* [Un cartel phanariote en vue de l'exploitation des Pays roumains], « Studii », 1959, 3, pp. 111—121.

deux principautés danubiennes, et c'est contre une pareille tendance que s'oriente la lutte des « autochtones » (*pămînteni*) qui commencent à s'appeler « patriotes ». La lutte revêt un caractère nettement national, à mesure que la gamme des questions sociales se précise.

Un fait qui n'est pas non plus dénué de sens, c'est que, tandis que les lettrés moldaves font appel à l'œuvre de Fénelon, une personnalité vivant hors du milieu culturel roumain adresse au prince, à Bucarest, la traduction d'un traité de Bossuet [70]. A la fin du XVIII[e] siècle, la distance entre la cour princière et les lettrés autochtones s'accroît et l'opposition nobiliaire se laisse entraîner par l'opposition des intellectuels pour revêtir de plus en plus un caractère national. Le mémoire rédigé maintenant par d'Hauterive [71] se fait l'écho aussi bien des désirs sincères que nourrissait ce secrétaire particulièrement doué, que de ceux entretenus au sein de l'opposition autochtone, lorsqu'il est recommandé au prince d'adopter des mesures énergiques sur les plans économique, social et politique.

Si nous cherchions dans la société des Principautés, notamment dans celle de Moldavie, un mouvement semblable à celui qui réalisa l'œuvre la plus représentative du XVIII[e] siècle — nous avons nommé *L'Encyclopédie* — les résultats ne pourraient qu'être décevants. Les boyards, les clercs et les intellectuels qui s'élèvent des couches urbaines et, dans une certaine mesure, du milieu rural, n'ont pas la possibilité de se grouper en sociétés, de discuter dans les salons, d'établir un plan de publications ou, du moins, de faire appel à des éditeurs. Ce n'est pas sur ce terrain de ralliement en une action bien agencée que l'on peut retrouver la nouvelle littérature politique, mais bien dans le domaine général de la production écrite, où se font jour avec force des préoccupations communes et un remous des esprits. De la totalité des manuscrits rédigés au cœur des trois dernières décennies du XVIII[e] siècle, une statistique complète (et qui attend encore d'être dressée) montrerait que les ouvrages où apparaissent des idées sociales et politiques occupent une place appréciable. Ce coefficient aurait besoin d'être complété ensuite à l'aide des allusions qui percent dans d'autre écrits et révélerait une lecture assez ample d'ouvrages de ce genre. En Moldavie notamment, Fénelon, Marmontel, Voltaire, Montesquieu sont assez bien connus.

---

[70] « Le traité de Bossuet. *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, destiné au Dauphin de France, fut traduit en grec par Eugène Voulgaris qui en fit hommage en 1763 au voïevode de Valachie, Constantin Racoviță. Nous en connaissons une copie à la bibliothèque de l'évêché de Roman (*ms. 64*), dont nous nous occuperons à une autre occasion » — P. Ș. Năsturel, *art. cit.*, p. 65, n. 80. « La théorie du droit divin des rois arrive avec Bossuet à des conclusions beaucoup plus radicales que celle des auteurs du Moyen Age et des autres écrivains du XVI[e] et du XVIII[e] siècle », remarque G. Mosca, *Histoire des doctrines politiques*, Paris, Payot, 1966, p. 154.

[71] *Mémoire sur l'état de la Moldavie en 1787*, Bucarest, 1902, notamment chap. V : *Du gouvernement et du Prince*, et chap. VI : *De l'administration et des boyards*.

Par ailleurs, la circulation des œuvres françaises et la signification qu'elles acquièrent dans le milieu roumain indiquent une reconsidération certaine de l'idée de monarchie de droit divin. Si antérieurement l'on avait retrouvé les limites de l'autorité dans les préceptes évangéliques et dans l'obligation d'« aimer » le peuple, maintenant le pouvoir monarchique en soi est mis en discussion, la question étant de savoir si le roi peut *administrer* arbitrairement ; s'il ne doit pas tenir compte de normes précises ; si le devoir d'« aimer » le peuple n'implique pas l'adoption de certaines mesures économiques ; si la responsabilité du roi ne s'exerce qu'en présence de la divinité et de sa propre conscience ou même encore devant l'histoire ou le peuple qu'il conduit. La fonction que les ouvrages français ou appartenant à d'autres littératures acquirent en cette fin de siècle (par rapport à l'opposition et à l'affirmation d'un commencement de critique du régime féodal) suggère que l'on a affaire à un phénomène similaire à celui qui se déroule en France où, vers l'an 1750 et après, « philosophes et public font le siège de la monarchie absolue, par des détours savants ou prudents, qui contribuent au prestige de cette longue discussion dans laquelle les plus légers essais ont joué un rôle aussi important que les traités d'érudition historique ou juridique » [72]. Pareils « détours savants ou prudents » et non pas un goût dominé par le hazard se retrouvent sur les tracés où circulent les œuvres de Voltaire, de Fénelon et de Massillon.

A cet égard, la composition elle-même de florilèges (élaborés sous les encouragements des lettrés patriotes) s'impose à l'attention comme de véritables « détours ». Nous nous référons à l'un d'entre eux, le *ms. 1408*, écrit à l'évêché de Roman (Moldavie), à la tête duquel se trouvait alors Léon Gheuca [73], en 1780, et complété avec d'autres fragments à la fin du siècle. Les 33 premiers feuillets du manuscrit renferment un texte sur les « innovations » des catholiques combattues « avec réprimande ». Mais au feuillet 34 cette préoccupation d'ordre confessionnel n'est plus continuée, car c'est à partir de là que commence l'insertion, d'après une traduction faite vers 1772, de la version de la « prière du peuple grec à toute l'Europe chrétienne » par Giovanni del Turco et deux ouvrages de Voltaire (*Le Tocsin des rois* et la *Traduction du poème de Jean Plokof*) ; entre les feuillets 52—56 figure le *Palais des rois de Pologne*, écrit suivi de la version roumaine d'un opuscule dû à « *Jean Sigismond von Țiten* (sic) *des Champs Elysées*, 1791 », où est discutée la question orientale du

[72] Robert Mandrou, *La France au XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, P.U.F., 1967, p. 190. Voir aussi la 4^e partie, « Directions de recherches », d'une valeur inestimable pour le développement des recherches.

[73] Le manuscrit a été utilisé aussi, pour les œuvres de Voltaire qu'il renferme, par Ariadna Camariano, *Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limbile greacă și română* [L'esprit révolutionnaire français et Voltaire en grec et en roumain], Bucarest, 1966, pp. 132—139. Notre collègue, Paul Cernovodeanu, qui a examiné ce florilège, nous communique n'avoir pas réussi à identifier l'original.

point de vue de la Prusse, qui ne désirerait pas que la Porte Ottomane « s'écroule ». Si un tel manuscrit religieux « déguisé » n'a pu prendre naissance des préoccupations d'un moine soucieux de combattre les égarements dogmatiques des « papistes », il n'est pas non plus le fruit d'une curiosité dispersée : on retrouve entre ses pages des écrits représentatifs concernant la situation politique de l'Europe de l'Est et les nouveaux problèmes qui retenaient l'attention des pays de cette région.

Le *Palais des rois de Pologne* nous intéresse au premier chef. Outre qu'il dénote une fois de plus les rapports du mouvement culturel et politique de Moldavie et des courants de pensée de Pologne, il pose le problème du monarque en invoquant des exemples puisés à l'antiquité, en une allégorie agréable à la mentalité médiévale, mais en termes qui déplacent la question sur le terrain de la critique politique. C'est ainsi que le palais des rois à Varsovie montre sur chacune de ses douze portes « un emblème » : une couronne impériale soutenue par « une multitude de mains d'hommes de toutes catégories », avec cette légende : « Un homme seul ne peut la porter » ; — un homme dont tout le corps est semé d'yeux, avec la légende « de tous côtés » ; — un rideau qui cache les mystères : « Qu'on ne le voit pas » ; — une tortue qui invite à plus de jugeote « Hâte-toi avec lenteur » ; — un aigle qui répète l'invitation antique (*aquila non capit muscas*) : « Il vole vers les cimes » ; — un oiseau qui « Voit aussi la nuit » (tout ce que l'empereur fait ne demeure pas inconnu du peuple) ; — une représentation de la justice : « Elle ne voit pas les figures » ; — une composition qui suggère qu'il faut maintenir la paix par les armes et non par la peur « La guerre engendre la paix » ; — un motif qui remémore la chute de Phaéton : « L'insolence entraîne la chute » ; — une arabesque compliquée qui recommande au prince la mesure : « L'autre aussi, je peux la déchiffrer » ; — un soleil : « Je fais tout pousser » ; — une femme sauvage en traînant, sur des cadavres, un jeune homme qui, en même temps, ne veut pas obéir à une autre femme, qui voudrait le sauver : « La volonté esclave », avec ce commentaire que les rois qui fuient la vérité et se laissent abuser par les flagorneries de leurs ministres tombent dans le gouffre, après n'avoir causé que des malheurs.

Si nous ne retrouvons point le plan d'une théorie politique et si l'appel à la sagesse (particulièrement significatif dans les limites de notre sujet) continue d'avoir une fonction prépondérante, le fait que le problème de la puissance politique est posé dans les termes maître-sujets (que l'on retrouve aussi chez Fénelon ou Massillon) n'en ressort pas moins limpidement [74]. Les derniers ne jouent plus le rôle d'un point de référence, mais

[74] « It was now no longer a question of the sovereign's power in relation to a still higher authority, such as the Church, or the Empire, but between rulers and ruled » — P. Hazard, *op. cit.*, p. 204.

ce sont eux qui soutiennent la couronne avec « une multitude de mains ». L'esprit démophile déplace l'ensemble des problèmes ; il reflète par lui-même la mutation sociale qui se produit sur le plan de la création et de l'action culturelle dans les trois dernières décennies du XVIIIe siècle et les deux premières du XIXe.

La mutation sociale, considérée dans l'ensemble du mouvement culturel roumain, est évidente en Transylvanie où, à la place des clercs, s'élèvent les intellectuels, hommes de lettres et professeurs (groupés autour de « l'Ecole transylvaine ») ; leur œuvre influencera considérablement le processus culturel des Principautés. Le phénomène ne s'explique pas seulement par l'intensification de la circulation du livre, qui active partout le renouvellement du bagage d'idées. On ne peut le saisir qu'en étudiant les transformations survenues dans la structure de la société. Si ce chapitre, à le considérer notamment sous l'angle des créateurs et des bénéficiaires des biens culturels, nécessite encore des études pénétrant plus profondément dans l'intimité de la société roumaine — en comparaison de l'« anthropologie culturelle » du Sud-Est européen et de l'Europe centrale — on peut tracer les grandes lignes d'un tableau schématique à l'aide des témoignages produits par le livre.

L'évolution du livre imprimé et la circulation des manuscrits nous incitent à dépister trois courants idéologiques au cours des trentes dernières années du XVIIIe siècle et les vingts premières du suivant. Un courant de conservation de la tradition chrétienne, soutenu par le haut clergé dépendant de la cour des princes phanariotes et par les milieux monastiques, qui interviennent maintenant sur le plan culturel grâce au formidable effort de traduction de livres ascétiques fourni par le monastère de Neamț où œuvre Pajsie Veličkovski ; un courant de restaurations de l'autonomie des pays, des privilèges, soutenu par les grands boyards et un courant qui, sans renier les deux autres, poursuit l'intégration des Pays roumains à l'« Europe éclairée », courant soutenu par les lettrés, les clercs ou les professeurs laïques, les boyards de seconde et de troisième classes, la bourgeoisie en formation. Ce dernier courant raffraîchit continuellement le bagage d'idées, sollicite des livres et suit le mouvement des esprits du continent, fait appel aux sources les plus diverses et donne le ton à la vie spirituelle du moment, quand les privilégiés commencent à manifester des signes de fatigue [75] ; grâce à ces tâtonnements incessants, qui trahissent à leur tour une insatisfaction des anciennes positions qui, pour le moment, ne sont pas complètement répudiées, l'étape peut être caractérisée comme une « crise de conscience » et comme une phase des

[75] Maxime Leroy, *Histoire des idées sociales en France, tome Ier : De Montesquieu à Robespierre*, Paris, Gallimard, 1946, p. 363.

« lumières » du fait des sources auxquelles on fait appel, de la nature des arguments exprimés, en général, et de l'esprit réformiste prédominant. Dans un tel contexte, « le miroir du prince» perd son actualité et les esprits s'orientent vers l'examen du pouvoir politique en soi, en plaçant sous le signe de l'interrogation l'absolutisme qui avait besoin dudit miroir.

Ce processus se dessine plus nettement en Transylvanie, où la « conscience orthodoxe » maintenue même après l'Union avec Rome revêtit davantage le caractère d'un bastion de la conscience nationale ; où l'aristocratie autochtone avait été liquidée depuis longtemps et où, enfin, l'enseignement laïque marqua des points aussi grâce à la politique de Joseph II. On peut affirmer qu'en Transylvanie les éléments qui dénotent une « crise de conscience » sont bien plus insignifiants que dans les Principautés, tandis que l'esprit philosophique y est beaucoup plus vigoureux.

C'est ici qu'apparaît nettement la nouvelle direction que va prendre l'idéologie roumaine : l'on y retrouvera le liant du genre littéraire des « Furstenspiegel » et des nouvelles catégories de préoccupations. Si l'ouvrage de Fénelon attire Petru Maior, tout comme le *Bélisaire* de Marmontel trouvera un traducteur dans la personne de Samuel Micu-Klein, le mouvement transylvain, lui, va encore plus loin. S'adressant à l'empereur en 1791, les lettrés transylvains lui présentent un véritable texte juridique exprimant des revendications d'ordre constitutionnel. Le *Supplex Libellus Valachorum* représente un acte appartenant au domaine de la théorie juridique, et l'esprit éclairé qui a présidé à sa rédaction donne droit de cité dans ce domaine à la raison, même si la classe dominante continuait à refuser de les reconnaître [76]. Expression d'une conscience nationale avancée, cet écrit, particulièrement important en raison de ses multiples adhésions aux domaines qui constituent en bloc la vie d'un peuple, marque la fin d'un genre littéraire, dont nous nous sommes proposé de retracer l'histoire. Lorsque S. Micu rédige une *Instruction politique* d'après Baumeister, en 1781—1782, voici ce qu'il affirme : « nous ne les écrivons pas pour apprendre à l'empereur à gouverner et à diriger sa maison et l'empire, mais pour donner des modèles de sagesse à quiconque désire savoir comment se comporter et vivre » (paragraphe 3). Si ce texte s'encadre plus tôt dans la catégorie des livres de comportement, chose déjà remarquée [77], en échange il mérite d'être mentionné ici précisément parce qu'il statue des droits et obligations de l'individu dans une société qui se soumet à la raison. La vie politique et sociale à laquelle est appelé le peuple commence à

---

[76] Voir D Prodan. *Supplex Libellus Valachorum*, Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1967, notamment p 281 sq.

[77] Pompiliu Teodor et Dumitru Ghişe. *Studiu introductiv* à Samuil Micu, *Scrieri filozofice* [Ecrits philosophiques], Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1966, p. 63.

exclure les écrits où l'autorité du monarque n'était pas, au fond, mise en discussion.

Quelques écrits appartenant au genre des « Fürstenspiegel » font toutefois une apparition sporadique dans les Principautés, dans la première partie du XIXe siècle, intéressante en raison de ses « codes » rédigés sous le patronage des princes (Callimachi, Karadja), ainsi qu'en raison des projets de constitution qui se multiplient alors [78]. Ces projets, accompagnés fréquemment de textes de critique sociale découlant de la même plume, donnent de plus en plus droit de cité au concept de norme juridique en pénétrant toujours plus profondément dans le domaine de la science qu'on appelle le droit. Instructif à cet égard s'avère le projet de 1829 de ce personnage particulièrement intéressant qui fut Ionică Tăutu, projet composé pendant une phase appelée à juste titre « le moment Filangieri » [79]. La presse de l'époque pouvait publier encore « Les dernières paroles de Gustave III, roi de Suède, à son fils Gustave IV » (« Curierul românesc » de 1837), mais elles n'ont plus le poids qu'elles auraient eu dans le mouvement des idées du XVIIIe siècle, car maintenant on publie *Les devoirs du gouvernement et des sujets* de Iancu Voinescu (1829 ou 1830), « L'esprit des lois » de Montesquieu dans la « Foaia pentru minte » de 1842 et d'autres extraits non moins éloquents.

C'est de ces années, 1830—1835, que date un ouvrage qui n'a pas encore été étudié, d'un auteur pas assez connu, Gheorghe Peşacov, qui reconnaissait pour l'un de ses maîtres Dinicu Golescu, écrivain et politicien éclairé, ainsi que son frère Iordache qui, à son tour abordait le problème du gouvernement dans un essai inspiré également de Rousseau, *Aux gouvernants des peuples* [80]. Traduite probablement d'après un ouvrage en slave qu'il reste à déterminer la version de Peşacov encore manuscrite — *Impărătescul sînual* — constitue un « miroir » typiquement illuministe. Un « bon empereur » discute avec un « sage conseiller » des moyens de réa-

---

[78] Voir *Istoria Romîniei*, Bucarest. Edit. Acad., 1964, vol. III, pp. 603—605. Dans le mémoire de 1802, proposant la création d'une république « aristo-démocratique » on prévoyait l'organisation de trois « conseils » (divanuri) ayant des attributions distinctes.

[79] E. Vîrtosu, *Les idées politiques de I. Tăutul, candidat au trône de Moldavie en 1829*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1965, 2, p. 280, n. 13. Voir aussi Gh. Agavriloaie, *Ionică Tăutu*, « Analele Ştiinţifice ale Universităţii A. I. Cuza », Iassy, 1966, 2, pp. 223—229.

[80] Sur l'essai de Iordache Golescu, quelques détails chez Al. Piru, *Literatura română premodernă* [La littérature roumaine prémoderne], Bucarest, Edit. pentru Literatură, 1964, pp. 240—241. Pour Peşacov, voir Al. Ciorănescu, *O scrisoare literară a lui Gheorghe Peşacov* [Une lettre littéraire de Gheorghe Peşacov], « Revista istorică », 1934, pp. 368—381 ; E. Vîrtosu, *Versuri inedite despre 1821* [Vers inédits sur 1821], « Revista Arhivelor », 1939, n°8, tirage à part. D'amples données bibliographiques sur ce Macédonien, revendiqué aussi par certains historiens bulgares, et une analyse de son activité — avec mention du manuscrit — cité par nous — dans le travail inédit de C. Velichi, auquel nous exprimons ici même nos remerciements. *Un poet slaveano-român : Gheorghe Peşacov* [Un poète slavo-roumain : Gheorghe Peşacov]. Nous croyons que la date « 1806 » qui figure en tête du manuscrit pourrait être celle de la publication de l'ouvrage traduit par Peşacov.

liser le bonheur de l'humanité puisque c'est à cette fin qu'a été créé le pouvoir impérial « comme l'enseigne la nature elle-même ». Pour atteindre ce but, l'empereur devra écarter les ministres hypocrites (Agapet le savait déjà !), découvrir à tout prix la vérité (en se proposant un système compliqué permettant de réunir les réclamations dans des boîtes scellées) et accorder une large place à l'éducation. L'ouvrage aborde aussi le problème de la croissance vertigineuse du nombre des citadins, phénomène qui inquiète toutefois l'auteur. lequel propose de ne laisser dans les villes que les vertueux et ceux qui ne sont pas des « exemples de toute sortes de malignités ». Y font suite une seconde partie, consacrée aux lois, et une troisième, où sont énumérées toute une série de règles (suppression de l'esclavage, proclamation de la tolérance, lutte contre le luxe, etc...) qui soulèvent à tel point l'admiration du philosophe que, enchanté de la sagesse de son souverain, celui-ci s'exclame : « Maintenant, Seigneur, renvoyez votre serviteur ». Il était utile, dans ces conditions, que le philosophe sortît de l'utopie, que l'empereur s'exilât et que le spécialiste fît son apparition. Ce dernier du reste apparut à la veille de 1848, quand les « doléances des partis » étaient exposées avec un esprit scientifique. Aussi l'ouvrage de Peşacov demeura-t-il dans ses cartons, encore qu'il se fût proposé de le présenter au prince Alexandre D. Ghica [81]. Mais le prince possédait dans sa bibliothèque un exemplaire de l'« Antimachiavel ou Examen du Prince de Machiavel de main de maître... » [82].

On retiendra encore dans ce genre l'ouvrage, évidemment pédagogique, de Condillac, *Cours d'étude*... (au destin si agité [83]) dont fut traduit, en 1829, aux insistances de Grigore Băleanu, le traité d'histoire [84] ; de même, les *Dialogues de Phocion*, par Mably (connus, tout comme les écrits de Condillac, grâce à des lectures remontant à une période antérieure [85]), qui, en 1819, furent traduits en néo-grec par Catherine Soutzou avec le sous-titre traditionnaliste « que la morale est en très étroits rapports avec la politique », avant d'être replacés plus tard dans leur propre voie par l'auteur de la version roumaine : « Dialogues moraux sur la civilisation... » (*ms. 6069*). La version est contemporaine à celle imprimée par Simeon

---

[81] C. Velichi, *art. cit supra*.

[82] Voir P. Paltu, *Catalogul cărţilor bibliotecii domnitorului Al. D. Ghica* [Catalogue des livres de la bibliothèque du prince Al. D. Ghica], « Revista Arhivelor », 1967, 1.

[83] Voir Luciano Guerci, *La Composizione e le vicende editoriali del Cours d'études di Condillac*, dans *Miscellanea Walter Maturi*, Torino. 1966, pp. 185—220. (Università di Torino, Facoltà di Lettere e di Filosofia. Storia — Volume I. Istituto di Storia Moderna e del Risorgimento).

[84] Annonce du « Curierul Românesc », 1829—1830, p. 37 Voir aussi Dan Bădărău, *Studiu introductiv* à Condillac, *Traité des sensations*, Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1962, pp. LXXIII—IV.

[85] Voir la correspondance de Daniel Philippidis et de Barbié du Bocage dans *'Αλληλογραφία, 1794—1819*, Athènes, 1966

Marcovici, en 1844, qui avait achevé son travail à Constantinople en 1843 et le dédiait maintenant au prince Georges Bibesco en précisant que « la politique est une science dont les principes sont stables et sa première règle est de suivre les lois naturelles... ».

La vie économique en transformation et les nouvelles relations sociales des Pays roumains, ainsi que celles des empires limitrophes qui en avaient patronné la structure féodale soulevaient en face de l'absolutisme un nombre toujours croissant de problèmes auquel ce dernier n'était plus à même de répondre qu'avec l'assistance de cette déesse obtuse qui a nom la Force. Les intellectuels qui avaient pris la place des philosophes, formulaient ces problèmes avec une vigueur et une ingéniosité qui défonçaient les vieux sentiers de la parole écrite ou prononcée. Le genre dont nous venons de parler — et sous l'égide duquel furent véhiculés jusqu'à la culture roumaine des écrits latins, byzantins, orientaux, slaves, français et allemands — tombe maintenant en décomposition, aussi bien du fait des écrivains qui abordent une série de problèmes bien plus riche que celle traitée dans les ouvrages qui avaient constitué le genre, que grâce aux lecteurs qui appartenaient à d'autres catégories que les clercs et les boyards lettrés, dont la mentalité et les objectifs culturels étaient autres. Au cours de ces années qui précédèrent le milieu du siècle, le miroir, dont l'encadrement était encore doré mais terriblement poussiéreux, se brisa...

La longévité de ce genre dans le Sud-Est de l'Europe et surtout les idées que les œuvres qui lui appartiennent ont véhiculées constituent de nouveaux sujets d'étude, qui peuvent mener à de fructueux résultats. En évoquant la circulation des œuvres du genre des « Fürstenspiegel » nous ne nous sommes pas arrêté à certains écrits cantonnés dans des cercles fermés, sans succession, comme ce fut le cas des conseils de Mathieu des Myres au prince Alexandre Iliaș ou du *Chresmologion* de Nicolae Milescu. Nous avons essayé de faire davantage de lumière autour des multiples influences qui sont susceptibles d'être dépistées dans le milieu culturel roumain et, en raison de la fonction acquise par ces écrits au cours de diverses étapes, d'insister sur l'originalité de la mentalité roumaine. Les conditions qui président au passage de «l'esprit de système » à «l'esprit de géométrie »[86] soulèvent le problème particulièrement intéressant du rapport établi dans toute l'Europe par la pensée des Lumières entre « l'éternel présent » — actualité continue de valeurs essentielles et immuables — et « le présent historique » — exaltation optimiste de la donnée contempo-

[86] Ernst Cassirer, *La philosophie des lumières*, Paris, Fayard, 1966, p. 42 sq.

raine[87]. Certes, il est difficile de résoudre cette question, qui dépend de l'idéologie des écrivains liés à des milieux divers. Ici est impliqué aussi le rapport, qui attend encore d'être étudié dans le Sud-Est européen, entre littérature de Cour et littérature populaire (c'est-à-dire celle destinée aux masses, à la différence du folklore[88]), ainsi que le rapport entre tradition culturelle et lutte pour l'indépendance, dans le but de s'encadrer du point de vue politique[89] dans une Europe des nations. En énonçant ces questions nouvelles nous nous bornons à consigner ici une réflexion justifiée par l'analyse que nous avons entreprise.

Devant l'ample diversification des préoccupations intellectuelles du reste du continent, et notamment en rapport avec « les grands courants de la pensée individualiste, rationalisme, empirisme et Lumières » qui ont séparé « deux modes de conscience individuelle : la connaissance rationnelle et la valorisation »[90], la tradition littéraire roumaine — étudiée dans les limites du Sud-Est européen — fournit au XIX[e] siècle une conception unitaire du monde et de l'homme, assurée en premier lieu par la stabilité avec laquelle on avait cultivé des siècles durant la sagesse en tant que recherche de l'essence, comme seul guide sur le chemin du bonheur — et, en même temps, comme facteur unificateur de la conception et de l'action. Maintenir un accès permanent à l'essence — pratiquer la philosophie — et répondre, dans un esprit parfaitement pragmatique, à l'imprévu, en règle générale dramatique, c'est là, à notre avis, l'un des traits essentiels de la culture roumaine des XVII[e] et XVIII[e] siècles, quand le contenu de certains concepts se modifie, mais qu'il en apparaît de nouveaux, également « essentiels » ; le présent historique , dans ces conditions, ne repousse pas l'éternel présent. C'est pourquoi, s'il en est effectivement ainsi (et Nicolae Iorga a produit bien souvent des arguments en ce sens[91]), les historiens pourraient se pencher d'une façon particuliè-

---

[87] « L'abbandono della tradizione porta gli illuministi al rifiuto del concetto di "perennità" (ciò che resta vivo ed attuale nel mutare incessante delle vicende storiche : l'eterno presente). Alla perennità, cioè all'inesauribile attualità dei valori essenziali ed immodificabili dell'uomo e della vita, essi pretendo di sostituire la categoria della temporalità (il presente storico), cioè l'esaltazione ottimistica e spregiudicata della mondanità e della naturalità, cadendo inevitabilmente nel relativismo e nel fenomenismo » — Gianni M. Pozzo, *Storia, tradizione e ragione nel pensiero illuministico*, « Le parole e le idee », Napoli, 1966, 29—30, p. 9.

[88] « Il y a cette ancienne distinction à reprendre, entre pour le peuple et par le peuple » — C Th Dimaras dans *Actes de la première réunion de la Commission d'Histoire des Idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin de l'Association Internationale d'études du Sud-Est européen », Bucarest, 1965, p 41.

[89] Durant la phase des lumières on a eu en vue l'encadrement politique de la question, vu que celui culturel avait déjà préoccupé les humanistes roumains du XVII[e] siècle ; cf. P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 189.

[90] Lucien Goldmann, *La pensée des Lumières*, « Annales », Paris, 1967, 4, p. 760.

[91] On ne saurait récapituler ici la bibliographie des travaux où le grand savant a mentionné cette permanence de la culture roumaine. Aussi nous bornerons-nous à mentionner *La place des Roumains dans le développement de la vie spirituelle des nations romanes*, Bucarest, 1920.

rement instructive sur la tradition culturelle roumaine qui se reflète dans les « Miroirs » que nous avons mentionnés. Mais nous ne faisons là que formuler une simple réflexion.

Si nous rencontrons ainsi l'un des traits de la civilisation byzantine (sur lequel Norman Baynes, *Byzantine Studies and other Essays*, London, The Athlone Press, 1955, notamment pp. 26, 458–459, attirait l'attention. et tout récemment Paul Lemerle dans *Leçon inaugurale* faite le vendredi 8 décembre 1967 au Collège de France), nous retrouvons encore une formule plus nuancée du concept d'« humanisme » ; dans le cas surtout des civilisations du Sud-Est de l'Europe « il ne convient pas d'opposer Renaissance et Moyen Age. humanisme et pensée médiévale, dater de la Renaissance la découverte de l'homme et du monde .. Si la Renaissance avait annoncé le triomphe d'un humanisme strictement naturaliste, en réaction contre l'esprit chrétien, on devrait conclure que satisfait de l'état de nature déchue, l'homme aurait volontairement imposé un terme à l'effort que, depuis le debut des temps chrétiens, il tentait pour se connaitre et se dépasser » — Claude Delmas, *Histoire de la civilisation européenne*, Paris, P.U.F., 1964, p. 72 (à la page 73 · « la sècheresse de la pensée <scolastique> masqua aux yeux des humanistes l'humanisme de la tradition scolastique »). Il est probable que le chapitre humanisme recevait une contribution considérable d'un examen fidèle du concept de « tradition » (qu'il ne faut pas confondre avec la tendance de conserver à tout prix un fonds donné d'idées, ce fonds s'enrichissant continuellement dans le cas de la culture roumaine, tout comme dans celui de la culture néo-grecque, grâce à la dynamique d'une tradition incessamment renouvelée et axée autour de la préoccupation de conserver une conception unitaire de l'homme et de sa place au sein de la société) comme aussi de la modalité de survivance de certaines coordonnées de la culture hellénique (et, plus particulièrement de la culture latine, dans le cas de la culture roumaine) au cours des siècles. C'est en partant de telles prémisses que l'on pourrait aborder la question de l'apport du Sud-Est européen à la formation de « l'esprit européen » défini trop souvent à l'aide de la formule : « Il est difficile de définir un éléphant , mais je le reconnais quand je le vois » (cf. *L'enseignement de l'histoire et la révision des manuels d'histoire*, Strasbourg, Conseil de la coopération culturelle du Conseil de l'Europe, 1967, p. 80, voir aussi page 104 : « Notre vue occidentale de l'histoire en est faussée, non seulement celle des Turcs, mais même celle des peuples « orthodoxes » qui disent avoir hérité et transmis à l'Europe les principaux traits des Empires romain et byzantin... »).

LES ÉLÉMENTS LATINS DES «TACTICA-STRATEGICA» DE MAURICE-URBICIUS ET LEUR ÉCHO EN NÉO-GREC

HARALAMBIE MIHĂESCU

I

Le nombre des éléments latins de la littérature byzantine se monterait à 3000 termes approximativement, dont 207 ont survécu en grec moderne. La catégorie la plus abondante renferme des termes militaires (431, par rapport à 30 en néo-grec). Y font suite l'administration publique (384 termes ; 14 en néo-grec), l'activité juridique (341 ; 2 en néo-grec), le costume (145 ; 12 en néo-grec), la religion et le calendrier (118 ; 18 en néo-grec), la flore (78 ; 1 en néo-grec), les poids et mesures (76 ; 10 en néo-grec), la faune (73 ; 9 en néo-grec), la vie de cour (67 ; 4 en néo-grec) et divers autres domaines (1099 ; 103 en néo-grec). Les éléments latins ont pénétré petit à petit en grec durant plus d'un millénaire. Leur afflux a commencé bien avant la conquête de la Grèce par les Romains ; il s'est accru au II^e^ siècle de notre ère pour atteindre son apogée au VI^e^ siècle, connaître un déclin aux VII^e^ et VIII^e^ siècles, reprendre aux IX^e^, X^e^ et XI^e^ siècles et diminuer ensuite constamment jusqu'à la chute de l'Empire byzantin au pouvoir des Turcs[1].

On a affirmé que le principal motif de l'emprunt de ces éléments et de leur survivance en néo-grec aurait été la nette supériorité des Romains sur les Grecs dans certaines sphères d'activité : « Für eine grosse Zahl von Kulturbegriffen kann der heutige Grieche nur lateinische Wörter anwenden die ihm natürlich nicht mehr als fremde erscheinen, und es ist lehrreich zu verfolgen, welchen Kulturgebieten diese angehören. Man findet nämlich die meisten lateinischen Bezeichnungen im Heer- und Verwaltungswesen sowie im Handwerk und in der Technik, also gerade auf den Gebieten, in denen die Griechen ebensoweit zurück wie die Römer voraus waren. »[2] La réalité est, en fait, plus complexe qu'il semblerait à première vue et

[1] F. Viscidi, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino*, Padova, 1944, pp. 44—59.
[2] K. Dieterich, in « Neue Jahrbücher für das klassische Altertum », XIX, 1907, p. 484.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 481 – 498, BUCAREST, 1968

que ne la présentent les mots ci-dessus : les Grecs ont précédé les Romains dans certaines inventions techniques et, parfois, ils les ont dépassés. Leur organisation militaire avait une haute antiquité. Ils disposaient d'une terminologie propre aussi bien dans le domaine de l'art militaire que dans celui de l'administration publique. Mais après la réalisation de l'unité politique au sein de l'Empire romain, les anciennes barrières tombèrent et bien des énergies locales purent dire leur mot dans l'une des deux grandes langues de culture de l'époque, le latin et le grec. L'unité politique détermina au fur et à mesure l'interpénétration et la fusion dans le domaine des moyens d'expression.

L'Empire byzantin s'est longtemps considéré le continuateur de l'Empire romain. Les dirigeants et les petites gens dans l'Empire byzantin, tout comme les Grecs de nos jours s'appelaient et s'appellent encore « Romains » (Ῥωμαῖοι, Ῥωμιοί, Ῥωμηοί), leur langue étant « la langue romaine » (Ῥωμαϊκά). Les éléments latins apparaissent en particulier dans les textes byzantins d'origine populaire, à preuve qu'ils faisaient partie de la langue usuelle. Pour des raisons de style, certains écrivains cultivés les évitent, en les remplaçant par des termes propres à l'ancienne littérature grecque. C'est de cette façon que les éléments latins constituent aussi un excellent moyen pour l'étude des ressources stylistiques et des courants d'opinion chez les écrivains byzantins. Aussi s'avère-t-il indispensable de connaître en détail les situations de fait afin de se rendre compte combien de temps et dans quelles sphères de l'activité humaine les éléments latins ont persisté dans la littérature byzantine, ce qui permettra de comprendre la raison pour laquelle certains d'entre eux seulement ont survécu en grec moderne.

Les sources byzantines ne laissent planer aucune ombre de doute au sujet de la vitalité et de l'opportunité des emprunts d'origine latine. Malheureusement nous disposons de bien peu d'instruments lexicographiques pour pouvoir connaître le véritable état de choses et retracer l'histoire de chaque terme en particulier. Nous avons en revanche certaines indications de nature formelle qui nous aident à déterminer plus exactement les critères à même de nous permettre de reconnaître l'époque de leur pénétration en grec. Ce faisant, nous obtenons de nouveaux points d'appui en vue d'en esquisser une stratigraphie. Il est très important de fixer la chronologie des éléments latins pour la critique des textes et pour l'établissement des éditions savantes. Cela permet de suivre l'époque jusqu'à laquelle se sont prolongés ces échos de la culture classique de l'antiquité, ainsi que le niveau de l'enseignement. C'est aussi une tâche indispensable pour les historiens de la langue grecque de l'époque byzantine.

Bien des phénomènes phonétiques qui distinguent le grec actuel de la langue grecque antique sont attestés au I^{er} siècle de notre ère : αι = *e*,

ει = *i*, οι = *i*, υ = *i*, ω = *o*, αυ et ευ = *av* et *ev*, β = *v*, -ιος et -ιον = -ις et -ιν ; l'article αἱ = οἱ, le futur exprimé par le présent ; la disparition du parfait. Au IIe siècle, on rencontre des formes abrégées comme μέ = = μετά, τρίαντα = τριάκοντα, -ες à l'accusatif pluriel au lieu de -ας, ou bien l'on constate la disparition de l'optatif. Aux IIIe et IVe siècles on rencontre η = *i* ; le génitif pour le datif ; la confusion des prépositions ἐν et εἰς, de εἰμί et ἔνι, ainsi que d'importantes innovations lexicales. Aux Ve et VIe siècles s'est produit la sonorisation des occlusives après nasales dans des groupes comme : γκ > *ng*, μπ > *mb*, ντ > *ng* [3]. Après le VIe siècle il s'est produit des changements importants dans le domaine de la dérivation et du lexique : certains suffixes d'origine latine sont alors devenus très féconds et le contact avec la langue latine puis avec les langues romanes et balkaniques mit en circulation de nombreux vocables qui enrichirent le trésor du lexique [4]. La langue grecque emprunta notamment au latin des substantifs et des suffixes dérivatifs et à l'italien surtout des verbes [5].

Jusqu'au IVe siècle approximativement les lois de l'accent reposant sur la quantité vocalique persistèrent. En grec ancien l'accent pouvait reposer sur l'une des trois dernières syllabes du mot (ἀγαθός, δῶρον, ἄνθρωπος) et il était conditionné par la quantité de la dernière voyelle ; quant au latin, l'accent principal du mot retombait sur l'avant-dernière syllabe ou sur l'antépénultième (*bonus*, *homines*), mais, et cela obligatoirement, sur la pénultième, si elle était longue (*carīna*, à la différence de *manĭca*). Lorsqu'un mot latin pénétrait en grec, il s'adaptait au système de cette langue et devait modifier bien des fois son accent, par exemple : *Augustus* — Αὔγουστος, *centuria* — κεντουρία, *macellum* — μάκελλον, *praefectus* — πραίφεκτος. Toutefois, vers l'an 500, la quantité des voyelles n'était plus perçue et elle était devenue indifférente pour la position de l'accent. Aussi rencontre-t-on dans le grec de l'époque des emprunts latins sans modification de l'accent : *mandatum* — μανδάτον, *manica* — μάνικα, *fossatum* — φοσσάτον [6]. La place de l'accent constitue donc un critère qui mérite d'être pris en considération pour déterminer si tel emprunt latin est passé en grec à une époque plus lointaine ou après le IVe siècle.

---

[3] G. Rohlfs, *Neue Beiträge zur Kenntnis der unteritalienischen Gräzität*, München, 1962, pp. 97 103, 172—174 (« Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos — hist. Kl », 1962, Heft 5).

[4] S G. Kapsomenos, *Die griechische Sprache zwischen Koine und Neugriechisch*, in *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress*, München, 1958, p. 36.

[5] H. Pernot, in « Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie », IV, 1900, Ire partie, pp. 351—352.

[6] M. G. Bartoli, *Romània e* Ῥωμανία : *Scritti varii di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*, Torino, 1912, pp. 981—999

Un autre indice qui nous permet de parler d'emprunts tardifs est constitué par le maintien de la voyelle α au génitif et datif singuliers dans des formes comme τῆς βίγλας, τῇ βίγλᾳ; τῆς πόρτας, τῇ πόρτᾳ; τῆς σαγίττας, τῇ σαγίττῃ; τῆς τέντας, τῇ τέντᾳ ou l'oscillation de l'accent dans des formes grecques comme ἰνδικτίωνος — ἰνδικτιόνα ou ταξατίωνος — ταξατιόνα[7].

L'ouvrage connu sous le nom de *Strategicon* de Maurice nous a conservé un nombre considérable de mots d'origine latine et de termes de commandement en latin. Son auteur a vécu au début du VII^e^ siècle. Il a connu de près la vie des camps et s'est proposé de rédiger un manuel pratique revêtant une forme adéquate, non altérée par les fleurs de la rhétorique, en usant des moyens lexicaux accoutumés, en grande partie d'origine latine, comme il a eu du reste soin de le déclarer lui-même dans la préface: Ῥωμαικαῖς πολλάκις καὶ ἄλλαις ἐν στρατιωτικῇ συνηθείᾳ τετριμμέναις χρήμεθα λέξεσι. Les cinq manuscrits de ce travail se laissent partager entre deux groupes: d'une part, le Mediceo-Laurentianus Gr. LX, 4 = M, de la fin du X^e^ siècle, avec sa refonte libre de l'Ambrosianus 139 (B 119 sup.) = A, du XI^e^ siècle et, d'une autre, les manuscrits Borbonico-Neapolitanus 284 (III—C—26)=N, Parisinus Graecus 2442 = P et Vaticanus Graecus 1164 = V, du XI^e^ siècle. On trouve comme nom d'auteur et comme titre : dans le manuscrit M : Οὐρβικίου Τακτικὰ-στρατηγικά ; dans le manuscrit A, Μαυρικίου Τακτικά ; dans les manuscrits NPV, Μαυρικίου Στρατηγικόν. La seule édition publiée jusqu'ici s'intitule : *Mauricii Artis militaris libri XII* ed. J. Scheffer, Uppsala, 1664. Notre enquête utilise à la fois l'édition de Scheffer et les manuscrits ; pour les exemples cités nous renvoyons au livre et au paragraphe respectifs, conformément aux divisions qui figurent dans les manuscrits.

Si l'on prend un civil au recrutement, il faut d'abord l'habiller et l'équiper. Le costume civil et militaire était sujet aux fluctuations et passait facilement d'un peuple à l'autre. Pour désigner les différentes pièces du costume on rencontre chez les Romains des termes d'origine celtique, germanique ou orientale. Nombre de ces vocables ont été empruntés par les Byzantins et ensuite par certains idiomes du sud-est de l'Europe. C'est d'une population germanique appelée Armilausi ou Armilausini que vient probablement le nom d'une chemise colorée, une sorte de tunique que les soldats portaient sous leur cotte de mailles : *armilausa* ou *armilausia*. Fendue par devant et par derrière, on l'attachait aux épaules mais sans la porter à même la peau. Elle était revêtue aussi par

---

[7] St. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Gottingen, 1913, pp. 143—144, 182—183.

des prêtres ou des moines[8]. Au commencement du VII[e] siècle Isidore de Séville en donne une description sommaire suivie d'un essai d'étymologie : *armilausa vulgo vocata, quod ante et retro divisa atque aperta est, in armos tantum clausa, quasi « armiclausa » e littera ablata*[9]. On lit dans le texte de Maurice (XII, 8 a) : ἀρμελαύσια ἔχουσι κονδά «ils portent de courtes tuniques par-dessous ».

Du latin *vitis* « vigne » a pris naissance le dérivé *vitea*, d'où le roumain *viță* « cep de vigne ». Il est passé aux Byzantins (βίτζα) et aux Slaves (*vitsa*) et il a survécu en grec moderne : βίτζα « baguette mince »[10]. Les gloses arabo-latines expliquent *bissa* par *corrigia* et dans les textes byzantins βίτζα apparaît au sens de « mince verge, fouet exécuté de lanières tressées »[11]. Sous la plume de Maurice le vocable connaît deux variantes : βέτζα (MNN) et βέζα (P). Le manuscrit A l'évite et remplace θηκάρια ἀπὸ βέτζας ἐλαφράς par θηκάρια ἐκ δερμάτων προβάτων... ἐλαφρά (I, 2). Il en résulte que le terme βέτζα ou βέζα signifiait une « mince lanière de peau » et était populaire, puisque le manuscrit A réagit ordinairement aux éléments populaires d'origine latine en les remplaçant à l'aide des termes correspondants du grec ancien. Le manuscrit A permet d'établir comme suit le passage en question de Maurice : χρὴ ἔξωθεν τῶν βοειίων θηκαρίων τῶν ζαβῶν ἕτερα θηκάρια ἀπὸ βέτζας ἐλαφράς ἔχειν « en dehors des poches en peau de bœuf des cottes de mailles il faut aussi d'autres poches faites de minces lanières de peau tressées ».

Un mot d'origine latine était γονυκλάριον « protège-genou fait de mailles de métal ». Le terme est formé à l'aide du latin *genuculum* + + suffixe = *-arium*, contaminé par le grec γόνυ «genou ». Bien qu'il ne soit attesté que chez Maurice, le mot γονυκλάριον (pluriel γονυκλάρια) est indubitablement populaire, la forme simple **gonuculum* ayant survécu dans l'Italie méridionale : sud-sicilien *gunókkju*, calabrais *gunukkjo*[12].

Lat. *gunna* « fourrure, manteau de fourrure » (dérivé *gunnarius* marchand de fourrures ») a été emprunté relativement tard à la langue que parlaient des populations de montagne, probablement dans le sud-est de l'Europe, selon l'opinion de Norbert Jokl ; il a passé chez les Byzantins et a survécu dans certaines langues occidentales (fr. *goune*, engl. *gowne*)[13].

[8] Paulin. Nol., *Epist.*, 17 (13), § 1 : *cum praeterea facie non minus quam armilausa ruberet* ; 22 (7), § 1 : *sibi ergo ille habeat armilausam suam* ; Schol. Iuv. 5, 143 *armilausiam prasinam ut simiae* ; Gloss. Scal. *armilaus* <*a*> : *scapulare monachorum* ; ThLL, II, 614, 65—76.

[9] Isid., *Orig.*, XIX, 22, 28.

[10] M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur*, Strasburg 1909, p. 144 ; N. P. Andriotis ; Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς, Athènes, 1967, p. 52.

[11] C. Ducange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688, p. 205.

[12] G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Tubingen, 1964, p. 112.

[13] A. Walde — J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1938, t. I, p. 626.

Chez Maurice on rencontre la forme du diminutif : γουνία ἤγουν *νοβερονίκια (I, 2). Au sens de « fourrure, pelisse », le mot se rencontre en néo-grec (γοῦνα), dans le dialecte aroumain (*gună*) et en albanais (*gunë*)[14]. Les témoignages montrent que ce vocable était chez lui dans l'Europe du Sud-Est.

Zaba = *loricum* et *zabatus* = *cristatus*, *galeatus* sont attestés en bas-latin. On rencontre en grec les formes ζάβα, ζαβάτος et ζαβαρεῖον « atelier où l'on exécutait des cottes de mailles ». Ordinairement on explique ζάβα par λωρίκιον[15]. Ce vocable a été emprunté quelque part en Orient et la langue roumaine (*za*, pluriel *zale*) l'a hérité du latin. C'est par l'intermédiaire des armées byzantines qu'il est parvenu jusqu'en néo-grec (ζάβα ou ζάβια) et en albanais (*zavë*), au sens de « agrafe, boucle, fermoir »[16]. Le dérivé ζαβάτος a survécu dans les parlers grecs de Bova, en Italie méridionale, dans le verbe *zzavatteggo* ou *zzavatteo* « je suis constamment occupé »[17]. Chez Maurice apparaissent ζάβα et ζαβάτος ; le manuscrit A explique ζάβα à l'aide de λωρίκιον : ζάβας ἤτοι λωρίκια... τῶν ζαβῶν ἤτοι τῶν λωρικίων (I, 2).

Les dictionnaires latin et grec de Ducange citent quelques exemples puisés à des textes tardifs où apparaît le mot *zuppa* (ζοῦπα) « habit militaire », emprunté à l'arabe (*ǵubba*) et conservé en français (*juppe*), en italien (*giubba*) et dans d'autres langues romanes[18]. Il existait également le dérivé ζουπόνι et l'individu qui confectionnait ce genre d'habit s'appelait *zuponarius*. On lit dans les chroniques médiévales de Byzance les variantes ζούπα, γιούπα, ζιπόνι et τζιμβούνι[19]. On ne le rencontre chez Maurice que dans le manuscrit A, ce qui nous permet de tirer au clair un passage difficile des quatre autres manuscrits, à savoir : γουνία ἤγουν *νοβερονίκια ἀπὸ κεντούκλων (I, 2). Le manuscrit A renferme les mots : γουνία ἢ ζούπας ἢ κέντουκλα ; il remplace donc l'expression corrompue et obscure *νοβερονίκια par ζούπας. Que cache la corruptèle *νοβερονίκια ? Probablement le terme νευρίκια (singulier νευρίκιον), un dérivé de νευρικόν « gros vêtement militaire fait de poils d'animaux et qui servait de protection contre les flèches »[20].

---

[14] H. G Georgiou, Τὸ γλωσσικὸ ὁδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, p. 49 ; T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, Bucarest, 1963, p. 507.

[15] Ducange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris, 1938, vol. VIII, p. 425 ; *Corpus glossariorum latinorum*, Leipzig, 1903, vol. III, p 505.

[16] E. A. Bonga, Τὰ γλωσσικὰ ἰδιώματα τῆς 'Επείρου, Ioannina, 1964, vol. I, p. 124 ; A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1937, p. 1668.

[17] G. Rohlfs, *o c.*, p. 164.

[18] W. Meyer-Lubke, *Romanisches etymologisches Worterbuch*, Heidelberg, 1935, n° 3951.

[19] M. A Triandaphyllidis, *Die Lehnworter der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Strasburg, 1909, p. 134.

[20] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 994.

De ζώνη « ceinture » et du suffixe *-arium* d'origine latine s'est formé ζωνάριον « ceinture mince de poches », d'où a résulté ensuite la forme hypothétique *ὑποζωνάριον, qui est à la base du roumain *buzunar* « poche ». Le terme ζωνάριον était populaire ; il s'est maintenu jusqu'à présent dans les parlers grecs de l'Italie méridionale : *żonári*, *żunári* [21]. Les dérivés du verbe ζώννυμι « ceindre » sont : ζῶσις « action de ceindre », ζωσμός « lieu », ζωστός « serré autour du corps », ζώστρα « lien, bandelette », ζῶστρον « ceinture », ζωστήρ (génitif ζωστῆρος) et ζωστήριον « habit militaire étroitement serré », où l'on a en réalité une base d'origine grecque (ζωστήριον) soudée au suffixe *-arium* d'origine latine[22]. Maurice fait mention de ce qu'on appelait les ζωστάρια Γοτθικά (I, 2, et XII, 8 a)

Ce qui continue de demeurer obscur jusqu'à présent c'est l'origine du mot κάππα « manteau à capuchon porté par les chefs d'armées et par les prêtres lors des grandes solennités »[23]. Le mot a survécu dans les langues romanes d'Occident, en néo-grec (κάπα) et dans le dialecte aroumain (*capă*). Maurice nous apprend qu'il existait dans l'armée byzantine un militaire à qui incombait le soin de porter le manteau du général (ὁ τὴν κάππαν βαστάζων, III, 1 ; XII, 8 ια).

Au latin *cassis*, *-idis* « casque » les textes byzantins sont redevables des mots κασσίς, ίδος et κασσίδιον, lesquels n'ont pas laissé de traces en grec moderne.

De *cento*, *-onis* « couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble » se sont formés les dérivés *centonarius* « fabricant de couvertures faites de vieux morceaux d'étoffe » et *centunculus* « vêtement d'arlequin, housse de cheval »[24]. Ce dernier apparaît dans les textes byzantins sous les formes κέντουκλον, κεντοῦκλον, κέντουκλα, κεντούκλα, κελδούκλα ou κεντήκλα [25]. Chez Maurice κέντουκλον a le sens de « feutre ou étoffe confectionné à partir de chiffons » : στηθιστήρια σιδηρᾶ ἢ ἀπὸ κεντούκλων (I, 2) ; γουνία ἤγουν νευρίκια ἀπὸ κεντούκλων (I, 2) ; σιδηρῷ ἢ κεντούκλοις (XI, 3).

En latin le mot *cilicium* « étoffe grossière en poil de chèvre, ainsi nommée parce qu'elle était originaire de Cilicie »[26] est attesté dès le Ier siècle avant notre ère. Ce terme technique apparaît dans les papyrus grecs à partir du IIIe siècle de notre ère[27], puis dans les textes byzantins

---

[21] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 173.

[22] F. Preisigke — E. Kiessling, *Worterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Berlin, 1925, vol. I, p. 651, ταύρεα ζωστήρ(ια), IIe siècle de notre ère.

[23] A. Walde — J. B. Hofmann, *o. c.*, vol. I, p. 162.

[24] A. Ernout — A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1959, p. 113.

[25] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 634 ; Triandaphyllidis, *o. c.*, pp. 72, 75, 121 ; H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich*, Helsingfors-Amsterdam, 1935 (1965), p. 166.

[26] A. Ernout — A. Meillet, *o. c.*, p. 120.

[27] F. Preisigke — E. Kiessling, *o. c.*, I, col. 795.

après le V[e] siècle. Chez Maurice il a l'acception de « tapis grossier en poil d'animaux que l'on fixe au-dessus des murailles pour se mettre à l'abri des flèches ou des coups de lance » : κιλίκια κρεμόμενα (X, 3), κιλικίῳ (XII, 8 ιη), ἀπὸ κιλικίων (XII, 8 κα).

Le mot technique grec κίρκος ou κρίκος « cercle » a pénétré de bonne heure en latin et il a donné naissance, entre autres, au dérivé *circellus* « anneau », hérité par les langues romanes. Ce *circellus* apparaît dans les textes byzantins sous les formes κιρκέλλιον ou κρικέλλιον, en néo-grec (κρικέλι) et dans les dialectes grecs de l'Italie du Sud : *kričèddi* (Otrante) et *kručèğğu* (Reggio)[28]. Chez Maurice : λωρίοις καὶ κρικελλίοις (I, 2). Le mot λωρίον, du latin *lorum* « courroie, lanière de cuir » est fréquent dans les textes byzantins et il a survécu en grec moderne (λωρί, λουρί) et dans les parlers grecs du sud de l'Italie (*luri*)[29]. Le terme λωρόσοκκον (I, 2, dans le manuscrit M, λωρόσοκον dans NPV) désignait un « sac de peau attaché à la selle du cavalier ».

Du participe latin *rasus* (*radere* « racler, raser ») on a dans les textes byzantins le terme ῥάσον « étoffe en laine sans poils, vêtement monacal ». On pouvait façonner avec cette étoffe des costumes aussi pour les troupes. C'est ce qui résulte d'un passage de Maurice : ἱμάτια .. εἴτε λινά εἰσιν, εἴτε αἴγια, εἴτε ῥάσα (I, 2).

Scapulae «épaule » a donné en byzantin σκαπλίον (pluriel σκαπλία) « capuchon militaire recouvrant la tête et les épaules et fixé à la cotte de mailles ». Chez Maurice : τὰ σκαπλία τῶν ζαβῶν (VII, 15 a ; X, 1 ; dans certains manuscrits καπλία, dans M la forme σκαπλίδας aussi). Le terme s'est conservé jusqu'à nos jours en Epire sous la forme κάπλα[30].

Toutes les formes grecques citées par Ducange, comme στούππα, στουπίον, στουπώνω, στουπίζειν[31], de même que celles rencontrées chez Maurice (τὸ στουπίον dans M ; dans NPV : τὸ στυπεῖον) et en néo-grec (στουπί) reposent sur des formes latines du type *stuppa* « étoupe », *stuppare*, *stuppator* et non sur le grec ancien στύπη[32].

Attesté en latin chez Végèce (*De re militari*, 3, 5) et dans la littérature byzantine à partir du VI[e] siècle, le mot *tufa* (τούφα), « aigrette, étendard » a été probablement emprunté aux Germains et transmis par le latin aux langues romanes et par le grec byzantin au grec moderne[33]. Chez Maurice il a un sens technique, « plumet, Helmbüschel » (τουφία μικρά, I, 2). En néo-grec (τούφα) et en roumain (*tufă*) on rencontre l'acception de

---

[28] M. A. Triandaphyllidis, *o. c.*, p. 66 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 278.
[29] N. P. Andriotis, *o. c.*, p. 189 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 303.
[30] Bonga, *o. c.*, I, p. 155.
[31] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 1455.
[32] S. B. Psaltes, *o. c.*, p. 55 ; A. Walde — J. B. Hofmann, *o. c.*, pp. 608—609.
[33] Sophocles, *Greek Lexicon of Roman and Byzantine periods*, New York, 1957, p. 1087 ; H. G. Georgiou, *o. c.*, p. 337.

« buisson » qui semble extrêmement ancienne, et en albanais (*tufë*) celle de « lien ». C'est par les pasteurs d'origine roumaine que ce vocable s'est répandu sur de vastes aires du sud-est de l'Europe et il est présent aujourd'hui dans la toponymie des Slaves du Sud.

Le latin *manicae* « manches, brassards, manchettes », figure dans les papyri grecs d'Egypte des IIe et IIIe siècles sous la forme μάνικες[34] et chez Maurice sous la forme μανίκια (I, 2, γουνία ... πλατέα πάνυ ἔχοντα μανίκια). Le terme a survécu en néo-grec (μανίκι) et dans les parlers grecs de l'Italie méridionale (*maníči*)[35]. Le composé χειρομάνικα chez Maurice (I, 2, remplacé dans A par χειρόψελλα) est expliqué comme suit dans le traité de stratégie attribué à Léon le Sage (6,3) : χειρομάνικα, τὰ λεγόμενα μανικέλλα ἢ χειρόψελλα. La forme byzantine μανικέλλα implique l'existence en latin d'un diminutif *manicella*, non attesté jusqu'ici, mais exigé par deux mots romans : franç. *mancelle* « Kummenhalter am Pferdegeschirr » et waadtlandois *m̃asala* « Hacken zur Verbindung von Schlitten und Deichsel ». Par conséquent l'exemple byzantin μανικέλλα pourrait nous autoriser à effacer l'astérisque qui accompagne le mot **manicella* dans le dictionnaire étymologique de W. Meyer-Lübke[36].

Les mots d'origine latine ou véhiculés par le latin et qui appartiennent au domaine vestimentaire ou à l'équipement militaire dans l'ouvrage de Maurice sont : ἀρμελαύσια (*armilausia*), βέτζα ou βίτζα (*vitea*), γονυκλάριον (*genuculum* + γόνυ + *-arium*), γοῦνα (*gunna*), ζάβα (*zaba*), ζούπα (*zuppa*), ζωνάριον (ζώνη + *-arium*), ζωστάριον (*zostarium*), κάππα (*cappa*), κασσίς (*cassis*), κέντουκλον (*centunculus*), κιλίκιον (*cilicium*), κρικέλλιον (*circellus*), λωρίον (*lorum*), ῥάσον (*rasum*), σαγίον (*sagum*), σκαπλίον (*scapulae*), στουπίον (*stuppa*), τουφίον (*tufa*) et χειρομάνικα (χείρ + +*manica*). Certains d'entre eux ont été empruntés à des populations d'Occident et d'autres sont venus d'Orient, mais ont été d'abord véhiculés par la langue latine qui a constitué un facteur essentiel d'unification dans les limites de l'Empire romain des six premiers siècles de notre ère.

Au cours des étapes , l'alimentation des soldats romains avait besoin d'être simple et légère : biscuit (*buccellatum*), pain (*panis*), mouture de blé (*pistum*), vin (*vinum*), lard (*laridum*) et viande de mouton fumée (*caro vervecina*)[37]. La popularité de ces termes résulte aussi du fait qu'ils se sont maintenus dans les langues romanes. *Buccellatum* (prononcé aussi *bucclatum*)[38] était un dérivé de *bucca* « bouche », par l'intermédiaire des

[34] F. Preisigke — E. Kiessling, *o. c.*, II, p. 50.
[35] G. Rohlfs, *o. c* , p. 315.
[36] W. Meyer-Lübke, *o. c.*, n° 5302 a.
[37] Cod. Théod. VII, 4, 6 (an 360); Cod. Iust. XII, 37, 1.
[38] Amm. Marcell. XVII, 8, 2 : *frumentum... ad usus diuturnitatem excoctum bucclatum, ut vulgo appellant...*

diminutifs *buccella* et *bucculae* « bouchée, miette ». Le biscuit était utilisé aussi bien par la troupe que par les moines ou les chrétiens pieux[39]. *Pistum* est le participe passé du verbe *pinso, pinsere* « piler le grain ». Le doublet *pinso, pinsare*, également un mot vulgaire, s'est conservé dans toutes les langues romanes. Les mots *buccellatum* et *pistum* ont subsisté aussi dans la terminologie militaire de l'époque byzantine, notamment chez Maurice : δαπάνην βουκελλάτου ἢ πίστου ἢ ἄλλου τινὸς εἴδους (V, 3), ὕδωρ καὶ βουκελλάτον (VII, 17 a), πίστον καὶ βουκελλάτα (XII, 8 ς).

Pour désigner les récipients renfermant des liquides on connaît les termes *buttis* « petit vase », *flasca* « flacon » et *follis* « sac ou ballon de cuir » et pour ceux destinés aux solides on avait le mot *cophinus* « panier ». *Buttis* (avec les diminutifs *butticula* et *butticella*) , emprunté probablement aux populations alpines[40], apparu tardivement dans les textes et les inscriptions, mais qui a connu une large diffusion dans la littérature byzantine et a survécu en néo-grec et dans les parlers grecs de l'Italie méridionale[41]. Chez Maurice on lit : βούτας τελείας ... γεμίζειν ὕδατος ... ἐν τοῖς πίθοις ἢ βουτίοις (X, 4). *Flasca* « flacon », d'origine germanique, a survécu dans les langues romanes (it. *fiasca*, vieux français *flasche*) et a passé dans la littérature byzantine (φλασκίον) et de là en néo-grec (φλάσκα, φλασκί). Les glossaires latins ont enregistré aussi la variante *pilasca*[42], qui est à la base du grec moderne πλόσκα, comme du bulgare et du serbo-croate *ploska*. On trouve chez Maurice ἐν φλασκίοις ὕδωρ (II, 8), φλασκὶν μικρὸν ... ὕδατος γέμον (VII, 11). La terminologie militaire latine, conservée dans la littérature byzantine de cette catégorie, est soit de formation propre (*buccellatum, follis*), soit empruntée à d'autres peuples (*buttis, flasca*) et devenue indispensable.

On peut s'attendre à trouver dans le domaine de l'armement byzantin une terminologie provenant en partie du grec ancien, en partie du latin et pour une autre part empruntée aux peuples voisins contemporains. A côté du vieux mot ἅρμα, -τος « attelage, char de guerre » on rencontre ἄρμα, -τος « armes » qui remplace avec succès le terme ὅπλον, par exemple chez Maurice : χρὴ ἐκ περιττοῦ ἐπιφέρεσθαι τὸν στρατηγὸν ἄρματα (I, 2, dans A ὅπλα), διπλὰ ἄρματα (XI, 3). Cet ἄρμα est parfois employé dans un sens collectif : τὸ ἄρμα ἀπογράφεσθαι (I, 2), διὰ τὸν τοῦ ἄρματος θόρυβον (XII, 8 ις). Par l'intermédiaire des soldats le néologisme ἄρμα « armes » est devenu populaire et il a survécu en grec

[39] Paul. Nol., *Epist.*, 7, 3, p. 45, 2 : *de buccellato Christianae expeditionis.*

[40] J. Hubschmid, *Schlauche und Fasser*, Bern, 1955, pp. 38—60.

[41] G. Rohlfs, *o. c*, p. 95; N. P. Andriotis, *o. c.*, p. 55.

[42] *Corpus glossariorum latinorum*, Leipzig, 1902, V, pp. 606, 49.

moderne[43]. Du latin *armamentum* on a ἀρμαμέντον dans la double acception de : 1. atelier d'armes, arsenal ; 2. armes. Ce dernier sens est attesté sous la plume de Maurice : ἑτέρας ἁμάξας λόγῳ τοῦ ἀρμαμέντου ἑκάστου ἀριθμοῦ (XII, 8 ς). Le *Thesaurus linguae Latinae* n'enregistre pas *armistatio* (ou *armistasio*), mais l'existence de ce terme militaire est prouvée par les emprunts faits par Maurice ou encore par d'autres textes byzantins : ἐν ταῖς ἀρμαστατίοσιν (II, ς). La signification de ce vocable semble être celle de « inspection des armes, tandis que l'armée est rangée d'une certaine façon », comme il résulte de ce passage du *Chronicon Paschale* 718, 20 : ...τὸν ἐν τῇ πόλει ὄντα στρατὸν ἀρμαστατιῶνος γενομένης ηὑρέθησαν ... Du latin *armator*, *-oris*, provint chez Maurice (XIII, 8 ζ) la forme d'accusatif pluriel ἀρματούρους au sens de « fabricants d'armes ».

Le latin *hasta* « lance, pique », a donné ἄστα dans les textes byzantins : de *hastile* « bois de lance » on a chez Maurice (XII, 8 ιζ) ἀστίλιον, qui n'est pas attesté ailleurs : μετὰ τῶν ἀστιλίων τῶν κονταρίων.

Du latin *veru* (gen. *verus*) « broche à rôtir, javelot » a pris naissance en latin le dérivé *verutum* « petit javelot ». Ce dernier apparaît chez Maurice sous les formes : εἰς τὸ ῥίπτειν μήκοθεν βηρύττας καὶ σφενδόβολα (XII, 8 γ), εἰς τὸ ῥίψαι μήκοθεν βερύτταν (XII, 8 δ), εἰς βηρύττας καὶ εἰς ἀκόντια γυμνάζεσθαι (XII, 8 κ),

Le dérivé *buccula* (de *bucca* « bouche, joues ») signifie « mentonnière de casque et tout objet en forme de joue, boucle, bosse, de bouclier, tringle de catapulte »[44]. En partant de ce sens connu par la langue latine on peut comprendre plus facilement la signification de l'expression εἰς τὰ βούκολα que l'on rencontre chez Maurice : εἰς τὰ βούκολα ἀλλήλοις ἐγγίζωσιν . . . ἀναπαύοντες εἰς τὰ βούκολα τῶν ἔμπροσθεν (XII, 8 ις). L'expression εἰς τὰ βούκολα se laisse traduire approximativement par « vers le centre d'une renflure, vers le nombril, au milieu du visage ».

On remarque une influence de la langue latine dans la présence relativement fréquente du suffixe -άριον, aussi bien chez Maurice que dans d'autres textes grecs : θηκάριον et ἡμιθηκάριον (I, 1 ; I, 2 ; VII, 15 a ; VII, 16 a) au lieu de θήκη et ἡμιθήκη ; κοντάριον (I, 1 ; I, 2 ; II, 9 ; III, 14 ; VII, 15 a et 17 a ; XI, 2) au lieu de κόντον ; ῥιπτάριον « javelot » (XII, 8 ις) du verbe ῥίπτειν «jeter, lancer » ; σκουτάριον (II, 7 ; II, 17 ; III, 5 ; III, 15 ; VI, 6 ; VII, 15 a ; IX, 2 ; XI, 2 ; XII 1 et 10) au lieu de σκοῦτον (*scutum*) ; σωληνάριον « petit tuyau, petit tube » (XII, 8 ε) ; τοξάριον « petit arc » (I, 2) ; τοξοζωνάριον (I, 2) et χαλινάριον « petit frein ». Le suffixe d'origine latine - άριον est devenu productif et a

---

[43] N. P. Andriotis, *o. c.*, p. 34 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 56 à Bova et Otrente surtout au pluriel : *armata* « outils, bagages ».

[44] A. Ernout—A. Meillet, *o. c.*, p. 77.

survécu en néo-grec et dans les parlers grecs de l'Italie du Sud[45]. De ῥιπτάριον se sont ensuite formés les dérivés ῥιπταρίζειν «lancer un javelot» et ῥιπταριστής « celui qui lance un javelot »[46].

Le mot *lancea* « lance », d'origine probablement celtique, a donné naissance en latin aux dérivés *lanceare* « lancer », *lancearius* ou *lanciarius* « lancier » et *lanceola* « petite lance ». Parmi ces derniers on rencontre en grec (λαγκία[47] et λαγκιάριος[48]), et chez Maurice λαγκεύω « lancer » et λαγκίδιον « petit lance » : εἴτε γὰρ ῥίψαι ἤτοι λαγκεῦσαι γένηται καιρός (II, 9), βηρύττας ἤτοι λαγκίδια σκλαβινίσκια (XII, 8 ε).

Le terme *martiobarbulum* « petit dard plombé à la pointe » (d'autres manuscrits portent *mattiobarbulum* et *mathiobarbulum*) apparaît, d'abord chez Végèce dans la première moitié du V^e^ siècle[49]. En grec, on le rencontre dans des gloses sous les formes μαρτζομάμουλον et μαρτζομάβουλον[50], et chez Maurice : εἰς τὸ ῥίψαι μήκοθεν βηρύτταν καὶ μαρτζοβάρβουλον (XII, 8 δ), μαρτζοβάρβουλα ἀναβασταζόμενα (XII, 8 ε), οἱ δὲ τὰς βηρύττας ἤτοι μαρτζοβάρβουλα ἔχοντες (XII, 8 ιβ), μαρτζοβάρβουλα ἢ ῥιπτάρια (XII, 8 ις), μαρτζοβαρβούλοις (XII, 8 κ). En latin on appelait *martiobarbulus* le militaire chargé de lancer l'arme dite *martiobarbulum*, dont on ignore l'origine.

Le latin *sagitta* « flèche » est fréquent dans les textes byzantins ; il a survécu en néo-grec, dans les parlers grecs de l'Italie méridionale, dans le dialecte aroumain et en albanais. A côté de σαγίττα on rencontre encore chez Maurice σαγιττοβόλον « jet de flèche » et σαγιττοποιός «qui fabrique des flèches ».

Du latin *scutum* « bouclier » on a chez Maurice et dans d'autres textes byzantins σκοῦτον ou σκουτάριον «bouclier», σκουτεύειν « protéger avec le bouclier » et σύσκουτον « action de rapprocher les boucliers de façon à former une sorte de rempart de boucliers ». Le mot σκοῦτον n'apparaît qu'une seule fois chez Maurice (III, 1), mais était indubitablement populaire en grec byzantin, car il s'est conservé aussi en grec moderne (σκουτί). Le verbe σκουτεύειν (XII, 8 κ) signifiait « protéger à l'aide du bouclier » et σκουτεύεσθαι au passif (IX, 4) « être protégé ». Lorsque les soldats unissaient leurs boucliers de façon à constituer une sorte de rempart on disait qu'ils formaient un σύσκουτον (XII, 10, ἱστᾶν σύσκουτα ἔμπροσθεν). Ce terme hybride, formé à l'aide de la préposition greque σύν « avec, ensemble » et σκοῦτον d'origine latine apparaît seu-

---

[45] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 180.
[46] Ducange, *Glossaire grec cité* , p. 1301.
[47] Diod. Sic., V, 30.
[48] CIG 4004 (Iconium), Ioannis Lydi *De Magistratibus*, I, 46.
[49] Veg., *Mil.* I, 17 : *plumbatarum quoque exercitatio, quos martiobarbulus vocant* ; III, 14 : *qui alacriter verutis vel martiobarbulis, quas plumbatis nominant, dimicant.*
[50] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 881.

lement chez Maurice, chez son imitateur Léon le Sage et dans l'écrit anonyme publié par A. Dain sous le titre de *Sylloge Tacticorum*[51].

De *trahere* « traîner violemment » a pris naissance le verbe τρακτεύειν « tirer de l'arc, tirer la lance »: τρακτεύειν τόξον (II,7), κόντον ... τρακτεύειν (III, 1). De *falx*, *-cis* « faux, serpe » on a φάλκα, φαλκίον et φαλκίδιον « sorte d'arme en forme de faucille ou de faux » (XII, 8 ς).

Un terme tardif, probablement d'origine germanique, est χουζίον (pluriel χουζία « fusées incendiaires »), attesté uniquement chez Maurice et son imitateur Léon le Sage[52] : διὰ πυρφόρων σαγιττῶν ... πέμπειν καὶ διὰ τῶν λεγομένων χουζίων ἀπὸ πετροβόλων (X, 1).

On le voit, certaines dénominations d'armes ont pénétré à une époque tardive en latin et en grec après avoir été empruntées aux peuples en migration : μαρτζοβάρβουλον « petit dard plombé à la pointe » et χουζία « fusées incendiaires ». Ces noms manquant d'autres textes, on peut supposer que les armes en question n'eurent pas une application fréquente et ne furent pas disséminées sur de trop vastes territoires.

La terminologie du harnachement est pour une bonne part d'origine latine. *Antela* et *antilena* « avant-selle, poitrail » sont des formations obscures mises à tort en rapport avec *antesella*[53]. Les glossaires traduisent *antilena* par στηθιστήρ et l'expliquent par ἱμὰς ἵππων περὶ τὸ στῆθος ou ἐμπρόσθια, avec les variantes *antela*, *antella*, *antelina*, *antellina* et *antilena*[54]. Les chroniques byzantines connaissent le terme sous les formes ἐμπροσθελίνα, ἐμπροσθέλλα, μπροστελίνα et προστέλλα[55] et il est expliqué comme « Brustriemen der Pferde, der verhindert, dass der Sattel nach hinten rutscht »[56]. La partie postérieure « der Schwanzwiemen, das Hintergeschirr », s'appelle *postilena* ou ὀπισθελίνα. Chez Maurice : κατὰ τῶν ὀπισθελινῶν καὶ ἀντελινῶν τῶν ἵππων (I, 2, d'après les manuscrits NPVA, dans M ἀντελιννῶν).

La courbure antérieure de la selle s'appelle κούρβα ou ἐμπροσθοκούρβιον et celle d'arrière ὀπισθοκούρβα. On trouve comme explication dans les glossaires τὰ ξύλινα τῆς σέλλας κούρβια λέγοντες[57]. Chez Maurice : πρὸς τῇ κούρβῃ ... πρὸς τῇ ὀπισθοκούρβῃ (τῆς σέλλας II, 8).

En latin *pedica* désignait tout espèce de piège ou de trébuchet pour prendre par la jambe ou la patte les animaux, quelquefois aussi «entraves,

---

[51] *Sylloge Tacticorum quae olim « Inedita Leonis Tactica » dicebatur* in lucem prolata curis Alphonsi Dain, Paris, 1938, chapitre 43,7 : ἐν μόνῃ δὲ ἄρα τῇ τῆς χελώνης καλουμένῃ παρατάξει, ὅ δὴ καὶ σύσκουτον ἡ δημόδης ὀνομάζει φωνή.

[52] Leonis VI Sapientis *Problemata* nunc primum edidit, adnotatione critica et iudice. auxit Alphonsus Dain, Paris, 1935, cap. X, 6 : πέμπειν καὶ διὰ τῶν λεγομένων χουζίων ἀπὸ πετροβόλων καὶ αὐτῶν πυρὸς πεπληρωμένων.

[53] Isid. *Orig.*, XX, 16, 14 : *antella quasi antesella, sicut et postella quasi postsella.*

[54] CGL II, 21, 26 et II, 437, 47.

[55] Triandaphyllidis, *o. c* , p. 70.

[56] Zilliacus, *o. c.*, p. 216.

[57] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 737.

fers attachés au pied »[58]. *Pedica* et le dérivé *impedicare* ont survécu dans le roumain *piedică* « empêchement » et *împiedica* « empêcher ». Le dérivé *pedicula* a connu un sort particulièrement favorable en grec byzantin et en néo-grec : πέδικλον, πεδικλοῦν ou πεδουκλοῦν, πεδουκλώνειν, πεδούκλωμα, πέρδικλος, περδοκλώνειν, *plétiko*, *blédego*, *pletikónó* ou *pletticó* à Otrante[59]. Chez Maurice: τότε δὲ τοὺς ἀναγκαιοτέρους [ἵππους] κατέχοντες καὶ πεδικλοῦντες πλησίον τῶν τεντῶν XI, 30 ; ἢ πεδικλοῦν ταύτας ἢ δεσμεύειν, XII, 8 κβ.

Punga, attesté tardivement en latin (et emprunté aux Germains), a survécu en roumain (*pungă*), en grec byzantin et en néo-grec, dans les dialectes ombrien et vénitien (*ponga*) d'Italie et dans les textes paléo-slaves[60]. Maurice ne connaît que les diminutifs πουγγίον et σελλοπουγγίον.

De σάγμα, -τος « bât, selle » et du suffixe d'origine latine -άριος cn a les dérivés σαγμάριος et σαγματάριος. Chez Maurice : ἵππ◌ σαγματάριοι (XII, 8 ς) « bêtes de somme ».

Sella « selle » a donné dans les textes byzantins σέλλα (qui correspond au grec ancien ἐφίππιον), σελλίον « petite selle », σελλάριος « cheval de selle », ἐπισέλλιον « a horse's caparison, housing, a cloth over a horse's saddle »[61], σελλοπουγγίον « poche, bourse à côté de la selle » et σελλοχαλινωμένος « avec selle et mors »[62]. Au lieu de ἐπισέλλια, le manuscrit P de l'ouvrage de Maurice présente la variante ἐπισελλίδια.

De *scala* « échelle, marches d'escalier » on a chez Maurice σκάλα τῆς σέλλας (II, 8) « étrier » et σκάλα ἤτοι κλίμαξ « échelle » (X, 1). Au sens de « lieu à jeter l'ancre, échelle pour bateaux » σκάλα figure dans le dictionnaire de Pollux (I, 93), et est général en grec moderne[63]. Le verbe σκαλώνω « débarquer sur le rivage » se rencontre au X[e] siècle chez Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, 9, 31) : σκαλώνουσιν ἅπαντα εἰς τὴν γῆν ὀρθόπλωρα. On a à faire dans tous ces cas-là à des termes techniques et le maintien du latin *scala* est parfaitement explicable.

L'adjectif ἀδέστρατος « placé a droite, sous la main » provient du latin *ad* + *dextratus*. Chez Maurice (V, 5) ἀδέστρατον signifie « cheval de selle que l'on a sous la main, cheval de réserve » : ἐν μὲν τοῖς κούρσοις ἢ σκούλκαις ἀναγκαῖον ἔχειν τὰ ἀδέστρατα τοὺς στρατιώτας. Il résulte d'un autre passage que ἀδέστρατα n'est pas équivalent à τοῦλδον ou τοῦλδος « train

---

[58] A. Ernout — A. Meillet , *o. c.*, p. 501.

[59] Triandaphyllidis, *o. c.*, p. 92, 104, 107 ; Bonga, *o. c.*, p. 301 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 391.

[60] M. Vasmer, *Russisches etymologisches Worterbuch*, Heidelberg, 1956, II, pp. 459—460.

[61] E. A. Sophocles, *o. c.*, p. 509.

[62] *Actes de Xéropotamou*, édition diplomatique par Jacques Bompaire, Paris, 1964, nº 9, A 46 et B 68.

[63] P. Kretschmer, « Byzantinische Zeitschrift », VII, 1898, p. 400.

des équipages » (XI, 2) : τὰ δὲ ἀδέστρατα καὶ τὸν τοῦλδον ὄπιθεν ἀπ'ὀλίγον τῆς παρατάξεως ποιεῖν. Le mot τοῦλδον ou τοῦλδος a été rapproché du vieil allemand *tuld* et du bavarois moderne *dult* «foire » ou du latin *tultus* ou *tuldus* (de *tollere*, *tuli*) [64]. Quelle que soit l'origine de ce mot, il est apparu tardivement en latin comme terme militaire pour passer ultérieurement dans la littérature byzantine.

Pour exprimer la notion de « tente », on rencontre chez Maurice quatre vocables différents, tous d'origine latine : καμάρδα (V, 3), κοντουβέρνιον (I, 2 ; VII, 3 ; IX, 5), παπυλιών (XII, 10) et τένδα ou τέντα (I, 2 ; V, 3 ; VI, 17). Καμάρδα est né probablement de *camara* « toiture voûtée, voûte » + suffixe *-ata*. *Contubernium* était un mot très usité dans le langage des soldats romains et le dérivé *contubernalis* a un correspondant en grec (κοντουβερνάλιος) à partir des premiers siècles de notre ère. *Papilio*, au sens de « tente », se rencontre d'abord chez le poète Ovide et est attesté ensuite chez Végèce (*De re militari*, I, 3) : *interdum sub divo, interdum sub papilionibus*. Dans les textes byzantins apparaissent les variantes παπυλιών, παπιλεών παπυλαιών, et παπυλεών [65]. Le mot τέντα ou τένδα ne signifiait pas seulement « tente », mais désignait aussi une « unité militaire d'approximativement dix soldats logés sous la même tente ». *Camarda* a survécu dans les parlers grecs de l'Italie méridionale et en serbo-croate (*komarda*) [66].

Le latin *subula* « alêne », conservé dans le roumain *sulă*, est attesté en grec byzantin à partir du IVe siècle (σοῦβλα, σουβλίον, σουβλίζειν) et a survécu en néo-grec (σοῦβλα, σούγλα, σουγλί, σουγλιά)[67]. Chez Maurice, I, 2 : σουβλία.

Les noms portés par certaines unités romaines de l'époque classique se sont maintenus aussi dans la nomenclature militaire byzantine, comme par exemple : *acies* (ἀκία), *cuneus* (chez Maurice : κοῦναι, XI, 3 ; κουνία. XII, 1), *legio* (λεγεών, λεγιών), *numerus* (νούμερος, νούμερον) et *vexillatio* (βιξελλατιών). D'autres ont pénétré tardivement dans l'armée byzantine en qualité d'emprunts faits à divers peuples avec lesquels les Romains entrèrent en contact, puis ils furent transmis à la civilisation byzantine : *bandum* (βάνδον) et *sculca* (σκοῦλκα) d'origine germanique, et *drungus* (δροῦγγος) d'origine celtique. Le terme *drungus* est expliqué chez Végèce (3, 16 et 3, 19) par *globus* « foule dense, masse » et

---

[64] Ducange, *Glossaire latin*, VIII, p. 205 ; P Collinet, *Mélanges Charles Diehl*, Paris, 1930, t. I, pp. 49—54 ; A. Dain, *Mélanges Henri Grégoire*, Bruxelles, 1950, t. II, pp. 161—169.

[65] S. Psaltes, *o. c.*, p. 183.

[66] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 203 ; P. Skok, « Zeitschrift fur romanische Philologie », LIV, 1934, p. 484.

[67] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 471.

Maurice le traduit par ἄθροισμα «rassemblement, agglomération» ou par μέρος «partie d'une armée». On le sait, l'unité militaire ainsi désignée comptait environ 3000 hommes. Chez Maurice on rencontre encore, à côté de δροῦγγος, l'adverbe δρουγγιστί « en masse, en grand nombre, par grandes unités » : δρουγγιστὶ ὁρμᾶν ou τάσσεσθαι (III, 5). Le chef d'un δροῦγγος s'appelait δρουγγάριος; le mot est attesté dans les sources byzantines jusqu'à la fin de l'empire [68].

De *sculca* (d'origine germanique), signifiant « garde militaire, unité chargée d'infiltrations en territoire ennemi » sont nés les dérivés *sculcator* (*exculcator*, *scultator*) et *prosculcator*, et l'on rencontre chez Maurice σκοῦλκα et σκουλκεύειν que le manuscrit A remplace ordinairement par βίγλα et βιγλεύειν. Une autre formation, attestée chez Maurice sous la forme φοῦλκον (φούλκῳ περιπατεῖν, XII, 8 ις), a été rapprochée du latin *furca* « formation de bataille en forme de fourche » [69]. Léon VI le Sage explique dans sa *Tactique* (7,66) ce terme par « manœuvre que font les soldats lorsqu'ils s'approchent ou se massent en vue de l'ennemi, en plaçant leurs boucliers les uns contre les autres, telle une muraille, afin de se protéger contre ses coups au moment où l'on commence à lancer des javelots ou des flèches ». Il y aurait par conséquent à la base de cette définition l'idée d'« amoncellement » ; aussi Ducange a-t-il exprimé l'opinion que φοῦλκον serait un terme d'origine germanique (v. all. **fulka*, anglais *folk*, n. all. *Volk* « foule, agglomération » [70]. Le *De re militari* d'un anonyme du X[e] siècle publié par R. Vári, entend par φοῦλκα certaines unités combattantes qui ont pour mission de protéger les soldats qui paissent les chevaux ou rapportent du fourrage pour les bêtes (φοῦλκα εἰς φυλακὴν τῶν τε εἰς συλλογὴν χόρτου ἐξερχομένων καὶ τῶν τοὺς ἵππους νεμόντων στελλέσθωσαν)[71]. Chez Théophane le Confesseur φούρκα et φουρκίζειν se rencontrent avec les significations de « fourche » et de « pendre à une fourche, tuer » (οἱ δὲ δύο ἔπεσαν ἐκ τῆς φούρκας, p. 283, 3). Ce sens apparaît aussi chez Ps. Kodinos (ἀνεσκολόπισεν ἐκεῖσε αὐτούς ἤγουν ἐφούλκισεν ὅθεν καὶ ὁ τόπος ἐκλήθη Φουλκόληστος, pp. 85, 2). On a probablement à faire à des mots différents : d'une part φοῦλκον (au pluriel φοῦλκα) « formation militaire en rangs serrés » d'origine germanique, et d'autre part φούρκα (pluriel φοῦρκαι) et φουρκίζειν ou φουλκίζειν, dérivés de φούρκα, signifiant « fourche » et « tuer à coups de fourche ».

---

[68] *Ibidem*, p. 132.

[69] Zilliacus, *o. c.*, p. 144 : « Dem *cuneus* entsprach ungefähr die keilförmige Anfallsformation φοῦλκον ... Auch dieses Wort dürfte lateinischer Herkunft sein : *furca* kommt jedoch in der römischen Militärterminologie nicht vor. »

[70] Ducange, *Gloss. grec cité*, c. 1694 ; Kluge — Mitzka, *o. c.*, p. 825.

[71] Incerti scriptoris Byzantini saeculi X *Liber de re militari* recensuit Rudolfus Vári, Leipzig, 1901, chap. 22, pp. 41, 10.

De *ordo* (*ordinis*) « ligne, ordre de bataille », *ordino* (*ordinare*) « mettre en ordre, ordonner », et *ordinatio* (*ordinationis*) « rangement, disposition », on a, chez Maurice, les termes ὄρδινον ou ὄρδινος (κατ'ὄρδινον, I, 5 ; IV, 5 ; XII, 8 κβ ; ἐν ὀρδίνῳ XII, 8 ιθ), ὀρδινεύειν (I,5 ; I,6 ; III, 5 ; XII, 8η), προορδινεύειν (XI, 5), et ὀρδινατίων (ὀρδινατίονα ποιεῖσθαι I, 5 ; κατ' ὀρδινατίων, XII, 8). Certains d'entre eux ont survécu en néo-grec : ὀρδίνι, ὀρδίνια, οὐρδινιάζω, οὐρδίνιασμα[72].

Le latin *pedatura* signifiait : 1. une mesure de pied, mesure prise avec le pas (ποδισμός) ; 2. un certain espace mesuré avec le pied ; 3. unité militaire destinée à surveiller une zone donnée [73]. Ce terme a connu dans les textes byzantins les variantes πεδατούρα, πεδιτούρα et παιδατούρα. On lit chez Maurice : εἰ δὲ δῆμός ἐστιν ἐν τῇ πόλει, δέον κἀκείνους συμμίξαι ἐν ταῖς τοῦ τείχους παιδατούραις τοῖς στρατιώταις (X, 3).

Flammula, au sens de « petite flamme, bannière » (ainsi nommée d'après sa couleur jaune) [74], a persité chez Maurice (φλάμουλον I, 2 ; II, 13 ; VII, 16 a ; VII, 17 a) et dans d'autres textes byzantins, de même qu'en roumain (*flamură*) et en néo-grec (φλάμπουρο).

La bénédiction des troupes (ἁγιάζειν, καθοσίωσις) était aussi une bonne occasion d'en faire l'appel ou de dénombrer les soldats. Pour cette notion on trouve le terme d'origine latine ἀδνούμιον (*ad nomen*) et le verbe ἀδνουμιάζειν. Le substantif ἀδνούμιον avait encore le sens de « distribution de la solde » (χρηστικὴ ῥόγα).

Du verbe *ambire* « aller autour, faire le tour de » s'est formé en latin le substantif *ambitus* « chemin qui fait le tour de, pourtour » et le verbe **ambitare* non attesté dans les textes, mais conservé dans certaines langues romanes (it. *andare*, provençal *andá*, catalan *anar*, espagnol *andar*). L'existence et la popularité du terme supposé **ambitare* sont également prouvées par le byzantin ἀμβιτεύειν ou ἀμβιτρεύειν «faire le tour de, encercler » que l'on rencontre dans certains textes tardifs et chez Maurice : χρὴ τοίνυν πρό γε ἁπάντων ἐν ταῖς κατ'αὐτῶν μάχαις ἀμβιτεύειν εἰς δημοσίας παρατάξεις (XI, 4). Son éditeur, J. Scheffer, traduit ἀμβιτεύειν par « impetum facere » [75].

Les mots latins *cursus* « course, cours », *cursare* « courir sans cesse », *cursor* «celui qui court », expliquent la présence en grec des termes κοῦρσον « incursion rapide en territoire ennemi » et κουρσεύειν « pénétrer rapidement en territoire ennemi dans l'intention de s'y livrer au pillage ou de recueillir des informations ». Seul le premier terme apparaît sous la plume de Maurice : ἐν καιρῷ τοῦ πολέμου καὶ ἐν καίρω κούρσων (I, 2) ; ἐν μὲν

---

72 H. G. Georgiou, Τὸ γλωσσικό ἰδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, p. 162.
73 Vegeti *De re militari*, 3, 8 : *nam singulae centuriae... accipiunt pedaturas.*
74 Ioannis Lydi *De magistratibus*, I, 8.
75 W. Meyer-Lübke, REW, n° 409.

τοῖς κούρσοις ἢ σκούλκαις (V, 5) ; κοῦρσα ἢ προπετεῖς ἐγχειρήσεις (VII, 1). On rencontre aussi dans d'autres textes mais sporadiquement le composé πρόκουρσον [76]. Le verbe κουρσεύειν au sens de ληΐζεσθαι connaît également la variante κρουσεύειν [77].

Une tactique fréquemment usitée jusqu' à la Renaissance permettait à l'infanterie se trouvant en péril de s'abriter derrière les charrettes de transport disposées en cercle. Cette barrière de chariots (*saepes carrorum*) s'appelait en latin *carrago*, d'après le terme d'origine germanique attesté d'abord chez Ammien Marcellin [78]. Le mot se retrouve aussi chez les stratégistes byzantins sous les formes καρραγός ou καρραγόν, avec la même signification. Chez Maurice, XII, 8, 6 : καραγοῦ.

Le manuel de Maurice recommande que pendant les exercices d'initiation au maniement des armes les recrues se servent, au lieu du sabre, d'un bâton de bois appelé βεργίον : γυμνάζειν . . . εἰς μονομαχίαν μετὰ σκουταρίων καὶ βεργίων ἀντὶς ἀλλήλων (XII, 8, 4), συμβάλλειν σχηματικῶς, ποτὲ μὲν μετὰ τῶν βεργίων, ποτὲ δὲ μετὰ σπαθίων, (XII,8, 24). Ce βεργίον est un dérivé de βέργα, du latin *virga*. Le mot latin a pénétré de bonne heure dans les parlers grecs de l'Italie méridionale, à une époque où *ĭ* n'étaient pas encore passé à la phase *ẽ* (à Bova : *virga* « timone dell'aratro » et *virguli* « fuscello »), et, plus tard, dans les textes byzantins sous la forme βέργα, conservée en néo-grec. Les divergences formelles et sémantiques entre βίργα de l'Italie du Sud et βέργα de la Grèce s'expliquent non seulement par le fait que le mot latin a pénétré à des époques différentes, mais aussi en raison de la circonstance que l'Italie a connu une influence populaire directe, alors qu'en Grèce le mot latin à été emprunté comme un terme technique militaire.

L'organisation militaire romaine et sa terminologie sont demeurées en vigueur, et cela pendant longtemps, dans l'Etat byzantin : par l'intermédiaire des soldats cette terminologie pouvait atteindre de larges masses populaires. Comme en réalité une bonne partie de ce vocabulaire a survécu en grec moderne, il est tout indiqué d'étudier soigneusement les écrits des stratégistes byzantins. Ce sont eux qui nous procureront le fil d'Ariadne pour approfondir l'étude des éléments latins en néo-grec et établir une stratigraphie relative.

---

[76] Zilliacus, *o. c.*, p. 230.

[77] Triandaphyllidis, *o. c.*, pp. 66, 87, 131.

[78] XXXI, 7, 7 : Gothi vastatorias manus, quae ad carraginem, quam ita ipsi appellant, regressae.

« LETOPISEȚUL DE LA BISTRIȚA », LA PLUS VIEILLE DES CHRONIQUES ROUMAINES — SA LANGUE

DAMIAN P. BOGDAN

Parmi nos chroniques de jadis, la plus vieille est celle connue depuis plus de sept décennies sous le nom de « Letopisețul de la Bistrița ». L'illustre slavisant roumain Ioan Bogdan lui donna pour la première fois ce nom, pensant qu'il s'agissait d'un ouvrage « écrit au couvent de Bistritza, en Moldavie »[1]. Depuis, ce nom s'imposa dans la littérature spécialisée, bien que des recherches ultérieures eussent montré que ce n'est pas au couvent de Bistritza qu'elle fut rédigée [2]. Partant de ce fait, le regretté professeur P. P. Panaitescu proposait de l'appeler désormais *Letopisețul anonim al Moldovei* [La chronique anonyme de la Moldavie] [3].

Le texte en question se trouve inséré dans la partie finale d'un manuscrit appartenant à la Bibliothèque de l'Académie roumaine. Il s'agit du manuscrit n° 649 du fonds slave — à savoir des feuillets 237—246^{r}. En tenant compte tout à la fois du contenu et de l'origine de ce manuscrit, Ioan Bogdan le désignait sous le nom de *Codex de Tulcea*, le datant aux XVI^{e} — XVII^{e} siècles, notamment à la seconde moitié du XVI^{e} siècle

[1] Ioan Bogdan, *Cronice inedite atingătoare de Istoria Românilor* [Chroniques inédites de l'histoire des Roumains], Bucarest, 1895, p. VII. Dans son ouvrage, I. Bogdan appelle aussi cette chronique : « cronica bistrițeană » (Ioan Bogdan, *op. cit.*, pp. 67—68, n. 11 et p. 70, n. 14).

[2] V. par exemple Damian P. Bogdan, *Ioan Bogdan. Activitatea științifică și didactică* [Ioan Bogdan. Activité scientifique et didactique], in « Romanoslavica », III (1958), pp. 194—195.

[3] P. P. Panaitescu, *Cronicele slavo-române din sec XV—XVI publicate de Ioan Bogdan* (*Cronicele medievale ale României, II*) [Les chroniques slavo-roumaines des XV^{e} — XVI^{e} siècles publiées par Ioan Bogdan (Les chroniques médiévales de la Roumanie, II)]. Bucarest, 1959, pp. V, 1 et suiv Mais le professeur Panaitescu devait désigner la même année cette chronique sous le nom de *Letopisețul zis de la Bistrița* [Chronique dite de Bistritza], v. P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R P.R.* [Les manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine], Bucarest, 1959, p. XIII.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 499 — 524, BUCAREST, 1968

ou à la première moitié du siècle suivant [4]. Plus tard, P. P. Panaitescu se prononça pour le XVI^e^ siècle [5]. Des preuves à l'appui en sont fournies par les trois filigranes sur lesquels, dès 1895, Ioan Bogdan attirait l'attention des spécialistes [6]. En effet, le gant à l'étoile à cinq pointes au bout de son médius [7], la balance à plateaux ovales inscrite dans un cercle [8] et la croix grecque [9] nous portent vers la fin du XVI^e^ siècle (sa dernière décennie). Le dessin de la balance notamment est presque identique à celui indiqué dans le répertoire classique de Charles Briquet (n° 567) comme appartenant à un manuscrit daté de 1588.

Des recherches ultérieures à l'étude de Ioan Bogdan, corroborées par celles poursuivies de notre temps par P. P. Panaitescu, ont montré que cette vieille chronique roumaine a été rédigée à l'époque et à la cour même du célèbre prince moldave Etienne le Grand. Un argument encore non utilisé à cet égard serait que l'unique prince moldave auquel cette chronique accorde le titre de « seigneur voïvode » (*domn voevod*) et parfois celui d'*empereur* est justement Etienne le Grand. Il s'ensuit donc que le texte dont nous nous occupons ici et qui date de la seconde moitié du XVI^e^ siècle ne saurait être qu'une copie.

Si le contenu de cette chronique a fait l'objet de longues études, par contre, les spécialistes ont absolument négligé la langue de sa rédaction : sauf quelques rares exceptions [10], ils ne s'en sont guère occupés. C'est ce qui explique pourquoi l'opinion généralement admise aujourd'hui encore à ce sujet est celle avancée naguère par Ioan Bogdan, qui estimait que le florilège de Tulcea — et avec lui notre chronique également — est rédigé en médio-bulgare [11]. Cela nous incita à en étudier les particularités phonétiques et morphologiques. Et, en fin de compte, nous y relevâmes des traces du roumain.

---

[4] V. cette précision, par exemple, chez A. I. Sobolevski, *Slavjano-russkaja paleografija*, St.-Pétersbourg, 1908², p. 19.

[5] P. P. Panaitescu, *Cronicele slavo-române...*, p. 5 ; idem, *Manuscrisele slave...*, p. XIII.

[6] Ioan Bogdan, *op. cit.*, p. 4, n. 1.

[7] Le filigrane du gant se trouve placé au centre de la feuille de papier, ce qui fait que — vu le format in-8° du manuscrit — la marque se trouve dans le voisinage du verso, divisée en deux : la première moitié sur une feuille, la secondé moitié sur l'autre feuille (v. les ff. : 7—9, 19, 37, 38, 43, 44, 46, 67, 72, 75, 76, 79—81, 86—89, 94, 95, 97, 99, 100, 102, 106, 110, 150, 151, 158, 160, 162, 166, 169, 172, 173, 179—182, 185, 187, 190, 192, 194, 195, 198, 199, 202, 205, 207, 209, 211, 214, 216, 219, 222, 224, 227—230, 234, 235, 238, 239.

[8] V. les ff. 51, 53, 130, 131, 133, 136.

[9] V. les ff. 103, 112, 114, 119—122, 127, 128.

[10] L'auteur de cet exposé s'est déjà occupé de certains éléments phonétiques de la langue de cette chronique dans *Slavjanskie nadpisi Valahii, Moldovy, Transilvanij i Dobrouže*, « Voprosy jazykoznanija », 1961, n° 6, p. 74, n. 15, p. 77 et les nn. 58—60, p. 77, ainsi que les nn. 62, 65 et 66.

[11] Ioan Bogdan, *op. cit.*, p. 5.

LA PHONÉTIQUE

C'est un phénomène naturel que de découvrir des particularités tenant au vieux slave dans les langues slaves du Moyen Age, puisqu'elles tiraient toutes leur origine du vieux slave, langue littéraire des IX^e^ — XI^e^ siècles. C'est ainsi que les vieux textes slaves connaissent les phonèmes ѫ et ѧ, qui aux IX^e^, X^e^ et début du XI^e^ siècles étaient des voyelles nasales dans le vieux slave. Une fois dépassé le seuil du XI^e^ siècle, un processus commence à se faire jour dans cette langue, qui devait finir par transformer les deux nasales en voyelles pures. Les exemples abondent en ce sens, fournis surtout par les textes du Marianus et du Clozianus [12]. Plus de 300 cas similaires sont signalés dans l'Evangile célèbre d'Ostromir (1057), par l'érudit N. Durnovo [13]. C'est ainsi que sont nés les doublets ѫ-оу, ѧ-ѣ, ѫ-ъ et ѫ-є [14]. Pour les langues médio-slaves, ce processus de transformation en voyelles pures était déjà achevé à cette époque. Le médio-bulgare prononçait le ѫ comme l'actuel son bulgare ъ = ǎ ; seule la graphie alternait encore. Il répond au son roumain *ă*, alors que le ѧ se prononce *e*. Le russe, l'ukrainien, le biélo-russe transforment le ѫ en *u* et *ju*, alors que le serbo-croate le transforme en *u*. Par la suite, il fut remplacé par les signes dont il représentait la valeur phonétique. Le ѧ devient dans les langues russe, ukrainienne et biélo-russe *ja*, soit en se conservant en tant que lettre, soit remplacé par ꙗ. En serbo-croate il devient *e* et finit par être définitivement remplacé.

Outre l'usage des ѫ et ѧ comme dans le vieux slave, le médio-bulgare connaît aussi l'emploi alterné de ces mêmes signes, correctement ou non. Un exemple d'emploi correct est lorsque le ѫ apparaît, pour remplacer les sons du vieux slave *ę* et *ǫ*, après les sons notés par les lettres *š*, *ž*, *št*, *žd* ; après les consonnes palatales *l*, *n* et *r*, au lieu du ѧ ou du ѫ on écrivait ѧ. Partant de l'usage donné aux nasales après *č*, on est arrivé à définir un groupe de textes d'Ohrida où le signe чѫ remplace les чѧ et чѫ du vieux slave. Après un *i̯*, certaines textes médio-bulgares, parmi lesquels ceux d'Ohrida, emploient un ѫ, alors que les autres textes usent presque toujours du ѧ. Cette façon incorrecte de faire alterner les ѫ et ѧ dans les textes médio-bulgares se manifeste par le fait qu'on n'y retrouve plus l'ancienne distribution des ѫ et ѧ après chaque consonne, comme dans le vieux slave. Ici, c'est soit le ѫ, soit le ѧ qui domine, d'où il ne convient point

---

[12] V. par exemple St. Kulbakin, *Le vieux slave*, Paris, 1929, p. 49.

[13] V. « Južnoslovenski filolog », IV, p. 89.

[14] V. W. Vondrak, *Altkirchenslavische Grammatik*, Berlin, 1912², p. 144 ; St. Kulbakin, *op. cit.*, pp. 22, 45, 47 ; A. M. Seliščev, *Staroslavjanskij jazyk*, I, Moscou, 1951 pp. 277—279 ; André Vaillant, *Manuel du vieux slave*, I, Paris, 1964², pp. 29—30.

cependant d'induire l'absence totale des textes qui emploient un ѫ (ѧ) d'un type unique [15].

Les textes médio-bulgares où l'on peut noter les parallélismes : ѫ : ѧ et ѣ : ꙗ sont loin d'être rares. Dans ces mêmes textes, la graphie шѫ < шѧ atteste un processus de transformation en labiales [16], alors que le parallélisme шѣ > шꙗ, et jusqu'à un certain point le parallélisme шю>шоу indiquent plutôt le renforcement de la consonne *š*. Il faut aussi interpréter dans le même sens les phénomènes suivants : l'alternance ѫ—ꙗ présente dans certains textes, ainsi que celles ѫ—ъ ou ѧ—ь, l'alternance où le ѧ est le seul en usage, et enfin l'alternance ѧ—є ou ѧ—ѣ [17].

Presque tous ces phénomènes qui se rattachent à l'évolution des ѫ et ѧ sont également présents dans la phonétique de la plus vieille des chroniques roumaines. Nous y avons noté une trentaine de cas avec l'emploi correct du ѫ, à commencer par le subst. ѡрѫжи (244ᵛ) [18], passant ensuite à l'adj. лѫкавоє (242), à l'ind. prés. IIIᵉ pers. du pl. сѫт(ь), à l'adv. тѫдѹ (242, 244ᵛ, 245, 245ᵛ), à la conj. нѫ (239, 240ᵛ, 244ᵛ), etc. Les exemples fournis par le ѧ sont encore plus nombreux (67 en tout), à commencer par le dat. pl. du subst. витѧзом(ъ) (240, 241, 242 et 245), les IIIᵉ personnes du singulier et du pluriel de l'ind. prés. грѧдет(ъ) — грѧдѫт(ъ) (244ᵛ et 243), etc.

L'identité ѫ—ъ du médio-bulgare se retrouve seulement dans le subst. n. collectif gén. : ѡрѫжїи (244ᵛ), par rapport au nom ѡрѫжи noté ci-dessus.

La transformation du ѫ en *u* se manifeste dans le subst. оугры, оугреХ(ъ), ainsi que dans l'adj. ѹгровлаХїиском (240ᵛ, 239 et 245ᵛ), et leur origine peut être cherchée soit dans le vieux slave, soit dans le bulgare ou le serbo-croate. Le ѧ remplaçant la lettre ѣ est illustré par 43 exemples, à commencer avec le dat. pl. du subst. m. болѧром(ъ) (245), le gén. pl. du pr. m. въсѧХ(ъ) (240), le nom. sing. de l'adj. f. articulé крѣпкаѧ (245ᵛ), l'aoriste sing. IIIᵉ pers. плѧни (245), etc. Mais une fois nous avons rencontré aussi le phénomène inverse, c'est-à-dire le ѣ au lieu du ѧ, dans памѣть (237ᵛ).

Le ѧ remplaçant l'*a* mouillé —ꙗ— est neuf fois illustré, à commencer par le gén. m. sing. г(о)сп(о)д(а)рѧ (245ᵛ), le gén. pl. du pr. m. въсѧХ(ъ) (241ᵛ, 242), le gén. sing. de l'adj. f. б(о)жїѧ (241ᵛ), etc.

---

[15] V. Nicolaus van Wijk, *Geschichte der altkirchenslavischen Sprache*, I, l'édition russe : *Istorija staroslavjanskogo jazyka*, Moscou, 1957, p. 210.

[16] V. par exemple Nicolaus van Wijk, *op. cit.*, p. 212.

[17] *Ibidem*, p. 212.

[18] Comme l'édition du professeur I. Bogdan, ainsi que celle de P. P. Panaitescu comporte quelques omissions, nous citons le texte directement d'après le manuscrit de la chronique.

L'influence du russe se manifeste dans l'usage de l'*a* mouillé à la place du ѧ dans ıазыкы (241ᵛ ; voyez d'autres formes flexionnelles aux feuillets 238ᵛ, 240ᵛ et 241).

La langue dont usait le chroniqueur anonyme de Bistritza nous offre quelques exemples de transformation de la lettre ѧ en є, par exemple le pronom сє devenu particule du verbe pronominal разгнєва сє (244) ou la terminaison de la IIIᵉ pers. pluriel de l'aoriste sygmatique nouveau type : нєсоχ : възѧшє, даваше, наѹчашє (242 et 245), etc.

Le phénomène de confusion entre le ѫ et le ѧ, abondamment illustré dans le texte vieux slave du *Psalterium Sinaiticum* [19] et également présent dans celui de l'*Assemanianus* [20] deviendra par la suite typique pour le phonétisme propre au parler médio-bulgare. L'on peut noter dans notre chronique six cas où le ѫ est employé à la place du ѧ ; par exemple, dans le cas général du subst. f. pl. тысѫщє (244), ou celui de l'aoriste sygmatique, IIIᵉ pers. pl. бышѫ с(ѧ) (238ᵛ, 239ᵛ), etc. Les exemples montrant l'emploi de la lettre ѧ au lieu de la lettre ѫ sont de beaucoup plus nombreux (au total vingt), dans le f. instr. sing. лъстїѧ (243) ; ou encore, avec une identité de genre, cas et nombre, dans б(о)жїєѧ (244), въсєѧ (239, 239ᵛ, 240), вєликоѧ (245ᵛ) et le part. prés. плѣнѹѧщи (245), etc. Le vieux slave connaissait deux voyelles *ultra-brèves*, appelées aussi pour cette raison même irrationnelles, à savoir les *jers* : ъ et ь. Selon leur accent, ces phonèmes se divisaient en forts et faibles, et c'est le mérite de l'éminent linguiste russe Filip Fortunatov d'avoir précisé leur position accentuée (forte) ou non accentuée (faible). Par exemple, le savant russe a montré que le ъ dans съна est faible, alors qu'il est fort dans le mot съньма, bien que placé avant un ь faible. De même dans съньмъ, le ъ final est faible et le ь est fort, alors que dans la syllabe initiale le ъ est faible. Dans льстиѭ, le ь est fort à cause de sa position avant un *i* bref [21]. Les différences notées entre les phonèmes accentués et ceux non accentués expliquent les transformations subies par ces voyelles dans le vieux slave. Sous l'influence de la faculté assimilative des sons voisins, le ъ est remplacé par ь ou par ь > ъ [22] comme dans le mot дъва et dans дьвѣ [23]. La conséquence de ce fait est la fréquente alternance ъ—ь, phénomène découlant d'autres causes aussi et non seulement de l'assimilation des palatales ou de l'affaiblissement des voyelles ultra-brèves ъ et ь [24]. Vers la fin de l'époque d'épanouissement du vieux slave, le ъ et le ь accentués commencent à se transformer

---

19 V. par exemple St. Kulbakin, *op. cit.*, pp. 52—53.

20 *Ibidem*, p. 50.

21 V. F. Fortunatov, in « Izvestija otdelenija rousskogo jazyka i slovesnosti Akademij nauk », XIII, 2, p. 5, la note.

22 V. Nicolaus van Wijk, *op. cit*, p. 154.

23 V. André Vaillant, *op. cit.*, pp. 35—41.

24 *Ibidem.*

en voyelles, le premier se muant en *o* et le second en *e*, et cette transformation est illustrée par les textes du Zographensis, de l'Assemanianus et du Marianus [25]. C'est vers la même époque que les *jers* faibles commençaient à perdre leur valeur phonétique, pour devenir avec le temps de simples caractères graphiques. La perte de toute signification phonétique du ъ et du ь a eu pour conséquence : 1°— leur maintien, uniquement par tradition, dans la position non accentuée ; 2°—le signe d'un commencement d'emploi non différencié, bien que les textes où prédomine de préférence l'un ou l'autre de ces phonèmes ne manquent point, ainsi du reste que les textes qui se distinguent par la présence unique de l'une de ces deux formes ; 3° — les *jers* non accentués sont remplacés par un simple signe graphique : le paieric ; 4° — en fin de compte, les formes non accentuées devaient disparaître complètement.

Ces phénomènes phonétiques connus par le médio-bulgare aussi sont également présents dans la plus vieille des chroniques roumaines. Par exemple, le ъ fort apparaît dans la syllabe initiale tout comme dans le vieux slave, dans 75 cas, dont : дъщерь et дъщи (240, 237ᵛ et 241ᵛ), къждо (242ᵛ et 245), въселенѣи (239ᵛ), възвратити сѧ (238ᵛ), вънегда (239ᵛ et 241ᵛ), тъкмо (240ᵛ), etc. ; au milieu du mot on ne le rencontre que dans ѡблъган(ъ) (243ᵛ). Le ь fort ne se montre qu'au milieu du mot, comme dans l'exemple fourni par le mot множьство (240ᵛ). L'ь faible final résiste dans 67 cas, à commencer par Бог(ъ) (239 et 240ᵛ), г(о)сп(о)д(и)нъ (242 et 243) ; la préposition въ — dans 61 cas (237—246). Une seule fois l'ъ est remplacé dans la préposition въ par le paieric (238), mais cette même préposition se retrouve 43 fois sans l'ъ (237—240), alors que dans les prépositions къ (243 et 245) et съ (239 et 241—246) l'ъ faible final est toujours présent. L'ь faible final se montre dans onze cas : Г(оспод)ь (241), д(ь)нь (237ᵛ et 238ᵛ), Тотрѹшь (238ᵛ), etc.

L'ь fort remplacé par l'ъ dans la même position est illustré par 32 cas : множъство (242), лъстїѧ (243), et le pronom вьсь emploie toujours l'ъ (238ᵛ — 245).

La vocalisation de l'ъ fort apparaît seulement dans пѧтѡк(ъ) (239ᵛ), car l'*o* de тогда, si fréquent dans notre chronique (il y apparaît une trentaine de fois), est plutôt une forme indépendante d'après le thème *-to*, selon l'opinion de l'éminent slavisant russe Kulbakin [26]. Celle de l'ь est un peu plus fréquente, puisque illustrée par neuf exemples, à commencer par день (241ᵛ), et continuant avec : лѣтописец(ь) (237), множество (238—239ᵛ), побѣдоносец(ь) (240ᵛ et 242), честиѧ (243), весь (238ᵛ).

---

[25] V. St. Kulbakin, *op. cit.*, pp. 20—22.
[26] *Ibidem*, p. 67.

L'influence russe livresque se manifeste dans les topiques : Ρεβнα (246) et Ρεбник(ъ) (241v), où l'*e* provient du fait que l'ъ fort a été d'abord remplacé par l'ь dans la même position, qui s'est ensuite vocalisé en *e*.

Le ъ final non accentué est remplacé par l'ь dans la même position 30 fois : братъ (237), г(о)сп(о)д(и)нь (245v et 246), рабь (245v), с(ы)нь (237, 238 et 246), Яронь (238), Романь (237v), etc. Mais dans le cas de la consonne finale *n*, notamment dans le mot господинь qui a commencé par être un adjectif, il pourrait s'agir d'une palatalisation de cette consonne. L'ь final est remplacé par ъ seulement dans deux exemples д(ь)нъ (243v et 244v). La perte de l'ъ non accentué dans la syllabe initiale est pleinement illustrée dans 26 cas : вторник(ъ) (238, 239 et 242v), кнѧгини (237v), скровище (240), мноѕи (238, 239v, 240v, 242, 244v et 245), etc.

Le ъ secondaire, employé en exclusivité dans les mots étrangers à la langue slave, ne se montre qu'une seule fois dans le mot скипътръ (246) ; trois autres fois le même mot n'emploie plus dans sa graphie cette lettre (238, 240 et 244v).

Le phonème *ě* (ѣ) était prononcé dans le vieux slave comme l'*ä*, ce qui répond en roumain aux diphtongues *ia*, *ea*. L'ѣ, avec la valeur d'un *a* mouillé -ꙗ- se retrouve dans certains textes vieux slaves — par exemple dans l'inscription tombale de Samoïle en 993 ou dans *Savvina Kniga*, où *ě* apparaît chaque fois à la place de ꙗ après la lettre *l* et moins fréquemment après *r*[27].

Toujours dans le vieux slave, notons l'alternance ѣ — є, quand il s'agit de mots empruntés au grec, comme Ян'дрѣи — Ян'дреи, крѣи — креи, etc. [28] Pour les textes en médio-bulgare remarquable est non seulement la transformation de *ě* en *'a*, mais les variantes *ě* = *ě*, *e* également [29]. Dans les textes russes du Moyen Age, l'*ě* était prononcé comme un *ê* fermé ou comme la diphtongue *iê* (avec l'*ê* fermé dans sa deuxième partie). Au XIVe siècle, dans certains textes de la même provenance l'*ě* commence à être remplacé par un *e*, lorsqu'il se trouve avant une consonne mouillée ; du reste, l'*e* au lieu du *ě* dans n'importe quelle position se manifeste aussi dans quelques textes remontant au XIIIe siècle.

L'*i* remplaçant l'*ě*, indépendamment de sa position, apparaît déjà au XIIIe siècle dans différents textes russes et tout d'abord dans les textes ukrainiens [30]. Dans les textes serbes également, l'*ě* devient également le phonème fermé *ê* [31].

---

27 *Ibidem*, pp. 59—60.

28 *Ibidem*, p. 62.

29 V. Nicolaus van Wijk, *op. cit.*, p. 190.

30 V. V. I. Borkovski et P. S. Kuznecov, *Istoričeskaja grammatika rousskogo jazyka*, Moscou, 1965², pp. 137—138.

31 V. Nicolaus van Wijk, *op. cit.*, p. 190.

Ce processus de l'évolution de l'ě se laisse également surprendre, du moins en partie, dans la phonétique de la plus vieille des chroniques roumaines. Ainsi, il y a bon nombre d'exemples qui montrent l'usage correct de l'ě, c'est-à-dire comme dans le vieux slave : болѣромь(ъ) (241 et 242), повелѣ (243v, 244v et 245), etc. L'ꙗ remplacé par l'ѣ est employé dans le gén. sing. m. ц(а)рѣ (243v) et dans le nom. sing. f. землѣ (237). L'usage de la lettre *e* au lieu de *ě* apparaît dans dix cas, dont племенници (246), река (245v), Белоград(ъ) (242 et 243), вечна (243 et 245v), ѕстрелен(ъ) (239), etc. L'*i* ukrainien à la place de *ě* est illustré dans иХал(ъ) (243v et 244), поиХашѧ (239v) et вилика (241).

Le phonème *jery* ꙑ (ы) était une voyelle équivalente à l'*y* du vieux russe et du polonais ou à l'*î* de la langue roumaine. Bien que composée, cette lettre ne forme pourtant pas une diphtongue, étant antérieure à l'alphabet glagolitique, c'est-à-dire remontant à l'époque où — comme le moine Hrabr en témoigne — les Slaves n'ayant point d'écriture propre employaient les alphabets grec et latin. Pour noter le son *y*, ils usaient de deux lettres grecques, usage qui a passé grâce à la tradition dans les alphabets glagolitique et cyrillique [32].

Certains textes vieux slaves — à savoir : *Savvina Kniga*, *Zographensis*, *Clozianus*, *Marianus*, *Psalterium Sinaiticum*, *Euchologium Sinaiticum* et *Suprasliensis* — offrent des exemples nombreux de l'emploi incorrect de и au lieu de ꙑ ; faisons néanmoins la part des erreurs de transcription dues aux scribes [33]. Par la suite, l'usage de и à la place de ꙑ allait devenir caractéristique aux textes sud-slaves.

Il y a dans notre *Chronique de Bistritza* 59 cas où ꙑ(ы) est employé correctement. Ainsi : le gén. sing. m. воеводы (237v et 246), вышнѣго (238v, 241 et 245), Молдавскыи (246), быти (avec différentes formes flexionnelles, il apparaît 44 fois, 237v — 242, 245v), пакы (238), etc. Mais il convient de noter la fréquence de l'emploi de и à la place de ꙑ, de beaucoup plus importante (80 exemples) : le gén. sing. m. воеводи (237—245) — le plus fréquent —, le gén. sing. f. Бистрици (243), le nom. m. sing. вѣчнїи (246) et Молдавскїи (238), четврътїи (238), бити < быти qui apparaît avec différentes flexions 17 fois (239—245), паки — cinq fois (239v, 240v, 243 et 245), etc.

Les syllabes voyelles liquides *r̥* et *l̥* dont la graphie était dans le vieux slave ръ, лъ, рь et ль donnèrent en russe les syllabes *er*, *el*, *or*, *ol* auxquelles répondent dans les vieux textes russes les lettres ър, ъл, ьр et ьл. L'unique langue slave qui maintient la graphie du vieux slave — la transformant en norme orthographique — est le médio-bulgare. Ce

---

[32] V. St. Kulbakin, *op. cit.*, p. 62.
[33] *Ibidem*, pp. 63—64 et A. M. Seliščev, *op. cit.*, pp. 307—308.

phénomène du vieux slave (soit de manière directe, soit par filière), ainsi que celui qui lui a succédé dans la langue russe sont également présents dans la phonétique de la première chronique roumaine. Ainsi ръ est illustré par 18 exemples, dont : въседръжителѣ (239), пръвѣнець (237^v), пръкалавъ avec différentes flexions (242^v, 238^v et 240^v), тръга, ∼ ꙋ (242 et 243^v), скръбь (241), Сръбскаго (246), ꙋгръски avec différentes flexions (238^v, 239 et 243), Дръмънещи (237^v), пръкїи (237^v), съкръши сѧ (241^v), etc. Les formes russes ер et ор sont présentes seulement dans sept cas, à savoir : Берлада (240), Ѹгорскои (237), Черновском(ъ) (243^v) — qui est cependant parallèle à тръгꙋ — et четвертокъ(ъ) (238^v et 239^v), alors que лъ existe seulement dans un seul exemple : БлъгаpеХ(ъ) (242^v).

La voyelle dure *a*, qui remplace désormais le ꙗ, phénomène typique du médio-bulgare, se manifeste dans 20 cas dans la phonétique de notre chronique : дос(то)анїю (242 et 245), юлїа (242^v et 245^v), Димитрїа (244), своа (239^v et 245), вѣчнаа (237^v), Мол'давскаа (237), etc.

La palatalisation des consonnes *r* et *l*, typique dans le vieux slave, est également présente dans le « letopiseț » : dat. sing. m. веч(е)рю (243^v), gén. m. sing. г(о)сп(о)д(а)рѧ (245^v), дъщерь (240), gén. m. кралѧ (243), nom. sing. f. землѧ (245^v) ; dans Мол'давскаа (237 et 245^v), la palatalisation du son *l* est notée par le paieric. L'on constate aussi le durcissement du son *l*, mais le phénomène n'est illustré que par пришелствїе (246) et il se peut fort bien qu'il s'agisse d'une simple omission graphique.

La palatalisation des consonnes *š*, *č*, *c* et *dz* — typique dans le vieux slave — se manifeste aussi dans notre chronique par quelques exemples. Ainsi, il y a 14 cas où l'on retrouve l'*š* palatalisé, dont : възвратишѧ с(ѧ) (240, 241^v, 242^v et 245), начаашѧ (238^v), поихашѧ (239^v), рвашѧ (238^v, 243^v et 244^v), etc. Le son *č* palatalisé est présent dans чюдное (240) et le *c*, avec le même caractère, dans пръвѣнець (237^v). Plus abondants sont les exemples fournis par *dzealo* (dix en tout), ѕѣло (245^v), дрꙋѕи (245^v), мноѕи — les plus fréquents — (238, 239^v, 240, 240^v, 242, 244^v, 245 et 245^v) et une fois aussi dans китѧѕом(ъ) (242) — les autres flexions sont celle de з. Mais l'on constate dans les textes russes le durcissement du son *š*, trait typique du médio-bulgare. Bien que ce phénomène apparaisse également dans la *Chronique de Bistritza*, les exemples en sont fort rares ; notons toutefois celui du mot падоша (239). Le durcissement du son *č*, également l'une des particularités du médio-bulgare, se manifeste dans notre texte dans нача с(ѧ) (237), начашѧ (238^v) et dans скончa сѧ (238). De même, un autre phénomène typique au médio-bulgare, à savoir le durcissement du son *s*, persiste lui aussi dans гостба (240, 241 et 245).

Les exemples d'un usage fréquent des groupes pris au vieux slave *št* et *žd* ne font eux non plus défaut, employés absolument de la même manière que dans les vieux textes slaves des X^e — XI^e siècles. Ainsi, il

y a : дъждеке (245^{v}), дъщерь et дъщи (240, 237^{v} et 241^{v}), еще (243), г(о)сп(о)жда (239^{v}, 241^{v} et 245^{v}), le gén. sing. m. et n. тог(о)жде (239—242 et 245), le part. рождьшаго (240^{v}), междѹ (237^{v}), прѣжде (245^{v}), такожде (239^{v}), etc. Le phonétisme serbe мегю (246) apparaît lui aussi une seule fois parallèlement à междѹ, ainsi que les formes russo-ukrainiennes моч(ь)но (244^{v}) et помочь (242^{v}, 244^{v}).

La svarabhakti des langues slaves orientales et le е(е) > *o* avec la même provenance, présents dans quelques-unes des chartes moldaves, font complètement défaut dans notre chronique.

MORPHOLOGIE

Autant qu'au point de vue phonétique, la langue de la Chronique de Bistritza suit sous son aspect morphologique aussi les particularités des langues vieux slave et médio-bulgare, tout en conservant dans une certaine mesure les traits caractéristiques des langues slaves d'Est et du serbo-croate. C'est ainsi que l'on peut constater la présence des trois genres que la grammaire roumaine a conservés et des trois nombres connus dans les langues slaves du moyen-âge : singulier, duel et pluriel. Il y a ensuite les trois types de flexion. La flexion nominale que comportent les substantifs et les noms, les adjectifs simples ou non articulés, les participes et les numéraux de la même catégorie. La flexion pronominale, englobant les pronoms personnels, démonstratifs, interrogatifs, possessifs et réfléchis. La flexion composée ou mixte, qui est celle des adjectifs, des numéraux et des participes composés ou articulés. Enfin, une flexion à part est celle des verbes.

A la différence des langues : vieux slave, slaves d'Est et serbo-croate, la langue de la vieille chronique roumaine en question comporte en plus des cas habituels — nominatif, génitif, datif, accusatif, instrumental et locatif — encore une fonction syntactique, à savoir celle du *casus generalis*. Les origines de ce dernier cas remontent aux nominatif, génitif et accusatif masculin, ou à l'accusatif féminin, quand ces fonctions syntactiques s'associent à des prépositions, selon la remarque de l'un des disciples les plus doués de Jagić, le brillant savant slovène R. Nahtigal [34].

Le duel qui, déjà dans la langue commune indo-européenne, n'avait que trois formes (la première pour le nominatif, le vocatif et l'accusatif ; la deuxième pour le datif et l'instrumental ; la troisième pour le génitif et le locatif), comme l'éminent linguiste français, Antoine Meillet [35], l'a

[34] Rajko Nahtigal, *Slovanski jeziki*, Ljubljana, 1952², l'édition russe : *Slavjanskie jazyki*, Moscou. 1963, p. 261.

[35] A Meillet, *Le slave commun*, Paris, 1934², l'édition russe : *Obščeslavjanskij jazyk*, Moscou, 1951, p. 317.

précisé du reste, garde ses fonctions dans le vieux slave, avec quelques réticences en ce qui concerne la fréquence du nombre en soi.

Dans certains types de flexions masculines et féminines, il y a, au singulier ou au pluriel, identité du nominatif et de l'accusatif ; parfois même cette identité se retrouve dans les deux nombres. La flexion pronominale connaît une seule forme pour le génitif et le locatif pluriel.

Mais si du point de vue phonétique ce ne sont pas les éléments vieux slaves qui forment la majorité dans le *Letopiseț* analysé, on ne saurait affirmer la même chose pour ce qui est de la morphologie de sa langue. En effet, la majeure partie des paradigmes des déclinaisons nominales, pronominales et mixtes, ainsi que ceux des conjugaisons sont encore en fonction. C'est ainsi que le paradigme de la déclinaison des thèmes masculins en -*a* (très rares, parce que leur déclinaison n'est que l'analogie avec le féminin du même thème) se signale par воєвода (partout dans le texte de notre chronique l' є simple remplace le ѥ à l'exception du mot ѥрєѡм(ъ)), dans les cas suivants : gén. sing. воєводы, dat. воєводѣ, ~ ѧ, le cas général воєвода et le nominatif pluriel воєводи (237^{v} — 246).

En ce qui concerne le cas général, il convient de remarquer sa fréquence : il apparaît dans plus de 70 exemples [36] ; néanmoins la fréquence des autres cas est prédominante : les exemples notés dépassent le chiffre de quatre cents, dont plus d'une centaine sans l'accord avec les prépositions, alors que plus de 300 sont associés à des prépositions [37]. Le même paradigme en -*a* appartient au s. m. collectif господа, au datif господам(ъ) (241).

Au paradigme du thème en -*a* se rattachent également les noms féminins du même thème, qui composent le groupe le plus important comme nombre de tous les thèmes féminins. En plus des substantifs, se rangent les adjectifs féminins dont la voyelle thématique est *a*. Le paradigme des féminins au thème en -*a* apparaît lui-même жєна ; il existe dans notre chronique à l'acc. sing. avec la terminaison russe жєнꙋ (237^{v}), alors qu'au nominatif pl. nous avons жєни (240^{v}). Parmi d'autres noms du même thème notons au gén. sing. дѣвы (240^{v}), Бистрици (243), Сꙋчави (243^{v}), l'acc. главѫ, гостбѫ et сѫботѫ (238, 242, 237^{v}), avec la terminaison médio-bulgare, dans le cas général, de la même origine : глава, госпожда, гостба (242^{v}, 238^{v}, 239^{v}, 240 et 241) ; avec la terminaison russe : бꙋко-

[36] La présence du cas général prend également une forte signification syntactique, parce qu'il produit le désaccord des mots composant la proposition. Par exemple : посла... Стєфан(ъ) воєвода поуланcари до кралѫ свои вѣрнии болѧри (243), гостба вєлїѧ сътвори (245), на Илїа воєвода (237^{v}), до Стєфана воєвода (243), etc. Nous avons noté aussi le désaccord produit par le fait que le numéral два est au duel, le substantif auquel il est lié est au pluriel, cf. по двою жє лѣтѣх(ъ) (238^{v}), où le subst. est au loc. pl. Le désaccord est provoqué aussi par la transposition du genre roumain en slavon (v. ci-après le § *Les influences roumaines*). Cependant on ne saurait affirmer que le désaccord constitue le trait caractéristique de notre chronique.

[37] V. ci-après le § *Mots et particules invariables.*

вин8, могил8 (244 et 246), l'instr. вонскоѫ — car c'est le féminin médio-bulgare вонска, du même genre qu'en roumain, et вонскоѫ, рѫкоѫ, силоѫ (238^{v}, 239^{v}, 241 et 239), etc. ; les loc. вонсцѣ, рѫцѣ, С8чавѣ, ~и (243^{v}, 245, 239 et 242^{v}), etc. ; les nom. pl. главн, ѡдежди et ризы (240^{v}, 242, 240) ; le gén. водь (246) ; l'acc. планинн et рѫкн (245^{v}, 241^{v}) ; l'instr. вонскамн et силамн (243^{v}, 240^{v} et 243), etc. ; le loc. рѫкаХ(ъ) (240^{v}). Les adjectifs suivants sont au nom. sing. : вечна, единородна, лѫдска, мала, многа, тѣжка et цѣла (243, 245^{v}, 241, 240, 244^{v}, 245, 240^{v} et 244).

Le paradigme de la déclinaison des thèmes féminins en *-ja* est illustré par землꙗ, dans les cas suivants : gén. sing. землѧ, dat. et loc. земли (245^{v}, 237 et 241) ; l'instrumental avec la terminaison russe ou serbe землю (237) et avec la terminaison serbe землиѡ (237^{v}), ainsi que dans le cas général (242, 244 et 245^{v}). A ce même paradigme se rattachent les gén. кнѧгини, Нѧкши (237^{v}) ; les loc. Бани, Коломїи, ѧїнХалчи et МоХили (239, 242^{v}, 243 et 237), ainsi que dans les cas généraux кнѧгинѧ et Єѵдокїѧ (238^{v} et 239^{v}).

Les paradigmes des flexions propres aux thèmes masculins en *-o* et *-ŭ* sont également présents. Les premiers constituent le groupe le plus nombreux et ils comportent aussi le singulier des substantifs dont le suffixe -инъ indique le rang social ou la nationalité d'une personne, par exemple болꙗринъ, србинъ. Donc les thèmes masculins en *-o* sont fort nombreux dans notre chronique ; en effet, outre le paradigme рабъ, illustré dans le gén. sing. раба et le dat. раб8 (241, 245 et 240), signalons aussi entre autres les gén. Бога, ж8пана, кал8гера, комиса. прѣдѣда, Ꙗлеѯандра, Болдора, Марам8рыша (238—241, 244—246, 243, 237^{v}, 244^{v} et 237), le dat. митрополит8 (242), l'instr. нароком(ь), станом(ь), тѵром(ь) Хр8етом(ь) (244^{v}, 240, 237 et 242^{v}), les loc. Бѣлоградѣ, Сиретѧ (237^{v} et 242^{v}), les nom. pl. лѣХи, митрополити (242, 243 et 240^{v}), le gén. ꙗзикъ (241^{v}), les dat. епископѡм(ъ), ѥреѡм(ъ), клириком(ъ), митрополитом(ъ) (238^{v}, 240 et 241), l'instr. дарми (243—245), le loc. ХеровимѣХ(ъ) (238^{v}), les nom. duels Германа, Максима, пръкалаба, aux côtés du nom. pl. пръкалаби qui réclame lui aussi le duel, l'instr. duel пръкалабома et с(ы)ном(а) (242^{v}, 238^{v} et 237^{v}). Dans le même thème en *-o* rentrent les adjectifs non articulés m. великъ et живъ, qui apparaissent au nom. duel : велика et жива (239^{v}).

C'est au même thème qu'appartiennent les adjectifs aux suffixes *-evŭ*, *-ovŭ* et *-inŭ*, dérivés des substantifs. C'est ainsi que l'on note dans cette chronique les nom. sing. Б8чачев(ъ) et ПодХаецов(ъ), les gén. Ꙗлеѯандровѣ, Козмина, М8шатина, Мѣрина, Нистрова, Пр8това, ainsi que Пр8та, Романова, l'acc. Дъмбовицов(ъ) et le loc. Романов8 (245^{v}, 241^{v}, 244^{v}, 237, 238 et 242^{v}). Sur le même rang que les thèmes masculins en *-o* et constituant le même paradigme il y a les noms neutres ; le plus nombreux groupe des neutres flexionnels a pour paradigme лѣто exprimé aux gén.

sing. et pl., et à l'acc. sing. (237—240, 241^{v}, 242^{v}, 243, 245 et 246). Mais en dehors de лѣто nous avons aussi мѣсто, село et число, le premier et le deuxième au gén., alors que le troisième est à l'acc. sing. (238, 240^{v}, 242^{v}, 244^{v}, 245 et 246). Il faut ajouter ici l'adj. n. кралєво au cas général (224^{v} et 245).

Le paradigme de la déclinaison des thèmes masculins en *u*(ъ) est présent dans son type même сынъ, aux nom. et gén. sing. (237^{v}, 246 et 240^{v}), auxquels il convient d'ajouter le loc. sing. тръгꙋ (243^{v}), nom. pl. стѣгове (241, 239^{v}, 240, 241 et 242), etc. Le paradigme flexionnel des thèmes en *-jo* — tous masculins — apparaît dans l'acc. sing. краи (243 et 244) et aussi, entre autres, dans les gén. sing. господа, кралѧ, ~ ѣ, мѣсѧцѧ, царѣ; dat. кралю, разбою et l'instr. господарем(ь); les nom. pl. мѣсѧца, gén. мѣсѧць et loc. господарѣх(ъ) (239, 243, 242^{v}, 244, 245, 245^{v}, 238, 241, 246, 244^{v}, 237^{v}, 237 et 242). A ce paradigme appartiennent l'adjectif велїи, présent dans les nom. et acc. sing. m., f. et n. : велеи, велїа, велїѫ et велїѧ (239^{v}, 241, 244^{v}, 242 et 245), dans божїи aux nom. et instr. sing. m. et f. божіи, божїа, ~ ѧ et божїемь (239, 242^{v}, 239^{v}, 245^{v}, 238^{v} et 237), ainsi que le numéral ordinaire m. третии exprimé dans la flexion третом(ь) (237^{v}). Le paradigme de la déclinaison des thèmes masculins en *-jo*, après la consonne palatale ц, est présent sous sa forme typique отьць au gén. sing. (242). Le paradigme flexionnel des thèmes en *-je*, tous neutres, apparaît dans le gén. sing. скончанїа, le dat. достоанїю, l'acc. срѧтенїе, сымирение, l'instr. изволением(ь), молением(ь), le loc. пришествии, le gén. pl. орѫжїи (242, 245, 243, 244, 246 et 238^{v}). L'adjectif comparatif neutre более, qui apparaît au nom. sing. (240), appartient au même paradigme.

La déclinaison masculine en *-ĭ* (ь) apparaît dans son paradigme même пѧть, à l'instr. sing. (239 et 244). La flexion féminine du même thème et qui compose un groupe assez important est attestée dans le *Letopiseț*, entre autres, par l'instr. sing. честиѧ, лъстїѧ, les nom. et acc. pl. рѧчи (речи), ainsi que par quelques substantifs faisant partie du groupe qui comporte le suffixe composé *-ostĭ* : l'instr. милостїѧ, avec la terminaison russe ou serbe милостїю, ainsi que прѣмѫдростїѫ (245^{v}, 243, 243^{v}, 246, 244 et 239) — de cette même provenance vieux slave modifiée par la filière médio-bulgare que celle de милостїѧ.

Les thèmes consonantiques forment dans le vieux slave un groupe assez nombreux. Ce groupe se compose d'abord des thèmes masculins en *-n* ; à leurs formes plurielles s'ajoutent aussi les noms qui prennent au singulier le suffixe composé *-ino* (-инъ) — болѣринъ, блъгаринъ. Les paradigmes de la déclinaison des thèmes consonantiques en *-n*, masculins, sont камы et дьнь, également présents dans notre chronique dans l'instr. sing. каменем(ь) les nom., acc. et loc. д(ь)нь, ~ ъ et д(ь)не, ainsi que dans le cas général д(ь)нь (242^{v}, 238^{v}, 239, 243^{v}, 244^{v}, 237^{v} et 245). Et dans

le même thème en *-n* se rangent aussi les noms neutres présents dans la chronique étudiée ici par le paradigme имѧ, dans l'instr. sing. имєнєм(ь) (246).

Avec le suffixe composé *-ino*, notons le nom. pl. болѣри ainsi que жидовн de l'*Euchologium Sinaiticum* [38], татарє, цигане, Христїане, le cas général болѣри, le gén. pl. поганиХ(ъ), le dat. болѣромъ (болѧ)ромъ et l'instr. болѣры, ~ и (241, 238, 240ᵛ, 241—243 et 246).

Le paradigme flexionnel des thèmes consonantiques en *-r*, qui se réduit à deux unités, матєр- et дъщєр-, est également présent dans la morphologie du *Letopisețul de la Bistrița*. Ces unités apparaissent dans notre chronique dans le gén. sing. Богоматєрє, le nom. дъщи et l'acc. дъщєрь (241ᵛ, 244, 237 et 240).

A la flexion nominale se rattachent aussi les formes non articulées (simple et indéfinie) des participes actifs, présents et passés, ainsi que celles du participe passé passif. La Chronique de Bistritza connaît de cette catégorie les part. prés. actifs nom. sing. m. запѹстиѧ, почиваѧи, ѹкротѧваѧ et Хвалѧ (238ᵛ, 245ᵛ et 241ᵛ), ainsi que le même participe au cas général et au nom. m. pl. плѣнѹѧщи, пожигаѫщи, рєкѫщи, сѧкѫщи, ѹбиваѧщи, благословѣщє, поХвалѣѫщє et слѹжащє (245, 243, 244ᵛ, 241 et 240ᵛ). Le participe passé actif I apparaît au nom. et dat. sing. et pl., m. et n., даровавь, погостивь, плѣнившє, свитавшє, бывшєм(ъ), бившєм(ь) (245, 243, 244, 240, 238, 241, 242 et 245). Le participe passé passif se manifeste par exemple dans le nom. pl. m. посрамлєни (239).

L'influence des thèmes masculins en *-o*, *-jo*, *-ĭ* et des thèmes consonantiques, les uns sur les autres, est décrite dans presque toutes les grammaires du vieux slave. Et l'on peut surprendre certaines traces dans la morphologie de notre chronique. C'est ainsi qu'en dehors du nom. pl. дари (241 et 242) du thème en *-o*, il y a aussi даровє (241) ; de même, en dehors de скиптри (240ᵛ) du même thème nous avons également скиптровє (244ᵛ), ce qui montre l'influence du thème masculin en *-ŭ* sur le thème du même genre en *-o*. De même, au lieu du nom. pl. дъжди du thème masc. en *-jo* apparaît дъждєвє, sous l'influence du thème en *-ŭ* ou le n. pl. поклисарїє et царїє (243ᵛ et 237), ce qui atteste l'influence du thème en *-ĭ* sur le thème en *-jo*. Il y a aussi deux exemples de l'influence exercée par le thème masculin en *-o* sur le thème masculin en *-a*, fruit de l'analogie. Dans ce sens, il y a l'instr. sing. воєводѡм(ь) (239ᵛ et 244), également présent, en dehors de Радѹлом(ь) et Стєфаном(ь). C'est donc que le vieux slave se manifeste pleinement dans la flexion nominale de la langue du *Letopiseț*, alors que le médio-bulgare est assez peu attesté, ce qui du reste s'explique aisément du fait que l'une des principales

---

[38] V. St. Kulbakin, *op. cit.*, p. 243.

particularités du médio-bulgare est justement la disparition progressive, mais dans un bref délai, de la déclinaison nominale [39].

La flexion pronominale se distingue de la flexion nominale et maintes fois les grammaires du vieux slave la présentent comme partagée entre la déclinaison des pronoms personnels et la déclinaison des pronoms impersonnels.

Le paradigme du pronom personnel est illustré dans notre chronique par le pronom composé (relatif) и-же, au thème en *-jo*, avec la mention qu'au nom. et à l'instr. (имже) sing., ainsi qu'au nom. pl. ce pronom a la signification du roumain *care* (= quel) (237ᵛ, 238ᵛ, 239ᵛ, 240ᵛ et 242—245). Parfois, on emploie aussi le masculin иже pour le féminin ꙗже — иже бѣше — землꙗ цѣла (244) ou le neutre еже, au lieu du masculin иже — еже и погребен(ъ) быс(тъ) (237ᵛ, v. aussi 239ᵛ et 242ᵛ), qui tiennent d'une influence roumaine [40]. Dans les autres cas иже prend par contre la signification d'un pronom personnel. Pour ce pronom, nous avons le masc. sing. gén. его, le dat. емꙋ ; au pl., le gén. иχ(ъ), le dat. им(ъ) et имь. Au féminin, nous avons au singulier le dat. еи et l'acc. ѫ, е [41] et ѧ (237—244, 246, 245 et 242ᵛ). Lorsqu'une préposition précède и — же, sa flexion prend ce qu'on appelle le *n* incidental ; nous avons dans notre chronique les formes suivantes : le m. sing. него et немꙋ, f. нѧ [42], le pl· ниχ(ъ), ним(ъ) et ними, ayant pour prépositions de liaison по, въ, къ, ѡт, на, съ et мегю (237, 246, 245, 239, 240, 242, 244, 243, 241, 244ᵛ et 246). Le pronom réfléchi se manifeste au datif et à l'instrumental себѣ et собою, cette dernière forme avec une terminaison russe (237ᵛ, 238ᵛ, 239ᵛ et 240). Le pronom démonstratif au thème en *-o* se manifeste par le masculin тъ au gén., au dat. et à l'acc., ainsi qu'au loc. ; de même le m. et le n. : тог(о), associé à — жде, — тогожде, — томꙋ et тъ, au nom., au gén. et au dat. f. pl. : та, тои et тѫ (239—242, 245ᵛ, 243ᵛ, 245 et 244ᵛ). Le pronom masculin онъ et féminin она du même thème que и- же apparaît tant dans son sens initial de pronom démonstratif équivalant les roumains *acel*, *aceea* (celui, celle) (242ᵛ, 239, 240, 246 et 243), que dans son sens ultérieur de pronom personnel à la IIIᵉ personne (243ᵛ et 244). Le pronom possessif au même thème en *-jo* se manifeste seulement à la IIIᵉ personne m., f. et n. : свои, своа, свое, dans différents cas (237ᵛ — 246). Il y a aussi le nom. pl. n. наше (240ᵛ) ainsi que къто au gén. m. кого (239ᵛ).

Le pronom démonstratif сь, си, се, au thème en *-jo*, se manifeste seulement au loc. f. sing. сеи (243 et 245ᵛ). Le même thème comporte aussi

---

39 V. Léon Beaulieux, *Grammaire de la langue bulgare* (Collection des manuels publiés par l'Institut d'études slaves, VI), Paris, 1933, p. 3.

40 V. plus loin le § *Les influences roumaines*.

41 е résulte de l'influence du genre roumain, v. ci-après le § *Les influences roumaines*.

42 нѧ est la conséquence de l'influence du genre roumain, v. ci-après le § *Les influences roumaines*.

весь, веса, вьсе, attestés au m. pl. nom. вьси, au gén. вьсѧх(ь), au dat. вьсѧм(ъ), à l'instr. вьсѧми, au f. sing. dans le cas nom. вьсѧ, le dat. et le loc. вьсеи, l'instr. вьсеѫ, ~ ѧ, le nom. n. pl. вьсѧ (239ᵛ, 240, 242, 241ᵒ, 245, 241ᵛ, 238ᵛ, 241, 240ᵛ et 243). Il y a ensuite les pronoms къждъ инъ, нѣкъ, самъ et ıакокъ aux cas suivants : nom. sing. n. къждо, f. ıакока, nom. pl. ини, dat. инѣм(ъ), loc. иних(ъ), l'instr. pl. m. нѣкими et le nom. sing. m. самъ (242ᵛ, 245, 238, 239, 244, 242, 245, 237ᵛ, 240 et 241).

Le numéral два se décline comme le duel du pron. démonstr. тъ; nous aurons donc un nom. m. два, un fém. двѣ et un loc. двою (239ᵛ, 244 et 238ᵛ). Neuf exemples attestent la présence du duel [43], qui est remplacé une fois pourtant par le cas général pluriel [44]. Remarquons ensuite le fait que le duel est présent dans le *Letopiseț* tantôt accompagné du numéral два, tantôt en son absence (mais il ne saurait être question du duel, comme de juste, que lorsqu'il s'agit de deux personnes). Notons l'absence du numéral en question dans la proposition suivante : и постави им(ъ) Исаиа пръкалабωма и Бихтѧ (238ᵛ).

A la déclinaison pronominale se rattache aussi la flexion des adjectifs articulés au superlatif, comme le nom. m. pl. поменшии attesté dans le *Letopiseț* (244ᵛ).

La déclinaison mixte comporte, entre autres, les adj. au nom. sing. m. вѣчнїи, клетїи, Лѧдскїи (лѣдскїи), Л олдавскїи et les gén. вышнѣго (вышнѧго), живаго, Лѧдского, мироточиваго, силнаго, славнаго, Сръбскаго ; il s'ensuit que la préséance revient à la terminaison médio-bulgare -аго par rapport à celle russe -ого. Ajoutons-y également le dat. Лѧдскомѹ, l'instr. Лѧдским(ь), les nom pl. богатии, вѣрнии et крѣпцїи, les nom. sing. f. вѣчнаа, Лѣдскаа, Молдавскаа, Подолскаа, l'instr. avec la terminaison serbo-croate Молдавскою, le loc. Молдавстѣи (qui est une vieille forme) et Молдавскои (qui est la forme russe), les nom. sing. n. Басарабское, дивное, водное, лѫкавое, свѧтое, чюдное et le nom. pl. n. Молдавстии, qui est une vieille forme (246, 242ᵛ, 243, 238, 241, 244, 245, 240ᵛ, 244ᵛ, 239ᵛ, 242, 239, 237ᵛ, 237, 245ᵛ et 240). Entre les numéraux articulés il y a les nom. sing. n. единого et едного, пръвїи et четврътїи (240ᵛ, 246, 237ᵛ et 238). Les participes articulés soumis à la flexion se manifestent entre autres par le participe passé passif au nom. sing. m. : нареч(е)ныи, нареч(е)ни et нереч(е)ннїи, нарицаеми et нарицаемїи, n. нарицаемое et par le dat. нареч(е)номѹ (240ᵛ, 243, 237ᵛ, 238, 243ᵛ, 238ᵛ, 241, 239ᵛ et 245).

---

[43] Du reste, le duel est présent non seulement dans toutes les sources narratives roumano-slaves, mais dans toute une série de chartes de cette origine. Il nous faut donc constater que de ce point de vue l'opinion du Pʳ P. P. Panaitescu, qui affirme la disparition du duel dans la langue médio-bulgare employée dans les pays roumains, ne répond pas à la réalité (v. P. P. Panaitescu, *Manuscrise slavo-române...*, p. X).

[44] V. Посла... Стефан(ъ) воевода поклисари до кралѧ свои вѣрнии болѧри (243).

Il faut mentionner à propos de l'étude des verbes que la méthodologie de la recherche scientifique a imposé à l'éminent slavisant allemand August Leskin de les diviser en cinq classes, selon le thème de l'indicatif présent, avec des sous-divisions suivant le thème de l'infinitif. Cette classification a été adoptée par la plupart des spécialistes qui se sont occupés de l'étude de la flexion des verbes du vieux slave. Dans la morphologie de notre chronique l'on retrouve les premières quatre classes, appelées aussi les classes des verbes thématiques (la plus fréquente étant la IV^{e} classe), ainsi qu'une partie des verbes de la V^{e} classe, athématique ; cette dernière se manifeste par l'auxiliaire бꙑти (бꙑти) et дати, qui apparaît dans les verbes à préverbe également. Parmi les formes temporelles simples notons la présence du présent, de l'aoriste et de l'imparfait. Vu le caractère narratif de la source étudiée, le présent de l'indicatif est attesté seulement par les verbes глаголати, грѧсти et разоумѣти, ainsi que par l'auxiliaire бꙑти — ce dernier exprimé à la III^{e} pers. sing. ѥс(ть) et ѥ, à la II^{e} pers. pl. ѥсте et la III^{e} pers. pl. сѫт(ъ) (239, 244^{v}, 243, 239^{v}, 243^{v}, 246 et 245). Le plus fréquent est l'aoriste, attesté par plus de 250 cas. Particulièrement intéressante s'avère l'apparition de l'aoriste sigmatique vieux type (aoriste composé I) ou de l'aoriste en *-s*, comme le désigne A. Meillet [45], par exemple, présent dans ses formes monosyllabiques de la II^{e} et de la III^{e} pers. sing., qui signifient une désinence supplémentaire ть, un rapport de fréquence du temps en question rapporté aux formes sans -тъ du même aoriste, dans la plupart des textes vieux slaves, donné par St. Kulbakin [16]. C'est ainsi que nous avons dans notre chronique dix-huit exemples de la III^{e} pers. sing. : ѧт(ь) (ꙗть), accompagnés des préverbes suivants : възѧт(ь), прїѧт(ь), прѣѧт(ь), приѧть, ainsi que ѹмрѣт(ь) (242^{v}, 238, 237^{v}, 240 — deux fois —, 244, 238^{v}, 239^{v}, 240, 240^{v}, 243, 244^{v}, 238, 212^{v}, 246 et 237^{v} — deux fois). L'aoriste sigmatique nouveau type (aoriste composé II) ou l'aoriste en *-ohŭ* et en *-*ehŭ* [47] apparaît dans le *Letopiseț* plus de 240 fois, les verbes les plus fréquents étant : бꙑти, падати принити, сътворити, възвратити сѧ, господствовати, пожигати, възмошти, плѣнити, посълати, начѧти, оставити, повелѣти, прѣити, прѣставити сѧ, събрати сѧ, разбити ; parmi ceux athématiques, nous avons, en dehors de бꙑти, le verbe дати et les verbes à préverbe : въздати, избꙑти, прѣбꙑти et прѣдати. Les désinences sont seulement pour la III^{e} pers. sing. et pl., comme suit : бꙑс(тъ) (бист ь), бꙑшѧ (бишѧ), паде, падошѧ, ~ а, сътвори, сътворишѧ, възврати сѧ, възвратишѧ сѧ, господствова, пожегошѧ, възможе, възмогошѧ, плѣни, плѣнишѧ, посла, послашѫ, начѧ сѧ (нача сѧ), начѧша (начаша), остави, оставишѧ,

[45] A. Meillet, *op. cit.*, p. 200.

[46] St. Kulbakin, *op. cit.*, p 329.

[47] V. A. Meillet, *op. cit.*, p. 205.

повелѣ, ~ ѧ, прѣиде (прѧиде), прѧидоша, прѣстави сѧ, събра сѧ, събрашѧ сѧ, разбиша, даде, въздас(тъ), избыс(тъ), прѣбыс(тъ) (прѣбистъ), прѣдаде (*passim*).

A propos de бꙑти qui apparaît une fois aussi sous la forme нѧс(тъ) (244ᵛ), et près de l'aoriste бъхъ, бꙑ ou бꙑстъ, бꙑхомъ, бꙑсте et бꙑшѧ nous avons également l'aoriste au thème -**bě*, qui avait au commencement le sens d'un imparfait : бѣ et бѣше (239, 242ᵛ, 244, 245ᵛ—deux fois—, et 243ᵛ, de même). En ce qui concerne l'imparfait dans les textes vieux slaves, ainsi que le faisait remarquer entre autres A. Meillet[48], l'hiatus des voyelles de cette forme temporelle simple mène à une contraction, qui transforme par la suite дѣлаахъ en дѣлахъ, несѣахъ en нѣсѣхъ, par exemple. Cette transformation se retrouve dans les formes de l'imparfait présentes dans notre chronique, car elles apparaissent à la IIIᵉ pers. pl. : бѣше, идѣхѫ, мнѣхѫ et бѣхѫ (бѧхѫ) (244, 239, 240ᵛ et 245ᵛ). Mais nous avons également des formes avec ѣа : вѧдѣаше (245). Comme il appert de ce que nous venons de dire, l'imparfait est bien rare dans le *Letopiseț*. Les formes composées du verbe y sont attestées par le passé composé, le plus-que-parfait et le subjonctif présent. Le passé apparaît une seule fois associé au participe passé actif II du verbe conjugué avec l'auxiliaire бꙑти : -ѡн(ъ) е ихал(ъ) (245ᵛ), car autrement il est sans бꙑти, à la IIIᵉ pers. sing. : -повоевал(ъ), сталь, ѕзѧл(ъ) et билꙑ (238ᵛ, 237 et 243ᵛ), ces formes étant les seules présentes. Par rapport donc à l'aoriste, ce dernier prédomine de beaucoup. Le plus-que-parfait est plus fréquent — nous en avons plus de vingt exemples. Il se compose des formes aoristique бꙑхъ et бѣхъ (le second très rare) du verbe бꙑти, et du participe passé passif du verbe conjugué, comme il se manifeste, par exemple, dans les manuscrits russes (c'est-à-dire : l'aoriste + le participe passé passif). Cette forme du plus-que-parfait apparaît à la IIIᵉ pers. sing. et pl., m. et f. : приведен(ъ) быс(тъ), погребен(ъ) быс(тъ), съжежен(ъ) быс(тъ), ѕсѧчен(ъ) быс(тъ), бѣше (ici le pluriel бѣше est influencé par l'auxiliaire roumain *au*)[49] приведена, побиени бꙑшѧ, посѧчени бꙑшѧ, ѕхващени бишѧ (242, 237ᵛ, 239, 245ᵛ, 238, 239ᵛ et 240ᵛ). Le plus-que-parfait composé du participe passé passif et de l'aoriste бꙑхъ se manifeste également dans les chroniques serbes, où nous avons compté plus d'une centaine de cas (прѣставлень бꙑсть, изгнань бꙑсть, бѣ оукрашень, оубїени бꙑше)[50], d'où il est passé dans la morphologie du *Letopiseț*.

---

[48] *Ibidem*, p. 219.

[49] V. ci-après, le § *Les influences roumaines*.

[50] V. l'édition de Ljub. Stojanović, *Stari srpski rodoslovi i letopisi* (« Zbornik za istoriju, jezik i kn'jževnost srpskog naroda », prvo odel'n'e, kn'iga XVI), Beograd — Sr. Karlovci, 1927, p. 112, nº 186 ; pp. 125, 131, 133, 141, nº 336 ; pp. 141, 148, 177, nº 429 ; p. 192, nº 497 ; p. 193. nº 499 ; p. 198, nº 598 ; p. 201, nºs 545, 546, 549, 550 et 551 ; p. 202, nº 556 ; p. 203, nºs 562, 563 et 565 ; p. 204. nºs 568 et 571 ; p. 206, nºs 576 g et e ; p. 208, nºs 581 i et 582 e ; p. 210, nºs 583 v et 584 a : p. 211, nº 583 v ; p. 212, nºs 583 g et d ; pp. 213, 214, nºs 584 et 590 d ; p. 218, nºs 594 g et d ; p. 224, nºs 620 a et 625 a ; p. 227, nºs 638 k, 639 v et g ; p. 228, nºs 639 d, ž et z, 640 ; p. 229, nº 643 a ; p. 231, nº 659 v ;

Extrêmement rare s'avère ce temps formé du participe passé actif II du verbe conjugué et de l'aoriste sous la forme бы҃хъ — qui est caractéristique pour le vieux slave. Par exemple : бѧше прїѧлъ(ъ) (245ᵛ) — l'*au* pour l'*a* étant une influence de la langue roumaine [51].

Le futur composé I est lui aussi très rare. La forme бѫдет(ъ) помѣнѫти сѧ (242) en constitue l'exemple et elle se révèle formée comme dans le vieux slave du futur simple de l'auxiliaire+l'infinitif du verbe conjugué.

Le subjonctif présent se compose, toujours comme dans le vieux slave, de la particule да et de l'indicatif présent du verbe conjugué. Il est attesté trois fois à la IIIᵉ pers. sing. m. : да живет(ъ), да дръжит(ъ), да сѧ съмирит(ъ) (241 et 246).

Parmi les autres modes, le plus fréquent s'avère le participe passé passif, qui se manifeste soit isolé : nom. sing. f. възможна et избранна, ainsi qu'au nom. pl. m. посрамлени (245ᵛ, 238ᵛ et 239), soit comme composant du plus-que-parfait dont nous parlions ci-dessus.

L'infinitif se manifeste dans les formes suivantes : благодарити, благословити, блюсти, господствовати, зидати, исповедати, ѡбѣсити, събрати сѧ ѕбити сѧ, хвалити (238ᵛ, 242ᵛ, 245, 240, 242, 241ᵛ, 244, 243ᵛ et 244ᵛ). Quant aux participes, nous en avons déjà parlé.

MOTS ET PARTICULES INVARIABLES

La langue du *Letopisețul de la Bistrița* comporte aussi, comme de juste, des mots et des particules qui ne subissent pas la loi de la flexion ; il s'agit des adverbes et des prépositions, des conjonctions et des particules invariables.

Bon nombre d'adverbes sont à l'origine des substantifs, pronoms, adjectifs ou participes. Par exemple, l'adverbe marquant le temps тогда est issu de то года = en ce moment, года, étant le gén. sing. m. du substantif годъ [52]. C'est l'adverbe le plus fréquent de notre chronique, où il est attesté presque trente fois (237ᵛ, 239, 239ᵛ, 240, 240ᵛ, 241, 242, 243, 243ᵛ, 244, 244ᵛ et 245). L'adverbe тү, qui indique le lieu, est lui aussi fréquent (238ᵛ, 239ᵛ, 240, 241, 242 et 245) et il y a à sa base le même thème que dans le pronom тъ, та, то. L'addition des suffixes particuliers

---

p. 235, nº 679 v ; p. 236, nº 686 b ; p. 239. nº 705 a : p. 242. nº 725 ; p. 244, nº 734 a ; p. 250, nº 768 a ; p. 254, nºˢ 788 a et 794 : p. 259, nº 852 : p. 271, nº 983 et p. 272, nº 997. La même formation apparaît également dans la morphologie du parler russe médiéval (cf., par exemple, изгнанъ быстъ dans un manuscrit des XIIᵉ — XIIIᵉ siècles, chez L. P. Jukovskaja, *Novye dannye ob originalah russkoj rukopisi 1092 goda*, dans *Istočnikovedenije i istorija russkogo jazyka* (Akademija nauk SSSR, Institut russkogo jazyka), Moscou, 1964, p. 103. Cependant, il ne s'agit pas d'une particularité de la langue russe, car les grammaires classiques de la langue russe médiévale ne l'ont pas enregistrée.

[51] V. ci-après le § *Les influences roumaines.*

[52] V. A. Meillet, *op. cit.*, p. 377.

-de, *-da* et *-amo* au thème pronominal donna les adverbes suivants, marquant le temps et le lieu, et présents dans le *Letopiseț* : инде (239), qui appartient au plus vieux type d'adverbes avec le thème en *-de* cf. au lat. *inde*, егда (242), et тамо (238, 243ᵛ, 244ᵛ, 245 et 246), assez fréquent. Les racines pronominales *-lĭ*, *-lě* donnent les adverbes de temps : коли (243ᵛ), толи (237ᵛ) et толѣ (242ᵛ et 243ᵛ) — les deux derniers étant précédés par la préposition до. Le thème pronominal -ждоу a donné l'adverbe de lieu тѫждꙋ, qui apparaît associé à la préposition ѡтъ (242, 244ᵛ, 245 et 245ᵛ) assez fréquemment. Le nom. et l'acc. n. des adjectifs a donné : ѕѣло, любезно, мирно, мочно, рано, ровно, како, тако — avec la variante такожде — et тъкмо (245ᵛ, 243, 238ᵛ, 244ᵛ, 239, 240, 241ᵛ, 243, 243ᵛ, 244—246 et 239ᵛ). Les adverbes велми, пакы (паки) et паче (238, 239ᵛ, 240, 243, 245 et 240) proviennent eux aussi d'un thème adjectival.

Les prépositions — mots auxiliaires — dont les unes sont des adverbes à l'origine, sont très fréquentes dans la langue de notre chronique, par suite de leur rôle d'aider à la manifestation des rapports syntactiques des éléments composants d'une proposition. Elles s'accordent avec un, deux ou plusieurs cas. Par exemple : безъ, къ, ѡтъ, ꙋ et ꙋзли — dérivée du vieux slave въздѣ (russe возлѣ et возли) — s'accordent avec le génitif ou le datif : без(ъ) числа (242), къ немꙋ et къ ним(ъ) (245 et 243), ѡт Б(о)га (245), ѡт Бистрици (243), ѡт Марамꙋрыша (237), ѡт Мангопа (239ᵛ et 241ᵛ), ѡт Романова Тръга (242ᵛ, *passim*) ; c'est une préposition des plus fréquentes puisqu'elle apparaît une cinquantaine de fois -ꙋ ѡт(ъ)ца своега (242), ꙋ Козмина села (244ᵛ) et ꙋзли прѣдѣда своего (243). Celle-ci s'accorde avec deux cas : въ, ꙋ < въ, до et о ; Въ et ꙋ < въ apparaissent à l'acc. et au loc. : в тѫ д(ь)нъ (244ᵛ), въ лѣто (237—240, 242, 245 et 246), въ рѫкаХ(ъ) (240ᵛ), въ того д(ь)не (245), ꙋ Бѣлоградѣ (237). Cette dernière est également l'une des prépositions fréquentes puisqu'elle apparaît près de 150 fois. La préposition до subit l'accord du gén. et du loc. : до веч(е)ра (238ᵛ et 239ᵛ) et до Оꙋчавѣ (243ᵛ), et la préposition о, avec l'acc. et le loc. : ѡ разбиение кралево et ѡ пришествїи концѣ (245). La préposition на est la seule à s'accorder au gén., acc. et loc. : на Радꙋла воеводи (239ᵛ), на краи земли Молдавскои (243) et на ХеровимѣХ(ъ) (238ᵛ). Les prépositions : за междꙋ, по et съ, bien que s'accordant avec trois cas, n'apparaissent dans le *Letopiseț* que dans un seul cas. C'est ainsi que за, междꙋ — provenant de l'adv. межꙋ qui est à l'origine le loc. duel du subst. f. межда (cf. le latin *medius*) —, мегю < межꙋ et съ s'accordent avec l'instr. : за тꙋром(ь) на лов(ъ) (237), межꙋ с(ы)нома Ѧлеѯандра воеводи (237ᵛ), мегю ними (246) et съ Бъсърабом(ь), съ великоѫ побѣдоѫ, съ ними, съ многым(ь) оумоленїем(ь) (239ᵛ, 245ᵛ, 243ᵛ et 246). Ces prépositions sont elles aussi assez fréquentes : on les signale plus de 40 fois. Quant à la préposition по, celle-ci s'associe avec le dat. : по достоанїю, по съмръти (242, 245 et 237ᵛ), etc. Les pré-

positions подъ, противъ, прѣдъ et прѣзъ, bien que s'accordant en deux cas, n'apparaissent dans notre chronique qu'en association avec un seul cas : подъ et прѣзъ, avec l'acc. ; противъ, avec le gén., et прѣдъ, avec l'instr. : подъ планини (245^{v}) ; прѫз(ъ) бꙋ<ко>винꙋ Козминова (244), против(ъ) лѣХов(ъ) (243^{v}) et прѣд(ъ) Господом(ъ) (242) ou прѫд(ъ) сꙋшествїемь (238). Les conjonctions qui sont, comme les prépositions, des mots auxiliaires dont le rôle est de lier deux mots ou deux propositions avec la même fonction syntactique, s'avèrent également fréquentes dans le *Letopiseț*. C'est ainsi que parmi les conjonctions copulatives le plus fréquemment rencontrées il y a и et а (237, *passim*) ; la conjonction та (245) est plus rare. La conjonction adversative нѫ est attestée plusieurs fois (239, 240, 240^{v} et 244). Les conjonctions explicatives sont attestées par бо et понеже (239, 240, 242, 245 et 246). L'on note aussi la présence de la conjonction temporelle вънегда (239^{v}, 241^{v} et 245^{v} — ici sous la forme вънogда).

Entre les particules invariables, il y a же, не, ни, да et се. La première est une particule non accentuée qui apparaît avec une grande fréquence ; employée en tant que mot auxiliaire, elle apparaît après un mot jouant un rôle indépendant, pour le souligner ou pour lui conférer cette nuance d'indépendance. La particule же, associée à и a créé le pronom relatif иже, ꙗже et еже, dont nous venons de parler. Parfois, associée aux particules не et ли, elle donne нежели (240^{v}), formant ainsi le deuxième article comparatif. La particule не, simple négation très faible, est maintes fois présente dans notre chronique (239, 241, 242, 243^{v}, 244 et 245^{v}). A cause de sa faiblesse, on lui a ajouté la particule и, identique à la conjonction и, ce qui donna ни, une négation absolue que l'on signale dans le *Letopiseț* (239, 242 et 245), mais bien moins fréquemment que не. L'acc. sing. сѧ, où ensuite le ѧ devient е, du pron. réfléchi себе, constitue, associé à un verbe, sa forme réflexive, transformée en particule. Nous avons aussi да, la particule qui entre dans la composition du subjonctif présent, dont nous nous sommes déjà occupé.

LES INFLUENCES ROUMAINES

Des influences roumaines en bon nombre se sont glissées, comme il fallait s'y attendre, dans la langue du *Letopisețul de la Bistrița*, de même que dans les célèbres conseils du prince Neagoe Basarab à son fils — *Învățăturile lui Neagoe Basarab* — dont nous nous sommes occupé en préparant une édition critique pour le II^{e} Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes. C'est ainsi que la consonne fricative sourde *h* employée à la place de la labio-dentale *f* présente dans le vieux roumain apparaît dans l'anthroponyme *Bihtea* (БиХтѣ) (238^{v}) < Buftea.

L'*u* vélaire roumain au lieu de l'*o* vélaire slave apparaît dans l'adj. m. slave Сꙋчавскїи (238, 240, 242 et 243ᵛ), résultat du même son que celui présent dans le subst. roum. f. *Suceava*, au lieu du slave Сочава.

Un élément typique pour l'esprit créateur roumain est l'attribution d'une valeur phonétique, à savoir celle de l'*î* roumain, à l'*jer* cyrillique (ъ) accentué. Le phénomène est attesté dans les toponymes Бръладъ(ъ), Дъмбовница et Дъмбовницов(ъ) — ici ъм est né du ѫ — et Хрълов(ъ) (238, 239ᵛ, 240, 245 et 245ᵛ), ainsi que dans l'anthroponyme Влъча (242ᵛ).

A remarquer également certaines transpositions des genres. L'on rencontre, en effet, maint mot slave prenant le genre qu'il a en roumain. Par exemple : прїѧт(ъ) Стефань воевода град(ъ) и вънидє въ нѧ (240) comporte l'acc. f. du pron. ꙗжє, exprimé par нѧ, qui est précédé par la prép. въ en association avec le substantif *cetate* (= cité), qui est du genre féminin en roumain, alors que le même mot en slavon, градъ, est du genre masculin. Le même phénomène se retrouve dans възѧшє є (242ᵛ) qui donne en roum. : « şi-a luat-*o* » (= et l'a prise), où є est le pron. f. ꙗжє à l'acc. sing., є résultant d'abord de l'identité médio-bulgare des ѫ et ѧ, et ensuite de l'identité du ѧ avec l'*e*. L'acc. f. sing. ѡстрию avec la terminaison russe, associé au subst. мьчь (240ᵛ), résulte de ce que ce substantif masculin en vieux slave est du genre féminin en roumain : « spadă, sabie » (= épée). Le nom. pl. m. въси пꙋшки великии (244ᵛ) résulte de ce qu'en roum. « tun » (= canon) n'est pas du genre féminin comme en slavon. Le nom. f. sing. въсѧ associé à скровищє (240) est la conséquence du gén. f. roum. « hazna, vistierie » (= trésorerie) par rapport au gén. n. slavon. Un dernier exemple est fourni par le nom. f. sing. сѧч(ь) велїа (244ᵛ), en roumain « mare tăiere » (= grande tuerie).

Il y a aussi une transposition du degré de comparaison roumain dans по вишє (245) : « mai [mai] sus » (= plus haut).

Le pronom roumain « care », qui dans cette langue est commun aux trois genres, se retrouve transposé en slavon : ижє et єжє au lieu de ꙗжє et ижє pour землѧ, раба, мѣсѧць (244, 245ᵛ, 237ᵛ, 238ᵛ et 242ᵛ).

La IIIᵉ pers. sing. de l'auxiliaire apparaît parfois sous la forme *au*, comme dans les vieux textes roumains. Par exemple : вънегда сѣдѣшє ц(а)рь на ѡбѧд(ъ) (239ᵛ) : « pe cînd *au* şezut împăratul la masă » (= alors que l'empereur s'est assis pour déjeuner) ; воевода... даваше помощ(ь) (242) : « Vlad voivod *au* dat ajutor » (= le voïvode Vlad a prêté secours) ; и родї сѧ емꙋ с(ы)нь...и именоваша его Роман(ь) (237ᵛ) : « şi i s-a născut fiu şi l-*au* numit Roman » (= et un fils lui est né et il l'a appelé Roman) ; Дъмбовицев(ъ) град(ъ) бѧшє прїѧл(ъ) (245ᵛ) : « *au* fost luată cetatea Dîmboviţa » (= la cité Dambovitza a été prise) ; ꙗжє бѣшє приведена (245ᵛ) : « care *au* fost adusă » (= qui a été amenée). Nous avons aussi un exemple de l'emploi de l'*a* à la place de *au* : въси стѣговє възѧт(и) быс(та) (239ᵛ) :

« toate steagurile *a* fost luate » (= tous les drapeaux ont été pris). D'où il résulte en ce qui concerne la syntaxe de notre chronique qu'il s'agit parfois d'un désaccord entre les parties composantes de la proposition, mais ce désaccord est provoqué aussi par l'emploi du cas général.

Le lexique comporte la forme du nom. pl. roum. : « viteji » (= braves) : витѧжи (239ᵛ, 241, 241ᵛ, 242 et 245), car le ѧ s'identifie à l'*e*, comme nous l'avons déjà vu dans la partie consacrée ci-dessus à la phonétique. Peut-être l'*a* final dur de вонскаа exprimé dans велїа вонскаа (241) représente-t-il l'articulation roumaine de «oastea cea mare» (=la grande armée). Les anthroponymes comportent les formes roumaines : *Alexăndrel* (238), *Iliiaș* (238) et *Țapaluș* (240ᵛ et 241ᵛ). De même les toponymes, où il y a des formes entièrement roumaines, comme *Botușani* (238), *Pipereștii* (238) et *Rătedzații* (246). Une prononciation roumaine pourrait être exprimée par *Doljești* (238); Мохили (237ᵛ) et Халичи (243ᵛ).

L'ordre des mots propre à la phrase roumaine est également attesté par les exemples suivants : и ѡстави Радꙋл(ь) воевода късѧ своѧ (239ᵛ) : « și-a lăsat Radul voivod *toate ale sale* » (= et le voïvode Radu a abandonné tous ses biens) ; ѿ ѡрѫжїи Молдавскиx(ъ) (244ᵛ) : « *din partea* oștilor moldovenești » (= du côté des armées moldaves) ; ѿ калꙋгера (246) : « *din partea* Călugărului » (= du côté du Moine) ; и иде въ слѧд(ъ) инихъ(ъ) господарех(ъ) Мꙋнтѧнскиx(ъ) : « *și a mers pe urma altor domni munteni* » (= et il a marché dans les traces d'autres princes valaques) ; бѫдет(ъ) помѣнѫти сѧ томꙋ развою (242) : « *se va pomeni acel război* » ; видѧ Стефан(ъ) воевода ꙗко ѡбльган(ъ) бис(тъ) ѿ Лѧхов(ъ) (243ᵛ) : « *a văzut Ștefan voivod că a fost înșelat de Leși* » (= le voïvode Etienne a compris que les Polonais l'ont trompé) ; прѣиде рѣка Прꙋтова et прѣиде Прꙋта рѣка (244ᵛ et 245) : « a trecut *apa Prutului* » (= il a traversé le cours du Prut) ; град(ъ) Келїи (241): « cetatea *Chiliei* » (= la cité de Chilia).

CONCLUSION

Quelques points se dégagent de notre exposé.

La langue du *Letopisețul de la Bistrița* est l'expression d'un phénomène assez complexe. Il y a dans sa composition des échos du vieux slave, du médio-bulgare, du russe, de l'ukrainien, du serbo-croate, auxquels se mêlent les influences inévitables de la langue maternelle de son auteur : le roumain.

L'influence slave s'est fait sentir par deux voies : a) par les textes vieux slaves écrits par des Roumains et b) par les textes médio-bulgares. Elle se manifeste dans : 1. La transformation des nasales ѫ et ѧ en voyelles pures. 2. L'emploi correct des ѫ et ѧ — 30 cas pour le ѫ et 67 cas pour le ѧ. 3. L'emploi dans 43 cas du ѧ au lieu de l'*ě*. 4. Le ѣ à la place du ѧ.

5. L'*jer* accentué dans 75 cas. 6. L'*jer* final, non accentué, dans 67 cas. 7. Le ь final non accentué présent dans 11 cas. 8. L'*jer* accentué est remplacé par l'*jeri̊* non accentué dans 32 cas. 9. L'*jer* final non accentué est remplacé par l'*jeri̊* non accentué dans 30 cas. 10. La disparition de l'*jer* non accentué est attestée dans 26 cas. 11. Il y a aussi d'innombrables exemples pour l'usage correct de l'*ě*. 12. ϵ au lieu d'*ě* apparaît dans 10 cas. 13. L'usage correct de ꙑ dans 59 cas. 14. L'usage des syllabes liquides *r̥* et *l̥*. 15. Exemples de palatalisation des consonnes *r* et *l*. 16. Palatalisation de *š* dans 14 cas. 17. Quelques exemples de la palatalisation du *č* et du *c*. 18. Exemples de la palatalisation du dzealo. 19. Plusieurs exemples de l'usage des groupes *št* et *žd*. 20. Le duel, dans neuf exemples avec le numéral два, et quelques exemples sans ce numéral. 21. La fréquence des cas ordinaires par rapport au cas général médio-bulgare est rendue par 400 exemples, dont plus d'une centaine indépendamment des prépositions et plus de 300 associés aux prépositions susmentionnées. 22. La majorité des paradigmes des déclinaisons : nominale, pronominale et mixte. 23. Influence exercée par le thème m. en -*ŭ* sur le thème du même genre en -*o*, ainsi que l'influence du thème en -*ŭ* sur le thème m. en -*jo*. 24. Présence des exemples appartenant aux cinq classes des verbes, dont le plus fréquent est бꙑти. 25. Le plus fréquent des temps employés (250 cas) est l'aoriste sigmatique nouveau type. 26. Présence dans 18 cas de l'aoriste sigmatique vieux type, à la III^e^ pers. sing. 27. L'aoriste du verbe бꙑти apparaît tantôt sous la forme бꙑХъ, tantôt avec le thème **bě*. 28. L'imparfait est très rare. 29. Le parfait apparaît une seule foi accompagné de l'auxiliaire. 30. Le plus-que-parfait, tel qu'il est dans le vieux slave, apparaît une seule fois. 31. Présence du participe présent et du participe passé actifs, non articulés. 32. Présence du participe passé passif soit dans sa forme articulée, soit non articulé. 33. Emploi de l'infinitif et du subjonctif présent. 34. Parmi les mots invariables, les plus fréquents sont : les adverbes, les prépositions, les conjonctions et les particules.

L'influence du médio-bulgare se manifeste dans les traits suivants : 1) L'identification du ѫ au bulgare ъ = le roum. *ă*, et du ѧ avec *e*. 2) Alternances correctes et incorrectes des ѫ et ѧ. 3) Le parallélisme : ѫ : ѧ, et ѣ : а. 4) Labialisation et durcissement des ѫ et ѧ. 5) L'alternance ѫ — ъ ; ѧ — ь ; ѧ — ϵ et ѧ — ѣ. 6) Prédominance dans 80 cas de la fréquence и par rapport à ꙑ. 7) Durcissement de la voyelle *a* par le remplacement dans 20 cas du ꙗ. 8) Durcissement des *š*, *č* et *s* ; 9) Présence dans plus de 70 cas du *casus generalis*. 10) Présence de l'instr. f. sing. конскоѫ. 11) Présence de la II^e^ pers. sing. et III^e^ pers. pl. ϵ et respectivement ϵстϵ à l'indicatif présent du verbe бꙑти.

L'influence du russe médiéval se manifeste dans : 1) Les ѵ et ю remplaçant le ѫ dans certains éléments de la flexion nominale. 2) Le ѧ remplacé par le ꙗ. 3) La vocalisation de l'*jer* et de l'*jerĭ* accentués. 4) Єр, -ор et -ол dans les liquides *r̥* et *l̥*. 5) Terminaison en -*u* à l'acc. sing. des paradigmes du thème f. en -*a*. 6) Terminaison en -*ju* de l'instr. sing. des thèmes f. en -*ja* et -*ĭ*. 7) L'instr. собою.

L'influence ukrainienne se manifeste dans : 1) L'usage de l'*i* au lieu de l'*e*. 2) *U* au lieu de *v*. 3) *U* fricatif ukrainíen.

L'influence serbe s'exerce dans la présence de l'ѡ comme terminaison de l'instr. sing. du paradigme f. en -*ja* : землиѡ, ainsi que dans l'usage de la préposition мегю < междꙋ.

Notons aussi les particularités suivantes, inconnues dans les langues slaves : 1) L'analogie qui se manifeste par l'influence de la flexion nominale du thème m. en -*o* sur la déclinaison du thème m. en -*a*. 2) La formation du plus-que-parfait de l'infinitif du verbe conjugué et de l'aoriste быхъ. Un autre élément assez peu connu dans les langues slaves est la composition du plus-que-parfait du participe passé du verbe conjugué et de l'aoriste быхъ.

Il y a enfin l'influence roumaine qui se manifeste dans les cas suivants : 1) L'*h* fricatif sourd remplaçant la consonne labio-dentale *f*. 2) L'*u* vélaire roumain remplaçant l'*o* vélaire slave. 3) Attribution de la valeur phonétique de la voyelle médiale roumaine *î* à l'*jer* cyrillique (ъ) accentué. 4) La transposition en slavon du genre propre aux mots roumains. 5) La traduction telle quelle du degré du comparatif roumain. 6) La transposition dans le slavon de l'absence du genre chez le pronom roum. *care*. 7) La transposition dans le slavon de l'auxiliaire roumain *au*, au lieu d'*a*. 8) L'emploi de la forme roumaine *viteji*. 9) La transposition de l'articulation roumaine *oastea* dans le slavon. 10) L'usage des anthroponymes et des toponymes roumains ou du moins avec un suffixe roumain. 11) Exemples de toponymes roumains.

De toutes ces influences se détache nettement l'opinion que nous avons déjà exprimée en 1938, dans notre thèse de doctorat concernant la *Diplomatique slavo-roumaine des XIV^e et XV^e siècles* relative à la formulation des chrysobulles slavo-valaques, qui *sont dans leur totalité et dans leur harmonie un produit appartenant en propre à l'esprit roumain de l'époque*. Les éléments slaves sont importés du milieu byzantin, par le truchement du sud-slave ou du milieu occidental, par l'entremise du serbe ou du hungaro-latin, mais *modelés ensuite selon les besoins des chancelleries slavo-roumaines*. Cet état de choses est le même pour le *Letopisețul de la Bistrița*. Là, comme dans les autres textes du même caractère et dans les chartes roumano-slaves, la langue se compose d'éléments appartenant au vieux slave, au médio-bulgare, ainsi qu'à d'autres langues slaves, mais le tout

mêlé d'influences roumaines. L'esprit créateur du peuple roumain s'est exercé à inventer un langage propre, adapté aux exigences culturelles roumaines. L'éminent érudit Jagić a eu donc une parfaite intuition du phénomène — à la fin du siècle dernier — quand il désignait la langue slavonne des vieux textes roumains dans les termes suivants : « type moldo-valaque du slavon ecclésiastique » [53]. Le signe manifeste de cette inventivité est la création du plus-que-parfait, dans la forme : infinitif + aoriste быхъ, ou du participe passé passif + aoriste быхъ, formes verbales que la langue roumaine est seule à employer. Et pour finir, il convient d'écarter l'affirmation du savant I. Bogdan, qui croyait, en 1895, comme nous l'avons vu, que la langue de rédaction du *Letopisețul de la Bistrița* était le médio-bulgare.

[53] Acad. I. V. Jagić, *Razyskanija južno-slavjanskoj i russkoj stariny o cerkovno-slavjanskom jazyke*, in « Issledovanija po russkomu jazyku », I, St.-Pétersbourg, 1885—1895, p. 582.

Sur la date de la lettre de Neacșu de Cîmpulung (1521). Le premier monument écrit de la langue roumaine qui puisse être daté avec une certaine précision — à savoir la lettre du marchand Neacșu Lupu de Cîmpulung-Muscel[1] adressée au maire de Brașov, Hans Benkner — a eu un sort moins privilégié que les textes contemporains du Maramureș, qui ont fait l'objet de minutieuses analyses historiques et linguistiques. La raison en est surtout la brièveté du texte, bien que le Serment de Strasbourg (842) ou la Charte de Capoue (960), ayant approximativement les mêmes dimensions sont connus par bien des éditions commentées.

De même, on n'a pas mis totalement en valeur les caractères diplomatiques internes et externes de cette lettre : jusqu'à aujourd'hui, les historiens et les linguistes ont adopté la date de 1521, établie par Nicolas Iorga depuis 1900[2], sans essayer de reprendre la question en détail[3]. L'analyse des événements dont elle fait mention — la campagne de Soliman le Magnifique contre Belgrade en 1521 — nous permet de préciser le mois et presque le jour de ce document, éléments chronologiques qui manquent au texte. Et il n'est pas superflu de souligner que ce premier témoignage écrit de la langue roumaine atteste la présence active des Roumains dans l'évolution et les remous du Sud-Est européen[4].

---

[1] Neacșu était un marchand bien connu de l'époque. Il entretenait d'actives relations de commerce avec Brașov. Son nom figure du temps du prince Vlad le Jeune (1510—1512) dans des procès pour dettes avec des gens de cette ville (I. Bogdan, *Documente și regeste privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Ungaria în secolul XV și XVI* [Documents et regestes concernant les relations de la Valachie avec Brașov et la Hongrie aux XV^e^ — XVI^e^ siècles], Bucarest, 1902, n° CXLV, pp. 142—3). D'autres procès pour dettes en 1520—1532 (Idem, *ibidem*, n° CLXXXVIII, pp. 182—3) et jusqu'à 1545. Les registres de Brașov nous fournissent le détail qu'il faisait surtout du commerce de poisson, mais qu'il apportait aussi des marchandises turques (voir N. Iorga, *Brașovul și românii* [Brașov et les Roumains], Bucarest, 1905, p. 282, qui cite *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, I, pp. 7, 9, 15, 21, 24, 58—59). Pour le commerce de Cîmpulung avec Brașov, des chiffres significatifs chez Radu Manolescu, *Comerțul Țării Românești și Moldovei cu Brașovul* (sec. XIV—XVI) [Le commerce de la Valachie et de la Moldavie avec Brașov (XIV^{e} — XVI^{e} siècle)], Bucarest, 1965, *passim*.

[2] Hurmuzaki-Iorga, vol. XI, p. 843, n. 1.

[3] P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română* [Les débuts et le triomphe de l'écriture en langue roumaine], Bucarest, 1965, p. 117, avance sans preuves la date de février 1521.

[4] N. Iorga, qui a découvert la lettre dans les archives de la ville de Brașov, est aussi le premier historien qui a assuré la circulation européenne de cette lettre, dans sa *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, Gotha, 1909, p 387 ; parlant du prince Ștefăniță de Moldavie, il dit : « Sein walachischer Nachbar lag im Sterben ; einer seiner Bojaren (?) schrieb nach Kronstadt — es ist dies der erste bekannte Brief in rumänischer Sprache — daß der Sultan bis Sofia gedrungen sei, diese Stadt schon verlassen habe, eine Flotte auf der Donau liege, ein « Konstantinopolitanischer Meister » sich anheischig mache, sie auch durch die Felsen des Eisernen Tores bei Severin zu bringen, und Mehmed-beg, vor dem der kranke Basarab zittre, durch die Walachei in Siebenbürgen eindringen wolle ».

La phrase par laquelle commence le texte proprement dit de la lettre, après la *salutatio* en slavon, constitue un élément précieux pour sa datation : « *Item*[5] je vous fais part des menées des Turcs car j'ai ouï dire que l'Empereur est sorti de Sofia, et il n'en est pas autrement, et il est parti en amont du Danube ».[6] On sait que c'est le 22 juin que le sultan Soliman, après une halte de six jours à Sofia, se mit en marche vers le Nord. Cette date nous est parvenue d'une manière très précise grâce au « Tagebuch » de la campagne, traduit par Hammer[7].

Les trois informations suivantes de la lettre renferment des détails concernant la navigation de la flotte ottomane sur le Danube et la façon de surmonter les difficultés du passage dans la zone des Portes de Fer[8].

La cinquième et la sixième information, d'un grand intérêt pour l'histoire roumaine, constituent en même temps le principal élément permettant de dater la lettre : « *Item* j'annonce à Votre Seigneurie l'affaire de Mahomed bey, car j'ai ouï dire à boyards qui sont voisins et à mon gendre Negre, que l'empereur a permis à Mahomed bey de passer à son gré par la Valachie. *Item* que Votre Seigneurie sache que Basarab a grand peur de ce brigand de Mohamed bey, et surtout de Vos Seigneuries. » Ces deux informations, tout en se complétant mutuellement, peuvent être datées de la manière suivante : la première, annonçant l'intention de Mahomed bey d'envahir la Transylvanie en passant par la Valachie, est ultérieure au 27 juin 1521, quand l'armée d'Ahmed pacha, le beylerbey de Roumélie, envoyée vers Šabač, fut divisée en deux corps d'armée, dont un était celui commandé par Mahomed bey[9], apparenté aux boyards Craiovescu[10]. Le terminus *post quem* de la lettre de Neacşu est donc le 27 juin 1521[11]. C'est précisément cet événement qui a poussé Neacşu à écrire en hâte aux gens de Braşov, qui étaient les premiers visés par cette nouvelle. La deuxième information, concernant la peur du prince de Valachie Neagoe Basarab envers les gens de Braşov et les Turcs, dénote par conséquent que ces derniers n'étaient pas encore parvenus à pénétrer en Valachie. Neacşu connaissait depuis peu de temps cette nouvelle dont il se hâtait de faire part aux gens de Braşov. C'est en nous fondant sur ce détail que nous essayerons de dater plus précisément la lettre de Neacşu.

Le 28 juin on ne savait rien à Buda du plan de Mahomed bey. Les nouvelles qui arrivent à Venise le jour même, enregistrées par Marino Sanuto, mentionnent seulement le mouvement des troupes turques vers Timişoara et Belgrade[12]. La situation n'est plus la

---

[5] En original, en slavon И пак, que j'ai traduit par l'archaïsme *item*.

[6] Nous avons utilisé le fac-similé paru dans I. Bianu et N. Cartojan, *Album de paleografie românească (scriere chirilică)* [Album de paléographie roumaine (l'écriture cyrillique], 3e édition, Bucarest, 1940, pl. XXIII ; les meilleures éditions du texte, *Hurmuzaki-Iorga*, XI, p. 843 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], II—2, Bucarest, 1937, pp. 602—603.

[7] Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, III, Pesta, 1828, p. 622.

[8] Il s'agit du secteur des cataractes du Danube, qui disparaîtra bientôt englouti par les eaux du lac de l'hydrocentrale des Portes de Fer. Il arrive que l'eau atteigne une vitesse de 16 à 18 m/sec. dans les canaux Stenka, Cozla-Doica, Elişova, Islaz-Tachtalia, Svinita, Iuţi, Gervin, Sip et Porţile Mici.

[9] Hammer, *op. cit.*, III, pp. 12, 622 ; le 27 juin.

[10] Şt. Ştefănescu, *Bănia în Ţara Românească* [La « bănia » en Valachie], Bucarest, 1965, p. 96 ; voir aussi d'autres parentés turques des Craiovescu, comme Ibrahim paşa et Mustafa paşa, d'après A. Veress, *Acta et epistolae*, I, Budapest, 1914, p. 137.

[11] Le 27 juin 1521 est donc le terminus *post quem* de la date de cette lettre, et non pas le 22, comme essaye de le montrer I. M[atei] dans la présentation du livre mentionné de P. P. Panaitescu, dans *Călăuza bibliotecarului* [Le guide du bibliothécaire], 11/1965, p. 696.

[12] Marino Sanuto, *I Diarii*, XXXI, Venezia, 1891, c. 71 : « Da poi, si ha auto aviso da li Valachi di la Transilvania et Moldavia, turchi esser intrati zà in quelli confini di Temesvar et Nanderalba, zoè Belgrado ; per il che, essendo venuti noncii de ditti Valachi di tal occo-

même la 29 juin, quand la nouvelle du plan de Mahomed bey arrivant à Buda pousse le roi Louis II de Hongrie, sérieusement menacé par ce mouvement de flanc, à adresser des messages désespérés à Venise[13] et au pape Léon X[14]. Toujours le 29 juin, le roi Louis II envoyait une lettre aux villes saxonnes de Transylvanie, proches de la frontière valaque, pour leur annoncer la nouvelle et leur promettre une aide immédiate[15]. Les lettres du roi de Hongrie ont été écrites immédiatement après l'arrivée à Buda des nouvelles concernant le plan de Mahomed bey — le 29 juin — , car le 28 on y parlait encore de l'appui de 8000 soldats valaques promis aux Hongrois par Neagoe Basarab[16]. Le 30 juin 1521, le roi Louis II pouvait annoncer que le prince valaque «metu compulsus» avait uni ses forces (40 000 soldats[17]) à l'armée turque et qu'ils se préparaient à attaquer ensemble la Transylvanie[18].

La lettre de Neacşu date précisément de ces jours-là[19]. Les villes de Transylvanie entretenaient un grand réseau d'espionnage dans les Principautés Roumaines, car chaque habitant ou marchand saxon était, tout comme à Venise, un espion plein de zèle; elles étaient donc informées avant même les rois de Hongrie au sujet des événements de l'Empire ottoman, d'autant plus dans ces temps troubles, quand on pouvait facilement suivre les espions de Sibiu qui parcouraient la Valachie[20]. Les gens de Braşov avaient eux aussi leurs hommes, pour la plupart des marchands ou des boyards roumains, habitant près de la frontière, qui, comme leurs contemporains allemands ou italiens, donnaient des informations concernant les événements d'une manière rapide et discrète. On peut supposer un décalage de deux ou trois jours entre le déroulement des faits et l'arrivée des nouvelles à Braşov, étant donné leur intérêt vital pour cette ville. Donc, la lettre de Neacşu qui ne contient pas le détail relatif à l'union des forces valaques aux Turcs (arrivés à Buda le 30 juin) mais connaît le plan de Mahomed bey d'envahir la Valachie, se laisse dater vers les 29—30 juin 1521. La distance entre Nicopolis sur la rive droite du Danube et Cîmpulung-Muscel, dans les Car-

---

rentie, quelli comenzono a consultar, vedendo farsi da seno, et hanno expedito il vaivoda Transalpino a ditta impressa, quel si ha oferto dar homeni 8000 dil suo paese. Et de lì si manda le zente qual e sta intimate a prepararsi a li prelati e baroni secondo l'obligation loro, e fatoli comandamento vadino in campo. »

[13] Marino Sanuto, *op. cit*, XXXI, c. 37—38: «Mittit (Soliman) per Vallachiam inferiorem alium quoque exercitum octuaginta milium Mehemet Bego duce in provintiam nostram quam Transilvaniam vocant, cui praefectus eidem Valachiae licet nobis subditus, vi tamen et metu coactus circiter quadraginta mila hominum in auxilium dedisse dicitur. »

[14] *Hurmuzaki*, II—3, pp. 359—361, n° CCLIV; Mahomed bey est qualifié de «vir rei militaris peritissimus».

[15] N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, p. 386, n. 6.

[16] Marino Sanuto, *op. cit.*, XXXI, c. 71; voir *infra*, n. 12.

[17] Sur l'armée de Neagoe Basarab, voir sa lettre de 1520 aux gens de Braşov: «Ainsi, quand besoin sera, que nous nous levions avec toute notre force et notre armée pour le Pays Hongrois, à savoir, nous voulons y prendre part avec 40 000 cavaliers et fantassins. » A l'occasion de la consécration de l'église métropolitaine de Tîrgovişte, Neagoe voulait passer en revue ses troupes; voir *Hurmuzaki-Iorga*, XV, et N. Iorga, *Scrisori domneşti* [Lettres princières], Vălenii de Munte, 1912, pp. 34—36.

[18] *Hurmuzaki*, II—3, p. 362. La lettre est adressée au roi d'Angleterre, Henri VIII: « Qua ut superbissime iactat expugnata, ad Budam ubi nobis Regia est capiendam properabit, instruxit et alium exercitum hominum octuaginta millium, qui Transilvaniam provinciam nostram per Valachiam inferiorem duce Mehemet bego belicosissimo aggrediantur, Valachiae Praefectus habeat in armis omnes copias suas ex quibus ad quadraginta hominum millia metu compulsus Turcarum viribus adiunxit. ».

[19] C'est la façon logique de procéder de N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, p. 387, qui range cette lettre parmi celles du roi hongrois. Voir du même, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, IV, Bucarest, 1937, p. 366.

[20] *Hurmuzaki-Iorga*, XI, p. 844.

pates, d'environ 200 km en ligne droite, pouvait être couverte aisément en deux jours, temps sensiblement égal, ou même plus court, que celui nécessaire à un courrier pour arriver de Nicopolis à Buda.

L'emploi du roumain dans la rédaction de la lettre de Neacşu (alors que la langue usuelle de la correspondance avec Braşov était le slavon ou le latin) [21] souligne la hâte avec laquelle ce Valaque rédigea sa dépêche pour mettre en garde ses amis de Braşov contre l'approche du péril [22]. (*Matei Cazacu*)

Un épisode des guerres de Byzance contre les Slaves et les Avares, au début du VII^e^ siècle. La guerre de Byzance contre les Slaves et les Avares a commencé selon l'opinion fondée de G. Labuda, l'an 595[1].

Quelques années auparavant, Byzance avait achevé avec succès le conflit de longue haleine contre les Perses et il était à même de diriger toutes ses forces contre les Slaves et les Avares qui pillaient continuellement la Péninsule Balkanique.

La situation des Avares à l'époque était assez critique; ils étaient engagés dans une guerre contre les Bavarois et les Francs et peut-être contre les Longobards[2]. Aussi, les Francs envoient-ils immédiatement deux émissaires à Constantinople afin de proposer une alliance contre les Avares[3]. Les luttes entre les Byzantins et les Slaves-Avares se poursuivent avec acharnement durant quelques années, jusqu'à ce que les Byzantins arrivent à pourchasser leurs adversaires sur la rive gauche du Danube.

Au printemps de l'an 600, l'empereur Maurice envoie Comentiolus nommé commandant des troupes de Thrace. Comentiolus avait cependant avéré son incapacité militaire lors de la campagne contre les Perses, lorsque seule l'intervention de Herakleios a pu sauver les Byzantins d'une défaite pénible[4]. De même, Comentiolus a eu des insuccès dans les expéditions contre les Slaves et les Avares. Le deuxième commandant byzantin, Priscus, se trouvait alors en Scythie, afin de prévenir une attaque du chagan contre la ville de Tomis.

Théophylacte Simocatta relate avec profusion de détails le comportement de Comentiolus lorsque les troupes avares s'avancèrent vers les Byzantins, se préparant à surprendre le moment favorable en vue d'une attaque.

La nuit, à la veille du jour que lui-même avait fixé et que les Byzantins devaient aborder les Avares, le général en chef en prévient le chagan alors que ses propres troupes ne recevaient que des ordres confus. Le matin, les Avares sont prêts à affronter la bataille, cependant que les Byzantins, qui croyaient que le général voulait tout simplement passer en revue ses troupes, n'étaient guère équipés pour la bataille. Profitant du fait que les Avares, peu confiants en leurs propres forces, hésitent à attaquer, les Byzantins ont le répit de s'organiser en corps

---

[21] La population saxonne des villes de Moldavie utilisait la langue maternelle pour les besoins de sa correspondance dès le XV^e^ siècle. Le premier document connu écrit en langue allemande en Moldavie, à Baia, date du 9/16 mai 1421. Sur ce processus général, voir Radu Manolescu, *Cultura orăşenească în Moldova în a doua jumătate a secolului al XV-lea* [La culture citadine en Moldavie dans la seconde moitié du XV^e^ siècle], dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare. Culegere de studii sub îngrijirea lui M. Berza* [La culture moldave durant le règne d'Etienne le Grand. Recueil d'études publié par les soins de M. Berza] Bucarest, 1964, p. 64.

[22] Neacşu s'exprime ainsi : «*Item*, que Votre Seigneurie tienne pour elle ces paroles, quelles ne soient pas connues de beaucoup de gens. »

[1] G Labuda, *Chronologie des guerres de Byzance contre les Avares et les Slaves à la fin du VI^e^ siècle*, « Byzantinoslavica », XI (1950), p. 170.

[2] L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avares pendant la seconde moitié du VI^e^ siècle* « Byzantion », IV (1927—1928), p. 167.

[3] Theophylactus Simocatta, éd. de Boor, p. 225.

[4] P. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, vol. I, Paris, 1951, pp. 116—117.

de bataille. C'est toujours Comentiolus qui provoque à nouveau le désordre dans les rangs de l'armée, par des déplacements de troupes d'une aile à l'autre.

Après la bataille, il commande la retraite d'abord de l'aile droite et puis des troupes d'élite. Enfin, sous prétexte d'aller à la chasse, il abandonne l'armée. En route vers Constantinople, il veut faire halte dans la ville Drizipera, où la population, ayant eu vent de son comportement, l'insulte et lui jette des pierres[4a].

Les troupes byzantines restées sans commandant, se retirent en désordre, pourchassées par les Avares qui s'emparent de la ville Drizipera et la détruisent. Dès lors le chemin vers Constantinople est ouvert aux Avares. Leur avancement n'est arrêté que par la peste qui décime les envahisseurs. Dans la Capitale, la panique est si grande que l'empereur se voit obligé de demander la paix au chagan. Les envoyés byzantins lui apportent maints et riches présents, bien que celui-ci sache qu'on veut capter sa bienveillance et il refuse de les accepter, du moins au début des négociations. En fin de compte, on conclut une paix, achetée par les Byzantins moyennant des sommes importantes et les Avares se retirent du côté gauche du Danube.

L'armée de Thrace envoie une délégation à Constantinople porter plainte devant l'empereur contre le commandant qu'elle accuse de trahison. Les relations des délégués produisent des soulèvements populaires dans la ville[5]. Parmi les délégués se trouvait Phocas, le futur usurpateur ; il se fait remarquer par la violence de langage envers la Cour et le Sénat[6].

Comentiolus était l'un des amis intimes de l'empereur, ce qui apparait dans les efforts que Maurice fait pour couvrir les fautes du général. Aussi, Comentiolus fut-il un des premiers partisans de Maurice, tués par Phocas, lorsque l'usurpateur eut occupé Constantinople[7]. C'est ce qui explique aussi le fait qu'aussitôt que Maurice eût annulé le traité de paix et recommencé la guerre contre les Avares, ce fut toujours Comentiolus qui reçut le commandement des troupes aux côtés de Priscus. Il y joua le rôle d'un poltron selon l'expression de Bury (the part of a poltron)[8], se mutilant volontairement, afin de demeurer inactif à Viminacium[9]. L'autre commandant, Priscus, est contraint d'affronter seul les attaques avares et réussit cependant à remporter cinq victoires successives.

En voici les faits.

Leur relation mène indubitablement à la conclusion d'une trahison de la part de Comentiolus, inculpation portée aussi par ses troupes. Théophylacte Simocatta l'accuse seulement de négligence et de lâcheté. D'ailleurs, le chagan, quelque peu avant d'entrer en liaison avec Comentiolus, avait cherché à corrompre aussi Priscus et son armée. A la veille des fêtes de Pâques, il lui avait offert un armistice de cinq jours et des aliments pour l'armée byzantine affamée.

Quand il eut vu qu'il ne pouvait les gagner à sa cause, le chagan chercha à se dédommager pour les aliments envoyés et demanda en échange des épices variées[10].

Non seulement les Slaves, comme l'écrit Jean d'Ephèse, ont appris à faire la guerre mieux que les Romains[11], mais aussi les Avares. A l'assaut de la cité de Drizipera ils employèrent des machines de guerre[12] et réussirent à conquérir avec assez de facilité cette cité après la fuite de Comentiolus et même avant, en 583, Singidunum et Viminacium[13].

[4a] Theophylactus Simocatta, pp. 268—270.
[5] Ibidem, p. 284.
[6] Theophanes, éd. de Boor, p. 280.
[7] Theophylactus Simocatta, p. 309 ; *Chronicon Paschale*, éd. Bonn., p. 694.
[8] J. B. Bury, *A History of the Later Roman Empire from Arcadius to Irene*, London, 1889 vol. II, p. 140.
[9] Theophylactus Simocatta, pp. 285—286.
[10] Ibidem, pp. 267—268.
[11] *Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesos* trad Schonfelder vol. II, p. 255.
[12] Theophylactus Simocatta, p. 228.
[13] *Idem*, p. 46—47.

Les faits ci-dessus prouvent que les Avares avaient appris non seulement à conquérir des villes fortifiées. Ils s'étaient initiés dans les subtilités de la diplomatie byzantine et quand ils se trouvaient dans une situation critique ils savaient corrompre les commandants militaires eux-mêmes.

Il n'est pas exclu que dans l'émeute des troupes byzantines du Danube, de l'an 602, qui aboutit à l'abandon de la défense des frontières et permit aux Avares et aux Slaves d'envahir et de piller en liberté la Péninsule Balkanique, les émissaires avares n'eussent joué, eux aussi, un certain rôle. (*E. Frances*)

DEUXIÈME CONFÉRENCE D'ÉTUDES ALBANOLOGIQUES

(Tirana, les 12—18 janvier 1968)

Le 17 janvier se sont accomplis 500 ans depuis la mort de Georges Kastriote Skanderbeg, le célèbre combattant pour l'indépendance de l'Albanie au XV[e] siècle. La résistance glorieuse du peuple albanais, sous sa vaillante conduite, en face de l'expansion ottomane a exercé une influence profonde sur toute l'évolution ultérieure de l'histoire de l'Albanie et elle est restée comme un symbole toujours vivant de ses aspirations vers la liberté. En même temps, la lutte intrépide, à la tête de laquelle se trouvait Skanderbeg, contribua dans une importante mesure à freiner et à retarder la même expansion vers d'autres pays de l'Europe. C'est pourquoi le légendaire héros albanais est devenu simultanément une figure illustre de l'histoire européenne, voire universelle, sa renommée s'étant répandue dans presque tout le monde.

Le peuple albanais gardant avec une ardente fidélité les traditions de ce moment exaltant de son histoire tourmentée et les liant à son développement dans la voie de l'édification d'une vie nouvelle, socialiste, a fêté avec éclat, comme il se doit, l'accomplissement d'un demi-millénaire de la disparition de son grand fils. Au centre de la ville de Tirana, en présence des dirigeants du Parti du Travail et des membres du Gouvernement de la R. P. d'Albanie, on a inauguré un imposant monument équestre de Skanderbeg. Une médaille commémorative fut frappée à l'effigie du héros. Une exposition fut organisée avec des œuvres d'arts plastiques inspirées de sa prodigieuse carrière. Une réunion solennelle a eu lieu au Théâtre de l'Opéra de Tirana, toujours en présence des autorités mentionnées, où le président du Conseil des ministres, Mehmet Shehu, a évoqué son glorieux souvenir. On a représenté en première un opéra portant son nom et on a donné un concert jubilaire. A Kruja, la capitale inexpugnable de Skanderbeg, a eu lieu un meeting et à cette occasion Enver Hoxha, le premier secrétaire du Comité Central du Parti du Travail d'Albanie, a décerné à la même localité le titre de « ville-héros ». Le 17 janvier, enfin, un pèlerinage fut organisé au lieu de sépulture du héros, découvert durant les récentes fouilles de Lexha, et on a dévoilé une plaque de marbre à la mémoire de la ligue formée dans cette ville, en mars 1444, pour l'union des forces albanaises ayant pourchef Skanderbeg.

Parmi les principales manifestations de cette commémoration compte la deuxième Conférence d'études albanologiques, organisée du 12 au 18 janvier par l'Université d'Etat de Tirana. (La première Conférence avait eu lieu en 1962, à l'occasion du demi-centenaire de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie moderne).

La Conférence a été ouverte par K. Ylli, recteur de l'Université de Tirana, en présence des dirigeants du Parti du Travail et des membres du Gouvernement, au nom desquels un salut fut ensuite adressé aux participants par le ministre de l'Education et de la Culture, T. Deliana.

Le thème central des travaux de la Conférence concernait Skanderbeg et son époque. Mais une place considérable y était assignée aussi à d'autres sujets ayant trait à divers domaines de la recherche historique, historico-juridique, historico-économique, démographique, philologique, d'histoire littéraire, de folklore, d'etnographie, d'art, intéressant l'Albanie des différentes périodes, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. On a présenté et discuté dans les séances plénières et dans celles des deux sections (1. des sciences historiques ; 2. des sciences philologiques) plus de cent vingt communications appartenant à ces domaines variés des études albanologiques ou bien, parfois, aux études sud-est européennes en général.

Dans son ample rapport intitulé : « Georges Kastriote Skanderbeg et son époque », A. Buda, professeur à l'Université de Tirana, a mis en relief quelques problèmes fondamentaux, tels que les conditions socio-économiques de l'Albanie au XV^{e} siècle ; la fonction historique de l'illustre héros qui a saisi la nécessité de l'union des forces morcelées de ce pays dans la grande lutte pour l'indépendance dirigée par lui ; ses efforts sur le plan international de coordonner cette lutte avec celle des autres pays menacés du même péril ; l'examen critique des principales interprétations données à sa figure et à son temps dans l'historiographie (avec des références aussi aux recherches des historiens roumains). Le rapporteur a souligné surtout le rôle décisif des masses populaires dans cette lutte, à laquelle elles étaient intéressées d'une manière vitale ; par conséquent, elles constituaient le soutien le plus important du héros dans ses brillantes victoires, remportées souvent en conflit avec l'attitude versatile d'une partie des seigneurs féodaux albanais, victoires grâce auxquelles l'Albanie est devenue un facteur considérable dans le Sud-Est européen et dans la politique internationale. Enfin, A. Buda a attiré l'attention, entre autres, sur les questions qui restent encore à résoudre, soit dans le domaine de la documentation*, soit dans celui de l'interprétation, pour une meilleure connaissance de cette époque cruciale de l'histoire de l'Albanie et de grande importance pour l'histoire générale.

Un nombre impressionnant de communications se sont donné ensuite la tâche d'approfondir ce thème central, brossé par le rapport mentionné. Dans ce qui suit nous essayerons de les grouper, autant qu'il est possible, d'après leur contenu :

C'est ainsi qu'on a précisé les limites ethnico-géographiques de l'Albanie au XV^{e} siècle (K. Frasheri) et analysé certaines données quant aux possessions originaires de la famille des Kastriote (D. Kurti).

On a fait des considérations sur le rôle de la personnalité de Skanderbeg et sur celui des masses populaires dans l'histoire de l'Albanie (Z. Mirdita).

Sur la base des sources documentaires turques, on a mis en lumière le rôle de la paysannerie albanaise en tant que « principale force motrice dans la lutte pour la liberté durant les années 30 du XV^{e} siècle » (S. Pulaha) et on a fait ressortir les graves dévastations souffertes par les villages de certaines régions de l'Albanie à la suite des invasions ottomanes à l'époque de Skanderbeg (H. Inalcik — Turquie).

K. Bozhori a insisté sur les dates fournies par les historiens byzantins en ce qui concerne les luttes turco-albanaises (il est d'ailleurs l'auteur d'un récent recueil à ce sujet), tandis que T. Kacorri et K. Treimer (celui-ci d'Autriche) se sont occupés de l'écho des mêmes guerres dans certaines mentions tardives sur quelques vieux livres ecclésiastiques slavons.

On a parlé, d'après des renseignements inédits, de « la façade maritime de la principauté des Kastriote » et des relations commerciales entretenues à travers cette façade, de la fin du XIV^{e} siècle à la mort de Skanderbeg (A. Ducellier — France). Dans la même suite d'idées, B. Hrabak (R. S. Tchécoslovaque) a traité de « l'exportation des céréales de l'Albanie au XIV^{e}

* En vue de la commémoration de Skanderbeg, l'Institut d'Histoire et de Linguistique de Tirana a pris l'initiative de publier une collection de documents concernant l'histoire de l'Albanie au XV^{e} siècle, en plusieurs volumes, dont un pour la période 1479—99. Il s'agit aussi d'une « Bibliographie de Skanderbeg », occasionnée par cette commémoration (voir plus loin).

siècle », qui fournit au héros albanais « d'importants moyens pécuniaires pour la lutte contre les Turcs ». D'autre part, dans la communication : « Quelques problèmes de la métrologie turco-ottomane », J. Kabrda (R. S. Tchécoslovaque) a relevé, avec des exemples éloquents à l'appui, les sérieuses difficultés que provoquent, pour l'étude de l'histoire économique et sociale des peuples du Sud-Est européen pendant la domination ottomane, la grande diversité des unités de poids et de mesure citées par les sources turques et il suggère qu'on entreprenne à cet égard des recherches systématiques, simultanées et en étroite coopération dans les pays intéressés.

Plusieurs communications ont été consacrées aux forteresses du système défensif de Skanderbeg : « Stelush — la forteresse de Varosh [= faubourg] de Mati » (S. Anamali) ; « La forteresse de Skanderbeg au cap de Rodon » (P. Thomo) ; « Le château fort de Petrela » (D. Komata) ; « Le rôle des forteresses de Sébaste et de Daule dans la guerre de Sk. contre les envahisseurs ottomans » (L. Bajo). Les résultats des fouilles de Lexha, où, comme nous le disions, on a découvert le lieu de sépulture du héros, ont fait l'objet de la communication de F. Prendi, qui avait dirigé ces fouilles.

Une communication s'est occupée de l'art militaire de Skanderbeg (S. Isaku), une autre de « l'usage des armes à feu par l'armée de Sk. » (R. Drishti).

On a mis en évidence la participation des Albanais de l'Est et du Nord-Est, surtout de la région de Kosovo, aux guerres antiottomanes, à la fin du XIV^{e} et au cours du XV^{e} siècle (T. Murzaku) ; la défense héroïque de la ville de Shkodra en 1474 et 1478 (G. Shpuza) ; les luttes pour l'indépendance des Albanais de la région de Himara, dans le sud du pays, à la fin du XV^{e} et aux premières décenies du XVI^{e} siècle (A. Rapo) ; les soulèvements des Albanais du Péloponèse au XV^{e} siècle (T. Dilo) ; la tradition de Skanderbeg dans les mouvements de libération du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle (I. Zamputi).

Les rapports entre Skanderbeg et Georges Arianite, son beau-père, l'un des seigneurs féodaux albanais les plus puissants, durant les années 1449—50, ont été examinés par D. S. Shuteriqi.

Quelques communications ont étudié les relations extérieures de l'Albanie au XV^{e} siècle. On a parlé ainsi des rapports bulgaro-albanais vers 1435 (S. Dimitrov — R. P. de Bulgarie), de la politique de Venise (F. Thiriet — France, et K. Biçoku) et de l'attitude de la Papauté à l'égard de Skanderbeg (S. Naçi), enfin de ses relations avec Iancou de Hunedoara, autrement Jean Hunyadi (F. Pall — République Socialiste de Roumanie)**.

Le droit coutumier albanais, avec ses caractéristiques essentielles, a fait également l'objet d'un nombre de communications, dont nous signalons celles qui ont rapport à l'époque du héros : « Le coutumier de Skanderbeg » (Rr. Zojzi) ; « L'ancienneté des institutions juridiques albanaises à la lumière des coutumiers de Skanderbeg et de Leka Dukagjini » (V. Meksi) ; « Le formalisme et la *besa* [= parole donnée] ... dans le coutumier de L. D. » (S. Pupovci).

Toute une série de communications ont suivi l'écho mobilisateur de la tradition de Skanderbeg, reflété dans la poésie et les légendes populaires, anciennes et modernes, de l'Albanie et des colonies albanaises établies en Italie à la suite de l'occupation ottomane. Nous en citons : « Problèmes de l'épique populaire historique concernant la figure de Skanderbeg » (A. Fico) ; « Récits populaires sur la période de Sk. » (Q. Haxhihasani) ; « L'écho de la figure de G. K. Sk. dans les chants populaires de la lutte de libération nationale et de la période de l'édification socialiste du pays » (A. Mustaqi) ; « La figure de G. K. Sk. dans la lutte de libération nationale » (V. Boshnjaku) ; « Sk. dans notre littérature du réalisme socialiste » (L. Kokona) ; « L'époque et la figure de Sk. chez quelques-uns des poètes albanais d'Italie » (M. Xhaxhiu) ; « La figure de Sk. dans la création de Girolamo de Rada » (K. Kodra).

** Le texte intégral de cette communication a paru dans la présente Revue, année 1968, n° 1.

Il convient d'ajouter encore en ce qui concerne la littérature et la presse albanaises de la seconde moitié du XIX^e et du début du XX^e siècles : « Sk. dans la littérature de la Renaissance nationale » (K. Brahimi) ; « Sk. et son époque dans la presse de notre Renaissance nationale » (Z. Reso).

Deux communications ont été dédiées à la fameuse biographie latine du héros, œuvre de l'humaniste Marinus Barletius au début du XVI^e siècle. L'une, portant le titre : « La figure de Skanderbeg, symbole de son peuple », a tâché de démontrer que cette figure — regardée à travers le prisme de ladite biographie — est une expression « concentrée et idéalisée de la figure du peuple albanais lui-même » (S. Prifti, le traducteur d'ailleurs de cette œuvre en albanais). L'autre, intitulée : « Les idées didactiques dans l'histoire de Skanderbeg de M. Barletius », a cherché d'y découvrir les données d'ordre pédagogique (B. Dedja)

La conférence a accordé une attention particulière à la figure du héros, telle qu'elle s'est reflétée au cours des siècles dans la prose et dans la littérature de caractère philosophique et artistique, publiée en plus de vingt langues, en dehors des frontières de l'Albanie, dont s'est occupé A. Kostallari, directeur de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana, dans sa communication ayant pour titre : « La figure de Skanderbeg dans la littérature mondiale ». Cette littérature étrangère — à côté de la littérature albanaise et, en général, de la littérature historique — tient une place importante dans la « Bibliographie de Skanderbeg », vaste ouvrage élaboré par les soins de la Bibliothèque Nationale de Tirana, qui devra comprendre trois volumes (dont le premier est déjà sous presse), d'après les précisions apportées par J. Kastrati : « Problèmes de la bibliographie rétrospective de Skanderbeg ».

D'autres communications se sont attachées, selon les pays, à l'intérêt passionné éveillé par la figure du héros dans les littératures : italienne (H. Lacaj), française (N. Bulka), anglo-saxonne (S. Luarasi), allemande (I. Irmscher — R. D. Allemande), hongroise du XVI^e siècle (Gy. Dániel — R. P. de Hongrie), bulgare du XIX^e siècle (V. Georgiev — R. P. de Bulgarie), roumaine du XVIII^e au XX^e siècle (N. Ciachir — G. Maksutovici — D. Polena — République Socialiste de Roumanie).

La figure de Skanderbeg a inspiré aussi de nombreuses créations d'arts plastiques, ce qu'ont fait ressortir les communications : « La représentation de Sk. dans nos beaux-arts » (D. Dhamo) ; « La figure de Sk. dans les beaux-arts européens » (O. Paskali, auteur également d'un remarquable buste du héros et l'un des auteurs de la récente statue équestre de Tirana***).

Mais, malgré ces préoccupations si riches et si variées autour du thème principal, on a pu aussi entendre à la Conférence toute une série de communications ayant trait, comme nous le disions, à d'autres domaines. Par défaut d'espace, il nous est impossible de les enregistrer toutes.

Quelques-unes faisaient connaître les nouveaux résultats des recherches sur les Illyriens, ancêtres des Albanais. Par ex. : « Résultats des fouilles archéologiques en Chaonie » (D. Budina) ; « La place et le rôle des Parthins dans l'Illyrie méridionale » (N. Ceka) ; « A propos des noms illyriens à Dyrrachium et dans d'autres centres de notre pays » sur la base d'inscriptions inédites (Va. Toçi). D'autres communications ont porté sur les vestiges illyriens (M. Korkuti, S. Islami, S. Aliu). De même, la Conférence fut informée sur un monument que les fouilles n'ont pas encore complètement dégagé et qui fait partie des ruines de la célèbre colonie hellénique d'Apollonie : il s'agit de « la fontaine d'Apollonie » (H. Ceka).

La communication : « Le nom d'Albeigne — Albanie et son extension au XI^e et au début du XII^e siècle », en prenant appui sur les mentions de la Chanson de Roland, apporta une contribution au problème de l'ethnogenèse albanaise (K. Luka).

*** On a publié d'ailleurs un bel album commémoratif *1468—1968 Gjergj Kastrioti Skenderben*, avec des reproductions d'œuvres d'art, des fac-similés d'ouvrages, etc., concernant le héros et son époque.

Pour ce qui est des communications se rapportant aux siècles qui ont suivi l'époque de Skanderbeg, nous citons : « L'opinion publique sur les guerres antiottomanes dans la 1[re] moitié du XVI[e] siècle (C. Gollner — République Socialiste de Roumanie) ; « La lutte contre le féodalisme dans la poésie populaire albanaise » (M. Krasniqi) ; « Les mouvements de la population de Zadrima [région de l'Albanie du Nord] du XVI[e] au XX[e] siècle » (N. Vadahej) ; «Le développement du système des tchifliks en territoire albanais à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle » (L. Mile) ; « La Renaissance albanaise — une nouvelle étape de la lutte du peuple albanais pour la liberté et l'indépendance » (S. Pollo) ; « La lutte des milieux démocratiques albanais contre les concessions impérialistes du pétrole durant les années 1920—24 » (Ven. Toçi) ; « La victoire du 29 novembre 1944 — couronnement de toutes les luttes du peuple albanais pour la liberté, l'indépendance et le progrès » (N. Plasari).

Parmi les problèmes d'ethnographie et de folklore figurant sur l'agenda de la conférence nous relevons : « La *xhublete* (cotte) albanaise — témoignage de l'ancienneté du peuple albanais » (B. Jubani) ; « Parures métalliques contemporaines provenant de la civilisation albanaise du haut Moyen Age » (H. Spahiu) ; « L'évolution de l'habitation urbaine albanaise au cours du Moyen Age » (G. Strazimiri) ; « La tour krutane » [type d'habitation fortifiée de Kruja] (K. Zheku) ; « Eléments communs dans le domaine des danses populaires en tant qu'expression de l'unité nationale » (N. Agolli) ; « De quelques aspects de l'évolution du style mélodique dans notre nouveau folklore » (B. Kruta)

A la lutte patriotique de la femme albanaise ont été consacrées les communications : « Les traditions patriotiques de la femme albanaise dans la lutte pour la liberté à partir du XV[e] siècle » (A. Gjergji) ; « La figure de la femme dans les chants populaires de la lutte de libération nationale » (K. Harito)

Du domaine de la langue et de la littérature il convient d'enregistrer encore : « Moyens et sources de l'albanais du XV[e] siècle » (M. Domi) ; « Sur quelques groupes stables dans le Missel de Gjon Buzuku et leur comparaison avec l'albanais contemporain » (J. Thomaj) ; « Les dérivés dans le *Dictionarium latino-epiroticum* de Frang Bardhi » (P Geci) ; « L'article postpositif en albanais et les questions connexes » (V. Pisani — Italie) ; « Les colonies albanaises en Italie et leurs parlers » (E. Çabej) ; « Un poème inédit de Nicolas Cheta » (G. Schirò — Italie) ; « Les influences de la langue et de la littérature turques sur la langue et la littérature albanaises » (N. Alpan-Turquie) ; « Sur les éléments autochtones du roumain » (A. Rosetti — République Socialiste de Roumanie).

Des problèmes d'onomastique (auxquels s'était référé d'ailleurs, on l'a vu, aussi Va. Toçi et de toponymie ont formé le sujet des communications . « Notre toponymie et certaines questions de l'histoire de notre peuple » (O. Myderrizi) ; « L'origine et le développement du toponyme Dukagjini » (K. Ulqini) ; « Observations sur quelques toponymes et anthroponymes du Catasto Veneto di Scutari de 1416—17 » (T. Osmani), etc.

On a attiré également l'attention sur l'importance des inscriptions turco-arabes des XV[e]—XIX[e] siècles, qui ont été trouvées en Albanie, pour l'histoire de ce pays (V. Buharaja).

Les études d'albanologie — comme il résulte, nous l'espérons, aussi de cette présentation sommaire des travaux de la Conférence — prennent un essor de plus en plus grand. Les spécialistes, en nombre croissant, qui s'adonnent à ces études dans la R.P. d'Albanie, de même que leurs collègues des autres pays, élargissent sans cesse la sphère de leurs préoccupations pour enrichir le patrimoine de la science d'éléments inédits. Cette Conférence, admirablement organisée, s'est déroulée dans les meilleures conditions, dans un esprit de collaboration fructueuse entre les savants albanais et leurs confrères étrangers, réunis sous le signe de l'évocation de la prestigieuse figure de Skanderbeg, qui par l'action de sa puissante personnalité et par les dimensions de sa carrière héroïque appartient aussi bien à l'histoire de l'Albanie qu'à celle de l'Europe tout entière.

Francisc Pall

AGATHIAE MYRINAEI *Historiarum libri quinque* recensuit Rudolfus Keydell. W. de Gruyter, Berlin, 1967, XL, 232 p. (Corpus fontium historiae Byzantinae consilio Societatis internationalis studiis Byzantinis provehendis destinatae editum. Series Berolinensis, 2).

L'Association internationale des études byzantines s'est proposé de publier un nouveau *Corpus* des sources narratives byzantines d'après un système unitaire et en conformité avec les principes suivants : 1. Seront édités les œuvres des historiens et des chroniqueurs byzantins, y compris les chroniques anonymes, puis les textes biographiques, les mémoires, les œuvres rhétoriques et épistolographiques d'intérêt historique ; 2. Chaque texte sera établi en tenant compte de tous les manuscrits connus, et sera édité avec apparat critique en latin, selon les règles fixées par l'Union Académique Internationale ; 3. Chaque édition sera accompagnée d'une traduction (allemande, anglaise, française ou italienne), avec de brèves notes historiques et philologiques ; 4. Chaque volume sera précédé d'une introduction rédigée dans la même langue que la traduction ; elle décrira la situation des manuscrits, fournira une liste des sigles utilisés dans l'apparat critique et consacrera une notice succincte à l'auteur ; 5. A la fin de chaque volume figureront des index détaillés des noms propres, des termes techniques et des mots présentant un intérêt à part ; 6. Chaque volume sera soumis, avant sa parution, à l'examen d'une commission de spécialistes ou d'un délégué de celle-ci (cf. « Bulletin d'information et de coordination de l'Association internationale des études byzantines », III, 1966, pp. 20—21)

C'est avec un vif plaisir que nous saluons ici la publication d'un important volume de ce *Corpus*, paru dans la *Series Berolinensis* et consacré à l'historien Agathias. L'édition a été préparée par Rudolf Keydell, professeur honoraire à l'Université libre de Berlin. Malheureusement la série berlinoise du Corpus a négligé de donner une traduction de ce texte dans une langue moderne.

L'ouvrage d'Agathias, imité d'après Thucydide, décrit en cinq livres les événements des années 552—559. Parmi les éditions qui ont été publiées jusqu'ici — celles de B. Vulcanius (1594, 1660 et 1729), de B. G. Niebuhr (1828 et 1860) et de L. Dindorf (1871) —, seule celle de B. G. Niebuhr a été le résultat d'une recherche faite sur un nombre assez important de manuscrits mais elle ne correspondait plus aux exigences scientifiques contemporaines. Le nouvel éditeur a utilisé tous les manuscrits, les extraits ou les citations de l'histoire d'Agathias et, au terme d'une analyse attentive a dressé le stemma de la tradition manuscrite, qui lui a permis de retenir huit sources importantes pour l'établissement du texte, sources notées des sigles M, W, A, L, G, V, P, R. Aucun de ces codices ne se rapproche trop de l'archétype, mais on peut distinguer à l'intérieur des manuscrits approximativement quatre groupes, à savoir M WAL G et VPR. Le choix des variantes s'effectue donc uniquement en vertu de critères formels et demeure à l'appréciation de l'éditeur : « Die Auswahl der in den Text aufzunehmenden Varianten ist daher zumeist frei und wird häufig nur durch den Sprachgebrauch bestimmt » (p. XXXV). L'éditeur a préféré utiliser un apparat critique positif et a organisé comme suit le bas de

pages de son ouvrage : 1. de brèves notices historiques nécessaires à l'intelligence du texte ; 2. une vue d'ensemble des manuscrits et des attestations ; 3. l'appaiat critique. L'idée de l'éditeur de disposer « sur trois étages » bien distincts toutes ces contributions est excellente.

Nous nous permettrons de discuter certains détails du texte grec. Une question délicate est toujours le choix des variantes les plus adéquates pour les noms propres. Ordinairement ces variantes sont nombreuses, sans être concluantes. La place de l'accent du nom en pourrait procurer un critérium. On sait que jusqu'au IV^{e} siècle de notre ère approximativement la position de l'accent en grec et en latin dépendait de la quantité des voyelles. Après, la quantité n'a plus constitué un moyen de distinction phonologique et l'accent s'est délivré de cette contrainte. Les mots latins *gemellus* et *macellum*, reçus en grec à une époque plus ancienne, étaient accentués γέμελλος et μάκελλος, alors que *fossatum* et *mandatum*, qui étaient entrés plus tard dans la langue, conservaient l'accent qu'ils avaient en latin (φοσσάτον, μανδάτον). Comment écrivait au VI^{e} siècle un atticiste comme Agathias le nom de la ville romaine *Caesena*? Pour la forme de l'accusatif les manuscrits offrent les variantes Κισσίναν, Κισσήνην, Κισσήναν, Κησσίναν, *Cassiam* ; L. Dindorf propose la leçon Καίσηναν et R. Keydell opte pour la variante Κισσίναν. Agathias écrivait et accentuait probablement Καισήναν (prononcer *Kesinan*), Κάππουαν (non Καππύην) et Ῥαβένναν (non Ῥάβενναν). Il est préférable de suivre les manuscrits et d'écrire Φαβέντειαν et Φλωρέντειαν plutôt que d'introduire dans les textes les conjectures de L. Dindorf, Φαβεντίαν et Φλωρεντίαν, puisqu'il existe dans les textes byzantins contemporains d'autres noms semblables (d'après l'analogie des mots ἀπάθειαν, ἀφέλεια, ἐμφάνεια), par exemple Μήδεια et Μεσήμβρεια (cf. St. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Gottingen, 1913, p. 70 et 262).

Des variantes du type γίγνονται — γίνονται, γιγνώσκειν — γινώσκειν, les premières étaient savantes et les autres populaires. Pour établir le texte d'un écrivain affichant des tendances atticistes comme Agathias, il faut choisir les variantes savantes, alors que pour un texte « popularisant », comme par exemple le *Stratégicon* de Maurice, il est préférable de se prononcer en faveur des variantes populaires. Les manuscrits sont loin de présenter à ce point de vue une parfaite unité. Aussi le choix demeure-t-il à la latitude de l'éditeur. La présente édition a retenu les variantes γίγνονται (7, 2), γιγνομένους (46, 6), γιγνώσκειν (10, 12). Il en a été de même du choix entre ἐς et εἰς Ordinairement on a préféré la variante ἐς, mais là où elle n'apparaît dans aucun manuscrit, l'éditeur a admis la variante εἰς, par exemple : εἰς Κισσίνην (36, 22), εἰς τὸ μέλλειν (94, 2). De même, il s'est arrêté habituellement aux variantes en ξ dans des exemples comme ξύν (20, 3), ἀξύμφορον (19, 3), ξυνθήκας, mais il a laissé aussi dans son texte des variantes en σ comme συγγνωστέον (195, 22), συλλαμβανούσης (85, 28), συλλόγους (86, 14), συμφοραῖς (160, 16), σύν (93, 27 ; 98, 15), συνεργεῖν (102, 1), συνήλασε (102, 8), συρράξαι (106, 30), συστρατεύεσθαι (135, 5). Même chose pour les variantes attiques en ττ par rapport aux formes populaires en σσ. L'éditeur s'est le plus souvent prononcé pour les variantes attiques, mais a également admis des variantes en — σσ, là où les manuscrits ne renfermaient que des formes de ce genre, par exemple : ἔλαττον (129, 18) — ἔλασσον, (66, 32), ἡττεμένῳ (153,15) — ἡσσήθη (152, 7), πραττομένων (124, 7), πρασσομένων (120, 15), τέτταρας (159, 24) — τεσσαράκοντα (159, 29). Il a donc adopté dès le début le principe de n'admettre dans le texte que ce qui existe dans la tradition manuscrite et a renoncé à niveler le texte à tout prix. La situation en fait était passablement complexe : au VI^{e} siècle, chez certains écrivains il existait la tendance à uniformiser la langue et l'orthographe selon les modèles « attiques », mais les modèles vivants appartenant au langage contemporain influençaient leur activité et pénétraient dans la littérature. Le mélange d'ancien et de nouveau, du traditionnel et du contemporain se produisit sans interruption à travers tout le Moyen Age byzantin. La présente édition reflète certains aspects de la réalité byzantine.

On rencontre en grec classique des composés en -άρχος, comme μέραρχος, στρατίαρχος, ταξίαρχος. Dans la langue de la basse époque et surtout sous la plume des écrivains à tendance populaire apparaissent ordinairement les formes en -άρχης, c'est-à-dire μεράρχης, στρατιάρχης, ταξιάρχης (v. Psaltes, *o. c.*, p. 354). On peut se douter que la dernière catégorie n'était pas goûtée d'un atticiste comme Agathias. Aussi considérons-nous justifié le choix des variantes ταξίαρχος (85, 17), ταξιάρχοις (21, 5 ; 23, 17 ; 67, 22) et ταξιάρχους (34, 27), au lieu de ταξιάρχης, ταξιάρχαις, ταξιάρχας. Pour choisir la leçon καί με ἤρεσκε τὰ ἡδύσματα (4, 21, d'autres manuscrits μοι) l'éditeur a disposé de l'appui du parallélisme ἤρεσκε δὲ ταῦτα καὶ Οὐλίγαγγον (90, 21), où tous les manuscrits sont d'accord. Il lui fut plus difficile de se prononcer pour choisir entre les formes κινδυνεύσοιεν (19, 6), ὑφέξοιεν (24, 23), χωρήσοιεν (47, 23) et κινδυνεύσειεν, ὑφέξειεν, χωρήσειεν. Ailleurs il a préféré la forme δόξειεν (84, 4), à δόξοιεν. Quelle aura été la raison de son choix? De même, je n'arrive pas à me rendre bien compte du motif pour lequel l'éditeur a dû proposer la leçon ἐξιππεύσας (48, 6), lorsqu'il pouvait se contenter de la variante ἐξιππασάμενος de la tradition manuscrite. On trouve dans l'index (p. 200) la forme Κουάδρατος, reconstituée sur le datif utilisé dans le texte Κουαδράτῳ ἕπεσθαι (17, 13). Dans les inscriptions l'accent repose sur la pénultième : Κοδρᾶτος, CIL II 2052, III 4274, 6715, IG XIV, 1030. Cette accentuation était usuelle aussi au VI[e] siècle.

La présente édition a soigneusement utilisé tous les manuscrits existants. De même on a consulté les sources supplémentaires et l'on a ajouté les notes indispensables à l'intelligence du texte. L'apparat critique indique les variantes avec précision. Leur choix a été effectué avec compétence, conformément à des critères précis et d'une manière conséquente. L'index renferme aussi bien les noms de personnes que les notions fondamentales de nature historique et philologique. Abstraction faite d'un défaut regrettable (le seul !) — l'absence d'une traduction dans une langue moderne — ce volume correspond aux principes fondamentaux énoncés en vue de l'élaboration d'un *Corpus* des sources byzantines. Il représentera sans nul doute un stimulant et un guide pour les futurs éditeurs de textes.

H. Mihăescu

I. K. HASIOTI, Μακάριος Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί (Μελισσουργοί) (16ος—1705ος αἰ)] [Makarios, Theodoros et Nikiphoros les Mélissènes (Mélissourgues), XVI[e]—XVII[e] siècle], Thessaloniki, 1966, 260 p. + 7 pl. hors-texte (Eteria Makedonikon Spoudon Idryma Meleton Hersonisou tou Emou).

La première partie de l'ouvrage traite de la vie et de l'activité de Makarios et de son frère Theodoros Melissinos. Makarios est le bien connu métropolite de Monémbasie, l'auteur du Pseudo-Sphrantzes (*Cronicon majus*) ; Theodoros, son frère et collaborateur, a développé une activité politique et diplomatique remarquable en faveur du mouvement anti-ottoman des Grecs du Péloponèse (1571—1572). Contraints à émigrer en Italie à la suite de l'échec de ce mouvement dont ils avaient tenté d'assurer la réussite en entretenant des rapports très serrés avec les chefs de la Sainte Ligue (tels Don Juan d'Austria et Marcantonio Colonna), ils font des démarches infatigables auprès des cours princières de l'Europe afin d'en obtenir la protection. On les trouve à Venise, à Rome, en Espagne, enfin à Naples où ils vont mourir à une date que l'auteur établit en s'appuyant sur des documents inédits. Leur activité dans la communauté grecque de cette ville a été assez importante. Les deux frères se sont rapprochés de l'Eglise catholique, Makarios essayant même d'obtenir un évêché, celui d'Avellino.

La seconde partie de l'ouvrage est dédiée à Nikiphoros Melissinos-Komninos, le fils de Theodoros. Il a fait ses études au Collège St.-Athanase de Rome et après avoir joué un rôle

de premier ordre dans la vie intellectuelle et religieuse de la communauté grecque de Naples, nous le trouvons en Grèce et à Constantinople, où il prend part, à côté des catholiques, aux disputes provoquées par l'arrivée des missions jésuites. Il jouit de la protection du patriarche Timothée II qui le fit nommer métropolite de Paronaxie. Mais il doit quitter son siège à la suite des intrigues de son prédécesseur et aussi, semble-t-il, de multiples dettes qu'il ne pouvait pas acquitter. Après des pérégrinations en Italie, en France et en Espagne il devint professeur au Collège St.-Athanase de Rome et enfin évêque catholique à Crotone. Nikiphoros a écrit des vers, des épîtres rhétoriques, des homélies, une grammaire de l'hébreu (restée inachevée), etc. Sa fin le trouve à Crotone.

L'auteur donne une interprétation plus critique et plus soignée que celle de ses devanciers (y compris le grand historien Sp. Lambros) de deux codices (*II C 35* et *II C 36*) se trouvant à la Bibliothèque Nationale de Naples. Il s'agit des documents personnels des trois Mélissènes. A ces codices s'ajoutent des documents inédits, certains même inconnus jusqu'à présent, se trouvant dans des bibliothèques et archives d'Italie, d'Espagne, de Grèce, d'Angleterre et d'Allemagne. Il reste encore à fouiller dans les archives de la communauté grecque de Naples et dans celles de l'archevêché qui n'ont pas été accessibles à l'auteur. Celui-ci publie dans les annexes du livre certains de ces documents et vingt-deux épigrammes, également inédites, de Nikiphoros Melissinos.

Nous devons à cet ouvrage des mises au point et des renseignements nouveaux sur la famille des Mélissènes, sur ses origines, son histoire et même sur son nom (l'auteur prouvant que le vrai nom est celui de *Melissourgos*). Les événements de l'histoire grecque post-byzantine auxquels les trois Mélissènes ont pris part seront eux aussi mieux connus grâce à ce livre. Il s'agit de la révolte de Péloponèse, des disputes religieuses de l'époque, de la vie des Grecs de Naples, de la politique en Orient de l'Europe occidentale.

La synthèse biographique que l'auteur nous offre est riche et systématique, constituant elle-même une contribution scientifique remarquable. Elle ne s'éloigne jamais du document étudié. Nous gardons toutefois le regret de n'avoir pas trouvé dans les annexes un nombre plus grand et plus varié de pages de l'œuvre littéraire et philologique de Nikiphoros Mélissinos et cela d'autant plus que l'auteur nous en donne une description détaillée et un catalogue des manuscrits dans le chapitre 5 de son livre.

Les pages finales sont consacrées à l'immixtion mélissénienne dans l'œuvre de Sphrantzes dont le professeur V. Grecu de Bucarest vient de donner l'édition critique (Editura Academiei, Bucarest, 1966).

Parmi les planches hors-texte on trouve une carte sur laquelle sont tracés les itinéraires des Mélissènes en Europe. La riche bibliographie prouve encore une fois l'érudition de l'auteur. Il y a deux indices, l'un grec, l'autre concernant les noms étrangers, en caractères latins.

L'ouvrage, qui est une thèse, a été élaboré sous la direction scientifique du professeur M. . Manousakas. Il fait honneur en même temps à l'auteur et à ses maîtres.

N. Şerban Tanaşoca

CONSTANTIN C. GIURESCU, *Istoria Bucureştilor din cele mai vechi timpuri pînă în zilele noastre* [Histoire de Bucarest des temps les plus anciens jusqu'à nos jours], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1966, 466 pp. + ill. +8 pl.+5 cartes.

L'histoire de la ville de Bucarest a commencé de nouveau à susciter l'intérêt des chercheurs, surtout depuis 1959, lors des festivités dédiées à ses 500 ans d'existence attestée par les textes. Ainsi jusqu 'à présent, toute une série d'ouvrages plus ou moins étendus ont été consacrés

au passé de la capitale roumaine, à ses institutions, à sa culture, à ses monuments architecturaux sans arriver, à peu d'exceptions près, jusqu'à l'actualité. Le nouvel ouvrage du professeur Constantin C Giurescu réussit cependant à nous présenter une ample histoire de la ville de Bucarest, depuis les premiers établissements humains surgis sur son territoire actuel et jusqu'à nos jours Dans la seconde partie de son travail, le professeur Giurescu s'occupe d'une manière détaillée — dans de petits chapitres à caractère monographique — de l'étendue et de la population de la ville, des citadins et des artisans, des auberges, des vignobles, des rues et des faubourgs, des jardins et des parcs de la ville, etc.

Dans son introduction bibliographique (pp. 7 14), l'auteur enregistre les publications consacrées jusqu'à présent à la ville de Bucarest, depuis les simples évocations et articles occasionnels, jusqu'aux études plus fouillées et aux ouvrages de synthèse. Il passe ensuite à l'analyse du cadre géographique de Bucarest (pp. 15 24), dont l'influence sur les destins de la ville fut incontestable. L'exposé proprement dit de l'histoire de Bucarest est précédé — ainsi que nous l'avons mentionné — par l'examen des établissements dispersés depuis la haute Antiquité sur le territoire qui deviendra plus tard celui du bourg médiéval. Le passé tumultueux de la capitale roumaine est reconstitué d'une manière scrupuleuse au cours de 16 chapitres. Nous n'avons pas l'intention de trop insister sur cette première partie de l'ouvrage qui développe un sujet traité assez amplement dans des travaux antérieurs ; l'auteur suit en général la ligne d'exposition chronologique habituelle et accepte la périodisation suivie par la majorité des chercheurs du passé de Bucarest. En échange, nous tâcherons de souligner les contributions originales et les nouveaux points de vue du livre dont nous faisons le compte-rendu. Sans doute, un problème d'une importance capitale est celui des origines de la ville. La conclusion logique qui se détache de l'analyse minutieuse de l'auteur est que Bucarest doit sa lointaine origine « à un fondateur du nom de Bucur, possesseur de l'endroit situé sur les rives de la Dîmboviţa, là où fut fondé au commencement le village de Bucarest » (p. 44). Les fouilles archéologiques effectuées ces dernières années, l'analyse attentive des sources et une logique serrée dans la reconstitution de la vérité historique viennent confirmer l'opinion judicieuse de l'auteur D'ailleurs, en ce qui concerne l'ancienneté de la légende du berger Bucur, le fondateur mythique de la ville et de l'église qui porte son nom, considérée jusque récemment comme une création érudite du XIX^{e} siècle, des recherches effectuées dernièrement viennent jeter une lumière nouvelle. Selon l'intuition juste de C. C. Giurescu, la tradition concernant Bucur circulait au sein du peuple avant le XIX^{e} siècle. La découverte récente par le chercheur bulgare K. Telbizov d'une relation inédite due au missionnaire franciscain Blasius Kleiner prouve que la légende était déjà répandue à Bucarest avant 1764, date à laquelle elle se trouve enregistrée dans l'ample rapport présenté par cet ecclésiastique aux autorités de Rome. Kleiner affirme formellement que la ville a été fondée quelques centaines d'années auparavant par un pâtre du nom de Bucur qui y érigea aussi une église ; il est cependant vrai qu'il n'identifie pas cette église avec la chapelle de S. Athanase, qui se trouvait à côté du monastère de Radu-Vodă La localisation de l'église de Bucur constitue donc encore un problème qui n'a pas reçu de solution. Mais l'ancienneté de cette légende du fondateur de la ville et de l'église qui porte son nom, circulant comme une tradition populaire au XVIII^{e} siècle, ne peut plus être mise en doute.

Par contre, l'opinion de C. C. Giurescu nous semble plus hasardée lorsqu'il déclare que Bucarest avait passé du stade d'un simple village à celui d'un établissement développé au XIII^{e} siècle déjà et qu'ensuite, grâce à son importance économique et stratégique, il ne manqua pas d'attirer l'attention des princes régnants qui transférèrent parfois leur résidence sur les rives de la Dimboviţa à partir même du XIV^{e} siècle. Si les récentes fouilles archéologiques effectuées sur une vaste zone en différents points de la ville et surtout dans le secteur de la « Curtea Veche », supposée avoir été le berceau de la capitale, ont prouvé l'existence de certains habitats isolés de type rural aux X^{e} et XI^{e} siècles, en échange — excepté les quelques mon-

naies trouvées en différents points isolés — aucune découverte importante des XIII^e—XIV^e siècles, pas même de la première moitié du XV^e siècle, n'a été enregistrée nulle part !

L'auteur essaye de nous convaincre qu'un habitat à demi urbain d'une certaine importance a existé au XIV^e siècle, ce qui est impossible à concevoir, vu qu'il n'a laissé la moindre trace matérielle. La supposition que Bucarest ait existé seulement en tant que village au XIV^e siècle et que son importance se soit accrue au fur et à mesure pendant le siècle suivant de manière à déterminer le prince Vlad l'Empaleur (1456—1462) à y établir sa résidence (plus ou moins stable) nous semble donc beaucoup plus logique et plus prudente.

L'auteur décrit ensuite la ville de Bucarest après sa transformation en résidence princière par Radu le Bel (1462—1474) et par ses successeurs, il nous présente l'existence tourmentée de cette ville au cours des XVI^e et XVII^e siècles remplis de guerres incessantes, de dévastations, épidémies et émeutes, nous introduit dans la période de transformations des Phanariotes et insiste sur les profonds changements survenus au seuil de l'époque moderne (pp. 50—131). A partir de cette époque, l'histoire de Bucarest commence à se confondre avec l'histoire même du pays, car lors des grands événements, comme par exemple pendant la révolution de 1848, la lutte pour l'unification (1859), la guerre d'Indépendance (1877—1878), la population de la capitale a apporté toujours une importante contribution. Des pages très intéressantes sont consacrées à l'histoire de Bucarest entre les deux guerres et puis à la période strictement contemporaine. Ces derniers chapitres qui évoquent la vie de la capitale après 1918 sont d'autant plus précieux que ce sont les seuls qui traitent d'une manière détaillée les aspects et les événements esquissés seulement dans les ouvrages généraux sur l'histoire de Bucarest parus jusqu'à nos jours.

En passant maintenant à la seconde partie de cette monographie de la capitale roumaine nous tenons à souligner l'intérêt qu'elle présente pour l'étude du développement de cet important centre économique et de l'activité de sa population.

Dans le chapitre intitulé « L'étendue de la ville : Villages qui se trouvaient sur le territoire de Bucarest et les villages environnants. Plans de la ville de Bucarest » (pp. 249—264), l'auteur apporte des contributions nouvelles dans beaucoup de secteurs. Ainsi, dans la succession documentée des villages qui faisaient jadis partie du territoire de Bucarest, nous rencontrons certains habitats inconnus auparavant, comme par exemple Pănăteşti, Stîlpeni, Belesche, Bălaci, Băneşti, Furdueşti et Bereşti, noms qui ont disparu dès le XVI^e siècle (p. 258). L'information relative à l'existence d'un très ancien plan de la ville, dessiné à l'un de quatre coins d'une carte représentant la Hongrie et les pays environnants, carte imprimée à Amsterdam en 1535 (p. 259), offre un intérêt remarquable. Par contre, celle d'Ulysse de Marsillac, reprise par C. C. Giurescu, concernant l'existence d'un plan de la ville de Bucarest du XVII^e siècle ne correspond pas à la réalité ; elle est le résultat d'une confusion de la part de Marsillac ; l'écrivain français se rapportait en réalité à une esquisse de plan appartenant à Sulzer et qui fait partie de sa *Geschichte des transalpinischen Daciens*, imprimée à Vienne en 1781. Parmi d'autres plans de Bucarest dressés au siècle dernier par les officiers topographes russes, il aurait fallu que l'auteur mentionnât aussi celui de Kuzmin et Sernskantz de l'année 1828 (qui indiquait la division de la capitale en cantons) ou celui de l'année 1850, représentant aussi les environs de la ville, tous les deux conservés en original aux Archives Centrales militaires-historiques de l'Etat, à Moscou (en copies photographiées au Musée d'histoire de la ville de Bucarest).

En ce qui concerne le chapitre sur la « Population de Bucarest » (pp. 265—277) élaboré d'une manière très sérieuse surtout pour ce qui regarde la composition ethnique des habitants de la ville (parmi lesquels se trouvaient des Aroumains, des Grecs, des Bulgares, des Serbes et des Albanais appartenant pour la plupart aux compagnies commerciales de Kiprovo, Gabrovo, Arnautkioi, etc.), nous trouvons justifiée l'identification faite par l'auteur de l'église des Moldaves avec celle dénommée S.-Ionică (qui se trouvait derrière le Palais de la République),

vu qu'un document inédit du mois d'août 1696 mentionne un faubourg des « Moldaves » à proximité de « Stejar » et « Brezoianu ». Pour les variations enregistrées au XVIII[e] siècle par la population de Bucarest, nous signalons l'intérêt présenté — à titre comparatif — par la description statistique de la population de Valachie élaborée par les Autrichiens en 1737[1], ainsi que par celles des détenteurs de terres, appartenant au monastère de S.-Pantelimon, de 1752[2].

Le chapitre intitulé « Artisans. Manufactures et fabriques » (pp. 278—299) est un des plus réussis de tout l'ouvrage. Différents métiers y sont présentés par branches, certains étant mentionnés ici pour la première fois (par exemple, les *pollogari*, artisans qui rapiéçaient les chaussures, ou les *tavangii*, qui ornaient les plafonds des habitations des boyards, etc.). Une attention particulière a été accordée par l'auteur aussi à l'étude de l'organisation professionnelle des artisans. Un paragraphe à part est destiné à l'évolution des entreprises industrielles bucarestoises, à commencer par les manufactures jusqu'aux fabriques et usines de nos jours. Nous pouvons y ajouter certaines informations tirées de documents inédits. Ainsi, parmi les installations rudimentaires de type « industriel » de Bucarest au XVII[e] siècle se trouvaient une *povarnă de rachiu* (distillerie d'eau-de-vie), qui fonctionnait dans le faubourg dit « Stejarului » (du chêne) et appartenait au juif Marco (12 mars 1688) et une *brăgărie* (endroit où l'on fabriquait la *bragă*, boisson alcoolique obtenue par la fermentation du son), appartenant aux boyards Dudescu, située sur la Colentina (18 mars 1678) ; un autre document inédit, du 10 mars 1699, mentionne, à proximité de l'église « S.-Gheorghe Vechi » un endroit « où l'on brise le fer »[3], qui fait supposer l'existence à cet endroit d'un atelier.

Deux autres chapitres de l'ouvrage de C.C. Giurescu contenant des détails nouveaux sont dédiés, le premier aux marchands, aux auberges et aux hôtels (pp. 300—316), le second aux « vergers et ruchers », aux caves-cabarets, aux brasseries, etc. (pp. 317—332).

L'auteur analyse ensuite les organes dirigeants de la ville, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours (pp. 333—340). Deux paragraphes séparés s'occupent de l'approvisionnement de la ville (moulins et eau potable), ainsi que des impôts, des taxes et des budgets bucarestois (pp. 340—351). La dernière partie du livre traite des quartiers, des rues et des jardins de la ville. Un index méthodiquement dressé rendra des services au lecteur ; 241 illustrations (en grande partie inédites) et cinq cartes accompagnent le texte. Huit planches en couleurs d'après des estampes contribuent encore à la présentation graphique de qualité de cet ouvrage.

Paul Cernovodeanu

CHARLES ASTRUC et MARIE-LOUISE CONCASTY, *Catalogue des manuscrits grecs. Troisième partie. Le supplément grec*, tome III, n[os] 901—1 371. Paris, Bibliothèque Nationale, 1960, XIII + 789 pp.

Le Supplément grec de la section des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris forme le troisième fonds de la collection de manuscrits grecs. Décrit sommairement et en partie seulement par Henri Omont, cet important fonds est présenté par les conservateurs des ma-

---

[1] Ş. Papacostea, *Populaţia Ţării Româneşti în ajunul reformelor lui Constantin Mavrocordat. Un document inedit* [La population de la Valachie à la veille des réformes de Constantin Maurocordato. Un document inédit], « Studii », 19 (1966), n° 5, p. 934.

[2] I. Ionaşcu, *Aspecte demografice şi sociale din Bucureşti la 1752* [Aspects démographiques et sociaux de Bucarest en 1752], « Revista Arhivelor », nouvelle série, II (1959), n° 2, pp. 136—145.

[3] Le souvenir de l'endroit où l'on « brise le fer » a été conservé aussi dans le nom d'une rue « Frînge fierul » (brise le fer ; c'est l'actuelle rue Elias, entre la rue Decebal et la rue Lipscani).

nuscrits, Ch. Astruc et M.-L. Concasty. Le catalogue a été reçu avec une grande satisfaction par les hellénistes et les byzantinologues [1]. Les explications si compétentes données par les auteurs offrent une indispensable mise à jour des problèmes soulevés par les manuscrits, un véritable état actuel de la question.

Le trait caractéristique du Supplément grec est — comme le remarque A. Dain dans la préface du Catalogue — la diversité de son contenu. « On y voit représentées les principales branches de l'activité littéraire, historique, scientifique et religieuse de l'Antiquité, de Byzance et de la Grèce, de la Turcocratie ». C'est dans cette dernière catégorie que nous trouvons une série de documents intéressant de près l'histoire des Roumains et surtout les relations culturelles gréco-roumaines depuis la fin du XVII^e^ siècle jusqu'aux premières décennies du XX^e^ siècle.

Nous signalons, pour l'histoire de l'enseignement et de la culture grecque en Roumanie, la correspondance de Sévastos Kyminitès avec Alexandre Mavrocordat, Mihai Cantacuzino et Dionisos Spandonis [2] datée de 1689 — ancien recteur de l'Académie du Phanar et professeur en Valachie — (ms. 1248). Les précieux cahiers de cours d'Eustathios Lambros, élève de Sévastos Kyminitès à Bucarest (ms. 1348), nous ont gardé la paraphrase de ce dernier à l'œuvre d'Euripide, d'Homère et d'Hésiode [3]. La correspondance de Néophytos Kavsocalivitis — datant de l'époque de son séjour à Braşov (1770—1771) — avec Théotokis et Evghénios Voulgaris (ms. 1358) existe, partiellement, aussi à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, mais elle contient en plus deux lettres — l'une de Néophytos (datée du 21 mars 1771), l'autre de Théotokis — que le fonds roumain ne possède pas. Une copie de la version grecque de la description du voyage de Nicolas Milescu en Chine (ms. 1042), très discutée par nos historiens [4] en ce qui concerne le manuscrit modèle, a été définitivement identifiée par le commentaire des auteurs. Le ms. 1005 contient un fragment de l'éloge dédié à Alex. Mavrocordat par le célèbre professeur constantinopolitain Jacques Manos d'Argos [5] et publié au commencement du livre de Mavrocordat, « L'Histoire Sainte » [6]. L'ancien droit roumain est représenté par un « répertoire de droit civil et ecclésiastique, compilé à l'usage des provinces vlaco-moldaves » (ms. 1323), un de ces recueils de droit byzantin si répandus dans les principautés danubiennes pendant les règnes phanariotes [7]. La traduction néo-hellénique du livre de Bignon *Les cabinets et les peuples depuis 1815 jusqu'à ce jour*, Paris, 1823, 3^e^ édition augmentée (ms. 1350), provenant de la bibliothèque de N. G. Dosios, est édifiante pour l'intérêt que les Grecs portaient aux œuvres hostiles à la Sainte-Alliance. La copie faite par Villoison de quelques fragments de la chronique d'Alexandre Amiras (ms. 930) [8], ainsi que les riches archives de Minoyde Mynas [9],

---

[1] Nous citons parmi la vingtaine de comptes rendus sur le Catalogue : Herbert Hunger, dans « Byzantinische Zeitschrift », 54 (1961), pp. 126—129 ; M. I. Manousakas, dans « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », 30, 1960, pp. 638—643 ; François Halkin, dans « Analecta Bollandiana », LXXIX, 1961, 1—2, pp. 145—159 ; Jean Irigoin, dans « Bull. des Bibliothèques de France », VI, 1, janv. 1961, pp. 21—23, etc.

[2] Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée* (1570—1646), Thessalonique, 1967, p. 121.

[3] Le ms. 1348 a été décrit par A. Papadopoulos-Kérameus sous le titre de « Κῶδεξ N. Δοσίου », dans Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, Bucarest, 1909, vol. XIII, p. ιζ' ; apud Astruc-Concasty, *Catalogue* ..., p. 669.

[4] P. P. Panaitescu, dans *Nicolas Spathar Milescu (1636—1708)*, Paris, 1925, p. 133 ; C. C. Giurescu, dans *Nicolae Milescu Spătarul*, Bucarest, 1927, p. 13.

[5] Directeur de l'Ecole patriarcale de Constantinople. Il a été le professeur de Nicolas Mavrocordat, v. Papadopoulos-Kérameus, *op. cit.*, p. 256.

[6] Apud Astruc-Concasty, *Catalogue* ..., p. 74.

[7] Borje Knos, *Hist. de la litt. néo-hellénique*, Uppsala, 1962, p. 58.

[8] Astruc-Concasty, *Catalogue* ..., 34, ms. 930, ff. 195—201^v^.

[9] Ms. 1251, au f. 34, un brouillon de lettre à un personnage originaire de Valachie ; ms. 1250, aux ff. 50—98^v^, une minute d'une étude historique sur la Macédoine, restée inédite, etc.

nous montrent la place qu'occupait l'histoire des pays roumains et du Sud-Est européen dans les préoccupations des hellénistes français.

Particulièrement intéressant pour l'histoire des Roumains est le ms. 1221. Formé de deux séries de documents, ce « recueil factice » contient dans la première partie des manuscrits dus à quelques hautes personnalités ecclésiastiques orthodoxes. Nous signalons — pour les relations des pays roumains avec le Mont Athos — une note en grec ayant trait à un supérieur du monastère de Xéropotamos, l'archimandrite Evghénios de Thessalie, qui fut supérieur d'un métoque de ce monastère de Moldavie pendant 11 ans puis avait été τοποτηρητής du trône patriarcal d'Alexandrie (f. 17 rv.). Aux ff. 2—3^{V} se trouve une lettre de 1790 de Dionisos, l'higoumène du monastère des Archanges, adressée à Georgios Syphnos ou Georges l'échanson[10]. Une notice biographique en français (f. 18^{rv}) nous renseigne sur le médecin du monastère d'Iviron, Georges Papadopoulos, né à Magnésie (Thessalie), en 1803, qui fit ses études à l'Académie princière de Bucarest, à partir de 1814, comme élève de Ghénadios, de Vardalahos et de Iatropoulos, et lutta en 1821 dans le Bataillon Sacré (Ἱερὸς Λόχος).

La seconde partie du manuscrit contient une série de lettres (ff. 19—35^{v})[11], adressées, en général, à Tzany Koutoumas de Paris, entre 1817—1820. Nous y trouvons les lettres de la princesse Ralou Caragea (f. 21 et 35) envoyées de Pise à Koutoumas. La fondatrice du célèbre théâtre de Bucarest — « Cişmeaua Roşie » — , fille du prince Jean Caragea, était à ce moment au commencement de l'exil de la famille de l'ex-prince phanariote. C'est toujours à Ralou Caragea [12] que nous semble appartenir la lettre adressée à une « Πριγκιπέσσα » (sic), le 8 oct 1818, par Georges Pappa, probablement l'ex-« serdar » et membre de la municipalité de Bucarest, possesseur de précieux manuscrits grecs[13]. Son frère, Constantin Caragea, écrit au même Koutoumas le 22 sept. 1819 (f. 26). Koutoumas recommande à un ami, le 30 nov. 1819, de souscrire au périodique bien connu « Λόγιος Ἑρμῆς », tout en critiquant âprement la revue « Μουσεῖον ». Quelques-unes de ces lettres sont transmises par l'intermédiaire du baron C. Sakellarios[14]. Le grand logothète Bellios est aussi mentionné dans cette correspondance, ainsi que quelques grands dignitaires : « ἄρχων μεγάλος Ποστέλνικος », « κύριος Πειζαδῆς », « καμινάρης ». A juste titre, les auteurs du catalogue et ceux des comptes rendus soulignent l'importance de ces documents[15], qui évoquent toute une série de figures intéressantes de cette fin d'époque phanariote, que relient parfois de simples relations d'affaires[16], mais aussi d'incontestables affinités philhellènes, à la veille de l'insurrection hétériste. Leur présence à Pise — puissant centre de ralliement des Grecs exilés à l'époque précédant le mouvement révolutionnaire de 1821[17] — ne fait qu'accroître l'intérêt de cette correspondance.

---

[10] Papadopoulos-Kérameus, *op. cit.*, p. 174. apud Astruc-Concasty, *Catalogue...*, p. 383.

[11] Dont nous publierons quelques-unes.

[12] La lettre est donc adressée à la fille et non « à la femme d'un prince phanariote », comme le croient les auteurs du catalogue.

[13] N. Camariano, *Catalogul mss. grec.*, tome II, Bucarest. 1940, pp. 14—15, *mss. gr.* 869 870 et 870 875 Astruc-Concasty, *op. cit.*, ms. 1248, p. 455, par. IX, XII ; v. les manuscrits de Minoyde Mynas, contenant le catalogue de la bibliothèque de Georges Pappa. V. Elléni Koukkou, *Konstantinos Vardalahos* (*1755—1830*), dans *Byz.-neugr. Jahrb.*, 19. Band., 1966, p. 179. On y trouve une note de G. Pappa sur un manuscrit de Vardalahos (*ms gr.* 1172 de la Bibl. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

[14] Le futur consul prussien à Bucarest (1833—1848).

[15] Le ms. 1221 est caractérisé par H. Hunger « die zum Teil fur die Phanariotenprosopographie wichtige Sammlung » ; M. Manousakas le considère « un intéressant recueil de différentes lettres phanariotes ». Voir la note 1 concernant les comptes rendus.

[16] Le contenu des lettres traite plutôt de questions d'argent.

[17] A Pise, vivait à cette époque l'ex-métropolite de la Hongro-Valachie, Ignatios d'Arta, actif protecteur du « Λόγιος Ἑρμῆς » (v. C. Th. Dimaras, Νεοελληνικὴ Ἐπιστολογραφία, Athina, p. 139 ; v. N. V. Tomadakis, Ἡ συμβολὴ τῶν ἑλληνικῶν κοινότητων τοῦ ἐξωτερικοῦ εἰς τὸν ἀγόνα τῆς ἐλευθερίας, Athènes, 1953, pp. 14—15) ainsi que de nombreux Grecs, v. N. Iorga,

Au folio 24 nous trouvons un contrat roumain[18] de vente, tout à fait insolite dans ce recueil grec.

Nous signalons pour la vie culturelle des communautés grecques de Roumanie, le ms. 1367, dans lequel N. G. Dosios, sous le pseudonyme de Nousia Gianniotis et sous le ti re de "Ἄνθη καὶ Φύλλα», a noté de nombreuses données autobiographiques concernant son activité «en Grèce, en Roumanie et en France, une bibliographie complète de ses ouvrages, ainsi que des poésies et des légendes épirotes, pour la plupart inédites.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

PAULINE JOHNSTONE, *The Byzantine Tradition in Church Embroidery*, London, 1967 144 pages, 120 planches + une planche en couleur.

Il s'agit d'un beau livre, très soigné et dont le texte, riche en informations nécessaires pour rendre compréhensible, aux non-spécialistes, un àrt aussi particulier que la broderie byzantine et de tradition byzantine, est soutenu par d'excellentes illustrations dont le choix fait honneur au goût et à la compétence de l'auteur. Ce n'est pas une tâche facile que celle que Madame Pauline Johnstone s'est proposée de remplir : « ... to describe in very general terms *for the western reader* the scope of these embroideries, what they were used for, where and how they were made, and their place in the historical and artistic background of their time » (p. VII). Et il faut espérer que le public occidental auquel, au fond, ce livre est dédié, saura récompenser l'effort de l'auteur en s'intéressant de plus près à un genre d'art — depuis longtemps révolu — mais dont la perfection technique, la richesse et en somme la beauté n'ont rien à envier, entre autres, au justement célèbre « opus anglicanum ». L'auteur, qui a connu de près la broderie byzantine et post-byzantine, a su l'apprécier à sa juste valeur et son livre est le résultat d'un enthousiasme sincère et d'une patiente étude. Il est juste, avant d'entrer dans une analyse plus minutieuse, de souligner l'intérêt, du point de vue de l'information culturelle, d'un livre qui, pour la première fois depuis la magistrale (et restée unique dans son genre) étude de G. Millet (*Broderies religieuses de style byzantin*, avec la collaboration de Hélène des Ylouses. Texte et album, Paris, 1939), embrasse, dans quelques-uns de ses aspects essentiels, le domaine de la broderie byzantine proprement dite, source de l'une des créations très importantes, mais trop peu connues, des arts somptuaires du moyen-âge dans le Sud-Est européen. Car, en ce qui concerne les limites géographiques de cet art qui appartient exclusivement à l'Orient chrétien, l'auteur avoue dans son Introduction avoir « ...ignored the other branches of the eastern church, Coptic, Syrian, Armenian and so on ». C'est aussi le cas pour la broderie russe, que l'auteur mentionne en passant, sans insister. Faut-il rappeler que l'Albanie, héritière elle aussi d'une broderie de tradition byzantine, méritait sa part d'intérêt ? C'est, après la broderie byzantine, celle serbe et surtout celle roumaine qui font l'objet principal de ce livre. L'auteur a été un peu injuste envers la broderie serbe (même en ce qui concerne les illustrations), non pas seulement puisqu'il ne lui a pas accordé un chapitre spécial (comme à la broderie roumaine), mais puisqu'un nombre de pièces importantes n'ont pas été mentionnées.

Histoire des Roumains, Bucarest, VII (1940),p. 263 : « celui qui [Caragea] pensait à un refuge de préférence en Italie et qui entretenait à Pise aussi d'autres Grecs exilés ». V. aussi N. Camariano, *Sur l'activité de la « Société littéraire gréco-dacique » de Bucarest (1810—1812)*, « Rev. études sud-est europ., VI (1968), 1, pp. 39—54.

[18] Décrit par les auteurs comme étant slave.

Néanmoins, la connaissance des pièces artistiques est directe et suffisamment riche. Et ce n'est pas peu dire. Car il s'agit, en espèce, non seulement d'avoir vu ce matériel — dont la variété est aussi inattendue que sa complexité —, mais bien de le connaitre sous ses multiples aspects, dans ses traits communs (qui justifient l'appellation de broderie post-byzantine), comme dans ses traits distinctifs (qui permettent d'affirmer l'existence d'une broderie bulgare, serbe, roumaine, etc.). C'est cette connaissance, ainsi qui l'information bibliographique (dont le choix concernant les différents pays mérite d'être souligné) qui ont permis à l'auteur de fournir, sous une forme accessible aux non-spécialistes, les données essentielles concernant l'ambiance historique, la signification symbolique, l'évolution (moins marquée cependant), la technique, qui définissent cet art spécifiquement médiéval. Et c'est ainsi que la finalité didactique du livre est pleinement atteinte. Le lecteur est informé sur les différentes catégories de vêtements liturgiques, sur l'iconographie, sur l'ornement, sur les inscriptions liturgiques et dédicatoires, sur les artistes et les ateliers, sur quelques-unes des œuvres les plus représentatives de ce genre d'art. C'est à juste titre que l'auteur insiste sur ce dernier point, en lui consacrant un chapitre (« The pieces illustrated »). Chaque pièce de broderie illustrée à la fin du livre a reçu une ample description et a été en même temps mise en relation avec d'autres pièces appartenant au même genre ou au même groupe stylistique. Si la bibliographie générale est celle essentielle, toutefois dans ce chapitre quelques précisions sont nécessaires. En ce qui concerne la bibliographie roumaine, n'ont pas été mentionnées certaines études récentes, qui complètent, précisent et souvent corrigent les informations fournies par les études plus anciennes. C'est le cas, par exemple, pour le livre de O. Tafrali (*Le trésor byzantin et roumain du monastère de Putna*, Paris, 1925), souvent cité, qu'il est nécessaire de compléter — pour certaines mises au point de détail — par deux articles de P. Ş. Năsturel (*Date noi asupra unor odoare de la mănăstirea Putna*), publiés dans la revue « Romanoslavica », vols. III et IV, Bucarest, 1958 et 1960. En ce qui concerne l'étole, perdue aujourd'hui, du prince Alexandre le Bon (p. 100), si importante pour connaître les débuts de la broderie roumaine, toutes les informations la concernant ont été publiées récemment et pour *la première fois en entier* dans la revue « Studii şi cercetări de Istoria Artei », I, Bucarest, 1958 (Maria-Ana Musicescu, *Date noi asupra epitrahilului de la Alexandru cel Bun*). En ce qui concerne la broderie roumaine des XV^{e}—XVI^{e} siècles, le livre de V. Vătăşianu, (*Istoria artei feudale în Ţările Române*, I, Bucarest, 1958) constitue la synthèse la plus récente et où l'évolution de la broderie est étudiée en rapport avec l'évolution des autres genres d'arts somptuaires du pays.

Parmi les détails concernant certaines pièces de broderie roumaines décrites dans ce chapitre, signalons quelques inadvertances : le rideau de Stăneşti n'est pas le don de Stroe Buzescu, mais celui de son frère Preda Buzescu (« Ban » d'Olténie) (p. 109) ; il n'y a pas de parenté stylistique entre le voile funéraire de la princesse Marie de Mangop, à la figure extrêmement stylisée et celui du prince Siméon Movilă, si réaliste dans l'ensemble (p. 113) ; rien n'indique que les portraits brodés de Tudosca et de Ion, femme et fils du prince Basile le Loup, soient des portraits funéraires (p. 114, pl. 83—84).

Dans le chapitre consacré à la broderie roumaine (« The Rumanian principalities ») — laquelle, en fait, représente non seulement l'une des créations les plus parfaites de l'art roumain du moyen-âge, mais illustre admirablement la très haute qualité artistique que cet art de tradition byzantine a pu atteindre dans l'Orient chrétien après la chute de Constantinople — on regrette l'omission d'une des plus remarquables broderies valaques (la plus artistique aussi de cette province roumaine) : il s'agit du voile (*dveră*) représentant la « Descente de Croix », du temps de Neagoe Basarab (1512—1521) et se trouvant actuellement au musée de l'Oroujénaïa Palata du Kremlin de Moscou. La pièce a été étudiée pour la première fois — sauf une fugitive mention de G. Millet — dans la revue « Studii şi cercetări de istoria artei », II, Bucarest, 1958 (Maria-Ana Musicescu, *O dveră necunoscută de la Neagoe Basarab*). Ajoutons à la liste des noms d'artistes mentionnés par l'auteur ceux de Mardarie et Zosim, vraisemblablement moines au monastère

de Poutna, auteurs du voile de 1510 (v. P. Ș. Năsturel, *Date noi asupra unor odoare de la mănăstirea Putna*, dans « Romanoslavica », III, Bucarest, 1958).

Dans un texte si dense (le souci de l'auteur de partager avec ses lecteurs tout l'acquis de son savoir est évident) les quelques répétitions, lacunes, inadvertances ou erreurs (parmi ces dernières nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer le fait que l'auteur qualifie de « tribes » les organisations politiques roumaines des XII^e–XIII^e siècles), n'entament pas dans son essence la valeur informative du livre, qui atteint pleinement son but. Ce qui lui manque — chose d'ailleurs extrêmement difficile à obtenir — c'est de communiquer la beauté de cette broderie. Car, au fond, c'est la beauté de ces pièces qui est l'unique qualité capable de parler aux contemporains et de les convaincre de la survie d'une création dont le rôle et aussi le langage spécifique sont révolus depuis bientôt trois siècles. Et il ne s'agit pas seulement de la perfection technique (on l'obtient également de nos jours), ni de la somptuosité du matériel (qui est propre à tout art sacré du moyen-âge européen), ni de l'harmonie des couleurs ou de l'élégance du dessin (qui demeurent, malgré tout, des accessoires). Il s'agit d'une admirable cohésion, d'une synthèse parfaite et non dépassée depuis dans ce genre d'art, entre la finalité très précise de chacune de ces pièces de broderie, la culture de chaque peuple, sa sensibilité artistique, sa manière spécifique de mettre en valeur la tradition par une force créatrice toujours renouvelée. C'est le devoir des historiens de l'art de trouver le langage le plus précis et aussi le plus significatif dans les moindres nuances et qui puisse transmettre à tous ce qui est unique — comme puissance d'émotion — dans ces œuvres qui gardent le privilège de faire revivre l'histoire par la beauté.

Maria-Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: MIHĂESCU, HARALAMBIE (H.M.); NĂSTUREL, PETRE Ş. (P.Ş.N.); CLIMA, GRIGORE-CARP (G.-C.C.).

БОРИС ГЕРОВ, *Проучвания върху западнотракийските земи през римско време* [Recherches sur les territoires thraces de l'Ouest au temps des Romains], II, « Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté des Lettres », LXI, 1, 1967, pp. 1—102.

La première partie de cet ouvrage a vu le jour en 1961 dans le même Annuaire de l'Université de Sofia. L'auteur s'est livré à une analyse fouillée et approfondie des sources historiques et des matériaux archéologiques : il apporte un grand nombre de rectifications de détail et présente des conclusions d'ensemble fondées sur l'utilisation exhaustive des moyens d'information dont on dispose dans les derniers temps. Dans la seconde partie de son ouvrage, laquelle fait l'objet de notre présentation, il s'occupe de Serdica et de son territoire depuis l'époque préhistorique jusqu'à la fin de l'antiquité. Un sous-chapitre présente le rôle et les influences des Celtes ; ces derniers ont laissé des traces importantes et, selon l'auteur, le nom même de Serdica leur appartiendrait (p. 100) : « Die keltische Diaspora im ersten Viertel des III. Jhs. hat als Ergebnis die Infiltration des keltischen Elements und die Entstehung kleinerer oder grosserer keltischen Enklaven im ganzen Raum des mittleren und unteren Donaubeckens bis zu der Schwarzmeerkuste im Osten und in Makedonien und Thrakien im Suden bis zum Golf von Saloniki und dem Bosforus. » Un chapitre s'occupe en particulier des mines et de leur exploitation et un autre fait connaître les frontières et l'organisation administrative du territoire de la ville de Serdica. Le dernier chapitre décrit les voies de communication. L'étude n'a pas encore de conclusion, car une troisième partie, la plus importante, sera consacrée à l'élément humain.

Ce genre de monographie est le bienvenu et il est à souhaiter qu'une zone géographique encore plus large en fasse l'objet.

L'auteur expose les faits ou les phénomènes culturels en suivant l'ordre chronologique et leur dispersion géographique. Il décrit en même temps les sources ou bien il se livre à des observations critiques à leur propos. En évoquant les acquisitions du passé et en exprimant des points de vue nouveaux qui résultent de l'analyse attentive des sources, B. Gerov réussit à relever la complexité du processus historique. L'impression d'ensemble est que l'ethnogenèse des peuples du sud-est de l'Europe est redevable aux éléments multiples et variés qui y ont longuement exercé leur action.

H. M.

JOHANNES KARAYANNOPULOS, *Hauptfragen der Byzantinistik der letzten Jahre*. Tirage à part de *Fruhmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts fur Frühmittelaltersforschung der Universitat Münster*, I, Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1967, 170—185.

Le savant professeur de Thessalonique expose l'état actuel de quelques-uns des problèmes majeurs des études byzantines à travers le monde. Il en fait le point et sème des suggestions nouvelles ; les questions se réduisent dans les grandes lignes à la division de l'histoire de Byzance, au régime des thèmes, à la loi agraire, aux aspects de la démographie de l'Empire, à la responsabilité collective, à la ville byzantine et à la féodalité byzantine. La bibliographie sur laquelle s'appuie cet exposé en fait un excellent précis pour l'étude de ces grands problèmes qui préoccuperont longtemps encore les érudits.

P. Ş. N.

MARIA S. THEOCHARIS, Ἐκ τῶν μεταβυζαντινῶν ἐργαστηρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ἡ κεντήτρια Εὐσεβία. [De l'activité des ateliers post-byzantins de Constantinople. La brodeuse Eusébie]. Tirage à part de Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 35 (1966), Athènes, 1967, pp. 227—241, avec 16 planches et un résumé français.

Les investigations méthodiques auxquelles se livre Mlle Maria Theocharis pour retrouver les traces des différents ateliers de broderies religieuses et somptuaires avant et après 1453, en faire connaître l'activité et en évoquer les multiples aspects nous valent déjà une suite solide de contributions, dont le présent article est, à notre connaissance, le dernier en date. Il s'occupe cette fois des broderies qu'a signées une artiste du nom d'Eusébie et qui remontent aux années 1723—1735. Ce sont un épigonation représentant *La Transfiguration* (aujourd'hui au Musée de Sofia), un épigonation et une paire d'épimanikia (conservés à l'église métropolitaine d'Hydra, en Grèce), un troisième épigonation (au Patriarcat de Constantinople) et deux autres encore du monastère de S.-Jean le Théologien, à Patmos. L'étude stylistique et technique de toute la série montre la reculade de la tradition byzantine devant l'apport de l'art d'Occident ; ces pièces, comme en font du reste foi les belles photos qui accompagnent ce travail, sont empreintes d'une grâce mondaine, d'un esprit laïque, qui jurent avec la tradition séculaire du monde byzantin. Comparant ces productions avec celles contemporaines d'autres artistes de la même branche — la brodeuse Despineta, sa consœur Mariora, ou encore Sophie, fille et disciple de la seconde — l'auteur aboutit à la conclusion qu'Eusébie a pratiqué son métier dans l'un des ateliers de Constantinople. Peut-être l'étude des broderies post-byzantines, conservées par dizaines en Roumanie, permettra-t-elle un jour d'augmenter la liste des œuvres d'Eusébie patiemment dressée par l'érudite athénienne.

P. Ş. N.

DOLFE VOGELNIC, *Makrodemografski aspekti formiranja urbanih regija u Yougoslaviji* [Les aspects macro-démographiques de la formation des régions urbaines en Yougoslavie], « Stanovništvo », Beograd, nr. 4, octobar-decembar 1966, pp. 261—281.

L'auteur s'est proposé de mettre en relief les phénomènes de concentration de la population dans les localités rurales des alentours des villes, c'est-à-dire la formation de zones préurbaines au sein du processus général d'urbanisation de la Yougoslavie.

Il a adopté comme unité d'analyse de ce processus d'« urbanisation rurale » les territoires des communes (d'après la subdivision administrative de 1961) sur lesquels il existe une localité de plus de 10.000 habitants, territoires déclarés « communes urbaines ». On en compte 110 et elles représentent 15 % de la totalité des communes et 40 % de la population du pays (en 1961).

Chaque commune comprend une partie urbaine — la localité de type urbain dépassant 10.000 âmes — et une partie rurale — les autres localités.

L'étude est menée selon les méthodes statistiques, à l'aide de procédés macro-démographiques et géographiques. Pour déterminer le degré de concentration de la population dans les zones rurales des communes on a eu recours à deux indicateurs quantitatifs de l'urbanisation rurale : 1) le coefficient statique (du moment) — la proportion de la population dans les localités rurales à population active non agricole de plus de 50 % par rapport à la population rurale totale de la commune urbaine considérée (en 1961) ; 2) le coefficient dynamique (d'intervalle) — la proportion de la population dans les localités d'immigration par rapport à la totalité de la population rurale de la commune (pour la période écoulée entre les recensements de 1953 et de 1961). Le calcul de ces indicateurs par catégories et régions permet de déterminer une série de caractéristiques principales du processus d'urbanisation rurale.

Le niveau de l'urbanisation rurale en 1961 dans toute la Yougoslavie est exprimé par le coefficient de 25 % — très réduit, comme du reste aussi le degré de l'urbanisation générale — de 22,6 %. Il est, en même temps, extrêmement peu homogène : deux tiers de l'ensemble des communes urbaines ont un niveau très bas d'urbanisation (0 — 20 %) et un dixième seulement atteint un niveau élevé (80 — 100 %). La variation territoriale du niveau d'urbanisation rurale est particulièrement prononcée pour les républiques et les régions autonomes : le coefficient statique oscille entre 75,20 % en Slavonie et 8,9 % en Macédoine.

Les tendances qu'accuse l'évolution de l'urbanisation rurale pendant la période 1953—1961 sont exprimées à l'aide de la corrélation établie entre le coefficient statique et le coefficient dynamique et au moyen de la détermination consécutive d'une typologie du développement constituée de quatre catégories combinées de communes urbaines : à niveau réduit et élevé, à tendance stagnante et croissante d'urbanisation — réparties par républiques et par régions. La catégorie des communes à faible niveau d'urbanisation et à tendance marquée à la croissance est la plus répandue.

La part des localités rurales entraînées dans le processus d'urbanisation est exprimée par le rapport entre le nombre des localités rurales en voie d'urbanisation et le nombre total des localités rurales. Plus de la moitié des communes urbaines du pays se trouvent en plein processus d'urbanisation, avec la valeur supraunitaire du rapport ci-dessus. L'existence dans certaines régions d'un grand nombre de communes urbaines ayant une valeur sous-unitaire du rapport s'explique en raison du degré réduit de l'urbanisation générale et du rythme rapide de l'industrialisation, ce qui a imposé l'emplacement des nouvelles industries en dehors des centres habités déjà existants.

L'influence de la dimension de la localité urbaine centrale sur le degré de l'urbanisation rurale de la commune en question — déterminé par un indicateur corrélatif entre les deux coefficients — s'avère assez faible. Les villes yougoslaves, de dimensions réduites, ayant un fort pourcentage de population agraire, ne peuvent exercer une attraction marquée sur les zones rurales qui leur sont adjacentes.

Le développement économique général de la commune urbaine, exprimé par l'indicateur de la population active non agricole, exerce une influence directe sur le degré d'urbanisation rurale. Le coefficient statique et le coefficient dynamique croissent à peu près parallèlement au niveau du développement économique, en marquant une accélération plus forte dans les communes comptant plus de 80 % de population non agricole. La corrélation directement proportionnelle entre la croissance du niveau économique et la dynamique de l'urbanisation rurale est démontrée de façon concluante.

Ce travail présente un intérêt tout particulier du fait qu'il traite synthétiquement un phénomène d'actualité, en fonction d'une abondante documentation, présentée sous forme de nombreux tableaux statistiques, de diagrammes, de cartogrammes et de schémas.

G. C.-C.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 8,—$, 39,— F. F., 32,— DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

ALBANIE, **Ndermaria Shtetnore e Botimeve** — Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch-Exp. und -Import,** GmbH Leninstrasse 16–701 Leipzig ■ R. F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner,** POB 68 – 34 Munich ; **W. E. Saarbach,** POB 1510–6, Cologne ■ AUTRICHE, **Globus Buchvertrieb,** Salzgries 16 – Vienne XX ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St.-Jean – Bruxelles ■ R. P. de BULGARIE, **Raznoiznos,** 1, rue Tzar Assan – Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian,** POB 88 – Pékin ■ R. P. D CORÉENNE, **Chulphanmul** – Pyong-Yang ■ CUBA, **Cubartimpex,** Calle Ermita 48 San Pedro – La Havane ■ ESPAGNE, **Libreria Herder,** Calle de Balmos 26 – Barcelone ■ ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, **Fam Book Service,** 69 Fifth Avenue Suite 8 F – New York 10003, N.Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanee Ave., St. Louis, Missouri 63105 ■ FINLANDE, **Akateminen Kirjakauppa,** POB 128 – Helsinki ■ FRANCE, **Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur – Paris 2 ■ GRANDE BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.,** Denington Industrial Estate, Wellingborough, Northants ■ HONGRIE, **Kultura,** POB 149 – Budapest 62 ■ ISRAËL, **Haiflepac Ltd.,** 11 Arlesoroff Street – Haïfa ; **Lepac,** 15 Rambom Street – Tel-Aviv ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri. Export-Import,** Piazza Margana 33 – Rome ■ JAPON, **Nauka Ltd.,** 2 Kanda Zimbocho, 2 Chome Kiyoda-ku – Tokyo ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ NORVÈGE, **Norsk Bogimport,** POB 3267 – Oslo ■ PAYS-BAS, **Meulenhoff,** Beulingstraat 2 – Amsterdam ■ POLOGNE, **Ruch,** ul. Wilcza 46 – Varsovie ■ PORTUGAL, **Libreria Buchholz,** Avda. Liberdade – Lisbonne ■ SUÈDE, **D. C. Fritze,** Fredgatan 2 — Stockholm 16 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7 – Zurich ■ TCHÉCOSLOVAQUIE, **Artia,** Ve Smeckach 30 – Prague I ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moscou – G-200 ■ R. D. VIETNAM, **So Xunt Nhap, Khap Sach Bao,** Hai Ba Trung 32 – Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga,** Terazije 27 – Belgrade ; **Forum,** Vojvode Misica – Novisad ; **Prosveta,** Terazije 16/1 – Belgrade.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1969

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'A"ADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII SI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE SI ARHEOLOGIE IAS
- STUDII SI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SER'A ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU MUZICĂ — CINEMATOGRAF E
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

RINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria Romîniei** (Histoire de la Roumanie), Ier vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; IIe vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; IIIe vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IVe vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae», 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini" des Landes Fogarasch im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.

A. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitatea naţională – 1834–1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale – 1834–1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

Sous la direction de Iorgu Iordan, **Crestomaţie romanică** (Chrestomathie romane), IIIe vol. ; Ire partie, 1331 p., 86 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 391–552, BUCAREST, 1968

I. P. „Informaţia" – c. 5587

43456

LEI 30.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI – 1968

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul I, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI-1968

Nº 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VI 1968 N° 4

SOMMAIRE

age

Littérature et société

ANDRÉ MIRAMBEL (Paris), Les aspects révolutionnaires des lettres néo-grecques aux XIX^{e} et XX^{e} siècles 557

Relations littéraires et motifs folkloriques

ION RADU MIRCEA, Contribution à la vie et à l'œuvre de Gavriil Uric, I . . . 573
ADRIAN FOCHI, Südosteuropäische volkskundliche Motive im Werk des rumänischen Dichters George Coşbuc 595

Histoire politique

I. D. SUCIU, Rumänen und Serben in der Revolution des Jahres 1848 im Banat 609

Droit et institutions

VALENTIN AL. GEORGESCO, Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XV^{e}—XIX^{e} siècle), I 625
GHEORGHE CRONŢ, Le livre de jugement de l'empereur Justinien. 639
LIVIU P. MARCU, Aspects de la famille musulmane dans l'île d'Ada-Kaleh. . . . 649

Notes brèves: Chez les Vlaques du Pinde ... (*Thérèse Carolus-Barré*, Pays-Bas); Traits stylistiques des danses populaires roumaines dans le complexe sud-est européen (*Emanuela Balaci*) 671

Chronique

VALENTIN AL. GEORGESCU, VI^{e} Réunion de travail du Bureau international de l'Association internationale des études sud-est européennes (AIESEE), Paris, 9—10 avril 1968. Colloque de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire des idées sur «Le rôle des Lumières dans la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen» (Paris, 11—12 avril 1968) 683

Page

MARIA-ANA MUSICESCU, I Convegno internazionale di storia della civiltà veneziana (1—5 Giugno 1968). Venezia e il Levante fino al secolo XV . 687
ANCA IANCU et P. Ş. NĂSTUREL, Echos de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest (juillet 1967 — juin 1968). 689

Comptes rendus

G. B. PELLEGRINI, A. L. PROSDOCIMI, La lingua venetica (*H. Mihăescu*); A. S. LVOFF, Очерки полексике памятников старославянской письменности [Esquisse du lexique des monuments du vieux slave] (*Elena-Casandra Mihăilă*); MANIO STOYANOV, Les «syndromites» bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIX^{e} siècle (*C. Papacostea-Danielopolu*) 693
TADEUSZ SULIMIRSKI, Ancient Southern Neighbours of the Baltic Tribes (*Mircea Babeş*); HENRY GRENVILLE, Observations sur l'état actuel de l'Empire Ottoman (*Cristina Bulgaru*) 699
PETAR MILJKOVIK-PEPEK, Делото на зографите Михаило и Еутихиј [L'œuvre des peintres Michel et Eutychios] (*Maria-Ana Musicescu*). . 706

Notices bibliographiques 709

Index bibliographique 719

LES ASPECTS RÉVOLUTIONNAIRES DES LETTRES NÉO-GRECQUES AUX XIX[e] ET XX[e] SIÈCLES

ANDRÉ MIRAMBEL
(Paris)

Le rôle de la littérature, non seulement dans l'histoire des idées, mais dans l'évolution même des sociétés, a été déjà analysé par plusieurs critiques et historiens des lettres [1]. Ce rôle peut s'entendre d'une double façon : ou bien les œuvres littéraires sont le reflet des événements et les consacrent, ou bien elles les inspirent et les orientent. La Grèce est un pays où les traditions sont fortement enracinées, à des degrés divers et avec des manifestations variées, dans toutes les classes de la société. Or, si l'on se tourne vers la création littéraire, on s'aperçoit que les œuvres n'ont pas pour objet uniquement de refléter les traditions helléniques, mais qu'elles représentent la somme d'efforts, nombreux et organisés, en vue d'une conquête sur la réalité en même temps que d'un progrès de l'esprit dans le cadre de la Nation. Sans doute n'y a-t-il pas toujours correspondance rigoureuse entre les idées formulées, puis diffusées par les écrits, et les réalisations dans les institutions des pays. Mais il importe que soient créés et que soient développés des courants de pensée, qui exerceront, d'une manière ou d'une autre, une influence, et qu'il appartient à l'histoire et à la critique d'apprécier.

La Grèce Moderne a derrière elle un long passé littéraire qu'elle ne saurait renier, et que nul ne pourrait contester. Cet héritage, glorieux sans doute, constitué de deux traditions, d'une part celle du monde antique, de l'autre celle du christianisme, est lourd à porter : à côté de la gloire qu'il confère même à la Grèce Moderne, il n'est cependant pas sans inconvénient, dans la mesure où la création littéraire des temps modernes

[1] Voir notamment F. Baldensperger, *La littérature*, p. 180 et suiv., *La littérature expression de la société*, et p. 230 et suiv., *L'influence et l'action sociale*, 1919.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 4, p. 557–572, BUCAREST, 1968

risque de se voir entravée par lui. Demeurer fidèle au passé a été longtemps, et est encore aujourd'hui, une sorte de slogan à l'aide duquel on excuse ou on préconise tels comportements, telles attitudes, telles mesures sur le plan social et politique. Toutefois, le mouvement littéraire dans la Grèce du XIX^{e} siècle est tel qu'il ne saurait être considéré comme un simple aboutissement de la tradition du XVIII^{e} siècle et des époques antérieures. Le terme de « renaissance » a été et est souvent employé pour caractériser cette période de production, comme on a parlé d'une « renaissance crétoise » aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Il semble que, pour le XIX^{e} siècle, ce terme ne suffise pas, et qu'il faille parler même de « révolution ». Tel est le phénomène que nous voudrions tenter d'analyser dans les lignes qui suivent, en essayant de montrer ce qui, dans les lettres grecques, justifie ce caractère, quelles formes il revêt, quelle est enfin, par rapport à l'Hellénisme, la nature de cette révolution.

I

Jusqu'au XIX^{e} siècle, les lettres grecques n'attestent guère de caractère « révolutionnaire » à proprement parler. Il s'agit, certes, de s'entendre sur le sens du mot « révolution », qui n'est pas simplement synonyme de changement. Un changement peut être orienté selon des manières très différentes : il peut être, aussi bien qu'un progrès, un retour en arrière. La « révolution » — en quel que domaine que ce soit, social et politique, ou littéraire, philosophique et scientifique, — est d'abord la découverte, puis la prise de conscience d'un nouvel aspect du réel, qui a pour conséquence une nouvelle orientation — un « recyclage », dirait-on aujourd' hui, — de la pensée (pour la recherche et la création), de l'action humaine (pour l'organisation de la société, les institutions, etc.). L'influence du XVIII^{e} siècle occidental, français principalement, a été grande sur la Grèce, et cette influence des « Lumières » sur l'éveil de la conscience nationale dans les pays du Sud-Est européen a été étudiée de divers points de vue au cours d'un récent colloque organisé à Paris par la Commission des Idées au sein de l'AIESEE (avril 1968). En Grèce [2], à côté du mouvement de traduction de plusieurs œuvres d'écrivains réformistes, à côté de l'intérêt porté à l'Occident et aux idées progressistes, le concept d'affranchissement des chaînes politiques, sociales, religieuses, les notions de lutte contre toute espèce de conformisme, de critique intellectuelle, ont canalisé tout ce qui gravite autour de l'idée de « liberté » vers un objectif précis : la conquête de l'indépendance nationale et la délivrance du joug étranger.

---

[2] C. Dimaras, dans son *Histoire de la littérature néohellénique* (trad. française, Athènes, 1965) a analysé cet aspect des lettres grecques, p. 161 et suiv. Voir aussi le rapport qu'il a présenté au Colloque de Paris (avril 1968) sous le titre : « L'apport de l'Aufklärung au développement de la conscience hellénique ».

Les autres libertés (esprit, conscience, etc.) s'effacent devant le souci majeur de la Nation. Rhigas Velestinlis, Adamantios Coraïs passent pour des esprits libéraux à une époque d'absolutisme intérieur et d'asservissement extérieur. Mais, l'Indépendance obtenue, on ne peut pas dire — il s'en faut — que les idées vraiment révolutionnaires aient triomphé en Grèce. C'est en tous cas de cet Idéal devenu une Réalité — l'Indépendance nationale — que sortira, élaborée par les poètes et érigée en thème essentiel de pensée, une philosophie, « la philosophie de l'Hellénisme »[3]. Ce qui est nouveau, et à certains égards révolutionnaire, c'est l'idée « nationale », car elle est à la source d'un mouvement des lettres vers une étude de la réalité telle qu'on n'en avait jamais rencontrée auparavant. C'est la raison pour laquelle il semble juste de qualifier de « nationale » la période des lettres grecques qui s'ouvre au début du XIXe siècle, et qui succède à la période des manifestations régionales des siècles antérieurs [4]. Ce n'est pas seulement une expression géographique — les littératures locales ne vont pas disparaître —, et un certain régionalisme littéraire se remarque dans la Grèce d'aujourd'hui, déjà dans l'entre-deux-guerres et depuis la seconde guerre mondiale. Mais, c'est surtout parce que, dès l'Ecole Ionienne du début du XIXe siècle, dont l'action est contemporaine de la lutte hellénique, l'idée de « Nation », de «national », de « nationalité » est sans cesse présente à la pensée des écrivains. La réalité découverte et dont on prend conscience désormais, c'est, dans la Grèce, la « Nation grecque » : la littérature a le devoir de la faire connaître.

On peut, en effet, tenir pour « révolutionnaire », dans les lettres grecques modernes, tout ce qui représente un progrès dans la découverte du réel, suivi d'une prise de conscience et d'un effort pour adapter la vie à cet élément nouveau érigé en principe et, en partant de là, pour ouvrir à l'art un champ encore inexploré. Si l'on voulait caractériser d'un mot cet état nouveau pour l'opposer à l'ancien, on pourrait dire que, dans l'ensemble de la production littéraire sous toutes ses formes, à l'ère de la « mélancolie » ou de la « nostalgie » succède l'ère de « l'héroïsme » et de l'« action ». Déjà, très important en soi — et dans ses conséquences — est le fait que la littérature cesse d'être une évasion, un divertissement, à la portée néanmoins limitée, celle du milieu cultivé (de haute ou de moyenne culture, mais non populaire), pour élargir son champ d'action, l'étendre au peuple, parce qu'elle s'« actualise » pour ainsi dire, et qu'elle aborde des sujets qui intéressent le grand nombre. Le « Chant de guerre » de Rhigas Velestinlis annonce en quelque sorte l'« Hymne à la Liberté »

[3] Voir notre étude dans le « Bulletin de l'AIESEE », avec références bibliographiques diverses.

[4] Voir notre étude dans le « Bulletin de l'AIESEE », avec références bibliographiques diverses.

de Solomos : « *Le Chant de guerre* secoua l'hellénisme, et les aspirations nationales des Grecs s'en nourrirent durant les années qui séparent l'effort de Rhigas des luttes pour l'Indépendance [5] ». La littérature populaire,d'ailleurs, celle des chansons, montre bien comment un état d'esprit se dessine à côté d'un autre : il y a dans cette production une littérature du souvenir, du regret, de la tristesse, qui se lamente et s'apitoie sur le présent. Mais il y en a, à côté, une autre qui est un refus d'accepter, qui est une protestation, et qui invite au changement, à la lutte pour renverser une situation devenue intolérable ; ainsi se constitue une opinion publique par la participation à l'événement. Ce sont là autant de manifestations « révolutionnaires », qui apparaissent pour la première fois dans les lettres. Il est, de fait, important que se trouve renouvelée la mission de la littérature : d'abord l'élargissement du public auquel elle s'adresse, c'est-à-dire l'ensemble de la nation, ensuite les lettres mises au service d'une Idée, enfin le sens de la nécessité qui engage et qui fait considérer l'actualité avant toute autre préoccupation.

Dans sa réalisation, l'action de l'écrivain s'exerce non seulement en étendue, mais encore en profondeur. Ces points sont à préciser. Selon la première de ces perspectives, le thème de l'œuvre littéraire est de nature à intéresser l'ensemble de ceux qui participent à la nation, et non un petit nombre. C'est pourquoi les grands thèmes que développe la littérature nationale sont ceux de Libération du pays et d'Héroïsme. La seconde perspective, celle qui s'exerce en profondeur, s'applique surtout à l'expression, et c'est le mérite notamment de l'Ecole poétique Ionienne que de l'avoir compris.

Le thème de la Liberté ou Libération est celui par lequel la littérature nationale fait son entrée dans les lettres grecques, avec l'*Hymne* de Solomos. Le poète, sans doute, ne se borne pas à écrire une épopée, mais il intègre le thème à une philosophie, à un système de pensée qui se développe dans son œuvre entière, — et qui sort des limites de la présente étude — . Ce thème de la Liberté est lié d'ailleurs à celui de l'héroïsme qui, en quelque sorte, le concrétise : si la Liberté est l'Idée, ou l'Idéal, c'est par l'Héroïsme qu'elle devient Réalité. Ce n'est pas dans l'abstrait que le thème est traité, c'est dans la vie humaine elle-même : le personnage qui l'incarne, c'est le peuple grec, avec ses luttes, avec ses déceptions, avec ses espérances. Traité autrement que par Solomos, ce même thème domine l'œuvre de Calvos (qui se situe à part). Nous le retrouvons chez Zalocostas,

---

[5] Cf. Dimaras, *op. cit.*, p. 196—197 (traduction française). — Voir A. Dascalakis, *Rhigas Velestinlis*, *La révolution française et les préludes de l'indépendance hellénique*, 1937 ; *Les œuvres de Rhigas Velestinlis*, 1937 ; Μελέται περὶ Ρήγα Βελεστινλῦ, 1964, surtout les p. 374—494, τα Σπαναστατικὰ ἔργα τοῦ Ρῆγα [« Les œuvres révolutionnaires de Rhigas »].

mais surtout chez Valaoritis, le poète par excellence de l'« héroïsme », auquel il ramène la somme de sentiments et d'efforts de pensée, au lieu de le rattacher à une doctrine plus large. Chez Solomos, l'héroïsme est la condition de la Liberté dans une lutte consciente, et la Liberté est une pièce essentielle d'une philosophie de l'Homme. Chez Valaoritis, le problème humain par excellence est celui du héros, c'est-à-dire de l'homme aux prises avec la réalité. Le thème ne sera pas abandonné. Chez les poètes athéniens de la fin du XIXe siècle, puis du XXe, il n'est pas absent. S'il n'est pas traité en tant que tel, c'est que la grande poésie grecque s'oriente vers une autre source d'inspiration : l'hellénisme, — qui est repensé à la lumière des faits contemporains. Toutefois, le thème de l'héroïsme populaire est traité, au cours de la période d'entre-deux-guerres, par le poète Varnalis, dans deux œuvres *La Lumière qui brûle* (1922) et *Esclaves Assiégés* (1927), ce dernier recueil reprenant le titre du poème de Solomos sur *Missolonghi* ou *Les Hommes libres assiégés* (1844). Solomos avait, là, achevé une œuvre entreprise en 1826, et le thème de l'héroïsme le préoccupait. Varnalis, pénétré de l'esprit de Solomos et parti de l'œuvre de Palamas, a subi l'influence des idées révolutionnaires et du marxisme. Poète de la condition humaine, lyrique autant sinon plus qu'épique, il a transposé le drame de l'héroïsme dans la société contemporaine dont il fait le procès. A côté de l'aspect national — réel chez lui —, se trouve l'aspect social, et c'est là dans la poésie néohellénique un courant nouveau, qui n'affectait guère que la prose. L'enjeu de la lutte, pour Varnalis, c'est l'affranchissement d'une classe dans le cadre national, mais sans exclure la perspective d'une révolution plus étendue.

II

La prose, surtout depuis la fin du XIXe siècle, emportée par le réalisme qui, dans la nouvelle et dans le roman, l'incite à s'attacher au pays grec et à en étudier la variété des aspects, s'est développée dans la littérature grecque à un moment où le « national », la « liberté », l'« héroïsme » étaient, peut-on dire, des faits acquis, et où l'action des lettres sur le public avait, par conséquent, sur ces thèmes, moins lieu de se faire sentir. Par contre, les questions sociales prennent, à partir de cette époque, et surtout entre les deux guerres mondiales, une importance croissante. Certes, on trouverait dès le milieu du XIXe siècle, avec le « Thanos Vlékas » de Kalligas un souci du social, qui, encore inégal, imprécis, va faire son chemin. A la différence des idées de liberté, de nation, d'héroïsme, dont la manifestation a été soudaine et totale dans la poésie populaire et dans l'œuvre des grands poètes précités, les thèmes sociaux ne se sont introduits

que peu à peu dans la production de prose. De plus, ces thèmes ne sont pas apparus en même temps, mais successivement. Enfin, l'attitude des auteurs qui ont traité dans le roman et dans la nouvelle des questions sociales, atteste une progression, qui, partant de la description et de l'information ou de l'étude des situations générales ou des cas, s'élève à la critique, à la réforme, et va jusqu'à la révolution. Tandis qu'en poésie, seule l'œuvre de Varnalis, comme on l'a vu, est essentiellement axée sur le problème social, en prose, la littérature sociale se développe par étapes, d'une manière continue ; certes, elle n'élimine pas les autres aspects de la création, mais elle aboutit à constituer un courant que désormais rien n'arrêtera ; ce courant traversera la première guerre mondiale, puis l'entre-deux-guerres, ensuite la seconde guerre, pour se poursuivre jusque dans la période contemporaine issue de la défaite du Nazisme. Il constituera, en face des œuvres consacrées à la recherche psychologique, le vaste domaine de l'étude sociale, des problèmes du monde grec actuel, dont on laisse entrevoir des solutions, souvent différentes, mais dont les révolutionnaires ne sont pas exclues. Si la littérature sociale est apparue plus tardivement, — c'est seulement vers 1910 que le roman social fait son apparition, entendons le roman dans lequel le problème social occupe le premier plan —, c'est parce que l'étude de la société en tant que telle, et du point de vue critique, est venue après l'enquête régionale sur la Grèce, la vie des îles, des campagnes, des bergers, après le roman pittoresque, après le roman philosophique, après le roman de fantaisie et d'imagination. Nous n'avons pas à développer ici les raisons de ce retard — retard d'un demi-siècle au moins sur la littérature sociale et le roman social en Occident, principalement en France —, mais il nous suffira de dire qu'il fallait d'abord que les questions sociales devinssent tangibles pour le public grec ; il fallait aussi que la langue du peuple (nous y reviendrons plus loin) fût consacrée par une suffisante expérience littéraire, celle de la première génération des prosateurs démotistes ; on doit aussi prendre en considération la condition de l'écrivain grec qui a dû, intellectuellement, mener une lutte rejoignant la lutte sociale.

Ce qui apparaît dans la prose grecque concernant la société, c'est, au départ, l'anticonformisme, et la prise de position plus ou moins affirmée, mais réelle, contre le conformisme des mœurs et la tradition familiale. Sous une première forme, qui s'étend jusqu'à la première guerre mondiale, c'est moins le problème des oppositions de milieux ou de classes qui retient l'attention de l'écrivain, que celui de l'individu dans la société. Les thèmes étudiés, en effet, en témoignent. Beaucoup plus nombreuses sont les œuvres qui s'attachent à ce dernier problème qu'au premier. C'est avant tout le thème de la famille, en général, à l'intérieur duquel on distingue quatre séries de questions : celle du mariage, celle du patrimoine

familial, celle de la jeune fille, celle de la condition de la femme. Dans toutes les œuvres où ces questions sont abordées, les auteurs ont pris position en faveur de l'être faible, de l'individu opprimé, et ils n'ont jamais hésité à faire ressortir le côté aigu, voire tragique des situations. De leurs œuvres se dégage une critique sévère de la société. Au sujet du mariage, si certains aspects sont encore peu traités (le divorce, l'enfant, l'adultère), par contre d'autres sont clairement exposés. Par exemple l'exploitation du mariage, dans le roman « Amour au Village » de Costis Chatzopoulos (1910), où le personnage principal recourt au mariage pour cacher une situation qui le compromettrait dans l'opinion publique. C'est aussi la déception du mariage espéré mais non obtenu, considérée non du point de vue sentimental et psychologique, mais du point de vue des conséquences sociales redoutées (prestige familial, réputation) : Chatzopoulos de nouveau étudie ce cas dans « Maison de Campagne au bord de l'eau » (1915). L'affranchissement de l'individu à l'égard du mariage est le sujet des romans de Dimitri Tangopoulos (« A côté de l'amour », « La mère », « Les deux amours », le premier étant une apologie de l'union libre). Une partie de l'œuvre considérable de Grégoire Xénopoulos (entre 1890 et 1930) est consacrée aux problèmes du mariage : c'est l'honneur familial dans « L'honneur du frère », ce sont les mésalliances dans « Le Rebelle » ; ce sont les mariages forcés ou empêchés dans « Margarita Stépha » et « Stella Violanti » ; c'est le tragique allant jusqu'au crime dans « Laoura » ; c'est l'adultère dans « Le Monde et Cosmas ». Xénopoulos a, en outre, adapté à la scène plusieurs de ses nouvelles et romans (« Photini Sandri », « Stella Violanti »), et plusieurs cas de « pathologie » du mariage et du sentiment, dirais-je, ont été traités par lui dans des pièces telles que « Chérubin », « Fille unique », « Rachel ». Il prend position pour défendre l'individu contre les abus des institutions qui font obstacle à l'épanouissement du sentiment, et qui sont contraires aux lois de la nature. Le thème du patrimoine familial est traité de façon critique par Constantin Théotokis dans trois romans « L'honneur et l'argent », « La vie et la mort de Karavélas » et « Les esclaves dans leurs chaînes » (1920, 1921, 1922), ce dernier roman déjà s'ouvrant largement sur la question sociale. Le thème de la condition de la jeune fille a inspiré à Xénopoulos trois romans : « Le Rocher rouge » (déception de l'amour), « Isabelle » (l'inceste), « La femme aux trois aspects » (la garçonne). Quant au thème de l'émancipation de la femme, il s'esquisse aussi dans l'œuvre de Xénopoulos, mais c'est chez une romancière, Callirhoé Parren, dans deux romans « Enchanteresse » et « Emancipée », que sont exposées les thèses essentielles du féminisme. Déjà, à ce point de production de la littérature sociale, nous remarquerons l'importance de l'œuvre de création pour l'exposé, l'analyse et la diffusion des idées. La littérature de cette époque, en Grèce, n'est pas conservatrice,

ni réactionnaire. Elle est pour le moins progressiste, et elle fait, à cet égard, contraste avec le conservatisme des institutions d'Etat, de l'éducation, de l'instruction et de la pédagogie officielles.

III

La prose sociale, qui avait subi précédemment une lente incubation, atteint son développement dans les années qui précèdent et qui suivent la première guerre mondiale. La notion de « classe », sur laquelle les théoriciens du socialisme avaient attiré l'attention, devient une notion dominante. Déjà, en 1907, Skliros publiait une étude, *Notre problème social*, dans laquelle il exposait les principes du socialisme. L'œuvre de Xénopoulos, — bien qu'orientée vers les drames de la psychologie, les heurts des sentiments, les conflits entre les êtres et, ce qui est d'un précurseur, parfois les conflits entre les générations, — laissait entrevoir, derrière les problèmes de l'individu et de la famille, les oppositions de classes dans la société zantiote avec ses contrastes, son aristocratie des « archontes » ou des nobles inscrits sur les «libri d'oro» sa bourgeoisie et ses artisans, avec ses révoltes des « popolari » qui ont plus d'une fois marqué l'histoire de Zante. Christomanos, avec « La poupée de cire » (1911), donne déjà l'ébauche du roman social quand il présente, au milieu de la population athénienne où domine une classe privilégiée, la petite bourgeoisie ouvrière laborieuse et modeste. C'est surtout dans les romans de Paroritis qu'est mise en relief l'opposition, sinon la lutte, des classes. L'étude de la condition sociale sort de la perspective « éthographique » et « folklorique », pour être « revendicatrice ». C'est ainsi que dans le roman intitulé « Sur le Mât » (1910), l'écrivain présente et dénonce la condition sociale des pêcheurs d'éponges du Dodécannèse. Dans « Le grand garçon » (1915), il nous donne un tableau de la vie des travailleurs dont le sort appelle la pitié : c'est là un des premiers romans « ouvriers », qui complète, tant par l'étude descriptive que par la critique, la connaissance de la Grèce populaire et paysanne que l'on doit à la prose néohellénique. Le roman « Le Bouc Rouge », postérieur de quelques années (1924), est plus spécialement un roman des masses, et comme l'annonce de la littérature prolétarienne.

C'est au cours de l'entre-deux-guerres que la littérature sociale devient non seulement plus critique, mais plus revendicatrice. Elle est caractérisée par une production plus abondante, par une extension des thèmes abordés, en même temps par une convergence des vues, qui tendent au procès d'une société, enfin par une sorte d'« orchestration » des thèmes du point de vue de la technique littéraire. Une raison est que le roman philosophique est devenu de plus en plus social, abandonnant les grands

systèmes de philosophie morale et générale, sinon métaphysique (thème du « surhomme », par exemple, thème du « néo-christianisme », etc.), pour s'attacher à la structure de la société elle-même et à la condition des êtres dans la société. Le thème de l'enfance n'est pas abandonné, mais il tend à rejoindre les problèmes sociaux, celui du rapport des êtres, jeunes ou adultes, avec la société. C'est ainsi que, pour Galatée Kazantzaki dans « La Cité malade » (1925), « Femmes », « Hommes » (1935), pour Elly Dascalaki (dans ses nouvelles 1931, 1934), le thème de l'enfance — surtout de la jeune fille — aboutit à celui de l'émancipation féminine, qui, au lieu de se situer dans le cadre de la société existante (tel le féminisme à ses débuts), devient un argument contre la société pour une réforme profonde. Le thème de l'émancipation sociale attire de plus en plus d'écrivains, et, par exemple, entre 1930 et 1938, on ne trouve pas moins de dix romanciers et nouvellistes pour qui ce thème est l'essentiel de leur production. Une idée commune est à la base : la critique sévère de la société, avec des solutions plus ou moins élaborées, afin de porter remède aux injustices, aux maux dénoncés. Mais le thème se différencie, et on voit les écrivains s'orienter vers plusieurs courants : c'est, en premier lieu, la lutte de l'individu contre une société qui l'opprime ; puis, c'est l'information et l'éducation de la société sous ses divers aspects ; c'est, ensuite, l'émancipation selon un plan organique ; enfin, c'est le déclassement en marge de la société. La lutte entre l'individu et la société est étudiée dans un roman de Katiphoris, « La place » (1930). C'est, là, après la première guerre mondiale, la reprise du roman social. L'auteur présente les individus impuissants, dans une société de type bourgeois, à s'affranchir des forces qui les régissent, en particulier du pouvoir de l'argent. L'intérêt et l'exploitation sont la loi de cette société. L'effort individuel, pour être fécond, présuppose un changement radical de la structure sociale. Plus nuancée, plus riche est la seconde tendance signalée sous le titre général d'« information et éducation de la société ». Il convient d'entendre par là non seulement la pédagogie à proprement parler, mais tout ce qui, au sein des classes sociales, ressortit à la sociologie des groupes (la famille) et des institutions, tout ce qui exige une étude fondée sur l'observation des comportements, les problèmes de la sexualité notamment. Dans ce courant s'inscrivent les romans de Lefkoparidis (« Horizons », 1930), de Douros (« La vierge déchue », 1931), de Canellis (« La Chair », 1931), surtout de Lilika Nakou (« Déflorée », 1932, et « Dévoyés », 1935). Il y a, certes, dans la production de ces auteurs une étude psychologique des divers cas passionnels qui sont présentés, mais cette étude est subordonnée à la critique des milieux d'une société tenue pour responsable de la déchéance morale à laquelle elle condamne les individus. Ce qui domine, c'est le désarroi de la société devant ses maux, c'est la compassion des observateurs

et des analystes qui se penchent sur les problèmes, c'est aussi en définitive l'espoir d'une solution et l'esquisse d'un plan de rénovation. Le thème de l'émancipation sociale est plus généralement abordé chez des écrivains tels que Kokkinos (« Vertige », 1933, critique de la vie et de la sentimentalité bourgeoises), Cosmas Politis (« Bois de Citronniers », 1932, où la critique sociale émane de l'analyse introspective que font les personnages de leur propre mentalité), Vasos Dascalakis (« Déracinés », 1931, roman de la condition ouvrière, de l'hostilité des milieux aux êtres qui s'y trouvent), Phloros (« Les Colons », 1936, où est montré le rejet des individus par le milieu). Le déclassement social, enfin, est le thème auquel s'est attaché Picros (« Corps perdus », 1922, et « Toubéki », 1927, qui laisse entendre que la société conventionnelle conduit certains éléments à se détacher d'elle pour vivre dans un monde équivoque. On pourra mettre au compte du roman de la révolte certaines formes du roman de guerre tel qu'il est apparu après la première guerre mondiale. Deux écrivains de qualité, Myrivilis et Vénézis, ont laissé à ce point de vue des œuvres de marque, le premier avec ses « Nouvelles » et surtout son roman « La Vie au Tombeau » (1924), le second avec son roman « Matricule 31.328 » (1931). Ce qu'il y a lieu ici de retenir, c'est la position des écrivains en face de la guerre : l'attitude du siècle précédent qui consistait à exalter l'héroïsme dans la lutte pour l'indépendance (voir plus haut) a fait place à une condamnation de la guerre, au pacifisme appuyé sur des revendications sociales. C'est du socialisme qu'est né, chez les auteurs grecs de la littérature de guerre, cet état d'esprit, et c'est là un autre aspect de l'idée révolutionnaire. Le « roman de guerre », sous la plume des écrivains précités, a exercé une influence sur le roman grec et a contribué à en renouveler la technique. Il a également aidé au développement des idées sociales et favorisé la critique. Plus tard, la seconde guerre mondiale donnera naissance à une littérature de guerre, mais ce sera surtout une littérature de la résistance sous l'occupation ennemie — malgré plusieurs œuvres qui traitent de la guerre elle-même (les combattants, les opérations). La résistance à l'occupant rappellera la littérature héroïque de l'époque de la Guerre d'Indépendance, mais, en plus, elle rejoindra les questions sociales et la critique de la société : ce ne sera plus seulement le sort du pays qui sera le centre de l'œuvre, mais la condition humaine. Cet aspect se prolongera dans la littérature grecque de l'émigration de caractère politique qui suivra la libération de la Grèce et la guerre civile de 1945 à 1947.

IV

Parmi les idées révolutionnaires qui sont nées en Occident — en France principalement — et qui ont reçu un grand développement, il

faut faire une place à la critique de la tradition religieuse et à ce qu'on appelle la « libre pensée ». Or, en Grèce, les institutions conservent à la religion orthodoxe sa place officielle dans l'Etat, et l'idée, par exemple, d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat est impensable, tellement la religion fait partie du patrimoine national. Néanmoins, on a vu, par deux fois au XIXe siècle, s'élever une critique, sinon de la religion, des idées religieuses et du dogme, du moins de l'Eglise, des institutions religieuses et du comportement du clergé. Ce fut, une première fois, avec Lascaratos, écrivain céphalonien, satirique et moraliste. D'un long séjour en Angleterre, il a gardé un goût du protestantisme, qui lui a fait prendre en grippe l'orthodoxie grecque avec ses rites et son clergé, ainsi que les croyances populaires. Dans « Les mystères de Céphalonie » (1856), comme dans le journal satirique qu'il a publié de 1859 à 1868 sous le titre « Le lampion », il a présenté sous une peinture peu flatteuse le milieu céphalonien, et sa critique de la religion grecque est particulièrement vive. Quelques années plus tard, à Athènes, en 1866, Roïdis publiait un roman satirique, « La Papesse Jeanne », qui scandalisa tant les orthodoxes que les catholiques et qui valut à l'auteur les plus graves sanctions ecclésiastiques. Ces deux manifestations d'irréligion et d'anticléricalisme, dirions-nous, apparaissent isolées dans les lettres néo-grecques. Ce n'est pas qu'il n'existe pas parfois en Grèce une hostilité à l'égard des choses religieuses et des hommes d'église, mais cela ne constitue pas une forte tradition (comme en France), et la littérature n'a pas créé un courant d'incrédulité comparable au voltairianisme issu de l'œuvre du grand écrivain. Il n'empêche que les deux manifestations helléniques signalées apparaissent comme des manifestations révolutionnaires. Mais la désaffection à l'égard de la religion orthodoxe traditionnelle, que l'on remarque dans l'ensemble de la production de prose, — désaffection sans hostilité marquée, toutefois — traduit un sentiment d'indifférence à l'égard d'un élément de tradition : ce sont d'autres problèmes qui retiennent l'attention des écrivains. Il n'y a pas en Grèce un « roman orthodoxe », à côté d'autres aspects du roman, contrairement à la France qui offre des courants littéraires de pensée religieuse (le « roman catholique », le « roman protestant », le « roman de la libre pensée »). Cet aspect négatif des lettres grecques témoigne d'une mentalité qu'il convient d'analyser, et qu'expliquent les conditions historiques de la vie hellénique, mais ne saurait véritablement être porté au compte de l'esprit révolutionnaire, comme c'est le cas pour Lascaratos et Roïdis, qui ont pris nettement position par l'écrit et apporté là une œuvre positive. Avec eux, l'irréligion se présente comme une manifestation personnelle qui plaide en faveur de l'individu contre l'institution, mais qui ne revêt pas l'aspect doctrinal que serait une théorie de la libre pensée.

V

L'action des écrivains et des lettres néo-grecques s'est, avons-nous signalé précédemment, exercée en profondeur, c'est-à-dire en ce qui concerne l'instrument même de l'expression, la langue. Longtemps, la littérature a été liée à une tradition d'écriture savante, avec certes des variations selon les auteurs et les genres, selon aussi les époques, — tradition qui s'est perpétuée jusqu'au XIX^e^ siècle. Le purisme littéraire, comme l'autre, a eu ses défenseurs, ses théoriciens, et l'histoire de la « question de la langue » en Grèce [6] montre le rôle qu'a joué la littérature dans le problème de l'expression, depuis l'atticisme à l'époque de la Koïnè hellénistique, en passant par le grec de la littérature chrétienne aux multiples usages, le grec médiéval et la variété de ses emplois dans les divers genres littéraires, et le grec écrit depuis le XV^e^ siècle jusqu'à la fin du XIX^e^. Jusqu'au début du XIX^e^ siècle, la littérature orale, celle des chansons populaires, s'est exprimée dans la langue du peuple, la langue parlée, alors que l'usage écrit s'écartait systématiquement de cette langue. C'est à l'Ecole Ionienne que revient le mérite d'avoir rompu les barrières qui séparaient l'usage écrit de l'usage oral. Le principe de faire reposer la langue écrite — et spécialement la langue littéraire — sur la langue populairement parlée, et non plus sur une langue artificiellement édifiée, constitue un fait de révolution, puisque l'expression écrite procède de la réalité : la langue est avant tout une réalité audible. La vision n'intervient qu'en second lieu et tardivement. L'écriture a pour objet de reproduire ce qui s'énonce, et, en même temps, de le sanctionner, de le garantir. Les premiers écrivains ont eu le souci, non pas d'accorder la langue parlée sur l'usage écrit, mais, au contraire, de partir de la langue parlée pour imposer et régler l'usage écrit. Solomos est attiré par la langue du peuple, celle des chants populaires et celle qui se parle. Il l'élève au rang de langue poétique, et par la poésie commence dans la Grèce du XIX^e^ siècle l'œuvre d'unification de la langue littéraire, — et aussi de la langue tout court. Aux vulgaristes de la prose, qui, avec et après Psichari, ont édifié la prose démotique à la fin du XIX^e^ siècle et depuis, on a fait le reproche de détruire la langue. Or, ces philologues, ces linguistes, ces écrivains, étaient à la recherche d'une langue commune de l'Hellénisme actuel, qui fût fondée sur la réalité de l'usage vivant : découvrir, là encore, le réel, c'était rompre avec une tradition d'archaïsme, c'était ouvrir à l'expression des possibilités, c'était permettre à la production de se rénover, aux genres de s'épanouir.

---

[6] Voir : A. Mirambel, *Les « états de langue » dans la Grèce actuelle* (Conférences de l'Institut de Linguistique), Paris, 1938, avec bibliographie et exposé des principaux problèmes. Voir aussi M. Triandaphyllidis, Νεοελληνική Γραμματική, t. A', La dernière partie avec bibliographie et documents. L'histoire de la « question de la langue » a été retracée par A. Mégas, Ἱστορία τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος 2 vol., 1927.

Les poètes Tertsétis, Typaldos ont défendu âprement cette conquête de la langue sur la réalité. Polylas, le précurseur de la critique littéraire en Grèce, s'est fait le théoricien du vulgarisme après avoir tiré les leçons de la langue de Solomos (voir le traité « Notre langue littéraire », 1892, et les « Prolégomènes » à l'édition de Solomos, 1859). Psichari, en 1888 (« Mon Voyage ») et dans ses œuvres grecques, dénonce le purisme en recourant à des arguments scientifiques, et oppose à l'artificiel de la tradition la réalité du présent. Cet intérêt porté avant tout à l'actuel atteste un renouveau de pensée, qui a vite rejoint le domaine de toutes les revendications libérales dans une société prisonnière de ses conceptions de la tradition. Les contacts de pensée avec un Occident libéral ont contribué à poser la question de la langue sur une base large, humaniste, humaine. Par là, le mouvement linguistique a voulu être un mouvement national, un mouvement de participation et un mouvement d'affranchissement. Les mêmes principes qui avaient fait jadis la société moderne, et qui avaient dressé la Nation en face de la sujétion, venaient maintenant opposer à l'archaïsme oppresseur le démotisme libérateur. Ce que les vulgaristes préconisaient, c'était, après l'avoir formulée, l'expansion de leur doctrine linguistique, la pédagogie de la langue démotique, d'où les nombreux efforts, à Athènes et dans les grandes villes, afin de libérer le pays grec de la contrainte du purisme. On remarquera qu'en Grèce, la juste revendication en faveur de la langue démotique était considérée comme une adhésion au programme social et politique des éléments progressistes et révolutionnaires dans la société, tandis que le purisme apparaissait comme une garantie de l'ordre et des « traditions », liée nécessairement aux idées conservatrices et réactionnaires. On remarquera aussi que le mouvement vulgariste du XIXe siècle a été plus national que social : ce que voulait Solomos, et ce que voulaient avec lui les poètes de son Ecole, ce que voulaient un demi-siècle plus tard Psichari et les prosateurs vulgaristes de la première génération c'était, par la littérature pour les poètes heptanésiens, par la science et la littérature pour les prosateurs, l'avènement d'une langue « nationale », qui serait pour la Grèce ce que fut pour l'Italie la langue de Dante, pour l'Allemagne la langue de Luther, pour la France la langue des écrivains de la Pléiade. C'est dans le premier quart du XXe siècle que l'aspect social de la « question de la langue » est apparu, souligné par certains expressément, ressenti même confusément par beaucoup, en tous cas vulgarisé au point que cette question a largement dépassé le domaine de la science et de la littérature pour se répandre dans l'ensemble de la communauté hellénique [7]. Si les conservateurs (hommes de lettres, critiques, philologues)

[7] Voir : D. Glinos, Ἔθνος καὶ Γλῶσσα, 1923 ; I. Kordatos, Δημοτικισμὸς καὶ Λογιωτατισμὸς κοινωνιολογικὴ μελέτη τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος, 1927 ; M. Triandaphyllidis, Δημοτικισμὸς καὶ Ἀντίδραση, 1960.

maintiennent leur préférence pour la langue démotique, il n'en existe pas moins que, dans une grande partie de l'opinion publique, « vulgarisme » est synonyme de « libéralisme », sinon de « socialisme », voire de « communisme »[8], et qu'il a été et est combattu comme tel par les régimes de réaction (à de rares exceptions près) dont l'histoire politique de la Grèce moderne et contemporaine offre plus d'un exemple[9]. C'est là, sans doute, l'aboutissement des conflits d'idées sur tous les plans — y compris celui de l'expression — qui ont marqué et continuent de marquer la vie hellénique à notre époque, déjà dès le début du siècle. En tous cas, la litttérature semble devoir rester fidèle à la langue démotique, dont elle a, depuis un siècle et demi, la maîtrise et à laquelle elle doit ses plus grandes œuvres. Il semble que, sur le plan de la langue, l'unité soit faite parmi les écrivains et gens de lettres pour ne plus contester le démotisme : c'est pour eux, quelles que soient leurs positions en matière sociale et politique, un fait accompli. L'histoire récente de la langue littéraire en apporte la preuve, en particulier la langue de la prose, pour laquelle les problèmes d'expression se posent d'une manière différente de jadis lors des premières grandes manifestations du vulgarisme. On peut dire que la littérature maintient la langue démotique au-dessus de toute « politisation ».

VI

Considérées de l'extérieur, les aspirations et les réalisation mentionnées et analysées précédemment relèvent d'un ensemble où la critique fait entrevoir la réforme ou la rénovation, et qui met en cause bien des institutions de la société. Il y a lieu, maintenant, de juger de ces manifestations du point de vue de l'Hellénisme lui-même, afin de déterminer dans quelle mesure les idées, que la littérature a exprimées et diffusées, ont modifié en Grèce le cours des choses.

D'une manière générale, la littérature néohellénique est pour le moins progressiste. Elle réunit, en effet, l'élite intellectuelle de la société grecque, les esprits les plus éclairés, souvent les mieux formés à la culture occidentale, les plus ouverts aux rénovations et aux hardiesses de pensée. L'action sur les institutions ne répond que très imparfaitement aux positions exposées par les écrivains. On peut dire que, jusqu'à la fin de la seconde

[8] Déjà, en 1911, on pouvait lire un ouvrage au titre significatif de I. Varvayanis, Τὸ γλωσσικὸν ζήτημα καὶ οἱ ἐθνικοὶ κίνδυνοι [La question de la langue et les dangers nationaux], de même en 1926 de N. Exarchopoulos, Μαλλιαρισμὸς, κομμουνισμὸς ἐχθροὶ τῆς ἑλληνικῆς πατρίδος [Démotisme, communisme, ennemis de la patrie grecque], et en 1935, de S. Katakouzinos, Ἡ καθαρεύουσα εἶναι ἡ ἐθνικὴ κοινὴ γλῶσσα μας [La langue savante est notre langue commune nationale].

[9] Cf. mon étude *Les aspects psychologiques du purisme dans la Grèce Moderne*, in « Journal de Psychologie », Octobre-Décembre 1964, p. 405 et suiv.

guerre mondiale, il n'existait en Grèce aucune « littérature de droite », pour employer le langage du public français. La « question de la langue », où la littérature avait pris si nettement partie, plaçait les écrivains à l'opposé des positions officielles et de celles d'une partie de la société, précisément la partie conservatrice et réactionnaire. Après la seconde guerre mondiale, à côté d'une « littérature de gauche » ou «d'extrême-gauche », il se constitue une «littérature libérale » ou même d'« opinion très modérée », mais la langue démotique, dont, pratiquement, tous les écrivains se servent, n'est pas, nous l'avons dit, remise en question. Dans le monde des lettres, les divergences idéologiques se situent au-delà du niveau de l'expression, et non plus à ce niveau lui-même. Les institutions demeurent en grande partie conformistes, et le libéralisme des lettres fait contraste avec le conservatisme officiel.

L'Hellénisme lui-même est fortement attaché, nous l'avons vu, à certaines grandes idées qui en constituent l'unité. Il est, certes, dans ce qu'il a de meilleur, capable de s'adapter aux changements de l'histoire, de la Cité antique aux Empires macédonien, romain et byzantin, jusqu'à la Nation moderne. Même les esprits les plus audacieux et les plus avides de réformes n'ont jamais renié les fondements de l'Hellénisme, et un Sikélianos, un Kazantzakis, même un Varnalis, quand ils rompent avec le conformisme, avec *tout* conformisme, s'appliquent à mieux interpréter l'apport de la Grèce à la Grèce elle-même comme au monde. On a pu voir en Grèce des esprits dégagés de toute religiosité : ils n'ont pas fait Ecole, et les penseurs les plus indépendants, devant le fait grec religieux, cherchent dans l'Hellénisme même une explication. Un Renan révolutionnaire en matière d'exégèse religieuse, créateur de la science indépendante de l'histoire des religions, notamment du christianisme, un Renan professant dans un établissement supérieur scolaire les résultats de ses recherches scientifiques et exposant ses méthodes, les véritables méthodes de la critique historique dans le domaine du sacré, un Renan est, en Grèce, une impossibilité.

On a accusé, en Grèce, les partisans de la langue démotique de vouloir porter atteinte à la langue des ancêtres, et tout un arsenal d'arguments faux a été brandi contre les vulgaristes afin de défendre la « tradition ». Or, si on y regarde de près, on constate que la langue que Solomon et les poètes préconisaient comme langue littéraire, comme langue écrite, était celle dont le peuple se trouvait l'héritier. Lorsque, avec Psichari, la linguistique vint à l'appui du vulgarisme, il a été facile de montrer la continuité de la langue grecque, dont la démotique était le naturel aboutissement, et de dénoncer l'artifice du purisme, qui n'est d'aucune époque ni d'aucune région. Un grand nombre de traits qui caractérisent le grec démotique ont leur point de départ dans la langue ancienne (en phoné-

tique, en morphologie, en syntaxe, dans le lexique). En conséquence, le grec démotique, loin d'être une rupture dans la tradition linguistique, loin d'être une manifestation de décadence, est au contraire le plus authentique chaînon d'une histoire trimillénaire : la « révolution vulgariste » défend, en réalité, la vraie tradition de la langue.

* * *

Au terme de ces réflexions, nous conclurons que les lettres néo-helléniques ont joué un rôle d'importance depuis plus d'un siècle et demi dans la diffusion de plusieurs idées révolutionnaires, idée de Liberté et de Nation, idée d'affranchissement de la pensée, idée de réforme sociale, voire de révolution, idée de défense de l'individu et de ses droits contre le pouvoir et l'arbitraire, etc. Les réalisations, par le jeu des institutions, ne sont pas au niveau des idées exprimées. C'est un fait, et nous en avons indiqué les raisons. Elles concernent la Grèce, mais elles pourraient s'appliquer à d'autres pays. Il n'est pas rare de voir se développer des littératures à tendances progressistes dans des sociétés où le régime est conservateur.

Mais, dans le cas de la Grèce, il faut tenir compte d'un autre grand fait, c'est l'Hellénisme, entendons la civilisation — la première en date de l'Europe — , dont relève d'abord tout ce qui est grec, puis tout ce qui, hors de Grèce, a subi l'empreinte de la culture grecque : la science et la philosophie de l'Europe, la religion de l'Europe, ne sont ce qu'elles sont que par la pénétration de la science et de la philosophie grecques, par la diffusion d'une religion issue du judaïsme mais élaborée par la Grèce. Ce substrat a été, historiquement, le ferment qui a ensuite permis le développement de la pensée européenne. Il vaut pour la Grèce moderne, qui ne saurait être détachée de l'ensemble hellénique. De même que la langue grecque présente certains traits de structure qui sont des constantes à côté de faits limités dans le temps et dans l'espace, de même l'Hellénisme est un axe de civilisation autour duquel gravitent les efforts de pensée pour la conquête progressive du réel. Les faits révolutionnaires répondent à ces efforts : l'Hellénisme les adapte à ses structures profondes. La littérature néo-grecque témoigne de cette adaptation.

CONTRIBUTION À LA VIE ET À L'ŒUVRE DE GAVRIIL URIC

I

ION RADU MIRCEA

C'est au cours du deuxième quart du XV^{e} siècle, que l'apparition d'un lot de manuscrits écrits par l'actif lettré moldave Gavriil Uric entre les années 1424—1449 fit sortir la littérature roumaine en langue slavonne de l'incertitude de l'anonymat. Ces manuscrits ont un caractère bien défini, ils se distinguent dans la production de livres dans les pays de l'Orient orthodoxe par leur graphie et leur ornementation, éléments d'un style qui a été à juste titre appelé « moldave ». Les quatorze manuscrits signés, auxquels s'ajoutent deux autres qui ne le sont pas et dont la paternité a été révoquée en doute ou même niée par la critique, constituent une base de départ pour les recherches sur la littérature roumaine en langue slavonne. Le contenu varié des œuvres copiées nous révèle les préoccupations idéologiques et littéraires de l'époque d'avant Etienne le Grand et a servi dans une grande mesure de prototype pour l'activité des lettrés roumains des XVI^{e} et XVII^{e} siècles.

Ces œuvres nous permettent également de procéder à des recherches sur le matériel anonyme du XIV^{e} et commencement du XV^{e} siècle qui fait ou a fait partie de notre patrimoine intellectuel.

Les manuscrits exécutés par Gavriil Uric contiennent de nombreuses copies de la création littéraire byzantine et sud-slave existant au XIV^{e} siècle ; ils servent, en raison de leur ancienneté et de la rédaction en moyen-bulgare dans laquelle ils ont été transcrits, à la reconstitution de l'archétype des créations d'Euthyme de Tirnovo, de Grégoire Camblak et d'autres écrivains anonymes de l'époque. Ils constituent en même temps un document d'une importance capitale pour connaître la circulation de la littérature sud-slave et ses rapports avec les Pays roumains.

Cette richesse de documents littéraires sur le territoire de la Roumanie a engendré toute une série d'études. Le commencement en a été

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 4, p. 573—594, BUCAREST, 1968

fait avec le catalogue des manuscrits découverts à la bibliothèque du monastère de Neamţ en 1882 par l'évêque Melchisedec [1], suivi de l'ample description des mêmes manuscrits et de ceux du monastère de Noul Neamţ, publiée par A. I. Jacimirski en 1898 [2]. Faisant ressortir l'importance de Gavriil Uric pour les cultures roumaine et slave, le savant russe lui a consacré une bonne partie de son activité et il a synthétisé ses recherches en 1904, dans une ample étude intitulée « Grégoire Camblak. Essai sur sa vie et son activité administrative et littéraire» [3]. Œuvre d'un connaisseur averti de la littérature slave, de celle notamment qui a fleuri sur le territoire des Pays roumains, cette monographie est le fruit d'une tentative vouée à l'échec; c'est que l'auteur s'était proposé d'identifier Gavriil Uric avec Grégoire Camblak, en interprétant à sa manière les documents et les données dont il disposait à cette époque [4]. Dès la parution de son livre, des slavistes réputés, tels K. T. Radčenko, M. Khruchevski, P. A. Lavrov, Em. Kalužniacki et d'autres [5] se sont élevés contre les arguments proposés par A. I. Jacimirski, aussi bien en ce qui concerne la biographie des deux lettrés que l'attribution à Gavriil Uric, en vertu d'arguments paléographiques, d'un nombre exagérément grand de copies. En 1940, les recherches entreprises sur les originaux par le professeur D. P. Bogdan ont révélé la fragilité des raisons avancées par Jacimirski. S'appuyant principalement sur l'obituaire de Bistriţa copié à l'époque d'Etienne le Grand, D. P. Bogdan a démontré que Grégoire Camblak ne pouvait pas être le fils du moine Paisie Uric, mort en Moldavie après 1407, date à laquelle commença la rédaction de cet important document historique

[1] *Catalog de cărţile sîrbeşti şi ruseşti manuscrise vechi ce se află în biblioteca Sfintei mînăstiri Neamţu* [Catalogue des vieux livres manuscrits serbes et russes, se trouvant à la bibliothèque du saint monastère de Neamţ], « Revista pentru istorie, archeologie şi filologie », IIe année, Ier vol., 1884, p. 129—143, nos 20, 77, 85, 87, 89, 92, 94, 106. Le même auteur reproduit le texte de la Vie de Jean le Nouveau de Suceava, d'après le manuscrit de Gavriil de 1439 (*ibid.*, p. 1—64, 163—174), avec une traduction en roumain. Une description plus ancienne est celle du tétraévangile écrit par Gavriil en 1429, conservé à Oxford à la Bodley's Library, par I. Sreznevski (*Сведения и заметки о малоизвестних памятниках письма*, « Сборник отделения русскаго языка и словесности » de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, Xe vol., chap. LXXVII, St.-Pétersbourg, 1876, p. 559—560) et par T. J. Uspenski *О некоторых славянских и послaвянских писанных рукописях хранящихся в Лондоне и Оксфорде*, « Журнал Министерства Народного Просвещения », 1876, XI, IIe partie, p. 89—94).

[2] *Славянския рукописи Нямецкаго монастыри в Румынии*, St.-Petersbourg, 1898.

[3] A. I. Jacimirski, *Григорий Цамблак. Очерк о его жизни, административной и книжной деятельности*, St.-Pétersbourg, 1904, chap. V, p. 306—430.

[4] Sa thèse a été acceptée par Ecaterina Piscupescu, *Literatura slavă din Principatele Române în veacul al XV-lea* [La littérature slavonne dans les Principautés Roumaines au XVe siècle], Bucarest, 1939, p. 31—42.

[5] Apud D. P. Bogdan, *Despre manuscrisele din Biblioteca Academiei Române* [Sur les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie roumaine], Bucarest, 1940, p. 20—26; *Iarăşi despre identitatea Grigorie Ţamblac-Gavriil de la Neamţ preconizată de A. I. Jacimirskij* [De nouveau sur l'identité Grégoire Camblak-Gavriil de Neamţ préconisée par A. I. Jacimirski), « Hrisovul », I, Bucarest, 1941, p. 463—465; *Pomelnicul Mănăstirii Bistriţa* [L'obituaire du monastère de Bistriţa], Bucarest, 1941, p. 31—32.

et littéraire, et que le moine Gavriil, son fils, mentionné au même endroit, ne pouvait être le même « staretz » Gavriil mentionné quelques lignes plus haut, que A. I. Jacimirski supposait être le supérieur du monastère de Neamţ.

Mais celui qui a repris les recherches autour de ce problème est Emil Turdeanu [6]. En 1946 et 1951, à la suite d'une analyse minutieuse des arguments d'A. I. Jacimirski et en particulier des modèles de lettres du XVI[e] siècle édités par ce dernier [7], dont il résultait que « Gavriil Camblak » aurait été supérieur du monastère de Neamţ placé sous le vocable du Pantocrator et copiste de livres, Emil Turdeanu a prouvé qu'il s'agissait là d'une mystification [8], qu'il n'y a jamais eu de supérieur de ce nom au monastère de Neamţ et, enfin, qu'aux XV[e] et XVI[e] siècles ce centre culturel et monastique n'a jamais porté le vocable du Pantocrator [9]. Grégoire Camblak était d'ailleurs mort en 1419—1420, comme métropolite de Kiev, selon les sources narratives et les notices des manuscrits. Cette date a été acceptée par l'historiographie contemporaine [10], aussi toute la construction historique d'A. I. Jacimirski, avec toutes ses implications concernant Gavriil Uric, s'écroule-t-elle.

Ecartant cette confusion de personnes, la recherche doit faire appel aux données les plus certaines et en même temps les plus simples à vérifier, à savoir : les colophons écrits par Gavriil lui-même sur les manuscrits copiés de sa main, ainsi que les mentions de son nom et de celui de son père dans l'Obituaire de Bistriţa. Les voici dans leur ordre chronologique :

1. Б лѣт҃(о) ҂ѕцл҃в Гаврїилъ монахь испйса сїѫ книгѫ [L'an 6932 ⟨=1424⟩ le moine Gavriil a écrit ce livre].

Homélies de Saint Grégoire le Théologien (i.e. Grégoire de Nazianze), Monastère de Noul Neamţ [11].

---

[6] Emil Turdeanu, *Grégoire Camblak : faux arguments d'une biographie*, « Revue des études slaves », Paris, t. XXII, fascicules 1—4, p. 46—81 et extrait, p. 67—69 ; *Les lettres slaves en Moldavie: le moine Gabriel du monastère de Neamţu* (1424—1447), « Revue des études slaves. Mélanges André Mazon », Paris, t. XXVII, 1951, p. 267—278 ; *The oldest illuminated moldavian ms.*, « The Slavonic and East-European Review », XXIX, 1951, p. 456 et extrait.

[7] A. I. Jacimirski, *Мелкие тексты и заметки по старинной славянской и русской литературе*, «Известия отдел. русс. языка и словесности», IV, 2, 1889, p. 432—436 et V, 4, 1899, p. 1237—1242.

[8] *Grégoire Camblak*, p. 81.

[9] L'étude de la collection de documents de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie publiée entre 1951 et 1960, *Documente privind istoria Românilor* (DIR), *seria A, Moldova sec. XIV—XV şi sec. XVI* [Documents concernant l'histoire de la Roumanie (DIR), série A., Moldavie, XIV[e]—XV[e] et XVI[e] siècles], a prouvé que ce monastère était placé sous le vocable de « l'Ascension » et qu'il n'existe pas un seul document qui fasse mention de celui de « Pantocrator »; voir la première mention de ce vocable en 1579, dans P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.* [Les manuscrits slavons de la Bibliothèque de l'Académie roumaine], I[er] vol., Bucarest, 1959, p. 131, 132.

[10] Voir *История на българската литература*, t. I[er], Sofia, 1962, p. 329.

[11] A. I. Jacimirski, dans *Григорий Цамблак*, p. 357.

2.a. Въ д(ь)ни бл(а)гочьстиваго и Х(рист)олюбиваго г(осподи)на Iѡ Алеѯ-андра воеводы, господарѣ въсѣи Млъдовлахїискои землии и бл(а)гочьстивои его г(оспо)жди Марiны, ѥже она желаниѥмь въждел ѣвши любви Х(ристо)вѣх словесь рачителница потъщав сѧ даде и съписа сїи тетроеу(аг)г(е)ль в лѣт(о) ҂ѕцлз и съвръши сѧ м(ѣ)с(ѧ)ца мартїа въ гї д(ь)нь [Sous le règne du très pieux et très fidèle au Christ prince Jean Alexandre, prince de tout le pays de Moldovalachie, et de sa très pieuse princesse Marina, laquelle, languissante d'amour pour le Christ et aimant ses paroles et pleine de zèle, a fait écrire ce Tétraévangile l'an 6937 <= 1429>; et il a été achevé au mois de mars, le 13e jour [12]].

2.b. Бл(а)го изволениѥмь ѿ(ть)ца и наоучениѥмь с(ы)на и съвръшениѥм с(вѧ)т(а)го д(оу)ха оучини с(ѧ) сїи тетраеу(аг)г(е)лъ въ д(ь)ни бл(а)гочьстиваго и Х(рист)олюбиваго г(осподи)на Iѡ Алеѯандра воеводы господарѣ въсеи земли Молдовлахїисеои и бл(а)гочьстивои его г(оспо)жди Марины, ѥже она желаниѥмь раждегши сѧ любви Х(ристо)вѣм слѡвесь рачителница потъштателно даде и исписа то въ лѣт(о) ҂ѕцлз и съвръши сѧ м(ѣ)с(ѧ)ца мартїа въ гї д(ь)нь ржкож Гаврїила мнниха с(ы)на Оурикова иже и исписавь въ Нѣмецком м(о)настири [Par la volonté du Père et l'enseignement du Fils et le parachèvement du Saint-Esprit ce Tétraévangile a été fait aux jours du prince très pieux et très fidèle au Christ prince Jean Alexandre, prince de tout le pays de Moldovalachie et de sa très pieuse princesse Marina, laquelle, languissant d'amour pour le Christ, aimant ses paroles, pleine de zèle a fait écrire ceci en l'an 6937 <= 1429>; cet écrit a été achevé au mois de mars, le 13e jour, de la main du moine Gavriil, fils d'Uric, lequel l'a copié au monastère de Neamţ [13]].

Tétraévangile d'Oxford [14].

3. Исп'са сѧ сїи тетраеу(аг)г(е)лъ мѡнастирю Нѣмечком8 (sic!) ржкож Гаврїила мниха с(ы)на Оурикова при игoумени Силуанѣ почаже сѧ м(ѣ)с(ѧ)ца апрiлїа ѕ' д(ь)нь и съвръши сѧ въ второе лѣто м(ѣ)с(ѧ)ца феб<р>арїа г' д(ь)нь в лѣт(о) ҂ѕцмд. [Ce Tétraévangile a été écrit pour le monastère de Neamţ, de la main du moine Gavriil, fils d'Uric, au temps de l'higoumène Siluan. Et il a été commencé au mois d'avril, le 6e jour, et a été achevé l'année suivante, au mois de février, le 3e jour, l'an 6944 < = 1436>].

Tétraévangile du Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie, nº 4.

---

[12] A la fin de chacun des trois premiers Evangiles.

[13] A la fin de l'Evangile selon St. Jean.

[14] Voir Polihron Sîrbu, *Заметки о славянских и русских рукописех в* Bodleian Library *в Оксфорде*, St.-Pétersbourg, 1908, p. 1—72; Em. Turdeanu, *The oldest...*, p. 456—459.

4. Б лѣт(о) ҂ѕцмз м(ѣ)с(ѧ)ца сеп(тємврїа) кг' съвръши Гаврїилъ сїи съборник [L'an 6947 <= 1439 > au mois de septembre[15], le 23, Gavriil a achevé ce Sbornik].
Sbornik (Recueil) de la BAR[16], nº 164.

5. Гаврїил исписа сїи съборник в лѣт(о) ҂ѕцмѳ [Gavriil a écrit ce Sbornik l'an 6949 <= 1441 >].
Sbornik, BAR 165.

6. Гаврїилъ исписа сїи Маргарит в лѣт(о) ҂ѕцна [Gavriil a écrit ce Margarit l'an 6951 <= 1443 >].
Anthologie des œuvres de Saint Jean Chrysostome, BAR 136.

7. Гаврїилъ исписа сїѫ книгѫ в лѣт(о) ҂ѕцнв [Gavriil a écrit ce livre l'an 6952 <= 1444 >].
Homélies de Saint Basile le Grand. Musée historique de Moscou.

8. Гаврїил исписа сїѫ книгѫ в лѣт(о) ҂ѕцнг [Gavriil a écrit ce livre l'an 6953 <= 1445 >].
Ménée de février, BAR 122.

9. Гаврїил исписа сїи лѣствичник в лѣт(о) ҂ѕцнд [Gavriil a écrit cette Lěstivica (Echelle du Paradis) l'an 6954 <= 1446 >].
« L'Echelle » (Klimax) de Jean le Sinaïte, BAR, 143.

10. Гаврїил исписа сїѫ книгѫ в лѣт(о) ҂ѕцне [Gavriil a écrit ce livre l'an 6955 <= 1447 >].
Sbornik, Bibliothèque Lénine, Moscou.

11. Гаврїилъ исписа сїи комать минеа в лѣт(о) ҂ѕцне [Gavriil a écrit cette partie du ménée l'an 6955 <= 1447 >].
Ménée de mars, BAR 123.

12. Гаврїил исписа сїи мѣсѧць в лѣт(о) ҂ѕцнз л д [Gavriil a écrit ce mois l'an 6957 <= 1449> ... le 30e jour].
Ménée de novembre, monastère de Noul Neamţ.

13. Гаврїилъ исписа сїѫ книгѫ в лѣт(о) ҂ѕцнѕ [Gavriil a écrit ce livre l'an 6956 <= 1448 >].
Sbornik, Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad.

---

[15] Nous rappelons en passant qu'en Moldavie jusque vers le dernier quart du XVIe siècle, l'année byzantine commençait non le 1er septembre, mais le 1er janvier.

[16] BAR = abréviation de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, section des manuscrits slaves; voir P. P. Panaitescu, *Manuscrisele*, etc.

14. Гаврїила мнихъ [par Gavriil le moine].
Sbornik, BAR 149.

Sur les quatorze manuscrits signés par Gavriil Uric, son nom figure en toutes lettres dans deux des plus anciens (1429 et 1436) « le moine Gavriil, fils d'Uric » (сына Оурикова); dans deux autres — le premier manuscrit connu de 1424 et le manuscrit non daté de la Bibliothèque de l'Académie roumaine, il figure comme « le moine Gavriil ». Mais dans les autres colophons il signe simplement « Gavriil ». L'eddroit où il a dépensé son activité, lequel désigne aussi son pays d'origine[17] apparaît une seule fois, en 1429 : c'est le monastère de Neamţ en Moldavie (исписавь въ Нѣмецком м(о)настири). On peut supposer d'après le nom de l'higoumène Siluan à l'époque duquel il écrivit le tétraévangile de 1436, que ce manuscrit a été copié comme les autres dans et pour ce monastère. C'est pourquoi l'on a admis que toute la vie du moine Gavriil s'écoula dans ce centre culturel de première importance pour la Roumanie, où se sont conservés du reste la plupart de ses manuscrits.

Nous devons ajouter à tous ces témoignages une information plus détaillée sur lui et sur son passé, contenue dans le plus ancien obituaire roumain, l'Obituaire de Bistriţa. Commencé en 1407, mais conservé sous la forme d'une copie datant du règne d'Etienne le Grand (1457—1504) et continué aux siècles suivants, il a été mis en valeur dans l'étude et l'édition du professeur D. P. Bogdan[18] qui, dans l'introduction, établit également l'identité des noms mentionnés. On peut lire au recto du folio 6 du manuscrit : « Souviens-toi, Seigneur, de l'âme de tes serviteurs... le moine Paisij Uric et son fils, le moine Gavriil, le copiste » [монаха Паисїа Оурика и сына его мниха Гаврїила съписателѣ]. Cette notice avait été connue de A. I. Jacimirski, mais il l'avait mal lue ou tronquée à dessein, car il omet « le moine Paisie ». Par suite, il interprète le nom « Uric » comme étant une bévue du copiste pour « Uriil » dont il fait le père du métropolite Grégoire Camblak[19].

Les données fournies par cette mention de l'obituaire apportent de nouvelles précisions sur la famille et la patrie de Gavriil, ainsi que sur l'importance de son activité de copiste. Paisie Uric avait été lui-même moine, peut-être au même monastère de Neamţ que son fils. Le problème se pose de bien savoir si « Uric » représente une fonction ou bien le nom

[17] I. Iufu dans *Despre prototipurile literaturii slavo-române în secolul al XV-lea* [Sur les prototypes de la littérature slavo-roumaine au XV[e] siècle], « Mitropolia Olteniei », Craiova, 1963, 7—8, p. 532—534, considère Gavriil comme un calligraphe valaque, engagé en Moldavie, sans en fournir de preuves certaines. Cette thèse a été infirmée par Sorin Ulea, *Gavril Uric, primul artist român cunoscut* [Gavril Uric, premier artiste roumain connu], dans « Studii şi cercetări de istoria artei », XI, 2, 1964. p. 258—261.

[18] Damian P. Bogdan, *Pomelnicul Mânăstirii Bistriţa*, p. 32 et p. 52, lignes 17—18.

[19] *Григорий Цамблак*, p. 26 et 423.

d'une famille moldave dont aurait également fait partie ce Mihail Uric ou Uricel, conseiller du voïvode de Moldavie en 1433 [20].

On a émis l'hypothèse qu'« Uric » signifierait « uricar », écrivain de « urice » [diplômes] [21]. L'acceptation de cette hypothèse se heurte à de sérieuses difficultés [22], quoiqu'elle soit séduisante et ouvrirait des perspectives quant à la transmission de père en fils de l'art de l'écriture. En premier lieu, la désignation d'un notaire par ce nom est contraire aux données chronologiques et aux règles de formation des mots de la langue roumaine. On le sait, « uric » était un terme couramment employé dans les diplômes de la chancellerie moldave depuis le XIV[e] siècle (et bien plus rarement par imitation, dans des actes de la chancellerie valaque au 1529, 1530 [23]) et il désignait un certain droit de possession accordé par le prince aux féodaux détenteurs de terres. L'acte qui conférait ce droit portait le nom de « privilie » (« privilegium »). Avec le temps, « uric », en tant que formule diplomatique, est arrivé à désigner le diplôme lui-même, en indiquant le caractère solennel de l'acte princier ; nous le trouvons comme tel depuis 1600 en Moldavie [24] et en 1547 en Valachie où la formule moldave n'était pas d'un usage courant dans la chancellerie. Il n'a pu avoir le sens d'écrivain d'« uric » qu'après que le mot « uric » eut pris en Moldavie celui d'acte solennel. A partir du XIV[e] siècle, les notaires de la chancellerie princière portaient les noms de « diac », « pisar », « gramatic », « logofăt ». Plus tard, le nom d'« uricar » a été formé par l'addition du suffixe

---

[20] Actes de 1433 ; 4 juin (Mihail Costăchescu, *Documente moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare* [Documents moldaves avant Etienne le Grand], II[e] vol., Jassy, 1932, p. 650, 13[e] ligne), 26 février (idem, *ibidem*, I[er] vol., Jassy, 1931, p. 354, 8[e] l.), 15 juin (*ibid.* p. 359, 21[e] l.), après le 15 juin (*ibid.*, p. 362, 4[e]—5[e] l.). Les mêmes actes dans DIR, A., XIV[e] siècle, p. 101, 102, 103. Voir aussi D. P. Bogdan, *Diplomatica slavo-română*, dans *Introducere* [Introduction] à DIR, II[e] vol., Bucarest, 1956, p. 54 et n° 5.

[21] D. P. Bogdan, *Despre manuscrisele slave* [*Sur les manuscrits slavons*], p. 20 ; *Pomelnicul Mînăstirii Bistriţa*, p. 32 et 52, n° 4 ; *Din paleografia slavo-română* [Paléographie slavo-roumaine], dans *Introducere*, DIR, I[er] vol., p. 110, et *Diplomatica slavo-română*, *ibid.*, II[e] vol., p. 54 et note 5.

[22] Cette interprétation a été acceptée par Em. Turdeanu : « Il s'agit par conséquent d'un certain Paisij scribe de *urice*, donc un uricar » (*Le moine Gabriel*, p. 269—270) ; voir aussi I. Iufu (*op. cit.*, p. 532), « ... Gavriil fils de l'*uricar* Paisij » ; Sorin Ulea, *op. cit.*, p. 257.

[23] Voir la note suivante.

[24] Voir l'acte de 1600, cité par Ion Bogdan, *Documente de la Ştefan cel Mare* [Documents d'Etienne le Grand], II[e] vol., p. 609, *sub voce*, et l'explication contenue dans un acte du 30 janvier 1668 (*ibid.*) : ѹрикъ си рѣчь Хрисовоулъ — « uric, c'est-à-dire chrysobulle ». D. P. Bogdan (*Diplomatica*, p. 25 et note 11, et p. 29, n. 11), cite les actes valaques du 13 mai 1529 et 15 juin 1530 (DIR, B, XVI, II[e] vol., p. 65,80 et fac-similés aux pages 432, 434). Mais il est clair que « uric » figure ici dans la formule штобы емоу былн оурик҃ usitée dans la diplomatique moldave et qu'il ne s'agit donc pas de l'acte de chancellerie. Il est possible qu'il ait cette acception dans le texte de 1547 : пис҃ аз Спатж ѹрик҃ ѹ град҃ = j'ai écrit, moi Spată, l'« uric » dans la cité (acte de Mircea Ciobanul du 27 août, dans Gr. Nandriş, *Documente româneşti în limba slavă din mănăstirile muntelui Athos 1372—1658* [Documents roumains en langue slavonne des monastères du Mont Athos, 1372—1658], Bucarest, 1937, p. 73—75 ; D. P. Bogdan, *op. cit.*, p. 54, n. 16) ; de même la traduction du XVIII[e] siècle de cet acte (DIR, B, XVI, II, p. 367), quoique Gr. Nandriş et D. P. Bogdan traduisent « Spată l'*uricar* ».

« -ar » [25], si prolifique en roumain, à « uric », tel qu'on le rencontre pour la première fois dans les mentions documentaires de Valachie : Stan ou Dragomir « uricar » (1535—1538) [26]. L'apparition isolée du mot « uric » dans le sens d'« uricar » en 1429—1433 rend douteuse cette acception au XV^e siècle. Il semble plus probable que dans le cas de Paisie ou Mihail, « Uric » ou l'hypocoristique « Uricel » ne soit autre chose qu'un surnom emprunté au formulaire juridique des privilèges introduit en Moldavie au XIV^e siècle, lequel serait devenu un nom de famille pour les détenteurs de ce droit. L'emploi du diminutif est d'ailleurs caractéristique des noms propres que l'on trouve souvent dans les documents moldaves du XV^e siècle — parfois formés avec le suffixe d'origine latine « -el » [27] — et l'inversion des noms « Uricel Mihail », sous laquelle ce personnage apparaît dans le dernier acte qui en fait mention (après le 15 juin 1433), s'applique au nom ou au surnom et pas à la fonction ou à la qualité.

Par conséquent, Paisij Uric, ou simplement Uric, père du moine Gavriil, me semble descendre d'une vieille famille de Moldavie, laquelle a donné le conseiller princier du voïévode Iliaş, fils d'Alexandre le Bon, représentant du pays lors de la conclusion du traité avec la Pologne en 1433. Malheureusement, nous ne possédons pas jusqu'à présent d'autres informations sur cette famille : une de ses branches s'éteignit au monastère, l'autre n'a pas laissé de descendants, à moins qu'elle n'ait changé de nom, car on ne retrouve plus aux XV^e et XVI^e siècles la famille ou le surnom d'Uric ou d'Uricel.

C'est toujours dans l'Obituaire de Bistriţa que l'on rencontre la qualité de scribe, de copiste (съписатєль) de Gavriil, qu'il partage dans la même source avec d'autres artistes du livre manuscrit, tels l'hiérodiacre Paladie et l'hiérodiacre Teodor Mărişescul du temps d'Etienne le Grand (1479—1504) [28].

---

[25] Voir Iorgu Iordan, *Limba română contemporană* [La langue roumaine contemporaine], Bucarest, 1956, p. 308.

[26] Voir D. P. Bogdan, *Diplomatica*, p. 55, n° 16 ; en Valachie, « Stan *uricar* » (plusieurs fois « diac » — copiste), dans l'acte du 31 mars 1535 en copie slavonne (DIR, B, XVI, II, p. 174) ; Dragomir *uricar*, le 2 juillet 1538 dans un acte original slavon (*ibid.*, p. 847). En Moldavie, la première mention documentaire sûre du 30 mai 1603, acte original slavon (apud D. P. Bogdan, *op. cit.*, p. 55. n. 2) et ensuite dans de nombreux autres cas du premier quart du XVII^e siècle. Les mentions plus anciennes dans des traductions des XVIII^e et XIX^e siècles sont douteuses, le traducteur ayant pu employer le mot « uricar » pour le slavon pisar, diac, grămătic.

[27] « Pan Mihail Uricel » (Mihail Costăchescu, *op. cit.*, I^{er} vol., p. 354, 359 et « pan Uricel Mihail », p. 362). Voir aussi Iorgu Iordan, *op. cit.*, p. 311, 344.

[28] *Pomelnicul Mânăstirii Bistriţa*, feuillet 10^v, 11 recto, édition D. P. Bogdan, p. 54, ligne 27, p. 55, ligne 4. Le mot съписатєль provient du verbe съписати = copier, écrire, employé par Gavriil même en 1429 (дадє и съписа = a donné à copier). Voir aussi *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare* [Répertoire des monuments et des objets d'art de l'époque d'Etienne le Grand], Bucarest, 1958, sous la direction du P^r Mihai Berza, p. 372, 388, où съписати est l'équivalent de исписати et de писати, написати.

L'âge de Gavriil Uric a été mis en discussion par Al. I. Jacimirski, par la publication du texte du colophon d'un manuscrit de sa collection [29] :

Гаврїилъ йсписа сїи комать книгы въ лѣто ҂ѕцнѳ, скончаХь м(ѣ)с(ѧ)ца дек(емврїа) є д(ь)нь, оуже пѕ-тимь лѣтωмь съ [Gavriil a écrit cette partie du livre en l'an 6959 (= 1451), je l'ai achevé au mois de septembre, le 5e jour, étant maintenant âgé de 86 ans].

Ce texte est bizarrement rédigé en comparaison de ses autres manuscrits. L'auteur emploie pour la première fois le verbe скончати à la première personne du singulier de l'aoriste, en contraste avec la forme impersonnelle employée à l'ordinaire de la troisième personne du singulier de l'aoriste съврьши сѧ, съвръши ; ses colophons authentiques s'achèvent d'habitude avec l'indication de l'année selon l'ère byzantine. Il n'est pas exclu que l'autographe soit authentique jusqu'à la mention de l'année 6959, pour être ensuite apocryphe dans la seconde partie et que Jacimirski soit intervenu dans sa rédaction par désir de procurer un document à l'appui de sa thèse de l'identité de Grégoire Camblak avec Gavriil Uric. Pour nous, tant que ce manuscrit — ou le fac-similé de la note — n'apparaîtra pas et ne sera pas vérifié, le colophon — et avec lui l'âge de 86 ans en 1451 — demeure douteux et peut difficilement être pris en considération.

Emil Turdeanu exprime le même doute [30] : «... Gabriel avait 86 ans. Mais alors son activité de copiste a dû commencer vers l'âge de... 60 ans ». On peut se demander si un homme aussi âgé pouvait copier un manuscrit, deux même, chaque année entre 1448 et 1449, et sans que la vieillesse eût marqué de son empreinte sa graphie d'une impressionnante sûreté de main.

C'est pourquoi cet élément chronologique, d'une incontestable importance pour la biographie de Gavriil Uric, ne saurait être pris en considération, tant qu'il ne sera pas confirmé par de nouvelles informations.

Ce qui précède permet d'esquisser une brève biographie de Gavriil. Fils d'un boyard qui avait pris le froc sous le nom de Paisij, il était peut-être apparenté à son contemporain, ce Mihail Uric ou Uricel, conseiller princier marquant de la fin du règne d'Alexandre le Bon et de celui de son successeur. Bien préparé pour les lettres — loin d'être un simple scribe, car il manie les textes littéraires en expert — Gavriil, lui-même moine, déploya une intense activité au monastère de Neamţ, comme l'attestent ses manuscrits de 1424 à 1449. De nouvelles recherches pourraient en ajou-

---

[29] Dans *Григорий Цамблак*, p. 378, n° XXX, et *Из слав. рукописей*, p. 33, 156, il décrit très sommairement un Sbornik qui ne se retrouve aujourd'hui dans aucune bibliothèque publique.

[30] *Le moine Gabriel*, p. 274.

ter d'autres, inconnues, aux manuscrits copiés par lui[31]. Le prix attaché à son travail résulte de la mention de son nom comme съписатель à côté d'autres copistes renommés de l'époque d'Etienne le Grand qui figurent dans l'Obituaire de Bistrița. Sa parenté avec une famille de boyards moldaves portant un nom caractéristique des conditions sociales du début du XV[e] siècle permet de considérer Gavriil comme étant d'origine roumaine.

MANUSCRITS ET GRAPHIE

La personnalité de Gavriil Uric est étroitement attachée à son activité de lettré. Toutefois, le nombre de codices que lui a attribués A. I. Jacimirski a provoqué des discussions. Une recherche minutieuse des manuscrits est malaisée à entreprendre, car un certain nombre d'entre eux sont conservés dans des bibliothèques étrangères, et que d'autres, décrits par le savant russe, n'ont pu être retrouvés jusqu'ici. Vu le peu de scrupules dont ce dernier a fait preuve bien des fois[32], on ne peut accepter ses affirmations en l'absence d'une vérification consciencieuse des originaux, ou, à la rigueur, des fac-similés publiés [33].

L'un des problèmes suscités par les manuscrits de Gavriil est celui de leur graphie. C'est seulement en précisant celle-ci que l'on peut lui attribuer la paternité de certains des manuscrits signés par lui ou même restés anonymes. A. I. Jacimirski, dans ses différentes études [34], se fondant sur des arguments paléographiques, aboutit à la conclusion que

[31] Le P[r] D. P. Bogdan possède des photographies d'un de ces manuscrits inconnus, conservés à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Kiev — U.R.S.S. Quelques feuillets de deux autres Sborniks de petit format ont été récemment découverts à la Bibliothèque de l'Académie roumaine par le paléographe Dalila-Lucia Aramă.

[32] Par exemple la description et la datation du Sbornik dit « de Bisericani », conservé à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad, n° 13.3.23 (Jacimirski, *Из слав. рукописей, Тексты и заметки*, dans « Учения записки имп. Московскаго Университета, отд. историко-филологический », t. XXIV, Moscou, 1899, p. 81—92), ont été corrigées par Em. Turdeanu, qui a prouvé l'inexistence de la note de la fin de 1512 (*Le Sbornik dit « de Bisericani »: fausse identité d'un manuscrit remarquable*, extrait de la « Revue des études slaves », XLIV, Paris, 1965). Ayant eu la possibilité de voir ce manuscrit, nous avons constaté que ses filigranes (sanglier, balance en cercle), correspondent à ceux de la seconde moitié du XVI[e] siècle et pas à ceux du début. Ainsi, les affirmations d'Em. Turdeanu fondées sur la critique du texte du colophon qui ne se trouve pas dans le manuscrit, dont la partie finale manque, sont confirmées.

[33] Outre ceux de *Григорий Цамблак*, chap. V, p. 345—379, voir aussi *Из истории славянской проповеди в Молдавии. Неизвестныя произведения Григории Цамблака, подражания ему и переводы монаха Гавриила* dans « Памятники древней письменности и исскуство », CLXIII, St.-Pétersbourg, 1906; *Из слав рукописей*, p. 31, 33 et 156; *Славянския и русския рукописи румынских библиотек*, St.-Pétersbourg, 1905, p. 627, 681—682, 715, 727, 729, 737; *Из истории славянской письменности в Молдавии и Валахии XV—XVIII вв.* dans « Памятники древней письменности и исскуства », CLXII, St.-Pétersbourg, 1906.

[34] Voir la note précédente.

30 manuscrits ayant autrefois appartenu au monastère de Neamţ, à d'autres bibliothèques ou à sa propre collection, étaient écrits de la main de Gavriil. Il constate parmi ces manuscrits trois sortes d'écritures [35] :

1. « Une écriture cursive individuelle (индивидуалная скоропись) de type grec, plus exactement une semi-onciale ronde, se transformant en cursive ; à l'aspect très caractéristique pour les lettres ε, в, г, х, ч, м, ь, γ, д etc. C'est dans cette graphie que furent copiés six manuscrits différents (nos IV, XXII, XXIV, XXVII, XXVIII et XXX) et tous les colophons des manuscrits complets et datés » [36].

2. « Une semi-onciale, grande ou petite, claire et belle, typique pour l'écriture moldave... ». [37]

3. «La même semi-onciale, mais un peu plus large, aux lettres plus petites et aux lignes rapprochées, conservant *dans une certaine mesure* (c'est nous qui soulignons), les traits propres du premier aspect. Sept manuscrits ont été copiés avec cette écriture (nos V, VIII, IX, XI, XIII, XVI et XXI)». [38]

Cette division de Jacimirski s'est heurtée dès le début à l'opposition de la critique scientifique. K. T. Radčenko [39] réduit le nombre des manuscrits attribués à Gavriil à quinze, en excluant ceux que Jacimirski avait numérotés IV, XI, XIII, XVI, XX, XXIII, XXVIII, XXIX. Reprenant en 1951 l'étude de ce problème, Em. Turdeanu [40] admettait en partie la sélection faite par Radčenko, en éliminant également les nos I, XXVII et XXX (BAR 85 ; Bibl. de l'Ac. des Sc. de Leningrad,

---

[35] A. I. Jacimirski, *Григорий Цамблак*, p. 380—381.

[36] Nos IV : Tétraévangile anonyme, Bibliothèque « Saltykov-Chtchédrine » Leningrad ; XXIII : Sbornik anonyme, Académie des Sciences de Leningrad, n° 13.3.18 ; XXIV : Sbornik signé, de 1439, BAR 164 ; XXVII : Sbornik signé, de 1448, Acad. des Sc. de Leningrad, n° 13.3.19 ; XXVIII : Sbornik anonyme, *ibid.*, n° 13.3.20 ; XXX : Sbornik de 1450 (1451), collection privée d'A. I. Jacimirski, n° 96, dépôt actuel inconnu.

[37] Nos I : Ancien Testament, anonyme, BAR 85 ; II : Tétraévangile signé, de 1429, Oxford ; III : Tétraévangile signé, de 1436, Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie ; IV : Actes des apôtres, anonyme, BAR, 95 ; VII : Liturgiaire (Pontifical) anonyme, Monastère de Noul-Neamţ, 8/23, dépôt actuel inconnu ; X : Octoèque, anonyme, BAR, 106 ; XII : Ménée signé, de novembre de 1448 (1449), Monastère de Noul-Neamţ, 9/25, dépôt actuel inconnu ; XIV : Ménée signé, de février de 1445, BAR 122 ; XV : Ménée signé, de mars de 1447, BAR 123 ; XVII : Homélies de Saint Grégoire le Théologien, signé, de 1424, Monastère de Noul-Neamţ, 14/22, dépôt actuel inconnu ; XVIII : *Margarit* [Les Perles] de St. Jean Chrysostome], signé, de 1443, BAR 136 ; XIX : Sermons de saint Basile le Grand, signé, de 1444, Musée Historique de Moscou, Khludov 8 ; XX : Sermons d'Isaac le Syrien, 1389, fragment à la Bibliothèque « Saltykov-Chtchédrine » de Leningrad, Q.L. 903 ; XXII : Sbornik signé, non daté, BAR 149 ; XXV : Sbornik signé, de 1441, BAR 165 ; XXVI : Sbornik, fragment signé de 1447, Bibliothèque Lénine, Rumiantzev 923 ; XXIX : Sbornik anonyme, BAR 74.

[38] Nos V : Tétraévangile anonyme, BAR 88 ; VIII : Octoèque anonyme, BAR 105 ; IX : Octoèque anonyme, BAR 107 ; XI : Ménée anonyme d'octobre, BAR 120 ; XIII : Ménée anonyme de décembre, BAR 121 ; XVI : Ménée anonyme de mai, BAR 125 ; XXI « Lěstvica » [L'échelle du Paradis] signée, de 1446, BAR 143.

[39] Compte rendu dans « Журнал Министерства Народного Произвещения », CCCCLV, oct. 1904, p. 419—435.

[40] *Le moine Gabriel*, etc.

19.3.19; le Sbornik de 1450 — plus précisément 1451 — de la collection privée d'A. I. Jacimirski), mais en acceptant le nº XVII (autrefois au monastère de Neamț, et introuvable aujourd'hui), donc treize manuscrits.[41] Dans sa critique sévère des textes attribués par A. I. Jacimirski à Gavriil Uric, Em. Turdeanu soulève le problème de la division en trois catégories des textes mentionnés, en affirmant que : « Gavriil n'a pas employé, au gré d'une fantaisie capricieuse, trois graphies différentes, mais une seule, cette remarquable calligraphie semi-onciale qui grâce à ses modèles a fait école »[42]... Si, en général, la thèse d'Em. Turdeanu s'est avérée exacte, notamment en ce qui concerne une partie des manuscrits de la deuxième catégorie et la majorité de ceux de la troisième, une étude plus attentive des manuscrits qui peuvent être vérifiés soit à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, soit d'après les fac-similés publiés nous permet d'affirmer que certains manuscrits de la première catégorie de Jacimirski sont authentiques. L'écriture cursive du manuscrit de 1448 (XXVII), celle du manuscrit non daté (XXVIII), les deux conservés à l'Académie des Sciences de Leningrad [43], et celle d'une feuille d'un tétraévangile appartenant à la Bibliothèque « Saltykov-Chtchédrine » appartient réellement à Gavriil Uric.

Une étude du colophon des huit manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Académie roumaine (nos 122, 123, 136, 143, 149, 164, 165) et au Musée d'Art de Bucarest, lesquels appartiennent certainement à Gavriil, prouve dans la transcription des textes qu'en dehors de la calligraphie méticuleuse semi-onciale, il en a employé une autre à caractères cursifs. Les colophons datés de 1436 (Musée d'Art), 1445 (BAR 122), 1446 (BAR 143) et 1447 (BAR 123)[44] (v. fig. 1) sont caractéristiques pour cette écriture. Notre attention est spécialement retenue par la lettre г, avec une queue allongée, que l'on retrouve dans l'écriture cursive des documents et des notes serbes des XIVe et XVe siècles, et en Valachie dans les textes gravés sur la reliure en vermeil du tétraévangile de Nicodème de Tismana (1404—1405) comme nous l'avons montré dans la description de ce manuscrit [45].

---

[41] En 1956, D. P. Bogdan (*Din paleografia slavo-română, Introducere* à DIR, Ier vol., p. 111), exclut de ce nombre le manuscrit de 1424 (Jacimirski, XIX), mais accepte celui de 1450 (Jacimirski, XXX).

[42] *Ibidem*, p. 273.

[43] Nos 13.3.19, 13.3.20, dans *Григорий Цамблак*, pl. IX—XI.

[44] On ne peut pas soutenir que « toutes les notes des manuscrits complets, datés » (A. I. Jacimirski, *op. cit.*, p. 380), emploient la graphie cursive. Voir celles des manuscrits BAR 149 et 165.

[45] Ion-Radu Mircea, *Cel mai vechi manuscris miniat din Țara Românească : Tetraevanghelul popii Nicodim (1404—1405)* [Le plus ancien manuscrits enluminé de Valachie : le tétraévangile du prêtre Nicodème (1404—1405)], « Romanoslavica », Bucarest, XIII, 1966 et extrait.

Fig. 1. — Les autographes de Gavriil Uric.

Fig. 2. — Page du manuscrit 164.

Tout aussi caractéristique est le tracé des lettres к, ѣ, ъ, д, є, mais surtout celui du м. Pour l'écriture semi-onciale, dans laquelle sont écrits la majorité des textes de Gavriil Uric, leur dessin consiste en plusieurs traits de plume, ce qui leur donne un aspect anguleux, rigide. Dans la deuxième écriture, les lignes sont réunies en un seul trait. arrondi, selon le modèle grec des minuscules cursives. Les deux ou trois traits sont rendus sans lever la plume du papier ; plus encore : les traits verticaux présentent à leur extrémité une petite ligne horizontale vers la droite, comme une sorte de tendance à réunir les lettres (la lettre ї avec crochets en bas et en haut). Outre les notes mentionnées, nous disposons d'un texte plus ample à écriture cursive, propre à Gavriil Uric, dans le manuscrit de 1439 (BAR 164). Au verso du feuillet 62 après avoir écrit 15 lignes dans la semi-onciale caractéristique de ses manuscrits, le texte s'interrompt au milieu de la 16^e ligne et continue avec l'écriture cursive employée dans ses colophons, mais au feuillet 63 recto, on reprend jusqu'à la fin la transcription du texte en semi-onciale. (v. fig. 2). L'écriture est régulière, égale, sans interruptions, naturelle, de sorte que le passage discuté ne semble pas intercalé. Nous pensons que l'on doit admettre que la partie cursive est toujours écrite par le copiste du texte qui la précède et la suit [46].

En admettant que cette graphie appartient à Gavriil Uric — ce qui, d'après ces exemples, est indubitable — nous pouvons la retrouver dans maintes autres corrections et additions qu'il a faites ultérieurement aux textes copiés. On la rencontre dans des additions marginales (la plus ample figure au feuillet 117 du manuscrit de 1447, BAR 123) [47], dans des corrections interlinéaires aux manuscrits de 1436—1448 [48], ou dans des explications notées en marge du texte. Les sept manuscrits étudiés prouvent que Gavriil a révisé les textes transcrits, en les corrigeant là où c'était nécessaire [49].

Envisagée sous cet aspect, l'affirmation d'A. I. Jacimirski ne paraît pas dénuée de sens et l'attribution des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad (n^{os} 13.3.19 ; 13.3.20) ou de la bibliothèque « Saltykov-Chtchédrine » de la même ville s'avère exacte. La com-

[46] Nous croyons qu'A. I. Jacimirski, en comprenant dans le groupe des manuscrits à écriture cursive le manuscrit BAR 164, a eu en vue le feuillet 62^v.

[47] BAR 164, f. 23^v, 40, 121, 171^v, etc. ; BAR 165, f. 37, 76^v, 129, 213, 285^v, 293^v, 302^v, etc. ; BAR 136, f. 48^v, 154^v, 230^v, 295, 307^v ; BAR 122, f. 70^v, 74^v, 78, 79, 97, 101^v, 104^v, 115, 120, 136^v, 166^v, 169, 176 ; BAR 143, f. 24^v, 77, 86, 97, 100^v, 122, 131, 228^v ; BAR 123, f. 10^v, 19, 51, 67^v, 107^v, 108^v, 117, 220^v.

[48] BAR 164, f. 78^v, 87, 112, 133, 160 ; BAR 165, f. 49^v, 195, 223, 228, etc. ; BAR 136, f. 20 ; BAR 122, f. 21, 28^v, 44^v, 57, 150, 166^v ; BAR 143, f. 45^v, 96, etc. ; BAR 123, f. 41^v, 47^v, 99^v, 161^v, 163^v, 166, 167.

[49] Nous nous proposons de montrer en détail dans une autre étude en quoi consiste la révision de ses textes.

paraison des fac-similés de ces manuscrits avec les colophons autographes et les paragraphes du feuillet 62ᵛ (BAR 164) est concluante. Nous attirons l'attention sur les lettres caractéristiques auxquelles nous pouvons ajouter la forme de ꙋ et de ѕ, sur le grossissement du commencement et de la fin des lignes droites, sur le caractère en général cursif de la graphie. Fort de ces constatations, nous pouvons affirmer que le Sbornik de 1448 de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad signé par Gavriil Uric, que le Sbornik anonyme de la même bibliothèque et que le fragment du tétraévangile de la Bibliothèque « Saltykov-Chtchédrine » appartiennent au copiste moldave de 1424—1449. Et il n'est pas exclu que le manuscrit de 1451 [50], qui a appartenu à A. I. Jacimirski, mais qu'on ne peut plus voir aujourd'hui, ni même en fac-simile, écrit en graphie semi-onciale ronde avec passage à la graphie cursive, soit également dû à la plume de Gavriil Uric.

Son écriture cursive de type grec, quoique assez rarement employée, a eu des continuateurs en Moldavie aux XVᵉ et XVIᵉ siècles, dans le cadre de cette école dont l'initiateur semble avoir été Gavriil Uric [51]. On doit en chercher l'origine dans la zone de symbiose gréco-slave de la Péninsule des Balkans du XIVᵉ siècle, car on la trouve parfois dans des manuscrits de Tirnovo ou du Mont Athos [52]. Sa présence en Moldavie au cours de la première moitié du XVᵉ siècle constitue un témoignage de l'existence de rapports, en la personne de Gavriil Uric, entre les Roumains et la Péninsule des Balkans.

Ce qui semble contestable dans la description graphique d'A. I. Jacimirski, c'est le troisième groupe de manuscrits, considéré comme cons-

---

[50] Sbornik de contenu ascétique : « in-4°, filigrane : ciseaux ; écriture semi-onciale ronde, passant à la graphie cursive, 20 lignes par page ». Il contient outre le *Margarit* de saint Jean Chrysostome et la Vie de saint Jean Nouveau (de Suceava), quelques préceptes des saints pères et des sermons pour les fêtes. Collection privée de A. I. Jacimirski, n° d'inventaire 96 (voir notre note 29). L'auteur suppose que Melchisedec le connaissait (*ibid.*, p. 378, note 2), lequel accepte l'année 1450 comme la dernière connue de l'activité de Gavriil (Melchisedec, *op. cit.*, p. 51). La graphie du manuscrit ne peut être vérifiée, car on ne connaît pas le dépôt où il se trouve aujourd'hui, aucun fac-similé n'ayant été publié. V. plus haut.

[51] On la trouve à la fin d'un recueil de textes de caractère juridique et historique du monastère de Neamț, executé en 1557, sous forme d'addition au dernier chapitre signé par Филотеωс діаконωс (BAR 636, f. 337ᵛ 338 ; voir aussi Jacimirski, *Слав. русс. рукописи*, p. 795—796), ou intercalée dans des textes écrits en semi-onciale dans deux manuscrits du monastère de Sucevița (Bibliothèque de Sucevița nᵒˢ 7 II/427 II et 23/444), et au début du XVᵉ siècle, dans une copie de la « Parainesis » d'Ephrem le Syrien (Bibliothèque de Putna 38/572 I).

[52] Ces caractères se retrouvent dans la copie slave de Constantin Manassès de 1349 (Musée historique d'Etat de Moscou, fonds de la Bibliothèque Synodale, n° 38), chez P. A. Lavrov, *Альбом снимков в юго-славянских рукописей българскаго и сръбскаго письма*, Petrograd, 1916, pl. 31 et chez le Pʳ Vladimir Mošin, *Палеографски албум на јужно словенското кирилско писмо*, Skoplje, 1966, p. 109, n° 107), de même que dans deux autres manuscrits du XIVᵉ siècle de la Bibliothèque Nationale de Sofia, nᵒˢ 560 et 675 (fac-similés chez B. Conev, *Опис на ръкописите и старопечатните книги на Народната библиотека в София*, Sofia, Iᵉʳ vol., 1910, pl. II, et IIᵉ vol., 1923, pl. XXXVI ; éventuellement des notes au ms. n° 502, *ibid.*, p. XIII).

tituant une écriture intermédiaire entre les deux autres. Comme ils font partie aujourd'hui du fonds de manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, ils ont pu être vérifiés par un bon spécialiste, le regretté P^r^ P. P. Panaitescu, qui en a même dressé un catalogue [53]. La copie de la « Lĕstvica » (κλῖμαξ) de 1446, signée par Gavriil Uric, présente sans aucun doute la semi-onciale bien connue des manuscrits signés. Quant aux autres copies, attribuées par A. I. Jacimirski à Uric et dont l'authenticité a été à juste titre contestée par K. T. Radčenko et Em. Turdeanu, elles n'entrent plus en ligne de compte. Elles n'ont rien de commun avec sa graphie. Suivant la description des manuscrits slaves conservés à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, les uns datent certainement du XVI^e^ siècle (BAR 75, 107, 120 [54]), d'autres ont été écrits au XV^e^ siècle en Moldavie (BAR 85, 88, 95, 105, 106, 121, 125) [55], et, à la suite d'une nouvelle vérification des originaux, nous avons constaté que la graphie et le papier présentaient des différences visibles avec les manuscrits connus de Gavriil Uric.

Pour nous, la liste proposée par Em. Turdeanu [56], à laquelle nous ajouterons trois au moins des manuscrits qu'il conteste, demeure valable jusqu'à de nouvelles recherches qui devront porter sur les manuscrits conservés à l'étranger.

Envisagée à travers le prisme de ces données, la personnalité de Gavriil Uric acquiert une certaine constance. Né d'une famille de boyards autochtones, dans un milieu cultural local, il manie avec habileté les deux écritures, la cursive et la semi-onciale. Ses livres sont des œuvres d'art de la calligraphie et de l'ornementation, en raison de la sobriété de la décoration des initiales, de la mise en page du texte, ou de la beauté et la régularité des lettres. Ces caractères ont atteint le plus haut degré dans les copies monumentales des deux tétraévangiles, dont les somptueux frontispices et les miniatures qui les enluminent et les distinguent de tous ceux du Sud-Est européen, en leur assurant une place de premier plan dans les musées d'art. L'école de copistes créée en Moldavie d'après ces prototypes lui a valu une large expansion de ses réalisations dans les pays voisins, en Orient surtout, où l'écriture moldave était prisée par les autres copistes et les amateurs de livres artistiques.

---

[53] P. P. Panaitescu, *Manuscrisele*, I^er^ vol., Bucarest, 1959.

[54] Dans *Слав. и русс. рукописи румынских библиотек*, p. 680, il le considérait être du XVII^e^ siècle.

[55] Le manuscrit BAR 83 est attribué par P. P. Panaitescu « à l'école de copistes de Gavriil le « diac » (sic !) du monastère de Neamț » (*Manuscrisele*, p. 111).

[56] *Op. cit.*, p. 275—276. V. notre Annexe, p. 590.

ANNEXE

1. 1424. Homélies de Saint Grégoire le Théologien (de Nazianze). 266 feuillets, papier (19 × 27,5), 26 lignes par page, semi-onciale, frontispice et lettre ornée au chapitre (слово) n° 16 (f. 251ᵛ). Colophon au feuillet 266 ᵛo.

Jadis au monastère de Noul-Neamţ, n° 14/22 ; dépôt actuel inconnu.

Décrit par Jacimirski, *Слов. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 91—93, n° 14 ; *Цамблак*, p. 367, n° XVII et pl. IV, 1 ; *Из ист. слав. проповеди*, p. 11 ; E. F. Karski, *Славянская кириловская палсография*, Moscou, 1928, p. 428, 429 ; Em. Turdeanu, *Le moine Gabriel*, p. 271, 275, n° 1.

2. 1429. Tétraévangile.
312 ff., parchemin (22,5 × 31), 20 lignes par page, grande semi-onciale ; 4 miniatures, frontispices, initiales ornées ; texte grec ajouté en marge du texte slavon. Corrections interlinéaires et marginales. Colophon.

Bibl. Bodleyienne de l'Université d'Oxford, Angleterre, Ms. canonici Gr. 122.

Décrit par P. A. Sîrcu, *Заметки о слав. и русс. рукописях*, etc. 322—337 et extrait 1908 ; Jacimirski, *Цамблак*, p. 346, n° II ; Em. Turdeanu, *The oldest illuminated Moldavian ms.*, p. 456—464, et extrait ; idem, *Le moine Gabriel*, p. 275, n° 2 ; Ion Bianu, *Documente de artă românească din manuscripte vechi* [Documents d'art roumain dans les vieux manuscrits], I ; *Evanghelia slavo-greacă scrisă în mănăstirea Neamţului din Moldova de Gavril monahul la 1429* [L'Evangile slavo-grec écrit au monastère de Neamţ en Moldavie par le moine Gavril en 1429], Bucarest, 1922 ; Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche* [Histoire de la littérature roumaine. Epoque ancienne], 3ᵉ éd., Sibiu, 1926 ; Em. Turdeanu, *Miniatura bulgară şi începuturile miniaturii româneşti* [La miniature bulgare et les débuts de la miniature roumaine], dans « Buletinul Institutului român din Sofia », I, 2, Bucarest, 1942, pl. XI ; *Istoria României* [Histoire de Roumanie], IIᵉ vol., Bucarest, pl. X ; D. P. Bogdan, *Din paleografia slavo-română* [Paléographie slavo-roumaine], dans DIR, *Introducere la* DIR, p. 153, fig. 4, p. 163, fig. 163 ; Al. Elian, *Elemente de paleografie greco-română* [Eléments de paléographie gréco-roumaine], *ibid.*, I, p. 382, fig. 1 ; Sorin Ulea, *Gavril Uric, primul artist român cunoscut* [Gavril Uric, Le premier artiste roumain connu], dans « Studii şi cercetări de istoria artei », t. XI, 2, 1964, p. 235—263, fig. 1—5, 8—9, 11—12 ; Corina Nicolescu, *Miniatura şi ornamentul cărţii manuscrise în ţările române* [La miniature et l'ornement du livre manuscrit dans les Pays roumains], XIVᵉ —XVIIIᵉ siècle, Bucarest, 1964, fig. 8.

3. 1436. Tétraévangile.
309 ff., parchemin (23 × 35), 20 lignes par page, grande semi-onciale, frontispices, vignettes et lettres ornées, 38 cahiers de 8 ff., un cahier de 6 ff. Indications marginales et corrections interlinéaires de la main

de Gavriil. Colophon en lettres cursives. Reliure en vermeil, commandée par « Cînda Laţco, pîrcalab (burgrave) de Haţeg ».

Jadis au monastère de Neamţ, n° 92, aujourd'hui au Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie, ms. n° 4.

Décrit par l'évêque Melchisedec, *op. cit.*, p. 141, n° 92; Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 9, n° 5; *Цамблак*, p. 347, n° III; *Слав. русс. рукописи*, p. 627, n° 5 et pl. XV, n° 30; Em. Turdeanu, *Le moine Gabriel*, p. 275, n° 3; N. Iorga, *Ştefan cel Mare şi mânăstirea Neamţu* [Etienne le Grand et le monastère de Neamţ], dans « Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice », III, 1910, p. 102; Stelian Petrescu, *Odoarele de la Neamţ şi Secu* [Les trésors de Neamţ et de Secu], Bucarest, 1911, pl. 4 et 5; Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române*, p. 19; Corina Nicolescu, *op. cit.*, fig. 9; *Istoria României*, p. 429, pl. X.

4. 1439. Sbornik.

I + 330 ff., papier (20 × 29), 30 lignes par page, semi-onciale, frontispice, 46 cahiers numérotés. 6 feuillets manquent des cahiers 4, 5 et 6 (les chap. 12 et 20), beaucoup de feuillets détachés. Le colophon, la moitié de la f. 62ᵛ et des corrections interlinéaires à écriture cursive de la main de Gavriil. Notices des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles à l'intérieur des plats de reliure. Reliure en bois et en cuir à estampage. Filigranes : calice, ciseaux (2 variantes), fer de lance (?), couronne impériale (f. I).

Jadis au monastère de Neamţ, n° 106; aujourd'hui à la BAR 164.

Décrit par Melchisedec, *op. cit.*, p. 143, n° 106 (daté 6946/1447); P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 245—248 (ne mentionne pas les parties manquantes); Jacimirski, *Цамблак*, p. 366; n° XXIV (daté 6947/1438); *Слав. русс. рукописи*, p. 796; *Из ист. слав. проповеди*, fac-similé, p. 3; Em. Kaluźniacki, *Сборники Нямецкаго монастыря ноно. 20 и 116*, dans « Сборник отдел русс. языка и словесности », t. LXXXIII, 2, St.-Pétersbourg, 1907, p. 34—62; *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393)*, Wien, 1901, p. CVIII; Em. Turdeanu, *La littérature bulgare*, p. 75, 84, 111, 113; *Le moine Gabriel*, p. 275, note 4 (daté 1438); I. Cartojan, *Istoria literaturii române*, I, p. 30; I. Iufu, *Un valoros catalog al manuscriselor slave din Biblioteca Academiei R.P.R.* [Un précieux catalogue des manuscrits slaves de la R.P.R.], dans « Biserica ortodoxă română », année LXXIX, 1961, nᵒˢ 3—4, p. 394—395; Melchisedec, *Mitropolitul Grigorie Ţamblak*, dans « Revista pentru istorie, arheologie şi filologie », II, 1, p. 168—174, fig. 1—4; Penjo Rusev et Angel Davidov, *Григорий Цамблак в Румыния и в старата румынска литература*, Sofia, 1966, p. 110—122; *Istoria literaturii române*, I, Bucarest, 1964, p. 265, fac-similé.

5. 1441. Sbornik.

I + 307 ff., papier (19 × 26), 30 lignes par page, semi-onciale, frontispice, 41 cahiers numérotés (à partir du cahier 19 un nouveau numérotage à l'encre rouge). Manquent environ 10 feuillets des cah. 37, 38 et 39, la fin du 12ᵉ chap. et tout le 13ᵉ chap.; beaucoup de feuillets détachés. Indications du nombre des feuillets à chaque chapitre et corrections en écriture cursive. Colophon, notices à l'intérieur de la reliure et au feuillets I et 307ᵛ. Reliure en bois et en cuir à estampage,

probablement de 1582. Filigranes : enclume, trois montagnes, fer de lance (?), indéterminé, armoiries (couronne) de Braşov (f. I).

Jadis au monastère de Neamţ ; aujourd'hui à la BAR 165.

Décrit par Melchisedec, *op. cit.*, p. 131, n° 201 ; Jacimirski, *Цамблак*, p. 376, n° XXV ; *Слав, русс. рукописи*, p. 794—5 ; *Из ист. слав. проповеди*, p. 15—31, 35—45 ; Kałužniacki, *Сборники*, 1—31 ; *Werke*, p. CVIII ; Turdeanu, *La litt. bulgare*, p. 115 ; *Le moine Gabriel*, p. 275, n° 5 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 248—250.

6. 1443. Margarit [Perles] de Saint Jean Chrysostome).

371 ff. + I, papier (20 × 28), 28 lignes par page, semi-onciale, cahiers numérotés 5—52. Manquent environ 31 feuillets (4 cahiers) du début et environ 7 feuillets des cahiers 47 et 48 (après le feuillet 339^v). Indications du nombre de feuillets à chaque chapitre de la main de Gavriil. Filigranes : ciseaux, enclume, indéterminé. Reliure en cuir et carton.

Jadis au monastère de Neamţ, n^{os} 89 et 63 ; aujourd'hui à la BAR 136.

Décrit par Melchisedec, *op. cit.*, p. 139, n° 90 ; Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 489, n° 67—68 ; *Слав. русс. рукописи*, p. 715, 716, n° 67—68 ; *Цамблак*, p. 357—359 ; n° XVIII et pl. V ; Turdeanu, *Le moine Gabriel*, p. 271, 275—276, n° 6 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 168—71 ; I. Iufu, *Despre prototipurile*, p. 532.

7. 1444. Discours ascétiques de Saint Basile le Grand.

308 ff., papier (in-folio), semi-onciale « de type sud-slave ». Filigranes : calice, trois montagnes avec croix dans un cercle ou sans cercle, ciseaux (N. Likhacev, *Палеографические значение бумажных водяных знаков*, t. I—III, St.-Pétersbourg, 1899

Bibliothèque du Musée d'histoire deMoscou, Fonds Khloudov, n° 8.

Décrit par A. Popov, *Первое прибавление к описанию рукописей А. И. Хлудова*, Moscou, 1875, p. 7, où la description est accompagnée de deux extraits du texte (f. 274 et 299) ; Jacimirski, *Цамблак*, p. 360, n° XIX ; Turdeanu, *op. cit.*, p. 276, n° 7.

8. 1445. Ménée de février.

208 ff., papier (20 × 27), 30 lignes par page, semi-onciale, frontispice, 27 cahiers numérotés. 3 feuillets manquants aux trois premiers cahiers et au cahier 11 ; le cahier 27 n'a que 4 feuillets. Colophon et corrections de la main de Gavriil à écriture cursive. Notices de l'an 1743 (f. 5^v, 14, 208^v). Le titre du livre dans trois cartouches sur la tranche des feuillets. Reliure en bois et cuir à estampages. Filigranes : ciseaux, lion de Saint Marc, trois montagnes, non identifié.

Jadis au monastère de Neamţ n° 87, aujourd'hui à la BAR 122.

Décrit par Melchisédec, *op. cit.*, p. 139, n° 87 ; Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, 38, n° 51 ; *Слав. русс. рукописи*, p. 681. n° 51 (pl. IX, n° 18) ; *Цамблак*, p. 354—5, n° XIV ; Em. Kałužniacki et A. Sobolevski, *Кирилловское письмо у Румын. Альбом снимков с кириловских рукописей румынскаго происхождения*, Petrograd, 1916, p. 120 ; Turdeanu, *op. cit.*, p. 276, n° 8 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 147.

9\. 1446. Lěstvica [l'Echelle du Paradis] de Saint Jean le Sinaïte
236 ff., papier (21,5 × 29), 22 lignes par page, semi-onciale. 36 cahiers numérotés. Environ 51 ff. manquants au début et 7 ff. des cahiers 7, 31 et 36. Indications à chaque chapitre du nombre des feuillets, colophon et corrections, tout de la main de Gavriil à écriture cursive. Reliure moderne en toile. Filigranes : ciseaux et trèfle.

Jadis au monastère de Neamț n° 94. Aujourd'hui à la BAR 143.

Décrit par Melchisedec, *op. cit.*, p. 141, n° 94 ; Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 52—53, n° 76 ; *Слав. русс. рукописи*, p. 726 ; *Цамблак*, p. 362 n° XXI et pl. VI ; Turdeanu, *op. cit.*, p. 271, 279, n° 9 ; Karski, *op. cit.*, p. 429, fac-similé.

10\. 1447. Ménée de mars.
266 ff., papier (21 × 28,5), 28 lignes par page, semi-onciale, 30 cahiers numérotés, 2 ff. manquants au début et environ 10 des cahiers 20, 21, 22, 28, 30. Colophon et corrections de la main de Gavriil à écriture cursive. Notice d'une autre main, de 1462 (f. 226ᵛ). Filigranes : ciseaux (2 variantes), trèfle. Reliure en bois et en cuir à estampages.

Jadis au monastère de Neamț, n° 77 ; aujourd'hui à la BAR, 123.

Décrit par Melchisedec, *op. cit.*, p. 138, n° 77 ; Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 38, n° 52 ; *Слав. русс. рукописи*, p. 682, n° 52 ; *Цамблак*, p. 355, n° XV et pl. VII ; Em. Turdeanu, *op. cit.*, p. 271, 276, n° 10 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 147—148.

11\. 1447. Sbornik (fragment).
10 ff., papier (in-folio), 28 lignes par page, semi-onciale, corrections interlinéaires de la main de Gavriil à écriture cursive.

Bibliothèque « Lénine », Moscou, coll. du Musée Roumiancev, n° 923.

Décrit dans *Отчет Московских и Румянцевских Публичных Музеев за 1867—1869 гг.*, Moscou, 1871, p. 25 ; K. T. Radčenko, *Отчет о занятиях рукописами*, Kiev, 1898, p. 56 ; Jacimirski, *Цамблак*, p. 368, n° XXVI ; *Из слав. рукописей*, p. 32, n° X ; Em. Turdeanu, *op. cit.*, p. 276, n° 11 ; Kalužniacki et Sobolevski, *op. cit.*, pl. 117.

12\. 1448. Sbornik.
478 ff., papier (14,5 × 22), 24 lignes par page, écriture cursive, frontispice. 60 cahiers numérotés ; à partir du cahier 28, autre numérotage à l'encre rouge. Feuillets manquants (par ex. aux cahiers 6 et 60), certains mal reliés (f. 460). Colophon de la main de Gavriil (f. 478) et sa copie d'une autre main (f. 38ᵛ). Notice de l'évêque Partenie de Roman, du début du XVIIIᵉ siècle (f. 487ᵛ), une autre de l'an 1616 (*ibid.*). Reliure en bois et en cuir à estampages. Filigranes : trois montagnes, ciseaux, tour, trèfle.

Jadis dans la collection A. I. Jacimirski, n° 11 ; aujourd'hui à l'Académie des Sciences de Leningrad, n° 13.3.19.

Décrit par Melchisedec, *op. cit.*, p. 143, n° 106 (daté du 29 sept. 1447) ; Jacimirski, *Из слав. рукописей*, p. 33—35, 37, en partie publié p. 154—171ᵛ ; *Цамблак*, p. 369—376, n° XXVII et pl. IX ; *Из ист. слав. письменности*, f. 50, 64, 66, 69, 76, 78, 79, 87, 91, 133 ; *Из ист. слав. проповеди*, p. 9, 59 et pl. II ; Turdeanu, *op. cit.*, p. 271—272 ; Karski, *op. cit.*, p. 431.

13\. 1 4 4 9. M é n é e d e n o v e m b r e.
288 ff., papier (18 × 22,5), 30 lignes par page, semi-onciale, frontispice; colophon de la main de Gavriil à écriture cursive (f. 288), notice à l'encre rouge d'une autre main de 1462 (f. 288); notice en roumain de 1710 de l'évêque Partenie de Roman (p. 288^{v}). Reliure en bois et en cuir à estampages.

Jadis à la Bibliothèque du monastère de Noul-Neamţ, n° 9/25, dépôt actuel inconnu.

Décrit par A. I. Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 88—89, n° 12 (date ҂ѕ҃ц҃нз к҃д); *Цамблак*, p. 354, n° XII (L'année 6957 (1448) л҃ д<екемврїа>); Turdeanu, *op. cit.*, p. 276, n° 12 (qui affirme qu'il se trouve à la BAR).

14\. (1 4 2 4 — 1 4 4 9). T é t r a é v a n g i l e (fragment).
1 feuillet, parchemin (13,5 × 21,5), 22 lignes par page, écriture cursive, titre en grandes lettres.

Jadis au monastère de Neamţ, aujourd'hui à la Bibliothèque « Saltykov-Chtchédrine » de Leningrad.

Décrit par A. I. Jacimirski, *Из слав. рукописи*, p. 33, 156; *Слав. русс. рукописи*, p. 629—630, n° 7; *Цамблак*, p. 347—8, n° IV et pl. XI; Karski, *op. cit.*, p. 437, fig. 84.

15\. (1 4 2 4—1 4 3 5). S b o r n i k.
260 ff., papier (20 × 29,5), 25 lignes par page, semi-onciale, petite et rare, frontispice, initiales à l'encre rouge, ornées. Environ 18 ff. manquants après le f. 245^{v} (fin du cahier 21 et les cahiers 32—33); sur la tranche, trois cartouches avec le texte прѣпо-ловле-нїе. Signature de Gavriil (Гаврїила мwнаха), sans date. Indications à chaque chapitre du nombre des feuillets, corrections marginales et interlinéaires de la main de Gavriil. A la fin, notice de Pahomie, évêque de Roman à l'intérieur de la reliure. Filigranes: ciseaux, licorne debout, cloche, buste de lion. Reliure en velours rouge et bois.

Jadis au monastère de Neamţ, n° 85, aujourd'hui à la BAR 149.

Décrit par Melchisédec, *op. cit.*, p. 139, n° 85; Jacimirski, *Слав. рукописи Нямецкаго мон.*, p. 55—57, n° 83; *Слав. русс. рукописи*, p. 737—741; *Цамблак*, p. 363—364, n° XXII et pl. IV, 2, daté « troisième décade du XV^{e} siècle »; Turdeanu, *op. cit.*, p. 276, n° 13 (daté « probablement des environs de 1430 »); P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 191—195; Iufu, *Un valoros catalog*, p. 394—395.

16\. (1 4 2 4 — 1 4 4 9). S b o r n i k.
189 ff., papier (14 × 21), 26 lignes par page, écriture cursive.

Jadis en Roumanie; découvert par A. I. Jacimirski à Jassy, dans sa collection au n° 49; aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad, n° 13.3.20.

Décrit par Jacimirski, *Из слав. рукописи*, p. 2, 8, 12—20, 23—27 (le texte d'un chapitre, p. 28—30, 90; *Цамблак*, p. 376—77, n° XXVIII (daté 1448—1450) et pl. X.

SÜDOSTEUROPÄISCHE VOLKSKUNDLICHE MOTIVE IM WERK DES RUMÄNISCHEN DICHTERS GEORGE COŞBUC

ADRIAN FOCHI

Daß die südosteuropäischen Volksliteraturen sich mehr als andere in Europa in engster und in organischer Verbindung mit der nationalen Folklore entwickelt haben, muß nicht weiter erörtert werden, da dies eine offensichtliche Tatsache, eine unbestrittene Wahrheit ist [1]. Dies gilt natürlich auch für die moderne rumänische Literatur, die in der eigenen Folklore eine bedeutende und fruchtbare Inspirationsquelle gefunden hat [2]. Darauf begründet sich auch ihr betont volkstümlicher Charakter und ihre spezifische Originalität.

Als vorzugsweise epischer Dichter zählt George Coşbuc zu seinem Werk sowohl selbst erfundene Themen, als auch zahlreiche aus der Geschichte seiner Heimat, aus der rumänischen Folklore, aus seinen verschiedenen Lektüren entlehnte, denen er eine persönliche und originelle künstlerische Form verliehen hat. Der lebensfähigste Teil seines Werkes fußt auf der Folklore. Coşbuc hat nicht nur Themen der rumänischen Folklore bearbeitet, sondern auch solche, die bei den verschiedenen Völkern im Umlauf waren [3], einschließlich bei den Rumänen [4]. Außerdem hat er aber auch internationale, bei den Rumänen nicht bezeugte Motive bearbeitet und gerade diese sind zweifelsohne die interessantesten. Zu dieser

[1] A. Mirambel, *Littératures orales du sud-est européen et littérature générale*, in „Bulletin de l'Association internationale d'études du sud-est européen", III, 1, 1965, S. 31–37; N. Iorga, *Idées et formes littéraires françaises dans le sud-est de l'Europe*, Paris, 1924, der Artikel *Romantisme et poésie populaire*.

[2] Tudor Vianu, *Permanences de la littérature roumaine*, Bukarest, 1960, S. 9. Vgl. auch N. Iorga, *La littérature populaire source de haute littérature*, Paris, 1925; Al. Dima, *Zăcăminte folklorice în poezia noastră contemporană* [Folkloristische Reichtümer in unserem zeitgenössischen Gedicht], Bukarest, 1936; I. D. Bălan, *Influențe folclorice în poezia noastră actuală* [Folkloristische Einflüsse in unserem zeitgenössischen Gedicht], Bukarest, 1955.

[3] Zu dieser Gruppe gehört das Gedicht *Cicoarea* [Die Zichorie] (1900), veröffentlicht im Band *Din ziarul unui pierde-vară* [Aus dem Tagebuch eines Taugenichts]. Es gestaltet auf dichterische Art wie die Sonne ein Mädchen, das ihre Liebe verschmäht hatte, in eine Pflanze verwandelte. Die Blume ist aber verflucht und muß sich ständig nach der Sonne drehen.

[4] Wir erwähnen nur folgende Gedichte: *Blestem de mamă* [Fluch der Mutter] (1885), die Versifikation des Themas „Lenore", in dessen südosteuropäischer Version „die Reise des

Gruppe gehören die beiden südosteuropäischen Motive [5] des „verratenen Kusses" und der „treulosen Ehefrau" die den Gegenstand dieses Beitrages bilden.

Zur Sprache stehen zwei Gedichte : *Romanţă*, mit dem Untertitel : *Nach einem griechischen Lied* und *Angelina*, mit dem Untertitel : *Ballade aus Albanien* [6]. Wir besprechen sie nicht in chronologischer Reihenfolge (das erste wurde 1889 veröffentlicht, das zweite bereits 1885, als der Dichter 19 Jahre alt war) sondern nehmen ihren künstlerischen Wert und ihre Bedeutung als Kriterium. Das Gedicht *Romanţă* wurde in den bedeutendsten Band des Dichters, *Balade şi idile* aufgenommen, wo es an 15. Stelle steht, während er das zweite für keinen seiner Bände bestimmte, da er es wahrscheinlich als mißlungene Übung betrachtete. Erst nach dem Tode des Dichters fand es in einem Band Eingang.

1. Der Ausgangspunkt des Gedichtes *Romanţă* ist das südosteuropäische Motiv „des verratenen Kusses" u. zw. nach seiner griechischen Version. Zum besseren Verständnis geben wir nachstehend die französische von Ch. Fauriel unter dem Titel *Les Témoins de l'amour* vorgenommene Ubersetzung :

— „*Quand nous nous sommes embrassés, ma belle, il était nuit*; *qui nous a vus?* —" (*Qui nous a vus?*) *la nuit et l'aurore, les étoiles et*

---

toten Bruders" ; *Petrea* (1899) wo das spezifische südosteuropäische Motiv des „Prüfsteins der Liebe" wiederaufgenommen ist : der Jüngling behauptet, eine Schlange sei ihm in den Busen gekrochen und bittet Vater, Mutter, Bruder und Schwester diese herauszuholen ; alle lehnen es ab, bis auf die Geliebte, an die er sich zuletzt gewendet, und die die Hand in seinen Busen steckt, um die Schlange herauszuholen, aber an ihrer Stelle eine goldene Halskette oder einen goldenen Gürtel findet ; *Crăiasa zînelor* [Die Feenkönigin] (1888), im Band *Balade şi idile*, wo das uralte und weit verbreitete Thema des als Mädchen verkleideten Jünglings, der in das Schlafgemach der Geliebten gelangen will, verdichtet ist.

[5] Im Band *Balade şi idile* befindet sich ein Text, der sich eignet diesbezüglich erörtert zu werden und der den Titel *Baladă albaneză* [Albanische Ballade] (1889) trägt, welcher aber durch alle Kompositionsdetails eine persönliche Schöpfung zu sein scheint oder, falls er trotzdem eine folkloristische Grundlage gehabt haben sollte, so weit von dieser entfernt ist, daß wir sie nicht mehr identifizieren können.

[6] Wir zitieren nach der letzten Ausgabe des dichterischen Werkes von George Coşbuc (*Versuri*, Bukarest, 1961), besorgt von Dumitru Micu, wo es sicb auf S. 37—38, bzw. S. 398—401 befindet. Wir bringen nach demselben Literaturkritiker alle Details in bezug auf die Veröffentlichung der Texte. So ist das Gedicht *Romanţă* zuerst in der Zeitung „Tribuna", Sibiu, VII, 76, 1889 erschienen, mit dem Untertitel *Cîntec grecesc* [Griechisches Lied] ; es wurde in „Lumea ilustrată", 1, 1891, S. 112 mit dem Untertitel *După un cîntec grecesc nou* [Nach einem neuen griechischen Lied] neu gedruckt ; im Band *Balade şi idile*, Auflage 1893, erscheint es ohne Untertitel, in der Auflage 1897 führt es den Untertitel, *Cîntec neogrec* [Neugriechisches Lied] und in der 7. Auflage, 1916, wird dieser endgültig auf *După un cîntec grecesc* [Nach einem griechischen Lied] festgelegt. Die Dichtung hat von einer Auflage zur anderen zahlreiche Umänderungen erfahren. Vgl. dazu : N. Drăganu, *George Coşbuc la liceul din Năsăud şi raporturile lui cu grănicerii* [George Coşbuc im Lyzeum von Năsăud und seine Beziehungen zu den Grenzsoldaten], in „Anuarul liceului grăniceresc din Năsăud pe anul şcolar 1925/26", S. 72 und Dumitru Micu a.a. O., S. 689—690. Das Gedicht *Angelina* wurde zuerst in der Zeitung „Tribuna", Sibiu, V, 2, 1885, S. 1122, mit dem Untertitel *Baladă din Albania* [Ballade aus Albanien], mit Angabe des Ortes und der Entstehungszeit : „Cluj, oct., 1885", veröffentlicht. Es wurde in „Calendarul poporului pe anul 1887", Sibiu, S. 71—74 wiederveröffentlicht (Dumitru Micu, a.a. O., S. 811).

la lune. Une étoile est descendue et l'a dit à la mer, la mer l'a dit à la rame, la rame au matelot et le matelot l'a chanté à la porte de sa belle'' [7].

Der Text kennt in der griechischen Folklore eine sehr große Verbreitung [8]. Er wird aber auch in der serbo-kroatischen Folklore bezeugt [9], wo er in einer umfassenden, auf charakteristische Art entwickelten Form kreist. In den griechischen Varianten waren die Zeugen der Mond, die Sterne, das Meer, das Ruder und der Schiffer, was uns zur Hypothese des insularen Ursprungs des Textes führt [10]; in der serbo-kroatischen Version ist die Umwelt kontinental. Typisch dafür ist die Übersetzung von Goetz :

Küßten sich ein Bursche und ein Mädchen / Unterm Aste und Gezweig der Föhre. / Eine Schwalbe hat sie dort gesehen, / Hoch vom Zweige einer grünen Föhre . / Sie erzählte es der grünen Föhre, / Grüne Föhre dann der schwarzen Erde, / Schwarze Erde meldet es dem Kleekraut, / Klee erzählet es den weißen Schafen, / Weiße Schafe

[7] C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, 1825, II, S. 416—417 :

„Κέρη, ὄντας φιλιώμαστον, νύκτα ἦτον· ποιὸς μᾶς εἶδε;
Μᾶς εἶδ'ἡ νύκτα κ'ἡ αὐγή, τ'ἄστρον καὶ τὸ φεγγάρι·
Καὶ τ'ἄστρον εχαμήλωσε, τῆς θάλασσας τὸ εἶπε·
Θάλασσα τό εἶπε τοῦ κουπιοῦ, καὶ τὸ κουπὶ τοῦ ναύτη,
Κ'ὁ ναῦτης τὸ τραγόυδησε 'σ τῆς λυγηρῆς τὴν πόρτα."

[8] Tache Papahagi, der ihn ins Rumänische übersetzt hat, bringt in seinen *Paralele folklorice (greco-romîne)*. Traduceri din poezia populară greacă şi note de folklor, filologie şi etnografie [Folkloristische Parallelen (griechisch-rumänisch). Übersetzungen aus der griechischen Volksdichtung und Bemerkungen zur Volksdichtung, Philologie und Ethnographie], Bukarest 1944, S. 25—26, nicht weniger als 4 griechische Varianten des Textes ; N. G. Politis, 'Εκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ, Athen, 1914, S. 291, bietet andere fünf Varianteu des Textes und behauptet in der Anmerkung, welche die eigene Variante begleitet (S. 156), daß der Text „sehr häufig ist".

[9] Vuk. Stef. Karadžić, *Српске народне пјесме*, Wien, 1841, I, S. 324, Text Nr. 444 : „Ништа се сакрити не може" (in der Übersetzung Talvj, *Volkslieder der Serben*, Leipzig 1853, S. 72 ; Elise Voïart, *Chants populaires des Serviens*, Paris, 1834, I. S. 166—167 ; in der Sammlung von Auguste Dozon, *Poésies populaires serbes*, Paris, 1859, S. 244) und L. K. Goetz, *Volkslied und Volksleben der Kroaten und Serben*, I, Heidelberg, 1936, S. 72. Der Text ist auch bei den Serbo-Kroaten in Rumänien in Umlauf, ohne die rumänische Folklore beeinflußt zu haben. Nachstehend geben wir zwei noch unveröffentlichte, von Ivo Birta gesammelte Varianten, welchem wir auch auf diesem Wege danken : *Sivo mъglo / Sivo mъglo ti ne padaj na men' / Već ti padaj na srid Biograda, / De se ljube dva dilbera mlada. / Oni mise nitko ji ne vidi, / Al nji vidi zeléna liváda / Pa ji kaže bilem ovcama, / Ovce kažu mladomu ovčaru, / Mladi ovčar na putu putniku ; / Putnik kaza na vodi vozaru ,/ Vozar kaže orejuvoj ladji, / Ladja kaže studenoj vodici, / A vodica devkinoj mamici. / Ljuto klela ta lepa divojka : / „Oj livádo ne zelenila se, / Bele ovce izeli vi kurljaci, / A ovčaru sasekli te turci ; / Téb putniče noge usъnule, / A vozaru voda te odnesla ; / Lъko ladjo od prosita izgorela, / A vodico, ti se prisъnula / Što vi meni bedu učiniste".*

Und : *Mama kle devku / Dva dragi se u gorici ljube, / Oni mise če ji nitko ne zna. / On ji znalo to petrovsko sъnce, / Pak ji sъnce gorici kazálo, / gorica kaménku dukazála, / A kamenak vodici dukázal, / A vodica ribici dukazála, / I ribica mami dukazála. / Klela mama lepotu devku : / „Oj divojko, kamenita bila, / Tu se seje čubъr i busiljak ; / U busiljku dragi da se ljube, / A u čubru konji da se vežu" /.* Beide Texte wurden im Dorf Clocotici, Kreis Caraş-Severin, der erste 1955 und der zweite im Januar 1968, von folgenden Gewährsleuten gesammelt : Švenak Ana, geb. 1884 in Clocotici und Ladja Lina Šimpunjer, geb. 1888.

[10] Tache Papahagi, *Poezia lirică populară* [Das lyrische Volkslied], Bukarest, 1967 S. 340, kennt eine Variante von der Insel Kreta.

ihren Schäferinnen, / Hirtinnen den Pferden und den Ochsen, / Schwarze Pferde sagen's Türkenkindern, / Türkenkinder dann des Mädchens Mutter. / Alte Mutter ihrer lieben Tochter. / Fing das schöne Mädchen an zu fluchen : / „Schwalbe du, der Adler soll dich fressen, / Grüne Föhre, Feuer soll dich brennen, / Schwarze Erde, Wasser soll dich holen, / Kleekraut du, die Dürre soll dich töten, / Weiße Schafe, Wölfe soll'n euch schlachten, / Hirtin, küssen sollen dich die Türken, / Schwarze Pferde, sollt verrecken alle, / Türkenkinder, töten soll die Pest euch, / Meine Mutter nicht bei ihnen lassen, / Soll mit meinem Liebsten mich vereinen".

Man kennt aber auch Varianten, die den Übergang zwischen dem griechischen Original und dieser, wahrscheinlich späten Bearbeitung bilden, u.zw. derart, daß in dem ersten Teil des Liedes Elemente des kontinentalen Lebens erscheinen : die Wiese, die Herde, der Hirt und der Wanderer. Im zweiten Teil erscheinen Elemente des Seelebens : der Schiffer, das Boot, die Welle [11], woraus eine verworrene, die Einheit sprengende Komposition entsteht. Ein anderes unterscheidendes Merkmal der serbokroatischen Variante ist das Auftreten eines neuen dichterischen Themas am Schluß : der Fluch des Mädchens.

Das Motiv ist auch in die Folklore der Aromunen aus Epirus eingedrungen, wo es Ende des vorigen Jahrhunderts aufgezeichnet und veröffentlicht wurde [12]. Die einzige Variante, die wir kennen, scheint eine selbständige dichterische Schöpfung mit einem gemeinsamen Motiv zu sein. Weder aus dem griechischen Urtext, noch aus der serbo-kroatischen Version nimmt sie Elemente auf : die verräterischen Zeugen sind die Morgenröte und die Vögel. Das Motiv ist der lyrische Rahmen des Liedes : das ganze Dorf singt jetzt von der Liebe der zwei jungen Leute. Nach einer Aufzeichnung des Forschers Tache Papahagi [13] soll das Motiv auch in der italienischen Volksdichtung kreisen. In diesem Falle würde es die südosteuropäische Zone beträchtlich überschreiten und wäre, im allgemeinen, für den Osten Europas kennzeichnend. Uns ist auch der Hinweis

---

[11] Vuk Stef. Karadžić, a.a.O., S. 324.

[12] Pericle Papahagi, *Din literatura poporană a aromânilor* [Aus der Volksliteratur der Aromunen], im Bd. *Materialuri folkloristice* [Folkloristische Materialien] (veröffentlicht von Gr. G. Tocilescu), Bukarest, 1900, II, S. 863, Text Nr. 103. Tache Papahagi hat es in einer neuen Fassung in *Poezia lirică populară*, S. 339, wiederveröffentlicht nach welcher wir zitieren : — *Tu fată, fa frumoasă, / Cînd mi te-am sărutat, / De ne făcură cîntec, / Şi-l cîntă-ntregul sat? / — Ieri seară, mîndru drag, / Ieri seara, măi bunule, / — Ieri seară era noapte, / Că nu era cine să ne vadă. / — Măi mîndre naive, / Ne văzu aurora, / Aurora spuse păsărilor / Şi păsările ne cîntară, / De se auzi şi-n sat ; / De se auzi şi-n sat ; / Că pe mîndruţa o sărutară.* [Du schöne Maid, du schöne, / Wann hab' ich dich geküßt / Daß sie ein Lied schon sungen / Das klingt im ganzen Dorf? / Heut Nacht, Schatz liebster / Heut Nacht, Du Bester / — Heut Nacht war's dunkel / Und niemand hat uns gesehn /. Du Schatz, kindlicher du, / Die Morgenröte war's, / Die Morgenröte erzählt's den Vögeln / Die Vögel die sangen davon, / Daß man im Dorf es hörte ; / Daß man im Dorf es hörte ; / Die Liebste sie wurde geküßt].

[13] Tache Papahagi, *Paralele folklorice*, S. 26.

Karl Dieterichs bekannt, der es im russischen Volkslied, bei den Finnen und den Estländern bezeugt. Bei den Russen wetteifern die Blumen und die Vögel miteinander, das Geheimnis zu verraten[14]. Auf jeden Fall muß festgestellt werden, daß das Motiv in der Folklore der Rumänen links der Donau nicht vorkommt, daß es vor allem in der Lyrik der Balkanvölker (Griechen, Aromunen, Serbo-Kroaten) erscheint und daß es, — wie es Zahl und Struktur der bisher bekannten Varianten beweisen — neugriechischen Ursprungs zu sein scheint. Karl Dieterich ist derselben Meinung und schreibt den Ursprung dieses Motivs den Griechen zu.

Die Bearbeitung George Coşbucs ist viel umfangreicher als das griechische Original, auf das sie sich stützt (sie umfaßt 3 Strophen zu je 8 Versen), enthält aber nur dessen Hauptelemente : die Sternschnuppe, die es dem Meer erzählt, das Meer, das es dem Boot weitersagt; dieses berichtet es dem Schiffer und der Schiffer den Mädchen. Dieser poetische Kern ist eingebettet in das Thema des Spottliedes, das die Mädchen auf den Kuß der beiden jungen Leute gedichtet haben und welches das ganze Dorf und fast jedes Kind wiederholt. Dieser lyrische Rahmen, der im großen und ganzen der Version des aromunischen Volksliedes gleicht, rechtfertigt durch seinen Parallelismus in der Struktur, durch die Wiederholungen der Verse, durch die Wiederaufnahme der Reime und die leicht elegische Kadenz den vom Dichter gewählten Titel *Romanţă*. George Coşbuc hat aber die aromunische Version, die zum ersten Mal im Jahre 1900 veröffentlicht wurde, also 11 Jahre nach der Entstehung dieses Gedichtes, nicht gekannt. Hingegen läßt der Untertitel des Gedichtes : *După un cîntec grecesc* (Nach einem griechischen Lied) darauf schließen daß er die neugriechische Version gekannt hat. Aber keine der griechischen Versionen die wir kennen enthält, wenn auch nur fragmentarisch, diesen lyrischen Rahmen. Wie ist er dann in der Bearbeitung Coşbucs zu

[14] Karl Dieterich, *Die ost-europäischen Literaturen in ihren Hauptströmungen vergleichend dargestellt*, Tübingen, 1911, S. 41. Dieterich benützt die Daten eines Aufsatzes von Robert Franz Arnold, *Die Natur verrät heimliche Liebe* aus der „Zeitschrift des Vereins für Volkskunde", 12, 1902, S. 155—167 : *I. Das Volkslied*, und S. 291—295 : *II. Reflexe des Volksliedes in der Kunstdichtung*. Im ersten Teil seiner Studie erwähnt Arnold auch andere deutsche Übersetzungen des Textes und gibt die Übersetzung anderer griechischer Varianten, da von drei aus den griechischen Inseln stammen und nur eine kontinental ist. Darauf folgen ein russischer Text, ein finnländischer, ein estländischer und, schließlich, zwei rumänische, die der Sammlung Johann Karl Schullers, *Romänische Volkslieder*, 1859, S. 12, entnommen sind und die er vergeblich auch in anderen rumänischen Sammlungen, wie diejenige Vasile Alecsandris oder G. Dem. Teodorescus, gesucht hat. Er zitiert nur eine entfernte Parallele aus der Sammlung J. U. Jarnik-A. Bîrseanus, S. 163. Was die rumänische Version an betrifft, irrt sich Arnold aber, weil unsere Folklore ein derartiges lyrisches Motiv nicht kennt. Im zweiten Teil des Aufsatzes, nachdem er zeigt, daß der griechische Text Fauriels „als Stammvater einer unverächtlichen kleinen Familie europäischer Kunstlyrika" erscheint und nachdem er die deutschen Bearbeitungen des Themas aufzählt, führt er eine schwedische Übersetzung J. L. Runebergs an und erwähnt auch Coşbuc, gibt die von Leo Greiner verfaßte Übersetzung der rumänischen Version Coşbucs (veröffentlicht in „Die Gesellschaft", 1898, 15. Oktober) und schätzt die künstlerischen Eigenschaften der Coşbucschen Version positiv ein : „Das Original entfaltet alle Reize der eleganten Lyrik Coşbucs".

erklären? Sollte er eine Erfindung des Dichters sein? Dadurch aber, daß er auch in der aromunischen Version anzutreffen ist, wird das Problem viel komplizierter.

Die Frage der Inspirationsquelle für dieses Gedicht ist eigentlich ungeklärt geblieben, obwohl sie die Zeitgenossen des Dichters stark beschäftigt hat. Von dem Untertitel des Gedichtes ausgehend, haben die Literaturhistoriker auf ein griechisches Original hingewiesen, das sie aber, wegen dem damaligen Stand der wissenschaftlichen Dokumentation, nicht vorweisen konnten : oder aber sie haben den Hinweis im Untertitel übersehen und einige Varianten der serbo-kroatischen Version angegeben. Man hat sogar von beiden gesprochen [15]. Da aber das griechische Original nicht vorgezeigt wurde und die sogenannten serbo-kroatischen Originale im Widerspruch zum Untertitel standen, wurde die Hypothese der unmittelbaren folkloristischen Quelle aufgegeben. G. Bogdan-Duică hat als erster die Hypothese aufgestellt, wonach der Dichter das Thema durch einen deutschen Vermittler gekannt hätte, und zwar aus einer von dem romantischen Dichter Adelbert von Chamisso vorgenommenen Übersetzung eines neugriechischen Volksliedes [16]. Diese Meinung wurde nachher von den meisten Forschern angenommen, ohne daß diese aber die nötigen Beweise erbracht hätten [17]. Gegenwärtig lenkt Tache Papahagi, der 1944 die erste rumänische Übersetzung der griechischen Version vornahm, unsere Aufmerksamkeit von neuem auf die folkloristische Quelle, indem er dieses Motiv auch im Werk Octavian Gogas nachweist [18], eines anderen großen rumänischen Dichters, der ebenfalls Siebenbürger war, genau wie Coşbuc. Wie dem auch sei, ist die Frage bisher ungelöst geblieben, weil die von der literaturhistorischen Forschung erzielten Ergebnisse mit denen der folkloristischen nicht koroboriert wurden. Weiter unten soll jedoch gezeigt werden, daß es trotzdem möglich ist, sie zu klären.

---

[15] Vgl. Grigori N. Lazu, in der Zeitung „Adevărul", Bukarest, VI, 1893, Nr. 1724 und seinem Band *451 traduceri libere şi imitaţiuni de poezii antice şi moderne din Orient şi Occident* [451 freie Übersetzungen und Imitationen antiker und moderner Gedichte des Orients und Okzidents], Iaşi, 1894 (?), S. 424—425, wo er eine „illyrische" Bearbeitung, der eine Übersetzung der Variante Vuk Karadžić' zugrunde lag, veröffentlicht (die Aufzählung der verräterischen Zeugen ist dieselbe, es fehlt aber der Fluch des Mädchens); S. 447, wo er eine „serbische" Bearbeitung nach Auguste Dozon veröffentlicht, die am Schluß auch den Fluch enthält; S. 456, wo er die Übersetzung des Gedichtes „Verrathene Liebe" Adelbert von Chamissos veröffentlicht (vgl *Sämtliche Werke*, I, Verlag Rod. Böttcher, [o.J.], S. 91—92), ohne dies anzuführen; er erwähnt aber, daß es sich um einen greichischen Volkstext handelt, so wie der deutsche Dichter anzeigt.

[16] G. Bogdan-Duică, *Coşbuc şi Lazu. Poet şi critic* [C. und L. Dichter und Kritiker], in „Gazeta Bucovinei", III, 1893, Nr. 84.

[17] E. Lovinescu, *Contribuţii de istorie literară. Coşbuc* [Beiträge zur Literaturgeschichte C.], in „Critice", III, 1920, S. 147—149; Leca Morariu, *Împrumuturile lui Coşbuc* [Coşbucs Entlehnungen], in „Junimea literară", 14, 1925, S. 91; Dumitru Micu, a.a.O., S. 689—690.

[18] Tache Papahagi, *Poezia lirică populară*, S. 340, wo er das Gedicht Octavian Gogas *Dimineaţa* [Der Morgen], aus dem Band *Poezii* (1905), zitiert, führt aber die letzte dichterische Bearbeitung dieses Motivs im Werk desselben O. Goga nicht an, u.zw. den Text IV des *Cîntece* [Lieder] betitelten Gedichtzyklusses.

Die Lösung bietet uns jener lyrische Rahmen, wo von dem Lied die Rede ist, welches das ganze Dorf, die Mädchen, die Kinder, alle Leute singen und das durch gemeines Geschwätz die Liebe der zwei jungen Leute verspottet. Das Thema erscheint in keiner der uns bekannten griechischen Varianten. Die Neuerung könnte also dem rumänischen Dichter zugeschrieben werden. Das Thema erscheint aber am Schluß der Bearbeitung Chamissos [19]. Infolgedessen muß in Erwägung gezogen werden, ob dieses Thema nicht dem deutschen Dichter zu verdanken ist (von dem es später Coşbuc übernommen hätte). Es kann aber auch folkloristischen Ursprungs sein und in einer Reihe griechischer Varianten vorkommen, die uns nicht bekannt sind.

Jüngste literarhistorische Forschungen haben ergeben, daß Chamisso seine Version nicht unmittelbar nach einem neugriechischen Original bearbeitet hat. Der Dichter hat seinerseits die Übersetzung Wilhelm Müllers, den man den „Griechen-Müller'' nannte, um ihn von seinen Namensvettern zu unterscheiden, benützt; diese Übersetzung entstand 1825 nach einer Vorlage von Cl. Fauriel [20]. Im Gegensatz zu der allgemeinen Meinung von der Genauigkeit seiner Übersetzungen, von seiner fast frommen Ehrfurcht gegenüber dem Original, hebt Wilhelm Müller die sozialen Folgen der Enthüllung der zwischen den zwei jungen Leuten bestehenden Liebe hervor, so wie das aus einem oberflächlichen Vergleich mit der Version Fauriels ersichtlich ist. So heißt es in seiner Übersetzung, daß man in die Lage gelangt, „daß jeder Schiffer singt von dem, was keiner hat gesehn'' [21]. Die Umdichtung Chamissos erscheint nach zwei Jahren, also 1827, und sie hat diesen Schluß noch weiter ausgebaut. Die Indiskretion blieb nicht nur in den Schifferkreisen, sondern wurde verallgemeinert: „Nun singen's auf Straßen und Märkten / Die Mädchen und Knaben im Chor''. Die Idee erscheint in einer gleichartigen Form auch bei Coşbuc, dessen Gedicht auch vom metrischen Standpunkt aus die Ähnlichkeit mit der Version Chamissos verrät. Coşbuc betont aber dieses Motiv noch stärker, er bringt es sogar am Anfang der Dichtung und lenkt das Interesse von den indiskreten Zeugen auf die Folgen des Verrats um. Es ist heute erwiesen, daß Coşbuc unmittelbare Kenntnis von Chamissos Übersetzung genommen hatte u.zw. wurde ein Exemplar eines Gedichtebandes im Gedächtnishaus seines Heimatdorfes gefunden. Es könnte jedoch möglich sein, daß er es auch aus der Vertonung Robert

---

[19] *Da sang derselbe Schiffer / Es seiner Liebsten vor; / Nun singen's auf Straßen und Märkten / Die Mädchen und Knaben im Chor.*

[22] Miodrag Ibrovac, *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecques et serbes. Etude d'histoire romantique suivie du Cours de Fauriel professé en Sorbonne (1831—1832)*, Paris, 1966, S. 206. Vgl. Wilhelm Müller, *Gedichte*, Reclam, S. 282—283, aus dem Zyklus *Reime aus den Inseln des Archipelagus. Zum Teil freie Bearbeitung neugriechischer Originale.*

[21] *Ebd.*, S. 207.

Schumanns aus dem Jahre 1840 [22] übernommen hat. Es muß nun geklärt werden, ob der rumänische Dichter das griechische Urbild kennen konnte, oder ob er durch die Bearbeitung des deutschen Dichters oder die Vertonung der deutschen Komponisten zu seinem Gedicht angeregt wurde. Die erwähnte Koinzidenzen widerlegen die Hypothese, daß George Coşbuc das Thema selbständig geschaffen hätte. In dieser Hinsicht kann kein Zweifel mehr bestehen. Außerdem bietet das Werk des rumänischen Dichters keinen anderen Hinweis darauf, daß er die neugriechische Sprache beherrscht hätte, wodurch ihm also das Material im Original zugänglich gewesen wäre. Es ist dagegen bekannt, daß er zahlreiche fremde Werke aus deutschen Übertragungen — er beherrschte die deutsche Sprache auch in ihren Feinheiten — ins Rumänische übersetzt hat (was ihm übrigens vorgeworfen wurde) [23]. All dies bestätigt die Meinung verschiedener Forscher, dergemäß das Gedicht Chamissos der Version George Coşbucs zugrundegelegen hat.

Daraus läßt sich schließen, daß der rumänische Dichter ein für die balkanische Folklore typisches Motiv bearbeitet hat, aber durch Vermittlung einer sehr genauen deutschen Übersetzung; das Motiv hat er in seiner von der neugriechischen Version gebotenen reinsten und einheitlichsten Form gekannt: die Nachdichtung G. Coşbucs hat den Inhalt des kleinen griechischen Meisterwerks nicht verfälscht. Im Gegenteil auf der Höhe seiner Originaldichtungen hat Coşbuc dessen Schema und Struktur bewahrt, es mit hohen künstlerischen Mitteln bearbeitet und daraus ein Werk geschaffen, das unter seine eigenen Bestleistungen eingereiht werden kann. Das fremde Vorbild wurde vollständig angeeignet, in eigene Substanz verwandelt und es entstand daraus ein nationales Literaturwerk [24].

2. Das Gedicht *Angelina* hat als Ausgangspunkt eine albanische Version des typisch südosteuropäischen Motivs „der treulosen Ehefrau". Verschiedene Einzelheiten, die wir hervorheben werden, haben den genauen Nachweis der dichterischen Quelle ermöglicht. Es handelt sich um die von Demetrio Camarda [25] gleichzeitig mit italienischer Übersetzung

---

[22] *Ebd.*, S. 209: Opus 40 von 1840, das 5 Lieder enthält: 1. *Märzveilchen*, 2. *Muttertraum*, 3. *Der Soldat*, 4. *Der Spielmann* mit Text von Hans C. Andersen und 5. *Verratene* Liebe mit dem Text Chamissos. Vgl. *Grove's Dictionary of Music and Musicians*, Bd. VII (Buchstaben *R-So*), 1954.

[23] Einen konkludenten Beweis seiner gründlichen Kenntnis der deutschen Sprache liefert uns der Band *Die sprichwörtlichen Redensarten im deutschen Volksmunde, nach Sinn und Ursprung erläutert*, von Wilhelm Borchard, Leipzig, 1894, (IV. Aufl.), der in seinem Besitz war und in welchem er seine persönlichen Aufzeichnungen gemacht hat, wobei er bei den ca. 1200 Titeln des Buches für 211 die rumänische Entsprechung gefunden hat.

[24] G. Ibrăileanu, *Influenţe străine şi realităţi naţionale* [Fremde Einflüsse und nationale Gegebenheiten], in „Viaţa românească", 61, 17, 1925, S. 267.

[25] Demetrio Camarda, *Appendice al Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese*, Prato, 1866, S. 111—113.

veröffentlichte Variante. Um ein besseres Verständnis zu ermöglichen, bringen wir auch diesmal die italienische Übersetzung des Sammlers. Für einen Vergleich mit dem Original verweisen wir auf eine moderne Transkription, die vor kurzem in der von Q. Haxhihasani [26] besorgten Sammlung „Mbledhës të hershëm të folklorit sqiptar" erschienen ist. Der Text ist folgender:

Era Demetrio in mezzo alle schiere / Un vento che urta e svelle le piante: / Era un fulmine che dietro porta / Nembi oscuri e temporali (uragani). / Era Demetrio (poi) frai compagni / La paroletta dolce che (addolcisce) gioconda; / Era la gioia che rallegra, / Il riso bello che consola. / — Alla bella io debbo andare, / O miei compagni, oggi statevi bene! / Così prese soletto soletto / Per là dove la casa d'Angiolina. / Quando andò alla porta, / Trovò la porta serrata, / Chè una vecchia girandolona (picchia-porte) / Poco prima era entrata. / Picchiò alla porta: affaciò la vecchia / E gli disse: Non vi è nessuno: / Laddove la bella con un altro / Stava scherzando in casa. / Egli quando intese così, / Prese a calci quella porta. / La porta andò a cadere per di dentro. / E a costoro gli prese il terrore (la mestizia). / Quel giovine lo fece a pezzi, / Scannò la donzella in seno, / Poi li mise come in due sacchi, / E li portò al mulino. / Quando era il cuor di mezzanotte / Presso il mulino li sprofondò. / Pianse, pianse notte e giorno, / Quindi uscì, e me li cantò (su loro la nenia). / O tu mulino mio bello / Macinami la farina buona, / Chè quel giovine era un patrizio / Molto agile (accorto?) e molto buono. / O tu mulino mio bello / Macinami la farina bianca. / Andò a nascere un cipresso / Là dove sepolto era il garzone. / E spuntò una vite bianca / Là dove sepolta era la fanciulla. / Per sotto l'alto cipresso / I feriti vi passavano, / Prendevano foglie di cipresso / E alle ferite le mettevano. / E sotto quella vite bianca / I malati andavano a passare, / Prendevano gli acini della vite bianca / E l'infermità guarivano.

[26] Tirana, 1961, S. 218—220: *Ish Dimitri ndë mest ushtrës / nj'erë çe shtin e shkul (shkulën) dushqetë; / ish një gjëmë ç'aprapa siell / shqota t'errëta e monostrofe. / Ish Dimitri ndër shokëtë / fjalëza e ëmbëlë ç'ëmbëlson, / ish harea cë harepsën (harepsë), / gazi i bukurë çë gëzon, / — Tek e bukura kamë vete, / shokët e mi, sotë rrini mirë. — / Ashtu muar monëth-monëth / kaha shpia e Engjëlinës. / Kur na vate tekë dera, / gjeti derën të mbëlliturë, / se një pjake rrahadere, / pakë më parthena kish hiturë. / I ra derës, façioi pjaka / e i tha: „nënk ë njeri". / Ku se e bukura me nj'etërë / ish e luajë (luanej) ndë shpi. / Ai, kurë më gjeqë ashtu, / zu me shqelbe atë derë. / Dera vate e ra përbrënda / e atirëve e zu merë. / Atë trim e bu copa, / therti vashëzën ndë gji, / prana i vu si ndë di thase / e m'i qelli ndë mulli. / Kur ish zëmra e mesnatës, / qas mullirit i humboi. / Qaiti, qaiti dit e natë, / prana duall e m'i këndoi: / — Se mulliri im haidhiar, / bjuajmë miellit të mirë, / se ai trim ish një bular / shum'i shpet e shum' i mirë. / Se mulliri im haidhiar, / bjuajmë miellit të bardhë, / se ajo vashë cë më kish ngar, / më se bora ish e bardhë. — / Vate e u bi një qiperisë / teku varrur ish kopili; / e iu bi një dhriz e bardhë, / teku várrur ish kopila. / Për nënë lartitë qiparisi / të lavosurit i shkoijën, / mirrëjën fjeta qiparisi / e lavomëvet ia vëijën. / E për nënë asajë dhris bardhë / të sëmuritë veijën e shkoijën, / mirrëjën koqet e dhrisë bardhë / e sëmundëmen shiroijën.*

Selbst eine oberflächliche Analyse des Textes läßt zwei dunkle Punkte in seiner Struktur erkennen. Zunächst fällt auf, daß die beiden Episoden nicht zusammenpassen: der Held zermalmt, einer uralten legendären Strafe gemäß [27], die zwei Verräter, um die Überreste dann in den Wind zu streuen. Nachher wird aber von der Beerdigung der Schuldigen gesprochen. Das bedeutet, daß man zur Zeit, als der Text gesammelt wurde, den Sinn der Strafe durch Zermalmen längst nicht mehr verstand und daß die Episode über die Beerdigung, sogar mit dem Risiko, dadurch den Inhalt des Liedes zu fälschen, hinzugefügt wurde. Der zweite unklare Punkt ist die Schlußepisode selbst, die erzählt, daß auf den Gräbern der beiden Liebenden zwei Pflanzen gewachsen sind. Felix Liebrecht bemerkte bereits die Unstimmigkeit, als er feststellte: „Ein derartiger Schluß findet sich gewöhnlich nur solchen Volksliedern angehängt, wo von den Gräbern zweier *treuen* Liebenden die Rede ist" [28], während es sich in der Ballade D. Camardas um eine falsche Liebe handelt. Übrigens erscheint uns sogar der Anfang der Ballade ziemlich zweifelhaft, da man die Untreue der Geliebten des Helden zuschreibt und die Strafe, sogar im Vergleich zu dem, was gewöhnlich in den Liedern vorkommt, übertrieben dargestellt ist. Wie ersichtlich, handelt es sich um eine mißlungene folkloristische Dichtung.

Wir kennen aber zwei andere albanische, ebenfalls in den italienischen Kolonien gesammelte Texte, die uns, durch die vollständige Verschmelzung des Inhalts und der Form, zum selben Urbild führen. Aus beiden Varianten, die sich voneinander sehr wenig unterscheiden, geht deutlich hervor, daß die untreue Frau die Gattin des Helden ist; in beiden fehlen die zwei Unstimmigkeiten am Ende des Gedichtes: das Begraben der zwei Liebenden nach ihrem Zermalmen und das Wachsen der zwei symbolischen Pflanzen. Zum Vergleich geben wir nachstehend die italienische Übersetzung der Variante Girolamo de Radas [29] wieder:

---

[27] Felix Liebrecht, *Zur Volkskunde. Alte und neue Aufsätze*, Heilbronn, 1879, Artikel *Eine alte Todesstrafe*, S. 298—305.

[28] Ebd, S. 189.

[29] Girolamo de Rada, *Rapsodie d'un poema albanese raccolte nelle colonie del Napoletano*, Buch III, Text IV Firenze, 1866. Die moderne Transkription des Textes in „Mbledhës të hershëm të folklorit shqiptar", I, S. 173—174: *Zotin anankasënej vasha: / —Anankasu, zoti im, / gjith se shkuan shokëzit, / prapanith e më t'lanë, / Aqë çë u anakas trimi, / sa harroi shapëken, / shapëken e llavutëzën. / Kur po dualli nën katund, / atie shoti ju adunartin. / —Se ju shokëzit e mi, / nkini dalë se ju arrënj. — / E u pruari dreq e prap. / Ngjiti shkallëzit e shpisë. —Gap derën, e bukura! — / Nd'ajo e gjegji, as u përgjegj. / M'i thirri së diti. / Md'ajo e gjegji, as u përgjegj. / M'i thirri të tretien. / Nd'ajo e gjegji, as u përgjegj. / Shtiti e i ra deries / e m'e shtu përmbrënda prakut. / Më çoi vashen e tij, / çë brish me një trim të guaj. / Shqiti shpaten ka milli, / shpoi njerin e jatëren, / të mbigtur e pafolë. / Pra ngrëiti e mbulliti deren, / e holqi trimin e vashen, / i preu këmbtë, i preu duart, / copa e thela më i bëri, / sa m'i mbiodhî ndër di thas; / i nkarkoi pra te një mushk / e m'i rrahu ndë mulli, / tek i shtu të biughëshin. / Kurna te tërmola i pa, / mbë dritë të henies, / u llav e këntojë ndër rehje: / — Se mulliri im galtan, / siellë ti miellit të lreshkëm, / porsa ish trimi i aksëm, / siellë ti miellit të bardhë, / sa vet' ish vasha e njomë.* — Die andere Variante wurde von Alberto Straticò, *Manuale di lette-*

Al marito dava fretta la giovane : / — Fa presto, signor mio ; / Perchè tutti passarono i compagni / E dietro a sè lasciaronti. / Tanto diessi fretta il giovine / Che dimenticò il capello, / Il capello e'l liuto. / Quando poi uscì sotto al paese, / Quivi i compagni videro che mancavangli. / — Or voi, compagni miei, / Non correte, che raggiungerò. / E tornò difilato sopra i suoi passi. / Montò le scale della casa : / — Apri la porta, mia bella. / Se colei l'udì, non rispose ; / Chiamòmmela di nuovo : / Se ella udillo, non però gli rispose. / Chiamolla per la terza volta : / S'ella udillo, non rispose. / Spinse e percosse alla porta / E gittolla riversa dentro del limitare. / Ma trovò dentro la donna sua / Che si godeva con un giovine estraneo / Trasse la spada dal fodero, / Forolli l'uno e l'altra / Intorpiditi e muti. / Poi rialzò e chiusela porta / E trascinò il garzone e la donna. / Lor tagliò i piedi, lor tagliò le mani, / In pezzi e bocconi li fece. / Si che raccolseli'n due sacchi, / Caricolli su d'una mula / E li portò al mulino ; / Dove gittòvveli a macinare. / Quando nella tramoggia li vide / Al lume della luna, / Impazzì, e cantava per li coli ;/—O mulino mio tanto lesto, Porta la farina cruscosa / Com'era il garzone acre, / Porta tu la farina bianca / Qual essa era la giovane morbida.

Soweit uns bekannt, tritt das Motiv nicht in Albanien, sondern nur bei den in Italien lebenden Albanern auf. Man könnte also annehmen, daß es in Italien entstanden ist und sich hier (auf Anregung und unter dem Einfluß einiger westlicher Versionen, die von der Rückkehr des Gatten, der Entdeckung des Ehebruchs und dessen beispielhafter Bestrafung erzählen) entwickelt hat [30], wenn man es nicht auch in der griechischen Folklore in derselben Form antreffen würde. Wir kennen eine von A. Passow [31] veröffentlichte Variante und eine andere von Ch. Fauriel [32]. In beiden fehlt die Episode des Zermalmens der untreuen Frau. Sie erscheint aber in einer von N. G. Politis veröffentlichten Variante. Der Schluß, in dem die Mühle angerufen wird, ist folgender : „Mahle, Mühle ; zermalme

---

ratura albanese, Milano, 1896, S. 115—116, veröffentlicht und enthält am Ende der Texte eine Anmerkung, die einige formale Umänderungen verzeichnet, die infolge der mündlichen Überlieferung entstanden sind : „A Caraffa, comune albanese in provincia di Catanzaro, si agiunge quest'altro concetto : «Porta tu la farina rossa, siccome la giovane aveva la guancia ».“ Auf eine andere Variante verweist Tache Papahagi, *Paralele folklorice*, S. 77 (Antonio Scura, *Gli Albanesi in Italia*, S. 184—185), die uns noch nicht zugänglich war, deren Schema aber von dem rumänischen Forscher als identisch oder wenigstens ähnlich mit der Variante Alberto Straticos angegeben ist.

[30] Eine katalanische Variante in Joan Amades *Folklore de Catalunya*, II. Cançoner, Barcelona, 1961, S. 367, Text Nr. 2218 : *L'esposa traïdora*. Eine portugiesische, von Tache Papahagi, in *Paralele folklorice*, S. 77, zitierte Version.

[31] Ins Rumänische übertragen von Tache Papahagi, in *Paralele folklorice*, S. 75—76, wo er auch auf andere zwei griechische Varianten verweist.

[32] C. Fauriel, a.a.O., II, S. 369—373, mit der Bemerkung, daß sie in Livadia sehr volkstümlich ist. Vgl. auch ihre italienische Übersetzung bei N. Tommaseo, *Canti popolari greci*, III, 1842, S. 125—127.

den Kopf einer Unwürdigen, mahle rotes Mehl und schwarze Kleie, die Schreiber sollen kommen sich Tinte holen, die Schönen sollen kommen sich Röte holen [33]. Eine einzige Schlußfolgerung scheint also berechtigt zu sein: Das hier besprochene albanische Motiv ist in enger Verbindung mit der entsprechenden griechischen Version entstanden. Allmählich ist es aus der Folklore der albanischen Heimat verschwunden und ist nur in Italien, in den erklärlicherweise überlieferungstreueren Kolonien bewahrt. Folglich war das Motiv vor der großen albanischen Diaspora des 15. Jahrhunderts endgültig gestaltet.

Das Motiv der „untreuen Ehefrau" ist sowohl den Serbo-Kroaten [34] als auch den Bulgaren bekannt, aber in ganz verschiedenen Formen.[35] In keiner dieser Versionen erscheint die Anfangsepisode des Abzugs des Gatten, die Episode seiner Rückkehr (weil er in der Eile des Abzugs irgend einen Gegenstand vergessen hat), noch die Episode des Zermalmens der zwei Liebenden, wie in den albanischgriechischen Versionen. Auch in der rumänischen Folklore kommt das Motiv [36] vor, aber in Formen, welche die Verwandtschaft mit dem Südslawischen verraten. Wir haben es also auch in diesem Falle mit einer dichterischen Formel zu tun, die in der rumänischen Folklore nicht existiert. Die Formel, mit der wir uns befassen — sie ist allgemein für das Südosteuropäische kennzeichnend — gehört zur spezifischen albanisch-griechischen künstlerischen Ausdrucksweise und ist eine der ältesten folkloristischen Überlieferungen der Balkanhalbinsel.

Die Version George Coşbucs verfolgt genau die Variante D. Camardas und übernimmt sogar die Namen der Helden unverändert (Angelina und Dumitru) und vor allem auch die ganze Entwicklung der Handlung, mit allen oben angeführten Unstimmigkeiten. Der Text umfaßt 107 Verse, also mehr als das Doppelte der Version die ihm als Vorlage gedient hatte (und die nur 52 Verse umfaßt), und ist in 7 ungleiche Strophen eingeteilt. Dieser Umfang wurde nicht durch das Hinzufügen neuer dichterischer Themen, sondern nur durch den Ausbau und die Vertiefung der alten erzielt. An zwei Stellen ist der Beitrag des Dichters größer: er rechtfertigt den Besuch des Helden bei seiner Geliebten vor dessen Gefährten; die

---

[33] N. G. Politis, a.a.O., S. 136—137, T. 91.

[34] Vgl. *Banović Strahinja u krugu varijanata i tema o neveri žene u narodnoj epici*, Belgrad, 1965, der in diesem Beitrag das gleiche Thema behandelt. Karl Dieterich (a.a.O., S. 37) bringt trotzdem einige ähnliche serbisch-bulgarische und ungarische Beispiele: die Lieder beginnen mit der Rückkehr des Gatten, enden aber nicht mit dem Zermalmen der untreuen Gattin, sondern mit ihrer Verbrennung.

[35] Vgl. die Analyse des Motivs in Jordan Ivanov, *Българските народни песни*, Sofia, 1959. S. 206—207.

[36] A. I. Amzulescu, *Balade populare româneşti* [Rumänische Volksballaden], I, Bukarest, 1964, S. 217, Typ I: 8 Banater Varianten; Typ II: 2 Varianten, ebenfalls aus dem Banat; Typ III: 2 Varianten aus anderen Gegenden des Landes.

Todesszene der zwei Liebenden wird von einer umfangreichen Rede in der für die Kunst des Dichters spezifischen Art begleitet. Das übrige ist genau wie im Original und es kann über die Inspirationsquelle kein Zweifel bestehen.

Die mit diesem Text zusammenhängenden Fragen haben die rumänische Kritik und Literaturgeschichte nicht interessiert, G. Coşbuc war sich von dem zweifelhaften künstlerischen Wert seiner Bearbeitung bewußt (der sowohl den strukturellen Mängeln des Textes als auch seiner künstlerischen Unerfahrenheit — das Gedicht entstand in seinem neunzehnten Lebensjahr — zuzuschreiben ist) und hat das Gedicht in keinen seiner zu Lebzeiten veröffentlichten Bände aufgenommen. Der Text ging in den Spalten einiger Lokalzeitschriften unter und blieb den Literaturkritikern unbekannt. Wenn die Version des Dichters auch keine bedeutende künstlerische Schöpfung darstellt, so hat sie dennoch eine besondere kulturelle Bedeutung. Einerseits zeugt sie von dem regen Interesse des Dichters für die Folklore der Balkanvölker, andererseits hebt sie (ebenso wie das erste Gedicht) einen neuen, gegenwärtig noch wenig erforschten Aspekt der komplexen Kulturgemeinschaft dieses Erdteils hervor.

RUMÄNEN UND SERBEN IN DER REVOLUTION DES JAHRES 1848 IM BANAT

I. D. SUCIU

Die Revolution von 1848/1849 beginnt in Ungarn mit dem Forderungsprogramm, welches die Pester Jugend in 12 Punkten aufgestellt hat. Da das Programm der ungarischen Revolutionäre die Forderungen der unterdrückten Nationen nicht berücksichtigte, u.zw. diejenigen der Rumänen und der slawischen Bevölkerungen, beginnen diese die Protestbewegungen für soziale und nationale Befreiung.

Bereits am 23. März 1848 stellt die rumänische Jugend aus Pest das politische Programm der Banater Rumänen in sieben Punkten zusammen, von denen folgende wichtiger waren : 1) Die Aufstellung einer rumänischen Verwaltung, unter der Bezeichnung Banat von Timişoara, welche sowohl die drei Komitate Caraş, Timiş und Torontal, als auch das Gebiet des rumänischen Grenzregimentes umfassen sollte. Diese neue Verwaltung sollte unter der Leitung eines rumänischen Bans stehen, wie bis zur Zeit Maria Theresias. 2) Die drei bischöflichen Ämter von Arad, Timişoara und Vršac (Werschetz) sollten von der Karlowitzer Metropolie getrennt und mit dem bischöflichen Amt aus Sibiu vereint, sowie unter die Leitung eines rumänischen Metropoliten gestellt werden. Ein anderer Punkt forderte das Rumänische als Unterrichtssprache in sämtlichen rumänischen Schulen und als amtliche Sprache in den rumänischen Gemeinden. Übrige Punkte betrafen Einzelheiten über die Organisierung der zukünftigen rumänischen Metropolie [1].

Die ungarische revolutionäre Regierung mißachtete indessen die sozialen und nationalen Forderungen der banater Rumänen, genau so wie sie auch mit den Bestrebungen der Serben verfahren sollte. Dieses

[1] „Gazeta de Transilvania", 1818, Nr. 26, S. 109.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 4, p. 609–623, BUCAREST, 1968

Verhalten der ungarischen revolutionären Regierung rief in der Masse der rumänischen Bauern aus dem Banat größte Unzufriedenheit hervor.

Dies ist auch der Grund, weshalb in der ersten Etappe der Revolution (bzw. bis zum kaiserlichen Reskript vom 3. Oktober 1848) das gegen die Gutsherren aufständische banater Bauerntum — in Auflehnung gegen das Gesetz der Wehrpflicht und gegen die ungarische Verwaltung — einen selbstverständlichen Verbündeten in den Reihen der serbischen Revolutionäre finden konnte.

Nach der Ausschreibung der 12 Pester Punkte, sprach eine zahlreiche Delegation der in Ungarn wohnhaften serbischen Bevölkerung beim ungarischen Landtag in Bratislava vor und verteidigte ihre in 17 Punkten gefaßten nationalen und sozialen Forderungen. Unter anderem forderte man vom ungarischen Staat die Anerkennung eines Nationalterritoriums für das serbische Volk in Ungarn, mit autonomer Verwaltung und serbischer Staatssprache [2]. Die serbischen Anführer stimmten den Anfängen der Revolution in Ungarn begeistert zu, weil sie glaubten, durch diese die nationale Befreiung des serbischen Volkes zu erlangen. In der Regierungszeitung „Pesti Hirlap" veröffentlichten sie sogar Zustimmungserklärungen.[3] Durch Kossuth wies jedoch der Landtag die Forderungen der serbischen Bevölkerung ab. Die Abgeordneten kehrten nach Novisad (Neusatz) zurück — ein starkes Zentrum des nationalen serbischen Widerstandes — wo sie von zahlreichen Vertretern der Bevölkerung erwartet wurden. Als Protestkundgebung gegen die Tatsache, daß ihre Forderungen nicht anerkannt wurden, verbrennt die in der Stadt versammelte Bevölkerung die den früheren Anweisungen des Landtags gemäß in ungarischer Sprache abgefaßten kirchlichen Matrikeln.

Von hier aus begibt sich die Volksmasse nach Srijemski Karlovci (Karlowitz), zum Sitze des Metropoliten Joseph Rajačić und verlangt ihm, die Versammlung des serbischen Volkes aus der österreichischen Monarchie einzuberufen. Demzufolge beruft Rajačić den serbischen nationalen Kongreß für den 27. Mai nach Karlowitz. Am 1./13. Mai tagt eine beratende Vorversammlung in Novisad, um den Kongreß vorzubereiten. Die ungarische Regierung verhängt den Ausnahmezustand und beauftragt den Timişer Gespan, serbischer Abstammung, Peter Csernovics, die Versammlung zu verhindern. Daraufhin zieht die versammelte Menge aufs neue nach Karlowitz, das zum Komitat Srijem gehörte, und wo kein Ausnahmezustand verhängt war. Die Entfernung zwischen Novisad und Karlowitz beträgt nur 12 km, so daß der Umzug von einer Ortschaft in die andere leicht war.

[2] Thim József, *A Magyarországi 1848—49-iki Szerb Fölkelés története* [Geschichte der Serbenrevolution in Ungarn, 1848/49], Budapest, 1930, S. 28—29. S. auch Zentralbibliothek der Universität Timişoara. Fonds Vukovics, Dok. 87.

[3] Iovan Radonitsch, *La Batchka*, Paris, 1919, S. 45.

Die nun in Karlowitz versammelte Menge verbrennt die Proklamation von Peter Csernovics und bittet den Metropoliten Joseph Rajačić, die Versammlung zu leiten. Wegen der Verbotsmaßnahmen der ungarischen Regierung, erklärt sich die Versammlung zum Kongreß der serbischen Nation und trifft wichtige Entscheidungen im Sinne der Forderungen des serbischen Volkes aus dem österreichischen Kaiserreich. Von den wichtigsten Beschlüssen sei die Abgrenzung eines nationalen Territoriums unter der Bezeichnung Wojwodina erwähnt, welches die gesamte im Kaiserreich wohnhafte serbische Bevölkerung umschließen sollte. Zum Wojwoden der neuen nationalen Einheit wurde der Oberst der österreichischen Armee, Stephan Suplikač, gewählt und der Metropolit Rajačić wurde zum Patriarchen ernannt.[4] In Hinsicht auf die Rumänen verabschiedete der Kongreß einen Freundschaftsantrag und nach Abschluß der Kongreßdebatten wurde eine Erklärung an das rumänische Volk gerichtet, in welcher dieses aufgefordert wurde, an der Seite der serbischen Nation um die Anerkennung der Nationalität zu kämpfen: „Nicht als Unterjochte vergangener Zeiten — hieß es im Manifest — sondern als freie Nation, aufgrund völliger Gleichheit und vollkommener Garantie eurer Nationalität.“[5]

Die ohne Genehmigung der ungarischen Regierung in der Karlowitzer Versammlung gefaßten Beschlüsse, führten zur bewaffneten Auseinandersetzung mit der Budapester Regierung, da diese behauptete, daß das in Karlowitz beanspruchte Territorium dem sogenannten Territorium des historischen Ungarns angehörte.

Die serbischen Revolutionäre handeln nun offen gegen die ungarische Regierung. In Kikinda erhebt sich die Bevölkerung und verlangt die Aufteilung der Gutsbesitze, die sie auch tatsächlich besetzt. Das zur Unterdrückung der Revolution abgesandte Militär wird abgewiesen und die serbischen Revolutionäre besetzen die Stadt; erst nach Ankunft von Truppen aus Timişoara, die mit neuen Kräften heranrücken, gelingt es, die Lage wieder herzustellen.[6]

Die serbischen Revolutionäre befestigen sich in einigen strategisch gutgelegenen Stellungen — wie diejenigen von Perlas, Alibunar, Vračevgai und Sînt Toma — von wo aus sie Einfälle in die benachbarten Städte und Dörfer unternehmen.[7] Diese strategische Stellung der serbischen

---

[4] Zentralbibliothek der Universität Timişoara, Fonds Vukovics, Dok. 44. Bericht von Risztit über die Verhandlungen der Versammlung vom 13. Mai 1848. S. auch in „Gazeta de Transilvania“, 1848, Nr. 41 (20. Mai), S. 170.

[5] Das Manifest wurde in „Foaie pentru minte...“ 1849, Nr. 4, S. 26 veröffentlicht.

[6] I. D. Suciu, *Ştiri româneşti privitoare la revoluţia sîrbilor din 1848* [Rumänische Quellenangaben betreffend die Serbenrevolution von 1848], in „Revista istorică română“, XVII, 1—2, 1947, S. 123.

[7] Asbóth Lajos, *Emlékiratai az 1848-iki és 1849-iki Magyarországi hadjáratból* [Erinnerungen aus der ungarischen Revolution 1848/49], Bd. I, Pest, 1862, S. 123.

Revolutionäre wird auch von Engels (in der Neuen Rheinschen Zeitung) bestätigt: „... im Süden endlich sind die Serben des Banats, von deutschen Kolonisten, von Wallachen und ebenfalls von einem österreichischen Korps unterstützt, durch den ungeheuren Morast von Alibunar gedeckt und fast unangreifbar.“ [8]

In diesen derart eröffneten bewaffneten Feindseligkeiten zwischen den serbischen Revolutionären einerseits und den ungarischen andererseits, war das Problem der Einstellung der rumänischen Bevölkerung von ausschlaggebender Wichtigkeit, da diese auf den Ausgang der Ereignisse entscheidend einwirken konnte. Und dies insbesondere in der ersten Etappe der Revolution, bzw. bis zum kaiserlichen Reskript vom 3. Oktober 1848, als die Feindseligkeiten zwischen der ungarischen Regierung und den kaiserlichen Truppen offen erklärt wurden.

Wie wichtig die Banater rumänische Bevölkerung war, wurde beiderseits erkannt und deswegen bemühten sich beide Seiten sie an sich zu ziehen. Schon zu Beginn der Feindseligkeiten, am 10. Juni 1848, forderte Bertalan Szemere — der Innenminister der ungarischen Regierung — den Gespan von Timiş, Peter Csernovics, auf „... den Rumänen, wo immer er sich auch befände, um jeden Preis auf seine Seite zu bringen. Wir dürfen es nicht gestatten, daß sich dieses Volk mit anderen als mit Ungarn verbündet.“ [9] Szemere war sich wohl der Bedeutung der rumänischen Bevölkerung bewußt und erließ daher am 18. Juni auch einen neuen Befehl, wodurch er das Komitat Caraş aufforderte, eine 3000 Mann starke Freiwilligenarmee aufzustellen, um das Komitat vor den Angriffen der serbischen Revolutionäre zu beschützen. Der ungarische Innenminister fordert alle Bewohner des Banats auf „... ohne Glaubens- oder Nationalitätsunterschied, beseelt zu sein. Ungarn, Deutsche und Rumänen sollen dem Prinzip der Brüderlichkeit treu bleiben.“ Wenn sie vereint sind, werden sie, durch die zahlenmäßig große Überlegenheit, die serbischen Revolutionäre niederschlagen können. Und um dies zu beweisen, fügt Szemere eine sehr aufschlußreiche Aufstellung bei, aus der hervorging, daß trotz der zum Nachteil der ortsansässigen Bevölkerung durchgeführten Ansiedlungen in den Komitaten Arad, Timiş und Torontal, die Bevölkerung sich nach Nationalitäten folgenderweise aufteilte: Rumänen — 630 999, Ungarn — 99 257, Deutsche — 211 707, Serben — 138 113.[10]

---

[8] Marx-Engels, *Werke*, Bd. VI, Dietz Verlag, Berlin 1959, S. 174.

[9] Thim József, a.a.O., S. 376—377, vgl. auch Bibliothek der Akademie Ms. MCC ,Dok. 58 (10. Juni 1848).

[10] Thim József, a.a.O., II, S. 397, Staatsarchiv, Zweigstelle Lugoj. Fonds Bezirksleitung Severin, Bd. I, Nr. 908 vom 18. Juni 1848. Es ist zu erwähnen, daß diese Tabelle die Bevölkerung des Gebietes des Rumänisch-Banatischen Grenzregimentes nicht enthält. Diese Bevölkerung bestand überwiegend aus Rumänen.

Aus diesem Grunde schien es selbstverständlich, daß die ungarischen Revolutionäre danach trachteten, die rumänische Bevölkerung des Banates für sich zu gewinnen. Deswegen entsandte auch Szemere einen Vertreter, u.zw. Demeter Iankovich, der beauftragt war, die rumänische Bevölkerung des Komitates Caraş dazu zu bewegen, sich gegen die serbischen Revolutionäre zu erheben, und falls dies nicht erreicht werden konnte, so doch wenigstens deren Neutralität zu erzwingen. Bei seiner Rückkehr, berichtet Demeter Iankovich über seine Feststellung, daß die Rumänen aus Caraş zwar nicht offensichtlich aufständisch sind, jedoch keinerlei Sympathie für die ungarische Verwaltung hegen. Geht man den Gefühlen der Geistlichen nach, so kann man sogar feststellen, daß eine große Anzahl von ihnen eine gewisse Neigung zu den serbischen Revolutionären nicht verbergen. Es besteht die Befürchtung, daß in dem Augenblick, in dem die Serben in Caraş einrücken würden, die Geistlichen sich ihnen anschließen und das Volk auch dazu bewegen könnten, sich mit den Revolutionären zu vereinigen. Und als Grund der Unbeliebtheit der Ungarn führt Iankovich die Tatsache an, daß die rumänische Intelligenz gegen den Anschluß des Banats an Ungarn sei, und daß es ihr gelungen sei, diesen Haß gegen den Anschluß auch dem einfachen Volke einzutrichtern.[11] Außer den nationalen Gründen die Iankovich angab, kamen noch solche sozialen Charakters hinzu. Die ungarische revolutionäre Regierung hatte das Agrarproblem nicht gelöst und erhielt die Großgrundbesitzer weiter aufrecht — was die Unzufriedenheit des Bauerntums aus dem Banat nur noch mehr steigerte. Bereits am Anfang der Revolution schrieb Peter Cermena an Doktor Paul Vasici: „Die Banater Bauern fordern laut das Überland von den Landherren, und wie ich erfahren habe, sollen sie es bereits in manchen Dörfern eigenmächtig in Besitz genommen haben."[12] Zu all dem müssen auch die Komitatsbeamten hinzugefügt werden, welche dank ihrer Willkürakte der rumänischen Bevölkerung des Banats verhaßt waren.

Daher widersetzen sich die Bauern schon von Anfang an heftig, den Einberufungen zur Freiwilligenarmee gegen die Serben Folge zu leisten. Widerstandsakte gegen diese Einberufung werden in den meisten Gemeinden des Komitates Caraş verzeichnet: in Pogăneşti, in Rafna, im Kreise Bocşa und im Kreise Oraviţa. Am 28. Juni berichtet der Prätor János Papházi, daß „...der Einberufungsbefehl der Freiwilligen mit größter Feindseligkeit betrachtet wurde."[13] In Bocşa „erklären die Leute immer wieder, daß sie diesen Befehl nicht ausführen werden." So erwiderte

---

[11] Zentralbibliothek der Universität Timişoara. Fonds Vukovics, Dok. Nr. 37 vom 11. September 1848.

[12] I. D. Suciu, a.a.O., S. 123.

[13] Staatsarchiv Lugoj. Fonds Bezirksleitung Severin, Nr. 970 (1. Juli).

der Bauer Ion Bandu: „Warum sollen wir mit Freiwilligen gegen die Serben herhalten? Die Serben erhoben sich doch gegen die Adligen und die Gutsherren und werden daher doch nur deren Vermögen angreifen." Auch in Carașova verlangte der Bauer Nicola Mialca von der Komission die Lage nicht zu übertreiben da „...wir nicht für die Sache der Ungarn sind." In der Gemeinde Pogănești erklärte der stellvertretende Bürgermeister, daß er „solange er am Leben sei, sich nicht als Freiwilliger abführen lassen würde." Die Bewohner der Gemeinde Secășeni, neben Oravița, erklärten, daß sie „die Grenze ihrer Gemeinde nicht überschreiten werden. Sollten sie jedoch dazu gezwungen werden, so sind sie eher bereit, alle zusammen die Gemeinde zu verlassen, statt die gebotene Freiwilligenzahl zu stellen." [14]

Angesichts dieser Lage, entsandte das Komitat eine Abordnung an die Pester Regierung um Hilfe zu beantragen. Das aber einerseits die Regierung keinerlei Hilfe gewährleisten konnte und weil andererseits in jener Zeit das Komitat Caraș kaum 2 500 Ungarn im Vergleich zu 194 361 Rumänen zählte, sahen sich die Komitatsbehörden gezwungen, sich an die rumänische Bevölkerung zu wenden. Der Einberufungskomission gelingt es tatsächlich, eine kleine Anzahl von Freiwilligen, besonders von Städtlern, zu stellen, weil es für diese größere Zwangsmöglichkeiten gab.

Aber auch diese wenigen Freiwilligen werden sich später während des Kampfes weigern, gegen die serbischen Revolutionäre zu kämpfen und werden Zustände verursachen, die zur Niederlage der ungarischen Truppen führen, oder aber sie werden ganz einfach fahnenflüchtig.

Von den verstärkten Stellungen aus fielen die serbischen Revolutionäre oft in die nahestehenden Gemeinden ein, um sich Verpflegung zu holen. In seinen Erinnerungen berichtet Major Asbóth Lajos, daß sie „die rumänische Bevölkerung niemals belästigten, sondern nur das Vieh der dortigen Deutschen und Ungarn raubten." [15] Daher kann die gleiche Verbrüderung auch seitens der serbischen Revolutionäre schon beim Anfang der Feindseligkeiten beobachtet werden.

Mit Verstärkungen, die ihnen von Serbien aus geschickt wurden, beginnen die serbischen Revolutionäre ihre Angriffe gegen die ungarischen Behörden der Bergwerkortschaft Moldova-Nouă. Das Komitat entsendet eine Freiwilligengruppe unter dem Befehl von Asbóth Lajos, um die Ortschaft zu schützen. Aber schon bei den ersten Zusammenstößen mit den Serben, verweigern die rumänischen Freiwilligen den Kampf. Ende Juli 1848, nachdem sich die Freiwilligen vor den serbischen Angriffen in die

[14] *Ebd.*
[15] Asbóth Lajos, a.a.O., S. 124.

Gemeinde Cacova zurückziehen, werden sie aufgefordert, nach Moldova-Nouă zurückzukehren, um die Kämpfe aufzunehmen. Doch sie verweigern es. Demzufolge entwaffnet der Hauptmann Asbóth Lajos die Freiwilligen am 30. Juli und schickt sie nach Lugoj vor Gericht: „Die Gardisten der zweiten rumänischen Kompanie aus Lugoj... verweigerten den Gehorsam bei der Aufforderung des Herrn Major Pánczély nach Moldova zurückzukehren und zogen es vor, entwaffnet zu werden; unter solchen Umständen können dieselben nicht mehr als Nationalgardisten betrachtet werden." Asbóth bittet daher den Hauptprätor, diese gewesenen Gardisten unter Wache nach Lugoj zu befördern und sie dort den rechtlichen Behörden auszuliefern.[16] Derselbe Asbóth, damaliger Befehlshaber der Freiwilligentruppen, die Moldova-Nouă verteidigen sollten, gibt in seinem Bericht über den Rückzug der Truppen aus Moldova-Nouă, den Hauptgrund dieses Vorgehens an und zwar „daß die Gemütsverfassung des rumänischen Volkes derart schlecht war, daß sie die Serben als Brüder betrachteten"[17] und daher deren Bekämpfung verweigern. Am 21. Juli 1848 ziehen die Truppen der Freiwilligengarde in die Gemeinde Moldova-Nouă ein. Der größte Teil der Bewohnerschaft flüchtet in den benachbarten Wald, was wohl die feindliche Gesinnung der Bevölkerung dieser Gemeinde beweist. Asbóth erhofft, sie „durch eine brüderliche Behandlung" wieder in ihre Häuser zurückzubringen.[18] Die Erhaltung der Bergwerke in Moldova-Nouă war für die ungarischen Revolutionäre von äußerster Bedeutung. Schon am nächsten Tage verlangt Asbóth deswegen dem Regierungskomissar für das Banat, Vukovics, ihm Hilfstruppen mit ungarischer Mannschaft zu schicken. Dieselben werden so dringend wie möglich angefordert, weil die Oravițer Freiwilligen „austreten wollen, weil — ihren Behauptungen gemäß — ihre Familien verhungern... und ich nicht sicher bin, ob ich in einigen Tagen nicht ganz allein bleibe."[19] Es gelingt Asbóth, am 20. August in Moldova-Nouă einzumarschieren, aber er kann die Ortschaft nicht halten. Zwei Tage später, am 22. August, berichtet er über die Art und Weise, in der er die Schlacht verloren hat. Die ersten zwei serbischen Angriffe auf Moldova-Nouă u.zw. vom Almăj-Gebirge aus, konnten abgewiesen werden. „In dieser schwierigen Lage, als wir uns bereits im Feuer befanden — u.zw. seit 2—3 Stunden — verweigerten es ungefähr 60 Deutsche und 200—300 Rumänen uns zu Hilfe zu kommen, obwohl sie strengen Befehl hatten dies zu tun." Ohne diese Hilfe konnte er den dritten Angriff der serbischen Revolutionäre nicht abweisen und

---

[16] Boros I., *Az 1848 év esemény Krassó vármegyében* [Die Ereignisse des Jahres 1848 im Komitate Caraș], Lugoj, o.J., S. 71.

[17] Bibliothek der Akademie Mss. MCC, Dok. 93 (Bericht vom 11. Juli 1848).

[18] *Ebd.*, Dok. 102 (22. Juli 1848).

[19] *Ebd.*, Dok. 103 (23. Juli 1848).

mußte die Ortschaft räumen.[20] Ioan Boroş bestätigt den Bericht Asbóths, und behauptet, daß dieser den ersten serbischen Angriffen standgehalten hatte, aber weil die unter seinem Befehl stehenden Grenzwächter flohen, er nach fünf Stunden gezwungen wurde, sich nach Rusca zurückzuziehen.[21]

Es geht also aus diesen Kampfberichten hervor, daß das Bergwerk von Moldova-Nouă deshalb von den serbischen Revolutionären besetzt werden konnte, weil die rumänischen Freiwilligen im entscheidenden Augenblick es verweigerten, gegen sie zu kämpfen. Aus der Zuschrift eines Korrespondenten der Pester Zeitung geht hervor, daß der Verlust von Moldova-Nouă wichtige Folgen auf die Moral der Bewohnerschaft der Bergwerkgegend hatte und der Sachschaden auf rund eine Million Forint geschätzt wurde. „Das Volk (das ungarische — *I.D.S.*) ist demoralisiert und hat den Mut verloren. Die Rumänen stehen zu den Siegern (bzw. Serben — *I.D.S.*). Die deutschen Bergarbeiter sind entmutigt und man kann nicht besonders mit ihnen rechnen".[22]

Der Defätismus der rumänischen Bevölkerung war erklärlich, denn diese strebte nach ihrer eigenen Freiheit und nationalen Unabhängigkeit. Um also die österreichische Verwaltung und ihre militärische Macht zu beeinträchtigen, arbeiteten sie auf unauffällige Weise für die serbischen Revolutionäre.

Aus den bestehenden Berichten geht hervor, daß die Schlacht von Straja (Lagendorf) ebenfalls wegen der Kampfverweigerung der zwangsweise einberufenen rumänischen Truppen verloren wurde. Diese Niederlage war von entscheidender Bedeutung, weil sie zur Auflösung der Freiwilligengarde der Grenzabwehr, zum Rücktritt ihres Befehlshabers, Mihály Brukenthal, führte. Als Folge dieser Auflösung, blieb das Komitat gegen die Angriffe der serbischen Truppen völlig ungedeckt. Wie diese Niederlage vor sich ging, geht aus der Erklärung des Oberleutnants Jankoczi Jozsi vor der Versammlung des Caraşer Komitates hervor. Am 15. August um 2 Uhr, haben die serbischen Revolutionäre die 55 diensthabenden Grenzwächter überfallen. Eine Viertelstunde später waren die Grenzwächter verstreut, und als es Tag wurde, stellten sich nur noch 20 davon. Die übrigen hatten sich entweder ergeben oder waren geflüchtet und versteckt. Den 20 übriggebliebenen Grenzwächtern wurde eine Hilfe von 150 Mann zugestellt, aber letztere „verweigerten es, ihren Offizieren zu gehorchen" und zogen sich zurück, sobald sie die Mühle von Straja erreichten. Bei Tagesanbruch zog Brukenthal an der Spitze einer zahlreichen Mannschaft zum Kampfort. Aber ungefähr eine Viertelstunde vor Straja,

---

[20] *Ebd.*, Dok. 161 (22. August 1848).
[21] Boroş I., a.a.O., S. 84.
[22] „Pesti Hírlap", 1848, S. 825 (2. Sept.) und S. 869 (15.Sept.).

weigerte sich die Mannschaft weiterzumarschieren, so daß er sich genötigt sah, den Rückzug zu befehlen.

Am Nachmittag des gleichen Tages, setzt Brukenthal die ganze Armee in Bewegung, u.zw. vier Kompanien, sowie die Nationalgarde aus Aradul-Nou und Recaş. Der ganze Aufwand zog nach Straja und ging in Kampfstellung; die Schützen voran, dahinter die mit Sensen Bewaffneten, als letzte die Nationalgarde aus Aradul-Nou und Recaş. Aber schon bei Kampfbeginn, als die ersten Schüsse fielen flohen die Mitglieder der Nationalgarde aus Recaş und Aradul-Nou. Die Sensenmänner folgten ihnen bald und dies verursachte einen allgemeinen Rückzug. Nachdem sie die Schlacht verloren hatten, zog sich Brukenthals Armee in eine in der Nähe gelegene Gemeinde zurück. Hier, „da ich die Rumänen auf keine Weise mehr zum Bleiben überzeugen konnte, gehorchten diese den Befehlen ihrer Offiziere nicht mehr und auch nicht denen ihres Befehlshabers — so kam es, daß die ganze, aus Rumänen bestehende IV. Kompanie sich auflöste und ohne Bewilligung heimrannte." [23]

Das offizielle Blatt der Regierung „Kossuth Hirlapja" (Kossuths Zeitung) berichtete über die Schlacht von Straja und gab zu, daß die herangeforderten Hilfstruppen in der Nähe des Kampfortes den Kampf verweigerten, den Befehlen der Offiziere nicht mehr gehorchten und kehrt machten. Diese Flucht der Gardisten aus Recaş und Aradul-Nou verursachte den allgemeinen Rückzug „in großer Unordnung." Nachdem die Schlacht verloren war, wollten die Rumänen unter keinen Umständen mehr bleiben. Daher kam es zur „Selbstauflösung der Grenzwächterarmee, und alle zogen heim".[24]

Die Niederlage von Straja und die Auflösung der Grenzwächterarmee wirkte sich auf das politische Leben Ungarns sehr stark aus. In der Sitzung vom 26. August 1848, gab der Abgeordnete der ungarischen Landtage, Sigismund Pop, den von ihm aus dem Banat erhaltenen Brief bekannt, in welchem über einen Teil dieses Kampfes berichtet wurde. Pop verwechselt hier irrtümlicherweise den Ausfall der Serben vom 15. August im Almăj-Tal, mit der Schlacht von Straja, denn er behauptet, daß die Kämpfe „neben Caransebeş" stattgefunden hätten. Also — sagt Pop — stieg während des Kampfes ein serbischer Soldat auf einen Hügel und rief den Rumänen zu: „kehrt heim, denn euch und die Deutschen wollen wir nicht bekämpfen, unsere Feinde sind die Ungarn".[25] Diese Aussage von Sigismund Pop wurde sowohl von der ungarischen als auch von der rumänischen Presse aufgegriffen. Sowohl die Offiziere der Grenz-

---

[23] Staatsarchiv Lugoj. Fonds Bezirksleitung Severin, III, Nr. 1241.
[24] „Kossuth Hirlapja", 1848, S. 219 (25. August).
[25] „Gazeta de Transilvania", 1848, Nr. 71 (30. Aug.), S. 294.

wächtertruppen als auch Mihály Brukenthal bestreiten die Ausführungen Sigismund Pops, und wälzen die ganze Schuld, in verleumender Weise, auf „den Ausfall der Rumänen.” [26]

Die Niederlage beeinträchtigte auch die Gemütsverfassung der Komitatsleitung. Der Vizegespan Christoph Jakabffy führt in seinem Bericht an den Obergespan folgendes auf: „Die Folgen der Ereignisse von Straja sind wichtiger als sie im ersten Augenblick erschienen, weil sie die Schwäche unserer Abwehr bloßstellen. Der Feind weiß, daß wir für ihn kein ernstes Hindernis darstellen.” [27] Die Versammlung des Komitats tagt in einer Sitzung am 17. August 1848, und nach Kenntnisnahme der Niederlage („diese Nachricht hat uns im Laufe der allgemeinen Entmutigung besonders unangenehm beeindruckt”) wird eine Kommission aufgestellt, um Vorschläge für die Abwehr der Komitatsgrenzen vorzulegen. Nachdem die Kommission feststellte, daß die Bewohner des Caraşer Komitats sich weigerten, in die Armee zu ziehen, empfiehlt sie in den Komitaten mit ungarischen Bevölkerung einzuberufen und die Mannschaft von 3 000 auf 400 Mann herabzusetzen. [28] In dem an das Innenministerium gerichteten Bericht, gibt der Vizegespan zu, „daß die Bewohner ihren Widerwillen gegen solche Zwangsmaßnahmen offen zum Ausdruck bringen und daß sie ihren Verpflichtungen nur zwangsweise nachgingen, um den Befehlen der Obrigkeit zu gehorchen.” [29]

Die Einbrüche der serbischen Revolutionäre sowohl in das Gebiet des Grenzregimentes als auch in das Gebiet des Komitates Caraş wirkte sich panikartig unter den Komitatsbeamten und den Landherren aus. Von diesen Einbrüchen war wohl derjenige vom 14. August 1848 der wichtigste.

In der Sitzung des ständigen Ausschusses des Komitates Caraş, bekündigte der Großgrundbesitzer Alexandru Capra aus Jupa, daß er Nachricht erhalten hätte, daß eine Schar von 150 serbischen Revolutionären eingedrungen sei und bereits die Gemeinde Prigor im Almăj-Tal erreicht hätte. Darauf ernannte das Komitat eine Abordnung, die sich sofort nach Caransebeş begeben mußte, um die Erkundigungen zu vervollständigen, wobei gleichzeitig ausfindig gemacht werden mußte, welchen Teil des Almăj-Tals die Serben angegriffen hatten und ob der Befehls-

---

[26] Die Antwort der Offiziere und Brukenthals ist in „Közlöny”, 1848, S. 484 (12. Sept.) und S. 603 (7. Okt.) veröffentlicht.

[27] Deák Imre, *Adatok az 1848-év eseményeihez Krassó vármegyében* (Dokumente über die Ereignisse von 1848 im Komitate Caraş), Lugoj, 1931, S. 267—268.

[28] Staatsarchiv Lugoj. Fonds Bezirksleitung Severin, Nr. 1241 (17. August 1848).

[29] Deák Imre, a.a.O., S. 271.

haber des rumänischen Grenzregiments die notwendigen Abwehrmaßnahmen getroffen hatte.

Die Abgeordneten begaben sich nach Caransebeş und nahmen mit General Appel Befehlshaber des rumänischen Grenzregimentes die Verbindung auf, der ihnen mitteilte, daß die 150 Mann starke Gruppe serbischer Revolutionäre über die Gemeinde Şopot in das Gebiet des Grenzregiments eingedrungen sei. Als diese Nachricht bekannt wurde, zog ein Grenzoffizier mit 30 Soldaten und rund 300 Reservisten gegen die Serben los. Die rumänischen Grenzler stießen auf die serbischen Revolutionäre, aber als der Offizier den Angriffs- und Schußbefehl erteilte, verweigerten erstere den Gehorsam. Ungestört zog die serbische Schar gegen die Gemeinde Dalboşeţ weiter. Unterwegs begegnete sie einer anderen Kompanie des Regiments. Die Serben riefen den Soldaten zu, daß sie nicht als Feinde, sondern als Freunde der Rumänen gekommen seien. Daraufhin weigerten sich die Grenzler den Befehl ihres Hauptmanns auszuführen und griffen die serbische Schar nicht an. Mehr noch : da ein Teil der Serben unbewaffnet war, gaben ihnen die Grenzler ihre Waffen, so daß die Serben nun bis zur Gemeinde Prigor vorrücken konnten. Weiter berichtet General Appel an die Caraşer Komitatsabgeordneten, daß er am Tage des Serbeneinfalles (14. August) ihnen eine Kompanie entgegenschickte, am 15. August eine zweite und schließlich am 16. August zwei Kanonen. Sollte auch jetzt keine Ordnung geschaffen werden können, so werde er persönlich mit dem Regiments-Adjutanten und weiteren zweieinhalb Kompanien ausrücken, in der Hoffnung, die Serben endlich zu vertreiben. [30] Aus dem Bericht des Hauptnotars des Komitates Timiş an das Innenministerium geht hervor, daß die Grenzler anläßlich des Angriffes vom 15. August nicht nur ihrem Hauptmann den Gehorsam verweigerten, sondern daß sie diesen sogar gefangennahmen und er nur mit dem Beistand einiger treuer Soldaten entfliehen konnte. Aus dem gleichen Bericht geht noch hervor, daß die Rumänen aus Bozovici zu den serbischen Revolutionären überliefen, die ihr Lager im Wald von Dalboşeţ errichtet hatten und „daß sie dort mit Freudengeschrei empfangen wurden und bald darauf zusammen mit ihnen in Bozovici erschienen, wo sie überall mit weißen Fahnen begrüßt worden sind. "Abschließend heißt es im Bericht : „Die Bewohner des Almăj-Tales erklären offenkundig, daß sie auf ihre serbischen Brüder nicht schießen würden." [31] Über das Ende dieses Geschehens berichten zwei zeitgenössische Ausführungen. Oberstleutnant Gerlich zog mit vier Kompanien gegen die Serben, aber diese zogen sich zurück. Die rumänischen Grenzler, die eine „frevelhafte Freundschaft" an den Tag legten, wurden in das Gefängnis in Caransebeş abgeführt. Zwei ser-

[30] Staatsarchiv Lugoj, Fonds Bezirksleitung Severin, Nr. 1240 (17. August 1848).
[31] Deák Imre, a.a.O.

bische Fahnen wurden bei ihnen gefunden, die dritte konnten sie verbergen.[32] Aus dem Bericht des Majors Asbóth geht hervor, daß die Anzahl der unter Beschuldigung von Verbrüderung mit den Serben verhafteten Grenzler ungefähr 50 betrug.[33]

Da sich Oraviţa in der Nähe des Serbenlagers von Vračevgai befand, von wo aus die Botschaften an die rumänische Bevölkerung der Stadt und der benachbarten Gemeinden gesandt wurden, war hier die Freundschaft den serbischen Revolutionären gegenüber äußerst offenkundig. Dies war umso wichtiger, als dieses Zentrum für die ungarischen Revolutionäre von besonderer strategischer und — vor allem — wirtschaftlicher Bedeutung war. Hier befand sich der Sitz der Bergwerkleitung des Banater Gebietes, dessen Verlust für die Stimmung der gesamten Hüttenleute schwere Folgen gehabt hätte. Anläßlich des Einfalles der serbischen Revolutionäre in Jam (September 1848) besagt eine Nachricht aus Lugoj, daß die rumänischen Einwohner von Oraviţa verlangt hätten, man solle den Serben keinen Widerstand leisten, falls sie die Stadt angreifen würden. Allein der energische Eingriff des Bergwerkdirektors Gustav Gränzenstein und des Majors Asbóth konnte diese Absicht vereiteln und der Korrespondent der Zeitung wirft die Frage auf, ob die Stadtbevölkerung im Falle eines Augriffes wohl kämpfen würde.[34] Die Haltung der Bevölkerung von Oraviţa wurde auch in der Sitzung des Ausschusses des Komitates Caraş vom 25. September 1848 besprochen. Im Protokoll der Sitzung heißt es, daß „anhand offizieller Berichte bekannt sei, daß, als anläßlich eines Übertritts diesseits der Komitatsgrenzen die Serben einige Gemeinden plünderten, die Bewohner von Oraviţa eine Sitzung hielten und beschlossen, eine Abordnung zu den Revolutionären (Serben — *I.D.S.*) zu schicken, die die Übergabe der Stadt verkünden solle." Da der Komitatsausschuß diese Schwankung als höchst arg und gefährlich betrachtete, entscheidet er, den Fall dem Regierungskommissar Vukovics zur Kenntnis zu bringen, damit dieser die notwendigen Maßnahmen ergreife.[35] Major Asbóth berichtet Vukovics über dieses Geschehen folgendes : „Als dieser Tage die Nachricht verbreitet wurde, daß sich in Jam 3000 Serben befänden, herrschte hier (in Oraviţa — *I.D.S.*) große Angst und man sprach sogar von Abgeordneten (die die Stadt übergeben sollten — *I.D.S.*), aber ich lehnte mich entschieden dagegen, zusammen mit Herrn Direktor (Gränzenstein — *I.D.S.*) und richtete an sämtliche Kompanien einen Aufruf zur

---

[32] *Ebd.*, S. 265.
[33] Bibliothek der Akademie, Mss. MCC, Dok. 161.
[34] „Közlöny", 1848, S. 571 (29. Sept.).
[35] Staatsarchiv Lugoj. Fonds Bezirksleitung Severin, III, Nr. 1432 (25. Sept.).

Selbstverteidigung.“ [36] Dies sind die Folgen der früher in Oraviţa herrschenden Stimmung, die Asbóth bereits am 10. September 1848 kannte, als er berichtete, daß „die aus Oraviţa eher bereit wären, sich mit unserem Feinde (den Serben — *I.D.S.*) zu vereinigen, als Freiwillige (für die ungarische Armee — *I.D.S.*) zu stellen.[37]

Eine andere Form der Verbrüderung zwischen den beiden Völkern, äußerte sich durch die massive Fahnenflucht der zur Verteidigung der Komitatsgrenzen ausgeschickten Rekruten. Mihály Brukenthal, der Hauptmann der Nationalgarde des Komitates Caraş, beklagte sich in zwei Berichten beim Vizegespan Jakabffy, daß „die Lugojer massenweise desertieren.“ Im zweiten Bericht behauptet er, daß die Zahl der fahnenflüchtigen Rumänen groß ist, daß „zwischen Oraviţa und Subotiţa kein Mann mehr übriggeblieben ist.“ [38]

Der Prätor Anton Levay berichtete am 19. August 1848, daß die im Kreise Craşova zur Verteidigung des Komitates aufgestellten Rekruten durchgebrannt und nur 33 zurückgeblieben sind. Nur in diesem Kreise erhob sich die Zahl der Fahnenflüchtigen auf 120! Levay behauptete, daß die Entlaufenen nicht mehr eingebracht werden könnten, weil „heimgekehrte Deserteure die Nachricht verbreitet hatten, die Serben hätten erklärt, sie (die Craşover — *I.D.S.*) als Landsleute nicht heimsuchen, sondern nur die Ungarn vernichten zu wollen; deshalb billigt die gesamte Bevölkerung die Fahnenflucht der Grenzler Rekruten.“ [39]

Der Werschetzer Korrespondent der „Pesti Hirlap“ berichtet bedauernd, daß die Behandlungsweise der serbischen Revolutionäre verschiedentlich ist. Wenn die serbischen Revolutionäre (berichtet der Korrespondent) einen Ungarn gefangen nehmen, so töten sie ihn. Die gefangenen Rumänen aber werden befreit, mit den Worten: „kehrt um Gottes Willen heim, ihr seid doch unsere Brüder.“ [40] Diesen Berichten müssen wir noch die Fälle einzelner Zusammenarbeit hinzufügen. Diese sind jedoch nur teilweise bekannt, weil strengstens geheim gearbeitet wurde. Nur wenn man den Briefwechsel eines serbischen revolutionären Oberhauptes auffangen konnte, oder wenn dasselbe gefangen genommen wurde, so gelang es den ungarischen Behörden, diejenigen Rumänen ausfindig zu machen, die mit den Serben in Verbindung standen. Aus den uns bekannten Akten kennen wir einige Fälle. Anläßlich der Gefangennahme des serbi-

[36] Bibliothek der Akademie, Mss. MCC. Dok. 119.
[37] *Ebd.*, Dok. 115.
[38] Deák Imre, a.a.O., S. 235—236.
[39] Boroş I., a.a.O., S. 84—85. Die Carasover wurden als gleichblütig betrachtet, da sie auch slawischer Abstammung waren.
[40] „Pesti Hirlap“, 1848, S. 825 (2. Sept.).

schen Obersten Bobalič, fand man auch einen verhängnisvollen Brief der Pfarrer George Popovici und Ioan Popovici aus Petrila. Die Geistlichen wurden als „offenkundige Verräter" verhaftet und nach Timişoara abgeführt. [41] Auch der Bürgermeister der Gemeinde Berlişte, Ion Busuioc, wurde abgesetzt und in das Gefängnis von Timişoara überführt, „weil er die Korrespondenz der Serben unterstützt hat"; die Gefangenen wurden erst am 12. Oktober 1848 befreit, nachdem die Feindseligkeiten zwischen den Kaiserlichen und den ungarischen Revolutionären erklärt wurden.[42]

Die Bauern der Gemeinde Jam „hofften, daß sie bei dieser Gelegenheit Ackerboden erhalten würden" und sandten zwei Abgeordnete nach Karlowitz, u.zw. Ilie Vălian und Lazăr Pop. Die Abfahrt der rumänischen Abgeordneten vollzog sich gegen den Befehl der ungarischen Komitatsbehörden, weil der Hauptprätor, Kovács Károly, die Bauern davor warnte, Abgeordnete zu entsenden. Die Abgeordneten wurden von Joseph Rajačić nach dem 3. Oktober 1848 berufen. Sie kamen am 7. Oktober in Karlowitz an, wo bereits auch aus anderen Gemeinden Abgeordnete eingetroffen waren. Gleich nach ihrer Ankunft wurden sie vom Patriarchen Rajačić empfangen, der sie einem „mittelgroßen, rotwangigen Mann mit grünem Hut vorstellte", der kein anderer war, als der Wojewode Stephan Suplikatz. Der Wojewode sagte ihnen, daß er soeben vom Kaiser gekommen sei, und sie sich noch etwas gedulden müßten, denn in Kürze würden sie die gedruckten Flugblätter erhalten. Da der Patriarch die rumänische Sprache nicht besonders beherrschte, werde er in der nächsten Woche den Archimandriten Patrichie Popescu nach Jam und auch in andere rumänische Ortschaften entsenden. Bei der zweiten Audienz, am 13. Oktober, als sie die in rumänischer Sprache gedruckten Flugblätter erhielten, stellten sie Rajačić und warfen die Frage der Bodenverteilung auf, aber der Patriarch wich ihnen geschickt aus und sagte, daß „er sich in diese Augelegenheit nicht einmischen könne".[43] So versuchten also die rumänischen Bauern nach der Einstellung der kaiserlichen Kreise zur Frage der Agrarreform zu forschen, an der sie unmittelbar interessiert waren.

Aus der Analyse der zeitgenössischen Berichte über die Banater Revolution des Jahres 1848/49, läßt sich ein bisher weniger bekannter Schluß über die Beziehungen zwischen den zwei Völkern entnehmen. Es handelt sich hier um die Hilfe, die die rumänischen Bauern aus dem

[41] Bibliothek der Akademie, Mss. MCC. Dok. 121, 122.
[42] *Ebd.*, Dok. 167 (Bericht des Kovács Károly vom 19. Okt.).
[43] *Ebd.*, Dok. Nr. 131 (Bericht des Kovács Károly vom 16. Okt.).

Banat auf mannigfaltige Weise den revolutionären Serben zuteil werden ließ.

Dank der eigenwilligen Stellungnahme der Banater Rumänen, gelang es den serbischen Revolutionären die Bergwerke von Moldova-Nouă zu besetzen (22. August 1848). Die Niederlage von Straja (15. August), sowie die Auflösung der ungarischen Nationalgarde des Komitates Caraş, erfolgte durch die Weigerung der Rumänen, in den Reihen der ungarischen Nationalgarde zu kämpfen. Anläßlich des Einfalles vom 14.—17. August 1848 seitens einer Gruppe serbischer Revolutionäre in das Almăj-Tal, verweigerten die rumänischen Soldaten des Rumänischen Banater Regimentes den Kampf und übergaben den Serben ihre Waffen.

Während des Einfalles der serbischen Revolutionäre in die Gemeinde Jam, beabsichtigten die rumänischen Bewohner von Oraviţa, die Stadt zu übergeben. Es wurde gleichzeitig festgestellt, daß die serbischen Revolutionäre während ihrer Feindseligkeiten mit den ungarischen Truppen die Rumänen schonten.

So fanden die Massen der Banater Rumänen in den serbischen Revolutionären ihre natürlichen Verbündeten im Kampfe um nationale und soziale Befreiung. In anderen Gebieten verbündeten sich die rumänischen Leibeigenen mit den ungarischen Leibeigenen, um zusammen die Ausbeutung durch die Adeligen abzuschaffen und die Verwaltung zu beseitigen, welche einen feudalistischen sozial-ökonomischen Druck ausübte. Als Zeitspanne erstreckt sich diese Freundschaft schon vom Anfang der Revolution bis Ende Oktober 1848, als die kaiserlichen Truppen bei Beginn ihrer Offensive die wichtigsten Banater Zentren besetzten.

PRÉSENTATION DE QUELQUES MANUSCRITS JURIDIQUES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE (XV[e] – XIX[e] SIÈCLE)

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DE LA RÉCEPTION DU DROIT BYZANTIN EN ROUMANIE, I

VALENTIN AL. GEORGESCO

Dans les archives et les fonds spéciaux des Bibliothèques, en Roumanie aussi bien qu'à l'étranger, il existe encore un nombre appréciable de tels manuscrits juridiques qui sont insuffisamment ou inexactement identifiés et même tout à fait inconnus. Il en existe aussi chez des personnes privées. De même qu'en littérature il est faux de proclamer que « nous venons trop tard » parce que « tout a été dit », en matière de sources d'histoire du droit roumain tout n'a pas été découvert, loin de là. Les vingt dernières années nous ont valu même des découvertes remarquables [1],

[1] Tel est le cas de l'entrée à la Bibliothèque de l'Académie du ms. gr. 1195 (= Manuel de lois de Michel Fotino, avec une préface datée du 11 nov. 1777), qui, selon nous, représente le code dont Al. Ypsilanti, dès 1775, annonçait comme imminentes la traduction en roumain et la publication, et qui fut remplacé par le petit code de 1780 (= développement du IV[e] livre du code de 1775–1777). C'est la découverte du ms. 1195 qui a permis l'identification en la personne de Fotino de l'auteur du Supplément juridique, annexé par les Frères Tounousli à l'*Histoire de la Valachie* de Michel Cantacuzino (publiée sans nom d'auteur, en néo-grec, à Vienne, 1806) ; voir Al. Elian, dans « Byzantinoslavica », (1958), p. 223, n° 30, et notre étude dans « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 119–166, et les renvois. Un intérêt particulier présente aussi la découverte par Ion Radu Mircea, d'une nouvelle copie moldave du *Syntagme* de Blastarès, effectuée par l'hiéromonaque Jacob en 1475 (ms. 742, fonds 98 Egorov Bibl. Lénine à Moscou), ce qui porte à trois le nombre des copies de ce monument juridique, exécutées sous le règne d'Etienne le Grand. A ces découvertes majeures, il convient d'ajouter celle du manuscrit grec n° 1638 des Archives d'Etat à Jassy, contenant un substantiel fragment initial d'une œuvre conçue en deux volumes par un avocat de Jassy, C. C. Hrisochefal (Chrysokephalos) en 1821 ou plus tard, et comportant sous le titre de Νέος Ἀρμενόπουλος, un essai d'adapter l'Hexabible aux besoins de codification moderne du pays. C'est en le priant de chercher aux Archives de Jassy une copie de la traduction roumaine par Thomas Carra de l'Hexabible d'Harménopule, que le p[r] M. Jacotă m'envoya le ms. 1638, avec l'obligeante bienveillance de Gh. Ungureanu, directeur des Archives. Ce manu-

auxquelles se sont ajoutées certaines rectifications et remises en circulation [2] d'un évident intérêt.

I. Le codex de Bistriţa en Valachie (1444), contenant la législation tripartite d'Etienne Dušan

Ce manuscrit slavon, signalé en 1885 par A. S. Pavlov [3], a été décrit et analysé par T.D. Florinskij [4]. Ce serait un codex du monastère de Bistriţa en Valachie, datant de l'année 1444. Il contient le *codex tripartitus* [5] du « tsar des Serbes et des Grecs », Etienne Dušan, c'est-à-dire :

a) le *Syntagme* alphabétique de Mathieu Blastarès (rédaction abrégée) ;

b) Le *Livre de jugement* (justice) de l'empereur Justinien, contenant, entre autres, quelque 16 paragraphes du *Nomos geôrgikos* et 4 autres sur la protimêsis (voir l'Appendice *A* à la fin de la seconde partie de cette étude) ;

c) le *Zakonik* d'Etienne Dušan de 1349 et 1354.

Les brèves descriptions du monument données par Stojan Novaković [6] et par A. V. Soloviev [7] procèdent de celle de Florinskij et n'y

scrit, je l'ai confié à Gh. Cronţ, qui avait annoncé un travail spécial sur la réception de l'Hexabible en Roumanie (voir « Studii », 16 (1963), p. 835—836, où le contenu du ms. 1638 est brièvement signalé). D. S. Ghinis se fit communiquer officiellement une photocopie du manuscrit et en donna une belle édition (voir D. S. Ghinis, Ὁ Νέος Ἁρμενόπουλος τοῦ χρυσοκεφάλου, dans « Ἐπετηρὶς Ἑταιρίας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », 33 (1964), p. 185—205, et idem, Περίγραμμα Ἱστορίας τοῦ μεταβυζαντίνου δικαίου, Athènes, 1966, p. 322, n° 818). La découverte du ms. 1195 est actuellement complétée par celle de la traduction roumaine de son IV[e] livre, dans le ms. roum. 2112 (voir notre étude dans cette *Revue*, 5 (1967), p. 119—166), que Berechet (*La découverte*, etc., dans « Întregiri », 1 (1930—31), p. 20 de l'extrait) avait signalé comme une traduction de l'Hexabible.

[2] Par exemple, le *ms. gr. VI, 6* de la Bibl. Centrale Univ. de Jassy, contenant la copie du Manuel de Michel Fotino dans la version de 1766 (voir notre article dans « Studii », 14 (1961), p. 1507—1517), et l'identification à Moscou, de la célèbre version du *Syntagme* de Blastarès de Lwow, que l'évêque de Roman, le chroniqueur Macarie, a établie en 1556 selon l'ordre de l'alphabet cyrillique, à la demande d'Alex. Lăpuşneanu, pour le tzar de Russie, Ivan IV et décrite en 1874 par E. Kałuzniacki ; voir P. Damian-Bogdan, *Le Syntagme de Blastarès dans la version du chroniqueur Macaire*, communication au I[er] Congrès international d'études sud-est européennes, Sofia, 1966, p. 7—10.

Parmi les rectifications, voir le ms. gr. 1434 de la Bibliothèque de l'Académie, contenant une copie du Manuel de Fotino, dans la version de 1766, réduite aux deux premiers livres, à l'exclusion de la partie canonique (titre initial et tout le livre III[e]), version que St. Gr. Berechet avait présentée en 1943 comme une *Synopsis Basilicorum*, différente des Manuels de 1765 et 1766 (qu'il tenait pour une œuvre unique), et dont ce codex grossit à onze le nombre des copies conservées ; cf. notre article dans « Revista Arhivelor », 9 (1966), p. 91—112.

[3] Dans *Чтения моск. ист. и др. Росс.*, 1885, IV, Protocoles, p. 4—6. C'est le ms. 151 du fonds Barsov du Musée historique de Moscou. Il avait appartenu à N. Nadezdin et I. Šafarik en avait parlé sans l'avoir consulté (voir Florinskij, p. 217).

[4] *Памятники и законоделной деятельности Стефана Душана*, Kiev, 1885, p. 214—218.

[5] Sur le problème de l'unité de cette législation, voir A. Soloviev, *Le droit byzantin dans la codification d'Etienne Dušan*, dans « Revue historique de droit », 7 (1928), p. 387—412 avec la bibliographie de la question.

[6] *Законик Стефана Душана, цара српсков, 1349 1354*, Belgrade, 1898, p. LXXII —LXXIII.

[7] *Законодавство Стефана Душана, цара срва и грека*, Skopje, 1928, p. 25.

ajoutent rien de nouveau. Dans son édition du Code de Dušan, Novaković tient compte, à chaque paragraphe, de la version du manuscrit de Bistrița. Mais ni I. Peretz [8] ni St. Gr. Berechet ne font mention de ce *codex* dans leurs Histoires de l'ancien droit roumain, à propos d'aucun des trois monuments qu'il contient et auxquels ces auteurs consacrent des développements spéciaux sur la base d'autres manuscrits. Ce n'est que dans son article de 1931 réimprimé en 1938 sur le *Syntagme* de Blastarès que Berechet [9] fait état de l'ouvrage de Florinskij et dans la liste des manuscrits roumains du célèbre nomocanon, il fait figurer un manuscrit de 1451 comme signalé par Florinskij à la page 317.

Avec beaucoup plus de précision et quelques détails, Emile Turdeanu [10] a présenté en 1947, d'après Florinskij et Novaković, la copie du *Syntagme* de Blastarès que le « grămătic » Dragomir a confectionnée en 1451 à Tîrgoviște par ordre de Vladislav II (1447—1456), et se trouvant à la Bibliothèque publique de Leningrad (F. II 152). Quant au ms. 151 du fonds Barsov à Moscou, comme il ne procédait pas d'un modèle bulgare, on comprend son omission, mais il convient de noter que cet important manuscrit, qui enlevait à la copie de 1451 la qualité de la plus ancienne version du *Syntagme* dans les Principautés roumaines, avait été passé sous silence également dans une étude du même auteur sur les anciens échanges culturels roumano-yougoslaves, parue en 1939 [11].

En 1954, la copie du scribe Dragomir a été présentée par P. P. Panaitescu [12] comme la plus ancienne (1452) version du *Syntagme* ayant circulé en Roumanie (Valachie), avec renvoi comme source d'information à un seul article publié par A. V. Soloviev [13] en 1928. Dans le tome II de l'*Histoire de Roumanie* (1962, en roum.) l'année 1452 a été corrigée en 1451 [14].

---

[8] Mais dans *Le Zakonik d'Etienne Dušan* (en roum.), Ire Partie, Bucarest, 1905, p. 9, nº 1 et *Cours d'histoire du droit roumain* (en roum.), II, 2, Bucarest, 1928, p. 15, à propos du code serbe de 1349—1354, il est fait mention d'un manuscrit de *Bistrița*, sans aucune autre précision. Ni la préface de l'édition de 1905, ni le cours de 1928, ne laissent deviner la connaissance de la réception du Zakonik en Valachie vers 1444. La IIe partie de l'édition du Zakonik aurait dû s'occuper de la diffusion du Zakonik en Roumanie, mais elle n'a pas paru et le *Cours* de 1928 se limite à analyser incomplètement le ms. 3 093 du XVIIIe siècle.

[9] *La découverte de deux manuscrits juridiques roumains* (en roum.), dans « Întregiri », 1 (1930—31), p. 20 de l'extrait (= « Întregiri », 1 (1938), p. 4 en note).

[10] *La littérature bulgare du XVIe siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris (1947), p. 54. Le ms. F. II, 152 se trouve à la Bibl. Saltykov-Ščedrin, coll. Korobanov, à Leningrad (communication du Pr Damian P. Bogdan).

[11] *Din vechile schimburi culturale dintre români și iugoslavi*, dans « Cercetări litedrre », 3 (1939), p. 147 (avec mention de la découverte à Hopovo de la copie moldave (1495) du *Syntagme*).

[12] (= Al. Grecu), *Les débuts du droit écrit en langue roumaine* (en roum.), dans « Studii », 6 (1954), p. 216.

[13] *Значај византијског права на Балкану*, dans « *Годишњица Николе Чупића* », 32 (1928), p. 95—142 (cf.p. 129—130), avec renvoi à Florinskii, p. 307 et 317.

[14] *Istoria Romîniei*, II, Bucarest, 1962, p. 677 (P. P. Panaitescu), ou le *ms. de 1451* est présenté comme étant *Zaconicul* (codice de legi) sans autre précision, mais en 1954 l'auteur parlait du « nomocanon (*Syntagme*, version élargie) ».

Dinu C. Arion [15], en étudiant la réception du *Nomos geôrgikos* en Roumanie, ne semble pas connaître le moment de cette réception représentée par le *codex* de Bistrița. E. E. Lipšic [16] reprenant le problème en 1966, fait débuter la réception du N.G. au XVI^e siècle, par les codes de Vasile Lupu et de Matei Basarab, mais l'ouvrage de Florinskij figure dans sa bibliographie, à propos de la réception du code rural byzantin en Serbie.

La Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest, ne possédant pas l'ouvrage de Florinskij, nous avons réussi à nous en procurer une photocopie grâce à l'obligeance de L. Demény, à qui nous adressons ici encore nos remerciements.

Dès à présent on peut souligner les perspectives que l'étude complète du codex de 1444 est appelée à ouvrir à l'histoire du droit roumain :

a) le rôle du *codex tripartitus* de Dušan dans la réception du XV^e siècle — non encore envisagé par les historiens du droit roumain, sauf sous la forme d'une hypothèse non documentée de S. G. Longinescu pour la Moldavie (voir ci-dessous) ;

b) le caractère ancien de la réception (fragmentaire) du *Nomos geôrgikos*, dans une version d'origine orientale, autre que celle de l'*Appendice* au *Manuel* d'Harménopule, utilisée au XVII^e siècle (celle-ci venant, par Padoue, des éditions occidentales du texte en question et embrassant la quasi totalité des paragraphes) ;

c) le double caractère nomocanonique et laïque de la réception byzantine, dès ses débuts (XV^e siècle). Le caractère nomocanonique de cette réception, tout en restant dominant jusqu'au milieu du XVII^e siècle, n'apparaît plus exclusif ;

d) le rôle originaire du *Livre de jugement* dans la réception du droit byzantin, et la nécessité d'examiner quels liens rattachent au codex slavon de 1444 le ms. roum. 3093 copié presque sans aucun doute dans le Banat où il circulait à la fin du XVIII^e siècle (1776) et contenant le *duplex codex* de Dušan (*Le livre de jugement* et *Le zakonik*). La date et le lieu de cette traduction roumaine doivent être établis avec toute la précision possible, en utilisant avant tout l'analyse philologique du texte, non encore abordée. La copie n'a pas de rapport avec la Moldavie, comme il résulte de formes telles que : *judecătoriu*, *judecă*, *să silîră să pună*, *să nu să creadă*, *tribueşte*, *întru nimică*, *se va înjumătăța partea*, l'inversion *oare unde* (f. 77). Des particularités phonétiques, lexicales et morphologiques indiquent le Banat comme province d'origine. Le codex s'y trouvait encore après 1848 (voir f. 153^v les vers d'un *Cîntec lui Iancu*, il s'agit d'Avram Iancu) et a été

---

[15] *Le « Νέμος γεωργικός » et le régime de la terre dans l'ancien droit roumain jusqu'à la Réforme de Constantin Mavrocordat*, Paris, 1929, p. 106—190.

[16] *Византийский земледельческий закон и его судьбы в средневековых балканских государствах*. Communication au I^{er} Congrès international d'études sud-est européennes (Sofia, 1966), Moscou, 1966.

transmis à l'Académie par un Transylvain, L. Tempea. L'inscription manuscrite en caractère cyrillique de la f. 3 : « Konstantin Şuboni protopresbiter Timişoari< i > » prouve que le texte appartenait, comme « code de séance », à une autorité ecclésiastique. Celle-ci devait l'utiliser au même titre que le Code valaque de 1652 (*Îndreptarea legii*), depuis son apparition, dont on sait qu'il était resté en vigueur aussi chez les uniates, après 1700.

Il n'est pas exclu que cette traduction s'appuie sur une tradition qui remonte jusqu'au monument slavon de 1444. Ce dernier refléterait le même processus que nous observons en Serbie : le *Syntagme* se détache du *codex tripartitus* et connaît séparément une intense circulation. Le codex de 1444 représente encore sa circulation d'avant le détachement du *code tripartite*. Il sera du plus haut intérêt de pouvoir établir à quelle époque la législation de Dušan (sous sa forme tripartite ou sous sa forme réduite) a passé en pays roumain pour aboutir à la traduction qui circulait encore en 1776. Dans cette recherche il convient de ne pas exclure l'hypothèse d'une implantation au moins indirecte, en Moldavie, du *codex tripartitus*, vu les rapports suivis ayant existé au XV^e siècle — en plein processus de réception — entre ce pays et Ochride, centre de rédaction du Livre de jugement et de la version serbe du *Syntagme*. Si un tel fait pouvait être démontré, on devrait porter un jugement moins sévère sur les vues de S. G. Longinescu [17] qui, dans une conception qui actuellement est en général indémontrable sur le code d'Alexandre le Bon (1401—1433), en était venu, en fin de compte, à soutenir sans preuves documentaires que ce code contenait des dispositions se trouvant dans le *Nomos geôrgikos*, dans le *Syntagme* de Blastarès et dans le *Zakonik* de Dušan, avec l'espoir d'en trouver la confirmation dans la *Pravila* de Neamtz qui, à cette époque-là, ne lui était pas accessible.

e) Dans le *codex tripartitus* les quelque 17 paragraphes venant du N.G. ont subi une réélaboration assez libre, dépassée seulement par celle qu'on retrouve dans le codex 3093. Les modifications introduites tiennent compte d'un stade de solidarité communautaire encore énergique, non sans utiliser des amendes inconnues de l'original grec. On a retenu de cet original les dispositions concernant le vol ou l'usage communautaire des fruits, des vignobles, des produits agricoles, ainsi que l'utilisation des lots dans des conditions de privatisation croissante de la possession foncière. On a ajouté des amendes pécuniaires là où à Byzance elles étaient inconnues. Le *ms. 3093* les évalue en « groşiţi » (Groschen).

---

[17] *Le code d'Alexandre le Bon* (en roum.), Bucarest, 1923 ; voir, en dernier lieu, l'examen critique de Al. Elian, *La Moldavie et Byzance au XV^e siècle* (en roum.), dans « Cultura moldovenească în vremea lui Ştefan cel Mare », sous la direction de M. Berza, Bucarest (1964), p. 110—114 (voir p. 112, n^o 3) et un essai d'appréciation de la valeur positive des découvertes de Longinescu, dans notre étude sur ce savant juriste, à paraître dans *Figures représentatives de juristes*, Ed. ştiinţifică.

f) La réglementation de la protimêsis est représentée par les §§ 22 (*nullité* de la vente occulte, au profit d'un voisin éloigné), 23 (le voisin écarté a un droit de retrait dans un délai de 10 ans), 25 (faute de préemption, la vente est valable) et 26 (la vente à un mineur en puissance paternelle est retrayable). L'importance de ces textes, dans la mesure où l'on admet leur application effective en Valachie (et en Moldavie?) est considérable. Ils font remonter au milieu du XV^e siècle la réception du droit byzantin de la protimêsis, qui jusqu'à présent était documentée seulement pour le XVIII^e siècle. Mais cette constatation ne change pas le caractère en essence coutumier et autochtone de l'institution roumaine dans son ensemble. Les documents des XV^e —XVII^e siècles qui s'y réfèrent laissent apparaître des structures autrement complexes par rapport à la maigre réglementation des 4 paragraphes cités ci-dessus. La sélection faite en Serbie au XIV^e siècle fut de circonstance, le retrait lignager et de coïndivision semble ignoré et les règles retenues s'expliquent par la nécessité non pas d'introduire une institution inconnue, mais de combattre à propos du retrait de voisinage certaines violations qui étaient devenues plus flagrantes à la faveur d'un processus de privatisation accélérée de la possession foncière à l'intérieur des communautés agraires. Les quatre paragraphes cités ne supposent pas nécessairement la connaissance et l'emploi direct des grandes novelles sur la protimêsis du X^e siècle. Seul le délai de 10 ans y fait penser, mais il était généralisé au XIV^e siècle et unanimement connu.

g) La mention sous une forme rudimentaire de la novelle d'Andronic II et du patriarche Athanase sur la τριμοιρία (qui figurait aussi dans le *Syntagme* de Blastarès), la validité implicite du quatrième mariage et l'implicite conservation du privilège de masculinité (voir ff. 13—13^v et 28^v) démontrent la présence active dans le *ius receptum* (le droit de la *pravila*, le droit écrit) de la Valachie de ces institutions, dès le XV^e siècle. Telle disposition sévère contre les boyards qui débaucheraient les *lucrători*, les paysans dépendant des monastères, fait écho aux mandements bien connus de Mircea l'Ancien (avant 1418).

L'édition du *Livre de justice de Justinien* que prépare le professeur M. Andréev (Sofia) et Gh. Cronț (Bucarest) sera sans doute une occasion d'avoir une étude plus approfondie du manuscrit de Bistrița, pour lequel, dans une relation sur le stade de leurs recherches communes, Gh. Cronț [18] retient la date avancée par Florinskij (1444), mais considère qu'il s'agirait d'un manuscrit moldave. La même édition devrait nous apporter sur le codex 3093 des lumières dont on devine déjà tout l'intérêt, et en attendant, nous avons renoncé à pousser plus loin nos propres recherches, exigées par l'étude que nous avons entreprise depuis plusieurs années, sur la loi agraire byzantine en Roumanie.

[18] Voir « Revue des études sud-est européennes », 6 (1968), p. 639—647.

II. Le code sélecté ou la soi-disant «Pravilă aleasă», rédigée par Eustratie à Jassy avant 1632 (ms. roum. 1476 de la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest, ayant appartenu en 1843 à la Bibliothèque de N. Istrati, à Rotopăneşti[19] et jusqu'en 1894 au métropolite de Moldavie Iosif Naniescu)

Ce manuscrit de 262/208 mm [20] contient sur du beau papier italien, avec une remarquable calligraphie, le texte lacunaire des 82 premiers chapitres du *Nomocanon* de Manuel Malaxos, traduit en roumain à Jassy par Eustratie, et que l'on désigne du nom de *Pravila aleasă*, alors que l'épilogue suggère plutôt, comme titre authentique, celui de *carte de pravili* [21]. Le texte intégral, encore inédit, se trouve dans l'unique manuscrit parvenu jusqu'à nous, le *codex* de Blaj, actuellement à Cluj (avec une copie moderne à la Bibliothèque de l'Académie à Bucarest) [22], qui a servi à l'établissement de l'édition du code sélecté, préparée par C. Tegăneanu à l'Institut d'Histoire « N. Iorga ». D'après une note rédigée au mois de nov. 1632, relative à un sermon prononcé à Jassy par Méletios Syrigos, et qui figure sur le manuscrit de Blaj, la traduction d'Eustratie est considérée comme antérieure à cette date. Cependant, P. P. Panaitescu [23] conteste la vraisemblance historique de cette datation et rattache le travail d'Eustratie au programme législatif de Vasile Lupu, le promoteur du grand code pénal et rural de 1646 (« Cartea românească de învăţătură »).

Le *ms. 1476* qui ne contient ni la table des matières (*scara*) [24], ni l'épilogue, débute directement par la rubrique du chapitre 1er. Il contient 75 folios, en 10 fascicules numérotés de 1 à 11, le 8^e faisant défaut et les fascicules 5,6 et 7 n'ayant respectivement que 4,6 et 6 folios. Par suite de ces pertes, on ne possède que le texte des chapitres (*cap*<*ete*>) suivants : 1—31 au-delà du milieu ; 31 (fin) — 38 (début) ; 41 (fin) — 51 (début) ; 53 (sans le début) — 58 (début) ; 66 (fin) — 82 (dont la fin manque) [25]. La version donnée est en tous points identique à celle du ms. de Cluj, ce qui prouve son ancienneté et une remarquable stabilité de la tradition manuscrite.

Les folios 1, 2^{r-v}, 34 et 75^{r-v} du codex 1476 portent des notes manuscrites, en roumain et en slavon [26], sans importance pour nous, sauf

---

[19] Voir *ms. 1476*, f. 2^v, la note écrite de la main de N. Istrati.

[20] Signalé par nous dans : *La place de la coutume dans le droit féodal roumain*..., dans « Revue roumaine d'histoire », 6 (1967), n° 4.

[21] Comparable au titre initial du code valaque de 1652, changé à la dernière heure par le métropolite Ştefan, en celui de *Îndreptarea legii*, d'après le titre slavon de la Pravila de Bistriţa (*ms. slave 461* de la Bibl. de l'Académie roumaine), qu'il avait fait venir à Bucarest le 2 novembre 1651.

[22] Voir Peretz, *Cours*, II, 1, p. 283—284.

[23] Dans son rapport sur l'édition de C. Tegăneanu.

[24] Reproduits par Peretz, *op. cit.*, p. 312.

[25] Les rubriques des titres 1 à 54 se trouvent reproduits chez Peretz, *op. cit.*, p. 302—304 ; cf. 308—309 la comparaison avec le code de 1652 et Malaxos.

[26] F° 1 : invocations pour des défunts ; f° 2: invocation pour des défunts ; f° 34 : invocations en slavon, помощь мога по градѣ семь, etc. ; f° 75 : dépenses.

celle qui se trouve au verso du dernier folio (75), ainsi conçue : « сиа книга este perintelui Efrim arhimandritul de la Voroneţ, să să ştie leat 7202 » (= ce livre appartient au père Ephraïm l'archimandrite de Voroneţ, et qu'on le sache, année 1693/4). La qualité du papier [27] et l'écriture soignée [28] nous font penser à un exemplaire commandé par une autorité ecclésiastique, et qui finalement alimenta le fonds de textes juridiques du monastère de Voroneţ. La *Pravila* de 1632 se trouvait donc dans la bibliothèque de plusieurs grands monastères de Moldavie.

Le nouveau manuscrit, copié avant 1693, n'améliore ni notre connaissance du texte, ni celle de la date de sa rédaction, mais il démontre la circulation effective de l'énigmatique code de 1632 et son utilisation par la juridiction ecclésiastique. Jamais cité nommément ni dans les documents internes ni dans les sources narratives, jamais mentionné lors de l'élaboration d'une codification ultérieure (1646, 1816—1817), passé sous silence par D. Cantemir, par l'auteur de la préface du code Callimaqui, et par les anaphoras synodales de novembre 1819 et du 9 avril 1827 [29], le code d'Eustratie, tant que nous le connaissions par une copie unique, apparaissait comme un accident, comme une singularité sans grand retentissement. Cette conclusion semblait même confirmée par le fait qu'en 1652, le métropolite Ştefan et ses conseillers, en Valachie, tout en incorporant dans *Îndreptarea legii* le code moldave de 1646, fit traduire à nouveau le *Nomocanon* de Malaxos, au lieu d'utiliser la version moldave d'Eustratie, ce qui n'aboutissait pas moins à une significative unité législative des deux Principautés.

III. Le codex miscellaneus 1440 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, contenant la copie intégrale du code moldave de 1646 et la copie partielle de ses sources italiennes rédigées en néo-grec ; un choix de textes byzantins variés et la copie du «Liber singularis de aequitate, indulgentia et facilitate», de Hugo Grotius

Le codex 1440 a été présenté en détail par l'auteur de ces pages dans un article récent [30]; ici je n'en rappellerai que l'existence et l'intérêt général qu'il présente pour l'histoire de notre culture juridique.

---

[27] Portant le filigrane des trois croissants et le contresigne tréflé, orné des lettres *c* et I (f. 56ᵛ—57, etc.).

[28] Les rubriques des chapitres, les initiales des alinéas et les références aux sources sont écrites à l'encre rouge.

[29] *Uricariul*, IV, p. 208—209 et II, p. 195—212.

[30] *Contribution à l'étude de la culture juridique roumaine au XVIIIᵉ siècle* (en roum.), dans « Analele Institutului de istorie şi arheologie din Iaşi », 3 (1966), p. 213—221. Un regrettable accident d'ordre technique ayant défiguré les textes en langue grecque des pages 216 et 218, nous nous faisons un devoir de les reproduire ci-après, sous leur forme exacte (p. 216) : τότε πιστεύει, πῶς ὁ αὐθέντης τοῦ δούλου δὲν τοῦ ἔδωσεν ὁρισμός,... ; (p. 218) :

(1) Ὅσα τις εἰς φυλακὴν τοῦ ἰδίου στώματος ποιεῖ, νομίμως ποιεῖ (*Bas.* II, 1, 3, Fa-

a) Le copiste, l'hiéromonaque Sava de Jassy, exécuta, dans la première moitié du XVIII[e] siècle, une copie officielle du code de 1646, pour les besoins du siège métropolitain ou des organes centraux, à un moment où la pénurie d'exemplaires imprimés se faisait sentir.

b) Le texte du code de 1646 a été copié d'après l'édition imprimée, avec des particularités d'orthographe et d'insignifiantes inversions, preuve de la circulation et de l'application du code de Vasile Lupu en pleine période phanariote.

c) C'est la seule édition commune du texte roumain de ce code et de ses sources italiennes rédigées avant 1646 en langue néo-grecque. Malheureusement le texte grec est encore plus fragmentaire que dans les *mss. gr. 532* et *588*. La rencontre du code de 1646 et de ses sources ne saurait être due au hasard. Au XVII[e] et XVIII[e] siècles, les juristes moldaves connaissaient du moins l'existence de ses sources en langue grecque, et ils savaient les rapprocher du texte roumain.

d) Dans la tradition manuscrite, le titre officiel du code avait disparu. Ce qui était mis en relief c'était la qualité de lois impériales du texte, fût-il extrait de l'œuvre de Farinacius (son nom, lui aussi, était enfoui dans un paragraphe où personne n'allait le chercher).

e) Avec le *liber singularis* de Grotius, le grand juriste hollandais faisait son entrée dans la culture juridique des Roumains. Il est certain que le texte copié venait de l'édition Jean Barbeyrac (1720) qui circulait à Bucarest et à Jassy, dans l'exemplaire dont l'existence est signalée par le catalogue de la Bibliothèque des Maurocordato [31]. Le choix de l'opuscule, de préférence aux grands traités de droit international, est dû à l'intérêt que l'Eglise et toute l'époque des lumières en général témoignaient pour les méthodes rationnelles permettant d'assouplir — au nom de la morale, de la raison, de l'équité — nombre de règles romaines et byzantines parfois intolérables dans leur sévérité dépassée, ainsi que mainte

---

brotus, I, p. 28, Florentinus, [καὶ τὸ ἀπωθεῖσθαι τήν ἐπιφερομένην βίαν <ἤ> ὕβριν.] Ὅσα <γάρ> τις εἰς φυλακήν, etc. = *Dig.*, I, 1, 3).

(2) Δικαιοσύνη ἐστὶ στατερὰ (*Bas.* : στατηρὰ) βούλησις καὶ θιηνεκὴς ἑκάστῳ τὸ ἴδιον ἀπονέμουσα δίκαιον (*Bas.*, II, 1, 10, pr., Fabrotus, I, p. 28, Ulpianus = *Dig.* I, 1, 10, pr.).

(3) Παραγγέλματα δὲ τοῦ νόμου, τὸ κοσμίως ζῆν· ἄλλον μὴ βλάπτειν· ἑκάστῳ τὸ ἴδιον ἀπονέμειν (*Bas.*, II, 1, 10, 1, Fabrotus, p. 28, Ulp. = *Dig.* 1, 1, 10, 1).

(4) Σοφία δὲ νόμου τὸ εἰδέναι τὰ θεῖα καὶ τὰ ἀν<θρώπ>ινα πράγματα, καὶ τὸ δίκαιον καὶ τὸ ἄδικον (*Bas.*, II, 1, 10, 2, Fabrotus, p. 28, Ulp. = *Dig.*, 1, 1, 10, 2).

(5) Λέγεται δίκαιον καὶ ἡ τοῦ ἄρχοντος ψῆφος, κἂν παράνομος εἴη [,καὶ ὁ τόπος, ἐν ᾧ δικαιοδοτεῖ, σωζομένης τῆς μεγαλειότητος τῆς ἀρχῆς καὶ τοῦ ἔθους τῶν πατέρων] (*Bas.*, II, 1, 11, 3[e] partie, Fabrotus, p. 29, Paulus = *Dig.*, I, 1, 11).

(6) Ἀρετὴ νόμου καὶ δύναμις τὸ κελεύειν τρέφεσθαι παρὰ τῶν π<ατέ>ρων τοὺς παῖδας, καὶ τοὺς π<ατέ>ρας παρὰ τῶν παίδων· τὸ κωλύειν γίνεσθαι φόνους, ἁρπαγὰς ἢ ἕτερόν τι πλημμέλημα· τὸ ἐπιτρέπειν τισὶ διατίθεσθαι καὶ συναλλάσσειν· τὸ τιμωρεῖσθαι τοὺς ἡμαρτηκότας (*Bas.*, II, 1, 18, Fabrotus, I, p. 29, Modestinus = *Dig.*, 1, 3, 7).

[31] Voir notre communication *Hugo Grotius dans la culture juridique roumaine du XVIII[e] siècle*, présentée aux « Journées internationales d'histoire du droit », Leyde, 15—18 mai 1968.

pratique féodale. Signalons en passant le fait que l'opuscule de Grotius adaptait, dans le style abstrait et généralisateur de l'école du droit naturel, la notion d'*indulgentia* (*principis*), que les Romains avaient utilisée surtout en matière pénale et fiscale [32]. Un peu plus tard, Fotino utilisera le correspondant ptolémaïque de l'*indulgentia principis*, la φιλαντρωπία (et les τῶν φιλανθρώπων προστάγματα) [33] à des fins nouvelles, à savoir la confirmation de certaines coutumes humanitaires, même lorsqu'elles abrogeaient le droit écrit de la *pravila* byzantine [34].

f) La copie du résumé grec de l'œuvre de Farinacius, qui constitue la source du Code moldave de 1646 s'ajoute aux copies déjà connues, en nombre de deux. Le rapport de ces dernières avec un manuscrit à contenu probablement semblable, de la Bibliothèque des Maurocordato, a été récemment envisagé et analysé par Al. Elian [35].

IV. Manuscrits grecs et roumains de la seconde moitié du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècle, contenant le Nomos geôrgikos

Ici on ne peut que signaler ces manuscrits, en insistant sur les moins connus et sur ceux dont le contenu n'a pas encore fait objet d'analyse. Pour tous autres détails et une vue d'ensemble sur le problème de la réception du N.G. dans les Principautés roumaines, on voudra se reporter à notre étude qui doit paraître dans une revue de byzantinologie.

A. Manuscrits grecs, portant réception du N. G. en vue d'une traduction ultérieure en langue roumaine (voir Appendice A)

a) Un nombre indéterminable de paragraphes du N.G. a dû figurer dans le II^e^ livre perdu [36] du *Manuel de lois*, élaboré en 1765 par Michel Fotino ou Photéinopoulos (ms.gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie roumaine).

---

[32] Voir, pour la fonction pénale, W. Waldstein, *Untersuchungen zum röm. Begnadigungsrecht*, Innsbruck, 1964 et notre compte rendu dans « Studii clasice », 7 (1965), p. 371—373, et pour la fonction fiscale, Jean Gaudemet, *Indulgentia principis*, dans *Conferenze romanistiche*, II, Milano, 1967 et notre compte rendu dans « Studii clasice », 10 (1968).

[33] Cf. Waldstein, p. 43—45 et J. Modrzejewsky, chez Gaudement, p. 43, n. 1.

[34] Voir notre étude citée ci-dessus, dans « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 156, 19 : « de vreme ce atît pentru vechimea lui are orînduială de pravilă, cît şi pentrucă, fiind cu milostivire, rămîne nestrămutat » (ἐπειδὴ διὰ τὴν παλαιότητα ἔχει τάξιν νόμου καὶ διὰ τὴν φιλανθρωπίαν εἶναι ἀμετάθετος, IV, 1) ; p. 157, 43 : « ca unul ce iaste foarte vechiu şi cu milostivire şi mai vîrtos fiind şi după pravilă » (ὡς παλαιοτάτη καὶ φιλάνθρωπος· καὶ μάλιστα ἔννομος, IV, 4).

[35] *Op. cit.*, p. 116, n. 3.

[36] Sur la perte de ce livre, voir nos explications dans « Studii », 14 (1961), p. 1507 et suiv. et dans « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 136—137.

b) Un nombre de 39 paragraphes du N.G. (32 de la version Harménopule et 7 en dehors d'elle) [37] a été utilisé par le même Fotino, en 1766 [38], à la composition de 7 titres (livre II) d'une nouvelle version refondue et élargie de son *Manuel* (conservé dans 11 ms. grecs à Bucarest et à Jassy).

c) Le N.G. a été englobé par Fotino dans le IIIe livre, intitulé justement Νόμοι γεωργικοί, du nouveau Manuel dont nous possédons une copie avec une préface en date du 11 novembre 1777, dont nous avons signalé en commençant (note 1) l'identité avec le projet du code de 1775 non sanctionné par Alex. Ipsilanti. Ce livre contient 18 titres, dont les deux premiers et le dernier sont tirés des Basiliques, des novelles de Justinien et des Novelles des Xe et XIe siècles, à travers Harménopule. La version du N. G., attribuée à Harménopule, et que Fotino avait déjà utilisée précédemment, y est reproduite intégralement, à l'exception des §§ 13 (I), 6 (VIII) et 4—5 (X).

B. Manuscrits roumains (voir Appendice B)

a) La *Pravilniceasca condicà* (le code de 1780 d'Alex. Ipsilanti), XV, 2, sans référence aux ch. 296—309 du code de 1652 — lesquels n'étaient que la transposition du N.G. — maintient en vigueur les *pravilele plugărești* (= N.G.) et pour leur application renvoie à une traduction roumaine qui venait d'en être effectuée. On précise que ces *pravile* s'appliqueront aux seules causes agraires des paysans, les causes civiles (« politiques ») de ces derniers restant soumises à la coutume et aux dispositions du nouveau code de 1780.

On n'avait pas encore découvert la traduction officielle du N.G. à laquelle le code de 1780 fait ici allusion. Mais elle a existé et son texte nous semble s'être conservé dans trois manuscrits roumains de la Bibl. de l'Académie roumaine [39], à savoir :

a — *Ms. 1336*, f. 51—100v, ayant appartenu à M. Gaster (table des matières : f. 52—62 ; texte : f. 63—100v), daté 1783 (f. 1).

b — *Ms. roum. 1405*, f. 48—61 (table des matières : f. 48v — 51v) ; non daté, peut-être plus ancien que le précédent.

c — *Ms. roum. 5782*, f. 1—30, daté du 9 mars 1815 à la f. 30 (table des matières : f. 1—7v). Le titre que nous reproduirons ci-dessous, se trouve à la fin du ms. roum. 5826 (f. 31v), avec lequel le manuscrit du

[37] Voir Pan. J. Zepos, éd. du Manuel de Fotino, 1765 (1766), Athènes, 1959, p. 272.

[38] Voir chez D. C. Arion, *op. cit.*, les textes du N. G. figurant au ms. gr. 376 de la Bibl. de l'Académie roumaine ; Pan. J. Zepos, *op. cit.*, p. 180 ; 215—219 (II, 44 ; 86—93 ; les éditions des Manuels de 1765 et 1766 en préparation à l'Institut d'histoire « N. Iorga » de Bucarest.

[39] Voir aussi les détails que nous donnons sur eux dans la « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 132, où l'on trouvera des points qu'il n'y a pas lieu de reprendre ici. Dans la même *Revue* 2 (1964), p. 376, n. 79, Gh. Cronț avait signalé comme contenant le texte roumain du N. G., les *manuscrits 1405*, *5782* et *5826*. Sur ce dernier qui a un tout autre contenu, voir la suite de la présente étude, V, c.

N. G. avait commencé par former, de toute évidence, un seul codex, où les *pravile pentru plugari* faisaient suite au code pénal dont il sera question ci-après.

Le titre du texte — à l'exception de l'année : 1783, qui figure seulement dans le *codex* 1336 — est commun à ces trois manuscrits : « Canoane alese din sfitocul împăratului Justinian cu titlu ce să cheamă pravile pentru plugari, 1783 » (Règles choisies dans le *Code* de l'empereur Justinien, dénommé lois pour les laboureurs, 1783). L'ordre des paragraphes est le même dans les trois manuscrits. La traduction n'est pas nouvelle, elle reprend la version du code de 1652, avec des variantes insignifiantes qui par endroits se rattachent à la version moldave du code de 1646. Les 94 paragraphes des codes de 1652 et de 1646 se suivent dans le même ordre de 1 à 93, car le § 33 a été déplacé dans le code pénal dont il sera question ci-après, et qui, dans tous les *codices*, précédait initialement le texte des *pravile plugărești*.

Entre ces manuscrits il existe des rapports certains de filiation, soit directe, soit par l'intermédiaire d'un modèle commun. Entre le *ms. 1336* d'un côté et les *mss. 5782* et *5826* de l'autre, même la mise en page du texte et le petit format sont semblables.

d — *Ms. roum. 1378*, f. 15—33^v datant de 1804. Parmi de longues séries de chapitres copiés d'après une édition imprimée du code de 1652, on trouve aussi les chapitres 296—309 de ce code, représentant 94 §§ du N.G. dans la version Harménopule.

Parce que le texte de 1652 a subi de curieuses modifications, nous donnons en appendice (B) une concordance qui exemplifie les trois versions en présence : 1652, 1783 et 1804. Les rubriques de la copie contenue dans ce codex sont établies à partir du code de 1652 (voir la numérotation des chapitres 246—309 et le terme de *vină*, à la place du Moldave *pricină*). Quant au texte, il adopte des variantes propres, sans qu'elles apparaissent empruntées au code moldave, comme dans le *ms. 1336* et ses dérivés, où l'on trouve, entre autres, *sfadă* (§ 10 = Pr. 1, § 10 du code de 1646), *răzeși* (§ 91 = Pr. 6, § 91 du code de 1646), etc. Ce n'est que pour le prototype des *mss. 1336*, *1405* et *5782*, que l'on pense à une copie faite par un scribe originaire de Moldavie, ayant peut-être sous ses yeux aussi le code moldave de 1646, ou bien à une copie établie en Moldavie d'après l'un des exemplaires du code valaque de 1652, qui y circulaient en nombre appréciable.

L'exposé qui précède prouve que la réception du *Nomos geôrgikos* dans les pays roumains et surtout en Valachie, après la Réforme de C. Mavrocordato jusqu'aux Règlements Organiques, a eu des proportions insoupçonnées jusqu'à présent. Cette constatation crée pour les historiens de la question agraire (ou paysanne) le devoir d'accorder à ce monument

juridique une attention dont seul Dinu C. Arion, sans connaître notre documentation actuelle, a su indiquer le bien-fondé par sa thèse de 1929 [40]. Toute image réelle et documentée des relations agraires devra tenir compte de la place centrale qui revient au N.G. dans le régime légal, effectivement appliqué, de ces relations. Et cela, d'autant plus que nombre de dispositions de la loi agraire étaient devenues de véritables coutumes, dont quelques-unes garderont toute leur vitalité jusqu'au XX^e^ siècle, alors que d'autres se retrouvent dans les *urbaria* des princes phanariotes d'après la Réforme. C'est le cas par exemple de l'établissement agraire d'Alexandre Ipsilanti, sanctionné à une date incertaine dans le courant de l'année 1776, et dont Florin Constantiniu — dans sa belle thèse sur les relations agraires au XVIII^e^ [41] siècle — a retrouvé les traces dans plusieurs documents postérieurs. Cette découverte nous a suggéré des recherches qui ont abouti à la constatation que Michel Fotino, le jurisconsulte des années 1765—1780 a, selon un procédé qui lui était habituel [42], reproduit le texte intégral de l'établissement agraire inconnu, dans le titre 12 du IV^e^ livre de son Manuel de lois, dont la préface porte la date du 11 novembre 1777, ce Manuel n'étant que la première version (1775—1777) du code d'Alex. Ipsilanti [43]. D'autre part, la comparaison de ce titre 12 avec le texte du titre XVI qui figure au code de 1780 (« les droits des maîtres de domaines vis-à-vis des habitants ») nous a montré d'importantes différences qui permettent de reconstituer l'ampleur et la signification du conflit [44] qui en 1775—1776 avait mis aux prises le pouvoir princier et ses partisans avec la majorité des boyards. En effet, le régime des relations contre les corvéables et les maîtres des domaines (« stăpîni de moşie ») établi en 1776/7 [45], était sensiblement plus dur pour les paysans que celui que le prince, sous la pression de facteurs et d'éléments qui restent à être déterminés, réussit à imposer en 1780 lorsque sa politique générale avait déjà connu un succès appréciable.

---

[40] Citée ci-dessus, note 15. L'étude de la loi agraire byzantine évite l'erreur d'interpréter l'expression de *pravile plugăreşti* (*Pravilniceasca Condică*, XV, 2) comme pouvant désigner l'établissement agraire de 1776 édicté par Al. Ipsilanty, que, faute d'original retrouvé, on essayera de reconstituer à l'aide du code de 1775—1777 (= *Manuel* de Fotino, 1777).

[41] *La place de la Valachie dans l'évolution des relations agraires dans l'Est de l'Europe* (en roum.), en manuscrit à l'Institut d'histoire « N. Iorga ».

[42] Voir notre étude parue dans « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 129 ; 161, n. 55, 164, n. 66 à propos des titres VIII et XI).

[43] *Ibidem*, p. 127—129.

[44] Le conflit portait aussi sur d'autres points importants, surtout en matière de protimêsis, voir notre *Préemption*, citée, p. 185—192.

[45] Le texte de ce titre 12 ne figure ni dans le *Supplément juridique* (texte grec) de l'*Histoire* éditée par les Frères Tounousli à Vienne en 1800 ni dans la traduction roumaine du IV^e^ livre de Fotino que nous avons publiée en appendice à l'article cité à la note 1. Pour le texte du titre 12 (1777) voir le *ms. gr. 1195* de la Bibl. de l'Académie, et la traduction roumaine de Vasile Grecu et Gh. Cronţ à l'Institut d'histoire « N. Iorga ».

Dans les deux versions — celle de 1776/7 et celle de 1780 — le texte de la réglementation agraire contient quelques dispositions qui ont leur point de départ dans le N.G.

Nous concluons donc en constatant la nécessité qu'un dépouillement exhaustif des documents internes (juridiques et judiciaires) à partir du XV[e] siècle soit entrepris sans retard, afin que l'on puisse démontrer, pièces à l'appui, l'application effective du N. G. dans les pays roumains, ainsi que les écarts éventuels entre certaines de ces dispositions et la pratique locale des relations agraires chez les Roumains.

(à suivre)

LE LIVRE DE JUGEMENT DE L'EMPEREUR JUSTINIEN

Compilation des sources byzantines en versions slave et roumaine

GHEORGHE CRONȚ

Dans les pays du Sud-Est de l'Europe la transmission de la civilisation byzantine se caractérise par des traits historiques propres et surtout par la particularité d'avoir facilité le rapprochement des peuples respectifs dans le domaine de la culture. La civilisation de ces peuples reflète de nombreux éléments provenus d'un fonds commun qui est l'héritage byzantin. Dans l'étude de cet héritage, N. Iorga, en s'appuyant sur des preuves historiques convaincantes, a pu parler du caractère commun des institutions des peuples sud-est européens sous l'influence de Byzance [1].

L'incontestable fonds commun de la culture des pays sud-est européens s'est constitué aussi, dans une mesure appréciable, par l'utilisation des sources juridiques byzantines. La collaboration, qui devient de plus en plus fréquente entre les chercheurs de ces pays, peut offrir des résultats fructueux aussi en ce qui concerne l'étude des sources juridiques byzantines qui, au moyen-âge et au commencement de l'époque moderne, furent les mêmes pour les Bulgares, pour les Roumains et pour les Serbes.

Le voyage d'étude fait à Bucarest, en 1962, par le professeur Mihaïl Andréev de Sofia et puis les deux voyages d'études que nous avons faits en Bulgarie, comme délégué de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, nous ont fourni l'occasion d'examiner ensemble la compilation des sources juridiques byzantines intitulée *Cartea judecății Împăratului Justinian* (Livre de jugement de l'Empereur Justinien). Cette compilation se trouve rédigée en deux versions : slave et roumaine. L'identification des sources, l'étude comparé des deux versions et l'examen du contenu nous paraissent, au professeur Andréev et à nous-même, comme ayant

[1] N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929. Voir aussi du même auteur *Etudes byzantines*, II, Bucarest, 1940, p. 211–223, 255–276.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 4, p. 639–647, BUCAREST, 1968

un grand intérêt scientifique très indiqué aussi pour faire connaître un aspect ignoré du fonds commun de la culture des peuples sud-est européens.

La compilation, qui dans la version roumaine est présentée comme *Livre de jugement de l'empereur Justinien*, porte dans les anciens recueils le titre de *Zakon*, c'est-à-dire *Loi*. Le plus ancien texte du *Livre de jugement de l'empereur Justinien* écrit sur le territoire de la Roumanie est celui du manuscrit de l'an 1444, découvert au monastère de Bistritza, en Moldavie. Vers la fin du XIX^e siècle, ce manuscrit se trouvait à Moscou dans la bibliothèque de E. V. Barsov, secrétaire de la Société d'Histoire Russe [2]. Selon la description faite en 1888 par T. D. Florinski, le manuscrit est un miscellané contenant : le *Syntagme de Mathieu Blastarès*, la *Loi de Justinien* et le *Code du Tsar Dušan* [3]. On considère que ce recueil appartient au groupe des manuscrits rédigés en slave, notamment en langue serbe ancienne.

Ainsi, la *Loi de Justinien* fut connue par les Roumains dès le XV^e siècle. Elle se trouve à côté du Syntagme de Mathieu Blastarès, qui fut le nomocanon byzantin le plus utilisé dans les Pays roumains après la constitution des Etats féodaux. Nous expliquons le phénomène historique de la première réception du droit byzantin par les attributions publiques très étendues que l'Eglise avait dans les Etats féodaux roumains. Un tel droit a pu être appliqué dans les Etats roumains du moyen-âge, aussi dans l'intérêt de la monarchie féodale qui, dans le processus de la centralisation politique et administrative, avait besoin d'un droit écrit, susceptible d'être opposé au droit coutumier, lequel n'était pas subordonné à l'autorité du monarque [4]. Nous devons préciser que la version slave de la *Loi de Justinien*, écrite au monastère roumain de Bistritza, en 1444, ne pouvait pas contenir toutes les dispositions que nous trouvons dans la version roumaine du XVIII^e siècle.

La version roumaine de la *Loi de Justinien* est intitulée *Livre de jugement*. Le manuscrit, conservé sous le n° 3093 dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, est un miscellané. Il contient en langue roumaine les textes suivants : le *Livre de jugement* (ff. 1–23^r), le *Code du Tsar Dušan* (ff. 23^v–53^r), une brève *Chronologie universelle* (ff. 53^v–54^r), une liste des *Synodes des Saints Pères* (ff.

---

[2] Voir cette information chez Stojan Novakovič, Законик Стефана Душана, Beograd, 1898, p. LXXII.

[3] Памятники Законодательной Дѣятельницсти Стефана Душана [Monuments de l'activité législative de Stefan Dušan], Kiev, 1888, p. 217.

[4] Pour les voies de la réception du droit byzantin dans les Pays roumains, voir notre étude *Byzantine juridical influences in the Roumanian feudal society. Byzantine sources of the Roumanian feudal law*, dans « Revue des études sud-est européennes », tome II (1964), n^os 3–4, p. 359–383. Pour les rapports de la formation du droit écrit avec le renforcement de l'autorité étatique dans les Pays roumains, voir Al. Grecu (P. P. Panaitescu), *Începuturile dreptului scris în limba română*, « Studii », VII (1954), 4, p. 215–228.

54ʳ—55ʳ), les *Questions et réponses philosophiques de l'empereur Léon* (ff. 56ʳ—68ᵛ), *Autres questions philosophiques* (ff. 68ᵛ—74ʳ), quelques *Paraboles philosophiques* (ff. 74ᵛ—91ʳ), un *Récit sur l'empereur Alexandre le Macédonien* (ff. 92ʳ—104ʳ), des indications sur certains *Médicaments* (ff. 104ᵛ—151ᵛ), divers chants et quelques observations (ff. 151ʳ—157). Une note intérieure indique la date du manuscrit : 10 octobre de l'an 1776 (f. 91ʳ) [5].

En traduction, le titre qui figure dans le manuscrit roumain nº 3093 est « *Livre de jugement du très croyant Constantin Justinien empereur des Grecs, avec le très saint père patriarche Grégoire et les boyards du très auguste Empire de Constantinople, comment il faut conduire et redresser l'Empire et rendre tous les jugements importants et justes, auxquels chacun doit se soumettre en toute foi* ». Par lui-même, le titre reflète le caractère de compilation de cette œuvre, car le livre est attribué en même temps à un empereur et à un patriarche de Constantinople qui, loin d'avoir été contemporain avec le monarque byzantin, a vécu six siècles plus tard.

En dehors du patriarche Grégoire mentionné dans le titre, on cite encore dans le texte de la compilation les noms du patriarche Athanase et de l'empereur Andronic Paléologue [6]. Ces trois personnages byzantins ont vécu à la fin du XIIIᵉ siècle et au commencement du XIVᵉ siècle. Le règne de l'empereur Andronic II Paléologue date de l'an 1282 jusqu'au 1328. Sous ce règne ont fonctionné comme patriarches : Grégoire II (1283—1289) et Athanase I (1289—1293 ; 1304—1310). La compilation contient ainsi des règles de droit identifiées comme étant extraites des sources qui datent, les premières du commencement du VIIIᵉ siècle et les autres des IXᵉ — XIVᵉ siècles. Il faut encore tenir compte des sources que nous n'avons pas pu identifier.

Selon notre opinion, l'empereur Constantin Justinien, dont le nom figure dans le titre de cette compilation, pourrait être Justinien II Rhynotmète, qui occupa le trône de Byzance en 685, fut détrôné en 695, puis rétabli en 705 et assassiné en 711. Il était le fils de l'empereur Constantin IV, ce qui peut expliquer, dans une certaine mesure, le surnom de Constantin Justinien. Nous appuyons cette hypothèse sur le fait que la compilation dite *Livre de jugement* fait usage, parmi d'autres sources, du code rural byzantin bien connu sous le titre de Νόμος Γεωργικός. Cette loi agraire a circulé aussi sous le nom de l'empereur Justinien ; les anciens éditeurs lui donnent le titre de : « Leges agrariae ex libris Justiniani ».

En analysant le contenu de la Loi agraire, les byzantinistes constatent que ce code n'est pas proprement dit un extrait de la législation

---

[5] Pour le contenu de ce manuscrit, voir Ion Peretz, *Curs de istoria dreptului român*, tome II, 2ᵉ partie, Bucarest, s.a., p. 14—28.

[6] *Ms. roumain 3093*, f. 13ᵛ.

de Justinien I du VI[e] siècle, mais qu'il s'agit d'un droit nouveau, qui correspondait aux relations sociales byzantines de la fin du VII[e] siècle et du commencement du VIII[e] siècle [7]. C'est à la suite de ces constatations qu'on a proposé l'hypothèse que ce code pouvait être attribué à Justinien II Rhynotmète, parce que l'on n'a pas pu trouver dans la législation du VI[e] siècle des dispositions semblables au code byzantin de la fin du VII[e] siècle [8]. Mais de nouvelles recherches sont nécessaires.

Les Bulgares ont aussi connu la compilation dite *Livre de jugement* [9]. Un manuscrit miscellané du XVII[e] siècle, conservé sous le n° 293 dans la Bibliothèque Nationale de Sofia et qui à présent fait l'objet des recherches du professeur Andréev, contient en langue slave le *Livre de jugement* (ff. 5—60), le *Code du Tsar Dušan* (ff. 61—121), les *Canons de Saint Basile* (ff. 123—157), une brève *Chronique universelle* (ff. 159—163) et une *Chronique des tsars serbes* (ff. 163—202). L'examen, fait en collaboration par le Professeur Andréev et par nous-même, du contenu de ce manuscrit en comparaison avec la version roumaine nous a aidé à découvrir un étroit rapport entre les deux versions de la compilation dite *Livre de jugement*. Il y a beaucoup de paragraphes identiques dans leur contenu, mais on y trouve aussi quelques différences entre les deux versions. Cette étude en collaboration continue. Pour une édition parallèle des textes, on a obtenu le consentement des Sections d'histoire des Académies de Sofia et de Bucarest.

Une version slave de la compilation dite *Livre de jugement* a été imprimée en 1859 par Jovan Giorgevič à Belgrade dans un volume qui contient aussi le texte du Code du Tsar Dušan [10]. L'éditeur a publié un manuscrit du XVII[e] siècle conservé dans la bibliothèque de Novi-Sad. Plus tard, en 1872 et 1898, Stojan Novakovič a identifié des manuscrits serbes plus anciens, dont certains datent même du XV[e] siècle [11]. C'est avec le plus grand intérêt que nous attendons de l'Académie de Belgrade l'aimable prêt de l'édition de 1859 pour étudier le rapport entre la version roumaine et la source serbe [12].

---

[7] K. E. Zachariae von Lingenthal, *Historiae juris graeco-romani deliniatio*, Heidelberg, 1839, p. 32. Voir aussi A. P. Kajdan et G. G. Litavrin, Очерки истории Византии и южных славян, Moscou, 1958, p. 61—69. Une recherche approfondie est l'étude de E. E. Lipšit, Византийское законодательство и право VI — VIII вв. и вопрос о восточном характере византийского феодализма, Moscou, 1962. Du même, *Эклога*, Moscou, 1966, p. 211.

[8] J. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin*, I, Paris, 1843, p. 393. C'est B. A. Pancenko qui en 1904 a soutenu, par des arguments, que la Loi agraire doit être attribuée à Justinien II Rhynotmète. Voir cette thèse développée par G. Vernadskij, *Sur l'origine de la loi agraire byzantine*, « Byzantion », II, 1925, p. 169—180.

[9] S. S. Bobcev, *История на старобългарското право* [Histoire de l'ancien droit bulgare], Sofia, 1910, p. 168.

[10] Le texte du *Livre de jugement* est publié dans la collection « Srpski Lietopis », I, 99, Beograd, 1859, p. 1—51.

[11] *Zakonik...*, p LXVI—LXXIII.

[12] En Roumanie, l'édition serbe a été mentionnée par Ion Peretz, *op. cit.*, p. 25.

Les remarquables recherches de Balthasar Bogišič ont mis en lumière le fait que cette compilation a circulé sous deux formes : une rédaction large et une rédaction abrégée [13]. Cet auteur sait que la version serbe imprimée contient la rédaction large. Nous savons que les manuscrits bulgare et roumain représentent aussi la rédaction large. Quant à l'époque de la rédaction, l'extrait d'une novelle de l'empereur Andronic II Paléologue de l'an 1306 prouve que la compilation n'a pas pu être rédigée avant le commencement du XIVe siècle. On suppose que l'époque de la rédaction serait la même que celle du *Code de Dušan* [14]. En Serbie ce code devint obligatoire en 1349 et fut complété en 1354.

Lorsque Stojan Novaković entreprit ses recherches sur le Code de Dušan, il examina 20 manuscrits conservés dans les pays du Sud-Est de l'Europe. Dans 12 de ces manuscrits au contenu des miscellanées, la *Loi de Justinien* se trouve placée toujours avant le Code de Dušan et parfois après le Syntagme de Mathieu Blastarès [15]. Ce Syntagme rédigé en grec en 1335, fut traduit en serbe vers le milieu du XIVe siècle. Dans l'état actuel des recherches, on peut donc admettre l'hypothèse selon laquelle la compilation aurait été rédigée vers le milieu du XIVe siècle et plus probablement dans la seconde moitié de ce siècle.

Aussi, nous ne savons pas précisément où et dans quelle langue fut rédigée premièrement cette compilation. Ses textes n'ont pu être composés que dans un milieu de grande influence byzantine ; mais il est peu probable qu'ils aient été rédigés en grec, vu le fait que d'importantes transformations furent opérées dans les sources byzantines par le double procédé de l'abréviation et de l'extension, ainsi que par l'inclusion de certaines dispositions qui n'appartiennent pas au droit byzantin. Les manuscrits serbes qui nous ont transmis cette compilation peuvent justifier l'opinion qu'elle fut rédigée dans l'ancienne langue serbe du XIVe siècle. Même le manuscrit bulgare du XVIIe siècle, conservé dans la Bibliothèque Nationale de Sofia sous le n° 293, est considéré comme provenant d'une rédaction serbe [16]. Si on accepte l'hypothèse d'une première rédaction serbe, la compilation dite *Livre de jugement* aurait pu être rédigée dans un endroit de vieille synthèse byzantino-slave et dans ce cas Okhrida nous paraît le centre le plus actif, en commençant du Xe siècle, pour la fusion des deux cultures : byzantine et slave.

---

[13] *Pisani Zakoni na Slovenskom Jugu*, I, Zagreb, 1872, p. 56–66.

[14] Ion Peretz, *op. cit.*, p. 26. L'opinion de cet auteur se base sur celle de Bogišič, *op. cit.*, p. 66.

[15] Stojan Novakovič, *op. cit.*, p. LXV–LXXXVII.

[16] Voir dans ce sens B. Tzonev, *Опись на ръкописитѣ и старопечатнитѣ книги на Народната Библиотека въ София* [Registre des manuscrits et des vieux livres imprimés de la Bibliothèque Nationale de Sofia], Sofia, 1910, p. 200.

En ce qui concerne les sources, le *Livre de jugement* se base premièrement sur le Νόμος Γεωργικός. On utilise aussi des dispositions tirées de l'Eclogue des Isauriens, de quelques Novelles byzantines, du Prochiron de l'Epanagogue des empereurs Macédoniens. Par rapport aux sources, les dispositions sont en général abrégées, bien que quelques-unes apparaissent élargies. La rédaction se présente ainsi comme une adaptation du contenu des sources aux besoins de la société sud-est européenne des XIV^e—XVI^e siècles. La subdivision concernant les écoles paraît être rédigée d'après une source qui ne pourrait pas être de la même époque que les autres sources de la compilation.

Dans la version roumaine conservée par le manuscrit de 1776, qui pourrait être la copie d'un manuscrit plus ancien, le *Livre de jugement* contient 18 chapitres avec un total de 152 paragraphes. Il n'y a aucune numérotation des chapitres et des paragraphes, mais ces divisions internes sont clairement marquées par l'écriture du texte. Le nombre des paragraphes est très différent, d'un chapitre à l'autre. Certains chapitres contiennent un seul paragraphe, d'autres ont 8—12 subdivisions — un seul chapitre — le deuxième — contient 54 paragraphes. La matière n'est pas systhématisée. Le rédacteur a compilé sans méthode les dispositions extraites des sources byzantines, et très probablement aussi des textes postbyzantins. Nous tâchons de mettre en lumière le contenu de la version roumaine, en groupant les dispositions respectives dans une présentation systématique, pour faire ressortir les principaux problèmes qui peuvent susciter l'intérêt scientifique des chercheurs.

On défend, par cette compilation, l'*ordre social* existant au moyen-âge par des dispositions concernant les obligations des sujets envers leurs supérieurs et dignitaires [17]. On punit les actes de révolte contre les dirigeants. Les agents de l'Etat qui se montrent infidèles à l'égard du monarque sont condamnés à mort comme traîtres et on confisque leur fortune. Les membres du clergé qui trahissent le souverain sont condamnés à l'esclavage et privés de leurs biens. On demande aux militaires de vivre dans la crainte de l'empereur. On prescrit la peine capitale et la confiscation de la fortune pour tous ceux qui refusent d'aider l'armée contre l'ennemi de dehors et contre les révoltes sociales internes. On protège en général la propriété et les possédants contre toute forme de proteste social. Ces règles se rattachent au droit byzantin et ont influencé le droit écrit des Pays roumains.

Tirées des sources byzantines sont aussi les principales dispositions concernant le *droit de justice* [18]. On établit que les jugements rendus par le monarque sont définitifs et que nul ne peut juger le souverain. Un

[17] *Ms. roum. 3093*, ff. 2^v, 5^v, 12^r, 18^r, 21^v, 22^r.
[18] *Ms. roum. 3093*, ff. 1^v, 7^v, 8^v, 9^r, 19^r, 19^v.

patriarche doit être jugé par des patriarches. Il est interdit aux juges laïques de juger les ecclésiastiques ; ceux-ci doivent être jugés par leur évêque. On ordonne que les juges iniques et corruptibles soient déchus de leur fonction et emprisonnés pour une durée de trois ans. Les juges doivent avoir l'âge autour de 40 ans. On n'admet pas le témoignage des membres de la famille. Les témoins doivent être des croyants et prêter serment dans l'église. On exige aussi des témoignages écrits et signés. On dispose que chacun soit puni pour sa propre faute et on interdit au fils de se déclarer coupable au lieu de son père, ainsi qu'au frère pour aider son frère, au père pour sauver son fils. On établit comme sanctions pénales : l'amende, le dédommagement, la perte de l'héritage, l'emprisonnement, la fustigation, la mutilation, la mort. On recommande un traitement humain pour les condamnés dans les prisons. La modération exigée pour le régime des prisons correspondait dans les Pays roumains à l'esprit illuministe du XVIII^e siècle [19].

Nombreuses sont les dispositions portant sur le *droit agraire*, ayant en général un caractère pénal [20]. On s'occupe des vols des récoltes, des dégâts causés par les animaux, des incendies, des relations entre les voisins, des contrats de louage, de vente, de gage. Le voleur contraint par la misère et par la faim doit payer les dégâts ; la loi ordonne encore qu'on le fustige, « mais pas trop fort, afin qu'il se garde de recommencer ». Un simple vol de raisins dans un fichu ne doit pas être jugé. On trouve ainsi dans cette compilation, sous une forme adaptée, des règles extraites du code rural byzantin Νόμος Γεωργικός [21].

Les règles concernant *le droit de famille* se rapportent surtout aux mariages, aux relations patrimoniales des époux, aux obligations réciproques des parents et des enfants, ainsi qu'aux infractions nocives aux bases morales de la famille [22]. Pour le mariage on exige tout d'abord le consentement de la femme. Celui qui enlève une femme en utilisant des armes, doit être mis à mort ; aux complices, après la fustigation, on coupe le nez. Au coupable d'un enlèvement sans avoir fait usage d'armes on coupe la main. On interdit le mariage sans le consentement des parents. On juge celui qui abandonne sa fiancée.

---

[19] D'autres dispositions se trouvent dans le titre LXI du *Manuel des lois*, rédigé pour la Valachie en 1765 par le jurisconsulte Mihaïl Fotino. Voir l'édition préparée par Vasile Grecu et nous-même, en manuscrit à l'Institut d'Histoire « N. Iorga ». Pour la variante de 1766 du même Manuel, voir l'édition grecque de Pan. I. Zepos, Μιχαὴλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον. Athènes, 1959, p. 188—189.

[20] *Ms. roum. 3093*, ff. 2—7.

[21] Sur l'utilisation de ce code byzantin dans les Pays roumains voir Dinou C. Arion *Le* Νόμος Γεωργικός *et le régime de la terre dans l'ancien droit roumain jusqu'à la réforme de Constantin Mavrocordat*, Paris, 1929 ; pour les nouvelles recherches voir surtout l'édition académique *Carte românească de învățătură* [Livre roumain des préceptes], Bucarest, 1961, p. 199—214. Aussi, notre article *Dreptul bizantin în țările române. Pravila Moldovei din 1646*, « Studii », XI (1958), nº 5, p. 33—39.

[22] *Ms. roum. 3093*, ff. 2^r, 4^r, 7^r, 14^v, 15^r, 22^v, 23^r.

Dans le mariage, la femme garde ses biens dotaux. Le mari n'a pas le droit de vendre les biens de sa femme à l'insu de celle-ci. La femme sans enfants hérite un quart des biens de son mari. Aussi, dans leurs testaments, le père et la mère doivent réserver aux enfants un quart de leurs biens. On interdit la vente des biens de l'orphelin sans une estimation équitable. On peut annuler la vente faite par un mineur placé sous tutelle, si le tuteur s'y oppose. On punit très sévèrement l'enfant qui contrarie gravement ou frappe ou abandonne ses parents. Avec une grande sévérité sont punis les délits sexuels. La plupart de ces règles se trouvent dans l'ancien droit écrit des Pays roumains.

Quant au droit d'héritage, en dehors de quelques dispositions tirées de la législation des empereurs Isauriens et Macédoniens, la compilation contient encore un extrait de la Novelle d'Andronic II Paléologue de l'an 1306 concernant la réglementation des successions élaborée par le patriarche Athanase et son synode [23]. Selon la version roumaine, si à leur mort les époux s'avèrent dépourvus des proches parents, leurs terres héréditaires et tous les autres biens doivent être divisés en quatre parts : l'une pour l'empereur, la deuxième pour ceux qui ont la possession de ces biens, la troisième aux évêques et la quatrième soit partagée elle-même en trois : pour la commémoration du mort, pour les aumônes, pour les pauvres. C'est un partage d'héritage qui se rattache à l'institution du tierçage successoral, connue dans l'ancien droit écrit des Pays roumains, mais très peu adoptée par le droit coutumier [24].

Remarquables sont les dispositions concernant la *construction des maisons* [25]. On exige qu'on laisse une distance entre les édifices et qu'on calcule l'écart nécessaire pour empêcher tout dégât par l'écoulement des eaux sur le toit du voisin, ainsi que par le jet des ordures devant la porte du voisin. Les arbres plus hauts que le toit du voisin, en cas de querelle, doivent être abattus. Le mur qui gêne le voisin doit être redressé. Pour les rues dans les villes on exige une largeur de 50 pas pour la circulation et aussi « pour la beauté de la cité ». On doit démolir tout ce qu'on construit, sans autorisation, pour resserrer les rues. De telles règles, dont quelques-unes ont une origine byzantine, se trouvent dans le droit écrit roumain du XVIII^e siècle [26]. Le développement des villes, caractérisé par l'agglo-

---

[23] Dans le *Ms. roum. 3093*, f. 13^v on trouve ce sous-titre : « *Mesures du saint patriarche sieur Athanase et de ses proches, ainsi que du très vénéré empereur Andronic le Grec à Constantinople, dénommé Paléologue, avec leurs saints jugements* ».

[24] Selon nos recherches, le tierçage successoral, dénommé τριμοιρία dans les textes grecs, a été introduit dans l'ancien droit écrit des Pays roumains sous l'influence de l'Eglise. Le problème est en étude. Voir dans ce sens Val. Al. Georgescu, *Contribuții la studiul „trimiriei" și al operei juridice a lui Mihail Fotino*, « Revista Arhivelor », IX (1966), 1, p. 91—112.

[25] *Ms. roum. 3093*, f. 11^v—12^r.

[26] De pareilles règles se trouvent dans le titre XLV^e du *Manuel des lois* rédigé en 1765 par Mihaïl Fotino. Pour la variante de 1766 du même Manuel, voir l'édition de Pan. I. Zepos, *op. cit.*, p. 172.

mération des bâtiments, faisait nécessaire l'adoption des mesures pour réglementer les relations du voisinage, la circulation et l'urbanisme.

D'un grand intérêt comme source historique pour l'étude de l'*organisation de l'enseignement scolaire* sont les dispositions réunies dans la subdivision intitulée : « Du règlement et de l'établissement des écoles dans toutes les régions chrétiennes, cités, villes et villages » [27]. Suivant les dispositions de ce règlement, l'instruction et l'éducation des enfants sont confiées au clergé orthodoxe, selon l'expression du texte : « pour mieux renforcer et glorifier les églises de l'Orient ». On recommande aux chrétiens d'édifier des écoles « embellies et vastes comme les palais impériaux », destinées à l'enseignement selon les préceptes des textes sacrés et de la sagesse. On demande aux souverains et aux gouvernants de faire le meilleur choix des « philosophes », pour placer dans les cités, villes et villages des professeurs capables, auxquels on doit assurer chaque année le salaire et les moyens nécessaires « pour qu'ils remplissent leur tâche avec joie et soient honorés comme tout autre dignitaire ». Les professeurs doivent instruire les enfants, selon leurs aptitudes individuelles, avec des preuves de bonté à leur égard, en leur faisant de petits dons pour qu'ils prennent courage et plaisir à s'instruire. On constate ainsi le niveau supérieur des conceptions pédagogiques qui inspirent ce règlement. Pour les Pays roumains du XVIII^e siècle, un tel règlement correspondait aux exigences des organisateurs des écoles publiques, à la différence que dans l'enseignement roumain avait pénétré l'esprit laïque [28]. Mais il reste à découvrir la provenance de ce règlement, qui se trouve aussi dans le manuscrit bulgare. Nous supposons que ce règlement aurait pu être rédigé par le Patriarcat de Constantinople ou même par des ecclésiastiques lettrés d'Okhrida.

La compilation dite *Livre de jugement de l'empereur Justinien* est un monument de droit commun aux Serbes, aux Bulgares et aux Roumains du moyen-âge et du commencement de l'époque moderne. L'héritage byzantin s'avère donc, par ce document historique, être assez présent dans la culture des peuples sud-est européens. On constate aussi que la réception du droit byzantin par ces peuples, loin d'être formelle et imitative, a été sélective et adaptée à leurs réalités sociales. C'est dire que par de pareils monuments, propres aux pays du Sud-Est de l'Europe, le droit byzantin a survécu sous des formes renaissantes.

---

[27] *Ms. roum. 3093*, ff. 20^r–21^r.

[28] Voir dans ce sens notre étude : *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement*, « Revue des études sud-est européennes », tome IV (1966), n^{os} 3–4, p. 438–473.

ASPECTS DE LA FAMILLE MUSULMANE DANS L'ÎLE D'ADA-KALEH

LIVIU P. MARCU

La famille chez la population musulmane de l'île d'Ada-Kaleh présente, en général, la même structure que celle de la même origine des autres régions, à l'exception de certaines particularités dues à la situation géographique, à l'origine ethnique et au développement historique de l'île.

De même qu'en Turquie, la famille musulmane d'Ada-Kaleh est une famille de type *patriarcal agnatique*[1]. A la différence de la communauté domestique patriarcale, que l'on retrouve également chez certaines populations musulmanes, originaires du sud du Danube (Albanais, Bosniaques), ou chez les Tartars de Dobroudja, la famille musulmane d'Ada-Kaleh prend, en général, la forme d'un *patriarcat de type pastoral*, aux caractéristiques bien définies[2]. Ce n'est qu'exceptionnellement et à la suite d'influences sud-danubiennes — notamment celle de la Zadruga sud-slave — que parfois des éléments de la *communauté domestique patriarcale* apparaissent. On peut trouver ces derniers particulièrement dans les familles de Slaves sud-danubiens ou d'Albanais islamisés et établis dans l'île depuis des générations (fig. 1, 2).

Informateur H. A., 70 ans, batelier Ada-Kaleh, 1967

« Ma sœur est de Vidin et *elle a habité avec ses beaux-frères jusqu'à la mort de sa belle-mère*, après quoi la cour a été partagée entre ses frères et chacun y a bâti sa maison.

[1] Cf. H. Joly, *De l'esprit du droit familial dans l'islamisme*, Dijon, 1902. Voir aussi A. Daguin et A. Dubreine, *Le mariage dans les pays musulmans (Tunisie, Algérie, Soudan)*, Paris, 1906; R. Levy, *An introduction to the Sociology of Islam*, London, 1931; J. Chelhod, *Introduction à la sociologie de l'Islam*, Paris, 1958. Les informations sur la famille musulmane d'Ada-Kaleh nous ont été fournies par l'imam *Regeb Saali*, ainsi que par les habitants *Hairi Dogan, Suliman Gülizar, Gönul Khadri, Regeb Genciay, Ahmet Halim, Regeb Hasan, Akkir Lutfi, Ibrahim Gihan, Şauket Halil, Radosavlievič Fathme, Ismail Ibrahim* et *Zechir*, auxquels nous adressons nos remerciements également par cette voie.

[2] Cf. S. V. Vukossavlievič, *Sur la Zadruga*, dans *Travaux du XVI[e] Congrès International de Sociologie*, Bucarest, 1939, vol. I[er], A, p. 101 et suiv. Voir aussi H. Sumner-Maine, *De l'organisation juridique de la famille chez les Slaves du Sud et chez les Rajpoutres*, dans « Revue générale du Droit », 1878, p. 341—342 et 568—569.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 4, p. 649—669, BUCAREST, 1968

C'était la coutume, *les enfants demeuraient avec les parents même après leur mariage*, mais aujourd'hui chacun a sa maison.»

Inf. R. F., 27 ans, couturière Ada-Kaleh,1967

« *Même trois et quatre frères demeuraient ensemble*, aussi après leur mariage et jusqu' à la fin de leur vie. *Le vieux tenait la bourse pour tous*, tandis *que la belle-mère dirigeait la besogne des belles-filles*. Maintenant, chacun a sa propre maison.»

Inf. G. K., 21 ans, vendeuse Ada-Kaleh, 1967

« S'il y avait de la place, *les enfants demeuraient avec les parents*, même après le mariage; mais maintenant chacun a son propre ménage.»

Par contre, dans les familles originaires d'Anatolie, même si après le mariage les enfants demeuraient encore avec leurs parents, faisant le ménage en commun, ce n'était que *pour quelque temps*, jusqu'à ce qu'ils prissent l'habitude du ménage [3].

Inf. R. S., 53 ans, imam Ada-Kaleh, 1967

« Après leur mariage, les enfants, aussi pauvres qu'ils soient, *bâtissent leur maison et y emménagent*, pour éviter les mésententes entre belle-fille et belle-mère. C'est la coutume chez nous, les Turcs, qu'un ou deux mois après que la belle-fille se soit habituée aux soins du ménage, elle parte à son propre foyer. Il y a même un proverbe: on peut mettre "pierre sur pierre, mais pas maison sur maison." (*Köi köi üstüne olur, ama ev ev üstüne olmas.*) On procède ainsi pour que les jeunes s'habituent aux soins du ménage et les époux à leurs devoirs l'un envers l'autre.»

Inf. R. H., 55 ans, employé Ada-Kaleh, 1967

« Les enfants demeurent ainsi après leur mariage, *seulement quelques mois* avec leur parents, jusqu'à ce qu'ils s'habituent aux soins du ménage, ensuite chacun va à sa maison».

Inf. H. D., 37 ans, mécanicien Ada-Kaleh, 1967

« Il dépend du vieux que les enfants demeurent avec leurs parents aussi après le mariage ou qu'ils aillent chez eux. D'habitude *ils ne restaient pas ensemble*, les femmes se disputant entre elles par jalousie sur le point de savoir laquelle était plus jolie. C'est le cadet qui restait avec ses parents.»

Le caractère occasionnel et temporaire de la grande famille et la tendance générale à la famille conjugale sous la forme de « famille souche », dans laquelle les enfants ne demeurent en règle générale avec leurs parents que jusqu'au mariage ou bien s'en vont à bref délai, résulte également de la *terminologie de la parenté*, dans laquelle on ne trouve pas des dénominations différentes pour les parents du même degré, comme cela arrive lorsqu'ils demeurent tous ensemble, par exemple chez les Tartars de Dobroudja [4]. Cette terminologie constitue également un critère de distinc-

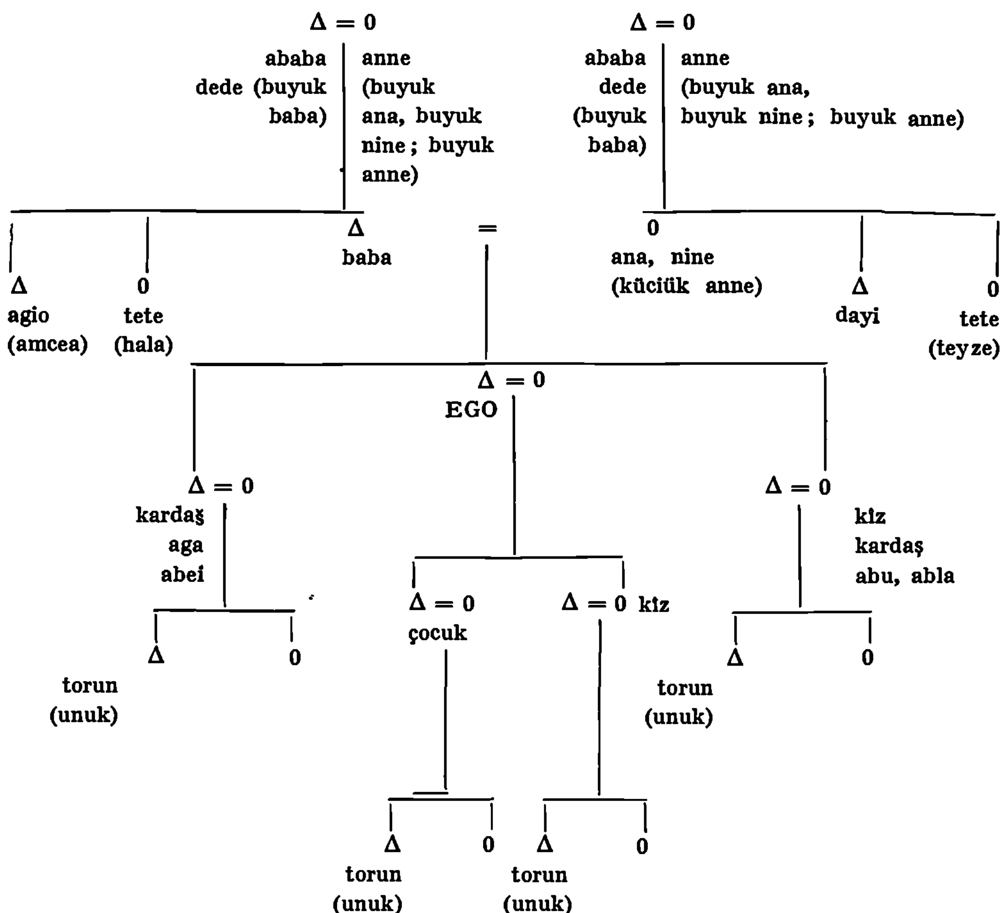
[3] Pour la même raison, la fortune n'était pas partagée aux enfants tout de suite après le mariage, mais plus tard, parfois même à la mort du père (Inf. R.S., 53 ans, imam, Ada-Kaleh, 1967). « La fortune est partagée à la mort du père et pas de son vivant. Elle est partagée d'après la loi civile; il en est de mêne pour le testament ». En ce qui concerne le système d'après lequel la fortune est partagée aux enfants seulement à la seconde majorité, c'est-à-dire lorsque les enfants seront capables de l'administrer eux-mêmes, voir le *Coran*, chap. IV, vers. 5—6.

[4] Cf. L. P. Marcu, *Some aspects of laicisation of moslem family in Dobrudja (end of the 19-th Century — first decades of the 20-th Century)*, dans « Revue des études sud-est euro-

tion entre les familles de Turcs et celles d'une autre origine converties à l'islamisme, chez lesquelles on trouve des termes communs pour les parents et les grands-parents (*baba—buyuk baba*, *baba—ababa* < *aga baba*, *nine—buyuk nine*, *küciük anne—buyuk anne*). On fait la distinction non seulement entre les oncles (*amcea*, *dayi*), mais aussi entre les tantes (*hala*, *teyze*), les neveux sont désignés sous le nom slave de *unuk*(-a), au lieu de *torun*; de même les dénominations de *gins* et *soi* pour la famille, au lieu de *aile* et *hane* (v. tableau I).

Tableau I

La terminologie de la parenté chez la population musulmane d'Ada-Kaleh (entre parenthèses, la terminologie chez la population sud-danubienne islamisée)



Comme dans toute famille de type patriarcal, *l'ordre des mariages des enfants* est strictement celui de l'âge.

péennes », tome III (1965), n^{os} 1—2, p. 198; idem, *The Tartar Patriarchal Community in the Dobrudja and its desintegration (first Half of 20-th Century)*, *ibid.*, tome V (1967), nos 3—4. V. aussi J. Németh, *Die Türken von Vidin*, Budapest, 1965.

Inf. R.H., 55 ans, employé Ada-Kaleh, 1967

« *Les enfants se mariaient d'après l'âge*, d'abord les aînés, ensuite le cadet. *C'est ce dernier qui restait avec les parents.* C'était l'habitude autrefois et on la continue de nos jours. »

Dans les familles provenues des Slaves sud-danubiens on n'observait pas cet ordre dans le mariage des enfants.

Inf. H.D., 37 ans, mécanicien Ada-Kaleh, 1967

« L'ordre des mariages *est dû au hasard (kismet).* »[5]

Le cadet des enfants restait d'habitude avec les parents, fait également caractéristique de la famille patriarcale de type pastoral et différent de ce qui se passait dans la communauté domestique patriarcale, où,

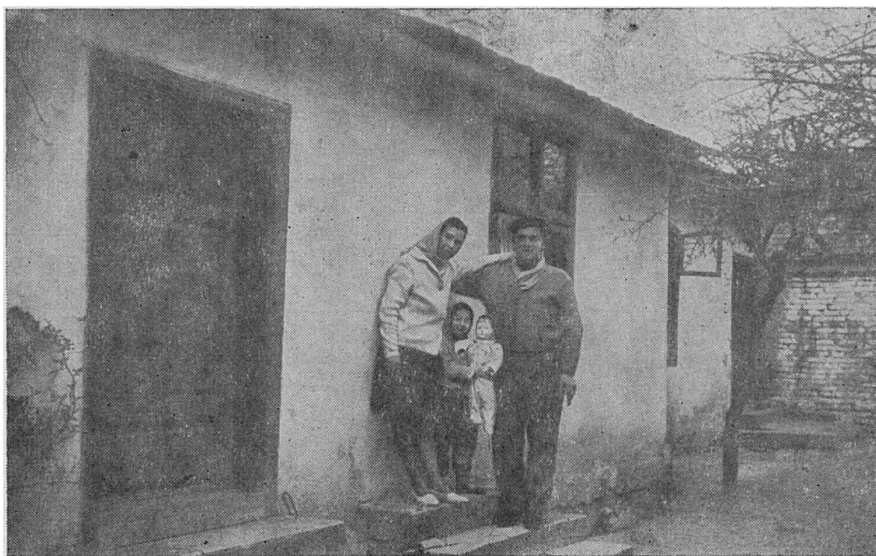


Fig. 1. — Famille de Bosniaques musulmans d'Ada-Kaléh (1967).

au cas de dissolution, demeure avec les parents l'enfant avec lequel ces derniers s'entendent le mieux, tel que cela arrive dans les familles sud-danubiennes islamisée établies dans l'île.

La polygamie, laquelle — selon Engels — « est un privilège des riches et des grands et se recrute surtout par l'achat d'esclaves »[6], consacré par le Coran et reconnu par le « Chéiiat » comme un droit des musulmans,

[5] Pour les prophéties (*mani*) concernant l'avenir des jeunes mariés, cf. Kúnos Ignáz, *Türkische „Gedankenlieder" (mani) aus Ada-Kaleh*, dans « Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn », II (1890—1892), p. 51—55. Voir aussi Val Cordun, *Bektaismul în Ada-Kaleh (Miskin Baba — „Sfîntul murdar")* [Le bektaïsme à Ada-Kaleh (Miskin Baba — « Le saint sale »)], Craïova, 1967, p. 12 et suiv.

[6] F. Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Paris, 1948, p. 59.

n'a été probablement pratiquée qu'exceptionnellement à Ada-Kaleh. La cause en est dans le manque de ressources, disent les autochtones, donc dans l'absence des éléments économiques qui l'ont engendrée ailleurs [7].

Inf. R.S., 53 ans, imam Ada-Kaleh, 1967

« *La polygamie n'a pas existé dans l'île*, par manque de ressources matérielles. »

Inf. H.A., 70 ans, batelier Ada Kaleh, 1967

« *La polygamie n'a pas existé*, on ne pouvait pas tenir plusieurs femmes, il n'y avait pas de place pour toutes, pour qu'elles ne se disputent pas, l'île étant petite. »

Inf. A.L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« *On ne pratiquait pas la polygamie ici dans l'île*, à cause de la pauvreté, car les hommes habitaient surtout dans des casemates. »

On peut ajouter à cela le fait qu'une partie des habitants de l'île d'Ada-Kaleh (adalîi) proviennent de la population sud-danubienne islamisée, laquelle ne pratiquait pas la polygamie, quoique la loi musulmane le leur permît.[8]

Le mariage des autochtones avec des personnes d'une autre nationalité n'était pas permis, n'étant toléré que pour les musulmans qui épousaient des femmes chrétiennes ou juives, c'est-à-dire appartenant à des religions « reconnues » (kitabiiah), mais pas pour une musulmane avec un non-musulman [9]. Cette pratique a été observée jusqu'à la seconde guerre mondiale, lorsque, à la suite d'un mariage réussi d'une autochtone avec un officier roumain, on a renoncé à cette coutume, mais en réalité à cause des transformations plus profondes qui se sont produites dans la vie de cette population.

Inf. H.D., 37 ans, mécanicien Ada-Kaleh, 1967

« Depuis environ 1944 ont commencé les mariages mixtes, lorsqu'un capitaine roumain a épousé une Turque d'ici. Avant, les vieux s'y opposaient. Les Turcs ont commencé à épouser des Roumaines depuis environ 1930; c'est ce qu'a fait aussi un oncle à moi. *Toutefois, les jeunes filles de l'île ne se mariaient en dehors, que depuis la guerre.* »

---

[7] Pour les causes économiques qui ont engendré la polygamie, v. P. Jansen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 14 et suiv.; Berhrugger, *La polygamie musulmane*, dans « Rev. Afr. », 1859; B. A. Awad, *The Status of Women in Islam*, dans « The Islamic Quarterly », VIII, 1964, n^{os} 1—2, p. 20 suiv.; E.-F. Gautier, *Mœurs et coutumes des musulmans*, Paris, 1931, p. 41—42. Le manque de possibilités matérielles chez la population d'Ada-Kaleh résulte également de l'habitude que les femmes avaient d'allaiter leurs enfants, bien que le Coran dispense la mère de cette obligation, en lui permettant de prendre une nourrice (Inf. H.D., 37 ans, mécanicien, Ada-Kaleh, 1967). « Les femmes ne travaillaient pas autrefois, elles étaient ménagères. Elles ne prenaient pas de nourrices (*süt-ninea*), mais allaitaient leurs enfants. » En conséquence, les frères de lait (*süt-kardaš*) n'étaient pas trop nombreux, de même que chez les Tartares de Dobroudja; entre frères et sœurs de lait, le mariage était interdit, conformément à la pratique musulmane. Cf. I. Nauphal, *Système législatif musulman. Mariage*, St.-Pétersbourg, 1893, p. 7 suiv. Pour la situation semblable en Dobroudja, v. L.P. Marcu, *Some aspects of laicisation*..., *op. cit.*, p. 224.

[8] Cf. Fr. S. Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven*, Wien, 1885.

[9] Cf. E. Clavel, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, vol. I^{er}, Paris, 1895, p. 21 suiv.

Tableau II

La situation des mariages, des mariages mixtes et des divorces à Ada-Kaleh (1924–1966)

Année	Nombre des mariages	Mariages mixtes														Nombre des divorces
		Turcs avec des étrangères							Turques avec étrangers							
		Roum.	Hongr	Serbes	Tchèques	Juives	Total	%	Roum.	Hongr.	Serbes	Tchèques	Juifs	Total	%	
1924	4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1925	2	—	1	—	—	—	1	50	—	—	—	—	—	—	—	1
1926	8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1927	3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1928	12	—	1	—	—	—	1	8	—	—	—	—	—	—	—	—
1929	8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1930	14	—	—	1	—	—	1	7	—	—	—	—	—	—	—	—
1931	7	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1
1932	8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
1933	6	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1934	13	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1935	11	—	1	—	—	—	1	9	—	—	—	—	—	—	—	2
1936	11	—	2	—	—	—	2	18	—	—	—	—	—	—	—	—
1937	4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
1938	6	1	—	—	—	1	2	33	—	—	—	—	—	—	—	1
1939	5	1	1	—	—	—	2	40	—	—	—	—	—	—	—	—
1940	6	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1941	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
1942	2	1	—	—	—	—	1	50	—	—	—	—	—	—	—	—
1943	4	—	1	—	—	—	1	25	—	—	—	—	—	—	—	1
1944	6	—	1	—	—	—	1	17	1	—	—	—	—	1	17	—
1945	11	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1946	4	1	—	—	—	—	1	25	—	—	—	—	—	—	—	1
1947	11	2	—	—	—	—	2	18	1	—	—	—	—	1	9	2
1948	6	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2
1949	9	2	1	—	—	—	3	33	—	—	—	—	—	—	—	3
1950	12	2	1	—	—	—	3	25	1	—	—	—	—	—	—	3
1951	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1952	4	1	—	—	—	—	1	25	—	—	—	—	—	—	—	3
1953	7	1	—	—	—	—	1	14	1	—	—	—	—	1	14	3
1954	10	1	1	1	—	—	3	30	1	—	—	—	—	1	10	2
1955	7	—	—	—	1	—	1	14	1	—	—	—	—	1	14	3
1956	13	—	—	—	—	—	—	—	3		—	—	—	3	23	1
1957	7	1	2	—	—	—	3	43	—	—	—	—	—	—	—	1
1958	5	2	—	—	—	—	2	40	1	—	—	—	—	1	20	2
1959	7	1	—	—	—	—	1	14	1	—	—	—	—	1	14	2
1960	11	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	—	2	18	3
1961	9	1	1	—	—	—	2	22	1	—	—	—	—	1	11	1
1962	9	3	1	—	—	—	4	44	—	—	—	—	—	—	—	4
1963	7	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	14	—
1964	5	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	20	1
1965	1	1	—	—	—	—	1	100	—	—	—	—	—	—	—	—
1966	4	—	—	1	—	—	1	25	1	—	—	—	—	1	25	1
Total	299	22	15	3	1	1	42	14	16	—	1	—	—	17	6	47

Inf. R.G., 17 ans, vendeuse Ada-Kaleh, 1967

« De nos jours les gens se sont modernisés, *ils ne tiennent plus compte de la religion lorsqu'ils se marient*; s'ils s'entendent, ils s'épousent. Il n'y a que les vieux qui y regardent de plus près. Depuis la guerre les choses ont changé et *les jeunes font des mariages d'amour*. Aujourd'hui tout le monde travaille, de sorte que même la fortune n'y compte plus. »

Inf. A. L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« *On n'a plus tenu compte de cette coutume* depuis environ *1940*; la vie va de l'avant. »

Ces deux dernières décennies *les mariages mixtes* sont devenus fréquents, ce qui résulte également des registres de l'état civil (v. tableaux II et III).

Fig. 2. — Albanais musulman d'Ada-Kaleh (1967).

L'âge du mariage était, généralement chez les jeunes filles assez précoce, ce qui faisait que les époux, n'étant pas majeurs, ne se mariaient que religieusement et attendaient l'âge légal pour faire célébrer le mariage civil [10].

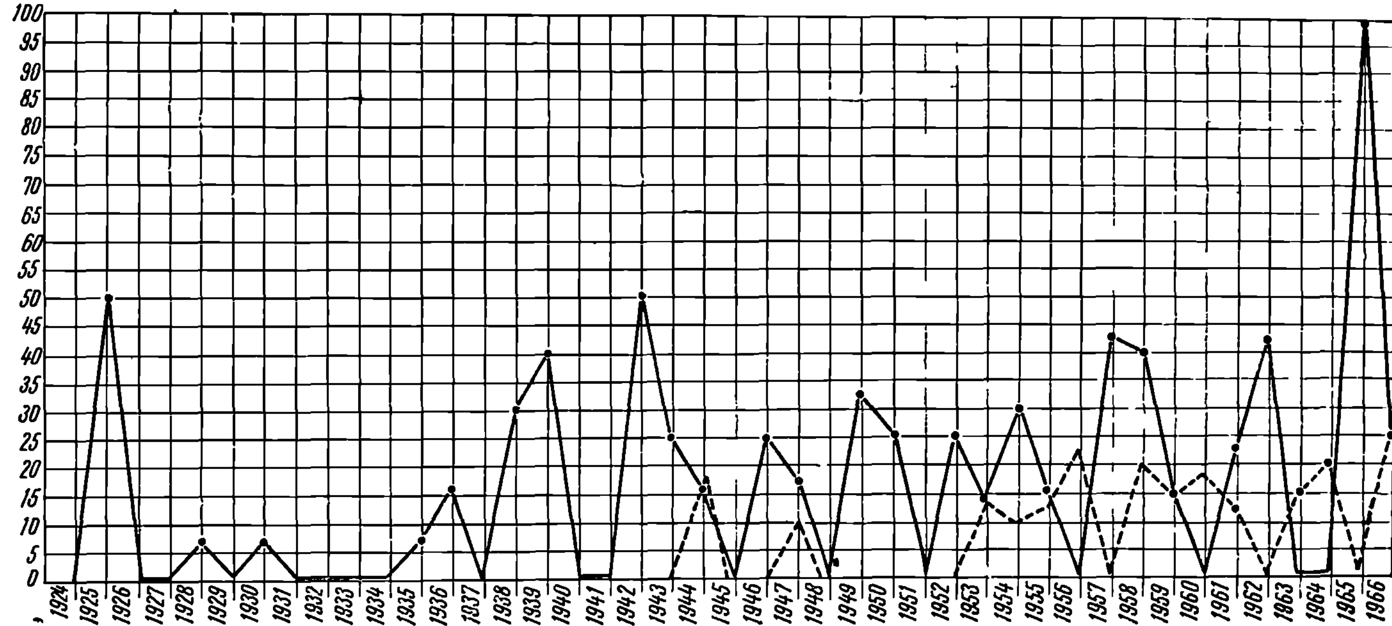
Inf. G. K., 21 ans, vendeuse Ada-Kaleh, 1967

« Avant, les jeunes filles se mariaient à 12—13 ans. Elles jouaient encore à la poupée lorsqu'elles se mariaient. »

---

[10] Cf. *Coran*, cap. XXIV, vers. 32. Voir aussi Westermarck, *Histoire du mariage*, II[e] vol., p. 76, 81, 117, 125, 126.

Tableau III



Evolution des mariages mixtes d'Ada-Kaleh (ligne continue — Turcs et étrangères; ligne en pointillé — Turques et étrangers).

Le mariage religieux (*nikea*) était célébré conformément aux prescriptions du droit canonique musulman [11]; les parents du marié (*güvegi*) offraient à la mariée (*gelin*) une somme d'argent (*mehr*) laquelle, dans la conception des autochtones, représentait — de même que dans la doctrine « hanefite » — une dot (*kendi için ne lazîm*) et pas un prix d'achat — comme dans la doctrine « malikite » et dans la pratique des Tartares de Dobroudja [12].

Inf. R. S., 53 ans, imam Ada-Kaleh, 1967

« *Au mariage religieux on donnait une somme d'argent* dont les parents de la jeune fille faisaient les frais du mariage. A ces frais contribuaient aussi les parents du jeune homme et la mariée recevait également un cadeau (*gelinik*). »

Inf. A. L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« *On promettait au mariage une somme d'argent en or* (*altin*) *à la mariée*, 60 ducats ou 100—150, selon les possibilités, *et qui était payée en cas de divorce*. C'était ainsi jusqu'en 1930. Aujourd'hui on prononce seulement le mot or ou lire, mais on ne tient plus compte de cet argent et on ne le paye plus en cas de divorce. »

---

[11] « Le mariage est officié par l'imam à la maison de la mariée, assisté de deux délégués, l'un de la part du marié, l'autre de la part de la mariée, et par deux témoins de la part de chacun. Les délégués tombent d'accord sur les questions posées par l'imam, étant mandatés par le marié et la mariée. Le mariage est aussi célébré devant les invités de la manière suivante : on met un petit tapis au milieu de la chambre, sur lequel prend place l'uléma, et les témoins restent à côté de lui à genoux. Durant le mariage, la mariée reste dans la chambre à côté, les pieds dans un baquet plein d'eau, deux cierges sont allumés des deux côtés du baquet, et une vieille femme qui connaît bien la religion, feuillette le Coran au-dessus de la tête de la mariée et en lit des versets. Après la messe, les invités reçoivent des sorbets ou de la confiture. A côté de la chambre où est célébré le mariage il y a une chambre en style turc, avec des paillasses tout autour, couvertes de draps et de coussins et au milieu des tapis. C'est ici que prennent place les invités des mariés et on leur sert du café. Durant la noce on festoie, les plus riches offrent à manger aux invités, les pauvres du café et des cigarettes. La fête consiste seulement en danses nationales turques, avec tambourins et tambours. Le jeudi ou le dimanche de la semaine du mariage (lequel dure une semaine) à cinq heures du matin avant le lever du soleil, la mère du marié, accompagnée de deux femmes, se rend à la maison de la mariée avec un essuie-mains qu'on appelle *ihram*, on recouvre la tête de la mariée et celle-ci étant prête pour le départ à la maison du marié, la mère de la mariée jette un seau d'eau derrière elle. Cette coutume signifie qu'on lui souhaite d'avoir l'abondance de l'eau. Ensuite, elle est conduite par le bras par les femmes à la maison du marié. Là-bas, couverte d'un voile orné de fil d'or ou d'argent et la figure peinte, elle est placée dans un coin déterminé de la chambre, sous une glace où elle demeure toute la journée et n'est vue que par les femmes. Le soir le repas n'est servi qu'aux membres des deux familles. Le même soir, le marié et ceux qui viennent pour la prière vont à la mosquée où l'imam, après avoir célébré la messe accompagné du chœur des assistants, entonne le chant religieux suivant : « Allahüekbar Allahüekbar la ilahe illallah vallahüekber allahüekber ve lillahilhamd » Les hommes chantent en louant Allah et ils s'en vont tous ensemble, étant attendus à la sortie de la mosquée par un groupe portant un arbre sur les branches duquel brûlent des houppes imbibées de pétrole, et ils se dirigent vers la maison du marié. A la porte de celle-ci une petite messe est officiée, ensuite le marié baise la main des vieux et s'enfuit dans la cour, au milieu des ovations. C'est ainsi que finit la noce. » (Ahmed Ali, *Monografia insulei Ada-Kaleh* [La monographie de l'île d'Ada-Kaleh], Craïova, 1934, p. 40—42. V. aussi J. Németh, *op. cit.*, p. 311, suiv.

[12] Cf. H. Emany, *L'institution juridique du « mahr » (dot) en droit musulman du rite chiite*, Lausanne, 1933. V. aussi M. Gaudry, *La femme chaouia de l'Aurès*, Alger, 1929 ; L. Milliot, *Etude sur la condition de la femme musulmane du Maghreb*, Paris, 1910. M. Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Alger, 1910, p. 125—127.

Inf. S. H., 76 ans, pensionnaire Ada-Kaleh, 1967

« *Au mariage, on promettait aussi une somme d'argent* en lei or ou lires, mais le mari gardait l'argent et le donnait en cas de divorce. »

De cette somme d'argent, une partie (*mehr mueǧgel*), revenait aux parents de la mariée et était employée pour le trousseau, et le reste (*mehr mueǧgel*) était gardé, conformément aux usages musulmans [13], pour les cas de divorce ou de veuvage. En outre le marié faisait à la mariée des cadeaux (*çeyiz, gelin doni, gelinnîk*).

Le mariage (*evlenmek, ev olmak*) *était décidé par les parents* (*anababa*), coutume largement répandue dans le monde musulman [14] et qui s'est maintenue à Ada-Kaleh jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Inf. G. K., 21 ans, vendeuse Ada-Kaleh, 1967

« *Avant, la jeune fille ne connaissait pas le garçon, c'étaient les parents qui décidaient le mariage et les jeunes gens ne se connaissaient que le jour du mariage.* Ils devaient se soumettre, mais aujourd'hui cette coutume n'existe plus ; ma mère ne l'a plus connue. Ce sont les jeunes gens qui décident de se marier et ils passent même outre à la volonté des parents. »

Inf. H. A., 70 ans, batelier Ada-Kaleh, 1967

« *Le mariage, c'étaient les parents qui le décidaient*, et les jeunes gens ne se voyaient que le jour du mariage. De nos jours le mariage se fait par amour ; c'est très bien. »

Lors de cette décision prise par les parents, on avait souvent en vue des intérêts matériels, ce qui menait souvent à des mariages peu stables.

Inf. R. F., 27 ans, couturière Ada-Kaleh, 1967

« *Avant, il y avait une grande différence d'âge entre les époux, car on mariait les filles pour la fortune du mari*, même si celui-ci était plus âgé, pourvu qu'il fût riche. Parfois on les mariait à des parents plus âgés, *pour que la fortune restât dans la famille.* »

Inf. H. D., 37 ans, mécanicien Ada-Kaleh, 1967

« Dans l'île, il y avait deux fabricants de rahat-loukoum, *et pour qu'ils ne se fassent plus concurrence ils ont marié leurs enfants entre eux.* Mais ils ne se sont pas entendus et peu de temps après ils se sont séparés, et ils sont encore en instance de divorce. »

Pour briser la résistance des parents, on recourait parfois à *l'enlèvement de la jeune fille*, après un accord préalable de celle-ci et les jeunes gens s'enfuyaient en dehors de l'île [15].

---

[13] Cf. H. Emany, *op. cit.*

[14] « La proposition de mariage est faite par un groupe de femmes, après quoi une délégation de trois à quatre hommes vont officiellement trancher avec les deux parties. Les fiançailles chez la jeune fille : les parents et amies des deux familles se réunissent dans une chambre jusqu'à l'arrivée de la belle-mère, lorsque la fiancée est amenée et assise sur une chaise, le visage recouvert, et la plus âgée des vieilles recueille les cadeaux de chacun, les partage et bénit les événements en jetant des bonbons et du blé, après quoi la fiancée baise la main à tous ceux qui sont présents, quel que soit leur âge, on sert le café et les cigarettes, et cela finit par les danses turques » (Ahmed Ali, *op. cit.*, p. 40 ; voir aussi Santayra et E. Cherbonneau, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, I[er] vol., Paris, 1873, p. 73).

[15] Pour les causes qui mènent à l'enlèvement de la mariée, voir aussi L. Dargun, *Mutterrecht und Raubehe*, Breslau, 1883, p. 81 et suiv. ; R. Smith, *Kinship and marriage in Early Arabia*, Cambridge, 1885.

Inf. H. A., 70 ans, batelier Ada-Kaleh, 1967

« Avant, c'étaient les parents qui décidaient le mariage, d'après la fortune, c'est pourquoi il arrivait que les jeunes gens *s'entendissent entre eux et s'enfuissent.* C'est ce qui est arrivé ici dans l'île, il y a quatre ans. »

Inf. A. L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« *Avant, on enlevait les jeunes filles,* mais avec leur accord, pas de force. *Moi-même j'ai enlevé une jeune fille,* mais nous nous sommes enfuis en ville et nous nous sommes mariés. »

Inf. S. G., 28 ans, infirmière Ada-Kaleh, 1967

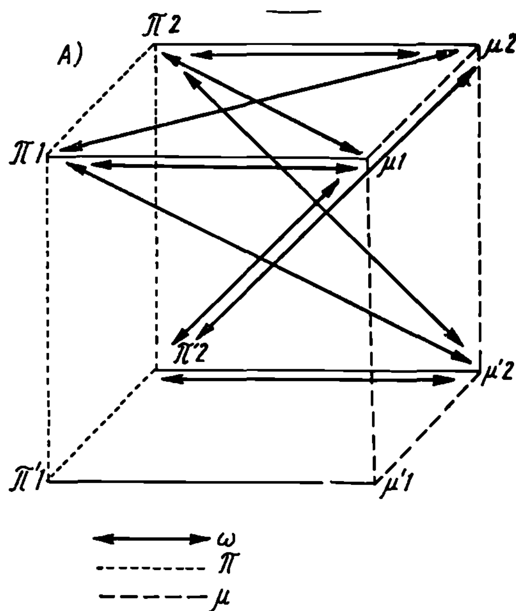
« *On enlevait la jeune fille* au temps de ma mère, c'était l'habitude ici dans l'île. »

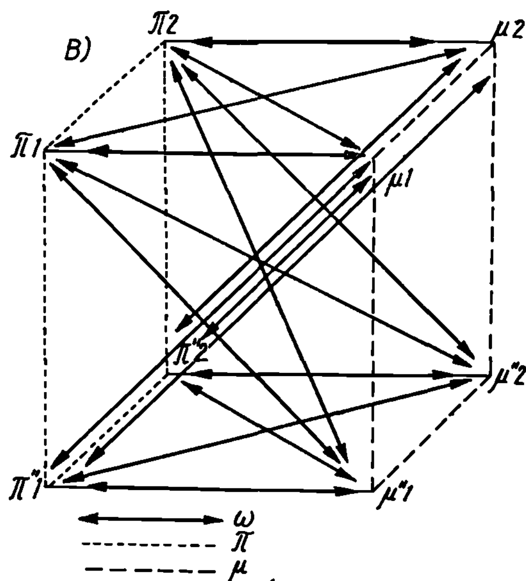
Cette pratique était toutefois limitée à une partie de la population. Une coutume très répandue à Ada-Kaleh était celle du *mariage préférentiel,* sous la forme du lévirat, du « sororat », du mariage d'un groupe de frères avec un groupe de sœurs ou de celui des enfants de mariages différents de leurs parents, car dans le système musulman la parenté par alliance ne constitue pas un empêchement au mariage [16]. (v. tableau IV).

---

[16] Le mariage préférentiel chez les musulmans diffère, sous certains aspects, des mariages hébraïque et indien. Chez les anciens Hébreux — ainsi que chez une série de populations d'Afrique—le mariage préférentiel prend la forme du lévirat, la veuve devenant la femme de son plus jeune beau-frère, en vue d'assurer par les successeurs la conservation du nom de famille du premier mari et celle de la fortune ; au cas de refus du beau-frère, ce dernier encourait la procédure infamante de la *lex decalceonis.* Cf. L. Aldea, *Căsătoria de levirat după Vechiul Testament* [Le mariage par lévirat selon l'Ancien Testament], Bucarest, 1942. E. Saphir, *Terms of Relationship and the Levirate,* dans « American Anthropologist », XVIII (1916) ; Burrows, *Levirate Marriage in Israil,* dans « Journal of Biblical Literature », LIX (1940). Voir aussi L.-G. Levy, *La famille dans l'antiquité israélite,* Paris, 1905 ; A. Eberharter, *Das Ehe- und Familienrecht der Hebräer,* dans *Alttestamentliche Abhandlungen,* pt. V, vol. I, 2, Munster, 1914 ; Y. Ségall, *Droit matrimonial hébraïque,* Zurich, 1916 ; E. Neufeld, *Ancient Hebrew-mariage Law,* London, New York, 1944 ; H. E. Del Medico, *La vie familiale des Hébreux,* dans « L'ethnographie », nº L (1955), p. 95—147 ; nº LI (1956), p. 19—36 ; nº LII (1958), p. 14—41. Cf. le système semblable chez les tribus bantous, où la veuve n'épouse pas le beau-frère, mais cohabite seulement avec lui, pour avoir un successeur. (E. Torday, *The principles of Bantu Marriage,* dans « Africa », II, p. 285—287 ; T. Seitz, *Die Grundlagen der Ehe bei den Bantu, ibid.,* III, 1930). Au sujet du sens patrimonial de la pratique, afin d'éviter de payer un nouveau prix pour l'achat de la femme (*lobola*), voir H. A. Junod, *Mœurs et coutumes de Bantous,* vol. I, Paris, 1936, p. 255—256 et appendice VI ; L. Freund, *Zur Geschichte des Ehegüterrechtes bei den Semiten,* dans « Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften », Philosophisch-historische Klasse, vol. CXVII, point 1, Wien, 1909. Dans le système indien — répandu aussi dans d'autres continents—outre le lévirat, né des mêmes nécessités de la famille patriarcale agnatique, mais également comme forme d'endogamie, on trouve l'obligation du mariage des cousins croisés, à quelle fin les enfants étaient fiancés dès leur naissance. Cf. L. Jacolliot, *Les traditions indo-asiatiques,* Paris, 1876, p. 271—272. Voir aussi R. Makarius, *Le mariage des cousins parallèles chez les Arabes,* dans *VIe Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques,* Paris, 1963, tome IIe, Ire partie, p. 185—190. Le système islamique de mariage préférentiel ressemble aux autres par le fait qu'il provient du mariage par groupes, mais se distingue du système hébraïque par le fait qu'il admet également le « sororat », le mari veuf pouvant épouser sa plus jeune belle-sœur, et que d'autre part la pratique est facultative. Il diffère encore du système indien, par le fait que les cousins germains ne peuvent pas se marier entre eux, étant parents du sang, seuls les cousins non consanguins, c'est-à-dire provenus de mariages différents pouvant le faire. Dans le système musulman, le mobile de l'institution est, en dehors de la conservation des biens dans la famille, celui d'éviter aux enfants d'avoir des parents étrangers. La similitude avec le mariage par groupes apparaît d'une manière encore plus évidente, lorsqu'on se trouve en présence des mariages d'un groupe de frères avec un groupe de sœurs, présentant l'avantage — chez les Tartares de Dobroudja — de la cohabitation de tous dans le cadre d'un foyer commun. Pour des formes semblables chez d'autres populations, voir R. Lowie, *Traité*

Tableau IV





Modèle de la parenté dans le système du droit canonique musulman.
(A — frères germains ; B — frères de mariages différents ; ω — fonction conjugale ; π — fonction paternelle ; μ — fonction maternelle)

Inf. R. S., 53 ans, imam — Ada-Kaleh, 1967

« Il arrive que *le frère et la soeur de mariages différents* se marient, comme c'est arrivé ici dans l'île, avec R. F. et A. M. De même *deux frères ont épousé deux sœurs* : les frères S. avec les sœurs O.A.G. »

Inf. R. F., 27 ans, couturière — Ada-Kaleh, 1967

« *Le veuf peut épouser sa belle-sœur et de même la veuve le frère du mari.* Ils le faisaient pour les enfants, pour qu'ils n'aient pas de marâtres ou de parâtres. De même deux frères pouvaient épouser deux sœurs, comme c'est arrivé avec les frères S et les sœurs O. »

Inf. H. A., 70 ans, batelier — Ada-Kaleh, 1967

« Il arrivait plus rarement que des frères et sœurs de mariages différents se mariassent. *D'habitude le mari veuf épousait sa belle-sœur*, lorsque sa femme mourait, pour que les enfants soient mieux soignés. »

Inf. Al. L., technicien, 43 ans — Ada-Kaleh, 1967

« Nous connaissons aussi un cas où *deux frères ont épousé deux sœurs*. De même deux frères de mariages différents, O. R. avec A. C. »

Les relations entre les membres de la famille étaient caractérisées par la domination du mari [17].

Inf. G. K., 21 ans, vendeuse — Ada-Kaleh, 1967

« *Le mari dominait la femme avant, laquelle était comme une esclave*; elle devait faire tout ce que le mari lui demandait et elle était à ses pieds. »

Dans l'île d'Ada-Kaleh, les femmes portaient le long voile (*feredge*) jusqu'à la période d'entre les deux guerres mondiales (fig. 3), et après, on a continué à porter le simple voile (*tcharchaf*) et le fanchon noir pour la tête (fig. 3, 4, 5, 6) [18].

Inf. R. S., 53 ans, imam — Ada-Kaleh, 1967

« *On a porté le long voile jusqu'à la dernière guerre.* Aujourd'hui il peut y avoir encore deux-trois cas. »

Inf. G. R., 21 ans, vendeuse — Ada-Kaleh, 1967

« *Il n'y avait plus que quelques vieilles qui* portaient le voile lorsqu'elles sortaient dans la rue, car elles *se gênaient*. Aujourd'hui il n'est plus à la mode et seulement lorsqu'on va en visite, on met encore le voile. »

---

de sociologie primitive, Paris, 1935, p. 29 et suiv. et 38 et suiv. Voir aussi P. Deschamps, *Les diverses formes du mariage chez les sauvages*, dans « Revue de l'Institut de Sociologie (Solvey) », 1926, n° 6/2. Cf. le système appelé « trampa » chez les Aroumains Cipaïns de Macédoine où, à cause du système chrétien, il faut au moins trois groupes de frères et de sœurs pour éviter la parenté par alliance entre ceux qui se marient.

[17] Cf. au principe du *Coran* (chap. IV, vers. 38) : «Le mari est supérieur à la femme grâce aux dons qu'il a reçus de Dieu. » Voir aussi Sautayra et E. Charbonneau, *op. cit.*, I^er^ vol., p. 197; I. Nauphal, *op. cit.*, p. 92 et suiv.

[18] De même qu'en Dobroudja, la disparition de la coutume de se couvrir chez les femmes a eu lieu graduellement : d'abord le long voile, ensuite le voile et à la fin le fanchon noir de la tête. On n'en trouve les vestiges que dans le costume de visite et de mariage, lorsque la mariée est couverte de voiles de haut en bas. (Inf. R. G., 17 ans, vendeuse, Ada-Kaleh, 1967). « La mariée est conduite de la maison avec pompe, elle est voilée dans la rue, elle ne voit même pas où elle marche, elle doit être portée sur les bras pour ne pas tomber. » Cf. N. Németh, *Die Türken von Vidin*, Budapest, 1965, p. 311 et suiv.

Fig. 3. — Turque d'Ada-Kaleh, portant le long voile (début du XX[e] siècle).

Fig. 4. — Albanaise d'Ada-Kaleh portant le tcharchaf (1967).

Fig. 5. — Femmes d'Ada-Kaleh en costume traditionnel et moderne (1967).

Fig. 6. — Essai de modernisation du costume traditionnel d'Ada-Kaleh (4e décennie du XXe siècle).

Fig. 7. — Turque d'Ada-Kaleh en costume moderne (1967).

A cause de l'interdiction de paraître le visage découvert en public, les filles étaient retirées de l'école à 12—13 ans, ou si elles y allaient, elles devaient prendre des rues retirées, pour ne pas être vues [19].

Inf. S. G., 28 ans, infirmière Ada-Kaleh, 1967

« *Elles allaient à l'école avec leur long voile,* de 8 à 10 ans. »

Inf. G. K., 29 ans, vendeuse Ada-Kaleh, 1967

« Lorsque ma mère rentrait de l'école, les vieilles la menaçaient du bâton, et la forçaient de prendre des chemins écartés *pour que personne ne la voie.* »

Inf. A. L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« Si la jeune fille dépassait 12 ans, elle était strictement gardée par ses parents et *tenue à la maison la plupart du temps.* »

La puissance paternelle était très grande, le chef de la famille (*kogea*) ayant une autorité absolue sur sa femme (*karî*) et sur ses enfants (*çocuk, maksum*), et pouvant administrer des peines [20].

Inf. H. O., 37 ans, mécanicien Ada-Kaleh, 1967

« *Les jeunes ne pouvaient pas désobéir aux vieux.* Il y avait jusqu'à la guerre deux cafés dans l'île, l'une pour les vieux, l'autre pour les jeunes. On n'a jamais entendu qu'un jeune soit impertinent et il allait là où l'envoyait le vieux ; *s'il désobéissait, le vieux le frappait du bâton.* »

Inf. A. L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« *L'enfant qui désobéissait était deshérité,* il ne recevait plus rien de la fortune. Lorsqu'il ne voulait pas obéir, *son père le grondait et le battait même,* quel que fût son âge. »

L'inégalité entre les sexes se faisait également sentir au divorce (*boš-olmak, ayirîlmak*), d'après le « Chériat » le mari seul pouvant divorcer

[19] Pour la situation semblable en Dobroudja, voir M. Beloiu, *Viața turcilor dintr-un sat din Cadrilater* : *Cara-Ezechioi din Durostor* [La vie des Turcs d'un village du Quadrilatère : Cara-Ezechioi de Durostor], dans « Sociologie Românească », IIIe année (1938), nos 4—6, p. 200.

[20] Cf. I. Nauphal, *Législation musulmane, Filiation et divorce, Études orientales,* St.-Pétersbourg, 1893, p. 21—23. Voir aussi E. F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans,* Paris, 1931, p. 37—38.

sous la forme de la répudiation (*talak*, *üç-talak*) [21] système appliqué jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Inf. A. L., 43 ans, technicien — Ada-Kaleh, 1967

« La femme n'a aucun droit à l'égard de son mari ; *elle ne peut pas divorcer*. Le mari seul peut le faire, il se présentait avec deux témoins et disait : "Nous nous sommes séparés (*boš ol ben den*)". »

Inf. H. A., 70 ans, batelier — Ada-Kaleh, 1967

« *Lorsque le mari voulait se séparer de sa femme, il appelait deux témoins et disait devant eux* : "Nous nous sommes séparés (*boš ol ben den*)". S'il ne le disait pas trois fois (*üç-talak*), il pouvait se remarier ; mais s'il l'avait dit trois fois, il ne pouvait plus la reprendre comme épouse. »

Inf. R. H., 56 ans, employé — Ada-Kaleh, 1967

« Il y a encore des divorces, *mais ce ne sont pas les femmes qui les demandent*. C'est une vieille coutume. »

On trouve la même inégalité en matière de *dévolution successorale* (*miras*) où, en vertu du droit canonique musulman, la femme ne recevait que la moitié de la part d'un héritier mâle [22] (v. tableau V).

Cependant, en pratique, les autochtones partageaient également les biens entre leurs successeurs, probablement sous l'influence sud-danubienne[23].

Inf. R. F., 27 ans, couturière — Ada-Kaleh, 1967

« Le partage de la fortune se fait à la mort, lorsque *tous reçoivent des parts égales*. A Silistra, la coutume veut que le fils prenne deux parties, et la fille, la moitié <une partie>. La maison reste à celui qui demeure avec les parents et les soigne. »

Toutefois le principe du Chériat continue à demeurer vivant dans l'esprit des habitants d'Ada-Kaleh :

Inf. I. G., 32 ans, commerçant — Ada-Kaleh, 1967

« *Aujourd'hui la succession se partage également* mais les filles ne sont pas trop prétentieuses, elles sont plus tolérantes, en laissant aux garçons une plus grande part, car c'est l'homme qui entretient le ménage. »

L'entrée de la femme dans la production sociale a eu aussi pour effet à Ada-Kaleh *l'émancipation de la femme* dès la période d'entre les deux guerres mondiales [24].

---

[21] Cf. M. Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Alger, 1910, p. 23—29.

[22] Cf. *Coran*, cap. IV, vers. 12. Voir aussi Tormauw, *Das Eherecht nach den Verordnungen des Islams*, dans « Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft », V, p. 116 et suiv. ; A. de Saad, *La dévolution ab intestat d'après le rite hanafite et le droit français*, Paris, 1926.

[23] Cf. E. Laveleye, *La propriété et ses formes primitives*, 3e éd., Paris, 1882, p. 173. Voir aussi H. Sumner-Maine, *De l'organisation juridique...*, p. 568—569.

[24] Voici ce qu'écrit l'ancien imam Ahmed Ali : « Les réformes de Turquie ont pénétré jusqu'à Ada-Kaleh. Les habitants ont commencé à perdre leurs vieilles habitudes, en se modernisant. Toutefois, même de nos jours ils ne se sont pas décidés à recevoir des hommes étrangers dans leurs maisons. Seuls les vieux et les vieilles maintiennent encore leurs anciennes traditions, en portant de larges culottes, en couvrant soigneusement leur visage et en portant le fez. La jeunesse moderne s'habille à l'européenne. Les jeunes filles ont même coupé leurs cheveux. Il y a donc une lutte entre jeunes et vieux. » (Ahmed Ali, *op. cit.*, p. 40). Pour la situation semblable en Dobroudja, voir L. Marcu, *Some aspects...*, p. 218 et suiv. Cf. la situation en Algérie, L. M. S. Lefèvre, *Recherches sur la situation de la femme kabyle*, Alger, 1939, p. 155.

Tableau V

Système des successions musulmanes dans les rites maliki et chaleï (d'après l'imam Ebn Arafa)

Beit-el-mal																														t
Patron																													t	0 t
Cousin consanguin																												t	0 t	0 t
Cousin germain																											t	0 t	0 t	0 t
Oncle consanguin																										t	0 t	0 t	0 t	0 t
Oncle germain																									t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Fils du frère consg.																								t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Fils du frère germain																							t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Frères ou sœurs utérins																						3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3
Frère ou sœure utérin																					6	3	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6
Sœurs consanguines																				3'	6 3'	3 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'
Sœur consanguine																			2	3'	6 2	3 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2
Sœurs germaines																		3'	0 3'	0 3'	6 3'	3 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'
Sœur germaine																	2	3'	6 2	6 2	6 2	3 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2
Frères consanguins																t	2 r	3' r	C	C	6 r	3 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Frère consanguin															t	t	2 r	3' r	C	C	6 r	3 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Frères germains														t	0 t	0 t	C	C	0 t	0 t	6 r	3 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Frère germain													t	t	0 t	0 t	C	C	0 t	0 t	6 r	3 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Aïeul paternel												t	Ch	Ch	Ch	Ch	Ch	Ch	Ch	Ch	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Aïeule											6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	2 6	3' 6	2 6	3' 6	6 6	3 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6	r 6
Mère										3	0 3	r 3	r 3	r 6	r 3	r 6	2 3	3' 6	2 3	3' 6	6 3	3 6	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3	r 3
Père									t	3 r	6 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Epouse								4	r 4	3 4	6 4	r 4	r 4	r 4	r 4	r 4	2 4	3' 4	2 4	3' 4	6 4	3 4	r 4	r 4	r 4	r 4	r 4	r 4	r 4	r 4
Epoux							2	4	r 2	3 2	6 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	2 2	3' 2	2 2	3' 2	6 2	3 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2
Petites-filles (filles du fils)						3	4 3'	8 3'	r 3'	6 3'	6 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	6 3'	3 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'
Petite-fille (fille du fils)					2	3'	4 2	8 2	r 2	6 2	6 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	6 2	3 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2
Petit-fils (fils du fils)				t	C	C	4 r	8 r	6 r	6 r	6 r	6 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t
Filles			3'	r 3'	0 3'	0 3'	4 3'	8 3'	r 3'	6 3'	6 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	6 3'	3 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'	r 3'
Fille		2	3'	r 2	6 2	6 2	4 2	8 2	r 2	6 2	6 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	6 2	3 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2	r 2
Fils	t	C	C	0 t	0 t	0 t	4 r	8 r	6 r	6 r	6 r	6 r	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t	0 t

Inf. H. A., 70 ans, batelier — Ada-Kaleh, 1967

« *Avant, les femmes ne travaillaient pas, et c'est pourquoi le respect était tout autre,* car l'homme seul commandait dans la maison ; aujourd'hui c'est différent. »

Inf. H. D., 37 ans, mécanicien — Ada-Kaleh, 1967

« Avant, c'étaient les parents qui décidaient le mariage, les jeunes gens ne se connaissaient même pas. Mais *depuis que les femmes ont commencé à travailler aux fabriques de l'île,* les filles et les garçons se connaissent d'avance et ils décident seuls leur mariage. C'est toujours depuis lors qu'a disparu le long voile. »

Le bond qualitatif à cet égard a eu lieu après la seconde guerre mondiale, à cause des grandes transformations sociales déterminées par le régime socialiste (fig. 7).

Inf. H. D., 37 ans, mécanicien — Ada-Kaleh, 1967

« C'est le mari qui dirigeait avant, *la femme n'avait aucun droit, parce qu'elle ne travaillait pas.* Aujourd'hui les femmes travaillent comme les hommes, elles leur sont égales. On ne peut rien dire à la femme, elle vous clôt la bouche. »

La laïcisation de la famille musulmane de l'île d'Ada-Kaleh, c'est-à-dire le passage de la réglementation du Chériat à celle du Code civil roumain, s'est produite avant celle de la Dobroudja, à savoir au moment où la population de cette île est passée sous l'administration roumaine en 1923. En effet, c'est à partir de cette date que les registres de l'état civil commencent à faire mention des divorces prononcés par les instances judiciaires roumaines [25], tandis qu'en Dobroudja cela est arrivé à peine en 1935 [26].

Le mariage religieux (*nikea, türk nikea*) est couramment célébré après le mariage civil (*nikea à la franka, ula nikea*), et dans certains cas il est considéré comme seul valable. C'est ce qui arrive, par exemple, dans les cas de divorce pour la forme — lorsque l'un des époux à subi une condamnation — et que la vie conjugale continue, le mari et la femme se considérant comme liés par le mariage religieux, donc vivant comme époux et pas en concubinage [27].

Inf. A. L., 43 ans, technicien — Ada-Kaleh, 1967

« Depuis environ 10—15 ans, les gens vivent aussi en concubinage. Il y a aujourd'hui 10 cas dans l'île. Ils ont été mariés, et pour échapper à la confiscation des biens — ils ont été condamnés — ils ont divorcé, *mais continuent à vivre ensemble, sans s'être remariés.* »

---

[25] Inf. R.S., imam, Ada-Kaleh, 1967 : « Les problèmes religieux étaient jugés par le « muphtiat » de Vidin. A ce que je sache, n'y a pas eu dans l'île un cadi. Selon Ahmed Ali, ancien imam de l'île, le « cadiat » aurait été supprimé lors du passage de l'île sous l'administration roumaine. » (Ahmed Ali, *op. cit.*, p. 39—40). Dans les registres de l'état civil de la commune d'Ada-Kaleh, il est fait mention des divorces prononcés par le Tribunal du département de Mehedintzi, a savoir : le jugement n° 33/931 du 22 mai 1931, entre les parties Z.M. et D.O. ; le jugement n° 39 du 27 mai 1932, entre S.C. et V.M. ; le jugement n° 95/935 du 9 novembre 1935 entre I.M. et P.I. (Archives de la mairie d'Ada-Kaleh, fonds état civil).

[26] Cf. L.P. Marcu, *Some aspects...*, p. 217. Voir aussi G. L. Dumitriu, *O instituție perimată* [Une institution périmée], dans « Justiția Dobrogei », VI^e année (1935), n° 4, p. 100—101.

[27] Pour le cas où la loi a été éludée en Dobroudja, voir L. P. Marcu, *op. cit.*, p. 227, note 91.

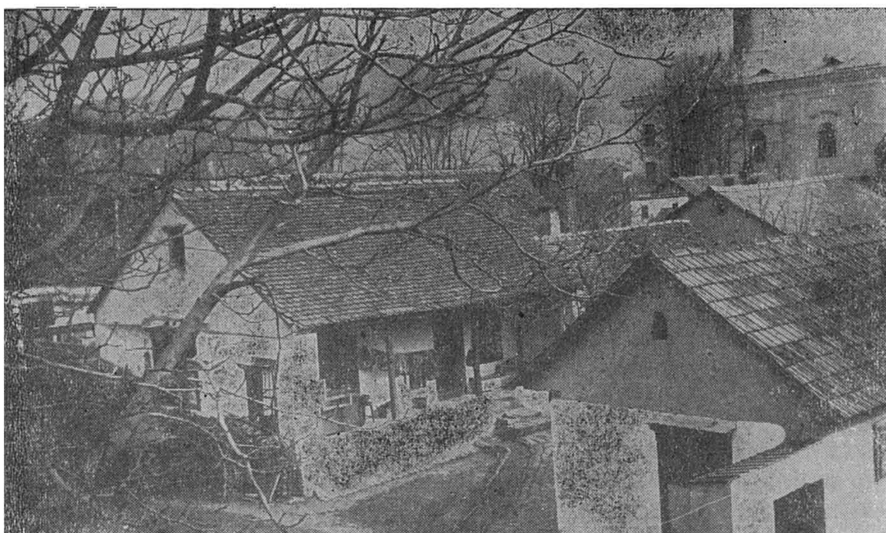


Fig. 8. — Maison d'Ada-Kaleh, habitée par une seule famille (1967).

Enfin, les particularités de la vie de famille à Ada-Kaleh ont également eu leurs répercussions sur l'habitation, laquelle ne contient pas l'habituelle chambre d'invités (*musafir odasî, musafirlîk*) *avec l'entrée directement dans la rue*, pour que l'étranger de sexe masculin soit complètement isolé du reste de la maison (*haremlîk*) [28]. Les autochtones expliquent cette particularité par le fait que l'île ayant eu dans le passé un régime de camp militaire et les étrangers ne pouvant y demeurer, une pareille pièce isolée n'avait pas de sens, tandis que les habitants de l'île se considérant parents entre eux ne sentaient pas la nécessité de prendre des mesures spéciales de précaution (fig. 8).

Inf. R. S., 53 ans, imam Ada-Kaleh, 1967

« Les Turcs du Quadrilatère avaient une *musafir odasî* (chambre d'invités) : c'était la coutume là-bas que l'homme, aussi pauvre fût-il, eût où abriter le voyageur qui était considéré comme *tanrî musafir* (l'hôte de Dieu). Dans cette chambre, dans laquelle on entrait par la cour intérieure, étaient reçus les hommes, tandis que les femmes et les filles des invités passaient dans la chambre des femmes dans la cour intérieure. Dans l'île il n'y a pas de pareilles chambres d'invités. »

Outre ces particularités dues à la situation géographique et au passé historique de l'île, la structure hétérogène de la population a mis aussi son empreinte sur la vie de famille. C'est ainsi que les Albanais, les Serbes

[28] Cf. A. Heidbern, *Droit public et administratif de l'Empire ottoman*, I, Vienne, Leipzig, p. 133, note 2.

et les Bosniaques de l'île recouraient parfois à la *vengeance du sang*, pratiquée dans leurs pays d'origine, malgré l'interdiction du Coran [29].

Inf. Z.E., 72 ans, pensionnaire Ada-Kaleh, 1967

« On tenait beaucoup à l'honnêteté et à la parole donnée. *Si quelqu'un s'était rendu coupable d'une offense plus grave, il était puni de mort*, c'était la coutume chez les anciens. De même, on tenait beaucoup à l'hospitalité et celui qui l'enfreignait était sévèrement puni. »

C'est toujours sous l'influence de la grande famille des Slaves du Sud que régnait une grande solidarité de famille, accompagnée d'un système de « fraternités » et de « sororalités » [30].

Inf. A. L., 43 ans, technicien Ada-Kaleh, 1967

« *La famille comptait beaucoup*. Pour le mariage, on cherchait une personne de bonne famille. »

Inf. S. G., 28 ans, infirmière Ada-Kaleh, 1967

«On procède dans l'île à des « *fraternités* » *entre deux hommes*, qui se considèrent comme frères (*dost kardaš*). *De même deux filles se déclarent sœurs*, ou bien *une fille et un garçon* et alors ils ne peuvent pas se marier entre eux. Moi-même je me suis déclarée sœur avec un garçon à l'école [31].»

En conclusion, la famille musulmane de l'île d'Ada-Kaleh présente une série de particularités et de traits propres, dus au passé historique, à la situation géographique et à la structure hétérogène de la population. On y trouve ainsi des vestiges de la communauté domestique patriarcale chez les habitants sud-danubiens islamisés, l'absence de la polygamie et du système de division de l'habitation en *haremlîk* et *musafirlîk*, la plus grande fréquence du mariage préférentiel, une égalité relative des sexes en matière de vocation successorale, la laïcisation de la famille avant la réforme de 1935, la prédominance du mariage religieux, avec ses effets sur le mariage civil, ainsi que la forte solidarité de famille et un système étendu de « fraternités » et de « sororalités ». Ces particularités font que la famille musulmane de l'île présente un intérêt non seulement local, mais aussi théorique et général, en comparaison du reste du monde musulman.

---

[29] Cf. I. Elezi, *Mhi disa probleme në lidhje me vrasjen dhe hakarrjen në Shqippéri* [Sur l'assassinat et la vendetta en Albanie], dans « Bulletin i Universitat Shtetéror të Tiranës », Série Sci. sociales, 1952, nº 3, p. 177—212.

[30] Cf. Fr. S. Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven*, Wien, 1885, p. 606 et suiv.

[31] Dans la légende de Regeb-aga, dans la version des Bosniaques d'Ada-Kaleh, il est question d'un personnage qui, pour échapper à la poursuite du cruel potentat, s'est réfugié dans sa maison et s'est adressé à la femme de celui-ci : « Sois ma sœur, sois ma mère, sauve-moi » (Inf. H.D., 37 ans, mécanicien, Ada-Kaleh, 1967). Cf. la formule des contes serbo-croates : « Dans le serail de l'empereur se trouvait une esclave qui portait les repas de la cuisine au harem. Ils devinrent amis et *fraternisèrent*. Un jour il lui dit : Vraiment, ma sœur, je te prierais quelque chose, si tu jures sur ta foi que tu n'en souffleras mot à personne. Ma foi est plus forte que la pierre, *mon petit frère*, parle sans crainte... Cet homme est bon et honnête, *je suis devenu son frère*... » (*Basme sîrbo-croate* [Contes serbo-croates], Bucarest, 1965, p. 25 (c'est nous qui soulignons — *L.P.M.*)

Chez les Vlaques du Pinde...[1] C'est par hazard que j'entrai en contact avec le monde vlaque : il y a déjà quelques années, lors de mon premier voyage en Grèce, nous dînions un soir avec des amis dans une taverne du Pirée en compagnie d'un Grec rencontré au cours de la journée. Il faisait bon, nous trinquions à la santé de toute la terre or, chose curieuse, chaque fois que le Grec nous servait à boire, il remplissait consciencieusement un verre de trop que, d'un geste brusque, il vidait par la fenêtre à portée de son bras en prononçant une sorte d'incantation. Ce geste ayant été répété plusieurs fois, nous nous fîmes traduire les paroles du Grec, ce qui accrut encore notre curiosité : « —Bois, mon amour ! », proférait-il d'une voix rauque ; puis, jetant de même façon le contenu d'une assiette : « —Mange, mon amour ! ».

Intrigués, nous interrogeâmes notre convive qui nous confia en toute simplicité que sa fiancée étant morte quelque temps auparavant, il lui faisait ainsi partager ses repas qui, pensait-il, ne devaient pas manquer de la réconforter dans l'au-delà ...

Plus tard dans la soirée, il nous apprit qu'il était d'origine vlaque... C'était un homme très doux, très gentil, et si nous le perdîmes de vue par la suite, je ne puis m'empêcher d'évoquer son souvenir à présent, car c'est par lui que pour la première fois j'entendis parler des Vlaques.

En rentrant de Grèce cet automne-là, je me mis à l'étude du Grec moderne et, bénéficiant quelques années plus tard d'une bourse du gouvernement hellénique, j'allai passer un semestre en Epire, chez les Vlaques.

Qui sont les Vlaques? Au nord de la Grèce, non loin des confins albanais et yougoslaves, vit un peuple à part : peuple de bergers semi-nomades[2] qui accompagnent leurs troupeaux l'hiver le long des côtes au climat plus clément et, dès avril-mai, vers les pâturages d'été, sur les pentes des montagnes de Macédoine et d'Epire. On reconnait ces pasteurs à leur cape brune au bonnet pointu dont l'épaisse laine de chèvre les protège des intempéries ; et l'on peut presque dire que comme les escargots ils promènent leur toit sur leur dos puisque, dès que le soir tombe, ils s'emmitouflent dans cette cape et se couchent à même la terre. Leur parler chantant a la douceur des langues romanes : « Bună dzuo, Picurare ! », « Bonjour berger ! ». Mais solitaires, parfois sans autre compagnie que celle de leurs gros chiens féroces, ils ont alors recours à la flûte pour exprimer leurs nostalgies ou leurs soucis. Cette existence qui peut paraître idyllique est en réalité très dure : ils vivent de façon fruste, se nourrissant des produits de leurs troupeaux et du pain qu'ils achètent en passant dans les villages.

La laine et, l'été, le lait des brebis sont leur unique source de revenu. Comme la location des pâturages d'hiver leur est extrêmement onéreuse, ils sont en perpétuel déficit.

[1] « Vlahi », ou « Koutsovlahi », c'est ainsi que les Grecs appellent les Vlaques ou Valaques, leur nom officiel dans leur propre langue étant « Arumani ». Certains auteurs emploient aussi le terme « Macédo-Roumains », mais je préfère la dénomination « Vlaques », traduction directe du Grec « Vlahi ».

[2] Il existe au nord de la Grèce une tribu nomade de langue grecque, *les Saracatsans*, qu'il ne faut pas confondre avec les Vlaques, semi-nomades.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 4, p. 671–681, BUCAREST, 1968

En effet, alors que pour les six mois de pâturage d'été on leur demande 12 drachmes par tête de bétail (environ 2 N.F.), en hiver, ils doivent donner jusqu'à 300 drachmes par tête (environ 50 N.F.). Les monastères, principaux propriétaires des prairies de la plaine, n'hésitent pas à franchement les exploiter. Un exemple : un berger possédant 300 moutons doit payer pour la seule location des pâturages d'hiver la somme de 90.000 drachmes (environ 15.000 N.F.). Pour beaucoup, ce montant dépasse de loin leurs possibilités, aussi émigrent-ils en Amérique ou en Australie. Ils vont tenter leur chance sous d'autres cieux, comme tant de Grecs... Pourtant, certains Vlaques persistent et continuent à travailler à perte par amour pour la montagne, retenus par leur goût farouche de l'indépendance et de la liberté.

En fait, le Vlaque n'a qu'une patrie : la montagne.

Origines du peuple vlaque. L'origine de ce peuple reste obscure. Elle fut longtemps et elle est encore de nos jours un objet de controverse entre les différents pays balkaniques [3], chacun possédant sa thèse officielle. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, les Vlaques seraient les descendants de bergers roumains descendus vers le sud aux environs du IX^{e} siècle, probablement fuyant l'invasion slave. Partagés, suivant le rythme des saisons et de leur vie nomade, entre les pâturages d'été et ceux d'hiver, ils auraient pris l'habitude d'installer leurs campements chaque été au même endroit, puis, passant lentement dans un état de semi-nomadisme, ils auraient transformé peu à peu leurs huttes en maisonnettes plus confortables, ces agglomérations donnant naissance d'abord à peu des hameaux, puis à des villages et même à des bourgs. Telle serait donc l'origine de toute la série de villages vlaques qui se succèdent sur le massif du Pinde, principale chaîne montagneuse de l'Epire. Ceci n'est bien sûr qu'une supposition [4].

En hiver, tandis que les bergers font paître les troupeaux dans la plaine, ce sont précisément ces villages, Perivoli, Samarina, Metsovon, etc. qui abritent leurs femmes et leurs enfants. Situés à haute altitude, ils sont souvent isolés par le gel et la neige.

La « casă », et l'univers des femmes vlaques. Cloîtrées dans leurs maisons (maison en Vlaque se dit « casă »), les femmes s'adonnent alors au travail de la laine, leur principale occupation. Il existe un véritable artisanat local du tissage de la laine, les motifs de décoration étant soumis à des règles strictes, variables selon les endroits. Les femmes confectionnent les vêtements de toute leur famille et les tapis, coussins traditionnels dont les couleurs vives égaient l'intérieur vlaque plutôt austère. Depuis quelque temps déjà, certaines commencent à travailler à des fins lucratives pour des magasins touristiques qui leur envoient des commandes de Corfou, et même parfois de Delphes ou d'Athènes.

L a d o t. Les jeunes filles, elles aussi, passent les longs mois d'hiver sur leur métier à tisser ; elles préparent les différentes pièces de leur trousseau en vue de la dot, la terrible dot sans laquelle aucune jeune Vlaque ne peut espérer trouver de mari. Le système de la dot, en vigueur dans toute la Grèce, est ici particulièrement sévère : outre les troupeaux de moutons et la somme d'argent qu'elle apporte à son époux (le montant minimum étant de 200 livres anglaises), la jeune mariée vlaque doit arriver dans son nouveau foyer avec un certain nombre de coffres contenant tous les vêtements et accessoires qui lui seront nécessaires pour le restant de sa vie ! Si bien que, dès l'âge de douze ans, au lieu d'aller à l'école, les fillettes sont initiées au tissage et l'appareil compliqué du costume vlaque traditionnel naît peu à peu sous leurs petits doigts patients...

---

[3] La thèse grecque, soutenue entr'autre par Keramopoulos, essaye de démontrer que les Vlaques sont les descendants de purs Hellènes latinisés à la suite des conquêtes romaines, au premier siècle avant notre ère. Isolés dans les montagnes ils auraient pu ainsi conserver une langue romane jusqu'à nos jours malgré l'environnement grec. Cette thèse semble improbable.

[4] Hypothèse défendue par Wace and Thompson, *The Nomads of the Balkans*, London, 1914, ouvrage abondant de détails sur la vie et les mœurs des Vlaques alors que l'Epire était encore sous le joug ottoman.

Fig. 1. — Femmes vlaques de la montagne.

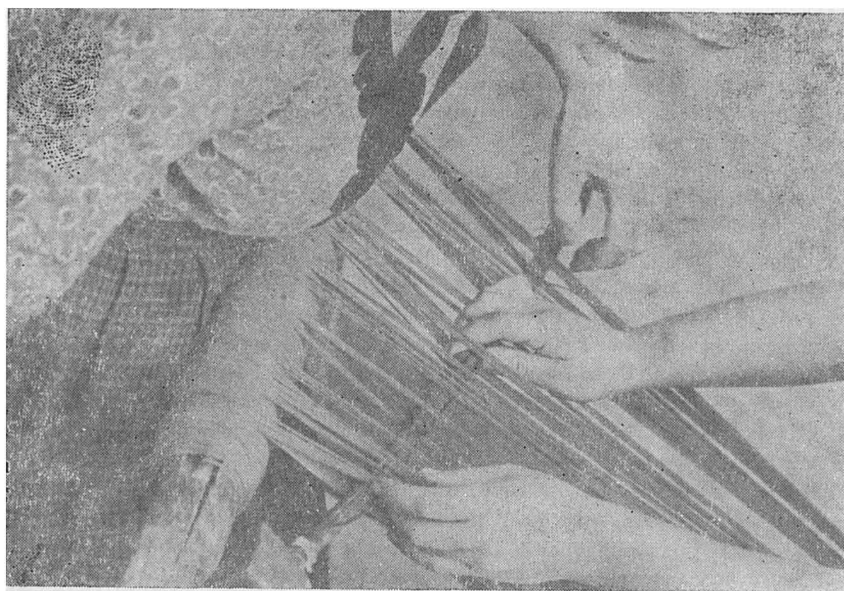


Fig. 2. — Femmes vlaques au travail.

On les mariera à un homme qu'elles n'auront pas choisi et qui sera toujours dans la montagne. Elles ne bougeront guère du pays et ne connaîtront rien d'autre sur la terre. Elles sont résignées : la tradition commande, elles n'ont rien à dire.

Entre deux filles, un homme choisit sans héster celle qui a la plus grosse dot : le Vlaque est intéressé et le mariage est une affaire ! On peut en juger d'après l'épisode suivant qui me fut conté par un vieux pope : « —Un jour, on organise le mariage d'un homme avec une fille, tous deux du même village. Le père de la jeune fille et le fiancé décident ensemble de la dot. Tout est donc prêt, vient le jour des noces : la mariée en costume attend chez elle l'arrivée de son futur époux et des musiciens qui, selon la coutume vlaque, doivent l'accompagner à l'église. Bientôt le fiancé vient la chercher ; toute la maison est en fête ! La musique et les chants attirent les voisins qui dans quelques instants se mêleront au cortège... Pourtant, on sent que le fiancé est absent : il médite à l'écart... Il vient d'apercevoir dans le pré une vache, et son sang n'a fait qu'un tour ! Il se précipite sur son beau-père : "—Ne pourrait-il pas lui donner cette vache pour arrondir un peu la dot ?" (les vaches sont rares chez les Vlaques), l'autre se met en colère : "Comment ? Maintenant, tu veux me prendre ma dernière vache !", et il le renvoie, prétextant que sa fille n'est pas encore coiffée : "Elle te rejoindra directement à l'église !", lui crie-t-il. Le fiancé s'en va donc l'y attendre... Après une heure de temps, le pope commence à s'impatienter quand, soudain, qui voit-on entrer dans l'église à petits pas, somptueusement vêtue en robe de mariée ? La vache !

Le fiancé comprit, mais un peu tard, sa muflerie... ».

Croyances et superstitions. Séparées presque toute l'année de leur mari, de leur fiancé ou de leurs frères, les femmes vivent à l'écart du monde une existence archaïque avec son propre rythme et ses traditions encore intactes. L'Eglise Orthodoxe et son représentant villageois, le pope, jouissent d'un prestige absolu, le sentiment religieux se teintant souvent de superstition : attention, par exemple, de ne pas travailler à son métier à tisser le dimanche ! On n'est pas du tout sûr de retrouver le lendemain l'ouvrage à sa place, car le diable fait justement collection de ces objets confectionnées pendant les jours de fête ; et voilà pourquoi il a la plus jolie maison du pays, le plus richement décorée...

Il est très souvent question du *diable* dans les histoires vlaques : d'habitude, les diables se réunissent le soir sous les arbres, en particulier au pied des noyers. Ils tiennent conseil jusqu'à l'aurore et au chant du coq ils s'évanouissent. En certains lieux, il est recommandé de ne pas s'éloigner seul du village pendant la nuit, car les diables attirent les hommes (parfois, sous l'apparence de jolies femmes) et les entraînent au cœur de la forêt où finalement ils les pendent.

Les Vlaques croient d'autre part au « génie de la maison »[5] qui, sous la forme d'un ou plusieurs serpents, se cache entre les murs de chaque demeure. Ces serpents ne se montrent pas souvent, mais quand on les voit, il faut éviter de les tuer... On m'a raconté le cas d'un vieil homme « qui, un beau jour, se mit à les écraser un par un, tandis qu'ils rampaient le long des murs de sa maison». Tout le voisinage eut beau lui crier : « Non ! Ne fais pas ça ! », le vieux continua de plus bel en haussant les épaules. Un mois plus tard, il était mort. (Il n'avait que 65 ans, ce qui est relativement jeune, car dans le pays vlaque il n'est pas rare d'atteindre les cent ans !)

La *magie* est couramment pratiquée par les femmes vlaques : elles s'en servent pour exorciser le « mauvais œil », mais aussi pour se protéger contre certains dangers précis qui les menacent. Mars, par exemple, est un mois nocif ; on raconte même qu'il vole quelques jours à Février pour pouvoir s'attaquer plus tôt aux jeunes enfants et aux petits des bêtes. Il convient donc de s'armer contre lui : le dernier soir de février, les femmes fabriquent des bracelets de laine rouge et blanche, le « martso », qu'elles attachent ensuite aux poignets

[5] Croyance peut-être d'origine slave ? Les Slaves croient au « génie de la maison » qui, sous la forme d'un grillon, loge dans chaque foyer et en protège les habitants.

des enfants et aux pattes de tous les animaux pour que, disent-elles, « le vent ne le emporte pas». Après neuf jours, elles détachent ces amulettes et vont les suspendre aux branches d'un arbre « où les oiseaux viendront les prendre pour faire leur nid».

Gestes des femmes. En plus du travail de la laine (teinture, filage, tissage, etc....), la femme doit abattre toute une série de besognes fastidieuses et pénibles, mais ce qui frappe toujours, c'est l'aisance et l'application qui accompagnent ses moindres gestes et leur confèrent une certaine solennité grave qui, souvent, n'est pas dépourvue de grâce : en regardant unc femme pétrir son pain puis le déposer soigneusement dans son four, on assiste vraiment à un accomplissement.

Soirées d'hiver: contes et récits. Le soir, après la fatigue de la journée, on se rassemble en famille autour du poêle, sur les vastes divans qui servent en même temps de tables et de lits, meubles principaux de l'intérieur vlaque. (Les jours de fête, habillés de nouveaux tapis et coussins, ils font l'orgueil de chaque maison.) Des voisines viennent se mêler au groupe, toutes ces dames s'installent à la manière orientale, les jambes croisées sous les larges jupes, et dans ce parler à la fois rauque et mélodieux qu'est le vlaque, on se raconte des histoires. Un cancan, une anecdote locale, sert de prétexte à un récit qui, selon l'humeur ou l'imagination du conteur, prend des tours imprévus : Laura, par exemple, la plus riche femme du pays et, bien sûr, la plus jalousée, fut autrefois fort pauvre, et les femmes ne tarissent pas d'épisodes sur son compte : « —N'est-elle pas allée une nuit, seule en cachette, au cimetière, déterrer son propre père et voler les planches de son cercueil pour s'en faire une sorte de plancher?... C'est qu'elle n'en pouvait plus, la pauvre, de patauger dans la boue comme une bête... Elle aurait même volé — dit-on — les chaussures du mort pour les donner à son mari... Quel courage ! La nuit, seule dans ce cimetière lugubre... Quelle horreur ! ». Les femmes frémissent de peur et de plaisir... Quand on parle de Laura, on se laisse presque toujours surprendre par l'aube...

Mais, ce soir, le grand-père interrompt les bavardes : ayant vécu 60 ans dans les montagnes, il a vu plusieurs fois le diable... Il connaît la vie et les hommes, et maintenant, il va nous dire un conte sur la cruauté des femmes (il sourit d'un air malin). On fait silence autour de lui. Il commence : « — Il était une fois un riche berger qui possédait 3 000 moutons. Un jour qu'il cheminait pour aller retrouver ses troupeaux dans la montagne, il passa près d'un champ en flammes ; au beau milieu de ce champ, un serpent se tordait de douleur. Le berger qui avait bon cœur tendit sa canne, le serpent s'y enroula et fut ainsi sauvé. Le reptile dit alors à notre homme : "— Je te dois la vie ! Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai !". —"Je ne veux rien" répondit l'autre, "je suis riche !". Cependant, comme le serpent insistait : —"Eh bien, oui !", fit-il, :" il y a une chose que j'aimerais...". "— Quoi donc?", demanda le reptile. "—Je voudrais pouvoir comprendre le langage de tous les animaux qui existent sur la terre.". "— Ah ! Rien de plus simple !", dit le serpent, "Tire la langue !". Le berger s'exécuta, et l'autre lui fit sur la langue une légère incision. "—Maintenant, tu peux partir !", reprit le serpent, "Tes vœux sont exaucés... Mais, attention ! Si tu dévoiles le secret, tu mourras !". Notre homme le remercia puis reprit sa marche et, en effet, tout le long du chemin il comprenait les discours des oiseaux, ce qui d'ailleurs l'attrista car il faut bien avouer qu'ils était plutôt mesquins. Vers le soir, il arriva au campement où sa femme et les autres bergers l'attendaient.

Après la traite des brebis, ils décidèrent d'égorger un agneau pour le souper. On en attrapa un et aussitôt notre homme l'entendit gémir : "— Maman ! On va me tuer !". "— Mon pauvre petit", répondait la brebis, "quelle horreur !", et elle pleurait à fendre l'âme. Le berger saisit l'agneau, le retourna et tous sens et fit comme s'il ne lui paraissait pas bon : "— Laissons-le !", fit-il à ses gens. "— Mais, Patron, il a l'air bien gras...". "— Attrapez-en un autre !", ordonna-t-il. Le deuxième agneau, tout comme le premier, se

mit à hurler : "— Maman ! On veut m'égorger !". "Mon pauvre chéri,", bêlait la brebis sa mère, "ils ont déjà pris ton frère l'an dernier, et maintenant c'est toi ! Ils n'ont aucune pitié, ces maudits hommes !". "— Relâchez aussi celui-là !", dit-il aux autres bergers, "il est trop jeune !". On en choisit donc un troisième qui, comme les deux premiers, appela désespérément sa mère ; mais cette fois-ci la brebis qui était vieille et lasse (elle avait mis bas des générations d'agneaux) l'envoya vertement promener : "— Eh ! Qu'on te tue !", dit-elle avec hargne, "C'est tout ce que vous méritez, toi et tes frères !". On fit donc rôtir cet agneau. Tout le monde se régala, puis on alla se coucher.

Mais notre berger ne put fermer l'œil de la nuit : dès que les feux furent éteints, des loups vinrent rôder autour du campement, et les chiens au lieu de les chasser leur crièrent : "— Rendez-vous un peu plus bas ! On va vous apporter quelques belles pièces ! Un vrai festin !". Le pauvre homme tremblait de colère, quand l'aboiement d'un vieux chien le consola : "Ah ! Ah !" grondait-il, "N'essayez-pas d'y aller ! Car la seule dent qui me reste c'est bien sur vous qu'elle se rompra !". Un petit chien, à son tour, s'égosillait : "— Moi aussi !", grand-père, Moi aussi ! Je me battrai contre les loups !". Effectivement, ces deux chiens défendirent seuls le troupeau jusqu'à l'aube...

Le lendemain matin, le berger fit abattre tous les chiens qui avaient comploté avec les loups. Ses gens qui n'avaient rien compris à l'affaire s'indignèrent : "— Mais, Patron, ce sont de jeunes chiens ! Qu'allons-nous devenir avec ce vieux cabot et ce petit toutou bon-à-rien ?". "C'est mon affaire !", grommela le berger avec dureté, "Ces gredins...". Puis il alla chercher sa femme et le vieux chien fidèle et tous trois se mirent en route pour le village.

Depuis la veille, la femme observait son mari sans mot-dire, mais elle n'en pensait pas moins... Se trouvant enfin seule avec lui, elle l'accabla de questions : "— Mais enfin !", disait-elle, "Que se passe-t-il ? Hier, tu refuses de tuer les agneaux ! Aujourd'hui, tu fais mettre à mort les chiens ! C'est le monde à l'envers ! Il y a certainement quelque chose que tu me caches...". "Non ! Non !", répondit le berger d'un air évasif, "Rien du tout ! Mais comme elle insistait sans relâche, le pauvre mari finit par avouer : "— C'est un secret ! Si je t'en parle, je mourrai...". Folle de curiosité, la femme continua de plus belle à le tourmenter : " — Dis-moi le secret ! Dis-moi le secret ! Même si tu dois en crever !" ("car, telles sont les femmes !", commenta le conteur).

Poussé à bout par tant d'opiniâtreté, le mari céda : "— Bon, tu sauras l'histoire !", soupira-t-il, "Mais, cuis d'abord le gâteau des morts [6] et quand tout sera prêt pour mon enterrement, je parlerai !".

Sur ces entrefaites, ils avaient regagné leur village. La femme courut chez elle, s'affaira à la cuisine, pétrit la pâte, la mit au four, ne perdant pas une minute afin de connaître le plus vite possible ce fameux secret qui la torturait... Pendant ce temps, le berger faisait les cent pas devant la porte de la maison, ne sachant trop comment tuer le temps en attendant le moment fatidique... Il passa près du vieux chien qui geignait doucement, la gueule entre les pattes. Le coq de la basse-cour se pavanait à quelques pas de là : "— Ka ! Ka ! Ka !", chantait-il joyeusement. "—Comment peux-tu te réjouir ainsi ?", lui dit le chien sur un ton de reproche. "Tu ne vois pas que notre maître va mourir !". "— Bah !", fit le coq, "Il est bien bête, notre maître, de ne pas garder son secret ! Quand je pense que j'ai quarante poules sur le dos à longueur de journée et que lui n'a qu'une femme...". (Le berger ne perdait pas un mot de leurs propos). "— Que ferais-tu donc à sa place ?" demanda le chien. "— A sa place !", s'exclama le coq, "D'abord, j'irais chercher le gâteau des morts qui est au four et je le jetterais dans la cour ! Ainsi, l'un et l'autre, nous pourrions nous régaler ! Puis, j'attraperais la femme, et je la battrais ! Aië ! Aië ! Je la battrais...".

Le berger suivit allègrement les conseils du coq. Voilà ! L'histoire est finie !

---

[6] Fait partie du rituel funéraire en Grèce : on place ce gâteau près du mort et chaque parent ou ami du défunt doit en prendre un morceau.

V i e s o c i a l e d e s f e m m e s. Outre ces soirées en famille, les femmes vlaques ont une intense vie sociale : le dimanche, elles se rendent visite ou, si le temps s'y prête, elles montent et descendent la « grand'rue » du village en paradant dans leurs plus beaux autours... Elles évoluent avec dignité sur cette petite scène de théâtre. Elles s'y dépersonnalisent, aveuglement confiantes dans ce rôle rituel de « promeneuses oisives du dimanche »... Elles se complaisent avec délice dans ce va-et-vient pompeusement absurde. Elles se croisent et se recroisent, elles se saluent vingt fois les unes les autres : leurs visages n'expriment aucun contentement spécial, aucune détente... Non ! Elles sont là, figées, comme des poupées sages ; elles ne bougent pas, c'est la route qui les meut, elles se laissent porter... Aujourd'hui, toute pensée est abolie : elle reviendra le lendemain avec le labeur.

Comme partout en Grèce, les grandes fêtes classiques, Noël, Carnaval (qui dure une semaine) et Pâques s'accompagnent de toutes sortes de réjouissances. Le jour du saint patron est aussi d'une grande importance : ainsi, en avril, toutes les maisons font peau neuve ; partout, on lave, on frotte, on repeint, le village est pris d'une fièvre de coquetterie... C'est qu'on approche de la Saint-Georges (23 avril), et comme ce nom est particulièrement répandu et qu'il existe au moins un « Georges » au sein de chaque maison, une compétition féroce s'organise : quelle famille fera le plus honneur à SON Georges ! Ce jour-là, tout doit être beau et net : on retire donc les poêles d'apparence trop fonctionnelle. Tant pis s'il gèle ! L'élégance commande ...

L e s f e m m e s e t l a m o n t a g n e. En mai, des groupes de quelquefois cinquante femmes partent à travers la montagne pour aller « rendre visite aux saints » d'une église d'un autre village situé souvent à plus de huit heures de marche. Inlassables (certaines sont d'un âge avancé), elles traversent des prairies, des forêts, des torrents, apportant en offrande des cierges, de l'huile et du vin. Elles passent ensuite la nuit dans l'église où elles dorment allongées par terre sous le regard sévère des icônes, et le lendemain elles retournent à pied dans leur village. Ces marches fatigantes sont pour elles un grand bonheur : plaisir magique de se trouver soudain quelque part DANS ce paysage qu'elles contemplent toute l'année de leurs fenêtres, mais aussi réconciliation avec la montagne. Elle n'est plus ce mur âpre et hostile qui encercle et isole, elle se transforme peu à peu : l'hiver recule chaque jour un peu plus, la prairie sort victorieuse de sa lutte contre la neige et bientôt les bergers seront de retour... Les femmes font halte au bord d'un ruisseau et tour à tour elles se penchent pour boire l'eau qui leur est offerte. L'une d'elles entonne un chant que toutes reprennent en chœur... Plus loin, les jeunes filles gambadent par petits groupes. Elles sont comme ivres de liberté.

Le retour des bergers : La fête. Et voilà que la nouvelle se répand à travers le pays : les troupeaux se rapprochent ! Tous les villages sont sur le qui vive, on envoie des guetteurs, ils reviennent au galop : « — Un tel est déjà arrivé ! ». Les femmes se préparent, elles se font belles pour aller accueillir les bergers. Elles partent à leur rencontre accompagnées de caravanes de mules chargées de viande rôtie, de fruits et de vin... Vivre redevient une joie !

Et pendant plusieurs semaines, ce peuple est en proie à un véritable délire : les fêtes se succèdent, un jour dans un village, un jour dans un autre, tout le monde s'y retrouve pour danser et s'amuser. Les orchestres de tziganes [7] se déplacent avec leurs tambourins, leurs bouzouks, [8] leurs violons et leurs clarinettes, et dans cette extraordinaire atmosphère

---

[7] Les Tziganes, que l'on appelle en Grèce « Guifti », d'après leur supposé pays d'origine, l'Egypte, ont chez les Vlaques le monopole exclusif de la musique : ils sont l'âme de toutes les festivités. Leur communauté vit à part du reste de la population, dans chaque village existe un quartier de « Guifti », et bien sûr aussi dans chaque grande ville. Ils exercent souvent plusieurs métiers, nombreux parmi eux étant des forgerons. Ils sont en général d'un tempérament assez violent. Leurs filles sont renommées pour leur beauté.

[8] Sorte de guitare très répandue en Grèce.

de foire où se mêlent l'arôme de l'agneau rôti, l'odeur du bois, la forte senteur du vin, au milieu des cris des femmes et des bousculades des enfants, le rythme de leurs mélodies primitives a quelque chose d'irrésistible. Cette musique vous écorche vif et ne vous épargne pas : elle est faite de rage, de rêve et d'extase. La clarinette surtout s'impose : son chant parle de sang et d'élans impossibles, il vous fouille et vous brûle comme un fer chaud, vous êtes à sa merci dans une tension insupportable... Les musiciens sont en transe, les danseurs sont pris de frénésie, et n'était le rythme impassible du tambour pour maîtriser ce flot de violence pure, ce serait à devenir fou !

Il existe deux sortes de danses bien distinctes : les danses des hommes et les danses où hommes et femmes participent à la longue chaîne double qui se déploie sur la place du village.

Les hommes s'adonnent à des danses précises et savantes, le tsamiko, le pogoniso, le singatisto, qu'ils accompagnent de toutes sortes de sauts et pirouettes. Leur agilité est étonnante, même chez ceux qui semblent les plus balourds.

Les femmes dansent ensemble en se tenant par la main, leurs cavaliers derrière elles formant comme une haie protectrice. Le rythme est alors lent, solennel. Les danseuses paraissent presque immobiles, leurs petits pieds marquant très légèrement le temps. La file s'ébranle (elle peut parfois atteindre plusieurs centaines de mètres) et se meut tout autour de la place, précédée par l'orchestre qui la mène... Enfin, dans un brusque retournement, après bien des hésitations, la mélodie ralentit, les danseurs et les danseuses se figent, doucement la clarinette agonise dans un dernier râle... Mais on l'entend encore longtemps...

Entre autrefois et demain. Le goût de la fête est peut-être avec l'amour de la montagne ce qu'il y a de plus profondément chevillé dans l'âme du Vlaque : après l'épuisement de la danse, on s'assied pleinement heureux, prêt à défier le monde...

Pourtant, si la petite communauté vlaque persiste de nos jours dans quelques coins d'Epire, avec sa langue, ses coutumes et son charme d'autrefois, si les Vlaques d'aujourd'hui peuvent se dire encore Vlaques, en sera-t-il de même pour leurs fils, pour leurs petits-fils? L'émigration, l'influence croissante de l'environnement grec, la civilisation moderne — enfin — menacent cette société archaïque jusqu'alors étonnamment préservée. (*Thérèse Carolus-Barré*, Pays-Bas).

Traits stylistiques des danses populaires roumaines dans le complexe sud-est européen. L'expression artistique de la danse ressort d'une part de ses aspects organiques d'ordre *morphologique* (formation du groupe, construction, structure cynétique et rythmique) ou *complémentaire* (mélodie, texte, etc.) et, d'autre part, des aspects qui dépendent de l'interprétation, celle d'un individu, d'un groupe ou d'une communauté. Dans le premier domaine notre recherche a abouti à un progrès notoire, parvenant à déterminer le caractère des catégories et des régions chorégraphiques roumaines [1], et plus loin même, réussissant à encadrer morphologiquement nos danses populaires dans l'aire sud-est européenne [2]. Par contre, l'étude du style n'est qu'à ses débuts, du fait même tout d'abord des difficultés inhérentes à cet objet. Nous parvînmes cependant à fixer certains jalons méthodologiques qui eurent des résultats partiels. Ainsi, sur la base de fiches d'observation, de films et d'enregistrements au cours des danses, nous fûmes à même de reconstituer le profil stylistique de certaines zones

---

[1] V. A. Bucşan, *Clasificarea morfologică a dansurilor populare româneşti* [Classification morphologique des danses populaires roumaines], « Revista de Etnografie şi Folclor », 1967, 3.

[2] V. A. Bucşan, *Similitudes entre les danses populaires roumaines et balkaniques*, « Revue des Etudes sud-est européennes », 1964, 3—4.

chorégraphiques, ces déterminations concordant en général avec celle d'ordre morphologique [3].

La définition complète d'un caractère spécifique national dans le style des danses populaires exige toutefois d'intensifier la recherche sur le plan local et de disposer d'études similaires comparatives, absentes pour le moment. Pourtant nous avons pu recueillir quelques éléments d'études fournis par les danses des minorités nationales (Serbes, Bulgares, Magyares, Allemands, Ukrainiens, Tatars, etc.), autant que par celles des ensembles de danses des pays voisins et en même temps extraire de divers ouvrages de spécialité des données utiles. Tout ceci nous a démontré que dans les grandes lignes, le style des danses populaires roumaines s'encadrait dans le style sud-est européen, en dépit des nettes différenciations.

A ce sujet nous inscrivons ici nos observations principales. Elles se réfèrent tout d'abord au caractère spécial du style folklorique de la chorégraphie roumaine ; nous mentionnerons chaque fois ce qui lui est propre, comparativement au reste de l'aire du Sud-Est dans la mesure où cette détermination aura été possible.

I — Le premier aspect dont nous nous occuperons est celui du mouvement général du groupe, dans le temps et dans l'espace.

La vitesse d'exécution est dans la danse roumaine, en moyenne, d'environ ♩=130—150, plutôt moindre au centre de la Transylvanie et plus élevée dans la région danubienne. Ses variations au cours de la danse sont en général fort réduites. Une ressemblance paraît plus évidente avec les danses serbes et bulgares ; au sud de la péninsule de même que chez les orientaux, la vitesse est considérablement réduite ; d'autre part des variations plus marquées se retrouvent chez nos voisins du Nord.

L'espace parcouru par le groupe est chez les danseurs roumains, très réduit en proportion du grand nombre de mouvements effectués ; il est couvert en un temps généralement assez long, similitude de nouveau avec nos voisins méridionaux.

II — *Les mouvements des différents segments du corps* nous font observer notamment une forte prédominance des mouvements des jambes chez les danseurs roumains, tandis que chez la majorité de nos voisins, le rôle des autres segments est proportionnellement plus important [4].

Le pas est d'une amplitude verticale et horizontale très réduite, excepté peut-être dans certaines zones de la vallée du Danube. En échange la force s'accroît : l'écoute des enregistrements au cours de la danse nous donne une très grande proportion de pas frappés et de leur grand degré d'intensité, notamment dans certaines zones carpatiques [5]. Ces deux traits évoluent généralement en sens inverse chez nos voisins.

Le mouvement des autres segments du corps (tête, tronc, bras), présente plusieurs aspects. Une première catégorie comprend de légers mouvements par lesquels lesdits segments accompagnent d'un même rythme les mouvements des jambes, par exemple les mouvements des bras dans la *Hora*, un léger balancement des épaules au rythme des pas, etc.

Une deuxième catégorie est formée par les mouvements combinés, comme l'est le battement des paumes sur les pieds. Enfin dans une troisième catégorie peuvent être rangés des mouvements expressifs dus à l'improvisation, surtout par les solistes, pour marquer plus fortement l'exécution : buste penché en avant dans les moments de participation plus intense, secousses de la tête, etc. Toutes ces catégories de mouvements se retrouvent chez les Roumains comme chez leurs voisins, sans pouvoir jusqu'ici établir de différence à ce sujet.

---

[3] V. E. Balaci, *Cîteva observații asupra stilului în dansul popular român* [Quelques observations sur le style dans la danse populaire roumaine], « Revista de Etnografie și Folclor », 1964, 4—5.

[4] Spécialement chez les Turcs et les Tatars.

[5] Oaș, Pădureni, Vrancea, Mărginime, Trei Scaune, etc.

En tant qu'observation d'ordre général, nous ajoutons que tous ces mouvements présentent chez les Roumains une amplitude beaucoup plus réduite que chez les autres peuples [6].

D'autre part, nous trouvons très rarement dans les danses roumaines, à l'exception de certaines pièces rituelles ou grotesques, des gestes indépendants pouvant à eux seuls servir à illustrer certaines idées chorégraphiques et qui auraient par conséquent un rôle figuratif ; ces gestes sont très fréquents dans les danses orientales et assez répandus chez les peuples balkaniques et de l'Europe centrale.

III — *La variabilité de l'interprétation* prend dans la danse roumaine une importance particulière.

Nous ne nous référons pas à une manière de danser très différente selon l'âge et le sexe. Ce fait n'est pas inattendu et nous le rencontrons partout (même si pas toujours dans les mêmes proportions). Toute aussi générale est la puissance d'improvisation affirmée par certains solistes : le conducteur de la danse qui exécute seul les figures plus compliquées, ou dans une danse par couples, le danseur.

Nous considérons cependant comme très caractéristique de la danse roumaine, le fait que dans un même groupe peuvent se retrouver à la fois autant de variations qu'il y a de danseurs, l'ensemble se bornant à respecter un schéma rythmique général. Ce phénomène, très marqué dans certaines zones carpatiques [7], est rencontré plus rarement chez nos voisins.

IV — *L'expression de la participation affective* présente des particularités assez importantes.

La danse roumaine est généralement dépourvue des moyens d'expression figuratifs très marqués chez les peuples orientaux et retrouvés en certaines proportions chez les peuples balkaniques et d'autres peuples voisins. Chez nous les danses où interviennent le geste et la mimique sont très rares ; ces moyens d'expression traduisent en général et sous une forme assez réduite plutôt le plaisir de danser que les moments expressifs de la danse.

Tout aussi rare est l'emploi de textes chantés d'un caractère lyrique ou épique strictement lié à la facture de la danse.

Par contre la transposition dans la danse de l'impulsion psychique se manifeste en dehors des mouvements de danse par des « chiote» (retrouvés aussi chez d'autres peuples) mais surtout par des « strigături». Ce genre d'interventions verbales scandées dans le feu de la danse est spécifique au peuple roumain et présente dans diverses régions du pays des aspects étonnamment variés. Leur liaison avec la danse est évidente, autant par leur contenu — dans la plupart des cas satiriques ou érotique, souvent descriptif — accompagnant les différentes figures [8] que par la forme d'expression avec ses différentes games interprétatives.

V — *La dynamique* apparaît comme résultante de tous les autres aspects en même temps que de l'interaction des éléments de la danse et du mode d'exécution [9]. Elle peut être représentée par des qualificatifs qui rendent son dégré *d'intensité* et sa *qualité*. L'intensité atteint généralement dans la danse roumaine un degré vif et vigoureux, tandis que qualitativement elle marque une certaine sobriété — traits distinctifs qui ne sont pas isolés dans cette zone. En effet, la danse roumaine dépourvue de moyens figuratifs présente d'habitude un caractère plus

---

[6] Par ex. les mouvements des hanches ou des épaules fréquentes dans les danses magyares ou russes.

[7] Ex. : dans plusieurs « Brîuri mocăneşti », « Roata » de l'Oaş, « Brîul pădurenesc », etc. qui ne comportent pas en général une figure de base, la danse étant livrée à l'improvisation quoique les danseurs forment un groupe étroitement serré.

[8] Ex. : par le commandement et le compte des figures, les observations sur la manière de danser, etc. Dans certaines danses nous trouvons 70—80 vers obligatoires, et une succession très précise (outre les interpellations habituelles qui peuvent s'intercaler).

[9] Les éléments d'une danse : formation, contenu, structure cynetique et rythmique, etc. imposent par leur nature même un certain mode d'exécution, mais le style personnel des interprètes peut nuancer ce mode.

intériorisé, plus abstrait[10]. L'absence de déterminations plus précises nous oblige pour le moment à rester dans ces limites.

Certaines précisions nous sont nécessaires pour conclure nos observations. Nous croyons avoir fait comprendre notre intention de ne pas exprimer de résultats définitifs, ce qui au stade actuel de notre recherche, serait prématuré. Toutefois certaines constatations restent valables et elles nous mènent soit à de nettes délimitations[11], soit à des nuances plus subtiles[12] exigeant des vérifications ultérieures et qui formeront le point de départ de déterminations plus rigoureuses.

En deuxième lieu, la méthode de travail devra être perfectionnée par l'adoption de procédés nouveaux. Nous avons actuellement à l'étude une fiche d'observation stylistique-type et un système spécial de notation des éléments du style qui échappent à la notation chorégraphique habituelle. L'emploi d'appareils de mesure de l'intensité, de l'amplitude, etc. est préconisé, en même temps que sera plus largement étudiée une statistique des données recueillies. Nous espérons de la sorte arriver à une définition plus précise du style spécifiquement roumain des danses populaires (*Emanuela Balaci*).

---

[10] Outre les procédés stylistiques, ce caractère est dû aussi à la rareté d'une thématique précise. A vrai dire, dans la danse roumaine, le *thème* est de coutume purement nominal.

[11] Ex. : présence des interpellations, absence de moyens figuratifs qui nous différencient nettement de nos voisins.

[12] L'intensité, l'amplitude, etc. sont graduées par des nuances souvent imperceptibles sans le recours aux appareils spéciaux (v. plus loin).

VI[e] RÉUNION DE TRAVAIL DU BUREAU INTERNATIONAL DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

(AIESEE), Paris, 9 — 10 avril 1968

I

Cette rencontre, convoquée conformément aux décisions de la V[e] réunion du Comité à Bucarest (septembre 1967), fut organisée par le Comité national français d'études du S.E. européen, que préside avec son autorité cordiale le prof. André Mirambel, membre de l'Institut et directeur de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, bénéficiant de l'aide précieuse de l'UNESCO, dont le directeur général, M. René Maheu, y fut représenté par M. Dr. Nadjm Bammate, chef de la division de l'étude des cultures.

Aux séances qui se sont déroulées à la Maison de l'UNESCO ont participé :

I. *Les membres du bureau* : MM.Vl. Georgiev et Fr. Barišić, président d'honneur et président de l'AIESEE ; Ap. Daskalakis (G.), H. Inalcik (T.), A. F. Miller. (U.R.S.S.), A. Mirambel (F) , R. Syme (Gr.-Br.), N. Todorov (B.), vice-présidents ; Em. Condurachi (R.), secrétaire général et trésorier, M. M. D. Zakythinos (G.), président d'honneur et A. Buda (A.), vice-président, se sont fait excuser.

II. *De la part de l'UNESCO* : S. E. Bedrettin Tuncel, président de la XIV[e] Conférence générale de l'UNESCO ; M. Nadjm Bammate, chef de division, représentant personnel du directeur général ; S. E. Valentin Lipatti, ambassadeur permanent de la République Socialiste de Roumanie auprès de l'UNESCO.

III. *De la part du Secrétariat général de l'AIESEE* : M. V. Cândea, directeur du secrétariat général ; Mme C. Grecesco, secrétaire.

IV. *Observateurs* : MM. L. Bazin, R. Bernard, H. Boissin, A. Guillermou, R. Philippot (F.), M. Berza, Val. Georgesco (R.) ; Mlle M. Nystazopoulou (G.) ; R. Samardžić (Y.).

Après les allocutions de MM. F. Barišić, qui s'adressa à l'assistance en latin, A. Mirambel et N. Bammate, l'ordre du jour porta sur les points suivants :

1. *Lieu et date de la VII[e] réunion du Bureau.* Répondant à l'invitation de l'Académie soviétique des sciences, le Bureau décida avec une vive satisfaction de tenir sa VII[e] réunion de travail à Moscou (avril 1969). M. A. Miller donna des détails sur l'organisation de cette rencontre.

M. Vl. Georgiev présenta le I[er] volume des Actes du I[er] Congrès de l'AIESEE (Sofia, 1966).

2. *Rapport du secrétaire général.* M. E. Condurachi exposa les préparatifs de la VI[e] réunion du Bureau à Paris et du Colloque de la Commission pour l'histoire des idées, qui lui fera suite, ainsi que ceux du Colloque sur « Les sources archéologiques de la civilisation européenne», organisé par l'UNESCO à Mamaia en septembre 1968, dont on souligna l'originalité et l'importance. Le rapport insista sur la mise au point du programme du II[e] Congrès

de l'AIESEE d'Athènes, 1969. A propos de ce dernier problème, tout en regrettant un certain retard intervenu dans la communication des listes de propositions (sauf pour la Yougoslavie), le secrétaire général suggéra une organisation par sections : histoire et art, linguistique, littérature, et peut-être aussi sciences juridiques. On annonça la parution prochaine du Bulletin de la Commission d'Archéologie (président, M. M. Garašanin) et le projet des Commissions de linguistique (président M. Vl. Georgiev) et d'archéologie concernant l'organisation à Plovdiv en 1969 d'un Colloque interdisciplinaire.

3. *Rapport de M. Ch. Frangistas.* Le président du Comité national hellénique assura le Bureau du meilleur accueil qui sera réservé lors du Congrès d'Athènes à tous les participants, sans aucune discrimination. Des démarches ont été faites en vue d'un développement *optimum* des travaux et activités accessoires (excursions, spectacles, etc.) A la discussion de ce rapport prirent part Sir Ronald Syme, MM. A. F. Miller, Vl. Georgiev, E. Condurachi, F. Barišić et Ch. Frangistas. On se déclara d'accord sur les points suivants : organisation de 4—6 sections ; désignation de rapporteurs pour une partie seulement des 17 thèmes du programme ; la prise en considération par les rapporteurs des résultats obtenus dans l'intervalle lors des rencontres organisées par plusieurs Commissions d'études de l'AIESEE. M. F. Barišić fut d'avis qu'il faudrait éviter les sujets imposant de trop vastes rapports. M. E. Condurachi rappela que le Congrès de Sofia a confirmé la possibilité de combiner un rapport général avec des rapports d'experts sur un thème donné. Le Congrès d'Athènes sera convoqué en 1970, au mois d'avril ou de mai, au choix du Comité grec d'organisation. Le Bureau arrêta la liste des rapporteurs qui sera publiée dans le Bulletin de l'Association (pour la liste des thèmes figurant au programme, voir RESEE 6 (1968), p. 142).

Le Bureau a ensuite discuté et pris des décisions au sujet des problèmes suivants : élaboration de repères pour les rapporteurs (réservée à la VII^{e} réunion) ; envoi des lettres d'invitation à des personnalités éminentes et désignation de leurs représentants par les comités nationaux : organisation des travaux avec éventuelle division de la section historique en trois sous-sections ; remplacement d'un rapporteur ou corrapporteur seulement en cas de défaillance, sans addition d'autres rapports ou corrapports ; multiplication des rapports (dont le texte intégral doit parvenir au Comité organisateur au plus tard fin juin 1969) et des résumés de communications (une page dactylographiée, jusqu'au 1er nov. 1969) ; publication des actes du Congrès, dans les délais requis (après le Congrès, aucune modification des textes ne sera acceptée) ; approbation par la VII^{e} réunion annuelle du Bureau de la liste définitive des communications ; taxe de participation (5 dollars par communication et 10 dollars par participant) ; programme des travaux (discussion sans lecture en séance des rapports et des corraports, multipliés et diffusés avant le Congrès ; lecture en séance et discussion des communications) ; établissement des listes des communications (envoi obligatoire des propositions) jusqu'au 1er octobre 1968 au Comité grec d'organisation, à Athènes, ou au Secrétariat général, à Bucarest).

4. *Questions financières.* Le Bureau adopta une nouvelle répartition des fonds alloués aux diverses commissions d'études.

5. *Questions diverses.* Une réunion des spécialistes turcs décidera en 1968 du sort de la Commission des archives, dont le président, M. H. Inalcik, a renoncé à ses fonctions. Dès la rentrée de nouveaux subsides, le Bureau tâchera d'allouer une certaine somme à l'organisation d'un groupe de travail pour la réunion d'un fonds documentaire de chansons et danses populaires grecques, proposé par Mme Stratos. M. Vl. Georgiev fournit des précisions sur le colloque de Plovdiv, 1969 (voir ci-dessus). Le projet de réunion à Moscou en 1969 du colloque de la Commission d'histoire de la vie économique sera mis en pratique dans les limites des fonds disponibles à ce sujet de l'AIESEE.

Dans son allocution de clôture, M. F. Barišić adressa les vifs remerciements du Bureau à la Direction de l'UNESCO pour sa généreuse hospitalité, à MM. R. Maheu, directeur général et N. Bammate, chef de division, dont l'aide permanente et la participation per-

sonnelle se sont une fois de plus avérées extrêmement précieuses pour le succès incontestable des travaux de l'AIESEE. Lé président s'est félicité au nom de tous les participants du climat favorable, et devenu traditionnel, dont bénéficient les travaux de l'AIESEE, preuve de la solidité de son œuvre. Dans ce climat, le caractère international de l'Association est encore souligné par l'intérêt constant de l'UNESCO et par l'appui moral et matériel que cette organisation apporte au programme de large coopération scientifique de l'AIESEE.

Sur l'initiative du Comité national français, le programme de la réunion du Bureau et celui du Colloque (voir ci-après) a été complété par des visites aux monuments et musées de Paris et de ses environs (Chartes, Versailles, Trianon), ainsi que par un spectacle au Grand Opéra de Paris. Les participants ont vivement apprécié ce programme scientifique et culturel. Des réceptions en l'honneur des participants aux deux réunions ont été données par la Direction de l'Ecole nationale des langues orientales vivantes et par le délégué permanent de Roumanie auprès de l'UNESCO.

II

Colloque de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire des idées sur « Le rôle des Lumières dans la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen» (Paris, 11 — 12 avril 1968)

Organisé par le Comité national français d'études du Sud-Est de l'Europe en collaboration avec les comités nationaux des pays intéressés, et avec l'aide de l'UNESCO, ce Colloque, axé sur un sujet nouveau et passionnant, a tenu ses assises dans l'une des salles de l'UNESCO, sous la présidence de M. le prof. Michel Berza, président de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire des idées.

Pour suivre les travaux de cette rencontre qui bénéficia également d'une organisation parfaite, aux participants à la réunion du Bureau (voir ci-dessus) se sont joints plusieurs spécialistes de l'histoire des idées, dont les noms seront mentionnés ci-après à propos de la discussion des différents rapports. On a par contre regretté l'absence involontaire d'autres spécialistes qui, empêchés de répondre à l'invitation du Comité français, se sont fait excuser.

Dans son allocution inaugurale, le président du Colloque, M. Michel Berza, après avoir adressé les plus vifs remerciements au Comité national français et à son président, M. A. Mirambel, ainsi qu'à l'UNESCO en la personne de son directeur général M. René Maheu et du représentant personnel de celui-ci, M. N. Bammate, chef de la division de l'étude des civilisations, rappela l'origine du colloque et définit l'importance du problème qui sera traité, en se réjouissant de l'intérêt dont cette réunion témoigne de la part des pays de vieille culture pour les problèmes historiques du Sud-Est européen. L'orateur souligna le fait que l'étude des Lumières dans cette région de l'Europe est loin d'être arrivée à des conclusions définitives, si toutefois de telles conclusions sont possibles. Mais par les problèmes qu'il s'efforcera de résoudre, aussi bien que par ceux qu'il laissera ouverts, non sans les avoir rigoureusement posés dans un cadre de rapprochements comportatifs et de suggestions concernant à la fois la méthode et le contenu idéologique, le Colloqne sera utile pour le progrès même de ces études dont on ne peut que regretter l'état éncore imparfait. C'est ce qui, d'ailleurs, ne fait que justifier la création, au sein de l'AIESEE, de la Commission pour l'étude des idées, et la décision, lors de la rencontre du Bureau à Bucarest en 1965, d'inscrire à son programme le thème de l'actuel Colloque.

M. A. Mirambel, en son nom personnel et au nom du Comité national français qu'il préside, souhaita la bienvenue à tous les participants. En remerciant chaleureusement M. le directeur général René Maheu et M. le chef de Division N. Bammate du vif intérêt

qu'ils n'ont cessé de porter aux activités de l'AIESEE, il leur exprima la reconnaissance de l'assemblée pour l'hospitalité généreuse dont l'UNESCO fait bénéficier aujourd'hui le Colloque de la Commission pour l'Histoire des idées, et releva le concours précieux que M. l'ambassadeur Valentin Lipatti a prêté à la préparation des travaux du Colloque. Dans la partie finale de son allocution, M. A. Mirambel mit l'accent sur l'idée que l'association des efforts d'investigation et d'interprétation est nécessaire en science, et que cette méthode de travail, acte de foi dans la science, est aussi un acte d'espérance dans la bonne entente entre tous, ce qui est la condition du progrès, et dans l'amélioration de la condition humaine, à laquelle nous avons tous le devoir de contribuer.

Les rapports dont le texte in extenso sera publiée dans le Bulletin de l'AIESEE portèrent sur les thèmes suivants :

La littérature et la langue, vecteurs de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est de l'Europe, par M. A. Mirambel ;

Le rôle de la philosophie des Lumières dans la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est de l'Europe (aspects et problèmes généraux), par M. Valentin Al. Georgesco ;

Le mode de la pénétration des idées des Lumières en Albanie, par M. Henri Boissin ;

L'Etat et la société ottomanes à l'époque des Lumières, par M. Bedrettin Tuncel ;

Le rôle des Lumières dans la genèse de la conscience nationale du peuple bulgare, par M. Emile Georgiev.

L'apport des Lumières au développement de la conscience néo-hellénique, par M. C. Th. Dimaras ;

La formation de la conscience nationale serbe à l'époque des Lumières, par M. Radovan Samardžić ;

Le rôle des Lumières dans la formation de la conscience nationale chez les Roumains, par M. Virgil Cândea.

Des discussions extrêmement intéressantes et fort animées eurent lieu en fin de chaque séance. Tous les rapports firent l'objet de remarques et suggestions précieuses. Certaines interventions ont réussi à apporter des contributions substantielles à la position des problèmes ou à l'éclaircissement de maints aspects des thèmes traités par les rapporteurs.

Ont participé aux discussions MM. : A. Mirambel, à trois reprises ; Valentin Lipatti ; Fr. Thiriet, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, à deux reprises ; Halil Inalcik ; Louis Bazin ; Alain Guillermou, professeur à l'Ecole Nationale des Langues orientales vivantes ; N. Todorov ; Paul Vernière, professeur à la Sorbonne ; B. Tuncel ; Ap. Daskalakis, à deux reprises ; Val. Georgesco ; A. F. Miller ; E. Condurachi.

Les conclusions de ces intéressants débats furent tirées par le président du Colloque, M. le prof. M. Berza qui félicita les rapporteurs de l'excellente qualité de leurs contributions si substantielles et originales, et remercia tous ceux qui par leurs interventions ont élargi le débat et, tout comme les rapporteurs, ont révélé, par la richesse des aspects évoqués, l'actualité du problème des Lumières et de leur rôle historique dans le Sud-Est de l'Europe. Le président ne cacha pas sa satisfaction de pouvoir constater que le Colloque se termine sur un bilan positif, mais en même temps un bilan ouvert, car les questions qui ont été formulées, les connexions et implications mises en lumière, les doutes qui ont pu être soulevés ou esquissés montrent que le périple n'est pas clos et que l'examen doit continuer toujours plus large et plus approfondi. En effet, à la suite des débats, on voit déjà les contours se dessiner de deux ou trois thèmes que des colloques aussi bien organisés et aussi féconds que celui de Paris pourraient aborder le plus tôt possible dans d'autre villes, pour essayer de faire sinon toute la lumière, du moins le plus de lumière sur l'apparition, la diffusion et le rôle des Lumières au-delà des pays occidentaux auxquels on a longtemps limité l'histoire de ce grand et passionnant mouvement d'idées et de transformations sociales.

Valentin Al. Georgescu

I. CONVEGNO INTERNAZIONALE DI STORIA DELLA CIVILTÀ VENEZIANA (1 — 5 Giugno 1968)

VENEZIA E IL LEVANTE FINO AL SECOLO XV

Quatre réunions internationales, d'ample envergure et de multiple intérêt, ont récemment donné l'occasion aux spécialistes de communiquer et de soumettre à la discussion les résultats des recherches contemporaines concernant certains aspects de l'histoire des pays du Sud-Est de l'Europe à différentes époques de leur évolution : 1) la célébration du millénaire du Mont Athos (3—6 septembre 1963) ; 2) le V^e Cours international de Venise (9—28 septembre 1963) ; 3) le I^er Congrès d'Etudes sud-est européennes (26 août — 1 septembre 1966) à Sofia ; 4) le I^er Convegno internazionale di storia della civiltà veneziana (1—5 juin 1968). C'est prouver, une fois de plus, l'intérêt d'actualité — et aussi de nouveauté — que peut présenter cette partie de l'Europe considérée dans l'ensemble de la culture du Moyen Age.

Dans sa Préface au volume *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo e Rinascimento* (4^e de la série *Civiltà europea e civiltà veneziana. Aspetti e problemi*, paru en 1966 à Venise sous les auspices de la Fondazione Giorgio Cini), le Pr. A. Pertusi signalait déjà la nécessité d'organiser un « ...Convegno internazionale di storia della civiltà veneziana» sur le thème «Venezia e il Levante fino al secolo decimoquinto», afin de soumettre à la discussion les «rapports et les apports réciproques entre Venise et le Moyen-Orient sous ses aspects historiques, juridiques, économiques, littéraires, linguistiques, religieux et artistiques». C'est ce programme qui a fait l'objet du Convegno qui a eu lieu à Venise entre le 1^er et le 5 juin 1968 dans l'ambiance si sobrement élégante, également propice à la recherche et aux discussions scientifiques, de la Fondation Cini dans l'île de Saint-Georges à Venise. Malgré l'absence d'un grand nombre de savants, les rapports ont été suffisamment nombreux et fournis pour ouvrir sinon pas toujours de nouveaux problèmes, du moins de mettre au clair certains aspects peu connus jusqu'à présent. Les discours de la séance d'ouverture ont rappelé, parfois d'une manière particulièrement solennelle, Venise elle-même en tant que centre de culture et d'art tout en soulignant son rôle de «pont idéal entre l'Orient et l'Occident». Et c'est sa présence multiple, des siècles durant, dans la vie et l'histoire du sud-est de l'Europe qui a été étudiée, soumise souvent à une minutieuse analyse de détail dans les différentes sections du Convegno (1. Histoire ; 2. Droit et économie ; 3. Linguistique, littérature et musique ; 4. Histoire de la religion et liturgie ; 5. Histoire de l'art). Soulignons, dans ce sens, l'intérêt, également général et particulier, du rapport du Pr. A. Pertusi («Episodi culturali tra Venezia e il Levanto nel Medioevo») qui, prenant comme appui quelques faits d'autant plus intéressants qu'ils étaient peu connus, a réussi à souligner le fait qu'entre Venise et le Levant «non ci furono soltanto scambi commerciali o atti di guerra, ma anche scambi di carattere culturale et scientifico di estremo interesse». Rapports généraux (notons, entre autres : Rapporti fra Venezia e la Bulgaria nel Medioevo ; Venise et les pays roumains au Moyen Age ; Die Be-

ziehungen Venedigs zum islamischen Orient bis 1500; I territori Albanesi sotto signoria veneta; Le relazioni fra Venezia, Ragusa e le popolazioni serbo-croate; Venezia e la costa orientale dell'Adriatico fino al secolo XV; L'isola de Creta sotto il dominio veneziano. Problemi e ricerche; Problemi storici concernanti i rapporti tra Venezia, i suoi domini diretti e le signorie feudali nelle isole greche, e.a.) et communications approfondissant de nombreux problèmes de détail dans tous les domaines ou bien relatant soit de nouveaux faits, soit de nouvelles interprétations concernant des réalités historiques connues, ont offert un matériel parfois d'un remarquable intérêt, poussant à de nouvelles recherches. Même le fait, regrettable par ailleurs, que le réel intérêt suscité par un grand nombre de communications a été trop peu suivi de discussions, prouve la nouveauté de quelque-uns des faits et aspects étudiés. Dans chaque domaine de la recherche, sinon dans l'ensemble de l'histoire de la présence de Venise dans la vie, la civilisation ou l'art du Levant, les problèmes, les faits et leurs interprétations sont loin d'être épuisés. Dans ce sens le Convegno a prouvé une double réussite : en premier lieu celle de la richesse et de la nouveauté de l'information et, en fin de compte, celle d'avoir mis en évidence le riche domaine d'étude qui attend ses spécialistes.

D'autre part, vu la limitation chronologique établie pour ce Convegno — fin du XV^{e} siècle — n'ont pas été mis en discussion de nombreux aspects concernant le rôle de premier ordre joué par Venise dans le développement de la culture et de l'art aux XVI^{e} — XVIII^{e} siècles dans certaines régions du Sud-Est européen et qui sont justement le résultat de cette puissance d'irradiation qui caractérise l'activité de Venise depuis le Moyen Age. Extrêmement riche en faits significatifs, cette époque tardive mérite elle aussi une discussion internationale, d'autant plus que c'est l'époque qui prépare, dans cette partie de l'Europe, le passage vers les temps modernes. Nous espérons vivement que la Fondation Cini donnera aux spécialistes l'heureuse occasion de se réunir prochainement à nouveau pour approfondir et parfaire les recherches si amplement commencées sous ses auspices.

Maria-Ana Musicescu

ÉCHOS DE l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST

(Juillet 1967 — Juin 1968)

Fidèles à la promesse faite à nos lecteurs[1], nous essayerons de leur faire connaître dans les grandes lignes l'activité de leurs collègues roumains et le bilan des douze derniers mois de notre Institut, plus certains aspects de la collaboration étrangère.

C'est ainsi que l'année 1967 a vu s'achever bon nombre des travaux entrepris au cours de ces dernières années par les membres de notre Institut. En attendant leur publication dans un avenir aussi proche que possible, nous croyons rendre quelque service à l'information scientifique internationale en signalant certains des titres de ces études : *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, par Ariadna Camariano-Cioran ; *La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie*, par Cornelia Papacostea-Danielopolu ; *Documents ottomans relatifs aux Pays roumains*, par M. Guboglu et M. Mustafa ; Les *Livres de sagesse dans les Pays roumains*, par Al. Duţu ; *L'idéologie socio-politique dans les Pays roumains à l'époque des Lumières*, par Vl. Georgescu ; *Le régime juridique international du Danube et de la mer Noire*, par G. G. Florescu ; *Types de familles dans le Sud-Est de l'Europe*, par L. P. Marcu ; *L'architecture populaire dans la vallée du Danube*, par. P. Stahl ; *Contributions roumaines à l'étude du folklore balkanique*, par A. Fochi ; *L'étude ethnographique de la viticulture roumaine et ses rapports avec la viticulture du Sud-Est de l'Europe*, par N. Al. Mironescu ; *La graphique roumaine et bulgare au XIX^e s. Genres et techniques*, par Eleonora Costescu. Nous pourrions continuer...

Une autre activité de l'institut est représentée par notre cercle de communications. Le cycle de 1967—1968 a enregistré les exposés suivants présentés par les membres des différentes sections : L. P. Marcu, *Aspects de la famille musulmane dans l'île d'Ada-Kaleh* ; A. Fochi, *Motifs de folklore sud-est européens dans l'œuvre de Gheorghe Coşbuc* ; I. Matei, *Textes turco-roumains d'intérêt didactique aux XVIII^e et XIX^e siècles* ; Ariadna Camariano-Cioran, *L'appartenance sociale des élèves de l'Académie princière Saint-Sabbas* ; C. Velichi, *Al. I. Couza, G. S. Rakovski et son journal* ; G. G. Florescu, *Aspects juridiques du régime international du Danube* ; Maria Alexandrescu, *Sarcophages romains de Dobroudja* ; I.-R. Mircea, *Considérations sur les manuscrits slaves de la bibliothèque de l'église Saint-Nicolas de Braşov-Şchei* ; S. Iancovici, *Les échos de l'insurrection macédonienne de juillet 1903 en Roumanie* ; Al. Duţu, *Le livre et la société au XVIII^e siècle* ; E. Stănescu, *Byzantinovlahica* ; Lidia Demény, *Le commerce sud-danubien de la Transylvanie en 1685* ; P. Ş. Năsturel, *Saint Sabas le Goth. Hagiographie, histoire et archéologie.* Trois savants étrangers ont par ailleurs honoré notre Institut en y présentant des communications suivies avec un intérêt marqué par l'auditoire, où figuraient maints spécialistes appartenant à d'autres Instituts de l'Académie ainsi qu'au corps enseignant de l'Université de Bucarest. M. Dobroslav Bojko Pavlović, directeur des monu-

---

[1] Voir note tome V, n^{os} 3—4 (1967), p. 596—599.

ments historiques de Serbie, a présenté *L'architecture médiévale en Yougoslavie et certains problèmes de restauration des monuments historiques*. Le Professeur Eric Tappe, de l'Université de Londres, a parlé en langue roumaine des *Voyageurs anglais sur le Danube dans la troisième et la quatrième décennie du siècle passé*. M. Ismaïl Tunuli enfin, Professeur d'esthétique à l'Université d'Istanbul, a disserté sur *L'art moderne en tant que problèmes philosophiques*; sa conférence a été reproduite ultérieurement à la Radio-diffusion roumaine. Plusieurs des communications présentées à l'Institut d'Études sud-est européennes paraîtront dans les pages de notre Revue et d'autres dans les colonnes d'autres périodiques, roumains et étrangers.

Cette année encore nombreux sont ceux de nos collègues qui ont eu la possibilité de se rendre dans divers pays, qui comme délégué officiel de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui en qualité d'invité, qui à titre personnel. Le Prof. Mihai Berza, directeur de l'Institut, a présidé à Paris, au mois d'avril 1968, le Colloque de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire des idées. De son côté le Prof. Valentin Georgescu, qui a présenté à cette réunion un rapport, a tenu des conférences à Salzburg (Autriche), Dortmund (Allemagne de l'Ouest) et Leyde (Pays-Bas) sur différentes questions d'histoire du droit ou sur des problèmes d'urbanisme. Le Prof. Haralambie Mihăescu a visité, lui, l'Allemagne occidentale (Munich, Tübingen, Bochum, Dortmund et Berlin-Ouest) ainsi que l'Autriche (Innsbruck) et il y a présenté des communications sur la Romanité orientale et le latin dans l'Europe du Sud-Est, de même que sur les éléments byzantins de la langue roumaine. Paul Stahl s'est rendu en Tchécoslovaquie (Smolenice), puis à Dortmund, en Allemagne fédérale; ses conférences ont porté sur l'art populaire de la zone des Carpathes et sur l'architecture populaire roumaine.

Mihai Guboglu a poursuivi en 1967, puis à partir du printemps 1968, ses investigations systématiques entreprises dans les archives de Turquie et dont les premiers résultats (1966) ont justifié à souhait les espérances que la science roumaine avait mises dans cette mission. Ion-Radu Mircea a mis à profit un court séjour à Moscou et à Leningrad pour étudier de vieux manuscrits slavo-roumains conservés dans les bibliothèques de ces deux villes; en mai 1968 il a participé, avec C. Velichi, aux festivités en l'honneur de la ville de Tirnovo (Bulgarie). Invité par l'Union des écrivains bulgares, Constantin Velichi a fait en 1967 un voyage dans la République voisine; il a participé en juin 1968 au Congrès des historiens de Slovaquie, à Bratislava.

Maria-Ana Musicescu a eu la possibilité d'étudier à loisir les trésors de l'art médiéval yougoslave, et plus particulièrement serbe, au cours d'un voyage de deux mois, à la fin de l'année 1967. En mai et juin 1968 elle a tenu des conférences en Allemagne de l'Ouest sur l'art médiéval dans le Sud-Est européen; bénéficiaire d'une bourse d'études accordée par la Fondation Giorgio Cini, elle a participé au I[er] Congrès international d'histoire de la civilisation vénitienne qui vient d'avoir lieu dans la cité des lagunes (1—5 juin 1968).

Adrian Fochi, qui répond depuis plusieurs années de la bibliographie roumaine de la revue DEMOS, a participé à la réunion périodique des rédacteurs de cette publication d'ethnographie et folklore, laquelle s'est tenue en décembre dernier à Arandjelovac (Yougoslavie).

Virgil Cândea, qui a pris également part au Colloque de l'AIESEE (Paris, avril 1968), a présenté en septembre 1967 une communication au cours de la réunion à Bucarest du CIPSH. En juin 1967 il a donné trois leçons à Genève sur *L'incidence du statut juridique et des facteurs politiques sur la formation des Etats modernes de l'Europe du Sud-Est*. Revenant dans la même ville suisse en 1968, il a encore tenu à l'Institut des hautes études internationales un cours sur l'histoire des relations diplomatiques dans les pays du Sud-Est européen à l'époque moderne et contemporaine. Ajoutons qu'en février 1968 il avait

donné à Beyrouth (Liban) des conférences sur les icônes en verre de Transylvanie, ainsi que sur l'histoire des Arméniens dans les Pays roumains au moyen-âge.

Au Congrès international de musicologie de Ljubljana (septembre 1967), Emilia Comişel a présenté une communication sur le chant épique populaire roumain et, au Congrès de l'Association des folkloristes de la R. F. de Yougoslavie (à Prizren-Kosovo, sept., 1967), un rapport sur les systèmes rythmiques dans le folklore musical des peuples balkaniques. A la conférence nationale des ethnologues yougoslaves, à Vršac, Liviu P. Marcu a développé une communication sur certains aspects traditionnels de la famille au village de Sviniţa (secteur des Portes-de-Fer).

Al. Duţu, qui a participé au Second Congrès international des Lumières, à St. Andrews (Ecosse), du 22 au 30 août 1967, y a présenté une communication intitulée « National and European Consciousness in the Romanian Enlightenment », qui a paru dans les *Studies on Voltaire and the 18th Century*. Au Colloque organisé par la Commission internationale des études slaves (Paris, janvier 1968), il a parlé des racines de la conscience nationale chez les Roumains. Quant à Elena Siupiur, un séjour en Bulgarie en juillet 1967 lui a donné la possibilité d'approfondir certains aspects des rapports littéraires roumano-bulgares de 1877 à 1916.

Eleonora Costescu a effectué deux voyages en Bulgarie en octobre 1967 et en avril 1968, pour y étudier la gravure bulgare au XIX[e] siècle. Maria Alexandrescu a pris contact en juin 1967 avec quelques-uns des grands centres d'art de l'Italie et a suivi en mars 1968, en qualité de boursière, les cours d'art byzantin de Ravenne. Un voyage en France a permis à Cornelia Danielopolu de se livrer dans les bibliothèques parisiennes à de fructueuses recherches sur la culture phanariote. De même Lidia Demény a pu compléter à Leningrad sa documentation sur les révoltes anti-ottomanes en Serbie. Enfin, en mai 1968, Sava Iancovici s'est rendu en Yougoslavie et a participé au symposion d'Ochrid consacré au 60[e] anniversaire de la révolte d'Ilinden (Macédoine). Sa communication a porté sur les échos que cet événement a eus en Roumanie.

On remarquera sans doute aussi la présence à l'étranger de trois de nos collègues, gratifiés de bourses d'études ou de recherches. C'est ainsi qu'Aurelian Petre poursuit des études de spécialité à l'Université de Strasbourg depuis l'automne 1967. Vlad Georgescu a passé dix mois aux États-Unis, comme lecteur pour l'histoire du Sud-Est européen à l'Université de Los Angeles ; durant son séjour il a tenu encore des conférences dans d'autres universités américaines. Anca Ghiaţă, enfin, a suivi en juin 1967 les cours de turc de l'École des langues orientales de Paris et, depuis mai 1968, elle se trouve en Allemagne fédérale pour un semestre.

Pendant naturel et accoutumé de l'activité de nos chercheurs, les visites de maints spécialistes étrangers ont leur place tout indiquée dans cette chronique. Outre les trois savants qui ont présenté chez nous les communications signalées plus haut, les hôtes de notre Institut ont été si nombreux, que nous devons, pour ne faire injustice à personne, nous contenter d'énumérer les différents pays d'où ils sont venus, à savoir l'Autriche, la Belgique, la Bulgarie, les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, la Hongrie, l'Italie, la Pologne, les Pays-Bas, la République Démocrate d'Allemagne et la République Fédérale d'Allemagne, la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Turquie, l'U.R.S.S., la Yougoslavie ...

Nous espérons bien que le bulletin que nous rédigerons d'ici un an ne démentira pas ce palmarès qui oblige !

Anca Iancu et *P. Ş. Năsturel*

G. B. PELLEGRINI, A. L. PROSDOCIMI, *La lingua venetica*. I. *Le iscrizioni*, a cura di G. B. Pellegrini e A. L. Prosdocimi. II. *Studi*, a cura di A. L. Prosdocimi. Padova, Istituto di Glottologia dell'Università, 1967, VII, 695 p. e 1 carta; VIII, 338 p.

Les Vénètes ou Paléovénètes habitaient le nord-est de l'Italie, approximativement la partie située entre l'Atesis (Adige), au Sud, Sud-Ouest et Ouest, et les Alpes au Nord. A l'Est, ils étaient voisins des Istriens de la Péninsule d'Istrie. Les Paléovénètes vinrent en Italie par le Nord, vers le début du premier millénaire avant notre ère, et ils y créèrent une civilisation florissante avant d'être conquis par les Romains et de perdre leur propre langue. On a longtemps cru que l'ancien vénète était une langue illyrienne, apparentée de près au parler des populations de l'Istrie. Mais depuis les recherches minutieuses auxquelles se sont livrés des savants comme M. S. Beeler (1949), M. Krahe (1950), V. Pisani (1953), et M. Lejeune (depuis 1950) on est unanime à défendre son autonomie. Après la conquête romaine, sous Auguste, les Vénètes furent séparés de la Gaule Cisalpine et englobés dans la X[e] région de l'Italie avec les Carniens et les Istriens ; ainsi, ils se trouvaient au nord-est de l'Italie et étaient tournés d'une part vers le Nord-Est, du côté du Danube et de la vallée de la Save, et d'une autre vers l'Est, du côté de la péninsule d'Istrie et de la Dalmatie. Il est intéressant de noter que la limite des dialectes vénitiens et ladins modernes correspond approximativement à la frontière septentrionale des anciens Vénètes et que celle de l'Est répond à la frontière séparant les parlers vénitiens et slaves de nos jours. L'étude de près de cette région est d'un grand intérêt pour déterminer les rapports entre la Romania occidentale et la Romania orientale et, d'une façon générale, pour fixer de plus près les rapports entre l'Italie et l'Europe centrale d'une part et la péninsule des Balkans et l'Europe du Sud-Est d'une autre. La péninsule d'Istrie est située à un carrefour ; certaines régions de l'Italie communiquent par là avec les routes de la Save et de la Culpe, et d'autres contrées balkaniques le font toujours par là, avec l'Italie et l'O. de l'Europe. Hommes et langues se sont mêlés dans cette région, à tous les âges, comme le montre également l'état linguistique actuel : à l'O., à Koper (Capodistria) et à Poreč (Parenzo) on parle vénitien ; autour des localités de Rovinj (Rovigno) et de Vodnjan (Dignano) persiste un dialecte archaïque appelé istriote ou istro-romain ; dans le massif de Učka (Monte Maggiore) persiste un îlot linguistique connu sous le nom d'istro-roumain et les idiomes slaves du type croate sont fortement représentés à travers toute la péninsule d'Istrie. Les Istriens d'antan étaient aussi en étroits rapports avec les anciens Vénètes, mais ils ne parlaient pas la même langue. Les communications avec l'Italie s'effectuaient surtout par voie de terre, par la route qui menait d'Aquilée vers l'Est en direction de Tergeste (Trieste), de Pula (Pola) et d'autres villes du littoral. Dans le domaine de la civilisation matérielle on peut s'attendre à trouver en Istrie les avant-postes de la civilisation paléovénète, de même que les anciens Istriens ont laissé des traces

dans la civilisation matérielle de l'Italie du Nord-Est. Quiconque est désireux de connaître de plus près le passé de la péninsule d'Istrie au premier millénaire avant notre ère, ne saurait ignorer l'importante contribution des anciens Vénètes.

Le I[er] volume du présent ouvrage constitue un *corpus* de toutes les inscriptions vénètes, avec fac-similés ou photographies et un ample commentaire historique, archéologique, topographique et toponymique, accompagné d'index et d'une carte où ont été consignés les résultats des recherches effectuées jusqu'ici et où ont été notés les toponymes anciens, les noms modernes des localités où l'on a découvert des inscriptions ou d'autres pièces archéologiques, de même que les routes et les limites. Du point de vue de leur dispersion géographique les inscriptions paléovénètes arrivent au Nord jusque sur le territoire actuel de l'Autriche à Gurina et à Würmlach, près de Dellach, au sud-est de Lienz, dans la vallée du Gail, qui se jette dans la Drave ; et vers le nord-est jusque dans la vallée supérieure de la Soča (Isonzo) dans les localités de Most na Soči (Santa Lucia presso Tolmino) et d'Idrija (Idria della Baccia), un affluent de la Soča (Isonzo) qui prend sa source dans les Alpes orientales et coule un certain temps en territoire slovène avant de pénétrer ensuite en territoire italien et de se jeter dans la mer à l'ouest de Trieste. Du côté de l'Orient les inscriptions paléovénètes s'étendent jusqu'à Klanec (San Canziano), une localité du bassin supérieur de la rivière Timavus à l'ouest de Trieste, en Slovénie. Le nombre total des inscriptions paléovénètes découvertes jusqu'à présent dépasse 270, réparties comme suit : 119, autour de la localité d'Este (Ateste), entre le Po et la Brenta, au sud-est de Padoue ; 73 à Cadore, dans la vallée supérieure de la Piave ; 23 dans celle du Gail, en Autriche ; 19 aux environs de la ville de Padoue (Patavium) ; 15 sur la côte adriatique ; 6 à Trévise (Tarvisium) ; 5 à Oderzo, entre la Piave et Livenza ; 3 à Vicenza et 3 dans la vallée de l'Isonzo (Soča) ; 2 à Belluno ; 1 à Agordino et 1 à Trieste. Considérée chronologiquement, la civilisation paléovénète a traversé plusieurs étapes historiques et s'est épanouie notamment entre le V[e] et le III[e] siècle avant notre ère ; après se déroule le processus lent mais indubitable de la romanisation. Son alphabet fut emprunté aux Etrusques et il en a existé plusieurs variantes. Dans les inscriptions latines les plus anciennes de ces contrées apparaissent maints noms propres paléovénètes. Ces textes épigraphiques complètent nos connaissances de la langue paléovénète et doivent être pris en considération avec les inscriptions paléovénètes proprement dites.

Les auteurs ont parfaitement compris la complexité du processus historique : ils ont fait appel à toutes les sources possibles, c'est-à-dire aux connaissances des écrivains anciens grecs et latins, aux résultats des fouilles archéologiques, aux données comparatives de nature linguistique et aux suggestions qu'offre la géographie humaine. Ils se sont évertués à réunir des informations de nature archéologique, historique, géographique, topographique et linguistique et ont établi un commentaire d'une exceptionnelle richesse qui vient à l'appui de l'interprétation linguistique.

Dans le premier volume les deux auteurs se sont partagés la tâche en fonction des régions géographiques, mais la principale contribution est celle du professeur G. B. Pellegrini, qui a pris sur lui et mené à bon terme cette massive entreprise, fondamentale pour les recherches à venir.

Dans le second volume, le jeune linguiste A. L. Prosdocimi, élève du prof. Giacomo Devoto de l'Université de Florence, a essayé de décrire en détail le matériel linguistique et de le classer systématiquement. Les auteurs ont réuni, décrit, commenté et illustré tous les matériaux existants et les ont mis à la portée des érudits : ceux-ci avaient été imprimés dans des publications obscures et introuvables ; aussi toute information d'ensemble demandait-elle un sacrifice de plusieurs années de labeur. Cette entreprise a facilité aussi la comparaison avec les idiomes anciens du Sud-Est de l'Europe.

H. Mihăescu

A. S. LVOFF, *Очерки по лексике памятников старославянской письменности [Esquisse du lexique des monuments du vieux slave]* *АН СССР «Наука»*, Moscou, 1966, 319 pe.

C'est un fait bien connu que la langue des plus anciennes traductions slaves du grec faites par Cyrille et Méthode dans la seconde moitié du IX^e siècle n'a pas été maintenue dans sa forme originale et que les plus anciens manuscrits slaves connus aujourd'hui ne datent que des X^e–XI^e siècles. On comprend ainsi, pourquoi l'étude du lexique des écrits cyrillo-méthodiens s'est heurtée et continue à se heurter à de grandes difficultés. C'est le mérite incontesté de l'ouvrage que nous essayerons de présenter, d'avoir abordé l'un des problèmes les plus difficiles de la slavistique; l'établissement sur des critères scientifiques d'une filiation et d'une chronologie du vieux lexique slave, malgré l'absence de sources directes.

En partant des observations plus anciennes de V. Jagić (*Entstehungsgeschichte der Kirchenslavischen Sprache*) et de celles de V. Vondrák (*O cksl. překladu evangelia v jeko dvou různých časiech a jak se nám zachoval v hlavnějších rukopisech*) et maniant avec une exceptionnelle maîtrise les moyens de recherche offerts par la méthode comparative-historique, l'auteur entreprend une incursion lexicale fructueuse dans les textes de rédaction morave et bulgare de l'Est, dans le but de reconstruire les plus anciennes variantes, que V. Jagić nommait *primaires*.

Le livre comprend deux parties : I l'exposé du stade actuel de la recherche dans le domaine de la lexicologie ancienne slave; II le développement proprement dit du problème par des «articles de dictionnaire» extrêmement étendus où sont discutées toutes les variantes synonymiques puisées par l'auteur aux sources slaves. Dans l'organisation de cette partie on a tenu compte de l'ouvrage de V. Jagić de manière que les mots slaves apparaissent toujours dans l'ordre préconisé par celui-ci : les mots «primaires» ou, à vrai dire, ceux considérés comme primaires, sont disposés par ordre alphabétique (en tout 52 mots «primaires»). Chacun groupe à son tour une, deux ou plusieurs variantes synonymiques slaves et le terme initial grec (plus rarement les termes). Les discussions dans le cadre de chaque article de ce riche dictionnaire sui generis se développent sur plusieurs plans. Ainsi on débat des problèmes d'étymologie, de fréquence et de synonymie, des problèmes de phonétique, de morphologie et de syntaxe, considérés tant dans la perspective historique que dans la perspective synchronique. C'est en quoi consiste l'originalité de cet ouvrage qui dépasse celle de V. Jagić. A. S. Lvoff s'occupe des principaux monuments du vieux slave, en étudiant les variantes lexicales qui en sont fournies, dans la multitude de leurs relations contextuelles, ce qui lui permet de répondre avec succès à la question «clé» : en tenant compte de quelles données nous avons ou nous n'avons pas le droit de considérer une variante lexicale comme appartenant à la période cyrillo-méthodienne. L'auteur a conclu que seule la *comparaison complexe* sous tous les aspects — lexical, phonétique, syntactique, statistique — des textes de rédaction morave avec ceux de rédaction bulgare de l'Est peut nous conduire à l'affirmation qu'un mot slave représente la plus ancienne variante (cf. ашютъ, спыти, тоуне, безоума — gr. δωρεάν, μάτην, εἰπῆ, p. 25—38; блюдо, мнса — gr. πίναξ, p. 58—65; оупъвати, надѣяти, сѧ — gr. ἐλπίζω; храмъ, домъ — gr. οἰκία, οἶκος, p. 255; тьма, несъвѣда — gr. μυρίας, p. 247—248).

La multitude des aspects sous lesquels est étudié le lexique vieux slave, la profondeur avec laquelle ont été résolus les problèmes qui s'y rattachent, ont conduit l'auteur à des conclusions intéressantes tant par elles-mêmes que pour leur utilité en vue des recherches ultérieures :

— Les changements survenus dans le lexique des monuments du vieux slave sont le résultat des nombreuses rédactions de la Moravie et de la Bulgarie de l'Est. Toutes ces transformations ont rompu l'harmonie du lexique des premières traductions, en arrivant peu à peu à un vocabulaire assez hétérogène à caractère «mixte» (*смешанный*).

— A la place des dénominations « mot primaire » (*первичное слово*) et « mot secondaire » (*вторичное слово*) adoptées par V. Jagić, on propose les dénominations :

— macédonismes du Sud (pour les plus anciens)

— moravismes

— bulgarismes de l'Est.

Il est naturel que l'étude complexe d'un problème tellement épineux et parfois « délibérément » évité par les spécialistes à cause du fait qu'elle nécessite un travail laborieux de sélection et d'interprétation prudente des données — pas toujours suffisantes ou claires — donne lieu à quelques observations ou suggestions.

— Nous estimons qu'un ordre plus rigoureux dans la présentation des articles, sans recourir à la reprise de certaines idées ou à de trop longues explications, écarterait le caractère didactique de l'ouvrage et nous présenterait une image plus claire des étymons des mots respectifs et de leur synonymie (cf. кънигы, боукъви, писмѧ p. 154—163).

— En ce qui concerne le sens du v. sl. Храмъ « maison » (p. 255 et suiv.) une précicision serait nécessaire : en russe, grâce à une évolution sémantique, la notion exprimée par ce mot a été changée, c'est ainsi qu'elle désigne la *demeure de Dieu* — la *demeure sainte*. En vieux russe *храмъ* avait le sens de *temple* et le russe contemporain l'a gardé avec la même signification (cf. *храм, храм науки*). Nous l'avons rencontré fréquemment chez Pouchkine avec toujours le sens de *temple*, même dans les constructions métaphoriques. Pour exprimer la notion de « maison », le russe a emprunté au vieux slave deux mots : *дом* < v. sl. домъ et *храмина* < v. sl. Храмина ; aujourd'hui rus. *храмина* a un sens archaïque. *Хорома* (*grande maison*) dont parle l'auteur (p. 258) c'est une formation russe qui présente le phénomène caractéristique pour le groupe — *ро* — : — *оро* —. Au début, le mot était employé en russe pour désigner chaque type de maison. *Hram* (fête patronale) en roumain contemporain a un sens religieux : c'est le vocable d'une église (< v. sl. Храмъ).

— En ce qui concerne le groupe оупъвати — надѣꙗти сѧ nous avons constaté, en étudiant le *Psautier* coresien (avec le texte interliniaire slavo-roumain), qu'on emploie souvent le verbe надѣꙗти сѧ dans des constructions avec l'infinitif ou avec la conjonction, tandis que оупъвати paraît dans des constructions qui renferment un nom. La langue roumaine du XVI^e siècle connaît les deux formes employées le plus souvent avec le sens cité par l'auteur, mais pouvant apparaître parfois comme des synonymes « parfaits » : *upovăi* (*upuvăi, opovăi, a se opovăi*) « espérer » (O. Densusianu, *Istoria limbii române*, vol. II, Bucureşti, 1961, p. 340) ; *nădăi* (*a se* —) v. sl. *nadějati sę* « espérer », « avoir confiance en » (idem, p. 327).

— Il serait souhaitable que l'auteur renonce à la présentation des mots d'après le modèle de V. Jagić et qu'il adopte dès le début celle préconisée par lui-même. Nous proposons cela non seulement pour écarter la fausse impression de la première lecteure — celle d'un ouvrage dans une certaine mesure tributaire à V. Jagić — mais aussi pour qu'on puisse aisément relever l'originalité incontestable de ce livre.

— Bien qu'on ait excerpté la majorité des monuments glagolitiques (à l'exception des *Feuillets d'Ohride* et du *Feuillet glagolitique macédonien*), pour avoir une image complète chronologique et géographique du vieux lexique slave, il serait nécessaire de faire une recherche exhaustive des monuments (y compris ceux de rédaction slave de l'Est, serbe ou croate). Un matériel précieux pourrait être fourni à l'auteur par les monuments anciens d'aspect serbe (cf. *Evangile de Miroslav* du XII^e siècle), d'aspect croate (cf. les *Feuillets de Vienne* — du XII^e siècle), de rédaction slave de l'Est (cf. le *Sbornik de Sviatoslav*), les *Fragments de Novgorod* — du XI^e siècle, le *Sbornik Uspenskij* du XII^e siècle), ainsi que par les monuments anciens cyrilliques (cf. les *Feuillets de Hilandar*, les *Feuillets Undolski*, les *Feuillets de Zograph* — du XI^e siècle). Nous estimons que ce n'est qu'en utilisant tout l'arsenal vieux slave dont nous disposons, que l'on pourrait être conduit à des conclusions plus ou moins irré-

futables sur la chronologie et sur l'aire de diffusion de l'ancien vocabulaire slave, parce que les traits phonétiques d'un mot ne sont pas toujours éloquents en ce sens.

Nos observations ne diminuent pas la valeur de l'ouvrage qui, dans son ensemble, constitue, comme nous l'avons déjà montré, une précieuse contribution à l'étude du vieux lexique slave, car il a créé les prémisses de la reconstruction du texte de la première traduction de l'*Evangile* et du *Psautier*, fait remarquablement important pour les recherches de slavistique

Elena-Casandra Mihăilă

MANIO STOYANOV, *Les « syndromites » bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIX^e siècle*, « Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher », Athen, 19, 1966, p. 373—406.

Les listes de « syndromites », c'est-à-dire d'acheteurs ayant souscrit à l'avance pour l'édition des livres, constituent une source précieuse pour l'histoire de la culture sud-est européenne du XVIII^e et XIX^e siècle. Nicolae Iorga en a maintes fois usé[1], à côté des catalogues de bibliothèques, ainsi que des signatures autographes et différentes notes dues aux possesseurs des livres. Par rapport à ce dernier genre de sources, les listes de « syndromites » sont autrement importantes. Ainsi que l'auteur l'explique, dès le début, nous y trouvons non seulement les noms des lecteurs, mais aussi leur condition sociale, leur profession, les localités qu'ils habitent (d'où la date de leur résidence à différentes époques), leurs rapports mutuels (instituteur et élève, maîtres et compagnons), leurs relations avec certaines institutions. Et ce qui plus est, on peut en déduire les préférences des lecteurs, les besoins des écoles nouvellement fondées (puisqu'on a le nombre d'exemplaires et les prix), ce qui aboutit, en somme, à un véritable sondage du niveau culturel d'une certaine région, à un moment donné.

C'est d'ailleurs ce que l'auteur se propose d'étudier dans cet article. Il s'occupe des livres grecs parus dans la première moitié du XIX^e siècle à Vienne, Braşov, Jassy, Bucarest, Odessa, Athènes, Constantinople et Smyrne (en tout 26 titres), livres trouvés à Sofia (à la Bibliothèque Nationale, à l'Académie bulgare et au Musée historico-ecclésiastique central). Il en donne une description complète, dans une première partie de son étude, pour regrouper ensuite les « syndromites » par localités, dans la seconde partie. En partant de la Thrace bulgare « où l'influence grecque a été particulièrement forte », il examine consécutivement la Bulgarie du Nord, la Macédoine et la Thrace Orientale et enfin, les colonies bulgares de Roumanie et de Russie. De cette manière, dit-il, « l'idée géographique de la diffusion du livre grec ressort plus nettement que d'une classification alphabétique toute formelle des villes et des personnes ».

La méthode nous semble des plus indiquées et elle se vérifie, du reste, par un bon nombre de conclusions auxquelles elle mène. Car de cette analyse, il résulte quelques faits indubitables, comme celui de la prédilection manifestée par les Bulgares, à cette époque, pour les manuels et les recueils musicaux. Il s'y dessine aussi certaines tendances communes (les « syndromites » sont originaires des villes et rarement des villages), ainsi que les classes sociales et les couches professionnelles auxquelles ils appartiennent.

Mais si cette étude ne manque pas d'avoir des résultats intéressants, elle énonce aussi quelques conclusions qui nous semblent hâtives, insuffisamment démontrées par le matériel utilisé. L'auteur lui-même nous suggère d'ailleurs cette prudence, en avouant que « la portée de cet essai est limitée », car « une étude achevée des Bulgares "syndromites" à des livres grecs, suppose de compulser toute la littérature grecque du XIX^e siècle, ce qui est possible uniquement dans les bibliothèques d'Athènes». Il affirme pourtant, dans ses conclusions : « Si nous con-

[1] Les livres roumains les appellent « des prénumérants » (*prenumeranţi*).

frontons les Bulgares avec les autres syndromites non grecs, par exemple avec ceux Roumains et Serbes, nous verrons que les Bulgares tiennent la première place ; après les Grecs ils sont les plus nombreux acquéreurs et lecteurs de la littérature grecque». Peut-on le dire, en étudiant seulement 26 livres (24 en réalité, puisque pour Ταμεῖον ἀνθολογίας on donne trois éditions comme étant trois titres différents)?

Même si nous ne compulsons pas toute la littérature grecque de cette époque, il suffit d'examiner quelques-uns des livres grecs de la première moitié du XIX[e] siècle parus dans ces villes, pour constater qu'une pareille statistique est loin d'être définitive.

Στοιχεῖα παιδαγωγίας, édité par Dimitrios Ganis à Bucarest, en 1833[1], est le deuxième volume d'une œuvre qui en a trois. L'auteur nous présente non seulement un seul des trois volumes, mais encore celui-ci est fort peu concluant. Parmi les « syndromites» de ce tome, nous ne trouvons que des Bulgares de Bucarest et aucune autre mention de ville bulgare[2]. Par contre, l'un des volumes que l'auteur ne connait pas, le premier, contenant «"Οσα συμβάλλουσιν εἰς 'Ανάπτυξιν τοῦ ἀλφαβήτου...», paru à Bucarest en 1832, a des « syndromites» bulgares de Sistov, Filippopoli, Tîrnovo et Rahovitsa. Le livre de Pavel Kurtovitch Tchalakov et de Georgios Konstantinou — instituteur à l'école de la Sainte Trinité de Plovdiv — paru à Constantinople, en 1846[3]—a, naturellement, une longue liste de « syndromites» bulgares. Mais le même G. Konstantinou a fait imprimer à Bucarest, en 1837, un Μηνολόγιον παντοτεινὸν ἀκριβέστατον, ayant une préface écrite à Filippopoli en 1834 et que nous signalons à l'auteur, parce que les « syndromites» sont pour la plupart de cette ville et d'autres localités bulgares.

Si telle œuvre de Vardalachos est vivement soutenue par les Bulgares[4], d'autres ne le sont pas du tout, malgré les longues listes de prénumérants de ces livres.

'Επιτομὴ τῆς ἱστορίας τῶν νέων 'Ελλήνων, traduite du français par Anastasios G. Konstantas et parue à Bucarest en 1838, a également une longue liste de syndromites. Nous n'y trouvons aucune mention de ville bulgare, mais parmi les 'Εντιμότατοι ἔμποροι de Bucarest, nous retrouvons Const. N. Moustakov, Apost. H. Vasil. Filippoupolitis et d'autres Bulgares. Il y en a — comme, par exemple, les livres de Kyrillos de Lasinitzis — qui quoique à sujet reigieux ou philosophique (Βιβλίον ὁ νομαζόμενον ἱερὸν ἐγκόλπιον, Jassy, 1843 ; Σύλλογὴ γνωμικῶν καὶ ἀποφθεγμάτων, Bucarest, 1838) n'ont pas de prénumérants bulgares.

On voit donc qu'une liste plus complète[5] des livres grecs parus dans la première moitié du XIX[e] siècle modifierait sans doute la statistique que nous offre M. Stoyanov. Ainsi que nous l'avons montré, ces lacunes sont très souvent défavorables aux Bulgares eux-mêmes. Mais il n'en est pas moins vrai que la balance pourrait pencher du côté des « syndromites» roumains, une fois tous les comptes faits, ce qui contredirait la proportion établie par l'auteur.

Si l'élément quantitatif a son poids dans pareille entreprise, il nous semble qu'encore plus délicate soit la question de découvrir quels sont vraiment les « Bulgares» à cette époque où, dans le Sud-Est européen « Grec» signifie « chrétien orthodoxe des Balkans», où les Bulgares nt des noms grecs, tandis que les Aroumains ont des noms tantôt grecs, tantôt bulgares.

Malgré les précautions prises par l'auteur[6], nous constatons que, parfois, des Roumains, des Aroumains ou des Grecs sont pris pour des Bulgares. Ainsi « un certain Mikhail G. Boyadji, très probablement Bulgare» n'est autre que le bien connu professeur aroumain de Vienne et

---

[1] v. le n° 9 de la liste donnée par l'auteur, à la page 378.

[2] Plovdiv n'y parait pas — ainsi que le mentionne M. Stoyanov — dans l'exemplaire, pourtant complet, que nous avons vu à l'Académie Roumaine.

[3] v. le n° 20 de la liste donnée par l'auteur, à la page 383.

[4] v. le n° 1 (Ρητορικὴ τέχνη... Vienne, 1815), à la page 375.

[5] Nous sommes en train de rédiger une bibliographie des livres grecs parus en Roumanie au XIX[e] siècle.

[6] V. p. 375 : « En donnant les noms et pour éviter le danger de considérer des Grecs pour des Bulgares, nous n'indiquons que les personnes avec des noms incontestablement bulgares ou bien des noms dont l'origine bulgare est également corroborée par d'autres données. »

de Pest (auteur de la Γραμματικὴ ῥωμανικὴ ἤτοι μακεδονοβλαχική, Vienne, 1813) [1], originaire de Moscopole. De même, nous avons la certitude que Ioanis Konst. Draganesco (v. p. 402) n'est pas bulgare, mais roumain et nous doutons fort que Rali Kazassidis et Rali H. P. Mavroudis (p. 402) soient bulgares [2].

Cela va sans dire que, hormis nos réserves sur le pourcentage bulgare des lecteurs de livres grecs dans le Sud-Est européen, nous sommes tout à fait convaincu qu'il est bien naturel que les Bulgares s'intéressent aux livres grecs. Mais ces livres paraissant très souvent à Jassy, à Bucarest et à Braşov et les listes de « syndromites » étant remplies de noms « non grecs », il vaudrait mieux attendre une liste vraiment complète, avant d'avancer une conclusion par trop générale.

C. Papacostea-Danielopolu

TADEUSZ SULIMIRSKI, *Ancient Southern Neighbours of the Baltic Tribes*, dans *Acta Baltico-Slavica*, V, 1967, p. 1—17.

Au-delà de ce que le titre de l'article nous aurait permis de supposer, Tadeusz Sulimirski aborde ici, une fois de plus, la problématique de la protohistoire des Slaves [1], cette fois-ci sous l'aspect, si important mais tout aussi controversé, de l'identification de leur patrie originaire.

Comme nous le verrons, le résultat, convaincant ou non, de cette investigation ne représente pas une nouveauté dans la vaste littérature du problème et même pas dans la conception de l'auteur. Il est question, en substance, d'une nouvelle tentative mais — pourquoi ne le dirions-nous pas — par des voies différentes, de démontrer que la plus ancienne patrie des Slaves (des Proto-slaves) doit être localisée dans l'espace entre l'Oder et la Vistule. Le mérite principal de cette étude nous semble être l'originalité de la méthode. Anticipant sur un jugement d'ensemble, il nous faut dire que bien des faits archéologiques et historiques relevés, ainsi que l'interprétation que leur donne Sulimirski, sont justes, positifs, et représentent une contribution à la discussion et à l'éclaircissement du tableau ethnique de l'Europe orientale (plus exactement de l'espace entre les Carpates et le Don) dans la seconde moitié du I^er^ millénaire av.n.è. Et cela même si l'idée principale qui est à démontrer — à savoir celle de la patrie odéro-vistulienne des Slaves [2] — ne gagne pas, malgré les efforts de Sulimirski, en solidité et en substance.

La démonstration du savant polonais est indirecte : elle procède par élimination. Si J. Kostrzewski et l'école autochtoniste de Poznan s'efforce de prouver—chose pas trop aisée — la continuité de population et de civilisation, depuis l'âge du bronze et jusqu'aux Slaves historiques, pour conclure que la patrie, du moins de ce groupe slave, serait la Pologne [3], Sulimirski, en évitant, comme on le verra, cette difficile question de la continuité, tâche d'arriver au même résultat tout en éliminant des présumés lieux d'origine des Slaves, la Biélorussie et l'Ukraine — attribués aux Baltes et respectivement aux Thraces.

---

[1] D. Bolintineanu et Costache Negri l'ont rééditée à Bucarest en 1863.

[2] Tous les trois « syndromites » de Bucarest.

[1] T. Sulimirski, *Sarmatians in the Polish Past*, réédité d'après « The Polish Review », IX, 1, 1964, New York ; voir aussi notre compte rendu dans « Dacia », X, 1966, p. 415—418.

[2] Les tenants de la théorie sont particulièrement les savants polonais. Cf. T. Lehr-Spławinski, *O pochodzeniu i praojczyźnie Słowian*, Poznan, 1946 ; J. Czekanowski, *Wstęp do historii Słowian*, Poznan, 1957 ; J. Kostrzewski, W. Chmiełewski, K. Jażdżewski, *Pradzieje Polski*, 1965 ; les chercheurs soviétiques, sans exception, avec des arguments divers, optent pour l'Ukraine.

[3] J. Kostrzewski, *Zur Frage der Siedlungsstetigkeit in der Vorgeschichte Polens*, Varsovie, 1965.

Dans la première partie de l'étude l'auteur, afin d'étayer sa démonstration, se préoccupe de la fixation de la limite méridionale de l'aire peuplée par les Baltes. Partant du fait connu que des hydronymes baltes existent également au sud du Pripet, tandis qu'au-delà du Dniepr ils atteignent le cours inférieur de la Desna, Sulimirski propose un élargissement considérable vers le Sud de l'espace attribué aux Baltes par M. Vasmer et K. Buga et apporte en même temps à l'appui de sa thèse certaines données linguistiques et ethnographiques, ingénieusement synthétisées et interprétées. En substance, il s'agit là de partir de la prémisse — justifiée à notre sens — que l'élément spécifique ethno-linguistique des Biélorusses de nos jours, lequel les distingue des Ukrainiens et des Grand-Russiens, puise son origine dans le substrat baltique assimilé. D'où l'importance de la fixation de la frontière linguistique biélorusso-ukrainienne pour établir l'expansion la plus méridionale des anciennes tribus baltes. Le fait que cette frontière — marquée par la ligne méridionale des isophones de type biélorusse et par la ligne de séparation des dialectes locaux — est en même temps une frontière ethnographique et, ce qui est important, coïncide avec la frontière entre certaines civilisations pré- et protohistoriques du centre et de l'est de l'Europe, vient confirmer, selon Sulimirski, l'hypothèse que la limite méridionale des tribus baltes passait de l'Est à l'Ouest par la Polésie, au sud du Pripet.

Poursuivant son investigation, Sulimirski s'arrête sur deux civilisations archéologiques datant de la seconde moitié du premier millénaire av.n.è., au nord de cette ligne, et qui peuvent faire l'objet des discussions sur les Baltes, à savoir : à l'Est du Dniepr, la civilisation de Joukhnovo, à l'Ouest; dans le bassin du Pripet — la civilisation de Milograd.

Cette dernière, répandue dans la zone des terrains sablonneux à l'intérieur de l'aire des toponymes d'origine balte, est rattachée aux Neures d'Hérodote[4], considérés par l'auteur, en vertu des arguments susmentionnés, en tant que Baltes. A l'appui de cette attribution, Sulimirski invoque également la concordance entre les informations d'Hérodote et les données archéologiques, lesquelles suggèrent que la région d'origine de cette population, avant l'apparition de la civilisation Milograd, se serait trouvée dans les zones boisées du Nord-Ouest de la zone en discussion.

Pour ce qui est de la civilisation Joukhnovo, du bassin de la Desna, les choses sont plus simples. Les différences avec la civilisation de Milograd ou avec la civilisation à céramique hachurée — présentes dans les discussions portant sur les Baltes — et en même temps les nombreux éléments communs qui la rapprochent des civilisations plus anciennes du Sud : Belogroudovka et Tchiorny Less[5], déterminent Suliminski d'envisager plutôt la descendance thrace des porteurs de la civilisation de Joukhnovo, lesquels se seraient superposés ici à un fonds baltique plus ancien. Le mélange de toponymes baltes et iraniens[6] de l'Est du Dniepr s'expliquerait de la sorte d'une part par l'ancien fonds balte et d'autre part par des pénétrations ultérieures scytho-sarmates.

Au cours de la seconde moitié du premier millénaire av.n.è., les voisins du sud des civilisations de Milograd et de Joukhnovo étaient les nombreux groupes de population présentant des variantes très rapprochées de la même vaste civilisation d'aspect scythique de la sylvo-steppe d'Ukraine. Ce n'est plus un secret pour personne que cette population n'était pas scythique-iranienne, mais les opinions sont diamétralement opposées lorsqu'il s'agit d'établir sa véritable identité. Sulimirski oppose à juste titre à la théorie de l'appartenance slave[7], abandonnée

[4] Cf. Hérodot, IV, 105 ; hypothèse mise en avant par O. N. Melnikovskaja, *Памятники раннего железного века юго-восточной Белорусии (Милоградская культура)*, dans KS., 94, 1963, p. 17—18.

[5] V. P. Lévénok, *Юхновская культура*, dans SA, 3, 1963, p. 80 et suiv.

[6] V. V. Sédov, *Балто-иранский контакт в днепровском левобережье*, dans SA, 4, 1965, p. 52 et suiv.

[7] Cf. P. N. Trétjakov : *Восточнославянские племена*, Moscou, 1953, p. 59 ; A. I. Térénojkine, *Предскифский период на днепровском правобережье*, Kiev, 1961, p. 228 et suiv.

aujourd'hui par bien de ses partisans, la théorie, étayée d'arguments plus anciens ou plus récents, de l'appartenance thrace ou thraco-cimmérienne [8]. L'auteur invoque à juste raison contre l'appartenance slave [9] l'absence de la toponymie slave ancienne dans cet espace, ainsi que l'absence de noms slaves dans les inscriptions trouvées dans les villes du nord du Pont-Euxin [10], fait qui, vu les étroits rapports existant entre les villes grecques et la population autochtone de la sylvo-steppe, ne saurait s'expliquer que par l'absence de l'élément slave au milieu de cette population. En occupant ultérieurement cet espace, les Slaves ont pris les noms des principaux cours d'eau de chez les Thraces et pas de chez les Iraniens (par ex. Dniepr).

Des parallèles linguistiques balto-thraces constatés par plusieurs savants [11], en concordance avec l'interprétation de Sulimirski des données archéologiques, tendraient à faire croire que ces deux groupes indo-européens eurent à un moment donné une frontière commune. Cette frontière irait du Dniepr vers l'Ouest, le long de la ligne Kiev-Vladimir-Volynskij. Au sud de cette ligne, dans la partie ouest de l'espace en discussion, Sulimirski trouve de nouvelles preuves de l'existence des tribus thraco-daces dans une série de toponymes majeurs utilisés encore de nos jours, tels : les rivières Styr et San, les collines Toutry (à l'Ouest de la Podolie), etc. Sans exiger de l'auteur une argumentation archéologique complète, nous estimons qu'il aurait pu faire ressortir la parenté des cultures des régions situées entre le Prut et le Dniepr et surtout de celles du bassin du Dniestr avec les civilisations contemporaines, sans aucun doute thraces, de l'âge du fer, de l'espace carpato-danubien.

En fonction du tableau ethnique qu'il ébauche — les deux massifs : balte et thrace occupant l'espace tout entier entre les Carpates et le Dniepr — Sulimirski arrive à la conclusion qu'ici il n'y a pas eu de place pour la patrie primitive des Slaves. *Quod erat demonstrandum* ! Cette dernière devrait donc être cherchée plus à l'Ouest, entre l'Oder et la Vistule. D'ici, à une date relativement ancienne (?), les Slaves ont commencé à déferler vers l'Est, mais le processus de slavisation de l'Europe orientale est devenu effectif seulement au II[e] siècle av.n.è., lorsque la présence de ceux-ci sur le territoire de l'Ukraine serait incontestablement attestée par les monuments de la civilisation de Zaroubintzy. Sulimirski tente de renforcer cette théorie en invoquant la plus grande ancienneté de la toponymie slave de l'Ouest, donc de la direction d'où les Slaves se seraient étendus vers l'Europe orientale.

L'hypothèse selon laquelle les Slaves seraient les porteurs de la civilisation de Zaroubintzy [12] ne résiste pas à une critique historique, archéologique et linguistique sérieuse. Ce n'est pas le lieu ici d'entamer une discussion plus détaillée sur les arguments qui s'opposent catégoriquement à une telle théorie ; nous nous contenterons de mentionner que de nombreux chercheurs soviétiques, parmi les meilleurs connaisseurs de la civilisation de Zaroubintzy et de la culture slave ancienne, ont relevé l'impossibilité de lier entre elles ces deux civilisations et im-

---

[8] Cf. H. Hirt, *Die Indogermanen*, vol. II, Strasburg, 1905 ; T. Milewski, Zarys językoznawstwa ogólnego, II, 1948, Lublin-Kraków, p. 358 ; B. Grakov, *Скифы*, Kiev, 1947, p. 10, 16 et suiv.

[9] T. Milewski, *Dwa ujęcia problemu granic prasłowiańskiego obszaru językowego*, dans « Rocznik Slawistyczny », XXI, 1960, p. 56 et suiv., 71 et suiv.

[10] L. Zgusta, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Prague, 1955 ; T. Milewski, *op. cit.*, p. 57 et suiv.

[11] N. Jokl, *Die Thraker-Sprache*, dans Ebert, RL, XIII, 1929, p. 295 et suiv ; J. Wiesner, *Die Thraker*, Stuttgart, 1963, p. 43.

[12] Formulée déjà par Khvoïko (*Поля погребений на Среднем Поднепровье*, dans ZRAO, XII, 1901), cette hypothèse a été reprise et développée dernièrement par P. N Tretjakov, *Финно-угры, балты и славяне на Днепре и на Волге*, Moscou, 1966.

plicitement leur population. Nous citerons dans ce sens I. V. Koukharenko[13], D. M. Matchinski[14] et I. I. Liapouchkine[15], tout en faisant remarquer que ces chercheurs non plus n'ont pas encore accepté l'idée du caractère germanique de la population de la civilisation de Zaroubintzy ; idée exprimée en 1906 par P. Reinecke[16] et qui a gagné de plus en plus de poids depuis lors, à mesure que l'on progressait dans la connaissance de cette culture et des autres cvilisations à caractère germanique apparentées, Przeworsk et Poienești-Loukachevka. Etait également germanique sans aucun doute, la civilisation Poméranienne (Steinkisten -und Glockengräberkultur) dont l'expansion territoriale vers le Sud-Est, du Hallstatt tardif et jusqu'au La Tène moyen, marque la première migration germanique vers les Carpates et la mer Noire[17]. En laissant de même de côté la civilisation Lusacienne, dont l'appartenance ethnique est encore très discutable, nous arrivons à la conclusion, opposée à celle de Sulimirski, que dans l'espace entre l'Oder et la Vistule, ou en Galicie, il n'y a pas de place pour la patrie primitive des Slaves. Une pareille place n'existe pas davantage dans la bande étendue de steppe et de sylvo-steppe située entre les Carpates et le Dniepr où, au cours de la période dont nous venons de parler, ont vécu les Scytho-Sarmates et, comme Sulimirski lui-même l'a bien prouvé, les populations thraces.

Nous ne pouvons chercher l'espace originaire des Protoslaves que dans la zone des forêts et des marais de l'est de la Vistule et du nord du bassin du Pripet, c'est-à-dire là où Sulimirski place exclusivement la masse des tribus baltes. Or, il semble que c'est justement ici que la construction du savant polonais est insuffisamment fondée, fait également explicable par le stade actuel des recherches linguistiques, archéologiques et historiques sur les Baltes et les Slaves ou, disons plutôt pour la période dont nous nous occupons, les Balto-Slaves. La recherche linguistique ne possède pas encore des critères solides pour la datation des phénomènes de la langue, notamment des toponymes pas même pour l'établissement d'une chronologie relativement sûre de ces phénomènes ou pour leur dérivation et explication étymologiques. Dans ces conditions, l'élimination des Slaves (ou des Proto-slaves) de l'aire à toponymie balte n'est nullement justifiée. Au contraire, les données linguistiques permettent d'affirmer que c'est dans l'espace délimité plus haut que les Proto-slaves et les Baltes, soit séparément soit dans le cadre de la communauté balto-slave présumée, ont eu leur territoire d'origine[18]. Parmi les opinions les plus autorisées, exprimées ces dernières années, rappelons celle du professeur F. P. Filine, lequel se fondant sur l'analyse du lexique slave (il note l'absence des toponymes concernant la steppe, la mer, certaines espèces d'arbres et la variété des termes qui expriment des réalités se rattachant aux forêts, aux marécages, etc.), délimite l'aire proto-slave en Biélorussie du Sud et en Ukraine du Nord, entre les sources du Bug occidental et le Dniepr moyen[19]

---

[13] I. V. Koukharenko, *Зарубинецкая культура*, dans la collection *Arheologhiia S.S.S.R.*, vol. D1-19, 1964, p. 5.

[14] D. M. Matchinski, *О соотношении пшеворской и зарубинецкой культур*, communication au Congrès d'archéologie slave de Varsovie, dans le vol. *Тезисы докладов советской делегации на I международном конгрессе славянской археологии в Варшаве*, Moscou, 1965, p. 10—13.

[15] I. I. Liapouchkine, *Некоторые вопросы из предистории восточных славян*, dans KS, 100, 1965, p. 117.

[16] P. Reinecke, *Aus der russischen archäologischen Literatur*, dans « Mainzer Zeitschrift », I, 1906, p. 42—50, cf. aussi K. Tackenberg, *Zu den Wanderungen der Ostgermanen*, dans « Mannus », 22/3—4, 1930.

[17] H. Reinerth, *Vorgeschichte der deutschen Stämme*, vol. III, 1940, p. 867—942 ; L. Schmidt : *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. Die Ostgermanen*, München, 1941, p. 87—97 ; cf. et K. Tackenberg : *Zu den Funden von Lukaschewka, im Bezirk Kischinew, Moldau-Republik*, dans « Alt-Thüringen », VI, 1963, p. 424.

[18] O. N. Melnikovskaya, *Племена южной Белоруссии в раннем железном веке*, Moscou, 1967, p. 177.

[19] F. P. Filinę, *Образование языка восточных славян*, Moscou-Leningrad, 1962, p. 147—148, Cf. aussi K. Moszynski, *Pierwotny zasięg języka prasłowianskiego*, 1957, p. 202 et suiv.

Nous devons encore relever, chose que Sulimirski a passée sous silence, le fait qu'en dépit de l'existence de certains hydronymes baltes dans le bassin du Pripet, la frontière du Sud des tribus baltes telle qu'elle a été tracée par M. Vasmer et K. Buga (au nord du Pripet, au niveau de l'embouchure de la rivière Soj dans le Dniepr) réunit encore aujourd'hui l'adhésion des linguistes soviétiques les plus réputés, tels : Filine [20], Gornung [21], Toporov et Troubatchev [22]. En revanche, au sud du Pripet, selon les deux derniers chercheurs cités, ce sont les hydronymes d'origine slave ancienne qui dominent.

Dans ce territoire, si différemment commenté par les linguistes, est localisée la civilisation de Milograd que Sulimirski attribue aux Baltes. Dans la monographie récemment parue concernant cette civilisation, la spécialiste réputée O. N. Melnikovskaja s'oppose catégoriquement à cette attribution ethnique : « A côté d'autres importants arguments linguistiques, une série de données archéologiques, telles la large diffusion vers le Sud-Ouest de la civilisation de Milograd au cours des étapes les plus anciennes, la chronologie relative des monuments du type Milograd et autres, contredisent une pareille solution du problème » [23]. Mais comme le caractère proto-slave de cette civilisation n'est pas prouvé, le problème continue à demeurer ouvert.

L'investigation entreprise par Tadeusz Sulimirski, comme nous l'avons vu, ne mène pas à des résultats convaincants. Elle a cependant le mérite de réactualiser le problème si épineux de la patrie primitive des Slaves, et de faire ressortir une fois de plus, le caractère contradictoire des données dont nous disposons, ainsi que leur réflexe — les interprétations, les hypothèses et les théories en circulation. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes permis de signaler et de mettre en discussion cette nouvelle contribution.

Mircea Babeş

HENRY GRENVILLE, *Observations sur l'état actuel de l'Empire Ottoman.* Edited by Andrew S. Ehrenkreutz, The University of Michigan Press (1965) XXIV—110 p.

A la demande du secrétaire d'Etat britannique le comte de Halifax, l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, Sir Henry Grenville (1762—1765), rédigeait en 1765 et 1766 un mémoire en langue française sur les forces militaires de l'Empire Ottoman, l'état de ses finances, de son commerce et de sa population.

Ce mémoire [1], dont l'original a disparu des collections du Public Record Office de Londres, vient d'être publié par le professeur Andrew S. Ehrenkreutz d'après une copie conservée dans la collection du secrétaire d'Etat William Shelburne, acquise en 1921 par la William L. Clements Library de l'Université de Michigan (Ann Arbor).

Prévoyant une reprise des ostilités entre la Russie et la Sublime Porte, le cabinet britannique désirait être informé sur le potentiel militaire, économique et financier de l'Empire Ottoman afin de se rendre compte s'il était de force à empêcher les Russes de s'emparer des Dardanelles et du Bosphore. Car après la constitution de son Empire colonial, l'Angleterre était fortement intéressée à garder le contrôle de la route des Indes et partant la suprématie dans la Méditerranée orientale.

---

[20] F. P. Filinę, *op. cit.*, p. 149.

[21] B. V. Gornung, *Из предистории образования общеславянского языкового единства*, Moscou, 1963, p. 129.

[22] V. N. Toporov, O. N. Troubatchev, *Лингвистический анализ гидронимов Верхнего Поднепровья*, Moscou, 1962, p. 7 et suiv.

[23] O. N. Melnikovskaya, *op. cit.*, p. 185.

[1] Mentionné par D. B. Horn, *The British Diplomatic Service*, Oxford, 1961. p. 292 ; idem, *British Diplomatic Representatives 1689—1789* (The Royal Historical Society, Camden Third Series, t. 46), London, 1932, p. 154.

Il s'agissait d'obtenir aussi des renseignements précis pour essayer de redresser le commerce anglais dans le Levant en profitant du fait que la perte du Canada (1763) venait de porter un coup sensible au commerce français par le renchérissement du sucre et la suppression des pelleteries, produits canadiens très recherchés par les Turcs.

Malgré les difficultés de toutes sortes qui le poussèrent à abréger son séjour dans la capitale ottomane, désolée par la peste et ravagée par les incendies, Grenville réussit à recueillir des renseignements précieux par le canal des drogmans tels que Mosco et Antonio Dané. Moyennant finances, il s'assurait aussi les services de Nevis Efendi, de Iusef Dimitri, de Serpos et de Stefano Pisani dont les noms figurent dans la correspondance inédite de Murray, conservée dans les State Papers. L'ambassadeur anglais obtint aussi certaines données statistiques et même des extraits de documents officiels qu'il introduisit dans son mémoire. Ces renseignements de première main lui permirent de compléter les informations transmises par des auteurs consacrés tels que Rycaut et Marsigli, ou parfois de les réfuter.

Profondément scrupuleux dans l'accomplissement de sa tâche, Grenville n'hésite pas à dénoncer les difficultés d'information portant sur certaines questions d'ordre militaire ou financier, enveloppées du plus profond secret. Il ne se laisse pas non plus abuser par le manque de scrupules de certains drogmans et admet même la possibilité d'avoir été trompé parfois. La sincérité dont fait preuve sa lettre au duc de Richmond (12 juin 1766) et le sens critique dont est empreint son mémoire sont autant de gages d'une évidente bonne foi.

Le texte de Grenville, intitulé « Observations sur l'état actuel de l'Empire Ottoman», est précédé d'une courte introduction (p. VII—XVII) consacrée à la carrière de l'ambassadeur, aux origines du mémoire, à la méthode adoptée par l'auteur pour recueillir ses informations et aussi à l'importance de cette contribution, rédigée en partie après son départ de Constantinople (13 octobre 1765).

Suivant les instructions de Halifax du 26 mars 1765, Grenville s'attache à tracer un tableau aussi exact que possible de l'état des forteresses turques, des effectifs de la marine militaire et marchande ottomane dont les équipages étaient composés d'esclaves, de galériens, de matelots loués et de « leventi» fournis par les timariotes. Comme Charles de Peyssonnel [2], R. Boscovich [3] et Kleemann [4], Grenville souligne l'ignorance technique et le manque d'expérience des marins turcs (p. 8—9) ainsi que les défauts de construction des bâtiments ottomans et surtout des saïques (p. 50—51) affectées au transport du blé.

A base des informations recueillies, Grenville décrit avec maints détails l'organisation de l'armée permanente ottomane (kulu) dont faisaient partie l'infanterie composée de janissaires (yeničeri), de munitionnaires (djebedji) et de canoniers (topdji) [5], — ainsi que la cavalerie régulière des sipahi, composée de 13 000 hommes répartis en six régiments (p. 22—24) et recevant une solde régulière (uluife) du trésor public (miri). Grenville redresse l'erreur commise par certains auteurs qui englobaient dans cette cavalerie réglée et régimentée les troupes beaucoup plus nombreuses fournies en temps de guerre par les feudataires possesseurs de timar et de zaim (p. 25—26), obligés de pourvoir à leur propre subsistance et à celle de leurs soldats auxiliaires (djebeli).

Mais Grenville range à tort parmi les troupes auxiliaires (sic) les Tartares (p. 27—30) qui prenaient part aux campagnes ottomanes étant placés sous les ordres de leurs princes ou même du khan sans recevoir ni paye ni nourriture. Il y ajoute des contingents de six mille hommes chacun, fournis par les princes de Valachie et de Moldavie en qualité de tributaires,

---

[2] Ch. de Peyssonnel, *Traité du commerce dans la Mer Noire*, Paris 1787, II, p. 216 et suiv.

[3] R. Boscovich, *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne fait à la suite de Son ex. M. J. Porter, ambassadeur d'Angleterre en 1762*, Lausanne 1772, p. 198 et suiv.

[4] Kleemann, *Voyage de Vienne à Belgrade et à Kilianova, 1770*, Neufchâtel, 1780, p. 153—161.

[5] Grenville précise (p. 18) : « Le troisième Corps d'infanterie est celui des Toptshi ou canoniers» dont l'effectif s'était réduit à 2 000 hommes.

mais dont la Porte se méfiait vu qu'au cours des guerres avec les Russes et les Polonais ils étaient passés souvent à l'ennemi.

Une analyse sommaire lui fait attribuer l'origine des abus qui avaient entraîné la décadence des forces militaires de l'Empire Ottoman à la politique adoptée par la Cour pour éteindre l'esprit de rébellion des janissaires en élargissant leur base de recrutement et en relachant la discipline.

Si Grenville a obtenu certaines données statistiques ayant trait au nombre des bâtiments turcs, à la paye et à l'entretien de quelques corps de troupes (djebedji, topdji), — il n'a cependant pas réussi à dresser un état complet des forces armées ottomanes, à commencer par les janissaires — dont les effectifs et les garnisons étaient tenus secrets — et en continuant par les troupes des frontières (serhadkulu) convoquées en cas de danger grave.

Il a réussi encore moins à établir le montant des recettes et des dépenses de la Porte en raison du secret absolu qui les enveloppaient. Il dut se contenter de dresser, dans le second chapitre de son mémoire, un tableau des principales sources de revenus, qui alimentaient le trésor public (miri), telles que l'affermement des douanes (p. 35), la perception de la capitation ou harač (p. 36—39) et de l'avariz (p. 39) comprenant les contributions imposées par le gouvernement central au nom du sultan et dont le montant variait selon les besoins.

A cette occasion, Grenville passe en revue les charges financières des Principautés Danubiennes et en rappelle le montant. Le tribut (harač) est estimé pour la Moldavie à 120 bourses, chiffre qui concorde avec celui noté par Thomas Salmon [6] et, pour la Valachie, à 620 bourses, une bourse en plus de celles mentionnées dans le mémoire présenté par les boyards valaques au prince Orlov lors du congrès de Focşani (1772) [7]. Le présent (peškeš) du Bayram est estimé à 120 bourses, somme sensiblement inférieure aux chiffres notés au début du XVIII^{e} siècle par le prince Démètre Cantemir [8]. Par contre, le « rikiabiye », présent offert par les princes à l'occasion du Nouvel An musulman, est passé sous silence, ce qui nous porterait à supposer qu'il ne figurait pas encore parmi les charges des Principautés Danubiennes. Le mémoire rappelle aussi, mais sans donner de chiffres, les énormes frais imposés aux Phanariotes pour obtenir le trône des Principautés et s'y maintenir.

Parmi les revenus réguliers destinés à alimenter le trésor personnel du Sultan, Grenville mentionne le tribut versé par l'Egypte (600 000 séquins funduk) et celui de Raguse (66 bourses) et, comme ressources extraordinaires en cas de guerre, les emprunts au trésor des janissaires et des corps de métier ainsi que la perception d'un double harač et d'un double avariz.

Le troisième chapitre du mémoire est consacré au commerce du Levant (p. 48—70) dont le déclin est attribué, d'une part, à l'appauvrissement général et aux ravages causés par les guerres de Perse ainsi que par les épidémies de peste et, d'autre part, à la rivalité des nations marchandes qui permit à la Porte d'enfreindre les privilèges accordés par les capitulations, aux gouverneurs des provinces et aux fermiers des douanes de soumettre les marchands étrangers à des taxes arbitraires et enfin aux courtiers grecs, arméniens et juifs de les pressurer sans vergogne.

Le commerce de la mer Noire qui avait exercé au XVII^{e} siècle et pendant la première moitié du XVIII^{e} siècle une puissante attraction sur les Anglais, désireux non seulement d'en exploiter les richesses mais aussi d'ouvrir à leurs marchands la route de Perse, fait l'objet d'une analyse minutieuse où la liste des produits originaires de ses rivages est complétée par celles des marchandises débarquées dans ses ports. Grenville fournit aussi maints détails

---

[6] Cf. M. Berza, *Haraciul Moldovei şi Ţării Româneşti în sec. XV—XIX* [Le tribut de la Moldavie et de la Valachie aux XV^{e}—XIX^{e} siècles], dans « Studii şi Materiale de Istorie Medie », II, 1957, p. 25.

[7] Banul Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor* [Généalogie des Cantacuzènes], éd. N. Iorga, Bucarest, 1902, p. 507—508.

[8] D. Cantemir, *Descrierea Moldovei* [Description de la Moldavie], tr. G. Pascu, Bucarest, 1923, p. 136.

sur le commerce de l'Egypte, réservé aux Turcs, ainsi que sur le commerce des caravanes qui apportaient à Constantinople les produits des Indes en suivant la route de Basra, Bagdsd et Alep.

Passant à l'analyse des opérations commerciales pratiquées au Levant par les Anglais et par leurs rivaux français, hollandais, vénitiens et toscans, Grenville énumère les principaux articles vendus ou achetés par les marchands de ces différentes nations dans les ports ottomans. A base de données statistiques, il établit la balance commerciale du trafic français au Levant ainsi que le solde actif de 1 870 000 piastres, de même que celle du commerce anglais dont le solde actif n'était que de 44 750 piastres (p. 58—60).

Malgré l'éloquence de ces chiffres, Grenville soutient que les rivaux les plus dangereux de ses compatriotes n'étaient pas les Français adonnés à un « commerce forcé » (p. 61) ni les Vénitiens, mais par contre les Hollandais, enrichis directement par le marché de Londres. Il dénonce aussi comme nuisible aux intérêts anglais le commerce de Livourne par la voie duquel les produits levantins pénétraient en Angleterre.

Parmi les produits des manufactures turques faisant l'objet de ce commerce, Grenville mentionne les satins de Chios, les soieries et les velours de Brousse, les tapis de Smyrne, les draps grossiers (aba) de Salonique, les camelots d'Angora, les toiles de coton et les « germesut » d'Alep.

Le quatrième chapitre est consacré à la population de l'Empire Ottoman, composée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens et de Juifs. Comme J. Porter[9] et plus tard W. Eton[10], Grenville constate le dépeuplement des campagnes provoqué par la rapacité des pachas continuellement changés d'une province à l'autre, par les guerres et par les ravages exercés par la famine, la peste et autres calamités.

Le mémoire de Grenville, édité avec un soin rigoureux par le professeur A. Ehrenkreutz, est accompagné d'un résumé anglais et de notes (p. 91—106) où l'éditeur corrige la transcription des termes turcs, identifie les noms de lieux et de personnes et explique certains événements mentionnés dans le texte. Un index (p. 107—110) complète cette belle édition qui rendra de grands services aux historiens de l'Empire Ottoman.

Aux ouvrages cités à ce sujet par l'éditeur, nous nous permettons d'ajouter la célèbre *Histoire de l'Empire Ottoman* de Démètre Cantemir[11], le *Traité du commerce de la Mer Noire* de Ch. de Peyssonnel ainsi que les savants travaux de I. H. Uzunçarşılı[12], L. Bergasse et G. Ranbert[13].

Cristina Bulgaru

PETAR MILJKOVIЌ-PEPEK, *Делото на зографите Михаило и Еутихиј* [L'œuvre des peintres Michel et Eutychios], 263 pages, 143 figures, 195 planches, 14 schémas; Skopje, 1967. Ample résumé français.

Si le nom des peintres Michel et Eutychios jouit, depuis une dizaine d'années (grâce, en premier lieu, au livre de Sv. Radojčič, *Les maîtres de l'ancienne peinture serbe*, Beograd, 1955,

[9] J. Porter, *Observations on the Religion, Land, Government and Manners of the Turks*, Lyon, 1768; trad. fr. Neuchâtel, 1770, I, p. 66—67.

[10] W. Eton, *Survey of the Turkish Empire in which are considered... the cause of the Decline of Turkey...*, London, 1799, p. 261, 262, 263.

[11] D. Cantemir, *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire*, translated into English by N. Tindal, 2 vol., London, 1734—35, 1736.

[12] I. H. Uzunçarşılı, *Osmanlı devletinin merkez ve bahriye teşkilâti* [L'administration centrale et la marine dans l'Empire Ottoman], Ankara, 1947; idem, *Osmanlı devleti teskilâtından kapukulu ocakları* [Institutions de l'Etat Ottoman : les organismes militaires], 2 vol., Ankara, 1949.

[13] Loius Bergasse et Gaston Ranbert, *Histoire du commerce de Marseille*, t. IV, Paris, 1954.

en serbe) d'une certaine renommée parmi les historiens de l'art byzantin et sud-est européen, leur œuvre et son rôle dans la peinture macédonienne, serbe, athonite à la fin du XIII^{e} et au début du XIV^{e} siècle attendaient encore des recherches essentielles. C'est le mérite de M. Petar Miljkovik-Pepek d'avoir rassemblées, par un travail d'analyse minutieuse et perspicace effectué au cours d'une dizaine d'années, les données iconographiques et stylistiques fondamentales lui ayant permis de mettre cette œuvre en pleine lumière. Mais son livre n'est pas seulement la première monographie concernant les deux peintres qui comptent parmi les plus actifs du Sud-Est européen de l'époque. A l'aide du très riche matériel artistique étudié dans tous les détails, l'auteur arrive à des constatations, des suggestions, des hypothèses qui représentent pour la plupart des points de départ nouveaux pour l'analyse de la peinture byzantine et serbe de la fin du XIII^{e} et au début du XIV^{e}s.

Une première partie du livre (p. 15—39) est consacrée à un ample exposé des conditions politiques, culturelles et artistiques à Byzance et en Macédoine, aux relations entre l'Empire et l'Etat serbe (surtout à l'époque du règne de Milutin), au développement des courants artistiques dans la peinture byzantine entre la fin du XIII^{e} et le début du XIV^{e} siècle. L'auteur distingue au cours du XIII^{e} siècle deux « courants stylistiques », notamment l'un archaïsant, se rattachant à l'époque précédente et l'autre innovateur, prélude au style des Paléologues. Mais, au-delà des différences stylistiques de détail l'auteur reconnaît, dans l'ensemble de la peinture du XIII^{e} siècle, l'existence d'un style « monumental nouveau », dont les racines se trouveraient dans l'art des X^{e}—XI^{e} s. « Phénomène particulier dans l'évolution générale de la peinture de la Renaissance byzantine tardive », ce style diffère sensiblement de celui des Paléologues. L'œuvre de Michel et d'Eutychios reflèterait clairement les deux courants stylistiques : le style monumental et celui des Paléologues. On doit en outre aux deux artistes la pénétration dans les Balkans du style Paléologue de la Capitale. Deux conclusions s'imposent à l'auteur : d'une part, le fait que le style des deux peintres n'est pas l'expression d'une « école de Milutin » (comme l'ont affirmé certains historiens de l'art), mais bien le résultat de l'évolution générale de l'art byzantin et, de l'autre, que les deux peintres ont dû avoir un « contact personnel » avec l'art de la Capitale de l'Empire byzantin.

Dans la seconde partie du livre, la plus étendue d'ailleurs, (p. 41—200), l'auteur procède à l'analyse iconographique et stylistique de la peinture des trois ensembles qui portent la signature de Michel et d'Eutychios, notamment : l'église de la Vierge Peribleptos à Okhrid, l'église de St.-Nikita au village de Cučer et l'église de St.-Georges à Staro Nagoričino. Les détails de cette analyse, minutieuse étude morphologique, extrêmement intéressante aussi en tant que méthode de travail, permettent à l'auteur d'une part de déterminer les traits spécifiques de l'art de chacun des deux artistes, et de l'autre d'établir une chronologie stylistique des trois monuments étudiés. C'est ainsi que les fresques de la Peribleptos (et certaines icônes d'Okhrid) correspondraient à la première période de l'activité des peintres ; Staro Nagoričino, à la dernière. Malgré la présence de leur signature, l'auteur considère que l'ensemble de Cučer est dû aux collaborateurs des deux maîtres.

La troisème partie du livre (p. 201—234) est consacrée à l'attribution des peintures de l'église de la Vierge du Protaton, du fragment de fresque de la Lavra, de l'église du roi de Studenica, ainsi que d'un nombre d'icônes du groupe d'Okhrid à Michel et à Eutychios. L'activité des deux artistes dépasserait donc la Macédoine et la Serbie ; ils deviennent ainsi « les figures centrales de l'art dans les Balkans depuis la fin du XIII^{e} jusqu'aux années 30 du XIV^{e} siècle ». Leur formation a dû se faire dans un atelier de mosaïstes, probablement à Thessalonique. Ils ont travaillé principalement en Macédoine et aussi au Mont Athos, leur œuvre ayant joué « un rôle décisif dans l'évolution historique des arts en Macédoine à la fin du XIII^{e} siècle ».

Les conclusions de ce livre sont d'une grande valeur pour les recherches à venir. Elles éclairent une activité artistique extrêmement complexe, évidemment créatrice ; elles posent les prémisses d'une nouvelle chronologie de la peinture byzantine de la fin du XIII^{e} et du début

du XIVe siècle ; elles prouvent, par des arguments solides, dont l'intérêt augmente du fait qu'ils sont invoqués pour la première fois, la continuité de la peinture byzantine, son unité et en même temps sa diversité. Soulignons la minutiosité des analyses qui comportent : la façon de modeler les têtes, le nez, les yeux, la bouche, les oreilles, le modelé des bras, des jambes et des pieds, le mouvement des figures, la représentation du paysage, des architectures, les éléments décoratifs, etc. C'est un matériel comparatif d'une grande utilité que l'auteur met à la disposition des spécialistes.

La riche illustration, les nombreux et excellents dessins, renforcent ce texte très soigné et qui prouve dans l'ensemble et dans le détail un travail exemplaire.

Maria-Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: Năsturel, Petre Ş. (P.Ş.N.); Frances, E. (E. Fr.); Danielopolu-Papacostea, Cornelia (C.D.-P); Papapanu, Atanase (A.P.); Duţu, Alexandru (Al. D.); Camariano, Nestor (N.C.); Carp-Clima, Grigore (G.C.C.); Musicescu, Maria-Ana (M.-A.M).

Association internationale des Etudes byzantines, *Bulletin d'information et de coordination.* N° III, année 1966, Athènes-Paris, 55 p.

Tout comme les deux premiers numéros que nous avons précédemment signalés ici (notre tome V, fasc. 1—2, 1967, p. 380—381), celui-ci sera d'un grand secours à bien des byzantinistes. Une bonne partie de son sommaire est occupée par des comptes rendus et rapports du XIII[e] Congrès international des Etudes byzantines, qui, on s'en souvient, a tenu ses assises en septembre 1966 en Angleterre, à Oxford. Pour les lecteurs qui l'ignoreraient encore, nous communiquerons ici que, conformément à la proposition faite à cette occasion par la délégation roumaine, le XIV[e] Congrès aura lieu en 1971 en Roumanie. Parmi les matériaux les plus importants de ce Bulletin il convient de rappeler en premier lieu le rapport de la commission *ad hoc* sur le projet d'un Corpus des sources grecques de l'histoire de Byzance. Cette documentation complète donc ce que l'on savait déjà par le Bulletin n° II. De l'examen des propositions, remarques, etc. qu'ils ont reçues à ce propos, les Professeurs R. Jenkins, P. Lemerle et D. Zakythinos ont abouti à la conclusion que certaines sources faisaient l'objet de l'intérêt de plusieurs érudits à la fois ; que les éditions annoncées ou proposées portent généralement sur des textes plutôt courts ou d'importance relative, alors que les entreprises de longue haleine s'avèrent rares, que celles en cours sont très dispersées et n'obéissent à aucun contrôle on plan d'ensemble. Cette situation a engagé les trois savants byzantinistes à proposer les suggestions que voici : prolonger l'enquête qu'ils ont menée et la compléter par un organisme permanent d'information ; créer une commission du Corpus des sources ; adopter certains principes qui constituent en fait la technique de l'édition du futur Corpus. Sur ce point ils proposent des éditions critiques reposant sur l'ensemble de la tradition manuscrite, avec apparat critique et indication des sources, des lieux parallèles et des témoignages d'autres auteurs. Les traductions, qui obligatoirement accompagneront les textes, seront en français, allemand, italien, anglais ou latin (le traducteur pouvant être une autre personne que l'éditeur du texte). Les notes accompagnant la traduction se limiteront à fournir l'identification des personnes et des lieux, ainsi qu'à la chronologie, sans viser à tourner au commentaire. Chaque édition sera précédée d'une

brève introduction consacrée à la tradition du texte et aux problèmes soulevés par son établissement. Des jeux très complets d'index (noms propres, termes techniques ou d'institutions, mots notables) enrichiront chaque volume qui, avant impression, sera soumis à la révision d'un ou de deux spécialistes choisis, de commun accord, par l'auteur et la Commission du Corpus. On trouvera dans ledit Bulletin d'autres questions que se sont posées les auteurs du rapport. Aux p. 21—23 figure encore une liste supplémentaire d'éditions en préparation d'auteurs byzantins (les *Œuvres complètes d'Eustathe de Thessalonique*, par Peter Wirth, les *Histoires de Jean Cantacuzène*, par A. Carile, le *De magistratibus de Jean Lydus*, par Th. F. Carney, et bien d'autres encore). Le reste des pages du Bulletin est retenu par la publication des rapports d'activité des divers comités nationaux (la République Fédérale Allemande et la République Démocrate Allemande, Autriche, Brésil, Canada, Etats-Unis, Grande-Bretagne, France, Hongrie, Israël, Italie, Pologne, Roumanie, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie). Celui des savants autrichiens est d'une précision et d'une ampleur impressionnantes qui font honneur aux professeurs H. Hunger et O. Demus et à leurs disciples. A ce propos nous ne saurions passer sous silence la communication par le Pr. H. Hunger des principes pour l'élaboration de la *Tabula Imperii Byzantini*, autrement dit de l'atlas historique de l'empire byzantin, qui sera à la fois un supplément et un pendant à la *Tabula Imperii Romani*, qu'édite l'Union Académique internationale, entreprise d'un long souffle et d'une portée inestimable. Le responsable de l'entreprise, le Pr. Hunger, informe par la même occasion qu'elle sera essentiellement autrichienne (p. 51—53).

P. Ş. N.

NICOLAS ADONTZ, *Etudes arméno-byzantines* (Bibliothèque arménienne de la Fondation Calouste Gulbenkian). Livraria Bertrand, Lisbonne, 1965, 439 p.

La Fondation Calouste Gulbenkian vient de remplir un pieux devoir envers le grand érudit que fut Nicolas Adontz. En patronnant la réimpression anastatique de 13 de ses études les plus connues, elle a rendu, une fois de plus, un signalé service aussi bien aux arménisants qu'aux byzantinistes; les balkanologues aussi y trouveront naturellement leur dû. Une préface du Pr. Gérard Garitte, de l'Université de Louvain, évoque la figure d'Adontz, né en Arménie en 1875 et mort à Bruxelles en 1942, ainsi que son activité tant appréciée et confraternellement soutenue par l'illustre savant belge que fut Henri Grégoire (p. 3—6). Nous nous contenterons de rappeler ici les titres des articles constituant ce volume, titres familiers notamment aux lecteurs de « Byzantion », où parurent la plupart d'entre eux. Ce sont : Les fonds historiques de l'épopée byzantine « Digénis Akritas » ; Sur l'origine de Léon V, empereur de Byzance ; L'âge et l'origine de l'empereur Basile I^{er} ; La portée historique de l'oraison funèbre de Basile I^{er} par son fils Léon VI le Sage ; Les légendes de Maurice et de Constantin V, empereurs de Byzance ; Notes arméno-byzantines ; Les Taronites en Arménie et à Byzance ; Ašot Erkat' ou de Fer, roi d'Arménie de 915 à 929 ; L'archevêque Théophylacte et le Taronite ; Tornik le Moine ; Notes sur le Livre des Cérémonies ; La généalogie des Taronites ; Samuel l'Arménien, roi des Bulgares[1]. Un index « locupletissimus » facilitera la consultation du recueil. On n'aura qu'un regret — il faut cependant bien l'avouer — de constater que les Editeurs n'ont pas conservé, parallèlement à la pagination courante du volume, celle, initiale, des études d'A-

[1] Nous ferons observer en passant que ces treize articles sont loin d'épuiser toute la production de N. Adontz en matière d'études arméno-byzantines. Son étude posthume intitulée *Role of the Armenians in Byzantine Science* (« Armenian Review », III, 1950, pp. 55—73) ou bien encore celle écrite en collaboration avec Henri Grégoire, *Nicéphore au col roide* (« Byzantion », VIII, 1933, pp. 203—212) — entre autres — n'y figurent pas. La préface de G. Garitte indique une bibliographie complète d'Adontz parue dans « Handes Amsorya », 61, 1947, col. 313—318.

dontz, ou pensé du moins à la préciser à la table des matières qui se borne à indiquer, sans plus, l'annuité seulement du périodique où elles furent imprimées la première fois. Ce petit détail aurait facilité aux chercheurs la confrontation des renvois faits par des travaux ayant utilisé dans l'original les articles de N. Adontz. Certes, certaines des affirmations qu'il y a faites sont aujourd'hui controuvées (c'est là le sort de tous les travaux d'érudition et la science n'a qu'à y gagner). Aussi, peut-être, eût-il été bon qu'un appendice de notes mît le lecteur au courant des résultats ultérieurs de la recherche.

P. Ș. N.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Remarques sur les titres nobiliaires de la Haute Epoque (IV^{e} — VI^{e} siècle).* « Annali della Fondazione italiana per la storia amministrativa italiana», 1965, fasc. 2, p. 79—94.

Dans cette étude, l'auteur s'occupe du titre nobiliaire d'illustre. Bien que ce titre apparaisse pour la première fois dans une loi de l'an 317 mentionnée dans le Code Justinien, il s'agit en réalité d'une interpolation, car il ne fut créé que vers la moitié du IV^{e} siècle et joint d'abord au titre de clarissimus.

Par l'édit de 372 de Valentinien I, le titre d'illustre fut séparé de celui de clarissimus et réservé à une classe spéciale. En effet cette classe comprenait les dignitaires les plus importants de l'Empire : les préfets du prétoire, le préfet de Constantinople, les maîtres de la milice, le praepositus sacri cubiculi, etc.

A partir du V^{e} siècle et particulièrement de l'époque de Justinien, le nombre des illustres s'accroît continuellement. Avant Justinien, la classe des illustres se subdivise en plusieurs sections, les titulaires bénéficiant d'épithètes spéciales; le plus important parmi les hauts fonctionnaires était le gloriosissimus et le dernier en rang, le magnificentissimus. Le titre d'illustre se maintient jusqu'au XI^{e} siècle.

E. Fr.

CLÉOBULE TSOURKAS, *Les années d'études de Théophile Corydalée au Collège grec de Rome (1604—1608)*, « Balkan Studies» 8, n^{o} 1, 1967, p. 115—122.

Le manuscrit contenant le Journal de la Congrégation des étudiants du Collège grec de Rome des années 1592—1647 fut mis à la disposition de l'auteur au moment où l'on achevait d'imprimer son ouvrage sur Théophile Corydalée[1]. Grâce à ce document, Cl. Tsourkas a pu vérifier les années d'études de Corydalée et résoudre quelques problèmes controversés de la biographie du philosophe. La date de son inscription à l'université peut être fixée entre octobre et novembre de l'année 1608 et la date de sa naissance, en 1574. Par conséquent, Corydalée avait 39 ans lorsqu'il finissait ses études à Padoue et il est mort à 72 ans et non pas « à plus de 80 ans», comme le soutenait le chroniquer Anastase Gordios.

Une autre question très controversée de la vie de Corydalée y trouve aussi sa solution, le même document prouvant que François Kokkos ne fut son professeur ni à Rome, ni à Athènes, Venise ou Constantinople.

C. D.-P.

[1] Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570—1646)*. Deuxième édition, Thessalonique, 1967, 441 p.

T. G. BULAT, *O danie neobişnuită, făcută de Constantin Brîncoveanu mănăstirii Sfîntul Pavel de la Athos* [Une donation inaccoutumée de Constantin Brancovan au monastère de Saint-Paul sur l'Athos], « Glasul Bisericii», XXIV/9—10, 1965, pp. 849—855.

Deux documents jusqu'ici inédits viennent enrichir l'histoire des relations de la Valachie et de la Russie avec le monastère athonite de Saint-Paul. L'A. les publie avec une brève introduction. Le premier est un acte émis au nom du métropolite de Hongrovalachie Théodose, des deux évêques valaques et de nombreux grands boyards en charge, le 6 mai 1694 (7202). Le second en représente la ratification par le chrysobulle du voévode Constantin Brancovan en date du 30 mai de la même année. Ces deux pièces accordent à l'archimandrite Isaïe du monastère de Saint-Paul les domaines, ainsi que les paysans et tziganes ayant appartenu au défunt boyard félon Constantin Bălăceanu, ex-grand aga, mort quatre ans plus tôt à la bataille de Zărneşti où les Autrichiens, dans les rangs desquels il combattait son prince, furent vaincus par les Roumains et les Tartares. Que s'était-il passé pour que la donation princière fût, et cela exceptionnellement, précédée d'un jugement rendu par le haut clergé et les boyards valaques ? Ainsi que nous l'apprend le dossier publié par T. Bulat, il s'agit d'un événement intervenu sous le règne du prince Şerban Cantacuzène (mort en 1688). L'archimandrite Isaïe avait été envoyé alors en Russie pour quêter au profit de son monastère. A son retour de Moscou il avait eu la fâcheuse inspiration de passer par la Transylvanie qui se trouvait alors sous l'occupation de la Maison d'Autriche. Bălăceanu s'y trouvait aux côtés du général en chef des armées impériales dans cette nouvelle province accaparée par son maître, Donat Heissler von Heitersheim. Il dénonça le moine à son protecteur en prétendant que celui-ci avait été envoyé à Moscou, par Brancovan, dont il était un espion à gages. Le malheureux caloyer fut arrêté et promené de forteresse en forteresse jusqu'à sa libération qui mit deux ans et demi à venir, c'est-à-dire jusqu'à sa comparution devant l'empereur, à Vienne. Tout ce que l'archimandrite avait amassé en Russie lui fut confisqué ou bien s'envola pour son entretien, sa santé et des présents destinés à adoucir son sort. Nos deux documents énumèrent le détail des dommages. Isaïe en effet avait ramené de Russie 800 pièces d'or, 26 icônes, 6 fourrures de loups blancs, 8 de *săngepi* (?), 6 de zibeline, plus 12 zibelines vivantes, un vêtement de la même fourrure (*un soroc dă samură*), une croix en argent embellie de pierres précieuses, 60 knouts (*gărbace*) de Moscou, un sabre, 2 pistolets et 9 chevaux. Les objets confisqués et les dépenses d'Isaïe, qui donna même 250 thalers à l'empereur (!), s'élevèrent à 4 100 thalers. C'est pour le dédommager lui et son Monastère des pertes matérielles provoquées par la dénonciation de Bălăceanu que l'assemblée du clergé et des boyards de Valachie se réunit et jugea bon de lui octroyer les biens laissés par le défunt. Avec une réserve toutefois — et qui est bien dans l'esprit du droit de préemption[1] très respecté alors en Valachie : quiconque des parentés de Bălăceanu, enfant compris, s'en reviendrait dans son pays et élèverait des prétentions sur la propriété des domaines, des paysans ou des tziganes du seigneur félon, pourra les recouvrer, à charge pour lui de verser au monastère de Saint-Paul la somme de 4 100 thalers à laquelle avaient été prisés les dommages subis par l'archimandrite et son couvent. Cette décision fut, comme de juste, confirmée, peu de temps après par le voévode lui-même.

On se demandera si Bălăceanu avait dénoncé à la légère le Père Isaïe. En dépit du silence des deux documents retrouvés en copies par Bulat, le caractère exceptionnel de la procédure adoptée par le prince qui fit manifestement convoquer l'assemblée des états afin d'apporter une réparation éclatante aux moines athonites et à leur représentant, pourrait fort bien laisser à penser que, sous couleur d'aller quêter des secours pour sa communauté, Isaïe fut effectivement un agent utilisé dans certaines négociations secrètes entre le voévode Şerban Can-

[1] V. Valentin Al. Georgescu, *Preemţiunea în istoria dreptului românesc* [La préemption dans l'histoire du droit roumain], Ed. Academiei, Bucarest, 1965, 411 p.

tacuzène et le tsar. C'est précisément ce que l'on apprend du livre, inconnu de T. Bulat, de feu G. Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-ruse* [Contributions à l'histoire des relations roumano-russes], Bucarest, 1962, pp. 114—115. Il y est affirmé — mais sans indication de source — qu'aussitôt après l'arrestation d'Isaïe par les Autrichiens, la cour moscovite envoya à Şerban Cantacuzène la copie des lettres qui avaient été confisquées. Le courrier, le Grec Dementie Thomas, arriva à Bucarest après le décès du prince valaque. Ce fut son successeur, Constantin Brancovan, qui en prit connaissance et il fit savoir aux Russes que, tout en étant forcé de ménager Vienne, il était disposé à les seconder.

P. Ş. N.

V. MIHORDEA, *Un colaborator al lui Constantin Mavrocordat la desfiinţarea rumâniei: mitropolitul Neofit (1738—1753)* [Un collaborateur de Constantin Maurocordato pour la suppression du servage : le métropolite Néophyte, 1738—1753], « Biserica Ortodoxă Română », LXXXIII, 1965, 7—8, p. 715—734.

Présentation de la figure et de l'œuvre du savant métropolite de Hongrovalachie, Néophyte I^er^, originaire de l'île de Crète. Esprit éclairé, il encouragea le prince de Valachie, Conse tantin Maurocordato, à supprimer le servage. On lui doit entre autres la création d'une écol- au village de Pătroaia, sur l'un des domaines appartenant à son Eglise. Le voévode approuva en 1746 l'organisation d'une foire annuelle dont les taxes d'octroi servirent à l'entretien de ladite école : l'A. publie en appendice cinq documents concernant cette école et cette foire, l'une des plus intéressantes initiatives de ce prélat qui sut s'identifier avec les aspirations du peuple confié à sa garde.

P. Ş. N.

K. NIKA, Δύο διάλογοι περὶ παιδείας [Deux dialogues sur l'éducation], Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας [Textes et études de philologie néo-grecque], 36, Athènes, 1967, p. 15.

Après celle du dialogue entre *Un philhellène et un anthellène* (v. « Parnassos », B, IX 1967, p. 258—265) l'auteur nous donne maintenant l'édition de deux autres dialogues tirés du même codex grec 2268 de la Bibliothèque du Vatican.

Le premier Περὶ τῆς παιδείας διάλογος » [Dialogue sur l'éducation] a été écrit par Giovanni Inghirami de Scolopoi, à Florence, en 1779. Devant un homme cultivé un rustre prétend que l'éducation est nuisible à l'homme parce que contraire à la conception théologique qui fait de celui-ci la créature parfaite de Dieu. Il finit par comprendre à la suite du dialogue l'utilité et la validité théologique de l'éducation.

Le deuxième texte, Διάλογος περὶ τῶν γραμμάτων [Dialogue sur la culture littéraire] est dû à Innocenzo Bianchi de Luca, également de Scolopoi, et date toujours de 1779. C'est une conversation entre un lettré et un illettré au sujet du profit qu'on peut tirer de la culture littéraire. L'esprit du dialogue, sa structure et ses conclusions sont tout à fait semblables à celles du précédent.

Scolopoi est une église de Florence disposant d'un Collège jésuite, centre florissant des études grecques au XVIII^e^ siècle.

Les textes sont précédés par la description du codex et de leur état du point de vue philologique. Sur la personnalité des écrivains, l'auteur donnera une étude plus ample après la publication du codex en son entier.

A. P.

EKKEHARD VÖLKL, *Die griechische Kultur in der Moldau während der Phanariotenzeit (1711—1821)*, « Südost-Forschungen», München, 1967, XXVI, p. 102—139.

Récapitulation claire et précise des rapports roumano-grecs à l'époque phanariote, le présent article passe en revue quelques-uns de leurs aspects essentiels : la pénétration de la culture grecque en Moldavie au XVII^e siècle et le rôle social des Grecs, la grécisation de l'Eglise orthodoxe moldave, les relations de la Moldavie avec les Eglises grecques de l'Orient, « Academia domnească» [l'Académie princière] de Jassy, l'activité des imprimeries et l'œuvre de traduction, la codification juridique. L'article s'achève sur une succincte caractérisation de cette époque culturelle qui coïncide avec une période de forte influence grecque.

Se fondant sur une riche bibliographie, l'auteur insiste sur le fait que l'influence grecque était arrivée à son point culminant dès le début du XVIII^e siècle, pour conclure que celle-ci n'a affecté que les boïards et le haut clergé. Nous pensons donc comme tout naturel de relever que l'introduction de la langue grecque dans l'enseignement supérieur des pays roumains, à la fin du XVII^e siècle, est moins une intégration dans le « griechischer Geistwelt» qu'un retour vers les sources antiques de la culture européenne, retour caractéristique à l'humanisme. Evidemment cette direction devait se perdre partiellement dès que l'enseignement grec et l'activité des imprimeries en cette langue — dirigés par des princes phanariotes — se sont prolongés pendant tout un siècle, mais la culture roumaine devait bénéficier surtout sous ce rapport du contact avec le monde grec. C'est pourquoi il est particulièrement important pour la complète caractérisation de cette époque de définir le rôle du grec en tant que véhicule des valeurs culturelles. Il est tout aussi important de définir la présence de la culture hellénique — réellement massive — par rapport à la présence de la culture néo-grecque ; d'associer aux données fournies par l'activité typographique celles, de beaucoup plus riches, fournies par la tradition manuscrite. Du reste, l'époque tout entière comporte une périodisation au moins en trois phases : celle du rationalisme orthodoxe des deux dernières décennies du XVII^e et des deux premières décennies du XVIII^e siècle, l'époque des épigones du milieu du XVIII^e siècle et enfin la crise de conscience et l'époque des Lumières des trois dernières dizaines d'années de ce siècle. C'est dans ce cadre que l'on pourra répondre également à la question de préciser l'apport des pays roumains au développement des lettres grecques et le rôle de celles-ci dans l'histoire de la littérature roumaine (dans la mesure où elles lui ont imprimé une certaine déviation sans « étouffer» pour autant la culture roumaine, comme on l'a prétendu souvent) — questions que l'auteur relève avec perspicacité.

L'étude de la culture développée en Moldavie est particulièrement instructive en ce sens. Nous l'avons d'ailleurs signalé à notre tour dans quelques contributions récemment publiées et c'est ce qui nous incite à nous rallier aux conclusions proposées par l'étude d'E. Völkl.

AL. D.

IOAN. D. DIMAKIS, Tὸ *πρόβλημα τῶν ειδήσεων περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως εἰς τὸν γαλλικὸν τύπον* [Le problème des nouvelles concernant la révolution grecque dans la presse française], dans «Ἑλληνικά», 19, n° 1, 1966 f. 54—91.

C'est dans les centres les plus proches du théâtre des opérations que se trouvaient les meilleures sources d'information alimentant la presse parisienne sur la révolution grecque.

Pour les événements des Principautés Roumaines [1], on mentionne parmi les centres de «l'Europe orientale et balkanique» fournissant les nouvelles : «Bucarest, Jassy et Craiova, Budapest, Kronstadt, Hermannstadt, Lemberg, Suczana [sic] (en Bucovine) et Brassowo (en Transylvanie)» [2], Brody, Vidin, Semlin. Très souvent les journaux français indiquent, sans préciser la localité, «la frontière de la Moldavie», «la frontière de la Valachie» ou «les rives du Danube».

Les informations provenant de ces villes sont naturellement des plus sûres, en tant que nouvelles de toute «première main». Le réquisitoire fait par l'auteur au sujet des fausses nouvelles ne concerne jamais des renseignements ayant à leur origine une source roumaine. Une seule fois, la ville de Bucarest est mentionnée dans ce cas, mais c'est justement dans le cadre d'une véritable «fabrique de nouvelles» d'Allemagne, qui inventait les sources de ces correspondances en les intitulant : «lettres de Bucarest, d'Odessa, de Péra», etc.

Aussi les appréciait-on, malgré le temps qu'elles mettaient pour arriver à destination. Car de Bucarest à Paris, il leur fallait entre 25—51 jours (d'habitude 45), de Jassy à Paris, de 30 à 36 jours et 28 à 36 jours de Craiova à Paris, beaucoup plus que des autres centres de la même zone (Lemberg, 15—26 jours, Kronstadt, 19—31 jours, etc). Peut-être était-ce la censure autrichienne qui en retardait à ce point l'arrivée.

L'auteur signale — outre les sources locales — une catégorie de villes éloignées du théâtre des opérations, qui grâce à leur position de capitales (Vienne, Constantinople,) de ports (Trieste, Venise, Naples, Marseille, Londres, etc.) ou tout simplement de grandes villes européennes (Frankfurt, Leipzig, Dresde, Berlin, Bruxelles, St.-Pétersbourg, etc.), concentraient les nouvelles et les retransmettaient aux journaux français.

Une analyse très poussée des moyens utilisés dans la transmission et la retransmission des renseignements, du caractère politique des sources et surtout de leur authenticité, font de cet article une étude fort utile.

C. D.-P.

G. TH. ZORAS, PH. K. BOUBOULIDIS, Βιβλιογραφικόν Δελτίον Νεοελληνικῆς Φιλολογίας [Bulletin bibliographique de la littérature néo-grecque], VI (1964), Athènes, 1966, 55 p.

Le Bulletin bibliographique redigé par G. Th. Zoras et Ph. K. Bouboulidis, professeurs à l'Université d'Athènes, a atteint sa VI^{e} année de parution. Il comprend les principales études et les articles qui concernent la littérature byzantine et néo-grecque à partir du X^{e} siècle jusqu'à nos jours. Les deux auteurs ont dépouillé, à cet effet, plus de 45 revues grecques et de 20 revues étrangères (parmi lesquelles trois revues roumaines : «Revue des études sud-est européennes», «Revue roumaine d'histoire» et «Studii»). Dans ce bulletin sont enregistrées les publications parues en 1964. On y donne parfois, pour certaines œuvres bibliographiées, en dehors du titre, des informations concernant leur contenu.

A la fin du bulletin se trouvent un index des noms d'auteurs et un index des noms propres contenus dans les titres des ouvrages bibliographiés, composés par S. Protopopa-Bouboulidis, assistant à la chaire de Littérature byzantine et néo-grecque.

N. C.

---

[1] L'auteur donne aussi une liste complète des sources locales fournissant des renseignements sur les événements de Grèce.

[2] V. p. 57. Kronstadt et Brassowo sont mentionnées comme des villes différentes.

The Immigrants Influence on Wilson's Peace Policies. Edited by Joseph P. O'Grady. University of Kentucky Press, 1967, X + 329 p.

L'enquête faite par onze professeurs américains reconstitue les fluctuations, plus ou moins profondes, de l'opinion publique américaine pendant la première guerre mondiale. À l'exception des études dédiées aux immigrés irlandais (Pr. J. P. O'Grady), anglais (Pr. Dennis J. McCarthy), juifs (Pr. Morton Tenzer), le recueil s'occupe de plusieurs groupes intéressés dans le futur statut de la monarchie austro-hongroise : les Allemands (Pr. Austin J. App), les Italiens (Pr. John B. Duff), les Hongrois (Pr. George Barany), les Slaves du Sud (Pr. George J. Prpic), les Tchèques (Pr. Otakar Odlozilik), les Slovaques et les Ruthènes (Pr. Victor S. Mamatey), les Polonais (Pr. Louis L. Gerson). Un chapitre spécial traite de la déclaration signée le 25 octobre 1918 à l'Independence Hall à Philadelphie par ceux qui voulaient créer une « union centrale-européenne » (Pr. Arthur J. May), parmi lesquels se trouvaient le professeur de sociologie Herbert A. Miller, le futur président de la Tchécoslovaquie, Thomas G. Masaryk, et même un lieutenant roumain, Vasile Stoica.

L'utilité de toutes ces enquêtes est soulignée par le Pr. J. P. O'Grady dans l'étude introductive, où il revient, en même temps, sur les conclusions des analyses faites par les onze auteurs ; en effet, plusieurs éléments ont favorisé l'activité des immigrés, qui a pu exercer ainsi une certaine influence sur la politique américaine : le président Wilson a maintes fois déclaré qu'il était prêt à écouter les suggestions qui lui seront faites par les citoyens, — les groupes d'immigrés savaient se servir des moyens de persuasion politique, — les événements internationaux ont favorisé l'attitude de tous ceux qui soutenaient que les peuples doivent être libres et indépendants, — les politiciens ont accordé une attention particulière aux votes qui pouvaient être obtenus de la part des immigrés. L'auteur considère encore qu'une telle influence a pu jouer son rôle grâce à l'esprit « idéaliste » dont était empreinte la politique étrangère des Etats-Unis au début du XX^{e} siècle.

L'activité déployée par les immigrés — manifestations, polémiques, télégrammes et mémoires envoyés au président — a eu des échos divers ; elle a entraîné les cercles politiques locaux, a attiré l'attention du gouvernement et seulement quelques fois elle a pesé plus lourd, en agissant sur les décisions du président. D'ailleurs les pressions exercées par les immigrés ont abouti à des résultats différents selon les buts que la politique américaine s'est fixé au cours de la guerre : d'abord, détacher la monarchie de l'alliance avec l'Allemagne et ensuite, après le 7 décembre 1917, quand la guerre fut déclarée, maintenir une fédération de peuples autonomes ; c'est seulement plus tard que la lutte des peuples pour l'indépendance a déterminé le gouvernement à reconsidérer la succession de la défunte monarchie.

On retiendra surtout les diverses vagues de l'opinion publique, le rôle de quelques personnalités marquantes — Thomas Masaryk, Nikola Pasić ou Dr. Ante Trumbić — qui ont souvent dirigé l'activité des groupes, et le heurt des intérêts tellement divers dans un monde qui venait de naître. Les essais publiés par l'University of Kentucky Press rendent intelligibles les rapports entre l'opinion publique et le gouvernement américain, de même que les attitudes du président Wilson pendant une période décisive pour l'essor des Etats nationaux dans l'Europe centrale et du Sud-Est.

Al. D.

ΓΕΩΡΓΙΟΣ Π. ΝΑΚΟΥ, Ἀστυφιλικὰ ρεύματα ἐν Ἑλλάδι [Les courants de l'urbanisation en Grèce], « Ἀρχεῖον οἰκονομικῶν καὶ κοινωνικῶν ἐπιστιμῶν », 1967, 1, Ἰανουάριος—Μάρτιος, p. 47—73.

Dans la première partie de cet article l'auteur analyse les causes économiques des courants migratoires de la population rurale vers les villes, lesquels représentent, en dernière instance,

un des principaux facteurs du processus d'urbanisation. En voici les motifs : 1. Les possibilités de travail de plus en plus réduites dans le milieu rural, du fait de la mécanisation de l'agriculture ; 2. L'absence ou l'insuffisance des lots agricoles propres, situation qui empêche de couvrir les besoins des habitants des campagnes ; 3. La baisse des revenus dans le domaine de l'agriculture, due à de multiples raisons : calamités naturelles fréquentes, dégradations du sol, importance des frais de production, bas prix de vente, difficultés de la vente ; 4. Le surpeuplement agricole par suite de la natalité accrue enregistrée dans le milieu rural ; 5. L'industrialisation du pays, l'industrie se concentrant dans des zones urbaines, et la nécessité croissante de main-d'œuvre ; 6. La rétribution du travail dans l'industrie, supérieure à celle de l'agriculture, l'attraction qu'exercent les salaires meilleurs et plus sûrs payés dans l'industrie, y compris tous les avantages de la situation de salarié ; 7. L'absence de toute préoccupation visant l'orientation de la jeunesse paysanne qui, une fois terminée l'école à la ville, refuse de s'en retourner au village.

Ce sont là tout autant de causes qui reflètent en général les dures conditions de la vie à la campagne et l'apparente prospérité de l'existence citadine. Elles ont engendré les courants d'émigration vers les villes, notamment dans certaines régions de la Grèce. C'est ainsi que la population urbaine du pays a doublé dans l'intervalle 1928—1961, alors que le chiffre de la population rurale n'a pas subi de modification.

Les déplacements de la population vers les villes n'étant ni contrôlés, ni encadrés dans un système d'actions socio-économiques coordonnées, ils ont eu pour résultats une série de conséquences négatives : l'agglomération des grandes villes, la concentration de la population dans certaines régions du pays, parallèlement au dépeuplement d'autres contrées, la diminution de la main-d'œuvre rurale, l'accroissement du chômage dans les villes, le maintien des salaires à un faible niveau, la diminution de la consommation, les dures conditions d'existence de la nouvelle population urbaine.

On préconise pour chacun des facteurs examinés l'adoption de mesures pour y remédier, mesures appelées finalement à modérer les courants migratoires, à savoir : la création de petites industries agricoles et familiales dans le milieu rural ; la distribution aux paysans des terrains agricoles disponibles ou assainis ; l'allocation aux petits producteurs agricoles d'emprunts à des conditions avantageuses ; la rationalisation de la production agricole par la planification adéquate des cultures ; l'emplacement plus judicieux des nouvelles entreprises industrielles sur le territoire du pays ; la création d'un plus grand nombre d'écoles rurales ; une ample action d'amélioration du standard de vie à la campagne.

La II^{e} partie de ce travail s'occupe de certaines corrélations du processus d'urbanisation ; l'émigration interne et externe, le problème du chômage, le processus de mécanisation. L'émigration, en augmentation croissante, provoque des déséquilibres démographiques entre les diverses régions du pays, qui impliquent des perturbations dans le développement économique ; concentration excessive dans certaines grandes villes et dépeuplement de nombreuses régions rurales. Le chômage, qui atteint un chiffre élevé (8,6 %) dans les zones urbaines, est dû notamment à l'afflux de la population dans les villes. La mécanisation des travaux agricoles entraîne la libération d'une partie de la main-d'œuvre rurale qui peut être normalement absorbée par l'industrie. Les individus restés au village peuvent obtenir, dans les conditions de la mécanisation de l'agriculture, une productivité plus élevée et donc de plus gros revenus.

Dans ses conclusions, l'auteur insiste sur la réorganisation de certains secteurs de l'économie agraire.

Cet article, qui repose sur une ample documentation dont le lecteur bénéficie par les riches notes et les renvois bibliographiques, donne en annexe la liste des principaux travaux, grecs et étrangers, consacrés au thème de l'urbanisation et des phénomènes sociaux s'y rattachant.

G. C.-C.

SUZY DUFRENNE, *L'Illustration des psautiers grecs du moyen-âge*, I (Pantocrator 61, Paris. grec. 20, British Museum 40731), Paris, 1966, 66 pages, 60 planches dont deux en couleur.

Ce sont la commémoration du millénaire du Mont Athos et surtout l'exposition byzantine d'Athènes (1964) qui ont fourni aux spécialistes l'occasion d'étudier une fois de plus, de plus près et de manière comparative, quelques-uns des manuscrits à illustrations marginales parmi les plus difficilement accessibles (comme, e.a. le Pantocrator 61). Les nombreuses publications plus anciennes et récentes n'ont d'ailleurs pas épuisé l'intérêt complexe que cet art représente et réservent encore d'édifiantes surprises (v. I. Ševčenko, *The anti-iconoclastic poem in the Pantocrator Psalter*, in « Cahiers archéologiques », XV, 1965, p. 39—60). Le groupe d'études (I. Ševčenko, *op. cit.*; A. Grabar, *Quelques notes sur les psautiers illustrés byzantins du IX^e^ siècle*, et Suzy Dufrenne, *Une illustration « historique », inconnue, du psautier du Mont Athos, Pantocrator No. 61*) publiées dans les « Cahiers Archéologiques », n° XV, 1965 viennent d'être complétées par le livre à caractère monographique de Suzy Dufrenne, publié dans la Bibliothèque des Cahiers archéologiques, avec le concours du Centre national de la recherche scientifique. Chacun des trois manuscrits bénéficie d'une ample introduction nous révélant les caractères spécifiques de l'œuvre étudiée, d'une description détaillée et complète — remarquablement claire — de chaque miniature reproduite dans la riche série d'illustrations en blanc et noir, ainsi que d'une bibliographie. Le livre est enrichi par une Préface d'André Grabar, un Avant-propos de l'auteur qui nous donne un aperçu historique des travaux de G. Millet et du Père L. Mariès concernant ces psautiers, par une bibliographie commune aux trois exemplaires et par deux admirables planches en couleur nous offrant sept miniatures du Pantocrator (le plus important), deux pour le Paris et quatre pour le British Museum.

L'intérêt de ce livre est de premier ordre. Les grands problèmes d'origine, d'attribution, de chronologie, etc., discutés et, sur certains points, mis au clair dans les ouvrages cités, il devenait nécessaire d'étudier jusqu'aux détails ce groupe d'œuvres qui parlent plus qu'un langage artistique, celui, plus complexe encore et moins immédiat, d'une société dans une époque de troubles qui entamaient les racines mêmes de sa culture. Avec un soin infini et une patience de miniaturiste pourrait-on dire, l'auteur avance pas à pas dans l'analyse de chaque détail représenté par les miniatures; elles prennent vie, communiquent clairement leur entière signification ainsi que leurs qualités artistiques. Soulignons en même temps le grand intérêt que cette étude représente pour les historiens de l'art qui ont ainsi à leur disposition les prémisses nécessaires pour une étude comparative avec la peinture murale de l'époque (les fresques de la Cappadoce, par exemple).

Remarquable et passionnante tête de série, le livre de Suzy Dufrenne réunit l'érudition du spécialiste avec la sensibilité de l'artiste qui connaît et aime son métier. Il nous faut en même temps rappeler à quel point ce livre confirme, actualise pourrait-on dire, certains points de vue fondamentaux, certaines constatations faites par le Pr. A. Grabar dans ses magistrales études qui sont le *Martyrium* (Paris, 1946) et l'*Iconoclasme byzantin* (Paris, 1957). Espérons que l'étude du manuscrit Chloudov viendra prochainement compléter l'image de cette chronique passionnante d'une période de la vie byzantine encore trop peu mise en valeur.

M.-A. M.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(VI/1968/1—4)

Études

Architecture populaire et histoire des formes artistiques

STAHL, PAUL H., *Bäuerliche Rundbauten in Südosteuropa. Kuppel- und Kegelhütten*, 2 . . . . 227—238

THEODORESCU, RĂZVAN, *Sur la continuité artistique balkano-danubienne au Moyen Age (A propos de quelques pièces d'argenterie et de parure des Xe — XIVe siècles)*, 2 . . . . 289—312

Diplomatique byzantine

NAUMOV, E. P. (Moscou), *Месембрийские грамоты XIX века*, 1 . . . . 55—70

Droit et institutions

CRONȚ, G., *Le livre de jugement de l'empereur Justinien — Compilation des sources byzantines en versions slave et roumaine*, 4 . . . . 639—647

GEORGESCU, AL VALENTIN, *Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XVe—XIXe siècle), Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin en Roumanie*, I 4 . . . . 625—638

MARCU, LIVIU P., *Aspects de la famille musulmane dans l'île d'Ada-Kaleh*, 4 649—669

Folklore

DEL CONTE, ROSA (Roma), *Le due madri della* **Peregrinatio Virginis** *rumena nota col nome di „Căutarea Maicii Domnului"* 2 . . . . 191—228

FOCHI, ADRIAN *Südosteuropäische volkskundliche Motive im Werk des Rumänischen Dichters George Coșbuc*, 4 . . . . 595—607

Histoire des idées

CÂNDEA, VIRGIL, *L'humanisme d'Udriște Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, 2 . . . . 239—287
DUȚU ALEXANDRU, *« Le Miroir des Princes » dans la culture roumaine*, 3 . . 439—479

Histoire des langues

BOGDAN, DAMIAN P., *« Letopisețul de la Bistrița », la plus vieille des chroniques roumaines — sa langue*, 3 . . . . 499—524
MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Les éléments latins des « Tactica-strategica » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec, I*, 3 . . . . 481—498

Histoire économique et politique. Relations internationales

ANDREESCU, ȘTEFAN, *Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kosovo (1448)*, 1 . . . . 85—92
GÖLLNER, CARL, *Beziehungen der rumänischen Wojewoden Radu Șerban, Nicolae Petrașcu und Gaspar Gratiani zur „Milice Chrétienne"*, 1 . . . . 71—83
PALL, FRANCISC, *Skanderbeg et Ianco de Hunedoara* (Commémoration de Skanderbeg), 1. . . . . 5—21
PIPPIDI, ANDREI, *Nicolas Soutzo (1798—1871) et la faillite du régime phanariote dans les Principautés Roumaines*, 2 . . . . 313—338
STĂNESCU, EUGEN, *Byzantinovlachica, I : Les Vlaques à la fin du Xe siècle — début du XIe et la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule Balkanique*, 3 . . . . 407—438
SUCIU, I. D., *Rumänen und Serben in der Revolution des Jahres 1848 im Banat*, 4 609—623
THIRIET, FREDDY (Strasbourg), *Quelques réflexions sur les entreprises vénitiennes dans les pays du Sud-Est européen*, 3 . . . . 395—406

Littérature et société

MIRAMBEL, ANDRÉ (Paris), *Les aspects révolutionnaires des lettres néo-grecques aux XIXe et XXe siècles*, 4 . . . . 557—572

Livre et culture. Relations littéraires

CAMARIANO, NESTOR, *Sur l'activité de la « Société littéraire gréco-dacique » de Bucarest (1810—1812)*, 1 . . . . 39—54
MIRCEA, ION RADU, *Contribution à la vie et à l'œuvre de Gavriil Uric, I*, 4 . . . 573—594
PANAITESCU, P.P., *Les origines de l'imprimerie en langue roumaine*, 1 . . . 23—37

Les recherches sud-est européennes et leur histoire

FOCHI, ADRIAN, *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (XIX^e siècle)*, 1 . . . . 113—139
STĂNESCU, EUGEN, *Le XI^e siècle byzantin. Evolution d'une image historique aux XVI^e—XIX^e siècles*, 1 . . . . 93—111

Textes et documents

BEGUNOV, J. K. (Leningrad), *Дбе южнорусские компиляции из «Беседы» Козмы Пресвитера в рукописи конца XVIII в. Библиотеки Академии Социалистичекой Республики Румынии*, 2 . . . . 339—346
SIUPIUR, ELENA, *«La chanson du frère mort dans la poésie des peuples balkaniques» et la correspondance de I. D. Schischmánoff, B. P. Haşdeu et I. Bianu*, 2 . . . . 347—364

Notes brèves

BALACI, EMANUELA, *Traits stylistiques des danses populaires roumaines dans le complexe sud-est européen*, 4 . . . . 678—681
CAROLUS-BARRÉ, THÉRÈSE, *Chez les Vlaques du Pinde*, 4 . . . . 671—678
CAZACU, MATEI, *Sur la date de la lettre de Neacşu de Cîmpulung (1521)*, 3 . . . 525—528
FRANCES, E., *Un épisode des guerres de Byzance contre les Slaves et les Avares, au début du VII^e siècle*, 3 . . . . 528—530

Chronique

La V^e réunion du Comité international de L'AIESEE (Bucarest, les 15—16 septembre 1967) (*V. Cândea*), 1 . . . . 141—142
Le X^e Congrès international des linguistes (*H. Mihăescu*), 1 . . . . 143—145
Conférence rédactionnelle «Demos» d'Arandjelovac (Yougoslavie, 20—21 décembre 1967) (*A. Fochi*), 2 . . . . 365—366
Deuxième Conférence d'Études Albanologiques (Tirana, les 12—18 janvier 1968) (*Fr. Pall*), 3 . . . . 531—536
VI^e Réunion de travail du Bureau International de l'Association Internationale des études sud-est européennes. Colloque de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire des idées (Paris, 9—12 avril 1968) (*Valentin Georgescu*), 4 683—686
I Convegno internazionale di storia della civiltà veneziana (Venise 1—5 Giugno 1968). Venezia e il Levante fino al secolo XV (*M.-A. Musicescu*), 4 . . . 687—688
Échos de l'Institut d'Études sud-est européennes de Bucarest (Juillet 1967—Juin 1968) (*A. Iancu et P.Ş. Năsturel*), 4 . . . . 689—691

Comptes rendus

ANDRIOTIS, N P, Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς, 2^e éd. (1967) (H. Mihăescu), 1 . . . . 149—151
ARNAUDOV, MIHAIL, *Любен Каравелов-живот. дело, епоха, 1834—1879*, (C. N. Velichi), 2 . . . . 373—376

ASTRUC, CHARLES et CONCASTY, MARIE-LOUISE, *Catalogue des manuscrits grecs. Troisième partie. Le supplément grec*, tome III, nos 901—1 371, 1960 (C. Papacostea-Danielopolu), 3 . . . . 543—546
CASTELLAN, GEORGES, *La vie quotidienne en Serbie au seuil de l'indépendance, 1815—1839* (Al. Duţu), 2. . . . . 370—372
DJINDJIHAŠVILI, F., *Антимоз Ивериели (Антим Ивериану). Жизнь и творчество* (V. Cândea), 1 . . . . 153—156
EMBIRICOS, ALEXANDRE, *L'école crétoise. Dernière phase de la peinture byzantine* (M.-A. Musicescu), 2 . . . . 376—379
GHINIS, DIMITRIOS S., Περίγραμμα Ἱστορίας τοῦ Μεταβυζαντινοῦ Δικαίου (Valentin Al. Georgescu), 1 . . . . 163—165
GIURESCU, CONSTANTIN C., *Istoria Bucureştilor din cele mai vechi timpuri pînă în zilele noastre* (P. Cernovodeanu), 3 . . . . 540—543
GRENVILLE, HENRY, *Observations sur l'état actuel de l'Empire Ottoman* (Cr. Bulgaru), 4 . . . . 703—706
HASIOTI, I. K., Μακάριος Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί (Μελισσουργοί) 539—540
(16ος — 17ος), (N. Ş. Tanaşoca), 3 . . . . 539—540
IMPELLIZZERI, S., *La letteratura bizantina da Constantino agli iconoclasti* (H. Mihăescu), 1 . . . . 151—153
Из взаимоотношенията на балканските народи. (C. Velichi), 1 . . . . 158—161
JOHNSTONE, PAULINE, *The Byzantine tradition in church embroidery* (M.-A. Musicescu), 3 . . . . 546—548
KALEŞI, Dr. HASAN, KORNRUMPF, Dr. HANS-JURGEN, *Prizrenski vilajet* (S. Iancovici), 1 . . . . 161—163
LVOFF, A. S., *Очерки по лексике памятников старославянской письменности* (El.-C. Mihăilă), 4 . . . . 695—697
MILJKOVIK-PEPEK, PETAR, *Делото на зографите Михаилоu Еутихиј* (M.-A. Musicescu), 4 . . . . 706—708
MYRINAEI, AGATHIAE, *Historiarum libri quinque* (H. Mihăescu), 3 . . . . 537—539
NIKOLOPOULOS, P. et OIKONOMIDÈS, N., Ἱερὰ μονὴ Διονυσίου. Κατάλογος τοῦ ἀρχείου (P. Ş. Năsturel), 1 . . . . 165—167
Noul Atlas lingvistic român pe regiuni. I. Oltenia (H. Mihăescu), 2 . . . . . 367—368
PELLEGRINI, G. B., PROSDOCIMI, *La lingua venetica. I. Le iscrizioni. II. Studi* (H. Mihăescu), 4 . . . . 693—694
ROBEL, GERT, *Franz Baron Nopcsa und Albanien. Ein Beitrag zu Nopcsas Biographie* (H. Mihăescu), 1 . . . . 156—158
RUSSU, I. I., *Limba traco-dacilor*, 2e éd. (1967), (H. Mihăescu), 1 . . . . 147—148
STADTMÜLLER, GEORG, *Forschungen zur albanischen Frühgeschichte* (H. Mihăescu), 2 . . . . 368—370
STOYANOV, MANIO, *Les « syndromite » bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIXe siècle* (C. Papacostea-Danielopolu), 4 . . . . . . 697—699
SULIMIRSKI, TADEUSZ, *Ancient Southern Neighbours of the Baltic Tribes* (M. Babeş), 4 . . . . 699—703

Notices bibliographiques

ALEXIANU, AL., *Doi români, ctitori în Bulgaria şi în Pind (1643—1644)* (P.Ş. Năsturel), 4, *American Consul in a Cretan War: Wiliam J. Stillman* (G. Cronţ), 1, 178.

BLAWATSKY, W. et KOCHELENCO, G. *Le culte de Mithra sur la côte septentrionale de la mer Noire* (M. Alexandrescu-Vianu), 1, 174—175. Bulat, T.G., *O danie neobişnuită, făcută de Constantin Brîncoveanu mînăstirii Sfîntul Pavel de la Athos* (P.Ş. Năsturel), 4, 712—713. *Bulletin d'information et de coordination,* Association internationale des études byzantines, N° III, année 1966 (P.Ş. Năsturel), 4, 709—710.

CURTICĂPEANU, V., *Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie* (L.P. Marcu), 1, 177—178.

DIMAKIS, IOAN D., Τὸ πρόβλημα τῶν εἰδήσειον περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαγαστάσειος εἰς τὸν γαλλικὸν τύπον (C. Papacostea-Danielopolu), 4, 714—715. Dimaras, C.Th., Coumarianou, C., Droula, L., *La Grèce moderne et sa littérature* (Orientation bibliographique en allemand, français, italien) (C. Danielopolu-Papacostea), 1, 173. Drimba, Vl., *Repartiţia graiurilor turceşti din Dobrogea* (E.-C. Mihăilă), 2, 384. Dufrenne, Suzy, *L'illustration des psautiers grecs du moyen-âge* (M.-A. Musicescu), 4, 718. Duţu Alexandru, *Mişcarea iluministă moldoveană de la sfîrşitul secolului XVIII* (P. Cernovodeanu), 2, 388. Ἐκλογὴ ἑλληνικῆς γλωσσολογικῆς καὶ λαογραφικῆς βιβλιογραφίας τῶν ἐτῶν *1950—1965* (N.Ş. Tanaşoca), 1, 171.

GABINSKI, M. A., *Возникновение инфинитива как вторичный балканский языковый процесс на материале албанского языка* (H. Mihăescu), 1, 170. Garzya, Antonio, *On Michael Psellus Admission of Faith* (P. Ş. Năsturel), 1, 183. Gherov, Boris, *Проучвания върху западнотракийските земи през римско време*, II (H. Mihăescu), 3, 549. Giurescu, Dinu C. et Pănoiu, Andrei, *Feronerie veche românească* (M.-A. Musicescu), 2, 388—389. Gjergj, Andromaqi, *Veshja e popullit në qutetin e Korçës gjatë shekullit të XIX-ië* (A. Papapanu), 1, 179—180. Guilland, R., *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Remarques sur les titres nobiliaires de la Haute Epoque (IVe —VIe siècle)* (E. Frances), 4, 711.

HALKIN, FRANÇOIS, *Une vie grecque d'Eusèbe de Samosate* (P.Ş. Năsturel), 1, 181—182. Hemmerdinger-Iliadou, Démocratie, *Un hrisov de danie inedit de la Mihnea Turcitul* (P. Ş. Năsturel), 1, 176. Hodova, K. S., *Синтаксис предлога оу с родительным в старославянском языке* (E.-C. Mihăilă), 2, 382.

The Immigrants Influence on Wilson's Peace Policies (Al. Duţu), 4, 716.

KAKUK, SUZANNE, *Les monuments de la dinanderie turque dans les langues balkaniques et le hongrois* (I. Matei), 1, 170—171.

KAPILENKO, M.M., *Как следует называть язык древнейших памятников славянской письменности* (Lidia Demény), 1, 172. Karayannopulos, *Hauptfragen der Byzantinistik der letzten Jahre* (P. Ş. Năsturel), 3, 550. Keleş, Ruşen, *Şehirleşme politikamiz ve Doğu Anadolu Bölgesi* (G.-Carp Clima), 2, 389—390. Köse Mihal, *Erlenme sırasında „Başlık-Ağırlık" âdeti* (M. A. Mehmet), 1, 180—181.

MASSON, EMILIA, *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec* (P.Ş. Năsturel), 2, 384—385. Mihordea, V., *Un colaborator al lui Constantin Mavrocordat la desfiinţarea rumâniei: mitropolitul Neofit (1738—1753)* (P.Ş. Năsturel), 4, 713. *Moartea palicarului. Antologia nuvelei neogreceşti* (N.Ş. Tanaşoca), 1, 173—174. Molin, V., *Venise, berceau de l'imprimerie glagolitique et cyrillique* (E.-C. Mihăilă), 2, 383.

NAKU, GEORGIOS P., 'Αστυφιλιλὰ ρεύματα ἐν 'Ελλάδι (G.-C. Clima), 4, 716—717. Nemirovski, E. L., *Новые труды по истории славянского первопечатания* (Lidia Demény), 1, 172. Nika, K., Δύο διάλογοι περὶ παιδείας (At. Papapanu), 4, 713—714.

PERTUSI, AGOSTINO, *Cultura greco-bizantina nel tardo medioevo e nelle Venezie e suoi echi in Dante* (Al. Duţu), 2, 385—386. Pring, J.T., *The Oxford Dictionary of modern Greek (Greek-English)* (C. Papacostea-Danielopolu), 2, 383, Pudić, Ivan, *Rerum Illyricarum (libri) Ignjata Durdevića* (H. Mihăescu), 2, 386—387.

ROSSETTI, AL., *Slavo-romanica* (E.C. Mihăilă), 2, 384. Rossi Taibbi, *Sulla tradizione manoscritta dell'omiliario di Filagote da Cerami* (P.Ş. Năsturel), 1, 182—183.

SALA, M., *Elemente balcanice în iudeo-spaniolă* (E.C. Mihăilă), 2, 382. Simedrea, Tit, *Tiparul bucureştean de carte bisericească în anii 1740—1750* (P.Ş. Năsturel), 2, 387. Simenov, Boris, *Тoпонимията на Тодечко* (H. Mihăescu), 2, 381—382. Simionescu, Paul, *Le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine* (S. Columbeanu), 1, 184. *Simpozjum o Ilirima u antičko doba odrzan, 10. do 12. maja 1966. godine* (H. Mihăescu), 1, 169—170. Sournia, Jean-Charles et Marianne, *L'Orient des premiers chrétiens. Histoire et archéologie de la Syrie byzantine* (P.Ş. Năsturel), 1, 175—176. Stockmann, Doris, Fielder, Wilfried, Stockmann Erich, *Albanische Volksmusik I. Gesänge der Çamen* (A. Fochi), 1, 178—179.

THEOCHARIS, MARIA, S., 'Εκ τῶν μεταβυζαντινῶν 'εργαστηρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως. 'Η κεντήρια Εὐσερία (P.Ş. Năsturel), 3, 550. Thompson, George, *A manual of modern greek* (C. Papacostea-Danielopolu), 2, 382—383. Tsourkas, Cléobule, *Les années d'études de Théophile Corydalée au Collège grec de Rome (1604—1608)* (C. Papacostea-Danielopolu), 4, 711.

VEDAT, KOKONA, *Fjalor frëngjishishqrip* (A. Papapanu), 1, 172. Vogelnic, Dolfe, *Makrodemografski aspekti formiranja urbanih regija u Yougoslaviji* (G.-C. Clima), 3, 550—551. Völkl, Ekkehard, *Die griechische Kultur in der Moldau während der Phanariotenzeit (1711—1821)* (Al. Duţu), 4, 714.

ZORAS, G.TH., BOUBOULIDIS, PH.K., Βιβλιογραφικόν δελτίον Νεοελληνικῆς φιλολογία (N. Camariano), 4, 715.

Les index bibliographiques des années I/1963—V/1967 et VI/1968, publiés aux fascicules V/3—4 et VI/4, sont l'œuvre de M. Grigoraş.

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), Ier vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; IIe vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; IIIe vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IVe vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.

A. PETRIC et GH. ŢUŢUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.

ION POPESCU-PUŢURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini" des Landes Fogarasch im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.

AL. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitatea naţională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

C. GÖLLNER, **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 39 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VI*, 4, p. 553—724, BUCAREST, 1968

I. P. „Informaţia" — c. 5958

43456

LEI 30.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VII 1969 N° 1

SOMMAIRE

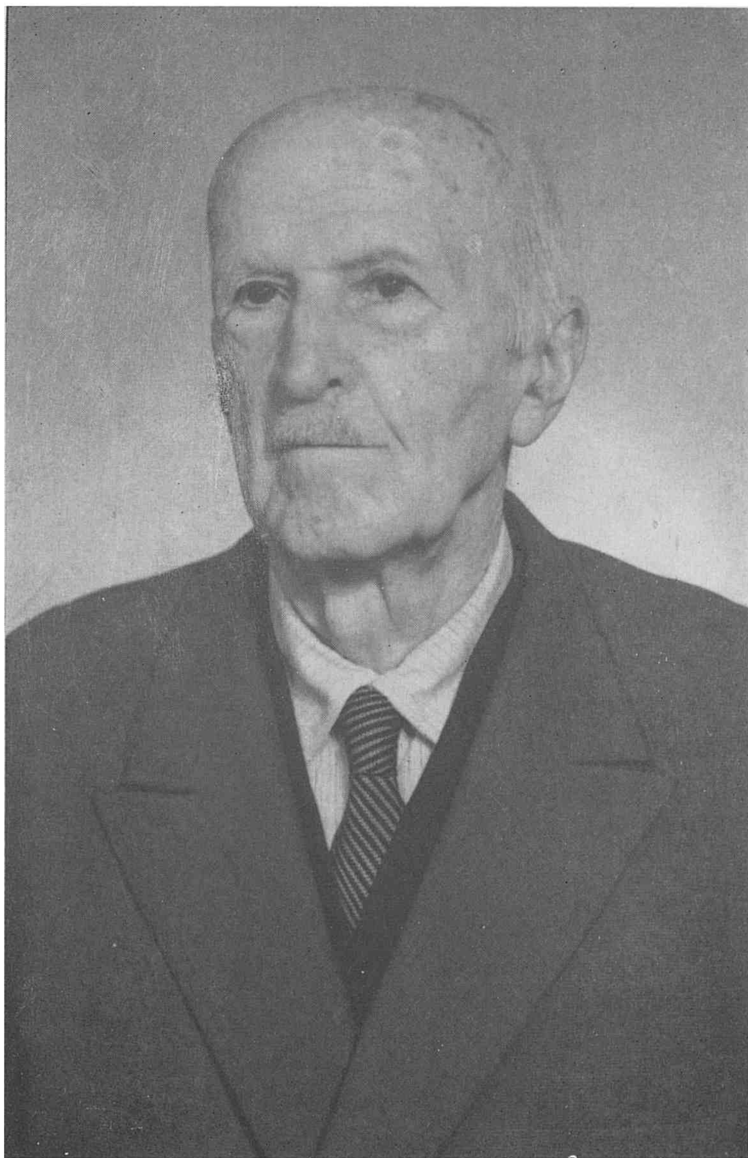
Page

* * * Le 90e anniversaire du professeur Nicolas Bănescu 5
Bibliographie des travaux du professeur Nicolas Bănescu (*P. Ş. Năsturel*) . . 9
A mon maître Nicolas Bănescu — Hommage (*C. Daicoviciu*) 19

I. BARNEA (Bucarest), Plombs byzantins de la collection Michel C. Soutzo . . . 21
T. BERTELÈ (Verona), Una falsa moneta di Isacco II e Alessio IV (1203—1204) 35
V. BEŠEVLIEV (Sofia), Procopiana 39
PETRE DIACONU (Bucarest), Une information de Skylitzès-Cédrénos à la lumière de l'archéologie 43
IVAN DUJČEV (Sofia), Aux origines des courants dualistes à Byzance et chez les Slaves méridionaux 51
H. EVERT-KAPPESOWA (Łódź), Recherches sur la colonisation slave à Byzance 63
JEAN GOUILLARD (Paris), Un « quartier » d'émigrés palestiniens à Constantinople au IXe siècle? 73
VASILE GRECU (Bukarest), Das sogenannte Geschichtswerk *De Administrando Imperio* 77
R. GUILLAND (Paris), Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin 81
FRANÇOIS HALKIN (Bruxelles), Théodore Studite et la 3e invention de la Tête du Précurseur 91
HERBERT HUNGER (Wien), Anonymes Pamphlet gegen eine byzantinische „Mafia" 95
OCTAVIAN ILIESCU (Bucarest), L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XIe au XVe siècle 109
JOHANNES JRMSCHER (Berlin, DDR), Erwägungen zum frühbyzantinischen Gesellschaftssystem 121
R. JANIN (Paris), Les basiliques paléochrétiennes des pays grecs 127
E. KRIARAS (Thessalonique), Noms propres de provenance italienne dans le « Théâtre crétois » — Degré d'érudition des auteurs 133
V. LAURENT (Paris), Deux nouveaux gouverneurs de la Bulgarie byzantine: Le proèdre Nicéphore Batatzès et le protoproèdre Grégoire 143
PAUL LEMERLE (Paris), Sur deux termes grecs concernant l'écriture à l'époque byzantine 151
HARALAMBIE MIHĂESCU (Bucarest), Les éléments latins des « Tactica-strategica » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec, II 155
GYULA MORAVCSIK (Budapest), Der ungarische Anonymus über die Bulgaren und Griechen 167
PETRE Ş. NĂSTUREL (Bucarest), Les actes de Saint Sabas le Goth (BHG³ 1607) — Histoire et archéologie 175
FRANCISC PALL (Cluj), Considerazioni sulla partecipazione veneziana alla crociata antiottomana di Nicopoli (1396) 187
N. PIGULEVSKAYA (Leningrad), Note sur les relations de Byzance et des Huns au VIe s. 199

Page

STEVEN RUNCIMAN (Scotland), Constantinople-Istanbul 205
GIUSEPPE SCHIRÒ (Roma), Un apografo della Cronaca dei Tocco prodotto da Nicola Sofianòs 209
EUGEN STĂNESCU (Bucarest), Autour d'une lettre de Démétrios Kydonès expédiée en Valachie 221
NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA (Bucarest), J. Lydos et la *fabula* latine . . . 231
KURT WEITZMANN (Princeton), An Imperial Lectionary in the Monastery of Dionysiu on Mount Athos. Its Origin and its Wanderings 239
PETER WIRTH (Munchen), *Cruces* der Basilakestradition 255



N. Bănescu

LE 90e ANNIVERSAIRE DU PROFESSEUR NICOLAS BĂNESCU

C'est à Călăraşi, petite ville roumaine des bords du Danube, que le Professeur Nicolas Bănescu — l'un des quatorze enfants de l'avocat Petre Bănescu et de son épouse Ecaterina, née Drăgulănescu — a vu le jour le 16 décembre 1878. Après avoir passé son enfance à Găieşti et fréquenté le lycée Sfîntul Sava de Bucarest, il s'inscrivit à la Faculté des Lettres et de Philosophie de la capitale de la Roumanie. Parmi ses maîtres, une pléiade d'éminents savants dont les travaux font bien souvent encore autorité de nos jours, il a compté B. P. Hasdeu, Gr. Tocilescu, O. Densusianu, D. Onciul et Nicolas Iorga. Ayant pris sa licence en 1901, N. Bănescu inaugura sa carrière didactique comme professeur de français à un lycée de Craiova. Nommé inspecteur scolaire en 1907, puis directeur du lycée Dimitrie Cantemir de Bucarest, il ne tarda pas à devenir directeur des études au lycée de Mănăstirea Dealului. Ayant déjà publié un certain nombre de travaux, notamment des traductions d'auteurs grecs, il se rendit à Munich pour y poursuivre ses études. C'est sous la direction de l'illustre August Heisenberg, l'élève du grand Krumbacher, que N. Bănescu s'initia de 1910 à 1912 aux études byzantines. Le 27 juillet 1914 il fut proclamé docteur avec la mention *magna cum laude*, après avoir soutenu une thèse de doctorat sur le futur en grec byzantin et en grec moderne, thèse fort prisée pour sa valeur intrinsèque et qui est demeurée comme un modèle du genre.

Aussitôt après la première guerre mondiale, à laquelle il avait participé courageusement comme officier de réserve, N. Bănescu fut nommé professeur de byzantinologie à la Faculté de Philosophie et Lettres de Cluj, en Transylvanie. Il en fut le vice-doyen, le doyen puis derechef le vice-doyen entre 1919 et 1923 ; de 1923 à 1924 il fut recteur de l'Université de Cluj et ensuite vice-recteur (1924—1926).

Elu membre correspondant de l'Académie Roumaine en 1919, il en devint membre actif en 1938. Un an plus tôt, l'Université d'Athènes qui célébrait le centenaire de sa fondation avait proclamé le savant roumain, bien connu en Grèce pour ses travaux, docteur *honoris causa*.

C'est encore en 1938 que le professeur de Cluj fut appelé à occuper la chaire d'histoire byzantine, devenue vacante, de l'Université de Bucarest.

L'assassinat, en 1940, de Nicolas Iorga, son maître et ami, révolta, sans l'intimider, le savant intrépide qui en 1907 n'avait pas hésité à flétrir le massacre des paysans opprimés. Et c'est sans se soucier du péril du moment qu'il condamna cet acte insensé. Son savoir comme sa valeur morale lui valurent bientôt après d'être élu, à la place du défunt, secrétaire de la section historique de l'Académie Roumaine et directeur de l'Institut roumain de byzantinologie et de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen. Aussi bien nul n'en était plus digne. Il prit également la conduite de la « Revista Istorică » et fit partie, de 1941 à 1946, du comité de direction de la « Revue historique du Sud-Est européen ».

Rappelons que le Professeur Bănescu a été également, jusqu'en 1947, vice-président de l'Académie Roumaine.

Retraité en 1947, le savant byzantiniste qui a répondu de 1913 à 1964 de la bibliographie roumaine dans les pages de la « Byzantinische Zeitschrift » et qui est membre de la Société des Etudes byzantines d'Athènes et du comité de direction de la revue internationale « Byzantion », n'en poursuivit pas moins ses chères études. Il entreprit notamment de doter la science roumaine d'une histoire de Byzance en roumain : une bonne partie en est rédigée.

Comme sa bibliographie ci-jointe le démontre, l'essentiel des travaux du Professeur Bănescu est du ressort des études byzantines. Ceux consacrés à l'histoire des Valaques dans les sources byzantines et notamment à l'histoire du Bas-Danube et de la Dobroudja — ce thème de Paradounavon (Paristrion) indéfectiblement mêlé dorénavant à son nom — constituent, sous la réserve inéluctable de retouches de détail, un bien acquis pour la science. Et il est impressionnant de remarquer combien de fois l'archéologie vient confirmer l'intuition du grand érudit.

Si le Professeur N. Bănescu n'a jamais brigué les honneurs, ce sont eux par contre qui l'ont toujours recherché avec assiduité. Et pour cause ! C'est ainsi qu'en 1958 un groupe de collègues et d'amis, désireux de marquer son 80e anniversaire, honorèrent d'un tome de la « Revue des études byzantines » de Paris leur vénéré confrère. Puis, en 1961, le XIIe Congrès international des études byzantines réuni à Ochride le proclama vice-président d'honneur, qualité que lui confirma à Oxford, en 1966, le XIIIe Congrès. En 1964, lors de la constitution de la Société roumaine des études byzantines, les membres fondateurs le choisirent comme président d'honneur. La même année, à l'occasion des solennités du centenaire de l'Université de Bucarest, le titre de professeur émérite lui fut décerné.

Et voici maintenant que le privilège de l'âge s'ajoutant à ses multiples mérites lui vaut la rare faveur d'un second hommage international.

Le soin en incombe cette fois à notre Revue qui, depuis sa création, a été à plusieurs reprises honorée de la collaboration de notre grand savant. Aussi a-t-elle décidé de lancer un appel, limité aux collègues, aux amis et aux élèves du nonagénaire professeur Bănescu. Plusieurs d'entre eux, et nous les en remercions ἐξ ὅλης καρδίας, ont bien voulu donner cours à notre invitation. Ce sont leurs contributions que l'on trouvera ici. Leurs articles représentent non seulement tout autant d'hommages rendus à l'actuel patriarche des études byzantines, mais encore un appoint substantiel à la byzantinologie. Les discussions que certains de ces travaux engendreront fatalement, et que nous serons toujours prêts à publier, en seront certainement une preuve éloquente.

Aux collaborateurs de ce fascicule s'associent moralement d'autres savants qui, à notre très vif regret, se sont vus dans l'impossibilité de répondre positivement à notre sollicitation. Tel fut le cas du regretté Professeur Franz Dolger, par exemple, que des motifs de santé empêchèrent de participer par la plume «... der Ehrung meines alten Freundes». Ou celui aussi du Professeur Romilly J. H. Jenkins : «... I have the utmost admiration, nous écrit-il, for the important contributions which Professor Bănescu has made to our knowledge... » De même, le Professeur Otto Demus et d'autres encore dont nous ne pouvons, faute de place, reproduire les témoignages de sympathie.

En fêtant en la personne du Professeur Bănescu le savant impeccable, l'homme de cœur et de caractère et aussi l'un des derniers témoins du I[er] Congrès international des études byzantines (Bucarest, 1924), nous lui adressons le souhait ardent de voir ses élèves transmettre aux jeunes générations le feu sacré qu'ils ont généreusement reçu de lui sur les bancs des Universités de Cluj et de Bucarest, comme aussi dans leur intimité avec le Maître, dont l'œuvre historique, sainement fondée sur la philologie et la paléographie grecques, demeurera dans notre pays un modèle de probité scientifique et de claire et vivante érudition.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DU PROFESSEUR NICOLAS BĂNESCU *

1. *Privire asupra evoluției dramei atice* [Coup d'œil sur l'évolution du drame attique], LAR VII (1903), p. 233—247.
2. *Perșii lui Eschyl* [Les Perses d'Eschyle], LAR, VII (1903), p. 457—463.
3. *Shakespeare și Eschyl* [Shakespeare et Eschyle], LAR, VIII (1904), p. 420—443.
4. *Eroinele lui Sofocle* [Les héroïnes de Sophocle], LAR, VIII (1904), p. 659—668; IX (1905), p. 41—51 et 224—235.
5. Euripide. *Hecuba și Ifigenia în Aulis,* traduse în românește, precese de cîte un studiu introductiv și însoțite cu note de... [Euripide. Hécube et Iphigénie à Aulis, traduites en roumain, précédées chacune d'une étude introductive et accompagnées de notes par...], Craiova, 1905, 144 p.
6 *Pasiunea iubirii în teatrul lui Euripide* [La passion de l'amour dans le théâtre d'Euripide], LAR, IX (1905), p. 577—588
7. *Valoarea morală a tragediei „Œdip la Colossos"* [Valeur morale de la tragédie «Œdipe à Colosse»], «Vieața Nouă», I (1905), pp. 345—356.

---

* Cette bibliographie, loin d'être exhaustive, est limitée aux travaux regardant les études grecques, byzantines et post-byzantines, l'histoire roumaine et celle des Balkans. Nous avons fait un choix parmi les comptes rendus publiés par le Prof. N. Bănescu · ils sont indiqués du sigle CR Nous avons dû laisser de côté les notices bibliographiques, particulièrement nombreuses, celles notamment parues, de 1913 à 1964, dans la « Byzantinische Zeitschrift », dont le savant roumain a été le correspondant attitré pour la Roumanie

Nous avons eu recours aux abréviations suivantes pour designer les revues les plus usuelles

AIIN	Anuarul Institutului de Istorie Națională, Cluj
Bal	Balcania
BNJ	Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher
BSH	Académie Roumaine, Bulletin de la Section historique
Byz	Byzantion
BZ	Byzantinische Zeitschrift
LAR	Literatură și artă română
EO	Echos d'Orient
MO	Mitropolia Olteniei
MSI	Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice
NRL	Neamul Românesc Literar
REB	Revue des Etudes byzantines
RESEe	Revue des Etudes sud-est européennes
RhSEe	Revue historique du Sud-Est européen
RI	Revista Istorică

8. Plutarh *Viața lui Pericle*. Tradusă din grecește și însoțită de o notiță asupra autorului de... [Plutarque. Vie de Périclès. Traduite du grec et accompagnée d'une notice sur l'auteur par...], Bucarest, 1907, 82 p.
9. *Din corespondența lui Barit*. Publicată de... [Correspondance de Barit. Publiée par...], NRL, I (1909), 390—395, 533—537, 642—646, 772—776, 910—913; II (1911), 171—173, 199—201, 220—222, 248—251, 280—283, 334—336, 347—350, 380—381.
10. *Gheorghe Barit. Rolul său în cultura națională* [Gh. Barit. Son rôle dans la culture nationale], Vălenii-de-Munte, 1910, 32 p.
11. *Un capitol din istoria mănăstirii Neamțului. Starețul Neonil Corespondența sa cu C. Hurmuzachi și Andreiu Șaguna* [Un chapitre de l'histoire du monastère de Neamț. L'abbé Neonil. Sa correspondance avec C. Hurmuzachi et André Șaguna], Vălenii-de-Munte, 1910, 99 p.
12. *Moștenirea lui Tudor Vladimirescu* [L'héritage de Tudor Vladimirescu], *Revista pentru istorie, archeologie și filologie*, XI (1910), p. 334—339.
13. *Viața și scrierile marelui vornic Iordache Golescu. Bucăți alese din ineditele sale, tipărite de...* [La vie et les écrits du grand vornic Iordache Golescu. Morceaux choisis parmi ses inédits, imprimés par...], Vălenii-de-Munte, 1910, 308 (—311) p. + 3 planches.
14. *„Diata" marelui logofăt Constantin Golescu. Epitropia casei sale* [Le testament du grand logothète Constantin Golescu. La curatelle de sa maison], NRL, II (1910), p. 617—621, 629—631.
15. *Cîteva scrisori de-ale revoluționarilor munteni (1850)* [Quelques lettres des révolutionnaires valaques (1850)], NRL, II (1910), p. 761—763.
16. *Contribuție la istoria învățămîntului din Muntenia în veacul al XIX-lea* [Contribution à l'histoire de l'enseignement en Valachie au XIX^{e} siècle], NRL, III (1911), p. 237—240, 248—252, 279—288.
17. *Corespondența familiei Hurmuzachi cu Gheorghe Barit. Publicată de...* [La correspondance de la famille Hurmuzachi avec Gh. Barit. Publiée par...], Vălenii-de-Munte, 1911, 134 p.
18. *Acte grecești privitoare la țerile romîne* [Actes grecs relatifs aux Pays roumains], NRL, III (1911), p. 360—366, 388—396.
(Traduction de documents publiés par N. A. Béès, dans «Βυζαντίς», I (1909), fasc. 2—3, p. 191—331, *passim*).
19. *Un poème grec vulgaire relatif à Pierre le Boiteux de Valachie*, Bucarest, 1912, 29 p.
20. Quelques morceaux inédits d'Andréas Libadénos, «Βυζαντίς», II (1912), p. 358—395.
21. *Ioan Maiorescu. Scriere comemorativă cu prilejul centenarului nașterii lui (1811—1911)* [Ioan Maiorescu. Ecrit commémoratif à l'occasion du centenaire de sa naissance (1811—1911)], Bucarest, 1912, XXII + 554 p. (en collaboration avec V. Mihăilescu).
22. *Deux poètes byzantins inédits du XIII^{e} siècle*, Bucarest, 1913, 20 p.
23. *Die Entwicklung des griechischen Futurums von der frühbyzantinischen Zeit bis zur Gegenwart. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der philosophischen Fakultät (I. Sektion) der K. Ludwig-Maximilians-Universität zu München*, Bukarest, 1915, 121 p.
24. *Contribuții la istoria literaturii bizantine. I. Un ms. inedit al „Theogoniei" lui Tzetzes. II. Cu privire la "Εκφρασις din Cod. Vatic. 1409* [Contributions à l'histoire de la littérature byzantine. I. *Un ms inédit de la Théogonie de Tzetzès. II. A propos de l'"Εκφρασις* du Cod. Vatic. 1409], Buca est, 1915, 20 p (tirage à part de «Convorbiri literare», XLIX (1915), 7—8, Juillet-Août, p. 747—764).
25. *Un dascăl uitat: Grigore Pleșo anu* [Un maître oublié: Gr. Pleșoianu], MSI, II^{e} série, XXXVII, 1915, 47 p. + 3 planches + 1 fac-similé.
26. A. Thumb, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache* (Sammlung Goschen, 756, Berlin-Leipzig, 1915). CR in «Bulletin de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen», II (1915), p. 149.

27. *Cele dintîi cristalizări de stat ale Românilor* [Les premières cristallisations d'Etat des Roumains], RI, V (1919), p. 103—113.
28. *Daniel (Dimitrie) Philippide*, in *Lui Nicolae Iorga omagiu*, Craiova, 1921, p. 33—42.
29. *Cele mai vechi ştiri bizantine asupra românilor de la Dunărea-de-jos. Comunicare cetită la Academia Română în şedinţa publică de la 7 iunie 1921* [Les plus anciennes informations byzantines sur les Roumains au Bas-Danube. Communication lue à l'Académie Roumaine dans la séance publique du 7 juin 1921] , AIIN, I, 1921—1922, p. 138—160.
30. *Macarios Caloritès et Constantin Anagnostès*, Paris, 1923, 6 p. (tirage à part de « Revue de l'Orient chrétien », 3^{e} série, III (XXIII), n^{os} 1—2 (1922—1923), p. 144—149
31. *Encore une fois sur Makarios Kaloritès* (Καλὸν Ὄρος—Ἅγιον Ὄρος), BNJ, III (1922), p. 158—160.
32. *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains au Bas-Danube*, BNJ, III (1922), p. 287—310 (V. supra, n° 29).
33. *La „Roma Nuova" alle foci del Danubio*, Rome, 1923, 10 p. (Pubblicazioni dell'Istituto per l'Europa Orientale. Roma. Seconda Seria « L'Europa orientale », III (1923), p. 580—585 = Studi sulla Romania, Napoli, 1923, p. 95—100).
34. *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel (1018). Nouveaux duchés byzantins : Bulgarie et Paristrion*, BSH, X (1923), p. 49—72.
35. *Viaţa şi opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide. Cartea sa despre pămîntul românesc* Γεωγραφικὸν τῆς Ῥουμουνίας (Leipzig, 1816) [La vie et l'œuvre de Daniel (Démétrius) Philippide. Son livre sur le pays roumain Γεωγραφικὸν τῆς Ῥουμονίας (Leipzig, 1816)], Bucarest, 1924 = AIIN, II (1923), p. 119—204.
36. *Un duc byzantin du XI^{e} siècle : Katakalon Kekauménos*, BSH, XI (1924), p. 25—36.
37. N. Iorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*. Leçon faite à la Sorbonne, Paris, 1922. CR in BZ (XXIV), 1924, p. 372—377.
38. *Ein neuer* Κατεπάνω Βουλγαρίας, BZ, XXV (1925), p. 331—332.
39. *„Academia" grecească din Bucureşti şi şcoala lui Gheorghe Lazăr. Contribuţii la istoria învăţămîntului românesc. Cuvîntare festivă* [« L'Académie grecque » de Bucarest et l'école de Gh. Lazăr. Contributions à l'histoire de l'enseignement roumain. Discours occasionnel], Cluj, 1925, 31 p. + 2 planches (« Anuarul Universităţii pe 1923—1924 »).
40. A. Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion*, « Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », 1922 et 1923. CR in RhSEe, II (1925), p. 144—146.
41. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, Munchen, 192. CR in RhSEe, II, 1925, p. 141—144.
42. C. Amantos, Παρατηρήσεις εἰς τὴν μεσαιωνικὴν γεωγραφίαν, tirage à part de « Ἐπετερὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », I, 1924. CR in RhSEe, II (1925), p. 148—149.
43. Gy. Czebe, *Turco-byzantinische Miszellen*, tirage à part de « Kòrósi Csoma-Archivum », I (1921—1924). CR in RhSEe, II (1925), p. 149.
44. Fr. Dolger, *Regesten der Kaiserurkunden des ostromischen Reiches. I. Regesten von 565—1025*, Munchen & Berlin, 1924, CR. in BZ, XXV (1925), p. 392—394.
45. « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », I, 1924. CR in RhSEe, III (1926), p. 258—261.
46. *Historical Survey of the Rumanian People*, Bucharest, 1926, 60 p. + 17 planches + 2 cartes.
47. *Un fragment inédit du « Poème à Spanéas » (cod. Marc. VII 51)*, in Recueil d'études dédiées à la mémoire de N. P. Kondakov, Prague, 1926, p. 75—80.
48. *Un récit en grec vulgaire de la construction de Sainte-Sophie*, « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », III (1926), p. 144—160.
49. *Opt scrisori turceşti ale lui Mihnea „Turcitul"* [Huit lettres turques de Mihnea le « turc »], MSI, III^{e} série, t. VI, 1926, p. 177—191 + 8 planches

50. *A propos des duchés byzantins de Paristrion et de Bulgarie*, RhSEe, III (1926), p. 321—325.
51. W. Goeber, *Quaestiones rhythmicae in primis ad Theodoreti historiam ecclesiasticam pertinentes*, Berlin, 1926. CR in RhSEe, III (1926), p. 242—243.
52. A. Heisenberg, *Das Kreuzreliquiar der Reichenau*, « Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften », 1920. CR in RhSEe, III (1926), p. 241.
53. A. Heisenberg, *Das Problem der Renaissance in Byzanz*, « Historische Zeitschrift », 133. CR in RhSEe, III (1926), p. 239—241.
54. Ph. Koukoulès, Τὸ ἐν τῇ ἐθνικῇ βιβλιοθήκῃ τῶν 'Αθηνῶν ἀντίτυπον τοῦ ἑλληνικοῦ γλωσσαρίου τοῦ *Du Cange*, tirage à part de «'Αθηνᾶ », t. 47, 1925, CR in RhSEe, III (1926), p. 243.
55. W. N. Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*. I. Teil, Leipzig, 1918. CR. in BZ, XXVI (1926), p. 113—116.
56. *Momente din viața „Academiei grecești"* [Moments de l'existence de l« 'Académie grecque »] in *Omagiu lui Ion Bianu din partea colegilor și foștilor săi elevi*, Bucarest, 1927, p. 37—44.
57. *A propos de deux sceaux de l'Orient grec*, BZ, XXVII (1927), p. 40—41.
58. *Chipuri și scene din Bizanț* [Figures et scènes de Byzance], Cluj, <1927>, 185 p.
59. *La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube*, BSH (Contributions à l'histoire de Byzance et des pays post-byzantins), XIII (1927), p. 10—22.
60. *Sceau byzantin inédit trouvé à Silistrie*, BSH, XIII (1927), p. 23—24.
61. *<Les études byzantines en> Roumanie*, Byz, IV (1927—1928), p. 504—509.
62. *Chilia (Licostomo) und das bithynische* Χηλή, BZ, XXVIII (1928), p 68—72. (V. infra, n° 85).
63. *La romanité de la Dobroudja à travers les siècles* Travail préparé à l'occasion du 5e Congrès international de thalassothérapie de Bucarest-Constantza (mai 1928), Bucarest, 1928, 20 p. + 1 carte.
64. C. Amantos, Νέα ἔγγραφα περὶ τοῦ 'Ρήγα Βελεστινλῆ, «Πρακτικά» de l'Académie d'Athènes », 1927. CR in RhSEe, V (1928), p. 153—155.
65. W. Beschewliew, *Zu den urbulgarischen Inschriften*, « Annuaire de l'Université de Sofia », XXIII—7, Sofia, 1927. CR in RhSEe, V (1928), p. 153
66. I. Sajdak, *Anonymi Oxoniensis lexicon in nationes Gregorii Nazianzeni*, Cracovie, 1927. CR in RhSEe, V (1928), p. 153.
67. C. Amantos, Σλάβοι καὶ Σλαβόφονοι εἰς τὰς ἑλληνικὰς χώρας, «'Ελληνικὴ 'Ανθρωπολογικὴ 'Εταιρεία». Séance du 12 février 1926 CR in RhSEe, V (1928), p. 155.
68. *Acte venețiene privitoare la urmașii lui Petru - Vodă Șchiopul* [Actes vénitiens relatifs aux descendants du voévode Pierre le Boiteux], MSI, seria III, t X, 1929, p. 117—184 + 3 planches.
69. *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien : Roman Diogenes und Nikephoros Botaneiates*, in *Festschrift A. Heisenberg zum 60. Geburtstage gewidmet*, BZ, XXX (1929/30), p. 439—444.
70 *Adaos la relațiile bailului Marco Venier cu privire la campania din 1595 a domnilor noștri* [Appendice aux relations du bailo Marco Venier au sujet de la campagne de 1595 de nos princes], AIIN, IV (1926—27), Cluj, 1929, p. 127—134.
71. *L'évolution historique du peuple roumain*, in « La Roumanie agricole », Bucarest, 1929, p. 3—21 + 8 photos (XIVe Congrès international d'agriculture, Bucarest, 7—10 juin).
72. W. Beschewliew, *Zur Chronographie des Theophanes*, BZ, XXVI (1927). CR in RhSEe, VI (1929), p. 80—81.
73. W. Boghitschewitsch, *Die auswartige Politik Serbiens 1913—1914*. Band I, Berlin 1928, CR in RhSEe, VI (1929), p. 77—79.

74. Ph. Koukoulès, Βυζαντινῶν τινῶν ἐπιθέτων σημασία καὶ ὀρθογραφία, «Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», V (1928). CR in RhSEe, VI (1929), p. 79—80.
75. *Peut-on identifier le Zamblacus des documents vénitiens?* in *Mélanges Charles Diehl*, I, Paris, 1930, p. 31—55.
76. A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines*, BZ, XXVIII (1929). CR in RhSEe, VII (1930), p. 50.
77. Ἑλληνικά, I, Athènes, 1928. CR. in RhSEe, 1930, p. 46—49.
78. G. D. Sotériou, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland*, «Ἑλληνικά», I (1928). CR in RhSEe, VII (1930), p 49—50.
79. A. Heisenberg, *Zu den armenisch-byzantinischen Beziehungen am Anfang des 13. Jahrhunderts*, «Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaft», 1929. CR in RhSEe, VII (1930), p. 50—51.
80. *Ion C. Brătianu* (*1864—1927*), Craiova, <1931,> 196 p. + 10 planches.
81. *Le Professeur August Heisenberg* (*1869—1930*). Conférence lue à l'Institut pour l'étude du sud-est européen de Bucarest (février 1931), RhSEe, VIII (1931), p. 65—78.
82. *Vechi legături ale ţărilor noastre cu Genovezii* [Anciennes relations de nos pays avec les Génois], in *Închinare lui Nicolae Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 32—37.
83. *Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert*, Byz, VI (1931), p 297—307.
84. *Bulletin roumain* (*1929—1931*), Byz, VI (1931), p. 702—706.
85. *Ein Schlußwort uber das bithynische* Χηλή, BZ, XXXII (1932), p. 334—335. (V. supra, n° 62).
86. *Les sceaux byzantins trouvés à Silistrie*, Byz, VII (1932), p. 321—331.
87. *Bulletin régional. Roumanie*, Byz, VII (1932), p. 383—387.
88. *La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat.* Communication lue à l'Académie Roumaine. Séance du 2 avril 1932, Byz, VIII (1933), p. 277—308.
89. *Bulletin de Roumanie*, Byz, VIII (1933), p. 575—583.
90. I. Sajdak, *Que signifie* Κυριώτης Γεωμέτρης, Byz, V (1931). CR in RhSEe, X (1933), p. 81—82.
91. I. D. Ştefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^e siècle* (Orient et Byzance VIII), Paris, 1932, vol. I et album. CR in BZ, XXXIV (1934), p. 394—398.
92. *Un poème grec vulgaire du moyen âge*: Ὁ κάτης καὶ οἱ ποντικοί ..., «Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου», Athènes, 1935, p 393—397.
93. *Contribution à l'histoire de la Seigneurie de Théodoro-Mangoup en Crimée*, BZ, XXXV, (1935), p. 20—37 + 2 planches.
94. *Marele vornic Iordache Golescu* [Le grand «vornic» Iordache Golescu], Bucarest, <1935>, 30 p. (*Cunoştinţe folositoare. Seria C. Din lumea largă, Nr. 56*).
95. *Plombs byzantins découverts à Silistrie*, Byz, X (1935), p. 601—606 (en collaboration avec Pericle Papahagi).
96. N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*, 3 vol., Bucarest, 1934. CR in BZ, XXXV (1935), p. 104—106.
97. *Sceau inédit de Katakalon, katépano de Paradounavon.* Communication lue au V^e Congrès international des études byzantines (Section d'archéologie) tenu à Rome (20—27 septembre), EO, 35 (1936), p. 405—408. (V. infra, n° 121).
98. G. Moravcsik, *A magyar szent korona gorog feliratai*, Budapest, 1935. CR in RhSEe, XIII (1936), p. 296.
99. A. Sigalas, Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γραφῆς, Thessalonique, 1934. CR in RhSEe, XIII (1936), p. 296—297.

100. G. Stadtmüller, *Michael Choniates Metropolit von Athen (c. 1138—c. 1221)*. CR in RhSEe, XIII, (1936), p. 297—298.

101. *Entre Roumains et Grecs. Ce que vous* (sic ! *lege* nous) *apprend le passé.* Tirage à part de «Νέα πολιτική. Μηνιαῖα ἐπιθεώρησις», Athènes, 1937, 16 p. (p 9—16 traduction grecque, partielle, par E.Λ. sous le titre Μεταξὺ Ῥουμάνων καὶ Ἑλλήνων. Τί μας διδάσκει τὸ παρέλθον).

102. *Păreri nouă asupra lui Kekaumenos* [Opinions nouvelles sur Kékauménos], MSI, III^e^ série, t. XII, 1937, p 273—282.

103. *Figuri revoluţionare române* [Figures révolutionnaires roumaines]. (*Cinci conferinţe ale Universităţii libere*), Bucarest, 1937, 125 p. + 8 planches (Aşezămintele culturale Ion C. Brătianu, XXXVI). (Conférences de N. Iorga, *Horea, Cloşca şi Crişan*; P. P. Panaitescu, *Avram Iancu*; D. Bodin, *Tudor Vladimirescu*; Al. Lapedatu, *Ion Câmpineanu*; N. Bănescu, *Dumitru şi Ion Brătianu*, p. 101—125).

104. A. A Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge—Massachusetts, 1936. CR in BZ, XXXVII (1937), p. 415—423.

105. *Paradunavon—Paradunavis*, Bal, I, (1938), p. 55—58.

106. *Bizanţul şi romanitatea de la Dunărea-de-jos.* (*Discurs rostit la 25 mai 1938 în şedinţă solemnă .. Cu răspunsul Domnului N. Iorga*) [Byzance et la romanité du Bas-Danube. (Discours prononcé le 25 mai 1938 en séance solennelle .. Avec la réponse de Monsieur N. Iorga)], Bucarest, 1938, 38 p (Academia Română Discursuri de recepţie, LXXII).

107. *A propos de Kekaumenos*, Byz, XIII (1938), p. 129—138.

107 bis. *O colecţie de sigilii bizantine inedite* [Une collection de sceaux byzantins inédits], MSI, III^e^ série, t. XX, 1938, p. 115—126 + 2 planches.

108. *Fantaisies et réalités historiques.* (*Réponse aux « Toponymical and Historical Miscellanies » de M Bromberg*), Byz, XIII (1938), p. 73—90.

109. *Dobrogea bizantină* [La Dobroudja byzantine], « Analele Dobrogei », XIX (1938), 2, p. 52—59.

110. *Les divagations d'un helléniste de la « nouvelle école »*, RhSEe, XV (1938), p. 69—71. (Combat l'article de C. Necşulescu, *L'hypothèse des formations politiques roumaines sur le Danube au XI^e^ siècle*, «Revista istorică română» VII (1937) p. 110 — 122).

111. *Oreste Tafrali (1876—1937)*, EO, XXXVII (1938), p. 504. (Article nécrologique).

112. *Oreste Tafrali*, Byz, XIII (1938), p. 761—763 (Article nécrologique).

113. *Roumanie. Bulletin (bibliographique) régional*, Byz, XIII (1938), p. 311—320.

114 *Le conflit entre Gênes et l'Empire de Trébizonde à la veille de la conquête turque (1418—1449)*, Atti del V Congresso Internazionale di Studi bizantini (Roma, 20—26 Settembre 1936), I, 1939, p. 5—10.

115. *Maurocastrum — Mo(n)castro*, MSI, seria III, t. XXII, p. 165—178. (Voir version française, n^o^ 124).

116. P. I. Zepos, Συνταγμάτιον νομικὸν Ἀλεξάνδρου Ἰωάννου Ὑψιλάντη Βοεβόδα ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας 1780, Athènes, 1936, CR in RhSEe, XVI (1939), p. 83—84.

117. M. A. Triantaphyllidès, Σταθμοὶ τῆς γλωσσικῆς μας ἱστορίας, Athènes, 1937. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 84—85.

118 Chrysanthe, métropolite de Trébizonde, Ἡ ἐκκλησία Τραπεζοῦντος, Athènes, 1936. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 164—168.

119. H. Grégoire, *Le nom et l'origine des Hongrois*, « Zeitschrift der deutsch-morgenländischen Gesellschaft », 91, 1937. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 167—168.

120. H. Grégoire, *L'habitat « primitif » des Magyars et les* Σαβαρτοιάσφαλοι, Byz, XIII (1938), p. 267—278. CR in RhSEe, XVI (1939), p. 167—168.

121. *Sceau de Démétrius Katakalon, katépano de Paradounavon*, EO, XXXIX (1940), p. 157—160. (V. supra, n^o^ 97).

122. *N. Iorga. Elogiu academic rostit de ..* [N. Iorga Eloge académique prononcé par ...], MSI, III^e série, t. XXIII (1941), p. 477—498 + 1 planche.
123. † *N. Iorga*, BSH, XXII (1941), fasc. 1, p. 1—4 + 1 planche (Article nécrologique).
124. *Maurocastron — Moncastro*, BSM, XXII (1941), p. 165—178. (Version française du n° 115).
125. *Les inscriptions byzantines du château d'*'Ανακουφή *au Caucase* (*XI^e siècle*), RhSEe, XVIII (1941), p. 103—108 + 1 planche.
126. *Stăpînirea bizantină în atracha (Tmutorokan), Zihia, Chazaria și Rusia în timpul Comnenilor*, MSI, III^e série, XXIII (1941), p. 113—132 + 1 planche. (V. version française, n° 127).
127. *La domination byzantine à Matracha (Tmutorokan), en Zichie, en Khazarie et en « Russie » à l'époque des Comnènes*, BSH, XXII (1941), 2, p. 57—77 + 1 planche. (Traduction du n° 126).
128. *Concepția istorică a lui N. Iorga* [La conception de l'histoire de N. Iorga], RI, XXVIII (1942), p. 1—10.
129. *Patriarhul Athanasie I și Andronic II Paleologul Situația religioasă, politică și socială a imperiului*, MSI, seria III, t. XXIV, 1942, p 441—467. (Version française, n° 130).
130. *Le patriarche Athanase I^{er} et Andronic II Paléologue Etat religieux, politique et social de l'Empire*, BSH, XXIII (1942), p. 28—56
131. A. Mazon, *Le Slovo d'Igor*, Paris, 1930. CR in RhSEe, XIX (1942), p 614—619.
132. P. I. Zépos, Συνταγμάτιον νομικὸν 'Αλεξάνδρου 'Υψιλάντου Βοεβόδα, ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας 1780. CR in RhSEe, XIX (1942), p. 642—643 (Voir aussi supra, n° 116).
133. *Precizări istorice cu privire la ducatele bizantine Paristrion (Paradunavon) și Bulgaria*, MSI, seria III, t. XXVI, 1943, p. 59—81. (Voir ci-après, n° 134).
134. *Précisions historiques relatives aux duchés byzantins de Paristrion — Paradounavon et de Bulgarie*, BSH, XXIII (1943), p. 287—288 (Résumé de l'article ci-dessus).
135. *O problemă de istorie medievală · crearea și caracterul statului Asăneștilor (1185)*, MSI, seria III, XXV (1943), p. 543—590 (Voir n° 136).
136. *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943, 93 p. (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : 2) (Version amplifiée de l'étude précédente).
137. *Ethnographie et rôle militaire du thème de Bulgarie*, Bal, VI (1943), p. 48—52.
138. *Un călător englez din secolul al XVII-lea despre Morlachi* [Un voyageur anglais du XVII^e siècle sur les Morlaques], RI, XXIX (1943), p 267—268.
139. † *Henri Focillon*, RI, XXIX (1943), p. 158—160. (Notice nécrologique).
140. † *Kostis Palamas (1859—1943)*, RI, XXIX (1943), p. 160—161 (Notice nécrologique).
141. Pr. Niculae Popescu, *Dela privighere la privighetoare*, Bucarest, 1943. CR in RI, XXIX (1943), p. 296.
142. Marie-Mathilde Alexandrescu-Dersca, *La campagne de Timour en Anatolie (1402)*, Bucarest, 1942. CR in RI, XXIX (1943), p. 292—293.
143. Th. Capidan, *Limbă și cultură*, Bucarest, 1943, p. 280—292. CR in RI, XXIX (1943), p. 289—292.
144. N. Iorga, *Les découvertes portugaises et la croisade*, 1940. CR in RI, XXIX (1943), p. 288—289.
145. N. Iorga, *Oameni reprezentativi în purtarea războaielor*, Bucarest, 1943. CR in RI, XXIX (1943), p. 287—288.
146. *Le thème de Paristrion — Paradounavon (Paradounavis). Les origines. Le nom*, BSH, XXV (1944), 2, p. 139—151.
147. *Nicolae Iorga și ideia națională* [Nicolas Iorga et l'idée nationale], RI, XXXI (1945), p. 1—9.

148. *Un mare învăţat şi prieten francez · Charles Diehl* [Un grand savant et un grand ami français Ch Diehl], RI, XXXI (1945), p. 11—18
149. *Dampolis ou Diakéné? Un épisode de la guerre byzantino-petchenègue*, BSH, XVI (1945), 2, p. 185—191
150. *Le dénéral byzantin de Sucidava*, BSH, XXV (1945), 2, p 223—224 + 1 planche.
151. *Nicolas Iorga martir al libertăţii popoarelor*, MSI, IIIe série, t. XXVII, 1945, p. 35—62. (Version française, infra n° 152).
152. *Nicolas Iorga, martyr de la liberté des peuples*, BSH, XXVI (1945), 1, p. 3—32 (Traduction de l'article ci-dessus)
153 † *D. Tomescu*, RI, XXX (1945), p 265—266 (Notice nécrologique).
154. V. Grecu, *Şi totuşi Învăţăturile lui Neagoe Voevod*, « Convorbiri literare », 1944. CR in RI (XXXI), 1945, p 213—214
155. Gh. I. Brătianu, *Nouvelle contribution à l'histoire de la Dobroudja au moyen âge*, RhSEe, XXI (1944). CR in RI, XXXI (1945), p. 211—212
156. *Pomenirea lui Mircea cel Bătrîn* [Commémoration de Mircea l'Ancien], RI, XXXII (1946), p. 1—7.
157. *Declinul Famagustei. Sfîrşitul regatului de Cipru*, MSI, IIIe série, XXVIII (1946), p 29—51, (Voir n° 158)
158. *Le déclin de Famagouste. Fin du royaume de Chypre. Notes et documents*, Bucarest, 1946, 116 p + 1 carte (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : IV). (Version française du n° 157, enrichie d'un copieux appendice de documents inédits).
159 *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, 193 p. + 3 planches et 1 carte (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : III) [1]).
160. *Notes de sigillographie et de prosopographie byzantines*, BSH, XXVII, (1946), p. 42—55.
161. *La signification des titres de πραίτωρ et de προνοητής à Byzance au XIe et au XIIe siècle.* Studi e testi, 123, in *Miscellanea Giovanni Mercati*. Vol. III, Letteratura e storia bizantina, p. 387—398, Città del Vaticano, 1946.
162 Protosinghelul V. Vasilache, *Mitropolitul Veniamin Costache*, Mănăstirea Neamţ, 1942. CR in RI (XXXII), 1946, p. 147—148.
163. G. Vernadsky, *Sur l'origine des Alains*, Byz, XVI (1942—43). CR in RI, XXXII (1946), p. 146—147.
164. V. Laurent, *Contribution à l'histoire des relations de l'Eglise byzantine avec l'Eglise roumaine au début du XVe siècle*, BSH, 1945. CR in RI, XXXII (1946), p. 145—146.
165. V. Laurent, *Le titre d'empereur orthodoxe et le sens de son emploi en numismatique byzantine*, « Cronica numismatică şi arheologică », XIX (1945). CR in RI, XXXII (1946), p. 148—149.
166. « Biserica Ortodoxă Română », LXIV (1946). CR in RI, XXXII (1946), p. 149—153.
167. *Charles Diehl (1859—1944)*, BSH, XXVIII (1947), 1, p. 3—31.
168. *Vechiul Stat bulgar şi ţările române*, MSI, IIIe série, t. XXIX, 1947, p. 261—296. (Voir n° suivant).
169. *L'ancien Etat bulgare et les Pays roumains*, Bucarest, 1947, 97 p. (Institut roumain d'études byzantines. Nouvelle série : V). (Traduction de l'article précédent).
170. *Deux études byzantines I. Autour de Kekauménos* [2]); *II. La première attaque russe de Constantinople (860)* [3]), REB, VI (1948), 2, p. 191—198.

---

[1]) Edition revue et amplifiée d'un ouvrage dont le tirage tout entier, sauf un exemplaire unique, fut détruit lors du bombardement de Bucarest du 6 mai 1944.

[2]) A propos du travail de M. Gyóni, *L'œuvre de Kekaumenos, source de l'histoire roumaine*, « Revue d'histoire comparée », XXIII (1946), p. 96—180.

[3]) En marge du livre d'A. A. Vasiliev, *The Russian attac on Constantinople in 860*, Cambridge, Massachusetts, 1946.

171. *Les frontières de l'ancien Etat bulgare*, in Mémorial Louis Petit Melanges d'histoire et d'archéologie byzantines, Bucarest, 1948, p 4—14 (Archives de l'Orient chrétien, I).
172. "ΟΓΛΟΣ—*OGLŬ* : *le premier habitat de la Horde d'Asparuch dans la région du Danube*, Byz, XXVIII, in *Mélanges Rodolphe Guilland*, 1958 (1959), p. 433—440
173. *Biserica în primele veacuri ale Bizanțului. Politica religioasă a lui Anastasius I* [L'Eglise aux premiers siècles de Byzance. La politique religieuse d'Anastase I[er]], MO, XIII (1961), 4, p. 25—37.
174. *Împăratul Justinian I* (L'empereur Justinien I[er]], MO, XIV (1962), 1—2, p. 13—22.
175. *Întemeierea Constantinopolului* [La fondation de Constantinople], MO, XV (1963), p. 506—510.
176 *Ana Dalassena, mama Comnenilor* [Anne Dalassene, la mere des Comnènes], MO, XV (1963), p 21—34
177. *A propos de Basile Apokapès, duc de Paradounavis* (*=Paristrion*) *La notice du moine Théodule* (*1059*), RESEe, I (1963), p. 155—158.
178. V. Beševliev, *Les inscriptions proto-bulgares* Edition française par H. Grégoire, Byz, XXV—XXX (1955—1960), passim. CR in RESEe, I (1963), p. 594—595.
179. R. M. Bartikian, *Критические заметки о завещании Еустафии Воила* (*1059 г.*), «Византийский Временник» XIX (1961). CR in RESEe, I (1963), p. 211—213.
180 I. Dujčev, *Les Slaves et Byzance*, Sofia, 1960 CR in RESEe, II (1963), p. 209—211.
181. I. Dujčev, *Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médiévale*, «Acta orientalia hungarica», III CR in RESEe, II (1964), p. 289—291.
182. Z. V Oudaltzova, *L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI[e] siècle et au VII[e] siecle* (*particulièrement d'après les données des papyrus de Ravenne*) (en russe), «Византийские Очерки», XIX (1961). CR in RESEe, III (1965), p. 336—338.
183. *Archives d'Etat de Gênes Officium Provisionis Romanie*, RESEe, IV (1966), p. 575—591 ; V (1967), p 235—263 (Publication d'un dossier de 95 documents des années 1424 et 1425)
184. *Les débuts de l'Empire byzantin. Le règne de Constantin et de ses premiers successeurs*, manuscrit dactylographié (de 162 p , en roumain), à paraître dans MO, 1969

PETRE Ș. NĂSTUREL

À MON MAÎTRE NICOLAS BĂNESCU

HOMMAGE

Parmi les études et les articles d'histoire par lesquels, dans ces pages, les hommes de science roumains et étrangers ont entendu apporter au savant professeur et byzantinologue Nicolas Bănescu un hommage pleinement mérité, qu'il se trouve aussi une place pour ces quelques lignes de sentiments purement humains que tient à lui dédier celui qui fut il y a cinquante ans son élève diligent sur les bancs de l'Université roumaine de Cluj et, sa vie durant, son sincère admirateur...

Après la terrible tourmente de la première guerre mondiale, après la joie de la réintégration de ma Transylvanie à la patrie-mère roumaine, je m'étais inscrit — jeune homme de 21 ans, à peine de retour de ce qui avait été jusque là le front — à la nouvelle Université roumaine, à la section de Philologie Classique, qui, outre cette discipline, embrassait comme matières annexes l'archéologie et l'histoire ancienne.

Un tel choix n'était nullement l'effet du hasard : une vieille passion pour l'antiquité m'avait aiguillé vers cette branche des études humanistes. Ce choix allait d'ailleurs s'avérer bénéfique pour toute ma future carrière.

Aujourd'hui, à l'âge de soixante-dix ans révolus d'une vie qui n'a point été inactive, je puis mieux me rendre compte de l'importance qu'a présentée mon orientation vers le domaine de la philologie classique, de l'archéologie et de l'histoire ancienne.

Cependant, si ma décision d'alors s'est révélée profitable au-delà même de mes espérances, c'est que parmi le groupe d'excellents professeurs qui m'échurent — à la tête desquels se trouvait cet inégalable humaniste moderne, le professeur Vasile Bogrea — j'ai eu, dès les premières semaines de ma vie universitaire, le privilège de connaître celui qui me captiva aussitôt tant par ses qualités d'homme de science et de parfait orateur que par l'élégance et le charme qui émanaient de sa personne : le professeur de byzantinologie Nicolas Bănescu. Le résultat ne se fit pas

attendre : je devins un de ses élèves les plus assidus et les plus dévoués, durant quatre années de fréquentation ininterrompue de ses cours et de ses séminaires.

Ce qui, par-delà les exigences proprement dites de mes études, m'attirait vers le professeur Bănescu, c'était un inapaisable désir d'écouter ses exposés à la fois documentés et fascinants, d'une beauté et d'une élégance accomplies, sur le monde mystérieux de Byzance, sur l'histoire, la culture et les arts byzantins, c'était la volonté d'assimiler au maximum les commentaires d'une haute érudition sur la langue et la littérature byzantines de l'auteur de la magistrale monographie sur l'*Evolution du futur en grec*.

Je suis cependant redevable au vénérable nonagénaire de bien plus que du simple fruit de ces années d'études. Toute ma reconnaissance et toute mon affection lui sont dues, au même degré, pour la sollicitude paternelle avec laquelle il a guidé mes premiers pas dans mes recherches d'archéologie et d'histoire, et dont il a suivi toute mon activité ultérieure, jusqu'à l'âge de la vieillesse.

Mon admiration pour celui qui accomplit aujourd'hui l'âge respectable de quatre-vingt-dix ans ne va pas seulement — ne saurait aller seulement — au professeur et au savant. A Nicolas Bănescu, l'homme, je dois peut-être plus encore. Durant ces années agitées de courants sociaux et politiques inhumains, d'asservissement de la liberté et de la conscience des hommes, mon maître a plaidé sans cesse, courageusement, dignement, pour la cause de la démocratie et de l'humanisme. L'exemple qu'il nous a donné — par la parole et même par le geste — a constitué pour nous, étudiants démocrates parvenus à l'âge critique de la vie où s'ouvrent différentes voies, un encouragement et un élément d'optimiste confiance dans le destin de la Roumanie.

Appelé en 1938 à Bucarest, à la chaire de Byzantinologie, Nicolas Bănescu a laissé un vide qui n'a pas été comblé jusqu'à ce jour à l'Université de la Dacie Supérieure de Cluj, où il a professé 18 ans et qu'il a dirigée à deux reprises, comme recteur et comme vice-recteur, en 1923—1924 et en 1924—1925. Bien que parti de chez nous, ses anciens collègues et élèves de Cluj n'ont jamais cessé de l'honorer et de le considérer comme l'un des leurs.

Que mon maître nonagénaire veuille bien recevoir l'hommage de son septuagénaire élève :

Prof. CONSTANTIN DAICOVICIU

Cluj, 16 décembre 1968

PLOMBS BYZANTINS DE LA COLLECTION MICHEL C. SOUTZO

I. BARNEA (Bucarest)

Le Cabinet Numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie compte, en dehors de l'importante collection de sceaux antiques léguée par C. Orghidan [1], une collection plus modeste mais encore inédite de 258 plombs de commerce, sceaux en plomb et tessères romains et byzantins. Il s'agit du legs de Michel C. Soutzo (1841–1933) [2], numismate et collectionneur bien connu. A propos de ces pièces, C. Moisil, le collaborateur et le successeur de Michel C. Soutzo à la direction du Cabinet Numismatique de l'Académie, nous donne les renseignements suivants : « Pendant les années 1920 et 1921, nous avons revu ensemble les monnaies, poids et sceaux de plomb romains et byzantins, nous les avons déterminés, inventoriés et déposés au Cabinet Numismatique... 241 sceaux de plomb romains et byzantins » [3]. Et plus loin, le même auteur ajoute : « Enfin, dans les vieilles villes de la Dobroudja, il (M. C. Soutzo) acquit de nombreux sceaux antiques en plomb, les uns de l'époque romaine, les autres de l'époque byzantine (bulles sigillaires) qui forment une partie notable et de prix de sa collection. Lorsqu'elles seront publiées, celles-ci apporteront de nouvelles contributions à l'histoire de ces villes et à leurs relations avec l'Empire romain et l'Empire byzantin »[4].

D'autres plombs de commerce, sceaux en plomb et tessères d'origine byzantine de la même époque et d'une similitude qui va parfois jusqu'à

---

[1] V. Laurent, *Documents de sigillographie byzantine La collection C. Orghidan* (Bibliothèque byzantine, Documents, 1), Paris, 1952.

[2] Nous remercions une fois de plus M. Octavian Iliescu, le chef du Cabinet Numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, pour l'aimable obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition, pour l'étude, les plombs de la collection Michel C. Soutzo.

[3] C. Moisil, *Michel C Soutzo*, dans « Balcania », IV (1941), p 489–490 Il semble qu'on ait ajouté à la collection de plombs léguée par M C Soutzo quelques plombs byzantins achetés en 1924–1926 à A. Samoilă de Constantza.

[4] *Ibidem*, p. 493.

l'identité avec ceux de la collection de Michel C. Soutzo ont été découverts dans le sol de la Dobroudja — à Constantza, Pârjoaia, Silistra, ainsi que dans plusieurs autres centres du bord de la mer Noire ou de la rive droite du Danube [5]. C'est un témoignage de plus en faveur de la provenance en général dobroudjéenne et tout particulièrement tomitaine de ces pièces. Toutefois, la richesse de sa collection, le fait que Michel C. Soutzo voyagea beaucoup à l'étranger et que, d'autre part, à Constantza — où il passait une bonne partie de l'été — « il recevait les collectionneurs et les marchands de monnaies antiques de la Dobroudja, ainsi que ses amis roumains et étrangers qui visitaient la Dobroudja pour s'adonner à la chasse ou pour étudier ses anciens monuments » [6], nous poussent quand même à une certaine réserve lorsqu'il s'agit de désigner la provenance de ses plombs. En tout cas, il est bien regrettable de constater l'absence de toute précision quant à l'endroit de leur découverte et les circonstances qui y ont présidé, car ce manque de précision diminue leur valeur historique.

Pour le présent article, nous avons choisi de la collection de Michel C. Soutzo (qui fera l'objet d'une étude à part) seulement quelques exemplaires, appelés à illustrer son caractère général. Il y a d'abord quelques plombs de commerce témoignant des liens de la Dobroudja avec certaines villes microasiatiques (n^{os} 1—8) ou publiant le nom de quelques négociants importants du IV^{e} siècle de n.è. (n^{os} 9—10). Trois plombs avec l'effigie de Justinien I (n^{os} 11—13) confirment les renseignements fournis par les sources littéraires et par les découvertes archéologiques au sujet de l'importance que ce grand empereur accordait à la fortification de la province sise aux bouches du Danube. Un autre sceau en plomb, celui-ci du temps d'Héraclius (n^{o} 14) est, pour autant que nous le sachions, l'unique exemplaire de ce genre trouvé en Dobroudja. Ajouté à la série de monnaies du même empereur récoltées dans différents centres de l'ex-province Scythia Minor, il atteste de même le fait que ces centres ont continué leur existence pendant la première moitié du VII^{e} siècle et qu'ils ont conservé leurs liens avec la capitale de l'Empire. Plusieurs autres plombs byzantins

[5] H. Metaxa, *Plumburi de marcă de la Tomi* [Plombs de marque de Tomi], dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », VIII (1915), p. 31—35 ; W. Knechtel, *Plumburi bizantine* [Plombs byzantins], dans « Buletinul Societății Numismatice Române », XII (1915), n^{o} 24, p 80—97 (avec tirage à part) ; I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea* [Sceaux byzantins inédits de Dobroudja], dans « Studii și cercetări de numismatică », III (1960), p 323 sq ; Idem, *Noi sigilii bizantine de la Dunărea de Jos* [Nouveaux sceaux byzantins provenant du Bas-Danube], dans « Studii și cercetări de istorie veche », 17 (1966), 2, p. 277 et sq ; P. Diaconu, *Urme vechi creștine descoperite în sud-vestul Dobrogei* [Traces paléochrétiennes découvertes dans le sud-ouest de la Dobroudja], dans « Biserica Ortodoxă Română », 81 (1963), n^{o} 5—6, p. 548—550. Au dernier moment, M. V. Canarache, directeur du Musée d'Archéologie de Constantza, vient de m'apprendre qu'il a donné au Cabinet Numismatique de l'Académie environ 40 plombs de commerce et sceaux en plomb byzantins, représentant la découverte de seulement deux années de recherches à Constantza Parmi ces plombs de commerce il y en avait qui portaient les noms des villes de Smyrne et d'Ephèse.

[6] C. Moisil, *op cit*, p. 486 et *passim*.

(nos 15—21) sont à même d'augmenter le nombre si réduit des documents concernant la continuité de vie en Scythie Mineure, ainsi que ses liens, aux VIe—IXe siècles, avec Byzance. Les sceaux en plomb des Xe—XIIe siècles (nos 22—23) viennent compléter la série de ceux déjà découverts auparavant en Dobroudja, mettant en lumière d'autres aspects des liens qui unissaient encore l'Empire et le thème de Paristrion-Paradounavon, ainsi que quelques noms de fonctionnaires byzantins inconnus en relation d'une manière quelconque avec ce thème. Enfin, l'unique tessère que nous publions ici est d'une importance surtout linguistique, puisqu'elle confirme la persistance de la prononciation erasmienne de la voyelle η à une époque assez tardive, pour laquelle toute une série de documents épigraphiques nous avait accoutumés avec la lecture reuchlinienne de cette voyelle (cela au cas où il ne s'agirait pas d'un archaïsme).

1 — 3. Plombs de commerce de Smyrne

Trois plombs irréguliers, avec des dimensions variables de 1,7—2 cm

Av. Dans un cadre rectangulaire (1,3×1,4 cm), creusé dans la masse molle du métal, la légende fut imprimée, fort probablement, avec la même matrice ; ses lettres sont des majuscules, légèrement en relief, disposées trois par trois sur deux lignes ; leur hauteur est de 3—4 mm. Deux légendes se sont conservées entièrement (1—2) ; pour ce qui est de la troisième (3), il lui manque la première lettre. Chacune d'elles reproduit le nom de la cité de Smyrne, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure :

CMΥ	Σμύ-
PNA	ρνα

Rv. Protubérance presque hémisphérique traversée à la base par un petit canal horizontal, destiné à recevoir le cordonnet qui attachait le plomb à la marchandise.

IVe siècle de n.è.

D'autres plombs de commerce avec des inscriptions reproduisant le nom de la même ville microasiatique ont été découverts dans le sol de la Dobroudja, à Pârjoaia (district de Constantza), sur la rive droite du Danube, là où se dressent les ruines attribuées à l'ancienne cité romaine de *Sucidava.* Les spécimens de Pârjoaia sont datés de la seconde moitié du IVe siècle de n.è. Leur présence a été expliquée par l'existence en ces

lieux des deux villes de frontière qui, transformées après la paix de Valens avec Athanaric (369) en stations douanières, permettaient encore aux Goths d'entretenir un trafic commercial avec les Romains [7].

4 — 6. Plombs de commerce de Koloë (Lydie)

4. Plomb circulaire, irrégulier, avec le diamètre de 1,6 cm. Il y a sur l'avers une brisure, juste à l'extrémité gauche du canal qui le traversait au milieu.

Av. Surface à peu près unie, avec un petit rectangle imprimé (1,2×1,1 cm de côté). On y distingue une légende, dont les lettres légèrement en relief sont les unes partiellement, les autres presque entièrement oblitérées ou brisées ; leur hauteur est de 1,5—3 mm.

ΚΟΛΟ Κολο-

ΗΝϢ. ηνῶ[ν]

Κολοηνῶν (πόλις)[8].

Rv. Surface légèrement bombée, sans aucun signe ou ornement.

5. Plomb irrégulier de 2,2×1,7 cm, offrant une strangulation au milieu et partiellement brisé au niveau du canal horizontal par où passait le cordonnet.

Av. La même légende que celle employée pour le plomb précédent est imprimée à l'intérieur d'un cadre rectangulaire (1,3×1 cm), avec les mêmes lettres et vraisemblablement exécutée avec la même matrice. Quelques lettres sont oblitérées ou brisées en partie, alors que d'autres lettres le sont entièrement.

Rv. Identique au cas précédent.

6. Plomb bien conservé, irrégulier de forme, à peu près circulaire, avec le diamètre de 1,8 cm.

Av. Un carré au côté de 1,2 cm encadre une légende étirée vers le bas, imprimée dans la partie la plus unie de la surface du plomb. Les lettres en relief, petites et irrégulières, sont disposées sur deux lignes, séparées par un trait horizontal, également en relief. Dépourvue de la protection du pourtour légèrement en relief du cadre, la dernière lettre a été détruite dans sa majeure partie. Hauteur des lettres : 2,5—3 mm.

ΚΟΛ Κολ-

ΟΗ όη

Κολόη, ville de Lydie.

[7] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 548—550. Si l'une de ces deux stations douanières pouvait bien être à Sucidava, pour l'autre il y a bien peu de chances qu'elle ait été — ainsi que l'auteur le pense — à Tomi. Elle devrait être localisée sans doute, toujours sur le Danube, peut-être à *Noviodunum* ou à *Constantiniana Daphne*.

[8] Burchner, *Koloë* (ἡ Κολόη), dans RE, 11, 1922, col. 1 107.

Il est évident que cette légende a été imprimée avec une autre matrice que celle employée dans les deux premiers cas, bien qu'elle indique la même ville.

Rv. De forme conique irrégulière, traversé à sa base en sens horizontal par le canal du cordonnet.

7. Plomb de commerce d'Ephèse

De forme irrégulière, son aile droite a disparu complètement et la gauche est sur le point de se briser elle aussi. Les dimensions actuelles : 1,5×1,8 cm.

Av. Il y a une légende à l'intérieur d'un cadre carré au côté de 1 cm ; les lettres sont hautes de 2—3 mm, partiellement oblitérées et disposées sur deux lignes que sépare un trait horizontal, en relief. La dernière lettre (N) a perdu sa haste droite.

ΕΦΕ	'Εφε-
CIϢN	σίων

'Εφεσίων (πόλις)[9].

8. Plomb de commerce de Métropolis (Asie Mineure)

De forme hémisphérique, au diamètre de 1,4 cm.

Av. Surface circulaire irrégulière, où un cadre rectangulaire a été légèrement creusé ; ses grands côtés sont presque entièrement tombés à l'extérieur. Ce cadre entoure une légende sur trois lignes ; ses lettres marginales sont partiellement tombées à l'extérieur de la surface plus petite du plomb. Le dessin des lettres est régulier ; elles sont hautes de 3—4 mm et en partie oblitérées.

MHTP	Μητρ-
ΟΠΟ	όπο-
ΛΙC	λις

Remarquons la ligature des deux premières lettres (Μη-).

Μητρόπολις, ville de la Grande Phrygie, au nord-est d'Apamée (Diner), sur la grande route d'Ephèse-Laodicée-Apamée, qui se dirige loin vers l'Orient, ou, plus probablement, son homonyme de Ionie, sur la route de Smyrne-Ephèse, ville qu'Aelianus appelait Μητρόπολις ἡ 'Εφεσία[10].

---

[9] Cf. P. Diaconu, *loc. cit.*

[10] *Metropolis*, dans RE 15, 1932, col. 1495—1496, n° 3 (Ruge) et col. 1497, n° 8 (Keil).

Rv. Protubérance hémisphérique, traversée à la base par un petit canal régulier, à l'usage du cordonnet.

9. Plomb de commerce appartenant à Hyperechios

De forme hémisphérique, irrégulière, au diamètre de 1,9 cm, il présente une petite brisure dans sa partie marginale inférieure.

Av. Cadre quasi ovale, en creux, au diamètre de 10×12 mm. A l'intérieur, sur trois lignes aux lettres d'un contour très net mais en partie oblitérées, la légende suivante :

ΥΠΕ	Ὑπε-
ΡΕΧΙ	ρεχί-
ΟΥ	ου

Hyperechios devait être, à ce qu'il semble, quelque Grec d'Asie Mineure dont les liens avec les cités de la côte occidentale de la mer Noire et de la rive droite du Bas-Danube s'avèrent de plus en plus particulièrement étroits [11].

Rv. Protubérance traversée à la base par le canal horizontal du cordonnet.

10. Plomb portant le nom d'un certain Antonios

De forme circulaire, au diamètre de 1,25 cm et l'épaisseur de 1,5 mm.

Av. Cadre circulaire, perlé, décentré vers la gauche et le haut, entourant une légende sur trois lignes, aux lettres légèrement en relief et hautes de 2—3 mm, d'un dessin régulier et net. A gauche, une partie des lettres de la légende sont tombées en dehors du plomb. Les deux dernières lettres sont inversées, l'une à la place de l'autre.

ΑΝΤ	'Αντ-
ΩΝΙ	ωνί-
ΥΟ	ου

Rv. Surface unie, sans aucune trace de lettre ou de canal pour le cordonnet. Ce trait laisse place au doute quant à la destination de ce petit objet : est-ce bien un plomb de commerce ou s'agit-il plutôt d'une tessère privée ?

---

[11] Seeck, *Hyperechius*, dans RE, 9, 1916, col. 280—281.

11 — 13. Trois sceaux de l'empereur Justinien I (527—565)

11. Plomb à peu près rectangulaire (2,2 × 2,1 cm), aux bords incurvés, ce qui indique qu'à l'origine cet objet devait être de forme circulaire. Il est traversé par un canal qui s'ouvre au milieu des côtés supérieur et inférieur.

Av. Buste de l'empereur Justinien, vu de face, nimbé et portant la couronne à pendeloques à double rangée de perles et revêtu de la chlamyde nouée sur l'épaule droite. De la légende circulaire qui entourait le buste il n'en reste qu'une partie à l'extrémité gauche : [D](*ominus*) N(*oster*) IVSTINI[*anus* P(*ater*) P(*atriae*)AVG(*ustus*)].

Rv. Victoire essorante, debout, de face, tenant en chaque main une couronne à bandelettes. D'un côté et de l'autre, à mi-hauteur, un monogramme X—P, chacun avec la boucle de la lettre P orientée vers l'extérieur [12].

12. Plomb circulaire irrégulier, au diamètre de 1,7 cm et épais de 2—3 mm, traversé par le canal du cordonnet, dont les extrémités s'ouvrent en diagonale, à droite en haut et à gauche en bas, où il y a une brisure plus accusée.

Av. Le buste de Justinien, similaire à celui du n° 11, mais centré plus bas et au dessin plus oblitéré. Aucune trace de la légende marginale — soit qu'elle ait été oblitérée, ou qu'elle soit tombée hors du plomb.

Rv. La silhouette oblitérée d'une Victoire ailée, debout, de face, avec les bras étendus et tenant dans chaque main une couronne à bandelettes pendantes. Sous la main droite une croix byzantine. Un autre exemplaire similaire, mais fort bien conservé, a été découvert à Constantza [13].

13. Plomb irrégulier, aux surfaces oblitérées et aux bords ébréchés. Des brisures plus accusées aux extrémités du canal réservé au cordonnet qui traverse le plomb par le milieu.

Av. Le buste de l'empereur Justinien, d'un dessin similaire aux exemplaires précédents mais beaucoup plus oblitéré. A peine si l'on distingue le visage et les traces de quelques lettres de l'extrémité gauche.

Rv. Victoire debout, presque entièrement effacée. A droite, en bas, une grande croix dont les bras sont barrés aux bouts [14].

---

[12] V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Medaillier Vatican* (Medagliere della Biblioteca Vaticana, I), Città del Vaticano, 1962, n° 9 ; W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine coins in the British Museum*, I, London, 1908, p. 27, pl. IV, 11—12.

[13] W. Knechtel, *op. cit.*, n° 2, p. 6.

[14] Cf. N. A. Mouchmov, *Sceaux de plomb byzantins conservés dans la collection du Musée National à Sofia*, dans « Izvestiia-Bullet. de l'Institut archéologique bulgare », VIII (1934) (en bulgare avec résumé en français), n° 1, p. 332, fig. 190/1.

14. Héraclius et Héraclius Constantin (610—641)

Sceau en plomb relativement bien conservé, offrant une brisure de moindre importance à l'extrémité supérieure du canal réservé au cordonnet et une autre plus importante à l'extrémité inférieure. Diamètre : 2,7 cm ; épaisseur : 2—4 mm.

Av. A gauche, le buste massif de l'empereur Héraclius, vu de face, portant une barbe courte, couronné du diadème crucigère et revêtu de la chlamyde nouée sur l'épaule droite. A côté de lui, à gauche (la droite du spectateur) le buste plus modeste de son fils Héraclius Constantin, également vu de face et portant le diadème crucigère. Les deux bustes sont en partie oblitérés. La circonférence garde les traces très effacées de la légende, dont le contenu habituel était : *Domini nostri Heraclius et Heraclius Constantinus, perpetui Augusti.*

Rv. La figure en partie oblitérée de la Vierge, vue de face, debout, retenant sur son sein avec les deux mains Jésus enfant. De chaque côté une grande croix aux bras barrés [15]. Aucune trace d'inscription ou de légende.

Le visage enfantin du fils d'Héraclius et la barbe courte du père montre que le sceau doit dater d'une époque immédiatement ultérieure à l'an 613 [16].

15. Sceau de Théodose, ex-préfet

Plomb ovale, irrégulier, au diamètre de 2,2—2,4 cm, relativement bien conservé sauf un ébrèchement à l'extrémité supérieure du canal du cordonnet qui le traverse en diagonale. Orné sur les deux faces d'un cadre circulaire, perlé, au diamètre de 1,8 cm, qui entoure une légende avec des lettres de 3—4 mm.

Av. Légende sur trois lignes, précédée d'une croix, dont le bras supérieur est brisé. La dernière lettre est en partie oblitérée (Υ).

† ΘΕ	Θε-
ΟΔΟϹ	οδοσ-
ΙΟΥ	ίου

Rv. Suite de la légende de l'avers. Celle-ci étant décentrée vers le bas, à droite, la dernière ligne est tombée sur la bordure inférieure du

---

[15] Deux croix similaires sur le sceau d'un certain Théodoulos, trouvé à Tomi (VI[e]—— VII[e] siècle) H. Metaxa, *op. cit*, p. 34, n° 5.

[16] V. Laurent, *Médaillier Vatican, op cit.*, n° 5 ; Idem, *Collection Orghidan, op. cit*, n° 2, p. 13—14 ; W. Wroth, *op. cit.*, p. 197—201 : toutes les monnaies avec l'effigie d'Héraclius et d'Héraclius Constantin viennent de Constantinople et sont datées des années 612——615.

plomb, c'est pourquoi on ne peut y distinguer clairement que la lettre ω. Néanmoins, la lecture est assurée :

ΑΠΟ	'Απὸ
ΕΠΑΡ	ἐπάρ-
ΧѠΝ	χων

† Θεοδοσίου ἀπὸ ἐπάρχων.

VIᵉ —VIIᵉ siècle.

Deux autres sceaux trouvés à Constantza et appartenant au même préfet (le dernier peut-être des préfets de la Scythie Mineure) semblent indiquer comme très vraisemblable la provenance de notre sceau de cette localité. Le sceau de la collection de M. C. Soutzo a été exécuté avec le même boullotérion [17] que l'un des deux sceaux susmentionnés. L'autre sceau découvert à Constantza fut exécuté avec un autre boullotérion, comme le montre la disposition toute différente des lettres dans les trois lignes de l'avers et du revers [18].

16. Le stratélate Nikaias

Ebrèchements très accusés aux extrémités inférieure et supérieure du canal par où passait le cordonnet du plomb. Fissure au long du canal. Les deux faces sont corrodées. Les lettres en majuscules sont régulières, mais très oblitérées et même, quelques-unes, presque entièrement effacées. Diamètre : 2 cm ; diamètre du champ : 1,6 cm ; hauteur des lettres : 3 mm.

Av.

ΝΙΚ	Νικ-
ΑΙΑ	αία

Rv.

CΤΡ	Στρ-
ΑΤΗΛ	ατηλ-
ΑΤȣ	άτου

Νικαία στρατηλάτου.

VIᵉ —VIIᵉ siècle [19].

[17] W Knechtel, *op cit.*, p 8, nº 5

[18] I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea, op. cit*, p. 323—324, nº 1, V. L(aurent), dans « Byzantinische Zeitschrift », 54, 1961, p. 490.

[19] G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p 366 ; E. Hanton, *Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, dans « Byzantion », IV (1927—1928), p 126—127 ; V. Laurent, *Bulletin de sigillographie byzantine*, dans « Byzantion » VI (1931), p. 801, Idem, *Médaillier Vatican, op. cit.*, nº 75

17 — 18. Georgios Théodoulos

Deux sceaux en plomb appartenant à la même personne et dont les légendes peuvent se compléter réciproquement.

17. Plomb circulaire irrégulier au diamètre de 2,4 cm et l'épaisseur de 2—5 cm. Le pourtour partiellement brisé laisse voir pourtant les extrémités supérieure et inférieure du canal qui traversait le plomb. Une légende est inscrite sur les deux faces, dans un mélange de caractères grecs et latins, en lettres majuscules, espacées, hautes de 4—6 mm.

Av. A l'intérieur d'un cadre perlé, conservé de moitié presque :

GEO	*Geo-*
RGI	*rgi-*
O	*o*

Rv. Dans un cadre très décentré vers la gauche :

ThE	*The-*
· δU	[*o*]*du-*
. O	[*l*]*o*

Georgios Theodoulos
VI^e^ —VII^e^ siècle [20].

18. Similaire au précédent, mais de forme encore plus irrégulière et dans un état de conservation encore plus mauvais. Diamètre : 2,2 cm ; épaisseur 1,5—6 cm. Légende décentrée sur les deux faces.

Av.

. . .	[*Geo-*]
R.I	*r*[*g*]*i-*
O	*o*

Rv.

.hE	[*T*]*he-*
.δU	[*o*]*du-*
LO	*lo*

Georgios Theodoulos
VI^e^ —VII^e^ siècle.

19. Sceau d'un certain Jean

Assez bien conservé, à l'exception de quelques petits ébrèchements aux extrémités du canal du cordonnet. Une petite érosion circulaire sur le revers, à droite. Diamètre : 2,2 cm ; diamètre du champ : 1,8 cm ; épaisseur : 2 mm.

[20] Cf. V. Laurent, *Coll. Orghidan, op. cit*, n 338 ; Idem, *Médaillier Vatican*, n^os^ 137—138.

Av. Daniel dans la fosse aux lions. Une étoile de chaque côté de Daniel, vu de face, les mains dans une attitude d'orant [21].

Rv. Monogramme cruciforme cachant le nom 'Ιωάννου [22].

VIIe—VIIIe siècle.

20. Sceau d'un autre Jean

Relativement bien conservé. Les extrémités supérieure et inférieure du canal par où passait le cordonnet présentent chacune un ébrèchement ; il y a aussi un autre ébrèchement latéral. Diamètre : 2,3 cm ; diamètre du champ : 1,6 cm ; épaisseur : 1—2 mm.

Av. Cadre circulaire, perlé, décentré vers la droite, ayant au centre le buste nimbé d'un saint, vu de face, à cheveux longs et barbe. De chaque côté de sa tête, une petite croix latine.

Rv. Cadre similaire à celui de l'avers, mais décentré vers la gauche, entourant un monogramme cruciforme qui cache le nom 'Ιωάννου.

VIIe—VIIIe siècle.

21. Sceau de Théodore

Graves ébrèchements aux extrémités du canal par où passait le cordonnet. Oblitération très accusée des deux faces. Diamètre : 2,1 cm ; épaisseur : 1—2 mm.

Av. Silhouette d'un saint debout, nimbé, élevant sa lance de la main droite et laissant pendre son bouclier, qu'il tient de la main gauche. Aucune trace de légende, mais à en juger d'après le nom qui se cache sous le monogramme du revers, il s'agit fort probablement de saint Théodore.

Rv. Monogramme cruciforme, ayant à chaque bout les lettres qui réunies donnent le nom Θεοδώρου [23].

VIIe—VIIIe siècle.

22. Sceau d'un certain Georges

De graves ébrèchements aux bouts du canal par où passait le cordonnet. Le pourtour rogné. Diamètre : 1,8 cm ; épaisseur : 2 mm.

Av. Saint Georges à cheval, se dirigeant vers la gauche. La tête du

[21] G. Schlumberger, *op. cit.*, p 26.

[22] V. Laurent, *Bulletin de sigillographie byzantine*, *op. cit.*, p. 827, n° 12.

[23] Cf. H. Metaxa, *op. cit*, p. 34, n° 3.

saint est nimbée et, appuyée, sur sont épaule, il porte une lance terminée par une grande croix. La figure du saint, ainsi que la tête du cheval sont en partie oblitérées.

Rv. Monogramme cruciforme avec le nom Georges au génitif : Γεωργίου. Les lettres sont régulièrement taillées ; quelques-unes sont oblitérées et même ébréchées en partie.

Un exemplaire similaire à celui-ci, sans être tout à fait identique, provenu de Constantza, a été publié en même temps par H. Metaxa [24] et W. Knechtel [25]. Bien que l'on considère généralement que les plus vieilles représentations de saint Georges ne peuvent être antérieures au XI^e siècle, le monogramme ne nous permet quand même pas de dater cette pièce plus récemment que de la fin du IX^e ou le commencement du X^e siècle. C'est du reste vers cette même époque qu'apparaît la légende littéraire de ce saint guerrier, bien que son illustration iconographique soit d'une époque plus récente [26]. Compte tenu des connaissances acquises jusqu'à présent, il nous est donc permis de considérer comme les représentations les plus anciennes de saint Georges à cheval celles fournies par les sceaux byzantins. C'est un fait qui, outre sa valeur documentaire, confirme l'importance de ces petits objets sous le rapport iconographique.

23. Le proèdre Atikios

Une partie de l'extrémité supérieure, gauche, de l'avers s'est brisée. Le canal du cordonnet est un peu oblique par rapport à la figure de l'archange Michel qui orne l'avers et encore plus oblique par rapport à la légende du revers. Diamètre du plomb : 2,2—2,3 cm ; diamètre du champ : 1,8 cm ; épaisseur : 2 mm.

Av. En partie oblitéré. L'archange Michel dans un cadre perlé, vu debout, de face, avec les ailes ouvertes ; revêtu d'une chlamyde ornée de losanges, il tient de la main droite un sceptre et le globe crucigère de l'autre main. Aucune trace d'inscription.

Rv. Légende sur cinq lignes, à l'intérieur d'un cadre perlé, circulaire, un peu étiré vers la gauche. En haut, au milieu, une croix à bras égaux. La première lettre des trois premières lignes est complètement oblitérée ou, en tout cas, dans sa majeure partie. Les autres lettres, bien que partiellement oblitérées se distinguent plus ou moins facilement.

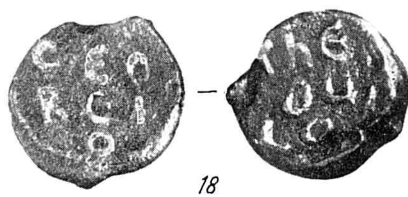
---

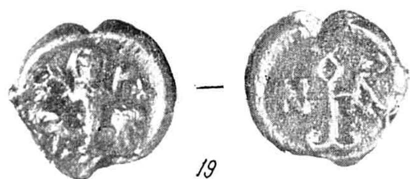
[24] *Ibidem*, p 34, nº 6, fig 7, a—b

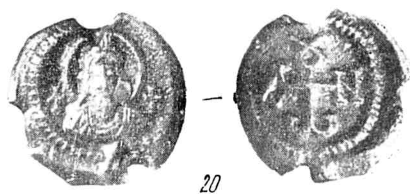
[25] W. Knechtel, *op cit*, p. 14—15, nº 25

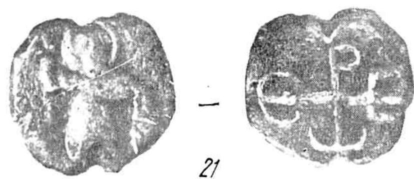
[26] V. Laurent, *Bulletin* . , *op. cit*, p. 810, nº 5, d et p. 827, nº 15 ; V. N. Lazarev, dans «Византийский Временник », VI (1953), p. 186—222 et surtout p. 202—206 (étude fondamentale)

Fig 1 — Plombs byzantins de la collection Michel C Soutzo.









24

Fig. 2 — Plombs byzantins de la collection Michel C. Soutzo.

†	†
·ΡΑΦΑC	[Γ]ραφὰς
·ΦΡΑΓΙΖѠ	[σ]φραγίζω
·ΡΟΕΔΡȢ	[π]ροέδρου
ΑΤΙΚΙ	Ἀτικί-
ΟΥ	ου

† Γραφὰς σφραγίζω προέδρου Ἀτικίου.

XIe —XIIe siècle [27].

24. Tessera convivalis

Un petit disque en plomb, un peu ébréché dans sa partie inférieure. Diamètre : 3 cm ; épaisseur : 1 mm. L'avers comporte à l'intérieur d'un cadre très simple, en relief, une légende de quatre lignes, aux lettres irrégulières. La dernière ligne est en partie oblitérée. Hauteur des lettres : 4—5 mm. Le revers est complètement uni.

ΤΕ ΚΑ	Τὲ κα-
ΛΕ ΤΑΚΑ	λὲ τὰ κα-
ΛΑΠΑΝ	λὰ πάν-
ΤΑΠΙΕ	τα. Πίε.

Τ(ῇ) καλ(ῇ) τὰ καλὰ πάντα. Πίε.

IVe —Ve siècle de n.è.

Notons le fait que la lettre η est remplacée par ε, ce qui plaide pour une date pas trop récente de cette pièce. Toutefois, l'écriture irrégulière et la forme des caractères épigraphiques ne permettent point la datation plus ancienne de cette tessère. La légende prouve qu'il s'agit d'une tessère privée, à savoir une sorte de billet de participation à un banquet (*tessera convivalis*) — comme la présence du verbe πίε semble l'indiquer. Des souhaits similaires sont inscrits sur les cadres des miroirs de la même époque [28].

---

[27] Ch. Diehl, *De la signification du titre proèdre*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, I, Paris, 1924, p. 105—117 et V. Laurent, *Coll. Orghidan, op. cit.*, nº 75, 115 et 454.

[28] D. Tudor, *Oltenia romană*, 2e éd., Bucureşti, 1958, p. 369, fig. 96 et SE, nº 271 ; V. Culică, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 17 (1966), 1, p. 191, nº 13 et p. 194 : inscription complétée par nous partant d'un exemplaire avec l'inscription entièrement conservée, appartenant au Musée d'histoire de la ville de Bucarest.

UNA FALSA MONETA DI ISACCO II E ALESSIO IV (1203—1204)

T. BERTELÈ
(Verona)

Nel 1938 abbiamo acquistato nei Balcani una piccola moneta d'argento[1] che presentava nel dritto le figure ed i nomi di Isacco ed Alessio e, nel rovescio, l'immagine di Cristo seduto su un trono con spalliera. Pretendeva perciò di essere una moneta di Isacco II col figlio Alessio IV il cui brevissimo regno (18 agosto 1203—28 gennaio 1204) precedette di pochi mesi la conquista di Costantinopoli per opera dei Crociati.

La moneta apparve subito assai strana: lo stile del dritto non corrispondeva a quello del rovescio ed errata era la posizione delle mani dei due personaggi sull'asta della croce esistente tra essi (la mano del figlio sta più in alto di quella del padre mentre nelle monete bizantine il posto più elevato della mano indicava preminenza ed era riservato all'imperatore principale quando era rappresentato assieme ad un coimperatore o alla figura religiosa quando un sovrano era rappresentato assieme ad essa).

L'esame provò poi che si trattava di un falso per il quale era stato adoperato un *grosso* veneziano non di Enrico Dandolo (†1205), uno dei grandi capi della IV Crociata, ma di un doge molto posteriore[2]; nel

[1] Peso gr. 1,62; diametro mm 20; bucata

[2] Tale è il parere di O. Murari, espertissimo conoscitore delle monete veronesi e in generale di quelle delle zecche dell'Italia Settentrionale nel Medio Evo, il quale ne ha indicato i motivi in un appunto che ci ha cortesemente favorito e che di seguito pubblichiamo: „Per la datazione del grosso adoperato si possono prendere in esame alcuni particolari del rovescio che sono propri di determinati periodi.

In primo luogo si può considerare l'anellino che è sotto il braccio sinistro del Cristo. È uno dei segni di zecchiere I primi segni (punti) si trovano sui grossi a partire dall'epoca di Jacopo Tiepolo (1229—1249) ma gli altri segni, tra i quali gli anellini che qui ci interessano, si incontrano solo a partire da Ranieri Zeno (1253—1268) e si ritrovano sui grossi di diversi dogi successivi fin quasi alla metà del secolo XIV

Un'altra indicazione si può trarre dalla forma della parte superiore del trono sul quale è seduto il Cristo. Per tutta la prima metà del sec. XIII, cioè dall'epoca di Enrico Dandolo

dritto di esso vi era la figura di S. Marco che consegnava al doge un vessillo (vexillum ducatus); nel rovescio, Cristo seduto in trono.

Diamo una riproduzione a grandezza naturale e un ingrandimento di ambo i lati di un grosso di Enrico Dandolo e della „nuova moneta".

Nel dritto di quest'ultima si può vedere che, pur mantenendo il tipo generale originario, la figura del doge fu scalpellata e sostituita da quella dell'imperatore Isacco col suo costume ed attributi: corona con pendenti e *loros* ingioiellato la cui estremità pende dal braccio destro; fu però conservata la posizione della mano destra, in basso, sull'asta della croce; la „promissione" ducale tenuta dal doge in alto, con la sinistra, fu adattata a rappresentare *l'akakia.*

A sua volta la figura di S. Marco fu pure scalpellata e sostituita da quella di Alessio dal viso imberbe (sebbene, se aveva circa 24 anni come dice il Saulcy, [3] avrebbe dovuto apparire con piccoli baffi e corta barba); sul capo ha anch'egli la corona con pendenti e sulla veste porta una specie di corta clamide; fu conservata anche in questo caso la posizione della mano destra di S. Marco in alto, sull'asta della croce; la sinistra è piegata sul petto com'era quella di S. Marco che teneva con essa il Vangelo.

Al centro, il vessillo ducale fu sostituito da una croce doppia. Infine l'iscrizione DUX lungo l'asta del vessillo fu anch'essa scalpellata e sostituita dalla parola *despote* che, per ragioni di spazio, dovette essere divisa in tre parti: Δ a sinistra, in alto; ε/c—π/ο dall'uno e dall'altro lato della parte superiore dell'asta della croce; τ a destra, in alto (Δεcποτ). Le leggende laterali che davano il nome del doge e del Santo, scritte in forma circolare, furono sostituite dalle nuove, scritte dall'alto in basso: a sin. ICAA. IOC; a d. ΑΛΕΞΙ.

---

a quella di Marino Morosini (1249—1253), si nota che il trono termina in alto con due sporgenze laterali più o meno marcate, simili a due orecchie, che poi gradualmente scompaiono.

Ugualmente verso la fine del secolo sembra orientarci quel piccolo segno arcuato che si nota a destra, sul nimbo. Nei grossi della prima metà del secolo si trova generalmente più basso, all'altezza delle spalle del Cristo o molto vicino alla linea orizzontale del trono. Successivamente si vede in posizione meno regolare e frequentemente più in alto come in questo esemplare.

Non si può prendere in esame il dritto dell'esemplare, troppo alterato col bulino. Ma anche il rovescio presenta tracce evidenti di bulinatura. Sono chiaramente aggiunte le pieghe della veste nel tratto tra la spalla ed il braccio sinistro: negli esemplari normali la veste si presenta in quel tratto come un triangolo liscio. Altri ritocchi sono stati fatti anche nella parte centrale, in basso, della veste.

Dall'insieme ci sembra che il grosso adoperato possa attribuirsi alla seconda metà del sec. XIII e più probabilmente agli ultimi decenni, intorno all'epoca del doge Pietro Gradenigo (1289—1311)".

[3] F. de Saulcy, *Essai de classification des suites monétaires byzantines*, Metz, 1836, p 362.

1

2

1. Grosso di Enrico Dandolo — 2. Falsa moneta di Isacco II e Alessio IV. — Ambedue a grandezza naturale e ingrandite.

Non insistiamo su altri particolari minori.

La falsificazione fu probabilmente eseguita in epoca moderna, dopo la pubblicazione dell'opera del Saulcy il quale, a proposito delle monete di questo regno, scriveva : „Sans aucun doute, les monnaies de cette série peuvent et doivent exister", premettendo che „sur ces monnaies, le jeune empereur doit paraître en commun avec son père"[4], frasi che poterono richiamare l'attenzione del falsario e spingerlo a creare la moneta sconosciuta.

Può anche darsi che il falsario fosse un veneziano, data la predilezione mostrata per il grosso veneto. A causa della laboriosa tecnica adottata egli non può tuttavia aver creato molti esemplari della „nuova moneta".

[4] F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 360.

PROCOPIANA

V. BEŠEVLIEV
(Sofia)

Die Kastellnamen in *De aedificiis* des Prokop sind nicht immer in einer einwandfreien und zuverlässigen Form überliefert. Deshalb muß man vor ihrer sprachwissenschaftlichen Verwertung immer darauf achten, ob sie nicht offensichtliche Fehler aufweisen. Die bisherige Forschung hat diese an sich selbstverständliche Vorbedingung völlig außer acht gelassen. Man hat bis jetzt die Kastellnamen gedeutet, ohne sich um die Richtigkeit ihrer Überlieferung zu kümmern. Wenn man die kurzen und zerstreuten Vermutungen von Kopistenfehlern in den Aufsätzen von P. Skok[1] beiseite läßt, ist I. I. Russu, der einzige, der diese Frage angeschnitten hat. Er hob mit Recht hervor, daß „manche der offensichtlich verderbten Namen von einigen Forschern weiterhin in entstellter Form als gültiges sprachwissenschaftliches Belegmaterial verwendet und gedeutet werden". Wir möchten nachstehend auf einige typische Kopistenfehler hinweisen, die sich leicht feststellen lassen.

1. Die Hauptursache für falsche Wiedergabe der Kastellnamen ist das Verwechseln von Buchstaben, das folgende Fälle deutlich zeigen.

γ—τ: 'Αντίπαγραι 117,32 statt 'Αντίπατραι [2]

δ—κ: Κλέμαδες 124,7 statt Κλέμακες (?) = Climaces

δ—λ: Δεονίανα 148,3 statt Λεονίανα[3] und umgekehrt

λ—δ: Διμώ 148,4 statt Λιμώ[4]

ϑ—τ: Σαρμαϑών 148,4 statt Σαρματῶν.

---

[1] Z. B. ZRPh., 50, 1930, 530*, 54, 1934, 443 f., 456, 466, 467.

[2] *Die Ortsnamen der Balkanhalbinsel in De aedificiis*, „Revue de Linguistique", VIII, (1963), 1, 127 f.

[3] *Ebenda*, 131.

[4] RE, 5, 649.

μ—κ: Βουγάραμα 121,31 statt Βουγάρακα.
ν—μ: Πρινίανα 119,12 statt Πριμίανα,[5] Σκουάνες 121, 52 statt Σκουάμες.
ν—υ: Μανρόβαλλε 148,46 statt Μαυρόβαλλε, Πανταλείας 106,16 statt Παυταλείας, vgl. in den Handschriften 147,16 Αὐθιπάρου neben Ἀνθιπάρου
ξ—ζ: Δείξας 147,32 statt Δείζας, vgl. Μαξεντίου 131, 24 in der Handschrift V Μαζεντίου
ξ—σ(ζ): Κουρτουξοῦρα 146, 20 statt Κουρτουσοῦρα bzw. — ζοῦρα.
τ—π: Τρισκίανα 121, 23 statt Πρισκίανα, [6]
φ—σ: Γρόφφες 122, 44 statt Γρόσφες (?)
α—ου: Τουρρίβας 124,8 statt Τουρρίβους und umgekehrt
ου—α: Δούσμανες 122, 47 statt Δάσμανες, [7] Λουκουνάντα 122, 24 statt Λακουνάντα, Βεσούπαρον 146, 3 statt Βεσάπαρον, Ζεαπουρίες 122, 20 statt Ζεαπαρίες, Ζητνουκόρτου 130, 17 statt Ζητνουκόρτα, Μουρκίαρα 118, 9 statt Μαρκίαρα vgl. Μαρκίπετρα 121, 4 und Μαρκέρωτα 147, 24, Ῥοτοῦν 120,49 = Rotam, Τουρούλης 148, 20 statt Ταρούλης, Τρεδετετιλίους 124, 24 statt Τρεδετετιλίας, Αὐθιπάρου 147, 16 und Ὑμαυπάρου 146, 29 statt Αὐθιπάρα und Ὑμαυπάρα. Beide letzten Formen lassen sich allerdings auch als Transkription von einem lateinischen *-parum* mit ausgefallenem Schluß-m deuten. Vgl. auch Μούνδεπα 145, 26 in der Handschrift A Μάνδεπα.
α—ε: Κάρβερος 147,36 statt Κέρβερος, Καστελλοβρέταρα 120, 31 statt Καστελλοβέτερα, Ἔρκουλα 123,6 statt Ἔρκουλε (-m), vgl. κινστάρνα 118, 18—19 statt κινστέρνα und umgekehrt
ε—α: Νοβεϊουστινιανά 149, 21 statt Νοβαιουστινιανά, Σκέμνας 146, 10 statt Σκάμνας, Γερμεν-122, 6 statt Γερμαν-.
α—ο: Βικάνοβο 124, 27 statt Βικόνοβο, Λουποφαντάνα 123, 38 statt Λουποφοντάνα, Δινισκάρτα 148, 42 statt Δινισκόρτα,
ου—ε: Ῥουμισίανα 106, 20 statt Ῥεμισίανα

2. Folgende Kastellnamen zeigen Auslassungen von Buchstaben:
ζ: Τρεδετετιλίους 124, 24 statt Τρεδετζετίλιας
ν: Ἀντωῖνον 146, 43 statt Ἀντωνῖνον
ρ: Τιγᾶς 131, 22 statt Τιγρᾶς
σ: Πρέϊδις 149, 12 statt Πρέσιδις,[8] Στενέκορτα 121, 27 statt Στενέσκορτα.

3. Manche Kastellnamen enthalten überflüssige Buchstaben oder Silben. — *a.* Buchstaben: ν: Πίνζος 146, 12 statt Πίζος
ρ: Καστελλοβρέταρα 120, 31 statt Καστελλοβέτερα, Οὐρβρ'ανα 122, 52 statt, Οὐρβίανα,[9] Φρερραρία 123, 20 statt Φερραρία.

[5] Russu, *Ortsnamen*, 128.
[6] *Ebenda*, 129.
[7] C. Patsch, RE, 4, 222.
[8] Russu, *Ortsnamen*, 132
[9] *Ebenda*, 130.

σ: Οὔτως 130, 27 statt Οὔτω wohl unter dem Einfluß von οὕτως, und vielleicht Δείξας 147, 32 unter dem Einfluß des Partizips Aorist δείξας statt Δείζα bzw. Δίζα.

ι: Κουιμέδαβα 106, 20 statt Κουμέδαβα, Δανεδέβαι 121, 28 statt Δανεδέβα, vgl. Βονωνία 129, 11 in der Handschrift V Βωνονίαι.

b. Silben: -δε: Μεριοπόντεδε 124, 43 statt Μεριοπόντε.

-κα: Μιλλάρεκα 123, 10 statt Μιλλάρε, wenn nicht Μιλλάρε κα' = (ad) Miliare (m) XXI

-ρε: Βουργονόβορε 129, 1 statt Βουργονόβο.

Einen besonderen Fall stellt der Kastellname Κρατίσκαρα 106,19 dar, der zugleich Auslassung des Buchstaben Σ- im Anlaut und Zusatz der Silbe-ρα im Ausgang aufweist. Der Name hat ursprunglich Σκρατίσκα gelautet.

Wir haben die obigen Falle nicht in der Absicht angefuhrt, das Thema ausfuhrlich oder erschöpfend zu behandeln, sondern lediglich um zu zeigen, daß die uberlieferten Formen nicht selten Kopistenfehler enthalten, und daß man eventuell auf solche gefaßt sein muß, bevor man einen Kastellnamen für thrakisch u. dgl. erklären oder deuten will.

UNE INFORMATION DE SKYLITZÈS-CÉDRÉNOS À LA LUMIÈRE DE L'ARCHÉOLOGIE

PETRE DIACONU (Bucarest)

La chronique de Skylitzès-Cédrénos note, au lendemain de la cessation des luttes qui mirent aux prises, devant Dorostolon (Silistra), Byzantins et Kiéviens en 971, le fait suivant : τῶν δὲ Ῥὼς ἀποπλευσάντων, τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρχοῦσαν ἐς ἤθη τὰ Ῥωμαίων ἀνέζευξεν[1] (= Quand la flotte russe se fut éloignée, l'empereur accorda son attention aux forteresses et aux villes des bords du fleuve et, après y avoir laissé une garnison suffisante, il leva le camp pour la résidence des Rhomées, *i. e. Constantinople*).

Il est aisé d'observer que le passage que nous venons de reproduire consigne certaines mesures destinées à renforcer la frontière byzantine au Bas-Danube.

Comme les indications fournies par notre source dépassent le cadre accoutumé d'informations de chronique, leur vérification s'impose. Aussi nous proposons-nous de rechercher dans les pages qui suivent de quelle manière elles se reflètent dans les observations découlant des recherches archéologiques.

Mais, avant tout, une question se pose à l'esprit, celle de savoir sur laquelle des deux rives du Danube se dressaient les forteresses et les villes dont il est question. A prendre *ad litteram* la phrase de Skylitzès-Cédrénos, il faudrait admettre qu'elles se trouvaient de part et d'autre du fleuve. En effet, il y est dit qu'elles étaient situées παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ. Si l'on prend en considération l'acception de rive escarpée de

[1] Cedrenos, *Hist. comp.*, II, Bonn, 1839, p. 412.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 1, p. 43–49, BUCAREST, 1969

ὄχθη, il résulte que lesdites forteresses et villes se dressaient sur la rive droite du Danube, vu que celle-ci est à la fois élevée et escarpée. Aussi l'emploi de ὄχθη au pluriel doit-il être apprécié comme une modalité d'expression, une licence littéraire, propre du reste au style de Skylitzès.

Qu'il en est bien ainsi, c'est ce qui résulte également d'un autre passage de la même chronique. Parlant des trois forteresses cédées par Constantin IX Monomaque à Kegen, le chroniqueur écrit : καὶ φρουρία τρία ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ὄχθαις ἱδρυμένων τοῦ Ἴστρου εἰλήφε [2] (= et il reçut trois des forteresses fondées sur les bords de l'Istros). En réalité il est question ici aussi de la rive droite du Danube. Il résulte d'ailleurs clairement d'autres passages de la même chronique, que les forteresses attribuées à Kegen étaient situées au sud du fleuve.

Par conséquent, les forteresses et les villes qui retinrent l'attention de Skylitzès-Cédrénos ont dû se trouver sur la rive droite du Danube inférieur.

On le sait, les ruines romano-byzantines de Dinogetia-Garvăn ont subi à un moment donné une vaste opération de nivellement [3]. Là où il existait des monticules, on les rasa et les matériaux ainsi éliminés servirent à combler les fosses [4], en vue d'obtenir une surface aussi plane que possible. Les décombres, répandus sous forme d'une couche assez épaisse [5], s'étendent fréquemment par-dessus un niveau de sol stérile qui marque la période écoulée entre le moment où la cité romano-byzantine fut détruite et celui où le nivellement fut effectué [6]. L'étude de ces décombres montre l'absence des pierres. J'ai la conviction qu'elles auront été *récupérées* pour servir à réparer ce qui restait encore debout des murailles de la place [7].

On a observé à Capidava aussi une situation analogue. Là encore les décombres résultant du déblaiement des ruines ont été dispersés sur une vaste aire. Le nivellement est plus évident dans la partie sud-ouest de la cité, à savoir dans le secteur dit du « castel du VI^{e} siècle ».

L'ampleur et la manière organisée des nivellements [8] dénotent que les opérations de déblaiement des ruines se sont effectuées à une fin net-

---

[2] Cedrenos, *op. cit.*, p. 584.

[3] Gh. Ştefan, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 22.

[4] Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *Nouvelles recherches sur le « limes » byzantin du Bas-Danube aux X^{e}—XI^{e} siècles*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1966 (tirage à part), p. 5; reproduit dans *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London—New York—Toronto, 1967, p. 182.

[5] Leur épaisseur atteint parfois 1 mètre (voir Gh. Ştefan, *op. cit.*, p. 5).

[6] Gh. Ştefan et collab., *Săpăturile arheologice de la Garvăn* [Les fouilles archéologiques de Garvăn], dans « Materiale şi cercetări arheologice », V (1959), p. 575—576.

[7] Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit.*, p. 5.

[8] Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 576.

tement précisée, laquelle ne pouvait être autre que le réaménagement des places fortes afin de les rendre utilisables, naturellement, dans d'autres conditions que celles de l'époque romano-byzantine. C'est du reste ainsi que l'on explique pourquoi à Dinogetia-Garvăn, parallèlement au nivellement des décombres, on entreprit la réparation de l'enceinte[9], des tours[10] et de la porte[11], tandis qu'à Capidava l'on élevait un nouveau mur fait de blocs de pierre fixés avec de l'argile[12].

A ce qu'il semble, une activité identique se déroula aussi dans d'autres cités de la rive du Danube. Ce serait le cas, par exemple, de Noviodunum-Isaccea et de Carsium-Hîrşova[13]. Mais l'imprécision des données recueillies ne nous permet pas de nous arrêter à leur sujet. Les observations stratigraphiques ont mené à la conclusion que les opérations de réaménagement des forteresses se sont déroulées à un moment de la haute époque féodale[14] et l'examen des matériaux archéologiques, datés parfois par des monnaies de Jean Tzimiskès, a permis de restreindre l'époque de restauration des fortifications aux années immédiatement postérieures à la victoire byzantine remportée sur les soldats de Kiev sous les murs de Silistrie[15].

Les fouilles effectuées en 1950 à Dinogetia-Garvăn ont ramené à la lumière quelques murs de pierre et de terre glaise se distinguant de tous les autres par le fait qu'ils sont directement fixés au-dessus du niveau des constructions appartenant à l'époque romano-byzantine[16]. Ces murs ne se trouvent que dans le secteur nord des fortifications. La disposition des constructions sur le plan suggère les limites d'habitations de plein pied de forme rectangulaire, disposées à la file, dans un certain ordre.

---

[9] Em. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, *op. cit*, p 5. Pour assurer au mur d'enceinte une plus grande résistance en cas d'attaque, le terrain, dans son voisinage immédiat, fut dégagé des ruines et des decombres — sur 15 m de large — jusqu'au roc (Gh. Ştefan, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 20)

[10] Gh. Ştefan, I. Barnea et B. Mitrea, *Şantierul Garvăn* (*Dinogetia*) [Le chantier de Garvăn (Dinogetia)], dans « Materiale şi cercetări arheologice », VIII (1962), p. 686—687 Cf. Gh. Ştefan, *Dinogetia*, I, p 22.

[11] Petre Diaconu, *În legătură cu datarea olanelor cu semne în relief descoperite în aşezările feudale timpurii din Dobrogea* [A propos de la datation des tuiles à signes en relief découvertes dans les établissements de la haute époque féodale en Dobroudja], dans SCIV, X (1959), p. 495. Nous sommes en mesure aujourd'hui de revenir sur la datation de l'annexe extérieure de la porte de Dinogetia Selon les dernières données dont nous disposons, nous penchons à dater cette annexe du XI[e] siècle, au lieu du X[e]. Selon toutes probabilités, c'est au X[e] siècle que fut refaite la porte romano-byzantine Ce n'est qu'après sa destruction (à l'occasion peut-être de l'invasion petchenègue de 1036) que l'on se mit à bâtir l'annexe extérieure.

[12] Gr. Florescu, R. Florescu, Petre Diaconu, *Capidava*, I, 1958, p 135—138.

[13] Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit*, p. 6—7.

[14] Gh. Ştefan et collab, *op. cit.*, p. 575; la légende de la p. 20, fig. 1—2 date les hachures des X[e]—XII[e] siècles.

[15] Gh. Ştefan et collab., *op. cit.*, p. 576; Em. Condurachi, I. Barnea, Petre Diaconu, *op. cit*, p. 5.

[16] Gh. Ştefan, I. Barnea, B. Mitrea, D. Protase, V. Vătăşianu, *Săpăturile de la Garvăn* (*Dinogetia*) [Les fouilles de Garvăn (Dinogetia)], dans SCIV, II (1951), 1, p. 38.

Partant de l'observation que les murs sont directement situés sur « la couche ancienne romano-byzantine » et qu'entre la base des murs et le niveau des ruines antiques on distingue même « une traînée de terre de couleur grise qui indique par endroits la surface de la couche ancienne»[17], les auteurs du rapport préliminaire excluent la possibilité que les murs remontent à l'époque romano-byzantine et ils les qualifient de « murs barbares », les datant des VIII[e]—IX[e] siècles[18].

Pour nous, nous estimons que « les murs barbares » de Dinogetia-Garvăn ont été construits sous Jean Tzimiskès. En faveur de cette datation plaident les observations stratigraphiques elle-mêmes enregistrées, observations dont la plus éloquente nous semble être celle relative à l'établissement des murs sur la couche de sol stérile qui recouvre les ruines de l'époque romano-byzantine[19].

De pareilles constructions apparaissent, en nombre assez élevé, à Capidava[20]. Comme à Dinogetia-Garvăn, elles se trouvent dans la partie nord de la cité[21]. Et tout comme à Dinogetia, les murs de Capidava délimitent le cadre de chambres disposées à la file, l'une contre l'autre. Ces chambres, pourvues de foyers ouverts et parfois de fours en forme de calote hémisphérique, ont un plancher net[22]. L'inventaire est représenté par une quantité réduite de céramiques, qui se résume aux catégories suivantes : a) céramique sablonneuse ; b) à émail vert olive ; c) grise, à lignes lustrées ; d) kaolinée, à angobe rouge ou brune[23].

Compte tenu de l'existence uniquement des deux dernières espèces céramiques, les habitations de plein pied de Capidava ont été datées de la fin du IX[e] siècle et du début du suivant[24]. Une éventuelle datation du temps de Jean Tzimiskès est repoussée *a priori* pour la raison que l'on n'a

[17] *Ibid*

[18] *Ibid.* A noter que p. 20, fig 1—2, sur le plan général de l'établissement, ces murs sont datés des X[e]—XII[e] s. (voir la légende). Dans les plans généraux publiés dans les rapports préliminaires suivants dans diverses études et dans la monographie de Dinogetia aussi, ces murs sont marqués de hachures et attribués aux V[e] — VI[e] s. Les auteurs du rapport de 1959 sont donc revenus, sans aucune justification, sur la datation de ces murs.

[19] *Ibid.* Normalement cette couche de « stérile » est recouverte par les décombres étalés en l'an 571 (voir Gh Ştefan et collab , *op cit*, p. 575). Nous nous hâtons d'ajouter toutefois que là où le terrain était trop élevé (comme c'est le cas pour le coin nord-est de la cité, c'est-à-dire sous la forme des murs décrits plus haut), un nivellement n'était plus nécessaire ; dans de pareilles zones par-dessus le « stérile » ce n'est pas la couche de décombres mais les demeures de l'époque respective qui font suite.

[20] R Florescu, *Date noi de la Capidava. În legătură cu cultura materială a zonei Dunării de Jos în perioada anterioară campaniilor lui Ioan Tzimiskes* [Informations nouvelles de Capidava A propos de la culture matérielle de la zone du Bas-Danube pendant la période d'avant les campagnes de Jean Tzimiskès], dans « Apulum », VI (1967), p. 259—267.

[21] R. Florescu, *op. cit.*, p 259 attribue encore à ce niveau les vestiges de « plancher » surpris en d'autres points de la place forte. En réalité, ces « planchers » attestent le niveau foulé par les habitants des cabanes.

[22] R. Florescu, *op cit*, p 260.

[23] *Ibidem*, p 263.

[24] *Ibidem*, p 267.

pas retrouvé, à l'intérieur des habitations, des monnaies appartenant au règne de ce basileus.

Conformément aux observations stratigraphiques, les habitations de plein pied de Capidava s'encadrent dans le plus ancien niveau de vie. Une preuve en ce sens est fournie par leur intersection par des fosses appartenant à des fonds de cabanes ultérieurs [25].

L'auteur des fouilles de Capidava voit dans le caractère des habitations et des foyers « ouverts » une tradition dacique dans la technique de construction des murs ainsi que dans les caractères d'une partie de la céramique, des éléments de tradition romaine [26]. D'où la conclusion que les habitations de surface de Capidava ont appartenu à une vieille population roumaine, déplacée dans ces lieux par suite des mesures adoptées par le tsar des Bulgares Siméon pour renforcer la ligne du Danube [27]. Selon le même chercheur, lesdites habitations n'ont rien de commun avec les trois niveaux de cabanes à demi souterraines. Ces dernières appartiendraient à une autre population et dateraient de l'intervalle de temps délimité par les règnes de Jean Tzimiskès et de Michel IV le Paphlagonien (1034—1041).

Personnellement, nous ne saurions être d'accord avec de telles conclusions. La date assignée aux habitations de plein pied de Capidava, fin du IX[e] s. — début du X[e] s., ne repose sur aucun fait concluant. L'argument tiré de l'existence des vases kaolinés à angobe rouge et brune comme de celle des vases gris, décorés de lignes lustrées, est sans valeur péremptoire, du fait que les deux espèces continuent d'exister dans la seconde moitié du X[e] siècle [28]. En outre, si l'on tient compte de la faible quantité de céramique grise [29], les habitations de surface doivent être datées de préférence vers la fin du X[e] siècle que d'une centaine d'années plus tôt, car la céramique grise, en tant que composante de la céramique de la civilisation de Dridu, n'est à aucune époque de son existence plus faiblement représentée qu'à la fin du X[e] siècle. Ainsi donc, il appert de la discussion qui précède que les éléments invoqués à l'appui de la datation de bonne heure du niveau des habitations de plein pied de Capidava constituent finalement des indices en faveur d'une date plus tardive.

Outre cela, vu que les habitations reposent sur les décombres, leur datation de l'époque de Jean Tzimiskès n'implique plus aucune discussion. Certes, nous n'avons garde d'oublier que l'on n'a trouvé dans les habita-

---

[25] *Ibidem*, p. 259—260.

[26] *Ibidem*, p. 265

[27] *Ibidem*, p. 267.

[28] Voir M. Comşa, dans *Dinogetia*, I, 1967, p. 204, fig. 13 (diagramme), où une partie de cette céramique est datée aussi des premières décennies du XI[e] siècle. Voir à cet égard le point de vue plus ferme de I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, dans « Revue roumaine d'histoire », 3 (1964), p. 407—420.

[29] R. Florescu, *op. cit.*, p. 263.

tions de plein pied de Capidava aucune pièce de monnaie de Jean Tzimiskès, mais nous nous hâterons d'ajouter que c'est là un cas fortuit. Pour appuyer d'un exemple notre affirmation, il suffit de rappeler que lors de la campagne de fouilles de 1956 on n'a pas même découvert, dans l'ensemble de tout un secteur, une seule monnaie appartenant au règne de cet empereur [30].

De l'analyse des maigres données dont on dispose il ressort que les habitations de surface de Capidava et de Dinogetia s'inscrivent dans le plus ancien niveau de vie de la haute époque féodale. Cela toutefois ne signifie pas qu'elles ne soient pas contemporaines aussi du plus ancien niveau de cabanes à demi souterraines des établissements en question. Il a été tout juste fait mention en son temps du fait que les habitations de plein pied sont situées dans le secteur nord des établissements de Dinogetia-Garvăn et de Capidava, le reste des surfaces étant occupé par des fonds de cabanes.

Dans une telle situation une question s'impose à l'esprit : les habitations de plein air n'appartiendraient-elles pas à une certaine catégorie ethnique ou sociale? A notre avis, il ne peut être question de pareille chose. Ces habitations sont, en réalité, les casernes, si l'on peut dire, où furent installés les détachements militaires byzantins qu'à son départ pour Constantinople Jean Tzimiskès laissa en Dobroudja. Certes, les unités militaires cantonnées dans les cités ne pouvaient faire partie des armées des thèmes du sud des monts Balkans, ne serait-ce que pour le motif que, conformément aux usages en vigueur, celles-ci devaient résider dans leurs garnisons d'origine. De même, il est peu probable que les premiers soldats laissés pour assurer la garde des lieux aient été des autochtones. Le recrutement de soldats dans les rangs de la population indigène devait être précédé du cadastre des terres et de leur distribution en στρατιωτικὴ γῆ [31], d'un recensement de la population et d'autres opérations encore que l'on ne pouvait effectuer que dans les limites d'un certain laps de temps. C'est pourquoi il faut supposer que les premières unités militaires laissées dans les forteresses de Dobroudja appartinrent aux *tagmata*, c'est-à-dire aux armées constituées de soldats de métier [32], que des obligations de recrutement ne liaient pas à leur région d'origine.

Or, ces unités n'étaient point accoutumées à habiter dans des cabanes. Conséquemment, il fallait leur assurer les conditions d'habitation

---

[30] Gr. Florescu et collab., *Capidava. Raport asupra activității arheologice din 1956* [Capidava. Rapport sur l'activité archéologique de 1956], dans «Materiale şi cercetări arheologice», V (1959), p. 562—563.

[31] Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e — XI^e siècles*, Paris, p. 8—24 (tirage à part du « Bulletin de Correspondance hellénique », 84 (1966).

[32] Id., *op. cit.*, p. 24—33.

propres aux garnisons vivant au sud de la chaîne des Balkans, à savoir des habitations de plein pied, spacieuses, aux parois en pierre et distribuées selon un plan systématique. Parallèlement à cela, il fallait, dans la mesure du possible, leur bâtir des édifices religieux adéquats, chose qui, du reste, est attestée à Dinogetia-Garvăn. En effet, la petite église locale est, selon toutes les probabilités une chapelle de garnison. Quant à la stratigraphie, elle est contemporaine des habitations de plein pied situées dans la zone nord de la cité. Le rapport existant entre la petite église et les habitations de plein pied de Dinogetia-Garvăn est imposé également par les circonstances que l'entrée de ladite chapelle est située sur son flanc septentrional, c'est-à-dire dans la direction des logis des soldats [33].

Naturellement, les unités de *tagmata* ont résidé dans les cités du Danube un certain temps, dont la durée fut déterminée par la complexité des opérations préliminaires au recrutement des soldats pris dans les rangs de la population autochtone. Ce n'est qu'après l'achèvement de ces opérations que l'on put commencer à recruter les soldats parmi les indigènes. Ce moment, que l'on peut situer, sous toutes réserves, aux alentours de l'an 1000, coïncide non seulement avec le retrait des unités de *tagmata* et leur remplacement par des soldats indigènes, mais encore avec la fin de l'existence des habitations de plein pied, laquelle entraîna la généralisation des cabanes sur toute la surface des cités des bords du Danube de Dobroudja.

Pour en revenir au passage reproduit en tête de cet article, nous soulignerons le fait que son existence nous détermine à voir dans la sollicitude manifestée par l'empereur Jean Tzimiskès pour les forteresses et les villes du Danube des préoccupations de les réaménager [34], et à considérer la garde qu'il y avait laissée comme signifiant l'installation de garnisons à demeure.

Telles sont les informations littéraires que nous avons cherché à confronter avec les observations archéologiques dans les quelques pages qu'on vient de lire.

[33] Voir la discussion soulevée par le problème de l'emplacement de l'entrée sur le côté nord de la petite église apud Gh. Ştefan, I. Barnea et B. Mitrea, *op. cit.*, p. 688—689.

[34] Les efforts déposés par les Byzantins sous Jean Tzimiskès pour fortifier la ligne danubienne atteignirent une ampleur bien plus grande que ne le donne à entendre le texte reproduit par Skylitzes-Cédrenos. Pour étayer notre affirmation, il suffit de rappeler que c'est alors que l'on construisit aussi la base navale de l'île de Păcuiul lui Soare (voir Petre Diaconu, *Quelques problemes relatifs à la forteresse byzantine de Păcuiul lui Soare à la lumière des dernières fouilles archéologiques*, dans « Dacia », N. S., X (1966), p. 365—371).

AUX ORIGINES DES COURANTS DUALISTES À BYZANCE ET CHEZ LES SLAVES MÉRIDIONAUX

IVAN DUJČEV (Sofia)

Le problème de la continuité dans l'histoire des doctrines dualistes du Moyen Age a été traité, jusqu'ici, à plusieurs reprises. On a cherché a élucider ce problème à propos des rapports entre le manichéisme et le paulicianisme, entre le bogomilisme et les mouvements dualistes des siècles précédents, enfin entre le bogomilisme, le patérenisme et la doctrine des cathares d'Europe occidentale. Les phénomènes des hérésies — tout comme les révolutions — ne sont pas des produits d'importation d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre : elles naissent sous des influences internes et externes, mais toujours spécifiques pour un pays et pour telle ou telle époque historique. Il n'est donc pas question d'établir un enchaînement mécanique entre les divers courants dualistes, surtout en ce qui concerne les hérésies dualistes de l'Europe médiévale. L'influence du dehors, c'est-à-dire des mouvements hérétiques antécédents, dans les mêmes régions ou ailleurs, est bien naturelle, sans être cependant un facteur unique et primordial. En relevant tantôt le caractère 'autonome' des mouvements dualistes des diverses époques, tantôt les influences possibles d'un mouvement hérétique dualiste sur un autre, on arrive parfois à des conclusions diamétralement opposées. Contre la conception de certains savants qui insistent surtout sur le caractère 'autonome' et trop spécifique des courants dualistes de l'Europe médiévale, on a formulé la thèse d'une vaste continuité à travers les siècles et les espaces. Il suffit de rappeler ici l'opinion d'un excellent connaisseur du bogomilisme, le prof. Dm. Obolensky d'Oxford, qui déclare que « a detailed study of Bogomilism should help Western medievalists to shed new light on the still somewhat obscure problem of the historical connections between Asiatic Manichaeism and the dualistic movements of western Europe, particu-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 1, p. 51–62, BUCAREST, 1969

larly of the Italian Patarenes and of the Cathars or Albigenses of southern France »[1]. A son avis, on peut concevoir « the Bogomil sect as the first European link in the thousand-year-long chain leading from Mani's teaching in Mesopotamia in the third century to the Albigensian Crusade in southern France in the thirteenth ».

Est-il admissible cependant de relier, dans un immense courant d'idées dualistes, une infinité de phénomènes depuis Manès jusqu'aux Albigeois? En traitant le problème, on a appliqué avant tout la méthode comparative, basée sur une analyse des traits communs et des divergences entre les diverses manifestations dualistes. On n'a pas pris en considération pourtant, au moins dans une mesure suffisante, l'histoire des contacts entre le monde européen et l'Asie, c'est-à-dire les différents peuples et tribus qui venaient de l'Asie ou bien des régions voisines et qui, par conséquent, portaient les traces d'influence asiatique de caractère religieux, pour y chercher un facteur qui peut expliquer la pénétration des influences dualistes en Europe médiévale et, d'une manière particulière, à Byzance, ainsi que le renouvellement périodique des courants dualistes. Autant que ces contacts entre l'Orient et Byzance ont été étudiés, c'est avant tout dans les détails de leur histoire politique et militaire, et non comme une source d'influence religieuse. En parlant des invasions des peuples qui arrivaient de l'Asie et des régions proches, on se limite parfois à noter le «paganisme» de ces peuples, sans s'efforcer aucunement de préciser davantage et de découvrir, sous cette dénomination trop générique, les traits spécifiques. C'est exactement dans ce sens que l'on peut apporter, à mon avis, quelques arguments nouveaux et précieux, pour la solution des problèmes longuement discutés, parfois sans résultats positifs.

Avant d'aborder cependant ce problème en détail, une observation préliminaire s'impose quant à la date de la naissance des doctrines dualistes dans l'Empire d'Orient et dans les territoires balkaniques, occupés au Moyen Age par les Slaves méridionaux. Dans l'histoire des doctrines dualistes il semble ici possible de descendre, au point de vue chronologique, bien au-delà de Manès et de ses disciples. Le dualisme et le culte solaire constituaient les traits fondamentaux de la doctrine de Mithra qui se propagea d'Orient en Occident au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à un tel degré qu'elle devint un rival dangereux du christianisme lui-même[2]. Grâce aux nombreux témoignages, surtout de caractère archéologique et épigraphique, on connaît assez bien la divulgation

[1] Dm Obolensky, *The Bogomils. A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, Cambridge, 1948, p VII.

[2] Pour les détails voir les indications chez I. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo* II. *Saggi di storia letteraria*, Roma, 1968, p. 406 sqq , avec des notices bibliographiques.

considérable du mithriacisme dans les régions balkaniques. Il suffit de donner un coup d'œil à la carte géographique, dressée par M. J. Vermaseren [3], qui du reste peut être, au moins en partie, enrichie et précisée dans certains détails sur la base de trouvailles archéologiques nouvelles ou négligées. Après avoir atteint une diffusion tellement vaste, le mithriacisme a dû céder la place au christianisme victorieux. La grande crise du mithriacisme est advenue, semble-t-il, vers la fin du IV^{e} et au début du V^{e} siècle, quelques dizaines d'années donc après l'affirmation du christianisme comme religion officielle dans l'Empire Romain. Ainsi, on nous dit [4] que « nach dem J. 400 gibt es in Europa wohl nur mehr ganz selten, etwa in verkehrsarmen Gebieten, eine Kultstate des Mithras ». Cette limite chronologique ne peut pas être acceptée pour l'Orient, particulièrement pour les territoires de la Péninsule des Balkans. En prenant en considération que la décadence et, à la fin, la disparition totale du mithriacisme en Europe occidentale était due, avant tout, au progrès du christianisme et à son introduction comme religion universellement reconnue et officielle dans ces régions, il faut dire que la situation dans les territoires balkaniques était tout à fait diverse. Quoique faisant partie intégrante de l'Empire, ces régions ne furent converties que graduellement. La religion du Christ s'imposait ici assez lentement. Au cours de quelques siècles, la population locale, tout comme les 'barbares', les nouveaux venus qui s'installaient ici et absorbaient la population plus ancienne, continuèrent à adorer les divinités païennes jusqu'à une époque assez tardive, au moins jusqu'à la seconde moitié du IX^{e} siècle, quand les Serbes, les Bulgares et les Croates furent convertis d'une façon officielle au christianisme [5]. Il n'est pas sans intérêt de noter que dans certains endroits de la Péninsule Balkanique on adorait les images sculptées dites du Cavalier thrace, en tant qu'images de saint Georges de Cappadoce, et ceci presque jusqu'à l'époque moderne [6]. On peut admettre que les anciens sanctuaires du dieu Mithra avaient conservé leurs adorateurs bien au-delà de l'époque classique et post-classique, même au Moyen Age. L'Eglise chrétienne, dans sa lutte contre les cultes païens plus an-

---

[3] M. J. Vermaseren, *Corpus inscriptionum et monumentorum religionis mithriacac*, I—II, Hagae comitis, 1956—1960.

[4] E. Wust, *Mithras*, PWRE, XV, 2 (1932), col. 2149.

[5] Informations générales chez Dj Sp. Radojičić, *La date de la conversion des Serbes*, in « Byzantion », XXII (1952), pp. 253 sqq — I. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*. I. *Saggi di storia politica e culturale*, Roma, 1965, p. 221 sqq. — D Mandić, *Razprave i prilozi iz stare hrvatske povijesti*, Rim, 1963, pp 109—144 « Pokrštenje Hrvata » — V. N. Zlatarski, *Istorija na bŭlgarskata dŭržava prez srêdnitê vêkove*, I, 2, Sofia, 1927, p. 27 sqq. — I. Snegarov, *V koja godina se pokrŭstil bŭlgarskijat knjaz Boris*, in « Istor. Pregled », XXII, fasc. 5 (1966), pp 92—99. — I. Dujčev, *La Bulgaria Medioevale fra Bisanzio e Roma Relazioni culturali della Bulgaria con Bisanzio e con l'Italia*, « Felix Ravenna », fasc. 46 (XCVII), (1968), pp. 74 et 93 n. 25.

[6] Cf G. I. Kazarov, *The Thracian Rider and St. George*, « Antiquity », XII (1938), pp. 290—296.

ciens, s'appropriait leurs sanctuaires et les adaptait au culte chrétien [7]. Même dans de pareils cas cependant les traces du culte plus ancien et païen ne pouvaient pas être totalement effacées. Or ce fait est d'une importance singulière dans l'histoire des doctrines dualistes dans les territoires balkaniques. Il restait ici toujours, même après la disparition de la religion de Mithra et la substitution du christianisme, des traces du dualisme et du culte solaire, transformées et adaptées selon les nouveaux dogmes religieux ou enracinées dans le folklore [8]. On peut parler cependant aussi d'une transition directe entre le dualisme et le culte solaire, propres au culte du Mithra, et le manichéisme.

Sous ce rapport il faut se rappeler les conclusions auxquelles était arrivé un des meilleurs connaisseurs du mithriacisme et ses monuments, feu Franz Cumont. « Peu à peu — écrit-il à propos des dernières manifestations de la religion de Mithra [9] — ses derniers fidèles abandonnèrent dans les pays latins une religion frappée d'une déchéance morale autant que politique. Elle se maintint avec plus de ténacité dans l'Orient, sa véritable patrie. Chassée du reste de l'Empire, elle trouva un refuge dans les contrées où elle était née, et acheva lentement de s'y éteindre. Seulement les conceptions que le mithriacisme avait répandues dans l'Empire pendant plus de trois siècles, ne devaient pas périr avec lui... Sa théorie sur les actions sidérales, tour à tour condamnée et tolérée, fut portée par l'astrologie jusqu'au seuil des temps modernes. Mais c'est à une religion plus puissante que cette fausse science, que les mystères persiques devaient léguer, avec leur haine de l'Eglise, leurs idées cardinales et leur influence sur les masses. Le manichéisme, bien qu'il fût l'œuvre d'un homme et non le produit d'une longue évolution, était uni à ces mystères par des affinités multiples. La tradition suivant laquelle ses premiers fondateurs auraient conversé en Perse avec des prêtres de Mithra peut être inexacte dans sa forme, elle n'en exprime pas moins une vérité profonde. L'un et l'autre culte s'étaient formés en Orient du mélange de la vieille mythologie babylonienne avec le dualisme perse, et s'étaient compliqués dans la suite d'éléments helléniques. La secte de Manès se répandit dans l'Empire durant le IV[e] siècle, au moment où le mithriacisme se mourait, et il fut appelé à recueillir sa succession. Tous les mystes que la polémique de l'Eglise contre le paganisme avait ébranlés sans les convertir, furent séduits par une foi conciliante, qui permettait de réunir dans une même adoration Zoroastre et le Christ. La large diffusion qu'avaient obtenue les croyances mazdéennes teintées de chaldéisme, avait préparé les esprits

---

[7] Des indications sur cet usage v. chez I Dujčev, *Le problème des tumuli et des sanctuaires slaves en Bulgarie*, in « Slavia antiqua », IX (1962), p. 61 sqq.

[8] Pour les détails v. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, II, p. 406 sqq.

[9] Fr. Cumont, *Les mystères de Mithra*, 2 éd, Bruxelles, 1902, pp. 175—176. Cf Idem, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, I, Bruxelles, 1895, pp. 348—350.

à accueillir l'hérésie ; celle-ci trouva les voies aplanies, et c'est là que réside le secret de son expansion soudaine. Les doctrines mithriaques, ainsi rénovées, devaient résister pendant des siècles à toutes les persécutions, et, ressuscitant encore sous une forme nouvelle au milieu du Moyen Age, agiter de nouveau l'ancien monde romain. »

Il est à noter que ces conclusions tellement importantes, négligées presque totalement par tous les historiens des hérésies dualistes médiévales de la Péninsule des Balkans, ont été adoptées également par d'autres spécialistes de l'histoire du mithriacisme. Ainsi, E. Wust, après avoir mentionné la disparition du culte de Mithra dans l'Europe Occidentale, ajoute : « Anders war es im Osten : in seiner Heimat Iran konnte Mithras dem eindringenden Christentum erfolgreich Widerstand leisten. Viele der mithrischen Lehren ubernahm der Manichaismus, der zwischen Mithras und dem Christentum einen Ausgleich zu schaffen suchte.» [10]

Cependant une rectification s'impose face aux affirmations tant de Fr. Cumont, que d'E. Wüst quant aux régions où la doctrine de Mithra put survivre à la victoire du christianisme. Il n'est pas question seulement de l'Orient, « sa véritable patrie », mais également des régions de la Péninsule des Balkans, où la religion du Christ ne réussit à s'implanter que très lentement et assez tard. Dans une grande partie de la Péninsule les cultes païens, et parmi eux le culte de Mithra, continuaient à conserver leurs adeptes bien longtemps après la fin du IV^e siècle. On doit dire, par conséquent, qu'en ce qui concerne le Moyen Age des régions balkaniques, les doctrines dualistes, importées ici par divers courants hérétiques et avant tout par les manichéens, n'étaient pas quelque chose de foncièrement nouveau et inconnu, qui apparaissait pour la première fois. Les adeptes de Manès ainsi que tous les prédicateurs des courants dualistes pendant les époques postérieures avaient trouvé le terrain préparé déjà depuis longtemps. Il est hors de doute que parmi l'ancienne population d'origine thrace qui s'était conservée ici et là dans les régions balkaniques, surtout dans localités montagnardes et peu accessibles [11], étaient restés des vestiges du culte mithriaque. Ajoutons encore que l'assimilation de la population thrace par les Slaves, installés ici, en multitude prédominante, au cours de la seconde moitié du VIe et la première moitié du VIIe siècle, contribuait à renforcer davantage ces conceptions dualistes qui caractérisaient déjà la religion protoslave et qui étaient dues, sans doute, au long contact avec le monde iranien [12].

---

[10] Wust, *Mithra, ibidem*, col 2149.

[11] Voir les indications dans mon étude, *La formation de l'Etat bulgare et de la nation bulgare*, in *L'Europe aux IXe — XIe siècles. Aux origines des Etats nationaux*, Varsovie, 1968, p. 215 sqq.

[12] Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, II, p. 409 sqq.

En acceptant l'hypothèse de la continuité dans l'histoire des courants dualistes, on arrive à se heurter à quelques difficultés particulières. Il semble difficile, sinon impossible d'établir le lien direct entre le manichéisme et les hérésies dualistes des temps postérieurs, avant tout le paulicianisme et le bogomilisme. Quelques savants contemporains ont introduit l'usage du terme «néo-manichéisme», pour désigner les mouvements dualistes pendant l'époque du bas Moyen Age [13]. Il n'est pas question, bien entendu, seulement d'un terme, mais surtout d'une conception fondamentale qui reconnaît la continuité entre le manichéisme initial et les phénomènes dualistes des temps postérieurs. Il est nécessaire aussi de préciser la valeur de certains témoignages des sources historiques médiévales sur les origines du bogomilisme. Ainsi, sans donner un nom bien défini à l'hérésie, constatée en Bulgarie pendant le premier quart du X^e^ siècle, et connue un peu plus tard communément comme l'hérésie des bogomiles, le patriarche de Constantinople, Théophylacte (933—956), nous parle d'une hérésie qui n'était rien d'autre que le 'manichéisme mutiné de paulicianisme' [14]. Or cette filiation du bogomilisme au manichéisme vient d'être contestée par certains spécialistes, avant tout par le prof. H.-Ch. Puech : « A moins de se payer de mots et de se contenter d'appeler 'manichéen' ou 'néo-manichéen' tout mouvement de type plus ou moins dualiste, — écrit-il [15] — il semble difficile de dériver tout uniment le bogomilisme du manichéisme proprement dit. Quelles preuves avons-nous de la présence ou de la venue dans les Balkans au X^e^ ou au IX^e^ siècle de représentants de la religion de Manès? Tout indique, au contraire, que ceux-ci avaient disparu depuis longtemps de l'Empire byzantin, sous l'effet des terribles mesures prises à leur endroit par Justin et Justinien, codifiés par des lois portant contre eux la peine capitale et exécutées avec la dernière rigueur. Si les témoignages en faveur de leur existence sont très nombreux et très concrets en ce qui concerne Constantinople et la Syrie dans la première moitié du VI^e^ siècle, ils deviennent à peu près nuls et très peu significatifs durant le cours des deux siècles suivants... »

Notons tout d'abord qu'il n'est nullement question de faire « dériver tout uniment le bogomilisme du manichéisme proprement dit », mais uniquement à établir les influences possibles de la religion de Manès sur la doctrine des bogomiles. Après les persécutions dans l'Empire byzantin

[13] C'est le sous-titre du livre déjà mentionné du prof. Dm. Obolensky (voir ici, p 52 n. 1) Cf. aussi A. Schmaus, *Der Neumanichaismus auf dem Balkan*, « Saeculum », II (1951), pp. 277—299.

[14] Voir le texte chez Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 312, 35—36, cf p 299.

[15] H.-Ch. Puech, in H.-Ch. Puech — A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*, Paris, 1945, p. 304.

et en Perse, des adeptes de Manès s'étaient réfugiés en Arménie [16], et de là ils pouvaient pénétrer sans difficulté particulière en Bulgarie. Pour la première moitié du IXe siècle nous sommes informé, grâce à une inscription protobulgare [17], de la présence d'Arméniens en Bulgarie. Ces Arméniens qui avaient préféré un Etat païen, comme l'était à cette époque la Bulgarie, à la Byzance chrétienne, pouvaient bien être des hérétiques — naturellement aussi bien des manichéens que des pauliciens. Grâce à une indication dans les célèbres '*Responsa* Nicolai I Papae ad consulta Bulgarorum' [18], nous savons que, peu de temps après la conversion officielle du peuple bulgare au christianisme en 865, dans le pays néo-converti étaient venus, pour développer une activité de prosélytisme hétérodoxe, « Graeci, Armeni et ex ceteris locis ». Malgré toutes les persécutions, des adeptes de la doctrine de Manès s'étaient conservés également en Iran et en Irak [19], d'où ils pouvaient pénétrer en Bulgarie. Pourtant comment faut-il interpréter l'indication fournie par les *Responsa* pontificales de l'existence en Bulgarie, vers 866, des *libri sarracenici* [20] ? Notons aussi le renseignement sur la pénétration en Bulgarie, toujours pendant la seconde moitié du IXe siècle, d'un certain Théodore Santabarénos, accusé en manichéisme et arrivé de Byzance [21].

Or, on sait que la religion de Manès avait trouvé un dernier refuge, en s'établissant d'une manière durable dans l'Empire des Ouigours qui habitaient le Turkestan Chinois et l'Asie Centrale [22]. Heureusement nous connaissons assez bien l'histoire de la doctrine de Manès pendant la période de sa diffusion chez les Ouigours et l'existence d'une Eglise manichéenne dans l'Empire des Ouigours [23]. Après avoir pénétré dès l'époque initiale de son histoire chez ces tribus, de race turque et appartenant aux

---

[16] Puech, *ibidem*, p 305 sqq.

[17] V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, pp. 220 — 229, n° 47. Voir d'autres renseignements chez P. Charanis, *The Armenians in the Byzantine Empire*, « Byzantinoslavica », XXII (1961), pp. 196 sqq ; Idem, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisboa, 1963, où le témoignage de l'inscription protobulgare n'est pas indiqué Cf. Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, pp. 265, n. 4 et 554.

[18] MGH, EE VI. Karolini aevi IV. Berolini 1925 : Nicolai I. Papae *epistolae*, éd. E. Perels, p 599, 28 sqq.

[19] Puech, *op. cit.*, p. 309.

[20] Nicolai I. Papae *epistolae*, *ibidem*, p. 599, 3—4

[21] J Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, XVI, col. 432. Cf. Obolensky, *op. cit*, p. 80 sqq — Puech, *op. cit*, p. 309.

[22] Puech, *op cit.*, p. 304 sqq., 309 sqq. Autres indications voir chez Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 263 et n. 3.

[23] Voir sur le problème l'etude importante par U. Pestalozza, *Il manicheismo presso i Turchi Occidentali ed Orientali : Rilievi e chiarimenti*, in *R. Istituto Lombardo di scienze e lettere. Rendiconti*, vol. LXVII, fasc XI—XV (1934), pp. 417—497 ; J. R. Hamilton, *Les Ouïgours à l'époque des cinq dynasties d'après les documents chinois*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes-Etudes chinoises, vol. X, Paris, 1955, p. 5 sqq.

Turcs dits Occidentaux [24], le manichéisme eut un succès tout particulier pendant la seconde moitié du VIII[e] siècle. En 762—763 le chaghan des Ouigours se convertit officiellement à la religion de Manès et imposa cette religion comme religion dans son Etat. Ainsi, permit-il la construction, avec son aide, d'un grand nombre de temples manichéens, et favorisa l'organisation d'une vaste hiérarchie manichéenne. Les membres de cette hiérarchie furent non seulement protégés par le souverain, mais parfois aussi utilisés pour des missions importantes, entre autre pour la propagation du manichéisme parmi d'autres peuples et dans d'autres régions. L'apogée de la puissance de l'Empire des Ouigours vers l'an 821 constituait aussi l'apogée du manichéisme comme religion d'Etat chez les Ouigours, et en général en Asie. Après une période séculaire de floraison chez les Ouigours, le manichéisme traversa une crise grave. En 840 l'Empire des Ouigours subit une défaite totale qui marqua aussi le commencement des grandes persécutions contre la religion de Manès et contre ses adeptes. Il est impossible d'exposer ici tous les détails de l'histoire du manichéisme pendant les siècles suivants [25]. Il est nécessaire de dire seulement que les missionnaires du manichéisme trouvèrent refuge, encore une fois, chez les peuples de race turque, dans la région de Tourfan, d'où proviennent un grand nombre de textes manichéens [26], ainsi qu'en certains territoires de l'Asie Centrale, au voisinage des régions de la Russie méridionale d'aujourd'hui. De cette façon la religion de Manès se conserva, comme une puissance spirituelle imposante, jusqu'au XIII[e] siècle et eut, sans doute, un grand rôle dans la vie historique de tous les peuples, surtout d'origine turque, qui eurent des contacts avec ces régions.

Nous devons d'ailleurs nous poser la question de savoir si cette persistance du manichéisme comme une grande force religieuse, soit chez les Ouigours, soit chez les autres peuples de race turque, n'eut pas une influence sur la formation et le développement des doctrines dualistes à Byzance, et spécialement parmi les Bulgares et les autres Slaves de la Péninsule des Balkans? La question a été posée, jusqu'ici, uniquement quant aux Ouigours et au manichéisme des Ouigours — les autres peu-

[24] R Grousset, *L'Empire des steppes. Attila, Genkis-khan, Tamerlan*, Paris, 1948, p. 161 sqq ; M I Artamonov, *Istorija Chazar*, Léningrad, 1962, pp. 66 sqq , 84 n 34, 114 sqq., 402 sqq , 416 sqq. Pour d'autres indications v Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 263, n. 4.

[25] Pestalozza, *op cit* , pp. 496—497; il ajoute à la fin quelques indications sur « (la) sopravvivenza del manicheismo presso i Viguri della regione di Turfan nel primo ventennio del secolo decimoterzo »; Hamilton, *op. cit* , pp. 15 sqq., 128 sqq. — Obolensky, *op. cit* , p. 8 sqq., avec des arguments « to justify the use of the term neo-Manichaeism ».

[26] L'édition principale des textes de Tourfan (T'ou-fan), dans le nord du Sing-Kiang actuel, v. · W. Bang, *Turkische Turfan—Texte*, in *SB d k. Akademie d. Wissensch. zu Berlin, phil.—hist. Klasse*, 1929, pp. 1—30, pp 411—430, 1930, pp. 183—210, 432—450; 1931, pp. 323—356, 461—517. D'autres indications chez A. V. Williams Jackson, *Researches in Manichaeism. With special reference to the Turfan Fragments*, New York, 1932; Obolensky, *op. cit.*, p. 7 sqq ; p. 7 n 3

ples de race turque, qui venaient de l'Asie et eurent des contacts avec l'Empire byzantin et les territoires balkaniques ne sont jamais pris en considération sous ce rapport ! La réponse a été nettement négative. En posant ce problème seulement quant aux Bulgares et en cherchant à établir les contacts possibles avec la doctrine des bogomiles, le prof. H.-Ch. Puech lui donne une solution négative : « Imaginerons-nous — écrit-il [27] — de longs périples de persécutés ou de missionnaires venant des rives du Tigre et de l'Euphrate ou des bords de la mer Caspienne porter aux Slaves du Bas-Danube 'la Doctrine des Deux Principes et des Trois Moments'? Personne, à vrai dire, n'a hasardé semblable supposition, qui, bien qu'à son tour elle n'ait en soi rien d'impossible, paraît en effet improbable. Si la chronologie ne s'y oppose pas, quels repères fournir, qui permettraient de jalonner ces itinéraires? Où découvrir le moindre signe de tels échanges et de tels contacts? » Heureusement à ces doutes, formulés avec une honnêteté scientifique admirable, on peut répondre par une affirmation qui est quelque chose de plus qu'une simple hypothèse.

En posant la question d'une possibilité de pénétration des courants manichéens des Ouigours chez les Slaves de la Péninsule des Balkans, il ne faut pas oublier quelques faits d'une importance fondamentale, et avant tout la parenté étroite qui existait entre les Ouigours et les Protobulgares, les fondateurs de l'Etat bulgare au VII^e siècle et ses organisateurs au cours des premiers siècles de son histoire [28]. Comme il est bien connu [29], les Ouigours appartenaient au groupe oriental de langues turques, tandis que les Protobulgares faisaient partie du groupe occidental. La communauté de la civilisation des deux groupes ethniques est attestée par un certain nombre de traits communs dans la langue [30], dans la terminologie administrative [31], dans le système chronologique [32], dans les

[27] Puech, *op. cit*, p. 310.

[28] Pour les détails v Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p 67 sqq. Une étude fondamentale : Gy. Moravcsik, *Zur Geschichte der Onoguren*, « Ungarische Jahrbucher », X (1930), pp. 53—90, sur les problèmes des Protobulgares ; Idem, *Byzantinoturcica*, I *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Turkvolker*, Berlin, 1958², p 108 sqq , avec une riche bibliographie.

[29] Artamonov, *op. cit.*, p. 66 sqq ; p. 115.

[30] Sur la langue des Protobulgares voir principalement : St Mladenov, *Verojatni i mnimi ostatŭci ot ezika na Asparuchovite bŭlgari v novobŭlgarskata reč*, in « Godišnik (= Annuaire) de l'Université de Sofia », fac hist.-philol , XVII (1920—1921), pp 201—287 ; Idem, *Vestiges de la langue des Protobulgares touraniens d'Asparuch en bulgare moderne*, « Revue des études slaves », I (1921), pp 38—53. Le problème devrait être étudié sur la base des matériaux et des considérations nouvelles.

[31] Des exemples : Dujčev, *Medioevo bizantino-slavo*, I, p. 80, n 4 Sur les titres correspondants chez les Ouigours v. les indications de Hamilton, *op. cit.*, pp. 139 sqq., 145 sqq ; G I. Ramstedt, *Zwei uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei*, « Journal de la Société finno-ougrienne », XXX, 3 (1914), pp 6, 12, 13, 16, 37, 43 ; cf. Dujčev, *op. cit.*, p. 263, n. 4.

[32] I. I Mikkola, *Die Chronologie der türkischen Donaubulgaren*, « Journal de la Société finno-ougrienne », XXX, 33 (1914) ; cf Dujčev, *op. cit.*, pp. 80, n. 3 ; 263, n 4 ; O Pritsak, *Die bulgarische Furstenliste und die Sprache der Protobulgaren*, Wiesbaden, 1955 ; cf. I. Dujčev in « Byzantinoslavica », XXII (1961), pp. 348—350.

croyances astrologiques [33], etc., ce qui nous autorise à formuler quelques hypothèses sur l'histoire de leurs contacts mutuels. Nous pouvons donc admettre l'existence de rapports entre les Ouigours et les Protobulgares non seulement à l'époque primitive de leur histoire, c'est-à-dire avant l'établissement des Protobulgares à l'ouest de leur patrie d'origine, au nord du Caucase, et la formation de l'Etat bulgare au sud du Danube en 681, mais aussi au cours des siècles postérieurs. On doit tenir compte que l'Etat bulgare maintenait des rapports avec les territoires au nord de la mer Noire, jusqu'aux grandes rivières de la Russie méridionale d'aujourd'hui [34]. Ces distances considérables, surtout pour le Moyen Age, pouvaient-elles constituer des obstacles insurmontables pour les missionnaires zélés de la religion de Manès, et particulièrement quand ils se voyaient menacés et étaient durement persécutés après le milieu du IX[e] siècle?

Quelques témoignages relatifs à cette époque, semblent plutôt suggérer une réponse positive. Le problème, ainsi posé, n'a pas reçu sa juste solution à cause de raisonnements qui ont trait à la date de l'apparition du bogomilisme parmi les Bulgares. Comme j'ai cherché à le prouver ailleurs [35], une interprétation erronée de certains témoignages des sources historiques, d'origine bulgare avant tout, a servi de base à la conception que le mouvement des bogomiles est apparu chez les Bulgares seulement au début du règne du roi Pierre (927—969), c'est-à-dire « dans le premier quart du X[e] siècle » [36]. En réalité cependant, c'est à cette époque qu'on doit dater uniquement l'activité du prêtre Bogomil (= calque sur le grec Theophilos !) [37] qui a formulé, dans un système plus logique et cohérent, l'idéologie d'un mouvement dualiste qui était né, en territoire bulgare, plusieurs dizaines d'années auparavant, pendant la seconde moitié du IX[e] siècle, sinon même un peu plus tôt, et qui avait ses racines dans une époque très lointaine. En autres termes, le mouvement dualiste qui était né plutôt spontanément, a eu, à cette époque, son docteur et son prédicateur le plus fervent.

En prenant en considération la possibilité d'un contact durable entre les Protobulgares de la période païenne et de l'époque immédiatement postérieure à la conversion officielle en 865 et Byzance, d'un côté, les Ouigours et les autres peuples de race turque, d'un autre côté, on peut

[33] Ja. Todorov, *Iztočno-asijatskijat životinski zikŭl ot gledište na astrologičeskitě věrvanija* in « Godišnik (=Annuaire) de l'Université de Sofia », fac hist —philol , XXVII, 8 (1931),pp. 1—42 , cf. I Dujčev in « Izvestija (=Bulletin) de la Societé d'histoire », XI—XII (1931—1932), pp. 389—392

[34] V. N. Zlatarski, *Istorija na bŭlgarskata dŭržava prěz srědnitě věkove*, I, 1, Sofia, 1918, pp 277 sqq , 306 sqq L'inscription du khan bulgare Omourtag (831—836) · Beševliev, *op. cit.*, pp 281—285 n° 58.

[35] Dujčev, *op cit* , I, p. 261 sqq.

[36] Puech, *op. cit* , p 289 sqq.

[37] Dujčev, *op cit* , I, pp 261—262 ; 261, n. 1.

proposer une solution beaucoup plus plausible de toute une série de témoignages jusqu'ici mal présentés ou bien complètement négligés. Il est question des témoignages qui parlent en faveur d'une diffusion des courants manichéens à Byzance et chez les Bulgares, simultanément, déjà au cours du IX^e^ siècle, bien avant la prédication du prêtre Bogomil comme porteur des idées dualistes et « néo-manichéennes » [38]. Cela nous offre, avant tout, une réponse au problème relatif à la constatation juste que « le IX^e^ siècle nous fait brusquement assister à une recrudescence des écrits antimanichéens, à l'élaboration de nouvelles mesures relatives à l'abjuration des sectaires convertis, à la constitution de recueils d'anciens ouvrages consacrés à la discussion des doctrines dualistes » [39]. Il faut reconnaître tout de suite que la solution proposée de voir qu'il s'agit non de manifestations d'un courant manichéen véritable, mais plutôt d'une substitution de la dénomination du terme 'manichéen' à d'autres courants dualistes de l'époque postérieure, comme le paulicianisme, est loin d'être satisfaisante. « Le danger réel qui provoque ce renouveau littéraire n'est point le manichéisme à proprement parler, qui aurait ressuscité tel quel après s'être terré pendant plus de deux cents ans, — nous dit-on [40], — mais, en partie, l'iconoclasme et surtout le paulicianisme... Le Manichéen ne représente plus qu'un fantôme à exorciser; l'adversaire de chair et d'os qu'ils visent à travers lui ou à son côté, l'ennemi présent et direct est le Paulicien. » Or, il semble assez difficile d'admettre que Photios — un des représentants les plus érudits de la théologie byzantine au IX^e^ siècle — ne fût pas capable de distinguer nettement les doctrines manichéennes des doctrines pauliciennes. Donc, en composant ses oraisons contre les manichéens, il n'avait pas en vue d'autres hérétiques que les vrais manichéens[41]. Ou encore, quand dans les textes législatifs du IX^e^ siècle on trouve[42] mention des hérétiques manichéens, le terme ne peut être interprété que dans le même sens. En constatant, avec bon droit, « une recrudescence des écrits antimanichéens » pendant le IX^e^ siècle à Byzance, il ne faut pas interpréter cela comme une mode littéraire, mais plutôt comme une preuve d'une « recrudescence » vraie et propre de la doctrine manichéenne soit à Byzance, soit dans la Péninsule des Balkans, parmi les Bulgares. Le 'néo-manichéisme' que l'on constate dans l'Empire byzantin et parmi les Bulgares néo-convertis au cours du IX^e^ siècle peut être considéré, en bonne partie, comme résultat des contacts avec l'Asie et avec les peuples

---

[38] *Ibidem*, I, p 262 sqq

[39] Puech, *op. cit.*, pp. 304—305.

[40] *Ibidem*, p. 305.

[41] Détails chez Dujčev, *op. cit.*, I, p 266 sqq.

[42] Voir par ex. *Ecloga Leonis et Constantini*, éd. A. G. Monferratus, Athenis, 1889, p. 64 sqq. — J'espère reprendre ailleurs l'étude du problème.

et les tribus asiatiques, parmi lesquelles les courants dualistes continuèrent à persister jusqu'à une époque très tardive. Les contacts historiques entre les Ouigours et les Protobulgares eurent, sans doute, leurs reflets non seulement dans la langue, la terminologie administrative, dans le système chronologique et les croyances astrologiques, mais fort probablement aussi dans le domaine de la religion, sous l'aspect d'éléments manichéens qui renforcèrent les anciennes traditions dualistes et donnèrent l'origine de l'hérésie dualiste des bogomiles.

RECHERCHES SUR LA COLONISATION SLAVE À BYZANCE

H. EVERT-KAPPESOWA (Łódź)

Le grand flot des peuplades slaves commença à envahir la Péninsule Balkanique dès la fin du V[e] siècle,[1] et si au début il ne s'agissait que de pillage, bientôt les envahisseurs commencèrent à se fixer sur le terrain conquis. Donc la question se pose : quels furent les changements ethniques et sociaux que provoqua cette colonisation en masse. L'afflux des Slaves fut-il assez considérable pour slaviser toute la Péninsule et bouleverser entièrement la structure rurale de l'Empire ?

En abordant la première question il ne faut pas oublier que cette grande masse des Slaves était composée de différentes tribus [2] assez mal organisées, n'ayant qu'une faible notion de l'intérêt commun. Encore vers le milieu du VII[e] s. les alliances entre elles sont éphémères ; il est vrai que vers le milieu du VII[e] s. plusieurs d'entre elles se sont unies pour assiéger Thessalonique[3] qu'ils ont bloqué pendant deux ans. Mais finalement leur alliance fut rompue par suite de quelque malentendu et cela juste au moment où la ville, réduite par une terrible famine à un état de complète prostration, eût pu être prise.[4] Ce qui est intéressant c'est

---

[1] F. Barišič, in « Sbornik Radova », XXXVI (1953), p. 25—31. Selon Procope la première invasion eut lieu en 527 (*De Bello Gothico*, III, 40).

[2] Les *Acta Sti Demetrii*. . notent à propos de la première attaque des Slaves contre Thessalonique en 584 ou 594 que les assiégeants, bien que peu nombreux, représentaient 'la fleur des tribus slaves' (...τοῦ τῶν Σκλαβινῶν ἔθνους τὸ ἐπίλεκτον ἄνθος). Donc ces tribus, leur diversité et pluralité, devaient être bien connues aux habitants de Thessalonique. (*P. Gr.*, vols 116, 1277).

[3] Ce sont les Rynchines, les Strymonites, les Sagoudates et les Dragouvites. (*Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, Sofia, 1958, 1, 147 ; *Fontes Byzantini Hist. Populorum Yougoslaviae spectantes*, Belgrade, 1955, 1, 203). Leur alliance s'était maintenue pendant un certain temps après la mort de leur chef, mais finalement les Strymonites ont préféré, selon toute probabilité, à retourner à leur procédé de piraterie qui était plus lucratif que le long siege et même la prise de la ville. Comme ils étaient les seuls à avoir une flotte sans laquelle la ville ne pouvait pas être prise, leur décision a dû être funeste pour toute l'entreprise.

[4] *Fontes Byzantini*, l c. *Fontes Graeci*, p. 149. *P. Gr.*, *o. c.*, 1354.

REV ÉTUDES SUD—EST EUROP., VII, 1, p. 63—71, BUCAREST, 1969

que les assiégés furent approvisionnés par une autre tribu slave, les Vélégézites, dont l'habitat se trouvait aux environs de Démétriade. Les Vélégézites étaient des agriculteurs [5] et probablement ils vendaient leurs produits en temps de paix à Thessalonique; la chute de la ville n'était donc pas dans leur intérêt et ce calcul a prévalu contre le sentiment de l'unité ethnique. Ce dispersement favorisait la grécisation.

D'autre part, cette prise de possession du pays se heurta assez tôt à des mesures énergiques du gouvernement impérial. On transférait en masse les Arméniens d'abord à l'ouest de l'Asie Mineure et ensuite dans la Péninsule Balkanique; aux dires du chroniqueur il s'agissait de 30 mille personnes, [6] mais il faut plutôt entendre 30 mille hommes astreints au service militaire, qui étaient sans doute accompagnés de leurs familles. Constantin Copronyme avait ordonné un transfert des Arméniens et des Syriens sur les terrains décimés par la peste.[7] Nicéphore I établissait des soldats avec leurs familles dans les régions frontières entre Byzance et la Bulgarie. [8] Après la bataille de Patras il fit venir les Grecs de l'Italie méridionale en Laconie. [9] Justinien II transférait non seulement les Slaves en Asie Mineure mais il avait aussi l'intention de faire venir les Chypriotes dans la Péninsule Balkanique. [10]

Ainsi la population de la Péninsule fut de très bonne heure fort mêlée. Il est vrai que l'élément slave dominait mais ni sa langue, rude et pauvre, ne pouvait rivaliser avec le grec, ni ses primitives croyances résister au christianisme. Car les Grecs qui quittaient leurs demeures à l'approche d'une invasion revenaient dès que les conditions devenaient plus stables; du reste les grandes villes fortifiées et les places côtières sont toujours restées en leurs mains, devenant ainsi des foyers de l'hellénisme. [11] Ainsi les envahisseurs commencèrent à se gréciser encore longtemps avant le rétablissement entier de l'autorité byzantine dans la Péninsule. Je crois que l'histoire d'un de leurs chefs nous en offre un exemple.

Ce chef s'appelait Perbundos et était à la tête de la tribu des Rynchines; selon toute vraisemblance il avait, vers l'année 644 ou 649, conclu un pacte secret avec trois autres tribus slaves dans le but de s'emparer

---

[5] *Fontes Graeci*, p. 154; *Fontes Byzantini*, p 206.

[6] P. Charanis, *Ethnic changes in the Byzantine Empire in the VIIth Century*, D.O P., 1959, 13, p. 38. un édit de l'empereur Maurice de l'année 602.

[7] Leo Grammaticus, *Chronographia*, Bonnae, 1842, p. 185.

[8] Theophanes, *Chronographia*, Bonnae, 1838, p 755.

[9] P. Charanis, *The Chronicle of Monemvasia and the Question of the Slavonic Settlements in Greece*, D O.P., 1950, p. 141—160.

[10] Theophanes, *op. cit.*, p. 558

[11] A. Bon, *Le Péloponèse Byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, p. 62 M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, «Abhandl d. Deutsh Akd. d. Wissenschaften», Phil.-Hist. Klasse, Berlin, 1941, p 310 sq.

de Thessalonique par ruse.[12] Au cours des sièges précédents les Slaves avaient pu se convaincre que les remparts de la ville étaient imprenables par les moyens dont ils disposaient. Perbundos décida donc de s'installer pour un certain temps à Thessalonique et, profitant d'un moment propice, ouvrir les portes à ses complices.[13]

Le projet n'était pas aussi insensé qu'il puisse paraître : Perbundos était connu à Thessalonique et y jouissait d'une grande popularité.[14] Néanmoins il a dû commettre une imprudence qui éveilla des soupçons, car il fut arrêté et conduit à Constantinople. Ici il fut traité avec beaucoup d'égards mais par mesure de précaution on le mit sous clef. Comme il parlait le grec comme n'importe quel Byzantin, portait l'habit grec avec une parfaite aisance, comme rien dans son port et son extérieur ne trahissait son origine barbare et, surtout, comme il avait des amis parmi les hauts dignitaires de la capitale il réussit à s'évader de sa prison et à quitter la ville bien qu'on ordonnât immédiatement de fermer toutes les portes et d'inspecter tous les bateaux dans les ports. En se faisant passer pour un Grec Perbundos se réfugia dans le bien d'un de ses amis byzantins où il fut, après un certain temps, dépisté et ramené à Constantinople. Au cours du procès il avoua tout, fut condamné et exécuté.[15]

En lisant ce récit des sources on constate avec étonnement que personne à Thessalonique n'a trouvé étrange ni le séjour d'un roitelet slave dans la ville, ni ses constantes allées et venues. Au contraire, il semble qu'il se mouvait sur un terrain qui lui était parfaitement familier. Voilà donc le chef d'une tribu barbare, barbare lui-même, qu'on traite en allié plutôt qu'en ennemi, qui connaît parfaitement non seulement la langue et les mœurs grecques mais aussi le climat qui règne dans le milieu administratif de la capitale, et qui sait se servir de cette connaissance. Comment aurait-il pu l'acquérir sinon par un séjour prolongé parmi les Grecs. On est porté à croire que Perbundos, qui exerçait une telle autorité parmi les siens, était peut-être non seulement le chef des Rynchines mais aussi le fils d'un chef et comme tel il a pu être élevé à Constantinople, comme c'était d'usage pour les jeunes princes barbares. De cette façon il se serait frotté à la civilisation byzantine et dans une certaine mesure grécisé. D'ailleurs il n'était pas le seul.[16]

Ainsi les influences byzantines commencèrent à pénétrer chez les Slaves dès le début du VI[e] s. Il faudrait donc renverser les proportions

[12] *P. Gr., o. c.,* 1351 ; *Fontes Graeci,* p. 144 ; *Fontes Byzantini,* p. 200. Pour la datation cf. H. Antoniadis-Bibicou, *A propos de la première mention d'un stratège des Caravisiens,* Bzsl, XXVII, 1, 1966, p. 71–91.

[13] *P. Gr.,* l. c. ; *Fontes Graeci,* p. 143 ; *Fontes byzantini,* p. 202.

[14] *Ibid.* Lorsque le chef slave fut arrête, la ville de Thessalonique envoya une délégation à Constantinople pour demander à l'empereur sa libération.

[15] *P Gr.,* l.c. ; *Fontes Graeci,* p. 144–146 ; (aussi note 3) ; *Fontes Byzantini,* p. 201–204.

[16] Cf. *P. Gr , o c.,* 1368–1376, l'histoire d'un certain Maurus.

et parler au moins autant de la grécisation des Slaves que de la slavisation des Grecs.

Le problème des changements sociaux causés par la colonisation slave n'est pas moins compliqué que la question précédente.

Nous disposons pour cette époque d'une source capitale, connue sous le nom de Code Rural; c'est un recueil de lois destiné aux petits propriétaires ruraux, qui sont des gens personnellement libres, et ne sont astreints à aucune servitude, hormis leurs obligations envers l'Etat. Comme l'apparition du Code coïncide avec la colonisation slave, certains d'entre les chercheurs, en rapprochant ces deux faits, ont conclu que le Code avait été composé pour les nouveau-venus, et qu'il reflétait les usages qui leur étaient propres, notamment la communauté des biens : toute l'étendue de la terre arable aurait appartenu aux habitants du village en commun, elle aurait été divisée en lopins et, par voie du tirage, attribuée aux particuliers pour un espace de temps strictement prévu, pour être ensuite redistribuée de la même façon. Un pareil régime agraire, en créant une classe des agriculteurs libres, indépendants et forts de leur appui mutuel aurait affaibli la position des grands propriétaires fonciers et retardé la féodalisation de l'Empire.[17]

Si tentante que soit cette hypothèse elle éveille — à mon avis — des objections sérieuses. D'abord pour constater des changements il faut connaître les conditions qui existaient au préalable; or nous ne savons que très peu sur la situation des paysans byzantins avant l'invasion[18] et nous ne savons rien sur les mœurs des Slaves à cette époque. Si nous sommes assez bien renseignés sur leur rôle destructif dans l'histoire de Byzance, nous avons trop peu de données pour nous prononcer sur leur capacité constructive. Il n'existe aucun argument décisif pour affirmer que le Code Rural était destiné spécialement à la population slave du Balkan, car, — comme il a été déjà mentionné, — le gouvernement byzantin procéda justement à cette époque à de grands transferts de ses sujets. D'ailleurs les conditions géographiques et climatiques qu'on aperçoit à travers les paragraphes du Code peuvent aussi bien se rapporter à l'Asie Mineure qu'à la Péninsule Balkanique. Si on examine le cas des 30 mille familles (cf. p. 64), dont chacune avait l'obligation de fournir à

[17] Pour une bibliographie concernant le C.R. cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte d. Byzantinischen Staates*, Munchen, 1963, p 113 sq. Le point de vue exposé ci-dessus est soutenu par les byzantinistes soviétiques : E. Lipšic, *La paysannerie byzantine et la colonisation slave*, « Viz. Sbornik », 1945, p. 123 sq. (en russe); E. Lipšic, Z. Udalcova, A. Kashdan, *Quelques problèmes de l'histoire économique et sociale de Byzance à résoudre*, « Voprosy Istorii », 1958, 10, p. 83 sq. (en russe).

[18] Hormis peut-être l'Egypte, où les documents sont beaucoup moins rares. Cf. G. Rouillard, *La vie rurale dans l'Empire Byzantin*, Paris, 1953. Ici je me permets de renvoyer le lecteur à mon travail, *Etudes sur l'histoire du village byzantin*, « Soc. scientiar. Lodziensis », Sect. II, No. 47, Łodz, 1963, p. 46—73 (en polonais).

l'armée un soldat de cavalerie, on verra que nous sommes ici en face d'une catégorie de propriétaires moyens, car chaque cavalier avait habituellement un cheval de rechange [19] et, par conséquent, les lopins qu'on leur assignait étaient au moins de la grandeur d'une tenure moyenne. Mais cette catégorie des agriculteurs n'avaient rien en commun avec les Slaves.

Le Code Rural est un document grec; en plusieurs endroits il se rapproche du Corpus Iuris et de l'Eclogue, [20] son système fiscal est purement byzantin ainsi que ses méthodes pénales. Les gens auxquels il s'adresse ont toute liberté de changer de place ou d'occupation, mais cela tant que leurs devoirs envers le trésor d'Etat sont remplis par eux ou bien par leurs co-villageois. Aucun de quatre-vingt-six paragraphes du Code n'emploie le terme « colon », nulle mention de charges ou de prestations quelconques, mais par contre on y trouve des paragraphes où il est question des impôts. Pour les autorités le paysan est avant tout un contribuable. Si quelqu'un n'acquitte pas son dû, ses droits à la propriété passent à celui ou à ceux qui sont « responsables » pour le versement des impôts. [21] Par contre, un paysan qui abandonne sa terre mais continue à supporter cette charge garde tous ses droits à sa propriété. [22] Nous avons donc à faire avec le trait caractéristique du système fiscal byzantin : la responsabilité collective vis-à-vis du fisc. [23]

Les châtiments prévus pour les délits graves — amputation des extrémités, de la langue, aveuglement, marque au fer rouge et même le supplice de la fourche [24] sont typiques aussi pour les mœurs byzantines de ce temps. Et si le paragraphe où il est question de la dîme et du châtiment céleste au cas d'improbité [25] se rapporte réellement aux métayers de terres monacales [26] ce serait encore un argument de plus en faveur du

---

[19] J L Teall, *The Grain Supply of the Byzantine Empire 330—1025*, D O P, XIII, 1959, p. 89—139

[20] Cf. F. Dolger, *Ist der Nomos Georgikos ein Gesetz des Kaisers Justinian II?*, « Beitrage z Papyrusforschung und antiken Rechtsgesch. », 35, Munchen, 1945, Festschrift L. Wenger, II, p 34 sq ; K. Zacharia v. Ligenthal, *Gesch d griechisch-rom Rechts*, Berlin, 1892, p. 235 sq ; E Spulber, *L'Eclogue des Isauriens*, 1929 ; R. Hube, *De l'importance de la législation romaine et byzantine pour les peuples slaves*, Varsovie, 1868 (en polonais).

[21] § 18 · « ..οἱ τῷ δημοσίῳ ἀπαιτούμενοι λόγῳ... ». Tous les passages du C.R. sont cités selon l'édition de W. Ashburner, *The Farmer's Law*, « The Journal of Hellenic Studies », XXX, II (1910), p. 85—108, XXXII (1912), p. 68—95.

[22] C R. § 19

[23] Cf G. Ostrogorsky, *l.c* ; *Die landliche Steuergemeinde d byzant Reiches im X Jahrhund*, « Vierteljahrschr fur soz. und Wirtschaftsgesch », XX (1927), p. 1—109; J Karayannopoulos, *Die kollektive Steuerverantwortung in d fruhbyzant Zeit*, « Vierteljahrschr fur soz. und Wirtschaftsgesch. », XLIII (1956), 4, p 289—332 ; *Das Finanzwesen d fruhbyzant. Staates*, Oldenburg—Munchen, 1958 ; F. Dolger, *Das Bestehen d Epibole in mittel- und spatbyzantin. Zeit*, B Z, 35, 1935, p 14—21.

[24] C R, amputation §§ 28, 44, 59, 65—80. Aveuglement §§ 42, 68 Marque au fer rouge § 58. Supplice de la fourche §§ 46, 47. Dans ce dernier cas il s'agit des esclaves.

[25] *O. c.*, § 10.

[26] E. Lipšic, *o c.*

caractère grec de notre document, car les monastères en question ne sauraient être que des monastères orthodoxes, mais l'autorité de l'Eglise ne s'établissait que là où elle était soutenue par le pouvoir laïque. Notons aussi que si le fonctionnaire du fisc avait ses entrées libres sur le terrain du village comment supposer que des châtiments aussi graves que la mutilation, ou même la mort, eussent pu être appliqués sans l'intervention des organes de justice. Il est vrai qu'il existe une quantité de versions du Code Rural en langue slave, mais : 1° ce sont des traductions du grec dont la plus ancienne date du X^{e} s. [27] et 2° elles ne sont pas tant l'illustration des mœurs slaves qu'une preuve de plus de l'influence exercée par la législation byzantine sur celle des Slaves.

La communauté de terre qui a suscité une vive discussion se trouve mentionnée dans quatre paragraphes du Code : le § 8^{e}, quiconque se considère lésé par le partage de la terre aura plein droit de demander l'annulation dudit partage ; [28] le § 81^{e}, si quiconque après avoir occupé (arbitrairement) le terrain commun y a construit un moulin, les membres de la communauté entrerons en possession dudit moulin contre remboursement des frais ; [29] le § 82^{e}, après le partage (des lopins) il sera permis à chacun de construire un moulin sur son terrain [30] (évidemment sur le terrain qui lui sera échu en partage) ; le § 32^{e}, si quelqu'un a planté un arbre sur le terrain commun et, après le partage, ce terrain échouera à un autre, ledit arbre restera propriété du premier paysan. [31]

L'interprétation du texte se heurte ici à de grandes difficultés. La construction d'un moulin est une entreprise coûteuse et de longue haleine. On ne se figure pas que quelqu'un puisse s'y décider en sachant que son champ avec ledit moulin passera à un autre. A moins que la distribution ne se fasse à vie. Après la mort du déteneur son lopin reviendrait à la communauté pour être soumis au tirage.

Une pareille réflexion s'impose là où il s'agit d'un moulin érigé sur le « topos koinos ». Comment peut-on construire un moulin sans attirer l'attention du village tout entier ? Et qui consentira à faire toute cette dépense en sachant que dans le meilleur cas il ne rentrera que dans ses frais.

Quoiqu'il en soit ces quatre paragraphes contiennent des données intéressantes ; il y est question du partage du terrain commun qu'on oppose au terrain « idios », c.-à-dire à une possession privée. Les paragraphes

---

[27] W. Ashburner, *o c.*, XXX, II, p. 85 sq. 1910.

[28] C.R. § 8 : « ἄδειαν ἐχέτωσαν ἀναλύειν... μερισίαν... ἐάν μερισμὸς γενόμενος ἠδικησέν τινας ».

[29] « ἐάν τις οἰκῶν ἐν χωρίῳ διαγνώσῃ τόπον κοινὸν ὄντα ἐπιτήδειον εἰς ἐργαστήριον μύλου... »

[30] *O c*, § 82 : « ἐάν μερισθείσης τῆς τοῦ χωρίου γῆς... τις ἐν τῇ ἰδίᾳ μερίδι... ».

[31] « ἐάν δένδρον ἀνετράφῃ ὑπὸ τινος ἐν τόπῳ ἀμερίστῳ καὶ μετὰ ταῦτα μερισμοῦ γενομένου... »

mentionnent aussi le « koïnotes » — la communauté du village. Le problème donc qui se pose c'est de résoudre ce qu'il faut comprendre sous ces termes. Quant au « koinotes » dont le paragraphe 81 parle *expressis verbis*, il me paraît être une assemblée des paysans le plus en vue du village, car il veille aux intérêts de tous les habitants, mais on ne peut exclure que dans certains cas ce terme pouvait désigner l'assemblée de tous les paysans — mâles adultes. Dans ce paragraphe il s'agit du moulin construit sur le terrain commun. C'est le « koinotes » qui évalue les frais de cette construction, les rembourse et prend possession de l'objet en question. Dans deux autres paragraphes (N[os] 7 et 37) figurent « οἱ ἀκροαταὶ » qui tranchent un litige entre deux villages et entre deux co-villageois. Le paragraphe produit l'impression qu'il s'agit ici des gens âgés, connus dans le village. W. Ashburner traduit « the judges », je crois que le mot « arbitre » serait plus à sa place. E. Lipšic donne l'une et l'autre version. [32] Il est à noter que dans un cas c'est le « koïnotes » qui décide, dans l'autre une espèce de commission ou bien les juges. Ici encore on oppose un simple villageois « τις οἰκῶν ἐν χωρίῳ » . . . à la totalité des habitants du village « ἡ τοῦ χωρίου κοινότης » . . . Ce terme se rencontre souvent dans l'histoire rurale de l'Egypte ; il apparaît chaque fois quand le village fait tout ensemble une démarche dans l'intérêt de tous, p.ex. porte une plainte contre les abus des percepteurs des impôts ou défend son droit à l'autopragia (un privilège en vertu duquel les habitants du village assument eux-mêmes la levée de l'impôt). Ce « koinotes » n'a rien à voir avec la communauté des biens.

Le « koïnotes » du Code Rural exerce probablement des fonctions autrement importantes : selon l'opinion de M. Ostrogorsky la communauté du Code Rural c'est une communauté purement fiscale, l'épibolé du Bas-Empire, l'allelengyon du M. Age byzantin, dont les sources postérieures nous parlent souvent.[33] On sait qu'une telle ou telle région formait vis-à-vis du trésor d'Etat une unité fiscale, chargée de verser dans un terme prévu une certaine somme à titre d'impôt. Le fisc ne s'intéressait qu'à la somme globale et ne s'occupait nullement du contribuable particulier, mais celui-ci se rendait bien compte qu'il lui faudra payer pour les champs délaissés, qui étaient sans aucun doute d'un rendement médiocre. Pourquoi laisser en friche cette terre pour laquelle il fallait, malgré tout, supporter des frais. Il est donc probable que le « koïnotes » du Code Rural procédait à l'attribution des biens abandonnés parmi ceux des habitants qui, étant plus à l'aise, disposaient d'une quantité suffisante de bêtes de trait pour les mettre en valeur. Toutes ces terres, bien que pareillement pauvres,

[32] *Recueil des documents pour servir à l'histoire sociale et économique de Byzance*, Moscou, 1951, p. 103—108.
[33] *Geschichte*..., p. 113 sq.

n'étaient pas dans le même état. Certaines étaient situées plus avantageusement (p. ex. d'un accès plus facile à l'eau) que les autres ou moins négligées. Il est donc impossible qu'une pareille attribution des biens délaissés ne provoquât du mécontentement et ne donnât lieu aux abus. C'est à cause de cela peut-être que le législateur a prévu dans le paragraphe 8ᵉ la possibilité d'annulation du partage.

En outre, le village pouvait posséder (comme on le voit aussi de nos jours) en commun une forêt, [34] des prairies, des terres en friche — ce serait le « τόπος κοινός » du Code, par opposition au « τόπος ἴδίος » qui désigne la possession d'un particulier — et « τόπος μέριστος » ou bien « τόπος ἀμέριστος » — , terre délaissée, prévue pour le partage. [35]

A travers les paragraphes du Code Rural on entrevoit une grande inégalité économique entre les habitants du village, inégalité qui s'accorde mal avec le système d'une communauté des biens. Certains paragraphes s'occupent des personnes appauvries (aporoi). Ce sont les débiteurs du § 67 (cf. note 38) dont la situation est désespérée car ils ne rentreront probablement jamais en possession de leurs biens. Les paysans des §§ 11, 12 et 14 sont aussi dans une fort mauvaise situation puisque pour labourer leurs champs ils recourent au bétail et aux instruments aratoires de leurs voisins, contre rémunération naturellement. [36] Les gardiens des §§ 23—29 et 33, 34 sont selon toute vraisemblance des gens libres mais pauvres, employés par les riches du village pour garder leurs troupeaux. [37] Par contre, on voit aussi des personnes aisées : les créanciers qui prêtent à intérêt, [38] qui possèdent des esclaves, [39] qui prennent à bail les champs des autres. [40]

On ne trouve dans le Code Rural aucune mention sur l'achat, la vente, le droit de l'héritage, etc. Les partisans de la communauté des biens y trouvent un argument à l'appui de leur thèse, mais il ne faut pas oublier que notre source est un document bien étrange : il ne souffle mot de tels délits comme sacrilège, maléfice, viol, il ne donne aucune explication sur la question, pourtant si grave : quel principe devait présider à la distribution des champs, qu'il s'agît de la terre commune ou des biens abandonnés. Difficile à dater avec précision, composé dans une langue

---

[34] C R §§ 39—40 un paysan en abattant un arbre vient de tuer par mégarde une bête qui pâturait évidemment dans la forêt commune Cf les §§ 17 et 21 où il est clairement question des endroits boisés qui appartiennent aux particuliers.

[35] *O c.*, § 81 · τόπον κοινόν pour désigner le terrain du village où il n'est pas permis d'ériger un moulin; § 82 ἐν τῇ ἰδίᾳ μερίδι . — sur son propre terrain; § 32 — quelqu'un plante un arbre sur un terrain qui n'est pas encore partagé . ἐν τόπῳ ἀμερίστῳ

[36] Cf. § 37 du C R où il est question d'un bœuf emprunté par un paysan chez un autre.

[37] Il y est question de leur rémunération et de leur responsabilité, il est prévu que dans des cas douteux ils peuvent prêter serment ; or le serment d'un esclave n'a aucune valeur, et c'est son maître qui est responsable de lui

[38] *O c*, § 67 : οἱ τόκου χάριν ἄγρον λαβόντες καὶ πλείω τῶν ἑπτὰ χρόνων... καρπιζόμενοι .. καὶ τὴν ἄνω πᾶσαν καὶ τὴν κάτω κατὰ ἡμίσειαν εἰσφοράν. ἐστοιχέσατο εἰς κεφάλαιον.

[39] *O.c*, §§ 46, 47, 45, 71, 72.

[40] *O.c*, § 11 · ἐάν τις γήν λάβῃ παρα ἀπορήσαντος γεωργοῦ...

déplorable, un style vulgaire et embrouillé, il produit l'impression d'un aide-mémoire, d'une compilation à l'usage des autorités locales. Le compilateur ne s'occupait que des délits les plus fréquents, il ne s'arrêtait pas aux détails parfois essentiels, parce que ceux-ci étaient traités minutieusement dans les collections des lois respectives. [41]

Bien qu'aucun paragraphe ne décrive dans quelles conditions et comment un individu peut disposer de son bien, le principe de propriété individuelle est souligné à plusieurs reprises. Conformément aux §§ 3e et 5e deux paysans peuvent échanger leurs terres pour une période de temps définie ou pour toujours. [42] Les lopins ainsi échangés seraient pratiquement mis hors de cause au moment du partage. En outre ceux qui voudraient garder leurs champs auraient le loisir de le faire sous prétexte d'un échange fictif. On trouve aussi le cas d'un paysan qui après avoir quitté le pays revient et trouve son petit domaine occupé par un autre. [43] Il s'agit évidemment d'une prise de possession arbitraire ; il faut supposer que le terme du versement de l'impôt n'était pas encore échu ou bien le propriétaire légal les a acquittés. La loi sauvegarde ses intérêts et ordonne la restitution de son bien. Selon un autre paragraphe il est permis à un créancier d'occuper le champ de son débiteur insolvable et d'en tirer profit pendant sept ans à titre d'intérêts. Ce n'est qu'après sept ans que la moitié du revenu doit être portée au compte de la dette. [44] Donc le champ en question pouvait rester en gage fort longtemps au-delà de sept ans en possession du prêteur selon le montant de la somme empruntée. Ici on ne voit pas bien, non plus, comment agissaient les autorités du village si entretemps il aurait fallu procéder à la distribution des lopins.

En concluant, il faut avouer que le Code Rural nous pose une quantité de problèmes sans nous fournir le moyen de les résoudre et tant que nous n'aurons d'autre source pour le compléter, il est à craindre que nous resterons aux hypothèses, plus ou moins plausibles mais toujours discutables.

---

[41] Déjà au Ve s une loi interdisait aux sujets de l'Empire de procéder à n'importe quel changement — achat, vente, etc — de leurs propriétes foncières sans une autorisation au préalable des autorités respectives (Zacharia v Ligenthal, *Geschichte*, p 195). Selon les Novelles de Justinien (éd Scholl, Berolini, 1912, 127, c 7, 8), la décision définitive de l'attribution d'un terrain appartenait, dans les cas douteux, au fonctionnaire du fisc, mais le lésé avait le droit d'appel

[42] « 'ἐάν δύο γεωργοὶ συμφωνήσωσι.. καταλλάξαι χώρας... καὶ εἰς τὸ διηνεκὲς εὐνεφώνησαν.. § 5 : ἐάν δύο γεωργοὶ καταλλάξωσι χώρας εἴτε πρὸς καιρὸν εἴτε εἰς το διηνεκές...».

[43] § 21. Ce paragraphe est fort obscur : en l'absence du propriétaire, un de ses co-villageois occupa sa terre et la cultiva pendant un certain temps Il y bâtit même une maison et éleva une vigne ; cependant il était tenu de rendre cette terre à son propriétaire légal si celui-ci revenait Mais, peut-être en vue des améliorations faites entretemps, il était permis à l'occupant d'offrir au propriétaire legal un autre lopin, pourvu qu'il fût de la même valeur. Ceci est clair : on sauvegarde les interêts du possesseur légal, mais il semble cependant étrange qu'au cas où il refuse d'accepter l'offre faite on lui permet d'abattre la maison et la vigne, et on ne souffle mot du terrain lui-même.

[44] Cf. note 38.

UN « QUARTIER » D'ÉMIGRÉS PALESTINIENS À CONSTANTINOPLE AU IXe SIÈCLE ?

JEAN GOUILLARD (Paris)

La bigarrure ethnique de l'empire byzantin n'a pas été sans affecter la physionomie de sa capitale. Elle n'a pas eu, certes, des effets aussi étendus que la conjoncture politico-économique, qui , à partir du Xe siècle, aboutit à quadriller toute une zone de Constantinople en « quartiers » nationaux : russes, amalfitains, vénitiens, etc. [1]. Nul doute, cependant, qu'à toutes les époques les immigrants n'aient tendu à se rapprocher les uns des autres, ne serait-ce que suivant leur profession, qui pouvait être une spécialité nationale, ou à se rencontrer, sinon à s'établir, aux abords de fondations religieuses qui étaient leurs par le patronage d'un saint ou par une donation impériale. Ce phénomène, spontané et banal, de la démographie urbaine au moyen âge est difficile à documenter, en raison de l'éparpillement et de la discrétion des sources. Les observations qui suivent se proposent de relever, à propos de l'émigration palestinienne des débuts du IXe siècle, quelques indices ténus du phénomène, tout en éclairant un ou deux points de topographie constantinopolitaine.

La mort d'Harun al-Rachid avait précipité le califat dans une anarchie (809—813) qui fut gravement ressentie par la population chrétienne des lieux saints, notamment de Jérusalem et de sa grande banlieue monastique. [2] Il s'ensuivit un exode, tant de moines que de laïques, vers les terres d'empire. Un contingent d'émigrants s'arrêta à Chypre, dans l'expectative, soit d'un proche retour, soit d'un établissement sur le continent byzantin. On est fondé à supposer que le pouvoir central les encouragea à ne pas aller plus loin. Un certain nombre de moines gagnèrent

[1] Cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*[2], Paris, 1964, p. 245—260.
[2] Theophanes, *Chronographia*, éd. de Boor, I, p. 484, lin. 5—19.

Constantinople, où Michel I[er] Rhangabé leur fit don d'« un monastère insigne ». [3] Nous savons par la Vie de saint Michel le Syncelle qu'il s'agissait de Chôra [4] et que, parmi ces nouveaux arrivants, se distinguaient, outre Michel le Syncelle, Théodore et Théophane, les futurs « Tatoués » (*graptoi*). [5] Chôra était, du reste, de longue date, le pied-à-terre des moines de Palestine et, plus tard, Michel III et Théodora ne firent que confirmer cette destination en attribuant le monastère au Syncelle, qui y fut enterré, comme l'avait été Théophane Graptos. [6]

La Vie, beaucoup plus sûre et plus riche, d'un autre émigré palestinien [7] lève un coin du voile sur l'élément civil de l'exode. Nous pensons à Jean Echim, qui débarqua à Attaleia, vers la même époque, avec plusieurs membres de sa famille et d'autres chrétiens. Echim, remarqué pour ses aptitudes physiques et sa connaissance de la langue arabe, fit une carrière d'officier dans le thème des Cibyrrhéotes et démontra sa valeur dans ses tractations diplomatiques avec les Arabes et dans la répression des partisans de Thomas le Slave. Il déserta ensuite, dans des conditions peu claires et, conseillé par un stylite Eustratios, « d'ordination *hiérosolymitaine* », prit l'habit monastique sous le nom d'Antoine. C'est à partir de ce moment ou, plus exactement, de son installation dans la capitale, qu'il intéresse notre propos.

Antoine, importuné par l'afflux des admirateurs, décide, vers 848, de mener la vie d'ermite. Son higoumène, Macaire d'Héraklèn (Bithynie), lui suggère une retraite : « Nous possédons dans la Ville (Constantinople) un métochion placé sous le vocable de Tous-les-Saints. Il est plaisant à souhait, et convenablement éloigné des bruits de la cité ». [8] Cette description évoque assez naturellement la région des Blachernes, au nord-ouest de la capitale. [9] A vrai dire, le récit nous permet d'être plus affirmatif. Il fournit deux coordonnées, dont l'une n'a pas été suffisamment exploitée, et dont l'autre est passée inaperçue.

Pétrônas le stratège, tourmenté par une infirmité de bon vivant, vraisemblablement un accès de goutte, était allé se soumettre à une sainte

---

[3] Id., *ibid.*, p. 499, lin. 15–31.

[4] *Vie de s. Michel le Syncelle*, éd. Th. I. Schmitt. dans « Bull. de l'Inst. Archéol. Russe de Constantinople », 11 (1906), p. 233–234. Pour l'interprétation historique de cette *Vie*, très tendancieuse, voir S. Vailhé, *Saint Michel le Syncelle*, dans « Rev. de l'Orient Chrétien », 6 (1901), p. 313–332, 610–642.

[5] Et non « marqués au fer rouge », comme nombre d'auteurs s'obstinent à l'écrire.

[6] *Vie de s. Michel le Syncelle*, éd. citée, p. 250 et suivantes.

[7] La *Vie de s. Antoine le Jeune* est conservée, substantiellement, en trois fragments, dont les deux plus importants ont été édités respectivement par A. Papadopoulos-Kerameus, dans « Pravoslavnyj Palest. Sbornik », fasc. 57, p. 186–216, et par F. Halkin, dans « Analecta Bollandiana », 62 (1944), p. 210–223. Ce second fragment seul nous intéresse ici ; pour plus de détails, voir F. Halkin, *art. cité*, p. 188 et suiv.

[8] F. Halkin, *op. cit.*, p. 213, § 5. Ce metochion est mentionné, en outre, aux §§ 6, 11, 19.

[9] C'est le sentiment de R. Janin, *La géographie ecclésiastique de Constantinople*. I, III. *Les églises et les monastères*, Paris, 1953, p. 405.

incubation au monastère des SS. Cosme et Damien, dit encore Kosmidion, au quartier de Paulinos, c'est-à-dire au nord-ouest de la muraille de Théodose.[10] Un ami, dont nous reparlerons, lui conseilla de s'adresser plutôt à Antoine, « qui vit retiré non loin de chez nous ».[11] Quelque interprétation que l'on donne à ce « chez nous », qui peut désigner aussi bien l'église des saints guérisseurs que le domicile de l'ami (ci-dessous), le chemin à parcourir n'était pas considérable, si l'on songe que le perclus en fut capable, « appuyé sur sa canne et soutenu par son compagnon ». En d'autres termes, le métochion était relativement proche du Kosmidion.

Il y a beaucoup mieux. On lit un peu plus haut dans la Vie d'Antoine que « les frères de Chôra s'étaient liés avec l'hésychaste et lui rendaient de temps en temps visite, d'autant qu'*ils étaient les moines les plus proches voisins* ».[12] Si « Chôra » n'apparaît pas dans l'édition, avec la majuscule voulue, c'est par une de ces méprises comme il en échappe aux meilleurs éditeurs et dont personne n'est exempt. Il ne s'agit donc pas ici de « chôra » , « campagne », mais de la fondation homonyme. Aussi bien voit-on mal ce que pourrait signifier « les frères de la campagne » ou « de la région ». Les frères sont ici la communauté monastique. Comme les institutions de ce genre ne manquaient pas dans les parages de Chôra, on devine combien était intime le voisinage mentionné. Bref, le métochion, relativement proche du Kosmidion, était quasiment porte à porte avec Chôra, beaucoup plus voisin de ce dernier monastère, donc, que des SS. Apôtres où serait tenté de le placer F. Halkin.[13]

Le biographe d'Antoine le Jeune ne fait aucune allusion aux moines de Jérusalem qui venaient d'illustrer Chôra, Michel et Théophane, morts, il est vrai, depuis quelques années. En revanche, parmi les trois bénéficiaires des vertus thaumaturgiques d'Antoine dans cette période de sa vie — l'un d'eux étant Pétrônas avec sa famille —, on trouve au moins un palestinien, probablement deux. Le saint guérit, en effet, l'esclave d'un « sien ami et *compatriote* (patriôtès) »[14]. L'ami de Pétrônas, qui conduit celui-ci au métochion[15], est un moine de Chôra, qui avait fait une carrière civile, peut-être avec Antoine, alors Jean Echim, et s'appelait Ephraïm.[16] Ce nom a une couleur orientale certaine, sans constituer un indice péremptoire d'origine : notons, à ce propos, qu'il n'est porté par aucun des centaines d'évêques du VIIe concile (787) ou des quelque cent-

---

10 F. Halkin, *op cit*, p. 215, § 10. L'épisode occupe les §§ 10 et 11. Sur la localisation du Kosmidion, cf. R. Janin, *op. cit.*, p 299.

11 *Ibid*, p 216, § 10, lin. 5.

12 *Ibid*, p. 214, § 7, lin 8—11.

13 *Ibid*, p. 213, note 1

14 *Ibid*, p 215, § 9, lin 12

15 *Ibid.*, p. 216, § 10, lin. 2.

16 *Ibid.*, p 214, § 8, lin. 12—13.

trente higoumènes qui signèrent le procès-verbal de sa quatrième séance.

On voit que l'existence d'Antoine le Jeune se déroule, à Constantinople, au voisinage d'un couvent à ce moment plus ou moins palestinien, Chôra, et que des trois amis que nous connaissons à l'ermite, deux ont la même origine. Assurément, cela ne fait pas un « quartier » palestinien, mais des détails comme ceux qu'on vient de rapprocher appartiennent aux indices de regroupements nationaux sur lesquels on attirait l'attention au début de cette note.

Les remarques précédentes, inspirées par un problème topographique, appellent un complément, sans relation apparente cette fois avec les indices en question. Antoine, au bout d'une quinzaine d'années passées au métochion, transporte son ermitage dans la maison même de Pétrônas, jusqu'au moment où, tombé gravement malade, il est hospitalisé au monastère du diacre Léon. [17] C'est là qu'il meurt. On a, sans y insister, rapproché, en raison de l'homonymie, cette fondation d'un couvent de Léon célébré par Théodore Stoudite. [18] Ce monastère, qui était également surnommé la *Néa Monè*, comprenait un hospice (docheion), ce qui appuierait l'identification des deux dénominations. [19] Se trouvait-il, comme Tous-les-Saints, dans la région de Chôra ou, plus largement, dans le Deutéron? Ses espaces verts qui rappelaient le Paradis terrestre [20] porteraient à le supposer.

Reste à mentionner cet « élysée de tous les saints martyrs du Christ » auquel le biographe fait allusion à propos des sept premières années d'Antoine à Tous-les-Saints. [21] Ce peut être une chapelle du métochion, une désignation libre de celui-ci, à moins qu'il ne s'agisse de cette équation familière aux hagiographes : vie monastique parfaite = confession de la foi par le martyre. Malgré la disparate de l'expression (συνδιάξας τῷ ἠλυσίῳ τῶν... μαρτύρων) qui donne un complément local (« élysée ») à un verbe qui, dans l'usage même de l'auteur, appelle un complément personnel (« converser avec », au sens ancien de « converser »), [22] la première interprétation nous semble la plus fondée.

---

[17] *Ibid*, p. 220, § 17.

[18] Théodore Stoudite, poèmes CVI—CVIII, dans *Patrol. gr.* (Migne), t 99, col. 1805CD. Cf. F. Halkin, *op. cit*, p. 220, note 5, et R. Janin, *Les églises et les monastères*, p. 317—318.

[19] Sur le docheion, poèmes CVII—CVIII cités; pour le surnom de Néa Monè, poème CVII, vers I cette dénomination n'est relevée ni par Halkin ni par Janin.

[20] Poème CVI, vers 6.

[21] F. Halkin, *op. cit.*, p. 214, § 7, lin 1—2.

[22] *Ibid.*, p. 213, § 5, lin. 8—9: τῷ πλήθει τῶν ἀδελφῶν... συνδιάγειν.

DAS SOGENANNTE GESCHICHTSWERK
DE ADMINISTRANDO IMPERIO

VASILE GRECU (Bukarest)

Die byzantinische Geschichtsliteratur ist besonders reichhaltig; sie zerfällt in zwei Teile. Der eine enthält gewöhnlich die Weltgeschichte, die mit der Schaffung der Welt beginnt und mit der Zeit des Autors endet, wobei dieselbe ausgeschlossen ist. Der andere Teil behandelt besonders die zeitgenössische Geschichte. Die Weltgeschichten sind in der Volkssprache abgefaßt und fur zahlreiche Mönche, welche die Leser abgeben, bestimmt. Die zeitgenössische Geschichte wird gewöhnlich von Persönlichkeiten verfaßt, die selbst eine geschichtliche Rolle spielen und nicht einmal mehr weniger tendenziös ausfallt, indem die Verfasser ihren Standpunkt zu rechtfertigen versuchen. Sie ist in der sogenannten Gelehrtensprache, nämlich in der Kathareusa, das heißt Reinsprache verfaßt, indem sie sich vornimmt die klassische Geschichtsliteratur fortzusetzen. [1]

Was das Geschichtswerk *De Administrando Imperio* anbelangt, ist es angezeigt gleich zu Beginn festzustellen, daß es sich in keine der zwei erwähnten Kategorien byzantinischer Geschichtswerke einreihen läßt. Von Anfang an war es nicht dazu bestimmt, veroffentlicht zu werden. So oft es neu gedruckt wurde, wurde Kaiser Konstantin VII. Porphyrogennetos (913—959) als Autor angegeben. Zweifelsohne hat er bei dem Zustandebringen des Werkes einen wichtigen Anteil gehabt, es aber nicht selbst geschrieben. Auf kaiserliche Veranlassung hin und unter des Kaisers Aufsicht haben sich um das Zustandebringen der Schrift höchstwahrscheinlich mehrere Mitarbeiter bemüht.

---

[1] Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur* (*527—1453*) (*Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft* IX. Bd., 1. Abt.), Munchen, 1897, S. 291—408.

Oberflächlich betrachtet hinterlaßt der Inhalt der Schrift sichtlich den Eindruck, daß sie nur zum privaten, personlichen Gebrauch bestimmt war. Sie sollte den jungen Kronprinzen Romanós belehren, — daher auch der gar spat hinzugekommene unpassende Titel *De Administrando Imperio*, — aber ihn auch unterhalten. Der erste Zweck ist in der Vorrede von dem kaiserlichen Verfasser selbst angegeben: „ Ἰδοὺ ἐκτίθημί σοι διδάσκαλίαν " (Da, habe ich dir eine Lehre vorgetragen). Den zweiten, unterhaltenden Zweck legt der gesamte Inhalt klar dar. Aber auch der Verfasser selbst hebt den belehrenden Teil hervor. Der junge Tronfolger soll sich die guten Herrscher zum Vorbilde nehmen und sich nach ihnen richten. Als abschreckendes Beispiel wird ihm das Schicksal des Usurpators Romanós Lakapenos vorgehalten. Sodann setzt er fort: „Doch nebst vielen anderen Sachen mußt du, mein vielgeliebter Sohn, auch diese zur Kenntnis nehmen; denn wenn du sie zur Kenntnis genommen hast, werden sie dir gar sehr frommen und dich zu einem bewunderungswerten Mann werden lassen. Daher mußt du die verschiedenartigen Völker genau kennen, ihre Herkunft, Sitten, Lebensweise, die geographische Lage der von ihnen bewohnten Erdteile und ihre Beschreibung, wie es im folgenden eingehender dargelegt wird (§ 13 letzter Abschnitt, S. 76, Ausgabe Gy. Moravcsik, 2. Aufl.). Darauf folgen nicht weniger als zehn Abschnitte (§ 14— § 23), uber die Geschichte der Araber, nachdem schon vorher in mehreren Paragraphen (§1 —13) uber die verschiedenen Völkerschaften (Petschenegen, Ungarn, Chersoniten, Chazaren), welche zu jener Zeit alle im Suden der heutigen UdSSR lebten, erzählt wurde, wobei auch die Fahrt der Russen (Ῥῶς) auf Einbäumen bis nach Konstantinopel erwähnt wird. Da sich die Araber auch in Spanien niederließen und sodann nach Nordafrika hinubergingen, hält sich der Autor auch uber Kapitel aus der Geschichte dieser Gegenden auf (§23—§25). Dabei schopft er betrachtliche Abschnitte beinahe wörtlich aus dem Chronographen des Theophanes Homologetes.

Mit dem § 25 geht er fur mehrere Abschnitte auf die Geschichte Italiens und seiner verschiedenen Gegenden (§26—§28) uber, im § 28 wird uber die Entstehung Venedigs berichtet; im § 29 uber Dalmatien (ἡ Δελματία) und die benachbarten Völkerschaften, wobei die Soldanosgeschichte besonders erwähnenswert ist, wie auch die Geschichte der Städte Ragusa und Spalato (heute Split in Jugoslawien). Über die Provinz Dalmatien (θέμα Δελματία) allein handelt § 30; uber die Kroaten und das von diesen bewohnte Land § 31, desgleichen § 32 uber die Serben und § 33 über Zahlumen, die ihren Namen vom Berge Chlumos herleiten. Die §§ 34—35 geben kurzen Aufschluß über die Terwunioten, Kanaliten, uber das Land Diokleia und seine Einwohner. Über die Paganen und Arentanen und über den Landstrich, den diese bewohnen, handelt § 36. Eine

langere Auseinandersetzung gilt den Volkern der Petschenegen[2] (§ 37) und Ungarn, gewöhnlich Turken (Τοῦρκοι) benannt, uber deren Ursprung und Fuhrer mehrere Kapitel handeln (§ 38—§ 40).

Fur die rumanische Geschichte ist die Nachricht höchst wichtig, daß die Ungarn (οἱ Τοῦρκοι) in jener Zeit, als sie noch in der heutigen Ukraine in Südrußland hausten, Wojewoden als Anfuhrer hatten.[3]

Das 41. Kapitel erzählt kurz über den Herrscher Mährens Swatopluk und dessen Söhne. Das 42. Kapitel ist lang und verschiedenen Inhaltes, liefert kurze hauptsachlich geographische Nachrichten, indem es mit der Beschreibung von Thessalonike beginnt und mit der von Alanien, Avasgien und der Stadt Sotiriupolis (Σωτηριούπολις) an der Grenze von Avasgien (Ἀβασγία) endigt. Das 43. Kapitel handelt uber das Land Taron (Ταρῶν), das 44. Kapitel uber die Gegend von Apachunis (τὸ Ἀπαχουνῆς) in Armenien, uber die Stadt Manzikiert (Μανζικίερτ) und andere, wie z. B. Arzes (τὸ Ἀρζές), gleichfalls in Armenien. In dem 45. Kapitel ist die Rede von Περὶ τῶν Ἰβήρων und uber die Umgegend, in dem 46. Kapitel uber die Herkunft der Iwiren und uber die Stadt Ardanutzi (τὸ Ἀρδανούτζι), in dem 47. Kapitel über die zeitliche Übersiedlung der kypriotischen Bevolkerung nach Kyzikos, sarazenischer Überfalle wegen. Das 48. Kapitel berichtet teilweise über die sechste heilige trullanische Synode, das 49. Kapitel daruber, wie die Slawen in der Provinz Peloponnesos sich die Kirche in der Stadt Patras zu unterwerfen suchten, das 50. Kapitel uber die peloponnesischen Slawen der Millingen und Jezeriten und die von diesen bezahlten Tribute; gleichfalls über die Bewohner der Stadt Maine und uber den von diesen bezahlten Tribut. Das 51. Kapitel berichtet uber die Weise wie die kaiserliche Barke hergestellt wurde und uber die ersten Steuerleute dieser Barke und einiges uber den Oberaufseher (Protospatharen) des Wasserbehälters. Das 52. Kapitel zahlt die Pferde auf, welche die Provinz Peloponnesos für das Heer zu stellen hat. Das letzte, 53., Kapitel erzahlt zwei anmutige Geschichtlein uber die Stadt Cherson in der heutigen Krim. Das eine davon spielt sich zur Zeit des Kaisers Diokletian und auch jahrelang später hindurch ab. Das zweite betrifft das wunderbare Schicksal der chersonitischen Heldin Gykia, welche für die Rettung des Vaterlandes ihr Eigentum opferte, nachdem sie den Verrat ihres Mannes an seiner eigenen Heimat durch ihr treues Dienstmädchen entdeckt hatte. Diese letzte Erzählung mutet sehr an eine novellenartige Geschichte an.

---

[2] Diese haben auch auf dem heutigen rumanischen Boden sichtliche Spuren hinterlassen, was z B. die geographische Benennung Peceneaga bezeugt.

[3] Siehe daruber ΒΟΕΒΟΔΟΣ *slavischen Ursprungs oder Homoionymie?* Erschienen in „*Polychronion*", *Festschrift Franz Dolger zum 75. Geburtstag*, Heidelberg, 1966, S. 207—209.

Aus dieser summarischen Inhaltsangabe ist ersichtlich, daß der Titel *De Administrando Imperio* gar nicht entsprechend ist. Ein passenderer Titel wäre **Lesebuch** oder **Chrestomathie** mit verschiedenen schönen und wunderbaren Geschichtlein zur Belehrung und Unterhaltung des jungen Kronprinzen Romanós, ausgewählt und zusammengestellt von seinem gelehrten Vater, dem Kaiser Konstantin VII. Porphyrogennetos. Daß ein derartiges fur die Lekture des zukünftigen Kaisers bestimmtes Lesebuch sehr viele Lesestucke politischen Inhaltes umfassen mußte, ist selbstverständlich. Sie waren sicherlich die wohlbegründete Ursache, daß der erste Herausgeber der wohl sehr preiswerten Schrift ihr den Titel *De Administrando Imperio* gab, der dann in allen Ausgaben beibehalten wurde. Wir sind jedoch wohlberechtigt dem kaiserlichen Urheber und seinen Mitarbeitern fur die Zusammenstellung der Schrift, so wie dem letzten Herausgeber für die schöne sorgfaltige Ausgabe zu Dank verpflichtet.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE BYZANTIN

Sur les titres du Bas-Empire byzantin: préteur du peuple, skoutérios ou porte-bouclier, protokomès ou premier comte

I

Le préteur du peuple, ὁ πραίτωρ τοῦ δήμου

R. GUILLAND (Paris)

L'office de préteur du peuple fut créé par Justinien I^er^ (527–565)[1]. En effet, une loi de 535 supprima la préfecture des Vigiles, subordonnée à la Préfecture de la Ville, dont les agents étaient en trop bons termes avec les criminels. Elle fut remplacée par une magistratus *spectabilis*, qui relevait directement de l'empereur et qui prit le nom de préfecture de la plèbe ou du peuple[2]. Le Préfet des Vigiles, appelé aussi νυκτέπαρχος[3], prit le nom de préteur du peuple, πραίτωρ τοῦ δήμου ou préteur des dèmes, πραίτωρ τῶν δήμων, ou encore[4], *praetor plebis*, *praetor urbanus*, *praetor Justinianus*. Le préteur du peuple avait un assesseur, une Cour de justice, 20 soldats et 30 pompiers[5]. Il avait pour mission de veiller à la tranquillité de la capitale, de réprimer les attentats nocturnes, de juger sommairement les vols et crimes divers et de combattre les incendies.

L'office de préteur du peuple eut d'abord plusieurs titulaires, puis, assez rapidement, un seul[6]. Les textes le mentionnent plusieurs fois : en

---

[1] C. J., *Novelle*, XIII (535–537) (consulat de Belisaire).

[2] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris–Bruxelles–Amsterdam, 1949, p. 74, note 2.

[3] Malalas, 479 et 631 ; Procope, *Anecd.*, 20, J. Lydus, *De magistr.*, II, 29. Cf. Du Cange, s. v., col. 1218. Le νυκτέπαρχος est assez souvent cité par les historiens et par les chroniqueurs. Malalas cite Isaïe de Rhodes, nyctéparque sous Justinien I^er^ (Malalas, 436).

[4] A. Chastagnol, *Observations sur le consulat suffect et la préture du Bas-Empire*, « Rev. Hist. », 1958, p. 253.

[5] C. J., *Novelle*, XIII.

[6] E. Stein, *op. cit.* Excursus J, p. 803.

547 [7], en mars 550 [8], en août 551 [9], en janvier 565 [10] et dans l'hiver 592—593 [11].

D'une manière générale, le préteur est un juge [12]. Théophylacte Simocatta rapporte l'anecdote d'un voleur de bouclier, traduit devant le tribunal du préteur τῶν δήμων [13]. Il est singulier que l'office de préteur du peuple, imaginé par Justinien Ier, se soit maintenu, au moins de nom, jusqu'à la fin de l'Empire. Au Xe siècle, le préteur du peuple était encore désigné sous son ancienne appellation de *nuktéparque* et exerçait encore son ministère. En montant sur le trône, Jean Ier Tzimiskès (969—976) s'empressa de nommer de nouveaux fonctionnaires parmi lesquels figure le νυκτέπαρχος [14].

Le silence se fait ensuite sur le préteur du peuple dans les textes, pendant assez longtemps. On le voit reparaître au XIIIe siècle. Mais le préteur du peuple d'alors n'a aucun rapport avec le magistrat du même nom, créé par Justinien Ier. Il occupe un haut rang et une place élevée parmi les interprètes ainsi que le montre, en particulier, le baile de Venise, mettant le préteur du peuple au premier rang des interprètes, dans un acte du 3 mars 1320 [15]. Quel était alors le service du préteur du peuple? Il est assez difficile de le préciser. Pachymère, au début du XIVe siècle, compare l'*abbas*, chef de la communauté génoise de Constantinople, avec l'ancien πραίτωρ τοῦ δήμου [16]. Mais le Ps.-Codinos ne le connaît pas : le préteur du peuple n'a plus de fonction ; son titre est simplement un titre aulique [17].

A l'époque du Ps.-Cod., le préteur du Peuple occupe, dans la hiérarchie, le 38e rang [18]. Son costume est décrit : il est identique au costume du Grand Tzaousios ; son kabbadion est en soie communément employée ; son skaranikon est en soie or blanc, brodée à l'or trait avec devant et derrière le portrait vitrifié de l'empereur ; son bâton est de bois lisse [19].

---

[7] Malalas, 483.
[8] Malalas, PG, LXXXV, c 1820, fragm. *Tuscul.*
[9] *Ibidem*, c. 1821 B
[10] Theophyl. Simoc , VI, 6, 14
[11] *Ibidem.*
[12] Le mot πραίτωρ est employé souvent comme synonyme du mot κριτής. Cf. Leo, *Tact.*, 95 : ὁ πραίτωρ ἤγουν ὁ τοῦ θέματος δικάστης ; Ephrem 9140—9142 ; Cantac., III, 53.
[13] Theophyl. Simoc., 261.
[14] Leo, *Diac* , 95.
[15] E. Stein, *Untersuchungen zur spatbyzantinischen Verfassungs- u. Wirtschaftsgeschichte*, « Mitt. zur osman. Gesch. », II, 1923—1925, p. 37.
[16] Pachym , II, 624.
[17] Ps -Cod., *De off.*, 39 B(onn) ; cf Notes p. 196 ; p. 182 V(erpeaux J. Pseudo-Kodinos, *Traité des Offices*, Paris, 1966).
[18] Ps.-Cod , *De off* , 10 B, p. 10, V, p 138 Dans toutes les listes qui nous sont parvenues (Verpeaux, pp. 300, 30—31 ; 305, 22 ; 307, 26—27 ; 309, 20—21 ; 321, 58—59 ; 335, 72 ; 345, 7 ; 348, 42) le préteur du Peuple vient après le grand tzaousios.
[19] Ps -Cod., *De off* , 24 B, 161, 21 V.

Les textes ont conservé les noms de quelques préteurs du Peuple. Le plus ancien semble être *Comitas Dipondiariste*, mentionné en 547, en mars 550 et en août 551. Le pape Vigile s'était réfugié en 551 dans le sanctuaire des Saints-Serge-et-Bacchus, car il redoutait la colère de Justinien Ier, lors de la querelle des Trois Chapitres. Le préteur du peuple Comitas Dipondiariste vint l'arrêter. Mais le pape se cramponna aux colonnes de l'autel ; la violence avec laquelle on voulait l'arracher de l'autel fit écrouler celui-ci qui manqua de l'écraser. Devant l'attitude hostile de la foule, Comitas et sa troupe se retirèrent en hâte [20].

Le silence semble se faire ensuite jusqu'au XIVe siècle sur le préteur du Peuple. Georges Acropolite écrit bien qu'en 1257 Théodore II Lascaris, avant de revenir en Asie Mineure, le nomma préteur avec autorité sur tous, ἐμὲ δὲ πραίτορα χειροτονήσας, πάντων αὐτῶν ἀφῆκε προΐστασθαι [21], mais Acropolite était alors grand logothète ; il est peu probable, quoi qu'en pense Du Cange [22], que l'empereur lui ait conféré la dignité médiocre de préteur du Peuple. Le mot πραίτωρ est pris ici dans son sens général de gouverneur ou juge de province. Acropolite fut vraisemblablement nommé préteur de l'Hellade. Du XIVe siècle datent les préteurs du Peuple suivants :

Le notaire impérial *Iakôbos Balistarios*, interprète, διερμηνευτής, en novembre 1332 [23], grand interprète en octobre 1343 [24], est mentionné le 9 septembre 1349 πραίτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας dans l'acte de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue confirmant et prorogeant pour 5 ans le traité signé avec Venise, le 25 mars 1342 [25].

Le pansébaste sébaste, oikeios de l'empereur et préteur du Peuple *Démétrius Rainès*, est mentionné dans un acte synodal d'octobre 1316, à propos d'une question d'héritage [26].

Le préteur du Peuple *Syropoulos* est cité parmi les interprètes impériaux dans un acte du baile de Venise, du 3 mars 1320 [27].

En 1348, Cantacuzène envoya au pape Clément VI une ambassade au sujet de l'Union des Eglises. Elle comprenait deux hauts fonctionnaires, le protovestiarite Georges Spanopoulos, le préteur du Peuple *Nicolas Sigéros* et un Latin, nommé Phransès, connu du Pape [28]. En 1349,

---

20 Theoph., I, 225. Sur le sanctuaire du monastère des Saints-Serge-et-Bacchus d'Hormisdas, cf R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin* Première partie, tome III, Paris, 1953, pp 466—470

21 Acropol , 148 B, 139 Heisenb. Cf. Ephrem, vv 9140—9142.

22 Du Cange, *Gloss* , s v., col. 1218

23 F. Dolger, *Regesten*, V, 1965, N° 2787.

24 Predelli, *I libri comm* , II, 1878, p. 125, note 56.

25 F. Dolger, *Regesten*, N° 2952.

26 Mikl. et Mul , *Acta*, I, 66.

27 E. Stein, *Untersuchungen* ., p 37 : « pretora dymo Suropulus ».

28 Cantac., III, 53.

Nicolas Sigéros est grand interprète et figure comme tel dans le traité par lequel, le 9 septembre 1349, Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue confirmaient et renouvelaient le traité avec Venise [29]. En 1352, Jean VI Cantacuzène envoya de nouveau Sigéros en ambassade auprès du pape [30]. En 1355, Sigéros, devenu grand hétériarque, est de nouveau envoyé en ambassade au pape à Avignon et participe, la même année, à la signature du traité conclu avec Venise [31]. Sigéros est en correspondance avec Pétrarque et lui procure des manuscrits d'Homère et continue à travailler en faveur de l'Union des Eglises [32].

Une lettre du pape Urbain V, datée de 1367, est adressée aux « nobilibus viris Dimitrio Chidoni et Strogilo militi et *Johanni* pretori C.P. », pour les encourager à travailler en faveur de l'Union des Eglises [33]. Il est très probable que Jean était préteur du Peuple.

Dans une décision du nomophylax de 1386, tranchant un différend entre le monastère de la Théotokos du Lembos et Michel Comnène Branas, oikeios de l'empereur, le pansébaste et oikeios de l'empereur, *Rimpsas*, préteur du Peuple, est cité parmi les témoins [34].

II

Le porte-bouclier, ὁ σκουτέριος

Le skoutérios, ou porte-bouclier, portait l'étendard impérial, τὸ διβέλλιον [1] et le bouclier de l'empereur, non seulement lors des réceptions de la Cour, mais partout où l'empereur se rendait. Les Varanges entouraient l'étendard. Que l'empereur fût aux armées ou ailleurs, on portait toujours devant lui son étendard [2]. De nombreuses oriflammes figuraient dans les réceptions impériales, mais, en avant, flottait toujours l'étendard impérial [3]. Exceptionnellement, lorsque l'empereur se rendait dans un monastère, c'était le bottier de l'empereur qui avait l'honneur de porter l'étendard impérial. Le Ps.-Codinos avoue ignorer la raison de cet usage [4].

---

[29] F. Dolger, *Regesten*, N° 2952.
[30] Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930, p 38.
[31] *Ibidem*, p. 39, note 1.
[32] *Ibidem*, p. 18
[33] *Ibidem*, p. 368
[34] Mikl. et Mul , *Acta*, IV, 276
[1] Sur le *dibellion*, cf. Du Cange, *Gloss* , s v. et Ps -Cod., *Notes*, 269, 283. Il s'agit vraisemblablement d'un étendard bifide
[2] Ps -Cod., *De off* , 39 B, 183 V.
[3] *Ibidem*, 48 B, 196 V.
[4] *Ibidem*, 82 B, 247 V

Sous le nom de σκουτέριοι ou σκουτάριοι, les Byzantins désignaient les écuyers des Latins [5]. Mais il y a lieu de remarquer que le σκουτέριος byzantin n'a rien de commun avec l'écuyer des Latins ni avec les σκουτάριοι ou soldats porteurs de boucliers [6].

Nicéphore Grégoras écrit que « celui qui porte l'étendard de l'empereur, c'est chez les Latins (celui qu'on appelle) marquis » : ὁ τὴν βασιλικὴν κατέχων σημαίαν, τοῦτο παρὰ λατίνοις μαρκέσιος [7]. Du Cange a remarqué lui-même qu'une pareille interprétation était fausse, les porte-étendards occidentaux n'ayant jamais porté le titre de marquis, donné à des gouverneurs de province [8].

Le skoutérios apparaît, semble-t-il, seulement à Nicée. Au XIV^{e} s., il occupe le 42^{e} rang dans la hiérarchie [9]. Le Ps.-Codinos décrit son costume : il est identique à celui du Premier Veneur : turban en soie blanche avec des galons, kabbadion en soie communément employée, skaranikon en soie or blanc, brodée à l'or trait avec, devant et derrière, le portrait vitrifié de l'empereur. Son bâton est en bois lisse [10].

Les textes nous ont conservé fort peu de noms de skoutérioi. Le plus ancien, semble-t-il, est *Xyléas*. Théodore II Lascaris (1254—1258), obligé de revenir en Asie Mineure, laissa le commandement de diverses places d'Occident à ses lieutenants. Le skoutérios Xyléas fut chargé de défendre Prilep avec les troupes cantonnées à proximité [11]. Acropolite, qui se trouvait à Prilep, ayant appris de mauvaises nouvelles, partit avec le skoutérios Xyléas pour aller rejoindre Théodore II Lascaris à Pélagonia, afin de se concerter pour faire face à la situation. Xyléas était un guerrier expérimenté et un bon patriote [12].

Au XIV^{e} siècle appartiennent les skoutérioi suivants : Le skoutérios *Choumnos* défendit victorieusement, avec l'aide du pincerne Ange Sennacherim, Orestiade, assiégée par les Almugavars, qu'il obligea à lever le siège [13].

Le skoutérios *Glabas* est identique, semble-t-il, au grand dioécète Glabas, que le grand domestique Jean Cantacuzène chargea, en 1341, de rassurer l'impératrice Xénè, mère d'Andronic III Paléologue, sur les conséquences de son éloignement du pouvoir, en cas de mort de l'empereur

[5] Cantac, I, 204; III, 431.
[6] Cer, I, 46, 236 B, I, 47, 239 B, I, 48, 252 B.
[7] Nic Grégoras, I, 238 B.
[8] *Ibidem*, II, 1207.
[9] Ps.-Cod., *De off*, II B, 138 V. Dans les différentes listes, qui nous sont parvenues, le skoutérios vient soit après l'archidiacre (Verpeaux, 301,3, 322,63), soit, le plus souvent, après le grand logariaste (Verpeaux, 305,24; 307,26, 309,20; 336,75, 345,10, 348,45). Dans le Ps.-Codinos, il vient après le protokynègos.
[10] *Ibidem*, 24 B, 162 V.
[11] Acropol, 148 B.
[12] *Ibidem*, 150—151; 160 B
[13] Pachym., II, 603 B Il s'agit bien de la dignité aulique et non d'un prénom, comme se demandait J. Verpeaux, *Notes prosopographiques sur la famille Choumnos*, « Byz.-Slavica », XX (1959), 263.

Andronic III [14]. Le grand dioécète Glabas avait, sans doute, été promu skoutérios, passant ainsi de la 55ᵉ dignité à la 42ᵉ. Glabas mourut vers 1343 [15].

Le praktikon pour le monastère athonite de Xénophon mentionne, en 1320, un *Indanès*, attaché au monastère, mais sans prénom ni titre [16]. Il se pourrait que cet Indanès fut *André Indanès*, mentionné dans deux prostagmata. Le premier, antérieur à 1351, est adressé au skoutérios André Indanès, au sujet d'une contestation entre le monastère de Xéropotamou et lui-même, à propos du paiement annuel de la redevance pour la fonderie du village Kontogrikou, que le monastère devait payer à Indanès [17]. Le second prostagma, de mars 1351, prescrit, après l'intervention du grand papias Cabasilas et de Sennacherim, le paiement par le monastère de Xéropotamou de 37 ducats à Indanès, déclaré propriétaire de la fonderie [18]. Un acte de décembre 1348 cite une Anne Sarantènè Intanina Doukaina, qui est peut-être une parente d'Indanès [19].

III

Le premier comte, ὁ πρωτοκόμης

Le premier comte est le chef des comtes de la marine impériale [1]. Une liste hiérarchique l'appelle, en effet, le premier comte des marins, ὁ πρωτοκόμης τῶν ναυτῶν [2]. Parmi les principaux officiers de la flotte impériale, placés sous les ordres du mégaduc, figurent : le grand drongaire de la Flotte, l'amiral, le premier comte, les drongaires et les comtes [3]. Les comtes figuraient dans l'officium de tous les grands chefs de l'armée et de la flotte [4]. Les κόμητες τοῦ πλοΐματος étaient des officiers de marine de grade assez élevé [5].

D'après les Tactica de Léon [6], le comte avait sous ses ordres de 3 à 5 navires et réglait leur marche ; il est probable qu'il commandait aux

---

[14] Cantac., II, 91.
[15] *Ibidem*, 426.
[16] F. Dolger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, Munchen, 1948, 64.
[17] F. Dolger, *Regesten*, V, 1965, N° 2971.
[18] *Ibidem*, N° 2972.
[19] F. Dolger, *Aus den Schatzkammern*, 64.
[1] Ps.-Cod., *De off.*, 43 B, 188 V.
[2] *Ibidem*, 215.
[3] *Ibidem*, 28 B, 167 V.
[4] Cer., II, 52, 718
[5] *Ibidem*, 737.
[6] *Tactica*, XIX § 22.

rameurs [7]. Les comtes de la flotte sont assez souvent mentionnés dans les sources historiques [8].

Le premier comte figure seul sur la liste des offices du Ps.-Codinos, où il occupe le 74e rang de la hiérarchie. [9] Dans une liste des offices du XIVe siècle, le premier comte vient après le domestique des thèmes d'Occident et avant le papias [10]. Les simples comtes ne sont pas mentionnés par le Ps.-Codinos; leur grade n'était pas assez élevé pour les faire entrer dans le cadre de la noblesse. Diverses listes annexes les mentionnent, cependant, où ils figurent au dernier rang [11].

Le Ps.-Codinos décrit le costume du premier comte [12]: son kabbadion et son skaranikon rouge sont ceux du Grand Mourtaitès, mais il n'a pas de bâton.

Les textes ne semblent avoir transmis aucun nom de premier comte.

[7] Ps.-Cod., *De off*, 205. Cf. Du Cange, *Gloss.*, κόμης.

[8] Pachym., I, 309. Cf. Du Cange, *Gloss*, id.

[9] Ps.-Cod., *De off*, 12 B, 139 V. Dans les listes qui nous sont parvenues, le protokomès, mis à part une liste où il vient après l'archidiacre (Verpeaux, 301, 23), est classé après le domestique des thèmes orientaux et le domestique des thèmes occidentaux (Verpeaux, 306,9; 308,14; 337,16), désignés aussi sous l'expression: domestique des thèmes (Verpeaux, 310,6; 346,3–4; 349,70) ou encore, domestique de tous les thèmes (Verpeaux, 323, 90). Dans le Ps.-Codinos, il vient après le grand myrtaïtès.

[10] E. Miller, *Manuelis Philae carmina*, II, Paris, 1857, p. 411, vers 105.

[11] Ps.-Cod., *De off*, 212.

[12] *Ibidem*, 27 B, 166 V.

INDEX

I. NOMS DE PERSONNES

Acropolite, Georges : grand logothète préteur, préteur de l'Hellade 3.
Balistarios, Iakôbos, interprète, grand interprète, notaire impérial, préteur du Peuple, διερμηνεύτης πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς 'Ρωμανίας 3.
Branas, Comnène Michel, oikeios de l'empereur 4.
Cabasılas, grand papias 6.
Cantacuzène, Jean, grand domestique 5.
Choumnos, skoutérios 5.
Comitas Dipondiariste, préteur du Peuple 3.
Dipondiariste, voir Comitas.
Glabas, grand dioécète, skoutérios 5, 6.
Indanès 6.
Indanès, André, voir : Indanès (?), 6, skoutérios 6.
Intanina, Anne Sarantènè Doukaina 6.
Isaie, nyctéparque 1 note 3.
Jean, voir : Johannes, préteur du Peuple 4.
Johannes, pretor C. P. 4.
Raınès, Démétrius, oikeios de l'empereur, pansébaste, sébaste, préteur du Peuple 3.
Rimpsas, oikeios de l'empereur, pansébaste, préteur du Peuple 4.
Sennacherim, Ange 6, pincerne 5.
Sigéros, Nicolas, grand hétériarque 4, grand interprète, préteur du Peuple 3.
Spanopoulos, Georges, protovestiarite 3.
Syropoulos, interprète impérial, préteur du Peuple 3.
Xyléas, skoutérios 5.

II. FONCTIONS ET DIGNITÉS

abbas 2.
amiral 6.
archonte, grand 2, note 18.
baile de Venise 2.
bottier de l'empereur 4.
chef des comtes de la marine impériale 6.
comte 6.
comte de la flotte 6.
comte, premier 1, 6.
comte des marins, premier 6.
διερμηνεύτης : Balistarios, Iakôbos 3, notaire impérial, préteur du Peuple, πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς 'Ρωμανίας 3. δικάστης τοῦ θέματος 2, note 12.
dioécète, grand : Glabas 5, skoutérios 5.
domestique, grand : Cantacuzène, Jean 5.
domestique des thèmes d'Occident 7.
drongaire 6.
drongaire de la Flotte, grand 6.
écuyer (des Latins) 5.
gouverneur 3.
gouverneur de province 5.
hétériarque, grand : Sigéros, Nicolas 4, grand interprète, préteur du Peuple 3.
interprète 2 ; Balistarios, Iakôbos 3, notaire impérial, préteur du Peuple, διερμηνεύτης, πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς 'Ρωμανίας 3.
interprète, grand : Balistarios, Iakôbos, interprète, notaire im-

périal, préteur du Peuple, διερμηνεύτης, πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3 ; Sigéros, Nicolas, 3, préteur du Peuple 3.
juge 2.
juge de province 3.
κόμης 7, note 7.
κόμης τοῦ πλοΐματος 6.
κριτής 2, note 12.
logothète, grand : Acropolite, Georges, préteur, préteur de l'Hellade 3.
μαρκέσιος 5.
marquis 5.
mégaduc 6.
nomophylax 4.
notaire impérial : Balistarios, Iakôbos 3, interprète, grand interprète, préteur du Peuple, διερμηνεύτης πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3.
νυκτέπαρχος 1.
nuktéparque 2.
nyctéparque : Isaie 1, note 3.
officier de la Flotte impériale 6.
oikeios de l'empereur : Branas Comnène, Michel 4 ; Raïnès, Démétrius 3, pansébaste sébaste, préteur du Peuple 3 ; Rimpsas 4 pansébaste, préteur du Peuple 4.
pansébaste sébaste : Raïnès, Démétrius 3, oikeios de l'empereur, préteur du Peuple 3.
papias 7.
papias, grand : Cabasilas 6.
pincerne : Sennacherim, Ange 5.
porte-bouclier 1, 4.
porte-étendard occidental 5.
praetor Justinianus 1.
praetor plebis 1.
praetor urbanus 1.
πραῖτωρ 3, 2, note 12.
πραῖτωρ τοῦ δήμου 2.
πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3 : Balistarios, Iakôbos 3, interprète, grand interprète, notaire impérial, préteur du Peuple, διερμηνεύτης, πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3.
préfecture du Peuple 1.
préfecture de la plèbe 1.
préfecture des Vigiles 1.
préfecture de la Ville 1.
préteur : Acropolite, Georges 3, grand logothète, préteur de l'Hellade 3.
préteur des dèmes 1.
préteur de l'Hellade : Acropolite, Georges, grand logothète, préteur 3.
Préteur du Peuple 1, 2, 2, note 18 ; Balistarios, Iakôbos 3, interprète, grand interprète, notaire impérial, διερμηνεύτης, πραῖτωρ τοῦ δήμου τῆς Ῥωμανίας 3 ; Comitas Dipondiariste 3 ; Jean 4 ; Raïnès, Démétrius 3, oikeios de l'empereur, pansébaste sébaste 3 ; Sigéros, Nicolas 3, grand hétériarque 4, grand interprète 4 ; Syropoulos 3, interprète impérial 3.
pretor C. P. : Johannes 4.
protokomes 1.
πρωτοκόμης 6.
πρωτοκόμης τῶν ναυτῶν 6.
protovestiarite : Spanopoulos, Georges 3.
σκουτάριος 5.
σκουτέριος 5.
skoutérios 1, 4 ; Choumnos 5 ; Glabas 5, 6, grand dioecète 5, 6 ; Indanès, André 6 ; Xyléas 5.
soldat porteur de bouclier 4.
spectabilis magistratus 1.
tatas de la Cour 2, note 18.
Tzaousios, grand 2, 2, note 18.
Veneur, premier 5.

THÉODORE STUDITE ET LA 3e INVENTION DE LA TÊTE DU PRÉCURSEUR

FRANÇOIS HALKIN (Bruxelles)

Dans son *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste* (Paris, 1665), l'illustre byzantiniste Du Cange édita plusieurs textes grecs relatifs à son sujet. Le dernier de ces documents porte le titre que voici : Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου τοῦ Στουδίτου ἐγκώμιον εἰς τὴν τρίτην εὕρεσιν τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ ἁγίου Προδρόμου[1].

Malgré la mention expresse du nom de l'auteur, Du Cange opina[2] que la pièce ne pouvait émaner de Théodore Studite. La raison qu'il en donnait paraissait décisive. Le saint abbé de Studios est mort en 826, tandis que la trosième invention de la tête du Baptiste eut lieu[3] sous le règne de Théodora et de son fils Michel III (842—867) et durant le premier patriarcat de saint Ignace de Constantinople (847—858).

Du Cange présuma que le véritable auteur de l'homélie devait être un homonyme, Théodore Santabarenos, qui fut pendant un an à la tête du monastère de Studios et put donc s'appeler Studite.

Quarante ans plus tard, le bollandiste Papebroch, traitant de saint Jean-Baptiste dans les *Acta Sanctorum*, admit comme Du Cange que l'homélie ne pouvait être du saint Studite, mais se montra sceptique quant à l'attribution à Santabarenos ; il regardait plutôt le discours comme l'œuvre de quelque autre Théodore moine de Studios[4].

Quelle que soit l'autorité d'un Du Cange ou d'un Papebroch, il n'est pas douteux que l'opuscule en question ne soit sorti de la plume de saint Théodore Studite. Plus de trente manuscrits, faciles à repérer

---

[1] *Bibliotheca hagiographica graeca* (en abrégé *BHG*), n° 842. L'édition de Du Cange a été reproduite dans les *Acta Sanctorum*, Iunii t IV (1707), p. 736—739, puis dans la *Patrologie latine* de Migne, *P.L.*, t. 67, col. 448—454.

[2] *Op. cit*, p 93—94

[3] D'après le récit des trois inventions, *BHG* 841 (*Acta SS.*, t c , p 734 ; *P L.*, t c., col. 444). Dans un article récent, extrait de la revue «Ἐκκλησία», N. X. Eleopoulos ne mentionne même pas cette 3e invention : Αἱ τύχαι τῆς τιμίας κάρας τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου .. (Athènes, 1967, 13 pages)

[4] *Acta SS.*, t.c., p. 731, § 165—166.

grâce aux catalogues spécialisés et à l'ouvrage d'Ehrhard [5], le lui attribuent sans aucune exception ni hésitation.

Ce témoignage unanime de la tradition manuscrite est confirmé par le contenu même de la pièce. Plus d'un passage, en effet, rappelle soit l'époque où vécut le courageux abbé, soit la manière caractéristique dont il use pour désigner sans le nommer son oncle et prédécesseur, saint Platon.

Après avoir rappelé le sort misérable qui échut finalement à Hérode et Hérodiade et l'avoir comparé aux honneurs éclatants qui sont rendus au chef de saint Jean-Baptiste, l'orateur s'écrie : Καὶ ταῦτα ἴστε, βασιλεῖς τῆς γῆς..., ἵν' ἐννομοῦντες ὡς ἐπὶ πᾶσι καὶ ἐν τοῖς γάμοις, μὴ τὰ αὐτὰ πάθοιτε τοῖς ἐναγέσι στηλιτευόμενοι ἐξ ἴσου [6]. Dans ces invectives à l'adresse des rois de la terre et des autres coupables qui imitent la conduite d'Hérode, comment ne pas voir une allusion aux événements dont la capitale de l'empire venait d'être le théâtre ? Pour s'être opposés au scandaleux remariage de l'empereur Constantin VI, Théodore et ses moines eurent à subir l'exil et la prison ; seule la déchéance de l'impérial adultère les ramena dans leur couvent. La phrase citée exprime bien le point de vue des zélés défenseurs de la morale outragée et particulièrement celui de leur chef : dans la destitution du persécuteur, il voyait un châtiment divin.

Vers la fin du discours, le panégyriste invoque le Précurseur en ces termes : Καὶ στηρίζοις ἐμὲ μὲν διαφερόντως, τὸν σὸν ἐλάχιστον οἰκέτην, σύν τῷ πνευματικῷ πατρὶ καὶ τῇ ἀνατεθείσῃ σοι ποίμνῃ [7]. La mention de son « père spirituel » était tout à fait dans les habitudes de Théodore Studite. Tant que vécut saint Platon, qui lui avait jadis donné l'habit monastique et qui, bien longtemps avant sa mort, avait tenu à l'installer lui-même comme son successeur, Théodore se plaisait, dans les dernières phrases de ses discours, à rendre un hommage discret mais fidèle à son père spirituel. Un grand nombre de ses catéchèses renferment une mention analogue [8]. On peut aussi comparer la fin de son sermon sur la nativité du Baptiste : Καὶ εὐμενὴς ἔσο τῷ ἐπᾴδοντί σοι λαῷ τῇ τε ἐλαχίστῃ σου ποίμνῃ σὺν τῷ διαφέροντί μοι πατρί [9].

Peu après son retour de Thessalonique, vers 798 ou 799, Théodore et ses moines purent se fixer dans l'ancien monastère de Studios. Il est probable que l'homélie dont nous nous occupons n'est guère postérieure à cette installation. En tout cas, elle fut prononcée dans le nouvel éta-

---

[5] *Subsidia hagiographica*, nos 5, 7, 13 et 44 ; « Analecta Bollandiana », t. 16, 19—21, 23—25, 28, 39, 44, 57, 60, 69, 72, 75, 77, 79—81, 83 ; A. Ehrhard, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, 3 vol., Leipzig, 1937—1952.

[6] *P L*, t.c., col. 452 BC.

[7] *Ibid*, col 454 A.

[8] Cf. Ch. Van de Vorst, in « Anal. Boll. », t. 33 (1914), p. 42, note 4.

[9] *BHG* 843 : *P.G.*, t. 99, col. 757, § 11.

blissement, puisque le prédicateur, en terminant son ἐγκώμιον, supplie le Précurseur de venir en aide au troupeau qui lui était dédié : τῇ ἀνατεθείσῃ σοι ποίμνῃ. Or le couvent de Studios était placé sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

Notre homélie est donc indiscutablement l'œuvre de Théodore Studite († 826). Il s'ensuit qu'elle ne peut se rapporter à la troisième invention, survenue entre 847 et 858. Elle n'y fait d'ailleurs pas la moindre allusion. La seule phrase où l'orateur parle de la découverte de la relique ne précise aucunement les circonstances [10] ; elle peut aussi bien concerner la deuxième invention que la troisième. Et c'est en effet au 24 février, date traditionnelle des premières inventions, qu'elle figure dans un bon nombre de manuscrits hagiographiques [11].

Mais elle se trouve aussi assignée comme lecture pour la fête du 25 mai, anniversaire de la troisième invention [12]. Dans ce cas elle porte régulièrement un titre modifié qui correspond, à quelques variantes près, au manuscrit utilisé par Du Cange [13] : Θεοδώρου τοῦ Στουδίτου ἐγκώμιον εἰς τὴν τρίτην εὕρεσιν, etc. Ces mots ne remontent pas à l'auteur et ne doivent pas être compris comme si Théodore avait célébré lui-même la troisième invention : pareille interprétation est exclue par la chronologie. Il faut donc traduire ainsi l'intitulé : « Homélie de Théodore *à lire* pour commémorer la troisième invention » [14].

Lus un peu distraitement, les premiers mots du discours, Τρίτον μήνυμα τῆς τοῦ Προδρόμου μνήμης, ont pu donner le change. Comme il ressort des lignes qui suivent [15], ils signifient simplement qu'après avoir fêté la nativité de saint Jean Baptiste, le 24 juin, et sa décollation, le 29 août, on consacre encore à ce saint hors pair une troisième solennité liturgique, le 24 février, pour rappeler la miraculeuse découverte de son précieux chef.

La note ci-dessus doit beaucoup à un projet d'article rédigé vers 1915 par le P. Ch Van de Vorst, bollandiste de 1909 à 1917, qui fut ensuite appelé a des postes de supériorat et à des fonctions administratives, où il passa le reste de sa vie.

---

[10] « La terre ne voulut pas garder longtemps le trésor qu'elle tenait caché et en frustrer l'humanité. Au temps marqué, elle livra, comme un fruit nouveau et magnifique, ce qu'elle gardait dans son sein » *P L*, t c, col. 448 B, 12—15

[11] Voir, par exemple, les *Parisini* gr. 773 et 1451, le *Coislin* 307 et le *Baroccianus* 238

[12] Notamment dans les trois manuscrits suivants du mont Athos . Lavra Δ 79 (XIIIe s), Philothéou 66 (de 1340/41) et Vatopédi 633 (de 1422), ainsi que dans plusieurs recueils du XVIe s. Voir Ehrhard, *op. cit*, t. III, p 60, 62, 64, 155, 318, 411, 457 et 895.

[13] Le *Regius* 273, aujourd'hui *Parisinus* gr. 1197 (XIIe s)

[14] La τρίτη εὕρεσις τῆς τιμίας κεφαλῆς τοῦ Προδρόμου καὶ βαπτιστοῦ est inscrite, au 25 mai, dans la plupart des synaxaires. Elle est déjà marquée, à cette date, dans le plus ancien synaxaire qui nous soit parvenu, le *Patmiacus* 266. Voir A Dmitrievskij, Τυπικά, t. I (Kiev, 1895), p 73, cf. H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* (Bruxelles, 1902), col 707 et les « synaxaria selecta » au bas de la page.

[15] Ἡ μὲν γὰρ τῶν γενεσίων (πανήγυρις), ἡ δὲ τῆς ἀποτομῆς..., ἡ δὲ παροῦσα... *P L.*, t.c., col. 448 B.

ANONYMES PAMPHLET GEGEN EINE BYZANTINISCHE „MAFIA"

HERBERT HUNGER (Wien)

Die Prosopographie gehört zu jenen Arbeitsgebieten des Byzantinisten, auf denen bis heute ein brauchbares Hilfsmittel in der Form eines Lexikons fehlt. Vor Jahrzehnten hatte V. Laurent den Plan einer byzantinischen Prosopographie vorgelegt,[1] während neuerdings eine englische Arbeitsgemeinschaft die Prosopographia Imperii Romani fur die spätantiken Jahrhunderte zu erweitern sucht.[2] In der Kommission für Byzantinistik der Österreichischen Akademie der Wissenschaften zu Wien wird seit vier Jahren an einer Prosopographie der Palaiologenzeit unter der Leitung des Unterzeichneten gearbeitet; bis jetzt sind über 15 000 einschlägige Namen aus Urkunden und literarischen Quellen gesammelt. Der folgende Text soll ebenfalls einen kleinen Beitrag zur Prosopographie der Palaiologenzeit liefern. Er durfte auch das Interesse des verehrten Jubilars finden, zumal zwei Mitglieder der Familie Tzamplakon genannt werden, welcher Professor Bănescu dereinst einen Artikel gewidmet hatte.[3]

Zunächst fand ich den Text im Cod. Par. gr. 1409, einer Handschrift des 14. Jahrhunderts, auf fol. 158ᵛ–159ᵛ. Da Omont das Stück in seinem Katalog ubergangen hatte, hielt ich es fur unediert. Erst am Ende meiner Arbeit mußte ich zu meiner Überraschung feststellen, daß G. Mercati bereits vor 40 Jahren den um einiges verkurzten, d. h. am

[1] V. Laurent, *La Prosopographie de l'empire byzantin. Plans et travaux*, in „Echos d'Orient", 33 (1934), 385–395.

[2] J. Morris, *Prosopography of the later Roman Empire*, in *Akte des IV. internat Kongresses für griech u. lat. Epigraphik*, Wien, 1964, S. 271–273. Das Werk soll vom 4. Jahrhundert bis einschließlich 641 reichen.

[3] N. Bănescu, *Peut-on identifier le Zamblacus des documents ragusains?* in *Mélanges Ch. Diehl*, I, Paris, 1930, S. 31–35.

Ende verstummelten und mit verschiedenen nicht unwesentlichen Varianten versehenen Text aus dem Cod. Vat. gr. 914, einem Autograph Isidors von Kiev, ediert hatte.[4] Da Mercati den bloßen Text ohne jeden Kommentar abdruckte und in der einzigen auf dieses Stuck bezogenen Bemerkung innerhalb seiner Darstellung (S. 24f.) sogar die Frage offenließ, ob es sich um ein Opusculum Isidors oder das eines fruheren Autors handle, erscheint mir eine auf beide Handschriften gestutzte Edition mit Übersetzung und Kommentar durchaus gerechtfertigt.

TEXT

Τὸ ψήφισμα

Ἀγαθῇ τύχῃ. Ἐπεὶ Διπλοβατάτζης Κερασφόρος, πατρὸς Ὀνοδήμου, μητρὸς Ἑκάβης, φυλῆς Τραγωνίτιδος, κλεπτέστατός τε ὢν καὶ κερδαλεώτατος, φθορεύς τε τῶν κοινῶν πραγμάτων καὶ τρώκτης γογγυστικός, καὶ πᾶσι μὲν τοῖς ἄλλοις αὐτοῦ φίλοις οὐ κατ' ἀλήθειαν, ἀλλὰ πρὸς χάριν καὶ ἡδονὴν καὶ ψεῦδος καὶ ἀπάτην σύνεστι, τῷ δὲ πιγκέρνῃ καὶ μάλιστα ἐπ' ἀπωλείᾳ σαφεῖ, νῦν μὲν καταναγκάζων αὐτὸν ἐξαργυρίζεσθαι τὴν περιουσίαν, νῦν δὲ τοὺς ἀγροὺς ἐνεχυριάζειν, καὶ τέλος ὅταν αἴσθηται τοῦ διοικητοῦ περιλειπομένου — καταναλωκότος μὲν ἅπαν ἀργύριον, σκεύους δέ τινος μὴ εὐποροῦντος, ὅπερ ἂν ἐνεχυριάσαιτο, — νυκτὸς αὐτίκα ἀποδιδράσκει πρὸς ἕτερόν τινα γέμοντα ἔτι, δέδοκται αὖ τῇ φαυλοβίων ἁπάντων βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ, ἐπειδὰν ὁ πιγκέρνης εἰς ἀρχήν τινα καταστῇ ἢ τοῦτον ἴδωσι θυραυλοῦντα καὶ συμμετέχειν ἀξιοῦντα τῆς ἀγαθῆς τύχης, συμπεριλαβόντας ὡς φῶρα καὶ περιελόντας ἅπαν τὸ ἱμάτιον τὼ χεῖρέ τε εἰς τοὐπίσω δήσαντας περιαγαγεῖν αὐτὸν καὶ παραδοῦναι πέντε καπηλίσι περιωνύμοις Ἄννῃ τε τῇ Χρυσῇ, Μαγγανίνῃ τῇ Εὐδοκίμου, Εὐδοκίᾳ τῇ γαλακτοπώλιδι καὶ ἔτι τῇ Ταμαρώζῃ καὶ Ῥουμπαχλάδι, ῥαπιζόμενον δὲ ὑφ' ἑκάστης καὶ κονδυλιζόμενον καὶ ἐς γυμνὰς τὰς πυγὰς περιτιλλόμενον καὶ κορδακιζόμενον οὕτω τοῦ λοιποῦ τῆς αἰτίας ἀφίεσθαι καὶ συμμετέχειν τῶν κοινῶν ἀξιοῦσθαι.

Εἶπε τὴν γνώμην Μάρκος Νυκτίβιος συμποσίαρχος, ἐπεψηφίσαντο πάντες, ὅθι περ κεφάλαιον ἀτασθαλίας· Ἀσὰν κρατοῦντος ἀνεψιὸς πρῶτος, ἐκ Βυζαντίου, μύρων ἀπόζων, αὐτάδελφος τούτου Βιζύηθεν, τῶν φιλικῶν οἴκων ἐπίτροπος ἄγρυπνος, θεῖός τε τούτων Πομφόλυξ Ἀσὰν ἐκ Φερῶν· Σφραντζῆς ἐκ Ξανθείας, τἆλλα τε βίον ἄμεμπτον παρεσχηκὼς καὶ περὶ οἶνον καὶ ἀφροδίσια διακείμενος ἀπεχθῶς· Αἰθίοψ Τζαμπλάκων ἐκ Δράμας, σώφρων ἀνὴρ λιτῇ τε χαίρων διαίτῃ καὶ ἀκαπήλευτον ὁμοῦ καὶ ἀπράγμονα μετιὼν βίον, ὥστε καὶ τὸν ἄκρατον ἄμικτον ἐκροφεῖν, ὡς μὴ πράγματα παρέχῃ τοῖς οἰκέταις ὑδροφορεῖν παρὰ τὸν δεῖπνον, ὅσαι ὧραι ἀνάγκην ἔχουσι· Αἰθαλόεις Λάσκαρις, ἐκ Φερῶν, οἰνοφάγου κηδεστής, κόσμιον ἦθος αὐχῶν καὶ πρὸς πᾶσαν παιδιὰν ἀρρεπὴς ἔξω τοῦ προσήκοντος φερομένην, τὴν δὲ κυβείαν ἀποτρόπαιον ἡγούμενος καὶ ἀκοῦσαι, μεταδοτικὸς ὧν ἔχει τοῖς βουλομένοις καὶ δαπανηρὸς περὶ τοὺς τῶν παίδων γάμους,

[4] G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno* [*Studi e Testi 46*], Rom, 1926, S. 163 — 165

εἰ μόνον ἀφ' ἑτέρων βίων τὰ χρειώδη πορίζοιτο· Διπλοβατάτζης Ἀνδρόνικος, οὐκ οἶδ' ὅθεν, καὶ Μελὶκ ἐκ Βερροίας, βίον ἀκραιφνῆ παιδόθεν παρεσχημένοι καὶ μάλιστα τὴν εἰς βασιλέα πίστιν ἀκλόνητοι· Κωκαλᾶς Γεώργιος ἐκ Θεσσαλονίκης, ἥσυχος ἀνὴρ καὶ βίον ἕλκων ἀπὸ δικαιοσύνης, θορύβοις ἀπεχθανόμενος καὶ καινοτομίαις πραγμάτων, τοὺς δὲ νυκτιλόχους τοσοῦτον στυγῶν, ὡς παρακινεῖν μὲν ἀπατῶν διορύξαντας οἰκίαν εὐδαιμονοῦσαν, αὐτοὺς μὲν εἰσιόντας ἐκφέρειν, αὐτὸν δὲ παρὰ τὴν ὀπὴν ἑστάναι καὶ ἀμύνειν, εἴ τις ἐπίοι, περὶ δὲ τὸ τέλος τῆς λῃστείας, ὅταν αἴσθηται τούτους ἑρπύζοντας ἐπὶ στόμα καὶ διεκπίπτειν τῆς ὀπῆς βουλομένους, γυμνώσας τὸ ξίφος καὶ λαβόμενος τῶν τριχῶν δειροτομεῖν αὐτοὺς ἀφειδῶς.

Ὄνος ἔσχατος διὰ γῆρας τε καὶ νωθρείαν παρασκιρτήσας συνεδρίῳ καὶ ὀγκησάμενος ὄρθριον καὶ ἀρὰς ἐπέθηκε ἐμμένειν τοῖς ἐψηφισμένοις καὶ στέργειν ἀνδρῶν τελείων τὴν ἀρετὴν καὶ κόσμου πάλαι ἀπορραγέντων, Εὐρυβόα πρώτου Τζαμπλάκωνος, ἐν ᾗ μονῇ τὸ πρῶτον ἀπεκάρη καὶ τὰ μέλαινα ἠμφιάσατο, ἐν αὐτῇ καὶ ζήσειν καὶ τραφήσεσθαι τὸν ἅπαντα χρόνον δόγμα προϊεμένου, καθὼς ὁ νόμος ἔχει τοῖς μοναχοῖς, Ἱλαρίωνος ὄντως ἀνδρὸς μὴ ψευδομένου τὸν μοναχὸν — ἴσασι πάντες τὴν τελειότητα τοῦ ἀνδρός, ὅπως τε διέπτυσε πᾶσαν δόξαν μήθ' ὁρῶν μήθ' ὁρώμενος, ἀλλ' ἐν ὀπαῖς τὸν ἅπαντα βίον διατελῶν, διδάσκων πάντας καὶ πάσας ἀκολουθεῖν αὐτῷ, πρὸς δὲ τὸν Ἰσμαὴλ πολλάκις αὐτομολῶν ὡσὰν κἀκεῖθεν ἐκδιδαχθῇ τι πρὸς τελειότητα — Θεράποντός τε τοῦ θαυμαστοῦ καὶ παρὰ ταῖς τῶν ἁπάντων γλώσσαις διακειμένου, τὴν αὐτὴν καὶ τούτου στείχοντος τῷ προειρημένῳ, ἅτε οἶμαι ὑφ' ἑνὶ καθηγεμόνι διαπλασθέντας, ὥστε καὶ συμπνεῖν ἀλλήλοις ἐκ τούτου παρεῖναι καὶ κλήρῳ διαλαχόντας τὴν Κωνσταντίνου τὴν ἰδίαν ποίμνην ἕκαστον ἐντὸς τῶν ὁρίων ἔχειν.

Τοῦ τοίνυν ψηφίσματος οὕτως ἐντελοῦς γενομένου στέργειν πᾶσα ἀνάγκη τὸν πιγκέρνην τὰ ἐγνωσμένα, εἰ δέ τι παρατρέχειν ἐπιχειρεῖ τοῦ ψηφίσματος, ἀνασκολοπίσαντες αὐτὸν οἱ τῶν δεδογμένων ἐφευρεταὶ καταράξωμεν αὐτὸν εἰς χάος ἐς τὸ τὴν κάραν αὐτοῦ συντετρίφθαι καὶ τὴν γλῶτταν διακεκόφθαι τὴν φληναφοῦσαν πολυφλοίσβου θαλάσσης κυμάτων ῥήματα, ὡσὰν μάθῃ μὴ παρατρέπειν τὰ δεδογμένα τῷ τῶν φαυλοβίων κοινῷ.

Τὸ ψήφισμα ἀγαθῇ τύχῃ om P*) 1 ἐπειδὴ V 2 κλεπτίστατος V 3 ἄλλοις om P 5 συνών V καὶ μάλιστα] ὧν μάλιστα P καταναγκάζειν P 7 διοικητοῦ κενοῦ V 8 σκεῦος P ἐνεχυριάσαιτο] ἐνεχυριάσας ἀργύριον προσπορίσηται V 9 δεδόχθω τῇ τῶν φ. V ἁπάντων om. V 11 καταστή<σῃ> καὶ V (Mercati) ἀξιοῦντα om. P 12 περιλαβόντας V ἅπαν ἱμάτιον V τοιμάτιον P 13 περιαγαγόντας αὐτὸν τρισὶ καπηλίσι παραδοῦναι περιωνύμοις V δοῦναι P 15 καὶ ἔτι — Ῥουμπαχλάδι om. V 16 κονδυλιζόμενον — περιτιλλόμενον καὶ om. P 17 τουλοιποῦ P ἀφιέναι V 18 πᾶν V ὅθι] ὅτι PV 20 μύρων] Μάρων V ἀπώζων P Βυζίηθεν P 21 τούτων] τούτου V ἀπὸ Ξάνθας V 22 παρεσχημένος V 24 μετιών] μετερχόμενος V ὥστε καὶ τὸν οἶνον ἄκρατον ἐκροφᾶν καὶ ἄμικτον P ὡσὰν μὴ παρέχειν κόπον τοῖς οἰκέταις P 25 ὑδροφορεῖν ὡς ὧραι ἀνάγκην ἔχουσι P 26—30 Αἰθαλόεις — πορίζοιτο om P 29 δαπανηρούς V (Mercati) 34 ὥστε κινεῖν μὲν ἀπαντῶν V 36 ἑστάναι ἐφ' ᾧ παραφυλάττειν V τῆς λῃστείας] περὶ δὲ τέλος τοὺς λῃστὰς V 38 βουλομένων P γυμνῶσαι P δηροτομεῖν P 40 παρασκιρτήσας] ἐπιστὰς P 41 ὀγγισάμενος P ἐμμένειν om. P 43 ἐκάρη V 44 τὸν ἅπαντα χρόνον om. P 45 τῶν μοναχῶν V 47 βίον διατελῶν] χρόνον ἀνηλωκώς V 48 πάντας καὶ hic desinit V 50 τούτου] ex τούτω corr. P 54 οὕτως] ὄντας primum in ὄντως, tum in οὕτως corr. P.

*) P = Par. gr. 1409; V = Vat. gr. 914

UBERSETZUNG

Der Hahnrei Diplobatatzes, — Vater Onodemos, Mutter Hekabe, Bezirk Tragonitis — nur auf Diebstahl und Bereicherung aus, ein Zerstorer der Gesellschaft und murrischer Fresser, verkehrt mit allen seinen anderen Freunden nicht aus wahrer Freundschaft, sondern wegen Gefalligkeit und Vergnugen, zwecks Trug und Tauschung Vor allem geht er aber klar auf die Vernichtung des Pinkernes aus, indem er ihn einmal zwingt, sein Hab und Gut zu verkaufen, dann wieder seine Äcker zu verpfanden Zuletzt, wenn er sieht, daß nur mehr der Verwalter ubriggeblieben ist, — da jener schon sein ganzes Geld verbraucht hat und kein Objekt mehr besitzt, das er verpfanden konnte—, macht er sich bei Nacht und Nebel plotzlich davon zu einem anderen, der noch reich ist

So beschlossen also „Rat und Volk" aller Tagediebe folgendes: Wenn der Pinkernes sich zu einem Amt begibt, wenn man ihn im Freien sieht und daß er es sich gut gehen lassen will, greife man ihn wie einen Dieb, beraube ihn aller Kleider, binde ihm beide Arme auf den Rucken, schleppe ihn herum und ubergebe ihn funf bekannten Marktweibern, der Anna Chryse, der Manganina, Tochter des Eudokimos, der Milchfrau Eudokia und schließlich der Tamaroza und der Rhumpachlas. Wenn er von jeder von ihnen geprugelt, geohrfeigt, in den nackten Hintern gezwickt und mit Fußen getreten ist, dann soll er furderhin von der Anklage frei sein und sein offentliches Amt ausuben durfen.

Den Beschluß verkundete der Nachtschwarmer und Obersaufbruder Markos, und alle stimmten zu, die Fuhrer der Frevlerbande · Asan, der alteste Neffe des Herrschers, aus Byzanz, nach Parfum riechend, sein Bruder aus Bizye, der wachsame Verwalter der Hauser seiner Freunde, und deren Onkel, der aufgeblasene Asan aus Pherai, Sphrantzes aus Xantheia, von untadeliger Lebensfuhrung und vor allem ein Feind des Weines und der Liebe; der „schwarze" Tzamplakon aus Drama, ein besonnener Mann, bescheiden, echt und still lebend — er trinkt den Wein ganz pur, um den Dienern außerhalb der Mahlzeit zur gegebenen Stunde die Arbeit des Wassertragens zu ersparen, der „rußige" Laskaris aus Pherai, der Schwiegervater des Weinbeißers, voll Stolz auf seine Korrektheit, ungeruhrt von jedem ausgelassenen Spaß, hält es fur abscheulich, vom Wurfelspiel auch nur zu horen, teilt von seiner Habe denen mit, die etwas wollen, und sturzt sich in Unkosten bei der Hochzeit seiner Kinder, sofern er sich aus fremdem Vermogen das Notige verschaffen kann; Andronikos Diplobatatzes, woher weiß ich nicht, und Melik aus Berrhoia, von Kindheit auf ein sittenreines Leben fuhrend, und unerschutterlich in ihrer Treue gegenuber dem Kaiser; Georgios Kokalas aus Thessalonike, ein ruhiger Mann, nur der Gerechtigkeit lebend, dem Larm und den Neuerungen feind. Die nachtlichen Banditen haßt er so sehr, daß er sich verruckt stellt, wenn sie in ein reiches Haus einbrechen, sie hineingehen und (die Beute) heraustragen läßt, wahrend er selbst an der Einbruchsstelle steht und einen potentiellen Eindringling abwehrt Gegen das Ende der Plunderung, wenn er bemerkt, wie sie auf dem Boden kriechen und aus dem Loch entkommen wollen, zieht er das Schwert, packt sie beim Schopf und schneidet ihnen schonungslos den Hals ab.

Wegen seines Alters und seiner Tragheit hupfte Onos als letzter zur Versammlung, schrie in der Fruh (wie ein Esel), erklarte fluchend, man moge auf dem Beschluß beharren und sich zur Tugend vollkommener Manner bekennen, die schon langst der Welt abgesagt hatten, 1.) des „Brullers" Tzamplakon, der es sich zum Grundsatz gemacht hatte, wie es bei den Monchen Gesetz ist, in dem Kloster, wo er die Tonsur und die Monchskleidung erhielt, fur immer zu leben; 2) des Hilarion, eines wirklich echten Monchs — alle Welt kennt die Vollkommenheit des Mannes, wie er jeden Ruhm verachtet, selbst nicht umherschaut und sich nicht sehen laßt, sondern sein ganzes Leben in Hohlen zubringt, allen Mannern und Frauen ein Vorbild gibt, ihm zu folgen, oft aber auch zu dem Muslim uberläuft, als ob er auch dort etwas zu seiner Vollkommenheit lernen konnte, 3.) des wunderbaren Therapon, der in aller Munde ist und

denselben Weg beschreitet wie der vorher Genannte. Weil sie alle von einem Abt ausgebildet wurden, sind sie auch imstande, in ihren Meinungen übereinzustimmen und, obwohl sie in Konstantinopel leben, ein jeder seine Herde innerhalb seines Bezirkes zu leiten.

Da der Beschluß somit in Kraft trat, muß der Pinkernes unbedingt die (einzelnen) Bestimmungen anerkennen. Sollte er versuchen, irgendeine Bestimmung dieses Beschlusses zu umgehen, so wollen wir, die Erfinder dieser Beschlusse, ihn aufspießen und in das Chaos hinabstürzen, auf daß sein Haupt zerschmettert sei und seine Zunge, die Worte daherschwatzt wie Wellen des tosenden Meeres, durchstoßen sei, damit er es lerne, die Beschlusse des Konsortiums der Tagediebe einzuhalten.

Der anonyme Autor skizziert in diesem pamphletartigen Text das Treiben einer Gruppe von asozialen Elementen, die in der Art einer terroristischen Geheimorganisation außerhalb der staatlichen Rechtsordnung eine private Gerichtsbarkeit auszuüben trachten. Die Namen der Mitglieder dieser „Mafia" weisen in die führenden Familien der Palaiologenzeit. Ihr derzeitiges Opfer, der Pinkernes (= kaiserlicher Mundschenk), dessen Namen wir nicht erfahren, nahm damals den 14. Rang unter den kaiserlichen Würdenträgern ein, stand also an ziemlich hoher Stelle innerhalb der Beamtenhierarchie.[5]

Nach einem einleitenden Abschnitt, der nur den Diplobatatzes als habgierigen persönlichen Feind des Pinkernes aufs Korn nimmt, wird der von „Rat und Volk" der Mafia gefaßte Beschluß geschildert, der sich ebenfalls gegen den Pinkernes richtet. Die Mitglieder der Bande sollen versuchen, des Pinkernes bei guter Gelegenheit habhaft zu werden und ihn gefesselt der Beschimpfung und Verunglimpfung durch fünf einzeln angeführte Marktweiber auszusetzen. Nur Anna Chryse ist mit dem üblichen Doppelnamen genannt, die Manganina — offenbar spöttisch — mit dem Vatersnamen verbunden, während die drei übrigen nur einen Namen aufweisen; dafür erfahren wir, daß die Eudokia eine Milchfrau ist. Der arme Pinkernes sollte nicht nur den Beschimpfungen durch die zumeist wortgewandten Marktweiber, sondern als gefesseltes hilfloses Opfer auch körperlichen Mißhandlungen ausgesetzt werden.[6]

Durch verschiedene Wendungen und termini technici wie δέδοκται τῇ... βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ (Z. 9 f.), εἶπε τὴν γνώμην... ἐπεψηφίσαντο πάντες (Z. 18), συνεδρίῳ (Z. 40), στέργειν (Z. 41,54), ψηφίσματος (Z. 54), τὰ δεδογμένα... τῷ κοινῷ (Z. 59) erweckt der Pamphletist den Eindruck einer Art von Volksversammlung bzw. Geschworenengericht. Natürlich spielt sich diese Versammlung der Mafia bei Nacht ab, da sie das Licht scheuen muß, und die „Saufbrüder" ohnehin die Nacht für ihre Unternehmungen vor-

---

[5] Ps.-Kodinos, *De officiis*, S. 133—137, Verpeaux — R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin—Amsterdam, 1967, 242.

[6] Der Schreiber des Parisinus oder derjenige seiner Vorlage hat diesen Satz aus Pruderie gekürzt.

ziehen.[7] Während acht namentlich angefuhrte Mitglieder dieser Mafia dem von Markos verkundeten Beschluß sofort zustimmen, bringt der zuletzt gekommene Onos den Hinweis auf drei heiligmäßig lebende Mönche, über die fast ebensoviel erzählt wird wie über alle acht obengenannten Männer zusammen. Die mangelhafte Logik des Übergangs zu diesem Abschnitt läßt darauf schließen, daß der Pamphletist die drei zuletzt Genannten um jeden Preis in seinen Text hineinnehmen wollte.

Das Stück schließt mit einer grimmigen Warnung an den Pinkernes für den Fall, daß er es wagen sollte, die Beschlüsse der Mafia zu mißachten.

Wir wollen nun versuchen, die einzelnen Personen zu identifizieren und damit auch einen wahrscheinlichen Zeitpunkt fur das geschilderte Treiben der Mafia zu gewinnen. Die Überlegungen müssen von dem Brüderpaar Asan ausgehen. Zunächst wird man an die Bruder Michael Palaiologos Asan und Andronikos Palaiologos Asan[8] denken. Sie waren Neffen Kaiser Andronikos' II., und Z. 19 heißt es : 'Ασὰν κρατοῦντος ἀνεψιὸς πρῶτος. Da von den Schwestern Andronikos' II., die Mutter von Söhnen wurden, Eirene, die Gattin Ivans III., und Anna, die Gattin des Demetrios Kutrules, früher als ihre Geschwister, namlich beide im Jahre 1278, heirateten, scheint Michael Asan wirklich der älteste Neffe (ἀνεψιὸς πρῶτος) des Kaisers gewesen zu sein; das Geburtsdatum des Protosebastos Konstantinos Palaiologos (Papadopulos Nr. 48) ist allerdings nicht bekannt. Wenn freilich 'Ασὰν in unserer Stelle als Genetiv zu verstehen wäre, müßte man ubersetzen: „der erste Neffe des Herrschers Asan", wobei das Präsens-Partizip κρατοῦντος wohl nur von einem noch Regierenden verwendet werden konnte. Daher scheidet Ivan III., der schon 1279 auf den bulgarischen Thron verzichten mußte, von vornherein aus. Wenn wir κρατοῦντος auf den byzantinischen Kaiser beziehen, so ware als terminus ante quem 1328, das Jahr des Sturzes Andronikos' II., gegeben. Im Hinblick auf das Hochzeitsjahr Ivans III. und der Eirene ware als fruhester Zeitpunkt fur die Handlung unseres Textes etwa das Jahr 1300 anzusetzen.

An Personen, die in der ersten Halfte des 14. Jahrhunderts das Amt eines Pinkernes bekleideten, kommen in Frage : 1) Johannes Palaiologos, an den Kaiser Andronikos II. zwei Horismoi ca. 1324 und ca. 1327 richtete[9]; ansonsten ist er fur uns vollig farblos. 2.) Alexios Philanthropenos, Pinkernes schon vor 1296,[10] lebte nach seiner (leichten) Blendung

[7] Den Vorsitz fuhrt der νυκτίβιος συμποσίαρχος; der zuletzt kommende Onos trifft im Morgengrauen ein (ὄρθριον)

[8] A Th Papadopulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen 1259—1453*, Amsterdam, ²1962, Nr. 45 und 46

[9] Dolger, *Regesten*, 2504 und 2570. — Vgl. Guilland, *Recherches*, I, 246

[10] Pachymeres, II, 210, 5ff.

durch Libadarios von 1296 bis 1323 als Privatmann, bis er vom Kaiser wieder als Kommandeur herangezogen wurde. Anläßlich der Eroberung von Mitylene durch den greisen Philanthropenos 1334 betitelt Kantakuzenos diesen immer noch als Pinkernes; [11] er muß also Jahrzehnte lang diese Wurde bekleidet haben. Gegen den entmachteten und aus dem politischen Leben ausgeschalteten Philanthropenos konnten sich die angefuhrten Umtriebe sehr wohl richten. 3.) Syrgiannes Palaiologos Philanthropenos, Pinkernes zumindest seit 1319, befand sich seit Winter 1322 bis zum Sturz Andronikos'II. im Gefängnis. [12] 1334 erlag er einem Anschlag des Sphrantzes Palaiologos. 4.) Johannes Angelos, ein Vetter Johannes' VI., wird zuerst zum Jahr 1328 als Schwiegersohn des Andronikos Palaiologos Protobestiarios (Papadopulos Nr. 50) erwahnt; er starb wahrscheinlich 1348.

Wie man sieht, läßt sich von diesen Personen aus keine sichere Entscheidung fur den Zeitansatz gewinnen. Dazu kommt als eine gewisse Schwierigkeit, daß wir nichts von einem Bruder Ivans III. wissen, der als Onkel Asan der beiden Brüder, und zwar aus Pherai, auftreten konnte. [13] Der eingangs genannte und durch allerlei Epitheta lacherlich gemachte Diplobatatzes durfte dieselbe Personlichkeit wie jener Diplobatatzes sein, der in zwei Briefen des Demetrios Kydones von 1352 bzw. 1355/56 aufscheint. Daß Diplobatatzes in dem zweiten Brief als Schmarotzer geschildert wird, der sich bei anderen sattißt und nur unter dem Druck der allgemeinen Not dieses Geschäft aufgegeben hat, ist recht bezeichnend. [14] In unserem Text wird er nämlich als τρώκτης γογγυστικός, als „murrischer Fresser", vorgestellt.

Diese Daten der Kydonesbriefe veranlassen uns, nach einer Alternative zu dem zuerst genannten Bruderpaar Asan Ausschau zu halten, mit der wir in die Vierziger- oder zumindest Dreißigerjahre des 14. Jahrhunderts kamen. Sofort bieten sich die beiden Sebastokratores Johannes Asan und Manuel Asan, [15] Sohne des zuvor genannten Andronikos Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 46), an. Ihre Schwester Eirene war die Gattin Johannes'VI. Kantakuzenos; von 1337 bis 1342 befanden sich beide im Gefangnis. [16] In den folgenden Jahren standen die Bruder als Truppenfuhrer und Statthalter in den von Kantakuzenos eroberten Gebieten im Dienste ihres kaiserlichen Schwagers und werden in den Quellen

[11] Kantakuzenos, I, 479 — Guilland, *Recherches*, I, 247.

[12] Erste Nennung als Pinkernes: Dolger, *Regesten*, 2412 (=Miklosich-Muller, V, S. 83,7). Ferner Gregoras, I, 297f ; St. Binon, *A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue*, in BZ, 38 (1938), 133—155; 377—407; bes S. 378—380.

[13] Vgl W. N. Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*, I, Lpz, 1918, S. 148ff.

[14] Demetrios Kydones, epist. 50, Z. 26—32 Loenertz: πόθεν τοίνυν τις ἡμᾶς εὐδαιμονιεῖ τοῦ Διπλοβατάτζη μηδὲ τρέφεσθαι δυναμένου;

[15] Bei Papadopulos ohne Nummer.

[16] Gregoras, I, 534; 624f.

wiederholt gemeinsam genannt.[17] Manuel Asan wurde 1344 zum Statthalter von Bizye ernannt;[18] dies wurde zu den Worten unseres Textes (Z. 20) passen: αὐτάδελφος τούτου Βιζύηθεν. Der Onkel der beiden Bruder aus Pherai könnte einer der zwei jungeren Bruder ihres Vaters, nämlich Konstantinos oder Isaak, gewesen sein; der älteste, Michael Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 45), war in den Vierzigerjahren nicht mehr am Leben. Als Pinkernes käme dann nur der vorhin zuletzt genannte Johannes Angelos in Frage, der ein Cousin und ebenfalls Parteigänger Johannes'VI. Kantakuzenos war und wahrscheinlich 1348 starb.[19] Gregoras ruhmt seine militarischen Qualitaten zum Jahr 1343.[20]

Wie paßt aber zu dieser Konstruktion die Bezeichnung der beiden Brüder Asan als ἀνεψιοί eines Kaisers? Johannes und Manuel Asan waren Großneffen Andronikos'II., Vettern zweiten Grades Andronikos'III. und Schwäger Johannes'VI. Kantakuzenos. Da ἀνεψιός aber niemals „Schwager" bedeuten kann, scheidet die Regierungszeit Johannes'VI. von vornherein aus. Im Hinblick auf die Möglichkeit, ἀνεψιός als „Vetter" zu verstehen, konnte man die Regierungszeit Andronikos' III., also die Jahre 1328—1341, fur unseren Text zur Diskussion stellen. Johannes Asan scheint wirklich der alteste Vetter des Kaisers gewesen zu sein, was zu seiner Bezeichnung als ἀνεψιὸς πρῶτος passen wurde. Die Geburtsjahre der beiden Bruder sind leider unbekannt; ihr Vater Andronikos Palaiologos Asan war von 1316 bis 1320 Despotes von Morea. Als Pinkernes wäre dann am ehesten Syrgiannes anzunehmen, der nach dem Sturz Andronikos'II. seine Freiheit wieder erlangte und im Juli 1333 von Alexios Tzamplakon beim Kaiser des Hochverrats bezichtigt wurde. Da Syrgiannes daraufhin nach Euboia und spater zum Serbenkönig fluchtete, wurde der Sommer 1333 einen terminus ante quem fur unseren Text bedeuten.[21] Es besticht einigermaßen, daß unter den Feinden des Pinkernes nicht nur ein Tzamplakon, sondern auch ein Sphrantzes angefuhrt wird; wissen wir doch, daß Syrgiannes von dem Senator Sphrantzes Palaiologos im Auftrag des Kaisers im August 1334 vor Thessalonike liquidiert wurde.[22]

Der ebenfalls im Rahmen unserer Mafia genannte Georgios Kokalas ist urkundlich zum Jahre 1337/38 als μέγας ἀδνουμιαστής bezeugt.[23] Kan-

[17] Kantakuzenos, II, 167, 195, 232, 282, 404, 491, 532. Gregoras, I, 627f, 654, 797, 799.

[18] Kantakuzenos, II, 491, 17f.

[19] Kantakuzenos, II, 167, 183, 187f, 195, 312. — Guilland, *Recherches*, I, 249f.

[20] Gregoras, I, 657, 14ff

[21] Auf die Zeit vor 1337 kommen wir schon durch die Inhaftierung der Bruder Asan 1337—1342.

[22] Kantakuzenos, I, 451—457. Gregoras, I, 497—501.

[23] Miklosich-Muller, I, S 177.

takuzenos bezeichnet ihn als μέγας λογαριαστής [24]; er spielte wahrend des Zelotenaufstandes in Thessalonike eine gewisse Rolle.[25] Auch in unserem Text heißt es, daß er aus Thessalonike stamme.

Wir stellen fest, daß sich bei einem zeitlichen Ansatz in die ersten Dreißiger Jahre die wenigsten Schwierigkeiten ergeben. Den Abstand von etwa zwei Jahrzehnten zu den Kydones-Zeugnissen fur unseren Diplobatatzes mussen wir in Kauf nehmen.

Es bliebe noch die Moglichkeit zu erwagen, das Ἀσὰν κρατοῦντος beziehe sich auf einen der bulgarischen Herrscher des 14. Jahrhunderts. Sowohl Michael Šišman (1323—1330) als auch Ivan Alexander (1331—1371) nannten sich aus dynastischen Grunden auch Asan. Michael, der mit einer Schwester Andronikos'III., Theodora, verheiratet war, konnte aber wohl schwerlich als „Vetter" der Bruder Asan gelten. Noch weniger ist dies von Alexander, einem Neffen Michaels,[26] anzunehmen.

Schließlich waren noch einige Bemerkungen zu verschiedenen Personen und ihren Namen hinzuzufugen.

Diplobatatzes — es bleibt ungewiß, ob er mit dem später en passant genannten Andronikos Diplobatatzes identisch ist, — bildet zunachst den Hauptangriffspunkt des Pamphletisten. Sein erstes Epitheton κερασφόρος = der Hornträger, ist wahrscheinlich als der „Gehörnte", der Hahnrei, zu verstehen. Michael Psellos gab eine kurze Erklärung zu dem in der Umgangssprache geläufigen Ausdruck κερατᾶς im Sinne von Hahnrei, wobei er das Wort aus der Verhaltensweise des Hornviehs (τῶν κερασφόρων) abzuleiten suchte.[27] Die auf antike Gewohnheit zuruckgehende stichwortartige Angabe des Vaters, der Mutter und der Phyle kann ebenfalls nur der Verspottung des Diplobatatzes dienen. Im erfundenen Namen des Vaters steckt ὄνος = der Esel, im Namen der Phyle τράγος = der Bock. Ob man bei der Mutter Hekabe an deren Verwandlung in einen Hund denken sollte? Die euripideische „Hekabe", in welcher der Troerkonigin diese Metamorphose prophezeit wird, gehorte jedenfalls zu der in Byzanz in der Schule gelesenen Trias des Euripides.[28]

Sämtliche genannten Ortsnamen, Bizye, Pherai, Xantheia, Drama, Berrhoia und Thessalonike liegen in Makedonien; als Schauplatz der geschilderten Vorgange ist aber vermutlich Konstantinopel anzunehmen.

---

[24] Kantakuzenos, I, 232, 7.

[25] Kantakuzenos, II, 573—582.

[26] ἀδελφιδοῦς: Gregoras, I, 458,5.

[27] Michael Psellos, Ἑρμηνεῖαι εἰς κοινολεξίας. Περὶ τοῦ ὀνόματος τοῦ Κερατᾶ, ed. N. Sathas, Μεσ. Βιβλ., V, 525—527. — Ein Zusammenhang mit der Bezeichnung des Pinkernes als ὁ ἐπὶ τοῦ κεράσματος (Guilland, *Recherches*, I, 242) durfte kaum bestehen Wenn Diplobatatzes auch Pinkernes gewesen ware, hatte sein Opfer zur Unterscheidung wohl noch ein charakteristisches Epitheton erhalten. Zum „Horneraufsetzen" vgl Artemidoros, *Onirocriticon*, ed R.A Pack, 1963, II, 12 · S. 120, 15 f.: ἡ γυνή σου πορνεύσει καὶ τὸ λεγόμενον κέρατα αὐτῷ ποιήσει. Zu κερασφόρος vgl. auch Mazaris, 10, 11.

[28] Euripides, *Hekabe*, 1265.

Die einzelnen Mitglieder der Mafia werden, abgesehen von der Angabe ihrer Herkunft beziehungsweise ihres Wohnsitzes, durch ironische Appositionen charakterisiert. Der ältere Asan duftet nach Parfum, sein jüngerer Bruder schmarotzt bei seinen Freunden, ihr Onkel wird als aufgeblasen bezeichnet. Daß Sphrantzes sich des Trunkes und der Aphrodisia enthalte, ist offenbar hämisch zu verstehen und soll das Gegenteil ausdrücken. Das ergibt sich auch aus der Charakteristik des Tzamplakon, der aus Rücksicht auf seine Diener nur ungemischten Wein trinkt; die vorangehenden lobenden Epitheta sind also ebenfalls ironisch gemeint. Laskaris, der Schwiegervater des Tzamplakon — vorausgesetzt, daß sich das οἰνοφάγου auf diesen bezieht, — wird als humorloser Spießbürger verspottet, der seine Kinder auf Kosten anderer verheiratet. Analog dazu wird man das sittenreine Leben und die Kaisertreue des Diplobatatzes und des Melik aus Berrhoia bezweifeln müssen. Melik ist sowohl als Gattungsname türkischer Herrscher und Emire, als auch als byzantinischer Personenname bekannt.[29] Ein Johannes Melikes erscheint ca. 1326 in einer Urkunde des Klosters Chilandar.[30] Aber auch andere Mitglieder dieser Familie in byzantinischen Diensten sind bekannt.[31] Vielleicht handelt es sich bei unserem Melik um den vor 1300 geborenen Sohn des Konstantinos Melik; er kam während des Bürgerkrieges Kaiser Andronikos II. zuhilfe.[32]

Wie weit sich der Pamphletist in seinen wohl weitgehend verleumderischen Angriffen auf die Mitglieder der Mafia versteigt, zeigt vor allem seine Schilderung des nächtlichen Verhaltens des Georgios Kokalas.

Wenn der zuletzt hinzugekommene Alte Onos (= Esel) heißt, so ist dies offenbar ein Scherzname (und zugleich Deckname) wie der zu Beginn erwähnte Onodemos, an den er erinnert. In dieselbe Richtung weisen Aithiops (= der Schwarze) und Euryboas (= der Brüller) für die beiden Tzamplakones, Aithaloeis (= der Rußige oder der Feurige) für Laskaris. Der Sinn dieser anzüglichen Namen entzieht sich zwar dem heutigen Leser, muß aber dem Zeitgenossen verständlich gewesen sein. Solche Scherznamen waren in Byzanz nichts Ungewöhnliches. So nannte man z.B. einen der aufständischen Kommandeure unter Kaiser Herakleios Johannes Σεισμός, den „Zitterer".[33] Unser Georgios Kokalas aber wurde von seinen Altersgenossen scherzhaft Πλάνος, der „Irrläufer", gerufen.[34]

---

[29] G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, ²1958, II, 187f.

[30] *Acta Chiland.*, Nr. 109 (a. 1323–26), Viz. Vrem., 17 (1911) 225: Johannes Melik und seine Frau Theodora verkaufen ein Grundstück an die Mönche von Chilandar.

[31] V. Laurent, *Une famille turque au service de Byzance: les Mélikès*, in BZ, 49 (1956), 349–368.

[32] V. Laurent, a.a.O., S. 363.

[33] Chron. Pasch., 715, 12.

[34] Kantakuzenos, I, 240, 19f.

Dem ganzen Tenor des Stückes entsprechend wollte der Pamphletist auch die drei Mönche offenbar nur einführen, um sie ebenso lächerlich zu machen wie die einzelnen Mitglieder der Mafia. Man hat nicht den Eindruck, als ob das, was von dem echten Mönchtum und der Askese dieser drei Männer erzählt wird, ernst gemeint sei. Wenn wir also auch hier die Ironie des Autors in Rechnung stellen, so wird Tzamplakon sein Kloster oft gewechselt haben, und Hilarion wird alles andere eher als ein vorbildlicher Mönch gewesen sein; man wird ihm Eitelkeit und Streben nach publicity zutrauen müssen. Daß er sich bei einem Muslim theologischen Rat holt, ist eine besondere Pikanterie, paßt aber anderseits zu der Aktualität des Islam für die Byzantiner seit der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts. Man braucht nur an die großen Islampolemiken des Johannes Kantakuzenos und Kaiser Manuels II. Palaiologos zu erinnern. Ismael ist in unserem Text nicht als Eigenname, sondern als Gattungsname für den Muslim zu verstehen; es erscheint in derselben Verwendungsweise etwa in dem Islam-Dialog des Joseph Bryennios, wo es nach Belieben an die Stelle von ἄπιστος, ἀσεβής, πλάνος usw. tritt.[35] Der Schlußsatz dieses Abschnittes scheint ein Hieb auf die drei Mönche bzw. Äbte (?) zu sein, die sich um ihre „Herde“ (ποίμνην) kümmern sollten, dies aber ungeniert von Konstantinopel aus „erledigen“. Das angenehme Leben in der Hauptstadt macht eben ihre angebliche Absage an die Welt zu einer Farce.

Der makabre Schlußteil mit den Drohungen gegen den Pinkernes scheint als Zitat aus dem Beschluß der Mafia gemeint zu sein, wie man aus der ersten Person Plural καταράξωμεν entnehmen könnte. Oder will sich der Pamphletist zuletzt ingrimmig selbst als mitschuldig an dem Treiben der Bande bekennen? Jedenfalls versäumt er es nicht, als gebildeter Byzantiner im letzten Augenblick eine homerische Wendung (πολυφλοίσβοιο θαλάσσης) einfließen zu lassen.

Die Schrift des Cod. Par. gr. 1409 (P) möchte ich aus paläographischen Gründen in das zweite Drittel des 14. Jahrhunderts setzen; es scheinen die etwas zittrigen und schwerfälligen Schriftzüge eines alten Mannes zu sein. Keinesfalls handelt es sich bei P um die originale Niederschrift; das zeigen schon die über der ersten Zeile von anderer Hand nachgetragenen Worte πατρὸς 'Ονοδήμου, die im Original nicht fehlen konnten. Der über ein halbes Jahrhundert jüngere Vat. gr. 914 (V) bricht mitten im Satz — zu Beginn einer Zeile — ab. Eine etwaige mechanische Verstümmelung muß also auf seine unmittelbare oder mittelbare Vorlage zurückgehen. Wir ersehen daraus, daß dieser kurze Text schon in den ersten Jahrzehnten nach seiner Entstehung eine Geschichte hatte. Wie

[35] A. Argyriu, 'Ιωσὴφ τοῦ Βρυεννίου μετά τινος 'Ισμαηλίτου Διάλεξις, in 'E. 'E. B. Σ. 35 (1966/67), 158—195; vgl. S. 158, Anm. 2.

Isidor von Kiev durften auch andere Byzantiner des letzten Jahrhunderts fur das kleine Pamphlet Interesse gezeigt haben. Es ist also nicht unwahrscheinlich, daß noch weitere Textzeugen auftauchen.

Die Tatsache, daß es von diesem literarisch unbedeutenden kurzen Text mehrere Abschriften gab, braucht uns nicht zu uberraschen. Der Charakter des Pamphlets mit den bissigen Seitenhieben auf die Lebensgewohnheiten und Eigenschaften verschiedener Zeitgenossen, die teilweise Verschlusselung der Personen durch Scherznamen und Decknamen sowie die Vorstellung, durch diese „Eroffnungen" Einblick in das geheime Treiben Angehoriger der fuhrenden Schichte zu erhalten, muß fur die Byzantiner besonders reizvoll und anziehend gewesen sein. Literarhistorisch steht dieses Produkt, wenn auch auf ganz niedriger Stufe, in der Tradition Lukians bzw. der pseudo-lukianischen Elaborate der byzantinischen Jahrhunderte, etwa des Philopatris oder des Timarion. Der schon dem 15. Jahrhundert zugehorige Mazaris steht in Thematik und geistigem Niveau der Satire unserem Pamphlet nicht allzu ferne.[36]

PERSONENNAMEN

Anna Chryse, Marktweib

Asan, Johannes, Sohn des Andronikos Palaiologos Asan (Papadopulos Nr 46)

Asan, Manuel, Sohn des Andronikos Palaiologos Asan (Papadopulos Nr. 46)

Asan aus Pherai, Onkel der Bruder Johannes und Manuel: Konstantinos oder Isaakios Asan?

Diplobatatzes,[37] Andronikos, Mitglied der „Mafia"

Diplobatatzes, der „Hahnrei", vielleicht identisch mit Andronikos Diplobatatzes (vgl. Dem. Kydones, epist. 50)

Eudokia, Milchfrau

Hilarion, Abt

Hekabe, Mutter des Diplobatatzes, Scherzname

Kokalas, Georgios, μέγας ἀδνουμιαστής und μέγας λογαριαστής

Laskaris, der „Rußige", bei der großen Zahl der aus dem 14. Jahrhundert bekannten Personen dieses Namens nicht naher zu bestimmen.

Manganina, Tochter des Eudokimos, Marktweib

Markos, Mitglied der „Mafia", „Obersaufbruder"

Melik, vielleicht Sohn des Konstantinos Melik, aus Berrhoia

Onodemos, Vater des Diplobatatzes, Scherzname

Onos, Mitglied der „Mafia", Scherzname

Philanthropenos, Alexios, Pinkernes

---

[36] Einige Übereinstimmungen im Wortschatz zwischen unserem Text und dem Mazaris (die Ziffern sind Kapitel des Mazaris) · οἰνοφάγος 5, ἐπίτροπον ἄγρυπνον 6, κερασφόρος 10,11, κηδεστήν 6, κλεπτίστατος 6,22, φληναφῶ 8,9, πίστιν ἐς βασιλέα ἀκλόνητον 11,15,21, τὸν ἄκρατον ἐκροφᾷ 14, παρακινεῖν 17, ἀπώλεια 17, κορδακίζω 17, ὅσαι ὧραι 18, ἀκαπήλευτος 22, περιώνυμος 23.

[37] Die Monokondylien-Unterschrift eines Monches Thomas Diplobatatzes steht in dem um 1300 geschriebenen Cod. Y—III—13, f. 79r des Escorial: G. Andrés, *Catálogo de los Códices Griegos de el Escorial*, II, Madrid, 1965, S. 161.

Pinkernes s Philanthropenos, s Syrgiannes
Rhumpachlas, Marktweib
Sphrantzes aus Xantheia, vermutlich Sphrantzes Palaiologos, der Morder des Syrgiannes
Syrgiannes Palaiologos Philanthropenos, Pinkernes, 1334 ermordet
Tamaroza, Marktweib
Therapon, Abt
Tzamplakon, der „Schwarze", vielleicht identisch mit Arsenios Tzamplakon, Denunziant des Pinkernes Syrgiannes 1333 (vgl Bănescu, Mel Diehl I 33 f , Theocharides, Μακεδονικά 5[1963] 164—169; Guilland, *Recherches* I 255f)
Tzamplakon, der „Bruller", Abt

L'HYPERPÈRE BYZANTIN AU BAS-DANUBE DU XI^e AU XV^e SIÈCLE *

OCTAVIAN ILIESCU (Bucarest)

Peu de monnaies ont connu une destinée aussi étrange que l'hyperpère byzantin. Emis pour la première fois à la fin du XI^e siècle[1] par l'empereur Alexis I^er Comnène, afin de rétablir l'ancien prestige de la monnaie byzantine d'or, fortement ébranlé par les altérations successives dues à ses prédécesseurs[2], l'hyperpère s'assura rapidement une position dominante dans la circulation monétaire du bassin méditerranéen oriental et de l'espace sud-est européen tout entier. Il gardera cette position, presque intacte, du moins dans cette zone géographique, jusqu'à l'effondrement complet de l'empire byzantin. Plus encore, on y constate ses survivances longtemps après la chute de Byzance. En effet, sous la forme d'un nom accordé à une taxe douanière dont il sera amplement question plus loin, le souvenir de l'hyperpère (appelé en roumain *perper* ou *părpăr*) sera conservé en Valachie jusqu'en 1775 ; indiquant une monnaie d'argent, frappée par la ville de Raguse (aujourd'hui Dubrovnik, en Yougoslavie), l'hyperpère,

---

* Communication présentée le 7 septembre 1966 au XIII^e Congrès international d'études byzantines dont les travaux ont eu lieu à Oxford (séance de la section F : Musicology, Numismatics, Linguistic Problems, Diplomatic and Historical Geography).

[1] La date de la première émission de l'hyperpère byzantin est généralement fixée en 1093 ou 1095. Voir à ce sujet la bibliographie plus récente, d'ailleurs assez riche : A. Frolow, *Les noms de monnaies dans le typikon du Pantokrator*, dans « Byzantinoslavica », X (1949), pp 243—246 ; V. Laurent, *Bulletin de numismatique byzantine (1940—1949). Dix années de trouvailles et d'études*, dans « Rev. des Etudes Byz », IX (1951), pp. 205—206 ; Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, dans « Riv Ital di Numism. », LIX (1957), p 71 ; D M Metcalf, *The Reformed Gold Coinage of Alexius I Comnenus*, dans « Hamburger Beitrage z Numism. », V (1962), p. 276 ; Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali della numismatica bizantina*, dans « Riv Ital. di Numism. », LXVI (1964), pp. 57—58

[2] Sur les altérations de la monnaie byzantine d'or au XI^e siècle, voir surtout : Ph. Grierson, *The Debasement of the Bezant in the Eleventh Century*, dans « Byz Zeitschrift »,47 (1954), pp. 379—394 ; du même auteur, *Notes on the Fineness of the Byzantine Solidus, ibid.* 54 (1961), pp. 91—97 ; Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali...*, *loc. cit*, pp 56—57.

devenu ici *iperpero*, survit encore aux XVII[e] —XVIII[e] siècles [3]; chez les Bulgares, son nom a été emprunté par le langage populaire, le mot Перпераки désignant au XIV[e] siècle les agents de l'Etat chargés de percevoir les impôts[4]; enfin, l'unité monétaire émise par l'ancien royaume de Monténégro de 1910 à 1914 s'appelait, elle aussi, Перпер[5].

Ces preuves nombreuses d'une survivance extrêmement tenace ne sauraient être expliquées sans étudier de plus près le rôle joué par l'hyperpère dans l'histoire économique du Sud-Est européen, pendant les derniers siècles de l'empire byzantin. Le cadre évidemment étroit de cette communication nous astreint à présenter les traits caractéristiques que nous offre la circulation de l'hyperpère byzantin limitée au Bas-Danube, zone géographique dont l'intérêt pour l'histoire du commerce international au Moyen Age s'est considérablement accrû ces derniers temps, grâce à la découverte de nouvelles sources, très importantes [6].

La carrière mouvementée de l'hyperpère byzantin au Bas-Danube comprend trois périodes bien distinctes. La première s'étend de la fin du XI[e] siècle — date de la création probable de cette monnaie[7] — jusqu'à la IV[e] croisade. Les seules preuves qui trahissent la pénétration de l'hyperpère dans cette zone, pendant plus d'un siècle, restent les trouvailles monétaires dont le nombre est d'ailleurs assez restreint. On peut citer en ce sens le grand trésor découvert en 1928 à Silistrie, au village de Kalipetrovo (en Bulgarie), qui comprenait à peu près 4 kg de monnaies byzantines, de bijoux et de lingots d'or[8]. De cette trouvaille, on a identifié seulement 32 pièces, émises par Basile II et Constantin VIII, Constantin IX, Isaac I[er], Constantin X, Romain IV, Eudocie et ses fils, Michel VII et enfin un ou peut-être deux hyperpères, frappés par Alexis I[er] Comnène[9].

---

[3] Fr. Fr. von Schrotter, *Worterbuch der Munzkunde*, Berlin—Leipzig, 1930, s.v. *iperpero*.

[4] N. A. Mouchmoff, *Monetite i petcheatite na bălgarskite tzare* [Monnaies et sceaux des tsars bulgares], Sofia, 1924, p 44.

[5] Fr. Fr. v. Schrotter, *op cit*, s v

[6] Cf O Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance d'après une source inédite du XIV[e] siècle*, article publié dans le volume *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, pp 106—116

[7] Voir la bibliographie citée plus haut, en note (sous le n° 1).

[8] Au sujet de ce trésor, dont l'importance ne saurait être negligée, voir l'article du Dr G. Severeanu, *Tezaurul din Kalipetrovo* (*Silistra*) [Le trésor de Kalipetrovo (Silistrie)], publié dans le volume *Închinare lui N Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani* [Hommage à N. Iorga à l'occasion de son 60[e] anniversaire], Cluj, 1931, pp. 388—395.

[9] *Ibid.*, p. 390, où l'auteur indique la présence, dans le trésor de Kalipetrovo, d'*une seule monnaie*, émise par Alexis I[er] Comnène, cette pièce aurait été du type Sabatier II, n° 1 (var.) (Wroth II, type n° 3), par conséquent, elle serait antérieure à la réforme de 1093. En effet, une monnaie provenant de ce trésor et frappée par le même empereur, mais du type Wroth II, n° 1 (Sabatier II, n° 2), donc un hyperpère, est aujourd'hui conservée dans la collection du Musée National d'Antiquités de Bucarest. Un autre exemplaire, du même type, mais dont la provenance n'est plus précisée, se trouve dans la collection du Dr Severeanu (conservee actuellement au Musée d'Histoire de la ville de Bucarest). Il semble que cet hyperpère provienne, lui aussi, de la même trouvaille. Par contre, les deux collections précitées, qui ont partagé les monnaies sauvées du trésor de Kalipetrovo, ne conservent aucune pièce frappée par

De toute évidence, le trésor de Kalipetrovo marque le commencement de la pénétration, au Bas-Danube, de la nouvelle monnaie créée par Alexis Ier Comnène. Il existe encore deux trouvailles datées de la même période : à Variaş, au Banat (départ. de Timiş), où l'on a trouvé un trésor de monnaies byzantines d'or, dont un exemplaire frappé par Nicéphore III Botaniate, un autre émis par Manuel Ier Comnène[10] ; enfin, à Manoleasa (départ. de Botoşani), dans le nord de la Moldavie, on a trouvé un hyperpère d'or toujours frappé par Manuel Ier Comnène[11]. Pourtant, les découvertes de monnaies byzantines datant de cette époque sont beaucoup plus nombreuses, mais elles comprennent uniquement des pièces scyphates de bronze, émises jusqu'à la veille de la IVe croisade[12]. Vu la rareté des découvertes de pièces d'or et le fait que la monnaie byzantine d'argent est pratiquement inexistante en ce temps-là, on pourrait affirmer que l'emploi de la monnaie byzantine de bronze était devenu général dans la région du Bas-Danube, à l'époque des dynasties des Comnènes et des Anges. C'est toujours pendant la même période que l'on assiste ici au phénomène économique très curieux, caractérisé par le fractionnement de la monnaie byzantine de bronze, comme par exemple dans le cas du trésor de Balş, en Olténie[13].

La deuxième période commence en 1204, après le morcellement de l'empire byzantin, survenu au lendemain de la IVe croisade, et finit vers 1327, date à laquelle cessa l'émission régulière de l'hyperpère. L'occupation temporelle de Byzance par les croisés mit fin, du moins provisoirement, à la frappe de la monnaie impériale d'or. Elle sera reprise vers

---

Alexis Ier du type Sabatier II, n° 1 (Wroth II, type n° 3) (Sabatier II · J Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines* , II, Paris, 1862, Wroth II · W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, II, London, 1908).

[10] Berkeszi István, *Délmagyarország éremleletei* [Trouvailles monétaires de la Hongrie du Sud], Timişoara, 1907, p. 45 ; I. Sabău, *Circulatia monetară în Transilvania în lumina izvoarelor numismatice* [La circulation monétaire en Transylvanie à la lumière des sources numismatiques], dans « Studii şi cercet. de numismatică », II (1958), p. 297

[11] Publié récemment par nous dans « Caiet selectiv de informare asupra creşterii colecţiilor Bibliotecii Academiei R.P R » [Cahier sélectif d'information sur l'accroissement des collections de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine), 10 (1964), p. 319, sous le n° 196.

[12] Voir le tableau synoptique donné par O. Iliescu, dans le volume de Costin C Kiriţescu, *Sistemul bănesc al leului şi precursorii lui* [Le système monétaire du *leu* et ses précurseurs], I, Bucarest, 1964, pp. 348—352.

[13] Cf Emil Condurachi, *Monnaies byzantines coupées*, dans « Cronica numism. şi arheol. », XV (1940), pp. 227—229 L'auteur croit avoir identifié deux pieces . la première, attribuée à Alexis Ier et son fils Constantin (d'après Sabatier, II, p 194, pl. LIII, 10) ; la seconde assignée, d'après le même catalogue (p. 202, pl LIV, 17), à Jean II Comnène et Alexis, ce qui l'amène à conclure que « le dépôt paraît donc contenir des monnaies des Comnènes » (*op. cit.*, p 227). Il faut pourtant observer que les monnaies de bronze attribuées par Sabatier à Alexis Ier et Constantin ont été réattribuées par Wroth à Alexis III (Wroth II, type 4, pp. 602 sqq). Le même trésor a été ultérieurement étudié par le savant byzantiniste français V. Laurent, qui a réussi à déterminer des monnaies frappées par Jean Vatatzès, ce qui changerait évidemment la date de son enfouissement.

1219 sous le règne de Théodore I^{er} Lascaris [14] par l'empire de Nicée, le seul Etat byzantin qui ait frappé des hyperpères d'or après le démembrement de 1204[15].

Pendant le règne de l'empereur Jean Vatatzès, les émissions des hyperpères deviennent très abondantes[16]. En même temps, on constate que les trouvailles faites dans la région du Bas-Danube en ont fourni une quantité assez remarquable. Ces trouvailles suivent de près le Danube, de Turnu-Severin à Tulcea, et la côte occidentale de la mer Noire, ce qui indique indubitablement la direction prise par la pénétration de l'hyperpère byzantin dans cette région : par mer, ensuite en remontant le cours du fleuve. Des trésors massifs ont été trouvés à Uzunbaïr, commune de M. Kogălniceanu, non loin de Tulcea [17], à Isaccea[18] et à Stoeneşti (district de Hîrşova)[19], sur le bord du Danube, et à Silistrie, en Bulgarie[20]. Isolément, on en trouve beaucoup, un peu partout, à l'intérieur de cette même région : en Dobroudja, en Valachie, en Olténie, en Moldavie et aussi en

[14] Cette date est déduite du traité conclu en 1219 entre l'empereur Théodore I^{er} Lascaris et Venise ; cf. G. Schlumberger, *Numismatique de l'Orient Latin*, Paris, 1878, p. 275. L'attribution à Théodore I^{er} Lascaris des hyperpères d'or qui portent ce nom semble toutefois douteuse, à la lumière de l'étude plus récente, publiée par Michael Metcalf, *John Vatatzès and John Comnenus Questions of Style and Detail in Byzantine Numismatics*, dans « Greek, Roman and Byzantine Studies », 3 (1960), pp 203—214

[15] La situation économique de l'empire de Nicée était certainement meilleure que celle des autres Etats byzantins formés après le démembrement de 1204, ce qui expliquerait d'une manière suffisante la frappe des monnaies d'or uniquement à Nicée. Pourtant, il n'est pas exclu, à notre avis, que ce fait ait été déterminé en même temps par des motifs politiques. On sait en effet que Théodore I^{er} Lascaris a été le seul empereur byzantin couronné apres 1204 (plus precisément en 1208) par le patriarche œcuménique, qui résidait à cette époque à Nicée et portait le titre de patriarche de Constantinople (voir G Ostrogorski, *Histoire de l'Etat byzantin*. Trad française de J. Gouillard, Paris, 1956, pp. 450—451) Vu l'attachement de Byzance à ses traditions et aux règles rigides du protocole, on peut se demander s'il n'existait pas un rapport direct entre le couronnement d'un empereur et la frappe de la monnaie d'or, ce dernier fait étant conditionné par le premier C'est, évidemment, une simple hypothèse, mais qui mériterait d'être examinée plus attentivement Cf O. Iliescu, *Le dernier hyperpère de l'empire byzantin de Nicée*, dans « Byzantinoslavica », XXVI (1965), p. 96

[16] Voir W Wroth, *Catalogue of the Coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the Empires of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, London, 1911, pp 210—213, n^{os} 1—24, où sont décrites quatre émissions distinctes de cet empereur ; d'autres variétés ont été publiées par Michael Metcalf, *op cit*, pp 204—205, 212—213, et O Iliescu, dans « Caiet selectiv. » déjà cité, 4 (1962), p. 357, n° 493 ; 10 (1964), pp. 319—327, n^{os} 196 B — 233 B Cf. l'intéressante étude de T Bertelè, *Il titolo degli iperperi della zecca di Nicea*, publiée dans *Supplementary Papers Summaries* (Thirteenth International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 1966), Oxford, 1966, pp 95—97, où l'examen du titre de l'or est employé comme méthode pour déterminer les émissions de Jean Vatatzès et les distinguer de celles similaires appartenant à Jean II Comnène, d'un titre plus élevé.

[17] Voir Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *Le grand trésor de monnaies et lingots des XIII^{e} et XIV^{e} siècles trouvé en Dobroudja septentrionale. Note préliminaire*, dans « Rev. des Etudes sud-est europ », II (1964), pp 217—228.

[18] *Ibid.*, p 226, note 6

[19] *Ibid*, p 224, note 4

[20] Cf. Const Moisil, *Statistica tezaurelor monetare intrate pînă la 31 decembrie 1946* [Statistique des tresors monétaires acquis jusqu'au 31 décembre 1946 <par le Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine>], dans « Buletin lunar » (Biblioteca Academiei Române) [Bulletin mensuel (Bibliothèque de l'Académie Roumaine)], II (1947), 4—5, p. 31, sous le n° 28 (où les monnaies ont été attribuees à Jean II Comnène).

Transylvanie[21]. D'après les données encore provisoires que nous avons rassemblées jusqu'à présent, il semble que la circulation de l'hyperpère byzantin ait pris un caractère général au XIIIe siècle dans la région du Bas-Danube. Les émissions similaires des Paléologues y sont toutefois beaucoup plus rares[22].

Les sources documentaires contemporaines confirment à leur tour la présence massive de l'hyperpère dans la vie économique du Bas-Danube pendant ce laps de temps. Quelques actes rédigés par un notaire génois à Péra[23] renferment, pour les années 1280—1281, bon nombre de mentions relatives à la circulation des hyperpères dans la zone qui nous intéresse, plus précisément à Vicina, ville située sur le Danube inférieur[24]. On y parle très fréquemment d'« iperperi ad sagium Constantinopolitanum »[25], c'est-à-dire des hyperpères contrôlés à l'aide de l'étalon pondéral de Constantinople[26], en usage à la date de la rédaction des actes respectifs. Il en résulte que ces monnaies étaient des pièces frappées au temps de Michel VIII Paléologue, régnant seul (de 1261 à 1273) ou associé à son fils, Andronic II (de 1273 à 1282)[27].

D'autres documents, datés de la même période et provenant de la source précitée, nous révèlent l'emploi, dans les transactions effectuées entre Péra et Vicina, d'une monnaie appelée « iperperi veteri (sic)[28] ad sagium Vicine »[29]. Il s'agit évidemment d'un hyperpère byzantin dont le poids devait être vérifié par un *exagium* propre à la cité danubienne. Corroborés par les découvertes monétaires, qui ont mis au jour, en grandes quantités, des hyperpères frappés à Nicée, notamment par Jean Vatatzès, ces documents témoignent que les négociants de Vicina préféraient, en 1280—1281, les hyperpères de l'empire de Nicée, généralement d'un meil-

[21] Voir la liste des découvertes *infra*, en Annexe.

[22] Cf. Octavian Iliescu et Gavrilă Simion, *op. cit.*, pp. 220, 224—225.

[23] Publiés par G. I. Brătianu dans son ouvrage sur Vicina de 1935, pp. 148—174 ; voir aussi le commentaire s'y rapportant, *ibid.*, pp. 47—51.

[24] Sur la localisation de la ville médiévale de Vicina, aujourd'hui disparue, voir notamment les études plus récentes : P. Ş. Năsturel, *Aşezarea oraşului Vicina şi ţărmul de Apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec* [L'emplacement de la ville de Vicina et le littoral occidental de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec], dans « Studii şi cercet. de istorie veche », VIII (1957), pp. 297—301 (on y donne aussi la bibliographie). Const. C. Giurescu, *Întemeierea Mitropoliei Ungrovlahiei* [La fondation de l'archevêché de Hongro-Valachie], dans « Biserica ortodoxă română », LXXXVII (1959), n° 5, pp. 680—682, où l'on discute les différentes opinions émises à ce sujet.

[25] G. I. Brătianu, *op. cit.*, pp. 148—149, 151—154, 160, 168, 171, 173.

[26] Sur le sens de l'expression « ad sagium ... », rapportée à l'hyperpère, voir plus récemment Tommaso Bertele, *Lineamenti principali ...*, pp. 103—104 et note 89.

[27] Voir la classification chronologique de ces émissions donnée par O. Iliescu, *Le dernier hyperpère ...*, pp. 97—99 et pl. XII (il est à regretter qu'à la suite d'une faute d'imprimerie, les reproductions des monnaies y ont été mal placées).

[28] Les textes (cités plus bas) mentionnent des « iperperos *veteros* ad sagium Vecine », à l'accusatif ; l'adjectif *vetus* s'y comporte donc comme s'il appartenait à la IIe déclinaison.

[29] Voir les documents publiés par G. I. Brătianu, *op. cit.*, n° IV, p. 150, n° XXXII, p. 169.

leur aloi que les émissions contemporaines des premiers Paléologues[30]. Le montant des affaires conclues entre les négociants de Péra et ceux qui résidaient à Vicina était assez élevé, car il atteint le total de 4 073 hyperpères et 20 1/2 carats pour un très court délai, du 1er juillet au 16 août 1281[31].

La troisième période de l'histoire de l'hyperpère au Bas-Danube embrasse plus de cent ans, de 1327 à 1437. C'est à son commencement qu'a eu lieu la constitution des Etats roumains indépendants : la Valachie d'abord, en 1330, ensuite la Moldavie, en 1359, événements dont l'importance politique ne saurait dorénavant être négligée[32]. Bien que les émissions régulières des hyperpères aient cessé sous le règne commun des empereurs Andronic II et Andronic III (de 1325 à 1327)[33], les sources documentaires font encore état de l'emploi de cette monnaie dans la circulation locale. En voici les preuves :

Une centaine d'actes passés à Kilia par-devant le notaire génois Antonio de Podenzolo, du 25 octobre 1360 au 9 juin 1361, citent bien souvent les hyperpères « ad sagium Peyre », comme monnaie des changes locaux[34], dont le montant atteint, pour la même période, la somme de 8 401 hyperpères et 22 carats[35].

Un peu plus tard, le document émis en 1374 par le voivode roumain Vladislav Ier, en faveur du monastère de Voditza (en Valachie)[36], fixe un don annuel de 1 000 hyperpères (équivalant à 500 ducats d'or de Venise)[37] ; en outre, le même document établit un versement de 300 hyperpères par an, au bénéfice des pauvres soumis à la juridiction du monastère

---

30 A consulter en ce sens le tableau suggestif dressé par T. Bertelè, *Il titolo degli iperperi della zecca di Nicea*, p. 97.

31 Selon les calculs précis effectués récemment par Dinu C Giurescu, *Relațiile economice ale Țării Românești cu țările Peninsulei Balcanice în perioada feudalismului timpuriu (sec X— —XIII)* [Les relations économiques de la Valachie avec les pays balkaniques pendant le haut Moyen Age, aux Xe — XIIIe siècles], dans « Romanoslavica », X (1964), p. 374, note 1.

32 Ces dates ont été définitivement fixées par l'historiographie roumaine. Voir par exemple *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, pp 153—154 (pour la Valachie) et 170 (pour la Moldavie).

33 Les émissions ultérieures des hyperpères semblent en effet avoir un caractère plutôt occasionnel et en tout cas, elles sont extrêmement rares. Cf. Tommaso Bertelè, *L'iperpero bizantino* ., *loc. cit*, pp. 8, 12—13 ; du même auteur, *Lineamenti principali*.. ,pp 60—61, et *Monete dell'imperatore Giovanni VI Cantacuzeno*, dans « Recueil des travaux de l'Instit. d'Etud byz. » (Belgrade), VIII (1963), pp. 46—47 T. Gerasimov, *Les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue*, dans « Byzantinobulgarica », II (1966), pp. 329—335.

34 Voir O. Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Byzance* .., pp. 106, 108—109, 112 et les notes afférentes.

35 C'est en effet le total que nous avons obtenu après avoir examiné tous les documents conservés dans le cartulaire tenu en 1360—1361 à Kilia, par le notaire génois Antonio di Podenzolo

36 Publié plus récemment dans la collection *Documenta Romaniae historica. B. Țara Românească* [Valachie], I, Bucarest, 1966, pp. 17—19, n° 6.

37 En 1374. le ducat d'or de Venise équivalait à deux hyperpères byzantins ; voir D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIe au XIVe siècle*, Athènes, 1948, pp. 28—29.

déjà cité. La richesse des voïvodes roumains à cette époque même est suffisamment connue grâce à d'innombrables sources ; aussi les donations de Vladislav Ier ne sauraient-elles être considérées comme exagérées.

L'hyperpère est encore cité, en tant que monnaie courante, dans les privilèges de commerce accordés par les voïvodes de Valachie aux négociants de Braşov, en Transylvanie, de 1413 à 1437[38]; les taxes douanières fixées pour certains articles, tels le velours de Louvain, les épices et dans un seul cas, le poisson destiné à être exporté y sont exprimées en hyperpères[39].

La même monnaie est employée en 1412 dans une transaction interne ; on achète par exemple un cheval pour 30 hyperpères, la selle pour deux hyperpères, etc.[40]

En 1426, l'empereur Sigismond Ier de Luxembourg, roi de Hongrie, s'adressant aux bourgeois de Sibiu, en Transylvanie, déclare qu'il a décidé de mettre à la disposition du voïvode Dan II de Valachie une garde personnelle composée de 900 soldats pédestres et de 100 cavaliers valaques dont le salaire devait être payé en hyperpères, à raison d'un hyperpère par jour pour un cavalier et le même salaire par jour pour trois combattants à pied[41].

Enfin, les registres de Caffa citent par deux fois, en 1392[42] et 1403[43], des dépenses exprimées en hyperpères, faites au compte d'une autre cité danubienne, Licostomo, ce qui prouve l'emploi de cette monnaie dans les relations qui unissaient encore la colonie de Caffa aux établissements génois du Bas-Danube.

Toutes ces mentions se rapportant à la circulation de l'hyperpère visent naturellement, à partir d'une certaine date, une monnaie de compte, exprimée effectivement par un nombre quelconque de pièces d'argent. Cette date a été assignée, selon des recherches récentes[44], au règne d'An-

[38] Le recueil des privilèges accordés par les voïvodes de Valachie aux négociants de Braşov a été publié par Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI* [Documents concernant les relations de la Valachie avec la ville de Braşov et la Hongrie aux XVe — XVIe siècles], Bucarest, 1905, CVIII + + 400 pp., *passim*.

[39] Voir N. Docan, *Studii privitoare la numismatica Ţării Româneşti. I. Bibliografie şi documente* [Etudes relatives à la numismatique de la Valachie. I. Bibliographie et documents], dans « Analele Academiei Române », Mem. Secţ. ist., XXXII (1909—1910), pp. 562—567, où sont données, sous la forme de tableaux synoptiques, les taxes douanières fixées par les privilèges accordés à la ville de Braşov de 1413 à 1437.

[40] *Documenta Romaniae historica, vol. cit.*, pp. 77—78, n° 36.

[41] N. Docan, *op. cit.*, p. 520.

[42] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*, dans « Revue de l'Orient latin », IV (1896), p. 41 (publiés séparément sous le même titre, I, Paris, 1899, p. 17).

[43] *Ibid.*, p. 84 (ce document n'est pas inclus dans le volume séparé, publié sous le même titre).

[44] Tommaso Bertelè, *Lineamenti principali* ..., pp. 61, 92—93 et *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, pp. 10—12.

dronic IV (de 1376 à 1379). Néanmoins, les allusions fréquentes faites par les sources, de 1360 à 1437, à l'emploi de l'hyperpère dans la vie économique du Bas-Danube restent là, preuve éclatante du rôle important accordé à cette monnaie dans la zone citée.

A partir de 1437, l'hyperpère disparaît complètement, en tant que monnaie de change au Bas-Danube. Il devra y reparaître d'une manière singulière, trente ans plus tard, sous la forme d'une taxe douanière établie au bénéfice du monastère Cozia (en Valachie), pour le poisson pêché sur les bords du Danube. Ce document, émis par le voïvode Radu le Beau[45], sera suivi jusqu'en 1622 par d'autres dispositions similaires en faveur du même monastère ou de celui de Tismana[46]. En 1497, le nom de *perper* est accordé à une taxe douanière due au monastère de Tîrgșor et appliquée cette fois-ci à l'exportation du vin[47]. La même taxe sera maintenue, pour des bénéficiaires divers, jusqu'en 1775[48]. Le fait que ces taxes douanières s'appelaient *perper* même au XVIII^e siècle nous indique à la fois leur origine ainsi que leur ancienneté. En effet, elles ont été établies dès la fin du XIII^e siècle pour le poisson et le vin destinés au ravitaillement de Byzance. Perçues par les autorités locales soumises à la juridiction des princes roumains de Valachie, ces taxes étaient payées en hyperpères par des négociants étrangers, surtout des Génois, qui venaient faire fortune dans la région du Bas-Danube. Le volume des exportations était sans doute considérable, ce qui explique le fait que subséquemment, on a pris l'habitude d'accorder à la taxe douanière le nom de la monnaie employée pour son acquittement. Et le maintien du mot *perper* jusqu'à la fin du XVIII^e siècle atteste, une fois de plus, la vitalité de l'héritage byzantin à travers l'histoire de Roumanie.

ANNEXE

Trouvailles d'hyperpères frappés de 1222 à 1327

Abréviations : RESEE = « Revue des études sud-est européennes »
AM = « Arheologia Moldovei »
BL = « Buletin lunar » (Biblioteca Academiei Române)
CC = « Caiet selectiv de informare asupra creșterii colecțiilor Bibliotecii Academiei R.P.R. ».

---

[45] Cf. Dinu C. Giurescu, *op. cit*, p 372, Const C Giurescu, *Istoria pescuitului și a pisciculturii în România* [Histoire de la pêche et de la pisciculture en Roumanie], I, Bucarest, 1965, p 280.

[46] Dinu C. Giurescu, *op cit*, p 373, note 1 (avec une ample bibliographie des sources), Const C Giurescu, *op cit*, p. 280.

[47] *Documenta Romaniae historica, vol cit*, pp. 448—449, n° 275 ; Const. C. Giurescu, *op cit*, p 280

[48] Cf Const C. Giurescu, *op. cit*. pp. 279—281.

Constanța. Trouvailles isolées d'hyperpères frappés par Jean Vatatzès ; on en connaît quatre exemplaires, trouvés séparément.

Enisala, départ. de Tulcea. Hyperpère de Jean Vatatzès, trouvé en 1911.

Mihail Kogălniceanu, départ. de Tulcea. Sept trésors monétaires découverts en 1962—1963 et comprenant ensemble 195 hyperpères byzantins frappés par Jean Vatatzès, Théodore II Lascaris, Andronic II, le même et Michel IX, Andronic II et Andronic III ; 23 440 aspres de la Horde d'Or et imitations des mêmes monnaies ; 103 lingots d'argent, des bijoux en or et en argent, le tout déposé en six vases ; RESEE, II (1964), pp. 217—228.

Tulcea. Trouvailles isolées d'hyperpères de Jean Vatatzès ; on en connaît six exemplaires, trouvés séparément.

Ismaïl (U.R.S.S.). Hyperpère frappé par Andronic II et Michel IX.

Isaccea, départ. de Tulcea. A. Trouvailles isolées d'hyperpères de Jean Vatatzès (deux exemplaires, trouvés séparément) ; B. Trésor monétaire découvert en 1945 ; on en connaît cinq hyperpères de Jean Vatatzès, un hyperpère de Michel VIII Paléologue et huit exemplaires frappés par Andronic II et Michel IX ; RESEE, *loc. cit.*, p. 225, note 6.

Greci, départ. de Tulcea. Hyperpère de Jean Vatatzès.

Oțeleni, départ. de Vaslui. Trésor découvert en 1921 et comprenant à peu près 400 pièces dont on a recueilli seulement deux hyperpères de Jean Vatatzès et 90 aspres de la Horde d'Or et imitations de la même monnaie ; il y avait aussi des bijoux d'argent ; AM, II—III(1964), pp. 343—361 et 363—407.

Stoenești, départ. de Brăila. Trésor découvert en 1957 et comprenant un certain nombre d'hyperpères d'or ; on en a recueilli vingt exemplaires frappés par Jean Vatatzès et deux autres émis par Théodore II Lascaris ; RESEE, *loc. cit.*, p. 224.

Păcuiu lui Soare (ilôt dans le Danube, vis-à-vis de Călărași). Cinq hyperpères de Jean Vatatzès, dont quatre provenant probablemeut d'un trésor, trouvés séparément de 1957 à 1968 ; un sixième exemplaire, frappé par Andronic II et Michel IX, découvert en 1964.

Dervent, départ. de Constanța. Hyperpère de Jean Vatatzès.

Galița, comm. de Gîrlița, départ. de Constanța. Hyperpère d'Andronic II et Michel IX ; « Dacia », N.S., V (1961), p. 593.

Silistrie (Bulgarie). Trésor découvert en 1936 et comprenant 600—700 monnaies byzantines d'or ; on en connaît quatre exemplaires, frappés par Jean Vatatzès ; BL, II (1947), nos 4—5, p. 31.

Pietroasele, départ. de Buzău. Hyperpère de Jean Vatatzès.

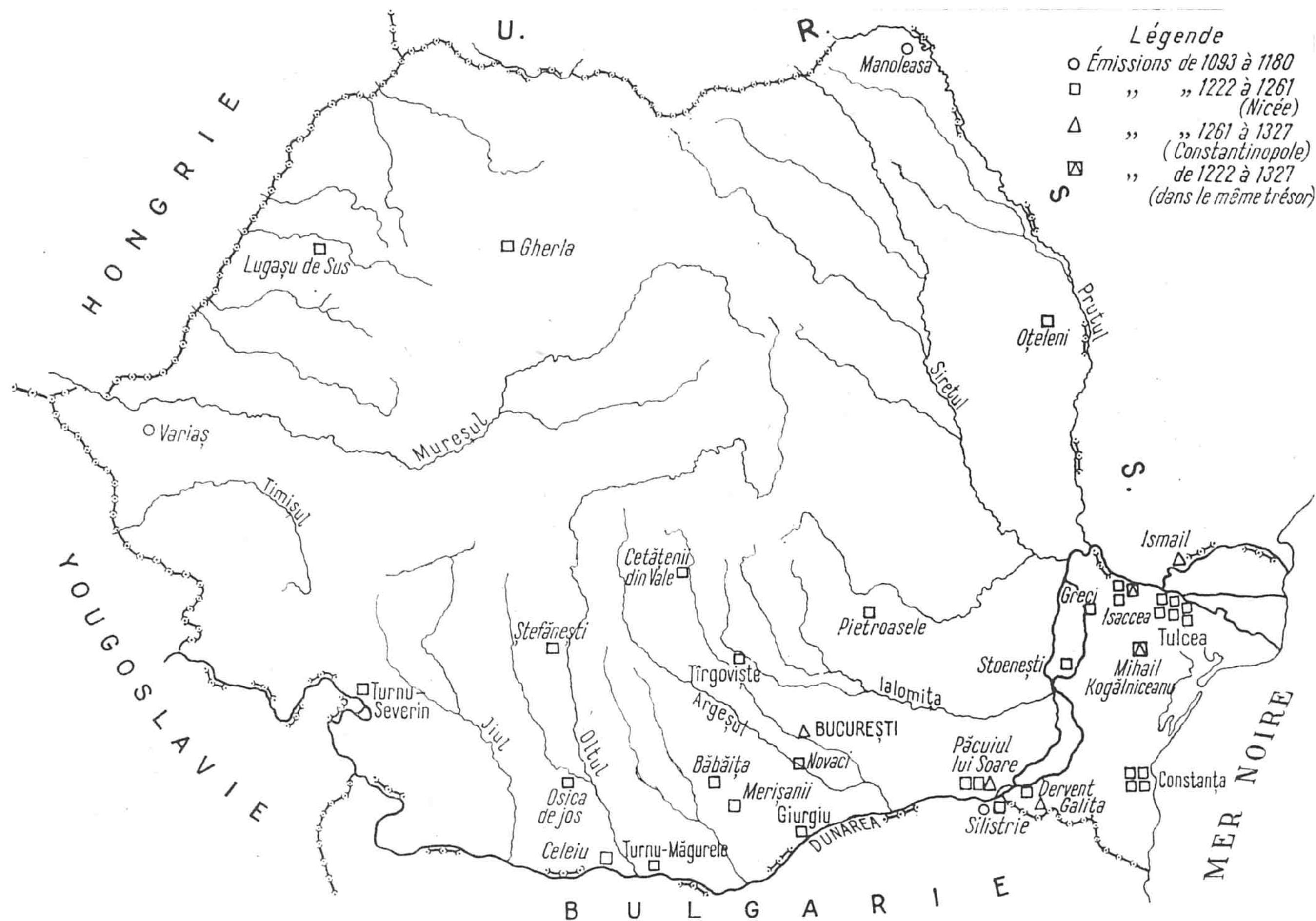
Bucarest. Hyperpère de Michel VIII Paléologue, trouvé vers 1812 sur l'actuelle Calea Rahovei ; CC, 8 (1963), p. 337, no 342.

Novaci, départ. d'Ilfov. Deux hyperpères de Jean Vatatzès, provenant de cette localité ; AM, *loc. cit.*, p. 394.

Giurgiu, départ. d'Ilfov. Un hyperpère de Jean Vatatzès et un autre émis par Michel VIII Paléologue, comme empereur de Nicée, trouvés ensemble vers 1860, sur le bord du Danube ; *Byzantinoslavica*, XXVI (1965), pp. 94—99.

Tîrgoviște, départ. de Dîmbovița. Hyperpère de Jean Vatatzès.

Cetățenii din Vale, départ. d'Argeș. Hyperpère de Jean Vatatzès.
Băbăița, départ. de Teleorman. Découverte similaire.
Merișani, départ. de Teleorman. Découverte similaire : « Dacia », N.S., X (1966), p. 500.
Turnu-Măgurele. Découverte similaire.
Celeiu, départ. d'Olt. Découverte similaire.
Osica de Jos, départ. d'Olt. Découverte similaire.
Ștefănești, départ. de Vîlcea. Découverte similaire.
Turnu-Severin. Découverte similaire.
Gherla, départ. de Cluj. Découverte similaire.
Lugașu de Sus, départ. de Bihor. Découverte similaire.



La diffusion des hyperpères au Bas-Danube de 1093 à 1327.

ERWÄGUNGEN ZUM FRÜHBYZANTINISCHEN GESELLSCHAFTS-SYSTEM

JOHANNES IRMSCHER (Berlin, DDR)

Die marxistische geschichtstheoretische Forschung hat sich während des letzten Jahrzehnts in enger Kooperation mit den Nachbardisziplinen verstärkt den vorkapitalistischen Gesellschaftsformationen zugewandt und dabei manche bisher als endgültig angesehene Erkenntnisse in Frage gestellt. Das gilt nicht zuletzt für das Fünf-Epochen-Schema „Urgesellschaft, Sklavenhaltergesellschaft, Feudalismus, Kapitalismus, Übergang zum Sozialismus-Kommunismus", das die Humanisten-Periodisierung Altertum — Mittelalter — Neuzeit durch die Aufnahme sozialökonomischer Kategorien weiterentwickelt hatte, das Gesamtdarstellungen wie etwa der sowjetischen „Weltgeschichte in zehn Bänden" zugrunde gelegt worden war und sich auch in neueren Nachschlagewerken[1] und Lehrbüchern[2] noch vertreten findet. Vor allem wurde in solchem Zusammenhang sichtbar, daß jenes Fünf-Epochen-Schema, mochte es auch den mittelmeerisch-europäischen Gegebenheiten in wesentlichen Zügen gerecht werden, im welthistorischen Maßstab ohne Gewaltsamkeit nicht anwendbar ist; es leistete somit ungewollt einer europazentristischen Betrachtungsweise Vorschub, die in konzeptioneller wie in materialer Hinsicht überwunden zu haben ja gerade eines der Merita der marxistisch-leninistischen Historiographie ausmacht.

Bereits Karl Marx faßte in einer „zur eigener Selbstverständigung, nicht für den Druck" niedergeschriebenen Monographie, die 1939 vom Marx-Engels-Lenin-Institut beim ZK der KPdSU (B) in Moskau unter dem Titel „Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie" aus dem

---

[1] Z. B. bei Georg Klaus und Manfred Buhr, *Philosophisches Wörterbuch*. Leipzig, 1964, S. 219.

[2] Z. B. P. Bollhagen und G. Brendler bei Walther Eckermann und Hubert Mohr, *Einführung in das Studium der Geschichte*. Berlin, 1966, S. 82.

Nachlaß herausgegeben wurden[3], die „Formen, die der kapitalistischen Produktion vorhergehn", in einer besonderen Abhandlung zusammen[4]. Die oben erwähnten Untersuchungen haben aufs neue verdeutlicht, daß eine derartige synthetische Betrachtung der vorkapitalistischen Gesellschaftsformationen unerläßlich notwendig ist, um angesichts der Vielfalt uns faßbarer Produktionsverhältnisse Strukturen, Formationen und Systeme herausarbeiten, sichtbar machen und in größere Zusammenhänge einordnen zu können. Dabei sind noch zahlreiche terminologische Klärungen und Abgrenzungen erforderlich — es sei nur darauf hingewiesen, daß die Begriffe System und Struktur in mehr oder minder starkem Ausmaße durch die moderne Kybernetik mitgeprägt sind[5], während der Terminus der (ökonomischen) Gesellschaftsformation der Diktion primär der Geschichtswissenschaft sowie ferner der Ökonomie und Politik zugehört[6] — ; trotzdem konnte bereits das Wagnis unternommen werden, die bisherige Diskussion nach den hauptsächlichen Problemen zu resümieren[7], zuletzt von dem Leipziger Althistoriker Rigobert Gunther in einer Vorlage für den IV. Historikerkongreß der Deutschen Demokratischen Republik unter dem Titel „Herausbildung und Systemcharakter der vorkapitalistischen Gesellschaftsformationen"[8]. Der verfügbare Raum verbietet es, Gunthers Ausführungen hier auch nur in den Hauptzügen zu wiederholen, wohl aber soll der Versuch gewagt werden, aus den durch sie vermittelten Erkenntnissen und Problemstellungen einige Erwägungen für das Studium der frühbyzantinischen Geschichte abzuleiten.

Die byzantinische Geschichte, mag man sie nun mit der Errichtung des Dominats durch Diokletian[9], mit dem Toleranzedikt von Mailand, mit der Verlegung der Hauptstadt nach Konstantinopel oder mit der Theodosianischen Reichsteilung beginnen lassen, setzt auf jeden Fall die allseitige Krise der antiken Gesellschaftsordnung voraus, die das 3. Jahrhundert bestimmte[10]. Diese Krise ergriff jedoch den Ostteil des Imperiums sehr viel weniger als den Westen, weil hier handwerkliche Produktion und Fernhandel und damit das Steuer- und Finanzsystem im wesentlichen intakt blieben. Das heißt indes nicht, daß darum nicht auch im Ostreich

---

[3] Vgl. die Vorbemerkung in: Karl Marx, *Formen, die der kapitalistischen Produktion vorhergehen*. Berlin, 1953, S 3f.

[4] Karl Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*. Berlin, 1953, S. 375

[5] Georg Klaus, *Wörterbuch der Kybernetik*. 2 Aufl , Berlin, 1968, S. 634ff. und 675ff.

[6] Vgl. *Kleines politisches Wörterbuch* Berlin, 1967, S. 461f.

[7] Man kann dabei, wie mir scheinen will, ohne die fragwürdig gewordene Hilfskonstruktion der asiatischen Produktionsweise (zur Problematik zuletzt Rigobert Gunther, „Zeitschrift für Geschichtswissenschaft", 16, 1968, 1077f) durchaus auskommen.

[8] ZfG, 16, 1968, 1204 ff.

[9] So mit guten Gründen Alexandr P. Kashdan, „Das Altertum", 13, 1967, 111 f.

[10] N. A. Maschkin, *Römische Geschichte* Berlin, 1953, S. 561 ff. Auf das ausgehende 2. Jahrhundert setzt den Beginn der Krise A P Корсунский, „*Вопросы истории*", 39, 1964, 5,97 ebenso wie Wolfgang Seyfarth, „Klio", 49, 1967, 271.

die antiken Eigentumsverhaltnisse und die ihnen entsprechenden Produktionsweisen wankend geworden waren; die Übergangszeit, bis das Neue endgultig gesiegt hatte, dauerte mindestens bis zum 7. Jahrhundert[11] und wurde nicht nur durch die Gesetzmaßigkeiten der inneren Entwicklung, sondern auch durch äußere Faktoren, insbesondere den Druck der in Wanderbewegungen befindlichen Stamme und Völker auf die Reichsgrenzen, bestimmt[12].

Die eingangs angedeuteten neuen theoretischen Erkenntnisse und Verallgemeinerungen erlauben vertieftere Einsichten auch in das Wesen dieser Übergangsperiode. Denn sie verdeutlichen, daß die antike Sklavenhaltergesellschaft als eine der möglichen Varianten der ersten (oder archaischen) Klassengesellschaft (neben der ursprunglichen [oder fruhen] Klassengesellschaft des Alten Orients, Altafrikas und Altamerikas[13], im Unterschied zu den östlichen Verhaltnissen dadurch charakterisiert, daß „der Einzelne Privateigentumer von Grund und Boden" wird[14], neben der Sklavenarbeit als spezifische okonomische Formen die Arbeit selbständiger freier Produzenten sowie die abhängige Arbeit von Freien in verschiedener Gestalt, etwa als Klientel-, Teil- oder Erbpacht oder speziell die Arbeit von Freigelassenen mit der Auflage bestimmter Dienstverpflichtungen (παραμονή[15]) kennt[16]. Die vorhin erwähnten Krisenerscheinungen fuhrten somit zunächst zu einer Umgruppierung im Rahmen der durch die gegebene ökonomische Struktur gebotenen Möglichkeiten, eine Umgruppierung, die freilich im weiteren Verlaufe der Entwicklung die bisherige Struktur dermaßen veränderte, daß deren entscheidende Merkmale in Wegfall gerieten, während gleichzeitig fur andere, vornehmlich fur die Feudalstruktur typische Merkmale in den Vordergrund ruckten. Der bulgarische Byzantinist Dimităr Angelov hat diese Evolution[17], die im Effekt eine soziale Revolution darstellte[18], mit der Hypothese zweier unabhängig voneinander wirkender, gegensätzlicher Basen zu erfassen

---

11 Die Zeit vom 7 bis 9 Jahrhundert weist Rigobert Gunther, „Zeitschrift fur Geschichtswissenschaft", 12, 1964, 145 „der fruhfeudalen Produktionsweise" zu, ahnlich M. Я. Сюзюмов, „Bibliotheca classica orientalis", 9, 1964, 214.

12 Manches dazu bei Alexandr Kashdan, *Byzanz,* deutsch von Alexander Becker und Ruth Kalinowski, Berlin, 1964, S 23 f. und Korsunskij a a.O., 109 Anm 59.

13 Gunther, ZfG, 16, 1968, 1206.

14 Marx, *Grundrisse*, S 378f

15 S. Lauffer in: *Lexikon der alten Welt* Zurich, 1965, S. 1001.

16 Gunther, ZfG, 16, 1968, 1209.

17 Mit der Verwendung des Begriffes Evolution wird der Feststellung von E. Werner (Referat von Irmscher, „Byzantinoslavica", 28, 1964, 460), daß der Übergang von der Sklavenhalter- zur Feudalordnung niemals „un processus d'évolution pacifique" darstellte, sondern stets durch „des mouvements révolutionnaires" gekennzeichnet war, keineswegs widersprochen.

18 Seyfarth, a a.O , 271ff bedient sich zur Kennzeichnung des Begriffs „Epoche sozialer Revolution". Über die Einschatzung der Übergangsepoche als sozialer Revolution durch die sowjetische Byzantinistik vgl. Klaus-Peter Matschke, ZfF, 15, 1967, 1074.

versucht, von denen die erste durch die sozusagen klassische Sklavenhalterordnung, d.h. Großgrundbesitz mit vollem Eigentumsrecht an den Produktionsmitteln inklusive Sklaven, charakterisiert ist, die zweite dagegen durch das Landeigentum freier bäuerlicher Produzenten. Im ersten Falle sei dank dem Peculium des Sklaven eine Tendenz zur kleinen Eigenwirtschaft feststellbar, ohne daß dadurch eine neue Eigentumsform oder ein neues Produktionsverhältnis begründet worden wäre, während beim zweiten Prozeß ein Teil der Bauern durch ökonomischen Zwang zur Landpacht beim Großgrundbesitzer genötigt und durch das so entstandene Abhängigkeitsverhältnis in seiner persönlichen Freiheit beeinträchtigt wurde — die Coloni liberi tendierten in Richtung auf den mittelalterlichen Feudalbauern[19], während die Latifundienbesitzer sie auf der Stufe von Sklaven, von Servi terrae zu halten trachteten[20].

Es wird deutlich, daß diese im Grundsätzlichen zweifelsohne richtige Hypothese erst zu voller Wirksamkeit gelangt, wenn man sie in jene Systemvorstellungen einbezieht, welche die neueste Geschichtstheorie entwickelt hat. Ebenjenes Systemdenken zwingt aber auch dazu, nicht nur auf das Nacheinander zu achten, sondern gleichermaßen das Nebeneinander der historischen Prozesse ins Auge zu fassen. Die Erscheinungen, welche die Angelovsche Hypothese erfaßte, machten gewissermaßen den Normalfall der frühbyzantinischen Entwicklung aus; wir haben indes gelernt, das byzantinische Staatswesen sowohl in seinen zentripetalen wie auch in seinen zentrifugalen Kräften zu erkennen: als Konglomerat von Stämmen und Völkerschaften, die ihr Eigenleben führten und sich ihrer eigenen Sprache bedienten, einer einheitlichen ökonomischen Basis ermangelnd und vornehmlich mit militärischen und administrativen Mitteln zusammengehalten[21]. Ein vollständiges Bild der byzantinischen Situation in einer jeweiligen Epoche vermag daher nur zu gewinnen, wer die Vielfalt der nebeneinander bestehenden Produktionsverhältnisse sorgfältig analysiert und dabei prüft, inwieweit sie geschlossene Systeme bilden; für die Frühzeit wird man mindestens ein Nebeneinander der sich

---

[19] Dazu speziell Д. Ангелов, „Bibliotheca classica orientalis", 11, 1966, 139.

[20] Angelovs Ansichten referiert Ernst Werner in: Ernst Werner, *Die Entstehung des Feudalstaates in Byzanz* — Johannes Irmscher, *Die weltgeschichtliche Bedeutung des byzantinischen Reiches.* Berlin 1967, S. 3 f. Weitgehend überholt ist dadurch die Zusammenfassung von Gerhard Schrot, *Wirtschaftliche und soziale Veränderungen in der Spätantike,* bei Elisabeth-Charlotte Welskopf, *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt.* 2, Berlin, 1965, S. 119 ff.

[21] M. W. Lewtschenko bei Johannes Irmscher, *Aus der Sowjetbyzantinistik.* Berlin, 1956, S. 26.

auflösenden antiken Sklavenhalterordnung (in den zentralen Reichsteilen), der ursprünglichen bzw. frühen Klassengesellschaft (weithin in den orientalischen Gebieten) und der sich zersetzenden Urgesellschaft (bei den in das Reich eindringenden Stämmen) zu vermerken haben, ein Nebeneinander von Strukturen, die, wie verständlich, nicht ohne gegenseitige Beeinflussung bleiben konnten [22].

[22] Über den byzantinischen Feudalismus, der hier außer acht bleiben mußte, als spezifizierte Abart der feudalen Gesellschaftsformation findet sich Weiterführendes bei Ernst Werner, ZfG, 11, 1963, 1134 ff. (die Formulierung S. 1145; dazu auch Gerhard Zschabitz, ZfG, 12, 1964, 278 Anm. 4).

LES BASILIQUES PALÉOCHRÉTIENNES DES PAYS GRECS

R. JANIN (Paris)

Le public cultivé s'intéresse toujours au développement historique de l'Eglise et aux manifestations de son culte, toutes choses qui ont de l'importance à ses yeux comme tout ce qui regarde le passé et en conserve les enseignements. Il est donc naturel que l'on étudie les locaux où se tenaient jadis les réunions des chrétiens et les dispositions prises pour que tout facilitât la bonne tenue de ces assemblées. Le culte a en effet ses exigences propres pour que toutes ses manifestations se déroulent avec ordre et dignité par respect pour Dieu qu'elles s'efforcent d'honorer.

Grâce aux textes conservés de cette époque lointaine on en avait une connaissance assez étendue et l'étude des monuments encore debout permettait de s'en rendre un compte plus exact. Il faut noter cependant que les sanctuaires plus anciens que la période constantinienne sont rares, et que ceux qui ont subsisté n'ont pu éviter les modifications imposées par le changement des coutumes liturgiques. Les autres étaient les victimes désignées des persécutions et de la ruine dont on ne pouvait les défendre suffisamment dans les périodes critiques. C'est pourquoi l'étude des basiliques paléochrétiennes ne peut commencer sérieusement qu'avec le décret de Constantin permettant à l'Eglise de vivre librement selon ses lois.

On peut désormais célébrer publiquement les cérémonies religieuses. C'est pourquoi les lieux où se réunissent les fidèles sont les mêmes que ceux qui servent pour les assemblées populaires, c'est-à-dire surtout les basiliques. Dans la vie ordinaire elles sont à la fois des lieux de rencontre, de commerce, de procès, d'enseignement, etc. Le fait est certain pour les villes ; il se vérifie encore pour des localités moins importantes, mais où certaines fêtes attirent des foules plus nombreuses.

Si, depuis la Renaissance, l'Occident s'est montré très vite heureux de retrouver les traces certaines des églises primitives, il n'en fut pas de

même en Orient, où la situation sociale était bien différente. Le triomphe de l'Islam au XV^{e} siècle faisait aux chrétiens une vie telle qu'ils avaient d'autres soucis que la préoccupation de questions devenues sans intérêt pour eux. Le recul de l'Islam à partir du XIX^{e} siècle a changé les idées. Les peuples soumis au joug des infidèles se sont efforcés, en conquérant leur indépendance politique, de relier leur présent avec leur passé souvent glorieux. Dans leur hâte de former des générations instruites et pénétrées de l'importance de l'héritage national, les hommes d'Etat se sont surtout contentés de mettre sous les yeux des élèves les hauts faits de leurs lointains ancêtres et de les faire en quelque sorte revivre dans l'ambiance d'une civilisation périmée riche en productions littéraires et artistiques de grande valeur. C'est pourquoi les archéologues indigènes se sont mis à fouiller le sol à la recherche des trésors qu'il pouvait cacher. La récolte a toujours été abondante à cause de la multiplicité des lieux et des époques étudiés. Cependant ce n'est guère qu'à partir du XX^{e} siècle qu'ils se sont préoccupés des monuments chrétiens disparus depuis longtemps. On leur donnait si peu d'importance que certains étaient confondus par les savants officiels avec les restes du paganisme, considérés comme seuls dignes d'intérêt parce que classiques.

L'Occident a donné à cet égard une leçon à l'Orient en développant depuis le XVII^{e} siècle surtout la connaissance de l'antiquité chrétienne. Dès le début du XX^{e} siècle, les archéologues indigènes se sont mis à l'unisson de leurs collègues occidentaux et ont prouvé l'intérêt qu'ils portent à ce passé quelque peu dédaigné comme n'ayant qu'une faible valeur au point de vue artistique.

Tout en ne négligeant pas complètement les pays grecs, les archéologues occidentaux se tournaient volontiers vers des régions plus éloignées : Egypte, Syrie, Arménie, Géorgie, déjà connues par leur littérature religieuse. Ils ont ainsi obtenu des résultats importants. En effet, de nombreuses églises étaient encore debout dans ces pays, parfois en ruines, mais on pouvait du moins étudier leur architecture et leur ornementation. Il en allait différemment dans la presqu'île balkanique et les îles grecques, où les basiliques paléochrétiennes étaient pour la plupart ensevelies sous leurs décombres. La meilleure preuve en est qu'au début du XX^{e} siècle, au moment où l'intérêt se portait vers elles, on n'avait pu en étudier qu'un petit nombre. Depuis lors on en a découvert et plus ou moins étudié *plus de deux cents* jusqu'alors inconnues ou négligées. C'est pourquoi nous nous bornerons à celles des pays grecs contemporains. La matière est largement suffisante pour piquer la curiosité des chercheurs. Aucune étude complète n'en a d'ailleurs été faite, bien qu'un exposé d'ensemble soit désirable. Nous poussons nos recherches jusqu'au 6^{e}/7^{e} siècle, époque où la coupole commence à faire triompher le style byzantin.

Au moment où Constantin reconnut la liberté à l'Eglise, le besoin se fit sentir de multiplier les lieux de culte dont la persécution avait grandement diminué le nombre. L'idée vint tout naturellement d'utiliser les monuments devenus sans objet, soit temples païens, soit édifices civils. Le fait se produisit particulièrement à Athènes et à Thessalonique et se renouvela jusqu'au VI^e siècle. C'est ainsi que dans la capitale de la Grèce le Parthénon, l'Erechtheion, le « Théseion », la Pinacothèque des Propylées de l'Acropole, l'Asklépieion, le monument choragique de Trasyllos et le Métrôon d'Agra furent aménagés en églises. Des basiliques furent construites dans l'enceinte du temple de Zeus Olympien, sur le flanc du Théâtre de Dionysios et dans la Bibliothèque d'Adrien. A Thessalonique, l'aménagement de monuments anciens en églises semble s'être borné à utiliser deux mausolées de l'époque impériale, l'un qui devint l'église « St.-Georges », et l'autre, découvert seulement en 1950 et que l'on appela l'Octogone faute d'en connaître le nom. Tous deux étaient dans le Palais de Galère et ont dû servir à des sépultures de la famille impériale. Signalons aussi qu'à Olympie une basilique chrétienne fut aménagée vers 425 par Théodose II dans une salle située près du temple de Zeus et que Pausanias avait reconnue comme l'« atelier de Phidias ».

La basilique devint le mode ordinaire de construction pour les églises chrétiennes, mais il y avait bien des façons de la concevoir. Signalons les principales que l'on rencontre dans les pays grecs qui nous intéressent ici : 1° basilique de style hellénistique à trois nefs dont la centrale se termine par une abside semi-circulaire saillante, ou à une seule nef avec la même abside ; les trois absides font leur apparition au VI^e siècle ; 2° basilique à transept, avec trois et même cinq nefs ; les unes ont le transept en avant du sanctuaire, les autres au bout des nefs à la place du narthex ; 3° basilique en forme de T, dont les parties qui entourent le sanctuaire à droite et à gauche débordaient la largeur des nefs pour dessiner la barre du T ; 4° basilique triconque, comme celle de la Bibliothèque d'Adrien ; 5° basilique octogonale, comme les deux de la ville de Philippes en Macédoine. Presque toutes avaient un narthex ; certaines possédaient en plus un atrium. Plus rarement celui-ci était remplacé par un second narthex.

Les documents les plus anciens qui s'occupent du culte assignent leur place à chaque fonction, surtout dans le sanctuaire ; le diaconicon à droite, la prothèse à gauche ; dans l'hémicycle de l'abside le synthronon pour les membres du clergé, avec le trône épiscopal au milieu. Dans le sanctuaire, sous la table de l'autel une excavation contient une relique ou un objet de culte qui y était déposé le jour de la consécration (ἐγκαίνιον). Les pieds de l'autel sont encastrés dans quatre ouvertures pratiquées dans le pavé et un ciborium s'élève au-dessus de l'autel. Le sanctuaire est séparé des nefs par une balustrade, qui sera remplacée par l'iconostase

après la condamnation de l'iconoclasme au VIII^{e} siècle. Quant à l'ambon, il est dans la nef principale, soit au milieu, soit à droite. La plupart des basiliques possèdent des tribunes dans lesquelles les femmes prennent place. Le baptistère est hors de l'église, sans place bien déterminée. Le plafond des nefs fut d'abord en bois, mais il fit place d'assez bonne heure à la voûte. Le pavé des basiliques et souvent celui du baptistère est en plaques de marbre ou orné de mosaïques dont beaucoup sont d'un fort bon style et représentent des dessins géométriques, des fleurs, des animaux symboliques, etc. On en a conservé de nombreux spécimens. Par contre, on est mal renseigné sur les fresques, dont la plupart ont disparu avec la ruine des édifices.

Avant de parler un peu en détail des basiliques paléochrétiennes des pays grecs il faut en établir la liste par provinces.

Grèce continentale : Arcadie (2), Argolide (5), Attique (22), Béotie (2), Corinthie (8), Elide (1), Epire (8), Etolie (1), Eurytanie (1), Locride (2), Macédoine (31), Magne (4), Phocide (1), Thessalie (11), Triphylie (1).

Grandes iles : Chypre (17), Crète (42).

Iles ioniennes : Céphalonie (1), Corfou (1), Zante (1).

Iles voisines du littoral grec: Cythère (1), Egine (1), Spetzae (2), Eubée (1), Thasos (4), Skyros (1).

Iles de l'est de l'Égée : Lemnos (3), Lesbos (10), Chios (2), Samos (4).

Iles cyclades : Naxos (3), Paros (2), Santorin (1).

Dodécanèse : Patmos (1), Léros (2), Kalymnos (5), Astypalaia (6), Nisyros (6), Télos (2), Symè (1), Chalki (1), Karpathos (8), Kasos (2), Cos (23), Rhodes (17), Kastellorizo (1). Le total est de 275.

Il est impossible de nous arrêter à chacune de ces 275 basiliques connues aujourd'hui. Nous verrons d'abord les villes qui en furent plus favorisées et nous terminerons par celles des îles.

Athènes. En dehors des sept monuments anciens transformés dont nous avons parlé plus haut, il y eut cinq basiliques : celles, de l'Ilissos, de la Bibliothèque d'Adrien, du Théâtre de Dionysios, du Lycabète et celle qui était voisine du palais métropolitain.

Thessalonique. En plus des deux mausolées déjà cités, la ville posséda au V^{e} siècle St-Démétrius, la Théotocos Acheiropoiètos et Ste-Sophie, ainsi que l'église du monastère de Latomos, au VI^{e} les monastères de Ste-Matrone et d'Hosios David et l'église St-Marc, au VII^{e}, les églises de la Théotocos du port ecclésiastique et des saintes Chionè, Irène et Agapè.

NICOPOLIS (Epire). Elle posséda au moins quatre basiliques, dont deux bâties sous l'évêque Alkyson (†516) et sous l'évêque Dométius (VIe s.).

AMPHIPOLIS (Macédoine). Depuis 1920, on y a découvert et étudié trois basiliques de grandeur moyenne (Ve/VIe s.). Cinq autres, plus petites, existaient dans la même région, centre important de christianisme.

PHILIPPES (Macédoine). Jusqu'au XXe siècle, cette ville n'était connue que par des ruines appelées *Direkler* ou *Dikili Taş* (Colonnes, Pierres levées) par les Turcs. Depuis 1930, l'Ecole française d'Athènes, puis la Société archéologique d'Athènes y ont découvert et étudié cinq basiliques (IVe/VIe s.).

DÉMÉTRIAS (Thessalie). Deux basiliques du IVe et du Ve/VIe siècles ont été découvertes et étudiées. La plus importante possédait un vaste atrium, fait assez rare à cette époque.

THÈBES (Thessalie). Cette ville antique, située au sud-ouest de Volo, avait disparu depuis longtemps lorsque des travaux entrepris pour la construction sur son site d'une nouvelle ville, Néa-Anchialos (1907—1908), pour y établir des réfugiés de Bulgarie provoquèrent des fouilles qui firent découvrir quatre basiliques à trois nefs des Ve et VIe siècles. Les deux plus importantes étaient situées sur l'Agora. Toutes ont laissé des pavés en excellente mosaïque.

CORINTHE. Du IVe au VIe siècle la ville construisit au moins sept basiliques disséminées dans les divers quartiers. Toutes furent détruites par le terrible tremblement de terre de 551/552, qui ravagea toute la contrée. Les deux principales étaient celle de St-Léonidès sur le port du Léchaion, au nord de la ville et sur le golfe de Corinthe, et celle de Skoutéla. Parmi les inscriptions on a relevé l'épitaphe de l'évêque Eustathe, inconnu par ailleurs.

Les îles grecques possédaient plus de basiliques paléochrétiennes que le continent : 173 sur 275. Un certain nombre eurent de l'importance. Citons celle de Palaiopolis, à 1500 mètres au sud de la ville actuelle de Corfou ; elle avait cinq nefs. D'après une inscription elle fut bâtie par l'évêque Jovien à la fin du Ve siècle ou au début du VIe. La Ste-Paraskévi de Chalcis en Eubée était la Théotocos Péribleptos à l'époque byzantine. Bâtie au Ve/VIe siècle, elle existe toujours, diminuée à plusieurs reprises par les tremblements de terre. La Théotocos Katapolianè de Paros, célèbre pèlerinage, a subi bien des modifications depuis sa fondation au IVe siècle et sa reconstruction au VIe. Des restaurations récentes lui ont rendu son antique splendeur. L'île de Lesbos posséda dix basiliques. Elle n'ont pas toutes été complètement étudiées. Les principales sont celles d'Argala, d'Aphen-

tellè et d'Erésos. L'île de Thasos posséda quatre basiliques paléochrétiennes, repérées jusqu'ici, mais il y en a probablement d'autres, la prospection étant incomplète. La principale, située sur l'Agora, fut fouillée de 1930 à 1938. Les Bulgares, qui occupèrent l'île, firent disparaître les restes en 1941. Les recherches reprirent en 1948. La basilique était en fait le martyrium d'un saint Akakios, de 33 m 70 sur 15,20, construit en forme de croix au V[e] siècle. Les îles de Chypre et de Crète eurent aussi un assez grand nombre de basiliques, 17 repérées pour la première et 42 pour la seconde. Comme elles ont connu le double fléau des tremblements de terre et des incursions de pirates, surtout arabes, elles n'ont conservé que des ruines.

Ce qui est frappant, c'est le nombre des basiliques dans les îles du Dodécanèse. Pendant, leur occupation de 1912 à 1947, les Italiens en ont trouvé un certain nombre, mais ils ne les ont guère étudiées. Cependant cela valait la peine en raison de la variété des modes de construction que l'on y remarque. L'influence orientale s'y fait nettement sentir. L'île de Cos possédait à elle seule 23 de ces basiliques. Les recherches doivent être continuées, surtout dans l'île de Rhodes, qui devait posséder plus de 17 basiliques.

Ce rapide aperçu suffit à montrer l'importance des basiliques paléochrétiennes. C'est pourquoi il faut féliciter les archéologues grecs d'étudier les nombreux exemples que possède leur pays et de travailler à leur restauration quand la chose est possible. Le résultat très heureux qu'ils ont déjà obtenu, principalement à Thessalonique, est un encouragement pour en faire autant dans les diverses provinces, où bien des monuments anciens méritent qu'on rétablisse la pureté de leur style.

Ouvrages à consulter :

I Grèce : G. A. Sotiriou, Αἱ παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικαὶ τῆς Ἑλλάδος, Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1929, p. 161—246; A. K Orlandos, Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος, 10 vol, Athènes, 1935—1961.

II Thèbes : G. A. Sotiriou, Αἱ χριστιανικαὶ Θῆβαι τῆς Θεσσαλίας. Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1929, p. 1—158.

III. Crète : N Platon, *Actes* (Πεπραγμένα) *du IX[e] Congrès international d'Etudes Byzantines* (Thessalonique, 1953), Athènes, 1955, t. I, p 415—432; G. Gerola, *Monumenti Veneti nell'isola di Creta*, Venise, 1908, t II.

IV Dodécanèse P. Lazaridès, *Actes* (Πεπραγμένα), t. I, p 227—248.

V. Philippes. P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine Orientale*, Paris, 1945, p. 283—513; St. Pélékanidès, Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς,, 1955, p. 114—179.

NOMS PROPRES DE PROVENANCE ITALIENNE DANS LE «THÉÂTRE CRÉTOIS». — DEGRÉ D'ÉRUDITION DES AUTEURS

E. KRIARAS (Thessalonique)

Dans la présente étude je m'occupe des noms propres de personnages historiques et mythologiques, ainsi que des noms de lieu de provenance italienne que nous rencontrons dans les textes du théâtre crétois des dernières décades du seizième et de la première moitié du dix-septième siècle. J'examine ces noms de personne et de lieu comme des indications pouvant nous renseigner sur la formation culturelle des auteurs dont je désire étudier l'érudition en prenant comme base la présence de ces éléments, tirés de la langue italienne, que nous rencontrons dans leurs œuvres.

Il est manifeste que le caractère de l'érudition de ces auteurs découle du degré des liens qu'ils gardent avec la tradition érudite grecque ainsi que de leurs rapports avec les érudits crétois qui sont leurs contemporains.

La domination vénitienne en Crète qui commence au début du treizième siècle et qui va jusqu'à 1669 a donné l'occasion pour un contact avec la métropole, c'est-à-dire Venise. Pendant toute la période de la domination vénitienne la vie en Crète garde son caractère populaire médiéval. La tradition byzantine populaire exerce une influence importante sur les ouvrages littéraires du quinzième et du seizième siècle. Ce n'est que plus tard que l'influence italienne apparaît[1]. Notamment vers la fin de ce siècle la société crétoise se constitue de telle façon que rappelle un peu les sociétés des cités italiennes de cette époque. Des voyages à plus grande échelle ont déjà commencé, entrepris par de jeunes Crétois qui se rendent en

---

[1] Quant au caractère de la littérature crétoise, voir mon étude *Le caractère populaire de la littérature crétoise, les littératures de la Renaissance et la tradition populaire byzantine* (en grec), in «Κρητικά χρονικά», 7(1953), pp. 298—314. Voir aussi tout ce que je note dans mon rapport, présenté au XIII^e Congrès des études byzantines d'Oxford (1966) sous le titre *La littérature byzantine des derniers siècles. Naissance de la littérature néo-hellénique*, surtout le chapitre *Création littéraire à Chypre et en Crète.*

Italie pour faire des études ou à d'autres fins. A Venise apparaît bientôt une communauté hellène au milieu de laquelle des savants crétois ont brillé par leur érudition; surtout des ecclésiastiques. Une suite interminable des érudits crétois font leurs études en Italie aux premiers siècles qui suivent la prise de Constantinople par les Turcs. Nous devons accepter qu'une certaine familiarité d'esprit se constitue en Crète surtout pendant le seizième et le dix-septième siècle envers les créations littéraires des Italiens de l'époque de la Renaissance. C'était donc naturel que les contacts entre les Crétois et les occupants aient créé les suppositions préalables pour l'apparition d'un mouvement littéraire important qui apparaît en Crète à partir de la fin du seizième siècle jusqu'à la fin de la domination vénitienne, en 1669[2].

L'influence de la littérature italienne en Crète apparaît déjà dans es œuvres du seizième siècle. Parmi les ouvrages les plus anciens, je mentionne le poème d'Antoine Achélis intitulé *Le Siège de Malte* de 1565. Il s'agit d'une version en vers du récit de Marino Fracasso. On doit noter également une influence italienne sur l'*Apocopos* de Bergadis et sur la *Bergère*. La première de ces œuvres a été publiée pour la première fois en 1519 et la seconde en 1627. Mais encore plus importante et plus active a été l'influence qu'on constate sur certaines pièces du théâtre crétois. La tragédie *Erophile* de Georges Chortatsis, écrite vers 1600, imite d'une façon réussie l'*Orbecche* de Giraldi, tandis que les intermèdes qu'elle contient proviennent de la *Gerusalemme liberata* de Torquato Tasso. Le drame pastoral du même auteur *Gyparis*, lequel aujourd'hui est connu sous le nom authentique *Panoria*, reflète l'influence des drames pastoraux italiens de l'époque et surtout de l'*Aminta* du Tasse, du *Pastor fido* de Guarini et de la *Callisto* de Luigi Groto. Le *Sacrifice d'Abraham* est une version de l'*Isach* de Groto. La tragédie le *Roi Rhodolinos* de Troilos a comme modèle le *Roi Torrismondo* du Tasse et la comédie *Fortounatos* de Markos Antonios Foscolos n'est pas sans rapports avec la comédie *Suppositi* de l'Arioste. L'*Erotokritos*, cette excellente création de Vitsentsos Kornaros, non seulement a subi l'influence sur plusieurs points de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, mais son auteur a pris connaissance du sujet de son modèle français, c'est-à-dire du roman français, *Paris et Vienne*,

[2] M. Manoussos Manoussacas nous a donné un exposé restreint sur l'évolution de la littérature crétoise : *La littérature crétoise pendant la domination vénitienne*, Thessaloniki, 1965. Le même auteur a publié une bibliographie du théâtre crétois (*Bibliographie critique du théâtre crétois*, 2[e] édition complétee, Athènes, 1964) Voir aussi Alexandre Embiricos, *La Renaissance crétoise* (*XVI[e] et XVII[e] siècle*), « Collection de l'Institut d'études byzantines et néo-helléniques de l'Université de Paris », fascicule XIX, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1960, et la publication antérieure de Manoussacas (en français) : *La littérature crétoise de l'époque vénitienne*, in « L'Hellénisme Contemporain », IX (1955), pp. 95—120.

par l'intermédiaire d'une des nombreuses traductions en italien, sinon d'une version italienne de l'œuvre.

Une telle familiarité des auteurs crétois avec des œuvres importantes de la Renaissance italienne, même si elle ne conduisait pas souvent à une imitation servile, mais à une reproduction créatrice, ne pouvait ne pas exercer une influence linguistique sur ces mêmes œuvres crétoises, bien qu'on puisse soutenir avec conviction que l'influence générale linguistique a été exercée non pas grâce à la connaissance des œuvres italiennes littéraires, mais par l'intermédiaire du contact direct des Crétois avec l'Italie et plus particulièrement avec Venise. Dans la présente étude il n'est pas question de cette influence linguistique générale. Je veux m'occuper de l'influence italienne sur la formation des noms propres historiques et mythologiques ainsi que des noms de lieu que nous rencontrons dans le théâtre crétois.

NOMS HISTORIQUES ET MYTHOLOGIQUES DE FORME ITALIANISANTE

Quand je publierai, comme je pense, une étude plus détaillée sur l'influence linguistique générale sur les textes du théâtre crétois[3], je compte présenter des statistiques ainsi que d'autres observations sur la manière dont ces éléments italiens se trouvent disséminés dans les textes du théâtre crétois. En tout cas, je ne m'intéresse pas aujourd'hui à des noms de lieu de forme purement italienne ou italianisante, si ces noms de lieu ne sont pas inconnus à l'idiome populaire crétois ou dans la langue communément parlée par le peuple grec. La même chose est valable pour les noms de nation dont la forme italienne inchangée ou légèrement transformée se rencontre même maintenant d'une façon constante dans la bouche du peuple.

Le théâtre crétois est constitué de trois tragédies : l'*Erophile* de Georges Chortatsis, déjà mentionnée, le *Zénon*, œuvre anonyme, et le *Roi Rhodolinos* de Jean-André Troilos, mentionné aussi ; — de trois pièces comiques : le *Katzourbos* de Georges Chortatsis, le *Stathis*, œuvre anonyme, et le *Fortounatos* de Markos Antonios Foscolos ; — de deux drames pastoraux, dont l'un est une œuvre, pourrait-on dire, originale, la *Panoria* de Georges Chortatsis, jusqu'à présent appelée *Gyparis* et déjà mentionnée ; — d'une traduction du *Pastor Fido* de Guarini, ainsi que d'un drame religieux, le *Sacrifice d'Abraham*[4]. Je commence par les tragédies.

---

[3] Sur l'influence linguistique vénitienne sur les provinces grecques, occupées par Venise, voir G Anagnostopoulos ('Επετηρίς Έταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, vol II, 1925, pp. 306—15), August Heisenberg, *Dialekt und Umgangssprache im Neugriechischen*, p. 21 et suiv. Sur les influences italiennes sur quelques textes byzantins et post-byzantins voir E. Kriaras, in «'Εποχές», n° 4, août 1963, pp. 9—22.

[4] Je note que le « *Sacrifice d'Abraham* », œuvre crétoise de 1635, ne contient pas d'éléments qui nous intéressent ici.

Erophile

Je mentionne parmi les noms des héros de cette tragédie le nom historique Κάρλος (Carlos) = Κάρολος. Nous rencontrons également les noms historiques et mythologiques suivants :

Σολιμάνος, av. Int., III, 1, av. Int., IV, 1 (Solimano) = Σουλεϊμάν·
Φορτούνα, av. Int., II, 1 (Fortuna) = Τύχη·
Φούριες, apr. III, 370 (Furie) = Μαινάδες.

Les noms historiques de lieu de forme italianisante sont reproduits comme suit :

Καρτάγο, Prol., 27 (Cartago) = Καρχηδόνα·
Παλαιστίνα, Int., I, 44 (Palestina) = Παλαιστίνη·
Πέρσια, I, 206, II, 397 (Persia) = Περσία.

Zenon

Dans la tragédie *Zénon* d'auteur inconnu, nous rencontrons de nombreux noms historiques et mythologiques dans leurs formes italianisantes malgré qu'il s'agisse, souvent de noms d'origine grecque. Je mentionne les noms suivants :

'Ακερόντες, V, 115 (Acheronte) = 'Αχέροντας·
'Αλέττω, av. Prol., 1 (Aletto) = 'Αληκτώ·
'Ασμεδαῖος, I, 78 au lieu de 'Ασμοδαῖος[5]·
'Εουφημιάνος, I, 66, 67, 204, apr. I, 74 (Eufemiano) = Εὐφημιανός·
Ζένος, apr. I, 74 (Zeno) = Ζήνωνας·
Καρόντες, apr. V, 116, V, 326 (Caronte) = Χάροντας ou Χάρος·
Καστόρες et Κάστορος, av. III, 1 : Κάστωρ, si la forme n'est pas suspecte alors qu'il s'agit probablement de la forme évoluée de Castor.
Κλώθω, IV, 111 (Clotto) = Κλωθώ·
Λακέζη, IV, 112 (Lachesi) = Λάχεσις (la place de l'accent est justifiée par le besoin de la métrique)·
Μαθουσαλέμ, I, 162, 163 et Μαθουσαλάμ, I, 172 (Matusalem) = Μαθουσάλας·
Μαρκαντώνιος, V, 85 (Marco Antonio) = Μάρκος 'Αντώνιος·
Μεγαίρα, Prol. av., I, 1, 19 (Megèra) = Μέγαιρα·
Μίνιος, Prol., 71·
'Ορφέος II, 30, 34 (Orféo) = 'Ορφέας·
Στύγε, V, 279 (Stige, masc.) = Στύξ[6].

---

[5] L'auteur du *Zénon* se sert de la forme avec la syllabe με (au lieu de μο) qui aurait pu exister, bien que rarement, en italien à la suite de l'influence de la forme hébraïque *Aschmedaï*.
[6] C'est seulement le nom Τισσιφόνη (avant Prol I, après Prol 106) qu'on rencontre avec la forme grecque authentique

Φετόντε(ς), V, 249 (Fetonte) = Φαέθωνας·
Φλεγετόντε(ς), V, 116, 325 (Flegetonte)=Φλεγέθων (Ὅμηρος) et Πυριφλεγέθων·
Φοῖμπος, 1, 237 (Febo) = Φοῖβος [7].

Katzourbos

Si nous venons maintenant aux pièces comiques, sous le nom d'une héroïne du *Katzourbos* nous apparaît un nom historique : Πουλισσένα, Prol., 40 et passim (Polissena) = Πολυξένη.

Ont une origine historique, c'est évident, les noms suivants que nous rencontrons dans l'œuvre avec leurs formes italianisantes :

Ἀλισάντρος, I, 212 (Alessandro) = Ἀλέξαντρος·
Γλυτσέρε (ἡ), IV, 177 (masc. Glicerio) = Γλυκερία·
Βιρτζίλιος, IV, 198, 201 (Virgilio et Vergilio) = Βιργίλιος·
Γιαζόνες, IV, 379 (Giasone) = Ἰάσονας·
Κατόνες, V, 347 (Catone) = Κάτων·
Κουϊντιλιάνος, II, 275 (Quintiliano) = Κουϊντιλιανός·
Ντονάδος, V, 365 (Donato) (terminaison -δος) = Δωνάτος·
Ὁράτσιος, I, 213, II, 402, IV, 134 (Orazio) = Ὁράτιος·
Τερέντσιος, IV, 116 (Terenzio) = Τερέντιος·
Τίμπουλλος, IV, 134 (Tibullo) = Τίβουλλος·
Τσιτσερόνες, V, 348 (Cicerone) = Κικέρωνας [8].

Stathis

De même dans la comédie *Stathis*, pièce d'auteur inconnu, les noms historiques et mythologiques apparaissent dans une forme italianisante.

Ἀννίμπαλε, I, 86, (Annibale) = Ἀννίβας·
Ἔλενα, Int., II, 5, 12, 33, 43, 51, 67, 73 (Elena) = Ἑλένη·
Μάρτες, I, 137 (cf. I, 139) (Marte) = Ἄρης·
Μενελάος, Int., II, 15, 25, apr. Int. II, 50, 79 (Menelao), Μενέλαος·
Ξέρξες, I, 84 (Xerxes) = Ξέρξης·
Οὐλίσσες, apr. Int., II, 4 (Ulisse) = Ὀδυσσέας·
Παλαμέτες, apr. Int. II, 4 (Palamède) = Παλαμήδης·
Τσιτσερόνες, II, 283 (Cicerone) = Κικέρωνας.

Des noms des personnages de la pièce on pourrait également mentionner comme d'origine mythologique : Φαίντρα, I, 218, 232, 244, III, 176 (Fedra) = Φαίδρα,
malgré qu'on rencontre également la forme Φαίδρα (II, 24, 72, III, 460).

---

[7] La tragédie *Roi Rhodolinos* de Jean-André Troilos ne contient pas d'éléments qui nous intéressent dans la présente étude.

[8] On a formé le mot Μεγαφέντης, par lequel on désigne le sultan, d'après l'italien : *Gran Signore.*

Du groupe des noms de lieu antiques dérivent :
Κολόννες τοῦ Ἔρκολε, II, 278 (Colonne d'Ercole) = Στῆλες τοῦ Ἡρακλῆ·
Μακεδόνια, Int., II, 2 (Macedonia) = Μακεδονία·
Τρόγια, I, 85, II, 5, 30 (Troïa) = Τροία.

Fortounatos

Dans la comédie *Fortounatos* nous rencontrons les noms historiques et mythologiques suivants, dans les formes italiennes ou italianisantes :

Ἀγαμεμνόνες, av. Int. IV, 149 (Agamemnone) = Ἀγαμέμνονας·
Ἀγχίσες, av. Int. IV, 155 (Anchise) = Ἀγχίσης·
Ἀουρέλιος, Prol. 84 (Aurelio) = Αὐρήλιος·
Ἑλένα, Int. II, 158, Int. III, 70 (Èlena) = Ἑλένη·
Ἔρκουλες, II, 57 (Ercole) = Ἡρακλῆς·
Ἐσιόνε, Int. III, 159, Int. IV, 38 (Esione) = Ἡσιόνη·
Ἐσκουλάπιος, I, 157 (Esculapio) = Ἀσκληπιός·
Ἔττορε, II, 57 (Ettore) = Ἕκτορας·
Κατόνες, I, 364 (Catone) = Κάτωνας·
Κικερόνες, Déd. 5 (Cicerone) = Κικέρωνας·
Λαοκόντες, Int. IV, 139 (Laocoonte) = Λαοκόοντας·
Μιτριδάτης, I, 157 (Mitridate) = Μιθριδάτης·
Νεμπρώθ, II, 58 (Nemrod et Nembrotte) = Νεμρώδ·
Οὐλίσσες, av. Int. III, 117 (Ulisse) = Ὀδυσσέας·
Πομπέο, Prol. 83 (Pompèo) = Πομπήιος·
Σιμόνες, av. Int. IV, 149 (Simon et Simone) = Σίμωνας·
Τολομαῖος, Prol. 84 (Tolom(m)èo) = Πτολεμαῖος.

Dans la même pièce, nous rencontrons également des noms de lieu plus ou moins dans leur forme italianisante :

Ἄφρικα, Prol., 97 (Africa) = Ἀφρική·
Μισσίνα, II, 31 (Messina) = Μεσσήνη·
Σπάρτα, Int., II,170 (Sparta) = Σπάρτη·
Τρόγια, Int. I, 159, III, 9 (Troia) = Τροία et Τρογιάνος
II, 58, av. Int., III, 163, av. Int., IV, 79 (Troiano) = Τρῶας.

Panoria

Dans le drame pastoral *Panoria* nous trouvons le nom propre mythologique suivant dans sa forme italianisante : Ἀντόνε, IV, 316 (Adone) = Ἄδωνης.

Le berger fidèle

Je parlerai enfin, de la traduction du *Pastor fido* de Guarini qui sous le titre *Le Berger fidèle* a été faite par un anonyme crétois au début du dix-septième siècle. Les noms des personnages de l'œuvre, adoptés dans la traduction grecque, ne présentent, pour ce qui est du sujet que nous traitons, aucun intérêt. Si nous considérons cependant les formes des noms mythologiques et historiques que le traducteur utilise, nous constaterons qu'il n'a pas senti la nécessité de les transposer en néo-grec. Voilà les cas qui nous intéressent :

Ἀντόνες, IV, 6, 93 (Adone) = Ἄδωνης·
Ὀρφέος, III, 3, 328 (Orfèo) = Ὀρφέας·
Πάν, (Invar.) I, 2, 361, I, 4, 306 (Pan) = Πάν (variable)·
Ρετίνα, (corr. : Ρετσίνα ou Ρεκίνα III, 9, 2, IV, 3, 193 (Ericina) = Ἐρυκίνη (Ἀφροδίτη).

Je cite aussi des noms de lieu dans leurs formes italianisantes :
Ἀλαδός, I, 4, 98 (Ladon) = Λάδων·
Ἔλιντε (ἡ), II, 1, 377, V, 5, 122, V, 5, 226· Ἔλιντο (ἡ) II, 1, 89· Ἔλις (ἡ), II, 1, 128 et Ἄλιντη (ἡ) (corr. probabl. : Ἔλιντε), V, 1, 80 (Elide) = Ἤλιδα·
Θράσια, III, 3, 327 (Tràcia) = Θράκη·
Πίζα (ἡ), II, 1, 89, II, 1, 128· II, 1, 377 (Pisa) = Πίσα·
Ρυμάνθη (ἡ), IV, 2, 58 (Erimànto) = Ἐρύμανθος.

LES LITTÉRATEURS CRÉTOIS, LA TRADITION ÉRUDITE ET L'HUMANISME CRÉTOIS

Il y a eu, je pense, deux facteurs importants, qui ont formé la littérature crétoise : 1°) la présence vivante en Crète de la tradition médiévale grecque populaire ; et 2°) l'influence de la production littéraire italienne de la Renaissance. La Crète, éloignée et détachée pendant des siècles du corps byzantin, a pu conserver à un haut degré son contact avec la littérature grecque populaire, les mœurs et les coutumes populaires, la vie du peuple en général et sa mentalité sans subir ni l'influence directe ni le charme de la tradition culturelle conservatrice de la capitale byzantine d'autrefois, c'est-à-dire de Constantinople. Certes, il n'y a pas de doute que des érudits crétois se trouvent en communication avec l'esprit conservateur grec, je veux dire l'esprit byzantin, et se laissent influencer par lui. Cependant, ce contact avec les représentants de la culture conservatrice byzantine, si évolué qu'il soit, n'a pas été de telle nature et de telle qualité qu'il ait pu influencer la production originale littéraire crétoise.

Pendant les derniers siècles de Byzance on a constaté qu'une scission, une bifurcation entre les représentants de la culture conservatrice et la création vraiment populaire a conduit à l'impossibilité d'une influence réelle de la culture savante (et je n'entends pas seulement par ce terme l'influence morphologique de la langue) sur la production littéraire de l'époque. Une telle influence n'a pas été observée ni en Crète pendant les siècles qui ont suivi la prise de Constantinople par les Turcs, puisque la création littéraire elle-même n'avait pas trouvé auparavant des modèles littéraires grecs consacrés qui auraient pu influencer même sur le plan purement linguistique. Pour cette raison elle était en état d'employer plus librement l'idiome linguistique populaire authentique de la Crète afin de l'élever à un instrument magnifique d'expression. D'autant plus que peu de temps après nous voyons apparaître des auteurs très doués comme Kornaros et d'autres, il ne reste aucune marge pour une influence du côté de la littérature byzantine érudite plus ancienne ou de la littérature des érudits crétois qui en quelque sorte emploient un langage archaïsant. C'est pour cette raison que la littérature italienne de la Renaissance est capable d'exercer une influence active sur les auteurs crétois et de fournir l'occasion pour qu'une production importante d'œuvre de théâtre voie le jour.

L'œuvre des érudits crétois est vraiment très utile. La plupart d'entre eux fusionnent avec succès en eux la tradition érudite byzantine surtout religieuse, avec l'enseignement humaniste qu'ils ont reçu de la Renaissance italienne. Toutefois, l'humanisme de ces érudits n'exerce pas, dirions-nous, une influence véritable sur la vie littéraire crétoise puisqu'un grand nombre de ces érudits agissent en dehors de la Crète[9]. Pour cette raison, et pour d'autres également, l'humanisme ne devient pas tout à fait familier à ces représentants de la littérature crétoise. Cet humanisme particulier, se trouvant dans une certaine mesure conforme aux exigences linguistiques de l'époque, nous fait penser par certains côtés à l'humanisme français de la Renaissance. En France, selon la remarque de Gonzague de Reynold[10], « l'humanisme abandonna très vite les humanistes pour aller se diffuser dans la langue et dans le vers, dans la littérature et dans la poésie. On se mit à l'école des humanistes juste le temps nécessaire ». En Crète aussi les humanistes ont suivi une voie plus correcte que leurs prédécesseurs byzantins, mais ils n'ont pas du tout poussé les écrivains crétois vers un certain humanisme archaïsant

---

[9] Markos Moussouros fut un excellent philologue de son temps, mais il a vécu hors de Crète, en Italie, ainsi que son illustre compatriote El Greco ou comme le chiote Leon Allatius qui, lui aussi, développa son activité en Italie.

[10] Gonzague de Reynold, *L'Hellénisme et le génie européen* (*La formation de l'Europe*, vol. III, Fribourg en Suisse, 1944, pp. 231—2).

même modéré, en d'autres termes, un humanisme archaïsant qui aurait familiarisé les écrivains crétois avec les formes linguistiques des noms historiques ayant leurs racines dans la langue grecque ancienne.

Dès lors cet humanisme limité des écrivains crétois, combiné avec leur archaïsme restreint, ne les a pas aidés, comme il me semble, à entrer dans un contact plus étroit avec la tradition de l'érudition grecque[11]. Cet humanisme, quel qu'il soit, de ces auteurs tire ses éléments de domaines culturels intermédiaires, qui ont connu à leur manière la tradition érudite grecque qu'ils ont assimilée jusqu'à un certain point. Ceci est également prouvé par la présence dans leurs œuvres littéraires des éléments linguistiques comme ceux qui nous ont occupé. C'est pour cette raison que les noms des héros de ces œuvres, les noms historiques et mythologiques ainsi que des noms de lieu antiques sont reproduits dans la forme italianisante avec une influence morphologique grecque relativement limitée.

---

[11] C'est dans mon étude, *La Connaissance de l'antiquité et le sentiment national chez Vincent Kornaros, poète crétois du dix-septième siècle*, in *Actes du IVe Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, Fribourg (Suisse), 1965, pp. 705—9, que j'ai montré que le poète de l'*Erotokritos* ne présente pas de tendances humanistes dans son poème chevaleresque.

DEUX NOUVEAUX GOUVERNEURS DE LA BULGARIE BYZANTINE:

LE PROÈDRE NICÉPHORE BATATZÈS ET LE PROTOPROÈDRE GRÉGOIRE

V. LAURENT (Paris)

De toutes les frontières de l'État byzantin celle qui paraît de prime abord la plus facile à défendre est bien ce que N. Iorga aimait à appeler *le Danube d'empire*[1]. Derrière ce vaste plan d'eau, les bordant sur toutes leur longueur, les Balkans semblaient peu perméables aux invasions venues du Nord. En réalité celles-ci furent si fréquentes et si massives au cours du XIe siècle qu'elles créèrent dans la péninsule un état d'insécurité continue, aggravée par le vent d'insurrection qui poussait les populations indigènes à secouer le joug d'une domination subie depuis trop peu. Pour y parer le pouvoir central dut mettre en place un dispositif militaire complexe dont la Bulgarie resta longtemps la pièce maîtresse.

Ce dispositif, auquel Basile II donna sa forme essentielle, évolua peu , assez toutefois pour poser encore aujourd'hui aux historiens des problèmes délicats. Néanmoins, dans leur ensemble, ceux-ci sont résolus et le mérite en revient pour une bonne part au professeur N. Bănescu, le Nestor de la byzantinologie roumaine, dont l'activité scientifique s'est surtout attachée à étudier[2] l'organisation des Balkans reconquis par la dynastie macédonienne. Ses recherches l'ont ainsi conduit à compiler, entre autres, la liste des gouverneurs byzantins de la Bulgarie et il a fait dans ce but — précaution dont nombre d'érudits ne se soucient guère — appel au témoignage de la sigillographie. Les résultats auxquels il est parvenu ont

[1] Cf. N. Iorga, *Le Danube d'empire*, dans *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, I, Paris, 1924, p. 13—22.

[2] A citer surtout les deux études suivantes · *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare de Samuel (1018)* : *Bulgarie et Paristrion*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique », X (1923), p. 49—72; *L'organisation de la Bulgarie et la situation du peuple bulgare dans les premiers temps après la soumission par Basile II le Bulgaroctone*, dans « Seminarium Kondakovianum », IV, Prague, 1931, p. 49—67.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP, VII, 1, p. 143—150, BUCAREST, 1969

marqué un net progrès par rapport à ce qui s'était écrit jusque là dans ce domaine[3]. Mais les sources littéraires sont loin d'avoir tout rapporté et des travaux de ce genre comportent toujours d'inévitables lacunes, que seules les données fournies par les sceaux permettront de combler au moins partiellement.

Le jubilaire l'a dit avant moi et ce m'est un plaisir d'en faire une fois de plus la preuve en dédiant ces pages qui prolongent ses propres recherches au judicieux savant qui sut mettre plus de lumière dans un domaine obscurci par les excès d'un phylétisme irrationnel, au collègue dont l'active sympathie facilita naguère (1937) l'implantation de notre Institut dans son beau pays, au collaborateur enfin des temps heureux. Qu'il veuille bien, au sommet de l'âge, accueillir avec faveur ce modeste témoignage d'une amitié et d'une gratitude que l'événement dévastateur n'a pas refroidies.

1. — Le proèdre et duc de Bulgarie Nicéphore Batatzès

Ce premier sceau, comme au reste le suivant et la masse des pièces qui composent le fonds des grandes collections aujourd'hui disséminées de par le monde, a été acquis et sans doute trouvé à Istanbul. Il est désormais conservé au *Center for Byzantine studies* (Dumbarton Oaks, Washington) sous la cote 58.106,5695. En voici la description :

Bord de droite pressé et relevé au revers; champ nettement gravé, déplacé sur le côté aux deux faces; très nettement buriné. D. : 27 mm (total) et 19 (champ).

Au droit, saint Démétrius, de face, en pied, tenant en main droite la lance et de la gauche le bouclier touchant terre. Épigraphe : ☉—ΔΗ—M, à gauche et T—PΪ—O, à droite : Ὁ ἅ(γιος) Δημ(ή)τριο(ς).

Au revers, inscription sur six lignes :

† ΚΕΒΟΗΘ,	† Κ(ύρι)ε βοήθ(ει)
ΝΙΚΗΦΟΡѠ	Νικηφόρῳ
ΠΡΟΕΔΡѠS	προέδρῳ (καὶ)
ΔΟVΚΙΒȣΛ	δουκὶ Βουλ-
ΓΑΡΙΑCΤѠ	γαρίας τῷ
ΒΑΤΑΤζΗ[4]	Βατάτζῃ

† Κύριε βοήθει Νικηφόρῳ προέδρῳ καὶ δουκὶ Βουλγαρίας τῷ Βατάτζῃ.

[3] Une première liste établie par ses soins avait paru dans la «Byz Zeitschr. », XX (1929—1930), p. 440, mais l'étude fondamentale est constituée par le petit volume intitulé : *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie* (Institut Roumain d'études byzantines, 3), Bucarest, 1946, p 118—170, avec liste récapitulative p. 173—174. Cité ci-après comme Bănescu, *Duchés*

[4] Comme il arrive souvent, lorsque le zêta suit un tau dans un nom propre, le graveur emploie ici la minuscule au trait grêle et menu.

XI[e] s. (deuxième moitié). — Deux considérations permettent de donner cette datation comme certaine : l'une tirée des caractères épigraphiques qui sont d'époque, l'autre du titre aulique porté ici par le duc de Bulgarie.

Notons d'abord que l'état du plomb, intact en toutes ses parties et d'un relief rendant la légende d'une lecture aisée, exclut que l'on y puisse lire ; ΑΑΕΔΡΩ, donc πρωτοπροέδρῳ. D'autre part, comme l'a établi Ch. Diehl[5], le proédrat ne fut concédé aux principaux gouverneurs de thèmes que vers 1065 au plus tôt, exception faite pour ceux de ces hauts fonctionnaires[6] qui étaient apparentés à l'empereur lui-même, à quelque membre de sa famille ou à la favorite du moment[7]. Ce qui n'était certainement pas le cas de Nicéphore.

Créé en 963 au profit du parakimomène Basile, tombé en désuétude après la disgrâce de ce ministre, le titre remis en usage par le Bulgaroctone ne se conférait encore que parcimonieusement vers 1060[8]. De très hauts dignitaires de l'ordre sénatorial comme le stratopédarque Isaac Comnène et le duc d'Antioche Katakalon Kékauménos[9] tentèrent, en 1057, mais en vain de se le faire attribuer par Michel VII. Ce n'est qu'entre 1065 et 1070 que la collation de cette dignité aux officiers généraux devint plus fréquente. Mais comme le commandement de la Bulgarie ne semble pas, malgré son importance stratégique, avoir compté parmi les plus grands, son titulaire ne dut pas figurer parmi les premiers bénéficiaires, ce qui explique que l'un d'entre eux, Nicéphore Botaniate, le futur empereur, n'était encore en 1065 que magistros[10], et que ses prédécesseurs immé-

---

[5] Cf. Ch. Diehl, *De la signification du titre de « proèdre » à Byzance*, dans *Mélanges G. Schlumberger*, I, p. 105—117.

[6] C'est le cas de Romain Scléros qui, dès juin ou juillet 1054, portait le titre de proèdre à lui conferé par Constantin IX Monomaque, l'amant de sa sœur, la Scléréna. Cf. C. Will, *Acta et scripta quae de controversiis Ecclesiae Graecae et Latinae saeculo undecimo composita extant*, Leipzig, 1861, p. 179 ; voir aussi V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médaillier vatican*. Città del Vaticano, 1962, p. 91—92. D'autre part Constantin Diogène fut fait protoproèdre bien plus tôt que cela eût dû l'être sous Romain III Argyre (1028—1034) dont il avait épousé une nièce. Cf. Diehl, *Proèdre*, p. 112—113.

[7] Ce n'est en effet qu'au XII[e] s. que les Batatzès semblent avoir contracté des liens de parenté directe avec la dynastie régnante par le mariage de Theodore Batatzès avec Eudocie, la fille de l'empereur Jean II Comnène. Cf. « Νέος Ἑλληνομνήμων », VIII (1911), p. 159. Andronic Batatzès que Kinnamos (ed. Bonn, p. 300) désigne comme cousin de Manuel II était leur fils. Dans ce cas également le gendre du souverain porte un titre aulique de tout premier rang : πανσεβαστούπέρτατος, qui alors ne se conférait que peu ou prou.

[8] Cf. Diehl, *Proèdre*, p. 114. La raison en est que, même pour Michel Psellos (cf. M. Psellos, *Chronographie*, éd. Renauld, I, p. 2), c'était la plus grande dignite qu'il y eut « au pays des Romains » ; dignité qui, selon le *Livre des Cérémonies* (éd. Reiske, I, p. 440 [13] et II, p. 465), était au-dessus de celle, elle aussi très prisée, de magistros.

[9] Cf. Cedrenus (éd. Bonn, p. 611, 615) ; Psellos, *Chronographie*, I, p. 84 ; voir aussi N. Bănescu, *Un duc byzantin du XI[e] siècle : Katakalon Kékauménos*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique », XI (1924), p. 25—36.

[10] Botaniate gouvernait alors la Bulgarie. Cf. N. Bănescu, *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien, Romanos Diogenes und Nikephoros Botaneiates*, dans « Byz. Zeitschr. », XXX (1930), p. 442 ; voir aussi Bănescu, *Duchés*, p. 142—143.

diats — Léon Drimys qui semble bien avoir inauguré la série des ducs faisant suite à celle des catépans et Michel Saronitès lors d'un premier mandat[11] — ne sont encore l'un que vestès et magistros[12], l'autre que vestarque[13]. Dans ces conditions, Nicéphore Batatzès ne dut pas prendre le commandement de la Bulgarie avant 1070. En revanche, il pourrait bien avoir succédé à Michel Sarônitès dont la carrière plus ancienne fut curieusement parallèle à la sienne, puisqu'il fut d'une part vestarque et catépan de Bulgarie[14] et de l'autre magistros et duc de tout l'Occident[15]. Nicéphore, sensiblement plus jeune, devait monter plus haut dans la hiérarchie nobiliaire. Voici en effet, établi selon la gradation des titres qu'il porta, quel fut le développement de sa carrière à son apogée.

1. magistros, vestès et duc de tout l'Occident (sceau inédit)
2. proèdre et duc de Bulgarie (sceau ici présenté)
3. protoproèdre, vestarque, grand duc et préteur de la Mer Égée (sceau actuellement conservé à l'Ermitage)[16].
4. curopalate (d'aprés un sceau)[17].

Ce *curriculum vitae* semble présenter en son début une anomalie relative. Il semblerait en effet que la fonction[18] de duc de tout l'Occident qui en faisait le commandant en chef fut supérieure à celle de duc de la Bulgarie ou de préteur de la Mer Égée. Aussi pourrait-on se demander si le Nicéphore du n. 1 n'est pas distinct du nôtre, son grand-père par

---

[11] Ce général commença sa carrière dans la première moitié du XI[e] s. Le premier poste que les sceaux lui connaissent fut celui de stratège d'une ville dont le nom commençait par Mo-, sans doute Mogléna ; il avait alors la dignité de protospathaire. Un autre sceau inédit le désigne en qualité d'anthypatos et de catépan. Le fait qu'il ne se dise magistros ni sur ce plomb ni sur un troisième déja connu (cf. « Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος » Appendice au tome XVII, Constantinople, 1886, p. 144) où il se qualifie de vestarque (dignité supérieure à celle d'anthypatos) et catépan de Bulgarie, prouve clairement qu'il commanda ce thème en un moment où le gouverneur n'avait pas encore droit au titre de magistros, donc avant 1065. On peut dès lors conjecturer que Saronitès fut en charge soit avant Basile Monachos (1048—1054), soit avant Botaniate (1065), donc apres Nicephore Protévôn (1054). Cf. Bănescu, *Duchés*, p. 139—141 Voir aussi la note suivante.

[12] Léon Drimys, tout comme Saronitès, a été nettement postdaté comme catépan de Bulgarie par moi-même et assigné par erreur à la fin du XII[e] s. (cf. *Byzantion* », VI (1931), p 613, n 2). Le titre qu'il porte (magistros) permet de le placer entre 1060 et 1070 environ après Saronitès dont il ne dut pas être néanmoins le successeur immédiat.

[13] Sceau inédit.

[14] Cf. Bănescu, *Duchés*, p 147

[15] Sceau inédit

[16] Décrit et commenté par B. A. Pančenko, Katalog molivdovulov « Collection de l'Institut archéologique russe à Constantinople [1904] », p. 84—87, n. 241 (photo, pl. X, n. 2).

[17] *Ibid.*, p. 123 n. 350 (photo, pl. XII, n. 1). La même pièce existe en deux autres exemplaires conserves dans les Cabinets des Médailles de Paris et de Vienne.

[18] Cf R Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin 1967, p 392, 508—595 ; Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IX[e]—X[e] siècles*, Paris, 1960, p. 57—59, 65 ; A. Hohlweg, *Beitrage zur Verwaltungsgeschichte des ostromischen Reiches unter den Komnenen* (Miscellanea Byzantina Monacensia, 1). Munchen, 1965, p. 94, 122.

exemple ou quelque oncle[19], d'autant que vers la même époque apparaît un Bryennios Batatzès nanti de la même charge[20]. Les Batatzès avaient en effet déjà fourni plus d'un général à l'empire[21] et le nom de Nicéphore dut connaître quelque faveur au sein de la famille pour que l'idée soit venue à l'auteur de l'*Éloge* de l'empereur Jean III Batatzès (1222—1254) d'appeler ainsi indûment le père ou l'oncle de son héros[22].

En fait cette apparente déchéance peut aisément s'expliquer par les nécessités du moment ou le simple caprice de l'empereur, selon toute vraisemblance de Constantin IX Monomaque (1042—1055). L'histoire de l'époque offre en tout cas des situations analogues, telle celle de Nicéphore Bryennios, grand domestique d'Occident en 1068/71 et seulement duc de Durazzo sous Michel VII (1071—1078)[23]. Rien ne s'oppose donc à ce qu' après avoir commandé l'ensemble des forces cantonnées en Occident, il n'ait plus eu dans la suite sous lui, pour un temps très court, que celles du thème de Bulgarie. Au reste , l'agitation qui ne cessa de couver au centre des Balkans exigeait la présence sur place d'un général capable aux attributions limitées et partant plus efficaces sur le plan local. Cette mission, à lui confiée en un moment difficile, apparaît comme une marque de confiance de la part de l'empereur qui dut lui conférer alors par manière de compensation le titre toujours recherché de proèdre.

Comme la plupart de ceux qui le précédèrent ou le suivirent immédiatement dans le poste, Nicéphore ne fit qu'y passer. Son gouvernement doit se placer après celui de Nicéphore Bryennios (1074—1075)[24]. Bénéficia-t-il d'une tranquillité relative? Il n'a en tout cas laissé aucune trace dans l'histoire et ne dut donc être marqué par aucun événement majeur. Le poste qu'il obtint ensuite constitua pour Nicéphore un net avancement, puisqu'on lui remit le gouvernement entier, civil et mili-

---

[19] On notera que le père de Nicéphore dut difficilement porter le même prenom que lui, la coutume, à Byzance, étant d'appeler le fils ou les fils autrement que l'ascendant immédiat.

[20] Le seul Batatzès avec lequel Nicéphore pourrait à la rigueur être identifié est ce Bryennios Batatzès anthypatos, consul et stratélate d'Occident dont le boullotirion a été retrouvé. Cf. N A. Mouchmov *Un nouveau boullotirion byzantin*, dans « *Byzantion* », IV, (1929), p. 190. Mais comme nous l'insinuons ci-dessus, ce n'est nullement certain. A noter d'autre part que plusieurs Nicéphore Bryennios apparaissent à la même époque. Voir ci-après la note 23.

[21] Le plus ancien est un illustre stratège de prénom inconnu qui, vers l'an mil, craignant la vindicte de Basile II s'enfuit, d'Andrinople où il habitait, en Bulgarie avec tous les siens. Cf Cédrénus (éd Bonn, II, p. 452[2]) ; plus récemment l'on trouve Jean Batatzès qui trempa dans la révolte de Léon Tornikès en 1047. Cf. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du X^e siècle III. Les porphyrogénètes Zoè et Theodora*, Paris, 1905, p 526—528. Notice sur la famille dans Ch Du Cange. *Familiae augustae byzantinae*, Venise, 1729, p. 181, 182

[22] Cf. « Byz. Zeitschr. » XIV (1905), p. 205[13]. Les deux frères, dont l'un fut le père de l'empereur Jean III Batatzès (1222—1254), s'appelèrent en réalité Manuel et Alexis. *Ibid.*, p. 163 Le grand-père, appelé Constantin, est inconnu d'ailleurs.

[23] Voir la notice de Suzanne Wittek-DeJongh, *Le césar Nicéphore Bryennios. L'historien et ses ascendants*, dans « Byzantion », XXIII (1953), p 463—468 (voir p. 465).

[24] Bănescu, *Duchés*, p. 144, 148.

taire, d'une circonscription également vitale pour la sauvegarde de l'empire menacé à l'Ouest par les visées normandes. Ses attributions de préteur et de grand duc au moment où l'administration provinciale achevait de se transformer lui donnaient à tous égards pleins pouvoirs sur ce qui était alors le thème de l'Egée[25]. L'imminence du danger qui grandissait à l'Ouest exigeait que la région maritime couvrant les abords extérieurs de la capitale fût tenue solidement en mains et pour cela que l'agent respousable disposât de l'ensemble des compétences dévolues naguère au gouverneur militaire. Ce cumul n'a donc, dans la circonstance, rien d'anormal même à cette époque qui tend à diversifier les pouvoirs au sein d'organismes autrefois strictement unitaires. Imposé par la conjoncture internationale, ce régime intermédiaire, provisoire dans son principe, fut appliqué au thèmes de Crète et de Péloponnèse-Hellade[26] dont Eumathios Philokalès apparaît vers le même temps à la fois comme grand duc et préteur[27]. Les services que Nicéphore Batatzès rendit dans son nouveau poste durent être appréciés, car, si nous ignorons à quelles fonctions l'empereur l'appela dans la suite, il est au moins certain qu'il prit le parti des Comnènes en 1081 et reçut d'Alexis I^er^ la dignité de curopalate. Il avait nécessairement obtenu auparavant le rang intermédiaire de protoproèdre dans une charge que la sigillographie fera peut-être un jour connaître. La vie de Nicéphore semble ainsi s'être prolongée jusqu'à la fin du XI^e^ s., et il n'est pas impossible qu'elle ait débordé sur le siècle suivant.

2. — Le protoproèdre et duc Grégoire

Ce sceau est moins bien conservé que le précédent. Cependant la partie retrouvée est nettement gravée dans un relief tel que le texte de sa légende peut être établi d'une manière certaine.

Gravement rogné au sommet et sur le bord du côté droit ; légère entaille à l'orifice supérieur du canal au revers ; effigies frustes sans traits marquants. D. 23—24 mm.

Au droit, Vierge, de face, en buste, orante, portant sur la poitrine le médaillon de l'Enfant. Épigraphe : MP (seuls éléments portés sur le plomb).

---

[25] Cf Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Byzance et la Mer*, Paris, 1966, p 76—79 (le drongaire de la Mer Egée) ; A Pertusi, *Costantino Porfirogenito, De thematibus* (Studi e Testi, 160). Città del Vaticano, 1952 p 154, 155.

[26] Présentation et commentaire des sceaux retrouvés de ce personnange par N. Bees, *Zur Sigillographie der byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas*, dans « Viz. Vremenn », XXI (1964) troisième partie, p. 229—232, pour le *cursus honorum* d'Eumathios consulter Laurent, *Medaillier*, p 55—59

[27] Il est assez rare que l'on ait retrouvé plusieurs exemplaires d'un même sceau. Celui du curopalate Nicéphore Batatzes se rencontre dejà en trois exemplaires absolument pareils (Ermitage, Cabinet des Medailles de Vienne, Cabinet des Medailles de Paris) Le fait semblerait indiquer que Nicéphore vécut un certain temps dans cette dignité qui a pu marquer le sommet de sa carrière.

Au revers, légende mutilée, sur sept lignes dont deux hors champ :

	<† Θ(εοτό)>-
ΟΗΘ	<κε β> οήθ(ει)
ΗΓΟΡΙꙌ	<Γρ>ηγορίῳ
ꙌΤΟΠΡΟ	<πρ>ωτοπρο-
ΡꙌSΔȣΚΙ	<έδ>ρῳ (καὶ) δουκὶ
ΛΓΑΡΙ	<Βου>λγαρί-
	<ας>

† Θεοτόκε βοήθει Γρηγορίῳ πρωτοπροέδρῳ καὶ δουκὶ Βουλγαρίας.

XI^e s. (deuxième moitié). — Dans le cas précédent, le silence absolu des sources littéraires n'a pas permis d'établir avec toute la rigueur désirable la date où le propriétaire du sceau obtint le gouvernement de la Bulgarie. Ici la même imprécision provient de ce que les hauts fonctionnaires susceptibles de s'identifier avec le duc Grégoire sont plusieurs et qu'il est délicat de choisir entre eux. Nous connaissons en effet :

1. Grégoire anthypatos, patrice, vestès et stratège (sceau inédit du milieu du XIe s.).

2. Grégoire protospathaire et général d'Asie, mort le 31 août 1071 d'après son épitaphe lue et traduite par le voyageur Ch. Texier[28].

3. Grégoire duc de Trébizonde dont Anne Comnène a conté la révolte[29]. Nous savons que ce Grégoire n'est autre que Grégoire Taronitès bien connu d'autre part[30].

4. Grégoire, fils de Serge, proèdre (sceau inédit), le même sans doute que Grégoire proèdre signataire d'un sceau édité par K. Konstantopoulos[31].

Un seul de ces quatre ou cinq personnages peut être écarté à coup sûr comme ne pouvant être le même que celui de notre bulle, le n. 2. D'une part en effet, vers 1070, nous l'avons vu, le duc de Bulgarie n'était encore que proèdre ; d'autre part il est impensable que, en possession, lors de son décès, du titre de protoproèdre on lui ait substitué dans son épitaphe celui, alors très inférieur, de protospathaire[32]. En revanche le stratège du n. 1 a bien pu faire carrière et s'élever jusqu'au proto-

---

[28] Cf Ch. Texier, *Asie Mineure*. Paris, 1862, p 395 Voici, telle que le voyageur l'a comprise, l'épitaphe lue sur un tombeau à Kutayalı même « S'est endormi le serviteur de Dieu Grégoire protospathaire (impérial) et général d'Asie, le 31 août de la 10e indiction. L'an 6579 » Donc le 31 août 1071, le dernier jour de l'année byzantine

[29] Anne Comnène, *Alexiade*, XII, 7 (éd. Leib , III, p 76—77).

[30] Notice sur le personnage par N. Adontz, *Les Taronites à Byzance*, dans « Byzantion », XI (1936), p. 26—28 ; E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches*, Bruxelles, 1935, p 148—150.

[31] Cf K. Konstantopoulos, Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα. Συλλογὴ 'Αναστασίου Κ. Ρ. Σταμουλῆ. Athènes, 1930, p. 13, n. 69 (non reproduit).

[32] Le libellé de l'inscription funéraire ne va pas sans soulever quelque difficulté. Il est en effet tout à fait impensable qu'un stratège d'Asie, si cette expression doit être entendue d'un généralissime, domestique ou duc, de tout l'Orient n'ait eu en 1071 que la dignité de protospathaire dans la hiérarchie nobiliaire Il faudrait remonter au Xe s pour rencontrer pareil accouplement de titres.

proédrat dans la hiérarchie nobiliaire. Simple hypothèse toutefois comme le serait celle qui voudrait identifier notre personnage avec ses homonymes du n. 4. Dans ces derniers cas la possibilité, aussi ténue qu'on la veuille, reste entière, tandis que l'on ne saurait, sans forte hésitation, reconnaître notre duc de Bulgarie sous le n. 3. L'absence du nom de famille, phénomène assez fréquent en sigillographie, permet en effet d'autres hypothèses[33], et, parmi celles-ci, celle qui l'identifierait avec Grégoire Kamatéros présente une certaine convenance. Ce dernier personnage remplit aussi, comme Nicéphore Batatzès, une charge de préteur, dans un thème voisin, celui du Péloponnèse-Hellade[34]. Il ne serait pas étonnant qu'il ait d'abord gouverné la proche Bulgarie. Mais là doit s'arrêter la supposition que son passage dans la même région suggère.

On ne saurait dire de manière précise quand et combien de temps le duc Grégoire gouverna la Bulgarie. Ce fut certainement après que Nicéphore Batatzès l'eut quittée pour sa nouvelle circonscription maritime, car ce haut fonctionnaire n'était encore alors que proèdre. En tenant compte du fait qu'en 1096 le duc de Bulgarie, Nicétas Karykès, porte le titre de protoproèdre[35], celui-là même qu'affiche le propriétaire de notre sceau, on peut prudemment placer Grégoire dans le grand vide dont souffre la liste des ducs de Bulgarie entre Alexandre Kabasilas nommé en 1078 par l'empereur Botaniate et Karykès dont il vient d'être question. Les caractères épigraphiques plaideraient pour une date nettement plus rapprochée de 1078 que de 1096.

La liste des gouverneurs de la Bulgarie byzantine s'enrichit ainsi de deux nouveaux noms connus seulement par la sigillographie. Les particularités de leurs légendes portent à penser que, vu le rôle de premier plan qu'ils durent jouer alors que l'empire se trouvait assailli sur tous les fronts d'Asie et d'Europe, les ducs Nicéphore Batatzès et Grégoire apparaîtront en quelque nouveau texte assez précis pour qu'on puisse les introduire à leur vraie place dans la série des chefs militaires qui eurent à lutter contre les Petchenègues immédiatement avant et après l'accession au trône de la dynastie des Comnènes.

Paris, à la Saint-Michel 1968

---

[33] On écartera celle qui voudrait identifier notre proèdre Grégoire avec Grégoire magistros, le fameux prince arménien (†) 1058) En effet ce soldat lettré, titulaire en Anatolie orientale d'un commandement héréditaire, ne fut jamais en charge en Europe ; aucune source ne lui donne le titre de proèdre qu'il n'eût pu d'ailleurs avoir, puisqu'on ne le donnait pas encore (voir supra p. 145) au duc de Bulgarie au moment où il mourut Pour le déroulement de sa carrière et de son activité intellectuelle consulter M. Leroy, *Grégoire Magistros et les traductions arméniennes d'auteurs grecs*, dans «Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales», III, Bruxelles 1935, p 263—294.

[34] Cf. Bées, *op* et *loc. cit.*, p. 217—219.

[35] Cf. Bănescu, *Duchés*, p. 149, 150, « Byzantion » V (1929—1930), p 590—592.

SUR DEUX TERMES GRECS CONCERNANT L'ÉCRITURE À L'ÉPOQUE BYZANTINE

PAUL LEMERLE (Paris)

De même que celui de „bombycin'', mais avec des résultats moins assurés, deux termes grecs se rattachant à l'écriture ont été longuement discutés. Un texte attribue au règne de Constantin VII et Irène, donc aux années 790—797, l'invention de γράμματα κεκολαμένα χὲ με$^{χ'}$ ou Χ^{ς} μέ^{λ}, qu'on a lu χρυσὸς μέλαν [1]. T. W. Allen [2] a commenté ce texte et conclut que « the invention ascribed to the reign of Irene (...) consisted in the filling of these letters with an alloy of gold and lead »; hypothèse reprise par R. Devreesse [3] : « des lettres, ou un écrit quelconque, or et encre (...), banal fait divers ». Ce qui me paraît fort peu vraisemblable. Je me demande si ces sigles énigmatiques ne peuvent pas être rapprochés de l'expression ἡ διὰ χειρῶν καὶ μέλανος τέχνη, que l'on trouve dans un passage de la Vie du patriarche Nicéphore par Ignace. Quant à κεκολαμένα, J. Irigoin a bien voulu me dire qu'il tend à l'interpréter comme un participe de κολλάω, « lettres collées, soudées », ce qui pourrait convenir

---

[1] Cramer, *Anecdota graeca oxoniensia*, IV, 1837, p. 400, 1 5—6. 'Επὶ τῆς βασιλείας Κυροπαλάτου καὶ Εἰρήνης εὑρέθησαν γράμματα κεκολαμένα. Χὲ μεχ'. Que Κυροπαλάτου soit une mélecture pour Κωνσταντίνου, c'est ce qu'avait dit déjà à la fin du siècle dernier (*Comptes-rendus Acad. Inscr*, 1898, p. 20) Th. Reinach, qui ajoutait : «Le fait mentionné consiste dans l'invention d'un procédé d'ecriture appelé 'lettres tronquées', et qui représente soit la minuscule ordinaire, soit un système de tachygraphie. » (Il ne commente pas les abréviations finales). Il est piquant que V. Gardthausen (*Griechische Palaeographie*[2], II, 1913, p 206) ne connaisse pas la correction de Th. Reinach et fasse suivre d'un — ? — le mot Κυροπαλάτου qu'il conserve, tout en plaçant le texte aux environs de 800. Et comme le plus ancien manuscrit daté en minuscule est de 835, il considère que le texte «se rapporte vraisemblablement à la minuscule », dont il enregistrerait l'invention; et il se demande s'il ne faut pas lire κεκολουμένα ! Je fais remarquer que chez Cramer, un point sépare κεκολαμένα des mots abrégés qui suivent.

[2] *The origin of the Greek minuscule hand*, « Journal of Hellenic Studies », XL (1920), p. 2.

[3] *Introduction aux manuscrits grecs*, p. 31.

à la minuscule. Mais un texte, pour moi peu clair, emploie le même terme à propos de livres. Le codex 80 de la « Bibliothèque » de Photius [4] est un long résumé de l'Histoire d'Olympiodore, qui racontait les événements de 407 à 425 de notre ère, et que son auteur avait dédiée à Théodose II. Entre autres anecdotes empruntées à Olympiodore, Photius en rapporte une qui se place au temps même où vivait cet historien, puisque le héros en est son *hétairos* Philtatios. Elle se passe à Athènes. La curiosité de certaines gens s'était portée περὶ τῶν κεκολλημένων βιβλίων, ils désiraient savoir quel était τὸ μέτρον τοῦ κόλλου [5]. Philtatios, qui était εὐφυῶς περὶ γραμματικὴν ἔχων, le leur enseigna, et en reconnaissance les Athéniens lui élevèrent une statue. De quoi s'agit-il? Henry traduit : « ... au sujet des livres assemblés à la colle », « quelle quantité de produit employer », ce qui n'est assurément pas convaincant. D'ailleurs il y avait déjà là une difficulté pour les scribes médiévaux, puisqu'une partie de la tradition manuscrite donne les leçons κεκωλωμένων et κώλου, que l'éditeur de la « Bibliothèque » tient, à tort selon moi, pour des corrections erronées. Dindorf a proposé la correction κεκωλισμένων (conservant, naturellement, la leçon κώλου), acceptée par W. Heidicke [6]. La question vient d'être reprise par Alison Frantz [7], qui adopte sans discussion les leçons κεκωλισμένων et κώλου, considérant après Dindorf, et à bon droit, qu'il ne saurait s'agir d'une simple affaire de colle. Il s'agirait donc de la kôlométrie, ou façon de diviser les textes en prose en « membres » de longueur à peu près égale, compte tenu du sens ; procédé ancien, mais oublié, et qu'on aurait vivement souhaité retrouver à Athènes, quand après les destructions provoquées par l'invasion hérule de 267 de notre ère, plus tard par les troupes d'Alaric, on se préoccupa, après 400, non seulement de remettre en état, entre autres édifices, la Bibliothèque d'Hadrien, mais aussi sans doute de la fournir de nouveau en livres, que l'on souhaitait écrits κατὰ κῶλον. On peut en discuter, mais Alison Frantz a raison, puisqu'il s'agit d'Athènes et du V^e siècle, d'appeler l'attention sur un passage de Proklos [8] : διττὴ δ'ἐστὶν ἡ γραφὴ τῆς ταῦτα τὰ βάθη διοριζούσης λέξεως· καὶ ἡ μὲν προτέρα καὶ ἀρχαιοτέρα (· · ·) ἡ δὲ δευτέρα καὶ

---

[4] Ed. Henry , I, Paris, 1959, p. 166 sq.

[5] *Op. cit* , p. 179, l 7—11. Le texte que j'ai reproduit est celui qu'édite Henry il vient de la tradition M (Marcian. gr. 451) du texte de la «Bibliothèque ». La tradition A (Marcian. gr 450) donne κεκωλωμένων *altero* ω *correcto*, et κώλου. On se souvient que A. Séveryns (*Recherches sur la Chrestomathie de Proclos, I, Le codex 239 de Photius*, Liège, 1938) a établi que A est très souvent supérieur à M. Je serais fort tenté d'en voir ici une nouvelle preuve.

[6] «Olympiodoros 11 », *RE*, XVIII (1939), 1, 201—202. Heidicke comprend bien qu'il s'agit de kôlométrie.

[7] Alison Frantz, *Honors to a Librarian*, «Hesperia », 35 (1966), p 377—380 (avec les indications et références utiles sur la kôlométrie).

[8] Proclus, *In Platonis Rem Publicam Commentarium*, éd. W. Kroll, II, Leipzig, 1901, p 218.

νεωτέρα, κρατοῦσα δὲ ἐν τοῖς κεκωλισμένοις ἀντιγράφοις (···) Il y aurait donc, dans le cas d'ailleurs très particulier attesté par Proklos, une ancienne γραφὴ et une nouvelle, laquelle est observée dans les « éditions » plus récentes, appelées κεκωλισμένα ἀντίγραφα. Il me paraît certain qu'il ne s'agit dans tout cela ni de colle, ni d'un mélange d'or et d'encre. Il ne me paraît, en revanche, pas certain qu'il s'agisse de la même chose, d'une part au Ve siècle dans le texte de Proklos et dans celui d'Olympiodore-Photius, où l'interprétation kôlométrique de Alison Frantz a de bonnes chances, et d'autre part à la fin du VIIIe siècle dans la courte notice qui enregistre à cette date *l'invention* de γράμματα κεκολαμένα, qui ne doit pas être sans rapports avec la minuscule.

Un autre terme intéressant est συρμαιο — (συρμεο-) γραφεῖν. Théodore Stoudite, dans l'éloge funèbre qu'il consacre à son oncle Platon, fondateur et higoumène du Sakkoudion, qui mourut en 814 âgé de près de quatre-vingts ans, écrit : ποία γὰρ χεὶρ τῆς ἐκείνου δεξιᾶς μουσικώτερον ἐσυρμαιογράφησεν, ἢ τίς ἐπιπονώτερον τῆς ἐκείνου προθυμίας ἐσπουδαιογράγησεν ; [9] Dans une lettre écrite d'exil à son disciple Naukratios, le même Théodore Stoudite demande qu'on lui envoie des livres qu'il puisse copier : ἐργόχειρον ἔλειψέν μοι τοῦ γράφειν, ὃ ἔχω εἰς πολλὴν παρηγορίαν καὶ βοήθειαν ψυχῆς· διὸ φρόντιζέ μοι ἀπάρτι ἐργόχειρα οἷα θέλεις συρμαιόγραφα· μόνον μὴ ζημιοῖς με εἰς τὰς τιμάς[10]. Et dans la Vie anonyme de Nicolas Stoudite, disciple de Théodore et higoumène du Stoudios vers le milieu du IXe siècle, on fait l'éloge de son habileté de copiste : ἦν ταῖς χερσὶ κοπιῶν καὶ δέλτους ἄριστα συρμεογραφῶν εἰ καί τις ἄλλος (...) καὶ μαρτυροῦσιν αἵ τε βίβλοι καὶ τὰ ἐκείνου πονήματα[11]. Ces trois témoignages couvrent trois générations, du milieu du VIIIe au milieu du IXe siècle. Ducange, qui connaissait le premier et le troisième, traduisait [12] : « aureas aut argenteas litteras in codicibus exarare », interprétation encore suivie par certains [13]. L'invraisemblance en est rendue évidente, comme on l'a déjà fait observer [14], par la lettre de Théodore à Naukratios, que ne connaissait pas Ducange : comment Théodore exilé, et soucieux d'économie, aurait-il demandé, pour les recopier, des manuscrits de grand luxe en lettres d'or et d'argent ? Plus proche de la vérité

---

[9] *PG*, 99, 820 A.
[10] *Nova Patrum Bibliotheca*, VIII, n° 61, p. 50—51.
[11] *PG*, 105, 876 A—B.
[12] *Glossarium*, s v. συρμεογραφεῖν.
[13] Par ex. Devreesse, *Introduction*, p. 31.
[14] Par ex. J Leroy, « Scriptorium » 15 (1961), p. 59. En revanche V Gardthausen (*Die Namen der griechischen Schriftarten*, « Byz Neugr. Jahrb. », 3 (1922), p 7) ne connaît pas la lettre à Naukratios et ne se prononce pas nettement.

me paraît être Combefis, commentant le troisième texte en ces mots qu'il faut citer, puisque Ducange lui-même semble s'y être mépris : «Velut longo litterarum ductu pro ratione scribendi illius temporis, qua passim libros uncialibus litteris exarabant.» L'idée contenue dans συρμαιογραφεῖν n'est en tout cas pas celle d'or ou d'argent [15], mais celle de fil, d'écriture souple et liée, ce qui ramène vers la minuscule. Allen me paraît dans la bonne voie quand il écrit [16] que « ceci ne peut s'appliquer qu'à la nouvelle écriture, qui comparée à l'onciale se caractérise par les ligatures et par la rapidité, caractères qui sont ceux de l'Evangéliaire Uspenskij par rapport à l'onciale contemporaine ». En effet, nous avons la chance de posséder au moins deux manuscrits de la main de ce Nicolas, ἄριστα συρμεογραφῶν : l'Evangéliaire Uspenskij lui-même, de 835 ; et un recueil de lettres de Théodore Stoudite, aujourd'hui représenté par les folios 97—286 du Coislin 269 [17] ; c'est donc un des rares cas où nous pouvons rapprocher un type d'écriture, et un texte qui le nomme. On ne voit vraiment pas, dans ces conditions, pourquoi on chercherait une nouvelle explication du côté de la paléographie musicale, comme on vient de le faire [18].

---

[15] A moins qu'on ne veuille l'entendre au sens imagé : comparable à de l'argent filé (filigrane) ?

[16] T. W Allen, *op. cit.*, p. 7.

[17] L'attribution à Nicolas de ce dernier manuscrit, déjà proposée à la fin du siècle dernier par B Meljoranskij, est admise entre autres par Allen (*op. cit*, p. 7), Devreesse (*Introduction*, p. 32 ; *Catal. Coislin*, p. 248—249), J. Leroy («Rev Et. Byz », 15 (1957), p. 73, n. 1). Ces deux manuscrits de Nicolas Stoudite ne sont probablement pas nos plus anciens exemples de minuscule, mais je laisse aux spécialistes le soin de discuter le cas du Laurent. 28, 18 (Théon et Pappus), des Coislin 8 et 123 et du Paris Suppl. gr 1156 (Paul d'Egine), du Vatic 2 200 (*Apophtegmata patrum*, VIII-IX^{e} s , d'origine damasquine), des quatre feuillets de garde du Coislin 120 (peut-être VIII^{e} s , selon Devreesse, *Catal. Coislin*, p. 111).

[18] Il y a déjà longtemps que B Hemmerdinger (*Essai sur l'histoire du texte de Thucydide*, Paris, 1955, p. 38—39), après avoir mis en relief le rôle de Jean Grammatikos dans une «renaissance iconoclaste », et revendiqué pour les iconoclastes, par un enchaînement d'hypothèses, la translittération de Thucydide, était très tenté de leur attribuer aussi l'introduction de la minuscule, et partait en guerre contre P Maas, parce qu'il considérait les Stoudites comme le principal facteur de culture à Constantinople à cette époque, et contre T. W. Allen, parce qu'il attribuait aux Stoudites — mais non sans nuances ! — la paternité de la minuscule Par le détour du terme qui nous occupe, il vient de traiter à nouveau de cette question . B. Hemmerdinger, Συρμαιογραφεῖν, «Byz. », 37 (1967), paru 1968, p 75—81. Son propos est de soutenir que συρμ. n'a rien à voir avec la minuscule, afin de détruire l'argument que, le terme étant bien attesté dans un contexte stoudite, la minuscule pourrait se placer dans le même contexte, alors que l'auteur tient fermement, encore que sans arguments, qu'elle est iconoclaste Il propose donc une nouvelle interprétation de συρμ. · le terme «relève de la paléographie musicale » (l'hymnographie ayant été d'ailleurs fort en honneur au Stoudios, ajoute-t-on). Mais il n'y en a aucune preuve · je ne vois pas pourquoi, dans le passage cité de la Vie de Nicolas Stoudite, les δέλτοι seraient des manuscrits musicaux , ni pourquoi les manuscrits que Theodore Stoudite demande à Naukratios seraient «des manuscrits neumés » En fait, c'est le passage de l'Eloge de Platon par Théodore qui paraît avoir trompé M. Hemmerdinger . il y prend μουσικώτερον dans le sens "musical", alors qu'évidemment il s'agit de talent et d'élégance calligraphiques.

LES ÉLÉMENTS LATINS DES «TACTICA-STRATEGICA» DE MAURICE-URBICIUS ET LEUR ÉCHO EN NÉO-GREC

HARALAMBIE MIHĂESCU (Bucarest)

II

Riche et précise, la terminologie militaire grecque s'est maintenue même après la conquête romaine, encore qu'elle ait subi une forte influence de la part de la langue latine et n'ait survécu que partiellement à l'époque byzantine. Les Romains possédaient déjà une organisation militaire propre avant d'entrer en contact direct avec les Grecs et c'est petit à petit qu'ils enrichirent cette expérience, pendant plusieurs siècles, avant de la transmettre par la suite à la civilisation de Byzance. La recherche scientifique devrait assumer l'obligation importante de suivre attentivement les deux courants de culture et d'établir une distinction entre eux. Mais la chose n'est pas toujours aisée dans le domaine de l'art militaire, car certains stratégistes grecs de la basse époque utilisaient fréquemment une terminologie archaisante et livresque, même lorsqu'ils décrivaient une organisation militaire récente de provenance non grecque. Nous avons donc l'obligation de bien connaître les procédés des stratégistes de cabinet à tendances archaısantes et de les contrôler continuellement avec les données fournies par les gens du métier, comme c'est le cas de l'auteur de l'écrit analysé dans la présente contribution.

Les soldats qui couraient en tête de l'armée, éclairaient les lieux et les routes et établissaient le premier contact avec l'ennemi portaient, chez les Romains, les noms de *antecessores*, *antecursores* ou *praecursores*, et plus tard ceux de *exculcatores* et *proculcatores*. Le premier de ces termes est fréquent dans la littérature byzantine; chez Mauricius il apparaît sous les formes de ἀντικέσσορες ou ἀντικένσορες (M), ἀντικήνσορες ou ἀντικίνσορες (ANPV). Une fois seulement les manuscrits présentent aussi une glose intéressante: ἀντικέσσορας ἤτοι πραιπάτορας (M), ἀντικένσορας ἤτοι πρεπάτορας (NPV) ... τοὺς ὀφείλοντας προλαμβάνειν καὶ τὰς ὁδούς προγινώσκειν

καὶ ἐπὶ τὰ ἄπληκτα ὁδηγεῖν τὸν στρατόν (II, 11). Le mot *praeparator viae* ou *viarum* apparaît dès le III[e] siècle chez les écrivains chrétiens, tels Tertullien et Augustin, et il semble avoir sous leur plume une provenance militaire[1]. Nous avons le droit, croyons-nous, de proposer une conjecture et d'introduire dans le texte de Mauricius la forme πραιπαράτορας au lieu des lectures πραιπάτορας ou πρεπάτορας offertes par les manuscrits. Les éclaireurs nommés ἀντικέσσορες ou πραιπαράτορες avançaient en même temps que les arpenteurs (μηνσόρες) et recherchaient l'endroit le plus convenable pour dresser le camp. Les termes *mensores*, *mensuratores* et *metatores* chez Végèce[2] sont attestés aussi par les papyri grecs chez les Byzantins sous l'aspect de μήνσορες, μίνσορες, μινσουράτορες et προμέτραι[3] et Mauricius les explique par les mots : μήνσορες δὲ οἱ τὰ ἄπληκτα ἤτοι φοσσάτα μετροῦντες καὶ καθιστῶντες (I, 3).

On rencontre chez Mauricius les variantes ἀρχισαγιττάτωρ (M) et ἀντισαγιττάτωρ (NPV), qui reposent sur le latin *sagittator* « archer ». Pour la variante *antesagittator* se prononce le premier éditeur, J. Scheffer (1664), mais cette forme n'est pas enregistrée par le *Thesaurus linguae latinae* et semble peu probable. Léon le Sage présente une glose qui nous facilite le choix de la leçon la plus adéquate dans le texte de Mauricius : τὸν λεγόμενον ἀρχισαγιττάτορα ἤγουν ἀρχιτοξότην[4]. Le mot ἀρχισαγιττάτωρ était par conséquent un calque linguistique sur le modèle du grec ἀρχιτοξότης. Léon le Philosophe connaissait également la variante ἀρχισαγιττάτων, -ωνος « chef des archers »[5].

Les termes en -άτος comme ἀρκάτος (*arcatus*, *arcuatus*, *arquatus*), ἀρμάτος (*armatus*), δηποτάτος (*deputatus*), κοντάτος (*contatus*), ὀπτιμάτος (*optimatus*), σκουτάτος (*scutatus*) et φοιδεράτος (*foederatus*) sont indubitablement d'origine latine, mais certains d'entre eux manquent au *Thesaurus linguae latinae*. C'est ainsi que l'on aboutit à cette constatation que certains termes latins de la basse époque n'ont pas été enregistrés par les sources latines, mais ont laissé des traces indirectes dans la littérature byzantine. Chacun des termes mentionnés plus haut revêtait une acception technique précise et particulière chez Mauricius : ἀρκάτος (II, 7), « archer barbare », ἀρμάτος (I, 3) « compagnon d'arme d'un soldat d'élite, défenseur », δηποτάτος (I, 3 ; II, 8 ; VII, 17 a) « ambulancier, celui qui avait soin des blessés », κοντάτος (II, 1 ; II, 5) « armé d'un κοντός,

---

[1] A. Blaise, *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*, Turnhout, 1954, p. 651 ; *praeparator viarum*, Tert., *Marc.*, 4, 33 ; *praeparator viae*, Aug., *Bapt.*, 5, 10, 12 ; *praecursor et praeparator viae*, Aug., *Serm.*, 531, 2.

[2] Veget., *Epitoma rei militaris*, 2, 7.

[3] Ioannis Lydi *De mag.*, I, 46 ; C. Wessely, *Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrusurkunden*, « Wiener Studien », XXIV (1902), p. 138.

[4] Léon., *Tact.*, 4, 71.

[5] *Ibid.*, 4, 68.

c'est-à-dire d'une lance d'un certain type», ὀπτιμάτος (I, 3; I, 4; II,5) «soldat d'élite», σκουτάτος (XII, 8; XII, 8, 20) «soldat pesamment armé d'un bouclier», φοιδεράτος (I, 2; II, 5) «soldat allié». Selon Constantin Porphyrogénète l' ἀρμάτος était un soldat étranger engagé dans l'armée byzantine[6]. Du temps de Léon le Sage (886—912) le terme δηποτάτος semblait vieilli et on le remplaçait par σκρίβαν ou σκρίβων[7]. Κοντάτος (dérivé de κοντός) était concurrencé par κονταράτος (dérivé de κοντάριον) et σκουτάτος avait à sa base le mot σκοῦτον, rarement attesté chez Mauricius (III, 1), qui, en revanche, faisait un fréquent usage du dérivé σκουτάριον. Par conséquent, pour bien comprendre l'évolution de l'art militaire, il est nécessaire d'examiner attentivement l'histoire de chaque vocable.

On trouve chez Mauricius le terme ἀρματούρους, que l'éditeur J. Scheffer traduit par «fabros armorum»: δεῖ ἀφορισθῆναι... μανδάτορας... καμπιδούκτορας, βανδοφόρους ἤτοι δρακοναρίους, βουκινάτορας, ἀρματούρους, σαμιάτορας, τοξοποιούς, σαγιττοποιούς (XII, 8, 7). Toutefois, le latin *armator* est attesté au sens de ὁπλιστής[8]; chez Ammien Marcellin, Végèce et dans les papyri apparaît ἀρματούρα dans l'acception de «soldat armé»[9]. Les termes ἀρματούρα, ἀρματοῦρος, ἀρματούριον et ἀρματώριον se sont maintenus dans la littérature byzantine[10].

Les principaux instruments de signalisation utilisés dans l'armée romaine étaient *bucima* (*bos* + *canere*), *cornu* et *tuba*. Le premier et le deuxième, d'origine pastorale, étaient faits d'une corne et le troisième en métal[11]. Le son du cor s'appelait *bucinum*, vocable conservé en roumain (*bucium*) et en néo-grec (βούκινο). Les individus qui soufflaient dans ces instruments portaient des noms divers: *bucinatores*, *cornicines*, *tubicines* ou *tubatores*; de ces termes on ne rencontre chez Mauricius et dans la littérature byzantine que βουκινάτορες et τουβάτορες, à preuve que les composés en *-or* étaient populaires à la basse époque.

C'est encore la littérature byzantine qui nous permet de tirer la conclusion que le mot *deputare* «envoyer en mission, déléguer» y compris ses dérivés *deputatio* et *deputatus* étaient répandus à la basse époque, bien que les sources latines les enregistrent rarement ou les ignorent. Chez Mauricius, le terme δηποτάτος «ambulancier» est fréquent, et δηποτατεύειν (IX, 3) et δηποτατίων (IX, 3) sont représentés par trois exemples.

---

[6] *De caerim.*, I, 87, p. 394, 15—17

[7] Léon, *Tact*, IV, 17.

[8] *Corpus glossariorum Latinorum*, II, 385, 25.

[9] Amm., XIV, 11, 21; Veg., I, 13; II, 7; F. Preisigke — E. Kiessling, *Worterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Berlin, 1925, vol. III, p 204: Σερηνὸς ἀρματούρα (soldat) ἔγραψα.

[10] E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periods*, New York, 1887, s v.

[11] Hieron. *in Os.* 5, 8: bucina pastoralis est et cornu recurvo efficitur; Veget, 3, 5. tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur; Quint *Inst or.*, I, 10, 14: quid autem aliud in nostris legionibus cornua ac tubae faciunt quorum concentus quanto est vehementior, tantum Romana in bellis gloria ceteris praestat? Veget., 2, 7 et 2, 22.

De *defendo* « défendre » et *curro* « courir » ont pris naissance les dérivés *defensio*, *defensor* et *cursor*, qui ont également survécu dans la terminologie militaire conservée par Mauricius : δηφένσωρ (I, 3), δηφενδεύω (II, 1 ; XII, 8), δηφενσίων (I, 3) et κούρσωρ (I, 3 ; II, 3). Le latin *dux*, *ducis* a connu une fortune particulièrement heureuse : sous la forme grecque δούξ, δουκός, il avait, au VI[e] siècle, le sens de « conducteur de l'unité militaire dite μοῖρα », dont l'effectif s'élevait à un millier d'hommes[12]. Mauricius emploie ordinairement le vocable ancien μοιράρχης, mais donne à entendre que de son temps le terme moderne δούξ était en réalité le vocable usité, ce qui est encore confirmé par le fait que c'est le seul qui se soit imposé à la culture byzantine. Dans l'administration militaire, postérieurement à l'institution des thèmes byzantins, le terme δούξ était porté par le chef d'une ville ou d'une région assez petite (ὁ δοὺξ Νεαπόλεως... ὁ δοὺξ Βενετίας)[13].

Végèce nous apprend qu'il y avait dans l'armée romaine trois sortes de drapeaux importants : l'*aquila* (dont le porteur s'appelait *aquilifer*), les *imagines* « les images de l'empereur » (leurs porteurs avaient nom *imaginarii*) et les *signa* ou *dracones* (dont les porteurs répondaient aux appellations de *signiferi* ou de *draconarii*)[14]. Le drapeau dit *draco* est apparu au II[e] siècle et il connut une grande extension aux IV[e] et V[e] siècles ; le terme *draconarius* est attesté souvent dans les textes et les inscriptions et il a survécu dans la littérature byzantine[15]. Ce terme avait remplacé au V[e] siècle celui plus ancien *signifer*, comme l'affirme catégoriquement Végèce (II, 7) : *signiferi qui signa portant, quos nunc draconarios vocant.* Mauricius, qui cite le vieux mot βανδοφόρος (XII, 8, 7), sent le besoin d'y accoler immédiatement le terme nouveau δρακονάριος.

Des participes doubles (*applicatus-applicitus* et *explicatus-explicitus*) des verbes *applicare* et *explicare*, et les formes *applicitus* (populaire *applictus*) et *explicitus* (populaire *explictus*) ont survécu dans la littérature byzantine : ἄπληκτον ou ἄπληκτα « camp » et ἔξπληκτος « vif, alerte ». Ce dernier se rencontre sous la plume de Mauricius comme adjectif ou bien désigne une catégorie précise de soldats : μετὰ ἐξπλήκτων καὶ χρησίμων ἀνδρῶν (VII, 12), δεῖ ἔξπληκτον καὶ ἐμπαράσκευον στρατὸν κινεῖν (IX, 2), τοὺς ἐξπλήκτους πάντας... ἑτοίμους ἵστασθαι (IX, 3), ὀπισθοφύλακας εἶναι ἐξπλήκτους (XI, 5).

Le terme ἐξπλοράτωρ (*explorator*) est accolé par Mauricius au mot κατάσκοπος (VI, 1 ; VII, 4), qui sert aussi à expliquer le mot plus récent

---

12 Procop., *Bell*, I, 17, 46 ; *Aed.*, II, 6, 9 ; III, 1, 28 ; III, 2, 1.

13 Const. Porphyrog., *Adm.*, 27, 60 et 94.

14 Veget, I, 20 ; II, 7 ; II, 13.

15 R. Grosse, dans « Klio », XV (1918), p. 135 — 136 ; E. Stein, dans « Byzantion », VIII (1933), p. 379—387.

σκουλκάτωρ (I, 3 ; II, 10 ; VII, 17a). Le fait que deux termes distincts, empruntés au latin, soient traduits par un seul mot grec est la preuve d'un manque de ressources et montre que la terminologie grecque de l'époque classique ne répondait plus en entier aux nécessités de la basse époque. Les *exploratores* et *sculcatores* ou *exculcatores* étaient toutefois deux catégories distinctes de soldats : les premiers reconnaissaient le terrain, s'informaient, puis rapportaient ; les autres avançaient sous forme de petites unités homogènes, établissaient le contact avec l'ennemi et le harcelaient ou engageaient des luttes isolées. Le substantif *sculca* est apparu tardivement dans la langue latine [16], où il représente probablement un emprunt d'origine germanique ; chez Maurice σκοῦλκα est accolé parfois au terme plus ancien ἐνέδρα « harcèlement, pénétration ». Le verbe σκουλκεύειν n'a pas de parallélisme en latin, tandis que le substantif σκουλκάτωρ répond à la forme latine *sculcator* ou *exculcator*, attestée chez Végèce (II,15 et 17). Le composé προσκουλκεύειν chez Maurice (IX, 5) implique la présence en latin d'un *prosculcare*.

Un terme bien attesté dans les sources byzantines est le mot κάμπος (*campus*) dont le dictionnaire de Sophocles (p. 625) fournit deux sens : « champ » = πεδίον et « camp » = στρατόπεδον. Ce vocable apparaît dans les papyri à partir du II^e siècle [17]. Il a chez Mauricius la signification de « champ ouvert et plat » : τοξόται εἰσίν, εἰς κάμπους τάσσεσθαι σπουδάζειν (VII, 1), ἐάν ἐστι κάμπος, ἐν ᾧ ἡ συμβολὴ γένηται. Le mot prolonge son existence jusqu'en néo-grec, où il apparaît aussi bien dans le nord que dans l'Italie méridionale ; en tant que toponyme, il est très fréquent dans toute la Grèce [18]. L'instructeur du soldat, égal en grade au centurion, portait en latin le nom de *campidoctor*, attesté chez Ammien Marcellin (XXI, 2, 1), chez Végèce (I, 13 et 15 ; III, 6) ainsi que dans les inscriptions [19]. Le mot apparaît chez Mauricius sous la forme καμπιδούκτωρ (XII, 8). Constantin Porphyrogénète (*De caerim.*, 11, 21 ; 575, 19) connaît aussi le dérivé καμπιδουκτώριον « guidon du καμπιδούκτωρ ».

Le terme *cantator* signifiait à la fois « chanteur, récitateur, enchanteur, magicien, poète et orateur ». Cette dernière acception a pénétré également dans les rangs de l'armée romaine et elle est ensuite passée dans la littérature byzantine. Chez Mauricius on appelait καντάτωρ le militaire qui haranguait les troupes avant d'en venir aux mains et qui les exhortait à combattre (I, 3 ; VII, 17 a). A la différence de ce terme, le

---

16 H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reich*, Helsinki, 1935 (Amsterdam, 1965), p. 235 ; G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Worterbuch der unteritalienischen Gracität*, Tubingen, 1964, p. 466.

17 Preisigke-Kiessling, *op. c.*, III, p. 211

18 G. Rohlfs, *op. c.*, p. 206 ; N. P. Andriotis, Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς καινῆς νεοελληνικῆς γλώσσης, Thessalonique, 1967, p. 143.

19 R. Grosse, dans « Klio », XV (1918), p. 137.

mot latin *centurio* a été traduit en grec : son correspondant grec ἑκατοντάρχης est en fait un calque d'après le latin *centurio*. Le latin *comes* « compagnon, camarade de combat » est attesté dans les papyri grecs à partir du IV[e] siècle ; le terme devient ensuite de plus en plus fréquent dans la littérature byzantine, il pénètre dans les langues slaves et en roumain et persiste jusqu'au début du XIX[e] siècle. Le mot κόμης est usité chez Mauricius pour désigner le chef d'une unité militaire d'environ 300 hommes, appelée τάγμα ou βάνδον (I, 3 ; I, 6 ; II, 19).

Le mot κοντός « perche, bâton, bois de lance, javelot, épieu » a été emprunté au latin (*contus*), où il est attesté du temps de Varro ; la langue espagnole (*cuento* « poutre de soutènement ») en a hérité. Le dérivé *contarius* « porte-lance » apparaît dans les inscriptions latines à côté de *contatus*, avec la même signification, à partir du II[e] siècle [20]. Ce dernier terme se rencontre également chez Mauricius (II, 1 et 5 ; VII, 1) et c'est du latin *contarius* que s'est formé κοντάριον « lance », attesté chez Mauricius (I,1,2 ; II, 9 ; III, 14 ; VII, 17 a), dont s'est développé par la suite le dérivé κονταράτος « soldat armé d'un κοντάριον » [21]. Ces exemples montrent que les interpénétrations des deux grandes langues de civilisation de l'antiquité allaient si loin que l'on ne se rend parfois plus compte sur lequel des deux terrains se sont produites les transformations enregistrées. Le latin *numerus* « nombre, un certain nombre de soldats » se retrouve dans ce passage de Mauricius : τοὺς δὲ ἀφοριζομένους ἐπὶ τοῦτο μὴ ὑποκεῖσθαι σκούλκᾳ ἢ ἑτέρῳ νουμέρῳ (I, 9, 6). « Ne pas verser dans une patrouille ou une autre unité ceux amenés pour cette corvée ». L'éditeur Johannes Scheffer (1664) propose toutefois la conjecture μουνέρῳ (de *munus*, *muneris*, « charge ») et il traduit par : « Ne pas verser dans une patrouille ou pour une autre attribution ceux amenés pour cette corvée ». Sa conjecture est tentante, mais pas nécessaire. Le terme νούμερος = ἀριθμός est fréquent dans les textes byzantins [22]. Le mot *numerus* apparaît à partir du I[er] siècle, d'abord au sens de « un certain nombre de soldats non citoyens romains », puis dans celui de « une certaine unité militaire », à côté de *ala*, *cohors* ou *legio*. Le *numerus* désignait donc une catégorie de soldats qui avaient leur propre organisation et recevaient des missions spéciales [23].

Le groupe de choc disposé de flanc, homme par homme (καθ'ἕνα) était commandé par un λοχαγός, appelé encore πρωτοστάτης ou πρίμος. Le second du rang portait le nom de σεκοῦνδος et celui qui fermait la file était l'οὐραγός. Devant lui se trouvaient les soldats débiles et de rang

---

[20] *Thesaurus linguae latinae*, IV, 631 ; Veget., III, 6 et 17, IV, 17.

[21] Iulius Africanus, *Fragments des « Cestes » provenant de la collection des tacticiens grecs*, édités par J. R. Vieillefond, Paris, 1932, frg. 72, p. 313 ; Léon, *Tact.*, 12, 41.

[22] Sophocles, *op. c.*, p. 786–787.

[23] Th Mommsen, *Gesammelte Schriften*, Berlin, 1910, tome VI, p. 103–106 et 112 ; L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1949, p 354.

inférieur (ὑποδεέστεροι), appelés aussi οὔλτιμοι. Chez Maurice les termes anciens, d'origine grecque, se marient aux mots nouveaux, empruntés au latin. Dans l'usage quotidien les vocables modernes, ayant un sens technique précis, étaient pris davantage en considération, comme la préface de l'auteur nous en avertit. Les écrivains byzantins ont du reste soin d'expliquer parfois un terme par un autre : λοχαγῶν ἤτοι πρίμων, Maur., XII, 1 ; λοχαγὸς λέγεται ... καὶ πρίμος καὶ πρωτοστάτης, Léon, *Tact.*, IV, 17 ; τὸν δεύτερον ... καὶ σεκοῦνδον, Maur., XII, 8, 9 ; οὐλτίμους γενέσθαι ἤγουν ὑποχειρίους, Maur., I, 8. Les soldats préposés aux bagages (τοῦλδος ou σαγμάρια) ainsi que leurs chevaux portaient l'épithète de οἱ σαγματάριοι (Maur., XII, 8, 7). Le suffixe -άριος, d'origine latine, apparaît aussi dans le cas d'un autre terme hérité des Romains : σπαθάριος « porte-glaive » (Maur., XII, 8, 11, et 17). Ce dernier mot a aussi son sens étymologique original et il est appliqué à une modeste catégorie de militaires. On peut dire la même chose du στράτωρ « écuyer » (Maur., XII, 8, 11). L'œuvre de Maurice constitue une source de première main pour l'étude de l'histoire de ces termes qui ont ensuite connu un brillant destin dans l'administration byzantine. Τριβοῦνος (*tribunus*) est également un grade militaire relativement modeste, c'est le commandant d'une unité militaire (βάνδον, τάγμα) comptant environ 300 hommes. Chez Mauricius il s'appelle aussi κόμης (*comes*) : κόμης ἤτοι τριβοῦνος ὁ τοῦ τάγματος ἢ βάνδου ἡγούμενος (I, 3), ἰλάρχης... δευτερεύων τῷ κόμητι ἤτοι τριβούνῳ (I, 3), ἐπ'ὀνόματι τοῦ κόμητος ἤτοι τριβούνου (I, 6).

L'influence latine a pénétré aussi dans l'organisation interne du camp byzantin, ainsi que dans la vie privée des soldats. Ce n'était pas autre chose, en réalité, que la continuité sous une forme grecque, mais avec de multiples interférences latines, de l'organisation militaire romaine, telle qu'elle s'était constituée jusqu'à la fin du VIe siècle. Le latin *vagari* « errer, aller à l'aventure » apparaît chez Mauricius sous la forme βαγεύειν dans l'exemple suivant : εἴ τις τολμήσει βαγεῦσαι ὑπὲρ τὸν χρόνον τοῦ κομμεάτου, « si quelqu'un ose aller à l'aventure au-delà de la durée du congé » (I, 6). Le verbe βαγεύειν se rencontre également chez Constantin Porphyrogénète (*Adm.*, 51, 61), Léon (*Tact.*, VIII, 82), dans le lexique dit Soudas (qui l'explique par πλητεύειν) et dans certaines chroniques byzantines [24], mais il ne s'est pas conservé en néo-grec. Du latin *vigil*, *-ilis* « bien vivant, dispos, bien éveillé » se sont formés les dérivés *vigilia* « veille » et *vigilare* « veiller », lequel a survécu en roumain (*a veghia*) et dans d'autres langues romanes. L'adjectif *vigil*, *-ilis* pouvait être encore utilisé comme substantif

[24] M A. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Strassburg, 1909, p. 123.

au sens de « veilleur, sentinelle », et dans la langue parlée on le prononçait *vĭgil*, gen. *vĭglis*, acc. *vĭglem* ou *vegil*, *veglis*, *veglem*, d'où en roumain *veghe* « veille ». Le roumain *veghe* peut être considéré aussi comme un post-verbal de *a veghia* [25], mais sa dérivation directe du latin *veglem* est plus plausible. Du substantif latin *vigil*, *viglis*, *viglem* on a chez Mauricius le terme βίγλα « sentinelle » (βίγλας ἐπιμελῶς γίνεσθαι X, 3 ; νυκτεριναὶ βίγλαι XII, 8, 22), et c'est de *viglare* qu'ont pris naissance les termes Βιγλεύειν et βιγλάτωρ que l'on rencontre relativement souvent dans la littérature byzantine entre le VI[e] et le X[e] siècle [26]. La popularité du mot βίγλα et de ses dérivés est incontestable et elle se prolonge jusqu'en néo-grec [27]. Βιγλίζω implique une forme correspondante latine **viglizo*, dont s'est développée la forme roumaine *veghez*.

Le latin *commeatus* (de *commeare* « se mettre en marche, voyager, se rendre à ») signifiait initialement « action de transporter, transport », puis dans la langue militaire « ordre de marche ou de transport» *(dies commeatus)*, d'où « titre de permission, congé »[28]. C'est avec ce sens technique que le terme apparaît fréquemment dans la législation militaire de l'époque impériale [29]. Le sens technique du latin s'est conservé chez Mauricius : εἴ τις τολμήσει βαγεῦσαι ὑπὲρ τὸν χρόνον τοῦ κομμεάτου (I,6) ; εἴ τις... διὰ κομμεάτου στρατιώτην ἀπολῦσαι τολμήσει (I, 7) ; ἐν καιρῷ δὲ εἰρήνης κατὰ τὸ διάστημα τῆς ἐπαρχίας τὰ κομμεάτα... γενέσθω (I, 7). Le manuscrit A, qui, ordinairement, remplace ou explique les termes d'origine latine par les termes authentiquement grecs, renferme cette glose : τοῦ κομμεάτου ἤτοι τοῦ καταστολίου (I, 6). Le mot καταστόλιον n'est point attesté dans les vieux textes grecs, mais on le rencontre plusieurs fois dans le *De caerimoniis* de Constantin Porphyrogénète (p. 477, 7 ; 482, 10). Le sens de καταστόλιον est proche de celui originaire du mot καταστολή « action de retenir, d'arrêter, de contenir ». Le congé était considéré comme un arrêt ou une interruption survenue dans une activité normale. Le terme κομμεάτον n'apparaît plus dans d'autres textes byzantins et il a été substitué par un autre mot, peut-être par καταστόλιον.

Au lieu de παράγγελμα, παραγγελλία, « ordre » on rencontre chez Mauricius et les stratégistes byzantins le terme, d'origine latine, μανδάτον, que l'on rencontre également dans les chroniques byzantines et qui s'est

[25] *Dicționarul limbii române moderne*, Bucarest, 1958, p. 923.

[26] Triandaphyllidis, *op. c.*, p 105 et 130.

[27] Andriotis, *op c.*, p. 51 ; H. G. Georgiou, Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, p. 35.

[28] A. Ernout — A Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1959, p. 398

[29] Cod. Theod , VII, 12, 1, a. 323 : Ne cui liceat... discedendi commeatum dare ; VII, 12, 2, a. 379 Sex mensum spatium supra diem commeatus ; VII, 12, 3, a. 395 · Si quis post exactum commeatus diem . ; Amm. Marcell., XXVII, 8, 10 Per diversa libero commeato dispersos ; Veg , II, 19 : Quando quis commeatum acceperit vel quot dierum, adnotatur in brevibus.

transmis au néo-grec [30]. Le manuscrit A renferme habituellement le terme παράγγελμα, au lieu de μανδάτον. Dans les autres manuscrits le mot μανδάτον apparaît très souvent, parfois même avec les verbes διδόναι, πέμπειν ou προσφωνεῖν. Le militaire qui transmettait les ordres s'appelait μανδάτωρ (*mandator*), et ce terme, qui apparaît fréquemment sous la plume de Mauricius, s'est imposé dans la littérature byzantine et a survécu en néo-grec [31].

Le latin *missa* a d'abord signifié « remise », puis « congédiement, renvoi » et finalement « messe, célébration de l'office divin ». Le sens religieux découle de l'expression *missa catechumenorum* « renvoi des catéchumènes » (après les premières prières et le sermon), qui ensuite s'est étendue à l'office tout entier [32]. Chez Mauricius, toutefois, on rencontre le sens original laïque, attesté dans la législation romaine [33] : μετὰ τὰς ἑσπερινὰς μίσσας (XII, 8, 22).

Le mot latin *paganus* signifiait initialement « habitant d'un *pagus* », autrement dit « villageois, paysan », à la différence d'*urbanus* [34]. Aux premiers siècles de notre ère on rencontre toutefois l'opposition *paganus* — *miles* [35], ce qui nous fait attribuer aussi au terme *paganus* le sens de « civil, non-militaire ». Les premiers chrétiens se considérant comme une armée du Christ (*militia Christi*), le terme de « chrétien » (*christianus*) était opposé à celui de non-chrétien (*paganus*)[36]. Par ailleurs, les représentants de l'antique religion romaine s'organisaient en collèges distincts, appelés *collegia paganorum*, pour entretenir le culte des Lares et des empereurs. Ces *pagani* entrèrent en conflict avec les chrétiens et donnèrent ainsi prétexte à l'apparition d'une opposition nette entre les termes *paganus* et *christianus* [37]. Le vocable *paganus* au sens de « civil, non-militaire » a persisté dans la législation impériale longtemps après avoir pris l'acception religieuse de « païen » et est ensuite passé dans la littérature byzantine. On rencontre dans les papyri grecs des IIe—IIIe siècles le terme de παγανός au

[30] Triandaphyllidis, *op. c.*, 117 et 128 ; E. A. Bonga, Τὰ γλωσσικὰ ἰδιώματα τῆς Ἠπείρου, Ioannina, 1964, vol I, p. 226.

[31] Rohlfs, *op. c.*, p. 314.

[32] Ernout-Meillet, *op c.*, p. 407.

[33] Cod. Theod, VI, 26, 3 · Iussorum missam facimus (l'an 382).

[34] *Corpus inscriptionum Latinarum*, III, 13750 [47] . cum iniuria aut contumelia paganorum commit(itur), l'an 186, Chersonesus Taurica

[35] Tacite, *Hist*, I, 53 . Inter paganos corruptior miles ; Plin, *Epist.* X, 86 B (18) · Et milites et pagani ; Veget., II, 23 . Si doctrina cesset armorum, nihil paganus distat a milite ; J. Zeiller, *Paganus Etude de terminologie historique*, Fribourg — Paris, 1917 ; B. Altaner, *Paganus. Eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung*, dans « Zeitschrift fur Kirchengeschichte »,1939, p. 130—141.

[36] M. Rollin, *Remarques sur le terme* **paganus**, dans le « Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France », 1950—1951, p. 40—41 ; Chr. Mohrmann, *Encore une fois* **paganus**, dans « Vigiliae Christianae », VI, 1952. p 109—121

[37] E. Bickel, *Pagani Kaiseranbeter in den Larenkapellen der pagi urbani*, dans « Rheinisches Museum fur Philologie », XCVII (1954), p. 1—47.

sens de « civil, non-soldat »[38] et, après le VI[e] siècle, il s'y est ajouté aussi l'acception de « non-fonctionnaire », par opposition à « fonctionnaire de l'Etat ». Il n'y a rien d'étonnant, dans ces conditions, de rencontrer chez Mauricius le mot παγανός au sens de « non-militaire, civil : εἴ τις τολμήσει βαγεῦσαι ὑπὲρ τὸν χρόνον τοῦ κομμεάτου, καὶ τῆς στρατείας ἐκβληθῇ καὶ ὡς παγανὸς τοῖς πολιτικοῖς ἄρχουσι παραδοθείη (I, 6), « si quelqu'un ose vagabonder au-delà de la durée de son congé, qu'il soit écarté de l'armée et livré comme civil aux autorités civiles ». Il est intéressant de remarquer que le copiste du manuscrit A du XI[e] siècle ne comprenait plus le sens de ce terme et qu'il crut devoir ajouter une glose maladroite : ὡς παγανὸς ἤτοι στρατιώτης λιτὸς παραδοθήσεται « il sera livré comme παγανός ou simple soldat ».

L'adjectif latin *publicus* apparaît en grec à partir du VI[e] siècle au sens de δημόσιος = πούβλικος, à côté du verbe πουβλικίζειν « publier, faire savoir, découvrir, divulguer »[39]. Les attestations sont rares et appartiennent à la terminologie juridique et militaire. On trouve une seule fois chez Mauricius l'adjectif πούβλικα (III, 5) et 6 fois le verbe πουβλικίζειν (I, 9 ; III, 5 ; VI, 6 ; VI, 6 ; VI, 6 ; VII, 11 a). Le manuscrit A évite le terme de πουβλικίζεσθαι et le remplace par φανερὸν γίνεσθαι (I, 9) ou ψαλίζεσθαι καὶ διαγινώσκεσθαι (III, 5), à preuve qu'au XI[e] siècle le mot n'était pas populaire. Il est attesté une fois seulement sous la plume de Mauricius (III, 5), de même, dans le traité de stratégie de l'empereur Léon le Sage (7, 42), le composé προπουβλικίζεσθαι que le manuscrit A remplace par προψαλίζεσθαι καὶ κατάδηλα γίνεσθαι.

A la différence de πουβλικίζειν, rarement attesté dans la littérature byzantine et absent en néo-grec, les termes πραῖδα et πραιδεύειν sont fréquents dans les textes et les inscriptions à partir du IV[e] siècle, et ils ont survécu en néo-grec[40]. La popularité du vocable πραῖδα résulte encore du fait qu'il apparaît chez Mauricius dans différents syntagmes caractéristiques, comme πραῖδαν ποιεῖν (XI, 5), εἰς πραῖδαν ἀπέρχεσθαι (IX, 3), πραῖδαν ἐγχειρεῖν (IX, 3), ἐπὶ πραῖδαν ταχθείς (IX, 3) « mis à piller, décidé de piller », πραῖδαν ἐπιφέρεσθαι (IX, 4), εἰς τὴν πραῖδαν περιπτᾶται (X, 2). Parfois, le terme est accompagné de gloses ou de synonymes afin de mieux préciser une situation donnée : ἐπὶ ἁρπαγῇ ἢ πραίδᾳ (IX, 3), περὶ ··· καταδρομῆς ἤτοι πραίδας τῆς χώρας (XI, 5). Du verbe πραιδεύειν on connaît 13 témoignages chez Mauricius.

De l'adjectif *privus, -a, -um* « pris isolément, singulier, particulier » et du substantif *lex, -gis* « loi » s'est formé le composé *privilegium* « loi ou

---

[38] Preisigke-Kiessling, *op. c.*, II, col. 220 ; Wessely, *op. c.*, p. 142 ; Zilliacus, *op. c.*, p. 230

[39] Sophocles, *op. c.*, p. 913 ; *Zilliacus, op. c*, p. 202.

[40] Wessely, dans « Wiener Studien », XXIV (1902), p. 144.

mesure prise en faveur d'un particulier, privilège ». Le mot a d'abord été un terme juridique et il a circulé dans des syntagmes comme *privilegium dare*, *privilegium habere*, mais il n'est pas devenu populaire et n'a pas survécu dans les langues romanes. Les attestations connues se rapportent surtout aux militaires, car ils jouissaient plus souvent que d'autres de privilèges spéciaux. Le mot apparaît sporadiquement dans la littérature byzantine à partir du VI[e] siècle, mais continue de demeurer un terme technique d'usage restreint et il est absent en néo-grec. Il n'apparaît chez Mauricius qu'une fois, dans le syntagme πριβιλέγιον ἔχειν (II, 8).

Le latin *reparatio* est attesté en grec au V[e] siècle avec le sens concret de « réparation, restauration » (ῥεπαρατίων), à propos de bateaux[41]. Le langage militaire a vu l'apparition de l'expression *reparatio virium* au sens de « réfection de la force de frappe, repos, répit »[42]. Les soldats appartenant aux premiers rangs étaient libérés de leurs obligations et renvoyés à l'arrière pour se refaire. Les textes grecs rendent d'habitude le terme de *reparatio* de ce contexte par le mot ἀπόλυσις, mais Mauricius conserve l'expression latine telle quelle et dit : Εἴ τις λαμβάνων ῥεπαρατίονα, τῶν ἑαυτοῦ ὅπλων περιφρονήσει ··· σωφρονιζέσθω (I, 6, 10). « Si quelqu'un, prenant du repos pour se refaire, néglige ses armes... qu'il soit châtié » (I, 6, 10). C'est là l'unique attestation de ce genre dans la littérature byzantine. Le manuscrit A ajoute une glose (ῥεπαρατιῶνα ἤτοι φιλοτιμίαν) d'où il ressort que le copiste du XI[e] siècle, ne comprenant plus le vrai sens du mot ῥεπαρατίων, le traduit approximativement par « amour des honneurs, ambition ».

De *refugium* « refuge, asile » se sont formés, à la basse époque, *refuga* « fugitif, déserteur » et l'adjectif *refugus* qui avait, dans la terminologie militaire, le sens de « celui qui se retire, qui s'enfuit », par opposition à *instans* « celui qui insiste, qui résiste » (Tacite, *Ann.*, XII, 40). Le point de départ du développement de sens à partir de la notion de « celui qui s'enfuit devant l'ennemi » jusqu'à celle de « déserteur, réfugié politique » s'est trouvé dans le domaine de l'activité militaire. Le terme de *refugus* est passé aussi dans la langue grecque, où l'on rencontre une seule fois, chez Mauricius : τοὺς δὲ λεγομένους ῥεφούγους ἤτοι προσφύγους ··· στράτας δεικνύειν (XI, 5), « ceux qu'on appelle les réfugiés ou fuyards... montrent les chemins ». Le fait que l'auteur utilise l'explication « ceux qu'on appelle... » et ajoute la glose « ou fuyards » montre que le terme ῥέφουγος était un mot nouveau et inconnu au grec de l'époque. Le vocable πρόσφυγος (acc. pl. προσφύγους) est lui-même un calque du latin *profugus* « fugitif », puisqu'il n'existe en grec que la forme πρόσφυξ (acc.

[41] Preisigke-Kiessling, *op. c.*, vol. II, col. 441.

[42] Veget., III, 14 : Si quid enim primis ordinibus accidisset, de horum viribus reparationis spes tota pendebat.

pl. πρόσφυγας). Dans le *De administrando imperio* de Constantin Porphyrogénète les deux formes apparaissent : πρόσφυγες παρεγένοντα (31, 9) et πρόσφυγος ἦν (50, 138). Le mot ῥέφουγος est toutefois demeuré entièrement isolé et n'a pas survécu en néo-grec.

Ῥόγα « stipendium quod militibus erogatur » et ῥογεύειν « largitiones militibus distribuere » ont connu un sort diamétralement opposé. Ces deux termes ne sont pas attestés avant le VI^e siècle, date après laquelle on les rencontre dans les textes byzantins et en néo-grec : ῥόγα « payement, solde, salaire », ῥογιάζω « je paye », ῥουγιάζουμι et ῥογίασμα « payement du travail presté par le berger » (en Epire), *rogeggo* = ῥογεύω (dans le district de Bova, en Italie méridionale)[43]. Cette vitalité implique un élargissement précoce du sens. Et en effet, on rencontre au VII^e siècle βασιλικαὶ ῥόγαι (*Chron. Pasch.*, p. 706, 10) dans l'acception de « dons impériaux destinés à la population civile ». Chez Léontios de Néapolis (vers l'an 650) ῥογεύειν a le sens de « distribuer des aumônes »[44], et chez Constantin Porphyrogénète les termes ῥόγα, ῥογεύειν avaient dépassé les limites de l'activité militaire et pris l'acception générale de « payement, salaire, récompense, distribution de présents ». Le développement de dérivés comme ῥογάτωρ, ῥογάτος, ἀρόγευτος, ῥογεμίσθος, « stipendiarus » est encore une preuve de la popularité des termes de base. Ceux-ci trouvent leur origine dans les mots latins *rogare* ou *erogare* « fournir, donner, distribuer ». *Roga* n'apparaît pas avant la seconde moitié du VI^e siècle et (tout comme le roumain *rugă* « prière » par rapport *a ruga* « prier ») c'est un post-verbal de *rogare*[45].

---

[43] Andriotis, *op. c.*, p. 310 ; E. A. Bonga, *op. c.*, p. 327 ; Rohlfs, *op. c.*, p. 440.

[44] Lennart Rydén., *Das Leben des heiligen Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, Stockholm, 1963, p. 146, 9. ἤρξατο πάντα ῥογεύειν τοῖς ἀνθρώποις ; p. 146, 14 τοῖς συναδελφοῖς καὶ τοῖς λοιποῖς ἦν ῥογεύσας, Const. Porphyrog., *De Caerim.*, I, 43 (34), p. 168, 15 (éd. Vogt) καὶ ῥογεύει τοὺς γέροντας.

[45] Greg. Magn., *Epist.*, 2, 10, 32 ; 2, 45 (46) ; 7, 2, 130 ; 9, 240 (124).

DER UNGARISCHE ANONYMUS ÜBER DIE BULGAREN UND GRIECHEN

GYULA MORAVCSIK (Budapest)

Die mittelalterlichen ungarischen Chroniken und hagiographischen Werke, die — mit Ausnahme der deutschsprachigen Chronik von Mugeln — alle lateinisch verfaßt worden sind, enthalten auch betreffs der ungarisch-byzantinischen Beziehungen nennenswerte Berichte.[1] Um nur auf die wesentlichsten hinzuweisen, erfahren wir aus ihnen über die Einfälle der Ungarn in den Balkan und anschließend über den sagenhaften Heerführer Botond, der angeblich mit seiner Axt das erzene Tor von Konstantinopel einschlug und den griechischen Riesen besiegte, über den Befehlshaber Ajtony, der auf ungarischem Boden ein griechisches Monasterium schuf, ferner über die Belagerung von Bulgárfehérvár (Alba Bulgariae) im Jahre 1071 und über die Einzelheiten der ungarischen Feldzüge der byzantinischen Kaiser Johannes II. und Manuel.

Hinsichtlich Gattung und Art muß dem „Gesta Hungarorum" des s. g. Anonymus ein besonderer Platz unter den Denkmälern der frühungarischen Geschichtsschreibung eingeräumt werden. Es schildert die ungarische Landnahme, wobei es sich in den einleitenden Kapiteln über die Herkunft und Wanderungen der Ungarn ausläßt und am Schluß Episoden der ungarischen Geschichte aus dem 10. Jahrhundert anführt.[2] Die ungarische Wissenschaft bezeichnet den Autor als „Anonymus", da er nirgends seinen Namen bekannt gibt und in seiner Einleitung bloß sagt, er sei „P. dictus magister ac quondam bone memorie gloriosissimi Bele

[1] Kritische Sammelausgabe: *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum* Edendo operi praefuit Emericus Szentpétery I—II. Budapestini, 1937—1938. [Abkürzung: SRH].

[2] Ausgabe: SRH, I, 33—117.

regis Hungariae notarius" gewesen. Da es mehrere ungarische Könige namens Béla gab, geht die Meinung der Forscher darüber auseinander, ob der Verfasser des Gesta Notar von Béla II. (1131—1141) oder von Béla III. (1172—1196) gewesen. Die Mehrheit hat sich für letztere Annahme entschieden. Das Gesta des Anonymus meldet die Geschehnisse—ungleich den Chroniken — nicht in chronologischer Reihenfolge, sondern in sachlichem Zusammenhang. Die Forschungen ergaben, daß der Autor sein Material verschiedenen Quellen entnahm. Er verwertete dabei das verschollene „Gesta Ungarorum" aus dem 11. Jahrhundert, bzw. seine durch eine Fortsetzung ergänzte Variante, die wir zum Teil aus jenen Werken wiederherstellen können, die er als Quelle gebraucht hatte. Es laßt sich auch die Benutzung anderer Arbeiten nachweisen. Nebst geschriebenen Quellen aber hatte Anonymus offenbar auch mündliche Überlieferungen seinem Gesta einverleibt. Gewisse Einzelheiten wieder waren zweifellos seiner Einbildung entsprungen, indem er seiner Kombinationsgabe freien Lauf ließ und es geschieht auch, daß er gegebenenfalls zeitgenössische Verhältnisse in die um drei Jahrhunderte zurückliegende Zeit der ungarischen Landnahme zurückprojiziert.

Anonymus erstattet einen genauen Bericht über die Völker, die die Ungarn in ihrer neuen Heimat vorfanden und mit welchen sie darum kämpfen mußten. Wir verdanken ihm Angaben, die aus keiner anderen Quelle bekannt sind. Besondere Bedeutung muß seinen Meldungen zuerkannt werden, worin er die Aufmerksamkeit auf die Rolle der Bulgaren und Griechen hinlenkt. Der griechischen Sprache mächtig, war er mit den byzantinischen Verhältnissen wohl bekannt.[3]

Laut Anonymus stand das Gebiet zwischen Donau und Theiß zur Zeit des Erscheinens der Ungarn unter der Herrschaft des Salan (*Salanus dux*), der sich von seinem Anverwandten *(consanguineus)*, dem Oberhaupt der Bulgaren (*dux Bulgarorum*) und vom griechischen Kaiser (*imperator Grecorum*) Hilfe gegen die Ungarn erbat. Daraufhin entsandten diese ihre Truppen (K. 38 = SRH 80_{15-19}) und Salans vereinigte Kräfte stießen an der Theiß mit den Scharen von Árpád, dem ungarischen Ländereroberer zusammen, die ihnen eine schwere Niederlage bereiteten. Der Großteil der Bulgaren und Griechen fanden in der Theiß an jener Stelle ihren Tod, welche laut Anonymus von jener Zeit an die Furt der Griechen (*portus Grecorum*) genannt wird. Nur wenigen gelang es, die Nachricht der Niederlage ihrem Kaiser zuzutragen (K. 39 $=81_{21}—83_{8}$). Auch Salan hatte die Flucht ergriffen und sich in Bolgárfehérvár *(Alba Bulgariae)* verschanzt. Der Führer der Bulgaren, sein Verwandter, dessen Namen Anonymus

[3] J. Horváth, *P. mester és műve I. P. mester görög (bizánci) nyelvi ismeretei* [P Magister und sein Werk I. Die griechischen (byzantinischen) Sprachkenntnisse des Magisters P.] „Irodalomtörténeti Közlemények", 70 (1966), 1—20.

nicht nennt, eilte ihm nun selber an der Spitze der griechischen Hilfsverbände zu Hilfe, aber wieder siegten die Ungarn und der bulgarische Anfuhrer sah sich schließlich genötigt Frieden zu schließen (K. 41—42 = $=84_8—86_{20}$).

Bei Anonymus lesen wir, daß das Gebiet zwischen Donau und Theiß bis zur ruthenischen und polnischen Grenze schon von dem Ahnen von Salan, dem großen Kean, Dux der Bulgaren erobert wurde. Er hatte dort Slaven und Bulgaren angesiedelt (*Terram vero, que iacet inter Thisciam et Danubium, preoccupavisset sibi Keanus magnus, dux Bulgarie, avus Salani ducis, usque ad confinium Ruthenorum et Polonorum et fecisset ibi habitáre Sclauos et Bulgaros* (K. 11 $=48_{10-13}$). Wir lesen ferner, daß die Leute des Salan dem ungarischen Heerfuhrer Álmos erzahlten, wie der große Kean, Vorfahre von Salan, der aus Bulgarien kam, nach Attilas Tod von dem Kaiser der Griechen unterstutzt und beraten diesen Landstrich in Besitz nahm (*quomodo mortuo Athila rege magnus Keanus, preavus ducis Salani, dux de Bulgaria egressus auxilio et consilio imperatoris Grecorum preoccupaverat terram illam* (K. 12 $=51_{17-20}$). An anderer Stelle schreibt Anonymus, daß Árpád, der ungarische Heerfuhrer, Salan durch Boten sagen ließ, er moge sich in das Land der Bulgaren begeben, von wo sein Urgroßvater herkam (... *terram Bulgarorum eat, und preavus suus descenderat* (K. 38 = 81_{12}).

Es ergibt sich die Frage, ob der Bericht des Anonymus, der aller Wahrscheinlichkeit nach von dem verschollenen Gesta aus dem 11. Jahrhundert herruhrt, einen authentischen historischen Kern birgt? Durfen wir in Dux Salan, ferner in seinem Ahnherrn, dem großen Kean und in dem Bulgarenfürsten, der Salan Hilfe geleistet hat, historische Personen erblicken? Kann es historisch begrundet werden, daß die Ungarn in ihrer neu eroberten Heimat auf Bulgaren gestoßen sind und diese und die ihnen beistehenden Griechen verjagt haben? Eine Reihe ungarischer Historiker befaßte sich mit diesen Fragen und ihre Meinungen daruber gehen auseinander.

Über die Gestalt des großen Kean gibt es zwei Anschauungen. Allgemein neigt man dazu, in diesem Namen, der vermutlich auf den turkischen Würdennamen Kagan zuruckgeht (in den byzantinischen Quellen χαγάνος, in den protobulgarischen Inschriften κανα) eine historische Gestalt zu erkennen,[4] doch gibt es allerdings auch Gegenstimmen, die ihn als erdichtet auffassen.[5] Meiner Ansicht nach kann in Kean angesichts der

[4] J. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország* (Ungarn zur Zeit der Landnahme), Budapest, 1925—1929, S. 38—42; vgl. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*. II, Berlin, 1958², 148—149, 332—334.

[5] Gy. Gyorffy, *Formation d'Etats au IX[e] siècle suivant les « Gesta Hungarorum » du Notaire Anonyme*, in *Nouvelles études historiques publiées à l'occasion du XII[e] Congres International des Sciences Historiques par la Commission Nationale des Historiens Hongrois*, I, Budapest,1965, 27—53 S. 37. [Abkurzung: Gy. Gyorffy: *Formation*].

Aussage des Anonymus, laut welcher der große Kean Slaven und Bulgaren zwischen der Donau und der Theiß angesiedelt hat, unschwer der Bulgarenfurst Krum (803—814) erkannt werden. Wissen wir doch, daß dieser die vor den Franken fluchtenden Avaren unterjocht, die Grenzen des Bulgarenreiches nach Norden hin erweitert und den ostlichen Teil des heutigen Ungarns seinem Reich einverleibt hat.[6] Da zu jener Zeit die vollige Verslavung der Bulgaren noch nicht stattgefunden hat, entspricht die Angabe unserer Quelle zweifelsohne den damaligen Zustanden. Es sei hier erwahnt, daß laut einer Chronik aus dem 14. Jahrhundert der Ungarnkonig István I. Krieg gegen "Kean" den Anfuhrer der Bulgaren und Slaven gefuhrt hat (SRH I. 315.). Dieser Kean ist aber selbstredend nicht identisch mit jenem alteren „*magnus Keanus*" und wurde von den Forschern schon fruhzeitig als der bulgarische Zar Samuel erkannt.

Gleich Keans wurde auch Salans historische Glaubwurdigkeit bezweifelt. Einer neueren Ansicht nach soll Anonymus (oder seine Quelle?) den Namen Salan nach dem Namen eines ungarischen Stammeshauptlings „Kalan", der im 11. Jahrhundert zwischen der Donau und der Theiß gehaust hat, gepragt und hierauf das fiktive Reich dieses Salans gegrundet haben.[7] Dem widerspricht die voranstehende Tatsache, daß die ostliche Zone des spateren Ungarns zu Krums Zeiten zum Bestand des bulgarischen Reiches gehort hat. Fur die Voraussetzung, daß sie auch spater unter bulgarischer Herrschaft gestanden habe, zeugt die Meldung uber einen Kriege des Bulgarenfursten Omortag (814—831), der im Laufe eines Feldzuges in der Theiß ertrank,[8] ferner die durchaus glaubwurdige Aussage des Regino, daß die landerobernden Ungarn auch mit Bulgaren zu kampfen hatten.[9] Wenn auch kein positives Beweismaterial aus den Quellen zutage befordert werden konnte, dient doch vieles zur Bekraftigung der Ansicht, daß der Landstrich zwischen Donau und Theiß zur Zeit der Landnahme den Bulgaren unterstand. Der Großteil der Forscher bekennt sich zu dieser Ansicht.[10] Meines Erachtens geht aus alldem hervor, daß die Gestalt des

---

[6] D R zoff, *Die Bulgaren in ihren historischen, ethnographischen und politischen Grenzen*- Berlin, 1917 Karte Nr. II; W. N Slatarski, *Geschichte der Bulgaren*, I, Leipzig, 1918, 26, Karte III L. Halphen, *Les barbares Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI[e] siècle*, Paris, 1926, 312, F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX[e] siecle*, Paris, 1926, 34—35; St. Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire*, London, 1930, 50—52, 68; F Dvornik- *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933, 220, I. Kniezsa, *Ungarns Volkerschaften im XI. Jahrhundert* Budapest, 1938, 105; B Hòman, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, I, Berlin, 1940, 89; *История на България*. I², Sofia, 1961, 69.

[7] Gy. Gyorffy, Formation, 38—39.

[8] V. Beševliev, *Die protobulgarischen Inschriften*. Berlin, 1963, Nr 59, S. 285.

[9] A Gombos, *Catalogus fontium historiae Hungaricae*. III, Budapestini, 1938, ad a 889, 2039

[10] G Fehér, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V.—XI. Jahrhunderten*, Pécs 1921, 132—134; J Melich, a.a.O., 15—17, 151—153; St Runciman, a a O., 81, I. Kniezsa, a.a.O, 105, B Hóman, a.a O., 103.

Salan, wenn sie auch in keiner anderen Quelle auftaucht, nicht allein in der Einbildung des Autors des „Gesta", sondern in Wirklichkeit gelebt hat.[11]

Und wer mag jener bulgarische Heerfuhrer gewesen sein, der Salan in seinen Kampfen gegen die Ungarn zur Seite stand? Offenbar konnte es kein anderer, als der Bulgarenfurst Symeon sein, dem die Ungarn und ihre byzantinischen Verbundeten noch vor der Landnahme eine empfindliche Niederlage bereiteten und der dann die Petschenegen gegen die Ungarn gehetzt hat. Symeon hatte allen Grund dazu, Salan, der laut Anonymus sein Onkel (*avunculus*) war, mit Waffen zu unterstutzen, da er dadurch der Eroberungslust der Ungarn zu steuern und den Sturz der bulgarischen Oberherrschaft nordlich der Donau zu verhuten verhoffte. Nach den verlorenen Schlachten jedoch sah er sich — wie Anonymus berichtet — genotigt, mit den Ungarn Frieden zu schließen und das von ihnen eroberte Gebiet zu raumen.[12]

Besondere Beachtung verdient jene, bereits erwahnte Aussage des Anonymus, laut welcher der große Kean, vermutlich also der Bulgarenfurst Krum den Landstrich des Salan „*auxilio et consilio imperatoris Grecorum*" besetzt hat. Ähnliches lesen wir im Zusammenhang mit Menumorouth, der bei Anonymus Herr uber die Gegend der Flusse Kreisch war und der den Boten Árpáds, als diese von ihm die Überlassung seines Besitzes forderten, zur Antwort gab, daß obzwar einst Attila dieses Stuck Erde mit Gewalt seinem Urgroßvater raubte, vermag es nun — Dank der Gnade seines Herrn, des Kaisers von Konstantinopel — niemand mehr seinen Handen zu entreißen (...*qui etiam violenta manu rapuerat terram hanc ab atthavo meo, sed tamen modo per gratiam domini mei, imperatoris Constantinopolitani nemo. potest auferre de manibus meis* (K. 20 $=61_{2-5}$). Anschließend sei noch erwahnt, daß Ajtony (Achtum), eine aus mehreren Quellen gekannte, historisch beglaubigte Personlichkeit, dem am Anfang des 11 Jahrhunderts das Gebiet links der Theiß unterstand und der in Tschanad ein griechisches Monasterium errichtet hat, seine Machtstellung der Gerardus-Legende nach den Griechen verdankte (*Accepit autem potestatem a Grecis* (SRH II. $=490_{2-3}$).

Es ist schon deshalb nicht anzunehmen, daß diese drei Berichte alle der Einbildung der Autoren des „Gesta", bzw. der Legende entsprungen sind, weil sich in ihnen eine gelaufige, immer wieder verlautbarte byzantinische Auffassung offenbart: der Kontinuitatsgedanke, der Glaube an die Einheit des romischen Reiches, der in Byzanz fortlebte und nicht bloß in den Novellen des Justinianos aufscheint, sondern noch in der goldenen Bulle

---

[11] G. Fehér, a a O , 132; J. Melich, a a O., 17.

[12] D. Rizoff a.a O , Karte IV; W. N. Slatarski, a a O., 52, Karte V; St. Runciman, a.a.O , 149—150.

des Kaisers Isaak Angelos im Jahre 1187 seinen Niederschlag findet[13]. Im Anspruch der byzantinischen Kaiser auf die Weltherrschaft haben wir es mit einem tief verwurzelten, in die Zeit des alten römischen Reiches zurückreichenden Bewußtsein zu tun. Um diese alte These aufrechtzuerhalten, setzten die byzantinischen Herrscher alles daran, die „Barbaren" dem Kulturkreis der christlichen Völker einzuverleiben, wobei sie an der Gesinnung festhielten, daß die einstigen Provinzen des ungeteilten romischen Reiches, jene, die durch die Machtaufteilung im Jahre 395 unter westromische Herrschaft gerieten, inbegriffen, unabänderlich unter byzantinischer Oberhoheit stünden, auch wenn sie inzwischen zum Teil von „Barbaren" besetzt wurden. Sie machten ihren Rechtsanspruch auf die Oberherrschaft auf die Art geltend, daß sie den auftauchenden Völkergruppen Landstriche als Geschenk zuwiesen, wogegen diese die byzantinischen Interessen zu wahren und seine Grenzen vor feindlichen Angriffen zu schutzen hatten. Eine Fulle von Fallen liegt vor, wo Byzanz Fremdvolker innerhalb und außerhalb seiner Grenzen ansiedelt. Die Goten zum Beispiel wurden mit der Genehmigung des Kaisers Theodosios II. in Thrakien ansassig.[15] 456 wurde den Ostgoten als den Verbundeten des Reiches vom Kaiser Markianos der mittlere und sudliche Teil von Pannonien als Wohnsitz zugeteilt.[16] Kaiser Zenon gestattete den Goten das westliche Reich zu besetzen.[17] 546 bot Kaiser Justinianos den Longobarden auf dem Gebiet von Pannonien und Noricum eine provisorische Heimat, worauf auch sie zu Verbundeten des Reiches wurden.[18] 558 traten die Boten der Avaren mit der Bitte an Justinianos heran, ihnen ein Stück Erde zuzuweisen, was dann im Jahre 562 auf die Fursprache einer zweiten Gesandtschaft hin auch geschah: Pannonia secunda, die fruher den christianisierten Herulen, die sich mit Byzanz gegen die Gepiden verbundeten, zugefallen war, wurde nun den Avaren als Wohnsitz verliehen.[19] 568 beruft sich Kaiser Justinos II. im Laufe der Verhandlungen, die er mit den Boten der Avaren fuhrt, auf den Umstand, daß sein Vorganger Justinianos die Ge-

[13] F. Dolger, *Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen*, in: *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, 9—33, S. 26

[14] O. Treitinger, *Die ostromische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im hofischen Zeremoniell*, Jena, 1938, 161; F. Dolger, *Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik*, in: ΠΑΡΑΣΠΟΡΑ, Ettal, 1961, 153—177, S. 154; vgl. C. Jireček, *Geschichte der Serben* I, Gotha, 1911. 107.

[15] Prokopios, *De bello Vandalico*. I. 3, = ed. Haury I. 317_{9-13} (βασιλέως δόντος), *De bello Gothico* I.1.=Haury II. 5_{9-10} (δόντος βασιλέως), Theophanes, ed. de Boor 94_{19-23} (Θεοδοσίου τοῦ νέου ἐπιτρέψαντος), Konstantinos, *De administrando imperio*, ed. Moravcsik 25_{25-26} (Θεοδοσίου τοῦ νέου ἐπιτρέψαντος).

[16] Jordanes, *Getica*, § 264 (*Gothi...accipientesque Pannoniam*)

[17] Prokopios, *De bello Vandalico* L. 3=Haury I 317_{9-11} (βασιλέως δόντος), Theophanes 94_{23-24} (Ζήνωνος... ἐπιτρέψαντος), Konstantinos, *De administrando imperio* 25_{28} (Ζήνωνος... ἐπιτρέψαντος).

[18] Prokopios, *De bello Gothico* III 33=Haury II.443_{18-21} (βασιλεὺς... ἐδωρήσατο).

[19] Prokopios, *De bello Gothico* II.14=Haury II 213_{14-21} (Ἰουστινιανὸς... δωρησάμενος), III.34=Haury 444_{8-10} (δόντος βασιλέως), Menandros fr. 1=*Excerta de legationibus*, ed. de Boor 442_{9-17}; fr. 4= 443_{29-33}

gend um Sirmium den Gepiden zukommen ließ.[20] Ebenso ist es bekannt, daß laut Konstantinos Porphyrogennetos die Kroaten und die Serben vom Kaiser Herakleios auf byzantinischem Boden angesiedelt wurden.[21]

Angesichts dieser Beispiele ist es klar, daß nicht allein die byzantinischen Kaiser ihren Rechtsanspruch auf das spätere Ungarn aufrecht erhielten, sondern daß auch bei den einander folgenden Volkern das Bewußtsein fortlebte, der rechtsmaßige Besitz von Gebieten, die zur byzantinischen Interessensphäre gehoren, könne nur durch die Gutheißung ihres „Zwingherren", des byzantinischen Kaisers gesichert werden. Diese Anschauung erhellt aus den Worten des Salan und Menumorouth als sie sich laut Anonymus auf die „Greci" und den „*imperator Constantinopolitanus*" als ihren Gonner und Beschutzer berufen, worauf jedoch Árpád zu wiederholten Malen als Gegenargument anfuhrt, Attila, der ehemalige Herr dieses Landes sei sein Urgroßvater (*proavus*) gewesen und daher fällt ihm das Recht auf das Gebiet seiner neuen Heimat zu (K. 14 = 53_{27} — 54_{1}; K. 19 = 59_{7-11}). Daß bei den Ungarn zur Zeit der Árpáden der Glaube an die hunnisch-ungarische Verwandtschaft noch gegenwärtig war und daß hier der Autor des „Gesta" zweifelsohne auf Grund der verschollenen Hunnenchronik diese Überlieferung aufleben laßt, bedarf keiner weiteren Beweise.

Wie wir schon erwähnt haben, hebt Anonymus mit Nachdruck die bedeutende Rolle hervor, die die griechischen Hilfsverbande in der Heerführung der Bulgaren gegen die Ungarn gespielt haben. Manche halten dies fur einen Anachronismus und meinen, die Schilderung des bulgarisch-griechischen Zusammenwirkens gelte fur jenes Zeitalter, da Bulgarien den Eroberungen des Basileios II. zufolge Byzanz unterstand (1018—1186) und der Autor des „Gesta" hätte hier wie auch anderswo die zeitgenossischen Verhaltnisse in die Zeit der Landnahme zuruckversetzt.[22] Es gibt neuerdings auch eine Meinung, die das Anfuhren der Griechen hier als freie Erfindung des Anonymus auffaßt, welche im Zusammenhang des oben erwähnten „*Portus Grecorum*" entstanden sein mag.[23] Unseres Erachtens ist keine der beiden Erklärungen stichhaltig. Wenn auch keine andere Quelle daruber sich auslaßt, liegt es durchaus im Bereich der Moglichkeit, daß Leon der Weise dem Dux Salan und dem an seiner Seite kampfenden Dux Bulgarorum, das heißt dem Fürsten Symeon Waffenhilfe gegen die Ungarn gesandt habe[24]. Obzwar die Ungarn im Jahre 894 als Verbundete von Byzanz gegen die Bulgaren zogen, gestaltete sich die Lage nach dem Friedensschluß im Jahre 896 ganz anders und es ist anzunehmen, daß sich die zu

[20] Menandros fr. 9=*Excerpta de legationibus* 197_{9-11} (χώραν ἀπένειμε)

[21] *De administrando imperio* 31_{17-20} (Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως κελεύσει... κατεσκήνωσαν), 32_{7-12} (ὁ... βασιλεὺς παρέσχεν τόπον εἰς κατασκήνωσιν), 32_{21-29} (κατεσκήνωσεν ὁ βασιλεύς).

[22] G. Fehér, a. a. O., 132, 134—135.

[23] Gy Gyorffy, *Formation*, 39.

[24] St. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his Reign*. Cambridge, 1929

jeder Zeit elastische byzantinische Diplomatie dieser neuen Lage angepaßt hat. Symeon und Leon der Weise lebten bis zum Tode des letzteren (912) in ungetrubtem Frieden miteinander. Die Kampfe, die dem Friedensschluß vorangingen, wirkten wohl in Leons Bestreben nach, den Landstrich, den die Bulgaren einst von seinem Vorfahren empfangen hatten, fur sie zu sichern, bzw. die nordlichen Aspirationen des Symeon zu unterstutzen, um damit einem etwaigen, gegen Byzanz gerichteten bulgarischen Angriff vorzubeugen.

Was sich vom Obengesagten ableiten laßt, ist, daß Kean, Salan und der „dux Bulgarorum", von denen wir bei Anonymos lesen, historisch beglaubigte Gestalten zu sein scheinen, daß die Idee der byzantinischen Oberherrschaft in den Bulgaren, die vor der Landnahme auf dem Gebiet von Ungarn gelebt haben, lebendig war und daß in den Kàmpfen, die die landerobernden Ungarn mit Bulgaren und Griechen gefochten haben, historische Geschehnisse aufscheinen. All dies mochte dem Verfasser des „Gesta" durch mundliche Überlieferung ubermittelt worden sein. Wieweit Anonymus oder seine Urquelle durch Hinzufugung frei erfundener Einzelheiten uber die historische Wahrheit hinausgeht, kann mangels verschrifteten Beweismaterials nicht ermittelt werden.

LES ACTES DE SAINT SABAS LE GOTH (BHG[3] 1607)

— HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE —

PETRE Ş. NĂSTUREL (Bucarest)

L'intérêt de l'hagiographie pour les recherches historiques n'a plus besoin d'être souligné. Même si ce genre de sources s'avère plutôt parcimonieux pour l'histoire de la Roumanie, les exemples fournis par la Vie de Saint Jean le Nouveau et surtout par celle du patriarche saint Niphon de Constantinople suffisent à lui faire reconnaître droit de cité. Tel est également le cas de la Passion de Saint Sabas le Goth. Cette mine d'informations sur le IV[e] siècle a été reconnue à son juste prix par maints savants étrangers. Seuls les chercheurs roumains — et la chose est plutôt curieuse — ne lui ont guère prêté attention, ou même l'ont utilisée superficiellement, quand ce ne fut pas erronément. Et pourtant son dernier éditeur, l'illustre bollandiste Hippolyte Delehaye, n'a pas hésité à voir dans ce texte « une des perles de l'hagiographie antique » [1]. Mgr A. Ehrhard le qualifie par ailleurs de « ein historisches Dokument ersten Ranges » [2].

Les savants qui se sont penchés sur les Actes de la passion de Saint Sabas le Goth les ont étudiés avant tout sous l'angle de l'histoire du peuple goth. Sans ignorer les importants résultats de leurs conclusions, l'historiographie roumaine se doit d'en discuter les informations pour mieux faire connaître certains aspects du passé de notre pays. Les ayant confrontés avec les données obtenues jusqu'ici par l'archéologie roumaine, nous avons été profondément impressionné par l'historicité des faits con-

---

[1] H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, « Analecta Bollandiana », XXXI (1912), p. 291.

[2] Cf. « Byzantinische Zeitschrift », XXII (1913), p. 255.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 1, p. 175–185, BUCAREST, 1969

signés dans les Actes. C'est ce que nous essayerons d'établir dans ces quelques pages écrites, avec reconnaissance et affection, pour le Professeur Nicolas Bănescu auquel nous lient vingt-cinq ans d'intimité et d'admiration. Il se trouve d'ailleurs que le premier séminaire de byzantinologie auquel nous participâmes en novembre 1943 portait également sur un texte hagiographique : la Vie de Porphyre, évêque de Gaza. Le commentaire philologique et historique lumineusement proposé par le Maître nous a depuis lors attiré vers la lecture de cette catégorie de sources byzantines. En lui rendant hommage ici, nous acquittons donc en quelque sorte une dette ancienne. *Cuique suum.*

Avant d'examiner l'intérêt historique de la Passion de saint Sabas, il n'est peut-être pas tout à fait inutile d'en rappeler le contenu : ne disions-nous pas tout à l'heure que ces Actes sont encore très mal connus en Roumanie ?

Voici donc en l'espèce la déposition que fit en l'an 373/374 l'Eglise de Gothie à celle de Cappadoce, à laquelle elle remit par la même occasion les reliques du martyr [3].

Sabas était par sa naissance de race gothe et chrétien depuis son bas âge. Pratiquant la vraie foi parmi un peuple arriéré et pervers, il prêchait d'exemple à ses congénères ; aussi fut-il persécuté à plusieurs reprises, quand les chefs des Goths se mirent à inquiéter le christianisme. C'est ainsi qu'une fois qu'ils voulaient contraindre les chrétiens à consommer des offrandes aux idoles, certains des villageois de la localité — κώμη — où vivait Sabas, conseillèrent à leurs parents et à leurs proches de faire semblant de se plier à leur volonté afin de tromper leurs ennemis. Mais Sabas, non content de n'y point toucher, déclara vertement que quiconque se prêterait à ce subterfuge était indigne de s'appeler chrétien. Le résultat de son intervention fut que nul n'osa se souiller par un geste impie. Ceux qui avaient machiné la chose expulsèrent alors le gênant du village.

Peu après on l'y rappela.

A quelque temps de là, quand une seconde persécution se déclencha — « selon l'habitude des Goths » —, certains des villageois païens qui offrirent des dons aux dieux durent jurer, en présence du persécuteur (διώκτης), qu'il n'y avait aucun chrétien dans leur village. C'est alors

[3] Voir le texte publié par H. Delehaye, *op. cit.*, p. 216 — 221. Nous datons la lettre de l'Eglise de Gothie en fonction de la date du martyre de S. Sabas et de la datation attribuée à l'épître CLXIV de saint Basile (infra, note 5).

que Sabas intervint au beau milieu de l'assemblée : « Que personne ne s'avise de jurer pour moi, car je suis chrétien » déclara-t-il. Les paysans païens, qui n'en tenaient pas moins à cacher leurs autres congénères chrétiens, se résignèrent à jurer qu'il n'y avait que ce seul chrétien parmi eux. Le persécuteur s'étant enquis de la fortune du trublion se gaussa de lui en apprenant qu'il n'avait pour tout avoir que l'habit qu'il portait. « Pareil individu, déclara-t-il, ne saurait ni être utile ni faire du tort », et il le fit chasser derechef.

Après quoi éclata la grande persécution contre l'Eglise (celle d'Athanaric de 372). Pâques approchait. Sabas partit alors pour une autre ville — εἰς ἑτέραν πόλιν — afin d'y retrouver le prêtre Gouththicas pour célébrer auprès de lui cette si grande fête. En route il eut une vision lui enjoignant de rebrousser chemin et de se rendre chez le prêtre Sansalas. « Sansalas a quitté le pays » répliqua Sabas au mystérieux personnage, gigantesque et resplendissant de lumière, qui lui était apparu. Les Actes précisent ici que Sansalas fuyant la persécution s'était réfugié en Romanie, c'est-à-dire quelque part dans l'Empire d'Orient. Mais Sabas ignorait qu'il était revenu pour célébrer les Pâques. La neige qui se mit à tomber eut tôt fait de barrer la route à Sabas qui, conscient du prodige, fit demi-tour et alla trouver Sansalas, lequel se réjouit de le revoir. Sabas lui raconta alors, ainsi qu'à plusieurs autres chrétiens qui se trouvaient là, la vision dont il avait été favorisé. Puis l'on célébra la fête pascale.

La troisième nuit après cette solennité, Atharidos, fils du roitelet (βασιλισκός) Rhothestéos, accompagné d'une bande de brigands, fit irruption dans le village où vivait Sansalas. Ils s'emparèrent du prêtre et de Sabas qui dormaient sous le même toit. Sansalas fut emmené en charrette et Sabas entraîné, pieds nus et dévêtu, à travers les vallons — διὰ τῶν ναπῶν — que les malfaiteurs avaient incendiés. Et ils ne se firent pas faute de le frapper à coups de bâtons et à coups de fouets. Le lendemain matin Sabas leur fit voir qu'il était indemne. Ils lui lièrent alors les bras au moyeu d'un chariot et les pieds à un autre et le tourmentèrent jusque tard dans la nuit. Les bourreaux dormaient quand une femme vint détacher le prisonnier : elle s'était levée de bonne heure pour préparer à manger aux gens de la maison. Sabas, toujours intrépide, demeura sur place et même lui prêta un coup de main.

Le jour venu, quand Atharidos apprit la chose, il fit suspendre Sabas par les mains à une poutre de la maison. Bientôt après ses suppôts vinrent lui présenter ainsi qu'au prêtre des offrandes sacrifiées aux idoles. S'ils en mangeaient, ils échapperaient à la mort. Sansalas répondit aux envoyés du chef goth : «Nous ne mangeons pas de cela, car cela ne nous est point permis. Mais priez plutôt Atharidos d'ordonner qu'on nous crucifie ou qu'on nous mette à mort de toute autre manière qu'il voudra. »

Sabas ne se contenta pas de repousser lui aussi la proposition des païens : il alla jusqu'à insulter et maudire Atharidos.

A cette nouvelle, Atharidos donna l'ordre de mettre à mort Sabas. Ses serviteurs laissant le prêtre immobilisé par ses liens, se saisirent du récalcitrant pour l'emmener noyer dans une rivière portant le nom de Μουσαῖος. Sabas, soucieux également du bonheur de Sansalas dans l'au-delà, s'intéressa de son sort. « Ce n'est pas ton affaire de décider pour lui », lui fut-il répondu. Tout le long de la route, Sabas rendit grâces à Dieu du martyre qui l'attendait. Arrivés au bord de l'eau, ses gardes se consultèrent entre eux : « Allons, relâchons cet innocent. D'où Atharidos le saura-t-il ? »

Mais Sabas s'opposa catégoriquement à leur bonne volonté envers lui, de peur de se voir ravir le fruit de ses souffrances. Ils le descendirent alors dans la rivière tandis qu'il remerciait encore Dieu et — sans doute le niveau de l'eau était-il très bas — ils lui maintinrent la tête sous l'eau à l'aide d'une perche qu'ils lui appuyèrent sur la nuque. Il n'avait que 38 ans.

Puis ses bourreaux retirèrent son corps de la rivière et l'abandonnèrent sans sépulture. Les chiens et autres bêtes ne touchèrent pas à son cadavre que « des mains fraternelles — des chrétiens donc — ensevelirent ».

A quelque temps de là le duc de Scythie mineure, Junius Soranus, l'homme craignant Dieu, envoya de Romanie dans le barbaricum des gens sûrs chargés de lui rapporter les reliques du martyr. Et il en fit don à sa patrie, la Cappadoce, avec la permission du clergé de Gothie.

La lettre de cette Eglise à celle de Cappadoce, qui constitue les Actes de la Passion de saint Sabas le Goth, s'achève avec le souhait que les Cappadociens honorent à l'avenir chaque année le jour du martyre de Sabas.

La date de sa mort est clairement indiquée dans ce document par a mention du consulat de Flavius Modestus et de Flavius Arintheus, sous les augustes (*empereurs*) Valentinien et Valens, ce qui correspond à l'an 372 [4].

La correspondance de saint Basile le Grand semble renfermer des allusions à la translation des restes de saint Sabas en Cappadoce, à Césarée même, de toute évidence. Nous nous contenterons de rappeler la lettre CLXIV, adressée, semble-t-il, en 374 à l'évêque de Thessalonique, Ascholius. C'est qu'on y lit en effet cette précieuse information : « . . . nos âmes sont revenues à cette félicité d'antan, depuis qu'une lettre nous est venue d'une terre lointaine florissante de la beauté de l'amour et qu'un martyr a immigré chez nous venant de chez les Barbares d'outre-Danube, procla-

[4] Il faut tenir compte de l'apparat critique établi par Delehaye, p 221.

mant par lui-même la rigueur de la foi qui y règne... quand nous avons vu l'athlète, nous avons déclaré bienheureux son entraîneur qui recevra lui aussi du juste Juge la couronne de la justice, parce qu'il en a fortifié beaucoup en vue de la lutte pour la religion. »[5]

De même la lettre CLXV, écrite en 374 également et adressée au même Ascholius, Cappadocien lui aussi comme Basile, contient cet intéressant paragraphe : « Tu as honoré le sol de ta patrie d'un martyr qui a récemment fleuri sur le sol barbare qui est voisin du vôtre. »[6]

Certains commentateurs de ces lettres ont supposé qu'elles avaient été envoyées en réalité à Junius Soranus, gouverneur de la Scythie mineure (Dobroudja), en dépit de la tradition manuscrite qui les adresse à Ascholius. Personnellement nous ne voyons pas de motifs suffisants pour révoquer en doute l'attribution des manuscrits. Certes, les Actes de saint Sabas précisent que le duc de Scythie était originaire de Cappadoce. Mais rien n'empêche qu'il en ait été de même de l'évêque de Thessalonique. Et l'on comprend que le pontife, chargé par Basile le Grand de lui fournir des reliques, se soit adressé à leur concitoyen Soranus, dont le gouvernement était en frontière avec la Gothie alors en butte aux persécutions sanglantes d'Athanaric.

D'aucuns ont observé que si le prêtre Gouththicas semble porter un nom goth, en revanche son confrère en portait un cappadocien ou phrygien [7]. Et même on lui attribuerait volontiers la rédaction de la lettre de l'Eglise de Gothie à celle de Cappadoce [8]. En effet les détails de cette lettre, pris en quelque sorte sur le vif, dénotent à tout le moins qu'elle fut écrite sinon par un témoin oculaire, du moins par une personne informée par Sansalas lui-même : il n'est dit nulle part que le prêtre ait été mis à mort lui aussi. Et les mains fraternelles qui ensevelirent Sabas furent peut-être bien les siennes. Personnellement nous sommes tenté de voir dans un anonyme destinataire d'une lettre de saint Basile — la lettre CLV — qualifié d' ἀλείπτης, « maître de gymnase » (selon la traduction d'Yves Courtonne), auquel le grand docteur de Cappadoce demandait d'envoyer des reliques de martyrs à leur patrie — l'homme connaissait en effet des missionnaires partis pour la Scythie — le « manager », l'entraîneur, comme nous nous sommes exprimé plus haut, du martyr d'outre Danube. C'est que ce terme imagé d' ἀλείπτης ne saurait être utilisé en l'espèce au caprice de la plume. Cet « entraîneur » n'aura-t-il pas été

---

5 Saint Basile, *Lettres*, (éd. Y. Courtonne), II, Paris, 1961, p. 98 (nous retraduisons le texte).

6 *Ibid*, p 101.

7 L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stamme. Die Ostgermanen*, 2e éd., Munich, 1934, p. 237.

8 H Delehaye, *op. cit.*, p. 291.

Sansalas en personne? C'est là une hypothèse que nous croyons devoir soumettre à plus sagace que nous [9].

Venons-en maintenant au commentaire (partiel) [10] d'ordre historique et archéologique des Actes de Saint Sabas.

L'historiographie roumaine, nous l'avons déjà signalé, leur a accordé jusqu'ici assez peu d'attention. Pour Vasile Pârvan, Sabas était un Grec de Cappadoce. Mais le texte précise qu'il était de race gothe ! Il en fait un missionnaire, ce qui ne concorde guère avec le récit de sa Passion, à moins d'entendre ce mot au sens de chrétien militant. Pârvan identifie enfin la rivière Mousaios avec le Buzău, rivière de Roumanie, affluent du Siret [11].

Chose plutôt étonnante, Nicolas Iorga note que Sabas et Nicétas subirent le martyre sur notre sol sous Athanaric, mais se montre d'avis qu'en dehors de l'hypothétique identification du Buzău, les Actes de Saint Sabas ne renferment rien qui vaille pour l'histoire [12].

De son côté le Professeur D. M. Pippidi se limite à citer le martyre de saint Sabas pour illustrer d'un exemple l'opposition païenne à la diffusion du christianisme [13]. Mais nous avons vu que même l'entourage d'un chef goth comme Atharidos nourrissait de la sympathie pour les adeptes de la nouvelle religion.

Le regretté professeur P. P. Panaitescu est le premier à avoir insisté sur l'importance des informations des Actes qui attestent l'existence de communautés paysannes au IV[e] siècle sur le territoire de notre pays. La pauvreté de Sabas lui permet même d'affirmer qu'une différenciation sociale existait déjà parmi les Goths. La solidarité des paysans païens ne lui a pas échappé et il y voit l'indice de l'organisation du village en communauté. Il admet enfin que la rivière où Sabas fut noyé est le Buzău [14].

[9] Saint Basile, *vol cit*, p. 80—81. Sur ἀλείπτης (v aussi lettre CLXIV, ligne 33), P. Chantraine, *Dictionnaire etymologique de la langue grecque*, I, Paris, 1968, p. 57, s v ἀλείφω.

[10] Le présent travail, résume d'une étude plus fouillee, laisse de côté, en raison du peu d'espace dont il dispose, divers autres problèmes soulevés par cette riche source d'informations qu'est la Passion de saint Sabas

[11] V Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman* [Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-romain], Bucarest, 1911, p 156—157; Idem, *Consideraţii asupra unor nume de rîuri daco-scitice*, «Memoriile secţiunii istorice » de l'Académie roumaine, III[e] serie, I, 1923, p. 11—12.

[12] N Iorga, *Histoire des Roumains et de la Romanité orientale*. II, Bucarest, p. 130, mais v. pourtant p. 72.

[13] D M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României* [Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie], Bucarest, 1958, p. 247, ou 2[e] éd , Bucarest, 1967, p. 495—496.

[14] P. P. Panaitescu, *Obştea ţărănească în Ţara Românească şi Moldova. Orînduirea feudală* [La communauté paysanne en Valachie et Moldavie], Bucarest, 1964, p 23. Avant lui déjà Sc. Lambrino avait attiré l'attention sur la Vie de Saint Sabas : Sc Lambrino, *Die Scythia Minor und der dako-getische Romanismus*, in Siebenburgen, I, Bucarest, 1943, not. p 192—194.

L'Histoire de l'Eglise roumaine de Gh. Moisescu accorde, à juste titre, trois pages à saint Sabas, dont elle résume les Actes. On y remarque l'existence de villes [15] et de villages possédant des églises dans la région de Buzău; l'architecture des maisons; l'organisation de paroisses chrétiennes bien organisées et leurs étroites relations avec la Scythie mineure et la Mésie; l'appui accordé au christianisme par les païens des campagnes; l'orthodoxie, sans trace d'arianisme, de Sabas et de ses congénères [16].

Contentons-nous de ces exemples. On le voit, ce sont surtout Panaitescu et Moisescu qui ont le mieux senti l'intérêt de cette source négligée de l'histoire de la Roumanie.

A l'étranger, en revanche, maints savants comme H. Delehaye, J. Zeiller, L. Schmidt, E. A. Thompson, d'autres encore, y ont largement puisé pour leurs travaux d'hagiographie, d'histoire de l'Eglise ou d'histoire du peuple goth [17].

En ce qui nous concerne, nous nous permettrons d'exposer certaines de nos observations de caractère historique et archéologique en marge de la Passion de saint Sabas.

Commençons par les premières.

Sabas étant mort en 372 à l'âge de 38 ans, il en résulte qu'il sera né en 334. Comme il était chrétien depuis sa petite enfance (ἐξέτι νηπίου), on peut supposer que ses parents l'étaient aussi. Voilà un détail qui précise la chronologie encore assez débattue de la présence du christianisme dans notre pays : il y existait au moins à cette date déjà, sinon plus tôt, comme nous l'admettons du reste, du moins dans les rangs d'une partie de la population daco-romaine. En 372 la nouvelle croyance comptait donc au moins trente on quarante ans d'apostolat parmi les populations gothes au nord du Danube [18]. Le nom cappadocien porté par

---

[15] Observation déjà faite par Sc. Lambrino, *op. cit*, p 193 Voir aussi I. Barnea dans R. Vulpe et I. Barnea, *Din istoria Dobrogei. Romanii la Dunărea de jos* [De l'histoire de la Dobroudja Les Romains au Bas-Danube], Bucarest, 1968, p. 398. Le prof. Radu Vulpe veut bien nous suggérer que cette ville pourrait être un ancien camp romain, du genre de celui qui existe au voisinage de Pietroasa, dans la région de Buzău précisément; cf. Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, *Tezaurul de la Pietroasa*, Bucarest, 1967, p. 47—49.

[16] Gh. Moisescu, Şt. Lupşa et Al. Filipaşcu, *Istoria Bisericii române* [Histoire de l'Eglise roumaine], Bucarest, I, 1957, p. 62—64

[17] H. Delehaye, *op. cit., loc. cit.*, J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918, p 429—432; L. Schmidt, *op. cit*, p 234—239; E A. Thompson, *The Visigoths in the time of Ulfila*, Oxford, 1966, notamment, p. 64—77. Signalons encore pour son érudition (on y trouvera notamment une bibliographie très ample relative à saint Sabas) la belle étude de Enrica Follieri, *Saba Goto e Saba Stratelata*, «Analecta Bollandiana», LXXX (1962), p. 249—307 (notons en passant que l'Eglise orthodoxe roumaine fête Saint Sabas le 18 avril, bien qu'il mourût le 12. Le Prof. I. R. Mircea nous signale une version slave de sa Passion dans un ménée du XV[e] s. du monastère de Putna : ms. sl. 51—565—571, ff 177—178, à ajouter à celui de Moscou indiqué par E. Follieri, *op. cit.* p. 255, n 8)

[18] Voir aussi Gh. Moisescu, *op. cit.*, p. 51—71.

Sabas [19] n'infirme nullement son appartenance à quelque tribu de Goths : le christianisme de son peuple avait, on le sait, de solides racines cappadociennes — qu'on se souvienne de l'origine de Wulfila ou de certains détails de la correspondance de saint Basile le Grand. A la même époque le Cappadocien Eutychès prêchait le Christ parmi les Goths [20]. Dans ces conditions on comprend mieux la fuite d'un moment du prêtre Sansalas en Romanie. Orose par ailleurs mentionne que, si nombre de chrétiens reçurent la couronne du martyre sous Athanaric, « plurimi in Romanam solum non trepidi, velut ad hostes, sed certi, quia ad fratres, pro Christi confessione fugerunt » [21]. Le don des reliques de Sabas n'avait pas seulement pour but de les mettre à l'abri de la profanation ; il constituait aussi une marque de gratitude particulière que les chrétiens du nord du Danube, par l'entremise de leur clergé, adressaient en quelque sorte à l'Eglise-mère cappadocienne et à celle de Scythie mineure.

Si les Actes de saint Sabas parlent des persécutions gothes comme d'une chose courante, ils mettent objectivement l'accent sur les sympathies des païens — mieux dit, des non-convertis — pour leurs congénères chrétiens. Et pas seulement dans les villages, mais aussi dans les entours des chefs de tribus. Et nous n'hésitons pas à affirmer, à la lecture de la Passion de saint Sabas, qu'il existait une symbiose de toutes les couches de la population gothe, chrétienne et païenne, qui allait bientôt assurer la conversion de tout ce peuple [22]. Rappelons que Sabas ne fut pas le seul martyr des persécutions d'Athanaric. Mais il est inexact, à notre avis du moins, d'imputer à ce prince directement la mort de Sabas. Les actes parlent en effet d'Atharidos, fils de Rhothestéos. Le nom du père d'Athanaric est inconnu. En 372 ce personnage n'avait nullement besoin d'être présenté comme fils d'un roitelet du nom ci-dessus. Sa gloire dépassait celle de l'inconnu Rhothestéos. Tandis qu'Atharidos, lui, avait besoin d'exciper du prestige, modeste, de l'auteur de ses jours. Il est vrai que le Synaxaire de l'Eglise de Constantinople parle d'Athanaric au lieu d'Atharidos. A notre avis il y a là une correction introduite par un scribe semi-docte, qui avait connaissance par ses lectures, des persécutions fomentées par Athanaric. En réalité rien ne nous autorise à ne pas prêter foi aux deux manuscrits sur lesquels H. Delehaye a établi son édition. Outre cela, il nous faut signaler dans l'onomastique des Goths des noms comme Athalaric, Athanagild, Athanarit... [23]. C'est pourquoi nous con-

---

[19] L. Schmidt, *op. cit.*

[20] Saint Basile, *vol cit*, p. 98.

[21] Paul Orose, VII, 32, 9 (=*Fontes latini historiae Bulgaricae*, I, Sofia, 1958, p. 211—212).

[22] J Zeiller, *op cit.*, p 519—587.

[23] H Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae* .., Bruxelles, 1902, c 608 (voir aussi à l'index) Nous recueillons les autres noms gothiques dans l'admirable ouvrage de P. Riché, *Education et culture dans l'Occident barbare. VIe—VIIIe siècle*, Paris, 1962, à l'index ; pour Atharid = Aderith, v. Wrede, cité par L Schmidt, *op. cit.*, p 231.

sidérons cet Atharidos, responsable direct du martyre de Sabas, comme l'un des μεγιστᾶνες, chefs de tribus, signalés dans les Actes.

Les Actes nous parlent d'églises aussi bien à la campagne (celle desservie par Sansalas) que dans une ville (celle dont Gouththicas était le prêtre). L'archéologie roumaine n'a pas encore rencontré de restes d'édifices de ce genre pour le IVᵉ siècle. Et pour cause, selon nous. C'est qu'en effet les textes de l'époque sont nombreux qui témoignent de l'existence de tentes servant d'églises chez les Goths [24]. Certes la Passion de saint Sabas mentionne également des demeures (à remarquer qu'elle ne parle jamais de tentes). Mais il reste à voir si elles ne constituaient pas les maisons habitées par les éléments indigènes daco-romains. On sait que l'architecture des paysans daces, immortalisée par la Colonne Trajane subsiste encore partiellement en Roumanie [25].

Insistons enfin sur la bonne entente qui, selon le témoignage de la Passion de saint Sabas, unissait les éléments païens et chrétiens des campagnes de la Gothie. C'est qu'ils étaient unis avant tout par les liens du sang et de l'amitié. Or il convient de signaler ici que ce tableau lumineux d'une société tolérante, on le rencontre aussi dans les nécropoles gothes de la civilisation de Sîntana de Mureş-Tcherniakhov, ainsi nommée d'après les deux stations éponymes respectivement de Roumanie et d'U.R.S.S.

L'examen en effet de l'orientation et du mobilier funéraire des tombes appartenant aux nécropoles de cette civilisation montre la présence, à côté de tombes à inhumation ou à incinération, de sépultures orientées Ouest-Est et ne renfermant aucune sorte d'offrande; les rares objets retrouvés avec les squelettes ne représentent que des restes du costume des défunts ou des pièces de parure. L'absence des offrandes rituelles notamment indique clairement que nous sommes en présence de tombes chrétiennes. Et l'on établira sans peine une liaison entre le tableau de la société du nord du Danube au IVᵉ siècle, telle que l'évoque à l'esprit des lecteurs la Passion de saint Sabas, d'une part, et l'image matérielle de la même société, telle que l'ont conservée les nécropoles. Symbiose, depuis seize siècles, dans la vie comme dans la mort. Cette tolérance touchante des Goths les uns pour les autres, en dépit des divergences de croyances, attestée maintes fois par les cimetières fouillés par les archéologues roumains et soviétiques, revêt tout son sens, toute son éloquence pour peu qu'on se réfère à la vie de saint Sabas le Goth.

István Kovács, qui décrivit le premier, fort soigneusement du reste, les sépultures de Sîntana de Mureş (Marosszentanna), en Transyl-

---

[24] Sozomène, *Histoire ecclésiastique* (éd. J Bidez et G Chr Hansen), Berlin, 1960, p. 296 (VI, 37, 13–14); St Jérôme, P. L , XXII, lettre CVII, c. 870.

[25] Gr. Ionescu, *Arhitectura populară românească* [L'architecture populaire roumaine], Bucarest, 1957, p. 7–9.

vanie, qu'il avait fouillées lui-même en 1903, y a examiné 74 tombes, et il attribuait les 8 orientées Ouest-Est à « des irrégularités dans la mise en terre des morts..., comme par exemple quelques influences étrangères et aussi quelques rares usages locaux peu suivis » [26]. La proportion des tombes, chrétiennes selon nous, de Sîntana de Mureș, est de 10,8%.

Voici quelques années seulement, le professeur Bucur Mitrea qui, avec Constantin Preda, a fouillé systématiquement quatre nécropoles de Valachie appartenant à la civilisation en question — soit quelque deux cents tombes — a pressenti le premier que les découvertes archéologiques faites dans les cimetières de l'époque des grandes migrations peuvent résoudre « il problema della diffusione del cristianesimo fra le genti gotiche delle contrade lungi il corso inferiore del Danubio ... Per il momento, ajoutait-il, possiamo costatare che la nuova religione cristiana è già diffusa tra queste popolazioni ma in proporzioni ridotte » [27].

En 1966, B. Mitrea et C. Preda ont abouti à la conclusion suivante dictée par leurs recherches en Valachie : «L'orientation O.—E.... apparaît assez sporadiquement et ne paraît pas être le fait du hasard ... ces tombes n'apparaissent pas groupées dans des secteurs séparés mais se rencontrent répandues et intégrées parmi les autres tombes orientées N. — S. Ce fait s'observe bien ... sur le plan de Spanțov ... comme sur celui d'Independența ... D'où l'on peut conclure que ceux qui ont été enterrés selon cette orientation faisaient partie intégrante de la population attestée dans lesdites nécropoles. » [28] Ajoutons que la proportion des tombes orientées O. — E. est de 4,90% à Spanțov et de 26,92% à Independența [29].

Ce qui a été observé en Roumanie l'a également été en U.R.S.S. E. A. Symonovitch et C. B. Fedorov interprètent eux aussi ce phénomène comme dénotant la présence de sépultures chrétiennes [30].

---

[26] I. Kovács, *Cimetière de l'époque de la migration des peuples à Marosszentanna* (en hongrois, avec large résumé français), extrait des «Travaux de la section numismatique et archéologique du Musée national de Transylvanie», Kolosvár, 1912, p. 344 notamment.

[27] En citant ici divers travaux roumains et étrangers d'archéologie nous exprimons nos plus cordiaux remerciements à B Mitrea pour l'amabilité avec laquelle il nous a fourni sans réserves toutes les indications dont nous avions besoin. Voir pour la Roumanie B. Mitrea, *Neue Funde der Gruppe Sîntana de Mureș an der unteren Donau*, extr. de Bericht über den V Internationalen Kongreß fur Vor- und Fruhgeschichte, Hamburg 1958, Berlin, 1961, p. 544 — 549; Idem, dans «Fasti archaeologici» XVI (1964), p. 474—475 d'où nous empruntons notre citation.

[28] B Mitrea et C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea în Muntenia* [Nécropoles du IV[e] siècle en Valachie], Bucarest, 1966, p. 124 (les fouilles n'ont du reste pas épuisé, en général, les nécropoles étudiées).

[29] Idem, *op. cit.*, p. 160.

[30] G. B Fedorov, *Население прутско-днестровского междуречья в тысячелетии н. э.*, Moscou, 1960, p. 160 (qui cite également Simonovitch. Cf. Mitrea et Preda, *op. cit.*, p. 160). Voir aussi E. A. Hikman, *Памятник эпохи Великого переселения народов*, 1967, qui a pratiqué de larges fouilles à Budești, R S S de Moldavie (voir entre les p. 90—91 le plan 3, où l'on observe, d'après leur orientation Ouest-Est, des tombes chrétiennes : tombes 266, 273, 294, 344, etc.).

Il est manifeste, dans ces conditions, que l'archéologie peut tabler dorénavant sur le témoignage et l'historicité de la Passion de saint Sabas le Goth pour avoir confirmation définitive de ce dont elle a eu l'heureuse intuition. Mettant désormais en œuvre les témoignages littéraires, hagiographiques et archéologiques, l'historiographie roumaine va pouvoir évoquer, en toute confiance, la vie de la société païenne et chrétienne qui a vécu dans notre pays au IV[e] siècle. Une lumière inattendue, mais combien désirée, commence à se projeter sur l'une des pages obscures de notre passé.

CONSIDERAZIONI SULLA PARTECIPAZIONE VENEZIANA ALLA CROCIATA ANTIOTTOMANA DI NICOPOLI (1396)

FRANCISC PALL (Cluj)

È noto che Venezia ha avuto una parte notevole nei preliminari e nell'organizzazione della crociata del 1396, parte attestata dalle fonti e menzionata di solito brevemente nei numerosi studi di interpretazione che trattano di tale spedizione, considerata la più importante, ma anche la più disastrosa tra le tarde crociate.

Il nostro proposito in quest'occasione sarebbe di tentare alcune precisazioni, richiamando l'attenzione sugli errori incontrati in certe opere storiche, in cui si accenna alla partecipazione veneziana a una impresa che interessava per le sue mire, non solo il Sud-est europeo, bensì il Levante, l'Impero bizantino incluso.

I

In simili circostanze, la Repubblica non poteva restare indifferente di fronte alle sollecitazioni giuntele da parte di Sigismondo di Lussemburgo, re d'Ungheria, e dei alleati di costui : i signori occidentali (soprattutto franco-borgognoni) e Manuele Paleologo, in vista di un *passagium* antiturco. Ciò che premeva a Venezia, grande Potenza marittimo-coloniale con interessi vitali in „Romania'' greco-latino-turca, era anzitutto — come ben' si sa — la salvaguardia dei suoi interessi commerciali e in questo contesto anche il mantenimento della libertà delle sue comunicazioni attraverso gli Stretti a Costantinopoli e al Mar Nero. Dai dibattiti che hanno avuto luogo nel senato veneziano, dalle sue decisioni ed istruzioni durante gli anni 1394—96, risulta chiaramente l'intento della Re-

pubblica di appoggiare Manuele nella difesa della capitale bizantina sottoposta al blocco ottomano e l'esortazione ch'egli facesse appello all'aiuto dell'Occidente [1].

Ma nel contempo, pur essendo preoccupata sempre più dalla politica espansionista del sultano verso gli stati cristiani, essa, benché altresì Potenza cristiana, non era disposta compromettere alla leggiera le relazioni di buon vicinato dei suoi possedimenti contigui coll'Impero ottomano, né le pratiche molto vantaggiose dei suoi mercanti nello stesso Impero.

Tenendo conto di queste cose, come anche dell'atteggiamento amichevole che dimostrava per la causa di Sigismondo nelle vertenze dinastiche del regno ungherese colla fazione favoreggiante le pretensioni di Ladislao di Napoli, candidato inquietante per gli interessi veneziani, la Repubblica, desiderosa senza dubbio [2] di conservarsi contemporaneamente le simpatie della sua clientela occidentale, soprattutto francese, non poteva disinteressarsi d'una crociata generale che si stava preparando.

In tale complessa situazione, Venezia aderiva condizionalmente, con la sua consueta prudenza, prendendosi molte precauzioni, all'azione capeggiata da Sigismondo contro il sultano Bayazid. Essa prometteva di partecipare con un certo numero di galere all'azione di una flotta alleata che avrebbe dovuto, secondo richiesta del re, impedire il transito dei Turchi per gli Stretti dall'Asia nell'Europa e viceversa durante le operazioni dell'esercito cristiano terrestre, che sarebbe giunto in quella regione (*in partibus Romanie*, *ad partes Constantinopolis*). Alla formazione della flotta alleata erano necessarie, secondo le estimazioni fatte nel marzo 1395 e ripetute nell'aprile 1396, al massimo 25 galere, del quale numero Venezia prometteva inizialmente al re d'inviare il quarto, nel senso che „si per omnes ponentur XXV galee, nos [cioè i Veneziani] ponemus sex, si viginti, ponemus quinque et cet." [3]. C'è una somiglianza sorprendente tra questa promessa e quella fatta un mezzo secolo innanzi, nel 1343, dalla stessa Repubblica al papa Clemente VI, il quale aveva richiesto la sua partecipazione ad una lega navale contro i Turchi selgiuchidi [4].

Dal materiale concernente le deliberazioni del senato — almeno da ciò che è stato messo in luce — non si conosce il numero complessivo reale della flotta alleata. Il cronista veneziano contemporaneo Antonio

---

[1] S. Ljubić, *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, IV, Zagabria, 1874, p. 332 e segg ; F Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie*, I, Parigi — L'Aja, 1958, n-ri 851, 860 e segg.

[2] M. Silberschmidt, *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des turkischen Reiches nach venezianischen Quellen* (dissertazione), Zurigo-Lipsia, 1923, p 53 e segg.

[3] Ljubić, *op. cit*, IV, pp. 340, 364

[4] Fr Pall, *Les croisades en Orient au bas Moyen Age Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, Bucarest, 1942, p. 49 (estratto dalla „Revue Historique du Sud-Est Européen", XIX, 2).

Morosini (utilizzato quasi un secolo più tardi da Marino Sanudo il Giovane, benchè indirettamente, cioè attraverso la « Cronaca Dolfina », vale a dire per tramite dell'opera di Piero Dolfin, figlio del cronista Zorzi e contemporaneo del Sanudo) parla d'una « armada » di 44 galere veneziane e genovesi, senza contare le « algune galie de l'inperador de Chonstantinopoly », che si sono aggiunte a questa flotta [5]. Invece, una cronaca bulgara anonima, composta circa venti anni dopo la crociata, in base sembra di tradizioni orali, parla di 30 navi che salirono da Venezia e Costantinopoli sul Danubio fino a Nicopoli, aspettandovi la conquista della città per l'esercito terrestre [6].

Entrambe queste cifre delle surricordate fonti narrative devono essere molto esagerate [7]: Infatti, alla custodia degli Stretti non c'era bisogno d'un numero troppo grande di navi, poichè gli Ottomani non disponevano ancora d'una flotta notevole, anzi d'una flotta vera e propria, che fosse capace d'affrontare le forze marittime cristiane, specialmente quelle veneziane. D'altronde, dobbiamo aggiungere che anche un mezzo secolo più tardi, in occasione delle grandi campagne antiturche del 1443 e del 1444, condotte da Giovanni Hunyadi, allorchè si porrà di nuovo il problema d'una doppia azione crociata : terrestre e navale, i Veneziani giudicheranno sufficienti 16—20, persino 14 galere, per impedire il transito del nemico attraverso gli Stretti [8].

Ad ogni modo il senato si decise di far armare, finalmente, soltanto quattro galere, le quali sotto il comando di Tommaso Mocenigo, capitano del Golfo e futuro doge (1414—23) dovevano essere — secondo la promessa fatta al re nell'aprile 1396 e le istruzioni impartite al Mocenigo nel maggio — al più tardi fino a metà luglio 1396 ,,in partibus Romanie", per attendervi l'arrivo dell'esercito di Sigismondo fino a metà agosto.

Il re impegnandosi verso Bisanzio e Venezia a cominciare la campagna entro maggio nella regione del Danubio inferiore, per arrivare a Costantinopoli entro giugno, il senato dichiarava essere certo che egli giungesse in quelle parti anche prima del termine fissato al Mocenigo.

---

[5] *Chronique d'Antonio Morosini,* extraits relatifs à l'histoire de France, introduction et commentaire par G Lefèvre-Pontalis, texte établi par L Dorez, I, Parigi, 1898, p 2—8; IV, Parigi, 1902, pp. 183, 188, 191; Sanudo, *De origine urbis Veneti et vita omnium Ducum,* in L. A Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores,* XXII, Milano, 1733, col. 762.

[6] I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung,* in ,,Archiv fur slavische Philologie", XIII (1891), p 539.

[7] Il Silberschmidt (il quale, pur ignorando la testimonianza bulgara, ci offre in generale. malgrado qualche manchevolezza, un buon racconto sulla flotta alleata) ammette come possibile il numero riportato di 25 unità, ma gli sembra più probabile che si trattasse d'un numero inferiore (*op. cit*, p. 164, cf. p 145).

[8] Fr. Pall, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442-1443, condotta da Giovanni di Hunedoara,* in ,,Revue des Etudes sud-est européennes", II (1965), 3—4, p. 446

Tuttavia, qualora il re non vi fosse giunto in quel termine, ma avesse informato il Mocenigo del suo arrivo ulteriore e prossimo, nonchè della via della sua marcia, il senato autorizzava il capitano di aspettarlo oltre il detto spazio di tempo. In caso contrario egli, dopo aver preso congedo dal basileo Manuele, doveva tornare verso il Golfo, sull'itinerario però delle navi veneziane della Romania, affinchè potesse ricevere nuove disposizioni da parte del senato.

Secondo le informazioni che il senato aveva ricevuto da parte di Sigismondo, il Mocenigo doveva trovare nelle parti della Romania un ,,buon numero" di galere alleate, appartenenti al re o (*vel*) al basileo. Si tratta certamente di quelle dieci navi che Manuele, in base al patto conchiuso in febbraio col re, doveva armare entro un mese alle spese di costui, il quale aveva rimesso ad un ambasciatore bizantino trenta mila ducati a tale fine, proprio in Venezia [9].

Della flotta alleata doveva fare parte anche una galera allestita da parte della città di Zara per Sigismondo, suo sovrano, galera di cui si parla nelle deliberazioni del senato più tardi, dopo il disastro della crociata [10].

Il senato fa menzione, il 20 luglio 1396, altresì di navi inviate dalle isole Rodi, Chio e Lesbo, come componenti della stessa flotta [11]. Si tratta delle unità navali dei cavalieri ospitalieri di Rodi, della colonia genovese di Chio e di Francesco Gattilusio, signore genovese di Lesbo.

[9] Ljubić, *op cit.*, IV, pp 360, 364. Nelle deliberazioni del senato (de 1 marzo 1396, ivi, p 360, nr. 509) si afferma che il re avrebbe promesso al basileo ,,cum potenti exercitu esse usque ad totum mensem mari proximum ad quendam locum, qui dicitur Ulnavi, qui est supra flumen Danubii". N. Iorga supponendo che sotto tale toponimo — letto da lui *Vlnari* — si nasconda Varna (*Veneția în Marea Neagră*, II, in *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii istorice*, II serie, t. XXXVI, 1913—14, p. 1089), ha dimenticato che nel brano riferito qui sopra si tratta d'una località sul Danubio. Ci sembra che sia piuttosto una forma corrotta di *Schiltaw* (*Schiltarn, Schiltach*), il nome tedesco di Nicopoli, usato per esempio dal bavarese Johannes Schiltberger, famoso partecipante alla crociata del 1396, nella descrizione fattane (*Bondage and Travels*, trad J. Buchan Telfer, Londra, 1879, cap I), da Peter di Rez, che prese similmente parte alla crociata (T. G. Bulat, *La croisade de Nicopolis dans la littérature du temps*, in ,,Mélanges d'Histoire Générale", pubbl da C. Marinescu, I, Cluj, 1927, p 113, il verso 47, secondo l'ed. di R. von Liliencron, *Die historischen Volkslieder* .) o da Ulman Stromer, patrizio norimberghese contemporaneo (*Puchel von mein geschlechtet*, in *Chroniken der deutschen Städte*, I, Lipsia, 1862, p 49 e n l). Una forma somigliante (*Schildowe*) presso un altro tedesco contemporaneo, Gobelinus Persona, il quale accenna anche alla parte del ,,princeps Walachiae" [=Mircea] nella spedizione di Nicopoli in una maniera che ci ricorda lo Schiltberger (Gobelinus Personae... *Cosmidromium hoc est Chronicon Universale .. ab urbe condita usque ad annum Christi 1418* ., Francoforte, 1599, p. 243. Ovvero Ulnavi sarebbe una forma corrotta per *Bi-Bo-Budinium*, l'odierna città di Vidin (cf. per tali forme ad es. F. Zimmermann — C. Werner — G. Muller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, II, Hermannstadt (Sibiu). 1897 (l'indice s. v. *Bidinium*). — Nel testo delle ricordate deliberazioni, pubblicato dal Ljubić, si dice: ,,dominus imperator debet armare sibi [cioè: domino regi] decem galeas uno mense ad expensas dicti domini regis, et iam dari fecit [il soggetto, dopo il contesto è dominus rex] hic [senso avverbiale: ivi] in Venetiis dicto ambassiatori [cioè: domini imperatoris] duc XXX millia". Dunque, non può essere esatto il riassunto che ne ha fatto il Thiriet (secondo l'originale d'archivio) nella parte in cui egli scrive . ,,le basileus s'est engagé . de faire armer 10 galères à ses frais et 3 autres aux frais de Sigismond" (*Régestes*, I, nr. 900).

[10] Ljubić, *op. cit* , IV, pp. 393—94.

[11] Ivi, p. 378.

Dunque, non si può negare[12] la presenza di Genovesi nella flotta alleata, poichè sebbene Genova, la metropoli, non vi avesse inviato direttamente delle navi, c'erano unità dei suoi figli, più o meno autonomi del Levante.

Le istruzioni del 18 maggio 1396 completate il 20 luglio del medesimo anno con alcuni nuovi particolari, prescrivevano le norme che doveva seguire il Mocenigo dopo il suo arrivo nelle parti della Romania in quanto alle operazioni della squadra veneziana di tale flotta. Egli doveva prendere contatto col basileo per informarlo della sua missione e per informarsi di ciò che sapeva Manuele della venuta del'esercito di Sigismondo e delle mosse dei Turchi. Insieme col resto della flotta cristiana, la squadra veneziana avrebbe dovuto impedire il transito ottomano negli Stretti, affinchè il re col suo esercito, arrivando in quelle parti, potesse compiere più facilmente ,,l'intento suo''.

Le suddette istruzioni del senato proibivano cattegoricamente al capitano di entrare colla sua squadra nel Mar Nero, dovendo egli operare soltanto al di qua d'Algiro o Largiro, toponimo figurante nelle deliberazioni del senato[13], identificabile indubbiamente con Argyronion, promontorio della riva asiatica del Bosforo, nei pressi dell'odierno Anadol Kavāgi, distante circa 20 km a nord di Costantinopoli[14]. La squadra veneziana doveva restare negli Stretti tanto tempo quanto starebbe in quelle parti l'esercito terrestre, potendo cooperare con questo, secondo le necessità, fino a Salonicco, però senza prendere parte direttamente alle azioni terrestri con sbarco di gente d'arme veneziane (balestrieri), salvo eccezionalmente per l'assedio di qualche fortilizio, in collaborazione col ricordato esercito.

Il Mocenigo doveva conformarsi a queste istruzioni sino ad altri ordini che avrebbe ricevuto per il tramite delle navi commerciali che facevano il ,,viaggio'' — ossia la *muda*[15] — della Romania. Naturalmente, gli si inculcava di vigilare alla sicurezza della navigazione di queste navi attraverso gli Stretti, specialmente a Gallipoli (base delle navi ottomane). Egli non doveva dimenticare di avvisare, mediante i connazionali della capitale bizantina, pure i mercanti veneziani che eventualmente si trovavano (si capisce: ancora in quel momento) nell'Impero turco, acciocché non soffrissero danni in quanto alle loro persone e ai loro affari.

---

[12] Come ha fatto il Silberschmidt, *op. cit.*, p. 145.

[13] Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 375, 378

[14] Il luogo di Argyronion è menzionato da Procopio di Cesarea (*De aedificiis*, I, 9, 12, ed di J. Haury, Lipsia, 1906).; R. Janin, *Constantinople byzantine*, éd rev et augm., Paris, 1964, pp. 480—484, e lo schizzo XI. C. Manetti, *Bosforo*, in *Enciclopedia Italiana* (*Treccani*), VII (1930), p. 550 (lo schizzo) Per Algiro v. anche W. Tomaschek, *Zur historischen Topogra- phie von Kleinasien im Mittelalter*, in ,,Sitzungsberichte der k. Akad. der Wiss. Philos.-hist. Classe'', Vienna, t. 124 (1891), nr. 8, p. 74.

[15] *La Romanie vénitienne au Moyen Age*, Parigi, 1959, p. 343.

La flotta alleata non aveva un comandante supremo unico. Tale qualità, attribuita di solito nella storiografia moderna al Mocenigo, è ,,un prodotto della fantasia"[16], senza tracce nelle fonti.

II

Ad onta dei sopraricordati termini, l'esercito terrestre si trovava nel luglio ancora a Buda e poi attraversò il Danubio inferiore ad una data che non si conosce con precisione[17], che doveva tuttavia essere verso la metà di agosto 1396[18], per cominciare le operazioni di guerra sulla sponda bulgara del fiume intorno agli inizi di settembre.

Quanto al Mocenigo, sappiamo dalle deliberazioni del senato, in data del 6 luglio, che quel comandante aveva scritto (probabilmente nella seconda metà di giugno), ,,quod alacriter ibit ad exequendum nostra mandata in partibus Romanie contra Turchos cum quattuor galeis sibi commissis"[19], in seguito, come si vede, della *commissio* del 18 maggio. Senonchè, egli è giunto negli Stretti soltanto verso la fine di agosto. Probabilmente doveva aspettare con le sue quattro galere in Negroponte altre quattro navi e cioè due navi commerciali della muda della Romania dirette verso il Mar Nero : a Tana e Trebisonda, e due galere armate della base di Negroponte che dovevano scortarle fino a Costantinopoli, poichè il senato era informato già nel luglio di concentramenti di truppe e di navi fatti dal sultano a Gallipoli[20].

Così, a capo di 8 galere, il Mocenigo arrivò, il 2 settembre, nel porto di Costantinopoli (Corno d'Oro) e liberò dal blocco ottomano Pera, che non era stata aiutata prima dal Gattilusio, benchè questo si fosse trovato nelle sue vicinanze con una galera, ad onta dell'appello insistente dei suoi connazionali di quella colonia, che soffrivano per la mancanza dei viveri[21].

---

[16] Silberschmidt, *op. cit*, p 164.

[17] J Delaville le Roux, *La France en Orient au XIV^e siècle* (dissertazione), Parigi, 1885, p. 251 e n 3 ; A. S Atiya, *The Crusade of Nicopolis*, Londra, 1934, pp. 56—57, 180 e n 34

[18] Sigismondo si trovava, rilasciando dei diplomi, il 13 agosto, *sub* Orsova, località sul Danubio, alla Porta di Ferro (qui venne attraversato il fiume in un passaggio durato otto giorni), e il 15 dello stesso mese. Ma c'è anche un altro suo doc. del 13 agosto, rilasciato già in Bulgaria (,,in descensu nostro campestri in regno Bwlgarie prope villam Podradya, die dominico ante Assumpt Marie") Poi si conosce un suo atto del 18 dello stesso mese, sempre dalla Bulgaria (,,in descensu nostro campestri in regno nostro Bulgarie prope Newgrad"), vedi Fr Pesty-T. Ortvay, *Temesvármegye*, I, Bratislava, 1896, pp. 263—268 ; E. Mályusz, *Zsigmondkori oklevéltár*, I (1387—1399), Budapest, 1951, n-ri 4496—4499, 4501. Vedi anche I. Minea, *Principatele Române și politica orientală a împăratului Sigismund*, Bucarest, 1919, p. 74.

[19] Iorga, *Veneția*, p. 1117, nr 55.

[20] Ivi, p. 1117—18 nr. 56, Thiriet, *Régestes*, I, n-ri 913—914 ; H A. Gibbons, *The Foundation of the Ottoman Empire*, Oxford, 1916, p. 206, nr. 1 ; Silberschmidt, p. 163, Thiriet, *La Romanie*, pp 16—17.

[21] [G. M. Thomas-R Predelli], *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, II, Venezia, 1889, pp. 255—256, W Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, II, ristampa (dell'ed. del 1885), Lipsia, 1923, p. 262 n. 4 , cf. pure Thiriet, *Régestes*, I, nr. 919.

Sembra — secondo la testimonianza tardiva del cronista Ducas — che i Turchi abbiano già levato il blocco di Costantinopoli, per rinforzare il loro esercito, dovendo essi affrontare nella regione danubiana la crociata terrestre [22].

Fra breve, verso la fine di settembre — le fonti non sono concordi intorno alla data precisa — accadde a Nicopoli bulgara la grave sconfitta di questa crociata, cioè delle truppe alleate ungaro-valacche, franco-borgognoni e pure di altri elementi partecipanti (tedeschi, cecchi, polacchi, cavalieri ospitalieri, tra questi anche inglesi) [23].

Non è il nostro proposito di soffermarci più a lungo sulle vicende, del resto notissime, della celebre vittoria di Bayazid, che si trovava all'origine della grande „paura del Turco", che angosciava per secoli l'Europa [24]. Invece, ci interessano qui alcuni particolari della fuga di Sigismondo dopo il disastro, perchè in relazione col problema discusso della flotta, specialmente della squadra veneziana.

Parecchi diplomi di donazione rilasciati da Sigismondo negli anni seguenti, per ricompensare i servizi di certi suoi fedeli, tra quei pochi che avevano potuto accompagnarlo nel drammatico salvamento, accennano vagamente alle „galere" con le quali essi avevano disceso il corso del Danubio [25]. Secondo i medesimi documenti, dopo aver sbarcato, nella regione delle foci del fiume alcuni di quei fedeli, grandi dignitari, affinchè raggiungessero la Transilvania e l'Ungheria, per averne cura del governo durante la sua assenza, il re con gli altri aveva fatto rotta per mare, col fine di arrivare a Costantinopoli, donde poi era tornato a casa, sempre per via del mare, attraverso la Dalmazia e la Croazia [26].

---

[22] *Istoria turco-bizantină*, XIII, 8, ed. V. Grecu, Bucarest, 1958, pp 78—79.

[23] Per la partecipazione inglese . Ch L. Tipton, *The English at Nicopolis*, in „Speculum", t 37 (1962), nr. 4, pp 528—540

[24] H. J. Kissling, *Turkenfurcht und Turkenhoffnung im 15/16 Jahrhundert Zur Geschichte eines „Komplexes"*, in „Sudost-Forschungen", XXIII (1964), p 4. Purtroppo, un altro studio dell'autore *Die Turkenfrage als europaisches Problem*, in „Sudost-deutsches Archiv", VII (1947). dove si occupa anche della crociata di Nicopoli, non ci è stato accessibile.

[25] E inesatta l'asserzione secondo cui Sigismondo nella sua ritirata avrebbe cercato di giungere in Transilvania o nel Banat, passando attraverso la Valacchia e che soltanto dopo aver incontrato qui resistenza da parte del pretendente turcofilo Vlad e dei seguaci di costui, avrebbe scelto la via del Danubio e del mare (*Istoria României*, II, Bucarest [1962], p. 378). I documenti del 6 giugno 1397 e del 17 febbr 1401, citati in appoggio di tale asserzione (pubblicati nella raccolta di E. Hurmuzaki-N. Densușianu, *Documente*, 1/2, Bucarest, 1890, pp. 395—396, 415—416), si riferiscono all'assedio della Nicopoli Minore (Turnu) in Valacchia (in partibus Transalpinis), che aveva avuto luogo nel 1395 Si può ritenere però che il re si poteva aspettare anche dopo il disastro del 1396, come gli era accaduto nel 1395, di esser attaccato da Vlad, rivale del voevoda Mircea, suo alleato e partecipante alla crociata del 1396, circostanza che lo avrebbe determinato di non rifugiarsi in Valachia

[26] Esempi, tra gli altri · diploma del 29 marzo 1397, „datum per manus" del cancelliere supremo, l'arcivescovo Giovanni di Kanizsa, egli stesso partecipante, come il destinatario del documento, Stibor, voevoda della Transilvania, alla crociata, essendo stati ambidue nel seguito del re in occasione della sua fuga (G. Wenzel, *Stibor vajda*, Budapest, 1874, p 100); dipl. del 17 febbr. 1401, a favore del medesimo cancelliere, sempre con il suo „datum per manus" Hurmuzaki-Densușianu, *op cit* , I/2, p 416, dietro ed. di G. Fejér); dipl del 1 agosto 1406, a favore dei baroni Giovanni e Niccolò di Gara (*Hazai okmánytár*, Budapest, 1880, p. 439).

Lo Schiltberger, fatto prigioniero dai Turchi nella battaglia di Nicopoli, nei suoi ricordi scritti 30 anni dopo, e lo Stromer, nella sua cronaca (1349—1407), non parlano dell'identità della „nave" con la quale scamparono il re e il suo seguito immediato per il Danubio e per mare [27].

Dal racconto però del famoso cronista francese contemporaneo, Jean Froissart (1337—dopo 1404), il quale scrive anzitutto in base alle notizie raccolte dai testimoni e partecipanti ai fatti da lui narrati, risulta che Sigismondo, Philibert de Naillac, il gran maestro di Rodi e altre cinque persone si sono salvati sul Danubio con un batello rodese che aveva apportato dei viveri [28].

Il Morosini dice che Sigismondo, dopo il disastro, „chavalcha chon alguni dy suo baroni verso la Donoia per aver sentimento che le galie dy Veneciani e Zenovexi e l'inperador se trovava eser là, a zonto quelo a le galie, subitamente elo monta sovra quele, e vene su la galia del chapitano dy Veniciani, zoè di miser Tomado Mozenigo..." Quanto al Sanudo, la cui narrazione in generale dipende, se anche in modo indiretto, dallo stesso Morosini, più tardi crede di poter precisare che „l'armata nostra era nella bocca del Danubio..." [29].

Anche nella rammentata cronaca bulgara si dice che il re, dopo la disfatta, montò su una delle navi della flotta venuta da Venezia e da Costantinopoli (anzi secondo tale cronaca la flotta è giunta sino a Nicopoli), che poi si è ritirata con lui. Probabilmente si tratta in questo caso, a nostro giudizio, di una confusione colla flottiglia fluviale che aveva accompagnato sul Danubio l'esercito terrestre, questo trapassando il fiume con d'aiuto di essa all'inizio della campagna, allorchè aveva penetrato nel territorio turco, e adoperandola pure per il blocco di Nicopoli [30].

Ma oltre a queste fonti narrative, non possediamo nessun'altra prova scritta — per es. diplomatica — che attesti la presenza della flotta alleata e tanto meno della squadra veneziana a Nicopoli. L'asserzione di alcuni storici moderni, i quali ammettono tale presenza [31], non è giustificata, comme abbiamo visto, dall'esame critico dell'insieme delle fonti.

---

[27] Per i loro scritti, più sopra, n. 9.

[28] *Chroniques*, ed. Kervyn de Lettenhove, XV, Bruxelles, 1871 pag. 317, („une petite barge"), 320—21 („ung batel") Non sappiamo esattamente come e quando sia giunto questo batello sul Danubio a Nicopoli, da Rodi per gli Stretti, montando il fiume, o scendendolo da Buda. Secondo quanto riporta — da una Cronaca di Berna [?!] — l'editore del Froissart (*op. cit*, XV, p. 407), i cavalieri rodesi erano giunti a Nicopoli „per brachium Sancti Georgii [cioè il Bosforo] et inde in Danubium navigio descenderant" (!). Dopo un documento ed altre notizie, il Naillac era partito da Rodi durante il mese di agosto 1396, aveva attinto Smirne, poi sbarcato in Europa, raggiungendo il re „sans qu'il soit possible de préciser son itinéraire" (Delaville le Roux, *op. cit.*, pp. 244—45, 249).

[29] *Chronique d'A. Morosini*, p. 12; Sanudo, col. 763.

[30] Froissart, *op. cit.*, XV, p. 245; cf anche Delaville le Roux, *op cit*, p. 281.

[31] Per exemplo: Atiya, *op. cit.*, pp. 54—55, 61; Idem, *The Crusade in the Later Middle Ages*, Londra, 1938, pp. 445—446, flotta veneziana e genovese; P. P. Panaitescu, *Mircea cel*

III

Dove si trovava questa flotta intorno alla data del disastro di Nicopoli?

Abbiamo detto che secondo il Sanudo, con seguaci del resto anche nella storiografia ulteriore [32], „l'armata nostra era nella bocca del Danubio" [33].

Tuttavia, dopo ciò che conosciamo dalle deliberazioni del senato ed abbiamo detto più sopra, la presenza della squadra veneziana nel Mar Nero e conseguentemente nelle foci del Danubio non sembra verisimile. Questo scetticismo pare confermato anche dalle deliberazioni del 26 gennaio 1397, che fanno menzione del ringraziamento di Sigismondo „de modis servatis per capitaneum galearum nostrarum in presentando se cum nostris galeis maiestati regie, quando venit Constantinopolim" [34]. Esso pare rafforzato vieppiù, sebbene due decenni più tardi, il 30 agosto 1415, allorchè il senato, in riferimento alle accuse sparse dallo stesso Sigismondo nelle sue lettere a vari sovrani e principi contro la Repubblica, a causa della sua pretesa complicità recente coi Turchi, decise che si scrivesse al re della Francia ed ad altri per respingere sifatte accuse, enumerando diverse prove della sua amicizia verso il medesimo. Tra queste prove, invocando come teste Sigismondo stesso, il senato rammenta l'episodio : „dum enim victus fugatusque a Basaitho dominatore Teucrorum errabundus et pavens versus Bizantium perveniret, capitaneus nostre armate classis, que in partibus illis aderat in succursum christianorum, eundem dominum regem, omnia a tergo et fronte timentem, de faucibus inimicorum eripuit susceptumque in galeis cum multis prelatis et baronibus honorabiliter et humane Bizantium perduxit" [35]. Da non dimenticare che il capitano a cui vi si allude era il Mocenigo, doge di Venezia alla data di questa decisione, che doveva essere communicata ai sovrani europei in lettere rilasciate sotto il suo nome.

Dopo tutto ciò sembra evidente che la squadra veneziana accolse a bordo il re quando questo era arrivato, fuggiasco, nelle vicinanze di Costantinopoli (*versus Bizantium*), senza dubbio nel Bosforo, che, secondo le istruzioni menzionate del senato, non doveva oltrepassare per entrare

---

Bătrîn, Bucarest [1944], p. 264 (il compianto storico romeno ammette la presenza a Nicopoli di 30 „piccole navi da Venezia", sulla fede della cronaca bulgara, sebbene l'errore di questa in tale riguardo fosse già segnalato da C. Jireček, *Zur Wurdigung der neuentdeckten bulgarischen Chronik*, in „Archiv. fur slavische Philologie", XIV (1892), p. 273).

[32] Per es J Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, trad dal tedesco I, Parigi, 1835, p. 333; Delaville le Roux, *op. cit*, p. 287, Jireček, *Geschichte der Serben*, II/1, Gotha, 1918, p. 134.

[33] Sanudo, *op. cit.*, col. 763.

[34] Ljubić, *op. cit*, IV, p. 398.

[35] Ljubić, *op. cit.*, XII (dei *Monumenta*=VII delle *Listine*), Zagabria, 1882, p 210.

„buchum Maris Maioris", dove del resto non esistevano ancora navi ottomane [36].

Ma, naturalmente, il resto della flotta alleata non era sottoposto al divieto veneziano. È possibile dunque ch'esso o almeno certe sue unità siano penetrate, durante il mese d'agosto o settembre 1396, nel Mar Nero e nelle foci del Danubio, per avvicinarsi all'esercito terrestre e informarsi dei suoi movimenti. Non va quindi esclusa l'ipotesi [37], secondo cui Sigismondo abbia fatto il suo viaggio nel Mar Nero su una nave rodese di queste unità. Ma non ci pare neanche impossible che si tratti proprio di quel batello del Gran Maestro sul quale si era rifuggiato il re a Nicopoli a che abbia navigato lungo la costiera occidentale del mare.

Dopo una sosta nella regione delle bocche del Danubio, dove, come abbiamo detto, sono stati sbarcati alcuni dei suoi fedeli (senza dubbio a Lycostomo, possesso genovese), e dopo altra sosta a Caliacra (sul promontorio trovantesi a nord di Varna), Sigismondo incontrò la squadra del Mocenigo certamente nel Bosforo, che lo portò a Costantinopoli. Il sopracitato documento veneziano del 26 gennaio 1397 accenna vagamente ai provvedimenti da lui presi in tutte queste tre località [38]. E così giunse l'iniziatore della crociata nella capitale bizantina come ospite fuggiasco del basileo, suo alleato, come vinto, anzichè vincitore dei Turchi.

Naturalmente, in tali circostanze non si poteva trattare più di una cooperazione militare della squadra veneziana e in generale della flotta alleata con lui *in partibus Romanie*.

In seguito alla sconfitta di Nicopoli, che destava gravi preoccupazioni al Mocenigo, „tam propter dubium galearum nostrarum Maris Maioris quam civitatis Constantinopolitane", il senato decise, in data del 29 ottobre 1396, ch'egli avrebbe dovuto vigilare — maggiormente ancora — alla sicurezza delle „galee viagii Romanie" (si tratta evidentemente, come ci mostra anche il contesto, delle navi commerciali nel Mar Nero, negli Stretti e nell'Egeo), affinchè esse potessero ritornare senza essere esposte ad eventuali attachi (e s'intende: rappresaglie) da parte dei Turchi. Al tempo stesso, il senato gli inculcava di fare tutto il possibile per la conservazione della capitale bizantina, di confortare il basileo con la speranza di un nuovo aiuto dei principi cristiani e „super omnia in omni casu", egli doveva attendere alla sicurezza dei mercanti veneziani e dei loro interessi in quelle parti [39].

---

[36] Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 375; cf. pure Silberschmidt, *op. cit.*, p. 161.

[37] Formulata dal Silberschmidt, *ibidem*.

[38] Ljubić, *op. cit.*, IV, p. 399 Ma è molto rischioso di dedurre da questa allusione imprecisa che Sigismondo abbia „fortificato" Lycostomo (Chilia) e Caliacra, come vuole N. Iorga, *Studii istorice asupra Chiliei și Cetății Albe*, Bucarest, 1900, p. 57; Idem, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1909, pp. 295—96

[39] Ljubić, *op cit.*, IV, pp. 386—388 = Thiriet, *Régestes*, nr. 917.

IV

La presente indagine ci permette, se non sbagliamo, di trarre sommariamente le seguenti conclusioni :

1) L'esame critico delle testimonianze esclude, ad onta di certi storici, la presenza e la cooperazione coll'esercito crociato terrestre di una squadra veneziana sul Danubio, a Nicopoli di Bulgaria, durante la campagna del 1396.

2) Non può corrispondere alla realtà la tesi, sostenuta qualche volta nella storiografia, secondo cui dopo il disastro di Nicopoli il re Sigismondo di Lussemburgo, fuggitivo, sarebbe stato raccolto alle bocche del Danubio dall'ammiraglio veneziano Tommaso Mocenigo ; ciò avvenne nel Bosforo, raggiunto dal re a bordo d'una nave non veneziana (ma probabilmente dei cavalieri ospitalieri di Rodi, partecipanti anch'essi alla crociata).

3) La presenza della squadra veneziana, sotto il comando del Mocenigo, è attestata inequivocabilmente, durante questa crociata, soltanto negli Stretti, soprattutto nel Bosforo, dove essa, vigilando sempre al mantenimento della libertà della navigazione commerciale verso il Mar Nero, avrebbe dovuto aspettare l'arrivo dell'esercito terrestre operante nella regione danubiana, che è stato però disfatto proprio a Nicopoli.

NOTE SUR LES RELATIONS DE BYZANCE ET DES HUNS AU VIe S.

N. PIGULEVSKAYA (Leningrad)

Il est bien connu que Byzance, dans ses relations avec les pays limitrophes, les peuples lointains, pratiquait toute sorte de moyens pour les attacher, confirmer des relations réciproques, leur faire suivre une direction qui lui convenait.

Un des moyens que l'empire croyait effectif, et avec raison, c'était la christianisation, l'unité de la foi. De suite des pays éloignés comme la Nubie, l'Ethiopie, les Himyarites de l'Arabie du Sud, sans parler des voisins proches comme les Arabes gassanides, plus tard les Slaves, chez lesquels la foi chrétienne prit une position stable, ce moyen seyait à Byzance à merveille. Chez d'autres peuples, la propagation du christianisme ne gagnait que quelques familles, un clan, qui étaient forcés de rester souvent dans un milieu païen, presque toujours hostile à la religion nouvelle et la persécutant.

Dans cette œuvre de christianisation de l'Orient, une grande part doit être rapportée aux Syriens — illuminateurs des Arméniens, Géorgiens, des tribus arabes du Nord et des villes du Yémen.

Un supplément à la Chronique syrienne dite de Zacharie le Rhéteur, écrit par un auteur inconnu, donne un récit, dont les détails sont d'un grand intérêt pour notre sujet. Au début, l'auteur remonte à «La description de l'univers par Ptolémée Philomêtôr, composée par l'assiduité du roi d'Egypte, l'an 30 de son règne, 150 ans avant la naissance de Notre Sauveur, 711 ans avant notre temps, la 28e année du règne de Justinien, qui est empereur de nos jours, de l'année 866 d'Alexandre, 333e Olympiade»[1].

---

[1] *Historia ecclesiastica Zachariae Rhetori vulgo adscripta* edidit E. W. Brooks, v. II, 1, 12, cap. 7, p. 214. *Corpus scriptorum christianorum orientalium.* Scriptores Syri, series tertia, t. VI.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 1, p 199—203, BUCAREST, 1969

L'auteur commet une faute grave, car Claude Ptolémée, le fameux savant d'Alexandrie, écrivit son traité sur l'univers au milieu du II^e s. av. J.-C. Mais le calcul des années qui suit est exact. Sauf la date de naissance de Jésus-Christ, qui a une faute de 10 années par rapport à la date adoptée, tous les autres renseignements donnent la même année, 555 ap. J.-C. Après l'énumération des peuples de la « description de l'univers » l'auteur du Supplément nomme « treize peuples », dont la plupart des noms est indiscutablement d'origine turque, Aunagour, Augar, Sabire, Burgar, Alan, Kurtargar, Abar, Khazar, Virmar, Sirurgour, Bagrasik, Kulas, Abdel, Ephalite [2]. Ces tribus, connues par d'autres sources, byzantino-grecques, arméniennes, syriaques, sont au même niveau de développement culturel ; ce sont des nomades, des barbares — « ces treize tribus habitent des tentes, ils vivent de la viande du bétail et des poissons, des bêtes sauvages et de (leurs) armes ».[3]

La mer Caspienne et ses portes « sont chez les Huns», dans les limites des Huns, et ces tribus habitent derrière « les portes Caspiennes » — le passage de Derbent.[4]

Ce qui suit est d'un intérêt exceptionnel : « Chez les Huns il y a 20 ans ou plus qu'était apparue l'Ecriture en leur langue. » L'auteur indique sa source qui était orale. Il a reçu ses renseignements de deux « hommes justes, Jean de Rešaina, qui était au monastère de Beth Aishaquni près d'Amida, et Thomas le tanneur (βυρσεύς), qui ont été emmenés en captivité [au temps] de Kavadh il y a environ cinquante années ou plus. Ils ont été revendus et, des régions perses, ils ont passé dans les régions hunniques, en franchissant les portes [Caspiennes] et restèrent sur leur terre pour plus de trente ans, ils ont pris des femmes et engendré des enfants. Ils sont de retour maintenant et ils nous ont raconté de vive voix ce qui suit. »[5]

Ce récit donne en détails les faits mentionnés plus haut et précise la chronologie, mais la confond.

« Après que les captifs fussent conduits de chez les Romains (= Byzantins) et introduits chez les Huns, ils restèrent dans leur terre pendant trente-quatre ans, un ange parut à un homme nommé Kardost, évêque de la terre d'Arran, comme cet évêque nous l'a narré »[6] Kardost, dont le nom signifie en grec Théoclètos, venait d'Arménie (Arran = Albanie), ainsi que son successeur, « un autre évêque arménien Macaire ». Kardost, accompagné de trois prêtres et ensuite de quatre autres, partit dans la terre des Huns chez les captifs pour les baptiser, pour les soulager par

[2] Златарски, *История на първото българско царство*, I. Sofia, 1918, p. 72—84.
[3] Zacharias Rhetor, p. 213.
[4] *Excerpta historica Constantini Porphyrogeniti. Excerpta de legationibus*, vol. II, Ed. De Boor, Berolini, 1903, p. 588. (Priscus Panites).
[5] Zacharias Rhetor, p. 215.
[6] *Ibidem.*

les saints mystères, pour consacrer des prêtres. L'évêque et ses compagnons n'ont pas passé par « les portes », qui étaient assurément surveillées par les Huns, ils passèrent dans cette terre barbare par des sentiers peu connus, clandestins ». Dans ce pays où il n'y avait pas de repos, car c'était des tribus nomades, pas de « domicile tranquille » comme s'exprime notre source, « ces sept saints hommes » trouvèrent chaque soir sept pains et une cruche d'eau. Ils connurent les captifs, les enseignèrent et baptisèrent « une quantité des Huns ». Ils demeurèrent là « une semaine d'années », c'est-à-dire sept ans et ils ont donné l'Ecriture en langue des Huns ». L'Ecriture était assurément l'Evangile, peut-être aussi quelques bréviaires, une traduction de la liturgie, mais le mot « Ecriture », deux fois répété par notre source, désigne l'Ecriture par excellence, le livre saint des chrétiens, l'Evangile.

Le calcul ne donne pas de dates infaillibles, année par année mais la chronologie est précisée par l'indication des années passées par les captifs et de la mission chez les Huns. Les captifs restèrent chez les Huns trente-quatre années ; lorsque Kardost et ses compagnons arrivèrent avec leur mission, ils y passèrent « une semaine d'années » — sept ans et donnèrent la traduction de « l'Ecriture ». Amida fut prise par Kavadh au mois de janvier 503 ; 34 ans de captivité donnent l'année 537 ; en y ajoutant encore les 7 années de la mission, on obtient l'an 544 ap. J.-C. Mais alors on ne pourrait pas dire qu'en l'an 555, l'Ecriture était traduite depuis à peu près 20 ans passés.[7] Peut-être les témoins de l'auteur ont-ils passé en captivité 34 ans en tout, mais cela n'indique pas l'année de l'apparition de la mission. En tout cas, le fait d'une translation de l'Ecriture en langue hunnique par la mission de l'évêque arménien d'Arran, Kardost, est assuré par un témoignage certain et se rapporte au deuxième quart du VIe s.

L'empereur Justin Ier, antérieurement à l'année 526, avait envoyé à Bosporos le « neveu cadet » de feu l'empereur Anastase, le patrice Probus « avec beaucoup d'argent » pour « acheter », cela veut dire engager, des guerriers « afin d'aider les Ibères à combattre « des peuples » païens. Selon Procope, Probus ξὺν χρήμασι πολλοῖς ἐς Βόσπορον ἔπεμψεν εφ' ᾧ στράτευμα Οὔννων χρήμασιν ἀναπείσας Ἴβηρσι πέμψῃ ἐς ξυμμαχίαν.[8] L'année de l'expédition est inconnue. Muralt l'avait placée en 552, mais cette date erronée n'est pas appuyée sur les sources[9]. On s'abstient de donner une date précise ; en tout cas l'expédition était partie avant 526.[10]

---

[7] N. Pigulevskaya, *Sources syriennes pour l'histoire des peuples d'U.R S S*, Leningrad, 1941, p. 81, 87 (en russe).

[8] Procopius, *De bello persico*, I, 12, recogn. J. Haury, ed. stereotypa G. Worth, Lipsiae, 1962, p. 56.

[9] Procopius, *Les guerres* (Traduction russe par G. Destunis); Н. И. Артамонов, *История хазар*, Leningrad, 1962, p. 92.

[10] E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, publ. par J. R. Palanque, vol. II, Paris, 1949, p. 270—271.

Il est fort probable que lors de l'expédition à Bosporos, Probus s'était intéressé des captifs enlevés aux provinces byzantines : « il voulut les voir » rapporte notre source syrienne, « il reçut leur bénédiction et les honora en présence (*textuellement* "devant les yeux") de ces peuples »[11].

Ainsi, les captifs des provinces orientales de Byzance, de même que la mission chrétienne venue d'Arménie offraient un intérêt spécial pour l'Etat. Lorsque ces faits furent connus par « notre empereur », comme l'auteur du Supplément s'exprime, détail qui indique que c'était un Byzantin grec ou syrien, « on envoya des villes les plus proches, soumises à l'Empire romain, trente mules chargées de froment, de vin, d'huile, de lin, d'autres fruits (produits) et de vases sacrés ». Les trente mules étaient un présent de Probus, « homme pieux, sensible et zélé pour les bonnes œuvres comme celles-là »[12].

Kardost partit de chez les Huns au bout de 14 ans, mais il y eut « un autre évêque arménien du nom de Macaire », qui était bien préparé à cette tâche et qui la continua après son prédécesseur.

La christianisation des peuples païens était dans l'intérêt de Byzance ; par là son influence, son prestige augmentaient. En même temps la vie culturelle de ces peuples, comme le fait savoir ce texte, y gagnait. On apprenait à connaître le pain, nourriture peu connue des barbares, l'art de semer et de récolter.

L'évêque Macaire, en évangélisant et baptisant ces peuples hunniques, avait aussi « planté des végétaux, semé des graines » et bâti « une église en briques » (dalbane) — *syr.* = πλίνθοι — *grec*). « Lorsque les autorités (šalitte — *pl. syr.*) de ces peuples virent ces nouveautés. Ils furent stupéfaits, se rejouissant de ces hommes, ils les honoraient et chacun les invitait dans sa contrée, dans sa tribu et ils les priaient d'être leurs maîtres. Ils sont là jusqu'à présent. »[13]

C'est ainsi qu'un grand travail de civilisation s'accomplissait et que se créait un niveau plus élevé de civilisation. La christianisation introduisait une quantité d'idées neuves, subtiles, pénétrées de spiritualité. Enfin, les Huns avaient obtenu la possibilité de lire, de comprendre l'Ecriture. La langue de cette translation était hunnique ; quant à l'alphabet on ne peut que faire des suppositions.

Dans les contrées limitrophes de l'Iran, était répandu une variante, de l'alphabet syrien, le syro-manichéen (qu'on attribuait à Mani lui-même), ainsi que l'alphabet sogdien. L'an 568 à Constantinople les tribus turques avaient présenté une charte, un document, appelé par le savant Menandre τὸ γράμμα τὸ Σκυθικόν. Cette supposition est soutenue par le voisinage des

---

[11] Zacharias, p. 216
[12] Zacharias Rhetor, p. 217.
[13] *Ibidem.*

Huns avec les Sogdiens, de même que par le fait que Kardost était venu d'Arménie, d'Arran, des contrées où l'alphabet sogdien pouvait être connu.

Il y a beaucoup de probabilités que les Huns, dont parle notre source, soient les « Huns nommés Sabire, bien connus des historiens byzantins. Au milieu du VIe s. ils font la guerre tantôt aux côtés des Perses, et tantôt aux côtés des Romains (byzantins). Ils comptent à peu près cent mille guerriers. Ebranlant la défense des portes Caspiennes, ils se jetèrent sur les contrées de Byzance».[14]

La christianisation des peuples accomplie par Byzance a affecté leur participation aux lettres, à la vie spirituelle de la foi.

[14] Theophanes *Chronographia*, éd. de Boor, II, p. 161–2; Ioannes Malalas, *Chronicon*, cap. 16, Bonn, 1831, p. 406; Georgius Cedrenus, t. I, Bonn, p 644.

CONSTANTINOPLE-ISTANBUL

STEVEN RUNCIMAN (Lockerbie)

Nowadays the official name of the city of Constantinople is Istanbul. The word is generally considered to be derived from the Greek 'εἰς τὴν Πόλιν' (to the City); but of recent years this derivation has been questioned. Many Turks do not like to think that their great city has a name of popular Greek origin, and some of them, remembering a usage to be found on certain eighteenth century coins, claim that the word is a corruption of 'Islāmbol' (filled with the Faith). Some Western scholars regard it as being a shortening, made by the Turks, of 'Κωνσταντινούπολις', the historic name which the modern Greeks are careful to use.[1] It may therefore be of interest to study the various names by which the city has been called, both by its own inhabitants and by foreigners.

According to the historian Socrates, Constantine the Great when he founded his new capital allowed it to be called after him 'Constantinople' but gave it the official name of 'Second Rome' (ἡ Δευτέρα Ῥώμη)[2]. It was never used, the form 'New Rome' (ἡ Νέα Ῥώμη) being preferred. Episcopal lists from the fifth century onwards use 'New Rome' sometimes as an alternative and sometimes in conjunction with 'Constantinople'[3]. This ecclesiastical usage has endured. The official title of the Patriarch of Constantinople is still 'Patriarch of Constantinople, New Rome.' In the West, however, 'New Rome' was never used, no doubt because it implied that the new capital was of an equal status with Old Rome. This was a notion that was particularly distasteful to the Bishops of

---

[1] e g M Maclagan *The City of Constantinople*, London, 1968, p. 146

[2] Socrates Scholasticus, *Historia Ecclesiastica*, I, 15. Ed. H Valesii, Oxford, 1844, p. 35.

[3] For the *Notitiae Episopatuum*, see H. G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur*, Munich, 1959, pp. 148 ff.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 1, p. 205–208, BUCAREST, 1969

Rome, who were determined that the new see of Constantinople should enjoy an inferior rank. To the medieval West in general it seemed ridiculous that the Byzantines should claim to be the Romans and their Emperor to be the Roman Emperor; and to call a Greek-speaking city 'New Rome' was part of this absurd pretension.

Whatever Constantine himself might have decreed, the accepted official name given to his city was 'Constantinople', spelt according to the usage of each particular language. In the West this name was invariably employed till modern times. In the East also it was considered correct. Byzantine writers of the fifth and sixth centuries occasionally refer to the city merely as 'the City' (τὴν Πόλιν), but only when it is clear from the context which city is meant; for there were other great cities in the East Christian world, such as Alexandria and Antioch. In general they write of 'Constantinople'. The one exception is Procopius, who, with his ambition to write in a classical style, habitually uses the old classical name for the city, 'Byzantium'.[4]

A change came in the seventh century, with the Arab conquest of Syria and Egypt. Henceforward there was only one great city left in the Christian Empire; and if anyone wrote or spoke of 'the City', it was obvious that he was referring to Constantinople. It was probably about now that the use of 'Constantinople' faded out of conversational use. It was a long word, and sounded pedantic. It was only suited for literature. But Byzantine men of letters believed that it was elegant to vary names as much as possible; and they too may have considered the word clumsy. They all tended to avoid the lengthy epithet 'Constantinopolitan', and instead of 'Constantinople' they often used 'ἡ Κωνσταντίνου', with or without 'πολις' added. 'Constantinople' is usually only employed when a certain formality is required or when reference is made to the Patriarchate. 'Byzantium' is occasionally used, and 'Byzantine' is a favourite substitute for 'Constantinopolitan'. 'Ἡ Πόλις', without qualification, is probably the most frequent usage; but there was a growing tendency to add an imperial epithet; the City was 'ἡ βασιλεύουσα' (the ruling city); or the noun, 'ἡ βασιλίς' (the Empress) might be used. In the old days writers such as Justin Martyr and Eusebius had given this term to Rome, as did Socrates in the passage when he speaks of Constantinople as 'Second Rome'. The imperial epithet seems first to have been allotted to Constantinople in the Greek version of the acts of the Council of Ephesus, and again in the acts of the Council of Chalcedon, no doubt in justification of the claims of the see of Constantinople[5]. Evagrius uses it; and the phrase

---

[4] For example, Zosimus and the *Chronicon Paschale* only use 'Constantinople'; Agathias uses 'Byzantium' as well

[5] N. Coletus, *Concilia*, III, col. 1123, IV, coll 925, 1593.

'τὴν βασιλίδα Κωνσταντινούπολιν' occurs in the encyclical of the Emperor Leo to the Patriarch Anatolius which he quotes[6].

Each author had his own idiosyncracies. The chronicler Theophanes uses 'Constantinople' only once, 'New Rome' twice, 'Byzantine' as an epithet fairly often, and otherwise 'the City' or 'the Imperial City'. His contemporary the Patriarch Nicephorus prefers 'Byzantium'. Constantine Porphyrogenitus is almost alone in keeping habitually to 'Constantinople'. Anna Comnena never uses 'Constantinople' but keeps to 'the Imperial City' or 'Byzantium'. Psellus in his History uses Constantinople once and 'ἡ Κωνσταντίνου' twice, and otherwise resembles Anna: except for a mention of 'our Rome' and 'the better Rome', Old Rome being 'the weaker Rome'.[7] Zonaras uses all forms. Nicetas Choniates introduces 'Megalopolis' once. The writers of the Palaeologan period on the whole prefer 'Byzantium', especially Pachymer, John Cantacuzenus and Chalcocondylas. But these were all literary forms. Letter-writers seldom use any term other than 'the City', even when the letter mentions other cities such as Thessalonica. It is clear that in conversation, whether in the palace or in the market-place, no other term was used.

This is confirmed by evidence that travellers to the city provide. The Westerners might call it 'Constantinople', the Slavs 'Tsarigrad' (the Imperial City), and the Norsemen 'Micklegarth' (Megalopolis). In the Orient, Armenian and Syriac writers use their form of 'Constantinople'; and from the latter the Arabs obtained their form 'Kosṭanṭīnīya'[8]. In the Hadiṭh the Prophet promised that his followers would conquer 'Kosṭanṭīnīya'[9]. The word had therefore the backing of Holy Writ. It remained the correct literary name for the city until modern times. Turkish as well as Persian stylists use it. It appears on the Imperial Ottoman coinage until the present century. But soon the Muslims learnt the more popular name for the city. The tenth-century Arab geographer al-Mas'udi, who clearly did not know Greek, tells us that "the Greeks at the time at which we are writing call it 'Bolin' or, if they want to show that it is the capital of the Empire, because of its size, they say 'Istanbolin'; they do not call it 'Kosṭanṭīnīya'; only the Arabs describe it by that name"[10]. Thirteenth century writers such as Ibn al-Athir and Abul Fida sometimes make use of 'Istanbūl', as does the Persian Ibn Bībī a little later, in his history of the Seljuks[11]. In the four-

[6] Evagrius, *Historia Ecclesiastica*. Ed. H. Valesii, Oxford, 1849, pp. 20, 44.

[7] Michael Psellus, *Chronographia*. Ed. C Sathas, London, 1899, pp. 110, 159.

[8] The form 'Kostantīna' is sometimes used in Arabic poetry. It is interesting that the Armenian, the Syriac and the Arab writers all omit the first 'n' in the name.

[9] See J. H. Mortmann, article 'Constantinople' in *Encyclopaedia of Islam*, vol. I. Leiden-London, 1913, p. 867.

[10] Maçoudi, *Le Livre de l'Avertissement* Trad. E. Carra de Vaux; Paris, 1896, p. 192.

[11] See for example, H W. Duda, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bibi*, p. 283, n. g.

teenth century Ibn Batuta uses 'Constantinople' to include the city with its suburbs but says that the area on the west of ' the river', by which he means the Golden Horn, is called 'Istanbūl'. [12] This was the common usage of Europeans who visited the city in Ottoman times. 'Stamboul' was the name given to the old city between the Golden Horn and the Marmora, as distinct from Galata and Pera and the Asiatic suburbs.

Western travellers of the early fifteenth century provide similar evidence. Clavijo, whose ear was not accurate, says that the popular name of the city is 'Escamboli.' [13] The observant Bavarian, Johann Schiltberger, who visited the city in 1427, writes in his Old German: 'Constantinopel hayssen die Chrichen Istimboli und die Thurcken hayssende Stambol' (the Greeks call Constantinople Istimboli and the Turks call it Stambul). [14]

It seems clear, therefore, that we are right to derive 'Istanbul' from 'εἰς τὴν Πόλιν'. The appearance of ' Islāmbol' on Ottoman coins of the eighteenth century, from Ahmet III's reign to Selim III's, doubtless shows an attempt to find a nobler derivation: while certain Turkish men of letters who tried to change the name of the city altogether to 'Dar-l-Sa'ādat' (the Gate of Bliss), similarly thought that neither 'Constantinople' nor ' Istanbul' were worthy of the great Turkish city. [15] It is, indeed, ironical that the Turks should have now given up a name hallowed by the Prophet in order to use one derived from Greek popular speech, and that the Greeks should angrily resent the name which is in truth that which their Byzantine forebears used. But chauvinism is apt to disregard the facts of history.

---

[12] Ibn Batuta, *Voyages* Trans De Frémery & Sanguinetti, Paris, 1914, II, p. 431.
[13] R. Gonzales de Clavijo, *Diary* Trans G. Le Starnge, London, 1928, p. 88.
[14] Johann Schiltberger, *Reisenbuch* Ed V. Langmantel, Tubingen, 1885, p. 45.
[15] J. H. Mortmann, *art. cit*, p. *cit.*

UN APOGRAFO DELLA CRONACA DEI TOCCO PRODOTTO DA NICOLA SOFIANÒS

GIUSEPPE SCHIRÒ (Roma)

Abbiamo avuto modo di parlare della inedita Cronaca dei Tocco in diverse occasioni e nell'attesa che frattanto se ne preparasse l'edizione. Demmo una prima comunicazione all'XI congresso bizantino di Monaco nel 1958 [1], parlammo più diffusamente sul suo contenuto in un articolo pubblicato in „Byzantion" [2], mentre un necessario riferimento era stato fatto, nello stesso „Byzantion", in uno studio sull'incoronazione di Carlo Tocco come despota di Gianina [3] e in un'altra nota dedicata alla personalità storica della Vasilissa di Gianina, Evdokia Balšić, che è apparsa nei *Mélanges G. Ostrogorsky*, pubblicati dall'Istituto di Studi Bizantini di Belgrado [4]. Degli excerpta, relativi alla storia più propriamente gianiniota, sono stati pubblicati, con una introduzione sui caratteri dell'opera, dall'Associazione di Studi Epirotici [5].

Questo complesso di sèi note, brevi o lunghe che siano, offrono un'idea della lunga strada che bisogna percorrere, attraverso gl'insidiosi campi del greco-demotico, per giungere alla preparazione di una *editio princeps* che aspiri ad essere semplicemente accettabile.

---

[1] G. Schirò, *Una cronaca in versi inedita del secolo XV „Sui Duchi e i Conti di Cefalonia"*, Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses, Munchen, 1960, pp. 531–538.

[2] Id., *Struttura e contenuto della cronaca dei Tocco*, „Byzantion", XXXII (1962), pp. 203–250.

[3] Id., *Manuele II Paleologo incorona Carlo Tocco Despota di Gianina*, „Byzantion", XXIX–XXX (1959–1960), pp. 209–230.

[4] Id., *Evdokia Balšić Vasilissa di Gianina*, *Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines*, VIII, Belgrade, 1964, 383–391.

[5] Id., Τὸ χρονικὸν τῶν Τόκκων — Τὰ Ἰωάννινα κατὰ τὰς ἀρχὰς τοῦ ΙΕ' αἰῶνος, Ἐκδόσεις Ἑταιρείας Ἠπειρωτικῶν Μελετῶν — Ἰωάννινα 1965. Sui criteri della edizione dell'opera completa ho parlato nel I Congresso di Studi Bizantini *L'editio princeps di una cronaca in greco demotico* „Riv. di Studi Bizantini e Neoellenici", N. S., 2–3(XII–XIII), Roma, 1965–1966, pp. 119–128.

Questa crediamo sia l'ultima nota che precorre l'apparizione del testo completo, di cui si correggono attualmente le bozze.

Abbiamo già detto che la Cronaca dei Tocco ci viene tramandata da due codici: Vat. gr. 1831 della prima metà del sec. XV e dal Vat. 2214 della prima metà del sec. XVI. Il primo, scorrettissimo, offre varii indizi per essere riconosciuto come autografo. Parleremo di essi in sede apposita e precisamente nella introduzione alla cronaca; il secondo, invece, è apografo del primo e, se ai fini della costituzione del testo non ha alcun valore, tuttavia offre alcuni servigi di cui tratteremo più oltre.

Il Vat. gr. 2214, cartaceo, contiene in 96 fogli il testo che nel 1831 è contenuto in 80. Ogni facciata contiene 20 versi mentre nel 1831 ne presenta venticinque. Come nella edizione sotto stampa il Vat. 1831 sarà qui indicato con la lettera **V** e il 2214 con **B**.

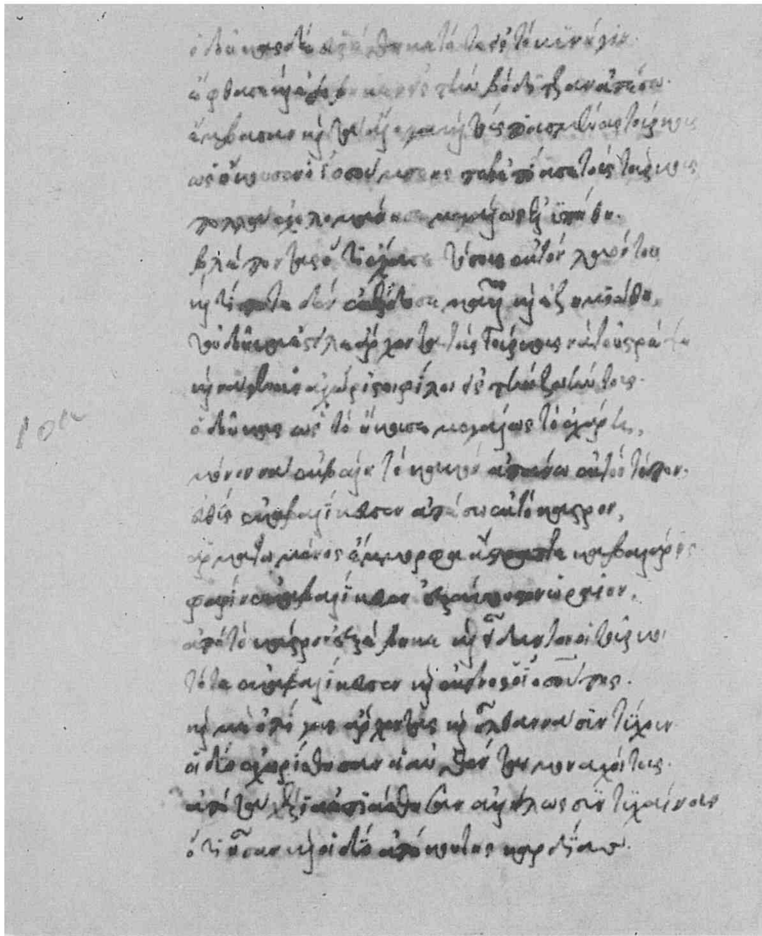
La grafia di **B** è molto regolare nel suo assieme: vi si manifesta subito la mano dell'uomo colto e assueto alla penna. È armonica nell'assieme, ma molto differenziata negli elementi che la compongono: è flessuosa e oscillante fra lettere inclinate a sinistra, lettere diritte, lettere che piegano a destra. È il caso dei τ e della β, pencolanti ora a sinistra ora a destra, ora diritte come espressioni di una certa volontà e di un certo vigore. Ogni tratto abbassato (del λ, del καὶ abbreviato, dello ζ, del ρ, dell'εν abbreviato, dell'asse del β) è bruscamente curvato a sinistra.

Curvo e flessuoso è il tratto che sovrasta la π e la τ bassa. La ε è quasi sempre adagiata sulla sinistra, mentre la α tende leggermente a inclinarsi sulla destra. Il copista ha un doppio modo di scrivere il γ: uno inclinato e legato alla lettera seguente, l'altro isolato ed eretto a guisa del Γ maiuscolo. Questa particolarità si nota solo nel **B**, ma non si nota nel cd. Parigino gr. 1305, di cui riportiamo uno specimen. È un capriccio transeunte del nostro copista.

La carta del vat. gr. 2214 scadente e di grande potere assorbente, rende molto spesso illeggibile il testo. Se disponessimo del solo **B**, la cronaca dei Tocco avrebbe potuto essere presentata solo a tratti, intervallati da ampie lacune.

Nicola Sofianòs. Malgrado non vi sia traccia alcuna del nome dell'amanuense che copiò la Cronaca dei Tocco, tuttavia siamo in grado di identificarlo, e, mi pare senza ombra di dubbio, attraverso la scrittura: una scrittura, come si è detto, flessuosa e legata, personalissima, che rimane impressa e si fa subito riconoscere. Codesto copista è Nicola Sofianòs: il dotto corfiota che nel 1515 entrò a studiare nel Collegio greco di S. Atanasio in Roma e che, trasferitosi a Venezia nel 1533, si prodigò, in-

Codice greco 1305 della Bibliothèque Nationale di Parigi (autografo Nicola Sofianòs, 1533)



Cod Vat gr 2214 di Nicola Sofianos scritto, forse, prima del 1533

serendosi nel movimento umanistico dell'epoca, a far rivivere fra i Greci il culto dell'antichità e nel contempo a nobilitare la lingua demotica [6].

Il riconoscimento della penna di Nicola Sofianòs si è verificato in diversi codici [7]. Il Dobschutz [8] al raffronto con il fac-simile Par. gr. 1305, f. 105ᵛ, pubblicato dall'Omont [9] riconobbe nel Vat. gr. 1147, come nel 1152, la mano di Sofianòs. Quindi si è sviluppata una certa catena, destinata ad allungarsi, nel riconoscimento dei codici di mano del dotto corfiota. Il Dain la riconobbe ancora nel Parigino gr. 2445 [10], il Diller nel Cantabrigense Gg II 33 [11]; Paul Canart [12] analizzando l'aspetto generale e particolare della scrittura del Sofianòs sulla base degli autografi del Par. gr. 1305 e 1963 e confrontandola con quella del manoscritto 1902 della Biblioteca Governativa di Lucca, che riporta i passi in greco della *Commedia dei tre tiranni* di Agostino Ricchi [13], vi riconosce ancora una volta la mano del Sofianòs. Il medesimo Canart, pur non pronunciandosi in maniera categorica, riconosce tuttavia che in un altro parigino greco, il 2592, „les ressemblances prédominent nettement sur les différences" [14] e pertanto ritiene che il codice possa attribuirsi al Sofianòs.

Ora, ponendo a fronte uno specimen di un autografo sicuro, quale appunto è il Par. gr. 1305 (che indicheremo con **P**, seguìto dal numero del rigo) con la fotografia di un foglio del Vat. gr. 2214, (indicato con **B**), ci accorgiamo a prima vista, e dal raffronto dei particolari, che anche questo manoscritto vaticano, contenente l'apografo della cronaca dei Tocco, fu vergato dal Sofianòs. Denunciano la fondatezza della attribuzione sia la simiglianza d'assieme delle due scritture, flessuose e armoniche, sia l'esatta corrispondenza di certi nessi e di certe lettere caratteristiche.

Si osservino i nessi εξ ($\mathbf{P}_{29}$ $\mathbf{B}_{5}$, ελ) $\mathbf{P}_{4}$ $\mathbf{B}_{5}$; la lettera τ legata a una vocale $\mathbf{P}_{1}$ $\mathbf{B}_{6}$ o isolata (passim), la π con il tratto sovrastante ondulato e con verso ascendente, la β alta inclinata e con l'asse discendente inferiore bruscamente ritorta a sinistra $\mathbf{P}_{2\,3\,6}$ etc. $\mathbf{B}_{3\,5\,7}$, etc; l'articolo του con il circonflesso congiunto alla υ e piegato superiormente all'infuori $\mathbf{P}_{7}$ $\mathbf{B}_{17}$. Il lettore potrà completare il raffronto delle simiglianze.

---

[6] Börje Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Stockholm, 1962, pp. 293—295

[7] Mario Vitti, *Nicola Sofianòs e la commedia dei tre tiranni di A. Ricchi*, Napoli, 1966' p. 13.

[8] E. von Dobschutz, *Maria Romaia*, B. Z., 12 (1903), p. 176.

[9] H. Omont, *Fac-similés de manuscrits grecs des XVᵉ et XVIᵉ siècles*, Paris, 1887, tav. 40.

[10] A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930, pp. 51—53.

[11] A Diller, *The tradition of the minor greeks Geographers*, American Philological Association, Oxford, 1952, pp. 16—17.

[12] P. Canart, *Notes sur l'écriture de Nicola Sophianos*, in Mario Vitti, *o c*, pp. 45—47.

[13] Mario Vitti, *o. c*, pp. 1—39.

[14] P. Canart, *o. c.*, p. 47.

Riconosciuto il Vat. gr. 2214 opera di Nicola Sofianòs, data la personalità del copista, ci viene spontaneo chiederci :

I. Quale valore ha esso ai fini della costituzione del testo?

II. Al di fuori di ogni possibile ausilio alla critica testuale, la copia ha un suo valore intrinseco d'ordine linguistico o letterario in quanto opera di Nicola Sofianòs?

Valore del Vat. 2214. Ai fini della costituzione del testo diremo che il Vat. 2214, salvo nei rarissimi casi cui accenneremo, non ha alcun valore : anzi, diciamo, anticipando il giudizio conclusivo, che sarebbe stato veramente deleterio se ci fossimo avventurati a tale ricostruzione con l'ausilio della copia del Sofianòs. Sarebbe stato lo stesso che vestire un rustico e schietto pastore, che parla e canta nel suo rude stile e nel dialetto della sua montagna, con gli abiti sericei di un giullare di corte, attento alle ricercatezze delle trovate e alle eleganze delle forme.

I due testi parlano, e non soltanto perchè distano fra loro di più di un secolo, un linguaggio diverso.

Tuttavia qualche contributo il 2214 ha offerto alla integrazione delle lacune, malgrado che il 1831, quando il Sofianòs produsse la copia della cronaca, era già mutilo nelle varie sue parti.

Mutilazioni di V riflesse in B. Il V, come è stato detto, dal f. 4 al 5 presenta, senza che esteriormente si abbiano degli indizi, una grave lacuna : perchè dall'annunciata morte di Gjin Spata di Arta (29 ott. 1399), al quale successe il fratello Sguro, fol. 4^v, il codice, nel foglio immediatamente successivo, ci introduce in fatti assolutamente estranei a quelli annunciati. Noi stessi per porre un po' di ordine e orientare il lettore abbiamo dovuto inserire un nuovo titolo al passo che segue e che, sulla base del contesto, suona „<πῶς ὁ δούκας ἔστειλεν εἰς τὸν Μουρίκη Σπάτα νὰ ἐβγάλῃ καὶ τὸν ἀδελφὸν τοῦ Μουρίκη Μπούα>". Quindi Sguros non è più signore di Arta, ma lo è invece il nipote Muriki Spata. Quali e quanti avvenimenti si siano succeduti nel frattempo non è possibile dire. Possiamo solo affermare che tra gli attuali ff. 4^v e 5^r vi è una lacuna di ben 10 fogli. Ciò si desume dalla prima numerazione greca che conteggiava non i fogli, ma i quaternioni. Ora se il V in cima all'attuale f. 6^v segna lo inizio del terzo quaternione, γ', vuol dire che l'attuale f. 6^r, anticamente era il 17° foglio. Dal che si desume che la lacuna è di ben 11 fogli, pari a 22 facciate e circa 550 versi. Perdita gravissima, che non sappiamo se sarà mai colmata !

Ebbene di questa lacuna il Sofianòs non si accorse affatto ; anzi, unendo strettamente (v. f. 6^v), nello stesso paragrafo, il testo dei ff. 4^v e 5^r di V ha contribuito notevolmente a rendere più difficoltosa la chiarificazione del problema.

Altra lacuna, che siamo riusciti a colmare solo in parte con la restituzione al loro posto dei fogli che erano andati a finire nel corpo dello Spaneas (si tratta dei ff. 82—83—84) si nota tra il f. 14ᵛ et 15ʳ del 1831[15]. Qui il Sofianòs si è accorto della frattura e nel margine inferiore ha avvertito il lettore : Λείπει. Lo stesso avvertimento troviamo in fine d'opera.

La terza lacuna si registra fra i ff. 83ᵛ e 84ʳ. Il cronista promette la narrazione della battaglia di Voniza, ma essa manca del tutto. Il testo, infatti, presenta il racconto del colpo di mano operato su Varnaco. Si noti bene che la lacuna si verifica nei fogli che erano stati già staccati dalla cronaca ed erroneamente confusi fra i versi della redazione epirotica dello Spaneas. Trattandosi quindi di una lacuna nella lacuna, il Sofianòs non poteva ovviamente accorgersi.

Dal f. 20ᵛ al 21ʳ si lamenta ancora la caduta di uno o più fogli : perchè dalla narrazione della morte di Sguro Spata e della successione del figlio Paolo si viene di colpo a parlare delle trattative di sposalizio fra la figlia di Carlo Tocco e il fratello del nuovo signore di Arta, Muriki Spata. Argomenti in contrasto fra loro che fanno ovviamente lamentare la perdita di uno o più fogli. Anche su questo vuoto il **B** „ne verbum quidem" : anzi unisce i testi delle due facciate come continuazione diretta di una dell'altra. Evidentemente il Sofianòs compiva la sua opera di trascrizione meccanicamente e senza eccessive riflessioni sul contenuto.

E trascuriamo i casi della ommissione di due versi : uno fra i vv. 2314 e 2315, l'altro fra il 2475 e 2476, ambedue necessari alla intelligenza del contesto, ma sfuggiti all'attenzione del Sofianòs.

Queste corrispondenze nelle lacune sono la testimonianza inoppugnabile che il **B** non è che apografo diretto di **V**.

Vi si registrano tuttavia moltissime varianti, che passeremo in rassegna per comprenderne il carattere e lo scopo. Ma prima dobbiamo chiederci se mai il **B** abbia reso qualche servigio, sia pur minimo, ai fini della costituzione del testo.

Risponderemo affermativamente. Il Sofianòs ci ha consentito di integrare alcuni versi, coperti da posteriori macchie : cosa da poco, invero, a confronto dei 3925 versi superstiti. Essi sono i seguenti : v. 174, corrispondente al f. 4ᵛ di **V** : il Sofianòs potè leggere quello che a noi oggi è impossible decifrare. Le integrazioni offerteci da **B** sono le seguenti : Μέσον εἰς τὰ καμώματα αὐτὰ <πού εἶχε κάμει> ἔτυχε <καὶ> συνέβηκεν ἀπέθα<νεν> ὁ Σπά<τας>,-ὁ δυνατός, ὁ θαυμαστός, τὸ φοῦμο<ς τοῦ 'Αλ>βάνι> (**B** ἀλβανίτων) ;

v. 1179 ὅτι εἶναι ἄνθρωποι σκληροὶ δυνάστες τῶν <Ρωμαίων>

v. 1204 <Ὁ δούκας> τὸν ἐκράτησεν, εἰς τὸ σπίτι του ἐστάθη.

---

[15] È stato pubblicato da Giorgio Zoras, Ἄγνωστος ἠπειρωτικὴ παραλλαγὴ τοῦ Σπανέα, κατὰ τὸν Βατικανὸν ἑλληνικὸν κώδικα 1831, „Riv. di Studi Bizantini e Neoellenici", 1 (XI) Roma, 1964, pp. 47—77.

Caratteri dell'apografo. Il Sofianòs copiò la cronaca per motivi a noi non precisamente noti: forse su ordinazione di qualche signore interessato. Non penseremmo affatto che si sia sobbarcato al non breve e non lieto lavoro per ammirazione del testo, che del resto egli ripudia in alcuni suoi aspetti caratterizzanti, modificandone spesso le forme. Piuttosto dal raffronto delle due copie balza evidente il proposito del Sofianòs di eliminare dall'opera, che a lui dovette sembrare rude e selvatica — come di fatto lo è — il numero strabocchevole di errori, di procedere alla suddivisione morfologica delle parole, di ripulire dei tanti solecismi i periodi, stabilire una certa uniformità nel trattamento delle forme verbali: conferire, insomma, alla cronaca una veste più dignitosa.

Questa copia ha, dunque, una sua significazione e importanza storica, filologica e letteraria. Essa testimonia l'accettazione del demotico da parte di un umanista della prima metà del sec. XVI, come strumento di una composizione cui si vuole conferire una dignità letteraria; testimonia altresì le condizioni di trattamento del demotico stesso. E ciò potrà essere tema di studio e di ricerche per lo storico del greco volgare. Giova al proposito ricordare che il Sofianòs compose una grammatica [16] e affermò del demotico una nobiltà non inferiore a quella del classico [17]. Quali fossero le caratteristiche più gradite al Sofianòs lo diremo fra poco. Qui ci sia consentito farci una domanda. Quando il nostro umanista condusse il lavoro della trascrizione e della copiatura di quest' opera? Il particolare non è privo d'importanza ai fini della conoscenza della evoluzione dei gusti e delle tendenze del dotto corfiota.

Noi sappiamo che egli da Corfù si recò a Roma nel 1515. Nel 1533 è già a Venezia dove incomincia la sua attività di umanista e di traduttore [18].

Non sappiamo se durante la sua vita tornò a Roma e se, tornato, vi si fermò a lungo. Considerato che i codici della cronaca sono stati sempre a Roma (l'autografo è nella Biblioteca Vaticana e l'apografo si trovava in quella dei principi Colonna dove fu rubricato col numero 53) e che il Sofianòs rimase a Roma fino al 1533, è lecito pensare che egli produsse la copia prima di questa data: salvo un suo ritorno posteriore, di cui, però, da quanto mi risulta, non abbiamo notizia. La scrittura, regolare e posata, ma purtuttavia energica e giovanile, ci fa propendere per la prima ipotesi.

---

[16] E. Legrand, *N. Sofianòs, Grammaire du grec vulgaire*, „Collection de monuments", N. S., 2, Paris, 1874.

[17] Börje Knös, *o. c.*, p. 294.

[18] Tradusse il trattato dello Pseudo-Plutarco sulla educazione dei giovani, *Il Pedagogo*, uscito a Venezia nel 1544: nello stesso anno pubblicò il trattato sulla costruzione e l'uso dell'Astrolabio armillare dedicato a Paolo III. E. Legrand, *Bibliographie Hellénique du XV^e siècle*, I, p. 265 s. N. 111.

Il Sofianòs volle conferire alla trascrizione i caratteri della sua personalità. Possiamo bene immaginare come dovessero sembrare al suo palato certe costruzioni tortuose di alcuni titoli, la morfologia maltrattatissima ed estranea ad ogni analisi e ad ogni logica, certe forme verbali volgari intramezzate ad altre ricercate, in disarmonia con le espressioni rozze fra le quali erano inserite.

Noi abbiamo condotto un raffronto fra l'originale V e l'apografo del Sofianòs. Le varianti sono moltissime, nè era il caso di riportarle nell'apparato critico, dato che la copia può essere utile solamente per uno studio sul Sofianòs, ma non per la costituzione del testo.

Qui ci limitiamo a raggruppare i tipi principali delle varianti che interessano soprattutto la morfologia e la grammatica e in un certo qual modo anche la sintassi. Premettiamo le forme del Sofianòs e facciamo seguire, precedute dall'uncinata < , quelle dell'originale.

Il Sofianòs cerca di rispettare le desinenze delle declinazioni sia del gen. che dell'acc. :

334 τῆς κοπρίνης <τῆς κοπρίνου
433 μίαν φορὰν <μία φορὰ
513 τὴν τρύπαν <τὴν τρύπα
324 μὲ Μουρίκην Μπούαν <μὲ Μουρίκη Μπούα.

Non gradisce la desinenza -ες al nom. pl. della 1ª decl., che spesso sostituisce con l'antico -αι

226 αἱ τόσαι καμακίαι <οἱ κάμακες οἱ τόσες.

All'acc. plurale 1ª decl. sostituisce -ες con -ας

262 ἀπόδειραν στρατιώτας <ἀπόδειραν στρατιῶτες
288 ἄρχοντας ἄξιους καὶ καλοὺς <ἄξιους ἄρχοντες καλοὺς
370 τέντας τους ἐστήσασιν <τὲς τέντες τους τὲς ἔστησαν
372 πολλὰς <πολλὲς.

Il neutro sing. 2a decl. uscirà sempre in -ον e non in ο;
φοσάτον <φουσᾶτο (sic) 154. 163. 201. 225, passim.
εἰς κάστρον <εἰς κάστρο 233. 236 passim.

Il neutro della 3a decl. in -ι,-ί, all'acc. esce quasi sempre in -ιν,-ίν.

253 εἰς τὸ κορμίν του
256. 258. 268. τὸ φαρὶν
259 τὸ σπαθὶν <σπαθὶ
271 εἰς τὸ ποτάμιν <ποτάμι
292. 309 εἰς τὸ κουλούριν
299 ἀπὸ τὸ σπίτιν <σπίτη, passim
308 ἀπὸ ἕνα παραθύριν <παραθύρι
319 εἰς τὸ παλάτιν <παλάτι
328 καταλύσουν τὸ ψωμὶν <ψωμὶ
390 εἰς τὸ νησὶν <νησὶ
445 εἰς τὸ κυνήγιν <κυνήγι

La copula εἶναι è mantenuta, ma più spesso è sostituita da ἔναι, contro l'originale che usa indiscriminatamente ἔνε, ἔνη, ἔναι — passim.

Nel trattamento dei verbi il Sofianòs cerca di attenersi ai paradigmi grammaticali propendendo, sia nelle contrazioni che nelle desinenze, più verso l'antico che il moderno. Si osservino i casi raccolti in poco più di 200 versi:

172 εἴρχοντο <ἔρχονταν
177 ἐσκόνταυσεν <ἐσκόνταψεν
182 νὰ φυλαχθῶσι <νὰ φυλαγθοῦσι
220 εὑρίσκοντο <εὑρίσκονταν
242 ἐσπάρα <ἐσπάρνα
263 ἐσέβησαν <ἐσεύηκαν 297·298
265 ἐσύρασι <ἐσύρναν
265 ἔκρουον <ἐκρούγαν
267 ἐρρίπταν <ἐρρήκταν
284 ἵνα καταπατήσωσι <καταπατήσουσιν
291 ἐβαστάζασι <ἐβαστούσασιν
293 νὰ μαλώσωσιν <νὰ μαλώσουσιν
335 ἐβάσταζον <ἐβάσταζαν
349 εὑρίσκοντο <ηὑρίσκονταν (imp.)
359 ἐσυντάχθησαν <ἐσυντάχθηκαν
364 εὕρηκαν <ηὕρηκαν
370 ἐστήσασι <ἔστησαν
374 ἐρήμασαν <ἐρήμαξαν
381 ἔδωκε <ἔδωσε
383 νὰ ὑπάγῃ <νὰ ὑπᾶ
396 ἐπαρέδωκαν <ἐπαράδωσαν.

Una delle caratteristiche della lingua del cronista è l'uso larghissimo del -ν efelcistico. Lo s'incontra nei verbi in tutti i modi e tempi: 2563 ἐπόνειν, III ἐλυπᾶτον, 2577 passim ἐγίνην, 714 νὰ τὴν ἔῃν, 3007 νὰ τοὺς τὴν δώσῃν ὁ Θεός, 2657 ὡσὰν σεβαίνειν ὁ λαγὸς, 3346 μόνον σκοτώνειν (pres. ind.) τὸ κορμίν κτλ; 3349 ἄρξατον, ἀγάλλετον; nel participio: 657 ἦσαν φυσιωμένοιν (οἱ ἄνθρωποι). Il -ν lo si trova ancora con sostantivi neutri: 34 ἔγλυσαν καὶ τὰ παιδίαν, 110 τὸ κάμωμαν ὅπου ἔκαμαν, 1815 χωρὶς τὸ θέλημάν του, 1505 χάρισμαν ἦτον, 1532 εἰς τὰ νεφράν του, 2444 τὰ μονοξυλάν του; con i femminili: 1919 ἡ θυγατέραν τοῦ δουκός; con τὸ pronominale: 2837 ἐκεῖ τοῦ τὸν ἐδείχνασιν, 3408 εἰς τὸ σφόνδυλον τὸν ἐδικόν σου ὅλον; con la preposizione ἐπεί; 2088 ἐπεὶν ἦτον γαβρός του 2514. 2880. 2940. 3258.

Di questa aggiunta con la quale l'ignorante cronista s'illudeva di conferire altisonanza e nobiltà alla propria povera lingua, il Sofianòs fa un uso molto parco e razionale che obbedisce di massima alle leggi classiche grammaticali.

Lo adotta qualche volta nell'imperfetto; 50 αὐθέντευεν 111 ἐθλίβετον; non di regola nell'aoristo: 139 ἔβαλεν, 177 ἐσκόνταυσεν, 204 ἐσύναξεν, 205 ἐπολέμησεν, 249 ἔδωκεν, 270 ἐμετασέλωσεν, 358 εὑρέθηκεν, 505 εὕρηκεν. Altro carattere di distinzione è nel Sofianòs l'uso, più frequente che nel **V**, sia dell'aumento sillabico che temporale: 6 ἀνετρέφετο <ἀνεθρέφετον, 89 ἤρξαντο <ἄρξονται, 143 ἤρξατο <ἄρξετο, 172 ἤρχοντο <ἔρχονταν, 246 ἤρχετο <ἔρχετον.

Ma anche lui adotta qualche volta, e con determinati verbi, l'omissione: 4 εὑρίσκετο, 7.220 εὑρίσκοντο, 50 αὐθέντευεν <ἀφέντευεν, 45. 55, 136 ἄρχισε, 258.445 εὑρέθηκεν <βρέθηκεν, 364. 505 εὕρηκα <ηὕρεκα. E curiosa è la preferenza dell'attico φυλάττω: 16 ἐφύλαττε <ἐφύλαγε, 134 φυλάττουν <φυλάγουν, 209 φυλάττῃ <φυλάγῃ, 385 ἐφυλάττετο <ἐφυλάγετο.

Il Sofianòs non accetta certe forme idiomatiche di **V**: quindi, mai τῆς θαλάσσου, ma il tradizionale τῆς θαλάσσης 29. 31. 164. 289; non τέσσερεις, ma τέσσαρες 49, αὐθεντεύω e non ἀφεντεύω 45. 50. 55. passim, πάλιν e non πάλε 111, ἐκβαίνει e non ἐβγαίνει 231, τοῦ Πάσχα e non τοῦ Πάσχου 235, εὔμορφα e non ἔμορφα nè ὅμορφα 239, passim.

Al contrario il Sofianòs si fa cogliere in forme più demotiche di quelle usate dal Cronista: 61 νὰ πᾶσι <νὰ ὑπᾶσιν.

Preferisce costruire μετὰ con l'acc. là dove il **V** presenta il genitivo: 80 μετ'αὐθεντὴν τὸν δούκα <μετὰ ἀφεντὸς τοῦ δούκα.

Il participio presente mantiene le desinenze antiche: 84 σκοπῶντες καὶ ἐλπίζοντες <σκοποῦντας καὶ ἐλπίζοντας, passim.

Sono interessanti certe sostituzioni di verbi o variazioni formali di essi, che denotano un personale gusto della lingua: 139 ἔβαλεν <ἔβανεν 512 ὥρμησαν <ἔτρεχαν, 229 ἐκαβαλίκευσεν <ἐκαβαλίκεψεν, 231 ἐκβαίνει <ἐβγαίνει, 245 ἐχωρίσθηκε < ἐχωρίστηκε, 267 ἔρριπταν <ἔρρικταν, 292 νὰ ἐμβοῦν <ἐμποῦν, 303 ἔκλυσεν <ἐγλύτωσεν, 359 ἐσυντάχθησαν <ἐσυντάχθηκαν, 389 ἐπιπλεύσουσιν <περιπλεύσουσι, 415 ἐκβάλῃ <νὰ ἐβγάλῃ, 421 ἐμβάσῃ <σεβάσῃ, 439 ὥρμησαν <ἔρρουσαν; come altre sostituzioni di aggettivi, avverbi o pronomi: 278 συνετοὶ <συναντοί, 290 ἀνταμῶς <ἐνομοῦ, 330 πάντοτε <πάντα 342 ἀμὲ τοῦ <τοῦ δέ, 359 τὰ ἅπαντα <τὰ ὅλα, 384 καλὴν πολλὰ ἐσοδίαν <ἔμορφη ἐσοδίαν, 403 καὶ προτίτερα <προλαβέστερον, 460 ταῦτα <τότε, 499 τινὰ <κανείν, 498 οὐδέποτε <πούπετε.

Queste pretese di purismo non riescono tuttavia a nascondere spropositi come questi: la desinenza de nom. e dell'acc. pl. della Ia decl. -ες il Sofianòs la scrive -αις, 98. 404 μὲ σκάλαις, 163 μὲ φιλοδωρίαις μεγάλαις, 391 μὲ λουμπάρδαις, 385 ἀλικαῖς nom., 236 237 χαίρωμα <χέρωμαν; lo scambio del verbo ἐπαίρω per ὑπαίρω cosicchè ἠπῆρα diviene quasi sempre, anche su influenza di **V**. ὑπῆρα: 190. 274 ὑπήρασιν, 206 ὑπῆρε, 304. 325 ὑπῆραν <ἐπῆραν.

Motivi di serie considerazioni ci offre il Sofianòs col suo comportamento nei confronti della metrica del verso politico.

Il τονικὸς βιασμὸς pare fosse, per il Sofianòs, come per il cronista, un ripiego da adottarsi nella lettura del testo, ma non nella scrittura. Citiamo qualcuno fra i tanti esempi : 130 πολλὰ γὰρ εἶχεν ὀλίγους. Questo primo emistichio è metricamente errato : per rispetto al ritmo noi dovremmo leggere „πολλὰ γὰρ εἶχεν ὅλιγους- o- ὀλιγούς''. In tal maniera, secondo la prassi filologica moderna, esprimiamo con la scrittura e non con la sola lettura l'esigenza della metrica. Ma sia l'autore che il nostro letterato non si distaccano, salvo eccezioni, dalla scrittura grammaticale.

Per questa mentalità il Sofianòs rispettò sempre la consuetudine del cronista di scrivere per esteso la preposizione „εἰς'', che tante volte determina una ipermetria, anzichè ricorrere all'aferesi — 'ς — . Si osservi il primo emistichio del v. 8 „εἰς τὸν τόπον, εἰς τὴν αὐθεντίαν'' ipermetrico e aritmico, che è riportato nel suo metro e nel suo ritmo con la consueta aferesi e il τονικὸς βιασμός : 'ς τὸν τόπον, 'ς τὴν αὐθέντιαν.

Altre anomalie metriche sono determinate dagli aumenti sillabici (204 [ἐ]σύναξε τὸ φωσᾶτόν του), da particelle, inutili al testo e dannose al metro (265 τόσο ὅτι μὲ [τὰ] λιθάρια).

Talvolta la tendenza al purismo conduce il Sofianòs ad essere del metro meno rispettoso dell'autore : 272, v [ἐ]στάθησαν ὅλη[ν] ἡμέρα, ove il cronista ha „[ἐ]στάθησαν ὅλη μέρα''.

La metrica e il ritmo non furono in cima ai pensieri nè dell'autore, nè del letterato Sofianòs : altrimenti non sapremmo spiegare la presenza non dico di elementi secondari di una proposizione, ma addirittura di pleonasmi : 400 καὶ [αὐτὸς] ἐσέβην εἰς τὰ πλεύτικα. E non è a dire che quel pronome sia necessario per la retta intelligenza del contesto di tutto il periodo. E così dicasi per gli emistichi : 405 καὶ ἦχαν πιάσει [καὶ] τὴν ἀδελφήν. 407 'Αγγελοκάστρου καὶ [τῆς] αὐθεντίας, 412 καὶ ἀπὸ τούτου χαίρονται [πολλά]...'' Abbiamo riportato questi casi incontrati nello spazio di sette versi per offrire un'idea della frequenza degli errori metrici.

Ancora un indizio della trascuratezza del metro mostrata anche dal Sofianòs. Il -ν efelcistico è usato dal nostro umanista con molta parsimonia, al contrario del cronista che, come abbiamo visto, lo adotta a proposito e a sproposito. Con tutto ciò il Sofianòs, che è solito eliminarlo nella maggior parte dei casi, lo mantiene invece in qualche verso dove la sua presenza disturba il metro : 448 ὡς ἤκουσε[ν] ὁ Γιουσούμπεκης-

Concludendo questo rapido esame diremo che la copia del Sofianòs, come apografo di un originale che noi possediamo — e che nella lingua schietta e incolta è di gran lunga più interessante di quella livellata dell'umanista — non

apporta nulla di nuovo nè presenta elementi che contribuiscano alla soluzione di qualcuno dei tanti problemi.

Essa ha invece un pregio letterario di diverso genere, in quanto testimonia che alla vigorosa corrente umanistica che attualizzava i valori dell'antichità classica, s'innestava, come naturale sviluppo, l'ambizione a nobilitare la lingua demotica.

Il Sofianòs, a Venezia dal 1533, dovette incontrarsi e operare col concittadino Jannicio Kartanos, il quale proprio tre anni più tardi, 1536, pubblicò in volgare gli excerpta della Bibbia, che dovevano attirargli le ire del Santo Sinodo.

Il Sofianòs non va considerato fra la schiera dei compositori in demotico (come Gheorghillos, Sklavos, Bergadis), ma come l'umanista che riversa la sua cultura sul campo ferace ma ancora incolto della lingua demotica. E sotto questo aspetto egli già precorre Massimo Margunio [19], sebbene del Cretese non possegga la vasta dottrina nè la possente personalità.

[19] G. Schirò, *Missione umanistica di Massimo Margunio a Venezia* „Riv. di Studi Bizantini e Neoellenici", N. S., 4 (XIV) 1967, pp. 159—187.

AUTOUR D'UNE LETTRE DE DÉMÉTRIOS KYDONÈS EXPÉDIÉE EN VALACHIE

EUGEN STĂNESCU (Bucarest)

Dans le IIe volume de la Correspondance du grand humaniste byzantin Démétrios Kydonès publiée par J. R. Loenertz, se trouve une lettre datée de 1386 que l'éditeur considère comme avoir été expédiée en Valachie [1]. Nous estimons et nous nous proposons de démontrer dans les pages qui suivent qu'une telle opinion est justifiée. Trois catégories d'éléments, en effet, plaident en sa faveur : ceux qui ont trait à l'auteur et au texte, ceux qui se fondent sur un ensemble de circonstances historiques contemporaines, enfin ceux qui résultent de la présence grecque en Valachie. Passons-les donc en revue successivement.

En ce qui concerne la lettre, celle-ci soulève le problème délicat entre tous — commun du reste à toute la littérature épistolaire byzantine — qui consiste à détacher le fond des événements réels de son enveloppe de rhétorique. On constate en premier lieu qu'il s'agit d'un ami de Démétrios Kydonès qui a trouvé bon de s'enfuir loin de Constantinople afin d'échapper à la peste. Il semble que cette entreprise n'ait pas reçu toute l'approbation du grand humaniste, qui reproche notamment à son ami de s'être engagé dans ce voyage en compagnie d'hommes barbares, adonnés à la boisson et aux rapines. Tout le texte suggère l'idée d'un voyage collectif et en quelque sorte organisé, d'une espèce d'expédition qui ne pouvait avoir pour unique but d'échapper à la peste. Après de longs développements rhétoriques sur les liens qui existent entre un homme civilisé et une éducation choisie, l'auteur de la lettre prévient son correspondant, en se

[1] R. J. Loenertz, *Démétrios Kydonès, Correspondance*, vol. II, Città del Vaticano, 1960, nº 337, p. 272–274.

référant cette fois-ci à la destination finale du voyage, de la faute qu'il a commise en s'attachant ou, plus probablement, en poursuivant les « Vlaques » pour ce qu'il nomme des rapines, ou du butin, en s'associant avec ces Vlaques et en oubliant ainsi ses concitoyens [2]. C'est peut-être pour ce motif que, dans la partie finale de la lettre, il s'attarde sur des circonstances de famille en rapport avec la mort du père de son ami, telle que la situation de son héritage, conservé intact en vue de son retour. Ces passages attestent, ainsi du reste que tout le contenu de la lettre, l'insistance — non entièrement désintéressée peut-être — de l'auteur à voir son ami de retour aussi promptement que possible à Constantinople. Arrivés à ce point, nous pouvons nous poser la question fondamentale de la présente étude : qui sont ces « Vlaques » et que cherchait l'ami de Démétrios Kydonès parmi eux ?

Précisons d'abord que l'existence de connaissances géographiques et ethnographiques de cet ordre chez ce grand humaniste byzantin de la seconde moitié du XIV[e] siècle ne présente rien d'étonnant. Toute la vie de Démétrios Kydonès, que les circonstances avaient rendu particulièrement apte à emmagasiner des connaissances variées, était caractérisée par sa curiosité intellectuelle, une des plus remarquables que l'on puisse rencontrer dans la société byzantine du temps. Personnage important à la cour impériale de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue, ses nombreuses ambassades lui ont fourni maintes occasions de connaître de près le monde du Sud-Est de l'Europe, qui à cette époque de décadence byzantine était loin de se confondre avec le territoire soumis à l'autorité du basileus [3]. Mais Démétrios Kydonès a assez bien connu aussi le monde situé en dehors de l'aire byzantine, par les quatre ou cinq voyages effectués en Italie entre les années 1354 et 1395, voyages qui l'ont mis en contact direct avec les cercles humanistes de ce pays et, par là, avec des situations et des états d'esprit qui n'ont pu manquer d'élargir considérablement son horizon intellectuel [4]. Ajoutons à ces expériences les efforts soutenus de Kydonès pour diffuser la culture de langue latine dans le monde byzantin par ses traductions d'œuvres théologiques de l'Occident, et en particulier de saint Thomas d'Aquin [5]. Il s'agit là, assurément, d'une fenêtre ouverte sur l'Occident, d'une nette tendance à sortir — en le dépassant — de l'isolement intellectuel de Byzance.[6] C'est justement pourquoi il nous a paru intéressant d'éclaircir le problème des Vlaques dont fait état la missive de 1386.

[2] R. J. Loenertz, *op. cit.*, p. 273; «...ὥσθ 'ὁτάν ἁρπαγῆς διώκῃς τούς Βλάχους παραπλήσιον τι πάσχεις τοῖς ἀπὸ νοσημάτων μεταπιπτούσιν οἷς ἀεὶ τὸ τότ' ἐνοχλοῦν, κἄν κουφότερον ᾖ τοῦ παρελθόντος ἀνιαρώτερον, καὶ σὺ νῦν Βλάχοις ὁμιλῶν τῶν πολιτῶν ἐπελάθου... ».

[3] G. Cammelli, *Démétrius Cydonès, Correspondance*, Paris, 1930. Introduction, p. I–XXXIV.

[4] G. Cammelli, *op. cit.*, p. XVIII, XXI, XXIII, XXXI–II.

[5] H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur in Byzanz*, Munchen, 1959, p. 733–736.

[6] B. Tatakis, *La Philosophie byzantine*, Paris, 1949, p. 267–270.

Une première question qui se pose est de savoir si ces « Vlaques » appartenaient à l'une des « Vlachies » du sud du Danube, ou bien à la « Valachie » — Etat féodal organisé et à cette époque en plein essor — située au nord du fleuve. Or, pour nous limiter à quelques exemples, l'existence d'une de ces « Vlachies » est attestée sous le règne de l'empereur Jean Cantacuzène, en tant que région fortifiée, d'importance stratégique et à la tête de laquelle se trouvait un proche parent de l'empereur [7]. Un peu plus tard, les Vlachies du sud du Danube passent par un moment difficile, du fait d'invasions des Byzantins, des Vénitiens et des Albanais [8]. Le fait est que durant la période d'hégémonie serbe dans les Balkans et de réduction des territoires soumis à la domination byzantine, ces « Vlachies » du sud du Danube, concentrées surtout en Epire et dans la région du Pinde, sont entrées sous domination serbe et ont peut-être même disparu en tant qu'entités distinctes [9]. Il est difficile en tout cas de croire que, en pleine période de déploiement de l'offensive ottomane qui commençait à conquérir les « Valachies », elles aient pu continuer à exister comme telles et à représenter des groupements de population non seulement compacts, mais aussi pourvus d'une organisation politique [10]. Compte tenu du contexte de la lettre, ces circonstances nous autorisent à affirmer que les « Vlaques » en question, établis à une grande distance de Constantinople, ne pouvaient se trouver qu'en dehors de la sphère d'action des Ottomans, à savoir dans une région qui ne pouvait être ni la Thessalie, ni l'Epire, mais seulement la « Valachie » libre et indépendante d'outre-Danube. Ce point de vue est d'autant plus plausible que dans une énumération contemporaine des peuples chrétiens, due à un auteur byzantin notable, Joseph Bryennios, les « Vlaques » sont cités parmi les peuples de cette région caractérisés par une organisation d'Etat stable [11]. Telles sont les observations auxquelles donne lieu la première catégorie d'éléments mentionnés plus haut.

[7] J Cantacuzenus, *Historiae*, CSHB, 1828—1832, II, 320 ; « . .'Ιωάννην τὴν ῎Αγγελον εἰς κεφαλὴν τῶν κάστρων καὶ χωρῶν Βλαχίας. ἐφ ὅρῳ τῆς ζοῆς αὐτοῦ... ». Pour ne donner que l'exemple de cet auteur voilà quelques passages des « Histoires » qui attestent l'existence — au milieu du XIVe siècle — d'une ou de plusieurs « Valachies » suddanubiennes encore sous domination byzantine · « .. τῆς Βλαχίας κεφαλαττίκιον... » (II, 320) ; « .. ἐν πάσῃ τῇ χώρᾳ τῆς Βλαχίας... » (II, 321) , « ...τὰ συνόρα τῆς Βλαχίας .. » (II, 321) ; « ...τὰ ...ἐν τῷ περιορισμῷ τῆς Βλαχίας κάστρα.. » ; « ...ὡς καὶ τὴν λοιπὴν Βλαχίαν... » (II, 321) ; « ...τινες τῶν ἐν τῇ Βλαχίᾳ ἀρχόντων... » (II, 322).

[8] J. J. Nistor, *Originea Românilor din Balcani și Vlahiile din Tesalia și Epir*, in *Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii istorice, Seria III*, XXVI (1943—1944), p 201.

[9] J. J. Nistor, *op. cit* , p. 204.

[10] Konst. Jireček, *Geschichte der Serben*, Gotha 1911—1918, II, p. 118.

[11] Ihor Ševčenko, *The decline of Byzantium seen through the eyes of its intellectuals*, dans « Dumbarton Oaks Papers », 15(1961), p 179 Note 52 : ...Βούλγαροι, Τριβαλ(λ)οί, Βόλχοι, 'Ιλυριοί[sic] καὶ 'Αλβανῖται, 'Ρῶσοι, Σάσοι, Οὔν(ν)οι καὶ Γερμανοί... (Bryennius, Διάλεξις, fol. 149r). Le terme Βόλχοι au lieu de Βλάχοι, est un cas exceptionnel.

La seconde catégorie d'éléments se réfère à certains aspects des relations internationales susceptibles de montrer que, dans les milieux politiques aussi bien qu'intellectuels, les hommes de Byzance avaient tout intérêt à être au courant de l'état de choses du Bas-Danube. Aussi ces régions ne pouvaient-elles être étrangères à la sphère naturelle de leurs connaissances. Ce fait ressort clairement des événements qui se sont déroulés au cours des deux décennies antérieures à la lettre qui nous occupe, et en premier lieu de ce qu'il est permis d'appeler la question de Vidin. Ainsi, après que le tsar Alexandre eut partagé la Bulgarie entre ses deux fils, Chichman, dont le siège était à Tyrnovo, et Strasimir, qui régnait à Vidin, le premier, essayant d'étendre son autorité, s'est allié avec les Turcs. Ce fait, qui représentait une grave menace pour les intérêts valaques et hongrois dans cette région, a déterminé une alliance temporaire entre Louis et Vladislav, laquelle a abouti en 1366 à l'occupation de Vidin et à l'arrêt pour un certain temps de la pression adverse, bien que Chichman n'ait pas renoncé définitivement à ses plans [12]. Un peu plus tard, Strasimir ayant été déposé par les Hongrois, il était normal que Vladislav, en sa qualité de beau-frère, vint à son aide : appelé par les Bulgares soulevés, Vladislav intervint en novembre 1368 et s'empara temporairement de Vidin [13]. Il évacua la ville après la guerre entre la Valachie et la Hongrie de 1369, non pas en faveur de Louis, mais du prince bulgare, dont les droits furent reconnus par le monarque angevin — et ce point est important — en vertu de la garantie donnée par Vladislav et par Dobrotitch, le maître de la Dobroudja [14]. Or, de tels événements étaient étroitement liés à la situation internationale d'alors de Byzance.

En effet, en 1364 avait eu lieu entre les Bulgares de Chichman et Byzance une guerre pour le contrôle des places fortes de la mer Noire, à la suite de laquelle la ville d'Anchialos était devenue byzantine [15]. Le célèbre voyage de l'empereur de Byzance Jean V Paléologue à la cour du roi de Hongrie, marqué à son retour par son arrestation et sa détention par Chichman, peut être mis en liaison avec ces événements [16]. De même, il existe certainement un rapport entre tous ces événements et la croisade du

[12] Konst. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prag, 1876, p 327. N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului în 1365—1369 şi politica lui Vladislav Vodă faţă de Ungaria. Un episod din cucerirea Peninsulei Balcanice de către Turci*, in « Convorbiri Literare », XXXIV (1900), p 966—968, 969—971, 974—975; M Holban, *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria angevină (Rolul lui Benedict Himfy în legătură cu problema Vidinului)*, in « Studii şi cercetări de istorie medie », I (1956), p. 7—30.

[13] N Iorga, *op. cit.*, p. 983; Idem, *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, III *Les Fondateurs d'Etats*, Bucarest, 1937, p. 282—285. M. Holban, *op cit.*, p. 31—49.

[14] Konst Jireček, *op cit*, p 328; N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p. 986—987; N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p 287, 293; M. Holban, *op. cit.*, p. 50—59.

[15] G. Ostrogorski, *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3e éd., Munchen, 1963, p. 443.

[16] N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p 281.

« Comte Vert », Amédée de Savoie, qui réussit en 1366 à obtenir la libération de l'empereur byzantin, à reprendre la citadelle de Gallipoli aux Turcs et à obliger les Bulgares de céder aux Byzantins deux autres places fortes sur la mer Noire, Mesembria et Sozopolis [17]. L'entente probablement conclue entre l'empereur et le tsar en 1367 et le tour défavorable pris par les événements de la Péninsule Balkanique, équivalant à un échec des efforts de croisade, ont abouti à l'instauration dès 1371 de la suzeraineté ottomane autant sur Byzance que sur la Bulgarie de Tyrnovo[18]. Ce fait souligne d'autant plus le caractère antiottoman, favorable à Byzance, de l'alliance entre Strasimir et Vladislav, qui était en mesure d'exercer sur Chichman une pression continue, au point de le déterminer à subordonner le Patriarcat de Tyrnovo au Patriarcat de Constantinople et à réunir l'évêché de Sofia à l'évêché de Vidin, lui-même soumis directement au Patriarcat œcuménique [19].

La politique sud-européenne des successeurs de Vladislav, les voivodes Radu et Dan, n'est pas dénuée de signification quant à notre problème[20]. Assurément, les interventions des princes valaques dans les problèmes intérieurs des Etats sud-danubiens et dans les relations internationales de ceux-ci ne sauraient s'expliquer uniquement par la parenté de ces princes avec le tsar de Vidin, Strasimir [21]. Il est possible, mais non certain, que Radu ait eu Vidin en sa possession [22]. Ce qui est hors de doute, c'est l'hostilité continuelle qui a régné entre Chichman, le vassal des Turcs, et les voivodes valaques Vladislav, Radu et Dan ; ce dernier, compte tenu du contexte logique des événements historiques, a presque certainement été tué sur l'ordre de Chichman [23]. Pourtant, certains auteurs ont contesté l'existence d'une guerre entre Dan et Chichman, ainsi que la mort du premier par le second [24]. Or, les informations fournies par les sources littéraires sur les rapports entre la Valachie et la Bulgarie sont pleinement confirmées par la poésie populaire bulgare, qui a consacré un grand

---

[17] N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p. 970—971 ; G. Ostrogorski, *op. cit.*, p 444.

[18] M. Holban, *op. cit*, p. 26-27 ; G. Ostrogorski, *op. cit.*, p. 448. *The Cambridge Medieval History, IV. The Byzantine Empire. 1. Byzantium and its neighbours*, Cambridge, 1966, p. 545.

[19] Konst. Jireček, *op. cit.*, p. 338—339.

[20] V. l'exposé du problème dans Al Iordan, *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, Bucarest,1938,p. 50—57.

[21] Konst. Jireček, *op. cit*, p. 339.

[22] C. C. Giurescu, *Istoria Romînilor*, 5[e] éd., vol. I, Bucarest, 1946, p. 424.

[23] D. Onciul, *Originile Principatelor Romîneşti*, in *Opere Complete*, I, Bucarest, 1946, p. 262—264 ; C. Litzica, *De cine a fost ucis Dan, fratele lui Mircea?* in *Omagiu lui Titu Maiorescu*, Bucarest, 1900, p. 54—61 ; I. Minea, *Urmaşii lui Vladislav I şi politica orientală a Ungariei*. Extrait de « Convorbiri literare », Bucarest, L (1916) ; C. C. Giurescu, *Istoria Romînilor...*, p. 440

[24] B. P. Hasdeu, *Negru Vodă* ., dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, t. IV, Bucarest, 1898, p. CLIV, CCXLVIII ; A. D. Xenopol, *Istoria Romînilor...*, 2[e] éd, t. III, p. 73—74.

nombre de chants à ce sujet. Radu y est présenté comme affrontant le sultan Mourad, cependant que pour Dan il semble avoir existé deux phases dans ses relations avec Chichman (ce fait ressort aussi, jusqu'à un certain point, des sources littéraires) : la première placée sous le signe de l'amitié, la seconde où celle-ci se transforme en inimitié [25]. Dans une poésie populaire d'un réel intérêt, la personnalité de Dan est dépeinte comme celle d'un véritable chef du Sud-Est de l'Europe, conscient du grave danger que représente l'invasion ottomane, au point de considérer que toutes les dépenses, même celles prévues pour l'édification de nouvelles églises, que tous les efforts doivent être concentrés en vue de barrer le chemin par les armes à l'invasion ottomane [26]. Or, le règne de Dan se situe dans la période qui précède directement la correspondance de Démétrios Kydonès. Enfin, si l'on prend encore en considération les rapides progrès de l'invasion ottomane à la même époque (conquête de Serrhès en 1383, siège de Thessalonique en 1384, chute de Sofia et de Nich en 1385 et 1386)[27], il est facile de se rendre compte combien grand devait être l'intérêt de Byzance pour tout ce faisceau d'événements dans lequel la présence de la Valachie est évidente.

Or ce sont justement là les circonstances qui ont poussé un certain nombre des grands érudits du temps, qui étaient aussi mêlés à la vie politique, à envisager la nécessité d'une union des forces du Sud-Est contre le péril ottoman. Démétrios Kydonès lui-même s'y réfère ouvertement dans le discours où, relevant l'existence de symptomes d'un état d'esprit favorable à un rassemblement contre « les ennemis communs », il préconise de ne pas rétrocéder Gallipoli aux Turcs [28]. C'est dans le même ordre d'idées que se situe l'initiative du Pape et d'un certain nombre de souverains des régions non envahies par les Turcs de convoquer un congrès balkanique, plan auquel les cercles politiques de Byzance n'étaient certainement pas étrangers [29]. Dans ces conditions, le 1 octobre 1373 s'est réuni à Thèbes un congrès balkanique auquel ont pris part différentes puissances mineures, mais non les représentants du roi de Hongrie, malgré les insistances du Pape, qui ne s'est pas fait faute de le tancer sévèrement pour cette absence[30]. Vues sous cet angle, l'alliance bien connue des voivodes roumains et

---

[25] Al. Iordan, *op. cit.*, p. 39—40, 58—59, 88—91.

[26] Al. Iordan, op. cit., p. 40, 91.

[27] G. Ostrogorski, *op. cit*, p. 449.

[28] Demetrius Kydones, *Oratio... de non reddenda Callipoli petente Amurato* dans Migne *Patrologiae Graecae*. Tomus CLIV, 1866 « Ἀλλὰ μὴν καὶ παρὰ τῶν Τριβαλλῶν ἥκουσι πρέσβεις, ἀξιοῦντες κοινῇ τοὺς κοινοὺς πολεμίους ἀμύνασθαι... » Gallipoli a été rétrocédé aux Turcs en 1376 par Andronikos IV. Donc ce discours de D. Kydonès est situé entre 1366 (la date de la reprise de Gallipoli par Amédée de Savoye) et 1376. Cf. G. Ostrogorski, *op. cit.*, p. 446.

[29] N. Iorga, *Lupta pentru stăpînirea Vidinului...*, p 990—991, 993 (la mission de J. Laskaris-Kalophéros et de D. Kydonès).

[30] N. Iorga, *op. cit.*, p. 994, Hurmuzaki-Densuşianu, I, 2 ; N° CXLIII, p. 194—185 ; Idem, N° CLXIII, p. 215—216.

de Strasimir, d'une part, et toutes les informations fournies par la poésie populaire sur l'alliance roumano-serbe, sur l'idée d'une entente balkanique chez le voïvode Radu et sur l'offre faite à Dan de régner sur la Moldavie, la Valachie et la Bulgarie, d'autre part, acquièrent la même signification [31]. Il en est de même d'autres alliances balkaniques conclues au moment même de l'envoi de la lettre qui nous occupe, alliances qui, provisoirement, avant la grande défaite de Kosovo de 1389, seront couronnées de certains succès [32]. Ce sont toutes ces considérations qui nous ont autorisé à affirmer que la politique étrangère de la Valachie dans les problèmes du Bas-Danube et des Balkans avait toutes les raisons de susciter l'intérêt des sphères politiques de Byzance.

Nous avons d'ailleurs de bonnes raisons pour croire que cet intérêt pouvait se manifester non seulement à distance, mais aussi par une présence effective en Valachie. Cette présence est attestée en premier lieu par l'Église. Ainsi, le premier métropolite de Valachie — de « Hongro-Vlachie » — fut le Byzantin Hyacinthe Kritopoulos, longtemps titulaire du siège métropolitain de Vicina ; de même ces successeurs, Daniel — par la suite Anthime —, Kritopoulos et Hariton, étaient grecs, tout ce groupe constituant un important noyau byzantin [33]. Même le lointain Maramureş, où à un moment donné l'hégoumène du monastère de Peri était devenu exarque patriarcal, a connu selon toute probabilité une telle présence [34]. Celle-ci était renforcée par l'activité des cercles hésychastes, dont les propagandistes ont marqué leur présence, tant physique que spirituelle, aussi en Valachie [35]. Les cas mentionnés ci-dessus — pour nous limiter à quelques exemples — attestent que, pendant toute cette période, la Valachie n'a pas cessé d'être fréquentée par des ecclésiastiques grecs, que leur position mettait en mesure d'exercer une importante influence et qui avaient pour sûr d'étroites relations avec les cercles politiques de Byzance, s'ils n'étaient même chargés de certaines missions de cet ordre.

On relève, de même, à cette époque la présence de laïcs, ce qui prouve que les contacts des Byzantins avec les réalités du Danube ne se bornaient pas à ceux établis par une seule catégorie de personnes. Ainsi, dans le traité de paix et de commerce conclu le 27 mai 1387 entre Ivanko, despote de la Dobroudja, fils de Dobrotitch, et les Génois, où en dehors des droits

[31] Al Iordan, *op. cit.*, p. 33—35, p. 43

[32] Konst. Jireček, *op. cit.*, p. 340.

[33] N. Iorga, *Istoria Bisericii Române*, I, Bucarest, 1929, p. 32—33, 45, 48—49 ; D. Russo, *Grecii în Principate înainte de 1453* dans « Studii greco-române Opere Postume », Bucarest, II (1939), p. 519.

[34] D. Russo, *op. cit*, p. 519—520 ; Al. Elian, *Byzance et les Roumains à la fin du Moyen Age*, in « The Proceedings of the XIII[th] International Congress of Byzantine Studies », Oxford, 1967, p. 197.

[35] Al. Elian, *op. cit.*, p. 199—200.

des deux parties contractantes il est fait mention aussi de ceux d'autres puissances, les droits des Byzantins ont, sans doute, été considérés comme assez importants pour être cités avant ceux des Bulgares [36]. La présence byzantine ressort également d'une inscription de Silistra du début du siècle suivant, qui mentionne en grec une victoire du voivode Mircea sur les Turcs, fait qui ne peut s'expliquer autrement que par la présence en ces lieux d'éléments byzantins [37]. Il n'y a du reste rien d'étonnant à cela, car les relations très étroites entre le despotat indépendant de Dobroudja et Byzance ne pouvaient manquer de déterminer la présence d'éléments byzantins dans la zone du Bas-Danube. Des événements tels que la guerre de 1374—1375 entre la Dobroudja alliée à Byzance et les Génois, ou que l'intervention commune de la Dobroudja et de Byzance à Trébizonde en 1379, lorsque le despotat de Dobroudja a pris part aux luttes intérieures de l'empire, ou encore les événements de 1381, lorsque la paix conclue entre Venise et Gênes mettait Byzance et la Dobroudja en face des mêmes dangers, pouvaient incontestablement donner lieu à une présence byzantine, de caractère politique et diplomatique, dans ces parages [38]. Un exemple en est celle du logothète Philos, qui est entré dans les rangs de la noblesse valaque et dont les écrits à caractère religieux se sont conservés, mais seulement en traduction slavonne [39]. En ce qui concerne la présence d'éléments byzantins dans la région du Bas-Danube et en Valachie, il convient de mentionner encore, durant cette période riche en l'édification d'importants monuments civils et religieux, le va-et-vient permanent d'artistes et d'artisans du bâtiment, dont un grand nombre sont attestés comme byzantins [40]. Il n'est, du reste, que naturel qu'il en ait été ainsi, dès lors que ces monuments portent souvent la marque d'une influence byzantine directe, outre celle exercée par l'intermédiaire de l'architecture des Slaves méridionaux.

On enregistre enfin, également, une présence d'ordre économique : marchands et hommes d'affaires qui venaient dans ces régions aux fins de s'enrichir. Des données révélatrices sont fournies à ce sujet par le pamphlet intitulé « La descente (aux Enfers) de Mazaris », qui a été composé en 1415, mais se réfère certainement à des événements d'une époque antérieure. Deux passages significatifs s'y trouvent : celui où il est

---

[36] *Documente privind Istoria României*. B. *Țara Românească, Veacurile XIII—XIV—XV*, Bucarest, 1953, p. 298. (N° 24 des textes en langue latine).

[37] P. Ș. Năsturel, *Une victoire du voévode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (1407—1408)*, dans « Studia et Acta Orientalia », I (1968), p. 239—247.

[38] N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p. 279 ; *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, p. 360—362.

[39] P. Ș. Năsturel, *Sur quelques boyards roumains d'origine grecque aux XIV—XV^{e} siècles*, in « Revue des Etudes Byzantines », XXV (1967), Paris, (Mélanges Verance Grumel, II), p. 107—108.

[40] Al. Elian, *op. cit.*, p. 199.

question d'un certain Argyropoulos, chanteur de son métier, qui grâce à la générosité d'un voïvode est parti faire fortune vers le Nord [41] ; et celui où, après le retour d'Argyropoulos de « Vlachie », fortune faite, un autre veut l'imiter, mais fait naufrage en route [42]. Or, ces deux passages se réfèrent certainement à la Valachie et au voivode valaque. Des voyages d'affaires de ce genre étaient habituels à cette époque et de tels marchands pouvaient fort bien faire partie de familles d'érudits célèbres, telle celle du grand philologue Jean Argyropoulos [43], ainsi qu'il ressort d'ailleurs du procès de l'an 1400 entre deux familiers de l'empereur, Andreas Argyropoulos et Théodore Mamalis, pour un litige commercial au sujet de marchandises de Valachie [44]. Il ne serait point exclu que cet Andreas Argyropoulos soit le héros même du récit de Mazaris [45]. Ainsi qu'on le voit, la présence économique de Byzance en Valachie est attestée par des cas trop nombreux pour qu'on puisse les considérer comme sporadiques.

De tout ce qui précède, il est permis de conclure que la mention des « Vlaques » dans la lettre de Démétrios Kydonès de 1386 n'a rien de fortuit, mais s'accorde parfaitement tant avec l'horizon intellectuel et les connaissances ethnographiques de l'auteur, qu'avec la politique étrangère de la Valachie et l'intérêt que cette politique pouvait inspirer à Byzance, ainsi qu'avec la présence permanente de Byzance — présence d'ordre ecclésiastique, politique et économique — au nord du Danube et aux bouches du Danube. On peut se demander de laquelle de ces catégories faisait partie le destinataire de la lettre. Il ne semble pas qu'il fût un ecclésiastique : plutôt un marchand, la notion de « rapine » pouvant se référer à quelque forme de commerce, voire à la piraterie. Mais il se pourrait également qu'il s'agisse d'un diplomate. Dans ce cas, il ne faut pas se laisser induire en erreur par la rhétorique de la missive : la peste n'était peut-être qu'un

---

[41] Ed Ellissen, *Analekten der Mittel und Neugriechischen Literatur*, Leipzig, IV, 1860, p 214 ; «Ἔμαθον γὰρ παρὰ τῶν ἀπὸ βίου ἀφικνουμένων ὅτιπερ ἐβούλοντο πρὸς ἄρκτον ἀπελθεῖν καὶ τῷ εὐεργετικωτάτῳ βοεβόδᾳ δουλεύειν πρὸς τὸ καὶ τούτους πλουτῆσαι, ὥσπερ πεπλούτηκεν ἐξαπίνης ὁ ἀοιδὸς Πῶλος ἀργυρὸς ἀπελθῶν... » reproduit et traduit par D. Russo dans « Studii Greco-Romane . », vol II, p. 520—521.

[42] Ed. Ellissen, *op. cit*, p 223 « Ὁ δὲ δεύτερος ὁ Δρκακοντωνύμος, ὁ παρωνύμος Φυσιγνάθος κεκλημένος, τὸν ἀοιδὸν Πῶλον ἰδὼν ἐκ Βλαχίας ἐπανήκοντα μέθ' ἱκανοῦ ἀργυρίου πρὸς τὴν ἐνεγκαμένην, ὥρμησε καὶ αὐτος ἀπελθεῖν ἐκεῖσε ὥστε πλουτῆσαι καὶ τῆς πατρίδος ἀπάρας ἐναυάγησε, κακεῖθεν ἐπανήκων, διατρίβεις διακενὴς ἐν ταῖς αὐλαῖς ταῖς βασιλικαῖς » (Reproduit et traduit partiellement par D. Russo, *op. cit.*, p. 521).

[43] *Ibidem*, Notes de commentaires nº 82 à la p. 334, nº 83 à la p. 334, nº 136 à la p. 341.

[44] Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi II*, Vienne 1862 (*Acta Patriarchatus Constantinop*, MCCCXV—MCCCCII, II), DLXIV, p 374—375. V. aussi P. Ş. Năsturel, *Présence grecque en Valachie et Moldavie aux XIVe et XVe siècles*. Communication faite à la Société Roumaine d'Etudes Byzantines (1964).

[45] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*

prétexte de départ et le voyage n'avait peut-être pas un caractère occasionnel ; il n'est même pas exclu qu'il fût en liaison étroite avec l'action de rassemblement des forces balkaniques en vue de la lutte contre les Turcs, dont Démétrios Kydonès était l'un des protagonistes [46]. Quant à l'hypothèse, formulée récemment, selon laquelle l'ami de Kydonès ne serait autre que le logothète Philos, il nous semble difficile d'en juger d'après les données dont nous disposons actuellement [47].

---

[46] D. A. Zakythinos, *Démétrius Cydonès et l'entente balkanique au XIVe siècle, La Grèce et les Balkans*, Athènes, 1947, p. 44–56.

[47] P. Ş. Năsturel, *Sur quelques boyards...*, p. 108.

J. LYDOS ET LA *FABULA* LATINE

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA (Bucarest)

Pour rendre hommage au professeur N. Bănescu, le nonagénaire classicisant et byzantiniste roumain, nous nous sommes proposé de remettre en question un passage concernant la poésie dramatique et satirique latine, tiré de l'ouvrage de Jean Lydos, Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας. Il s'agit d'une de ces digressions philologiques habituelles à l'écrivain byzantin soucieux de faire à tout pas preuve de son érudition :

I, 40. Τότε Λίβιος ὁ Ῥωμαῖος κωμικὸς μῦθον ἐπεδείξατο ἐν τῇ Ῥώμῃ. ὁ δὲ μῦθος τέμνεται εἰς δύο, <εἰς τραγῳδίαν καὶ κωμῳδίαν· ὧν ἡ τραγῳδία καὶ αὐτὴ τέμνεται εἰς δύο>, εἰς κρηπιδᾶταν καὶ πραιτεξτᾶταν· ὧν ἡ μὲν κρηπιδᾶτα Ἑλληνικὰς ἔχει ὑποθέσεις, ἡ δέ πραιτεξτᾶτα Ῥωμαικάς. ἡ μέντοι κωμῳδία τέμνεται εἰς ἑπτά, εἰς παλλιᾶταν τογάταν Ἀτελλάνην ταβερναρίαν Ῥινθωνικὴν πλανιπεδαρίαν καὶ μιμικήν· καὶ παλλιᾶτα μέν ἐστιν ἡ Ἑλληνικὴν ὑπόθεσιν ἔχουσα κωμῳδία, τογάτα δὲ ἡ Ῥωμαϊκήν, ἀρχαίαν· Ἀτελλάνη δέ ἐστιν ἡ τῶν λεγομένων ἐξοδιαρίων· ταβερναρία δὲ ἡ σκηνωτὴ ἢ θεατρικὴ κωμῳδία. Ῥινθωνικὴ ἡ ἐξωτική· πλανιπεδαρία ἡ καταστολαρία· μιμικὴ ἡ νῦν δῆθεν μόνη σωζομένη, τεχνικὸν μὲν ἔχουσα οὐδέν, ἀλόγῳ μόνον τὸ πλῆθος ἐπάγουσα γέλωτι.

41. Ὅτι δὲ ἀναγκαῖον οἶμαι ἐμβραδῦναι τῷ λόγῳ προσθήσω καὶ τοῦτο. Ῥίνθωνα καὶ Σκίραν καὶ Βλαῖσον καὶ τοὺς ἄλλους τῶν Πυθαγορ<εί>ων ἴσμεν οὐ μικρῶν διδαγμάτων ἐπὶ τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος γενέσθαι καθηγητάς, καὶ διαφερόντως τὸν Ῥίνθωνα, ὃς ἑξαμέτροις ἔγραψε πρώτως κωμῳδίαν· ἐξ οὗ πρῶτος λαβὼν τὰς ἀφορμὰς Λουκίλιος ὁ Ῥωμαῖος ἡρωικοῖς ἔπεσιν ἐκωμῴδησε· μεθ'ὅν καὶ τοὺς μετ'αὐτὸν, οὓς καλοῦσι Ῥωμαῖοι σατυρικούς, οἱ νεώτεροι τὸν Κρατίνου καὶ Εὐπόλιδος χαρακτῆρα ζηλώσαντες τοῖς μὲν Ῥίνθωνος μέτροις, τοῖς δὲ τῶν μνημονευθέντων διασυρμοῖς χρησάμενοι, τὴν σατυρικὴν ἐκράτυναν κωμῳδίαν. Ὁράτιος μὲν οὐκ ἔξω τῆς τέχνης χωρῶν, Πέρσιος δὲ τὸν ποιητὴν Σώφρονα μιμήσασθαι θέλων τὸ Λυκόφρονος παρῆλθεν ἀμαυρόν. Τοῦρνος δὲ καὶ Ἰουβενά-

λιος καὶ Πετρώνιος αὐτόθεν ταῖς λοιδορίαις ἐπεξελθόντες, τὸν σατυρικὸν νόμον παρέτρωσαν.

42. Καὶ ταῦτα μὲν περὶ τῆς ἀρχαίας κωμῳδίας τε καὶ τραγῳδίας·...

De Liuio Euanthius, *De fabula*, IV, 3, Donatus, *De comoedia*, V, 4; Cicero, *Brutus*, XVIII, 72; *Cato Maior*, XIV, 50, T. Liuius, VII, 2, 8; Suetonius, *Gram*, 1, Festus, p. 333 M; Seruius, *Aen.*, X, 636; Porphyrio, *Horat*, *Epist.*, II, 1, 62; Hieronymus, *Chron.*, ad. a 1830 (= 567 a U C. = 187 a Chr); Cassiodorus, ad a. 239; Aul. Gell, XVII, 21, 42 / De fabula: Euanth., *o c*, IV, 1; Donat, *o.c*, VI, 1; 2; *Adelph.*, 7, Diomedes, *Ars gram*, III, Keil *G L*, I, p 482 sqq ; Festus, p. 223 M; Seneca, *Epist.*, 8, 8; Horatius, *Ars poet*, 285; Schol. Horat., *Ars poet*, 288, Ps. Acro, *Horat.*, *Epist*, II, 2, 60 / De mimo temporis Iustiniani: Cassiodorus, *Variae*, IV, 51 / De satira · Euanth, *o c*, II, 4—5, Horat., *Serm.*, I, 4, 1; 1, 10, 46 sqq.; II, 1, 1 sq.; *Epist.*, I, 19, 27; Juvenalis, *Sat*, VI, 635 et schol., Quintilianus, *Inst. orator.*, X, 1, 93; Diomed, *o c.*, p 485; Isidor, *Orig*, VIII, 7, 7, V, 16; Schol. Horat., *Praef. serm*, I.

1 Λίϐιος] sic Reuvens, Ossan. τό τετίνιος Cas, τότε Τίνιος Bekker, τότε Τιτίνιος Fuss, Marx, Wuensch/ 2 <εἰς τραγῳδίαν καὶ κωμῳδίαν· καὶ ἡ μὲν τραγῳδία>, εἰς Reuvens, sic Wuensch/3 κρηπιδᾶταν et 4 κρηπιδᾶτα] sic Fuss, κριπιδώτην et κριπιδώτη Cas /3 πραιτεξτᾶταν et 4 πραιτεξτᾶτα] sic Fuss, πρετέξαντα et πρετέξατα Cas., πραιτέξταν et πραιτέξτα Ossan/ 5 Ἀτελλάνην] corr Fuss, ἀντελάνην Cas / 7 κωμῳδία] κωμῳδίαν Cas, corr Athen. / 8 ἡ θεατρική sic Cas., οὐ θεατρική Ossan/9 ἐξωτική] sic Cas, ἐξαμετρική Ossan / καταστολαρία] sic Cas., στολάτα ἢ καὶ ταλαρ.α Reifferscheid/10 οὐδέν, ἀλόγῳ] sic Wuensch, οὐθένα λόγῳ Cas, οὐδέν, λόγῳ Fuss, οὐδὲν λόγῳ, μόνον <δὲ> τὸ Ossan / 13 Σκίραν] sic Reuvens et Kaibel, ἀσκηραν] Cas, Ἀρήσαν Ossan / Βλαῖσον] corr. Reuvens et Ossan ϐλέσον Cas./Πυθαγορ<εἰ>ων] sic Fuss, πυθαγcρων Cas, φλυακογράφων Reuvens, μυθηγόρων, Wuensch / οὐ μικρῶν] sic. Cas., οὐ μακρῶν Reuvens, κωμικῶν Ad. Gottl. Lange/15 ἔγραψε πρώτως..] sic Cas, πρῶτος Athen /, 22 ἐπεξελθόντες] corr. Fuss, ἐπεξελθόντος Cas./24 post τραγῳδίας paragraphos distinguit Fuss, sic Wuensch[1]

Le passage se trouve dans le chapitre traitant de la *censura* (Κηνσοῦρα, *De mag.*, I, 39—40). Dans l'index des chapitres, redigé, semble-t-il, par Lydos lui-même[2], on peut lire : ια'. ἕκτη προαγωγὴ ἡ καλουμένη κηνσοῦρα. ἐν ᾧ καὶ περὶ κωμῳδίας καὶ τραγῳδίας, καὶ πότε Ῥωμαίοις ἐγνώσθησαν, ce qui prouve que l'auteur, quoi qu'en dise son savant éditeur[3], rattache

1 Cas = *Codex Caseolinus*, X[e] siècle; Athen. = *Codex Atheniensis* (copie du Cas), XVIII[e] siècle; Reuvens, *Collect litt.*; Ossan, *Anal critic.*, Ad. Gottl Lange, *Verm. Reden u. Schrift.*; Kaibel, *Comicorum Graecorum fragmenta* — cités apud Wuensch, Lydus, *De magistratibus*, Lipsiae, Teubner, 1903 (dernière édition), les ouvrages nous sont restés inaccessibles. Fr. Marx, *Prolegomena* à son édition de Lucilius (Leipzig, 1904—1905), p CXXIV—CXXV, cf. p. XII. Reifferscheid et Wissowa, apud P. Boyancé, *A propos de la satura dramatique*, « Revue des ét. anc », XXXIV (1932), p. 20 Bekker, *Ioannes Lydus*, éd. Bonn, 1837 Fuss, édition de Lydos, Paris, 1812.

2 R. Wuensch, *op. cit*, *Praefatio*, p IX.

3 Wuensch, *Praefatio*, p XXXV: « moneam illud τότε nullo modo referri posse ad eam quae proxime antecedit institutionem censurae, nam eam Ioannes Appii Claudii temporibus factam esse putavit ». Cet argumentation ne nous semble pas assez forte, car elle suppose de la part de Lydos la connaissance exacte d'au moins deux d'entre ces trois dates : 1 l'introduction du théâtre à Rome, 2. l'institution de la censure, 3. l'avènement de Appius Claudius à la censure. Or Lydos ignore toutes les trois. Sur le niveau de ses connaissances à l'égard d'Appius, voir la notice étymologique de *De mag* I, 23. Ἄππιος ὁ ἐν Ἀππίᾳ οἰκῶν — ὁδὸς δὲ ἐστιν ἐπίσημος —. Wuensch rattache τότε à Ἀννίϐου ἐνσκήψαντος... du chapitre précédent, soutenant que le texte en question fut ajouté plus tard par l'auteur, de même que *De mag.*, I, 13, ce qui est assez difficile de prouver La comparaison avec I, 13 n'est pas justifiée. Sur la lecture Τιτίνιος (pour Λίϐιος) de Wuensch, v. plus loin, p. 6 (236).

l'introduction du théâtre à Rome à la création de la censure. Nous sommes tenté de croire que Lydos supposait l'institution de cette magistrature comme ayant eu lieu en même temps que celle de la prodictature, dont il parle dans le chapitre précédent, τῷ...ἐνενηκοστῷ <καὶ διακοσιοστῷ> τῶν ὑπάτων ἐνιαυτῷ, 'Αννίβου ἐνσκήψαντος τῇ 'Ιταλίᾳ (*De mag.*, I, 38). La succession des événements dans la pensée de Lydos est très logique : les opérations militaires prenant ampleur à cause de la deuxième guerre punique, les Romains ont été obligés de créer de nouvelles magistratures, telles les ἀντιδικτατοῦρα, ἀνθιπαρχία et la κηνσοῦρα. C'est alors qu'ils ont présenté pour la première fois des pièces de théâtre, il faut donc en faire mention. Et l'auteur le fait, en se trompant de quelque vingt ans. La chronologie n'est pas le côté fort de Lydos, qu'une formation rhétorique et juridique plutôt que d'historien fait mieux connaître les *structures* littéraires et politico-administratives de l'Empire au détriment de la connaissance de leur évolution.

Au siècle de Justinien, Lydos est un des Byzantins les plus versés dans les lettres latines[4]. Le témoignage sur la poésie dramatique et satirique latine dont nous allons parler a donc une portée plus grande pour la byzantinologie. Il nous indique le niveau et la profondeur des connaissances en matière d'histoire littéraire latine à Constantinople, au VI[e] siècle.

Revenons au texte. Lydos sait que le théâtre latin fut créé par Liuius (Andronicus), qu'il comprend deux espèces, la tragédie et la comédie, dont chacune a plusieurs formes, selon l'origine du sujet, le costume, le degré d'art qu'elles comportent. La tragédie à sujet grec s'appelle *crepidata*, celle dont le sujet este romain — *praetex(ta)ta*. Les comédies romaines sont *togatae*, les grecques — *palliatae*, il y a encore l'*atellana*, la *tabernaria*, la *rhinthonica*, la *planiped(ar)ia* et le *mimus*. Toutes ces pièces sont archaiques, elles ne sont plus jouées au VI[e] siècle qui n'en garde que le mime, sous une forme dégradée. La *satira* est un genre poétique dérivé de la comédie. Son modèle est grec, c'est l'œuvre de Rhinthon qui inspira à Lucilius les premières satires romaines. Avec Horace et Perse qui ont eu, eux aussi, des modèles grecs dans les œuvres de Eupolis,

[4] Sur Lydos, en général, v Christ-Schmid-Stahlin, *Geschichte der griechischen Literatur*, II, 2, Munchen, 1924[6], § 812, p. 1 040—1 044 ; Klotz, *Real-Encyclopadie der Klassischen Altertumswissenschaft* (*Paully-Wissowa*), Stuttgart, 1926, vol XIII, col 2 210—2 217 ; E Stein, *Histoire du Bas-Empire*, p 729 sqq , 839 sqq. Editions · Fuss, Paris, 1812 ; Bekker, Bonn, 1837 ; C. Wachsmuth, *De ostentis*, Leipzig, 1897 ; R. Wuensch, *De mensibus*, Leipzig, 1898 ; *De magistratibus*, Leipzig, 1903 Une édition nouvelle du *De magistratibus* paraîtra par les soins de A C. Bandy (Californie) (cf. P. Lemerle, *Préface* à Pseudo-Codinos, *Traité des offices*, éd. Verpeaux, Paris, 1966. p. 3). Sur la culture et les sources de Lydos · les excellents prolégomènes des trois éditions teubneriennes et encore · Schultze, *Quaestiones Lydianae*, Greifswald, 1862 (pour nous inaccessible) ; Bluhme, *De Io. Laurent Lydi libris* περὶ μηνῶν *obs. capita duo*, Halle, 1906 (inaccessible), Wittig, *Quaestiones Lydianae*, Königsberg, 1910 (très utile surtout pour les informations géographiques de Lydos)

Cratinos et Sophron, la satire atteint son apogée. Puis vient la décadence, avec Juvénal, Pétrone et Turnus qui ont détruit le genre par abus d'injures.

Dans ses lignes générales le tableau tracé par l'écrivain byzantin est exact. Toutefois on peut remarquer que Lydos ne cite aucun des grands écrivains dramatiques latins, qu'il ignore les satires de Varron et de Sénèque, écrivains qu'il cite souvent ailleurs [5], ainsi que le nom du vrai *auctor* de la satire, Ennius. En outre il attribue une origine grecque au genre littéraire que les Romains considèrent leur genre national par excellence. Il y a une évidente disproportion entre le paragraphe consacré au théâtre, un *conspectus* de type rhétorique, et la courte histoire littéraire de la *satira* qui lui succède. Enfin, il ignore la prosodie rhintonique et cite mal à propos Lycophron.

Il ressort donc du texte que Lydos n'avait pas lu beaucoup de comédies et de satires romaines, peut-être même pas du tout, pour qu'il ait pu se former lui-même ces opinions. D'autant plus nous faut-il repousser l'hypothèse de Venetia Cottas [6] qui déduit de ce pasage que Byzance a hérité de Rome toutes les espèces du genre *et quoddam aliud.* Depuis longtemps déjà, la comédie et la tragédie n'étaient plus représentées. Quant au mime, un écrivain contemporain de Lydos, le Latin Cassiodorus, nous en parle en termes tout à fait proches de ceux qu'emploie le byzantin : *Mimus … qui nunc tantummodo derisui habetur* [7]. Il nous reste de rappeler la législation sévère envers les acteurs et les spectacles de la part des empereurs chrétiens et païens du Bas-Empire [8], pour conclure que la source de Lydos ne pouvait être que littéraire, voire érudite.

Les textes latins les plus proches du texte lydien sont les commentaires sur les comédies de Térence dus à Euanthius et Donatus, grammairiens du IV^e^ siècle, dont le premier est mort à Constantinople, après avoir enseigné dans la même école que Lydos [9]. Nous croyons voir dans ces commentaires la source, directe ou indirecte, mais certaine, des notes lydiennes sur le théâtre et, pour une part, sur la satire romaine. En voici les preuves :

1. La classification des espèces du genre dramatique latin est identique quant au fond et plus que semblable dans l'expression chez Lydos

---

[5] Sénèque, *De mens*, IV, 107 (deux fois); Varron, *De mens*, I, 37; IV, 16, 48, 51, 76, 135, 139, 143, 154 et alibi; *De mag*, Praef., I, 2, 5, 12; II, 13, III, 74.

[6] *Le théâtre à Byzance*, Paris, 1931, p. 36.

[7] Cassiodore, *Variae*, IV, epist. LI (Migne, P. L., LXIX, col. 644).

[8] Cf Venetia Cottas *op. cit*, p. 35 sqq., Wust, *Real-Encyclopadie P. W*, XV (1931), col. 1 743—1 761

[9] Euanthius, *De fabula*, ed. P. Wessner, *Donati commentum Terenti*, Lipsiae, Teubner, 1902, p. 13—22. Donatus, *Excerpta de comoedia*, *ibidem*, p. 22—31. Les fragments d'Euanthius se trouvent insérés dans le préambule du commentaire dit de Donatus et ont été identifiés par Lindsay. Sur Euanthius v. Wessner, *Real-Encyclopadie P. W.*, VI (1907), col. 847, sur Donatus v. le même, *ibidem*, IX (1903), col. 1 545—1 547. Sur le séjour de Euanthius à Constantinople v. Hieronymus, *Chron.*, a. 358. Sur le professorat de Lydos v. *De mag.*, II, 27.

(*De mag.*, I, 40) et Donatus, *De comoedia*, VI, 1 [10] : *Fabula generale nomen est : eius duae primae partes, tragoedia et comoedia. < Tragoedia, si Graeca crepidata > si Latina argumentatio sit, praetexta dicitur. Comoedia autem multas species habet : aut enim palliata est aut togata aut tabernaria aut Atellana aut mimus aut Rhinthonica aut planipedia* [11].

2. C'est en suivant Euanthius (*De fabula*, II, 4—5) que Lydos regarde la *satira* comme une σατυρικὴ κωμῳδία, un *genus comoediae* [12], et c'est en puisant son inspiration dans le même Euanthius qu'il trace l'histoire de la satire romaine, en expliquant par l'abus d'injures le declin de celle-ci. Euanthius faisait de la sorte l'histoire de la comédie attique ancienne : *sed cum poetae licentius abuti stilo et passim laedere ex libidine coepissent plures bonos, ne quisquam in alterum carmen infame componeret lata lege siluerunt.* (5) *Et hinc deinde aliud genus fabulae id est satyra sumpsit exordium ... quod idem genus comoediae multis offuit poetis, cum in suspicionem potentibus uiuium uenissent, illorum facta descripsisse in peius ac deformasse genus stilo carminis, quod primus Lucilius nouo conscripsit modo, ut poesin inde fecisset, id est unius carminis plurimos libros.*

3. Pour désigner le δρᾶμα Lydos traduit le terme latin *fabula* par μῦθος, quoique les grammairiens latins eux-mêmes n'ignorassent pas le terme technique grec [13]. Ainsi, le μῦθος d'Aristote revient dans le grec tout changé par son long séjour à Rome.

L'absence de Plaute et de Térence dans un texte inspiré justement d'un commentaire sur les comédies de Térence ne doit pas nous surprendre, ou nous faire conclure que Lydos ne connaissait pas les noms de ces auteurs. C'est l'économie littéraire qui lui a conseillé de ne présenter que très brièvement les espèces du genre dramatique. Si ensuite il donne une vraie histoire de la satire, c'est qu'il a changé de plan, poussé par une

---

[10] La classification des pièces varie selon les écrivains Sur le théâtre romain en général et sur ses divisions v. Schanz-Hosius, *Geschichte d. rom. Lit*, 1927^{4}, vol. I ; Teuffel-Kroll-Skutsch, *Geschichte der rom. Lit.*, 1916^{6}, vol. I ; G. Curcio, *Storia della letterat. latina*, Genova, 1928^{2}, vol I ; *Real-Encyclopadie P. W.*, II (1896), col. 1 914—1 921 (Marx, s u. *Atellanae fabulae*) ; XV (1931), col. 1 727—1 764 et surtout 1 743—61 (Wust, s u. *Mimos*) ; VI (1936), col 1 660—1 662 (Kroll, s. u. *Togata*) ; VI, A, 2 (1937), col. 1981—2004 (K. Ziegler, s.u. *Tragoedia*). Cf. aussi : M. Bieber, *The history of the Greek & Roman Theater*, Princeton, 1961^{2} (riche iconographie) et J. P. Cèbe, *La caricature et la parodie dans le monde romain...*, Paris, 1966.

[11] Wessner ex Franck : <*Tragoedia*>, *si Latina*...Nous avons comblé la lacune en ajoutant *si Graeca crepidata*, fondé sur la notice de Donatus, *Adelphoe*, 7 (*Sicut apud Graecos* δρᾶμα, *sic apud Latinos generaliter fabula dicitur* : *cuius species sunt tragoedia, comoedia, togata, tabernaria, praetexta, crepidata, Atellana,* μῖμος, *Rhintonica*) et sur le texte de Lydos. Schanz-Hosius, *op. cit.*, I, p. 140 sur cette notice : « Diese Scheidung der Tragödie in crepidata und praetexta kennt Donat zu Ter. Ad. 7 nicht ». On pourrait déduire de cette manière que Donatus ne connaissait ni la division de la comédie en différentes espèces ! Même si on accepte l'opinion de Schanz-Hosius, l'identité des textes de Lydos et de Donatus reste indéniable.

[12] Cf. aussi Isidor, *Orig.*, VIII, 7, 7 : *Duo autem sunt genera comicorum. id est ueteres et noui, ueteres, qui et ioco ridiculares existunt, ut Plautus, Accius, Terentius* ; *noui, qui et satirici, a quibus generaliter uitia carpuntur, ut Flaccus, Persius, Iuuenalis et alii.*

[13] Diomedes, *Ars gram.*, III, t. I, p. 490 Keil ; Donatus, *Adelph.*, 7 (cf. n. 11).

savante vanité (le changement étant d'ailleurs indiqué par ὅτι δὲ ἀναγκαῖον οἶμαι ἐμβραδῦναι τῷ λόγῳ, προσθήσω καὶ τοῦτο, *De Mag.*, I, 41). Il est temps de dire que nous avons choisi la lecture τότε Λίβιος en repoussant celles de Fuss, de Bekker, de Wuensch, faisant de la sorte figurer dans le texte lydien le nom du vrai *inuentor fabulae*, Liuius Andronicus, désigné comme tel par toute la tradition philologique latine, y compris Euanthius et Donatus [14]. Ç'aurait été invraisemblable qu'un Byzantin si peu renseigné sur les lettres latines eût confondu, comme le pense Wuensch [15] le fameux Liuius avec le moins bien connu Titinius. Il va de soi que nous repoussons aussi les tentatives de St. Weinstock de fonder sur le fragment lydien la chronologie de l'activité de Titinius ou d'en déduire l'existence d'un courant d'opinion philologique antique faisant de celui-ci l'εὑρετής de la *togata* [16].

Euanthius-Donatus n'est pas la seule source du savoir dramatique et satirique de Lydos. Lui-même connaissait, paraît-il, Perse et Juvénal, qu'il cite comme des sources historiques ou philologiques [17]. F. Marx croit identifier les sources du paragraphe I, 41 de Lydos dans des vers d'Horace [18]. Il faut toutefois se garder d'attribuer à cet écrivain byzantin une érudition latine trop poussée. Il cite souvent par intermédiaires et une fois au moins il l'avoue [19]. Il est très vraisemblable qu'à part les recueils de lois, il ait lu seulement des traités de rhétorique, des anthologies d'école et des épitomés historiques. Il doit peut-être à une telle source sa connaissance des *exodiarii*.

Le texte que nous venons de discuter témoigne de l'évolution du mot κωμῳδία en grec byzantin et du rôle qu'y a joué le latin [20]. Lydos donne à ce mot un sens plus large, moins spécialisé et cela parce qu'il emprunte à Euanthius la théorie de la *satyra, genus comoediae*. L'apparition de l'ἀρχαία κωμῳδία pour désigner la comédie latine est, semble-t-il, unique dans le grec. Le verbe κωμωδέω subit le même changement sémantique que le nom dont il provient : Πέρσιος ἐκωμῴδησε.

Pour la productivité du suffixe latin *-arius* [21] en grec byzantin, citons : ἐζοδιάριοι, ταβερναρία, πλανιπεδαρία, καταστολαρία. Fait remar-

---

[14] Euanthius, *De fabula*, IV, 2 ; Donatus, *De com.*, V, 4.

[15] *Praefatio*, p. XXXV.

[16] St. Weinstock, *Real-Encyclopadie P W*, VI, A, 1 (1937), col. 1 540—1 546, s. u. *Titinius*.

[17] Perse. *De mag.*, I, 19, 32 ; Juvénal : *De mag.*, I, 20, 41. Cf. Klotz, *loc. cit.*

[18] F. Marx, *op. cit.*, p. CXXIV—CXXV.

[19] *De mag.*, III, 74, ὡς Φενεστέλλας καὶ Σισέννας οἱ Ῥωμαῖοι φασιν, ὧν τὰς χρήσεις ὁ Βάρρων [ἐπὶ] τῶν ἀνθρωπίνων πραγμάτων ἀνήγαγεν· [ἐγὼ δὲ τὰς] βίβλους οὔπω τεθέαμαι — ..

[20] Pour l'évolution de τραγῳδία et de κωμῳδία. v. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munchen, 1897², p. 646—647.

[21] A ce sujet v. H. Mihăescu, *Les éléments latins des «Tactica-strategica» de Maurice Urbicius et leur écho en néo-grec*, « Revue des études sud-est européennes », VI (1968), 3, p. 491—492.

quable, le modèle latin de la πλανιπεδαρία (=*planipedia*) est dépourvu de ce suffixe, qu'il reçoit en grec par analogie [22]. On a voulu voir en καταστολαρία une στολάτα ἢ καὶ ταλαρία, témoignant la persistance du *ludus talarius* [23]. Il s'agit peut-être d'une traduction du latin *stataria*, genre de comédie, selon une division ayant comme critère la vivacité, qu'on trouve signalé par Euanthius [24].

La présence des « pythagoréens » de la Magna Graecia (*De mag.*, I, 41), que Lydos connaît d'ailleurs mal (il ignore, par exemple, la prosodie rhinthonique, v. plus haut), nous conduit vers ses lectures néo-platoniques et pythagorisantes. Les initiations occultes de l'écrivain étaient assez profondes pour inquiéter le patriarche Photios [25], mais pas assez fortes pour lui imposer le silence sur des choses qu'il connaissait peu.

[22] Donatus, *De com.*, VI, 1 : *planipedia* ; Diomedes, p 490 Keil : *planipes* et gén. *planipedis*, p. 482 · *planipes*.

[23] Reifferscheid, « Brusians Jahresberichte », XXIII (1880), p. 267 sqq., suivi par Wissowa, *Religion und Kultus der Romer*, 1912², p. 462, apud P. Boyancé, *op. cit.*, p. 20. Cf. Cassiodore, ad a. 639 : *ludum talanum* (cod.)

[24] Euanthius, *De fabula*, IV, 4 : *Comoediae autem motoriae sunt aut statariae aut mixtae. Motoriae turbulentae, statariae quietiores, mixtae ex utroque actu consistentes.* Cf. Schol. Horat. *Ars poet.*, 288 : *comoediarum genera sunt sex : stataria, motoria, praetexta, tabernaria, togata, palliata.*

[25] σέβεται μὲν τὰ Ἑλλήνων καὶ θειάζει, θειάζει δὲ καὶ τὰ ἡμετέρα, μὴ δίδους τοῖς ἀναγινώσκουσιν ἐκ τοῦ ῥᾴστου συμβαλεῖν πότερον οὕτω νομίζων θειάζει ἢ ὡς ἐπὶ σκηνῆς· (Apud Hasius, *Commentarius*, p. XVI–XVII, éd. Bekker, Bonn, 1837).

AN IMPERIAL LECTIONARY IN THE MONASTERY OF DIONYSIU ON MOUNT ATHOS. ITS ORIGIN AND ITS WANDERINGS

KURT WEITZMANN (Princeton)

In his book about the *Monuments of Christian Art on Mount Athos* Kondakov reproduces and describes the metal cover of a lectionary in the monastery of Dionysiu on Mount Athos which had caught his attention because a gospodar of Wallachia with his family was represented on it. [1] Nowhere in his book, however, does he mention what is enclosed between the 16th century covers. It is a Greek lectionary of the 11th century with an unusually rich cycle of miniatures of the highest quality which could not have escaped the searching mind of this great expert in the field of Byzantine book illumination, had he seen it. One can only draw the conclusion that he was not permitted to open this lectionary because at that time it was apparently still on the altar, used in the celebration of the liturgy and to be touched only by the priest and the deacon who read from it.

This was not the only frustrating experience of Kondakov with regard to lectionaries on Mount Athos. In the same book on Athos he published the splendid golden covers of the lectionary in the monastery of the Great Lavra, [2] venerated there as a relic because it is, according to tradition, a gift of the emperor Nicephoros Phocas to Athanasios, the founder of the Lavra. Here too, Kondakov says nothing of the splendid miniatures, three icon-like feast pictures which the present writer was the first to publish [3] after overcoming considerable difficulties in obtaining permission to photograph them.

[1] Н. П. Кондаков, *Памятники Христианского Искусства на Афонь*, S. Petersburg, 1902, p. 201 and fig. 8.

[2] *Ibidem*, p. 195 and pls. XXVI—XXVII.

[3] K. Weitzmann, *Das Evangelion im Skevophylakion zu Lavra*, in "Seminarium Kondakovianum", VIII, 1936, pp. 83 ff.

Whereas the Lavra lectionary is kept in the treasury, the Dionysiu lectionary was, when the present writer first saw it in 1935, in a drawer of a writing desk in the library. On two previous visits it had escaped my attention because I had asked only for manuscripts which were listed in the catalogue of Lambros, [4] but the lectionary under consideration was not included in it because it was apparently not yet in the library at that time. [5] From a handwritten catalogue Pater Charalampos gave me the inventory No. 740 for it and under this signature I introduced some of its miniatures into the literature. [6] When I returned to Dionysiu in 1951 after the war, the signature was changed to No. 587, which makes more sense, since Lambros' catalogue stops at No. 586 and our codex is the first of a few handwritten manuscripts added to the collection. [7]

The Dionysiu manuscript [8] does not have, as is characteristic of many particularly luxurious lectionaries, the full text, not even the complete readings for the Saturdays and Sundays but only selected readings, and the period from the first Sunday of the Matthew-weeks until the first Sabbath of Lent is missing entirely. In general the uncial had been continued well into the 11th century only as script for the lectionary, but at the beginning of that century it gradually began to be replaced by the minuscule which, however, kept a hieratic character peculiar to the lectionary. In such a stylized minuscule the text of our lectionary is written in two columns in very regularized letters of great calligraphic beauty.

Every variety of form is chosen for its complex illustration. The only full page miniature is at the very beginning: the author portrait of John who is standing in a mountainous landscape, presumably the island of Patmos, and dictating to Prochoros. [9] At the three most important divisions within the text there are larger miniatures extending over both columns: the Anastasis at the beginning, before Easter Sunday; [10]

---

[4] Spyr. P. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos.* Cambridge, 1895, Vol I.

[5] I am deeply indebted to Pater Charalampos, the kind librarian of the hospitable monastery of Dionysiu, for calling my attention to this hidden treasure and for giving me the permission to photograph it. A full publication of the lectionary with all its miniatures is being prepared by the author.

[6] K. Weitzmann, *The Narrative and Liturgical Gospel Illustrations,* in: *New Testament manuscript Studies,* ed. by M M. Parvis and A P Wikgren, Chicago, 1950, p 157 passim and pls. XIV, XVI-XVII, XX—XXI, XXIV-XXVI, XXXII. Idem, *The Constantinopolitan Lectionary Morgan 639,* in. *Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene,* ed. by D. Miner, Princeton, 1954, p 365 and fig 294.

[7] Under the new number miniatures were published by A. Grabar, *L'iconoclasme byzantin,* Paris, 1957, p. 203 and fig. 142, and by K. Weitzmann, *Byzantine Miniature and Icon Paintings in the Eleventh Century,* in: *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies,* London, 1967, p. 209—210, 216, 218 and pls. 3, 6, 24, 30; V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina,* Torino, 1967, p 189 and fig 226

[8] It contains 174 folios and measures 39×29 3 cm.

[9] M. Beza, *Byzantine Art in Roumania,* London, 1940, p. 7 and fig. 30.

[10] M. Beza, *loc. cit.,* K. Weitzmann, *Proceedings,* pl. 24.

Christ in Gethsemaneh; in front of the twelve Passion-readings on Good Friday;[11] and Symeon Stylites on his column before September 1st. Otherwise the framed miniatures are confined within one of the two columns at the heads of the lections for important Sundays and calendar feasts in which cases the artist takes care not to interrupt the flow of the text of an individual lection, rather choosing the margin for additional scenes where desired and leaving them frameless. In a very artful and at times almost playful way the illustrator places additional scenes in very minute figure scale within the initials, on occasion breaking the scenes up so that some of the figures are placed between the columns and even outside the second column.[12]

A similar complexity may be seen in the choice of subjects derived from different sources so that one can justifiably speak of a polycyclic manuscript. The majority, naturally, comes from the narrative cycles of the Four Gospels, but here the illustrator concentrates on scenes of liturgical importance connected with the great feasts and special readings like the twelve Passion readings of which four are illustrated. The Dionysiu codex is the only lectionary known to me in which also the ἑωθινά are illustrated, though only five out of eleven. Moreover many of the narrative scenes are changed so as to give them an additional liturgical overtone as, e.g. the scene of Christ baptizing in the Jordan when the person to be baptized stands in a baptismal font (fol. 13r) or when the scene of Christ among the Doctors shows all participants in the dispute seated on the presbyter bench of a church aspis.[13] In the calendar most figures of saints and scenes from their lives obviously hark back to a menologion, while scenes of the celebration of the liturgy on the Feast of Orthodoxy[14] or on the 14th of September, the day of the Elevation of the Holy Cross,[15] may well have been invented for a lectionary, though perhaps not for the present one. These remarks do by no means fully explain the complexity of our lectionary's miniature cycle, but are intended to give a brief characterization of the chief liturgical book of the Orthodox Church on which the great splendour was concentrated.

It is regrettable that a manuscript of such importance has neither a dedicatory prologue nor a colophon, and yet, in spite of this shortcoming, we believe we can, on the basis of indirect and circumstantial evidence reconstruct the destination and, in part, also the history of this lecti-

---

11 *Narr. and Lit.* pl. XVII.
12 *Ibidem*
13 *Ibidem*, pl XVI
14 A Grabar, *op. cit*, fig 142.
15 *Narr and Lit*, pl XXI

onary which from the artistic point of view is perhaps the most outstanding example of this type of service book.

The model for the group of illustrations can be determined with certainty. Most of the figures of saints in the calendar part can be paralleled with the corresponding miniatures in the well known menologion of Basil II in the Vatican library cod. gr. 1613,[16] and since the Dionysiu lectionary is obviously the later of the two manuscripts there can be no doubt that its illustrator is the copyist. Elsewhere I have demonstrated this dependence in the case of the miniatures of St. Nicholas[17] and St. Gregory of Nazianzus[18] both of whom stand in front of a curtain-draped architecture which was derived from the classical stage and reintroduced into Byzantine book illumination during the Macedonian renaissance. Also for a scene like the Elevation of the Holy Cross on September 14, in which the patriarch accompanied by deacons stands on the ambo of St. Sophia and raises the Cross,[19] the model was undoubtedly the corresponding miniature in the Basil menologion.[20] The copyist made only stylistic changes and designed a more slender figure type in accordance with the conventions of his time. There is a tendency towards dematerialization which likewise affects the background architecture which, in part, is painted by the illustrator of the lectionary in a brown grisaille-like manner instead of the brilliant, enamel-like colors of the menologion, and in general the gold ground plays a more dominating role.

Many of the other miniatures show so obvious a dependence on the Vatican menologion that one can only conclude that the artist of the lectionary had the Vatican codex at his disposal and exploited it to the limit of its possibilities. Since the Vatican manuscript was made, as the dedicatory poem tells us, for the emperor Basil II, it has rightly been assumed that it was produced in a court atelier. Consequently we would conclude that the Dionysiu lectionary was made in the same place where the model must have been available, i.e., in the imperial atelier; the high quality of its miniatures, unmatched by any other manuscript of the period, fully justifies such an attribution.

Going through the miniature cycle of our lectionary one soon becomes aware of the particular emphasis on those feasts which relate to John the Baptist. While important events in the Christological cycle are missing like the Adoration of the Magi and the Massacre of the Innocents for December 25 and 26, the Circumcision of Christ on January 1, or the

---

[16] *Codices e Vaticanis selecti*, Vol. VIII, *Il menologio de Basilio II*, Torino 1907 (facsimile).
[17] *Narr and Lit*, pl XX.
[18] *Proceedings*, pls. 4–6
[19] *Narr and Lit*, pl XXI.
[20] *Proceedings*, pl 31

Fig 1

Fig 2

Birth of the Virgin and her Presentation in the Temple (September 8 and November 21), and while even such a scene as the Crucifixion is reduced to small figures in initials, the artist took every opportunity to elaborate on events in the life of John the Baptist and related to him. (*1*) (fol. 8r) We see John standing in the initial T, sending two disciples to Christ (Thursday after Easter); (*2*) (fol. 13v) John baptizes in the Jordan (Saturday after Easter). These two miniatures which illustrate movable feasts are in small scale and conform to a narrative Gospel cycle like those of the Codex Laurent. Plut. VI, 23 and Paris gr. 74. The calendar miniatures are more sumptuous, i.e. framed and in landscape settings; (*3*) (fol. 137r) John baptizes in the Jordan (Fig. 1), thus repeating the scene of fol. 13v. in a more splendid manner (January 3); (*4*) (fol. 138r.) John preaches to the people in the desert and points at the axe laid unto the root of the tree (Fig. 2). Since the entire crowd could not be contained within the frame, which is determined by the width of the writing column, the artist placed one group in the margin thereby achieving a striking artistic effect by suggesting that a group of people is eager to move from the outside to the inside (January 5); (*5*) (fol. 141r) The Baptism of Christ [21] is a framed picture which is preceded by a marginal scene with John the Baptist meeting Christ (January 6); (*6*) (fol. 142r.) John points out Christ as the lamb of God to the Pharisees (January 7); (*7*) (fol. 148r) The Finding of the Head of John the Baptist (Fig. 3) [22] (February 24). Depicted is the third finding of the head which according to the *concio* [23] took place at the time of the emperor Michael III (846—858). A bishop by the name of Theophoros had a vision that the head was buried in Comana and he reported his dream to Constantinople. The head was found and brought to the capital where emperor and patriarch received it and brought it in a procession to the palatial church where it was deposited. [24] Our miniature depicts side by side the digging up of the head at Comana and the procession in Constantinople, headed by the patriarch and the emperor, thus conflating two events into one picture. In precisely the same manner these two events are conflated in a correspondig miniature in the Basil menologion, [25] and once more there can be no doubt that the latter was the model which was copied with only slight changes in mirror reversal. The Dionysiu codex is the only lectionary known to us which has this scene. (*8—9*) (fol. 148v) The same lection has two more scenes in the margin : John the Baptist in prison sends two

[21] *Ibidem,* pl 3.
[22] *Narr. and Lit*, p. 173 and pl. XXXII.
[23] Concio in primam, secundam atque tertiam inventionem pretiosi capitis S. Praecursoris Joannis Baptistae. Migne *P.L* 67, col. 433.
[24] τῷ ἐν βασιλείοις ἐναποφέρει ναῷ says the text of the *concio*.
[25] *Il menologio, op. cit.*, p. 420.

Fig. 3

Fig 4

disciples to Christ; Christ talks to these disciples and sends them back to John; *(10)* (fol. 154r) In this framed miniature of the Birth of John the Baptist (Fig. 4) three midwives bring food to Elizabeth while a fourth is bathing John (June 24); *(11)* (fol. 164v) The Decapitation of John the Baptist (Fig. 5). The severing of the head is not depicted;

Fig. 5

instead the henchman is shown brandishing his sword. This is a rather conventional scheme used innumerable times in menologia for various saints and this again suggests that a menologion rather than a Gospel narrative was the source (August 29).

This unusual emphasis on John the Baptist in a lectionary can mean only one thing, namely, that the manuscript was destined for a place dedicated to the Precursor. The most celebrated place in Constantinople and the one which enjoyed the particular protection of the imperial house was of course the famous Studios, and thus we conclude that

our manuscript, being a product of the imperial atelier, was destined for this famous monastery. This, then, explains the emphasis not only on scenes from the life of John the Baptist in general, but on the finding of the head and the decapitation in particular. It is important to realize that at the time the manuscript was made the monastery possessed the relic of the head of the Baptist [26] which had already been transferred from the Palace to the monastery at the time of Constantine VII Prophyrogennetos. In his *liber de ceremoniis* [27] the emperor describes in detail the procession in which he takes part every year on August 29, the day of the Decapitation. The high moment of this procession is the kissing of the relic of the head of John which was deposited at the east end of the South aisle of the basilica of the Studios. If indeed our deduction that the Dionysiu lectionary was made for the Studios seems acceptable, then it may well have been deposited on the very altar which held the head relic. We shall see later that our lectionary and the head relic indeed shared a common fate.

When was the lectionary made and under which circumstances was it given to the Studios? Compared with the miniatures of the Vatican menologion those of the lectionary show a figure style that is marked by an increased slenderness which has the effect of a greater spiritualization. At what time did the figure style reach this stage of the development? Of all the comparable illustrated manuscripts, the closest to the Dionysiu codex are a few miniatures in a Psalter in the Vatican Library, cod. grec. 752, whose Easter tables begin with the year 1059. [28] The majority of its miniatures are a good deal rougher but a few which illustrate the preface are of a considerably higher quality and almost reach the level of the Dionysiu codex. In particular there is a picture of David blessing two groups of prophets flanking him [29] which resembles most closely a scene in the lectionary with Christ blessing the disciples [30] not only in the compositional arrangement but also in stylistic details. The ponderation of the slim, ascetic figures with their small heads which show strained expressions, the garments, still treated according to classical formulae but covering dematerialized bodies, the predominance of the gold ground and at the same time the preservation of a small strip of earth with tufts of grass, all these features are so close in both miniatures that we can assume approximately the same date for the lectionary as for the psalter, i.e. a date around the year 1059.

---

26 For the history of the head relic, cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, 1921, p 79, 134.

27 II, 13 ed Bonn, p. 562–63.

28 E T. DeWald, *Vaticanus Graecus 752. The Illustrations in the Manuscripts of the Septuagint*, Vol. III, Part 2, Princeton, 1940

29 *Ibidem*, pl. X, Folio 8 recto.

30 *Narr. and Lit.* pl. XXIV.

Taking, thus, into consideration a date for the lectionary in the 50's of the 11th century, its production in the imperial scriptorium and its close relationship with the Studios monastery, we propose to harmonize these three aspects by suggesting that the manuscript was a precious gift to the Studios by none other than Isaac I Comnenos (1057—59). He had received part of his education in the Studios [31], and he and his wife, the empress Aikaterina, had adorned this monastery with gifts "which to enumerate would surpass the labours of Hercules." [32] After a short reign the emperor, weary of life, retired as a monk to the Studios, humbly serving as a keeper of the monastery gate. [33] Since no other emperor in the period under consideration had such a close personal connection with the Studios it becomes, as it will seem to us, more than probable that it was he who had the lectionary made for an altar of this famous St. John monastery and possibly for the very altar where the famous head relic of the Baptist was placed.

There can be no doubt that a splendid lectionary deposited on the altartable must have had a pair of covers matching the beauty of its miniatures and this means in all probability covers in gold with precious stones and enamels. The previously mentioned Phocas Gospels in the treasury of the Great Lawra, with the only such pair of covers still preserved on a middle-byzantine lectionary, [34] sets the standard of what can be expected as an imperial gift. The Dionysiu lectionary was deprived of its precious covers without hurting the manuscript proper whose miniatures are in a remarkable state of preservation. We do not know when the covers were separated from the manuscript though it is likely that it happened either during the plundering of Constantinople by the Venetians in 1204 or at the conquest by the Turks in 1453.

It was in the 16th century that a new pair of covers was made, cast in metal. The front cover (Fig. 6) is decorated with a rather conventional representation of a crucifixion with the Virgin and St. John under separate arches, supplemented by the symbols of the Evangelists at the ends of the Cross, two flying angels, the figures of Peter and Paul under arches in the upper spandrels and a bust of St. Stephen at the bottom. Framing this central panel are busts, and standing figures from the Old Testament and saints. [35] The main subject for the back cover (Fig. 7) [36] is

[31] Bryennius, ed. Bonn, p. 18.

[32] Joh. Skylitzes, ed. Bonn, p. 650.

[33] *Ibidem*, p 648

[34] Kondakov, *op. cit.*, pls. XXVI-XXVII, Weitzmann, *Narr. and lit.*, pl. XI.

[35] Busts at the top : David, Moses, Aaron, and Solomon. Standing at the left : Jeremiah, Haggai, Daniel, Samuel, (Sy)meon,and Jacob. Standing at the right : Zachariah, Gideon, Abdias (?), Jonah, Ezekiel, and Baruch. Busts at the bottom : Basil, John Chrysostom, Gregory, and Nicholas.

[36] Kondakov, cf. note 1.

very unusual for the decoration of a lectionary. The central panel is divided into two zones [37] of which the upper and dominating one depicts the Birth of John the Baptist in a place which, in other lectionaries, is most

Fig. 6

frequently occupied by the Anastasis. Other Christological subjects also occur in this place such as the Metamorphosis or a Virgin enthroned, but for the Birth of John the Baptist I know no parallel. One cannot be sure that

[37] They are framed, just like the Crucifixion, by the busts and standing figures of saints. Busts at the top : John, Peter, Paul and Matthew. Standing at the left : Mark, Simon, Bartholomew, Thomas, George and Demetrius. Standing at the right : Luke, Andrew, James, Philip, Theodore, and Procopios. Busts at the bottom . Ananias, Azarias, Misael, and Nestor.

the old cover had the same subject, but what becomes quite clear is that the 16th century artist must have been aware of the manuscript's association with the Studios monastery because of the emphasis on John the

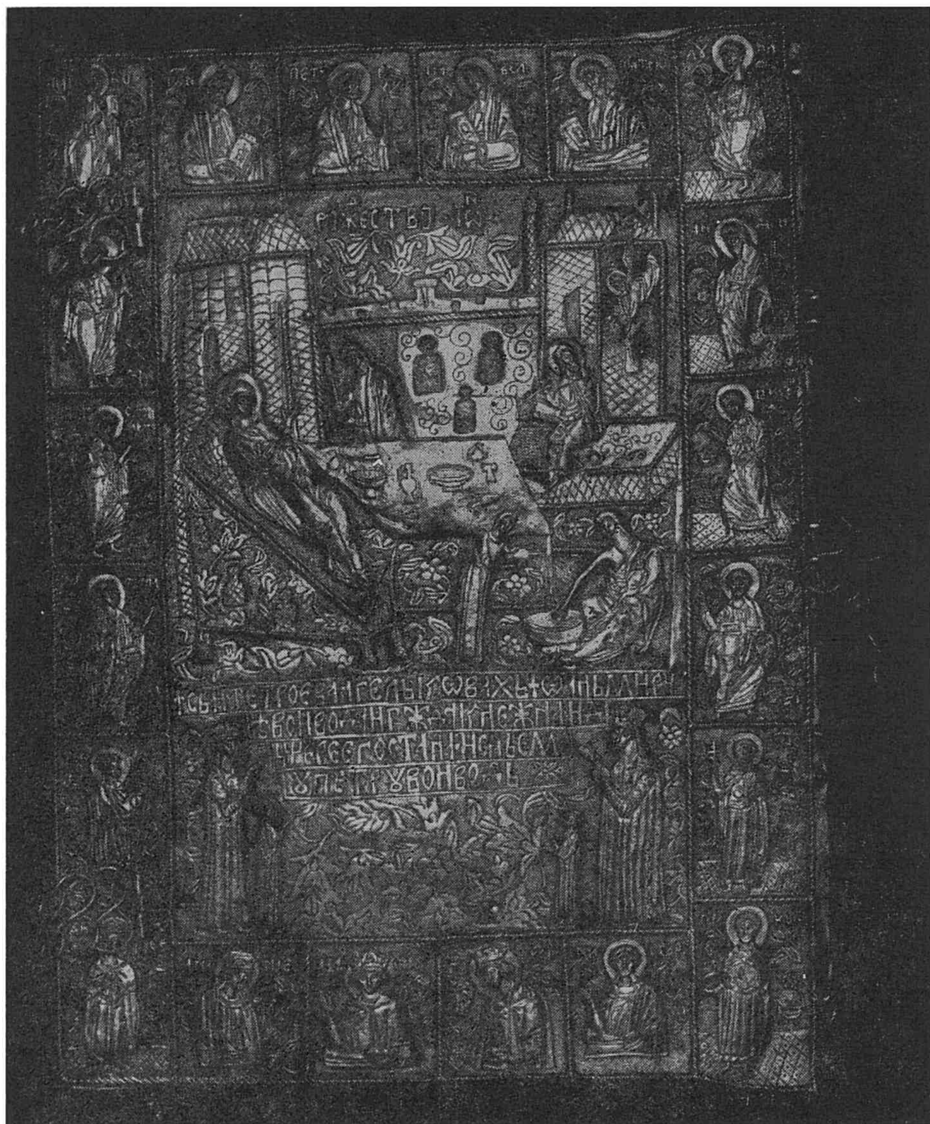


Fig. 7

Baptist. Yet for the representation of the Birth scene the artist did not depend on the miniature of the same subject in our manuscript (Fig. 4). There is only one midwife serving food to Elizabeth, while two are occupied with the washing of the child which, however, is not standing in the basin, but held in the lap of the one who tests the temperature of the

water. Moreover the relief includes, in addition, the scene of the naming of John with a flying angel dictating the name to the writing Zacharias. The fusion of these two scenes into one feast picture already existed in the middle-Byzantine period as proved by a miniature in the Gospel book Vatican Urbin. grec. 2 from the early 12th century. [38] Yet the metal relief is not a close copy of an earlier Byzantine model but reflects the contemporary rendering of this subject, as typified, among other details, by the huge prepared dinner table in the center.

In the lower zone there is a four line dedicatory inscription and representation of the donors, whereby the covers are dated within the few years of the donors' rule and are also localized. The inscription reads : сьи тетроевангель ковахъ іоане мирчь воевода и гжда кнежна и дщере его стана и снь ему петру воевода (this tetraevangelon was forged by the order of John Mirtchje, voevod, and the gospoda Knejna and his daughter Stana and his son Peter, voevod) [39]. In this inscription, which erroneously calls the manuscript a tetraevangelon instead of an evangelion, i.e. lectionary, the word ковахъ means to forge and can only be related to the metal covers. At the right stands John Mirtchje as the head of the family — all of whose members are crowned and have their hands raised in prayer — and in front of him his young son Peter, and correspondingly at the left we see the gospoda Knejna and her little daughter Stana. John Mirtchje Tchiobanu was gospodar of Wallachia 1546—54 and 1558—59 whereby the date of the covers about the middle of the 16th century is assured as well as their production in Wallachia. We must therefore assume that the gospodars of Wallachia secured the lectionary after it got uprooted in Constantinople as a result of the Turkish conquest of 1453.

As mentioned before our lectionary stresses in its miniature cycle not only the vicissitudes of John the Baptist but also in particular the story of the third finding of the head. Now we know that in the 11th century the head of John was no longer in the imperial palace, but in the Studios and venerated there as one of the greatest relics of the capital. Cedrenus [40] tells us how Alexios, the patriarch and abbot of the Studios, brought the famous relic to the dying Basil II from the Studios into the palace in December 1025. In 1200 Antonios, archbishop of Novgorod, on his pilgrimage to Constantinople still saw the head in the Studios. [41] Then we loose sight of the relic until it too, like our lectionary, appears

[38] C. Stornajolo, *Miniature delle Omilie di Giocomo Monaco e dell'Evangeliario Greco Urbinate*. Rome, 1910, pl. 18.

[39] Kondakov, *op. cit.*, p 201, G. Millet, G. Pargoire et L Petit, *Recueil des inscriptions ed l'Athos*, Paris, 1904, p. 159, No. 462.

[40] Vol. II, ed Bonn, p. 479—80. Migne, *P. G.*, 122, 212.

[41] *Itinéraires Russes en Orient*, trad. par Mme. de Khitrowo, Geneva, 1889, p. 100.

in the hands of the gospodars of Wallachia. Thus the lectionary and the head relic had a common fate. But when did they leave the Studios and how did the gospodars of Wallachia come into possession of these precious and famous treasures? Here we are left entirely to conjectures. The head relic was given to the monastery of Dionysiu by Neagoe Bassarab (1512—21)[42] who was a great patron of Mount Athos and had adorned several of its monasteries with precious gifts. Only a few years earlier the Studios monastery had been transformed into a mosque by Sultan Bayazid II (1481—1512).[43] Quite likely at the very time when the monks had to give up and to leave the monastery, its inventory became dispersed and some of it found its way into the hands of the Bassarabas.

Presumably the lectionary was given to Dionysiu by John Mirtchje Tchiobanu and there was reunited for the third time in its vicissitudinous history with the renowned head relic. Also this gospodar was a great patron of the monastery of Dionysiu. After it had been destroyed by fire in 1535 he had the church and monastery rebuilt in 1547. It seems quite likely that the covers of the lectionary were commissioned for the rededication of the newly restored church. For centuries the lectionary and the head relic remained together, and Barskii[44] saw the head relic in Dionysiu in 1744. At some time thereafter it was taken away by the Turks and the sultan acquired it for the collection of the Seraglio. At least this is the story as it was told to Didron[45] and indeed the head relic can be seen today in the museum of the Seraglio.

It is known that the gospodars of Moldavia and Wallachia made gifts similar to those by which the monastery of Dionysiu was enriched[46] also to other monasteries on Athos, to Jerusalem, to St. Catherine's monastery on Mt. Sinai and to many other Greek monastic establishments. Neagoe Bassarab had already had the allegiance of the Wallachian Church transferred from the patriarchate of Ochrida to that of Constantinople. They apparently considered themselves, before the Russians made

---

[42] Millet, Pargoire, Petit, *op. cit*, p. 162, no. 466; Smyrnakis, Τὸ Ἅγιον Ὄρος, 1903, p. 513.

[43] A. van Millingen, *Byzantine Churches in Constantinople*. London, 1912, p. 49.

[44] *Странствования Василья Григоровича Барского по святоемь мѣтамь Востока*, Часть III, 1744 г., S. Petersburg, 1887, p. 370.

[45] Didron, *Annales Archéologiques*, XXIII, 1863, p. 262.

[46] There is another manuscript in Dionysiu which is not catalogued by Lambros and now bears the No. 588 and which apparently had a very similar fate as our lectionary It is a gospelbook of the 11th century which has four evangelist-portraits of excellent quality (A. M. Friend, jr., *The Portraits of the Evangelists in Greek and Latin Manuscripts*, *Art Studies*, 1927. pl. XVIII, figs. 169—172), and there can be no doubt that it is the product of a Constantinopolitan atelier. It too has a new pair of cast metal covers with the crucifixion of the front and the Anastasis on the back in the very same style as the covers of our lectionary and it has a date of 1565 (͵ζογ). Kondakov, *op. cit.*, p. 201 read the year as 1555.

the same claim, the true heirs of the Byzantine empire. It must have been part of their cultural policy to obtain possession of the venerable objects of the churches of Constantinople and to distribute them to various orthodox monasteries — in many cases after they had commissioned restorations, as in the case of new bookcovers. The fact that many of them have dedicatory inscriptions helps us gain an insight into the role which these gospodars played as the preservers of the rich Byzantine heritage.

But why was the monastery of Dionysiu singled out for our lectionary and the head relic? The reason is very simple : Dionysiu, like the Studios, is a monastery dedicated to John the Baptist. From this one can only conclude that the donor wanted this lectionary to belong to a monastery dedicated to the Precursor and he may still have been in possession of the evidence that it came from the Studios. This would fully explain why he deposited it in the same place to which his predecessors had donated the head relic. Both gospodars must have had the conception that Dionysiu was the place destined to continue the tradition of the Studios monastery [47].

[47] Mr. Alexandru Duţu has called to my attention that the Dionysiu lectionary has been discussed in the following two Romanian publications : Marcu Beza, *Urme româneşti în răsăritul ortodox*, 1937, p. 48, 50, 54 and T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti din Sfîntul Munte Athos*, 1941. Since none of them has been available to me, I was, regrettably, unable to take notice of them in this article.

CRUCES DER BASILAKESTRADITION

PETER WIRTH (Munchen)

A. Garzya veröffentlichte [1] vor kurzem eine *Laudatio* des bekannten byzantinischen Redners der Komnenenara Nikephoros Basilakes [2] auf den Protekdikos und Nomophylax Alexios Aristenos, [3] welche einzig und allein die beruhmte Prachthandschrift der griechischen Rhetoren des 12. Jh., cod. Y—II—10 [4] (s. XIII in.) der Bibliothek des Escorial in die Gegenwart gerettet hat. Dem umsichtigen Editor gebuhrt lebhafter Dank fur sorgfaltige Textkonstitution, fur den Nachweis einer eindrucksvollen Anzahl literarischer Anspielungen oder Zitate, fur den Hinweis auf in der Überlieferung unbezeichnete, latente Textlucken und fur den Versuch einer Heilung nicht weniger anstoßiger Partien. Nicht wenige philologische Fragen zur Textgestaltung freilich blieben in der Schwebe. Vorliegende Zeilen wollen zur Lösung der noch offenen textkritischen Probleme und Rätsel beitragen.

---

[1] *Encomio inedito di Niceforo Basilace per Alessio Aristeno*, in „Byzantinische Forschungen", 1 (1966) (=Polychordia. *Festschrift F. Dolger*, Bd. I), 92—114

[2] Zu seinem Leben und Werk C. Neumann, *Griechische Geschichtsschreiber und Geschichtsquellen im 12 Jahrhundert*, Lpz., 1888, S. 72—77; F. Uspenskij, *Očerki po istorii vizantijskoj obrazovannosti*, St. Petersburg, 1892, S. 223 — 225; A. Ehrhard bei Krumb., *Gesch. Byz. Litt.*², Mchn. 1897, S. 124; Krumbacher, ebda, S. 451, 465, 473—475, 477; F. Chalandon, *Les Comnènes*, II, Paris, 1912, S. 20, 230, 640, 642; L. Oeconomos, *La vie religieuse dans l'empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, S. 30 ff.; F. Fuchs, *Die hoheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Lpz. — Berlin, 1926, S. 37; L. Bréhier, Art. Basilakès, *Dict. d'hist. et de géograph. eccl.* VI (1932), col. 1071—1073; P. Lamma, *Comneni e Staufer. Ricerche sui rapporti fra Bisanzio e l'Occidente nel secolo XII*, vol. I, Rom, 1955, S. 256; vol. II, Rom, 1957, S. 22; P. Wirth, *Untersuchungen zur byzantinischen Rhetorik des zwolften Jahrhunderts mit besonderer Berucksichtigung der Schriften des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike*, Mchn., 1960, S. 13 ff. 57; R. Browning, *The Patriarchal School at Constantinople in the Twelfth Century*, in „Byzantion", 32 (1962), 182 f.

[3] Zur Rede auf ihn neben Garzya auch Krumbacher, *Gesch. Byz.Litt.*², Mchn., 1897, S. 473; Browning, a. a. O., S. 182.

[4] Zum Manuskript bes. Krumbacher, a. a. O., S. 470—475; Wirth, a. a. O., *passim;* Browning, a. a. O., *passim.*

Etliche unserer Korrekturen zu Bemerkungen des Herausgebers im kritischen Apparat bestätigen die Richtigkeit von Konjekturen Garzyas: so liest der Scorialensis zu Zeile 189 der bezeichneten Edition nicht μετωχετε<ύ>θη, sondern einwandfrei μετωχετεύθη, mit der fur *manus prima* des Scorialensis charakteristischen Ligatur der Buchstabenfolge Ypsilon-Theta, zu Zeile 319 nicht **τως, sondern <ο>ὕτως, in dem gleichen Passus wenig weiter nicht etwa ξυγ***α, sondern luckenlos erkennbar ξύγκλυδα. Ebenfalls zur Ganze leserlich ist in Z. 490 ἐσθλόν (G. ἐσ***ν). Von der in der nämlichen Zeile abgedruckten Wortfolge κατὰ τήν läßt sich die Praposition mit bloßem Auge in ihrer Gesamtheit erkennen, so daß statt **τ̣̀*** des Editors im Apparat zur Stelle κατὰ <τήν> zu registrieren ist. Z. 493 findet sich klar und deutlich statt ἐλ** ίδος ἐλπίδος, ebenda zwei Worte weiter nicht etwa ἔψευ***, sondern eindeutig ἔψευ<σ>ας.

Nicht zu entziffern vermochte der Herausgeber ein Deleatur des Handschriftenkopisten S[1] zu Z. 459 seiner Edition, vgl. die Notiz im kritischen Apparat: *inter* μικροῦ *et* παραπώλεσε *litteras fere tres exaravit, dein obliteravit*: die getilgte *vox* repräsentierte die Kopula καί, welche in der spätgriechischen Rhetorik uberaus haufig, gewissermaßen in Abundanz in der Verbindung mit μικροῦ auftritt.

An einigen seiner Lesungen hegt der Editor selbst Zweifel, so Z. 486 f. (Χριστοῦ Κυρίου); im *Codex* steht statt dessen unzweifelhaft σωτῆρι Θεῷ. Z. 530 erscheint G. die Lesart ὀπώρινον als *lectio incerta*. Die Handschrift bietet schlicht und klar ὀπώρα.

Lediglich aus einer unzutreffenden Lesung des Kontexts resultiert der Zusatz <λόγοις> in der Partie Z. 54 ff.: δέχονται μεθ'ἡμῶν οἱ λόγοι τὸ τρόπαιον, οὐκ ἄχθονται, μεγάλων ἐπαινέται γιγνόμενοι, λείπεσθαι. καὶ νῦν, ἐπειδὴ μήτε τὸ κοσμεῖν τοῖς <λόγοις> τὸ τῶν πραγμάτων παρέλιπε χάριεν καὶ τὸ μείζω ποιεῖν καὶ μεγεθύνειν τῇ τέχνῃ τὸ τῆς ὑποθέσεως παρείλετο μέγεθος, βούλονται μᾶλλον αὐτοὶ συνανυψοῦσθαι... Statt τοῖς vor <λόγοις> liest der *Codex* das Pronomen αὐτοῖς, das unverkennbar auf οἱ λόγοι in Z. 55 Bezug nimmt. Damit erübrigt sich der erwahnte Einschub des Herausgebers <λόγοις> angesichts der klaren Aussage des Zusammenhangs. Umstritten bleibt die Annahme einer Textlucke in Z. 413 vor φιλανθρωπίαν; der Passus ließe auch an eine der beliebten rhetorischen Ellipsen denken; die Uberlieferung zumindest entbehrt jeglichen Anhaltspunktes für irgendeinen Textverlust.

Sinnstorend ist und den Gesetzen der griechischen Nominalbildung zuwiderläuft die unzweifelhaft fehlerhafte Lesung ὑβρόβιος Z. 417: in der Handschrift steht deutlich ἁβρόβιος; wir berichtigen, da die Interpretation des weiteren Zusammenhangs für die Heilung einer der schwierigsten Passagen der besprochenen *Laudatio* nicht der Bedeutung entbehrt.

Verbleiben vier schwierige Partien zu klären: in dem Satz Z. 251 ff.: Ἔθρεψε πάλαι καὶ Ἰωσὴρ Αἴγυπτον ὅλην λιμώττοντας, ἀλλ'οὓς ἔτρεφε κατεδούλου, καὶ οἷς ἀφῃρεῖτο τροπὰς τὴν γῆν ἀφῃρεῖτο τὴν τρέφουσαν καὶ γίνεται σιτοδότης οὐκ ἄμισθος ... bleibt die Wiederholung der *vox* ἀφῃρεῖτο unverständlich, ja sinnwidrig: Horer und Leser erwarten ganz im Gegenteil ein Pradikat des Sinns von 'zuweisen'. Schon der mittelalterliche Korrektor des Codex, Hand S^2, trug eine Interlinearnotiz uber dem benannten Lemma vor: seine Berichtigung entnahm der Kopist ganz ohne Zweifel einer schriftlichen Vorlage, welche er nicht mehr mit völliger Sicherheit zu entziffern vermochte und deshalb wenigstens graphisch getreu nachzeichnete. Anfang der Korrektur wie der Schluß stehen außer Zweifel: ἀπη ... θμεῖτο; die beiden dazwischen liegenden Lettern bildeten in der Vorlage offensichtlich eine Ligatur, die eindeutig nur als ρι, d. h. Rho mit nach rechts unten halbkreisformig gezogener Verbindung des unterzeiligen Buchstabenendes mit nachfolgendem mittelzeiligen Iota aufgelöst werden kann. Die schlagende, schon mittelalterliche Textberichtigung ἀπηριθμεῖτο ist allerdings nicht, wie in der vorliegend behandelten Edition, nur im kritischen Apparat gewissermaßen als Scholion (G.: ἀπ *** θμεῖτο S^{s1} a.m.) vorzutragen, sondern in den Wortlaut selbst zu tradieren.

Nicht zu entziffern vermochte G. die Partie Z. 470 τὸ τρ <...> τῇ στολῇ εὐκόσμως στολίσαντα. Der benannte Escorialensis bietet statt der Lakune deutlich die *vox* τρυττόν; jede Erklarung scheint zunachst zu scheitern; näher kommt man einer Deutung indes bei Berucksichtigung der fur den byzantinischen Redner charakteristischen, pseudoattizistischen Ambitionen, welche die zur Verbluffung der Horer und Leser angezogene Hesychglosse τρυσσόν (zur Bedeutung 'schwach' Liddell-Scott, *A Greek-English Lexicon*, 9th ed., Oxford 1940, *s.v.*), ein nur im benannten Glossar belegtes Hapaxlegomenon, getreu dem Gesetz des jonisch-attischen Konsonantenwechsels σσ > ττ uberzukorrigieren verlangten. Es galt, ein gelehrtes Hörer- bzw. Leserpublikum durch eine unbekannte *vox* zu uberraschen. Ähnlich beutet beispielsweise Eustathios von Thessalonike die beruhmte Suda in seiner Rede auf Kaiser Manuel I., ed. W. Regel, *Fontes Rerum Byzantinarum*, fasc. 1, Petropoli 1892, p., 66, lin. 12 sq. aus (vgl. beispielshalber Liddell-Scott, a.a.O., *s.v.* zum Hapax καταφιλονεικέω; es ist unwahrscheinlich, daß Eustathios die Glosse noch aus irgendeinem erst später verlorenen antiken Texte entnahm). Der Sinn der hier erorterten Basilakespartie Z. 469 ff. ἔδει σε ἀνδρῶν ἁπάντων θαυμασιώτατον τὸ τ ρ υ τ τ ὸ ν τῇ στολῇ εὐκόσμως στολίσαντα καὶ τὴν τῶν ἀρετῶν πορφύραν τὴν ἄνωθεν ὑφαντουργουμένην ἐπενδυσάμενον ἰσάριθμον καὶ τὸ τῆς ἀξίας περιζώσασθαι μέγεθος setzt die prunkvolle Kleidung des verherrlichten Wohltäters Aristenos in Gegensatz zur

schwächlichen menschlichen Natur; in noch deutlicherer Parallele zu der ausgeschriebenen Stelle ist der Gedankenhang weiter unten noch einmal durch die Wendung Z. 472 ff. ἔδει σέ, τὸ τῆς ὕλης ὑπερανάπτοντα χαμαίζηλον καὶ τοῖς τῶν ἔργων θαυμασιώτεροις τὴν ψυχὴν ἀξιοθαυμάστως ἐπιμορφώσαντα, καὶ τὸ τῆς δυάδος ἐς ὕλην ἀνάλογον ὑπεραναβῆναι .... ausgefuhrt. Muß man so bei Kenntnis der stilistischen Eigenheiten, um nicht zu sagen Marotten der byzantinischen Rhetoren an der handschriftlichen Tradition ohne Änderung festhalten, so erweist sich eine Konjektur in dem verderbten Zusammenhang Z. 415 ff. ὡς οὐδὲ τρυφὴν ἐμακάρισεν οὔτε τοσοῦτον ἐθαύμασεν, ἀλλ' ἔχει καὶ πρὸς ἄμφω τὸ μέτριον· οὐδὲ γὰρ † γαλάκων οὐδὲ τρυφερὸς οὐδ' (ὑβρόβιος *correxi supra*) ἁβρόβιος unumgänglich : umschrieben wird die Tugend der Mäßigung als Gegenpol zu Genuß von Reichtum und zu Schwelgerei. Schon dem Scholiasten der Rhetorenprunkhandschrift schien eine Interpretation unerlaßlich : hievon zeugt am Rande des Kommentators Vermerk ζήτει (d.i. 'vergleiche') : ζήτει und nicht etwa ζήτει τὸ λεῖπον, der Interpret vermutete mit anderen Worten also nicht etwa eine Lucke, sondern suchte nach einem gelehrten Beleg fur die bei Basilakes vorkommende *vox*. Auch uns scheint die Annahme eines Textausfalls nicht unvermeidlich; gerne entschlosse man sich Z. 417 zu der leichten und semasiologisch sinnentsprechenden Änderung σαλάκων ('anmaßend', 'prunkend', vgl. dazu Liddell-Scott, a.a.O., *s.v.*), doch ist andererseits ein einem heute verlorenen Glossar entnommener Beleg für ein anderweitig fehlendes Hapax nicht schon von vornherein ganzlich von der Hand zu weisen.

Sicher unrichtig bleibt der Versuch des Editors, den Passus in Z. 505 χήρα πίπτει, μικρὸν εἰ † προτοῦ † καὶ πολλαὶ τῶν Περσίδων ἐς τοῦτο τύχης μετέπεσον zu heilen : statt προτοῦ ist im *Codex* von diesem am Ausgang einer Zeile befindlichen Worte lediglich der Anfang zu erkennen : nur mit Zuruckhaltung mochte man einen Wortbeginn προοχην oder προσχην (G. προ ***) vorschlagen; eine sichere Losung der *Crux* bietet sich bis jetzt nicht.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0.£; 8,—$, 39, — F. F. 32, — DM Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve** Tirana; ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import** Leipzig 701, Leninstrasse 16; ■ R. P. de BULGARIE, Hemus Place Slaweikov, 11, Sofia; ■ R. P. DE CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B. 88, Peking; ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul**, Phenian; ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex** Simón Bolivar 1, Palacio Aldama, Habana; ■ R. P. de HONGRIE, **Kultúra**, P.O.B. 149, Budapest 62; ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator; ■ R P. POLOGNE, **Ruch**, Ul. Wrania 23, Warszawa; ■ R. S. TCHECOSLOVAQUE, **Artia**, **Ve** Smeckach 30 — Praha II; ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga**, Moskva G-200; ■ R. D. VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao**, 32 Hai Ba Trung, Hanoï; ■ R. S. F. YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga** Terazije 27, Belgrad; Prosveta 16/I, Terazije, Belgrad; **Forum Voïvode Misica**, Novi Sad; ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter** S.A, Alsina 500, Buenos Aires; ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.**, Distributors 168—174, Day Street Sydney; ■ AUTRICHE, **Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt** GmbH, 1200 Wien, Höchstadplatz; ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier** 5, Place St. Jean-Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Persil, Bruxelles; ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Thornelıffe Park Drive, Toronto 17, Ontario; ■ COLOMBIE, **Libreria Buchholz Galeria**, av Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá, ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Noregade, 6, Kobenhavn; ■ ESPAGNE, **Libreria Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelona 7; ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N. Y; **Continental Publications**, 111, South Mermonec Ave., St Louis Missouri 63105; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N Y.; ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P O B. 10128, Helsingfors, 10; ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, Européríodiques S A. 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud; ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.** Dennington Estate, Wellingborough, **Northants Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W. C 1; ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.**, P O B, 1136 Tel-Aviv; **Haiflepac Ltd.** P.O B. 1794, Haïfa; ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma; **Messagerie Italiane Sp.** A Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7; ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — **Ikebukuro 2 chome Toshima Ku**, Tokyo; ■ PAYS-BAS, **N. V. Martinus Nijhoff**, P O B. 269, **Den Haag**; **Swetz & Zeitlinger**, Keizersgracht 3471—487, Amsterdam C; ■ NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller-Boekhandel** Øvre Slottsgate 15 Oslo 1; ■ R F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner**, P.O.B 68 München 34; **Presse Vetriebsgesellschaft GmbH**, 6, Frankfurt/Main Borsenstrasse 13—15; **Kunst und Wissen, Erich Biber** P O B 46, 7000 Stuttgart 1; ■ SUISSE, **Pinkus & Cie** Forschaugasse 7, Zurich, **Fachbücherei Berne**, P.O.B. 397, 300 1 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII   REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘ
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTE
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMAN A

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I[er] vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II[e] vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III[e] vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV[e] vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

N. ADĂNILOAIE et DAN BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.

DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 228 p., 7,75 lei.

MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 159 p., 5,50 lei.

A. PETRIC et GH. ȚUȚUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 16, 1967, 188 p., 7 lei.

ION POPESCU-PUȚURI et AUGUSTIN DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.

D. PRODAN, **Bojaren und „Vecini" des Landes Fogarasch im 16. und 17. Jahrhundert**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 15, 1967, 179 p., 6,75 lei.

A. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitate națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3[e] éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

C. GÖLLNER, **Turcica, Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., **VII**, *4*, p. 1—258, BUCAREST, 1969

I.P. „Informația" c. 6248 | 43456 | **LEI 40.—**

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ETUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VII 1969 N° 2

SOMMAIRE

page

| Emil Petrovici | 263

Histoire des langues et de la culture

HARALAMBIE MIHĂESCU, Les éléments latins des « Tactica-Strategica » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec, III 267

MARIA-ANA MUSICESCU, Introduction à une étude sur le portrait de fondateur dans le Sud-Est européen. Essai de typologie 281

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La vie culturelle de la communauté grecque de Bucarest dans la seconde moitié du XIXe siècle 311

Histoire du droit et des institutions

VALENTIN AL. GEORGESCO, Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XVe—XIXe siècle), II 335

Les recherches sud-est européennes et leur histoire

ADRIAN FOCHI, Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (Première moitié du XXe siècle) 367

Notes brèves

Au sujet du toponyme « MARKELLAI-MARCELLAE » (*Gérard Taverdet*, Dijon-France) ; Byzance ou Bizone ? (*V. Iliescu*) ; Constantinople Byzantine aux XIVe et XVe siècles. Population — Commerce — Métiers | *E. Frances* | 397

Chronique

ELEONORA COSTESCU, L'exposition des monuments funéraires yougoslaves . . . 413

MARIA-ANA MUSICESCU, L'exposition des fresques médiévales yougoslaves (Bucarest, octobre 1968) 419

Comptes rendus

PAVAO TEKAVČIĆ, Današnji istroromanski dijalekt Vodnjana [Le dialecte istro-roman parlé aujourd'hui à Vodnjan] (*H. Mihăescu*) 421

NICETA von REMESIANA, Instructio ad competentes. Fruchristliche Katechesen aus Dacien, I, II; KLAUS GAMBER, Fragen zur Person und Werk des Bischofs Niceta von Remesiana; DU MÊME, Die Autorschaft von De sacramentis. Zugleich ein Beitrag zur Liturgiegeschichte der romischen Provinz Dacia mediterranea et Domus ecclesiae (*H. Mihăescu*); J. GILL, Le Concile de Florence (*P. Ș. Năsturel*) 423

V. N. LAZAREV, Storia della pittura bizantina (*M.-A. Musicescu*) 428

Notices bibliographiques

Notices bibliographiques 433

EMIL PETROVICI

Le 7 octobre 1968 un accident de chemin de fer a brusquement ravi à l'admiration et à l'affection de ses collègues, de ses amis et de sa famille le professeur Emil Petrovici, membre de l'Académie roumaine, président du Comité national roumain d'études sud-est européennes et membre du comité de rédaction de notre Revue.

Né le 4 janvier 1899 à Toracul Mic, dans le Banat serbe, en Voiévodine (R. F. S. de Yougoslavie), il fit ses études secondaires aux lycées de Brașov, Oradea et Arad et ses études universitaires à Cluj et à Paris 1920—1926), sous la direction d'éminents spécialistes comme Sextil

Puşcariu, Theodor Capidan, Ch. Brunot, J. Gilliéron, A. Meillet, M. Roques, A. Thomas et A. Vaillant. A la Faculté des Lettres de Paris, il fréquenta notamment le laboratoire de phonétique expérimentale de l'abbé P. Rousselot, où il prépara sa thèse de doctorat consacrée au problème *De la natalité en roumain* (*Recherches expérimentales*), qu'il soutint en 1930 à l'Université de Cluj. A partir de 1926 il commença à travailler au *Musée de la langue roumaine* de Cluj et, de 1929 à 1938, il se livra (avec Sever Pop) aux enquêtes nécessaires à l'élaboration du *Atlasul lingvistic român* [l'Atlas linguistique roumain]. En 1930—1931 il étudia à l'Université de Sofia auprès des professeurs I. Ivanov, St. Mladenov, L. Miletić et St. Romansky. En 1935 il fut nommé titulaire de la chaire d'études slaves de l'Université de Cluj. Recteur de la même Université en 1945, membre titulaire de l'Académie roumaine en 1948, directeur de l'Institut de linguistique de Cluj à partir de 1949, membre du comité international des slavistes depuis 1955, membre correspondant de l'Académie bulgare des Sciences et président de la Section de philologie de l'Académie roumaine depuis 1966, le défunt a participé aux congrès internationaux de slavistique tenus à Moscou (1958), Sofia (1963), Prague (1968) et s'est imposé aux milieux scientifiques comme le plus notoire des slavistes roumains. Il entreprit des voyages d'études en Albanie, Bulgarie, Grèce, Turquie et Yougoslavie, étudiant notamment la toponymie et les dialectes romans de Meglena et de la Péninsule d'Istrie.

Ses contributions scientifiques se laissent grouper dans les rubriques que voici : 1. phonétique et phonologie ; 2. dialectologie et géographie inguistique ; 3. rapports linguistiques roumano-slaves ; 4. onomastique et 5. histoire de la langue et du peuple roumain.

Dans le domaine de la phonétique, unissant avec bonheur la théorie à une excellente connaissance du terrain, il a essayé de démontrer dans quelle mesure le système phonétique de la langue roumaine a été influencé par le système des langues slaves environnantes. Comme enquêteur, puis comme coauteur de l'*Atlas linguistique roumain*, il visita toutes les régions habitées par les Roumains et acquit de la sorte une riche expérience des faits de la dialectologie roumaine, qu'il connaissait comme personne. Dans sa monographie intitulée *Le parler des Carasoviens. Étude de dialectologie slave méridionale* (en roumain), Bucarest-Cluj, 1935, il a étudié le parler serbe de la commune de Caraşova du Banat, en mettant en évidence ses particularités archaïques ainsi que les interférences slavo-roumaines. Ses études d'onomastique ont embrassé à la fois le domaine roumain et le domaine sud-slave, avec la tendance évidente de tirer des données de la linguistique des conclusions d'ordre historique au sujet de la genèse des peuples du sud-est européen. Sans s'attacher exclusivement et sé-

parément aux faits linguistiques romans ou slaves, il a cherché également de voir dans quelle mesure s'entrepénètrent les antiques éléments autochtones et les éléments romans, albanais, slaves ou orientaux, et s'est efforcé d'en déduire les lois de développement du processus particulièrement complexe qui a conduit aux realités actuelles. Sa compétence multilatérale lui a permis de rédiger de main de maître, pour le I[er] volume de la *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], Bucarest, 1960, le difficile chapitre consacré à la genèse de la langue roumaine.

Au X[e] Congrès International des linguistes (Bucarest, 27 août — 2 septembre 1967), Emil Petrovici présenta le rapport intitulé *Interpénétration des systèmes linguistiques*, dont les vues de synthèse méritent d'être connues et méditées par les spécialistes des langues sud-est européennes.

On trouvera la liste des ouvrages publiés par Emil Petrovici jusqu'en 1957 dans la revue « Cercetări de lingvistică » (Cluj), III (1958). Supplément (= Mélanges linguistiques offerts à Emil Petrovici par ses amis étrangers à l'occasion de son soixantième anniversaire), p. 565—574 (N[os] 1—149) et celle des travaux parus depuis 1958 dans la « Revue Roumaine de linguistique », XIII (1968), 6, p. 561—566.

La Revue des Études sud-est européennes et l'Institut d'Études sud-est européennes, qui ont toujours bénéficié des conseils éclairés et du profond savoir du regretté savant, ressentent vivement sa perte prématurée et s'associent au deuil qui a frappé la science roumaine.

H. Mihăescu

LES ÉLÉMENTS LATINS DES «TACTICA-STRATEGICA» DE MAURICE-URBICIUS ET LEUR ÉCHO EN NÉO-GREC

HARALAMBIE MIHĂESCU

III

L'influence latine sur la terminologie militaire des stratégistes byzantins est si profonde qu'on ne saurait procéder à leur édition sans connaître au préalable et de façon adéquate la terminologie militaire romaine. L'examen de l'œuvre de Mauricius nous montre que certains termes répandus et populaires sont passés dans la littérature byzantine sans avoir été d'abord enregistrés dans les sources (littéraires et épigraphiques) latines, de sorte que leur attestation à l'époque byzantine constitue un moyen de compléter nos connaissances du bas-latin. Sur l'existence de mots latins conservés en roumain, comme par exemple : *allargare* > *alerga* « courir », *punga* > *pungă* « bourse », *veglem* > *veghe* « veille », *zava* > *za* « cuirasse », nous n'avons d'informations certaines qu'à travers la littérature byzantine. Il existe donc plusieurs motifs pour nous inciter à étudier conjointement les deux civilisations, la romaine et la byzantine, si nous voulons comparer, contrôler et compléter nos connaissances de chacune d'elles.

De *saccus* (d'origine orientale, en grec σάκκος) se sont formés les dérivés *sacculus*, *saccellus*, *saccellarius* « trésorier », *saccellio*. Les formes grecques σακέλλιον et σακέλλα ont à la base le mot latin *saccellus* et elles ont pris avant le VI^e siècle, entre autres, le sens aussi de « trésor, lieu où l'on renferme l'argent »[1]. Le dictionnaire d'Hésychios renferme une indi-

[1] *Patrologia Graeca*, éd. Migne, Paris, 1862, vol. XXXII, col. 705 B (Greg. Naz., *Contra Iulianum*, II, 32 : πρoσκινεῖν τὸ σακέλλιον).

cation précise : σακέλλα, ὅπου τὸ χρυσίον τίθεσι, σακέλλιον ὁμοίως. Dans les papyri du VIII[e] siècle, σακέλλα a le sens de « trésor, trésor de l'Etat »[2]. Chez Théophanes Continuatus il s'agit de la « cassette du patriarche » (ἡ πατριαρχικὴ σακέλλα, p. 377, 11), à la différence de celle de l'empereur (ἐπὶ τῆς βασιλικῆς σακέλλης, p. 691,13), ainsi que du dignitaire préposé à la garde de l'argent de la ville (ὁ ἀπὸ τοῦ σακελλίου ἔπαρχος πόλεως, p. 757, 13). Le mot a conservé son sens initial, qu'on rencontre aussi dans Sudas (σακέλλιον, μαρσούπιον) et il a été utilisé dans cette acception dans les chroniques médiévales byzantines sous les formes σακέλλιον, σαγκέλλιον et σαγκούλλιον[3], mais cette dernière seulement a survécu en néo-grec (σακκοῦλι « sac, besace », σακουλιάζω « je remplis mon sac, j'ensache, j'empoche, j'embourse »). On rencontre chez Mauricius le sens technique « trésor de l'Etat ou de l'unité militaire » : λαμβάνειν ὑπὲρ μισθοῦ ἀπὸ τοῦ σακελλίου... νόμισμα ἕν (II, 8).

On trouve dans quelques textes byzantines écrits entre le VI[e] siècle et le X[e] siècle le terme σέδετον (pluriel σέδετα) au sens de « camp permanent, lieu où l'on demeure ». C'est ainsi que dans le *Cod. Iust.* I, 4, 18 (éd. Krueger 41, a, 31) une ordonnance de l'empereur Anastase I[er] (481—518) parle des οἱ ὑφεστῶτες καὶ τῇ παραφυλακῇ προσκαρτεροῦντες στρατιῶται ἐν τοῖς σεδέτοις. On lit dans les glossaires ainsi que dans le lexique Sudas (IV, 336, 15, Adler) cette explication : σέδετον· τὸ φοσσάτον[4]. Les lois militaires du VIII[e] siècle (Rufus) renferment ces mots : στρατιώτης ἐν παραχειμαδίῳ ἢ καὶ πάροδον ἢ εἰς τὰ σέδετα. Théophile (*De testamento militari*, II, 11, 3) se rend bien compte qu'il s'agit d'un mot rare, car il éprouve le besoin de l'expliquer : ἐν οἷς χρόνοις ἐν ἑτέροις διατρίβουσι τόποις ἢ ἐν τοῖς λεγομένοις αὐτοῖς σεδέτοις, τουτέστιν ἔνθα διάγειν αὐτοὺς ἀνάγκη τῶν στρατιωτικῶν ἐν τῷ διατίθεσθαι προνομίων οὐκ ἀπολαύσουσι. Le vocable σέδετον a été mis en rapport avec *sedere* et *sedes*. Précisons qu'en latin un **sedetum* n'est pas attesté, mais l'origine latine du mot est indubitable. Nous croyons pouvoir expliquer comme suit le terme grec. Il faut supposer qu'à côté de *sedeo*, *sedere*, *sedi*, *sessus* il s'est formé en bas latin un schéma sur le modèle de *moneo*, *monere*, *monui*, *monitus*; *placeo*, *placere*, *placui*, *placitus* ; *taceo*, *tacere*, *tacui*, *tacitus*. Conséquemment, la forme classique *sessus*, qui était isolée, à été remplacée par la forme analogique **seditus*, *-a*, *-um* (prononcé *sedetus*, *-a*, *-um*) qui est à la base du terme byzantin σέδετον. Le mot apparaît aussi chez Mauricius

[2] F. Preisigke, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden...*, hg. von Emil Kiessling, Berlin, 1925, vol. II, col. 225.

[3] M. A. Triandaphyllidis, *Studien zu den Lehnwortern der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, München, 1909, p. 119.

[4] F. Dolger, *Zur Ableitung des byzantinischen Verwaltungsterminus* θέμα, dans *Festschrift W. Ensslin* = « Historia », IV (1955), p. 193, n. 7, reproduit dans *Paraspora*, Ettal, 1961, p. 193, n. 7.

avec le sens ci-dessus : εἰ δὲ ἐν παραχειμαδίῳ ἢ εἰς τὰ σέδετα ἢ κατὰ πάροδον ἄρχων ἢ στρατιώτης ζημιώσει συντελεστήν... (I, 7).

Aux IVe, Ve et VIe siècles le mot τίτλος (*titulus*) apparaît dans les sources avec les sens suivants : 1. = ἐπιγραφή, titre, inscription ; 2. titre de livre ou de chapitre ; 3. titre d'impôt, sorte de groupe d'impôt ; 4. fondement juridique [5]. Compte tenu de ces acceptions, on saisit mieux le sens de ce passage de Mauricius où le vocable τίτλος a la signification du n° 4 : ἐν τῷ καιρῷ τῆς χρηστικῆς ῥόγας... ἀπογράφεσθαι... ὑπὲρ ποίων τίτλων ταύτην λαμβάνουσι (I, 2) « au moment de la distribution de la solde écrivons selon le registre quels sont les fondements juridiques de cette solde ».

Le mot φαμιλία (écrit aussi φαμηλία) provient du latin *familia* et il apparaît dans les sources grecques à partir du IVe siècle pour se prolonger sans interruption jusqu'en néo-grec (φαμελία, φαμιλία, φαμελίτης) [6]. Il a sous la plume de Mauricius l'acception de « famille, membres d'une famille » : τῆς φαμιλίας αὐτῶν ταπεινῆς οὔσης οἷα γυμνῆς (XI, 5) « leur famille (aux Slaves) étant humble et quasiment déshabillée ». C'est du latin *familia* que s'est formé le dérivé *familiaricus* qui apparaît dans les sources grecques à partir du IIIe siècle, depuis l'Edit de Dioclétien (26, 10, 269 ; 28, 4, 13, 34, 43 ; 26, 31), sous la forme φαμιλιαρικοί « les membres de la famille ». On rencontre chez Mauricius le terme rare et non attesté ailleurs de φαμιλιαρικόν « ce que l'on offre aux soldats pour l'entretien de leur famille » : τοὺς στρατιώτας καὶ μάλιστα τοὺς τὰ φαμιλιαρικὰ λαμβάνοντας (I, 2) « les soldats et notamment ceux qui touchent des allocations familiales ».

Dans le domaine des constructions et de la technique les Grecs étaient supérieurs aux peuples voisins : on n'en rencontre pas moins dans l'ouvrage de Mauricius un grand nombre de vocables techniques d'origine latine. Son premier éditeur, J. Scheffer, traduit comme suit ce passage de Mauricius : ἔνθα μάλιστα δι'ὀρυγὴν ἢ ἄγεσταν γίνεσθαι οὐκ εὐχερές ἐστιν ἢ στάσιν κριῶν (X, I) « maxime ubi fossam vallumve ducere aut arietes facere non st facile ». Le terme ἄγεστα « vallum » apparaît chez Procope suivi d'une explication, ce qui montre qu'il n'était pas intelligible à tout le monde : τὴν ἄγεσταν... οὕτω γὰρ τὸ ποιούμενον τῇ Λατίνων φωνῇ ἐκάλουν Ῥωμαῖοι (*Bell.* II, 26, 29). Le Soudas renferme une explication plus précise : ἄγεστα, πολεμικὸν μηχάνημα ἐκ λίθων καὶ ξύλων καὶ χοῦ ἐγειρόμενον « mécanisme de guerre, consistant en une accumulation de pierres, de bois et de terre ». Le meilleur moyen de saisir la signification c'est l'étymologie du terme.

---

[5] Preisigke-Kiessling, *o. c.*, vol. II, col. 604 ; H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reich.* Helsinki, 1935 (Amsterdam, 1965), p. 212.

[6] N. P. Andriotis, Ἐτυμολογικὸ Λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς γλώσσης, Athènes, 1967, p. 399.

Le latin possède la famille de mots : *agger*, *-eris* « matériaux apportés ou entassés, amas de terre, rempart », *aggerere* « entasser », *aggestum* « rempart, digue », *aggestus*, *-us* « action d'entasser », *aggestus*, *-a*, *-um* entassé ». On rencontre chez Quinte-Curce (VI, 5, 20) et Pline l'Ancien (*Nat. hist.* XVII, 27) les syntagmes *adgesta humus* et *adgesta terra* au sens de « remblais de terre, rempart ». L'expression elliptique *adgesta* (ou *aggesta*), attestée chez Ammien Marcellin (XIX, 8, 1 : *ex adgestis erectis intrinsecus . . . nostri . . . resistebant*), s'est imposée au langage des camps. Cet *aggesta* a survécu en grec médiéval, sans devenir populaire, mais ne s'est pas conservé en néo-grec.

Attesté déjà chez Plaute (*Poen.* 201—202), le terme *ballista* (emprunt technique à un dérivé de βαλλίζειν, cf. βάλλειν « lancer ») est devenu par la suite populaire sous la forme *ballistra* (cf. it. *balestra*), d'où a pris naissance le dérivé *ballistrarius* « celui qui lance », qui est revenu ensuite en grec sur la plume de Mauricius (XII, 8, 6) sous la forme βαλλιστράριος.

Il est peu de mots qui se soient autant répandus en grec médiéval que les termes techniques *castellum* et *castrum*. Du premier se sont formés en latin les dérivés *castellamentum*, *castellanus*, *castellarius* et *castellatim*, et en grec ont pris naissance les formes κάστελλον, καστελλίον, κάστελλος, καστελλιανοί « milites castellis impositi » (*Basilic.* 57), καστέλλωμα « tourelle d'un bateau de guerre » (Cont. Porphyr. *Caer.*, p. 672, 5), καστελλάτος «vaisseau pourvu d'une tour de protection » et καστελλοῦν « instar castelli locum munire ». La dernière apparaît dans l'ouvrage de Mauricius (XII, 8, 21) : χρησίμους δὲ τοξότας ἐν αὐτοῖς (dans les navires) βάλλειν καὶ γενναίους καὶ καστελλῶσαι αὐτούς. Le terme κάστελλον et son dérivé *καστελλάκιον ont survécu en néo-grec, comme toponymes surtout. Le mot κάστρον, bien attesté chez Mauricius et dans la littérature byzantine, a engendré maints dérivés comme καστρεύω, καστρηνός, καστροκτισία, καστροκτιστής, καστρομαχία, καστροφυλακέω, καστροφύλαξ, νεοκάστρον, παλαιοκάστρον, ξυλοκάστρον et il s'est perpétué avec toute sa vigueur en grec moderne [7].

Le latin *cisterna* (un dérivé en *-erna* de *cista* « panier d'osier ») était fréquent dans les textes byzantins sous la forme κινστέρνα (κινστάρνα chez Procope, *De aed.* IV, 4, p. 118, 18) ; il a survécu en néo-grec sous la forme στέρνα [8]. Mauricius en fournit plusieurs témoignages (X, 3 ; X, 4, etc.).

Le mot *palus* « pieu, pal, poteau » a pris un sens technique dans la langue des camps : *ad palum* ou *ad palos exerceri* signifiait s'escrimer sur un poteau », cf. l'adjectif *palaris* « de pieu, de poteau » et le substantif *lusio* formaient le syntagme *palaris lusio* = *palaria*, n. pl. « escrime

[7] G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Grazität*, 2. Aufl., Tübingen, 1964, p. 220.
[8] N. P. Andriotis, *o.c.*, p. 341 ; G. Rohlfs, *o.c.*, p. 240.

contre un poteau » (cf. Vég., *Mil.*, 1, 11 ; 2, 23). L'emploi fréquent du terme *palus* quand il s'agissait de toutes sortes de fortifications ou de constructions militaires explique pourquoi ce vocable est passé dès le IIe siècle en grec et a ensuite survécu, par l'intermédiaire de la littérature byzantine, en néo-grec (πάλους, παλούκι)[9]. On rencontre chez Mauricius (IV, 3) πάλων ὀξέων καταπειρομένων, et chez Léon le Sage (XI, 5) ἔχοντας πάλους ἐντὸς πεπηγμένους. Chez Théophane (p. 759, 12) il s'agit d'un « épieu en fer » (ἐν σιδηρῷ πάλῳ) et dans la version de *Stephanites et Ichnelates*, écrite vers l'an 1080, πάλος a l'acception de « clou de bois, cheville » : λέγεται γὰρ ὡς πίθηξ τις ἰδὼν τέκτονα ξύλα στίχοντα πάλοις[10]. On trouve aussi dans le *Sylloge Tacticorum*, composé vers le milieu du Xe siècle, le dérivé παλίσκον[11]. La popularité de πάλος en grec médiéval est, par conséquent, certaine ; on ne peut en dire autant de πάλλιον=*pallium* « sorte de vêtement », terme savant qui ne s'est pas maintenu en néo-grec. Mentionnant le mot παλλίωνες, attesté seulement chez Mauricius (X, 3) et Léon le Sage (XI, 15), Du Cange faisait un rapprochement de nature formelle avec πάλλιον et disait : « Sunt ergo παλλίωνες testudines, quibus veluti *pallio* milites proteguntur. »[12] Des papyri grecs fournissent quelques attestations de πάλιον et le dictionnaire de Preisigke - Kiessling observe à cette occasion : « Ein nicht näher bekannter bautechnischer Ausdruck »[13]. Voici maintenant le passage de Mauricius : πρὸς τοὺς κριοὺς ἀντίκεινται τύλαι καὶ σακκία γέμοντα ἄχυρα καὶ ψάμμον· πρὸς δὲ τοὺς παλλίωνας ἤτοι ἐμβόλους τοὺς προαγομένους ἅρπαγες, πίσσα καὶ πῦρ καὶ λύθοι βαρεῖς κατάκεντροι « pour se protéger des béliers on pend des matelas et des sacs remplis de paille et de sable et pour se protéger des poutres ou des éperons mis à l'avant (il y a) des grapins en fer, de la poix, du feu et de lourdes pierres munies de pointes ». Le mot παλλίωνες est expliqué par l'auteur au moyen de ἔμβολοι « éperons ». Il résulte du contexte que les παλλίωνες étaient une arme offensive et non défensive : nous avons donc le droit d'établir un rapprochement avec *palus*, mais pas avec *pallium*. Nous ne saurions rien dire de plus du terme παλλίωνες, faute d'autres attestations.

Le mot θύρα au sens général de « porte, passage » était populaire et répandu. Il est fréquent de rencontrer dans les textes byzantins le mot d'origine latine πόρτα avec l'acception spéciale de « porte d'un camp ou d'une forteresse », lequel a survécu en néo-grec. Citons les exemples de

---

[9] E. A. Bonga, Τὰ γλωσσικὰ ἰδιώματα τῆς 'Επείρου, Joannina, 1964, vol. I, p. 289.

[10] L. O. Sjoberg, *Stephanites und Ichnelates. Überlieferungsgeschichte und Text*, Uppsala, 1962, p. 154, 3 (I, 8).

[11] *Sylloge Tacticorum quae olim « Inedita Leonis Tactica » dicebatur* in lucem prolata curis Alphonsi Dain, Paris, 1938, cap. 22, 6.

[12] C. Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, Lyon-Paris, 1688 (1943), p. 1086.

[13] Preisigke-Kiessling, *o. c.*, vol. II, col. 225.

Mauricius : ἐν τῷ φοσσάτῳ, πρὶν ἤ τινα τῆς πόρτας ἐξελθεῖν, II, 17 ; τὰς πόρτας τοῦ φοσσάτου φυλάττειν, VII, 9a ; καὶ πόρτας καὶ μάγγανα τείχους, X, 4 ; τὸ φοσσάτον... [ἔχει]... τέσσαρας μὲν πόρτας τελειοτέρας, XII, 8, 22 ; καθ'ἑκάστην πόρταν ἤτοι πύλην, XII, 8, 22 ; εἰς τὰς πόρτας τοῦ φοσσάτου ἀφορίζειν, XII, 8, 22. En grec classique est attesté le dérivé παραπυλίς, -ίδος « petite porte à côté d'une grande », et dans les textes byzantins apparaît παραπύλιον, avec la même signification. C'est sur le modèle de ce παραπύλιον qu'est né le terme παραπόρτιον, attesté aussi bien chez Maurice que dans d'autres sources byzantines, par exemple : παραπόρτια δὲ ἐν τοῖς τούτοις πύργοις... ἀνοίγεσθαι, X, 3 ; παραπόρτια μικρά, XII, 8, 22. En bas-latin est apparu le dérivé *portarius*, qui a remplacé graduellement le mot plus ancien *ianitor*. Le vocable *portarius* a également pénétré en médio-grec, mais il n'a pas survécu en néo-grec. Le terme πορτίτσα = μικρὰ θύρα, attesté en Epire, est, indubitablement, un emprunt fait aux Valaques [14].

A côté de κλῖμαξ « escalier, échelle », on rencontre aussi dans les textes byzantins le terme σκάλα avec le sens particulier de « étrier, échelle (*i. e.* port), escalier ». Ces différentes significations apparaissent également chez Mauricius : εἰς τὰς σέλλας σκάλας σιδηρᾶς δύο, I, 2 et ἐν ταῖς σκάλαις ἤτοι κλίμαξιν [τοῦ τείχους], X, 1. Du grec byzantin le terme est passé aux Turcs et est ensuite revenu en grec sous la forme σκέλι « échelle (port) ».

Du latin *sudis, -is* (ou *sudes*) « pieu, épieu », d'abord attesté à partir du Ier siècle avant notre ère, s'est formé le verbe *sudare* « renforcer », dont a pris naissance la forme *sudatum* « fortification, palissade », et de *sudare* s'est formé le post-verbal *suda* « fossé, retranchement », non attesté dans les sources latines mais présent dans la littérature byzantine [15]. Il existe, à propos de σοῦδα et de σουδάτον, une abondante littérature fondée sur force exemples empruntés aux textes byzantins et qui a pris naissance autour de la discussion relative au titre et à l'auteur du lexique dit *Sudas* du Xe siècle [16]. Le terme σουδάτον « fortification faite de fossés et de palissades » s'est rangé dans la catégorie des substantifs en -άτον, assez usitée en médio-grec (exemples : δομεστικάτον, δρουγγαράτον, δουκάτον, μαγιστράτον, μανδάτον, ῥηγάτον, φοσσάτον, écrits tantôt avec l'accent aïgu et

[14] T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic* [Dictionnaire du dialecte aroumain général et étymologique], Bucarest, 1963, p. 897 ; H. G. Georgiou, Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, p. 190.

[15] A. Walde - J. B. Hofmann, *Lateinisch-etymologisches Worterbuch*, Heidelberg, 1954, vol. II, p. 623.

[16] F. Dolger, *Der Titel des sog. Suidaslexikon.* « Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Abteilung », 1936, Heft 6, Munchen, 1936 ; Henri Grégoire, dans son compte-rendu du travail de Dolger, « Byzantion », XI (1936), p.774 — 783, XII (1937), p. 295—300 ; Alphonse Dain, Σοῦδα *dans les traités militaires*, « Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves », V (1937), p. 233—241 ; F. Dolger, *Zur* Σοῦδα*-Frage*, « Byzantinische Zeitschrift », XXXVIII (1938), p. 36—57.

tantôt avec un circonflexe)[17]. Chez Mauricius-Urbicius il est placé à côté de φοσσάτον et a une acception voisine de celle de ce dernier : φοσσάτων ἢ σουδάτων ἐργασία, XII, Urbicii *Epitedeuma*).

Les termes servant à désigner les routes et les voies de communication dans l'empire romain variaient en fonction du relief et du genre de vie des diverses régions : le vocabulaire des voies de communication reflète ainsi un aspect de l'histoire économique. Des termes comme *semita*, *via*, *vicus* se rencontraient surtout dans les rangs des populations paysannes, *angiportus*, *platea* chez les gens des villes, *callis*, *trames* parmi les gens pratiquant la transhumance et dans la bouche des montagnards. *Ruga*, *rupta*, *strata* sont des innovations relativement tardives, apparues à l'époque d'expansion maximale et d'épanouissement de la civilisation romaine[18]. Il est intéressant de constater que de ces termes ont survécu en roumain *callis*, en médio-grec et en néo-grec le terme *strata*, et en albanais *ruga*. Le mot *strata* a pénétré assez tard en grec, c'est-à-dire à peine à partir du VI^e^ siècle. Quand il utilise ce mot, Procope (*Bell.* II, 1, 7) se rend bien compte que c'est là un vocable nouveau et il éprouve le besoin de l'expliquer : στρᾶτα γὰρ ἡ ἐστρωμένη ὁδὸς τῇ Λατίνων καλεῖται φωνῇ. Chez Mauricius, il s'agit des routes du nord du Danube, dans le sud de la Roumanie de nos jours : d'après ce que l'on sait, ces routes n'étaient pas à coup sûr des voies empierrées (στράτας δεικνύειν, XI, 5).

De *fodio*, *-ere*, *fodi*, *fossum* « fouiller, percer, creuser » s'est d'abord développé le substantif *fossa*, *-ae*, « fosse », attesté à partir du II^e^ siècle avant notre ère, puis *fossare* et *fossatum* (surtout dans la langue des arpenteurs et des militaires, cf. *vallatum*) « fossé », attesté depuis le IV^e^ siècle de notre ère. *Fossa* et *fossatum* ont survécu dans certaines langues et certains dialectes romans occidentaux et ils étaient indubitablement populaires[19]. La persistance de *fossatum* en roumain (*fsat*, *sat* « village ») et en albanais (*fshat* « village ») a été révoquée en doute par certains chercheurs pour des motifs d'ordre phonétique, mais φουσάτο « armée » en néo-grec continue sûrement le latin *fossatum*, transmis par le canal de la littérature byzantine. En grec médiéval on rencontre les formes φόσσα « fosse » et φοσσάτον « fossé, camp militaire, armée », conservées toutes les deux en néo-grec, ainsi que φοσσεύειν, φοσσατεύειν et φοσσατικῶς[20]. On trouve chez Mauricius φόσσα « fosse » (IV, 3 ; VII, 12a, 13a, 16a ; X, 4 ; XII, 2 ;

---

[17] St. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Gottingen, 1913, p. 136—137, 282, 283.

[18] J. André, *Les noms latins du chemin et de la rue*, « Revue des études latines », XXVIII (1950), p. 104—134.

[19] W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Worterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg, 1935, nr. 3460 et 3461.

[20] E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periods*, New York, 1887, p. 1150.

8, 21), φοσσεύειν « creuser, percer » (VIII, 1) et φοσσάτον. Ce dernier est parfois expliqué par χάραξ « fortification faite de palissades » (καταγραφὴ χάρακος ἤτοι φοσσάτου, XII, 8), d'autres fois par στρατοπέδεια (XII, 8, 22), et le plus souvent par ἄπληκτον ou ἄπληκτα « camp militaire » (ἄπληκτα ἤτοι φοσσάτα, I, 3 ; φοσσάτον ἤτοι ἄπληκτον, IX, 2, etc.).

L'art de construire des ponts chez les Byzantins était non seulement tributaire pour beaucoup de la technique de la Grèce antique, mais aussi de celle du Rome. La chose résulte du reste de l'étude de la terminologie. Les diverses parties constitutives d'un pont jeté sur de petites rivières étaient, d'ordinaire, « préfabriquées » et transportées sur des chariots et au besoin, on les fixait entre elles pour faciliter le passage rapide des armées. En ce sens il est bon de retenir la constatation d'une connaisseur averti : « Des équipages de ponts accompagnaient les armées romaines en marche ; ils consistaient en petites embarcations légères (*monoxyli*), qu'on transportait sur des chariots avec des planchers, des cordages et tous les instruments de métal nécessaires pour les attacher les uns aux autres (Veget. III, 7) ; un bas-relief de la colonne Antonine représente (fig. 3983) des chariots avec leur chargement de barques (K. Cichorius, *Die Reliefs der Trajansäule*, Berlin, 1896, pl. 120 A) »[21].

On apprend, grâce à Mauricius, qu'il existait deux sortes de ponts : des ponts de bateaux (dits ποντογέφυραι) et des ponts de bois (disposés sur des planchers appelés *pulpita*) : τῶν ποταμῶν... ὄντων δυσβάτων... τοὺς μὲν γεφυροῦν, τοὺς δὲ πουλπιτοῦν (XI, 5). Cette précision est répétée ailleurs encore et la chose ne fait pas l'ombre d'un doute : γεφύρας δὲ ἐνταῦθα συμπηγνυμένας ἢ διὰ ξύλων ζυγωμάτων, ὥς ἐστιν ἔθος τὰς πολλὰς γίνεσθαι, ἢ διὰ ναυκλῶν πύργωντε... (IX, 1). Les ponts sur pilotis étaient plus fréquents : l'action de les construire portait le nom de πουλπιτοῦν et l'autre celui de γεφυροῦν [22].

Il n'est pas sans intérêt de constater que la terminologie du pont est en bonne partie d'origine latine. Ceci montre que la technique constructive elle aussi était le fruit de l'expérience séculaire de l'armée romaine. Les petites embarcations qui soutenaient les ponts s'appelaient ναυκέλια (= *navicellae*), ἄρκλαι (= *arculae*) ou ἀρκλία (n. pl. *arcula*). Les principaux manuscrits de l'ouvrage de Mauricius (MNPV) renferment le terme ναυκέλια, et le manuscrit A, du milieu du XI[e] siècle, l'explique par ἀρκλία : ναυκέλια... πλοῖα ἢ τὰ παρ' ἡμῖν ἀρκλία λεγόμενα, τὰ ἐς γεφύρωσιν ἐπιτήδεια (XII,

---

[21] M. Besnier, *Pons*, γέφυρα, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, publ. par Ch. Daremberg et E. Saglio, Paris, non daté, vol. IV, p. 560.

[22] Fr. Lammert, *Pons*, dans *Realencyclopadie der classischen Altertumswissenschaft*, publ. par Pauly-Wissowa-Kroll, Stuttgart, 1952, vol. XXI, col. 2437—2452.

8, 21). Cette glose montre que le mot ἀρκλίον était alors plus connu que ναυκέλιον ; ce qui est encore confirmé par le fait que ἀρκλίον (noté d'un astérisque par G. Rohlfs) a survécu en néo-grec, tandis que ναυκέλιον n'a pas laissé de trace [23]. Une autre preuve de la caducité du vocable ναυκέλια (ou ναῦκλαι) est aussi le fait qu'au X^e siècle Léon le Sage le remplace par μονόξυλα. Pour exprimer la notion de « faire un pont » on rencontre encore chez Mauricius (XII, 8, 21) le verbe ποντιλῶσαι, et pour celle de« matériaux servant à la construction d'un pont » le substantif ποντίλια (dans le ms. M) et πόντιλα (dans le ms. A). Ces deux vocables avaient pour point de départ le latin *pons*, dont s'est formé l'adjectif *pontilis*, *-e*, cf. Lyd., *De mens.* III, 21, p. 42,4 éd. de Bonn : πόντην γὰρ οἱ Ῥωμαῖοι τὴν γέφυραν καλοῦσι, καὶ ποντίλια τὰ γεφύρια ξύλα. Le verbe πουλπιτοῦν repose sur le latin *pulpitare* « planchéier » (dérivé de *pulpitum* « tréteau, estrade ») ; il n'est pas attesté ailleurs que chez Mauricius.

Un autre terme rare est πλωταί : γεφυρώματα κατασκευάσαι, εἰ δυνατόν, τὰς λεγομένας πλωτάς, ὥστε ἀσκόπους τὰς διελάσεις τῶν ποταμῶν γίνεσθαι (XI, 5). On a proposé au mot πλωτή une étymologie slave, à savoir le slave commun **plъtъ* « radeau » (cf. *plută* en roumain), reconstitué d'après le letton *pluts*, vieux-tch. *plet*, slovaque *plt'* pol. *plet* (gen. *plta*)[24]. L'origine slave du terme πλωταί, attesté avec cette signification dans la première moitié du V^e siècle [25], est invraisemblable du point de vue chronologique, car les rapports entre les Byzantins et les Slaves ne se sont guère intensifiés qu'après le VI^e siècle. Pour expliquer l'origine de ce vocable il faut s'adresser tout d'abord à la langue grecque elle-même. Le verbe πλωτεύομαι avait également le sens de πλωΐζομαι (Polyb. XVI, 29, 11) et signifiait « flotter sur l'eau ». Les îles Στροφάδες s'appelaient aussi Πλωταί, c'est-à-dire « les Iles flottantes ». Par conséquent les πλωταί (sc. νῆες) étaient précisément les bateaux « flotteurs » sur lesquels on batissait les ponts.

Du latin *palus*, *paludis* « marais » a pris naissance le terme παλούδιον « marais », attesté uniquement sous la plume de Mauricius (IV, 3 ; XI, 5). Dans certains textes grecs médiévaux apparaît également la forme παδούλα « marais »[26], résultant de la forme latine à métathèse *padule*, attestée dans les sources littéraires latines de la basse époque et conservée en roumain (*pădure* « forêt »).

Un autre vocable d'origine latine, attesté seulement chez Maurice est καλκατούρα « pas, trace laissée par le pied » : δύναται . . .στοχάσασθαι . . .ἐκ

---

[23] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 56.

[24] J. Kulakovsky, *Славянское слово « плот » въ записи Византийцев*, dans « Византийский Временник », VII (1900), p. 107—112. Les exemples sont fournis d'après M. Vasmer, *Russisches etymologisches Worterbuch*, Heidelberg, 1955, vol. II, p. 374.

[25] Socratis *Historia ecclesiastica*, VII, 37 (PG. LXVII, col. 828) : ναῦς ἀχθοφόρος... πλωτὴν αὐτὴν ὀνομάζουσι en l'an 439 approximativement.

[26] M. A. Triandaphyllidis, *o. c.*, p. 119.

. . .τῆς καλκατούρας . . .τῶν ἵππων καὶ τῶν ἀνθρώπων (IX, 5). Le mot *calcatura* est rare dans les sources latines mais il est indubitablement populaire ; il a été hérité par la langue roumaine (*călcătură*)[27].

L'ouvrage de Mauricius nous a conservé plus de quarante termes de commandement militaires en latin. Ils constituent une importante source pour connaître la langue latine parlée à la basse époque. Si dans un écrit de stratégie en langue grecque du commencement du VII^e siècle les termes de commandement étaient en latin, c'est là une preuve de plus de la continuation directe de la culture romaine par la culture byzantine. Ceci montre également que dans la mosaïque de langues parlées par les soldats, recrutés chez les peuples les plus divers, la langue latine représentait encore un facteur d'unité et de rapprochement. Ces formules militaires nous sont parvenues par l'intermédiaire de manuscrits des X^e (M) et XI^e siècles (NPVA) ; les copistes ne connaissaient plus le latin et ils les transcrivaient mécaniquement ; aussi des erreurs ou des omissions se sont-elles faufilées dans la transmission de ces formules. Pour faciliter le contrôle de ces termes de commandement nous pouvons invoquer aussi bien les stratégistes grecs plus anciens que Mauricius (surtout Asclépiodote du I^{er} s. a. n. è. et Arrien du II^e s.) que, notamment, le traité de stratégie de l'empereur Léon le Sage, du X^e siècle, qui traduit en grec les termes de commandement en question [28]. Comme il n'a pas existé jusqu'ici d'édition critique de Mauricius, les dites formules ont été assez peu étudiées et mises en valeur par les chercheurs. Nous allons les discuter les unes après les autres en respectant l'ordre alphabétique et en faisant mention des leçons de tous les manuscrits.

1. *acia in acia* NPV, *acia acia* M (XII, 8, 16, 15) « file dans file ». On entendait par ἀκία l'unité militaire de base, comptant approximativement 16 soldats disposés de flanc l'un derrière l'autre et appelée en grec λόχος. Quand on exprimait cet ordre, l'unité en question devait s'approcher d'une autre unité similaire et fusionner avec elle.

2. *ad conto clina* MNPV (XII, 8, 16, 11) « à la lance, vers la lance, oblique », c'est-à-dire « à droite » ; ἐπὶ δόρυ κλῖνον (Ascl. 12, 11 ; Arrien 31, 2).

---

[27] *Thesaurus linguae Latinae*, III, 129, 15—17 ; Vitr. X. 5,1 *rotae sine operarum calcatura* ; Aug., *In psalmos* 55,7 *vinum quod manet de calcatura.*

[28] Asclepiodotos, éd. W. A. Oldfather, with an English Translation by members of the Illinois Greek Club, London-Cambridge (Massachusetts), 1962 ; Flavii Arriani *Scripta minora et fragmenta*, edd. A. G. Roos-G. Wirth, Leipzig, 1968 ; Leonis imp. *Tactica*, éd. R. Vári, I—II, 1, Budapest, 1917—1922 (inachevée) ; Leonis imp. *Tactica sive De re militari liber*, éd. J. Meursius, dans *Patrologia Graeca*, éd. Migne, Paris, 1863, tome CVII, col. 669—1120 ; F. Aussaresses, *L'armée byzantine à la fin du VI^e siècle d'après le Strategicon de l'empereur Maurice*, Bordeaux, 1909.

3. *ad decarchas* MNPV (III, 5, 3) « vers les décarques », εἰς δεκάρχας. Les soldats des unités de 10 hommes (δεκαρχίαι) se dirigeaient vers leurs chefs appelés δεκάρχαι.

4. *ad diphalangiam exitis* MNPV (XII, 8, 16, 10) « sortez, à la double ligne ».

5. *ad latus stringe* MNPV (III, 3 ; III, 5, 3 ; XII, 8, 24, 7) « par le flanc, serrez », εἰς πλάγιον σφίγξον A.

6. *ad octo* MNPV (XII, 8, 16, 4 et 11) « à huit ».

7. *ad pentarchas* MNPV (III, 5, 3) « vers les pentarques », εἰς πεντάρχας. Les soldats appartenant aux unités de cinq (πενταρχίαι) se rendaient auprès de leurs chefs dits πεντάρχαι.

8. *ad fulco* NPV, λαφούλκα MLp (XII, 8, 16, 8) « à la tortue en formation de lutte compacte », cf. v. all. **folc*(*h*), v. angl. *folk*, n. all. *Volk* « foule, peuple », v. sl. *plŭkŭ* (de **pulku*) « groupe »[29].

9. *ad scuto clina* MNPV (XII, 8, 16, 11) « au bouclier, oblique », c'est-à-dire « à gauche », ἐπ'ἀσπίδα (Polyb. III, 115, 9 ; Arrien 31, 3).

10. *ad tetrarchas* MNPV (115, 5, 3) « vers les tetrarques », εἰς τετράρχας. Les soldats des unités de quatre hommes (τετραρχίαι) se dirigeaient vers leurs chefs appelés τετράρχαι.

11. *adiuta* MNPV (XII, 8, 24, 6) « à l'aide ».

12. *aequaliter ambla* NPV, ἐν ποίᾳ γῇ περιπατεῖ A (III, 5, 3) « alignez, marche ».

13. *ami fulco* MNPV (III, 8, 24, 5) « sortez à la tortue », *ami* = *abi*, de *abire* « sortez », cf. ἀποχωρεῖν (Ascl. 12, 11).

14. *cede* MNPV, ὑποχώρει A (III, 5, 8) « recule ».

15. *clina dextra* NPV (III, 5, 9 ; XII, 8, 16, 13 ; XII, 8, 24, 8 ; XII, 8, 24, 13) « penche à droite » ou « à droite ».

16. *clina senestra* NPV (XII, 8, 16, 13), *clina senextra* NPV (XII, 8, 24, 8), ἀριστερά M « penche à gauche » ou « à gauche ».

17. *cum ordine seque* NPV, μετὰ τάξεως ἀκολουθεῖ A (III, 5, 7) « suis en bon ordre ».

18. *curso mina* NPV, ἔλα A (III, 5, 7) « galop accéléré ».

19. *depone* PV, *despone* MN *dextra au senestra* (III, 5 ; XII, 8, 16, 13 ; XII, 8, 24, 8), θές (μετάθες) δεξιὰ ἢ ἀριστερά « déboitez à droite ou à gauche ».

20. *derige frontem* MNPV (XII, 8, 16, 5), *dirige frontem* MNPV (XII, 8, 24, 3) « alignez, front », cf. εἰς ὀρθὸν ἀπόδος (Arrien 32, 1).

21. *exi* MNPV (XII, 8, 16, 4 ; XII, 8, 24, 2), *exites* = ἐξίτες MNPV (XII, 8, 16, 10 ; XII, 8, 24, 2) « sortez », en grec ἀπέρχεσθαι, ἐξέρχεσθαι.

[29] Kluge-Mitzka, *Etymologische Worterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, 1964, p. 825.

22. *intra* MNPV (XII, 8, 16, 15 ; XII, 8, 24, 2) « entrez », en grec εἰσέλθε.

23. *iunge* MNPV, σφίγξατε A (III, 4 et 5 ; XII, 8, 16, 16 ; XII, 8, 24, 4) « joignez ».

24. *largia ad ambas partes* MNPV, εἰς τὰ δύο μέρη πλατύνει A (XII, 8, 16, 13 ; XII, 8, 24, 14) « au large vers les ailes ».

25. *largiter ambla* NPVA (III, 2) « au large, marche ».

26. *medii partitis ad diphalangiam* (XII, 8, 16, 10) « ceux du milieu divisez, à la double ligne ».

27. *mina* MNPV, ἔλα (III, 5, 8) « en avant ».

28. *mone* MNPV (III, 5, 2 ; XII, 8, 16, 11) « marche ».

29. *muta locum* MNPV (XII, 8, 16, 16) « changez la place ».

30. *parati* MNPV (XII, 8, 16, 9) « attention ».

31. *percute* MNPV, σκεπάσαι A (III, 5, 6) « frappez, tirez ».

32. *primi statis* MNPV (XII, 8, 16, 10 ; XII, 8, 24, 7) « les premiers, halte ».

33. *redi ego*, ῥάδδε M, βρέγγε NPV, ὑπόστρεφον Léon, *recede* Vári (XII, 8, 16, 11 ; XII, 8, 24, 12) « en arrière » ; ἐπάνιθι (Arrien 25, 4).

34. *reverte* MNPV (XII, 8, 16, 10) « retourne ».

35. *secundi ad diphalangiam* MNPV (XII, 8, 16, 10) « les seconds, à la double ligne ».

36. *sta, state* MNPV (III, 5, 2 ; XII, 8, 24, 7) « halte ».

37. *suscipe* NPV (III, 9) « reçois, prends possession ».

38. *torna* MNPV (III, 5, 8) « demi-tour ».

39. *transforma* NVLp, *transfurma* MP, μετασχημάτισον A (III, 5, 10 ; XII, 8, 16, 16) « changez la figure ».

40. *transmuta* MNPV, μετάλλαξον A (III, 5, 10) « changez la position ».

41. *Silention ! Mandata captate ! Non vos turbatis ! Ordinem servate ! Bando sequite ! Nemo demittat bandum et inimicos sequator !* (MNPV, XII, 8, 24, 1) « Silence ! Ecoutez les commaudements. Que personne ne bouge ! A vos rangs ! Suivez le drapeau ! Que nul n'abandonne le drapeau et suivez les ennemis ! ». Commentaire : *silention* codd., μετὰ σιγῆς Léon ; *captate* Reichenkron [30], καμπλάτε M, καπλάτες NPV, πληρώσατε Léon ; *servate* M, *servates* NPV, φυλάξατε Léon ; *bando* (= latin classique *bandum*) ; *sequator* NPV, *seque* M, διώξατε Léon.

[30] G. Reichenkron, *Zur römischen Kommandosprache bei byzantinischen Schriftstellern*, « Byzantinische Zeitschrift », LIV (1961), p. 18—27. La graphie καπλάτε de Const. Porphyr. *De cerim.* I, 10, 27 (éd. A. Vogt) est interprétée comme une corruptèle de *ambulate, amblate, aplate* et est traduite par « avancez ». Il s'agit en réalité du latin *captate* « attention à mes paroles, soyez attentifs ». Pour l'ensemble de cette étude nous avons consulté aussi Gustav Meyer, *Die lateinischen Lehnworte im Neugriechischen* (= *Neugriechische Studien*, III), « Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Klasse », Bd. CXXXII, Wien, 1895.

42. *Silention* ! *Nemo demittat, nemo anteceda bandum* ! *Si venias e recta facie, bandum capta* ! *Ipso seque cum bando, milix* ! *Talis est commodu, miles barbatu. Si vero bandum demittes, eo modu non servies. Serva, milix, ordinem + vos deum ipsa te + Serva et tu, bandifer, sive pugnas, sive seque inimicum* ! *Si venias e recta facie, non forte minare, ut nec sparges suum ordinem.* NPVA (III, 5, 1). « Silence ! Que nul n'abandonne, que nul ne dépasse le drapeau ! Si tu viens par devant, fais attention au drapeau ! Avance avec le drapeau, soldat ! Pareil homme est indiqué, c'est un brave soldat. Mais si tu abandonnes le drapeau, tu n'es plus utile. Respecte l'ordre, soldat ! . . . Maintiens-le toi aussi, porte-drapeau, si tu combats ou si tu poursuis l'ennemi ! Si tu viens par avant, ne va pas vite, pour ne pas déranger l'ordre de bataille. » Commentaire : *venias* ego, BENIASSB codd., ἐὰν ἐκβῇς Léon ; *facie* ego, *facis* codd., ἀπὸ τῆς τοῦ μετώπου ὄψεως Léon ; *miles barbatu* ego, MLE BARBATI ; codd., στρατιώτης ἀνδρεῖος Léon ; *non servies* ego, NOSERVISE codd., μὴ κατὰ παράκλησιν ἐάσῃς Léon ; *serva* ego., SERBET codd., φύλαττε Léon ; *bandifer* ego, BANDI codd., βανδοφόρε Léon ; *venias* ego, BE codd., εἰ δὲ ἐκβῇς Léon ; *facie* ego, *faces* codd., ὄψιν Léon ; *non... minare* codd. ; μὴ ἐλάσῃς Léon ; *ut. . . ordinem* codd., ἵνα μὴ σκορπίσῃς τὴν σὴν τάξιν Léon.

L'appel au secours de la divinité était également exprimé en latin : *nobiscum deus* (II, 17, 1 et 2 ; XII, 8, 16, 9). Cette invocation était prononcée soit par tous les soldats ensemble, soit par deux groupes qui se complétaient alternativement : les uns entonnaient le mot *deus* et les autres répondaient *nobiscum*, ou inversement.

Pour faciliter l'intelligence des termes de commandement exprimés en latin, en voici quelques-uns en langue grecque : ἄγε εἰς τὰ ὅπλα (Arrien 32, 1) « attention, aux armes » ; ἀνάλαβε τὸ δόρυ ou τὸ δόρυ ἀνάλαβε (Arcl. 12, 11) « saisis la lance » ; ἄνω τὰ δόρατα ou τὰ δόρατα ἄνω (Arrien 32, 1) « lances en l'air » ; ὁ οὐραγὸς τὸν λόχον ἀπευθυνέτω (Arrien 32, 1) « que le commandant de l'arrière-garde dispose son groupe » ; εἰς ὀρθὸν ἀπόδος (Arrien 32, 1) « alignement », ἀποκατάστησον (Ascl. 12, 11) « à vos places », διάστηθι (Ascl. 12, 11) « distancez vous », διτ = *dite, dicite* (Const. Porphyr. *De cerim.* I, 1, p. 16 ; I, 9, p. 63 ; I, 32, p. 125) « ordonnez » ; τὸ μῆχος διπλασίαζε (Ascl. 12, 11) « doublez la longueur » ; ἐξέλισσε (Ascl. 12, 11 ; Arrien 31, 4 ; 32, 1) « contre-marche, déroulez », c'est-à-dire faire évoluer une troupe de façon que les hommes, en faisant volte-face, reviennent par ordre de rang de queue en tête, le dernier rang pivotant sur place ; ἐπίστρεφε (Ascl. 12, 11) « retourne » ; ἔχον οὕτως (Arrien 32, 1) « arrête là » ; λέβα ou λέβα λώκ (Const. Porphyr. *De cerim.* I, 87, p. 394 ; II, 56, 46 ; II, 57, p. 57 ; II, 61, p. 71) « *leva loco*, lève-toi de là » ; παράστηθι ἐπὶ τὰ ὅπλα (Ascl. 12, 11) « aux armes » ; παραόρα ἐπὶ τὸν ἡγούμενον (Ascl. 12, 11) « les regards au commandant » ; πρόαγε

(Arrien 32, 1) « en avant » ; σίγα (Arrien 32, 1) « silence » ; στοίχει (Ascl. 12, 11) « marchez à la file » ; σύντηρει (Ascl. 12, 11) ou τήρει τὰ διαστήματα (Arrien 32, 1) « maintenez les intervalles » ; ὑπόλαβε τὴν σκευήν (Ascl. 12, 11) « les armes en l'air ».

L'art militaire de la Grèce antique s'est développé graduellement et s'est transmis à la civilisation byzantine. Les Romains y ont apporté certains compléments, mais sans jamais atteindre à un degré de perfection appréciable, à cause de la technique encore rudimentaire dont disposait le monde antique. D'autres améliorations sont venues de la part des peuples migrateurs, notamment l'utilisation judicieuse des mouvements de la cavalerie. Toutes ces acquisitions ont été consignées par les stratégistes byzantins. Mais nous ne disposons pas d'éditions critiques satisfaisantes pour la grande majorité de ces auteurs. En outre, l'abondance et la variété des manuscrits rendent cette opération très delicate et de longue haleine. Sans ce labeur préalable il sera impossible d'approfondir la technique de bataille et l'organisation militaire de l'empire byzantin.

INTRODUCTION À UNE ÉTUDE SUR LE PORTRAIT DE FONDATEUR DANS LE SUD-EST EUROPÉEN. ESSAI DE TYPOLOGIE *

MARIA-ANA MUSICESCU

Avant propos. Au Moyen Age, dans les pays du Sud-Est européen, la représentation des fondateurs était intégrée aux ensembles de peinture religieuse. Mais, malgré l'unité de l'évolution du style, la présentation des fondateurs constitue un problème indépendant, dû au caractère particulier du thème, à la diversité iconographique et à sa qualité de document pour l'histoire, la société et la culture d'un peuple ; son intérêt dépasse donc largement le domaine de l'art et se rattache à celui plus vaste de l'histoire de la culture. Or, si pour les époques romano-byzantine et byzantine il existe des ouvrages fondamentaux [1]; si pour la présentation des fondateurs dans les différents pays de l'Orient chrétien la bibliographie — détaillée ou simplement informative — est assez riche, la plupart des études se limite, pour le Sud-Est européen, à l'époque antérieure à la

* Cet article a fait l'objet d'une Communication à l'Institut d'Etudes Sud-Est européennes de l'Académie roumaine (1968). C'est un chapitre d'une ample étude sur les portraits de fondateurs au Moyen Age dans les pays du Sud-Est européen. L'information incomplète (directe autant que bibliographique) sur la Grèce et l'Albanie, ne nous a pas permis d'inclure ces pays dans notre étude. L'espace typographique restreint nous a obligé d'abréger les notes et de ne citer que les ouvrages fondamentaux. L'article se limite à la peinture murale, sans entrer dans aucun détail d'iconographie et de considérations esthétiques.

[1] Pour les portraits de l'époque romano-byzantine, v. V. N. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, au Chap. *L'arte tardo antica*, Torino, 1967 ; Le livre de A. Grabar, l'*Empereur dans l'art byzantin. Recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient*, Paris, 1936, demeure fondamental dans ce domaine pour l'époque romano-byzantine et byzantine.

conquête ottomane [2]; période d'ailleurs où, exception faite des Pays roumains, la création artistique parvient à son maximum d'épanouissement. Cette limitation s'explique, entre autres, par le fait que, malgré un éveil d'intérêt de la part des historiens de l'art pour la peinture des XVI[e] — XVIII[e] siècles, les problèmes de la peinture post-byzantine [3], n'ont, en général, été étudiés que partiellement (et presque exclusivement pour le territoire grec) [4]. Ainsi, le rayonnement de la peinture « crétoise » et tout particulièrement le rôle joué par le Mont Athos dans cette action n'ont été fixés jusqu'à présent que dans leurs traits généraux. Les recherches comparatives entre la peinture de Grèce, de Serbie, de Bulgarie, d'Albanie et des Pays roumains ne sont guère plus avancées. Il n'est donc pas étonnant que dans cette phase des recherches sur la peinture post-byzantine, l'aspect particulier, les problèmes de détail — secondaires en apparence — du portrait de fondateur n'aient pas suscité jusqu'à ce jour un intérêt plus soutenu de la part des historiens d'art. Il existe, d'autre part, parmi les spécialistes d'art médiéval — pour des considérations qui n'intéressent pas ce travail — un préjugé défavorable concernant la valeur esthétique de la peinture post-byzantine en général. Ce fait a également entraîné un certain manque d'intérêt pour les représentations artistiques « provinciales », « locales » qui, en effet, sont loin de pouvoir soutenir la comparaison avec la peinture byzantine et qui apparaissent anachroniques par rapport à l'évolution spectaculaire de la peinture occidentale.

Pourtant le jugement de valeur habituel pour la peinture murale ne saurait constituer l'unique critère d'appréciation d'une expression artistique plus d'une fois médiocre. Car, bien que parmi les portraits de fondateurs des XIII[e] et XIV[e] siècles de Bulgarie et de Serbie il se trouve des chefs-d'œuvres du genre — tels ceux du tsar Constantin Assen Tich et de son épouse Irène, du sébastokrator Kalojan et de son épouse Dessislava de Bojana (Bulgarie) [5], ou bien ceux de Saint Sabbas (Nemanjia) et du roi

---

[2] Sv. Radojčič, *Portreti srpskih vladara u srednjom veku* [Les portraits des souverains serbes du Moyen-Age] (avec résumé français), Skoplje, 1934 ; A. Vassiliev, *Ktitorski Portreti* [Les portraits des fondateurs], Sofia, 1960. Pour les portraits bulgares jusqu'à la fin du XV[e] siècle ainsi que pour de nombreuses informations sur les portraits serbes, e.a., v. A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928 ; pour les portraits roumains il n'y a pas d'ouvrage d'ensemble. De nombreuses informations dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », Bucarest, 1908—1940 ; V. Vătăşianu, *Istoria Artelor plastice în România*, I, Bucarest, 1959 (avec une ample bibliographie) ; *Istoria Artelor Plastice în România*, I. Bucarest, 1968.

[3] Nous utilisons la notion de « post-byzantine » dans sa signification la plus large, concernant tout l'Orient chrétien.

[4] Le livre de S. Petkovič, *Zidno slikarstvo na području Pečke Patrijaršije 1557—1614* (*Wallpainting on the territory of the Patriarchate of Peč*) (avec résumé anglais), Novi Sad, 1965, constitue une première synthèse de la peinture serbe entre 1557—1614.

[5] A. Grabar, *op. cit.*, p. 155—176 ; A. Vassiliev, *op. cit.*

Vladislav de Mileševo[6] (Yougoslavie), du roi Miloutine de Prizren [7] (Yougoslavie), e. a. — ce n'est pas uniquement sous le rapport de la réussite artistique que doit être abordée l'étude du portrait de fondateur en général et, tout particulièrement, au cours de la période post-byzantine. Communs aux pays du Sud-Est européen et caractéristiques pour cette zone, les portraits des fondateurs des XVI[e] — XIX[e] siècles sont le plus souvent des représentations d'un réalisme élémentaire, dont le langage plastique est tout aussi direct que les textes des inscriptions votives placées au-dessus de la porte d'entrée des églises.

Dérivé, par sa conception et par sa forme, de Byzance, le portrait de fondateur de Bulgarie, de Serbie et des Pays roumains, de même d'ailleurs que celui de tout l'Orient chrétien, n'a jamais eu un caractère d'art gratuit. Et c'est par là qu'il se sépare — comme un groupe à part, fonctionnant d'après ses propres lois — de la catégorie générale de l'art du portrait. En effet, la réussite d'un portrait de fondateur dépend en premier de son aptitude à transmettre, de manière aussi suggestive que possible, le symbole que représente la qualité même de fondateur ou de donateur, avec les nombreuses nuances qu'elle acquiert au cours de son évolution. C'est sur la capacité d'exprimer cet attribut que l'accent porte dans les portraits de fondateurs. Le chercheur est donc contraint à les examiner dans leur évolution, car ils changent de configuration non seulement d'un pays à l'autre, mais à mesure que la notion de fondateur elle-même se modifie. Il est par ailleurs évident que les procédés artistiques contribuent eux-aussi à la réalisation de cette exigeance ; toutefois autres sont les moyens qui permettent d'atteindre l'accent capable de suggérer la qualité de fondateur. Parmi ceux-ci celui qui a été d'ailleurs le plus généralement adopté est un moyen d'ordre formel, ayant trait, indépendamment du portrait proprement dit, à ce que nous appellerons l'« iconographie » du tableau de fondateur. Cette contrainte dans la création artistique, dans un sens imposé du dehors, n'est du reste que naturelle pour l'époque médiévale et se retrouve dans toute représentation figurative à signification symbolique de la peinture de l'Orient chrétien. C'est l'iconographie qui, d'une part, permettait de reconnaître le symbole à travers son image et, d'autre part, assurait le respect de la hiérarchie, du protocole, si strictement réglementés dans l'Empire byzantin et qui sont restés en vigueur — avec des nuances elles-mêmes significatives pour la compréhension de l'évolution caractéristique du portrait de fondateur dans les différents pays — jusqu'à la fin de l'époque médiévale. Et même si, à partir du XVII[e]

[6] Sv. Radojčič, *Manastir Mileševa*, Beograd, 1963.

[7] Pour les portraits de Miloutine (avec aussi la bibliographie plus ancienne), v. V. Djurić, *Fresques médiévales à Hilandar. Contributions au catalogue des fresques au Mont Athos*, dans *Actes du XII[e] Congrès International d'Etudes Byzantines*, Beograd, 1964, tome III, p. 73—78.

siècle, l'iconographie avait perdu son caractère strictement obligatoire même si ce qui avait eu la force d'une institution ne représentait plus qu'une procédure traditionnelle, qu'une sorte de cérémonial formel, le fait même que celui-ci fût encore en vigueur prouve combien il était nécessaire à toute formule du portrait de fondateur. A ce point de vue, quels que soient les écarts dans le temps et dans l'espace, aussi évidentes que soient les différences qui séparent les majestueux portraits byzantins de Saint Vitale de Ravenne, des modestes et gauches portraits de fondateurs paysans des petites églises roumaines d'Olténie de la fin du XVIII[e] siècle, ou de ceux d'une si monotone uniformité des monastères et des églises de bourg bulgares de la première moitié du XIX[e] siècle, il existe entre eux une parenté qui n'est certes pas celle du langage artistique, mais celle de la signification, d'une finalité et d'un symbolisme commun. Ce n'est qu'en les considérant sous cet angle que les portraits des fondateurs révèlent, plus explicitement que la peinture religieuse, leur rôle de témoin de la culture, de documents plastiques des aspects variés de la société des peuples du Sud-Est européen au cours de presque sept siècles. Image concentrée du monde médiéval, le portrait de fondateur se rattache directement non seulement à la configuration sociale et culturelle de celui-ci, mais aussi à l'actualité politique, jouant ainsi souvent le même rôle, en tant qu'expression plastique, que les chroniques dans les écrits historiques du temps. Indépendamment de leur réussite artistique, les portraits de fondateurs et de donateurs ou le portrait « historique » sont l'un des moyens les plus aptes à faire saisir un certain nombre de traits caractéristiques de l'histoire de la culture médiévale et de ses rapports avec l'art — et cela pour toute l'aire de l'Europe orientale.

L'examen du portrait de fondateur dans les pays du Sud-Est européen au Moyen Age s'appuie sur la constatation d'un triple aspect commun : la *généralité* du phénomène, sa *continuité* dans le temps et la *similitude* des étapes d'évolution. Si les deux premiers aspects se passsent d'explications détaillées, le dernier permet de surprendre les étapes les plus significatives de ce genre d'art.

Nous ne nous arrêterons pas sur les portraits byzantins. Ils constituent, en effet, un chapitre indépendant, rattaché par ses sources et par son évolution à une période bien plus ancienne que celle que nous nous sommes proposé d'étudier. Néanmoins il faut toujours tenir compte du fait suivant : avec des accents et des intensités différentes, tous les pays du Sud-Est européen s'approprient, maintiennent et adaptent des formules élaborées et parachevées dans le monde byzantin avant la formation des Etats balkaniques.

Dans son ensemble, l'expression artistique qui nous occupe se déroule le long d'une période de près de treize siècles, si l'on prend comme point de départ les représentations de Justinien et de Theodora à Ravenne — prototypes des portraits byzantins à caractère aulique — et comme point final les frises de paysans des églises d'Olténie de la fin du XVIII[e] siècle et de la première moitié du siècle suivant, à signification éminemment sociale, d'ailleurs dernière expression originale créée dans ce domaine. On peut distinguer, durant ce laps de temps, deux périodes, correspondant à deux étapes historiques, culturelles et artistiques : la période *byzantine* et la période *post-byzantine*. Mais si l'on tient compte du fait que les portraits bulgares et serbes à caractère aulique des XIII[e]—XIV[e] siècles — quoique intégralement byzantins comme iconographie — reflètent en même temps avec fidélité la culture et le style de vie de la cour et de la noblesse contemporaine de ces pays, on ne saurait plus les considérer comme de simples copies des portraits byzantins, dues à un esprit d'imitation ou à une attitude strictement velléitaire. Ce sont des créations locales, dont la ressemblance avec celles de Byzance — résultat d'un graduel processus d'assimilation — met en évidence la similitude entre les formes de la vie de cour des pays balkaniques avec celle de l'Empire. Ce n'est qu'en tenant compte de cette réalité qu'il est juste de parler d'une étape byzantine dans l'art du portrait de fondateur en Bulgarie et en Serbie aux XIII[e]—XIV[e] siècles. En Valachie, pays dont l'entrée dans l'arène internationale n'a lieu que vers le milieu du XIV[e] siècle — les portraits de l'Eglise Princière de Curtea de Argesh [8] et celui du voïévode Mircea l'Ancien (1386—1418) dans la grande église du monastère de Cozia (1387—1388) [9] — ne sont qu'un reflet — à première vue assez lointain — de l'étape byzantine telle qu'elle s'est déroulée au sud du Danube. Des éléments occidentaux : la couronne fleurdelysée que porte Nicolas Alexandre, voïévode de Valachie (1352—1364) dans la Déesis (au-dessus de la porte d'entrée du naos), la tunique et les chausses de Mircea l'Ancien à Cozia (portrait repeint au début du XVIII[e] siècle) — s'y mêlent, en une normale synthèse, à l'attitude de « proskynésis » du premier et aux aigles bicéphales qui ornent les vêtements du second et qu'il portait, à l'instar des « despotes » serbes, au moment où (entre 1388—1391) il avait le droit de porter

---

[8] V. Drăghiceanu, *Curtea Domnească din Argeş. Note istorice şi arheologice* [La Cour princière d'Argesh. Notes historiques et archéologiques] (avec résumé français), dans « Bul. Com. Mon. Ist. », X—XVI, Bucarest, 1917—1923 ; V. Vătăşianu, *op. cit.* ; *Istoria Artelor*..., p. 163, fig. 140.

[9] Les problèmes concernant Mircea l'Ancien et ses portraits sont discutés par R. Theodorescu, *Quelques précisions en marge d'un motif sculpté et peint à Cozia* (*Autour de la qualité de « despote » de Mircea l'Ancien*), article à paraître dans « Studii şi cercetări de Istoria Artei », 2, 1969.

ce titre [10]. Cependant, du point de vue de l'iconographie, les deux portraits appartiennent à l'art de Byzance et à celui des pays du Sud-Est européen. Et ce sont justement ces quelques différences de détail entre les portraits valaques et ceux bulgares et serbes qui prouvent combien étroitement les portraits des fondateurs reflètent, d'une part, une source commune et, d'une autre, les réalités politiques et culturelles qui avaient cours sur les deux rives du Danube, soulignant ainsi les éléments qui tantôt les rapprochent et tantôt les distinguent de l'art impérial byzantin. Effectivement, on ne saurait constater en Valachie le phénomène de « puissante grécisation »[11] que G. Ostrogorski remarque dans l'Etat et la cour serbes du temps du tsar Etienne Douchan (1331—1355) [12]. En revanche, vu ses relations avec la Transylvanie, intégrée à cette époque au royaume angevin de Hongrie, la Valachie avait adopté des éléments de culture matérielle et a subi en même temps une certaine influence artistique de la part de l'Occident, phénomène attesté non seulement par certains détails de ces portraits, mais aussi par des œuvres d'art appartenant à d'autres genres. D'autre part, les portraits serbes et bulgares de l'étape que nous avons qualifiée de byzantine soulignent, notamment par leur caractère aulique, une période au cours de laquelle ce n'est plus Byzance, mais le second Empire bulgare du temps du règne d'Ivan Alexandre (1331—1371) et le royaume serbe d'Etienne Douchan [13] qui représentent la suprême autorité politique dans le Sud-Est européen. A quelques exceptions près, la note dominante des portraits de fondateurs pendant ce temps est leur caractère manifestement aulique.

Ce caractère n'apparaît pas exclusivement au cours de la période byzantine. Sous cet aspect le temps ne joue pas un rôle essentiel. Ainsi, en Valachie, en pleine période post-byzantine, aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, les portraits de quelques-uns des princes reprennent délibérément les représentations auliques byzantines. Il est pourtant nécessaire de préciser la manière dont, à cette époque tardive, le caractère aulique a été rendu dans les portraits des voïévodes roumains. En effet, si l'on compare les portraits du roi Miloutine de Arilje [14] (1296), de Prizren [15] (1309—1314), de Gračanica [16] (env. 1320) à ceux de Mathieu Basarab au monastère d'Arnota

---

[10] Pour le problème très controversé de la qualité de « despote » de Mircea, v. R. Theodorescu, *op. cit.* (avec la bibliographie complète).

[11] G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, München, 1963, p. 403—404.

[12] *Ibid.*, *Problèmes des relations byzantino-serbes au XIV^{e} siècle*, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies*, II, Oxford, Main Papers, 1966.

[13] G. Ostrogorski, *Geschichte...*, les chap. concernant les Bulgares et les Serbes, avec la bibliographie plus ancienne.

[14] Sv. Radojčič, *Portreti...* ; Sv. Mandić, *Die Portrats auf den Fresken*, Beograd, 1966, fig. 8.

[15] *Ibid.*

[16] V. Djurić, *op cit.*, p. 73—78.

(construit en 1637)[17] ou de Constantin Brancovan au monastère de Hurez [18] (1691—1693) on voit nettement à quel point l'empreinte aulique — d'une si immédiate puissance de communication dans les portraits serbes — s'atténue dans les portraits roumains, qui ont beaucoup perdu de la magnificence extérieure et soulignent plutôt le prestige personnel du voïévode dans la hiérarchie sociale de l'époque, comme c'est le cas du beau portrait de Mathieu Basarab, par exemple. Malgré ce changement d'accent — dû aussi à une mentalité annonçant, dans cette partie de l'Europe, l'aurore d'un humanisme qui n'est déjà plus du Moyen Age — on décèle clairement dans les portraits valaques (attitude, costume, couronne) l'héritage encore actif du sentiment aulique dont étaient imprégnés les portraits impériaux de l'époque byzantine. C'est avec les nombreux portraits de Constantin Brancovan et de sa famille que prend fin le portrait aulique de tradition impériale dans le Sud-Est européen.

Pourtant, en pleine étape byzantine, on voit apparaître les éléments de représentation de fondateurs qui annoncent ce qui durant la période ottomane deviendra *l'étape balkanique*. Il ne s'agit pas seulement d'une similitude de style de la plupart des portraits de fondateurs de cette étape, à partir de la fin du XV^{e} siècle ; chaque peuple possède, en effet, de manière plus ou moins évidente, ses traits propres. Mais en lignes générales, les représentations de fondateurs des XVI^{e} — XVIII^{e} siècles acquièrent une série de traits communs, autres que celles de l'époque antérieure, visibles depuis les formules iconographiques jusqu'au costume ou même à des détails de costume des différents fondateurs. Ces traits communs révèlent le niveau de culture matérielle et spirituelle, résultant d'une évolution historique semblable, jusqu'à un certain point, à toute cette région et également de la tradition dont le rôle subsiste autant que ce monde poursuit le même idéal. Il ne s'agit plus à cette époque (sauf pour les Pays roumains) de portraits princiers, mais bien de portraits de dignitaires, parfois des membres de la noblesse, de privilégiés qui avaient aussi le droit et à la fois les moyens de fonder des églises ou des monastères [19]. Les très nombreux portraits de princes de l'Eglise (métropolites, évêques), les principaux fondateurs de l'époque, constituent eux aussi un trait commun, reflétant les conditions réelles de la vie du Sud-Est européen, dans l'art des portraits après l'époque byzantine.

Au-delà des ressemblances, nombreuses et frappantes même sous le rapport du style, entre les portraits des fondateurs, les différences, plus

---

[17] I. D. Ştefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIX^{e} siècle*, p. 163—166, pl. 82—84, Paris, 1932.

[18] Teodora Voinescu, *Şcoala de pictură de la Hurez* [L'Ecole de peinture de Hurez], dans *Omagiu George Oprescu*, Bucarest, 1961.

[19] S. Petkovič, *op. cit*, p. 15—32.

nuancées, plus difficiles à saisir aussi, déterminent, à des époques qui ne sont pas les mêmes pour tous ces pays, des *étapes locales*, dues à une série de facteurs dont les plus importants, à notre avis, sont : 1. la continuité — ou le manque de continuité — de la tradition du portrait de fondateur de la période pré-ottomane ; 2. le rôle, plus ou moins actif, joué par les influences étrangères (surtout celles occidentales) aussi bien dans l'art que dans la vie matérielle de tel ou tel pays ; 3. les traits spécifiques de la structure socio-économique et du mode de vie de chaque pays au cours des différentes phases historiques de son passé. Du point de vue chronologique, les étapes locales mettent fin, vers le milieu du XIX^e^ siècle, à l'évolution du portrait de fondateur dans le Sud-Est européen.

Au cours de ces trois étapes, on peut distinguer quelques aspects qui, plus que les traits communs des étapes byzantines et balkaniques, ou même que les traits différenciés des étapes locales, sont susceptibles de fournir une image claire des solutions ainsi que des possibilités offertes par la représentation dans la peinture murale du portrait de fondateur. Ces aspects peuvent être définis comme suit : 1. *l'aspect aulique*, qui correspond à l'étape byzantine et qui persiste, comme nous l'avons mentionné plus haut, comme un reflet tardif, avec des significations sur lesquelles nous reviendrons, dans les portraits roumains des XVI^e^—XVII^e^ siècles ; 2. *l'aspect biographique*, commun à tout le Sud-Est européen, le plus caractéristique et le plus répandu d'ailleurs et qui du point de vue de la composition oscille entre une expression simple et une autre complexe ; 3. *l'aspect narratif*, extrêmement rare, que l'on rencontre en Serbie aux XIII^e^—XIV^e^ siècles, particulièrement intéressant par le fait qu'il atteste, d'une part, l'influence directe de la littérature biographique et représente, d'une autre, certains événements importants de l'histoire de ce pays ; 4. *l'aspect symbolique*, caractéristique toujours pour la Serbie ; 5. *l'aspect historique*, commun à la Serbie et à la Valachie ; 6. *l'aspect social*, caractéristique uniquement à la Valachie depuis la fin du XVIII^e^ siècle jusque vers le milieu du siècle suivant.

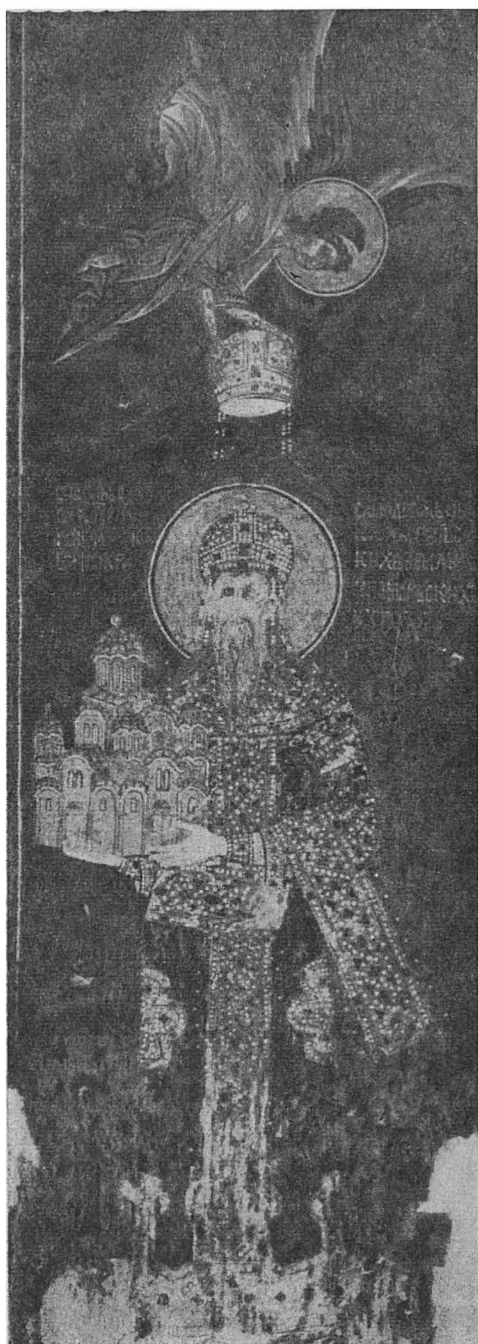
Le fait que la plupart de ces aspects, exception faite de ceux auliques et biographiques, ne sont pas communs, mais caractérisent seulement les représentations d'un ou de tout au plus de deux pays, ne vient nullement à l'encontre de l'unité de vision que nous avons relevée plus haut pour les étapes byzantines et balkaniques, mais démontre justement la diversité, pour chaque pays, des expressions propres qui se manifestent, en tant que sélection locale, dans le cadre plus large de l'unité de l'ensemble.

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'analyser succinctement les portraits de fondateurs de Bulgarie, de Serbie et des Pays roumains, en respectant, dans la mesure du possible, la chronologie, tout en utilisant comme critère de classification les aspects que nous venons

d'énumérer. Ceux-ci peuvent constituer un jalon permettant d'aboutir à une image à la fois cohérente, discriminatoire et significative du domaine vaste et complexe du portrait de fondateur dans la peinture murale des pays du Sud-Est européen.

L'aspect aulique domine, impressionnant en tant qu'expressivité, les portraits des tsars, des krals, des princes bulgares et serbes aux XIIIe et XIVe siècles. Exception faite de quelques détails, les ressemblances iconographiques et stylistiques entre tous ces portraits sont tellement grandes, qu'elles prouvent de loin combien similaires étaient dans les deux pays, d'une part, la conception des représentations royales (dérivées directement de l'idée et des images impériales byzantines), de l'autre, l'aspect réel, dans les cérémonies, des krals et des tsars des deux pays sud-slaves. Figurés dans l'attitude de la plus hiératique frontalité, portant la dalmatique de pourpre, le loros impérial et la couronne, tenant d'une main le sceptre ou une croix et de l'autre l'« akakia », la figure entourée du nimbe des saints, Constantin Assen Tich [20] à Bojana, le roi Miloutine à Prizren, Etienne Douchan à Lesnovo [21], le roi Miloutine à Gračanica (fig. 1), le roi Ivan Alexandre à Bačkovo [22] (fig. 2) sont, parmi les portraits de fondateurs à aspect aulique, des plus représentatifs du Sud-Est européen. Image fidèle de la conscience de l'autorité suprême qu'ils représentaient et du pouvoir absolu qu'ils exerçaient, les krals et les tsars bulgares et serbes s'étaient fait représenter dans leurs fondations comme les empereurs de Byzance et tels qu'ils apparaissaient aux grandes cérémonies de leurs cours. Ces portraits sont comme l'équivalent de l'orgueilleuse formule qu'Ivan Assen II avait fait graver sur une colonne dans sa fondation de Tîrnovo, pour commémorer la victoire de Klokotnica (1230), ainsi que du titre de « tsar des Bulgares et des Grecs »[23] que portait Ivan Alexandre, et de celui de « tsar des Serbes et des Rhomées »[24] que portait l'empereur serbe Etienne Douchan. D'autre part, les « Vies » (*Житија*) des premiers Némanjides offrent à leur tour au lecteur de nos jours les mêmes images de ces princes qui avaient élevé leur Etat au même niveau de prestige que l'empire byzantin. Aussi ce qui dans la littérature de l'époque constitue le côté « rhétorique » correspond justement à l'aspect « aulique » des représentations de ces fondateurs. Au fond, il ne s'agit que de l'expression artistique, d'une même vision théologique, des mérites des fondateurs : l'expression de la

[20] A. Grabar, *op. cit.*, p. 155—176.
[21] Sv. Radojčić, *op. cit.*; Sv. Mandić, *op. cit.*, fig. 19.
[22] A. Grabar, *op. cit.*, p. 283.
[23] *The Cambridge Medieval History*, IV, *The Byzantine Empire*, Part I, *Byzantium and its neighbours*, Cambridge, 1966, p. 528.
[24] *Ibid.*, p. 538.



1. — Le roi Miloutine et son épouse, Simonide (Gračanica).

2. — Le roi Ivan Alexandre (Bačkovo).

rhétorique religieuse dans les « Vies » (destinées à être lues les jours de la commémoration du fondateur) et l'expression plastique dans le portrait.

Le même caractère aulique définit les portraits des reines : Irène, épouse de Constantin Assen Tich, à Bojana [25]; Catherine, épouse du roi Dragoutine, à Arilje ; la jeune et belle Simonide, troisième épouse du tsar Miloutine, à Gračanica ; l'impératrice Jelena, épouse du tsar Douchan, à Lesnovo [26], toutes filles ou proches parentes des familles impériales byzantines.

Ce même privilège de la représentation aulique s'étend aux portraits de certains membres de la haute noblesse, à la fois les plus grands dignitaires du pays, lorsqu'ils sont représentés en tant que fondateurs. Les différences de détails vestimentaires que l'on y relève par rapport à ceux des krals et des tsars confirment le souci des artistes de respecter jusque dans leurs moindres détails le protocole et l'étiquette dans le cérémonial de la cour. Citons dans ce groupe les beaux portraits du sébastokrator Kalojan et de son épouse Dessislava (fig. 3), les fondateurs de Bojana ; du despote Oliver (fig. 4) et de son épouse Ana-Maria Liverina, de Lesnovo ; le portrait de Cäsar Novak, de Maligrad, ou encore celui de Vidoslava, l'épouse du voïévode Nikola Zorac, de Ramača [27].

On retrouve cet aspect aulique, qui avait si profondément marqué les portraits royaux serbes, jusqu'au début du XV^{e} siècle, ainsi qu'il ressort des impressionnantes représentations (malheureusement dégradées de nos jours) du knèze Lazare, de Ravanica (1385), et du despote Etienne Lazarevič, de Resava (1406—1418). Autant le héros de Kossovo, que l'un des derniers chefs de l'Etat indépendant serbe, portent la couronne, un costume de pourpre broché de fil d'or et le nimbe des saints. C'est que, quoique leurs titres diffèrent, le knèze et le despote étaient considérés par leurs contemporains comme des héritiers légitimes des tsars.

La même qualité survit à l'époque byzantine dans les Pays roumains A une date aussi avancée que le début de la troisième décennie du XVI siècle, Neagoe Basarab, prince de Valachie (1512—1521), son épouse, la princesse Despina, et leurs enfants sont représentés, en tant que fondateurs de la somptueuse église du monastère d'Argesh (peinte vers 1526) (fig. 5). Ils portent de hautes couronnes et des vêtements d'une grande richesse et qui rappellent de très près — évidemment adaptés et transformés — ceux que portent de nos jours les paysannes roumaines de la région.

Comme intention et comme réalisation ces portraits revêtent entièrement le hiératisme aulique des représentations des tsars bulgares et ser-

[25] A. Grabar, *op. cit.*, p. 164—173.
[26] Sv. Mandić, *op. cit.*, fig. 18.
[27] *Ibid.*, fig. 41.

3. — Le sébastocrator Kalojan et son épouse Dessislava (Bojana).

bes d'avant la conquête ottomane. De même que dans les pays soumis aux Turcs, on ne pouvait pas construire de monument comparable en magnificence à l'église de Neagoe Basarab — dont l'édification était « en égale mesure un acte politique et une manifestation religieuse » [28] — ; de même qu'aucun fondateur n'avait fait graver une inscription votive aussi ample —

[28] E. Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeşului* [L'Église du monastère d'Argesh], Bucarest, 1967, p. 9.

4. — Le despote Oliver (Lesnovo).

véritable texte littéraire rappelant, d'ailleurs, de près l'autre œuvre écrite du prince [29] — que celle dédiée à l'église par son fondateur ; de même ces portraits, uniques dans leur genre, sont l'image fidèle de la personnalité de ce voïévode qui inaugurait en 1517 sa fondation érigée dans l'ancienne capitale de la Valachie, en présence des représentants de tout le monde orthodoxe, le patriarche œcuménique en tête. La conscience de son rôle politique et culturel, rôle aussi de protecteur actif de l'Orthodoxie de nos voisins du Sud, si vive chez Neagoe Basarab, ne diffère que par sa finalité — qui embrasse toute la chrétienneté orientale — de la conscience de l'importance du rôle politique que les princes bulgares et serbes avaient eu deux siècles auparavant. Dans ces portraits (malheureusement fortement

[29] Pour les problèmes concernant l'œuvre écrite de Neagoe Basarab, v. Dan Zamfirescu, *Studii şi articole de literatură română veche* [Etudes et articles de littérature roumaine ancienne], notamment : *Învăţăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticităţii* [Les Conseils de Neagoe Basarab. Problème de l'authenticité] (avec la bibliographie complète), Bucarest, 1967.

5. — Le voïévode Neagoe Basarab, son épouse et leurs enfants (Curtea de Argeș).

retouchés de nos jours), l'héritage de l'idée impériale byzantine, ainsi que celle de l'œcuménisme orthodoxe, est explicable chez ce prince dont l'œuvre littéraire fait preuve non seulement d'une profonde connaissance de la mentalité et de la littérature byzantines, mais de la possibilité d'adapter certaines idées à des fins politiques utiles à son pays [30].

Infiniment plus vivants que les portraits de Valachie, ceux de la Moldavie d'Etienne le Grand (1457—1504)[31] et de Pierre Raresh (1527—1538 et 1541—1546), sans avoir l'apparence autoritaire si évidemment aulique, gardent — par le costume et la couronne — les éléments formels des portraits de fondateurs d'aspect aulique. Or, dans cette lointaine Moldavie, Byzance ne pouvait plus, à cette époque, être un exemple, mais tout au plus un souvenir, aussi grandiose fût-il. A Voroneţ (1488) à Pătrăuţi (1487), à Saint-Elie (1488), Etienne le Grand est le prince du pays, représenté auprès de son épouse et de ses enfants ; il offre — toujours par l'entremise d'un intercesseur — son église au Christ. Sa figure n'a rien de majestueux ; il est fils de prince et « prince de la terre de Moldavie par la grâce de Dieu », mais sans ostentation, l'époque trouble où il vit ne lui permettant pas de penser à lui-même. Si le prince Lazare de Kossovo devenait le héros de tout un peuple, Etienne devint, au moment où les Balkans étaient depuis longtemps terre turque, le héros de la chrétienneté dans cette partie de l'Europe. Ses portraits sont les premiers du Sud-Est européen où pour la représentation d'un prince l'héritage de Byzance n'est plus qu'une forme extérieure. Son fils, Pierre Raresh, suit son exemple. Ses portraits, peu réussis du point de vue artistique, sont peut-être plus somptueux, mais l'esprit est le même [32]. Son épouse, la princesse Hélène, d'origine serbe, rappelle, dans son portrait du monastère de Humor (1535), d'assez près ceux des princesses de son pays. L'aspect aulique de ces portraits est purement local et demeurera caractéristique pour les portraits des princes moldaves jusque vers la fin du XVII[e] siècle.

En Valachie, les portraits de Michel le Brave (1593—1601) à Căluiu (1596), de Mathieu Basarab (1632—1654) à Arnota (fig. 6) (1633), celui de Constantin Brancovan (1688—1714) à Hurez (1691—1692) (fig. 7),

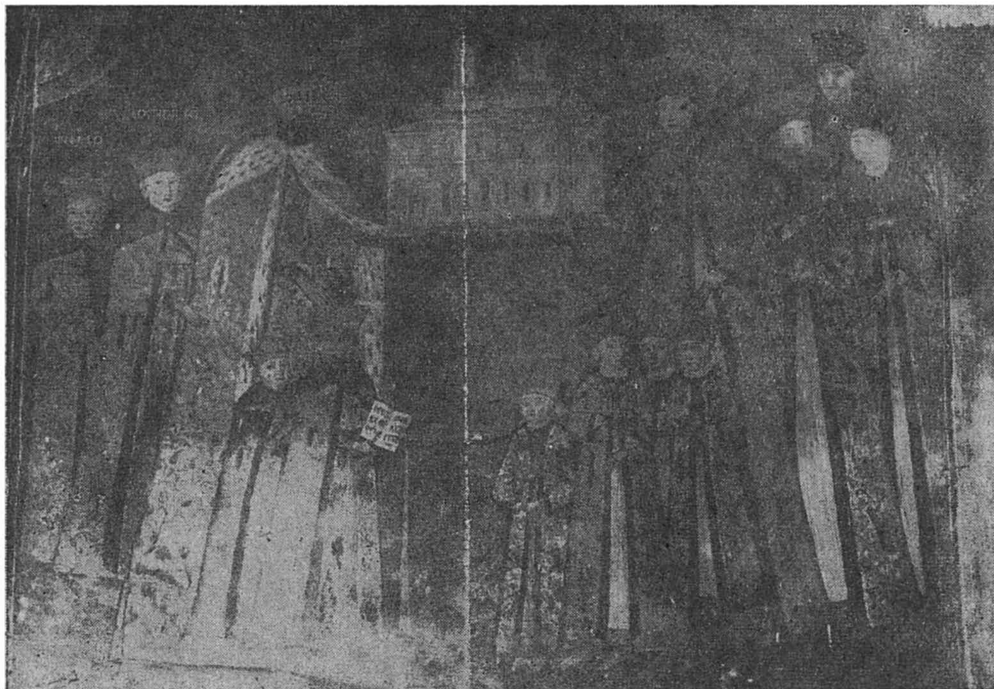
---

[30] *Ibid.*

[31] Teodora Voinescu, *Portretele lui Ştefan cel Mare in arta epocii sale* [Portraits d'Etienne le Grand dans l'art de son époque]. dans *Cultura moldovenească in vremea lui Ştefan cel Mare. Culegere de Studii* [La culture moldave à l'époque d'Etienne le Grand. Choix d'Études], Bucarest, 1964.

[32] Ce n'est pas par hasard que dans le *Letopiseţul anonim al Moldovei* [La Chronique anonyme de Moldavie], copié au XVI[e] siècle, le titre des voiévodes moldaves (en commençant avec Alexandre le Bon, 1400—1432) est Молдаѵстии харіе [tsars de Moldavie], v. *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI, publicate de Ion Bogdan, Ed. revăzută şi completată de P. P. Panaitescu* [Les Chroniques slavo-roumaines des XV[e]—XVI[e] siecles, publiées par Ion Bogdan, Ed revue et complétée par P. P. Panaitescu], Bucarest, 1959, p. 6 (texte slave), et p. 14 (traduction roumaine).

6. — Le voiévode Mathieu Basarab (Arnota).



7. — Constantin Brancovan, son épouse et leurs enfants (Hurez).

e. a., gardent l'esprit aulique inauguré en Valachie au monastère d'Argesh. Ce sont les princes valaques qui maintiennent, jusqu'au début du XVIII^e siècle, ce genre de portrait hérité de Byzance à travers les pays balkaniques.

L'aspect biographique est à la fois le plus représentatif et le plus fréquent, celui qui affirme le caractère unitaire de la formule du portrait de fondateur à travers ses trois étapes et dans la zone toute entière du Sud-Est européen. La plupart des portraits représentant le fondateur avec son épouse et leurs enfants, suivant les deux formules iconographiques : avec ou sans intercesseur. Il est intéressant à noter que, à de rares exceptions près, c'est la première formule qui est en usage en Serbie et en Moldavie, la seconde en Bulgarie, en Valachie, en Transylvanie.

Une formule de portrait à caractère biographique, propre à la Serbie du XIV^e siècle, est celle constituée par l'« Arbre généalogique des Nemanjides »,[33] représenté à Arilje, à Mateič, à Dečani, à Gračanica. Du point de vue iconographique, la structure de ces « Arbres » est identique à celle de l'« Arbre de Jessé ». L'idée de ce système de représentation de plusieurs générations d'une même famille, qui pourrait venir en Serbie autant de By-

[33] Sv. Radojči č, *op. cit.*,; A. Grabar, *op. cit.*, p. 249, 282.

zance que de l'Occident, est aussi liée aux « Vies » des premiers Nemanjides [34].

Dans la structure du type de portrait biographique il ne s'est produit — dans le temps comme dans l'espace — que des modifications minimes. Avec des réussites inégales, la formule du groupe familial aux personnages dont le groupe forme une unité visuelle, ou rangés les uns après les autres (par ordre d'importance et d'âge), à résolu des siècles durant les exigences des représentations des fondateurs. Les portraits qui, à ce point de vue, peuvent être considérés parmi les plus réussis sont ceux de l'église de Kremikovci (fin du XV^e siècle)[35] (fig. 8) (Bulgarie) et ceux de la Moldavie d'Etienne le Grand. On ne peut relever, à cet égard, d'évolution digne d'être mentionnée.

C'est pourquoi les portraits des Cantacuzènes peints vers la fin du XVII^e siècle par le peintre Pîrvul Mutul [36], constituent une création remarquable, non seulement par leur originalité, mais aussi par leur signification sociale et culturelle. Composés de 50 à 60 personnages, ils sont disposés par groupes de familles, avec leurs femmes et leurs nombreux enfants. On reconnaît dans cette foule de personnages, parmi les chefs de famille — tous grands dignitaires et fondateurs de nombreux édifices religieux — l'« Aga » Mathieu, le « postelnic » Constantin et ses fils : le « grand spathaire » Drăghici, le « stolnic » Constantin, le « spathaire » Michel, l'ancien voïévode Şerban (1678—1688). Tous ces portraits couvrent trois parois du narthex des églises de Filipeştii de Pădure (1692 — fondation de l'Aga Mathieu) et de Măgureni (1694 — fondation du grand spathaire Drăghici). Dans cette impressionnante galerie de personnages (fig. 9), seuls quelques-uns attirent les regards par une individualisation plus marquée ; apparemment, cette masse d'hommes, de femmes, d'enfants, aux attitudes presque identiques, aux gestes d'une lassante symétrie, portant les mêmes habits, la même large ceinture nouée par-devant, est d'une fatigante monotonie. Et pourtant, il se dégage de cette multitude un sentiment de solidarité, de puissance, qui est celui d'une famille nombreuse, riche et fière — comme l'était celle des Cantacuzènes — profondément consciente de sa force qu'elle utilisait d'ailleurs à ses buts politiques qui étaient en concordance avec ceux du pays tout entier.

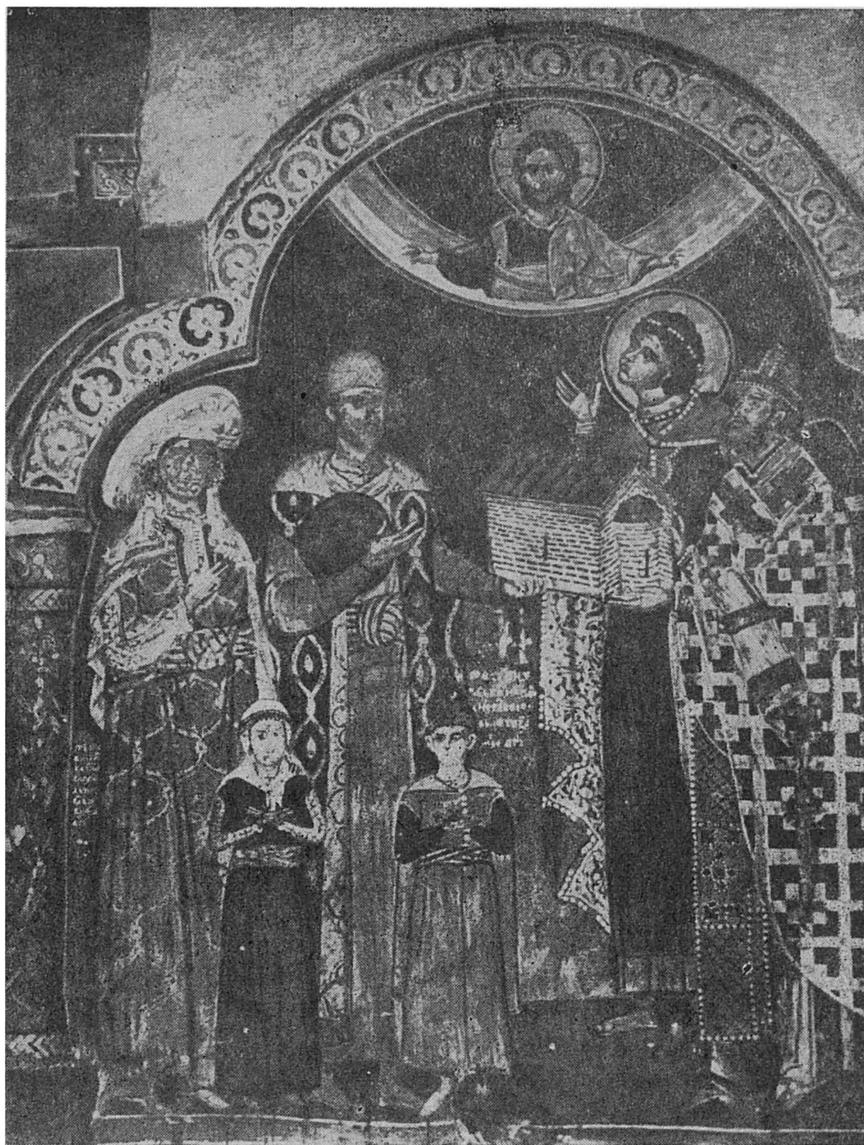
On a invoqué, au sujet de l'apparition surprenante de ce genre de portraits, l'intérêt croissant des peintres pour le caractère laïque des re-

---

[34] St. Haffner, *Serbisches Mittelalter, Altserbische Herrscherbiographien*, Band I, Graz, Wien, Koln, 1962.

[35] A. Vassiliev, *Ktitorski* ... ; Stamen Mihailov, *Ktitorskiat portret v Kremikovskata manastirska ţrkva v svetlinata na bălgaro-rumănskite kulturni vrăzki prez XV b.* [Portrait du donateur de l'église du monastère de Kremikovci à la lumière des liens culturels bulgaro-roumains pendant le XV^e siècle], dans « Arheologia », II (1960), 3, Sofia.

[36] Teodora Voinescu, *Pîrvu Mutu Zugravu* [Pîrvu Mutu, le Peintre], Bucarest, 1968.



8. — Radivoj, son épouse et leurs enfants (Kremikovci).

présentations. Cette explication a d'ailleurs sa part de réalité, mais elle reste néanmoins insuffisante. Il ne s'agit pas d'une innovation fortuite, ni de la vision ou du goût personnel de l'artiste, ni d'une influence venue du dehors. Il s'agit d'une commande ayant une signification très précise et qui reflète toute une mentalité : la nouvelle conception de vie—publique et privée—qui était à cette époque propre à la classe des grands boyards. Possédant une fortune immense, mais aussi une culture bien au-dessus de celle

9. — La famille des Cantacuzènes (Filipeştii de Pădure).

du reste de la société valaque contemporaine, fidèles à la tradition et conscients de la noblesse de l'ascendance de leur famille, convaincus de la « noble » origine du peuple roumain auquel ils s'étaient intégrés, tout en agissant selon les impératifs du moment, les Cantacuzènes avaient à la fois l'orgueil de leur classe qui les rattachait au passé et la fierté de leur famille qui leur imposait, en tant que ligne de conduite, de jouer un rôle de premier plan dans la politique du pays auquel ils se rattachaient d'ailleurs aussi par leur ascendance féminine [37].

Ce n'est pas le fait qu'il s'agit de portraits de famille qui est important, mais le fait que ces portraits sont pour la Valachie l'expression du groupe compact des plus insignes seigneurs du temps. Symbole d'une classe, ils sont tout aussi représentatifs pour les contemporains que le voïévode lui-même. Car les Cantacuzènes — dont le plus illustre représentant, Constantin le stolnic—homme d'Etat d'une remarquable culture et de multiple activité au service du peuple roumain, qui « dessine, pour la première fois

[37] Pour une information détaillée du rôle des Cantacuzènes, v. Eugen Stănescu, *Valoarea istorică şi literară a Cronicilor muntene. Studiu introductiv.* [La valeur historique et littéraire des Chroniques valaques. Etude introductive], dans *Cronicarii munteni* [Les Chroniqueurs valaques], I, Bucarest, 1961. ; V. Cîndea, *Le Stolnic Constantin Cantacuzène. L'Homme politique — l'Humaniste*, dans «Revue Roumaine d'Histoire », V, 4, Bucarest, 1966.

chez nous (...) le portrait du véritable humaniste » [38] — ont marqué toute une époque par leur patriotisme actif, par leur lutte permanente et lucide contre la domination ottomane, par leur large esprit européen. L'aspect aulique individuel, marqué par l'attitude pleine de fierté, est souligné implicitement et délibérément dans ces portraits et exprimé par la puissance et l'ampleur de ces groupes hautement caractéristiques d'une partie de la société roumaine du temps. On pourrait peut-être esquisser un rapprochement entre l'« Arbre généalogique des Nemanjides » et ce vaste tableau de famille, qui ont presque la même signification, reflétant une mentalité similaire à certains égards.

Nous n'insisterons pas sur les aspects *narratif* et *symbolique* des portraits serbes, qui constituent un trait à part propre à ce pays, berceau à la même époque (XIII[e]—XIV[e] siècle) d'un renouveau dans l'iconographie de la peinture religieuse. Nous sommes dans ce domaine en marge du portrait de fondateur ; ce sont les portraits historiques qui représentent les scènes de la vie et de l'activité des premiers Nemanjides, fréquemment figurées dans les chapelles des grands monastères serbes, fondées par ces princes mêmes. Sous le rapport de l'iconographie, le Concile de Siméon et de Sabbas Nemanjia contre les Bogomiles, la mort de Siméon Nemanjia et la translation de ses reliques, la mort de la reine Anne, mère du tsar Uroš I[er] (Sopočani—1256) [39], sont tous des adaptations fidèles de l'iconographie des Conciles œcuméniques, de la Dormition de la Vierge, etc. Tous ces portraits historiques, peints dans le contexte des scènes de la vie de ces personnages, correspondent souvent, jusque dans les détails, aux données biographiques et aux textes apologétiques de la littérature serbe contemporaine.

C'est toujours dans cette catégorie qu'on pourrait ranger les portraits « funéraires » si fréquents en Serbie ainsi qu'en Moldavie. Il est intéressant à noter qu'on ne les connaît ni en Bulgarie, ni, peut-être, en Valachie [40].

Le tableau de fondateur à caractère *historique* mérite un intérêt tout particulier. Il est commun à la Serbie et à la Valachie et n'existe ni en Bulgarie ni en Moldavie. La figuration dans presque tous les édifices religieux de la Serbie de l'époque ottomane des fondateurs de l'Etat serbe et de ceux de l'Eglise autocéphale, ainsi que de certains tsars et krals les plus prestigieux du passé, à côté des véritables fondateurs des monuments, est un fait trop connu pour que nous insistions là-dessus. Ces princes du passé sont de-

---

[38] V. Cîndea, *op. cit.*, p. 625.

[39] Vl. Petković, *La mort de la reine Anne à Sopočani*, dans l'*Art Byzantin chez les Slaves. Les Balkans ...*, Paris, 1930; V. Djurić, *Sopočani* (en serbo-croate), Beograd, 1963.

[40] P. Chihaia, *Semnificația portretelor din biserica mănăstirii Argeșului* [La signification des portraits de l'église du monastère d'Argesh] dans « Glasul Bisericii », 7—8, Bucarest, 1967.

10. — Le tsar Etienne Dečanski (Baia de Aramă).

venus des *Cвemu Kpaв*, les « saints rois», et marquent comme un trait d'union entre le fondateur réel et les saints représentés sur les parois des églises. (A ce propos, il n'est pas sans intérêt de mentionner que le fondateur d'origine serbe du monastère de Baia de Aramă (Olténie), le chef des mineurs de la région, Milco, a fait peindre, tout au début du XVIII^e siècle, les portraits de Siméon et de Sabbas Nemanjia, ainsi que celui d'Etienne Dečanski [41]) (fig. 10).

En Valachie, le portrait à implications historiques apparaît pour la première fois à l'église du monastère d'Argesh, où l'on trouve représenté, entre autres, Mircea l'Ancien, fondateur de Cozia [42]. Ce qui constitue un fait unique dans le répertoire artistique des Pays roumains c'est que le fondateur d'Argesh — que sa parenté avec l'ancienne famille régnante de Serbie, ainsi que de puissantes traditions culturelles rapprochaient de ce pays —y a fait peindre aussi le knèze Lazare, le héros de Kossovo [43] (fig. 11).

---

[41] R. Cretzianu, *Biserica din Baia de Aramă* [L'église de Baia de Aramă], dans « Mitropolia Olteniei », VII (1955), 10—12, Craiova.

[42] P. Chihaia, *op. cit.*

[43] Ion Radu Mircea, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI^e siècle*, dans « Revue des Etudes Sud-Est européennes », I (1963), 3—4, Bucarest.

11. — Le knèze Lazare (Curtea de Argeş).

A l'église princière de Tîrgovişte et au monastère de Hurez — c'est-à-dire dans l'ancienne capitale de la Valachie et dans la fondation la plus importante du temps du voiévode Constantin Brancovan — sont représentés de même une série de voïévodes du passé [44]. C'est ainsi que, à des moments de profondes modifications de la culture et de la société valaque, le portrait de fondateur conserve ses attaches avec le passé, fait révélateur pour l'un des aspects les plus significatifs pour l'histoire de la culture roumaine aux XVII[e]—XVIII[e] siècles. Ni l'influence, assez profonde à la fin du XVII[e] siècle et qui ira s'intensifiant au XVIII[e], de la culture grecque, ni la péné-

[44] Teodora Voinescu, *Şcoala de pictură* ...

tration, même dans certaines manifestations artistiques, d'éléments occidentaux, ni les changements dans le mode de vie, n'ont réussi à faire rompre le lien avec la tradition, si profondément enracinée dans toute la société roumaine. Le fait de représenter les princes du passé dans une fondation moderne n'était pas une survivance, ni un anachronisme, ni un geste gratuit, mais bien l'expression de la conviction profonde que le présent n'était que la continuation d'un passé héroïque et exemplaire. Sous les princes phanariotes, le portrait historique disparaît, avec la perte du sentiment de la continuité ainsi que de la valeur de la tradition.

L'aspect social [45] est caractéristique pour les portraits tardifs — de la seconde moitié du XVIII[e] et de la première moitié du XIX[e] siècle — des églises de village d'Olténie. A cette époque, dans les fondations des boyards et des dignitaires on peut fréquemment voir apparaître le voïévode du pays, le métropolite, l'évêque, l'higoumène (s'il s'agit d'un monastère), ainsi que les personnes qui ont contribué par leurs dons ou même leur travail à la construction ou à la décoration de l'édifice religieux. La fondation n'est plus, même dans la conception du fondateur, un acte seulement d'offrande personnelle ou de famille, mais une œuvre et un don communs auquels participent toutes les catégories sociales. Dans un grand nombre d'églises d'Olténie, on voit représenté depuis le fondateur, lui-même, avec sa famille (très fréquemment sont figurés les ascendants aussi), les prêtres et leurs familles et de très nombreux personnages appartenant soit aux villages de la terre seigneuriale, soit aux collectivités des paysans encore libres. Ces portraits de Valachie, exprimant la solidarité de groupe, impliquent l'existence d'un type de portrait qui n'est plus un simple portrait de fondateur, mais en égale mesure un portrait votif. Cette dernière notion fait peu à peu son chemin à partir de la fin du XVIII[e] siècle, pour se cristalliser — en Valachie seulement — au début du XIX[e]. Le nombre impressionnant de ces portraits (plusieurs centaines) — de grands ou de petits dignitaires, des bourgeois, des marchands, de grands et de petits boyards (fig. 12), des prêtres, des évêques, des paysans — constitue comme une anthologie figurée de toute la société valaque, de la mode du temps, de sa manière de vivre et de penser (les inscriptions qui accompagnent presque toujours ces portraits sont d'un grand intérêt et trop peu mises en valeur jusqu'à présent, justement pour faire revivre cette image d'une époque, ainsi que d'une société). Souvent le fondateur ne tient plus, n'offre plus l'église, qui plane dans le narthex au-dessus de la porte d'entrée, cependant que sur le registre inférieur des parois de la même pièce se trou-

[45] Hormis les très nombreuses mentions dans « Bul. Com. Mon. Ist. », « Arhivele Olteniei », « Mitropolia Olteniei », v. aussi Teodora Voinescu, *Elemente realiste în pictura religioasă din regiunea Gorj* [Eléments réalistes dans la peinture religieuse de la région de Gorj], dans « Studii şi cercetări de Istoria Artei », n[os] 1–2, Bucarest, 1954 ; A. Pănoiu, *Pictura votivă din nordul Olteniei* [La peinture votive dans le nord de l'Olténie], Bucarest, 1968.

12. — Les fondateurs de l'église St. Nicolas—Olănești (Olténie).

vent alignés vivants et morts, jeunes et vieux — comme dans un obituaire — des générations entières de personnes plus ou moins apparentées aux fondateurs effectifs de l'église. On pourrait même dire qu'il ne s'agit qu'en second lieu d'un don offert à la divinité ; il s'agit plutôt d'une manifestation sociale à implications culturelles : un don commun fait à la collectivité. Il n'est plus nécessaire d'insister sur la signification plus profonde de ces représentations, elles sont la preuve incontestable que, malgré es profonds changements dans la vie tant individuelle que sociale de la société valaque de l'époque, la tradition — une fois de plus — restait vivante. C'était la conscience nationale en germe qui s'exprimait à travers cette solidarité du peuple.

Si les aspects narratif et symbolique expriment ce qu'on pourrait qualifier d'étape locale des portraits serbes, l'aspect social définit par excellence celle des portraits valaques. Elle précède de très peu l'étape locale des portraits bulgares — dont elle est aussi contemporaine — laquelle s'exprime dans les nombreuses représentations de fondateurs, concentrées dans le complexe du monastère de Rîla. Au siècle dernier, moines, marchands, petits boyards — portant le costume de la classe dont ils font partie — sont représentés dans les nombreuses petites chapelles qu'environnent ce prestigieux centre spirituel et culturel de la Bulgarie, comptant près d'un millénaire d'existence. La formule iconographique employée pour la représentation des fondateurs dans ces chapelles bulgares est simple : le fondateur, soit seul, soit avec sa femme, offre ou non l'image de l'église. Beaucoup de ces portraits prouvent — surtout par le costume — une visible influence de la « mode » de l'Occident. Ce sont les précurseurs immédiats des portraits à l'huile qui ouvrent l'étape moderne de la peinture bulgare.

On pourrait parler d'une ressemblance entre l'aspect social des portraits de fondateurs en Valachie et celui de Bulgarie, avec cette différence que, en Valachie, les classes sociales sont toutes représentées dans un même monument, cependant qu'en Bulgarie n'apparaissent que les représentants d'une seule des classes, peints soit dans les chapelles autour du monastère de Rîla, soit dans les églises des bourgs lesquels à cette époque étaient des centres d'apprentissage des peintres, des sculpteurs en bois, etc.[46]

A cette époque la Serbie était, du point de vue artistique, presque sortie du Moyen Age. La riche collection de portraits du XVIII^{e} siècle, peints à l'huile sur toile, conservée à Belgrade et à Novi Sad, montre que la peinture de chevalet avait remplacé la peinture murale, bien avant que

---

[46] Nikola Mavrodinov, *Iskustvoto na bălgarskoto văzrajdane* [L'art de la Renaissance bulgare], (avec résumés russe, français, allemand), Sofia, 1957 ; At. Bojkov, *Kăm văprosa za vzaimnite vrăzki mejdu bălgarskoto i rumănskoto izkustvo prez XIV-XVII v.* [Sur les relations mutuelles entre l'art bulgare et l'art roumain aux XIV^{e}—XVII^{e} siècles], dans « Izvestia na Instituta za izobrazitelni izkustva », Sofia, VII, 1964. A. Vassiliev, *Blgarski Vazrojdenski Maistori* (*Masters of the Bulgarian National Revival*) (avec résumé anglais), Sofia, 1965.

cela ne se passât (avec la même fréquence) dans les autres pays de la même zone.

Les portraits de fondateurs et les portraits votifs des XVII^e—XIX^e siècles possèdent tous un caractère commun : ils sont l'expression de la tradition, attestant la persistance ininterrompue des valeurs du passé dans la structure d'un présent où la « nouveauté » pénétrait petit à petit, au début comme un événement singulier, puis de plus en plus fréquemment, mais seulement après le processus d'assimilation des éléments novateurs. Ainsi, dans des fondations de petits boyards, l'enfant qui a fréquenté une école supérieure est représenté vêtu à l'occidentale, un livre dans la main ; les descendants d'une famille, dont les membres sont représentés portant encore le « saraphane » et le « cafetan », sont peints vêtus de robes et de costumes occidentaux ; des jeunes gens qui ont voyagé à l'étranger sont peints suivant la mode du pays où ils ont été. D'innombrables détails de ce genre indiquent comment, dans cette formule traditionnelle du portrait, les fondateurs racontaient — d'une manière tout aussi simple que le faisaient les mentions sur les pages des manuscrits d'antan—l'un ou l'autre des événements qui avaient marqué leur vie de famille.

Peu à peu les portraits des grands boyards se font plus rares, tandis que ceux des petits dignitaires de province se multiplient ; un peu plus tard ce seront les habitants des bourgs et les citadins, et, vers le milieu du XIX^e siècle, la plupart de ces portraits représentent des paysans. Ces changements — qui ne sont, évidemment, pas absolus — sont justement dus à l'assimilation, de haut en bas de l'échelle sociale, d'un nouveau style de vie, d'une « mode » dans le sens moderne de la notion, venue de l'Occident. Tandis que les paysans, vêtus de leurs costumes de fêtes (fig. 13), sont là, peints sur les murs de leurs églises (souvent en bois), tels les voïévodes d'autrefois, hiératiques, en longues frises ou en groupes compacts, les yeux tournés soit vers le modèle de l'église qui surmonte généralement l'entrée, soit droit devant eux.

Phénomène en apparence anachronique, dans une société où se produisait un véritable bouleversement des conceptions de vie et qui évoluait sur tous les plans, le portrait de fondateur est, dans sa dernière phase, l'écho d'une réalité profonde, située en dehors du temps, et qu'il est difficile de déceler dans d'autres manifestations artistiques ou mêmes culturelles. Nous nous référons à cet aspect de la tradition qui est à la base du sentiment et de la conscience de stabilité de tout un peuple. Par-delà les institutions, la culture livresque, les influences du dehors, la pression des idées novatrices, il existe une permanence qui est le résultat d'une sélection multiséculaire de tout ce qui constitue l'expérience de la vie, le patrimoine de la culture et de l'art d'une nation. C'est la conscience de cette

13. — Fondateurs paysans (Olténie).

permanence que reflètent les portraits des paysans des églises olténiennes et elle n'exprime nullement une survivance du passé, mais bien au contraire, une actualité profonde, nécessité vitale de la continuité d'une nation.

Signalons, pour conclure, un autre critère de classification des portraits des fondateurs, qui pose peut-être plus nettement en évidence que les autres les profondes modifications survenues dans la mentalité de la société au cours des étapes historiques que nous avons évoquées. Suivant ce critère on peut distinguer trois grands moments dans l'évolution et la signification du portrait de fondateur : un moment d'épanouissement du *portrait individuel*, représenté par les portraits des basileis, des krals, des tsars, des princes, des despotes, des voïévodes, symboles, selon la mentalité du temps, du pays tout entier ; un moment d'épanouissement du *portrait à caractère de classe* (caractéristique pour la Valachie, existant dans une mesure insignifiante en Bulgarie et en Yougoslavie), qui en Roumanie est devenu de plus en plus fréquent, à mesure que la classe des boyards consolidait ses positions, et qui symbolisait de fait la puissance effective dans la vie de l'Etat ; enfin, un moment d'épanouissement du *portrait à caractère collectif*, symptomatique pour la voie sur laquelle s'engageait la société roumaine au seuil de l'époque moderne et qui, cette fois-ci, symbolisait la nation. Si en Bulgarie et en Serbie cette dernière catégorie n'existe qu'en tant qu'exception, c'est du fait que la domination ottomane avait empêché l'évolution normale de la société et que sauf le critère de la fortune il n'y avait pas de différences notables entre les classes sociales. Mais l'esprit est le même. La présence, presque sans exception, dans les portraits muraux serbes, des « saints rois » du début de l'Etat et en même temps, la présence, à côté du fondateur, du métropolite ou de l'higoumène, prouve la solidarité avec le passé. En Bulgarie, la représentation de Saint Jean de Rila dans presque toutes les fondations du XIX[e] siècle, les portraits des peintres représentés à côté de celui des fondateurs prouvent, une fois de plus, cette conscience et de l'actualité du passé et de la solidarité dans le présent. Chaque peuple a sa manière propre d'exprimer, à travers les portraits des fondateurs, ses attaches avec le passé, ainsi que sa continuité dans le présent.

Il existe, aujourd'hui encore, dans le Sud-Est européen, un centre où se trouvent concentrés, comme dans une vaste anthologie, toutes les catégories de portraits de fondateurs, de tous les pays orthodoxes, de toutes les époques et de tous les styles : c'est le Mont Athos. Ce foyer millénaire de la culture et de la spiritualité de tout l'Orient chrétien, refuge réel et actif de tant de lettrés ou de simples croyants des peuples qui attendaient leur libération, a constitué jusqu'à la conquête de l'indépendance des Etats balkaniques, le symbole de la continuité spirituelle et artistique du Sud-Est européen, au-delà des diversités ethniques.

LA VIE CULTURELLE DE LA COMMUNAUTÉ GRECQUE DE BUCAREST DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE[1]

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

I

Lorsque, à la suite du mouvement révolutionnaire de 1821, la Turquie remplaça les princes phanariotes dans le gouvernement des Principautés Roumaines par des princes autochtones, les boyards roumains tentèrent d'éloigner les Grecs des positions qu'ils occupaient dans ces pays par une série de revendications adressées à la Porte. On demandait leur exclusion de toutes les fonctions civiles et ecclésiastiques qu'ils détenaient en tant que clients des princes phanariotes [2], ainsi que la confiscation des propriétés grecques et la fermeture des écoles helléniques. La réorganisation de l'enseignement et de l'imprimerie devaient être, sur le plan culturel, les premières étapes de l'ère nouvelle, nationale, qui commençait.

Certes, à la suite du rétablissement des princes autochtones, l'influence grecque dans les Principautés Roumaines touchait à sa fin. Pourtant, l'élément grec n'y disparut pas, car même si on éloigna les Phanariotes des charges publiques [3], il restait encore beaucoup de Grecs adonnés

[1] Cette étude représente un chapitre abrégé d'un ouvrage plus ample, inédit, concernant « La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie (Bucarest, Constanța, Brăila, Galați et Giurgiu) dans la seconde moitié du XIX^e siècle ».

[2] Le dernier prince phanariote, Alexandru Șuțu, avait amené en Valachie 850 personnes, v. *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], Bucarest, 1964, vol. III, p. 910.

[3] La mesure n'avait pas eu un caractère radical. En 1830, Vogoride — encouragé par les Russes — visait au trône de la Moldavie (v. Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor* [Documents concernant l'Histoire des Roumains], Bucarest, vol. XXI, p. 310—311); Iancu Văcărescu protestait en 1831 contre la présence de deux Grecs dans l'Assemblée Nationale (Ath. Christopoulos et Manuel Arghiropoulos), v. *ibidem*, p. 337—339.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VII*, 2, p. 311—333, BUCAREST, 1969

aux affaires commerciales et financières [4] (que protégeaient les agences consulaires et vice-consulaires établies dans 26 villes et bourgs roumains entre 1835—1880)[5]. De nombreux liens de parenté les unissaient aussi aux familles roumaines [6]. La politique économique des princes (Alexandre Ghica et Michel Stourdza, surtout), toujours à court d'argent, encourageait l'activité commerciale des étrangers. Le traité d'Andrinople ayant redonné aux Roumains les villes de la rive gauche du Danube [7] (Brăila, Giurgiu, Turnu-Măgurele) et la liberté du commerce ayant attiré dans ces ports beaucoup de marchands étrangers [8] — grecs et bulgares surtout —, de nombreuses colonies et communautés grecques y furent fondées. Celles qui y existaient déjà furent renforcées par ce nouvel afflux.

Sous l'influence de la Russie, la Turquie revient sur sa décision concernant les monastères dédiés et les restitue [9] aux higoumènes grecs, qui retournent dans les Principautés. D'autre part, l'administration russe des Principautés — à l'époque du Règlement Organique — étant favorable aux Grecs, ces derniers occupent souvent des postes importants dans la direction des quarantaines du Danube [10], comme dans celle de la santé publique [11].

Sur le plan culturel, on s'attendrait à une disparition de la culture grecque après 1821, vu le mouvement de réaction nationale de cette période. Nous constatons pourtant que celle-ci résiste quelques décennies encore, car la génération d'Eliade Rădulescu (les promoteurs de ce mouvement) est encore « trop liée aux Grecs par de fortes relations sociales, familiales et culturelles »[12].

La génération d'Eliade, c'est-à-dire de la période suivant le mouvement révolutionnaire de 1821, est aussi celle d'Eufrosin Poteca, Grigore

[4] G. Potra, *Documente privitoare la istoria orașului București (1594—1821)* [Documents concernant l'histoire de la ville de Bucarest (1594—1821)]. Bucarest, Ed. Academiei, 1961. p. 596 suiv. V. aussi Ἐπιτομὴ τῆς ἱστορίας τῶν νέων Ἑλλήνων, Bucarest, 1838, dont 169 « syndronites » sont des commerçants — la plupart grecs — de Bucarest.

[5] V. *Reprezentanțele diplomatice ale României* [Les représentances diplomatiques de la Roumanie], vol. I, 1859—1917, Bucarest, Ed. politică, 1967, p. 325—326 (le chapitre signé par C. Velichi).

[6] La pénétration des Grecs dans la société roumaine à cette époque sera étudiée dans notre ouvrage « La société roumaine et la culture grecque au commencement du XIX[e] siècle (1821—1866) ».

[7] Les relations commerciales anglo-turques, récemment rétablies, avaient leur centre, en 1836, à Constantinople et « des ramifications qui s'étendaient jusqu'à Brăila et Galați, d'une part, jusqu'en Egypte et Syrie, d'autre part ». V. I. C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic 1834—1848* [Les règnes roumains pendant le Règlement Organique 1834—1848], Bucarest, 1915, p. 107.

[8] On leur créait de grands avantages, v.« Analele parlamentare », VI, I, 159, apud Filitti, *Domniile...*, p. 222.

[9] A la suite du Traité d'Akermann (1827), v. *Ist. Rom.*, III, p. 923 ; v. aussi M. Popescu-Spineni, *Procesul mănăstirilor închinate* [Le procès des monastères dédiés], Bucarest, 1936, p. 40.

[10] Le docteur Mavros, chef des quarantaines.

[11] C. Estiotis, le « protomedic » de la Valachie.

[12] D. Popovici, dans *Ion Eliade Rădulescu, Opere*, vol. I, Bucarest, 1939, p. 8.

Pleşoianu, Petrache Poenaru, Dinicu Golescu et tant d'autres qui, élèves des derniers professeurs grecs de Saint-Sava, traducteurs et éditeurs de livres grecs et auteurs de grammaires et de dictionnaires, préparent l'époque nouvelle, tout en ayant une forte culture grecque [13].

Il va de soi qu'il ne s'agit là que de survivances, de quelques phénomènes d'inertie que nous enregistrons et qui sont caractéristiques pour toute période de transition. D'ailleurs, même sans les changements dus à la réaction nationale de 1821, les choses auraient pris ce tournant, puisque « après 1830, *l'hellénisme* perd son caractère de forme culturelle de l'Europe Orientale »[14]. « La création de l'Hellade moderne en fit une forme politique et aussitôt son extension cessa. Il s'est défini, mais en s'amoindrissant »[15].

En examinant les publications grecques de Bucarest [16], nous constatons qu'entre 1830—1850 la culture grecque en déclin ne devint pas tout à fait périphérique. Avant de se confiner dans le cadre étroit de la vie des communautés grecques et malgré la réaction de l'élément national, elle occupe encore une place importante, à côté de la culture autochtone. Au commencement de cette période, entre 1830 et 1839, les écoles grecques de Bucarest sont au nombre de 11, c'est-à-dire près de la moitié du chiffre total des écoles privées de la ville. Les traductions d'ouvrages grecs ou d'œuvres occidentales par l'intermédiaire du grec continuent pendant toute la période du Règlement Organique [17]. Des éditions nouvelles en grec de quelques livres, pédagogiques surtout, très recherchés, parus au commencement du siècle à Venise ou à Bude, prolongent pour quelques

---

[13] Grigore Băleanu, représentant typique de la réaction nationaliste, qui procure les fonds nécessaires à l'impression du *Guide de la jeunesse pour la bonne et juste lecture*, par lequel on rejette « les maximes grecques » dans l'enseignement, n'en est pas moins l'auteur d'un plagiat de l'œuvre de Théodore Photeinos en grec sur l'« Histoire des Roumains » et, ce qui plus est, il écrit la preface du livre toujours en grec. V. N. Iorga, *L'Histoire de l'enseignement en pays roumains*, Bucarest, 1932, p. 158. V. aussi N. Camariano, *Un pretins istoric: Emanuil Băleanu* [Un prétendu historien: Emmanuel Baleanu], « Rev. Ist. Rom. », XVI$_2$ (1946), Bucarest, 1947, p. 142—156.

[14] N. Iorga, *Relaţii culturale greco-române* [Relations culturelles grecques-roumaines], « Revista istorică », V (1919), 4—5, p. 80.

[15] *Ibidem*; V. aussi C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 311—312.

[16] Nous avons rédigé une *Bibliographie des livres et périodiques grecs parus à Bucarest au XIX^e siècle (1830—1900)*, encore inédite.

[17] En 1835—1836, on traduisait encore en roumain Chesterfield et Marmontel, en utilisant la version grecque de Gh. Vendotis (v. pour Chesterfield, N. Camariano, *Primele traduceri din Bernardin de Saint-Pierre* [Les premières traductions de Bernardin de Saint-Pierre], Bucarest, 1944, p. 188; pour Marmontel, v. aussi N. Iorga, *Cele dintii scrieri ale lui C. Negruzzi* [Les premiers écrits de C. Negruzzi], « Revista Istorică », 4 (1918), 4—7, p. 21 et N. Camariano *Primele incercări literare ale lui C. Negruzzi şi prototipurile lor greceşti* [Les premiers essais littéraires de C. Negruzzi et leurs prototypes grecs], Bucarest, 1935, p. 25; A. Camariano-Cioran, *Operele lui Marmontel în sud-estul european*, dans « Studii de lit. univ. », X (1967), p. 143—156. Manuel Serghiadis paraphrasait Le Sage (*Gil Blas*) en 1836—1837. Aristia mettait en scène les pièces d'Alfieri en grec et Zaharia Mavroudis traduisait Voltaire. (V. A. Camariano, *Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX^e siècle*, « Balcania », VI (1943), p. 414). En 1845, A. Kondurіs a traduit Sganarelle de Molière (Ὁ κατὰ φαντασίαν κερατάς, Bucarest, 1845).

années une époque révolue [18]. Les frères Hristidis (Michel et Siméon), par l'édition des Tables alilodidactiques [19] et du Μηνολόγιον παντοτεινόν ἀκριβέστατον (1837) de Georgios P. Konstantinos de Philippopoli, continuent l'activité d'enseignement lancastrien de Gheorghios Kleoboulos en Pays roumains.

C'est toujours à la même époque que paraissent les premiers journaux grecs de Bucarest : «῾Ο Ζέφυρος τοῦ ῎Ιστρου» (1841)[20], « Φώσφορος τοῦ Λαοῦ » (1848) édité par les frères Hristidis [21], «Μηνυτὴς τῆς Βλαχίας» (1848) de Mihail Hristidis, qui change de titre en 1849, en devenant «῾Ο ῾Ελληνικὸς Μηνύτωρ τῆς Βλαχίας».

Les communautés grecques de Roumanie une fois organisées, c'est-à-dire après 1860, le caractère des publications grecques est tout autre. Désormais, elles seront liées à la vie de ces communautés. Nous trouvons surtout des manuels, des poésies et des nouvelles à sujet patriotique, des traductions d'ouvrages mineurs ou de brochures ayant trait aux communautés. Même quand ils expriment une certaine conscience « balkanique » ou le souci pour les problèmes — non résolus à cette date — des peuples sud-est européens, ces écrits sont dépourvus de valeur scientifique. Insuffisamment fondés — du point de vue documentaire — ils ne dépassent généralement pas le niveau d'articles dithyrambiques, d'un style plutôt journalistique. Le répertoire des troupes dramatiques est caractérisé par la médiocrité, à quelques exceptions près, des pièces inspirées par la lutte du peuple grec ou par les problèmes de la nouvelle société grecque.

Il en ressort aussi de nombreux aspects de la collaboration gréco-roumaine. L'imprimerie grecque de Bucarest, surtout, offre beaucoup d'exemples de cette collaboration. La typographie grecque d'Eliade et des frères Hristidis publie des livres grecs et roumains ; de même, les typographies de Zaharia Carcalechi et Ştefan Rasidescu. « Curierul Românesc » [Le Courrier roumain] publie des annonces en grec, étant « menacé de devenir — peu de temps après sa parution — un organe de publicité gréco-roumaine »[22].

[18] La quatrième édition du recueil grec de Dimitrios Darvaris, 'Εκλογάριον γραικικὸν εἰς χρῆσιν τῶν Πρωτοπείρων τῆς ἁπλῆς Διαλέκτου συλλεγθὲν ὑπὸ Δημητρίου Νικολάου τοῦ Δαρβάρειος, Bucarest, 1831, 244 p. ; la septième édition de l'ouvrage du grand pédagogue grec Ioannis Kokkonis (Παιδαγωγία νέα, Bucarest, 1836, 55 p.) ; la cinquième édition de la grammaire de Néophyte Douka (῾Η κατ' ἐπιτομὴν γραμματικὴ Τερψιθέα τοῦ κυρίου Νεοφύτου Δούκα, Bucarest, 1832).

[19] Πίνακες τῆς ἀλληλοδιδακτικῆς, Bucarest, 1836.

[20] V. Nestor Camariano, *Le premier journal grec de Bucarest*, dans « Baleania », VIII (1945), p. 221—227.

[21] Les frères Hristidis, d'origine bulgare, ont eu une riche activité didactique et éditoriale, couvrant la phase de transition du XIX[e] siècle (1830—1860). Ils publient de nombreux livres et entretiennent des relations culturelles à Sistovo et Roustchouk, où ils envoient des professeurs de grec, formés dans leur école, d'après la méthode alilodidactique. Dans la préface de l'Epistolarion, ils déclarent recevoir des élèves « de Valachie et de Turquie ». V. N. Iorga, *Şcoala şi opera tipografică a fraţilor Cristidi* [L'école et l'œuvre typographique des frères Cristidi], « Rev. Istorică », VI (1920), 1—2, p. 12.

[22] D. Popovici, *op. cit.*, p. 4.

Lorsque paraît la Société Typographique Grecque de Bucarest (1861), le catalogue des abonnés est formé de Roumains et de Grecs. Pour ne plus parler des ouvrages parus en grec et roumain (texte parallèle), même quand il ne s'agissait pas de traductions de classiques ou d'exercices de grammaire.

Il s'en détache aussi de visibles rapports spirituels avec le Sud-Est européen, à cette époque où s'achève la formation des Etats balkaniques. Dans les dimensions réduites d'une vie culturelle de communauté, nous trouvons d'indiscutables zones de contact avec les peuples de cette région.

Les Grecs de Bucarest. Reconnues officiellement seulement en 1863 par un décret du prince Alexandru Cuza [23] et devenues « personnes juridiques » en 1900, lors de la signature du protocole attaché à la convention commerciale roumano-grecque [24], les communautés grecques de Roumanie existaient déjà, bien avant ces dates, par les manifestations solidaires des sujets grecs. Les consulats et la légation remplissant toute une série de fonctions [25] qui intéressaient de près les Grecs du pays, contribuaient par cela même à tracer certaines préoccupations communes [26]. Un rôle important joue à cette époque l'imprimerie et surtout la presse grecque de Roumanie. La rédaction des journaux était le siège de nombreux intérêts patriotiques et culturels des Grecs : vente d'abonnements, inscriptions de « syndromites », souscriptions pour les provinces opprimées. Elle tenait aussi lieu de librairie, en assurant la diffusion des livres et périodiques grecs parmi les membres des communautés. De nombreux appels des rédactions rappelaient aux Grecs de payer régulièrement leurs abonnements, ou bien les invitaient à de nouvelles inscriptions [27]. Beaucoup d'articles éditoriaux ont pour titre : « Les Grecs de Roumanie »[28]. Ils commentent différents aspects des relations entre Roumains et Grecs, mais tâchent surtout de stimuler le sentiment patriotique des Grecs du pays et luttent contre le danger de la « roumanisation » par les mariages de plus en plus fréquents avec les autochtones [29]. Ce problème les préoccupe d'ailleurs au plus haut degré. A l'accusation du « Courrier d'Orient » que les Grecs font de la propagande dans le but de dénationaliser [les Roumains], « Ἡ Ἶρις » répond en 1879 qu'au contraire «μυριάδες Ἑλλήνων πληροῦσι σήμερον τὴν στατι-

---

[23] *Contribuţiuni pentru monografia oraşului şi judeţului Brăila* [Contributions à la monographie de la ville et du district de Brăila], Brăila, 1929, p. 47.

[24] Nanu, *Condica tratatelor şi a altor legăminte ale României 1354—1937* [Le registre des traités et d'autres conventions de la Roumanie 1354—1937], Bucarest, 1938, p. 194, n° 748.

[25] Ioannis Lampridis, Αἱ Ἑλληνικαί ἀποικίαι, Athènes, 1895, p. 56.

[26] En cas de nécessité, le « Πατριωτικὸν δάνειον » était déposé au consulat ou à l'ambassade.

[27] « Ὁ Θεατής — Spectatorul », 9/18 avr. 1860, p. 33; 35/14 nov. 1860, p. 138, et 17/13 juin 1860, p. 67; « Ἡ Ἶρις », 423/19 mars, 1879, p. 2.

[28] « Ἡ Ἐλπίς », 22/5 mai 1900, p. 1; « Ἡ Ἶρις », 415/16 janv. 1879, p. 1.

[29] « Ἡ Ἶρις », 301/14 juillet 1875, p. 3.

στικὴν τῆς Ρωμανίας »[30] [des dizaines de milliers d'Hellènes remplissent aujourd'hui la statistique de la Roumanie].

Nous avons trop peu de données pour une statistique — même sommaire — des régions de la Grèce dont étaient venus les Grecs de Roumanie[31]. Il est certain que la plupart étaient Ionniens [32] et Epirotes [33]. Ces derniers, surtout de Ianina. Ceci ne fait que confirmer la continuité des anciennes relations existant entre les Roumains et l'Epire [34]. Il n'est pas étonnant qu'on ait édité à Bucarest un journal du nom « Ἤπειρος ». A Bucarest surtout, malgré l'importance de l'élément grec, par la position qu'il y occupait [35], la communauté grecque était la moins organisée. En la comparant aux grandes communautés de Brăila, Galaţi ou Constanţa, et même à d'autres plus petites (Calafat, Giurgiu), elle est en retard de quelques décennies. Ces villes ont eu des églises grecques et des écoles, dès la sixième décennie du XIX[e] siècle, tandis qu'à Bucarest l'église ne fut bâtie qu'aux dernières années du siècle et l'école de la communauté ne commença son activité qu'en 1906.

C'est que, dans la Capitale, le procès de naturalisation des Grecs fut plus intense qu'ailleurs. De nombreux Grecs qui, jusqu'à l'Union des Principautés (1859) avaient gardé leur citoyenneté grecque, après cette date, en pénétrant de plus en plus dans la vie économique et politique du pays, tendent à devenir citoyens roumains [36]. Ce courant se reflète tant dans les comptes-rendus des séances parlementaires de l'époque, que dans la presse grecque de Roumanie. En 1860, dans un article sur la loi de la naturalisation des étrangers, le rédacteur de « Ὁ Θεατής » écrivait : « Le rapporteur, C. Vlădoianu, en démontrant la nécessité de la naturalisation de certains étrangers et ajoutant aussi que tous les membres de la Chambre sont d'origine hellène[!], on remarqua dans l'Assemblée un vif mouvement approbateur et les yeux de plusieurs personnes se trouvant dans la tribune publi-

---

[30] *Ibidem*, 341/13 avr. 1877, p. 1.

[31] Un chapitre de notre ouvrage s'occupe du « Lieu d'origine des Grecs de Roumanie ».

[32] v. N. Iorga, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], VIII, p. 386 ; v. aussi Gh. Mihăilescu, *Populaţia Brăilei* [La population de la ville de Brăila], « Analele Brăilei », IV, 2—3/1932, p. 117.

[33] « Ἡ Ἶρις », 639/8 oct. 1882, p. 1.

[34] V. Papacostea, *Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Epire*. Extrait de « Balcania », I (1938), 35 p.

[35] Selon N. Iorga, dans *Istoria comerţului românesc* [Histoire du commerce roumain], Bucarest, 1929, vol. II, p. 169, déjà en 1835 « Aux exportations participaient surtout : Ştefan [Hagi-] Moscu, Sakellario, consul prussien et nouveau consul grec, Hagi Bakaloglu, Zokinis et Mexisis, Ivanovici, Zefcovici, Califarov, Sofia Cristodulo, « Faro », Dedu Ciocaneli, Halepoglu, Calinderoglu, etc. » [la plupart grecs]. V. aussi I. C. Filitti, *op. cit.*, p. 47—48 : « Ştefan Hagi-Moscu procura au prince Alexandru Ghica la somme de trois millions lei qui lui étaient nécessaires pour son avènement au trône. Le faliment de Ş. Hagi-Moscu a mis en danger [en 1837] le gouvernement et la situation du prince lui-même ».

[36] C'est d'ailleurs une tendance à double sens, car si les Grecs voulaient obtenir le droit de cité, les Roumains, eux aussi, étaient mécontents de certains avantages dont bénéficiaient les étrangers.

que s'embuèrent de larmes de joie, jugeant cette affirmation d'une incontestable vérité» [37]. L'inexactitude flagrante de cette assertion ne démontre pas moins combien nécessaire paraissait à cette date l'obtention de la citoyenneté roumaine dans des conditions simplifiées et rapides. Le même rapporteur demandait qu'on change la loi, en adoptant une autre législation qui «donne le droit de citoyen sans difficulté», en prenant pour modèle «la législation hellénique, qui est la collection des lois les mieux constituées» [38].

La communauté grecque de Bucarest participe à la vie de la Capitale [39] beaucoup plus qu'il n'arrive généralement à une colonie étrangère, toujours à cause de cette massive pénétration dans la société roumaine. Non seulement certains professeurs grecs enseignent dans les écoles roumaines, mais il y en a qui deviennent Roumains, en écrivant des livres roumains et en participant à la vie publique du pays (Pavlidis, G. Ioanid, N. G. Dossios, Ep. Frankoudis, Démosthène Russo). Sans parler des puissantes relations économiques qui existaient entre les commerçants et les banquiers roumains et grecs et de l'activité utile des philanthropes tels que les frères Xenocratis, Kiriazis ou Evanghelis Zappas.

De nombreux Grecs de Bucarest faisaient des études universitaires dans la Capitale ou à l'étranger. Certains nous sont connus des appels publiés dans les journaux, par lesquels on demandait aux compatriotes de contribuer aux dépenses que réclamait cette spécialisation. Des annonces professionnelles communiquent ensuite le titre récent de tel avocat, médecin ou professeur. Car si la plupart étaient commerçants, ayant des magasins, des banques, des restaurants et des hôtels, des concessions de chemin de fer, les intellectuels [40] étaient assez nombreux aussi : médecins, avocats et surtout professeurs et journalistes.

Dans la vie bucarestoise des années 60, un moment intéressant pour la solidarité des Grecs de Roumanie est marqué par le fameux procès intenté à C. Aricescu, pour son «Ode à la Grèce», à cause de son attitude antimonarchique. Les lettres de sympathie reçues par C. Aricescu et C. A. Rosetti à la rédaction du «Românul» de la part des Grecs de différentes villes roumaines, les télégrammes envoyés aux journaux de Bucarest, le banquet des Grecs de la Capitale dans la maison de Zaharia Sardellis [41]

---

[37] «Ὁ Θεατής — Spectatorul», 12, 9 mai 1860, p. 45.

[38] *Ibidem.*

[39] Dans les villes de province, les mariages avec les Roumains sont moins fréquents, la vie de la communauté étant plus fermée par rapport à la société roumaine.

[40] «Κλειώ», 1/23 janv. 1898, p. 3; «Τὸ Βῆμα», 2/25 juin 1897, p. 3 et 4/28 juin 1897, p. 2; «Ἡ Ἶρις», 683/27 nov. 1883, p. 1.

[41] C. Aricescu, *Procesul meu pentru Oda la Grecia* [Mon procès pour l'Ode à la Grèce], Bucarest, 1863, p. 104.

sont autant de preuves de l'enthousiasme [42] provoqué par la poésie d'Aricescu. C. A. Rosetti, se joignant à la cause d'Aricescu, écrit des articles adressés aux Hellènes de Bucarest, en expliquant le but commun des deux peuples qui est : « la liberté des aïeux et l'alliance des peuples opprimés »[43]. Aricescu s'exclame : « car entre quelles autres nations peut-on trouver une telle affinité qu'entre la roumaine et la grecque ? »[44].

Une figure intéressante de la communauté est Evanghelis Zappas. Possesseur d'une grande fortune et philanthrope, Ev. Zappas a laissé un héritage qui, après la disparition de la première génération d'héritiers, donna lieu à un long procès entre l'Etat roumain et l'Etat grec. Plusieurs écrits en différentes langues (grec, roumain et italien) exposent d'une manière extrêmement documentée les problèmes de droit international soulevés par cette succession compliquée [45]. On peut facilement se représenter la position sociale [46] de ce riche Hellène qui — ainsi que le relate la presse roumaine — en 1860 offrait son hospitalité (sur ses terres) au Prince Cuza et contribuait « avec la somme nécessaire à la formation d'une batterie de 10 canons ».

L'Eglise. La communauté n'ayant une église propre qu'à la fin de la dernière décennie [47] (on commence à la bâtir en 1891 seulement), les Grecs se servaient de certaines églises roumaines. Les différentes messes qu'on officiait aux jours de fête [48], aux enterrements et requiems, avaient lieu surtout dans les églises Domniţa Bălaşa, Stavropoleos, S. Gheorghe, Proorocul Ilie (Hanul Colţei) ou Kalenderoglu, Zlătari et même dans l'Eglise de la Métropolie [49].

---

[42] Un Grec de Rimnicu-Sărat, Themistoclis Finalis, offre de se battre en duel à la place d'Aricescu, demandant à ce dernier « de laisser l'Hellène exposer sa poitrine aux balles des nobles officiers roumains, qui veulent frapper dans la vôtre la sainte cause de ma nation » (*ibidem*, p. 46—47).

[43] *Ibidem*, p. 31—33.

[44] *Ibidem*, p. 79. D'ailleurs le philhellénisme d'Aricescu lui a valu une fidèle sympathie de la colonie grecque, qui en 1884 annonce, dans sa presse, la parution d'une collection de poésies du poète roumain, dans les termes d'une profonde admiration. V. « Ἡ Ἶρις », 698/30 avr. 1884. p. 1.

[45] Σχεδίασμα ἠπειρωτικῆς βιβλιογραφίας, Athènes, 1964, p. 60, 62, 64 ; v. aussi : C. Velichi, « Relaţiile dintre România şi Grecia în perioada 1879—1911 » [Les relations entre la Roumanie et la Grèce (1879—1911)] (ouvrage manuscrit), p. 23—26.

[46] Zappas était visité par les personnalités de l'époque, qui lui marquaient une déférence particulière. Le sculpteur Kossos fit son portrait, que le consul général grec voulut voir, en rendant visite à Zappas.

[47] Tandis que Brăila, Giurgiu, Constanţa, Galaţi et Calafat l'avaient depuis longtemps.

[48] « Σύλλογοι », 3876, 18 30 oct. 1888, p. 2. A la messe célébrée dans l'église Domniţa Bălaşa par l'archimandrite de l'église grecque de Galaţi, Pilarinos « beaucoup de Grecs portaient le costume national, ce qui prouve qu'ils gardaient leurs traditions bien vivantes ».

[49] On y célébra l'enterrement de Dimos Papatanasiu, le rédacteur du journal « Μέλλον », le discours funèbre étant prononcé par Neoklis Kazazis (« Ἡ Ἶρις », 411/15 déc. 1878, p. 2). A une autre cérémonie qui a eu lieu dans la même église, à part les notabilités grecques (Alexandropoulos, Dr Miliaresis, Dimosthenis Finalis, les frères Haita, Valsamakis, etc.) ont assisté le corps diplomatique et plusieurs personnalités de la vie politique et militaire roumaine, dont le général Catargi, portant la croix hellène.

L'église Kalenderoglu (Kalinderu), fondée par Lazaros Kalenderoglu, était plus spécialement destinée aux nécessités de culte des Grecs de Bucarest [50]. Obligée à faire venir des prêtres d'autres églises grecques de Roumanie, à l'occasion des fêtes, la communauté finit par obtenir, grâce aux diligences du même L. Kalenderoglu, un prêtre grec « λόγιον καὶ κόσμων », qui commença son activité le Dimanche des Rameaux, en 1879 [51]. Les successeurs de Lazar Kalenderoglu — assimilés par la société roumaine — abandonnent la tradition de la célébration des fêtes grecques dans l'église de la famille [52]. En 1887, Ioan Kalenderoglu interdit l'accès de son église aux membres de la communauté [53].

Il est intéressant à noter que la solution de ce problème vint de la part du clergé roumain, qui permit à la colonie grecque d'officier ses messes dans l'église S.-Ioan. Les Grecs en furent reconnaissants, car les prêtres roumains avaient offert cette église « μετὰ πάσης προθυμίας... ὅπως ἑλληνιστὶ τελῆται ἡ λειτουργία ἐν αὐτῷ κατὰ τὰς ἡμέρας ταύτας »[54].

Ce n'est qu'en décembre 1890 que l'ambassadeur grec, M. Paparigopoulos, communique aux membres de la communauté grecque de Bucarest qu'un banquier grec de Roumanie, qui désire garder l'incognito, va fonder au printemps prochain une église grecque othodoxe à Bucarest. Plus tard, le bienfaiteur sortira de son anonymat [55]. Mais ni en décembre 1891 — une année après cette promesse — malgré tous les efforts de l'ambassadeur Farmakopoulos [56] et du donateur, et en dépit de l'influence de Chrissovelonis, l'église ne fut construite [57]. En janvier 1891, le Moniteur Officiel annonce que la mairie de la Capitale a approuvé la requête de l'Ambassade Hellène pour la concession du terrain se trouvant sur le Boulevard, en vue de la construction de l'école et de l'église grecque à un prix très réduit [58]. Sept ans plus tard, en 1898, l'église ne fonctionnait toujours pas [59]. En novembre 1899 seulement, on annonce que les travaux de construction de l'église grecque de l'« Annonciation » ont commencé et que le nom des donateurs est celui des frères Harokopos [60].

---

50 « Σύλλογοι », 3338, 2/14 déc. 1886, p. 2.

51 « Ἡ Ἶρις », 399/10 sept. 1878, p. 4 ; 409/30 nov. 1878, p. 2 ; 422/12 mars 1879, p. 2.

52 « Σύλλογοι » (3427, 24/5 avr. 1887, p. 3).

53 Le journal indigné constate que « aux Grecs peu nombreux restés à Bucarest, il manquera — par la ,,clémence'' des fils Kalenderoglu — leur langue natale dans l'église que leur père avait donnée à la communauté ».

54 « Σύλλογοι », 3432, 31/12 avr. 1887, p. 3.

55 « Πατρίς », 10, 13/25 déc. 1890, p. 2. Il s'agit des frères Harokopos.

56 Farmakopoulos était le fils du premier ministre Delighianis, v. « Πατρίς », I, 36, 18/3 janv. 1891, p. 2.

57 *Ibidem*, 138, 26/7 juin 1891, p. 1. A cette occasion, le journal donne la liste des personnalités marquantes de la communauté : Hristos Zappas, Vasilios Papazoglou, M. Vretos, dr N. Manikatidis, F. Haitas, Th. Lazaridis, A. Tsirikhanos, P. Karavias, N. Kollaros, Andreas Paxinos, A. Voskof.

58 « Πατρίς », I, 32, 13/25 janv. 1891, p. 2.

59 « Πατρίς », 2304, 1/13 déc. 1898, p. 3.

60 *Ibidem*, 2573, 26/7 nov. 1899, p. 3. Située à côté de l'ambassade grecque actuelle, l'église a l'architecture d'un temple antique.

La Société « Evanghelismos ». Mentionnée à Bucarest en 1890—1891 [61], c'est-à-dire à l'époque des initiatives pour la création d'une église grecque dans la Capitale, la Société « Evanghelismos » semble avoir eu une activité très soutenue. Formée de 400 membres, elle était présidée, en 1890, par S. Rigopoulos. A son assemblée générale de la même année, participa aussi le conseiller juridique Stefanos, venu d'Athènes, qui fut élu membre de la Société. Les problèmes discutés concernaient surtout le manque d'église et de prêtres de la communauté.

Les écoles. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en opposition avec la première, où pendant toute l'époque du Règlement Organique les écoles privées grecques sont assez nombreuses [62], nous n'en trouvons que de rares mentions à Bucarest [63]. En 1859, à l'école des frères Hristidis de l'église S.-Nicolae, on apprenait le grec, le roumain et le français. Le cours de Antonios Tabacopoulos [64] au lycée « S.-Sava », commencé en 1861, s'adressait surtout aux Roumains. La communauté grecque de Bucarest n'avait pas d'école, mais seulement quelques pensionnats, où l'on enseignait en plusieurs langues, parmi lesquelles le grec.

En 1876, au pensionnat « A. Apostolatos », on apprend le grec, le roumain, le français et l'allemand [65]. En 1877, une école grecque de Bucarest a 4 professeurs et 40 élèves. Le pensionnat de jeunes filles « Lutsatos » est mentionné en 1878 [66]. La même année est réorganisé l'ancien pensionnat de jeunes filles « Vaillant », dirigé par Marie Andronic [67]. On y apprend le grec trois fois par semaine. L'école de Mme Dodun de Perrières, en 1877, a dans son programme le roumain, le français et le grec [68]. En 1879, la presse grecque annonce l'installation définitive de l'école grecque, dirigée par Nicolaos Dimitriadis [69].

En 1890, on annonce l'adresse du lycée de jeunes filles d'Elise H. Dimopoulos [70], en 1896, la fondation du pensionnat « Οἰκογένεια » [La Famille], pour les enfants de 4—7 ans, où l'on apprend l'italien, le grec moderne et la peinture [71]. Le lycée « Capri», dirigé par C. Coman, est inauguré en 1898. Ses examens sont surveillés par l'Epitropie du Ministère de

---

[61] « Σύλλογοι », 4270, 27/11 mars 1890, p. 2—3.

[62] De 1832 à 1839, il existe à Bucarest entre 9 et 14 écoles grecques. En 1838, 304 élèves apprenaient dans ces écoles. V. Gh. Răşeanu, *Istoricul învăţămîntului particular în România* [Histoire de l'enseignement privé en Roumanie], 1906, p. 85—97.

[63] Et surtout en les comparant aux nombreuses écoles grecques de Brăila et Galaţi.

[64] Tabacopoulos avait dirigé un pensionnat de garçons à Brăila en 1853—1855.

[65] « Ἡ Ἶρις », 310 27 juillet 1876, p. 3.

[66] *Ibidem*, 633 23 juillet 1882, p. 3.

[67] *Ibidem*, 407/5 nov. 1878, p. 4.

[68] *Ibidem*, 356/15 août 1877, p. 3.

[69] *Ibidem*, 429/29 avr. 1879, p. 4.

[70] En 1892, Elise Dimopoulos avait une école de jeunes filles à Brăila. (V. « Ἡ Ἶρις », 429/29 avr. 1879, p. 4).

[71] « Πατρίς », 1574, 4/16 juin 1896, p. 3.

l'Education et ses certificats équivalents de ceux des écoles publiques, son programme étant identique au programme de ces dernières. Le professeur Démosthène Russo [72] y a fondé en 1898 un groupe spécial pour l'étude du grec moderne et de l'histoire grecque [73]. L'école grecque-roumaine dirigée par Eufrosine Dimitriadis [74] suit « le programme des meilleures écoles d'Athènes » [75].

A l'exception des écoles privées qui ont fonctionné entre 1830—1906, nous ne trouvons, à Bucarest, aucune école de la communauté hellène, jusqu'en 1906 [76].

L'imprimerie. On connaît l'activité des typographies grecques de Bucarest et de Jassy au commencement du XIXe siècle, celle de la typographie moldave [77] notamment, qui a édité les chants révolutionnaires de Rhigas, les poésies patriotiques de Coray, les proclamations d'Ypsilanti et d'autres écrits ayant trait au grand mouvement de l'Hétairie. Même plus tard, en 1837, on mentionne [78] une presse pour l'imprimerie en grec moderne à Jassy, fonctionnant à côté de 11 autres presses (9 pour le roumain, une pour le russe et une pour le français).

A l'époque du Règlement Organique, à Bucarest, la typographie grecque et roumaine de « Cişmeaua lui Mavrogheni » (fondée par le dr Caracaş, le « stolnic » Răducan Clinceanu et D. Topliceanu) devient la propriété d'Heliade Rădulescu [79]. Celui-ci l'achète en 1830 et « la modifie de fond en comble, selon ses vastes projets d'activité littéraire et culturelle » [80]. Le nouveau propriétaire reste pourtant assez fidèle aux traditions, puisque parmi les premiers livres qu'il fait éditer on trouve l'ouvrage de grandes dimensions de l'ancien propriétaire, « le iatrophilosophe » C. Caracaş [81]. La plupart des livres grecs imprimés pendant la quatrième décennie paraissent dans cette typographie qui, après 1834, appartient aussi aux frères Hristidis. En général, son titre est « La typographie grecque d'Eliade et des frères Hristidis ». Parfois, l'adjectif « grecque » manque :

---

[72] Le futur professeur de Byzantinologie à l'Université de Bucarest.

[73] « Πατρίς », 2198, 23/4 août 1898, p. 4. La même année D. Russo enseignait le grec aussi au « Lycée français » de Bucarest. *Ibidem*, 2226, 27/8 sept. 1898, p. 3.

[74] Qui a fait ses études pédagogiques et d'art plastique à Nimfenburg et Munich.

[75] « Πατρίς », 2226, 27/8 sept. 1898, p. 3.

[76] Nous venons de vérifier cette assertion grâce à l'information fournie par Cléobule Tsourkas.

[77] N. Camariano, *Nouvelles informations sur la création et l'activité de la typographie grecque de Jassy (1812—1821)*, « Balkan Studies », Thessalonique, 7 (1966), p. 61—76.

[78] La relation du voyageur russe Anatole Démidoff, dans : Gh. Bezviconi, *Călători ruşi în Moldova şi Muntenia* [Voyageurs russes en Moldavie et Valachie], Bucarest, 1947, p. 311—399.

[79] A la suite d'un rapport des Divans de la Valachie adressé au Métropolite Néophite.

[80] D. Simonescu, *Din activitatea tipografică a Bucureştilor (1678—1830)* [Sur l'activité typographique à Bucarest (1678—1830)], Bucureşti, 1935, p. 19. « Bulet. Societ. Ist. Arheol. », I—V, 1930—34.

[81] Il s'agit du livre Τοπογραφία τῆς Βλαχίας, Bucarest, 1830, 435 p.

en 1841, seul Eliade est mentionné [82]. Après 1840, nous trouvons des livres grecs imprimés dans les typographies roumaines de Bucarest (Tipografia Colegiului Naţional, Dor. P. Cucu, Copainig, Rădulescu, Romanov, August Rof, Valbaum, Wiegand), dans la typographie de la Métropolie, dont le titre est : « La typographie de l'Etat nommée Niphon » [83] et, surtout après 1860, dans les typographies des journaux grecs de Bucarest.

Lorsque le nombre des publications s'accrut, la nécessité d'une imprimerie grecque devint de plus en plus impérieuse. Les journaux de la communauté grecque de Bucarest excusent les nombreuses fautes d'orthographe qu'on leur reprochait, comme inévitables, étant donné les conditions d'improvisation dans lesquelles ils étaient imprimés. Ils sont même obligés d'interrompre leur parution [84]. La typographie de la Métropolie ou les autres typographies de Bucarest ne pouvaient pas assurer la parution régulière d'un journal grec, mais tout au plus l'impression de quelques livres grecs de temps en temps, à quelques années d'intervalle.

C'est pourquoi, en 1860, le directeur du journal «'Ο Θεατής», Antoine Tabakopoulos, décida de créer une typographie propre [85]. En attendant la réalisation de ce projet, la rédaction change souvent d'adresse [86]. En mai 1861, le journal déplore d'innombrables difficultés, car les ouvriers typographes ignoraient totalement le grec et le journal manquait de « capitaux absolument nécessaires ainsi que d'abonnés ». L'imprimerie du typographe Ştefan Rasidescu a accepté de continuer l'impression du journal « qui, quoique incomplet pour le moment dans sa partie grecque, sera complété par la suite »[87]. Ce provisorat étant insoutenable, A. Tabakopoulos fonda en 1861 la « Société typographique grecque de Bucarest » ('Εταιρεία τῆς ἐν Βουκουρεστίῳ 'Ελληνικῆς Τυπογραφίας), société en commandite, établie à Bucarest. «'Ο Θεατής » publie les deux articles du statut qui formulent le but de la société : « l'achat d'une presse d'imprimerie ayant des caractères pour le grec et pour les autres langues, afin de fonder une typographie grecque et aussi pour les autres langues »[88]. Le catalogue des abonnés commence à paraître dès ce numéro et comprend quelques noms d'ecclésiastiques et intellectuels roumains et grecs de Bucarest [89]. L'appel fait pour l'inscription des actionnaires démontre « les utilités morales qui découlent pour

---

[82] 'Ημερομέτρον, Bucarest, 1841, 16 p. Texte parallèle.

[83] D. Simonescu, *op. cit.*, p. 19.

[84] « 'Ο Θεατής — Spectatorul », 32/24 oct. 1860, p. 127.

[85] *Ibidem*, 34/7 nov. 1860, p. 129.

[86] En juillet 1860, elle s'installe rue Boteanu 15 (v. *ibidem*, 20/2 juillet 1860, p. 87) ; en nov. 1860, ses bureaux déménagent 10, rue Belvedere dans la maison du prêtre Palada, où se trouve aussi la lithographie de Joseph Pernet. (V. *ibidem*, 34/7 nov. 1860, p. 129).

[87] « 'Ο Θεατής — Spectatorul », 38, 22 mai 1861, p. 142.

[88] Il est évident que seul le nombre réduit des publications grecques ne pouvait assurer une rentabilité satisfaisante de la Société.

[89] *Ibidem*, 41, 12 juin 1861, p. 161.

la Principauté de la constitution d'une telle typographie ». Les « utilités matérielles » ne sont pas à négliger non plus, car « rien que l'impression du journal deux fois par semaine produit un revenu de 400 francs ». Elle deviendra encore plus fructueuse lorsqu'on y imprimera aussi d'autres ouvrages, « surtout à cette époque où la langue grecque a été introduite dans les gymnases du pays »[90].

D'un intérêt tout spécial est l'image que nous donne cet article des anciennes conditions de travail de l'imprimerie roumaine. « Il y a quelques années, il n'y avait ici que deux typographies roumaines et un journal dirigé par Carkalechi, tandis qu'aujourd'hui, le nombre de ces typographies, des organes publics et des brochures périodiques s'est multiplié et tous prospèrent ». Il est évident que l'essor de l'imprimerie roumaine au milieu du XIXe siècle a beaucoup stimulé l'activité des publicistes grecs de Roumanie.

Enfin, la petite typographie « Ὁ Θεατής » fut fondée. On y imprimait non seulement le journal du même nom, mais aussi « différents livres en langues grecque, française et roumaine »[91]. On demande même « de Grèce 2—3 compositeurs » (στοιχειοθέται) en les assurant qu'ils trouveront à Bucarest « du travail en abondance et régulièrement ».

Ce n'était qu'un début et, dix ans plus tard, plusieurs typographies appartenant aux journaux grecs de Bucarest publient des livres et des périodiques de la communauté. En 1873, on mentionne la typographie « Ἡ Ἶρις », ensuite « Σύλλογοι » (1884), « Ἴστρος » (1888), « Πατρίς » (1894) et « Κλειώ » (1898). La typographie « Ἡ Ἶρις » fait savoir en 1886 qu'elle s'est enrichie d'un grand nombre de caractères grecs et latins et de trois presses, « pouvant exécuter toutes sortes de travaux typographiques en différentes langues : journaux, livres, registres, annonces, programmes, etc. »[92]. La typographie du journal « Κλειώ » qui travaille pendant les dernières années du XIXe siècle [93] a de grandes difficultés financières et demande le concours des membres de la communauté pour s'en sortir [94]. Elle publie aussi des traductions « en langues roumaine, française, turque ou vice versa ».

La communauté n'ayant pas de lithographie, elle a dû recourir aux services de différentes entreprises. En 1885, Pasquides recommandait la

---

[90] Il s'agit des cours de grec ancien. On n'apprenait le grec moderne que dans les écoles de commerce ou aux cours facultatifs (comme, par exemple, celui d'A. Tabakopoulos à « S.-Sava »).

[91] « Ὁ Θεατής », 63, 16 mai 1862, p. 266.

[92] *Ibidem*, 68, 16 mars 1862, p. 266.

[93] Toujours dans la dernière décennie, Ap. P. Antoniadis, le directeur de la Typographie « Ἀνθοδέσμη » [Le Bouquet], est également un imprimeur très apprécié. Il passe pour être « l'un des meilleurs spécialistes en polygraphie de Roumanie ». V. « Ποντικός », 1, 15 février 1893, p. 2.

[94] « Κλειώ », 16, 12 févr. 1898, p. 3.

typolithographie du philhellène israélite Hélios Grassianis « qui invite le public hellène pour toutes sortes de travaux lithographiques »[95].

Les publications. Dans la période étudiée [96], les Grecs de Bucarest [97] ont édité 72 livres, 13 périodiques [98] et 5 cartes [99]. C'est en les examinant que nous pourrons reconstituer les traits essentiels de leur niveau intellectuel.

Les journaux. Les journaux grecs de Bucarest ont, en général, un contenu politique. « Πατρίς » surtout ne manque pas de reproduire les discours des hommes politiques grecs et roumains, ainsi que d'amples commentaires, en marge des événements balkaniques. Toutefois, la littérature y est représentée, soit par des traductions et des romans en feuilleton, soit par des poésies, genre littéraire très apprécié en Grèce. Les poésies sont dues surtout aux Grecs de Roumanie (Harilaos Dimopoulos, Constantas, F. Drosinos) et plus rarement aux Grecs de la patrie [100]. Nous trouvons parfois des pages de littérature occidentale. Comme de juste, les journaux abondent en références sur le passé glorieux de la lutte des Grecs pour la liberté. Le portrait de Rhigas, sa biographie écrite par Peraivos et une polémique au sujet de l'origine roumaine du héros grec [101] en sont les principaux exemples. Le culte des Grecs pour la mémoire de Coray y est aussi présent [102].

L'intérêt des Grecs de Bucarest pour la vie culturelle de la Métropole se manifeste à différentes reprises. On lit beaucoup les journaux venus de Grèce ou de Constantinople. « Νέα Πανδώρα » peut être procuré dans certaines librairies grecques de Bucarest. « Τὸ Ἄστυ », « Ἀκρόπολις », « Ἑρμῆς », « Ἑλληνικὴ γεωργία », « Ἑστία », « Χλωρίς », paraissent dans de nombreuses annonces indiquant les dépôts où ces périodiques peuvent être trouvés (Nicolas Kollaros, à Bucarest). La chronique de la presse grecque de Bucarest y puise ses nouvelles régulièrement. De même, la riche correspondance

---

[95] « Σύλλογοι », 3040, 8/20 déc. 1885, p. 4.

[96] Pour la bibliographie des livres et des périodiques grecs, la période étudiée est 1830—1900, parce que nous avons choisi comme point de départ l'année finale de la *Bibliografia românească veche* [La bibliographie roumaine ancienne] de Bianu, Hodoş et Dan Simonescu, Bucarest, 1903—1944, 4 vol.

[97] En province, le chiffre a dépassé la centaine, pour les livres.

[98] « Ὁ Ζέφυρος τοῦ Ἴστρου » (1841—42) ; « Μηνυτὴς τῆς Βλαχίας » (1848) ; « Ὁ Ἑλληνικὸς Μηνύτωρ τῆς Βλαχίας » (1849) ; « Ὁ Θεατής — Spectatorul » (1860—62) ; « Ἡ Ἶρις » (1868—1900) ; « Δεκέβαλος » (1874) ; « Ἤπειρος » (1886) ; Ὁ Φουκαράς (1889) ; Πατρίς (1890—1905) ; Ἑλλάς (1894—95) ; Ἀλβάνο-Μακεδονία (1893) ; « Τὸ Βῆμα » (1897) ; « Κλειώ » (1898) ; Ἡ Ἐλπίς (1900).

[99] Les cartes sont faites en général par G. Katelouzis et ont pour sujet : la Thrace, l'Asie Mineure et le Chypre, l'île de Crète, l'Epire, la Thessalie et la Macédoine.

[100] A la mort du grand poète Valaoritis, « Ἡ Ἶρις » publie un fragment de poésie et une nécrologie (442/5 août 1879).

[101] « Ἡ Ἶρις », 405/22 oct. 1878, p. 3.

[102] *Ibidem*, 339/23 mars 1877, p. 2.

des journaux paraissant en Roumanie avec les rédacteurs de la patrie prouve l'intérêt que ces derniers portaient à leurs confrères de Roumanie.

Les débuts de l'archéologie roumaine ne manquent pas de préoccuper les membres de la communauté grecque. On suit avec intérêt les recherches épigraphiques du professeur G. G. Papadopoulos [103], les conférences de Tocilescu sur la géographie ancienne de la Dobroudja [104], les discussions généalogiques de N. Iorga et de Octavian Lecca [105] au sujet de l'origine albanaise des noms Balş et Lecca, l'initiative de l'Académie Roumaine d'élaborer une bibliographie roumaine ancienne [106] et la parution de l'*Etimologicum Magnum Romaniae* de B. P. Hasdeu [107].

Les traductions. Les rédacteurs des journaux grecs des communautés, les professeurs des écoles des communautés grecques, ainsi que des traducteurs roumains, s'évertuaient à rendre connues à leur public des œuvres parues en Grèce ou en Roumanie. Ainsi la brochure de N. T. Voulgaris d'Athènes, dont on recommande la lecture, est caractérisée par « 'O Θεατής » comme « un appel guerrier à la chrétieneté menacée d'Orient, c'est-à-dire aux peuples balkaniques » [108]. Ils traduisent aussi certains ouvrages littéraires ou scientifiques et surtout des articles ayant un caractère d'actualité : des textes de lois ou des règlements administratifs.

Dans la première catégorie, notons la traduction en roumain faite par Sergiu Hagiade de l'ouvrage de Gheorghios Roja sur les Aroumains, paru à Vienne en 1808 [109]. Le discours de George Papadopoulos sur « l'Hellénisme en Valachie », sévèrement jugé par Sion au point de vue de l'information historique [110], est traduit en roumain par A. Tabakopoulos [111]. La presse bucarestoise en publie quelques fragments [112]. L'ouvrage d'Elias Photeinos, intitulé « Tudor Vladimirescu et Alexandre Ypsilanti », traduit en roumain par P. Georgescu en 1874, est accueilli avec satisfaction, comme ayant le mérite « de compléter l'histoire de la révolution roumaine de 1821 » [113].

Parmi les traductions de la seconde catégorie, nous signalons la loi rurale roumaine qui, dès qu'elle fut votée, parut en texte parallèle roumain-grec, dans la traduction d'A. Tabakopoulos. Le plan d'organisation de la

---

[103] « 'O Ζέφυρος τοῦ ''Ιστρου », 28 sept. 1841, p. 36–38.
[104] « Κλειώ », 12/7 févr. 1898, p. 3.
[105] « 'H 'Ελπίς », 22/5 mai 1900, p. 3.
[106] « Πατρίς », 2189, 12/24 juillet 1898, p. 3.
[107] *Ibidem*, 2098, 22/3 avr. 1898, p. 3.
[108] « 'O Θεατής », 22 août 1860, p. 104.
[109] Sergiu Hagiadi, *Cercetări despre Românii de dincolo de Dunăre* [Recherches sur les Roumains d'au-delà du Danube], Craiova, 1857.
[110] On reproduit l'information du journal grec « Bizantis » (« Orientul latin »), 29/6 juillet 1874, p. 116).
[111] La traduction a été encouragée par Petrache Poenaru, qui a procuré dans ce but une somme d'argent de la part de l'Ephorie de l'Instruction Publique.
[112] « Orientul latin », *ibidem*.
[113] « 'O Θεατής », 75/26 juin 1862, p. 292.

Dobroudja fut traduit en russe et en grec. En annonçant la parution du livre de G. Atanasiu sur le problème des monastères dédiés, la presse grecque exprime son désir de le voir bientôt traduit en grec.

En Occident, en France surtout, on écrit beaucoup, à cette époque aussi, sur les événements d'Orient. Les Grecs de Bucarest publient des fragments traduits de ces livres dans leurs journaux. Le livre d'Henri Houssaye « Athènes, Rome, Paris », en version grecque, paraît — partiellement — dans quelques numéros d'« Ἡ Ἶρις ». Aux bureaux d'« Ὁ Θεατής », on vend, toujours en version grecque, les livres d'Edmond About : *Sur la carte nouvelle de l'Europe* et *L'histoire des massacres de Syrie* [114].

Les auteurs de livres grecs. Le vif intérêt marqué pour les classiques grecs en Roumanie dans la seconde moitié du XIXᵉ siècle a dirigé les efforts des professeurs grecs vers l'édition de ces œuvres immortelles. Certes, cette activité avait surtout un but didactique.

La plupart des anthologies et éditions annotées sont dues au professeur de grec du lycée « S.-Sava », *Ioannis Kolokotidis.* En 1857, il publie les fables d'Esope [115]. En 1858, il fait éditer les Dialogues de Lucien et en 1859, les Philippiques de Démosthène [116], ainsi que les vies de Thémistocle et d'Aristide par Plutarque [117], la Cyropédie et les Mémorables de Xénophon [118]. La presse grecque loue les traductions de Kolokotidis, qu'elle juge « une œuvre sérieuse et utile », ayant pour but d'offrir aux jeunes Roumains le moyen de faciliter l'étude du grec [119]. La Chrestomathie hellène paraît en 1860. Elle est rééditée en 1868 [120]. Il a rédigé aussi deux manuels en roumain : une grammaire grecque-roumaine [121] et une syntaxe grecque, qui ont eu, chacune, deux éditions.

Epaminondas Frangoudis, professeur au pensionnat « Apostolatos » en 1860 [122] devenait en 1864 professeur de littérature hellène à la Faculté de Lettres de Bucarest [123]. Il était en 1872 membre de la commission d'exa-

---

[114] Traduit par Cleopatra A. Tabakopoulos, la femme de A. Tabakopoulos, elle-même journaliste.

[115] Αἰσώπου μῦθοι, Μετὰ ἑλληνικῶν καὶ ρωμανικῶν σημειώσεων ἐκδοθέντες ...ὑπὸ Ἰωάννου Κολοκοτίδου, Bucarest, 1857, 40 p. L'épisode de chaque fable est en texte parallèle grec-roumain.

[116] Φιλιππικοί ... ὑπὸ Ἰωάννου Κολοκοτίδου, Bucarest, 1859.

[117] Πλουτάρχου — Θεμιστοκλῆς καὶ Ἀριστείδης ..., τοῦ Ἰ. Κολοκοτίδου, Bucarest, 1859.

[118] Ξενοφῶντως, Κύρου Παιδεία καὶ ἀπομνημονευμάτων ..., ὑπὸ Ἰ. Κολοκοτίδου, Bucarest, 1859.

[119] « Ὁ Θεατής », 22 août 1860, p. 104.

[120] Ἑλληνικὴ χρηστομάθεια συλλεγεῖσα ἐκ τῶν ἀρίστων Ἑλλήνων, Bucarest. La première édition est mentionnée sur la seconde.

[121] *Gramatica eleno-română* [Grammaire grecque-roumaine] de I. Colocotide, Bucarest, 1865, 227 p.

[122] « Ὁ Θεατής », 46/17 juillet 1861, p. 184.

[123] M. Popescu-Spineni, *Contribuţiuni la istoria învăţămîntului superior* [Contribution à l'histoire de l'enseignement supérieur], Bucarest, 1928, p. 224.

men des candidats au poste de translateur du grec aux Archives de l'Etat [124]. Il fut aussi translateur au Ministère des Affaires Etrangères, ainsi qu'interprète dans le procès Zappas [125]. Il enseigna à l'Institut Urechia (1874) et à l'Ecole Normale Supérieure de Bucarest (1880), dont il devint le directeur en 1895 [126].

Avant de s'établir en Roumanie, Frangoudis a édité à Constantinople le journal « Θελξινόν » (1856—1857) et a publié un roman « de forme épistolaire, dont le sujet est emprunté aux guerres de l'Indépendance »[127].

Les livres publiés à Bucarest après 1860 ont un caractère patriotique. Ce sont des louanges adressées aux héros des luttes pour la liberté [128], des discours panégyriques à la mort d'un compatriote [129] ou pour les martyrs de Crète [130]. Ce dernier ouvrage, écrit en texte parallèle grec et roumain, a une annexe avec les notes biographiques des combattants de Grèce. Frangoudis y ajoute un hommage à l'adresse du philhellène C. A. Rosetti et de son journal « Românul » pour « les paragraphes pleins d'enthousiasme qu'il dédie aux Grecs ». Il ne manque pas l'occasion pour montrer sa reconnaissance envers « la terre fraternelle des Daces »[131]. Ses discours sont très appréciés par ses collègues et concitoyens, « émouvant jusqu'aux larmes les cœurs de ceux qui s'intéressent aux affaires nationales » [132].

Thomas Pashidis [133]. Il a eu une longue et riche activité entre 1860—1890. Professeur et directeur d'école, Pashidis a beaucoup collaboré aussi aux journaux grecs : «Ὁ Θεατής» et «Ἤπειρος». Il a édité «Ἡ Ἶρις». Ses livres en langues grecque, roumaine et française ont, en général, un contenu patriotique et historico-politique. Parmi ses ouvrages, notons une description de la Roumanie [134] et une étude sur la Question d'Orient, qui a paru en grec [135]. Ses vues en matière d'histoire et de politique nationale se reflètent dans une brochure en français *La question helléno-turque* et surtout dans ses nombreux articles parus dans la presse grecque de Bucarest.

---

[124] *Documente şi manuscrise literare* [Documents et manuscrits littéraires], I, Bucarest, 1967, p. 49.

[125] *Acte în procesul V. Zappas* [Actes du procès V. Zappas], Bucarest, 1894, p. 16.

[126] M. Popescu-Spineni, *ibidem*, p. 96.

[127] C. Th. Dimaras, *op. cit.*, p. 353.

[128] Πανηγυρικὸς τῶν ὑπὲρ πίστεως καὶ πατρίδος ἀγωνισαμένων, Bucarest, 1863, 89 p.

[129] Λόγοι ἐπιτάφιοι εἰς Παναγιώτην Τριανταφυλλίδην ..., Bucarest, 1863; Λόγος ἐπιτάφιος εἰς τὸν Ἰωάννην Δημόπουλον ..., Bucarest, 1873, 12 p.

[130] Λόγος εἰς τὸ ἱερὸν καὶ δημοτελὲς μνημόσυνον τῶν ἐν Κρήτῃ ὑπὲρ πίστεως καὶ πατρίδος πεσόντων ..., Bucarest, 1866.

[131] *Ibidem*, p. 14—15.

[132] « Ὁ Θεατής », 46/17 juillet 1861, p. 184.

[133] Né à Yanina, Pashidis est mort en Afrique, à Fezan, où il fut exilé par Abdul Hamit. V. Nestoros Georgitsis, Θωμᾶς Πασχίδης, Ἠπειρωτικὰ Χρονικά, Yanina, 1927, vol. I, p. 46—49.

[134] Th. A. Pashidis, *Dacia sau descriere synopticǎ în sbor a terrei Daco-Romanilor* [La Dacie ou brève description de la terre des Daco-Romains], 1878, 52 p.

[135] Th. A. Pashidis, Τὸ Ἀνατολικὸν Ζήτημα καὶ ἡ λύσις αὐτοῦ.

C'est là que nous trouvons ses articles de politique internationale [136], ses polémiques avec les journaux étrangers [137], des articles éditoriaux ou occasionnels [138], dans lesquels il joint les accents patriotiques à la reconnaissance pour l'hospitalité et la compréhension trouvées en Roumanie [139], « εἰς ἥν ἀπολαμβάνομεν μεγίστας ἀστυκὰς καὶ πολιτικὰς ἐλευθερίας » [où nous obtenons les plus grandes libertés civiles et politiques].

Très mécontent du fait que tant d'enfants grecs « αἰσχυνόμενα νὰ λέγωνται Ἕλληνες, ἀφοῦ δὲν γινώσκουσι τὴν πάτριον γλῶσσαν » [140], il est très préoccupé par l'enseignement du grec. Nous pouvons nous former une idée sur ses qualités pédagogiques d'après la lettre que son ancien élève, Mircea C. A. Rosetti, lui envoya de Paris [141] en 1876 : « En lisant, il me semble entendre la voix de mon bien-aimé professeur de langue grecque, dans laquelle a chanté Homer, a parlé Démosthène et a pensé Platon, la langue des langues, la langue des héros, la langue de l'avenir ». Il se détache aussi de ces lignes la note fanatique que devait imprimer à ses leçons le professeur grec. « La langue de l'avenir » exprime un idéal de Pashidis, qui imaginait un Etat balkanique ayant pour langue le grec [142].

Il paraît que parmi ses préoccupations linguistiques il faut placer le comparatisme balkanique aussi. Un de ses ouvrages a trait au « dialecte albanais » et à ses affinités avec le roumain [143]. Un autre est intitulé « Οἱ Πελασγοί, Ἑλληνιστὶ καὶ Ἀλβανιστὶ καὶ Ρωμουνιστί [sic] ». Il est évident que les références aux peuples balkaniques ne pouvaient manquer à un moment d'âpres revendications territoriales et de luttes pour l'indépendance.

Il ressent une vive sympathie pour la Bulgarie et déclare « avoir beaucoup écrit » sur ce pays, où il a longtemps habité. Varna, qu'il appelle « l'ancienne Odessa de la Mœsie », est pour lui une position importante de l'orthodoxie grecque. Dans l'un de ses ouvrages, il s'occupe de l'activité des prêtres grecs de cette ville [144]. Dans ses poésies [145], Pashidis rappelle les formes supérieures du philhellénisme occidental, la lutte de Byron aux côtés des héros de l'indépendance grecque, les études de Pouqueville, la politique de Gladstone, les philhellènes d'Amérique [146]. Il ne manque

---

[136] « Ἤπειρος », 13/2 mai 1886, p. 1—2 (Ἡ εὐρωπαϊκὴ καισαροκραγία καὶ ἡ ἑλληνικὴ ἐλευθεροκρατία).
[137] *Ibidem*, 9/18 avr. 1886, p. 1—2 (Polémique avec le journal italien « Il Diretto »).
[138] *Ibidem*, 7/13 avr. 1886, p. 2—3.
[139] « Ἡ Ἶρις », 401, p. 3—4.
[140] *Ibidem*, 336/27 févr. 1877, p. 3.
[141] *Ibidem*, 305/22 juin 1876, p. 4.
[142] « Ὁ Θεατής », 12/9 mai 1860, p. 46.
[143] « Ἡ Ἶρις », 342/20 avr. 1877, p. 4.
[144] Ἐκδρομὴ ἀφηγητικὴ εἰς Ὀδησσὸν Μοισίας..., Bucarest, 1885, 16 p.
[145] Ποιήσεις ὑπὲρ Ἑλλάδος μετὰ πεζογραφιῶν ποιητικῶν, Bucarest, 1885, 64 p. L'exemplaire de l'Académie Roumaine est donné par l'auteur (II. 42. 227).
[146] *Ibidem*, p. 18, 62, 63.

pas de mentionner l'enthousiaste Victor Hugo [147], qu'il cite dans les mottos de ses vers. Parmi les savants éclairés de la nouvelle Hellade, Pashidis admire Evghenios Voulgaris [148], le précieux auxiliaire idéologique de l'impératrice Catherine dans sa propagande antiottomane.

L'Epire, où il est né, occupe une place importante dans les pensées de Pashidis. Il publie la « requête historique des Epirotes » du 16 avril 1826 [149], lui dédie des vers [150] et rappelle l'origine épirote de Drosos Tsismitzis, le créateur du jardin de Bucarest portant le même nom [151].

Pendant son séjour en Grèce, en 1879 [152], il continue à collaborer à la presse grecque de Bucarest [153].

En fait de littérature, à part les poésies déjà mentionnées, Pashidis a écrit aussi deux pièces de théâtre inspirées de l'antiquité grecque et hébraïque [154]. Un petit almanach, qu'il publie à Bucarest en 1887, nous offre un ample historique de la Capitale roumaine, ainsi que des données inédites sur la communauté grecque [155]. Il a fait également quelques traductions, en traduisant des livres grecs en roumain ou en français [156]. Son admiration pour Rhigas l'a déterminé à réimprimer sa carte de la Grèce [157].

Le théâtre grec à Bucarest. Les célèbres représentations de pièces grecques du théâtre de Ralu Caragea — Cişmeaua Roşie — malgré leur courte durée, avaient certainement marqué le goût des contemporains, qui en ont gardé un profond souvenir. Aussi, ce genre de spectacles ne disparut-il pas tout à fait à l'époque suivante. Pendant et après l'Hétairie, la vie dramatique est dominée à Bucarest par Constantin Aristia, dont la prodigieuse activité le rend également important pour le théâtre de Grèce [158], comme pour celui des Principautés. Traduisant lui-même son répertoire en grec, Aristia a représenté, avec ses élèves de « S.-Sava », *Iunius Brutus* et *Oreste* d'Alfieri. Dans la maison du « vornic » Nicolaie Ghica, il organi-

147 *Ibidem*, p. 24, 31.
148 *Ibidem*, p. 61, 62.
149 « 'Η ῏Ιρις », 419/14 févr. 1879, p. 3.
150 Ποιήσεις..., p. 18.
151 'Ημερολόγιον τοῦ ἔτος τῆς χάριτος *1887*, Bucarest, p. 129.
152 Il ne revint en Roumanie qu'en 1884, après avoir fait plusieurs voyages en Europe. V. Nestor Georgitsis, *op. cit.*
153 « 'Η ῏Ιρις », 428/22 avr. 1879, p. 4 ; *ibidem*, 401/1878, p. 3—4.
154 Th. Ath. Pashidis, 'Η Βασιλὶς Δωροθέα, ἢ 'Ο 'Ελληνισμὸς καὶ 'Ο χριστιανισμὸς Δράμα ἑλληνικόν, καὶ 'Η 'Ιεφθαῒς, δράμα ἑβραϊκόν, Bucarest, 1886, 41 pl.
155 'Ημερολόγιον..., p. 132.
156 N. Antipas, Τῇ αὐτοῦ μεγαλειοτήτι τῷ αὐτοκράτορι Ναπολεόντι τῷ Γῳ... Μετεφράσθη Γαλλιστί ὑπὸ Θ. Α. Πασχίδου, Bucarest, 1866, 15 p.
157 'Επιπεδογραφία τῆς Κωνσταντινουπόλεως τοῦ κόλπου της..., παρὰ τοῦ 'Ρήγα Βελεστινλῆ θετταλοῦ, Bucarest, 1885. Parmi ceux qui ont contribué à cette réédition : N. Kollaros, Ev. Falieros, N. Plautus, N. Moraitinis, ainsi que « πολλοὶ τε ἕτεροι γενναιόδωροι ῞Ελληνες συνδραμόντες ἐξέδοντο ». Pour plus de détails v. N. Camariano, *Contributions à la bibliographie des œuvres de Rhigas Velestinlis*, « Balcania », I (1938), p. 224—225.
158 G. I. Zoidis, Τὸ θέατρον τῆς Φιλικῆς 'Εταιρείας, Bucarest, 1964, 63 p.

sait avec les enfants de ce dernier — ses élèves — des représentations qui souvent ont dû être parlées en grec [159].

Même à une époque qui ne connaît plus de pareils spectacles, à la fin de la période du Règlement Organique, on trouve encore à Bucarest des traductions grecques de pièces de théâtre (*Brutus* et *Sémiramis* de Voltaire, traduites, en 1844, par Zaharia Mavroudis, *Sganarelle* de Molière[160], traduit par A. Kondouris), ainsi que la traduction du grec en roumain, attribuée à Costache Caragiale, d'une pièce intitulée « Le furieux », qu'on joue à Craiova en 1851—1852 [161].

Après l'Union des Principautés, les renseignements fournis par la presse grecque de Bucarest prouvent l'existence d'une activité dramatique grecque des plus intéressantes. On joue des pièces grecques dans quelques théâtres de quartier, en été surtout, dans les jardins « Union-Suisse », « Guichard » ou « Belvedere ». En 1861, le journal «῾Ο Θεατής» décrit l'affluence considérable de spectateurs qu'eut le spectacle «῾Ο Διάκος», au jardin Belvedere : « quoique pas aussi grande qu'aux autres représentations grecques ». Le rédacteur note « avec une vive satisfaction que certaines des vieilles notabilités du pays ne manquent pas d'encourager tout ce qui est beau, surtout M. C. Cantacuzino, un noble qui a été aussi « caïmacam » (gouverneur) [sic] de la Principauté (...) est des plus constants et enthousiastes spectateurs des drames hellènes »[162]. Ceci prouve, d'une part, que les représentations du théâtre grec étaient assez fréquentes à Bucarest; d'autre part, nous constatons que — en dehors du public constitué par les membres de la communauté — à ces représentations assistaient aussi des membres de la haute société ou des intellectuels connaissant le grec, qui appartenaient à des familles roumaines ou roumanisées.

Le Théâtre National inscrit, souvent, dans son répertoire des œuvres inspirées des luttes héroïques du peuple grec. En 1867, deux fois en un seul mois, on représente au bénéfice des acteurs sans contrat « Les ombres des héros grecs » (mélodrame en 3 actes avec un tableau et une Apothéose) [163].

Des journalistes grecs et des acteurs roumains ont une collaboration très suivie en fait de représentations grecques. Zaharia Sardellis traduit en roumain la comédie de satire politique de Paparrigopoulos Ἐκλογὴ Συζύγου, que le célèbre acteur Mihail Pascaly met en scène au Théâtre National et au théâtre Dacia, en 1879 [164]. Pascaly inscrit dans son répertoire la pièce

[159] La mère des enfants, Smaranda Ghica, traduisait elle-même du grec.

[160] Molière garde d'ailleurs son actualité sur la scène bucarestoise et dans la lecture de l'époque, même pendant la période de décadence du théâtre, où abondent les pièces faciles et les vodevilles. V. Ion-Horia Rădulescu, *Contribuţiuni la istoria teatrului din Muntenia (1833—1853)* [Contribution à l'histoire du théâtre de Valachie (1833—1853)], Bucarest, 1935, p. 13.

[161] *Ibidem*, p. 71.

[162] « ῾Ο Θεατής » — Spectatorul », 46/17 juillet 1861, p. 184.

[163] « Românul », 29 avril 1867, p. 3.

[164] « ῾Η Ἶρις », 12 oct. 1879, p. 2. Cette pièce a connu une grande vogue en Grèce, en Italie et en France.

Ἐλευθέρους, ayant pour sujet les luttes de la confédération souliote contre Ali Pacha[165]. Les pièces inspirées de la lutte de libération du peuple grec sont reçues avec enthousiasme par la communauté grecque. « Le mélodrame *Markos Botzaris* se joue au Théâtre de l'Hippodrome devant une multitude de spectateurs inimaginable ». L'enthousiasme devint indescriptible lorsque le populaire acteur I. Ionescu, brandissant le drapeau grec et habillé du costume national grec, chanta en grec « τὸν θούριον τοῦ Ταντalίδου »[166].

Parmi les nombreuses représentations de Ionescu que la presse grecque ne manque pas de commenter, l'une des plus appréciées est — en 1877 — le spectacle donné en l'honneur du diadoque, le jour de la Saint-Constantin[167]. « Ce petit théâtre (celui de Ionescu), qui fut érigé par la générosité de son propriétaire, M. Lambros, et par les soins de M. Ionescu, est rempli tous les soirs. La variété des spectacles attire le public »[168]. En 1886, la troupe de Caragiale joue à la salle Orphée Ὁ Ὅρκος τοῦ Κορωναίου ἐν Κρήτῃ et Ἡ Ἡρωῒς τῆς Ἠπείρου[169].

Après 1870, l'activité dramatique grecque en terre roumaine est complétée par les tournées des troupes venues de Grèce. L'arrivée à Bucarest, en juillet 1877, de la Société dramatique « Ménandros », dirigée par Veronis et Vasiliadis, en marque les débuts. L'annonce des journaux souligne l'intérêt que présentent « ces spectacles hellènes, qu'on voit difficilement à l'étranger ». On ajoute aussi : « la langue et le théâtre grecs sont des mots charmeurs qui n'ont de rival nulle part au monde »[170]. La troupe commence son activité dans l'ex-jardin israélite Văcărești, devenu « Théâtre hellénique », en annonçant 20 spectacles qu'elle donnera au jardin de la grande auberge « Dacia »[171] et à « l'Union Suisse »[172].

Deux ans plus tard, en 1879, la communauté fit le même accueil enthousiaste à la Société dramatique d'Alexiadis, qui revint en 1888. La troupe portait maintenant le nom de « Panellinion ». Elle était formée de 25 personnes et — selon la presse grecque de Bucarest — était « renommée

---

[165] Thème qui avait eu un grand succès à l'époque de l'Hétairie, ainsi que le montre la presse française contemporaine, v. Ἑλένη Σ. Καρατζά, Τὸ παρισίνο περιόδικο « Globe » καὶ ἡ ἑλληνικὴ ἐπανάσταση, « Mélanges Merlier », Athènes, 1958, p. 79. V. aussi Ἀγγ. Φενερλή — Παναγιωτόπουλος, Τὸ θεατρικὸ ἔργο, « Σουλιώτες » *1809—1827*, « Ὁ Ἐρανιστής », Athènes, III (1965), 15/16, p. 157—169.

[166] L'enthousiasme ne connut plus de bornes, lorsque le dramaturge roumain C. Caragiale et I. Ionescu chantèrent, toujours en grec, « ὦ λιγυρὸν καὶ κοπτερὸν σπαθίμου », que tous exécutèrent ensuite en chœur, en roumain.

[167] « Ἡ Ἶρις », 28 avr. 1877, p. 2.

[168] « Ἡ Ἶρις », 14 févr. 1879, p. 3.

[169] Les journaux écrirent : « Le nom du héros a électrisé le public hellène ». (V. « Σύλλογοι », 3045, 14/26 déc. 1885, p. 3). A la fin du spectacle, Thomas Pashidis a récité en grec « L'hymne à la liberté ». (V. *Ibidem*, 3043, 12/29 déc. 1885).

[170] « Ἡ Ἶρις », 13 juillet 1877, p. 3.

[171] *Ibidem*, 1 août 1877, p. 3.

[172] *Ibidem*, 15 août 1877, p. 4.

dans tout l'Orient ». Une chronique de la première représentation [173] fait un commentaire admiratif de l'interprétation de l'actrice Ecatérini Véronis[174] et de Th. Petalas [175].

Pour la fête nationale de la Grèce, le 25 mars, on donna la pièce *Rhigas Ferreos* [176], ainsi que deux comédies [177]. Cette soirée étant la dernière à Bucarest, le directeur de la troupe reçut une couronne de lauriers, offerte « à l'artiste D. Alexiadis [178] par les Epirotes de Bucarest ». On récita ensuite « Παραμονή » de Rangabé et toute la troupe chanta « Epirothessalia » dans l'enthousiasme général [179].

La société dramatique dirigée par la célèbre tragédienne Evanghélia Paraskévopoulou [180] d'Athènes fait plusieurs tournées en Roumanie [181] et donne ensuite une dizaine de spectacles à Bucarest [182]. La troupe revient en 1897, ayant dans son répertoire Ἡ ψυχοκόρη [183] et Μπάρμπα Λιάρδος ou Τὸ τέλος τῆς Μαρούλας [184] de Dimitrios Kokkos [185]. Une autre tournée de cette troupe est reçue avec grande satisfaction en 1899 et les journaux soulignent la nécessité pour la communauté grecque « d'avoir un théâtre où l'on puisse entendre la langue du pays et maintenir, de la sorte, ses

[173] Où l'on joue « Δημοκρασία » (v. « Σύλλογοι », 3707, 16/28 mars 1888, p. 3), écrite par Alex. Pistis, v. M. Valsa, *Le théâtre grec moderne de 1453 à 1900*, Berlin, Akademie-Verlag, 1960, p. 362.

[174] Ecatérini Véronis était « inégalable dans l'art de dire des vers », v. M. Valsa, *op. cit.*, p. 372.

[175] « Σύλλογοι », 3709, 18/30 mars 1888, p. 3.

[176] *Ibidem*, 3712, 22/3 avr. 1888, p. 3.

[177] *Ibidem*, 3715, 25/6 avr. 1888, p. 3.

[178] M. Valsa (*op. cit.*, p. 371), en parlant de Dimosthénis Alexiadis, dit : « il mérite l'éloge d'avoir risqué de monter des pièces grecques, pendant une période où tout conspirait contre les auteurs grecs ».

[179] « Σύλλογοι », 3715, 25/6 avr. 1888, p. 3 ; *ibidem*, 3730, 13/25 avr. 1888, p. 2—3. Le journal publia le salut adressé à la communauté par D. Alexiadis, qui exprimait sa satisfaction d'avoir pu faire sa tournée dans de si bonnes conditions.

[180] « La figure féminine la plus en vue peut-être, de tout le théâtre grec moderne ». (V. M. Valsa, *op. cit.*, p. 338).

[181] La troupe avait eu un grand succès en 1891 à Brăila et Galați, v. « Πατρίς », 1, 115, 26/8 mai 1891, p. 3.

[182] Parmi les pièces jouées, on mentionne : *Fausta* de M. Vernardakis, *Frou-Frou*, *La Dame aux Camélias*, *Adrienne Lecouvreur*, *Le Maître de Forges*, *Mérope*, *Midie*, etc. (V. « Ἕλλας », 18, 5/17 janv. 1895, p. 3).

[183] « Le beau drame idyllique » est joué par : Ev. Paraskevopoulou, El. Koumariotis, Fot. Zaharopoulos, D. Georgeakopoulos, Ev. Koumariotis, E. Lalaunis, Arist. Ioanidis, St. Zaharopoulos.

[184] « Πατρίς », 2423, 27/9 mai 1899. Cette fois les titres des pièces sont tous grecs : Μαλλιά — Κουδάρια de l'écrivain Lascaris, dont M. Valsa (*op. cit.*, p. 337) dit « écrite, paraît-il, en dix jours, succès légendaire » ; Ὁ Ἀγαπητικὸς τῆς Βοσκοποῦλας de Koromilas, Ὀλονυκτιὰ τῆς Κρήτης et « la brillante farce » de Peresiadis, intitulée Γκόλφω, jouée pour la première fois à Athènes, quatre ans auparavant. M. Valsa, *op. cit.*, p. 345 dit que « Péressiadis fut sans doute l'auteur grec le plus joué de son époque ».

[185] Les commentaires des journaux reflètent la nostalgie éveillée par son répertoire, rappelant aux Grecs expatriés « qu'ils sont les successeurs des hommes les plus illustres du monde et les enfants du pays le plus ancien ». (V. « Πατρίς », 23 nov. 1882, p. 2). La renommée dont jouit Dimitrios Kokkos en Roumanie est évidente, puisque un de ses ouvrages y fut édité (Ὁ ἀφοπλισμὸς τῆς Ἑλλάδος, Constanța, 1887, 8 p.) et représenté par les étudiants de la Société dramatique.

attaches spirituelles avec la Grèce »[186]. La société dramatique « Sofoklis », dirigée par Emanuel Lorandos, donna plusieurs spectacles en 1882[187] et 1898[188]. En 1899, la troupe Tavoularis représente la comédie de Dimitrios Kokkos Ἡ Λύρα τοῦ Γέρω Νικόλα[189] et plusieurs pièces de Peresiadis[190].

Un tel déploiement de spectacles a sûrement contribué à former le goût dramatique des membres de la communauté. Ce n'est plus seulement « la langue du pays » et l'exaltation des anciennes vertus grecques qui les intéressent, comme au début de ces tournées. Le fait que les meilleurs acteurs de Grèce leur avaient fait connaître un répertoire des plus choisis, les rend, vers la fin de cette période, plus critiques, plus prétentieux aussi. Une chronique dramatique appropriée ne se borne plus à la critique du jeu, mais énonce également des principes concernant le répertoire national : « Parmi les conditions que doit remplir le théâtre grec — écrit Sillogh — il y a aussi le choix des comédies adaptées à l'époque, à la mission que doivent avoir les théâtres hellènes qui visitent les colonies grecques en dehors de la Grèce, celles de Roumanie surtout, où les troupes dramatiques représentent non seulement les meilleurs et les plus modernes produits étrangers ... mais visent premièrement à amplifier sur la scène le thème national ».

La vie culturelle des Grecs de Bucarest, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ne gravitant pas autour de l'école ou de l'église grecque, mais cherchant à les créer, eut un cachet bien particulier. Dans le cas contraire, une certaine routine aurait sûrement étouffé les initiatives, tandis qu'ainsi nous assistons à un perpétuel effort des intellectuels grecs de Bucarest à maintenir éveillé l'intérêt de leurs compatriotes pour tout ce qui est grec (culture, histoire, vie politique, théâtre). On écrit et on traduit des livres grecs, on imprime des journaux grecs et même des cartes, on fait venir des troupes dramatiques grecques, on souscrit à l'édition de livres grecs. La Grèce est présente dans toutes leurs actions, des odes qu'on lui consacre jusqu'au « πατριωτικὸν δάνειον » et aux différentes souscriptions qu'ils offrent. Ils n'en sont pas moins reconnaissants à leur patrie d'élection et les formes de coopération entre Grecs et Roumains, ainsi que nous l'avons vu, sont assez nombreuses.

Sans avoir laissé des œuvres vraiment importantes, les auteurs grecs de Bucarest ont contribué au développement d'une littérature didactique des plus utiles pour l'enseignement grec en Pays roumains.

[186] « Πατρίς », 2423, 27/9 mai 1899, p. 3.
[187] *Ibidem*, 23 nov. 1882, p. 2.
[188] *Ibidem*, 2427, 1/13 mai 1899, p. 3. Dans le répertoire, des pièces françaises (Molière, Octave Feuillet), ainsi que des pièces grecques, Πατρίς καὶ Ἔρος de Th. Orfanidis, et plusieurs comédies.
[189] *Ibidem*, 2464, 17/29 juin 1899, p. 3.
[190] *Ibidem*.

PRÉSENTATION DE QUELQUES MANUSCRITS JURIDIQUES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE (XV^{e}—XIX^{e} SIÈCLE)

Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin en Roumanie, II*

VALENTIN AL. GEORGESCO

V. Recueils de droit pénal byzantin se rattachant à l'élaboration d'un code pénal à l'aide d'extraits des Basiliques, sous le règne d'Alex. Ypsilanti (mss. roum. 1336, 1405, 5826 de la Bibl. de l'Académie roumaine, 1783—1815)

La réception du droit pénal byzantin — sans résulter d'un emploi direct des Basiliques — date des XV^{e} — XVI^{e} siècles dans les deux Principautés de Moldavie et de Valachie. Elle était déjà devenue plus marquée au XVII^{e} siècle par l'effet des codes de 1632 et 1646 en Moldavie et de 1652 en Valachie. Durant cette période — et le mouvement continuera au siècle suivant — la lutte des boyards, d'un côté, et celle des masses populaires, de l'autre, contre le pouvoir princier pour l'instauration d'une « légalité féodale », dont le contenu variait selon les intérêts de chaque catégorie sociale, comportait, comme revendication fondamentale, l'application élargie et stabilisée d'un droit pénal déterminé avec précision. Ces conditions, à ce moment-là, n'étaient remplies, surtout pour les boyards, que par le droit écrit de la prestigieuse *pravila* byzantine, ayant sa source dans les Basiliques et, à travers celle-ci et autres recueils tardifs, dans la législation de Justinien. Ce droit avait, pour la classe dominante, y compris le pouvoir princier, l'avantage d'une exemplaire rigueur dont les masses

---

* La première partie de cette étude a paru dans le précédent numéro de la « Revue des études sud-est européennes », 6 (1968), p. 625—638.

faisaient les frais, alors que les boyards — dont la carrière politique fort compétitive était loin d'être de tout repos — jouissaient de certains privilèges en matière pénale et conservaient d'efficaces moyens d'action politique.

C'est en répondant à ces revendications que le prince (voir le chrysobulle synodal valaque du 15 juillet 1631, reconfirmé en 1668) s'est trouvé dans la nécessité de s'engager à respecter sans trop de dérogations la publicité des débats, à remplacer la condamnation orale par un jugement régulier, à indiquer le texte de la *pravila* dont il faisait application, etc. C'est ce qui explique la formule suggestive qu'emploient les documents ou le chroniqueur, lorsqu'il y est précisé que tel boyard félon ou tel adversaire politique tenu pour tel, a eu la tête « coupée avec la *pravila* », ce qui voulait dire qu'application y avait été faite du droit pénal byzantin, en tant que *ius receptum*, garantie de légalité féodale.

L'exercice de la philanthropie et de l'indulgence, en tant que vertus impériales fondamentales (dont dérivait surtout le droit de grâce et d'amnistie) et que le pouvoir princier n'ignorait pas, suivant en cela le modèle byzantin, venait à l'occasion réduire en fait certains effets trop rigoureux de la *pravila*. Sous C. Brîncoveanu, la chronique cite plusieurs cas de clémence princière. Mais les bénéficiaires en sont toujours des boyards, dont quelques-uns apparentés à la famille du prince. Ce n'est qu'à partir de C. Maurocordato et, en rapport aussi avec les nouvelles idées beccariennes, à partir d'Alexandre Ypsilanti que la répression pénale connaîtra certains adoucissements ou du moins fera objet de constantes revendications humanitaires et humanistes [1].

Dans le code de 1775 (= Manuel de M. Fotino, copié en 1777, ms. gr. 1195, voir la première partie de cette étude, n. 1), l'avant dernier livre (VI^{e}) contenait une vaste anthologie de ce droit, où dominait le livre LX des Basiliques avec renvois précis à l'édition de Fabrotus. Rien de cette partie pénale du code de 1775 n'a passé dans la *Pravilniceasca condică* (1780) qui, tout en organisant la justice pénale et en réformant la procédure criminelle, n'était pas un code pénal. En matière répressive, le § 2 (titre IV) du code de 1780 déclarait que les causes pénales devaient à l'avenir être jugées d'après des *pravile* traduites en roumain et systématisées séparément dans un *syntagmation* ou *carte*. Le texte officiel de ce code pénal roumain n'avait pas été retrouvé jusqu'à présent. On a soutenu qu'il se serait perdu (St. Gr. Berechet), ou bien qu'il n'aurait même pas été élaboré (P. I. Zepos). Tout comme pour le N. G., nous pen-

---

[1] Voir notre étude *Continuité hellénistique-romaine et innovations dans la doctrine byzantine de la philanthropia et indulgentia* (en roum.), in « Studii clasice », 11 (1969), et sur l'influence de Beccaria, l'étude publiée dans « Studii », 20 (1967), 947—969.

sons que son texte s'est conservé dans les mêmes *codices* où, à sa suite, nous avons trouvé la traduction du N. G. correspondant elle aussi à un autre renvoi semblable fait par le code de 1780 (XIII, 1). Voici comment se présente dans ces manuscrits [2] le texte pénal :

a) *Ms. 1336*, f. 1—49 : « *Canoane dă Englimatica, alese din pravilile înpărateşti, pentru prîlej, 1783* » (Règles pénales, choisies dans les lois impériales, pour l'occasion, 1783) ;

b) *Ms. 1405*, f. 38—48, le même texte, sans titre, non daté ;

c) *Ms. 5826*, f. 1—31 : « *1815. Pravile cu cuvinte de învăţătură bune ca văzîndu-le un om acestea, poate să va lăsa de lucruri netrebnice* » (Lois contenant des paroles d'enseignement utiles, telles qu'un homme en les voyant, s'abstiendra peut-être d'actions inconvenables). Pour les rapports de ces manuscrits avec le ms. 5782, voir la I[re] partie de cette étude, IV, B, c (p. 635—636).

Dans l'appendice C de la présente étude, nous publions, d'après le ms. 1336, la table des matières (*scara*) de ce code pénal avec en regard la référence au texte des Basiliques, placée par Fotino à la suite de chaque paragraphe. La numérotation des titres nous appartient, ainsi que le chiffre indiquant le nombre des paragraphes de chaque titre. L'équivalent roumain des rubriques libellées à l'aide d'un terme grec ne se trouve que dans le ms. 1336. La référence aux Basiliques se borne à deux chiffres (livre et titre) ; on a de toute évidence utilisé l'édition de Fabrotus. A titre d'exemple, en attendant une édition complète de ce code, nous avons ajouté entre parenthèses angulaires le n° du fragment utilisé. Sauf rare exception, les références données sont exactes. Le livre LX des Basiliques a fourni 71 paragraphes sur un total de 95.

Pour rendre compte de la méthode de composition et de traduction utilisée par l'auteur anonyme du recueil, nous donnons ci-dessous, à l'appendice D, la concordance de 6 paragraphes avec le texte des Basiliques dans l'édition de Fabrotus.

VI. Petites anthologies ou Synopses des Basiliques, en langue roumaine (seconde moitié du XVIII[e] siècle)

Au XVIII[e] siècle, les petits Manuel de Psellos et de Michel Attaleiates ont servi comme modèles pour tout un genre de la littérature juridique

[2] Gh. Cronţ, dans *Nouvelles études d'histoire*, III, 1965, p. 172, n. 5, en s'occupant « des traductions et adaptations roumaines de valeur des Basiliques, datant du XVIII[e] et de la première moitié du XIX[e] siècle », cite les mss. 1294 (voir ci-dessous, VII), 1336, 1378 (voir la I[re] partie de cette étude, IV, B, d, p. 636) 1405 et 3920 (voir « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 134, n. 49 : le ms. 3920 contient des extraits (1853) du Règlement organique et du Code Callimaqui).

dans les Principautés, celui des petites anthologies ou synopses des Basiliques, d'abord en langue grecque, ensuite aussi en langue roumaine. C'était un choix de règles brèves, traduites ou élaborées à partir des Basiliques, et groupées sous des rubriques de titres de longueur fort variable, d'habitude assez courts. Les paragraphes de chaque titre étaient composés de textes venant de plusieurs titres des Basiliques (le livre utilisé pouvant varier lui aussi).

On peut distinguer les recueils alphabétiques — prolongeant la méthode du Syntagme de Blastarès — et les recueils systématiques à caractère tantôt général, tantôt spécial (tel le code pénal cité ci-dessus). Dans ce dernier cas, l'ordre des titres, tout en se rattachant, en essence, à celui du Digeste ou des Basiliques, n'en contenait pas moins toujours des innovations locales. Au fond, sans porter le nom de *Synopsis* (sauf dans le ms. gr. 1434), les Manuel de lois (1765, 1766, 1777) de Michel Fotino, à un niveau supérieur et sous un volume plus ample, appartient à ce genre d'anthologie, tout comme la Βασιλικὴ Νομική, déjà connue depuis longtemps (C. Litzica, 1909 ; I. Peretz, 1928). Certaines parties du Manuel de 1777 de Fotino ont également ce caractère ; d'autres accusent une structure plus complexe et se rattachent aussi à d'autres sources. Par contre, la *Pravilniceasca condică* (1780) et le *Code Caragea* (1818) et même le Manuel de Donici (version réduite, rédigée avant 1805 ; imprimé en 1814) sont des synthèses, plus ou moins poussées, de tous les systèmes de droit en vigueur.

Ces anthologies des Basiliques en langue roumaine prouvent que la traduction de la célèbre législation byzantine a commencé plus tôt que la seconde décennie du XIX^e siècle, période à laquelle appartient, d'un côté, le fragment d'une telle traduction, découvert par Şt. Gr. Berechet [3], et présenté par celui-ci comme la première en date, et de l'autre, le manuscrit perdu de la traduction effectuée dans le cadre des travaux préparatoires du Code Callimaqui.

A. *L'anthologie ou la synopse alphabétique des Basiliques* (*voir les Appendices E et F*)

Le plus ancien recueil de ce genre, en langue roumaine, que l'on connaisse actuellement est celui qui nous est parvenu sans nom d'auteur et sans date dans le codex 1405 (f. 1—36), où il précède les textes juridiques présentés ci-dessus et ci-après (le code pénal d'Ypsilanti, les lois agraires, la synopse des livres X—XI des Basiliques). Il ne semble pas devancer de beaucoup le règne d'Al. Ypsilanti, s'il ne se rattache pas plutôt au mouvement de codification de cette période.

[3] *Op. cit.* (voir la I^re partie de cette étude, n. 9), dans « Îndreptări », I, 1938, p. 15—18.

Dans l'attente d'une édition intégrale de ce texte, nous offrons pour le moment à nos lecteurs au moins le contenu de la table des matières (voir ci-dessous, l'appendice E).

Cette anthologie ne contient que du droit civil et des dispositions de procédure civile. Chaque syntagme y est représenté par un nombre réduit de textes, très souvent un ou deux. Sauf exception, les paragraphes se distinguent par leur concision. Les titres les plus riches sont consacrés aux testaments et à la dot, aux preuves et aux donations, aux obligations et à la tutelle, aux intérêts, aux juges, aux sûretés personnelles et réelles, aux successions, au mandat et au dépôt. La protimêsis (le retrait de type oriental) y figure avec deux textes de l'Hexabible d'Harménopule, un troisième ayant trait à la position préférentielle du possesseur.

En fait de terminologie, on peut retenir l'emploi des notions et expressions suivantes : *așezămînt sau legaton în diată* (§ 9) ; *așezămînt făr de lege... nelegiuit* (§ 10) ; *legătură cu gloabă* (§ 11) ; *dobînzi legiuite* (§ 11) ; *izbăvire* (= exécution) (§ 18) ; *boier slăvit* (§ 20) ; *lucru nemișcător* (§ 29) ; *ertăciune* (=grâce) (§ 52) ; *alișverișuri și schimburi* (§ 54) ; *clironomi* (=héritiers) (§ 57) ; *făr'de vîrstă* (= mineur) (§ 68) ; *dar cu tocmeală pentru hrană* (= rente viagère) (§ 107) ; *aniondes* et *cationdes* (= ascendants et descendants (§ 114) ; *datorul — datornicul* (= débiteur—créancier) (passim) ; *judecătorul eretos* ou *ereti* (=arbitre) (§ 224—2) ; *stăpînire* (= possession) (§ 365) ; *stăpînul lucrului* (propriétaire) (§ 560) ; *ipotichi* (§ 444) ; *ipovolon* (§ 451) ; *fiii din curvie* (§ 496) ; *a se vinovăți* (être coupable) (§ 596) ; *vină dă cap* (= crime capitale) (§ 596) ; *hotărîre cu alegere* (= sentence arbitrale) ou *cu jurămînt* ou *cu învoială* (fondée sur un serment décisoire ou une transaction) (§ 601) ; *așezămîntul dobînzii* (= convention d'intérêts) (§ 614).

La langue de la traduction est courante, l'original est rendu assez fidèlement, sauf lorsqu'il a fait objet d'une visible réélaboration. Le roumain juridique apparaît bien cristallisé, mais des inversions et certains termes byzantins trahissent les liens étroits du traducteur avec la culture grecque, ainsi qu'il résulte des fragments que nous reproduisons dans notre concordance.

La méthode de travail à laquelle l'auteur a eu recours résultera de la concordance de douze paragraphes caractéristiques avec l'original des Basiliques (voir Appendice F).

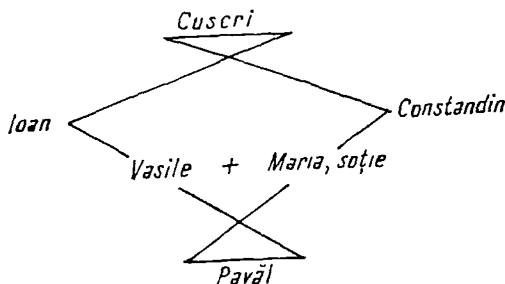
Le § 624 concernant le décès d'une esclave est le dernier pour lequel on renvoie aux Basiliques (19,6). Les 5 paragraphes suivants (f. 36—36^{v}), que nous reproduisons en note [4], ne portent pas un tel renvoi, mais les

[4] ⟨§ 625.⟩ Cel ce să naște din cununie cu lege urmează stării tătîni-său, iar cel ce să va naște din curvie urmează stării mâne-se<i>.

<§ 626.> Pe lîngă alte am socotit a legiui și aceste ca ori ce om va avea fecior sau fată făcută cu muere slobodă pe care putea să o aibă soție și prin cununie, de va zice

§§ 625 et 627 représentent du droit byzantin, et le § 626 du *ius novum*. Par contre, les §§ 628—629 (séparés par un schéma du tierçage successoral) sont indiqués comme ayant leur origine dans la coutume du pays (*obiceiul țării*). En réalité ces paragraphes introduisent, à propos de la matière réglée également par la *pravila*, des particularités roumaines coutumières. En 1777, M. Fotino, au sujet toujours de la *trimoiria* (tierçage successoral), déclarait qu'il s'agissait là d'une institution relevant de la coutume. Cette partie finale montre combien il était difficile même pour une anthologie des Basiliques, conçue comme simple résumé et traduction, de faire abstraction de la vie réelle du droit local. Le dernier paragraphe prouve que le recueil était utilisé par des praticiens ou par des professeurs. Le texte contient soit une consultation, soit un paradigme d'école. Mais l'intérêt majeur réside dans le début du § 626 : « En outre nous avons décidé à légiférer ceci aussi, à savoir . . . » Seul le prince du pays, en tant que législateur, pouvait tenir ce langage, qui nous reporte aux formules semblables du Manuel de M. Fotino (livre IV) de 1777 (= Code de 1775) [5]. Ce paragraphe — adventice — serait-il emprunté à quelque document officiel émanant d'un prince réformateur du droit existant ? Ou bien, dans des conditions encore inconnues, le recueil a-t-il revêtu un caractère officiel ? Dans le ms. gr. 1434, une consultation roumaine, analysée par nous récemment [6], nous présentait également un cas — fort compliqué — de *trimoirie*.

în vreo scrisoare alcătuită ori de altul sau de a sa mînă, sub iscălituri de trei mărturii vrednice de credință că acest fecior i această fată sînt ai lui (măcar că nu-i arată cum că sînt copii<i> firești ai lui), pre unii ca aceia hotărim a fi buni copii ai lui și să nu mai ceară dela dînșii vreo altă dovadă, ci să fiie moștenitori la toate dreptăț<ile>, cele ce dau pravilile noastre copiilor celor buni, de vreme că însuși acel părinte i-au priimit pe dînșii că sînt copii ai lui, precum s-au zis mai sus.
<§ 627.>. După pravilă zestre și avutul tătîni-său una este care să face trei părți : una sufletului, iar dooa iau fieștecare moși cîte o parte.
<§ 628.>. Cînd nu sînt moși, strămoși, frații părinți<lor> nevîrstnicului, adecă obraz părintescu, și iau ei acel[or]<e> părți. Obiceiul țării.



<§ 629.>. Acest Pavel au murit în urmapărinților fără vîrstă. După pravilă zestrea și avutul tătîni-său una este, care să face trei părți : una sufletul, iar dooa ia fieștecarele moș cîte o parte, ia<r> cîndu nu sînt moși, frații părinții lor nevîrstnicului, adică obraz părintescu și iau ei acele părți. Obiceiul țării.

[5] Voir notre étude dans « Revue des études sud-est européennes », 5 (1967), p. 129.

[6] *Contributions à l'étude de la trimoirie et de l'œuvre juridique de Michel Fotino* (en roum.), dans « Revista Arhivelor », 9 (1966), p. 98 ; 103—112.

B. *La Synopse systématique des livres I—XI des Basiliques* (*voir les appendices G et H*)

Dans le même codex 1405, f. 62—88ᵛ, figure un recueil de textes tirés des livres I—XI des Basiliques, mais groupés en titres par matières. Le recueil n'a pas de titre général, pas plus que de table des matières. La rubrique de titre par lequel le texte débute n'appartient qu'à la première division du recueil. C'est cette rubrique qui dans la table générale des matières du *codex* (f. 2) désigne le recueil (f. 62—88ᵛ) en son entier. Pour donner une idée de son contenu nous reconstruirons ci-dessous, à l'appendice G, la table des matières, avec indication des sources et des nombres de paragraphes de chaque titre qui figurent dans le manuscrit. La sélection se limite aux onze premiers livres des Basiliques, dont l'ordre des matières a été fidèlement suivi, ce qui explique pourquoi, après indication du livre abordé, on renvoie dans les divisions ultérieures aux seuls titres de ce livre.

La méthode de travail du traducteur anonyme résulte de la concordance illustrative (7§§) que nous présentons ci-dessous à l'appendice H. La terminologie et le style accusent les mêmes caractères que ceux qui distinguent la synopse alphabétique, avec un plus grand nombre de textes obscurs, en raison des difficultés que le traducteur n'a visiblement su vaincre à l'aide de la langue dont il disposait (voir quelques-uns des exemples cités ci-dessus).

Il est permis de supposer que l'anthologie devait embrasser les Basiliques dans leur ensemble, et si le travail a pu être mené à bien, il n'est pas impossible que la suite de la traduction apparaisse un jour prochain, au gré d'une recherche obstinée ou d'un simple hasard.

C. *Les 17 paragraphes des Basiliques et du Nomos georgikos se trouvant en tête du ms. roum. 1378 (voir l'appendice I)*

Les trois premiers folios de ce *codex miscellaneus* dont nous venons de parler (IV, a) contiennent la traduction roumaine de 16 paragraphes (*capete*), extraits des Basiliques et touchant à des matières fort diverses, mais toutes d'une évidente utilité quotidienne. C'était là un aide-mémoire qui complétait les extraits du code de 1652 se trouvant dans le ms. 1378, de même que des extraits semblables en grec savant complétaient la copie intégrale du code moldave de 1646 dans le ms. roum. 1440 (voir ci-dessus, p. 10 n. 1). Cette brève anthologie n'est qu'un échantillon de toute une série de « petits codes » qui circulaient à l'époque, avant et surtout après 1775. Celle-ci est postérieure à la réforme de C. Mavrocordato, et peut-être à celle d'Al. Ypsilanti, parce que dans l'un des paragraphes qui y figurent

(§ 7), il est fait mention de l'*ispravnicul-judecător*, organe créé et développé par lesdites réformes. Seul le nombre élevé de ces traductions et adaptations partielles des Basiliques dans la langue du peuple, unique moyen susceptible d'en assurer une large circulation et un usage effectif, nous fait comprendre l'influence réelle que les Basiliques, en tant que *ius receptum*, sélecté d'après des critères modernisants, ont exercé jusqu'au XIX[e] siècle, lorsque s'est consolidée une législation se rattachant à un type nouveau de réception et d'élaboration nationale. L'adjonction — aux codes du XVII[e] siècle — des fragments des Basiliques reflète la poussée continuelle du droit laïque aux dépens des vieux textes à caractère plus nomocanonique, dont on extrait maintenant surtout les parties de droit civil au sens moderne de la notion. A la différence de l'usage courant, consistant à ne renvoyer qu'aux seuls livre et titre des Basiliques, le présent recueil mentionne aussi le chapitre en question (paragraphe, fragment), mais le nom du monument byzantin utilisé n'y figure pas. On le devinait sans peine, à l'époque. Le recueil se clôt par deux extraits du code de 1652, dont on devine l'origine par la structure de la référence [*cap.* (= glavă) ; *zac.* (zacea,§) ; *list*(= feuille, page)], mais les chiffres des renvois manquent.

A l'appendice I on trouvera in extenso le contenu de ce petit recueil, dont les paragraphes ont trait aux matières suivantes : la prescription (§§ 1—3) ; les peines contre les incendiaires (§§ 4—5) ; le respect des conventions, y compris les conventions verbales corroborées par d'autres preuves (§§ 6—8) ; la procédure : le désistement, la charge de la preuve, le nombre des témoins, la péremption de l'instance au bout de 10 ans d'inactivité (§§ 9—11 ; 13) ; l'imprescriptibilité par 10 et 20 ans des *res publicae* (§ 12) ; l'opposition du bail conclu par le vendeur vis-à-vis de l'acheteur, avec dénonciation du montant du loyer lors de la vente (§ 14) ; la constitution de dot (§ 15—16) ; l'imputation sur le capital des revenus d'un domaine, perçu par le créancier en vertu d'une antichrèse (§ 17 tiré du N. G. par l'intermédiaire du code de 1652). Ce dernier texte prouve qu'au XVIII[e] siècle les textes de droit civil du N. G. avait une application générale, au-delà des limites d'un « droit rural » et des affaires des cultivateurs libres ou dépendants.

VII. Un nouveau manuscrit du Manuel juridique d'Andronache Donici, dans sa version initiale datant d'avant 1805

Tout récemment, nous avons pu acquérir un précieux codex modestement cartonné, formé de 27 feuilles, recouvert d'une belle écriture, contenant le texte en 40 titres et 315 paragraphes du Manuel juridique d'A. Donici, dans la version réduite déjà connue par le ms. 1294 que nous avons

signalé en 1965 [7] et portant le même titre que celle-ci. Entre cette version, également anonyme dans les deux manuscrits, et celle qui fut imprimée en 1814 [8] (42 titres en 509 paragraphes) et pour laquelle nous ne possédons pas de manuscrit d'époque, la version, avec indication d'auteur, donnée par le ms. roum. 444[9] et datée de 1813, représente un état intermédiaire, en directe liaison avec la rédaction élargie du texte en vue de l'impression [10].

Cette simple analyse permet de parler d'une genèse du Manuel s'étendant sur plusieurs années avant 1814. La version réduite qui, à côté de titres plus pauvres en paragraphes et différemment ordonnés, ne contenait pas de droit pénal (titre 41 dans la version imprimée), n'est pas un abrégé de celle-ci, comme nous l'avions cru en 1965, à propos du ms. 1294, mais l'état primitif de l'œuvre, ce qui constitue une donnée nouvelle, confirmée matériellement, d'une manière absolument certaine, par le nouveau manuscrit qui se trouve aujourd'hui en notre possession.

En effet, sur le verso du folio 1er de ce manuscrit, qui porte le même titre que le ms. 1294, on trouve une note émanant d'un *vornik* de la ville de Botoşani, Ioniţă (ou Ştefan) Başotă, qui y consigne l'éclypse de lune survenue dans la nuit du 2 au 3 juin 1805.

Il s'ensuit qu'à cette date-ci le texte du *codex* était déjà copié, sans que nous puissions, pour le moment, dater de plus près le commencement et la fin du travail de la rédaction. De cette simple donnée chronologique,

---

[7] *La préemption dans l'histoire du droit roumain* (en roum.), Bucarest, Ed. Academiei, 1965, p. 286, n. 1. Voici le titre de cette version : « Adunare din pravilile înpărăteşti sau alegire cuprinzătoare foarte în scurt, de cele mai trebuincioasă pravile alcătuite cu mare lesnire spre înţălegerea şi ştiinţa tuturor. ». Seul ce manuscrit du Manuel de Donici a été considéré comme une traduction des Basiliques dans un article récent (Gh. Cronţ, dans *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, p. 172, n. 5).

[8] Voir la récente édition : *Manualul juridic al lui Andronache Donici*, élaborée exclusivement sur la base du texte imprimé en 1814.

[9] Le seul dont fassent mention les éditeurs de 1959 (p. 4), sans lui accorder l'attention qu'il méritait, surtout si on le compare à la fois avec le texte imprimé et avec le ms. 2194. Ils se bornent à déclarer que ce ms. « a un contenu plus réduit que le Manuel imprimé et s'en distingue aussi par la répartition de la matière entre les différents chapitres. Il est indubitable que ce manuscrit n'a pas servi pour l'impression de son ouvrage ».

[10] Ce qui résulte des corrections et additions manuscrites faites sans doute par Donici lui-même, sur les premières feuilles du codex 444. Ce travail a été continué sur un autre texte que nous ne possédons pas. Ces corrections rapprochent le texte de 1805 de celui de 1814, sans les rendre identiques. Nous les avons énumérées dans notre étude sur A. Donici qui paraîtra en roumain aux Editions Scientifiques. La version initiale n'avait pas de préface (predoslovie). Le ms. 444 contient une brève *postface* (către cititor), embryon de l'importante préface qui conférera à l'édition définitive de 1814 une grande valeur théorique et historique ; voir nos études, *Le juriste A. Donici* (en roum.) à paraître dans « Figuri reprezentative de jurişti români » ; *Contribution à la réception du droit byzantin en Moldavie...*, à paraître dans *Mélanges J. Macqueron*, Faculté d'Aix-en-Provence (1969), et version roumaine, in SCI, 14 (1969), 2.

nous pouvons déjà tirer des conclusions du plus haut intérêt pour l'histoire de l'œuvre de Donici et sur la signification historique de celle-ci, à savoir :

a) Seule l'amplification de l'œuvre par Donici en 1813—1814 se rattache au moment législatif que va couronner en 1816—1817 l'apparition du Code Callimaqui. Elle s'y rattache, d'ailleurs, non sans contradictions subjectives, puisque l'œuvre du jurisconsulte contrariait les projets du prince-législateur — déjà mis à exécution — et Scarlat Callimaqui n'hésitera pas à imposer à Donici pour son œuvre en cours d'impression, un nouveau titre qui s'efforçait d'exclure toute confusion avec le code officiel, dont il semble que Donici sera l'un des auteurs, après Flechtenmacher et A. Couzanos [11].

b) La rédaction initiale du Manuel, par contre, s'intègre au programme législatif d'Alex. C. Morouzi, le prince qui, après les réformes judiciaires accomplies en Valachie en 1784—1785, s'efforça de doter la Moldavie d'une codification moderne. A côté de la traduction roumaine par Thomas Carra de l'Hexabiblos d'Harménopule, et de la rédaction inachevée en grec populaire du vaste code général — πανδέκτη — par le même éminent juriste d'origine grecque, le Manuel de Donici en 1804—1805 représente une autre solution du problème de la codification. Due à un juriste moldave formé dans le pays, cette solution, moins ambitieuse, s'est révélée plus réaliste par la langue de sa rédaction, qui était celle du peuple, et par une directe adaptation des textes byzantins aux exigences immédiates de l'époque. La preuve en est qu'en dépit de l'occupation militaire (1806 — 1812) et de son caractère privé, le Manuel devint un monument normatif effectivement pratiqué, du droit en vigueur, alors que les ouvrages de Carra, en dépit de leurs mérites, tombèrent dans l'oubli et surtout le code grec ne semble pas avoir eu une circulation comparable à celle du petit Manuel roumain. Le Code Callimaqui aussi ne commencera sa véritable carrière qu'à partir de 1833—1834, lorsqu'il fut traduit dans la langue du peuple.

c) A partir de sa rédaction initiale, antérieure au mois de juin 1805, le Manuel a été utilisé comme monument de droit reçu (*ius receptum*) sur le territoire de la Moldavie.

L'analyse qui précède nous semble conduire aussi à une conclusion d'ordre pratique : sans nullement vouloir diminuer la valeur du texte

---

[11] Voir notre étude parue dans « Studii », 13 (1960), 4, p. 82, n. 2 ; 94—98 ; en sens contraire : Pan. J. Zepos, *Byzantine Law in the Danubian Countries*, in « Balkan Studies », 7 (1966), p. 343—356.

définitif et plus riche de 1814, le seul qui a été réimprimé en 1959, nous estimons qu'il y a place pour une édition critique qui s'appuyerait sur tous les manuscrits conservés et qui, par sa technique, refléterait la genèse du Manuel, avec ses trois états successifs : version initiale qui fut appliquée en Moldavie de 1805 à 1813 ; version préparatoire de 1813, établie en vue de l'impression (et dont nous ne connaissons que l'ébauche du ms. 444) ; version définitive augmentée de presque 200 paragraphes nouveaux, et imprimée, en tant qu'œuvre privée, sous un titre nouveau, imposé par le prince Sc. Callimaqui.

APPENDICE A

concordance des dispositions du Nomos geôrgikos incorporées dans le Livre de jugement de Justinien (XV^e et XVIII^e s.) avec celle des autres recueils ayant circulé en Moldavie et Valachie

Codex de Bistrița à travers les versions publiées par Florinskij	Code moldave de 1646	Code valaque de 1652	Ms. grec 176 (XVII^e s.) ***	Livre de jug. de Justinien ms. 3093 (1776)	Manuel de Fotino		Mss. 1336, 1405 5782 (XVIII^e—XIX^e s.)	Nomos geôrgikos		Références de Florinskij
					1765 (non sanctionné)	1777 Premier Code d'Ypsilanti 1775/7		éd. Asburner et Zepoi (vers. anc.)	éd. Heimbach (vers. Harm.)	
§ 8*	zac. 35	glava 299, zac. 35	§ 54	§ 11	II, 87, 8	III, 1, 9	§ 34	§ 61	II, 9	CH. § 61
§ 9*	—			§ 12 —14	—	—	—	—	—	—
§ 10*	zac. 34	gl. 299, z. 34	§ 53	§ 15 —17	II, 87, 7	III, 4, 8	§ 33	§ 60	II, 8	CH. § 60
§ 13	zac. 12	gl. 296, z. 12	§ 15	§ 27	—	III, 1, 11	§ 12	§ 16	I, 11	CH. § 16 Pavlov, p. 45
§ 14	zac. 24	gl. 298, z. 24	§ 12	§ 28	II, 86, 9—10	III, 3, 2	§ 24	§ 12	I, 23	CJ. § 2 (Fl. 13) Pavl. § 13
§ 15	zac. 25	— 25	§ 13	§ 29	—	III, 3, 3	§ 25	§ 15	I, 24	CH. § 15
§ 16	zac. 26	— 26	§ 14	§ 30	II, 86, 11	III, 3, 4	§ 26	§ 14	I, 25	§ 14 Pavl. § 14
§ 17	zac. 2	gl. 296, z. 2	§ 1	—	II, 86, 2	III, 1, 1	§ 2	§ 1	I, 1 (2^e partie)	CJ. § 2 Pavl. p. 42, § 1
§ 18	zac. 6	— 6	§ 3	§ 32	—	III, 1. 4	§ 6	§ 3	I, 4	CH. § 4 Pavl. p. 43, § 3
§ 19	zac. 4	— 4	§ 4	§ 33	—	III, 1, 3	§ 4	§ 4	I, 3	CH. § 3 Pavl. § 4
§ 20	zac. 7	— 7	§ 6	§ 34	—	III, 1. 6	§ 7	§ 6	I, 6	CH. § 6 Pavl. § 6
§ 21	zac. 10	— 10	§ 7	§ 35	II, 86, 6	III, 1, 9	§ 10	§ 7	I, 9	CH. § 7 Pavl. § 7
§ 22	zac. 21	gl. 297, z. 21	§ 8	—	—	III, 2, 2	§ 21	§ 9	I, 20	CH. § 9 Pavl. § 9
§ 23	zac. 23	gl. 298, z. 23	§ 11	—	—	III, 3, 1	§ 23	§ 13	I, 22	CH. § 12 Pavl. § 12
§ 24	zac. 13	gl. 296, z. 13	§ 16	§ 38	—	III, 1, 12	§ 13	§ 17	I, 12	CH. § 17 Pavl. § 17
§ 25	zac. 3	— 3	§ 2	§ 31	—	III, 1, 2	§ 3	§ 2	I, 2	CH. § 2 Pavl. § 2
§ 18**	zac. 6	— 6	§ 5	—	—	III, 1. 5	§ 6	§ 5	I, 5	CH. § 5
	zac. 8	— 8	§ 19	§ 37	—	III, 1. 7	§ 8	§ 20	I, 7	

* Ms. de Sofia, chez Florinskij, p. 468.
** Ms. de Rakovec, §§ 13—25 = ms. de Hodoš, chez Florinskij, p. 477 suiv.
*** Nous avons suivi la numérotation de I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [Cours d'hist. du droit roumain], II, 2, p. 349.

APPENDICE A_1

Concordance illustrative de textes du « Nomos geôrgikos », tels qu'ils se trouvent dans une version proche du Codex de Bistriţa, le ms. 3093 et l'édition de Heimbach (trad. française de l'auteur)

Version slave du ms. de Sofia, chez Florinskij, p. 468—9	*Version roumaine du ms. 3093(1776)*	*Version d'Harménopule (éd. Heimb.)*
§ 8 Si quelqu'un commet un vol dans un potager ou dans un verger qu'il soit battu et qu'il paie 21 perpères	<§ 11 > Mais si quelqu'un vole quelque chose dans un potager ou dans un verger, qu'il soit battu et qu'il paie 22 de groschen (« *grosiţă* »).	§ Ceux qui pénètrent dans les vergers (version anc. : olivaies) d'autrui seulement pour y goûter, qu'ils ne soient pas punis ; mais s'ils sont pris en flagrant délit de vol, qu'ils soient battus et qu'on leur prenne les vêtements.
Mais s'il le fait encore une seconde et une troisième fois, <qu'il paie> 40 perpères.		
§ 9 Si quelqu'un en passant pendant la journée pénètre dans un vignoble ou dans un verger en suivant son chemin et y prend du raisin et des fruits dans son mouchoir ou dans sa main, celui-là n'est pas jugé.	§ 12 Mais si quelqu'un pendant la journée marchera le long d'un vignoble et qu'il y cueille du raisin ou des fruits dans son mouchoir, celui-là ne sera pas jugé.	
Mais s'il en prend dans un panier, qu'il soit battu et qu'il paie 12 perpères.	§ 13 Mais s'il en cueille dans un panier, que celui-là soit battu et qu'il paie 24 de grochen.	
Mais s'il en prend causant des dégâts pendant la nuit, qu'il paie 50 perpères et qu'il soit battu.		
Mais s'il en prend pour faire du vin, qu'il paie ce qu'il a pris 40 perpères et qu'il soit battu.	§ 14 Mais s'il en cueille pour faire du vin, tout ce qu'il aura cueilli qu'il en paie la valeur et qu'il verse une amende (« *gloabă* ») de 200 de groschen.	II, 8 : Ceux qui pendant la moisson pénètrent dans le champ d'autrui et y coupe des bottes ou des épis ou des légumes qu'on leur prennent les vêtements et qu'ils soient fouettés.
Mais si quelqu'un prend dans sa main une poignée d'épis d'autrui, qu'il soit battu sans rien d'autre.	§ 15 Mais si quelqu'un cueille du blé ou autres céréales (« *bucate* ») avec la main et seulement pour les porter dans la main, qu'il soit battu avec la main, sans rien d'autre.	

Mais s'il en coupe avec la faucille, qu'il en paie le triple et qu'il soit battu.	§ 16 Mais s'il en coupe avec la faucille, qu'il en paie le triple et qu'il soit battu.
Mais s'il est très pauvre et qu'il ait agi à cause de la faim, qu'il paie, pour une fois, ce que diront les доушєвьници * et qu'il soit battu, pas très fort, et qu'il cesse à l'avenir.	§ 17 Mais s'il est très pauvre et qu'il ait agi à cause de la faim, qu'il paie seulement le dommage causé ou bien ce que décideront *nişte oameni sufleteşte* ** et qu'il soit battu, pas très fort et qu'il ne recommence plus.

APPENDICE B

Concordance — à titre d'exemple — des variantes du « Nomos geôrgikos » dans les codes du XVII[e] siècle, le ms. 1336 (1783) et le ms. 1378 (1804)

Codes de 1646 et 1652	Ms. 1336	Ms. 1378
Pentru plugari. Vina de întîi (*1646* : *Pricina dentîi*)	*Pentru plugari*	*Vina întîi, cap. 296. Pentru plugari*
§ 10 Doao (1646 : Doo) sate de vor avea ceartă (1646 : svadă) pentru hotarul sau pentru pămînturi, atunce (1646 : *om.*) acolo trebue (1646 : *om.*) să socotească judeaţele (1646: giudeaţele) să facă dreptate (1646 : direptate) să dea acel loc pentru carele să pricesc, acela (1646 : acesta) să-l dea celor ce să va afla că l-au ţînut mai multă vréme...	§ 10 Doao sate de vor avea sfadă pentru pămînturi, să socotească judecătorul pă dreptate pentru acel loc ce să pricescu ca să-l dea celor ce să vor afla că l-au ţinut în mai multă vreme...	10 Doao sate de vor avea ceartă pentru hotar sau pentru pămînturi, atuncea acolo trebue să socotească judecăţile să facă dreptate, să dea acel loc pentru care să pricesc acela să-l dea celor ce va afla că l-au ţinut mai multă vreme...
§ 11 De va lua neştine vreun pămînt de la vreun om sărac, să-l are, (1646 : ca) şi se vor fi tocmit să le fie în parte, aceasta tocmeală să stea pre loc; iară de să vor fi tocmit să-l şi samene, atunce iară (1646 : *om.* atunce iară) să fie tocmeala (1646 : tocmală) adevărată.	§ 11 Dă va lua cinevaşi vreun pămînt dă la vreun sarac ca să-l are şi să vor fi tocmit să le fie în parte, acea tocmeală să să păzească. Iar de să vor fi tocmit să-l şi seamene, după adevărată tocmeală să să urmeze.	11 De va lua niştine vreun pămînt de la vreun om sărac şi să vor fi tocmit să le fie în parte, această tocmeală să stea pe loc. Iară de vor fi tocmit să şi-l samene, atunce să fie tocmala adevărată.

* Arbitres, jurés, cf. *Le Zakonik d'Etienne Dušan*, §§ 76 et 193 (éd. I. Peretz, 1905, p. 26, 56 et 72); Fr. Miklosich, *Lexicon paleoslovenico-graeco-latinum*, 1862—1865, p. 182 : *iuratus, iudex vel potius Eideshelfer*.

** Le traducteur semble avoir eu quelque difficulté à trouver un équivalent à *duševnik*. La métaphore *om sufletesc* peut s'expliquer par le fait que le juré a engagé son âme (*suflet*) ou bien par le fait que dans les communautés roumaines, surtout dans le Banat ou en Transylvanie, les membres du clergé faisaient fonction de jurés ou d'arbitres.

§ 13 De să va apuca neştine de vreo curătură striină părăsită (1646 : vre-un laz strein părăsit), să fie mărăcinoasă şi plină (1646 : spinos şi plin) de pădure...

§ 13 Dă să va apuca cinevaşi dă vre un laz strein părăsit, să fie spinos şi plin dă pădure...

13 De să va apuca niştine de vreo curătură streină părăsită să fie mărăcinoasă şi plină de pădure...

Pentru ceia ce vor împărţi roada ce vor fi sămănat împreună. Glava 297 (1646 : *om.*)

Pentru înpărţeala rodurilor care vor fi sămănat în parte

Cap. 297. *Pentru cei ce vor înpărţi roada ce vor fi sămănat în parte*

§ 21 Un plugariu (1646 : plugar) ce va fi sămănat sămînţa lui în pămînt striin (1646 : strein) şi va fi cheltuit toată cheltuiala lui (1646 : sa), acela (1646 : şi) de va îndrăzni să-şi care snopii fără de ştirea celuia cu pămîntul, atunce (1646 : *om.*) ca un fur (1646 : ca) să-şi piarză (1646 : piardză) toată roada dă (1646 : de) pre acel pămînt.

§ 21 Un plugar ce va fi semănat în pămîntu strein sămînţa sa, şi va fi cheltuit toată cheltuiala sa, dă să v<a> îndrăzni să-şi care znopii fără ştirea celui cu pămîntul, ca un fur să-şi piarză toată roada dup<ă> acel pămînt.

21 Un plugariu de va fi sămănat sămînţa lui în pămînt strein şi va fi cheltuit toată cheltuiala lui, acela de va îndrăzni să-şi care snopii, fără ştirea celui cu pămîntul, atuncea ca un fur să-şi piarză toată roada de pe acel pămînt.

Pentru păstori ce să zice (1646 : *dzice*) *văcarii şi boarii carii* (1646: *ce*) *pasc cirezile* (1646 : *cirezi*). *Vina a treia, glava 300* (1646 : *om.*)

Pentru văcari (f. 77ᵛ)

Vina 3 cap. 300
Pentru păstori ce să zice văcari care paşte cireada

Aicea scriem pentru mori. Vina (1646 : *Pravilă pentru mori. Pricina. 11. Glava 309* (1646 : *om.*)

Pentru mori

Vina 11. cap. 309
Aicea scriem pentru mori

§ 91 De să va prileji neştine să fie lăcuitoriu într-un sat şi de va cunoaşte vre un loc ca acela bun de moară, şi într-acel sat vor fi toţi megiaşi (1646 : răzeaşi) şi acel loc va fi a tot satul...

§ 90 De să va întîmpla cinevaşi să fie lăcuitor într-un sat şi de va cunoaşte vreun loc ca acela bun dă moară, şi într-acel sat vor fi toţi răzaşi, şi acel loc va fi a tot satul...

91 De să va tîmpla niştine să fie lucrătoriu într-un sat şi de va cunoaşte vreun loc ca acela bun de moară şi într-acel sat vor fi toţi meşteri (sic !) şi acela loc va fi a tot satul...

APPENDICE C

Table des matières du code pénal d'Al. Ypsilanti* (mss. gr. 1336, 1405 et 5826 de la Bibliothèque de l'Académie, Bucarest) 1783—1815

N° d'ordre du titre (notre numérotation)	Rubrique des titres	Nombre des §§	Sources : Basiliques, éd. Fabrotus
1	Anarhia / Dăfăimare<a> stăpînirii /	2	6, 1<,50> ; 9, 3<,6, §2>
2	Apostate / Dăsfrănaţi din buna orînduială /	1	[53, 51] <60, 51, 38, §2>
3	Andrapodistis / Vînzător de om slobod /	1	60, 48<,21>
4	Apelatis / Fur de cîrd /	2	60, 25<,1, §1> ; 60,25<,4>
5	Ascunzătorul dă robul altuia	1	60, 48<,5>
6	Arzător dă namestii	5	60, 39<,10>x2§§ ; 60, [51]<39, 10> ; 60, 20<,2, §7> ; 60, 20<,3, 2e partie>
7	Amestecători dă sînge	1	60, 37<,76>
8	Avutul celor osîndiţi	1	60, 40, scolie <*si accusatus*> ; Nov. I. 134
9	Apăraţi dă pedeapsă	5	60, 51<,?> ; 60, 39<,1, §4> ; 60, 39<,12> ; 60, 39<,19> ; 60, 39 <,20>
10	Dimosion / Dă obşte /	4	60, 18<,10, §2> ; 60, 45<,1> ; 56, 4<,1, 1re partie> ; 56, 8<,1 = CI 10, 16, 1 *a*. 316 >
11	Ierosilie / Furu dă sfinte /	3	60, 45<,16> ; 60, 45<,?> ; 60, 45<,11>
12	Idiotichin filachin / Închisoare dă cel ce nu are dregătorie volnicită asupra celui închis /	1	60, 55<,2>
13	Calpuzan care face bani mincinoşi	1	60, 60<,1, 1re partie>
14	Ctinovatis / Spurcat la dobitoc	1	60, 37<,86>
15	Mitarnicul	4	60, 43<,1, 7, 3> ; 60, 26<,?> et 53 <,1> ; 7, [3]<4, 5, c. 2> ; [Neară 12 : 4] <Nov. I. 124, c. 2 = 7, 4, 5, c. 2>
16	Murind robul dup<ă> vînzare	3	19, 6<,7, §9> ; 26, 5 et 7 ; « la Armenopulon », 3, 3<,100>. <,100>
17	Născuţii / copili /	1	46, 1<,?>

* Le detail de cette table des matières ne figure pas chez G. Strempel, Fl. Moisil et L. Stoianovici, *Catalogul manuscriselor româneşti*, IV, Buc., 1967, 377—378, où ne sont reproduites que les rubriques placées en tête de chaque titre, lesquelles ne donnent que les explications qui, dans la table des matières, sont séparées de la rubrique principalepar une ligne (/). La rubrique du titre 33 ne figure pas dans la table des matières, le texte ayant été ajouté ultérieurement au f° 49.

Nº d'ordre du titre (notre numérotation)	Rubrique des titres	Nombre des §§	Sources : Basiliques, éd. Fabrotus
18	Plastografos / Cel care face scrisoare ficleană /	6	60, [72]<41, 23 et 41, 1, § ult.> ; 60, 41 < ?>x 4§§. 28, 2< ?> ; 60, 37<, ?> ; 60, 37<,73—75 ; 78—83>
19	Preacurvia	11	28, 2< ?> ; 60, 37< ?> ; 60, 37<.73. 75. 79—83> ; „la Armenopulon" 6, 2 <,24>.
20	Patroctonos / Ucigaş dă părinţi /	4	60, 40<,1. 2. 9 pr. —1, ce dernier omis par ms. 1405>
21	Părîş cu strîmbătate	1	Nov. VI de Constantin le Porphyrogénète
22	Pravili ostăşăşti	8	56, 1<,11 pr.> ; 57, 1<,5 §1. 4> x 2§§ ; Νόμοι στρατιωτικοί : 6, 7, 34, 42 ; „Armenopul", 6, 5<,9>
23	Răpitorii dă fămei	3	60, 58<,1 pr.>. x 2§§ ; 60, 58<,1 § ult.>
24	Surghiunitul dă va fugi	1	60, 51<,4>
25	Săpătorul de morminturi	2	60, 23<,3, 7>
26	Strămutători dă hotară	2	60, 31<,2> ; 60, 31<,3 pr. —1>
27	Tălharii	8	60, 51<,28, 10> x 2§§ ; 60, 18<,11 et 9> ; 53, 18< ?> ; 60, 51<,28, 15> ; 60, 27 <,1>
28	Ficleni, ce-şi vor dobîndi neslujirea la ale obştii	3	54, 4<,16> ; 58, 12<,1> ; 54, 1<,34>
29	Fermecătorii	5	60, 39<,2, 2. 32. 34> ; « Armenopulo », 6, 10<,7 seconde phrase >
30	Hoţii	5	60, 12<,46, 2> ; [60, 15 = ms. 1405 : 60, 51]< ?> ; 60, 25<,4> ; C. I.< ?> ; Nom. geôrg.<éd. Heimb. II, 7>
31	Ucigaşii	23	Sc. de Romanos<ad 60, 39. 3, T. VII, p. 694> ; 60, 39<,4, 1> ; sc.<q ad 60, 39, 3 pr., T. VII, p. 693> ; 60, 39 <,1, 3. 15. 16. 11, 2. 24 et sc. z, T. VII, p. 698> ; 60, 39<, 15, 1. 25. 23. 3, 5> ; 60, 53<,1> ; 60, 26<,7> ; 60, 51 <8, 12> ; sc.<q. cit.>
32	Otrăvitori	7	60, 39<,27. 3 pr.> ; 60, 39<,3, 2 phrases 4 et 3> ; 60, 39<,3, 3> ; sc. <s et t ad. 60, 39, 3, 3, T. VII, p. 694>
33	Dă la tălmăcitorul dă pravili, Armenopulon (*sic*).	1	<Harm.>3, 5<, 89>

APPENDICE D

Concordance— à titre d'exemple— du code pénal d'Ypsilanti et des Basiliques (mss. roum. 1336, 1405 et 5826 de la Bibl. de l'Académie, Bucarest, 1783-1815)

Mss. roum. 1336, 1405, 5826	*Basi liques, éd. Fabrotus* *
<I> Anarhia (f. 4)	
1 Cel ce cu ficlenie şi cu prefacere va întra la un locu ce nu-i iaste lui datu, să supune la vina ierosilii neputîndu zice că n-au ştiut (6 : 1)	6, 1, 50 : Qui locum sibi indebitum usurpaverit, sacrilegii crimen incurrat, nec ulla se ignorantione defendeat.
2 Cel ce va vinde (însă din sineş<i> volnicindu-să) lucrul celui ce va fi osîndit, iaste şi hoţu şi hrăpitor (9 : 3)	9, 3, 6, 2 : Qui condemnati bona auctoritate sua distrahit, fur et raptor est.
<III> Andrapodıstis (f. 6^{r-v})	
1 Iaste cîndu cineva<i> ştiindu pă altul că iaste om slobodu şi fără voia lui îl va vinde, unul ca acela iaste ca cei ce robesc oameni, şi acel vînzător de va fi robu sau din robu iertat, bătîndu-să şi tunzindu-să să i să tae mânile, iar de va fi vînzătorul din cei slobozi să i să tae numai mănile. Aşijderea să să tae mâinile şi celui ce prin ştiinţă va cumpăra om slobodu, sau în dar i să v<a> da, sau în zestri, sau schimbu făcindu-l pă alt ceva<i> (60, 48).	60, 48, *Lex Fabia de plagiariis*, 21 : Qui liberum sciens invitum vendit, plagiarius est (ἀνδροποδιστής), et si quidam servus est vel libertinus, verberato ei et tonso manus abscinduntur, si liber, manus ei dumtaxat abscinduntur. Ei quoque similiter manus abscinduntur qui liberum sciens emit, vel donavit, vel in dotem dedıt, vel permutavıt.
<IV> Apelatis (f. 7^{r-v})	60, 25, *De abigeis*, 1 : Proprie abigeus dicitur qui pecora ex pascuis vel armentis subtrahit, vel ex gregibus equos. Qui enim bovem aut equum errantem abduxerit, non est abigeus, sed fur.
1 Iaste cel ce fură oi 10 din staul sau din turmă păscînd în cimpu. Asemenea şi cel ce va fura până la 5 rîmători din turmă poposıtă sau del<a> păşunea turmei din cîmpu. Aşijderea iaste şi cel ce v<a> fura un cal sau o vıtă de vacă sau bou din staulul lor, ori din stîna sau din cereadă păscînd peste cîmpu (60, 25). Apelatis la fapta întâiu să să bată, la fapta a doao bătîndu-să să să surghionească, iar de v<a> face şi a treia oară să i să tae măna (60, 25).	60, 25, 3: Pro numero abactorum, aut fur quis est, aut abigeus. Decem enim oves abigeum faciunt, et porci quinque. Unus autem bos et equus abactus hoc crimen inducit 1 : Et qui ex grege abegit domitum pecus, graviter punitur. 2 : Qui saepius abegit, licet unum vel alterum pecus, abigeus est. 60, 25, 4: Abigei semel quidem hoc admittentes verberantur, iterum vero committentes, relegantur, tertium si idem ausi deprehendantur, manus amputantur : videlicet grege abacto suo domino ab eis restituendo.

* Pour rendre nos recherches accessibles à un large cercle de juristes et d'historiens, nous reproduisons dans cette colonne le texte latin de l'éd. Fabrotus, avec, entre parenthèses, le terme technique de l'original, toutes les fois que cela nous a semblé utile (voir aussi App. F, H et I). Nous avons transcris -ꙗ par -ia.

<V> *Pe robul altuia* (f. 8)

1 Cel ce-l va primi şi-l va ascunde, nu va scăpa de pagubă, urmînd a zice că au fost al său, şi că va să-l judice, ce-l dă înapoi la stăpînă-său cu altul asemenea, sau 20 de galbeni şi de cite ori îl va priimi de atîtea ori i să va adaoge paguba (60, 48)

60, 48 *Lex Fabia de plagiariis*, 5 : Qui alienum servum suscepit, et celat, non evitat poenam per causam iuris quam de proprietate acturus sit, sed praestat eum cum alio simili aut viginti aureis. Quoties autem eum susceperit, toties augetur poena.

<XXIX> *Hotii* (f. 41)

5 Cel ce va fi vrut să fure bou din cireadă, şi va fi gonit pă văcar, şi rămîindu cireada fără păstor, vor fi dat niscariva gadine, de vor fi stricat şi alte vite, acestuia să-i scoaţă ochii **.

(référence marginale :)
În titl. ce să cheamă pravilă plugărească, la Condica Împăratului Iustiniian ***

** Cf. la rédaction du même texte dans le Code de 1652 (gl. 299, § 33) · « Cela ce va fi vrut să fure bou de în cireadă şi va fi gonit pre văcariu şi fiind cireada fără păstoriu, vor fi dat niscare gadine de vor fi stricat şi alte vite, atunce aceluia să-i scoată ochii, să fie orb. » Code moldave de 1646 · den cireadă : văcar : păstor, date : atunce *omittit*.

*** Ce renvoi figure au f° 41 du manuscrit La *Condica* citée n'est autre que le code valaque de 1652, où le § 33 (voir la note précédente) est placé sous la rubrique

APPENDICE E

Table des matières (Scara) de la petite Synopse des Basiliques (ms. roum. 1405 de la Bibl. de l'Académie, Bucarest), seconde moitié du XVIII^e siècle

N° d'ordre des titres (notre numérotation)	Rubriques des titres (pp. 1—2ᵛ), reproduites avec certaines variantes en tête de chaque titre (texte, pp. 3—36ᵛ)	Nombre de paragraphes de chaque titre (notre numérotation)	Indication marginale de la source byzantine de chaque paragraphe, par le livre et le titre des Basiliques (éd. Fabrotus), non contrôlée dans le détail*
1	Apelaţiie	1—6	9, 1 ; Nov. 126—127
2	Aşezămîntul	7—11	29, 1 ; 11, 1 ; 23, 1
3	Boerii	12—21	6, 1. 3 ; 7, 3. 8 ; 3, 1
4	Bărbatul	22—33	28, 10. 13. 14. 16. 18 ; 15, 9 ; 29, 3. 6 ; 48, 11
5	Vechilul	34—41	8, 1
6	Vînzarea	42—44	9, 1. 3
7	Dreptatea	45	2, 2
8	Domnul	46—52	2, 1. 2 ; Nov. Iust. 17<,ch. 3—4 = Bas. 6, 3, 9.25 ; cf. Fotino, I, 5, 5 et I, 6, 12—13 > ; Bas. 6, 1. 3
9	Dovadă	53—56	22, 1
9a	Despărţire	57	28, 11
10	Diată	58—95	22, 1 ; 35, 1. 2. 3 ; 38, 8 ; 41, 5 ; 35, 4. 8 ; 39, 1. 2
11	Daruri	96—132	30, 1. 5 ; 45, 5 ; 47, 1. 2 ; 11, 2

* Dans cette colonne, les points séparent les chiffres désignant les titres du même livre des Basiliques.

N° d'ordre des titres (notre numérotation)	Rubriques des titres (pp.1—2v), reproduites avec certaines variantes en tête de chaque titre (texte, fls 3—36v)	Nombre de paragraphes de chaque titre (notre numérotation)	Indication marginale de la source byzantine de chaque paragraphe, par le livre et le titre des Basiliques (éd. Fabrotus), non contrôlée dans le détail
12	Datorii	133—146 267—288	23, 1. 3 ; 24, 2 23, 1 ; 19, 2 ; 47, 2 ; 18, 2 ; 26, 3 ; 25, 1 ; 9, 6 ; 22, 1 ; 48, 6
13	Dobîndă	147 ; 289—301	23, 3 ; 9, 1 ; 24, 6
14	[Eretricrete] <Eretocritis> **	148	3, 2
15	Epitropiile	149—186	8, 1 ; 28, 4 ; 38, 7. 9. 17 ; Nov. Iust. 72 ; Bas. 24, 14 ; 37, 12 ; Nov. Léon <?> ; Bas. 17, 2 ; 33, 1
16	Judecătoriul	187—223	2, 1. 5 ; 7, 1. 3. 4. 6. 8. 13. 15. 23 ; 9, 1. 3 ; 1, 5 ; 8, 1 ; 3, 1 ; 48, 5 ; 22, 1 ; 39, 1
17	Judecătoriu er e tos	224—237	3, 1 ; 7, 2. 3. 15
18	Jeluitorii	238—239	7, 3. 4
19	Zestrea	240—263	9, 9 ; 29, 9 ; 23, 1 ; 24, 6. 7 ; 29, 1 ; 28, 8.10
20	Zăloagele	264—266 ; 302—328	23, 1. 2 ; 25, 1 ; 9, 1 ; 26, 3
21	Zapise pe bani cu pricini care să zice perianarghiia	329—335	23, 1
22	Ierologhiie	336	28, 2
23	Iscălitură	337	22, 1
24	Izbrănire sau exoflisis	338—345	11, 2 ; 8, 1 ; 60, 45
25	Case	346	18, 2
25a	Cărţi	347	22, 1
26	Căsătorii	348—354	28, 4 : 28, 10
27	Cheltuelele în lucru de zestre	355—358	28, 10
28	Cheltueli poruncite	359—361	14, 1. 10
29	Cumpărătorii	362—365	14, 10 ; 3, 3 ; 19, 3
30	Chezaşii	366—381	9. 10 ; 26, 2. 3. 5
31	Lucru dat la păstrare	382	22. 1
31a	Logodna	383—398	28, 1 et 2 ; 3
32	Legheton	399—406	44, 1. 15. 20
33	Mărturii	407—436	22, 1 ; 12, 10
34	Mueri vinovăţindu-să şi cînd pierd	437—452	22. 1 ; 6, 19 ; 48. 1 ; 23, 2 ; 28, 8. 10. 11. 14. 18 ; 29. 9 ; 45. 1
35	Muerea grea	453—458	40, 4
36	Muma	459—462	39, 1 ; 28, 8. 14 ; 47, 1

** Cf. § 148 (f° 9) : « ereticrete », corrigé (récemment ?) en *eretocritis*. Le copiste avait des difficultés à comprendre ce mot.

N° d'ordre des titres (notre numérotation)	Rubriques des titres (pp.1—2v), reproduites avec certaines variantes en tête de chaque titre (texte, pp. 3—36v)	Nombre de paragraphes de chaque titre (notre numérotation)	Indication marginale de la source byzantine de chaque paragraphe, par le livre et le titre des Basiliques (éd. Fabrotus), non contrôlée dans le détail
37	Moştenirea	463—497	45, 1. 4 ; 40, 1 ; 42, 4 ; 15, 4 ; 42, 3 ; 11, 2
38	Mohluz	498—503	9, 5
39	Nunta	504	28, 4
40	Nevîrs[t]nicii	505—512	38, 9 ; 10. 4 ; 47, 1
41	Pravile	513—517	2, 2
42	Protimisis	518—520	3. 3 ; 1. 50
43	Porunci	521—532	7, 8 ; 14, 1 ; 13, 1
44	Părinţii cînd facu pă fii nemoştenitori	533—534	35, 8 ; 28, 4
45	Plată	535—536	28, 1. 11
46	Păstrătoriul	537—541	13, 2
47	Supt păstrare ce să zice parakatethiki	542—560	13, 2
48	Stăpînirea	561—565	50, 1, 10 ; 2, 1 ; 1, 3 ; 22, 1
49	Schimbul	566	1, 2
50	Scrisori	567—572	22, 1
51	Socri	573	28, 11
52	Sluga	574—575	14, 1
53	Tatăl moş strămoş să cheamă aniondes, fii nepoţi să cheamă akiondes	576	35, 8
53a	Tinerii	577	10, 4
54	Fii cîndu facu părinţii nemoştenitori, fii fireşti şi cei de suflet	578—591	35, 8 ; 28, 1 ; 45, 1 ; 33, 1 ; 45, 1 ; 39, 2 ; 55, 1
55	F[e]<a>lchidion	592	41, 1
56	Hotărîrea	593—603	2, 1 ; 1, 1 ; 60, 49 ; 8, 1 ; 6, 1 ; 9, 3
57	Obiceiul	604—605	2, 2
58	Ţiitoarea	606—612	28, 11 ; 45, 2 ; 28, 10
59	Celor închişi	613	9, 3
60	Cei cu o hotărîre să vor vinovaţi la vreo dare	614	9, 3
61	Îndreptîndu-să neştine	615	22, 1
62	Împrumutătoriul	616—618	23, 3 ; 14, 1 ; 4, 7
63	Vînzarea	619—622	3, 2 ; 19, 6
64	După vînzarea holdii	623	19, 6
65	Moartea roabii	624	19, 6
66	Cel ce se naşte din cununie	625—626	
67	După pravile zestre	627	

N^o d'ordre des titres (notre numérotation)	Rubriques des titres (pp.1—2^v), reproduites avec certaines variantes en tête de chaque titre (texte, pp. 3—36^v)	Nombre de paragraphes de chaque titre (notre numérotation)	Indication marginale de la source byzantine de chaque paragraphe, par le livre et le titre des Basiliques (éd. Fabrotus), non contrôlée dans le détail
68	Cîndu nu sînt toți strămoșii frați înpărțire	628—629	
69	Scara anarhii și altele p. 32 *		
70	Scara canoanelor din sfitogul înpăratului Justinian ce se chiamă pravile pentru plugari p. 33 **		
71	Obiceiul țării. Anarhia ***		

* Le f^o 32 est libre. Les f^{os} 33—35^r contiennent le texte de droit pénal qui dans le ms. 1336 porte le titre de « Kanoane de enklimatika », etc. et commence par le titre sur l'anarchie. La *scara* y manque.

** A cette page commence le texte pénal ci-dessus. Le titre des *pravile plugărești* figure au f^o 48^r, suivi d'une table (f^{os} 48^v —51^r) et du texte proprement dit (ff. 51^v—61^v).

*** Repère pour la suite du texte. au f^o 36^v Or, le f^o 37 et libre et un texte débutant par *obiceiul țării* ne figure nulle part. C'est au f^o 35 que se trouve le texte pénal débutant par : « anarhia ». Sera-t-ce ce texte pénal, où l'on indique le titre des Basiliques qui y est traduit, qui aurait été présenté comme « Obiceiul țării » ? Ou bien cette expression designe-t-elle un texte dans le genre du IV^e livre du Manuel de 1777 (où Fotino avait condensé la coutume appliquée encore par le divan), texte que le copiste aurait fini par laisser de côté, comme d'autres matériaux qu'il avait commencé par mentionner ?

Pour les §§ 625—629, voir ci-dessus note 4 où nous avons reproduit le schéma de filiation qui se trouve entre les deux derniers paragraphes.

APPENDICE F

Concordance— à titre d'exemple—de la Synopse alphabétique des Basiliques en langue roumaine et de l'original grec (ms. roum. 1405 de la Bibliothèque de l'Académie, Bucarest, seconde moitié du XVIII^e siècle)

N^o d'ordre du § (notre numérotation)	Rubrique des titres dans le ms. roum. 1405 (avec référence originale aux sources utilisées)	Basiliques, éd. Fabrotus
§ 1	Apelație * să numește cînd cel neodihnit la hotărîrea judecății cerînd mai mare judecată cu porunca domnului să cercetează iarăși (9, 1)	9, 1<,1> (T. 1, p. 481), scholia: Appellatio est querela quae instituitur adversus sententiam iudicis. Aliter. Appellatio est, a quocumque iudicio ad aliud maius translatio

* La matière de l'appel était traitée également dans le recueil traduit vers 1814—1816. et dont St. Berechet (*op. cit.*, p. 16—18) a publié quelques fragments (voir ms. roum. 649 des Arch. d'Etat, Jassy). Ce recueil a été élaboré indépendamment de celui que nous présentons. La traduction de 1814—1816 est plus fidèle. Dans la Synopse valaque, les textes sont plus brefs et visiblement élaborés dans la lumière de la situation locale. Le § 1er en est l'exemple le plus éloquent, car il exige l'ordre du prince, comme une condition d'admissibilité de l'appel.

N° d'ordre du § (notre numérotation)	Rubrique des titres dans le ms. roum. 1405 (avec référence originale aux sources utilisées)	Basiliques, éd. Fabrotus
§ 2	Apelaţia nu să popreşte (9, 1)	9, 1<,24>: Iudices, sive praesides provinciarum non debent prohibere appellationes aut appellantes contumelia adficere: nam si quid eius modi factum sit, principem adire possunt
§ 3	Apelaţia nu se judecă iarăşi la aceiaşi judecătorie (9, 1)	9, 1<,99>: Iudex (δικαστής) omnis ad quem appellatum est (ἀναφέρεται ἡ ἔκκλητος), negotium ad priorem iudicem remittere non debet, sed ipsemet examinare
§ 4	Apelaţia poate şi cel ce au judecat cunoscîndu-şi greşeala să o îndrepteze (9, 1)	9, 1<,21>: Iudex qui causae cognitionem ad principem remisit, eam ipse dirimere potest. 9,1<,44,1>: Si vero iudex erraverit in calculo, sentintia (ἡ ψῆφος) et citra provocationem (χωρὶς ἐκκλήτου) corrigitur: ...
§ 5	Apelaţia are sorocul cel mai mult pînă în doi ani (9, 1)	9,1<,33>, 4: Decem dies appellationis a recitatione sententiae numerantur (la suite du texte n'a pas été traduite): 9,1<,55>: ... nemo a sententia praefecti praetorio provocare (ἐκκλήτον
§ 6	Asemenea porunceşte şi nearaua Împăraţilor 126 şi 127	οὐδεὶς ἐπιδίδωσιν) possit, principi tamen supplicare (δεηθῆναι) licet ... Sed intra biennium tantum potest quis supplicare principi, non ulterius
§ 12	Boerii în toate sărbătorile să cerceteze pre cei de la închisori (6, 3)	6, 3, 17: Praesides (οἱ ἄρχοντες) diebus dominicis perquirant ab his, qui in custodia (ἐν φυλακαῖς) habentur, an custodes (φύλακες) eos humaniter (φιλανθρώπως) tractent, etc.
§ 13	Boerii să se ferească de j<a>furi şi nedrepte ciştiguri (6, 1)	6.3,12; cf. Fotino, I,6,1
§ 14	Boerii cei mici cătră cei mari să fie cu smerenie (6, 1)	6.1.5; cf. Fotino, I,6,11
§ 516	Pravila spre folos de obşte are tăric, iar nu în folosul unuia şi obştiii stricăciune (Iust. Nearaoa)	Nov. I., 7, cap. 9,1 Bas. 2,5,19; Harm., 1,1,38; cf. Fotino, I, 4,19
§ 518	Protimisis cîndu cineva şi fiind vecin sau şi altul care să aibă lucrul lui amestecat cu lucrul ce să vinde şi alege cu oamenii domneşti şi dintre [den] aceştea cînd vreunii lipsind după ce va veni şi cerîndu să s<ă> protimească	« Armenopulo » <éd. Heimach, 1851,> 3, 3<,106 et 111>

N° d'ordre du § (notre numérotation)	Rubrique des titres dans le ms. roum. 1105 (avec référence originale aux sources utilisées)	Basiliques, éd. Fabrotus
	pînă în patru luni [pînă] să-şi facă pira (Armenopulo, 3, 3)	
§ 519	Protimisis cine are la vreun lucru pravila îl sileşte, de va fi faţă, pînă în 30 dă zile sau să dea preţul sau să lipseşte de acel lucru (tij.)	Tij <105 et 111>

APPENDICE G

Table des titres de la Synopse des livres I—XI des Basiliques (ms. roum. 1405 de la Bibl. de l'Académie, Bucarest. seconde moitié du XVIII^{e} siècle)

N° d'ordre des titres (numérotation moderne)	Rubrique des titres (f^{is} 62–88^{v})	Nombre des paragraphes. Numérotation originale	Sources (reférence ancienne, sans nom du recueil) [a]
	Cartea II titl 1.		
1	Capete din pravile şi pentru obiceiuri	7	<Bas.> Cartea 2, titl. 1 <+ Sc. *a* ad 2, 1, 1>
2	Din povăţuirile de la titl. II	1	<Bas. sc. b. ad 2, 2, 8>
3	Pentru canoane de multe pricini[b]	45	<Bas. 2,> titl. 3 et 1 sc.
4	Pentru fapte şi neştiinţa[c]	2	<Bas. 2,> titl. 4
5	Pentru jălbi	4	<Bas. 2> titl. 5 <, 12. 15. 18>; [7] <7, 1, 16>
6	Pentru dregători[d]	8	<Bas.> Cartea [7, titl. 1 et 3] <6, 1, 4. 8. 13, etc.>
7	Pentru judecător şi mueri şi alte namestii	7	<Bas. 6,> titl. [9] <19, 2. 14, etc.>
8	Pentru ca dregătorii să dea ascultare la îndreptările şi ale părâşului şi ale pîrîtului	2	<Bas. 6,> titl. 22 <,1>
9	Pentru judecători + Din povăţuirile acestui titlu	2 1 scolie	<Bas.> Cartea 7, titl. 1 <,3. 9>

a L'identification partielle des paragraphes est faite à titre d'exemple.

b Signalons, dans ce titre, ces deux paragraphes (f. 63^{r}) :

«§ 3 Cînd cineva şi va cumpăra lucrul şi va plăti bani cumpărători nu să poate zice că acea vînzare este cu iconomie. » = Bas. 2, 3, 16 : *Imaginaria non est, quum pretium solvitur.*

«§ 4 Sluga nici nu să vinueşte la datoriile şi la luaturile stăpînului său nici nu să poate ca să-s<ă> vinovăţească de către cinevaşi şi să-l dea platnic. » = Bas. 2, 3, 20 : *Servus neque tenetur, neque obligatur.*

c Contresens pour: *De iuris et facti ignorantia.*

d «§ 5 Acele pricini care să aduc în Divan şi să scrie la practică să ţin în seamă şi după moartea judecătorului» (f° 67^{v}).

Nº d'ordre des titres (numérotation moderne)	Rubrique des titres (f[is] 62–88[v])	Nombre des paragraphes. Numérotation originale	Sources (référence ancienne, sans nom du recueil)
10	Pentru eret[i]<o> critis. Din povățuirile acestui titlu	9 5 scolies	<Bas.7,> titl. 2
11	Pentru cei ce fac împlinire, adică zapcii și pentru cei ce să judecă	5	<Bas.7,> titl. 4 <,1 etc.>
12	Pentru judecători, pîrîși și pîrîți	6	<Bas.7,> titl. 5
13	Pentru judecăți și pentru cheltuelile lor	<4> 7§§	<Bas.7, 8, 8. 9. 11. 15>
14	Pentru orînduiala judecăților și urmări după dreptate	<3>	<Bas. 7,> titl. 3 <, 1–2 etc.>
15	Pentru cei chemați la judecată care sînt datori a veni și cînd nu	5	<Bas. 7,> titl. 8 <, 2–3. 4 sans le début. 18. 24 sans la fin>.
16	Pentru obrazile mari adecă boerii cei mari să nu fie întru ajutor celor ce să judecă	1	<Bas.7,> titl. 9 <,1>
17	Pentru zilele ce nu sint de judecată și pentru soroace	5	<Bas. 7,> titl. 17, 1 <.10. 11. 25. 26>
18	Pentru ecdosis	3	<Bas. 7,> titl. 18 <,1, 20> et 19 <,1>
19	Pentru vechili	4	<Bas. 8,> titl. 1
20	Pentru e<n>clitos : apelația[d]	13	<Bas. 9,> titl. 1 <,1>
21	Pentru trebile ce sint hotărîte și care nu s-au hotărît[e]	19	<Bas. 9,> titl. 3 <,1. 2. 6 pr. et 2>
22	Pentru cei ce să leapădă de ale lor, adecă pentru mofluzi	4	<Bas. 9,> titl. 5
23	Pentru pricinile din care poate să s<ă> dea lucrurile unora supt stăpînirea altora să le ție pînă la vreme	4	<Bas. 9, 6,> titl. 7 <,1. 7 pr.; 8. 13>
24	Pentru lucrurile ce cu puterea judecății să dă întru stăpînirea cuivași sau să vinde	8	<Bas. 9,> titl. 7 <,16[f]. 17. 24, 1 et 2. 46, 2. 53. 59>
25	Pentru ca cele ce să fac spre paguba înprumutătorilor să nu se ție în seamă	3	<Bas. 9,> titl. 8
26	Pentru pronomiile visterii și pronomiile zestrii	4	<Bas. 9,> titl. 9 1. 2. 3. 8

[e] Cf. § 3 : «... și de să va întîmpla unul ca acesta cu judecătorii să ocărască, atunci cei ocăriți arată înpăratului, așijderea și domnului ». Ici encore l'adaptation du texte byzantin, par une addition explicative, à la position du pouvoir princier du pays, est évidente (fo 77).

N° d'ordre des titres (numérotation moderne)	Rubrique des titres (fis 62–88ᵛ)	Nombre des paragraphes. Numérotation originale	Sources (référence ancienne, sans nom du recueil)
27	Pentru lucrurile ce să întocmesc deplin pă cum s-au luat	7	<Bas.> Cartea 10, titl. 1 <,1,1> et 2 <,21.1>
28	Pentru vicleşug	2	<Bas. 10,> titl. 3
29	Pentru întoarcerea lucrurilor ale fiicelor de la cei ce le-au luat	19	<Bas. 10,> titl. 4 <,1. 8. 2 13, 1. 24, 1. 65 ; 7, 1. 2. 3 ; 11, 1 ; 18, 1 ; 23, 1 ; 25, 3 ; ? ; 35, 1>
30	Pentru aşezămînturi [f]	7	<Bas.> Cartea 11 <,1>
31	Pentru exoflisis adică izbrănire[g]	13	<Bas. 11,> titl. 2 <,2[h]. 55. 9, 2. 12. 16. 24.33[i]. 35. 36. 56>

f Περὶ πακτῶν ἤτοι συμφωνῶν (*De pactis*).

g Bas. 11, 2 περὶ διαλύσεως καὶ πεπλανημένης ψήφου (*De transactione et errore calculi*).

g § 1. « Nu se face izbrănirea numai cu prinsoarea ca de nu să va ţinea de cuvînt să aibă a da cevaşi . » (οὐ μόνον μετὰ προστίμου = non solum poena adiecta) (f° 87). L'auteur de la traduction, faute d'équivalent en roumain, était à même de rendre par une périphrase le sens exact de πρόστιμον (poena).

h § 8. « [Judecătoriul] <judecătile> şi pricinile ce să săvîrşesc prin izbrănire după pravilă să nu să strice nici din poruncă înpărătească nici din adigrafii, adecă grafii să numeşte răspunsul carele dă înpăratul în dosul arzuhalilor (cum şi domnul în dosul răvaşelor de jalbă) şi întărirea ce face de-asupra anaforalelor » (f° 87v).

APPENDICE H

Concordance — à titre d'exemple — de la Synopse des livres I — XI des Basiliques en langue roumaine et de l'original grec (ms. roum. 1405 de la Bibl. de l'Académie, Bucarest, seconde moitié du XVIIIᵉ siècle)

Ms. 1405	*Basiliques, éd. Fabrotus*
II, 1, 1 : Pravila este un meşteşug cu care se găseşte dreptul şi se deosebeşte în două feluri, adecă este pravila de obşte şi idion. Şi de obşte este ce să cuvine spre folosul fieştecăruia şi să face pravila sau din pravila firii sau din a neamurilor pravilă sau din pravila unii politii (f° 62).	2, 1, 1 : Est enim ius (νόμος) ars aequi et boni (τέχνη τοῦ καλοῦ καὶ ἴσου). Dividitur autem in publicum et privatum (εἰς δημόσιον καὶ ἰδιωτικόν). Et publicum quidem ad Remp. spectat, et consistit in sacris et sacerdotibus. Privatum vero ad singulorum utilitatem. Et collectum est ex iure naturali, gentium, aut civili.
II, 1, 7 : Atunci urmăm unui obicei a unii ţări (întocmai ca uni<i> pravili), cîndu să va vedea că s-au făcut pricină pentru acel obicei în divan şi s-au întărit (f° 62).	2, 1, 43 : Tunc utimur consuetudine civitatis alicuius, aut provinciae, cum in dubium revocata in iudicio firmata est.
II, 1, 8 : Acele ce s-au urmat cu obiceiul de multă vreme şi s-au făcut şi de mulţi ani, au putere întocmai ca şi cele date în scris pravili f° 62).	2, 1, 44 : Etiam ea quae longa consuetudine (μακρᾷ συνηθείᾳ) comprobata sunt, ac per annos plurimos observata, non minus, quam ea quae scripta sunt, tenent.

II, 3. 1 : Canonul este o povățuire pă scurt și o legătură a pravili<i> și să face din pravili. Și canoanele sînt făcute din pravili, iar pravilile nu să fac din canoane (f° 62ᵛ).

2, 3, 103 : Regula (κανών) est compendiosa rei enarratio (ἀφήγησις) et coniunctio, quae simul cum in aliquo vitiata est, rem subiectam non enunciat. Regula autem ex iure (ἐκ τῶν νόμων) non autem ius ex regula sumitur.

II, 3. 21 : Nimenea din casa lui să nu să tragă adică de zapcii (f° 64).

7, 8, 12 et 21 : Nemo de domo sua (ἐκ τοῦ ἰδίου οἴκου, extrahi potest. Cf. Harm., 1, 2, 25—26 et Fotino, I, 5, 6.

VI, 1, 1 : Cel ce nu este vrednic pentru dregătoria, adecă boeria cea mică, nu este vrednic pentru cea mare (f° 67).

6, 1, 4 : Qui indignus est inferiore ordine (ἀξία), indignus (ἀνάξιος) est superiore.

VII, 6, 3 : Judecătorul să fie cu silință și cu priveghere asupra pravilelor și nicidecum să nu caute poruncilor înpărătești, ce vor fi înpotriva pravililor (f° 74).

7, 1, 16 : Omnis autem iudex (δικαστής) sive magistratus (ἄρχων) sit sive aliter iudicandi munere fungitur, leges (νόμοις) observet et secundum cas iudicet. (La suite du texte grec n'a pas été traduite).

APPENDICE I

Les 16 paragraphes extraits des Basiliques se trouvant en tête du ms. roum. 1378*

<§ 1>

<Bas.> 50, 11, 2 : Stăpînire de multă vreme folosește celor ce au stăpînit cu bună dovadă, neavînd nicio supărare.

<Longi temporis praescriptio (χρονία νομή) prodest his, qui bona fide (πίστει καλῇ) possederunt, nec ullam contestationem litis sustenuerunt.>

<§ 2>

<h. t.> [5]<6> : Cumpărătură făcută cu vicleșug, cu stăpînire de multă vreme nu poate să fie întărită, cînd va începe a stăpîni fără dovadă.

<Emptionem dolo factam (κατὰ δόλον) longi temporis praescriptio confirmare non potest, quum mala fide (πίστει κακῇ) possidere quis incipiat.>

<§ 3>

<Bas.> 50, 12, 4 : Cerere de moștenire de multă vreme nu să ridică, iară cel ce stăpînește cu altă socoteală, își va ține lucru, rămîne strămutat, căci pentru cerere de moștenire nime nu poate să-l tragă.

<50, 12, 4 : Hereditatis petitio (ἡ τῆς κληρονομίας ἀπαίτησις) praescriptione longi temporis (διὰ τῆς τοῦ μακροῦ χρόνου παραγραφῆς) non excluditur. Si vero quis alio tutulo rem possidens usuceperit, tutus est. Nec enim actione petitionis hereditatis conveniri potest.>

* Les références à la source byzantine sont faites à l'aide des termes : *carte* (livre), *titlu* (titre) et *cap.* (chapitre), que nous avons omis. Souvent la référence au chapitre précède celle au titre.

<§ 4>

<Bas.> 60, 39, [7]<10 phr. 2> : Cine va aprinde casa sau stogul de grîu, ştiind că-i aproape de casă, pedepsindu-să cu bătae, să să arză cu focul.
<Si quis domum vel acerum frumenti proximum domui sciens exusserit, verberatus comburitur.>

<§ 5>

<h. t.> [7]<10 phr. 3—4> : Iară de va face această afară de oraş, i să taie miinile. Dară de să va tâmpla aceasta cu greşealâ, de va fi bogat, plineşte paguba, iară de nu, să pedepseşte cu bătaie, însă mică.
<Quod si extra civitatem hoc fecerit, manus ei abscinduntur. Sed si culpa contigerit, si solvendo sit, damnum praestat : si minus, castigatur mediocriter.>

<§ 6>

<Bas.> 13, 1, 5<,6> : Cine va face lucrul ce a luat într-alt chip peste tocmeală, nu numai că trebuie să răspunză pentru lucru, ci însă şi ca un fur să socoteşte.
<Qui aliter re commodata utitur, non solum commodati, verum furti quoque tenetur> (la suite n'a pas été utilisée).

<§ 7>

<Bas.> 11, 1, <77> [58] : Tocmeala făcută pe bună credinţă, dar nu va fi nicio scrisoare la mijloc, numai de să va putea arăta adevărul dintr-alte dovezi, ispravnicul judecător va sili să să ţie tocmeala.
<Pactum bonae fidei (πίστει καλῇ) interpositum, etsi scriptura non intercesserit (ἀγράφως), tamen si aliis probationibus (ἀποδείξεων) rei veritas adprobetur, praeses provinciae (ἐπαρχίας ἄρχων) custodiri efficiet.>

<§ 8>

<Bas.> 24, <3,9> [1, 3] : Precum din început are voe fiecine a face au a nu face tocmeala, şi după ce au făcut-o nu poate să să dea în lături din legătura sa neprimind ceialaltă parte **.
<Sicut initio potestatem quisque habet faciendi vel non faciendi contractus (τὸ συνάλλαγμα), sicut post factum contractum renuntiare semel constitutae obligationi adversario non consentiente nemo potest.>

<§ 9>

<Bas.> 60, 1, <11—>12 : Cine să va lăsa de pîră mai înainte, nu poate să pîrască şi toţi aceia ce pîrăsc pre alţii strîmb pentru bine să s<ă> pedepsească după greşala lor.
<Qui destitit, non potest amplius accusare quemquam.
12. Et in privatis sive pecuniariis criminibus omnes calumniatores pro modo delicti coërcentur.>

<§ 10>

<Bas.>22, 1, [1] 2 : Dovedeşte acela ce zice, iar nu acela ce tăgăduieşte.
<Is probat qui dicit, non qui negat.>

** Dans l'ancien droit roumain, à la fin du XVII[e] siècle, le droit de dédit d'un contractant s'exerçait assez largement dans un délai tantôt d'une année, tantôt de trois ans. Le principe romain des Basiliques (*pacta sunt servanda*) constituait une réaction contre cette tradition coutumière de plus en plus génante pour les affaires; voir notre *Préemption* ... citée, p 68 et 90. Cf. *Le livre de jugement de l'empereur Justinien*, ms. roum. 3093 (1776), f° 1v: « Aşa porunceşte înpărăţia de va scrie cineva cumva ceva lucru şi în urmă să va căi, să să întoarcă acea scrisoare... »

<§ 11>

<Bas.>21, 1,<11> [10] : Unde numărul a mărturilor nu-i înmulțit, dar sînt îndestul, căci însămnare de mulți cuprind, pe numărul <ce> s-au dat.
<Ubi numerus testium non adiicitur, duo sufficiunt : pluralis enim significatio dualem numerum continet. Scolia *c* : Si lex quae dicit indefinite testes praesentes esse debere, specialiter non adiecerit amplissimus, hoc est, specialiter non dixerit, ut plures testes adsint : tunc enim arbitrio iudicis testium numerus coartatur> (T. I, p. 550—551)

<§ 12>

<Bas.>50, 12, 3 : Cine au stăpînit un lucru de obşte, zăce sau zăci de ani, cu îndelungată vreme a stăpînirii, nu-i foloseşte, căci judecata de hotărîrea moşiei sau înpărţire pentru stăpînire de zăce ani sau de două zăci de ani nu să ridică.
<Si quis rem communem possedit in solidum (ἐπίκοινον πράγμα ...ἐξ ὁλοκλήρον), decem vel viginti annis, longi temporis praescriptionem non habet (μακροῦ χρόνου παραγραφήν). Nam neque familiae erciscundae iudicium (τὸ ἐπὶ τῆς διαιρέσεως τῶν τῆς φαμιλίας πραγμάτων δικαστήριον), neque communi dividundo actio (ἐπὶ τῇ διαιρέσει τῶν ἐπικοίνων πραγμάτων ἀγωγή) per annorum X vel XX praescriptionem (διὰ τῆς ... παραγραφῆς) submovetur. >

<§ 13>

<Bas.>50, 14—15, 3[49, 15, 5] : Pricina care nu s-au căutat zăce ani, şi de care s-au tăcut, măcar de ce dreptate au început a fi, să nu se mai caute mai mult. Nici îi va fi de folos de va avea scos vre un răspuns sau însămnare sau să zică că au mers la judecată ; nici să pue pricină că au fost parte femeiască, nici înstrăinată, nici că era în oaste, ci numai de va fi în copilărie, şi suptu epitropie, căci aceluia de la vîrstă i să numără acei treizeci de ani de stăpînire. Aceste dar pricini de judecată după 30 de ani să să stîngă nici să pue la mijlocu să zică că n-au ştiut pravila.
<Quae ergo antea non motae sunt actiones, triginta annorum iugi silentio, ex quo iure competere coeperunt, movendi non habeant facultatem : nec sufficiat praecibus oblatis speciale quoddam, vel per adnotationem, promeruisse responsum, vel etiam in iudiciis allegasse : nisi allegato sacro rescripto, vel in iudicio partis unius postulatio per exequutoris conventionem subsequuta fuerit : non sexus fragilitate [. . .] annorum triginta intervalla servanda sunt. Hae autem actiones annis XXX continuis extinguantur, quae perpetuae videbantur, non illae, quae antiquis temporibus limitabantur. Post hanc vero temporis definitionem, nulli movendi ulterius facultatem patere censemus, etiam si se legis ignorantia excusare tentaverit.>***

<§ 14>

<Bas.><20, 1, 25, 1>[15, 1, 24] : Cine va da locul sau casa cu chirie cuiva, şi afară o va vinde altuia, este obligat să denunţe cumpărătorului chiria, locaţiunea fiind opozabilă acestuia (regeste). <Qui vel fundum vel domum alicui locavit, si eam vendat, cum emptore pacisci debet de locatione servanda : alioquin conductores prohibiti agant cum eo ex conducto.>

*** Il convient de remarquer la méthode d'élaboration que l'auteur de la Synopse emploie pour ce texte abondant : forme plus concise, suppression de la référence au rescrit impérial, mais aussi une clarté approximative lorsqu'il s'est agi de rendre le sens du debut de la seconde phrase.

<§ 15>

<Bas.>29, 1,<86>[85] : Poruncește pravila ca să aibă acele zăstre ori cu ce făgăduială ar fi făcută, măcar de n'ar fi fost nicio chizășie la mijloc.

<Iubet constitutio (ἡ διάταξις) ut ex quavis promissione (ὁμολογίας) dos (προῖκα) exegi possit, etiam si stipulatio (ἐπερώτησις) non praecesserit.

<§ 16>

<Bas. 29, 1, 4>[9] : De va zice tatăl măcar numai cu cuvintul că va da zestre sau danie înaintea morții, negreșit trebuie să o înplinească din averile lor, neatingîndu-se de averea feciorului. Iară de va fi sărac tot are să plinească dintr-ale feciorului. Iară de va avea chiverniseală plinește tot dintr-ale lui.

<Si pater pro filia dotem promiserit, et ante nuptias decesserit, vel eam emancipaverit, non resolvitur obligatio.>

<§ 17>

«Îndreptarea legii, 1652> Ceia ce vor lua ocină pentru datorii și mai vîrtos pentru capete,
Cap. < 296 >, zăc<cala 16,> atuncea de vreme ce să va arăta că au mincat roadă într-acele ocini.
list<282.> mai mult de șapte ani, atuncea să socotească judecătorul tot venitul dintr-acea ocină de jumătate din tot să numere și să fa<că> capete să ușureze din datorie ***,

ADDENDA. Pour la rectification de la date du *codex* de Bistrița (voir la première partie de la présente étude, «Revue des études sud-est européennes», 6 (1968), p. 626—630) de 1444 en 1449—1454 (G. P. Georgijevski) ou en 1480 au plus tard, voir la récente étude de G. Mihaila, *Le Syntagme (Pravila) de Mathieu Blastarès et les débuts de la lexicographie roumaine, XV^e—XVII^e siècle* (en roum.), in «Studii de slavistică» 1 (1969), 1—44.

**** Voici le texte correspondant du code valaque de 1652, que l'auteur des extraits avait sous les yeux: Celace vor lua ocine pentru datorii și mai vîrtos pentru camătă, atunce de vreme ce să va arăta c-au mîncat roadă într-acele ocine (Code moldave, 1646, I, 16 : dentr-acea ocină) mai mult de șapte ani, atunce să socotească judecătorul tot venitul ce va fi fost de într-acea ocină, deci jumătate de în tot (1646 : atuncea ca să socotească giudețul tot vinitul ce va fi fost dintr-aceea ocină; deci giumătate den tot, să numere și să facă să fie capete, să se iușurează de in datorie (1646 : să să iușureadze den datorie).

RECHERCHES DE FOLKLORE COMPARÉ SUD-EST EUROPÉEN EN ROUMANIE (PREMIÈRE MOITIÉ DU XX[e] SIÈCLE)

ADRIAN FOCHI

Cette période correspond à une deuxième étape dans l'évolution des recherches folkloriques comparées en Roumanie. Elle coïncide avec le moment où celles-ci s'émancipent de la tutelle linguistique et philologique, pour prendre la tournure d'une discipline autonome. Par rapport à la précédente et bien que poussant plus loin ses acquisitions fondamentales, cette deuxième étape témoigne d'une autre qualité. Une certaine modification d'horizon s'y dessine, sans qu'on puisse y relever pour autant des contradictions formelles, et ce changement est plus conforme à la culture et à la science roumaines du temps. Des différences substantielles naissent surtout du changement de méthodes. Nous sommes devant une nouvelle phase du développement général de la science roumaine, que le contenu et la forme des activités folkloriques reflètent tout naturellement.

Les grandes personnalités (B. P. Hasdeu, L. Şăineanu, G. Dem. Teodorescu, Gr. Tocilescu, etc.), qui ont été les premières à illustrer ce domaine, commencent à quitter la scène au début du XX[e] siècle. Il en résulte une interruption qui se prolongera presque deux décennies. Nous sommes en présence d'un grave ralentissement de la recherche, également sensible du point de vue qualitatif et quantitatif. Une nouvelle génération de savants vient d'apparaître, mais leurs regards se portent au-delà des frontières du folklore, aussi leur présence dans le champ des recherches folkloriques comparées n'est qu'accidentelle, comme le montre leurs ouvrages qui ne traitent que de questions limitées ou mineures. Aux environs de la première guerre mondiale toute recherche en ce sens cessera pour un temps. Deux seulement d'entre les jeunes reprendront l'étude de ces problèmes ensuite, entre les deux guerres, trouvant le moyen de montrer ainsi la véritable mesure de leurs talents et leurs grands dons scientifiques ; il s'agit de Nicolae Iorga et d'Ovid Densusianu.

C'est maintenant que sont réalisées les études de folklore sud-est européen de large envergure par une nouvelle génération de chercheurs, celle justement qui de nos jours s'avère encore productive. Forgées dans le feu de la lutte pour l'émancipation théorique et méthodologique de cette discipline, ces études ont profité du choc des idées caractérisant cette étape de la science roumaine en général. Il y a lieu de distinguer dans la première moitié de notre siècle deux moments successifs bien qu'intimement liés du processus d'évolution subi par les études folkloriques roumaines. Une première phase d'abord, entre 1900 et 1920, pendant laquelle les tendances spécifiques du dernier siècle sont abandonnées une à une et l'on jette les fondements d'une nouvelle manière d'investigation. Vient ensuite la deuxième phase — de 1920 à 1947 — qui correspond au plein épanouissement du mouvement folklorique roumain, attesté par toute une série d'ouvrages de grande portée. Si nous avons confondu les deux moments dans un seul mouvement d'évolution indivisible, c'est qu'ils sont liés par des liens organiques et des caractères communs, faits pour le séparer en égale mesure de l'étape précédente et de celle qui lui fera suite, en constituant de la sorte la deuxième période du développement de la recherche comparée du folklore roumain. Celle-ci sera suivie d'une troisième, que nous parcourons de nos jours et dont le contenu s'avère une fois de plus tout autre.

Abondance et variété des contributions, différents points de vue extrêmement originaux, diversité des méthodes, quantité de sujets et de domaines soumis à l'investigation scientifique — voilà les traits caractéristiques de cette deuxième période. Ces traits tiennent de la formation diverse des chercheurs respectifs : historiens, linguistes — et entre ces derniers romanistes et slavisants ou philologues au sens large du terme, dialectologues —, ethnographes et folkloristes, autrement dit spécialistes d'excellente école. Pour aborder le même genre de problèmes, ils partaient de positions différentes ; si leur but était identique, chacun par contre choisissait sa propre voie. Rien de surprenant donc que l'aspect général de cette période soit celui d'une véritable mosaïque. Ce qui n'empêche pas les groupements selon la position adoptée vis-à-vis du problème de l'historicité des productions folkloriques (question essentielle dans les recherches roumaines de l'époque) ou au gré des prédilections pour l'étude de l'un des genres folkloriques (la ballade populaire, par exemple).

Vu la situation exposée ci-dessus, notre recherche évoluera dans le sens de la spécificité de chaque contribution, afin de surprendre cette note spécifique et l'apport de chaque auteur à l'élargissement de l'expérience roumaine dans le champ du folklore comparé sud-est européen, respectant justement le cadre de l'évolution que nous venons d'esquisser. Nous aurons à discuter ainsi les contributions de Pericle Papahagi, Andrei Bîrseanu, Ion Bianu, N. Cartojan, Gh. F. Ciauşanu et D. Marmeliuc qui ont illustré

la période 1900—1915 ; ensuite, ce sera l'analyse des ouvrages à ce sujet de N. Iorga, O. Densusianu et D. Caracostea, dont l'apport se place d'emblée au premier rang, autant par la qualité que par la quantité ; une troisième catégorie de contributions sont celles des savants Tache Papahagi, Th. Capidan, I. A. Candrea, Ion Muşlea et Petru Caraman ; et pour finir, les travaux de P. Cancel, Romul Vuia, Vasile Bogrea, Al. Iordan, Artur Gorovei, Tr. Ionescu-Nişcov.

Une intéressante contribution au problème du folklore commun au sud-est européen est celle apportée au début de notre siècle par le chercheur d'origine aroumaine, Pericle Papahagi. Il est le premier savant roumain à découvrir des faits en faveur de cette communauté à la limite qui sépare la langue de la littérature. Sa découverte résulte de l'étude qu'il fait des expressions idiomatiques communes aux Roumains, Albanais, Grecs et Bulgares. Cette idée sera reprise par la suite, pour servir de témoignage à la profondeur et à la finesse des éléments de convergence ; elle a été employée ainsi par d'autres linguistes roumains, Th. Capidan et I. A. Candrea entre autres, après que Sextil Puşcariu l'eût relevée quelques années auparavant de manière absolument indépendante [1]. Un autre ouvrage de Pericle Papahagi est consacré à l'étude linguistique et ethnographique des Mégléno-Roumains. L'auteur note à cette occasion toute une série de croyances et coutumes populaires, propres à ce groupe de Roumains sud-danubiens mais dont on retrouve les parallèles chez les autres peuples balkaniques (la bûche de Noël, les traditions pour la fête de St. Georges, la coutume dite « Lăzărelu », les travestis pendant les fêtes d'hiver, la « paparuda » — invocatrice de la pluie). Seulement, en décrivant ces traditions Papahagi néglige de faire les mentions comparatives qui s'imposeraient [2].

Obligé d'offrir à un public de langue allemande un article sur le folklore roumain en général [3], Andrei Bîrseanu parle de l'épique populaire montrant la nécessité des comparaisons externes et relevant les liens nombreux du folklore roumain avec l'épique sud-slave. Toutefois son attention est moins sensible à l'égard du phénomène de l'emprunt, à l'égard de la thématique respectivement, qu'à l'égard de son pendant, le phénomène de réception et d'assimilation d'un matériel étranger, saisissable grâce aux modifications intervenues dans le plan de la forme.

---

[1] Pericle Papahagi, *Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumänischen, Albanischen, Neugriechischen und Bulgarischen*, Leipzig, 1908 ; Sextil Puşcariu, *Studii şi notiţe filologice* [Etudes et notices philologiques], « Convorbiri literare », 38 (1904), p. 461—464.

[2] Pericle Papahagi, *Megleno-românii. Studiu etnografic-filologic* [Les Mégléno-Roumains. Etude ethnographique-philologique], Bucarest, 1902.

[3] Andrei Bîrseanu, *Die rumänische Volksdichtung*, « Die Karpathen », 1 (1908), p. 292—297, 340—343.

En 1908, Ion Bianu publiant la plus ancienne en date des variantes roumaines de la ballade de « Doïcin le malade »[4], trouvée dans un manuscrit du commencement du siècle dernier (1809), l'accompagna d'un ample commentaire comparatif rédigé à la manière et avec les moyens de l'époque. Le commentaire comporte une partie théorique qui pose le problème des liens du folklore roumain avec le folklore balkanique, et une partie analytique qui s'occupe de l'examen comparé des différentes variantes de la version roumaine pour passer ensuite à un autre degré de comparaison, à savoir celui de ses rapports avec les versions sud-danubiennes qui lui correspondent. L'idée générale servant de point de départ à l'auteur est l'affirmation d'une communauté historique et folklorique dans le passé pour toute la zone sud-est européenne.

L'apport de N. Cartojan est tout fortuit, n'étant en réalité que le compte rendu suscité par la parution d'un recueil imposant de folklore signé par G. Giuglea et G. Vîlsan, *De la românii din Serbia. Culegere de literatură populară* [De chez les Roumains de Serbie. Choix de littérature populaire], Bucarest, 1913[5]. Ce recueil de folklore roumain du Timoc lui donna l'occasion d'exposer son point de vue quant aux rapports de l'épique populaire roumaine avec l'épique balkanique. Il expose en réalité les opinions, plus ou moins fondées, de toute son époque, concrétisant ce qui planait dans l'air du temps dans l'attente du savant à même de les formuler. Il y a pourtant un élément nouveau dans l'exposé de N. Cartojan. Son point de départ est l'idée — qui avait reçu à cette époque droit de cité dans la science roumaine et ne reclamait plus aucune démonstration — qu'une « grande partie des ballades [des Roumains] ont dû cependant partir des régions balkaniques et notamment des contrées serbes pour passer dans la littérature populaire des Roumains du nord du Danube ». Cette affirmation s'appuie selon lui sur l'exemple de la ballade de « Doïcin le malade », étudiée déjà quelques années auparavant par Ion Bianu, comme nous l'avons déjà vu, dont il adopte entièrement les conclusions. Retenons le fait, dès à présent significatif, que N. Cartojan affirme l'origine sud-danubienne du texte en question se fondant sur le nom du héros et sur les toponymes balkaniques relevés dans la ballade. La chose s'avère fort importante, parce qu'elle indique la mesure qu'il entend appliquer à l'étude des autres balkanismes des ballades du recueil de Giuglea et Vîlsan. Il ne s'agit pas de discuter ici le fonds de sa conception. Mais il convient de retenir — pour l'instant — l'élément innovateur

---

[4] I. Bianu, *Doncilă, un vechi cîntec vitejesc* [Doncile, vieux chant héroïque], « Convorbiri literare », 42 (1908), p. 10—22.

[5] N. Cartojan, *De la românii din Serbia. O culegere de literatură populară*, « Convorbiri literare », 47 (1913), p. 559—565.

introduit par notre savant dans le débat du problème posé par le transfert des matériaux sud-slaves dans le folklore roumain. Le principal mérite de les avoir véhiculés revient à la population roumaine sud-danubienne, respectivement à celle de Craïna, qui a toujours maintenu des relations étroites et de longue haleine avec les zones méridionales de la Petite Valachie, sa patrie d'origine. Selon N. Cartojan, « la littérature populaire des Roumains de la Craïne serbe et des environs de Vidin et de Roustchouk forme l'un des maillons de liaison entre la littérature sud-slave et notre littérature populaire ».

Moins connu aujourd'hui et injustement négligé du reste est le livre consacré par Gh.F. Ciauşanu[6] à l'étude comparée des croyances et coutumes du peuple roumain. Le titre même de l'ouvrage est révélateur pour les buts qu'il se propose et les méthodes dont l'auteur entend user, car il comporte l'idée d'une recherche comparée aiguillée en deux directions, avec des matériaux « anciens ou nouveaux », c'est-à-dire classiques, ou du folklore contemporain des peuples voisins. Certes, ce qui nous importe tout d'abord ce sont les relations avec le sud-est européen et l'auteur a le grand mérite d'avoir fourni une contribution substantielle à cet égard, primo parce qu'il s'est occupé d'un domaine à peu près inexploré jusqu'à lui, et secundo pour avoir identifié un grand nombre de phénomènes communs qui sont venus enrichir l'inventaire des convergences déjà connues. Mais par contre, Gh. F. Ciauşanu se borne à la simple mention des parallèles balkaniques, sans esquisser la moindre explication du contenu de ce parallélisme, ni pour ce qui est de son origine, ni en ce qui concerne sa diffusion. Pour lui, le procédé de la comparaison consiste simplement dans l'énumération des matériaux convergents. Ce fait se traduit chez lui par un nombre extrêmement élevé de convergences et il ne s'agit pas seulement de relations bilatérales mais parfois même de références chez tous les peuples balkaniques ; il souligne d'autre part toujours les similitudes, même quand il note les variations naturelles d'un peuple à l'autre ; enfin, il se confine dans la description des phénomènes sans se hasarder dans des appréciations de valeur théorique, pour lesquelles il lui manquait la base nécessaire. Ces traits font du livre de Gh. F. Ciauşanu un ouvrage encore utile aujourd'hui.

Pour D. Marmeliuc, le côté sud-est européen de la ballade roumaine n'a jamais constitué l'objet d'un intérêt spécial, car il est plutôt attiré par la manière dont la réalité historique se reflète dans le chant épique roumain, bien qu'il ne refuse pas en l'occurrence les incursions comparatis-

---

[6] Gh. F. Ciauşanu, *Superstiţiile poporului român în asemănare cu ale altor popoare vechi şi nouă* [Les superstitions du peuple roumain par analogie à celles d'autres peuples anciens ou nouveaux], Bucarest, 1914.

tes [7]. Ce qui caractérise ses incursions c'est son penchant à saisir les textes d'importation, à en établir l'origine, à discuter les théories concernant des motifs singuliers et, dans certains cas, à poursuivre l'examen de ces motifs au-delà des relations bilatérales roumano-slaves, jusque dans le monde grec et albanais. Marchant dans les traces de quelques chercheurs serbes contemporains, l'auteur s'attache à identifier dans les motifs roumains qu'il soumet à l'analyse la présence de certains personnages historiques serbes, passés en territoire roumain en même temps que le transfert des versions serbes respectives. Parfois il se borne simplement à relever la présence dans des textes roumains de quelques noms de localités sud-danubiennes, pour conclure de l'origine balkanique des matériaux respectifs. Partant de quelques identifications historiques, il essaie de temps en temps aussi de dater l'emprunt. C'est ainsi qu'il agit par exemple dans le cas du cycle des « Novaks ». Mais chaque fois il tâche de bien souligner ce qui lui semble être une innovation roumaine introduite dans le contexte du motif emprunté.

Comme on le voit, les contributions illustrant la phase incipiente de ce siècle bien que fortuites ne manquent point d'intéresser notre recherche. Quatre des six savants précités, suivant une voie qui s'était déjà imposée au siècle dernier et qui dominera aussi dans les études ultérieures, ont dédié leur attention à la ballade populaire roumaine et sud-danubienne, aussi le répertoire des motifs et thèmes folkloriques communs s'en trouvat-il augmenté. Parmi leurs ouvrages retenons celui de Ion Bianu qui s'avère une étude comparée achevée, conduite de main sûre et dont les conclusions comptent encore à l'heure actuelle. Les travaux de Pericle Papahagi témoignent de son intérêt pour les nouveaux domaines ouverts à la recherche par les expressions idiomatiques et la phraséologie, matériel se rangeant à la limite entre la langue et la création artistique, ainsi que l'ample ouvrage de Gh. F. Ciauşanu, qui essaie d'établir les parallélismes des croyances et coutumes populaire à l'intérieur de la zone sud-est européenne. Une idée inédite concernant le transfert des motifs balkaniques dans le folklore roumain est celle élaborée par N. Cartojan qui assigne un rôle important aux groupes de Roumains transdanubiens dans le processus de ces emprunts. Une autre idée digne d'être mentionnée se rapporte à l'éventuelle filière serbe des emprunts que les Roumains ont fait de motifs folkloriques balkaniques. Des recherches ultérieures ont infirmé cette dernière thèse ; il a été prouvé, en effet, que les balkanismes du folklore roumain sont de nuance plutôt bulgare, par conséquent si c'était le cas de discuter l'intervention d'un intermédiaire, cette intervention ne saurait

[7] D. Marmeliuc, *Figuri istorice româneşti în cîntecul poporal al românilor* [Figures historiques roumaines dans le chant populaire des Roumains], Bucarest, 1915.

résulter que des contacts entre Roumains et Bulgares. Enfin, le commencement de la première guerre mondiale vient interrompre brusquement l'activité dans le domaine folklorique qui, somme toute, s'annonçait sous les meilleurs auspices.

Avec Nicolae Iorga, un aspect nouveau se révèle. C'est lui qui découvre la profonde unité organique du monde sud-est européen, manifeste dans les institutions de caractère populaire [8], qui ne sont ni slaves ni romano-byzantines, mais antérieures à ces époques, de tradition vraisemblablement thraco-illyrienne. Considérant seulement le folklore et l'ethnographie, nous constaterons que l'historien, après avoir relevé les similitudes de l'organisation des villages en général ainsi que leurs foyers, s'occupe aussi de mettre en évidence les traits communs du costume populaire, de la création poétique et chorégraphique du peuple. Tout en attirant l'attention sur les notes communes des légendes, des contes, des coutumes, des croyances ou des superstitions, Nicolae Iorga constate la présence d'une même tournure d'esprit.

Dans sa conception il se résume à reconnaître l'existence de seulement deux facteurs communs. L'un est hérité et il entre dans la composition ethnique de chaque peuple de cette zone — respectivement l'élément thraco-illyrien. L'autre est acquis, effet de l'histoire même des peuples sud-est européens en permanent contact direct au long des siècles. Mais là où N. Iorga se montre vraiment novateur c'est dans l'accent qu'il met sur le besoin de déceler, d'étudier et d'interpréter les phénomènes communs à l'étage des formes de la vie populaire. A ceci s'ajoute son mérite d'avoir signalé que cette zone a une physionomie culturelle très personnelle, née de l'assimilation spécifique d'alluvions charriées par deux courants éternellement opposés : l'un venu de l'Orient par la filière byzantine, le second de l'Occident à travers la filière franco-italienne.

C'est à cette lumière qu'il convient d'apprécier l'apport de N. Iorga à la recherche comparée sud-est européenne du folklore roumain. Et il nous faut aussi convenir dès le début qu'à maints égards ses remarques concernant l'aspect concret du problème dépassent, en le complétant et l'améliorant, le cadre théorique que nous venons d'esquisser.

Le problème qui restait à résoudre était celui de découvrir comment ces créations d'origine serbe et balkanique se sont glissées dans le folklore roumain. Prenant pour point de départ l'idée que la ballade est un fruit épanoui à la cour, le savant n'eut pas trop de difficultés à établir comment la transmission s'était faite, car il connaissait très bien les liens qui unissaient la féodalité roumaine et serbe jusqu'au XVI^e siècle. Et c'est avec intention qu'il insiste sur les relations dynastiques des cours roumaines et

---

[8] N. Iorga, *Le caractère commun des institutions du sud-est de l'Europe*, Paris, 1929.

serbe. Un rôle important aura été dévolu aux chanteurs de guzla faisant partie de la suite personnelle des princesses serbes. Il ne restait donc que de prouver l'existence, dans le cadre de ballades populaires roumaines, des textes effectivement liés à la cour féodale. Après avoir invoqué une suite de témoignages historiques pas assez éloquents pour étayer cette thèse, l'historien tâche de tirer ses arguments du contenu même des ballades initiant une action générale pour l'identification des personnages historiques et des faits politiques ou sociaux mêlés à leur trame épique [9].

Il importait également d'attester la présence des chanteurs de guzla serbes aux cours roumaines de l'époque. Mais notre historien n'a pu faire aucune découverte directe en ce sens, relevant seulement la trace de ces professionnels ambulants à la cour d'Etienne Báthory, roi de Pologne, en 1570 [10]. On a cru plus tard identifier un tel chanteur ambulant à la cour moldave du prince Pierre-Aron, en 1454, dans la personne d'un certain Georges « serbin e pevac » — mais les témoignages ne sont pas assez probants. Cependant, si faible que fût cet argument il sembla suffisant à quelques chercheurs étrangers qui s'en servirent pour expliquer les similitudes notées entre l'épique des peuples sud-slaves et celle des Slaves orientaux, attribuant par exemple la genèse des « duma » ukrainiennes à l'influence de ces mêmes chanteurs de guzla serbes dont la tradition ce serait maintenue en Pologne aux XV^{e} —XVII^{e} siècles. Ce qui aura facilité la rapide acclimatation ainsi que la parfaite assimilation de la ballade serbe par les Roumains est le fait qu'il ne s'agit pas d'une création originale du peuple serbe mais, au fond, d'un produit d'origine romane. Cela revient à dire que les Roumains ne l'auront pas empruntée aux Serbes mais, par leur truchement, aux Français, juste au moment où l'épopée qu'ils avaient créée venait de s'émietter de même que le « romancero » espagnol. Et avec ce raisonnement, mais de manière indépendante, Nicolae Iorga se range dans la catégorie des savants qui subordonnent la genèse et le développement de la ballade populaire sud-est européenne à la création médiévale française. En effet, l'historien roumain expose cette thèse pour la première fois en 1925 [11], précédant donc la parution du premier ouvrage du chercheur serbe N. Banašević [12], le plus représentatif de ses partisans, celui dont le slavisant français André Vaillant a adopté ensuite l'idée, avec quelques modifications insignifiantes.

---

[9] N. Iorga, *Poezia epică a românilor* [La poésie épique des Roumains], « Cuget clar », 2 (1938), p. 556.

[10] N. Iorga, *Istoria literaturii românești. Introducere sintetică* [Histoire de la littérature roumaine. Introduction synthétique], Bucarest, 1929.

[11] N. Iorga, *Istoria literaturii românești. I. Literatura populară* [Histoire de la littérature roumaine. I. La littérature populaire], Bucarest, 1925, p. 14—15.

[12] N. Banašević, *Le cycle de Kossovo et les chansons de geste*, 1926, p. 224—244, apud V. Schirmunski, *Vergleichende Epenforschung*, Berlin, 1961, p. 81.

Mais cette théorie sur l'origine aristocratique et allogène — sud-danubienne, serbe — de la ballade populaire roumaine a été infirmée par les recherches ultérieures. Celles-ci ont montré que le peuple avait ses propres chants épiques, en dehors des cours féodales et avant tout contact avec les chanteurs de guzla (au cas où un pareil contact pourrait être confirmé). Quant à la provenance occidentale, franco-italienne, de l'épique serbe, les spécialistes contemporains inclinent vers plus de circonspection, s'écartant du radicalisme de Banašević et implicitement de celui du savant roumain.

En somme, en ce qui concerne l'apport de N. Iorga au progrès des recherches roumaines de folklore comparé sud-est européen, on peut tirer les quelques conclusions suivantes. D'abord, pour lui la question de la communauté sud-est européenne ne réclamait plus aucune démonstration, c'était là l'une des composantes essentielles de sa conception, sous-entendue dans tout ce qu'il pensait et réalisait. Le fonds de cette communauté est thraco-illyrien, ses formes sont assurées par l'histoire même des peuples qui habitent cette zone. Malgré les fortes influences qui ont pu s'exercer sur lui, ce fonds commun est évident. Il se laisse déceler surtout dans les institutions populaires et dans le folklore des peuples du sud-est européen, où il s'atteste de la même manière que dans la linguistique. Une étude minutieuse ne peut manquer de saisir ce qui tient de ce fonds ancien et ce qui vient des grands courants culturels qui se sont croisés depuis toujours à l'intérieur de cette zone. L'inventaire extrêmement large des parallèles folkloriques sud-est européens notés par le savant au cours des ans impose précisément par ce don qu'il a de prouver ce qu'il y a d'unitaire dans la diversité et ce qui est divers dans l'unité.

Parmi tous ceux qui ont étudié la ballade populaire roumaine, D. Caracostea est bien celui qui lui aura consacré le plus de temps et d'énergie. Il s'agit d'une trentaine d'années de minutieuses analyses thématiques, d'attentives investigations esthétiques dans le but de surprendre l'essence même du genre et les méthodes les mieux appropriées à cette étude. Partant du principe que la pièce folklorique est en tout premier lieu une œuvre d'art, que son existence — genèse et diffusion — s'explique par sa fonction à l'intérieur de la collectivité, il préconise l'impératif d'une recherche scientifique adéquate qui réintègre dans leurs véritables droits les critères esthétiques selon lesquels s'estime la valeur du folklore. L'historicisme — promu en Roumanie par des historiens de la taille d'un N. Bălcescu, N. Densusianu, A. D. Xenopol et poussé dans ses derniers retranchements par N. Iorga, tant du point de vue théorique que méthodologique, qui déplace l'intérêt de la recherche vers les côtés extrinsèques du problème comme par exemple quand il cherche à tirer la valeur documentaire-historique

de la création folklorique — a été vivement combattu par D. Caracostea, qui le considère même comme l'une des plus funestes erreurs commises dernièrement dans l'étude de la ballade populaire [13].

Pour ses études folkloriques, D. Caracostea part de la position historico-géographique du pays et du peuple roumain dans le contexte européen. De cette conception découle le besoin d'entreprendre l'étude comparée de la ballade populaire roumaine considérée dans la contexture naturelle et organique de son développement général européen, afin d'obtenir justement un regard européen sur sa genèse, sa circulation et sa fonction. La caractéristique de notre appartenance au monde européen en même temps qu'au monde sud-est européen est l'effet de ce qu'étant un peuple roman nous avons pourtant « une littérature populaire d'un caractère accusé sud-est européen. Cette situation forme l'un des traits originaux les plus importants de notre peuple et c'est de là que proviennent dans leur majeure partie les problèmes spécifiques de notre folklore » [14]. Une autre conséquence de la position que nous occupons précisément à ce carrefour de l'Europe est le croisement d'influences occidentales et sud-est européennes dans notre folklore.

Sous le rapport de sa genèse, le folklore roumain comporte selon D. Caracostea trois catégories de créations. La première est celle des créations lui appartenant en propre, originales aussi bien par leur contenu que par leur forme. La deuxième catégorie est celle des matériaux sud-est européens. La troisième, enfin, comporte les créations de circuit européen, voire mondial. La recherche aura donc trois étapes, elle aussi, selon qu'on poursuit la précision du degré de diffusion plus ou moins large des différents thèmes et motifs présents dans le folklore roumain. A ce propos, il convient de retenir deux idées. La première porte sur la démarche en soi, de la recherche passant d'une étape à l'autre et supposant le parcours méthodique de la voie qui mène du général au particulier : « départager le motif universel du motif balkanique, afin qu'on puisse préciser dans ce cadre plus large le motif ethnique roumain » [15]. La deuxième idée implique le processus inverse, l'intégration organique du particulier au général, établissant sans cesse les relations subtiles qui rehaussent, maintiennent et expliquent notre folklore par le système des grandes corrélations culturelles mondiales.

Notre savant accepte la théorie migratoire sans lui accorder pour autant une importance exagérée qui justifie le total assujettissement à son égard de l'effort de la recherche—comme la tradition le voulait jusqu'à

---

[13] D. Caracostea, *Balada poporană română*, p. 170.

[14] D. Caracostea, *Material sud-est european și formă românească. Meșterul Manole* [Matériel sud-est européen et forme roumaine. Maître Manole], Bucarest, 1942, p. 620.

[15] D. Caracostea, *Balada poporană română*, p. 292—293.

lui. Si l'on conteste à la genèse son importance primordiale, la question de l'emprunt culturel se pose tout autrement. Et dans la solution qu'il propose à ce problème D. Caracostes s'avère absolument inédit, d'une originalité intégrale. Pour lui « il n'y a pas dans le folklore de peuple original et non original »[16]. Chaque peuple a effectivement une originalité spécifique. La mesure de celle-ci ne réside pas dans la quantité des motifs folkloriques inventés. On peut bien inventer autant de motifs que l'on voudra, si — grâce à la migration implicite de la phénoménologie folklorique — ces motifs ne connaîtront leur plein développement, le plus intense et le plus complexe, que dans les cadres folkloriques qu'un autre peuple lui fournira, l'accomplissement de leurs destinées artistiques ayant lieu dans un autre endroit, ils appartiendront en tout, par leur vie artistique, à l'emprunteur. Ce n'est pas au certificat de naissance d'un produit folklorique qu'il faut demander de constituer un objet d'étude, mais à la vie artistique en soi de ce produit. Une création appartient à un certain peuple « dans la mesure où celui-ci, étant réceptif, a créé les conditions d'une expression de choix »[17].

L'auteur écarte également de la discussion les problèmes rattachés à la technique de l'emprunt culturel. La phénoménologie de cet emprunt semble, dans sa conception, ne point faire l'objet de l'étude folklorique, tenant plutôt de la sociologie, la linguistique, l'ethnographie, etc. Il attache son intérêt uniquement à ce que l'œuvre d'art peut offrir après que l'emprunt se fût effectué et après qu'il eût été totalement assimilé, accordé à l'esprit caractéristique de l'emprunteur. Cet ajout qui réside dans l'interprétation différente d'un matériel commun est dénommé par lui « forme » nationale. Le titre d'un de ses travaux fondamentaux est significatif en ce sens : *Matériel sud-est européen et forme roumaine*, revenant ainsi à l'une des principales directions de la recherche folklorique comparée roumaine et qui se traduit dans le rapport du fond et de la forme : fond international — forme, expression nationale. Retenons aussi que pour lui le contenu de la notion de forme ne se rapporte pas à l'aspect extérieur, à l'ensemble des procédés d'accomplissement artistique, mais à une structuration spécifique du fond en soi. La traduction parfaite du terme serait donc « interprétation », « formulation », « traitement ». La recherche se doit de tirer au clair cette forme et de l'analyser ensuite par rapport à ce que d'autres peuples ont réalisé, pour tirer de la sorte des indices concernant l'originalité spécifique de chaque peuple. Elle se doit de mettre en valeur l'apport propre à chaque peuple dans le traitement du même motif artistique, en déterminant la manière dont s'est pris chacun pour parcourir la voie de sa propre « universalisation ».

---

[16] *Ibidem*, p. 539.
[17] D. Caracostea, *Material sud-est european ...*, p. 654.

L'originalité d'un peuple se dessine dans la forme particulière qu'il sait donner à un sujet universel, c'est pourquoi la recherche ne saurait se limiter à l'établissement des parallèles et des traits communs de notre ballade avec celle des autres peuples. On prétend de cette recherche qu'elle rende évidente « une vie artistique roumaine »[18].

Ce qui caractérise la conception de D. Caracostea est sa vue organiciste en même temps qu'intégraliste du folklore roumain. Celui-ci ne pourra pas être étudié en dehors de la méthode comparatiste, car il ne saurait être détaché artificiellement du contexte de ses interdépendances sur le plan externe. Concentrant sans cesse notre vue sur ses liens avec le tout, nous pourrons définir les qualités singulières de l'une des parties ; d'autre part, l'étude appropriée de la partie mène à la connaissance du tout. En saisissant la dialectique du particulier et du général, en saisissant le rapport si complexe qui unit le national et l'international, D. Caracostea pose pour la première fois la recherche comparée de notre folklore sur des bases vraiment solides. Ses recherches de caractère particulier ont confirmé l'exactitude de sa théorie et de sa méthodologie et si, à l'heure actuelle, une partie des fruits de son labeur ont dépéri ce n'est pas la faute de son système de raisonnement mais celle du vieillissement inhérent à toute œuvre humaine.

Bien qu'il ne fût pas folkloriste, Ovid Densusianu s'est lui aussi occupé de folklore durant sa longue carrière scientifique. En tant que philologue, il le considérait comme l'un des côtés essentiels de sa discipline, telle qu'elle était comprise à la fin du siècle dernier et au commencement de notre siècle.

Sans jamais s'occuper directement et exclusivement de la question de la communauté folklorique sud-est européenne, ce savant usa pourtant dans tous ses ouvrages des matériaux comparatifs balkaniques s'efforçant de justifier théoriquement leur emploi. Toutes ces données semées dans ses ouvrages forment l'ossature d'un système qui se tient, les grandes lignes d'une conception consolidée. A cet égard et compte tenu de la profonde influence exercée par la personnalité multiple de O. Densusianu sur toute son époque, l'on doit absolument prendre en considération sa conception comparatiste. Selon lui, la finalité de toute étude folklorique est la connaissance ethno-psychologique d'un peuple. Cette connaissance ne saurait être vraiment authentique si elle ne résultait de la comparaison du folklore national avec le folklore des autres peuples. Aussi, le savant affirme-t-il la nécessité obligatoire de la recherche folklorique comparée. Il disait catégoriquement, en 1926, qu'un « folkloriste roumain ne peut se confiner dans le domaine de la Daco-Roumanie, et qu'il devra se référer

---

[18] *Ibidem*, p. 626.

aussi à l'aroumain et à l'istro-roumain »[19]. Son opinion est que « chez nous la question des concordances folkloriques se pose pour l'époque où l'élément roumain n'était pas encore séparé et où nous vivions sur la droite et la gauche du Danube dans une continuité et une communauté de vie »[20]. Ses recherches, orientées en cette direction, ont attesté « l'identité de certains motifs, très caractéristiques, montrée par notre folklore nord- et sud-danubien », ce qui indique sans l'ombre d'un doute « notre communauté de vie jusqu' à une certaine époque »[21], alors que les Roumains n'étaient pas encore séparés dans les différentes branches des dialectes actuels. Mais cette espèce de comparaison, menée seulement à l'intérieur des branches dialectales roumaines, n'est qu'un premier pas dans le labeur de l'étude scientifique de notre folklore. Le deuxième pas consiste dans la comparaison obligatoire avec le folklore des peuples voisins, afin d'éviter le danger de considérer indigène « un motif accolé, qui existe aussi dans d'autres productions folkloriques » de l'étranger[22]. Ainsi posée, la discussion devait engager également les problèmes des emprunts culturels. L'idée se dessine tel un phénomène normal, exempt de tout besoin d'une éventuelle justification ou interprétation. « Les concordances poétiques et folkloriques entre la poésie néo-grecque, albanaise et aroumaine ne peuvent être négligés en ce qui concerne les emprunts mutuels. Il nous importe non seulement ce qui fut réalisé comme originalité spirituelle populaire, mais aussi le mode d'adaptation, car il ne faut pas oublier que si quelqu'un s'approprie certaines vues ou choses cela signifie une certaine prédilection pour des manifestations conformes à son propre fonds spirituel. Si nous trouvons des éléments folkloriques pris de l'étranger, ils sont l'effet des penchants, des prédilections pour cette sorte de manifestations, qui nous révèlent une partie de la psychologie du peuple[23].

A propos des stratifications historiques du folklore roumain, O. Densusianu considère comme indiscutable l'existence d'une longue époque de communauté folklorique nord- et sud-danubienne. Il s'agit de l'époque précédant la séparation dialectale des Roumains. Et pour illustrer cette hypothèse, il s'est appliqué à découvrir le plus grand nombre possible de motifs folkloriques communs chez les Daco-Roumains et les Macédo-Roumains. Cette époque fut suivie par une deuxième qui commence au moment de l'installation des Slaves dans la Péninsule Balkanique, où ils disloquèrent la masse romane originaire. Le premier contact avec les

---

[19] O. Densusianu, *Aspecte ale poeziei populare romanice* [Aspects de la poésie populaire romane], Cours donné à l'Université en 1925—1926, p. 5.

[20] *Ibidem*, p. 194.

[21] O. Densusianu, *Viața păstorească în poezia noastră populară* [La vie pastorale dans notre poésie populaire], Bucarest, 1922 (éd. 1966), p. 325.

[22] O. Densusianu, *Din folklorul păstoresc*, p. 134.

[23] O. Densusianu, *Aspecte...*, p. 204—205.

Slaves, aux VI^{e}—VII^{e} siècles de n. è., amena une infiltration d'éléments slaves plus intense dans le folklore que dans la langue. C'est seulement dans une deuxième étape que les échanges folkloriques connaîtront la stagnation cédant le pas aux échanges linguistiques.

Le bilinguisme se manifeste aux Balkans comme un facteur de dénationalisation au détriment des groupes d'Aroumains et Mégléno-Roumains, perdus au milieu des autres peuples balkaniques. L'absence d'une poésie lyrique populaire chez les Istro-Roumains s'explique justement de ce fait, de même que la présence dans les chants des Méglénites de nombreux éléments « empruntés aux Bulgares ». Se basant sur l'analyse de quelques motifs poétiques, par exemple ceux comportant des comparaisons avec la colombe, la perdrix et le cyprès, Densusianu affirme l'influence de la poésie populaire albanaise et grecque sur celle aroumaine. Mais il constate aussi la situation inverse, décelant des motifs typiquement aroumains dans la poésie populaire néo-grecque. Egalement intéressante à retenir est une autre remarque de Densusianu, qui porte sur certains côtés spécifiques du syncrétisme texte-mélodie dans les processus d'emprunt culturel. C'est la mélodie qu'on adopte d'abord, étant plus facile à retenir ; ensuite, c'est le tour du texte.

Comparatiste formé à l'école de O. Densusianu, Tache Papahagi combine la connaissance concrète — de par son origine macédonienne — des réalités ethnographiques et folkloriques de cette zone et la rigueur méthodologique du philologue, d'où une œuvre riche en suggestions de toutes sortes et solide dans tous ses compartiments. Notons qu'il couronna son activité d'un ouvrage fondamental : le « Dictionnaire du dialecte aroumain, général et étymologique » [24]. Ce dernier est un ouvrage qui dépasse de loin la lexicographie descriptive traditionnelle, constituant en fait la plus complexe des synthèses réalisées jusqu'à présent concernant la culture de cette branche de la romanité orientale.

Tous ses ouvrages portent la marque de ce que la philologie roumaine d'entre les deux guerres a pu réaliser de meilleur dans le domaine du folklore comparé. Théoriquement, notre érudit professe une attitude souple, ne se laissant gagné par aucune des théories comparatistes dominantes à l'époque. Selon le cas, il se montre soit le partisan de la monogenèse avec son corollaire, la théorie de la migration culturelle, soit l'adepte de la polygenèse, partant de l'unité et l'identité de l'esprit humain (hypothèse anthropologique dans une interprétation sociologiste). Sa préférence pour une théorie ou pour une autre tient à la catégorie fondamentale du genre folklorique respectif. La génération spontanée est un phénomène possible

---

[24] Bucarest, 1963, 1264 p. + 36 photos originales.

dans le cas des croyances et superstitions [25], alors que la migration culturelle agit dans le champ du folklore poétique [26].

La recherche se doit, selon lui, de porter un égal intérêt tant au travail visant à relever les emprunts culturels qu'à celui qui se propose de constater les éléments originaux. Pour le premier cas, la recherche suivra le système des comparaisons avec la création des peuples voisins, indépendamment de la famille linguistique à laquelle ceux-ci pourraient bien appartenir, le critère du voisinage géographique et historique étant suffisant en soi. Dans le second cas il convient de comparer le folklore des peuples de la même famille linguistique, afin d'établir les prototypes communs au fonds folklorique d'où la famille toute entière des peuples romans tire la plus grande partie de son inspiration. Mais Papahagi considère extrêmement difficile la détection de cet héritage familial ; il propose donc, pour faciliter les choses, l'exemple de la linguistique.

Sur la liste des ouvrages que T. Papahagi a écrits, cinq au moins sont expressément dédiés à des problèmes comparatistes ; nommons-les : *Din folklorul romanic şi cel latin. Studiu comparat* [Folklore roman et latin. Etude comparée], Bucarest, 1923 ; *Aromânii. Grai, folklor, etnografie* [Les Aroumains. Parler, folklore, ethnographie], Bucarest, 1932 ; *Paralele folklorice greco-române* [Parallèles folkloriques gréco-roumains], Bucarest, 1944 ; *Concordances folkloriques et ethnographiques*, Bucarest, 1946—1948 (in « Langue et littérature », 3, 166—201 et 4, 72—98) et enfin *Poezia lirică populară* [La poésie lyrique populaire], Bucarest, 1967. Entre ces ouvrages, les *Parallèles folkloriques gréco-roumains* représentent l'une des recherches les plus complexes de ce genre entreprises en Roumanie, et non seulement par le grand nombre des motifs étudiés (38 pièces mises en parallèle), mais par l'ampleur des notes comparatistes aussi qui accompagnent chaque texte lui conférant un certain air de monographie thématique. Une introduction de principe s'applique à relever les traits particuliers de la poésie populaire néo-grecque, parmi lesquels l'auteur estime essentielles l'épique concentrée à l'extrême, l'absence presque totale de l'élément descriptif et la puissante note patriotique, nationale. Il souligne l'originalité d'invention de cette création poétique ; en effet, affirme-t-il, exceptant ce que la poésie néo-grecque doit à la symbiose (en réalité assimilation par dénationalisation) avec les Aroumains et les Albanais, on ne saurait prouver un emprunt étranger dans cette création[27] et il poursuit, en montrant qu'en raison d'un réseau complexe de considérants spéciaux (culture, civilisation, passé historique, primauté religieuse, posi-

[25] T. Papahagi, *Din folklorul romanic şi cel latin. Studiu comparat*, Bucarest, 1923, p. 15

[26] T. Papahagi, *Mic dicţionar folkloric. Spicuiri folklorice şi etnografice comparate* [Petit dictionnaire folklorique. Choix comparé folklorique et ethnographique], Bucarest, 1947, p. 14.

[27] T. Papahagi, *Paralele folklorice greco-române*, Bucarest, 1944, p. 18.

tion géographique, structure spirituelle, etc.), la poésie populaire néo-grecque a tenu vis-à-vis de la poésie populaire balkanique en général à peu près le même rôle que celui attribué par Gaston Paris au génie français [28]. Tache Papahagi reprend et développe — à base d'une documentation personnelle très riche — l'ancienne thèse de Ion Caragiani [29], qui déjà à la fin du siècle dernier parlait de la part prise par les Aroumains à la création folklorique néo-grecque, conséquence naturelle de leur participation à tout événement important politique, social et culturel de la Péninsule en général et de la vie du peuple grec tout particulièrement. Au chercheur roumain, cette participation semble amplement démontrée dans le cas de la création pastorale et klephtique. Dans l'air de ces chants respire une vie qui n'est pas entièrement et exclusivement grecque, et cette vie ne peut être qu'aroumaine ou albanaise, ou l'une et l'autre [30]. A ce propos, Papahagi relève l'abondance des toponymes aroumains et certains refrains albanais dans les chants néo-grecs, ce qui suggère une époque ancienne de symbiose entre ces peuples. C'est le bilinguisme, tellement caractéristiques pour certains peuples balkaniques ainsi que pour certaines époques de leur histoire commune, qui a rendu possible ce phénomène. Affirmant la symbiose gréco-roumaine dans le champ de la création populaire, l'auteur explique du même coup la masse des motifs et des thèmes poétiques grecs pénétrés dans le folklore aroumain. C'est ce qui explique aussi l'abandon du rythme trochaïque, propre à l'ancienne poésie aroumaine en faveur du ïambe, spécifique au folklore néo-grec [31]. Ensuite, présentant la traduction roumaine des 38 textes grecs, Tache Papahagi commente le circuit de chaque motif dans le folklore grec et dans le folklore roumain, ajoutant à son commentaire les variantes, la typologie et la bibliographie respectives ; il rédige de la sorte la monographie comparée de chaque morceau. Bien que plus d'une vingtaine d'années nous sépare de la première édition de cet ouvrage et que le matériel se fût accumulé dans l'intervalle de façon alarmante, les grandes lignes du livre sont encore intactes : aujourd'hui encore aucun travail portant sur le folklore sud-est européen ne saurait se dispenser de consulter l'ouvrage de Papahagi.

Du reste, tous les travaux de Tache Papahagi sont aussi bien fondés et, définissant ce qu'on a appelé « la communauté folklorique sud-est européenne » dans ses fins les plus profondes et les plus raffinées, s'avèrent une contribution essentielle, absolument indispensable à toute recherche sérieuse. Et la richesse du matériel analysé, ainsi que l'exceptionnelle

---

[28] *Ibidem*, p. 17—18.

[29] I. Caragiani, *Studii istorice asupra românilor din peninsula balcanică* [Etudes historiques sur les Roumains de la Péninsule Balkanique], Edition posthume, accompagnée d'une notice biographique de Pericle Papahagi, Bucarest, 1929, p. 179—180.

[30] T. Papahagi, *Paralele folklorice*, p. 10.

[31] T. Papahagi, *Aromânii. Grai, folklor, etnografie*, Bucarest, 1932, p. 134.

rigueur des analyses sont d'un apport substantiel à la théorie même comme à la méthodologie de cette recherche.

Le cas de Th. Capidan est typique pour la dialectologie roumaine d'entre les deux guerres. Préoccupé en tout premier lieu du problème des rapports internes des dialectes de la langue roumaine et des rapports externes des dialectes roumains sud-danubiens avec les langues des autres peuples balkaniques, le chercheur use de l'argument folklorique de manière simplement accidentelle et subsidiairement, l'assujettissant en tout à la philologie et à ses fins. Il n'en est pas moins vrai pourtant qu'indépendamment de la hiérarchie qu'il fixera à ses arguments, Capidan fera un appel assez fréquent à l'argument folklorique et ethnographique, nous offrant de la sorte une quantité considérable de matériel comparatif. Mais ce qu'il convient de retenir comme trait dominant pour toute son activité c'est l'incessante conversion des faits en valeurs linguistiques. L'effet positif de ce point de vue se manifeste dans la rigoureuse application de la méthode doublée de la prudence des démonstrations.

L'idée de la communauté balkanique telle qu'elle se révèle dans l'œuvre de Th. Capidan comporte elle aussi, comme de juste, une forte touche linguistique. Cette communauté, il la constate, en tout premier lieu, dans la langue. Il exprime cette idée fort clairement dans un article de 1943, intitulé *Limba şi spiritul unui popor* [La langue et l'esprit d'un peuple] : « Mais le rapport entre la langue et la mentalité d'un peuple se montre non seulement isolé, chez chaque peuple à part soi, mais aussi chez plusieurs pris ensemble. C'est le cas de l'union linguistique sud-est européenne. Elle comporte des peuples d'origines différentes. Ces peuples parlent néanmoins des langues qui reflètent une même mentalité. Il y a aussi dans cette union, en dehors de quelques tendances, un nombre assez grand d'expressions communes. Naturellement, quelques-unes ne sont que les décalques passés d'un peuple à l'autre ; mais bon nombre d'entre elles sont nées d'une manière identique de voir et, surtout, de penser les choses. Toute cette mentalité est assise sur l'unité de culture et de civilisation. »[32] Quant à ces deux dernières notions introduites dans la discussion — la culture et la civilisation du sud-est européen — Capidan précisait, il y a déjà quelque temps, qu'à l'édification de leur unité foncière ont contribué en égale mesure des circonstances historiques, géographiques et sociales identiques, ainsi qu'un substratum psychique commun qui est le fonds ancestral thraco-illyrien [33], et il énumère à cette occasion tous les facteurs de convergence que l'école comparatiste roumaine avait déjà relevés au siècle dernier.

---

[32] Th. Capidan, *Limbă şi cultură* [Langue et culture], Bucarest, 1943, p. 34–35.
[33] Th. Capidan, *Le bilinguisme chez les Roumains*, « Langue et littérature », 1940, 1, p. 11–12.

Une fois accepté le point de vue de l'intégralité, la dispute rejette — du moins pour la zone culturelle étudiée — comme de simples pseudo-problèmes, toutes les théories comparatistes s'y référant : la théorie de la migration culturelle tout comme celle de la génération spontanée, ainsi que toutes leurs variantes et variétés. Pour lui, dans la zone de convergence du sud-est européen, les problèmes culturels se posent tous ainsi : le phénomène fondamental de la culture est la communauté ; son principal mécanisme — la réciprocité. Là encore, Th. Capidan use du même exemple fourni par les expressions idiomatiques communes. Celles-ci sont douées d'originalité à grandes doses ; elles sont redevables de leur conception à chaque peuple, qui a contribué «avec une partie de son âme et de sa sensibilité » ; les unes sont devenues par la suite un « bien commun » à tous les peuples balkaniques, par la force des circonstances historiques communes et des conditions géographiques similaires. C'est une idée qu'il avait déjà exprimée une année auparavant [34]. Le phénomène a été facilité par ce trait caractéristique pour la zone balkanique que la majorité des peuples qui l'habitent sont bilingues sinon polylingues. Ainsi, les Méglénites parlent leur dialecte et en même temps le bulgare ; les Aroumains épirotes, leur propre langue et la langue grecque et ceux d'Albanie la langue albanaise ; ceux de Yougoslavie parlent aussi le serbe.

Deux études spéciales ont été consacrées par Th. Capidan au bilinguisme, qu'il considérait comme un moment essentiel de la fluctuation linguistique et, par extension, de la fluctuation culturelle balkanique en général. Le phénomène aurait dû entraîner depuis longtemps la dénationalisation en masse de certains groupes ethniques — notamment ceux plus isolés des Aroumains — si l'esprit conservateur spécifique des femmes ne l'avait empêchée. En effet, les hommes, obligés à beaucoup voyager afin d'assurer la vie de leurs familles, offrent aussi le contingent le plus important de bilingues. Seulement environ un tiers des hommes restés sur place ne savent parler que leur propre dialecte. Mais, ceux même qui parlent le grec ou l'albanais dans les milieux respectifs continuent à parler chez eux exclusivement l'aroumain, leur famille ne sachant parler que ce dialecte. Il y a aussi des cas où à l'intérieur de la même famille surgit le dualisme linguistique, les hommes parlant une langue, les femmes une autre. Quoi qu'il en soit, la femme est de beaucoup supérieure à l'homme pour ce qui est de l'esprit conservateur linguistique.

C'est à cette lumière qu'il faut considérer la partie de l'œuvre de Th. Capidan qui s'occupe des relations folkloriques interbalkaniques. La première remarque qui s'impose à lui est celle de la frappante unité foncière

---

[34] Th. Capidan, *Bilingvismul și rolul femeii în păstrarea limbii* [Le bilinguisme et le rôle de la femme dans la conservation de la langue], « Familia », Oradea, 1935, n° 8, p. 4.

attestée par la littérature populaire balkanique. Avec un intérêt tout spécial, il retient la particularité du chant chez les Macédo-Roumains (« fărşeroţi »), particularité qui réside dans sa structure et son exécution d'une polyphonie à part, différente de celle en usage chez les autres Aroumains. Il constate aussi la communauté des thèmes dans les ballades populaires balkaniques. D'autres caractères communs s'ajoutent avec les devinettes. Dépassant les simples relations bilatérales, certains jeux enfantins—celui aux «osselets » [35] par exemple—sont en général balkaniques. Enfin un autre champ où l'auteur a pu noter de nombreuses et significatives identités balkaniques est celui des coutumes et croyances. Mais s'il prend note d'un grand nombre de telles coïncidences, il ne s'arrête par pour examiner leur processus de genèse et de diffusion, se bornant à les énumérer, les décrire et indiquer leur diffusion plus ou moins internationale ; son matériel appartient soit au cycle de l'année ethnographique, soit à celui de la vie humaine.

Les conclusions de Th. Capidan supposent pour la langue roumaine et, par extension, pour la culture roumaine dans son ensemble, une très ancienne symbiose albano-roumaine, un lien étroit avec les Bulgares, des relations plus superficielles avec les Serbo-Croates. Pour les Aroumains habitant le Pinde, il présume des relations bilatérales profondément enracinées, allant jusqu'à l'assimilation, c'est-à-dire la dénationalisation par la masse grecque des groupes aroumains. Continuant dans la voie adoptée par le comparativisme roumain depuis toujours, Th. Capidan a souligné constamment ce qu'il y a de commun et qui unit — au niveau profond de la culture populaire — tous les peuples de la zone balkanique dans un faisceau unitaire et caractéristique. S'il lui arrive de noter aussi des faits divergents, c'est pour mieux mettre en lumière les phénomènes contraires.

Une contribution aux problèmes de la communauté folklorique sud-est européenne des plus importantes est celle du linguiste I. A. Candrea, dont l'activité se développe en étroite relation avec la théorie et la pratique philologique de O. Densusianu. Mais à la différence de celui-ci et de ses disciples, qui avaient tout d'abord en vue le folklore roumain, I. A. Candrea en tant que folkloriste ne quitte jamais le domaine comparatiste. Il ne pense même plus à discuter l'opportunité des méthodes comparatistes comme telles, les considérant obligatoires pour toute méthodologie folklorique — principe qu'on ne saurait mettre en doute ou employer *ad libitum*. C'est pourquoi absolument toutes ses études ont un caractère d'intégralité. Un autre trait caractéristique d'ordre général qui le concerne

---

[35] Th. Capidan, *Le jeu aux osselets chez les Roumains, les Slaves et les Albanais*, « Revue internationale des études balkaniques », 1 (1934), p. 211.

est qu'il choisit pour objet de sa recherche un domaine folklorique que les chercheurs ont abordé jusqu'à lui fort rarement ou seulement subsidiairement en traitant des questions plus importantes selon eux. Il s'agit du domaine des coutumes et croyances, voire des pratiques médicales populaires qui la plupart du temps ne s'exprimaient pas de manière artistique et que certains chercheurs n'englobaient même pas dans la sphère du folklore, les affectant à l'ethnographie au chapitre dédié à la culture spirituelle. Aussi, les recherches de Candrea, effectuées avec une profonde attention pour le détail et avec cette rigueur analytique manifestée par tous les spécialistes roumains de formation philologique, remplissent-elles une importante lacune complétant le tour d'horizon de la culture populaire roumaine.

La réciprocité des emprunts est pour lui si multiple et profonde dans la zone du sud-est européen qu'elle a abouti à des phénomènes typiques pour cette zone, avec des particularités entièrement inédites, révélatrices pour la communauté folklorique qui l'habite. Analysant donc le fond de sa conception, on constate qu'il est un partisan de la théorie de la migration culturelle, soit dans sa variante historique (héritage culturel ancestral), soit dans sa variante géographique (emprunt culturel proprement dit). Au surplus, sa position ne se définit pas seulement par cette théorie : conformément aux dernières conquêtes de la science roumaine et mondiale, il professe aussi la théorie anthropologique de la genèse indépendante des phénomènes culturels identiques, partant de la similitude des conditions psychologiques et historico-sociales.

L'importance particulière et incontestable des travaux de I. A. Candrea réside dans le fait d'avoir enrichi, de manière vraiment sensible, l'inventaire des parallèles sud-est européens sous la rubrique des phénomènes folkloriques roumains rentrant dans la catégorie des croyances et coutumes populaires. Dans son volume *Iarba fiarelor* [L'herbe du pic] [36], il étudie non moins de douze problèmes complexes dans ce genre (l'herbe du pic, la création du monde, les taches dans la lune, les éclipses, le jour de l'ours, « Scaloïanu », la St.-Georges, les saints, le calendrier des bonnes femmes, le loup, la grenouille, l'éternuement). Mettant en parallèle des matériaux sud-est européens appropriés, il trouve pour quelques-uns des relations anthropologiques ou de diffusion sur plan européen et mondial. Il témoigne dans chaque cas d'une vaste information en profondeur et pour la zone qui nous occupe il use d'une riche documentation bulgare, serbo-croate, albanaise, grecque. Un autre de ses livres, consacré à la

[36] I. A. Candrea, *Iarba fiarelor. Studii de folklor* [L'herbe du pic. Etudes de folklore], Bucarest, 1928.

recherche du folklore médical [37], se propose l'analyse comparée des légendes, croyances et coutumes concernant l'homme et sa santé (taille, sang, tête, coiffure, sourcils, expression des yeux, larme, nez, oreille, crachat, nourriture, parler, langue, dent, allaitement, jambes, diable, peste, variole, fièvre, elfes, charmes, maléfices, jours tenus contre les maladies, pratiques préventives, tabous linguistiques, interdictions diverses, incantations), réalisant un répertoire complet des thèmes de la médecine populaire chez les Roumains, mais chez les autres peuples balkaniques aussi. Remarquons le fait que maintes fois sa formation linguistique remonte en surface, ajoutant un puissant et inédit argument à sa démonstration. Il exprime ce lien entre la langue et le folklore dans un autre ouvrage, de moindre importance, où cette conception est manifeste dans le titre même, annonçant en quelque sorte tout un programme : *Grai*, *Datini*, *credinţe* [Parler, coutumes, croyances].

D'une grande portée, sous tous les rapports, s'avère la contribution du professeur de langues slaves Petru Caraman. A l'égard des relations culturelles sud-est européennes, le savant adopte aussi bien la comparaison des relations de parenté génétique que celle des parentés typologiques. Il met ainsi le folklore roumain en liaison organique et ininterrompue avec le folklore ancestral de notre peuple, celui des Thraces romanisés, mais en même temps en relation intime à base de réciprocité avec le folklore des peuples slaves avec lesquels des liens spécifiques ont été entretenus le long des siècles. Sans le reconnaître carrément, l'auteur fait confiance aux résultats des études roumaines de linguistique comparée, qui ont précisé et défini l'essence et la forme des rapports entre Vieux-Roumains et Roumains d'une part et la masse des peuples slaves de l'autre. Cela éclaire aussi l'intéressante question des emprunts culturels en cette zone. L'auteur les examine du point de vue de leur réciprocité foncière, caractéristique pour tout le sud-est européen. Il met en évidence de la sorte la perpétuelle tension sur le plan de la culture folklorique entre les peuples de cette zone, qui offrant et recevant en même temps ont contribué à la création de la communauté folklorique sud-est européenne.

Le domaine folklorique qui a constitué un attrait particulier pour P. Caraman est celui des « colinde » (Noëls) et des productions qui s'y rattachent ; son ample monographie comparée est restée jusqu'à l'heure actuelle le plus important ouvrage consacré à ce genre [38]. Ce travail de plus de six cents pages se divise en deux chapitres fondamentaux : le premier consacré à l'étude typologique du genre, le second à son examen

---

[37] *Folklorul medical român comparat. Privire generală. Medicină magică* [Le folklore médical roumain comparé. Vue générale. Médecine magique], Bucarest, 1944.

[38] P. Caraman, *Obrzęd kolędowania, u Słowian i u Rumunow.* Studjum porownawce, Cracovie, 1933.

historique et ethnographique. Il part de la remarque que la coutume s'est conservée dans de meilleures conditions chez les Roumains, les Bulgares et les Malorusses ; que la forme conservée par ces trois peuples est la plus proche du type primitif et qu'elle constitue un groupe à part dans l'espace sud-est européen ; que ces peuples lui ont conservé et l'organisation par groupe avec sa terminologie spécifique, et la même succession de moments caractéristiques dans le déroulement de la coutume ; enfin, qu'ils ont gardé les mêmes personnages dramatiques masqués, ainsi que les mêmes sous-espèces. Quant à la cérémonie de leur développement, les « colinde » se divisent en deux, selon qu'on les exécute dehors, sous les fenêtres, ou dans la maison ; cette dichotomie exerce une influence indiscutable sur la structure de leur contenu : celles chantées dans la maison diffèrent selon la position de la personne à laquelle ils s'adressent. C'est ainsi qu'il analyse les « colinde » adressées aux chefs de famille, aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux fiancés, aux jeunes ménages, aux veufs ou veuves, aux vieillards, aux enfants, aux prêtres, aux pèlerins, aux bergers, aux marchands, aux soldats, aux sans famille ou expatriés, et enfin à l'intention des morts.

L'auteur confronte systématiquement le matériel roumain avec le bulgare et le malorusse, sans manquer de recourir quand le cas se présente au matériel polonais, biélorusse, tchèque et slovaque, serbo-croate, grec. Chaque fois il note les différences constatées dans le traitement des motifs, regroupant le matériel selon d'autres séries typologiques en fonction de ces différences. De cette manière sont mis en évidence continuellement les traits particuliers qu'un motif international aura gagné au cours de sa migration d'un peuple à l'autre et par le contact avec le caractère spécifique national de chaque peuple. Ce moyen comparatif a le mérite de rendre également évidents les motifs individuels, qui sont le propre d'un certain peuple sans circuler aussi chez ses voisins. Intéressants pour le folklore roumain s'avèrent les exemples qu'il choisit au bout d'une sélection des plus méticuleuses avant de les proposer pour motifs exclusivement roumains. Il considère en ce sens comme spécifiquement roumains — donc jamais rencontrés chez les autres peuples de la zone balkanique — les Noëls adressés aux fiancés [39] ou aux pêcheurs [40]. C'est ainsi que P. Caraman établit des points de divergence et de convergence dans le cadre de ce genre, à différents niveaux (celui de la catégorie, celui du motif et enfin celui du thème poétique), offrant une image aussi vivante que suggestive d'un type étudié dans toute son ampleur et sa profondeur.

Désireux de saisir l'art portraitistique et narratif des Noëls, Petru Caraman analyse leurs personnages en distinguant deux grands groupes,

---

[39] *Ibidem*, p. 98—99.
[40] *Ibidem*, p. 122—123.

l'un de contenu narratif, le second de contenu plastique descriptif. Dans le premier cas il s'agit de véritables ballades héroïques, courantes surtout chez les Roumains et les Bulgares ; dans le second cas, il s'agit d'idylles dans le sens propre du terme, caractéristiques au folklore malorusse. Sous le rapport poétique, le Noël roumain est proche de celui bulgare, et la similitude continue dans l'usage des mêmes patrons pour le final et des mêmes clichés au commencement et à la fin de chaque morceau. Ainsi préparé, le chercheur aborde dans la deuxième partie de l'ouvrage la question de l'origine et de l'historique du genre et à travers lui de la coutume en soi avec toute la suite des pratiques qui l'accompagnent. Mettant à profit des renseignements historiques qui attestent la présence et l'intensité de circulation des fêtes d'hiver (les Saturnales) chez la population thrace romanisée des parages bas-danubiens, l'auteur aboutit à la conclusion que la pratique actuelle des «colinde» pendant les fêtes de Noël et du Nouvel An ne fait que continuer l'ancienne tradition romaine, que les Roumains de nos jours ont héritée directement de leurs pères. C'est donc dès avant leurs contacts avec les Slaves que les Roumains ont connu cette coutume, dans toute sa splendeur conférée par des formes authentiquement romaines. Et les Slaves la leur empruntèrent pour la véhiculer ensuite au loin, à travers toute l'Europe orientale. Après une longue incursion dans le domaine de la terminologie avec l'analyse des opinions la concernant, avancées par divers philologues, Petru Caraman de conclure que : — les Slaves ont emprunté aux ancêtres des Roumains actuels cette coutume avec toutes ses pratiques, ainsi que son nom (« Koleda ») ; — ce transfert a dû se produire au sud comme au nord du Danube, en Dacie romanisée ; — la date où le processus a eu lieu doit se placer vers l'époque où la masse slave encore unitaire n'était pas encore chrétienne. Quant à l'évolution historique de cette coutume depuis son stade classique au moment actuel, il distingue deux étapes : une première étape pendant laquelle les Thraces romanisés l'adoptent dans ses formes typiquement romaines et une seconde, correspondant à son transfert dans la masse slave suivi d'une modification fondamentale. Disjoignant les différentes stratifications visibles dans le contenu de cette coutume, il croit pouvoir affirmer avec assez de certitude que ses formes les plus anciennes avaient une signification magique de bons souhaits, fournissant pour exemple à ce propos les catégories adressées au chef de famille, à la mère de famille, au jeune homme, à la jeune fille. La minutie des recherches, la rigueur de la démonstration, la strictesse des arguments confèrent aux travaux de Petru Caraman une solidité peu commune, les transformant en de véritables modèles du genre

et prolongeant leur intérêt ainsi que leur valeur dans l'actualité [41], ce qui le désigne comme l'une des personnalités les plus remarquables ayant illustré les études folkloriques roumaines.

Toujours de formation philologique, Ion Muşlea achève ses études spécialisées en France. Fondateur et directeur des Archives folkloriques de l'Académie Roumaine, rédacteur de l'important périodique spécialisé «Anuarul Arhivei de folklor», auteur de non moins importantes recherches folkloriques et ethnographiques sur place et d'études concernant l'histoire des études folkloriques en Roumanie, avec un regard spécial pour la Transylvanie, il occupa une place de premier choix dans cette discipline qu'il a servi jusqu'à nos jours. Les recherches de folklore comparé l'ont intéressé dès les commencements de son activité, durant sa période parisienne; après 1936 il devait de plus en plus s'orienter vers les problèmes spécifiques de l'organisation de ce travail de recherche dans notre pays [42].

L'œuvre de Ion Muşlea ressuscite l'idée que nous avons déjà notée tout au long de la présente étude comme caractéristique pour ce domaine de la science en Roumanie, à savoir : le rapport du contenu international de la création populaire et la forme nationale qui interprète ce contenu.

Cette forme d'interprétation tient aux fibres intimes de la psychologie nationale. C'est un cadre en quelque sorte immuable, une condition douée d'un caractère de fatalité. Un sujet allogène peut s'assurer sa viabilité dans la culture d'un peuple seulement par une complète assimilation, se subordonnant à l'ensemble des forces nées de la structure et de la composition ethnique propres à chaque peuple. Aussi, toutes les similitudes et les identités sur plan international, respectivement sud-est européen, n'arrivent-elles pas à faire perdre au folklore roumain sa propre physionomie, son caractère original. Le but de la recherche est de rendre évidente cette originalité, sans renoncer au principe de l'intégralité. Et en ce sens, une fois de plus Ion Muşlea souligne ce trait caractéristique pour la recherche roumaine de folklore comparé qui tend plutôt à marquer les convergences sud-est européennes que les particularités nationales.

Trois sont les problèmes auxquels I. Muşlea a donné une réponse. Le premier porte sur l'emprunt culturel et la genèse indépendante de quelques phénomènes culturels identiques. L'auteur marque un penchant

[41] *Consideraţii critice asupra genezei şi răspîndirii baladei meşterului Manole în Balcani* [Considérations critiques sur la genèse et la diffusion de la ballade de maître Manole dans les Balkans], « Buletinul Institutului de filologie română », Jassy, 1 (1934), p. 63—102; *Une ancienne coutume de mariage. Etude d'ethnographie du sud-est européen*, « Lud Słowianski », 2 (1931), 1, p. 27—55; *Substratul mitologic al sărbătorilor de iarnă la români şi slavi* [Le substrat mythologique des fêtes d'hiver chez les Roumains et les Slaves), « Arhiva », 38 (1931).

[42] *Le folklore roumain*, « Revue internationale des études balkaniques », 4 (1936); *Variantele româneşti ale snoavei despre femeia necredincioasă* (Der Schwank vom alten Hildebrand), « Anuarul Arhivei de folklor », 2 (1933); *Le cheval merveilleux dans l'épopée populaire*, « Mélanges de l'Ecole roumaine en France », 1924; *La mort-mariage, une particularité du folklore balkanique*, « Mélanges de l'Ecole roumaine en France », 1925.

pour les solutions concrètes, en fonction des phénomènes concrets étudiés, sans se laisser tenté par des généralisations spectaculaires, certes, mais éphémères aussi. Une deuxième question à laquelle sa réponse s'avéra féconde regarde la place dévolue au folklore roumain dans le système culturel général européen. Son principal apport à cet égard consiste dans l'établissement du poids véritable de chacune des deux forces, en apparence contradictoires, constituées par la communauté génétique qui nous lie d'une certaine manière aux autres peuples romans d'une part et la communauté historico-géographique qui nous rattache en quelque sorte aux peuples hétérogènes avec lesquels nous avons partagé notre vie dans le temps et dans l'espace, d'autre part. Enfin, le troisième problème qu'il s'est efforcé de résoudre se rapporte à ce qui constitue l'originalité spécifique du folklore roumain. Ici, le savant ne s'est pas déclaré satisfait en identifiant simplement les traits innovateurs qui pointent à travers la trame des mêmes sujets internationaux, mais il a proclamé le besoin d'une référence permanente à l'ethno-psychologie. Ses analyses n'ont jamais visé à isoler les thèmes propres au phénomène folklorique roumain de leur contexte naturel : tout au contraire, il a tâché de les intégrer organiquement à ce contexte. Loin de vouloir saisir seulement ce qui pouvait être divergent et particulier, l'auteur — marchant dans les traces de la saine tradition des études folkloriques roumains — s'appliquait à mettre en lumière justement le général, l'universel, c'est-à-dire ce qui nous unit au monde sud-est européen dans lequel nous vivons.

Conformément au programme que nous nous sommes proposé dès le début, il convient maintenant de mentionner quelques contributions accidentelles qui ne manquent ni d'intérêt, ni d'importance pour la juste connaissance de la recherche folklorique dans notre pays. Ces contributions couvrent toute la période d'entre les deux guerres et reflètent dans leurs grandes lignes le climat scientifique de l'époque. Commençons par celle qui a ouvert cette époque. Il s'agit de l'étude théorique de P. Cancel [43], professeur de langues slaves à l'Université de Bucarest, qui expose en Roumanie les recherches modernes de M. Murko sur le chant héroïque et la ballade populaire yougoslave, tout en essayant d'esquisser — en harmonie avec les nouveaux principes théoriques et méthodologiques du savant tchèque — un programme pour l'étude de la ballade populaire roumaine. Une autre contribution est celle due à l'ethnographe Romul Vuia [44] ; son caractère est limité, vu l'objet de la recherche qui concerne la tradition roumaine dite « Călușul », pour la définition de laquelle l'auteur use aussi

---

[43] P. Cancel, *Originea poeziei populare. Precizări, distincțiuni* [L'origine de la poésie populaire. Précisions, distinctions], Bucarest, 1922.

[44] R. Vuia, *Originea jocului de călușari* [Origine de la danse des « călușari »], « Dacoromania », 2 (1921—1922), p. 215—254.

de témoignages sud-est européens. Vient ensuite l'apport du linguiste prématurément disparu, Vasile Bogrea[45] qui a exploré les toponymes sud-est européens du folklore roumain, enrichissant l'inventaire des convergences, analysant les parallèles sud-est européens de la mythologie populaire roumaine et étudiant aussi la phraséologie commune. Une autre contribution a été fournie par Artur Gorovei, chercheur de mérites incontestables en ce qui concerne les études folkloriques roumaines, fondateur de la première publication spécialisée et auteur d'importantes études monographiques de folklore national, rédigées à la lumière des théories françaises contemporaines (Gaidoz, Paris, Sébillot). Les préoccupations comparatistes de Gorovei ne sont qu'absolument fortuites, son unique ambition étant de découvrir des convergences sud-est européennes[46]. Un chercheur anachronique, dont l'intérêt se porte vers des problèmes qui passionnaient dans les années 80 du siècle dernier un B. P. Hasdeu, s'avère A. Iordan, totalement subordonné de point de vue théorique à l'historicisme de Nicolae Iorga[47]. On ne saurait dire la même chose en ce qui concerne l'activité de Tr. Ionescu-Nişcov qui introduit un souffle nouveau dans l'étude des divers motifs usés par les ballades du sud-est européen, essayant d'appliquer au folklore les méthodes fonctionnelles de l'école linguistique de Prague[48].

Arrivés là, nous sommes à même de totaliser les fruits du labeur de ce large et intéressant groupe de chercheurs. Pour caractériser leur époque, il convient de tenir compte de cinq traits spécifiques qui la séparent, au point de vue qualitatif, de l'étape précédente. Le premier se rapporte au manque d'unité de cette période. En effet, si jusqu'en 1900 l'effort de la recherche s'exerçait de façon unitaire — phénomène explicable du fait qu'il se polarisait autour d'une forte et unique personnalité, B. P. Hasdeu — l'étape qui devait lui faire suite ne bénéficia pas d'un pareil élément uniformisant. Qui plus est, elle évolue dans des sens souvent contradictoires, car les personnalités qui la marquent s'opposent maintes fois dans leurs conceptions. Les trois principales directions selon lesquelles elle semble s'organiser sont indiquées par l'historicisme, la philologie et l'esthétique, respectivement illustrées par Nicolae Iorga, O. Densusianu et D. Caracostea. L'ordre dans lequel nous les avons mentionnées indique

---

[45] V. Bogrea, *Cercetări de literatură populară. 1. Toponimice sud-orientale în poezia populară* [Recherches de littérature populaire. 1. Toponymes sud-orientaux dans la poésie populaire], « Dacoromania », 2 (1921—1922), p. 403—444.

[46] *Legenda arborilor îmbrăţişaţi. Cercetări de folklor* [La légende des arbres enlacés. Recherches de folklore], « Revue internationale des études balkaniques », 3 (1938), p. 469—483.

[47] *Des relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces de voévodes roumains dans le folklore balkanique*, Bucarest, 1938 ; *Mihai Viteazul în folclorul balcanic* [Michel le Brave dans le folklore balkanique]. « Revista istorică română », 5—6 (1935—1936).

[48] *Der Verrat als episches Motiv in der serbo-kroatischen, bulgarischen und rumänischen Volkspoesie*, « Buletinul Institutului român din Sofia ». 1—2 (1941) ; *Funcţia socială a folklorului balcanic* [La fonction sociale du folklore balkanique], Bucarest, 1940.

également le degré d'opposition qui les sépare. Une deuxième remarque porte sur le développement discontinu de toute cette période. Ainsi, dans une première phase qui s'achève avec la première guerre mondiale, il y a une stagnation des études de folklore comparé — les préoccupations sont accidentelles, les résultats insignifiants ; c'est la phase de l'abandon des problèmes du siècle antérieur et de gestation d'un renouveau. Mais la guerre a vite fait d'amputer les jeunes pousses et la reprise des études comparées n'aura lieu que plusieurs années après la paix. L'entre-deux-guerres, par contre, leur assura un puissant essor. Caractéristique pour les travaux dans le domaine des études folkloriques roumaines de cette époque est le fait que les plus importantes sont celles fondées sur le point de vue comparatiste sud-est européen, ce qui prouve que l'obligativité de ce point de vue s'impose définitivement. Remarquons aussi que quelques-uns des spécialistes qui ont illustré cette époque ont continué leur activité de nos jours, dans les nouvelles conditions du développement de la science roumaine. Un troisième trait caractéristique tient au progrès qualitatif que ces études ont enregistré, du point de vue théorique autant que du point de vue méthodologique. Les chercheurs se proposent des buts totalement différents de ceux poursuivis au siècle dernier, ce qui suppose un renouvellement complet de l'arsenal théorique, correspondant à un renouvellement méthodologique. Les études folkloriques roumaines font leur profit des dernières conceptions européennes, avec des racines dans le système historico-géographique finois et dans le sociologisme français. Cette poussée systématique de la recherche roumaine au niveau européen devait engendrer une conception propre, fruit de ce qu'il y a de spécifique dans la vie folklorique de notre peuple. Nous sommes à un stade de toute évidence moderne, qui ne continue pas le siècle dernier. C'est du reste la période où les études folkloriques roumaines étaient appelées à parachever le processus menant à leur autonomie en tant que discipline scientifique, les détachant de l'ensemble des disciplines philologiques dont elles sont nées. Une quatrième remarque porte sur le contenu de ces recherches. Bien qu'attaquant sur un front très large, les recherches n'ont pas réussi à cerner absolument tous les domaines du folklore. Et les domaines abordés n'ont pas été tous explorés jusqu'à la même profondeur. Il nous faut donc constater une inégalité flagrante, intéressant tant la sélection du matériel que la manière dont il a été étudié. Enfin, une dernière observation, la cinquième, porte sur la mise en valeur des résultats scientifiques acquis par cette période dans les conditions actuelles de la recherche folklorique comparée en Roumanie. Le total s'avère positif ; la quantité et la qualité des travaux sont remarquables. Néanmoins, un triage attentif s'impose, afin d'en relever les éléments féconds écartant du même coup ceux qui ont vieilli avec l'époque, car la recherche actuelle s'appuie de façon organique

sur les résultats positifs de toute la recherche comparatiste roumaine, depuis Alexandru Odobescu à nos jours, trouvant dans sa propre tradition le meilleur encouragement et dans l'esprit de continuité la plus sûre garantie de succès.

C'est l'époque où s'élaborent — mettant certes à profit les vieux schémas théoriques réalisés par B. P. Hasdeu et son école — les grandes lignes d'une théorie roumaine de la recherche folklorique comparée. On peut les concrétiser dans les deux points fondamentaux suivants :

a) *Le caractère sud-est européen du folklore roumain.* La définition du folklore roumain par son appartenance au phénomène culturel général ud -est européen est sans doute l'une des formulations les plus fertiles de cette époque. Partant d'une réalité géographique (emplacement du peuple roumain dans la zone du transit de l'Orient vers l'Occident et du nord de notre continent vers la Méditerranée) et d'une réalité ethno-génétique (la double appartenance du peuple roumain à la confrérie des peuples romans pour la langue et au contexte sud-est européen pour la culture), on est arrivé à préciser la place occupée par notre folklore dans le concert européen. Bien qu'entretenant des relations assidues avec le folklore des autres peuples de la famille romane, basées sur une communauté culturelle antérieure à leur cristallisation nationale, et par leur entremise avec l'occident européen en général, le folklore roumain offre une somme de traits caractéristiques qui le placent incontestablement dans le sud-est européen. Les similitudes entre le folklore roumain et le folklore balkanique, par exemple, sont tellement nombreuses et essentielles, que l'on peut parler — comme D. Caracostea l'affirmait — d'une véritable communauté culturelle de cette partie du monde. La situation spéciale qui distingue dans le trésor folklorique roumain trois grands groupes impose nécessairement l'usage de la méthode comparatiste. C'est à la recherche de préciser ce qu'il y a de vraiment européen général dans le folklore roumain, ce qu'il y a de sud-est européen et, naturellement, ce qui appartient en propre à ce peuple, étant né de ses propres expériences et inconnu par d'autres peuples. C'est toujours à elle de déterminer ces trois degrés et voies d'universalisation à l'intérieur de chaque pièce étudiée. Se rapporter à ces critères est l'un des impératifs indispensables de la recherche. Le pourcentage des trois catégories dans les créations du folklore roumain souligne le poids du matériel commun sud-est européen, d'où la définition que cette époque donna de notre folklore. Et retenons que l'unité sud-est européenne a été poursuivie par nos chercheurs jusqu'aux limites des régions interdisciplinaires. Par contre, on a moins discuté des causes de cette situation, en acceptant tacitement la thèse que le dernier siècle avait élaborée sur le rôle unifiant du substratum ethnique thraco-illyrien. La question de la romanité est-européenne attira bien plus l'attention, surtout sous le rapport des dialectes

roumains sud-danubiens qui posent le problème d'une communauté antique roumaine antérieure à l'installation des Slaves dans la Péninsule Balkanique. Cela amena l'obligation particulière pour la recherche folklorique roumaine de poursuivre une permanente confrontation avec les parallèles mégléno-roumains, aroumains, istro-roumains. Les études folkloriques roumaines se sont développées ainsi en directe connexion avec la dialectologie y récoltant une note particulière. D'ailleurs tous les peuples de cette zone doivent connaître des problèmes spécifiques de ce genre. De même, les études des dialectologues roumains ont souligné le fait significatif entre tous que les masses roumaines sud-danubiennes ont participé, par suite de dénationalisation, à l'enrichissement substantiel du folklore des autres peuples balkaniques, jouant de la sorte un rôle important dans le processus unificateur subi par la culture de toute cette zone.

b) *L'originalité roumaine et le cadre sud-est européen.* Le principal objet de la recherche réside dans la précision de la note spécifique nationale, dont le reflet folklorique offre l'image la plus authentique, la plus fidèle. Et la méthode comparatiste est la seule à rendre possible cette précision. Nous avons déjà montré comment les spécialistes ont délimité trois phases dans les recherches roumaines comparées; délimitation des éléments européens en général, délimitation des éléments sud-est européens et, en dernier lieu, délimitation des éléments typiquement nationaux. Le processus de la recherche se trouve ainsi fondé sur le principe de la sélection successive des sujets, motifs et thèmes composant notre folklore. Si pareille recherche peut déceler les sujets originaux, les détachant de la masse des sujets de caractère international, elle peut en même temps prouver que la partie individuelle, nationale du folklore d'un peuple ne saurait être considérée comme uniquement composée de sujets qu'il aura lui-même inventés. La formulation de cette idée est bien l'un des acquis théoriques majeurs de l'époque. En effet, ainsi que B. P. Hasdeu et ses disciples l'avait déjà montré, chaque pièce folklorique étrangère pour s'intégrer au folklore d'un autre peuple doit s'adapter à l'esprit du peuple en question, à la forme spécifique de sa mentalité, gagnant un « air tout à fait local ». Cette découverte, reprise par toute une suite d'autres chercheurs, était néanmoins restée une simple formule déclarative. C'est seulement dans la période qui nous occupe ici qu'on est arrivé à discuter le fond et la forme de cet « air local », accordant ainsi sa véritable valeur à la deuxième partie du si complexe processus de l'emprunt culturel — le succédané de la réception créatrice. Le mérite d'avoir défini la position roumaine à cet égard revient à D. Caracostea. Selon sa conception, tout sujet étranger, après l'acte de l'emprunt, subit une cristallisation en structure double : il reste, d'une part, un matériel plus ou moins international selon qu'il

provient du fonds général européen ou de celui plus restreint sud-est européen; d'autre part, il gagne une forme nationale, sous-entendant par cette forme, l'interprétation spécifique qui lui vient de son intégration dans le folklore de l'emprunteur. La découverte de cette « forme » doit devenir le principal objet de la recherche, parce que révélatrice pour le contenu et la nature de l'originalité spécifique de chaque peuple et parce que, d'autre part, elle éclaire l'un des processus essentiels de la création folklorique. De cette manière on arrive à la formulation particulièrement intéressante qui affirme qu'il ne saurait y avoir de peuple absolument original ou complètement dépourvu d'originalité. Car l'originalité de chacun ne consiste point dans l'acte peut-être fortuit de l'invention d'un sujet poétique, mais dans l'intensité de la vie artistique dudit sujet. Où le sujet atteint au plus haut degré de sa vie artistique, là il accomplit son destin esthétique. La conséquence de ce phénomène est que chaque sujet se définit sur le plan de son accomplissement concret comme étant effectivement national et de cette manière on peut départager l'originalité de chaque peuple dans le domaine de son propre folklore.

Pour conclure, il nous faut mentionner que, conformément à une tradition qui remonte au siècle dernier et trouve des analogies dans les études folkloriques mondiales comme dans le cadre normal du développement du folklore en soi, la recherche s'est effectuée exclusivement à la hauteur du motif littéraire et non pas à celle de sa poétique. Cette dernière tâche est restée à la charge de la génération actuelle de chercheurs. Retenons aussi que la recherche a pris pour objet en tout premier lieu le folklore littéraire et, dans ce cadre, seulement quelques genres ont bénéficié d'un intérêt spécial. L'étape close en 1900 s'est achevée sur un important travail d'étude comparée : le conte populaire ; celle qui lui a suivi entre 1900 et 1947 s'achève sur quelques monographies des thèmes de ballade et sur un grand ouvrage concernant l'examen comparé des « colinde ». Le folklore des coutumes et croyances a été lui aussi suffisamment cultivé. Mais en échange on ne peut signaler encore aucune contribution à l'étude comparée de la musique et de la danse populaires ; c'est à peine si maintenant Constantin Brăiloiu pose les premiers jalons pour l'organisation d'une étude théorique et méthodologique en ce sens. Voilà une tâche de plus à la charge de la génération actuelle de chercheurs. Enfin, n'importe le nombre des lacunes constatées dans l'activité de cette période, il y a quelque chose de vraiment important d'acquis, à savoir une expérience roumaine propre dans le domaine des recherches folkloriques comparées, faite pour assurer une base aussi solide que saine aux recherches actuelles et à venir. Et l'ample inventaire des convergences réalisé jusqu'à présent, ainsi que les perspectives ouvertes par l'élaboration d'une théorie comparatiste roumaine sont à même d'améliorer le système de travail en ce domaine, favorisant en égale mesure un changement de qualité — autant de faits positifs avec lesquels il convient de compter.

AU SUJET DU TOPONYME « MARKELLAI-MARCELLAE »

Dans un récent numéro de cette revue [1], I. Dujčev étudiait le problème de la localisation de la citadelle de MARKELLAI ; l'auteur considérait cette forme comme latine et la rattachait au verbe latin MARCEO ; or, ce verbe ne semble pas avoir été beaucoup employé en toponymie ; en latin, on le trouve surtout en poésie, chez Lucrèce par exemple ; son emploi s'est cependant prolongé dans les langues romanes (cf. REW 5345, 5346) ; mais son sens est toujours celui de « se faner, se flétrir, fermenter ». etc. ; le rapprochement de ce verbe et du toponyme supposerait donc une évolution sémantique assez difficile et, à notre connaissance, exceptionnelle.

On pourrait certes faire un rapprochement entre MARKELLAI et le nom d'homme latin MARCELLUS ; mais cette explication anthroponymique ne saurait rendre compte du site ; et on pourrait légitimement se demander qui pouvait être ce MARCELLUS.

Les nouvelles orientations de la toponymie française vont peut-être pouvoir résoudre cette difficulté ; en France, il existe un très grand nombre de toponymes dont la latinité semble au premier examen incontestable ; c'est le cas, par exemple, des très nombreux villages nommés «Savigny » ; on voit traditionnellement dans ce nom de lieu le souvenir d'un propriétaire gallo-romain nommé SABINUS ; SABINUS est en effet un nom latin très répandu et on pourrait penser à un rapprochement évident avec le toponyme Savigny [2]. Or, une étude de la carte géologique nous montre que tous ces villages se trouvent dans des zones sablonneuses, le plus souvent au bord d'une rivière ; Savigny n'est peut-être pas le nom d'homme latin SABINUS mais tout simplement le nom pré-latin, très certainement celtique, du sable, avec un double suffixe IN-IACU ; nous avons la forme non suffixée dans « Sève » et avec suffixe simple dans SABIACU/ Sagy[3].

C'est également une apparence latine que nous avons dans les toponymes « Lantilly » ou « Lantenay » ; LENTINUS est un nom d'homme latin très connu ; on pourrait donc penser que ces noms de lieux ne font que continuer son souvenir ; mais il existe un thème gaulois très connu «LAN » (qui correspond au latin PLANUS ; ce thème peut-être suffixé en «NT », morphème indo-européen de formation des adjectifs (représenté en latin et en sanskrit) ; ce morphème qui est représenté dans de très nombreux autres toponymes gaulois (cf. GRAV — thème gaulois que nous retrouvons dans le français « gravier » : GRAV+NT/° GRANT, d'où avec le suffixe

[1] Cf. tome IV (1966), 3—4, p. 371—375 : *Un toponyme latin méconnu.*

[2] Pour ces explications anthroponymiques, on pourra consulter par exemple le *Dictionnaire des Noms de Lieux de France* de Dauzat et Rostaing.

[3] Pour de plus amples renseignements sur ce toponyme, on pourra consulter notre article « Hypothèses toponymiques », à paraître dans la « Revue Internationale d'Onomastique » (début 1969).

IACU : GRANCEY) va donc nous donner les Lans, Lent, et, surtout, avec IACU, Lancié (département du Rhône), et, avec les doubles suffixations, Lantignié, Lantenay, Lantilly, etc.[4]. L'examen des sites nous montre que tous ces villages sont situés non pas en plaine, mais sur de petits plateaux ; ce sont donc des « plains » (nom roman encore très vivant).

Cette nouvelle manière d'interpréter la structure de la toponymie française nous permettra de résoudre le problème des « MARC » ; nous avons volontairement négligé dans nos recherches les noms qui pourraient tirer leur origine d'un trait non permanent (plantes ou animaux, par exemple) ; nous avons fait porter notre effort sur les formes qui étaient bâties sur un thème géologique ou géographique. Nous sommes donc conduit à une vérification facile, soit sur le terrain, soit d'après la carte ; ces vérifications sont à la portée de tous ; ces thèmes géologiques ou géographiques qui sont très nombreux présentent donc le grand avantage de réduire très fortement la part de l'hypothèse.

Le thème MARC n'est pas tout à fait inconnu : P. Lebel[5] conjecture* MARCO, forme celtique qui aurait pu signifier endroit humide (qu'il rapproche d'ailleurs du latin MARCERE) ; si la forme simple n'est pas attestée, on connaît en revanche très bien les dérivés : « marcasion » qui a donné les nombreux « Marchais » du nord de la France ; mais l'utilisation des formes en Iacu amplifie considérablement notre terrain de recherche ; nous avons en France des MARC-IACU : « Mercey, Marcey » qui sont tous situés dans des zones de marécages : en Saône-et-Loire, le hameau de Merzé (commune de Cortambert) (887 : in agro Marciacense ; 953 : in villa Marciaco) est situé au bord d'une rivière dans une zone très humide ; on peut faire une constatation analogue pour les formes du même genre ; mais, avec une double suffixation, nous avons des formes encore plus nombreuses : nous avons MARC-IN-IACU : Marcigny-sur-Loire est situé dans une zone très humide et MARC-IL-IACU : Marcilly, sur-Tille a conservé de nombreux étangs. Maxilly-sur-Saône (1269 : Marsilleium) est également en terrain marécageux ; on pourra faire la même remarque pour toutes les formes françaises en MARC.

Naturellement, toutes ces formes font penser au nom d'homme latin Marcus ou à ses dérivés : Marcellus, Marcilius, etc. ; mais on peut se demander pourquoi ces hommes s'établissaient systématiquement dans des zones humides, de même que l'on peut se demander pourquoi les prétendus SABINUS s'établissaient en des régions sablonneuses, pourquoi les LENTINUS s'établissaient en des endroits plats ; il vaut donc mieux, dans un grand nombre de cas, abandonner l'hypothèse d'un nom d'homme latin et rechercher un nom commun celtique. Ces noms communs désignent des réalités assez banales, ce qui permet d'expliquer leur très grand nombre dans la toponymie française : le dictionnaire des postes indique 40 MARCILIACU ; une étude complète de la toponymie française donnerait un nombre plus considérable, puisqu'une grande partie des hameaux ne sont pas indiqués dans cet ouvrage ; et on peut penser que quelques villages qui portaient ce nom à l'époque gallo-romaine ont ou bien disparu, ou bien changé de nom.

Il semble donc préférable d'expliquer le nom de MARKELLAI par un nom celtique qui aurait signifié « marécage » plutôt que par le latin : l'explication latine supposerait une évolution sémantique exceptionnelle de MARCEO et, en tout cas, il vaut mieux abandonner l'explication par le nom d'homme MARCELLUS ; on sait que les Celtes se sont répandus dans les Balkans par la vallee du Danube ; il est donc normal qu'ils aient laissé des traces dans la toponymie ; cette explication celtique ne remet nullement en cause la localisation de MARKELLAI ; la rivière Marcil doit certainement son nom à la même forme celtique.

---

[4] M. Falc'Hun qui étudie ce thème LAN (in *Les Noms de Lieux Celtiques*, Rennes, 1966) ne semble pas avoir vu la présence de NT, ce qui le contraint, pour Lancié, à supposer une évolution phonétique exceptionnelle. (°LAN-IACU / Lancié semble en effet bien difficile) ; il n'a pas abordé le cas de Lantenay.

[5] C'. P. Lebel, *Principes et Méthodes d'hydronymie française*, Paris-Dijon, 1956, § 576 et 622.

Il reste cependant le problème de la finale «ELLAI» ; cette finale semble en revanche purement latine. Le nom de cette citadelle balkanique semble donc hybride ; mais, si nous établissons une comparaison avec la toponymie française, nous pouvons voir qu'il ne s'agit pas d'une exception : SAB + ELLA aboutit à Savolles (Côte d'Or). La série des MARC est également bien représentée : Marcellois (Côte d'Or) a un terrain très humide où les sources sont particulièrement abondantes ; Marcellus (Lot-et-Garonne) est dans une région où les cours d'eaux sont très nombreaux.

Nous n'avons pas qualité pour décider si cette citadelle est bien Karnobadski Hisarlûk ; mais, en supposant une origine celtique, nous ne faisons qu'aller dans le sens de I. Dujčev ; MARKELLAI est bien un lieu marécageux, que l'on parte du celtique ou du latin. Il semble que les Romains, quand ils sont arrivés dans les Balkans, ont eu les mêmes problèmes qu'en Gaule devant les toponymies locales. Ils ont trouvé une langue celtique dont la structure phonétique n'était sans doute pas très éloignée de la structure latine ; ils ont pu chercher à adapter les toponymes à leur propre langue ; mais, par la suite, les conditions historiques seront très différentes : en Gaule, à part la lente romanisation, la situation linguistique sera très stable ; les toponymes pré-latins seront donc très nombreux et la toponymie française est encore très celtisée ; dans les Balkans, en revanche, et dans l'Europe Centrale et Orientale, en général, la situation linguistique va connaître de nombreux bouleversements ; la conservation des anciens toponymes sera donc l'exception, alors qu'elle est la règle en gallo-roman ; il serait donc possible d'utiliser la toponymie française pour expliquer certains noms de lieux de ces régions ; les sources françaises seront encore plus importantes si nous ne voyons plus systématiquement le nom d'un homme romain ou germanique dans de très nombreuses formes, en particuler dans les toponymes suffixés en -IACU (français : «y », provençal «ac », franco-provençal « ieu » ou « iat », bourguignon « èy », etc.) ou en « -ans » et « -ange ». C'est ce que nous avons voulu faire dans le cas de MARKELLAI et de la rivière « Marcil ».

Gérard Taverdet
(*Dijon — France*)

BYZANCE OU BIZONE?

Contribution à l'histoire du Pont gauche au IVe siècle av.n.è*.

L'époque du roi Atéas représente, sans contredit, l'un des moments les plus remarquables de l'histoire mouvementée de la côte occidentale de la mer Noire [1]. C'est alors, selon toutes probabilités, qu'eut lieu le premier [2] établissement des Scytes dans la province appelée à porter leur nom (Scythie mineure) et c'est en même temps alors que se nouèrent des contacts politiques plus étroits avec la principale puissance des Balkans, la Macédoine, dont l'influence est indiscutable jusqu'à l'invasion des Celtes.

La présence d'Atéas au sud du Danube soulève toute une série de problèmes tout aussi importants qu'épineux, à commencer par celui de la personne même du roi. Mais ni les causes du déplacement et la date précise du passage des Scythes en Dobroudja, et par conséquent la durée de leur domination, ni la localisation exacte du royaume d'Atéas n'ont réuni l'unanimité des avis émis par les chercheurs. Une question encore plus difficile, car plus complexe, est celle des rapports des nouveaux venus avec leurs voisins de près ou de loin, qu'il s'agisse des Gètes autochtones, des villes grecques du littoral, des Triballes vivant au cœur de la Péninsule Balkanique ou des Macédoniens établis au sud de cette dernière.

Les rapports d'Atéas et des colonies grecques ont paru si peu claires, vu les informations fragmentaires et incohérentes dont on dispose, que des chercheurs des plus compétents et des plus connus ont même révoqué en doute [3] la possibilité de les reconstituer, serait-ce même dans les grandes lignes [4].

Le cas le plus simple en apparence, mais compliqué dans le fond, c'est indubitablement celui des relations d'Atéas avec Byzance. En effet, la célèbre lettre conservée chez Clément

---

* Rédaction abrégée de la communication présentée le 23 avril 1966, lors de l'inauguration de la filiale de Constantza de la Société d'Etudes Classiques.

[1] Indifféremment du nombre d'années qu'Atéas passa en Dobroudja dans la dernière partie de sa vie, la présence du roi scythe au sud du Danube ouvre sans aucune doute une nouvelle époque dans l'histoire de ce territoire.

[2] Au sens d'un établissement en masse, attesté explicitement par les sources écrites. D'une influence et même d'une interpénétration entre le monde thrace ou gète et le monde scythique, on peut en effet parler dès les VIe—Ve siècles a n.è. (Cf. Her. VI, 40 et 84; Thuc. II, 96, 1).

[3] T. V. Blavatskaia dans *Drevnaia Gretsiia*, Moscou, 1956, p. 358; D. M. Pippidi, *Din istoria Dobrogei* [Histoire de la Dobroudja], I, Bucarest, 1955, p. 214; D. B. Šelov dans « Numizmatika i sfraguistika », 2, Kiev, 1965, p. 35.

[4] Voir néanmoins Vl. Iliescu, *Die Beziehungen zwischen dem Skythenkonig Ateas und den griechischen Städten der westlichen Schwarzmeerkuste*, dans *Actes du premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 26 août — 1 septembre 1966.

d'Alexandrie[5] déclare explicitement : « Le roi des Scythes Atéas aux citoyens de Byzance. Ne diminuez pas mes revenus, de peur que mes juments ne s'abreuvent à votre eau. » Suit encore cette explication : « Le barbare leur a montré à l'aide d'une expression figurée son intention de leur faire la guerre. »

Bien que le texte semble particulièrement simple et facile à comprendre, un petit nombre seulement des érudits qui se sont occupés de cette question ont essayé de l'expliquer et plus rares encore sont ceux qui ont tenté de l'analyser. Un seul terme a provoqué l'incertitude des rares commentateurs, le mot « revenus » (προσόδους). A. Momigliano[6], qui s'est penché avec la plus grande minutie sur l'ensemble du problème, a estimé qu'il s'agissait de revenus provenant d'une activité économique. Ce point de vue est partagé aussi par D. B. Šelov[7]. Mais l'explication est si « moderne » et tient si peu compte de réalités antiques qu'elle s'élimine d'elle-même. Il suffit de songer au degré de développement de l'économie des Scythes et aux relations qui ont régné entre les tribus « barbares » et les cités grecques pour se rendre compte qu'en proposant une pareille interprétation on a inversé les « rôles » et les situations antiques, telles qu'on les connaît aussi dans les contrées du Pont. Afin de satisfaire leurs besoins alimentaires, fût-ce même en partie, les villes grecques possédaient des territoires ruraux que les chefs des tribus « barbares » du voisinage, lorsqu'ils étaient effectivement indépendants et n'avaient pas à craindre des forces supérieures aux leurs — ce qui arrivait assez souvent — respectaient seulement dans la mesure où ils étaient cointéressés, pour ne pas dire récompensés, au moyen de présents occasionnels ou de contributions permanentes sous forme d'un véritable tribut[8]. Ainsi donc, ce n'est pas Byzance qui pouvait faire tort à l'activité économique d'Atéas, mais, inversement, Atéas qui avait latitude, théoriquement du moins, de nuire à l'économie de Byzance. Aussi ne peut-on parler que de rapports de ce genre entre Atéas et Byzance, qu'ils aient ou non existé. Des rapports similaires existaient du reste durant le siècle suivant entre les Celtes de Tylis et les Byzantins[9], ou entre les Scythes de Saitaphernes et la ville d'Olbia[10]. Ainsi par l'expression « revenus » d'Atéas doit-on entendre les sommes d'argent qu'il avait encaissées des Grecs et que ces derniers, à un moment donné, n'avaient plus été disposés à lui verser. Cette interprétation a du reste été proposée dans la récente histoire du Byzance même si l'auteur semble révoquer quelque peu en doute la véracité de l'événement proprement dit[11].

Le sens de la lettre une fois tiré au clair, il faut examiner, à notre avis, la véracité de l'événement qu'elle relate. Personne, à notre connaissance, n'a mis en doute le contenu de ce document, abstraction faite du doute purement rhétorique d' A. Momigliano, qu'il s'empresse de repousser de lui-même[12], ou de la nuance d'incertitude, non avouée explicitement, mais seulement suggérée par V. P. Nevskaia, mais uniquement à propos de la réalité du choc armé entre Atéas et Byzance, et non de la possibilité de l'existence de rapports, du genre de ceux rappelés précédemment, entre le roi scythe et la célèbre colonie de Mégare. D. B. Šelov, qui admet la réalité du conflit et qui accepte aussi l'explication proposée par Momigliano, ne conteste également que la confrontation militaire[13].

---

[5] *Stromateis*, V, 5, p. 240, éd. Stählin, Berlin 1960, II, p. 346 : «Βασιλεὺς Σκυθῶν Ατοίας Βυζαντίων δήμῳ. μὴ βλάπτετε, προσόδους ἐμὰς ἵνα μὴ ἐμαὶ ἵπποι ὑμέτερον ὕδωρ, πίωσι» συμβολικῶς γὰρ ὁ βάρβαρος τὸν μέλλοντα πόλεμον αὐτοῖς ἐπάγεισθαι παραδήλωσεν »

[6] *Dalla spedizione scitica di Filippo alla spedizione scitica di Dario*, dans « Athenaeum », N. S., XI (1933), p. 335.

[7] *Op. cit.*, p. 26.

[8] Polybe, IV, 45.

[9] *Ibidem*, 46.

[10] *Inscr. ant. orae sept. Pon. Eux.*, I², 32.

[11] V. P. Nevskaia, *Vizantii v klassičeskuiu i ellenističeskuiu epochi*, Moscou, 1953, p. 112.

[12] *Op. cit.*, p. 344.

[13] *Op. cit.*, p. 29.

Les autres historiens ont tous accepté, explicitement ou implicitement, l'existence du conflit mettant aux prises Atéas et Byzance, et certains d'entre eux, qui recherchaient une seconde source historique confirmant la lettre adressée par Atéas à Byzance ont pris au sérieux le texte bien connu de Justin[14], qui prétend que Philippe II aurait sollicité l'assistance d'Atéas au cours de sa lutte avec Byzance, mais que le roi des Scythes lui aurait opposé son refus.

Mais, et Momigliano s'en est très judicieusement rendu compte, quoique du reste il croie fermement à la réalité des relations d'Atéas et de Byzance, rappelées dans la lettre, comme aussi à l'existence d'une alliance anti-byzantine des deux rois, « Justin ne sait rien d'un conflit entre Atéas et Byzance ». Le savant italien relève de la sorte le premier des éléments qui nous obligent à douter de la véracité du conflit scytho-byzantin, à savoir le caractère unique de la source. En effet, l'information conservée par Clément d'Alexandrie est isolée, ce qui jette dès le début une ombre de doute sur l'événement relaté, conformément à l'adage « testis unus, testis nullus ».

Faute d'avoir conservé les œuvres des historiens byzantins locaux, dont les écrits ont péri, les informations relatives à Byzance nous sont fournies par l'historiographie grecque de caractère général.

Or, pour le milieu du IV^e siècle avant notre ère, à savoir pour l'époque de Philippe, il xiste, en dehors des inscriptions dont on ne saurait mépriser le nombre toujours croissant, les ources littéraires[15] peut-être les plus variées de toute l'histoire grecque.

Vu que Philippe et les détroits et donc Byzance également étaient placés au centre des préoccupations grecques de l'époque, l'absence d'une mention portant sur les rapports scytho-byzantins devient suspecte.

Le second élément de doute de notre information sur les relations d'Atéas et de Byzance réside dans sa nature même. En premier lieu on a à faire à une relation fortuite et brève et non à un texte historique. L'information ne s'impose donc pas par son contexte, elle ne rentre pas dans le cadre du déroulement de l'action et ne ressort pas non plus de la logique des événements. C'est qu'il s'agit d'une information indifférente du point de vue historique, citée pour illustrer un euphémisme, laquelle peut être entachée de graves erreurs matérielles, du fait de la présence dans la phrase de deux noms propres à même d'occasionner, on le sait, maintes confusions. Deuxièmement, l'information provient d'un auteur tardif, qui la reproduit d'après un ouvrage plus ancien et entièrement inconnu. Clément, qui a écrit ses Stromates à la fin du II^e siècle de notre ère, a cité cette lettre d'après un certain Aristocritos. On suppose[16] que ce dernier aura vécu au début du I^er siècle avant notre ère, étant donné qu'Héracléodoros, contre qui est dirigé l'ouvrage auquel fut empruntée la citation qui fait l'objet de notre analyse, fut probablement l'adversaire de l'épicurien Philodème[17], un contemporain de Cicéron. La communication de la lettre, d'un premier auteur inconnu, qui devait être quelque contemporain d'Atéas ou de peu postérieur à ce dernier, à Aristocritos, puis à Clément a facilement pu permettre l'introduction de bévues dans la transmission des noms propres. Cette possibilité est même confirmée par la façon dont nous a été transmis le nom d'Atéas. Récemment encore on croyait que le nom du roi scythe était bien Atéas, tel qu'on le rencontre dans toutes les sources[18],

---

[14] IX, 2. 1 : « Erat eo tempore rex Scytharum Ateas, qui, cum bello Histrianorum premeretur, auxilium a Philippo per Apollonienses petit, in succesionem eum regni Scythiae adoptaturus ... 5 ... Philippus legatos ad Ateam mittit impensae obsidionis [sc. Byzantii] portionem petentes, ne inopia deserere bellum cogatur; ... 7. Atheas ... respondit, nullas sibi opes esse ».

[15] Voir récemment Bengston, *Gr. Gesch.*, Munich, 1965, p. 290—294.

[16] Jacoby dans FGrH, III, 182.

[17] Il naquit vers l'an 110 a.n.è. et mourut après 40 a.n.è., âgé de plus de 70 ans (RE, XIX, 2, col. 2445—2446).

[18] Voir RE, II, col. 1901—1902.

à l'exception de Clément, qui écrit 'Ατοίας. Mais depuis la publication[19] des cinq monnaies[20] au nom du souverain scythe, on a pu constater qu'il s'appelait en réalité 'Αταίας la forme 'Ατέας ne représentant que le résultat du passage de la diphtongue αι à ε, évolution[21] phonétique normale, qui a commencé du IV^e siècle pour s'achever au II^e siècle avant notre ère.

Le troisième élément de doute, le plus important aussi en ce qui concerne la véracité de l'événement consigné par la lettre, est constitué sans aucun doute par la situation historique elle-même du milieu du IV^e siècle a.n.è. en Thrace. Une analyse, même superficielle, montre le caractère improbable, pour ne pas dire l'impossibilité, de rapports entre Atéas et Byzance du genre de ceux que reflète la lettre conservée par Clément.

Le texte, nous l'avons vu plus haut, atteste l'existence de rapports conformément auxquels la ville acquittait au roi scythe une contribution ! Mais pour cela il était nécessaire que les Scythes fussent établis non loin de la cité, comme les Thraces, ou pussent au moins y arriver en un laps de temps relativement rapide, comme dans le cas des Celtes de Tylis. Or, la zone où les Scytes s'établirent s'étendait, au sud, probablement jusqu'à la cité d'Odessos[22] seulement. En outre, entre Atéas et Byzance s'interposa tout d'abord le (ou les) royaume(s) odryse(s), puis la Macédoine, ce qui rendit impossible l'existence de rapports du genre de ceux mentionnés dans la lettre.

Il résulte de cette analyse, à notre avis du moins, que l'on ne saurait en accepter le texte tel quel. Il faut le supposer affecté de certaines erreurs.

Vu l'impossibilité historique qu'il puisse s'agir de la colonie bien connue de Mégare, il peut s'agir de n'importe quelle autre ville pontique et même balkanique faisant partie de la zone d'influence du roi Atéas, à condition qu'une confusion formelle soit possible. Trois villes pourraient entrer en ligne de compte : Βισάνθη, qu'il faut éliminer de la discussion, du fait qu'elle se trouve aussi éloignée de la zone d'Atéas, que Byzance ; Olbia, ou Βορυσθένης, dont la ressemblance formelle est moins évidente[23] ; Βιζώνη, qui semble convenir le mieux, aussi bien du point de vue formel que de celui des réalités historiques locales. La lettre d'Atéas n'était donc pas adressée aux Byzantins, Βυζαντίων δήμῳ mais probablement aux « gens de Bizones ». Comme nous l'apprend Etienne de Byzance, trois mots désignaient les habitants de cette dernière ville, Βιζώνιος, Βιζωναῖος et Βιζωνίτης. Dans le texte, le nom de la cité était au génitif, les formes Βιζωνίων, Βιζωναιων et Βιζωνιτῶν pouvaient apparaître. Selon le même lexicographe, la première des trois était considérée correcte, mais récemment un inscription inédite[24] permit à Louis Robert de montrer, au contraire, que la dernière forme était usitée.

L'original devait donc porter Βιζωνιτῶν δήμῳ. Le passage de cette forme au nom de Byzantins (Βυζαντίων δήμῳ) du texte de Clément par suite d'une erreur de transcription, n'a pas de quoi surprendre. Les deux mots ont le même nombre de lettres, à savoir 9, et les mêmes consonnes. Le remplacement de ι par υ et de ω par α n'est pas difficile à expliquer et, en outre, il s'est produit une métathèse, phénomène assez fréquent chez les copistes (νιτ < ντι).

---

19 A. Rogalski, *Moneti s imeto na skitskiia tsar Atei*, dans « Izvestiia na Varnenskoto Archeologičesko Drujestvo », XII (1961), p. 23—26 ; V. A. Anohin, *Monett skifskogo tsaria Ateia*, dans « Numismatika i sfraguistika », Kiev, 2, 1965, p. 3—15.

20 Il en existe un exemplaire au British Museum, un à l'Ermitage, un probablement à Gotha, et deux aux musées de Varne et de Moscou.

21 P. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, 1955, p. 200.

22 Vl. Iliescu, *Geten oder Skythen? Zu Iord. Get. 65*, dans «Eos », LVI (1967),2, 341—346.

23 Le nom possible d'Olbia dépasse de 5 lettres celui de Byzance, transmis par les manuscrits (Βορυσθενεϊτέων au lieu de Βυζαντίων).

24 Signalée la première fois dans « C. R. de l'Ac. Inscr. », 1948, p. 430 et citée dans « Rev. Phil. », XXXIII (1959), II, p. 179—180.

Mais, en dehors de la possibilité d'une erreur formelle de transcription, il y a encore des éléments qui suggèrent l'éventualité d'une tentative consciente de modification du mot en question chez un auteur ou un copiste. Autrement dit, une opération d'émendation du texte par suite des destins plutôt inaccoutumés de la ville de Bızone n'est pas non plus exclue. La cité, lit-on dans les sources[25], fut détruite, engloutie dans sa majeure partie par un séisme. La catastrophe se semble être produite[26] vers le milieu du I^er siècle a.n.è. Il ne serait pas suprenant dans ces conditions que quelqu'un, utilisant ou recopiant le texte incriminé n'ait pas ouï dire de l'existence de la ville de Bizone ou que, sachant qu'elle avait depuis longtemps disparu, ait corrigé le texte, en s'imaginant qu'une faute s'y était glissée et avait transformé le nom de Byzance en Bizone (Βυζαντίων > Βυζωνιτῶν). La destination de la lettre une fois changée de la sorte, on l'attribua aux Byzantins.

Le remplacement de Byzance par Bizone dans le texte de la lettre d'Atéas ne se justifie pas seulement pour des motifs formels, mais aussi en vertu des réalités historiques, lesquelles semblent toutes converger vers cette solution.

En effet, seule Bizone faisait partie d'une zone placée sous la domination d'Atéas et où entre le roi scythe et les colonies grecques pouvaient régner des rapports du genre de ceux décrits dans la lettre conservée chez Clément d'Alexandrie, autrement dit Atéas pouvait percevoir un tribut de ces villes.

La région où s'exerçait la domination d'Atéas s'étendait probablement depuis Tomis jusqu'à Odessos. C'est en ce sens qu'il convient, selon nous, d'interpréter les témoignages sur la présence des Scythes dans ces parages du temps d'Atéas et plus tard, jusqu'à l'époque romaine. C'est ainsi que Jordanès, dans ses *Getica*, X, 65 fait allusion, à notre avis[27], aux Scythes d'Atéas.

Le témoignage direct de la présence d'Atéas nous est fourni par les monnaies frappées[28] par Callatis pour le roi scythe.

Dans ces conditions nous croyons inutile d'insister davantage pour démontrer le caractère probable de rapports entre Bizone et les Scythes, analogues à ceux de ces derniers avec la cité voisine de Callatis. Une situation similaire sera du reste attestée pour Bizone elle-même, approximativement 150 ans plus tard, à cette différence près que ceux qui feront le siège de la ville et qui exigeront le tribut seront les Thraces[29] de Zoltes.

Au terme de notre brève analyse de la lettre du roi scythe Atéas, nous croyons avoir établi que : 1. le destinataire ne saurait être en aucun cas Byzance, parce que : a) les conditions historiques excluent pareille éventualité ; b) il existe des motifs fondés de supposer qu'on se trouve en présence d'une erreur paléographique ou d'une émendation malcontreuse. 2. le vrai destinataire de la lettre d'Atéas fut probablement la cité de Bizone, compte tenu : a) des conditions historiques ; b) de la forme du nom de Byzance dans le texte discuté.

V. ILIESCU

---

[25] Strabon, I, 3, 10 ; VI, 6, 1 ; Méla, II, 2, 22 ; Pline, N. H., IV, 11, 44 ; Arien, *Per. Pon. Eux.*, 24, 3.

[26] La date a été obtenue au moyen d'une sorte de moyenne chronologique entre les Histoires de Salluste, où le nom de la ville apparaît, probablement, dans la partie dédiée à la campagne de Lucullus contre les colonies grecques du Pont Gauche (IV, 19) et la Géographie de Strabon (VII, 6, 1) qui fait mention de la destruction de la ville. Les récentes fouilles archéologiques n'ont pas pu apporter davantage de précision dans ce problème (Mircev, Tonceva, Dimitrov, *Bızone — Carvouna*, dans « IVAD », XIII (1962), p. 10.

[27] Voir note 22.

[28] Voir note 19.

[29] Comme il ressort de l'inscription en l'honneur d'Agathoclès, fils d'Antiphile. (Voir « Historia », XI (1962), p. 21 ; 26—31).

CONSTANTINOPLE BYZANTINE AUX XIVe ET XVe SIÈCLES

Population — Commerce — Métiers

Les voyageurs qui ont visité Constantinople aux XIVe et XVe siècles ont été surpris par le nombre réduit d'habitants de la ville et par son état de décadence. Les groupes d'habitations étaient parsemés dans les champs cultivés, les jardins, les vignobles et même les terrains vagues [1]. A. M. Schneider a essayé même de préciser le nombre des jardins et des vignobles appartenant à quelques monastères et qui souvent s'étendaient jusqu'au centre de la ville [2]. C'est pourquoi, Ion Battuta voit la ville comme groupement de 13 villages habités [3]. Les habitants de Constantinople se promenaient parmi les jardins et les champs [4]. Les guerres civiles et le pillage des mercenaires, en premier lieu la guerre civile entre Jean Cantacuzène et Jean Paléologue, avaient créé un état de profonde dépression dans la ville [5].

Les bâtiments et les monuments portaient la marque du temps et de la misère. Le tremblement de terre de l'an 1344, ressenti vivement à Constantinople, contribua encore à la destruction de la ville [6].

Cet aspect lamentable contrastait avec la situation florissante de la colonie génoise de Péra et avec l'activité fébrile du port de Constantinople, qui représentait pour les commerçants de toute nationalité un centre du commerce maritime international. Cependant, la ville de Constantinople ne bénéficiait pas du tout de cette prospérité du port. Les pays et les villes de commerce d'où provenaient ces négociants jouissaient largement de privilèges qui conféraient à leurs colonies du Levant une situation d'extra-territorialité. Elles n'avaient nullement à souffrir de l'économie désastreuse de Byzance.

Quant au chiffre de la population de Constantinople à cette époque, il existe quelques estimations assez rapprochées entre elles. Ainsi, un envoyé occidental à la cour de Constanti-

---

[1] Ruy Gonzalez de Clavijo chez J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, Paris 1919, p. 48 ; G. Gerola, *La vedute di Constantinopoli di Cristoforo Buondelmonti*, « Studi bizantini e neoellenici », III (1931), p. 277 ; Reiffenberg, *Le chevalier au cygne et Godefroid de Bouillon. Advis directif pour faire le passage d'outremer*, Bruxelles, 1846, v. I, p. 276—77 ; Pero Tafur, *Travels and Adventures (1435—1436)*, trad. M. Letts, New York, 1926, p. 149, 181 ; *Géographie d'Aboulféda*, trad. M. Reinaud, Paris, 1848, v. II, p. 315 ; *Le voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière*, éd. Schefer, Paris, 1892, p. 153.

[2] A. M. Schneider, *Die Bevolkerung Konstantinopels im XV. Jahrhundert*, « Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Gottingen, Phil.—hist. Klasse », 1949, p. 235.

[3] *The Travels of Ibn Battuta*, éd. Gibb, Cambridge, 1962, v. II, p. 508.

[4] D. Cydonès, *Correspondance*, éd. Cammelli, p. 112—113.

[5] N. Gregoras, Bonn, v. II, p. 752.

[6] *Ibidem*, p. 694—695.

nople en 1436 nous donne 40 000 comme chiffre de la population de la ville [7]. La chronique d'Andrea di Arnoldo estime qu'au moment de la conquête de Constantinople par les Turcs, la ville avait une population de 50 000 personnes, chiffre qui comprenait tous les habitants à partir de six ans [8].

Pour la même époque, J. Tedaldi considérait que la population de la ville était de 30 000 à 36 000 âmes [9]. L. Bréhier conteste ce dernier chiffre parce que Critobule affirme que les Turcs ont fait 50 000 esclaves qu'ils ont emmenés de Constantinople [10].

A. Schneider considère que nous ne sommes pas loin de la réalité si nous admettons que le nombre des habitants de la ville était de 40 000 à 50 000 hommes [11]. En échange Andréadès, se basant sur l'affirmation de Léonard de Chios, selon laquelle Mahomet II aurait fait 60 000 prisonniers, et tenant compte que dans ce nombre étaient compris seulement ceux qui étaient aptes à la lutte, estime qu'on pourrait arriver au chiffre de 140 000 pour la population totale de Constantinople à l'époque de la conquête turque [12].

En réalité nous possédons un témoignage officiel qui nous permet de connaitre avec une certaine approximation le chiffre des habitants de la ville en 1453, car Sphrantzès en ayant reçu l'ordre de l'empereur, a fait le recensement des personnes aptes à porter les armes, laïques et ecclésiastiques, destinées à lutter pour la défense de la ville. Il a trouvé que leur nombre s'élevait à 4773 [13].

Si nous tenons compte du fait qu'il s'agissait d'une levée en masse contre les Turcs, à laquelle ne participaient sans doute ni femmes, ni enfants en bas âge, ni infirmes, ni vieillards, nous croyons que le chiffre donné par Sphrantzès représente environ un tiers. sinon un quart de la population de la ville. Il en résulterait qu'à cette époque Constantinople comptait encore approximativement 15 000—20 000 habitants [14]. Le nombre de 50 000 esclaves donné par Critobule, ainsi que celui de 60 000, donné par Léonard de Chios, sont sans doute des exagérations comme tant d'autres affirmations concernant l'occupation de Constantinople par les Turcs. En effet, la ville, qui à la fin du XII^e siècle comptait encore au bas mot 400 000 habitants [15], n'avait plus que 5% de ce chiffre deux siècles et demi plus tard.

Les causes qui ont déterminé cette modification démographique ont été nombreuses.

La panique semée par les Turcs a déclenché l'exode de la population des villes, dès que les Turcs se sont établis définitivement en Europe. La prise de la ville de Gallipoli a fait fuir les Grecs jusqu'en Italie et en France et même plus loin, en Espagne [16]. De même, les guerres civiles entre Jean Cantacuzène et Jean Paléologue, la misère et les souffrances qui en ont découlé, ont contraint beaucoup d'habitants de prendre le chemin de l'exil [17]. Ce fut probablement en vain que les autorités byzantines ont essayé en 1415 de ramener dans la patrie les habitants de

---

[7] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, v. IV, p. 31.

[8] N. Iorga, *op. cit.*, IV, p. 54.

[9] J. Tedaldi, *Prise de Constantinople par l'empereur turc*, in *Monumenta Hungaricae Historiae*, v. XXII (1), p. 896.

[10] L. Bréhier, *La civilisation byzantine*, Paris, 1950, p. 83—84.

[11] A. M. Schneider, *op. cit.*, p. 237.

[12] A. Andréadès, *De la population de Constantinople sous les empereurs byzantins*, « Metron » I (1920—21), p. 106.

[13] Sphrantzès, éd. Grecu, p. 96.

[14] E. Frances, *Народные движения осенью 1354 г. в Константинополе и отречение Иоанна Кантакузино*, «Византийский Временник», *XXV* (1964) p. 147.

[15] D. Jacoby, *La population de Constantinople à l'époque byzantine*, in « Byzantion », XXXI (1961), p. 107.

[16] Demetrii Cydonii Gratia non reddenda Callipoli potente Amurate, PG, CLIV, col. 1013.

[17] N. Gregoras, II, p. 752.

Constantinople ainsi que ceux de Thessalonique, refugiés par peur des Turcs dans les territoires vénitiens [18].

C'est toujours par crainte des Turcs que des membres de l'aristocratie et de l'intellectualité byzantine ont quitté leur patrie et se sont établis surtout en Italie et dans les territoires vénitiens [19]. Cydonès, dans une lettre datée de 1353, adressée au despote Manuel Cantacuzène, regrette d'être revenu dans son pays et d'avoir renoncé à la vie paisible que lui offrait Venise [20].

Les négociants et les artisans ont également quitté les villes à cause des conquêtes turques, de la baisse de la population et de la paupérisation de la majorité de ceux qui y sont demeurés et surtout à cause de la concurrence des négociants et des artisans italiens. Ils se sont établis en nombre plus restreint en Occident où ils se seraient heurtés aux éléments locaux, bien organisés et mieux spécialisés dans leur métier. C'est pourquoi ils ont préféré les pays moins développés au point de vue économique, comme par exemple, les Pays roumains [21]. En Valachie, leur présence est signalée par « La descente en enfer de Mazaris » [22]. Les colonies grecques du bord de la mer Noire ont probablement accueilli beaucoup de ces réfugiés. Au XIV^e siècle une nouvelle ville, portant un nom grec, apparaissait au bord de la Dobroudja, sur l'emplacement de l'ancienne Callatis-Pangalia. Nous ne possédons aucune preuve de l'établissement des Grecs à Raguse; pourtant B. Krekić a pu prouver par des documents la présence dans cette ville d'un certain nombre de Grecs, proportionnellement plus grand dans la période 1401—1460, que dans les années précédentes [23].

D'autres négociants se sont réfugiés sur le territoire vénitien, notamment en Crète, où ils continuaient à être protégés par l'Etat byzantin [24].

D'autres causes de dépeuplement ont été les épidémies répétées, la misère et la famine.

La peste importée des régions du N. de la mer Noire faisait ravage dans toute la Grèce, en 1348 [25]. Une chronique italienne affirme que sur neuf personnes. huit ont péri à Constantinople de cette maladie [26]; une autre atteste que deux tiers de la population ont péri à Péra et à Constantinople [27].

Ces affirmations sont certainement exagérées, pourtant la mortalité a atteint des chiffres impressionnants. Cydonès n'a pas pu partir pour Venise à l'époque, parce que beaucoup de marins avaient été frappés par ce fléau [28]. D'autres épidémies de peste sévissent à des intervalles assez courts. Ainsi, les historiens de l'époque en signalent une, pendant les années 1416 — 1417 [29], puis d'autres en 1421, 1431 [30], 1435 [31] et 1447 [32]. D'autres maladies encore décimaient la

---

[18] F. Thiriet, *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie*, v. II, n. 1592.

[19] E. Pears, *The Destruction of the Greek Empire and the Story of the Capture of Constantinople by the Turks*, Londres, 1903, p. 399—413; N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 15—19; D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, v. II, p. 522; A. Vacalopoulos, *The Exodus of Scholars from Byzantium*, « Fifteenth Century Journal of World History », X (1967), p. 463—480.

[20] D. Cydonès, *Correspondance...*, p. 13.

[21] P. Ş. Năsturel, *Sur quelques boyards roumains d'origine grecque aux XIV^e et XV^e siècles*, « Revue des études byzantines », XXV (1967), p. 110.

[22] A. Ellissen, Ἐπιδημία Μάζαρι ἐν Ἅιδου, *Analekten der mittel- und neugriechishen Literatur*, Leipzig, 1860, v. IV, p. 214.

[23] B. Krekić, *Dubrovnik (Raguse) et le Levant au moyen âge*, Paris, 1961, p. 147.

[24] F. Thiriet, *Régestes...*, v. II, n. 1176.

[25] Cantacuzenus, Bonn, v. II, p. 49—53; N. Gregoras, v. II, p. 797—798.

[26] *Chronicon Estense* (Muratori, « Rerum italicarum scriptores »), v. XV, col. 448.

[27] *Chronica di Bologna* (Muratori, R. I. S.), v. XVIII, col. 409.

[28] D. Cydonès, *Correspondance*, p. 5—6.

[29] Ducas, éd. Grecu, p. 135; Sphrantzès, éd. Grecu, p. 4 et 8.

[30] Sphrantzès, p. 12 et 50.

[31] Thiriet, *Régestes...*, v. III, n. 2402.

[32] Sphrantzès, p. 72.

population de Constantinople. Le voyageur florentin Buondelmonti, qui a visité Constantinople dans les premières années du XV[e] siècle, note que le quart des habitants de la ville avaient la lèpre [33].

Dans la ville sévissaient la famine et la misère, les pauvres vivaient dans des conditions extrêmement dures. Le chroniqueur catalan Muntaner a vu des réfugiés d'Anatolie gisant sur les tas d'ordures des terrains vagues de Constantinople, torturés par la faim [34], quoique des apologistes d'Andronic II eussent loué l'abondance de la ville [35].

Le patriarche Athanase dénonce avec véhémence les conditions inhumaines dans lesquelles vivaient certaines gens à Constantinople, épuisés par la famine, gisant sur des ordures, ou dans la poussière des routes [36].

Cydonès déplore lui aussi, quelques années plus tard, le sort des habitants des villes, menacés par la mort, par la misère [37].

On a soutenu que le droit accordé aux Génois et aux Vénitiens d'exporter les céréales de l'Empire aurait causé cette situation désespérée dans les villes byzantines [38]. En réalité les négociants latins se servaient des ports byzantins, soit en transit, soit, dans le cas du Thessalonique, comme centre de collectage et d'expédition vers l'Occident des produits acquis dans la Péninsule Balkanique. Ce sont les guerres civiles, le pillage des mercenaires et des Turcs, ainsi que les guerres avec les peuples voisins qui ont contraint les paysans à abandonner leurs foyers et à laisser les terres en friche [39].

Tout cet état de choses a largement contribué à la baisse de la population de la Capitale ; les uns sont morts en ville à la suite des maladies et de la misère, les autres ont cherché à se sauver, la quittant pour s'établir ailleurs.

Le commerce alimentaire

Ce qui caractérise le commerce de Constantinople dans toute cette période, c'est qu'il passe graduellement dans les mains des marchands génois et vénitiens. Les causes de ce transfert sont multiples : privilèges obtenus par pressions sur un Etat harcelé par des ennemis du dehors ; graves contradictions à l'intérieur. absence d'une flotte et d'une armée qui lui permettent de s'imposer et de résister aux prétentions des républiques commerciales italiennes. En peu de temps le capital italien s'est assuré le monopole du commerce et l'approvisionnement de la capitale [40].

L'établissement des Génois dans l'immédiate proximité de Constantinople leur a créé dès le début une position privilégiée en ce qui concerne le commerce byzantin. Ils avaient à Péra des marchés de viande et de céréales [41] abondamment approvisionnés, des ateliers et des magasins, et leur commerce avec Constantinopole byzantine qui apparaît rarement dans les actes, n'en constituait pas moins une réalité.

---

[33] G. Gerola, *op. cit.*, p. 277.

[34] *Chronique de Ramon Muntaner* (J. Buchon, « Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII[e] siècle), Paris, 1841, p. 420.

[35] N. G. Xanthopulus, *Allocutio encomiastica ad piissimum et sanctum imperatorem nostrum super libro historiae ecclesiasticae*, PG, v. CXLV, col. 592.

[36] R. Guilland, *La correspondance inédite d'Athanase*, in « Etudes byzantines », Paris, 1959, p. 77 ; N. Bănescu, *Le patriarche Athanase I[er] et Andronic II Paléologue*, Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, XXIII (1942), p. 39.

[37] D. Cydonès, *Correspondance...*, p. 63.

[38] *История Византии*, Moscou, 1967, v. III, p. 116.

[39] N. Gregoras, II, p. 747—8 ; v. II, p. 751.

[40] D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII[e] au XIV[e] siècle*, Athènes, 1948, p. 48.

[41] F. Dolger, *Regesten*, v. IV, n. 2261 ; L. T. Belgrano, *Documenti riguardandi la colonia genovese di Pera*, Gênes, 1888, p. 106.

Par faiblesse, mais aussi pour contrecarrer la position dominante des Génois, Byzance accorda bientôt des privilèges aux Vénitiens, bien que ces derniers eussent toujours soutenu l'Empire latin de Constantinople. La réconciliation relative se concrétise dans l'accord de l'an 1277, renouvelé ultérieurement. Vingt ans après a lieu un véritable massacre des Vénitiens de la Capitale. Ceux qui échappent quittent la ville et leur colonie disparaît[42].

Du temps d'Andronic II les marchands italiens deviennent les principaux fournisseurs de céréales et d'autres produits alimentaires à Constantinople ; ils sont dénoncés avec véhémence par le patriarche Athanase pour les profits illicites qu'ils tiraient de la population affamée[43].

Ils deviennent par degrés presque les seuls fournisseurs de produits alimentaires pour Constantinople grâce à des circonstances qui seront examinées plus bas.

A certaines périodes l'approvisionnement en céréales de la ville dépendait presque exclusivement des Génois. S'ils cessaient les livraisons de céréales pour n'importe quelle cause, ils affamaient la ville[44] qui manquait de vivres. Les Génois se servaient de leur position dominante de pourvoyeurs en vivres de la population de Constantinople pour exercer des représailles en cas de conflit avec Jean Cantacuzène[45].

Vers la fin du règne d'Andronic II, les Vénitiens commencent à faire des pressions à la cour byzantine pour obtenir une situation privilégiée dans le commerce de céréales. A la suite du traité de l'an 1302 qui mettait fin à une guerre désastreuse pour Byzance, les rapports entre Vénitiens et Byzantins sont repris. En 1320 Byzance reconnaît l'entière liberté du commerce vénitien du blé qui n'était pas produit dans l'Empire[46].

Une année auparavant, les représentants byzantins permettaient la vente à Byzance du blé en provenance des régions de la mer Noire à condition qu'on obtînt une autorisation et qu'on payât des impôts[47]. L'accord de l'an 1324 confirmait à Venise le droit de vendre des céréales et des légumes dans l'Empire tout entier ; on interdisait aux Vénitiens de commercer dans l'Empire avec les céréales produites sur les territoires de Byzance ; les Vénitiens ne pouvaient faire le commerce des céréales que hors des marchés spéciaux de Constantinople[48]. Ces mesures sont évidemment prises dans le but de protéger l'activité commerciale des autochtones. Cependant les Vénitiens réussissent à réduire aussi ces interdictions. Par l'accord de l'an 1363 la liberté de vendre des céréales dans l'Empire où il n'y avait pas de marchés spéciaux, leur est confirmée — ils peuvent toutefois vendre aussi dans les marchés mêmes s'ils payent les mêmes impôts que les Grecs. Pourtant, la tendance de protéger le commerce alimentaire de détail exercé par les autochtones apparaît dans cet accord aussi[49].

Les Vénitiens accordaient une attention particulière au commerce du vin à Constantinople. Le problème de la vente en détail du vin par les Vénitiens apparaît dans les actes de l'an 1344, lorsque les légitimistes de Constantinople, probablement pour s'attirer la sympathie des négociants grecs, interdisent aux Vénitiens le commerce du vin dans les locaux publics[50].

Cette mesure ne fut pas respectée, vu que les cabarets vénitiens se multiplièrent. La fin de la guerre civile permit à Jean Cantacuzène de demander la suppression de ces cabarets[51], bien qu'il fût en bons termes avec Venise et qu'il eût intérêt à la ménager. Cependant Venise ne céda pas ; l'empereur non plus ne se décide pas à prendre des mesures plus énergiques et ce

---

[42] Ch. Diehl, *La colonie vénitienne à Constantinople à la fin du XIV^e siècle*, in « Etudes byzantines », Paris, 1905, p. 243.
[43] R. Guilland, *op. cit.*, p. 78 ; N. Bănescu, *op. cit.*, p. 50.
[44] N. Gregoras, I, p. 416 ; II, p. 686—687 ; II, p. 849.
[45] Idem, II, p. 766.
[46] *Diplomatarium veneto-levantinum*, v. I, p. 141.
[47] *Ibidem*, p. 125.
[48] *Ibidem*, p. 201.
[49] *Ibidem*, v. II, p. 89.
[50] *Ibidem*, v. I, p. 274.
[51] F. Thiriet, *Régestes* ..., v. I, n. 237.

fut Jean V qui intervint de nouveau à Venise en 1359 contre le commerce en détail exercé par les citoyens de cette ville [52]. Finalement, par le traité de 1363, on arriva à réglementer ce problème litigieux ; le nombre des locaux publics où les Vénitiens pouvaient vendre leurs vins à Constantinople fut réduit à quinze [53].

Quand il y avait tension entre Byzance et Venise, l'Empire cherchait à empêcher l'application de cette clause de l'accord [54] qui lui était préjudiciable, vu ses sujets, et surtout les monastères, possédaient des vignobles à l'intérieur même de la ville.

Il paraît que la vente du vin à Constantinople avait une grande importance pour Venise. En 1375, les ambassadeurs vénitiens reçoivent l'instruction de ne pas proroger l'accord avec Byzance si celle-ci veut interdire l'importation des vins étrangers à Constantinople [55]. Dans tous les traités vénéto-byzantins est réitére le droit des Vénitiens à 15 locaux publics pour la vente des vins. Lorsque Byzance fixe un impôt sur le vin importé, l'administration vénitienne à Constantinople se plaint du fait que ses revenus, naguère abondants, ont diminué à cause de cet impôt [56].

Les Vénitiens apportaient encore à Constantinople du poisson salé des régions du nord de la mer Noire [57] et des fromages [58], probablement de Crète et de Morée. Byzance qui avait autrefois de riches récoltes de raisin achète à l'époque des raisins secs des Vénitiens. Les quantités achetées devaient être assez importantes puisque l'empereur intervient à Venise pour obtenir une exemption d'impôts que Venise refuse [59].

Pour que Venise et Gênes deviennent les détenteurs exclusifs du commerce alimentaire de gros et en partie de celui en détail à Constantinople, elles ne se sont pas contentées des privilèges arrachés à Byzance. Elles ont cherché sous toutes les formes à entraver toute initiative grecque qui poursuivait l'importation directe des produits à Byzance. Ainsi, en 1430, Byzance se plaint à Venise du capitaine général qui empêchait le commerce entre Constantinople et la Turquie [60]. Par le traité entre Jean Cantacuzène et les Génois, l'accès des vaisseaux des marchands grecs dans la mer Noire, donc aux principales sources des céréales, est placé sous le contrôle des Génois [61].

En Crète les marchands grecs sont empêchés de travailler en dépit des accords existants [62]. Des marins grecs sont attirés et engagés sur des vaisseaux vénitiens malgré les protestations de l'empereur [63], désorganisant ainsi la petite flotte commerciale qui existait encore. Quand un Grec, Léon Kalothétos, frète un vaisseau vénitien pour transporter du blé et du sel, la cargaison est confisquée par les Vénitiens [64].

Byzance a essayé à plusieurs reprises de réagir contre la position dominante des républiques commerciales italiennes dans l'approvisionnement en aliments. Nous avons montré plus haut les différentes tentatives destinées à empêcher le commerce de vins importés. On fait des efforts pour que du moins le commerce du détail reste aux mains des Grecs [65]. Cantacuzène fixe de nouveaux impôts sur le vin et les produits agricoles importés dans l'Empire [66]. Venise

---

[52] *Ibidem*, n. 342.
[53] *Diplomatarium veneto-levantinum*, v. II, p. 89.
[54] F. Thiriet, *Régestes* .., v. I, n. 575.
[55] *Ibidem*, n. 551.
[56] *Ibidem*, v. II, n. 1775.
[57] N. Gregoras, I, p. 417.
[58] F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au moyen âge*, Paris 1959, p. 425.
[59] F. Dolger, *Regesten*, v. V, n. 3352; F. Thiriet, *Régestes* ..., v. II, n. 1592.
[60] *Ibidem*, n. 3426.
[61] Sauli, *Colonia dei genovesi di Galata*, Turin, 1731, v. II, p. 124.
[62] F. Dolger, *Regesten*, v. V, n. 3338.
[63] *Ibidem*, n. 3141.
[64] F. Thiriet, *Régestes*..., v. I, n. 237.
[65] *Ibidem*, n. 342.
[66] I. Cantacuzenus, v. III, p. 80—81.

et Gênes sont cependant trop puissantes pour ne pas obliger Byzance à renoncer à ces mesures. Une partie seulement du commerce alimentaire en détail à Constantinople est restée aux mains des Grecs et sur cette question nous reviendrons. Dans cette situation, les Grecs s'approvisionnaient toujours chez les marchands italiens [67].

Le commerce vestimentaire. Les métiers

Aux XIV[e] et XV[e] siècles sous l'influence surtout du contact avec l'Occident, les Grecs riches renoncent à leur ancien costume et se mettent à s'habiller d'après la mode étrangère [68]. Ces vêtements, dans la plus grande partie occidentaux, étaient achetés chez les marchands latins ou confectionnés chez les artisans italiens de la ville.

Le livre de Pegolotti mentionne une grande variété de produits négociés à Constantinople [69]; il est pourtant difficile d'établir si ces derniers étaient destinés au commerce intérieur ou si pour ces produits Constantinople n'était utilisée que comme un port de transit.

Les actes notariaux de Péra mentionnent une grande diversité d'artisans. En ce qui concerne les artisans vénitiens, ceux-ci jouissent de bonne heure d'un régime privilégie [70]. A l'occasion du conflit vénéto-byzantin, au temps d'Andronic II, Pachymère montre que parmi les artisans vénitiens de Constantinople il y avait des tanneurs, des cordonniers, des fabricants de coffres, etc. [71]. Les artisans grecs étaient si rares qu'un Grec voulant apprendre le métier de cordonnier se place apprenti chez un Génois de Péra [72]. Les accessoires pour les vaisseaux et l'armement, qui autrefois étaient produits dans les ateliers d'Etat et particuliers, sont à l'époque demandés à Venise [73].

Certes, un certain commerce et quelques menus métiers ont continué à être pratiqués aussi par les autochtones, mais dans une petite mesure. Comme nous l'avons déjà montré, les autorités byzantines ont tâché de protéger au moins le commerce de détail [74] qui d'ailleurs, à l'exception du commerce du vin, tentait moins les Italiens à cause du profit modique qu'il rapportait. Le commerce alimentaire de détail était réservé aux autochtones, même dans les traités [75]. Des magasins alimentaires, propriété des Grecs existent jusqu'à la conquête de la ville; Badoer le montre [76] ainsi que l'Espagnol Pero Tafur.

Dans les grands marchés, écrit ce dernier, on vend du vin, du pain et du poisson [77]. Ibn Battuta a vu à Constantinople des marchés qui fermaient pendant la nuit et où la majorité des artisans et des marchands étaient des femmes [78]. Il ne précise pourtant ni ce qu'ils produisaient ni ce qu'ils vendaient. D'ailleurs, ce voyageur qui a rédigé ses notes de voyage beaucoup plus tard, est plein de fantaisie et de confusion. Ses affirmations doivent être acceptées avec

---

[67] *Diplomatarium veneto-levantinum*, v. I, p. 165.

[68] N. Gregoras, III, p. 555; R. Guilland, *La correspondance* ..., p. 77; Ihor Ševčenko, *Alexios Makrembolites and his « Dialogue between the Rich and the Poor »*, « Zbornik Radova », Viz. Institut, VI (1960), p. 209.

[69] F. B. Pegolotti, *La pratica della mercatura*, éd. Evans, Cambridge Mass., 1936, p. 33 et suiv.

[70] *Diplomatarium veneto-levantinum*, v. I, p. 189.

[71] Pachymère, Bonn, v. II, p. 243.

[72] G. I. Brătianu, *Actes des notaires génois de Péra et de Caffa de la fin du XIII[e] siècle*, Bucarest, 1927, n. XXX.

[73] F. Thiriet, *Régestes*..., v. I, n. 222; F. Dolger, *Regesten*, v. V, n. 3181.

[74] F. Thiriet, *Régestes*..., v. I, n. 342.

[75] *Diplomatarium veneto-levantinum*, v. II, p. 89.

[76] Giacomo Badoer apud *История Византий*, V, II, Moscou, 1967, p. 118.

[77] Pero Tafur, *op. cit.*, p. 173.

[78] Ibn Battuta, *op. cit.*, p. 508.

beaucoup de réserve. Il mentionne cependant un commerce de drogues[79], ce qui est très plausible, si l'on tient compte du grand nombre d'épidémies qui sévissaient dans la ville.

Clavijo cite encore des magasins qui se trouvaient hors des murs de la ville, au bord de la mer [80]. Ceux-ci n'appartenaient pourtant pas à la vie économique de la ville mais approvisionnaient les marins qui se trouvaient sur des vaisseaux.

Donc, dans des conditions extrêmement difficiles, les Grecs ont réussi à exercer à Constantinople un commerce modeste et sans doute certains métiers liés aux besoins quotidiens des citadins. Les artisans et les marchands indigènes étaient accablés par les difficultés provoquées par les marchands latins et les obligations fiscales que l'Etat majorait alors qu'il avait des dépenses supplémentaires [81]. Bien d'autres difficultés s'ajoutaient à celles-là. L'état de famine endémique à Constantinople poussait la population désespérée à piller les magasins alimentaires[82].

La ville était pleine d'éléments déclassés qui eux aussi dévalisaient les ateliers et les magasins.

L'administration désorganisée n'intervenaient que rarement [83]. Lorsque, au temps de Jean VIII, les Génois en conflit avec Byzance ont bombardé de leur vaisseaux la rue principale, ils ont détruit de nombreux ateliers [84]. Certes, ces modestes artisans n'ont pas disposé de moyens matériels pour refaire leurs ateliers détruits. Les Génois se sont montrés disposés plus tard à payer des dédommagements pour les dégâts provoqués, mais ceux-ci ont été encaissés par l'empereur.

La situation de Constantinople ne ressemblait pas à celle de Thessalonique, l'autre grande ville byzantine. Les négociants et les artisans y étaient mieux organisés, plus puissants, forts d'une tradition révolutionnaire. Ils ont résisté avec acharnement à l'infiltration des commerçants étrangers. Ce ne fut que la perte des centres d'approvisionnement en céréales de Thessalonique dans la plaine macédonienne qui obligea ses citoyens à se rapprocher de Venise.

Quant à l'activité de Venise à Thessalonique, je pense qu'il n'y aurait rien à ajouter aux données de la belle étude de F. Thiriet [85].

E. FRANCES

[79] *Ibidem*, p. 509.
[80] R. Gonzalez de Clavijo, *op. cit.*, p. 48.
[81] Cantacuzenus, v. III, p. 81.
[82] R. Guilland, *La correspondance* ..., p. 77.
[83] N. C. Xanthopulus, *op. cit.*, col. 592.
[84] Chalkokondylès, Bonn, p. 286.
[85] F. Thiriet, *Les Vénitiens à Thessalonique dans la première moitié du XVe siècle*, « Byzantion », XXII (1952), p. 323–332.

L'EXPOSITION DES MONUMENTS FUNÉRAIRES YOUGOSLAVES

L'automne de l'année 1968 a été marqué à Bucarest par deux importantes expositions d'art médiéval yougoslave : celle des monuments funéraires bosniaques et celle des fresques serbes. Notre public a donc eu l'occasion d'envisager simultanément deux modalités artistiques bien distinctes. Une qui, en dépit de certaines déterminantes temporelles et locales, exprime au fond une conception dont les origines se perdent dans la nuit des temps, et une autre qui représente, jusqu'à un certain point, l'une des multiples facettes de l'art et de la spiritualité de Byzance. Du point de vue esthétique, l'efficacité de la première nous paraît résider, tout d'abord, dans son expressionnisme, un de ces expressionnismes avant la lettre qui surgit, de temps en temps, à la surface de la conscience humaine, sollicitée de donner des réponses aux dramatiques problèmes de l'existence et de vaincre ainsi, par cette confession même, la peur de la mort. En contraste évident avec cet expressionnisme, nous avons cru déceler dans l'art des fresquistes serbes un équilibre et une pureté du style d'allure toute « classique ».

Les douze pierres tombales originales présentées dans le beau cadre naturel d'un coin du Parc Herăstrău, ainsi que les grandes reproductions photographiques exposées dans les deux pavillons avoisinants, nous ont mis devant les yeux un monde étrange, si étrange qu'on a de la peine à concevoir qu'elles puissent s'échelonner seulement du XIII^{e} au XVI^{e} siècle, époque où dans l'Italie voisine s'était depuis longtemps consumée l'expérience artistique du gothique et de la Renaissance, et où même le baroque avait déjà produit un bon nombre de ses œuvres capitales. Des études toute récentes ont réussi à faire ressortir les causes principales de cet archaïsme si frappant dans l'art funéraire bosniaque. Infirmant la thèse bogomilienne, mise pour la première fois en circulation par Arthur J. Evans, ces études ont démontré que certains motifs de cet art sont beaucoup plus anciens que l'apparition du bogomilisme près des la côte adriatique. Elles ont mis en évidence les deux éléments constitutifs fondamentaux de l'art funéraire bosniaque : la tradition artistique de ce territoire, c'est-à-dire ses permanences culturelles, et l'époque, autrement dit le moment historique où cet art a atteint son suprême épanouissement.

C'est vers de très anciennes origines que nous conduisent bien des thèmes décoratifs et iconographiques qui embellissent les surfaces d'un certain nombre de ces monuments. Les passer en revue dépasserait de beaucoup le cadre que nous nous sommes proposé. Nous nous bornerons à rappeler seulement le motif néolithique de la spirale, qu'on retrouve sur tout le territoire de la Bosnie médiévale, mais aussi dans la partie avoisinante de la Serbie (ill. 1).

On a pu expliquer une autre catégorie de motifs décoratifs à l'aide des symboles indo-européens se rattachant au culte du soleil (cercle, roue, rosette, croix gammée, etc.), tandis que d'autres ont été identifiés comme étant de simples échos attardés, hérités de l'antiquité gréco-

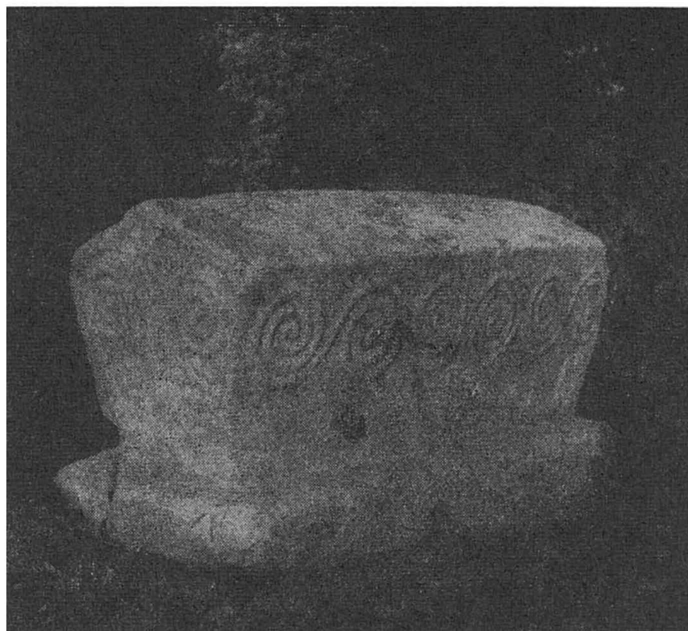


Fig. 1

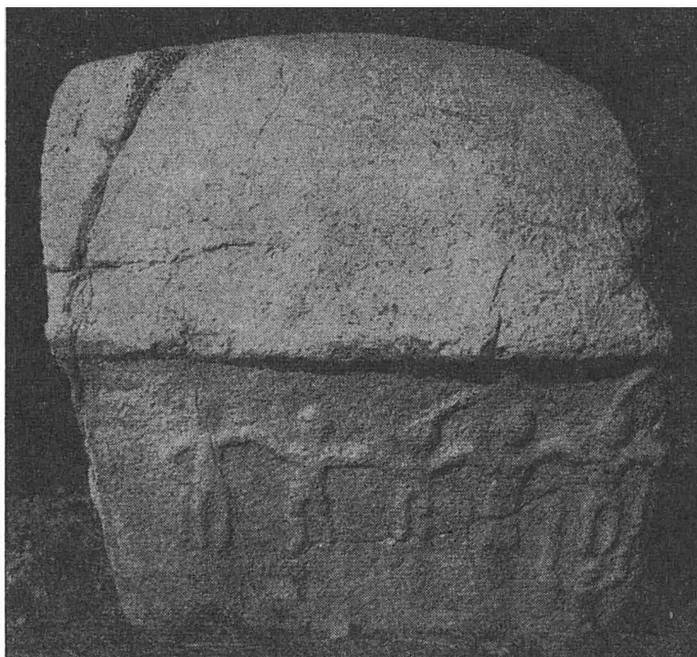


Fig. 2

Fig. 3

romaine. Le groupe formé des deux cavaliers ayant entre eux la figure d'une femme ne serait rien d'autre que la réplique « rusticisée » de l'image des Dioscures, tandis que la représentation du défunt chevauchant un cerf et menant la danse serait en réalité une réédition du thème de Diane. Le motif même de la danse, si fréquemment usité dans la plastique des pierres tombales bosniaques, perpétue devant nos yeux l'antique danse thrace que l'on rencontre aujourd'hui encore — dans des formes curieusement apparentées — sur les tapis des paysans roumains du Maramureș (ill. 2). De même encore les multiples images ayant pour sujet la figure du mort levant les bras en un geste de prière — héritages directs des orants de l'art romain et paléo-chrétien — sont réalisées certainement selon une autre vision et dans une autre interprétation artistique (ill. 3). Se fondant sur de pareils exemples et sur beaucoup d'autres auxquels nous ne nous arrèterons plus, quelques spécialistes actuels ont abouti à la conclusion qu'en l'occurrence, ces analogies ne sont pas — comme cela arrive parfois — le résultat d'un pur hasard, mais qu'elles fournissent la preuve décisive de l'existence sur ce territoire d'une très ancienne culture, dont l'ultime grand épanouissement a été l'art funéraire du XIII^e^ au XVI^e^ siècle.

A l'élément illyre et à celui romain on doit ajouter deux autres, non moins importants : l'apport slave et celui des Valaques existant dans cette région. Des rares inscriptions relevées sur lesdits monuments il ressort clairement qu'ils furent exécutés au début exclusivement pour les féodaux de la Bosnie, et certainement adaptés à correspondre à leur goût et à leur tradition artistique. Il existe toutefois un moment où les voivodes et les knèzes valaques, commençant à imiter leurs seigneurs, élevèrent pour eux et pour leurs propres familles des monuments tout aussi importants [1].

Quant à l'autre élément — le temporel — il est facilement explicable si l'on songe que les possessions bosniaques se trouvaient au voisinage immédiat de l'Italie féodale, et de toute façon, à un carrefour de voies de communications terrestres et maritimes. On saisit facilement de la sorte l'origine des nombreuses scènes caractéristiques de la vie des chevaliers du Moyen Age (chasse, duels, tournois) (ill. 4—5), ainsi que les représentations d'armes, de blasons ou de chateaux crénelés, rendus avec une extrême précision. Mais ce qui est intéressant et significatif du point de vue créateur c'est le fait que, malgré leur exactitude, l'impression générale que laissent ces monuments n'est jamais celle de la réalité, dans l'acception commune que l'on donne à ce terme. Il se produit ici quelque chose d'analogue à l'effet produit par un tableau surréaliste, effet d'autant plus fort que les éléments qui constituent l'image finale sont plus conformes à la réalité, mais assemblés toutefois selon une ordonnance qui contredit et supprime finalement cette réalité.

A côté de la tradition culturelle de ce territoire et du cadre historique qui a vu la naissance et l'épanouissement de cet art, ce qui a contribué à donner à celui-ci une physionomie spécifique c'est le fait que, à de rares exceptions près, il a été la création d'artistes issus du

Fig. 4

peuple. Nous ne croyons pas faire erreur en voyant dans leur aspect « populaire » l'une des principales causes de l'intérêt que les monuments de la Bosnie médiévale suscitent de plus en plus aujourd'hui. Evidemment, nous n'avons nullement en vue l'aspect ethnographique ou d'histoire de la culture de ce problème, mais celui essentiellement esthétique, plus facile à saisir peut-être dans les créations populaires, dénuées de l'apport — souvent déroutant — de l'habileté technique. A côté des œuvres des « naifs » de notre époque, lesdits monuments nous invitent à pénétrer un peu plus profondément dans le mécanisme intime et indiciblement mystérieux de l'acte de création.

Nous avons suivi pas à pas — dans des lignes forcément très larges — les sources multiples, lointaines et bien des fois contradictoires dont s'est inspiré l'art funéraire bosniaque. On pourrait croire qu'un processus d'une telle complexité ne saurait être qu'un amalgame de motifs et de thèmes, dont la diversité rendrait difficile — sinon impossible — leur fusion en un style unitaire. Et cependant, l'instinct artistique presque infaillible de l'artiste paysan a opéré là aussi avec la même sûreté de goût qui nous enchante chaque fois que nous avons sous les yeux une œuvre d'art authentiquement populaire.

La valeur particulière des pierres tombales bosniaques consiste, à notre avis, non seulement dans la sélection que l'artiste a su faire parmi la diversité des motifs qui se trouvaient

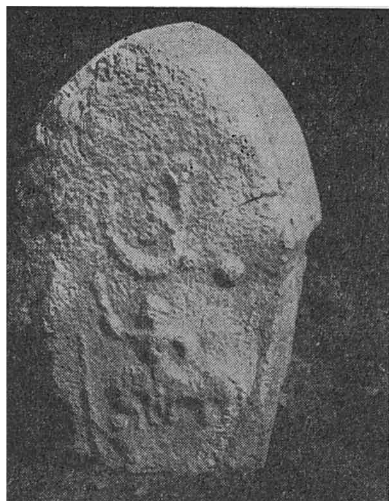


Fig. 5

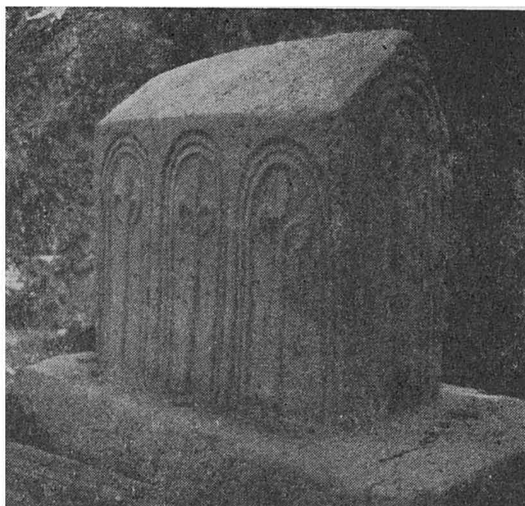


Fig. 7

Fig. 6

à sa disposition, mais encore dans la façon dont il a entendu les interpréter, les rendant parfois presque méconnaissables. Un seul exemple, à la fin, nous semble concluant. Dans un certain type de sarcophage, le tailleur de pierre, puisant parfois son inspiration dans les éléments de l'architecture locale, n'a pas pensé un seul moment à accorder aux colonnes leur fonctionnalité initiale, mais les a délibérément destinées à un rôle purement décoratif (ill. 6). Parfois l'artiste s'est permis d'interpréter plus arbitrairement encore ce motif. Creusant de façon à peine perceptible l'espace d'entre les colonnes et arrondissant le haut de celles-ci, il est parvenu à obtenir une sorte d'image — extrêmement schématique, il est vrai — mais d'un anthropomorphisme néanmoins facile à saisir. Des procédés similaires ont servi encore à réaliser d'autres images anthropomorphes, par les déformations qu'a subies le motif occidental de la triple fleur de lys (ill. 7).

Les déformations que s'est permises dans de pareils cas l'artiste populaire et leur valeur expressive ne constituent pas l'unique occasion de réflexion sur l'actualité — la « modernité » même — de l'art funéraire bosniaque. Il va de soi que notre brève présentation ne s'est pas proposé un seul instant d'embrasser la totalité des aspects sous lesquels on peut envisager l'art — complexe par ses origines et mystérieux par sa genèse — des monuments funéraires de la Bosnie. Elle a surtout visé à mettre en discussion quelques-uns de ces aspects — les plus significatifs, peut-être — à savoir ceux se rattachant, d'une manière ou d'une autre, aux problèmes que soulève l'art de nos jours.

Eleonora Costescu

---

[1] Marian Wenzel, *Bosnian and Herzegovian Tombstones. Who made them and why*, dans « Südost.-Forschungen », Munich, XXI (1962), n. 141. Des informations plus amples à cet égard nous ont été fournies par Nada Miletić, conservateur au Musée National de Sarajevo, organisateur de l'exposition à Bucarest, dans sa conférence du 23 Septembre 1968, tenue à l'Institut d'Archéologie de l'Académie roumaine. Nous la remercions pour les précieux renseignements qu'elle a bien voulu nous donner à ce sujet.

L'EXPOSITION DES FRESQUES MÉDIÉVALES YOUGOSLAVES

(Bucarest, octobre 1968)

C'est en égale mesure pour le public roumain et pour les historiens de l'art du moyen-âge que l'exposition de peinture yougoslave des XI^e—XV^e siècles a constitué un événement artistique de premier ordre. On s'arrêtait longuement, en silence, devant les grands panneaux à scènes ou à personnages isolés ; on parcourait très lentement du regard ce monde de formes, de lignes, de couleurs, afin de surprendre la source de l'expressivité intense que nous communiquait cet art chronologiquement si éloigné, issu d'une vision, d'une sensibilité, d'une culture tout autres que celles de nos jours. Evidemment, le public roumain a vite fait de saisir la parenté — même si peu apparente — avec la peinture roumaine des XIV^e, XV^e, XVI^e siècles de la Valachie et de la Moldavie. Les historiens de l'art, à leur tour, voyaient confirmée, une fois de plus, la thèse de l'existence, au-delà du fond byzantin commun à l'art de tous les pays du Sud-Est de l'Europe, d'une création artistique nationale, tant par sa forme (son style) que par certains détails — souvent de première importance justement pour saisir, au-delà de l'unité apparente, la profonde diversité — de son interprétation iconographique. Quant aux étapes — d'évolution, malgré l'important décalage chronologique, elles sont les mêmes dans nos deux pays.

Mais ce n'était pas une exposition à finalité didactique. En Roumanie, comme dans tant d'autres pays, la peinture yougoslave du moyen-âge a révélé, à travers cette même exposition, au monde contemporain, un art d'une émouvante beauté, d'une magnifique force d'expression dont l'intensité dramatique va de pair avec la pureté des lignes, la noblesse des formes, l'harmonie discrète des couleurs.

Art sacré, si profondément humain à la fois, cette peinture est loin d'être le résultat de ce que, en citant Léonard de Vinci, André Malraux qualifiait de « fidélité à des modèles vénérables mais maladroits » (*La métamorphose des Dieux*, Paris, 1957, p. 4). Car — et c'est à l'excellence du choix de cette anthologie que nous devons de comprendre, au-delà de son symbolisme, la beauté pure de cet art — sur les racines byzantines (qu'on retrouvait dans l'Ange de la scène de l'Ascension de la St.-Sophie d'Ochride du XI^e s., dans l'émouvante « Descente de Croix » de Nerezi — 1164), c'est à partir du XIII^e siècle que le peuple serbe a créé, par ses propres artistes, son propre style de peinture si riche en chefs-d'œuvres incomparables. Le « Crucifiement » de l'Eglise de la Vierge à Studenica (1209), le majestueux ange blanc de la « Garde au Tombeau » de Mileševo (env. 1235), la Sainte-Vierge de l'Ascension de l'église des Saints-Apôtres à Peč (milieu du XIII^e siècle), l'incomparable « Dormition de la Vierge » de Sopočani (env. 1265), la pittoresque « Naissance de la Vierge » de l'église royale de Studenica (1314), l'impressionnant St. Jean le Précurseur de Gračanica (1321), l'« Arbre généalogique » de Nemanjides à Dečani (1350) et tant d'autres encore, témoignent combien riches et variées étaient les possibilités d'expression des artistes serbes des XIII^e—XIV^e siècles. Et c'est encore

à la fin du XIV^e, après la terrible défaite de Cossovo, et au début du XV^e, s. que dans la vallée de la Morava, la peinture serbe fleurit dans les fondations des despotes, à Resava et à Kalenič, entre autres. On reconnaissait bien dans les fragments exposés « Le chant mélancolique et mélodieux de l'élégie de Kalenič (...) la musique solennelle et grandiose de Resava (...) la branche encore vivace de l'ancienne peinture serbe » (V. Djurič, *La peinture de l'école de la Morava*, Beograd, 1968, p. 52).

Quelques portraits de fondateurs (St. Sava et Vladislav de Mileševo, le roi Miloutine de Prizren et de Gračanica, le despote Oliver de Lesnovo) témoignent eux aussi de cette remarquable force d'expression de la peinture médiévale serbe.

Les 50 panneaux, choisis parmi la riche collection de copies des fresques du « Musée des fresques » de Belgrade et qui ont constitué l'exposition de Bucarest, confirment totalement le fait que la peinture serbe des XIII^e—XIV^e siècles « ... svolse una funzione di fondamentale importanza non soltanto nei Balcani ma anche nei vari stati in cui era diviso l'impero bizantino » (V. N. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 392).

Nous devons une particulière reconnaissance aux artistes yougoslaves de nos jours, lesquels, tels les « maîtres d'œuvre » du moyen-âge, ont travaillé avec amour et patience pour faire connaître au monde ce trésor d'un âge lointain et dont l'actualité est celle de toute réelle création artistique.

Maria-Ana Musicescu

PAVAO TEKAVČIĆ, *Današnji istroromanski dijalekt Vodnjana* [Le dialecte istro-roman parlé aujourd'hui à Vodnjan], « Rad Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti », Knj. 344, 1967, pp. 141—288 (Odjel za filologiju).

Dans la plaine qui s'étend dans le sud-ouest de l'Istrie, le long de la mer, sur une mince bande de terrain d'environ 35 km de long et d'approximativement 15 km de large, s'est maintenu un îlot linguistique roman, menacé depuis longtemps d'être englouti par le dialecte vénitien. Sa population, qui s'adonne à l'agriculture, y habite six villages, que nous énumérerons du nord au sud : Rovigno-Rovinj, Valle-Bale, Dignano-Vodnjan, Gallesano, Fasana et Sisano-Sišan. Le parler de ces villages a d'abord été étudié par Antonio Ive, originaire de Rovigno-Rovinj et professeur à l'Université de Graz, sous le titre *I dialetti ladino-veneti dell'Istria*, Strasbourg, 1900. Certains chercheurs (Antonio Ive et Clemente Merlo) ont essayé de rapprocher ces parlers des dialectes ladins et d'autres, du dalmate (P. Skok et Eberhard Kranzmayer), d'autres encore du système des dialectes italiens (Matteo Bartoli, Carlo Battisti et Giulio Vidossi); quant à Mirko Deanović, il les a proclamés « une langue romane » à part. Le fait que chacun de ces groupes de chercheurs ait trouvé des arguments pour appuyer sa propre thèse dénote que les parlers istro-romans de l'Istrie du Sud-Ouest se sont trouvés dans une zone d'interférences et méritent un examen plus attentif. On peut dire en général qu'ils ont conservé certains caractères archaïques communs avec le dalmate ; qu'ils ont adopté certaines innovations venues de l'Ouest par l'intermédiaire des dialectes ladins ; qu'ils ont conservé d'étroits rapports avec les dialectes italiens et qu'ils appartiennent à leur système, mais qu'ils représentent un développement certain et direct de la langue latine parlée en Istrie et possèdent par là des traits caractéristiques qui intéressent également l'étude de la langue roumaine, vu qu'ils constituent un point de liaison entre l'ouest et l'est de la Romania. Concernant le parler de Rovigno-Rovinj, situé dans le nord, au bord de la mer, nous disposons des matériaux relativement abondants qu'a réunis Mirko Deanović, *Avviamento allo studio del dialetto di Rovigno d'Istria. Grammatica, testi, glossario*, Zagreb, 1954, 126 p. L'auteur du travail qui fait l'objet du présent compte-rendu s'efforce de décrire en détail, à la lumière de la méthode structuraliste, le parler du village de Dignano-Vodnjan, situé à l'intérieur des terres, à peu près au centre de cet îlot linguistique. L'enquête effectuée sur place remonte aux années 1957 et 1961—1963 ; elle a disposé d'un questionnaire. Mais l'auteur a rassemblé aussi des textes et présenté le système phonématique, morphomatique et syntagmatique actuel, condition préalable de toute étude de la genèse, de l'évolution, des bases de développement et des interférences romano-slaves de ce dialecte. Les sujets parlants sont bilingues, ou même trilingues, et leur parler est en voie de disparition. Aussi l'auteur a-t-il soigneusement choisi ses informateurs et cherché à surprendre les particula-

rités authentiques de ce parler. La transcription est phonétique et les exemples sont traduits en italien et en serbo-croate.

Pour permettre au lecteur de se rendre mieux compte de la position qu'occupe le parler de Dignano-Vodnjan au sein de la Romania, nous choisirons quelques exemples :

latin	roumain	italien	dalmate	istriote	français
panem	*pîine*	*pane*	*pŭan, pen*	*păn*	*pain*
sera	*seară*	*sera*	*saira*	*sira*	*soir*
pellem	*piele*	*pelle*	*pŭal*	*piel*	*peau*
vinum	*vin*	*vino*	*vein*	*veyn*	*vin*
digitum	*deget*	*dito*	*dil*	*di*	*doit*
dormio	*dorm*	*dormo*	*dŭarmo*	*dŭormo*	*je dors*
luna	*lună*	*luna*	*loŭna*	*lowna*	*lune*
iugum	*jug*	*giogo*	*zaŭg*	*zugo*	*joug*
decem	*zece*	*dieci*	*dik*	*ğize*	*dix*
focum	*foc*	*fuoco*	*fuk, fŭok*	*fogo*	*feu*

La plupart des particularités concordent avec l'Occident et non avec la langue roumaine et le dalmate : les correspondances latines ŭ latin — *u* (*bucca-buka, iugum-zugo*) ont probablement passé au préalable par les phases ŭ > *o* > *ow* > *u* et ne prouvent pas le maintien inaltéré de ŭ latin comme en roumain et en dalmate. Les infinitifs du type *da, kantà, impyey, cridi, durmey* constituent des parallélismes par rapport aux infinitifs roumains *a da, a cînta, a umplea, a crede, a dormi*. La rareté du suffixe *-mente* (un seul exemple sûr : *mizerameynto*) s'explique par sa provenance tardive et d'origine livresque. Dans le système du verbe, la langue roumaine est plus conservatrice, alors que l'istriote a innové et simplifié :

latin	roumain	istriote
porto	*port*	*porti*
portas	*porți*	*porti*
portat	*poartă*	*porta*
portamus	*purtăm*	*porteyn*
portatis	*purtați*	*porti*
portant	*poartă*	*porto*

Seuls les verbes irréguliers ont conservé des formes spéciales pour le subjonctif. Le futur se forme d'après le type *portare habeo*, comme en italien et en français. Les adverbes les plus usuels sont autres qu'en roumain : *adeso — acum, avanti — înainte, duman — mîine, indreyo — îndărăt, iniyuri — nicăieri, là — acolo, mal — rău, poko — puțin*. Le seul préfixe réellement vivant est *des-* (*dis-*) : *desface* « défaire », *dezmentego* « oublier ».

La structure morphologique présente des différences plus prononcées par rapport à la langue roumaine que par rapport à la langue française :

a so mâro	— *mamei sale, mîni-sa*	— *à sa mère*
so fra	— *frate-su*	— *son frère*
i omi	— *oamenii*	— *les hommes*
i soyn vinow	— *am venit*	— *je suis venu*
dowti i duy	— *amîndoi*	— *tous les deux*
i nu je fàn	— *nu mi-i foame*	— *je n'ai pas faim*
low crediva k'al zi al pyown bel dal mondo	— *credea că e cel mai frumos.din lume*	— *il croyait être le plus beau du monde*

Le lexique est, de même, orienté vers l'Ouest et n'a pas de rapports étroits avec la langue roumaine.

Bien que l'Istrie ait dépendu un certain temps de l'Empire romain d'Orient, elle s'est trouvée dans la sphère d'influence du patriarcat d'Aquilée et a conservé le contact avec l'Occident même après l'arrivée des Slaves. Les innovations linguistiques venues de la Gaule et du nord de l'Italie y ont facilement pénétré et ont modifié le système de la langue latine qu'on parlait en Istrie ; à cette influence plus ancienne est ensuite venue s'ajouter celle du dialecte vénitien. Les innovations venues de l'Ouest n'ont toutefois pas dépassé la ligne qui de Tarsatica (près de Rijeka) se dirige vers le nord après avoir traversé Emona (Ljubljana), Virunum (Zollfeld) jusqu'à Lauriacum (Lorch) sur le Danube (à l'est de Linz) ; la province de Noricum (à peu près l'actuelle Autriche) se trouvait à l'ouest de ladite ligne et recevait plus facilement les influences de l'Italie ou de la Gaule, tandis que la Pannonie avait des relations plus faciles avec la Dalmatie et la Mésie ou la Dacie. C'est ainsi que la connaissance détaillée du milieu géographique et des conditions historiques peut apporter une importante contribution à la détermination de la frontière linguistique séparant la Romania occidentale de la Romania orientale. Nous avons besoin pour cela, en premier lieu, de matériaux linguistiques précis et abondants et, à cet égard, l'exemple donné par l'auteur est le bienvenu.

H. Mihăescu

NICETA VON REMESIANA, *Instructio ad competentes. Frühchristliche Katechesen aus Dacien* [hg. von] Klaus Gamber; *Weitere Sermonen ad competentes* [hg. von] Klaus Gamber, Teil I, Teil II, Pustet, Regensburg, 1964, 1965, 1966, VIII, 181 + 136 + 120 pp. (Textus patristici et liturgici quos edidit Institutum Liturgicum Ratisbonense, fasc. 1, 2, 5).

KLAUS GAMBER, *Fragen zur Person und Werk des Bischofs Niceta von Remesiana.* « Romische Quartalschrift », LXII, 1967, pp. 222—231.

DU MÊME, *Die Autorschaft von De sacramentis. Zugleich ein Beitrag zur Liturgiegeschichte der romischen Provinz Dacia mediterranea* et *Domus ecclesiae. Die àltesten Kirchenbauten Aquilejas sowie im Alpen - und Donaugebiet bis zum Beginn des 5. Jh. liturgiegeschichtlich untersucht*, Pustet, Regensburg, 1967, 1968, 152 + 103 pp. (Studia patristica et liturgica quae edidit Institutum Liturgicum Ratisbonense, fasc. 1, 2).

L'évêque Nicétas a déployé son activité à Remesiana (auj. Bela Palanka), sur la Nišava, affluent de la Morava, à quelque 40 Km vers l'est de Naïssus (Niš) et à 120 Km environ au sud-ouest des villes danubiennes de Vidin (Bulgarie) et de Calafat (Roumanie). Il naquit autour de l'an 350, fit deux voyages en Italie, en 398 et 402, où il rencontra, en Campanie, le poète Paulin de Nole. En 414 il reçut une encyclique du pape Innocent et mourut approximativement en 420. Il composa un catéchisme à l'usage des fidèles, des hymnes et d'autres travaux encore, qui nous sont parvenus indirectement et à l'état de fragments. La première tentative pour recueillir et publier ces fragments appartient à A. E. Burn, *Niceta of Remesiana. His Life and Works*, Cambridge, 1905. Les recherches entreprises par la suite par divers érudits ont entraîné la découverte d'autres fragments encore, qui nous aident à mieux saisir le rôle de cette personnalité et la valeur de son œuvre littéraire. Nicétas a vécu à une époque relativement calme, dans une étroite dépendance des autorités ecclésiastiques de l'Italie, où il étudia probablement et connut de près Paulin de Nole (décédé en 431), lequel lui dédia des vers le glorifiant avec enthousiasme. Après sa mort suivit une époque de troubles et d'invasions, ce

qui explique peut-être pourquoi l'œuvre de Nicétas s'est dissipée au lieu de nous parvenir entière. Voilà à peu près les rares informations dont on disposait jusqu'ici quant à la vie et à l'activité de l'évêque Nicétas de Remesiana.

Mgr Klaus Gamber a entrepris ces dernières années des études approfondies à son sujet. Il a visité la ville de Remesiana (Bela Palanka), a réuni les fragments connus, leur en a ajouté d'autres, a analysé attentivement les sources et les idées de son œuvre, les a comparées à celles d'autres contemporains et a essayé d'encadrer Nicétas dans le complexe du monde d'alors. Il a tenu compte de tous les moyens d'information de nature externe et a ensuite entrepris une minutieuse analyse de la technique littéraire et du style de Nicétas de Remesiana. Le premier résultat en a été la collection de nombreux fragments de l'*Instructio ad competentes*, « das erste umfassende katechetische Handbuch der abendländischen Kirche » (vol. I, p. VII), qui occupe maintenant un total de 360 pages par rapport aux 77 de l'édition de A. E. Burn. Vu que Nicétas reproduit parfois presque textuellement Ambroise (mort en 397) et Rufin d'Aquilée (mort en 410), et compte tenu aussi d'autres indices, Mgr Gamber en conclut que ledit écrit a été composé après l'an 416. Le nouvel éditeur s'est directement adressé aux manuscrits et a entrepris un vaste travail de critique et d'exégèse, dans l'intention de défalquer de la littérature du temps ce qui appartenait à Nicétas. Le résultat de ce labeur c'est qu'il en est non seulement sorti une série de conclusions nouvelles concernant la personne et l'œuvre de l'évêque de Remesiana, mais encore il en est né une nouvelle édition, exécutée avec la plus grande sagacité et fondée sur tous les moyens d'information dont on dispose. L'auteur n'en déclare pas moins avec modestie que, dans la phase actuelle de ses recherches, il ne saurait être question que d'une opération provisoire de réunion des fragments : « ... dabei wurde jedoch mehrmals ausdrücklich vermerkt, dass es sich nicht um eine endgultige Ausgabe der Schrift des Bischofs von Remesiana handeln kann, viehlmehr in erster Linie um eine Sammlung der zahlreichen Fragmente, die teils mit Sicherheit, teils nur mit einem verschiedenen grossem Mass an Wahrscheinlichkeit von Niceta stammen » (*Autorschaft*, p. 139).

Parmi les conclusions les plus notables on retiendra que Nicétas serait né en Italie ; qu'il aurait vécu un certain temps à Rome où, vers 380, il aurait composé un écrit attribué à Hilarius Romanus ; puis qu'il aurait adopté le nom de Nicétas et serait devenu évêque de Remesiana. Là, il connut de plus près l'arianisme, qu'il combattit et il se rendit mieux compte de certaines différences existant entre les Eglises d'Orient et d'Occident. Voici les passages où il en est question : *Unde etiam tractum est per omnes fere orientales ecclesias et nonnullas occidentales, ut in oblationibus sacrificiorum quae deo patri offerentur, una cum sacerdote voce populus utatur* (III, 4, 32) ; *Scio nonnulos non solum in nostris sed etiam in orientalibus esse partibus, qui superfluam et minus congruentem divinae religioni existiment psalmorum et hymnorum decantationem* (IV, 4, 3) ; *Scio : in partibus maxime orientis ad ea, quae primo tradita sunt a maioribus nostris ... addiderunt quod non opus est* (V, 1, 3) ; *Et quoniam symbolum Romanae ecclesiae nos tenemus* (V, 1, 11) ; *Hoc autem est symbolum quod Romana ecclesia tenet, ubi primus apostolorum Petrus sedit et communem sententiam eo detulit* (V, 1, 26) ; *Si cotidianus est panis, cur post annum illum sumas, quemadmodum Graeci in oriente facere consuerunt?* (VI, 5, 25).

Il résulte de ces citations que Nicétas appartenait à l'Eglise d'Occident : on sait par ailleurs, d'une lettre de 414 du pape Innocent Ier (402—417), que les églises chrétiennes des provinces danubiennes dépendaient de Rome par l'entremise de l'archevêque de Thessalonique.

La totalité des manuscrits présente à un certain endroit la leçon *Rethomae*, alors que le texte reçu donne *et Romae* : *In Christiano enim viro prima est fides, ideo Rethomae fideles dicuntur qui baptizati sunt* (VI, 1, 1). L'éditeur est d'avis que *Rethomae* serait le nom indigène et populaire de la résidence épiscopale de Nicétas, sur laquelle se superpose celui de *Remesiana*, donné par les autorités romaines. Etant donné qu'une *lectio difficilior* est préférable à toute autre plus commode et qu'il est plus explicable de transformer *Rethomae* en *et Romae* qu'inversement, nous aurions tout motif d'être d'accord avec ce choix. L'éditeur s'est d'ailleurs efforcé

de produire aussi des arguments de nature externe. Apprenant sur place qu'au Moyen Age la localité portait le nom d'*Izvori*, en raison des eaux abondantes de la rivière voisine (Mokranjska reka), il interprète le nom de *Rethoma* comme un dérivé de l'indo-européen * *reth-* (lat. *rota*). *Rethoma* par conséquent signifierait « l'endroit du moulin », autrement dit « le lieu dit où il a existé un moulin à eau ». Cela quant au sens. Formellement, les noms de *Romatiana, Romansiana, Romesiana* et *Remesiana* auraient, par haplologie, pris naissance du syntagme *Rethôma mansio* > * *Rethomasiana* > *Remesiana* (scil. *statio*). L'attention prêtée à la leçon *Rethomae* et l'explication ingénieuse de ce nom, même si elles méritent toute estime, n'emportent pas la conviction, étant donné que l'on a à faire en l'espèce à une seule attestation. Or, comme on dit en allemand : « Einmal ist keinmal ». Il est peu probable qu'à l'époque préromaine le moulin à eau ait atteint un tel degré de développement et de diffusion que son nom soit devenu aussi celui d'une localité ; en outre, l'explication formelle *Rethôma mansio* > *Remesiana* est peu plausible. En réalité, les formes *Romatiana, Romansiana, Romesiana* et *Remesiana*, attestées dans les textes et les inscriptions, sont, elles aussi, des « adaptations » apparues à l'époque romaine sur le support d'un nom autochtone (v. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, p. 391), de sorte que toute la discussion demeure sans effet.

L'œuvre de Nicétas, dépourvue de rhétorique, était intelligible à tout le monde : *Instructiones igitur necessarias ... quas et rusticae animae possint advertere pariter et tenere* (I, 1, 2, p. 17, Gamber). L'un des aspects les plus intéressants pour nous seraient les faits de langue qui enrichiraient nos connaissances du latin parlé dans les provinces danubiennes, pour en retirer des renseignements relatifs à l'étude de la genèse du roumain. Nous constatons en premier lieu, une croissance des constructions analytiques à la place de celles synthétiques de l'époque classique, comme par exemple *ad* + accusatif au lieu du datif : *ait ad illum* (VI, 2, 6), *clamat ad dominum* (IV, 3, 14), *dicit ad apostolos* (VI, 2, 10), *nihil est utilius ad salutem* (A I, 1, 4) ; *per* + accusatif au lieu de l'ablatif : *per ignem purgatur* (I, 1, 7), *per somnum corporis veritas cognoscitur* (III, 1, 18), *per totum annum* (A I, 1, 3).

Les constructions de l'accusatif suivi de l'infinitif font place aux propositions subordonnées introduites par *quia* ou *quod* : *audistis quia unus est deus* (I, 2, 12), *cogita quia iustus iudex est* (II, 2, 13), *dicendum est quia ultio offensionis ... est iusta* (I, 4, 13) ; *vides quia ... sic habet* (V, 1, 11), *non dicunt quia homo male fecit* (A I, 6, 15), *non ignoramus quod ecclesia Romana hanc consuetudinem non habeat* (VI, 3, 5), *puto quod dicis* (A I, 5, 10). On remarquera que la construction de type *dico quod bene facis* s'est conservée en roumain (*zic că bine faci* « je dis que tu fais bien »), mais chez Nicétas ce sont les constructions introduites par *quia* qui l'emportent.

Le syntagme *debere* + infinitif a parfois la valeur du futur, conservée en sarde : *ut .. quid accepturi sunt vel quid observare debeant certius recognoscant* (I, 1, 3), *numquid supra apostolorum fines progredi audaci mente debemus?* (V, 1, 7), *quid facere infirmus debeo* (A I, 11, 22), *quoniam ergo de tabernaculis ad montem migraturi sumus, debemus discere, qui sunt isti qui migraturi sunt in montem sanctum* (A VI, 50, 8). On observe également la présence du syntagme *habere* + infinitif avec valeur de futur ; le procédé a survécu dans les langues romanes occidentales mais pas en roumain : *Post haec quid requitur? Venire habes ad altare. Quod iam venisti, videre habes quae ante[a] non videbas* (VI, 3, 11). En revanche, on ne rencontre pas le syntagme *volo* + infinitif avec valeur de futur, qui s'est maintenu en roumain.

Ille, en tant que précurseur de l'article des langues romanes, apparaît aussi bien avant qu'après le substantif et cette situation n'est pas concluante pour expliquer la genèse de l'article enclitique en roumain : *ille solidus gressus in fluctibus* (A I, 8, 34), *ille primus nostri generis peccator* (A I, 11, 37), *ad panem illum sine causa pulsamus* (IV, 2, 9), *pastores illi sanctissimi ... primi audire meruerunt* (IV, 3, 20).

Le syntagme *ecce ille* s'est maintenu aussi dans les langues romanes et pas seulement en roumain : *da mihi ecce illud quod te peto* (VI, 6, 22). Le syntagme *idem ipse* ne s'est pas con-

servé en roumain, mais il était proche du syntagme *ad ipsum* dont dérive l'italien *desso* : *idem ipse . . . et spiritus sanctus consumavit et gessit* (III, 4, 24). *Mente* avec valeur de suffixe, conservé en français *-ment*, it., esp., port. *-mente*, de provenance livresque, d'abord propagé en Gaule, est usuel chez Nicétas, mais il ne s'est pas maintenu en roumain : *progredi audaci mente debemus* (V, 1, 7), *desperata mente* (A II, 41, 4), *duplici mente* (A I, 2, 8), *fideli mente ianuam illum esse praesume* (II, 2, 14), *sagaci mente* (A I, 23, 1), *sollicita mente caveamus* (A I, 2, 6), *tota . . . mente convertitur* (A I, 12, 14).

Le lexique lui non plus n'indique pas un rapprochement avec la langue latine qui est à la base de la langue roumaine : *anniculus* (*agnus*) « agneau d'un an », qui a subsisté dans les langues romanes occidentales, ne s'est pas conservé en roumain ; *capilli* a survécu en italien (*capelli*) et dans d'autres langues romanes d'Occident, tandis qu'en roumain on a *peri*, de *pili* ; *ecclesia* s'est perpétué dans les langues romanes et en albanais, mais on ne rencontre en roumain que *basilica*, mot qui ne figure pas dans l'œuvre de Nicétas ; de *gaudia* s'est développé le fr. *joie* et l'it. *gioia*, tandis qu'en roumain *bucurie* « joie » est un élément thrace ; *grandis* au lieu de *magnus* (A I, 23, 12 ; I, 26, 18) n'a pas survécu en roumain, qui a préféré pour ce sens le mot *mas, maris* « mâle » ; *hora*, au sens de « maintenant » fait songer à l'italien *ora*, mais ne connaît pas d'équivalent en roumain : *multa sunt quae dicantur, sed hora excludimur* (A VI, 50, 20) ; *mansio* au sens de « maison » a survécu dans les langues romanes d'Occident, alors qu'en roumain on a *casă*, de *casa* « cabane, hutte » ; de *media nocte* (IV, 3, 25 ; IV 3,26) s'est développé l'italien *mezzanotte*, tandis qu'on rencontre en roumain *miezul nopții* = *medium illum noctis* ; chez Nicétas le syntagme *nec unus* apparaît souvent, mais en roumain il a survécu *neque unus* > *niciun* et *neque una* > *niciuna* ; *sabbatum* apparaît à chaque pas chez Nicétas (d'où l'italien *sabbato*, etc.), mais le roumain connaît *sîmbătă*, de *sambata*. Les faits de langue plaident par conséquent en faveur de l'origine italiote de Nicétas : ils ne renferment pas d'éléments caractéristiques permettant de reconnaître la langue latine qui est à la base de la langue roumaine. Par son éducation comme par sa vocation l'auteur se sentait étroitement lié à l'Italie et condamnait les écarts de certaines églises orientales (*orientales ecclesiae*, III, 4, 32 ; V, 1, 3 ; VI, 5, 25).

Pour exprimer la notion d'« église » au sens matériel d'« édifice, lieu de réunion des fidèles », Nicétas se sert du syntagme *domus ecclesiae* (A I, 22, 3 et 6). Nous le retrouvons dans le titre d'une étude spéciale de Mgr Gamber qui décrit certaines basiliques chrétiennes d'Aquilée et de la région des Alpes et du Danube (Aquincum = Budapest, Iuenna = Jaunberg dans la vallée de la Drave, Abodiacum = Lorenzberg près d'Epfach, sur le Lech, Lauriacum = Lorch sur le Danube au-dessus de Vienne, Aguntum = Stribach en Autriche, Golomonovo Kale sur le Vit en Bulgarie : sa conclusion est qu'il n'existait pas à l'église jusqu'au V^e siècle une séparation de clôture entre les prêtres officiaux et le peuple mais que tous regardaient vers l'autel, le sanctuaire n'étant alors séparé du reste de l'édifice par aucune paroi.

Nonobstant quelques fautes d'impression (*praescienta sua*, I, 4, 10 ; *ad glorium*, I,4, 24 ; *cecitit* = *cecidit*, II, 2, 13 ; *calestibus* = *caelestibus*, III, 2, 24 ; *neuminiae*, IV, 4, 25 ; *lapillorum* = *capillorum*, V, 2, 6) la présente édition marque un sensible progrès. Les nombreuses études spéciales de Mgr Gamber mèneront sans aucun doute les érudits à reconsidérer fondamentalement la vie et l'œuvre de Nicétas de Remesiana.

H. Mihăescu

JOSEPH GILL, *Le Concile de Florence*. Traduit de l'anglais par M. Jossua. Desclée et C^ie Editeurs, Tournai, 1964, XXV + 389 p.

Cet ouvrage a d'abord connu une édition anglaise sous le titre, identique, de *The Council of Florence*, Cambridge University Press, 1959. La version française mise à jour contribuera

à en assurer la diffusion parmi les byzantinistes et les médiévistes. S'appuyant sur une ample moisson de sources originales et mettant à profit une vaste bibliographie, où ses propres recherches font depuis longtemps autorité, J. Gill retrace l'historique et les dessous des préliminaires et des débats du concile de Ferrare — Florence. L'esprit qui a animé sa plume est tout autre que celui du livre, non moins savant mais fréquemment acide, du regretté M. Jugie, *Le schisme byzantin*, Paris, 1941. Il s'y ajoute aussi le goût du détail, très bien pris dans la trame générale de l'exposé grâce à la mise en œuvre de caractères d'impression plus petits. Le lecteur pressé pourra au besoin les sauter, sans que pour autant il perde l'intelligence du développement des faits. Ce qui est à remarquer plus particulièrement c'est que l'auteur réussit très bien à surprendre la psychologie des deux camps en présence, grec et latin. Un souffle d'impartialité vivifie ce volume, le rendant d'autant plus attrayant. Ses dix chapitres évoquent avec un intérêt qui ne se dément pas un instant, la toile de fond « sur laquelle s'ouvrira le concile, puis les pourparlers entamés entre le pape Martin V et les Grecs de 1414 à 1431. Suit le récit des relations du concile de Bâle avec les représentants de l'Eglise grecque de 1431 à 1437. C'est après cela que J. Gill entame son sujet proprement dit, avec le départ pour l'Italie des prélats orthodoxes, conduits par le basileus Jean VIII Paléologue en personne et par le patriarche œcuménique Joseph, et avec les premières discussions gréco-latines qui se déroulèrent à Ferrare. Puis, à la suite du transfert à Florence des membres du concile, on assiste maintenant aux controverses doctrinales opposant Rome et Constantinople. Deux amples chapitres sont spécialement consacrés à l'union de 1439, avec exposé des décisions adoptées quant à la Procession du Saint-Esprit, à l'addition du *Filioque*, au purgatoire, à l'eucharistie et à la primauté du pape. L'avant-dernier chapitre rappelle un fait trop souvent oublié, à savoir que le concile reprit ses séances à Rome avec les représentants, attardés par la route, des Arméniens, des Coptes, des Abyssins, des Syriens et des Maronites, tandis que les machinations des tenants obstinés du concile de Bâle opposaient à la Papauté de nouvelles difficultés. Particulièrement intéressant pour l'historien s'avère le chapitre X intitulé « Le ralliement à l'union en Orient » (p. 313—346). L'auteur y montre très nettement les efforts pro et contra des partisans et des adversaires de la réconciliation Est-Ouest, aussi bien à Rome qu'à Constantinople ou en Russie, en Pologne et ailleurs. Comme il ne dit mot de la Moldavie, nous nous permettrons de rappeler que le métropolite Damien, qui avait apposé sa signature sur l'acte de Florence, la renia, selon le témoignage formel de Georges (Gennade) Scholarios (voir là-dessus notre article des « Südost-Forschungen », XVIII (1959), p. 84—89, que J. Gill nous a fait l'honneur de consigner dans sa bibliographie, mais sans l'avoir utilisé).

Comme cet ouvrage est certainement appelé à connaître soit d'autres traductions, soit une réé dition, on voudra bien nous permettre quelques menues observations. Page 22, lire Azincourt, non Agincourt. Page 23, rappelons qu'à la bataille de Nicopoli il n'y eut pas seulement des Français et des Hongrois dans le camp chrétien, mais aussi les Valaques du voévode Mircea l'Ancien. Page 30 sur Ulrich von Richenthal et les participants russes au concile de Constance, il serait peut-être utile de citer aussi les recherches de C. Karadja, *Les délégués de notre pays au concile de Constance (Bade) en 1415* (en roumain) dans *Memoriile Secțiunii Istorice* de l'Académie Roumaine, 3^{e} série, tome VII, 1926, p. 59—91 et *Le portrait et les armoiries de Grégoire Tzamblak et sa mission au concile de Constance* (en roum.), *ibid.*, t. XXVI, 1946. Aux pp. 31, 33, 36, 48 on parle tantôt de l'archevêque et tantôt de l'évêque d'Olène : le lecteur se demandera laquelle de ces deux appellations est la bonne. Page 56 on rappelle que les ambassadeurs byzantins envoyés au concile de Bâle passèrent par la Valachie. En fait ils s'y rendirent par la mer Noire et la Moldavie, per Walachiam Moldaviensem, qui est la Moldovalachie, par opposition à la Hongrovalachie, la Valachie proprement dite. C'est ce qu'a signalé G. Moravcsik, *Vizantijskie imperatorû i ih poslû v grad Buda*, dans *Acta Historica*, VIII, Budapest, 1961, p. 239 et suiv.; voir également Al. Elian, *La Moldavie et Byzance au XV^{e} siècle* (en roum.) dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1964, p. 128, note 5, qui estime

comme très probable que l'ambassade constantinopolitaine aura débarqué à Asprocastron (Maurocastron). Page 74 note 1, à propos de la délégation de la Moldavie à Florence, on aurait pu préciser — comme on l'a fait, il est vrai p. 86, note 3 — les noms du métropolite Damien et du protopope Constantin ; quant au « délégué nommé Néagoé », c'était le logothète en personne de la principauté ! ... Page 79, « le despote de Constantine » est évidemment un lapsus calami du traducteur ; il ne peut s'agir que du « despote Constantin », celui qui bientôt allait être l'ultime empereur de Constantinople.

On retiendra encore l'excellent index dont est doté ce remarquable livre. Il eût été bon toutefois d'écrire Moldovalachie en un mot, et non Moldo-Valachie, car la principauté de Valachie, la Hongrovalachie, n'a pas participé au Concile de Florence (pour des raisons que nous avons essayé d'expliquer dans notre article mentionné plus haut des « Südost-Forsch. ») ; manquent à cette rubrique les renvois aux p. 74 et 86.

Ses qualités d'érudition, son ton irénique et sans parti-pris, sa clarté aussi, rangent avantageusement ce travail fondamental parmi les ouvrages appelés à faire époque dans l'histoire de la vie religieuse de l'Empire byzantin, en particulier, et du moyen âge, en général.

Petre Ş. Năsturel

En marge de la version italienne du livre de V. N. Lazarev, Storia della pittura bizantina, Torino, 1967, 497 p., 576 ill.

La parution en 1947—1948 du livre de V. N. Lazarev, *Istorija vizantijskoi zhivopis*, a ouvert aux spécialistes une perspective profondément novatrice non seulement en ce qui concerne la peinture byzantine proprement dite, mais aussi sur celle, jusqu'alors moins étudiée et partant insuffisamment connue, des pays de l'Orient chrétien. Ces derniers étaient d'ailleurs, en ce qui regarde l'art, généralement considérés comme une zone provinciale en marge de l'Empire et c'est en grande partie le mérite du Pr Lazarev que d'avoir réussi à démêler la part de création qui revient en propre à chacun de ces pays ainsi que la contribution de Byzance à la formation et à l'évolution de cet art. Le livre, dont on a étrangement peu parlé après sa parution en russe, devenait néanmoins dès lors un instrument de travail indispensable pour les historiens de l'art, un guide dans la recherche, précieux par tout ce qu'il ajoutait de neuf à l'ensemble des hypothèses ou des opinions plus anciennes généralement acceptées par les spécialistes contemporains. Il convient de souligner aussi le fait que, après une longue césure, ce livre représente un brillant trait d'union entre l'ancienne et réputée école russe de byzantinologie d'un Kondakov, d'un Uspenski, d'un Aïnalov (le maître de V. N. Lazarev) et la recherche contemporaine de l'auteur.

L'édition italienne, revue et augmentée, qui paraît vingt ans plus tard, acquiert une signification autrement valable que celle de consacrer une œuvre désormais célèbre, un livre devenu classique. En effet, la plus ample parmi les nombreuses qui ont été publiées jusqu'à présent, cette œuvre a non seulement le mérite de parcourir, de sélectionner, de mettre en ordre le matériel énorme et inégal que nous a légué ce millénaire de création artistique, mais elle offre une image complète, claire et systématique des aspects essentiels de la naissance, de l'évolution, de la chronologie, des étapes stylistiques, de l'esthétique de la peinture byzantine ainsi que de celle des pays d'Orient et d'Occident qui ont été atteints par le rayonnement de l'Empire.

Il n'y a certes pas lieu de soumettre ce nouveau livre à une analyse de détail ; il a reçu — hormis quelques réserves qui reflètent plutôt un attachement excessif au passé — d'éclatantes confirmations. Les vingt années qui séparent la première édition de la seconde ont prouvé combien étaient solides, justes et riches en suggestions les conclusions par lesquelles l'auteur faisait

le point et desquelles doivent partir les nombreuses recherches à venir. Rappelons, sauf celles sur lesquelles nous reviendrons : la délimitation territoriale et chronologique exacte de la notion d'art byzantin (« il concetto d'arte bizantina ha assunto negli ultimi tempi un significato talmente ampio da perdere quasi un contenuto concreto. Non di rado si includono nella pittura bizantina la maggior parte dei mosaici e dei dipinti medioevali di Roma, le tavole del Duecento, le icone russe del XV e del XVI secolo e gli affreschi delle chiese balcaniche, caucasiche e rumene », p. 3) ; la mise en valeur de l'analyse stylistique sur un plan égal à celui de l'iconographie dans l'interprétation de la peinture ; l'établissement des fondements de l'esthétique byzantine sur les données philosophiques et sociales de la société byzantine ; la signification exacte de la notion de style « monastique » par rapport au style de la province ; la formation, dans la seconde moitié du IX^{e} siècle, d'un « nuovo sistemo di pittura ecclesiastica, nella quale culmina l'arte monumentale bizantina » (p. 126) ; l'importance exceptionnelle des mosaïques de l'époque des Comnènes qui représentent « il più alto stadio di sviluppo non soltanto dell'arte di quel tempo, ma anche di tutta la cultura artistica bizantina e ne sono il prodotto più maturo e perfetto » (p. 136) ; la délimitation des trois étapes stylistiques du néo-classicisme métropolitain par les mosaïques de la St.-Sophie de Constantinople (p. 142) ; la formation, dès la fin du X^{e} siècle, des traits essentiels du style classique byzantin (p. 161) ; le rôle du Mont Athos ; le rayonnement byzantin, vers la fin du XII^{e} siècle, en Allemagne ; le rôle de la Capitale dans la formation du style des Paléologues, etc.

Révolutionnaire en 1947, certaines hypothèses d'alors constituent désormais un acquis de premier ordre pour le patrimoine théorique de la peinture byzantine.

Travaux d'ensemble ou de détail, monographies et études d'esthétique, congrès, colloques, expositions, découvertes et restaurations, témoignent de l'intérêt actif et continu dont jouit la peinture byzantine après la seconde guerre mondiale. Il s'agit — et nous n'exagérons guère — d'une nouvelle étape dans l'historiographie de l'art byzantin, laquelle est grandement redevable à l'œuvre de V. N. Lazarev, non seulement en ce qui concerne la peinture, mais aussi à maints autres égards touchant l'évolution de cet art. C'est que, dès la première édition et d'autant plus dans la version italienne, enrichie des résultats de nombreuses recherches et découvertes, l'auteur commence par reprendre avec minutie, accepte, renforce ou rejette — avec cette rigueur dans l'argumentation et cette précision dans l'expression qui caractérisent sa pensée et son style — les nombreux et délicats problèmes que devanciers et contemporains ont soulevés, soumis à l'étude, parfois seulement esquissés, souvent résolus. En plus, V. N. Lazarev a substantiellement enrichi le domaine théorique ; il a posé de nouveaux problèmes, proposé de nouvelles solutions.

On trouve en effet, dans chacun des neuf chapitres de cette œuvre, non seulement les donnees essentielles — explications, descriptions, exemples à l'appui, conclusions — de chaque phase stylistique de la peinture byzantine, mais aussi l'infirmation, la confirmation ou le renforcement des opinions plus anciennes ou contemporaines. En outre — contribution extrêmement précieuse et qui mérite d'être soulignée — hormis l'image précise de la peinture byzantine de la Capitale ainsi que de la province, on obtient celle de la peinture russe, arménienne, géorgienne, bulgare, serbe (pour ne plus parler de l'aspect byzantin de quelques monuments de la peinture italienne et allemande). Cette délimitation infiniment délicate des traits spécifiques à l'art de chacun de ces pays — sans nier, exagérer ou diminuer, bien au contraire, en précisant, et pour la première fois clairement, le rôle si fécond de Byzance — a été possible grâce à la mise en valeur, à l'utilisation, perspicace et rationnelle, de deux facteurs dont le rôle avait été sinon méconnu, tout au plus à peine effleuré jusqu'alors. Il s'agit en premier lieu de « l'art populaire » de l'Orient chrétien, lequel dans la conception du savant n'est plus une vague notion à contenu insaisissable, mais bien fournit les racines les plus durables, le fondement dynamique et permanent de toute création artistique. (Il ne s'agit évidemment pas de l'art populaire dans le sens très précis qu'on lui donne aujourd'hui, mais bien des anciennes traditions — syro-palestiniennes,

sassanides, etc. — des provinces et des peuples de l'Orient chrétien, exprimées d'une manière plus simple, plus directe, dans un style plus rude en évident contraste avec l'art aulique de Constantinople). Si dès le début l'auteur affirme l'efficacité de l'art populaire dans l'Orient chrétien : « Perciò, dando il nome di "mondo bizantino" a tutto l'Oriente cristiano dopo il V secolo, si commette un errore di principio, poichè evidentemente si sottovalutono le enormi possibilità creative che si celavano nel sostrato popolare delle numerose culture nazionali dall'Oriente cristiano » (p. 7—8), tout au long de son étude il le justifie, l'explique, le poursuit, dans son action comme dans sa réaction, féconde ou non, par rapport à l'influence plus ou moins directe de Byzance.

D'autre part, et ce n'est d'ailleurs que la conséquence logique de cette reconnaissance du rôle actif de l'art populaire, l'auteur met en œuvre un second facteur, qui devient l'assise de toute création spécifique qui reçoit l'impulsion et l'influence directe de Byzance : «l'école nationale ». On a longuement et parfois passionnément discuté autour de cette notion nouvellement introduite dans la recherche sur l'art de l'Orient chrétien. On l'a parfois violemment niée, sans pourtant réussir à la démolir. Elle sert désormais à donner du contour, à approfondir, à définir ce qui appartient en propre aux peuples de l'Orient chrétien, du Sud-Est européen, ainsi qu'au peuple russe.

Une fois précisée, cette large perspective toutefois rigoureusement délimitée, a permis à l'auteur de mettre en pleine lumière l'art de la Capitale de l'Empire. De nombreuses pages — toujours d'une grande puissance d'évocation — ont été consacrées à l'art de Constantinople, à sa fonction esthétique, à son rôle exemplaire, ainsi qu'à son rayonnement dans la vaste aire de l'Orient chrétien, autant qu'en Occident. Définir et souligner ce rôle est d'ailleurs le but principal du livre ainsi que l'auteur même l'affirme dans la Préface : « Scopo principale del presente lavoro è definire il carattere dello stile della pittura bizantina e il ruolo di questo svolto nella vita artistica del medioevo. Per conseguenza, principale oggetto di studio saranno le opere di Costantinopoli (...) che più d'ogni altra offre un'idea della pittura bizantina » (p. 3). Et dans le premier chapitre (« I fondamenti dell'arte bizantina ») ce rôle est justifié, renforcé : « Tutte le più importanti riforme artistiche e le maggiori svolte nell'evoluzione dello stile bizantino dipesero da Constantinopoli » (p. 14). Signalons dans ce sens quelques aspects moins connus que V. N. Lazarev met en valeur : l'influence « considérable » de la peinture byzantine dans le processus de formation de la culture islamique (p. 109), ainsi que le rôle déterminant de la Capitale dans la peinture des X^{e}, XI^{e} siècles en Cappadoce (p. 163), en Géorgie (p. 165), etc. ; en outre, est prouvée « l'importance extraordinaire » de Constantinople aux XI^{e}, XII^{e} siècles dans l'élaboration du style de l'époque des Comnènes, sa « fonction de guide » dans l'art de l'époque des Paléologues, etc. L'art de Constantinople devient ainsi, d'une part, la source de cette « unità organica e monolitica » (p. 8) de l'art byzantin et d'autre part, rayonne là où « ... si era formato un regime sociale più o meno analogo, cioè una corte e una chiesa centralizzata » (p. 15). Ainsi s'expliquent, entre autres, certains aspects — les plus brillants — de la peinture bulgare et serbe aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles. En même temps, l'existence de l'art populaire de la province ou des autres pays, qui avec l'aide de Byzance avait donné naissance à un style original, exerce, à son tour, une certaine influence sur Constantinople. L'auteur conclut son premier chapitre en affirmant que : « grazie a tale coesistenza parallela di due stili, il quadro generale dello sviluppo dell'arte bizantina è assai complesso. Pur avendo contatti con l'arte popolare, esse non si fusero mai, perciò e necessario distinguere le loro sfere d'influenza, che comprendevano non soltanto strati sociali ma anche territori e paesi diversi » (p. 15). Tout au long de son livre V. N. Lazarev suivra cette évolution complexe, cette alternance entre l'art impérial de Constantinople, l'art de la province byzantine et celui qui se développera dans les nombreux et divers pays de l'Orient chrétien. L'image qui en résulte permet de rendre justice à l'originalité de la création locale et à la fois d'enrichir l'art impérial des innombrables alluvions de l'art de tant de peuples divers.

Cette image d'ensemble est expliquée, soutenue et confirmée par les analyses de détail — iconographiques et surtout stylistiques — lesquelles complètent ce livre d'histoire de l'art par ce qu'on pourrait appeler un répertoire analytique des œuvres les plus expressives de la peinture byzantine et de l'Orient chrétien. Et ce n'est pas seulement la peinture monumentale dans la signification limitée qu'on lui accorde de nos jours, mais aussi la mosaique, la miniature, la peinture d'icônes qui sont mises en valeur, étudiées dans leur évolution et leurs relations avec la peinture monumentale, définies dans leurs traits stylistiques.

Loin d'avoir épuisé tout ce que ce livre apporte de neuf soit dans le domaine de l'information proprement dite (datation et descriptions de monuments peu connus ou récemment découverts, etc.), soit dans l'interprétation de la peinture byzantine et de son évolution, rappelons encore au moins un certain nombre de mises au point, notamment parmi celles qui affectent de plus près quelques problèmes essentiels : l'auteur précise le rôle des grands centres byzantins tels que Salonique, Trébizonde (tout récemment fouillé par D. Talbot Rice), l'Athos, Mistra, Nicée, dans leur action sur la peinture provinciale ou celle d'autres pays ; la description détaillée de la peinture de l'époque iconoclaste (qui vient enrichir l'image tellement complexe qu'offre le livre du Pr A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin. Dossier archéologique*, Paris, 1957), moment lequel détermine « una netta fratture tra l'arte cortigiana e quella popolare » (p. 106) ainsi que l'influence de l'art populaire des iconodules de l'Orient chrétien sur l'Occident des VIII^e—IX^e siècles ; la formation des écoles nationales et les différents aspects de leur art et de leur évolution par rapport aux grandes étapes de la peinture byzantine proprement dite ; sont soulignées les innovations iconographiques du XIII^e siècle et en même temps l'importance essentielle du retour aux traditions hellénistiques pour la formation d'un nouveau style ainsi que le fait que « ... nel XIII secolo la corrente bizantineggiante era un fenomeno pressoché universale... » (p. 321) ; l'auteur insiste sur la différence profonde entre la Renaissance paléologue du XIV^e siècle et celle italienne ; il marque, pour la première fois, deux phases stylistiques distinctes dans la peinture de cette époque : la phase « picturale » et celle « graphique », tellement importantes pour la datation de nombreuses œuvres tardives, surtout dans le Sud-Est européen ; il prouve, en analysant le rôle des écoles nationales du XIV^e siècle, combien incompatible avec la réalité était l'ancienne théorie de G. Millet sur l'existence d'une école « crétoise » à cette époque, tout en donnant une nouvelle signification à ce que le savant français avait défini comme « école macédonienne », etc. Il convient de souligner dans ce sens combien utile est cette mise au point de V. N. Lazarev comme point de départ pour l'explication de la genèse de la véritable école crétoise post-byzantine.

Les précisions que l'auteur apporte pour chaque époqu e et phase stylistique ; toutes les nuances de ce « langage silencieux fait de traits, couleurs et volumes » (A. Grabar, *Le message de l'Art Byzantin*, dans l'*Art Byzantin. 9^e exposition du Conseil de l'Europe*, Athènes 1964) qu'il évoque ; les idées nouvelles qui représentent tout autant de points de départ pour les recherches à venir, enfin, la mise au point des déterminantes historiques et sociales qui ont permis — à travers les innombrables avatars de toutes sortes — à l'art byzantin de devenir et de demeurer mille ans durant une véritable « Magistra Europae », font de l'œuvre de V. N. Lazarev l'une des contributions les plus efficaces de notre époque à l'histoire de la culture du moyen-âge européen. Ce que Otto Demus affirme : « L'art byzantin a justement été un maître au vrai sens du mot, le plus grand qui soit apparu entre l'art classique et l'art gothique » (*L'art byzantin dans le cadre de l'art européen*, dans *op. cit.*, p. 111) est prouvé tout le long du livre de V. N. Lazarev. Et c'est ainsi que se détache clairement sur notre horizon culturel la longue route, parcourue en laborieuses étapes, entre le moment où, en 1899, Charles Diehl ouvrait son cours à l'Université de Paris par une brillante apologie de Byzance pour faire comprendre à ses contemporains que l'empire grec d'Orient n'était pas « l'héritier dégénéré et lamentable de l'empire romain » et que ce monde « à peine exploré » était celui d'une civilisation qui « fut peut-être la plus brillante et a plus raffinée du moyen-âge » (*Etudes byzantines*, Paris, 1905, p. 2, 20), et le moment actuel

où la féconde synthèse du savant russe marque, comme une borne milliaire, les études de la byzantinologie.

Arrêtons-nous, à la fin de ce qui voudrait être aussi un hommage pour tout ce que le professeur a appris à ses élèves et disciples, sur la qualité du style de V. N. Lazarev. Car, il faut le reconnaître, c'est encore souvent un problème ouvert pour les historiens d'art de nos jours. On emploie soit le langage insuffisamment communicatif de l'historien, soit celui trop colorié, à tendances excessivement littéraires, du critique d'art. V. N. Lazarev utilise avec maîtrise un style éminemment approprié à l'histoire de l'art ; la clarté logique de sa phrase n'a rien à envier à sa puissance d'évocation qui obtient, quand il est nécessaire, des effets plastiques, même chromatiques, sans jamais se départir de la rigueur nécessaire à l'intelligence exacte des nuances les plus délicates si fréquentes dans toute analyse de peinture. Rappelons dans ce sens les lignes consacrées aux mosaïques du mausolée de Galla Placidia (p. 51—52), la description des mosaïques de San Vitale (p. 79) ou celle de la mosaïque représentant la Vierge et l'Enfant de la St.-Sophie de Constantinople (p. 142—143), la description des peintures de Sopočani en Serbie (p. 299—300), l'art de Théophane le Grec (p. 365—366) auquel d'ailleurs l'auteur a consacré un très beau livre (*Feofan Grek i ego skola*, Moscou, 1961) ou celui du Gréco qui clôt le livre.

Il serait injuste de ne pas relever l'ampleur de la bibliographie ainsi que la richesse et le choix de l'illustration. Elles complètent un texte qui marque une étape essentielle dans l'historiographie de l'art et de la culture byzantine.

Une reconnaissance particulièrement vive revient au traducteur, M. Gildo Fossatti, qui a réussi à offrir à ceux qui ne connaissent pas le russe la joie de pouvoir lire une traduction magistrale.

Maria-Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : CAMARIANO, NESTOR (N. C.) ; DIACONU, PETRE (P. D.) ; | FRANCES, E. | (E. Fr.) ; MIHĂESCU , HARALAMBIE (H. M.) ; MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU , ELENA (E. M.-S.) ; MUSICESCU, MARIA-ANA (M. -A. M.) ; NĂSTUREL, PETRE Ş. (P. Ş. N.) ; PAPACOSTEA-DANIELOPOLU , CORNELIA (C. P. -D.) ; SIUPUR , ELENA (E. S.) ; TANAŞOCA, ŞERBAN N.(N.-Ş.T.).

V. BEŠEVLIEV, *Ирански елементи у прабългарските* [Eléments iraniens chez les Protobulgares], « Античное общество », Editions Nauka, Moscou, 1967, p. 237—247.

L'auteur est d'avis que des noms comme Boris, Kardam, Koubrat, Omourtag, etc. sont, selon toutes les probabilités, iraniens.

P. D.

V. BEŠEVLIEV, *Ein verkannter thrakischer Ortsname*, « Известия на Института за български език » vol. XVI, p. 75—77.

L'article apporte des arguments sûrs à l'appui de l'hypothèse formulée par l'auteur que le nom de la localité de Markellai — mentionnée dans plusieurs sources byzantines — n'est pas d'origine latine, mais thrace. Voir là-dessus l'article d'I. Dujčev paru dans cette Revue, IV (1966), 3—4, p. 371—375, au moment où V. Beševliev faisait imprimer le sien.

P. D.

P. GARDE, *Note sur l'enclise et la proclise en macédonien*, « Zbornik za filologiju i lingvistiku », XI (1968), p. 31—39.

Un des faits insolites qui caractérisent l'accentuation dans la langue littéraire macédonienne c'est le comportement différent des syllabes des proclitiques :

— généralement elles ne peuvent pas recevoir l'accent (par exemple, *ke se venča* « il se mariera »; les proclitiques sont : *ke*, l'auxiliaire du futur, et *se*, le pronom réfléchi);

— les proclitiques sont accentués seulement quand un verbe est précédé de la négation *ne* ou d'un mot interrogatif, parce que dans ce cas le verbe ne forme plus avec la négation ou avec le mot interrogatif une seule unité accentuelle (*kako sé vikaš* « comment t'appelles-tu? »). Cette tendance est connue dans beaucoup de langues (gr., esp., fr.). En macédonien le processus est plus complexe, car l'interrogatif ou la négation détermine l'enclise du verbe.

E. M.-S.

D. IOVIĆ, *O dvočlanim konsonantskim sekvencama Vukovog jezika u inicialnoj i finalnoj poziciji* [Sur la distribution des phonèmes consonantiques dans la langue de Vuk Karadzić], « Zbornik za filologiju i lingvistiku », XI, 1968, p. 97—104.

En s'occupant des faits caractéristiques pour la langue de Vuk Karadzić, l'auteur recherche la distribution des phonèmes consonantiques dans son œuvre; il s'agit seulement de combinaisons bisyllabiques dans la position initiale (A) et finale (Z) qui peuvent avoir des sens bien déterminés.

E. M. - S.

K. PETER, *Budimpeštanski fragment apostola* [Fragment des Epîtres de Budapest], « Zbornik za filologiju i lingvistiku », XI (1968), p. 109—117.

Il s'agit de deux manuscrits découverts dans la Bibliothèque Nationale Hongroise. En les déchiffrant et en comparant leurs variantes, l'auteur établit que tous les deux sont des fragments des Epîtres. En ce qui concerne la langue des manuscrits, on souligne qu'elle présente les particularités d'une rédaction serbe du XIII^{e} siècle.

E. M.-S.

K. E. NAYLOR, *On the nominal categories of Čakavian*, « Zbornik za filologiju i lingvistiku », XI (1968), p. 199—206.

L'étude présente les catégories grammaticales de la déclinaison nominale et les oppositions caractéristiques pour chaque catégorie (par exemple, les oppositions : singulier — pluriel; masc. animé — masc. inanimé; neutre — féminin, etc.); en même temps on expose les possibilités de grouper les parlers tchakaviens en tenant compte de leurs traits morphologiques.

E. M.-S.

M. PAVLOVIĆ, *Les termes pastoraux en Illyricum*, « Zbornik za filologiju i lingvistiku », XI (1968), p. 219—226.

L'analyse des traces lexicologiques et structurales des termes de la vie pastorale en Illyricum, rend possible l'interprétation des rapports de la mixoglottie complexe en cette région

de la Péninsule Balkanique. L'auteur se propose de se limiter à trois groupes de termes caractéristiques pour la langue des Valaques et des Celtes : 1) les termes qui dénomment le bœuf, la brebis, le gros bétail ; 2) le pantalon caractéristique des Gaulois ; 3) les mots qui indiquent l'organisation de la vie pastorale.

Les considérations touchant à ce sujet, ont conduit à des conclusions intéressantes d'ordre général :

— on souligne une fois de plus la communauté de la langue du substrat romanisé de la Péninsule Balkanique avec le roumain ;

— les processus de la symbiose entre les langues slaves du Sud et la langue roumaine n'ont pas été isochrones ;

— dans les processus de la romanisation, c'est la couche des Celtes qui devient active, surtout en ce qui concerne certains lexèmes de la vie pastorale dans le serbo-croate (*marhan* — scr. *marva*, etc.)

E. M.-S.

TH. G. ZORAS, Ὁ Κομμητᾶς καὶ τό Γυμνάσιον τοῦ Βουκουρεστίου. Ἀνέκδοτα κείμενα ἐκ τοῦ κώδικος 29 τοῦ Σπουδαστηρίου Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν [Commitas et l'Ecole de Bucarest. Textes inédits provenant du codex 29 de la bibliothèque du Séminaire de littérature byzantine et néo-grecque de l'Université d'Athènes), Athènes, 1967, 20 p. « Textes et études de littérature néo-grecque », sous la direction du Prof. Zoras, n° 35.

Les textes publiés se rapportent aux relations du professeur Etienne Commitas avec l'Ecole Princière de Bucarest. Le premier texte est une lettre de Commitas envoyée le 12 octobre 1815, de Vienne, dans laquelle il manifestait sa joie pour l'invitation qui lui était faite de venir à l'école de Bucarest et il donnait les raisons qui l'empêchaient de quitter Vienne immédiatement. L'un des motifs était qu'il ne voulait pas laisser les fils du trésorier général (*marele vistier*) Grigore Ghica, qu'il accompagnait à Vienne, sans professeur. et qu'il désirait donner à leur père la possibilité d'en trouver un autre. Commitas demandait l'ajournement de son engagement à l'Ecole Princière de Bucarest.

Le second texte est toujours une lettre de Commitas envoyée cette fois-ci de Bucarest, le 22 janvier 1816, à un ami à Constantinople et dans laquelle il donne des détails sur le transport des ossements de l'ancien directeur de l'Ecole Princière, Lambros Fotiadis, et sur l'inauguration et le fonctionnement de la nouvelle école de Bucarest, dont la renommée était déjà si grande qu'elle comptait même des élèves venus de Constantinople.

En janvier 1816, Commitas se trouvait pour une courte visite à Bucarest, probablement, comme le montre Zoras, pour discuter les conditions de son engagement à l'Ecole Princière, dirigée alors par Néophite Doucas.

Le troisième texte est, selon la constatation de Zoras, un discours prononcé par Commitas en mai 1816 à l'occasion de l'ouverture de son cours à l'Ecole Princière de Bucarest. Il y parle de l'importance de l'enseignement et du système d'enseignement de cette école.

N. C.

MIRCEA AVRAM, *Primul traducător al lui „Robinson Crusoe" în limba română : preotul bănățean Petru Teodorovici* [Le premier traducteur de « Robinson Crusoé » en roumain : le prêtre Petru Teodorovici du Banat], « Mitropolia Banatului », XVII (1967), 7—9, Timișoara, p. 555—557.

Petru Teodorovici, curé d'une paroisse roumaine de Timișoara, a traduit du serbe dans sa langue maternelle le célèbre roman de Daniel Defoe en 1816. La copie qu'il a faite de sa traduction en 1818 est conservée en manuscrit à la Bibliothèque de l'*Astra*, à Sibiu. De sa préface il appert que cet ecclésiastique connaissait les écrits de Rousseau, de Voltaire, de Mirabeau. Son activité et ses lectures en font donc un esprit hardi pour son temps. Il est à souhaiter que l'auteur entreprenne une étude de la langue de cette traduction, qui précède de fort peu la version roumaine publiée en 1835 à Jassy par le serdar Vasile Drăghici, qui s'était attelé à la besogne en 1817.

P. Ș. N.

A. RĂDULESCU & N. HARȚUCHI, *Cimitirul feudal timpuriu de la Castelu* [La nécropole de la haute époque féodale de Castelu], Constanța, 1967, 127 p., 31 pl. (Muzeul Regional de arheologie Dobrogea).

Ce petit volume présente les résultats des recherches archéologiques effectuées en 1958 dans la nécropole de Castelu (entre Constantza et Medgidia). On y a découvert 176 tombes, toutes à incinération.

La première partie du travail comprend une description détaillée des sépultures.

Si l'on tient compte des caractères généraux des tombes, on peut les grouper comme suit : a) sépultures représentées par de simples fosses où l'on a déposé, avec les ossements calcinés, des tessons provenant des vases brisés rituellement et apportés à titre d'offrande ; b) tombes aménagées dans des fosses simples où l'on n'a déposé que les ossements calcinés ; c) tombes où les ossements calcinés ont été déposés dans des vases de terre, avec ou sans couvercle ; d) tombes attestées par des vases où, à côté des ossements calcinés, on a déposé aussi des tessons brisés selon un rite.

Les sépultures des catégories *c* et *d* étaient parfois marquées d'une pierre indicatrice, ou bien par des tas de pierres, ces derniers ayant une forme carrée, à demi circulaire, ou ovale.

La dernière catégorie (e) est attestée par des cassettes aménagées au moyen de blocs de pierre. Certaines de ces cassettes sont fermées sur tous les côtés, alors que d'autres ne le sont que sur trois côtés. Quelques-unes d'entre elles avaient au fond des briques plus anciennes d'époque romaine, évidemment réutilisées. Il était fréquent d'y déposer également des vases brisés rituellement.

L'inventaire funéraire, la céramique exceptée, est plutôt pauvre. On a découvert le plus souvent des lames de couteau en fer, en mauvais état de conservation. Il faut noter que l'on a trouvé aussi deux fragments de deux briquets. Deux sépultures ont livré chacune un fragment de serpette en fer. La série des objets domestiques est complétée par quelques clous, petits et grands, du même métal.

Au groupe des pièces de parure appartiennent deux broches en fer — l'une de forme ovale, l'autre carrée —, un anneau de boucle de cheveux en bronze, quatres perles de verre. Ces quatre perles sont en pâte bleu café et décorées de lignes courbes ; leur forme est sphéroïdale.

Les armes à mentionner sont quatre pointes de flèches, dont trois à lame en forme de losange et l'autre à lame à ailettes.

La céramique se divise, grosso modo, en deux grandes catégories : a) céramique renfermant du sable, décorée de lignes horizontales incisées et b) céramique grise, à pâte fine, décorée de lignes lustrées. On peut encore adjoindre à ces deux catégories quelques vases modelés dans une pâte blanche à kaolin et peints en rouge.

La partie finale du travail de A. Rădulescu et N. Harţuchi comprend des considérations sur la nécropole de Castelu et sur les autres monuments similaires découverts aussi bien en Roumanie qu'en territoire bulgare. Compte tenu des caractères généraux du cimetière de Castelu, déterminés par le rite et le rituel funéraire, cette nécropole s'ajoute à la vaste zone des nécropoles du type Dridu de la région du Bas-Danube.

Les auteurs, qui présentent tout le matériel archéologique discuté dans ses rapports typologiques avec celui, analogue, des autres nécropoles et établissements, aboutissent à la conclusion que le monument en question appartient à la fin du IX^{e} siècle ou au commencement du X^{e}.

A notre avis, il faut reculer un peu cette datation. Autrement dit, la nécropole de Castelu doit plutôt appartenir au IX^{e} siècle qu'au suivant.

Nous fondons cette affirmation sur les particularités de quelques objets qui imposent même d'assigner comme date à la nécropole de Castelu le milieu du IX^{e} siècle. Il faut tout d'abord mentionner en ce sens les quatre pointes de flèches et les perles d'un bleu tirant sur le jaune. Il en est de même de la céramique, aussi bien celle qui renferme du sable que celle de couleur grise.

Nous nous empressons de souligner comme très intéressante l'observation qu'il n'existe à Castelu aucune tombe à inhumation. Cette situation, surprise aussi à Satu Nou (département de Constantza), définit la nécropole de Castelu comme un monument différent des autres nécropoles de Dobroudja, sinon du point de vue chronologique de moins du point de vue ethnique.

Il faut retenir que l'on a surpris dans le cimetière de Castelu de nombreux éléments non slaves aussi bien dans le rituel funéraire que dans l'inventaire. Mentionnons à ce propos l'observation que certaines urnes sont munies d'un couvercle et que d'autres sont protégées par des plaques de pierre et par des briques. En deuxième lieu, ce qui attire l'attention c'est l'existence d'une céramique à Kaolin et décorée en rouge. Cette espèce céramique constitue, selon tous les indices dont on dispose, un écho attardé d'une technique propre au monde byzantin du Bas-Danube à la haute époque. Considéré à la lumière des réalités de Castelu, notre point de vue que la céramique à peinture rouge de Dobroudja y aurait été apportée lors de la restauration de la domination byzantine sur le Bas-Danube en 971 * n'est plus valable.

L'ouvrage des deux archéologues A. Rădulescu et N. Harţuchi met en discussion un matériel abondant, présenté avec méthode et compétence.

De nombreuses photographies, des dessins et la publication du plan des fouilles complètent d'une manière heureuse la description de la nécropole de Castelu.

P. D.

STIPČEVIĆ, ALEXANDR, *Gli Illiri*. Casa editrice « Il Saggiatore », Milano, 1967, 260 p., 48 fotografie, 29 disegni (Uomo e mito. Collezione a cura di Roberto Bosi, 51).

L'auteur, qui est archéologue et a étudié à Zara et à Zagreb, présente une synthèse sur les Illyres, considérés surtout sous l'aspect de leur civilisation matérielle. Mais il en fait connaître sommairement les autres aspects aussi, comme le milieu géographique, l'ethnogenèse, l'histoire, la langue, l'art, la religion et les traces laissées par les Illyres dans les civilisations balkaniques

* Petre Diaconu, « Dacia », VI (1962), p. 321.

ultérieures. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie. Le style et les illustrations sont adéquats. L'ouvrage est utile en premier lieu aux lecteurs qui, faute de connaître le serbo-croate, le slovène ou le macédonien, ne peuvent suivre les résultats des recherches imprimées dans ces langues par les spécialistes yougoslaves.

H. M.

G. T. DENNIS, *An Unknown Byzantine Emperor Andronicus V Palaeologus (1400—1407?)* « Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft », XVI (1967), p. 175—187.

L'auteur publie une monodie trouvée dans un codex de la bibliothèque nationale de Vienne « sur la mort de l'empereur Andronic Paléologue, fils de Jean et neveu de Manuel, âgé de 7 ans » et une lettre de condoléance adressée à un empereur par le patriarche ou le métropolite de Thessalonique. L'auteur considère que toutes les deux sont adressées à l'empereur Jean VII, qui régnait à Thessalonique, à l'occasion de la mort de son fils Andronic.

Jusqu'à présent, on croyait que Jean VII n'avait pas eu d'enfants. Ces documents prouvent le contraire. Andronic est né en 1400—1401 et il est mort en 1407—1408, en tout cas avant son père qui meurt le 22 septembre 1408.

Il est probable qu'Andronic ait été proclamé coimperator par son père, à l'époque où il suppléait Manuel II, qui était parti chercher des secours en Occident.

E. Fr.

G. T. DENNIS, *The Byzantine-Turkish Treaty of 1403,* « Orientalia Christiana Periodica », XXXIII (1967), p. 72—88.

La victoire de Tamerlan à Ankara a jeté la panique dans le bassin oriental de la Méditerranée. Pour consolider sa position dans les possessions turques d'Europe, Suleyman, fils de Bajezid, entre en relations avec Venise, Gênes et Rhôdes et se montre disposé à faire des concessions territoriales à Byzance. Gênes confie les négociations à Jean de Chateaumorand et Venise à Piétro Zeno et à Marco Grimani. Dans un premier appendice, l'auteur publie le texte du traité conclu entre Suleyman et les autres Etats du bassin oriental de la Méditerranée. Ce traité est traduit en italien d'après un original en langue turque. Dans un deuxième appendice, il publie le rapport du représentant vénitien Zeno, d'où il résulte que le traité a été conclu à Gallipoli. L'auteur prouve que le traité a été conclu en janvier ou février 1403 et pas le 3 juin 1403, comme on le croyait jusqu'à l'heure actuelle. De la part byzantine, le traité a été signé par Jean VII, l'empereur titulaire Manuel se trouvant en Occident.

Pour reconfirmer et consolider le traité qui paraissait peu solide, Giacomo Suriano, l'ambassadeur envoyé par les Vénitiens chez Suleyman, reçoit le 9 avril 1403 des instructions de Venise, afin de convaincre Manuel à confirmer le traité.

En conclusion, l'auteur croit que plusieurs traités ont été conclus avec les Turcs, l'un vraisemblablement avec le frère de Suleyman en Anatolie, un autre entre Manuel II et Suleyman et peut-être un autre avec l'émir d'Anatolie.

E. Fr.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le protovestiarite*, « Rivista di Studi byzantini e neoellenici », N. S., XIV (1967), 4, p. 3—10.

La fonction de protovestiarite, qu'on ne doit pas confondre avec celle de protovestiaire, n'apparaît qu'au XIIᵉ siècle. Le protovestiarite était le grand maître des cérémonies ; il conduisait les audiences impériales et informait l'empereur au cours des audiences des événements urgents. Il était le chef des vestiarites.

L'auteur mentionne les dignitaires byzantins connus qui ont porté ce titre à partir du XIIᵉ jusqu'au XVᵉ siècle. Parmi les derniers protovestiarites a été aussi Sphrantzès.

E. Fr.

JEAN DÉCARREAUX, *L'Union des Églises au Concile de Ferrare-Florence* (*1438—1439*). Editions de Chevetogne (extrait d'*Irénikon*, 1ᵉʳ et 2ᵉ trimestre, 1966), 1966, 73 p.

L'auteur puise ses informations avant tout aux actes grecs et latins du concile et aux Mémoires de Sylvestre Syropoulos. Les travaux d'érudition qu'il met à contribution sont ceux, désormais classiques, de G. Hofmann et J. Gill, plus une suite d'articles qu'il a publiés lui-même depuis 1960 dans la « Revue des études italiennes ». Son exposé, qui se remarque par sa limpidité, fait de cette brochure un précis de l'histoire du grand événement auquel elle est consacrée. C'est à ce titre surtout que ce travail se recommande aux historiens. On nous permettra de rectifier p. 62 une inadvertance : parmi les signataires de l'union demeurés fidèles à leur signature (dix prélats orientaux sur trente-trois), on énumère aussi le métropolite Damien de Moldavie. Il faut en réalité le rayer du nombre, sur le témoignage formel de Scholarios (voir le texte dans L. Petit, A. Sidéridès et M. Jugie, *Œuvres complètes de Gennade Scholarios*, III, Paris, 1930, p. 193 et 195, utilisé par nous dans *Quelques observations sur l'union de Florence et la Moldavie*, dans *Südost-Forschungen*, XVIII, 1959, p. 86, ou *Cîteva însemnări despre Sinodul de la Florența*, dans « Mitropolia Olteniei », XI (1959), p. 645).

P. Ş. N.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin* : *le mémorialiste ἐπὶ τῶν ἀναμνήσεων, le myrtaïte et le tatas*, « Jahrbuch der osterreichischen byzantinischen Gesellschaft », XVI (1967), p. 147—152.

Continuant la série de ses précieuses études sur l'organisation administrative de Byzance, l'auteur s'occupe de quelques fonctions moins importantes. Le mémorialiste tenait d'abord l'évidence des personnes qui s'étaient distinguées par des faits d'armes ou dans le service public. Il continuait les attributions du magister memoriae. La chancellerie patriarcale avait aussi un tel fonctionnaire. Au XIVᵉ siècle cette dignité n'était plus une fonction, mais un titre.

L'existence du myrtaïte est signalée dans Ps. Codinos, mais à cette époque, comme un titre.

La fonction de tatas n'apparaît qu'au XIIIᵉ siècle. C'était le précepteur des fils de l'empereur et il surveillait le personnel qui les desservait ; l'auteur mentionne une série de personnages qui ont rempli cette fonction.

E. Fr.

P. LEMERLE, *Un aspect du rôle des monastères à Byzance. Les monastères donnés à des laïcs, les charisticaires*, «Académie des Inscriptions et belles lettres. Comptes rendus», 1967, Janv.-Mars, p. 9–28.

L'auteur traite des donations de monastères en faveur des laïcs. Les monastères étaient donnés avec leurs biens et revenus. Ces donations avaient soit un caractère viager, soit héréditaire, le bénéficiaire pouvant les transmettre, à sa mort, à un successeur.

L'existence de cette institution des charisticaires est mentionnée dans les sources à partir de la fin du X^e^ siècle ; l'auteur est d'avis qu'elle devait exister même avant le VIII^e^ siècle.

Pour faire comprendre l'institution des charisticaires l'auteur précise certains traits caractéristiques du monachisme byzantin :

— il était possible que des laïcs soient propriétaires de monastères ;

— si le monastère n'avait pas le droit d'autonomie, la partie de ses revenus qui dépassait les exigences du typikon et des différents legs et donations revenait au propriétaire (évêque, charisticaire, l'empereur ou l'Etat).

L'apparition du charisticariat a été favorisée par l'idée que les moines ne devaient avoir aucune préoccupation d'ordre économique ou financier. L'institution est connue, en particulier, par le traité du patriarche Jean d'Antioche. Celui-ci montre qu'au début on poursuivait par le charisticariat le but de venir en aide aux monastères et aux institutions qui se trouvaient dans la gêne, en les cédant aux personnes qui avaient les possibilités de les aider.

Successivement cette mesure s'est transformée en abus, de sorte que les monastères les plus riches furent donnés à des laïcs.

Jean d'Antioche donne des détails illustrant l'immixtion scandaleuse des charisticaires dans la vie monastique.

Un autre témoignage concernant les charisticaires se trouve dans un acte publié par Darrouzès, d'après un codex de Sinaï. On y montre les abus de certains charisticaires qui violaient les droits réservés aux patriarches. Cependant, P. Lemerle croit que, malgré les abus, l'institution comme telle était nécessaire. Elle dispensait les moines des obligations qui n'étaient pas d'ordre spirituel ou social, d'affaires où ils ne s'y connaissaient pas.

Un charisticaire influent pouvait rendre des services au monastère. C'est dans ce but que les moines du monastère situé sur le mont Ganos sollicitent à Psellos d'accepter la donation de ce monastère.

Pour la compréhension de cette institution, il faut avoir en vue qu'à Byzance le monachisme n'était pas isolé de la société et puis aussi le fait que les richesses des monastères consistaient en grande partie en biens fonciers. Ces immenses richesses étaient soustraites au circuit économique normal à cause d'une administration défectueuse, ce qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences pour la production et les revenus du fisc — de là la nécessité du charisticariat.

Née d'une nécessité interne, cette institution ne pourrait être comparée à aucune autre de l'Occident.

E. Fr.

HERBERT HUNGER, *Der byzantinische Katz-Mause-Krieg. Theodoros Prodromos, Katomyomachia. Einleitung, Text und Übersetzung.* Verlag H. Bohlaus Nachf., Graz-Wien-Koln, 1968, 134 p. (Byzantina Vindobonensia. Herausgegeben vom Kunsthistorischen Institut und dem Institut für Byzantinistik der Universitat Wien. Bd. III).

Si Rudolf Hercher fondait son édition critique de la *Katomyomachia* (Leipzig, 1873) sur trois manuscrits seulement, Herbert Hunger fait valoir dans la sienne dix-sept des vingt manuscrits connus jusqu'à présent, à part l'*editio princeps* d'Aristoboulos Apostoles, le futur métro-

polite Arsénios de Monembasie, datant de la fin du XV^{e} siècle. Le lecteur trouvera la description des manuscrits dans les pages 13—16 de l'ouvrage : il y a deux manuscrits du XIV^{e}, trois du XV^{e}, dix du XVI^{e}, trois du XVII^{e} et deux manuscrits du XIX^{e} siècle. On aura l'image complète de la circulation de cette œuvre en suivant G. Fumagalli (Hunger, p. 17) qui dressa l'inventaire des éditions de la *Katomyomachia* pour les XVI^{e}—XIX^{e} siècles : trente-deux éditions au XVI^{e}, neuf au XVII^{e}, cinq au XVIII^{e} et deux éditions au XIX^{e} siècle. On n'a pas trouvé jusqu'à présent des manuscrits de la *Katomyomachia* en Roumanie. Notons toutefois que le *Parisinus suppl. gr. 1318*, datant de la fin du XVII^{e} siècle (Astruc-Concasty, *Bibliothèque Nationale, Catalogue des manuscrits grecs, Le Supplément Grec*, III, Paris, 1960, p. 665 et suiv. = Hunger, p. 15, sigle K) fut écrit par Eusthatios Lambros, élève entre 1690—1700, à Bucarest, de Sevastos Kiminitis.

Il y avait des traductions de la *Katomyomachia* en latin, en italien et en grec moderne. Celle que nous donne aujourd'hui H. Hunger est la première traduction en allemand de l'ouvrage byzantin et témoigne des dons poétiques du savant byzantiniste. A notre avis, l'édition de H. Hunger restera pour longtemps fondamentale et ne pourra être remplacée qu'à la suite de nouvelles découvertes de manuscrits dans les archives. On attend toutefois avec intérêt l'édition annoncée par le Dr Helmut Ahlborn de Berlin.

L'étude introductive traite des différents problèmes philologiques et d'histoire littéraire soulevés par le texte. Le premier est celui de l'identification de l'auteur. Il n'y a qu'un seul manuscrit qui porte le nom de Prodromos comme nom d'auteur, le *Marcianus gr. 524* (environ 1300). Une analyse lexicale et stylistique, statistique et comparative à la fois, conduit H. Hunger à accepter lui aussi cette attribution. Quant au titre, l'originaire est Γαλεωμυομαχία, celui de Κατομυομαχία, que l'éditeur choisit lui aussi, étant forgé au XIX^{e} siècle. L'analyse métrique (p. 30—39) contribue à la restitution du texte. L'étude de la langue (vocabulaire et style) met en évidence les influences littéraires c'est-à-dire, pour un byzantin, linguistiques aussi, subies par Prodromos : il y a 200 homérismes dans les 381 vers du poème, 60 mots habituels aux écrivains tragiques (Euripide surtout) ; d'autres mots proviennent des écrits hagiographiques, du langage diplomatique et aulique. L'influence prédominante est celle de la Batrachomyomachie, on peut la remarquer jusque dans la formation des noms des personnages. Il va de soi que le langage épique et tragique, celui de la cour byzantine et celui de la littérature religieuse sont parodiés par l'auteur du poème.

Le caractère de cette œuvre est double . il s'agit d'une parodie à la manière de la Batrachomyomachie et en même temps d'une satire politique (p. 51—65). La parodie concerne la littérature grecque classique (la tragédie et l'épopée), — c'est le côté livresque du poème. La satire, qui n'a pas de visées politiques immédiates, a pour objet les vices du comportement politique des byzantins en général. L'auteur rattache la *Katomyomachia* aux autres écrits satiriques de Byzance et aux autres écrits de Prodromos. Il trouve dans l'esprit du poème et dans ses idées des arguments en faveur de l'attribution au protégé d'Irène. Un dernier chapitre est consacré à la fresque de la chapelle de St. Jean de Purgg (Steiermark) qui représente justement une scène de katomyomachie. Selon M. H. Hunger, il s'agit d'une allégorie morale ou théologique plutôt que d'une illustration du poème de Prodromos.

Nous trouvons dans le livre de Herbert Hunger, p. 43—44, des suggestions très utiles pour une étude de la *mimesis* byzantine. Pour un chercheur qui voudrait voir comment la μίμησις τῆς φύσεως est devenue, sans jamais perdre le sens du réel, une μίμησις τῶν βιβλίων ce livre sera sans doute un stimulant et un bon modèle.

N.-Ş. T.

NICOLAS V. TOMADAKIS, Νέαι εἰδήσεις περὶ τῆς ἐκκλησίας Κρήτης [Nouvelles informations sur l'Eglise de Crète], extrait de « Μνημοσύνη. Ἐτήσιον περιοδικόν τῆς Ἑταιρείας ἱστορικῶν σπουδῶν Ἐπί τοῦ νεωτέρου Ἑλληνισμοῦ », I (1967), p. 1- 10.

Le Pr Nic. Tomadakis, originaire de l'île de Crète, s'est toujours occupé, avec une prédilection spéciale, de l'histoire agitée de cette grande île grecque. Un nombre important de ses études, publiées au cours de ces trente dernières années, se rapportent à l'histoire de l'Eglise de Crète le long des siècles.

L'auteur revient sur ce sujet et publie, dans la première partie de son étude, deux documents en italien se rapportant au monastère orthodoxe Gdernetto de Crète qui date de la fin du XVe siècle.

Le premier document se rapporte à une réunion des moines de ce monastère qui décidèrent le 3 janvier 1621/1622 d'envoyer le moine Mitrofan Fasidouis à Venise avec pleins pouvoirs pour traiter de certaines questions concernant leur monastère.

On voit, par le second document, que le vieux Mitrofan a réussi à obtenir, le 12 avril 1622, des autorités de la République, l'introduction dans le monastère Gdernetto d'un système cénobitique selon lequel les moines avaient le droit de procéder à l'élection d'un supérieur pour une période de trois ans.

Le prof. Tomadakis publie les deux documents précédés d'une introduction documentée.

Dans la seconde partie de l'étude, l'auteur donne quelques documents regardant les sacrifices faits par le Crétois pendant la lutte du peuple grec pour son indépendance (1821—1828).

Dans la dernière partie, intitulée : Νεόφυτος ὁ Πατελλάρος καὶ τὰ μοναστήρια τῆς Κρήτης [Néophite Patellaros et les monastères de la Crète], Tomadakis publie un document — le manuscrit n° 2 de la bibliothèque du Métoque du Saint-Tombeau de Constantinople — concernant les monastères et les villages donnés, en 1654, à la Patriarchie de Constantinople par Néophite, métropolite de la Crète.

Le document est accompagné de commentaires précieux et d'informations complémentaires au sujet de l'activité du métropolite Néophite Patellaros, son œuvre Ἀντίρρησις du manuscrit grec 363 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine étant aussi mentionnée.

N. C.

JOVANKA KALIĆ-MIJUŠKOVIĆ, *Beograd y srednyem veku* [Beograd au moyen-âge], Beograd, Srpska Književna Zadruga, 1967, 503 p.

C'est l'histoire de la ville de Belgrade, du VIIe siècle de notre ère jusqu'à sa conquête par les Turcs, que l'on trouvera dans ces pages. La multitude des notes (p. 337—463), bourrées de renvois aux sources byzantines, latines, slaves, hongroises, ragusaines, etc. et à des travaux d'érudition du meilleur aloi, prouve l'ampleur de l'enquête à laquelle l'auteur s'est livrée. Un résumé français, aussi clair que fluide (p. 319—334), par Mila Djordjević, augmente l'intérêt du volume. Ajoutez à cela les belles photographies représentant des monuments, des objets d'art, des pièces archéologiques, des documents, etc ..., qui rehaussent l'exécution soignée de ce travail, dont un index très copieux facilite la consultation : signalons en passant d'assez nombreux renvois à des *marchands valaques* établis à Belgrade à l'époque considérée (s. v. Власи). Avouons-le franchement, la version intégrale de cet ouvrage dans une langue de large circulation en ferait certainement un très utile instrument de travail.

P. Ş. N.

N. CORIVAN, *La captivité d'Alexandre Ypsilanti*, « Balkan Studies », 8, n° 1, 1967, p. 87—102.

En 1827, au moment où se produisait l'intervention du tsar pour la libération des frères Ypsilanti, le philhellénisme avait fait de grands progrès en France et en Allemagne. La cause grecque était soutenue par les grandes puissances et Metternich fut contraint de libérer Alexandre Ypsilanti et ses frères.

Un dossier des archives de Prague, contenant les instructions données pour mise en liberté, prouve le caractère limité de cette libération et la peur qu'avait le chancelier autrichien que la popularité de l'ancien chef de l'Hétairie ne provoquât des troubles dans l'Empire. Les retards auxquels fut soumise sa libération ont hâté la fin d'Ypsilanti, gravement malade depuis sa détention de Theresienstadt.

C. P.-D.

V. BEŠEVLIEV, *Le dr Nicolas S. Piccolos*, « Etudes balkaniques », 6 (1967). Sofia, p. 157—158.

Biographie du prestigieux helléniste bulgare du siècle passé, qui vécut aussi un certain temps à Bucarest.

P. D.

ILIA KONEV, Непознатия Светослав Миларов. Из живота и дейността му в Хърватско и Ромъния. [Svetoslav Milarov inconnu. Sa vie et son activité en Serbie et en Roumanie] « Литературна Мисъл », 1968, 1, B.A.N., Sofia, p. 69—83.

C'est dans le cadre politique et idéologique de la seconde moitié du XIX^e siècle dans le Sud-Est européen, que l'auteur nous présente l'activité journalistique, littéraire et révolutionnaire de Svetoslav Milarov, collaborateur de plusieurs périodiques des Bulgares émigrés de Constantinople, Belgrade et Bucarest. Pendant le gouvernement de Stambolov, Milarov est contraint d'émigrer une seconde fois en Roumanie, en 1887, où il publie un journal de l'émigration.

De nombreux renseignements inédits, portant surtout sur l'époque de ses séjours en Serbie et en Roumanie, contribuent à compléter notre image de la personnalité littéraire et politique de S. Milarov.

E. S.

ANNÉLIESE WERNICKE, *Theodor Anton Ippen. Ein österreichischer Diplomat und Albanienforscher*. Harrassowitz, Wiesbaden, 1967, 147 p. (Albanische Forschungen, 7).

L'auteur a fouillé attentivement les archives, la Bibliothèque Nationale et celle de la Société de Géographie de Vienne, de même que les bibliothèques de Regensburg et de Munich et consulté divers particuliers avant de tenter de reconstituer la vie et l'activité diplomatique et scientifique de Theodor Anton Ippen. Ce diplomate autrichien vit le jour à Sezemice, près de Pardubitz, en Bohème, le 29 novembre 1861. Après avoir suivi les cours de l'Académie orientale d'études diplomatiques de Vienne, il fut de 1885 à 1887 consul à Scutari et de 1887 à 1892 à Plevlje, puis vice-consul à Constantinople (1891et1893), consul à Jérusalem (1893 à 1895) et consul général en Albanie (1897—1903), ensuite conseiller d'ambassade à Amsterdam, à Athènes

et à Londres et conseiller à la conférence de Londres, où on décida du sort de l'Albanie au moment de la conquête de son indépendance ; enfin, de 1921 à 1927 il fit partie de la Commission européenne du Danube. Il connaissait l'allemand, l'anglais, le français, le russe et le tchèque. C'était un homme modeste et discret, mais bien informé. Il mourut le 31 janvier 1935 sans avoir rien laissé d'écrit sur son passé. Témoin de *l'une des plus difficiles*, mais aussi des plus glorieuses époques de l'histoire de l'Albanie, Théodore Anton Ippen a personnellement contribué à son déroulement. Les informations extrêmement abondantes sur son activité de diplomate, que l'auteur a puisées dans les archives, constituent sans nul doute une source de première main pour la connaissance de cette période.

H. M.

CHARALAMBOS K. PAPASTATHIS, *The Nationality of the Mount Athos Monks of Non-Greek Origin*, « Balkan Studies », 8, n° 1, 1967, p. 75–86.

Le statut juridique des moines athonites d'origine non-grecque a un caractère traditionnel. En 1913, par les dispositions du 4e article de la Convention de Bucarest, ils furent tous naturalisés grecs, en masse, ainsi que par le passé, quand ils devenaient automatiquement citoyens byzantins ou ottomans. Une analyse minutieuse de leur statut actuel nous fait voir le caractère souvent contradictoire et lacuneux des dispositions légales qui le réglementent. Il en résulte la nécessité pour le législateur de refaire ces textes de loi.

C. P.-D.

MIHAI GRAMATOPOL et VIRGILIA CRĂCIUNESCU, *Les bijoux antiques de la Collection Marie et Dr G. Severeanu du Musée d'Histoire de la ville de Bucarest*, dans « Revue Roumaine d'Histoire de l'Art », IV (1967), Bucarest, p. 137–158 et XIII planches.

Parmi les nombreuses œuvres d'art de premier ordre de la Collection Severeanu de Bucarest, les bijoux sont des plus précieuses et des plus importantes pour l'histoire du pays. Le Catalogue étudie 187 bijoux en or, argent et bronze (bagues, anneaux de boucle, bracelets, diadèmes, colliers, boucles d'oreilles, etc.) appartenant à une période qui s'étend depuis l'âge du bronze jusqu'au XIe siècle byzantin. Hormis leur valeur intrinsèque et leur beauté, le fait que toutes ces pièces ont été trouvées dans différentes régions de la Roumanie (Dobroudja, Valachie, Olténie) augmente leur intérêt pour l'étude de l'histoire et de la culture matérielle du pays, ainsi que de ses relations avec les régions sud-danubiennes. Les pièces, sommairement décrites (forme, décor, technique, dimensions et analogies), ont été groupées chronologiquement : âge du bronze et du fer, époque grecque, romaine et romano-byzantine, époque de la migration des peuples et début du moyen-âge. Soulignons l'importance, pour l'époque du bronze, d'un trésor composé de 22 anneaux de boucle en or et de sept perles bitronconiques en or, trouvé dans le district d'Argeş (Valachie), ainsi que l'intérêt de deux poignards en or (d'origine incertaine). Par analogie avec les sabres en or massif des trésors de Perşinari, les auteurs considèrent les poignards d'Argeş comme « arme ornementale », pouvant aussi avoir eu la fonction de « lingot prémonétaire ». Le fait que la plupart de ces pièces sont l'œuvre d'artisans locaux jette une nouvelle et vive lumière sur la culture matérielle ainsi que sur une certaine unité artisanale et artistique dans les pays du sud-est européen. Cette unité, qui couvre le premier millénaire de notre ère, explique celle évidente du moyen-âge dans le domaine de l'orfèvrerie.

Une ample bibliographie, roumaine et étrangère, augmente l'intérêt du Catalogue.

M.-A. M.

MIHAI GRAMATOPOL et RĂZVAN THEODORESCU, *Vechi podoabe de aur în colecțiile Cabinetului numismatic al Academiei Republicii Socialiste România* [Anciens bijoux d'or de la collection du Cabinet numismatique de l'Académie roumaine], dans « Studii și cercetări de Istoria Artei », Série Arta Plastică, 13 (1966), 1, p. 63—75, 20 pl.

L'article présente, sous la forme d'un bref Catalogue, les 150 pièces d'or (bracelets, boucles d'oreille, bagues, colliers, etc.), pour la plupart inédites, de provenance méditerranéenne et balkanique, appartenant à différentes époques, à partir du bronze et jusqu'à l'époque romano-byzantine. Il s'agit d'œuvres d'un type largement répandu de l'Italie jusqu'aux régions du nord de la mer Noire, des zones carpato-danubiennes jusqu'aux îles grecques et l'Asie Mineure. La collection roumaine s'enorgueillit, entre autres, d'un bon nombre d'œuvres remarquables de l'époque hellénistique, romaine et romano-byzantine. Tenant compte du fait que l'origine exacte de la plupart de ces pièces (qui proviennent principalement de dons ou d'acquisitions plus anciennes) est inconnue, le mérite des auteurs consiste aussi dans l'effort de les dater et d'en établir les analogies avec des pièces connues se trouvant dans les grandes collections d'autres pays. Les notes bibliographiques ainsi que les illustrations permettront aux spécialistes des analyses comparatives plus poussées. Le nombre, la variété et les qualités artistiques des pièces de cette collection — l'une des plus importantes parmi celles se trouvant en Roumanie — permettent de suivre l'évolution de l'orfèvrerie à travers deux millénaires.

M.-A. M.

NICOLAS MOUTSOPOULOS et GEORGES DIMITROKALLIS, *Bibliographie principale des châteaux-forts de la Grèce*. Extrait des « Annales techniques », vol. XXXVII, fasc. 500, p. 145—148 (ΤΕΧΝΙΚΟΝ ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΡΙΟΝ ΕΛΛΑΔΟΣ. Internationales Burgen Institut. VIII[e] Réunion scientifique. Athènes, 25—29 avril 1968).

Répertoire très utile des travaux grecs et étrangers relatifs aux châteaux-forts de la Grèce médiévale. Il est à souhaiter que des chercheurs des autres Etats du Sud-Est européen nous gratifient à leur tour de bibliographies analogues pour leurs pays.

P. Ș. N.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0. £; 8,— $, 39 — F. F. 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve** Tirana; ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import** Leipzig 701, Leninstrasse 16 ; ■ R. P. de BULGARIE, Hemus Place Sleweikov, 11, Sofia ; ■ R. P. DE CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B 88, Peking ; ■ R. P. D. CORÉENNE, **Chulphanmul,** Phenian ; ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex** Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ; ■ R. P. de HONGRIE, **Kultúra,** P.O.B. 149, Budapest 62 ; ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ; ■ R. P. POLOGNE, **Ruch,** Ul. Wronia 23, Warszawa ; ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia,** Ve Smeckach 30 — Praha II ; ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moskva G-200; ■ R. D. VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao,** 32 Hai Ba Trung, Hanoï ; ■ R S. F. YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenka Knjiga** Terazije 27, Belgrad ; Prosveta 16/I, Terazije, Belgrad ; **Forum Voïvode Misica,** Novi Sad ; ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter** S.A., Alsina 500, Buenos Aires ; ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.,** Distributors 168—174, Day Street Sydney ; ■ AUTRICHE, **Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt** GmbH, 1200 Wien, Höchstädplatz ; ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier** 5, Place St. Jean-Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Persil, Bruxelles ; ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.,** Six Thornecliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ; ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria,** av. Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá ; ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard,** Noregade, 6, Kobenhavn ; ■ ESPAGNE, **Librería Herder,** Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ; ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N. Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanec Ave., St. Louis Missouri 63105 ; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ; ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ; ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur, Paris II, Europériodiques S.A. 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ; ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.** Dennington Estate, Wellingborough, **Northants Central Books, Ltd.,** 37, Inn Road London W. C. 1 ; ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.,** P.O.B., 1136 Tel-Aviv ; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ; ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiane Sp.** A. Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ; ■ JAPAN, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — **Ikebukuro 2 chome Toshima Ku,** Tokyo ; ■ PAYS-BAS, **N. V. Martinus Nijhoff,** P.O.B. 269, **Den Haag ; Swetz & Zeitlinger,** Keizergracht 3471—487, Amsterdam C. ; ■ NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller-Boekhandel** Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ; ■ R. F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner,** P.O.B. 68 München 34 ; **Presse Vetriebs-gesellschaft GmbH,** 6 Frankfurt/Main Börsenstrasse 13—15 ; **Kunst und Wissen, Erich Biber** P.O B. 46, 7000 Stuttgart 1 ; ■ SUISSE, **Pinkus & Cie** Forschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Berne,** P.O.B. 397, 300 1 Berne.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1969

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

CORNELIA BODEA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * *, **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * *, **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu Vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

C. GÖLLNER, **Turcica, Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

A. GRAUR, **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

N. IORGA, **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 375 p., 23 lei.

* * *, **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^{e} vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^{e} vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^{e} vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * *, **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

V. MIHORDEA, **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^{e} siècle), 318 p., 21,50 lei.

I. OPREA, **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 192 p., 7,75 lei.

D. PRODAN, **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^{e} siècle), I^{er} vol., 1967, 596 p., 37 lei; II^{e} vol., 862 p., 48 lei; III^{e} vol., 136 p., 8,50 lei.

N. STOICESCU, **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^{e}—XVII^{e} siècle), 316 p., 21 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, (L'Olténie romaine), 3^{e} éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * *, **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 463 p., 36 lei.

R. VULPE, I. BARNEA, **Din istoria Dobrogei** (De l'histoire de la Dobrogea), II^{e} vol., 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., **VII, 2**, p. 259—416, BUCAREST, 1969

I.P. „Informația" c. 3349 | 43456 | Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul I, str. I.C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VII 1969 N° 3

SOMMAIRE

Page

Le XXV^e anniversaire de la libération de la Roumanie (1944—1969) 451

Hommage Bănescu (suite)

Г. Г. ЛИТАВРИН, Три письма Михаила Пселла Катакалону Кекавмену . . . 455

А. П. КАЖДАН, Один неточно истолкованный пассаж в « Истории » Иоанна Киннама 469

Relations culturelles et politiques

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, II 475

TH. N. TRÂPCEA, L'organisation « knéziale » au Banat du milieu du XVII^e siècle au début du XIX^e 495

CONSTANTIN N. VELICHI, Les relations roumano-grecques pendant la période 1879—1911 509

Chronique

MARIE NYSTAZOPOULOU (Athènes), Réunion statutaire de l'Association Internationale des Etudes Byzantines (Venise, 9—13 septembre 1968) 543

VALENTIN AL. GEORGESCU, VII^e Réunion de travail du Bureau international de l'Association internationale des études sud-est européennes (AIESEE), Moscou-Kiev, 28 mars — 4 avril 1969 547

Comptes rendus

AL. GRAUR, Tendințele actuale ale limbii române [Les tendances actuelles de la langue roumaine] (*H. Mihăescu*); C. POGHIRC, B. P. Hasdeu lingvist și filolog [B. P. Hasdeu linguiste et philologue] (*N.-Ș. Tanașoca*); ION BOGDAN, Scrieri alese [Œuvres choisies] (*I.-R. Mircea*) 551

Page

GH. DIACONU, Tîrgşor, necropola din sec. III—IV e.n. [Tîrgşor, la nécropole des IIIe —IVe siècles de notre ère] (*A. Petre*) ; CRISTIAN POPIŞTEANU, România şi Antanta Balcanică. Momente şi semnificaţii de istorie diplomatică [La Roumanie et l'Entente Balkanique. Moments et significations d'histoire diplomatique] (*G. G. Florescu*) 560

PAUL H. STAHL, Folclorul şi arta populară românească [Le folklore et l'art populaire roumain] (*Maria-Ana Musicescu*) ; ANDREI PĂNOIU, Pictura votivă din nordul Olteniei [La peinture votive au nord de l'Olténie] (*Maria-Ana Musicescu*) . . . 568

Notices bibliographiques 573

LE XXV^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DE LA ROUMANIE (1944 — 1969)

Evénement décisif dans l'histoire du peuple roumain, la journée du 23 août 1944 a marqué la terme d'une phase tragique de son existence et a délivré les forces créatrices décidées à établir sur une nouvelle assiette le régime socio-politique du pays. En renversant la dictature fasciste instaurée au début du second cataclysme mondial, l'insurrection armée des masses populaires inscrivit à nouveau la Roumanie parmi les nations libres et manifesta leur volonté de créer leur destin par eux-mêmes. La lutte héroïque et séculaire d'abord pour maintenir, puis pour reconquérir l'autonomie politique, pour ensuite assurer l'indépendance nationale et l'union en un seul Etat, atteignit ainsi sont point culminant dans les journées enfiévrées du mois d'août, quand la machine de guerre hitlérienne reçut l'un des coups les plus rudes qui lui furent portés dans le Sud-Est de l'Europe.

Les années de reconstruction pacifique et de développement d'un régime nouveau reprirent le fil des meilleures traditions de la civilisation roumaine, en leur conférant le contenu que la réalisation du socialisme imposait de soi.

L'attention des gouvernants et des hommes de science fut tout naturellement concentrée vers la reprise, selon une formule neuve et sur de nouvelles bases, du dialogue politique et culturel que notre pays a entretenu le long de son histoire avec les autres pays de la zone de l'Europe du sud-est. C'était reprendre la tradition des humanistes et des lettrés du siècle des Lumières, des hommes d'Etat et des savants du siècle dernier, dont l'activité avait toujours pris pour point de départ l'analyse du contexte où l'histoire du peuple roumain s'était déroulée. C'était ramener dans la sphère de l'actualité le but généreux que s'était proposé l'« Institut d'études sud-est européennes », fondé le 24 janvier 1914 par N. Iorga, G. Murgoci et V. Pârvan — le premier de ce genre pour toute cette zone —

et mis au service de l'œuvre de « sincère fraternité pour une collaboration commune culturelle et, dans ses effets, politique des peuples du Sud-Est de l'Europe ». C'est un objectif semblable qu'avait poursuivi aussi l'Institut d'études et recherches balkaniques, conduit par Victor Papacostea. La création du nouvel Institut d'études sud-est européennes, qui a pour organe la présente Revue, qui se trouve déjà dans sa 7e année d'existence, a donc signifié la réaffirmation d'une préoccupation constante de la culture roumaine et a constitué l'expression d'une direction importante imprimée à la vie politique et scientifique de la Roumanie socialiste.

Exposant ce but avec clarté, le Président du Conseil d'Etat de la République Socialiste de Roumanie et Secrétaire Général du Comité Central du Parti Communiste Roumain, Nicolae Ceauşescu, répétait récemment dans une interview accordée le 10 mai au correspondant du « Corriere della sera » de Milan l'affirmation que « la Roumanie accorde naturellement une particulière importance à la création d'un climat de collaboration et de paix dans les Balkans, agit avec persévérance et apporte sa contribution active au développement des bonnes relations de voisinage avec tous les pays de cette zone du continent européen. Pratiquement, notre pays n'a de différends avec aucun des Etats balkaniques. Nous considérons qu'une évolution positive des relations politiques entre les pays de cette région — en tant que résultat des efforts de tous les Etats balkaniques — peut mener à la transformation des Balkans en une zone de paix et de collaboration pacifique, ce qui aurait, indubitablement, une influence bienfaisante sur le contexte des préoccupations générales pour le renforcement de la paix et de la sécurité sur le continent européen et dans le monde ».

Au service d'un pareil objectif, l'Institut d'études sud-est européennes a considérablement élargi la sphère de ses préoccupations par rapport aux Instituts qui avaient précédé dans notre pays et cherche à embrasser les sciences humaines dans leur ensemble. Ses cadres de chercheurs s'efforcent d'appliquer, d'une façon de plus en plus conséquente, la méthode comparative, méthode capable de surprendre l'unité et la diversité de la civilisation de cette partie de notre continent, tout en partant des principes d'interprétation et des procédés scientifiques les plus aptes à dévoiler l'essence du développement historique et le contenu de ses manifestations spirituelles.

Au cours de ses sept années d'existence, notre Revue a bénéficié de l'allant général de la recherche scientifique, organisée sistématiquement et encouragée sous des formes inconnues avant la date cruciale du 23 Août. Une partie des résultats obtenus à notre Institut ou dans d'autres centres de recherches de Roumanie se sont fait jour dans les études qu'elle a publiées et une autre dans les rubriques de comptes rendus et notices

bibliographiques, encore insuffisamment développées. Sans prétendre dresser un bilan, nous désirons souligner le fait que les vingt-cinq ans écoulés ont constitué une nouvelle tradition dans la recherche sud-est européenne, sur laquelle nous reviendrons à une autre occasion.

La Revue a également bénéficié du climat de collaboration instauré dans l'activité scientifique de cette zone et nous tenons à mettre l'accent sur la satisfaction particulière que nous avons ressentie chaque fois que nous avons eu l'occasion de publier des contributions portant la signature de savants appartenant aux pays les plus divers. Notons encore avec non moins de joie le développement croissant des relations d'échange et l'écho que les études publiées dans l'organe de l'Institut enregistrent bien des fois dans les milieux scientifiques internationaux. Lié par de nombreuses fibres à l'Association internationale d'Etudes sud-est européennes, constituée à Bucarest le 23 avril 1963 à la suite du Colloque international sur les civilisations balkaniques, tenu à Sinaïa en juillet 1962, notre Institut apporte continuellement sa propre contribution au plan d'activité établi par les commissions qui fonctionnent au sein de l'Association et aux manifestations internationales patronnées par elle.

A une époque où la soif de liberté anime les peuples du monde entier, le 23 Août 1944 exprime pleinement les aspirations et les buts au service desquels le peuple roumain a mis son énergie. Le 25e anniversaire de cet événement permet aux hommes de science et aux autres chercheurs roumains groupés autour de cette Revue qui s'est proposé dès le début, comme le montre l'avant-propos de 1963 « de contribuer à une meilleure connaissance du passé et du présent de l'espace sud-est européen et, implicitement, à une meilleure connaissance réciproque et au rapprochement des peuples de cette partie de l'Europe », de récapituler un aspect du développement de la vie scientifique auquel l'Institut et sa Revue ont cherché à apporter leur contribution avec une confiance inébranlable dans les éléments qui consolident la collaboration internationale, instaurent la présence du logos, de la raison, et mettent en lumière la contribution du Sud-Est européen à l'évolution de la civilisation humaine et à la création de nouvelles perspectives de développement à l'avenir.

ТРИ ПИСЬМА МИХАИЛА ПСЕЛЛА КАТАКАЛОНУ КЕКАВМЕНУ

Г. Г. ЛИТАВРИН
(Москва)

Среди множества проблем, которым посвятил свои исследования заслуженный румынский ученый Н. Бэнеску, есть одна частная, решение которой, однако, способно пролить дополнительный свет на некоторые стороны внутренней жизни империи в беспокойное XI столетие. Речь идет о судьбе известного в 30-50-х годах этого века византийского полководца Катакалона Кекавмена. Его cursus honorum установлен Н. Бэнеску еще 40 с лишним лет назад на основе всех известных в то время источников [1], и исследователи любой страны недаром ссылаются на его статью всякий раз, когда речь заходит о Катакалоне Кекавмене.

Н. Бэнеску проследил судьбу своего героя с 1038 г., когда о нем впервые упоминают источники, вплоть до 1 сентября 1057 г., после чего имя Катакалона Кекавмена исчезает со страниц византийских памятников. В качестве последней известной нам должности в исключительно военном послужном списке Катакалона Н. Бэнеску называет пост дуки Антиохии, отнятый у полководца императором Михаилом VI между сентябрем 1055 и весной 1056 г. (при раздаче руги на пасху 1056 г. Катакалон уже не был дукой Антиохии). Н. Бэнеску считает вполне вероятным, что упомянутый Анной Комниной в «Алексиаде» участник заговора 1094 г. против Алексея I Кекавмен Катакалон[2] идентичен полководцу 30—50-х годов этого столетия: оставаясь в тени с 1057 г., он через 37 лет попытался вновь выйти на политическую арену, но неудачно — дело кончилось ослеплением[3].

---

[1] N. Bănescu, *Un duc byzantin du XIe siècle: Katakalon Kékauménos*, « Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine », XI, 1924, p. 24—36.

[2] Anna, IX, 8—9.

[3] N. Bănescu, *Un duc...*, p. 35—36.

Мы хотели бы в данной статье, посвященной юбилею почтенного ученого, несколько дополнить его исследование о Катакалоне Кекавмене, поскольку после выхода в свет работы Н. Бэнеску стали доступны некоторые дополнительные материалы об этом полководце. Мы имеем в виду три письма Михаила Пселла, опубликованные Э. Курцем — Ф. Дрекслом [4].

Однако, прежде чем перейти к этим письмам, коснемся предварительно двух других вопросов: 1) о возможной должности Катакалона после лишения его поста дуки Антиохии и 2) об идентичности двух Катакалонов (середины и конца XI столетия).

Что касается первого вопроса, то некоторые данные для ответа на него сообщает Скилица. Смещенный с поста дуки Антиохии, Катакалон, однако, не был полностью отстранен от политической жизни. Официально против него не было выдвинуто никакого обвинения. Он ждал лишь нового назначения, оставаясь синклитиком и числясь среди «игемонов войска», как говорит Скилица. Жил, по-видимому, Катакалон в это время в своем родном городе Колонии. На пасху он в числе других крупнейших полководцев Малой Азии прибыл ко двору «посмотреть нового василевса и испытать его щедроты» [5]. Далее показания источников расходятся. Согласно Пселлу, приняв полководцев, Михаил VI оскорбил Катакалона, обвинив его в том, что он едва не погубил Антиохию, ослабил военные силы, не сделал ничего достойного истинного полководца, а пользовался властью в корыстных целях. Пселл пишет, что Катакалон был «поражен внезапностью упрека», так как надеялся, напротив, на награду [6]. Скилица сообщает, что Михаил VI особенно лестно во время приема отозвался о Катакалоне как о человеке, который достиг высокого положения не в силу рождения или чьего-либо благоволения, а благодаря собственному мужеству. Однако он отказал Катакалону в чине проедра, о котором полководец просил василевса [7]. Потерпев неудачу в столице и вступив в заговор, полководцы разъехались по домам, как им и приказал Михаил VI [8]. Катакалон, несомненно, отбыл в Колонию. Новой должности он не получил — свой бесславный отъезд из столицы он считал бесчестием [9]. Действительно, дома у него не было значительных военных сил, которые находились бы под его командованием. Не были ему подчинены и тагмы самой Колонии. Однако это не была полная отставка. Случаи временного

---

[4] *Michaelis Pselli scripta minora*, ed. E. Kurtz — F. Drexl, II, Milano, 1941 (далее — SM, II).

[5] Cedr., II, p. 614.22—615.13.

[6] Michel Psellos, *Chronographie*, II, Paris, 1928, p. 84.11—23 (далее — Psellos, II).

[7] Cedr., II, p. 615.15—23.

[8] *Ibid.*, p. 624.1.

[9] *Ibidem.*

отстранения полководцев от дел были в то время явлением заурядным. Именно поэтому Катакалону удалось обмануть военачальников Колонии, Халдии и союзных войск и созвать пять тагм, ссылаясь на якобы полученную им грамоту василевса, повелевшего ему возглавить эти силы и выступить в поход [10].

Катакалон сыграл одну из главных ролей в удачном исходе мятежа Исаака Комнина. Новый василевс пожаловал своему соратнику один из трех высочайших титулов империи[11]; армянин незнатного происхождения получил чин куропалата, которым ранее из его соотечественников василевсы удостаивали лишь представителей княжеской династии. Но мы не знаем, какую должность дал Исаак I Катакалону. Пост дуки Антиохии ему не был возвращен — на этой должности оказался другой сподвижник Исаака I, будущий император Никифор Вотаниат. Однако было бы слишком опрометчиво заключать из молчания источников, что Катакалон вообще оказался не у дел. Он, несомненно, остался в числе крупнейших полководцев империи, пользующихся особым благоволением василевса. Должность свою при Исааке I он исполнял, безусловно, на востоке. Хронисты молчат об этом только потому, что положение в Малой Азии в правление Исаака I Комнина вообще не привлекало их внимания. Мы полагаем, что Катакалон получил от этого императора пост либо стратига, либо дуки местных тагм по месту своих владений — в феме Колония, что более соответствовало бы и почтенному возрасту стратига. Не исключено, что ему были подчинены и военные силы соседних фем [12].

Теперь о втором из названных выше вопросов. Идентификация нашего Катакалона Кекавмена с Кекавменом Катакалоном Анны Комниной, по нашему мнению, невозможна. И вот почему. Константин Дука (будущий император Константин X, наследовавший Исааку I) был одним из главных участников заговора Исаака Комнина с самого начала, о чем прямо свидетельствует Атталиат: «καὶ γὰρ τῷ Κομνηνῷ τὰ πάντα συνδιαφέρων ἦν καὶ συμπράττων καὶ τῆς πρώτης βούλης γινωσκόμενος, ὡς καὶ τῆς φιλίας καὶ τῆς ἀξίας καὶ τῆς ἀγχιστείας ἐγγύτατος ὁ βεστάρχος

---

[10] *Ibid.*, p. 624.12—625.12.

[11] См. F. Martroye, *L'origine du curopalate*, «Mélanges G. Schlumberger», t. I, Paris, 1924, p. 79—84.

[12] Р. М. Бартикян пишет, что бывший до 1059 г. дукой Васпуракана и ранее 1063 г. ставший катепаном Востока с резиденцией в Ани Баграт Вхкаци сменил на этом посту в Ани Катакалона Кекавмена. К сожалению, Р. М. Бартикян не называет источника этих данных о Катакалоне (H. M. Bartikian, *La généalogie du magistros Bagarat, catépan de l'Orient et des Kékauménos*, «Revue des études arméniennes», N.S., t. II, Paris, 1965, p. 267).

Κωνσταντῖνος ὁ Δούκας»[13]. Именно Константин Дука дал Исааку значительные денежные средства, необходимые для осуществления заговора[14]. Он участвовал и в собрании знатных заговорщиков в св. Софии, на котором они выбирали императора[15]. Согласно Скилице, трон был предложен вначале Катакалону: «И всем соучастникам казался несомненно достойным этого Кекавмен как превосходящий других и почтенным возрастом (γήρᾳ), и мужеством, и опытом»[16].

Искусный полководец уже в конце 30-х годов XI в., Катакалон в конце 50-х годов был старше других зачинщиков заговора: Исаака Комнина, Никифора Вотаниата, Константина Дуки и др. Точный возраст, в котором воцарились или окончили царствование Исаак I и Никифор III, к сожалению, неизвестен. Но зато мы знаем, что Константин X умер 21 мая 1067 г. в возрасте 60-ти лет с небольшим[17]. Т. е. дату рождения василевса следовало бы отнести к началу 1007 г., а рождение Катакалона — по крайней мере к самому началу столетия (если не к концу прошлого).

Таким образом, если бы в обоих заговорах (1057 и 1094 гг.) действовал один и тот же Катакалон, то во время второго заговора, в июне 1094 г., ему было бы не менее 90 лет. Столь опасная активность глубокого старца, наказанная ослеплением, представляется нам невероятной. Кекавмен Катакалон 1094 г. был в лучшем случае потомком или родственником Катакалона Кекавмена 1057 г.[18]

Перейдем к письмам Пселла. Все три письма адресованы «Кекавмену», без указания пренома. Однако у нас нет никаких сомнений, что они посланы Катакалону Кекавмену[19]. Основанием для этого вывода являются следующие четыре обстоятельства:

1. Согласно письму № 30, адресат Пселла живет в Колонии. Как мы уже говорили, Катакалон Кекавмен происходил из Колонии, и там был его дом в 50-х годах XI в.

2. В том же письме Пселл называет Кекавмена «блестящим стратигом». Исключительно военная карьера Катакалона Кекавмена насчитывала немало военных успехов.

---

[13] Attal., p. 56.14—17.

[15] Cedr., II, p. 645.5—7.

[15] Attal., p. 56.19—57.4.

[16] Cedr., II, p. 620.17—19.

[17] Psellos, II, p. 151.8—9: ἑξηκοντούτης καὶ μικρόν τι πρὸς τὸν ὅλον τῆς ζωῆς χρόνον γενόμενος.

[18] См, о том же: P. Lemerle, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des Conseils et Récits de Kékauménos*, Bruxelles, 1960, p. 38; Анна Комнина, *Алексиада*, Вступительная статья, перевод, комментарий Я. Н. Любарского. Москва, 1965, стр. 550; H. M. Bartikian, *Op. cit.*, p. 271.

[19] Уверен в этом и П. Лемерль (P. Lemerle, *Op. cit.*, p. 38).

3. В письмах №№ 59 и 141 говорится о не полученной Кекавменом «руге куропалата». Катакалон Кекавмен, как уже упоминалось, получил этот титул в 1057 г.

4. В письме № 30 Пселл пишет: «А то, что я самый миролюбивый из послов, ты убедился по прошлым временам». Эта фраза является явным намеком на переговоры в августе 1057 г., которые Пселл как глава посольства Михаила VI вел с мятежным Исааком Комниным. Катакалон Кекавмен был ближайшим соратником мятежника и принимал участие в тайных переговорах с послами василевса. «Говорят,—пишет Скилица, — что послы, недобросовестно выполнявшие поручение, тайно приходя то один, то другой к Кекавмену, призывали проявлять настойчивость и ни в чем не уступать»[20]. Именно с того времени, отметим попутно, видимо, и завязались те приятельские отношения между Пселлом и Катакалоном, о которых свидетельствуют письма.

Прежде, чем анализировать письма, приведем их полный текст в нашем переводе.

ПИСЬМО № 30 (ПО ИЗДАНИЮ КУРЦА)[21]

Великодушнейший и воистину благочестивейший господин мой, поскольку и в мирянах числясь, ты считал меня самым дорогим и самым искусным советчиком, и к уединенной жизни обратясь (τοῦ μοναδικοῦ βίου γενόμενος), ты ничуть не менее рассказываешь о целях в своих делах и хочешь, чтобы я научил тебя полезному и подходящему, то я не побоялся бы наставить тебя в подобающем тебе и объяснить, какую жизнь избрав, ты посоветовал бы и сам себе и твоим близким наилучшее.

Итак, я считаю, что из всех существующих добродетелей, благодаря которым кто-нибудь уподобился бы богу, никакая не сравнится с чистейшей любовью, ибо, согласно святому евангелию, на ней основаны все законы и ею снаряжались пророки. Поэтому усвоивший себе любовь прежде всего прочего и вместо всего не только оказался бы причастным к божественному сиянию, но и жизнь прожил бы в глубоком мире, так как никто не враждовал бы против него или был бы способен противиться. Если же ты, обратясь к скромному образу жизни (ἐν μέσῳ τῷ βίῳ στρεφόμενος), исполнился любви и миролюбия по отношению ко всем, как же теперь ты еще более не возревнуешь о такой жизни, благодаря которой и от дел удалился и к богу приблизился? Поскольку же любовь разделена на-двое: на безупречнейшее приобщение к богу и на чистейшее расположение к ближнему, то ты ее божествен-

[20] Cedr., II, p. 633.21—634.2.
[21] SM, II, p. 43.15—46.12.

ную часть сколь можно явно возвысил, сменив смертное великолепие и тленные доспехи на уединенную жизнь в боге (τῆς ἐπικήρου λαμπρότητος καὶ τοῦ φαινομένου προβλήματος τὸν κεκρυμμένον ἐν τῷ θεῷ βίον ἀνταλλαξάμενος), а что до любви к ближнему, то обещав ее, тотчас от жизни отрекшись и где-то в преддверии этой благости оказавшись (καί που καὶ ἐν προθύροις γέγονας τοῦ τοιούτου καλοῦ), ты затем, раскаявшись в обете и обещании (τῆς ἐπαγγελίας καὶ ὁμολογίας), уже избрал бы какой-либо иной или прежний образ жизни.

Не ты ли, господин мой высокоумнейший, в письмах ко мне неоднократно соглашался чтить, подобно отцу, честнейшего митрополита Колонии и заверял во всех его добродетелях? Не наставником ли называл, не самым ли дорогим и самым близким и во всем, что касается души, в высшей степени благосклонным и полезным? А потом, что ж нового случилось, что ты, отбросив подобные признания, сменил их на противоположное мнение и того, кого почитал как отца, зачислил в ряды врагов? Не знаешь, какую пользу приносит архиерей и на что он способен у Христа, стоя за алтарной преградой и являясь вестником всевышнего, молящимся за одних и проклинающим других? Нельзя так, восхитительнейший для меня и не превзойденный среди всех по добродетели! Ей-богу, нельзя! Не меняй мне свойства души и не нарушай обещаний, данных богу. Не преклоняй слуха пред завистливыми и привыкшими поносить божественные души языками. Напротив, если кто-нибудь будет нашептывать тебе на ухо злобные и завистливые речи, тотчас отряхни их, как змеиный яд. Останься при своих добрейших привычках, постоянный с непостоянными. Ведь если бы я видел человека, либо привыкшего дурно поступать с благодетелями, либо не обладающего прямодушием, а кого-либо из лукавых и изворотливых, я не принял бы его, просящего и робеющего, я не побуждал бы тебя или старую дружбу с ним сохранять, или новую и еще более тесную завязывать. Но так как я сам, найдя его душу достойной, напоил ее всякой образованностью и украсил лучшими идеями, поэтому я и как учитель поручаю ему повиноваться твоим словам и молиться за святейшую твою душу, а тебе советую проявлять преданность этому человеку и защищать, чтобы он был недоступен желающим причинять зло. И не думай, брате, что он изменил речи на твой счет. «Я не был бы виноградником любимого, как говорит божественный Григорий, если бы внял какому-либо гласу мужа, говорящего против тебя». А он тебя, как прежде, так же и ныне, средь замечательных людей числит. Прискорбно не то, что ты переменился к нему, а то, что ты не помогаешь ему, терпящему нападения и осаждаемому, ты — блестящий стратиг (ὁ θαυμάσιος σὺ στρατηγός), который, безусловно, способен одним мановением разрушить и любую осадную машину и боевой порядок.

Я хотел, брат дражайший, чтобы ты не отправлялся из Колонии, дабы подлинно свободным от роду языком я поносил (а заодно и более сильные) злодеев и иноплеменный люд, находящийся под рукой для оскорбления и клеветы. Однако они не слабеют в стремлении к убийству. Напротив, никто из них не пощадит ни священника, ни архиерея. И если бы ты не стал бороться с ними и не помог бы архиерею, находящемуся в опасности, то виновным оказался бы пред богом в таком малодушии. Во всем я сам послом к тебе являюсь за митрополита. А то, что я самый миролюбивый из послов, ты убедился по прошлым временам. Смелее посему вступись за мужа и либо, как Финей, пронзи бесстыдно отвратившихся от бога и противящихся его литургии, либо более осторожным путем часть их склони к дружбе. Докажи, что чистосердечно решил любить любящего тебя бога, относясь милостиво и с любовью к служителям его мистерий.

ПИСЬМО № 59[22]

Приятное письмо твое получил, высокочтимый человече божий, из коего узнал, что ты полностью исполнился духа и в сей духовной бедности обогатился сокровищами небесными. Ибо знай, что посредством облачения в грубое рубище и снятия тленного счастья ты сбросил ветхого человека, обрел же небесного, вечно юного и цветущего цветом нетленности.

Посему, если злоумышляющий противу спасения нашего источник зла—демон, орудуя тайком, еще не допускает в твою душу довольства своим ничтожеством и вселяет мечты о прежней славе, вознеси благодарение богу за то, что он так оградил тебя отовсюду и сделал недоступным для демонов. Подобным образом, если подлый демон, вползая в сердце твое, напоминает о том, чем ты пренебрег ради любви к богу, и пытается погасить божественный пыл или ослабляет крепость твоего усердия, противопоставь ему блаженство, уготованное тебе за длительный подвиг вместо земного тленного благоденствия. Для полной ясности скажу тебе, что хотя бы и ничего не было уготовано нам в будущих веках, нужного для счастья, еще нужнее было бы ради любви к богу предпочесть более тесный путь широкому вместо всякой иной награды и блага.

Скупость (φειδωλίαν) же не осуждай могущественного василевса нашего, не пославшего тебе твою ругу куропалата. Ведь ты сам раньше руку его удержал, почему и не достиг чего-либо в этом патриарх,

---

[22] SM, II, p. 91.20—92.24.

заботясь более о собственной власти. Посему опять-таки от твоей воли зависит — получить ругу или нет.

ПИСЬМО № 141 [23]

Не удивляйся, если с тобой случается что-нибудь нежелательное и не по кратчайшему пути идут дела. Ведь монах является борцом, предызбранным богом, и состязается и с демонами, и с людьми, и с судьбою, и с обстоятельствами. И он скорее побеждал бы тогда, когда побольше получал ударов и обнаруживал средь бедствий благородную стойкость. Да не сломит посему тебя никакое несчастье, ибо ты окажешься триумфатором, перенося беды, и когда земной василевс не предоставит тебе надлежащего, то небесный приумножит уготованное для справедливцев блаженство.

Радуйся посему, что пострадал, пляши, что потерпел неудачу! Ибо непостоянную славу теряя, ты обретаешь вечную; земных денег лишенный, получаешь неземные сокровища. Ты блажен, не достигая успеха, а я несчастен, находя удачи. На доброго же василевса нашего зла не таи, напротив — благодари и вслух и душою, дабы бог-воздаятель сполна выдал тебе награду. А твой человек все сказал и сделал для тебя, то умолял, то говорил дерзко, то просил, а то и стыд забывал ради тебя. Надоел он василевсу, надоел патриарху, меня прежде всех понуждал тысячу раз, жаловался, стенал; сколь следовало, сделал. Но время было ему неблагоприятно, и ничего не в состоянии добиться, он отбыл, все оставив, к своему господину. Впрочем, он хотел и ранее времени сбежать, да я удерживал его, подкрепляя надежды и ожидания. Когда же он ничего ни от кого не добился, тогда я сам позволил уехать.

Попытаемся прежде всего хотя бы приблизительно определить время написания этих писем. Terminus post quem написания писем куропалату ясен: это — 1 сентября 1057 г. — день воцарения Исаака I, пожаловавшего Катакалону этот титул. Сложнее обстоит дело с установлением второй грани, но мы решаемся отнести terminus ante quem к апрелю 1071 г., исходя из следующих соображений. Письма Пселла являются ответом на послания Катакалона, обеспокоенного тем, почему ему не послана руга куропалата. Руга же обычно выплачивалась на пасху (в чистый четверг или неделю Вайи). Весной 1071 г., торопясь в поход, Роман IV Диоген после раздачи руги тотчас покинул столицу, куда ему уже не было суждено вернуться. Следовательно, до конца октября (воцарение Михаила VII) хлопотать в столице о руге было не перед кем. Но не мог Катакалон просить о руге и Михаила VII, так

[23] SM, II, p. 168.13—169.12.

как в конце этого года Колония была потеряна империей — она досталась в лен военачальнику султана Алп-Арслана Мангуджаку [24].

Итак, письма Пселла написаны в промежуток между весной 1058 (мы несколько уточняем terminus post quem, учитывая сроки выплаты руги) и весной 1071 г. В течение этого времени правили Исаак I Комнин, Константин X Дука и Роман IV Диоген (правление Евдокии с детьми отпадает, поскольку в письмах речь идет о василевсе).

Мы полагаем, что со значительной долей вероятности можно установить, в какое именно царствование были написаны письма Пселла. Однако сначала нужно определить, значительны ли хронологические промежутки между тремя письмами. Если бы это оказалось так, то они могли быть написаны в правление разных императоров. Но письма явно отправлены на протяжении не столь большого периода (год?). В письмах №№ 30 и 59 говорится, что Катакалон недавно стал монахом. Его еще обуревают мирские страсти. Согласно смыслу первого письма, Катакалон еще может вернуться к мирской жизни («где-то в преддверии этой благости оказавшись, ты затем, раскаявшись в обете и обещании, уже избрал бы какой-либо иной или прежний образ жизни»). Может быть, в это время Катакалон еще не принял схиму. Действительно, Пселл еще называет его «блестящим стратигом», говорит о его значительном влиянии, обсуждает возможность приезда Катакалона в столицу для хлопот по своим делам. Во втором письме философ также пишет, что Катакалону якобы еще свойственны мечты о прежней славе и сожаления о мирских благах. Здесь же Пселл сообщает, что только что узнал из послания Катакалона о его полном отрешении от мира и принятии схимы. Нет ли оснований для заключения о переходе Катакалона в период между двумя письмами из послушников в монахи? Существует между обоими этими письмами и другая связь: в первом письме делаются намеки на колебания Катакалона перед решительным шагом и на какое-то беспокойство, связанное с заботами о своих близких. Из второго письма мы узнаем, что опасения Катакалона оправдались — ему не выплачена руга.

Еще более тесные связи существуют между вторым (№ 59) и третьим (№ 141) письмами: в обоих посланиях речь идет о хлопотах, связанных с неполученной ругой. Причем об этом факте сообщается не как о ежегодно повторяющемся явлении, а как об акте однократном. Мы полагаем, что дело идет о руге за тот год, который предшествовал пострижению Катакалона, когда он еще имел полное право на ее получение: со времени пострижения монах терял все светские титулы, а вместе с ними — и сопряженные с ними материальные блага.

---

[24] С. Т. Еремян, *Потомки полководца Липарита и вопрос о происхождении Данишмендидов*. « Известия АН Армянской ССР », 1948, *8*, стр. 65—79 (на арм. яз.).

Итак, если нет последовательной тесной временной связи между всеми тремя письмами, то она все-таки прослеживается попарно: между №№ 30 и 59 и между №№ 59 и 141. Это и дает нам основания утверждать, что промежуток между первым и третьим письмом не превышал года.

Попытаемся теперь установить, к правлению какого императора можно отнести время написания писем с наибольшей достоверностью. Время правления Исаака I следует, по нашему мнению, исключить. Не для того этот василевс пожаловал Катакалону титул куропалата, чтобы уже через полгода (весна 1058 г.) или через полтора года (весна 1059 г.) лишать руги своего соратника, так много сделавшего для воцарения Исаака. Кроме того, сохранившимся письмам Пселла предшествовала, видимо, довольно длительная переписка философа с Катакалоном (полководец отнюдь не первый раз обращается к Пселлу за советом — он делал это, еще будучи мирянином; в письмах к Пселлу Катакалон «неоднократно» хвалил митрополита Колонии, с которым его ранее связывала «старая дружба»). Если бы почему-то Исаак разгневался на Катакалона и полководец постригся, то и в этом случае следует учитывать, что при добровольном пострижении был обязателен трехлетний[25] либо шестимесячный[26] (для знатных лиц) срок послушничества. Наконец, именно Пселл играл значительную роль при дворе этого василевса. В письме же №59 говорится о личном ходатайстве за Катакалона перед императором не Пселла, а патриарха. Все эти обстоятельства и позволяют нам датировать письма Пселла более поздним временем.

Столь же маловероятно было бы предположение, что все это происходило в правление Романа IV, вступившего на престол 1 января 1068 г. После выплаты руги весной 1068 г. василевс покинул столицу — хлопотать там было не перед кем до начала 1069 г. С весны же и до осени этого года василевс снова находился в походе, проходя через соседние с Колонией районы[27], где он был гораздо более доступен для Катакалона, чем в столице. Роман IV прожил в Константинополе безвыездно после выплаты руги лишь один год (весна 1070—весна 1071). Но и здесь нужно принять во внимание, что Романа IV нельзя обвинить в скупости по отношению к малоазийской военной знати, к которой принадлежал Катакалон, живший к тому же в районе, находящемся под угрозой турецкого вторжения, ясно осознаваемой этим василевсом. Этот василевс был тесно связан и с Комнинами, которым Катакалон оказал столь большую услугу. Именно армянская знать (а Катакалон

---

[25] H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur*, München, 1959, p. 130—131.

[26] А. П. Каждан, *Византийский монастырь XI—XII вв. как социальная группа* (в печати).

[27] Attal., p. 105.4; 136.14.

— армянин) проявила особую верность Диогену в самое тяжелое для него время [28].

Остается время правления Константина X Дуки (25.XII.1059 — 21.V.1067). Пселл пишет о «скупости» (φειδωλία) василевса, а о ней как об основной черте характера именно этого императора сообщают и другие авторы того времени [29]. В согласии с этим находятся и другие факты. Константин X отверг политический курс Исаака I — не удивительно, что и ближайший соратник Исаака оказался в опале. Константин X проводил враждебную провинциальной военной аристократии политику — и Катакалона лишили руги. Постригся Исаак I, отрекшись от престола — постригся и его друг Катакалон.

Нам представляется возможным еще более сузить хронологические рамки датировки писем Пселла. Патриархом в правление Константина X до 9—10 августа 1063 г. был Константин Лихуд, ближайший друг Пселла. Легкие размолвки между ними [30] вряд ли оправдали бы едкое замечание Пселла, что патриарх «заботился более о собственной власти». Напротив, дружба Пселла с Иоанном Ксифилином, ставшим патриархом 2 января 1064 г., была менее прочной: между ними не раз бывали острые столкновения [31]. Патриарх, как можно догадываться по письму Пселла, не рисковал из-за Катакалона обострять отношения с василевсом. А о несогласиях между Константином X и Иоанном Ксифилином в 1066 г. сообщают и другие авторы-современники [32]. Не случайно Ксифилин порвал после смерти Константина X с его родственниками-Дуками и освободил вдову василевса Евдокию от клятвы мужу не выходить более замуж. С другой стороны, известно, что с конца (а точнее — с октября) 1066 и до своей смерти 21 мая 1067 г. Константин X был очень болен [33], и вряд ли было бы возможно для «человека» Катакалона лично досаждать ему просьбами.

Итак, допуская, что первое письмо могло быть написано Катакалону накануне пасхи 1064 г., мы склоняемся к тому, чтобы датировать два других письма периодом между апрелем 1064 и октябрем 1066 г.[34]

---

[28] Attal., p. 172.3; 174.11—17.

[29] *Ibid*, p. 77 2—3: τὸ δὲ φειδωλὸν καὶ ἄγαν ποριστικὸν τῶν δημοσίων χρημάτων, p. 80. 10: τὸ δὲ φειδωλὸν τοῦ κρατοῦντος.

[30] См. письмо Пселла Лихуду — SM, II, p. 295. 24—26: «По отчего я плачу? Отчего ж душой своей сокрушаюсь? Да потому, что приобщенный некогда к красоте твоей, ныне забыт».

[31] П. Безобразов, *Византийский писатель и государственный деятель Михаил Пселл*, Москва, 1890, стр. 160—162.

[32] *Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris De officiis regiis libellus* «Записки Историко-филологического факультета СПб-ского ун-та» XXXIII, СПб., 1896, p. 72. 14—19.

[33] *Psellos*, II, p. 151.5—9; Cedr., II, 652 17—18.

[34] Не следует ли исключить и 1066 г.? Письма производят впечатление, что Пселл не очень силен при дворе, а временная опала философа при Константине X кончилась к концу правления этого василевса (П. Безобразов, *указ. соч.*, стр. 100—102).

Что же нового мы узнаем из писем Пселла о Катакалоне Кекавмене? Во-первых, о том, что этот полководец незадолго до пострижения занимал высокое положение и играл значительную роль в феме Колония. По мнению весьма практичного государственного деятеля, каким был Пселл, Катакалон даже после пострижения мог защитить митрополита Колонии от его врагов и принять против них чисто дисциплинарные меры. Этот митрополит, бывший некогда учеником Пселла, пользовался некогда расположением Катакалона, который, может быть, был даже « благодетелем » митрополита (см. письмо № 30) [35].

Во-вторых, Катакалон оказался в правление Константина X втянутым в какую-то острую политическую борьбу в Колонии. « Старая дружба » Катакалона и митрополита нарушилась. Ласковые эпитеты Пселла, какими он награждает Катакалона в письме № 30, не могут обмануть. Философ недоволен позицией Катакалона в этой борьбе. Он осуждает Катакалона за то, что тот не защищает митрополита. Все симпатии Пселла на стороне этого последнего. Митрополит побывал в Константинополе, виделся с Пселлом. Именно митрополита считает Пселл защитником интересов империи в далекой Колонии, а не Катакалона. На просьбу Катакалона дать ему совет, как поступить в той сложной обстановке, в которой полководец оказался, как обеспечить и свои интересы и интересы близких к Катакалону людей, Пселл дает один ответ: решительно стать на сторону митрополита и тем самым « доказать » свою искренность.

Среди жителей фемы Колония было немало армян. Армянином был и сам Катакалон. Он, несомненно, был халкидонитом, т.е. стоял на ортодоксальной позиции, выработанной Халкидонским собором 451 г., иначе его блестящая карьера была бы невозможна. Но немало армян оставались монофиситами (т.е. приверженцами ереси τῶν Ἀκεφάλων, как их иногда называли за то, что они не признавали пунктов — *κεφάλαια* решения Халкидонского собора). Накануне турецкой агрессии (а к этому времени и относятся письма Пселла) вероисповедный вопрос на востоке империи вновь обострился. Говоря о времени, предшествовавшем битве при Манцикерте (19 августа 1071 г.), продолжатель Скилицы пишет, что несториане и противники Халкидонского собора (*οἱ ... τῶν Ἀκεφάλων θρεσκεύουσιν αἵρεσιν*) « населяют Иверию и Месопотамию вплоть до Ликанда и Мелитины, а также соседнюю Армению ».[36] Фема Колония принадлежала к этой территории или соседствовала с ней.

[35] Вполне вероятно, что этим митрополитом был митрополит Колонии Феофил, который вместе с митрополитами Халкидона и Ираклии осенью 1071 г. гарантировал Роману IV личную безопасность перед сдачей на милость свергнувших его с престола Дук. Гарантия, кстати говоря, не была принята во внимание (Cedr., II, p. 704.15)

[36] Cedr., II, p. 687.11—12.

Как раз около 1066 г. в Константинополе после дискуссии с армянской (монофиситской) церковью с нею было заключено религиозное соглашение. При этом Константин X настоял, чтобы армянам-монофиситам было предложено индивидуально или коллективно присоединиться к соглашению [37]. На еретиков же Пселл явно намекает в письме №30: они, якобы, даже мешали митрополиту нести церковную службу[38]. В такой обстановке личный рассказ митрополита в Константинополе (не приезжал ли он туда в связи с предстоящим соглашением 1066 г.) о враждебной к нему позиции Катакалона не мог не вызвать резко враждебной к полководцу реакции в столице. Катакалон, видимо, знал об этом и написал о своем беспокойстве в письме, ответом на которое и было письмо Пселла № 30. Мы полагаем, что главную причину забот Катакалона при этом составляла руга. Общий враждебный кругам Катакалона курс политики Константина X, жалобы на полководца митрополита Колонии, пострижение Катакалона — все это могло дать скупому императору повод к лишению Катакалона руги. Руга же куропалата, даже за один год, была слишком велика, чтобы ею можно было пренебречь: около трех тысяч золотых монет [39]. И, как это явствует из двух других писем Пселла, Катакалон беспокоился не напрасно, хотя, как видно, он выполнил поставленное Пселлом условие (помог митрополиту), иначе патриарх не замолвил бы за него словечка перед императором.

В-третьих, пострижение Катакалона было, по всей вероятности, в значительной мере вынужденным поступком. Полководец полон сомнений и раздумий, о которых и написал Пселлу. Близкий ко двору философ подавал советы Катакалону еще до того, как полководец решил стать монахом. Подает Пселл ему советы и теперь, всячески заверяя Катакалона, что путь религиозного подвижничества — лучшая стязя для отставного полководца. Едва ли мы ошибемся, если предположим,

---

[37] V. Grumel, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople*, v. I, *Les actes des patriarches*, f. III. *Les regestes de 1043 à 1206*. Paris, 1947, N 895, p. 21.

[38] К сожалению, Пселл здесь говорит слишком кратко, чтобы можно было угадать, почему ему и «более сильным» легче обличать этих людей, если Катакалон не уедет из Колонии.

[39] Согласно «Клиторологию» Филофея (конец IX в.), руга куропалата составляла 40 литр золота = 2880 номисм (J. Bury, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century, with a Revised Text of the Kletorologion of Philotheos*, London, 1911, p. 135) — огромную сумму, если учесть, что основной государственный налог с крестьянского хозяйства равнялся одной номисме (Г. Г. Литаврин, *Болгария и Византия в XI—XII вв.* Москва, 1960, стр. 172 и сл.). Иначе говоря, руга куропалата поглощала доходы казны от сбора налогов с 2880 крестьянских хозяйств. Пселл в составленном им в 1074 г. от имени Михаила VII хрисовуле называет чин куропалата «величайшим» (SM, I. Milano, 1936, p. 331.14—15). См. об этом хрисовуле и руге куропалата: Н. Bibicou, *Une page d'histoire diplomatique de Byzance au XI^e siècle: Michel VII Doukas, Robert Guiscard et la pension des dignitaires.* «Byz.», 29—30, 1960, p. 73—74.

что Пселл слишком хорошо знал ситуацию, сложившуюся вокруг Катакалона, чтобы посоветовать ему что-либо другое. Уж не сам ли Пселл в свое время толкнул Катакалона на тот же путь (в монастырь), на который он направил и Исаака I?

Знаменательно, что от письма к письму Пселл становится все более краток. Катакалон интересует философа все менее и менее, так как он уже выброшен из политической игры. Скороговоркой он обвиняет самого Катакалона в том, что ему не выплачена руга, намекая, может быть, на неверную позицию бывшего полководца по отношению к митрополиту Колонии, так как василевс рассержен (« ты сам раньше его руку удержал »). Да и патриарх, дает понять Пселл, плохо хлопотал за Катакалона. О своем же участии в этом деле философ не говорит ни слова. Впрочем, он пишет, что еще не все потеряно — все, мол, зависит от самого Катакалона.

Последнее, самое краткое письмо Пселла свидетельствует о полном крушении надежд Катакалона. Письму № 141 предшествовало, несомненно, послание Катакалона, в котором тот сумел доказать Пселлу, что претензии к самому Катакалону в вопросе о руге не основательны. Пселл соглашается, что ему не выплачено « надлежащее », и становится в позу утешителя, от которой разит лицемерием. Он просит « не таить зла » на василевса и возблагодарить судьбу за испытания, за которые господь наградит в ином мире. Несомненно, Катакалон просил Пселла помочь его « человеку », который был послан господином в столицу хлопотать о руге. Пселл не пишет, чем он помог, кроме того, что питал в посланце надежды. Он лишь информирует Катакалона, что этот « человек » надоел василевсу и патриарху, а также Пселлу и сделал все, что было в силах сделать. Философ умыл руки. Видимо, ходатайствовать за опального полководца, да еще принявшего схиму, не входило в расчеты осторожного политикана, каким был Пселл. Вопрос о неполученной руге был похоронен. Пселл в последнем письме не подает более никаких надежд Катакалону на этот счет.

Итак, следы одного из крупнейших полководцев Византии середины XI столетия теряются в источниках не в 1057 г., как полагали ранее, а в середине 60-х годов этого века. Судьба и карьера Катакалона Кекавмена отразила перипетии той острой борьбы за власть между столичной знатью и провинциальной военной аристократией, которая была характерна для политической жизни империи того времени.

ОДИН НЕТОЧНО ИСТОЛКОВАННЫЙ ПАССАЖ В «ИСТОРИИ» ИОАННА КИННАМА

А. П. КАЖДАН
(Москва)

Широко распространено представление, что император Мануил I Комнин (1143 —1180) выкупил из рабства всех тех, кто в трудных условиях (нищета, последствия войн, голод) продал свою свободу и стал невольником. Представление это, развитое еще Ф. Шаландоном [1], вошло в общие пособия. По словам Г. А. Острогорского, « в городах многие продавали свою свободу, чтобы поступить на службу и стать под защиту магнатов ... Против этого обычая выступил Мануил I, издав закон, который возвращал свободу тем, кто, будучи свободным от рождения, продал себя в рабство. При этом, по-видимому (по крайней мере, в столице), император выкупал их на государственные средства »[2].

В обоснование такой точки зрения приводятся обычно два свидетельства современников. Первое из них — речь Евстафия Солунского, прославляющая Мануила I. В этой речи Евстафий превозносит василевса за его отношение к иноземцам, из которых многие были прежде рабами и не могли забыть о родине. Поэтому они плохо служили, и господа их жаловались на их дурную службу. Мануил прислушался к стенаниям рабов и господ, выкупил невольников-иноземцев, и они стали стратиотами. Впредь не все это племя оставалось под властью господ. Те, кто был лишен благородного образа мыслей, предпочли бесславное рабство [воинской] славе. « Те же, кто хотел служить в войске, подобным же образом (?) сделались из рабов стратиотами, выкупленные на государственные средства и украшенные воинским поясом ».

---

[1] F. Chalandon, *Les Comnènes*, vol. II, Paris, 1912, p. 611 sq.

[2] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1963, S. 325. Ср. также Д. Ангелов, *История на Византия*, т. II, София, 1963, стр. 195.

Города наполнились ими, « переселенными на нашу землю и принесшими благие плоды »[3].

Следовательно, согласно Евстафию, Мануил I выкупил и превратил в воинов часть рабов. Оратор определенным образом имеет в виду военнопленных иноземцев, « переселенных на нашу землю ». О возвращении свободы тем, кто сам себя продал в рабство, в речи ничего не сказано.

Второе свидетельство — пассаж из « Истории » Иоанна Киннама — как раз служит обоснованием тезиса об освобождении свободных, продавших себя в рабство. К анализу этого свидетельства мы и обратимся.

Согласно Киннаму, многие отдавали свою свободу за плату (μισθός); эти лица служили (θητεύουσι) — далее я следую старому русскому переводу — « людям высоким, знатным и богатым ». И вот покупатели службы (δουλεία) этих несчастных обращались с ними, словно с купленными рабами (ὅσα καὶ ἀργυρωνήτοις), а грошовая плата (μίσθωμα) оказывалась покупкой свободных людей и злосчастным контрактом (συμβόλαιον). Если же слуги, тяготясь трудом наемника (τῇ ἐκ θητείας... ἐργασίᾳ), пытались от него избавиться, господа хватали их, словно беглых, и обрекали на кару. Мануил отменил этот злой обычай. Своим указом он утвердил свободу тех, кто по природе свободен (буквально: чья свобода утверждена, τὸ ἐλεύθερον ἐπεψήφιστο), ибо он хотел управлять свободными ромеями, а не рабами[4].

Указ Мануила I Ф. Дэльгер датирует « около 1167 г. » на основании того, что Киннам повествует о нем после похода на венгров[5]. Однако это заключение произвольно: в действительности речь об этом указе идет в особой главе, посвященной внутренним мероприятиям Мануила; непосредственно перед нашим указом Киннам рассказывает о строительстве водопровода в Константинополе, сразу же после указа излагает содержание хрисовула о монастырской собственности, изданного в октябре 1158 г.[6]

Но возвратимся к тексту Киннама. На первый взгляд, его слова и в самом деле подтверждают тезис о выкупе Мануилом свободных, продавшихся в рабство. Но так ли это в действительности?

---

[3] *Eustathii metropolitae Thessalonicensis Opuscula*, Francof. a.M., 1832, p. 200.22—60. См. об этом A. Hadjinicolau-Marava, *Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin*, Athènes, 1950, p. 55 sq. Ср. еще И. Сакъзов, *Една новела на Алексия Комнин за робибългари*, « Сборник в честь на В. Златарски », София, 1925, стр. 374. Об отношении Евстафия к рабству см. также А. П. Каждан, *Византийский публицист XII в. Евстафий Солунский*, « Виз. Врем. », XXVIII (1968), стр. 75—77.

[4] *Ioannis Cinnami. Epitome*, Bonnae, 1836, p. 275.10—276.9. Русский перевод: *Иоанн Киннам. Краткое обозрение*, Спб., 1859, стр. 305 и сл.

[5] F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, Bd. 2, München, Berlin, 1925, N° 1476.

[6] *Ibid.*, N° 1125.

Прежде всего заставляет задуматься слово μισθός, или μίσθωμα, употребленное Киннамом. Латинский переводчик передает μίσθωμα как pretium, а μισθοῦ ἀποδόσθαι — vendere. Соответственно в русском переводе стоит « цена » и « продавать ». Однако μισθός не значит « цена », но « наемная плата », мистиями в Византии именовались наемные работники. Следовательно, несчастные лица, вызывавшие сочувствие Киннама, не то чтобы продавали свою свободу, но отдавали ее за наемную плату; не то чтобы они становились рабами, но господа обращались с ними как с рабами; уплачиваемое им μίσθωμα лишь метафорически названо ἐλευθέρων ἀνθώπων ὠνή и лишь в переносном смысле говорит Киннам о желании Мануила править свободными ромеями, а не рабами.

Обратимся теперь к той фразе, которую я пока — сознательно — привел в традиционном переводе. Киннам пишет:

Θητεύουσι τοίνυν τοῖς ἐν ὑπεροχαῖς τε καὶ ἀξιώμασι καὶ τῶν εὖ γεγονότων, ἂν οὕτω τύχῃ, μὴ ὅτι ἀγελαῖοί τινες καὶ ὀχλικοί.

В русском переводе стоит: « Вот одни лишь толпы черни кабалят себя людям высоким, знатным и богатым »

Отмечу, прежде всего, что θητεύω понято как « кабалить себя », хотя естественное его значение « служить ». Οἱ ἐν ἀξιώμασι, конечно, не знатные, а чиновные; οἱ εὖ γεγονότες отнюдь не означает богатых, но знатных, людей хорошего происхождения; к тому же это слово стоит в родительном падеже, в отличие от τοῖς ἐν ὑπεροχαῖς, поставленного в дательном, и потому мы не можем ждать того параллелизма « высоким, знатным и богатым », какой возникает в переводе. Совершенно опущено переводчиком выражение ἂν οὕτω τύχῃ, т.е. « может так случиться» (it may be, как указано в словаре Лиддла и Скотта). Некоторые трудности порождает и сочетание μὴ ὅτι, что переводчик понял « одни лишь », тогда как оно означало « кроме », « не только » [6a].

Учитывая все это, я предложил бы примерно такой перевод: « И вот они служат вельможам (τοῖς ἐν ὑπεροχαῖς τε καὶ ἀξιώμασι — гендиадис) — не одно только простонародье, но, случается, и [люди] хорошего происхождения ».

А если такой перевод правилен, не будет ли чрезмерным насилием над текстом, если мы допустим, что οἱ εὖ γεγονότες действительно продавали себя в рабство?

Все эти выражения (θητεύω, μισθός, δουλεία) постоянно встречаются в современных Киннаму источниках: например, Анна Комнин рассказывает, что осажденные в Кастории норманны решили служить (θητεῦσαι) Алексею I Комнину (1081—1118) [7] или что Алексей I приглашал графов

[6a] См., например, Nicephori Bryennii *Commentarii*, Bonnae, 1836. p. 67.16—18.

[7] Anne Comnène, *Alexiade,* Paris, 1939—1945, vol. 2. p. 43 16. Cp. vol. 2, p. 50.8, vol. 3, p. 15. 31.

Боэмунда к себе на службу (ἐπὶ μισθῷ δουλεῦσαι)[8]. Сам Киннам употребляет слово δουλεία для обозначения вассальной зависимости[9]. Х. Кэпштейн показала — правда, для несколько более позднего времени, для XIII—XV вв. — что термином δοῦλος и производными от него византийцы пользовались чаще для обозначения политической, религиозной или моральной зависимости, нежели — социального статуса, « рабства » в прямом смысле[10].

Особенно близки к терминологии Киннама речи и письма его современника Григория Антиоха. Мы встречаем в них те же выражения : θητεία, δουλεία, μισθός[11]. В неизданном послании к Евстафию Солунскому Антиох сетует, что он, несчастный, отверг свободу и записался в число купленных рабов и беглецов от блага (Cod. Escor.Y-II-10, fol. 400): все употребленные им слова ἄθλιος, δοῦλοι ἀργυρώνητοι, даже δραπέται — напоминают Киннама. О том же говорит он и в послании Николаю Айофеодориту: он отверг свободу и избрал θητεία и ἐπὶ μισθῷ δουλεία[12]. Он причисляет себя к ἐθελόδουλοι (Cod. Escor. Y-II-10, fol. 401), к «добровольным рабам», — кстати, и этот термин используется Киннамом для обозначения вассалов[13].

Разумеется, Григорий Антиох не был рабом; его « рабская служба », по всей видимости, означала служение какому-то частному лицу. Существование подобных слуг в Византии того времени хорошо известно. У Иоанна Орфанотрофа, брата Михаила IV (1034—1041) была собственная свита[14]. Проэдр Феодосий, племянник Константина IX, поднял мятеж против Михаила VI (1056—1057) при поддержке рабов, слуг и соседей[15]. О слугах знатных лиц, участвующих вместе с ними в битве, неоднократно говорит Анна Комнин[16]; некоторых из них она называет πατρῷοι θεράποντες[17], « отчии слуги », т.е. служившие как отцу, так и сыну. Речь идет, следовательно, не о кратковременном наемничестве, но о довольно устойчивых отношениях. В какой мере с этими военными слугами сопоставимы «люди» (ἄνθρωποι) видных чиновников, сказать трудно. Уже в переписке Хв. мы встречаем некоего асикрита, « человека » судьи Эгейского моря[18]. О секретарях частных лиц упо-

---

[8] *Ibid.*, vol. 2, p. 32.11.

[9] *Cinnami Epitome*, p 280 13. Ср. p. 137.19.

[10] H. Kopstein, *Zur Sklaverei im ausgehenden Byzanz*, Berlin, 1966, S.36f.

[11] См. об этом А. П. Каждан, *Григорий Антиох*, « Виз Врем. », XXVI (1965), стр. 83 и сл.

[12] Michael Akominatos, Τὰ σωζόμενα, vol. II, Athenai, 1880, p. 401. 3—6.

[13] *Cinnami. Epitome*, p. 199.11. Об этом термине см. J. Ferluga, *La ligesse dans l'Empire byzantin*, «Зб. радова византолошког инст.», 7 (1961), p. 106. Ср. J. Verpeaux, *Les OIKEIOI. Notes d'histoire institutionnelle et sociale*, « Rev. des ét. byz. », 23 (1965), p. 94.

[14] Michel Psellos, *Chronographie*, vol. 1, Paris, 1926, p. 93, § 12.17.

[15] Georgius Cedrenus, vol. II, Bonnae, 1839, p. 612.20—21.

[16] Anne Comnène, *Alexiade*, vol. 2, p. 130.26, vol. 3, p. 111.22—24, p. 122 11—13.

[17] *Ibid.*, vol. 2, p. 21.22—23, 23 28—29, 97.21—22,98.29, 180.27.

[18] J. Darrouzès, *Epistoliers byzantins du Xe siècle*, Paris, 1960, p. 377, N° 47.

минают и более поздние источники: в середине XI в. Георгий Дросс был секретарем дуки Васпуракана Аарона [19], некто Иоанн служил секретарем Георгию Палеологу [20], Григорий Генесий — Анне Далассине [21], Лепрей — Исааку Комнину [22]. В середине XII в. Михаил Цинкицакис, чиновник Стримонской фемы, не стеснялся называть себя рабом и «человеком» кесаря Рожера [23]. В грамоте 1162 г. упомянут «человек» Иоанна Кондостефана, солунского дуки [24].

Каков был характер отношений, скрывавшихся за этими понятиями, сказать трудно. Когда Феофилакт Эфест, архиепископ Болгарии, в письме [Иоанну], сыну севастократора [Исаака Комнина], именовал себя «рабом Вашей благости»[25], это было, скорее всего, лишь данью этикету. Тем не менее известно, что в Византии существовали своеобразные «этерии», в которых отношения между слугой и господином строились на принципе верности; эти «этерии», как показал Г. Г. Бек, способствовали росту социального престижа высшей византийской знати. (Бек, правда, считает невозможным видеть в системе «этерий» предтечу феодальной организации [26]: он основывается на том, что отношения византийских «вассалов» и «сеньоров» строились не на базе земельного пожалования. Не говоря уже о том, что для XI—XII вв. подобное заключение весьма спорно, существенно в данной связи другое: система «этерий» выполняла здесь функции, очень близкие к функциям вассальной системы на Западе, — разумеется, с учетом своеобразия византийской общественной организации.)

По всей видимости, исследуемый пассаж Киннама и приведенные выше слова Евстафия Солунского относятся к разным институтам — недаром Киннам, ревностный панегирист Мануила I, ни словом не обмолвился о том, что́ представляется Евстафию особенно важным, — о выкупе за государственные средства. И если Евстафий действительно писал о превращении части рабов (иноземцев!) в стратиотов, то Киннам, скорее всего, имел в виду попытку Мануила запретить или ограничить деятельность так называемых «этерий».

---

[19] Cedrenus, II, p. 580.22—23.
[20] J. P. Migne, *Patrologia graeca*, t. 126, col. 432 B.
[21] Anne Comnène, *Alexiade*, vol I, p. 126.28—29.
[22] Ioannis Tzetzae, *Epistolae*, Tubingae, 1851, p 7.30.
[23] L. Petit, *Le monastère de Notre-Dâme de Pitié*. «Изв. Рус. археол. инст. в Константинополе», VI (1900), p 34.7—8, 35.14, 46.4—5.
[24] G. Rouillard, P. Collomp, *Actes de Lavra*, Paris, 1937, N°57.122—123.
[25] J. P. Migne, *Patrologia graeca*, t. 126, col. 513 B.
[26] H. G. Beck, *Byzantinisches Gefolgschaftswesen*, Munchen, 1965, S. 29.

LA VIE CULTURELLE DES COMMUNAUTÉS GRECQUES DE ROUMANIE* DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIXe SIÈCLE

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

II

Les Grecs établis dans les Principautés Roumaines à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe avaient formé des communautés et des colonies dans les principales villes des trois provinces (Bucarest, Jassy et Craiova), ainsi que dans les villes et les bourgs du bord du Danube et du littoral de la mer Noire (Turnu-Severin, Calafat, Turnu-Măgurele, Giurgiu, Oltenița, Călărași, Brăila, Galați, Tulcea, Sulina, Constanța et Mangalia). Beaucoup de Grecs se sont installés aussi à Rîmnicu-Vîlcea, Ploiești, Urlați, Buzău, Rîmnicu-Sărat et Tecuci. Pourtant, dans la seconde moitié du XIXe siècle, lorsque (reconnues officiellement par le prince Cuza [1]) les communautés grecques connurent un essor digne des plus florissants centres de la « diaspora » hellénique, nous ne trouvons qu'une partie de ces colonies organisées d'après un statut propre. Les communautés proprement dites à l'époque que nous étudions n'étaient que celles de Brăila, Galați, Giurgiu, Sulina, Tulcea, Constanța, Mangalia, Calafat et Turnu-Măgurele. Qu'étaient devenues les autres colonies qui, tout en ne disparaissant pas, avaient une vie de communauté médiocre, subordonnée à celle des centres mentionnés?

A Jassy, pendant la première moitié du XIXe siècle, il avait existé une puissante colonie hellène où les Grecs constituaient l'élément prédominant au point de vue commercial. La sécularisation des biens ecclésiastiques (1864) diminua sensiblement le nombre des Grecs habitant la capitale de la Moldavie [2]. Il est vrai que l'élément hellène ne disparut

* Cette étude représente l'abrégé d'un ouvrage plus ample, encore inédit, dont un chapitre, concernant la communauté grecque de Bucarest a paru dans le nº 2/1969 de cette Revue.

[1] V. la première partie de notre étude.

[2] Ἴστρος, 1 avr. 1887, p. 55; V. aussi M. A. Dendias, Αἱ ἑλληνικαὶ παροικίαι ἀνὰ τὸν κόσμον, Athènes, 1919, p. 44.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 3, p. 475–493, BUCAREST, 1969

pas de la région, puisque les Grecs qui prirent à ferme les terres étatisées étaient très nombreux dans le district de Jassy. C'est probablement ce qui explique les manifestations grecques que nous trouvons encore à Jassy, dues surtout aux initiatives de consuls tels que l'actif et cultivé S. Kriticos [3].

A Craiova, les Grecs étaient — selon Th. Paschides — « plutôt mélangés à l'élément roumain », ne constituant pas vraiment une communauté.

A Cîmpu Lung, Ploieşti, Piteşti, Rîmnicu-Sărat, Tecuci, Olteniţa, Călăraşi, Urlaţi, de petites colonies grecques, formées surtout de commerçants, participent à la vie spirituelle des Grecs de Roumanie par des donations faites aux écoles grecques [4], à la Croix Rouge [5] d'Athènes, au « Πατριωτικὸν δάνειον », parfois même avec plus d'efficacité que les grandes communautés [6]. La raison pour laquelle ces dernières ne sont pas passées à un stade plus organisé est expliquable dans le cas d'Olteniţa, de Călăraşi, et, en général, des petites villes danubiennes, par le fait que « la population grecque de ces bourgs a été très mobile ». C'est pourquoi leurs enfants étaient envoyés faire leurs études à Brăila et à Galaţi [7]. Mais le facteur décisif pour l'évolution de ces colonies a dû être le nombre et l'état matériel de leurs membres. A leur tour, ceux-ci ont été déterminés par l'importance économique des villes respectives et les possibilités infiniment supérieures qu'offraient, par exemple, des ports actifs, tels que Brăila, Galaţi, Giurgiu et Constanţa. D'ailleurs c'est dans ces villes précisément qu'ont fonctionné des lycées célèbres, considérés comme étant les égaux des meilleures écoles de Grèce, où enseignaient des professeurs bien renommés (Harilaos Dimopoulos, A. Venieris, N. Dosios, Démosthène Russo, etc.). C'est ici qu'on a édité les 111 livres et 15 périodiques [8] des communautés et qu'ont existé les cabinets de lecture et les librairies grecques qui diffusaient la presse et les livres venus de la Métropole. Aussi, est-ce seulement de ces principales villes-ports que nous allons nous occuper dans ce qui suit, c'est-à-dire : Brăila, Galaţi, Giurgiu et Constanţa, car elles constituent — avec Bucarest — les centres culturels de la « diaspora » en terre roumaine à cette époque.

Le développement des ports roumains après la paix d'Andrinople (*1829*). Brăila, Galaţi et Giurgiu furent parmi les premiers centres urbains

---

[3] Σύλλογοι, 3294, 9/21 oct. 1886.

[4] Ἡ Ἶρις, 414, janv. 1879, p. 3.

[5] Σύλλογοι, 3112, mars 1886, p. 3.

[6] Ἡ Ἶρις, 633/23 juillet 1882 Εἶναι ἐντροπὴ μία φούχτα Ἑλλήνων ἐν Καλαφατίῳ νὰ δεικνύεται ὑπερτέρα χιλιάδων Ἑλλήνων ἐν Βουκουρεστίῳ).

[7] Πατρίς, 1, 217, 5/17 sept. 1891.

[8] Pas un seul de ces livres et périodiques n'a été édité à Jassy, à Craiova, ou dans les autres colonies grecques. Nous connaissons un manuel paru à Tulcea et un périodique à Sulina.

qui se développèrent après la paix d'Andrinople (1829), qui avait supprimé les raïas de la région du Danube et libéré le commerce danubien [9]. Les princes réglementaires leur accordèrent une attention spéciale. Ainsi, Alexandru Ghica visita Brăila (en 1836) et déclara « toute la ville ainsi que le port comme entrepôt ». On permit aux étrangers d'y bâtir des maisons [10]. Ces étrangers, qui étaient surtout des Grecs [11], demandent en 1838 à fonder un « corps marchand » ou une « délégation commerciale », de même qu'une « maison des commerçants » [12]. Trois « catagraphies » reflètent l'importance de l'élément grec dans la ville de Brăila en 1837 [13]. Après 1848 et surtout à l'époque de la formation de l'Etat national, l'activité économique de Brăila s'est encore amplifiée. Le nombre des habitants grecs qui ne remontait qu'à 435 en 1841, s'accrut d'une manière vertigineuse (4238 en 1891 et 4929 en 1899) [14].

Galaţi suit la même évolution. Moins actif jusqu'en 1830, quand les propriétaires grecs de Galaţi étaient rares [15], il devient en 1849 une « ville importante » dont « les nécessités du commerce » font l'objet d'une enquête économique confiée à Nicolae Şuţu [16]. L'importance de l'élément grec à Brăila et à Galaţi ressort tant à l'occasion des événements de 1841—42 [17], que des mesures prises par la police de ces villes lors des troubles de 1869. Ces mesures visaient « les marchands et les comités grecs » auxquels on interdisait toute manifestation publique, les principaux suspects étant le maire de Galaţi, Rodocanaki et l'habitant

---

9 *Tratatul de Istoria României* [Le traité de l'Histoire de la Roumanie), vol. III, Bucarest, 1964, p. 984. V. aussi l'ouvrage (sous presse) de Vladimir Diculescu, Sava Iancovici, C. Papacostea-Danielopolu, Mircea N. Popa, *Comerţul Ţării Româneşti cu ţările balcanice (1829—1859)* [Le commerce de la Valachie avec les pays balkaniques (1829—1859)], présenté au 1-er Congrès de Balkanologie de Sofia (1966).

10 « Analele parlamentare », VI, I, 159.

11 N. Iorga, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], Bucarest, vol. VIII, p. 386.

12 N. Mocioiu, *Din istoria economică, politică şi socială a oraşului şi judeţului Brăila în anii Unirii Principatelor* [De l'histoire économique, politique et sociale de la ville et du district de Brăila à l'époque de l'Union des Principautés], dans « Studii şi articole de istorie », vol. V, Bucarest, 1963, p. 467—477; Voir aussi C. N. Velichi, *Mişcările revoluţionare de la Brăila din 1841—1843* [Les mouvements révolutionnaires de Brăila de 1841—1843), Bucarest, 1958, p. 35—36.

13 I. Vîrtosu, *Trei catagrafii pentru Brăila anului 1837* [Trois « catagraphies » pour Brăila en 1837], dans « Analele Brăilei », XI, nᵒˢ 2—3, 1939, p. 17—18. « A partir de cette date — dit I. Vîrtosu — la colonie grecque deviendra une puissante corporation de marchands tout le long du XIXᵉ siècle, sous le nom de « la compagnie marchande », qui avait des rapports étroits avec deux autres centres commerciaux importants de Braşov et de Sibiu. »

14 Gh. Mihăilescu, *Populaţia Brăilei* [La population de Brăila], dans « Analele Brăilei », IV, nᵒˢ 2—3, 1932, p. 117, Selon d'autres statistiques, il y aurait eu à Brăila plus de 10.000 Grecs en 1889 (Ἕλλην, 55/13 janv. 1889. p. 1) et 4000 à Galaţi en 1885 (Ἴστρος, I, nᵒ 3, 1887, p. 34).

15 N. Iorga, *Contribuţii la istoria modernă a Galaţilor* [Contribution à l'histoire moderne de Galaţi], Bucarest, 1932, p. 238—39.

16 *Mémoires du prince N. Soutzo*, Vienne, 1899, p. 166.

17 C. N. Velichi, *op. cit.*, p. 72—73. V. aussi C. N. Velichi, *Bulgares, Serbes, Grecs et Roumains dans le mouvement révolutionnaire de 1841*, « Romanoslavica », I (1958), p. 237—261; Voir aussi, Mihail A. Dendias, *op. cit.*, p. 4: « Brăila et Galaţi, des villes plutôt grecques ».

Themistoclis Solomos. On les soupçonnait d'avoir envoyé « une correspondance tendancieuse à Rangabé et aux journaux de Paris, matériel qui a été intercepté par les Autrichiens et provoqua de nouvelles accusations contre les Roumains » [18].

L'importance que prit la ville de Giurgiu pendant les règnes des princes réglementaires est démontrée par le fait qu'elle devint capitale du district de Vlaşca en 1835, « dès la première année du ministère de Mihalache Ghica, changement projeté depuis 1830 » [19].

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le commerce danubien étant stimulé par les dispositions du Traité de Paris de 1856 [20], l'activité des ports du delta — Sulina et Tulcea — ainsi que celle du port maritime de Constanţa [21] devint considérable. La principale occupation des Grecs étant le commerce, la population grecque des ports roumains s'accrut sensiblement. A Tulcea, en 1864, la plupart des habitants étaient grecs [22], ainsi qu'à Sulina (2 500 des 6 000 habitants) [23]. En 1866, quand on bâtit la première église roumaine de cette ville, les Roumains se séparent des Grecs, « auxquels ils abandonnent la vieille église » [24]. Un historien grec de la diaspora a même cru pouvoir soutenir que « Venise, Trieste, Sulina et Odessa <étaient> des villes plutôt grecques qu'italiennes, roumaines ou russes » [25].

A Constanţa, la construction du chemin de fer Constanţa—Cernavoda en 1858—60 et la concession de la construction du pont à une société anglaise, déterminèrent également une massive affluence d'ouvriers grecs [26]. En 1858, commença une vraie renaissance de la ville et de l'élément grec [27]. Pendant la dernière décennie, l'élément grec était devenu

---

[18] Augustin Z. N. Pop, *Catalogul corespondenţei lui Mihail Kogălniceanu* [Le catalogue de la correspondance de Mihail Kogălniceanu], Bucarest, 1959, p. 191.

[19] I. C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic* [Les règnes roumains sous le Règlement Organique], Bucarest, 1915, p. 25.

[20] M. B. Collas, *La Turquie en 1864*, Paris, 1864, p. 271.

[21] Kustendjé (Constanţa) et Tchernavoda sont devenus la grande voie de passage des voyageurs à destination de Constantinople pendant l'été. *Ibidem*, p. 19.

[22] Le Baron d'Hogguer, *Informaţiuni asupra Dobrogei* [Informations sur la Dobroudja], Bucarest, 1879, p. 19.

[23] Πατρίς, 1, 29/11 oct. 1891, p. 1—2.

[24] C. C. Giurescu, *Ştiri despre populaţia românească a Dobrogei* [Informations sur la population roumaine de la Dobroudja], Bucarest, 1966, p. 21.

[25] N. V. Tomadakis, Ἡ συμβολὴ τῶν ἑλληνικῶν κοινότητων τοῦ ἐξωτερικοῦ εἰς τὸν ἀγόνα τῆς ἐλευθερίας, Athènes, 1853, p. 8.

[26] Stavros Manesis, Ἡ ἑλληνικὴ κοινότης Κωνστάντζης Ρουμανίας, dans « Mélanges Octave et Melpo Merlier », Athènes, 1956, vol. II, p. 75—116. Le nombre des Grecs de Constanţa était de 1 000 habitants en 1873 et 2 416 en 1895, surtout commerçants. La ville a eu des maires grecs pendant trois décennies. *Ibidem*, p. 97.

[27] *Ibidem*, p. 84. Avant 1858, Papadopoulos-Vretos décrivait Constanţa comme « une petite ville, capitale de la région de Dobroudja, où réside Aga Pacha, le gouverneur de Varna. La population ne dépasse pas 3 000 habitants, dont 500 sont Grecs, s'adonnant au commerce ». *Ibidem*.

très nécessaire à la construction du grand port de Cernavoda (1890—1895) et aux grands travaux portuaires (1895—1909).

Le lieu d'origine. La plupart des Grecs de Roumanie sont originaires de l'Epire, de la Macédoine, de la Céphalonie et de Iles. Les Epirotes — les plus nombreux — donnent le nom d' Ἤπειρος à l'un des principaux journaux de la communauté de Bucarest. Les poésies de N. G. Dosios sont souvent dédiées à l'Epire. Tout un volume de légendes du même Dosios — resté inédit — est intitulé « Matériel pour le folklore épirote » (Ὕλη πρὸς συγγραφὴν « Ἠπειρωτικῆς Λαογραφίας »). Le discours d'Aristotelis Valaoritis, traduit par Th. A. Paschides, est vendu au profit « des Crétans et Epiro-thessaliens ». Le directeur du journal grec de Galaţi, Ἡ φωνὴ τῆς ἐλευθερίας, Dimitrios Frangopoulos, ajoute à son nom la mention « de Céphalonie ». Dans les journaux grecs on précise toujours le lieu d'origine de différents compatriotes de Roumanie. A Brăila, les Grecs immigrés provenaient des îles, le pourcentage majoritaire étant donné par les Iles Ioniennes [28]. A Galaţi, de 3 433 Grecs — en 1885 — 553 étaient de Céphalonie, 378 des Cyclades, 133 de l'Ithaque et de Paxos, 84 de Spetia, Paros et Hydra et 59 de l'Attique et de la Béotie [29]. E. Vizantios (pseudonyme de H. Sarafidis ?), dans une étude sur les colonies grecques de Roumanie [30], établit à peu près les mêmes proportions. Selon lui, la plupart des Grecs de Roumanie étaient originaires des Iles Ioniennes (la Céphalonie et l'Ithaque), ainsi que d'Anhialos et Messemvrie, le reste étant Epirotes. Ces derniers n'ont pas formé de colonies — explique Vizantios — car, malgré leur grand nombre, ils étaient répandus dans tous les coins du pays. La même majorité de Céphalonites paraît également dans les catalogues de prénumérants des journaux de Galaţi, où nous trouvons aussi la présence massive des Constantinopolitains et celle plus réduite des Hydriotes [31]. Le consul Ghionis est désigné comme « le noble enfant de l'héroïque Hydre » [32]. On pourrait établir d'une manière plus sûre le lieu d'origine de nombreux Grecs de Roumanie, en utilisant les requêtes de naturalisation de ces derniers, car elles mentionnent toujours cet élément [33].

Les relations avec la patrie. Les membres des communautés grecques gardent des rapports permanents et actifs avec la Grèce, qui se manifestent par des contributions matérielles, des voyages et des études en Grèce, les visites des Grecs de la patrie dans les villes roumaines, des

[28] Gh Mihăilescu, *Populaţia Brăilei* [La population de Brăila], dans « Analele Brăilei », IV, nos 2—3, 1932, p. 117.
[29] Ἴστρος, 1, 3, 1 mars 1887, p. 34.
[30] Ἔθνος 11, 1295, 14 mars 1921, p. 1
[31] Ἡ φωνὴ τῆς ἐλευθερίας, 2, 15 sept 1885, p. 4.
[32] Σύλλογοι, 3297, 24 oct. 1886, p. 3.
[33] « Analele parlamentare ale României », VI, p. 175.

messes, des festivités, des articles et des poésies dédiés à la métropole, etc. Nous remarquons surtout le souci permanent des communautés pour leur programme scolaire, qui doit être équivalent à celui de Grèce, afin de permettre aux jeunes Hellènes de poursuivre leurs études dans le pays d'origine.

Un rôle essentiel pour le resserrement de ces liens avec le pays revenait certainement aux consuls grecs. Leur mission était de surveiller le développement de l'enseignement et de la vie culturelle des communautés, en collaborant avec leurs dirigeants [34]. La presse fait souvent l'éloge des consuls tels que P. Matarangas, Leonardos, Sofoklis Rasti Petsalis, Koundouriotis, etc.[35]. Mais il arrive aussi que l'attitude des consuls mécontente parfois les membres des communautés. L'un des consuls « discutés » par la presse locale fut St. Ghionis, qui fonda en 1858 l'« Institut hellène » de Galaţi. Quoique vulnérable au point de vue de l'administration, celui-ci eut le mérite d'avoir contribué au développement de l'enseignement de la ville et d'avoir dressé « un tableau des propriétés grecques de Moldavie ». En Grèce, où les critiques locales étaient ignorées, Ghionis passait pour « τὸ βέλτιον παντὸς ἄλλον τὰ τοῦ Ἑλληισμοῦ συμφέροντα »[36].

De vrais échanges culturels ont lieu périodiquement entre les colonies grecques et la métropole. Le publiciste T. Filimonis, venu de Grèce en 1886, déplore le manque d'un centre de lecture à Galaţi, si nécessaire pour « les nombreux Grecs de cette ville »[37]. L'arrivée en Roumanie de l'écrivain Alexandra Papadopoulou est signalée par la presse des communautés, qui publie des fragments de ses œuvres [38]. Le poète Sinadinos visite Galaţi et récite des vers à l'école grecque. Les parents de Grèce des membres des colonies font de fréquents voyages en Roumanie, tandis que les professeurs des lycées des communautés sont envoyés à Athènes par leurs directeurs, pour admirer les vestiges de la Grèce antique. A l'occasion des fêtes nationales, les colonies envoyaient leurs représentants aux festivités d'Athènes et organisaient des messes et des spectacles. La presse publiait des articles [39] occasionnels ainsi que les échos de l'événement dans la presse roumaine [40].

---

[34] Ioannis Lampridis, Αἱ ἑλληνικαὶ ἀποικίαι, Athènes, 1895.

[35] Σύλλογοι, 2963, 14/26 sept. 1885, p. 2; 2960, 11/23 sept. 1885, p. 3; 2022, 19/1 déc. 1885, p. 3.

[36] G. G. Papadopoulos, Λόγος περὶ τῶν προγενεστέρων ἑλληνικῶν σχολείων, Athènes, 1857, p. 32.

[37] Σύλλογοι, 3281, 24/6 oct. 1886, p. 3.

[38] Πατρίς, 2541, 18/30 sept. 1899, p. 3.

[39] Σύλλογοι, 3334, 27/9 déc. 1886, p. 3; 4/16 déc. 1886, p. 3; 3351, 18/30 déc. 1886, p. 1—2.

[40] *Ibidem*, 3900, 18/30 nov. 1888, p. 1—2.

Il est intéressant à noter que le gouvernement grec accorde des décorations non seulement aux membres des communautés (Konstantinidis [41], Zervos, etc.), mais aussi aux Roumains, collaborateurs de ces derniers, comme par exemple, au dr Ştefănescu, directeur en chef de l'hôpital Xenocratis, qui reçoit en 1890 l'ordre du Sauveur [42].

A différentes reprises, lorsque la situation politique de leur pays est critique, les communautés se déclarent prêtes à faire « tous les sacrifices possibles pour la défense des intérêts de l'hellénisme » [43]. Lors du procès du ministre Tricoupis, les requêtes des communautés sont imprimées à Galaţi. Le petit volume contient les rapports de 14 colonies, signés par 3 010 partisans de Tricoupis (la plupart de Brăila) [44].

Un chapitre intéressant des relations que la « diaspora » de Roumanie entretient avec la Métropole est formé par les importantes donations d'argent qu'elle offre à la Grèce pour l'entretien des écoles ou d'autres institutions culturelles. De telles donations ont contribué à la fondation d'institutions célèbres comme le « Zapeion » et l'« Arsakeion ». La Société Littéraire Grecque de Constantinople était entretenue par les contributions des Grecs de la diaspora, parmi lesquels nous retrouvons la Société des Philomuses et la Société Philanthropique de Brăila [45]. Les fonds offerts par Ménélaos Négropontes lui ont valu le titre de «Εὐεργέτης τῶν ἀπώρων σχολείων» (1872) [46].

Signalons aussi le congrès des étudiants balkaniques (Grecs, Serbes et Bulgares) — organisé à Giurgiu en 1891 — dont le but était « de poser les fondements de la grande idée d'une confédération des peuples de la Péninsule Balkanique » [47] et qui fut l'objet d'un accueil chaleureux de la communauté.

Les écoles de Brăila. En abordant ce chapitre, nous devons rappeler un fait qui expliquera l'épanouissement des écoles grecques à Brăila plus que dans tout autre centre, dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'est que la période précédente aussi (1830—1850) y avait été particulièrement favorable à l'enseignement grec. On peut même affirmer que toute

---

[41] Σύλλογοι, 3923, 16/28 déc. 1888, p. 3. Konstantinidis était apparenté à l'ex-consul Koundouriotis.

[42] *Ibidem*, 4276, 6/18 mars 1890; Πατρίς, I, 102, 9/21 avr. 1891, p. 3.

[43] Σύλλογοι, 2992, 17/29 oct. 1885, p. 2.

[44] Ἀναφοραὶ τῶν ἐν Ρουμουνίᾳ καὶ Βασσαραβίᾳ Ἑλληνικῶν Κοινότητων τὴν Βουλὴν τῆς Ἑλλάδος κατὰ τοῦ ἐναντίον τοῦ ὑπουργείου Τρικούπη Καταγορητηρίου, Galaţi, 1891. Le livre commence par une vraie profession de foi : « Si, poussés par différentes circonstances et nécessités, nous nous sommes éloignés de notre chère patrie, nous n'avons pourtant jamais cessé d'être ses enfants aimants, aux jours heureux, comme aux malheureux. »

[45] Tatiana Stavrou, Ὁ ἐν Κωσταντινούπολει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Athènes, 1967, p. 91.

[46] *Ibidem*, p. 73.

[47] Πατρίς, 1, 220, 8/20 sept. 1891, p. 2; 221, 10/22 sept. 1891, p. 1. On publie l'article de Vintilă Rosetti — le fils de C. A. Rosetti — dédié aux étudiants grecs, serbes et bulgares

cette période est marquée par la rivalité entre les écoles de l'Etat — dont la réorganisation avait commencé en 1830 — et les nombreuses écoles privées grecques de cette ville. Les difficultés financières de l'Etat —dans cette première étape — empêchaient une organisation efficace des écoles nationales. Or cette grande ville-port, habitée surtout par des étrangers, la plupart Grecs, dirigés vers l'activité commerciale, ne pouvait se passer d'assurer une étude sérieuse des langues. Le grec surtout apparaissait même à l'auteur roumain d'un projet de pensionnat — Ion Penescu [48] — comme absolument nécessaire pour le commerce, beaucoup plus que le français « qui n'est qu'une langue politique et diplomatique ». La carence de l'Etat à cette époque eut pour conséquence l'apparition de toute une série d'écoles privées, grecques ou de langue grecque. Après les événements des années 1848—1849, les efforts pour la réorganisation des cours de langues sont faits surtout par la « délégation marchande »[49], qui emploie des professeurs privés pour l'enseignement des langues, jusqu'à l'ouverture officielle de ces cours.

En 1863, les écoles privées sont toujours nombreuses à Brăila, ayant en tout 595 élèves, tandis que l'école nationale n'était fréquentée que par 229 écoliers[50]. La plupart de ces écoles fonctionnaient sans autorisation et l'on y enseignait en grec. Parmi les plus connues étaient l'école commerciale de Stavridis [51] et les pensionnats de Maria Atanasiu et Serianis [52] (un Grec de Constantinople). A l'école de Camburis-Psariano on apprenait le roumain comme une langue étrangère [53].

Les rapports défavorables fréquents dus aux inspecteurs de l'Ephorie d'une part et le développement de l'école nationale, d'autre part, ont déterminé une baisse du nombre des écoles privées grecques, après 1863. En même temps, l'intervention de l'Etat devient décisive, tant pour la constitution du corps didactique, que pour la rédaction du programme d'études. Au concours ouvert pour la chaire de langue grecque du gymnase commercial de la ville — en 1863 — les concurrents eurent à présenter un vrai mémoire de titres et travaux. C'est ainsi que nous apprenons, par

---

[48] Radu Perianu, *Istoria școalelor din orașul și județul Brăila, 1832—1864* [L'Histoire des écoles de la ville et du district de Brăila, 1832—1864), Bucarest, 1941, p. 109. V. aussi Gh. T. Marinescu, *Note privitoare la activitatea culturală a lui Ion Penescu* [Notes relatives à l'activité culturelle de Ion Penescu], dans « Analele Brăilei », II, no. 4, 1930, p. 26—34.

[49] Les membres de la délégation du corps commercial de Brăila sont au nombre de 21, tous Grecs, v. Atanasie Popescu, *Liceul „N. Bălcescu" din Brăila* [Le lycée « N. Bălcescu » de Brăila], 1937, p. 10.

[50] R. Perianu, *op. cit.*, p. 125.

[51] *Ibidem.*

[52] N. Iorga, *Cei dintîi ani în noua Brăila românească, 1832—66* [Les premières années de la nouvelle Brăila roumaine, 1832—66], Bucarest, 1929, p. 26.

[53] R. Perianu, *op. cit.*, p. 126.

exemple, que l'un d'eux, Harilaos Dimopoulos, avait déjà publié des poésies et des comédies à Athènes et à Constantinople [54].

Aux VIIe et VIIIe décennies, les écoles privées [55] grecques commencent à être organisées selon des normes précises énoncées par la communauté, en accord avec le ministère de l'Instruction. En mai 1884, la communauté décide de constituer un conseil des écoles ('Εφορευτική καὶ 'Εκπαιδευτικὴ 'Επιτροπὴ τῶν Σχολείων »). Les professeurs sont souvent docteurs ès lettres ou philosophie [56] et ont une activité de publicistes (Deimezis, Sfaelos, Hrisochoidis, Dimopoulos). Le contrôle des écoles [57] est assuré par des inspecteurs, ainsi que par la participation des organes du ministère de l'Instruction aux examens. La presse grecque y assiste aussi et publie d'amples relations.

Le contenu des programmes et l'exigence des professeurs indiquent le niveau didactique élevé de ces écoles [58]. Non seulement on y apprenait le français, l'anglais et l'italien, mais on y suivait aussi des cours de latin et de grec ancien (destinés aux futurs classicistes). Certaines matières (l'histoire du commerce, la géographie de France) étaient enseignées en français. Pour la conversation française on prenait des « pédagogues spécialisés » [59] (G. Laprise, Benjamin Jaquard, Lucien Gras). On insiste surtout sur les matières concernant le commerce et l'on accorde une attention spéciale aux travaux pratiques (ateliers, laboratoires, etc.).

Les écoles de Galaţi. Si la communauté de Brăila a eu le plus grand nombre d'écoles, c'est à Galaţi qu'a existé la plus célèbre, l'Institut hellène A. Venieris, fondé en 1857. Pendant près de 40 ans, il a été dirigé par Anastasios Venieris et fréquenté par des élèves de différentes nationalités, surtout balkaniques, et dont, évidemment, les Grecs formaient la majorité. Presque toutes les matières y étaient enseignées en grec par des professeurs éminents, tels que Ioannis A. Fumagallis — directeur après 1893 — Nicolas G. Dosios, M. Hrisovelonis, C. I. Dakopoulos,

---

[54] *Ibidem*, p. 84.

[55] Les principales écoles grecques de Brăila ont été : 1) *L'Ecole de garçons* (1869—1886 ; 1886—1894 ; rouverte en 1898) ; 2) *L'Institut hellène de G. D. Hrissochoidis*, mentionné à partir de 1882 ; 3) *L'école de filles*, dirigée entre 1882—1885 par Polixenia Lampadopoulou ; 4) *L'Institut* « Τὸ Φῶς », fondé en 1886 et dirigé par P. Spetieris et M. Sporídis ; 5) *L'école de garçons de la Société Philanthropique Hermes*, réorganisée en 1887 ; 6) *L'école* « Πρόοδος », fondée par P. Dongas et K. Papazaharion en 1889 ; 7) *L'école de filles*, fondée en 1883 par Iulia Anarghios ; 8) *L'école de filles* de Pénélopi Deftéron, fondée en 1897 ; 9) *L'Institut* d'Elise H. Dimopoulou, née Tritten (Institut Suisse), fonctionnait en 1892 ; 10) *L'Institut* d'Evridiki K. Pandzidis en 1897 et 1898. Nous trouvons une mention des examens de l'école de garçons dirigée par Harilaos Dimopoulos, en 1898.

[56] Πατρίς, 21/1 sept. 1886, p. 3 ; Σύλλογοι, 3214, 9 21 juillet 1886, p. 3.

[57] Ἤπειρος, 26 juin 1886, p. 2.

[58] Parmi ces professeurs, certains avaient fini leurs études aux célèbres « Ριζάρειος », « Μεγάλης τοῦ Γένους Σχολῆς » ou avaient été « γυμνασιάρχες » en Grèce.

[59] Σύλλογοι, 3527, 30/11 août 1887, p. 3.

A. Venieris, Demosthène Russo, etc.[60]. Le programme et le règlement de l'école sont régulièrement imprimés à partir de 1884. La réputation du lycée était excellente et il passait pour « le premier des instituts privés » selon la formule inscrite dans le registre de l'école par le savant roumain C. Tocilescu. Sa renommée y attire aussi des élèves venus d'autres localités, de Craiova, par exemple [61].

L'Institut Commercial Hellène fut fondé à Galaţi en 1858, avec le consentement du gouvernement de la Valachie. Son règlement était rédigé d'après les règlements des instituts de France et de Grèce. Il avait — ainsi que les autres écoles des communautés — trois sections, correspondant aux cours primaire, secondaire et gymnasial. Les professeurs étaient grecs, français, italiens et allemands; il n'y avait aucun roumain [62]. En 1860, le consul Stephanos Ghionis était directeur de l'institut. Les résultats satisfaisants des deux premières années d'études ont déterminé le gouvernement grec de décider que « son baccalauréat aurait à l'avenir la même valeur que celui des gymnases royaux de Grèce ».

Des quelques écoles grecques de Galaţi nous mentionnons celle de Aglaia Levidis, fondée en 1881, qui a été fréquentée par 345 élèves (1881—1890), dont 180 grecques, 95 roumaines, etc., originaires « de différentes régions de la Roumanie et de la Bulgarie » [63]. L'école de H. P. Mitropoulos, mentionnée avant 1857, reparaît en 1872, sous le nom de « Ἑλληνικὸν Λύκειον » [64]. En 1877, la presse des communautés la trouve tout aussi remarquable que l'Institut Venieris, en les déclarant « également renommés » et « d'une grande utilité pour l'hellénisme de Roumanie » [65].

Constanţa. Hector Sarafidis (le premier qui ait fait des recherches sur les écoles grecques [66] de Constanţa) et Stavros Manesis (l'auteur d'une monographie récente sur cette colonie grecque [67]) ont daté en 1867 les débuts de l'enseignement de ces communautés. La source qu'emploient

---

[60] N. G. Dosios, A. Venieris, A. Papadimitriu et M. Hrisovelonis étaient aussi membres de la société philhellène d'Amsterdam.

[61] Σύλλογοι 3783, 22/4 juillet 1888, p. 3. V. aussi Stoian Maslev. *Die Rolle der griechischen Schulen und der griechischen Literatur fur die Aufklarung des bulgarischen Volkes zur Zeit seiner Wiedergeburt*, dans *Uber Beziehungen des Griechentums zum Ausland in der neueren Zeit*, Berlin 1968, p. 343, pour la contribution de la communauté de Galaţi à la fondation de l'école grecque de Varna (1860).

[62] N. Iorga, *Alte note despre cultura şi viaţa socială românească sub vechiul regim* [Nouvelles notes sur la culture et la vie sociale roumaine sous l'ancien régime], dans « Analele Academiei Române », S. II, t. XXXIX, Mem. secţ. ist., Bucarest, 1916, p. 25.

[63] M. Pacu, *Cartea judeţului Covurlui* (Le livre du district de Covurlui), Bucarest, 1891, vol. I, p. 187—188.

[64] K. P. Mitropoulos, Ὁμιλία κατὰ τὴν ἔναρξιν τῶν ἐξετάσεων, Galaţi, 1872, 13 p.

[65] Ἡ Ἶρις, 356, 15 août 1877, p. 3.

[66] E. Sarafidis, Ἱστορικὸν τῶν ἑλληνικῶν σχολῶν τῆς Κοινότητος Κωνστάντζης, dans : Ἔθνος, 10 janv. 1937, p. 1.

[67] Stavros Manesis, *op. cit.*, p. 75—116. C'est de cet ouvrage que nous tenons tous les renseignements sur l'école et l'église de Constanţa.

les deux chercheurs est le registre de dépenses de la communauté. En 1868, la nécessité d'agrandir l'école étant vivement ressentie, on constitue une « épitropie » (conseil) spéciale, formée de Konstantinos Papasaul [68], le médecin de la quarantaine M. Iliadis et N. Tsoukatos. En même temps que cette activité du conseil scolaire, il y avait — à Constanţa aussi — de petites écoles fonctionnant sans autorisation spéciale (l'école élémentaire dirigée par la femme du consul Stekulis, l'école de l'institutrice bulgare Kalipsos, etc.). L'école fondée par la société anglaise Baker pour les enfants de ses salariés — la plupart Grecs — a été dirigée en 1871—1877 par Dionisios Kondogheorghis. Ses cours étaient suivis aussi par des élèves bulgares et d'autres nationalités [69]. Kondogheorghis fonda une école privée où enseignait son père, Panos Kondogheorghis, ancien professeur à l'Académie Ionienne. C'est à ce dernier que dédie E. Serafidis son Ἱστορικόν... mentionné plus haut, en souvenir de ses cours que Sarafidis avait suivis en 1882—1885.

En 1875 on bâtit l'école de la communauté qui eut pour professeurs : Aristidis, Nicolaidis, Ghianulatos et Psihulis [70]. Le dernier a dirigé aussi pendant quelque temps une école privée.

En parlant de la seconde phase qui commence après la guerre de 1877—1878 pour l'école grecque, S. Manesis souligne le fait que son niveau fut rehaussé par la réorganisation due à Antonios Economos, docteur en philologie. Celui-ci dirigea l'école entre 1881—1885, quand il fut nommé professeur à Salonique et remplacé à Constanţa par Koliopoulos.

Les églises. C'est pendant les VIIe et VIIIe décennies qu'on commence à édifier les églises des communautés grecques de Brăila (1863), Galaţi (1872), Constanţa (1866) et Giurgiu (1866). Souvent, les travaux sont laborieux, comme pour Galaţi, où la pierre fondamentale est posée en 1866 [71], mais dont la construction ne fut finie qu'en 1872. L'église de Brăila « Ὁ Εὐαγγελισμὸς τῆς Θεοτόκης » est considérée la plus belle [72] de ces églises et on y consacre beaucoup de temps et d'argent pour assurer un bon chœur et des chantres « connaissant la musique byzantine » [73]. La visite prolongée à Brăila des prélats étrangers (l'archimandrite

[68] Le dr Papasaul, le premier médecin grec de Dobroudja, avait été envoyé par la Commission internationale de Turquie pour le contrôle du pèlerinage de la Mecque, afin d'empêcher les épidémies. V. E. Sarafidi, *Istoricul medico-farmaceutic al oraşului Constanţa* [Histoire médico-pharmaceutique de la ville de Constanţa], dans « Analele Dobrogei », IX, 1928, p. 5.

[69] E. Sarafidis, Ἱστορικὸν.. , p. 1.

[70] S. Manesis, *op. cit.*, p. 92.

[71] L'évêque d'Ismail, Melhisedec, et l'archimandrite Xiropotaminos y firent des discours.

[72] Πατρίς, 1521, 28/9 avr. 1896, p. 3.

[73] Kiriakos Mavridos, par exemple, était un bon connaisseur de la musique byzantine et avait eu une activité fort appréciée à Constantinople et à Patras. V. Πατρίς, 1958, 3/15 juillet, 1896, p. 3.

Anthimos de Philipopoli) et celle de l'évêque Parthénios (avec tout son clergé) témoignent du prestige de cette église grecque.

A Constanţa, les renseignements fournis par S. Manesis sont édifiants pour la solidarité internationale des Grecs, car selon son expression « on peut dire que l'église a été bâtie par la contribution de tous les Grecs d'Europe ». En effet, les sommes reçues par le conseil de la communauté de Constanţa étaient données par les Grecs de Constanţa (117,77 francs), Bucarest (168,64), Galaţi (152,87), Londres (355,55), Manchester (119,51), Liverpool, Marseille (103,4), Paris, Livourne, Rome, Naples, Castellamaris, Trieste, Venise, Messine, Corfou, Céphalonie, Siros, Athènes (pour ces dernières, nous n'avons pas de chiffres)[74].

L'imprimerie. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, parmi les premières typographies qui impriment des livres grecs il y a : *Monferrato*, à Brăila et Galaţi, *Till* à Galaţi et *Unirea* ("Ενωσις) à Brăila. A Monferrato de Galaţi paraissent les premiers livres grecs publiés dans cette ville, dont la traduction faite par Constant Lichiardopol à l'Histoire de Murat par Léonard Galloi (1866). La typographie Monferrato de Brăila fut fondée en 1848, comme succursale de la première. On y imprime, à la fin du régime réglementaire, une revue en roumain et en grec, « Mercure »[75]. Le directeur du journal explique la nécessité du texte bilingue par le grand nombre de Grecs habitant la ville [76]. La typographie « Unirea » [L'Union] publie la comédie de H. Dimopoulos Τῶν γερόντων τὸ μάθημα (1863) et son ouvrage sur l'histoire des peuples de l'Orient (1866) [77]. Beaucoup de livres grecs paraissent à Brăila grâce à l'imprimerie « Triangulu » [Le Triangle] de Pericle Pestemalgioglou, fondée en 1858. C'est ici qu'on publie « La vie militaire de la Grèce » de Dimopoulos (1870—1871), les poésies de Cleanthos Papazoglis (1871), les discours des prélats, les comptes-rendus des sociétés, etc. Pendant la dernière décennie, cette typographie est presque la seule à imprimer des livres grecs. Parmi les exceptions, nous notons : le livre de Dimitrios Kokos ('Απαπλισμὸς τῆς 'Ελλάδος), qui paraît à la typographie D. Nicolaescu (1887), celui de Marinos Ghiannaki, 'Ο περιβόητος Λῃστάρχος Βάσσος Τρεμοντάνας (1888), à la typo-litographie Bălăşescu et Πολεμικαὶ 'Αναμνήσεις 'Εφέδρου δεκανέως à la Typographie générale Διεθνές (1898).

A *Galaţi*, les imprimeries éditant des livres grecs sont plus nombreuses (Otto Bielig, Διεθνές, Dacia, I. Senk, Cooperativa, Nebunelli,

---

[74] S. Manesis, *op. cit.*, p. 88—89.

[75] I. Ganea, *Din istoria tipografiilor şi a presei brăilene (1838—1866)* [Sur l'histoire des imprimeries et de la presse de Brăila (1838—1866)], dans « Studii şi articole de istorie », 8 (1966), p. 262.

[76] *Ibidem.*

[77] Les titres exacts des livres mentionnés seront publiés dans notre « Bibliographie des livres grecs parus en Roumanie (1830—1900) », encore inédite.

Antoniady). Les livres sont surtout des dialogues grecs-roumains et des manuels. Nous trouvons pourtant l'introduction à Homère [78] de Dosios (1884), les Chansons lyriques d'Anacréon traduites par Mihai Gregoriady Bonacchi (1889), de même que les poésies de Al. S. Theodoridis (1889).

Il est donc évident que l'imprimerie des communautés n'avait plus à surmonter les difficultés de 1860, quand leur presse de Bucarest demandait des ouvriers en Grèce. Tant les typographies appartenant aux Grecs, que celles des Roumains, assurent dans ces villes l'édition dans de bonnes conditions des livres et des périodiques grecs [79].

L'accueil qu'on faisait à la presse des communautés en Grèce et à Constantinople était en général favorable. Même si nous trouvons des polémiques — comme celle de Σύλλογοι avec Νεολόγος de Constantinople [80] — leurs objets ne sont jamais graves et les relations des journalistes grecs de Roumanie avec ceux de la Patrie restent amicales.

Le théâtre grec. A l'exception de quelques spectacles donnés par les étudiants ou les élèves grecs, les manifestations théâtrales de ces villes étaient dues seulement aux troupes dramatiques venues de la patrie (comme à Bucarest d'ailleurs). Toutes les troupes que nous avons rencontrées dans la capitale ne manquent pas de donner plusieurs spectacles en province. En 1886, pendant une seule semaine, Brăila est visitée par trois sociétés dramatiques grecques : Νέος Μένανδρος, G. Pandopoulos, Sfikas [81]. La troupe de Sfikas représente *Lucrezia Borgia*, probablement la tragédie de Pichat [82]. En 1888, le répertoire d'Alexiadis est considéré trop cosmopolite par la communauté de Galaţi qui, après deux représentations de drames français, demande à la troupe « une soirée *grecque* et *nationale*, car c'est ce qui nous manque le plus » [83]. La même troupe a eu un grand succès à Brăila, où « sur la petite scène du théâtre de la ville, on n'avait plus entendu depuis longtemps la langue grecque » [84]. Le théâtre Dareios commence ses spectacles à Brăila en juillet 1887 [85].

---

[78] La traduction faite par Chr. Suliotis à l'Iliade de Homère, parue à Brăila en 1876, est considérée sans valeur par N. Iorga. Le traducteur avait d'ailleurs une formation juridique, V. C. Suliotis, *La réforme judiciaire en Roumanie*, Brăila, 1890, 43 p.

[79] Les périodiques grecs parus dans les villes de province ont été : 1) 'Ο'Ερμῆς, Brăila, 1848 ; 2) 'Ο'Ερμῆς, Brăila, 1880 ; 3) Κόσμος, Giurgiu, 1879 ; 4) Ἴστρος, Brăila, 1887 ; 5) Ἕλλην, Brăila 1888—1889 ; 6) Μαιμοῦ, Brăila, 1895 ; 7) Τὸ Μέλλον, Brăila, 1898 ; 8) Ἡ φωνὴ τῆς ἐλευθερίας, Brăila, 1884—1886 ; 9) Ποντικός, Galaţi, 1893 ; 10) Ἄποικος, Brăila, 1887, 11) Σύλλογοι, Brăila, Galati, 1873—1893 ; 12) Δούναβις, Sulina, 1896 ; 13) Κυκεών, Brăila, 1874 ; 14) Ἀποθήκη ποικίλων ὠφελίμων γνώσεων, Brăila. 1864, (ces deux derniers m'ont été communiqués par M. C. Th. Dimaras). 15) Ἐλεύθερος Λόγος, Brăila, 1895.

[80] Σύλλογοι, 3232, 30/11 août 1886, p. 3.

[81] *Ibidem*, 3193, 12/24 juin 1886, p. 3 ; Πατρίς, 1585, 16/28 juin 1886, p. 3 ; Σύλλογοι, 3196, p. 3.

[82] Σύλλογοι, 3406, 27/11 mars 1887, p. 3.

[83] *Ibidem*, 3726, 8/20 avr. 1888, p. 3.

[84] *Ibidem*, 3724, 6/18 avr. 1888, p. 3.

[85] *Ibidem*, 4267, 23/7 mars 1890, p. 3.

En 1890, le directeur I. Karaghianis remercie les Grecs de Brăila et de Galaţi pour la sympathie montrée à sa troupe [86]. La société dramatique Isaïos annonce ses spectacles à Galaţi, en 1894 [87]. De 1891 à 1899, la troupe d'Evanghelie Paraskevopoulou a fait plusieurs tournées à Brăila et à Galaţi. La troupe Tavoularis a représenté en 1899 plusieurs pièces, françaises et anglaises et une seule comédie grecque, Μαργαρὼ ἡ Μενιδιάτισσα [88].

La troupe Veronis et surtout la tragédienne Ecatérini Veronis, remporte de grands succès à Galaţi. On dédie à l'actrice des chroniques enthousiastes [89], dont l'une est signée par le directeur d'école G. D. Hrisochoidis [90].

A Constanţa, c'est la Société culturelle Elpis, fondée en 1890, qui a eu une précieuse contribution au développement du théâtre. Elle y a fait bâtir une salle de spectacles par l'architecte français Piver, en 1898. Le journal grec signale la présence aux représentations dramatiques, de spectateurs roumains « qui honorent la scène grecque » [91].

Les lectures. Les catalogues des librairies, les annonces publicitaires et les listes de prénumérants nous fournissent certains indices — assez insuffisants d'ailleurs — sur les préférences livresques des membres des communautés. Aussi apprenons-nous que l'Histoire de la Grèce de Spiridon Lambros [92] et l'Histoire du peuple grec de Paparrigopoulos [93] sont imprimées à l'aide de prénumérants grecs de Roumanie, de même que les livres d'histoire grecque et universelle de Socratis Tsivanopoulos. L'éditeur du livre de Paparrigopoulos, Anestis Konstantinidis, est nommé par l'annonce « un Didot de la Grèce contemporaine », ce qui prouve que les Grecs danubiens n'ignoraient pas la profusion de livres grecs imprimés par ce grand ami de Coray.

Les livres étaient mis en vente — dès qu'ils paraissaient — dans les dépôts des librairies de Constanţa, Brăila et Galaţi. A Galaţi, la librairie de Gheroghianis a approvisionné pendant de longues années les communautés grecques, étant en permanence au courant de la production éditoriale de Grèce, pour les secteurs les plus variés. La philologie grecque y était représentée par la grammaire de P. G. Petrachis, parue à Constantinople en 1886 [94] et par le Dictionnaire abrégé de A. E. Smitidis,

---

[86] *Ibidem*, 3406, 27/11 mars 1887, p. 3.
[87] Ἕλλας, 10, 4/16 déc. 1894, p. 3.
[88] Πατρίς, 2437, 27/9 août 1899, p. 3.
[89] *Ibidem*, 1493, 21/4 mars 1896, p. 3.
[90] *Ibidem*, 2113, 12/24 mars 1898, p. 3.
[91] *Ibidem*, 2416, 16/28 avr. 1899, p. 3.
[92] Σύλλογοι, 2980, 3/15 oct. 1885, p. 2.
[93] *Ibidem*, 3017, 14/26 nov. 1885, p. 2.
[94] *Ibidem*, 3226, 23/4 août 1885, p. 3.

corrigé et complété par A. N. Ghiannaris [95]. L'histoire, à part les livres mentionnés plus haut, est représentée par : Ἑλληνικὴ μυθολογία de Harilaos P. Kalaisakis (Athènes) [96], la patrologie des écrivains byzantins [97], les ouvrages de C. Sathas [98] et la revue de Krumbacher [99]. Pour les enfants, on recommandait Νεώτατον παιδικὸν πανόραμα [100]. En matière de géographie historique, on annonçait la parution d'une carte de la péninsule grecque [101], une nouvelle édition de l'Atlas de la guerre pour l'Indépendance grecque de Ivan Petrov de Moscou [102]. On recommande encore aux lecteurs le dictionnaire encyclopédique [103], rédigé par les soins de N. G. Politis (Athènes) ; *Photeinos* [104], la dernière œuvre de A. Valaoritis, le Dictionnaire historique et géographique de St. Voutiras en 11 volumes [105] et la *Philologie grecque moderne* de Alex. K. Perdikidis (Athènes) [106]. L'œuvre de Kleo Rangabé, l'agent politique de Grèce à Sofia, jouit également d'une grande publicité.

Les traductions en grec de la littérature occidentale sont régulièrement annoncées par la presse grecque de Roumanie. Le *Paradis Perdu* de Milton, traduit à Londres par Alexandros E. Kasdaglis est illustré par Gustave Doré [107]. Le *Traité de Finances* de Joseph Garnier a été traduit par Hr. Zappas [108]. Shakespeare, Milton, Dante, Goethe, Camoens, Calderon, Molière, Hugo, etc. sont édités par Wilhelm Bart et Aristotelis P. Kurtidios à Athènes dans une petite bibliothèque populaire [109]. D'autre part on annonce des traductions du grec en roumain (Σέξτος καὶ Ἑνετός, de Dakopoulos, en 1886) [110], du grec en français (Σύγγραμμα πολιτικό — κοινωνικόν). Ce dernier livre sera traduit aussi en roumain et hébreu [111].

La « Bibliothèque Marsalis » d'Odessa est une intéressante collection pour le grand public [112]. Le livre de Iakob Falke a été traduit par

---

95 *Ibidem*, 3583, 9/21 oct. 1887, p. 3.
96 Σύλλογοι, 3160, 1/13 mai 1886, p. 3.
97 Ἡ Ἶρις, 438, 8 juillet 1897, p. 3.
98 *Ibidem*, 404, 15 oct. 1878, p. 2.
99 Κλείω, 22, 19 févr. 1889, p. 3.
100 Σύλλογοι, 3361, 1/13 janv. 1887, p. 4.
101 *Ibidem*, 3596, 25/6 nov. 1887, p. 3.
102 *Ibidem*, 4512, 20/2 mai 1890, p. 3.
103 *Ibidem*, 3909, 29/11 déc. 1888, p. 3.
104 Πατρίς, 116, 28/10 mai 1891, p. 3.
105 Ἕλλας, 10, 4/16 déc. 1894, p. 3.
106 *Ibidem*, 11, 8/20 déc. 1894, p. 3.
107 Σύλλογοι, 2934, 10/20 août 1885, p. 3.
108 *Ibidem*, 3380, 25/6 févr. 1887, p. 3.
109 *Ibidem*, 3582, 8/20 oct. 1887, p. 3.
110 Ἕλλην, 23/16 sept. 1888, p. 2.
111 Τὸ βῆμα, 7, 31/12 juin 1897, p. 3.
112 Πατρίς, 2068, 15/27 févr. 1898, p. 3.

N. Politis (Ἑλλάς) « avec la collaboration d'excellents artistes, surtout celle du fils du philhellène Tiersch »[113].

Les journaux des communautés renseignent les lecteurs sur l'activité en Occident de certaines personnalités grecques et son écho dans la presse française ou anglaise. En communiquant la participation de D. Bikélas à la revue de la Société d'Histoire de la Diplomatie de Paris, on reproduit la critique favorable que la revue anglaise « Academy » avait faite à son étude Τὸ ἔργον καὶ οἱ πόθοι τῆς Ἑλλάδος ἐν τῷ ἀνατολικῷ ζητήματι, ainsi qu'un passage de ce dernier[114].

L'arrivée à Bucarest du président de la société « Ellinismos », Neoklis Kazazis, professeur à l'Université Nationale, est aussi enregistrée par la presse qui note avec satisfaction ses voyages à Paris, Vienne et Pest, dont le but est « d'étudier la situation des Grecs et d'affermir leur sentiment national »[115].

CONCLUSIONS

Les communautés grecques de Roumanie ont été reconnues officiellement par le prince Cuza en 1860, date qui marque une étape importante de leur développement culturel. C'est après 1860 qu'on commence à fonder la plupart des écoles et des églises des communautés grecques de Roumanie. L'activité typographique grecque, qui jusqu'à cette date (1830—1860) reflète une « fin d'époque », s'est cristallisée après 1860 dans des formes nouvelles réduites, mais définies. Les livres et les périodiques écrits pour les communautés par leurs membres sont liés à la vie des colonies grecques de Roumanie.

A quelques différences près, le développement des institutions culturelles grecques de Bucarest, Brăila, Constanţa, Galaţi et Giurgiu offrent un parallélisme surprenant. Les différences sont dues au niveau inégal de la situation économique des colonies, car à la base de ces institutions il y a surtout les donations privées et les contributions. La solidarité — en général puissante — des membres de ces communautés connaît pourtant des défaillances. On rappelle souvent à leurs devoirs des « connationaux » négligeants, en invoquant toujours le sentiment national, l'amour de la patrie et la compétition avec les autres colonies.

Quoique mêlés dans une nouvelle formule ethnique, les Grecs de Roumanie n'oublient pas leur lieu d'origine (l'Epire, l'« héroïque Hydre »

---

113 Σύλλογοι, 3000, 26/7 nov. 1885, p. 2—3

114 *Ibidem*, 3095, 18/2 mars 1886, p. 3. Pour la position qu'occupe Bikélas dans l'historiographie grecque, v. E. Stănescu, *Le XI^e siècle byzantin. Evolution d'une image historique aux XVI^e—XIX^e siècles*, dans « Revue des études sud-est européennes », 6 (1968), 1, p. 109.

115 Πατρίς, 2243, 18/30 sept. 1898.

la Céphalonie, etc.). La participation aux événements de la patrie est très vive et permanente. Elle se manifeste par la presse, par des poésies, des mémoires et des festivités. La solidarité dans le sens le plus large est représentée par la construction de l'église de Constanţa, à laquelle ont pris part « les Grecs de toute l'Europe ».

La vie culturelle des Grecs de Roumanie a de nombreuses zones communes avec l'histoire et la culture sud-est européennes.

a) On lit ici des journaux et des livres de Turquie, Grèce, Bulgarie, Albanie et Russie (Odessa).

b) Les journaux grecs de Roumanie sont lus en Grèce, en Turquie (Constantinople) et en Bulgarie et les livres grecs imprimés dans ces pays, ainsi qu'en Roumanie, ont des prénumérants (« syndromites ») grecs, bulgares et roumains. Les librairies grecques de Roumanie font des abonnements « à tous les produits imprimés grecs pour toute la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie ».

c) Les troupes dramatiques qui viennent de Grèce en Roumanie, en passant par la Bulgarie, font circuler le même répertoire grec à Varna, Brăila, Galaţi, Constanţa et Bucarest.

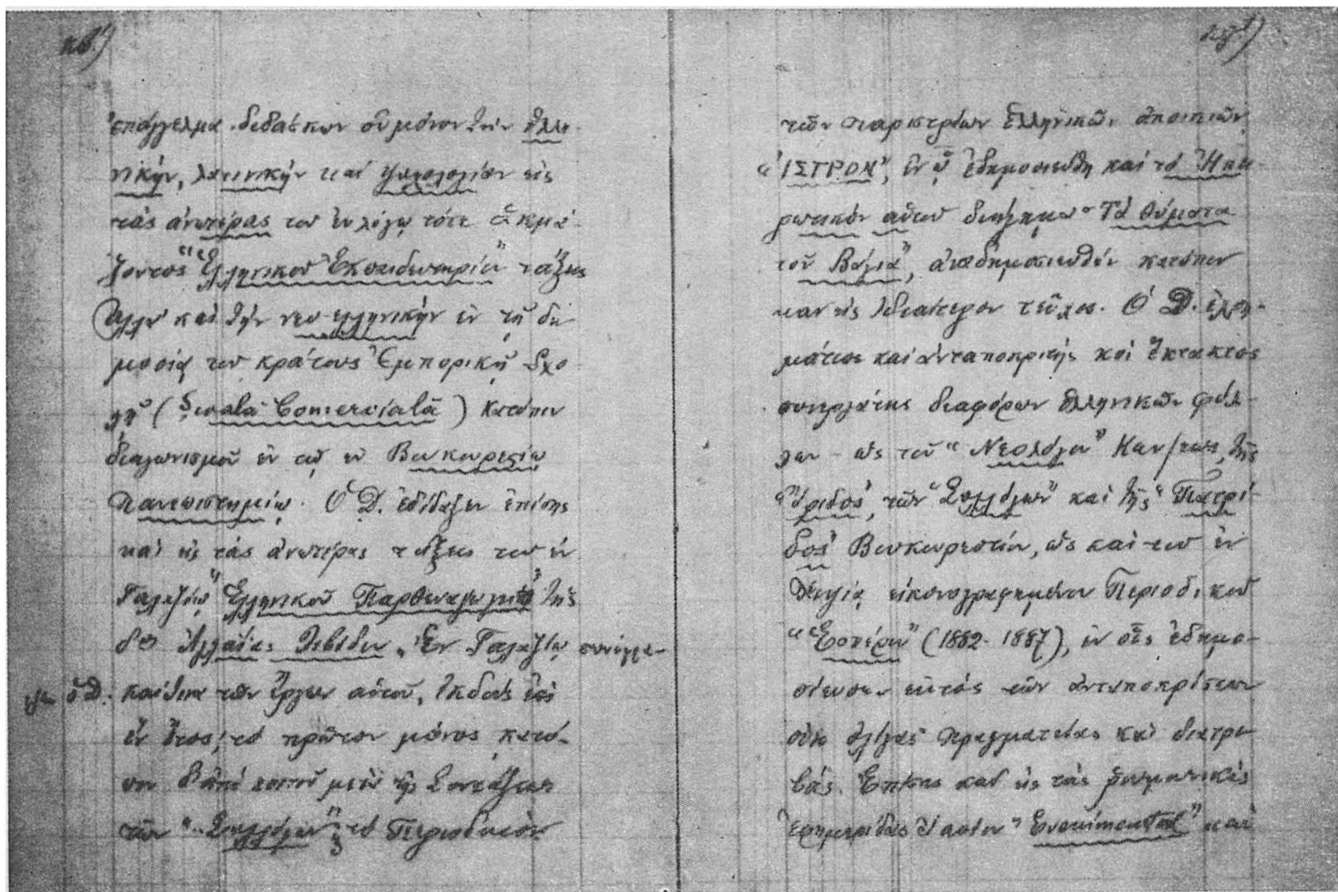
d) Des professeurs, médecins, prêtres et chantres grecs exercent leur profession — au cours d'une même carrière — en Turquie, Grèce, Bulgarie et Roumanie. Souvent, après 15 ou 20 ans passés en Roumanie (tous n'étant pas nés en terre roumaine), certains membres des communautés rentrent en Grèce. Là-bas ils continuent à publier, écrivant aussi leurs souvenirs de Roumanie. D'autres, comme Frankudis ou Dimopoulos, après avoir édité un journal et des livres de littérature à Constantinople, s'établissent en Roumanie, où ils sont professeurs, fondent des écoles et écrivent des livres appréciés par la Métropole [116]. N. G. Dosios, l'un des premiers chercheurs de l'hellénisme de Roumanie, commence sa carrière éditoriale en Grèce, la continue en Roumanie (après des études en Allemagne) et la finit à Paris où, à part ses poésies imprimées dans la presse, il a laissé un riche matériel de folklore épirote, ainsi que des notes autobiographiques [117] empreintes d'une certaine nostalgie pour notre pays.

e) Dans la presse grecque de Roumanie, il y a bon nombre d'études et d'articles portant sur des problèmes de philologie balkanique, sur l'origine du peuple albanais, l'histoire de la Bulgarie, la crise de l'église orthodoxe en 1860, la signification de l'Hétairie, etc. Sans parler des

---

[116] *La vie militaire de la Grèce*, parue à Brăila en 1870—1871, est attribuée à Harilaos Dimopoulos par C. Th. Dimaras, qui y trouve « de nombreuses caractéristiques de la prose créatrice », ainsi que « une vivacité inaccoutumée qu'accentuent encore l'originalité des images et la transparence de la pensée, deux traits distinctifs du livre ». V. C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1965, p. 360.

[117] Ms. gr. 1367, Bibliothèque Nationale Paris.



Ms. grec 1367, Bibliothèque Nationale, Paris, Fragment des notes autobiographiques de N. G. Dosios, concernant son activité didactique à Galaţi et à Bucarest, ainsi que sa collaboration à la presse des communautés grecques de Roumanie et aux journaux de Constantinople et de Leipzig.

innombrables commentaires de politique balkanique qui remplissent les pages.

f) Les relations que ces communautés entretiennent avec la Société Littéraire Grecque de Constantinople explique, certainement, l'impulsion donnée aux éditions des classiques grecs par les professeurs grecs de Roumanie.

La vie des communautés grecques de Roumanie n'est pas sans avoir influencé les relations diplomatiques entre les Etats roumain et grec [118]. Les nombreux liens qui s'étaient formés entre ces deux pays ont souvent contribué à améliorer leurs relations internationales. D'ailleurs, les communautés n'eurent jamais à souffrir des périodes de refroidissement diplomatique [119].

---

[118] C. Velichi, *Relațiile dintre România și Grecia în perioada 1879—1911* [Les relations entre la Roumanie et la Grèce, 1879—1911], (ouvrage manuscrit).

[119] *Ibidem.*

L'ORGANISATION «KNÉZIALE» AU BANAT DU MILIEU DU XVII^e SIÈCLE AU DÉBUT DU XIX^e

TH. N. TRÂPCEA

L'institution du *knéziat* dans les Pays roumains est généralement connue par l'historiographie roumaine [1] sous ses multiples aspects, tels son origine, son développement et ses fonctions ; quant à son passé, il est prouvé qu'elle est née avant l'organisation des Etats féodaux roumains et qu'elle a duré jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Sous ce dernier aspect, l'organisation knéziale du Banat a eu la vie plus longue que dans les autres provinces roumaines, continuant à vivre jusque vers le milieu du XIX^e siècle, tout en perdant de son caractère initial ; son nom a encore persisté jusqu'à nos jours, la dénomination de Kinez étant synonyme de celle de maire.

Dans les lignes qui suivent, nous présenterons l'institution telle qu'elle a existé dans le Banat et les attributions qu'elle avait aux XVII^e — XIX^e siècles, et nous montrerons ensuite les causes qui l'ont fait durer si longtemps dans cette province.

[1] Voici les principales études consacrées à l'organisation *knéziale* chez les Roumains. Etudes de synthèse : A. D. Xenopol, *Istoria românilor* [Histoire des Roumains], II^e vol., Bucarest, 1893, p. 163—169 ; I. Mihaly a publié, sans commentaires, *Diplome maramureșene* [Diplômes du Maramurech], Sighet, 1900 ; K. Jireček, *Stadt und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, Wien, 1912, p. 72, où il est question des Roumains de Serbie et du Monténégro ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, 2^e éd., 1^er vol., Bucarest, 1938, p. 270—272 et II^e vol., 1937, p. 197. Etudes concernant spécialement l'organisation knéziale : Ion Bogdan, *Despre cneji* [Sur les knèzes], dans « Analele Acad. Rom. », Secț. Ist., S. II, t. XXV, 1904 ; Dinu C. Arion, *Cnejii (chinejii) români. Contribuții la studiul lor* [Les knèzes roumains. Contribution à leur étude], Bucarest, 1938 ; Ștefan Pascu, *Cnejii din Transilvania și Iancu de Hunedoara* [Les knèzes de Transylvanie et Jean Hunyadi], « Studii și cercetări de istorie », n^os 1—4, Cluj, 1957, p. 31—51 ; A. Cazacu, *Cnejii* [Les knèzes], dans « Viața feudală în Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII) », Bucarest, 1957, p. 173—177. Pour le knéziat dans le Banat, citons : G. Ciuhandu, *Românii din cîmpia Ardealului de acum două veacuri* [Les Roumains de la plaine transylvaine d'il y a deux siècles), Arad, 1940, voir annexe 8 ; Octavian Lupaș, *Voevozii și cnezii români în județul Arad* [Les voïvodes et les *knèzes* roumains dans le district d'Arad], Arad, 1941 ; Maria Holban, *Mărturii asupra rolului cnezilor de pe marile domenii din Banat în a doua jumătate a sec. al XIV-lea* [Témoignages sur le rôle des knèzes des grands domaines du Banat au cours de la seconde moitié du XIV^e siècle], « Studii și materiale de istorie medie », II^e vol., Bucarest, 1957, p. 407—421.

Il résulte d'un registre de la patriarchie de Petch (Yougoslavie)[2], daté de la seconde moitié du XVII^e siècle, que les villages du Banat étaient administrés par des *knèzes*. On garde de cette période de domination ottomane les noms de cinquante-trois villages dirigés par ces chefs. Certains villages comptaient deux ou même trois *knèzes*[3], leur nombre variant en rapport avec les possibilités matérielles du village; pour ce qui est de la situation matérielle des *knèzes*, on en possède quelques preuves. Au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, quelques *knèzes* roumains arrivaient à la patriarchie serbe de Petch, pour apporter l'aumône du village qu'ils administraient; à cette occasion ils remettaient également leur propre obole[4]. Cette aumône figure dans plusieurs cas, séparément de celle de la population du village, et elle était modeste mais dépassait d'habitude celle du paysan. Quelques chiffres paraîtront suggestifs à cet égard : entre 1660—1666, le *knèze* Petru de Ianova (distr. de Timich), fit don d'un bœuf; celui de Mormintzi (distr. de Carach-Severin), donna un *groschen* (monnaie d'argent); Peïa de Nicolintzoul Mare (dans le même distr.) donna un *groschen* et souscrivit un bœuf; le *knèze* Prodan de Ivanda (le même distr.), déposa cinq *groschen*. A côté de sa contribution individuelle, le *knèze* de Saravalé (distr. de Timich) apportait 1 500 *aspres* de la part du village tout entier, et celui de Variach (distr. de Timich), cinq mille *aspres* — toujours de la part de toute la communauté[5].

La domination turque a maintenu l'institution du *knéziat* et a tiré parti des attributions des *knèzes*, lesquelles consistaient à répartir, à lever les impôts et à en livrer le produit aux autorités turques, à juger les conflits et les litiges portant sur la propriété, à protéger la population contre les attaques des bandits ou contre quelque incursion étrangère. Pour ainsi dire toute la vie du village, sous ses multiples aspects, fiscal, administratif, judiciaire, militaire et même religieux était soumise à l'autorité du *knèze*. On en trouve une expression éloquente dans différentes dispositions des « évêques » de Méhadia, données « aux ordres, aux *knèzes* et à la foule » entourant le monastère de Mraconia (distr. de Mehedintzi). A la fin du XVII^e siècle, le monastère a été terriblement dévasté par les « martologues » et les « curutz ». Il fallait absolument le reconstruire.

---

[2] Dr Rayko Veselinović, *Vojvodina, Srbija i Makedonija pod turskon vlašću u drugoj polovini XVII-og veka. Priroda, društvo i narodni pokreti* [La Voïvodine, la Serbie et la Macédoine sous la domination turque dans la seconde moitié du XVII^e siècle. L'économie, la société et les mouvements populaires], Novi Sad, 1960, p. 72; cf. Br. Djurdjev, *O knezovima pod turskom upravom* [Des *knèzes* sous l'administration turque], « Istorski časopis », Beograd, 1949.

[3] Dr Rajko Veselinović, *op. cit.*, p. 73. La multiplication du nombre des *knèzes* est considérée comme une diminution de leur rôle. Toutefois les documents prouvent que le fait doit être attribué aux possibilités de contribution des paysans, plus grandes que de coutume.

[4] L'opinion de l'historien yougoslave R. Veselinović (*op. cit.*, p. 72), selon laquelle le rôle des *knèzes* aurait diminué, est contredite par les faits.

[5] S. Matić, *Katastig pećki iz 1600—1666 god.*, « Glasnik Srpskog Učenog Društva », n° 4, p. 207—233; 444—455; n° 5, p. 72—79; 418—422, Novi Sad, 1957.

C'est pourquoi l'évêque de Méhadia a fait appel aux *knèzes* des villages d'alentour, pour qu'ils procédassent à des quêtes. L'opération fiscale a été rapidement effectuée et s'est soldée par des chiffres appréciables, surtout à Orchova. Mais les *knèzes* ne se bornaient pas à lever les impôts ; ils devaient en plus trouver des maçons, des peintres en bâtiment et surveiller l'exécution des travaux. Les *knèzes* ont été à la hauteur de l'appel, en menant à bonne fin toutes les tâches. Mais bientôt ils se trouvèrent en présence d'une nouvelle situation: le monastère, à peine reconstruit, était menacé par une armée turco-tartare qui dévastait tous les villages d'alentour. Il réussit à s'en tirer, raconte un témoin oculaire, grâce aux *knèzes* qui soulevèrent les villages et veillèrent jour et nuit. Jusqu'à ce que le danger fût passé [6]. Il en résulte qu'en cas de détresse, les *knèzes* n'hésitaient pas à prendre les armes et à lutter. Toutefois, la tâche principale des *knèzes* demeurait celle de lever les impôts de chez les paysans et d'en livrer le produit aux Turcs. L'exécution des obligations envers ceux-ci était reconnue par la confirmation dans leurs fonctions qui avait lieu par un acte nommé *berat* ou *buiurluc* (diplôme d'investiture)[7]. Le fait ne résulte, il est vrai, que de trois documents ; des recherches ultérieures n'excluent cependant pas la possibilité de trouver d'autres preuves. Le premier document fait mention d'un *berat* portant la confirmation d'un *knèze* dans la fonction qu'avait occupée aussi son père. Il résulte d'un autre document que les Turcs, arrivant à Carachova en 1788, furent accueillis par un certain Bocchane Milin, lequel invoqua son titre de *knèze* suprême en vertu de cinq diplômes qu'il possédait — l'un en langue turque, l'autre en roumain, le troisième en serbe et deux autres en arabe. Il les détenait d'un de ses ancêtres [8]. Le troisième acte, daté de 1661 et émanant d'Ali pacha de Timişoara, demande aux autorités transylvaines de sanctionner Vamgi Torna Petre, accusé d'avoir assassiné le *knèze* timariote du village de Bucova [9].

A l'apogée de la puissance turque, l'autorité représentative des *knèzes* a augmenté, grâce à une circonstance favorable arrivée en 1690. A cette date, le sultan avait émis un *iradé* (ordre) par lequel il accordait aux paysans le droit de propriété sur les terres travaillées par eux et sur

---

[6] Damaschin Udrea, *Arătare despre sfintele mănăstiri ale Timişoarei şi ale Ţării Banului* [Présentation des saints monastères de Timichoara et du Banat], Caransebeş, manuscrit daté de 1696. en possession de l'ancien métropolite V. Lăzărescu. Sur la sollicitude des *knèzes* pour les choses religieuses, voir N. Iorga, *Observaţii şi probleme bănăţene* [Observations et problèmes du Banat], Bucarest, 1940, p. 48. L'*oberknèze* N. Lucaciu aida à la construction et à la dotation de l'église Partoch.

[7] Nicoară Beldiceanu, *Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la Bibliothèque Nationale à Paris*, La Haye, 1964, p. 422.

[8] Pesty Frigyes, *Krásso vármegye története* [Histoire du comté de Carach], II[e] vol., Budapest, 1884, p. 261.

[9] Mihail Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti* [Catalogue des documents turcs], II[e] vol., Bucarest, 1965, p. 371. Le texte intégral m'en a été lu par l'auteur.

lesquelles ils n'avaient eu jusqu'alors qu'un droit d'usufruit ; ils recevaient en même temps le droit de transmission de la terre par succession et même entre vivants au besoin. Par cette réforme les Turcs voulaient attirer la population du Banat en la soustrayant à l'attraction du mirage de la « libération » par les Autrichiens [10]. C'était pour les *knèzes* une nouvelle occasion d'affirmer leur autorité en qualité d'arbitres.

Pour ce qui est du mode d'acquisition de leur fonction par les *knèzes* sous la domination turque, l'on sait que celle-ci n'a pas touché à l'ancienne coutume. Les *knèzes* l'héritaient de père en fils, et leur autorité pouvait s'étendre d'un hameau à un village petit ou grand ou à plusieurs villages comprenant quelques milliers d'âmes [11]. Il y avait aussi des cas où une personne capable s'imposait à la suite d'actes de courage. C'est ce qui est arrivé en 1788—89 pendant la guerre entre Turcs et Autrichiens dans le village d'Ezerich (distr. de Carach-Severin). Un document relate que le crime et le vol y sévissaient, ce qui détermina « Ianăch, fils de Gavrilă Neacchou à exercer les fonctions de *knèze* ; il extirpa le vol, mit de l'ordre et construisit une église » [12].

L'institution du *knéziat* entra dans une nouvelle phase sous la domination autrichienne. L'administration des Habsbourg, instaurée dans le Banat et le nord de la Serbie, en prit connaissance après la paix de Passarowitz (1718). Contrairement à d'autres cas, où elle procéda brutalement en supprimant les institutions autochtones, elle fit preuve cette fois-ci de réalisme en tenant compte des réalités de l'histoire. Elle a maintenu l'autorité locale des *knèzes* et a établi une hiérarchie entre eux, en instituant les fonctions d'*oberknèze* et d'*oberknèze* « jubilé », c'est-à-dire confirmé par un acte.

Les informations à ce sujet se présentent successivement, dans l'ordre des conquêtes faites par les Autrichiens. Tout de suite après la paix de Karlowitz (1699), ils créèrent le *confinium militaire* Tisa-Mourech, avec des éléments recrutés parmi la population balkanique réfugiée et établie au nord du Mourech. Le confinium avait deux sièges, à Szeged et à Arad ; le dernier comprenait 21 communes de la vallée du Mourech, avec une majorité écrasante de Roumains. Une partie de ceux-ci ne furent pas compris dans cette organisation militaire, et formèrent la catégorie à part des exemptés — *exempti*. La raison d'être de cette mesure est

---

[10] Ion Negru, *Contribuții la cunoașterea Banatului (Jurnalul de călătorie al împăratului Iosif al II-lea* [Contribution à l'histoire du Banat. Le journal de voyage de l'empereur Joseph II], « Revista Inst. Soc. Banat-Crișana », Timișoara, 1943, juillet-août, p. 82.

[11] Dr Br. Djurdjev, *op. cit.*, p. 159 ; cf. Nicoară Beldiceanu, *Quatre actes de Mohamed II, concernant les Vlaques des Balkans slaves*, « Sudost-Forschungen », Band XXIV, Sonderdruck, Munchen, 1965, p. 114, note 61 ; Idem, *Sur les Valaques des Balkans slaves à l'époque ottomane* (1450—1550), Paris, 1967.

[12] Gh. Cotoșman, *Cronica de la Ezeriș* [La chronique d'Ezerich], « Mitropolia Banatului », Timișoara, 1965, 1—3, p. 108.

mentionnée et elle présente une importance particulière, car elle indique l'existence chez les Roumains d'une juridiction provinciale propre, représentée par les *knèzes* ou *juzi* (*judices*), voïvodes et assesseurs. Il était en outre prévu pour les villages militarisés que chacun se choisît un *knèze* parmi les hommes les plus capables ; ensuite plusieurs *knèzes* devaient désigner un juge suprême pour le district militaire. Ce juge avait le droit et l'obligation d'arrêter et de déférer à la justice les malfaiteurs [13].

On trouve d'autres informations concernant l'attitude de l'administration autrichienne à l'égard de l'organisation knéziale du Banat, après sa conquête par les impériaux, chez Stoica de Hatzeg [14], archiprêtre de Méhadia, dans ses « Notes de chroniques », comme il les intitule lui-même. Né probablement en 1745, il connaissait par ouï-dire, ou les avait même vécus, les événements et les états de choses les plus importants du Banat au cours de la période allant de la Paix de Karlowitz à 1827, date à laquelle il clôt sa chronique. Il écrit que les Autrichiens divisèrent le Banat en douze districts, divisés à leur tour en d'autres sous-unités administratives nommées cercles, la dernière étant le village. Ils placèrent à la tête des districts des préfets, ayant leur résidence au chef-lieu du district et plusieurs sous-préfets (Unterwalter), avec la résidence dans les grandes communes ; dans les villages et les petites communes, ils installèrent des *knèzes*, subordonnés à leur tour à des *oberknèzes*. Tous les fonctionnaires des districts étaient obligés de se rassembler périodiquement, un certain jour (Amtstag), au chef-lieu du district, pour présenter leur rapport sur les événements politiques, économiques et juridiques arrivés dans leur secteur et prendre connaissance des nouvelles dispositions. A cette occasion, les *knèzes* apportaient les sommes perçues à titre d'impôt, mettaient en discussion les plaintes des serfs — ils déféraient les plus graves au tribunal provincial (Landesgericht) — et recevaient de nouvelles instructions [15].

La nécessité de maintenir l'organisation *knéziale* dans le Banat a été imposée à l'administration autrichienne par des réalités économiques et sociales qu'elle ne connaissait pas ; ou bien elle n'était pas en mesure de résoudre des conflits du milieu rural. A ce point de vue, nous devons citer le cas de certains délits forestiers. Le territoire du Banat comprenait quelques *zăbrane*. Ce mot signifiait en serbe forêt interdite à la chasse

---

[13] J. Vaniček, *Special Geschichte der Militar Grantze*, Wien, 1875, p. 110. Cf. Dr J. Szentkláray, *Száz év Dél-Magyarország újabb torténetbol*, Timişoara, 1885, p. 103.

[14] *Cronica în manuscris a lui Stoica din Haţeg* [La chronique en manuscrit de Stoica de Hatzeg] (copie), propriété personnelle de I. Moga, directeur du Musée de la région de Banat. Je le remercie par cette voie de m'avoir prêté le manuscrit.

[15] Patriciu Dragalina, *Din istoria Banatului de Severin* [De l'histoire du Banat de Severin], II[e] vol., Caransebeş, 1902, p 132—133 et Fr. Griselini, *Descrierea Banatului* [Description du Banat], trad. par Meletie Drăghici, Timişoara, 1883, p. 80.

ou à la coupe du bois, droit exclusivement réservé au féodal, peut-être même à la communauté du village [16], et il est à supposer qu'il avait ici la même signification. Après l'instauration de la domination autrichienne, cette coutume fut fréquemment violée. Les infractions étant portées à la connaissance de la justice autrichienne, celle-ci déclina sa compétence et renvoya les cas aux *knèzes* et *oberknèzes*, seuls compétents pour en connaître [17].

L'institution du *knéziat*, au début une forme primaire d'organisation administrative, deviendra avec le temps une fonction aux multiples attributions. En dehors de ce qui a été dit, le knèze était chargé à l'époque de la domination autrichienne d'établir et de lever toutes sortes de nouvelles contributions pécuniaires ou en nature, ou bien d'imposer des prestations ; il devait faire vendre aux enchères les terres cultivables que les paysans roumains prenaient à ferme [18], étant donné qu'après la conquête du Banat par les Autrichiens, ces derniers le considéraient comme une province autrichienne, la terre en était donnée à ferme, les paysans en étant dépossédés. A l'occasion de ces affermages, les *knèzes* se livraient à de grands abus. Après la division du Banat en districts, la capitation (Kopfsteuer) y fut introduite, laquelle pouvait être perçue en argent ou en nature ; les *knèzes* et les *oberknèzes* ne la payaient qu'en argent. Cette mesure étaient due à la situation privilégiée de ces derniers ; c'est pourquoi l'Eglise exigeait de leur part un impôt d'un ducat [19]. Quant à la capitation, elle s'est révélée trop élevée dès le début, et a provoqué des mécontentements. Nous citerons comme particulièrement éloquente la demande de l'*oberknèze* de Palanca Nouă qu'elle soit réduite, la population n'étant pas en mesure de la payer [20].

Les *knèzes* avaient la tâche difficile de recruter des hommes pour différents travaux exigés par la nouvelle administration. Souvent les paysans s'enfuyaient, refusaient de travailler ou n'exécutaient pas le travail qui leur était assigné. Dans ces circonstances, c'étaient les *knèzes* et les *oberknèzes* qui étaient rendus responsables et étaient passibles de peines : le plus souvent ils étaient privés de liberté, battus ou, au meilleur des cas, ils devaient s'obliger de recruter un nombre double de travailleurs [21].

---

[16] Pour la signification du mot, voir Radu Flora, *Dicționar sirbo-romîn* [Dictionnaire serbo-roumain], Vîrșeț, 1957, p. 125.

[17] *Archives de l'Etat de Timișoara*, fonds A.M., XVIIIe siècle, en cours de mise en fiches.

[18] P. Dragalina, *op. cit.*, p. 134.

[19] I. D. Suciu, *Un document în legăt. cu mitropolitul Moise Petrovici*... [Un document concernant le métropolite Moise Petrovitch ...], « Mitropolia Banatului », Timișoara, 1966, nos 1–3, p. 117–121.

[20] Baroti Lajos, *Adattár Délmagyarország századi történetéhez*, Ier vol., Budapest, 1888, p. 290 et IIe vol., 1889, p. 314.

[21] Idem, *op. cit.*, IIe vol., p. 4, reg. 154.

Une autre attribution importante des *knèzes* était celle de lever la dîme (Zehend) qui frappait tous les produits : céréales, foin, miel, cire, etc. Ils recevaient pour ce service une cote personnelle, laquelle dépassait parfois la mesure légale, ce qui engendrait des mécontentements [22]. C'est ce qui arriva en 1752, à Lugoj ; les habitants demandèrent tumultueusement la destitution du *knèze* Martin Olah, qui s'était rendu coupable de nombreux abus dans de telles circonstances. La protestation avait dégénéré en véritable révolte [23].

L'instauration de l'administration autrichienne au Banat avait provoqué des réactions différentes de la part des *knèzes*. On constate chez les uns des actes de désobéissance vis-à-vis de l'administration, et chez d'autres une collaboration et une obédience totale. Dans le premier cas, les documents montrent les *knèzes* dans la situation de résoudre des litiges entre l'administration et la population, l'administration faisant preuve de trop d'exigence dans l'accomplissement des tâches qu'elle imposait à la population, qui s'opposait à ces demandes exorbitantes. Dans ces cas, les *knèzes* prenaient le parti de la population opprimée. C'est dans ce sens que l'on doit interpréter le geste des habitants du village de Gelu dans le district de Timich, lesquels protestaient contre l'*Unterwalter* Martini, qui avait battu le *knèze* du village ; celui-ci avait refusé de lever la capitation. Cet impôt avait sensiblement augmenté depuis 1728 [24]. Un autre cas semblable s'était passé dans le district de Tchénad : les *knèzes* avaient refusé de lever l'impôt qu'ils considéraient comme trop élevé et la population s'était solidarisée avec eux [25]. Cette attitude de solidarité se manifestait parfois sous d'autres formes. C'est ainsi que les *oberknèzes* et les *knèzes*, de connivence avec les paysans, toléraient de la part de ceux-ci des actes d'évasion fiscale, en leur permettant de cacher leur bétail dans des endroits secrets, pour les soustraire à l'impôt [26]. Ou bien, lorsque les paysans étaient envoyés en Serbie pour des charrois ou autres corvées, les *knèzes* leur facilitaient la fuite ou les cachaient. Dans le cas du village de Satou-Noou ou de celui de Fenlac, le *knèze* n'a pas hésité à prendre le chemin de la fuite avec tous les habitants [27]. Ce qui s'est passé en 1739 dans le village de Slatina (distr. de Caransébech) est encore plus impressionnant. Une troupe d'Autrichiens s'est présentée à l'entrée du village et a invité les rebelles à se rendre. Les habitants, ayant à leur tête le *knèze*, sont morts héroïque-

---

[22] *Ibidem*, p. 143—144, 150.
[23] *Ibidem*, p. 136—145 et 161.
[24] *Ibidem*, p. 14 et Ier vol., p. 329.
[25] *Ibidem*, Ier vol., p. 244.
[26] *Ibidem*, p. 402 ; cf. Jeno Szentkláray, *op. cit.*, p. 106. Pour échapper aux impôts et corvées, les gens fuyaient de village en village. Dans de pareils cas, les *knèzes* cachaient les fuyards ou leur facilitaient l'évasion.
[27] Baroti Lajos, *op. cit.*, IIe vol., p. 337.

ment, refusant de capituler [28]. Pour les actes d'insoumission, les *knèzes* étaient menacés de sanctions, telles que le travail aux fortifications, ou bien de remontrances [29]. Les mesures prises par l'administration autrichienne pour leur imposer la discipline n'ont pas donné les résultats escomptés, les *knèzes* préférant parfois se joindre à la population rurale ou même aux *lotri* (résistants). En 1742, un ordre de l'administration enjoignait aux organes de sûreté du district de Caransébech, d'arrêter le *knèze* du village de Măroul, lequel avait caché des résistants [30]. Le *knèze* de Tihacova, Mihat, s'était rendu encore plus coupable en recelant dans le grenier de sa maison plusieurs résistants et des meurtriers d'un *oberknèze* dévoué aux Autrichiens [31].

Un nombre important de documents montrent les *knèzes* remplissant consciencieusement leur devoir envers le nouvel ordre instauré, mais en conflit avec la population roumaine et les représentants de la résistance, — les *lotri*. Ils faisaient souvent preuve d'un zèle excessif dans l'exercice de la mission d'empêcher les fuyards de passer le Danube en Serbie. Dans de telles circonstances, ils provoquaient les fuyards qui n'hésitaient pas à les supprimer. Dans des cas semblables, les paysans ne reculaient même pas devant des représailles exercées en cas d'abus ; en 1728 le *knèze* d'Opova a été attaqué et ses magasins mis à feu [32] ; en 1752, une rébellion éclata à Coutchitza et le *knèze* fut blessé [33] ; en 1753, le *knèze* de Caransébech a été attaqué pendant qu'il se rendait à Timichoara pour y déposer la contribution des tziganes (Zigeunerharacs) [34] ; à la même époque, les résistants exécutaient une action de capture du *knèze* du village de Goletz (distr. de Caransébech), tandis que d'autres s'emparaient des sommes touchées par celui de Căvăran [35].

Un document de 1741 nous fournit une information suggestive sur la situation précaire et très difficile dans laquelle se trouvaient les *knèzes* à cette époque : l'*oberknèze* Vouc de Betchkérek démissionne de la fonction qu'il détenait ; il avait été capturé par les résistants et s'était racheté en payant une somme considérable ; il renonçait à sa fonction pour éviter d'autres désagréments à l'avenir [36].

La continuité de l'institution *knéziale* a été imposée par des circonstances favorables, telle la guerre austro-turque de 1736—1739, quand

---

[28] P. Dragalina, *op. cit.*, III[e] vol., p. 24.
[29] Baroti Lajos, *op. cit.*, II[e] vol, p. 336—337.
[30] *Ibidem*, I[er] vol., p. 322 et 328; II[e] vol., p. 190.
[31] *Archives de l'Etat de Timișoara*, fonds A. M., XVIII[e] siècle, dos. 3/17, fol. 61—63.
[32] Baroti Lajos, *op. cit.*, II[e] vol., p. 6 ; I[er] vol, p. 404.
[33] *Ibidem*, I[er] vol., p. 351 et 425.
[34] *Ibidem*, II[e] vol., p. 193 et 257.
[35] *Ibidem*, p. 141, 194 et 257.
[36] *Ibidem*, p. 59 et 99.

il semblait que les Turcs allaient reconquérir le Banat. Pénétrant dans le sud de cette province, entre 1738—1739, l'une des premières mesures qu'ils prirent fut de nommer quelques *knèzes* et *oberknèzes*. C'est ainsi qu'ils nommèrent dans le district de Carach un *oberknèze*, qu'ils revêtirent de grands pouvoirs, ce qui résulte du fait qu'il avait sous ses ordres un employé turc et encore sept subalternes [37]. Dans une autre circonstance, lors de la conquête du village de Djiourdjova (distr. de Carach-Severin), ils nommèrent un *knèze* et lui conférèrent des pouvoirs administratifs sur d'autres villages d'alentour [38]. Il nous faut mentionner le fait que le grand vizir avertissait la population du Banat par l'intermédiaire de ses dirigeants autorisés, les *knèzes* et les *oberknèzes*, que la guerre était dirigée contre les Autrichiens et qu'elle n'avait rien à craindre de la part des Turcs [39].

A leur tour, les Autrichiens se sont servis de l'autorité des *knèzes* chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Deux ans après la paix de Belgrade (1739), le commandement militaire de Timichoara envoyait le capitaine Papilla à Cornereva pour s'enquérir de la raison principale de l'attitude hostile des paysans roumains à l'égard des troupes autrichiennes au cours de la guerre. Il a parlé avec les *knèzes* et les *oberknèzes* et a appris d'eux que les réquisitions effectuées par l'armée et l'administration autrichiennes ont réduit la population à la misère et à la famine [40].

Moins de dix ans plus tard, avait lieu à Caransébech l'intronisation de l'évêque Ion Gheorghévitch. A la cérémonie, à laquelle participaient les personnalités de la hiérarchie ecclésiastique et laïque supérieure du Banat, prenaient également part deux *oberknèzes*, celui de Méhadia et celui de Bistra [41]. A un événement solennel du même genre, cette fois-ci l'élection du métropolite de Karlowitz lui-même, était présent l'*oberknèze* de Caransébech [42], Iancou Boumbatchila.

En 1773, la présence de l'*oberknèze* de Méhadia est attestée dans l'escorte du corégent Joseph II, au cours de l'inspection qu'il faisait en sa qualité de commandant de l'armée autrichienne le long de la frontière avec la Turquie, en regard de Méhadia, jusqu'à Orchova. Ensuite, lui et d'autres furent convoqués à Timichoara (10—12 mai) où Joseph II entendit une requête des paysans roumains qui se plaignaient d'être « punis et obérés lourdement » par les *oberknèzes* à la levée de l'impôt.

---

[37] Pesty Frigyes, *op. cit*, I[er] vol., p. 115.
[38] *Ibidem*, p. 125.
[39] *Ibidem*, p. 154.
[40] *Cronica lui Stoica din Hațeg*, ouvrage cité plus haut ; cf. N. Iorga, *op. cit.*, p. 99
[41] Andrei Ghidiu et Iosif Bălan, *Monografia orașului Caransebeș* [Monographie de la ville de Caransébech], Caransebeș, 1909, p. 109.
[42] *Ibidem*, p. 256.

Stoica de Hatzeg parle encore d'autres abus ; il cite le cas du *knèze* Nédelcou de Méhadia, lequel, avec son secrétaire et un caporal, commença à procéder à des enrôlements forcés dans l'armée.

L'organisation des régiments de gardes-frontières avec des éléments roumains après la conquête du Banat par les Autrichiens, constitua l'une des grandes préoccupations de la Cour de Vienne. Dans ces circonstances, le rôle des *knèzes* a été considéré comme décisif. C'est pourquoi le général Papilla convoqua à Méhadia en 1768 plusieurs d'entre eux, des villages s'étendant d'Orchova jusqu'à Bogîltin, en vue de conférer avec eux sur les meilleurs moyens d'attirer les paysans roumains dans ces régiments [43].

Une autre fois, les *knèzes* des villages de Joupalnic et d'Arménich ont été sollicités par les autorités militaires autrichiennes, dans une circonstance décrite par Stoica de Hatzeg et qui s'est passée en 1772. Un détachement de soldats russes était arrivé au cours de la guerre avec les Turcs jusqu'à la colline d'Alion qui domine Orchova. Il s'engagea dans un combat avec les Turcs d'Ada-Kaleh, provoquant la panique à Orchova et à Méhadia, ainsi que dans les villages voisins jusqu'à Arménich. Plusieurs de ces villages se vidèrent, les habitants fuyant dans les forêts. Le commandement autrichien s'adressa alors aux *knèzes* en leur demandant d'user de leur autorité pour convaincre la population de rentrer dans ses foyers, les Russes étant les alliés de l'Empire des Habsbourg.

Le 17 mai, l'empereur Joseph II se trouvait à Bozovitch. Il y convoqua une assemblée de paysans de 13 villages qui s'y rendirent avec leur knèze, l'*oberknèze* d'Almaj, Dobromir Hîrtilă et celui de Méhadia, Iancou Hîrtilă. Le but de la convocation de cette assemblée était de convaincre les paysans roumains de s'enrôler dans le bataillon roumain nouvellement créé, en garnison à Joupalnic. L'empereur fit appel aux *knèzes* et aux *oberknèzes* des villages pour qu'ils usassent de l'influence qu'ils avaient sur la population, mais sans résultat.

Après ce premier insuccès, Joseph II passa à Méhadia, où il fit la même tentative. Cette fois-ci, il employa une autre méthode en demandant aux paysans quelles étaient leurs doléances. Les réponses vinrent de plusieurs *knèzes*, tels ceux de Domachnea, Canitchea, Valea Bolvachnitzei, etc. L'empereur apprit ainsi par la bouche de leurs représentants que les paysans se plaignaient du manque de terre et de sa pauvreté, ce qui n'empêchait pas qu'ils payassent de grands impôts.

Au cours de la guerre austro-turque de 1787—1791, on parle de nouveau des *knèzes* et des *oberknèzes* de Méhadia. Ils furent sollicités de recruter des hommes pour faire des réparations aux ponts, aux chaus-

---

[43] *Cronica lui Stoica din Hațeg.*

sées et aux fortifications militaires. Kiosa Moustapha, dépassant la Clisoura du Danube, nomme plusieurs *oberknèzes* roumains entre Vărădia et Vrchetz [44]. Le pacha Mehmed Mémich, à son tour, avançant vers Oravitza, confirma par un diplôme le knèze de Vrani dans la fonction avec tous les pouvoirs qui en dérivaient [45].

A la même époque, le commandant autrichien décidait que la correspondance secrète ne serait transmise que par des courriers militaires ou, au besoin, par des *knèzes*, ceux-ci lui inspirant confiance [46].

Le rôle social des *knèzes* résulte également du rapport de T. Iankovitch, l'organisateur des écoles serbes et roumaines du Banat. Dans un rapport de 1781, il demandait aux autorités de ne plus admettre à la direction des communes que des *knèzes* sachant lire [47].

En 1780, le Banat fut incorporé à la Hongrie, et son administration subit certaines modifications. Dans ces circonstances, l'autorité des *knèzes* subit les injonctions des employés de la nouvelle administration. On peut le déduire d'une réclamation adressée à l'empereur en 1804, dans laquelle son auteur formule plusieurs revendications pour l'amélioration de la situation des paysans roumains. On demande, entre autres, que les *knèzes* soient élus par la communauté du village afin d'empêcher les ingérences des *chpans* (préfets) ; c'est toujours la communauté qui le fera connaître aux autorités administratives supérieures ; pour ce qui est de la « fatigue découlant de ses fonctions », l'auteur de la pétition demandait que le *knèze* fut exempté de la corvée et de l'impôt en laissant entendre que telle était la situation auparavant. Suivent d'autres revendications, après quoi le pétitionnaire réclame que l'on revienne aux anciennes attributions des *knèzes* [48].

On trouve encore des informations sur les *knèzes* au début du XIX[e] siècle jusque vers le milieu du siècle, mais en plus petit nombre et très brèves ; c'est pourquoi en dehors du fait que ce ne sont là que de simples mentions, on ne peut en dégager le caractère des fonctions remplies par les *knèzes*.

Dans la plupart des circulaires des évêques de Vrchetz adressées en langue roumaine à la population roumaine de cette région du Banat, les *knèzes* figurent parmi les premiers à côté des autorités ecclésiastiques ou laïques. La formule n'est pas stéréotype, car parfois leur nom est

---

[44] *Ibidem.*
[45] Pesty Frigycs, *op. cit.*, II[e] partie, p. 275.
[46] *Archives de l'Etat de Timișoara*, fonds A. M. 551/23, f. 129—132.
[47] Johann Wolf, *Organizarea școlilor bănățene în anii 1770—1780 și activitatea pedagogului T. I. Iancovici* [L'organisation des écoles du Banat au cours des années 1770—1780 et l'activité du pédagogue T. I. Iancovitch], Timişoara, 1957, p. 76.
[48] Vicențiu Bugariu, *Despre lăcuitorii Banatului. Un manuscris anonim din 1804* [Sur les habitants du Banat. Un manuscrit anonyme de 1804], « Analele Banatului », 1935, p. 22—25.

absent ou bien, lorsqu'ils sont mentionnés, il est fait mention des charges qu'ils ont à remplir. C'est ainsi que l'évêque Rayatchitch étant informé de l'assiduité de plus en plus réduite des jeunes aux messes, recommande aux autorités ecclésiastiques de faire appel « au *knèze* de l'endroit », et si celui-ci ne réussit pas, de s'adresser au « sieur du comté ». Vers le milieu du XIX[e] siècle, on trouve encore quelques mentions des *knèzes*, que l'évêque appelle : les chers *knèzes*[49]. Mais, peu à peu leur place sera prise par les fonctionnaires hongrois.

Nous avons indiqué dès le début de notre étude, l'intention d'expliquer la cause de la persistance du *knéziat* dans le Banat à une époque où il avait disparu dans les autres provinces roumaines.

L'institution du *knéziat* a pris naissance au cours de la période préféodale de l'histoire de la Roumanie. Les *knèzes* constituaient une noblesse, antérieure à l'Etat, des maîtres féodaux des villages, sans privilèges particuliers, mais jouissant de certains avantages matériels[50]. Après la fondation des Etats féodaux roumains, certains *knèzes* sont entrés dans les rangs des boyards ou nobles, d'autres, la grande majorité, sont demeurés paysans libres, le terme *knèze* devenant synonyme de celui de paysan libre. Quoique identiques au départ, les *knèzes* ont connu des destinées différentes dans les quatre provinces roumaines, à savoir : en Transylvanie, ils devinrent intendants des domaines nobiliaires ; en Moldavie ils disparurent au XV[e] siècle de la structure de l'Etat féodal ; en Valachie ils passèrent de l'état de maîtres des villages à celui de petits propriétaires en indivision, c'est-à-dire de paysans libres ; c'est seulement dans le Banat qu'ils eurent une existence de quelques siècles plus longue que les autres.

Ce phénomène est dû aux conditions spécifiques de développement de cette province au cours de la période allant du XVI[e] au XIX[e] siècle.

L'une de celles-ci était la quasi-autonomie dont bénéficiait la population roumaine du Banat. Dans 16 districts, nommés valaques, mais surtout dans huit d'entre eux et qui faisaient partie du Banat de Severin, la population roumaine était constituée en une communauté connue comme « universitas kneziorum et aliorum olahorum », — une véritable

---

[49] *Protocolul circularelor aghiarohisatului militar Mehadica Oficiul parohial ortodox român Mehadica* [Protocole des circulaires de l'éparchie militaire Méhadica. Office paroissial orthodoxe roumain Méhadica], Bibliothèque de l'Université de Timişoara, cote 110 249, p. 4 et 61.

[50] P. Dragalina, *op. cit.*, I[er] vol., p. 143. « Pour les services se rattachant à cet office, les *knèzes* recevaient des terrains soumis à des impôts. »

Terra Valahorum sous la suzeraineté du royaume féodal de Hongrie [51], laquelle dura jusqu'en 1658. Dans de telles conditions, le *knéziat* n'a pas cessé de se développer.

Le second facteur qui a contribué à sa longévité a été la succession des dominations étrangères dans le Banat : hongroise, turque, autrichienne et de nouveau hongroise.

En comparant la domination turque dans le Banat avec celle que les Turcs exercèrent en Serbie, on constate que dans ce dernier pays ils reconnurent l'organisation *knéziale* roumaine, en tant que forme rurale d'administration autonome, qu'ils maintinrent en renforçant ses attributions ; en plus, sur cette organisation se superposa l'organisation féodale de la nation turque [52]. C'est ainsi que le *knèze* Maluga de Smederevo, de la fin du XVe siècle, exerçait sa juridiction sur environ 10.000 Roumains, et dans la seconde moitié du XVe siècle, autour de la même ville se trouvaient 107 *knèzes* roumains [53].

Les Turcs, s'emparant du Banat à la même époque, firent de Timichoara le siège d'un gouvernement turc (1552) dont la frontière s'étendait le long d'une ligne allant de Lipova vers le Sud et longeait, en passant par Lugoj, les montagnes jusqu'au Danube. L'administration turque trouva ici la même organisation autonome *knéziale* qu'elle avait incorporée dans son organisme sur le territoire de la Serbie. Il était naturel qu'elle adoptât dans le Banat la même mesure, en lui attribuant le rôle qu'elle avait d'institution intermédiaire entre conquérants et sujets, c'est-à-dire autochtones. Dans de telles conditions, le *knéziat* s'est développé librement. En 1658, les Turcs incorporèrent également la partie orientale du Banat, ce qui facilita le développement uniforme de l'organisation *knéziale* sur tout le territoire du Banat.

Une autre conjoncture devait lui assurer la persistance au cours des siècles suivants. En 1718 les Turcs et les Autrichiens concluaient la paix de Passarowitz, aux termes de laquelle les derniers annexaient le Banat et la Serbie du Nord. Le Banat était déclaré propriété de la couronne, tandis que les paysans devenaient « sujets » (Unterthanen). A la suite de quoi, les paysans perdaient le droit de propriété sur la terre que leur avait conféré l'*iradé* turc de 1690. Dorénavant, les paysans étaient non seulement privés du droit de vendre ou de transmettre la terre par succession, mais ils ne pouvaient en jouir que durant une année. En conséquence,

---

[51] V. Motogna, *Contribuții la istoria românilor bănățeni în evul mediu. Districtele românești* [Contribution à l'histoire des Roumains du Banat au Moyen Age. Les districts roumains], Timișoara, 1944, p. 7—9.

[52] *Historija naroda Jugoslavije*, Zagreb, 1959, p. 91. Cf. I. Totoiu, *Contribuții la problema stăpînirii turcești în Banat și Crișana* [Contribution au problème de la domination turque dans le Banat et la Crichana], « Studii », 1960, 1, p 10.

[53] Nicoară Beldiceanu, *Quatre actes...*, p. 114 ; cf. Djurdjev, *op. cit.*

chaque année les organes de l'administration procédaient à une nouvelle répartition des lots, qui leur étaient affermés par l'intermédiaire des *knèzes*, représentants de droit de la paysannerie roumaine [54]. L'administration autrichienne a trouvé l'organisation *knéziale* s'étendant comme un réseau sur tout le Banat. Des intérêts d'Etat lui dictaient de la maintenir et de s'en servir, surtout pour la réception et la levée des impôts, ainsi que pour d'autres charges administratives. Dans de telles circonstances, l'organisation *knéziale* jouissait de conditions d'existence, de stabilité et de développement.

Née sous la haute féodalité et consolidée dans des circonstances qui exigeaient un intermédiaire entre la population roumaine autochtone et les peuples migrateurs, l'organisation *knéziale* s'est maintenue dans le Banat comme un vestige anachronique, grâce aux conditions spéciales de développement de cette province, conditions semblables, dans une certaine mesure, à celles du nord de la Serbie, où la population roumaine conserva cette institution jusqu'au XIX^e siècle.

---

[54] Surdu Bujor, *Răscoala populară antihabsburgică din Banat* (*1737—1739*) [L'insurrection populaire contre les Habsbourg dans le Banat], « Studii şi materiale de istorie medie », Bucarest, 1957, p. 295—296.

LES RELATIONS ROUMANO-GRECQUES PENDANT LA PÉRIODE 1879 — 1911

CONSTANTIN N. VELICHI

L'une des premières initiatives que le gouvernement grec prit sur le plan extérieur au lendemain de la proclamation de l'indépendance du pays fut la création d'offices diplomatiques chargés de le représenter dans les différents pays avec lesquels il entretenait des relations économiques, politiques et culturelles. Comme depuis 1830 la Valachie et la Moldavie jouissaient d'une très large autonomie, la Grèce y créa aussi une série d'agences diplomatiques. En février 1835 l'Etat grec était représenté par un consul général à Jassy et un vice-consul à Galatz. On trouve au cours des années suivantes des agents consulaires, des prévôts (*staroști*) et des « protecteurs » des sujets grecs dans maintes villes et maints bourgs de Moldavie : à Focşani, Bîrlad, Bacău, Roman, Tecuci, etc. De même, en Valachie, il existait avant 1840 un consul général à Bucarest et un vice-consul à Brăila. Il y avait des offices diplomatiques dirigés par des vice-consuls en 1832 à Ploieşti et à Craiova, et, à partir de 1848, à Giurgiu également. Leur nombre augmenta avec le temps, surtout à la suite de la guerre de Crimée. En 1855, la Grèce avait des agences consulaires à Turnu-Măgurele, à Slatina et à Tîrgovişte ; en 1856 à Călăraşi ; en 1859 à Olteniţa ; en 1869 à Rîmnicu-Sărat ; en 1872 à Turnu-Severin et en 1876 à Alexandria [1]. On peut affirmer qu'aucun autre Etat n'était représenté chez nous par un aussi grand nombre d'offices diplomatiques.

Les causes qui engendrèrent cette situation sont principalement deux. En premier lieu, il s'agit du nombre assez important des sujets grecs : négociants, artisans, personnel navigant, métayers, établis non

[1] Constantin Velichi, *Relaţiile dintre România şi Grecia de la înfiinţarea oficiilor diplomatice şi pînă la transformarea lor în legaţii* [Les relations de la Roumanie et de la Grèce depuis la création de leurs offices diplomatiques et jusqu'à leur transformation en légations], dans *Reprezentanţele diplomatice ale României* [Les représentances diplomatiques de la Roumanie], Bucarest, Ed. Politică, 1967, p. 326.

seulement dans les ports du Danube, mais encore dans les villes et les bourgs de l'intérieur du pays. Les sujets grecs n'étaient pas uniquement des Grecs à proprement parler, mais aussi un certain nombre de Bulgares, Serbes, etc., qui tenaient à bénéficier du régime des capitulations, fût-ce sous la forme de plus en plus limitée où on l'appliquait chez nous. Les agents diplomatiques avaient pour mission de protéger les intérêts matériels des sujets en question.

En deuxième lieu, il faut souligner le fait que, lors de sa création, l'Etat grec indépendant ne renfermait pas entre ses frontières tous les territoires habités par les Grecs. Nombre d'entre eux étaient encore restés sous la domination ottomane, comme ceux de l'Epire, de la Thessalie, de la Crète, etc. Conséquemment, à côté du mouvement de libération de la Grèce proprement dite continua de se développer celui qui avait de vieilles traditions en Valachie et en Moldavie. Il suffit de rappeler qu'il avait trouvé son expression dans la participation des volontaires grecs (à côté des volontaires roumains et balkaniques) aux guerres russo-turques de la première moitié du XIX^{e} siècle [2], ou que le mouvement grec de 1821 se déroula en partie sur notre sol également. De même, les organisations grecques de Thessalie et d'Epire envoyèrent leurs représentants à Brăila prendre part, aux côtés des autres émigrants balkaniques, aux mouvements révolutionnaires de 1842—1843 [3]. On connaît ensuite la participation de certains Grecs en Valachie à la révolution démocratique bourgeoise de 1848 [4] — bien entendu dans les limites et surtout dans le cadre des intérêts de classe, les Grecs des Principautés ne formant pas un tout homogène. Pendant la guerre de Crimée aussi et, plus tard, en 1886, le mouvement de libération comptait bien des adeptes parmi les Grecs de Roumanie. Ce qui est le plus important, c'est qu'en 1842—1843 et en 1848 aussi certains agents consulaires de Grèce, comme par exemple ceux de Craiova ou de Brăila, prirent une part active à ces mouvements. De même, en 1866 et ensuite en 1869 des pourparlers eurent lieu aux fins de conclure une alliance entre les deux pays, mais sans qu'on aboutît à la signature d'un accord [5].

Quant à la Roumanie, la première tentative faite pour créer une agence diplomatique à Athènes est due à Vasile Boerescu. Au printemps

---

[2] E. Vîrtosu, *Despre corpul de voluntari eleni creat la București în 1807* [Sur le corps de volontaires hellènes créé à Bucarest en 1807], dans « Studii și materiale de istorie medie », V (1962), Bucarest, p. 629.

[3] Constantin N. Velichi, *Mișcările revoluționare de la Brăila* (*1841—1843*) [Les mouvements révolutionnaires de Brăila (1841—1843)], Bucarest, 1958, p. 42—43, 48, 72, 117 et suiv.

[4] Constantin N. Velichi, *Участието на българите в буржуазно-демократичната революция от 1848 г, във Влашко*, in *Българо-румънски връзки и отношения през вековете*, I, Sofia, 1965, p. 253—283.

[5] *Archives de l'Etat*, Bucarest. Fonds *Casa Regală* [Maison du Roi], dossier 25/1867, f. 3—12; *Istoria României* [Histoire de Roumanie], IV, Bucarest, 1966, p. 540, 550—551.

de 1873, il chargea, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, le général Ghica, alors notre ministre à Constantinople, de sonder à cette fin le représentant diplomatique de la Grèce auprès de la Porte. La tentative de Ghica échoua, car à l'époque la politique étrangère de la Grèce poursuivait un rapprochement avec la Turquie. Une seconde tentative de Ghica, à l'automne 1875, ne fut pas davantage couronnée de succès. Bien qu'à cette époque le gouvernement grec eût changé d'orientation et désirât la chose, — il avait même exposé au gouvernement roumain la voie et les étapes destinées à mener à l'ouverture d'un office diplomatique de Roumanie à Athènes [6] — la chute du cabinet Lascar Catargiu et le « manque de fonds » empêchèrent la réalisation du projet. Le nouveau changement de gouvernement qui porta à la tête du ministère des Affaires étrangères Mihail Kogălniceanu ne traduisit pas en fait le désir de Boerescu. Kogălniceanu demeura trop peu de temps à ce poste et son successeur, Nicolae Ionescu, estimant que pareille action porterait atteinte à la politique de neutralité dont il était l'adepte, stoppa cette action. La guerre de 1877—1878 ne tarda pas à ajourner la solution de cette question [7].

La paix conclue, la réorganisation de notre ministère des Affaires étrangères entraîna la création de plusieurs offices diplomatiques, dont un à Athènes ayant rang de légation. Le 28 décembre 1879, le ministre des Affaires étrangères du pays — le même Boerescu — nomma Constantin Esarcu « ministre résidant » à Athènes [8] et, en janvier 1880, C. Sordony fut rappelé de Paris et envoyé comme secrétaire de la légation de Roumanie en Grèce [9]. Cela eut pour résultat la nomination de deux vice-consuls grecs — l'un à Constantza et l'autre à Sinaia [10] — et le 20 juillet 1880 Marcos Dragoumis fut nommé ministre résidant de Grèce à Bucarest [11].

Les résultats de l'ouverture de la légation de Roumanie à Athènes ne tardèrent pas à se manifester. Dès le printemps de l'année 1877 la Roumanie avait signé une « Déclaration pour la réglementation provisoire des relations commerciales avec la Grèce »[12], qui expira le 6/18 avril 1878. A cette date Michel Kogălniceanu, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, et Rangabé, consul général de Grèce à Bucarest, avaient

---

[6] *Archives du Ministère des Affaires Etrangères de Roumanie* (sera cité dorénavant *Arch. M.A.E*), vol. 124 (Relations avec la Grèce), dos. 70, f. 75.
[7] Constantin N. Velichi, *Relațiile...*, p. 332.
[8] « Monitorul Oficial », n° 292 du 30 déc./11 janv. 1880, p. 8195.
[9] *Ibidem*, p. 8196.
[10] *Relațiile...*, p. 326.
[11] « Monitorul Oficial », n° 163 du 21 juillet 1880.
[12] F. C. Nanu, *Condica tratatelor și altor legăminte ale României* (*1354—1437*) [Registre des traités et autres engagements de la Roumanie], I, Bucarest, 1938, p. 193.

signé une « Convention de commerce et de navigation ». Pour qu'elle entrât en vigueur, il fallait toutefois qu'elle fût votée par la chambre et le Sénat. Bien qu'il se fût écoulé près de deux ans depuis sa signature, ladite Convention n'avait pas été ratifiée par les corps législatifs de Roumanie, son application ne rapportant aucun avantage à l'Etat roumain. Les exportations roumaines en Grèce dépassaient déjà les importations et cette convention n'était pas de nature à les augmenter encore. En revanche, le gouvernement grec y était très intéressé, car il était le principal bénéficiaire des conditions de réciprocité prévues par cette Convention de commerce et de navigation. Moins de deux mois après la nomination d'Esarcu, le 18 février 1880, la Chambre vota la Convention ; le vote du Sénat suivit le 3 mai. Le nouvel accord entra en vigueur le 15/27 avril 1870 pour une période de sept ans. Il prévoyait la réciprocité pleine et entière pour les deux pays en matière de commerce et de navigation (chargements, rechargements, refuges dans les ports, certaines dispenses de taxes, etc.). Les importations et les exportations n'étaient astreintes à aucune prohibition — à l'exception du matériel de guerre. Les taxes d'importation-exportation étaient acquittées conformément à la clause de la nation la plus favorisée. Les sujets des deux pouvaient voyager, commercer, ouvrir des entreprises industrielles dans les mêmes conditions que les indigènes. A l'instar des autres étrangers, ils ne pouvaient acheter ni posséder des biens immobiliers ruraux. Ils pouvaient vendre, acheter ou donner la propriété que la loi leur accordait le droit de posséder et pouvaient également en exporter le produit. Les citoyens grecs en Roumanie et les citoyens roumains en Grèce étaient dispensés du service militaire, de différentes taxes, des emprunts, des réquisitions, etc.[13]

Comme nous l'avons montré plus haut, cette Convention de commerce et de navigation créait de grands avantages aux importations grecques en Roumanie. Bénéficiant de la clause de la nation la plus favorisée, les marchandises grecques purent entrer beaucoup plus facilement en Roumanie, en acquittant une taxe minime d'importation. Ce fut un avantage créé à la Grèce et il entraîna une croissance sensible des importations grecques en Roumanie. Si, en effet, jusqu'à la conclusion de la Convention la balance commerciale de la Roumanie avec la Grèce était active pour la première, elle devint passive aussitôt après. Les chiffres que voici les montrent clairement :

[13] *Ibidem.*

Commerce de la Roumanie avec la Grèce (valeurs en lei) [14]

	1880	1881	1882	1883	1884	1885
Importations	3.607.046	4.525.719	4.721 549	6.316.164	2.426.268	2.836.499
Exportations	4.145.198	2.416.638	1.913.817	2.099.988	1.099.847	1.442.432

Il est vrai que dans le commerce extérieur de la Roumanie la Grèce se situait aux dernières places. Ainsi, les importations de marchandises grecques représentaient en 1883 à peine 1,76% des importations générales de la Roumanie et à peine 0,82% en 1884. De même, les exportations de la Roumanie en Grèce qui s'élevaient à 2.426.268 lei en 1884, représentaient à peine 0,60% du total et celles de 1885 seulement 0,58%, etc.

Animée du désir d'accroître ses exportations, la Roumanie créa des consulats honorifiques dans quelques ports de Grèce. C'est ainsi que le 25 octobre 1880 Boerescu présenta au prince régnant le projet d'un consulat de seconde catégorie (honorifique) à Patras. Georges Zinis, chaleureusement recommandé par Esarcu, fut proposé pour ce poste. Charles I[er] signa le décret le 30 octobre 1880[15]. Bientôt après, le 13 novembre 1880, Boerescu montra au prince la nécessité d'avoir un consulat à Corfou et proposa de nommer à cet office Nicolas Daïmiris, un marchand local réputé, recommandé par Esarcu. Le décret de nomination fut signé le 19 novembre[16]. Les nouveaux consuls envoyaient chaque trimestre des données concernant le commerce des villes où ils étaient accrédités. Leurs rapports permettent de constater la place qu'occupaient les exportations de la Roumanie dans le port respectif. C'est ainsi qu'il ressort des informations communiquées par le consul Zinis qu'en 1871 la Roumanie occupait dans les exportations effectuées par le port de Patras, la troisième place comme valeur, aussitôt après l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie et avant la Russie, la France, l'Italie, les Etats-Unis, etc. A Corfou également, le blé et le maïs roumains occupaient la première place parmi les produits importés par ce port.

Désireux de resserrer encore davantage les relations avec la Roumanie, le gouvernement grec nomma, en décembre 1880, Démètre Rhazis ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du roi de Grèce à

---

[14] *Tablou general indicînd comerciul României cu ţările străine în anul 1883* [Tableau général indiquant le commerce de la Roumanie avec les pays étrangers en 1883], Bucarest, 1884, p. 8—9; *Tablou general... în anul 1885*, Bucarest, 1886, p. 8—9.

[15] *Arch. M.A.E.*, vol. 23, dos. 82/80 Patras.

[16] *Ibidem*, dos. 82/80 Corfou.

Bucarest. En réponse à cette décision, le 31 décembre de la même année Esarcu fut élevé à la même dignité.

En qualité de ministre de Roumanie à Athènes, Esarcu avait aussi la mission d'informer le gouvernement roumain de la situation politique, économique, militaire et culturelle de la Grèce. Ses rapports prouvent à cet égard une très juste orientation, un esprit critique particulier et une profonde connaissance des réalités.

Comme le remarquait Esarcu, la situation économique de l'Etat grec fut particulièrement difficile à partir de sa création même. Il est indubitable que le but de la politique étrangère de tous les partis politiques grecs fut dès le début la réalisation de la « grande idée », comme on appelait en Grèce le désir de réunir en un seul Etat le peuple hellène tout entier. Depuis 1830, tous les regards étaient braqués sur la Crète, la Thessalie, etc. Mais les hommes politiques grecs ne comprirent pas, comme le montrait Esarcu, que les prémisses du parachèvement de l'Etat national grec résidaient dans le renforcement économique et politique de leur pays. Bien au contraire, il créèrent et soutinrent à gros frais le mouvement de libération dans ces territoires et provoquèrent, avec beaucoup de légèreté, des mouvements insuffisamment préparés et voués par conséquent à l'échec. Bien que le peuple eût toujours répondu avec élan à toutes les actions liées à ce mouvement de libération, les résultats ne furent guère que d'immenses pertes en vies humaines et en moyens financiers. L'insurrection de Crète, laquelle avait duré près de deux ans, avait coûté à elle seule plus de 60 millions de drachmes, sans parler des pertes humaines.

Faute de prêter la moindre attention à sa consolidation économique et politique interne, la Grèce ne put participer à la guerre de 1877 au moment où elle éclata. C'est à peine au dernier instant, à la veille de la conclusion de la paix qu'elle réunit une armée constituée principalement de volontaires et qu'elle fut heureuse de démobiliser au plus tôt, car elle était quasiment non équipée. Si elle s'y était préparée à l'avance — montre Esarcu — et si elle avait possédé une armée bien instruite, il lui aurait été facile d'obtenir la Thessalie et l'Epire. Cependant le Congrès de Berlin lui promit une rectification de frontière et c'était là maintenant le problème essentiel qui préoccupait le gouvernement grec. Comme la Grèce n'était pas représentée à la Commission internationale créée à cette fin, en dépit de ses demandes répétées, le gouvernement grec procéda à la mobilisation. Or, l'entretien de l'armée sur pied de guerre coûtait extrêmement cher [17].

[17] Le budget de la Grèce en 1880 se soldera, du fait de la mobilisation, par un déficit de 60 millions de drachmes, rapportait Esarcu. Si l'on avait prévu pour l'armée, avant la mobilisation, 13 millions environ, à la suite du décret le budget pour 1881 en prévoyait 68. *Arch. M.A.E.*, vol. 247, p. 170.

Lors de l'ouverture du Parlement, le roi Georges tint un discours où il montra que la mobilisation de l'armée était un devoir envers l'hellénisme et envers les puissances qui avaient décidé l'annexion de l'Epire et de la Thessalie à la Grèce. Les hommes politiques grecs étaient convaincus que le peuple perdrait la confiance dans ses chefs si, après les sacrifices qu'on lui imposait le gouvernement ne réussissait pas à obtenir ce que l'Europe lui avait donné. Comme Esarcu le pensait en octobre 1880, la Russie et même Gladstone poussèrent la Grèce dans cette voie. En novembre, Radovitz, le nouveau ministre d'Allemagne à Constantinople, fit un crochet par Athènes avant d'aller occuper son poste, pour y conseiller la modération [18]. En novembre, semble-t-il, Gladstone donnait lui aussi des conseils pacifiques tant à Komondouros, président du Conseil des ministres, qu'à Tricoupis, le chef de l'opposition. L'un des membres influents du Parlement britannique, M. Pender, l'envoyé de Gladstone, leur montra que l'Angleterre ne pouvait pour le moment aider la Grèce et suggérait l'idée d'un compromis. Mais Komondouros déclarait que la Grèce ne pouvait reculer. Il se rendait bien compte d'ailleurs que si la première faute de la Grèce avait été d'être prise au dépourvu du point de vue militaire au début des hostilités de 1877, la seconde avait été de n'avoir pas procédé immédiatement à l'occupation de la Thessalie et de l'Epire, alors que la Turquie ne pouvait riposter [19].

Heureusement, en février 1881 les délégués des six grandes puissances annoncèrent au gouvernement grec que l'on avait entamé à Constantinople les négociations en vue de la rectification de frontière promise. La Porte ayant déclaré qu'elle s'abstiendrait de toute action agressive envers la Grèce, les ambassadeurs invitèrent le gouvernement grec à adopter la même attitude. Il obtempéra. Finalement, la Grèce obtint aux termes de la Convention de Constantinople les provinces d'Arta et de Thessalie, au total 13.800 km² et 293.000 habitants [20]. N'étant pas prête à faire la guerre, rapporta Esarcu, elle ne put agir en même temps que la Roumanie en 1877. Mais en 1881, pendant les négociations de Constantinople, le Grèce n'était pas mieux préparée et c'est pour cette raison qu'elle ne put traduire en pratique le conseil de Gladstone de bloquer Smyrne et Salonique. En 1882 le budget de la Grèce s'était soldé par un déficit de 11.013.226 drachmes et, en 1883—1884, bien qu'il marquât un excédent de 1.041.602 francs, cela était dû à la parité de la drachme et du franc et à l'augmentation des impôts de 10,5% [21].

---

[18] *Ibidem*, p. 159.
[19] *Ibidem*, p. 161, 168—169.
[20] *Ibidem*, p. 263, 264, 360, 375.
[21] *Arch. M.A.E*, vol. 247, f. 416, 427 et suiv.

Diplomate habile et toujours excellemment informé, Esarcu fut particulièrement apprécié par le roi Georges de Grèce, qui l'appelait souvent en audience pour discuter la situation extérieure en général et surtout l'attitude des grandes puissances à l'égard des problèmes des Balkans. Le souverain trouvait généralement utile de discuter avec Esarcu notamment des questions politiques, vu que la Grèce n'avait pas encore réalisé la formation de son Etat national. Aussi s'intéressait-il de près aussi bien au jeu des influences exercées par les grandes puissances, qu'à tout mouvement et attitude des autres Etats des Balkans qui se trouvaient, à ce point de vue, dans la même situation que la Grèce. Dans toutes ces circonstances, les opinions et les conseils du ministre roumain étaient recherchés. Esarcu de son côté tenait à ces conversations d'où il apprenait une foule de renseignements intéressants pour notre ministère des Affaires étrangères. Le roi Georges ne cachait pas l'attention particulière qu'il accordait au diplomate roumain. Le cadre particulièrement solennel où, en présence du roi et de la reine, fut célébré à Athènes le premier anniversaire de la proclamation du royaume de Roumanie, les audiences fréquentes, les visites que le grand duc Constantin faisait à la légation de Roumanie furent tout autant de preuves d'appréciation de la personne du ministre de Roumanie [22]. Certains différends de petite importance, exagérés par la presse d'opposition, furent tranchés rapidement, grâce à l'habileté d'Esarcu [23].

Dans les premiers jours du mois de novembre 1882 Esarcu quittait Athènes. Georges M. Ghica fut nommé à sa place. Quand il arriva dans la capitale de la Grèce, le roi Georges se trouvait en Danemark. Aussitôt après son retour, le souverain reçut Ghica en audience privée, puis donna un dîner en son honneur. Le roi Georges accorda aussi au nouveau ministre de Roumanie la même attention qu'à Esarcu, fait qui impressionna notre représentant. En fait, il avait été reçu seul, alors que les autres ministres plénipotentiaires étaient venus par deux au palais (celui d'Italie avec celui d'Angleterre, celui d'Autriche-Hongrie avec celui d'Espagne). La conversation débuta par le voyage que le roi avait fait à Copenhague ; puis l'on discuta la question du Danube. Ghica fit savoir au roi Georges que le roi Charles I^er^ serait heureux de le recevoir à Sinaia, ce qui détermina le souverain hellène à s'intéresser de l'itinéraire [24].

Bien au courant de l'importance que notre ministère des Affaires étrangères accordait à ces visites entre les souverains des pays balkaniques, Ghica rapportait à Bucarest, le 4/16 février 1883, des informations au

[22] *Ibidem*, p. 431, 433–434.
[23] *Ibidem*, p. 410.
[24] *Ibidem*, f. 456–457.

sujet de la visite que le prince de Bulgarie, Alexandre de Battemberg, voulait faire au roi Georges et au gouvernement grec. Il est clair que Battemberg, qui avait l'intention de rattacher à la Bulgarie la Roumélie orientale, ce qui eut lieu deux ans plus tard, voulait s'assurer de la bonne volonté de la Grèce. Une réception cordiale fut préparée à Battemberg, vu surtout que le prince était parent de la reine.

Le prince de Bulgarie visita Athènes en avril 1883 et, de l'avis unanime, cette visite ne fut pas un simple acte de courtoisie, mais revêtit également un caractère politique. Pour éviter à notre ministère des Affaires étrangères de prêter foi à la presse étrangère, viennoise et occidentale, qui se trompait en voyant dans cette visite un premier pas vers une confédération des petits Etats chrétiens des Balkans, Ghica montra les causes pour lesquelles la chose était, du moins pour le moment, impossible. Chacun de ces petits pays gravitait autour d'une puissance sous la protection de laquelle il avait l'intention de placer son alliance avec un ou deux partenaires balkaniques. Dès le départ, une alliance bulgaro-grecque sous les auspices de la Russie — seule grande puissance ayant pour le moment une influence totalement dominante en Bulgarie — était exclue. La Grèce était encore trop faible pour intervenir dans un proche conflit. Elle était intéressée au maintien du statu quo et croyait que c'était aussi l'intérêt de la Bulgarie de s'abstenir de toute action qui aurait pu provoquer de nouvelles complications. Du reste, la Bulgarie non plus n'était préparée pour une action armée et voulait temporiser. La Turquie comprit cette situation, d'où son désir d'entretenir les meilleures relations possibles avec ces voisins. Néanmoins, Alexandre de Battemberg voulait se rendre compte de la situation de la Grèce, de sa préparation et de son potentiel de guerre. Aussi promit-il de répéter sa visite afin de faire un plus long séjour.

Ghica avait raison de soutenir l'impossibilité d'une alliance bulgaro-grecque, pour le moment du moins. Certes, la Bulgarie la voulait et c'est ce que l'on vit en août 1883 quand le journal « Novoe Vremia » de Saint-Petersbourg publia un article plaidant pour des relations bulgaro-grecques plus étroites.

La très large liberté dont la presse jouissait en Grèce comme en Roumanie avait pour résultat que les journaux se permettaient parfois des attaques qui ne signifiaient pas toujours un refroidissement entre les gouvernements considérés. C'est ainsi que, s'attachant à un télégramme de l'agence Havas qui annonçait une entrevue Bismarck-Brătianu, le journal grec «Eou » du 17 août publia un article intitulé *L'heureuse Roumanie.* Il y faisait une comparaison entre la situation que la Roumanie et le roi Charles, d'une part, et la Grèce et le roi Georges, de

l'autre, occupaient en Europe, comparaison entièrement défavorable à ces derniers. Deux jours plus tard, le journal « Palingenesia » fit paraître un article peu flatteur pour la Roumanie. Comme ce journal avait certains rapports avec le chef du gouvernement, Georges Ghica demanda audience à Koutostavlos, ministre des Affaires étrangères de Grèce. Celui-ci expliqua au diplomate roumain que « Palingenesia » n'était pas un officieux du gouvernement et ne représentait pas le point de vue de ce dernier. Qu'il déplorait personnellement de pareilles manifestations contre lesquelles il n'avait aucun pouvoir en raison de la loi de la liberté de la presse. Est-ce que les ministres ou même le roi, répliqua Koutostavlos, ont été épargnés? Le tout est de ne pas prêter attention à de pareils articles qui passent sans laisser de trace, surtout qu'aucun organe de la presse ne s'est laissé entraîner dans cette campagne. Effectivement, l'officieux « Chora » resta sur la réserve et les autres journaux grecs qui commentaient la polémique — du reste tout à fait éphémère — parlèrent de la Roumanie, sinon en termes courtois, du moins sur un ton réservé [25].

Cette liberté de la presse, mal comprise, avait du reste donné naissance à d'autres situations encore. Ainsi, le journal grec « Syllogoi », paraissant à Bucarest, avait publié des informations de mauvaise foi qui donnaient l'impression que les autorités roumaines persécutaient les Grecs habitant en Roumanie. Ghica attira l'attention de D. Sturza qui dirigeait alors notre ministère des Affaires étrangères, et ajouta que les journaux athéniens eux-mêmes reproduisaient les informations de *Syllogoi* en rectifiant son affirmation et en rétablissant la vérité, cela sans la moindre intervention de la part de notre légation à Athènes, ce qui constituait une preuve supplémentaire de la sympathie dont la Roumanie jouissait aux yeux de l'opinion publique grecque [26]. En général, comme le montre Ghica dans son rapport du 22 sept./4 octobre 1884, la presse grecque nous a parfois attaqués, mais, sur le conseil des ministres grecs qui — écrit-il — furent toujours bienveillants et pleins de compréhension pour la Roumanie, lui, il n'était intervenu que dans des cas isolés.

Vu que les pays balkaniques, de même que la Roumanie, n'avaient pas achevé la formation de leurs Etats nationaux, notre légation d'Athènes, tout comme nos représentants diplomatiques à Belgrade et à Sofia, avait mission de se documenter et d'informer notre ministère des Affaires étrangères sur la politique intérieure et extérieure du pays respectif, sur les intentions politiques, le potentiel économique, la façon dont découlaient les relations de ces pays avec les grandes puissances susceptibles de les aider ou non au moment opportun, c'est-à-dire en cas de conflit. Esarcu,

---

[25] Voir la lettre de G. M. Ghica du 2/14 sept. dans le même dossier, f. 504—507.

[26] Rapport du même du 21 mars/2 avril 1884 dans le dossier cité, f. 539.

de même que Ghica, comprirent la situation. En 1885, par exemple, à la veille de l'union à la Bulgarie de la Roumélie orientale et à la veille de la guerre serbo-bulgare, notre ministère des Affaires étrangères était parfaitement au courant de la situation en Grèce et se rendait compte des actions politiques et notamment militaires qu'il aurait pu entreprendre et surtout avec quelles chances de succès.

L'union de la Bulgarie et de la Roumélie orientale surprit la Grèce à un moment où elle n'était pas préparée.

Le gouvernement Deliianis et le roi Georges cherchèrent à profiter de l'union de la Roumélie à la Bulgarie, tout comme les Serbes. Des préparatifs militaires se font à la hâte, on concentre des troupes à la frontière de la Thessalie ; on contracte un emprunt. En vain les ministres des grandes puissances invitent le gouvernement grec à la modération. On achète 1.000 chevaux en Hongrie, on encourage les enrôlements volontaires et l'on annonce l'intention du gouvernement de mobiliser toute l'armée. Telles sont les nouvelles que le chargé d'affaires de Roumanie à Athènes mandait en septembre à Bucarest. Au cours de son entrevue avec Deliianis, celui-ci lui montra qu'il « mènerait les choses jusqu'au bout ». Le diplomate roumain, qui connaissait la situation réelle de la Grèce, était convaincu que le Premier grec exagérait. En Turquie aussi la situation était grave. Des forces ottomanes étaient envoyées à la frontière de la Roumélie, afin de prévenir une révolte dans la région de Nevrokop. A Kavalla on avait dû déclarer l'état d'exception [27]. A la fin du mois de septembre l'agitation belliqueuse croissait en Grèce. Le Premier Deliianis demanda directement à Ghica si la Grèce « pouvait compter sur les Roumains et sur le concours de l'armée roumaine ». Prudent, Ghica répondit qu'il ne le croyait pas — du moins si les choses s'en tenaient là, c'est-à-dire par la reconnaissance de l'union de la Roumélie orientale à la Bulgarie. Tout le monde voulait la guerre — affirma Ghica — mais si c'était contre la Turquie ou en alliance avec elle, voilà une chose que « Deliianis non plus ne savait pas très bien ».

Afin de pouvoir informer aussi exactement et complètement que possible le gouvernement roumain, Ghica eut une entrevue avec Trikoupis, homme politique bien informé et nettement supérieur à Deliianis. A son avis, il était difficile à la Grèce d'entreprendre la moindre action armée. Le gouvernement savait bien que sans la bienveillance de l'Autriche-Hongrie il ne pouvait élargir les frontières du pays.

Ces informations — montra Ghica — sont confirmées par les faits. En effet, les Turcs procédaient alors, et procédèrent encore plus tard, à

[27] Voir dans le même dossier le rapport du consul Popovici de Salonique.

de grandes concentrations de troupes mais pas à la frontière de la Grèce, bien que celle-ci réclamât l'Epire, mais à la frontière serbe.

Les préparatifs de guerre continuèrent en Grèce. Le gouvernement fit un emprunt de 24 millions de drachmes à la Banque Nationale (12 millions or et 12 millions en papier-monnaie). En octobre la chambre fut convoquée : Deliianis y tint un discours enflammé. Le roi même affirmait que dans l'intérêt de la paix, les grandes puissances maintiendraient l'équilibre dans les Balkans, grâce à des mesures efficaces. Comme les grandes puissances avaient fait appel à la modération, Deliianis montra qu'il avait défendu la paix, bien qu'il n'ait plus été en mesure d'assurer la situation d'avant 1885. Aussi les grandes puissances devaient-elles établir un état de choses à même de « mieux assurer l'avenir, ainsi que les intérêts nationaux de la Grèce »[28].

Le déroulement des événements montra que Ghica avait informé exactement le gouvernement roumain. Deliianis, encore qu'il prît les armes et laissât croire qu'il allait entreprendre certaines actions, n'entreprit aucune initiative de ce genre, même lorsque la guerre éclata entre la Serbie et la Bulgarie ; il estimait qu'il obtiendrait quelques territoires de la bienveillance des grandes puissances.

En octobre 1885, Deliianis affirmait à Ghica que le roi et Trikoupis auraient été partisans d'une action offensive. Le procédé — affirmait le Premier — réussirait « mais ne me semble pas correct ».

En janvier 1886 il mène la même politique en précisant, à la demande de désarmement présentée par les grandes puissances, qu'il n'agira de la sorte que si, lors de la conclusion de la paix entre la Serbie et la Bulgarie, « on assure aussi l'entière protection des intérêts helléniques à l'avenir ». Entre temps il se produit en Crète des mouvements et, quoique les grandes puissances protestent et signifient à Deliianis qu'elles ne toléreront pas une attaque navale contre la Turquie, ce dernier poursuit les armements et concentre encore deux classes de réservistes au début de février.

Ces informations que Ghica adressait à Bucarest étaient importantes pour notre politique étrangère ; aussi étaient-elles attendues. Quand elles tardaient, le ministre des Affaires étrangères les demandait télégraphiquement. C'est ainsi que le 10/22 février 1887 Ferekide télégraphiait à Ghica à Athènes : « Informez-vous de l'état d'esprit en Grèce et montrez comment vous croyez que la crise actuelle va se résoudre ».

La réponse de Ghica montrait que la solution ne pouvait venir que de la part des grandes puissances : Deliianis se contentait de spéculer

---

[28] Voir les rapports de Ghica du 27 sept./8 oct., 5/17 oct. et 19/31 oct. 1885 dans le même dossier.

la situation, en comptant tantôt sur la France, tantôt sur l'Angleterre et de même sur la Russie pour obtenir la Crète ou la ligne prévue par le traité de Berlin.

Le 1/13 avril les grandes puissances communiquèrent au gouvernement grec l'entente à laquelle on avait abouti dans le problème de la Roumélie et lui demandèrent de désarmer. Deliianis ayant répondu d'une façon vague, on envoya à la Grèce un ultimatum le 14/26 avril. La note collective des grandes puissances faisait savoir que si la Grèce ne désarmait pas dans les huit jours, leur flotte bloquerait ses ports. Le résultat fut que le ministre de la guerre donna sa démission, les ministres des grandes puissances quittèrent Athènes en laissant à leur place leurs chargés d'affaires et le roi accepta la démission du gouvernement Deliianis. Le 13/25 mai le souverain signa le décret de désarmement [29]. Le seul incident qui se produisit fut un choc à la frontière turco-grecque provoqué par une confusion, comme le relata à Bucarest Popovici, consul de Roumanie à Salonique [30].

La politique étrangère de la Grèce et ses relations avec la Serbie et la Bulgarie (et dans une moindre mesure avec la Turquie) ont constitué le probléme de base qui intéressa notre ministère des Affaires étrangères. C'est pourquoi, à l'exception de quelques courtes interruptions provoquées par des incidents plus ou moins importants, elle occupa, à côté des données concernant la politique intérieure du pays, la majeure partie des rapports des ministres des Affaires étrangères en Roumanie.

Un incident de ce genre qui faillit amener la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays fut celui de 1887—1888, provoqué par la succession du Dr St. Sarros. Ce dernier, sujet ottoman, puis hellène, décéda à Bucarest, laissant après lui une importante fortune. Les scellés ayant été apposés à son domicile et les fonctionnaires de la légation de Grèce les ayant brisés sur l'ordre du chargé d'affaires grec Douroutti, ce dernier adressa à notre ministère des Affaires étrangères une note rédigée en des termes qui déterminèrent M. Ferekide à la repousser. Le gouvernement grec considéra la chose comme une offense et rappela Douroutti. Il s'ensuivit une série de discussions qui furent sur le point d'entraîner la rupture des relations diplomatiques. Finalement l'incident reçut une solution [31].

---

[29] Pour les détails voir les rapports de Ghica d'avril et mai 1886, dans le même dossier.

[30] Le 6/18 mai des salves d'artillerie tirées à l'occasion de l'anniversaire de l'intronisation du sultan firent croire à une unité grecque que les Turcs avaient entamé les hostilités. Ayant passé la frontière, elle fut repoussée par les Ottomans, après avoir subi de lourdes pertes : 200 morts et blessés.

[31] Au sujet de la succession Sarros voir les *Arch. M.A.E.*, vol. 251, dos. 102, S. 17 de 1887. Sur l'incident Douroutti et la tension survenue dans les relations gréco-roumaines voir le même volume, dos. 41.87. G.5.

L'héritage du ressortissant hellène Dr Sarros ne fut, après tout, que l'une des nombreuses successions qui engendrèrent des discussions contradictoires avec le gouvernement grec. Au nombre de celles qui ont été liquidées plus facilement, citons pour exemple celles de Sotir Caliadis, C. Christou, V. Christodoulos, H. Ioannidès, C. Logotetis, S. Metaxa, G. Tomaïdis, A. Veloudas, N. Papas et maintes autres. Comme le gouvernement grec invoquait dans la plupart des cas les capitulations avec la Porte, le gouvernement roumain mit un terme à ces procédés par sa note du 20 janvier 1889, mais surtout par la conclusion d'une convention ratifiée le 15/27 avril 1888. Cet acte établissait, en vertu d'une absolue réciprocité, l'égalité de traitement pour les ressortissants des deux pays. On éliminait de la sorte toute référence, de droit et de fait, au régime des capitulations : ce qui n'empêcha pas le gouvernement grec de l'invoquer à l'occasion du plus important cas de succession, celui de Vanghelis et de Constantin Zappa, une affaire que nous allons exposer en quelques mots.

Le 25 sept./7 oct. 1888, Emil I. Ghica, le nouveau ministre plénipotentiaire de Roumanie quittait Bucarest pour aller occuper son poste. Le 29 sept/11 oct. il fut reçu par le ministre des Affaires étrangères de Grèce, Dragoumis, auquel il remit ses lettres de créance. Le roi Georges étant absent d'Athènes, l'audience de présentation fut fixée au 3/15 octobre. Emil Ghica devait féliciter le roi à l'occasion du 25e anniversaire de son règne. Il ne demeura pas longtemps à Athènes. Le 31 janvier 1889 il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg [32]. Dimitrie Olănescu le remplaça à Athènes le 17 février de la même année.

Les relations continuèrent d'être bonnes : en octobre 1889, pour le mariage du prince héritier Constantin avec une princesse allemande, — mariage auquel assista l'empereur Guillaume, — Charles Ier envoya une délégation spéciale composée de Gr. C. Suțu et du lieutenant-colonel Somănescu, son aide-de-camp.

Bien qu'il semblât que les relations gréco-roumaines s'amélioraient constamment, le fait que le ministre de Grèce à Bucarest, Paparigopoulos, qui avait mission de négocier une convention spéciale et une convention consulaire, ajournait continuellement son départ pour occuper son poste, soulevait un point d'interrogation, dont la réponse ne tarda pas de venir. Il s'agissait d'une nouvelle question de succession — l'affaire dite Zappa — qui détériora les rapports des deux pays et se solda finalement par la rupture des relations diplomatiques le 9 octobre 1892. Mais jusqu'alors on répondit à une interpellation à la chambre grecque que l'on avait,

[32] Il y resta jusqu'au printemps de l'année 1891, quand il fut transféré à Vienne, où il demeura jusqu'en 1906, lorsqu'il démissionna à la suite d'un banal conflit avec le ministre des Affaires étrangères, Al. Lahovari.

dans l'affaire Zappa, envoyé à Bucarest un représentant du gouvernement grec muni de pleins pouvoirs [33].

Vanghelis Zappa, grec d'Epire, était venu pauvre en Roumanie où il s'occupa notamment d'affermage, occupation qui lui fit faire fortune et lui permit de se porter acquéreur d'une série de domaines. Afin de pouvoir entrer en leur possession, Zappa renonça, en décembre 1844, « à toute nationalité étrangère » et obtint par « la petite naturalisation » la nationalité roumaine, ce qui lui donna la possibilité d'acheter encore d'autres vastes terres. Il mourut — placé sous interdiction — le 20 juin 1865, laissant un testament daté du 20 novembre 1860, où il désignait comme exécuteur testamentaire un parent éloigné, Constantin Zappa. Ce dernier, après avoir acquitté une série de legs, devait bâtir à Athènes un grand palais qui porterait le nom de Vanghelis Zappa (ce qui fut fait : il s'agit du Zappeïon, palais qui existe encore dans la capitale de la Grèce) et où devait avoir lieu tous les quatre ans une série de concours et d'expositions littéraires, scientifiques et industrielles en souvenir des antiques jeux olympiques. L'usufruitier, Constantin Zappa, décéda à Menton à la fin de 1891. Un problème se posait alors, celui de savoir à qui revenait le droit de nue propriété de la fortune et partant si le testament de Vanghelis Zappa devait ou non être reconnu valable. Les parentés de V. Zappa demandèrent son annulation et leur mise en possession — par les instances judiciaires — de la fortune, vu que, conformément à la législation roumaine, nul ne pouvait laisser de biens immobiliers à une personne morale n'ayant pas son siège en Roumanie (c'est-à-dire la Société olympique, ou le gouvernement grec qui tentait de s'y substituer). Sans entrer dans les détails, mais pour résumer l'affaire au maximum, nous rappellerons que le gouvernement grec envoya d'abord un délégué (Stephanos) accompagné de l'un des meilleurs avocats grecs (Damaskinos). En outre, l'ancien ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire grec à Bucarest, Paparigopoulos, fut investi de droits illimités pour pouvoir représenter les intérêts de l'Etat grec. Comme il était manifeste que ce dernier ne pouvait que perdre le procès, Paparigopoulos demanda que l'affaire Zappa fût traitée de gouvernement à gouvernement, étant une question politique et non judiciaire. Il se rendait compte que la perte de ce procès, matière à de très amples commentaires de la presse grecque, terminerait par un désastre une brillante carrière politique et diplomatique. Désireux de ne pas perdre le poste de ministre plénipotentiaire de Grèce à Saint-Pétersbourg où il avait d'autres intérêts, il détermina le gouvernement grec de ne renoncer à aucun prix à sa prétention de voir la question

[33] Voir le rapport d'Olănescu, du 2/14 février dans les *Arch. M.A.E.*, volume indiqué.

discutée entre les gouvernements. Il s'ensuivit une abondante correspondance entre les deux gouvernements, Olănescu informant notre ministère des Affaires étrangères et ayant de fréquents entretiens avec Deligeorgis, le ministre des Affaires étrangères de Grèce. Les discussions durèrent depuis la fin de l'année 1891 jusqu'au début d'octobre 1892 quand, sous la pression de Paparigopoulos, le gouvernement grec notifia à celui de Bucarest qu'il était décidé à soumettre la question à l'arbitrage des puissances signataires du traité de Berlin [34]. Comme le gouvernement roumain ne céda pas non plus devant cette nouvelle situation, Paparigopoulos présenta le 3 octobre 1892 au ministère roumain des Affaires étrangères une note l'informant que, sur ordre de son gouvernement, sa mission prenait fin et que les intérêts des ressortissants hellènes en Roumanie seraient confiés au ministre plénipotentiaire de Russie à Bucarest, Monsieur Fonton. Le ministre roumain à Athènes ne se trouvant pas alors en poste, Al. Lahovari, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, donna des dispositions à Duiliu Zamfirescu, chargé d'affaires de la légation, d'avoir à quitter Athènes [35]. Le 6/18 octobre ce dernier proposait que la défense des intérêts roumains en Grèce fût assumée par le ministre d'Italie [36]. On télégraphia également à tous les consuls de Roumanie en Grèce de cesser leur activité et de remettre leurs archives et les affaires courantes à leurs collègues italiens. En octobre 1892 les relations diplomatiques entre la Roumanie et la Grèce furent de la sorte rompues [37] et le chargé d'affaires de Roumanie quitta Athènes le 10/22 octobre [38]. La rupture des relations diplomatiques avait été provoquée par le gouvernement hellénique qui d'une question d'ordre judiciaire en avait fait une de caractère diplomatique.

Le gouvernement roumain accepta cette rupture avec regret. Il publia en 1892 le *Livre Vert* (*Documents diplomatiques. L'affaire de la succession Zappa*), où furent reproduits aussi les points de vue de juristes étrangers, autorités reconnues sur le plan mondial en matière de droit international et de droit civil (L. Renault, professeur de droit international à la Faculté de droit de Paris, membre de l'Institut de droit international, Charles Woeste, ex-ministre de la justice de Belgique, le Dr Gneist et le collège de la Faculté de droit de Berlin, etc.)[39]. D'ailleurs, conformé-

---

[34] Pour l'affaire Zappa voir *Arch. M.A.E.*, vol. 254 et suiv. Voir notamment le Mémoire publié par le M.A.E. pour informer l'étranger, dans le vol. cité, dos. 41.G./, f. 187—191.

[35] *Arch M.A.E.*, vol. 254, f. 196—201.

[36] *Ibidem*, dos. 49. G./, f. 223, 238, 240, 253, 255, 285.

[37] *Ibidem*, f. 243.

[38] Il se rendit à Patras et de là à Brindisi. *Ibidem*, f. 273.

[39] Pour l'information de l'étranger on publia également les deux articles de « L'indépendance roumaine » du 11/23 et 13/25 oct. 1892.

ment à la législation de l'immense majorité des Etats européens — y compris la Grèce[40] — pareil procès était de la compétence des tribunaux internes. En ce sens L. Renault soulignait que le seul point de vue légal était celui sur lequel s'était située la Roumanie[41].

L'affaire Zappa fut, bien entendu, largement débattue non seulement dans les colonnes de journaux grecs et roumains, dont le ton faisait parfois preuve d'énervement, mais aussi par la presse étrangère. Cette dernière, dans sa grande majorité, donnait raison à la Roumanie, d'autres journaux soulignant également le fait que le gouvernement grec avait commis la faute de rompre les relations diplomatiques avec la Roumanie. Pareille appréciation se fit entendre aussi lors de certaines discussions qui eurent lieu à la chambre grecque[42].

Effectivement, aussi bien du point de vue économique que sous l'aspect politique, la Grèce était celle qui perdait le plus par suite de sa rupture avec la Roumanie. Pour les produits de base de la Grèce (huiles, agrumes, produits coloniaux, etc.), la Roumanie constituait un marché avantageux et la balance commerciale lui avait été presque toujours favorable. C'est pourquoi, après la chute du gouvernement Trikoupis, et aussitôt après la démission du gouvernement conservateur et la formation du cabinet libéral à Bucarest, la Grèce chercha à renouer les relations diplomatiques avec la Roumanie en faisant elle-même, comme il était naturel, le premier pas.

Duiliu Zamfirescu, le dernier chargé d'affaires de Roumanie à Athènes, après avoir confié les archives de la légation et la défense des intérêts roumains au ministre d'Italie, avait quitté la Grèce et avait été ensuite nommé à Rome. Compte tenu du poste qu'il avait occupé en Grèce, il fut la personne par l'intermédiaire de laquelle le gouvernement grec entama des démarches en ce sens. En novembre 1895, Koundouriotis, chargé d'affaires de Grèce à Rome, s'adressa à Duiliu Zamfirescu, lui manifestant, en des termes catégoriques, la nécessité et le désir du gouvernement grec de reprendre les relations diplomatiques avec la Roumanie. Dans les premiers jours de décembre 1895, Koundouriotis fit voir à Zamfirescu qu'il avait écrit au ministre des Affaires étrangères de Grèce, Skouzès, lequel avait été sollicité en ce sens par Maurocordatos, ministre de Grèce à Constantinople.

Comme Zamfirescu le communiquait de Grèce le 23 déc./4 janvier 1896, Koundouriotis, qui parlait en fait au nom du gouvernement grec, considérait que les deux gouvernements — celui conservateur en Roumanie

[40] *Arch. M.A.E.*, vol. 255, dos. 102. Z.3.d.
[41] *Ibidem*, la lettre de C. Naum, chargé d'affaires de la Légation de Roumanie à Paris.
[42] Pour les nombreux commentaires des journaux et pour l'interpellation à la Chambre grecque, voir *Arch. M.A.E.*, vol. 256, dos. 102.93.Z.3.

et celui de Trikoupis en Grèce — une fois tombés, il n'existait plus aucun motif justifiant la situation d'alors. Le chargé d'affaires grec affirmait même que ce n'était pas l'affaire Zappa qui avait entraîné la rupture des relations entre les deux pays. La faute incombait seulement au ministre grec des Affaires étrangères, Dragoumis, mécontent du fait que son frère, qui, il y avait longtemps de cela, avait été ministre plénipotentiaire de Grèce à Bucarest, avait éprouvé certains mécontentements en Roumanie. Mais c'était là des questions sans importance : le tout était que Zamfirescu écrivît à Dimitrie Sturza, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, pour médier la reprise des relations. Le diplomate roumain voulait toutefois se rendre compte le mieux possible de l'intensité du désir manifesté par le gouvernement grec de rétablir les relations diplomatiques et de se rapprocher de la Roumanie. Aussi répondit-il évasivement, montrant à Koundouriotis que l'optimisme de ce dernier lui semblait un peu exagéré et qu'à son avis, le jour où la Roumanie serait disposée à traiter avec la Grèce, la première condition qu'elle poserait serait la conclusion d'une convention consulaire précisant et même « restreignant les droits des nombreux agents et ressortissants hellènes ». Koundouriotis qui, on le voit, avait reçu des instructions en ce sens, répondit immédiatement que son gouvernement était disposé à accepter aussi cette condition.

Le 5/17 janvier 1896, D. Sturza écrivait à Duiliu Zamfirescu, l'autorisant à donner une réponse affirmative à Koundouriotis. Le nouveau gouvernement roumain partageait les convictions du diplomate grec et était prêt à reprendre les relations diplomatiques avec la Grèce. Il restait que le roi Georges proposât la modalité à suivre pour la reprise de ces relations [43]. Le gouvernement grec recourut probablement aussi aux bons offices de l'Autriche-Hongrie, car le baron Aehrenthal, son ministre plénipotentiaire, faisait savoir à notre ministère des Affaires étrangères que Skouzès, le ministre grec des Affaires étrangères, avait télégraphié à Monsieur Rangabé, le nouveau ministre plénipotentiaire de Grèce, d'être à Bucarest le 28 juillet (nouveau style) et que c'était bien que Bengescu, le nouveau ministre de Roumanie en Grèce, se trouvait lui aussi alors à Athènes, car il était à désirer que les lettres de créance fussent déposées simultanément [44]. Du reste, depuis le 28 juin, Bengescu, ministre de Roumanie à Bruxelles, avait déjà reçu des dispositions d'y laisser un chargé d'affaires et de venir immédiatement à Bucarest [45]. Le nouveau ministre de Roumanie à Athènes avait débarqué au Pirée le 18/30 juillet et avait eu le même jour sa première entrevue avec Skouzès,

---

[43] *Ibidem*, f. 118.
[44] *Ibidem*, f. 126.
[45] *Ibidem*, f. 108.

auquel il avait remis la copie de ses lettres de créance. Le lendemain même, le 19/31 juillet 1896, il fut reçu en audience solennelle par le roi Georges [46], qui lui exprima la joie que lui causait la reprise des relations diplomatiques entre les deux Etats. Aussitôt après, Bengescu fit les visites officielles de rigueur [47] aux dignitaires de la cour, aux ministres grecs et au corps diplomatique. Le 22 juillet/3 août 1896, le ministre d'Italie lui remit les archives de la légation, dont la chancellerie fut provisoirement installée dans l'une des chambres de l'hôtel « Grande-Bretagne »[48]. Bengescu discuta ensuite avec Skouzès la modalité à adopter pour la reprise de l'activité des anciens consuls de Roumanie en Grèce. Selon les affirmations du dernier, bien qu'ils eussent confié à leurs collègues italiens la défense des intérêts roumains ainsi que leurs archives, le gouvernement grec ne leur avait pas retiré en 1872 l'*exequatur*. De sorte qu'il n'était pas nécessaire de leur expédier la moindre lettre de provision. Entre temps, le consul Zinnis de Patras était mort en 1893 et Verikios, consul honorifique à Corfou, avait quitté l'île. G. Karandinos, consul honorifique à Képhalonie, fut réinstallé dans ses fonctions et Antoine Kalergis, notre consul honorifique au Pirée, fut déplacé à Athènes dans la même qualité. Ils furent immédiatement reconnus par le gouvernement grec. A Patras, le ministre décida de nommer en qualité de consul honorifique Spiros Laxaris, docteur en droit, avocat, ancien député, qui était marié à une Roumaine. Bengescu devait remplir les formalités de rigueur et proposer une personne de confiance pour occuper le poste que Verikios avait détenu à Corfou [49]. En octobre et novembre 1896 les autres membres de la légation de Roumanie se trouvaient eux aussi à Athènes [50].

La guerre gréco-turque de 1897 obligea de nombreux Grecs et Arméniens sans fortune à émigrer en Roumanie. En présence de cette vague, D. Sturza demanda à nos légations et à nos consulats de Grèce et de Turquie de n'accorder des visas d'entrée qu'aux personnes faisant la preuve qu'elles avaient déjà habité en Roumanie et continuaient d'y avoir suffisamment de moyens d'existence [51].

La situation financière de la Grèce était devenue désastreuse des suites de la guerre, les grandes puissances étaient prêtes de lui demander d'accepter un contrôle étranger sur ses finances. Le roi Georges et la

---

[46] *Ibidem*, f. 131. Relation en détail de la présentation des lettres de créance dans le rapport du 20 juil./1 août 1896, figurant dans le même dossier, f. 132—135.
[47] *Ibidem*, f. 131.
[48] *Ibidem*, f. 133.
[49] *Ibidem*, f. 139—142.
[50] *Ibidem*, f. 147—148.
[51] *Arch. M.A.E.*, Fonds 21/1878—1913, vol. I, rapports politiques d'Athènes, f. 46—58.

presse hellénique protestèrent avec énergie contre pareille intention qui enfreignait l'indépendance du pays. Finalement, la Grèce fut contrainte d'admettre ce contrôle temporaire [52].

Le 31 juin 1898 fut nommé un nouvel envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Roumanie en Grèce, en la personne de Dimitrie I. Ghica. Arrivé à Athènes le 27 juillet/8 août 1898, il fut reçu le lendemain même par Alexandre Zaimis, président du conseil des ministres et ministre des Affaires étrangères. Comme le roi Georges ne se trouvait pas à Athènes et n'allait rentrer qu'en octobre et que les lettres de créance ne pouvaient être présentées que dans les premiers jours de novembre, Ghica prit un congé et revint en Roumanie, mais pas avant d'avoir présenté au ministère un rapport documenté sur les partis politiques de Grèce [53].

A son retour à Athènes, Ghica eut une nouvelle entrevue avec Zaimis pour établir la date à laquelle il devrait présenter au roi Georges ses lettres de créance. Au cours de la conversation, Zaimis exprima son regret que l'interruption des relations diplomatiques entre les deux pays ait duré près de quatre ans et il en rejeta toute la responsabilité sur le gouvernement grec d'alors. On avait accordé une importance démesurée aux disputes et mésententes avec les ressortissants grecs de Roumanie. La presse grecque les avait exagérées et elles avaient constitué un péril réel pour les bonnes relations entre les deux Etats. Aussi le gouvernement grec avait-il décidé de ne plus en tenir compte. Il y avait des intérêts autrement grands et surtout communs à propos des troubles dans les Balkans. Les hommes politiques grecs se rendaient compte des fautes qu'ils avaient commises et comptaient sur un rapprochement avec la Roumanie. Aussi Zaimis regrettait-il que l'entrevue qu'on avait prévue pour l'automne entre les deux souverains devait être ajournée à cause du décès de la mère du roi Georges. Mais elle aurait lieu à l'occasion du prochain voyage du souverain à l'étranger. Ladite entrevue devait toutefois être entourée du plus grand secret, car il y avait pas mal de personnes qui ne voulaient pas la voir réaliser. Il se plaint ensuite du fait que « L'Indépendance roumaine », qu'il croyait être le journal officieux de notre ministère des Affaires étrangères, s'était déclaré contre la candidature du prince Georges de Grèce aux fonctions de gouverneur de la Crète. Mais Ghica lui donna toute assurance que ce journal était un organe indépendant, et même hostile bien des fois au parti au pouvoir [54].

---

[52] Pour la situation financière de la Grèce, pour la loi concernant le contrôle étranger, voir le même dossier, f. 61–82 et suiv.

[53] *Ibidem*, f. 92, 93–96.

[54] *Ibidem*, f. 121–128.

Le 23 novembre 1898 Dimitrie Ghica présenta au roi Georges ses lettres de créance et, jusqu'en avril 1900, quand il quitta Athènes, il informa à temps et avec beaucoup d'exactitude notre ministère des Affaires étrangères des événements les plus importants de Grèce. Il rapporta en détail la question de la Crète évacuée au début du mois de novembre 1898 par les troupes du sultan et placée sous le contrôle des grandes puissances, le prince Georges de Grèce étant nommé par celles-ci haut commissaire pour une période de 3 ans [55].

Aussitôt après la reprise des relations diplomatiques, la Roumanie jouissait aux yeux de l'opinion publique grecque d'un prestige que n'avaient pas d'autres Etats balkaniques — la Bulgarie ou la Serbie. Le journal athénien « Neologos » publia une série de « lettres » sur la situation et le progrès de ces Etats, comparativement à la Roumanie. Dans la lettre parue le 20 juillet/1 août 1899, la comparaison entre la Roumanie et la Grèce est entièrement défavorable à cette dernière. La Roumanie — montre le journal — ne peut être comparée à la Grèce, mais aux pays d'Occident, à la France par exemple. L'armée roumaine est parfaite et admirée par toute l'Europe. On souligne le fait qu'« en 1878 (erreur pour 1877), quand la Russie appela les Roumains à son aide contre les Turcs », l'armée roumaine, qui ne comptait pas 300.000 hommes mais seulement 35.000 véritables soldats, passa le Danube et remporta les victoires de Grivița et de Plevna [56]. La lettre exagère les mérites de Charles Ier pour le donner en exemple à Georges de Grèce et pour pouvoir frapper certains des ministres grecs. Que le prestige dont la Roumanie jouissait en Grèce était une chose absolument réelle, c'est ce que prouve la visite que la famille royale de Grèce fit à la légation de Roumanie le 7/20 mars 1900. Le succès fut toutefois diminué par le fait que le roi Georges, tombé (réellement) malade, ne put y aller en personne. Le souverain n'avait participé au cours des dernières années qu'à une seule réception, celle du corps diplomatique. Mais le prince héritier Constantin, le prince Nicolas et la princesse, accompagnés d'aides-de-camp, se rendirent à un déjeuner et à une soirée. Ghica invita pour la même occasion Onu, ministre de Russie et doyen du corps diplomatique. E. Egerton, ministre d'Angleterre et le comte de Plessen, ministre d'Allemagne qui, après le doyen du corps diplomatique, étaient les plus anciens dans l'ordre du protocole [57].

Après le départ de D. Ghica, c'est Constantin Nanu, ancien chargé d'affaires de Roumanie à Paris, qui fut nommé à Athènes le 1er avril 1900 dans la même qualité. Il demeura peu de temps dans la capitale

---

[55] *Ibidem*, f. 130—132.
[56] Voir le journal athénien « Neologos », n° 691 du 20 juillet 1899.
[57] Voir le rapport de D. Ghica du 8/21 mars 1900 aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 201.

grecque, car le 16 mai 1901 Dimitrie Ghica revenait à son ancien poste et déposait ses lettres de créance le 2 juin 1901.

Autour de l'an 1900 et aussitôt après, les agitations en Macédoine gagnèrent en intensité. Par le truchement de la presse athénienne, le gouvernement grec voulait un rapprochement avec la Roumanie. Finalement, ce fut le roi Georges qui tenta ce rapprochement. Au cours de l'audience accordée à Nanu le 4 décembre 1900, il loua l'attitude pleine de dignité du gouvernement roumain dans les questions de politique étrangère. Le roi souligna le fait que lors de son passage par Vienne il avait vu le comte Goluchowski, chancelier d'Autriche-Hongrie, qui lui affirma qu'il aurait désiré une entente entre la Grèce et la Roumanie, en vue d'une collaboration. Le souverain ajouta qu'il avait répondu à Goluchowski que, pour sa part, « il désirait sincèrement arriver à une entente politique avec la Roumanie et qu'il ferait tout ce qui lui serait possible pour la réaliser »[58].

En réalité, un rapprochement entre la Grèce et la Roumanie s'était fait à l'occasion des discussions qui venaient d'avoir lieu pour la conclusion d'une convention commerciale entre Al. Marghiloman, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, et G. Argyropoulos, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Grèce à Bucarest[59] pendant l'automne et l'hiver 1900. Dans le cadre de ces discussions, la Roumanie se montra prête à reconnaître, par un protocole annexé à la convention, la qualité de personnes juridiques à certaines communautés grecques de Roumanie. Désireux de hâter la signature de ladite convention, le roi Georges exprima, en présence de Nanu, durant l'audience en question, la satisfaction qu'il ressentait pour la reconnaissance accordée auxdites communautés de Roumanie, fait qui allait rendre possible la signature d'une convention commerciale, après laquelle, affirmait-il, « ce sera le tour d'établir aussi une entente politique entre ces deux pays qui ont tant d'intérêts communs »[60].

Et, en effet, le 15/31 décembre 1900 fut signée à Bucarest la convention commerciale entre la Roumanie et la Grèce. Il y fut annexé un protocole et une liste des communautés grecques de Roumanie reconnues personnes juridiques. Il s'agit des communautés de Brăila, Galatz, Calafat, Mangalia, Constantza, Tulcea, Sulina et Giurgiu. Elles possédaient toutes leurs propres églises, des écoles (excepté celle de Mangalia) ainsi que des immeubles dans les villes en question. Pour prévenir toute nouvelle affaire Zappa, le protocole énumérait tous ces immeubles, spécifiant que d'autres

---

[58] *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 235, rapport de Manu du 5 déc. 1900.
[59] *Arch. M.A.E.*, Fonds 71/1878—1919, vol. 77, dos. R. 10, f. 256.
[60] Voir le même rapport de C. Nanu, *Arch. M.A.E.*, Fonds 21/1878, 1913, vol. I, dos. cit., f. 236.

pourront être acquis au cas où les communautés se conformeraient aux lois et réglements roumains. Il précisait aussi que lesdites communautés ne pouvaient acquérir des biens ruraux.

La loi, comportant un article unique, la convention de commerce et le protocole-annexe furent votés à Bucarest par la Chambre le 20 décembre et par le Sénat le 21 décembre 1900. La ratification eut lieu le 5 janvier 1901 et l'échange des instruments de ratification le 22 janvier 1901, leur entrée en vigueur à la même date et l'on tomba d'accord qu'ils ne seraient pas dénoncés avant le 1/14 avril 1903.

L'accord commercial entre la Roumanie et la Grèce prévoyait l'application, pour les ressortissants et les vaisseaux de commerce des deux Etats de la clause de la nation la plus favorisée. En Roumanie les dernières dispositions ne pouvaient toutefois se rapporter aux conventions spéciales conclues avec les Etats voisins. Les résultats de cette convention se laissèrent constater au bout de quelques années, en comparant par exemple, la période 1901—1904 avec celle d'avant[61].

En l'espace de 20 ans, entre 1885 et 1904, la valeur des marchandises importées de Grèce par la Roumanie s'éleva à 42.859,753 lei et celle des exportations à seulement 20.485,585 lei, d'où une balance défavorable à la Roumanie de 22.364,158 lei. Il faut encore préciser que cette balance défavorable ne représente pas en même temps une sortie correspondante de numéraire, étant donné que pour certains produits grecs, à savoir pour les plus importants, l'on fit des évaluations supérieures au cours réel. Seulement par l'évaluation correcte de quelques articles d'importation comme les huiles, les citriques, etc., on obtient une différence de plus 5 millions de lei. Quoiqu'il en fût, notre commerce avec la Grèce enregistrait un passif, non de plus de 12 millions, mais de 17 millions de lei environ. Nous importâmes de Grèce durant cette période cinq catégories notamment de marchandises, à savoir : 1) huiles, graisses, de la cire et leurs dérivés ; 2) produits coloniaux et fruits méridionaux ; 3) conserves alimentaires et produits de pâtisserie ; 4) peaux et objets en peau et 5) minerais, de la céramique et de la vitrerie. Ces cinq catégories de produits représentèrent en 20 ans 90,84% du total des quantités importées et 90,35% de la valeur des produits importés de Grèce.

Si jusqu'à la signature de la convention commerciale avec la Grèce (par exemple en 1898, 1899, 1900) la Turquie et la France occupaient les deux premières places pour l'importation de l'huile d'olive, à partir de 1901 la Grèce passa à la première place. Elle bénéficia non seulement

[61] Texte de la convention et du protocole aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 239—244 et dans le « Monitorul Oficial », n° 263 du 23 janv./5 févr. 1901.

de la convention passée le 19 décembre 1900, mais encore de celle conclue par nous avec la Turquie en 1897 et surtout avec l'Italie en 1901, jouissant du traitement réservé à la nation la plus favorisée. A partir de 1901 les taxes de douane sur l'huile baissèrent de moitié, de même pour les olives et 11 autres produits. Pour d'autres marchandises les taxes diminuèrent de 12% à 4%. La conclusion est que les exportations grecques en Roumanie furent fortement favorisées et stimulées par la convention commerciale de 1901.

Certes, la Roumanie elle aussi tira profit de cette convention. A la même époque, trois catégories de produits : 1) farineux et dérivés ; 2) bois et dérivés et 3) produits animaux et alimentaires — représentaient quantitativement 98,05% et en volume 86,50% de nos exportations en Grèce. C'est ainsi que, si au cours des cinq dernières années, avant 1900, nos exportations passèrent rien qu'en deux ans 500.000 lei (282.850 lei en 1897 et 188.773 lei en 1900), durant les cinq années qui suivirent (1901—1905) elles dépassèrent toujours 1.300.000 lei et l'an 1905 en marqua le plafond (2.411.173 lei), qui dépassait cette année-là même le ciffre des importations qui s'élevaient à 1.653.997 lei. Le passif de notre balance commerciale avec la Grèce s'explique aussi par le fait que jusqu'en 1912 nous ne pûmes exporter de pétrole en Grèce, le commerce de cet article y étant monopolisé par les Américains. L'essence commence à être exportée à partir de 1901 mais, tout comme les dérivés du pétrole, elle s'élève à la période considérée à des valeurs négligeables, à la seule exception de l'année 1904. Pour parler d'une façon générale, dans notre commerce avec les quelque 16 Etats avec lesquels nous avions des relations de ce genre, la Grèce occupait l'une des trois dernières places. Pendant la période 1888—1900 les importations de Grèce s'élevèrent jusqu à 0,75% du total des importations (chiffre rarement atteint) et pendant la période 1901—1904 elles furent presque toujours de plus de 1%. De même, les exportations furent comprises pour la même première période entre 0,07% et 0,37%, alors que pendant l'intervalle 1901—1904 elles se placèrent entre 0,32% et 0,55% [62].

La convention commerciale ne fut toutefois pas suivie comme le désirait le gouvernement grec d'une convention politique, bien que le gouvernement roumain tînt à une rencontre entre les souverains des deux pays. Le roi Georges se trouvait dans une situation délicate, du fait qu'il n'avait pas retourné sa visite au roi Alexandre de Serbie. Aussi ne put-il passer par Bucarest quand il se rendit à Londres, ainsi qu'en fut informé

---

[62] Voir les données concernant les échanges commerciaux dans les publications du ministère des Finances de Roumanie, *Tablou general indicînd comerciul României cu țările streine în anul...* (publication annuelle) et *Comerciul exterior al României cu Grecia de la 1885—1904*, publication du même ministère, parue à Bucarest en 1906, p. VI—XXVIII.

Nanu en janvier 1901, Romanos, le ministre des Affaires étrangères de Grèce proposant que la rencontre eût lieu, au printemps de la même année, à l'étranger où les deux rois avaient déjà formé le projet de se rendre. Nanu expliqua à Romanos que le roi Charles serait heureux de recevoir Georges à Sinaia, si cela n'impliquait pas de rendre la visite à Athènes, visite impossible pour le roi Charles, auquel sa santé ne permettait pas un voyage par mer [63]. D'ailleurs dans la presse des deux pays apparaissaient des articles soulignant les vieilles et bonnes relations existant entre la Grèce et la Roumanie [64]. Ce rapprochement était recherché par le gouvernement grec pour faire suite aussi à l'insuccès qu'il avait essayé sur le plan extérieur dans l'affaire de Crète [65]. C'est pourquoi il continua d'avoir une attitude courtoise envers la Roumanie et décora en avril 1901 les hauts fonctionnaires et diplomates roumains à l'occasion de la conclusion de l'accord commercial [66]. La même année, le vice-consulat de Constantza fut transformé en consulat. Le nouveau consul était G. Antoniadis [67]. Dans la dernière décade du mois d'avril, toute la presse grecque s'occupait de l'entrevue des deux souverains à Abazzia. L'« Embros » du 21 avril parlait en termes élogieux de l'armée roumaine, « l'une des meilleures du monde », et du roi Charles I[er], « notre puissant allié d'aujourd'hui ». Le « Keri », tout en se montrant élogieux pour la Roumanie, exagérait par trop les mérites des Phanariotes [68].

Dès le 19 avril Nanu faisait savoir à Sturza que le roi Georges partirait le 25 avril directement à Abazzia [69]. Charles s'était mis en route un jour plus tôt [70]. Le 1/13 mai, à 14 heures, il fit une visite au roi Georges sur le cuirassé Psara. L'entrevue dura plus d'une heure. A 16 h.30, le souverain grec alla visiter Charles à la villa Angiolina d'Abazzia [71].

La rencontre fut largement commentée par la presse européenne. Bien que les deux chefs d'Etat ne fussent accompagnés d'aucun de leurs

---

[63] Voir les rapports de C. Nanu des 18/31 et 26 janv./7 févr. 1901 dans les *Arch. M.A.E.*, Fonds 21, dos. cit , f. 245—248.

[64] Voir le « Messager d'Athènes » du 8/21 févr. 1901 qui cite aussi un passage paru quelques jours plus tôt dans un article du journal roumain « Apărarea Naţională ».

[65] Voir le rapport de C. Nanu du 22 févr./7 mars dans le dos. cit., f. 253—257.

[66] *Ibidem*, f. 258.

[67] *Arch. M.A.E.*, dos. représentants cité plus haut. En 1898 fut créée une agence consulaire grecque à Drînceni aussi, dont le titulaire fut D. Cavadia.

[68] Voir les journaux « Toasti » du 20 avril, « Estia » des 20 et 30 avril, « Embros » des 21 et 26 avril, « Neologos » du 21 avril, « Keri » des 21 et 27 avril et du 1[er] mai, « Scrip » du 27 avril, « Acropoleos » du 30 avril, tous en original et traduction roumaine aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 261 et suiv.

[69] *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 259.

[70] *Arch. M.A.E.*, Fonds 71/1900—1919, vol. 77, dos. R. 10, f. 276.

[71] Voir les articles de la presse russe (« Novosti », « Peterburgskaia Gazeta », « Novoie Vremia », « Birjeviia Viedomosti », « Svet » et « Moskovskii Viedomosti », autrichienne (« Neue Freie Presse ») et anglaise (« Times ») aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 260—273, 280—281 et 285—289.

ministres, et que les discours prononcés aient souligné qu'il ne s'agissait que d'une visite de caractère intime et non politique, les journaux austro-hongrois et allemands firent ressortir précisément ce dernier aspect. Les journaux russes, qui avaient commenté favorablement la rencontre, en soulignèrent le caractère intime, les deux souverains voulant le maintien de la paix et d'un statu quo dans les Balkans [72]. En fait, la visite eut aussi un aspect politique car elle marqua un rapprochement entre les deux pays, sans mener cependant à la conclusion probable d'un accord politique. Ce rapprochement se fit voir aussi dans l'accueil particulièrement cordial réservé aux 250 étudiants roumains qui visitèrent la Grèce sous la conduite du professeur Gr. Tocilescu dans les premiers jours du mois de septembre. Une fois de retour à son poste à Athènes, Dimitrie Ghica visita le ministre grec des Affaires étrangères, Romanos, pour lui remettre la copie de ses lettres de créance. (Il se présenta en audience chez le roi Georges le 2/14 juin 1901). Le ministre grec, après avoir exprimé la joie qu'il éprouvait de revoir Ghica à Athènes, souligna que l'entrevue d'Abazzia avait été considérée par l'opinion grecque toute entière comme une nouvelle preuve de l'affermissement des bonnes relations entre les deux Etats. Lors de sa seconde entrevue avec Romanos, ce dernier donna à Ghica les assurances les plus catégoriques qu'à la suite du retour du roi Georges d'Abazzia et conformément aux désirs exprimés par Sa Majesté, le gouverneur hellénique avait donné des instructions à ses agents consulaires en Turquie européenne de ne pas susciter des difficultés aux écoles et églises roumaines. De même, le roi Georges eut une attitude très amicale à l'égard de Dimitrie Ghica, attitude qu'il tenait absolument à souligner [73]. Dimitrie Ghica put de la sorte être toujours parfaitement orienté et dans les rapports formels qu'il adressa à son tour à notre ministère des Affaires étrangères il eut soin de le tenir au courant des nouvelles [74].

Dès les premières années du XX^e siècle, l'une des questions aiguës qui se posaient à l'Empire ottoman fut celle de la lutte de libération de ses sujets chrétiens de la Péninsule Balkanique. Tous ces troubles finirent par engendrer la première guerre balkanique qui permit aux Grecs, aux Serbes et aux Bulgares d'obtenir des territoires habités par leurs congénères. Mais jusqu'alors les troubles furent grands et culminèrent avec les révoltes bien connues de 1903.

---

[72] Des détails sur cette visite aux *Arch. M.A.E.*, Fonds 71/1909–1919, vol. 36, dos. 71/1901, 6.7, f. 140 et suiv.

[73] C'est ainsi qu'après l'audience habituelle qu'il lui accorda le 7/20 juin, le roi Georges retint Ghica à déjeuner dans la plus stricte intimité. Voir le rapport de cette date aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 298–300.

[74] Voir les rapports sur la situation de Crête dans le dos. cit., f. 301–305, ainsi que ceux du même fonds des *Arch. M.A.E.*, vol. 2, f. 3 et suiv., et ceux présentés par les membres de la légation d'Athènes, qui figurent dans ce dernier dossier, f. 15 et suiv.

La Roumanie, qui n'élevait aucune sorte de prétentions territoriales à l'égard de quelque Etat du sud-est européen, réussit à obtenir un *iradé* du sultan Abdul Hamid II du mois de mai 1905, qui reconnaissait aux Aroumains de Turquie une nationalité égale en droits à celle des autres sujets non musulmans de l'Empire ottoman, Bulgares, Grecs, Serbes, Albanais. Ce succès diplomatique de la Roumanie fut souligné de diverses façons par les gouvernements des Etats balkaniques et des articles défavorables au gouvernement roumain commencèrent à paraître dans la presse grecque. Dès 1903—1904 Ghica reçut des instructions : il était chargé de déclarer que la Roumanie désirait entretenir des relations d'amitié avec la Grèce, et que l'*iradé* de 1905 ne contrevenait en rien aux véritables intérêts de l'Etat grec [75]. A la suite de quoi il exposa le point de vue du gouvernement roumain au Président du conseil des ministres, Theotokis, auquel il demanda une audience spéciale. Le premier ministre grec lui répondit que s'il avait la garantie qu'au moment où l'Europe donnera une solution définitive à la question macédonienne, les Aroumains appuieront la politique de la Grèce et ses aspirations et ne feront pas cause séparée, le gouvernement grec s'engageait à nous donner tout son concours.

A la fin du mois de juillet 1905, le gouvernement roumain prit des mesures en vue d'interdire l'entrée en Roumanie des journaux grecs qui attaquaient notre pays [76]. Comme le différend roumano-grec avait commencé à être relaté par la presse étrangère, le journal français « Le Temps » affirma, d'après une correspondance d'Athènes, que le gouvernement grec menaçait la Roumanie de la rupture des relations diplomatiques [77]. Quelques jours après, le 13 août 1905, le général Lahovari, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, qui ne désirait pas cette mesure, prévenait le ministre de Grèce à Bucarest et communiquait aussi à d'autres membres du corps diplomatique qu'une rupture mènerait à la dénonciation de l'accord commercial existant entre les deux pays, ce qui pouvait entraîner également le retrait des autorisations de fonctionnement des communautés grecques de Roumanie (reconnues, comme il a été montré plus haut par un protocole annexé à cet accord) [78]. Le même jour, Papiniu communiquait à Bucarest que Rhallis, qui avait adressé certains mémoires aux grandes puissances, leur avait déclaré que si elles n'intervenaient pas de façon énergique en faveur de la Grèce, la rupture des relations diplomatiques serait inévitable [79]. Quatre jours

---

[75] Voir le rapport de D. I. Ghica du 10 23 janv. 1904 aux *Arch. M.A.E., l.c.*, f. 146—148.
[76] *Arch. M.A.E.*, Fonds 71 1900—1919, dos. 71/1905 M. 2, f. 3.
[77] *Ibidem*, f. 29.
[78] *Ibidem*, f. 30.
[79] *Ibidem*, f. 32.

plus tard, Papiniu communiquait la nouvelle que Tombazis, ministre de Grèce à Bucarest, avait reçu l'ordre de partir en congé illimité [80]. Le gouvernement grec, montrait Papiniu, n'est pas allé jusqu'aux mesures extrêmes, étant donné que, d'une part, les mémoires qu'il a adressés aux grandes puissances n'ont pas trouvé d'accueil favorable et que, d'autre part, les intérêts des ressortissants grecs en Roumanie et les intérêts économiques de la Grèce en général trop importants pour pouvoir être négligés avec légèreté [81].

Bien qu'il attaquât la Roumanie, le journal athénien « Astrapi », désapprouvant l'attitude de Rhallis, écrivait qu'au lieu de rompre les relations avec la Roumanie, ligne de conduite qu'il avait adoptée, il avait obligé Tombazis à demeurer à Bucarest avec un ordre de congé dans sa poche. On en était arrivé à une demi-rupture des relations avec la Roumanie, sans que les intérêts des Grecs établis dans ce pays fussent défendus par le représentant d'une tierce puissance [82].

D'une façon générale, ainsi que Papiniu en donnait la nouvelle le 3/16 sept. 1905, la presse grecque toute entière, excepté « Astrapi », dont on vient de montrer l'attitude et « Athèna », qui était réservé, plaidait pour la rupture des relations avec la Roumanie, allant jusqu'au retrait total des représentants diplomatiques et consulaires, attitude qui ne semblait pas convenir à Rhallis [83]. Le même jour (le 3/16 sept. 1905), comme l'affirmait plus tard le ministre de Grèce à Paris, Tombazis aurait présenté au ministère roumain des Affaires étrangères la notification de son départ en congé, mais le ministère ne reconnaissait pas avoir reçu cette note. Tombazis quitta Bucarest sans faire la visite de rigueur, sans désigner un chargé d'affaires et laissant la légation entre les mains d'un simple chancelier. Papiniu reçut conséquemment l'ordre de s'en retourner lui aussi [84]. En realité, le ministre de Roumanie se rendit à Constantinople.

A la fin du mois de septembre, le gouvernement roumain fit savoir au gouvernement grec qu'il dénonçait la convention commerciale conclue entre les deux Etats [85], y compris le protocole qui reconnaissait aux communautés grecques de Roumanie, avec leurs écoles et leurs églises, la qualité de personne juridique. Comme l'avait du reste déclaré C. Popovici, chargé d'affaires de Roumanie à Paris, dans une interview accordée au journal français « Le Temps » du 13 octobre (après que, la veille, ce journal en eût publié une, similaire, de Deliianis, ministre de

[80] *Ibidem*, f. 55.
[81] *Ibidem*, f. 60–62.
[82] *Ibidem*, f. 129.
[83] *Ibidem*, f. 141–142.
[84] « Le Temps » du 13 oct. 1905.
[85] *Arch. M.A.E.*, Fonds 21, vol. 3, dos. cit., f. 143.

Grèce à Paris), la Roumanie allait imposer des surtaxes à tous les bateaux grecs qui entreraient dans les ports roumains.

Bien entendu, ces déclarations furent faites à Paris pour servir de réponse à Deliianis mais surtout pour faire voir ce que la Grèce avait à perdre de la rupture des relations avec la Roumanie. (En réalité, les communautés grecques de Roumanie n'eurent rien à souffrir). Quoique l'on fît certaines tentatives pour redresser la situation, on n'arriva pas à améliorer les rapports.

En fait, à cette date — début 1906 — les relations gréco-roumaines n'étaient pas complètement rompues. Les deux ministres se trouvaient encore « en congé illimité ». Les relations existaient encore et les consuls non plus n'avaient quitté leurs postes. Comme toute l'opinion publique européenne donnait effectivement raison à l'attitude de la Roumanie [86], le gouvernement grec décida la rupture totale de ces relations.

C. Disescu interpella à la Chambre le gouvernement conservateur et celui-ci fit voter une loi spéciale qui devait entrer en vigueur à partir du 1er juillet 1906. Conformément à cette loi, le ministère des Finances pouvait appliquer des taxes très fortes aux ressortissants et aux vaisseaux des pays avec lesquels la Roumanie n'avait pas de convention commerciale et les étrangers considérés dangereux pour la sûreté de l'Etat pouvaient être expulsés. Le résultat fut que les importations des marchandises de Grèce baissèrent de 1.653.997 millions de lei en 1905, à 944.788 lei en 1906 et à 612.622 lei en 1907. De même, nos exportations en Grèce passèrent de 2.411.173 lei en 1906 à 1.056.511 en 1906 et à 497.706 en 1907 [87]. La venue au pouvoir du gouvernement libéral en 1907 entraîna la révocation de ces mesures [88] et, en 1908, les importations de marchandises de Grèce revinrent à 1.469.426 lei (par rapport à 612.622 en 1907), les exportations augmentant à leur tour, mais dans une moindre proportion [89]. Néanmoins, celui qui en vint à la rupture définitive des relations diplomatiques en 1906 fut le gouvernement hellénique. Les motifs invoqués furent l'expulsion de Roumanie de certains Grecs et les menaces proférées par des Macédoniens de la capitale à l'égard du consul grec de Philippopolis (Plovdiv) venu à Bucarest sans mission officielle [90]. En effet, le 31 mai 1906 (ancien style) Lermontov, chargé d'affaires de Russie, porta à la connaissance de G. Gr. Cantacuzène,

---

[86] *Arch. M.A.E.*, Fonds 51, vol. 62, dos. 71/1906 M. 2, f. 64, 88—91, 100, 197—201.

[87] *Comerţul extern al României şi mişcarea porturilor în 1910* [Le commerce extérieur de la Roumanie et le mouvement des ports en 1910], Bucarest, 1912 (publication du ministère des Finances), p. 6—7.

[88] « Adevărul » du 5 juin 1910, « Seara » du 9 juin 1910.

[89] *Comerţul extern al României...*, *l.c.*

[90] Voir la communication faite par le ministre des Affaires étrangères à tous nos offices diplomatiques à l'étranger le 10 juin 1906 aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 72—74.

président de conseil et ministre des Affaires étrangères de Roumanie, que le gouvernement grec avait pris la décision de rappeler de chez nous ses représentants diplomatiques et consulaires. Les intérêts grecs en Roumanie étaient gérés par la Russie [91] et, dans les villes où celle-ci n'avait pas d'agents consulaires, par la France [92]. Mais le gouvernement russe déclara en même temps à notre envoyé à Saint-Pétersbourg que la chose n'impliquait aucune modification de son point de vue quant au conflit roumano-grec [93]. Le gouvernement roumain confia la défense des intérêts de ses ressortissants en Grèce à la légation et aux consulats italiens [94]. Le départ des représentants diplomatiques et consulaires signifiait que les relations entre les deux gouvernements étaient définitivement interrompues [95].

La rupture des relations provoqua de vifs débats à la chambre grecque. Un résumé des débats fut communiqué à la presse et aux gouvernements étrangers. Le gouvernement roumain donna à son tour, le 18 juin, par l'Agence télégraphique roumaine, un communiqué à propos de cet événement [96]. Ainsi que notre envoyé à Saint-Pétersbourg le rapportait, la Russie et les autres puissances profitèrent de la communication de la rupture des relations faite par le gouvernement grec pour intervenir énergiquement à Athènes [97].

Durant la période de rupture des relations diplomatiques avec la Grèce, la Roumanie, bien que le protocole-annexe de la convention rappelé ci-dessus eût été dénoncé, n'en continua pas moins à l'appliquer tacitement, en reconnaissant aux communautés grecques la qualité de personnes morales. En fait, quoique les relations officielles fussent rompues, les relations non officielles étaient assez bonnes. C'est ce qu'affirmait en plein Parlement grec le ministre même des Affaires étrangères, Griparis [98], qui ajoutait que le gouvernement roumain avait déclaré aux puissances désireuses de contribuer au rétablissement des relations entre les deux pays, qu'à l'avenir également, au cas où surgirait la moindre contestation, il était disposé à renforcer cette reconnaissance par un acte administratif interne. Le gouvernement roumain, voyant aussi les interventions de la Russie, de l'Italie de l'Autriche-Hongrie, etc., à Athènes

---

[91] *Ibidem*, f. 4—5, 9—10.
[92] *Ibidem*, f. 34—37.
[93] *Ibidem*, f. 73.
[94] *Ibidem*, f. 3, 16, 22. Pour l'acceptation du gouvernement italien, voir f. 31, 32, 65—72.
[95] Pour le départ des consuls grecs de chez nous le 1er juin 1906 voir *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 12 (consulat de Galaţi) 19, 38 (de Calafat), 40 (de Sulina), etc. Pour le départ du consul roumain d'Athènes voir f. 123, pour la remise des archives par les consuls honorifiques, voir f. 164 (Patras).
[96] *Ibidem*, f. 30. Voir aussi la brochure Verax, *Grèce et Roumanie*, Bucarest, 1906.
[97] *Ibidem*, f. 124.
[98] *Arch. M.A.E.*, Fonds 71/1900—1919, R. 100, dos. 71/1911, R. 22, f. 62, 67.

comme à Bucarest, donna des preuves de son désir de renouer les relations avec la Grèce. C'est ainsi qu'en 1908 il permit aux Grecs expulsés en 1906 de revenir en Roumanie. De retour en Roumanie pendant l'été 1908, Antoine Valsamakis, l'un des notables de la colonie hellénique de Bucarest expulsé en 1906, déclarait au journal roumain « Adevărul », le 10 septembre 1908, que l'opinion publique grecque désirait une « réconciliation urgente et honorable avec la Roumanie ». C'était là aussi le désir des hommes politiques grecs et du roi Georges « qui regrettaient sincèrement la rupture avec la Roumanie ». Le premier ministre Theotokis lui avait même déclaré que s'il avait été à la tête du gouvernement en 1905, le conflit n'aurait pas eu lieu, celui-ci étant dû pour beaucoup au caractère emporté de Rhallis, alors premier ministre [99]. Certes Valsamakis qui avait été reçu aussi par le roi Georges (Madame Valsamakis l'avait été par la reine Elisabeth de Roumanie) avait reçu des instructions d'Athènes quand il faisait de telles déclarations.

Une nouvelle preuve des bonnes intentions des gouvernements roumain et grec fut la conclusion d'une convention maritime, les vaisseaux du Service Maritime Roumain reprenant leurs courses en Grèce [100]. Mais juste au moment où tout menait à la reprise des relations diplomatiques, un nouvel incident contribua à en ajourner le rétablissement. Le 30 mai/12 juin 1910, le bateau roumain « Împăratul Traian » qui venait d'Alexandrie en course régulière entra dans le port du Pirée. A son bord il y avait le prince Nicolas et la princesse Marie de Roumanie, quelques princes égyptiens, des officiers turcs, de nombreux passagers et, en outre, quelques millions de francs-or emballés dans des caissettes de bois, transportés d'Alexandrie à la Banque ottomane de Constantinople. Après que le bateau eût accosté et qu'une partie des passagers y compris le capitaine eurent débarqué, une multitude de quelque 2.000 matelots, débardeurs et passeurs attaquèrent le navire. Sous prétexte de vouloir délivrer deux Grecs qui auraient été emmenés d'Alexandrie dans les fers pour être remis aux Turcs, les Grecs « perquisitionnèrent » le vaisseau, recherchant les deux captifs et inspectant les valises des voyageurs, dépossédés de leur argent, de leurs bijoux, etc. Le capitaine du bateau, le lieutenant-commandeur Perieţeanu, fut molesté quand il retourna à son bord et on lui demanda de relâcher les « prisonniers ». Mais l'on constata que le « Împăratul Traian » ne transportait aucun captif de ce genre

---

99 « Adevărul » du 10 sept. 1908.
100 *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 23, 67.

et que tout n'avait été qu'une simple méprise[101]. Par bonheur, au bout de deux ou trois heures, les autorités du port apparurent à leur tour[102]. Elles demandèrent l'évacuation du bâtiment qui quitta ensuite le port en direction de Constantinople et de Constantza.

Cet acte de piraterie, comme le qualifièrent les diplomates et les journalistes étrangers, souleva l'indignation générale. Toute la presse européenne condamna l'attitude passive des autorités grecques. Bucarest et autres villes de Roumanie virent de grands meetings de protestation où prirent la parole Gr. G. Cantacuzène, le Dr C. Istrati, Nicolas Iorga, etc. La plupart des communautés grecques de Roumanie et certains journaux de Grèce flétrirent cet acte réprobable. Le gouvernement roumain exigea des excuses formelles pour l'incident de Pirée, la punition des coupables et 20.000 lei de dédommagements matériels. S'il ne recevait pas la réponse du gouvernement grec jusqu'au 10/23 juin, il se réservait le droit de prendre les mesures que la situation imposait.

Certains journaux grecs essayèrent de motiver que les auteurs moraux de l'incident auraient été la Roumanie elle-même et la Turquie. Ces deux pays auraient eu intérêt à répandre le bruit mensonger qui avait déterminé l'attaque du navire. D'autres journaux grecs soutenaient que tout aurait été machiné par les sociétés étrangères de navigation qui subissaient du tort du fait des courses que faisaient les bateaux du S.M.R. (Service maritime roumain). Ceux-ci étant neufs étaient les plus confortables, luxueux et rapides. D'autres journaux grecs encore montraient que l'attaque du bateau roumain n'était pas un acte isolé. Il en avait été de même dans d'autres ports grecs, pour un bateau bulgare et un bateau turc.

Le gouvernement grec tarda à répondre. L'incident fut largement commenté dans la presse européenne. Il fut discuté à la chambre roumaine et à la chambre grecque, au sénat ottoman, etc.[103]. Finalement

---

[101] A Alexandria ne s'était embarqué qu'un seul Grec, du nom de Ziziadis, citoyen roumain, né en Roumanie et qui, pour se soustraire au service militaire, s'était enfui à l'étranger. Ayant entendu parler de l'amnistie accordée en Roumanie, il se présenta pour être rapatrié et s'embarqua sur l'« Împăratul Traian », laissé en état de liberté. Il avait débarqué lui aussi au Pirée, mais quand il vit ce qui se passait sur le navire, il resta caché dans le port un certain temps.

[102] Comme l'affirme le « Berliner Tageblatt » du 14 juin, la politique grecque, en dépit des demandes adressées par le Service Maritime Roumain, n'intervint qu'au bout de quatre heures environ. Le journal allemand considérait que les autorités avaient prêté leur appui aux Grecs qui avaient attaqué le bateau.

[103] Pour plus de détails voir l'ensemble de la presse de Roumanie et de Grèce entre le 5 juin et le 14 juillet 1910, ainsi que les journaux étrangers. Pour la presse française, surtout « Journal des Débats », « Le Figaro » et l'« Eclair » du 18 juin, l'officieux « Les nouvelles » du 26 juin, les journaux italiens « La Stampa », « Corriere della Serra », « Tribuna », etc., les journaux allemands « Berliner Tageblatt » du 14 juin, « Kolnische Zeitung » du 18 juin, « Frankfurter Zeitung » du 14 juin. Voir aussi les journaux anglais, hollandais, turcs, bulgares, serbes, grecs, tous dans l'original et en traduction aux *Archives M.A.E.*, dossier cité à la note suivante.

le gouvernement grec se déclara d'accord avec toutes les prétentions du gouvernement roumain, sauf sur le payement des 20.000 lei, sollicitant là-dessus l'appréciation du Tribunal de La Haye. Après d'autres discussions et notamment sous la pression de l'opinion publique grecque, ce dernier point fut tranché à son tour. Au début du mois de juillet l'incident fut clos [104]. En effet, le fait de repousser les prétentions de la Roumanie et celui de dénoncer la convention de navigation apportaient de grands préjudices aussi bien au commerce extérieur de la Grèce qu'aux Grecs de Roumanie. Comme le montrait le journal « Akropolis », les quelques bateaux roumains encaissaient au Pirée de 2 à 10.000 lei environ, tandis que les 800 bateaux grecs et plus, d'un tonnage de 3 millions de tonnes, qui entraient annuellement dans les ports roumains, réalisaient un chiffre d'affaires d'environ 20 à 30 millions de lei. Quant aux Grecs de Roumanie, plus de 7.000 d'entre eux gagnaient leur vie en travaillant sur les rémorqueurs et les chalands qu'ils possédaient sur le Danube, de même qu'ils avaient plus de 200 millions de lei placés dans des propriétés et des affermages de terres [105]. Ce regrettable incident une fois clos, la Roumanie donna suite aux insistances de quelques puissances, notamment de la Russie, qui désiraient l'existence de relations normales entre les deux pays.

En février 1911, le journal « L'Indépendance Belge » relatait la reprise prochaine de relations et soulignait que la question avait été discutée à la chambre grecque. Répondant à une interpellation en ce sens, le ministre des Affaires étrangères déclara que l'on faisait des efforts en ce sens, mais que l'on n'en était pas encore arrivé au stade de propositions concrètes [106]. De son côté, le journal grec « Politika Nea » affirmait en mars que le roi Charles de Roumanie le désirait [107]. La question, comme l'affirmait « Fremdenblatt » d'après l'officieux roumain « Epoca », avait été discutée aussi au Conseil des Ministres [108]. Effectivement, sur les interventions de l'Italie et de la Russie, le 2/15 avril 1911, Titu Maiorescu communiquait au marquis Carlotti di Riparbella, ministre d'Italie à Athènes, qu'à la suite de la nomination d'Al. G. Florescu, ancien secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Roumanie auprès du roi Georges [109], sa

---

[104] Pour l'ensemble de la question et pour la presse roumaine et étrangère, voir *Arch. M.A.E.*, Fonds 71/1900—1919, R. 95, dos. 71/1910 R. 9, f. 104—276 et vol. 96, dos. 71/1910, R. 10, p. 1—439. De même, certains documents diplomatiques publiés par le gouvernement grec sous le titre de *Livre blanc*, ainsi que le *Livre vert* publié par le ministère roumain des Affaires étrangères (*Documents diplomatiques*, Incident du Pirée, 30 mai/12 juin 1910), Bucarest, 1910.

[105] Voir le journal « Akropolis » cité par l'« Universul » du 15 juin 1910.

[106] « L'indépendance belge » du 19 févr. 1911.

[107] *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 29.

[108] *Ibidem*, f. 31.

[109] Décret du 2 avril publié dans le « Monitorul Oficial » du 5/18 avril 1911.

mission prenait fin et que le gouvernement roumain lui exprimait ses vifs remerciements pour la façon dont il avait défendu nos intérêts [110].

Le nouveau ministre de Roumanie, Al. G. Florescu, arriva à Athènes le 28 mai. Il déposa le jour même les copies de ses lettres de créance à Griparis, ministre des Affaires étrangères, qui le reçut avec la plus grande amabilité. Il fit ensuite une visite au premier ministre, E. Vénizélos et, le 3 juin, il fut reçu en audience par le roi Georges auquel il remit ses lettres de créance. Le même jour, le roi Charles I[er] recevait en audience le nouveau ministre de Grèce à Bucarest, D. Carusso [111].

Aussitôt après son arrivée à Athènes, Florescu reprit les archives de la légation qui avaient été déposées chez le ministre d'Italie et il rétablit dans leurs fonctions les consuls roumains, avec les marques les plus aimables du gouvernement grec.

La reprise des relations entre les deux pays était due non seulement aux intérêts économiques communs, mais encore à la Constitution accordée par le gouvernement des Jeunes Turcs [112]. La conjoncture internationale et politique étrangère de la Grèce également, comme aussi celle de la Roumanie, exigeait la reprise de ces relations. C'est ainsi qu'à la veille des guerres balkaniques les rapports entre la Grèce et la Roumanie entraient dans une phase nouvelle.

---

110 *Ibidem*, f. 35.

111 Voir le rapport de A. G. Florescu et le discours prononcé en présence du souverain grec aux *Arch. M.A.E.*, dos. cit., f. 74—76.

112 Col. Lamouche, *Histoire de la Turquie*, Paris, 1953, p. 230; *История на България*, II, Sofia, 1962, p. 232 et suiv. *История стран зарубежного востока*, II, Moscou, 1962, p. 386 et suiv.

RÉUNION STATUTAIRE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES (VENISE, 9–13 SEPTEMBRE 1968)

(Préparation du XIVe Congrès International — Roumanie 1971)

A Venise, dans les locaux de l'Institut Hellénique des Etudes byzantines et post-byzantines, a eu lieu du 9 au 13 septembre 1968 la réunion statutaire de l'Association Internationale des Etudes Byzantines.

L'Association Internationale des Etudes Byzantines, créée par les VIe et VIIe Congrès Internationaux d'Etudes Byzantines de Paris — Bruxelles en juillet — août 1948, et le Comité International, réorganisé au XIIe Congrès d'Ochride en septembre 1961, ont pour but, selon le statut, « de promouvoir par tous les moyens en leur pouvoir les études byzantines et notamment d'organiser les tâches communes et de faciliter la publication des travaux d'intérêt international »[1].

Président de l'Association est le professeur Paul Lemerle, membre de l'Institut de France, et secrétaire général le professeur D. A. Zakythnios, membre de l'Académie d'Athènes [2]. Sous leur direction, l'Association est devenue une organisation internationale des plus vigoureuses et des plus actives.

L'Association a son siège à Athènes. Elle est composée des Comités Nationaux, dont le nombre est actuellement porté à vingt-troix, à savoir : Allemagne (D.B.R., D.D.R.), Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chypre, Danemark, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Grèce, Hongrie, Israel, Italie, Pays-Bas, Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

Les statuts de l'Association rendent obligatoire une réunion au moins du Comité International entre deux Congrès. C'est cette réunion inter-congrès (entre le dernier — XIIIe Congrès, Oxford 1966, et le futur — XIVe Congrès, Roumanie 1971) qui fut réalisée du 9 au 13 septembre 1968 à l'Institut Hellénique de Venise.

Le programme de cette réunion inter-congrès, tel qu'il avait été fixé lors du Congrès d'Oxford, était triple :

1. Réunion statutaire du Comité International.

---

[1] Voir *Bulletin d'Information et de Coordination* de l'Association Internationale des Etudes Byzantines, I, Athènes-Paris, 1964, p. 9.

[2] Sur la composition du Bureau du Comité International, voir *ibid.*, p. 11 ; cf., également, *Bulletin...*, III, 1966, p. 17, le renouvellement du Bureau.

2. Réunion de la Commission du Corpus des Sources.

3. Tenue d'un colloque restreint, avec l'invitation d'un petit nombre de spécialistes, sur deux thèmes :

a) « problèmes scientifiques et pratiques en relation avec l'édition du Corpus des Sources » ;

b) « Société et art à Byzance sous les Paléologues ».

A la réunion du Comité et aux deux Colloques ont participé : 1) les membres du Bureau : P. Lemerle (président), D. Zakythinos (secrétaire général), N. Oikonomidès (trésorier), Hélène Ahrweiler (responsable du « Bulletin d'Information et de Coordination »).

2) les vingt-deux délégués de quatorze comités nationaux : H.-G. Beck (Allemagne Fédérale), H. Hunger (Autriche), D. Angelov (Bulgarie), C. Chatzipsaltis (Chypre), I. Ševčenko et J. Meyendorf (Etats-Unis), J. M. Hussey et D. Obolensky (Grande-Bretagne), A. Xyngopoulos et M. Manoussačas (Grèce), G. Moravcsik (Hongrie), B. Lavagnini et G. Schirò (Italie), H. Hennephof (Pays-Bas), M. Berza et E. Stănescu (Roumanie), V. Lazarev et Z. Udalcova (U R.S.S.), G. Ostrogorsky et J. Ferluga (Yougoslavie).

3) Au titre des Colloques : A. Grabar (président du Colloque « Société et Art » et président d'honneur de l'Association), A. Pertusi (membre de la Commission des Sources), H. Belting, V. Djurić, T. Velmans (voir plus bas), p. 546).

I. RÉUNION STATUTAIRE DU COMITÉ INTERNATIONAL

Le Comité avait à examiner toutes les affaires de l'Association depuis le Congrès d'Oxford (septembre 1966) : activité du Comité International, situation financière, activité des Comités Nationaux, points essentiels concernant la rédaction et la diffusion du «Bulletin d'Information et de Coordination ».

Il a également examiné la question de la participation de l'Association au XIII^{e} Congrès des Sciences Historiques (Moscou, 9—15 septembre 1970), au I^{er} Congrès d'Etudes Chypriotes (Nicosie, 14—19 avril 1969), au II^{e} Congrès d'Etudes du Sud-Est Européen (Athènes, 7—13 mai 1970). Pour le Congrès de Moscou, il est prévu qu'un rapport général intitulé *Byzance et la Russie aux IX^{e}—XV^{e} siècles* sera présenté devant la section médiévale et qu'une journée entière sera consacrée aux études byzantines, communications et discussions. Pour le Congrès d'Etudes Chypriotes, il a été suggéré qu'un des sujets à traiter concerne la question de l'administration de Chypre à l'époque byzantine. En vue du Congrès des Etudes du Sud-Est Européen, le Comité exprime le vœu que des relations scientifiques plus étroites s'établissent entre les deux Associations.

Mais le principal sujet des délibérations du Comité International a été la question de la préparation du XIV^{e} Congrès International d'Etudes Byzantines qui se tiendra en Roumanie en 1971. Le professeur M. Berza, au nom du Comité Roumain — organisateur du futur Congrès — a fait un exposé détaillé sur les préparatifs déjà faits et les problèmes envisagés et a consulté le Comité sur la date et sur le lieu du futur Congrès. Le Comité a fixé comme date la semaine du 6 au 12 septembre 1971 ; quant au lieu, entre les deux possibilités proposées par le Comité organisateur, à savoir Bucarest d'une part et Constantza-Mamaia d'autre part, le Comité international exprime sa préférence pour Bucarest. Le Comité a également examiné en détail la question de l'organisation scientifique et du programme du futur Congrès qu'il a soumis à l'appréciation du Comité organisateur. Ainsi, il a été décidé que le Congrès comprendra d'une part des thèmes généraux et d'autre part des communications libres, mais dont le sujet se rattache directement aux thèmes mis au programme. Ces thèmes sont les suivants :

a) Premier thème majeur :

« Société et vie intellectuelle au XIV^{e} siècle ».

Il comprendra un rapport général et quatre rapports spéciaux qui traiteront des aspects suivants : *1) problèmes socio-économiques* ; *2) problèmes religieux* ; *3) classicisme et tendances populaires dans l'expression littéraire* ; *4) classicisme et tendances populaires dans l'art.*

b) Second thème majeur :

« Problèmes de géographie historique à Byzance : les frontières et les régions frontières du VII^e au XII^e siècle ».

La question de savoir s'il n'est pas préférable de limiter le sujet aux frontières asiatiques de l'empire byzantin reste en suspens.

Ce thème comprendra un rapport général, traitant les aspects théoriques du problème, et un certain nombre d'exposés qui traiteront des points particuliers ou des problèmes régionaux.

c) Premier thème simple :

« L'art profane ».

d) Second thème simple :

« Byzance et la Roumanie ».

Avec un rapport général confié à un savant roumain et des rapports spéciaux concernant les sujets suivants : 1) *Histoire politique et institutionnelle.* 2) *Relations ecclésiastiques.* 3) *La Roumanie et le Mont-Athos.* 4) *La littérature.* 5) *L'art roumain aux XV^e — XVI^e siècles.*

Le programme comprendra aussi des sections d'informations, organisées par disciplines, avec des exposés généraux et des communications portant sur des découvertes récentes. La répartition par disciplines, telle qu'elle a été proposée par le Comité International est la suivante : *Paléographie et Codicologie* ; *Papyrologie, Epigraphie, Diplomatique* ; *Numismatique, Sigillographie* ; *Archéologie* ; *Musicologie* ; *Histoire des Sciences.*

2. RÉUNION DE LA COMMISSION DU CORPUS DES SOURCES POUR L'HISTOIRE BYZANTINE

Le Comité International des Etudes Byzantines, dans sa session tenue à Athènes en avril 1963, avait décidé de mettre au premier rang de ses préoccupations le problème de l'édition ou de la réédition des sources de l'histoire de Byzance, pour remplacer, renouveler et élargir l'ancien Corpus de Bonn. Une Commission *ad hoc* de trois membres (R. Jenkins, P. Lemerle, D. Zakythinos) a fait une enquête préliminaire et soumis un rapport circonstancié au XIII^e Congrès d'Oxford. La Commission a également établi, au moyen d'une large enquête internationale, la *liste* des éditions actuellement en préparation [3]. Il a été décidé que celle-ci doit être chaque année mise à jour par la publication dans le « Bulletin » d'un supplément aux listes antérieures, qui comprendra les nouvelles éditions en préparation et les éventuels changements. Une Commission permanente du « Corpus des Sources » a été créée lors du Congrès d'Oxford, qui a pour tâche, au nom de l'Association Internationale, d'établir un programme et d'en contrôler à tous les points de vue l'exécution. L'Association a élu comme membres de cette Commission MM. Dujčev, Hunger, Manoussacas, Pertusi, Ševčenko ; la présidence a été confiée à M. Hunger [4].

---

[3] La liste est publiée dans le *Bulletin d'Information et de Coordination*, II, 1965, p. 14—22. Voir également la liste supplémentaire, *Bulletin...*, III, 1966, p. 21—23.

[4] Voir en détail *Bulletin...*, I, p. 33—35 ; II, p. 5 sq. ; III, p. 10—13, 15—16, 18—21.

Lors de la réunion de Venise, la Commission a présenté un rapport avec les premiers résultats de son activité et ses propositions sur les principes généraux de l'édition (*Richtlinien*). Le Comité a discuté et examiné en détail les conditions dans lesquelles ont été réalisées ou sont prévues les premières publications de ce Corpus. On a insisté sur le fait qu'une seule maison d'édition n'aura pas l'exclusivité des éditions paraissant sous la firme de l'Association et que le titre *Corpus Fontium Historiae Byzantinae consilio societatis internationalis studiis byzantinis provehendis destinatae editum* est la propriété de l'Association, dont il engage d'ailleurs la responsabilité scientifique.

3. LES COLLOQUES

Les deux Colloques ont été tenus tous les après-midi du 9 au 12 septembre dans l'*aula* de l'Institut Hellénique et en présence des membres du Comité International, d'un petit nombre de spécialistes et des personnalités, italiennes et grecques, de Venise.

Aux Colloques ont été présentés les thèmes suivants :

a) « Problèmes scientifiques et pratiques en relation avec l'édition du Corpus des sources d'histoire byzantine », sous la présidence du professeur H. Hunger.

MM. A. Pertusi et I. Ševčenko ont présenté réciproquement un rapport et un co-rapport sur cette question fondamentale, qui a suscité une intéressante et fructueuse discussion.

b) « Art et Société à Byzance sous les Paléologues », pour manifester la liaison nécessaire entre les disciplines historiques et artistiques.

Au cours de ce colloque, qui fut présidé par M. A. Grabar, ont été présentées les dix conférences suivantes, d'un intérêt tout particulier :

D. ZAKYTHINOS : *Etats-Sociétés-Cultures. En guise d'introduction.*
H.-G. BECK, *Einige Besonderheiten der Palaologischen Literatur,*
J. MEYENDORF, *Notes sur l'histoire religieuse à l'époque des Paléologues.*
H. BELTING, *Bemerkungen zur Buchmalerei der Palaologenzeit.*
V. DJURIČ, *Rôle de la Cour et de l'Eglise serbes dans la première moitié du XIVe siècle.*
I. ŠEVČENKO, *Métochitès et le mécénat à Byzance.*
T. VELMANS, *Le portrait byzantin sous les Paléologues.*
V. LAZAREV, *Influenza dell'arte dei Paleologi sulla pittura italiana dei secoli XIII e XIV.*
A. XYNGOPOULOS, *Les fresques de l'église des Saints-Apôtres de Thessalonique.*
A. GRABAR, *Le livre de Codinos et les cérémonies byzantines.*

Les discussions qui suivirent chaque communication s'avérèrent du plus haut intérêt. Le professeur A. Grabar a tiré des conclusions de ce fructueux débat scientifique [5].

Dans le cadre de cette réunion scientifique, ont eu lieu des manifestations organisées par le Comité d'Organisation : réceptions ; excursion à Murano et à Torcello et visite des églises byzantines de ces deux îlots ; visite du musée de l'Institut Hellénique, où les byzantinistes ont eu l'occasion d'admirer l'excellente exposition d'icônes d'art byzantin et post-byzantin, et de connaître de près les très riches et très importantes Archives de l'Institut.

Le Comité d'Organisation, sous la présidence du Professeur M. Manoussakas, directeur de l'Institut Hellénique des Etudes byzantines et post-byzantines de Venise, a assumé la tâche de l'organisation de cette réunion. On doit souligner l'organisation parfaite, l'accueil chaleureux et l'hospitalité généreuse que l'Institut Hellénique et le Comité d'Organisation ont offerts aux éminents byzantinistes qui ont participé à cette réunion scientifique.

Marie Nystazopoulou (Athènes)

[5] Le procès-verbal de la réunion statutaire paraîtra dans le fascicule n° IV du *Bulletin d'Information et de Coordination*. Les Actes des Colloques seront publiés prochainement dans la série des publications de l'Institut Hellénique de Venise.

VIIe RÉUNION DE TRAVAIL DU BUREAU INTERNATIONAL DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES (AIESEE), MOSCOU-KIEV, 28 MARS—4 AVRIL 1969

Cette rencontre, convoquée conformément aux décisions de la VIe réunion du Bureau (Paris, avril 1968)*, fut organisée par un comité soviétique présidé par le professeur Anatoli F. Miller, vice-président de l'AIESEE, bénéficiant de l'aide précieuse de l'UNESCO, dont le directeur général, M. René Maheu, y fut représenté par M. Dr Amadou Seydu, directeur du département de la culture. En choisissant Moscou et Kiev comme lieu de rencontre, le Bureau de l'AIESEE a déféré à l'invitation adressée par son vice-président, A. F. Miller, au nom de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et du Comité national des historiens de l'U.R.S.S., qui ont assuré l'organisation de la réunion.

Aux séances qui se sont déroulées au siège de l'Institut d'études slaves et sud-est européennes à Moscou et au siège de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine, ont participé :

I. *Les membres du bureau* : MM Vl. Georgiev (Bulg.) et Fr. Barišić (Youg.), président d'honneur et président de l'AIESEE ; André Mirambel (Fr.), A. F. Miller (U.R.S.S.), N. Todorov (Bulg.), vice-présidents ; Em. Condurachi (Roum.), secrétaire général et trésorier. M. Ap. Daskalakis (Gr.), vice-président, étant souffrant, s'est fait remplacer par M. J. Karayannopoulos (voir ci-dessous). Les autres membres du Bureau se sont fait excuser.

II. De la part de l'UNESCO : M. Amadou Seydu, qui n'a pu participer qu'à la dernière séance, organisée à Kiev.

III. De la part du Comité national hellénique d'organisation du IIe Congrès international, Athènes, 1970 ; MM. Ch. Fragistas, président du Comité national hellénique des études sud-est européennes et président du futur congrès : J. Karayannopoulos, secrétaire général du Comité hellénique ; Mlle Marie Nystazopoulou, secrétaire du Comité.

IV. Observateurs : Mme Vassilka Tapkova-Zaimova, secrétaire de l'Institut d'Etudes Balkaniques à Sofia. Ont répondu à l'invitation du Bureau : MM. Werner Bahner (Berlin), Mihai Berza (Bucarest), Joseph Pérényi (Budapest), Irwin T. Sanders (New York).

V. De la part du Secrétariat général de l'AIESEE : MMes C. Grecesco, secrétaire technique ; Sanda Rîpeanu, secrétaire de rédaction du Bulletin de l'Association.

Après le salut de bienvenue prononcé par l'acad. A. A. Guber, président du Comité des historiens soviétiques, au nom de la Section d'histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS. et les allocutions de MM. F. Barišić et A. F. Miller, l'ordre du jour porta sur les points suivants : 1. Lieu et date de la VIIIe réunion du Bureau. Elle aura lieu à Athènes, à l'occasion du IIe Congrès ; 2. Rapport du Secrétaire général, l'académicien E. Condurachi, sur l'activité de l'Association et de ses Commissions d'études ; 3. Rapport financier du trésorier sur l'exercice

* voir RESEE 6 (1968), pp. 683—686.

1968 et sur la distribution des fonds de la Subvention accordée par l'UNESCO ; 4. Analyse des progrès réalisés en ce qui concerne l'organisation du Congrès d'Athènes (mai 1970), dont le bon déroulement est assuré à la suite des mesures et initiatives prises par le Comité hellénique tant pour faciliter l'arrivée, l'installation et le séjour des participants, que pour mettre en place les installations et l'équipement technique qu'exigeront les travaux du Congrès.

Dans son allocution de clôture, M. F. Barišić adressa les vifs remerciements du Bureau à la Direction générale de l'UNESCO pour son généreux appui moral et matériel, à M. R. Maheu, directeur général et à son représentant personnel, M. A. Seydu, directeur du département de la culture, dont la participation aux travaux de la réunion s'est avérée précieuse pour leur succès. Le président a exprimé sa satisfaction de pouvoir constater que ces travaux se sont déroulés dans un climat de confiance cordiale qui est devenu traditionnel, et s'est félicité de la solidité des résultats qui ont été obtenus dans cette direction.

Sur l'initiative du Comité soviétique d'organisation, le programme du Bureau et du Colloque (voir ci-après) a été complété par des réceptions offertes par les Académies de Moscou et de Kiev, des spectacles artistiques (au grand Théâtre d'Opéra à Moscou et à la Philharmonie de Kiev) et des visites aux monuments et musées de Moscou, de Kiev et de leurs environs.

Colloque de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire de la vie économique et sociale dans le Sud-Est de l'Europe, sur « Les problèmes de la ville sud-est européenne » (Moscou, 29 et 31 mars 1968).

Organisé par le Comité soviétique en collaboration avec les comités nationaux des pays intéressés, et avec l'aide de l'UNESCO, ce Colloque, axé sur un sujet fort actuel et insuffisamment exploré, en raison des difficultés et de la complexité des problèmes qu'il soulève, a tenu ses assises dans la salle des conférences de l'Institut d'études slaves et sud-est européennes, sous la présidence du P^r^ N. Todorov, président de la Commission de l'AIESEE pour l'histoire de la vie économique et sociale dans le Sud-Est de l'Europe, qui a assuré la préparation scientifique de cette importante manifestation.

Pour suivre les travaux de ce Colloque, qui bénéficia également d'une organisation parfaite, aux participants à la réunion du Bureau (voir ci-dessus) et aux rapporteurs se sont joints plusieurs spécialistes de l'histoire des villes, dont les noms seront mentionnés ci-après à propos de la discussion des différents rapports.

Dans son allocution inaugurale, le président du Colloque, N. Todorov, rappela l'origine de cette réunion, définit son objet et en souligna en termes excellents l'intérêt durable et l'indéniable actualité. L'orateur ne cacha pas les difficultés auxquelles se heurtent les historiens de la ville sud-est européenne et énonça les grands problèmes qui exigent encore des analyses approfondies ou bien qui attendent des solutions ne seraient-ce que provisoires, sans omettre la brûlante question du renouvellement des méthodes de recherches par une application constante, autant que les sources le permettent, des analyses quantitatives et comparatives sur le plan sud-est européen, envisagé comme un ensemble susceptible de généralisation et de vues synthétiques. Pour le moment, les travaux du Colloque sont destinées à apporter des matériaux valables pour la préparation de cette synthèse.

Le P^r^ A. F. Miller, en son nom personnel et au nom du Comité soviétique d'organisation, souhaita la bienvenue à tous les participants et exprima la satisfaction des historiens soviétiques de pouvoir contribuer, par l'hospitalité offerte et par leur participation aux travaux du Colloque, au progrès nécessaire des recherches concernant la structure, le développement et le rôle historique de la ville sud-est européenne.

Les rapports, dont le texte *in extenso* sera publié dans un volume spécial, portèrent sur les thèmes suivants :

Ja. A. Levickij, *Méthodologie de l'histoire des villes du Moyen Age.* R. Samardžič, *Le commerce de Belgrade aux XVII^e—XVIII^e siècles.*

J. Pérényi, *Quelques villes hongroises sous la domination ottomane aux XVI^e—XVII^e siècles.*

S. A. Nikitine, *La vie économique dans les villes bulgares dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.*

N. Todorov, *La différenciation de la population urbaine au XVIII^e siècle, d'après les registres des cadis de Vidin, Sofia et Roussé.* Valentin Al. Georgescu, *Le régime de la propriété et l'organisation administrative des villes roumaines aux XVII^e—XVIII^e siècles dans la perspective de la vie urbaine du Sud-Est européen.*

T. Stojanovitch, *Modèle et aspect de la ville balkanique à l'époque moderne.*

C. Şerban, *Le rôle économique des villes roumaines aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le contexte de leurs relations avec l'Europe du Sud-Est.*

M. KALICIN, *Le costume comme élément de l'aspect social de la population urbaine au XVIII^e siècle.*

N. KLAIĆ, *La ville dans les pays croates au XIV^e siècle.*

M. M. FREIDENBERG, *Relations sociales et antagonismes dans les villes dalmates aux XV^e—XVI^e siècles.*

V. TAPKOVA-ZAIMOVA, *Sur les débuts des colonies ragusaines en Bulgarie (fin du XV^e siècle).*

D. KAVÁCEVIĆ-KOJIĆ, *Le rôle de l'industrie minière dans le développement des centres économiques en Serbie et en Bosnie dans la première moitié du XV^e siècle.*

G. KOŹUHAROV, *Changements dans l'aspect architectural de Plovdiv et Sofia (XV^e—XIX^e siècles).*

M. BUR-MARKOVSKA, *Le témoignage des journaux des voyageurs hongrois du XVII^e siècle sur les villes bulgares.*

H. INALCIK, *Les fondements du système ottoman socio-économique (communication lue par T. Stojanovitch).*

Les langues utilisées pour la présentation des rapports et leur discussion ont été le russe, le français et l'allemand. Le texte intégral ou le résumé ronéotypé d'un certain nombre de rapports, dont l'un en anglais, a pu être distribué aux participants dès avant l'ouverture du Colloque.

Les rapports des professeurs Ö. Barkan et H. Inalcık, absents, respectivement sur l'étude démographique des villes balkaniques aux XV^e—XVI^e siècles et la fondation dans les villes du système économique et social ottoman, seront publiés dans les *Actes du Colloque*.

Des discussions extrêmement intéressantes et fort animées, mais toujours courtoises, eurent lieu en fin de chaque séance. La plupart des rapports firent l'objet de remarques et suggestions précieuses, dont quelques-unes à caractère critique. Certaines interventions,notamment celles des professeurs E. Condurachi, M. Berza, N. Todorov et J. Pérényi, ainsi que la réponse de M. T. Stojanovitch au sujet de la possibilité d'élaborer un modèle de la ville balkanique, ont utilement contribué à l'éclaircissement des problèmes abordés par les rapporteurs.

Ont participé aux discussions, outre les personnes que nous venons de citer, MM^{es} V. Tapkova-Zaimova, Tveritinova et V. Katzarova et MM. Nikitine, Freidenberg, Zemiline et Levickij.

Les conclusions de ces intéressants débats furent tirées par le président du Colloque, le P^r N. Todorov, qui félicita les rapporteurs de la qualité de leurs contributions et du choix des sujets, et remercia toux ceux qui, par leurs observations, ont élargi le débat. Le Colloque a pleinement atteint les objectifs que la Commission s'était fixés et constitue un grand pas en avant dans l'étude approfondie et critique de l'histoire urbaine du Sud-Est de l'Europe. Le

président insista à nouveau sur la nécessité d'élargir les méthodes de recherche dans le sens déjà enoncé, tout en se montrant réservé sur le problème du modèle de la ville balkanique, lequel lui semble exiger encore des analyses attentives. Le Colloque se termina sur un bilan ouvert, car les débats ont déjà révélé les directions dans lesquelles les recherches de la Commission devraient s'engager. Des équipes de travail seront organisées pour assumer l'étude des fonctions économiques des villes et de leurs institutions ; le Bureau a accepté à l'unanimité la proposition des professeurs M. Berza (Roumanie) et N. Todorov (Bulgarie) de préparer un colloque interdisciplinaire ayant pour objet l'étude de la mentalité et de la culture urbaines.

Valentin Al. Georgescu

AL. GRAUR, *Tendințele actuale ale limbii române* [Les tendances actuelles de la langue roumaine], Bucarest, Ed. Ştiinţifică, 1968, 437 p.

La tentative de l'auteur d'embrasser dans son ensemble et de suivre jusque dans les moindres détails l'évolution d'une langue pour en détacher les lois de développement les plus générales, aux fins de connaître le mécanisme de fonctionnement et, éventuellement, de prévoir dans quelle direction se dirigeront certaines de ses tendances actuelles, représente une entreprise aussi utile que délicate. Il ne suffit pas pour cela d'une simple description de la langue contemporaine, selon la méthode anatomique, car la langue est une activité en continuel mouvement ; mais la science du physiologiste n'est pas suffisante, elle non plus, vu que la langue ne se comporte pas comme un organisme vivant qui naît, qui vit et qui meurt, mais représente tout un système de signes arbitraires résultant de la nécessité des hommes de se faire comprendre. Ce système est appris par chaque génération et se transmet de génération en génération, modifié toutefois dans une certaine mesure, amélioré ou appauvri, en fonction des nécessités de la société vivant à une époque historique donnée. Ainsi donc, pour mieux saisir le présent d'une langue, il faut connaître également son passé. En général, les systèmes linguistiques se simplifient avec le temps et deviennent par là plus efficients.

Avant de formuler sa propre conception théorique, l'auteur passe en revue les écoles linguistiques les plus importantes et montre certains de leurs points faibles. Il critique « l'école idéaliste et l'école néo-linguistique qui mettent au premier plan l'élément esthétique, mêlent les problèmes de la langue avec ceux de la littérature et se prononcent contre les lois..., et quand elles essayent d'établir une relation entre l'histoire de la langue et celle de la société, le lien semble mécanique » (p. 6). Rappelons que ces directions se sont inspirées de la philosophie idéaliste allemande ou italienne et ont eu pour représentants les plus marquants K. Vossler, L. Spitzer, E. Lerch, M. Bartoli et G. Bertoni. Ces savants ont accordé trop d'attention à la création individuelle, c'est-à-dire aux styles, au détriment de la langue en tant que moyen de communication de la société tout entière. Appréciée dans son ensemble pour l'entendement avec lequel elle recueille et présente les faits, la géographie linguistique est condamnée en raison de l'aversion dont elle fait preuve pour les généralisations. Le structuralisme apparaît insuffisant du fait qu'il ne prend pas en considération le passé et décrit les systèmes sans les comparer entre eux ; il étudie « chaque détail pour lui-même », mais ne procède pas à des synthèses.

Pour comprendre plus facilement la position théorique de l'auteur, il est nécessaire de retenir quelques données remontant à l'époque de sa formation comme linguiste. Après avoir étudié la philologie classique et romane à l'Université de Bucarest (où il suivit notamment les cours d'Ov. Densusianu et d'I. A. Candrea) et après s'être familiarisé avec les résultats d'autres linguistes roumains de la taille d'A. Philippide (Jassy) et S. Puşcariu (Cluj), il se spé-

cialisa à Paris sous la direction d'A. Meillet et y prit son doctorat d'Etat en 1929 avec pour thèses : *Les consonnes géminées en latin* et *Les noms d'agent en roumain*. On voit à ces titres que son intérêt dépassait déjà la sphère de la linguistique latine, étant donné qu'il avait d'étroites contingences avec l'étude de la langue roumaine, à laquelle il est attaché depuis toujours. Mais il ne fait aucun doute que la personnalité d'A. Meillet a joué un rôle très important dans sa formation d'homme de science. Les idées générales de l'école sociologique française lui sont donc devenues familières de bonne heure et ont contribué à la solution de beaucoup de problèmes de détail. Puis, le temps ne s'est pas écoulé vainement, sans laisser de traces. Son contact avec la philosophie marxiste a signifié une profonde transformation, comme il résulte de la synthèse intitulée *Studii de lingvistică generală* [Etudes de linguistique générale], Bucarest, 1960. Dans le présent ouvrage la conception générale de l'auteur est la suivante : « Par l'intermédiaire de la pensée, la langue reflète la réalité ambiante et permet à l'homme de communiquer ses propres expériences » (p. 7). Elle tend à devenir un moyen de communication rapide, clair, sans une trop grande perte d'énergie. L'élément esthétique reste au deuxième plan. Comme instrument de communication dans la société, elle est liée à la société et s'adapte aux nécessités de communication de l'homme : elle doit, par conséquent, être étudiée dans son évolution et en rapport avec la société. Par ailleurs, la langue est un système de signes, « une structure organisée, constituée de plusieurs compartiments (phonétique, phonologie, morphologie, syntaxe, vocabulaire), qui, tous, ont un caractère systématique, se conditionnent et s'influencent réciproquement » ; et « l'admission du caractère systématique présuppose aussi l'admission des recherches historiques » (p. 12). Il résulte de ce qui précède que l'auteur a pris pour point de départ la conception de base de l'école sociologique française sur laquelle il a greffé l'idée de système, soutenue par les structuralistes, et que l'ensemble repose sur le fondement de la philosophie marxiste.

Par tendances l'auteur entend « les directions où évolue la langue, les lignes générales qui mènent d'un état inférieur à un état supérieur » (p. 13). « Pour reconnaître les tendances actuelles de la langue il est nécessaire d'examiner l'histoire de la langue, de dégager les grandes lignes de son évolution et de prolonger ces lignes, en les projetant dans l'avenir » (p. 17). L'auteur choisit, à cette fin, parmi les matériaux historiques « seulement ceux qui présentent des modifications essentielles, c'est-à-dire des modifications qui déterminent une réorganisation du système », à savoir « ce qui est déterminant dans l'évolution ultérieure de la langue » (p. 18).

Il faut le reconnaître, la tâche que l'auteur s'impose est immense et il reste à voir quels sont les moyens dont il dispose. Tout d'abord, la langue parlée actuelle, observée journellement et soigneusement notée pendant plus de quarante ans. A cela s'ajoute la lecture régulière des journaux et hebdomadaires les plus importants, ainsi que des travaux spéciaux sur la langue roumaine contemporaine par d'autres spécialistes comme I. Iordan, E. Petrovici et Al. Rosetti. La littérature dialectale est des plus variées et renferme des textes de toutes les régions habitées par des Roumains ; en revanche, les belles-lettres sont faiblement représentées : l'auteur a ici une excuse dans le fait que la littérature avait déjà été étudiée dans *Limba română contemporană* [La langue roumaine contemporaine] (Bucarest, 1956) par I. Iordan. La littérature du XVI^{e} au XIX^{e} siècle n'est représentée que par quelques classiques du siècle dernier, mais la lacune est en partie comblée par les contributions d'Ov. Densusianu, A. Lombard et L. Morariu. Du reste, l'objet principal de l'ouvrage est constitué par la langue actuelle et les faits historiques du passé ne servent qu'à expliquer la situation de nos jours. Chaque fois que la chose est nécessaire, on fournit des exemples puisés à d'autres langues comme l'anglais, le français et le russe, ou au complexe sud-est européen, pour lequel on a utilisé notamment la contribution de K. Sandfeld, *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats* (Paris, 1930).

L'auteur expose les faits dans leur évolution, par compartiments (phonétique, morphologie, syntaxe et vocabulaire), chacun comptant trois subdivisions : période latine, période roumaine ancienne et les XVI^{e}—XX^{e} siècles. La discussion des résultats plus anciens lui est

occasion à rectifications de détails, et il réalise une esquisse magistrale de l'histoire de la langue roumaine dans ses traits les plus généraux. Dans cette présentation d'ensemble, le poids principal revient à la langue de nos jours et les faits du passé servent à mieux argumenter la conception théorique et certaines des tendances actuelles. L'auteur attire l'attention sur les problèmes ou les détails non encore résolus et, ce faisant, incite autrui au travail. Ses conclusions sont, brièvement, les suivantes. Il existe des tendances qui ont échoué, et d'autres qui se sont imposées un certain temps, puis ont disparu ; d'autres ont été contradictoires, mais persistantes, et d'autres sont encore frêles, mais ont des chances d'être continuées et renforcées. En phonétique, la distribution des phonèmes s'améliore, les alternances vocaliques et consonnantiques se réduisent petit à petit. En morphologie se fait jour une tendance continue à passer des formes synthétiques à des formes analytiques ; la différence entre le singulier et le pluriel se renforce par endroits au moyen de la création de nouveaux singuliers, mais tend en général à disparaître ; le schème général vers lequel la langue se dirige est le suivant : masculin pluriel à consonnes mouillées, féminin pluriel en *-e* (sans alternance interne), neutre pluriel en *-e*, catégorie du neutre en décadence, féminins non marqués. Des quatre conjugaisons seules la I^re^ et la IV^e^ sont vivantes. Le présent en *-esc* et *-ez* gagne du terrain. Les suffixes anciens diminuent, tandis qu'augmentent les suffixes et préfixes internationaux, et que la composition gagne de l'importance. En syntaxe, la construction avec le génitif et le datif sont en régression, le passif composé est en développement constant, le parfait simple est rarement usité, mais nécessaire, le subjonctif est marqué par la particule *să*, l'ordre des mots devient plus rigide, le sujet a besoin d'être exprimé aussi à l'aide du pronom à côté de la forme du verbe, l'aspect verbal est obtenu par des moyens lexicaux et l'infinitif reprend vie petit à petit. Dans le domaine du lexique on observe un processus continu de remplacement des vocables anciens par des néologismes d'origine latine. Dans l'ensemble, une tendance de simplification du système et de rapprochement des langues romanes.

Certaines de ces conclusions sont bien attestées et demeurent convaincantes ; d'autres ont encore besoin de matériaux démonstratifs. Le présent ouvrage impose aussi bien par ses résultats et ses suggestions, que, surtout, par sa conception et sa méthode. Mais ce qui est plus important, avant tout, c'est qu'il représente un stimulant pour les recherches futures, du fait qu'il montre la direction dans laquelle il faut diriger les investigations et qu'il indique ce qu'il reste à faire.

On me permettra d'ajouter plus bas quelques remarques de détails. Le mot *aeramen* > *aerame* (p. 83) est attesté dans un texte du VI^e^ siècle (Italie) sous la forme *erama*, qui est à la base de roum. *aramă* (*Compositiones ad tingenda musiva*, herausgegeben, übersetzt und philologisch erklart von Hjalmar Hedfors, Uppsala, 1932, J 34, mss. LPc). A l'appui de l'hypothétique **antaneus* (discuté par l'auteur dans « Bulletin linguistique », V (1937), p. 67–68) on peut invoquer comme exemples *directaneus* et *foraneus* (J. F. Niermeyer, *Mediae Latinitatis Lexicon minus*, Leiden, 1956, p. 335 et 440) et *spontaneus* (Sidon. Apoll., *Epist.* VII, 12,3). Le terme *burgus* apparaît en Mésie inférieure pour la première fois en 151 « Известия на българския археологически Институт », IV (1926–1927), p. 107) : c'est peu probable qu'il ait été emprunté aux anciens Germains qui ne connaissaient pas de fortifications. Malgré l'autorité du dictionnaire étymologique d'A. Ernout —A. Meillet, nous inclinons vers l'opinion des linguistes qui proposent comme étymon de ce mot le grec πύργος. Le byzantin καντάριον (en 1382) se rencontre dans les documents slavo-roumains à partir de 1408, ainsi qu'en albanais, en bulgare et en serbo-croate sous la forme *kantar* : nous supposons donc qu'il aura pénétré en roumain dès le XV^e^ siècle par la filière sud-slave.

La formation des numéraux roumains de 11 à 19 ainsi que les dizaines de 20 à 90 a pu avoir lieu à l'intérieur du système latin ou roumain, sans qu'il ait fallu un modèle étranger. En effet, le procédé simple et naturel d'ajouter le chiffre le plus petit au plus grand et de dire

« un au-delà de dix », « deux au-delà de dix » a été utilisé aussi en grec, par exemple : ἀριθμὸν δὲ τοῦ λόχου οἱ μὲν ὀκτὼ ἀνδρῶν ἐποίησαν, οἱ δὲ δέκα, οἱ δὲ δύο ἐπὶ τοῖς δέκα, οἱ δὲ καὶ ἑξκαίδεκα « le nombre d'hommes d'un groupe, certains l'ont fait de huit, certains de dix, d'autres de douze et d'autres de seize » (Arriani *Ars tactica*, 5, 5, II^e siècle) ; πέντε δὲ πρὸς ταῖς δέκα ἐνδιατρίψας ἡμέραις τῷ χώρῳ εἴκοσι χάραξι πρὸς τὴν Δορόστολον παραγίνεται « séjournant en ce lieu quinze jours,il arrive à Durostorum au bout de vingt haltes »(Theophylacti Simocattae *Historiae* VI, 6, entre les années 610—640). Du reste le système des formations des dizaines en roumain n'est pas utilisé seulement dans les langues slaves, mais aussi dans les langues germaniques, de sorte que nous nous demandons si nous n'avons pas plutôt à faire dans les deux cas à une parenté élémentaire qu'à une parenté génétique.

On affirme p. 203 au sujet de l'impératif pluriel négatif qu'il « est formé à l'aide du singulier, avec adjonction de la désinence », par exemple : *nu cînta — nu cîntaţi* ; *nu fugi — nu fugiţi*. Mais si l'on choisit d'autres exemples, comme *nu te duce — nu vă duceţi, nu face — nu faceţi, nu zice — nu ziceţi*, on observe que les choses se compliquent, car l'on peut également dire *nu te du, nu fă, nu zi*. En latin classique on utilisait ordinairement le verbe *nolo* + infinitif, procédé non populaire, qui n'a pas survécu dans les langues romanes. Les formes d'impératif pluriel affirmatif *cîntaţi, fugiţi*, etc. du roumain proviennent des formes d'indicatif *cantatis, fugitis* et non de celles de l'impératif *cantate, fugite* (tout comme en vieux français et en provençal), tandis que celles correspondantes de l'italien et d'autres langues romanes ont à la base des formes d'impératif. Dans des sources tardives du VIII^e siècle il apparaît aussi des formes d'impératif du type *non consentitis, non dicitis, non facitis* (L. Lofstedt, *Les expressions de commandement et de la défense en latin et leur survie dans les langues romanes*, Helsinki, 1966, p. 183—185). On rencontre ce procédé dans une formule de commandement conservée dans le *Stratégikon* de Mauricius (XII, 14, début du VII^e siècle) : *non vos turbatis, ordinem servatis*. Ces exemples peuvent autoriser l'hypothèse que les formes d'impératif pluriel du roumain se sont développées à partir des formes de la deuxième personne du pluriel de l'indicatif latin.

L'idée que les formes du réflexif en roumain se seraient développées sous l'influence slave est soutenue surtout à l'aide de l'argument de la présence dans les langues slaves de toutes les catégories du réflexif roumain (p. 181, 195—198 et 318). Il arrive cependant que ces catégories soient présentes aussi en latin. Nous nous limiterons à quelques exemples : 1. O b j e c t i f : *mă spăl, me calcio* (*Corpus papyrorum Latinarum*, ed. R. Cavenaille, Wiesbaden, 1958, p. 251, II^e siècle), *se collocat* (Veget. *Mulom.*, II, 109, 1, IV^e siècle), *se fricat* (*Mulom. Chir.* 800, IV^e siècle) ; 2. é v e n t i f : *mă întristez, facit se hora quinta* (*Itin. Eger.* 26,3, V^e siècle) ; 3. d y n a m i q u e : *mă gîndesc, se tendunt et ambulant* (*Itin. Eger.* 15,3) ; 4. r é c i p r o q u e : *mă bat, incolae... se amant* (Apul,. *Met.* I, 8, II^e siècle) ; *montes... se cum montibus adunant* (Ravenn. *Cosomographia* II, 20, 16—19, VII^e siècle) ; 5. i m p e r s o n n e l : *se ştie, sic se cognovit in veritate quod illud iniuste abstuleramus* (J. Bastardas Parera, *Particularidades sintacticas del latin medieval*, Barcelona, 1953, p. 114, Espagne, IX^e siècle) ; 6. p a s s i f : *se vînd stofe, qui se vocat padule de sepi* (Bastardas Parera, p. 120, XI^e siècle). La fréquence extraordinairement grande des formes du réflexif en bas-latin rend plutôt plausible l'opinion que le réflexif roumain s'est développé du latin et a été soutenu et renforcé ultérieurement par les modèles slaves. Il semble qu'il se soit produit un processus semblable dans la formation également de la particule *prea* du latin *per* (en composition avec des adjectifs commençant en *a-* comme *per acer, per albus, per amarus, per asper, per appositus*, etc.) où s'est ajoutée par la suite l'influence de la particule *prě* d'origine slave.

Volo + infinitif avec valeur de futur apparaît très fréquemment dans l'œuvre du géographe anonyme de Ravenne du VII^e siècle (Ravennatis anonymi *Cosmographia*, edidit Joseph Schmetz, Leipzig, 1940).

Dans la controverse si l'article *al, a, ai, ale* provient de *ad* + article ou du latin *ille*, je crois que c'est le deuxième point de vue qui est le juste. La question de l'article roumain mérite une étude minutieuse et ample depuis les sources latines les plus anciennes jusqu'à nos jours.

H. Mihăescu

C. POGHIRC, *B. P Hasdeu lingvist și filolog* [B. P. Hasdeu linguiste et philologue], Bucarest. Editura Științifică, 1968, 247 p.

B. P. Hasdeu (1838—1907) est, parmi les fondateurs de la culture roumaine moderne, un des plus brillants. Il s'intéressa également à tous les domaines de l'humanisme, faisant toujours preuve d'une originalité éclatante, parfois même excentrique. La linguistique, la philologie, l'histoire, la littérature lui sont toutes redevables. Il se piqua même de politique, fut député et journaliste. Il dirigea aussi maintes publications périodiques scientifiques et littéraires. A l'Université de Bucarest Hasdeu enseigna, pour la première fois en Roumanie, la philologie comparée, posant ainsi les fondements de l'école roumaine de linguistique. En outre il fut pendant près d'un quart de siècle (1876—1900) le directeur des Archives de l'Etat roumain.

Malheureusement une édition intégrale des écrits de Hasdeu et une monographie exhaustive nous font encore défaut. Généralement on connaît mieux son œuvre littéraire ; son œuvre scientifique, éparpillée dans des revues, est aujourd'hui moins recherchée par les spécialistes ; elle est connue surtout par une voie indirecte. Il est bien regrettable, car Hasdeu a formulé maintes fois des principes et des opinions d'une surprenante modernité.

La première étude qui mit en évidence avec une parfaite objectivité toute la valeur de l'œuvre linguistique et philologique de Hasdeu fut, à notre avis, celle de Th. Capidan (*B. P. Hașdeu ca lingvist, indoeuropenist și filolog*, dans «Analele Academiei Române», București, 1937).

C. Poghirc reprend l'analyse de son prédécesseur et l'approfondit. Après une esquisse biographique (p. 53—71), l'auteur présente la formation scientifique de Hasdeu (p. 72—91), son activité de philologue (p. 92—107), ses idées en matière de linguistique générale (p. 108—126), son activité d'indo-européniste (p. 127—149), de slaviste (p. 150—165), ses contributions concernant la théorie du *substratum* de la langue roumaine (p. 166—193), ses recherches sur d'autres problèmes de la langue roumaine (p. 194—217). Un chapitre final vise à définir la place de Hasdeu dans l'histoire de la linguistique roumaine (p. 218—234) ; le *motto* choisi par l'auteur, une maxime voltairienne, est certainement perçant : « C'est le privilège du génie, et surtout du génie qui ouvre une carrière de faire impunément de grandes fautes. »

L'auteur décrit l'œuvre scientifique de Hasdeu d'une manière systématique ; il envisage les choses d'un point de vue historique et critique. On trouvera dans le livre des informations complètes sur l'état actuel de la recherche des problèmes qui ont attiré l'attention de Hasdeu et parfois les opinions personnelles de l'auteur lui-même, qui s'est déjà fait remarquer par ses études sur les langues balkaniques anciennes. Professeur à la chaire de grammaire comparée de l'Université bucarestoise, l'auteur ne cache son admiration, voire sa piété, pour l'initiateur de ce genre d'études. Il le connaît d'ailleurs à fond, pour l'avoir, on le voit bien, longtemps fréquenté ; on ne saurait, quand même, mettre en cause son objectivité.

B. P. Hasdeu est un précurseur des études sud-est européennes, de la linguistique balkanique notamment. Il s'attacha aux problèmes généraux que posent au chercheur les langues balkaniques et aux aspects particuliers des concordances et des influences réciproques de ces

langues. Il étudia surtout les rapports entre le roumain et les langues slaves, l'influence du *substratum* thrace sur le roumain, les rapports entre les idiomes thraces et les langues scandinaves et baltiques, les rapports entre le roumain et l'albanais.

Par ses études thracologiques Hasdeu imprima une nouvelle orientation aux recherches concernant les origines et la formation du peuple roumain et de sa langue, dominées jusqu'alors par les idées de l'Ecole latiniste. Il repoussa également les tendances de certains linguistes, tel Cihac, d'exagérer la portée de l'influence slave. Ses recherches mirent en évidence le caractère balkanique du roumain et l'importance de l'héritage thrace. Il prêta son attention aussi aux rapports linguistiques entre le roumain et le turc. Son élève, L. Şăineanu écrira plus tard un ouvrage fondamental dans ce domaine d'études.

Le livre comprend deux indices très utiles aux chercheurs. Le premier (p. 174—177) concerne les mots auxquels Hasdeu attribuait une origine thrace ; le second (p. 208—213), les mots dont l'étymologie est difficile à établir. Les renvois bibliographiques de ces indices sont d'une extrême utilité, vue la grande dispersion des contributions étymologiques hasdéiennes dans les revues.

Le livre comprend aussi une bibliographie des ouvrages linguistiques et philologiques de Hasdeu (y compris les ouvrages qui touchent d'une façon indirecte aux problèmes linguistiques), établie pour la première fois aujourd'hui et qui contient 304 titres. On trouve aussi une bibliographie des ouvrages sur la personnalité scientifique de Hasdeu (169 titres) et une liste des publications périodiques dirigées par lui (9 titres).

Nous nous permettons d'ajouter quelques titres. Dans le journal « Timpul » du 17 septembre 1878, Mihail Eminescu a publié un compte-rendu critique du premier volume des *Cuvente den bătrâni* (cf. Creţu, I : *Eminescu despre Hasdeu*, dans « Luceafărul », 14.III.1964, et aussi Creţu, I : *Mihail Eminescu, biografie documentară*, Editura pentru literatură, Bucureşti, 1968, p. 255—257). Dans le journal « Neamul românesc », XXXI (1936), n° 267, Nicolae Iorga retrace le portrait de Hasdeu à l'occasion du centenaire de sa naissance (Nicolae Iorga, *Ascultînd pe d. Capidan...*). L'étude de Th. Capidan, que nous avons déjà citée, fut publiée dans une forme définitive dans le volume *Limbă şi cultură*, Fundaţia pentru literatură şi artă, Bucureşti, 1943, p. 331—360. Nicola Jecev écrit dans les « Etudes balkaniques », I, Sofia, 1964, p. 139—144, *Sur les relations entre B. P. Hasdeu et les savants bulgares à la fin du XIX^e^ siècle*. Dans les pages de cette revue même, Elena Siupiur a publié un article concernant « *La chanson du frère mort dans la poésie des peuples balkaniques » et la correspondance de I. D. Schischmánoff, B. P. Hasdeu et I. Bianu* (R.E.S.E.E., VI (1968), 2, p. 347—364). Ainsi que nous communique C. Papacostea-Danielopolu, il y a peut-être une relation à établir entre les préoccupations balkanologiques de certains lettrés grecs de Roumanie et l'activité de Hasdeu (cf. le journal « Patris », 2098, 3.IV.1898, p. 3 et, en général, l'activité de Th. Paschides). Pour refaire l'histoire du Dictionnaire de l'Académie, dont la rédaction fut confiée à Hasdeu, on lira avec profit les mémoires de Sextil Puşcariu, *Călare pe două veacuri*, Editura pentru literatură, Bucureşti, 1968, p. 335—369.

N.-Ş. Tanaşoca

ION BOGDAN, *Scrieri alese* [Œuvres choisies], cu o prefaţă de Emil Petrovici ; ediţie îngrijită, studiu şi note de C. Mihăilă, Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1968, 709 p.

Personnalité marquante de la culture roumaine de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle, Ion Bogdan occupe une place de premier plan dans l'évolution de la philologie et de l'histoire non seulement nationales, mais aussi des pays voisins du nôtre. Bien que sa vie ait

pris fin brusquement, il y a un demi-siècle, avant qu'il n'ait accompli 55 ans, son œuvre — par sa contribution à la méthodologie des recherches scientifiques, par son contenu, par les données nouvelles qu'elle a fournies — l'a imposé au monde des lettres. Elève et ami de personnalités prestigieuses dans le domaine des études slaves, Ion Bogdan a concentré son attention — et par la suite celle de notre école historique — sur une période fort peu connue de la culture roumaine, celle dont la langue des chancelleries et la langue littéraire étaient le vieux slave d'église dans sa rédaction bulgare (XIV^e — XV^e siècle) et, tout particulièrement, sur sa création historique dans le contexte du Sud-Est européen. En se fondant sur de minutieuses recherches de paléographie et de diplomatique, sur l'analyse linguistique et l'étude des corrélations entre la culture roumaine et les cultures avoisinantes — slaves et byzantine — Ion Bogdan a abouti à des conclusions qui sont en grande mesure valables aujourd'hui encore. Il est le créateur de l'école roumaine des études slaves, il a formé de nombreux spécialistes dans cette discipline et il a occupé des années durant la chaire universitaire des études slaves, instituée en 1891. A côté de son activité didactique, son activité scientifique s'est déployée dans le cadre de l'Académie Roumaine, dont il devint membre correspondant en 1892, puis vice-président en 1910, et où il s'est fait remarquer en défendant une conception nouvelle sur l'importance de l'action des classes sociales et des idées qui sont à sa base, conception à laquelle il a consacré plusieurs mémoires. Cependant, le besoin se faisait sentir d'une institution susceptible de concentrer l'activité des historiens de la nouvelle école et de mettre à la disposition des savants les sources connues ou encore inconnues. C'est ainsi qu'est né le premier institut roumain, la « Commission Historique de Roumanie », dont Ion Bogdan fut le président à partir de 1909.

L'œuvre scientifique de Ion Bogdan, inaugurée en 1885, compte 108 ouvrages et 78 comptes-rendus publiés, un nombre considérable d'œuvres ébauchées, de copies et de notes manuscrites, ainsi qu'une volumineuse correspondance. Cet héritage scientifique et la valeur didactique qui s'y attache conservent toute leur importance, constituant un modèle pour la formation des jeunes cadres. Mais les difficultés résultant du fait que l'œuvre de Bogdan est dispersée dans un grand nombre de revues d'avant la première guerre mondiale ou dans des ouvrages pratiquement introuvables font — ainsi que le souligne dans sa préface le professeur Emil Petrovici — qu'elle a perdu « avec le temps sa faculté de communication au-delà d'un cercle étroit de spécialistes ». Le besoin de faire connaître cette œuvre par une nouvelle édition ne pouvait plus être ignoré, ce qui explique qu'en 1959 P. P. Panaitescu ait réédité certaines publications de textes — malheureusement sans les avantages qui auraient résulté d'un nouveau collationnement — sous le titre *Cronicile slavo-române din secolele XV—XVI publicate de Ion Bogdan* [Chroniques slavo-roumaines des XV^e—XVI^e siècles publiées par Ion Bogdan]. La personnalité de l'illustre savant a été mise en évidence, également, tant par la publication de sa fort intéressante correspondance et du catalogue de ses manuscrits, dont a hérité la Bibliothèque de l'Académie roumaine, que par différentes études sur son activité dues aux professeurs Mihail Dan et Damian P. Bogdan. En 1964, enfin, à l'occasion du centenaire de la naissance de Ion Bogdan, l'Association des slavistes de Roumanie a organisé une session consacrée à son activité en tant que linguiste, philologue, historien ; ces nouvelles contributions aux études slaves et à la culture roumaine attestant l'intérêt que l'œuvre de Ion Bogdan a suscité parmi la génération qui a assuré la relève. Toutes ont été réunies en un volume dédié à la mémoire de Ion Bogdan, qui constitue la XIV^e tome de la revue « Romanoslavica ».

Cependant, une des contributions essentielles à la connaissance — après un long hiatus — de la personnalité et de l'œuvre de Ion Bogdan a été, assurément, la réédition de ses principaux articles et études sous forme d'un volume d'« Œuvres choisies ». La charge de cette publication, parue en 1968 aux Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a été assumée par G. Mihăilă, maître de conférences à l'Université de Bucarest, qui en a élaboré aussi l'étude introductive sur la vie et l'activité de Ion Bogdan. Cet ouvrage massif (709 p.) commence par une préface due au slaviste bien connu Emil Petrovici (dont on a eu entre temps

à déplorer la perte), suivie d'une biographie substantielle et bien documentée de Ion Bogdan (1864–1919), où sont exposés son origine transylvaine ; ses premières études et productions scientifiques (1885) ; ses études à Vienne sous la direction de V. Jagić, puis continuées en Russie ; sa carrière didactique et académique ; ses relations avec le monde scientifique international, notamment avec les savants russes, serbo-croates, tchèques, bulgares, polonais, français, autrichiens, etc. ; son rôle en tant qu'organisateur de la Faculté des Lettres et de Philosophie de Bucarest (1898), directeur de la revue « Convorbiri literare » (1902), membre et puis vice-président de l'Académie Roumaine (1891), président de la Commission Historique de Roumanie (1910). Cette biographie est enrichie par les titres et dates de ses principales manifestations scientifiques, par d'amples extraits de sa correspondance, ainsi que par différentes opinions formulées par ceux qui l'ont connu et apprécié.

Quant à l'œuvre scientifique de Ion Bogdan, G. Mihăilă lui consacre 50 pages de son introduction, y relevant les idées directrices du fondateur de l'école de philologie slavo-roumaine, qui a consacré toutes ses forces à jeter plus de lumière sur l'histoire de la Roumanie et de sa culture aux temps les plus reculés. Ces recherches sont synthétisées dans l'ouvrage *Cultura veche română* [L'ancienne culture roumaine], publié en 1898. Mais afin de parvenir à la connaissance de cette époque, durant laquelle la langue littéraire et celle des chancelleries étaient le slavon, Ion Bogdan a jugé indispensable d'en déceler, copier et publier au préalable les sources essentielles, ce qu'il a fait notamment dans le volume *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Țara Ungurească în secolele XV–XVI, vol. I, 1413–1508* [Documents concernant les rapports de la Valachie avec Brașov et la Transylvanie aux XV^{e}–XVI^{e} siècles, vol. I, 1413–1508] et dans les deux volumes de *Documentele lui Ștefan cel Mare* [Les documents d'Etienne le Grand], ouvrages qui, outre le matériel précieux et en grande partie inédit fourni aux historiens, ont fait progresser les études linguistiques sur l'évolution aussi bien des langues slaves sud-danubiennes que du roumain. A cet aspect de l'activité de Ion Bogdan il convient d'ajouter son rôle de promoteur des études de diplomatique, de paléographie et de sigillographie slavo-roumaines, ainsi que l'analyse critique des sources historiques, y compris le décèlement des faux. Son « Introduction » à *Documente privitoare la relațiile Țării Românești* [Documents concernant les relations de la Valachie], p. 214–243, *Diploma bîrlădeană din 1139 și principatul Bîrladului* [Le diplôme de Bîrlad et la principauté de Bîrlad], p. 112–146, ainsi que d'autres publications de documents, lui ont valu les éloges de la critique internationale. Ion Bogdan a manifesté, de même, un intérêt soutenu pour les vieilles chroniques. Ici, l'éditeur des « Œuvres choisies » distingue deux domaines principaux dans l'activité du philologue roumain : les recherches d'ordre universel, consacrées aux chroniques byzantines et sud-slaves, d'une part, les travaux à caractère national, portant sur les vieilles chroniques roumaines, d'autre part. Les recherches entreprises par Ion Bogdan, à plusieurs reprises (1889–1890, 1894, 1908, 1911), dans les bibliothèques de Russie et d'Ukraine, complétées par celles de Rome (1890) et de Vienne, ont abouti à la découverte et à la publication de plusieurs chroniques bulgares, serbes et byzantines, qui sont comme le pendant des chroniques slavo-roumaines du XVI^{e} siècle dans l'aire de l'historiographie sud-est européenne. De même, Ion Bogdan a souligné l'influence de ces chroniques sur celles moldaves des XV^{e}–XVI^{e} siècles (p. 422). Dans cet ordre d'idées, la chronique bulgare pour les années 1296–1413, inconnue jusqu'à leur publication par Ion Bogdan dans *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung* — dont l'Introduction figure dans les « Œuvres choisies » (p. 255–269, 273) sous le titre *Contribuții la istoriografia bulgară și sîrbă* [Contributions à l'historiographie bulgare et serbe] — présente une importance particulière pour l'histoire du Sud-Est européen, tout comme la version médio-bulgare de la Chronique byzantine de Constantin Manassès, qui a connu une large diffusion dans ces régions et dont la publication par Ion Bogdan constitue à l'heure actuelle encore la seule édition critique. La valeur de cette édition — complètement épuisée entre temps—lui a valu d'être réimprimée à l'étranger (*Die Slavische Manasses-Chronik, nach der*

Ausgabe von Ion Bogdan, Mit einer Einleitung von Johann Schropfer. Wilhelm Fink Verlag München, dans la collection « Slavische Propylàen »). Outre ces publications de textes littéraires concernant le Sud-Est européen, Ion Bogdan a le mérite d'avoir mis en valeur la création littéraire roumaine en langue slavonne des XV^e et XVI^e siècles et de l'avoir intégrée dans l'ensemble de la littérature slave, par l'étude et la publication de 12 chroniques slavo-moldaves. G. Mihăilă passe en revue — succinctement, mais avec toute la clarté désirable — les problèmes de l'historiographie roumaine ancienne; il s'occupe des chroniques des XV^e et XVI^e siècles, dans l'ordre chronologique de leur parution et en utilisant correctement la bibliographie accumulée entre temps, notamment les opinions formulées par P. P. Panaitescu dans son introduction aux *Cronicile slavo-române... publicate de Ion Bogdan*, ainsi que par d'autres chercheurs. (Le manuscrit Iacimirski 51, aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad, n^o 13.3.13 — voir p. 48 — a été écrit dans la seconde moitié du XVI^e siècle, et non pas dans la première moitié : voir Ion-Radu Mircea, *Contribution à la vie et à l'œuvre de Gavriil Uric*, dans RESEE, VI (1968), 4, p. 10, note 32; voir également Em. Turdeanu, *Le sbornik dit « de Bisericani ». Fausse identité d'un manuscrit remarquable*, dans « Revue des Etudes Slaves », XIV (1965), Paris, et tirage à part). Soulignons encore l'intérêt des notes de l'éditeur au sujet des nouveaux manuscrits mis au jour, particulièrement dans les bibliothèques soviétiques. En dépit des nombreux complètements et rectifications provoqués par les discussions autour des textes et des opinions de Ion Bogdan, son apport à la connaissance de l'histoire et de la culture roumaines anciennes demeure des plus importants et constitue une partie substantielle du volume d'« Œuvres choisies ».

A ces études viennent s'ajouter des descriptions de manuscrits et de vieux livres roumains, conservés pour la plupart dans des bibliothèques étrangères.

La contribution de Ion Bogdan est tout aussi considérable dans le domaine de l'histoire et des institutions roumaines d'autrefois. On peut citer, ainsi, ses études sur le titre princier et sur l'institution des knèzes. En matière de linguistique, outre les nombreuses observations comprises dans les études susmentionnées ou dans les glossaires qui y sont annexés, Ion Bogdan a publié l'étude intitulée *Über die Sprache der àltesten moldauischen Urkunden*, ainsi que différents articles consacrés à la lexicologie roumaine des XV^e—XVII^e siècles.

Malheureusement, Ion Bogdan s'est éteint alors même qu'il se trouvait à l'apogée de sa création scientifique (1919). Ses écrits inachevés ou non revus se trouvent à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, sous forme de 44 volumes de manuscrits, auxquels se réfère un article publié en 1935 par Damian P. Bogdan sous le titre *Ion Bogdan şi manuscriptele lui din Biblioteca Academiei Române* [Ion Bogdan et ses manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie roumaine]. Dans son étude introductive, G. Mihăilă analyse certains de ces manuscrits (p. 77—86) et en publie deux (p. 619—633).

Les articles et études sont publiés avec des notes explicatives, par lesquelles l'éditeur met en lumière l'apport des spécialistes roumains aux problèmes abordés par le grand savant et les discussions qu'ils ont suscitées, établit le fonds et la cote des manuscrits cités et facilite la tâche du lecteur par la traduction de certains fragments de textes slavons ou par l'identification des noms de lieux. Une bibliographie par thèmes groupe en 14 paragraphes les publications de Ion Bogdan, y compris les volumes et articles contenant sa correspondance ou celle reçue par lui.

Le volume d'« Œuvre choisies » est non seulement un monument élevé à la mémoire d'un slaviste de réputation mondiale, à un grand connaisseur des problèmes du Sud-Est européen, à un grand Roumain, mais aussi un ouvrage éminemment utile pour les historiens, philologues, linguistes, qui y trouveront réunis une foule d'études et d'articles jusqu'ici épars, le fruit d'une activité particulièrement fertile. On s'en sépare à regret, en déplorant que l'ouvrage n'a

pas pu englober un nombre encore plus grand de pages du chercheur infatigable que fut Ion Bogdan.

I.-R. Mircea

GH. DIACONU, *Tîrgşor, necropola din sec. III—IV e.n.* [Tîrgşor, la nécropole des III^e—IV^e siècles de notre ère]. Editura Academiei, Bucarest, 1965, Biblioteca de arheologie. VIII, 331 p. (153 p. texte, 182 planches).

La monographie de Gh. Diaconu rassemble les résultats archéologiques obtenus durant cinq campagnes de fouilles à Tîrgşor, fouilles dirigées en majeure partie par l'auteur de la publication que nous présentons ici.

L'étude monographique de la nécropole de Tîrgşor comprend trois parties : *Généralités*, p. 9—18, *Nécropoles*, p. 19—111, *Conclusions*, p. 112—127, précédées d'une *préface* et suivies d'un résumé en allemand.

Dès les premières lignes de la préface, le lecteur est averti sur la durée inhabituelle sur laquelle s'étendent les vestiges du site de Tîrgşor, du paléolithique inférieur jusqu'aux XVIII^e—XIX^e siècles de notre ère ; les témoignages archéologiques se succèdent sans interruption notable. En ce qui concerne la nécropole complexe des III^e—IV^e siècles, découverte dans l'aire de la station archéologique, l'auteur précise que sur son territoire on a pu surprendre trois cimetières, différents du point de vue chronologique et ethnique, mais utilisant le même terrain pour ensevelir leurs morts. La première — une nécropole d'inhumation — appartient aux Sarmates, la deuxième, où les défunts sont incinérés, est attribuée aux Géto-Daces, tandis que la troisième nécropole, biritouelle, contient des tombes appartenant à l'aire culturelle Sîntana de Mureş-Tchernéakhov (p. 5).

La stratigraphie générale de la station (p. 11) correspond, en ses grandes lignes, à celle établie sur le territoire de la nécropole dans les superficies 5c et 6c et dans la section I A 10. La succession presque complète des niveaux archéologiques a pu être constatée sur le profil ouest de la superficie 6c (pl. IV/2) ; ici, en partant du sol vierge, on a pu surprendre des niveaux représentant successivement l'époque de la commune primitive, l'époque romaine, les III^e—IV^e siècles, les X^e—XV^e siècles ; le dernier niveau, appartenant aux XVII^e—XVIII^e siècles, se trouve sous le sol actuel (p. 14).

L'utilisation d'une même aire pour trois nécropoles a provoqué de compliquées superpositions et entrecoupements ; ces cas, évalués par l'auteur à 36, ont été divisés en quatre groupes. Le premier (p. 16) comprend 9 tombes sarmates superposées par des tombes appartenant à la culture Sîntana de Mureş-Tchernéakhov, tandis que les trois autres contiennent 27 recoupements et superpositions entre tombes de type Sîntana (p. 16—18). On n'a pu surprendre aucune superposition entre la nécropole dace et les deux autres nécropoles (p. 18) — bien que le lecteur eût pu le déduire, en lisant la page 5.

La section *Nécropoles* (p. 19—111) est consacrée à la description détaillée des 286 tombes découvertes à Tîrgşor. Le cimetière sarmate, placé au milieu et dans la seconde moitié du III^e siècle, est dénommé aussi *I^{re} phase* (p. 19—29 et pl. X—XVI) et comprend 20 tombes d'inhumation attribuées par l'auteur à cette population d'après les objets retrouvés ou bien, en leur absence, d'après des caractéristiques propres aux tombes sarmates de Tîrgşor (déformation artificielle du crâne, matériel archéologique retrouvé dans les fosses, etc.).

La nécropole d'incinération géto-dace de la fin du III^e siècle et du début du IV^e représente la *II^e phase* du cimetière (p. 30—35 et pl. XVII—XXII). Des 110 tombes d'incinération découvertes à Tîrgşor, l'auteur en sépare 8, qu'il attribue aux autochtones, en se fondant sur des similitudes de rite, rituel et inventaire céramique entre ces tombes et d'autres nécropoles

appartenant aux Géto-Daces locaux. Mais les tombes de la II^e phase de Tîrgşor se remarquent par rapport à celles avec lesquelles on les a comparées par des éléments nouveaux, soulignés par l'auteur. Il s'agit de la pratique de déposer dans la tombe des armes (une hache dans la tombe n° 16, un *umbo* dans la tombe n° 147) et des vases ayant été préalablement brûlés sur le bûcher (ce que l'auteur appelle « brûlure secondaire » du vase), dans M 147.

La *III^e phase*, constituée par la nécropole du type Tchernéakhov-Sîntana de Mureş, biritnelle, est la plus étendue et comprend deux groupes de tombes, dénommés respectivement *III^e phase A* et *III^e phase B.C.* La description de la phase A (p. 39—49 et pl. LXXI—CXXXI) est précédée par quelques observations générales (p. 36—39), parmi lesquelles nous voudrions attirer l'attention sur celle concernant l'utilisation du même type de fosses aussi bien pour les incinérés de la II^e phase que pour ceux de la III^e A (p. 36). Les tombes contenant des vases à « brûlure secondaire » sont attribuées aux Daces autochtones. Il y a aussi des tombes (n° 64, n° 84, n° 109, etc.) comprenant les deux catégories de vases, mais pour ces cas l'auteur ne procède pas à une attribution ethnique clairement formulée (p. 39).

La *III^e phase B et C*, attribuée à la composante gotho-sarmate de la culture Tchernéakhov, comprend des tombes d'inhumation, avec ou sans inventaire du IV^e siècle. L'orientation prédominante des squelettes est N.—S. (comme chez les Sarmates) mais il y a aussi des tombes orientées E.—O. ou O.—E. Après la description des tombes (p. 53—72), l'auteur présente par groupes les objets découverts dans la III^e phase de la nécropole : céramique (p. 72—87), boucles de ceinture (p. 89—92), fibules (p. 92—94), objets divers (p. 94—111) en établissant, entre autres, l'origine de la plupart des catégories d'offrandes.

Le chapitre final, intitulé *Conclusions* (p. 112—127), reprend beaucoup de problèmes se rapportant à l'apport des diverses composantes ethniques de la culture Tchernéakhov, problèmes partiellement envisagés aussi aux p. 72—111 ; nous allons tâcher donc d'unifier les deux moments de la discussion.

La population dace autochtone se voit attribuer une importante contribution aussi bien dans le domaine de la civilisation matérielle que dans les pratiques funéraires (rite et rituel). L'analyse exhaustive des types et formes de vases (en nombre de 443, p. 72) découverts à Tîrgşor, soit dans les tombes d'incinération (211 vases), soit dans celles d'inhumation (232 vases), conduit l'auteur à la conclusion que la céramique faite à la main — à quelques exceptions près — représentée par 57 exemplaires, appartient aux Géto-Daces ; il en est de même en ce qui concerne la céramique faite au tour — surtout le pot en pâte grossière ou fine (p. 72 et 112) — même si une partie de ces formes ont à l'origine un prototype romain. Quelques autres formes, notamment une partie des cruches — sont attribuées aux cultures des Daces « libres », Lipiţa-Poiana--Poieneşti. L'auteur arrive à la conclusion que la céramique faite au tour de la culture Sîntana--Tchernéakhov n'appartient pas aux Goths, puisqu'on sait que ceux-ci, au début de leur migration vers le Sud, utilisaient une céramique primitive, liée encore au Latène nordique ; dans le même stade de développement se trouvait la céramique des porteurs de la culture Przeworsk. La technique d'exécution de la céramique faite au tour est l'apport de la culture Lipiţa (p. 86), tandis que l'ornementation est due, en proportion de 80%, aux Géto-Daces autochtones (p. 7 et 85).

Les rapports de la culture Sîntana de Mureş représentée à Tîrgşor avec le monde romain sont documentés par une série d'objets, parmi lesquels on mentionne d'abord les fibules du type dit *mit umgeschlagenem Fuss*, ensuite les verres, les perles en verre, etc. On doit leur ajouter les tombes du type *à caveau* (p. 51) ainsi que l'usage de déposer dans les tombes des monnaies coupées au ciseau (p. 113) transmis à l'aire de la culture Sîntana par la population romanisée du Bas-Danube.

La *composante sarmate* est représentée par des vases faits à la main (p. 75) ou au tour (p. 82), des fusaïoles tronconiques (p. 88), des pendentifs prismatiques (p. 106), ainsi que par l'usage de porter une seule fibule (p. 114).

Les éléments appartenant à la culture Przeworsk découverts dans la nécropole sont, d'après l'auteur : un vase provenant de la tombe n° 180 (inhumé — p. 75), quelques types de fusaïoles (p. 88), les peignes (p. 104), le couteau de la tombe n° 1 (p. 104) ainsi que certains motifs décoratifs apparaissant sur quelques-uns des types de gobelet en terre cuite (p. 83) ; l'auteur y ajoute les boucles de ceinture (p. 92) qui, à notre avis, sont plutôt du type romain.

En ce qui concerne *la genèse de la culture Sîntana de Mureş-Tchernéakhov et son aire de formation*, l'auteur formule une opinion en partie nouvelle. Il prend pour principal critère dans l'identification des populations ayant créé la culture Sîntana la « brûlure secondaire » des vases, constatée dans quelques tombes d'incinération des nécropoles birituelles appartenant à cette aire culturelle. Ce rituel est attribué à l'origine aux Taïfales de la culture Przeworsk, dont les nécropoles se trouvent sur le Dniestr supérieur. C'est ici que les Taïfales établissent des rapports directs, vers 170 n.è., avec les tribus daces dont la culture est connue sous le nom de Lipiţa, et qui sont, selon l'auteur, des Costoboces ; ceux-ci ne pratiquaient pas la purification rituelle des vases sur le bûcher funéraire. A la suite de leur coexistence, il y a eu d'abord une symbiose culturelle, dont témoignent, d'après. Gh. Diaconu, les découvertes de Bolotnoe, Zvenigorod et Nezvisko ; le résultat final de ce processus aurait été la *cristallisation* dans la région de Dniestr supérieur de la culture Tchernéakhov-Sîntana de Mureş (p. 116). Après la cristallisation de cette culture, une partie de ses créateurs ont été entraînés par la migration des Goths à l'est du Dniestr ; un autre groupe indépendant de Taïfales et de Daces de Lipiţa a migré vers l'Ouest, pénétrant dans le nord de la Moldavie et, après avoir descendu le long du Prut, est arrivé en Valachie avant les tribus gotho-sarmates (p. 118), introduisant ainsi pour la première fois la culture Sîntana sur le territoire de la Roumanie. Ce premier échelon, dont la date d'arrivée n'est pas précisée dans la monographie, serait représenté à Tîrgşor par les tombes d'incinération de la IIIe phase A. La première ondée des populations de la culture Tchernéakhov-Sîntana coexiste pendant un temps avec les Daces autochtones (IIe phase de la nécropole de Tîrgşor) ; dans ces conditions, les Taïfales adoptent une série d'éléments de civilisation matérielle de provenance géto-dace — formes céramiques, fibules, perles en verre, etc. — ainsi que des rituels, tandis que les autochtones empruntent la « brûlure secondaire » des vases et l'usage de déposer des armes dans les tombeaux (p. 118). La coexistence des premiers porteurs de la culture Sîntana de Tîrgşor et des autochtones dure jusqu'à l'arrivée d'une seconde ondée représentant la même culture ; celle-ci comprend des tribus gotho-sarmates qui inhumaient leurs morts (IIIe phase B et C), et quelques nouveaux groupes de Taïfales qui continuent à pratiquer l'incinération (p. 118). Les tombes appartenant à cette seconde vague détruisent une partie des tombes d'incinération de la IIIe phase A (p. 16).

La valeur incontestable des découvertes présentées dans la monographie est partiellement obscurcie par des non-concordances dans les données relatives aux mêmes monuments. Ainsi, dans l'exposé concernant les rapports stratigraphiques entre les tombes d'inhumation avec ou sans inventaire appartenant à la nécropole Sîntana de Mureş-Tchernéakhov, quelques références contradictoires mettent en danger des conclusions très importantes pour la thèse de l'auteur. Dans la monographie, on fait l'observation que, sur la paroi ouest de la superficie 60, la fosse de la tombe n° 193, *avec inventaire*, a été commencée à un niveau inférieur à celui appartenant aux tombes n° 199 et 165, *sans inventaire* (p. 15 sq., 133) ; d'où la conclusion que toutes les tombes d'inhumation avec inventaire sont antérieures aux tombes d'inhumation sans inventaire. Mais la tombe n° 199 (p. 67 et pl. III), décrite comme *ayant un inventaire*, perfore la tombe n° 177 *sans inventaire*, ainsi qu'on peut le constater à la pl. IV/2 (confirmé par la photographie de la pl. CLXVIII, en bas, p. 317). Il y aurait donc non pas un seul rapport possible, stratigraphique et chronologique, entre ces deux groupes de tombes, mais plusieurs.

Du groupe, très important, des tombes superposées nous citons seulement le n° 5 du Ier groupe défini par l'auteur ; ici, la tombe n° 267 (Sarmate) est superposée par la tombe n° 266 (avec inventaire du type Sîntana). En dehors du fait que la tombe n° 267 est citée par trois fois avec trois profondeurs différentes [1], les indications concernant la place de chaque objet (cf. pl. XVI et p. 22) sont tellement confuses qu'on n'arrive plus à savoir quels sont les objets de la tombe sarmate et quels sont ceux de la tombe n° 266. Si l'on ajoute que, à la p. 15 n. 32, on mentionne que « la tombe n° 266 est *en-dessous* de la tombe n° 267 », le lecteur pourrait bien se demander quel est le rapport réel de ces deux groupes de tombes [2].

On pourrait ajouter d'autres inadvertences à celles citées jusqu'à présent, inadvertences soit dans la monographie même, soit entre ses données et celles publiées antérieurement au sujet de la même découverte [3] ; l'auteur aurait dû, à notre avis, justifier au moins ces modifications si elles lui semblaient s'imposer. Notre collègue Diaconu connaît d'ailleurs le détail de ces observations, que nous lui avons communiquées dès 1967, et les expliquera, s'il le croit nécessaire, dans des études futures ; nous avons pensé, néanmoins, que leur publication était utile non seulement d'un point de vue méthodologique, mais surtout parce que nous les croyons déterminantes pour des modifications sur le plan des conclusions historiques concernant des problèmes-clé de l'étude que nous présentons.

Pour conclure, nous nous permettrons d'examiner quelques-unes des conclusions de la monographie. L'auteur affirme que les Taïfales sont représentés par la culture Przeworsk du haut-Dniestr, mais ne cite pas de documentation précise à ce sujet (p. 115 sq). A la lumière des derniers résultats des discussions à propos de l'attribution de la culture Przeworsk [4], ainsi que, d'autre part, des conclusions concernant l'histoire des Taïfales [5], il nous semble que l'affirmation de Gh. Diaconu est tout au plus une hypothèse.

Au sujet de l'identification ethnique des créateurs de la culture Sîntana, l'auteur postule le rôle des Taïfales et des Daces de Lipiţa ; mais cette formule est modifiée dans l'interprétation du groupe ancien représenté à Tîrgşor (IIIe phase A). Car *les tombes* de cette phase *sans vases à « brûlure secondaire » sont attribuées exclusivement aux Géto-Daces autochtones* (p. 6, 7, 37, 38, 111, 113, 115, 127) sans faire la moindre allusion aux Daces de Lipiţa ; d'après les thèses de l'auteur, ils auraient dû témoigner de toute façon leur présence dans la IIIe phase A. Cette substitution entre les Daces de Lipiţa et les Géto-Daces autochtones change complètement l'interprétation ethnique de ce groupe de tombes de Tîrgşor.

D'ailleurs, la valabilité du critère fondamental de ces distinctions ethniques opérées par l'auteur — la « brûlure secondaire » des vases, attribuée à l'origine exclusivement aux Taïfales — est conditionnée par cette exclusivité même, et Gh. Diaconu soutient, en effet, que les Daces ne pratiquaient pas cette purification rituelle. Mais des recherches récentes ont

---

[1] p. 16, — 1,22 m ; p. 22, — 1,20 m ; pl. XVI, — 1,25 m. Dans le même groupe de tombes superposées, il y a d'autres non-concordances des profondeurs : *tombe no. 124* (p. 17, — — 0,40 m ; p. 45, — 0,30 m ; pl. II, — 0,54 m), *no. 223* (p. 18, — 1,27 m ; p. 68, — 1,37 m ; pl. II, — 1,57 m), *no. 143* (p. 18, — 0,68 m ; p. 62, — 0,70 m ; pl. II, — 0,55 m), *no. 261* (p. 16, — 1,12 m ; p. 22, — 0,70 m), *tombe no. 121* (p. 18, — 0,83 m ; p. 59, — 0,85 m), *no. 122* (p. 18, — 0,85 m ; p. 60, — 0,95 m), *no. 222* (p. 18, — 1,00 m ; p. 68, — 0,88 m), *no. 259* (p. 18, — 1,5 m ; p. 70, — 1,05 m).

[2] La même confusion dans les rapports entre les tombes nos. 214 et 224. A la p. 18 il est écrit que le no. 214 est perforé par le no. 224, tandis qu'à la p. 67 l'auteur déclare que le no. 224 est superposé par le no. 214.

[3] Pour ne pas charger encore notre présentation, nous nous bornons à indiquer les passages — cf. « Materiale... », VII (1961), p. 636, fig. 5, « Materiale... », VIII (1962), p. 538 sq., fig. 2 et les planches II et IV de la monographie.

[4] Dernièrement, avec bibliographie, J. Kostrzewski, *Le problème de la continuité de l'habitat en Pologne dans l'Antiquité*, « Archaeologia Polona », VII (1964), p. 248—256.

[5] R.E., I A, s.v. Taifali, col. 2026—2028.

pu établir avec assez de certitude que cet usage apparait aussi bien chez les Daces autochtones [6] que chez d'autres populations voisines [7]; les voies de pénétration de cette pratique funéraire en Valachie peuvent donc être diverses. D'autant plus que, en analysant les usages observés pour les tombes comprenant des vases « à brûlure secondaire », l'auteur remarque lui-même que ces usages sont *complètement différents* de ceux pratiqués dans la culture Przeworsk (p. 124), mais *identiques* aux rituels enregistrés soit dans les tombes sans vases « à brûlure secondaire » de la même phase, III^e A, soit dans celles appartenant à la nécropole antérieure (II^e phase), géto-dace. En ajoutant l'observation que les tombes avec des vases « à brûlure secondaire » ne contiennent aucun élément caractéristique de la culture Przeworsk (notamment des armes ou des objets en fer), et que, par surcroît, la majeure partie des vases trouve son origine soit dans la céramique géto-dace locale, soit dans des formes transmises aux autochtones par les Romains, nous arrivons à nous demander s'il n'y a pas lieu de croire que ces tombes « à brûlure secondaire » appartiennent, elles aussi, aux Daces locaux, aussi bien que celles de la même III^e phase A sans vases « à brûlure secondaire ». Ce qui plus est, une comparaison des détails de rite et rituel, ainsi que de la céramique, attribuées par l'auteur aux phases II^e et III^e A, nous semble indiquer qu'il est nécessaire non pas de les séparer, mais plutôt les intégrer dans une même nécropole. Nous sommes ainsi amené à considérer, à titre d'hypothèse, que toutes les tombes d'incinération de Tîrgşor doivent être attribuées aux Daces autochtones.

Présentés d'une manière par trop hésitante, les données pouvant aboutir à une chronologie des tombes d'incinération de Tîrgşor nous semblent devoir être réconsidérées. D'après l'auteur, le début du cimetière dace est postérieur à la fin de la nécropole sarmate datée, à la p. 29, « au milieu et dans la seconde moitié du III^e siècle »; mais à la p. 5 de la monographie on nous avertit que « la nécropole sarmate ne fonctionnait plus dans la seconde moitié du III^e siècle ». Dans ces conditions, nous préférons nous remettre aux objets découverts dans les tombes d'incinération, notamment aux fibules provenant des tombes n^0 45 et n^0 147, datables au III^e siècle; cette date est corroborée par la monnaie de Septime-Sévère (193—211) découverte dans la tombe n^0 147, qui offre un *terminus post quem* des incinérations; cette monnaie a pour nous — de nouveau en désaccord avec l'auteur — une valeur chronologique absolue.

Sous ce même aspect de la chronologie établie à l'aide des monnaies, notre opinion ne coincide pas avec celle que l'auteur exprime (p. 101) au sujet des découvertes monétaires dans les tombes d'inhumation de Tîrgşor appartenant à la III^e phase de la nécropole; l'auteur n'accorde pas de valeur à ces monnaies, tandis que nous croyons pouvoir dater au II^e siècle (non pas au IV^e) les tombes n^0 74 (monnaie d'Hadrien, émission de 134—138), n^0 125 (monnaie d'Antonin le Pieux, émission de cca 161) et n^0 225 (monnaie de Commode, émission de 183—185). Dans le même II^e siècle nous pensons pouvoir situer les tombes n^{os} 33, 34, 76, 77, 78, 118, 282, qui n'ont pas de monnaie, mais que sont plaquées de pierres imitant un caveau, système de construction d'origine romaine.

A partir d'autres découvertes numismatiques effectuées sur le terrain de la nécropole, mais appartenant à une habitation romano-dace (une monnaie de Nerva, 96—98, et quatre de Trajan, 98—117) nous croyons pouvoir formuler l'hypothèse que cet habitat est désaffecté par les premières tombes déjà dès l'époque d'Hadrien. La question de savoir quelles sont, du point de vue ethnique, les populations représentées par les premières tombes d'inhu-

---

[6] Par l'amabilité du collègue V. Căpitanu nous avons pu voir, en mars 1969, le matériel découvert dans des nécropoles du district de Bacău, où il y a sans aucun doute des vases « à brûlure secondaire » dans des tombes du III^e siècle, à Loznica-Cioara (tombe no. 16), Gălăneşti (tombe no. 197), Bărboasa (tombe no. 251).

[7] Dans la nécropole d'incinération du III^e siècle de Romula, district de Olt, le collègue M. Babeş a observé des traces de « brûlure secondaire » sur de nombreux vases; nous lui remercions encore une fois de nous avoir informé. Ce rituel est, par ailleurs, connu aussi dans la nécropole de Noviodunum (Isaccea, district de Tulcea) — v. « Materiale », VII, p 393, ainsi qu'à Piatra-Frecăţei, Tulcea (inédit, découvert par nous-même).

mation, reste ouverte à des recherches ultérieures, mais il faut sans doute supposer un fort pourcentage de Sarmates.

En ce qui concerne le moment le plus tardif de la nécropole de Tîrgşor, nous croyons qu'un indice pourrait être offert par la tombe n° 96 où on a trouvé dans la fosse (à 0,65 m au-dessus du squelette) une monnaie de Honorius (395—423), contestée sous l'aspect chronologique, elle aussi, par l'auteur (p. 101).

Il nous semble donc que le matériel archéologique publié par la monographie de Gh. Diaconu offre encore beaucoup de possibilités et d'intérêt aux études concernant les III^{e}—IV^{e} siècles de notre ère.

A. Petre

CRISTIAN POPIŞTEANU, *România şi Antanta Balcanică. Momente şi semnificaţii de istorie diplomatică.* ,,Cuvînt înainte'' de prof. George Macovescu [La Roumanie et l'Entente Balkanique. Moments et significations d'histoire diplomatique. « Avant-propos » par le professeur George Macovescu], Bucarest, Editura politică, 1968, 358 p.

L'auteur a élaboré une monographie présentant des aspects complexes d'histoire diplomatique et de relations internationales, qui reflètent d'une part les traits caractéristiques et les buts que l'Entente Balkanique cherchait à atteindre en tant qu'alliance régionale de sécurité à caractère défensif et de coopération sur le plan international, et d'autre part, le rôle particulièrement important joué par la politique extérieure roumaine dirigée par Nicolae Titulescu, pour la création et le fonctionnement de cet organisme international conformément aux prévisions du Pacte de la Société des Nations.

Les ouvrages antérieures publiés par Cristian Popişteanu — des études plus amples [1], ainsi que des articles parus dans des revues de spécialité — représentent un cadre qui explique sa compétence et sa passion pour les problèmes concernant les relations internationales ainsi que la compréhension profonde du « phénomène diplomatique » dans la perspective contemporaine.

Le Pr George Macovescu montre clairement dans l'avant-propos, la méthode utilisée par l'auteur dans son étude : « Cristian Popişteanu préfère la formule des associations permanentes. Il détermine la place que la Roumanie occupe dans le cadre de l'Entente Balkanique par une série d'associations en considérant continuellement les ressorts diplomatiques intérieurs de l'alliance par rapport à l'arène politique européenne » (p. 7).

Pour avoir un aperçu aussi complet que possible de l'ample processus qui a mené à la création de l'Entente Balkanique, l'auteur identifie d'abord « Les sources de cette collaboration » (Chapitre I : « Aux sources de la collaboration balkanique », p. 19—50) : les racines historiques du rapprochement balkanique, aspects de la collaboration des peuples balkaniques après la conquête de Constantinople par les Osmanlis ; l'apparition de la « Question orientale » qui, dans la perspective de la dissolution de l'Empire Ottoman et de la politique menée au milieu du XIX^{e} siècle par les grandes puissances ayant souvent des intérêts contradictoires offrait un cadre favorable à la lutte de libération des peuples balkaniques ; les Balkans de 1878 à 1914 ; le point de vue du mouvement ouvrier et le rôle joué par la deuxième conférence socialiste interbalkanique (du 19 au 20 juillet 1915).

---

[1] Voir *Petit Guide de l'O.N.U. et des institutions spécialisées; Dialogue avec trois continents* (en collaboration avec E. Preda)

Le chapitre s'achève par les conclusions tirées de l'analyse historique. On y jette également un coup d'œil sur la perspective des événements diplomatiques qu'on va examiner dans l'ouvrage. « La permanence de l'interpénétration et de l'interaction des relations entre les peuples de cette région, autrement dit la collaboration balkanique, apparaît plus prégnante, plus visible et plus facile à suivre que dans d'autres pays du monde. Dans ce processus de continuité, la place et le rôle des Pays roumains se révèlent souvent l'épicentre même des actions communes, facteur de la stimulation et du renforcement des liens d'amitié et de collaboration traditionnelles » (p. 49—50).

Dans les deux chapitres suivants (Chapitre II : « Les Balkans après la conclusion du traité de Versailles », p. 51—61 et le chapitre III ; « Un Locarno dans les Balkans », p. 62—76) l'auteur examine la position politique des grandes puissances européennes — la France et l'Angleterre — dans la zone des Balkans, indiquant les aspects représentant des tentatives balkaniques pour la réalisation d'un pacte régional, matérialisées dans une série de traités et de conventions telles que : le Traité d'amitié turco-yougoslave (1925) ; le Traité de non-agression et d'arbitrage gréco-roumain (1928) ; le Traité de neutralité, de conciliation et d'arbitrage turco-bulgare (1929) ; le Traité d'amitié, de conciliation et de réglementation juridique gréco-yougoslave (1929) ; le Traité d'amitié, de neutralité, de conciliation et d'arbitrage gréco-turque (1930).

Avant d'approfondir la création même de l'Entente Balkanique, l'auteur passe en revue les « Conférences balkaniques » (Chapitre IV, p. 81—101) qui ont eu lieu à Athènes, Istanbul, Bucarest, Salonique, mettant en évidence les résultats positifs de celles-ci ; ensuite il analyse la position des Etats sud-est européens, et la « stratégie hitlérienne » dans les Balkans, examinant de près « l'Horizon international » 1933 (Chapitre V, p. 103—116).

La signature du Pacte de l'Entente Balkanique, le 9 février à Athènes, entre la Roumanie, la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie (Chapitre VI, p. 117—130) a constitué l'affirmation du « désir de contribuer à la consolidation de la paix dans les Balkans » ainsi que le traité le stipulait expressément dans son préambule.

Les « Echos » de la conclusion de ce pacte (Chapitre VII, p. 131—150), l'attitude favorable de quelques-unes des grandes puissances européennes, de même que l'hostilité des autres (l'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste) et « Les concordances entre la diplomatie de l'Entente Balkanique et la sécurité collective » (Chapitre VIII, p. 151—201) ont soulevé maints problèmes que l'auteur s'est proposé de résoudre en étudiant le mécanisme d'organisation de l'Entente Balkanique et en examinant comparativement le pacte par rapport au Pacte oriental, au Pacte Méditerranéen, à la Conférence de Stresa, au Pacte franco-soviétique et à la Conférence de Montreux.

A la Conférence de Montreux (22 juin — 20 juillet 1936) — dont l'objet a été d'établir un nouveau régime juridique international des détroits de la mer Noire — on a mis en évidence de nouveau la solidarité entre les Etats de l'Entente Balkanique.

Lors de la séance inaugurale de cette conférence, Nicolae Titulescu, ministre des Affaires Etrangères de Roumanie, a souligné expressément : « J'ai apprécié qu'il ne faut pas retarder d'un seul instant pour proclamer la solidarité des Etats de l'Entente Balkanique, surgie de l'entendement des intérêts réciproques ainsi que de la priorité de la sécurité régionale par rapport aux intérêts spécifiques de chaque pays... » (p. 190).

Il est également nécessaire de souligner que lors des travaux de la Conférence de Montreux, N. Titulescu a mis de nouveau en évidence l'importance du pacte Balkanique pour la sécurité régionale [2].

L'auteur a considéré nécessaire de présenter, d'une manière critique, le déroulement des événements politiques et diplomatiques d'une certaine importance pour l'étude et pour

---

[2] Voir la Séance plénière N° 11 du 9 juillet 1936, dans *Actes de la Conférence de Montreux (22 juin — 20 juillet 1936)*. Compte-rendu des séances plénières et procès-verbal des Débats du Comité Technique, Paris, 1936, p. 112.

les objectifs de l'Entente Balkanique, qui indiquaient des tendances « Vers une nouvelle configuration de l'Entente Balkanique » dont nous mentionnons : la remilitarisation de la zone rhénane, de même que les événements survenus durant l'année 1937 qui ont périclité l'indivisibilité de l'alliance (p. 212), ainsi que l'accord de Salonique, juillet 1938, qui donnait de nouveaux espoirs de collaboration et de parfaite confiance entre les Etats balkaniques. Le but de cet acte international survenu entre le premier ministre de la Bulgarie et le premier ministre de la Grèce, en tant que président du Conseil permanent de l'Entente Balkanique, était l'abolissement des clauses militaires, navales et aériennes, imposées par le traité de paix conclu à Neuilly, ainsi que les clauses concernant la démilitarisation de la frontière turco-bulgare, stipulées par le traité de paix avec la Turquie signé à Lausanne.

Après une étude minutieuse, l'auteur met en évidence un aspect d'une signification profonde : « L'accord de Salonique constitue une preuve évidente du fait que dans les conditions spécifiques des relations internationales de l'année 1938, lorsque le déroulement des événements devenait tragique, les Etats balkaniques étaient capables de réglementer des problèmes qui avaient souvent causé des dissensions graves, sur la base de la confiance, de l'entendement, du respect et de la bienveillance réciproques, du respect de l'égalité en droits et de la souveraineté nationale, sans aucune intervention étrangère ».

Tenant compte du déroulement des événements, l'auteur examine « l'Entente Balkanique après Munich » (Chapitre X, p. 226—272), les conséquences de l'éclatement de la deuxième guerre mondiale pour l'Entente Balkanique, la tentative de se diriger — dans l'espoir de se soustraire à la domination de l'axe — vers « un bloc des neutres dans les Balkans » (Chapitre XI, p. 273—297) — pour s'occuper ensuite de « La dissolution de l'Entente Balkanique » causée par « l'Agression fasciste dans les Balkans » (Chapitre XII, p. 298—324).

Cristian Popişteanu se propose, aprés avoir récapitulé les événements et les actes internationaux qui ont reflété la création, l'activité et le rôle joué par l'Entente — de répondre à la question si l'Entente a contribué et dans quelle mesure à « la cause de l'entente générale balkanique et en même temps aux efforts européens pour réaliser un système de sécurité collective ». Il relève un trait dominant : « le pacte d'Athènes s'est avéré un instrument réel de collaboration multilatérale entre la Grèce, la Yougoslavie, la Roumanie et la Turquie », de pair avec les accords bilatéraux conclus par les Etats balkaniques durant la même période.

En même temps, l'auteur affirme que l'Entente Balkanique n'a pas aboli — et elle ne pouvait pas le faire — les contradictions et les divergeances existant entre les classes dominantes des pays balkaniques. Néanmoins « l'alliance a contribué à créer un climat plus favorable, faisant disparaître en grande partie, les causes de la tension manifestée dans les relations interbalkaniques » (p. 322).

L'auteur souligne également le rôle joué par l'Entente Balkanique dans la stimulation de la collaboration entre tous les Etats balkaniques, « entre les Etats membres de même qu'entre ceux qui n'ont pas adhéré au Pacte d'Athènes ». L'accord de Salonique, conclu le 31 juillet 1938, entre les Etats de l'Entente Balkanique et la Bulgarie, a eu pour but de créer les conditions d'une évolution favorable des relations interbalkaniques, en confirmant « la possibilité de réglementer d'une manière pacifique les questions litigieuses et dans l'esprit de l'égalité en droits et du respect réciproque, dans les conditions du respect de l'indépendance et de la souveraineté nationale » (p. 218, 322).

Cristian Popişteanu met en évidence que « dans une série de situations et d'événements internationaux, la position de l'Entente Balkanique ainsi que celle de la France et de l'U.R.S.S. se sont superposées ou se sont rapprochées en ce qui concerne la nécessité et les modalités d'assurer la sécurité européenne » (p. 322), tout en soulignant le rôle positif joué par la diplomatie roumaine dirigée par Nicolae Titulescu, dans « l'initiation, la création et le développement de la collaboration dans le cadre de l'Entente Balkanique » (p. 323).

A la fin de son étude l'auteur caractérise les multiples aspects— économiques, historiques et culturels — de la politique de collaboration balkanique, véritable « patrimoine si fortement reflété par le développement des relations bilatérales qui se fait remarquer aujourd'hui entre la République Socialiste de Roumanie et les pays de la zone balkanique » (p. 323).

Une annexe de « Documents » provenant des Archives au ministère des Affaires Etrangères de la République Socialiste de Roumanie, fonds de « l'Entente Balkanique », reproduit de nombreux actes internationaux.

Cristian Popişteanu a utilisé pour l'élaboration de son ouvrage un riche matériel documentaire en grande partie inédit (la correspondance diplomatique), les principales monographies, mémoires, etc. L'analyse pertinente des relations diplomatiques et du contexte historique offre au lecteur de cette monographie aisée à lire une belle contribution à l'histoire contemporaine des relations sud-est européennes.

G. G. Florescu

PAUL H. STAHL, *Folclorul şi arta populară românească* [Le folklore et l'art populaire roumain]. Bucarest, Ed. Ştiinţifică, 1968, 51 p., 83 ill., 16 pl. en couleurs. Avec une version anglaise.

Parmi les nombreuses publications récentes sur l'art populaire roumain, le petit livre de Paul H. Stahl présente un intérêt tout particulier. Car, c'est en effet pour la première fois que l'art plastique populaire est étudié non plus simplement comme une création émouvante par son charme primitif, étonnante par sa variété et son originalité, œuvre, en fin de compte, gratuite d'un peuple largement imaginatif et éminemment doué pour l'art, mais bien en tant qu'expression directe, fidèle, de tout un trésor de connaissances, de croyances, de pensées, accumulé des siècles durant et qui n'est autre que la « Weltanschauung » du paysan roumain. « Ce qui nous intéresse en premier lieu, nous dit l'auteur, c'est la manière dont la conception du monde agit sur l'art populaire et sur les formes artistiques auxquelles elle donne naissance » (p. 5). Car, « L'image créée de toute pièce d'un paysan confectionnant des objets d'art par passion du beau est une supposition romantique, dans sa forme extrême, et qui oublie même l'effort que demande l'exécution de l'œuvre d'art » (p. 7). Ce que l'auteur s'attache à prouver c'est que cet art, tellement admiré pour sa spontanéité, pour sa sincérité, n'est pas qu'un simple répertoire de formes esthétiquement réussies, un décor charmant qui embellit gratuitement jusqu'aux plus modestes instruments de travail. Témoignage, en premier lieu, de la vie spirituelle du peuple, prolongement de ses croyances, de ses rêves, désires et craintes, l'art paysan est riche de significations, jusqu'aux moindres détails, et ce sont elles qu'il faut connaître, approfondir, comprendre, pour saisir la mesure réelle de sa participation à l'histoire de la culture du peuple roumain.

Et comme c'est le folklore qui garde le plus fidèlement les pensées, les sentiments, le savoir même du paysan, il s'avère impossible de le séparer artificiellement de la création plastique sans risque d'appauvrir celle-ci de l'essentiel de sa signification, ainsi que de sa finalité. C'est donc vers le folklore que se dirigera l'attention de l'auteur pour faire voir et comprendre à la fois ce que signifie tel ornement, à quoi correspond et comment s'explique la fréquence d'un certain décor, d'une certaine forme, quelle est l'origine. la source d'un motif qui survit des siècles durant sans changements notables. Et s'il est vrai que parfois le paysan de nos jours a pu oublier — à cause de leur extrême ancienneté — certaines significations du décor qu'il utilise, c'est au spécialiste d'en chercher l'explication qu'on peut toujours retrouver dans des manifestations, des rites, des pratiques, même si altérées, de la vie paysanne contemporaine.

Il est extrêmement regrettable que les dimensions réduites du livre aient empêché l'auteur de pénétrer plus amplement dans le trésor du répertoire décoratif de l'art populaire roumain. Contraint de choisir, il s'est arrêté à un nombre réduit d'éléments, les plus caractéristiques, les plus fréquents aussi, pour justifier et illustrer la justesse de son point de vue, ainsi que sa méthode de travail. Ce seront les *êtres fantastiques* (cheval ailé, licorne, dragon), la *céramique* (forme et décor), les *astres* (soleil, lune, étoiles) et *l'arbre* que l'auteur prendra comme exemple et témoin afin de prouver à quel point tout décor paysan reflète directement, presque spontanément, croyances. superstitions, légendes, coutumes et pratiques populaires.

Elément essentiel de cet art, le décor oblige à un véritable « déchiffrement », à une « lecture », afin de lui faire révéler, au-delà de sa beauté immédiatement apparente, sa signification profonde, réelle. Pour arriver à cette « lecture » complète du décor, à son entendement au-delà des apparences faciles, l'auteur propose trois étapes de la recherche et notamment : 1. *le moment esthétique* (pour la compréhension duquel la classification courante du décor : végétal, géométrique, zoomorphe, symbolique est suffisante) ; 2. *le moment de l'identification* du motif et 3. le *moment de son interprétation*. Pour les parcourir l'aide du folklore est indispensable. Il n'est pas inutile de souligner la justesse de la critique de l'auteur ayant trait à l'insuffisance de la classification courante (mentionnée plus haut) qui n'est ni logique (car elle n'utilise pas un critère unique), ni capable de dépasser les simples apparences.

Dans son analyse des différentes croyances et pratiques (liées soit à la religion chrétienne, soit souvent aux survivances payennes), l'auteur nous offre une image vivante, presque palpable, de l'univers culturel si complexe, incessamment enrichi à travers les siècles, du paysan roumain. C'est sa culture qui explique la présence de certains éléments décoratifs communs à l'architecture, à la sculpture sur bois, à la céramique, aux tissus, aux objets d'usage courant. C'est elle toujours qui est à l'origine du répertoire décoratif, parfois tellement complexe, qui embellit maison, mobilier, costume, ustensiles de travail. C'est toujours grâce à cette méthode de recherche que l'auteur arrive à établir les aires d'interpénétration, d'influence, de parenté entre le folklore et l'art plastique roumain et ceux des autres peuples.

Les exemples que l'auteur soumet à l'analyse sont nombreux. Voilà, entre autres, la tête de cheval sculptée au bout des poutres qui soutiennent le toit (elle est gardienne de la maison contre la puissance magique, malfaisante, des chevaux des Saints Théodores (« Sînt Toaderii ») qui d'ailleurs n'ont rien à faire avec la fête du saint dont ils portent le nom), sur les récipients en bois employés en viticulture, les chevaux ailés qui portent Saint Elie dans son char, la tête de cheval qui garde les champs, les cultures, etc. Par contre, l'origine de la licorne n'est plus populaire mais très probablement littéraire, tout comme celle du dragon qui provient des légendes, des contes, ainsi que de la très fréquente représentation de celui-ci sur l'icône de Saint Georges. Est frappante d'ailleurs la ressemblance du dragon dans l'art populaire avec celui de l'art du moyen-âge.

Très peu connues et d'autant plus intéressantes s'avèrent les relations entre le folklore et la poterie en terre cuite. L'auteur commence le chapitre la concernant en rappelant le fait que chaque partie du pot porte un nom qui correspond parfaitement aux dénominations des différentes parties du corps humain. Il ne s'agit évidemment pas d'une coïncidence fortuite, mais bien de la croyance millénaire que le pot a une « vie », tout comme la terre glaise en a une. Les vases anthropomorphes et zoomorphes (ces derniers sont très nombreux) sont considérés tout aussi vivants que les êtres qu'ils représentent D'ici les multiples fonctions — apotropaiques et autres — qu'on attribue dans les villages aux différents pots en terre cuite.

Très nombreuses sont les légendes et les croyances liées aux astres. Dans le folklore roumain aussi on considère qu'entre les astres et les êtres humains il existe des relations secrètes lesquelles connues, sont capables de changer l'avenir, la destinée de l'homme. Ceci explique la fréquence extraordinaire et sous des aspects très variés des astres dans tous les genres de

l'art populaire. L'auteur consacre plusieurs pages aux exemples concernant la richesse de folklore et de l'art roumain liés aux astres.

En dernier lieu c'est l'arbre et ses représentations qui suscitent son intérêt. L'arbre : « participe aux fêtes du village », il est « symbole du bonheur », « ami », « gardien de la maison, du bétail, de la récolte ». « Tout un univers de pensées et de traditions est lié à l'arbre » (p. 47). Il n'est donc que naturel de le voir participer aux fêtes de l'Eglise, ainsi qu'aux nombreux événements importants de la vie (naissance, mariage, mort, etc.). Ce sont le sapin et le pommier qui jouent le rôle de premier ordre dans les pratiques, ainsi que dans le décor ; viennent ensuite le poirier, le chêne, le hêtre, le tilleul, l'églantine. L'auteur insiste sur la variété des pratiques où l'arbre figure, souvent associé au culte de l'eau ; il est richement décoré et les objets, très variés, qui l'embellissent, ont chacun sa propre signification. On retrouve l'arbre — surtout le sapin — différemment stylisé sur des éléments d'architecture, sculpté en bois, peint sur la poterie en terre cuite de certaines régions du pays sur des vases en bois, sur les coffres de mariage, sur des icônes, sur les œufs de Pâques.

Le texte très condensé de ce livre réussit néanmoins à communiquer un grand nombre d'informations, souvent étrangères même aux spécialistes. Il plonge le lecteur dans un univers étrange, puissant, où l'irréel devient familier, presque normal. Il fait revivre un passé immémorial à travers un art décoratif apparemment tout simple, mais infiniment complexe par la vie même qu'il reflète. C'est à la culture du paysan, à ses croyances, à ses rites que l'auteur s'adresse pour prouver l'unité à travers les siècles de la conception du monde ainsi que de l'art du peuple roumain.

Admirablement choisies parmi tous les genres de l'art populaire, les illustrations aident le lecteur à saisir, au-delà de ce qui lui était apparemment familier, le symbole, la vie secrète, nous dirons l'âme même de ce décor dont le langage dépasse l'esthétique pour plonger dans la profondeur de l'existence même.

Nous espérons que ce livre à dimensions trop modestes, gagnera l'accord qu'il mérite, car il ouvre une nouvelle étape dans l'historiographie de l'art populaire roumain.

Maria-Ana Musicescu

ANDREI PĂNOIU, *Pictura votivă din nordul Olteniei* [La peinture votive au nord de l'Olténie], Bucarest, Editura Meridiane, 1968, 40 p., 59 ill.

Malgré les nombreuses informations, d'ordre surtout historique et généalogique, éparpillées dans différentes publications à partir du début de notre siècle et concernant les centaines d'églises de village, de bourgade, de bourg, de ville, érigées en Valachie et en Olténie dans la seconde moitié du XVIII^{e} et la première moitié du XIX^{e} siècle, l'art de cette époque et en premier lieu la peinture qui décore ces édifices est insuffisamment connu. On pourrait même affirmer qu'il n'a pas encore sa place dans l'ensemble de la peinture ainsi que de la culture roumaine de l'époque. C'est que la juste appréciation d'un art qui ne tient plus du moyen-âge et qui n'exprime pas encore l'époque moderne est tâche ingrate, que les spécialistes des deux domaines hésitent à aborder. Il est vrai, d'autre part, que l'aspect pitoresque de cet art, sa saveur folklorique, ont éveillé dernièrement un intérêt plus actif parmi les historiens de l'art. Toutefois sa connaissance plus approfondie n'est encore qu'un desideratum ; l'exploration systhématique de ce domaine — très complexe d'ailleurs — reste à faire.

En choisissant de s'occuper du portrait de fondateur l'auteur s'intéresse à l'un des aspects les plus originaux, les plus caractéristiques, les plus vivants aussi de cet art qui, dans son ensemble, n'a plus la force de se renouveler. Son intérêt réside moins dans la réussite artistique

que dans le choix des thèmes qui témoigne du degré visible de «désacralisation» de la peinture religieuse, ainsi que du goût précis pour la transposition des narrations littéraires à sujet profane (moralisateur et même fantastique). C'est à l'un des aspects les moins connus de la culture populaire que s'attache cet art qui est d'ailleurs l'une de ses expressions les plus fidèles, les plus facilement accessibles aussi. Et ce sont les portraits des fondateurs qui nous introduisent dans cette ambiance populaire, qui nous suggèrent directement, d'une manière remarquablement vivante, quelques aspects typiques de la société roumaine de l'époque. Car, ce n'est pas seulement le fondateur qu'on représente, mais toute sa famille : ascendants, descendants, colatéraux, auxquels s'ajoutent tous ceux qui ont aidé, d'une manière ou d'une autre, à la construction, à l'embellissement, à la dotation de l'église. Parmi ses nombreux personnages se trouvent aussi le métropolite du pays, l'évêque, le prêtre du village et parfois (plus rarement au XIX^e siècle) le voiévode et sa famille. C'est toute une société qui entoure — couvrant entièrement les murs de l'exonarthex — les fondateurs principaux représentés, tenant, comme par le passé, le modèle de l'église, à droite et à gauche de l'entrée. C'est sur ce genre d'art que l'auteur se penche, sur lequel il attire l'attention, dont il relève l'incontestable intérêt pour l'histoire sociale et culturelle de l'époque. Il a ressemblé un matériel qui parle par lui-même ; il nous offre une somme d'informations de détail, quasiment inconnues au public roumain même. Son choix est judicieux, expressif. Il n'est d'ailleurs pas inutile de souligner le fait que le nombre des portraits de fondateur est tellement grand à cette époque, que le choix peut être en égale mesure facile ou très ardu. Ce choix l'auteur l'a parfaitement réussi, dans le sens qu'il présente au lecteur les exemples les plus représentatifs des différentes catégories de fondateurs dans la première moitié du XIX^e siècle. Le fait de limiter ses investigations à la période finale de ce genre d'art, peut être sujet à discussion, car cette période demeure, du point de vue de l'expression artistique, profondément liée à l'époque précédente. D'autre part, le style de ces portraits n'est pas le résultat d'une évolution artistique, mais bien celui du maintien d'une tradition dont il garde et l'esprit et les moyens d'expression. L'auteur reconnaît d'ailleurs et à juste titre, la continuité dans la manière de représenter les donateurs à l'époque de Constantin Brancovan (1688—1714), laquelle à son tour est débitrice, en ce qui concerne ce genre d'art, de la période précédente. Mais il affirme aussi pouvoir reconnaître, vers les 3^e et 4^e décennies du XIX^e siècle, « une peinture qui dépasse les canons et les conventions de la peinture traditionnelle » (p. 10). Ceci est vrai pour un certain nombre de détails, pas toujours très représentatifs. Car ce qui change est moins le style, la manière de représenter les fondateurs. C'est en premier lieu l'aspect même des personnages qui change : la mode de l'époque introduit une nouvelle manière de s'habiller, change la coiffure, oblige à un certain maniérisme du geste, de l'attitude. Ces nouveautés dans l'aspect extérieur coexistent avec de nombreux traits traditionnels, qui paraissent déjà anachroniques ; mais cette dualité entre ancien et moderne, cet éclectisme qui mêle Orient et Occident, sont une réalité pour toute la vie et la culture de la société roumaine au seuil de l'époque moderne. Le portrait de fondateur reflète fidèlement ce nouveau mode de vie. D'autre part, la rupture avec le tableau votif du moyen-âge — hiératisme symbolique, sens du solennel, immuable frontalité — tous traits hérités de Byzance, a lieu beaucoup plus tôt en Roumanie, notamment vers la fin du XVII^e siècle. Ces considérations n'infirment pas la périodisation que l'auteur établit pour marquer la différence entre les deux premières décennies et les années 30—40 du XIX^e siècle. Ces deux périodes, si semblables à première vue, marquent une très subtile différenciation que l'auteur saisit et souligne pour la première fois. La césure — marquée au point de vue politique par la révolution de 1821 — n'est pas seulement sensible en matière d'art, mais aussi dans le domaine de la culture, dans la manière de vivre, dans le goût de la société roumaine. Sans s'appuyer sur des considérations d'histoire de la culture, l'auteur se contente de constater que la première période demeure étroitement liée au XVIII^e siècle, tandis que dans la seconde on voit s'accentuer « l'empreinte du décorativisme spécifique à l'art populaire » (p. 25). Même l'essai, encore timide et rare, d'utiliser, pour la

peinture religieuse, la peinture à l'huile, ne réussit pas à changer l'aspect rudimentaire des portraits peints vers le milieu du XIX^{e} siècle.

Ce que l'auteur réussit admirablement — et c'est la qualité maîtresse de son livre — c'est non seulement de suggérer, mais de faire « voir » au lecteur — à l'aide aussi d'excellentes illustrations choisies avec soin et une profonde connaissance du matériel cueilli avec patience des années durant — quelques aspects, parmi les plus caractéristiques de la société roumaine, à tous les niveaux, telle qu'elle était dans la première moitié du XIX^{e} siècle. Il nous présente les dignitaires portant le costume d'apparat des princes du moyen-âge, avec, sous l'ample manteau garni de fourrure, la large ceinture en cachemire oriental, parfois une chemise brodée typiquement paysanne. Le même mélange plus saisissant encore, définit le costume féminin. Il n'est pas rare non plus de voir dans le même ensemble un couple de paysans portant leur beau costume de fête, représenté à côté de leurs enfants qui ont déjà adopté le costume bourgeois, tandis que leurs petits enfants portent—comme dans les portraits peints à l'huile—l'habit noir occidental. Et si on regarde certains de ces portraits, apparemmment gauches, souvent d'une touchante naiveté, on constate presque avec étonnement combien toutes ces figures sont différentes, expressives pour l'une ou pour l'autre des classes sociales de l'époque. Ces portraits, peints avec très peu de moyens, sont toujours vivants, réalisés avec un entendement qui dénote un sens aigu de l'observation. Les peintres eux-mêmes appartiennent à toutes les classes sociales : plus rarement, c'est vrai, dignitaires ou boyards, très souvent, membres du clergé, moines, petits bourgeois, paysans. Tous ont suivi le même enseignement, organisé dans les villes et fréquemment dans les bourgades ou dans les centres monastiques. Cet enseignement, les « écoles de peinture » avaient déjà une tradition qui remontait au moins à la première moitié du XVIII^{e} siècle.

Ces considérations en marge du livre de A. Pănoiu font la preuve de nouveauté, d'intérêt qu'il peut susciter. Il ouvre largement une route inattendue vers la connaissance d'un art très spécifiquement roumain (il serait intéressant d'étudier parallèlement le tableau votif roumain et bulgare, étude qui pourrait faire saisir les ressemblances et les différences qui existent entre les deux pays à la même époque) et qui tout en marquant la limite entre deux époques culturelles : celle de la hiérarchie médiévale et celle de la société roumaine au seuil de l'époque moderne. C'est, d'autre part, le mérite de l'auteur d'avoir trouvé quelques prémices capables de mettre en valeur l'art en tant que témoin de la culture roumaine de l'époque.

Maria-Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H. M.); MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, ELENA (E. M S.); DIACONU, PETRE (P. D.); NĂSTUREL, PETRE Ş (P. Ş. N.); MATEI, ION (I. M.); CAZACU, MATEI (M. C.); MARCU, P. LIVIU (L. P. M.);

ALBERTO ZAMBONI, *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia et Histria)*, « Atti dell'Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti. Classe di scienze morali, lettere ed arti », t. CXXIV (1966), p. 463—517, t. CXXVI (1968), p. 77—129; « Memorie della Accademia Patavina. Classe di scienze morali, lettere ed arti », t. LXXX (1968), p. 139—170.

L'auteur, qui a examiné quelque 8 000 inscriptions du II[e] s. avant n. ère au VIII[e] s. de notre ère, en a soigneusement noté les particularités phonétiques, morphologiques, syntactiques et lexicales. La région étudiée constituait un couloir unissant l'Orient et l'Occident, c'est-à-dire le Sud-Est de l'Europe d'une part, et l'Italie, l'Espagne, la Gaule et la Germanie d'une autre. La langue de ces inscriptions renferme conséquemment des éléments caractéristiques qui la rapprochent de celle des inscriptions latines du Sud-Est européen. Quelques éléments germaniques ont pénétré par le Nord. En général, les faits linguistiques ont été recueillis et classés à bon escient, mais ils n'ont pas toujours été suffisamment bien articulés dans l'ensemble de nos connaissances du bas-latin. Pour les mettre en valeur de façon plus efficace, il eût été bon de multiplier les références à d'autres régions géographiques, afin de mieux marquer non seulement les particularités locales, mais encore leur succession dans le temps. Certains faits aident à expliquer la situation que présente la langue roumaine : *diae lunis* (pour *lunae*), CIL V, 8603, Aquilée, roum. *luni*; *cum quem*, CIL V, 1647, 1651, 1705, cf. roum. *cu cine*; *doa*, CIL V, 1902, Aquilée, roum. *două*; *potis*, CIL V, 1703 et 1712, Aquilée, roum. *poţi*. D'autres indiquent des différences par rapport au latin de la région du Danube et intéressent l'histoire de la langue italienne : *pia... mente*, *sancta... mente* (*Inscriptiones Italiae* X, 2, 81; *sponsata*, CIL V, 1636; *habere* + infinitif, pour exprimer le futur : *(h)abes fruere*, CIL V, 1712, Aquilée. Les monographies de ce genre ne sont pas seulement nécessaires à l'étude du latin vulgaire et des langues romanes; elles le sont également pour dépister les influences laissées par certains idiomes disparus ou par les langues voisines.

H. M.

IVAN DURIDANOV, *Thrakisch-dakische Studien. I. Teil: Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, « Linguistique Balkanique », XIII (1969), 2, p. 1—104.

Après un bref exposé de principe et de méthode, l'auteur discute un grand nombre de noms géographiques, ethniques et de personnes appartenant à une vaste région délimitée approximativement par la mer Noire, le lac Balaton, l'Adriatique et la mer Egée. Il enregistre pour chacun d'entre eux les témoignages des sources antiques, apporte des données comparatives et propose des rapprochements étymologiques. Constatant de multiples ressemblances avec le balte, il conclue que les tribus baltiques, les Daces et les Thraces du Sud auront habité à un moment donné assez près les uns des autres, à savoir approximativement au III^{e} millénaire avant notre ère. En revanche, il n'a pas réussi à détecter beaucoup de ressemblances entre les Thraco-Daces et les Slaves à la période préhistorique. Comme il l'avoue lui-même, certains de ces rapprochements ou de ces ressemblances sont douteux. En tout cas quelques noms mis en discussion sont d'origine latine, à savoir : Βούττις, en Dacie méditerranéenne (Procop. *De aed.* IV, 4, p. 122,26 Haury), latin *buttis* « fût, tonneau », roum. *bute* (à côté de *budăi*, présent dans la toponymie roumaine), Γένουκλα . . . τεῖχος (Dio LI, 26,5), sur le Bas-Danube, lat. *genuculum*, pluriel syncopé *genucla* (attesté depuis le I^{er} siècle avant notre ère), dérivés *genuculare, aggenuculare, ingenuculare, progenuculare*, en roumain *genunchi* « genou », *îngenunchia* « agenouiller » ; Πρέϊδις (Procop., *De aed.* IV, 11, p. 149, 12 Haury), en Scythie Mineure, latin *praedia*, locatif *praedis* (lu *predis*) « bien-fonds », Στράμβαι (Steph. Byz. 586, 11), petite ville de Thrace, probablement à proximité de la voie impériale qui reliait Serdica à Constantinople ; cf. lat. *strambus* (résultant de *strabus* tout comme *sambucus* de *sabucus*, *sambata* de *sabbata*), en roumain *strîmb* « courbé, tortueux » ; *Palma* (CIL VI, 32543, 11, l'an 227), village près de Philippopolis, lat. *palma* « paume de la main, partie du tronc d'où s'élancent les branches » ; *Palmatis* (*Tab. Peuting.* VIII, 3), Πάλματις (Procop. *De aed.* IV, 7, 12), localité près de Durostorum, lat. *palmare* « échalasser la vigne » ; *Putina* (CIL VI, 2933) sur le territoire de la ville de Nicopolis ad Istrum, cf. latin vulgaire **putina*, roum. *putină* « tonneau à gueule bée ». Cet essai d'élargir le champ de la recherche et d'y articuler des analogies et des faits empruntés à des langues apparentés est parfaitement justifié.

H. M.

A. V. DESNITSKAJA, *Славяно-албанские языковые отношения и албанская диалектология*, dans Славянское языкознание. VI Международный съезд славистов (Прага, август 1968 г.). Доклады советской делегации, Москва, 1968, p. 120—147.

Les emprunts slaves de la langue albanaise dépassent le chiffre de 800, mais sont moins nombreux que ceux qui leur correspondent en roumain. L'auteur tient compte des recherches effectuées jusqu'ici et y ajoute ses propres investigations. Elle examine la situation des slavismes, d'abord dans la langue littéraire, puis dans les dialectes du nord, du centre et du sud de l'Albanie, dans l'intention de préciser en premier lieu leur répartition géographique. Elle a ainsi l'occasion de faire des rectifications de détail et de mieux délimiter le rôle de l'influence serbo-croate, d'une part, et du bulgare, d'une autre. Elle ne prend pas en considération l'éventualité d'une recherche des éléments slaves en profondeur, dans le but de déterminer et de chronologiser les différentes couches successives. Sa conclusion, toutefois, n'hésite pas à répondre à certaines questions de nature historique sur l'ancienneté de ces emprunts, en s'appuyant surtout sur les résultats obtenus par A. M. Seliščev et N. Jokl, et, en désaccord avec le dialectologue albanais Gj. Gjinari. On le sait, bien des éléments slaves de l'albanais se trouvent en roumain, et

une partie plus réduite a pénétré aussi en néo-grec. Les slavismes, tout comme les latinismes, les hellénismes ou les turcismes doivent être recherchés dans un complexe plus large, si l'on veut mieux comprendre la situation d'une langue ou d'un dialecte donné. Certains ont passé petit à petit d'une région à l'autre avant de se fixer définitivement en un endroit, de sorte qu'il est difficile d'obtenir une vue d'ensemble à moins de faire au préalable l'historique détaillé de chaque terme. Cela n'est réalisable qu'à condition de connaître plus en détail la situation sur les lieux et de disposer d'études comparatives. L'étude des appellatifs doit être absolument complétée par celle de la toponymie. L'effort de l'auteur de poursuivre la distribution géographique des slavismes pour en tirer des précisions nouvelles sur les dialectes albanais est méritoire.

H. M.

Памятники византийской литературы IV-IX веков, Москва, «Наука», 1968, 356 p. (Академия наук СССР, Институт мировой литературы им. А. М. Горького).

Ce livre renferme un choix de fragments appartenant à plus de 35 auteurs byzantins des IV^{e} — IX^{e} siècles, traduits récemment en russe et accompagnés de courtes introductions et de notes signées par S. S. Averintsev, L. A. Freiberg, M. L. Gasparov, M. E. Grabarj-Passek, T. A. Miller, F. A. Petrovkij, T. V. Popova, T. M. Sokolova et M. N. Tsetline, et des versions plus anciennes dues à S. P. Kondratjev et V. G. Vasiljevskij. C'est, dans son ensemble, une anthologie pleine de mérite, qui s'adresse au grand public désireux de connaître dans les grandes lignes la littérature byzantine des origines au IX^{e} siècle. Certains des textes inclus dans le volume ont été traduits en vers. On cite pour chaque auteur l'édition d'après laquelle a été faite la traduction. Les indications bibliographiques sont généralement correctes, bien que pour certains auteurs l'on ait utilisé des éditions vieillies, comme c'est le cas de Georges de Pisidie et de Léonce de Néapolis (deux auteurs de la première moitié du VII^{e} siècle) : on aurait pu se servir en l'occurrence, et cela avec grand profit, des éditions plus récentes d'A. Pertusi (Ettal, 1960) et Lennart Rydén (Uppsala, 1963). A la p. 348 on fait une confusion entre l'édition de Bonn et celle de C. De Boor (parue à Leipzig) de la *Chronographie* de Théophane. Une illustration de choix relève le goût et l'effort des collaborateurs de la section de littérature antique de l'Institut de littérature universelle A. M. Gorki de Moscou.

H. M.

ROBERT AUTY, *Вукова језичка реформа у светлу језичког препорода међу славенима аустријске монархије*. [La réforme linguistique de Vuk Karadžić à la lumière de la renaissance linguistique parmi les Slaves de la monarchie autrichienne], «Анали филолошког факултета». Београдски универзитет, 1966, p. 9—13.

En passant en revue les débats touchant les principes linguistiques et orthographiques énoncés par Vuk Karadžić, l'auteur du présent article fait une analyse de ces principes à la lumière des tendances générales qui ont caractérisé la renaissance linguistique slave.

E. M.-S.

TOTIU TOTEV, *Неизвестен стратег на Иоанопол и Доростолон* [Un stratège inconnu de Ioannoupolis et de Dorostolon], « Археология », 4, Sofia, 1968, p. 49—51 (avec résumé français).

L'auteur de ce court article public un sceau de plomb, parfaitement bien conservé de Léon Saracènopoulos, stratège de Ioannoupolis et de Dorostolon, dont nous reproduisons ici le libellé : † Λέον(τι) Β(ασιλικῷ) πρωτοσπαθ(αρίῳ) καὶ στρατηγ(ῷ) 'Ιωαν[ν]ουπόλ(εως) † καὶ Δοροστόλ(ου) ὁ Σαρακηνόπουλ(ος) (sic !).

Ce petit monument a été découvert à l'occasion des fouilles pratiquées en 1967 dans l'enceinte même du palais de Preslav. Selon T. Totev, il date du XI[e] siècle.

Mais selon toutes les probabilités, ce sceau doit remonter en réalité aux années immédiatement postérieures à la conquête de Preslav par les troupes de Jean Tzimiscès en 971, car ce n'est qu'alors que la ville porta le nom de Ioannoupolis. Quand en 1001 les Byzantins s'emparèrent à nouveau du sud-est de la Bulgarie actuelle, le vieille capitale bulgare s'appelait encore Preslav. Ce sceau est la première confirmation sigillographique de la mention du nom de Ioannoupolis dans le Taktikon de l'Escurial (voir N. A. Oikonomidès dans la « Revue des études sud-est européennes », III (1965), p. 61) et dans les chroniques byzantines. Il soulève du reste de nombreux problèmes sur lesquels nous comptons revenir ailleurs prochainement. On retiendra pour le moment que ce document sphragistique nous livre le nom de l'un des premiers, sinon du premier, des stratèges qui résidèrent à Silistrie (Dorostolon) aussitôt après l'an 971. Sa découverte à Preslav et non à Durostorum nous incite à émettre l'hypothèse que Léon Saracènopoulos avait établi son siège à Silistra.

P. D.

De la Grèce à Byzance. Texte de Maurizio Bonicatti. Adaptation de Suzanne Sivel et Georges Michelson. (« Chefs-d'œuvre de l'Art », II), Librairie Hachette, Paris, 1963, pp. 201—293 + XXXIX pages.

Il est des livres qui font rêver. C'est bien le cas de celui-ci qui, usant des moyens raffinés de l'imprimerie, évoque, en se fondant sur des centaines de photographies en couleurs toutes plus belles les unes que les autres, les grandes phases que l'art a connues en Grèce, en Italie puis aux premiers siècles de Byzance. Synthèse et analyse se marient à merveille et l'exposé en sort captivant. Dommage que les trésors de certains pays de l'Europe de l'Est — l'autel de Pergame par exemple, les pièces d'orfèvrerie de Panagiurište ou encore le trésor de Pietroasa — soient passés sous silence, dans ce recueil qui fait une place, modique mais effective, même à l'art perse et à celui des « barbares ». Une seule critique : la médiocrité des quelques minicartes géographiques épinglées en tête de chapitre, qui contraste singulièrement avec le faste de ce volume préfacé par Blandine Wenger. En appendices des chronologies comparées des civilisations, un guide des styles, un lexique des termes techniques et un index des illustrations indiquant la provenance ou le dépôt de chaque pièce.

P. Ş. N.

ATHANASIOS D. KOMINIS, Τὸ βυζαντινὸν ἱερὸν ἐπίγραμμα καὶ οἱ ἐπιγραμματοποιοί [L'épigramme sacrée à Byzance et les épigrammatistes], «Ἀθηνᾶ». Σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας. Σειρὰ διατριβῶν καὶ μελετημάτων, 3, Athènes, Imprimerie des Frères Myrtidis, 1966, 207 pages.

Cette thèse de doctorat présentée à l'Université d'Athènes vient combler un vide de nos connaissances sur la poésie sacrée byzantine. Déployant beaucoup de science, et avec une clarté remarquable, A. Kominis nous introduit dans les arcanes de l'épigramme sacrée à Byzance, genre se rattachant à la rhétorique et que l'on cultivait en l'honneur des saints ou des fêtes du calendrier, et notamment des personnages de l'Ecriture Sainte. De là on en vint à en faire usage à l'intention des gens d'église, puis sur les icônes, les églises, les livres religieux, les sceaux, etc. Ces différentes catégories alimentent la première partie de l'ouvrage. La seconde tire au clair les particularités de la métrique utilisée par les épigrammatistes. La troisième enfin constitue un chapitre de l'histoire de la littérature byzantine. C'est qu'on nous y présente les auteurs en question (p. 103—192). On y distingue d'abord une époque précoce (V[e] et VI[e] siècles) marquée par des noms comme ceux de Claudien, Nil le Scholastique, Ménandre Protéktor, Agathias, Paul le Silentiaire ; puis c'est l'époque d'un Georges de Pisidie et d'un Sophrone de Jérusalem (VII[e] s.). Le VIII[e] s. et le IX[e] s. tirent gloire de poètes comme Jean Damascène, Cosmas de Maiouma, André de Crète, Germain de Constantinople, etc., puis Théodore Studite, l'empereur Théophile, le patriarche Ignace, la poétesse Cassia, Léon le Philosophe, d'autres encore dont Photius en personne. L'âge d'or de ce genre littéraire embrasse les X[e], XI[e] et XII[e] siècles : c'est l'époque d'Aréthas de Césarée, de Jean le Géomètre, de Constantin de Rhodes, de Léon le Sage, de Siméon le Métaphraste, et j'en passe ; c'est également celle du métropolite Jean Mavropous, de Michel Psellos, de Nicéphore Ouranos, pour nous borner ici aux plus connus ; c'est celle enfin d'Anne Comnène, de Georges Skylitzès, d'Euthyme Zigabène, d'Eustathe de Thessalonique, de Théodore Prodrome, de Jean Tzétzès, et de maint autre. Mais une courbe s'amorce qui annonce le déclin: les protagonistes ont nom Germain de Nicée, Georges Acropolite, Démétrius Chomatianos, Macarios Caloritès, Manuel Holobolos, Michel Choniatès, Nicéphore Blemmyde, etc. Un chapitre spécial est également consacré aux poètes grecs du sud de l'Italie (dont certains appartenant aux périodes précédentes avaient été déjà enregistrés), tels Eugène de Palerme, Nectaire de Casole, etc. Et vient ensuite la série des derniers épigrammatistes byzantins aux noms rendus plus d'une fois prestigieux par les multiples aspects de leur activité et de leur personnalité : Georges Cabasilas, Démétrius Triclinius, Théodore Pédiasimos, Manuel Philès, Mathieu Blastarès (au XIV[e] s.) ; Georges Scholarios, Jean Eugénikos, Marc d'Ephèse, Michel Apostolis (au XV[e] s.).

Les noms que nous venons de reproduire sont loin d'épuiser la série imposante des poètes étudiés dans ce livre. Chacun des épigrammatistes a les honneurs d'une notice plus ou moins développée et de la bibliographie requise.

Traité de versification et précis de littérature en matière d'épigrammes byzantines sacrées, ce livre, muni d'utiles index, fait honneur à l'auteur et à ses maîtres de Grèce et d'Italie et constitue un travail fondamental pour le développement des études byzantines.

P. Ș. N.

NICOLAE VĂTĂMANU, *Hippocrat în pictura exterioară a bisericilor din Țara Românească* [Hippocrate dans la peinture extérieure des églises de Valachie], « Argeș », III, n° 4, 1968, p. 20, avec une photographie.

Après les philosophes et écrivains antiques représentés sur diverses églises des Balkans et de Roumanie, voici que deux églises d'Olténie — celle de Cîineni-Vîlcea (bâtie en 1807) et

celle de Păuşeşti-Măglaşi (construite en 1833) — ajoutent à la frise des philosophes et des sybilles décorant leurs façades extérieures, le portrait du « Filozof Ipocratis », de toute évidence le médecin Hippocrate. Il serait intéressant d'apprendre si le personnage a déjà été signalé ailleurs dans l'iconographie du Sud-Est européen.

P. Ş. N.

ROLAND HIBON, *Les Miracles de Saint Démétrius dans le Cod. Carpent. 103. Introduction à l'étude du texte.* Extrait de «Μακεδονικά», tome VII, Thessalonique, 1966, 218—236.

Le ms. 103 de la Bibliothèque Inguimbertine de Carpentras (près Avignon), possède le texte de 13 miracles de saint Démétrius de Thessalonique. L'auteur les résume, en en donnant aussi l'incipit. Rédigés dans une langue populaire, ces miracula encore inédits sous cette forme sont connus par ailleurs. Nous sommes toutefois tombé en arrêt devant le 3e miracle de la collection : guérison de Léonce auquel le saint apparaît ultérieurement en rêve à deux reprises, lui enjoignant de ne pas toucher à ses reliques et lui faisant savoir comment traverser le Danube pour *se rendre en « Vlachie » où il fit édifiei une église à saint Démétrius* (p. 221). R. Hibon remarque en note que le ms. porte d'abord le mot Μεγαλοβλαχία, puis un peu plus loin celui de Βλαχία. Ce détail nous permet de donner raison à H. Omont qui a daté le codex de Carpentras du XVIe siècles, alors que le catalogue de ladite bibliothèque par Lambert le fait remonter au XIIe s. La Grande Valachie du Danube — à la différence de celle de Grèce — ne se rencontre pas citée sous ce nom avant le XVe siècle. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure la tradition que l'église Saint-Démétrius de Craiova remonterait à la dynastie roumano-bulgare des Assénides sous sa forme initiale aura été contaminée par ce récit étudié par le chercheur français, dont on attend avec impatience l'édition du manuscrit de Carpentras.

P. Ş. N.

CH. G. PATRINELIS, Μιὰ ἀνέκδοτη διήγηση γιὰ τὸν ἄγνωστο Νεομάρτυρα Γεώργιο († 1437). (Un récit inédit sur le néo-martyr inconnu Georges († 1437)). Extrait de «'Ορθόδοξος Παρουσία», Α' (1964), Athènes, 1964, p. 65—74 (avec résumé en anglais).

Le récit conservé dans le cod. II 50 de la Marcienne (ff. 235^r—242^r) est dû à un anonyme qui fut témoin du supplice du feu infligé par les Turcs le 26 mars 1437, à Andrinople, à ce Georges, soldat de son métier et natif de Sofia, qui refusa d'embrasser l'islam. C'est là un des rares documents concernant un néo-martyr dans les Balkans sous la domination ottomane. Le récit s'achève avec une invocation à Dieu et à la Vierge pour l'empereur Jean Paléologue et le patriarche Joseph. A retenir encore que la mention du nom de la ville de Sofia à cette époque est une nouveauté : les Byzantins l'appelaient ordinairement Triaditsa (p. 67, note 1).

P. Ş. N.

MARIA G. NYSTAZOPOULOU, Ἡ ἐν τῇ Ταυρικῇ Χερσονήσῳ πόλις Σουγδαία ἀπὸ τοῦ ΙΓ' μέχρι τοῦ ΙΕ' αἰῶνος. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Νοτίου Ρωσίας [La ville de Sougdaïa en Chersonèse taurique du XIII^{e} au XV^{e} siècle. Contribution à l'histoire de l'hellénisme au Moyen Age en Russie méridionale], Athènes, 1965 (Ὑπηρεσία Ἀρχαιοτήτων καὶ Ἀναστηλώσεως. Δημοσιεύματα τοῦ Ἀρχαιολογικοῦ Δελτίου — Numéro 7), 189 pages.

Cette thèse de doctorat de l'Université d'Athènes, élaborée sous la direction du Professeur D. Zakythinos, vient préciser à point nos connaissances sur le passé médiéval de la Sougdaïa ou Sougdéa des Byzantins, la Soldaja, Sodaja ou Soldadia des Italiens, la Surož des Russes, le Sogdak ou Sudak des sources arabes. De nos jours encore c'est cette dernière forme qui prévaut. A l'époque considérée par Mademoiselle Nystazopoulou, cette cité pontique de Crimée n'était plus, en présence de l'affrontement de Venise et de Gênes, une possession byzantine mais une ville d'expression grecque et de foi orthodoxe où vivait une population bigarrée. L'auteur étudie d'abord l'histoire politique de Sougdaïa, puis son histoire intérieure. Mettant à profit aussi bien les sources littéraires que les fouilles archéologiques, elle fait remonter aux Alains l'origine du nom et de la création de la place. Centre ecclésiastique, administratif et commercial sous la domination de Constantinople (et cela jusqu'au XI^{e} s.), la ville devint sous l'emprise des Coumans le centre même de leur activité commerciale. L'empire de Trébizonde ne parvint pas à leur arracher Sougdaïa. Attaquée par les Tatares en 1223, elle vit sa population se décider à payer tribut à la Horde d'Or. Au début du XIII^{e} siècle Venise y établit un comptoir, mais en 1266 les Gênois rivaux fondèrent non loin de là leur colonie de Caffa. La guerre de 1296 entre les deux métropoles italiennes pour la maîtrise de la mer Noire se déroula notamment dans la péninsule taurique. Puis vint l'invasion mongole au XIV^{e} siècle : sous les coups de Nogaï les gens de Sougdaïa durent chercher refuge dans les montagnes de Crimée. En 1365 Gênes finira par s'emparer de la ville L'auteur étudie aussi l'administration génoise à Sougdaïa. La prise de Constantinople par les Turcs (1453) obligea les Gênois à céder à la Banque de Saint Georges leurs droits en mer Noire : la Banque mit alors en état de défense les colonies pontiques en faisant alliance avec les princes souverains de Théodoro (Mangoup) et avec les chefs tatares. Les mésintelligences entre les princes tatares permirent à Mahomet II de mettre la main sur Caffa en 1475 : la conquête des autres places de Crimée, dont Sougdaïa, suivit aussitôt.

L'histoire intérieure de Sougdaïa fait elle aussi l'objet d'une étude approfondie. Le Synaxaire de l'Eglise de Sougdaïa (republié en appendice) constitue l'une des sources principales de cette histoire. Au XIII^{e} s. la ville comptait 8 300 âmes. Il y avait là des Grecs orthodoxes, des Tatares (en partie convertis), des Arméniens, des Alains, des Russes, des Vénitiens, des Génois et des Juifs. Sougdaïa était administrée par des archontes et des sébastes, en fait des gouverneurs locaux indigènes, qui ne devaient pas leur situation à l'empereur de Trébizonde, ni aux khans tatares. Sous la coupe de Gênes, c'est le consul qui centralisera toute l'autorité en sa personne.

L'Eglise de Sougdaïa est mentionnée pour la première fois au VIII^{e} siècle. Sous Alexis I^{er} Comnène elle fut unie à celle, voisine, de Phoullai [1]; d'où, au XIII^{e} siècle, l'archevêché de Sougdophoullai, directement dépendant du patriarcat œcuménique. Entre 1275 et 1282, ledit archevêché fut transformé en métropole. Au XIII^{e} s. Rome eut grand soin des églises catholiques de la péninsule. M. G. Nystazopoulou dresse la liste des archontes et des sébastes de Sougdaïa,

[1] Sur Phoullai (Phulé), voir aussi Germaine Da Costa-Louillet dans « Byzantion », XXIV, p. 256—263. Cf. également la Vie de saint Jean le Psichaïte, dans « Le Muséon », N.S., 3, 1962, p. 104.

celles de ses évêques et autres dignitaires ecclésiastiques, celle enfin de ses églises et monastères. La dernière mention de cette église criméenne remonte à l'an 1485.

Un appendice particulièrement précieux pour l'historien comme pour le philologue (p. 109—160) est consacré à l'examen, à l'édition et au commentaire des notices historiques du codex 75 du monastère de Chalkis (Sainte-Trinité). C'est un synaxaire, écrit, sans doute à Constantinople, au XI[e] s., partiellement mutilé et déjà publié par l'archimandrite Antonin, extraordinairement important en raison de ses 204 notices de caractère historique, plus 12 autres d'intérêt religieux. Ces notices figurent dans les marges du codex, plus d'une fois détériorées. Elles sont connues aussi sous le nom de *Notitiae Sugdaeae* (cf. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I[2], s.v.). Leur examen a permis à la byzantiniste grecque de détecter 42 mains de scribes différents, gens d'église ou laïques. Elles les considère, à juste titre, comme une sorte de « chronique de Sougdaïa ». Les notices historiques datées s'échelonnent de 1186 à 1418. Contrairement à la méthode suivie par le premier éditeur (Antonin, dans les « Zapiski Odeskago Obštestva Istorii i Drevnostej », V (1863), p. 505—628), lequel avait respecté la pagination du manuscrit, Mlle Nystazopoulou les reclasse chronologiquement (p. 110—137), leur restituant par là plus manifestement leur caractère de chronique locale, collective et anonyme. Suit un commentaire aussi consciencieux que fouillé de ces notices, dont quatre planches permettent au lecteur de saisir les difficultés. Un large résumé français et un copieux index [2] achèvent ce travail remarquable, qui décuple déjà l'impatience avec laquelle nous attendons l'apparition d'un autre ouvrage de Mademoiselle Nystazopoulou, *La Chersonèse byzantine*, qu'elle à préparé à Paris sous la surveillance du Professeur Paul Lemerle. Les qualités d'analyse et de jugement dont *Sougdaïa* fait preuve, avec la clarté de son exposé et l'aisance de son information des plus diverses, consacrent d'ores et déjà Maria Nystazopoulou comme l'un des connaisseurs les mieux avertis du bassin pontique au Moyen Age.

P. Ş. N.

PAUL COLES, *The Ottoman Impact on Europe*, London. Thames and Hudson, 1968, 216 p., 109 illustrations, 16 color.

Les études consacrées au problème de l'impact ottomano-européen abondent. Elles sont dues à la fois aux contemporains des événements (une récente bibliographie en deux volumes fait état d'ouvrages datant du XVI[e] siècle)* et à des historiens modernes. C'est ainsi que les grandes synthèses de l'histoire ottomane, rédigées par des Européens, de Hammer à Iorga (tout comme celles plus anciennes, Cantemir, etc.) insistent, très naturellement, surtout sur les implications européennes des conquêtes turques. Reprendre ces problèmes pour en donner

---

[2] Le nom de Saint (ὅσιος) Etienne de Sougdaïa a été toutefois santé (p. 119, 131 et 133). C'est le *Stephanus ep. Surozíae* de la BHG[3] 1671 du P. Fr. Halkin. A la page 119 la notice No. 4 indique la fête de saint Etienne, archevêque de Sougdaïa (enterré dans l'autel de l'église locale Sainte-Sophie) à la date du 17 décembre (« circa 1214 » précise M. Nystazapoulou). Plus loin (p. 133, No. 164), le 30 janvier (« circa 1337—1339 ») est enregistrée la mémoire de l' ὅσιος Στέφανος τῆς Σουγδαίας, en même temps que celle des Trois Hiérarques. Une autre notice (la 141[e], p. 131) connait au 15 décembre (« circa 1318 ») la fête de la mort — ἡ Θανῆ (*sic!*) — d'Etienne le Confesseur, archevêque de Sougdaïa, l'Illuminateur des Sougdaïens. Ces informations nous aident à mieux connaître le culte de cet hiérarque des bords de la mer Noire et son développement.

* Carl Gollner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, Bucureşti—Baden-Baden, vol. I—II, 1961—1967.

un aperçu général, signifie, dans la grande majorité des cas, se référer à des ouvrages et à des opinions devenus classiques.

Des recherches plus récentes auxquelles, outre les contributions des auteurs européens et américains, il convient d'ajouter celles des historiens turcs contemporains, n'ont pas manqué de proposer, grâce à une documentation nouvelle, des interprétations qui tantôt modifient la vision traditionnelle des événements et des situations, tantôt fournissent l'explication d'une victoire militaire ou d'une défaite, tantôt enfin rendent compte des véritables dimensions d'une offensive ou d'une retraite.

Voici pourquoi nous pouvons considérer comme très intéressant l'ouvrage de Paul Coles, paru dans l'excellente collection « European Civilization », et qui présente justement les résultats de telles recherches nouvelles. Enrichi de remarquables illustrations, où la gravure européenne fait bon ménage avec la miniature turque d'époque, le livre est en général bien documenté, ce qui explique les proportions de la bibliographie finale.

Le propos de l'auteur a été de soumettre à un examen critique d'ensemble l'histoire de l'expansion ottomane jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle. Les cinq chapitres de l'ouvrage sont consacrés, dans l'ordre, à l'analyse de l'essor de la puissance ottomane, à la structure de l'Empire, aux guerres contre l'Occident de l'Europe (1520—1581), à l'impact ottoman et, pour finir, à l'époque du déclin, suggestivement intitulée : « le commencement de la fin ».

En ce qui concerne la conquête ottomane, le regard de l'auteur s'attache à l'embrasser selon une double direction européenne : dans l'Est, où l'on a une direction danubiano-balkano-pontique, et dans le bassin de la Méditerranée. Chacune de ces deux directions sont conçues comme dominant une étape bien individualisée de l'expansion ottomane. C'est l'explication des conquêtes de la première étape que nous présente le second chapitre de l'ouvrage consacré à la structure de l'empire, c'est-à-dire au développement des institutions et de la société ottomane, au système administratif et aux classes sociales. Une place est réservée à la situation des populations soumises, au système de la possession des terres conquises, au statut des paysans asservis et des nombreux esclaves, auxquels l'auteur assigne un simple rôle domestique se rattachant aux satisfactions d'orgueil des différents notables. En cette matière, de nouvelles interprétations viennent corriger maintes appréciations concernant la situation des pays directement soumis à la domination ottomane. Il convient de souligner, par ailleurs, que les recherches sont à leur début. Les documents d'archives commencent à peine à être plus amplement discutés et leur publication ne date que des dernières décennies. L'utilisation des travaux dus aux chercheurs sud-est européens devrait être élargie et assurée avec plus de soin.

Le chapitre III est consacré à l'étude des conquêtes ottomanes de la deuxième étape, dans la direction de l'Europe centrale : conquête de la Hongrie et expansion dans la Méditerranée. En guise de conclusion, l'auteur dresse un bilan des succès et des défaites. Ce bilan met en cause à la fois la capacité militaire des Turcs et la faiblesse des forces européennes pendant une période déterminée. Prenant appui sur les conclusion de F. Braudel l'auteur estime lui aussi que la technique navale, au XVI^{e} siècle, n'était pas assez développée pur permettre à un conquérant de se maintenir longtemps en Méditerranée. L'impact ottomano-européen connait des moments importants dans les zones de contact, telle la zone de la conquête ottomane dans les Balkans et dans la région danubienne. L'évolution du système des timars, avec ses conséquences d'ordre social et militaire, constitue un des problèmes sur lesquels l'auteur a eu raison d'insister. Cependant la situation des populations soumises dans cette zone et son évolution qui est loin d'être bien connue aurait exigé des analyses plus approfondies. Quant aux communautés des Vlaques balkaniques, l'auteur semble leur attribuer une origine nord-danubienne, ce qui n'est historiquement exact que pour les effectifs réduits et seulement pour le nord de la péninsule. Les communautés valaques balkaniques jouissaient d'une certaine autonomie et possédaient des privilèges fiscaux qui remontaient à l'époque byzantine. Sur ce point la consul-

tation de la riche bibliographie que nous possédons actuellement aurait rendu un grand service à l'auteur.

La politique ottomane vis-à-vis des pays et des régions autonomes présente des aspects intéressants, dont l'examen aurait permis à l'auteur de répondre aux importants problèmes qu'il a, par ailleurs, posés avec beaucoup de finesse. Quant à la politique ottomane qui consistait à maintenir, tout au moins en partie, dans les pays soumis le droit et la législation existants, elle a déjà fait l'objet de plusieurs études fort intéressantes.

Les zones de contact, à l'analyse desquelles l'auteur s'attache plus particulièrement, sont celle de l'Ouest : les frontières des possessions de la maison des Habsbourg, où l'offensive contre les Turcs a été reprise avec de grosses conséquences d'ordre social et politique. L'autre zone, la Méditerranée, a des points de contact avec les possessions des Habsbourg d'Espagne, dans les deux péninsules et avec les villes italiennes, et plus particulièrement avec Venise. Notons en passant que la longue rivalité vénéto-ottomane, avec les combats acharnés pour la possession de la Morée et de la Crète, implique de nombreux problèmes, dont le livre recensé nous présente une analyse suggestive.

Dans le paragraphe intitulé : « Le Turc dans la conscience européenne », sont mentionnés les principaux ouvrages des XVI^e^ et XVII^e^ siècles (Busbecq, Georgevich, Gentili, Postel, Sansovino, etc.) qui nous fournissent non seulement des renseignements et des données, mais aussi une image du Turc, telle que la captait la conscience des contemporains. Ce sont d'ailleurs ces ouvrages qui forment le point d'émergence de la turcologie moderne en Europe.

Une autre forme de contact est constituée par les renégats. Leur rôle dans la vie de l'Empire ne saurait être exagéré. Ce sont les renégats italiens, juifs et autres qui ont véhiculé l'expérience et les connaissances de l'Europe.

Le dernier chapitre est consacré à l'époque du déclin dont le début se situe dans les dernières décennies du XVI^e^ siècle pour continuer, avec une brève interruption de 1650 à 1683, durant tout le siècle suivant. L'ouvrage se clôt sur l'analyse des causes qui expliquent pour nous ces défaites et la décadence de l'Empire ottoman, ainsi que le rapport mouvant des forces ottomano-européennes qui confère à cette période une place à part dans l'histoire moderne.

I. M.

PAVEL BINDER, *Contribuţii la geografia istorică a Banatului de Severin* [Contribution à la géographie historique du Banat de Severin], « Studii », 21 (1968), 4, p. 625–639.

Voilà un article bien dense, où l'on trouve d'utiles mises au point historiques et géographiques : l'emplacement de la forteresse de *Caraş*, la résidence des comtes du district homonyme, mentionnée dans le diplôme accordé aux chevaliers de Saint Jean en 1247. à *Horom* (aujourd'hui Palanca, en Yougoslavie) ; deux autres toponymes qui apparaissent dans le même document, *la terre de Voila* et *Feketig* sont identifiés à *Boila* (près de Bela Crkva-Biserica Albă) ou à *Voilaviţa-Pančevo* (*Panciova*) et, respectivement, à *Caraş* (traduction petchenègue *Cara-su* d'une *Cerna* slave, elle-même homonyme de *Dierna-Tsierna* dace). L'auteur émet l'hypothèse qu'avant l'occupation hongroise de la Transylvanie, il y eut une formation politique qui englobait le Făgăraş et le Severin, anciennes *terrae* roumaines.

La possession du Severin par les princes valaques avant 1300 (le centre du Banat étant à Mehadia, d'où le nom du district voisin de *Mehedinţi* = gens venus de Mehadia) reste encore à prouver. En conclusion, d'utiles considérations sur les variations territoriales du Banat de Severin.

M. C.

Die Gedichte des Michel Beheim. Band I, Einleitung, Gedichte Nr. 1—147, herausgegeben von Hans Gille und Ingeborg Spriewald, Akademie Verlag, Berlin, 1968, LXXX + 705 p. in — 8° (Deutsche Texte des Mittelalters, herausgegeben von der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Band LX).

Les poèmes historiques du troubadour (Minnesänger) allemand Michel Beheim, dont la vie aventureuse couvre une bonne partie du XV^e siècle, pour finir par un tragique assassinat, préoccupent les historiens roumains depuis quelques dizaines d'années. C'est le mérite de Gr. C. Conduratu d'avoir publié chez nous, le premier, une excellente édition commentée du poème sur Vlad l'Empaleur (1903) qu'il présenta comme thèse de doctorat à la Faculté de Philosophie de Leipzig. En 1936, C. Karadja édita un autre poème sur la croisade de Varna (1444) où prirent part aussi des soldats roumains envoyés par le prince Vlad Dracul (le Diable). La valeur historique de ces poèmes est aujourd'hui unanimement reconnue, parce que l'auteur, qui a été successivement au service du comte Ulrich de Cilli et de l'empereur Frédéric de l'Allemagne, est un temoin de premier ordre.

Dans ce premier volume nous trouvons le poème sur Vlad l'Empaleur (n° 93) qui contient un grand nombre de données au sujet du règne valaque de ce personnage controversé (1456 — 1462), communiquées à l'auteur par un moine franciscain réfugié à Wiener Neustadt en 1463.

Le chant n° 101 intéresse aussi le Sud-Est européen (« Von den Turken auff ein patschafft dy was czu Nuranperg ») sur l'ambassade turque à la diète de Nürnberg de 1466, de même que le poème n° 106, « Von graff Issgra », une courte biographie du mercenaire tchèque Ian Giskra, qui arrêta, sur l'ordre du roi Mathias Corvinus, Vlad l'Empaleur en 1462.

M. C.

CAMIL MUREŞAN, *Iancu de Hunedoara* [Jean Hunyadi], II^e édition, revue et augmentée, Bucarest, Editura Ştiinţifică, 1968, 245 p.

La deuxième édition du livre de Camil Mureşan est bienvenue également pour les historiens et pour le grand public désireux de culture. La monographie représente une solide synthèse de l'une des plus importantes époques de notre histoire quand le rapprochement et la collaboration des trois pays roumains furent des plus étroites. Les efforts de Jean Hunyadi pour former une vaste coalition européenne, les relations politiques qui prirent naissance en ce temps-là entre les peuples balkaniques et central-européens, sont autant de faits qui placent la figure de Jean Hunyadi parmi les grandes personnalités de l'histoire. En ce XV^e siècle déchiré par des luttes intestines, il apparaît comme un chevalier d'antan, un croisé énergique, mais aussi un grand organisateur sur le plan politique et militaire.

Après une courte présentation bibliographique (*Jean Hunyadi dans la conscience de la postérité*), l'auteur donne un chapitre concernant l'expansion turque en Europe et ses rapports avec la Hongrie et la Valachie avant 1438. La jeunesse du héros est dépeinte dans des pages documentées, dans lesquelles est énergiquement repoussée la légende de sa prétendue filiation de l'empereur Sigismond de Luxembourg. Comme date de naissance, l'auteur choisit 1407 (p. 41).

Nommé *ban* de Severin en 1438—1439, Jean commence sa longue série de guerres contre les Turcs, en établissant des relations étroites avec les princes roumains de Valachie et Moldavie. Aidé par ceux-ci, il va obtenir des victoires éclatantes contre les armées turques (en 1442) de Mezid beg et Schabeddin, beglerbeg de Roumélie.

A partir de 1443, c'est Jean de Hunyadi qui prend l'initiative guerrière contre les Turcs, en avançant au sud du Danube, durant la *longue campagne* de 1443 et la croisade de Varna (1444).

La bataille de Kossovopolje (1448) est décrite d'une façon expressive (p. 158—166). En ce qui concerne Dan III, notre article à paraître dans cette revue (*La Valachie et la bataille de Kossovopolje, 1448*) résout, à notre avis, le problème suscité par ce mystérieux personnage, et aussi celui du prince valaque qui prit part à cette bataille : il s'agit de Vladislav II (1447 — 1456).

L'héroïque défense de Belgrade en 1456 et la mort en apothéose de Jean, « fortissimus athleta Christi », de même que quelques considérations judicieuses sur sa personnalité sont à trouver aux pages 191—206. Trois courts résumés en anglais, russe et allemand (p. 207—215). Bibliographie à la fin (p. 216—220).

M. C.

DIMITRE ONCIUL, *Scrieri istorice* [Ecrits historiques]. Ediţie îngrijită de Aurelian Sacerdoţeanu, Bucarest, Editura Ştiinţifică, 1968, vol. I—II, 715 + 560 p.

L'historiographie roumaine s'est enrichie d'une excellente édition critique de l'œuvre historique de D. Onciul (1856—1923). Les écrits de Onciul, parsemés dans des revues et des publications devenues très rares, n'étaient pas connues à leur juste valeur, quoiqu'elles apportassent des lumières dans beaucoup de problèmes de notre passé.

Après la présentation de la vie et de l'œuvre de D. Onciul (I[er] vol., p. 13—86), sont reproduites ses études les plus importantes, dont nous mentionnons, pour la richesse de l'information, l'éclat des idées et la clarté de l'exposition, quelques-unes qui sont devenues classiques : *La théorie de Roessler. Etudes sur la continuité des Roumains en Dacie Trajane, par A. D. Xenopol. Compte rendu critique* (vol. I, p. 131—260) ; *Le pape Formose dans notre tradition historique* (vol. II, p. 5—18) ; *Radu Negru et les origines de la principauté valaque* (vol. I, p. 328—428) ; *Les Origines des principautés roumaines* (vol. I, p. 560—715) ; *La titulature de Mircea l'Ancien et ses possessions* (vol. II, p. 19—142).

La plupart des conclusions de Onciul restent valables, parce qu'elles se fondent sur une connaissance approfondie des sources et une interprétation des plus solides. Pour confirmer cette impression, le professeur Sacerdoţeanu fait des *Commentaires sur les études de D. Onciul* (vol. II, p. 309—427) et donne une analyse des principaux problèmes étudiés par son illustre professeur (vol. II, p. 428—454), de même qu'un résumé de la vie de Onciul en français et en anglais.

Le deuxième volume nous présente un index bibliographique, un index des noms, et une riche illustration. C'est un ouvrage indispensable pour quiconque tentera d'écrire l'histoire roumaine.

M. C.

V. KRESTIĆ, *Политичке прилике у Срему уочи склапања хрватско-угарске нагодбе 1868.* [Conditions politiques à Srem à la veille de l'accord croato-hongrois de 1868], Novi Sad, L (1968), p. 9—24.

L'auteur présente la position des divers partis politiques à Srem, en Vojvodine, au sujet de l'accord croato-hongrois de 1868, déterminé par la crise de l'absolutisme autrichien. On distingue

les tendances unionistes des partisans de Lewin Rauch et l'opposition des éléments populaires, dirigés par Jovan Subotics.

L. P. M.

J. KUMANOV et Z. GOLUBOVIĆ, *Напори Покрајинског комитета КПЈ за Војводину на обнови народноослободилачног покрета у бачкој 1942 године.* [Les efforts du Comité régional du PCY de Vojvodine pour le renouvellement du Mouvement national de libération à Bačka en 1942], « Зборник за друштвене науке » Novi Sad, an. L (1968), p. 25–65.

On décrit la lutte antifasciste des partisans dans la région de Bačka en Vojvodine, conduite par le Comité régional du PCY. Les combattants réussirent à grouper les forces populaires grâce à leur intense activité illégale et à la presse clandestine. On remarque surtout l'activité d'organisateurs des membres du Comité régional du PCY.

L. P. M.

G. KRĂSTEVA - NOJAROVA, *Български народни тъкани за завиване и постилане в сбирката на Етнографския в София* [Tissus nationaux bulgares : tapis et couvertures de la collection du Musée ethnographique de Sofia], « Известия на етнографския институт и музеи », XI (1968), p. 71–98.

Il s'agit de diverses variétés de couvertures, carpettes à poils longs ou courts (*pokrovi, guberi, ališta, koziaci*), qui datent de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle. L'auteur se livre à une caractérisation générale des genres de tissus pour couvertures à partir du matériel dont elles furent exécutées, de l'exécution technique, du décor et de la répartition dans les diverses régions de la Bulgarie.

L. P. M.

L. JORDANOVA, *За народните сурвачки в България* [Sur la coutume populaire des «survački» en Bulgarie], « Известия на етнографския институт и музеи », XI, (1968), p. 265–302.

L'article est consacré à une ancienne coutume populaire de Bulgarie, accessoire des rites du Nouvel An, les « survački ». Il s'agit d'une baguette faite d'une branche de cornouiller ou de noisetier, etc., décorée d'une manière qui diffère d'après les occupations de la population : agriculture ou l'élevage des moutons. L'enquête a été effectuée dans 107 villages et les données de la littérature et les informations puisées dans les archives portent sur environ 320 villages. L'origine de la coutume remonte aux Slaves. C'est l'expression du goût populaire qui apporte de la joie et de la gaieté dans chaque maison pendant les fêtes du Nouvel An. La coutume continue d'être viable dans les nouvelles conditions de vie de la Bulgarie socialiste.

L. P. M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0 £, 8,—$, 39.—FF., 32,—DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R P d'ALBANIE, Ndermarja Shtetnore e Botimeve Tirana; R D. ALLEMANDE, Deutscher Buch Export und Import Leipzig, 701. Leninstrasse 16; R P de BULGARIE, Hemus, Place Slaweikov, 11. Sofia; R P de CHINE, Waiwen Shudian P O B 88, Peking; R P D CORÉENNE, Chulphanmul, Phenian; RÉPUBLIQUE CUBA, Cubartimpex Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo Habana; R P. HONGROISE, Kultúra, P O. B. 149. Budapest 62: R.P. MONGOLE, Mongolgosknigotorg, Ulan Bator. R P. de POLOGNE, Ruch. Ul. Wronia 23, Warszawa; R.S TCHÉCOSLOVAQUE, Artia, Ve Smeckach 30-Praha II; U.R.S S Mejdunarodnaïa Kniga, Moskva G-200; R.D du VIETNAM. So xuat Nhap Khau Sach Bao, 32 Hai Ba Trung, Hanoi; R.S F. de YOUGOSLAVIE, Jugoslovenska Knija Terazije 27, Belgrad; I Prosveta 16/1, Terazije, Belgrad; Forum Voivode Misica, Novi Sad; ARGENTINE, Editorial Sudaminter S A . Alsina 500, Buenos Aires; AUSTRALIE, Current Books Ltd Distributors 168—174. Day Street Sydney; AUTRICHE. Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt GmbH 1200, Wien. Hochstadplatz 3; BELGIQUE, Du Monde Entier 5, Place St. Jean-Bruxelles Agence Messageries de la Presse 14 — 22, Rue du Persil, Bruxelles; CANADA, Progress Books 44 Stafford St Toronto. Ontario W.M. Dawson Subscriptions Service Ltd., Six Thornehffe Park Drive, Toronto 17, Ontario; COLOMBIE. Librería Bucchholz Galeria, av. Jiménez de Quesada 8-40 Bogotá: DANEMARK, Ejnar Munksgaard, Noregade 6, Kobenhavn; ESPAGNE, Librería Herder, Calle de Balmés 26, Barcelona 7; ÉTATS UNIS, Fam Book Service 69, Fifth Avenue, Suite 8 F , New York, 10003 N Y ; Continental Publications, 111, South Mermanec Ave.. St Louis Missouri 63105; Turner Subscription Agency 235, Park Avenue South, New York 3 N Y ; FINLANDE. Akateeminen Kirijakauppa P.O.B. 10128. Helsingfors. 10; FRANCE, Nouvelles Messsageries de la Presse Parisienne, 111. Rue Réaumur, Paris. Européiodiques S A 72 Boul. Senard, 22 Saint-Cloud; GRANDE-BRETAGNE. Collet's Holdings Ltd. Dennington Estate, Wellingborough, Northants Central Books Ltd ; 37, Inn Road London W C 1; ISRAËL, Lepac Ltd., P.O B , 1136 Tel-Aviv; Haiflepac Ltd P.O.B 1794, Haïfa; ITALIE, So Co Lib Ri. Piazza Margana 33 — Roma; Messagerie Italianne Sp A Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7; JAPON, Nauka Ltd. 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku. Tokyo; PAYS—BAS, N. V Martinus Nijhoff, P.O.B. 269, Den Haag; Swetz & Zeitlinger, Keizersgracht 471—487, Amsterdam C ; NORVÈGE, Tryggve Juul Moller—Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1; R.F. d'ALLEMAGNE, Kubon & Sagner. P.O.B. 68, Munchen 34; Presse Vertriebsgesellschaft GmbH 6. Frankfurt/Main Borsenstrasse 13-15; Kunst und Wissen, Erich Biber P O.B. 46, 7000 Stuttgart 1; SUISSE, Pinkus & Cie Froschaugasse 7 Zurich, Fachbucherei Berne, P O B. 397, 3001 Berne.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1969

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitate națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească (Documenta Romaniae Historica, B. La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.

GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^er vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; III^e vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^e siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.

OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.

OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection « Biblioteca istorică », XX, 1969, 460 p., 27 lei.

PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), II^e vol., 1968, 862 p., 48 lei.

RUSSU I. I., **Illirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection « Biblioteca istorică », XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.

STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^e—XVII^e siècle), 1968, 316 p., 21 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.

VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 3, p. 447—586, BUCAREST, 1969

I.P. „Informația" c. 3561 | 43456 | Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII - 1969

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest. sectorul 1, str. I.C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25— 30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VII — 1969

Nº 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VII 1969 Nº 4

SOMMAIRE

Page

Hommage Bănescu (suite)

IHOR ŠEVČENKO (Dumbarton Oaks), A Byzantine inscription from Silistra reinterpreted 591

Histoire des idées

CARL GÖLLNER, Der Einfluß der Göttinger Universität auf die Aufklärungsphilosophie in Rumänien 599

Voyageurs et réalités sud-est européennes

MARIA HOLBAN, Autour de Parcevich 613

Textes et documents

GH. PÎRNUŢĂ, Documents concernant les aides accordées par les Pays roumains aux écoles grecques de l'étranger 647

TR. IONESCU-NIŞCOV, Jan Urban Jarník et la colonie albanaise de Roumanie à la fin du siècle dernier 657

Discussions. Notes brèves

Les dèmes et les partis politiques dans l'Empire byzantin aux V[e]—VII[e] siècles (*Gheorghe Cront*); Travaux récents et information ancienne. Propos sur l'historiographie internationale contemporaine de l'art roumain du moyen-âge (*Maria-Ana Musicescu*); Kiriak Ţankov, est-il l'auteur des reportages du « Telegraful »? (*Elena Siupiur*) 671

La localisation de la forteresse de Turris (*A.A. Bolşacov-Ghimpu*); Le patriarche Chrysanthe Notaras et le docteur Jean Comnène — étudiants à Padoue (*Corneliu Dima-Drăgan*) 686

Chronique

ELEONORA COSTESCU, L'exposition d'art grec contemporain (Salles de l'Athénée Roumain, mai-juin 1969) 695
ADRIAN FOCHI, La Conférence rédactionnelle «Demos» de Bucarest, 19–21 mai 1969 709
C. DIMA-DRĂGAN, Convegno lo „Stolnic" Cantacuzino e le relazioni italo-rumene nel secoli XVII–XVIII 711
ANCA IANCU et P. Ş. NĂSTUREL, Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (juillet 1968–juin 1969) 714

Comptes rendus

EQREM ÇABEJ, Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe [Etudes d'étymologie albanaise] (*H. Mihăescu*) 719
BUCUR MITREA, CONSTANTIN PREDA, Necropole din secolul al IV-lea din Muntenia [Nécropoles du IV^{e} siècle en Valachie] (*A. Petre*); Călători străini despre ţările române [Voyageurs étrangers dans les Pays roumains] (*Andrei Pippidi*) 721
R. W. HARRIS, Absolutism and Enlightenment (*Alexandru Duţu*); SHERBAN CANTACUZINO, European domestic architecture. Its development from early times (*Radu Creţeanu*) 729

Notices bibliographiques 737
Index bibliographique 757

A BYZANTINE INSCRIPTION FROM SILISTRA REINTERPRETED[1]

IHOR ŠEVČENKO (Dumbarton Oaks)

Byzantine domination — effective or nominal — over Silistra[2] on the Lower Danube falls into two periods, the first extending from Byzan-

[1] This contribution is submitted, if belatedly, to honor Professor Bănescu and his outstanding work on Byzantium's rule over the Middle and Lower Danube.

[2] For various forms of the city's name, cf. Pauly-Wissowa, *RE*, V, *2* (1905), col. 1863—4, s.v. Durostorum; P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens* (1932), p. 193; St. Romanski, "Imenata na dva krajdunavski grada," *Sbornik v čest na Prof. L. Miletič...* (1933), esp. pp. 657—8; G. Mihailov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae, 2* (1958), p. 211; R. Janin, *Dict. d'hist. et de géogr. eccl., 14* (1960), cols. 683—4 and 826—7, s.vv. Dorostorum and Drystra; L. Robert, "Recherches épigraphiques," *Revue des études anciennes, 62* (1960), 355. For the history of Silistra in Byzantine times, cf. W. Tomaschek, "Zur Kunde der Hämus-Halbinsel, II...," *Sitzungsber. der Kaiserl. Akad. d. Wiss. Wien*, Phil.-hist. Klasse, 113 (1886), 295—297; V. Pârvan, "Municipium Aurelium Durostorum," *Rivista di filologia e di istruzione classica*, N.S., *2* (1924), 307—340, esp. pp. 326—340 (first period); P, Mutafčiev, "Sъdbinite na srednovekovnija Drъstъr," Ia. Todorov," *Durostorum, Prinos kъm antičnata istorija na Silistra,*" in *Silistra i Dobrudža. Naučno-kulturni izsledvanija*, I (Sofia, 1927), pp. 3—58 and 101—196 (inaccessible to me); however, Mutafčiev's "Sъdbinite" was reprinted in his *Sъčinenija*, vol. 4 [=*Dobrudža*] (Sofia, 1947), pp. 275—360. *Idem, Bulgares et Roumains...*, pp. 236—8; R. Vulpe, "Histoire ancienne de la Dobrudja," in *La Dobrudja* [= *Académie Roumaine, Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, IV] (1938), esp. pp. 280—359; 376—392; the numerous works by N. Bănescu, especially his *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie* (1946), *passim*, and items 32; 33; 34; 36; 50; 59; 60; 63; 69; 86; 88; 95; 97; 105; 109; 121; 134; 146; 177 of his bibliography established by P.S. Năsturel, *Revue des Etudes Sud-Est Européennes, 7* (1969), 9—17; numerous entries in *Bibliografija na Bъlgarskata Arheologija* (1957), s. v. Silistra, Index on p. 345; *Słownik Starożytności Słowiańskich*, I, 2 (1962), pp. 388—9 [W. Swoboda]; N.A. Oikonomidès, "Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux Xe—XIe siècles: La Mésopotamie de l'Occident," *Revue des Etudes Sud-Est Européennes, 3* (1965), esp. pp. 61—63; 76—79; E. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, "Nouvelles recherches sur le *Limes* byzantin du Bas-Danube aux Xe—XIe siècles," *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies...* (1967), esp. pp. 181—2; 184; 187; 189—190; 193 (further bibliography); E. Stănescu, "La crise du Bas-Danube byzantin au cours de la seconde moitié du XIe siècle," *Zbornik radova Vizantološkog Instituta, 9* (1966), esp. pp. 51—2; 56—65; 72—3 (bibliography); *Idem*, "Beiträge zur Paristrion-Frage...," *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, 17* (1968), 41—64, esp. pp. 43—45; 56; 61 (bibliography); R. Vulpe and I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, II (1968), *passim*, esp. pp. 429—445 (end of the first period); I. Dujčev, "Il patriarcato bulgaro nel secolo X", in *I patriarcati orientali nel primo millennio* [=*Orientalia Christiana Analecta*, 181] (1968), esp, pp. 217—18.

tium's beginnings at least to the year 586, perhaps to the very end of the sixth century,[3] and the second, from the conquest of the city by John Tzimisces in 971 to the creation of the Vlacho-Bulgarian Empire in 1186.[4] In the second period, this domination suffered only two short interruptions: the first, between the years 976—1000, is still a matter of some controversy;[5] the second, between the years 1071—1091, is a matter of fact.[6] Yet, when it comes to epigraphy, only two stone inscriptions, both belonging to the official sphere, attest to the five centuries of Byzantine sovereignty over this key centre — headquarters of a stratege, capital of the duchy of Paristrion, and an episcopal See of varying

---

[3] Cf. Theophylactus Simocatta, *Hist.*, I, *8:10*=54,24—55,1, ed. de Boor (Avars take Silistra; time: 586, cf. H.W. Haussig, "Theophylactus Exkurs über die skythischen Völker," *Byzantion*, *23* [1953], 401, n. 472; cf. also Vulpe—Barnea, *Din istoria*... [as in the preceding note], p. 433 and n. 50 [bibliography]); in VI, *6:5*=231, 1—3, ed. de Boor, we hear that the Byzantine general Priscus arrived *at* (?) Silistra, πρὸς τὴν Δορόστολον παραγίγνεται (time: 594; I adopt the date proposed by Haussig, *ibidem*, p. 296, n. 22; for the date of, 596, cf. G. Labuda in *Byzantinoslavica*, 11[1950], 170). From this passage, scholars (cf. e.g., Vulpe, "Histoire ancienne..." [as in the preceding note], p. 378; Pârvan, "Municipium..." [as in the preceding note]. p. 339) deduced that by ca. 594 Silistra itself was again in Byzantine hands (a more non-committal statement in Vulpe—Barnea, *Din istoria*... [as in the preceding note], p. 435). However, this is not necessarily so, since in Theophylactus' next sentence (p. 231, 3—5) we read that the Avar Khan had heard of Priscus' campaign, κἀντεῦθεν sent envoys to him: ἀκοῇ τὴν τῶν 'Ρωμαίων ἐπιστρατείαν διέγνωκε κἀντεῦθεν πρέσβεις ὡς τὸν Πρίσκον ἐξέπεμψεν. To be sure, κἀντεῦθεν may mean "thereupon"; however, it may also mean "and from there", i.e. from inside Silistra, cf. ἐντεῦθεν meaning surely "from there" in p. 230, 28, that is, in the sentence immediately preceding the information on Priscus' arrival at Silistra. One could imagine the situation as follows: the Avars were in possession of Silistra, under some face-saving provision which still enabled the Byzantines to claim suzerainty, or at least freedom of movement, throughout the area. In 594, there was truce between Avars and Byzantines; yet, a Byzantine army appeared at the walls of the city; this act the Avar Khan considered to be a breach of the truce, hence the Avar Embassy (from the city) to Priscus. When Priscus explained that the campaign was aimed against the Sclavenes, not the Avars, the Khan believed, or pretended to believe him, considered the truce as unviolated, and did not hinder Priscus' fording the Danube; on that occasion, the Byzantines, with sufferance from the Avars, may even have gotten provisions and help from the city's inhabitants. If Silistra still *was* Byzantine by 594, it must have been lost again about 602.

[4] It must be said, however, that our direct information on Silistra and the duchy of Paristrion between 1091 and 1186 is practically nil. Cf. Stănescu, "La crise..." (as in note 2 *supra*), pp. 64—5.

[5] The question is whether Silistra was lost to Byzantium during the uprising of the Comitopuli (from 976 on) and the formation of Samuel's Empire. Such a loss seems quite likely. Still, when Scylitzes-Cedrenus speaks of the Byzantine reconquest in the year 1000, he mentions only Great Preslav, Little Preslav, and Pliska, *Hist.*, II, 452, 11—16, Bonn; furthermore, the newly discovered *Taktikon* of the *Scurial. Gr.* R—II—11, dating most probably from the years 975—979, does mention, fol. 269v, line 19, a *strategos* of Dristra, cf. Oikonomidès, "Recherches..." (as in note 2 *supra*), p. 62; for the date, *Idem*, "Un Taktikon inédit du Xe siècle..." *Actes du XIIe Congrès international d'études byzantines*... II (1964), pp. 177—183. Hence the divergent views. For Silistra remaining in Byzantine hands at the time of Samuel, cf. Bănescu, *Les duchés*... (as in note 2 *supra*), pp. 47—48; for its probable loss to the Comitopuli (at least for some time), cf. e.g. G.G. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija v XI—XII vv.* (1960), p. 263; P. Petrov, "Vosstanie Petra i Bojana v 976 g. i borьba Komitopulov s Vizantiej," *Byzantinobulgarica*, *1* (1962), 136.

[6] Cf. Anna Comnena, *Alexias*, VI: *14*:1=II, *81*, 27—*82*, 1, ed. Leib (Tatu occupies Silistra); *ibidem*, VII: *3*:2 = II, *94*, 25—*95*, 2, ed. Leib (Alexius I intends to lay siege to Silistra). Best treatment of that interruption of Byzantine rule is to be found in Stănescu, "La crise..."(as in note 2 *supra*), pp. 56—65 and 72.

rank.[7] This dearth of epigraphical evidence is surely due to the ravages to which Silistra was subjected in the course of its unsettled past; but it may also reflect the limited extent to which Greek penetrated into the ethnically chequered[8] Danubian outposts of Byzantium.

Of the two inscriptions,[9] one most probably belongs to the late fifth century, and is, in any case, prior to the Slavic, Avar, and Bulgar invasions. It is a simple acclamation, and its interpretation and rough dating offer no difficulty.[10] In this note, I shall speak only of the second inscription, belonging to the second period of Byzantine domination, for this inscription does require a reinterpretation.

The text of the stone, found in 1952 in front of the Technical School at Silistra, has been published by Professor Beševliev,[11] who proposed the following reading:

†'Ανεκενήσ(θη) κ[ὲ ἐκαλιερ-]
γιθη ἐπὴ βασῃ[λίας δεσπότου]
Κωνσταντ(ίνου) κὲ Αὐ[γούστης]
Ζώ(ης) με (τὰ) τῶν πόρο̣[ν]
[ ] π [ ]

[7] For the two inscriptions, cf. V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien* [= *Berliner byzantinistische Arbeiten*, 30] (1964), nrs. 77 and 78 = pp. 51—2 and Plates 27—28. Silistran inscriptions from pre-Byzantine times are many, but they are mostly in Latin, since they usually deal with matters administrative and military; on them, cf., e.g., Pârvan, "Municipium..." and Vulpe—Barnea, *Din istoria*... (both as in note 2 *supra*), *passim*. In contrast, Greek epigraphic evidence from Silistra's antique period is scarce, but still more plentiful than from Byzantine times: Mihailov, *Inscriptiones*... (as in note 2 *supra*), pp. 211—13, records four (funerary?) inscriptions. Cf. also V. Beševliev, *Epigrafski prinosi* (1952), no. 112. [In fairness, it must be said that Greek inscriptions from other centres in the Dobrudja, such as Tomi, are relatively numerous: cf., e. g., Em. Popescu, "Die spätgriechischen Inschriften aus Klein-Skythien", *Dacia*, 11 (1967), 163—176 (bibliography; a total of 57 stone inscriptions from IV—XII centuries)]. On the other hand, Greek seals of Silistra's Byzantine top administrative officials (*strategoi, duces, katepano*) or other Byzantine seals found in Silistra or its vicinity are quite numerous, but only prove the obvious: that after the year 971 government correspondence was sent from and to the area and that it was conducted by Greek speaking officials. On seals found in Silistra and its vicinity, cf., e.g. Bănescu, *Les duchés*... (as in note 2 *supra*), *passim*, and items 60, 86, 95, 107 bis, 121 of his bibliography in *Revue des Études Sud-Est Européennes*, 7 (1969), 9—17; for recent finds, cf. the bibliography in Condurachi, Barnea, Diaconu, "Nouvelles recherches..." (as in note 2 *supra*), pp. 180; 182 and n. 3; 184 and n. 4; 191; 192 and n. 1; Vulpe—Barnea, *Din istoria*... (as in note 2 *supra*), p. 444 and n. 25; Popescu, "Die spätgriechischen..." (as in this note), pp. 171—2, 176.

[8] For the eleventh century at least, the *loci classici* on the chequered ethnic composition of the area along the Byzantine Danube are Attaleiates, *Hist.*, 204, 19 Bonn: τὸ παρὰ τὸν Ἴστρον κατοικοῦν μιξοβάρβαρον (time: 1070's) and Scylitzes-Cedrenus, *Hist.*, II, 599, 19—22 Bonn: Πατζινάκος Γαλῖνος, εἰδὼς τὸν Κεκαυμένον οἷός ἐστιν ἐξ ὅτου περ ἦρχε τῶν παρὰ τῷ Ἴστρῳ φρουρίων (including Silistra, we assume) καὶ ἀνεμίγνυντο ἀλλήλοις τὰ γένη (that is, the Pečenegs and other ethnic groups on the one hand, and the Greek speaking Byzantine administration, of whatever origin, on the other; time of this fraternization: 1040's).

[9] The third Greek inscription of Silistra, cf. Beševliev, *Spätgriechische*... (as in note 7 *supra*), no. 79 (date: 1407/8) is not Byzantine, as it mentions the Valachian Vojevoda Mircea. Its language does attest to the extent of the Byzantine impact on the governing elite of the area, and to the high status enjoyed by the Greek language in an ecclesiastical centre situated on formerly Byzantine territory; it must be kept in mind, however, that charters issued by Mircea's chancery were written in Slavic.

[10] Cf. Beševliev, *Spätgriechische*... (as in note 7 *supra*), † ἐν τούτω νίκα †

[11] *Spätgriechische*... (as in note 7 *supra*), no. 78 (with previous bibliography) and Plate 28.

Having once obtained the combination Constantine-Zoe, the editor dated our inscription to the years 1042—1050 (the former being the year of Constantine IX Monomachus' accession, the latter, that of Empress Zoe's death),[12] and compared it with a dated one from the area of Myra, which contained the names of the same two sovereigns and commemorated a restoration of the year 1043.[13]

Fig. 1. — Inscription of Basil II and Constantine VIII from Silistra. Photo after Beševliev, cf. p. 593, n. 7 *supra*.

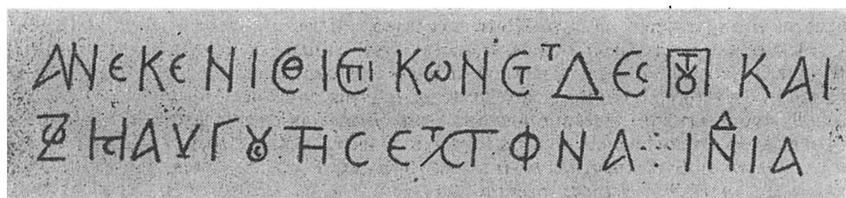


Fig. 2. — Inscription of Constantine IX and Zoe from the area of Myra. Facsimile after Rott, cf. p. 594, n. 13.

One look at the photograph of the Silistra inscription (cf. fig. 1) and the facsimile of the one from Myra (cf. fig. 2) suffices to arouse our suspicions as to Professor Beševliev's dating, so different are the letter forms on the two stones — more archaic on the former, more advanced on the latter. Still, letter forms alone are uncertain guides, and we need

[12] This dating was accepted in Condurachi, Barnea, Diaconu, "Nouvelles recherches..." (as in note 2 *supra*), p. 191.

[13] H. Rott, *Kleinasiatische Denkmäler aus Pisidien, und Lykien* (1908), p. 340; cf. also H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure*, I (1922, reprint 1968), no. 291.

firmer arguments to justify our misgivings. These arguments are as follows:

1. The reading Ζώ(ης) in line four of our inscription not only assumes an unmarked abbreviation (-ης), but also introduces a crucial letter, the initial Z, which is not there. There is in fact only the single letter Ω followed by M and an E placed over it. This $\overset{E}{M}$ was read by the editor as με(τά); he must have felt that the addition of (-τά) was troublesome in the absence of an abbreviation sign, for he proposed an alternate "Modern Greek" reading μέ, meaning (we must presume, for we are not told) "with".

The ΩΜΕ of our inscription admits of a simple solution which will follow shortly; for the time being, we shall merely remove the name Ζώης from the stone. With that Empress discarded, the question of date is reopened: since Κωνσταντ(ίνου) seems well attested in line three, he is our main clue for the dating.

2. The renewal and embellishment mentioned in our inscription occur "at the time of", ἐπὴ = ἐπί, a Constantine; this person, so the editor suggests by his proposed ἐπὴ βαση[λίας δεσπότου] Κωνσταν-τ(ίνου), was an Emperor. The restitution, we shall see, is wrong, but the assumption is worth retaining, at least as a working hypothesis. From among the Constantines who sat on Byzantium's throne between the tenth century and the twelfth (the only centuries we have to consider in dating our inscription), we must eliminate Constantine VII Porphyrogenitus, who died (959) before Silistra was reconquered by the Empire; this leaves three Constantines: VIII (d. 1028); IX Monomachus (d. 1055, he is Professor Beševliev's candidate); and X Ducas (d. 1067; one inscription found on Bulgarian territory has been dated to his reign[14]).

3. Which Constantine to choose? The answer lies in ΤΩΝ ΠΟΡ at the very end of the preserved part of the inscription. Professor Beševliev's με(τὰ) τῶν πόρο[ν] makes no satisfactory sense. This is in part because the last preserved letter of the inscription is surely a Φ, rather than an O. This Φ strongly suggests the reading τῶν πορφ[υρογεννή-τ(ων)], a reading which does make good sense and leaves us with only one qualified Constantine, the Eighth, since neither of the remaining two was a *porphyrogenitus*. The plural τῶν πορφυρογεννήτων re-

---

[14] Beševliev, *Spätgriechische...* (as in note 7 *supra*), no. 159 = p. 108 and Plate 60 (Mesembria). Caution: the inscription does mention a Constantine; it seems, however, to be earlier than the eleventh century; cf. the form A, the lack of accents, and the use of the *tabula ansata*. In short, its looks are different from those of the dated (1064) inscription from Tekirdağ with Constantine IX's and Eudocia's names (in 1967 it was in the temporary museum of that town, at Iskelecaddesi 2; for a publication, cf. Z. Taşhklıoğlu, *Trakya'da epigrafya araştirmaları* [= *Istanbul Üniv. Edebiyat Fakültesi Yayınları*, 886] [1961], pp. 46–49; 81–82, fig. 16.)

quires another imperial name, and at once everything falls into its proper place: ἐπὴ βασηλ[must be ἐπὴ Βασηλ[είου, αὐ must be αὐ[τοκρατόρων], the puzzling ΩΜΕ is ['Ρ]ωμέ(ων), and the horizontal bars under line four (one of which was read as Π by Professor Beševliev) are probably the bars over the (lost) date of the inscription. Thus:

† Ανεκενησ(θη) κ[ε καλλιερ]
γιθη επη Βαση[λειου κε]
Κωνσταντ(ινου) {κε} αυ[τοκρατορ(ων)]
[Ρ]ωμε(ων) των πορφ[υρογεννητ(ων)]
[ετ(ους)]

It was restored and embe[llished] under Bas[il] and Constantine, So-[vereigns of the R]omans, born in the Pur[ple. In the year ...]

There is no dearth of parallels to the proposed readings from the time of Basil II; datings by Basil and Constantine jointly (or by Nicephorus, Basil and Constantine) occur, e.g., on the walls of the City,[15] on the Long Anastasian wall,[16] in Philippi,[17] and at Egrek, in what was once medieval Georgia.[18] The designation of Basil and Constantine as *porphyrogeniti*[19] was a reminder that Emperors like Nicephorus Phocas or John Tzimisces had had, for all their effective power, no hereditary claims to the throne; αὐτοκρατόρων 'Ρωμαίων is too routine to require a special comment. The inscription from Egrek (dated to 1007; no longer extant?), to which I have just referred, provides the closest parallel to the readings proposed here. It runs in part: ὀκοδωμήθι δὲ ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν μεγάλων βασιλαίων καὶ αὐτοκρατόρων τῶν πορφυρογεννίτων, ἔτους ͵ϛφιε.[20]

---

[15] Land walls (preserved): B. Meyer-Plath and A.M. Schneider, *Die Landmauer von Konstantinopel*, II (1943), p. 123 = no. 1; p. 129 = no. 23; Walls of the Propontis (no longer extant): "Just beyond Achorçapi [= Alırkapı] upon a tower is Πύργος Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου πιστῶν ἐν Χ(ριστ)ῷ αὐτοκρατόρων," Dr. Covel's Diary, *Brit. Mus. Additional* 22912, f. 86ʳ or 85ᵛ; "on the hollow Architrave or Transome over Narlecapi [= Narlı Kapı]: "... † 'Ανεκαινίσθη ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν πορφυρογεννήτων φιλοχρίστων καὶ αὐτοκρατόρων δεσποτῶν ἐν ἔτει ͵ϛφκα † *ibidem*, f. 86ᵛ and 116ʳ; And a little further on the wall [i.e. still in the area of Narlı Kapı] is this: ἀνεκαινίσθε [sic!] ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν πορφυρογεννήτων φιλοχρίστων σεβαστῶν δεσποτῶν ἐν ἔτει ͵ϛφκα, *ibidem*, f. 87ʳ. It results from Covel's remarks, *ibidem*, that these hitherto unknown inscriptions may have been later Byzantine copies of the original ones; still, there is no reason to doubt their tenor.

[16] Cf. e.g. G. Seure, "Antiquités thraces de la Propontide," *Bulletin de la Correspondance hellénique, 36* (1912), 568—9: ...Βασίλειος δεσπότης σὺν Κωνσταντίνῳ αὐταδέλφῳ...

[17] P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine Orientale* ...(1945), p. 145: ἐπὶ [...Νικηφ]όρου Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου..., hence the date: 963—969.

[18] E.g. P. Lemerle, "Prolégomènes à une édition critique et commentée des 'Conseils et Récits' de Kékauménos," *Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sc. Mor. et Pol., Mémoires*, LIV, *1* (1960), 31 — 2. Egrek is in the basin of the Tortum su river, NE Turkey.

[19] Cf. notes 15 and 18 *supra*.

[20] The inscriptions recorded by Covel (as in note 15 *supra*) offer good parallels as well.

Letter forms and arrangements resembling those of our inscription appear on the Philippi stone, which dates from ca. 965 and exhibits the names of Basil and Constantine: such are the square E's, the A 's with the v-shaped transverse bar, and (in one case) the square ⊔⊔; the reverse sequence of :^{τ}ν occurring in Κωνστα^{τ}ν (line three of our inscription) is matched by Κω^{τ}ν and σ]τρατιγευο^{τ}ν of the Philippi stone.[21] Even the [Ρ]ωμε(ων) of our line three has an almost exact counterpart in the abbreviated 'Ρωμέ(ων) of an inscription from Cherson in the Crimea which, however, is of a somewhat later date (1059).[22]

Only KE in line three presents some trouble. I bracketed it as redundant; however, it may have to be retained, and a lacuna (to be filled as < βασιλέων > or < τῶν μεγάλωνβασιλέων > as on the Egrek stone) postulated in front of it. In either eventuality, I assume an error, either of redundancy or of omission, on the stonecutter's part.[23]

In sum, the inscription from Silistra dates from the reign of Basil II and Constantine VIII (976—1025). We do not know what restoration was meant by ἀνεκενήσ(θη) of line one; the following [ἐκαλλιερ]γίθη points to a building (with frescoes?) rather than fortifications, and I gladly accept Professor Beševliev's suggestion that the inscription refers to a church. Both after the conquest of Silistra-Theodoropolis by Tzimisces (971) and after the destruction of Samuel's Empire in the second decade of the eleventh century, there was a great deal to restore in that city, and it is comforting to realize that Byzantines did not wait until the region of Constantine IX Monomachus in the middle of the century to get busy with the reconstruction.

Constantine IX's reign, from which only indirect information on Silistra has come down to us, was an unpropitious time for restoring buildings on the Lower Danube. On the contrary, for more than a half of that reign the Danubian area suffered from the reverses of the Pečeneg war of 1046—1053;[24] and archaeologists assign the shrinkage of Silistra's neighbour, Păcuiul lui Soare, precisely to the middle of the eleventh century.[25]

---

[21] For a photograph of the Philippi stone, cf. P. Lemerle, "Le château de Philippes au temps de Nicéphore Phocas," *Bulletin de la Correspondance hellénique, 61* (1937), Pl. XIV.

[22] V. V. Latyšev, *Sbornik grečeskix nadpisej xristianskix vremen iz Južnoj Rossii* (1896), pp. 15—19 = no. 8; facsimile on p. 16.

[23] The inscription recorded twice by Dr. Covel (in *Brit. Mus. Additional* 22912, cf. note 15 *supra*) seems, too, to have a misplaced κ(αί) before αὐτοκρατόρων. An error by Covel himself is unlikely; for one thing, he was very precise; for another, the κ(αί) αὐτοκρατόρων occurs in both of his transcriptions, on fol. 86^{v} and 116^{r}.

[24] A. P. Každan, "Ioann Mavropod, pečenegi i russkie v seredine XI v.," *Zbornik radova Vizantološkog Instituta, 8, 1* (1963), 177 — 184, esp. p. 182, showed that the Pečeneg Tyrakh's invasion is to be dated to January 1046, rather than to 1048.

[25] Cf., e. g., Stănescu, "La crise..." (as in note 2 *supra*), p. 73 and n. 120 (with literature).

On the other hand, now that our inscription has been assigned to the time of Basil II, it appears in a plausible historical context, for it joins other — relatively numerous — traces and mentions of Byzantine presence in that city and its neighbourhood in the years 971—1025. These are : the seals of Theodore, David and Leo *strategoi* of Dristra ;[26] Scylitzes' reference to Tzitzikios, who was fulfilling the functions of *strategos* in Dorostolon in 1016 ;[27] Basil II's novella of 1020, demoting Dristra to the rank of a bishopric dependent on Ochrid ;[28] and additional fortifications, erected soon after the year 1000 in Păcuiul lui Soare and Dervent with the aim of protecting the nearby Silistra.[29] Within the reign of Basil II, the most plausible liminary dates for our inscription are 1018—1025, that is, the years following upon the victory over the Bulgarians.

---

[26] Theodore : cf., e.g., Stănescu, "Beiträge..." (as in note 2 *supra*), pp. 42—43. David : assignment to Basil II's time is problematic, but Stănescu, *ibidem*, pp. 44—45, plausibly dates the seal to the beginning of the eleventh century, on account of the title στρατηγός. For dating to the second half of the century, cf. the literature adduced by Stănescu, *ibidem*, p. 44, n. 16. Leo: T. Totev, "Neizvesten strateg na Ioanopol i Dorostol", *Arheologia*, 10, 4 (1968), 49—51 and V. Laurent in *Byzantinische Zeitschrift*, 62 (1969), 230. Date: shortly before or after Tzitzikios.

[27] Cedrenus, *Hist.*, II, 465, 16—17 Bonn.

[28] Published, e.g. in Jordan Ivanov, *Bəlgarski starini iz Makedonija* (2nd ed., 1931), p. 557 and *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, 6 [= *Izvori za bəlgarskata istorija*, 11] (1965), p. 45.

[29] Cf., e.g., Condurachi, Barnea, Diaconu, "Nouvelles recherches..." (as in note 2 *supra*), pp. 189—190.

DER EINFLUSS DER GÖTTINGER UNIVERSITÄT AUF DIE AUFKLÄRUNGSPHILOSOPHIE IN RUMÄNIEN[1]

CARL GÖLLNER

Heeren charakterisiert Heyne, einen berühmten Professor der Göttinger Universität mit der Bemerkung „er war nicht zugleich Jurist und Theologe, wie es seine Lehrer in Leipzig gewesen waren."[2] Dieser Satz kennzeichnet eine Entwicklung, die sich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts zunächst an der Göttinger Hochschule anbahnte und die beiden Typen des modernen Gelehrten, des Staatswissenschaftlers-Historikers und des Literaten-Philologen, ohne theologische Bindungen, entscheidend formte. Sie wurden hier durch zwei repräsentative Gestalten, den Historiker August Ludwig Schlözer und den Philologen Christian Gottlieb Heyne verkörpert.

Die Züge der erwähnten Gelehrtentypen verleihen der Aufklärungsphilosophie in Göttingen, einem der bedeutendsten Brennpunkte dieser geistigen Strömung, ihre Eigenart, die dann Siebenbürger Hörer der Georg-August-Universität in ihrer Heimat verbreiten sollten. Hier war in fortschrittlichen Kreisen das Wort „Aufklärung" — ich gebrauche eine Formulierung aus dem Jahre 1790, die sich auf Deutschland bezieht — „ein willkommener Gast, ward mit Freuden aufgenommen, von vielen Leuten geschätzt", hatte aber doch noch keinen kennzeichnenden Charakter erhalten.[3] Was an der „Aufklärung" das Denken eines Gheorghe Şincai, Michael Hißmann oder Bolyai Farkas ansprach, war die Über-

---

[1] Gastvorlesung an der philosophischen Fakultät der Georg-August-Universität zu Göttingen (24.XI.1967).

[2] A. H. Heeren, *Chr. Gottlob Heyne biographisch dargestellt*, Göttingen 1813, S. 185; vgl. auch D. Dümelt, *Göttingen und das geistige Leben in Ungarn*, in „Filologiai Közlöny", Budapest 1961, VII, 3—4, S. 4—9; H. Sanpe, *Göttinger Professoren*, Gotha 1872, S. 78—82.

[3] „Deutsche Monatsschrift", 1790, III, S. 16.

windung der bis dahin einzig kirchlich bestimmten Kultur. Großen Anklang fand dann in Siebenbürgen Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts die von der Aufklärung ausgelöste Strömung unerbittlicher Kritik bestehender sozialer Mißstände. Um aber dem Einfluß dieser großen Kulturströmung in Südosteuropa gerecht zu werden, sollen nicht nur negative Momente der Aufklärungsphilosophie berücksichtigt werden, man muß vielmehr auch eine andere Komponente der Aufklärung, die Verschmelzung rationalistischer Elemente aus der Gedankenwelt der französischen und empiristisch-sensualistischer aus der englischen Philosophie beachten. In der Walachei und in der Moldau haben daneben das Betonen der menschlichen Vernunft, in Siebenbürgen das Anklingen nationaler Momente eine vorrangige Bedeutung. Dazu gesellte sich durch die Verbreitung der Wissenschaft und vor allem der rationalistischen Philosophie der Kampf gegen den Obskurantismus.[4]

Gemäß diesen Zielsetzungen ergaben sich praktische Aufgaben, die Aufklärung in den Dienst der sozialen und nationalen Befreiung zu stellen. Dieser Kampf sollte nicht nur auf geistiger Ebene ausgetragen werden. Studenten aus Göttingen und Jena trafen im Jahr 1821 in Hermannstadt ein, um am Freiheitskampf Ypsilantis und Tudor Vladimirescus teilzunehmen.[5]

Leider drohten in Siebenbürgen am Ende des 17. und zu Beginn des 18. Jahrhunderts die Quellen, die bisher die Aufklärung belebten, zu versiegen. Der Besuch deutscher, französischer oder englischer Hochschulen durch Studenten aus Siebenbürgen war bereits zu Beginn des 18. Jahrhundets wesentlich zurückgegangen und sollte durch ein Verbot, ausländische Universitäten zu besuchen, völlig unterbunden werden. Es war für Siebenbürgen, wo keine Hochschule der wissenshungrigen Jugend die Pforten öffnete, eine schwerwiegende Maßnahme, gegen die selbst das siebenbürgische Gubernium Stellung nahm und den österreichischen Staatsrat ersuchte, den Besuch „akatholischer" Universitäten in Deutschland zu gestatten.[6] Der Staatsrat mußte die Berechtigung der vorgebrachten Argumente anerkennen und war genötigt, die geistige Absperrung der Habsburgermonarchie etwas zu lockern. Man gestattete nun einigen Söhnen ungarischer Magnaten wie auch lutherischen und kalvinistischen

[4] Vgl. *Istoria gîndirii sociale și filozofice în România.* Bukarest 1964, S. 85—95; Al. Duțu, *Les Lumières en Moldavie et le contexte du sud-est européen*, in „Revue roumaine d'histoire", 1967, 2, S. 275—289.

[5] Fr. Teutsch, *Geschichte der Siebenbürger Sachsen*, Bd. III, Hermannstadt 1910, S. 19.

[6] Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Staatsratsakten, 1815, 6129, 7612.

Theologiestudenten an „akatholischen" Universitäten zu inskribieren. So findet man in den Matrikeln der Göttinger Universität am Ende des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts immer wieder den Vermerk "Stud juris" bei Adligen und "stud theol" bei sächsischen und ungarischen siebenbürgischen Hörern.

Für viele Theologen war dieses Studium allerdings — wie für den Hermannstädter Weißbäckersohn Michael Hißmann — nur ein Vorwand, um philosophische oder geschichtliche Vorlesungen zu besuchen. Mit Hißmann, dem späteren Professor der Weltweisheit an der Georg-August-Universität, studierten in Göttingen noch andere siebenbürgische Studenten wie Martin Lange, Carl Brukenthal, Samuel Fritsch, Theophil Reisenfels, Stephan Klosius, Johann Filtsch,[7] Toldalagi Lászlo, und später der ungarische Gelehrte Benkö Ferenc. Mit den ungarischen siebenbürgischen Grafen und Baronen von Radok und Kis Rhede dürfte Hißmann kaum nähere Beziehungen gepflegt haben.[8]

Andere Bindungen zwischen Göttingen und Siebenbürgen ergaben sich durch die Mitgliedschaft der Königlichen Deutschen Gesellschaft zu Göttingen, der Hißmann seit dem 24. Februar 1776 angehörte.[9] Diese ehrende Ernennung Hißmanns, wie auch die seines Landsmannes Johann Binder (1821) hatte Heyne wesentlich gefördert.[10]

Eine neue Möglichkeit wissenschaftlicher Tätigkeit eröffnete sich den siebenbürgischen Hörern der Georg-August-Universität durch die Mitarbeit an dem „Göttinger Gelehrten Anzeiger", den Christian Gottlob Heyne veröffentlichte und an den „Staatsanzeigen" A. L. Schlözers. Die „Publizität" begann jetzt bewußt die Zielsetzungen der Aufklärung zu fördern. Wie viel Engherzigkeit, wie viele Schranken der Selbstsucht und des Vorurteils mußten aber noch überwunden werden, bis weitere Kreise die Bedeutung der „Publizität" erkannten, die selbst in Hofkreisen zu einer gefürchteten Macht wurde. Es ist bekannt, daß Kaiserin Maria Theresia einen Beschluß des Geheimen Rates mit dem Bemerken ablehnte: „Was würde Schlözer dazu sagen?" Auf dem Schreib-

---

[7] J. Trausch, *Verzeichnis derjenigen Siebenbürger Sachsen welche an den Universitäten zu Krakau, Strassburg und Göttingen studiert haben*, in „Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde", Hermannstadt 1865, Bd. VI, S. 296—297 (von nun an zitiert: *Archiv*); vgl. auch Fr. Reimesch, *Ergänzungen zu den Verzeichnissen derjenigen Siebenbürger Sachsen, welche an der Universität zu Strassburg und Göttingen studiert haben*, in „Siebenbürgische Viertel-jahrsschrift", Hermannstadt 1940, LXIII, S. 61—63.

[8] J. Borszák veröffentlicht in *Budai eszaias*, Budapest 1955, S. 189—204 ein vollständiges Verzeichnis der an der Göttinger Universität inskribierten ungarischen Studenten.

[9] Seine Antrittsrede hatte den Titel *Vom Flor Siebenbürgens unter Theresien und Joseph*, Göttingen, 1776. Ein Exemplar davon befindet sich im Brukenthalschen Museum in Hermannstadt.

[10] J. Trausch, *Schriftsteller-Lexikon der Siebenbürger Sachsen*, Kronstadt 1868, Bd. I, S. 148.

tisch Josephs II. lagen die „Göttinger Gelehrten Anzeigen" und die „Staatsanzeigen"[11].

Durch Rezensionen wurden hier Werke aus Südosteuropa den deutschen Lesern bekanntgemacht, und in das abendländische Wissensbild eingebaut. Dieselbe Aufgeschlossenheit für die Geschichte Südosteuropas zeigten die Verfasser des *Allgemeinen Gelehrten Lexikons* und des *Universallexikons*. Die geistige Anteilnahme Deutschlands an der geschichtlichen Entwicklung Siebenbürgens spiegelt sich auch in den „*Acta eruditorum*" einer maßgebenden Zeitschrift Deutschlands wider.[12]

Allein in dem „Göttinger Gelehrten Anzeiger" rezensierte Hißmann im Jahr 1783 siebenundfünfzig philosophische Schriften und veröffentlichte im folgenden Jahr bis kurz vor seinem Tod — er starb im Jahr 1784, nur 32 Jahre alt — wieder dreißig Buchbesprechungen.[13] Hier nimmt er unter anderem zu den Veröffentlichungen der Historiker Seivert und Benkö Stellung. Über Benkö bemerkt Hißmann in einem Brief an Sulzer kritisch, er habe „Gutes und Böses" zusammengetragen.[14]

Eine Rezension des ersten Teiles der *Geschichte des Transalpinischen Daziens* von Franz Josef Sulzer führte zu einem angeregten Briefwechsel mit dem Verfasser. Obwohl die Rezension nicht unterzeichnet war, vermutet Sulzer mit Recht in dem gelehrten Rezensenten den durch sein enzyklopädisches Wissen bekannten Siebenbürger Hißmann. Freimütig bekennt Sulzer, daß ihm die Buchbesprechung zahlreiche Fehler im Aufbau seines Werkes und ungenaue Formulierungen bewußt gemacht habe. Der Rezensent hatte vermerkt, daß Sulzer die Geten (Daken) mit den Goten verwechsele und die Bildung des rumänischen Volkes im Süden der Donau unwahrscheinlich sei. Durch die von Hißmann vertretene These von der Bildung des rumänischen Volkes im Norden der Donau und ihre Kontinuität als Urbewohner auf dem Gebiete des heutigen Rumäniens nähert sich der junge Göttinger Dozent der geschichtlichen Konzeption der sogenannten „Şcoala Ardeleană".

Hißmann spricht sich hier kategorisch für die Kontinuität des rumänischen Volkes im Norden der Donau aus, indem er schreibt „Ein

---

[11] Fr. Teutsch, *Rede zur Eröffnung der 48. Generalversammlung des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, in *Archiv*, 1897, Bd. XXVII, S. 271—273; *August Ludwig Schlözer zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, in „Sächsische Selbstbesinnung", Hermannstadt 1948, VII, S. 3—10; H. Wesendonk, *Die Begründung der ältesten deutschen Geschichtsschreibung durch Gatterer und Schlözer*, Leipzig, 1876.

[12] Fr. Valjaveć, *Geschichte der deutschen Kulturbeziehungen zu Südosteuropa*, München 1958, in „Südostarbeiten", XLIII, S. 60—61.

[13] J. K. Schuller, *Magister Hissmann in Göttingen*, in *Archiv*, 1865, Bd. VI, S. 205—206.

[14] Die Briefe Hißmanns an Sulzer veröffentlichte A. Kurz unter dem Titel *Geschichtliche Bagatellen*, in „Blätter für Geist, Gemüt und Vaterlandskunde", 26. V., 2.VI.1845, Nr. 22—24, S. 157—158, 165—166; die Briefe Sulzers an Hißmann wurden von J. Filtsch unter dem Titel *Zugabe zu den geschichtlichen Bagatellen*, in „Magazin für Geschichte, Literatur und alle Denk- und Merkwürdigkeiten Siebenbürgens", Kronstadt 1866, Bd. II, S. 239—245 veröffentlicht.

Abzug einer ganzen angesessenen Nation ist nicht gut möglich ... Ihre römische Abkunft kann ihnen demohngeachtet nicht streitig gemacht werden. Daß die Walachen in Siebenbürgen keine Nationalrechte und Freiheiten besitzen ... thut nichts zur Sache; weil ja jene hinwiederum in der Moldau und Walachei das herrschende Volk sind.''[15]

Die „Göttinger Gelehrten Anzeigen'' an denen auch Johann Filtsch, ein Schüler Schlözers mitarbeitete, dienten diesem als Vorbild für die „Hermannstädter Siebenbürgische Quartalschrift'', die ihre Mitarbeiter aus dem Kreis des „Lesekabinetts'' Samuel Brukenthals fand. Hier erörterten Brukenthal, Eder, Neugeboren, Filtsch und Lerchenfeld die Werke Göttinger und französischer Aufklärer. Herrlich eingebundene Bücher der Brukenthalbibliothek, unter andern eine von der damaligen Zensur verbotene vollständige Ausgabe der Werke Voltaires veranschaulichen das fortschrittliche Denken dieser Männer.[16]

Die bereits bestehenden Verbindungen zwischen Göttingen und Siebenbürgen vertieften sich durch die Veröffentlichung von Schlözers Aufsatz *Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen* in den „Staatsanzeigen.''[17] Die Post muß das Heft bald nach Hermannstadt gebracht haben, denn schon am 16. Januar 1792 gab Filtsch in einem Brief an Schlözer seiner Freude über diese Veröffentlichung Ausdruck. Er regte zugleich beim Verfasser an, den Aufsatz zu einem Buch weiter auszubauen. Diesen Gedanken griff Samuel Brukenthal auf, und bald ersuchte der Hermannstädter Provinzialbürgermeister Fr. V. Rosenfeld den Göttinger Historiker „im Namen meiner Nation'' eine Geschichte der Siebenbürger Sachsen zu schreiben. Der Gelehrte ging sofort an die Arbeit. Sie wuchs ihm unter den Händen und wurde das bekannte Werk *Kritische Sammlungen zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen.*[18]

Fr. Wegele bezeichnet des Buch als „eine seiner gelungensten Arbeiten, in welcher sich nationales Gefühl mit kritischem Scharfblick vereinigt.''[19] Aber gerade dieser „Scharfsinn'' des gefürchteten Schlözer war fortschrittfeindlichen Kreisen der Monarchie verdächtig, wo man vermerkte, daß sich der Verfasser geweigert hatte, das Buch Kaiser Leopold zu „dedicieren''.[20] Schlözer mußte aber dem gespannten Verhältnis

---

[15] *Zugaben zum Göttinger Gelehrten Anzeiger*, 1782, S. 225.

[16] J. Filtsch, *Rückblick auf das Leben Johann Filtschs*, Hermannstadt, 1837, S. 14.

[17] „Staatsanzeigen'', 1791, XVI, 64, S. 468.

[18] Göttingen, Vandenhoek-Ruprecht'scher Verlag, 1795—1797; vgl. auch Fr. Teutsch, Rede ..., S. 283—329.

[19] Fr. Wegele, *Geschichte der deutschen Historiographie*, München 1885, S. 800.

[20] *Seivert an Filtsch*, 20.I.1796, in Fr. Teutsch, *Briefwechsel über Entstehung und Herausgabe der kritischen Sammlungen zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, in *Archiv*, 1897, Bd. XXVII, S. 293, „Ich wiederhole es, wenn Herr Schlözer nicht das erwähnte Mittel ergreift, sein Buch dem Kaiser zu dedicieren, so ist bei dem nun schon bekannten schiefen Urteil der Hofkanzlei über dasselbe, wo es ein Pasquill genannt wird, mit aller Gewißheit vorherzusehen, daß es verboten und unterdrückt wird.''

zwischen der Wiener Hofburg und der Hannoverschen Dynastie Rechnung tragen. Er schrieb diesbezüglich an Filtsch: „Ich kenne das jetzige kritische Verhältnis zwischen Wien und Hannover, und war daher auf meiner Hut."[21] Dann hatte der Göttinger Historiker berechtigte Bedenken bezüglich der „Concivilitaet" d.h. der sächsischen Municipalautonomie auf dem „Fundus regius".[22] Der Vertreter der Aufklärungsphilosophie erkannte es daher als billig an, daß man in Siebenbürgen die Rumänen als vollberechtigte „Bauern" und nicht als rechtlose „Tagelöhner" betrachte.

Das vorliegende Werk erhellt zwei wesentliche Merkmale Schlözerischer Historiographie: Es ist der Versuch, die südosteuropäische Geschichte in die allgemein europäische einzubauen, wie das Bestreben, die Völker als Grundlage des geschichtlichen Geschehens zu werten.

Dabei scheute Schlözer sich nicht, auch auf Streitfragen wie die Eroberungen Siebenbürgens durch die Ungarn einzugehen. Mit seinen Feststellungen: „Vor allen Dingen war eine Reform der alten ungarischen Geschichte nötig ... S. Stephan hat Siebenbürgen nicht erobert; ein Streifzug glückte ihm",[23] hatte der Schriftleiter der „Staatsanzeigen" in ein Wespennest gegriffen. Bereits während des Druckes erhielt er auf Grund einer Denunziation aus Wien ein ungnädiges Reskript der Hannoverschen Regierung, nichts ohne vorherige Zensur zu veröffentlichen „da ihr nicht wissen möget, inwiefern dieses vielleicht Sr. Königlichen Majestät Verhältnissen entgegen sein, und also mit eurer Eigenschaft als allerhöchst Ihro Diener und Unterthan streitend sein könne."[24]

Nachher schaltete sich die österreichische Zensur ein, die Schlözer bis jetzt wenig beachtet hatte. „Die Nachschrift von der in der Schrift durch die Censur weggsestrichene Stelle", schreibt er an Filtsch, „denke ich ohne Gefahr drucken lassen zu können".[25] Schlözer hatte sich aber getäuscht, die österreichischen Zensurbehörden reagierten prompt, das Buch wurde nur „eruditis erga schedam" erlaubt.[26] Dazu gesellte sich ein hämischer Angriff eines früheren Schülers, nämlich Christian Engels.[27] Zur Verteidigung des angefeindeten Schlözer ergriff allein I. C. Eder das Wort. Nun distanzierte sich auch der Hermannstädter Bürgermeister

---

[21] *Ebenda*, S. 299.
[22] *Ebenda*, S. 285.
[23] *Ebenda*, S. 300—301; vgl. auch *ebenda*, S. 305, „Daß die jetzigen Deutschen in Siebenbürgen noch alle Goten vor sich gefunden hatten, ist so stark gegen alle Geschichte, daß ich der Fabel nur *en passant*, wie wohl an mehreren Orten erwähne."
[24] *Ebenda*, S. 281.
[25] *Ebenda*, S. 285.
[26] *A. L. Schlözer zur Geschichte* ..., S. 34. Hier wird die Haltung Zinsendorfs noch als „human" gewertet.
[27] „Allgemeine Literaturzeitung", Jena 1797, Nr. 53—55.

vom Buch. Er hatte auf seinen offiziellen Antrag und die versprochene Honorierung „vergessen".[28]

In Göttingen veröffentlichte bereits Jahrzehnte vorher Michael Hißmann die sechs ersten Bände des „Magazins für die Philosophie und ihre Geschichte", das (1778—1783) die Werke der französischen Philosophen Maupertius, De Jariges, Nicolas de Béguelin, Mérian den deutschen Lesern bekannt machte. Hier erschienen Auszüge aus den Werken Leonhard Eulers mit seiner Polemik gegen die Idealität von Raum und Zeit. Hißmann übersetzte auch Condillacs *Essai sur l'origine des connaissances humaines* und Priestlys *Theory of the human on the principles of the association of ideas* und machte diese Werke in Deutschland bekannt.[29]

Dann erschienen in rascher Folge aus der Feder des jungen Philosophen *De infinito Dissertatio metaphisica prima* (1776). *Geschichte der Lehre von der Association der Ideen nebst Anhang vom Unterschied und den associirten und zusammengesetzten Begriffen und Ideenreihen* (1776), *Philosophische Versuche* (1777), *Briefe über Gegenstände der Philosophie an Leserinnen und Leser* (1778), *Anleitung zur Kenntnis der auserlesenen Literatur in allen Teilen der Philosophie* (1778), *Untersuchungen über den Stand der Natur* (1780).

In diesen Werken und vor allem in den *Briefen über Gegenstände der Philosophie an Leserinnen und Leser* findet man scharfe Ausfälle gegen die Metaphysik.[30] „Nun triumphiert" — nach Hißmann — „der Intellekt über die Finsternis der Vergangenheit und jubelt selbstbewußt der Gegenwart zu, als der Zeit des lange erwarteten Sonnenaufgangs, des zur Herrschaft gelangten Geistes der Aufklärung. Diese stürzt alle Götzen, entschleiert alle Symbole und verherrlicht die „Göttin Vernunft".

Jetzt liest Hißmann mit wachsendem Interesse Lessings Kampfschriften und nimmt für ihn gegen Goeze Stellung. Er möchte auch seine Siebenbürger Freunde für die Gedanken Lessings gewinnen. „Ich weiß nicht", schreibt der Göttinger Gelehrte, „ob ich Ihnen schon etwas von den Schriften, die Herr Lessing aus den *Papieren eines Ungenannten* veröffentlicht hat, ... gesagt habe. Dieses hat, wie billig, in ganz Deutschland ein erstaunliches Aufsehen gemacht, weil der Verfasser nichts weniger als zu beweisen sucht, daß Jesus eigentlich ein weltliches Reich errichten wollte ... Herr Lessing soll viel Verdruß über die Herausgabe dieser Schrift beim landeskirchlichen Konsistorium gehabt haben. Sein Streit mit Goeze, der ihn zuerst angreift, ist noch nicht beigelegt. Geben sie

---

[28] „Siebenbürgische Quartalschrift", 1798, Jg, VI, S. 381; vgl. auch die Entgegnung Schlözers in der „Allgemeinen Literaturzeitung", Jena 1798, Nr. 53—55.

[29] Veröffentlicht ebenfalls im „Magazin für die Philosophie und ihre Geschichte".

[30] M. Hißmann, *Briefe über Gegenstände der Philosophie*, Gotha 1778, S. 43—44.

sich Mühe, diese Sachen zu erhalten, die freilich in Wien verboten sein mögen."[31] Gewisse atheistische Tendenzen Hißmanns lassen sich in seiner Schrift *Eleusinische Geheimnisse*, feststellen, ohne daß er die Schranken eines deistischen Denkers durchbrach.[32]

Von dieser Position bekämpft auch Gheorghe Şincai in seinem Werk *Învăţătură firească spre surparea superstiţiei norodului* den Aberglauben und weist auf den objektiven Charakter der Naturgesetze hin. Leicht sassen sich hier gewisse Gedanken aus Wolfs wie aus Baumeisters philolophischem Werk ermitteln, das zahlreichen rumänischen Intellektuellen bekannt war.[33] Petru Maior entwickelte seine fortschrittlichen Gedanken der Aufklärung die an Bestrebungen aus Göttingen erinnern im *Procanon* (1783). Entschiedener als S. Micu und Petru Maior lehnt Ion Budai Deleanu alle metaphysischen Spekulationen ab und setzt sich für die Psychologie als Wissenschaft ein.[34]

Für die Aufwertung der Psychologie, einer allgemeinen Zielsetzung der Aufklärungsphilosophie, hatten neben, M. Hißmann der Tîrgu-Mureşer Philosophieprofessor Vajda Csernatoni Sámuel, wie der Aiuder Benkö Mihály, ehemalige Hörer der Göttinger Georg-August-Universität eingesetzt.[35] Auch der Kronstädter Michael Fronius, ebenfalls ein Schüler des Göttinger Philosophen Christof Meiners verfaßte die für seine Zeit beachtenswerte psychologische Studie *Beschreibung eines um das Jahr 1781 an der Gränze Siebenbürgens unweit Kronstadt gefundenen wilden Menschen.*[36]

In Siebenbürgen gab aber die Behandlung psychologischer Fragen in Hißmanns *Briefen über Gegenstände der Philosophie* Anlaß zu lebbaften Diskussionen, bis der Superintendent der evangelischen Landeskirche, Andreas Funk, die Verbreitung des Buches verbot. Funk schien sich mit diesem Verbot der Briefe nicht begnügt zu haben. Er bereitete eine Gegenschrift vor. Obwohl diese „Confutatio" nie erschienen ist, lassen handschriftliche Anmerkungen Funks Einstellung zur Aufklärungsphilosophie erkennen. Er schreibt: „Überhaupt scheint mir, das Sujet [Aufklärung]

---

[31] *M. Hißmann an J. Filtsch*, 13.XII.1778, 11.III.1781, A. St. Sibiu, H. H. 2.

[32] Veröffentlicht in „Hannoversches Magazin", 1776.

[33] *Istoria gîndirii sociale şi filozofice în România*, S. 94—107; vgl. auch Samuil Micu, *Scrieri filozofice*, Herausgb. von P. Teodor und D. Ghişe, Bucureşti, 1966; L. Blaga, *Gîndirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, Bucureşti, 1966, S. 128, 228; Al. Duţu, a.a.O., S. 275—288; vgl. auch Al. Duţu, *Coordonate ale culturii româneşti în sec. al XVIII-lea*, S. 62, wo der Autor auf eine Handschrift in der Muntenia hinweist, die Abschnitte aus S. Micus, *Scrieri filozofice*, enthält, die nach Baumeister verfaßt wurden; in zwei Handschriften aus den Jahren 1783 und 1814, die in der Moldau verfaßt wurden, findet man den Vermerk „d'après l'école de A. L. Schlözer" (Revue des études sud-est européennes, 1968, 2, S. 388).

[34] *Istoria gîndirii sociale şi filozofice în România*, S. 84—107.

[35] In den Matrikeln des Jahres 1776 der Universität Göttingen finden sich die Eintragung: „Samuel w. Tsernatoni, Transsylvanus theologus"; vgl. darüber J. Borszák, a.a.O., S. 189.

[36] „Siebenbürgische Quartalschrift", Hermannstadt 1794, IV, S. 301—316.

an sich selbst ein Steckenpferd der neumodischen literarischen süßen Herrchen, denn so verschieden auch die Begriffe der Aufklärung sind, so verstehen doch jedermann so viel darunter, daß eine allgemeine Aufklärung weder tunlich noch gut sei, sondern schädlich, weil niemand ihre Grenzen bestimmen kann."[37] Es ist eine Reaktion rückschrittlicher siebenbürgischer Kreise gegen die aus Göttingen auslaufenden Wellen der Aufklärung, die hier grundlegende Fragen einer Weltanschauung zur Diskussion stellte und sich nicht scheute, an sozialen Gegebenheiten Kritik zu üben.

Die Aufklärer Südosteuropas haben die wirtschaftliche und geistige Rückständigkeit ihrer Völker als drückend empfunden und auf die Beseitigung dieser Rückständigkeit ihr Augenmerk gerichtet. Ein bemerkenswertes Beispiel für das Betonen dieser Rückständigkeit in Siebenbürgen besitzen wir bereits vom Ausgang des 17. Jahrhunderts. Der Buchdrucker Kis Mihály, der mit Absolventen der Göttinger Hochschule verkehrte, schreibt: „Wenn Siebenbürgen die Barbarei von sich abstreifte und sich eine neue Verfassung gebe, so werde sich auch seine allgemeine Lage bessern."[38]

Soziale Mißstände in der Moldau werden von dem im Jahr 1773 in Göttingen inskribierten Martin Lange gebrandmarkt. In seiner Arbeit *Glaubwürdigkeit der meisten Pestberichte aus der Moldau* vermerkt er tadelnd die mangelhafte ärztliche Betreuung, die er als Aufklärer auf das tiefe Bildungsniveau der Bevölkerung und die herrschende Willkür zurückführt.[39]

Hißmann stellt in diesem Zusammenhang an den Geschichtsschreiber Sulzer die Frage: „Warum haben Sie uns von Siebenbürgen so wenig gesagt? Vielleicht: Quid difficile est, satyram non scribere? Dies mag der wahre Grund sein. Wenn ich einmal heimkommen würde, meine Nachlese und meine Lauge würden stark sein. Denn so viele aufgeklärte Menschen es da auch gibt, so wenig kennt man wahre Gelehrsamkeit."[40] Nicht weniger bedenklich erscheint auch J. Filtsch der Stand jeder wissenschaftlichen Tätigkeit in Siebenbürgen.[41]

---

[37] A. St. Sibiu, *Konzepte bischöflicher Schreiben*, 1712—1791.

[38] M. Kis, *Önmentsége* (Selbstverteidigung), zitiert nach Fr. Valjaveć, a.a.O., S. 43.

[39] V. Bologa, *Ärzte und Gesundheitswesen bei den Siebenbürger Sachsen im 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts*, in „Forschungen zur Volks- und Landeskunde", Hermannstadt, 1964, 7/2. S. 55—59; J. Lange, der schon im Jahre 1769, II. Trim., 324 — 326 an der Göttinger Universität inskribierte, veröffentlichte Arbeiten über Imkerei (*Gemeinnützige Arbeiten der Churf. sächsischen Bienengesellschaft in Oberlausitz*, Berlin, 1773, Bd. I, S. 39—63).

[40] *M. Hißmann an F. Sulzer*, 7.VI.1782, veröffentlicht durch A. Kurz, a.a.O., S. 157——158, 165—166; vgl. auch C. Göllner, *Die Beziehungen des Aufklärungsphilosophen M. Hißmann zu seiner siebenbürgischen Heimat*, in „Forschungen zur Volks- und Landeskunde", Hermannstadt, 1960, 3, S. 91.

[41] J. Filtsch, *Über die Lage und die Hindernisse der Schriftstellerei in Siebenbürgen*, in „Siebenbürgische Quartalschrift", Hermannstadt, 1790, I, S. 1—27.

Eine eingehendere Analyse einiger hier nur angedeuteten Mängel erfolgte im sogenannten *Supplex Libellus Valachorum* (1791), den führende Vertreter der „Şcoala Ardeleană" verfaßten und das alle sozialen, wirtschaftlichen und politischen Forderungen des rumänischen Volkes enthielt. Doch die an den Kaiserhof gerichete Denkschrift zeitigte nicht den gewünschten Erfolg, festigte aber die Haltung des rumänischen Volkes im sozialen und nationalen Kampf, der durch den Bauernaufstand des Jahres 1784 die Aufmerksamkeit des fortschrittlich denkenden Europas geweckt hatte.[42]

Das vergebliche Pochen an die Pforten der Wiener Hofburg, als hier Josef II. residierte, und die Unterdrückung des Bauernaufstandes waren, eine umso bitterere Enttäuschung, da gerade Vertreter der Aufklärungsphilosophie große Hoffnungen auf die Regierung Kaiser Josefs II. setzen, von dem Hißmann noch die Verwirklichung der Toleranzidee und das „Schwinden der Finsternis" erhoffte.[43] Solchen Illusionen gab sich Ion Budai Deleanu nicht hin. Er hält in seinem poetisch-philosophischen Werk *Ţiganiada* eine unerbittliche Abrechnung mit all den großen und kleinen Potentaten, denen aufgeklärte gebildete Männer entgegentreten müßten.[44]

Hier wird ein anderer Gedanke der Aufgklärunsphilosophie in Siebenbürgen angeklungen : Ohne entsprechende Bildung kann sich das Volk demokratische Rechte nicht erringen, sie nicht verteidigen und sich ihrer nicht erfreuen. So spricht auch aus Briefen Hißmanns an Filtsch aus Göttingen die Sorge um das niedere Bildungsniveau in Siebenbürgen. Er möchte den Unterricht durch gute Schulbücher beleben und erklärt sich bereit, selbst ein Lehrbuch für den Philosophieunterricht an deutschen Schulen in Siebenbürgen zu verfassen.[45]

In Siebenbürgen lehrten bereits im Geiste der Göttinger Philosophen die ungarischen Lehrer Incze István und Pataki Samuel seit 1758 am Tîrgu Mureşer bzw. am reformierten Kollegium in Klausenburg.[46] Für den Philosophieunterricht in rumänischer Sprache arbeitete Samuil Micu (1772) Präparationen nach den Werken von Baumeister und Steinkeller, Schüler Christian Wolfs aus.[47]

Einige Jahrzehnte später entfalteten in Siebenbürgen zwei Gelehrte von europäischem Ruf, — ebenfalls ehemalige Göttinger Studenten — Benkö Ferenc und Bolyai Farkas ihre Tätigkeit. Benkö stellt

---

[42] *Istoria României*, Bucureşti 1964, Bd. *III*, S. 813—847; D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, Cluj, 1948 (Neufauflage 1967).
[43] *Vom Flor Siebenbürgens.*
[44] *Istoria gîndirii sociale şi filozofice în România*, S. 86—107.
[45] *M. Hißmann an J. Binder*, 25.II.1778, A. St. Sibiu, Col. Filtsch, H. H. 3.
[46] *Istoria gîndirii sociale şi filozofice în România*, S. 107.
[47] *Ebenda*, S. 99—103.

in seiner *Magyar Geographia* (1801) im Sinne der Aufklärung Betrachtungen über Land und Volk an, während Bolyai Farkas, ein Schüler Gaußens, die Hebung des wissenschaftlichen Unterrichts förderte.[48]

Einen wesentlichen Fortschritt auf diesem Gebiet bedeutete die Tätigkeit von Gh. Lazăr als Autor von Lehrbüchern. Lazăr hatte in Wien, wo die Universität von Göttingen sich eines großen Ansehens erfreute, die Gedanken der Aufklärungsphilosophie kennengelernt und schenkte, wie alle Vertreter der Aufklärung, der Volksbildung eine besondere Bedeutung. Die Schule des Volkes, in der Sprache des Volkes, war sein Hauptanliegen. Diese sollte dann der durch soziale und nationale Unterdrückung bedingten Rückständigkeit der Rumänen in Siebenbürgen steuern.[49]. Ähnliche Motive bestimmten im Jahr 1823 Johann Georg Schuller — einen früheren Hörer der Georg-August-Universität — einen Lehrplan für die Volks- und Mittelschulen auszuarbeiten, der offensichtlich Bestrebungen der Aufklärung verrät.[50] Leider fehlten die sozialen und ökonomischen Voraussetzungen für die Verwirklichung von Schullers Reformplänen.

Eng verbunden mit dem Bestreben, das Bildungsniveau breitester Volksmassen zu heben, steht Hißmanns Versuch, von Göttingen aus die Gründung neuer Bibliotheken in seiner Heimat zu veranlassen. Er hätte vor allem den Verkauf der reichen Toldalagischen Bibliothek an Samuel Brukenthal, den Gründer des Hermannstädter Brukenthalmuseums vermittelt. Die Bücherbestände der Toldalagischen Bibliothek hatte Hißmann zum großen Teil selbst erworben und so waren hier die Werke der bedeutendsten Aufklärungsphilosophen des 18. Jahrhunderts vertreten. Für die Hermannstädter Gymnasialbibliothek wollte er einige Hauptwerke der Naturgeschichte und Physik anschaffen.

Hißmann hatte die eminente Bedeutung von Büchersendungen nach Siebenbürgen erkannt, da hier solche nur mit großer Verspätung ankamen; manche gingen auf dem langen Weg verloren, andere wurden eine Beute der Zensurbehörden. Er schickte daher durch heimreisende

---

[48] In den Matrikeln der Göttinger Universität figuriert F. Bolyai im Jahre 1796. Vgl. darüber Borzsák, a.a.O., S. 194; Autor der Arbeit *Tentamen inventutem studiosam in elementam mathesos introducendi*, 1832. Benkö wird im Jahre 1786 in den Matrikeln der Göttinger Universität erwähnt; vgl. Borzsák, a.a.O., S. 189.

[49] C. Bodea, *Preocupările economice şi culturale în literatura transilvăneană dintre anii 1786—1830*, în „Studii, revistă de istorie", 1956, IX, S, 87—109; D. Popovic, a.a.O., S. 98; G. Lazăr hat in Wien Baumeisters *Logica* übersetzt, um dann 1799 nach Pest zu gehen. Die Arbeit *Legile firei, ithica şi politica sau filozofia cea lucrătoare* erschien 1800 in Hermannstadt. Die rumänische Übersetzung von Wolfs *Lehrbuch* wird als Manuskript in der Biblioteca Academiei Republicii Socialiste România (Ms. 923) verwahrt; die *Trigonometria* von Gh. Lazăr wurde das erstemal im Jahr 1919 von Tr. Lalescu veröffentlicht, um dann in Gh. Bogdan-Duică und Popa-Liseanus *Viaţa şi opera lui Gheorghe Lazăr*, Bucureşti 1924 wieder zu erscheinen.

[50] J. Trausch, *Schriftsteller-Lexikon*, Bd. III, S. 246.

Freunde Werke der Aufklärungsphilosophie nach Siebenbürgen. Im Felleisen verborgen passierten sie die Zensur. Durch solche Sendungen hielt Hißmann seine Freunde in der Heimat über die neuesten Erscheinungen auf dem deutschen Büchermarkt am laufenden.[51]

Der Aufklärer Filtsch beanstandet die mangelhafte Tätigkeit des Buchdrucks in Siebenbürgen, der den Anforderungen der Bibliotheken und Bücherankäufen durch Privatpersonen kaum nachkam: „Es ist eine bekannte Sache, daß unsere wenigen siebenbürgischen Buchdrucker mit dem Drucke der Kalender, Schulbücher, Dikasterialverordnungen und liturgischen Werken überflüssig beschäftig waren, und sich auch so wohl dabei befanden, daß die Spekulation des mißlichen Buchverlags stärker auf sie wirken mußte, um sie zu reizen, ihre Anstalten deswegen zu erweitern."[52]

In diesem Zusammenhang wäre eine für die rumänische Linguistik bedeutende Akquisition der Göttinger Universitätsbibliothek — einer rumänisch-italienischen Grammatik — am Ende des 18. Jahrhunderts zu erwähnen. Ohne daß die hier enthaltenen Sprachübungen Tendenzen der Aufklärung erkennen lassen, zeichnen sich durch das Betonen des lateinischen (italienischen) Ursprungs der rumänischen Sprache doch gewisse Parallelen zu den philosophischen Bestrebungen der „Şcoala Ardeleană" ab[53], die jetzt bei der „Entwicklung eines rumänischen Nationalgefühls zu einem Nationalbewußtsein" eine besondere Bedeutung gewinnen. Geschichtlich wird die These des rumänischen Volkes durch die wissenschaftliche Tätigkeit Johann Michael Ackners, eines Schülers des Göttinger Philologen und Historikers Heyne unterbaut. Sein Werk *Die römischen Inschriften in Dazien*,[54] das auch heute noch von Archäologen benützt wird, veranschaulicht anhand eines reichen epigraphischen Materials den tiefgreifenden römischen Einfluß in Dazien. Solche Arbeiten unterstützte der Göttinger Gelehrte Heyne und bestimmte auch einen anderen Siebenbürger Schüler, Johann Binder, die Abhandlung *De Politia Veteris Urbis Romae* zu verfassen.[55]

Dieses von Vertretern der Aufklärungsphilosophie geförderte geistige Leben erlosch um die Jahrhundertwende fast ganz infolge der immer mehr um sich greifenden Knebelung durch das Metternichsche System, das jedes fortschrittliche geistige Streben zu ersticken versuchte; der Besuch

---

[51] C. Göllner, *a.a.O.*, S. 92.
[52] „Siebenbürgische Quartalschrift", 1701, Nr. 1, S. 19.
[53] Ş. Pascu, *Manuscrisul italian-român din Göttingen*, in „Studii italiene", 1935, II, S. 119—137.
[54] Erschien im Jahre 1865; vgl. J. Trausch, *Schriftsteller-Lexikon*, Bd. I, S. 1—8.
[55] Erschien im Jahre 1791; vgl. *ebenda*, Bd. I, S. 147—150.

deutscher Hochschulen wurde 1819 von neuem verboten. Der geistige Verkehr mit Deutschland unterlag großen Beschränkungen; alle ausländische Literatur und besonders die politische wurde von Österreich und dessen Provinzen mit Wachsamkeit ferngehalten. Überall witterte man französische Revolutionsideen. Selbst die von sächsischen Bürgern gegründeten Lesekabinette wurden durch ein kaiserliches Reskript aufgehoben. Kaiser Franz I., ein Feind aller fortschrittlichen Ideen, bezeichnete jede nationale Regung als politischen Schwindel.[56]

Erst mit der Wiederbelebung von Gewerbe und Handel und unter dem Einfluß der Juli-Revolution treiben in Siebenbürgen nach 1830 die Gedanken der Aufklärung in den Werken eines Gheorghe Bariţiu und Stephan Ludwig Roth neue Blüten. Das Gedankengut der Aufklärung entfaltete sich somit in Siebenbürgen später als in Westeuropa, behauptete sich aber dafür hier auch länger, bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts[57].

---

[56] C. Göllner, *Betrachtungen zum fortschrittlichen Denken der Siebenbüger Sachsen im 19. Jahrhundert*, in „Forschungen zur Volks- und Landeskunde", 1959, 1, S. 17.

[57] E. Turczynski, *Zur Kulturgeographie der Nationalbewegungen im Südosten*, in „Beiträge zur Südosteuropa-Forschung", München 1966, S, 421; Fr. Valjaveć a.a.O., S. 327–328.

AUTOUR DE PARCEVICH

MARIA HOLBAN

Parmi les missionnaires catholiques de Kiprovač, il n'est pas de figure plus curieuse que celle de l'insaisissable et imprévisible Don Petrus Parcevich. Telle elle ressort des documents contemporains, en dépit de la biographie édifiante pieusement consacrée à sa gloire par son descendant collatéral Pejacsevich[1]. Avec une patience de mosaïste celui-ci a réussi à mettre bout à bout les divers témoignages émanant en dernière analyse d'une seule personne : le héros lui-même, présenté comme une figure lumineuse sur un fond d'ombre. Mais depuis, d'autres témoignages sont venus dissiper en partie l'ombre ambiante, et toute l'image s'en est singulièrement ressentie. Il est temps donc de renoncer au mythe hagiographique et à l'interprétation à sens unique qui ont caractérisé l'évocation de Parcevich jusqu'à présent. En tâchant de démêler le vrai du faux et à dégager les traits essentiels d'une physionomie bien plus complexe qu'on ne l'imagine ordinairement, nous croyons faire œuvre utile. Mais ce n'est pas chose aisée car les sources nous restituent non pas un seul personnage, mais plusieurs, assez différents. Et pour commencer deux, ayant une particularité commune : c'est d'être unilinéaires, chacun dans un autre sens. Nous avons d'une part le fidèle secrétaire de l'archevêque de Marcianopolis, Marc Bandini, courant par monts et par vaux pour débrouiller les affaires de celui-ci, figure à sens unique, sorte de personnification du dévouement discret, doublé d'un savoir-faire hautement prisé par son chef. Tel il nous est livré par celui-ci jusqu'aux événements du 2 novembre 1647 et à la lettre révélatrice du 23 mars 1648 qui nous fait assister à une véritable métamorphose. Et d'autre part on voit surgir l'apôtre de l'affranchissement des chrétiens des Balkans, lui aussi en

[1] Pejacsevich, Graf Julian, *Peter Freiherr von Parchevich, Erzbischof von Martianopel (1612–1674)*, Vienne, 1880, dans « Archiv für österreichische Geschichte », t. 59.

proie à une course éperdue qui le mène en Pologne, en Italie et jusque chez les Cosaques de l'Ukraine avant son dernier grand voyage, sa « croisade » péniblement poursuivie jusqu'à Rome où il avait rendez-vous avec la mort. Le premier visage est celui de la correspondance de Bandini et de son fameux Codex, l'autre celui de la biographie due à Pejacsevich[2]. Mais il en est un autre résultant d'un coup d'œil plus étendu qui nous montre un ecclésiastique déçu, mêlé aux querelles des ordres religieux auxquelles il apporte ses rancunes et ses colères, les sursauts d'une révolte ardente contre la médiocrité de son sort, de l'horizon étroit qui l'enserre, du théâtre dérisoire offert à ses talents et dont il fallait sortir coûte que coûte, par tous les moyens, allant de l'ingéniosité simple à l'habileté consommée, puis à l'artifice et à la création de mythes auxquels il finissait peut-être par croire lui-même. Intransigeant et prêt aux compromis, à la fois souple et altier, réticent sur l'essentiel et prodigue en détails, mêlant le vrai au faux avec une sorte d'innocence outragée, c'est un être tout en contradictions qu'il nous faut considérer, et c'est justement cette troisième hypostase dialectique qui nous donnera la dimension dans laquelle il faut situer les deux figures schématiques esquissées plus haut, arrivant ainsi à se fondre dans l'ensemble de cet univers divergent et convergent qu'est une personnalité humaine.

La carrière de Parcevich commence pour nous avec sa consécration en toute hâte en Bulgarie et son départ dans le courant de la même semaine pour la Moldavie[3] en compagnie du nouvel archevêque de Marcianopolis envoyé par la congrégation De Propaganda Fide comme administrateur de l'évêché catholique de Bacău, abandonné en fait par l'évêque titulaire polonais en dépit de toutes les sommations venues de Rome. Le choix de ces deux membres de l'Eglise de Kiprovač pour une mission pleine de difficultés revient entièrement à l'archevêque de Sardica (= Sophia) Pierre Deodatus Baksič ou Baksev qui fondait sur eux les plus grandes espérances. Bien plus tard Parcevich allait rappeler cette période de son existence dans des termes assez véhéments[4].

---

[2] La documentation abondante en apparence est pourtant incomplète, unilatérale et peu sûre. Les données fournies principalement par Parcevich ne sont soumises à aucun contrôle critique. Il en résulte des erreurs flagrantes de faits, par exemple celle faisant vivre l'archevêque de Marcianopolis (Bandini) jusqu'en 1654 parce que Parcevich affirmait l'avoir secondé pendant une période de dix ans (*decennium*). Comme il lui fut adjoint en qualité d'auxiliaire à partir de l'année 1644, on a conclu tout naturellement à la mort de Bandini en 1654. Or Parcevich, quand il faisait cette affirmation vingt ans après dans son apologie autobiographique, poursuivait un but précis : celui de donner l'illusion d'une parfaite continuité dans ses fonctions, passant de celles de vicaire de l'archevêque de Marcianopolis (qu'il n'avait pas remplies en réalité) à celles de titulaire de cet archidiocèse, qu'il n'obtient qu'en 1655—56 (Pejacsevich, *op. cit.*, p. 617—618).

[3] *Ibidem*, Voir aussi Fermendzin, « Monumenta Slavorum meridionalium, t. 23, *Acta Bosnae*, p. 455—456. V. aussi « Codex Bandinus, p. 179.

[4] Pejacsevich, *op. cit.*, p. 617—618. L'image qu'il en trace est empreinte d'une sorte de rancune : « *Ibique per decennium cum dicto domino archiepiscopo in vinea domini cum sudore ac manuum nostrarum opere ut panem comederemus, elaboravi, nam et vicarius fui prefati et secre-*

Si dans l'ensemble les faits rapportés par lui n'éveillent pas à première vue de réflexe critique, on relève pourtant des inexactitudes de détail qui ne sont pas dues uniquement au hasard. La durée de son ministère auprès de Bandini ne fut pas celle indiquée par lui, il s'en faut presque de la moitié. Ses fonctions cumulatives auprès de celui-ci sont également exagérées. S'il est vrai qu'il lui servit de secrétaire et d'émissaire et en général de factotum, il n'eut jamais la charge de vicaire[5] et il est peu probable qu'il ait rempli celle de confesseur. Quant à sa prétention d'avoir également servi de jardinier (« olitor ») pour subvenir à la subsistance de l'archevêque, elle n'est qu'une transposition dans le passé de circonstances appartenant à une date de beaucoup postérieure et qu'il semble bien avoir dramatisées et poussées au noir[6]. Nous avons pour cet intervalle le témoignage de Bandini lui-même dans sa fameuse relation (Codex Bandinus)[7]. On y trouve le récit de leur voyage avec ses incidents variés, l'acheminement des voyageurs en habits d'humbles marchands, leur rançonnement par les surveillants turcs du passage du Danube, la rencontre providentielle de deux négociants catholiques se rendant à Tîrgovişte, leur propre réception fort honorable chez le prince de Valachie, auquel Parcevich adressa un beau discours en latin, enfin leur arrivée en Moldavie et les déboires qui les y attendaient, dus en partie à la crise d'autorité qui se manifestait au sein de l'Eglise catholique de Moldavie, et en partie à la lutte d'intérêts contradictoires auxquels étaient mêlés les personnages le plus en vue, aussi bien que les ressorts les plus secrets d'organisations aussi influentes que la congrégation De Propaganda Fide et la Société de Jésus[8]. On connaît le cours des événements. Le secrétaire

---

tarius et capellanus et confessorius et cursor et olitor. » Son sentiment s'explique. Il avait au moment de son départ pour la Moldavie trente deux ans, dont vingt passés en Italie. Rome devait toujours demeurer sa véritable patrie. C'est son enseignement qui l'avait formé pour un rôle bien différent de celui qui l'attendait auprès de son supérieur au fond de la Moldavie, dans une résidence ne répondant guère à l'image que leur en avait donnée le chef de l'Eglise bulgare catholique, l'archevêque de Sardica, Petrus Deodatus Baksič.

[5] Elle fut remplie par « Ioannes Lyllus, Bulgarus » que Bandini nomme dans son Codex « nostro in Moldavia vicario » (*Codex Bandinus* dans « Analele Academiei Române », Mem. Sect. Ist., t. 16, Bucureşti, 1895, p. 186). Ultérieurement Lyllus retourna à Kiprovač et le vicariat fut confié à frà Mariano da Sarajevo qui le détenait à la mort de Bandini.

[6] Au cours de son dernier séjour en Moldavie (1668—73) il s'est plaint plus d'une fois d'être réduit à ne manger que les produits de son jardin cultivé de ses propres mains, devant souvent se passer même de la bouillie de millet (c'est-à-dire de la « mămăligă » des paysans) quand en réalité son testament rédigé à ce même moment nous le montre nageant dans l'opulence.

[7] En fait le gros ouvrage était confié aux deux domestiques emmenés par eux de Bulgarie. « Codex Bandinus », p. 225—226.

[8] Pour le détail voir G. Călinescu : *Alcuni Missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII et XVIII*, dans « Diplomatarium Italicum », I, 1925 ; Idem, *Altre notizie sui missionari*, dans « Dipl. Ital. », II, 1926 ; Fr. Pall, *Le controversie tra i Minori Conventuali e i Gesuiti*, dans « Dipl. Ital. », IV. L'absence presque constante d'un évêque titulaire de Bacău, nommé depuis quelque temps à la recommandation du roi de Pologne parmi les ecclésiastiques polonais et peu soucieux de venir résider dans son diocèse, avait créé une situation des plus bizarres. Les missionnaires envoyés directement par la Congrégation *De Propaganda Fide*, pour la plupart italiens, appartenaient à la fraction des franciscains conventuels et étaient soumis à l'autorité

princier Georges Kotnarsky sut fort bien exploiter contre le nouveau venu l'absence d'un bref apostolique adressé au prince, relevant aussi d'autres prétendues carences ou irrégularités[9] dans les pièces présentées parBandini. Celui-ci dut se terrer dans la « résidence épiscopale » de Bacău et tâcher de se faire oublier jusqu'au moment où il pourrait exhiber les parchemins requis. La « résidence » de Bacău était une masure couverte de chaume. De même que l'église lui adjoignant, elle ne conservait plus que les objets qui n'avaient pas tenté la convoitise des évêques titulaires polonais. Ceux-ci, se gardant bien de s'y fixer, venaient parfois en coup de vent faire acte de présence, escortés d'une suite nombreuse et vorace, puis repartaient en emportant dans leurs bagages les vases sacrés, les croix et les ciboires, voire la vaisselle même. Dans ce cadre désolé l'archevêque ne pouvait trouver de consolation ni même chez ses ouailles dûment informées par Kotnarski de l'absence suspecte des documents prouvant sa qualité, et invitées à ne point accepter son autorité. Il fallut s'armer de patience. L'hiver empêchait toute démarche plus lointaine. Un moyen restait encore à tenter. Profiter de l'usage du pays prescrivant aux évêques d'aller féliciter le prince à l'occasion des fêtes pour se présenter devant lui. Mais quand le pauvre archevêque bravant les rigueurs du temps crut de son devoir d'aller accompagné par son secrétaire (= Parcevich) porter au prince ses vœux et son humble présent il fut si durement traité[10] devant toute la cour,—celui-ci lui déclarant qu'il refusait de la reconnaître comme évêque, et qu'il le soupçonnait même d'être un espion et finissant par lui enjoindre de quitter le pays jusqu'à l'arrivée du bref apostolique — que le malheureux ne sut pas comment se retirer la mort dans l'âme, s'attendant à tout moment d'être ignominieusement chassé et peut-

---

d'un Préfet lequel dépendait directement du vicaire patriarchal (catholique) de Constantinople. En rivalité ouverte avec ceux-ci, les franciscains observants de la Custodie bulgare et des missions de la Transylvanie s'étaient imposés en Valachie vers la moitié du XVII[e] siècle, et disputaient aux conventuels la possession du couvent de Tîrgovişte. Ils étaient soumis à l'autorité de l'archevêque catholique bulgare de Sardica ou Sophia qui venait visiter les communautés catholiques de Valachie. La désignation de l'archevêque bulgare de Marcianopolis pour le vicariat de l'évêché catholique de Bacău venait favoriser la diffusion des observants dans le domaine réservé jusque là aux conventuels. Ceux-ci prétendaient ne reconnaître ni l'autorité de l'évêque titulaire, ni celle de son remplaçant. Ce conflit se compliquait encore par l'apparition des jésuites qui profitant des divisions entre missionnaires réussirent à s'emparer de l'église et du « couvent » de Iassy, obtenant aussi l'appui de l'archevêque de Marcianopolis, Bandini, après son entente de l'été de 1645 avec l'évêque titulaire de Bacău, Zamoyski. Enfin un atout aux mains des jésuites était constitué par la prise que devait nécessairement avoir le jésuite hongrois Paul Beke sur les communautés hongroises visitées par lui en compagnie de Bandini au cours de la tournée d'inspection de celui-ci entreprise dans l'intervalle oct. 1646 — janvier 1647.

[9] Par exemple le fait que sa bulle de nomination ne figurait qu'en copie et que l'acte de partage conclu entre les archevêques de Sardica et de Marcianopolis au sujet de l'Eglise moldave indiquait comme limite entre ce pays et la Valachie le cours du Sereth au lieu de la ligne traversant la ville de Focşani.

[10] A. Veress, *Scrisorile misionarului Bandini din Moldova (1644—1650)*, dans « An. Acad. Rom. », Mem. Sect. Ist., s. III, t. VI, p. 33. Cet incident ne figure que dans la lettre de Bandini. Dans le Codex les deux moments se trouvent téléscopés et présentés en une seule fois.

être même pis que cela. Dans son affliction une consolation lui venait de la présence de son fidèle secrétaire[11]. Malgré tout Bandini trouvait fort naturelle l'attitude du prince si souvent trompé par les missionnaires[12] envoyés dans son pays, et que l'archevêque lui-même rendait responsables de la diminution inquiétante du nombre des catholiques en Moldavie. A ce moment celui-ci n'englobait pas encore tous les missionnaires envoyés par Rome dans une même condamnation. Nous le voyons peu après louer fort le frère Gasparo da Noto[13], franciscain conventuel, desservant l'église de Iassy et vice-préfet des missionnaires. Celui-ci s'était montré de bon conseil dès les premières démarches de Bandini. C'est toujours lui qu'il allait charger de remettre d'une manière quelconque la lettre[14] adressée au prince par la Propagande. Arrivée à Bacău le 18 avril 1645, elle fut confiée dès le lendemain à Parcevich qui devait la porter à Iassy aussitôt. Mais Bandini demeurait sceptique soupçonnant une intrigue de grande envergure nouée par le secrétaire princier Kotnarski et l'évêque polonais Zamoyski, titulaire du siège de Bacău, dont la Propagande avait déjà été probablement informée par ses missionnaires, et dont elle pourra être encore mieux renseignée par « notre secrétaire » (= Parcevich) touchant la nouvelle intrigue menée (« le nouveau schisme semé ») par un suffragant polonais de Kamenec « qui a été les jours derniers chez le prince pour je ne sais quelle négociation »[15]. Assez curieusement c'est au moment même où arrivait la lettre de la Propagande qui aurait dû calmer les anciennes craintes de Bandini, que celui-ci tout à coup fut pris de panique. Cette fois toutes ses angoisses se polarisaient autour de l'évêque Zamoyski. Jusque là il avait supposé que le mauvais vouloir de Kotnarski s'expliquait par l'intérêt pécuniaire que celui-ci pouvait tirer de l'accaparement de la terre et des biens appartenant à l'église de Bacău aussi longtemps que Zamoyski continuerait d'en être l'évêque non résident. Il avait adressé deux lettres à ce dernier sans en recevoir de réponse. Or maintenant tout à coup après avoir achevé sa lettre il a dû recevoir de nouveaux avis puisqu'il ajoute un post-scriptum[16] où perce son angoisse. On lui a montré

---

[11] Veress, *op. cit.*, p. 32. Don Pietro, compagno fido nelle mie afflitioni consolando l'un l'altro de meglio che si puote.

[12] *Ibidem*, p. 33. E dice il principe : « Tanti e tanti per il passato m'hanno ingannato, *dicendo d'haver autorità Pontificia di regger in Spiritualibus et temporalibus e di andare dove li pare e piace* ; ma — dice — apriro bene gli occhi per l'avvenire. » Et ha la ragione (Le passage souligné par nous semble plutôt appartenir à l'auteur de la lettre qu'à la phrase initiale de la déclaration du prince. Un quart de la lettre du 28 janvier 1645 est constitué par le réquisitoire contre les missionnaires et autres prêtres « che qui vi sono stati et sono »).

[13] *Ibidem* , p. 35. Lettre du 27 février 1645.

[14] Cette lettre certifiant la réalité de la mission de Bandini n'était pas celle attendue par le prince qui tenait absolument à recevoir une communication du pape lui-même sous forme de bref papal.

[15] Veress, *op. cit.*, p. 37 (lettre du 18 avril 1645).

[16] Toute cette lettre, ainsi que le premier post-scriptum sont de la main de Parcevich. On remarque dans le corps de la lettre ce passage : « come V. S. Ill^{ma} meglio forse havera

des lettres (come mi vien rappresentato con lettere) comme quoi les Polonais craignant de perdre leur ancieu droit (« l'antica iurisdittione ») sur cet évêché, l'évêque Zamoyski songerait à revenir y résider. Mais Bandini avait fait des améliorations et des agrandissements, ayant emprunté personnellement de l'argent à cet effet. Ainsi au cas où il serait chassé par Zamoyski il faudrait que celui-ci lui remboursât tous ses frais ainsi que la dépense de son voyage de Turquie jusqu'en Moldavie[17]. Un second post-scriptum autographe témoignait de son désarroi devaut la perfidie de Kotnarski et du suffragant polonais soutenant que Bandini n'était ni archevêque ni administrateur mais un simple moine ayant pris ce moyen pour s'affranchir de la règle monacale. Convaincu que la lettre de la Propagande serait sans effet sur le prince, qui tenait absolument à recevoir une missive du pape, et non d'autrui[18], Bandini n'attendit que la retour de Parcevich pour l'envoyer aussitôt en Pologne porter une lettre à Zamoyski et faire parvenir une autre au roi par l'entremise du nonce de Varsovie. Il écrivit en même temps au gouverneur de Kamenec, Nicolas Potocki, grand ami du prince de Moldavie, ce qui dut faciliter singulièrement la tâche de Parcevich lancé à la poursuite de Zamoyski sans argent et sans viatique d'aucune sorte et comme à l'aventure[19]. Bandini le vit partir le cœur gros (con grandissimo mio incommodo e grossissime lachrime). Environ six semaines après Parcevich était de retour avec la réponse plus que satisfaisante de l'évêque. Celui-ci avait écrit de sa propre maiu au prince ainsi qu'à ses ouailles de Moldavie. De plus il s'était empressé de rejeter sur les missionnaires les raisons de son mauvais vouloir antérieur. Il n'avait reçu aucune lettre (!) de Bandini et pouvait le croire l'uu de ces religieux vagabonds n'obéissant à aucune autorité ecclésiastique ..., etc. C'est pourquoi il avait ordonné que Bandini ne fût pas reçu ... et si le secrétaire de Bandini n'était venu le trouver juste à temps, il l'aurait fait chasser honteusement au moyen d'une lettre du roi de Pologne et avec l'assentimeut de toute la noblesse, et tout cela serait arrivé s'il n'avait vu ledit secrétaire qui lui avait fait lire la lettre de la Propagande. Enfin, l'évêque offrait de lui conférer lui-même le pallium à Kamenec. Finalement il lui recommandait le jésuite Beke qui aurait donné d'excellents renseignements sur lui ... et que Bandini d'ailleurs était prêt à accueillir avec enthousiasme même si peu aupara-

inteso dalli Padri missionarii, *et anco meglio sentirà dal nostro secretario* la nova scisma seminata da un suffraganeo ..., etc. ». Or, cette communication annoncée dont nous n'avons aucune trace semble avoir été remplacée par le second post-scriptum de la main et du style de Bandini.

[17] Déjà dans une lettre du 2 mars 1645 (*Ibidem*, p. 36) il se lamentait : « non posso partir per non haver con chè, non posso seder per non haver con chè ».

[18] Veress, *op. cit.*, p. 50 (lettre du 6 août 1645). Le prince n'aurait même pas ouvert la lettre de la Propagande.

[19] *Ibidem*, p. 41 (lettre du 13 mai 1645). Voir aussi celle de 20 juin (p. 44—47) écrite après le retour de Parcevich.

vant il l'avait moins bien jugé. Et tout cela était l'œuvre du fidèle Parcevich qu'il avait envoyé « quasi solingo e ramingo per la Polonia, senza lingua, aiuto e conductore per molti giorni » et qui après beaucoup d'épreuves (selon le témoignage oral d'un père digne de foi ainsi que d'après les lettres dudit Zamoyski) avait fini par trouver celui-ci à Grodek ... et à lui déclarer ouvertement et hardiment les pertes, les oppositions (?) (« scisme ») et les injures souffertes par Bandini du fait de l'évêque ..., etc.

Maintenant que la lettre de Zamoyski avait rétabli la vérité tout allait changer. Passant d'un abattement extrême à la joie la plus vive Bandini entrevit un avenir magnifique. Zamoyski lui avait délégué son autorité sur « les deux Valachies » (c'est-à-dire la Valachie et la Moldavie), il crut donc pouvoir se promettre des tournées d'inspection chez les catholiques du pays voisin plus riches et jouissant de la protection d'un prince pieux et libéral. Mais pour le moment il n'aborda pas ce sujet. Il changea aussi de politique à l'égard des forces en présence dans le conflit opposant les missionnaires conventuels aux jésuites pour la possession de l'église et du « couvent » de Iassy[20]. Jusque là Bandini n'était pas entré dans la mêlée, se contentant de rester à Bacău et d'écrire à la Propagande que tout ce qui s'était passé avait été fait « senza nostro consenso, ma per via del principe come sento » (p. 43). Maintenant il allait donner raison aux jésuites. D'ailleurs dès le retour de Parcevich avec la lettre de Zamoyski il s'était empressé d'écrire au général des jésuites, ou plutôt de lui adresser par la plume experte de son secrétaire une déclaration attestant les mérites du jésuite Beke et infirmant tous témoignages contraires dus à la simple malveillance. En même temps il avait écrit au secrétaire de la Propagande, Ingoli, de brûler les lettres qu'il lui avait envoyées contenant des accusations à l'adresse de ce jésuite. Enfin à l'occasion du scandale produit entre les missionnaires et les jésuites, Bandini sortit de sa réserve et prêta la main à l'évincement de son ancien allié Gasparo da Noto par le nouvel ami Paul Beke[21], trouvant bon que ce dernier occupe l'église et la maison ou couvent y attenant déclaré maison paroissiale, cependant que le missionnaire était réduit à une misérable pièce pompeusement dénommée par Bandini « la mia casa propria » et cédée par lui « afin d'apaiser le tumulte ». D'ailleurs le Père Beke ne devait occuper cette maison que provisoirement. Le conflit est décrit de manière assez différente dans la correspondance de Bandini et dans le Codex. Toujours est-il que Bandini

---

[20] *Ibidem*, p. 49 (lettre portant la date du 26 juillet ancien style « all'usanza Moldava », correspondant au 6 août). L'éditeur a opéré la transposition au style romain. Les événements relatés avec modération dans cette lettre sont présentés avec beaucoup plus de véhémence dans le Codex.

[21] *Ibidem*. « *Si che per sedar il tumulto, acciò detto popolo non andasse più da prencipe a lamentarsi, al P. Fra Gasparo diedi la mia chasa propria in detto Ias e nella casa parrochiale lassai il parrocho eletto da detto popolo in praesentia del prencipe.* »

se trouvait maintenant dans le même camp que Zamoyski et le misérable Kotnarski de naguère.

Bandini avait espéré obtenir du prince la restitution des biens de l'évêché de Bacău une fois sa qualité reconnue. Mais malgré ses anciennes promesses, le prince ne fit pas mine de vouloir accéder à ses demandes. Or la voie semblait maintenant ouverte à des tractations directes avec le roi de Pologne qui affirmait son patronat sur ce siège épiscopal. Bandini y envoya donc à nouveau son fidèle Parcevich qui s'en fut allègrement chez le roi pour obtenir que celui-ci recommandât au prince l'affaire de « l'immunité des biens appartenant à l'évêché de Bacău »[22]. Cette démarche n'était plus dictée par une situation angoissante comme celle présidant en apparence[23] au voyage précédent. En fait le bref tant attendu arrivait le 5 août (anc. style 26 juillet) et Bandini dans sa lettre du lendemain insistait sur son manque total d'argent, sans annoncer la moindre intention d'envoyer son secrétaire en Pologne. Dans sa lettre du 18 août c'est chose faite, mentionnée comme en passant[24]. Au printemps suivant, après Pâques, nouveau voyage en Pologne, cette fois de Bandini lui-même accompagné par son secrétaire allant demander à Zamoyski de lui remettre, selon sa promesse, le fameux pallium, sans lequel ne pouvaient être accomplis certains offices pontificaux, comme par exemple celui de la consécration. Après quelques pérégrinations — car l'évêque titulaire de Bacău menait une existence itinérante, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses nombreux parents—on réussit à le rejoindre à Zborow chez le prince Wizniewecki, palatin de Russie. L'archevêque de Marcianopolis venu dans l'humble appareil d'un moine nécessiteux, y fut somptueusement reçu et festoyé. La cérémonie de la remise du pallium entièrement aux frais du prince réunit environ 400 nobles polonais et 160 franciscains avec leur provincial en tête. Le banquet se prolongea jusqu'au second chant du coq. Enfin au départ le prince lui remit un viatique pour les frais du retour et des parements d'autel de grand prix brodés par la main de la princesse. Mais l'évêque Zamoyski ne justifia pas les espérances qu'il avait fait naître. Après s'être déchargé sur le prince son parent des frais de la remise du pallium, il se déclara fort pressé d'aller à la cour du roi, sans plus offrir à Bandini la moindre occasion de lui demander une aide pour l'église de Bacău[25]. Espérant obtenir une donation quelconque

[22] *Ibidem*, p. 53.

[23] En somme alors aussi la situation avait été présentée comme plus alarmante juste au moment où arrivait la lettre de la Propagande, afin de ne plus attendre le résultat qu'on était en droit d'escompter. Maintenant encore sans plus attendre le fameux bref apostolique, Parcevich se faisait envoyer en Pologne.

[24] *Ibidem*, p. 53.

[25] *Ibidem*, p. 13—14, résumé de Veress du contenu de la lettre écrite de Zborow, demeurée inédite.

du prince de Moldavie, Bandini s'arrêta à Iassy (mai 1646) mais il n'en retira que des promesses. La situation était d'autant plus grave que le moulin de Bacău procurant le plus clair des revenus de la résidence avait été ruiné par la crue de la Bistritza pendant l'absence récente de Bandini. De Iassy il s'empressa[26] d'adresser une lettre au général des jésuites lui demandant de lui faire envoyer des pères de la Société tant de la Podolie que de la Hongrie (tanquam veloces angeli) et de lui faire personnellement la grâce d'autoriser la venue en Moldavie du père Stephanus Lisiecki du collège de Kamenec qui allait lui être du plus grand secours dans sa tournée d'inspection qu'il devait commencer bientôt. Mais, peut-être à Iassy, il put apprendre une nouvelle qui lui fut confiée en grand secret. C'est que le prince venait justement d'écrire au pape (le 11 mai) pour lui demander de nommer à l'évêché de Bacău un dominicain grec natif de Chios, le R.P. Hyacinthe Macrypodari, évêque élu de Scoplie en Macédoine, personnage assez ambigu qui avait obtenu la faveur du prince et de la princesse à force de dons, ainsi que l'appui des Grecs de la cour et principalement du confesseur grec (orthodoxe) du prince. Il fallait agir au plus vite. Bandini se dépêcha le 4 juin 1646 de mettre en garde[27] le secrétaire de la Propagande et cet illustre collège lui-même, puis en vertu de l'expérience acquise il dut se dire qu'une visite de son secrétaire en Pologne était tout indiquée, puisque cette nouvelle intéressait en premier lieu l'évêque titulaire Zamoyski. Cette fois encore Bandini n'en avertit pas la Propagande. Nous ne connaissons ce nouveau voyage de Parcevich que par un mot jeté en passant par Bandini dans la relation de sa tournée d'inspection en Moldavie (Codex Bandinus) où il souligne les difficultés matérielles qu'il dut vaincre et rappelle qu'il n'eut à sa disposition qu'un seul des deux chevaux emmenés de Bulgarie, l'autre ayant été pris par le secrétaire pour son voyage en Pologne. C'est tout ce que l'on sait pertinemment. Les déductions que nous en avons tirées nous appartiennent en propre. On sait que dans sa tournée d'inspection (sa « visitatio ») Bandini eut le concours du jésuite hongrois P. Beke, interprète nécessaire pour ses rapports avec ses ouailles de langue magyare, celles de langue allemande bénéficiant du concours également indispensable du prêtre Georg Gross, saxon originaire de la ville moldave de Cotnari. Durant tout l'intervalle de ces pérégrinations pastorales (1 nov. 1646 — 18 janv. 1647) le jésuite Beke eut l'occasion d'affirmer toujours plus son ascendant sur Bandini. Cette action se prolongea aussi au-delà de cet intervalle. La rédaction du compte rendu de Bandini (« Codex ») en porte témoignage. On ignore la durée de l'absence de Parcevich.

---

[26] *Ibidem*, p. 46, lettre du 23 mai 1646. C'est la seconde lettre adressée à celui-ci, la première ayant suivi de près le retour de Parcevich en juin 1654.

[27] *Ibidem*, p. 55—57, lettres du 4 juin 1646.

Dans sa lettre du 18 janvier 1647 annonçant la fin de sa tournée d'inspection, Bandini déclarait son intention de venir lui-même informer la Propagande ou de lui envoyer son secrétaire qui était donc de retour. Dans le courant de l'année 1647 Parcevich s'en fut visiter les communautés catholiques des confins de la Transylvanie[28] en compagnie du Père observant « Stefano de Salinis ». Faut-il croire que ces régions étaient soumises à l'autorité de l'archevêque de Marcianopolis qui s'excuse plus d'une fois de n'avoir pas eu la possibilité d'aller les visiter[29], ainsi que la partie de la Bulgarie entrant dans sa juridiction ? Toujours en 1647 il fut également envoyé à Tîrgoviște « per un servitio » sans que cette mention faite en passant dans une lettre du 2 nov. 1647 donne le moindre renseignement sur la nature de ce service. Sa présence y est seulement affirmée à l'occasion des propos amers qu'il a pu recueillir directement de la bouche même du prince de Valachie touchant la conduite scandaleuse des missionnaires conventuels[30] (par contraste bien entendu avec les observants) et sa déclaration qu'il était décidé de leur enlever leur église et de la donner aux orthodoxes (scismatici)[31]. Faut-il établir quelque rapport entre l'envoi de Parcevich en Valachie et la prétention inattendue de Bandini d'aller visiter aussi les églises catholiques de la Valachie soumises comme on sait à la juridiction de l'archevêque de Sardica—Petrus Deodatus ? A la fin du mois de janvier 1647 ce dernier proteste contre une pareille velléité[32], ajoutant avec quelque amertume que l'archevêque de Marcianopolis

---

[28] Le fait est rappelé dans la lettre de Bandini du 2 nov. 1647 (*ibidem*, p. 60).

[29] Une des raisons invoquées est que « la Sacra Congregatione non mi ha mandato mai il Breve dell'amministratione di quelle parti, *essendo confini con la nostra Moldavia* ». Passage assez confus. Il s'agit de la région des Sicules. Or il résulte qu'elle n'entrait pas dans le territoire soumis à l'autorité de Bandini, mais qu'il n'entendait pas s'en désintéresser en raison de cette proximité. En même temps il énumère les raisons principales pour lesquelles il ne pouvait s'y rendre lui-même et devait donc y envoyer son secrétaire. Ajoutons que Bandini était entré en rapports avec le Père F. Ferenczi de Gurghiu qui voulait obtenir de la Propagande la reconnaissance de ses fondations pieuses, s'obligeant en échange à réparer à ses frais l'église catholique de Bacău.

[30] « ... *a Targoviste dove a bocca ne haveva udito dal prencipe e baroni suoi il lamento contro li portamenti delli R-di Padri missionarii, anzi il prencipe ha promesso di levar anche la chiesa e darla alli monaci scismatici.* »

[31] Ces déclarations semblent en désaccord avec l'attitude du prince respectueux des droits d'autrui. Quand en nov. 1648 l'archevêque de Sardica lui présente le bref papal lui demandant d'effectuer le partage des fondations catholiques entre conventuels et observants, il se refuse à tout partage, se déclarant prêt à reconnaître comme possesseur légitime exclusif celui de ces ordres qui aura été désigné par le pape (Fermendzin, *Acta Bulgariae*, p. 366—367). Pas un moment il n'y est question d'une main-mise princière sur les églises catholiques ou d'une immixtion dans leurs querelles. Cette affirmation de Parcevich est donc sujette à caution. Si l'on tient compte du passage du Codex (p. 115 sqq.) où il est question du départ camouflé de Gasparo da Noto de Iassy et de son apparition à Tîrgoviște où il aurait fait croire au prince qu'il venait d'Italie —selon la relation de Parcevich, témoin de l'indignation de ce dernier quand il apprit la fraude—on peut reconstituer tout l'épisode. C'est vraisemblablement Parcevich qui démasqua l'ancien vice-préfet de la mission de Iassy, soit personnellement, soit par l'entremise de Soimirovich.

[32] Fermendzin, *Acta Bulgariae*, p. 175, 178. Lettres du 8 février 1647 et du 28 mars 1647; voir aussi plus haut, p. 7.

n'avait pas encore jugé bon d'aller visiter les communautés de Pauliciens[33] bulgares soumises à sa juridiction. L'objection était valable. Mais Bandini s'était défendu plusieurs fois d'aller en Bulgarie, invoquant tantôt les dangers et les fatigues du voyage, tantôt les conditions locales de l'église catholique moldave qui l'empêchaient de s'absenter. Enfin, en juillet 1647 il envoyait une pastorale à ses ouailles bulgares abandonnées de fait par la force des circonstances, les invitant d'élire parmi leurs pasteurs l'un d'entre eux pour le proposer comme évêque au siège de Nicopolis devant être créé à leur intention. Immédiatement on vit se dessiner une rivalité à peine voilée entre don Filippo Stanislavov chargé jusque là du soin de leurs âmes et s'en acquittant avec tiédeur selon le vicaire de l'archevêque Deodatus, Francesco Soimirovich[34], et ce vicaire lui-même fortement soutenu par son archevêque. Il commença sa campagne en soulignant en douce le peu d'empressement de Don Filippo de s'occuper de ses fidèles Pauliciens, tout son intérêt se portant vers les affaires de Raguse et, d'autre part, l'incompatibilité entre le goût du luxe de ce pasteur d'âmes et la simplicité intrasigeante et absolue caractérisant tout spécialement ces fidèles d'une trempe peu commune. Ces observations n'étaient pas présentées comme une critique proprement dite, mais plutôt comme des constatations faites dans un esprit purement amical. Don Filippo avait un atout : c'est qu'il exerçait déjà à titre provisoire le sacerdoce dans la région devant constituer le nouveau diocèse. Mais Soimirovich en avait un autre : c'est qu'il était fort bien vu par le prince de Valachie qui tenait à le voir coiffer la mitre. Il était à ce point *la persona grata* auprès du vieillard de Tîrgovişte, que son archevêque l'envoyait en Valachie toutes les fois qu'il s'agissait de demander quelque secours ou quelque faveur pour la communauté de Kiprovač. L'invitation de désigner un évêque avait à peine été communiquée (le 2 juillet 1647) que l'archevêque Deodatus s'empressa de recommander son vicaire (le 26 août 1647). Celui-ci se trouvait à ce moment auprès du prince Mat. Basarab envoyé par son archevêque[35]. Or Parcevich[36] était venu lui aussi à Tîrgovişte envoyé par Bandini « per un servitio ».

A quel moment faut-il situer la venue de Parcevich en Valachie, et quels rapports y établit-il avec Soimirovich ? Son voyage en Valachie est mentionné par Bandini après sa tournée en Transylvanie. Or nous le trouvons à Bacău vers la mi-août, puis de nouveau en octobre. Il est probable qu'il dut se rendre d'abord en Transylvanie (avant la mi-août),

[33] Continuateurs des bogomiles du XVI[e] siècle persécutés par l'Eglise orthodoxe bulgare et ralliés au catholicisme mais en gardant leur physionomie propre.

[34] *Ibidem*, p. 176.

[35] *Ibidem*, p. 183.

[36] Voir plus haut p. 11.

puis en Valachie où il put se trouver après cette date. Il dut lier partie avec Soimirovich très probablement durant cette rencontre qui allait être riche en conséquences.

Or le 2 novembre 1647 Bandini vit arriver à Bacău Soimirovich en route pour la Pologne où il se rendait « pour certaines affaires du prince de Valachie »[37]. En fait il se rendait en Italie pour pousser sa candidature à l'évêché de Nicopolis[38] sollicité aussi par Don Filippo qui avait officiellement posé sa candidature. Il comptait se servir de la recommandation du prince de Valachie auprès du nonce apostolique de Varsovie par l'entremise du roi de Pologne. Or nous avons la preuve absolue que le prince demanda effectivement cet appui au roi de Pologne, et qu'il fut fort étonné d'apprendre le peu de succès de cette démarche[39]. Observons que le roi de Pologne détenait une sorte de monopole sur l'évêché catholique de Moldavie qu'il interprétait comme s'étendant aussi sur les catholiques de la Valachie, l'évêque de Bacău prétendant d'ailleurs une autorité nominale sur *les deux Valachies*. Le prince valaque avait-il chargé Soimirovich aussi d'un message politique pour le roi de Pologne ? Dans aucun cas ce message n'a pu ressembler à celui imaginé plus tard par Parcevich dans l'historique présenté par lui au grand collège de Venise en 1650. Car en novembre 1647[40] le projet d'une ligue chrétienne n'était déjà plus d'actualité. Parcevich avait dû proposer à Soimirovich de faire route ensemble faisant valoir sa pratique des voyages en Pologne. Lui-même attendait impatiemment d'être envoyé à la Propagande y porter le compte rendu de l'inspection de Bandini de l'année précédente, ou du moins de l'informer en essence de l'état de l'église catholique moldave, car le texte n'était pas encore arrivé à son dernier achèvement. Le passage de Soimi-

[37] Fermendzin, *op. cit.*, Rappel de ce fait dans la lettre de l'archevêque de Sardica du 25 V 1648.

[38] Il fut demandé comme évêque dès la lettre pastorale de Bandini du mois de juillet recommandant l'élection d'un autre pasteur, lui-même ne pouvant se rendre en Bulgarie pour y remplir ses fonctions pastorales (*Ibidem*, p. 183).

[39] G. Călinescu, *Altre notizie* (« Dipl. Ital », II), p. 368. L'archevêque de Sardica y décrit son audience précédant son départ de Tîrgoviște qui eut lieu à la fin du mois de novembre 1648 ... e dopo diversi ragionamenti mi disse : e ben, che fu fatto del P. Francesco nostro (perchè era meco dentro nostro vicario), l'hanno già fatto Vescovo ? et io risposi, signor Excellentissimo sin hora non è fatto, ma con tempo la s. chiesa lo fara ; se a Dio piacerà, et disse ch'haveva havuto lettere di bona mem. Ladislao IV Re di Polonia dove prometteva di scriver a Roma et racommandar questo Padre, et adeso vedo che non e stato fatto niente pero bisognia che io di novo scriva ; et io replicai, Excelentissimo Signor al'hora quando haveva scritto S.M. Ladislao IV era fatto un altro, et mente demeno non mancarà modo e maniera alla Santa Chiesa di honorar ancore questo padre.

[40] Pour la reconstitution de ce moment voir aussi la succession chronologique chez Miron Costin, *Letopiseț*, éd. P. P. Panaitescu, 1944. Le prince de Moldavie est pressenti dès l'été de 1645, pp. 111–112 ; 117. Voir également Virg. Vasiliu, *Miscellanea di piccole notizie*, dans « Dipl. Ital. », I, p. 243. La ligue antiturque était déjà connue à Vienne dès le mois de mai 1646. L'envoyé polonais à Venise y parle de la participation du prince moldave et de celui valaque (p. 244). Mais l'opposition opiniâtre de la diète polonaise mit fin à tous les préparatifs dès le début de 1647 (Miron Costin, *op. cit.*).

rovich pouvait décider de son propre voyage. Bandini qui était malade déjà depuis le 18 août 1647 dicta aussitôt à son secrétaire deux lettres : l'une pour le collège de la Propagande, l'autre pour son secrétaire Fr. Ingoli. La première d'une ordonnance parfaitement logique est divisée en plusieurs points : 1. D'abord une sorte de résumé recapitulatif de ses communications antérieures comme si elles avaient répondu à un questionnaire : « lettere del stato, principato, danni et utilità di questa provincia di Moldavia » en rappelant également son arrivée[41], la manière dont il avait été accueilli, l'opposition de ceux qui prétendaient faussement agir pour l'évêque Zamoyski. . . l'insoumission des missionnaires refusant de reconnaître sa qualité d'administrateur, l'aliénation des fidèles faute de bons pasteurs, les divorces, erreurs schismatiques, etc. (qui en ont résulté), la désolation et pauvreté infinie des églises, privées de revenus, le prince ayant saisi (*usurpato*) les biens affectés aux évêques catholiques[42] enfin il y est question du prince « della sua giustizia, grandezza e tirannia, et oppressione della poverta, e penuria del denaro, con darne gran somme al gran Turco, alli vesiri, alli passi et al prencipe Tartaro ». Les deux derniers points de ce tableau de la situation générale de l'église et du pays concernent plus directement Bandini car il s'agit des manœuvres du dominicain grec Iakynthos Makripodarios pour obtenir l'évêché de Bacău, ainsi que de la remise du pallium à Bandini en Pologne (en avril 1646).

2. Bandini annonce l'arrivée de son envoyé qui pourra donner de vive voix toutes les informations requises, et souligne l'intérêt de son compte-rendu expédié par la même occasion, en insistant sur les mesures de redressement prises par lui.

3. Il explique pourquoi il ne s'est pas rendu lui-même en Transylvanie mais y a envoyé son secrétaire et rappelle également l'envoi de celui-ci à Tîrgoviște «per un servitio ». En conséquence celui-ci pourra informer pleinement de vive voix la Congrégation sur les affaires de la Valachie et de la Transylvanie. Quant à celles de la Moldavie elles pourront être exposées tant par lui que par la lecture de la brève description de la tournée pastorale envoyée maintenant.

4. Bandini se promet les résultats les plus souhaitables pour la foi du fait des écoles des Pères jésuites, insistant sur les réalisations obtenues notamment à Iassy. A cette occasion il glisse quelques phrases sur l'émerveillement causé au prince et à toute la cour par les jeunes enfants adressant des vœux et des discours au prince tant en latin qu'en grec[43].

---

[41] Nous avons ici en quelque sorte la table des matières de son compte rendu, première version de son fameux Codex.

[42] Il s'agit de la terre de Trebes accordée aux missionnaires catholiques par le prince Petru Șchiopul.

[43] A l'occasion des fêtes de l'Epiphanie. Cette scène est complaisamment décrite dans le Codex.

Suivent deux couplets, l'un à la gloire des jésuites, infatigables dans l'éducation de la jeunesse qu'ils forment pour la vertu, l'autre à la confusion des missionnaires conventuels. Il se demande à quoi ils peuvent être bons, ignorant la langue de leurs fidèles (« privi della lingua »), attachés à l'argent, courant après les dignités et les charges, envieux du bien d'autrui, « discordi tra di loro, inobedienti alli maggiori, seminatori delli scandali, scandalosi a tutti, odiosi al mondo, non mandati al propagar il bene, ma gran male... », etc.

5. Il aurait dû venir en personne rendre compte de son activité mais pour qu'on ne répande par le bruit qu'il s'est enfui[44] [en fait il était malade] il demeure sur place et envoie à sa place son secrétaire qui parlera en son nom et auquel on pourra accorder la foi la plus entière. Finalement il sollicite un secours, pour couvrir au moins l'église de Bacău afin d'inciter les fidèles à la fréquenter et le prince à se montrer généreux.

Comme on voit tout est parfaitement cohérent jusqu'ici et l'auteur de la lettre s'y montre fidèle à ses manies et à ses redites. L'épître jumelle adressée au secrétaire de la Propagande, Francesco Ingoli, traite à son tour 1) de la tournée d'inspection et de ses résultats, du texte de sadite relation, réduit en meilleure forme en latin et en italien avec le concours du secrétaire (Parcevich). La Congrégation y trouvera une description de l'état de cette province (= la Moldavie). Quant à la Valachie et à la Transylvanie, le secrétaire pourra en donner toutes les relations puisqu'il y avait été en personne (essendovi egli solo stato). 2) Suit un couplet sur les scandales et les maux causés tant dans l'une comme dans l'autre de ces provinces par les « pretendente delle dignità » ..., etc. [c'est-à-dire les missionnaires conventuels envoyés par la Congrégation] protégés par la cour de Rome « comme m'écrivent certains barons et seigneurs de Transylvanie ». Lui-même a écrit plusieurs fois à Rome à ce sujet mais le diable a eu soin de faire égarer ses lettres. De même quand la Propagande lui a enjoint de l'informer au sujet de la plainte des missionnaires contre la soi-disant usurpation de la maison et de l'église d'Iassy par le Père Paul Beke, les missives contenant les témoignages de Bandini lui-même, du grand chancelier de Moldavie, de l'illustre Urechie, « sommo giudice causarum », « de notre illustre secrétaire du prince »[45] du peuple des fidèles d'Iassy (populus dans le sens de : ouailles, paroissiens,) des curés de Bacău et de Huşi — sont bien arrivées jusqu'à Cracovie, il le sait pertinemment ayant reçu des lettres à cet effet, mais il ne sait plus ce qu'elles sont de-

---

[44] En réalité sa maladie l'en aurait empêché. Mais la crainte de vouloir sembler fuir avait dû souvent entraver ses décisions. N'aurait-elle pas été entretenue à bon escient par ses familiers ?

[45] Nommé dans d'autres occasions le misérable Kotnarski.

venues depuis. Il envoie maintenant les lettres reçues des révérends Pères de Transylvanie pour que le secrétaire de la Propagande se rende compte de leur état misérable.

3. Le prince promet tous les jours monts et merveilles et ne donne jamais rien . . ., etc.

4. Ce point correspond au point (5) de la lettre précédente. Ayant été longtemps malade et dépourvu de moyens il n'a pu expédier jusqu'à présent son secrétaire que maintenant encore il n'a pu envoyer qu'avec les plus grandes difficultés. Le secrétaire de la Propagande pourra lui accorder entière foi « essendo mandato in loco nostro con tutta la facoltà. . . »

— Si on compare le schéma de cette lettre à celui de l'épître précédente on peut se rendre compte que ces dernières paroles correspondent normalement à la fin de la lettre. Or la lettre reproduite par A. Veress ne s'arrête pas là. Bien au contraire on pourrait même dire qu'elle ne commence vraiment qu'après cette fin apparente. Après seize lignes omises par l'éditeur (Veress) parce qu'elles traitent des affaires des missionnaires de la Bulgarie[46] on peut lire un violent réquisitoire contre les *menées du père jésuite P. Beke* dirigées contre Bandini lui-même et *contre les révérends missionnaires* (?) : ce jésuite a suborné le peuple de fidèles pour le soustraire à son obéissance, nommant de son propre chef les prêtres aux différentes paroisses, les poussant à ne pas reconnaître l'autorité de l'évêque, et à en appeler des décisions de Bandini au tribunal du prince, à s'y plaindre contre lui, comme ils l'ont fait — ainsi qu'il ressort de la lettre que lui a adressée le prince[47]. Quoique Bandini ait recommandé, protégé, secouru. . ., etc., Beke, pourtant depuis que celui-ci a pris pied il ne se soucie plus ni de l'évêque, ni de la Propagande, et ni même du pape, mais se fonde uniquement sur le misérable secrétaire (pessimo secretario) et sur la puissance du prince . . . Bandini a découvert qu'ils [= les jésuites] veulent élever à Iassy un couvent et ne reconnaître que l'autorité du prince et s'emparer petit à petit des biens des églises et de la paroisse elle-même. Mais le secrétaire de la Propagande pourra agir auprès du général de leur société pour le faire éloigner de cette province. Même les jésuites de Pologne ont été scandalisés par lui « come ne ho udito a bocca da uno di quelli ». Le secrétaire de la Propagande est également prié d'écrire au provincial de Sainte-Marie en Hongrie pour qu'il envoie 3—4 prêtres hongrois qui serviront de curés, de confesseurs et de prédicateurs en Moldavie sans trop de dépenses pour la Propagande. Fina-

---

[46] Le passage sauté aurait dû se trouver dans Veress, *op. cit.*, p. 62, après la 32ème ligne. Voir Fr. Pall, *op. cit.*,

[47] Lettre menaçante envoyée par le prince en juillet 1647 à la suite de la réclamation du prêtre hongrois de Bacău Balthazar, âme damnée de Kotnarski. L'affaire se trouve traitée en détail dans le Codex. On n'en trouve pas trace dans les lettres de Bandini publiées par Veress.

lement, comme preuves à l'appui il envoie la lettre du prince et celle de Beke «écrites en notre faveur» (?)[48]. («Pro maiori fide mando a V. S. Ill^ma la lettera del principe e **quelle di detto P. Beke scrisse in nostro favore**. Il restante udirà meglio dal latore, nostro secretario, etc.... »).

On ne sera certes pas étonné de lire au verso de la première de ces deux lettres l'annotation résumative de la chancellerie de la Propagande : *L'Archevêque de Marcianopolis annonce qu'il a fini la visitation, se plaint des missionnaires et loue hautement les Pères jésuites si même dans une autre lettre il dit tout le contraire*, suivie de la résolution autographe du secrétaire Ingoli : « Nichil », cependant que la seconde épître adressée à Ingoli est résumée ainsi : *l'Archevêque de Marcianopolis annonce qu'il a fini la visitation, il critique D. Filippo Stanislavov et propose pour évêque F. Francesco <de> Kiprovač. Se plaint des jésuites et prie qu'ils soient rappelés de là*. Elle est suivie d'un même Nichil sans réplique.

De quelque côté que l'on considère cette contradiction flagrante elle n'en demeure pas moins fort mystérieuse. L'explication globale de Veress attribuant en géneral ses changements d'attitude à un état pathologique déduit du simple fait que Bandini mentionne plus d'une fois une maladie qui s'empara de lui le 18 août 1647 et dont il n'est pas encore guéri le 23 mars 1648 ne peut tenir. Car ces deux lettres ne furent pas écrites par Bandini livré à lui-même et à qui sait quel délire, mais bel et bien dictées par lui à son secrétaire qui lui aurait certainement attiré l'attention sur leur incongruité, soutenu au besoin par la présence de Soimirovich, ou du père Lyllus[49], vicaire de Bandini pour la Moldavie, logé également à la résidence de Bacău. On a beau tourner et retourner ce problème, la seule explication possible est celle proposée par Fr. Pall dans son remarquable article sur les controverses entre jésuites et missionnaires, où elle est présentée comme une suggestion plutôt qu'une solution catégorique tranchant la difficulté. Fr. Pall signalant l'omission par Veress du post-scriptum autographe de la lettre (n° XXXI) envoyée par Bandini en date du 23 mars 1648 à F. Ingoli, le reproduit entièrement[50]. Ce post-scriptum doit pro-

---

[48] De quelles lettres s'agirait-il ? La lettre princière ne peut être que celle du 15 juillet 1647. Quant aux lettres écrites par Beke en faveur de Bandini, il est possible qu'elles se rapportent également à l'affaire Balthazar. Dans ce cas elles prouveraient la duplicité de Beke.

[49] Il était encore en Moldavie à ce moment. Ultérieurement nous le retrouvons comme maître d'école à Kiprovač le 28 mai 1648 d'où il signe le 8 IX 1649 une recommandation en faveur de la nouvelle candidature de Soimirovich (Fermendzin, *op. cit.*).

[50] Pall, *op. cit.*, p. 155.

« Io illustrissimo e reverendissimo Signore, non sarò contrario a quello que ho scritto e scrivo al presente [touchant l'évêché de Nicopolis], ma temendo che nostro secretario D. Pietro Parcevich con il predetto P. Custode [Soimirovich] non habbino fatto qualche imbroglio con le mie lettere e senza mio consenso, al quale [= Parc.] nel partirsi per Roma, e non sapendo ch'essi dovessero trattare del vescovato con il serenissimo Re di Polonia, per confidenza che tengo nel secretario, gli ho fatto et dato alcune carte bianchi con le mani mie sottoscritte, e con nostro sigillo sigillate alla sua richiesta [acciò] facendoli di bisono nelle sue necessità per viaggio, che s'aiuti con quelle apresso qualche benefattore nostro. Si che l'avertisco che sappia,

bablement être mis en rapport avec une phrase assez curieuse sur laquelle s'achevait le texte même de la lettre. Bandini rappelant qu'il était demeuré sans réponse à ses épîtres depuis bientôt deux ans, ajoutait : à l'exception d'une réponse qui l'avait plongé dans une stupeur scandalisée (*eccetto che una, del che ne resto tutto stupito e meravigliato e non poco scandalizato*). Cet état d'esprit dut être provoqué par la nouvelle justement reçue par lui qui lui attribuait un avis défavorable relatif à Don Filippo Stanislavov, rival de Soimirovich pour l'évêché de Nicopolis. En effet la seconde lettre du 2 nov. 1647 contenait indubitablement ce genre de propos attestés par l'annotation déjà citée : *Dice male di D. Filippo Stanislav, e propone per vescovo F. Francesco Chiprovaz.* Or il ne s'agissait pas d'un simple propos sans importance, mais d'un acte franchement déloyal, puisque cet avis avait déjà été donné en faveur du premier de ces candidats. D'ailleurs les commentaires suscités par ce dédit n'ont pas manqué de mettre en cause le manque de sérieux de son signataire[51]. Bandini était catégorique dans ses dénégations. Il n'avait écrit rien de tel et n'entendait pas endosser des opinions qui ne lui appartenaient pas[52]. Tout à coup une lumière assez trouble lui offre une sorte de possibilité encore mal entrevue de quitter la dérive. Car il se souvient d'avoir remis à la demande de son secrétaire des feuilles signées par lui en blanc pour suppléer de la sorte probablement au défaut d'un viatique plus consistant. Il s'agit peut-être d'une pratique plus courante instaurée par le secrétaire depuis le succès de sa première mission auprès de Zamoyski. Mais la stupeur du bon père aurait été encore plus profonde s'il avait pu savoir qu'en dehors du passage sur Don Filippo Stanislavov cette lettre contenait le réquisitoire véhément contre le jésuite Beke. Car si l'on admet le truquage de la lettre en ce qui concerne la recommandation de Soimirovich, il faut en accepter les conséquences jusqu'au bout, puisque la diatribe contre le Père jésuite s'y trouve entre les 16 lignes touchant les affaires de l'Eglise bulgare[53] (où figure le passage incriminé) et la fin de la lettre où s'étale la signature de Bandini.

A quel moment s'opéra la métamorphose de la seconde missive du 2 nov. 1647 et à quelle raison faut-il attribuer l'offensive de Parcevich

comparendo però qualche lettera alle prime contraria in materia della promotione delle due già nominati. » Voir aussi les observations de Pall sur les passages raturés de la même encre que la signature de Bandini. Lui les croit effacés par ce dernier, ce qui ne s'accorderait nullement avec le contenu du post-scriptum reproduit ici.

[51] Voir l'adresse de Kiprovač du 28 mai 1648 en faveur de la candidature de Soimirovich... *Benche predetto D. Filippo n'habbia portate diversi fedi le quali* (*forse*) d'alcune si sono disditte come dell'istesso Mons. di Marcianopoli *che* (*poi essere*) *sin ad hora l'haveranno V. Eminenza intese* havendoli fatte non sapendo del paese niente *et cosi dell'altri*. Parmi les signataires figure aussi Ioannes Lullus, auparavant vicaire général de plusieurs archevêques [en fait, de Bandini].

[52] Il a soin d'envoyer sa lettre en double exemplaire par deux voies différentes pour être sûr que sa déclaration ne s'égarera pas en route.

[53] Omises par Veress.

contre Beke ? On peut envisager plusieurs hypothèses. 1) L'empire grandissant pris par le jésuite sur Bandini pouvait faire craindre au secrétaire d'être supplanté par lui[54], non dans ses fonctions évidemment, mais dans son influence sur son supérieur. 2) Parcevich avait pu réellement découvrir après son départ de Bacău une collusion existant entre la dernière intrigue de Kotnarski contre Bandini (l'affaire de la maison du prêtre Balthazar, datant du 15 juillet précédent) et les dangereuses visées de Beke, et a pu saisir ce moyen de parer au plus pressé, d'autant plus que c'était lui-même qui écrivait les réponses à la Propagande sous la dictée de Bandini, et plus d'une fois c'était lui qui lui suggérait la ligne à suivre.

A quel moment se produisit ce faux, puisque faux il y a ? Très probablement après l'arrêt en Pologne, puisque dans le passage ajouté il est question des jésuites de ce pays (*anzi l'istessi Iesuiti di Polonia di lui si sono scandalizzati*, *come ne ho udito a bocca da uno di quelli*)[55]. En somme, la toilette de la missive a pu être faite dans tout l'intervalle s'étendant depuis le départ de Bacău jusqu'à sa remise au secrétaire Ingoli. Combien dura l'absence de Parcevich ? Une chose est certaine. C'est que contrairement à l'opinion de Veress[56], Bandini était seul quand il envoyait de Iassy le 23 mars 1648 le post-scriptum analysé ci-dessus. Bien loin d'annoncer l'intention de dépêcher Parcevich à Rome après Paques pour y porter le ms. du « Codex » amplifié et corrigé, il se plaint de *n'avoir personne pour le recopier soigneusement* (non trovo persona vivente per descriverla pulitamente)[57]. Il se lamente également d'avoir à entreprendre personnellement un voyage jusqu'à Lvov (Leopol) pour y remettre la lettre de remerciements adressée au prince Wisniewecki pour son rôle dans la remise du pallium. Bref, il est clair que Parcevich n'était pas rentré jusqu'à cette date. S'arrangea-t-il pour rentrer en même temps que Soimirovich ? Celui-ci après l'échec de sa candidature revint en Bulgarie d'où il se rendit aussitôt en Valachie[58] auprès du prince. En septembre il s'y trouvait déjà depuis quelque temps. Il revint en Bulgarie pour un bref moment puis en repartit accompagnant son archevêque dans sa visite apostolique en Valachie[59]. Quant à Parcevich on n'a plus de ses nouvelles directement. Fait assez significatif, le réquisitoire contre Beke ne reparaîtra dans la

---

[54] Est-ce que cette crainte ne contribua pas aussi au débarquement de Gasparo da Noto, sacrifié au jésuite Beke recommandé à Bandini par l'entremise de Parcevich ?

[55] S'agirait-il du jésuite de Kamenec demandé en 1646 au général des jésuites, et aurions nous ici un effet des rivalités entre jésuites hongrois et polonais, ces derniers s'adjugeant en exclusivité la Moldavie et ne voyant pas d'un bon œil l'installation du hongrois Beke à Iassy où il accaparait le bon vouloir du prince et des grands boïars ?

[56] *Op. cit.*, p. 19.

[57] Ce qui implique nécessairement que l'exemplaire du ms. latin 158 du fonds de l'Académie roumaine n'a pu être exécuté qu'après cette date.

[58] *Altre Notizie* (« Dipl. Ital. », II, p. 313—314). En septembre 1648 il y était déjà depuis quelque temps.

[59] *Ibidem*, p. 364. En novembre 1648.

correspondance de Bandini que seulement après un an et demi, le 10 avril 1649, et alors dans des termes presque identiques à ceux de la lettre du 2 novembre 1647. On a peine à comprendre cette explosion à retardement. Dans ses quelques lettres précédentes, Bandini s'était contenté de se déchaîner à son ordinaire contre les missionnaires conventuels, en n'en exceptant que la seconde partie de la lettre du 2 novembre 1647 dont on a pu apprécier le degré d'authenticité. Et tout à coup dans l'une de ses dernières lettres — celle du 10 avril 1649 — Bandini rappelle ses anciennes accusations en ayant soin de préciser : fo avvisata V. S. Ill^ma^ come ho accennato nell'altre mie *et il nostro secretario chiaramente nelle sue l'anno passato*[60]. Il ne peut donc s'agir ici que d'un moment où Parcevich se trouvait éloigné de Bandini et adressait de son propre côté des lettres à la Propagande. Or ceci se serait passé en 1648. Ce qui veut dire que Parcevich une fois de retour et obligé de le mettre au courant des accusations portées par lui contre Beke puisqu'il fallait s'attendre à une réponse du général des jésuites, avait eu bien soin de dissimuler le procédé dont il avait usé et, au lieu d'avouer la suite postiche ajoutée par lui à la lettre du 2 novembre 1647, il lui avait parlé vraisemblablement d'autres lettres envoyées par lui à la Propagande en 1648, donc assez longtemps après sont départ, pour qu'il ait pu apprendre ultérieurement des faits à la charge de Beke, qu'il se serait fait un devoir de révéler en haut lieu. Mais que peut bien signifier alors l'allusion faite par Bandini à *d'autres lettres* écrites par lui, Bandini, dans ce même sens? Il se peut qu'il ait songé ici à ses premières lettres expédiées avant le changement à vue de l'été de 1645, quand il jugeait Beke sans indulgence. Parcevich a dû agir sur son amour propre, vantant sa clairvoyance antérieure de manière à lui présenter la suite comme une confirmation de ses propres impressions, et l'action de Parcevich de 1648 comme un ralliement aux vues plus anciennes de son supérieur. Ainsi il avait réussi à l'associer à ses propres démarches. Cette fois la liste des méfaits de Beke abandonnant les cas particuliers abordait des accusations générales. On accusait généralement les jésuites de capter des héritages : « Li testamenti fatti con le lasciate fa mutare et a se lasciare. . . » Bandini envoyait en même temps à Fr. Ingoli une lettre adressée par lui au général des jésuites, lui demandant de rappeler Beke. Il est probable qu'elle dut être écrite en latin par Parcevich, exactement comme naguère les deux autres lettres adressées au général des jésuites et composées par lui dans un tout autre sens au nom de Bandini, l'une après son propre retour de Grodek et l'autre après leur retour de Zborow. Remarquons enfin des similitudes de détail frappantes entre plusieurs passages de cette lettre du 10 avril 1649 et de celle truquée du

---

[60] Veress, *op. cit.*, p. 65.

2 novembre[61]. Somme toute en lisant cette lettre du 10 avril on croit sentir qu'elle aussi sonne faux. Le post-scriptum à son tour semble assez curieux. Bandini après avoir déclaré dans le corps de la lettre qu'il envoyait une copie de sa plainte contre Beke afin que Fr. Ingoli puisse la présenter à la Congrégation si nécessaire, ajoutait dans le post-scriptum qu'il n'écrivait pas à la Congrégation trouvant suffisant d'avoir avisé « V. S. Ill^ma^ dalla quale spero ogni aggiustamento ». Seul l'examen comparatif des originaux de toutes ces lettres pourra peut-être résoudre les doutes légitimes soulevés par certaines pièces. Dans le cas des lettres dictées leur sincérité sera d'une preuve encore plus malaisée. Un fait nous semble particulièrement significatif — c'est qu'à la fin du mois de mars 1648 Bandini n'avait pas encore trouvé de calligraphe à qui faire recopier son Codex manuscrit. Or la copie existe. Elle dut être exécutée dans le courant de l'année 1648. Si vraiment Bandini s'était déchaîné en novembre 1647 contre la fourberie de Beke, il n'aurait pas maintenu ultérieurement dans son texte recopié après cette date les louanges qu'il lui donnait. Si on pouvait avoir la certitude que la lettre du 10 avril 1649 ne cache aucune imposture on aurait ainsi la date à laquelle Bandini fut informé des accusations pesant sur Beke, ce qui pourrait expliquer le développement ultérieur des événements accompagnant aussi la mort du pauvre archevêque de Marcianopolis.

Le 1^er^ octobre 1649 Bandini et Parcevich signaient à Bacău une recommandation en faveur de Soimirovich proposé par l'archevêque Deodatus dès le mois de juin à l'évêché de Prizren en Serbie. Parcevich se rendit-il en Valachie pour porter ce document au candidat et à l'archevêque Deodatus qui s'étaient arrêtés à Tîrgoviște d'où ils devaient passer en Transylvanie ou en Pologne en route pour l'Italie ? Mais les voyageurs furent déconseillés par le prince de suivre l'une de ces routes, à cause de leurs dangers, et ils durent rebrousser chemin. Le 8 novembre 1649 l'Archevêque écrivait de Kiprovač annonçant le départ de Soimirovich. Lui-même n'allait se remettre en route qu'après un an, et cette fois par la route plus directe d'Ancône.

Nous voici maintenant au moment d'aborder l'analyse de la mission de Parcevich à Venise (1649—1650). A cette occasion nous pourrons examiner rétrospectivement aussi celle qu'on lui attribue en Pologne dans le courant de l'année 1647.

En décembre 1649 Parcevich fut-il réellement appelé à Tîrgoviște par le prince de Valachie, qui lui aurait demandé de se charger d'une mission auprès du roi de Pologne, Jean-Casimir, de l'empereur Ferdinand III et de la Seigneurie de Venise, et l'aurait muni de lettres à leur inten-

[61] Veress, *op. cit.* Résultant de la comparaison des pages 63 et 65—66.

tion, ainsi qu'il l'affirme expressément? Il est permis d'en douter. Le biographe Pejacsevich[62] lui-même observe dans une note que le prince de Valachie ne lui avait donné aucune lettre pour la République de Venise. D'ailleurs l'historien vénitien contemporain Valiero mentionnant l'activité de Parcevich à Rome, précisait qu'il était venu en qualité de représentant des peuples subjugués et comme émissaire de l'archevêque Deodatus, sans faire la moindre allusion au prince de Valachie Mat. Basarab. Dans l'article de l'académicien Iv. Dujcev : *Petrus Parcevich et les tentatives de libération des peuples balkaniques subjugués par les Turcs*[63], l'auteur préfère employer une formule neutre : « *On* prit la décision d'envoyer à nouveau Parcevich en Pologne et à Venise » justement parce que l'affirmation de Parcevich à ce sujet pourrait être mise en doute. Plus d'une fois dans l'article cité, nous constatons une attitude de réserve prudente, faite de réticences, de doutes à peine voilés à l'adresse le plus souvent du biographe pieux, Pejacsevich, plutôt que du héros de l'ouvrage, Parcevich. Cette vigilance en vient parfois à corriger certaines données manifestement erronées, dans la conviction loyale qu'il s'agit d'erreurs involontaires. Or dans l'analyse que nous donnerons des pièces relatives aux missions de Parcevich en Pologne et à Venise nous ne pourrons malheureusement nous situer à cette hauteur, puisque la pratique assidue de notre héros au cours de son stage en Moldavie nous a familiarisé hélas avec la méfiance. Nous observons que les lettres de créance présentées par lui à Venise sont pour le moins surprenantes. Par certains détails, comme par exemple la bizarre précision qu'on peut lire au bas de deux d'entre elles : *Tergovisti*, ou *Borgoviste* (!) *in Moldavia* (! !). Par la qualité de ceux dont elles émanent. Par leur manque d'authenticité qui s'affirme dans la propre constatation que ces trois lettres furent toutes écrites par une seule personne. Par le désaccord enfin entre la rhétorique et la réalité. Ces lettres n'ont pas de but, de fin en elles-mêmes. Elles n'existent qu'en tant que pièces justificatives, créées en tant que telles. Si on passe des pièces justificatives aux circonstances historiques évoquées on observe une nette contradiction entre les divers témoignages contemporains et les affirmations gratuites trop souvent acceptées de confiance. La discussion en détail de tous ces points suivra après l'analyse de l'exposé que Parcevich fit à Venise en juillet 1650. Il suffira pour le moment de retenir son affirmation qu'il avait été appelé expressément de Bacău par *le prince de Valachie* qui l'avait chargé d'une mission urgente auprès des souverains nommés ci-dessus. Il aurait dû normalement se mettre en route pour remplir son ambassade. Mais les choses ne se passèrent pas ainsi. Ce n'est qu'après trois mois qu'il se dirige enfin vers la Pologne, Vienne et l'Italie,

---

[62] Pejacsevich, *op. cit.*, p. 363, n. 1.
[63] Publié en langue bulgare.

où il doit poursuivre l'affaire de ses propres intérêts ; c'est-à-dire sa nomination à la place de Bandini mort à Bacău. Selon Parcevich le décès aurait eu lieu le 27 janvier et l'enterrement aurait suivi le 7 février[64]. Ailleurs il donne la date du 14 février. En tout cas il se produisit avant le 16 février quand a lieu une véritable levée de boucliers. Les chefs des missionnaires conventuels et observants bulgares et hongrois unis à Parcevich y dénoncent à grands cris[65] l'action inqualifiable de Beke venu avec de fausses lettres prendre possession de la résidence de Bacău et en chasser le vénérable administrateur. Celui-ci en recevant ce coup inattendu en serait mort. Ce dernier point demeure assez obscur. Car dans les trois suppliques adressées à la Propagande et constituant le dossier de cette affaire, toutes écrites de la main de Parcevich et trahissant son style bien connu[66], on observe un flottement. Selon le premier de ces documents, Beke serait venu prendre possession de la résidence de Bacău *après* la mort de Bandini[67]. Il résulterait du contexte qu'il agissait pour le compte du nouvel évêque de Bacău nommé (!) par le roi de Pologne[68]. Selon le dernier des trois documents, portant la date du 12 mars, c'est Kotnarski lui-même qui aurait annoncé au prince la nomination d'un nouvel évêque polonais de Bacău et qui aurait écrit en son nom (?) à Bandini le mettant en demeure de quitter la résidence, ce qui aurait provoqué la maladie dont celui-ci était mort[69]. Mais nous avons encore une autre version contenue dans la supplique du 12 mars de Bacău. On y déclarait *ex auditu*

[64] Veress, *op. cit.*, p. 20, n. 3, renvoie à un mémoire inédit de Parcevich mais sans en préciser la nature et la date. Acte contemporain ou reconstitution moins stricte? En 1652, donc deux ans après, il donnait la date du 14 février (*Altre Notizie*, p. 431—432). Observons également que l'intervalle entre la mort (27 janvier) et l'enterrement (7 février) est beaucoup trop long pour la pratique courante dans le pays. On serait plutôt tenté d'y voir une même date exprimée d'après le style ancien et celui romain. Mais seul l'examen du mémoire en question pourra y apporter quelque lumière.

[65] Mais sans trop de bruit pour ne pas donner l'éveil au jésuite de Iassy. Tout l'éclat ne devait se produire qu'à Rome.

[66] C'est lui l'auteur quoiqu'il ne figure pas ouvertement dans l'une et ne paraisse qu'assez modestement parmi les derniers signataires dans les deux autres.

[67] *Altre Notizie*, p. 385—6. *Morto che fu il nostro commune Pastore* per le persecutioni fatteli, e disgusti dateli, sentendo dire che lui non ha authorità veruna in spiritualibus sopra il popolo, ne le bolle pontificie obligano questi catholici similiter in spiritualibus *quell'istesso giorno venne il gesuita Padre Beke con li sbirri e false lettere à cacciar li Religiosi* con scandallo delli Hungari et Valacchi, d'huomini e Donne, di vecchi e giovani quali erano concorsi al miserabil spettacole ..., etc.

[68] Non sappiamo di quel conditione huomo sij nominato dal Seren^{mo} Re di Polonia nuovo creato per il vescovo di Bacovia certe sine scitu Romanae Sedis, sapendo che ce que il Vescovo legitimo ha scritto al Satrapa di questa Provincia che mandi via un Arcivescovo tanto buono e devoto ..., etc.

[69] *Altre Notizie*, p. 389. Supplique du 12 mars 1650. Havea detto il perverso Kotnarski a questo Prencipe, et alli suoi primarii, qualmente il Serenissimo Re di Polonia haveva di gia nominato un Polaco per il Vescovo di Bakovia, e che assieme scrivevano, che il Monsignor Arcivescovo Bandini dovesse sbrattare con tutti li Preti e frati dalla Provincia, non havendo ultra Jus in aliquod: *il che udendo il buon Pastore,* che vivente et existente sine scitu Sedis romanae ista moverentur, *in gravem incidit morbum, qua et mortuus est.*

certo que l'évêque polonais se serait vanté de chasser de cette province en dehors de l'évêque *vivente et existente* aussi tous les missionnaires apostoliques et tous les prêtres ... pour complaire à un ennemi de la religion ...[70]. On observe deux étapes dans l'élaboration de ces suppliques. Premier moment. Cri d'alarme poussé au moment où la mort de Bandini semblait nécessairement entraîner l'éviction de ses auxiliaire de la résidence de Bacău. C'est la raison de la supplique du 16 février. Cet acte qui ne pouvait tout dire *propter temporis penuriam et cautum timorem* devait être complété par le récit abondant et pathétique que devait en faire le fidèle porteur (*fidelis litterarum lator ... cum lacrimis ore proprio enarrabit*). Or ce messager devait être Parcevich lui-même. Second moment. L'obtention de la part du prince de l'autorisation de demeurer sur place a changé entièrement la situation. Il ne s'agissait plus de faire intervenir la Propagande pour empêcher l'éviction, mais de lui présenter de la manière la plus convaincante la candidature de Parcevich à la place vacante par la mort de Bandini. Il a donc conservé le premier acte du 16 février comme pièce à utiliser dans la lutte contre la nomination d'un évêque polonais, et s'est mis en devoir de bâtir les deux autres suppliques tendant à le proposer lui comme continuateur de Bandini, avec en plus le titre même d'évêque, en comptant sur l'opinion générale, à commencer par celle du prince de Moldavie défavorable aux évêques titulaires polonais. Ces deux suppliques portent une même date, celle du 12 mars, mais sont censées avoir été écrites l'une à Iassy et l'autre à Bacău, en dépit du fait que les signataires de l'acte de Iassy les missionnaires Simon Appoloni, Augustinus Recchia et le prêtre de Cotnari Georgius Gross figurent également sur celui de Bacău. Or la distance entre ces deux localités ne permettait pas en ce temps leur présence le même jour dans ces deux villes. Ici aussi nous avons deux étapes : la première constituée par l'attestation solennelle du vicaire général de la Moldavie, ainsi que de tous les prêtres et missionnaires du pays, des qualités exceptionnelles de l'ancien secrétaire de Bandini qui le destinent à diriger, réformer et attirer le peuple de fidèles catholiques de Moldavie au culte divin. On y loue sa connaissance de la langue du pays et des coutumes de la province, le fait d'être bien vu et bien connu de tous, d'avoir acquis la bienveillance des grands[71], ses talents oratoires, sa doctrine, ses bonnes mœurs et sa fidélité, etc. La nomination d'un autre

---

[70] *Ibidem*, p. 419—420. En 1651 dans une lettre au cardinal Capponi, Beke se défend, d'avoir *fait saisir les biens de Bandini* après sa mort. D'ailleurs au moment de cette mort il se serait trouvé à Varsovie « Come consta dalle lettere che hà scritto avvisando la sua morte, poiche Monsignore *mori nel principio* di Marte ». Or la date exacte est antérieure au 16 février 1650. Erreur sincère constituant une présomption d'innocence ou fausse date invoquée à bon escient ?

[71] *Ibidem*, — *per haver contratta la servitù con molti prencipi, per saper il modo delle adiacenti regni e provincie tanto catholici quanto heretici e scismatici.*

supérieur serait un scandale car il détruirait, ainsi que faisaient les évêques polonais, tout ce qui avait été réalisé, ordonné et créé par feu Monsignor Bandini et son secrétaire — selon l'affirmation publique du prince lui-même et de tous ses boïars.

On y affirmait en outre *ex auditu proprio* que les gens du pays, tant les Hongrois que les Valaques n'en voulaient pas d'autre, le connaissant « per persona degnissima » et l'ayant pratiqué longtemps, et aussi parce qu'il connaissait les coutumes régissant les paysans dépendants, le moulin, le labeur fourni par eux toutes les semaines. . ., etc.

Mgr Bandini lui-même n'avait pas eu de plus vif désir, et s'était écrié maintes fois qu'il priait Dieu de le laisser vivre jusqu'au jour où il pourrait voir sur la tête de son secrétaire la mitre sacrée.

Enfin, Parcevich est un ancien élève (alumnus) du Collège pontifical, bulgare et de plus de Marcianopolis même . . . il a servi pendant six ans sans recevoir un sou (quattrino) mais bien au contraire c'est lui qui est venu en aide à cette église et à l'archevêque avec une somme d'environ 200 écus comme il résulte clairement d'une pièce écrite . . ., etc. Jusqu'ici on assiste surtout à l'exagération et au grossissement de tous les traits. Mais pour finir voici deux affirmations de poids : 1) L'évêque polonais se serait vanté *ex auditu certo* de chasser de cette province en dehors de l'évêque « vivente et existente » aussi tous les missionnaires apostoliques et tous les prêtres . . . pour complaire à un ennemi de la religion. 2) Après la mort de Bandini, le Métropolite du pays[72] ayant été appelé (chiamandosi) par une personne de confiance et les missionnaires ayant été convoqués à Iassy *da parte di tutti baroni* qui avaient entendu parler de la création en Pologne d'un évêque polonais de Bacău, le Métropolite leur a dit en roumain, à leur stupeur infinie : « Parlez fortement à sa Sainteté le pape qu'il crée pour supérieur quelqu'un d'entre vous[73], bien connu de nous dans le pays et qu'il ne laisse pas les Polonais en envoyer un à leur guise dont nous n'avons que faire. » Les déclarants se sont retirés en silence ne sachant comment faire comprendre que ce n'était pas le pape mais les révérendissimes qui exerçaient le *jus eligendi*.

Or dans la supplique jumelle datée du même jour, de Bacău, l'invitation faite par le Métropolite aux ecclésiastiques catholiques de Moldavie de demander à Rome un évêque choisi parmi eux est remplacée par l'ordre que leur donne le prince en personne d'élire eux-mêmes leur évêque[74]. Il déclare d'ailleurs avoir l'intention d'écrire lui-même à la

---

[72] Le Métropolite de Moldavie, Varlaam, 1632—1653.

[73] *Altre Notizie*, p. 387 : . . . Parlate fortemente al Santissimo Papa . . . che lui crei un di Noi (!) per superiore, bene congnosciuto da Noi in Provincia. . . », etc. [Il est évident que le premier Noi est dû à une mauvaise lecture : au lieu de Voi.]

[74] *Ibidem*, p. 389. *Deinde ad nos in publico Divan versus dixit. « Eligite inter vos unum et ego confirmabo et videbo quisnam voluntatem destruet nostram. » Nos vero unanimi consensu*

Congrégation dans ce sens ! Enfin il associa à un hommage à la mémoire du bon Bandini une violente diatribe contre les évêques polonais[75]. Cette scène n'est pas présentée d'ailleurs dès le début du texte où il est question tout d'abord de la comparution des missionnaires devant le prince dans son divan qui leur accorde la grâce de continuer à résider à Bacău à la suite de l'avis unanime de tous les boïars. Le texte s'interrompt tout à coup à cet endroit ou plutôt il fait mine de s'achever sur la recommandation de la personne du porteur chargé de rendre compte à la Propagande de toute la situation et des menées de Kotnarski et de Beke, responsables de la mort de Bandini. Après ce morceau plein de pathos, le texte repart de plus belle — et l'on voit dans un crescendo le prince s'associer à l'attestation des boïars, louer le bon Bandini, blâmer les évêques polonais et couronner son invitation déjà mentionnée aux missionnaires par cette phrase : Elisez l'un d'entre vous, je le confirmerai (!) et je voudrais voir « *quisnam voluntatem destruet nostram* ». Et les signataires de l'acte — le vicaire général de Moldavie et le vice préfet apostolique de Moldavie, deux missionnaires l'un observant, l'autre franciscain, le prêtre de Cotnari Georgius Petrus Gross, un frater Petrus, sans autre indication de nom ou de lieu, et Parcevich lui-même « Bulgarus alumnus pontificius » — s'empressent d'avertir la Congrégation et de lui dépêcher le secrétaire de cette Province (= Parcevich) « *per questa carica habilissimo* ». Suivait la liste des qualités de ce dernier (identique à celle du document de Bacău) ainsi que de nouveaux arguments en faveur d'une pareille nomination : la crainte que le Siège romain ne perde le *jus eligendi* à cette place qui n'appartenait plus aux Polonais à cause de leur non-résidence ; le désir de donner satisfaction au prince et aux boïars qui en avaient assez des évêques de Pologne, le fait que ce pays était soumis aux Turcs ; et enfin, pour éviter que ce qui avait été amassé « par nous » ne soit gaspillé par les autres, comme il est advenu par le passé . . ., etc.

Il n'est certes plus nécessaire de souligner ici les inexactitudes et absurdités flagrantes présentées sous la garantie des ecclésiastiques les plus autorisés de l'Eglise catholique de Moldavie. L'auteur des suppliques s'est adonné à une sorte de jeu d'assemblage ou de marqueterie. Les propos attribués à Vasile Lupu empruntent certains de ses jugements sur

---

pronis capitibus respondimus, che senza la saputa e volontà della Sede Santa romana dalla quale ad Nutum dependiamo ciò attentar non possiamo ... Allhora il buon prencipe soggionse : « *Ego inquit Sacrae Congregationi scribat* (!) [= *scribam*] *ut unum ex vobis creet, quia certe vobis exeuntibus, qui bene mores huius provinciae et linguam noveritis, locus desolabitur et si Polonus veniet longam apud nos non protrahet, et clare antea experientia ipse demonstravit.* »

[75] *Ibidem.* « *Scimus et oculus vidimus quidnam poloni episcopi fecerunt, non sunt morati per tres seu quator menses et illo tempore quicquid paratum invenerunt, omnia cum suis consumarunt nil relinquendo, et deinde vias suas abierunt. Iste vero bonus praesul ac simplex absque polonica Superbia exquo venit parum invenit et multum fecit, comparavit, auxit, sedit et in Provincia mortus est.* »

les missionnaires en général à ceux rapportés aussi par Bandini dans son fameux Codex. Bien mieux, dans ce même Codex il est question à un endroit de missionnaires irrespectueux à l'égard de la Propagande qu'ils accusent de s'amuser à attraper les mouches volant dans l'air. Cette même expression revient dans la supplique du 16 février mais cette fois elle est attribuée à un jésuite (p. 386 :... et un gesuita non sij soggetto pedibus Sanctae Romanae ecclesiae? Anzi arroganter publico affirmare *quod Sacra Congregatio capiat Muscas per aerem*?). Mais la palme revient à la création du mythe parallèle de la double invitation du Métropolite et du prince de désigner ou d'élire eux-mêmes leur évêque. Observons en passant 1) que le prince de Moldavie ne se tenant pas pour battu après son échec de l'année 1646, remuait ciel et terre juste à ce moment pour faire nommer à l'évêché de Bacău le Grec Yakyntos Macrypodarios, chose que ne pouvait ignorer la Congrégation, et que 2) le prince savait bien que le roi de Pologne mettrait obstacle à toute nomination d'évêque autre que polonais.

Or les choses une fois disposées de la sorte un véritable pèlerinage se dessine vers Rome. Parcevich allait y porter lui-même les trois suppliques analysées plus haut, car il est évident que c'est lui qui en était indiqué comme porteur[76]. Les missionnaires envoyaient de leur côté le père Agostino da Barbarano pour se plaindre ostensiblement des chicanes (molestie) des jésuites, mais en réalité pour crier misère et réclamer les secours pécuniaires interrompus depuis deux ans ; enfin le père Gross titulaire de la paroisse de Cotnari saisissait l'occasion du jubilé[77] pour se rendre à Rome et y conduire croit-on un jeune espoir de l'Eglise catholique locale, le jeune Bărcuţă[78], qu'il s'agissait de faire entrer comme boursier dans l'un des collèges pontificaux. Parcevich profitant lui aussi de ce même jubilé se mettait en route en portant comme armes secrètes les lettres des Bulgares subjugués, qu'il comptait faire servir à son même but — et comme bagage plus ostensible « les lettres et le compte-rendu de la visite de Bandini qu'il était chargé déjà depuis quelque temps d'aller porter en Italie »[79].

Les trois ecclésiastiques ci-dessus nommés devaient voyager ensemble. Avant de partir Parcevich eut soin de demander au père jésuite Desi, desservant la paroisse de Iassy, une lettre de recommandation munie du

---

[76] A comparer *ibidem*, p. 386 (16 février) : *cum lacrimis ... enarrabit...*, etc., p. 388 (12 mars) spedissimo uno dei Padri ..., etc. p. 388—389 (12 mars). Di nuovo spediamo il secretario ... Il est clair que ce vague Padre, spectateur de la « tragédie » envoyé « alla sede romana, capo d'Oriente e d'Occidente » est une création fictive. Il n'a été question chaque fois que de l'envoi du même Parcevich, nommé tantôt « fidelis lator », tantôt « il secretario ».

[77] A l'occasion du jubilé les religieux peuvent aller à Rome sans demander d'autorisation.

[78] Il ne figure pourtant pas sur le billet demandé au jésuite Desi.

[79] *Altre Notizie*, p. 388.

sceau de la Société de Jésus et certifiant qu'ils étaient en bonne santé et venaient d'un endroit où ne sévissait aucune épidémie, qu'ils se rendaient à Rome pour des affaires *ad maiorem Dei gloriam in hac terra Moldaviae pertinentibus* et qu'ils s'étaient toujours montrés « envers nous » [les jésuites] liés par le lien de la plus vive charité (*omni charitatis vinculo conjunctos*). Cette attestation était peut-être destinée à servir ultérieurement de preuve que Parcevich vivait dans la plus grande cordialité avec les pères de la Compagnie de Jésus. En tout cas elle nous renseigne sur le caractère secret de l'action amorcée par lui et ignorée par le père Desi plus d'un mois après son premier déclenchement.

Nous retrouvons Parcevich au début de juillet à Venise mais n'avons pour le cours de sa mission jusque-là que les informations qu'il veut bien nous donner. Or elles se réduisent à fort peu de chose. Pour corriger l'inévitable indigence de son premier exposé fait par lui le 7 juillet devant le Grand Collège, il en donne une seconde version toute différente le surlendemain. Ici aussi nous avons un exemple de son crescendo coutumier. Tout y passe, le pittoresque et l'anecdote, les hâbleries et les prétendues confidences politiques comme celles de l'empereur Ferdinand III[80], enfin, faute de mieux, des informations purement extérieures comme par exemple la liste des ministres du roi de Pologne, ou des inventions pures et simples. Il faudra donc analyser l'exposé du 7 juillet[81] pour tâcher de démêler le sens et la portée de sa mission. Son exorde nous en donne la clef : « *Tre anni sono* come fui spedito dalli primi capi dell'Oriente assieme dal prencipe di Valacchia Mattia alla Sacra Maesta di Polonia Vladislav quarto... » Ainsi il insistait sur sa première mission de l'année 1647 « quand il fut envoyé par les premiers notables de l'Orient et par le prince de Valachie auprès du roi de Pologne Wladislas pour lui demander de se mettre en campagne pour la libération de l'Orient, profitant d'un moment particulièrement opportun. Or la mort de ce roi a mis fin à ce projet. Maintenant le peuple animé du désir de secouer le joug l'a envoyé avec le consentement de ce même prince (= de Valachie) pour voir si le nouveau roi de Pologne voulait embrasser le même projet ». Le roi « eut grand plaisir » de ces ouvertures et l'envoya s'aboucher avec l'empereur et la république de Venise. On observe une nuance touchant la participation de Mat. Basarab à cette mission. En 1647 on lui en attribue l'initiative ensemble avec les « capi dell'Oriente », en 1650 on dit seulement qu'elle fut envoyée de son consentement. Or nous n'avons à l'appui de l'existence d'une pareille mission en 1647 que l'affirmation de Parcevich fort

---

[80] Pejacsevich, *op. cit.*, p. 500—501. « Non per altro habbiamo concesso alli Suezi l'Alemagna, se non che riposasseri li regni et ripigliasser alquando di forze e che il Gran Turcho da questa pace fatta considerabbi alli suoi casi ... »

[81] *Ibidem*, p. 495.

sujette à caution et le fait indubitable que le prince de Valachie avait effectivement envoyé Fr. Soimirovich chez le roi de Pologne en octobre 1647, pour lui demander son appui en faveur de sa nomination à l'évêché de Nicopolis, et peut-être lui transmettre une lettre ou un message. Or ce simple fait ne peut être transformé en ouvertures faites aussi tard que l'automne de 1647 par le prince de Valachie au roi de Pologne en vue d'une action anti-turque puisque la ligue chrétienne mise sur pied par ce souverain existait avant cette date et venait justement de recevoir un coup mortel par le refus[82] de la diète de suivre le roi dans son plan, refus qui n'était guère ignoré dans l'Europe orientale. Or dans cette « mission » de Parcevich de 1647, si mission il y eut, il n'eut lui-même aucun rôle. Il fut seulement le compagnon de route de ce confrère plus fortuné d'avoir su gagner la protection du prince de Valachie célèbre pour sa munificence. La réalité se trouve singulièrement déformée dans la relation fleuve du 9 juillet[83] où l'imagination et la faconde de Parcevich se donnent libre cours. Le voyage commencé dans les conditions que l'on sait le 2 nov. 1647 prend une tout autre tournure. Ce n'est plus Soimirovich l'émissaire du prince mais bien Parcevich qui fut choisi pour ce voyage dans lequel il fut accompagné par *un autre franciscain* point nommé, le voyage ne se poursuit plus normalement mais est traversé de mille dangers et les voyageurs cheminent déguisés en Turcs. Ils sont porteurs de *lettres* et se montrent grands discoureurs devant le roi qu'ils finissent par animer de leur flamme, surtout après lui avoir clairement démontré l'effroi des Turcs. Aussitôt le roi fait part de ce secret à ses principaux fidèles et prend la plume pour *écrire* (!) au « généralissime du pays » de préparer l'armée et au Grand « Matthia » pour lui faire savoir qu'il le *nommait généralissime de tout l'Orient* et lui annoncer son arrivée prochaine avec une autre armée. Cette nomination ne manque pas de saveur, surtout dans le contexte où il est dit que les Bulgares désirant secouer le joug des Turcs s'étaient adressés au « grand satrape Mathia » l'appelant à leur secours et lui déclarant qu'ils voulaient l'élire pour « prince de l'Orient ». Ce bon seigneur, bien que parfaitement en état d'entreprendre à lui seul cette tâche doublement attrayante, car il connaissait la faiblesse des Turcs et désirait fort s'affranchir du paiement du tribut annuel, en fait part toutefois au roi de Pologne, en raison de sa vaillance et de la fortune de ses armes. Le prince de Valachie alléguait encore une autre raison à cette démarche faite par lui, à savoir la crainte que son voisin de Moldavie Vasile Lupu n'envahît ses Etats dès qu'il se porterait contre les Turcs. Il décida également d'envoyer à Venise des « internonces » avec des lettres de créance

---

[82] En juillet 1646.

[83] *Ibidem*, loc. cit.

tant de la part du peuple (bulgare) que de sa propre part, l'invitant à se joindre à eux. Or ces internonces n'étaient autres bien entendu que Parcevich et son compagnon franciscain (Soimirovich). Mais au lieu de les laisser poursuivre leur chemin vers la Sérénissime république, l'intrépide roi de Pologne leur enjoignit pour plusieurs raisons (allegando molte ragioni) de retourner aussitôt auprès du prince de Valachie et d'avertir le peuple[84]. Pourtant il ne les renvoya pas les mains vides, car il leur remit son portrait en guerrier accompagné d'un slogan facile à retenir et qui est une véritable trouvaille[85], un étendard de velours rouge avec une croix de chaque côté et l'inscription : « Vindica gloriam tuam », enfin un anneau « come sposo per sposar l'Oriente » et une étole de prêtre pour marquer l'aube de la liberté chrétienne, tous objets symboliques. Au cours de la dernière de leurs audiences à laquelle assistait aussi la reine, Marie de Gonzague, ils l'entendirent encourager hautement son époux et offrir d'abandonner ses propres bijoux pour une si noble cause — propos qui enflammèrent davantage encore le roi magnanime et les sénateurs présents à cette scène. Les internonces comblés se dépêchèrent avec les lettres de Sa Majesté vers le « Grand Mathia » qui, rajeuni par ces bonnes nouvelles, les expédia aussitôt en Bulgarie pour en avertir les chefs du mouvement.

En réalité nos internonces se dirigèrent tout simplement vers Rome — avec pour tout bagage les deux lettres de Bandini confiées à Parcevich et la promesse d'une recommandation du roi en faveur de la candidature de Soimirovich. On peut se demander à quel moment ces émissaires furent-ils ensemble en Bulgarie constater « de visu » la situation décrite abondamment par Parcevich, et purent-ils constater la démoralisation des Turcs se déclarant prêts à se faire chrétiens ?[86]

Or si cette première « mission » de Parcevich repose uniquement sur son voyage fait en compagnie de Soimirovich après l'arrivée de celui-ci à Bacău le 2 novembre 1647, la seconde ne repose que sur les fameuses lettres de créance[87] qui révèlent une seule main — celle de Parcevich — exactement comme les suppliques des catholiques de Moldavie en février-mars 1650. Bien mieux nous pouvons établir de troublantes analogies de texte entre ces lettres et d'autres de ses compositions. Ainsi l'exorde de la lettre des notables de Bulgarie[88] : *con le barbe bianche, con il capo*

---

[84] En plein hiver !

[85] ... dicendo : « *habeatis me fictum et pictum quoadusque venero vivus et verus* ». Ce genre de composition unissant la rime à l'allitération appartient bien plus aux plaisanteries de collège qu'aux discours royaux.

[86] *Ibidem*, p. 499 : ... l'istessi Turchi, cosa difficile a credere, presentendo la venuta del serenissimo rè di Polonia sbigottiti dicevano me presente « Si veniranno li Polacchi *noi ci faremmo catholici* essendo che li nostri antenati sono usciti da quelli : e di vero cuore impauriti l'istessi publice affirmavano che il fine del loro imperio già terminave... »

[87] *Ibidem*, p. 489—492.

[88] P. 491—492.

canuto, con il dorso dalla tirannia incurvato..., etc. reparaît plus tard dans une supplique écrite par Parcevich mais ostensiblement envoyée par les fidèles de Kiprovač le 28 janvier 1654 à Rome pour y recommander les justes prétentions de ce dernier : « *colle barbe bianche, con li capi canuti, con il dorso incurvato sotto il gravissimo gioco del tiranno turco*..., etc. »[89].

Mais au juste au nom de qui étaient écrites les deux lettres datées de « Tergovistii », ou « Borgoviste » *in Moldavia*? Quel était ce Markyanych gubernator? Tout simplement l'un des notables de Kiprovač. Nous le retrouvons avec cette qualité parmi les signataires d'un acte de partage de l'année 1638[90]. Le 30 août 1648 il reparaît en tête de la liste des mêmes notables signataires d'une supplique[91] à la Congrégation demandant à ne pas être oubliés. Il est curieux de comparer le style simple de ce texte à celui grandiloquent de la lettre de créance comme aussi de mettre en regard l'état d'esprit d'humble résignation qui s'y manifeste au mois d'août et l'optimisme décidé affirmé au mois de décembre. En août le sort des fidèles de Kiprovač était comparé à celui du bétail attendant tous les jours le couteau du boucher. En décembre il est question de la *confusion des Turcs*, du *courage des fidèles* et de *la dissolution des forces turques*. En outre si Markyanych était l'un des notables de Kiprovač, peut-être celui exerçant à ce moment l'office de chef de la communauté locale, quelle était la différence entre cette qualité et celle des expéditeurs de la seconde lettre qui se nommaient : « *Noi popoli dell'oriente e maxime del già fecondo regno di Bulgaria* »? Il semble bien que nous n'avons ici qu'une personnification en quelque sorte fictive due à la plume ingénieuse de Parcevich. Les pauvres notables de Kiprovač endurant leurs sort cruel se voient soudain transformés en une sorte de corps constitué bien plus vaste et plus organisé s'exprimant par le truchement de son gouverneur et de son peuple auquel sont associés aussi ses seigneurs. Car il s'agit maintenant des peuples de l'Orient et surtout du règne jadis florissant de la Bulgarie.

Enfin, la lettre[92] de l'archevêque de Sardica datée elle aussi du 18 décembre de « Tergovistii » nous laisse également perplexe. A cette date l'archevêque était retourné en Bulgarie d'où il écrit le 8 novembre 1649. Ce n'est que onze mois plus tard qu'il revient en Valachie. Le 20 novembre 1650 il arrivait à Ancône. Mai si l'archevêque avait eu l'intention de partir lui même en Italie en 1649 et si l'accent cette fois se posait sur l'action

---

[89] Fermendzin, *Acta Bulgariae*, p. 246.

[90] *Ibidem*, p. 50.

[91] *Ibidem*, p. 194 ... ci ritroviamo in queste miserie calamitose e deplorabili parti, aspettandi giornalmente le crudelta del carnefice, come la pecora il coltello. Di tutto ciò però sia lodato Iddio posciachè se in questo misero mondo non habbiamo alcuna consolatione speriamo d'haverla nell'altro.

[92] Pejacsevich, *op. cit.*, p. 490. Texte presque identique à celui de la déclaration du 9 juillet 1650.

de Venise, on ne voit pas pourquoi il aurait chargé de cette mission Parcevich. Et si ne pouvant s'y rendre lui-même il avait réellement songé à ce dernier après son retour en Bulgarie (le 8 novembre 1649) comment s'expliquer la contradiction contenue dans la date du 18 décembre à *Tîrgovişte*. Sans plus insister sur le fait tout de même curieux que le style habituel de l'archevêque qui nous est abondamment connu par sa correspondance et les relations de ses tournées pastorales dans son archidiocèse ne correspond guère à l'emphase grandiloquente de plus d'un passage de la lettre qui lui est attribuée, par exemple : *exultavit gigas ille et tamquam leo prosiliit e sede sua ad praedam apprehendendam* ..., etc. *Christianorum ardentem et hilarem spiritum*..., etc. *supplices ergo supplicamus* ..., etc. Observons aussi l'accent particulier posé sur la mention expresse de Tîrgovişte comme lieu d'expédition de ces trois lettres. Tîrgovişte, autant dire la cour du prince de Valachie, proclamé de la sorte patron et inspirateur de cette démarche de 1649 comme il l'avait été disait-on de celle de 1647. Or si dans les trois lettres de créance il est question expressément d'une action du prince de Valachie il s'agit chaque fois de la conjoncture de 1647. A part cela, il est seulement question de l'existence de son armée bien instruite dont il fallait tâcher de tirer profit. En somme la participation du prince de Valachie à la démarche de 1649—1650 ne résulte que du prétendu lieu d'expédition des trois pseudo-lettres de créance de Tîrgovişte et des circonstances fantaisistes qui auraient présidé à cette seconde soi-disant mission de Parcevich et qui sont contenues uniquement dans la déclaration du 9 juillet en contradiction avec celle du 7 juillet où il est question seulement de l'assentiment du prince. Assentiment, soit dit en passant, tout aussi peu prouvé car nous n'avons que l'assertion de ce même témoin si peu sûr. Par ailleurs Parcevich s'étend sur les soulèvements et les tumultes de la population n'attendant plus de mot d'ordre pour se dresser contre les Turcs, quand vers cette même date nous connaissons de la bouche même des notables invoqués par lui la résignation de ces pauvres malheureux. Or ces soi-disant mouvements étaient censés déclencher l'action du prince et motiver l'apparition à sa cour de l'archevêque et des notables bulgares. Donc s'il n'y eut pas de soulèvements, et partant de consultations alarmées des notables bulgares à Tîrgovişte, il nous faudra renoncer également à la fable si flatteuse pour Parcevich de sa réquisition par le prince valaque l'envoyant chercher coûte que coûte aussi loin que Bacău (à une distance de six jours de voyage !) et le chargeant de ses propres lettres (dont il n'est plus question par la suite) et de celles des chefs bulgares dont l'authenticité ne résiste pas à l'analyse. Malgré tout, un point demeure obscur. Si Parcevich pouvait se permettre des libertés avec un personnage tout de même mineur, comme Markyanych ou avec une collectivité vague et anonyme comme celle du

« peuple de l'Orient », comment expliquer son absence de scrupules dans l'élaboration de la lettre attribuée à l'archevêque de Sardica ? Mais n'avons nous pas le précédent de la fin postiche de la lettre de Bandini du 2 novembre 1647 ? Et il s'agissait de son propre supérieur. Le procédé est le même. Et pourtant il faut tâcher de découvrir le noyau de vérité qui se cache peut-être sous tous ces mensonges. Il se peut que Parcevich ait vu l'archevêque à Tîrgoviște non pas au mois de décembre, quand il n'y était plus, mais en octobre ou novembre quand il s'y trouvait avec son vicaire Soimirovich, et qu'il ait été question alors de l'opportunité d'ouvertures à tenter auprès de la république de Venise qui était en guerre avec la Turquie et donc susceptible d'être intéressée par des propositions venues des Balkans. Quant à la Pologne déchirée depuis 1648 par les mouvements des Cosaques et les incursions des Tatars, au point que le prince valaque déconseilla en octobre—novembre le voyage de l'archevêque par cette route pour se rendre en Italie, il est certain qu'on ne pouvait compter sur son concours. Et le prince Mat. Basarab était bien trop prudent pour s'embarquer dans des aventures promises à un échec certain. Mais Parcevich songeait vraisemblablement à se faire envoyer enfin à Rome y porter le texte calligraphié de la relation sur l'état des églises catholiques de la Moldavie, rédigé par Bandini en 1646—1647. L'idée d'un doublé dut sûrement lui venir : profiter de son voyage pour répéter à nouveau la « mission » de 1647 et faire servir cette « mission » à son voyage jusqu'à Rome. La mort de Bandini fit de ce voyage une impérieuse nécessité. Si l'on examine bien les trois lettres du 18 décembre 1649 écrites par Parcevich, on constate qu'elles se résument, à l'instar de toutes ses autres compositions similaires, à lui conférer un rôle de représentant qualifié chargé de décrire la situation de ses commettants (dans le cas présent celle du peuple bulgare), et à implorer le secours de la chrétienté. Particularité frappante : ces lettres sont toutes adressées à la république de Venise, mais deux d'entre elles s'adressent aussi indirectement au roi de Pologne. Le plus élémentaire usage aurait exigé pour une démarche auprès de ce roi une lettre qui lui fût directement et exclusivement adressée. Enfin dans la déclaration écrite remise au Grand Collège de Venise le 9 juillet on constate l'artifice employé pour associer à la démarche invoquée auprès du roi de Pologne, en 1647, une pseudo-démarche similaire auprès de la Seigneurie, mais demeurée sans effet à cause de l'injonction du roi de retourner immédiatement auprès du prince de Valachie et des chefs bulgares. Or, en réalité, nos « internonces » en quittant la Pologne s'étaient rendus directement en Italie sans songer le moins du monde à remplir leur mission envers la Seigneurie, pour la bonne raison que cette mission n'était qu'une fable. Comme l'autre d'ailleurs.

Au cours de son équipée Parcevich dut recevoir des secours et des subsides pour son voyage. Au besoin il s'entendait à provoquer ces libéralités. Dès son arrivée à Venise il a soin de déclarer au secrétaire du Grand Collège de Venise qu'il est logé dans une misérable auberge et se voit obligé de se recommander à la charité publique. A son départ on lui remet 30 écus d'argent sur la somme de 100 écus affectée à son entretien et une somme de 100 écus « in testimonio del publico affetto ». Ce fut le résultat le plus tangible de son expédition à Venise. Mais il ne s'en tint pas là. Il demanda encore instamment d'être envoyé par la poste jusqu'à Rome où l'attendait un messager qu'il devait expédier promptement à Raguse et de là en Bulgarie porter sa réponse aux seigneurs et notables de l'Orient. Il priait d'être lui-même recommandé à l'ambassadeur de la sérénissime république à Rome afin que celui-ci prêtât la main à une plus prompte expédition des affaires qu'il avait en train à la Congrégation de la Propagande, pour qu'il puisse retourner au plus tôt à Venise reprendre sa route vers l'Allemagne et la Pologne où le roi *attendait son retour anxieusement* ! Il expliqua ultérieurement qu'il devait se rendre *ad limina* au nom de l'archevêque de Sardica. En réalité il avait hâte à y aller poursuivre ses propres intérêts. La hâte était d'autant plus grande qu'à ce moment même son ami Soimirovich obtenait enfin à Rome le *placet* du pape pour sa promotion à l'épiscopat. Ingénieux comme toujours il tenta aussi d'intéresser la république de Venise à une affaire assez bizarre : l'éventuelle nomination d'un certain frère Bernardino, moine observant de Zara, et donc sujet vénitien, à l'un des archevêchés bulgares d'Ochride ou de *Marcianopolis* (!) vacants à ce moment-là. Mais la Sérénissime ne se laissa pas éblouir par une perspective aussi glorieuse. Sans peser la réalité d'une pareille offre on déclina prudemment des honneurs qui engageraient d'une manière quelconque Venise dans des complications balkaniques.

Il n'est pas sans intérêt de comparer à cette « mission » de Parcevich à Venise de l'année 1649—1650, celle qu'il vint remplir dans cette même ville en décembre 1673 à la veille de sa mort. Cette fois il venait de la part des « princes de Moldavie et de Valachie », désireux eux aussi de verser leur sang pour la chrétienté et ne demandant en échange que l'appui *moral* de la Sérénissime et un étendard « *con le impressioni della serenissima Adriatica maestà* ». Il présenta comme pièces justificatives deux lettres : l'une du prince de Moldavie non signée (! !) l'autre du grand hetman Hăbăşescul, datées respectivement du 29 et 28 mars 1673 et rédigées dans le style bien connu des documents de 1649 et 1650 ainsi qu'*une lettre de l'archevêque de Sardica*[93] (le même qu'en

[93] *op. cit.*, p. 625, 626.

1649—50) datée de Kiprovač (du 15 mars 1673 (!)). Or Parcevich avait quitté sa résidence de Bacău le 11 mars 1673. Il lui aurait donc été humainement impossible d'obtenir presque simultanément les lettres de Iassy et celle de Kiprovač. Mais toutes les considérations qu'on pourrait être amené à faire sur ces lettres demeurent sans objet devant leur texte même, plus que révélateur. Cette dernière mission de Parcevich découla exactement comme celle de l'été de 1650. Même prologue : un prêtre vient discrètement à la porte du Collège demander si l'ambassadeur de la République à Vienne, Morosini, a annoncé l'arrivée de Monseigneur l'archevêque de Marcianopolis (c'est le titre de Parcevich depuis 1656) et s'enquérir si l'on songe à le pourvoir d'un logement et à se charger de son entretien, à l'exemple de Sa Majesté l'Empereur, et à le recevoir *come ablegato tenendo lettere dei principi di Valachia e Moldavia*...[94]. On lui répondit qu'il serait reçu *en qualité d'archevêque*, quant à l'hébergement et à l'entretien, on n'avait reçu aucun avis de Morosini, et telle n'était pas la coutume à Venise.

Même séance du Collège où il annonce les dispositions belliqueuses des princes de Moldavie *et de Valachie*[95] ainsi que des peuples de l'Orient (c'est-à-dire de la Serbie, de la Bulgarie, de la Thrace et de la Macédoine) et leur intention de rouvrir au commerce [de Venise] la mer Blanche, la mer Noire ainsi que tout le Danube ! Et même épilogue. Aveu en sourdine d'une noble misère couronnant une vie de sacrifices, et vœux murmurés tout bas de trouver un dernier asile pour lui et ses neveux à l'ombre de Saint-Marc. Mais la Seigneurie se borna à lui adresser les compliments d'usage en lui souhaitant bon voyage et en lui faisant compter deux cents ducats « buona valuta per una volta tanto ».

Et même recommencement. Cette fois encore il devait se rendre à Rome et y jouer son avenir dont il n'entrevoyait pas le terme. Un espoir s'était envolé. Il en restait d'autres. Et déjà il songeait que la ligue contre les Turcs qui avait trouvé son héros dans la personne de Jean Sobieski ne pouvait se faire sans la participation du souverain de Moscou, et qu'il faudra bientôt y envoyer un ambassadeur ...

---

[94] *Ibidem.*

[95] Observons enfin qu'il ne présenta aucune lettre, même fausse, du prince de Valachie, qui n'était autre que son ancien pénitent de 1665, Grégoire Ghica.

DOCUMENTS CONCERNANT LES AIDES ACCORDÉES PAR LES PAYS ROUMAINS AUX ÉCOLES GRECQUES DE L'ÉTRANGER

GH. PÎRNUȚĂ

Une aide considérable pour le développement des écoles grecques de l'étranger — notamment de la Péninsule Balkanique — a été fournie par les subventions qui leur ont été accordées par les Pays roumains.

Les Archives d'Etat de Bucarest renferment un grand nombre de documents attestant ce fait, les uns déjà publiés[1], les autres inédits. Dans les pages qui suivent, nous nous arrêterons surtout sur les documents de la période 1775—1826, que nous exposerons par écoles et, dans le cadre de chaque école, en ordre chronologique.

I. Par le rescrit du prince Alexandru Ypsilanti d'avril 1775, un revenu annuel de 300 thalers de la trésorerie princière est accordé aux écoles du patriarcat d'Alexandrie. L'acte mentionne qu'il existe dans cette ville deux écoles où enseignent deux professeurs, l'un en grec, l'autre en arabe[2].

II. Un revenu annuel de 1 000 lei était assigné à l'école grecque de Constantinople par le rescrit de février 1776[3], revenu dont cette école jouissait d'ailleurs dès 1769[4].

III. Une série de documents se réfèrent aux aides accordées à l'école grecque de Patmos.

1. Il ressort du rescrit de 1778 du prince Constantin D. Moruzi que l'école avait été « créée depuis longtemps », qu'elle possédait une « maison

---

[1] Voir V. A. Urechia, *Istoria românilor* [Histoire des Roumains] et Hurmuzaki, *Documente privind istoria românilor* [Documents concernant l'histoire des Roumains].
[2] Arch. d'Etat-Buc., ms. 3, ff. 36—37v; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. II, pp. 172—174.
[3] Hurmuzaki, *op.cit.*, vol. II, IIe partie, p. 1232.
[4] *Ibidem*, p. 1199.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 4, p. 647—655, BUCAREST, 1969

adéquate » pour les besoins des cours, d'« une éducation tranquille » et d'un « enseignement prolongé », mais qu'elle était dépourvue de revenus. C'est pourquoi une somme de 700 lei à prélever sur les douanes de Moldavie lui fut accordée, pour l'encouragement des écoliers pauvres, sans possibilité de subsistance. Cette subvention était accordée à la fois comme une bourse de mérite et comme un secours pour les écoliers dépourvus de ressources. En effet, l'acte stipulait que 340 lei devaient récompenser six « d'entre les meilleurs élèves et les plus diligents », cependant que 360 lei seraient affectés à l'aide de six des écoliers « les plus pauvres »[5].

2. Le rescrit de 1785 du prince Mihail C. Suţu confirmait le testament par lequel Hagi Dumitrache Papazoglu léguait à l'école de Pathmos un revenu de 250 thalers destiné à venir en aide à cinq « bons élèves dépourvus de ressources », étant donné « leur application et leur zèle pour l'étude »[6].

3. Le 8 octobre 1797, le prince Alexandru Ypsilanti renouvelait le rescrit du prince Alexandru Moruzi du 10 août 1793. Cet acte précisait qu'il était accordé au monastère et à l'école de Pathmos un revenu de 60 thalers fourni par la direction des salines, ainsi que la redevance sur le vin de 27 villages du district de Dolj. Il y était mentionné que, de la somme produite par les redevances sur le vin, 100 thalers seraient réservés à l'église dédiée à la « Source de vie », où habitent des religieuses, et que le reste serait destiné à la réparation du monastère et de l'école, ainsi qu'à « la nourriture et à l'entretien des élèves qui s'y appliquent à apprendre »[7].

4. Le rescrit du prince Constantin Gh. Hangerli du 24 juillet 1798 mentionne que l'école fonctionnant auprès du monastère de l'île de Pathmos se trouve « dans un état de pauvreté et de dénuement », en un lieu « d'un entretien difficile ». C'est pourquoi il renouvelle les secours accordés par les « princes frères », ses prédécesseurs, par Alexandru Moruzi le 10 août 1793 et par Alexandru Ypsilanti le 8 octobre 1797, pour le profit de cette école « où beaucoup s'instruisent et où l'enseignement donne ses fruits »[8].

5. Cette même subvention est renouvelée et confirmée par le rescrit du prince Alexandru Suţu du 20 octobre 1819[9].

---

[5] Arch. d'Etat-Buc., ms. 26, f. 206; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. II, pp. 323—325.
[6] *Ibidem*, ms. 34, ff. 156^v —159; cf. N. Iorga, *Istoria Bucureştilor* [Histoire de Bucarest], Bucarest, 1939, p. 353.
[7] *Ibidem*, ff. 133^v —134^v .
[8] *Ibidem*, ms. 40, ff. 126—127 (voir photocopies).
[9] *Ibidem*, ms. 93, f. 117^v .

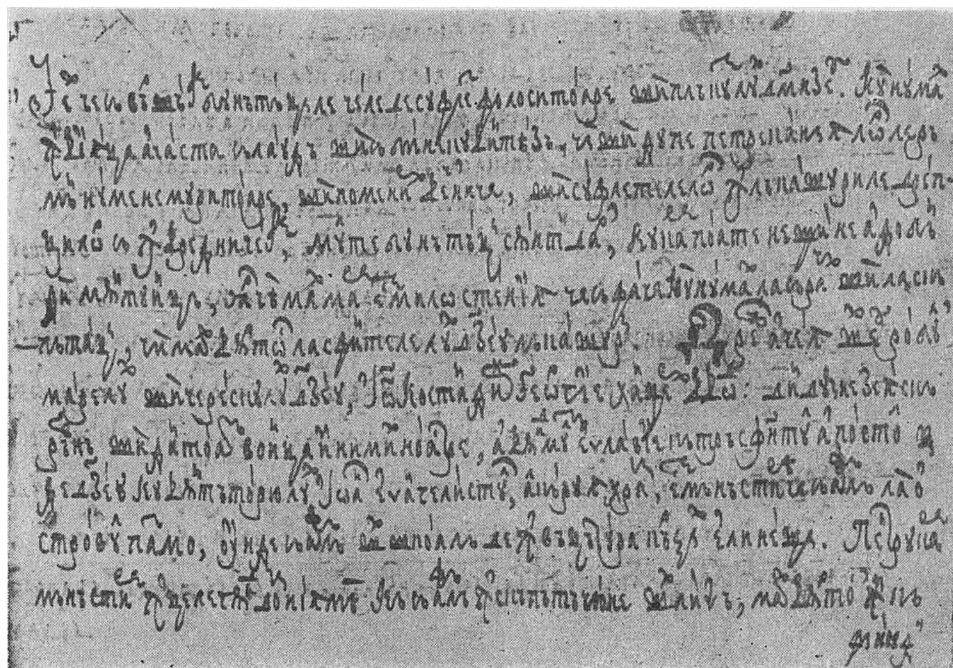
IV. Une école mentionnée par plusieurs documents est celle d'Arvanitohori.

1. Le rescrit du 3 juin 1779 exprime le désir du prince Alexandru Ypsilanti de « mettre en place » une école grecque dans une ville honorable. Ianache Vilara, ancien grand échanson, ayant montré qu'il a existé autrefois à Arvanitohori une école entretenue par les princes de Valachie, on décide de fonder une école où l'enseignement soit assuré par deux ou trois maîtres, pour le salaire desquels on accorde un revenu annuel de 250 blocs de sel. L'acte mentionne encore que cette école bénéficiait d'un secours accordé par Constantin N. Mavrocordat en 1732[10].

2. Cette subvention est maintenue par le rescrit d'Alexandru Ypsilanti du 19 avril 1797. Il y est mentionné que la ville d'Arvanitohori, voisine de Tyrnovo, est habitée par « des hommes honorables et des marchands sérieux », qui ont besoin d'une école. Pour assurer de bonnes conditions à l'enseignement, on nomme une tutelle de 4 personnes choisies parmi les marchands honorables de la ville. Il est mentionné, en outre, que cette subvention a été confirmée par le rescrit du prince Mihail Suţu du 24 novembre 1792[11].

---

[10] *Ibidem*, ms. 3, ff. 269^{v}—271.
[11] *Ibidem*, ms. 26, ff. 205—206^{V}; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. III, p. 73.



[illegible]

Rescrit du prince Constantin G. Hangerli pour l'école grecque de Pathmos.

V. Plusieurs rescrits se réfèrent à la « haute école d'enseignement grec » de Constantinople.

1. Par le rescrit du 14 mai 1784 un revenu annuel de 2 000 lei est assigné à cette école ; il y est stipulé que cette somme sera envoyée à Constantinople par les soins du métropolite de Valachie[12].

2. Un rescrit du 10 mai 1793 mentionne que, outre les 500 blocs de sel de la saline de Slănic et les 250 thalers par an assurés par la direction des douanes, il sera attribué à l'école de Constantinople le revenu produit par la redevance sur le vin de 31 villages des districts d'Argeș et d'Olt[13].

3. Le rescrit du 7 septembre 1797 confirme l'acte de 1793 et renouvelle la subvention[14].

4. Cette même subvention est maintenue par les rescrits du 11 mai 1797[15] et du 22 juillet 1814[16].

5. L'école de musique de Constantinople suscite l'intérêt du prince Ioan Gheorghe Caragea qui, par le décret du 15 mai 1816, institue pour son administration une tutelle formée par l'évêque d'Argeș et les boyards Ioan Moscu et Polizache Dimitriu[17].

Il faut souligner que les écoles de Constantinople avaient déjà bénéficié auparavant de subventions des Pays roumains. Ainsi, un rescrit du prince Ștefan Racoviță du 5 avril 1764 avait assigné à cette école une somme annuelle de 1 000 lei[18], somme maintenue par les rescrits de mars 1769, de février 1776[19] et de janvier 1780[20].

VI. Un rescrit du 19 juillet 1792 confirme à l'école de Dragoïkioï une subvention de 60 thalers à prélever du revenu des salines. Le texte précise que ce village est habité par un grand nombre de « chrétiens orthodoxes bulgares » qui y entretiennent une école de langue grecque pour « l'instruction de leurs enfants ». Il est mentionné en outre que cette subvention avait déjà été accordée par d'autres princes « d'avant »[21].

VII. Une autre école grecque mentionnée par plusieurs documents est celle de Therapia.

1. L'école et l'hôpital de cette localité bénéficiaient, aux termes d'un rescrit de 1795, de la redevance sur le vin de 32 villages du district de Gorj et d'une somme annuelle de 200 thalers[22].

---

[12] *Ibidem*, fonds *Mitropolia Țării Românești*, ms. 128, f. 511.
[13] *Ibidem*, ms. 26, f. 16^{v}—17^{v}; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. V, pp. 74—75.
[14] *Ibidem*, ms. 34, ff. 109^{v}—110.
[15] *Ibidem*, ff. 162—163.
[16] *Ibidem*, ms. 77, ff. 193—194 ; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. X A, p. 239.
[17] *Ibidem*, ms. 74, f. 240^{v}.
[18] Hurmuzaki, *op. cit.*, p. 1165.
[19] *Ibidem*, p. 1199.
[20] V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. II, p. 322.
[21] Arch. d'Etat-Buc., ms. 20, ff. 381^{v}—382 ; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. V, p. 122.
[22] *Ibidem*, ms. 26, f. 257.

2. De même, un rescrit du 3 octobre 1797 confirmait la subvention susmentionnée, en y ajoutant encore un revenu de 100 thalers[23].

3. Le rescrit du 29 juillet 1798 portait le revenu de l'école et de l'hôpital de Therapia à 500 thalers, en dehors de la redevance sur le vin des 32 villages. Cet acte mentionne qu'il y a dans ce village des personnes « de bonne famille » et qu'afin d'assurer l'envoi de la subvention, on a nommé une tutelle formée par le grand logothète du haut pays et le grand « postelnic »[24].

4. Le rescrit du 11 août 1803 confirme les subventions antérieures et souligne l'importance de cette école qui orne les hommes « de sagesse, d'éloquence et de la lumière de la foi »[25].

5. Le même revenu de 500 thalers et la redevance sur le vin des 32 villages de Gorj sont maintenus par le rescrit du 10 mars 1814[26].

VIII.1. L'école grecque d'Arnaoutkioi bénéficie d'une subvention stipulée par le rescrit d'Alexandru Ypsilanti du 22 juin 1797, qui précise que l'école avait déjà bénéficié de ce revenu en vertu d'un décret du prince Alexandru Moruzi du 14 avril 1794[27].

2. Ce même revenu est prévu dans les rescrits du 18 janvier 1799[28] et du 29 août 1819[29].

IX. Un rescrit du 20 juin 1797 se réfère à l'école de Magouliotissa. Il y est mentionné que, dans « son grand zèle » pour « fonder » des écoles et les « amener en bon état », le prince avait décidé d'accorder à cette école une subvention annuelle de 100 thalers de sur les revenus de la direction des salines[30].

X. L'école de Trébizonde, lieu de naissance de plusieurs professeurs de l'Académie princière de Bucarest, a joui de même de la sollicitude des voïvodes roumains.

1. Le rescrit du prince Constantin Ipsilanti du 1er décembre 1804 montre que cette école a été fondée par « le zèle » des habitants de la ville « épris de culture ». Aux termes de cet acte, l'école de Trébizonde bénéficie d'un revenu annuel de 400 thalers par an. Il y est souligné que cette aide eût été « plus copieuse », en rapport avec « l'intérêt ardent » du prince pour de telles « bonnes actions », si « les affaires le lui avaient permis »[31].

---

[23] *Ibidem*, ms. 34, ff. 142v—143v; cf V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. VII, p. 45.
[24] *Ibidem*, ms. 40, ff. 116v—118.
[25] *Ibidem*, fonds *Diplomatice*, 143.
[26] *Ibidem*, ms. 77, ff. 199v—200; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. X, pp. 218—220.
[27] *Ibidem*, ms. 34, ff. 97—97v.
[28] *Ibidem*, ms. 40, ff. 186—186v.
[29] *Ibidem*, ms. 93, f. 95; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. XII, p. 111.
[30] *Ibidem*, ms. 34, ff. 76—76v.
[31] *Ibidem*, ms. 47, ff. 265v—266.

2. Le rescrit du prince Ioan Gheorghe Caragea du 6 novembre 1814 mentionne que l'école d'enseignement grec de Trébizonde « a été bâtie à nouveau » et qu'elle bénéficie d'un revenu de 200 thalers fourni par les douanes et de 200 thalers fourni par les salines[32].

3. Cette même subvention est accordée par les rescrits du 14 octobre 1819[33] et du 12 mars 1825[34]. Il faut mentionner que cette école avait déjà bénéficié d'un revenu de 200 thalers de par un décret de 1766 du prince Alexandru Scarlat Ghica[35].

XI. L'école de Pivatile, localité située « sur la route de Constantinople » est mentionnée, elle aussi, dans les documents.

1. Par le rescrit du 13 septembre 1804, le prince Constantin Ypsilanti confime la subvention de 100 thalers accordée à cette école par le rescrit d'Alexandru Moruzi du 17 mars 1800, y ajoutant encore 50 thalers[36].

2. La subvention de 150 thalers payée des douanes de l'Etat en vertu des actes antérieurs est maintenue par le rescrit de Ioan Gheorghe Caragea du 12 juin 1817[37].

XII. L'école d'Andras a bénéficié d'un revenu annuel de 200 thalers en vertu d'un rescrit du 5 avril 1817[38].

XIII. L'école de Chios, lieu de naissance des célèbres professeurs Pantelimon Ligaridi et Ignatie Petriţi, qui ont enseigné à la « Schola greca e latina » de Tîrgovişte, a bénéficié d'une subvention de 200 thalers aux termes d'un rescrit du 12 juillet 1817. On y apprend que les matières enseignées à cette école étaient la grammaire, la rhétorique, les mathématiques, la philosophie et la théologie[39].

XIV. Par le rescrit du 10 juillet 1826, un revenu annuel de 150 thalers était accordé à l'école grecque de l'évêché de Coritza et de Sélasphore[40].

Des subventions ont été accordées, de même, aux écoles de Bouyouk-Déré, Silviri, Janina, Pogoniana, Chalcé, Naxos, Siphnos, Mycone, etc.

Les documents mentionnés nous font connaître les revenus accordés à différentes écoles, le prix que nos voïvodes attachaient à l'enseignement, le zèle qu'ils déployaient pour aider les écoles grecques, la situation des élèves, etc.

---

[32] *Ibidem*, ms. 77, ff. 199^v—200; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. X, p. 252.
[33] *Ibidem*, ms. 93, f. 124.
[34] *Ibidem*, ms. 103, f. 158.
[35] Hurmuzaki, *op. cit.*, p. 1182.
[36] Arch. d'Etat-Buc., ms. 47, ff. 254—255.
[37] *Ibidem*, ms. 77, 270—270^v; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. X, p. 313.
[38] *Ibidem*, f. 264; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, p. 311.
[39] *Ibidem*, ms. 77, ff. 269^v—270; cf. V. A. Urechia, *op. cit.*, vol. X, p. 312.
[40] *Ibidem*, ms. 103, f. 214.

Du reste, le rescrit d'Alexandru Ypsilanti d'avril 1775 souligne combien les princes sont dignes d'éloge lorsqu'ils « se donnent de la peine » pour aider à « l'accomplissement de bonnes actions », telles que « éclairer l'esprit des hommes » par des écoles, où la jeunesse puisse trouver ce « don inestimable » qu'est l'étude.

Cette même appréciation sur les études est exprimée par le rescrit de décembre 1804. Il y est dit que le prince « ne cesse de se préoccuper » des « bonnes actions publiques » et que parmi celles-ci « la plus nécessaire est de bâtir des écoles » et « d'élever le niveau de l'enseignement ». Cet acte souligne encore l'importance du local, car « sans local il n'y a pas d'enseignement ».

Les subventions accordées avaient pour but d'assurer soit le paiement des enseignants, soit l'entretien des élèves ou de l'école.

Il ressort de la plupart des documents que les écoles étaient fréquentées non seulement par les enfants de l'endroit, mais aussi par des enfants venus d'ailleurs. Le rescrit qui se réfère à l'école de Chios mentionne même « le grand nombre d'écoliers » venus « d'ailleurs » : d'où il ressort que le nombre de ceux qui fréquentaient les écoles était assez considérable et que, à considérer l'afflux d'élèves de différentes localités, le « désir d'apprendre » était assez répandu. Mais ces aspirations n'auraient pu se réaliser sans l'appui accordé par les voïvodes roumains surtout aux « étrangers » de « différents autres pays » qui étaient « dans la gêne et le dénuement », ainsi qu'il est souligné dans maints documents.

JAN URBAN JARNÍK
ET LA COLONIE ALBANAISE DE ROUMANIE À LA FIN DU SIÈCLE DERNIER[1]

TR. IONESCU-NIŞCOV

Entre 1875 et 1922, Jan Urban Jarník entretenait une abondante correspondance avec de nombreuses personnes de Roumanie. Nous y trouvons quelques lettres qui lui sont adressées, vers la fin du siècle dernier, par N. N. Naço, l'un des notables de la colonie albanaise de Bucarest. Bien que peu nombreuses, ces lettres présentent pourtant de l'importance, du fait que c'est par l'intermédiaire de la langue roumaine que Jarník s'est approché de la langue et de la culture du peuple albanais.

En commentant ces quelques lettres, nous aurons donc l'occasion d'un bref exposé des circonstances dans lesquelles l'ancien professeur de l'Université Charles IV de Prague se décida à étudier l'albanais.

Jarník albanisant. A l'âge de 31 ans, en 1879, Jarník est nommé chargé de cours à l'Université de Vienne, devenue à cette époque un centre universitaire réputé pour l'étude des langues romanes. Friederich Müller, Adolph Mussafia et, un peu plus tard, Meyer-Lübke, ont illustré l'Université de Vienne par de remarquables cours et études des langues romanes, en y créant, durant la seconde moitié du XIX^{e} siècle, c'est-à-dire pendant la période dite des « néo-grammairiens », une forte tradition de philologie romane.

---

[1] Jan Urban Jarník (1848—1923), dont les relations avec les Roumains constituent l'objet d'une monographie en cours de préparation, a été professeur de langues romanes à l'Université « Charles IV » de Prague.

La langue albanaise étant considérée à ce moment-là comme une langue romane et le roumain étant étudié dans l'ensemble des langues balkaniques, celui-ci présentait une série de problèmes qui ne pouvaient trouver de solutions définitives que — le disait-on de ce temps-là — par une connaissance approfondie de l'albanais. C'est pourquoi, Jarník qui — dès l'époque de ses études à Paris, vers 1875 — avait commencé à étudier le roumain, étendit de plus en plus le champ des recherches des langues romanes une fois qu'il se trouva dans le cadre de l'Université de Vienne. Aussi bien, était-il à un âge où la soif de connaissances nouvelles était aiguillonnée par de nombreux problèmes de spécialité, qui devaient lui donner une vision plus vaste des disciplines romanes.

Dans ces conditions, le milieu universitaire viennois facilita à Jarník l'accès aux études d'albanologie, d'autant plus, pensait-il, que pour connaître le dialecte macédo-roumain, la connaissance de l'albanais s'avérait absolument nécessaire. Toutefois, comme les problèmes d'étymologie n'intéressaient pas Jarník, il s'enquit tout premièrement de s'assimiler l'aspect pratique de cette langue, le parler du peuple qui lui inspirait, par ailleurs, une sympathie particulière.

Par hasard, Jarník fit la connaissance à Vienne d'un Albanais, Marko Shantoja (originaire du nord de l'Albanie, de la région du dialecte guègue), dont il fut le disciple[2]. Par l'emploi d'une méthode pratique et personnelle — celle de prier le partenaire auquel il adressait ses lettres, qu'il lui en corrige les fautes, — Jarník réussit en peu de temps à apprendre l'albanais, à connaître l'histoire et la littérature du peuple albanais. C'est, du moins, la seule explication du fait qu'en 1881 il était déjà à même de publier un petit manuel en allemand sur le dialecte guègue du nord et du centre de l'Albanie, fort peu connu à cette date. Cette brochure, qui a plutôt le caractère d'une chrestomathie, contient une poésie de Paško Vása, poète albanais, deux contes et une série de proverbes, le tout accompagné d'une traduction interlinéaire et d'une grammaire[3]. Deux ans après, il faisait paraître, cette fois-ci à Prague, un petit volume de récits et de contes populaires, intitulé « Contributions à la connaissance des dialectes albanais »[4].

---

[2] Informations cueillies à un « Sborník » dédié à Jan Urban Jarník, par un groupe de rédacteurs formé par : Dr Leopold Joura, Dr J. Frel, Svatopluk Sychra, Mila Levarová, Jiřina Stefanidesová et Dimitri Piliks (texte non publié, Prague, 1950).

[3] Cf. *Zur albanischen Sprachenkunde*, Leipzig, 1881. Extrait de Jahresbericht für das Jahr 1880/81 der königliche u. kaiserliche Unterrealschule im II. Bezirk (Glockengasse 2) in Wien.

[4] Cf. *Příspěvky ku poznání nářečí albanských*, Prague 1883. L'importance des deux publications a été soulignée dans la littérature de spécialité de l'époque. Voir, Norbert Jokl, *Geschichte der indo-germanische Sprachenwissenschaft*, Strassbourg, II, 1917, 3, p. 126.

Jarník continua de s'occuper d'albanologie jusqu'à la fin de sa vie, donc près de 40 ans, sans avoir pourtant la possibilité d'aller confronter sur les lieux ses connaissances de langue et littérature albanaises[5].

Par suite des conditions politiques du temps, Jarník, ne pouvant prendre directement contact avec le pays et le peuple albanais, se contenta d'entrer en relation avec la colonie albanaise de Roumanie.

On ne connaît pas exactement dans quelles circonstances l'ancien professeur de l'Université Charles a fait la connaissance de quelques-uns des notables de la société albanaise de Bucarest, mais il est à supposer que pendant le séjour qu'il y fit l'été de l'année 1879, Jarník ait cherché s'approcher du cercle albanais de cette ville, ou bien — ainsi que nous le verrons plus loin et qui, d'ailleurs, nous semble plus vraisemblable — il ait tâché d'obtenir par correspondance, un peu plus tard, après son voyage en Roumanie, vers la fin de la huitième décennie du siècle dernier, une relation parmi les Albanais de Bucarest.

La société albanaise « Drita » de Bucarest. Vers la fin du siècle dernier, il existait une colonie albanaise à Bucarest, qui disposait d'une société culturelle appelée « Drita »[6]. Il est fort probable que cette organisation existait depuis plus longtemps, mais ce qui est certain c'est que le 4 janvier 1887 « après maintes difficultés causées par des ennemis qui s'y étaient faufilés et avaient presque complètement paralysé son activité, elle s'était reconstituée avec un autre comité[7] ». Quoi qu'il en soit, cette société ne pouvait être très ancienne, puisque c'est à peine pendant l'année 1887 que se produisent les premières requêtes en vue de l'organisation de sociétés filiales dans les villes de province où habitaient des Albanais. Dans un ouvrage plus récent, il est affirmé que la Société « Drita » a été fondée en 1884 — ce qui paraît probable —, sans toutefois que soit mentionnée la source de l'information[8]. Le comité de la nouvelle société reconstituée se composait de : V. A. Urechia, président ; D. C. Butculescu, vice-président ; Anastase Sotir, caissier ; Niță Sterie, C. Trotean, D. Nicolau, V. Ioanide, N. N. Naço, Anastase Ioan, Vasile Batan, Grigore

---

[5] Jarník a publié, jusqu'en 1917, de nombreuses études critiques et plusieurs comptes-rendus sur les ouvrages d'albanologie les plus importants, parus à l'époque. Dans le portefeuille de ses manuscrits on a trouvé quelques centaines de pages consacrées à différents problèmes d'albanologie, de linguistique comparée, un dictionnaire albanais-tchèque-allemand, de vastes matériaux de parémiologie (env. 300 pages) et d'ethnographie, de phraséologie albanaise, ainsi qu'un *curriculum vitae* en albanais. Pendant les dernières années de sa vie, Jarník a travaillé à l'élaboration d'un grand Dictionnaire Allemand-Albanais, mais malheureusement rien ne nous en est parvenu (voir « Sborník » ci-dessus, p. 7—9).

[6] Correctement, en albanais : *dritë = lumière* (Max Lambertz, *Lehrgang des Albanischen.* Teil I. *Albanisch-deutsches Wörterbuch*, Berlin, 1954, *sub voce*).

[7] « Cooperatorul Român », Bucarest, n° 10 du 8 mars 1887.

[8] Voir N. Ciachir et Maksutovici, *Unele aspecte privind condițiile create pe teritoriul României mișcării culturale albaneze la sfîrșitul sec. al XIX-lea — începutul sec. al XX-lea*, dans « Revista Arhivelor », X (1967), 1, p. 105.

V. Paliu, membres ; Dr Leonte, M. Deşliu, Dr Draşu et I. Rădoiu, censeurs ; J. Hristu et Gavril Pană, secrétaires. Le comité, après sa constitution, publie un bref communiqué dans lequel il est clairement dit que « la société poursuit assidûment ses travaux afin d'atteindre son but : *l'éducation des Albanais par l'enseignement dans leur langue nationale* »[9].

Jusqu'en 1889, la direction de cette société n'a été confiée par élection qu'à des personnalités marquantes de la vie culturelle et scientifique de Roumanie, d'habitude parmi les personnes qui témoignaient de la sympathie au peuple albanais. Mais, à l'occasion de l'Assemblée Générale du 29 mars 1889, les Albanais entrèrent dans le nouveau Comité : V. Batan en fut élu président, et N. N. Naço, vice-président[10]. Bientôt, ce dernier prit la direction de la société et déploya en Roumanie une activité culturelle et nationale remarquable.

Parmi les sollicitations des Albanais de province de s'organiser en filiales, la primauté semble avoir été donnée par le Comité central à celles de Brăila. A cette fin, deux membres du Comité, N. N. Naço (lisez Natcho) et J. Hristu furent délégués pour assister à la séance de constitution de la filiale de cette ville. L'assemblée eut lieu le 1er mars et huit jours après, le « Cooperatorul Român » publia le procès-verbal de constitution de la Société Albanaise de Brăila, portant le même nom que celle de Bucarest, « Drita », ainsi que la liste des membres du Comité de Direction[11].

Il est certain qu'à cette date, la société albanaise de Bucarest ne disposait pas d'un organe de publicité pour soutenir ses intérêts. Pour l'instant et pour ce genre d'affaires, elle disposait du journal hebdomadaire de D. C. Butculescu, « Cooperatorul Român », qui paraissait déjà depuis le 14 mars 1883. Cependant, la filiale de Brăila entendait déployer une activité en quelque sorte indépendante et le 15 mai elle fait paraître une gazette qui portait le nom de la société, « Drita »[12]. Ce fait, d'apparence anodine, a déchaîné la colère du Comité central, lequel, sous prétexte qu'une gazette de ce titre attirerait des représailles de la part du gouvernement ottoman contre le peuple albanais qui, à cette époque, se trouvait sous la domination turque, lui adresse des admonestations et exige le changement du nom de la gazette. De plus, le Comité central, considérant ce fait comme un acte d'indiscipline, attendu qu'on ne lui avait

---

[9] « Cooperatorul Român », Bucarest, n° 8 du 22 février 1887 et le journal « Drita », Brăila, n° 3, du 1er juin 1887.

[10] Voir le journal « Sqipëtări », Bucarest, du 8 avril 1889.

[11] Le comité était composé par : J. Ferechide, président ; M. Manu, vice-président, Sterie A. Cosma, Take Petrun, Dém. Const. Gudi, D. I. Peicamanescu, Ch. C. Duca, Ch. Demetriu, Ch. D. Dumba et D. Constantin, membres ; Ispas Petre, caissier et D. Papadopol, secrétaire (voir « Cooperatorul Român » du 8 mars 1887).

[12] « Drita », journal littéraire-scientifique, Brăila, I, n° 1 du 15 mai 1887.

pas demandé son avis, condamna très sévèrement, en termes catégoriques, l'initiative des Albanais de Brăila.

Comme suite à cette sommation, la rédaction de la gazette en modifie le titre, en le remplaçant par son correspondant du roumain. A partir donc du n° 3 du 1er juin 1887, la gazette porta le nom de « Lumina »[13]. Mais les choses n'en sont pas restées là : une courte mais regrettable polémique s'en est suivie, en donnant l'impression qu'en réalité il s'agissait d'un règlement de comptes personnels[14].

Il est très probable que, les années suivantes, la société « Drita » de Bucarest prospéra et étendit à ce point son champ d'activité, qu'en 1892 la nécessité de la fondation d'un « Institut Culturel albano-roumain » à Bucarest se fit sentir.

Le Règlement de cet Institut a été publié en trois langues[15] : l'albanais, le roumain et le français : nous en retenons en premier lieu le fait qu'il s'agissait d'une école normale dirigée par N. N. Naço, président de la Société « Drita » de Bucarest. L'école, probablement subventionnée par l'Etat roumain, préparait des instituteurs et des professeurs qui, leurs études terminées, étaient envoyés en Albanie, Macédoine, Bulgarie, Serbie, Monténégro, Grèce, Russie, Autriche-Hongrie, Italie, etc., "afin d'y établir des écoles albanaises aux frais de la Société albanaise « Drita »[16]". A cette date, donc, N. N. Naço était président de la Société « Drita » et c'est en cette qualité qu'il entretenait une correspondance avec Jarník.

La Société albanaise « Drita » de Bucarest, ayant après la fondation de cet Institut étendu son activité, les agents diplomatiques accré-

---

[13] Le titre initial ne paraît par conséquent que sur deux numéros, ceux des 15 et 25 mai 1887.

[14] La réponse de la filiale de Brăila, rédigée en des termes peu courtois, fut adressée spécialement au vice-président de la société de Bucarest, D. C. Butculescu (voir « Lumina », n° 3/1.VI.1887).

[15] Voir *Regulamentul pentru fondarea, organizarea și administrarea primului institut cultural albano-român în București.* Typolithographie et fonderie des caractères Dor. P. Cucu, Bucarest, 1892.

[16] L'article 22 du Règlement. D'ailleurs, le texte du Règlement est catégorique et sans ambiguïté. Les diplômés de l'Institut devaient « débuter dans le but sacré qu'on leur confie, même au risque de leur vie, la Société ayant soin, dans une telle occurrence, de servir de soutien aux familles de ces martyrs nationaux » (art. 22).

Ceux qui failliraient à ce devoir de grande responsabilité auraient à rendre compte, non à la Société « Drita », mais bien aux lois rudes et implacables du peuple albanais.

« Ceux qui ne se conformeront pas à ce devoir sacré — énonce l'article 23 — ou qui, dans l'accomplissement de la mission qui leur a été confiée, seront convaincus de s'être écartés des prescriptions reçues, seront tenus pour transgresseurs de serment, comme traîtres à la nation et en conséquence d'une part perdront tous les moyens d'existence et tous les droits accordés par la Société à eux et à leurs familles, et d'autre part seront poursuivis et châtiés selon les anciennes coutumes de la nation albanaise. » Il est évident qu'il s'agit là de la cruelle loi de la *vendetta* !

dités en Roumanie commencèrent à s'y intéresser. Il n'y avait là rien de nouveau. Ces agents, surtout les représentants de l'Autriche, ont toujours surveillé de près l'activité du mouvement de libération nationale des peuples balkaniques déployée sur le territoire de notre pays. Aussi, n'y a-t-il rien de surprenant à ce que l'agent autrichien de Bucarest, Zuzzara, ait informé Kalnoky, ministre des Affaires Etrangères d'Autriche-Hongrie, sur les tenants et aboutissants de la Société albanaise de cette ville. C'est, en effet, par le rapport, en date du 22 juin 1893, de Zuzzara, que nous apprenons que N. N. Naço a fondé cette Société et qu'il en était aussi le président. L'agent autrichien s'intéressait surtout à la propagande slave et aux rapports existants entre cette organisation et les autorités russes. Toutefois, l'activité du notable albanais était plus souple que la vigilance de Zuzzara, lequel n'arriva à tirer aucune conclusion de l'activité de Naço en Roumanie[17].

Les quatre lettres adressées par N. N. Naço à Jan Urban Jarník. Les deux premières lettres ne portent pas de date et nous pensons qu'elles sont d'avant 1890, date de la troisième lettre, lorsque Naço n'était pas encore président de la Société, mais seulement simple membre du Comité. Du contenu de la première lettre (annexe 1) il ressort que Jarník avait demandé, par lettre, des informations à Bucarest, sur l'existence de la Société albanaise, en y envoyant en même temps, « deux livres didactiques, l'Abécédaire et la Grammaire, rédigés par lui, en langue albanaise, en dialecte guègue ». Nous sommes donc porté à croire que c'est effectivement par cette voie que Jarník pris contact avec la colonie albanaise de Roumanie : la voie de la correspondance en langue roumaine. Quant à l'Abécédaire et la Grammaire de la langue albanaise, dont parle Naço dans cette lettre, l'information n'est pas assez claire.

En partant du texte de la première lettre, non datée, nous apprenons que Jarník aurait envoyé à un certain Andrea Bagav, très probablement membre du Comité, un Abécédaire et une Grammaire rédigés par lui en albanais. Naço prie Jarník de lui en envoyer, à lui aussi, « par un exemplaire » (annexe 1). Sans doute, le professeur tchèque donna cours à cette requête, en envoyant à Bucarest ses deux ouvrages. Le fait est confirmé d'ailleurs par la lettre de Naço du 10/22 février 1890 (annexe 3), qui, néanmoins, complique en quelque sorte cette information : le directeur de la société albanaise rappelle à Jarník les deux ouvrages, l'abécédaire et la grammaire, qu'il avait naguère envoyés, *en trois langues* (souligné par l'auteur), dit-il cette fois-ci. Mais attendu qu'ils avaient été

[17] Archives de l'Etat, Bucarest: *Arhiva istorică centrală.* Fondul Casei Regale, dos. 22/ /1893, f. 36—39.

soustraits de la rédaction (il s'agit de la rédaction d'un journal en langue albanaise, dont il sera question plus loin) « par un quelconque amateur qui aura désiré les avoir de cette manière », Naço prie Jarník de lui en « procurer encore deux autres exemplaires » (annexe 3).

Nous disions plus haut que l'information manquait de clarté, vu que Naço, dans sa première lettre, parle d'une grammaire du dialecte guègue en langue albanaise, tandis que dans celle du mois de février 1890, le même correspondant précise que la grammaire était rédigée en trois langues (annexe 3). Nous sommes en possession de la bibliographie des publications d'albanologie de Jarník, ainsi que de l'évidence des ouvrages demeurés dans le fonds des manuscrits non publiés. A l'exception de la brochure en langue allemande *Zur albanischen Sprachenkunde*, dont nous nous sommes occupé ci-dessus, mention n'est faite nulle part d'aucun abécédaire et d'aucune grammaire de la langue albanaise (resp. du dialecte guègue) et encore moins d'une grammaire rédigée « en trois langues ». Si toutefois Jarník a jamais publié ces deux ouvrages, il n'y a que le hasard qui pourra nous en informer, en faisant apparaître l'une ou l'autre des publications indiquées.

Une autre lettre, toujours sans date (annexe 2), nous apprend qu'entre temps Jarník s'était abonné à la gazette de la Société « Drita » et se plaignait à la rédaction de ne pas la recevoir régulièrement. Naço, qui signe cette lettre en sa qualité de « délégué du Comité », lui envoie la collection complète du journal — probablement celle de toute une année — sans rien prétendre en échange.

Au mois de février 1890, Naço n'était plus seulement président de la Société, mais encore directeur de la gazette « Sqipëtári » (annexe 3). En cette qualité, il informe Jarník au sujet de la situation de cette gazette. Jusqu'au 10/22 février 1890, il avait paru 28 numeros et seulement « à des époques irrégulières »[18]. Jarník, n'ayant pas reçu les numéros 24, 25 et 27, Naço lui fait savoir qu'on les lui avait expédiés « afin de pouvoir compléter tous les numéros parus jusqu'à présent dans notre première collection »[19] (annexe 3).

A cause même du fait que la gazette de la société albanaise paraissait irrégulièrement, cessant, par exemple, de paraître le 12 janvier 1890 pour

---

[18] « Sqipëtári » (L'Albanais) paraissait à Bucarest, en textes parallèles albanais et roumain, comme organe de la Société « Drita ». Le premier numéro a paru le 7 août 1888 et a continué d'être imprimé, avec de grandes intermittences et irrégulièrement, jusqu'au n° 10 du 16 décembre 1903 (IV^{e} année). Ce n'est qu'avec le n° 9 de l'année 1899 que Naço est formellement indiqué comme directeur de la gazette. Cette feuille était imprimée à la typo-lithographie Dor. P. Cucu, du Bd. Elisabeta à Bucarest.

[19] Par « collection (complète) de la gazette », Naço entendait les 52 numéros qui devaient paraître pour les 52 semaines d'une année, même si les parutions ne correspondaient pas à une année de calendrier (voir annexe 3).

ne reparaître qu'au début de l'année 1899, la colonie albanaise de Bucarest disposait — au cours de la dernière décennie — d'encore deux autres journaux, dont l'existence fut aussi de courte durée. Le premier était un « journal littéraire, instructif et éducatif », en langues albanaise et roumaine, ayant le même titre (« Sqipëtári ») ; ce nouveau journal n'avait aucune accointance, ni de continuité, ni d'idée, avec la gazette de la Société « Drita » et était publié par un groupe de professeurs roumains et albanais[20]. Un an après sa disparition définitive (1^er^ janvier 1896), plus exactement le 10 mai 1897, paraît à Bucarest un second journal hebdomadaire, en langue albanaise, intitulé « Shqipëria » (L'Albanie) sous la direction de V. Dodani[21].

Enfin, le 16 août 1892, Naço adresse une quatrième lettre à Jarník, cette fois-ci en français, dans laquelle il s'occupe du problème des écoles nationales d'Albanie (annexe 4).

Le peuple albanais était menacé de dénationalisation, par manque d'écoles de langue nationale ; la société albanaise de Bucarest crée donc dans la capitale de Roumanie « la première école normale, cours supérieur, avec internat » (citation), destinée à former des cadres d'enseignement pour « les localités exposées au péril de dénationalisation » (citation). Ephore, à cette école, était Bogdan Petriceicu-Hasdeu. En même temps, Naço envoie à Jarník le « Règlement d'organisation et administration » de cette école, en lui demandant son opinion « relativement à l'importance de notre entreprise » (citation, voir annexe 4). Il s'agit de l'Institut et du Règlement dont nous venons de parler ci-dessus et qui avait par conséquent un caractère d'école normale supérieure.

Il ressort de cette dernière lettre que Naço, en plus de sa fonction de président de la Société « Drita », détenait aussi celles de directeur du journal « Shqipëtári » et de directeur de l'Ecole normale albanaise de Bucarest.

Conclusion. Les informations s'arrêtent là et les quatre lettres adressées par N. N. Naço à Jarník fixent un moment intéressant de l'histoire des relations tchéco-albanaises, réalisées cette fois par l'intermédiaire de la langue roumaine.

Bien qu'il possédât aussi bien l'albanais que le roumain, Jarník a pourtant préféré correspondre en roumain avec les notables albanais de

---

[20] Cette gazette paraissait le dimanche et eut une très courte existence, du 16 juillet 1895 au 1^er^ janvier 1896 (au total 8 numéros). Le directeur en était le Prof. C. Predescu. On l'imprimait à la typographie Motzătzeanu et Lambru, n° 2, strada Lipscani, Bucarest.

[21] « Sqipëria » a paru du 10 mai 1897 au 30 mars 1898. De temps en temps, ce journal publiait aussi par un article rédigé en roumain ou en grec.

Bucarest. Nous avons des informations au sujet de l'une de ses lettres — reçues à la Société albanaise du n° 6 de la strada Doamnei, l'été de l'année 1888 — par la rédaction de la revue « Sqipëtári », dont le siège se trouvait dans le même immeuble. L'auteur de la lettre s'exprime avec la même généreuse sympathie pour les destinées des deux peuples : « Nous avons été stupéfaits — écrit la rédaction du journal — lorsqu'en ouvrant cette lettre, nous constatâmes qu'elle était écrite en roumain, langue qu'il utilise avec la même habileté qu'il sait le faire de l'albanais » (« Sqipëtari », n° 4 du premier dimanche du mois de septembre 1888).

De cette manière donc, Jarník a réussi à établir des relations avec le monde albanais par le truchement de la langue et du milieu roumain. Ce n'était pas pour la première fois que pareille chose se passait[22]. Au cours du XIX[e] siècle, la Roumanie a souvent offert, surtout aux émigrés balkaniques (albanais, serbes, grecs et bulgares), les conditions d'un territoire neutre à l'intérieur duquel des actions politiques et révolutionnaires de grand écho ont été ourdies d'un commun accord.

Quelques-uns des protagonistes de semblables actions ont honnêtement exprimé leurs sentiments de reconnaissance à l'égard de l'hospitalité de notre peuple : par exemple, dans le tout premier numéro de la gazette « Sqipëtari », l'article programme (7.VIII.1888) intitulé *Ce que nous demandons et ce que nous voulons* reconnaît, non sans quelque exagération, que « la Roumanie est bien le pays le plus hospitalier de tout l'Orient, le pays du progrès et de toutes les libertés », et, dix ans après (10.V. 1897), le journal « Shqipëria » publiait ces mots flatteurs à l'adresse du peuple roumain : « Tout comme dans d'autres endroits, ici aussi, en cette Roumanie, pays hospitalier et leur seconde patrie, aidés par le noble peuple roumain qui n'a jamais manqué l'occasion de leur prouver sa bienveillance et sa sympathie, les Albanais ont fondé des sociétés culturelles et ont imprimé les premiers livres didactiques dans leur langue maternelle, afin de contribuer au progrès de leur nation par la voie de la culture et de la civilisation, ainsi que l'ont fait tous les peuples qui se respectent et qui veulent vivre. Il est donc de notre devoir, croyons-nous, d'exprimer notre reconnaissance envers ce peuple, noble et magnanime. »

Ces aveux, par lesquels deux journaux albanais, parus en Roumanie, font débuter leur activité pendant les dernières décennies du XIX[e] siècle, sont plus qu'éloquents et n'ont pas besoin d'autres commentaires.

---

[22] Sur les relations roumano-albanaises, voir Th. Capidan, *Raporturile albano-române*, « Dacoromania », II (1922), p. 444—554 ; idem, *Contribuția Românilor la nașterea Albaniei*, dans « Graiul Românesc », Bucarest, II (1928), I, p. 4—11 et N. Ciachir, G. Maksutovici, *op. cit.*, p. 103—110.

I

Societatea de cultură
albaneză
Drita
Strada Doamnei Nr. 6
Bucureşti

Ilustre Domnule,

După informaţiunile domnului Andrea Bagav ne-am informat că dv. aţi făcut întrebare că dacă există vreo Societate Albaneză sau nu; care ne-a arătat şi două cărţi didactice Abecedarul şi gramatica lucrate de dv. în limba albaneză, în dialectul gheg.

Ilustre domn! nu găsim cuvinte ca să putem exprima după dorinţele noastre bucuria cea mare care am simţit în inimile noastre cînd pe neaşteptate ne-am văzut îmbrăţişaţi de nişte braţe aşa de puternice ale unei persoane aşa de înalte ca dv., este dar cunoscut că creatorul ceresc a înzestrat unele persoane cu idei înalte şi le-a dat un zel filantropic ca să fie ajutorul întregei omeniri şi ca prin lumina lor să risipească întunericul.

Ilustre domn! pentru însărcinarea binefăcătoare a naţiunei noastre albaneză, care aţi luat şi zelul care aveţi pentru înluminarea acestei naţiuni, noi albanezii sîntem şi vom fi pentru etern recunoscători ai dvs. şi acest scump nume va fi neuitat în istoriile Albaniei şi în sînul albanezilor pînă cînd va fi Albania şi albanezii în viaţă.

Primiţi şi două exemplare de abecedare. Dacă este posibil a ne trimite şi nouă cîte un exemplar din cărţile dv. ce aveţi în dialectul gheg, spre a ne servi în acest dialect.

Al dv. prea plecat şi supus servitor.

N. N. Naço

Société culturelle albanaise
« Drita »
6, strada Doamnei, Bucarest

Illustre Monsieur[1],

Nous sommes informés par Monsieur Andrea Bagav[2] que vous désirez savoir s'il existait ou non une Société albanaise; il nous a montré aussi deux livres didactiques, l'Abécédaire et la Grammaire, écrits par vous en langue albanaise, dialecte guègue.

Illustre Monsieur! Nous ne trouvons pas les mots pour vous exprimer selon notre désir la grande joie que nous ressentons dans nos cœurs de nous voir enlacés d'une manière aussi inattendue, par des bras aussi puissants que ceux d'une personne aussi haut placée que vous; il est donc vrai que le créateur céleste a doté certaines personnes d'idées élevées et leur a octroyé un zèle philantropique afin de venir en aide à toute l'humanité et qu'elles dissipent l'obscurité par leur lumière.

Illustre Monsieur! pour la tâche bienfaisante à la nation albanaise que vous vous êtes imposée et pour votre zèle à éclairer cette nation, nous, les Albanais, nous vous sommes et vous seront éternellement reconnaissants et votre cher nom restera inoublié dans l'histoire de l'Albanie et au sein des Albanais, tant que l'Albanie et les Albanais vivront.

---

[1] Les lettres ont été mises à ma disposition par le Prof. Maximilien Křepinský de Prague, auquel je réitère, par cette voie, mes plus profonds remerciements.

[2] Personnage difficilement identifiable.

Veuillez recevoir aussi deux exemplaires d'abécédaires. Serait-il possible que vous nous envoyiez, à nous aussi, par un exemplaire de vos deux livres en dialecte guègue, afin de nous en servir dans ce dialecte?

Votre très humble et soumis serviteur,

N. N. Naço

II

Mult stimate domnule Jarník,

Am primit stimata dv. scrisoare prin care ne faceţi cunoscut că nu aţi primit regulat ziarul, ceea ce ne-a făcut să simţim destulă părere de rău, nu putem şti cum de s-a întîmplat aceasta, deoarece noi vi l-am expediat regulat. Vă mai trimitem şi această colecţie şi dacă voiţi şi altele şi nici măcar ne gîndim a pretinde ceva, ştiind bine că naţia albaneză vă este aşa de mult datoare încît noi nu vom fi în stare niciodată a vă putea plăti.

Vă considerăm ca pe cel mai scump şi mai iubit amic al naţiunei noastre şi rugăm providenţa să ne ajute ca să vă putem arăta recunoştinţa.

Sîntem pe lîngă aceasta cei mai obligaţi servi ai naţiei albaneze.

Însărcinatul comitetului

N. N. Naçio

Secretar,

Victor Sabin

Très estimé Monsieur Jarník,

Nous avons reçu votre lettre par laquelle vous nous informez n'avoir pas reçu régulièrement le journal, ce qui nous a fait ressentir assez de peine et nous ne pouvons savoir comment cela a pu arriver car nous vous l'avons régulièrement expédié. Nous vous envoyons aussi cette collection et, si vous le désirez, d'autres encore et ne pensons même pas vous prétendre quelque chose en échange, car nous savons bien que la nation albanaise vous est tellement redevable que nous ne serons jamais en état de nous en acquitter.

Nous vous considérons comme l'ami le plus cher et le plus aimé de notre nation et prions la Providence de nous aider à être à même de vous prouver notre reconnaissance.

Nous sommes aussi, de la nation albanaise,vos serviteurs les plus obligés,

Le délégué du Comité,

N. N. Naço

Secrétaire,

Victor Sabin

III

10/22 Februarie 1890
Bucureşti, Strada Colţea, 5

Prea onorate domn,

Am primit, cu multă satisfacţie, epistola d-voastră din 0/12 februarie 1890, adresată d-lui Giranti D. Făţca. Dorinţa d-voastră de-a avea colecţia completă a ziarului nostru „Squipëtari" ne-a pricinuit o deosebită plăcere şi ne grăbim a o satisface pe deplin. Arătaţi părere de rău că nu dispuneţi de abonament; vă răspundem că bărbaţi ca d-voastră, care se interesează atita de dezvoltarea naţiunei noastre, sinteţi nepreţuiţi pentru noi şi n-avem cum să le arătăm completa noastră recunoştinţă. Nu numai că nu e vorbă de abonamentul d-voastră, dar ne-aţi face o deosebită îndatorire dacă ne-aţi recomanda şi alte persoane de prin localităţile d-voastră, cărora să le trămitem gratis foaia noastră şi întreaga colecţiune. Nu numai atit, dar noi sperăm să vie un timp, şi credem că nu va fi departe, cind să vă putem pune la dispoziţie mijloacele materiale indispensabile, ca să puteţi conlucra la edificiul naţiunii noastre, de care vedem că aveţi atita predilecţiune.

Mijloacele noastre pină acum sint foarte restrinse. Din cauza aceasta, foaia noastră n-a apărut decit pină la 28 numere inclusiv şi la epoci neregulate. Foaia noastră, deci, n-are pină acum decit numai o singură colecţiune de la 1—52 numere, din care au apărut numai 28 numere. După ce se vor completa 52, după numărul săptăminilor anului, atunci începem cu a doua colecţie. Vă trimitem dar numerele ce vă lipsesc, adică 24, 25 şi 27, ca să completaţi toate numerele apărute pină acum din prima noastră colecţiune.

Ne-aţi trimis odinioară 2 opere ale d-voastre, Abecedar şi gramatică în trei limbi şi atit de importante pentru noi, pentru care n-avem expresiuni suficiente ca să arătăm mulţumirea şi recunoştinţa noastră! Cu regret vă mărturisim însă că nu mai posedăm nici una, deoarece ni s-au sustras din redacţiune; se vede că vreun amator a voit să le posede în modul acesta, neştiind cum să şi le procure altfel. Vă rugăm dar respectuos, dacă mai aveţi, să ne înlesniţi încă 2 exemplare cu care ne îndatoraţi foarte mult.

Vă urez multă sănătate!

Devotat amic

Preşedintele Societăţii albaneze „Drita" şi
Directorul ziarului „Squipëtari"
N. N. Naçio

10/22 février 1890
Bucarest, 5, strada Colţea

Très Honoré Monsieur[1],

Nous avons reçu avec grande satisfaction votre lettre du 0/12 février 1890, adressée à M. Giranti D. Făţca[2]. Votre désir de posséder la collection complète de notre journal « Squipëtari » nous a fait grand plaisir et nous nous empressons de le satisfaire entièrement. Vous montrez du regret à ne pas avoir d'abonnement; nous vous répondons que des hommes comme vous

---

[1] Les lettres des annexes 3 et 4 portent le cachet de la Société albanaise, avec la légende suivante: SHOQERIA SHQIPETARE-VET DRITA, 1887, 4 JENAR, BUKURESHT. Au milieu, une aigle aux ailes déployées.

[2] Le mot Giranti est erronément écrit avec une majuscule. D. Făţca a été le gérant responsable de la gazette « Sqipëtári » à partir du n° 24 du 18 juin 1889.

qui s'intéressent autant au développement de notre nation sont inappréciables pour nous et nous ne sommes pas en mesure de leur prouver toute notre reconnaissance. Non seulement qu'il ne peut être question de votre abonnement, mais nous vous serions particulièrement redevables si vous nous recommandiez aussi d'autres personnes de votre région, afin de leur envoyer gratuitement notre feuille ainsi que la collection entière. Bien plus, nous espérons qu'un temps vienne, et nous ne le croyons pas éloigné, où nous puissions mettre à votre disposition les moyens matériels indispensables pour que vous puissiez travailler avec nous à l'édifice de notre nation, pour laquelle vous avez, nous le voyons, une réelle prédilection.

Nos moyens actuels sont encore très restreints. Aussi notre feuille n'a paru que jusqu'au n° 28 inclusivement et à des époques irrégulières. Notre feuille n'a donc jusqu'à présent qu'une seule collection de 1—52 numéros, desquels n'ont paru que 28 numéros. Lorsque nous complèterons les 52, d'après le nombre des semaines d'une année, nous commencerons la seconde collection. Nous vous envoyons donc les numéros manquants, c'est-à-dire 24, 25 et 27, pour que vous puissiez compléter tous les numéros parus jusqu'à ce jour de notre première collection.

Vous nous avez envoyé naguère deux de vos ouvrages, l'Abécédaire et une Grammaire, *en trois langues*, et tellement importants pour nous que nous ne trouvons pas l'expression suffisante pour vous en remercier et vous prouver notre reconnaissance ! Nous vous avouons, toutefois, avec regret que nous n'en possédons plus aucun, car ils ont été soustraits de notre rédaction, probablement par un quelconque amateur qui aura désiré les avoir de cette manière, ne sachant pas comment se les procurer autrement. Nous vous prions donc respectueusement, si vous en avez encore, de nous procurer deux autres exemplaires, pour lesquels nous vous seront très reconnaissants.

Je vous souhaite une bonne santé !
Votre ami dévoué

Le président de la Société albanaise
« Drita » et Directeur du Journal
« Squipëtári »
N. N. Naço

IV

Société Albanaise DRITA
n° 431

Bucarest, 16 Août (s.v.) 1892

Très Honorable Monsieur,

Les peuples se sont revendiqué en droit le suivant principe, reconnu et approuvé aujourd'hui par tout le monde civilisé : « Lumière pour tous et nationalité pour chacun ». Notre peuple albanais des Balkans est totalement manqué d'écoles nationales ; et tellement il est mis en mouvement sur la pente de la dénationalisation, par les écoles et propagandes étrangères, gréco-slaves, qui scandalisent tout l'homme consciencieux. Pour pouvoir prévenir le mal, à une heure plus avant et dans les limites de la possibilités, notre jeune Société a débuté afin de fonder à Bucarest la première école albanaise cours supérieur, avec internat, ayant comme Ephore le Grand Philologue et Académicien Mon.[eur] B.P.Hachedéo. Dans cette école recevront l'éducation pure nationale de jeunes albanais, apportés d'Albano-Macédoine et qui,

après l'achèvement du cours, seront envoyés en leur patrie, comme Professeurs, pour ouvrir des écoles nationales dans les localités les plus exposées au péril de dénationalisation, et avec l'impérieuse mission de contrebalancer et de détruire par des propagandes nationales, les courants orthodoxes.

Parce que Vous, Respectable Mon.eur, avez toujours et beaucoup aimé notre cause nationale, le soussigné se croit obligé, en premier rang, et il a distincte honneur à soumettre, avec profond respect, à votre connaissance, le Règlement d'organisation et administration de cette école, comme un petit signe de reconnaissance et distincte estime, et avec le chaleureux désir de savoir votre spéciale et sincère opinion relativement à l'importance de notre entreprise.

Soumis et dévoué serviteur,
N. N. Naço

Président de la Société « DRITA »
Directeur du journal « Shqipëtári »,
Directeur de l'Ecole Normale albanaise

Bucarest, rue Lumina n° 1

LES DÈMES ET LES PARTIS POLITIQUES DANS L'EMPIRE BYZANTIN AUX Ve–VIIe SIÈCLES

Le rôle des couches populaires dans l'histoire de l'Empire byzantin n'a pas été toujours examiné à la lumière des rapports réels qui existaient entre les gouvernés et les gouvernants. Comme pouvoir superposé, dont la légitimité ne se fondait pas sur la volonté du peuple, le gouvernement byzantin pouvait se passer du consentement populaire pour tous ses actes de politique intérieure et extérieure. Et l'histoire pouvait être écrite du point du vue des gouvernants. Les auteurs qui ont présenté le développement historique de l'Etat byzantin par les renseignements des sources officielles ont mis en circulation parfois même les conceptions de leurs sources, en caractérisant par des termes comme : « désordre », « trouble », « agitation », « émeute », « sédition » tout acte de protestation sociale, toute manifestation populaire contre l'injustice et l'oppression administrative, toute révolte contre les gouvernants.

Les gouvernés ont manifesté, toutefois, leur présence active et d'une signification positive dans l'histoire de la société byzantine. Contre l'asservissement social et contre l'absolutisme gouvernemental ils ont pratiqué la fuite, le refus de travailler, la manifestation publique, l'attaque aux oppresseurs, la révolte en masse et les mouvements tendant au renversement de l'autorité constituée. Par de telles formes de résistance à l'injustice sociale et au gouvernement abusif et intolérant, les gouvernés ont exercé un contrôle indirect sur les autorités administratives. La souveraineté latente du peuple pouvait ainsi se faire toujours ressentir. Les rapports réels entre les gouvernés et les gouvernants ont eu le caractère d'une lutte âpre et permanente. Le peuple s'est montré puissant même lorsqu'il était frustré et abattu, comme ce fut le cas de ses mouvements écrasés par les gouvernants. C'est pourquoi les gouvernants cherchaient, bien que formellement, l'adhésion du peuple pour l'intronisation de l'empereur. Le verdict du peuple à l'hippodrome était pour un nouvel empereur plus précieux que celui du sénat et de l'Eglise qui avaient participé à son élection.

En général, la vie politique des Byzantins n'a pas été examinée du point de vue des gouvernés. Selon certains auteurs, les organisations populaires, que les sources indiquent par les termes δῆμος et μέρος auraient été des formations aux activités négatives par rapport au gouvernement byzantin. Le premier terme fut interprété d'une manière juste comme signifiant au sens large le *peuple* et au sens restrictif la population d'une circonscription urbaine. Toutefois, sans qu'on leur attribue une signification péjorative, les *dèmes* ont été présentés parfois comme des formations opposées au régime légal de l'Empire [1]. Et le terme μέρος, qui conformément aux sources devait être traduit par le mot *parti* au sens de parti politique, a été rendu par le mot *faction*, qui a la signification presque dédaigneuse d'une organisation qui provoque des troubles dans l'Etat. L'emploi du terme *faction* reflète en quelque

[1] Voir A. Rambaud, *Etudes sur l'histoire byzantine*, Paris, 1922, p. 7 et suiv.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 4, p. 671–693, BUCAREST, 1969

sorte la conception même selon laquelle le rôle des forces populaires dans l'histoire de l'Empire byzantin aurait été bien moins estimable que l'activité des gouvernants.

Avec cette explication du sens exact du terme μέρος, nous pouvons utiliser le mot *faction*, mais seulement pour respecter la terminologie des auteurs dont les recherches constituent l'objet de notre examen.

Selon les byzantinistes des XVIII^e^-XIX^e^ siècles, les manifestations des dèmes n'étaient que des actes de désordre provoqués surtout par les participants aux jeux de l'hippodrome. C'est à partir de la fin du XIX^e^ siècle et du commencement du XX^e^ siècle que certains historiens ont distingué entre les troubles du cirque et les protestations populaires dirigées en dehors de l'hippodrome contre l'empereur ou contre les dignitaires oppresseurs. Dans ce nouveau sens les recherches byzantines ont été orientées par les études de F.I. Uspenskij[2], de J. B. Bury[3], de Ch. Diehl[4], de Steven Runciman[5] et de N. Iorga[6]. Mais bien qu'ils aient relevé certains aspects des activités politiques et municipales des dèmes et des partis, ces auteurs n'ont pas expliqué la nature sociale et les causes qui déterminaient la participation du peuple des villes aux luttes politiques. La première étude concernant la nature sociale des dèmes byzantins à été publiée en 1904 par le savant serbo-croate G. Manojlovič. Restée presque inconnue pendant plus de 30 ans, l'étude de cet auteur a été traduite en français et publiée en 1936 dans la revue « Byzantion »[7].

Selon la conception de Manojlovič, les formations dites τὰ μέρη auraient été de véritables partis populaires, les Verts appartenant aux classes inférieures, les Bleus aux classes supérieures, ce qui expliquerait que la lutte entre ces partis aurait été fondée sur l'opposition des couches sociales existantes dans les villes byzantines. A l'appui de cette interprétation l'auteur soutient qu'à Constantinople les Bleus habitaient les quartiers du centre, tandis que les Verts avaient leurs demeures dans les banlieues et aux environs de la capitale impériale. L'influence de cette conception du savant serbo-croate s'est fait ressentir sans retard dans les recherches publiées par Ivonne Janssen[8].

Ayant utilisé surtout les résultats obtenus par G. Manojlovič concernant la nature sociale et politique des dèmes byzantins, G. I. Brătianu publia en 1937 une étude par laquelle il ouvrit de nouvelles perspectives pour les recherches sur la présence active des couches populaires dans l'histoire du Bas-Empire. Cet auteur relève le rôle constitutionnel et militaire des partis, — des factions selon sa terminologie. Il constate que ces organisations mettaient souvent en danger le pouvoir impérial lui-même. Mais il ne distingue pas entre les δῆμοι et les μέρη, qui, selon son opinion, n'auraient été que des appellations des mêmes organisations[9].

Un progrès bien plus sensible concernant les recherches scientifiques sur les dèmes et les factions a été réalisé par l'historien soviétique A.P. Diakonov[10], dont l'étude publiée en

---

[2] *Партии цирка и димы в Константинополе* [Les partis du cirque et les dèmes à Constantinople], dans « Византийский Временник » I (1894), p. 1—61.

[3] Dans les annotations à son édition de l'ouvrage d'Edward Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman empire*, I—VII, London, 1896—1900; IV, p. 220, 531—532.

[4] *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e^ siècle*, Paris, 1901, p. 449.

[5] *Byzantine civilisation*, London, 1932, p. 71—72.

[6] *Histoire de la vie byzantine*, I, București, 1934, p. 148—153.

[7] *Le peuple (dèmes) de Constantinople de 400 à 800 après J. Ch.*, dans « Byzantion », XI (1936), 2, p. 617—716.

[8] *Les Bleus et les Verts à Constantinople et en province sous les règnes de Maurice et de Phocas*, dans « Byzantion », XI (1936), p. 499—536.

[9] *L'Empire et la « démocratie » à Byzance*, dans « Byzantinische Zeitschrift », XXXVII (1937), p. 86—111, étude republiée dans le volume *Etudes byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris, 1938, p. 93—124.

[10] Son étude intitulée *Византийские димы и факции в V—VII вв.* [Les dèmes et les factions à Byzance aux V^e^—VII^e^ siècles] a été publiée après sa mort, dans «Византийский сборник», Moscou-Leningrad, 1945, p. 144—227.

1945 contient des interprétations fondées— pour la première fois à ce sujet — sur la conception matérialiste de l'histoire. Diakonov trouve que par la théorie de Manojlovič, selon laquelle la lutte entre les factions serait tout simplement une lutte entre les classes socialement opposées, on ne peut pas expliquer le fait que parfois les dèmes des deux factions se sont engagés solidairement dans des luttes et dans des révoltes communes.

Ayant analysé les sources, Diakonov constate que les dèmes ont été des organisations différentes par rapport aux factions. L'erreur de Manojlovič et de ceux qui ont adopté ses interprétations provenait du fait qu'ils ne faisaient pas distinction entre les dèmes et les factions. D'autres historiens avaient sous-estimé le rôle des dèmes, en les considérant éléments constitutifs des factions; Manojlovič, par contre, en relevant le rôle des dèmes, estimait que leurs activités se sont manifestées foncièrement lors des luttes entre les factions. Après l'examen de ces interprétations unilatérales, Diakonov constate que les dèmes ont été des formations populaires aux racines dans les communautés de l'antiquité, tandis que les factions se sont organisées plus tard, au Bas-Empire, comme formations distinctes destinées aux manifestations sportives et politiques, englobant les dèmes[11].

En progrès sur la voie des résultats obtenus par les recherches de Diakonov, au sujet des partis politiques, se trouve l'étude publiée en 1947 par le byzantiniste soviétique M.V. Levčenko[12]. Cet auteur accepte la conception plus ancienne[13], qui attribue aux dèmes le rôle du facteur en quelque sorte constitutionnel, modérateur de la monarchie et de l'aristocratie, dans l'organisation de l'Etat byzantin. Il insiste sur le fait que le parti des Bleus appuyait la politique de l'aristocratie, tandis que les Verts représentaient les intérêts des couches sociales moyennes, commerciales et industrielles; il met en lumière les renseignements des sources sur les conflits des deux partis dans les provinces[14].

Dans un ample travail publié en 1965—1966 sur *Byzance au VII^e siècle*, concernant la période des années 602—634, le savant grec Andréas Stratos trouve aussi que les Bleus étaient conservateurs et les Verts progressistes, que les manifestations déclenchées par un parti à Constantinople éclataient presque simultanément dans les provinces et que les conflits des partis gagnèrent en intensité vers la fin du VI^e siècle. Il constate que l'empereur Héraclius a pu apaiser les luttes des partis, en dirigeant l'attention populaire sur la défense de l'Empire contre la menace perse. Cet auteur relève encore le fait que les mêmes personnes apparaissent parfois dans les sources comme représentants cumulatifs des dèmes et des partis, mais il n'analyse pas distinctement les deux organisations [15].

Une étude fondée aussi sur les sources au sujet des dèmes et des partis politiques byzantins à été publiée en 1967 par l'historien anglais John V. A. Fine[16]. Selon cet auteur, la confusion des dèmes et des factions provient de la terminologie des sources: on utilisait les termes δῆμος et μέρος dans le même sens, les deux organisations étant considérées équivalentes. Il trouve que les formations politiques des Bleus et des Verts avaient deux éléments constitutifs, les dèmes et les factions, et qu'il serait difficile de distinguer entre ces deux insti-

---

[11] Sur les appréciations positives exprimées par les byzantinistes soviétiques au sujet de cette étude de A. P. Diakonov, voir le compte rendu de I. V. Pičeta dans «Вестник Академии наук СССР», n° 5—6, 1945, ainsi que l'analyse signée par V. Gorianov dans «Вопросы истории» N° 4, 1946, p. 136—140.

[12] *Венеты и прасины в Византии в V—VII вв.* [Les Bleus et les Verts à Byzance aux V^e—VII^e siècles], dans « Византийский временник, » I (XXVI), 1947, p. 164—183.

[13] Dans ce sens, voir Ch. Diehl, *Le sénat et le peuple byzantin au VII^e et au VIII^e siècles*, dans « Byzantion », I (1924), p. 213.

[14] M. V. Levčenko, *op. cit.*, p. 169—183.

[15] Τὸ Βυζάντινον στὸν Ζ' αἰῶνα, I—II, Athenes, 1965—1966, p. 36—46, 241—242, 529, 544, 690, 734.

[16] *Two Contributions on the Demes and Factions in Byzantium in the Sixth and Seventh Century*, dans *Зборник радова византолошког института* t. X, Beograd, 1967, p. 29—37.

tutions. Suivant son opinion, on trouverait donc dans les sources trois catégories de formations populaires : les dèmes, les factions et les partis des Bleus et de Verts. A l'exception de cette interpétation, les autres résultats de son étude, concernant surtout l'activité des dèmes pendant le règne d'Héraclius, sont bien fondés et utilement acquis pour le progrès des recherches byzantines.

En relevant ainsi l'état des recherches sur les dèmes et les partis politiques byzantins, on doit constater le progrès scientifique réalisé jusqu'à présent par les études de G. Manojlovič, G. I. Brătianu, A. P. Diakonov, M. V. Levčenko, A. Stratos et J. Fine. Ces auteurs ont orienté les recherches vers l'étude stricte des textes grecs et vers le contenu social et politique des institutions par lesquelles le peuple pouvait exprimer sa volonté dans l'Empire byzantin. On ne doit plus confondre les dèmes avec les partis politiques, quoique parfois les mêmes personnes se trouvaient à la tête des deux institutions[17]. Les dèmes et les partis étaient des organes par lesquels le gouvernement impérial pouvait connaître à certains moments les doléances populaires. Leur participation à la vie politique, telle qu'elle ressort des sources byzantines, était en même temps le moyen accepté par le gouvernement pour dissimuler en quelque sorte l'absolutisme du pouvoir impérial. En même temps, les organisations du peuple ont manifesté leur résistance contre l'injustice sociale et l'oppression administrative. Elles ont participé effectivement au renversement de certains empereurs.

Mais sur le rôle historique des dèmes et des partis byzantins il reste encore bien des choses à étudier. On doit examiner surtout la participation du peuple à la défense de l'Empire en cas de danger du dehors. Dans les guerres portées par Justinien I contre les Perses, en 530—532, les gens du peuple se sont battus avec acharnement, pour la victoire de l'empereur. En 584, les dèmes de Constantiniople furent appelés en hâte pour défendre les grandes murailles de la capitale[18]. En cas de grand péril, on récrutait dans les dèmes aussi les paysans réfugiés dans les villes. La défense des villes a été d'ailleurs souvent confiée aux formations populaires. Sous le règne d'Héraclius (610—641), les dèmes et les partis ont soutenu activement la campagne militaire des Byzantins contre les Perses. Le parti des Verts éleva une statue à Nicetas, neveu de l'empereur, grandement apprécié comme héros dans les guerres de l'Empire[19]. Pour les Byzantins des V^{e}—VII^{e} siècles, les guerres contre les envahisseurs avaient en quelque sorte le caractère de luttes sacrées auxquelles les dèmes et les partis ont participé dans un esprit de croisade pour la défense de l'Empire. L'opposition entre les partis cessait devant le danger extérieur. Ces aspects du rôle historique des dèmes et des partis politiques byzantins restent à être étudiés.

GHEORGHE CRONȚ

[17] Des byzantinistes remarquables confondent encore les dèmes avec les partis politiques. Voir L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire Byzantin*, I, Paris, 1949.
[18] Théophane, *Chronographia*, éd. De Boor, I, 257, 7.
[19] *Chronicon Paschale*, éd. L. Dindorf, Bonn, 1832, p. 705—712.

TRAVAUX RÉCENTS ET INFORMATION ANCIENNE

Propos sur l'historiographie internationale contemporaine de l'art roumain du moyen-âge

On a récemment fêté à Bucarest le 20-ème anniversaire de l'Institut d'Histoire de l'Art de l'Académie Roumaine. Le bilan de son activité est riche, d'une complexité parfois surprenante. En effet, c'est grâce aux recherches proprement dites ainsi qu'à la publication des résultats — en partant des nouvelles découvertes et jusqu'aux travaux de synthèse — que l'art roumain de toutes les époques et sous tous ces aspects a clairement révélé non seulement son intérêt mais aussi une structure suffisamment précise pour permettre dorénavant aux historiens de lui reconnaître sa fonction culturelle dans l'évolution de la société roumaine à travers les siècles et jusqu'à nos jours. C'est affirmer que l'historiographie roumaine de l'après-guerre a réussi à dépasser également le stade initial à toute recherche, celui de l'*accumulation quantitative* et celui des *essais de synthèse* qui lui fait normalement suite. Essentiellement redevable aux études très poussées de l'histoire roumaine, ainsi que, pour les époques anciennes, à l'archéologie, l'étape actuelle des études sur l'art pourrait être qualifiée comme celle de la *recherche problématique*. Dans une vue d'ensemble l'on peut affirmer que durant les deux dernières décennies l'investigation de ce domaine a dirigé ses pas dans une direction qui évolue du hasard vers la signification, de la constatation vers l'argumentation.

Toutefois, ce progrès, aussi clairement prouvé qu'il soit, n'acquiert toute son autorité culturelle qu'une fois intégré parmi les valeurs internationales contemporaines. Car, cette plus large perspective est indispensable pour situer l'art roumain — en tant que réalité représentative de la nation — dans l'ensemble de la culture européenne.

Quelle est l'image créée par l'historiographie internationale contemporaine à l'art roumain du moyen-âge? Comment est-il connu et partant compris sous trois de ses aspects essentiels : sa spécificité nationale, sa place dans le Sud-Est européen, ainsi que dans l'ensemble de l'art occidental?

Nous tâcherons, dans ce qui suit, de répondre brièvement, nous limitant à l'art médiéval, dont l'existence s'étend sur plus de cinq siècles et qui paraît gagner dernièrement, à l'intérieur du pays comme à l'étranger, une réputation de charme et d'originalité qui se propage un peu à la manière d'une découverte archéologique sensationnelle.

Exception faite de quelques mentions, peu nombreuses et tout aussi peu expressives, les pages que Charles Diehl[1] a consacrées à l'art du moyen-âge roumain constituent la première vue d'ensemble dans l'historiographie internationale qui assigne à cet art une place parmi les héritiers de Byzance, dans l'ensemble des arts de l'Orient chrétien ainsi que dans celui, plus

[1] Diehl, Ch., *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1926.

restreint, des pays du Sud-Est européen. Entre les années 30 et 40, Paul Henry[2] et le Prof. André Grabar[3], en premier lieu, ont révélé quelques-uns des aspects les plus significatifs de cet art. C'était peu pour faire connaître au monde la création artistique d'un pays dont le passé paraissait tout aussi lointain qu'obscur. C'était, d'autre part, insuffisant. Cet art n'avait presque pas de passé, en dehors de ses vagues racines byzantines, pas d'avenir, sinon l'aspect confus d'une irrémédiable et rapide décadence. L'historiographie étrangère de l'époque avait projeté comme un jet puissant de lumière sur un beau fragment dont l'ensemble demeurait dans l'ombre. C'était peu aussi par rapport aux publications roumaines, nombreuses celles-ci, souvent publiées en français. Mais, par un besoin normal d'assigner à l'art roumain une place parmi celle des peuples voisins, ainsi que d'expliquer les traits communs se rapportant aux thèmes et à l'iconographie orthodoxes, hérités de Byzance, les spécialistes roumains ont trop appuyé sur le rôle des influences, sur la puissance d'une tradition qui pesait inexorablement sur le contenu comme sur la forme, tout ceci sans réussir toujours à mettre en valeur, à l'aide d'arguments historiques et esthétiques convaincants, la part de réussite originale, de création propre aux trois provinces roumaines : la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie. Inférés mais non expliqués, il n'était pas possible de faire ressortir clairement les traits originaux de cet art — résultat d'un côté, de la culture nobiliaire du moyen-âge et, de l'autre, d'un folklore aux racines millénaires — de l'amas mouvant des influences qui allaient de la province byzantine et jusqu'au roman, au gothique, à la renaissance et au baroque occidental.

C'est le mérite de la recherche roumaine de l'après-guerre que d'avoir compris le danger de cette impasse et d'avoir réussi à s'en éloigner. Tout en reconnaissant l'apport énorme, dans le domaine de l'information surtout (ne serait-ce que tout ce que nous a légué le Bulletin de la Commission des Monuments Historiques qui a paru depuis 1908 jusqu'en 1945) que les jeunes historiens de l'art (formés pour la plupart dans l'Institut plus haut mentionné) doivent à leurs prédécesseurs ; c'est en partant de leurs acquis, qu'ils ont vérifié les données matérielles connues et ont soumis à un nouveau examen théorique ce qui n'était que des conclusions provisoires, voire des hypothèses. Les nouvelles méthodes dans la recherche, conçues selon les exigeances scientifiques modernes, l'aide précieuse des fouilles archéologiques et de l'action de restauration d'un grand nombre de monuments, ont aidé les historiens de l'art à formuler d'une manière systématique le programme de recherche et les problèmes à résoudre. La perspective s'amplifiait ainsi en étendue et en profondeur. Origines, étapes d'évolution, relations entre provinces, rapports avec Byzance, interaction avec les pays nord et sud-slaves, rapports avec l'art post-byzantin, signification d'une « renaissance » locale, réception du baroque, problèmes de continuité, fin de l'art médiéval, e.a., constituent autant de chapitres nouveaux dans l'activité des historiens de l'art du moyen-âge roumain. Et c'est ainsi que, étudié en tant qu'expression de la culture, cet art commence à révéler son originalité, son climat propre, unique ; la valeur esthétique omologant, avec la précision plus nuancée du rôle des influences (subies et exercées) et l'entendement correct des phénomènes complexes de sélection, ce qui est spécifiquement roumain dans l'unité de l'ensemble de l'art médiéval dans l'aire du sud-est de l'Europe.

---

[2] Henry, Paul, *Les églises de la Moldavie du Nord des origines à la fin du XV[e] siècle*, Paris, 1930 ; Idem, *De l'originalité des peintures bukoviniennes dans l'application des principes byzantins*, dans « Byzantion », I, Bruxelles, 1924 ; Idem, *L'Arbre de Jessé dans les peintures de Bukovine*, dans *Mélanges de l'Institut Français des Hautes Etudes en Roumanie*, Paris, 1928 ; Idem, *Quelques notes sur la représentation de l'Hymne Akatiste en Bukovine*, dans *Mélanges...*, Paris, 1928.

[3] Grabar, André, *Les Croisades dans l'Europe Orientale dans l'art*, dans *Mélanges Charles Diehl*, II, Paris, 1930 ; Idem, *l'Origine des façades peintes des églises moldaves*, dans *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga*, Paris, 1933 ; Idem, *Un grafitte slave sur la façade d'une église de Bukovine*, dans « Revue des études slaves », XXIII, Paris, 1947.

C'est cette activité récente, ainsi que, implicitement, la nouveauté des résultats, qui ont été reconnues et même soulignées par le Prof. André Grabar dans l'introduction de son livre récemment paru[4]. En portant un jugement de valeur sur les travaux plus anciens l'auteur affirme : « Dans ces ouvrages, l'Europe orientale est représentée presque uniquement par l'œuvre byzantine, des activités artistiques en dehors de Byzance n'étant citées, très rapidement, qu'en qualité d'imitation plus ou moins servile des modèles de Constantinople... » Et il continue : « Nous serons en mesure, beaucoup mieux que dans les synthèses antérieures, de rendre justice à l'effort d'art consenti dans tous ces pays, bien plus riches en expériences artistiques diverses qu'on ne le croit sur la foi d'un consensus qui est d'un autre âge et ne correspond plus ni aux possibilités d'information dont on dispose actuellement. Sur ce dernier point capital, les trois dernières décennies ont été décisives. Là où jusque-là ne s'aventuraient que quelques rares critiques d'art et archéologues... on trouve maintenant des équipes de chercheurs nationaux, des archives photographiques, de nombreuses publications savantes ».

Si telle est la réalité, implicitement consentie pour la Roumanie aussi, la question qui se pose est celle de la manière dont ces résultats louables se reflètent dans l'historiographie contemporaine. Nous essayerons de répondre en examinant trois des aspects les plus expressifs de la recherche, notamment : l'information, les travaux de synthèse et ceux se rapportant aux études comparatives avec l'art des autres pays du Sud-Est européen.

Depuis l'apparition en 1953 du livre de Heinrich Wendt[5] et jusqu'en 1968 quand A. Grabar consacre, dans son livre cité plus haut, un ample chapitre à l'art médiéval roumain, ont paru à l'étranger environ 20 travaux le concernant. Parmi ceux-ci, six ne contiennent que des mentions le plus souvent sans intérêt et comportant des erreurs plus ou moins graves. Celles-ci sont dues, en premier lieu, au manque d'information, tant directe que bibliographique, ainsi qu'aux erreurs d'interprétation, aux points de vue surannés par rapport aux résultats des recherches roumaines. La bibliographie roumaine est-elle délibérément ignorée? A l'exception du Prof. V. N. Lazarev qui, dans sa monumentale *Storia della pittura bizantina*[6], tout en n'accordant pas plus d'une page à l'art roumain (vu qu'il s'arrête au moment de la chute de l'empire byzantin sous les Turcs) cite une riche bibliographie ancienne et récente, aucun autre spécialiste ne paraît avoir pris connaissance de plus près des publications roumaines d'après-guerre, pas même de celles écrites dans des langues accessibles. Soulignons, pour légitimer notre étonnement, le fait que des publications telles que *Répertoire d'art et d'archéologie* ou *International bibliography of historical sciences* (pour ne plus parler des comptes rendus dans des revues comme « Byzantinische Zeitschrift » ou « Byzantinoslavica ») mentionnent, sans être à jour, évidemment, avec soin parfois même des articles ou des notes publiés en langue roumaine[7].

Les travaux de synthèse ou selon les différents genres d'art, sont très peu nombreux. Mentionnons parmi les plus méritoires et les mieux renseignées aussi, les pages que Mme Pauline Johnstone consacre à la broderie médiévale roumaine[8], genre d'art, il est vrai, parmi les

---

[4] Ibid., *L'art du moyen-âge en Europe orientale*, Paris, 1968.

[5] Wendt, Heinrich, *Rumänische Ikonenmalerei*, Eisenach, 1953.

[6] Lazarev, V. N., *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967.

[7] Pour les publications parues après la guerre et jusqu'en 1964, v. Musicescu, Maria-Ana, *Cercetări de artă medievală românească în anii puterii populare*, dans « Studii şi cercetări de Istoria Artei », t. 11, n° 1, Bucarest, 1964.

V. aussi, les travaux de synthèse parus depuis lors : Vătăşianu, Virgil, *Istoria artei feudale în Ţările Române*, I, Bucarest, 1959, et *Istoria Artelor Plastice în România*, I, Bucarest, 1968.

[8] Johnstone, Pauline, *The byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967.

mieux connus à l'étranger grâce à l'ouvrage devenu classique de Gabriel Millet[9]. Par contraste, les icônes roumaines n'ont pas encore trouvée l'appréciation qu'ils méritent. Le livre de H. Wendt [10] demeure un bienveillant essai d'amateur. D'autre part, des considérations telles que celles du savant yougoslave V. Djurić[11] n'avancent guère, sinon d'une manière qui tient plutôt de la critique d'art, à la connaissance scientifique d'un genre d'art assez connu et très apprécié dans les autres pays du Sud-Est européen. Il est vrai aussi que les icônes roumaines ne figurent pas dans le grand et beau album des icônes sud-est européennes[12]; il est indéniable aussi que ce n'était pas à un savant étranger, aussi compétent qu'il fût, de demander à écrire sur les icônes roumaines (mêmes celles de second ordre se trouvant dans les collections suisses). Nous sommes en droit de nous demander pourquoi les organisateurs de l'exposition de Genève ont oublié les historiens roumains de l'art. Ils existent pourtant.

Deux auteurs se sont penchés avec un intérêt plus actif, plus soutenu aussi, sur les expressions majeures de l'art médiéval roumain, l'architecture et la peinture : W. Sas-Zaloziecky et le Prof. André Grabar. Le premier a connu de près les monuments roumains. L'image qu'il nous en lègue dans deux de ces livres[13] est quasiment celle tracée par Ch. Diehl il y a plus de quarante ans. Correcte dans l'ensemble et aussi dans l'information de détail, souvent appréciée avec compréhension et chaleur, l'image de l'art roumain n'a néanmoins pas reçue d'explication satisfaisante, ni pour les monuments, ni en ce qui concerne les étapes de leur évolution. Les influences sont durement soulignées, parfois à tel point que, entre autres, la structure gothique parait noyer tout effort de création propre à l'architecture, toutefois si originale, de la Moldavie des XV^{e}—XVI^{e} siècles. Il faut le reconnaitre — et c'est le cas de nombreux spécialistes — l'on néglige trop souvent le rôle de l'évolution de la société dans la formation et le développement des formes d'art. C'est ici qu'il faut chercher l'explication de la carence dans l'entendement historique du phénomène artistique, dans le fait de s'arrêter aux constatations sans chercher le « pourquoi » d'une expression d'art qui n'est immédiatement saisissable que dans sa forme.

Il y a des années que le Prof. André Grabar s'intéresse à la peinture moldave. Mais ce n'est pas dans la Préface de l'Album de l'UNESCO[14] — beau livre, pas toujours inattaquable — de large propagande, qu'il faut chercher son opinion réelle sur la signification et la valeur de la peinture extérieure de Moldavie, mais bien soit dans ses travaux d'avant guerre, soit dans son dernier livre, cité plus haut. On lit cette première synthèse sur l'art de l'Europe orientale avec l'intérêt et le plaisir qu'offre toute étude de ce grand savant. C'est toujours dans ce livre qu'on accorde pour la première fois à l'art médiéval roumain la place particulière qu'il détient dans l'ensemble du Sud-Est européen. « La composition de notre étude, souligne l'auteur, se présente en triptyque, avec au centre la racine byzantine unique, et, sur les volets, les deux branches majeures qui s'en détachent : la branche balkanique et ses prolongements sous la Turcocratie et en Roumanie, et la branche russe (...). Nous présenterons donc séparément les arts des Balkans, de la Roumanie, de la Russie». Ne serait-ce que la mise au point de cette vérité — qui à l'avenir ne pourra plus être ignorée — et l'étude de l'art médiéval roumain aura gagné une précision qui a la valeur d'une prémisse scientifique. Il est d'autant plus étonnant que le Prof. Grabar ne cite qu'une bibliographie tellement incomplète : hormis le

---

[9] Millet, Gabriel, avec la collaboration d'Hélène des Ylouses, *Broderies religieuses de style byzantin*, II^{e} vol. Paris, 1939, 1947.

[10] Wendt, H., *op. cit.*,

[11] *Les icônes dans les collections suisses*, Genève, 1968.

[12] Weitzmann, K., Chadzidakis, M., Miatev, K., Radojčič, Sv., *Icônes de Sinaï, Grèce, Bulgarie, Yougoslavie*, Paris/Grenoble, 1966.

[13] Sas-Zaloziecky, W., *Die Byzantinische Baukunst in den Balkanländern*, München, 1955 ; Idem, *Byzantinische Kunst*, Berlin, 1963.

[14] *Roumanie, Eglises peintes de Roumanie*, Paris, 1962.

livre du Prof. Grigore Ionescu[15], nous ne trouvons consignés qu'un nombre extrêmement restreint de titres d'avant la seconde guerre mondiale. Etonnant surtout le silence de l'auteur sur la récente hypothèse roumaine concernant l'origine et la signification de la peinture extérieure moldave[16], qui l'occupe d'assez près — et même avec des nuances novatrices en regard de ses opinions plus anciennes — dans ce livre même.

En ce qui concerne les études comparatives, elles sont encore à leur début, en Roumanie aussi bien qu'a l'étranger, même dans les pays du Sud-Est de l'Europe. On ne peut citer dans ce domaine tellement complexe — intéressant en égale mesure l'histoire de l'art et celle de la culture—, exception faite de quelques aspects plus restreints dus aux spécialistes yougoslaves D. Medakovič[17] et D. Stojanovič[18], que le rapport du Prof. Sv. Radojčič de Belgrade[19] et pour la Bulgarie l'article de Stamen Mihailov [20] et l'étude de A. Boškov[21]. Le savant yougoslave reconnaît lui aussi d'ailleurs que « personne n'a tenté d'embrasser dans l'ensemble le problème complexe et multiple des relations artistiques entre les Pays roumains et serbes ». Il donne dans son communiqué un aperçu général des problèmes à étudier en profondeur concernant ces relations, regardant particulièrement les XVI^{e}—XVII^{e} siècles. La savant yougoslave affirme aussi, pour la première fois, l'existence de certains traits communs entre l'art valaque et l'art serbe, posant aussi le problème d'une éventuelle influence roumaine sur la peinture serbe de la même époque. Notons, en passant, que les savants roumains G. Balş et E. Turdeanu ont depuis longtemps posé les prémisses des études comparatives roumano-serbes et roumano-bulgares. L'ample exposé du savant bulgare A. Boškov, susceptible, ici et là, de discussion, constitue un important début pour les études comparatives de l'avenir. Il constitue en même temps une impulsion pour les spécialistes roumains d'aborder de front ce domaine, l'un des plus difficiles, des plus délicats aussi, de l'art médiéval dans cette région de l'Europe.

Ce n'est pas sur un jugement de valeur concernant la manière dont l'art médiéval roumain est connu et apprécié dans l'historiographie internationale d'après guerre que nous finirons ce bref compte rendu. Quelques conclusions sont, croyons nous, évidentes. Il est néanmoins nécessaire de souligner qu'une attention toute particulière doit être accordée à l'avenir — de part et d'autre — aux problèmes que soulève, dans n'importe quel domaine de la culture, l'information, correcte et complète, pour parvenir à une juste appréciation de tout ce qui s'attache au passé et à la culture des peuples.

Nous rappellerons, pour clôre, quelques phrases que le grand historien de l'art du moyen-âge occidental, grand ami de la Roumanie aussi, Henri Focillon, écrivait en 1925[22] en reconnaissant à l'art roumain la qualité d'être « l'expression d'une conscience nationale et de sa continuité »: «C'est une école et non le confluent de maniérismes divers. Puisse-t-elle nous donner

---

[15] Ionescu, Grigore, *Istoria arhitecturii în România*, II^{e} vol., Bucarest, 1963.

[16] Ulea, Sorin, *Originea şi semnificaţia ideologică a picturii exterioare moldoveneşti*, I-ère partie, dans « Studii şi cercetări de istoria artei », 1, Bucarest, 1963; ibid., *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*, dans « Revue roumaine d'histoire », 1, Bucarest, 1963.

[17] Medakovič, D., *Die Graphik der serbischen Drucke vom XV. bis zum XVII. Jahrhundert*, Beograd, 1958 (en serbo-croate avec résumé allemand).

[18] Stojanovič, Dobrila, *La broderie artistique en Serbie du XIV^{e} au XIX^{e} siècle*, Beograd, 1959 (en serbo-croate, avec résumé français).

[19] Radojčič, Sv., *Rapports artistiques serbo-roumains de la fin du XIV^{e} jusqu'à la fin du XVII^{e} siècle à la lumière des nouvelles découvertes faites en Yougoslavie*, dans *Actes du Colloque international des civilisations balkaniques*, Sinaia, 1962.

[20] Mihailov, St., *Portrait du donateur de l'église du monastère de Kremikovci à la lumière des liens culturels bulgaro-roumains pendant le XV^{e} siècle*, dans « Arheologia », II, Sofia, 1960 (en bulgare avec résumé français).

[21] Boškov, A., *Sur les relations mutuelles entre l'art bulgare et l'art roumain aux XIV^{e}—XVII^{e} siècles*, dans « Izvestia na Instituta za izobrazitelni izkustva », VII, Sofia, 1964 (en bulgare avec résumé français).

[22] Focillon, H., *Catalogue de l'exposition du « Jeu de Paume »*, Paris, 1925.

un jour, non à titre de pastiche, non comme un sec décalque, mais avec spontanéité, d'accord avec la vie, non avec des théories ou avec des livres, un continuateur du peintre de Voroneţ ! La vitalité du génie d'un peuple ne s'affirme pas par des tentatives d'archaïsme, mais elle peut se définir par sa continuité. Moralement une depuis des siècles, la grande Roumanie contemporaine ne nous présente pas une improvisation de culture, mais un présent et un passé qui se complètent ».

Le charme un peu désuet de ces paroles ne diminue en rien leur valeur de témoignage d'une remarquable intuition — et connaissance aussi — de la valeur réelle de l'art du moyen-âge roumain. On n'en a pas mieux dit depuis lors, même si on en a prouvé plus. C'est aux recherches à venir que de trouver pour cet art la compréhension exacte, ainsi que l'appréciation esthétique et culturelle qu'il mérite, afin de faire saisir clairement son rôle actif en tant que facteur de civilisation — de beauté aussi — dans cette partie de l'Europe.

MARIA-ANA MUSICESCU

KIRIAK ȚANKOV, EST-IL L'AUTEUR DES REPORTAGES DU «TELEGRAFUL» ? *

C'est après que la révolte du mois d'avril 1876 eut éclaté en Bulgarie que le journal roumain « Telegraful », attirant l'attention sur « la correspondance reçue de Roustchouk, contenant des nouvelles alarmantes... », inaugurait la rubrique « l'Insurrection bulgare »[1]. Le premier de ces reportages paraîtra dans ce numéro même et les autres jusqu'au 18 juin 1876[2]. Ne portant pas de signature et aucune mention indiquant comme auteur un journaliste bulgare, des expressions telles que : « ...l'explication de *notre révolte*... »[3]; «...c'est très souvent que nous avons élevé *notre faible voix* »[4]; « nous les Bulgares, nous nous sommes révoltés »[5], prouvent sans conteste la nationalité de l'auteur.

Ces reportages ont été généralement attribués à la rédaction du « Telegraful »[6]. Dans ce qui suit nous essayerons de prouver qu'ils sont l'œuvre d'un journaliste bulgare appartenant au groupe des émigrants de Bucarest et notamment de Kiriak Țankov[7].

---

* Cette note est un fragment d'une étude plus ample concernant l'activité politique, diplomatique et culturelle de K. Țankov, reflétée dans les relations culturelles bulgaro-roumaines.

[1] « Telegraful », 8 mai 1876, p. 2.

[2] Nous ne citerons ici que les reportages dont nous nous occupons, notamment ceux du 8 mai, 12 mai (deux rep.), 16 mai, 20 mai (deux rep.), 21 mai, 23 mai (deux rep.), 26 mai, 30 mai, 18 juin. Parmi ses numéros il y a d'autres reportages portant des titres identiques ; nous ne les avons pas pris en considération, n'étant pas sûre, qu'il s'agit du même auteur, fait qui n'cst d'ailleurs pas impossible.

[3] « Telegraful », 26 mai 1876, p. 2 ;

[4] *Ibidem.*

[5] « Telegraful » 23 mai 1876, p. 2.

[6] Constantinescu-Iași, P., *Răscoala din aprilie și ecoul ei în România* [L'insurrection d'Avril et son écho en Roumanie], dans *Studii istorice româno-bulgare* [Etudes historiques roumano-bulgares], Bucarest, 1956, p. 137—170. L'auteur ne s'est pas occupé de la nationalité de l'auteur des reportages.

[7] Kiriak Țankov a passé son enfance et ses années d'étude à Vienne et à Paris. Arrivé en 1866 à Bucarest, il entre au cercle du journal « Românul » et dans celui de C. A. Rosetti. Il part à Belgrade avec son ami Levski. En 1869 il se trouve de nouveau en Roumanie où il publie des articles dans le « Narodnost » (où il avait aussi la charge de rédacteur) ; il administre « Tăpan ». En 1870 il a été accepté comme garant pour la parution du journal « Svoboda » appartenant à Karavelov avec lequel il s'était lié d'amitié tout en devenant son collaborateur permanent. En 1872 il est élu comme vice-président du Comité révolutionnaire bulgare de Bucarest. En 1875 il publie en langue roumaine le journal de l'émigration « Balcanul » et pose les fondations de la société « Ceovecoliubovo Nastoiatelstvo » (en collaboration avec le Dr Davila. et d'autres intellectuels) dont le but était de soutenir les insurgés de la Péninsule Balkanique. En 1875 Botev est élu comme Président du Comité et Țankov comme vice-président. Il est président, depuis 1876, du dernier Comité de l'émigration bulgare de Roumanie. M. Arnaudov, *L. Karavelov, jivot, epoha, delo* [L. Karavelov, vie, époque, œuvre], Sofia, 1964 ; M. Stoianov, *Bălgarska văzrojdensca knijnina 1806—1878*) [La Renaissance du livre bulgare], Sofia, vol. I, par. 7827, 9555, etc. : Archives Țankov, f. 5. de la Bibliothèque Cyrille et Méthode (v. MCM), Sofia.

Les reportages paraissent souvent dans des numéros consécutifs avec la mention d'avoir été rédigés dans plusieurs villes de Bulgarie[8]. Or, dans les conditions créées par l'insurrection, leur envoi du territoire bulgare était impossible. D'après notre opinion, ces reportages ont dû être écrits à Bucarest par quelqu'un se trouvant en contact régulier avec les réfugiés des différents centres de la révolte.

Nos investigations sur l'œuvre écrite des émigrants bulgares de Roumanie nous ont conduite à l'hypothèse qu'il s'agit de Kiriak Ţankov[9]. Un examen concernant les faits connus ayant trait à la publication des reportages en question dans la même période que l'*Appel à la chrétienté* [10] nous ont conduite aux constatations suivantes :

1. A la date de la rédaction et de la publication des reportages, K. Ţankov se trouvait à Bucarest. Il était président de la BCO (Bălgarsko ceovecoliubovo obştestvo) laquelle prenait, le 10/22 juillet 1876, le nom de BŢBO[11], l'unique comité en fonction de l'émigration bulgare après la rentrée de Hristo Botev en Bulgarie.

2. Une lettre du 22 mai (nouveau style) 1876 envoyée de Bucarest par la « Ceovecoliubovo obştestvo », informait N. Alexeevici Kiriiev[12] (Kichinev) du fait qu'on avait reçu des lettres signées par les chefs de l'insurrection qui décrivaient la situation dramatique de la Bulgarie, tout en sollicitant instamment le comité de porter à la connaissance des grandes puissances l'état pitoyable de la population civile. Le comité de Bucarest avait décidé de lancer un appel et priait Kiriiev d'intervenir auprès de la Russie. En même temps, le 20 mai (nouveau style) le comité décidait de publier dans la presse roumaine ces reportages-appel. K. Ţankov, président de la Société, était bien connu des Roumains, entre autres pour avoir publié, une année durant, un journal en langue roumaine[13]. Il est donc tout naturel que Bulgares et Roumains se soient adressés, pour la rédaction des reportages, à Ţankov qui cumulait, à l'époque, la qualité de journaliste et de représentant officiel de Bulgarie en Roumanie[14].

3. Il a été prouvé que l'*Appel à la chrétienté*, signé par Botev, G. Tîrnov, P. Volov, S. Stambolov — l'unique document connu jusqu'à présent concernant la situation de Bulgarie — est l'œuvre de Kiriak Ţankov[15]. C'est à peine le 22 juin 1876 que l'Appel a été publié à la suite des lettres de Bulgarie ainsi que de la décision du 22 mai. Les reportages qui font l'objet de notre recherche avaient été publiés entre temps. Ils prouvent la mise en pratique de la décision du comité, l'*Appel* ne constituant, au fond, que la dernière page de cette activité dont le but était d'informer l'Europe sur la situation de la Bulgarie. Il est indéniable que l'auteur de l'Appel a rédigé aussi les textes qui le précèdent. D'ailleurs, Ţankov avait publié aussi d'autres appels[16] dans la presse bulgare de Roumanie.

---

[8] Dépendant des régions insurgées desquelles parle le reportage — Sofia, Roustchouck, Philipopoli (Plovdiv), Sviştov.

[9] Les discussions sur la paternité concernent seulement les journalistes bulgares.

[10] « Timpul », 22 juin 1876.

[11] *Istorija na Bălgaria* [Histoire de Bulgarie], Sofia, 1954, vol. II, p. 476 ; M. Arnaudov, *op. cit.*, p. 764.

[12] BKM, Sofia, Arch. Ţankov, K., Fonds 5, n° 5, ff. 154.

[13] « Balcanul ». Paru à Bucarest en 1875.

[14] Le BŢBO de Bucarest avait centralisé toutes les actions de l'insurrection de Bulgarie ; il entretenait des relations avec les gouvernements de différents pays, portait des discussions avec les représentants des grandes puissances ainsi qu'avec les cercles diplomatiques. En 1876 le Comité de Bucarest était officieusement investi d'une série d'importantes attributions et agissait dans le sens d'un organisation centrale. Cf. D. Minev, *Documents de la BŢBO de 1876* ; « Izvestia na narodnata Kamara », vol. I, Sofia, 1947.

[15] P. Lihaciova, *Bolgarskoie vozvanie „K. Hristianstvam"* [Appel bulgare envers la chrétienté], dans *Slavianski Archiv*, Moscou, 1963, p. 84 ; Arch. K. Ţankov, BKM, Sofia, Manuscrit de l'Appel.

[16] *Appel de la société de bienfaisance de Bucarest*, dans « Văzrajdane », n°s 7—12 août 1876 ; *Appel aux philantropes de tous les pays*, *ibid.*, 4—6 août 1876 ; *Appel de la Société bulgare de bienfaisance*, dans « Bălgarski Glas », 27 juillet, 1876, e.a.

4. L'Appel est signé, entre autres, par un certain G. Tîrnov. L'auteur du reportage publié le 30 mai 1876 (« Telegraful ») écrit: « Les chefs de l'insurrection sont *G. Tîrnov*, S. Stambolov, Benkovski et Volov ». Les trois derniers, figures représentatives du mouvement révolutionnaire, étaient réellement les chefs de l'insurrection, tandis que G. Tîrnov était un inconnu. P. Lihaciova [17] affirme que celui-ci était le frère du révolutionnaire H. Tîrnov et en même temps ami de K. Ţankov. Ils avaient fait connaissance en Roumanie où Tîrnov avait été officier. Au commencement de la révolte il était parti comme volontaire en Bulgarie. C'est après sa mort que K. Ţankov a mentionné son nom, en guise d'hommage, à côté de ceux des chefs de la révolte. Mais ce geste, ainsi que la présence du nom de G. Tîrnov à la fin des reportages, n'acquièrent de signification que si Ţankov même est l'auteur de ces écrits.

Il est, d'autre part, indispensable de tenir compte des conditions historiques dans lesquelles paraissaient les articles du « Telegraful ». A l'époque, la Roumanie avait adopté une attitude de neutralité absolue envers les événements des Balkans. En 1876 Ţankov était une des personnalités les plus populaires parmi les révolutionnaires bulgares, renommée justifiée en grande mesure par ses relations étroites avec les cercles politiques et la presse roumaine [18]. C'était la personne la plus indiquée pour se mettre en relation avec le groupe du « Telegraful », en vue de la publication des reportages. (On a peut-être essayé la même action par l'entremise d'un autre journal, « Românul », par exemple, où Ţankov était très connu). Nous attirons l'attention sur le fait que Ţankov était à l'époque l'unique journaliste bulgare de Bucarest qui avait une longue pratique des « lettres roumaines »[19]. Rédacteur du « Narodnost » et administrateur du « Tăpan », les deux rédigés en langue bulgare, Ţankov a édité son propre journal en roumain. La rédaction du « Balcanul », également en roumain et celle d'un autre journal en français [20] constituent la preuve évidente que Ţankov s'adressait en premier lieu au peuple roumain, ainsi qu'aux milieux politiques de la Roumanie.

Le contenu des reportages nous offre à son tour certains arguments concernant la paternité de ces écrits. Nous retrouvons ici les idées dominantes des articles écrits par le patriote bulgare dans le journal « Balcanul », ainsi que dans le très connu *Appel à la chrétienté*. Dans tout ce qu'il a publié, l'auteur prouve son intérêt à ce que l'opinion publique européenne soit, d'une part, mise au courant de la situation, des intentions et de l'espoir des peuples subjugués et, de l'autre, de décider l'Occident à agir en leur faveur. C'est ainsi que Ţankov essayait de convaincre les Etats européens qu'il était dans leur propre intérêt que l'Orient soit pacifié (et par conséquent de résoudre favorablement les requêtes justifiées des peuples balkaniques); il revendique instamment le droit de ces peuples de conquérir leur indépendance, fût-ce par le moyen de la révolte. L'auteur anonyme du « Telegraful » soutient le même point de vue. On affirme dans presque chaque reportage : « ... l'intérêt de l'Europe demande que nous soyons aidés ... car, tant que durera cette misérable situation nous serons agités et il me paraît que l'intérêt de la paix en Europe demande que l'Orient soit à son tour pacifié » [21]. L'auteur des articles du « Balcanul » et celui des reportages était un journaliste doté d'un talent inné pour la politique extérieure; ses analyses ainsi que ses affirmations vont toujours dans le sens des actions diplomatiques européennes. Aucun autre journaliste bulgare de Roumanie ne projette avec tant d'insistance la situation des peuples balkaniques sur l'écran de la politique et de la diplomatie européennes.

---

[17] P. Lihaciova, *op. cit.*

[18] P. Kisimov, *Istoriceski studii. Spomeni. Istorja văv pisma i dokumenti* [Etudes historiques, Souvenirs. Histoire en lettres et documents], Sofia, 1901, p. 27—28; Ivan Vazov, *Săbranii Săcinenia* [Œuvres complètes], vol. VIII, Sofia, 1957, p. 190; Arch. K. Ţankov, BKM, Sofia, Fonds 5, nº 10 et 25.

[19] Les recherches faites autour des écrivains qui auraient pu écrire ces reportages, n'ont pas donné de résultats.

[20] « L'Etoile d'Orient », Bucarest, 1876—1877; cf. M. Stoianov, *op. cit.*

[21] « Balcanul », 5 mai et 26 juillet 1875; « Telegraful », 23 mai 1876.

La manière dont K. Ţankov concevait l'organisation de l'Etat libre bulgare nous autorise, une fois de plus, de lui attribuer la paternité des reportages. Ţankov propose pour son pays « tout ce que l'Europe a de meilleur grâce à sa longue expérience » (« Balcanul », 22.XI.1875), ainsi que « un avenir fondé sur les institutions les plus humanitaires et libérales » (*ibid.*). Or, les reportages revendiquent un programme identique. Les articles du « Balcanul », ainsi que les reportages, soulignent clairement l'idée de l'organisation future de la Bulgarie conformément aux relations et aux institutions sociales dont jouit la bourgeoisie européenne. Une pareille conception était contraire aux idées professées par H. Botev et n'a jamais été exprimée par un journaliste bulgare de Roumanie. Les articles de Ţankov marquent un véritable abus d'expressions telles que : « l'introduction de la civilisation européenne dans les Balkans » « des Lumières européennes », etc. L'auteur oppose toujours les institutions européennes évoluées à celles arriérées du régime féodal ottoman. Nous soulignons aussi le fait que les reportages répètent presque mot-à-mot les textes du « Balcanul ».

En réalité les reportages du « Telegraful » ne sont que la suite des principes et idéaux affirmés dans le « Balcanul », notamment l'explication des causes déterminantes des grandes révoltes des Balkans, intimement liées au procès de démembrement de l'empire ottoman. Les deux journaux soulignent sans cesse le caractère anachronique des institutions féodales ottomanes en comparaison du niveau supérieur de la vie en Occident. Ţankov s'intéresse activement à la « crise de ces institutions et relations, désormais incapables de résoudre les conflits », ainsi qu'au fait que « n'importe quelle réforme à l'intérieur de ce genre de relations est impossible ». C'est justement l'insistance sur ce genre de constatations, telles qu'elles se reflètent dans les reportages, qui confère à ceux-ci une portée théorique autrement efficace que celle de l'*Appel à la chrétienté*.

Un trait caractéristique du chef de la « Société des amis de l'Homme », ainsi que du rôle initial joué par celle-ci, est le ton d'appel à l'humanité des reportages. Il s'agit surtout de mettre en branle les sentiments des peuples de l'Europe envers les « chrétiens soumis aux païens », de convaincre ces peuples d'intervenir activement pour améliorer le sort de ceux qui vivaient dans des conditions infiniment dramatiques. Reportages et *Appel* gardent le même ton. Ţankov et seulement lui, répète incessamment des constatations dans le genre de « Partout en Europe on organise des sociétés pour prévenir le mauvais traitement des animaux. Il paraît que les peuples chrétiens soumis ... ne méritent même pas le soin qu'on prend des animaux » (« Balcanul », n° 15, p. 2). On retrouve une constatation identique, exprimée sur le même ton d'amer reproche dans le « Telegraful » : « Ce qui est pire c'est que de nos jours, quand les Etats s'occupent du sort des animaux nous, les hommes, souffrons plus que les bêtes » (« Telegraful », 23 mai 1876).

La manière de penser et de s'exprimer, ainsi que certains accents caractéristiques multiplient les arguments en faveur de l'attribution des reportages à Ţankov. Voici quelques exemples :

Le reportage du 23 mai 1876 a exactement la structure d'un appel, notamment celle de l'*Appel à la chrétienté*. Leur lecture en parallèle nous a conduite à la conviction que nous sommes en présence de deux variantes du même matériel. L'auteur pose les mêmes problèmes, les range dans le même ordre, attirant l'attention des peuples libres sur le fait que leur passé a été aussi troublé par des luttes similaires à celles du peuple bulgare. Reportages et *Appel* débutent avec la constatation que depuis cinq siècles le peuple bulgare se trouve soumis à une puissance étrangère. Les analogies sont évidentes aussi entre les reportages et certains articles du « Balcanul » (2.II.1875). Le « Telegraful » du 23.V.1876 écrit : « La France a su s'attirer de nombreuses sympathies parmi les peuples de l'Orient. La nation française, aux nobles sentiments, voit avec satisfaction combien les grandes idées qu'elle a si souvent proclamées, se répandent parmi les peuples de l'Europe orientale. L'Italie elle aussi doit sa liberté et sa prospérité aux mêmes idéaux qu'animent de nos jours nos peuples. » « Nous sommes convaincus que faisant appel au peuple français, ce peuple qui a tant souffert et qui n'a échappé à ses souf-

frances que grâce à une grande révolution ... De même le peuple anglais... » L'*Appel* reprend le schéma de ce texte en ajoutant les mots « frères roumains », « frères slaves », « frères chrétiens », là où le reportage ne cite que des noms de peuples.

Une autre idée qui revient presque à la lettre est la suivante : « ... pour ne pas oublier un peuple malheureux qui ne demande rien d'autre que de vivre en paix, en bonnes relations avec ses voisins » (« Telegraful », 23.V.1876), ou : « Courez à l'aide de vos malheureux frères qui ne demandent que de vivre normalement parmi vous » (l'*Appel*, dans « Timpul » du 22.VI.1876).

En grandes lignes les reportages rappellent de près le style de la presse roumaine de la 8-ème décennie du XIX^e siècle ; toutefois Ţankov seul était capable de réaliser une pareille performance jusqu'en 1876 (et ceci devient évident si l'on compare son style à celui des autres journalistes bulgares ayant écrit en roumain). Il est nécessaire d'ailleurs de souligner que le fait même d'écrire et de publier des reportages, ainsi que la manière dont ils ont été écrits sont étroitement liés à la profonde conviction de K. Ţankov que le problème des peuples balkaniques ne pourra être résolu que grâce à l'intervention des grandes puissances et que cette intervention deviendra une réalité. Ceci est le but des reportages, ainsi que celui de l'*Appel* et d'une série d'articles du « Balcanul ».

Notre conviction que K. Ţankov est l'auteur des reportages mentionnés — et que nous avons essayé de justifier — ne nous empêche pas de considérer la discussion ouverte. Des recherches plus étendues des matériaux qui pourraient encore exister soit en Roumanie, soit à l'étranger, à Sofia en premier lieu, seraient à même de confirmer ou — éventuellement — d'infirmer ce que, dans l'état actuel des connaissances, ne peut être considéré qu'une hypothèse, très vraisemblable d'ailleurs.

Plus encore. La solution définitive de ce problème est liée aussi à l'identification d'autres écrits, encore anonymes, publiés dans les journaux des émigrants bulgares de Roumanie. Nous rappelons, en dernier lieu, qu'entre 1870—1876, K. Ţankov a été rédacteur, admiuistrateur ou garant des journaux qui ont publié ces matériaux et dont l'auteur n'a pas encore été identifié.

ELENA SIUPIUR

LA LOCALISATION DE LA FORTERESSE TURRIS

Il n'y a qu'une seule source qui nous renseigne sur la forteresse de Turris (πόλις Τούρρις). C'est l'ouvrage en grec de Procope de Césarée, « La guerre des Goths », paru en 550—551 (livres I—VII) et complété en 553—554 (livre VIII)[1].

Le texte qui nous intéresse (VII, 14, 31—34) est le suivant :

« Alors, les Antes se rassemblèrent (...). Pendant que ces événements avaient lieu là-bas, l'empereur Justinien envoya des ambassadeurs à ces barbares, pour les prier de s'établir tous dans une vieille forteresse nommée Turris, qui se trouve au-delà du fleuve du Danube, et avait été bâtie à l'époque de l'empereur Trajan, mais pendant longtemps était restée abandonnée, car les barbares de la région l'avait dévastée. Justinien promettait de leur concéder cette forteresse et le territoire environnant, parce que, dès le début, elle appartenait aux Romains, et de faire tout ce qui était en son pouvoir pour les réunir tous ensemble et aussi de leur donner une grosse somme d'argent, à condition qu'ils soient pour lui dorénavant des alliés, et de toujours empêcher les Huns d'envahir l'Empire Romain. En entendant cela, les barbares tombèrent d'accord et s'engagèrent à tout faire (...)[2] ».

Ces événements peuvent être datés de l'année 545.

Le fait que dans certaines traductions plus anciennes en roumain le nom des Antes a été remplacé par celui des Sclavènes ou des Slaves explique pourquoi les chercheurs ont proposé plusieurs emplacements différents pour la forteresse de Turris.

Par suite de cette métamorphose du texte, l'identification de la forteresse a été faite exclusivement à partir de la ressemblance de nom entre la forteresse de Turris et la forteresse médiévale de Turnu, comme seul élément principal auquel on pouvait avoir recours.

Trois km au sud de Turnu-Măgurele, se trouvent les ruines de la forteresse médiévale, bâtie au-dessus d'une tour romaine de défense datant du règne de Constantin le Grand (IV^e siècle) et qui à l'époque de Justinien (VI^e siècle)[3] n'a pas été remise en état. Ces ruines ont été examinées par A. T. Laurian, C. Bolliac et Gr. Tocilescu ; ce dernier proposait déjà d'identifier ces vestiges de l'époque romaine à la forteresse de Turris[4]. Cette hypothèse à été admise, non sans quelques réserves, par la majorité des chercheurs[5]. Mais Gr. Florescu, qui a entrepris des fouilles archéologiques dans les ruines de Turnu-Măgurele, n'y souscrit pas[6].

---

[1] Procope de Césarée, « La guerre des Goths », traduction roumaine de H. Mihăescu, Bucarest, 1963, p. 6 ; Berthold Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*, t. I^er, Berlin, 1960, p. 173 ; *Прокопий из Кесарии, Война с Готами*, Moscou, 1950, p. 11.

[2] Procope, *o.c.*, p. 157—158.

[3] D. Tudor, *Oltenia Romană* [L'Olténie Romaine], III^e éd., Bucarest, 1968, p. 161, 314, 315, 466.

[4] Gr. Tocilescu, *Monumente epigrafice și sculpturale* [Monuments épigraphiques et sculpturaux], I^re partie, Bucarest, 1902, p. 248—249.

[5] *Istoria Romîniei* [Histoire de la Roumanie], t. I^er, Bucarest, 1960, p. 520, 600, 655, 662, 796.

[6] Gr. Florescu, *Cetatea Turnu* [La forteresse de Turnu], dans « Revista istorică română », XV, 1945, p. 432—464.

Procope, dans son traité « Des édifices », écrit entre 553 et 555, énumère, outre les forteresses de l'empire remises en état au temps de l'empereur Justinien (527—565), aussi celles qui se trouvent sur la rive nord du Danube [7].

Or, la forteresse de Turris ne figure pas parmi celles-ci, ce qui semble contredire la relation que le même auteur présentait dans l'ouvrage écrit quelques ans plus tôt ; on a argumenté que cette forteresse, n'étant pas restaurée par Justinien, ne pouvait pas y être mentionnée.

Les fouilles archéologiques de Turnu-Măgurele ont nettement démontré qu'une forteresse romaine y avait été élevée, non pas entre le II^e et le III^e siècle, mais à l'époque de Constantin le Grand, tandis que du temps de Justinien il n'y avait même pas de tour fortifiée [8].

En tenant compte des données réelles du texte, C. Jireček a proposé de localiser cette forteresse près de Galaţi [9]. A son point de vue se sont ralliés V. N. Zlatarski [10], N. S. Derjavin [11], Iv. Duičev [12] et autres. Près de Galaţi à Barboşi, au centre du camp romain fortifié des IIe—IIIe siècles, se trouve une tour et les fouilles archéologiques de 1959 ont démontré que cette tour date du IVe siècle. En s'appuyant sur ce fait, M. Comşa [13] y localise la forteresse de Turris.

A la suite d'une analyse logique du texte cité, plusieurs conclusions peuvent être formulées :

1) La forteresse, qui date d'une époque plus ancienne, a été probablement abandonnée au IIIe siècle, et, n'étant pas ultérieurement remise en état, a pu être considérée au VIe siècle comme étant élevée par Trajan. La conquête de la Dacie avait fait de l'empereur Trajan une figure de légende dans les Balkans et plus tard c'était à lui qu'on attribuait toutes les constructions importantes, aussi les fortifications en terre sont-elles devenues des « troiane », sans que Trajan soit responsable de leur construction.

2) A l'époque de Procope, les Romains avaient abandonné depuis longtemps la forteresse, de sorte que sa possession était devenue nominale. C'est pourquoi les Antes étaient invités à la remettre en état. Mais le texte ne précise pas que ce travail aurait été effectué et par conséquent la présence ou l'absence des traces archéologiques datant du VIe siècle ne constitue pas un argument à l'appui d'une localisation quelconque.

3) La forteresse de Turris se trouvait de l'autre côté du Danube, près des établissements des Antes et des Huns.

Elle devait s'élever sur une surface d'une étendue appréciable, car la garnison des Antes, sans effectifs importants, n'aurait pu s'opposer avec efficacité à une invasion des Huns. Donc, la possibilité qu'il s'agisse seulement d'une tour, datant de l'époque de Justinien, se trouve exclue, elle aussi.

4) Une remarque s'impose, à savoir que Procope localise la forteresse quelque part « au-delà du fleuve du Danube » (ὑπὲρ ποταμὸν Ἴστρον), alors que pour les forteresses remises en état par Justinien au bord du Danube il précise dans son ouvrage « Des édifices » qu'elles se trouvent « sur le continent d'en face » (ἀντιπέρας ἠπείρῳ) ou « sur la côte opposée » (ἐπὶ θάτερα). Il résulte donc que la forteresse de Turris se trouve à une certaine distance du bord du Danube. Cela expliquerait pourquoi elle n'est pas mentionnée parmi les cités remises en état par les Romains mêmes au temps de Justinien.

---

[7] Procope de Césarée, *De aedificiis*, dans *Izvoarele Istoriei Românilor* [Les sources de l'histoire des Roumains], t. XVe, éd. G. Popa-Lisseanu, Bucarest, 1939, p. 23—30, 102—106.

[8] Gr. Florescu, *o c.* p. 439—450.

[9] C. Jireček, *Geschichte der Serben*, t. Ier, Gotha, 1911, p. 82.

[10] V. N. Zlatarski, dans « Revue internationale des études balkaniques », II, 4, 1936, p. 358—375.

[11] N. S. Derjavin, *История Болгарии*, t. IIe, Moscou-Leningrad, 1946, carte n° 2.

[12] Iv. Duičev, dans *Атлас по българска история*, Sofia, 1963, p. 8.

[13] M. Comşa, dans *Istoria României* [L'histoire de la Roumanie], t. Ier. Bucarest, 1960, p. 728—731 ; M. Gostar, dans « Mat. şi Cercet. Arh. », VIII, 1962, p. 505—511 ; M. Petrescu-Dîmboviţa, dans *Muzeul de istorie al Moldovei* [Le musée d'histoire de la Moldavie], Bucarest, 1966, p. 49.

Ainsi, pour pouvoir localiser l'ancienne forteresse de Turris il est nécessaire de déterminer l'endroit où se trouvaient les établissements des Antes et des Huns.

D'après le même Procope, au nord du Danube habitaient les Sclavènes, dont une partie se fixa aussi dans les Balkans. Au nord de la mer Noire, jusqu'au Don, s'étendait le territoire habité par les Huns Koutrigours et au-delà de ces derniers, plus au nord, celui des Antes [14].

Dans son ouvrage intitulé « Getica », rédigé aus environs de 551, Jordanès délimite avec précision les territoires occupés par ces peuples : « Les Sclavènes habitent le territoire qui s'étend de la cité Novietunense et du lac appelé Mursianus, jusqu'au Danaster [Dniestr] et, au Nord, jusqu'à la Viscla [Vistule] (...). Les Antes (...) s'étendent là où le Pont [la mer Noire] tourne, du Danaster jusqu'au Danaper [Dniepr], (...) au-dessus du Pont s'étendent les campements des Bulgares [les Huns Koutrigours] (...)[15]. »

Ainsi, la zone de plaine tout au long du Danube était habitée par les Sclavènes, c'est-à-dire par des Slaves occidentaux, qui y étaient venus du bassin de la Vistule.

Au-delà du Dniestr, jusqu'au Don, la zone de steppe était habitée par les Huns Koutrigours, et la zone voisine des forêts par les tribus des Antes, dénomination sous laquelle étaient connues à Constantinople les tribus slaves orientales du bassin du Dniepr. Des trésors d'ornements de type ante se trouvent répandus le long de la zone de forêts, entre le Dniestr et le Don, et sont complètement différents de ceux de la zone de steppe, attribués aux peuples migratoires [16].

Les Antes n'auraient pu stopper l'invasion des Huns Koutrigours, qui menaçait l'Empire romain d'Orient, sans se fixer dans le Boudjeak. C'est donc dans cette zone que devait se trouver la forteresse de Turris ; de même, les environs correspondent aux conditions géographiques et historiques indiquées par le texte de Procope. D'où il résulte nettement que la localisation à Turnu s'exclut, et que celle qui en préfère le site de Barboşi, bien que se rapprochant davantage de la réalité, ne peut, elle non plus, être retenue, parce que les populations de la steppe utilisaient, pour passer dans la Dobroudja, le gué d'Isaccea, connu à l'époque de la domination ottomane sous le nom du « gué d'Obloutchitza ». C'est par ce point qu'ont guéé dans les deux sens le Danube un grand nombre d'armées, depuis Darius jusqu'à nos jours.

La supposition que les Antes s'étaient fixés dans l'ancien camp romain de Barboşi ou dans celui moins connu de Cartal, en face d'Isaccea, semble peu probable. Les puissantes forteresses de Dinogetia et Noviodunum défendaient assez bien la ligne du Danube et une garnison ante isolée et placée sur l'autre rive, en pleine steppe, n'aurait en rien influé sur la situation stratégique.

D'autre part, c'était plus normal que ces constructions fussent fortifiées toujours par les Romains, afin de pouvoir mieux surveiller et protéger le passage du Danube, comme on avait procédé à Daphné, Sucidava, Theodora, Lederata, etc. De plus, une garnison ante fixée loin de son territoire d'origine, parmi les Sclavènes, et exposée aux attaques des Huns, eût été vouée à une disparition certaine. Or, ce n'était point là le but que poursuivaient les Romains.

---

[14] Procope, « La guerre des Goths » p. 74, 155—158, 180, 197, 202, 210—212, 239,

[15] Jordanès, *Getica*, dans *Izv. Ist. Românilor*, t. XIV[e], éd. G. Popa-Lisseanu, Bucarest, 1939, p. 5, 88, 89. La description de Jordanès, faite en grandes lignes, indique les points extrêmes des territoires habités par les Slaves occidentaux, de sorte qu'il faut accepter l'identification de Novietunum avec Noviodunum (= Isaccea) et celle du lac Mursianus avec les mares de l'embouchure où Drava se jette dans le Danube, près de la ville de Mursa, c'est-à-dire les deux extrémités sur le Danube de l'Empire romain d'Orient, où celui-ci avoisine les Slaves occidentaux ; cf. L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, t. I[er], Paris, 1923, p. 47.

[16] B. A. Ribakov, dans « Советская Археология », XVII, 1953, p. 23—104 ; G. F. Korzuhina, dans « Советская Археология », XXII, 1955, p. 61—82, Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, t. II[e], Berlin, 1958, p. 171—172 ; M. I. Artamanov, *История хазар*, Leningrad, 1962, p. 40—68, 79—102.

La place fortifiée qui, par sa position stratégique, correspondait le mieux aux données du texte était l'ancienne forteresse grecque, plus tard romaine, de Tyras, abandonnée au III^e siècle.

L'attribution de cette construction à Trajan ne représentait pas une réalité historique. Procope ne pouvait pas posséder tant de précision sur un tel détail concernant une forteresse abandonnée depuis longtemps. On se trouve plutôt en présence d'une supposition logique de l'auteur, qui connaissait sans doute l'activité que l'empereur avait déployée au nord du Danube et en tirait des conséquences au sujet d'une attribution qui par ailleurs s'avérait obscure.

La surface de la forteresse était appréciable, elle pouvait couvrir les nécessités d'une garnison ante assez considérable.

La colonisation des Antes était possible étant donné qu'ils conservaient des communications aisées avec le reste de la tribu tout le long du Dniestr, rivière navigable, que plus tard les pêcheurs, les négociants et les guerriers de Galicie (Galitch) emprunteront pour gagner la mer Noire [17].

Une puissante garnison à Tyras, dont les effectifs soient aisément renforcés ou renouvelés grâce aux réserves arrivant par la voie du Dniestr, pouvait constituer un obstacle réel et même un péril pour les Huns, dès qu'ils auraient franchi le Dniestr pour lancer des attaques, dans la région du Danube, contre l'Empire romain d'Orient. Les Antes pouvaient toujours leur tomber dans le dos, et les groupements de réserve des Huns, qui suivaient les colonnes principales, pouvaient être facilement interceptés.

La cession nominale de la cité par les Romains ne semble pas avoir été suivie d'une occupation effective de la part des Antes, puisque les attaques des Huns contre l'empire en 551 (Procope, VIII, 21, 22 et 22,1) [18] ne semblent se heurter à aucun obstacle.

La dénomination de Turris transmise par Procope représente une forme corrompue de Tyras, ce mot ressemblant par hasard au nom latin de *turris* [tour]. Mais il s'agit d'assonance et non pas d'identité, car autrement l'auteur byzantin aurait procédé comme dans le cas de *Pontes* : il l'aurait traduit, en le rendant par le grec « pyrgos » (πύργος), comme il l'a fait pour toutes les tours du Danube.

Son ouvrage « Des édifices » est rempli de noms de places fortifiées, tantôt déformés par lui, tantôt transformés par le langage populaire au long des années.

La tentative de colonisation à Turris-Tyras représente la plus ancienne relation que nous possédions sur l'utilisation par les Romains des tribus slaves orientales contre les nomades de la steppe. Elle ouvre la voie des relations byzantino-russes.

Les tribus slaves orientales qui, au VI^e siècle, vivaient sur la rive gauche du Dniestr traversaient le fleuve, parcouraient la Dobroudja et l'est de la Bulgarie, au commencement du VII^e siècle, pour arriver jusqu'à Thessalonique. Tel fut le cas de la tribu des Dragouvites [19]. Elles ont pu ainsi participer dans une certaine mesure à la formation des Slaves méridionaux.

L'identification de Turris avec Turnu a fait croire à un établissement possible des tribus slaves orientales au VI^e siècle en Valachie, et les auteurs ont cherché un appui dans les données archéologiques [20]. Mais les fibules « digitées » du type « Dniepr » attribuées aux Slaves orientaux

---

[17] V. T. Pashuto, *Очерки по истории галицко-волынской Руси*, Moscou, 1950, p. 168—169, 174.

[18] Procope, *La guerre des Goths*, p. 246.

[19] P. N. Tretiakov, *Восточнославянские племена*, Moscou, 1953, p. 179, 198, 200, 249; *Очерки по истории СССР III—IX вв.*, Moscou, 1958, p. 109; I. Nestor, dans « Revue des études sud-est européennes », I, 1—2, 1963, p. 41—67.

[20] J. Werner, dans *Reinecke-Festschrift*, Mainz, 1950, p. 150—172, dans « Germania », 38, 1—2, 1960, p. 114—120; M. Comşa, dans SCIV, VIII, 1—4, 1957, p. 267—294, SCIV, IX, 1, 1958, p. 73—89, SCIV, X, 1, 1959, p. 65—80, SCIV, XI, 1, 1960, p. 159—166, SCIV, XI, 2, 1960, p. 419—421, SCIV, XII, 1, 1961, p. 105—107; G. B. Fedorov, dans SCIV, X, 2, 1959, p. 371—408.

ne sont pas signalées sur le territoire de la Valachie. Les autres types attribués aux Slaves sont très répandus dans toute la Péninsule Balkanique [21] et dans les mosaïques de Ravenne, beaucoup de dignitaires romains sont représentés portant de pareils ornements [22]. Les éléments de céramique slave trouvés en Valachie (des poêles, des vases ornés sur le bord d'alvéoles, etc.) sont également bien connus dans la zone des Slaves occidentaux [23].

La nouvelle identification de Turris avec Tyras confirme les conclusions des recherches toponymiques [24], lesquelles démontrent que les éléments slaves orientaux sont répandus seulement dans le bassin du Dniestr.

A. A. Bolşacov-Ghimpu

[21] I. Nestor, dans « Dacia », N. S., V, 1961, p. 429—448 ; P. Aurelian, dans SCIV, 16, 1, 1965, p. 67—96, SCIV, 16, 2, 1965, p. 275—289, SCIV, 17, 2, 1966, p. 255—276.

[22] Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle*, Paris, 1901, p. 15, 17, 65.

[23] I. Nestor, dans SCIV, X, 1, 1959, p. 49—64, « Studii », XV, 6, 1962, p. 1425—1438 ; J. Kostrzewski, *Zur Frage der Siedlungsstetigkeit in der Urgeschichte Polens*, Wroclaw-Varsovie-Cracovie, 1965, p. 10—39.

[24] E. Petrovici, dans « Romanoslavica », IV (1960), p. 41—63, VI (1962), p. 5—18.

LE PATRIARCHE CHRYSANTHE NOTARAS ET LE DOCTEUR JEAN COMNÈNE — ÉTUDIANTS À PADOUE

L'illustre *Athenaeum Patavinum*, fondé en 1222, n'était pas fréquenté seulement par la jeunesse des cités italiennes ou par celle venue d'au-delà des Alpes (les « oltramontani ») d'Allemagne, de France, d'Angleterre ou de Bohême, Hongrie et Pologne. En effet, de temps à autre, parmi cette jeunesse estudiantine on y rencontrait aussi beaucoup de Grecs du Péloponnèse et de Crète, des Roumains, des Hongrois et des Saxons de Transylvanie, ainsi que des lettrés valaques et moldaves. Leur nombre enregistra une augmentation sensible surtout après la fondation en 1658 du *Collège Cottunien* en tant que section de l'Université de Padoue, réservée aux étudiants grecs ou originaires des autres contrées et pays englobés dans l'Empire ottoman. De nos jours encore, l'édifice de cet établissement padouan se dresse dans le voisinage de la basilique de St. Antoine. Gravée dans le marbre du fronton, sous le blason de son fondateur, le professeur Jean Cottunius originaire de Macédoine, on peut y lire l'inscription suivante : « *Collegium // Graecae iuventuti instituendae // pia munificentia // Ioannis Cottunii // equitis verriensis // in Patavino Lyceo philosophi primarii // erectum // Anno. CD.DC.LIIX* ».

Des recherches récentes menées dans les archives de l'Université padouane* ont relevé éntre autres la matricule de l'éminent lettré grec du XVIII^e siècle, Chrysanthe Notaras, patriarche de Jérusalem. Le savant neveu du patriarche Dosithée — auquel il fut appelé à succéder en 1707 — figure dans les matricules de l'Université de Padoue en qualité d'étudiant seulement pendant une année — en 1697, sous la mention : « *1697,14.s*[*ettem*]*bre. Il S*[*igno*]*r d. Chrisanto Notarà di Corinto, p*[*rim*]*o anno, à S. Zuanne.* [*matricolato*] *n° 39* ». Du reste, plusieurs autres de ses compatriotes étudiaient vers cette même époque au Collège Cottunien, figurant dans les archives de l'Université sous des matricules très rapprochées : « Antonio Atanasio Coletti di Cipro » (n° 42) ; «Niccolo Cortese di Candia »(n° 43) ; « Evangelista Mignoti di Candia » (n° 41) [1].

Avant de venir à Padoue, Chrysanthe avait déjà étudié la philosophie avec le grand professeur Sebastos Kyminitis — le futur directeur de l'Académie princière de St. Sabbas de Bucarest. Ensuite, avant de gagner Padoue, il traversa bon nombre de pays européens au cours d'un voyage qui le mena de Moscou en Allemagne. Son oncle, le patriarche Dosithée, l'avait envoyé en 1678 à Moscou pour y traduire en grec le récit du voyage en Chine du Moldave Nicolas Milescu, le Spathar [2]. Dix ans après, en décembre 1688, nous trouvons sa trace dans une ville éloignée d'Allemagne (Cologne, selon toute probabilité), grâce à une lettre qu'il envoie au Stolnic Constantin Cantacuzène, où il lui parle des difficultés et des plaisirs liés à tout voyage à l'étranger [3].

---

* Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour présenter nos vifs remerciements à Mlle Lucie Rossetti, directrice des Archives de l'Université de Padoue, qui a eu la grande obligeance de nous faciliter l'étude des anciennes matricules de l'Université.

[1] Archivio Antico della Università (Padova), dos. n° 232, f. 22r.

[2] *Doc. Hurmuzaki*, vol. 14, Ière partie, p. 223, doc. 310.

[3] *Ibidem*, IIIe partie, p. 47, doc. 26 et le vol. 13, p. 328 (la version en langue roumaine).

Ce ne fut qu'au début du mois de mai 1697 que Chrysanthe arriva à Padoue, car le 15 mai Nicolas Papadopoulos Comnène — auquel le patriarche Dosithée avait confié l'instruction de son neveu — annonçait au patriarche de Jérusalem l'arrivée du « très savant archimandrite Chrysanthe »[4]. Il paraît que celui-ci était accompagné de Radu (Rodolfo) Cantacuzène, le deuxième fils du Stolnic, qui venait d'achever des études poursuivies dans son pays sous la direction du hiéromoine Damascène (le futur évêque), ainsi que l'indique une note sur un exemplaire de la fameuse grammaire slavonne de Melety Smotriski, datée du 2 mai 1696[5].

Bien que son séjour à Padoue se fût prolongé jusqu'au commencement de l'année 1700, le nom de Chrysanthe Notaras ne figure plus dans les matricules universitaires. C'est que, de

Fig. 1

même que le Stolnic Constantin Cantacuzène avant lui, il dut estimer, après un an, son instruction universitaire achevée. S'il prolongea quand même son séjour, ce fut pour profiter des leçons privées du maître padouan en théologie, le même Nicolas Papadopoulos Comnène susmentionné. D'autre part, dans l'intervalle, de concert avec Radu Cantacuzène il s'occupa de l'édition de la carte de Valachie exécutée par le père de ce dernier, le Stolnic Cantacuzène avec l'aide d'un autre ancien étudiant de Padoue, Jean Comnène. L'année même de la parution de cette carte, Chrysanthe Notaras part, toujours dans la compagnie de Radu Cantacuzène, pour Paris, dans l'intention d'y poursuivre ses études. Peiné par le départ de ses deux élèves, Nicolas Papadopoulos Comnène, leur maître, écrivait le 8 avril 1700 au patriarche Dosithée : « Il est parti avec le très noble seigneur Răducanu le Mardi Gras d'Avril d'après le calendrier d'Italie et, commençant son périple chez les Celtes, il prit avec mon cœur tout mon plaisir et l'orgueil de mon enseignement ; car je n'espère guère trouver jamais, même si je mourrais à cent ans, un disciple pareil, dont le haut amour de la science, la grande application, la pensée profonde, le riche savoir puissent être égalés ».[6]

En poursuivant nos fouilles dans les riches archives de l'Université de Padoue, nous sommes tombés sur des notes concernant les années d'études d'un autre lettré illustre contemporain, le iatrophilosophe Jean Commène. Né à Héraclée en Thrace vers la fin de l'an 1657, Comnène (surnommé aussi Molivdos) étudia d'abord à Constantinople. Il passa ensuite en Moldavie, à la cour du prince Duca, en qualité de précepteur de son fils, Constantin. Plus tard, il alla à Padoue pour suivre un cycle universitaire complet entre les années 1687 et 1691. Sa matricule complète, telle que nous l'avons découverte dans les archives de l'Université padouane, nous le montre comme suit : « *1687, s[e]t[temb]re. Il S[igno]r Zuanne Comneno di Bizantio del S[igno]r Alessio suo p[ri]mo anno di Studio in Pad[ova], hab[it]a à S. Massimo [matricolato] n° 85.*

---

[4] *Ibidem*, vol. 14, Ière partie, p. 311, doc. 372.

[5] C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român. Constantin Cantacuzino stolnicul* [La bibliothèque d'un humaniste roumain, Constantin Catacuziène le Stolnic], Bucarest, 1967, p. 175, n° 170.

[6] *Doc. Hurmuzaki*. vol. 14, Ière partie, p. 328, doc. 390.

— *1688.10.s[e]t[temb]re, ma[tricola]to. n° 48.*
— *1689.16.s[e]t[temb]re. ma[tricola]to, n° 53.*
— *1690.18.s[e]t[temb]re. ma[tricola]to. n° 64*»[7].

Bien que son inscription de première année soit datée du 27 septembre, Jean Comnène se trouvait à Padoue depuis plusieurs mois déjà, puisque au mois d'avril de la même année il adressait à son protecteur constantinopolitain Emmanuel Caryophyllis (fils du grand philosophe et théologien Jean Caryophyllis)[8] une lettre de cette ville. C'est toujours à Emmanuel

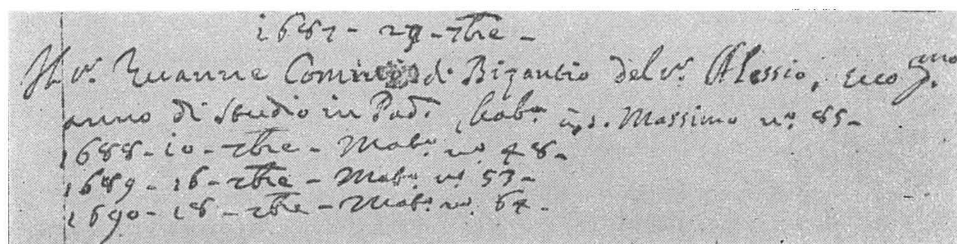

1687 - 27 - 7bre -
1688 - 10 - 7bre - Mat: n 48
1689 - 16 - 7bre - Mat: n 53
1690 - 18 - 7bre - Mat: n 64

Fig. 2

Caryophyllis que Jean Comnène s'adressera le 30 novembre 1688 avec la prière de le stipendier comme étudiant de l'Université de Padoue[9].

Mais, ses études à Padoue une fois achevées, Comnène ne rentrera pas à Constantinople : il se rendra en Valachie, à la cour du prince Constantin Brancoveanu. Là, il se trouvera sous la protection d'une autre grande personnalité de l'époque, le Stolnic Constantin Cantacuzène, lui-même ancien étudiant de Padoue. Sur la demande de son nouveau protecteur, Jean Comnène rédigera une compilation de la « Vie de l'empereur Jean VI Cantacuzène » — dont le manuscrit se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale de Vienne. Il lui dédiera aussi, le 30 décembre 1699, un texte astrologique avec l'explication de l'éclipse totale de soleil qui avait eu lieu le 13 septembre de la même année (1699)[10]. De son côté, le Stolnic n'oubliera pas de mentionner — en tant que collaborateur de son œuvre — le nom de Jean Comnène dans le titre même de sa carte de Valachie, imprimée à Padoue, en 1700.

Plus tard, Jean Comnène devait enseigner à l'Académie princière de Bucarest, il fut ainsi l'un des principaux messagers de l'esprit de la Renaissance italienne dans les Pays roumains et, de là, dans tout le Sud-Est de l'Europe. A partir de la seconde moitié du XVII[e] siècle, d'autres lettrés roumains, grecs et macédo-roumains, anciens étudiants de l'Université padouane, suivront cette même route. Ceci explique comment l'Académie princière de St.-Sabbas de Bucarest, première institution durable d'enseignement supérieur de Valachie, fonda et développa son activité didactique et scientifique sur les assises humanistes de l'enseignement padouan. Une bonne partie des témoignages concernant cet aspect de l'histoire de l'enseignement roumain restent encore enfouis dans les archives de l'Université de Padoue, attendant d'être découverts et publiés.

CORNELIU DIMA-DRĂGAN

[7] Archivio Antico della Università (Padova), dos. 231, f. 449.

[8] Bibliothèque de l'Académie roumaine. Fonds des mss. grecs, mss. n° 974, ff. 155[r] — 156[r] (Cf. *Catalogul manuscriselor grecești* [Le Catalogue des manuscrits grecs], vol. 2, Buc., 1940, p. 94).

Ibidem, f. 157[r] —158[r] (Cf. *Catalogul manuscriselor grecești*, vol. 2, p. 94).

[10] Ce manuscrit inédit du iatrophilosophe Ioannis Comnène sera présenté par nous, en collaboration avec l'helléniste Mihail Carataşu, dans l'un des prochains numéros de cette Revue.

L'EXPOSITION D'ART GREC CONTEMPORAIN

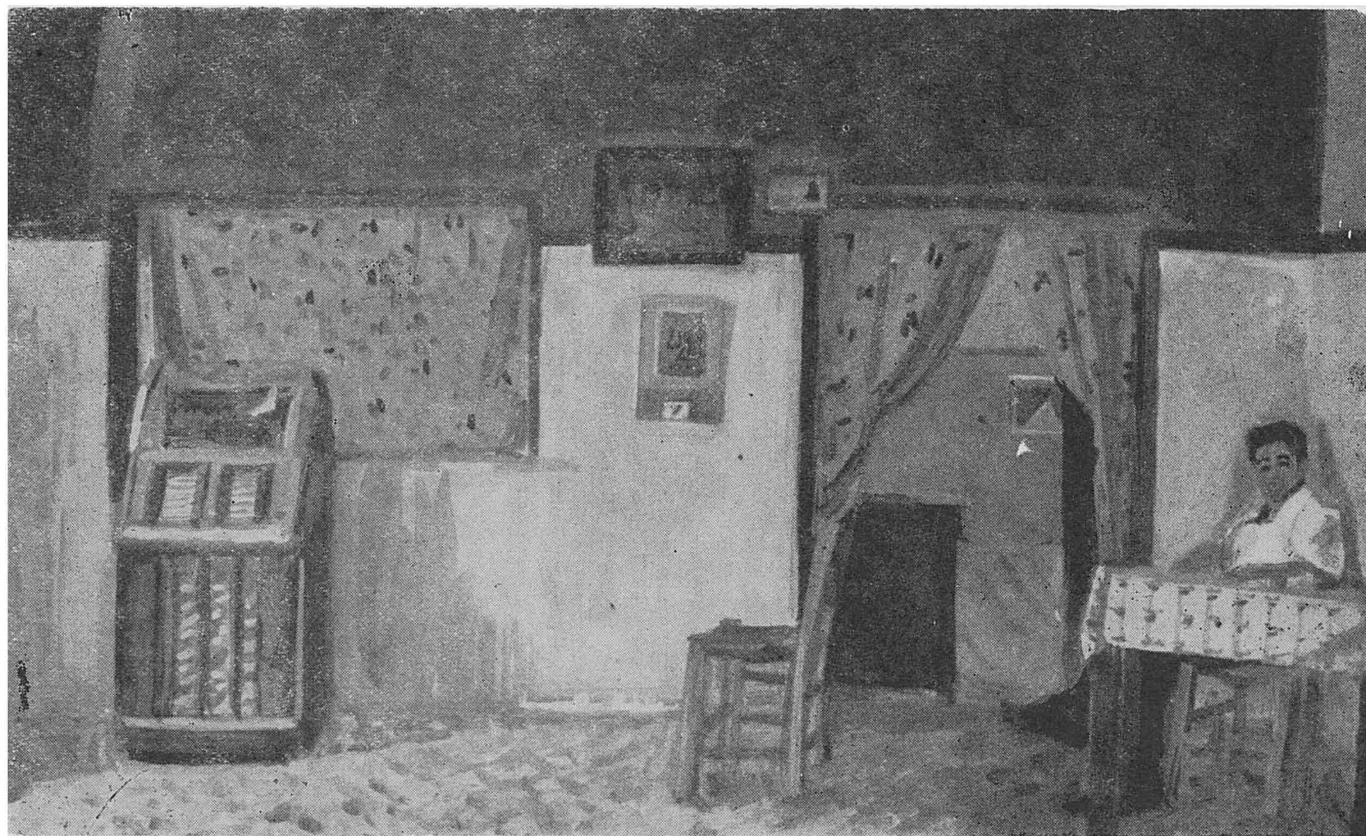
(Salles de l'Athénée Roumain, mai-juin 1969)

Les organisateurs de cette exposition ont voulu — comme en témoigne la préface du catalogue ainsi que le discours d'ouverture prononcé par Marinos Kalligas, conservateur de la Pinacothèque d'Athènes — montrer au public roumain la diversité de tendances qui existent dans l'art grec de nos jours. C'est peut-être la raison pour laquelle ils ont renoncé à faire appel aux artistes que l'on a connus déjà, lors de l'exposition précédente, ouverte dans les salles Dalles au mois de décembre 1962. Si, en raison de l'inédit des personnalités présentées dans la récente exposition, la physionomie artistique de la Grèce actuelle s'est complétée maintenant de façon substantielle, nous avons néanmoins regretté de n'avoir pas eu l'occasion de revoir certains des artistes qui avaient exposé en 1962 et dont le souvenir est resté vivant à notre mémoire. Parmi eux il suffit de rappeller la personnalité artistique multilatérale d'un Elias Fertis, celle d'un poète sensible comme Georges Gounaro(poulos), avec son univers mythico-onirique, ou, enfin, celle d'un peintre abstrait de la taille et du sérieux d'un Alecos Kontapoulos.

Comme nous le disions, les organisateurs ont voulu montrer — cette fois-ci — la diversité des modalités de vision et d'expression plastique des artistes de la Grèce contemporaine. Toutefois, ce qui prédomine ce sont les œuvres ayant pour point de départ la représentation, plus ou moins transfigurée, de la réalité extérieure, aspect naturellement plus évident dans les travaux des peintres plus âgés, comme Théodore Lazaris ou Dimitris Yoldassis. Le premier est présent ici avec trois paysages de sa ville natale, Levadia, récemment exécutés (1968), où nous avons la révélation de la prédilection de l'artiste pour un certain mode de représentation — mode dérivant de l'esthétique impressionniste — par l'intermédiaire d'équivalences chromatiques, des passages — non sans finesse — d'une nuance à l'autre, d'une gamme à l'autre. Pratiquant une peinture de plein-air, escomptant donc certains effets de lumière, le second, Dimitris Yoldassis, prouve qu'il a, lui aussi, des préoccupations d'ordre compositionnel dans des œuvres qui, toutefois, doivent encore trop à la littérature. Parmi celles-ci nous avons pourtant remarqué la toile « Au labour » qui, en raison d'une plus grande simplicité de traitement chromatique ainsi que d'une mise en page où l'artiste ne semble pas avoir eu le préjugé d'être original à tout prix, nous a fait songer aux travaux de certains des peintres « naïfs » de l'art actuel, dont le charme consiste précisément dans une convention non dissimulée, plus encore, dans sa mise en relief avec une conviction émouvante.

Une catégorie à part de la tendance « réaliste » de l'art grec contemporain est formée par certains peintres préoccupés de rendre l'atmosphère locale, si pittoresque, de leur pays. Je rappellerai, par exemple, les petits panoramas de Delphes, par Iphigénie Lagana, artiste qui semble avoir une prédilection pour les tonalités généralement neutres, mises en valeur, de place en place, par l'emploi de quelques accents de couleur pure. Je citerai encore les petites scènes de cafés — comme celle d'Athènes et surtout celle de Phalère — exécutées avec une délicatesse

1. — Iphigénie Lagana ; Delphe (1968).



2. — Niki Karagatsi : Café au Phalère (1962).

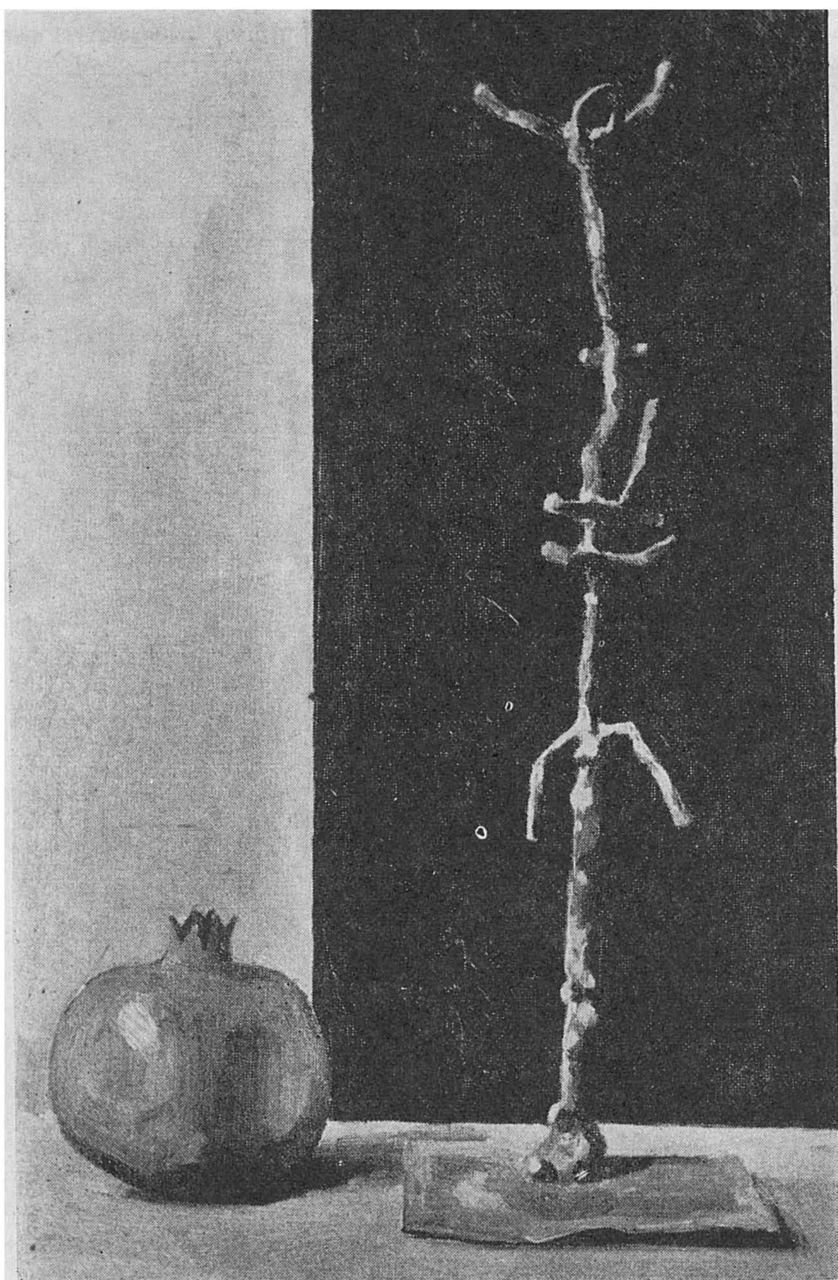
et un raffinement des gris d'une sensibilité qui réveille chez le spectateur la conviction de se trouver en présence d'une personnalité artistique aux perspectives intérieures d'une profondeur authentique, bien que discrète. Maniant un pinceau énergique et large, une autre femme-peintre, Alcmini Nicolaidou-Grammatopoulou, prend elle aussi comme prétexte de son art le même aspect pittoresque de la nature grecque. De la suite de paysages de Mykonos nous nous référerons, en premier lieu, au panorama, d'une harmonie si subtile,si délicate et si cohérente des tonalités estompées, claires, tandis que les vues aux maisons d'un blanc éclatant suivent une ligne de préoccupations dont le caractère, semble-t-il, est plutôt général dans la peinture grecque contemporaine.

Très caractéristique est, en effet — selon nous — la prédilection de certains artistes de ce pays pour le blanc, étalé fréquemment avec cette franchise toute moderne, sans aucun des raffinements chromatiques traditionnels, prédilection qui se manifeste dans l'œuvre d'un Paris Prekas, par exemple. Qu'il s'agisse d'un tableau comme « Voiles blanches » — plus descriptif surtout par la façon dont l'artiste a entendu introduire le bleu pour indiquer un bout de mer — ou qu'il s'agisse d'œuvres plus élaborées, plus transposées sur le plan de la construction rythmique — comme dans « Icar » et, notamment dans les *Vies parallèles de Plutarque* — le leitmotiv chromatique des toiles de Prekas est constitué par le blanc, exprimé avec une force, un éclat et une évidence, on pourrait dire, de programme. Chez lui, plus peut-être que chez d'autres peintres grecs de nos jours, ce qui frappe c'est la prédilection à laquelle nous faisions allusion, prédilection qui, au-delà du prétexte de la figuration, acquiert — nous osons le croire — la valeur d'un trait spécifique d'une certaine direction de la peinture grecque actuelle, tendant à exprimer une qualité atmosphérique particulière (une sorte de synthèse de la couleur « imagée » de la lumière qui baigne les murs fraîchement chaulés). Si nous voulions nous ériger en physionomistes de la couleur, nous pourrions dire que le rapport du bleu et du blanc dans « Voiles blanches », par exemple (le même que nous avons retrouvé sur le drapeau de la Grèce placé à l'entrée de l'Exposition et répété sur la couverture du catalogue), définit d'une façon synthétique l'atmosphère générale de ce pays : le blanc des rochers et des murs inondés par la lumière du soleil — d'une part — le ciel et le bleu de la mer — d'une autre. Dans cette ambiance même le vert de la végétation semble absorbé à son tour dans la tonalité générale de blanc, alternant parfois avec le bleu.

Même lorsqu'il ne s'agit pas du paysage, la prédilection pour le bleu apparait d'une manière plus dissimulée chez certains des peintres grecs actuels, dans des natures mortes ou des scènes d'intérieur comme celles de Georges Manoussakis, par exemple, « Epines blanches », « La grande sécheresse » et « L'armoir ouvert ». La peinture de cet artiste nous révèle aussi une autre tendance — peut-être pas complètement contourée — de la peinture grecque moderne, telle qu'elle apparait dans cette exposition. La simple mise en présence d'une immense capsule desséchée de coquelicot — sur une parois blanche — et d'une branche pétrifiée à la silhouette tourmentée se détachant sur fond noir, crée la même impression d'insolite et de mystère qu'on ressent chaque fois que l'on se trouve en présence d'une œuvre surréaliste.

Des échos surréalistes se laissent aussi déceler dans deux des toiles d'Aglae Papa, l'une simplement intitulée « Composition », qui représente une femme dans une attitude d'éloquente expressivité, en raison du gracieux ondoiement de son corps et de la légère inclinaison de sa tête, silhouette dont les lignes constituent une sorte de contrepoint rythmique à celles du paysage de l'arrière-plan. Dans « Amour des serpents », le deuxième des tableaux d'Aglae Papa auxquels nous faisions allusion, l'artiste ravit au thème surréaliste, hallucinatoire en soi, du tableau, la note d'affreuse signification, pour en faire une composition d'une grande délicatesse de tons, obtenus à l'aide d'une pâte diluée au point de laisser à nu le grain de la toile. S'inscrivant dans les mêmes coordonnées stylistiques visant à la supression de la consistance matérielle des couleurs, son « Portrait », est d'une transparence, d'une légèreté de touche et d'un sentiment qui font songer à certains des travaux de Pascin.

3. — Alcminie Nicolaïdou-Grammatopoulou : Mykonos I (1968).



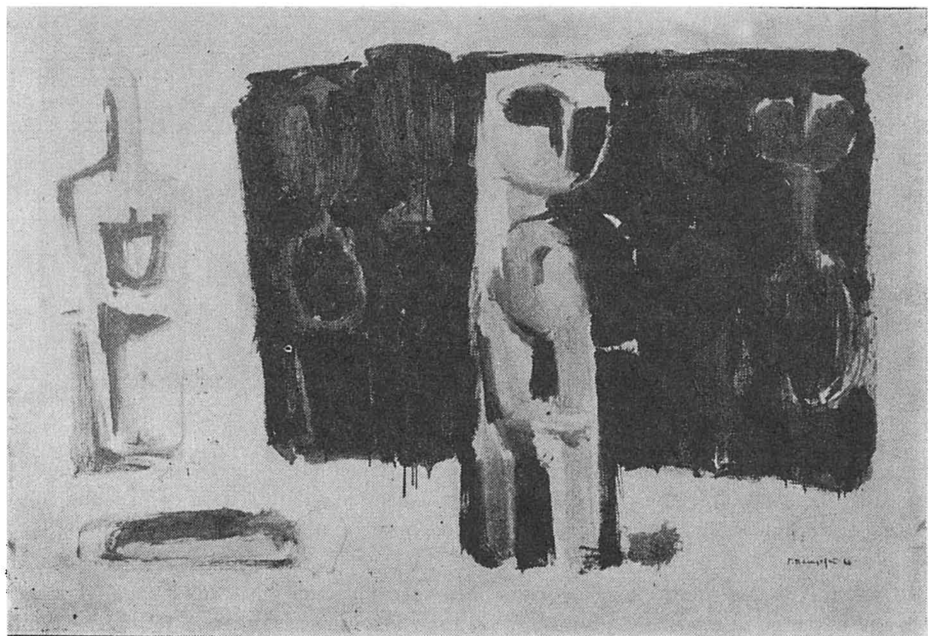
4· — Georges Manoussakis : La grande sécheresse (1964).

Une vision plus moderne et une technique encore plus épurée de tout balaste matériel, voilà ce qui caractérise les trois compositions de Georges Vakirtzis, où l'artiste ne s'est pas contenté, comme Aglae Papa, de diluer la matière picturale afin de lui rendre le plus de fluidité possible, mais l'a effacée, semble-t-il, aussitôt après l'avoir étalée, en appliquant dessus une toile, à même d'absorber le surplus, tout en conservant les traces du pinceau. Ces images d'une

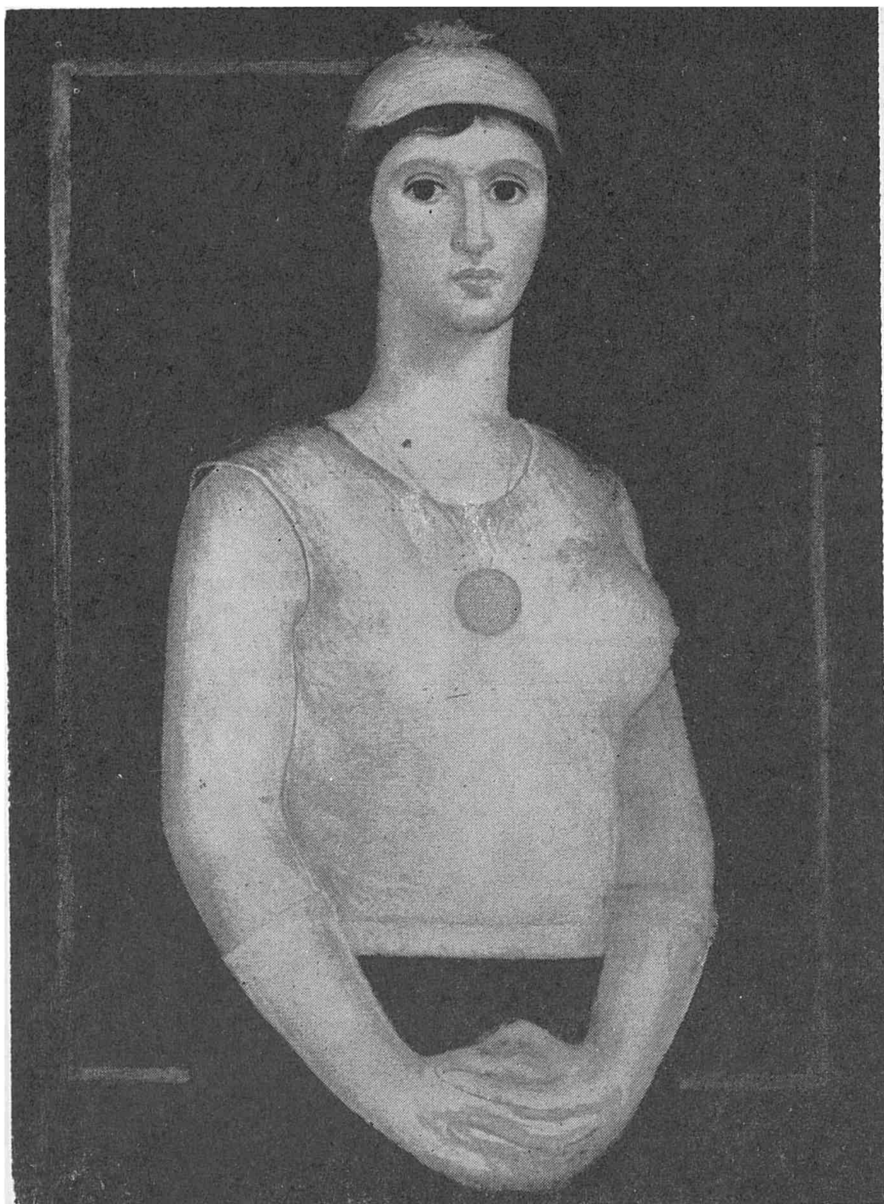
simplification de formes extrême, simplification qui n'exclut pas mais semble impliquer un maximum potentiel d'expression, évoquent — en un certain sens — en raison de leur attitudes hiératiques, chargées de mystère, certaines des statues d'idoles ou d'ancêtres de la statuaire africaine.

Ce n'est pas tant de surréalisme, mais plutôt de symbolisme qu'il doit d'agir dans les quatres peintures appartenant à Antoine Glinos, peintures rappelant quelque peu les compositions symboliques et mythologiques d'un Ferdinand Holder, marquées peut-être toutefois d'un goût Secession plus accentué. Bien que l'œuvre de chaque artiste ne puisse être jugée qu'en fonction du degré de réalisation de ses propres intentions, nous estimons néanmoins qu'aussi bien «Terre d'Ionie», que «Terre d'Arcadie» (issues d'un sentiment analogue au magnifique «Et in Arcadia ego» de Poussin), n'auraient rien eu à perdre si, en évoquant ce passé qui constitue la base même de la civilisation humaine, l'artiste avait été moins explicite et, en tout cas, s'il avait effectué une généralisation plus stricte des éléments formels employés. Quand nous portons ce jugement, nous songeons à ses propres possibilités, telles que les révèlent les parties inférieures des compositions mentionnées (les frises), aussi bien que ses autres deux tableaux présentés à cette exposition, «Le couple» et «Christine», véritables gros-plans d'une expression intense, bien que synthétiquement stylisés.

Une note singulière sur le firmament de la peinture figurative grecque — la seule dont nous nous soyons occupée jusqu'à présent — est constituée par la personnalité d'un artiste comme Théodore Markellos, qui nous apparaît comme celle d'un somnambule en proie à son univers intérieur, opposé à celui — nous sommes tentée de dire — «solaire», de ces conationaux. Dans ses deux compositions, «Le chemin de fer» et «Nu dans un intérieur» — travaux non dépourvus d'un certain lien thématique avec le néo-réalisme italien et, du point de vue technique, avec un lointain «ténébrosisme» napolitano-espagnol — il s'exprime par l'intermédiaire des différentes modalités des valeurs foncées, obtenant de cette manière quelques résultats plastiques remarquables (au sens traditionnel, bien entendu). A cet égard nous pourrions citer le «Nu dans un intérieur», œuvre dans laquelle l'artiste, grâce aux qualités constructives de sa composition,



5. — Georges Vakirtsis : Version C' (Synthèse (1966).



6. — Antoine Glinos : Christine.

semble avoir enlevé au sujet représenté sa signification immédiate, pour en créer une impression de tragisme et de fatalité, impression tempérée seulement par l'apparition de la jeune fille qui dresse son admirable silhouette dans un monde traversé, semble-t-il, par le frisson de sa présence humaine.

Une impression lourde, apocalyptique, est celle qui nous saisit aussi dans les trois variantes sur le thème « Crépuscule à Hiroshima », tableaux qui se trouvent à la limite du formel et de l'informel, du figuratif et du non-figuratif. Du point de vue de la conception chromatique,

7. — Clio Natsi : Composition I (1968).

leur auteur, Kostas Eliades, est un expressionniste, par la façon dont il met en contraste le rapport du noir (dans ses différentes hypostases des valeurs plus ou moins foncées), avec le rouge, d'une intensité crue, du soleil ensanglaté. Il existe dans ce qu'il voudrait signifier le sol ravagé et transforme en une sorte de lave solidifiée, une matérialité lourde, l'aspect général du tableau étant celui d'une carte géographique en relief, faite d'une substance sombre et visqueuse.

Avec Clio Natsi la limite du figuratif et du non-figuratif a été dépassée car, même si l'un de ses travaux conserve encore — du moins dans le titre, « Arbres naufragés dans le sable » — quelque chose qui pourrait évoquer une figuration, cette figuration est devenue extrêmement allusive et vague, étant en fait convertie dans des valeurs purement plastiques. Un fait significatif est toutefois celui que l'abstraction ne constitue pas pour Clio Natsi une occasion d'escamoter certaines difficultés d'ordre professionnel, comme cela arrive quelquefois. Il est vrai qu'en dépassant les données sensibles, immédiates de la réalité, elle a renoncé du même coup aux moyens de représentation traditionnelle. Mais ceci ne s'est pas accompli au détriment des ressources intrinsèques de la peinture, mais par leur mise en valeur et leur adaptation aux nouvelles exigences expressives de l'époque.

Chez Démètre Darzentas aussi, seules les titres, « Port », « Corfou », et « Figure », rappellent que la base d'où il est parti (sinon à laquelle il est arrivé), aurait eu quelques liens avec la réalité extérieure. Comme mode d'expression, ce sont toutefois des compositions abstraites,

voluant dans le domaine de la peinture, bien qu'elles figurent dans le catalogue de l'Exposition au chapitre de l'art graphique. Elles n'ont rien de commun avec celui-ci, ni du point de vue de la technique utilisée, l'huile, ni du point de vue de la vision qui est celle d'un peintre, et non d'un graphicien. En escomptant obtenir des effets de contrastes d'un clair-obscur puissant, ces œuvres ont la générosité et la spontanéité d'une ébauche.

C'est encore par suite d'une inadvertance que les lavis à l'encre de Chine de Tetsis Panayotis ont été rangés dans le catalogue au chapitre de la peinture. Avec désinvolture, en usant de traits décidés et rapides, ses trois paysages demeurent — malgré leur caractère pictural — ceux d'un graphicien, tout au plus ceux d'un graphicien-peintre, en tout cas, d'un artiste dont le mode d'expression est, en premier lieu, le trait (de pinceau, dans le cas présent) qui définit une forme.

L'art graphique, dans son sens le plus stricte, la gravure, est représentée dans cette exposition par quelques personnalités d'un sérieux professionnel remarquable, telles : Nicholas Ventura, Démètre Jannoukakis, Jenny Markaki et Manolis Piladakis. En dépit de son âge avancé, le premier — qui a commencé à exposer, peut-être même à pratiquer la gravure vers la cinquantaine — fait preuve d'une curiosité éveillée à la recherche de nouvelles modalités d'expression graphique, d'un esprit inventif désireux de trouver des formes plastiques inédites qui, même si elles ne lui appartiennent pas entièrement — qui pourrait se louer de cela ? — lui

8. — Démètre Darzentas : Corfou.

correspondent probablement du point de vue du tempérament, du moment qu'il se sent si à l'aise en les maniant. Si nous n'avions pas lu la courte notice biographique, nous aurions cru que les œuvres exposées à cette occasion, « Le défilé des troupes » (1968) et « Le taureau » (1969), exécutées selon une technique mixte, avec une verve, une audace et — surtout dans la dernière d'entre elles — dans un tourbillonnement de formes plein de tempérament, appartiendraient à un jeune homme, avide de s'approprier les modalités d'expression les plus modernes.

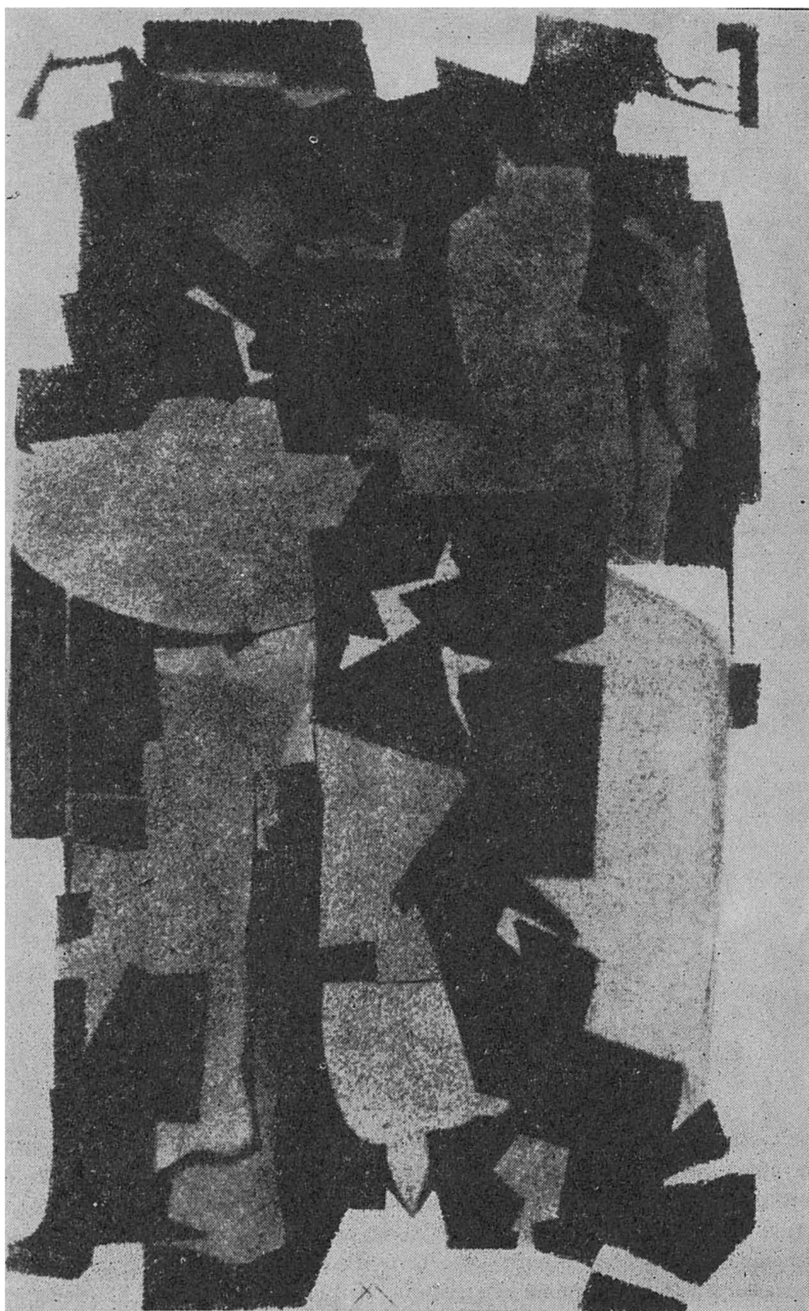
9. — Tetsis Panayotes : Paysage III (1967).

Plus pondéré et plus réfléchi, maîtrisant à la perfection les moyens techniques — dans le cas présent, le procédé difficile de la gravure en métal colorée —, Démètre Jannoukakis (pas plus jeune, à en juger d'après la date où il a commencé à exposer) est un artiste d'une rigueur constructive plus poussée, adoucie toutefois, non seulement quand il recourt à deux ou trois plaques supplémentaires pour colorer certaines de ses compositions, mais même lorsqu'il en utilise une seule, simplement encrée de noir. Ses gravures, aussi bien celles d'un coloris toujours bien accordé, que celles en blanc et noir, ont une sorte d'enveloppe veloutée, qui gagne toujours à être regardée de plus près.

Une jeune graphicienne, Jenny Markaki, manifeste une orientation plus décidée vers les modalités plus avancées de la gravure contemporaine, aussi bien dans ses compositions en couleurs, que dans celles en blanc et noir (toutes, peut-être, des xylogravures). Ses formes d'un dynamisme rigoureusement calculé s'inscrivent dans un espace qui n'a plus rien de la tridimensionnalité traditionnelle, même lorsqu'il s'agit d'une gravure d'une si belle qualité artistique comme sa « Composition » de 1967, où les plans colorés en vert, s'entrecoupant avec ceux noirs et blancs (les surfaces « épargnées » du papier), ont été conçus de façon à ce que le résultat ne soit pas la création de l'illusion de la profondeur, de l'espace à trois dimensions, mais une construction logique aux formes bien articulées, qui se déroulent dans un espace « aperspectif », comme dirait Robert Delevoye[1].

Les œuvres du dernier graveur présent à cette exposition, le jeune Manolis Piladakis, témoigne d'une autre orientation, apparentée, comme sujet d'inspiration, à celle du peintre Antoine Glinos, dont nous parlions tout à l'heure. Sa xylogravure intitulée « Etude », de même que les trois linogravures, « Message », (n^{os} 20, 40 et 50), auraient comme point de départ — telles les compositions « Terre d'Ionie » et « Terre d'Arcadie » — une prise de conscience de la valeur éternelle, sur le plan humain et artistique, de l'héritage laissé par l'Hellade. Mais tandis que Glinos s'est arrêté à l'aspect littéraire de cette conscience, Piladakis, lui, s'inspirant des

[1] Robert Delevoye, *Dimensions du XX^e siècle*, Genève, Albert Skira, 1965, (« Art, Idées, Histoire »), p. 182—184.



10. — Démètre Jannoukakis : Retour (1967).

anciennes inscriptions semées un peu partout sur la terre grecque, en a fait des compositions où les lettres ont perdu leur fonctionnalité initiale, pour devenir de simples éléments formels. Le « lettrisme » n'est, certes, pas une idée plastique inventée par Piladakis, mais les résultats artistiques auxquels il a abouti lui appartiennent, selon nous.

Par rapport à l'exposition précédente, la sculpture cette fois nous semble avoir un plus d'actualité. Si dans bien des travaux des artistes présentés alors on pouvait déchiffrer quelques échos de l'œuvre de certains protagonistes de la sculpture française des premières décades du XX^{e} siècle — Maillol, Despiau, et, surtout, Bourdelle — les sculpteurs qui exposent cette fois se détachent nettement de ces souvernirs illustres, pour former quelques personnalités bien distinctes. Il existe maintenant un coefficient de « modernisme » plus marqué, mais en dépit de ce modernisme, chacun des sculpteurs exposants se retrouve sur un terrain solide, apparenté souterrainement à l'ancienne statuaire grecque. Aucune de leurs modalités d'expression — bien que différenciées — ne représente une prise de position catégorique contre les données essentielles de la sculpture, telle qu'on l'a conçue jusqu'ici. Aucune action de sape à ses fondements matériels (masse, poids), aucun oubli des impératifs du métier et de la technique, aucun renversement des relations dans l'espace des éléments formels constitutifs. Il semble que dans les profondeurs inconscientes de l'art que pratique chacun d'eux — dans des visions et modalités différentes, je le répète — il existerait un magma commun qui représente, peut-être, le fond originaire de la statuaire grecque d'hier et d'aujourd'hui.

Une monumentalité grave caractérise les figures du plus âgé d'entre eux, Vasilios Loussandre, qui, grâce à un réalisme d'une grande sobriété, semble faire la liaison, par-delà les siècles, entre le portrait moderne et le portrait antique (surtout celui de la Rome impériale). Une pareille synthèse entre l'ancien et le nouveau, on la retrouve aussi dans l'œuvre d'un Antonios Karakalios ou dans celle de Jean Parmakelis, où toutefois l'ancien se rattache à une phase plus archaïque de l'humanité. De là découle leur physionomie « expressionniste », trait qui apparaît encore plus frappant dans les ouvrages du second, surtout dans la « Tête de cheval », d'une justesse d'expression qui nous rapporterait aux anciennes représentations animalières de l'art des peuples nomades de la steppe, si cette expression n'était pas doublée d'une véhémence de sentiments toute moderne.

Moderne dans ses recherches est également Georges Kalakalas, bien que dans sa façon de traiter le marbre il s'avère être un excellent praticien, entièrement maître du métier traditionnel. Sa vision cependant n'est en rien tributaire du passé. La stylisation intelligente et le rythme compositionnel de l'« Extase » se retrouvent aussi dans les travaux ultérieurs, « Calme dans l'ivresse de l'espace » et « Liaison dans l'espace », auxquels s'ajoute aussi une tendance à la verticalité, non moins évidente du fait que le mouvement se propage en hauteur à l'aide de lentes ondulations autour du noyau central. L'idée d'espace apparaît aussi dans « La famille », mais dans une conception plus moderne, celle de l'espace discontinu, par la façon dont l'artiste a décomposé et dissocié les plans de sa complexe composition.

Un primitivisme tellurique caractérise l'œuvre du dernier des artistes présentés à cette exposition, Georges Georgiadis. Expressionniste lui aussi, mais d'un expressionnisme dont les antécédents ne se retrouvent plus dans le passé « historique » — aussi lointain soit-il — mais dans ces zones obscures des débuts de l'humanité, quand celle-ci n'avait pas encore réussi à s'arracher au monde végétal et animal ambiant. Ses deux travaux, « Vilain souvenir » et « Composition » représentent des images d'une créature humaine, qui n'est pas encore pleinement constituée et dégagée du « limon originel », selon le mot de Jean Cassou[3], parlant des sculptures d'une grande personnalité de l'art moderne, Germaine Richier, avec qui Georges Georgiadis présente — à cet égard, du moins — des points de contact significatifs.

---

[3] Jean Cassou, *Panorama des arts plastiques contemporains*, Paris, Gallimard, 1960 (« Le point du jour-NRF »), p. 652.

11. — Jean Parmakelis : Tête de cheval.

Les quelques réflexions qu'ont occasionnées la visite de cette exposition ne prétendent pas être des jugements définitifs portés sur une école artistique, dont nous n'avons pu rencontrer les créations que deux fois jusqu'ici. En essayant de détacher, dans la mesure du possible, les lignes de développement de cette école, nous n'avons pas perdu de vue un seul moment les risques qu'implique pareille tentative. Néanmoins nous estimons qu'il fallait l'essayer, non seulement animés du désir de trouver les ponts qui unissent — au-delà des divergences apparentes — les œuvres d'art d'un même peuple, mais aussi parce que, en procédant de la sorte, nous croyons frayer la voie à des recherches futures d'un souffle plus large, à même de représenter une prise de conscience plus ample de notre propre personnalité artistique nationale, distincte et pourtant apparentée à bien des égards à celle de l'une ou de l'autre des nationalités du Sud-Est européen, auxquelles nous rattachent de très anciennes et durables traditions culturelles et historiques.

ELEONORA COSTESCU

LA CONFÉRENCE RÉDACTIONNELLE «DEMOS» DE BUCAREST — 19 — 21 mai 1969

Conformément à la décision prise à la Conférence antérieure, tenue le 20—21 décembre 1967 à Arandjelovac (Yougoslavie), qui donnait le feu vert à l'invitation de la rédaction roumaine, Bucarest a été, du 19 au 21 mai 1969, le siège d'une nouvelle conférence de la revue internationale d'information scientifique dans le domaine de l'ethnographie et du folklore, DEMOS, éditée par l'Institut d'Ethnographie de l'Académie Allemande des Sciences (R.D.A.) et par les instituts homologues des pays socialistes d'Europe. Pour des causes d'indisponibilité momentanée, certaines rédactions nationales n'ont pu prendre part à la Conférence ; y ont participé, par leurs représentants, les rédactions des pays suivants : R. D. Allemande Dr Rudolf Weinhold, Dr Helmut Wilsdorf, Dr Siegfried Kube et Dr Wilfried Fiedler), R. P. de Bulgarie (Dr Maria Veleva), R. P. Hongroise (Dr Vilmos Dioszégi), R. P. Polonaise (Dr Anna Kutrzeba-Pojnarowa), République Socialiste de Roumanie (Adrian Fochi) et U.R.S.S. (Prof. Dr L. N. Terentieva).

Les participants ont été salués, au nom de l'Académie roumaine, par Andrei Oțetea, membre de l'Académie roumaine, président de la Section des sciences historiques de l'Académie , et au nom de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes qui organise la collaboration de la Roumanie à DEMOS, par le Prof. Mihai Berza, directeur de l'Institut. Ion Goliat, secrétaire de l'Académie et directeur adjoint de l'Institut d'Ethnographie et de Folklore de Bucarest, a participé à la Conférence de la part du Secrétariat général de l'Académie et de cet Institut.

La Conférence avait trois objectifs principaux : 1) établir un index pour les premiers dix ans d'activité de notre *Revue* (un index des noms de personnes, des index des noms de lieux et ethniques, un index thématique) ; 2) élaborer une nouvelle systématisation des disciplines scientifiques en mesure de refléter le plus fidèlement possible le stade actuel de développement des études d'ethnographie et de folklore des pays socialistes d'Europe ; 3) perfectionner le système et les techniques de collaboration. Ainsi qu'on peut le voir, la réunion de Bucarest a eu pour mission d'établir le bilan de l'activité commune de notre *Revue* durant ses dix premiers ans d'existence et de fixer ses critères et ses perspectives de développement pour les années à venir. Aussi est-il permis d'affirmer qu'elle a été la conférence la plus importante de ces dernières années.

Les travaux de la Conférence se sont déroulés dans le cadre de trois séances, selon un programme comprenant la discussion du rapport de la rédaction centrale — présenté par le Dr Helmut Wilsdorf — et des rapports des rédactions nationales sur la période écoulée depuis la dernière Conférence, ainsi que la discussion des principes et de la technique d'élaboration des index et de la nouvelle systématisation. Il faut souligner que tous les rapports ont fait ressortir l'amélioration constante de la qualité des matériaux publiés par notre *Revue*, maintenant en éveil l'intérêt de larges contingents de spécialistes pour cette œuvre commune.

Dans la question des index, les différences d'un pays à l'autre mises en évidence par les matériaux publiées, autant en ce qui concerne les traditions des recherches que les réalités sociales, artistiques et culturelles, rendent nécessaire, pour leur élaboration, une coopération minutieuse. Il est suffisant, à cet égard, de mentionner les difficiles problèmes de translitération et de transcription que soulèvent les différents alphabets et langues représentés à DEMOS (langues slaves, romanes, baltes, caucasiennes). Pour résoudre tous ces problèmes, on a formé une commission restreinte de linguistique (Sprachwissenschaftliche Kommission) et on a fixé des critères spéciaux de collaboration entre la rédaction centrale et les différentes rédactions nationales, critères basés sur un système adéquat de fiches imprimées. Les plus grandes difficultés sont soulevées, assurément, par l'élaboration d'un indice thématique, susceptible d'unifier en un appareil centralisé, rationnel et pratique, la diversité thématique qui résulte du caractère spécifique des différentes cultures populaires étudiées. Conscients de ces difficultés, les participants se sont efforcés et, à notre avis, ont réussi à déceler les voies les plus opportunes pour refléter l'unité dans la diversité. En ce qui concerne l'élaboration d'une nouvelle systématisation, les participants ont été unanimes à constater que le schéma établi au cours de la troisième décennie de ce siècle par les rédacteurs des différentes bibliographies internationales ou nationales d'ethnographie et de folklore ne correspond plus au stade actuel de développement de ces disciplines scientifiques et qu'il doit être remplacé par un schéma nouveau, adapté aux circonstances présentes. Pendant les dix ans de parution de notre *Revue*, la rédaction centrale de DEMOS s'est efforcée d'élargir le cadre de l'ancien système, en le recompartimentant et le complétant au fur et à mesure des besoins. On est pourtant tombé d'accord sur la nécessité d'établir un instrument commun mieux en mesure d'englober toute la sphère des problèmes de culture populaire des pays socialistes. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que, pour ces deux opérations (indices et systématisation), on a eu, comme points principaux de référence, les instruments respectifs compris dans le premier volume de la « Bibliographie générale d'ethnographie et de folklore roumains », paru en 1968 (voir DEMOS, 10 (1969), n° 1, réf. 3). Pour la systématisation, on a suggéré également l'idée de reprendre des propositions plus anciennes du Dr. Ludvik Kunz, de Brno, rédacteur de DEMOS pour la Tchécoslovaquie. Ainsi, non seulement la Conférence a représenté un moment important dans la vie de notre *Revue*, mais elle suscite aussi un indiscutable intérêt théorique.

Il convient de souligner tout particulièrement que les travaux de la Conférence se sont déroulés dans une atmosphère de parfaite cordialité, dans un esprit de sincère coopération dominé par le désir unanime d'aboutir à un progrès des disciplines scientifiques représentées.

Une visite professionnelle au « Musée du Village » de Bucarest et une excursion dans la zone ethnographique de l'Argeş ont complété les travaux de la Conférence, offrant aux participants la possibilité de connaître *de visu* les aspects essentiels du village roumain traditionnel, ainsi que de la culture et de l'art populaires et médiévaux de Roumanie. Ces visites ont eu le caractère d'un véritable échange d'expérience entre spécialistes.

La future conférence rédactionnelle aura lieu à Budapest, à l'invitation de l'Académie Hongroise des Sciences, à une date qui sera fixée ultérieurement.

ADRIAN FOCHI

CONVEGNO LO "STOLNIC" CANTACUZINO E LE RELAZIONI ITALO-ROMENE NEI SECOLI XVII — XVIII

Nel 2, 3 e 4 maggio si sono riuniti a Padova scienziati e studiosi dell'Italia, Grecia e della Romania, per celebrare, in un convegno internazionale tre secoli da quando il nostro grande umanista, Constantin Cantacuzino lo „Stolnic" ha compiuto i suoi fecondi anni di studio nel famoso *Atheneum Patavinum*.

Il Convegno è stato organizzato sotto gli auspici dell'Università di Padova dove, da più decenni, svolge la sua attività un illustre Seminario di lingua e di letteratura romena. Nel quadro del Seminario dell'Università padana hanno insegnato noti romanisti italiani e romeni come, per esempio, Ramiro Ortiz, Carlo Tagliavini, Alexandrina Mititelu e Alexandru Niculescu, l'attuale titolare del corso di lingua e di letteratura romena.

Il Comitato organizzativo del Simposio presieduto dal professore Carlo Tagliavini, linguista di fama europea, ed avendo come segretario Alexandru Niculescu, ha ricevuto l'adesione di alcuni romanisti e bizantinologi, parecchi participando anche ai lavori del Simposio con memorie accademiche ed interventi di valore. Hanno fatto parte dal comitato organizzativo anche altri noti professori dell'Università padana come sarebbero : Gianfranco Folena, Paolo Sambin, Giambattista Pellegrini e la Dott.ssa Lucia Rossetti.

Al Simposio hanno aderito con la partecipazione di lavori oppure per corrispondenza, i professori : Ruggero Ruggieri (Roma), Giuseppe Petronio (Trieste), Manlio Copetti (Pisa), Novello Papafava dei Carraresi (Padova), Alberto Limentani (Cagliari), Mariano Baffi (Roma), Petru Iroaie (Palermo), Tullia Gasparrini Leporace (Venezia), Ioan Gutia (Roma), Guido Favati (Genova), Mircea Popescu (Roma), Mircea Clinet (Milano), Laszlo Gáldi (Budapesta), Paola Plomteaux Bardelli (Lovanio — Belgia), J. Pedro Rona (Ottawa-Canada) e molti altri.

Il Simposio fu aperto da una bella allocuzione del Magnifico Rettore dell'Università di Padova che ha fatto un caldo elogio alla cultura romena, il cui insigne rappresentante è stato lo "Stolnic" Constantin Cantacuzino, e ha sottolineato l'importanza di questa manifestazione scientifica per il continuo sviluppo dei rapporti italo-romeni.

Il Simposio è stato salutato anche dal prof. dr. Ioan Radu incaricato con affari della Romania a Roma, dal professore Dan Simonescu il capo della delegazione romena, che ha rimesso anche i regali offerti all'Università di Padova ed ai partecipanti al Simposio dall'Università di Bucarest, della Biblioteca dell'Accademia della Republica Socialista Romania e della Biblioteca Centrale di Stato, e dal professore Carlo Tagliavini, il presidente del comitato organizzativo.

Le memorie accademiche lette al Simposio (in numero di 14) sono state pervase dal desiderio di portare nuovi contributi documentari oppure interpretativi alla conoscenza della vita, dell'attività e della personalità dello "Stolnic" Cantacuzino. In tal senso, il professore *Giuseppe Schirò* ha sottoposto il patronimico Cantacuzino ad un'erudita investigazione filologica e genealogica percorrendo molti secoli della storia del Bisanzio e della civiltà neogreca ("Ricer-

che sul cognome Cantacuzino <Cantacuzeno>"), mentre il professore *Cleobul Tsourkas* di Salonicco ha chiarito i primi anni di studio dello "Stolnic" ad Adrianopole e Costantinopole, individuando i due maestri del grande umanista romeno : Dionisie e Gherasim il Cretano ("Les premières études de Stolnic Cantacuzino"). Allo stesso tempo il professore Tsourkas ha dimostrato per via di argomenti, basandosi su documenti, i vasti legami dello "Stolnic" con i rappresentanti della comunità greca di Venezia, provando che Nicolae Bubuli, il primo compagno di studio del giovane Constantin Cantacuzino, era, di fatto, il figlio del parrocco della chiesa greca di Venezia.

Contributi notevoli alla biografia dello "Stolnic" ha portato *Lucia Rossetti*, direttrice degli Archivi dell'Università di Padova nella memoria "Constantin Cantacuzino, scolaro all'Università di Padova". Dopo tante vane ricerche, intraprese ogni tanto da Nicolae Iorga, Petre V. Haneş e Ramiro Ortiz, la signorina Rossetti ha scoperto negli archivi dell'Università la *matricola* di studente padano dello "Stolnic". Constantin Cantacuzino figura nei matricoli solo per l'anno accademico 1667/1668. La scoperta è stata comunicata anche in uno studio pubblicato nei "Quaderni per la storia dell'Università di Padova " (vol. I, 1968).

Il Simposio ha fatto risaltare alcune opere e lettere, inedite oppure meno conosciute dello "Stolnic" Constantin Cantacuzino, come, per esempio : il dizionario storico-geografico fatto alla richiesta del generale italiano Ferdinando Marsigli e scoperto dal professore *Carlo Tagliavini* nell'Archivio dell'Università di Bologna ("Luigi Ferdinando Marsigli e lo Stolnic Cantacuzino") oppure la lettera autografa rivolta al cardinale Buonvisi e trovata dalla professoressa *Viorica Lascu* di Cluj (Romania) negli archivi di Lucca ("La corrispondenza inedita dello Stolnic Cantacuzino e di Şerban Cantacuzino con il cardinale Francesco Buonvisi").

Da nuovi punti di vista originali è stata considerata l'opera storica, letteraria e politica del nostro grande dotto del Seicento. In tal senso il professore *Giorgio Caragată* di Firenze ha provato di collocare l'opera dello "Stolnic" sotto il segno del barocco europeo del Settecento ("Lo Stolnic Cantacuzino e il barocco letterario").

Alla stessa conclusione, ma seguendo vie diverse, è arrivato anche il professore *Alexandru Elian* nella sua memoria: "La cultura rumena e l'Italia tra i secoli XVII—XVIII". Alla richiesta dell'Università di Padova il professore Elian ha fatto, fuori il programma del Simposio, una Conferenza sulla "Cultura rumena tra elenismo e Occidente prima del 1800" e una lezione pratica con la partecipazione degli studenti che studiano lingua romena, avendo come tema il corpus delle iscrizioni medioevali (vol. I, Città di Bucarest), editato dall'Accademia Romena nel 1965, con particolare applicazione all'iscrizione funeraria che si trova sulla tomba di Radu Cantacuzino, il secondo figlio dello "Stolnic".

Sulla penetrazione degli elementi di cultura italiana nei nostri paesi durante il Cinquecento e Seicento ("Presenze italiane nelle dispute teologiche in Romania nel Cinquecento e Seicento") ha parlato la professoressa *Rosa Del Conte*.

Da Torino, importante centro di studi italo-romeni, sono venuti i professori *Ovidiu Drimba* e *Victor Iancu*, che hanno presentato le seguenti memorie : "I libri pubblicati a Padova nella biblioteca dello Stolnic" e "Costruzioni endocentriche ed esocentriche nella "Istoriia" dello Stolnic Cantacuzino".

Nell'ultima riunione di lavoro svoltasi alla Fondazione Cini dell'Isola San Giorgio Maggiore di Venezia, il professore *Dan Simonescu*, ha sviluppato la sua memoria accademica sull' "Influsso dei libri della biblioteca dello Stolnic nelle sue opere".

Il professore Dan Simonescu ha presentato un'altra memoria, fuori il programma, a Torino, sulla "Bibliologia in Romania".

Il Simposio di Padova ci ha recato la grande soddisfazione di alcuni risultati scientifici poiché i dati e le ipotesi contenuti nella nostra memoria accademica "Lo Stolnic Cantacuzino—Nuove coordinate biografiche" sono stati considerati in maggioranza, come contributi utili al delineamento della biografia e della personalità dell'umanista romeno del Seicento.

Non possiamo concludere senza notare l'utile cenno fatto dalla signorina *Luisa Valmarin* (Roma) sulla lingua dell'*Istoria Țării Rumânești* ("La lingua della *Istoriia Țării Rumânești* dello Stolnic Cantacuzino") e la presentazione fatta dal dott. *Constantin Șerban*, dell'Istituto di Storia "N. Iorga" di Bucarest : "Lo Stolnic Cantacuzino, diplomatico di notorietà europea".

Vera prova di rispetto per la memoria di quelli che hanno rappresentato con grandi meriti, nel passato, la cattedra di lingua romena di Padova è stato il pellegrinaggio alla tomba di Ramiro Ortiz e di Alexandrina Mititelu, fatto da tutti i partecipanti al Convegno, in uno degli intervalli dei lavori.

Durante tutte le riunioni di lavoro, la grande aula dell'Università di Padova fu dominata dal ritratto dello "Stolnic" Constantin Cantacuzino, dipinto in olio, in onore del Simposio, da uno dei più pregiati artisti dell'Italia contemporanea, il pittore di origine romena Eugenio Drăgutescu di Roma. Nella visione dell'artista Eugenio Drăgutescu, lo "Stolnic" appare come un titano infierito dalle tempeste del conoscere, portando sul viso tutta la tragicità della sua triste ed ingiusta fine.

Il Simposio si è concluso con un simbolico omagio al Rinascimento nel cui spirto si è formato anche lo "Stolnic" Cantacuzino, con la visita ad Arquà Petrarca, vero sito di pellegrinaggio di tutti quelli che amano l'Italia e le sue grandi virtù.

C. Dima-Drăgan

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST
(juillet 1968 — juin 1969)

Nos lecteurs voudront bien nous permettre de leur exposer succinctement, comme chaque année, le bilan de l'activité des différentes sections de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest, bilan où les participations étrangères, sous plusieurs aspects, s'avèrent particulièrement nombreuses et fécondes.

C'est ainsi que plusieurs travaux ont été terminés à la fin de l'année 1968. Sans prétendre les énumérer tous, nous en signalerons les principaux : *Byzantinovlachica. Les Vlaques et les problèmes balkaniques des règnes de Jean et de Manuel Comnène. Les Vlaques et la formation du deuxième tsarat bulgare*, par Eugen Stănescu ; *Relations culturelles roumano-serbes au XIX^e^ siècle*, par Sava Iancovici ; *Les kapikehaïas de Valachie*, par Ion Matei ; *Le Sud-Est européen dans l'historiographie russe des XII^e^ et XIII^e^ siècles*, par Lidia Demény ; *La Roumanie et les gouvernements balkaniques devant le coup d'Etat bulgare du 9 mars 1923*, par Constantin Velichi ; *La formation intellectuelle des lettrés du Sud-Est de l'Europe au XVII^e^ siècle*, par Virgil Cândea ; *Motifs décoratifs des stèles funéraires de Dobroudja*, par Maria Alexandrescu ; *Tradition et innovation dans la gravure roumano-bulgare au XIX^e^ siècle*, par Eleonora Costescu ; *Le motif folklorique de la « Sœur empoisonneuse » chez les peuples du Sud-Est européen*, par Adrian Fochi ; *La peinture en Valachie au XVI^e^ siècle et ses rapports avec celle de l'Europe du Sud-Est*, par Maria-Ana Musicescu ; *Les habitations fortifiées du Sud-Est de l'Europe*, par Paul H. Stahl ; *Relations littéraires roumano-bulgares (1877—1916)*, II · partie, par Elena Siupiur.

Les communications tenues aux séances de l'Institut ont été suivies assidûment. Elles ont du reste fait accueil également à la collaboration de deux spécialistes étrangers et à celle d'un jeune étudiant de la Faculté d'Histoire de Bucarest. En voici les titres, dans l'ordre de leur présentation : Petre Ş. Năsturel, *L'ancienneté du monastère d'Iţcani à la lumière d'un document byzantin (1395)* ; Matei Cazacu, *La participation roumaine à la bataille de Kossovo (1448)* ; Şerban N. Tanaşoca, *Theodor Capidan et sa contribution aux études sur le Sud-Est européen* ; Maria-Ana Musicescu, *Considérations sur les portraits de fondateurs dans le Sud-Est de l'Europe* ; Ion-Radu Mircea, *La langue slave et le roumain dans les documents du XVII^e^ siècle* ; Eleonora Costescu, *La graphique roumano-bulgare dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle* ; Cornelia Danielopolu, *Lectures grecques dans les Principautés roumaines de 1821 à 1848* ; Vlad Georgescu, *Considérations sur la notion de progrès au XVIII^e^ siècle* ; Valerian Matcharadze (Tbilisi), *Un voyageur géorgien du XVIII^e^ siècle, Iona Chedevanachvili sur la Moldavie et la Valachie* ; I. Konev (Sofia), *Aspects des rapports littéraires roumano-bulgares au XIX^e^ siècle, jusqu'en 1877* ; Şerban N. Tanaşoca, *Le problème des latinismes du grec byzantin dans la recherche scientifique* ; Casandra Mihăilă, *Valeurs de l'auxiliaire dans les constructions périphrastiques du futur en roumain et en bulgare aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.*

Comme chaque année, maints chercheurs de notre Institut se sont rendus à l'étranger, qui pour y poursuivre ses recherches, qui pour y donner des conférences, qui dans le cadre des accords culturels. Voici quelques-uns des aspects de leur activité à ce propos.

C'est ainsi que notre directeur, le Professeur Mihai Berza, assisté d'Eugen Stănescu a participé l'automne dernier à la réunion, organisée à Venise, du Comité international des études byzantines. Le but en a été la préparation du XIV^{e} Congrès international des études byzantines, qui, on le sait, se réunira à Bucarest en 1971. A cette occasion, il s'y est tenu aussi un colloque sur *La société et l'art à la période des Paléologues*. A la fin du mois de mars et début d'avril il a pris part comme invité à la réunion de Moscou du bureau de l'Association Internationale des études du Sud-Est européen, où l'on a mis au point la préparation du II^{e} Congrès international des études sud-est européennes (Athènes, 1970), exposé l'activité courante des diverses commissions et précisé les questions de subventions. Il y a participé aussi au colloque sur *La ville sud-est européenne au XV^{e} siècle*, colloque organisé par la commission présidée par le Prof. N. Todorov (Sofia). A ce colloque le Prof. Valentin Georgescu, de notre Institut, a développé une communication sur *Les formes d'organisation et le régime de la propriété dans les villes de Valachie et de Moldavie aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles*, tandis que notre directeur a pris part aux discussions.

Eugen Stănescu, outre sa présence à la réunion ci-dessus de Venise, a donné lecture à Munich (R.F.A), d'un rapport sur *Les débuts de l'humanisme roumain et l'idée de l'origine et de la continuité du peuple roumain*, lors d'un symposion organisé par la Kommission für die geistliche Geschichte des östlichen Teiles Europas, près l'Académie de Bavière.

Valentin Georgescu a participé à Londres, du 17 au 21 Juillet 1968, à la conférence annuelle de la Commission internationale pour l'histoire des institutions parlementaires et représentatives. Il y a parlé des *Types et formes d'assemblées des Etats dans la féodalité roumaine*. Puis, le 13 décembre 1968, il a tenu à l'Institut de droit romain de l'Université de Paris une conférence sur *La philantropie et l'indulgence dans la pensée juridique post-justinienne*. Les 19 et 20 décembre, il a tenu deux leçons et deux séminaires devant les étudiants de licence, qu'il a entretenus *De la technique juridique et du style en droit romain; A propos des notions d'optima lex, optimum jus et de fundus optimus maximusque*. Il a également donné deux leçons et tenu deux séminaires sur ce sujet à la Faculté de Droit de Lausanne à la même époque. Depuis le mois de mai 1969, il travaille, jusqu'en septembre au Centre National de la Recherche Scientifique, à Paris, où il effectue un stage d'études et de documentation. Rappelons encore sa communication au Colloque de Moscou notée ci-dessus.

Paul H. Stahl, lors d'une visite à Vienne en novembre 1968, a parlé des maisons balkaniques à étage de Roumanie à la Österreichische Gesellschaft für Volkskunde. Le mois suivant, à Braunschweig (R.F.A.), il a tenu une conférence à l'Institut géographique sur *La maison paysanne chez les Roumains*, sujet qu'il a repris, peu après, à Paris, à la Société française d'archéocivilisation et de folklore.

D'abord invité en Suisse, en novembre dernier, par la Fondation Carnegie, à participer en qualité d'expert au Colloque sur la formation d'une théorie scientifique des relations internationales, Virgil Cândea a ensuite accompagné à Sofia l'Académicien Emil Condurachi en vue de la préparation de la 7^{e} réunion de l'Association internationale des études sud-est européennes, qui a eu lieu à Moscou en mars. Enfin, il a séjourné au Liban, de février à juin, collaborant efficacement à l'organisation de l'Exposition des icônes melkites, ouverte à Beyrouth, au Musée Nicolas Sursack du 16 mai au 15 juin. Il a, à cet effet, activement participé à l'élaboration de leur splendide catalogue appelé à devenir un précieux instrument de travail entre

les mains des historiens de l'art. Enfin, titre de fierté pour tout notre Institut, il a été décoré de l'Ordre du Cèdre, par S.E. Monsieur Charles Hélou, Président de la République Libanaise, en récompense de cette activité.

Un voyage en Yougoslavie a permis à Cornelia Danielopolu de se livrer à d'utiles recherches d'archives à Sarajevo, Dubrovnik et Belgrade.

Le Symposion sur la Grande Grèce, organisé en Italie, à Tarente, du 8 au 16 octobre, a connu la participation de Aurelian Petre.

Alexandru Duţu a séjourné de novembre à mars en Angleterre. Aux Universités de Birmingham et de Londres, ainsi qu'au Merton College de l'Université d'Oxford, il a poursuivi ses recherches sur la renaissance et les lumières anglaises et leur diffusion en Europe.

Casandra Mihăilă a complété les siennes sur les éléments lexicaux roumains en serbo-croate, dans les bibliothèques de Skopje et de Sarajevo (Yougoslavie).

Elena Siupiur s'est, de son côté, rendue en Bulgarie où elle a participé du 15 août au Ier octobre 1968 au Séminaire de bulgare organisé par l'Université de Sofia et s'est également livrée à de fructueuses recherches à l'Institut balkanique et à celui de littérature de la capitale bulgare.

Liviu Marcu a séjourné en Macédoine yougoslave durant le mois de juillet passé. Il est présentement en Bulgarie pour deux mois afin de s'y documenter sur le développement des villes bulgares à l'époque contemporaine.

Maria Alexandrescu a été elle aussi envoyée pour une période de deux mois en Bulgarie pour en connaître les musées et se documenter pour le travail qu'elle a sur le métier, à savoir *La décoration funéraire romaine dans les provinces danubiennes*.

Mustafa Mehmet passe également deux mois dans le même pays où il se livre à des recherches de documents turcs.

Petre Ş. Năsturel enfin a séjourné deux semaines en Hongrie (4—18 juin). Il y a visité musées et monuments de Budapest, Pécs, Siklos, Feldebrö, Eger, Esztergom, Visegrád et Szentendre et a tenu à l'Institut d'histoire de l'Académie hongroise une communication sur *L'Historia Turcorum (ms. Barberini 111) et les Roumains*.

De leur côté, nombre de personnalités et de chercheurs étrangers ont visité et fréquenté notre Institut. Au risque de commettre d'involontaires omissions, nous citerons les noms de Rudolf Weinhold, Helmut Wilsdorf, Siegfrid Kube, Wilfrid Fiedler (R.D.A.), H. Kellenbenz (R.F.A.), Sir William Harpham, J.M. Kitch et Peter Bender (Angleterre) , Herbert Hunger (Autriche), Vasilka Tăpkova-Zaimova, Wanda Smolkovska, Maria Veleva, Hristo Iordanov, Gheorghi Neşev, T. Ganev, I. Ungiev , N. Lecev, B. Mateev, I. Maslev, I. Konev (Bulgarie), Charles Schlacks (Canada), Kemal Karpat, Arthur E. Adams, Istvan Deak, A. Slathway, Stavro Skendi, S. Vryonis, John Campbell et V. Brown (Etats-Unis d'Amérique), A. Dupront et Anne-Marie Cassoly (France), Gyula Ortüta et Vilmos Dioszégi (Hongrie), K. Kutrzeba-Pojnarova (Pologne), Victor Buescu (Portugal), O. Halaga, Ružena Dostalova et Bogomila Zasterova (Tchécoslovaquie), Hasan Eren et Türkkaya Ataöv (Turquie), A. Iascova, V. Vinogradov, J. Pokevailova, E. Certan, L. N. Terentjeva et Gh. Arś (U.R.S.S.), Zivka Avramovski, Rad. Pavlović, Teodor Simovski, E. Šebić (Yougoslavie).

Une remarquable manifestation scientifique patronnée par notre *Revue* a été l'hommage international rendu au Professeur Nicolas Bănescu pour son 90e anniversaire. C'est ainsi que le fascicule premier du tome VII constitue un éventail de contributions aux études byzantines signées, à côté de leurs confrères roumains, par des savants de 14 pays.

Une autre manifestation internationale s'est déroulée du 19 au 21 mai, à notre Institut, la conférence annuelle du Comité de rédaction de la revue DEMOS. Nos lecteurs vou-

dront bien consulter ici-même le compte rendu qu'en a donné le délégué responsable pour la Roumanie, notre collègue Adrian Fochi.

Nous croyions notre chronique achevée quand, le 30 juin 1969, un deuil cruel et inattendu a frappé notre Institut en la personne de notre collègue NICOLAE ALEXANDRU MIRONESCU. Aussi modeste et prévenant que passionné d'ethnographie, il allait bientôt soutenir sa thèse de doctorat sur *La viticulture traditionnelle en Roumanie*, travail qui constitue l'aboutissement d'un long effort de 25 ans de recherches. Les coutumes paysannes, les métiers traditionnels, l'art rustique l'ont vu tour à tour se pencher sur leurs difficiles problèmes. Les survivances du passé, comme les phénomènes contemporains de la culture rustique y ont été abordés par lui avec une égale compétence. En hommage à sa chère mémoire notre Institut en a décidé l'impression, borne finale d'une carrière arrêtée en plein essor.

ANCA IANCU et P. Ș. NĂSTUREL

EQREM ÇABEJ, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe* [Etudes d'étymologie albanaise]. « Studime Filologjike », XVIII (I), 1964, n° 1, pp. 61—98, n° 2, pp. 11—43, n° 3, pp. 15—54, n° 4, pp. 81—115; XIX (II), 1965, n° 1, pp. 3—45, n° 2, pp. 7—53, n° 3, pp. 41—84, n° 4, pp. 41—70; XX (III), 1966, n° 1, pp. 3—58, n° 2, pp. 51—105, n° 3, pp. 51—67, n° 4, pp. 53—82; XXI (IV), 1967, n° 1, pp. 65—96, n° 2, pp. 3—20, n° 3, pp 31—46; XXII (V), 1968, n° 1, pp. 107—142, n° 3, pp. 85—118.

La série de ces études, commencée en 1960, est maintenant achevée. L'auteur y présente une partie des matériaux destinés à constituer un dictionnaire étymologique de la langue albanaise. Les principes et la méthode qui se trouvent à leur base, ainsi que certaines observations de notre part, ont été exposés dans le II^{e} volume (1964) de cette *Revue*, pp. 279—281.

Pour *palnje*, *panjë* « érable », l'auteur part d'un présumé **paltnje*, opinion à l'appui de laquelle il invoque des exemples pris dans l'indien ancien (*prthuh* « large »), le grec ancien (πλατύς « large », πλάτανος « platane ») et le latin (*platanus* « platane »); à son avis, les formes albanaises *palnje*, *panjë* et la forme roumaine *paltin* « érable » seraient autochtones et non pas d'origine latine. Ainsi qu'il est connu, le roumain *paltin* est interprété habituellement comme une forme, inconnue en Occident, dérivée par métathèse (*paltanus*) du latin *platanus*. Compte tenu de la rareté de cet arbre, qui ne pousse pas naturellement dans les régions à population roumaine, l'hypothèse de l'origine autochtone du terme roumain *paltin* « érable » doit être prise en considération.

L'origine latine du verbe albanais *përgjoj* (*prigjoj*) est mise en doute par l'auteur, selon lequel la forme *pervigilare* ne serait pas attestée. De fait, *vigilare*, terme militaire, a survécu autant dans les langues romanes occidentales qu'en roumain. Dans cette dernière langue, le substantif *vigil* (acc. *vigilem*, *viglem*) a donné *veghe* s.f. « veille ». Le nom composé *pervigil* (acc. *pervigilem*) a survécu dans *priveghi* s.n. « veillée d'un mort »; quant au verbe *pervigilare*, attesté dans les textes anciens, il apparait en roumain sous la forme *a priveghea* (avec ses dérivés *priveghealǎ*, *priveghere*, *priveghetor*, *priveghetoare*).

Le substantif *shkulkë* « rameau planté au milieu d'un pré, comme signe qu'il est interdit entretemps d'y faire paître le bétail » est considéré par l'auteur comme d'origine byzantine. En réalité, le terme latin *sculca* (d'origine germanique) « unité militaire, troupe de garde, écoute » est attesté à partir du IV^{e} siècle (Amm. Marc., XXVII, 10, 10 *sculcatores*; Végèce, *Mil.*, 2, 15 et 17 *exculcatores* et *sculcatores*; Greg. Magn., *Epist.*, 2, 33 bis; 13, 23) et apparaît ensuite en tant qu'emprunt dans les œuvres byzantines de stratégie des VI^{e} —X^{e} siècles. Du latin, le mot a survécu en Sardaigne (log. ancien *iskolka*), dans certains dialectes italiens (*scolca*) et dans le portugais ancien (*escolca*). Un certain nombre de substantifs latins dont le roumain a hérité — tels *punga*, *stuppa*, *tufa*, etc. — faisaient partie de la terminologie militaire et ont été largement diffusés par l'intermédiaire des armées romaines. Etant donné que l'influ-

ence byzantine sur l'albanais est en général faible, il nous semble plus logique de rapporter l'origine du terme *shkulkë* au latin qu'au grec médiéval : un terme militaire d'ancienne provenance germanique ne pouvait être diffusé sur une aussi vaste aire que par l'intermédiaire du latin.

L'origine du mot *vërri* « pâturage d'hiver » a été expliquée jusqu'à présent par le latin *hiberninum* (sc. *tempus*). Suivant cette hypothèse, l'albanais aurait hérité d'un mot latin qui n'a survécu dans aucune langue romane. Or, l'auteur estime que le point de départ du mot en question pourrait être *invernum* (*tempus*), qui aurait donné **verr*, « devenu *vërri* à travers le pluriel ». L'explication, à notre avis, peut se soutenir dès lors que l'adjectif *hibernum* était une forme populaire qui s'est maintenue dans plusieurs langues romanes : *hiberna* (*tempora*)> roum. *iarnă*, *hibernum* (*tempus*)> vegl. *inviarno*, it. *inverno*, log. *ierrn*, frioul. *inviarn*. Si cette dernière hypothèse était exacte, il en résulterait que dans le cas présent l'albanais se rapproche des langues romanes occidentales et diffère jusqu'à un certain point du roumain.

L'albanais *qull* « sauce, bouillie » rappelle le roumain *cir*, qui a la même signification ; les deux mots ont à leur origine, à ce qu'il semble, le latin *chylus*, emprunté au grec (χυλός, χῦλος) ; le dérivé albanais reflète la prononciation de l'*y* comme *ü* (cf. *gyrus* > roum. *giur*, *jur*), tandis que le roumain *cir* résulte de la prononciation *y*=*i*. L'origine dorienne du mot *qull* proposée par l'auteur semble moins probable pour deux raisons : 1) prétendu phonétisme dorien χοῦλος ne justifie pas la présence de la palatale *q* ; 2) les colonies doriennes étaient peu nombreuses et ne pouvaient rivaliser, même à un faible degré, avec la puissante influence du latin en ce qui concerne le nombre de mots passés dans la langue des ancêtres des Albanais d'aujourd'hui.

L'albanais *sqimë* « parure, vêtement » reproduit plutôt le latin *schema* (bas-latin *schima*) que le byzantin σχῆμα (cf. le roumain *steamătă* « figure, vision » du latin *schemata*, S. Pușcariu, « Dacoromania », V. 1927—1928, pp. 419—420).

L'origine du mot *sherp* s.n. « ache » s'explique mieux par le latin *sirpe* que par le grec ancien σίλφιον. On peut, en échange, assigner sans hésitation au grec ancien l'origine des mots albanais suivants : *okër* « une espèce de blé » < ὤχρος, *pëllëmbe* ou *pëllambë* « paume de la main, palme, sifflet » < παλάμη, *shpargën* ou *shpargër* « lange, maillot » < σπάργανον, *shtamë* ou *shtambë* « cruche de terre » < στάμνος.

Les éléments byzantins sont moins nombreux en albanais qu'en roumain. Le terme βιστιάριον ou βεστάριον entré dans la langue albanaise sous les formes *visar* ou *vistar* « trésor », apparait en roumain sous la forme *vestiar*, par exemple dans le syntagme *vestiarul bunătăților* « trésorier des grâces ». Le mot σύμμαχος, adopté par les Albanais (*simahuer* s.m. « complice, suppôt dans un meurtre »), n'a pas laissé de traces en roumain. Un terme byzantin qui mérite assurément un plus ample examen est ἀπαλαρέα ou ἀπαλαρία « plat, assiette, plat de grains employé dans un office des morts », que l'on retrouve avec le même sens chez les Albanais (*palar* s.m., *palaré* s.f.), chez les Macédo-Roumains (*pălărie* s.f.) et chez les Serbo-Croates (*poralija*). Les Roumains nord-danubiens ont adopté le mot en en changeant le sens (*pălărie* « chapeau »), à une époque qui ne peut être précisée. Eqrem Çabej le considère comme un emprunt de l'albanais, mais cette opinion est difficilement soutenable, compte tenu de la faiblesse des contacts entre Roumains et Albanais au cours du dernier millénaire. En grec, le mot apparait sporadiquement dans la littérature populaire byzantine (voir M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur*, Strasbourg, 1909, pp. 86, 97 et 121), ainsi que dans certains dialectes insulaires ; il a été adopté par les Roumains relatiement tard, peut-être au XVIII[e] siècle, par le truchement des immigrés grecs, car il n'est vuère attesté auparavant. L'hypothèse d'une origine italienne (*pălăria*=*capelleria*), par la voie du commerce de la chapellerie, parait peu vraisemblable si l'on considère que ce commerce n'a pris une certaine extension qu'au XIX[e] siècle.

Les influences néo-grecques sont limitées en général aux régions du Sud et sont plus faibles que dans le dialecte macédo-roumain. Les éléments slaves sont moins nombreux qu'en roumain et ne sont pas toujours présents dans la totalité de l'aire de diffusion de l'albanais : ceux de provenance serbo-croate n'ont pas pénétré au-delà de la sphère des parlers albanais septentrionaux, tandis que ceux d'origine bulgare ne sont attestés habituellement que dans les parlers albanais du Sud et du Sud-Est. L'influence turque, en échange, a été très forte et d'un caractère plus populaire que celle exercée sur le roumain.

Les matériaux étudiés sont riches et variés ; ils présentent de l'intérêt non seulement pour les albanologues, mais — vu la fréquence des interférences lexicales dans les langues du sud-est de l'Europe — pour tous les linguistes de ces régions. Plus que n'importe où ailleurs, l'étude du lexique de chacune des langues sud-est européennes suppose la connaissance des données linguistiques des pays avoisinants.

H. Mihăescu

BUCUR MITREA, CONSTANTIN PREDA, *Necropole din secolul al IV-lea din Muntenia* [Nécropoles du IV^e siècle en Valachie], Ed. Academiei, Bucarest, 1966, Biblioteca de Arheologie, X, 403 p. (en roumain, avec résumé français).

L'étude que nous présentons, due à deux archéologues et numismates réputés, rassemble d'une manière exhaustive les monuments funéraires de la Valachie appartenant à la culture Sîntana de Mureş-Tcheméakhov. Le volume comprend deux grandes sections : A. *Fouilles archéologiques. Description des nécropoles* (pp. 13—110) et B. *Considérations générales* (pp. 111—397) ; cette seconde partie comprend aussi le résumé français (pp. 165—188), des planches (pp. 199—396), un index (pp. 397—403).

La première section, précédée d'une introduction (pp. 7—9) et d'un historique des fouilles (pp. 9—12), présente et décrit en détail cinq nécropoles birituelles et vingt découvertes de tombes isolées — pour la plupart d'inhumation — de Valachie. *La nécropole de Spanţov* (pp. 13—42, 166—170, fig. 1—101) contient 59 tombes d'inhumation et 10 tombes d'incinération, auxquelles s'ajoutent quelques découvertes isolées. *La nécropole d'Independenţa* (pp. 43—57, 170—173 ; fig. 102—153) a 35 tombes, dont 27 d'inhumation et 8 d'incinération. *La nécropole d'Olteni* (pp. 58—66, 173—175 ; fig. 154—172) : le nombre des tombes s'élève à 39, dont 34 d'incinération et 5 d'inhumation. *La nécropole d'Izvorul* (pp. 67—79, 175—177 ; fig. 172—210) contient 32 tombes, dont une tombe d'incinération. Parmi les découvertes insérées sous le titre *Autres nécropoles et tombes isolées* (pp. 80—110, 178—183 ; fig. 212—269) il faut citer la nécropole de *Alexandru Odobescu* (pp. 96—103, 182 ; fig. 231—245) avec 15 tombes d'inhumation et 7 d'incinération ; les découvertes isolées, d'autre part, ont une importance réelle, du fait qu'elles indiquent des zones susceptibles d'offrir un riche matériel aux recherches futures.

La section B, *Considérations générales,* expose les principaux problèmes soulevés par le matériel archéologique étudié ; ils sont organisés autour de quelques thèmes majeurs. À propos de *l'emplacement des tombes sur le terrain,* les auteurs font l'observation qu'il y a en Valachie une certaine préférence pour des terrains élevés — tells, terrasses des rivières ou pentes douces (p. 117), et que les nécropoles sont toujours plates, les *tumuli* étant complètement absents. À l'intérieur, les tombes sont — au moins d'une certaine manière, et à quelques exceptions près — alignées en rangs se dirigeant du Nord au Sud, ce qui évite, pour la plupart, les entre-

coupements. D'après l'opinion de l'archéologue soviétique G.B. Féodorov, opinion adoptée par les auteurs, ces alignements témoignent de l'existence d'une communauté dirigeant le culte et les rites funéraires.

Les rites et rituels observés dans ces nécropoles font l'objet d'une ample discussion (pp. 119—130) qui reprend des données déjà connues pour la plupart. Les auteurs pensent que l'inhumation doit être considérée le rite prédominant dans les nécropoles du type Sîntana-Tchernéakhov, tandis que l'incinération aurait eu une importance secondaire (pp. 120—130). L'étude comparative des rites et des usages rituels souligne les similitudes existant entre les nécropoles de l'espace compris entre le Dniestr, le Dniepr et les Carpates. La présence de la «brûlure secondaire» des vases est notée sans commentaires, ainsi que l'absence presque totale des traces du bûcher funéraire. L'existence, sporadique, d'ailleurs, des objets en fer (*umbo* de bouclier, haches, ciseaux, etc.) déposés dans des tombes à Tîrgşor (où il n'y a pas d'armes), à Budeşti, Mălăieşti, Krinitchki, est mentionnée par les auteurs, qui n'expriment aucune opinion définie au sujet de savoir s'il s'agit d'un usage plus antique ou bien d'une indication ethnique (p. 130). Au demeurant, ni les rites funéraires ne sont interprétés sous l'aspect des déterminations ethniques.

L'inventaire des tombes (pp. 131—145) présente les catégories d'objets découverts, parmi lesquels la céramique domine, groupée dans les deux grandes classes, céramique faite à la main et céramique faite au tour. La première est définie comme comprenant «des formes et des ornements plus anciens, de tradition locale géto-dace, intégrés dans la grande aire de culture du IV^e^ siècle... » (p. 131). La céramique faite au tour (pp. 131—137) offre les exemplaires les plus nombreux, en pâte grise grossière ou fine; la forme prédominante est le pot, suivi des formes caractéristiques à la culture Sîntana — écuelles, bols, carafes, cruches et gobelets. La céramique rouge — amphores, œnochoés et cruches — constitue d'habitude une importation du monde romain. Remarquables sont les deux cruches à émail vert olive, découvertes l'une à Spanţov (fig. 80), l'autre à Nicolae Bălcescu (fig. 246/4), qui sont uniques dans l'aire culturelle Sîntana-Tchernéakhov (p. 135). La céramique des nécropoles de Valachie est, en ses lignes générales, similaire à celle découverte dans d'autres stations de type Sîntana; les auteurs remarquent quelques particularités, comme la fréquence plus grande de la tasse dace dans les nécropoles du territoire roumain par rapport aux régions à l'est du Prut (p. 136).

Parmi les objets en métal, il faut signaler les fibules, surtout du type dit «*mit umgeschlagenem Fuß*»; il y a aussi des exemplaires «à demi-disque», considérés comme plus tardifs — toujours dans les cadres du IV^e^ siècle (p. 138), aussi bien que les deux fibules à plaque ovale, découvertes à Izvoarele (p. 71 et fig. 183), uniques dans l'aire de la culture Sîntana. Les boucles de ceinture en bronze ont des formes spécifiques du IV^e^ siècle.

Parmi les objets en os (pp. 140—143) on remarque les peignes, présentant trois types. Les deux premières catégories sont largement diffusées dans la culture Sîntana; le troisième type, à double rangée, découvert à Spanţov (fig. 33/2) est un *unicum* dans l'aire culturelle de Sîntana.

Du groupe des vases et objets en verre (pp. 143—144), nous retenons les gobelets, dont l'origine n'est pas fermement établie; parmi ceux-ci, il y a un bel exemplaire décoré d'alvéoles (fig. 134). Citons aussi les perles en cornaline et en ambre.

A partir de l'étude de ces objets découverts dans les tombes, les auteurs établissent pour les nécropoles de Valachie une datation couvrant surtout le IV^e^ siècle, en précisant que ces nécropoles sont ultérieures et différentes par rapport aux monuments funéraires daces locaux appartenant à la culture Chilia-Militari du III^e^ siècle (p. 148).

A propos de l'origine et de la genèse de la culture Sîntana de Mureş-Tchernéakhov (pp. 148—152), les auteurs reprennent la discussion des points de vue plus ou moins récents, accordant des rôles divers aux différentes populations qui ont participé à ce proccesus. Consta-

tant que l'état actuel de la question ne permet pas une solution complète de ce problème, les auteurs préfèrent ne pas assumer des positions trop catégoriques, tout en soulignant quelques aspects qui leur semblent plus importants. D'abord l'unité de cette culture, dont l'aire génétique coïncide avec l'aire de diffusion ; il ne s'agit donc pas d'une culture apportée de l'extérieur. Ensuite les fortes influences exercées dans sa formation par le monde romain du Bas-Danube et du littoral septentrional de la mer Noire ; ces influences sont manifestes dans la céramique où des formes de vases très répandus (par exemple le pot) ont été parfois directement transposées par les créateurs de la culture Sîntana (p. 149).

Dans les nécropoles de Valachie, les auteurs signalent des éléments nettement germaniques, par exemple les quelques runes incisées sur les parois d'un vase découvert à Radu-Negru (fig. 228/3), ou bien la fréquence assez notable du type anthropologique nordique dans la nécropole d'Independenţa (p. 151). La présence des Sarmates est documentée par quelques rituels spécifiques — des constructions en bois dans les tombes, la position recroquevillée des squelettes, l'offrande de coquillages provenant des mers chaudes, etc. (p. 151). L'apport des populations autochtones dans la culture de Sîntana fait l'objet d'une discussion à part, aux pp. 161—164. La conclusion finale des auteurs est que le problème des origines de la culture Sîntana-Tcherneakhov ne peut être résolu d'une manière pleinement satisfaisante avant d'étudier les habitats correspondant aux nécropoles. Dans le stade présent des connaissances et des discussions, ils se rangent du côté des partisans d'une détermination plurietbnique de cette culture apparemment unitaire. Dans l'aire qui fait l'objet de leurs recherches, les auteurs remarquent la coïncidence de l'espace de diffusion de la culture Sîntana et de l'espace où, d'après les sources anciennes, se sont déplacées les tribus germaniques ; mais ceci ne les conduit point à la conclusion que les nécropoles du IV^{e} siècle appartiennent exclusivement aux Goths. Au contraire, à leurs côtés continue la vie et le développement des éléments ethniques autochtones, les Daco-Romains et les Carpes. Formée dans les cadres d'une occupation et domination politique de cette aire par les tribus germaniques, la culture Sîntana reçoit une ample contribution de la part des éléments locaux plus anciens. La composante germanique joue plutôt un rôle secondaire dans cette aire culturelle. L'apport des populations locales, géto-daces, manifesté dans la céramique (des types de pot et la tasse dace, faits à la main), dans le rite et le rituel, confirme la présence des Daces autochtones dans les cimetières du type de *Spanţov* (p. 162).

À partir des nombreux éléments romains dont la présence est attestée dans la culture Sîntana, et surtout des copies de formes romaines, cette composante est appréciée comme une partie intégrante de la civilisation de Tcherneakhov ; les auteurs sont d'avis qu'il ne s'agit pas de simples influences, mais d'une présence effective de populations romanes et « romano-barbares ». Cette conclusion est étayée aussi bien par des découvertes archéologiques (fragment de vase romain portant un *grafitto* — MITIS (fig. 269) que par les sources qui mentionnent la prédication d'Ulfila dans ces contrées, où l'évêque parlait latin (p. 164). Les auteurs concluent donc que la population locale, présente dans les découvertes archéologiques datant du III^{e} siècle (les complexes Chilia et Poieneşti-Vîrteşcoiu), n'a pas disparu à l'arrivée des Goths, mais, indépendamment de son nombre, « a adopté, durant le IV^{e} siècle, à la suite des nouvelles conditions économiques et politiques de la région, une nouvelle culture » (p. 164).

Après presque sept décennies de recherches concernant la culture Tcherneakhov-Sîntana de Mureş — car la monographie de B. Mitrea et C. Preda n'est que la plus récente contribution roumaine à ce sujet — les principaux problèmes de cette civilisation (appartenance ethnique, aire de formation, durée historique) ne sont pas encore définitivement résolus, bien qu'on ait progressé vers cette conclusion finale. Les questions fondamentales que nous avons énumérées ont trouvé une place de choix dans les discussions entreprises par les auteurs et dans les conclusions de leur étude. Celle-ci apporte, à notre avis, une contribution notable

dans ce sens en documentant la présence de la composante dace locale de la culture Tchernéakhov-Sîntana de Mureş. Bien que, pour notre compte, nous soyons enclin à accorder à cette composante une importance encore plus grande et un rôle plus marqué non pas seulement à l'enrichissement, mais d'abord à la genèse de la culture de Sîntana, ceci ne diminue pas à nos yeux la portée des conclusions de la monographie ; car elles apportent une preuve de plus — et jamais il n'y en aura trop — à l'appui de la thèse qui s'oppose à une attribution ethnique exclusive — soit gothe, soit slave — à la culture Sîntana. Bien que la monographie ne clôt pas les discussions au sujet de l'aire, de la date, des conditions générales du processus de formation de cette culture ainsi que de ses créateurs, les auteurs sont arrivés, à propos de chacun de ces problèmes, à des conclusions en bonne mesure conformes aux réalités archéologiques, même si ces conclusions ne sont pas toujours clairement exprimées. La thèse de la formation de la culture Tchernéakhov-Sîntana dans l'aire de sa diffusion (qui s'étend des Carpates au Don et du Danube jusqu'à la Vistule et le Bug septentrional) est pleinement documentée par les auteurs et reste un bien acquis de la recherche dans ce domaine. Cette thèse implique, naturellement, que la culture dont il s'agit n'a pas été apportée dans son aire de diffusion, des régions scandinaves; ceci, d'ailleurs aurait été impossible, car les tribus germaniques avaient, à leur départ, une culture peu développée de type Latène. À propos du problème de l'identification des peuples participant à la genèse de la culture Sîntana et de leurs rôles respectifs, les auteurs s'expriment parfois plus clairement, d'autres fois d'une manière moins définie. Il n'y a pas de doute que, dans l'opinion des auteurs, les Goths migrant du Haut Bug et du Dniestr vers le Danube et la mer Noire ont joué un rôle, non pas exclusif, mais important, dans la genèse de la culture Tchernéakhov; par contre, la part prise par les Daces autochtones à ce processus nous semble moins strictement définie. S'il faut prendre en considération l'idée, plusieurs fois exprimée, selon laquelle les autochtones adoptent une nouvelle culture au IV^{e} siècle, nous ne pouvons nous joindre à l'opinion des auteurs. Car, dans tous les complexes de type Sîntana du territoire de la Roumanie on trouve des formes céramiques fabriquées au tour et qui évoluent à partir des cultures autochtones — Chilia-Militari et Poieneşti. D'ailleurs, parmi toutes les populations existantes dans les vastes cadres de la culture Sîntana (Daces, Sarmates, Goths, probablement des Slaves aussi — dans ses aspects orientaux), ainsi que les découvertes archéologiques nous les révèlent, les Géto-Daces étaient depuis des siècles les seuls producteurs d'une céramique faite au tour, à la création de laquelle aucune autre population mentionnée n'était encore arrivée. Il nous semble, dans ces conditions, qu'il n'est pas logique de limiter la contribution des Daces autochtones au patrimoine de la culture Sîntana à la céramique faite à la main, car les auteurs expliquent d'une autre manière l'origine de la céramique faite au tour. Nous croyons, pour notre part, que c'est précisément la technique de confection des vases au tour qui constitue l'une des contributions fondamentales des Géto-Daces à la formation de la culture Tchernéakhov-Sîntana. Il faut d'ailleurs souligner le fait que le développement de cette technique était stimulé, dans le milieu géto-dace, par l'influence fortement exercée dès le II^{e} siècle — sinon dès la fin du I^{er} siècle déjà — par les Romains, présents dans les castra de Tîrgşor, Mălăieşti, Drajna de Jos et de Barboşi sur le Danube; au III^{e} siècle, cette même présence romaine se retrouve dans les castra défendant le *Limes Transalutanus* sur le territoire de la Valachie même. La zone carpato-danubienne est fortement influencée, durant les III^{e} et IV^{e} siècles, par les villes romaines du Bas-Danube qui continuent leur vie, contrastant en ceci avec les villes du Pont septentrional, Olbia et Tyras, détruites vers 260 et ne pouvant plus représenter des centres d'irradiation active de l'influence gréco-romaine.

En ce qui concerne la chronologie absolue du début des nécropoles étudiées dans la monographie, nous croyons que le problème doit rester ouvert aux discussions, car, en l'absence de repères stratigraphiques (le niveau archéologique des cimetières étant l'unique couche de dépôts dans les zones où s'est effectuée la recherche) les auteurs ont dû se limiter à l'étude comparative

des objets, ce qui n'est pas toujours le plus sûr. Quant à la date finale des nécropoles de type Sîntana en Valachie, nous proposons le milieu du Ve siècle, en nous fondant sur les deux fibules découvertes à Izvoarele (fig. 183/1) et sur le peigne bilatéral de Spanţov (fig. 228/3); d'ailleurs, les auteurs eux-mêmes n'excluent pas, dans le résumé français de la monographie (p. 186), la possibilité d'une persistance de certains éléments de la culture Sîntana de Valachie jusque vers la fin du Ve siècle.

A. Petre

Călători străini despre ţările române [Voyageurs étrangers dans les Pays roumains], 1er vol., Editura Ştiinţifică, Bucureşti, 1968, XLIX—587 pag. et 34 pl.

« Parmi les meilleures lectures à l'usage de tout le monde, et de la jeunesse surtout, il serait très intéressant d'avoir un recueil des anciens voyageurs dans notre pays, pourvu qu'on traduise chaque relation en bon roumain ... La traduction de tous ces récits de voyage, dont certains sont d'un intérêt extrême, rendrait assurément de grands services en éducation ... Ces relations de voyage sont très nombreuses : plusieurs sont publiées depuis longtemps, qui constituent des volumes à part; il y en a d'autres éparses en fragments dans les différentes collections de documents, et on reste stupéfait de ce qu'on en découvre encore ... Quantité de choses qui nous concernent se trouvent aussi dans des ouvrages inédits ... Quelle excellente initiation et quel apport aux études d'histoire des Roumains serait l'existence d'une collection pareille ! » (N. Iorga, *Drumuri vechi*, Bucureşti, 1920, pp. 3—4). Ces paroles, que N. Iorga prononçait en 1920, à l'occasion d'une conférence à l'Ecole des Ponts et Chaussées ne reflètent pas seulement un souci constant de l'auteur de l'*Istoria Românilor prin călători* — dont la première édition allait paraître deux ans plus tard, — mais représentent aussi tout un programme de recherches et de dépouillement des textes que nous voyons s'accomplir de nos jours.

En effet, les témoignages des voyageurs étrangers qui, au cours des siècles, ont parcouru les pays roumains impressionnent autant par leur valeur, souvent égale à celle des plus précieuses sources, que par leur nombre, toujours accru avec le temps.

Le rassemblement des informations dispersées, ce vaste labeur d'une portée inestimable, fut entrepris presque en même temps par les historiens du Sud-Est européen. Les travaux de P. Matkovich, *Stara putovanja po balkanskom poluostrovu*, dans le « Rad jugoslovenske Akademije znanosti i umietnosti », Zagreb, 1875—1895, J. Miletič, *Stari pătuvanja prez Bălgarija*, dans « Sbornik za narodni umodvorenija », VI (1891), et Kesjakov, *Stari pătuvanja prez Bălgarija*, Sofia, 1932, sans compter l'ensemble des articles de C.J. Jirecek dans la revue « Periodicesko Spisanie » de 1885 à 1890, se sont attachés à établir la valeur des relations de voyage ayant trait à l'histoire des Etats balkaniques. A leur suite se sont inscrites les contributions d'E. Lovinescu, *Les voyageurs français en Grèce au XIXe siècle*, Paris, 1909, E. Malakis, *French travellers in Greece*, Philadelphia, 1925, et H. Vourazélis, Ὁ βίος τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ, κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν ἐπὶ τῇ βάσει τῶν ξένων περιηγητῶν, I, Athènes, 1939, pour nous en tenir à celles glanées au hasard dans la riche bibliographie que le Pr C. Th. Dimaras a annexée à son *Histoire de la littérature néo-hellénique*, II, Athènes, 1966, pp. 14—15.

Les études de N. Iorga, *Voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1924 (tirage à part de la « Revue des cours et conférences ») et *Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient européen* (extrait de la « Revue historique du Sud-Est européen », V), Bucarest, 1928, qui gardent encore tout leur prix, ont directement influencé l'activité de ceux qui, parmi ses élèves, reprirent la publication de textes semblables : Al.-Sadi Ionescu, *Bibliografia călătorilor străini în ţinuturile noastre*, Buc., 1916 (le plus large répertoire, mené jusqu'en 1650), G. Oprescu, *Ţările*

române văzute de artişti francezi, Buc., 1926, et P. P. Panaitescu, *Călători poloni în ţările române*, Buc., 1930. Néanmoins, on éprouvait le besoin d'une collection générale des descriptions laissées par les voyageurs. Il convient de rappeler que, dès 1954, commencèrent, à cet effet, la documentation, le choix et la confrontation des textes, leur transcription, leur traduction et la rédaction des notes, œuvre commune d'un groupe de recherches de l'institut « N. Iorga », qui comptait parmi ses membres Maria Holban, Maria-Matilda Alexandrescu-Dersca-Bulgaru, Paul I. Cernovodeanu et Ion Totoiu. Cet instrument de travail de premier ordre nous le devons surtout à M-lle Holban, dont l'ingénieuse érudition, jointe à une longue expérience, a su résoudre la plupart des problèmes de critique ou d'édition des documents. Leur exposé se trouve dans les deux Introductions, dont l'une présente le nouveau *Corpus* dans son ensemble et l'autre ajoute des éclaircissements sur le premier volume, qu'ouvre l'Avant-propos du Professeur M.Berza.

La collection entière étant projetée en dix volumes, celui-ci rassemble une cinquantaine d'auteurs, à partir de 1330 et jusqu'en 1550. Pour élargir la portée de l'ouvrage, un commentaire historique accompagne fidèlement la traduction : à chaque page, les notes fourmillent de noms de lieux ou de personnes identifiés et entreprennent un rigoureux contrôle des dates. En outre, les biographies qui évoquent brièvement chaque voyageur ne laissent rien à désirer, quant à la précision. L'ordre chronologique adopté est le plus judicieux. C'est pourquoi des itinéraires de pèlerins et des rapports de missionnaires ou de diplomates voisinent avec les mémoires de chevaliers croisés. Sur les mêmes routes nous rencontrons plus loin, après le dénouement tragique des intrigues d'Aloisio Gritti, les aventuriers de son entourage, dont les justifications semblent se répondre en dialogues violents. Pour clore leur cortège, il faut faire mention des humanistes, engagés parfois dans des polémiques guère moins âpres. Certains écrits sont enregistrés pour la première fois. C'est le cas de l'« itinéraire de Bruges », vers 1380—1390, mis en valeur pleinement par comparaison avec les notices contemporaines de Peter Sparnau et Ulrich von Tennstädt, au retour de Terre Sainte. Voir, dans la revue «Studii», 1969, 3, p. 539—544, une mise au point par Maria Holban, qui déplace cette date entre 1386 et 1393, tandis que P. Binder, *ibid.*, 1969, 1,22, p. 145—147, en proposait une autre plus reculée. On a reproduit aussi une relation du fameux inquisiteur franciscain Jacques de Marchia (1436?), ainsi que la condamnation des opinions hérétiques des hussites de Moldavie par le cardinal Jean de Turrecremata, en 1461. S'y trouvent également réunis d'autres textes, qui ne sont pas des moindres ; par exemple, la lettre du 5 janvier 1503 de Matteo Muriano, espion plutot que médecin d'Etienne le Grand, ou celles de son compatriote Francesco Massaro, l'un des envoyés de la République de Venise en Hongrie et prophète de la défaite de Mohacs (1er mai 1520 et 5 octobre 1523).

Bien qu'elles soient comptées au rang des témoignages indirects, on a ajouté encore deux descriptions de la Transylvanie à la fin du XVe siècle et au début du XVIe, issues de la plume de Petrus Ransanus et Etienne Brodarics, des humanistes mineurs. Toutefois, le lecteur averti de l'absence d'une partie de la chronique de Wavrin, celle qui recouvre le règne de Vlad Dracul, que les éditeurs ont omise à dessein « parce qu'elle n'entre pas dans la catégorie des témoignages directs », pourrait être surpris de retrouver Vlad l'Empaleur combattant les Turcs à travers le récit touffu de Bocignoli, écrit 60 ans plus tard. On maintient pourtant l'esquisse historique de Verancsics quoiqu'elle « n'ait pas d'autre valeur que de montrer le degré d'information de l'auteur » (p. 405, n. 67).

De la multitude des voyageurs qui, de près ou de loin, ont vu les Pays roumains, se détachent les figures de Hans Dernschwam de Hradeczin, André Michalewicz de Fizyn et Michael Posgay, sommairement signalées jusqu'à présent : ce n'est qu'aujourd'hui qu'elles gagnent un intérêt insoupçonné, grâce à un examen attentif. La savante analyse des sources entreprise au sujet d'Ibn Battoutah, Guillebert de Lannoy, Georges Reicherstorffer ou Antoine Verancsics apporte beaucoup de détails nouveaux. Parfois, le sens même de l'interprétation ressort changé à la suite d'une démonstration élégante et sûre. Nous nous bornerons à citer les biographies de Lannoy, Reicherstorffer, Jérôme Laski, F. della Valle, Ivan Peresvetov

(les deux premiers ont fait l'objet d'études spéciales de la part de M-lle Holban, *În jurul Chorographiilor lui Reicherstorffer*, « Studii », XVIII (1965), 1, pp. 147—170, et *Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 et de quelques incidents de son voyage.* « Revue des études sud-est européennes », V (1967), nos 3—4, pp. 419—435).

Sur chaque voyageur, la bibliographie a été scrupuleusement établie, hormis quelques rares lacunes. Les éditeurs, qui ont recherché avec tant de soin les études suscitées par Walerand et Jehan de Wavrin, n'auront pas cru devoir exhumer l'article de Téochari Antonescu, *Studiu asupra cronicarului francez Wavrin*, paru dans l'« Arhiva societății științifice și literare din Iași », IV (1893), pp. 335—350, 456—488, pas plus que celui du général Radu Rosetti, *Arta militară românească după cronica lui Wavrin*, dans l'*Omagiul fraților Al. și I. Lepădatu*, București, 1936. A la considérable bibliographie d'Angiolello, qu'on nous permette d'ajouter : N. di Lenna, *Ricerche intorno allo storico Gio. Maria Angiolello, patrizio vicentino* (*1451—1525*), « Archivio Veneto-Tridentino », V (1924), pp. 1—56 ; G. Mantese, *Aggiunte e correzioni al profilo storico del viaggiatore vicentino Gio. Maria degli Angiolelli*, « Archivio Veneto », LXXI (1962), pp. 5—17, ainsi que l'article d'Ion Ursu, *Uno sconosciuto storico veneziano del secolo XVI* (*Donato de Lezze*), « Nuovo Archivio Veneto », n.s., XIX/1, 1909, consacré à l'auteur de l'*Historia turchesca*, qu'il édita sous la direction de son maître, N. Iorga (voir I. E. Torouțiu, *Studii și documente literare*, XII, Buc., 1940, pp. 359, 362, 366—373). Quant à l'itinéraire turc de 1538, attribué au nischandji Achmed Féridoun Rouksanzadéh, on a oublié les notices de feu Franz Babinger, *Histria* (*Istros*) *au XVIe siècle*, « RHSEE », XVIII, Buc., 1941, pp. 137—139, et *Histria* (*Istros*) *au XVIIe siècle*, *ibid.*, XIX/2, Buc., 1942, pp. 449—450. Ce document vient à l'appui de ceux qui localisent à Babadag l'ancienne ville de Baba Saltik (cf. les remarques critiques à propos d'Ibn Battoutah). De même, quoiqu'elle n'eût pas été confirmée depuis, l'hypothèse de N. Iorga, selon laquelle le gué du Dniestr où l'abbé Zossima paya le droit de passage en 1419 aurait été Otac, vis-à-vis de Moghilev, aurait mérité une mention (N. Iorga, *Istoria comerțului românesc*, I, Vălenii-de-Munte, 1915, p. 95). Les mémoires de J. Schiltberger ont été étudiés également par N. Iorga, *op. cit.*, p. 97, qui trouva juste l'identification Aspasery = Iasbazar.

Il ne s'agit pas toujours de voyageurs, dans le sens habituel du mot, mais aussi de gens ayant résidé un an, sinon deux, dans les Pays roumains. Néanmoins, font défaut des documents d'autant plus intéressants que les matériaux sont rares pour le XVe siècle. Tel, le fragment de chronique franciscaine édité par J. Mačurek, *O știre inedită despre Ștefan cel Mare*, « Revista istorică », X, pp. 183—184, aussi bien que la plainte de Grégoire de Reza, consul de Caffa, qui en 1464 et 1467 traversa la Moldavie, s'arrêtant chaque fois dans la fabuleuse cité d'« Ihuihavia » (évidemment Suceava) — cf. N. Iorga, *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, III[1], Buc., 1897, pp. 42—45. On s'attendait à trouver ensuite un rapport du légat papal de Bude, Balthasar de Piscia (1476), contenant le récit des Génois assiégés dans Suceava. Le texte est rare, ayant paru dans la revue « Columna lui Traian », VII (1876), pp. 376—380. Il est vrai que celui qui le rédigea n'a jamais foulé le sol de la Moldavie, mais ses informateurs remplissaient cette condition, tout comme l'« industriosus Demetrius », dépêché par Etienne le Grand à Venise, le 8 décembre 1502. L'émissaire du prince moldave était un artisan grec refugié en Italie, pays qu'il avait quitté en 1500 pour se rendre en Russie, mêlé à la suite des ambassadeurs moscovites Rally et Karatchiarov. Le faux nom de « Purcivi », qu'on lui a donné jusqu'à présent, s'explique par une faute de transcription qu'on retrouve chez C. Essarcu (*Ștefanu cellu Mare, documente descoperite în archivele Veneției*, Buc., 1874) et chez E. Alberi, l'éditeur des *Diarii* de Marino Sanudo (vol. IV, Venise, 1881), suivis par beaucoup d'autres. Paléographe sans pareil, Maria Holban y a reconnu l'abréviation de la formule de recommandation « praesencium lator » (p. XXV et p. 146).

Les lectures fautives, telles que celle-ci, ont le même résultat que les forgeries : elles aboutissent à faire vivre des voyageurs fictifs. Maintes fois, les textes ne résistent pas à l'épreuve

de la critique, révélant des influences et des emprunts inavouables. C'est ainsi que prit naissance l'œuvre de Reicherstorffer, aux dépens de son prédécesseur, Taurinus. L'index de la *Stauromachie*, destiné à circuler par l'intermédiaire de la *Chorographie de la Transylvanie* et de ses imitations, si tardives fussent-elles, eut une fortune exemplaire. « Le jésuite Fridwaldszky pille Köleseri exactement comme l'avait fait le jésuite Possevino avec Reicherstorffer, un siècle auparavant » (pp. XVIII–XIX), cependant, les deux livres, bâclés de la même façon malhonnête, ont encore d'autres similitudes que l'appartenance de leurs auteurs à la Compagnie de Jésus : Samuel Köleseri, qui partagea l'intérêt du *stolnic* C. Cantacuzène et du révérend Ed. Chishull pour les inscriptions antiques, se souvenait de Reicherstorffer et l'a mis largement à l'œuvre. D'ailleurs, nous nous rappelons avec plaisir l'ancien article de l'éditrice, *Autour de l'« Histoire de la Moldavie et de la Valachie » de Carra*, « RHSEE », XXI, Buc., 1944, pp. 155–230, qui témoigne des mœurs de certains écrivains pressés d'acquérir la gloire sans trop de peine. C'est assurément l'aspect le plus instructif du commentaire. Parmi les voyageurs qui figurent dans ce recueil, qu'ils soient polonais, allemands ou italiens, bourguignons ou dalmates, il y en a qui illustrent ce qu'on pourrait nommer « le cas Chateaubriand », quoique René n'ait été ni le premier, ni le dernier à n'avoir pas vu les paysages qu'il a décrits avec tant d'art ! Il suffira de citer l'exemple des mémoires apocryphes du capitaine John Smith, dont l'invraisemblance fut reconnue par N. Iorga, *Istoria Românilor prin călători*[2], I, p. 263, n. 1. Mettre en doute le voyage de Cornelio Magni en 1672, comme le fait l'introduction (p. XXI), en dépit de l'article de N. Iorga, *Un călător italian în Turcia și Moldova în timpul războaielor cu Polonia*, « Mem. Acad. Rom. », s. II , t. XXXIII, Buc., 1910, pp. 35 et suiv., demande des arguments que nous attendons avec impatience. Par contre, des preuves que la *Supplique* de Peresvetov n'a aucun rapport avec les circonstances réelles du règne de Pierre Rareș, la plus convaincante est l'incroyable portrait du voïvode, représenté comme « un sage philosophe et docteur », priant Dieu, les larmes aux yeux, pour la santé d'Ivan le Terrible, dont il aurait dressé l'horoscope. Ne manquant ni de relief ni de couleur, le personnage du prince astrologue a pu tromper quelques chercheurs, des plus récents. Il n'est pourtant qu'une œuvre littéraire, comme il ressort de la comparaison avec d'autres relations contemporaines, plus véridiques. Signalons encore, à ce propos, la notice de M. I. Tikhomirov, *Petr Rareș i Ivan Groznîi*, dans l'*Omagiu lui P. Constantinescu-Iași*, Buc., 1965, pp. 193–195. On s'aperçoit avec le plus vif intérêt que les entretiens de Rareș avec Nicolas Iskrzycki et, neuf ans après, avec Nicolas l'Arménien gardent le même ton de farouche détermination qui caractérise ce fils d'Etienne le Grand, tandis que Marc Pemfflinger et Balthasar Banffy se contentent de reproduire des échos lointains que leur a rapportés Pierre Gerendi. Celui qui, en 1533, se laissait aller à des menaces : « Si Sa Majesté votre roi ne voudra pas faire la paix avec moi, voyez là-haut cette icône de la Sainte Résurrection, sur laquelle j'ai fait serment, et je le jure encore maintenant, que je n'aurai de répit et je me vengerai, dussé-je y perdre ma tête ... et je n'abandonnerai pas mon droit, même si le monde entier devrait crouler sur moi » (p. 355), ajoutera, en 1542, au départ d'Ilieș, le futur renégat : « Je sais parfaitement qu'il a fallu leur envoyer mon fils et qu'on devra le sacrifier pour le bien de la cause chrétienne, mais peu m'importe, dès le jour où l'on a emmené mon fils outre-Danube, dès lors je le compte pour mort. Toutefois je maintiens cette résolution et cet avis inébranlable de défendre la chrétienté jusqu'à la perte de ma tête » (pp. 387–388). Une étude sur le reflet de la « forma mentis » particulière à nos princes dans les rapports des ambassadeurs qui les ont écoutés ne serait peut-être pas superflue, si elle s'inspirerait de l'exemple de Maria Holban qui, dès 1943, fit paraître dans la « Revista istorică » XXIX, n[os] 1–6, *Accente personale și influențe locale în unele scrisori latinești ale domnilor români* (pp. 51–86).

Avant de finir, encore un mot à propos de la traduction. En 1920, Iorga la désirait simple et claire, « afin que la description d'un voyage fait vers 1500 ou 1600 n'arrive point à ressembler aux gazettes qui emploient le langage de nos temps ». Aux qualités requises de

limpidité et de précision, la présente traduction joint une autre, la force expressive. Un index abondant et exact (pp. 233, 305, 308, « Ionus beg », l'interprète du grand vizir, ne serait-il pas le renégat Ionuţ beg? — cf. B. T. Cîmpina, *Cercetări cu privire la baza socială a puterii lui Ştefan cel Mare*, Buc., 1956, p. 94, n. 2) parachève cet admirable ouvrage, dont on doit louer aussi la présentation très soignée. On souhaite que la collection à laquelle appartient ce volume ne s'arrête pas en si bon chemin.

Andrei Pippidi

R. W. HARRIS, *Absolutism and Enlightenment*. London, Blandford Press, 1967, 382 p.

Le professeur R. W. Harris, de la King's School de Canterbury, pose, dans l'introduction d'une remarquable clarté, les jalons de son étude, qui ont en même temps le mérite de marquer les caractéristiques de toute une époque. Le XVIII[e] siècle et, pour plus de précision, surtout l'intervalle qui sépare l'avènement de Louis XIV de la Révolution française coïncident — ainsi que l'auteur le constate — avec l'apparition d'une série de grands Etats, dont les souverains visaient à l'absolutisme. L'élargissement du système politique unitaire devait sans doute les porter vers l'agression, mais cette tendance était en quelque sorte atténuée et corrigée par un jeu d'alliances appelées à assurer l'équilibre des forces. Sur le plan intellectuel aussi cette époque est celle d'une profonde révolution qui aura pour effet un changement de position de l'homme vis-à-vis du monde. Chaque fois qu'un souverain tenait compte dans sa politique de centralisation et dans ses réformes économiques ou administratives des recommandations des philosophes, chaque fois qu'il dirigeait lesdites réformes dans le sens de ces recommandations on pouvait parler de « despotisme éclairé ». Mais souvent ceci n'était que le fait de simples mesures destinées à consolider, par des moyens inédits, le pouvoir de la monarchie absolue. A ce propos, l'auteur note que la nouvelle philosophie fut un allié précieux de cet absolutisme laïc, également nouveau, et que les intellectuels y ont tenu un rôle qu'ils n'avaient jamais eu auparavant. Pourtant, le « siècle des lumières ne devait pas culminer avec le triomphe de la Raison, mais avec celui de la Révolution française. Et l'un des buts de ce livre est de montrer comment cette chose a été possible ».

Son introduction indique donc l'ample trajet par lequel l'auteur se propose de conduire les lecteurs. D'abord, les trois premiers chapitres consacrés à l'âge des lumières, l'âge du mercantilisme et l'âge du baroque et du rococo, révèlent trois des caractères majeurs de l'époque. Plusieurs aspects ont retenu tout spécialement l'attention du prof. Harris, à savoir : la révolution scientifique, née de la Renaissance et apportant un autre idéal de vie, une autre attitude envers le côté matériel de l'existence — idéal et attitude issus du développement des méthodes expérimentales et de l'essor des mathématiques ; le déisme, qui intronisa l'idée d'une Loi naturelle, immanente à tous les hommes, avec pour corrolaire le concept de tolérance ; l'apparition d'une théorie politique détachée de toute idée éthique et mettant à profit l'exemple de la République hollandaise, celui de la révolution d'Angleterre de 1688 et les thèses de John Locke. Une date mémorable en ce sens est marquée par la fondation de la chaire de Droit naturel et international auprès de l'Université de Heidelberg, confiée à Samuel Pufendorf. Un autre aspect présenté dans les pages de cet ouvrage est l'évolution de l'idée de l'homme : le héros guerrier fait place au « gentleman », qui se retire devant le propriétaire réfléchi et économe, écarté à son tour par le « noble sauvage » des romantiques. Les œuvres des philosophes y sont également présentées, avec un regard spécial au rôle des encyclopédistes, de Voltaire et Rousseau, dans l'élaboration du nouveau credo. Le mercantilisme s'oppose au particularisme et la doctrine que les Hollandais ont illustrée aura beaucoup d'adeptes dans tous les pays d'Europe, de même

que la politique de Colbert. Sous le rapport artistique, l'Europe du XVIII^{e} siècle est presque entièrement conquise par le baroque. L'auteur souligne l'ostentation et le style triomphal cultivés par les rois, les princes et les cités libres; il suit dans ses grandes lignes l'esquisse du baroque présentée par le prof. V. L. Tapié, qu'il cite du reste dans sa bibliographie. L'époque de Louis XV est celle où s'affirme le goût pour « le monde d'Arcadie, où règnent Pan et sa flûte, avec pour passe-temps la chasse, la danse et l'amour ».

Avec le quatrième chapitre, nous pénétrons tour à tour dans la structure politique et sociale de tous les Etats d'Europe. La monarchie de Louis XIV est le meilleur exemple de pouvoir absolu en guerre avec le particularisme provincial. Parlant des ministres du Grand Roi, l'auteur brosse le tableau de sa politique financière, de l'organisation de l'armée et de ses conflits avec la papauté. Il passe ensuite en revue les campagnes du Roi Soleil dans le Nord, les guerres de la Ligue d'Augsbourg, les luttes pour la succession espagnole. Cette « politique de prestige » est caractérisée en fin de compte comme un grand effort en vue d'assurer à l'Etat la gloire, la sécurité, la stabilité; néanmoins, ce grand effort repose sur une formule dépourvue de viabilité parce que l'achat des fonctions, les privilèges, l'injustice sociale y introduisent les germes de la dissolution. L'intérêt de l'auteur se porte ensuite, et à juste titre, sur la Russie qui s'affirme en tant que puissance européenne justement à cette époque. Après une brève incursion dans son histoire, d'amples pages sont consacrées à l'œuvre de modernisation entreprise par Pierre le Grand. Puis, c'est le tour des campagnes militaires du « météore suédois », Charles XII. L'ascension de la Prusse est un autre événement nouveau dans l'histoire européenne de l'époque, que l'auteur suit à travers les règnes de Frédéric I, Frédéric-Wilhelm I et Frédéric le Grand. Ce dernier prince est considéré comme « le premier monarque qui a donné vie à cette idée de despotisme éclairé, renonçant à l'idée que l'autorité du roi repose uniquement sur la coutume et le droit divin, pour la fonder sur le concept utilitaire du service au bonheur du peuple » — thèse discutable si l'on tient compte du fait que la base politique du pouvoir de Frédéric était « la noblesse de service ». L'auteur range au nombre des despotes éclairés toute une suite de princes allemands: Frédéric II de Hesse-Cassel, le comte Colloredo, archevêque de Salzbourg, réservant aussi une place à part à la cour de Weimar. L'absolutisme du Saint Empire Romain est présenté comme un anachronisme; son unique justification ne résiderait que dans le fait que cette forme de gouvernement a instauré le règne de la Loi dans trois cents Etats, rendant ainsi possible leur coexistence en paix. Les mesures de Charles VI, Marie-Thérèse et Joseph II font à leur tour l'objet de l'examen de notre auteur qui accorde une attention particulière aux rapports de la Couronne avec la « noblesse récalcitrante » de Hongrie et aux essais de régler le servage. Ensuite, la Russie revient au premier plan avec la politique de Catherine II, dont le *Nakaz* est amplement analysé. Puis c'est le tour de la Péninsule Ibérique: le déclin de l'Espagne se teint d'un certain isolement intellectuel, alors que le Portugal se révèle à travers les mesures de Pombal.

Le onzième chapitre est consacré à la diplomatie européenne des années 1713—1763, c'est-à-dire de l'époque de l'entente anglo-française, depuis les troubles provoqués par Alberoni et les guerres pour la succession polonaise et autrichienne et jusqu'à la « révolution diplomatique » qui, en 1756, rapprocha la Prusse de l'Angleterre, obligeant la France de conclure le traité de Versailles avec l'Autriche. Les partages successifs de la Pologne sont expliqués comme la conséquence du système politique en vigueur en ce pays. De même, le déclin de l'Empire ottoman est attribué au rôle prépondérant de la personnalité des gouvernants dans l'appareil de cet Etat militaire, la disparition des vizirs Keuprulu rendant sensible la précarité de l'administration; ainsi, le « problème » posé par la paix de Carlowitz ira en s'amplifiant graduellement jusqu'à ce que le traité de Koutchouk-Kaïnardji marquera le « début du démembrement de l'Empire ottoman ».

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage nous ramènent en France, sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, pour nous présenter les erreurs commises par les divers ministres de

ces rois aussi bien dans leur politique économique que dans la politique extérieure. Turgot apparaît comme un protagoniste du despotisme éclairé, écarté de l'administration par un système inapte à exercer plus longtemps son autorité.

Plus d'une fois, en parcourant les pages de ces chapitres qui semblent disparates, le lecteur sera enclin à reprendre à son compte la célèbre phrase adressée par Catherine de Médicis à son fils Charles IX au sujet d'une certaine opération de taille bien réussie, qu'il s'agissait de faire suivre d'une tout aussi bonne opération de couture. Par ailleurs véritablement entraînante, cette lecture n'est pas toujours facile. En effet, après avoir étudié Pierre le Grand dans le chapitre qui lui est consacré et avant de connaître les réformes de Catherine II il faut parcourir plusieurs chapitres réservés à d'autres questions. L'analyse de la politique menée par le cardinal de Fleury se trouve dans le chapitre qui s'occupe de l'équilibre des puissances européennes, mais elle sera reprise dans le chapitre dédié à la politique de Louis XV. Si Frédéric le Grand figure au chapitre VII, on en parlera encore au chapitre IX, et quant à Mme de Pompadour, elle ne sera mentionnée qu'une seule fois, mais sous le titre « The Age of Mme de Pompadour ». Ces retours en arrière, ces coupures, cette exposition saccadée ont été imposés à l'auteur par la méthode qu'il a cru devoir adopter quand il s'est proposé de suivre scrupuleusement les mesures et les réformes que les souverains d'un certain Etat ont entreprises à différentes époques. Les monarques de la première moitié de cette période ont eu à surmonter une autre résistance de la part de l'aristocratie et de l'Eglise que ceux de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Enfin, l'accomplissement des mesures désirées ou même traduites en fait dépendait aussi des rapports de l'Etat respectif avec les autres pays de l'Europe, puisque, somme toute, c'étaient ces derniers qui décidaient des limites de toute expansion politique ou économique.

Or, l'auteur a fixé son attention justement sur cet aspect du problème. L'ouvrage qu'il nous donne comporte d'une part d'abondantes données sur la structure de l'appareil de l'Etat qui prend, en général, à cette époque des proportions bureaucratiques absolument évidentes; d'autre part, ce livre nous fournit l'image du jeu des alliances et des conflits réitérés, dont l'une des conséquences fut de pousser les monarchies à suivre dans leur développement des lignes de conduite similaires. Il y a des comparaisons intéressantes à faire entre les intendants français et le système prussien du Kriegs-und-Domänen-Kammern, mais les institutions bureaucratiques autrichiennes, amplement analysées et décrites dans des schémas, n'ont pas leur pareil. Une autre analyse digne d'être retenue nous semble celle de la vie politique de l'Empire des Habsbourg; l'évaluation des réformes de Joseph II, soutenu — non sans certaines réserves — par Kaunitz est faite en termes très nets. (Une erreur d'impression, à la p. 225, déforme le nom de Horia, chef roumain du soulèvement des Carpates Occidentales, en Hora).

Le chapitre XIII, qui s'occupe du « déclin de l'Empire ottoman » est traité d'une manière plus schématique : on y parle beaucoup de son caractère militaire et du rôle néfaste de certains vizirs et généraux, et trop peu de la crise économique et politique de l'Etat.

Une phrase, à la p. 314, semble de sens assez imprécis. Il s'agit du régime politique de la Moldavie et de la Valachie, où les voïvodes étaient « choisis par le Sultan, mais dont les dignitaires étaient dans leur majeure partie des non-musulmans ». L'auteur se réfère sans doute à l'époque phanariote, quand les princes des deux Pays roumains étaient Grecs et nommés par la Porte comme personnes de confiance. Leurs dignitaires étaient des boïards roumains ou grecs. Les relations du voïvode et des boïards offrent un matériel de tout premier ordre pour l'étude effectuée par le prof. Harris. En effet, les Pays roumains ont eu, eux aussi, une « noblesse de fonction » qui secondait le prince dans ses entreprises alors que la noblesse autochtone lui opposait souvent une résistance aristocratique. D'autre part, toute la série de princes phanariotes connaissaient les idées nouvelles qui avaient cours en Europe et certaines de leurs mesures de gouvernement incitèrent les historiens à les compter parmi « les princes éclairés » du temps. Les Pays roumains ont donc également connu le rapport qui s'était établi entre

l'absolutisme et les lumières. On peut suivre le développement de ce rapport tout au long du XVIII^{e} siècle, à partir de la « monarchie culturelle » de Brancovan (1688—1714), quand une confrontation a lieu entre le spirituel et le temporel. Au moment où les lumières entreront non seulement dans le circuit roumain, mais dans l'orbite sud-est européenne toute entière, durant les deux dernières décennies du siècle, ce rapport se développera en s'amplifiant. En procédant à l'analyse du contexte politique de la zone sud-est européenne il faudra tenir compte aussi de la résistance opposée à l'expansion des grands Empires même au cours du XVIII^{e} siècle. Les débuts de cette résistance remontent plus loin et on peut citer à cet égard en dehors du nom de Jean Hunyadi, ceux de Vlad l'Empaleur de Valachie et d'Etienne le Grand de Moldavie, de même que l'on cite pour le XVIII^{e} siècle les formes, aussi nombreuses que diverses, d'*éveil* ou de *renaissance* apparues dans le cadre des peuples balkaniques — formes avec lesquelles l'Empire ottoman, ainsi que la Maison d'Autriche ont dû compter. De toute façon, le mouvement de libération des peuples balkaniques n'a pas laissé de créer bon nombre de difficultés à l'Empire ottoman même au XVIII^{e} siècle (cp. page 314). Qu'il me soit permis de renvoyer à ce sujet aux synthèses parues ces dernières années dans les pays balkaniques et de signaler encore l'étude directement liée au sujet traité par R. W. Harris, que N. Iorga faisait paraître dans le « Bulletin of the International Commission of Historical Sciences » en 1937 : *Le despotisme éclairé en Roumanie.*

Paru dans la série « Histoire de l'Europe », l'ouvrage du professeur anglais brosse un tableau intéressant des relations diplomatiques et de l'évolution des structures internes des Etats européens des années 1660—1789. L'étude des rapports de l'absolutisme et des lumières implique également un examen des théories politiques, du mouvement des idées et des structures mentales des diverses sociétés ; en évitant délibérément la controverse sur le rapport à établir entre les lumières et les révolutions européennes, l'auteur a légué au lecteur un peu frustré le devoir de recourir à d'autres ouvrages. Nous aimerions rappeler ici le volume *Illuminismo e Rivoluzione francese* (Bari, 1942) de Manlio Ciardo qui tout en affirmant « le caractère européen du Risorgimento, faisait dériver le mouvement national italien de l'idéologie de la Révolution et, au-delà d'elle, de la pensée des Lumières » (ainsi que le soulignait le Pr Mihai Berza dans son beau compte rendu publié dans la « Revue historique du Sud-Est européen », Bucarest, t. XXIII, 1946, p. 361—363). L'étude d'un tel phénomène, qu'on retrouverait sous des traits similaires dans la zone du Sud-Est européen aurait enrichi les chapitres consacrés par l'auteur aux empires autrichien et ottoman, deux grands ensembles englobant une multitude de peuples.

Alexandru Duțu

SHERBAN CANTACUZINO, *European domestic architecture. Its development from early times*, London, Studio Vista/Dutton, 1969, 160 pp., nombreux plans et illustrations.

L'auteur, fils de l'architecte et écrivain roumain bien connu G. M. Cantacuzino, mort en 1960, est à son tour architecte, écrivain et maître de conférences en Angleterre. Admirablement présenté malgré son format réduit, l'ouvrage offre une large vue d'ensemble sur un sujet des plus vastes, celui de l'architecture privée d'Europe. Une première observation : les problèmes d'habitat ne sont abordés que tangentiellement, dans la mesure où ils ont déterminé les formes architecturales. Car c'est bien d'architecture qu'il s'agit et même de grande architecture, à l'exclusion des constructions populaires et de préoccupations ethnographiques. Afin de mieux discerner les lignes de force de cette grande architecture européenne, d'en caractériser le plus nettement possible les principales manifestations et leurs influences réciproques, l'auteur remonte aux sources. Et ces sources, c'est dans l'Ancien Monde, c'est en Orient

qu'il les décèle. Ce n'est donc point le fait du hasard, ni par manque de concordance entre le titre et le contenu que — pour faire pendant à la section d'un donjon anglais — la face postérieure de la couverture présente l'image d'une maison de Bagdad et qu'une vue particulièrement suggestive d'un ensemble de maisons de cette même ville a été choisie en guise de frontispice.

Ce problème des origines est amplement développé dans le 1^er^ chapitre, un des plus riches en idées de tout l'ouvrage et assurément celui où le chercheur des réalités sud-est européennes trouve le plus à glaner. L'auteur ramène les constructions privées de l'Ancien Monde à trois types principaux : le *megaron* (avec sa variante syrienne du *bît-hilani*), la maison à cour ou salle centrale et les constructions dont le développement n'obéit pas à un plan préétabli précis. Le *megaron* est constitué par une succession de deux ou trois pièces — le plus souvent un porche, une pièce principale et une arrière-pièce — s'ouvrant l'une sur l'autre suivant l'axe longitudinal de l'édifice. Un exemple typique en est celui d'une maison de la première moitié du II^e^ millénaire av. n.è. mise au jour à Korakou (Péloponnèse), dont nous ne pouvons manquer de souligner la ressemblance avec les églises en bois les plus archaïques de Roumanie et de Yougoslavie (p. 11). Le *megaron* apparaît également, comme unité de construction distincte, dans des ensembles d'architecture mycénienne (Troie, Tyrinthe). Ce type n'a pas survécu en Grèce en tant que maison d'habitation, mais c'est lui qui est à l'origine du temple. La maison à cour ou salle centrale apparaît dès le début du II^e^ millénaire en Chaldée (Our) et Egypte (Kahoun, Amarna). Dans sa forme la plus simple, il s'agit d'un édifice à quatre ou cinq pièces disposées autour d'une cour centrale carrée ; un escalier mène à un étage, pourvu d'une galerie donnant accès aux chambres à coucher. « Ce plan — montre l'auteur — qui constitue une défense contre la rigueur du climat, l'agitation de la rue et les voleurs, représente une solution de vie durable. De telles maisons existent aujourd'hui encore à Bagdad » (p. 17) et sous des formes similaires — ajouterons-nous — dans maintes villes de Roumanie et de la Péninsule Balkanique. La maison à cour intérieure apparaît de bonne heure en Grèce (Délos), chez les Etrusques, puis chez les Romains, soit sous forme de maisons urbaines à Pompéi et Herculanum, soit sous celle des *villae rusticae* des riches. Il est à la base des villas de la Renaissance italienne. Ce même type peut donner lieu à des constructions complexes, comprenant un grand nombre de pièces à destinations variées groupées autour de plusieurs cours ou salles intérieures : tels sont la plupart des palais d'autrefois, qu'il s'agisse de ceux d'Egypte (Amarna), de Perse (Khorsabad, Persépolis), de Rome (palais de Domitien) ou du palais de Dioclétien de Split, vaste ensemble fortifié à la manière d'un castrum, comprenant l'appartement de l'empereur, un temple de Jupiter, un mausolée, ainsi qu'un grand nombre de logements pour la troupe et d'annexes diverses (pp. 31 et 37). Quant au troisième type d'habitation, il s'agit soit de vastes ensembles s'étalant sans limites fixes ou plan préétabli autour de cours multiples, caractéristiques pour l'architecture minoenne (palais de Cnossos, pp. 38—40), soit d'édifices qui, sous la pression de la cherté des terrains, se sont développés en hauteur sur trois, quatre ou même cinq niveaux, comme à la Thèbes égyptienne (p. 41) ou à Ostia (pp. 41—42) — préfiguration des immeubles d'habitation modernes.

Nous avons cru devoir nous arrêter plus longuement sur ces prémices de l'architecture privée européenne, étant donné leurs contingences avec notre propre sphère de préoccupations. Nous passerons plus rapidement sur le reste, c'est-à-dire sur la matière proprement dite de l'ouvrage, compte tenu du fait que celui-ci, destiné en premier lieu au public anglais, traite avec prédilection de l'architecture privée de Grande-Bretagne et des autres pays d'Europe occidentale les plus riches à cet égard — la France et l'Italie. Néanmoins, dans le jeu des interprétations et des rapprochements de ce « musée imaginaire » de l'architecture européenne qu'es l'ouvrage de Sherban Cantacuzino, les chercheurs des pays situés à l'est de la zone principale d'étude pourront mettre à profit maintes observations suceptibles d'éclairer leurs propres problèmes.

Ainsi, dans le IIe chapitre, consacré au château fort et au palais, les données concernant les donjons de France et d'Angleterre enrichissent notre compréhension des maisons fortifiées — châteaux forts, « koulé », citadelles paysannes — de chez nous. Fort intéressants nous semblent, de même, les passages où l'auteur commente l'influence exercée sur l'architecture des demeures fortifiées d'Europe occidentale par les fortifications du Moyen-Orient. Les croisés y auraient trouvé quatre types de forteresses : d'anciens castrums romains, les petites citadelles d'Asie Mineure et de Syrie élevées par Justinien, les palais des premiers temps de l'Islam et les châteaux forts arméniens du Taurus. Deux parenthèses de l'auteur nous semblent dignes d'être relevées : à savoir que « les croisés auront trouvé aussi (au Moyen-Orient) les monastères fortifiés de cet empereur (Justinien) — celui du Mont Sinaï est le plus connu — qui ont servi de modèle pour les plans des monastères d'Occident, même si la défense y était de moindre importance » et, deuxièmement, que « lors des premières croisades, les principaux architectes étaient des Arméniens, qui furent plus d'une fois employés par les croisés » (p. 55). Nous devons souligner encore, dans ce chapitre, plusieurs vues aériennes particulièrement révélatrices : celle du Krak des Chevaliers (p. 56), celle du château fort de Beaumaris, Anglesey (p. 59), dont les analogies avec le château fort de Suceava — l'ancienne capitale moldave — sont frappantes, celle de la ville fortifiée italienne de Plamanova (p. 64), ainsi que celles de deux monuments connus de tout le monde, mais dont elles renouvellent entièrement la vision — le château de Versailles (p. 78) et Blenheim Palace (p. 80).

Le IIIe chapitre traite de la maison urbaine, vue à travers le prisme de la dualité individualisme-urbanisme. En effet, souligne l'auteur, « dans l'histoire de la rue et de la place résidentielles, l'individuel est un fait bien plus commun que l'unitaire, nonobstant l'intérêt supérieur accordé par les historiens aux grands ensembles organisés. Presque toutes les grandes villes sont le résultat d'un développement progressif et aucune "planification" n'y a été accomplie si ce n'est à l'instigation de quelque autorité supérieure — l'Etat à Paris, les propriétaires-spéculateurs de terrains à Londres, le Conseil Municipal à Edimbourg » (p. 86). A l'appui de cette thèse, l'auteur fournit des données instructives sur les ensembles urbains de la Place Dauphine (1603) et de la Place des Vosges (1607), à Paris ; de Covent Garden (1630), Bloomsbury Square (1661), St. James Square (1667), Queen Anne's Gate (avant 1707), Bedford Square (commencé en 1774), à Londres ; de Charlotte Square (1791—1820), à Edimbourg. Retenons, de même, que les deux actions urbanistiques mises en œuvre par Henri IV — la Place Dauphine, effectivement bâtie sur l'ordre du roi pour de modestes commerçants, et la Place des Vosges, lotie à des membres de l'aristocratie à charge pour ceux-ci d'y bâtir suivant un plan standard imposé — sont restées pratiquement sans lendemains, contrairement aux initiatives du même ordre entreprises en Grande-Bretagne. C'est que les Français n'ont pas éprouvé le même besoin d'utilisation économique du territoire et — faudrait-il ajouter — que leur tempérament foncièrement individualiste répugne à de telles solutions. L'habitation française urbaine par excellence demeure l'hôtel particulier largement développé autour d'une cour ou de cours intérieures, tels l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges (pp. 104—107), l'hôtel de Sully (pp. 108—110) et l'hôtel de Liancourt (pp. 111—112) à Paris. Le chapitre prend fin sur l'analyse de l'architecture urbaine d'Italie, où la tradition romaine demeurée vivante à travers les âges a permis au XVIe siècle la merveilleuse éclosion de l'art d'un Bramante et surtout d'un Palladio, dont « l'œuvre est à la fois le couronnement des idéaux de la Renaissance et un point de départ pour l'avenir » (p. 116).

Le nom de Palladio domine également l'exposé du IVe chapitre, consacré à la villa et à la maison de campagne, genre d'habitation où les influences romaines, byzantines (p. 128) et de l'art baroque se sont entrecroisées en Italie pour aboutir à des réalisations de valeur artistique élevée. L'influence de la villa italienne n'est guère perceptible en France, où la maison de campagne semble dériver plutôt des pavillons qui flanquaient l'entrée du traditionnel château. En échange, elle a joué un rôle considérable en Angleterre, où l'architecture palladienne a connu

une grande vogue au XVII^{e} et surtout au XVIII^{e} siècle, parallèlement à l'essor des maisons de campagne en brique apparente de style géorgien et des cottages de tradition typiquement anglaise.

Pour conclure, nous ne pouvons que souligner les mérites d'un ouvrage qui, à défaut d'une étude exhaustive sur un sujet trop vaste pour ses dimensions, vise — et réussit pleinement — à en cerner les idées essentielles, en une synthèse toujours lucide et souvent brillante. Ce serait un réel avantage pour les chercheurs de cette partie-ci de l'Europe que les profondes connaissances d'architecture universelle, le sens artistique et l'esprit de synthèse de Sherban Cantaçuzino soient mis au service d'un nouvel ouvrage dans le même domaine, dont le titre pourrait être « L'architecture privée européenne. De Byzance à Sans-Souci ».

Radu Creţeanu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H. M.) ; DIACONU, PETRE (P.D.) ; CRONŢ, GHEORGHE (G.C.) ; NĂSTUREL, PETRE Ş. (P.Ş.N.) ; TANAŞOCA, NICOLAE-ŞERBAN (N.Ş.T.) ; IOAN, EUGENIA (E.I.) ; DUŢU, ALEXANDRU (Al. D.) ; DANIELOPOLU-PAPACOSTEA, CORNELIA (C.D.-P.) ; STAHL, PAUL HENRI (P.H.ST) ; COMIŞEL, EMILIA (E.C.)

NICETA VON REMESIANA, *De lapsu Susannae* [hg. von] Klaus Gamber, mit einer Wortkonkordanz zu den Schriften des Niceta von Sieghild Rehle. Verlag Friedrich Pustet, Regensburg, (1969), 139 pp. (Textus patristici et liturgici quos edidit Institutum Liturgicum Ratisbonense, fasc. 7).

L'éditeur poursuit la publication des œuvres de Nicétas, évêque de Rémésiana (aujourd'hui Bela Palanka, à une quarantaine de km à l'est de Niš, en Serbie), commencée en 1964 et dont sont parus jusqu'ici trois volumes (voir la présente revue, VII (1969), 2, pp. 423—426). L'introduction fournit une orientation sommaire, mais suffisante, sur la vie et l'œuvre de Nicétas, discute la paternité de ce dernier et établit les principes de l'édition. L'épître *De lapsu Susannae* est conservée en deux versions : une courte et une longue. La dernière a été éditée par E. Cazzaniga, dans le « Corpus Paravianum » de Turin en 1948. Analysant de plus près le style des deux versions, Mgr Gamber a observé des différences sensibles, qui l'ont mené à la conclusion que seule la version brève est originale, les additions de la longue appartenant à un copiste ultérieur. Il publie dans la présente édition le texte intégral de la version longue, mais les additions par rapport à la version brève sont placées entre parenthèses droites. Le lecteur a ainsi la possibilité de comparer et de juger par lui-même : le style de Nicétas est, en effet, simple, clair, personnel et plein de chaleur, alors que celui des additions est généralement ampoulé, rhétorique et alourdi par l'abus de lieux communs. L'index des mots et des noms propres, dressé par Sieghild Rehle, a notamment pour but de faciliter la connaissance plus en détail des procédés stylistiques et celle des idées de Nicétas, afin d'aider les chercheurs à dépister ses œuvres. Le présent volume achève la première étape des investigations de Mgr Gamber. Ses principales conclusions sont les suivantes : Nicétas a dû vivre entre 340 et 420 approximativement ; il aura vu le jour à Rome et aura reçu au baptême le nom d'Hilaire ; entre 366 et 383 il aura composé un commentaire des épîtres de saint Paul (connu sous le titre d'Ambrosiaster) ; puis il aura adopté le nom de Nicétas, et serait devenu évêque de Rémésiana. En 398 et 402 il voyagea en Italie et y rencontra son ami Paulin, le futur évêque de Nole, qui

lui dédia des vers enthousiastes. Nicétas serait l'auteur d'un important ouvrage intitulé *Instructio ad competentes* et d'autres écrits encore. Son nom serait tombé dans l'oubli par suite des grandes invasions et ses œuvres auraient été comprises dans celles d'autres auteurs, notamment dans celles de Saint Ambroise de Milan et c'est ainsi qu'on en perdit la trace. Les chercheurs modernes ont le devoir de faire plus de lumière là-dessus et de rétablir la paternité de Nicétas qui aurait été l'une des personnalités les plus marquantes de la vie littéraire et religieuse de son époque.

H. M.

EQREM ÇABEJ, *Zur Geschichte der mundartlichen Struktur des Albanischen*, « Zeitschrift für Mundartforschung », Beihefte N. F. 3—4, 1968, pp. 136—145 (Verhandlungen des zweiten internationalen Dialektologenkongresses).

De même que les spécialistes du roumain attendent des études dialectales une aide pour mieux connaître le passé lointain de cette langue, les albanisants essayent de se servir de la dialectologie actuelle pour trouver des points d'appui leur permettant de clarifier l'évolution de la langue albanaise. On sait combien l'histoire du roumain doit à la connaissance plus fouillée des dialectes sud-danubiens : aroumain, mégléno-roumain et istro-roumain. Tout aussi importants pour l'étude de l'albanais sont les parlers albanais de Grèce, de l'Italie de Sud, de Yougoslavie, de Bulgarie, de la Turquie d'Europe, de Roumanie et de l'U.R.S.S. Le roumain et l'albanais ne disposent pas de sources écrites antérieures au XVI^{e} siècle, mais les chercheurs peuvent utiliser dans une certaine mesure les données tirées de l'onomastique conservée dans la littérature byzantine ou des documents slavo-roumains. La connaissance des relations qui ont existé à une époque plus reculée entre les deux langues demeure une tâche indispensable pour les spécialistes de chacune d'entre elles. Le fait que la langue roumaine accuse plus de faits communs avec le dialecte tosque qu'avec le dialecte guègue n'est pas dû à un pur hasard et il mérite d'être pris en considération par les historiens de la langue albanaise. En outre, les éléments lexicaux des deux langues, depuis ceux d'origine latine et en continuant avec ceux d'origine byzantine, néo-grecque, slave et turque, revêtent encore plus de signification si on les étudie parallélement et comparativement, que si on les examine isolément. Cette interdépendance fait que le progrès réalisé dans une zone donnée (ou pour une certaine époque historique) se reflète dans une autre. On trouvera cette conception appliquée avec bonheur dans la contribution de E. Çabej, lequel examine succinctement les problèmes fondamentaux et les résultats principaux relatifs à l'histoire de la structure de l'albanais. L'auteur reconnaît la complexité du processus historique et recommande la prudence, mais il laisse entendre qu'il n'y a pas d'autre solution pour l'homme de science que le labeur insistant dans l'étude des détails et le désir ininterrompu de sortir de l'isolement pour élargir l'horizon de ses recherches.

H. M.

HANS DITTEN, *Der Rußland-Exkurs des Laonikos Chalkokondyles interpretiert und mit Erläuterungen versehen* ... Berlin, Akademie Verlag, 1968, XXXVIII, 265 pp., (Berliner Byzantinische Arbeiten, 39).

Composée vers 1480, la chronique de Laonikos Chalcocondyle a utilisé, entre autres, les écrits d'humanistes comme Plethon (1447) et Aeneas Sylvius Piccolomini (1464). Elle renferme

des informations nombreuses et particulièrement importantes sur la situation géographique et ethnique du sud-est et de l'est de l'Europe entre la mer Baltique, la mer Adriatique et la mer Noire. Laonikos a ajouté aux informations qui se trouvent dans les œuvres des humanistes, des données recueillies chez des auteurs antiques et byzantins et il a brossé, à l'intention de ses contemporains, un tableau d'ensemble d'une richesse inaccoutumée jusqu'alors dans la littérature byzantine. Ces informations, d'une valeur inégale, sont parfois imprécises du fait que les Byzantins avaient puisé leurs connaissances chez les auteurs anciens, sans adapter la terminologie aux nouvelles réalités ethniques; ils ont transcrit parfois les noms géographiques de façon défectueuse et confondu les différentes couches de civilisation. Conséquemment, la mise en valeur des informations réunies par Chalcocondyle exigeait un commentaire se livrant à l'historique de chaque terme géographique ou ethnique, afin de voir à quel contenu il a correspondu au cours des temps.

Le présent essai ne prétend pas réaliser ce commentaire, car il a la modestie d'affirmer qu'il apporte seulement quelques interprétations et matériaux en vue de la réalisation de ce desideratum. L'auteur analyse les informations réunies par Laonikos, en les accompagnant de références bibliographiques extrêmement riches. La note 114, relative aux Roumains et aux Vlaques dans la littérature byzantine, compte près de six pages; la note 134, sur la Mésie, cinq pages; la note 565 sur la Moldavie, deux pages; la note 128 sur les Albanais, deux pages. Le commentateur a été obligé de retenir trois catégories de sources concernant l'Europe orientale et du Sud-Est: la littérature grecque ancienne, la littérature byzantine et celle des humanistes occidentaux du XV^{e} siècle, et de présenter la production scientifique actuelle. C'est en confrontant et comparant des sources variées qu'il a trouvé des solutions adéquates ou qu'il a fait des suggestions utiles à une meilleure intelligence de l'ouvrage de Laonikos Chalcocondyle.

H. M.

A. P. KAŽDAN, *Византийская культура (X—XII ВВ)*, « Nauka », Moscou, 1968, 232 pp. 28 illustr. (Академия наук СССР. Научный Совет « История мировой культуры »).

Le terme de « culture » est pris ici dans l'acception la plus large. La méthode de travail suivie par l'auteur a consisté d'abord à assimiler les acquisitions scientifiques de jusqu'à présent et ensuite à puiser à la lecture des sources historiques byzantines observations et réflexions personnelles. Le but poursuivi a été moins de décrire que, surtout, de caractériser et de synthétiser. L'exposé (à l'origine, des leçons tenues aux étudiants) s'est proposé pour but de définir l'essence de la civilisation byzantine à partir de l'analyse préalable du milieu géographique et des moyens de production, des rapports sociaux et de l'administration d'Etat, de la conception du monde, de l'idéal artistique et du moment historique, afin de mettre en relief ce qu'il y avait d'ancien et de nouveau dans cette civilisation. Celle-ci a influencé profondément la culture des Slaves méridionaux et orientaux et a produit des œuvres de valeur, mais sans réussir à atteindre l'étape de la Renaissance occidentale à cause de l'intervention des Turcs en Europe. En voici quelques caractéristiques: grande variété du milieu géographique, avec d'importantes différences d'une région à l'autre; émiettement ethnique avec des contrastes sociaux marqués; liens assez laxes avec le centre, l'empereur étant considéré surtout comme un représentant de Dieu sur la terre; corporations faiblement développées et toujours en désaccord avec les chefs politiques; d'où la tendance à l'individualisme, à la différence de l'universalisme de l'Eglise catholique; prédomination de l'idéalisme néo-platonicien, alors qu'en Occident les principes du droit romain se frayaient un chemin; dans les disputes théolo-

giques, le primat des problèmes ontologiques (comme par exemple celui de l'existence divine), alors que l'Occident accordait davantage d'attention au comportement de l'homme dans la société, c'est-à-dire à l'éthique. Ces traits caractéristiques se sont reflétés dans la littérature et l'art, qui ont représenté non pas l'enveloppe visible des choses, mais un monde de réalités cachées, proche le plus possible de l'idée, une symbolique donc; au lieu de l'unité harmonieuse du corps et de l'âme, leur contraste; au lieu de l'homme concret, la personnification d'une idée ou d'une action, en utilisant d'ordinaire des formules traditionnelles et des allégories. Pour avoir visé à exprimer non pas des phénomènes et des événements précis, mais l'essence des phénomènes, l'art byzantin est parvenu à évoquer un monde conventionnel.

En vérifiant les généralisations des érudits et en faisant constamment appel aux sources historiques et à celles de la littérature et de l'art de Byzance l'auteur nous offre une remarquable synthèse.

H. M.

ANTONOVA VERA, *Две раннохристиански църкова във външнета укрепление на аул на кан Омуртаг при гора Цар Крум (Шуменско,)* [Deux églises paléochrétiennes nouvellement découvertes dans l'enceinte extérieure de l'Aul du khan Omurtag près de la gare de Car Krum (arr. de Sumen)], «*Археология*» Sofia, 1968, 4, pp. 52—67, avec résumé français.

L'auteur fait connaître deux basiliques chrétiennes partiellement superposées. La première remonterait à la fin du III^{e} siècle—début du IV^{e} et la seconde à la fin du V^{e} siècle—commencement du VI^{e}. Tout en exprimant nos réserves touchant la datation si reculée de la première basilique, nous retiendrons la conclusion que la seconde a été refaite et fonctionnait encore vers la fin du IX^{e} siècle — début du X^{e} siècle.

P. D.

MIKOV VASIL, *Локализиране на някои изчезнати антични и средновековни селища и крепости в България* [Localisation de certains sites et forteresses de l'Antiquité et du Moyen Age en Bulgarie disparus aujourd'hui], «*Археология*», Sofia, 1968, 4, pp. 28—48, avec résumé français.

S'appuyant sur des sources littéraires et archéologiques, l'auteur s'occupe tout particulièrement de la localisation des établissements antiques de Castra Martis, Zetnucortu et Valve et de ceux appartenant au Moyen Age de Dragovetia et Toplica, non identifiés jusqu'à présent.

P. D.

EUGÈNE LOZOVAN, *Doina et saga. Parallèles épiques roumano-scandinaves*, Actes du 4^{e} Congrès des romanistes scandinaves dédiés à Holger Sten, «Revue romane». Numéro spécial 1, 1967, pp. 207—214.

Cette étude — à caractère « d'avant-propos », comme la définit l'auteur lui-même — passe d'abord en revue les relations multiséculaires de nos régions avec la Scandinavie et émet ensuite l'hypothèse qu'il faudrait rechercher dans le nord de l'Europe l'origine de la *doina*.

P. D.

IAKOVOS VISVIZIS, Τινὰ περὶ τῶν προικώων ἐγγράφων κατὰ τὴν βενετοκρατίαν καὶ τὴν τουρκοκρατίαν [Quelques questions concernant les actes dotaux à l'époque de la domination vénitienne et de la domination turque], Athènes, 1968, 128 pages.

L'auteur nous est connu par ses recherches concernant le droit byzantin et les institutions grecques de l'époque moderne. Ses travaux portent particulièrement sur le droit de famille et sur les coutumes juridiques des habitants des îles grecques, au sujet desquels il a dépouillé maintes archives.

Dans cet ouvrage, l'auteur fait ressortir tout d'abord la tradition juridique postbyzantine conservée par les Grecs soumis aux dominations étrangères. Il constate que dans la rédaction des conventions dotales la pratique notariale vénitienne fut très semblable à la pratique byzantine. Il trouve aussi que même sous la domination turque les populations grecques ont utilisé le type byzantin dans la rédaction de leurs actes dotaux. Après ces constatations, l'étude introductive de l'ouvrage rappelle avec justesse les mots de Coray : « Jamais les Grecs n'ont acquis une âme d'esclave ».

Les 24 documents publiés dans l'annexe de l'ouvrage (pp. 75—113) contiennent des textes de conventions dotales rédigées à des dates différentes, à partir de l'an 1529 jusqu'en 1801. L'index des noms et des termes (pp. 114—127) sera bien apprécié par les lecteurs de l'ouvrage. C'est un travail érudit, fondé sur des sources inédites.

G. C.

MENELAOS, TOURTOGLOU, Κοινωνικαί τινες ἐπιδράσεις ἐπὶ τὸ βυζαντινὸν δίκαιον [Influences sociales dans le droit byzantin], Athènes, 1969, pp. 169—198.

En Grèce, les recherches concernant les anciennes institutions juridiques sont dirigées par *Le Centre pour l'histoire du droit grec*, sous l'égide de l'Académie d'Athènes. Les résultats les plus importants des recherches sont publiés dans un *Annuaire* et réédités sous la forme des Separatum par l'Académie d'Athènes. C'est dans la série de tels travaux que nous trouvons l'étude de Ménélas Tourtoglou, qui examine certains aspects du contenu social du droit byzantin.

L'auteur constate tout d'abord que la discrimination sociale s'est avérée assez profonde dans les sources juridiques byzantines, déterminée par le fait que la société était divisée en hommes libres et en esclaves. Dans le droit de l'Empire Byzantin on ne trouve ni l'égalité des hommes libres devant la loi, la terminologie des textes en est la première preuve : les uns étaient « honorables », « dignes d'estime », « de bonne réputation », les autres étaient simplement « des gens humbles », « de basse condition », « insignifiants ».

En examinant les textes du droit pénal byzantin, l'auteur met en lumière le traitement discriminatoire des personnes de bonne réputation par rapport aux gens de basse condition. L'abolition de l'inégalité des citoyens devant la loi pénale par l'Eclogue des Isauriens au

VIII^e^ siècle fut un progrès réel du droit, mais le retour au droit de Justinien, proclamé par les empereurs de la dynastie macédonienne dans la deuxième moitié du IX^e^ siècle, représenta aussi le retour aux discriminations entre les hommes, selon leur condition sociale, devant la justice pénale.

Ultérieurement, la législation byzantine adopta, par degrés, des mesures pour abolir l'inégalité devant la loi. Toutefois, le droit byzantin maintint le privilège des riches par rapport aux pauvres quant aux peines pécuniaires, les mêmes sanctions étant proportionnellement bien plus dures pour les gens indigents.

G. C.

PIERRE CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque.* Histoire des mots. Tome I. Α—Δ, Paris, Éditions Klincksieck, 1968, XVIII + 305 pp.

Que les philologues se rassurent: le dictionnaire élaboré par le savant français ne fera pas double emploi avec celui, tout récent, de Hyalmar Frisk ! C'est qu'il s'en sépare plus d'une fois sur le plan de la méthode et de l'interprétation, l'auteur s'efforçant avant tout de s'en tenir au principe que « ... l'étymologie devrait être l'histoire complète du vocabulaire dans sa structure et son évolution et c'est pour l'histoire complète du vocabulaire, reflet de l'histoire tout court, que je me suis donné le plus de peine » (p. VII).

Dans le cas d'explications étymologiques multiples d'un terme P. Chantraine n'a pas cru devoir les reproduire toutes, mais a laissé au lecteur la liberté de recourir aux ouvrages classiques de Boisacq, de Frisk ou de Pokorny. Il n'a donc jeté son dévolu que sur celles qui lui ont semblé répondre à la réalité. Dans la recherche des étymologies, il a eu le moins souvent possible recours au jeu des laryngales et a laissé pratiquement de côté, d'une manière conséquente, la théorie pélagique (proto-indo-européenne). En revanche sa faveur est allée à l'hypothèse que nombre de mots grecs sont des termes d'emprunt (sémitiques, méditerranéens), sans cacher que ce sont là des solutions « qui dissimulent pudiquement notre ignorance » (p. IX). Mais le gros de l'effort fourni par le savant français a porté sur l'histoire du vocabulaire grec, à commencer par les mots attestés dans les tablettes mycéniennes (en dépit des réticences de Frisk). L'examen du vocabulaire classique a été poursuivi en profondeur, sans négliger pour autant le phénomène homérique. Le dictionnaire précise également la langue des lyriques, des tragiques, des prosateurs, d'un dialecte à l'autre. Le témoignage de l'épigraphie aussi entre en lice, de même que celui de la langue des papyrus ou du Nouveau Testament. On remarque le soin qu'a eu l'auteur de préciser le sens des mots. Sans s'attacher a éclairer l'étymologie du grec moderne, teinté de slave et de turc, P. Chantraine en a tenu compte, comme aussi du grec byzantin, chaque fois qu'il s'est agi d'un vocable antique conservé jusqu'à nos jours.

Destiné à des hellénistes chevronnés, cette monumentale entreprise dont les rubriques enregistrent tous les termes apparentés au mot étudié et disséqué, ne reproduit pas alphabétiquement tous les vocables grecs. C'est ainsi, par exemple, qu' ἀλοιφή « onguent », ἀλειπτής « entraîneur », ἐξάλειπτρον « boîte à onguents », etc. sont groupés autour du mot ἀλείφω « oindre ». De même δῶρον « cadeau », est traité avec δίδωμι « donner ». Sur ce point, un jeune chercheur auquel j'avais prêté mon exemplaire, m'a avoué son désappointement de n'y avoir presque pas trouvé de renvois. Mais ç'eût été enfler à des fins par trop didactiques le corps du dictionnaire.

Reposant sur une bibliographie soigneusement choisie, ce premier fascicule, d'une consultation facile, cela grâce aussi à la netteté des caractères typographiques, justifie l'impatience croissante avec laquelle les hellénistes — qu'ils soient classicistes, byzantinistes ou néo-hellé-

nistes — attendent la parution du reste. Les historiens et les sociologues aussi trouveront d'utiles informations et de fécondes suggestions dans les fiches de ce dictionnaire, élaborées avec tant d'érudition par l'un des maîtres parmi les maîtres de la Sorbonne.

P. Ş. N.

Codices Graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi. Congessit enarravit eorumque specimina protulit tabulis CCV phototypice expressis Alexander Turyn, in Civitate Vaticana, ex Bybliotheca Apostolica Vaticana, MCMLXIV, XVI + 206 pp. + 205 tab. [Codices e Vaticanis selecti quam simillime expressi ... Volumen XXVIII].

Cet énorme et dispendieux volume, établi, dans des conditions techniques admirables par les soins d'Al. Turyn, l'illustre helléniste de l'Université d'Illinois (U.S.A.), constitue un instrument de travail indispensable à tout paléographe, comme à toute bibliothèque possédant un fonds de mss. grecs. Son auteur s'en est tenu exclusivement à des codices grecs de la Bibliothèque Vaticane allant de 1203 à 1394. En dehors d'un grand nombre de pièces du fonds Vatican proprement dit, il y a là aussi maint exemplaire d'autres collections de la Bibliothèque Apostolique (mss. Barberini, Ottoboniani, Palatini, etc.). On trouvera dans cet ouvrage, en latin, la description de chaque manuscrit étudié, la transcription des colophons et autres notices des scribes ou des lecteurs, avec éclaircissements de tout ordre et bibliographie de rigueur. Les souscriptions des copistes sont également reproduites en fac-similés. Ceci permettra l'identification d'autres manuscrits sortis de leurs mains et disséminés aujourd'hui à travers le monde. (Voir p. 206, aux mots « scribae et adnotatores » de l'index la longue liste de ces derniers, aux noms souvent bien connus des historiens de la culture byzantine). La qualité exceptionnelle des 205 planches du volume donne pratiquement l'illusion au lecteur d'être attablé devant ces trésors qui font la gloire de la plus illustre des bibliothèques de Rome. Un index minutieux parachève le travail. Signalons aux jeunes hellénistes qu'ils pourront se familiariser avec l'écriture byzantine des XIII^{e} et XIV^{e} siècles en contrôlant leur propre lecture des planches de cet incomparable album avec le texte imprimé des auteurs indiqués par des renvois très précis aux meilleurs éditions ou aux plus accessibles. On retiendra également la présence dans ce recueil de quelques échantillons de textes encore inédits.

P. Ş. N.

IOANNIS A. PAPADRIANOS, *The marriage-arrangement between Constantin XI Paleologus and the Serbian Mara* (*1451*), tirage à part de « Balkan Studies », 6 (1965), pp. 132—138.

Examen et discussion de l'information livrée par Sphrantzès qu'il fut question en 1451 de faire épouser au dernier empereur de Byzance la sultane chrétienne Mara, veuve de Murad II. Georges Branković et sa femme Irène Cantacuzène prêtèrent la main au projet, mais Mara s'y opposa ayant fait le vœu, à la mort de son mari, de ne plus se remarier. Cet échec décida le basileus à envisager un mariage, avec la fille du roi de Géorgie : l'imminence de l'attaque turque rendit caduc son dessein.

P. Ş. N.

I. K. CHASIOTIS, Ὁ *ἀρχιεπίσκοπος Ἀχρίδος Ἰωακεὶμ καὶ οἱ συνωμότικες κινήσεις στῆ* Βόρειο Ἤπειρο (*1572—1576*) [L'archevêque d'Ochrida Joachim et les mouvements conspiratifs du nord de l'Epire. 1572—1576], tirage à part de «Μακεδονικά», VI, (1964), p. 237—255 (avec résumé français).

Trois documents inédits des archives de Simancas, deux en espagnol et un en grec, révèlent l'existence d'un mouvement anti-ottoman où trempèrent Joachim, archevêque d'Ochrida, et différents ecclésiastiques et notables de l'Epire du Nord, comme Panos Cestolikos et Manthos Papayannis, qui négocièrent avec don Juan d'Autriche. Les tratatives échouèrent en 1576, d'autant que le traité entre Venise et la Porte de 1573 avait déjà fait avorter d'autres projets d'intervention armée dans la Péninsule Balkanique. L'auteur publie en édition diplomatique les 3 documents et donne un fac-similé de la lettre de Joachim à don Juan, du Ier juin 1576. (A noter, pp. 290—291 une longue note supplémentaire du même auteur au sujet de Manthos Papayannis, originaire d'Argyrocastro, et de sa famille).

P. Ş. N.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Autografy Jakuba Palaeologo v třeboňském archivu* [Drei Autographen des Jakob Palaeologos im Staatsarchiv Třeboň (Wittingau)], tirage à part de „Zprávy Jednety klasichých filologu" VI (1964), p. 150—160 (avec résumé allemand).

Publication et commentaire de trois lettres en latin adressées par Jacob Paléologue à Wilhelm von Rosenberg, de 1579 à 1581. Leurs informations intéressent la coalition austro-russe dirigée contre l'Empire ottoman, les rapports polono-hongrois sous Etienne Báthory, une menace turque sur la Sicile, etc. Paléologue y fait figure d'agent de la Maison d'Autriche. Sur les trois pays roumains l'on trouve quelques détails dans la première lettre (du 25 avril 1579). Notamment sur la pendaison en Transylvanie d'un renégat chrétien passé à l'islam.

P. Ş. N.

M. S. THÉOCHARIS et L. HURMUZIADI, *Les 90 ans de Nicolas Bănescu. Un champion de l'amitié roumano-grecque*. Tirage à part de "Balkan Studies", 9, 1965, p. 487—489.

Article associant nos confrères grecs à l'hommage rendu récemment au grand byzantiniste roumain par notre Revue (voir n° 1/1969).

P. Ş. N.

DONALD M. NICOL, *The Byzantine Family of Kantakouzenos* (*Cantacuzenus*) *ca. 1100—1460. A Genealogical and Prosopographical Study*. Dumbarton Oaks, Center for Byzantine Studies, Trustees for Harvard University, Washington, 1968 («Dumbarton Oaks Studies», XI), XLIII + 265 p., 15 figures hors-texte, 2 tables généalogiques.

Étudier du point de vue de la généalogie et de la prosopographie les grandes familles byzantines est une chose absolument nécessaire pour l'historien qui voudrait jeter un peu de lumière sur le rôle joué dans la vie sociale et politique de l'Empire par les liens de parenté de l'aristocratie roméïque. Le labeur imposé au chercheur par la multitude, la variété et assez souvent par la discrétion des sources (à Byzance la généalogie n'avait pas la même importance qu'en Occident) est toujours recompensé. Par cette voie on arrive à mieux connaître non seulement la vie intérieure de l'Empire d'Orient et de l'Eglise orthodoxe mais aussi leur politique extérieure et parfois même l'histoire des peuples qui ont entretenu des rapports plus serrés avec Byzance, celle des peuples du sud-est de l'Europe en premier lieu. L'étude du phanariotisme, un phénomène encore peu connu et souvent mal compris, trouve dans les recherches de généalogie byzantine son appui naturel. Pour comprendre le phanariotisme il faut connaître le passé byzantin des familles ou des noms de famille, dont le destin fut lié à celui des « Byzances d'après Byzance ». On arrive aussi à se mieux expliquer la genèse des légendes généalogiques, de cette hagiographie des grands noms byzantins, forgée aux XVI^e — XVIII^e siècles et à distinguer les mythes romantiques des preux des mensonges d'imposteurs et de parvenus.

En choisissant les Cantacuzènes pour faire l'objet d'une telle étude, le professeur D. M. Nicol a eu une idée heureuse. Après avoir donné à l'Etat byzantin, dans les trois derniers siècles de son existence, des soldats et des dignitaires et à l'Eglise des protecteurs et des ministres, la famille « impériale », des Cantacuzènes ressuscite dans l'Empire ottoman pour continuer à suivre à l'intérieur et en dehors des frontières de l'ancienne Byzance, son destin tellement typique pour la postérité sud-est européenne de celle-ci .

D. Nicol a limité sa recherche à l'époque byzantine de l'histoire de cette puissante famille, ce qui est facile à comprendre et à justifier. L'auteur identifie dans les sources, soumises à un examen très sérieux, plus d'une centaine de Cantacuzènes dont il retrace la biographie et définit la condition généalogique. Parmi eux on trouvera aussi quelques descendants par les femmes, tels les Brancovici serbes. Dans un *Appendix* (p. 234—237) l'auteur étudie la famille byzantine Phakrases apparentée à celle des Cantacuzènes.

L'ouvrage comble une lacune ressentie depuis longtemps par l'historiographie. En effet, les généalogies dues à Iorga et à Filitti[1], pour ne parler que des plus récentes, restaient fondées surtout sur l'œuvre de Du Cange. Les savants roumains n'ont accordé d'ailleurs que peu de pages à ce sujet, dans des livres consacrés à l'histoire des Cantacuzènes post-byzantins. Leurs contributions avaient déjà fait l'objet d'une juste critique dans une étude du R. P. Vitalien Laurent sur les alliances et les filiations des Cantacuzènes au XV^e siècle (« Revue des Etudes Byzantines », IX (1952), p. 64 sqq.).

Excellent connaisseur des sources byzantines et de la littérature moderne du problème, l'auteur corrige des fautes consacrées par la tradition scientifique depuis Du Cange jusqu'à Filitti ; il apporte aussi des précisions et des données nouvelles. Notons encore que des pages comme celles qu'il dédie à Jean VI (p. 35—103) dépassent les cadres d'un ouvrage prosopographique et généalogique, pour constituer une remarquable contribution historiographique. Nous n'hésitons point à reconnaître dans le livre de D. Nicol un instrument de travail indispensable à tout byzantiniste.

Nous sommes toutefois d'avis que le problème de l'origine des Cantacuzènes post-byzantins reste ouvert. S'il est vrai que seulement « une démonstration rigoureuse basée sur des preuves irréfutables » (V. Laurent, *o.c.*, p. 65) peut transformer l'hypothèse de l'ascendance « impériale » des Cantacuzènes post-byzantins en certitude, une telle démonstration nous semble nécessaire aussi pour fonder la contestation de cette ascendance, affirmée depuis le XVI^e siècle

---

[1] N. Iorga, *Genealogia Cantacuzinilor de Banul Mihai Cantacuzino*, Bucureşti, 1902 ; I. C. Filitti : *Arhiva Gh. Gr. Cantacuzino*, Bucureşti, 1919 et *Notice sur les Cantacuzènes du XI^e au XVIII^e siècles*, Bucarest, 1936.

dans une Constantinople encore assez sévère envers les imposteurs (ainsi que nous la decrivent Gerlach, Crusius, Zygomalas). De toute façon l'appartenance des Cantacuzènes du XII[e] siècle à la famille « impériale » ne nous semble pas plus certaine que celle des Cantacuzènes du XVI[e] [1].

N. Ş. T.

J. KODER et E. TRAPP, *Katalog der griechischen Handschriften im Staatsarchiv zu Tirana*, dans « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft », XVII (1968), pp. 197—214.

Ce catalogue a été dressé par J. Koder et E. Trapp pendant leur récent voyage en Albanie (cf. *Bericht über eine Reise nach Südalbanien*, dans J.Ö.B.G., XV (1966), pp. 391—394). Il comprend la description de 25 manuscrits grecs, datant du VIII[e] jusqu'au XIX[e] siècles. Les manuscrits ont un caractère religieux. Seulement le Tir. gr. 19, un cahier d'écolier de 1823, fait exception. Celui-ci comprend des vocabulaires bilingues (français—italien, italien—néo-grec, latin—néo-grec, néo-grec—français), des exercices de grammaire et de mathématiques, des définitions philosophiques, une liste des verbes latins irréguliers.

Le catalogue est conçu dans l'esprit du *Wiener Handschriften Katalog* de H. Hunger. On y trouvera donc la description des manuscrits, leur datation (confirmée par l'avis du P[r] H. Hunger et du D[r] Otto Kresten) et, le cas échéant, la littérature les concernant. Il y a, en outre, un index des noms propres et des titres un autre concernant les microfilms des manuscrits de Tirana acquis par la Bibliothèque de Vienne et un index des *incipit* des textes anonymes ou moins bien connus.

Les manuscrits grecs de Tirana se trouvaient originairement à Berat. Dans le catalogue d'Alexoudis (« Deltion Istorikis Ethnologhikis Eterias », 5 (1900), pp. 352—369) on ne trouve que la description de dix d'entre eux. Les manuscrits grecs ne se trouvant plus en Albanie sontt enregistrés par Richard dans son *Répertoire*.

N. Ş. T.

TRIFUNOVIĆ, ĐORĐE, *Dimitrie Kantacuzin*, Beograd, Nolit, 1963, 175 p. (« Živi pesnici »)

Les années de déclin du despotat serbe de Đurađ Branković prennent fin en 1445, lors de la conquête ottomane — à l'issue d'une héroïque résistance — de la ville-résidence, Novo Brdo.

Ecrivain, poète et philosophe, représentant de premier ordre de la culture serbo-byzantine, Démètre Cantacuzène a été l'un des témoins de ces événements dramatiques. Une nouvelle édition de son œuvre s'imposait non seulement pour sa valeur littéraire, mais également pour les renseignements sur la vie sociale, politique et culturelle serbe qu'elle offre. Démètre Cantacuzène a copié Eschyle (*Promêthé enchaîné* et *Les sept contre Thèbes*) et Pindare (*Les Epinikia*); il a traduit les poèmes d'Ephrème le Syrien et a étudié la littérature philosophique byzantine.

L'auteur de l'*Anthologie* et de l'*Etude introductive*, D. Trifunović, attire l'attention sur un autre aspect, moins connu jusqu'à présent, de l'œuvre de Cantacuzène, notamment la pratique intense du genre épistolaire, et la pièce la plus remarquable est *Poslanie kir Isaii*, écrite après 1469.

Démètre Cantacuzène est connu surtout comme auteur du poème *Pesma Bogorodice* [Hymne à la Sainte Vierge], dont les 312 vers sont écrits — fait inaccoutumé jusque-là- — à la première personne et sur un ton rhétorique, et «dans les meilleurs, dodécasyllabiques byzantines

[1] Une étude approfondie sur la notion de « famille impériale » à Byzance serait très utile.

de l'ancienne littérature serbe » (cp. D. Kovačević). Le poème a été très répandu dans le Sud-Est européen ; l'éditeur rappelle l'existence d'environ 20 copies en serbe, bulgare et russe (Note, p. 171).

Đ. P. Radojčić, dans *Razvojni luk stare srpske književnosti*, Textovi i Komentari, Matica Srpska, Senta, 1962, p. 257, signale le fait que les vers de Démètre Cantacuzène ont été connus également dans les Pays roumains. En effet, une traduction en langue roumaine, d'après une copie de 1700 de la « Prière à la Mère de Dieu », se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie roumaine (*mss. roum. 2608*).

Le volume comporte les textes en serbe médiéval ainsi qu'une élégante et fidèle transposition en serbo-croate. Les illustrations contribuent elles aussi à la valeur informative, tout en enrichissant ce beau volume dédié à l'œuvre de l'un de ces poètes « qui continuent à vivre ».

E. I.

SPEROS VRYONIS, *Byzantium and Europe*, London, Thames and Hudson, 1967, 216 p. (Library of European Civilization).

Inclus dans la « Bibliothèque de civilisation européenne » de large diffusion, lancée par la maison d'éditions de Londres, l'ouvrage du professeur de Los Angeles se situe dans la zone laissée inoccupée par les traités d'érudition adressés aux spécialistes et les volumes à tirage astronomique destinés à la lecture des laïcs. L'auteur introduit le lecteur profane à la connaissance d'une histoire trépidante et pleine d'éclat que ne saurait plus ignorer de nos jours quiconque s'intéresse au passé européen. Le succès de ce livre est dû, avant tout, au talent qu'a le professeur Vryonis de grouper systématiquement les connaissances acquises jusqu'ici et de repenser une série de problèmes d'une particulière importance. C'est ainsi que l'on remarquera l'analyse des causes du déplacement en Orient de la capitale de l'Empire romain, le processus « d'orientalisation de la monarchie », le rapport établi entre les préceptes chrétiens et la *paideia* antique, le support fourni aux controverses théologiques par « la passion des Grecs pour la logique et la spéculation », la longévité de l'historiographie byzantine, le processus de militarisation de l'Empire, la décadence graduelle qui fit suite à la victoire des Croisés de 1204. C'est d'ailleurs l'analyse du processus interne et des rapports avec les peuples en migration ou avec d'autres grands empires qui a décidé de la division de l'histoire plus que millénaire de Byzance en quatre actes : la transition d'après l'antiquité et l'élévation de Byzance, la constitution d'une société homogène (dans la dynastie d'Héraclius, celle des Isauriens et celle de la dynastie macédonienne), le déclin (du temps des Comnènes), la prostation et l'écroulement, avec un épilogue.

Quelques problèmes demeurent encore soumis à la discussion, tel celui du «césaropapisme» de Constantin ou celui de l'opposition Est-Ouest, qui soutient-on, se déclencha et s'accentua continuellement à partir de l'époque de Charlemagne. On retiendra à ce chapitre cette affirmation en fin de chapitre : « L'occident, Byzance et l'Islam se sont développés dans des zones qui, partiellement, ont appartenu à l'empire romain et c'est pourquoi ces trois sociétés ont bénéficié de la tradition gréco-romaine » (p. 194), affirmation qui, semble-t-il, appartient à une préoccupation de l'auteur qui vient de publier un article sur « Byzance et l'Islam du VII^e au XVII^e siècle », dans « East European Quarterly », 1968, vol. II, n^o 3.

Une liste des empereurs byzantins, trois cartes et une illustration excellente, qui nous remet sous les yeux des images familières, à côté de reproductions de fresques récemment découvertes (telle celle de Kahriye Djami), s'intègrent parfaitement au texte. Une bibliographie choisie constitue pour le lecteur un guide averti qui lui permettra d'approfondir les connaissances mises à sa portée par ce livre (nous y ajouterions volontiers les ouvrages de H. Hunger, *Byzantinische Geisteswelt* et Hans-Wilhelm Haussig, *Kulturgeschichte von Byzanz*).

Pour en revenir à la citation reproduite ci-dessus, nous voudrions souligner une fois de plus l'apport de ce livre à une connaissance meilleure de la civilisation byzantine qui ne tardera pas à pénétrer dans la conscience européenne comme une partie intégrante de l'Europe.

Al. D.

Aspects of the Eighteenth Century. Edited by Earl R. Wasserman, Baltimore, The John Hopkins Press, 1967, 346 p.

Ce volume, qui réunit les leçons données par des professeurs de renom dans le cadre d'un « Humanities Seminar » de l'Université « John Hopkins » de Baltimore*, procure à tout spécialiste de la culture du XVIII^{e} siècle une lecture particulièrement instructive sous, au moins, un double point de vue. D'abord, les caractéristiques de cet âge sont recherchées non seulement dans la culture écrite, mais aussi dans la musique et la peinture. Ensuite, l'attention du lecteur est sans cesse captée par des œuvres ou des concepts majeurs. Et ces deux qualités s'imposent en dépit du fait que la recherche ne dépasse point ici l'aire des cultures française, anglaise et allemande.

Retenons en ce sens les contributions de Jean Seznec, *Diderot and Historical Painting* Edward E. Lowinsky, *Taste, Style and Ideology in Eighteenth-Century Music* (où des analogies sont proposées entre la musique de Bach et la philosophie de Leibniz et l'on y souligne l'originalité du compositeur J. J. Rousseau), ainsi que les contributions de : Isaiah Berlin, *Herder and the Enlightenment* (dans laquelle l'auteur discute le populisme, l'expressionnisme et le pluralisme du penseur allemand, pour esquisser ensuite aussi l'idée que celui-ci se faisait de l'homme) ; Maynard Mack, *Secretum Iter. Some Uses of Retirenment Literature in the Poetry of Pope*; W. J. Bate, *The English Poet and the Burden of the Past, 1660—1820*; Georges May, *The Influence of English Fiction on the French Mid-Eighteenth-Century Novel* (l'influence la plus fertile étant découverte dans la formule fournie par Richardson, qui combinait la morale bourgeoise avec un réalisme viril; formule qui — ajoutons-nous — a également attiré dans la première moitié du XIX^{e} siècle les traducteurs du Sud-Est de l'Europe); Heinz Politzer, *The Tree of Knowledge and the Sin of Science : Vegetation Symbols in Goethe's Faust* (une intéressante manière d'englober Goethe dans l'idéologie du siècle des lumières).

Nous estimons que quelques-unes de ces études ouvrent même une discussion qui mériterait d'être poursuivie afin de rendre parfaitement clair l'apport de ce siècle à la culture universelle. Par exemple, l'étude de Henry Guerlac, *Where the Statue Stood : Divergent Loyalities to Newton in the Eighteenth Century*, souligne la place que l'essor de la science a assurée à cette période de civilisation, en fonction de laquelle des attitudes révélatrices se sont définies. René Wellek donne une statistique suggestive du terme classicisme, pour proposer ensuite une caractérisation des trois genres de classicisme — français, allemand, anglais — dans son étude *The Term and Concept of "Classicism" in Literary History.* R. Wittkower signale l'importance de la réapparition de l'imagination créatrice, à la fin du siècle (et chez Blake tout particulièrement), pour le processus comportant la réaction contre la théorie de l'imitation,

* L'Humanities Centre de cette université a déjà hébergé deux séminaires, portant toujours sur des thèmes interdisciplinaires. C'est ainsi qu'ont paru les livres : Walter Ullmann, *The Individual and Society in the Middle Ages*, 1966, 160 p. (une étude consacrée à l'évolution du concept médiéval de l'individu comme sujet vers le concept moderne de citoyen), ainsi que la collection d'études *Art, Science and History in the Renaissance*, éditée par Charles S. Singleton, 1967, 446 p. — tous les deux publiés, également par les The John Hopkins Press.

qui a servi d'assise à l'art classique-idéaliste, dans son *Imitation, Eclectism and Genius*. J. A. Passmore traite du rôle accordé par John Locke à l'éducation dans le développement de la personnalité humaine pour souligner — après avoir suggéré quelques parallèles avec le pélagianisme — le caractère utilitaire de la théorie que les matérialistes français ainsi que Rousseau avaient combattue — *The Malleability of Man in Eighteenth-Century Thought*. Alfred Cobban réactualise la question longtemps débattue de l'influence qu'ont exercée sur la Révolution française les conceptions élaborées par les philosophes ; il finit par proposer une solution nuancée : les lumières n'ont pas provoqué la Révolution et l'idéologie révolutionnaire de la souveraineté populaire entre en contradiction avec leurs idées politiques fondamentales, mais d'autre part les membres des Etats Généraux s'inspiraient, incontestablement, des thèses philosophiques courantes quand ils tâchaient de traduire en fait leurs idées humanitaires ou quand ils initiaient la réforme des lois — *The Enlightenment and the French Revolution*. Enfin, *last but not least*, il y a cette étude de George Boas, *In Search of the Age of Reason*, qui ouvre le volume. L'auteur, retrouvant chez Vico les thèses qui ont donné vie à l'histoire culturelle, commence à démolir systématiquement les constructions logiques des partisans de la théorie qui désigne le XVIII^e siècle comme l'âge de la Raison : une époque ne peut être séparée des hommes qui l'ont vécue, ce sont les hommes qui font l'histoire, une certaine position est adoptée par opposition à une autre et jamais comme une simple affirmation de principes, toute une série de termes-clef couvrent une pluralité de sens. Et l'auteur montre avec des arguments puissants que cette époque pourrait être étiquetée tout aussi bien comme l'âge du sentiment. Pour notre part, nous serions enclin à croire qu'on doit tenir compte de la précaution recommandée par G. Boas, mais qu'on ne saurait la transformer en thèse, parce que, en ce cas, elle paraliserait les généralisations fort utiles aux progrès de la science. Tout en retenant son affirmation finale que « mouvements et idées ne sauraient être compris que dans la mesure où ils seraient représentés et expérimentés par les hommes », nous pensons que l'analyse des structures sociales est à même de préserver le chercheur du danger de l'émiettement de la culture, réduite à un nombre d'unités égal aux individualités existantes à un certain moment. De cette manière, de simples aspects d'une étape de cette longue route que l'humanité a eue à parcourir sont transformés en traits caractéristiques ; cette remarque souligne une fois de plus l'intérêt de ce recueil.

Al. D.

ALBERT SOBOUL, *La Révolution française dans l'histoire du monde contemporain : Etude comparative*, « L'Information Historique », Paris, 1969, 3, pp. 107—123.

Récapitulation des études fondamentales récentes et exposition des aspects économiques et socio-politiques de la période révolutionnaire. Les deux séries de problèmes — ceux qui concernent la loi historique de la transition du féodalisme au capitalisme moderne et ceux qui tiennent à la structure spécifique de la société française à la fin de l'Ancien Régime — sont présentées sous un angle comparatif, l'analyse verticale se complétant ainsi par une incursion dans les sociétés de l'Europe moderne. Savante et précise, l'étude du Pr A. Soboul passe en revue les diverses idées politiques (revendication aristocratique du pouvoir par le droit historique, bourgeoise par le droit naturel, et idéal social des masses populaires à la mesure des conditions économiques du temps), les particularités des pays d'Europe occidentale, centrale et orientale, tout en insistant sur les révolutions néerlandaise, anglaise et américaine. Révolution de la liberté, de l'égalité et de l'unité (en achevant la nation devenue une et indivisible), la Révolution française « s'assigna finalement une place singulière dans l'histoire du monde contemporain » ; elle est apparue partout comme « fille de la raison et fille de l'enthousiasme », ainsi que le con-

firme sa présence dans la conscience des peuples de l'Europe centrale et orientale, où « le passage à la société moderne capitaliste fut marqué par la survivance, puissante, de structures féodales qui ne disparurent finalement qu'avec la chute du régime capitaliste lui-même, en plein XX^{e} siècle ».

Al. D.

I. D. SUCIU, *Revoluţia de la 1848—1849 în Banat* (La révolution de 1848—1849 dans le Banat), Bucureşti, Editura Academiei, 1968, 274 p. (« Biblioteca istorică » XV).

Ce chapitre d'histoire roumaine, qui constitue en même temps une page importante de l'histoire de l'empire des Habsbourg, n'avait pas encore formé l'objet d'une monographie complète. Même si de nombreuses études y ont été dédiées, elles n'ont pas envisagé les événements dans toute leur complexité, se concentrant surtout sur les assemblées de Lugoj de 1848. Les luttes électorales de l'été 1848 pour l'envoi des députés roumains au Parlement de Pest, la lutte des révolutionnaires roumains du Banat pour l'unité nationale, l'opposition des paysans roumains à la loi du recrutement et les grandes révoltes paysannes de l'automne 1848 ont été très peu connues dans l'historiographie roumaine. Il en est de même du Comité roumain de Timişoara et de ses relations avec le Comité national de Sibiu.

L'analyse critique faite par l'auteur à l'historiographie roumaine mène à la conclusion que, jusqu'en 1918, les contributions les plus importantes ont été celles de I. Damşa, Valer Branisce et Teodor V. Păcăţian. Entre les deux guerres, les études de Ioan Boroş ont élargi la connaissance des événements révolutionnaires du Banat, ainsi que l'ouvrage de G. Bogdan-Duică concernant Eftimie Murgu et les trois volumes de documents publiés par Silviu Dragomir. Pour ce qui est de l'interprétation des événements, seuls les ouvrages marxistes parus après 1944 ont accordé à cette révolution sa vraie place dans le cadre de l'histoire des Roumains. Mais là aussi, les mouvements paysans et la position de la paysannerie du Banat à l'égard de la révolution hongroise ne sont pas suffisamment étudiés.

A la suite de la découverte d'un riche matériel documentaire inédit offert par l'archive de Vukovics Sebó, les mémoires du dr Kanitz, de Bogma István et de Csernovics et les archives de Timişoara, Arad, Sibiu, Lugoj et Caransebeş, l'auteur s'est proposé d'étudier le rôle joué par les Roumains du Banat dans la Révolution de 1848—1849.

En suivant pas à pas l'évolution des événements, l'auteur non seulement remplit les nombreuses lacunes de l'ancienne historiographie, en relatant des faits jusqu'ici inconnus, mais il infirme aussi certaines théories erronées que cette historiographie avait accréditées. Les principales conclusions auxquelles il aboutit sont les suivantes:

A la veille de la révolution de 1848, une double oppression nationale — celle des féodaux hongrois et des évêques serbes — empêchait la bourgeoisie roumaine en pleine ascension et la paysannerie de conquérir des positions d'ordre national et social. Aussi, la première étape importante pour les Roumains du Banat était l'indépendance religieuse. En rejetant la domination de l'Eglise serbe, ils allaient rendre possible, par la suite, l'émancipation politique. Mais dès le début, le courant libéral hongrois et le clergé supérieur serbe se montrèrent hostiles aux velléités d'indépendance des Roumains. Les chefs libéraux hongrois, Csernovics Péter, Vukovics Sebó, Gorove István et Kulterer Ignatz, militaient pour l'unité de l'Etat hongrois, sans vouloir reconnaître les droits des Roumains et des Serbes. Quant aux évêques serbes, Pantelimon Jivcovič et Stefan Popovič, ils ne pouvaient admettre l'indépendance de l'Eglise roumaine, qui aurait signifié la perte d'éparchies au revenu très important.

Les tentatives faites, d'une part, par les révolutionnaires serbes, d'autre part par les Hongrois, d'attirer les Roumains, échouèrent . Les Roumains du Banat n'admettaient pas d'être incorporés dans aucun de ces camps, car ils avaient leurs propres intérêts à soutenir.

Il est vrai que les révolutionnaires démocrates, groupés autour de Eftimie Murgu, ont collaboré à la révolution hongroise, estimant que l'ennemi le plus dangereux étaient pour le moment les Habsbourg, Mais, malgré ses déclarations d'amitié à l'adresse de Kossuth, Murgu n'agissait pas selon les intérêts du gouvernement hongrois, ainsi que le prouvent les desiderata exprimés à l'Assemblée Populaire de Lugoj. Au lieu de diriger les hommes vers les gardes nationales hongroises, Murgu demandait la formation d'une armée roumaine. Au lieu de reconnaître la langue hongroise comme langue officielle, il demandait qu'on la remplace par le roumain.

D'ailleurs, les contradictions qui existaient entre le gouvernement hongrois et les intérêts roumains représentés par Murgu ont été aggravées par le résultat des élections parlementaires du district de Caraş. Malgré les efforts déposés par le gouvernement hongrois, afin d'assurer une majorité hongroise du parlement, les luttes électorales ont été entièrement gagnées par les Roumains. Les élections parlementaires ont contribué également à préciser l'attitude des mineurs roumains du Banat. Ainsi que le remarque l'auteur, on a généralement soutenu que ces derniers avaient été aux côtés de la révolution hongroise. En réalité, cette assertion n'est valable que pour les fonctionnaires et les chefs, la plupart hongrois et allemands. Les ouvriers, presque tous roumains, ont adopté le programme des démocrates révolutionnaires roumains.

Un aspect fort intéressant et caractéristique pour l'attitude de la population roumaine est marqué par le commencement des hostilités serbo-hongroises. Une fois de plus, nous pouvons nous rendre compte — ainsi que l'auteur souligne — que sa lutte contre les abus du gouvernement hongrois ou du clergé serbe ne l'empêchait pas d'être en très bons termes avec la population hongroise et serbe. Obligés à combattre, les Roumains ont évité la lutte contre les révolutionnaires serbes, en désertant, en fraternisant avec eux ou en créant des défections qui menèrent à la défaite des troupes hongroises.

Ainsi, dans tout le Banat, les paysans ont commencé à réaliser que la révolution hongroise ne défendait pas leurs intérêts, mais que, au contraire, elle soutenait toujours les intérêts des féodaux, de la classe dominante et de l'Etat unitaire hongrois. C'est pourquoi, petit à petit, leur mécontentement à l'adresse du gouvernement s'accroît, aboutissant aux grandes révoltes paysannes de l'automne 1848. Le nombre des paysans révoltés du Banat était de 5—6000, constituant une vraie armée paysanne. L'auteur remarque avec justesse que toute la région se serait probablement soulevée si Jakabffy n'avait pas fait preuve de tact, en suspendant les recrutements. Il fait aussi une précision importante en montrant que les révoltes paysannes roumaines contre le gouvernement hongrois commencent avant l'occupation du Banat par les troupes impériales, parce que le gouvernement de Pest ne voulait pas satisfaire les doléances des Roumains, les obligeant à lutter pour une cause qui n'était pas la leur.

L'idée dominante de toutes les actions d'Eftimie Murgu et des révolutionnaires roumains du Banat était la conquête de l'unité étatique, qui paraît dans tous les projets comme but suprême de leur lutte. Les témoignages de Jivcovič et de Vukovics parlent aussi de l'intention de Murgu d'unifier tous les Roumains dans un Etat national. L'armée populaire qu'il demandait avec tant de véhémence dans les séances parlementaires — en donnant pour prétexte la nécessité de combattre les Serbes — était en réalité destinée aux révolutionnaires de Valachie et de Moldavie. Des liens étroits existaient entre le chef des révolutionnaires du Banat et ceux des autres provinces roumaines (N. Bălcescu, Al. G. Golescu, Dimitrie Brătianu, Manolache Costache Epureanu, Alecu Russo, etc.). La force de la conscience nationale chez les intellectuels du Banat est explicable si l'on pense que cette province a bénéficié de bonne heure des avantages du despotisme éclairé et du contact avec des intellectuels serbes, tels que Dositei Obradovici et

Schaffarik. N. Iorga a comparé le rôle joué par cette province à celui des Iles Ioniennes, qui constituaient pour la Grèce l'avant-poste des idées avancées*.

Cette ample monographie est, par la richesse de sa documentation et la qualité de l'interprétation, une précieuse contribution à l'histoire des Roumains. Nous tenons également à souligner l'utilité des annexes : l'index très minutieux des noms propres et la carte du Banat reflétant la densité des différentes formes prises par la lutte révolutionnaire (luttes, protestations, oppositions au recrutement, etc.).

C. D.-P.

ELIZA CAMPUS, *Mica Înțelegere* [La Petite Entente], București, Ed. Științifică, 1968, 405 p.

L'activité de cet important organisme politique international que fut la Petite Entente est depuis quelque temps dans le centre des préoccupations de l'auteur. Différents aspects de cette activité ont formé l'objet de plusieurs études d'Eliza Campus parues ces dernières années dans nos revues d'histoire. Reposant sur un riche matériel documentaire fourni par les archives roumaines, ce livre est une minutieuse monographie, suivant « au jour le jour » la marche des événements, selon l'expression employée par l'auteur. Il fait en même temps œuvre de synthèse, par l'examen critique des ouvrages traitant ce problème, ainsi que par la manière dont sont expliqués les faits et par les conclusions qui s'en détachent.

Divisée en quatre parties correspondant aux différentes étapes de l'évolution de l'Entente, l'étude dévoile l'importance croissante de cet organisme, déterminée par la complexité des relations internationales. Organisation politique défensive, en premier lieu, tendant à maintenir l'intégrité territoriale de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie, la Petite Entente a élargi par la suite son activité. La vie politique européenne des années 30 étant dominée par le danger du révisionnisme et l'instauration du régime nazi en Allemagne, la Petite Entente eut à jouer un rôle considérable dans l'activité antirévisionniste et antifasciste de la Société des Nations. Elle devint même l'un des principaux appuis de cette dernière dans son action de promotion du droit des peuples à l'autodétermination. C'est la Petite Entente qui déjoua — à côté de la France — le projet d'union vamale austro-allemand de 1931, qui couvrait le vieux plan allemand d'accaparation de la Mitteleuropa. Par son attitude défavorable, elle contribua en 1932 à faire tomber le plan Tardieu, qui visait à rééditer la confédération danubienne proposée par la France en 1920. Devant la menace du régime nazi, la Petite Entente combattit avec force les agissements des Etats fascistes et révisionnistes avec le précieux appui des forces progressistes du vaste mouvement antifasciste qui existait dans les trois pays.

D'autre part, sur le plan théorique, la Petite Entente se rallia aux principes définissant l'agresseur et le territoire, exposés lors de la conférence du désarmement par Maxime Litvinov et qui s'opposaient aux thèses du pacte quadripartite. Aussi, en 1933—1936, soutint-elle fermement la politique de sécurité collective menée par l'Union Soviétique et la France. Elle appuya chaleureusement l'entrée de l'Union Soviétique à la Société des Nations. L'auteur souligne le rôle important joué dans cette période par la Roumanie, qui donna son entière adhésion aux démarches de la France et de l'Union Soviétique, tendant à réaliser un pacte oriental de sécurité. Le ministre des Affaires Etrangères de la Roumanie, Nicolae Titulescu, contribua d'une manière

---

* N. Iorga, *Le développement des idées sociales et politiques de la révolution française en Roumanie entre 1830 et l'Union des Principautés (1859)*, Bucarest, 1935, p. 6.

essentielle à la création, en 1934, de l'Entente Balkanique et à l'étroite collaboration de cet organisme avec la Petite Entente. D'ailleurs la personnalité du grand diplomate roumain * marqua à plusieurs reprises l'activité de la Petite Entente à la Société des Nations. Signalons à ce sujet, l'intéressante conclusion de l'auteur que la Société des Nations aurait pu être sauvée en mars 1936, si la Grande-Bretagne et la France avaient appuyé fermement l'application des sanctions à l'Allemagne hitlérienne proposée par la Petite Entente, lors de la violation des traités de Versailles et de Locarno. Nicolae Titulescu avait prévenu le Conseil de la Société des Nations sur les graves conséquences qu'allait entraîner l'attitude concessive des grandes puissances. Cette politique de concessions atteignit son point culminant aux accords de Munich. Les efforts déployés par les trois pays pour sauvegarder la Tchécoslovaquie et la Petite Entente furent rendus inutiles par la poussée nazie et par cette politique d'« apaisement ».

Les accords signés à Munich (1938) mettaient fin à l'existence de la Petite Entente. La Roumanie continua pourtant à s'opposer au dépiècement de la Tchécoslovaquie. Elle repoussa les propositions de Beck de participer au partage de l'Ukraine sous-carpatique et demanda énergiquement à la Grande-Bretagne et à la France de ne plus permettre une nouvelle mutilation du territoire tchécoslovaque. Les documents publiés par Magda Adam et cités par l'auteur de cette étude sont particulièrement éloquents à ce sujet.

L'importance de la Petite Entente, en tant que facteur de paix et d'équilibre en Europe centrale, ressortit clairement en sept.-oct. 1938. Ce n'est que la disparition de cette organisation qui permit à l'Allemagne hitlérienne de dominer le bassin du Danube et d'obtenir des positions stratégiques de tout premier ordre.

Certains côtés de l'activité de la Petite Entente qui ont donné lieu à des divergences parmi les historiens, sont réexaminés par l'auteur de ce livre à la lumière de ses recherches. L'opinion de l'historienne Margot Hegemann, selon laquelle la Petite Entente aurait eu une attitude antisoviétique, ne peut pas être partagée par l'auteur, qui a démontré, au contraire, que cette organisation avait d'étroites relations avec le grand Etat Socialiste. De même, les thèses exposées dans « Documents on British Foreign Policy » et « Documents on German Foreign Policy », prétendant que la Roumanie aurait contribué au démantèlement de la Tchécoslovaquie, sont entièrement infirmées par les documents utilisés dans ce livre.

Il est évident — ainsi que le souligne l'auteur — que des travaux similaires, élaborés dans d'autres pays, pourraient enrichir la connaissance de l'histoire si complexe de la Petite Entente. Mais du point de vue des possibilités d'information fournies par les archives et les Bibliothèques de Roumanie, cette étude constitue une précieuse contribution à l'histoire diplomatique européenne entre les deux guerres mondiales.

C. D.-P.

LJUBICA et DANICA S. JANKOVIČ, *Masked Dancers in Serbia*, publié dans « Folk Music Journal », London, 1968.

Les deux auteurs, Ljubica et Danica S. Jankovič, sont parmi les plus connus folkloristes jougoslaves; leurs études sur les coutumes et surtout les danses des peuples jougoslaves font

* Récemment, de nombreuses études furent consacrées à Nicolae Titulescu. Voir notamment la « Revue roumaine d'histoire », t. V, 3, 1966 ; v. aussi : N. Titulescu, *Discursuri* (Discours), Bucureşti, Ed. Ştiinţifică, 1967, 622 p., édité par Robert Deutsch ; I.M . Oprea, *Nicolae Titulescu's Diplomatic Activity*, Bucureşti, Ed. Academiei, 1968, 191 p. ; en R. S. F. Yougoslave, une thèse sur Nicolae Titulescu, due au Dr Milan Vanku, est sous presse.

autorité. Cette fois, dans une brève mais précise et dense étude, ils nous présentent les danseurs masqués de la Serbie.

Les danses masquées sont pratiquées à l'occasion des noces, de la Noël, du Carnaval (fêté en Serbie comme chez les autres peuples balkaniques, en hiver, à la fin du mois de décembre et au début du mois de janvier) et plus rarement à l'occasion des Pâques. Les auteurs font ici une distinction; il s'agit seulement des danseurs complètement masqués (ayant le visage comme le corps couverts).

On décrit les danses masquées, telles qu'elles apparaissent aujourd'hui dans diverses parties de la Serbie. Bien que liées à des fêtes chrétiennes, elles comportent pour la plupart des éléments magiques et antérieurs au christianisme; c'est pour cette raison que l'Eglise serbe orthodoxe s'est opposée à leur pratique.

La description des différentes danses nous fait voir la grande variété des objets qui servent pour masquer les danseurs; on reconnait souvent dans ces travestissements des animaux, comme aussi des hommes vêtus en femme, ou l'inverse. Les similitudes avec les danses masquées des Grecs, des Bulgares, des Roumains sont nombreuses; leur étude serait d'un grand intérêt.

P. H. St.

LJUBICA S. JANKOVIČ, *Dancing for the Dead in Yougoslavia*, dans « Folk Music Journal », London, 1968.

Ethnologue, folkloriste et historien de la culture, Tihomir R. Djordjević a décrit maintes fois les coutumes des Slaves méridionaux et des Turcs, concernant la mort et les vampyres. L'étude de Ljubica Jankovič s'arrête sur les danses traditionnelles et leur musique, telles qu'elles sont pratiquées dans diverses parties de la Yougoslavie, à l'occasion de la mort.

La Zalotstivo Kolo (la kolo du matin), dansée en Bosnie et en Herzégovine, parait être une des plus anciennes. Dansée par les Slaves avant l'adoption du christianisme, elle est mentionnée dans des manuscrits russes du XI-ème et du XII-ème siècle. On danse parfois même autour des tombeaux, pendant les fêtes destinées aux morts. La même danse ou des formes apparentées sont pratiquées dans d'autres régions de la Yougoslavie; l'auteur les énumère tour à tour.

Ces danses sont souvent encadrées dans des cérémonies plus compliquées (nommées parfois « pomana ») dont les ressemblances avec les coutumes des autres peuples balkaniques sont frappantes.

L'auteur conclut en constatant que les mouvements de la danse funéraire peuvent être retrouvés dans des formes semblables à des moments qui n'ont aucun rapport avec la mort, leur fonction sociale étant alors différente.

P. H. St.

BÉLA BARTÓK, *Rumanian Folkmusic*, vol. I, II, III, publiés par Benjamin Suchoff, Haga Martinus Nijhoff, 1967.

« Les archives Béla Bartók » fondées en 1936, à New York, par le regretté Victor Bator et autres admirateurs du musicien magyar, ont fait paraître en 1967 avec le concours du musicologue américain, dr Benjamin Suchoff, une partie importante des impressionnants recueils de Béla Bartók. Les trois volumes parus intitulés : I. *Instrumental melodies*; II. *Vocal melodies*;

III. *Texts*, ayant 600 à 700 pages chacun, contiennent, hors le matériel proprement dit tant musical que littéraire, une postface au premier volume (rédigée par Victor Bator), une préface de l'éditeur, une étude introductive de l'auteur, une bibliographie, des notes explicatives (pour les textes poétiques et pour les mélodies) et un index.

Deux autres volumes paraîtront au cours de l'année 1969, entièrement soignés par le dr Benjamin Suchoff ; il s'agit des volumes auxquels Constantin Brăiloiu a collaboré entre 1935—1958. Le matériel, musical et littéraire, sera présenté en une forme supérieure à celle des publications antérieures : *Melodien der rumänischen Colinde — Weinachtslieder* (Vienne 1935) et *Volksmusik der Rumänen von Maramureş* (Munich, 1923).

Les trois premiers volumes ont été préparés pour être imprimés par Béla Bartók lui-même, qui a consacré 37 ans de sa vie à faire des recherches et à étudier la musique populaire roumaine. Dans ces volumes (2 555 pièces) on a englobé aussi les 371 mélodies publiées au début du siècle par l'Académie Roumaine dans le volume : *Chants populaires roumains du département Bihor* (Bucarest, 1913). Donc, un nombre de 2 184 mélodies sont tout à fait inédites.

Les mélodies et les poétiques (1731 avec leurs variantes) ont été recueillies entre 1908 et 1917, dans le Banat, la Transylvanie de l'Ouest et du Nord, par Béla Bartók, qui a transcrit tous les airs au prix de grands efforts.

Par ces publications, une partie du trésor artistique du peuple roumain a été mise à la portée des spécialistes et des amateurs de musique du monde entier.

Le fait que les textes poétiques ont été rendus en roumains et anglais, traduits par l'écrivain américain d'origine roumaine E. C. Teodorescu — qui s'est acquitté avec fidélité et adresse de cette difficile tâche, facilite la connaissance de ce trésor d'idées et de sentiments que notre folklore exprime en images poétiques d'une rare beauté.

Nous accentuons que dans les trois volumes on trouve un grand nombre de pièces encore inconnues jusqu'à présent (pièces vocales et instrumentales) parmi lesquelles : chants polyphouiques, danses en rythme « aksak » (plus de 60 exemples) dont l'aire de répartition est plus vaste que celle connue jusqu'à présent, maints types de danses et cycles de mélodies liées aux coutumes agraires, de nos jours partiellement disparues.

La classification des mélodies selon la méthode iuitiée par Ilmari-Kron, développée par le musicien magyar et désignée par lui comme « méthode grammaticale », a offert la possibilité de grouper certaines pièces, appartenant à des zones très différentes, en types et variantes, ce qui témoigne une fois de plus de l'unité de style et de contenu du folklore roumain.

Soulignons que pour la première fois un musicien s'essaie à élaborer une classification thématique des textes poétiques, compte tenant de leur corrélation avec l'élément musical. Ce qui est encore à relever tout spécialement c'est la tentative de Béla Bartók de classifier les refrains des mélodies selon leur contenu poétique et de les comparer aux refrains du folklore yougoslave, ainsi que le groupement systématique des motifs de plus de 150 mélodies de danse (groupe B).

La parution des trois volumes de folklore roumain publiés par les Archives Bartók doit être saluée comme un véritable événement scientifique.

E. C.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(VII/1969/1—4)

Études

Le XXV^e anniversaire de la libération de la Roumanie (1944—1969), 3 . . . . 451—453

Hommage « N. Bănescu »

Le 90^e anniversaire du professeur Nicolas Bănescu, 1 . . . . 5— 7

Bibliographie des travaux du professeur Nicolas Bănescu (P. Ș. NĂSTUREL), 1 9— 17

A mon maître Nicolas Bănescu — Hommage (C. DAICOVICIU), 1 . . . . 19— 20

BARNEA, I. (Bucarest), *Plombs byzantins de la collection Michel C. Soutzo*, 1 . . 21— 37

BEŠEVLIEV, V. (Sofia), *Procopiana*, 1 . . . . 39— 41

DIACONU, P. (Bucarest), *Une information de Skylitzès-Cédrénos à la lumière de l'archéologie*, 1 . . . . 43— 49

DUJČEV, IVAN (Sofia), *Aux origines des courants dualistes à Byzance et chez les Slaves méridionaux*, 1 . . . . 51— 62

EVERT-KAPPESOWA, H. (Łodź), *Recherches sur la colonisation slave à Byzance*, 1 . . . . 63— 71

GOUILLARD, JEAN (Paris), *Un « quartier » d'émigrés palestiniens à Constantinople au IX^e siècle?*, 1 . . . . 73— 76

GRECU, VASILE (Bukarest), *Das sogenannte Geschichtswerk „De Administrando Imperio"*, 1 . . . . 77— 80

GUILLAND, R. (Paris), *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin*, 1 . . . . 81— 89

HALKIN, FRANÇOIS (Bruxelles), *Théodore Studite et la 3^e invention de la Tête du Précurseur*, 1 . . . . 91— 93

HUNGER, HERBERT (Wien), *Anonymes Pamphlet gegen eine byzantinische „Mafia"*, 1 . . . . 95—107

ILIESCU, OCTAVIAN (Bucarest), *L'hyperpère byzantin au Bas-Danube du XI^e au XV^e siècle*, 1 . . . . 109—118

IRMSCHER, JOHANNES (Berlin, DDR), *Erwägungen zum frühbyzantinischen Gesellschaftssystem*, 1 . . . . 121—125

JANIN, R. (Paris), *Les basiliques paléochrétiennes des pays grecs*, 1 . . . . . 127—132

KAŽDAN, A. P. (Moskva), *Один неточно истолкованный пассаж в «Истории» Иоанна Киннама*, 3 469–473
KRIARAS, E. (Thessalonique), *Noms propres de provenance italienne dans le « Théâtre crétois » — Degré d'érudition des auteurs*, 1. 133–141
LAURENT, V. (Paris), *Deux nouveaux gouverneurs de la Bulgarie byzantine : Le proèdre Nicéphore Batatzès et le protoproèdre Grégoire*, 1 143–150
LEMERLE, PAUL (Paris), *Sur deux termes grecs concernant l'écriture à l'époque byzantine*, 1 151–154
LITAVRIN, G. G. (Moskva), *Три письма Михаила Пселла Катакалону Кекавмену*, 3 455–468
MIHĂESCU, HARALAMBIE (Bucarest), *Les éléments des « Tactica-Strategica » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec*, II, 1 155–166
MORAVCSIK, GYULA (Budapest), *Der ungarische Anonymus über die Bulgaren und Griechen*, 1 167–174
NĂSTUREL, PETRE (Bucarest), *Les actes de Saint Sabas le Goth (BHG [3] 1607) — Histoire et archéologie*, 1 175–185
PALL, FRANCISC (Cluj), *Considerazioni sulla partecipazione veneziana alla crociata antiottomana di Nicopoli (1396)*, 1 187–197
PIGULEVSKAYA, N. (Leningrad), *Note sur les relations de Byzance et des Huns au VIe s.*, 1 199–203
RUNCIMAN, STEVEN (Scotland), *Constantinople-Istanbul*, 1 205–208
SCHIRÒ, GIUSEPPE (Roma), *Un apografo della Cronaca dei Tocco prodotto da Nicola Sofianòs*, 1 209–219
ŠEVČENKO, IHOR (Dumbarton Oaks), *A Byzantine inscription from Silistra reinterpreted*, 4 591–598
STĂNESCU, EUGEN (Bucarest), *Autour d'une lettre de Démétrios Kydonès expédiée en Valachie*, 1 221–230
TANAŞOCA, NICOLAE-ŞERBAN (Bucarest), *J. Lydos et la « fabula » latine*, 1 231–237
WEITZMANN, KURT (Princeton), *An Imperial Lectionary in the Monastery of Dionysiu on Mount Athos. Its Origin and its Wanderings*, 1 239–253
WIRTH, PETER (München), *Cruces der Basilakestradition*, 1 255–258

Relations culturelles et politiques

MUSICESCU, MARIA-ANA, *Introduction à une étude sur le portrait de fondateur dans le Sud-Est européen. Essai de typologie*, 2 281–310
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, C., *La vie culturelle de la communauté grecque de Bucarest dans la seconde moitié du XIXe siècle*, I, 2 311–333
II, 3 475–493
VELICHI, C., *Les relations roumano-grecques pendant la période 1879–1911*, 3 . 509–542

Histoire du droit et des institutions

GEORGESCO, VALENTIN AL., *Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XVe — XIXe siècle)*, II, 2 335–365
TRÂPCEA, TH., *L'organisation « knéziale » au Banat du milieu du XVIIe siècle au début du XIXe siècle*, 3 495–508

Histoire des idées

GÖLLNER, CARL, *Der Einfluß der Göttinger Universität auf die Aufklärungsphilosophie in Rumänien*, 4 599–611

Voyageurs et réalités sud-est européennes

HOLBAN, MARIA, *Autour de Parcevich*, 4 613–646

Histoire des langues

MIHĂESCU, H., *Les éléments latins des « Tactica-Strategica » de Maurice-Urbicius et leur écho en néo-grec* (voir *Hommage N. Bănescu*), III, 2 . . . 267–280

Les recherches sud-est européennes et leur histoire

FOCHI, ADRIAN, *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie (Première moitié du XX^e siècle)*, 2 367–396

Textes et documents

IONESCU-NIŞCOV, TR., *Jan Urban Jarník et la colonie albanaise de Roumanie à la fin du siècle dernier*, 4 657–670

PÎRNUŢĂ, GH., *Documents concernant les aides accordées par les pays roumains aux écoles grecques de l'étranger*, 4 647–655

Discussions. Notes brèves

BOLŞACOV-GHIMPU, A., *La localisation de la forteresse Turris*, 4 686–690

CRONŢ, GH., *Les dèmes et les partis politiques dans l'Empire byzantin aux V^e–VII^e siècles*, 4 671–674

DIMA-DRĂGAN, C., *Le patriarche Chrysanthe Notaras et le docteur Jean Comnène étudiants à Padoue*, 4 691–693

FRANCES, E., *Constantinople Byzantine aux XIV^e et XV^e siècles. Population. Commerce. Métiers*, 2 405–412

ILIESCU, V., *Byzance ou Bizone?*; 2 400–404

MUSICESCU, MARIA-ANA, *Travaux récents et information ancienne. Propos sur l'historiographie internationale contemporaine de l'art roumain du moyen âge*, 4 675–680

SIUPIUR, ELENA, *Kiriak Ţankov est-il l'auteur des reportages du « Telegraful »?*, 4 681–685

TAVERDET, GÉRARD (Dijon-France), *Au sujet du toponyme « Markellai-Marcellae »*, 2 397–399

Chronique

Emil Petrovici — Nécrologie (*H. Mihăescu*), 2 . . . . 263—265
L'exposition des monuments funéraires yougoslaves (*Eleonora Costescu*), 2 . . . 413—418
L'exposition des fresques médiévales yougoslaves (Bucarest, octobre 1968) (*Maria-Ana Musicescu*), 2 . . . . 419—420
Réunion statutaire de l'Association Internationale des Etudes Byzantines (Venise, 9—13 septembre 1968) (*M. Nystazopoulou* (Athènes)), 3 . . . . 543—546
VII[e] Réunion de travail du Bureau international de l'Association internationale des études sud-est européennes (AIESEE), Moscou-Kiev, 28 mars — 4 avril 1969 (*Valentin Al. Georgescu*), 3 . . . . 547—550
L'exposition d'art grec contemporain (Salles de l'Athénée Roumain, mai-juin 1969) (*Eleonora Costescu*), 4 . . . . 695—708
La Conférence rédactionnelle « Demos » de Bucarest, 19—21 mai 1969 (*Adrian Fochi*), 4 . . . . 709—710
Convegno lo "Stolnic" Cantacuzino e le relazioni italo-rumene nei secoli XVII—XVIII (*C. Dima-Drăgan*), 4 . . . . 711—713
Echos de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes de Bucarest (juillet 1968 — juin 1969) (*A. Iancu & P. Ș. Năsturel*), 4 . . . . 714—717

Comptes rendus

BOGDAN, ION, *Scrieri alese* (I. R. Mircea), 3 . . . . 556—560
ÇABEJ, EQREM, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe* (H. Mihăescu), 4 . . 719—721
CANTACUZINO, SHERBAN, *European domestic architecture. Its development from early times* (Radu Crețianu), 4 . . . . 732—735
Călători străini despre țările române (Andrei Pippidi), 4 . . . . 725—729
DIACONU, GH., *Tîrgșor, necropola din sec. III—IV e.n.* (A. Petre), 3 . . . . . 560—565
GILL, JOSEPH, *Le Concile de Florence* (P. Ș. Năsturel), 2 . . . . 426—428
GRAUR, AL., *Tendințele actuale ale limbii române* (H. Mihăescu), 3 . . . . . . 551—555
HARRIS, R. W., *Absolutism and Enlightenment* (Al. Duțu), 4 . . . . 729—732
LAZAREV, V. N., *Storia della pittura bizantina* (M.-A. Musicescu), 2 . . . 428—432
MITREA, BUCUR & PREDA, CONSTANTIN, *Necropole din secolul al IV-lea din Muntenia* (A. Petre), 4 . . . . 721—725
NICETA von REMESIANA, *Instructio ad competentes, Frühchristliche Katechesen aus Dacien*, I, II; KLAUS GAMBER, *Fragen zur Person und Werk des Bischofs Niceta von Remesiana*; DU MÊME, *Die Autorschaft von De sacramentis. Zugleich ein Beitrag zur Liturgiegeschichte der römischen Provinz Dacia mediterranea et Domus ecclesiae* (H. Mihăescu), 2 . . . . 423—426
PĂNOIU, A., *Pictura votivă din nordul Olteniei* (M.-A. Musicescu), 3 . . . 570—572
POGHIRC, C., *B. P. Hasdeu lingvist și filolog* (N.-Ș. Tanașoca), 3 . . . . 555—556
POPIȘTEANU, CRISTIAN, *România și Antanta Balcanică* (G. G. Florescu), 3 565—568
STAHL, PAUL H., *Folclorul și arta populară românească* (M.-A. Musicescu), 3 . . . . 568—570
TEKAVČIĆ, PAVAO, *Današnji istroromanski dijalekt Vodnjana* (H. Mihăescu), 2 · 421—423

Notices bibliographiques

ANTONOVA, VERA, *Две раннохристиански църкови във вънишното укрепление на аул на Хан Омуртаг при гара Цар Крум (Шуменска)* (P. Diaconu), 4, 740. *Aspects of the Eighteenth Century* (Al. Duţu), 4, 748—749. AUTY, ROBERT, *Вукова језичка реформа у свиjетлу језичког преторода међу славенина аустриjске монархиjе* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 3, 575. AVRAM, MIRCEA, *Primul traducător al lui „Robinson Crusoe" în limba română: preotul bănăţean Petru Teodorovici* (P. Ş. Năsturel), 2, 436.

BARTOK, BÉLA, *Rumanian Folkmusic*, vol. I, II, III (Em. Comişel), 4, 754—755.

BEŠEVLIEV, V., *Ирански елементи у прабългарите* (P. Diaconu), 2, 433. BEŠEVLIEV, V., *Ein verkannter thrakischer Ortsname* (P. Diaconu), 2, 433. BEŠEVLIEV, V., *Le dr Nicolas S. Piccolos* (P. Diaconu), 2, 443. BINDER, PAVEL, *Contribuţii la geografia istorică a Banatului de Severin* (Matei Cazacu), 3, 582.

ÇABEJ, EQREM, *Zur Geschichte der mundartlichen Struktur des Albanischen* (H. Mihăescu), 4, 738. CAMPUS, ELIZA, *Mica înţelegere* (C. Papacostea-Danielopolu), 4, 752—753. CHANTRAINE, PIERRE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (P. Ş. Năsturel), 4, 742—743. CHASIOTIS, I. K. *'Ο ἀρχιεπίσκοπος 'Αχρίδος 'Ιωακεὶμ καὶ οἱ συνωμότικες κινήσεις στὴ Βόρειο "Ηπειρο (1572—1576)* (P. Ş. Năsturel), 4, 744. *Codices Graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi* (P. Ş. Năsturel), 4, 743. COLES, PAUL, *The Ottoman Impact on Europe* (I. Matei), 3, 580—582. CORIVAN, N., *La captivité d'Alexandre Ypsilanti* (C. Papacostea-Danielopolu), 2, 443.

DÉCARREAUX, JEAN, *L'Union des Eglises au Concile de Ferrare-Florence (1438—1439)* (P. Ş. Năsturel), 2, 439. DENNIS, G. T., *An Unknown Byzantine Emperor Andronicus V Palaeologus (1400—1407?)* (E. Frances), 2, 438.

DENNIS, G. T., *The Byzantine-Turkish Treaty of 1403* (E. Frances), 2, 438. DESNITSKAJA, A. V., *Славяно-албанские языковые отношения и албанская диалектология* (H. Mihăescu), 3, 574—575. DITTEN, HANS, *Der Rußland-Exkurs des Laonikos Chalkokondyles interpretiert und mit Erläuterungen versehen* (H. Mihăescu), 4, 738—739. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, R., *Autografy Jakuba Palaeologo v třeboňském archivu* (P. Ş. Năsturel), 4, 744. DURIDANOV, IVAN, *Thrakisch-dakische Studien. I. Teil: Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen* (H. Mihăescu), 3, 574.

GARDE, P., *Note sur l'enclise et la proclise en macédonien* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 2, 433—434. *Die Gedichte des Michel Beheim.* B. I. *Einleitung, Gedichte Nr. 1—147* (Matei Cazacu), 3, 583. GRAMATOPOL, MIHAI et CRĂCIUNESCU, VIRGILIA, *Les bijoux antiques de la Collection Marie et Dr G. Severeanu du Musée d'Histoire de la ville de Bucarest* (M.-A. Musicescu), 2, 444. GRAMATOPOL, MIHAI et THEODORESCU, RĂZVAN, *Vechi podoabe de aur în colecţiile Cabinetului numismatic al Academiei Republicii Socialiste România* (M.-A. Musicescu), 2, 445. GUILLAND, R., *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le protovestiarite* (E. Frances), 2, 439. GUILLAND, R., *Etudes sur l'histoire administrative*

de l'Empire byzantin: le mémorialiste ἐπὶ τῶν ἀναμνήσεων, le myrtaïte et le tatas (E. Frances), 2, 439.

HIBON, ROLAND, *Les Miracles de Saint Démétrius dans le Cod. Carpent 103. Introduction à l'étude du texte* (P. Ş. Năsturel), 3, 578. HUNGER, HERBERT, *Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg. Theodoros Prodromos, Katomyomachia. Einleitung. Text und Übersetzung* (N.-Ş. Tanaşoca), 2, 440—441.

IOVIĆ, D., *Dvočlanim konsonantskim sekvencama Vukovog jezika u inicialnoj i finalnoj poziciji* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 2, 434.

JANKOVIČ, LJUBICA et DANICA, *Masked Dancers in Serbia* (P. H. Stahl), 4, 753—754. JANOVIČ, LJUBICA, S., *Dancing for the Dead in Yugoslavia* (P. H. Stahl), 4, 754. JORDANOVA, L. *За народните сурвачки в България* (L. P. Marcu), 3, 585.

KALIĆ-MIJUŠKOVIĆ, JOVANKA, *Beograd u srednjem veku* (P. Ş. Năsturel), 2, 442. KAŽDAN, A. P., *Византийская культура (X—XII вв.)* (H. Mihăescu), 4, 739—740. KODER, J. et TRAPP, E., *Katalog der griechischen Handschriften im Staatsarchiv zu Tirana* (N.-Ş. Tanaşoca), 4, 746. KOMINIS, ATHANASIOS D., Τὸ βυζαντινὸν ἱερὸν ἐπίγραμμα καὶ οἱ ἐπιγραμματοποιοί (P. Ş. Năsturel), 3, 577. KONEV, ILIA, *Непознатия Светослав Миларов* (E. Siupiur), 2, 443. KRĂSTEVA-NOJAROVA, G., *Български народни тъкани за завиване и постилане в сбирката на етнографския музей в София* (L. P. Marcu), 3, 585. KRESTIĆ, V., *Политичке причике у Срему уочи склапана Хрватско-угаске нароđбе 1868* (L. P. Marcu), 3, 584—585. KUMANOV, J. et GOLUBOVIĆ, Z., *Напори Покрајинског комитета КПЖ за Војводину на обнови народноослободилачког покрета у бачкој 1942 године* (L. P. Marcu), 3 585.

LEMERLE, P., *Un aspect du rôle des monastères à Byzance. Les monastères donnés à des laïcs, les charisticaires* (E. Frances), 2, 440. LOZOVAN, EUGÈNE, *Doina et saga. Parallèles épiques roumano-scandinaves* (P. Diaconu), 4, 740 — 741.

MIKOV, VASIL *Локализиране на някои изчезнати антични и средновековни се лища и крепости в България* (P. Diaconu), 4, 740. MOUTSOPOULOS, NICOLAS et DIMITROKALLIS, GEORGES, *Bibliographie principale des châteaux-forts de la Grèce* (P. Ş. Năsturel), 2,445. MUREŞAN, CAMIL, *Iancu de Hunedoara*, II[e] éd. (Matei Cazacu), 3, 583—584.

NAYLOR, K. E., *On the nominal categories of Čakavian* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 2, 434. NICETA VON REMESIANA, *De lapsu Susannae* (H. Mihăescu), 4, 737—738. NICOL, DONALD M., *The Byzantine Family of Kantakouzenos* (N.-Ş. Tanaşoca), 4, 744—746. NYSTAZOPOULOU, MARIA G., Ἡ ἐν τῇ Ταυρικῇ Χερσονήσῳ Σουγδαία (P. Ş. Năsturel), 3, 579—580.

ONCIUL, DIMITRIE, *Scrieri istorice* (Matei Cazacu), 3 584.

Памятники византийской литературы (H. Mihăescu), 3, 575.

PAPADRIANOS, IOANNIS A., *The marriage-arrangement between Constantin XI Paleologus and the Serbian Mara (1451)* (P. Ş. Năsturel), 4, 743. PAPASTRATHIS, CHARALAMBOS K., *The Nationality of the Mount Athos Monks of Non-Greek Origin* (C. Papacostea-Danielopolu), 2, 444. PATRINELIS, CH. G., Μιὰ ἀνέκδοτη Διήγηση γιὰ τὸν ἄγνωστο Νεομάρτυρα Γεώργιο (P. Ş. Năsturel), 3, 578. PAVLOVIĆ, M., *Les termes pastoraux en Illyricum* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 2, 434—435. PETER, K., *Budimpeštanski fragment apostola* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 2, 434.

RĂDULESCU, A. & HARŢUCHI, N., *Cimitirul feudal timpuriu de la Castelu* (P. Diaconu), 2, 436—437.

SOBOUL, ALBERT, *La Révolution française dans l'histoire du monde contemporain : Etude comparative* (Al. Duţu), 4, 749—750. STIPČEVIĆ, ALEXANDR, *Gli Illiri* (H. Mihăescu), 2, 437—438. SUCIU, I. D., *Revoluţia de la 1848—1849 în Banat* (C. Papacostea-Danielopolu), 4, 750—752

THÉOCHARIS, M. S., et HURMUZIADI, L., *Les 90 ans de Nicolas Bănescu. Un champion de l'amitié roumano-grecque* (P. Ş. Năsturel), 4, 744. TOMADAKIS, NICOLAS, V., Νέαι εἰδήσεις περὶ τῆς ἐκκλησίας Κρήτης (N. Camariano), 2, 442. TOTEV, TOTIU, *Неизвестен стратег на Йоанопол и Доростолон* (P. Diaconu), 3, 576. TOURTOGLOU, MENELAOS, Κοινωνικαί τινες ἐπιδράσεις ἐπὶ τὸ βυζαντινὸν δίκαιον (Gh. Cronţ), 4, 741—742. TRIFUNOVIĆ, ĐORĐ, Dimitrie Kantacuzin (Eugenia Ioan), 4, 746—747

VĂTĂMANU, NICOLAE, *Hippocrat în pictura exterioară a bisericilor din Ţara Românească* (P. Ş. Năsturel), 3, 577—578, VISVIZIS, IAKOVOS, Τινὰ περὶ τῶν προικώων ἐγγράφων κατὰ τὴν βενετοκρατίαν καὶ τὴν τουρκοκρατίαν (Gh. Cronţ), 4, 741. VRYONIS, SPEROS, *Byzantium and Europe* (Al. Duţu), 4, 747—748.

ZAMBONI, ALBERTO, *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia et Histria)* (H. Mihăescu), 3, 573. ZORAS, TH. G., Ὁ κομμητᾶς καὶ τὸ Γυμνάσιον τοῦ Βουκουρεστίου (N. Camariano), 2, 435

WERNICKE, ANNÉLIESE, *Theodor Anton Ippen. Ein österreichischer Diplomat und Albanienforscher* (H. Mihăescu), 2, 443—444

M. Grigoraş

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0. £; 8,— $, 40, — F.F. 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve, Tirana** ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import**, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus**, Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian**, P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. CORÉENNE, **Chulphanmul**, Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex**, Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra**, P.O.B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch**, Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia**, Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga**, Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap, Khau Sach Bao**, 32 Hai Ba Trung, Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knijiga**, Terazije 27, Belgrad; **Prosveta** 16/1, Terazije, Belgrad; **Forum**, Voïvode Misica, Novi Sad ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.**, Alsina 500, Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd. Distributors**, 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt** GmbH, 1200, Wien, Höchstädplatz ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier**, 5, Place St. Jean, Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria**, av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Noregade 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Librería Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N. Y.; **Continental Publications**, 111, South Mermanec Ave., St. Louis, Missouri 63105; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, **Europériodiques S. A. 72**, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.**, Dennington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.** P.O.B., 1136 Tel-Aviv; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ■ ITALIE, **So. Co. Lib.. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma; **Messagerie Italiane Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, **N.V. Martinus Nijhoff**, P.O.B. 269, Den Haag; **Swetz & Zeitlinger**, Keizersgracht 471—487, Amsterdam C. ■ NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller** — Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ■ R.F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner**, P.O.B. 68, München 34; **Presse Vertriebsgesellschaft** GmbH, 6, Frankfurt/Main, Börsenstrasse 13—15; **Kunst und Wissen**, Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie**, Froschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Bern**, P.O.B. 397, 3001 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

* * * **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.

GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.

* * * **Istoria Romîniei** (Histoire de la Roumanie), I^er vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^e siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.

OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection « Biblioteca istorică », XX, 1969, 460 p., 27 lei.

OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.

PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), II^e vol., 1968, 862 p., 48 lei.

RUSSU I. I., **Illirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection « Biblioteca istorică », XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.

STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^e—XVII^e siècle)), 1968, 316 p., 21 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.

VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., **VII**, *4*, p. 587—764, BUCAREST, 1969

I.P. „Informația" c. 3954

43456

Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII - 1970

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII - 1970

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VIII 1970 N° 1

SOMMAIRE

Une découverte archéologique

Page

N. CONSTANTINESCU, La résidence d'Argeş des voivodes roumains des XIII[e] et XIV[e] siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques 5

Histoire politique

JOHANNES IRMSCHER (Berlin—DDR), Nikaa als „Zentrum des griechischen Patriotismus" 33

Relations artistiques

ELEONORA COSTESCU, L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. I 49

Histoire des langues

E. MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, Le futur périphrastique dans les textes roumains et slavo-roumains des XV[e] et XVI[e] siècles 85

Documents

EMIL VÎRTOSU, Réformes sociales et économiques proposées par Mitică Filipescu en 1841 — Un mémoire inédit 109

Discussions

Über den Abschluß eines rumanisch-serbischen Bundnisvertrages im siebenten Jahrzehnt des 19. Jh. (C. CĂZĂNIŞTEANU) 121

New Approaches to the Study of Southeast European History in the United States of America (STEPHEN FISCHER-GALATI, Boulder-Colorado) 133

Chronique

P. Ş. NĂSTUREL, Le Symposion International sur « L'Idée impériale à Byzance, en Occident et dans les Pays slaves au Moyen Age » (Thessalonique, 24—29 Août 1969) 135

Comptes rendus

Documente şi manuscrise literare [Documents et manuscrits littéraires], vol. I—II (*I. Matei*) ; CLÉOBULE TSOURKAS, Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570—1646). (*Virgil Cândea*) ; C. TH. DIMARAS, La Grèce au temps des Lumières (*Alexandru Duțu*) 139

DIONYSIOS, métropolite de Tricca et Stagée , «Ὁ Ἅγιος Βησσαρίων» (Δούσικον) (*Petre Ş. Năsturel*) ; RADU FLORESCU, The Fanariote Regime in the Danubian Principalities (*Andrei Pippidi*) 147

Notices bibliographiques 155

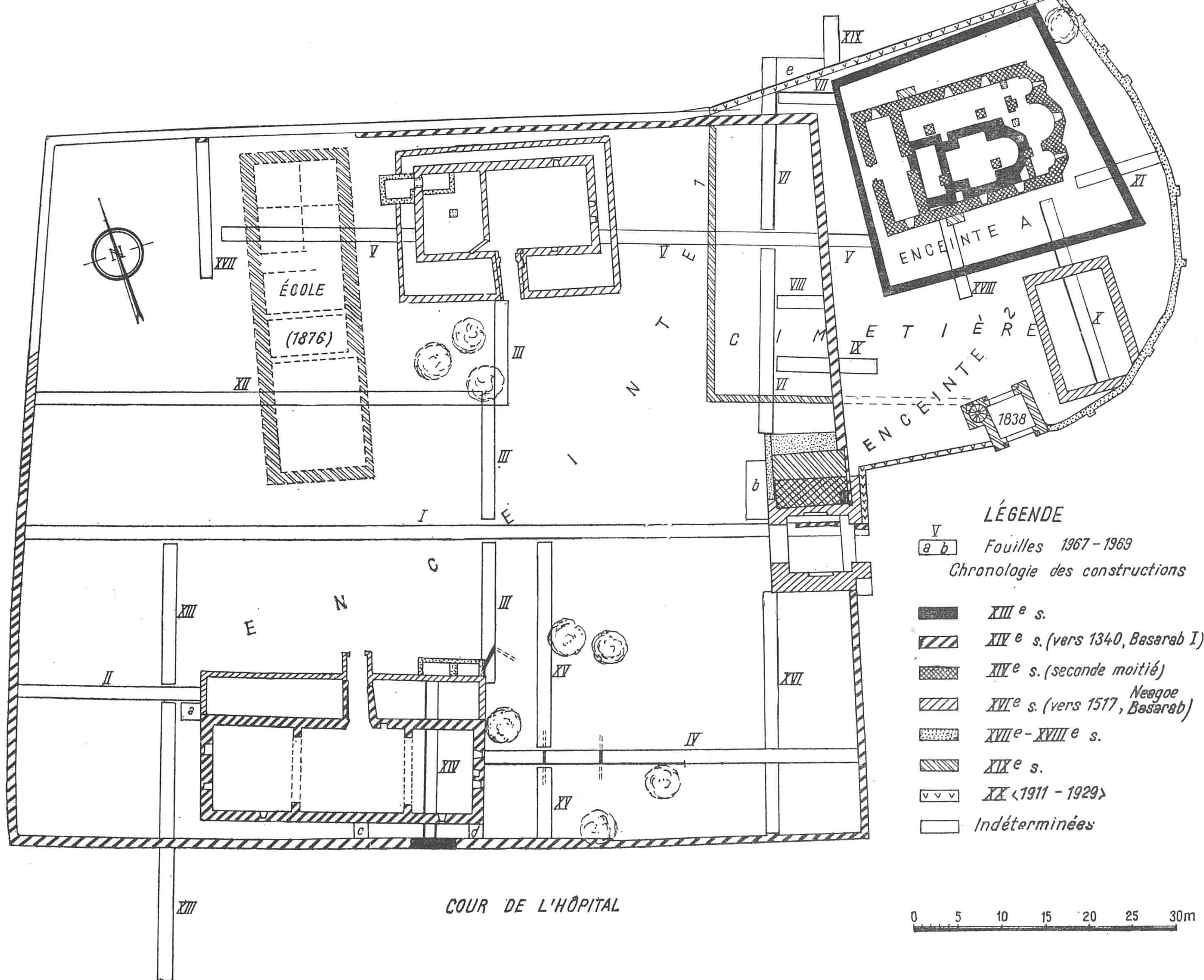
LA RÉSIDENCE D'ARGEȘ DES VOÏVODES ROUMAINS DES XIIIe ET XIVe SIÈCLES. PROBLÈMES DE CHRONOLOGIE À LA LUMIÈRE DES RÉCENTES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

N. CONSTANTINESCU

Situé au centre de la petite ville de Curtea de Argeș, sur une terrasse en contrebas de la colline où se dressent les ruines connues sous le nom de Sîn-Nicoară, l'ensemble de la Cour princière (fig. 1) est formé aujourd'hui de deux enceintes distinctes : vers l'Ouest, suivant un axe en direction O.N.O.—E.S.E., se trouve l'enceinte 1, en forme de quadrilatère légèrement trapézoïdal, aux côtés mesurant 87 m (N.), 82 m (E.), 98 m (S.) et 81 m (O.), et consistant en murailles épaisses de 0,80—1,20 m, faites de grosses pierres provenant du lit de l'Argeș — murailles qui furent refaites lors des travaux de restauration des années 1930 ; accolée à l'angle N.E. de cette première enceinte se trouve l'enceinte 2, entourée vers le Nord d'un mur moderne et sur le reste de son pourtour d'une muraille de pierre et de brique, présentant un curieux tracé arrondi et caractérisée en outre par le fait qu'elle s'appuie extérieurement sur quelques contreforts (fig. 1).

Dans l'enceinte 1, on voit les ruines de deux édifices qui se font face, situés l'un sur le côté nord, l'autre sur le côté sud, et que nous appellerons en conséquence la demeure princière nord et la demeure princière sud ; puis, les ruines d'une tour d'entrée située sur le côté est, avec une pittoresque maisonnette juchée sur son aile nord ; enfin, dans la partie ouest de l'enceinte, on distingue à peine sous l'herbe les contours de l'an-

Fig. 1. — La Cour princière d'Argeș, vue prise d'avion (photographie des Studios d'art photographique du Combinat polygraphique « La Maison de la Scînteia », Bucarest).



ÉCOLE
(1876)
ENCEINTE 1
CIMETIÈRE
ENCEINTE 2
ENCEINTE A
1838
LÉGENDE
Fouilles 1967 – 1969
Chronologie des constructions
XIII e s.
XIV e s. (vers 1340, Basarab I)
XIV e s. (seconde moitié)
XVI e s. (vers 1517, Neagoe Basarab)
XVII e – XVIII e s.
XIX e s.
XX (1911 – 1929)
Indéterminées
COUR DE L'HÔPITAL
0 5 10 15 20 25 30m

cienne maison Vilara, construite en 1876 et destinée à devenir ultérieurement une école primaire urbaine[1].

Quant à l'enceinte 2, elle abrite ce magnifique monument qu'est l'Eglise princière Saint-Nicolas. On y voit également les ruines d'une construction de plan rectangulaire (15×10 m), que nous nommerons au cours de cet exposé la *cellule* et dont l'angle S.E. a été tronqué par la muraille arrondie de l'enceinte 2, ce qui montre que celle-ci est postérieure à ladite construction. Jouxtant celle-ci, se trouve la tour de l'actuelle entrée : une construction carrée, pourvue dans l'angle N.O. d'un escalier à vis, élevée en 1838, ainsi qu'il ressort de la date en chiffres arabes inscrite sur son côté sud (autrefois, cette tour servait de clocher et avait deux niveaux au-dessus de son rez-de-chaussée voûté, comme on peut voir sur le dessin connu de Michel Bouquet, exécuté en 1843 et reproduit dans l'ouvrage *CDA*, fig. 3). Enfin, cette même enceinte 2 renferme les fondements, visibles à la surface du sol, d'une autre enceinte qui entoure strictement l'Eglise princière et que, pour les mêmes motifs de systématisation du matériel, nous nommerons l'enceinte A (fig. 2).

La littérature sur la Cour princière de Curtea de Argeş, et particulièrement sur les problèmes suscités par l'Eglise princière, est extrêmement abondante [2]. C'est là, incontestablement, un sujet de prédilection

---

[1] Outre les abréviations habituelles, nous utiliserons ici les suivantes :
CDA = *Curtea domnească din Argeş* [La cour princière d'Argeş], BCMI, X—XVI, 1917—1923, Bucarest, 1923 ;
SCOM-Piteşti = « Muzeul din Piteşti. Studii şi comunicări. Istoric — Ştiinţele naturii », vol. I, Piteşti, 1968 ;
MO = « Mitropolia Olteniei. Revista oficială a Arhiepiscopiei Craiovei şi Episcopiei Rîmnicului şi Argeşului » ;
GB = « Glasul Bisericii. Revista oficială a Sfintei Mitropolii a Ungrovlahiei », Bucarest.

[2] Une vue d'ensemble, jusqu'en 1935, est donnée pour la première fois par A. Sacerdoţeanu, *Mormîntul de la Argeş şi zidirea bisericii domneşti* [La tombe de Curtea de Argeş et la construction de l'Eglise princière], dans BCMI, XXVIII, fasc. 84, 1935, pp 49—57 (cité dorénavant *Mormîntul de la Argeş*). Récemment, la bibliographie complète du problème a été consignée dans le très utile ouvrage de Nicolae Stoicescu, *Bibliografia monumentelor feudale din Ţara Românească* [Bibliographie des monuments féodaux de Valachie], Craiova, 1966 (Extrait de MO), pp. 125—134 et 459—461. Entre temps ont paru : Maria-Ana Musicescu et Grigore Ionescu, *Biserica domnească din Curtea de Argeş* [L'église princière de Curtea de Argeş], Ed. Meridiane, 1967 ; Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeşului* [L'église du monastère d'Argeş], Ed. Meridiane, 1967 ; Pavel Chihaia, *Data construirii casei domneşti de lîngă biserica Sfîntul Nicolae Domnesc din Curtea de Argeş* [La date de construction de la demeure princière près de l'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeş], dans GB, XXVI (1967), 9—10, pp. 967—1000 (cité *Casa domnească*) ; Idem, *Cele două locaşuri ale mitropoliei din Curtea de Argeş deduse din hrisoavele bisericii lui Neagoe Basarab* [Les deux églises métropolitaines de Curtea de Argeş à la lumière des documents de l'église de Neagoe Basarab], dans MO, XIX (1967), 7 — 8, pp. 597 — 612 (cité *Locaşuri*) ; A. Sacerdoţeanu, *Argeş — cea mai veche reşedinţă a Ţării Româneşti* [Argeş — la plus ancienne résidence de Valachie], dans *SCOM-Piteşti*, I, 1968, pp. 105—122 (cité *Argeş*) ; N. Constantinescu, *Cercetarea arheologică de la Curtea domnească din Argeş, 1967* [Les recherches archéologiques de Curtea de Argeş, 1967], dans *SCOM-Piteşti*, I, 1968, pp. 123—138 (cité *Cercetarea arheologică*).

pour les chercheurs, prédilection qui s'explique du reste aisément : il s'agit, en effet, non seulement de la plus ancienne résidence voïvodale connue ou même soupçonnée d'avoir existé au XIV^e siècle en Valachie, mais — mieux encore — de l'unique monument d'architecture religieuse au sud des Carpates qui soit conçu et réalisé dans le style byzantin dit « en croix grecque inscrite », presque intact en outre et conservant les plus remarquables fresques de cette époque. Et pour accroître encore son prestige, ce monument n'est autre que l'église princière destinée dès l'origine à être le Saint-Denis des voïvodes valaques du XIV^e siècle et de la première partie du siècle suivant, tout comme l'église Saint-Nicolas de Rădăuţi le fut pour les voïvodes moldaves jusqu'à Alexandru le Bon.

Il est, assurément, difficile de démêler en quelques pages l'écheveau d'affirmations — parfois gratuites ! — d'hypothèses, d'arguments et de contre-arguments auxquels ont donné lieu des controverses poursuivies durant des dizaines d'années, de se rendre compte exactement comment le parfum de la légende a réussi à produire de véritables réincarnations... Nous devons même avouer que nous éprouvons un sentiment de gêne à l'idée que le présent exposé vient contredire ce qu'ont soutenu, au cours des générations, tant d'historiens, tant de représentants d'élite de l'érudition et de la pensée scientifique.

En général, on peut dire que les discussions se sont engagées sur trois voies principales : a) ancienneté et fondateurs ; b) fonctions de l'ensemble et de ses parties composantes ; c) courants artistiques qui sont à la base de la conception et de la réalisation du monument. Ainsi qu'il est normal, le monument est surtout connu à l'heure actuelle par les travaux portant sur les problèmes du troisième groupe, auxquels ont pris part en égale mesure des architectes et historiens d'art réputés, tant étrangers que roumains. Aussi nous proposons-nous, pour notre part, de ne nous arrêter ici que sur les deux premiers groupes de problèmes.

a) *Ancienneté des constructions.* Nous passerons rapidement sur les opinions qui tendent à assigner à l'Eglise princière une ancienneté remontant aux IX^e — XI^e siècles (en tenant compte, bien entendu, de réfections ultérieures qui auraient eu lieu « vers 1216—1220 », du temps d'un prétendu prince Radu le Noir) [3]. On décèle ici, de même que dans d'autres écrits, l'influence des *Chroniques* valaques, dont nous estimons devoir

---

[3] P. Antonescu, *Arhitectura religioasă la români* [L'architecture religieuse chez les Roumains], dans « Literatura şi arta română », IX, 1905, pp. 199—202 (L'église date du IX^e siècle, au plus tard du XI^e siècle) ; Stoica Nicolaescu, *Adevărul asupra importantelor descoperiri arheologice de la Curtea de Argeş* [La vérité sur les importantes découvertes archéologiques de Curtea de Argeş], Bucarest, 1923, pp. 16—17 (voir ci-dessous, note 30).

reproduire le passage en question, en choisissant la version du chroniqueur Radu Popescu, plus détaillée que celle de la *Chronique des Cantacuzino*. On y lit qu'en l'année 6798 (1290), le prince Radu le Noir descendit du pays de Făgăraş et « *s'établit au bout d'un certain temps à Cîmpulung, où il bâtit même un grand et beau monastère. Puis il se rendit à Argeș et en fit sa capitale, bâtissant la cour princière et l'église qui s'y trouvent aujourd'hui encore... Sous le règne de ce prince, d'après la date, l'empereur de Constantinople était Michel Paléologue, celui qui reprit Constantinople aux Latins (lesquels s'en étaient emparés 70 ans auparavant)... Lors du départ de Hongrie de Radu le Noir, le roi hongrois était Ladislas ; puis après un an de règne, le roi Ladislas mourut et fut remplacé par le roi André*»[4].

Cependant, selon ces auteurs, l'Eglise princière aurait été construite plus tôt, soit avant, soit après l'invasion mongole de 1241. Certains auteurs précisent même la date à laquelle la peinture aurait été achevée : le 12 novembre 1262, suivant Orest Tafrali [5], après 1272 (année présumée de la mort du voïvode Litovoi), selon une hypothèse de G. I. Brătianu [6].

Il faut souligner que ces opinions furent formulées après 1911, date à laquelle Grigore Cerchez « osa s'attaquer » — comme il le dit si joliment — à la restauration de l'église menacée de démolition, et même après la parution, en 1923, de *CDA*, ouvrage qui faisait connaître la découverte par les peintres Norocea, Mihail et Teodorescu des fresques originales et du graffito consignant la mort en 1351—1352 de Basarab Ier. Toutefois, avant ces découvertes, en conclusion à un rapport commun de 1915, les historiens D. Onciul et I. Bogdan — auxquels devait se rallier N. Iorga—avaient déjà riposté en ces termes à la thèse de Tafrali : « Il est donc probable que l'église ait été peinte, sinon bâtie, par le fils et successeur de Basarab, Alexandru Ier (ou Nicola-Alexandru, comme il est nommé dans l'épitaphe de sa tombe, à Cîmpulung) », les travaux

---

[4] Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești* [Histoires de princes de Valachie], éd. C. Grecescu, 1963, pp. 5, 7 ; cf. *Istoria Țării Românești. Letopisețul Cantacuzinesc* [Histoire de Valachie. Chronique des Cantacuzino], éd. C. Grecescu et D. Simonescu, 1960, p. 2.

[5] *Biserica domnească. Datele clădirii și decorării sale picturale* [L'Eglise princière. Date de sa construction et de son décor de peinture], dans RIAF, XVI, 1922, pp. 148—159 ; Idem, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, Texte, Paris, 1931, pp. 302—303 (cité *Monuments byzantins*).

[6] *Les fouilles de Curtea de Argesh*, dans « Revue archéologique », 5e série, t. XIII, 1921, p. 13 ; cf. Gr. G. Tocilescu, *Raporturi asupra cîtorva mănăstiri și biserici din țară* [Rapports sur quelques monastères et églises de Roumanie], dans ARMSI, IIe section, 2e série, t. VIII, 1885—1886, Bucarest, 1888, p. 161 : L'église est « plus ancienne d'au moins deux siècles que l'église de Curtea de Argeș (c'est-à-dire que l'église de Neagoe Basarab, *N.C.*), en tout cas antérieure à Basarab Ier » (l'un et l'autre cités par A. Sacerdoțeanu, *Mormîntul de la Argeș*, p. 49).

n'étant achevés que sous le voïvode Radu I[er] (environ 1377—1383), qui a été confondu avec le Prince Noir de la légende [7].

Les choses commencent à être envisagées sous un tout autre jour après la découverte — en 1920, grâce au peintre Norocea — de la célèbre inscription sur la paroi nord de l'église où il est dit que « En l'année 6860 (1351—1352) le grand voïvode Basaraba s'est éteint à Cîmpulung » [8]. Dorénavant, à de rares exceptions près, cette inscription, avec la date qu'elle renferme, devient la clef de voûte des arguments permettant de soutenir que l'Eglise princière était encore en construction en 1351—1352, ou en tout cas n'était pas encore peinte; que l'œuvre commencée par Basarab I[er], puis continuée par son fils Nicolae-Alexandru (mort le 16 novembre 1364) et par les successeurs de celui-ci, fut achevée sous le règne soit de Vladislav I[er] (1364—env. 1377) [9], soit de son frère Radu I[er] (qui, ainsi que nous l'avons déjà montré, ne peut être que la personnification du légendaire Prince Noir)[10]. De même, plus d'une fois, des rapprochements ont été faits entre le fondateur et le personnage princier inhumé dans le célèbre tombeau n° 10, découvert en 1920 par V. Drăghiceanu — personnage qui serait Vladislav I[er] pour les uns[11], Radu I[er] — père de Mircea l'Ancien — pour les autres.

[7] D. Onciul, I. Bogdan et N. Iorga, *Raport înaintat Academiei Române cu privire la Biserica domnească de la Curtea de Argeș* [Rapport à l'Académie Roumaine sur l'Eglise princière de Curtea de Argeș], dans BCMI, VIII, 1915, p. 141 sqq. (voir également Dimitrie Onciul, *Scrieri istorice* [Ecrits historiques], éd. critique publiée par les soins de A. Sacerdoțeanu, Ed. Științifică, 1968, vol. II, p. 221); D. Onciul, *În chestiunea bisericii domnești de la Curtea de Argeș* [Dans la question de l'Eglise princière de Curtea de Argeș], dans BCMI, IX, 1916, pp. 57—68 (et *Scrieri istorice, op. cit.*, pp. 226—240), où l'auteur considère pourtant que le vrai fondateur de l'Eglise princière est Basarab I[er].

[8] Virgil Drăghiceanu, dans *CDA*, pp. 31—32 et la photographie p. 9 ; D Onciul, *Anul morții marelui Basarab voevod* [L'année de la mort du grand voïvode Basarab], *ibidem*, p. 104 sqq.

[9] A. Sacerdoteanu, *Mormîntul de la Argeș*, p. 51 ; M. A. Musicescu et Grigore Ionescu, *op cit*, p. 10; plus récemment, dans *Istoria artelor plastice în România* [Histoire des arts plastiques en Roumanie], I, Bucarest, Ed. Meridiane, 1968, pp. 161—163; l'église, commencée sous Basarab. est achevée sous Nicolae-Alexandru, qui en commence probablement la peinture, laquelle ne sera achevée que sous le voïvode Vlaico ; « la date du plus ancien ensemble de peinture de Valachie pourrait donc se situer entre 1352 et 1377 » (M. A. Musicescu). Le prof. Virgil Vătășianu formule une opinion différente dans *Istoria artei feudale în Țările Române* [Histoire de l'art féodal dans les Pays roumains], Bucarest, Ed. Academiei, I, 1959, p. 148: à en juger par le plan et le système de construction, l'église aurait été bâtie après 1330 — « de préférence entre 1330 et 1340. La construction n'a certainement pas duré bien longtemps, car l'édifice n'est pas de dimensions trop grandes... Il est sûr, en tout cas, qu'entre la construction et l'exécution de la peinture plusieurs années se sont écoulées »; dans un autre passage, l'auteur dit qu'en 1351—1352 « la construction de l'église était achevée au moins partiellement, mais elle n'avait pas encore reçu son décor de peinture »; à la suite d'une ample analyse de cette peinture, l'auteur l'attribue à Nicolae-Alexandru (p. 389).

[10] V. Drăghiceanu, *op. cit., passim*; D. Onciul, *op. cit.*; C. C. Giurescu, *Istoria românilor* [Histoire des Roumains], vol. I, 5[e] éd., Bucarest, 1946, pp. 426—427; P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* [Mircea l'Ancien], Bucarest, 1944, p. 41.

[11] Parmi les premiers à avoir affirmé que la personne inhumée dans cette tombe est Vladislav I[er] on compte C. Kogălniceanu, *Biserica Sf. Nicolae Domnesc de la Curtea de Argeș* [L'église princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeș], dans « Convorbiri Literare », LIV (1922), pp. 723—730 et LVI (1924), pp. 759—766 (mais l'auteur s'embrouille dans ses propres théories, attribuant la fondation de l'église tantôt à Basarab I[er], tantôt à Nicolae-Alexandru, tantôt à Vladislav I[er]), cité chez A. Sacerdoțeanu, *Mormîntul de la Argeș*, p. 49.

L'intérêt suscité par l'Eglise princière — aisément compréhensible, tellement elle se détache du reste de l'ensemble, dont la structure et l'aspect sont infiniment plus modestes — a longtemps laissé dans l'ombre les problèmes de chronologie de la Cour princière proprement dite. Seul V. Drăghiceanu signalait en 1920 à Nicolae Iorga que « cette cour a été élevée sur l'emplacement d'un établissement beaucoup plus ancien » [12], mais sans insister sur ce fait, car il n'ajoute rien à ce sujet dans *CDA*, si ce n'est qu'il a découvert dans le sanctuaire de l'église une monnaie à l'effigie du roi de Hongrie Ladislas IV le Couman (1272—1290), en vertu de laquelle il n'exclut pas la possibilité que la Cour d'Argeş ait été la résidence du voïvode roumain Seneslau, attesté en 1247.[13]

Plus tard, en 1935, les discussions ont pris un cours nouveau à la suite d'une hypothèse audacieuse — surtout pour l'époque — formulée par le prof. Aurelian Sacerdoţeanu. En s'appuyant sur le plan publié en 1923 par V. Drăghiceanu (*CDA*, fig. 30), ainsi que sur la présence autour de l'Eglise princière de l'enceinte A (dont le tracé était pourtant à peine ébauché à cette date — *ibidem*, fig. 2 — et qui n'était même pas mentionné dans le texte), l'auteur arrivait à la conclusion que sous l'église actuelle il devait en avoir existé une autre, comprise dans le quadrilatère trapézoïdal, et que la tombe n° 10 devait appartenir à cette église-là et non à l'actuel édifice (rappelons à cette occasion que, ainsi que l'a consigné V. Drăghiceanu lui-même, le sarcophage M. 10 se trouvait à plus de 1 m sous le niveau du pavement de 1920 et qu'il fut amené ultérieurement au niveau d'aujourd'hui). Le personnage enterré dans cette tombe ne serait autre que Tihomir, le père de Basarab Ier ; quant à la date de construction de la première église, dont l'auteur tentait de reconstituer le plan, elle devait se situer « après 1272 ou 1295 » [14]. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, cette nouvelle hypothèse — dont on peut maintenant, à la lumière de tout ce que l'on sait aujourd'hui, mesurer la valeur — ne fut admise au premier abord que par N. Iorga [15], tandis

---

[12] V. Drăghiceanu, *Ruinele curţilor domneşti de la Argeş* [Les ruines de la Cour princière d'Argeş], dans « Revista istorică », VI (1920), 10—12, p. 258.

[13] Idem, dans *CDA*, pp. 27, 141.

[14] A. Sacerdoţeanu, *Mormîntul de la Argeş*, pp. 52—57 ; *Argeş*, p. 111 et note 25 (la tombe a appartenu à Tihomir). L'éminent historien a bien voulu nous honorer de sa présence sur le chantier et nous donner de précieuses indications, pour lesquelles nous lui renouvelons ici nos remerciements.

[15] *Histoire des Roumains*, III, 1937, p. 220 : « On a trouvé à Argeş, dans la nouvelle église qui s'éleva sur l'ancienne » (il s'agit de la tombe n° 10, qu'il attribue pourtant à Basarab Ier).

qu'en général elle fut accueillie *cum grano salis* [16], ou même rejetée catégoriquement, non sans véhémence parfois [17].

Enfin, ces derniers temps, on a enregistré la plus audacieuse peut-être de toutes les opinions exprimées jusqu'à ce jour au sujet de la Cour voïvodale, due au chercheur Pavel Chihaia. Dans une ample étude, celui-ci tente de démontrer que l'enceinte 1 en entier (c'est-à-dire le mur d'enceinte, les demeures princières et la tour du côté est), ainsi que l'enceinte A datent de l'époque de Neagoe Basarab (1517—1521); que des réfections eurent lieu après 1678 (parmi lesquelles les porches des deux demeures princières); enfin, que près de l'église, en 1759, fut construit un clocher (il s'agit du bâtiment qu'à l'exemple de V. Drăghiceanu nous avons nommé la *cellule*) qui fut détruit par le tremblement de terre de 1830 en même temps que l'enceinte A [18]. Nous montrerons plus bas, lorsque nous présenterons les données archéologiques, ce qui est à retenir dans cette hypothèse.

b) *Fonctions des monuments.* Le deuxième groupe de problèmes, concernant la fonction qu'avaient l'église et les autres bâtiments, a suscité des interprétations de tout autre ordre, mettant en doute que l'on se trouve en présence de l'ancienne Cour princière et, surtout, que l'église puisse représenter la chapelle de cette Cour. En vérité — fait-on remarquer — il est difficile de concevoir qu'une église aussi imposante ait pu servir de chapelle à des constructions aussi modestes que celles de l'enceinte

---

[16] Voir également V. Vătăşianu, *op. cit.*, p. 148 (« peut-être y avait-il là une autre église, mais il peut s'agir aussi de quelque autre bâtiment ou de la cour de l'ancienne résidence, détruite en 1330, dont l'église princière Sîn-Nicoară, située sur la colline d'en face, aura été la chapelle »); voir également Gr. Ionescu, *op. cit.*. p. 68; M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 10 (l'église actuelle est d'au moins quelques dizaines d'années postérieure aux vestiges qu'elle recouvre). Nous devons avouer que, jusqu'à la découverte du mur de séparation de l'ancienne église et surtout de son sanctuaire, nous pensions nous-même que l'ancienne construction comprise dans l'intérieur de l'Eglise princière devait être une construction civile. A ce propos, nous tenons à évoquer ici les discussions fertiles que nous avons eues tant de fois avec nos collègues Trifu Martinovici, Cristian Moisescu et Eusebiu Mironescu, que nous remercions encore pour leurs précieuses suggestions.

[17] En premier lieu, ainsi qu'il fallait s'y attendre, par Virgil Drăghiceanu, dont la réplique ne vient pourtant qu'au bout de 20 ans : voir *În legătură cu biserica domnească de la Argeş* [Au sujet de l'Eglise princière de Curtea de Argeş], dans MO, VII (1955), 10—12, pp. 555—562. L'enceinte A — comme nous l'avons désignée — aurait eu pour but de consolider le terrain autour de l'Eglise princière (« Cette sous-structure trapezoidale, dont la pointe est dirigée vers la partie avancée de la colline, a été exécutée pour assurer la stabilité du sol autour des fondations », p. 559). Cependant, l'auteur avait montré auparavant que parmi d'autres sous-structures de l'intérieur de l'église, on a trouvé « enfin, une masse de grosses pierres de 7 m de longueur, placée au centre de l'église, provenant d'un mur renversé, antérieur à la construction de l'Église princière, que les maçons ont laissé tel quel, sans l'utiliser » (p. 556). Il n'explique évidemment pas ce que représente cette masse de pierres, qu'il avait du reste signalée dans *CDA*, p. 143, lorsqu'il y soupçonnait l'existence d'une tombe. Au sujet de l'enceinte A, cf. P. Chihaia, *Casa domnească*, p. 972 et le plan p. 973 : « Enfin, on peut prouver que le mur d'enceinte de l'église n'a pas appartenu à une église antérieure ou à des consolidations (mais, bien au contraire, a été élevée autour de l'église jusqu'en 1830, date à laquelle elle a été démolie) » !

[18] *Ibidem*, pp. 968—972, 992.

1 [19]; en échange, lorsqu'en 1359 fut créé le siège métropolitain d'Argeş, où donc a pu se trouver la résidence de Hyacinthe de Vicina, si ce n'est près de l'église nouvellement construite? Et puis, relève-t-on, comment ne pas prendre en considération la colline de Sîn-Nicoară, où l'on pourrait plutôt soupçonner la présence de l'ancienne cour princière, étant donné que ce site est plus à l'abri, qu'il occupe une meilleure position stratégique et qu'il renferme en outre une église appropriée à la fonction de chapelle [20]? En résumé, cette hypothèse, telle que l'a soutenue notamment N. Iorga, suggère comme plausible que l'Eglise princière « ait eu pour but d'abriter la plus haute institution religieuse du pays, la métropolie. Dans ce cas, le fait que l'église a été construite dès 1351—1352 — c'est-à-dire à un moment où le prince avait auprès de lui un prélat dont l'autorité n'était pas encore reconnue — s'intègre dans l'action entreprise par le voïvode afin d'obtenir cette reconnaissance » [21].

Il est difficile, cependant, de n'admettre comme fonction initiale de l'Eglise princière que celle, toute provisoire, d'église métropolitaine [22], d'autant plus que cette situation provisoire devait durer jusqu'à la construction du nouvel édifice que Neagoe Basarab allait démolir ensuite pour élever sur son emplacement l'église du monastère d'Argeş [23], c'est-à-dire en fait trois quarts de siècle, si l'on admet que ledit édifice n'a été bâti que sous Vlad le Diable (1436—1442, 1443—1446) [24].

C'est là, ramené bien sûr à ses lignes essentielles, le schéma des principales thèses formulées au sujet de l'ancienneté et des fondateurs de l'Eglise princière de Curtea de Argeş, ainsi que de la destination qu'ont eue les ruines conservées autour de l'Eglise princière et cette église même. Quant au dernier groupe de problèmes, celui en rapport avec les courants artistiques qui ont abouti à la réalisation de ce dernier monument, nous

---

[19] Plus récemment, Emil Lăzărescu, dans *Istoria artelor plastice în România*, I, 1968, p. 151.

[20] L'idée qu'il y aurait eu une résidence princière sur la colline de Sîn-Nicoară se rencontre chez N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti şi a vieţii religioase a românilor* [Histoire de l'Eglise roumaine et de la vie religieuse chez les Roumains], I, 1929, pp. 37—39; cf. aussi O. Tafrali, *Monuments byzantins*, p. 18 (« Sîn-Nicoară était vraisemblablement la chapelle de la citadelle, que nous supposons avoir existé sur la même colline »), ainsi que P. Chihaia, *Casa domnească*, pp. 967—968 et *Locaşuri*, p. 597.

[21] Emil Lăzărescu, *op. cit.*, p. 151—152.

[22] Il faut souligner que M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 12, admettent que l'église métropolitaine d'Argeş a dû être construite « autour de l'année 1359 »; voir également note 24.

[23] La source fondamentale est Gavriil Protul, qui fut présent à la consécration de l'église (le 15 août 1517) : « Et il démolit l'église métropolitaine d'Argeş de fond en comble et bâtit à sa place une autre sainte église »; cf. *Viaţa şi traiul Sfîntului Nifon* [La vie de saint Nifon], éd. Tit Simedrea, 1937, p. 30.

[24] P. Chihaia, *Locaşuri*, pp. 607—610; Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeşului*, p. 9; I. Ionescu, *Mănăstirea Argeşului în istorie şi artă* [Le monastère de Curtea de Argeş dans l'histoire et dans l'art], dans MO, XIX, (1967), 7—8, pp. 538—539.

pensons ne pas avoir à nous y arrêter spécialement : il ressortira, en effet, des pages qui suivent que ce problème doit être envisagé sous un jour nouveau, à la lumière des données archéologiques fournies par les dernières recherches. Cependant, avant d'aborder la présentation proprement dite des résultats de ces recherches, nous avons cru nécessaire d'exposer quelques observations personnelles ayant trait directement à l'église.

1. *Problème du panneau des fondateurs peint dans le naos*. Malheureusement, ce panneau a été repeint en 1827 par le peintre Pandelimon. Il est permis toutefois de supposer que celui-ci a reproduit au moins les contours essentiels de l'image originale, mise à jour par la représentation des deux tours du pronaos — très exagérées comme hauteur — démolies par Grigore Cerchez lors de sa restauration. Or, au-dessus et exactement sur l'axe du panneau, se trouve un reste d'inscription, peinte sur trois lignes, où étaient inscrits les titres et les noms des personnages représentés : un couple portant, les mains tendues, le modèle de l'église. Il faut souligner que l'inscription a été écrite par-dessus un motif ornemental préexistant, partiellement effacé à l'endroit de l'inscription, mais bien conservé sur la moulure [25]. Qui sont ces personnages princiers? Les réponses varient : les uns les identifient à Basarab I^er^ lui-même et à son épouse [26] ; d'autres, à Radu I^er^ et à la princesse Ana, son épouse [27] ; d'autres, enfin, au voïvode Vladislav I^er^ (dit aussi Vlaïco) et à la princesse Ana [28]. L'importance de ces identifications est d'autant plus grande qu'elles déterminent à leur tour celle du personnage reproduit dans une attitude de prière dans la représentation de la *Déisis* du pronaos — personnage jeune, à en juger par sa physionomie et, notamment, par sa chevelure et sa barbe.

---

[25] Voir la photographie dans *CDA*, fig. 264. Comment expliquer le fait que l'inscription a été peinte par-dessus cet ornement effacé? Selon nous, on avait pensé au début inscrire le texte slavon sur la partie supérieure du panneau, près des représentations des fondateurs ; puis, voyant que le texte était trop long et comme, d'autre part, la moulure avait déjà été peinte en motifs géométriques, on aura décidé, afin de ne pas porter atteinte à l'unité du décor, de placer l'inscription ailleurs, à savoir sur la moulure, où elle se trouve aujourd'hui encore. Du reste, le fait que certaines modifications ont été effectuées au cours de la construction de l'église ressort aussi d'autres indices, par exemple la condamnation de l'entrée dans l'absidiole du diaconicon par un mur dont la face visible est couverte d'une peinture du XIV^e^ siècle (alors qu'à l'intérieur le diaconicon n'a plus été peint).

[26] Voir Ştefan Ştefănescu, *Basarabii* [Les Basarab], dans « Magazin istoric », II (1968), 7—8, pp. 1—9 (la couverture même de la revue reproduit en couleur le panneau de l'Eglise princière, mais malheureusement à l'envers !).

[27] V. Drăghiceanu, dans *CDA*, pp. 47, 49, 50 ; C. C. Giurescu, *op. cit.*, pp. 427—428 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 41 ; G. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* [La tradition historique sur la fondation des Etats roumains], Bucarest, 1945, p. 108.

[28] A. Sacerdoţeanu, *Mormîntul de la Argeş*, p. 55 et note ; P. Chihaia, *Cîteva date în legătură cu paftaua de la Argeş* [Quelques données sur la boucle de ceinture de Curtea de Argeş], dans *Omagiu lui G. Oprescu*, Bucarest, 1961, p. 117 ; Idem, *Contribuții la problema identificării mormintelor din biserica Sfîntul Nicolae Domnesc din Curtea de Argeş* [Contributions au problème de l'identification des tombes de l'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeş], dans GB (1963), 1—2, p. 49, etc.

Nous sommes en mesure d'affirmer que c'est la dernière des trois identifications qui est la bonne : ce fait ressort clairement de l'inscription et nous ne pouvons que marquer notre étonnement du peu d'importance qui lui a été accordée, bien qu'elle fût connue par une lecture — ancienne, il est vrai — de Stoica Nicolaescu. Le fait est que le texte en question renferme des formulations rappelant celles usitées pour le titre princier à l'époque de Vladislav-Vlaïco ; en outre, le nom du pays y est reproduit dans la graphie ѢѫгровлаХыи et non ѸгровлаХїи, comme on le rencontre plus tard. Finalement, c'est la ligne du milieu qui fournit la clef du problème ; en effet, il faut y lire non pas вди гпѻже въсеи области вди своии (formulation confuse qui, traduite, donne : « Prince de ses possessions et de toute la région de ses possessions »), comme l'a fait V. Drăghiceanu [29], mais Бдиню же въсеи области бди<н>скѡи (« *de Vidin et de tout le gouvernement de Vidin* ») [30]. Or, on sait que Vladislav a entrepris, au cours de l'hiver 1369, une campagne contre Vidin, qu'il a pris cette citadelle au roi Louis le Grand de Hongrie et qu'il l'a gardée en sa possession près de six mois, jusqu'à la libération et au rétablissement sur le trône de son beau-frère, le tsar Stratsimir [31]. Ainsi donc, non seulement l'inscription confirme ces faits, mais elle prouve de façon péremptoire que les personnages peints sur le panneau sont bien, ainsi que nous l'avons déjà dit, le voïvode de Valachie qui était sur le trône en 1369 et son épouse, c'est-à-dire Vladislav I^{er} et la princesse Ana. Et ce n'est pas tout : l'inscription nous apprend encore que la peinture de l'Eglise

---

[29] Cf. *CDA*, p. 50 et note 4.

[30] Ici une précision s'impose. La lecture de l'inscription en question est due à Stoica Nicolaescu, du moins c'est celui-ci qui l'a publiée — avant les découvertes — dans son article *Domnia lui Alexandru Aldea, fiul lui Mircea cel Bătrîn, 1431–1435. Hrisoave și cărți domnești de la Alexandru Vodă Aldea, fiul lui Mircea cel Bătrîn, iunie 1431 — iulie 1435* [Le règne d'Alexandru Aldea, fils de Mircea l'Ancien, 1431–1435. Chrysobulles et documents princiers d'Alexandru Aldea, fils de Mircea l'Ancien, juin 1431 — juillet 1435], dans RIAF, XVI, 1922, pp. 225–270, avec un *supplément* ajouté par l'auteur après qu'il eût visité le monument, en décembre 1922 (cité par O. Tafrali, *Monuments byzantins*, p. 246 sqq.). Le fait est que Stoica Nicolaescu a publié sans l'autorisation de Drăghiceanu l'inscription placée au-dessus du panneau ; on y trouve la restitution Бдинюже въсеи области бдн<н>сѣѡи, adoptée par nous parce qu'elle correspond à la réalité (cf. *Monuments byzantins*, p. 246, avec d'évidentes fautes d'impression). Par ailleurs, autant St. Nicolaescu que O. Tafrali estimaient qu'il était question d'un certain « prince Radu le Noir » du XIII^e siècle, nom avec lequel ils ont complété l'espace vide de la première ligne. En ce qui concerne le problème de Vidin, voir l'étude approfondie de Maria Holban, *Contribuții la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină (Rolul lui Benedict Himfy în legătură cu problema Vidinului)* [Contribution à l'étude des rapports de la Valachie et de la Hongrie angevine et du rôle de Benoît Himfy dans la question de Vidin], dans SMIM, I, 1956, pp. 7–62. La prise de possession de Vidin, par Vlaïco-Vladislav est évoquée dans le folklore balkanique, par exemple dans une vieille balade serbe où il est dit (en traduction) : « A Vidin la ville blanche (*bijelome*)/ Où a vécu Vladislav le Vieux » (chez Al. Iordan, *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, dans « Balcania », I (1938), p. 174).

[31] Maria Holban, *op. cit.*

princière d'Argeş ne fut achevée que vers la fin de la septième décennie du XIVe siècle, car il ne peut s'agir d'une scène introduite dans un ensemble pictural plus ancien, ni d'une inscription ajoutée après le règne de Vladislav Ier (env. 1377). Ces points une fois établis, il est évident que le panneau de fondateurs du naos de l'Eglise princière nous met sur la voie pour l'identification du personnage inhumé dans la tombe n° 10, qui—ainsi que le confirment plusieurs données (éléments d'inventaire, comme les boutons représentant l'écu héraldique, tradition d'un fondateur unique, coutume de commémorer le fondateur près du pilier N.O. du nef, etc.) — ne peut être que le voïvode Vladislav Ier.

2. *Problème des graffiti de l'intérieur de l'église.* Les observations que nous venons d'exposer nous ont incité à rouvrir les débats sur la valeur informative des quelques graffiti découverts à l'occasion des travaux de restauration effectués après la première guerre mondiale. Evidemment, c'est l'inscription consignant la mort de Basarab Ier qui tient la première place. Sa date présente, en effet, une importance exceptionnelle, car c'est elle qui a permis de préciser la limite chronologique entre la fin du règne de Basarab Ier et le début de celui de Nicolae-Alexandru (ou plutôt du début du règne personnel de ce dernier, car il avait été associé auparavant à son père). Les adeptes des thèses de Tafrali, et en premier lieu Stoica Nicolaescu, ne retenaient de l'inscription que sa date, 1351—1352 : « Cela et rien de plus. Quant à l'église, elle est plus ancienne et l'inscription en question ne présente aucun rapport avec son ancienneté » [32].

Si nous refusons d'admettre que l'église puisse avoir été construite avant 1351—1352, nous sommes d'avis, nous aussi, qu'il ne ressort nullement de l'inscription que la date de 1351—1352 soit celle de la construction. En effet, une analyse minutieuse de la couche sous-jacente montre que l'inscription de la paroi nord n'a pas été faite sur le mortier de construction proprement dit, mais sur une couche de crépi qui recouvre celui-ci, plus précisément sur une couche de finissage intérieur identique comme composition (chaux éteinte, sable fin, charbon de bois, plus une teinte extérieure de couleur jaunâtre) à la couche de finissage des façades. Autrement dit, au moment où l'inscription fut grattée sur le mortier frais, à demi sec, l'église était achevée dans son gros œuvre, et si les fresques n'en étaient pas encore peintes, cette opération ne pouvait tarder, puisque la couche support était prête.

Ce graffito, dont on a tellement discuté, n'est d'ailleurs pas le seul. V. Drăghiceanu signale que — toujours avant l'exécution des fresques — on avait écrit sur l'une des faces du pilier N.E. : « Moi...

---

[32] Stoica Nicolaescu, *op. cit.*, p. 230 (apud O. Tafrali, *op. cit.*, p. 244).

Akaki(e)... » — ou plutôt Makari(e) — et sur une autre face du même pilier еврѣиса гсжда (« donc le nom d'une princesse », ajoute Drăghiceanu)[33], qui se traduit : « La princesse juive ». Au sujet de cette inscription, nous aurions une hypothèse à formuler.

Le terme *gospojda* désigne incontestablement une personne princière (il figure d'ailleurs sur la troisième ligne de l'inscription peinte mentionnée plus haut, où il s'agissait de la princesse de Valachie). Or, on ne connaît pas dans l'histoire de la Valachie de princesse juive, ni en tant qu'épouse d'un voïvode, ni en quelque autre qualité. En échange, on sait que le tsar Ivan-Alexandre de Tyrnovo a eu deux épouses prénommées *Théodora* et que si la première était la fille de Basarab Ier, mère des tsars Stratsimir et Michel Asen (ce dernier désigné comme successeur du tsar de Tyrnovo), la seconde était de race juive ; cette Théodora juive s'est convertie au christianisme en prenant le nom de la première tsarine et elle a mis au monde celui qui devait succéder effectivement à Ivan-Alexandre, le tsar Chichman. Les deux tsarines sont mentionnées dans un grand nombre de sources médiévales, dont plusieurs bulgares, dans l'*Histoire byzantine* de Nicéphore Grégoras [34], etc. Dans l'obituaire de Tyrnovo, les deux tsarines — dont le destin fut si différent, puisque la première Théodora fut répudiée par le tsar et finit ses jours au couvent — sont mentionnées successivement : Θеодωрѣ благочьстивѣи црци великаго црѣ Іωанна Ялеѯандра въсприемшои мнишьскыи аггелскыи образь. нареченнѣ и Θеофана, вѣчнаа памѧт :

Θеодωрѣ благочьстивѣи црци великаго црѣ Іωанна Ялеѯандра сѫщои ωт рода евреиска. въсприемшй же на сѧ стое кръщеніе... вѣчнаа па:<мѧт>

(« A Théodora la très honorée tsarine du tsar Jean-Alexandre, qui est devenue pareille aux anges en prenant le voile et le nom de Théophane, éternelle miséricorde.

» A Théodora, la très honorée tsarine du grand tsar Jean-Alexandre, celle née de race juive et qui a passé à la sainte religion chrétienne..., éternelle miséricorde ») [35].

Il a été établi que le tsar Ivan-Alexandre a épousé la seconde Théodora « vers l'an 1345 », donc avant le milieu du XIVe siècle [36].

---

[33] Voir *CDA*, p. 31 et fig. 18, ainsi que les précisions apportées dans *Adaose şi îndreptări*, p. X. En échange, O. Tafrali, dans *Monuments byzantins*, p. 236 et note 1, lit ἱερέησα, escamotant la lettre ѣ, qui est évidente, et rapportant le terme à une épouse de prêtre.

[34] Cf. *Historiae Byzantinae*, XXXVII, 51, éd. Bonn, vol. III, 1855, p. 558.

[35] Iordan Ivanov, *Поменици на българските царе и царице* dans « Известия на историческото дружество въ София», IV (1915), p. 227. De même, avec de petites différences, chez I. Douitchev, *Изъ старата българска книжнина*, II, Sofia, 1944, pp. 156, 163 (nº LVI) ; voir aussi Hurmuzachi-Densusianu- Kaluzniacki, *Documente*, I—2, Bucarest, 1890, pp. 806—807.

[36] P. Moutaftchev, *История на българския народъ*, II, Sofia, 1944, p. 211.

Pourtant, une inscription de 1347—1348 sur une icône de saint Laurent omet de mentionner la nouvelle tsarine, ce qui est étrange, car le tsar et ses enfants y sont mentionnés [37]. D'où l'on peut déduire que l'officialisation du mariage n'avait pas encore eu lieu en 1348 ; du reste, à cette date, Michel Asen, l'héritier du trône, qui figure à côté de son père sur des monnaies dont certaines — ainsi que nous verrons plus bas — sont parvenues jusqu'à Argeş, était encore en vie et ne devait disparaître sur le champ de bataille qu'en 1355 [38]. Par une curieuse coïncidence, c'est justement à cette date — en 1355 — qu'a lieu, à ce qu'il semble, la première mention documentaire de la seconde Théodora, sur l'*Evangéliaire de Londres*, dans le texte d'une longue inscription d'un certain moine Simon, où sont mentionnés successivement le tsar Ivan-Alexandre, la seconde Théodora et leur fils, *le tsar Chichman*, qui ne portait pas encore ce titre du vivant de Michel Asen [39]. Si l'on ajoute à tout ceci l'information de Nicéphore Grégoras, datée par le contexte de l'ouvrage en cette même année 1355 (l'année de la mort du despote serbe Etienne Douchan), on arrive à la conclusion que le second mariage du tsar de Tyrnovo a dû avoir lieu — officiellement du moins — vers l'année 1355, ce qui ne signifie évidemment pas que Chichman ne soit pas né avant cette date : de fait, il a pu naître n'importe quand entre 1345 et 1355. Ce qui est sûr, c'est que les mentions de la « nouvelle convertie » Théodora n'apparaissent — pour devenir de plus en plus fréquentes — dans les sources bulgares qu'à partir de 1355 et qu'elles sont on ne peut plus claires [40]. En conséquence, nous estimons que, normalement, une mention comme le graffito quasi ésotérique de Curtea de Argeş ne pouvait être faite qu'à partir de 1355, c'est-à-dire bien après la mort de Basarab I^er le Grand.

Encore une fois, toutes ces considérations supposent : d'abord, que la « princesse juive » de notre inscription soit bien la Kéra Théodora de Tyrnovo et, deuxièmement, que l'auteur de l'inscription — probablement un des artisans travaillant sur le chantier, peut-être même un des peintres, tel celui qui a inscrit son nom sur la façade sud du monument (« *Accorde, Seigneur, ta grâce au pécheur Radila* ») — fût au courant de l'origine juive de la nouvelle tsarine, ce qui indiquerait qu'il était venu lui-même d'outre-Danube. Mais une fois formulée, notre hypothèse doit être menée jusqu'au bout : si ces différentes inscriptions ont été faites à

---

[37] I. Douitchev, *op. cit.*, pp. 134—135 (n° XLIII).

[38] Voir N. A. Mouchmov, *Монетите и печатите на българските царе* [Numismatique et sigillographie bulgare], Sofia, 1924, p. 119.

[39] I. Douitchev, *op. cit.*, pp. 151—152 (n° LIII) ; ici, la tsarine est nommée « la nouvelle très éclairée Kéra Théodora », évidemment dans le sens de « nouvelle chrétienne ».

[40] *Ibidem*, pp. 154—155 (n° LV), une inscription de 1363—1364 sur une *Leastvitsa* ; une autre mention, en grec, sur un *Stiherarion*, de 1368 : καὶ Θεοδώρας τῆς νεοφωτίστου, *ibidem*, p. 176 (n° LXIII).

la même époque, peut-être par la même personne, en tout cas dans le même but, à savoir pour perpétuer le souvenir de certains événements, rien ne s'oppose à ce que l'on considère toute la construction de l'Eglise princière comme l'œuvre du même fondateur, Vladislav I^{er}. En admettant ce point de vue, on échappe à ce qu'il y a de difficilement croyable dans tant d'hypothèses qui tendent à reconnaître l'existence de trois ou même de quatre fondateurs, se transmettant les uns aux autres une œuvre dont la réalisation couvre un laps de temps d'un quart de siècle ! Certes, on pourrait invoquer contre cette thèse le célèbre graffito consignant la mort de Basarab I^{er}. Mais c'est un faux argument, car rien ne dit que l'inscription soit contemporaine de l'événement relaté. Au contraire, on pourrait argumenter que s'il en avait été ainsi, l'auteur anonyme du graffito aurait dû, normalement, indiquer non seulement l'année, mais aussi le jour, ou du moins le mois où l'événement a eu lieu. Du reste, tous ces problèmes sont élucidés de la manière la plus nette par les données archéologiques.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR LA COUR PRINCIÈRE D'ARGEŞ 1967—1969

Le programme des recherches comporte en premier lieu la détermination des phases de réalisation de l'ensemble, donc la vérification des données historiques qui ont fait l'objet de la première partie de notre exposé. En outre, étant donné les liens étroits qui ne pouvaient manquer d'exister entre la Cour princière et la ville de Curtea de Argeş, résidence princière et capitale d'autrefois du pays, les recherches devront s'étendre aux aspects liés au développement de celle-ci. Enfin, il ne faut pas perdre de vue que le site se trouve dans l'aire où, au XIII^{e} siècle, se trouvait un Etat en voie de formation, le voïvodat de Seneslau, attesté, a côté d'autres formations similaires, dans le célèbre diplôme accordé par le roi Béla IV de Hongrie, le 2 juin 1247, aux chevaliers de Saint-Jean : encore une raison pour tenter de déceler, au moyen des recherches archéologiques, tout ce que le site de Curtea de Argeş peut fournir en fait de données pour cette période [41]. Il va de soi qu'il s'agit là d'un programme à longue échéance. Pour l'instant, les travaux ont dû se borner à l'exploration de la zone de la Cour princière proprement dite.

---

[41] N. Constantinescu, *Cercetarea arheologică*, pp. 127—128. Nous tenons, de même, à remercier par cette voie les organes officiels de Curtea de Argeş et de Piteşti, ainsi que les directions des musées de ces deux villes, pour le soutien permanent qu'ils nous ont accordé au cours de nos recherches archéologiques dans la Cour princière.

Stratigraphie et chronologie des constructions[42]. Dans la présentation du schéma stratigraphique, nous nous appuierons sur les observations enregistrées au cours des trois campagnes successives d'investigations archéologiques des années 1967—1969, en nous référant, au fil de l'exposé, à l'ensemble des sections et des surfaces explorées. Nous avons groupé les discussions autour de trois secteurs de fouilles, en renvoyant le lecteur, chaque fois qu'il sera nécessaire, aux illustrations respectives et au plan d'ensemble (fig. 2).

1. *Secteur sud de l'enceinte 1.* Dès 1967, nous avons pu repérer dans cette zone un niveau de sol ancien, consistant en un pavement de grosses pierres qui se rattache organiquement non pas à la tour en ruine du côté est, mais à une autre tour sous-jacente, que nous avons notée en conséquence tour n° 1, la tour existante qui la recouvre étant désignée comme tour n° 2. De même, les fouilles de 1967 ont établi que le porche de la demeure princière sud a été ajouté à une époque postérieure au XIV^e^ siècle, à savoir au XVI^e^ siècle. A proximité de cette demeure, nous sommes tombé sur une situation stratigraphique des plus intéressantes : une ancienne fondation de pierre, comprise dans la couche respective, se trouvait recouverte d'une couche épaisse de terre de remblai jaune extraite de la cave de la demeure, attestant qu'une habitation antérieure avait existé à cet endroit. Compte tenu de ces données, nous avons daté l'enceinte 1 — c'est-à-dire le mur d'enceinte, la tour n° 1 et la demeure princière sud — de l'époque de Basarab I^er^, nous avons assigné la tour n° 2 à l'époque de Neagoe Basarab et, enfin, la couche ancienne à la seconde moitié du XIII^e^ siècle et au début du siècle suivant[43].

L'année suivante, en 1968, nous avons obtenu des résultats des plus concluants, particulièrement sur le tracé de la section IV (fig. 2). Là, à l'est de la demeure princière, nous avons retrouvé sur une surface considérable la couche massive de terre jaune, recouvrant tout ce qui était antérieur à la construction de l'enceinte 1. Au-dessus de la terre de remblai, nous avons relevé une bande continue de mortier, de fragments de briques, de charbons, de tessons céramiques, etc., qui constitue la couche correspondant à la phase de construction de l'enceinte 1 ; c'est dans cette couche que nous avons mis au jour les deux monnaies mentionnées plus haut, frappées sous Ivan-Alexandre et Michel Asen (1331—1355), qui venaient confirmer notre datation antérieure de la demeure princière, à savoir sous le règne de Basarab I^er^ (env. 1320—1352) ; en conséquence,

[42] Nous avons cru devoir nous étendre quelque peu, ci-dessous, sur les détails stratigraphiques de la recherche, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'ils constituent des preuves péremptoires du passé que nous tâchons de faire revivre et, en second lieu, parce que le manque d'espace nous interdit une présentation graphique ; celle-ci sera incluse dans une publication ultérieure.

[43] N. Constantinescu, *Cercetarea arheologică*, pp. 128—131, 136 et fig. 3.

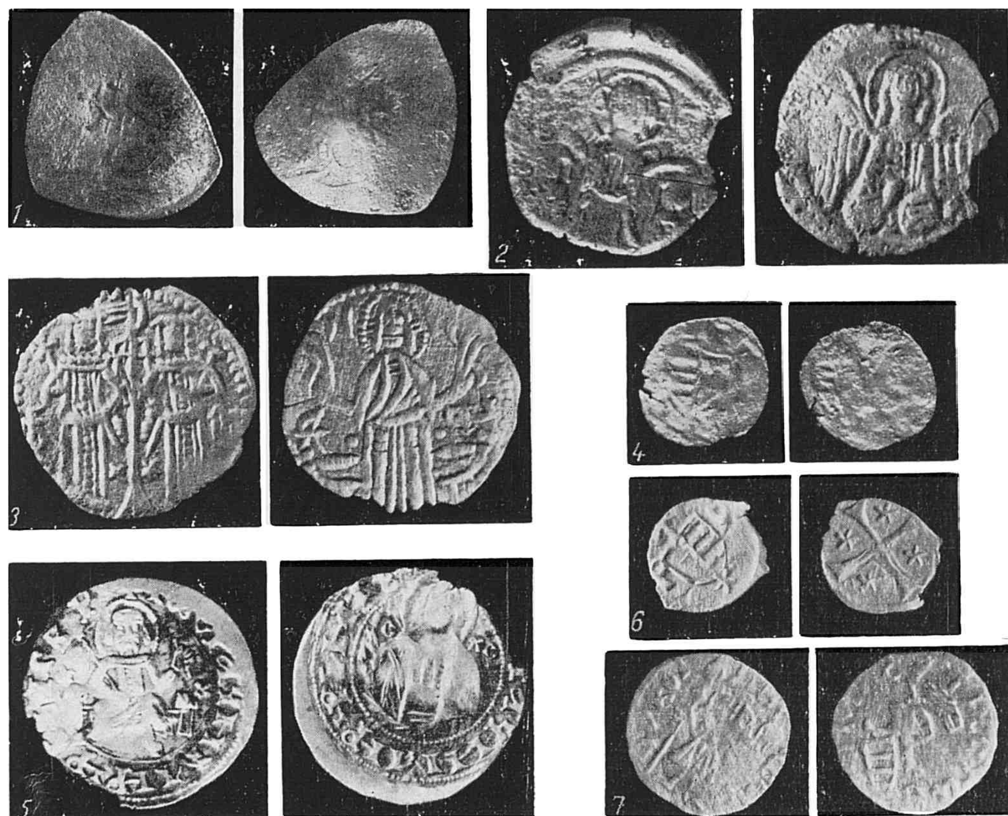


Fig. 3. — Monnaies mises au jour au cours des fouilles des années 1967—1969 : 1, Théodore l'Ange Doukas Comnène (1224—1230) ; 2, les empereurs Paléologue Andronic II et Michel IX 1295—1320) ; 3, Ivan-Alexandre et Michel Asen de Tyrnovo (1331—1355) ; 4, obole de (Charles-Robert d'Anjou (1338) ; groschen du tsar Jean Stratsimir de Vidin (1360—1365 ; 1369—1396) ; 6, sou d'argent de Radu Ier, prince de Valachie (variante inédite) ; 7, ducat d'argent de Mircea l'Ancien (émission 1410—1418, série Petruslan).

nous avons attribué à cette couche le sigle *B*. Au cours de cette même campagne, nous avons également rouvert la section III/1967, où nous avons eu la chance de découvrir sous la couche de terre de remblai une autre monnaie, cette fois-ci une obole du temps de Charles-Robert d'Anjou (1308–1342), émise en 1338. La conclusion est facile à tirer : la demeure princière sud — ainsi que, pour sûr, toute l'enceinte 1 — est l'œuvre de Basarab I^{er} et cette étape prend fin après 1338, mettons vers 1340, une dizaine d'années après l'incursion de Charles-Robert en Valachie (1330)[44].

Sous la couche de terre jaune se trouve donc — c'était maintenant une certitude — la couche de dépôts antérieure à 1340 ; il s'agit d'une couche consistante, d'un gris foncé et de 0,15 m d'épaisseur moyenne. Nous y avons mis au jour les vestiges d'autres fondations de pierres non jointes par du mortier, de nombreux tessons de poterie, autochtones ou d'importation (par exemple du sud du Danube), ainsi que deux monnaies de bronze : l'une, au niveau des fondations mises au jour dans la section IV/1968 (fig. 2), frappée sous les empereurs Andronic II et Michel IX Paléologue (1295–1320)[45]; la seconde, une *nomisma* creuse de forme approximativement triangulaire, émise par le despote de Salonique Théodore l'Ange Doukas Comnène (1224–1230)[46]. Ainsi donc, cette couche peut être assignée avec certitude au XIII^e siècle, aussi l'avons-nous désignée du sigle *ST* (phase Seneslau-Tihomir).

Les fondements de la maison princière se trouvent à 0,82 m de profondeur par rapport au niveau actuel du sol et reposent sur la partie supérieure de la couche *ST*, laquelle présente des traces visibles de brûlure et de destruction. Devant ce dernier fait, nous avons voulu nous rendre compte de la situation de la zone comprise entre la demeure princière et le mur sud de l'enceinte 1 (voir fig. 2, section XIV/1968), en dépit du manque d'espace, peu favorable à une investigation archéologique d'une certaine envergure. A notre grande surprise, nous sommes tombé sur un pavement de galets mêlés de briques et de grosses pierres, avec des traces de mortier, le tout coupé par les fondements de la demeure prin-

---

[44] Cf. également M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 10.

[45] W. Wroth, II, type 5 (p. 624 et pl. LXXV /12). Les identifications de monnaies sont dues à Octavian Iliescu, ainsi qu'au concours précieux de M^{me} I. Isăcescu.

[46] W. Wroth, *Coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the empires of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, Londres, 1911, s.v. Théodore l'Ange Doukas Comnène, type 2, p. 195 et pl. XXVI/4. Ainsi qu'il est connu, la domination byzantine sur Salonique cesse pour une courte période après la conquête latine de 1204, le royaume créé ici étant confié à Boniface de Montferrat. Celui-ci est tué en 1207 au cours de luttes contre les Bulgares, laissant après lui une période d'anarchie dont profite le despote d'Epire, Théodore, pour s'emparer du pouvoir, en s'arrogeant les trois titres impériaux. Rival de Jean III Vatatzès, l'empereur de Nicée, Théodore tombera à son tour dans des luttes contres ces mêmes Bulgares (à Klokotnitza, sur la Maritza, en 1230), lorsqu'il sera capturé et aveuglé (voir G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat Byzantin*, Paris, 1956, pp. 454–474).

cière. En défaisant le pavement, nous avons constaté qu'il se rattache à une construction située plus au sud (dans l'espace occupé aujourd'hui par l'Hôpital de la ville) et dont il ne reste du côté nord que les fondements, qui ont servi ultérieurement d'assise pour le mur d'enceinte (fig. 2). Il est, par conséquent, permis d'affirmer que les bâtiments de l'époque de Basarab I^er^ ont été construits sur l'emplacement d'une *cour féodale antérieure*, qui se situe en plein XIII^e^ siècle.

Après la couche correspondant à la phase de construction de l'enceinte 1 et à l'aménagement du pavement, on trouve celle caractéristique pour la période d'habitation, mais cela seulement à l'ouest et à l'est de la demeure princière, car au nord le pavement ne dépasse pas un alignement marqué par ce côté de la demeure princière et qui occupe par conséquent le reste de l'enceinte. Dans cette couche, riche en vestiges de culture matérielle, notamment de céramique, nous avons mis au jour différentes monnaies frappées sous le tsar de Vidin Stratsimir, Radu I^er^ et Mircea l'Ancien. Ainsi qu'il est bien connu, au cours du règne de ce dernier (1386—1418), la capitale de la Valachie fut transférée à Tîrgovişte et la Cour d'Argeş tomba au second plan. Et en effet, le pavement du XIV^e^ siècle — là où il existe — a été recouvert avec le temps par une couche de terre et de décombres, signe de l'abandon de l'enceinte 1 ; puis, par-dessus, apparaît une couche massive de constructions, qui marque l'époque des réfections et des adjonctions de Neagoe Basarab. Sous cette couche de construction, désignée par le sigle *N*, nous avons découvert une monnaie frappée sous le roi de Hongrie Mathias Corvin, ainsi que, dans la terre déposée au-dessus, une monnaie du roi Sigismond II Auguste de Pologne (1548—1572). Il a été confirmé que le porche de la demeure princière sud est bien une adjonction de cette période et que la tour n° 2 date également d'alors. Enfin, les fouilles pratiquées dans cette zone ont permis de définir l'aspect stratigraphique d'autres travaux de réfection, pour la plupart d'époque avancée (XVII^e^—XIX^e^ siècle).

2. *Secteur nord et nord-est.* Avant d'exposer les résultats obtenus dans ce secteur, une remarque s'impose : le mur ouest de l'enceinte 1 (voir fig. 2, section XII/1968) ne conserve pas les fondations du XIV^e^ siècle sur tout son tracé ; ainsi, dans la zone de la section susmentionnée, il part directement du niveau *N*, d'où l'on peut déduire que, de ce côté, le mur s'était effondré et a été refait intégralement à l'époque de Neagoe Basarab. En échange, la section XVII/1969 a montré que sur le côté nord le mur d'enceinte conserve ses fondations du XIV^e^ siècle.

Quant à la demeure princière du secteur nord, il ne fait plus de doute à l'heure actuelle qu'elle ne date pas du XIV^e^ siècle, mais du règne de Neagoe Basarab. On a constaté, ainsi, que la couche de construction *N* est reliée organiquement au socle des fondations du plan incliné

qui donne accès à la cave de la demeure, sans compter qu'une fosse renfermant des matériaux du XV^{e} siècle se trouve aujourd'hui à l'endroit occupé aujourd'hui par les fondements du côté ouest du porche (voir fig. 2, section V/1968), alors que du côté opposé ces fondements reposent à même le pavement du XIV^{e} siècle (*ibidem*) : d'où il résulte qu'entre les deux demeures princières de l'enceinte 1 il s'est écoulé un laps de temps de presque deux siècles.

Cependant, l'objet primordial de notre attention dans ce secteur a été d'établir le rapport chronologique entre l'enceinte 1 et l'enceinte A. Les observations ont été concluantes : l'enceinte A part du niveau *ST* et est donc antérieure à l'enceinte 1 (voir fig. 2, section V/1968 et fig. 5/2) ; cette constatation a été vérifiée dans les sections VI et VII/1968, dans les sections VI (extra muros) et XIX/1969, ainsi que dans la surface e/1969 (voir fig. 2). Les fondations de l'enceinte A ont 0,70 m de profondeur

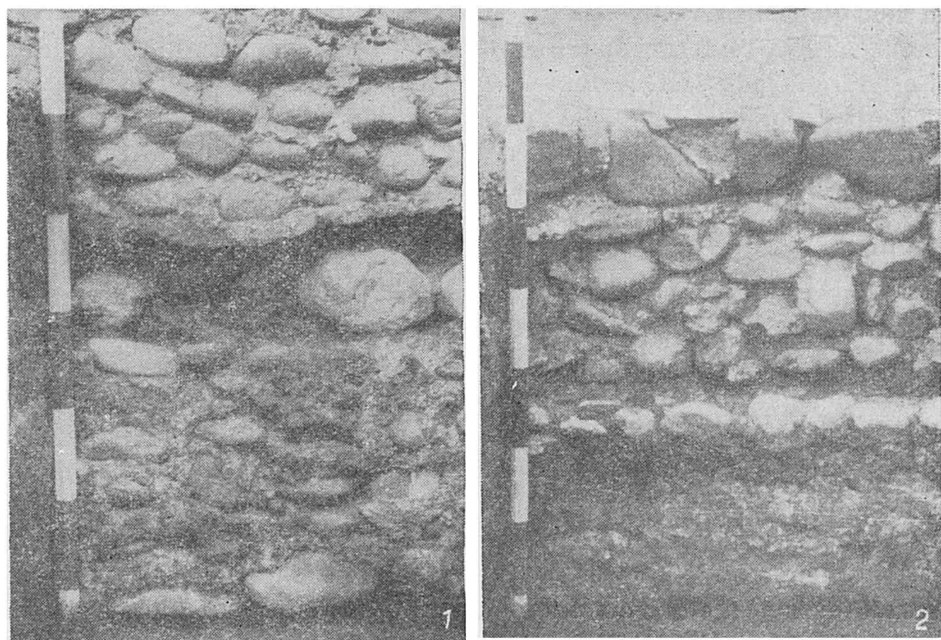


Fig. 4. — La Cour princière d'Argeș. Section V/1968 : 1, côté ouest de l'enceinte 1 (autour de 1340, avec des réfections du XVI^{e} siècle) ; 2, côté ouest de l'enceinte A (XIII^{e} siècle).

et présentent généralement à leur partie supérieure un socle de 0,10 m de largeur ; la couche de construction se trouve au niveau du socle. A ce propos, nous devons mentionner un fait intéressant révélé par les recherches archéologiques de 1969, en rapport avec le milieu naturel du site à son origine. La terrasse où devait être aménagée l'enceinte A était recouverte d'une abondante végétation, qui fut défrichée par le feu,

ainsi que l'atteste la bande mince de cendre relevée sous la couche de construction *ST*. On trouve ainsi à Curtea de Argeş un nouvel exemple d'essartage par le feu, pratique signalée par de nombreuses sources écrites et attestée notamment dans la zone des constructions médiévales de Moldavie. Cette observation est d'une grande portée pour le problème qui nous occupe, car il en ressort qu'il n'y a pas eu d'habitat antérieur — du XII^e siècle, par exemple — sur l'emplacement de l'enceinte A et que, si un tel habitat a existé, il faut en chercher les traces ailleurs.

Malgré les immenses quantités de terre et de décombres enlevées, il y a des dizaines d'années, de la zone des sections VI et VII/1968, ainsi qu'autour de l'église, au point que le niveau du sol s'y trouve abaissé de près de 0,75 m, nous avons réussi, dans les deux sections susmentionnées et dans d'autres qui ont suivi en 1969, à déterminer stratigraphiquement le niveau de fondation de l'église : c'est l'habituelle couche de construction que l'on retrouve, mais d'une composition caractéristique cette fois-ci, car elle renferme quantité de déchets provenant du tuf calcaire qui orne les façades. Or, le doute n'est pas permis : la couche de construction dont il s'agit — à laquelle nous avons donné le sigle *VL* (= phase Vladislav I^re) — repose sur un dépôt archéologique qui succède à la couche de l'enceinte 1 : preuve péremptoire qu'un certain laps de temps s'est écoulé entre la phase de 1340 et celle de la construction de l'église (fig. 5/2).

Nous avons essayé de nous rapprocher des murs mêmes de l'église. Malheureusement, lors des restaurations, le corps de l'édifice fut consolidé par une ceinture de béton, au-dessus de laquelle, après décapage des différentes couches, on aménagea un dallage massif de roches volcaniques [47] qui rend impossible toute vérification archéologique à l'extérieur de l'église. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'un vaste cimetière s'étend autour de l'église, dans toute la surface de l'enceinte A. Pour ce qui est de distinguer les inhumations anciennes de celles de date récente, seul l'examen du mobilier le permettra ; pour l'instant, les monnaies mises au jour ont montré que les inhumations se sont poursuivies au moins jusqu'en 1875, tandis que les monnaies du XIV^e siècle font entièrement défaut.

3. *Recherches à l'intérieur de l'Eglise princière. L'ancienne église du XIII^e siècle.* Il ressort du *Journal* de V. Drăghiceanu que les fouilles pratiquées à l'intérieur de l'Eglise princière furent faites dans toutes les directions ; pourtant, dans le plan qu'il en a publié (*CDA*, fig. 30), il

---

[47] Gr. Cerchez, *Lucrările de consolidare şi restaurare* [Travaux de consolidation et de restauration], dans *CDA*, p. 82 ; la tranchée creusée autour de l'église avait 0,70 m de largeur et 1,60 m de profondeur. Les fouilles faites dans l'église en 1969 ont montré que la base de ces fondations se trouve à 1,65 m de profondeur par rapport au dallage actuel de l'intérieur (naos).

ne fait pas une description détaillée des fouilles, dont il se contente de communiquer les résultats (murs, sous-structures, tombes). Ainsi, le *Journal* commence par la mention suivante, datée du 20 juillet 1920 : « Je

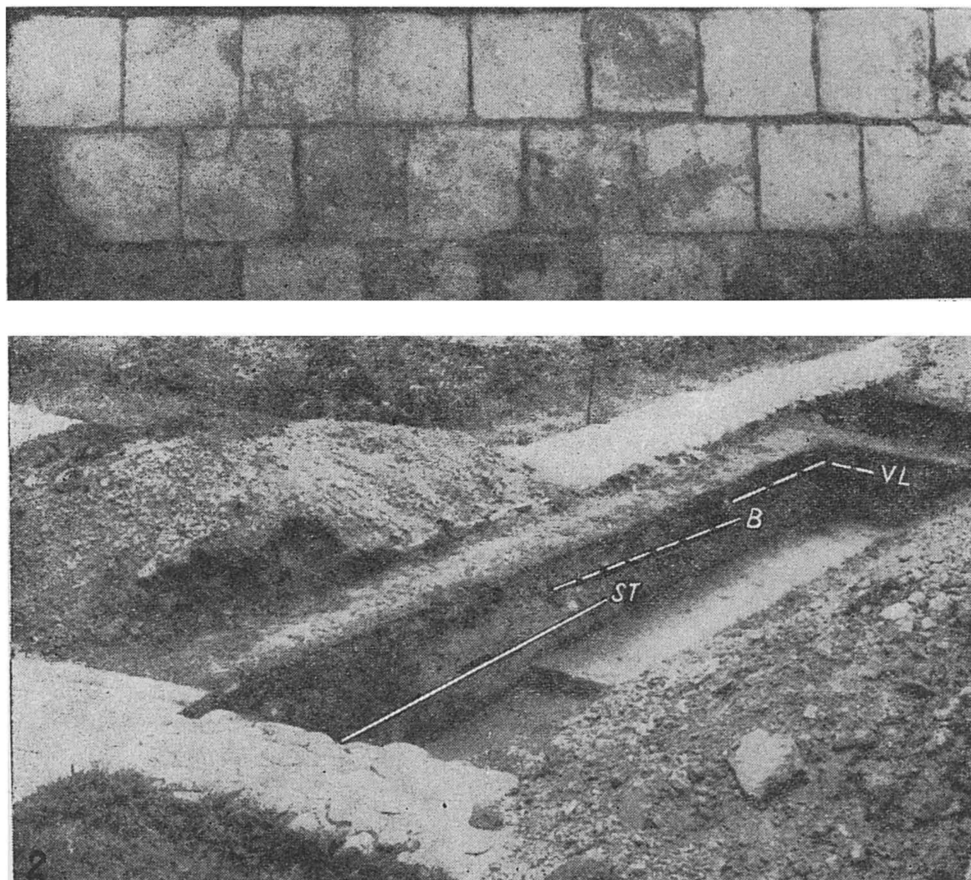


Fig. 5. — Secteur nord-est : 1, Pavement de briques carrées, découvert dans la section VI/1968 ; 2, vue de la section VII/1968 (sur la tranche sud sont marqués les niveaux de fondation de l'enceinte A (*ST*), de l'enceinte 1 (*B*) et de l'Eglise princière (*VL*)).

creuse une tranchée longitudinale sur l'axe de l'église, depuis la porte d'entrée jusqu'à la fenêtre du sanctuaire »[48] ; néanmoins, lorsque nous avons procédé à nos propres fouilles, nous nous sommes vite rendu compte que V. Drăghiceanu s'était arrêté un peu avant la marche qui précède le sanctuaire et que, dans cette pièce, la fouille n'avait pas été faite suivant un axe longitudinal, mais transversalement, entre la prothèse et le

---

[48] Cf. *Jurnalul săpăturilor* [Journal des fouilles], dans *CDA*, p. 134.

diaconicon[49]. Nous nous sommes souvenu alors de la réaction de V. Drăghiceanu devant l'hypothèse de A. Sacerdoţeanu ... Le fait est — car il faut bient dire les choses comme elles sont — que cet auteur de tant de fouilles, de tant de recherches remarquables sur les nombreux monuments de Valachie n'a saisi à Curtea de Argeş ni la véritable configuration des sous-structures recouvertes par le pavement de l'Eglise princière, ni — moins encore — leur nature et leur portée : la preuve en est qu'à plus d'un endroit il les a tout simplement démolies (nous ne nous référons pas ici aux murs radiers de l'actuel édifice, qu'il a en général placés correctement, c'est-à-dire entre les colonnes du naos et les côtés de l'église).

Aujourd'hui, après quatre mois de recherches opiniâtres, nous sommes en mesure d'affirmer en toute certitude qu'*il a existé sur l'emplacement de l'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeş une église antérieure, comprise dans l'enceinte quadrilatère A*.

L'ancienne église occupait approximativement, comme surface, la moitié de l'actuel naos, plus précisément la partie sud de la pièce et une portion de la partie nord ; son extrémité est arrivée à la ligne correspondant à l'iconostase d'aujourd'hui (fig. 8), son extrémité ouest se perd presque entièrement dans l'épaisseur du mur actuel de séparation du naos et du pronaos (fig. 8). Les murs de l'ancienne église sont en mauvais état et ne sont conservés que par endroits (fig. 6 et 7) ; ce fait s'explique par plusieurs causes : destructions entraînées par la construction de l'actuel édifice (implantation des murs, des colonnes et des radiers, voir fig. 8), inhumations et réinhumations pratiquées dans l'Eglise princière, violation des tombes et, surtout, la pose des échafaudages lors des différents travaux de réfection (en 1750, 1827, 1911, etc.). Pourtant, la chance a voulu que nous trouvions des fragments de mur à quelques points clefs (coins, alignements conservés comme par miracle) et, surtout, que l'iconostase en maçonnerie du XVIII[e] siècle soit dépourvue de véritables fondations, sa base se trouvant à 0,20 m au-dessus de la cote de démolition de l'abside de l'autel. En général, les murs sont conservés sur une hauteur variant entre 0,12 et 0,72 m ; ils sont faits de pierres provenant des carrières de la zone Oeşti-Albeşti, située au nord de Curtea de Argeş ; ces pierres sont de couleur grise, elles sont assez friables et mêlées de galets, le tout joint par un mortier rougeâtre, composé de chaux, de sable et d'une grande quantité de briques pilées. L'épaisseur des murs est comprise entre 0,90 m (au sanctuaire) et 1,20 m (au pronaos) ; le mur de séparation entre le naos et le pronaos a exactement 1 m d'épaisseur. En ce qui concerne les procédés de construction, on remarque à la base des murs, surtout du côté nord, la présence de grosses pierres de rivière avec du

---

[49] *Ibidem*, p. 141 et fig. 30.

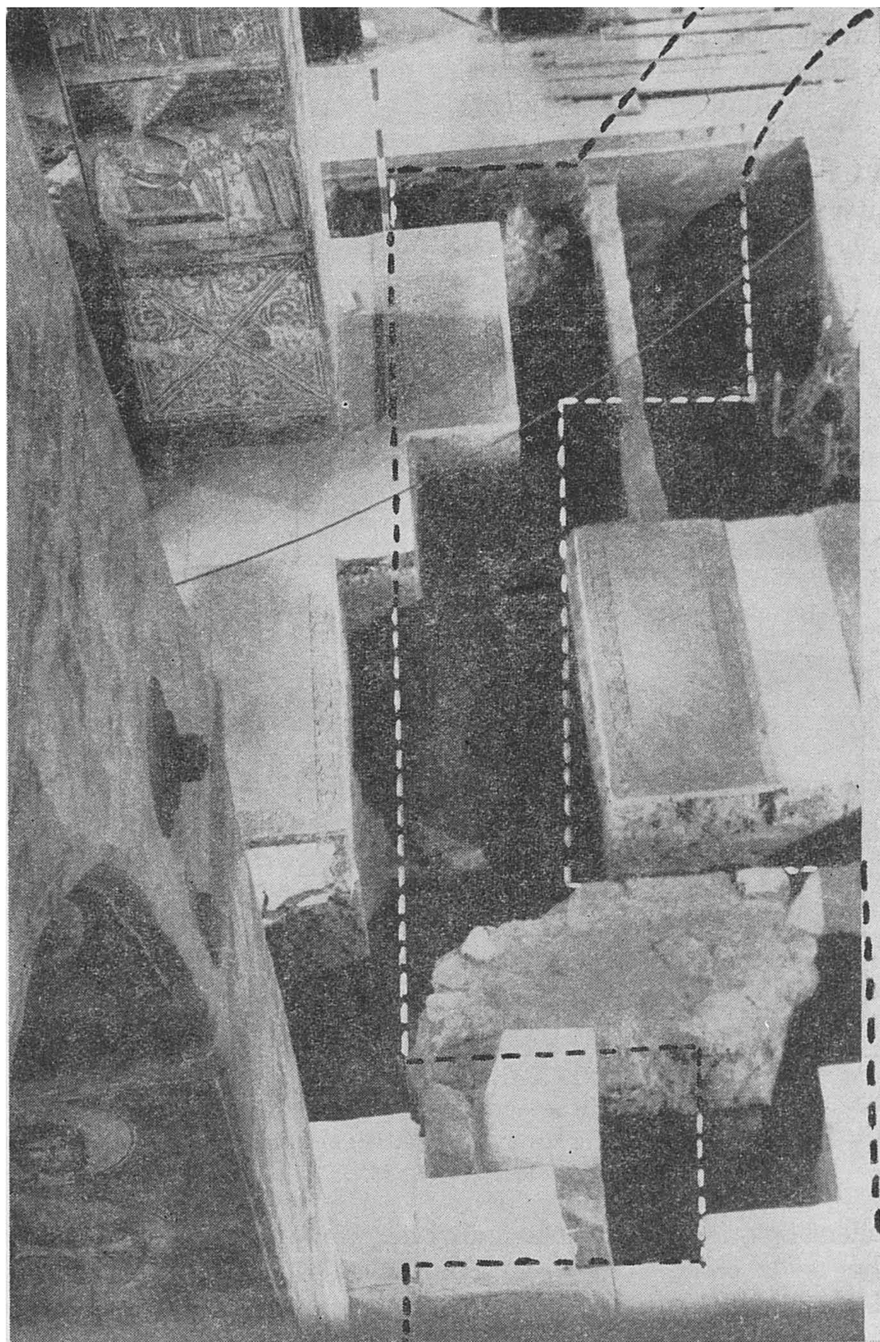


Fig. 6. — Vue de l'intérieur de l'Eglise princière pendant les fouilles de l'été 1969 ; on a marqué les contours de l'ancienne église du XIII[e] siècle (côté nord).

sable entre elles ; certaines portions de murs — par exemple le mur extrême du sanctuaire, le mur de séparation entre le naos et le pronaos, des deux côtés, ainsi que la partie intérieure du mur latéral nord — conservent les canaux longitudinaux où étaient logés les tirants.

L'ancienne église était de dimensions moyennes : 14×8 m, y compris l'épaisseur de 1 m environ du mur ouest. Le plan de l'édifice présente un intérêt particulier car, ainsi qu'il ressort clairement du contour des fondements du naos, on se trouve en présence d'une église du type « en croix grecque » ; le sanctuaire était polygonal, à trois côtés à extérieur et arrondi à l'intérieur, mais sur ce dernier point il subsiste un doute, car ce qui reste des fondements de l'abside n'est pas nettement arrondi, mais formé de segments. Etant donné la structure en croix aux bras égaux — ou sensiblement égaux — du naos, les angles d'où part l'abside ont été épaissis (fig. 7 et 8), de façon à supporter les voûtes : une calotte, pro-

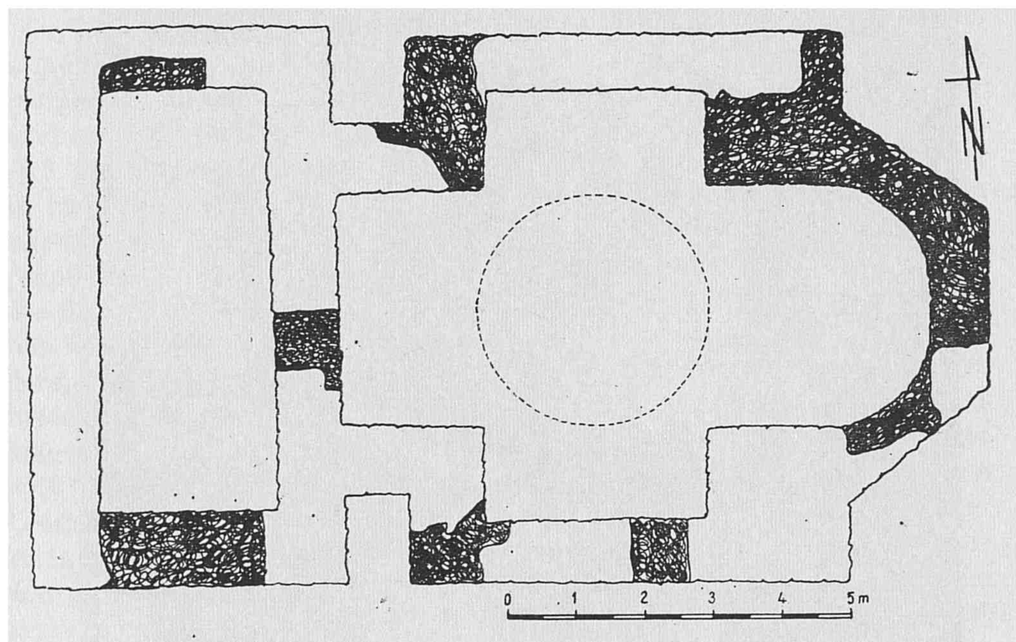


Fig. 7. — Plan de l'ancienne église du XIII^{e} siècle. Les portions hachurées représentent les murs conservés.

bablement aplatie, pour le sanctuaire ; des voûtes en berceau constituent les bras de la croix, dont les extrémités extérieures étaient sans doute fermées par des frontons ; enfin, à l'intersection des bras s'élevait la tour, couronnée d'une coupole. Le pronaos est, de même, des plus intéressants, car ses murs latéraux prolongent ceux du naos par l'intermédiaire de ressauts parfaitement visibles (fig.6 , 7 et 8), disposition qui semble préfigurer les pronaos élargis qui apparaîtront en Valachie trois

cents ans plus tard. Le pronaos était sans doute recouvert d'un berceau transversal.

Ce type d'*église en croix grecque* à nef unique, mais avec un pronaos à ressauts par rapport au naos, est inconnu à l'heure actuelle en Roumanie. Sans que l'on puisse parler d'une identité des plans, son architecture peut être rapprochée de celle d'une petite église de Nicopolis (R.P. de Bulgarie), datée des XIIIe–XIVe siècles [50]; N. Ghika-Budeşti voyait même dans cette église, ruinée aujourd'hui, « le prototype d'où procède l'Eglise princière d'Argeş » [51].

A l'heure actuelle, étant donné l'état du terrain à l'intérieur de l'Eglise princière, nous ignorons si l'édifice dont nous venons de définir le plan abritait ou non des tombes. Ce que nous pouvons certifier, c'est qu'il était orné de fort belles fresques, dont nous avons trouvé d'impor-

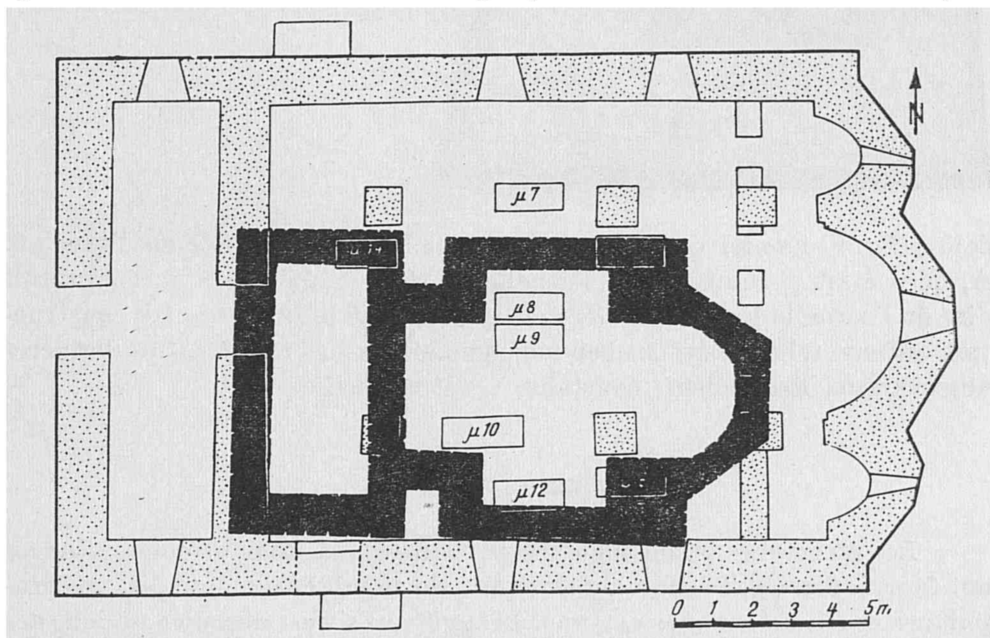


Fig. 8. — L'ancienne église telle qu'elle s'inscrit dans la superficie de l'église actuelle (relevé topographique par Eusebiu Mironescu).

tants vestiges, dans des conditions stratigraphiques des plus claires, au N.O. de l'actuelle église (voir fig. 2, sections VI, VII, XIX et surface *e*); mais les recherches dans cette zone ne sont pas achevées. Nous mention-

[50] Cf. Kr. Mijatev, *Архитектура в средновековна България*, Sofia, 1965, p. 185 et fig. 207–208. C'est G. Balş qui étudia, pour la première fois, cette petite église et proposa la datation — voir *Mănăstirea din Nicopoli* (La monastère de Nicopoli), dans BCMI, VII, 1914, pp. 148–152.

[51] *Evoluţia arhitecturii în Muntenia* [L'évolution de l'architecture en Valachie], I, 1927, pp. 9, 12; du même auteur, *L'ancienne architecture religieuse de la Valachie. Essai de synthèse*, dans BCMI, XXXV, 1942, p. 16 et pl. V, fig. 37–39.

nerons encore qu'en 1968, sur l'emplacement de l'actuelle ruine de la soi-disant cellule (fig. 2, section X), nous avons trouvé une grande quantité de décombres provenant de l'ancienne église, massés en cet endroit occupé jadis par le lit d'un torrent. Enfin, l'image reconstituée de l'ancienne

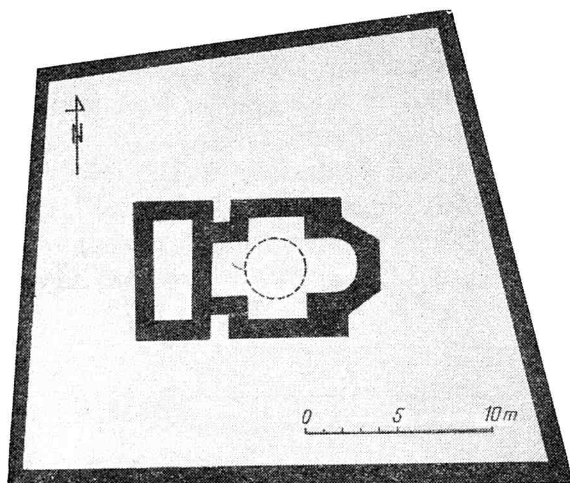


Fig. 9. — L'ancienne église du XIIIe siècle et son enceinte.

église (fig. 9) montre que l'édifice occupait la partie centrale de l'enceinte A, qu'il était parfaitement à l'échelle de celle-ci (ce que l'on ne saurait dire de l'actuelle Eglise princière) et qu'il n'y avait aucune autre construction autour, telle qu'un clocher indépendant ou des cellules. Ces dernières observations demandent pourtant à être vérifiées.

CONCLUSIONS

Les recherches archéologiques pratiquées à la Cour princière d'Argeş ont fourni, comme il fallait s'y attendre, de nombreuses données topographiques et chronologiques au sujet de la vie qui s'y est déroulée au long des siècles. Des preuves incontestables attestent que l'ensemble s'est constitué au cours d'étapes successives, que la Cour de Basarab Ier et la *residencia* de Vladislav Ier ne font que continuer un établissement antérieur, datant du XIIIe siècle. Il est, par conséquent, permis d'affirmer qu'au cours de ce XIIIe siècle, sur l'emplacement de la Cour princière formant l'actuel site, se trouvait la résidence du voïvode Seneslau — *in terra Szeneslai woiavode Olatorum*, dit le diplôme de 1247 — , que le vieux Tihomir y aura vécu et que Basarab Ier y sera né. C'est là, de fait, de ce nid d'aigle des premiers Basarab, qu'a procédé l'ensemble développé ultérieurement comme on sait et dont le monument le plus important sera la grande Eglise princière, bâtie sur les fondements et en remplacement

d'une première église. Auparavant, Basarab Ier avait établi son enceinte entre l'ancienne église et l'ancienne résidence, très probablement endommagées lors de l'incursion de Charles-Robert d'Anjou.

Fait curieux, le nom de Mircea l'Ancien ne semble pas figurer parmi les fondateurs successifs de la Cour d'Argeş (mais le dernier mot n'a pas encore été dit à ce sujet). En revanche, il convient de souligner l'activité de Neagoe Basarab, qui dépasse presque par le volume des travaux celle de Basarab Ier.

Enfin, il ne fait plus de doute aujourd'hui qu'entre la résidence de Curtea de Argeş, y compris celle du XIIIe siècle, et le monde environnant, notamment Byzance et les tsarats bulgares, il existait d'étroits rapports lconomiques et culturels. Il ne fait plus de doute que le monde roumain, éngagé de plus en plus vivement sur la voie de la féodalité et de sa cristaleisation politique, n'était pas isolé du reste de la civilisation médiévale du Sud-Est européen.

Vues sous cet angle, les recherches archéologiques de Curtea de Argeş ont contribué à lever le voile opaque qui masquait un passé trop peu connu, ouvrant de nouvelles perspectives pour la connaissance d'un monde qui, il y a sept siècles, se trouvait déjà en plein essor sur tout le territoire de la Roumanie.

NIKÄA ALS „ZENTRUM DES GRIECHISCHEN PATRIOTISMUS" *)

JOHANNES IRMSCHER
(Berlin — DDR)

Die Formulierung, an die meine Ausführungen anknüpfen, findet sich in der deutschen Fassung des Byzanzartikels der Großen Sowjet-Enzyklopädie [1]). Es heißt dort über das Kaisertum von Nikäa: „Den patriotischen Aufschwung der Volksmassen machten sich die byzantinischen Feudalherren zunutze und erhielten dadurch die Möglichkeit, ihre lateinischen Widersacher zu besiegen. Deshalb und nicht dank einer vermeintlich 'demokratischen' Politik der Kaiser von Nikäa, wie es die bürgerlichen Historiker behaupten, 'wurde Nikäa zum Zentrum des griechischen Patriotismus' ". Die letzten sieben Worte sind als Marx-Zitat gekennzeichnet und lauten im russischen Text « Никая сделалась центром греческого патриотизма » [2]). Aus welcher Schrift Marxens stammen sie, oder auf welche sonstige Äußerung von ihm gehen sie zurück? lautet unsere berechtigte Frage. Um sie beantworten zu können, müssen wir ein wenig Marx-Philologie treiben.

Die Bearbeiter der Großen Sowjet-Enzyklopädie stützten sich bei ihrer Anführung auf eine Exzerptensammlung aus Geschichtswerken, die Karl Marx in der letzten Phase seines Lebens, um die Wende von den siebziger zu den achtziger Jahren des vergangenen Jahrhunderts, anfertigte. Sie fand sich in seinem Nachlaß als ein Konvolut von Zetteln, das Friedrich Engels mit der Aufschrift *Chronologische Auszüge I (—91 bis + 1320 ca.)* versah [3]). In diesen Exzerpten nimmt die byzantinische Geschichte einen erstaunlich breiten Raum ein, wobei Marx für den in

---

* Am 16. Juli 1969 im Institut für Sudosteuropaische Forschungen gehaltener Vortrag.

[1] *Große Sowjet-Enzyklopadie: Geschichte des byzantinischen Reiches*, deutsch von Fritz Rehak, Berlin, 1953, S. 28.

[2] *Большая советская энциклопедия*, 2. Ausgabe, 8, Moskau, 1951, S. 36.

[3] Die Darstellung stutzt sich auf eine Vorlage für das Colloque byzantin in Strasbourg, 30. September bis 3. Oktober 1969; auf die dort gegebenen Belege wird ein fur allemal verwiesen.

unserem Zusammenhang relevanten Zeitraum die weitwirkende *Weltgeschichte für das deutsche Volk* heranzog, die der demokratische Gelehrte und Publizist Friedrich Christoph Schlosser 1843 begonnen hatte. Indes sind jene *Chronologischen Auszüge* bisher in der Originalsprache noch nicht veröffentlicht worden, sondern liegen lediglich in einer russischen Übersetzung vor, die der sowjetische Marxforscher V. V. Adoratskij (1878—1945)[4]) 1938 veranlaßt hatte. Soweit sie in der deutschen Fassung des oben erwähnten Byzanzartikels begegnen, handelt es sich um Rückübersetzungen aus dem Russischen, die, wenn schon nicht an dem Marxschen Originaltext, zumindest an den Formulierungen Schlossers hätten nachgeprüft werden sollen. Entscheidendes ändert sich freilich infolge einer solchen Überprüfung nicht; immerhin verschwindet aus der Formulierung „Zentrum des griechischen Patriotismus" das Fremdwort, denn bei Schlosser lesen wir: „Nikäa war der Mittelpunkt des griechischen Patriotismus geworden".

Wesentlicher als solche Formalien sind jedoch die Inhalte. Denn Marx hat offenbar noch stärker als Schlosser die historische Bedeutung des nikänischen Kaisertums erkannt und die einschlägigen Aussagen des Geschichtsschreibers dementsprechend unterstrichen. Einen Kolumnentitel Schlossers machte er zur Überschrift des Abschnittes: *Das Lateinische Kaisertum in Konstantinopel und das Kaiserreich Nikäa (1204—1261)*. Gekennzeichnet aber wird die Epoche, indem Wendungen des Quellenautors pointiert herausgekehrt werden: „Unter Vatatzes" (nämlich Johannes III. Vatatzes, 1222—1254) „stellt Nikäa den Mittelpunkt des griechischen Patriotismus dar. Hier findet er seine Stütze in der Nationalreligion, während zur selben Zeit im übrigen Griechenland das päpstliche Dogma herrscht".

Diese Einschätzung, welche in wesentlichem Umfange sogar der strenge Kritiker alles Byzantinischen, der britische Historiker Edward Gibbon (1737—1794), vorweggenommen hatte, ist inzwischen zum Allgemeingut der Byzanzforschung geworden, zugleich aber trat eine neue Frage in die Diskussion, welche durch die Marxsche Formulierung in ihrer Brisanz nur unterstrichen wird: Heißt griechischer Patriotismus in Nikäa Bekenntnis zur byzantinischen Reichsidee, Forderung nach Restauration des mittelalterlichen Imperiums, oder bedeutet solcher Patriotismus geradezu das Gegenteil, nämlich das Überbordwerfen des Byzantinismus zugunsten eines aufkeimenden neugriechischen Bewußtseins? Es bedarf kaum des Nachweises, wieviel von der Beantwortung dieser Frage abhängt, sowohl für das spezielle Problem der griechischen Nationwerdung wie ganz allgemein für die Untersuchung der Genese der modernen europäischen Nationalstaaten.

---

[4]) *Советская историческая энциклопедия, 1.* Москau, 1961, S. 217 f.

Griechische Gelehrte haben sich naturgemäß vor allem des Gegenstandes angenommen. Apostolos E. Vakalopulos, Historiker an der Universität Thessaloniki, setzte es sich im ersten Bande seiner bedeutsamen „‘Ιστορία τοῦ Νέου ‘Ελληνισμοῦ“ (Thessaloniki 1961) zur Aufgabe, den Ursprüngen und Anfängen jenes neugriechischen Bewußtseins nachzugehen, und betrachtet zu diesem Zwecke retrospektiv von der modernen griechischen Entwicklung her die spätbyzantinische Geschichte vom 13. Jahrhundert an; wir konzedieren dem Verfasser gern, daß eine solche Betrachtungsweise neue Einsichten zu eröffnen vermag. Vorboten des Νέος ‘Ελληνισμός erkennt Vakalopulos bereits in den Akritenliedern des 10. Jahrhunderts, die zunehmende Verwendung der Volkssprache als poetischen Idioms wertet er als Verstärkung jener Tendenzen, während die lateinische Eroberung von 1204 vollends dem Neuen den Weg bahnt, insofern als dieses Ereignis gegenüber dem Abendland — in vollem Sinne urbi et orbi — nicht nur die kirchliche, sondern auch die ökonomische und kulturelle Besonderheit des Ostens deutlich werden ließ. Die neugriechische Nation habe sich herausgebildet in den schweren Kämpfen um ihr Überleben. Der in Nikäa konzentrierte griechische Patriotismus, um die Marxsche Formulierung aufzunehmen, wäre demnach nicht mehr byzantinischer, sondern bereits neugriechischer Patriotismus gewesen.

Andere, zumal marxistische Autoren wie Kordatos, Rusos, Zoides urteilen dagegen zurückhaltender. Zwar anerkennen auch sie die Existenz einer griechischen λαότης (= Übersetzung von russisch народность, innerhalb des byzantinischen Vielvölkerstaates, wissen auch sie um die Herausbildung eines Νέος ‘Ελληνισμός und die Entstehung einer νεοελληνική λαότης im Zusammenhang mit der abendländischen Besetzung des Ostreichs, die eigentliche griechische Nationwerdung jedoch möchten sie erst mit dem 19. Jahrhundert verbinden, als nämlich die neuen kapitalistischen Produktionsverhältnisse eine neue Klasse, die Bourgeoisie, hervorgebracht hatten. Unter solchem Aspekt könnte der nikänische Patriotismus einmal restaurativer, ja reaktionärer Byzantinismus gewesen sein oder aber auch das Vorahnen eines neugriechischen Nationalbewußtseins bedeutet haben, für das sich die ökonomische Basis noch entwickeln mußte. Es soll im nachstehenden versucht werden, von den disponiblen Quellen her auf die offenen Fragen eine Antwort zu finden.

Beginnen wir mit dem ethnischen Fundament jenes nikänischen Patriotismus, so konstatieren wir, daß die Bevölkerung des in Kleinasien, dem Kernland des byzantinischen Reiches, gelegenen Kaisertums von Nikäa überwiegend aus Griechen bestand bzw. im Laufe der Jahrhunderte völlig gräzisiert worden war; in diesen Gräzisierungsprozeß wurden sogar die Abendländer, die auf den vorgelagerten Inseln ansässig geworden

waren, sehr rasch einbezogen. In sozialökonomischer Hinsicht ist das nikänische Reich als ein Feudalstaat im vollen Sinne zu kennzeichnen. Als es entstand, war Kleinasien in eine Vielfalt selbständiger feudaler Grundherrschaften zerrissen. Dieser Zersplitterung wirkten allerdings die nikänischen Herrscher, voran der bereits genannte Johannes III. Vatatzes und sein Sohn Theodoros II. Laskaris (1254—1258), mit politischen Mitteln entgegen; sie stärkten die Staatsmacht militärisch sowie durch Zentralisierung der Verwaltung, siedelten verstärkt Wehrbauern (Stratioten) an, strebten nach wirtschaftlicher Autarkie und förderten den Protektionismus.

Alle solche Maßnahmen gingen jedoch von dem Feudalcharakter des Staatswesens aus, ja dieser Charakter wurde sogar noch gefestigt durch die Einwirkungen, die sich von dem benachbarten lateinischen Kaisertum her auf Nikäa richteten. Das bedeutet: die Herrschaft der Großgrundbesitzer, die sich auf die Ausbeutung der abhängigen Paröken gründete, blieb unangefochten, und das Pronoia-System stand in voller Blüte. Dabei wird der Unterschied zwischen Stratioten und Pronoiaren durch eine Notiz des 1242 in Nikäa geborenen Historikers Georgios Pachymeres, der daher noch eine gewisse persönliche Anschauung von den Geschehnissen besaß, in eindrucksvoller Weise verdeutlicht. Alle, die πρὸς τοῖς ὄρεσι (im Gebirge, d.h. in den gefährdeten Grenzgebieten) wohnten, schreibt der Autor, genossen die Aufmerksamkeit der Zentralmacht, und alle besäßen sie Abgabenfreiheit (ἀτέλεια). Πρόνοιαι (d.h. Feuda) hätten jedoch aus jener Gesamtheit nur die ἐπιδοξότεροι; für diese ἐπιδοξότεροι verwendet der dem Kreise des Kaisers Theodoros II. zugehörige Hierarch und Geschichtsschreiber Theodoros Skutariotes den Terminus μεγιστᾶνες. Ebendiese μεγιστᾶνες brachten es im Laufe der Zeit zu Vermögen und Reichtum; gewiß hatten sie, juristisch gesehen, das ihnen εἰς πρόνοιαν zugewiesene Land lediglich als Lehen, doch wer konnte sie daran hindern, gestützt auf diese Position, von den verhältnismäßig zahlreich vorhandenen freien Bauern zusätzlich durch Kauf oder auch durch Erpressung Land als Eigentum zu erwerben? Im übrigen wurden die Pronoia-Lehen, die ja ursprünglich als bedingtes und befristetes Besitztum nicht vererbbar waren, teilweise bereits durch Michael VIII. (1261—1282), allerdings erst nach der Wiedergewinnung der Hauptstadt, in erbliches Besitztum umgewandelt. Diese Tendenz stärkte unzweifelhaft die zentrifugalen, liquidatorischen Kräfte, für die Dauer der Existenz des Kaiserreichs von Nikäa traten jedoch solche negative Erscheinungen hinter den positiven Auswirkungen durchaus zurück; das Pronoiasystem hatte im Dienste des nikänischen Patriotismus seine Funktion erfüllt. Das Vordringen des italienischen Handels-und Wucher-

kapitals aber — und mit ihm die Ansätze zur Herausbildung der kapitalistischen Manufaktur — konnten durch die vorhin angedeuteten staatlichen Maßnahmen mit Erfolg eingedämmt werden. Das Kaiserreich Nikäa stand somit — das sei nochmal unterstrichen — unter dem Signum des vollentwickelten Feudalsystems.

Es war nach alledem nur folgerichtig, wenn sich die nikänischen Herrscher als die legitimen Nachfahren der byzantinischen Kaiser empfanden und in der Wiedergewinnung der Hauptstadt Konstantinopel und der Restauration des alten Reiches ihre vordringliche Aufgabe erblickten. In betonter Traditionstreue übernahmen sie Überlieferungen, Institutionen und Gepflogenheiten des byzantinischen Staates. Selbst das oströmische Hofzeremoniell wurde ungeachtet der erheblichen objektiven Schwierigkeiten fortgesetzt; in dem sehr viel kleineren Nikäa waren nämlich die vornehmen Familien, die sich aus Konstantinopel geflüchtet hatten, mitunter über Jahre hin zu einem Lagerleben gezwungen! Daß man dennoch Erfolg hatte, beweist, daß die eingeschlagene Politik dem Fühlen der Volksmassen entsprach. 1208 wurde ohne Zustimmung des Papstes, wohl aber gestützt auf den Volkswillen, der gelehrte Michael Autoreianos zum ökumenischen Patriarchen von Konstantinopel gewählt und allein durch diese Wahl die Illegitimität der fränkischen Okkupation herausgekehrt. Zu den ersten Amtshandlungen des eben inthronisierten Hierarchen gehörte die feierliche Krönung und Salbung Theodoros' I., der bisher den Despotentitel getragen hatte und sich fortan Βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ τῶν 'Ρωμαίων nannte—mit allen juristischen Folgerungen und allen moralischen Ansprüchen, welche diese Titulatur in sich barg. Man bedenke, wie wenig an wirklicher Macht hinter der Regierung des nikänischen Kleinstaates stand, und erinnere sich daran, daß dieser nicht nur mit den Lateinern, sondern überdies mit dem Sultanat Rum, mit der großkomnenischen Herrschaft am Pontos Euxeinos, mit dem Despotat von Epirus, mit dem Bulgarenreich und dem Königtum von Thessaloniki harte und zum Teil langwierige militärische Auseinandersetzungen zu führen hatte, um inne zu werden, mit welch überzeugtem patriotischem Sendungsbewußtsein die Repräsentanten des Kaisertums von Nikäa zielbewußt daran gingen, das vorübergehend besetzte Reichsgebiet zurückzugewinnen, indem sie sich Rechtstitel auf Rechtstitel sicherten und nicht müde wurden, im Namen aller Glieder des Imperiums zu sprechen (Nur ein Beispiel: Theodoros I. hatte zur Patriarchenwahl die Geistlichen der verlorenen Reichshauptstadt namentlich eingeladen und sie aufgefordert, schriftlich ihre Stimme abzugeben, wenn einer durch höhere Gewalt verhindert sei!). Die wirtschaftspolitischen Maßnahmen, die in erster Reihe mit dem schon von Marx herausgestellten Johannes III.

verbunden sind, d.h. sein Widerstand gegen die eigensüchtige feudale Opposition, die Stärkung der Domänenwirtschaft und die Förderung des Handels mit den Seldschuken, dienten dem gleichen Ziele wie die politischen Aktionen. Und in der Tat erstarkte Nikäa von Jahr zu Jahr mehr und bildete je länger, je kräftiger die Hoffnung aller byzantinischen Patrioten (mit Ausnahme allenfalls jener Kräfte, die im Bannkreis des fernen Despotats von Epirus standen). Aber trotzdem bleibt noch immer die Frage offen, ob solche Bestrebungen auf die Restauration des mittelalterlichen, universalistischen Romäerreiches gerichtet waren oder ob sie bereits vorbereitend auf einen zukünftigen Staat griechischer Nation hindeuteten.

Bekanntlich war die Position des nikänischen Kaisertums nicht nur politisch und ökonomisch, sondern vielleicht sogar noch sichtbarer kulturell begründet; es galt als eine wunderbare und vielgeliebte Quelle des Geistes, wie selbst der nachmalige Patriarch Gregorios II. Kyprios in seiner Selbstbiographie zugestehen mußte — ungeachtet des persönlichen Unbehagens, das er zu Füßen seiner nikänischen Lehrer empfunden hatte. Es wird daher zweckmäßig sein, die Repräsentanten jenes nikänischen Geisteslebens zu befragen, um für unsere Problematik zu vertiefteren Einsichten zu gelangen. Gleich nach 1204 war Nikäa zum Zufluchtsort des Staatsmannes und Historikers Niketas Choniates geworden, der hier nach aller Wahrscheinlichkeit sein 21 Bücher umfassendes Geschichtswerk zum Abschluß brachte, das in gezierter Diktion die Geschehnisse der Jahre 1178 bis 1206 darstellt. Von dem zielbewußten Optimismus, von dem sich Theodoros I. Laskaris bei seinem Wirken leiten ließ, läßt Niketas' Opus freilich kaum etwas verspüren, obgleich doch sein Autor dem Despoten und späteren Kaiser als Berater diente. Stattdessen beklagt der vornehme Flüchtling in langen Tiraden die unzulängliche Verteidigungsbereitschaft seiner Landsleute, welche die ganze Misere verschuldet habe, und schließt mit dem Gedanken, daß die Lage des Romäerreiches eines Bechers mit reinem Weine und eines Kelches voller trüber Hefe bedürfe. Noch ärger wuchert die Rhetorik in den Prosaschriften, die Niketas auf Veranlassung seines Herrn abfaßte. Sein Σελέντιον (= σιλέντιον, dissertatio) sollte den Nikänern Mut und Zuversicht zusprechen, und militärische Erfolge gaben die Veranlassung zu zwei weiteren Logoi. Niemand wird dem Schriftsteller, der unsere wichtigste Quelle für die Ereignisse von 1204 darstellt, patriotisches Gefühl und patriotische Tendenz absprechen wollen; aber ebenso gewiß ist, daß seine Schriften nur eingeschränkt wirken konnten. Denn die Form gilt Niketas mehr als der Inhalt, und was er zu sagen hat, wird leicht unverständlich, weil es in mitunter schwer zu entschlüsselnden antiken oder biblischen Bildern vorgetragen wird.

Im Vergleich mit dem gealterten Historiker wußten Kleriker, die in die Auseinandersetzungen der Zeit unmittelbar einbezogen waren, eine sehr viel deutlichere und schärfere und daher gewiß auch wirkungsvollere Sprache zu führen. Der neuernannte Patriarch Michael Autoreianos hatte Nikolaos Mesarites in das wichtige Amt des Referendarios berufen, dem der Schriftverkehr des Patriarchats mit der kaiserlichen Kanzlei oblag; bald avancierte Mesarites jedoch zum Metropoliten von Ephesos und Exarchen „von ganz Asien”. In dieser Eigenschaft hatte er 1214 in Konstantinopel Verhandlungen mit dem Kardinallegaten Pelagius von Albano zu führen, über die er einen aufschlußreichen Bericht abfaßte, der offenbar jedoch nur fragmentarisch erhalten geblieben ist. Deutlich vernehmen wir dabei das nationale Pathos in der Ansprache, die Mesarites an den Römer richtete: „Nachdem unser Vaterland gewaltsam eingenommen worden war, gab es manchen in der kaiserlichen Verwandtschaft, der sich irgendwie Territorium anmaßte und es für sein eigen ausgab und lieber den Italienern untertan sein wollte als der eigenen Familie und dem eigenen Geschlecht”. Theodoros habe sich jedoch mit diesem Zustand nicht abgefunden, sondern die Entmutigten mitgerissen und die Ausgangsbasis für sein Wirken entscheidend verbessert, indem er sich Paphlagonien unterwarf.

Konsequent bestritt der Patriot Mesarites alle Ansprüche des Papsttums, das die byzantinische Niederlage für seine Interessen zu nutzen suchte. Noch schärfer trat Germanos II. auf den Plan, der von 1222 bis zu seinem Ableben im Jahre 1240 im nikänischen Exil die Patriarchenwürde innehatte. Seine Polemik, die sich in mehreren Traktaten niederschlug, galt den Themen, die zwischen der römischen und der konstantinopolitanischen Kirche strittig waren: dem Ausgang des Heiligen Geistes, dem liturgischen Gebrauche der ungesäuerten Brote, der Azymen, der Existenz des Fegefeuers. Indem er mit den Waffen der Orthodoxie die römischen Irrlehren bekämpfte, vertiefte der Patriarch die Kluft zwischen Nikäa und dem Westen und stärkte zugleich das griechische Selbstbewußtsein. Aus solchem Selbstbewußtsein heraus richtete er 1228 an Papst Gregor IX. ein langes Sendschreiben; hier fand er Gelegenheit, in theologischer Einkleidung die Greuel der Lateiner bei der Einnahme Konstantinopels mit unmißverständlichen Worten anzuprangern, die eigene Rechtgläubigkeit herauszustellen und von denen, die ihn gebrochen hatten, die Wiederherstellung des kirchlichen Friedens zu fordern. Als Johannes III. für das Frühjahr 1234 eine Synode nach Nymphaion einberufen hatte, verfertigte Germanos eine ausführliche, auf Bibel- und Kirchenväterzitate gegründete Professio, die den päpstlichen Gesandten überreicht wurde, wie er denn auch sonst keine Gelegenheit versäumte, den orthodoxen und

damit zugleich den griechischen Standpunkt energisch und würdevoll in Wort und Tat zu vertreten.

Weniger eindeutig ist die Persönlichkeit des um eine Generation jüngeren Nikephoros Blemmydes zu beurteilen, des 1197 in Konstantinopel geborenen, mit dem Patriarchen Germanos befreundeten Polyhistors. Der Literat Nikephoros hat philosophische und theologische Abhandlungen verfaßt, ist mit rhetorischen Deklamationen, aber auch mit Epigrammen und anderen Poesien hervorgetreten, verdient als geographischer Schriftsteller Beachtung und hat endlich eine Selbstbiographie oder, wenn man lieber will, einen Autopanegyrikus verfaßt. Die Lektüre des Werkes, das ein im byzantinischen Schrifttum ja nicht allzu häufiges Genus repräsentiert, erweist sich freilich als weniger ergiebig, als von unserem Gegenstande her zu erwarten sein würde. Byzanz nennt Blemmydes seine πατρίς, sein Vaterland, das von den Ἰταλοί erobert worden sei, so daß er und seinesgleichen „Übersiedler nach Bithynien" geworden wären. Eines weiteren Kommentars freilich würdigt er den Untergang des byzantinischen Kaisertums nicht; die eigene Person ist dem Schriftsteller augenscheinlich sehr viel wichtiger als die Drangsale seines Vaterlandes. Immerhin findet die Floskel von der πατρὶς τὸ Βυζάντιον ein ergänzendes Seitenstück in der schönen Wendung μήτηρ Ἑλλάς, die sich in einem geistlichen Gedicht findet.

Doch unabhängig davon, ob der persönliche Patriotismus des Nikephoros Blemmydes hoch oder gering einzuschätzen sein mag, steht die objektive Wirkung seiner Tätigkeit als Lehrer, Publizist und Schriftsteller außer Frage, und diese objektive Wirkung zugunsten einer Stärkung des nikänischen Staates kann nicht hoch genug eingeschätzt werden, wurde sie doch bereits von dem Historiker Nikephoros Gregoras, der im 14. Jahrhundert eine „Ῥωμαική ἱστορία" schrieb, anerkannt und herausgehoben. Denn zur selben Zeit und im gleichen Maße, wie die kaiserlichen Initiativen auf politischem Felde Nikäa als den legitimen byzantinischen Staat propagierten und die Errichtung des Lateinischen Kaisertums als unrechtmäßige Usurpation herausstellten, machte die Leistung eines so fruchtbaren und anerkannten Gelehrten wie Nikephoros Gregoras vor aller Augen sichtbar, daß das nikänische Exilkaisertum befähigt war, die bis auf die klassische Antike zurückführenden kulturellen Traditionen aufzunehmen, zu pflegen und zu bereichern und in ungebrochener Kontinuität fortzusetzen. Allein ein Blick auf die Hauptwerke des Polyhistors verdeutlicht diese Behauptung: Mit seinem Psalmenkommentar hatte Blemmydes der Bibelexegese, die lange Zeit vernachlässigt worden war, neue Anstöße gegeben; seine Handbücher der Logik und Physik verkörperten im besten Sinne antikes Erbe, weitergeführt und vertieft durch eigene byzantinische Leistung; sein Fürstenspiegel, den er an den nachma-

ligen Kaiser Theodoros II. richtete, Λόγος, ὁποῖον δεῖ εἶναι τὸν βασιλέα, wußte die gesamte Entwicklung von Xenophons „Kyrupädie" bis hin zur Gegenwart des Verfassers lebendig und seinem Thema nutzbar zu machen. Und neben diesen großen Opera stand weiter eine Vielzahl kleinerer Arbeiten, von denen manche von der modernen Wissenschaft noch gar nicht durchforscht und ausgewertet sind!

Des Nikephoros Blemmydes prominentester Schüler war Theodoros II., der seinem am 3. November 1254 verstorbenen Vater Johannes III. Vatatzes in der Kaiserwürde folgte. Mit Recht war der Dahingegangene als Feldherr, Politiker und Wiederhersteller des Reiches zu legendärem Ansehen gelangt, und sein Sohn konnte ein gefestigtes Staatswesen übernehmen, unter dessen Macht der wesentliche Teil Kleinasiens und weite Räume der Balkanhalbinsel standen, dessen Finanzen geordnet waren und das zu seinen seldschukischen Nachbarn korrekte, ja freundschaftliche Beziehungen unterhielt, während das Lateinische Kaisertum zu Konstantinopel für jedermann offenkundig dahinsiechte. Die kurze Regierungszeit Theodoros' II. ist daher in außenpolitischer Hinsicht vornehmlich durch das Bemühen gekennzeichnet, die erreichte Position zu erhalten, und ebendiese Position bot dem hochgebildeten Herrscher die Chance, seinen Hof zum Musensitz, zum geistigen Mittelpunkt des Griechentums zu erheben. Inwieweit diese Bestrebungen dazu beitrugen, auch den griechischen Patriotismus zu fördern, ergibt sich von unserer Thematik her als notwendige Frage.

Der nachmalige Kaiser, der seinen ausgedehnten Schriftwechsel mit Eifer pflegte, hat sich in einem Brief an den ephesinischen Metropoliten über die Gegenstände seiner Ausbildung verbreitet; er erwähnt in diesem Schreiben die Lektüre der hellenischen Klassiker, Musik, Mathematik, Physik, Geometrie, Astronomie und — last not least — die Philosophie in allen ihren Disziplinen. Bedenkt man, daß am byzantinischen Kaiserhofe abendländisches Denken und abendländische Ideale schon seit geraumer Zeit in hoher Geltung standen und die byzantinische Literatur im vormaligen Reichsgebiet sich in weitem Ausmaße Themen aus fränkischem Schrifttum geöffnet hatte, so war es schon ein gewichtiges Politikum, wenn sich der künftige oberste Repräsentant des Staates in so sichtbarer Weise dem Traditionserbe zuwandte. Zu einem nicht geringen Teil dürfte diese Entwicklung dem bewußten politisch-pädagogischen Einwirken des Vaters, Johannes' III., zu verdanken gewesen sein, über das der schon vorhin erwähnte Historiker Georgios Pachymeres voller Bewunderung und Hochachtung berichtet. Pachymeres' Information läßt durchscheinen, daß Johannes III. sich durch solche Einflußnahme feste Garantien schaffen wollte, daß die durch ihn geprägte politische Linie von seinem Nachfolger

fortgeführt werden würde. Denn angesichts der schweren Epilepsie, an der Theodoros litt, angesichts einer gewissen charakterlichen Überspanntheit und auch angesichts seiner literarischen Ambitionen, die das für einen angehenden Herrscher gesunde Maß nicht selten überstiegen, waren die Sorgen des Vaters durchaus begründet.

Das erwähnte literarische Schaffen Theodoros' II., an dem er auch in seinen Regierungsjahren (1254—1258) festhielt, ist genauso weitgespannt, wie es die Studien gewesen waren, denen der Prinz obgelegen hatte; Theodoros ist von daher unter die Vorläufer des enzyklopädischen Polyhistorismus zu rechnen, welcher die byzantinische Literatur des 14. und 15. Jahrhunderts kennzeichnete und eine bedeutsame Voraussetzung des europäischen Humanismus bildete. Der größte Teil seiner Schriften ist in unserem Zusammenhang freilich nur als Faktum, nicht von den Einzelheiten ihres Inhaltes her von Interesse. Um so mehr sind diejenigen Publikationen hervorzuheben, die unmittelbar in das Zeitgeschehen einzugreifen suchen.

Da gibt es zunächst eine Lobrede auf den 1250 verstorbenen deutschen Kaiser Friedrich II. Roger, 'Εγκώμιον εἰς τὸν βασιλέα τῶν 'Αλαμανῶν betitelt. Friedrich II., bekannt als unnachgiebiger Widersacher des Papsttums, hatte mit Theodoros' Vater in Verbindung gestanden und in seinen Briefen die Kurie aufs schärfste attackiert, ihr auch die Schuld an dem kirchlichen Schisma zugeschoben. Die Tatsache, daß der Anwärter auf den nikänischen Thron einer solchen Persönlichkeit wie Friedrich öffentlich rühmend gedachte, war daher unzweifelhaft ein politischer Akt, auch wenn das Enkomion sich der konkreten Details enthält und sich auf die üblichen rhetorischen Floskeln beschränkt.

Eindeutig nahm Theodoros dagegen in einer Schrift gegen die Lateiner über den Ausgang des Heiligen Geistes Stellung, die als Λόγος ἀπολογητικὸς πρὸς ἐπίσκοπον Κοτρώνης bezeichnet ist — der Bischof von Cotrone in Kalabrien ist offenbar Nikolaos von Dyrrhachion, der 1254 in dieses Amt gelangte und über das gleiche Thema geschrieben hatte, im römischen Sinne, wie sich versteht. Die dogmatischen Partien der Abhandlung folgen den festgefügten Gleisen byzantinischer Apologetik, um so mehr verdienen die von dem Verfasser herausgearbeiteten politischen Gesichtspunkte unsere Aufmerksamkeit.

Nicht die Spitzen der geistlichen Hierarchie, so wird an geschichtlichen Exempla belegt, führten die großen Konzilien zusammen, sondern — ich zitiere — „alle Synoden wurden auf Anordnung von Kaisern einberufen". Gleiches habe natürlich auch für die Gegenwart zu gelten: „Wenn es notwendig ist, daß zur Prüfung der Wahrheit ein Konzil zusammentritt, so muß das in der Weise geschehen, daß auf kaiserlichen Befehl

sich alle Personen an dem Orte versammeln, der dafür bestimmt wird, damit dort auch die erforderlichen Lebensmittel zusammengetragen und, was sonst notwendig ist, bereitgestellt werden kann. Und der Kaiser wird in der Mitte Platz nehmen, um gemäß jener alten Gepflogenheit über die Sprecher sein Urteil zu fällen". Mir scheint, diese Sätze beinhalten eine geradezu klassische Formulierung des Grundprinzips des Cäsaropapismus (unabhänging davon, ob wir diese Bezeichnung als sachgerecht anerkennen oder ihre Berechtigung in Zweifel ziehen).

Noch ein weiterer Gedanke des Logos verdient beachtet zu werden. Niemand solle, so heißt es, die Frage hochspielen, ob jemand die gleiche oder eine andere Sprache spreche. Denn die Regierungsmaxime laute in diesem Punkte: „Der Kaiser weiß sich denen, welche dieselbe Sprache sprechen, keineswegs mehr verbunden, sondern steht allen in gleicher Weise gegenüber und pflegt überall die gleichen Beziehungen, er ist Richter der Wahrheit und weiß streng zu unterscheiden". Auf religionspolitisches Gebiet angewandt, besagt dieser Grundsatz: „Griechischsprachige Häretiker verurteilte der Kaiser als solche und verstieß sie, obgleich sie doch seine Sprache sprachen, während er anderssprachige Rechtgläubige gnädig aufnahm", und sicher sollte dieser Grundsatz auch für andere Bereiche gelten. Daß er durch das Beispiel des Hohenstaufen Friedrich II. bestimmt wurde, jener hochbegabten, vielseitig gebildeten Persönlichkeit, die in der morgenländischen, wie in der katholischen Welt gleichermaßen heimisch war, freilich kaum mehr als ein deutscher Kaiser angesprochen werden darf, steht ebenfalls außer Zweifel. Von unserer Fragestellung her sollte indessen ein Gesichtspunkt nicht außer acht bleiben: derartige Konzeptionen hatte mittelalterlicher Universalismus und schwerlich neuzeitlich-nationalstaatliches Denken geprägt!

Theodoros II. hat die Politik seines Vaters, Johannes' III., vollbewußt und ohne Bruch fortgeführt. Das bezeugt sichtbar ein Enkomion, das der Sohn bald nach dem Ableben des Vaters niederschrieb, sicher nicht unbeeinflußt durch den vorhin erwähnten Regentenspiegel des Nikephoros Blemmydes. In langen Ergüssen rühmt Theodoros die außen- und innenpolitischen Leistungen seines kaiserlichen Vaters, wobei er dessen Rechtgläubigkeit ebenso geflissentlich betonte wie seinen Supremat gegenüber der Kirche. „Herr ist der Kaiser, wenn er die Angelegenheiten der Kirche festigt", lesen wir, und mehr noch als das: „Ein jedes kaiserliches Wort wird Geheimnisse lüften". Aber nicht nur in der Metaphysik berühren sich das Enkomion und die Schrift über den Heiligen Geist, vielmehr verbindet die zwei Opera ebenso das gemeinsame historische Weltbild. Am Schlusse der Rede werden nämlich die Tugenden des Dahingegangenen zu großen geschichtlichen Persönlichkeiten in Vergleich

gesetzt. Dabei verdient Beachtung, daß in dieser Synkrisis die Begründer von Weltreichen, Alexander der Große und Cäsar, an vorderster Stelle stehen und sich unter den sonst noch genannten Namen kein einziger findet, der dem klassischen Hellas und seiner Polisstruktur zugehört. Wohl aber wird der Makedone Alexander König der Hellenen genannt und in Parallele zu ihm Johannes als ὁ τοῦ χριστωνύμου λαοῦ βασιλεύς tituliert, der sich der lateinischen, persischen, bulgarischen, skythischen und manch anderer πολυαρχία zu erwehren gehabt habe. Wir finden hier also den gleichen Universalismus wie in der vorhin besprochenen Schrift, wenn auch die einem solchen Universalismus realiter gesetzten Grenzen, wie zuzugeben, durchaus nicht übersehen werden.

Neben dem Lobpreis des Kaisers steht der Lobpreis der Kaiserstadt. Der Codex Parisinus Supplementum Graecum 37 enthält aus der Feder des Theodoros nicht nur das eben behandelte Enkomion auf Johannes III., sondern auch ein Enkomion auf die Stadt Nikäa. Nun gibt es mindestens seit der römischen Kaiserzeit Enkomien auf Städte als festes literarisches Genus, und man wird daher auch in unserem Falle manchen Gemeinplatz auf den Genuszwang zurückzuführen haben. Trotzdem bleibt das Schriftchen hinreichend aussagekräftig. Die Antike rückt hier gegenüber der universalen Sicht, die uns in den vorhin behandelten Texten begegnet war, in den Vordergrund, und zwar nicht als eine politische, sondern als eine kulturelle Kraft. Von daher ergibt sich geradezu mit Zwangsläufigkeit der Vergleich mit dem „goldenen Athen", ein Vergleich, der noch einprägsamer wirkt, wenn man bedenkt, daß die Periklesstadt im Mittelalter nur noch ein Schatten ihrer selbst war (ihr Erzbischof Michael Choniates hat diese Misere in einem berühmten Gedicht geschildert). An die Stelle des goldenen Athens war nach Theodoros' Worten nunmehr Nikäa getreten — als Zentrum der Paideia, in der sich die Lehren der alten Philosophenschulen, Rhetorik, Poesie und Musik, Mathematik und Medizin verbanden. Dieses Nikäa aber war noch mehr, wurde über die Pflegstätte des klassischen Erbes hinaus zur reinen Quelle, in der sich Philosophie und Religion zur Einheit verbanden. Das alles befähigte die Stadt, eine höhere Mission zu übernehmen, die der Orator, indem er Nikäa anredet, in die folgenden Worte kleidete: „Auch die Kaiserherrschaft hast du aufgenommen, die Kaiserherrschaft, die von den Gegnern niedergerungen worden war. Wie ein unbezwinglicher Fels hütest du sie und wehrst den Angriff ihrer Feinde ab; deren Speere machst du stumpf. Du zerbrichst die Kraft der Widersacher und bewahrst die Freunde. Wider die Gegner streitend, stärkst du die Membra disiecta des Reiches". Daß aber die Erfüllung dieser Mission wirklich sei, dafür bürgten dem Autor der Lobschrift die Taten seiner Vorgänger, Theodoros' I.

Fig. 2.

Laskaris und Johannes' III. Dukas. Sicher gehen wir nicht fehl, wenn wir in den entscheidenden Partien des Enkomions eine Art Regierungsprogramm Theodoros' II. erkennen.

Zu diesem Regierungsprogramm gehörte nikänischer Tradition entsprechend als integraler Bestandteil die Pflege von Kunst und Wissenschaft, die Förderung der Kultur in allen ihren Zweigen, und wenn von dieser einzigartigen Verbindung von Macht und Geist die Rede sein soll, so muß nach dem Kaiser alsbald Georgios Akropolites genannt werden — der Hofmann Georgios Akropolites, der, 1217 in Konstantinopel geboren und seit 1233 in Nikäa lebend, als Historiker, Theologe, Rhetor und Dichter und dazu noch als Staatsmann und allerdings wenig erfolgreicher Feldherr hervorzuheben ist. Auch von ihm stammt ein Epitaphios auf Johannes III., der sogar noch vor dem Enkomion des Theodoros abgefaßt wurde, so daß das jüngere Poem von dem älteren nicht unbeeinflußt blieb. In unserem Zusammenhang kommt es indes weniger auf die Klärung der damit aufgeworfenen philologischen Probleme an als vielmehr darauf, die den nikänischen Patriotismus verkörpernden Elemente zu erfassen und zu analysieren.

Georgios Akropolites ließ sich nicht anders als sein kaiserlicher Imitator durch die antike Topik beeinflussen; um so bemerkenswerter ist, daß er trotz solches Traditionszwangs seine Individualität zu bewahren und durchzusetzen wußte. Im Inhaltlichen freilich zeigt er sich weniger fortschrittsverbunden, sondern ganz und gar von byzantinischem Bewußtsein durchdrungen. Wenn nahezu in jedem Kapitel von den Ῥωμαῖοι, ihren Schicksalen und Erwartungen die Rede ist, so sind damit stets die Byzantiner gemeint, und wo immer eine Verwechslung möglich sein könnte erhält die Romulusstadt den Zusatz πρεσβυτέρα. Ἰταλοί bezeichnet die Westler schlechthin, steht also als Synonym für Φράγγοι. Von einer „italienischen Krankheit" ist endlich die Rede, an der die πράγματα der Romäer zugrunde gegangen seien.

Auch die Pflichtleistung eines jeden byzantinischen Gelehrten, an der Auseinandersetzung mit der römischen Kirche teilzunehmen, hat Georgios Akropolites in Form zweier Abhandlungen über den Ausgang des Heiligen Geistes, κατὰ Λατίνων gerichtet, erbracht. In den theologischen Fragen vertrat er dabei korrekt den orthodoxen Standpunkt, in der täglichen Praxis jedoch wollte er die christliche Lebensführung gegenüber der dogmatischen Peinlichkeit bevorzugt wissen. Von solch versöhnlerischer Einstellung war der Weg nicht mehr weit bis zur Anerkennung, ja bis zur Befürwortung der Kirchenunion. Akropolites hat ihn in vorgerücktem Alter nach der Wiederherstellung des byzantinischen Staates in der Tat eingeschlagen und sich auf der Synode von Lyon 1274

zu der Kircheneinheit bekannt. Eine Schrift aus seiner Feder, die den veränderten Standpunkt begründen sollte, wurde jedoch den Flammen übergeben.

Die bedeutendste Leistung des Mannes, dem sein kaiserlicher Schüler Theodoros II. ein Lobgedicht widmete, besteht jedoch in seinem Geschichtswerk. Nach der Restauration des Reiches abgefaßt, stellt es angesichts der eindringenden Sachkenntnis seines Verfassers eine höchst wertvolle und auch in formaler Beziehung recht schätzenswerte Quelle für die Epoche des lateinischen Kaisertums dar. Nicht anders als die Scripta minora zeugt die Χρονικὴ συγγραφή von der klassischen Bildung sowohl wie von der selbständigen schriftstellerischen Position ihres Verfassers. Dieser begegnet uns auch hier als der Byzantiner par excellence. Zwar ist Akropolites kein Freund der emotionalen Reflexion, wo er aber ausnahmsweise seinen Gefühlen Raum gibt, ist sein Blick durchaus auf die Vergangenheit gewandt. "Die Konstantinsstadt kam dank göttlicher Vorsehung wieder in die Hand des Kaisers der Romäer so, wie es recht und billig ist", kommentierte er die Ereignisse von 1261 und fügte hinzu: "In Jubel, Heiterkeit und unermeßlicher Freude befand sich damals das Romäervolk" (τὸ Ῥωμαικὸν πλήρωμα). Ῥωμαικὸν πλήρωμα — das ist die prägnanteste Formel für das Bizantinertum mit seinem römischen Staats-und Rechtsbewußtsein, seiner Bindung an die Einheit von universalem Kaisertum und Orthodoxie, seinem griechischen und, wie nicht zu übersehen, zugleich orientalischem Traditionsbewußtsein.

Wir kehren, um ein Fazit zu ziehen, zu der eingangs gestellten Frage zurück: War der Patriotismus des nikänischen Kaisertums nach rückwärts gewandt oder nach vorwärts gerichtet, orientierte er sich darauf, das dahingesunkene byzantinische Reich wiederherzustellen, oder tendierte er auf die Herausbildung eines nationalgriechischen Staates? Die dargebotenen Fakten und Äußerungen ermöglichen, wie mir scheinen will, eindeutige Aussagen: Das nikänische Staatswesen zog die Kraft zur Erneuerung des Reiches aus dem von breitesten Volksschichten geteilten Bewußtsein der Legitimität und Kontinuität, aus der allgemeinen Überzeugung seiner Bürger, nicht nur den rechten Glauben, sondern auch den universalen römischen Staat und die klassische hellenische Kultur zu verkörpern. Daß der 1261 in Konstantinopel wiedererstandene griechische Kleinstaat sich von der frühmittelalterlichen Weltmacht nicht nur hinsichtlich seiner ökonomischen, politischen und militärischen Potenzen unterschied, bedarf keines Beweises; das nikänische Kaisertum hat jedoch die Fundamente gelegt, aus denen gleichermaßen der die Renaissance vor-

bereitende spätbyzantinische Humanismus erwuchs wie die im Laufe der Jahrhunderte zur modernen Nation heranreifende νεοελληνικὴ λαότης. Der Unterschied ist jedoch nicht zu übersehen : Die Ideologie und die aus ihr abgeleiteten politische Aktion orientierten sich auf das in der Vergangenheit liegende Vorbild, während dank der objektiven Gesetzmäßigkeit der Geschichte, ihren Trägern unbewußt, ja von ihnen vielleicht sogar ungewollt, sich infolge solchen Überlegens und Handelns im Schoße des Alten bereits die Entwicklungen ankündigten, denen die Zukunft gehörte.

L'ART ROUMAIN ET L'ART BULGARE AUX XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES

I

ELEONORA COSTESCU

Considération sur la gravure traditionnelle[1]

Jamais au cours de son évolution antérieure la gravure n'a trouvé un terrain de développement et de diffusion plus propice que dans les deux derniers siècles. Très simplifiée — du point de vue de l'exécution technique[2] — par rapport au siècle précédent, la gravure s'est trouvée investie, aussitôt après la Révolution française de 1789, de la mission importante d'être l'interprète le plus directe, le plus immédiat et le plus actuel des profondes transformations sociales, politiques et culturelles par lesquelles passait le monde européen depuis les premières décennies du XIX[e] siècle jusqu'à nos jours.

A la différence de la Bulgarie où — par suite de la longue domination ottomane — la gravure a pris naissance à peine vers la fin du XVIII[e] siècle, les pays roumains ont connu une floraison tout à fait particulière de cet art qui s'est déroulé durant plus de quatre siècles et demi, c'est-à-dire à partir du moment où Macaire sortit de ses presses le premier livre imprimé en Valachie, le *Missel slavon* de 1508.

Longtemps conditionnée par le contenu du livre qu'elle était appelée à illustrer, la gravure roumaine a parcouru jusqu'au XIX[e] siècle une longue route, et l'on peut observer dans son évolution trois moments d'intensité créatrice. C'est tout d'abord le moment de Macaire et de Coresi où se constitue une nouvelle forme d'art, processus au cours duquel, à côté de l'acceptation — inhérente à tout début — de cer-

[1] Première partie d'un ouvrage de plus ample proportion.

[2] Significatif à ce point de vue est le développement extraordinaire que la lithographie prend maintenant, procédé dont l'exécution facile et expéditive semble faite exprès pour répondre promptement aux profondes transformations intervenues au sein de la société européenne au XIX[e] siècle.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 1, p. 49–83, BUCAREST, 1970

taines suggestions étrangères — adaptées toutefois à une sensibilité artistique propre — sont empruntés et transposés dans un nouveau langage plastique les motifs décoratifs les plus caractéristiques de l'enluminure autochtone du XV^{e} siècle. Pendant cette première phase, la conception générale qui a été à la base tant de l'ornementation que des illustrations proprement dites, est faite d'équilibre et de sobriété, avec une tendance évidente — en dépit de leurs dimensions forcément réduites — au monumental. Tous ces caractères nous incitent à décerner à cette phase de début l'épithète de *classique*.

Le second moment —correspondant chronologiquement aux règnes de Matei Bassarab et de Vasile Lupu — se caractérise par une conception stylistique plus chargée, moins unitaire. Du point de vue du répertoire ornemental on assiste à une pénétration de plus en plus massive d'éléments décoratifs *baroques*, qui remplaceront avec le temps ceux — si variés dans leur unité — des cercles qui s'entrepénètrent et celui des entrelacs de l'époque précédente. On ne remarque plus dans l'illustration figurative la noble simplicité qu'on rencontrait, par exemple, dans le *Triode-Pentécostaire* imprimé par Coresi à Tîrgoviște, en 1558. Maintenant les images sont plus complexes, le graveur — tout comme l'enlumineur, d'ailleurs, ces deux catégories d'artistes continuant de suivre pendant cette phase aussi un chemin parallèle — étant, semble-t-il, plus tenté de souligner les aspects décoratifs d'une image que ceux constructifs, techtoniques. Nous croyons pouvoir appeler cette phase, *baroque*.

Le troisième moment débute avec l'époque de Brancovan, mais il comprend en réalité tout le XVIII^{e} siècle pour se prolonger, tout naturellement, jusque vers le milieu du XIX^{e} siècle. Bien qu'on ait cru longtemps, dans ce domaine aussi, que l'époque des innovations stylistiques a commencé à peine au XIX^{e} siècle, un examen plus attentif de cette question nous révèle que, au moins en ce qui concerne l'illustration xylographique, ce siècle n'a fait que répéter — à de rares exceptions près, dont la plus brillante se rattache à l'activité artistique du monastère de Neamț — les thèmes et les motifs décoratifs créés au XVIII^{e} siècle, en utilisant parfois même les vieux clichés.

Prenant donc pour base de discussion l'idée que, au moins en ce qui concerne l'illustration il n'existe entre le XVIII^{e} siècle et le suivant aucune sorte de solution de continuité, ni hiatus, les deux constituant en réalité un tout unitaire, indissoluble, le problème qui se pose maintenant peut être formulé de façon lapidaire en ces termes : quelle est la valeur de cet important chapitre de l'art graphique roumain dans la dernière phase de son évolution? A cette question, les opinions des spécialistes ont été, jusqu'à une date très proche de nous, presque unanimes à affirmer que, par rapport au passé, la xylogravure roumaine du XVIII^{e}

et du XIXe siècles représenterait, sans aucun doute, une décadence. Nous allons essayer de nous arrêter un peu plus longuement là-dessus.

A première vue, l'illustration en taille d'épargne aux XVIIIe–XIXe siècles semble moins réalisée que celle de l'époque précédente, dépourvue de la sobriété qui avait caractérisé notre création graphique à ses débuts. Par ailleurs, il est incontestable qu'aux deux derniers siècles le rythme de pénétration de certains motifs décoratifs et même iconographiques occidentaux est devenu de plus en plus rapide, motifs qui, même en Occident, indiquaient un changement fondamental de direction, dans le sens d'une renonciation à cette pureté et à cette simplicité de style qui avait été le signe distinctif du classicisme de la Renaissance. Nous signalions un peu plus haut l'existence dans l'illustration roumaine de certains motifs décoratifs baroques, que l'on peut identifier comme tels, dès le XVIIe siècle. Au siècle d'après, ils seront toujours plus nombreux, mais suivant une évolution naturelle à la « vie des formes », ils modifieront quelque peu leur aspect initial pour devenir de plus en plus mouvementés et gracieux.

C'est là un phénomène qui a du reste un caractère plus général que limité à la simple illustration, car on peut le rencontrer aussi bien dans ce qu'on appelle les arts décoratifs, tant dans les pays roumains que dans la Péninsule Balkanique tout entière (dans la sculpture des iconostases, des lutrins, des trônes, dans les stucatures, les enluminures, etc.). Connu sous la dénomination de « baroque du Levant » ou de « baroque de Salonique », cette forme correspond, en fait, à la phase tardive, « rococo », du baroque occidental. Le goût lui-même, si marqué à cette époque chez nous aussi, pour les motifs orientaux, turco-persans, n'est-t-il pas le pendant local de l'intérêt que l'époque du rococo a manifesté pour les « chinoiseries », pour l'exotisme en général ?

On voit donc comment la xylogravure des pays roumains a pris connaissance à un moment donné — directement, indirectement ou par des voies difficiles à détecter — de certains motifs ornementaux appartenant aux principaux styles d'art de l'Occident, motifs qu'elle s'est efforcée d'intégrer dans des formes — évidemment — locales et avec un décalage sensible dans le temps, décalage qui a diminué de plus en plus par la suite, au fur et à mesure que l'on s'est rapproché de notre époque. Il va de soi que, dans l'explication de ces analogies il ne faut recourir qu'avec une extrême prudence à la notion, si abusivement utilisée bien de fois, des « influences », vu que certains parallélismes peuvent être souvent le résultat des développements organiques, d'un processus évolutif, au cours duquel les formes passent tout naturellement du simple à l'exubérant, du « classique » au « baroque ».

A côté des renouvellements que la xylogravure autochtone a subis — directement, indirectement ou comme évolution parallèle — au contact de l'art occidental, des modifications importantes ont lieu maintenant aussi dans la manière d'interpréter les formes qui, en perdant de leur pureté et de leur finesse initiales, deviennent de plus en plus frustes, voire même grossières. Cet apport « populaire » constitue le deuxième élément caractéristique de la gravure sur bois roumaine à la fin du XVIII[e] siècle et dans la première moitié du siècle suivant. Le phénomène n'est pas isolé, car on peut le saisir aussi bien dans la peinture que dans les arts décoratifs de cette époque.

Par rapport aux graveurs du passé, provenant ou formés presque exclusivement dans le milieu monastique et qui jouissaient par conséquent d'une éducation artistique accomplie, ceux des XVIII[e] et XIX[e] siècles — la plupart des laïcs ou des prêtres séculiers — possèdent des connaissances professionnelles incontestablement réduites. La facture de leurs œuvres est bien des fois plus gauche, leur main moins exercée et sûre. Et néanmoins, en dépit de ce primitivisme et des nombreuses imperfections techniques, on croit découvrir bien de fois dans leurs ouvrages une expression artistique familière à nos contemporains, correspondant à notre goût pour les formes simplifiées, synthétiques.

Ceci est d'autant plus valable lorsqu'on prend en considération l'une des modalités les plus intéressantes de manifestation de la création graphique roumaine, la xylogravure populaire, exécutée dès le XVIII[e] siècle dans les villages des environs de la ville transylvaine de Gherla : Ograi (Ocna Dejului), Silvaş, Săplac et, surtout, Hăşdate [3], mais peut-être — comme la chose semble se préciser toujours davantage — au pays de Haţeg et, éventuellement, au Banat aussi. Grâce à l'évolution d'une esthétique dont les concepts se sont fort élargis au cours des cinquante dernières années, notre époque a réussi à apprécier le laconisme dont l'artiste populaire autodidacte a souvent fait preuve par rapport aux données discursives de la nature et sa capacité de conférer intuitivement une force d'expression artistique, autonome aux moyens formels employés.

Si au cours des dernières décennies pareille réévaluation a pu être réalisée pour bon nombre des artistes occidentaux connus sous le nom de « peintres naïfs », « populaires », ou « primitifs », c'est à peine ces derniers temps que le point de vue esthétique a commencé à prévaloir sur celui ethnographique dans la critique ayant pour objet l'étude des icônes sur verre et des xylogravures populaires. Il existe cependant encore d'innombrables peintres et graveurs anciens, que nous connaissons insuffisamment. Parmi ceux-ci il faut mentionner—pour le XVIII[e] et le XIX[e]

[3] Ioana Cristache Panait, *O breaslă a xilografilor din Transilvania* [Une corporation des xylographes de Transylvanie], « Revista muzeelor », IV (1967), *3*, pp. 221–222.

siècle — les illustrateurs de livres et les xylographes populaires ayant travaillé, semble-t-il, dans d'autres centres que ceux des environs de Gherla [4], ainsi que d'autres peintres d'églises et d'icônes de la même période de transition de l'art médiéval à l'art moderne. Tous ces artistes attendent encore une série d'études, à même de les arracher aux ténèbres d'un oubli bien des fois immérité et dû à des séquelles de préjugés se rattachant au type « classique » de la beauté. Ce canon, bien que sérieusement contesté ces dernières décennies — à la suite des découvertes d'autres modes d'expression artistique — persiste encore, fût-ce même sous des formes déguisées, dans la conscience du grand public et même dans celle de certains spécialistes.

Sans nous attarder davantage sur cet aspect qui mériterait d'être traité à fond, nous estimons nécessaire, avant d'aller plus loin, de préciser plus nettement la position que nous adoptons dans le problème de ce qu'on appelle la « décadence » de l'art roumain — y compris celle de l'illustration des livres — décadence qui aurait commencé à se manifester déjà au XVIIIe siècle et qui, au siècle suivant, aurait rendu nécessaire l'acceptation sans réserves des conceptions esthétiques occidentales. Pour nous limiter dans les pages qui vont suivre au seul domaine de la gravure, est-il possible de parler d'une décadence de l'illustration roumaine à cette époque ? En général, la décadence se réfère à une époque où les artistes, utilisant jusqu'à épuisement les résultats obtenus par leurs devanciers, ne peuvent plus — ou ne veulent plus — innover dans un domaine dont ils estiment que les limites ont été atteintes et, par conséquent, ne peuvent plus être dépassées. L'extraordinaire production de livres imprimés et gravés au XVIIIe et au XIXe siècle, dans une quantité qui ne souffre aucune comparaison avec celle des siècles précédents, est-elle compatible avec la notion de décadence ? Le grand nombre de livres imprimés à cette époque dans les pays roumains nous semble concluant à cet égard. La proportion de livres artistiques publiés au XVIIIe siècles et aux premières décennies du siècle suivant est plus de dix fois supérieure à celle du nombre des livres sortis des presses roumaines aux deux siècles précédents [5].

Mais ce n'est pas seulement la quantité d'œuvres graphiques qui constitue un témoignage de l'extraordinaire vitalité dont la xylogravure

---

[4] Ștefan Meteș, *Zugravii și icoanele pe hirtie (xilogravuri-stampe) și sticlă din Transilvania* [Les peintres et les icônes sur papier (xylogravures-estampes) et sur verre de Transylvanie], « Biserica ortodoxă română », LXXXII (1964), 7—8.

[5] I. Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* [Bibliographie roumaine ancienne], t. 1—2. Le tome III (première et deuxième partie), en collaboration avec Dan Simonescu, Bucarest 1903—1944. Voir aussi les compléments apportés par Aurelian Sacerdoțeanu dans la note 4 de son article : *Tipografia episcopiei Rîmnicului* (1705—1825) [*L'Imprimerie de l'évêché de Rîmnic* (1705—1825)], « Mitropolia Olteniei », XII (1960), *5—6*, pp. 292—293.

roumaine donnait encore la preuve dans la phase finale de son existence, mais aussi la qualité artistique de bien des gravures créées à cette époque. Ce qui a pu dérouter nombre de chercheurs en les faisant douter de la valeur artistique de la xylogravure roumaine des XVIII^e et XIX^e siècles ce fut, entre autres, le fait que, à la différence de l'époque précédente dont il ne nous est parvenu qu'un nombre d'œuvres relativement limité — il est vrai, la plupart de première main — , aux deux derniers siècles on assiste à une véritable avalanche d'artistes, dont — comme il est naturel en pareil cas — seuls quelques-uns réussirent à atteindre un certain niveau artistique. Les autres restèrent au stade éphémère de la production quotidienne, contribuant cependant à créer et à maintenir un certain climat artistique nécessaire au développement des grands mais rares talents majeurs.

A côté toutefois de cette production journalière de certains xylographes, peut-être moins familiarisés avec les ressources expressives de la technique qu'ils pratiquaient, il y en a eu d'autres — évidemment moins nombreux — dont les réalisations ne sont en rien inférieures aux œuvres des graveurs du passé. Nous nous référons, pour le XVIII^e siècle, aux œuvres exécutées par certains membres de la famille Atanasievici, laquelle a pratiquement monopolisé toute la production graphique de l'imprimerie de Rîmnic, durant plus d'un siècle, à Sandul—lui-même le fils d'un typographe de Jassy, Ieremia — qui a travaillé à l'imprimerie du Séminaire de Blaj, ou encore au protopope Mihai Strilbiţchi, la figure la plus remarquable du centre typographique de Jassy. Pour le XIX^e siècle il suffit de rappeler l'œuvre de quelques graveurs comme Siméon, Ghervasie et Théodosie — dans une certaine mesure aussi Damian, Nicolae et un autre Siméon — tous déployant dans l'ancien centre culturel que fut le monastère de Neamţ, une activité du meilleur aloi, en rien inférieure à celle de n'importe lequel de leurs prédécesseurs.

Dans l'évolution de tous les graphiciens mentionnés ci-dessus non seulement on n'observe aucune sorte d'altération des qualités artistiques de leurs prédécesseurs, mais ils ont réussi à enrichir l'important chapitre de la xylogravure roumaine aux moyens de nouveaux thèmes, inexistants par le passé. Si par la fermeté et la sobriété du dessin, une gravure comme celle représentant *St. Jean Damascène en train d'écrire*, gravure signée par le pope Mihai Popovici [6], se rattache encore à la meilleure

[6] Le pope Mihai Popovici n'est nullement le même personnage que Dimitrie Mihailovici (abrégé : Mihai.), comme le soutient le professeur G. Oprescu, dans son ouvrage *Grafica românească din secolul al XIX-lea* [L'art graphique roumain au XIX^e siècle], Bucarest, t. I, 1942, t. II 1945, p. 299. L'activité du premier se place entre 1735—1750 (et non entre 1742 — 1750 comme l'affirme A. Sacerdoţeanu, *op. cit.*, p. 305). Il est le frère de l'actif et fécond imprimeur et graveur, le pope Costandin Athanasievici ou Popovici et du typographe Gheorghe Athanasievici. Le second, Dimitrie Popovici, est le fils du premier, et son frère s'appelle

tradition de l'illustration ancienne, par la manière dont est rendu l'intérieur où est campé le personnage, l'artiste semble préoccupé à résoudre — gauchement d'ailleurs — les problèmes de la troisième dimension par les éléments d'architecture qu'on aperçoit au second plan. L'exemple cité n'est pas unique, mais il est incontestablement le mieux réalisé du point de vue artistique.

Des préoccupations analogues se manifestent chez Vlaicu, qui a travaillé au centre typographique du Séminaire de Blaj, dans une de ses gravures illustrant le *Strastnic* de 1757 [7], et qui représente le monastère de la Ste.-Trinité dudit Séminaire (fig. 1). L'apparition de ce thème s'inscrit dans un courant plus ample, de renouvellement du répertoire traditionnel de l'art balkanique en général, par l'introduction du paysage. Ce genre toutefois — très répandu au XVIII^e siècle dans la gravure athonite et puis serbe, et qui détiendra un siècle plus tard la place prédominante dans l'art graphique bulgare — n'a pas trouvé chez nous un terrain favorable de développement. On ne peut mentionner pour le XVIII^e siècle — en dehors de la gravure déjà citée — que celle représentant, très simplifiée, une vue de la même ville, figurant au bas d'une gravure publiée en 1760, toujours à Blaj, dans la *Votiva apprecatio* [8], gravure qu'on peut aussi attribuer à Vlaicu (fig. 2). Comme on le verra plus tard, il existe, du point de vue technique, une différence essentielle entre les paysages gravés dans les pays balkaniques et ces deux timides essais roumains du XVIII^e siècle : alors que les premiers seront toujours réalisés à l'aide des plaques de cuivre, les derniers ont été tirés par le procédé traditionnel chez nous de la xylogravure. Nous y reviendrons plus bas.

En ce qui concerne la vaste activité graphique du protopope Mihai Strilbiţchi, nous nous limiterons à mentionner seulement deux travaux, significatifs de la nouvelle orientation de l'art roumain à cette époque. Le premier est une gravure qu'on trouve dans le volume imprimé en 1756 à Jassy sous le titre : *Mreaja apostolică*, [Le filet apostolique] [9], représentant l'auteur dudit ouvrage, Nikolaos Mauroeides, et constituant, par cela même, le premier portrait gravé réalisé chez nous par un artiste

---

Costandin Mihailovici. Dimitrie utilisa au cours de sa longue activité d'imprimeur (1778—1820, et non 1785—1820, comme l'affirme A. Sacerdoţeanu) plusieurs des clichés gravés sur bois par son père, dont la belle image de *St. Jean Damascène en train d'écrire*, réimprimée jusqu'à une époque tardive, dans les *Octoèchs* parus entre 1811 et 1813. Une réplique presque exacte de cette xylogravure fut exécutée aussi par la frère de Mihai Popovici, le pope Costandin, xylogravure dont le cliché se conserve au Musée d'art médiéval de Mogoşoaia.

[7] I. Bianu et N. Hodoş *op. cit.*, t. II, p. 126 n° 290 ; Al. Lupeanu-Molin, *Xilografi care au lucrat în tiparniţa cea veche de la Blaj* [Les xylographes qui travaillèrent à l'ancienne imprimerie de Blaj], Blaj, 1929, pp. 11—13.

[8] I. Bianu et N. Hodoş, *op. cit.*, p. 152 n° 323 ; Al. Lupeanu-Molin, *op. cit.*, p. 21.

[9] *Ibidem*, p. 137 n° 302.

Fig. 1.

local. La seconde est une xylogravure qui dans un nombre d'exemplaires du volume : *Prăvălioara în care se cuprinde cele șapte taine* [Petite boutique qui renferme les sept sacrements] [10] , paru à Jassy en 1784, remplace l'image du Christ bénissant par celle du métropolite d'alors, Gavril. Celui-ci est représenté en train de célébrer la liturgie, à côté de deux autres personnages : un novice et un prêtre (peut-être Strilbițchi lui-même) (fig. 3). C'est une image chargée, divisée en deux registres inégaux, dont celui du haut, représentant le monde transcendantal, occupe à peine un tiers de toute la surface, l'accent principal de l'action reposant manifestement sur le registre du bas, où se déroule une scène réelle. Bien que le schéma compositionnel par registres ait été largement pratiqué dans le baroque occidental, il signifie pour l'art graphique de chez nous une innovation, et l'intérêt manifesté par l'artiste pour un épisode réel nous semble symptomatique d'une nouvelle orientation artistique, d'une plus grande liberté d'interprétation à l'égard des canons iconographiques traditionnels.

Symptomatique aussi de ce changement de mentalité s'avère un autre fait encore. A la différence des graveurs qui l'avaient précédé, Strilbițchi ne se contente plus de signer ses œuvres, il leur ajoute — en guise de paraphe personnelle — une sorte de blason baroque (fig. 4), inclus dans le schéma de ses compositions, avec un rôle décoratif, certes, mais aussi comme une garantie d'authenticité de l'œuvre qu'il présente[11]. Il existe dans cette attitude un désir de souligner son individualité artistique, fait qui marque, selon nous, pour la gravure roumaine un moment semblable — bien entendu, à l'échelle locale — à celui que l'art occidental a connu à l'époque de la Renaissance.

Ajoutons que l'importance de Strilbițchi consiste aussi dans le fait que, sur son exemple — et souvent en copiant directement ses œuvres — s'est formé l'hiéromoine Siméon, l'initiateur de l'école de gravure du monastère de Neamț [12], école dont les productions représentent le

---

[10] *Ibidem*, p. 292 nº 478.

[11] Lors des tirages ultérieurs, exécutés par d'autres graveurs d'après les planches de Strilbițchi, la partie de la gravure renfermant ce blason a été parfois effacée. Nous nous référons à une autre image de *St. Jean Damascène en train d'écrire* que celle du pope Mihai Popovici, que nous avons déjà mentionnée. Celle de Mihai Strilbițchi, mais sans son blason, a été republiée à Jassy, en 1806, illustrant le volume : *Descoperire... a pravoslavnicei credințe* [Découverte ...de la foi orthodoxe]. (Cf. I. Bianu et N. Hodoș : *op. cit.*, t. II, p. 482 nº 697 ; G. Oprescu : *op. cit.*, pp. 132—133).

[12] « En 1800, Mihai Strilbițchi venant assister à la fête patronale du monastère de Neamț, l'archimandrite d'origine russe Calmuschi lui demanda l'imprimerie de Dubasari ; Strilbițchi lui fit don d'une vieille presse en bois, tout une série d'instruments et une quantité de lettres en plomb. Ce fut la base de la typographie de Neamț qui commença à travailler en 1802. » Cf. T. Mihăilescu : *Aportul lui Mihai Strilbițchi în orientarea laică a tiparului din Moldova la sfîrșitul secolului al XVIII-lea — Prima sesiune științifică de bibliologie și documentare* [L'apport de Mihai Strilbițchi à l'orientation laïque de l'imprimerie de Moldavie à la fin du XVIIIe siècle — Première session scientifique de bibliologie et documentation], Bucarest, 15—16 déc. 1955, p. 110, note 24.

Мученикъ Геωргїи
Архаггль Гаврїилъ
Протоїерей:
Михаилъ Стрл

Fig. 3.

Fig. 4.

dernier moment insigne de l'évolution de la gravure traditionnelle roumaine, avant sa disparition survenue vers le milieu du siècle passé. Nous voudrions souligner encore le fait que cette disparition survint non par suite d'un épuisement de la capacité artistique de nos graveurs, ni parce que ceux-ci n'auraient pu trouver des ressources suffisantes pour adapter à leurs possibilités les suggestions venues d'Occident, mais parce que la technique, difficile et laborieuse, de la taille d'épargne reçut un coup mortel au moment de la mise en circulation, chez nous aussi — à l'exemple de l'Occident — de la lithographie et, ensuite, des procédés mécaniques. Mais avant d'arriver à ce point, et comme pour prouver sa force et sa vitalité, la xylogravure autochtone s'épanouira une dernière fois entre les murs du monastère de Neamţ, avec un éclat en rien inférieur aux grands moments qu'avait vécus l'art graphique d'antan.

Les artistes qui travaillèrent au sein de l'école de Neamţ ne sont plus des typographes et des graveurs en même temps, mais seulement des graveurs. C'est avec eux que s'effectue chez nous la séparation entre le métier artisanal et l'activité artistique, séparation qui — grâce à des circonstances historiques plus favorables — s'était produite en Occident longtemps auparavant. Siméon, comme aussi ses successeurs immédiats,

Ghervasie, Théodosie, Damian, Nicolae et un autre Siméon, ne s'occuperont plus d'imprimerie, cet art étant laissé maintenant au compte des artisans, dont le nom — estimé certainement moins important — ne figure bien de fois pas même dans la page de titre. Mieux, si Siméon et Ghervasie travaillaient encore à illustrer des livres imprimés, Théodosie, Damian, Nicolae et le « frère » Siméon n'exécutent plus — à de rares exceptions près — que des gravures isolées. Faisant donc de ces dernières des œuvres viables en soi, indépendantes de tout texte imprimé, lesdits graphiciens ont marqué, croyons-nous, un pas de plus en avant sur la voie de l'émancipation de la gravure, c'est-à-dire, de sa constitution en tant que genre artistique à part.

Du nombre des xylogravures exécutées par l'hiéromoine Siméon (encadrements, frontispices décoratifs et illustrations en pleine page), nous rappellerons ici seulement *L'Echelle de St. Jean du Sinaï*[13]. A l'aide de traits fins et précis, le graveur y a réalisé une composition intelligemment équilibrée, en utilisant avec des résultats remarquables le contraste entre le registre inférieur (à droite), d'une belle tonalité noire, et la surface blanche du haut de la page, à peine troublée par quelques formes en mouvements.

Par rapport à Siméon, si pondéré dans sa manière d'expression, Ghervasie nous apparaît plus agité, plus dynamique, plus « baroque ». Sa facture est moins soignée et moins sobre que celle du premier. Elle nous révèle, en effet, un tempérament artistique d'une énergie plus débordante. Il semble avoir été un esprit plus inquiet, plus ouvert aux innovations que Siméon, dont l'œuvre se maintient, en général, dans les limites de la bonne tradition graphique des Pays roumains. Son œuvre nous laisse entrevoir, par ailleurs, un contact plus étroit avec la gravure occidentale, surtout allemande[14] (fig. 5), connue certainement grâce aux exemplaires qui avaient depuis pas mal de temps circulé aussi bien chez nous[15], que dans toute la Péninsule des Balkans[16]. Son œuvre nous

---

[13] Parue dans *Scara cuviosului părintelui nostru Ioan* [L'Echelle de notre pieux père Jean], imprimée à Neamț en 1814] (Cf. Gh. Racoveanu : *Gravura în lemn la mănăstirea Neamțul* [La gravure sur bois au monastère de Neamț], Bucarest, 1940, p. 23, pl. III) ; I. Bianu et N. Hodoș ; *op. cit.*, t. III, p. 106 n° 857 ; G. Oprescu : *op. cit.*, pp. 158–159.

[14] Significatifs à cet égard nous semblent les thèmes : la *Dérision du Christ* (Racoveanu, pl. XLII-1), *Jésus au temple* (*ibid* , pl. XLIII–2), *Marthe et Marie* (*ibid* , pl. XLIII-3) et surtout le *Riche à qui les terres avaient rapporté avec abondance* (*ibid.*, pl. XLIV-1).

[15] Pour la circulation des gravures occidentales aux Pays roumains voir aussi l'étude de Barbu Brezianu : *Rudimente de învățămînt artistic la „Zugravii de subțire" din Moldova și Țara Romînească* [Rudiments d'enseignement artistique chez les peintres de Moldavie et de Valachie], «Studii și cercetări de istoria artei », IX (1962), n° 1, pp. 79–105. L'auteur donne une bibliographie sommaire à ce propos.

[16] En Bulgarie, par exemple, l'art d'un Guido Reni a été connu des peintres locaux par l'intermédiaire des gravures. Il suffit de songer à une composition comme celle représentant l'*Archange Michel prenant l'âme du riche*, copiée par un graveur bulgare (Musée de Samokov, où se trouvent aussi quelques gravures religieuses occidentales, comme un *St. François recevant les stigmates* et une Madone d'école bolognaise).

Fig 5.

révèle, d'autre part, une référence plus fréquente aux éléments empruntés au milieu ambiant. Un témoignage en faveur de cette affirmation nous est fourni non seulement par les localisations plus précises de paysages (le fond de quelques-unes de ses compositions), mais aussi par le portrait qu'il exécuta en 1817, celui du supérieur du monastère de Neamţ à la fin du XVIII^e siècle, Paisie Velicicovschi (fig. 6)[17]. Sans cette économie de moyens qui caractérisait l'œuvre de l'hiéromoine Siméon, le portrait exécuté un peu trop minutieusement par le moine Ghervasie n'en est pas moins une image véridique, même si — du point de vue du dessin et de la mise en page — elle semble réalisée à l'aide de procédés techniques quelque peu rudimentaires et gauches.

Une copie de ce portrait appartient au moine Théodosie et porte la date de 1836. Celui-ci est, à son tour, l'auteur d'un nombre de près de 60 xylogravures, imprimées dans un tirage suffisamment grand pour être diffusées comme travaux indépendants. Trois d'entre elles mériteraient une mention à part, tant par leurs dimensions importantes que par leur qualité artistique : la *Déisis*, un *St. Charalampe foulant le diable* (semblable d'ailleurs à la xylogravure exécutée peut-être quelque peu avant par l'artiste paysan, Nichita Morar de Hăşdate) et, finalement, l'Ermite crucifié (fig. 7). Œuvre de jeunesse, réalisée — comme l'indique l'inscription — en 1824, cette gravure qui représente un moine torturé par les démons — symbolisant les péchés capitaux et les tentations — semble être la réplique orientale du goût romantique de l'époque pour les scènes macabres, d'un caractère dramatique aigu, goût qui, on le verra, sera exprimé d'ailleurs aussi bien dans l'art bulgare.

Apparue tardivement dans l'iconographie roumaine, l'image à laquelle nous faisions allusion, ne constitue pourtant pas un cas isolé dans le monde orthodoxe des XVIII^e et XIX^e siècles. C'est ainsi qu'on la retrouve peinte, sous la forme d'une grande composition murale, sur la façade occidentale de la chapelle du cimetière de Hurez, de même que dans le pronaos du monastère de Sokoloski, près de Gabrovo, en Bulgarie, peinture qui date seulement de 1862[18]. Il semblerait que le thème ait existé aussi dans l'iconographie tardive russe, l'un des derniers exemplaires de ce type — en fait, une chromolithographie imprimée en 1906 à St.-Pétersbourg — pouvant être vu dans la collection du professeur Assen Vassiliev de Sofia.

Le motif du moine crucifié ne constitue pas le seul thème que l'on puisse retrouver en commun dans l'iconographie roumaine et bulgare de cette époque. Mais il est significatif pour tout un répertoire de motifs et

---

[17] Racoveanu, *op. cit.*, pl. LVIII—LX.

[18] Au-dessus de la porte, l'inscription : « Cette église a été peinte en 1862, oct. 25 par les peintres Pope Pavel et son fils Nikola de Şipka. »

Fig. 6.

pour une certaine orientation de cet art tardif, axé sur l'idée du caractère précaire et vain de l'existence, conjugué à l'obsession de la mort. Nous reviendrons sur cet aspect que nous nous proposons de traiter plus amplement dans le deuxième chapitre de cette étude, celui consacré à la peinture. Les analogies entre l'art de chez nous et celui de Bulgarie sont surtout d'ordre iconographique. Du point de vue des procédés techniques employés, la gravure bulgare de type traditionnel s'est développée sur des coordonnées tout à fait différentes de celles de la gravure roumaine.

L'illustration xylographique ne date, en Bulgarie, que du milieu du siècle passé ; bien que certains chercheurs bulgares mentionnent des xylogravures populaires qui auraient circulé chez eux aussi au XVIII[e] siècle, on n'a pu citer en espèce aucun cas concret [19]. Il est possible qu'il s'agisse purement et simplement des xylogravures populaires roumaines, dont la circulation au-delà des Carpates et même du Danube a été récemment mise en évidence [20]. De cette façon est parvenue à la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia un exemplaire de la célèbre xylogravure en couleurs, *La Nativité*, provenant du centre graphique transylvain de Hășdate (fig. 8). En dépit de son inscription rédigée en roumain, c'est certainement par inadvertance qu'elle a été attribuée à l'école de Samokov, dans une étude par ailleurs extrêmement sérieuse et bien documentée [21].

C'est en raison des conditions historiques bien défavorables où vécut si longtemps le peuple bulgare, que jusqu'au XIX[e] siècle bon nombre de livres imprimés et des antimenses [22] lui sont venus des Pays roumains. Rappelons encore le fait que le premier livre imprimé en langue bulgare — le *Kyriakodromion* de 1806 [23] — a été publié à Rîmnic, en Petite Valachie, par deux des derniers descendants de la famille Athanasievici, la plus importante dynastie de typographes et graveurs roumains du XVIII[e] siècle, et des premières décennies du suivant. Il s'agit du fils du pope Mihai Athanasievici ou Popovici, Dimitrie Mihailovici, et de son fils, Gheorghe, qui ont travaillé ensemble sous la commande de l'évêque de Vrața, Sofronie, traducteur en bulgare du livre en question.

---

[19] Vesselin Stajkov, chapitre sur la gravure bulgare dans *Who's who in Graphic Art*, Zurich, Graphis Press, éd. I, 1962, pp. 76—77.

[20] Ioana Cristache Panait, *op. cit.*; Ștefan Meteș, *op. cit.*

[21] Evtim Tomov, *La renaissance de l'estampe et de la lithographie* (en bulgare), Sofia 1962, p. 60, pl. 39.

[22] Nous signalons à ce propos l'antimense sur soie consacré en 17... (le reste est effacé) par l'archevêque de Rîmnic, Kyr Filaret, et un autre de 1773, consacré toujours par un archevêque de Rîmnic, Kyr Grigorie. Tous les deux antimenses se trouvent en ce moment au Musée de la Patriarchie de Sofia.

[23] Un exemplaire du *Kyriakodromion* de 1806 est conservé au Musée de la Patriarchie de Sofia ; un autre, au Musée de Stara Zagora.

Fig. 7.

Fig. 8.

C'est à peine en 1828 que le maître d'école Nikola Karastjanov — une figure éclairée de la culture bulgare du siècle passé — put acquisitionner à Belgrade une presse manuelle à imprimer, qu'il installa à Samokov et à l'aide de laquelle il fit sortir quelques volumes — au commencement sans décorations — et ensuite une série d'estampes isolées représentant les saints les plus populaires. D'une illustration proprement dite il ne saurait être question qu'en 1852, lorsque le fils de Nikola Karastjanov, Athanasie, réalisa les petites images destinées à embellir l'ouvrage imprimé cette même année évcquant *Les souffrances du glorieux saint et grand martyr Démètre* [24]. Etant paru toutefois à une épcque où le problème de l'illustration était de plus en plus résolu à l'aide de toute une série de procédés mécaniques ou à l'aide de la lithographie — d'une exécution beaucoup plus simple — le genre de l'illustration xylographique n'occupe pas une place importante dans l'art graphique bulgare, comme ce fut le cas chez nous. En échange, la gravure en métal, qui détient un rôle de premier ordre dans l'art graphique bulgare, n'a trouvé chez nous plus large audience qu'après 1860, grâce à l'activité du peintre Théodore Aman. Mais ses œuvres s'écartent sensiblement de la ligne traditionnelle, aussi bien de la xylogravure roumaine, que de la gravure en métal de type athonite, pratiquée sur une très large échelle en Bulgarie au XIX^e^ siècle.

La technique adoptée par les artistes bulgares fut celle en taille-douce, ou au burin (Kupferstich). Cette technique fut consacrée par les réalisations prestigieuses des graveurs français ou hollandais des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Sa rigueur avait été depuis longtemps remplacée en Occident par des procédés techniques plus doux qui rapprochaient cet art — surtout grâce aux effets calculés de clair-obscur — de la peinture. Introduite au Mont Athos à un moment où la gravure au burin était toute puissante en Occident, pour des motifs que nous ne désirons pas approfondir ici, cette technique se répandit dans tout l'Orient chrétien — à l'exception des Pays roumains — et dura jusque vers le milieu du siècle passée.

Les prototypes de ce genre de gravure ont été — comme cela fut récemment montré [25] — le deux œuvres exécutées en 1553 par Pierre Belon du Mans, qui représentent — dans une image panoramique — l'emplacement des principaux sanctuaires religieux de l'Athos. Depuis lors, les œuvres du graveur français ont été copiées, d'abord par des artistes provenant du milieu monastique local , pour servir plus tard de source d'inspiration aux graveurs des centres religieux du Mont Sinaï

[24] E. Tomov, *op. cit.*, p. 40, fig. 17—19.

[25] Dr. Paul Mylonas, *Athos und seine Klosteranlagen in alten Stichen und Kunstwerken*, Athen, 1963, pp. 2—3, ill. 1 et 2.

et de Jérusalem, d'une part, des centres russes de Kiev et de Moscou, de l'autre. Au XVIIIe siècle, les images de type athonite — où nous sommes autorisés à voir une préfiguration archaique, locale et balkanique du paysage occidental — font leur apparition aussi dans la gravure serbe. Nous nous référons, en premier lieu, aux gravures réalisées par Christophore Jefarović pour illustrer, avec des vues de Jérusalem, son album publié en 1750—1752 sous le titre de *Opisania Jerusalema* [26] [Description de Jérusalem].

Bientôt des artistes autrichiens ou serbes commenceront à tailler eux-aussi des gravures ayant comme thème les principaux monuments religieux de Serbie. Ainsi prit naissance, en 1756, la gravure qui représente l'image du monastère de Hopovo, due au graphicien bien connu de cette époque en Autriche, Jakob Schmutzer [27], puis celle des monastères de Studenica, imprimée à Moscou en 1758 [28], ainsi que celle de Krušedol, réalisée en 1775 par Zachari Orfelin [29]. Vers la fin du XVIIIe siècle fut imprimée aussi une gravure ayant comme thème l'image de l'église patriarcale de Peć, œuvre du dernier graveur serbe qui conserve encore, à cette époque tardive, quelque chose le rattachant encore à l'ancienne tradition iconographique et stylistique de son pays, Hadji Ruvim Nenadović [30]. C'est peut-être l'une des dernières manifestations de la tradition athonite dans l'art graphique serbe, car au XIXe siècle ce genre artistique—qui représentait en fait une conception retardée — disparaît tout à fait du firmament de l'art serbe, entraîné sur la voie d'une émancipation rapide, à l'exemple de l'Occident.

Il est intéressant toutefois de remarquer que les gravures de type athonite n'eurent aucune prise sur l'art graphique roumain. Quoique connues depuis une époque qu'on ne saurait préciser — en dépit de leur fragilité pareils exemplaires se conservant aujourd'hui encore dans certaines collections publiques [31], dans des fondations religieuses [32] ou des

---

[26] *Delo Hristofora Jefarovića* [L'œuvre de Christophore Jefarović], Galerija Matice Srpske, Novi Sad, 1961, p. 76.

[27] Dinko Davidov, *Hopovo*, Beograd, 1964, pl. VIII.

[28] Miodrag Javanović, *Prilog proucavanju uticaja Ruske grafike na Srpsku umetnost sredine XVIII veka* [Contributions à l'étude de l'influence de l'art graphique russe sur l'art serbe au XVIIIe siècle], « Rad Voivodjanskih Muzeja », 8 (1959), p. 173, ill. 1—2; Idem, *Ruskosrpske umetnicije veze u XVIII veku* [Liens russo-serbes au XVIIIe siècle], « Zbornik filosofskog Fakulteta », VII, p. 387 et 388.

[29] Dinko Davidov, *Kruședol*, Beograd, 1964, p. X.

[30] Dejan Medaković, *Die serbische Kunstliteratur des 18—19 Jahr. Ein biographisch-kritischer Forschungbericht*, « Sudostforschungen », Munchen, XXIV (1965), p. 180.

[31] La collection du Cabinet d'estampes de l'Académie Roumaine possède sept exemplaires athonites, dont certains ne figurent pas dans le catalogue dressé par Paul Mylonas en 1963, à l'occasion du millénaire du Mont Athos.

[32] A l'église de Bucur de Bucarest sont exposées quatre gravures de ce genre. L'exemple n'est pas singulier et nous nous proposons d'y revenir.

maisons paysannes [33] — elles n'ont pas été assimilées et adaptées à notre goût artistique. Du reste, à la date où elles auraient pu se faire une place dans l'art roumain, l'intérêt de nos artistes semble s'être orienté plutôt dans la direction des renouvellements radicaux que dans l'assimilation des modalités artistiques liées encore à la tradition.

A cet égard, la vaste composition murale peinte dans l'exonarthex de l'église du monastère de Polovraci, à la place du traditionnel *Jugement dernier*, et qui représente — dans leur cadre naturel — les principales fondations religieuses athonites, est demeurée une simple tentative sans lendemain dans le contexte de l'art roumain. Il serait d'ailleurs indiqué de rechercher dans quelle mesure le choix d'un pareil thème appartient aux peintres grecs qui y ont travaillé à l'époque de Brancovan. Un autre fait significatif c'est que la gravure grecque — qui a certainement servi de modèle à la peinture murale de Polovraci — n'a pas trouvé d'émules parmi les graveurs roumains, les deux timides tentatives de Vlaicu à Blaj étant des exemples tout à fait singuliers au sein de l'art graphique roumain de cette époque. Modestes et gauches expériences personnelles, elles peuvent être plutôt mises en rapport avec les illustrations des livres de l'Europe centrale qu'avec la gravure de pèlerinage athonite.

Les seules gravures de ce type que l'on trouve sur le territoire de notre pays sont celles qui montrent quelques monuments du Banat, exécutées probablement à l'exemple de la gravure serbe. Parmi celles-ci on peut citer les trois exemplaires représentant le monastère de Hodoş-Bodrog (district d'Arad), imprimés à Vienne en 1750 et conservés aujourd'hui dans les collections dudit monastère (l'un exposé dans l'exonarthex et les deux autres dans la bibliothèque). Tous les trois font partie d'un même tirage d'une gravure anonyme où n'est mentionné que le nom du client — l'archevêque Pavel Nenadovici — et sont imprimés de telle façon que les contours et les parties hachurées se détachent en blanc sur fond bleu vert. Une image semblable est celle représentant l'église serbe de St.-Anne, exécutée en 1758 par un graveur serbe ou autrichien qui n'a pas signé son nom, gravure dont un exemplaire se conserve encore dans la collection de l'évêché d'Arad, et un autre se trouvait, il y a quarante ans, dans l'église du village de Chesinţ, au Banat [34].

Les premières gravures athonites destinées à la Bulgarie ne portent pas encore l'empreinte du baroque « levantin », ni de celui, un peu ultérieur, de facture viennoise. Plus proche du type mis en circulation pour la première fois par Pierre Belon du Mans, la plus ancienne d'entre elles

---

[33] Une gravure athonite représentant *St. Georges de Ianina* fut trouvée par une équipe du Musée d'art populaire de Bucarest, dans une maison paysanne près de la com. Bisoca (Vrancea).

[34] Voir la réponse de la commune de Chesinţ, arrondissement de Lipova, département de Timiş dans « Analele Banatului », II (1929), n° 2, p. 117.

— remontant en 1748 — nous présente une ample image du monastère de Zographou, avec, au registre inférieur, des scènes de la vie monacale. La composition toute entière est entourée d'un étroit cadre décoratif [35].

La seconde, de 1779, est une commande du marchand bulgare de Bansko, Hadji Stoijl, donateur aux monastères athonites de Chilandar et de Zographou [36], et représente — dans une image aux dimensions plus modestes que la précédente — le premier de ces monuments (fig. 9), ayant tout autour 17 médaillons renfermant des scènes religieuses, avec inscriptions en grec et en bulgare. Bien que cette gravure ait été exécutée à Vienne, ses éléments décoratifs accusent un caractère encore assez archaique, sans les beaux cadres baroques qui entourent la gravure suivante, imprimée en 1791 dans la même ville, et ayant comme thème l'image de *St. Jean de Rila* (fig. 10) [37].

D'une exécution technique irréprochable, cette gravure deviendra le prototype de toute une série d'images de pèlerinage, jusque vers la fin du XIXe siècle. Son schéma compositionnel diffère de celui des gravures athonites par le fait que, en son centre et à une échelle plus grande que l'image du monastère, se dresse l'image imposante du saint protecteur de cette fondation, Ivan Rilski [38]. Un an plus tard, en 1792, le graveur Nikolai Diakonov réalisa à Moscou une variante de l'exemplaire viennois [39], d'une facture assez soignée — bien qu'un peu maladroite — différant du prototype par le fait aussi qu'elle apparaît inversée, comme cela arrive toutes les fois qu'on copie une gravure.

C'est encore à Moscou que fut commandée, en 1800, une troisième gravure de ce genre, par le marchand Nikola Spasov originaire de Samokov, mais établi à cette époque dans la ville russe de Taganrog [40]. D'autres habitants de Samokov. commandèrent aussi à l'étranger des gravures ayant comme sujet les plus insignes fondations religieuses de Bulgarie. C'est ainsi que prit naissance à Vienne, en 1807, aux frais de Petar Rana, la gravure représentant le monastère de Bacikovo [41], œuvre dont l'importance mérite d'être soulignée à bien des points de vue. Tout d'abord, parce que, en dehors de l'église principale et des chapelles qui l'entourent, le graveur y a représenté aussi les figures des donateurs ainsi qu'une vraie scène de genre, dans le groupe des moines portant en procession les

---

[35] E. Tomov, *op. cit*, p. 15, fig. 2.

[36] *Ibid.*, pl. 2; Wassil Sahariew, *Graphische Arbeiten der Schule von Samokow*, Dresden, 1968, p. 8.

[37] Collection de la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia (inv. A. IV, 500).

[38] W. Sahariew, *op. cit.*, p. 11.

[39] *Ibidem* (inv. A. IV, 498).

[40] *Ibidem*; E. Tomov, *op. cit.*, p. 18.

[41] Alla Kostova — Konstantin Kostov, *Bacikovo*, Sofia, 1963 (préface et fig. 13—14).

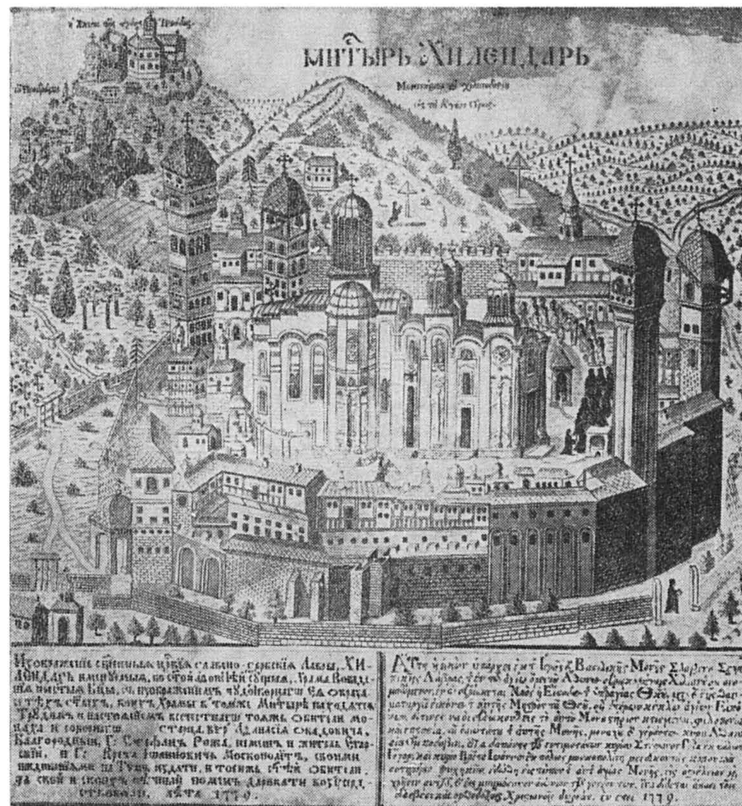


Fig. 9 b.

Fig. 10.

icônes de la Vierge (fig. 11). En second lieu, parce que cette gravure a servit de modèle à la grande peinture murale réalisée vers 1840—1841[42], sur le mur extérieur du réfectoire de ce monastère. Nous reviendrons sur

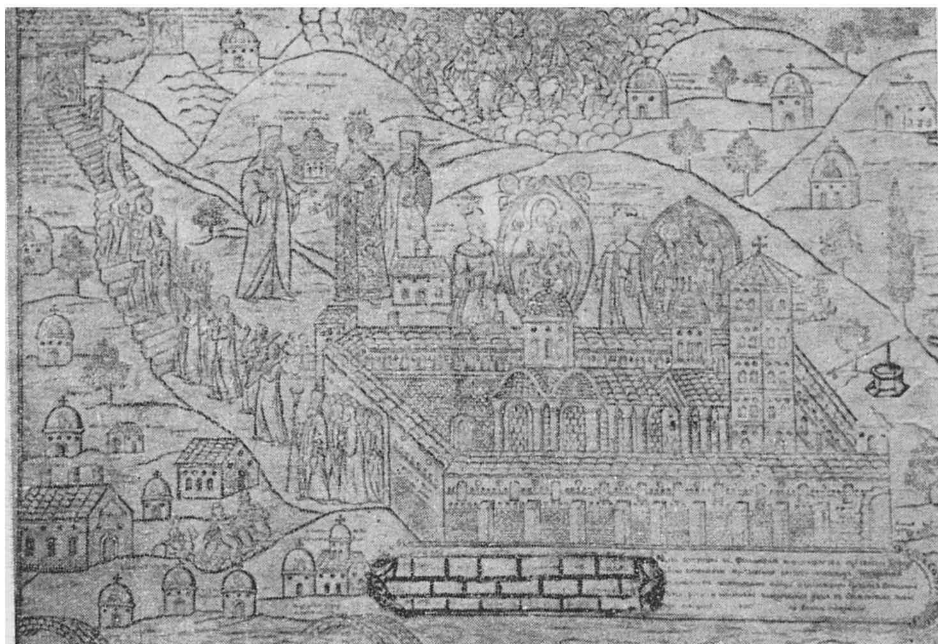


Fig. 11.

l'influence que la gravure exerce à cette époque sur la peinture, et réciproquement.

En 1816, un nouveau thème iconographique se fait jour dans la gravure en taille douce de Bulgarie. Il s'agit de la *Dormition de St. Jean de Rila*, dont le premier exemplaire parut toujours à Moscou, en 1816, avec l'aide matérielle de l'habitant de Samokov, Manassi Gheorghiev[43]. Une variante perfectionnée de cette gravure, d'un travail très soigné et agrémenté de décorations néo-classiques fut réalisée trois ans plus tard à Vienne, aux frais du moine Drago de Raslog (fig. 12).

Vers 1818 arriva au monastère de Trojan un de ces moines pèlerins qui, circulant incessamment à travers la Péninsule des Balkans, contribuèrent à y créer et a y maintenir une remarquable unité stylistique, unité qui n'a toutefois jamais exclu une multiplicité de modalités d'expression artistique, distinctes et nuancées. D'origine russe, comme le

[42] W. Sahariew, *op. cit.*, p. 11 ; E. Tomov, *op. cit.*, p. 21.

[43] Collection de la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia (inv. A. IV, 490).

Fig. 12.

montre son nom, Leontin Rus était un artisan consciencieux, capable dans une égale mesure de graver délicatement une plaque de métal, mais aussi de l'imprimer correctement après. Sur commande de la communauté monastique, Leontin Rus travailla au couvent de Trojan trois gravures au burin [44], dont la plus importante par ses dimensions comme par ses qualités artistiques est, à notre avis, celle qui nous montre l'ensemble architectural de la fondation mentionnée, y compris les chapelles environnantes. Une réplique de cette dernière œuvre, d'une facture un peu plus souple, encore que le dessin soit devenu moins net par suite des dégradations que la plaque a subies, entre temps, c'est celle du disciple et continuateur de Leontin Rus, le moine graveur Philothée, devenu plus tard le supérieur du couvent de Trojan (fig. 13).

Bientôt prendront naissance d'autres ateliers de gravure, l'un près de l'église de St.-Jean le Théologien (Sveti Ivan Bogoslov), non loin de Vraţa, puis un autre, beaucoup plus important, dépendant du monastère de Rila. C'est là que fut réalisé un grand nombre de gravures de pèlerinage, ayant toutes comme thème central l'image du saint patron de cette ancienne fondation religieuse, représenté sous diverses hypostases, soit durant sa vie (debout et avec kamilavkion (fig. 14.) ou en buste et tête nue (fig. 15), ou, enfin, en capuchon d'ermite, soit pendant ses funérailles.

Nous avons insisté davantage sur le chapitre des gravures de pèlerinage, car elles se rattachent à la tradition athonite et, par conséquent, constituent un témoignage de plus des liens qui unissent depuis longtemps les manifestations artistiques des divers pays balkaniques. Pour la Bulgarie, elles sont à même de nous fournir aussi de précieux renseignements pour l'étude de l'architecture religieuse de ce pays, telle qu'elle existait encore au siècle dernier. A côté toutefois de celles-ci, il y en a eu toute une série d'autres, ayant comme thème des images moins significatives qui ne méritent pas, croyons-nous, un examen de plus près. Il y a, pourtant, dans ce répertoire traditionnel une catégorie de gravures qui apportent une note singulière dans l'ensemble de l'art bulgare de l'époque. Il s'agit des gravures à sujet macabre, dans le goût d'un Hieronymus Bosch ou d'un Breughel l'ancien, en Occident, d'un moine Théodose le graveur ou de maints autres peintres d'églises de chez nous, artistes qui, à des moments différents, se sont trouvés à la limite d'une époque et au commencement d'une autre et dont les œuvres nous laissent entrevoir les crises de conscience et les angoisses qui hantaient l'esprit de leurs contemporains. Un exemple frappant de ce genre de gravure est la *Scène*

---

[44] L'une représente *St. Nicolas* sur un trône de forme baroque, la seconde le *Monastère de Trojan* avec ses chapelles et la dernière, la *Ste. Vierge « la douce »*. Tous les trois clichés de ces gravures peuvent être vus au musée du monastère de Trojan.

Fig. 13.

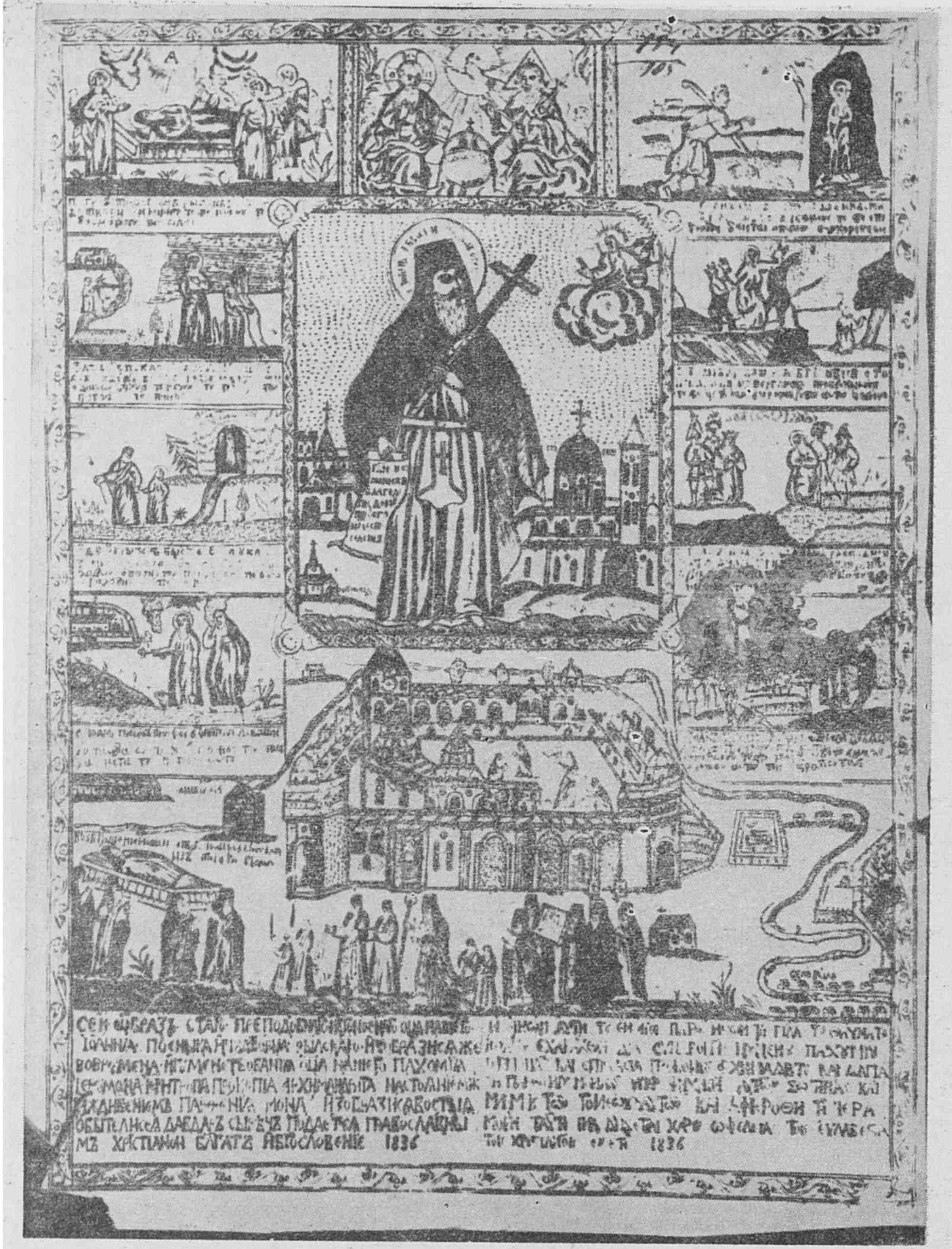


Fig. 14.

Fig. 15.

de sorcellerie (fig. 16), dont le cliché est conservé au musée du monastère de Rila, et qui n'est rien d'autre que la copie de l'émouvante composition réalisée par Dimitrie Christov Zograf, le frère aîné de Zacharie Zograf, sur le mur extérieur de l'église principale dudit couvent. Nous voici obligée de constater, encore une fois, le lien étroit qui existait à

Fig. 16.

cette époque entre les œuvres gravées et peintes, ainsi que l'influence qu'elles exercent les unes sur les autres.

Le musée du monastère de Rila conserve encore une autre plaque de métal d'une gravure de grandes dimensions exécutée en 1847 par l'orfèvre (« zlatar ») Toma Sider de Kruşevo, petite localité de Macédoine. Il s'agit d'une variante de la gravure représentant la *Dormition de St. Jean de Rila*, réalisée pour la première fois — nous l'avons vu — à Moscou en 1816. Toma Sider reproduit avec la plus grande fidélité la variante viennoise, dont il schématise la forme (voir surtout l'aigle bicéphale), tout en renonçant au cadre de style Biedermeier, fait de guirlandes de fleurs enroulées autour de petits cylindres aux extrémités bulbeuses. L'artiste atténua encore le contraste existant dans l'œuvre du graveur viennois entre les valeurs intensément foncées et les surfaces tout à fait

blanches, en obtenant ainsi une image où le jeu des lumières et des ombres reste quelque peu inexpressif et uniforme.

Toma Sider nous fait pénétrer dans un autre domaine de la gravure bulgare, celui qui se rattache au développement des arts dans les centres d'artisans. Si nous ne nous sommes occupée jusqu'ici que des ateliers créés au sein des monastères, où le métier était pratiqué par des graveurs provenant exclusivement du milieu monastique, Toma Sider, lui, est — croyons nous — le seul artiste qui n'ait pas appartenu à l'ordre monastique. Son activité perpétue une ancienne tradition artistique autochtone, qui depuis fort longtemps avait atteint dans cette région des résultats remarquables dans le travail au repoussé ou incisé des métaux.

Pour conclure ces quelques pages sur l'important chapitre de la gravure bulgare traditionnelle au XIXe siècle nous croyons nécessaire de rappeler encore quelques dates, qui peuvent servir de points de repaire. En 1818—1819 prend naissance au monastère de Trojan le premier atelier de gravure bulgare autochtone, suivi en 1821 par un autre, ouvert près de l'église Sveti Ivan Bogoslov, aux environs de Vraţa. Enfin, à une date que nous ne saurions préciser, le grand établissement graphique du monastère de Rila commence à dérouler une activité très féconde, tant dans le domaine de la gravure en taille-douce, que dans celui de la lithographie. Son rôle dans ces deux domaines peut être comparé à celui détenu, en ce qui concerne la gravure sur bois, par l'école de Nikola Karastojoanov et de ses fils, travaillant tous à Samokov, artistes dont nous faisions mention plus haut. Ajoutons à ce tableau sommaire la catégorie des xylogravures anonymes, exécutées toujours à Samokov, ayant comme trait distinctif le fait qu'elles ont été ultérieurement coloriées à la main. Le plus souvent les couleurs employées — toujours à l'eau — sont de la même qualité et tonalité que celles utilisées dans les xylogravures en couleurs de Hăşdate (jaune, violet, quelquefois aussi vert ou brun). Dans l'*Ascension du Christ*, ainsi que dans quelques très rares xylogravures anonymes de Samokov, la couleur dominante est un rouge carmin, qu'on ne rencontre jamais chez les graveurs de Transylvanie, et dont l'origine nous échappe pour le moment.

Si du point de vue iconographique on peut facilement discerner de nombreux traits communs entre la gravure roumaine et celle bulgare, il existe cependant entre elles une différence fondamentale, qui découle du procédé technique employé : d'une part, la xylogravure, de l'autre, la gravure en taille-douce. Bien que cette dernière ait été certainement connue bien avant, grâce aux estampes qui illustraient plus d'un livre occidental de caractère historique et géographique, ou grâce aux portraits

des princes roumains gravés à l'étranger, surtout au XVIII^e siècle, et même si un Italien de la cour de Brancovan, Del Chiaro, mentionne l'existence d'un atelier de gravure en taille-douce (« in rame »), à Bucarest [45], ce genre n'a pu s'imposer dans l'art graphique roumain. Les seules gravures sur métal rencontrées longtemps chez nous furent celles destinées à décorer quelques livres, gravures exécutées exclusivement par des étrangers provenant des centres artistiques de l'Europe centrale. Il ne s'agit donc pas de gravures indépendantes et de contenu religieux — comme celles balkaniques de type athonite — mais de simples illustrations utilisées à seule fin de rendre plus accessible le contenu de certains livres à caractère, en général, profane (juridique, littéraire, historique, philosophique ou éthique).

La différence essentielle entre la gravure bulgare et celle des Pays roumains est donc, en premier lieu, une différence d'*orientation*. Tandis qu'en Bulgarie l'introduction de la technique au burin a signifié l'intégration d'un important secteur de l'art graphique de ce pays dans le circuit artistique du monde oriental, pour nous cette technique a représenté une modalité nouvelle — encore que modeste — de prise de contact avec la conception esthétique de l'Occident. La gravure sur métal jusqu'à Théodore Aman ne détiendra cependant jamais chez nous la place qu'elle s'était acquise dans un laps de temps si court dans l'art graphique bulgare. Demeurant longtemps réfractaires aux suggestions de ce nouveau mode d'expression artistique, les artistes roumains — même lorsqu'ils l'ont adopté — le firent à l'échelle réduite, et surtout, ne songèrent jamais qu'ils pourraient en faire le véhicule d'une conception artistique se rattachant au passé, comme ce fut le cas en Bulgarie.

Il existe une seule technique graphique qui ait joué un rôle tout aussi important en Bulgarie que dans les Pays roumains : la lithographie. Mais nous ne nous y arrêterons pas, parce qu'elle représente manifestement — non seulement dans nos contrées, mais dans le monde entier — l'élément novateur par excellence dans l'art graphique au XIX^e siècle. Sans nier, en outre, le rôle que la lithographie a joué dans l'intégration rapide de l'art graphique autochtone dans la communauté artistique et culturelle européenne, l'orientation académique de cet art à l'époque qui nous préoccupe a créé une situation paradoxale : ce que nous avons accueilli ce ne fut pas cette extraordinaire expérience de vie et d'art des gens de la Renaissance, mais une manière tardive, désuète et depuis longtemps épuisée par l'académisme. Certes, lorsqu'un Asachi chez nous, ou

[45] Del Chiaro, *Istoria della moderne rivoluzioni della Valachia*. Nuova edizione per cura di N. Iorga, Bucarest, 1914, p. 50—51.

un Nikola Pavlovici, en Bulgarie, commencèrent leur vaste programme culturel, en pratiquant sur une large échelle la lithographie, d'une exécution beaucoup plus facile et rapide que les anciens procédés graphiques, leur action correspondait à des nécessités nationales urgentes. En procédant ainsi ils se faisaient l'écho des aspirations légitimes des esprits les plus avancés de l'époque, désireux de rompre les chaînes du passé pour s'engager au plus vite sur la voie de la vie moderne. Mais aujourd'hui, quand l'humanité cherche fiévreusement à trouver de nouvelles modalités artistiques, l'exemple des modestes xylographes ou burinistes des siècles passés peut nous dévoiler des ressources artistiques d'un grand intérêt.

LE FUTUR PÉRIPHRASTIQUE DANS LES TEXTES ROUMAINS ET SLAVO-ROUMAINS DES XV^{e} ET XVI^{e} SIÈCLES

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

La discussion et l'examen approfondi du problème des affinités linguistiques balkaniques impliquent, entre autres études, celle du futur périphrastique formé avec les auxiliaires *a vrea* (= vouloir) et *a avea* (= avoir), domaine où, si l'on ne saurait prouver avec précision une certaine influence, on pourra noter, toutefois, des similitudes évidentes entre le roumain et le bulgare. Les divers aspects du parallélisme de ces deux langues en ce qui concerne la catégorie verbale du futur ont été déjà analysés par G. Bolocan, dans un article relativement récent [1].

Ce que nous nous proposons de traiter dans le présent article, sans prétendre du reste procéder à une investigation exhaustive, est une question non encore abordée. Il s'agit de préciser d'une manière évidente s'il y a parallélisme ou non-parallélisme entre le futur périphrastique roumain du XVI^{e} siècle et celui employé dans la langue des chroniques et des documents slavo-roumains de la même époque. Le fait nous semble utile non seulement pour surprendre l'évolution, mais la genèse aussi de ces formes du futur dans les langues roumaine et bulgare.

Les deux grandes catégories du futur périphrastique enregistrées par les textes de langue roumaine et par ceux rédigés en « médio-bulgare » (documents et chroniques slavo-roumains *de Valachie*) appartenant à l'époque dont nous nous occupons ici sont : I — le futur formé avec l'auxiliaire *a vrea* et II — le futur formé avec l'auxiliaire *a avea.*

I

En roumain, de même que dans la langue des chroniques et des documents slavo-roumains des XV^{e} et XVI^{e} siècles, on constate la fréquence du futur formé par l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea*, c'est-à-

[1] *Observații cu privire la viitor în română și bulgară* [Remarques sur le futur en roumain et en bulgare], dans Rsl. XIV (1967), p. 202 et suiv.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VIII, 1*, p. 85—108, BUCAREST, 1970

dire Хотѣти et l'infinitif (ou, moins fréquemment, le subjonctif) du verbe notionnel. La capacité de la construction : *vreau* (< lat. *volo*) + *l'infinitif* de rendre l'idée du futur ou d'évoluer dans le sens de la possibilité d'expression d'une idée temporelle est en général reconnue [2]. Pour illustrer l'évolution du futur dans les langues roumaine et française, H. Mihăescu compare deux exemples édificateurs empruntés au latin : *a*) *si quis... vellet inponere* = « dacă cineva *va pune* » (si quelqu'un mettra) et *b*) *quia, quod estis, fui et quod sum essere abetis* = « ceea ce sînteți voi acum, am fost și eu, ceea ce sînt eu acum, *veți fi* și voi » (ce que vous êtes maintenant, je fus moi aussi, ce que je suis moi maintenant, vous le serez). L'exemple avec *vellet* (*a*) a été pris d'une inscription relevée en Dalmatie, alors que le deuxième (*b*) représente la conclusion d'une épitaphe de Rome [3].

Pour ce qui est de la construction Хощѫ (< v. sl. Хъштѫ) + *l'infinitif*, sa capacité de rendre le futur ou d'évoluer dans le sens de l'expression d'une idée temporelle, elle fut pendant longtemps l'objet d'amples débats dans la littérature spécialisée. Selon certains auteurs, Хощѫ + *l'infinitif* ne saurait être une construction temporelle [4]. D'autres points de vue expriment en dernier lieu l'idée que Хощѫ + *l'infinitif* est une construction modale-temporelle [5] ou bien ils soulignent la capacité d'une telle construction de rendre un futur *sui-generis* [6]. N. S. Troubetzkoy voit dans la construction Хощѫ + *l'infinitif* une étape intermédiaire entre une combinaison de mots, une expression temporelle — Hauptzeitwort — et la forme composée du futur [7].

---

[2] F. Streller, *Das Hilfsverbum im Rumänischen* (lat *esse, habere, velle*). Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwurde..., Leipzig, 1902, p 50 et suiv. ; W. Meyer-Lubke, *Rumänisch und Romanisch*, Acad. Roum., Mém. de la section litt , III^e série, vol. V, Mém. I, Bucarest, 1930, p. 18—19 ; Lombard, *Le futur*, p. 8—25 ; Idem, *Le verbe*, p. 956—962 ; A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris, 1930, p. 300 ; B. Muller, *Das lateinische Futurum und die romanische Ausdrucksweisen fur das futurische Geschehen*, dans « Romanische Forschungen », 1964 (76), 1—2, p. 67—95.

[3] H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman* [La langue latine dans les provinces danubiennes de l'Empire romain], Bucarest, 1960, p. 142.

[4] A. Dostál, *Studie o vidovém systému v staroslověnštině* [Etudes sur l'aspect verbal dans le vieux slave], Prague, 1954, p. 613 ; Al. Belić, *О језичкој природи и језичком развитку* [Sur la nature et le développement linguistique], Belgrade, 1959, p. 364—365 ; H. Křižkova, *Vývoj opisneho futura v jazycích slovanskych zvláště v ruštině* [Introduction au futur analytique dans les langues slaves], Prague, 1960, p. 81.

[5] W. Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, vol. II, *Formenlehre und Syntax*, Gottingen, 1928, p 410 ; H. Birnbaum, *Untersuchungen zu den Zukunftsumschreibungen mit dem Infinitiv in Altkirchenslavischen*, Stockholm, 1958, p. 232 ; A. A. Potebnea, *Из записок по русской грамматике*, vol. I, Moscou, 1958, p. 359—362.

[6] A. Vaillant, *Manuel du vieux slave*, vol. I, Paris, 1948, p. 326, parle d' une sorte de futur périphrastique » ; H. Lunt, *Old Church Slavonic Grammar*, Leyden University, 1955, p. 135, affirme que dans un certain nombre de cas le présent du verbe Хотѣти want » est employé avec l'infinitif « in a sense close to the English future ».

[7] *Altkirchenslavische Grammatik*, Vienne, 1954, p. 180.

Enfin, un autre point de vue exprimé par la littérature linguistique est celui qui reconnaît à la construction Хоштѫ + l'*infinitif* la capacité d'exprimer le futur ou d'évoluer dans une formation temporelle [8].

La thèse selon laquelle l'auxiliaire d'une telle construction est apte à marquer la valeur temporelle ou à évoluer dans le sens de la perte graduelle de ses caractères de sémantème pour se transformer en un morphème du temps nous semble la plus juste. Nous fondons cette opinion sur le fait que l'expression du futur en usant des formes du présent de l'auxiliaire *a vrea* combinées avec l'infinitif se trouve entièrement motivée du point de vue sémantique : l'idée de volonté, de désir, comporte de par sa nature même une idée d'avenir aussi. Familier pour les langues bulgare, serbo-croate, roumaine [9], albanaise, grecque, anglaise, danoise, latine classique aussi (pour le latin de basse époque le phénomène devient parfaitement clair, par exemple chez Corippus) [10], le procédé n'est étranger ni à certains dialectes italiens méridionaux (Terano, Abruzzi, Agnone), français de l'Est, dalmate (mais où la construction n'est pas sûre) [11] et même au chinois (où l'on trouve l'élément lexical *yao* = « a vrea ») [12].

Le fait que le néo-grec, le bulgare, le serbo-croate et le roumain connaissent cette construction ne semble pas fortuit, ni dû à des innovations ou évolutions parallèles. Quelques linguistes expliquent le phénomène comme le résultat certain d'une influence néo-grecque [13]. Th. Capidan est enclin à accepter cette thèse, mais avec la réserve que pour la langue roumaine il n'y a pas de preuves attestant si ces formes ont été introduites directement du néo-grec ou par la médiation du bulgare [14].

---

[8] D. Ivanova-Mirčeva, *Развой на бъдеще време (футурум) в българския език от X до XVIII век* [Le développement du futur dans la langue bulgare du X-ème jusqu'au XVIII-ème siècle], Sofia, 1960, p. 98 et suiv. ; I. Popović, *Geschichte der serbokroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960, p. 310—341 ; 380 ; 517—518, 557.

[9] Lombard, *Le verbe*, p. 952—953.

[10] *Idem, Le futur*, p. 9.

[11] Iorgu Iordan, *Dialectele italiene de sud și limba română* [Les dialectes italiens du Sud et la langue roumaine], dans « Arhiva », Jassy, XXXV, 1928, p. 195.

[12] J. Vendryes, *La langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, 1921, p. 179.

[13] B. Conev, *Des rapports linguistiques slavo-roumains*, dans « Slavia », IV (1925), p 131 ; K. Sandfeld, *Ling. balk*, p. 129 et suiv. ; K. Sandfeld — P. Skok, *Langues balkaniques*, dans RIEB, 1936/4, p 172 : « Les différents procédés représentent des étapes parcourues par le grec, qui en est sans doute le point de départ » ; St. Stoikov, *Образуване*, p. 240—241. De l'avis de l'auteur, le phénomène serait général balkanique et dû à la langue néo-grecque (roum. : *vreau*, bg. : Хоштѫ, gr. θέλω, alb. *dúa*, scr. : ћу). La construction bulgare Хоштѫ пити < gr. : θέλω a enregistré une évolution similaire à celle du grec. Dans cette dernière langue aussi l'auxiliaire est lié à l'infinitif, ensuite aux formes du présent du verbe prédicatif, à l'aide de la conjonction ἵνα. Plus tard, la forme de la 3 pers. du sing. de l'auxiliaire θέ (de même que *ψο*) s'est généralisée en se transformant en particule. La 3 pers. θέ s'unit à la particule να > θα(θα πίνω) ; I. Popović, *op. cit.*, p. 557—558 ; 517 : « Es scheint, daß der Ausgangspunkt dieses vollen Futurums die ngr. Sprache war, weil das ngr. θά γραφω eine Allegroform ist von θέλω νὰ γράφω ».

[14] Th. Capidan, *Raporturile lingvistice slavo-române. Influența românei asupra bulgarei* [Les rapports linguistiques slavo-roumains. L'influence du roumain sur le bulgare], Cluj, 1923, p. 161—162.

Certains autres linguistes estiment que la construction du futur en bulgare avec Хощѫ serait d'origine roumaine[15], alors qu'une autre catégorie pense qu'il ne s'agirait là d'aucune influence étrangère, mais du résultat du développement interne du bulgare, qui aura influencé aussi la construction du futur roumain[16].

Al. Graur[17] est d'avis qu'une construction de type Хощѫ + *l'infinitif* — *voi* (*vreau*) + *l'infinitif* — peut être facilement « imitée », et la construction du futur périphrastique avec le verbe vouloir — *a vrea* — — dans les langues balkaniques (gr., alb., scr., bulg., roum.) prouve que ces langues ont dépassé le stade synthétique et sont entrées dans le stade analytique.

Les constructions temporelles avec l'auxiliaire *a vrea* et Хотѣти, du XVᵉ et XVIᵉ siècle, peuvent être groupées comme suit, en tenant compte du point de vue sémantique-structurel :

Type A

1. *voi* + L'INFINITIF

Хощѫ + l'infinitif ou Хощѫ . . . + l'infinitif.

2. FORMES POPULAIRES

oi, *oiu* + l'infinitif
щѫ, чȣ, кȣ / кю + l'infinitif, ou, plus rare :
щѫ, чȣ, кȣ / кю... + l'infinitif.

3. CONSTRUCTIONS MODALES TEMPORELLES

въсХощѫ, оусХощѫ, сХощѫ + l'infinitif.

Type B

L'auxiliaire postposé
l'infinitif + *voi*
l'infinitif + Хотѫ.

[15] P. Skok, *O bugarskom jeziku u svjetlosti balkanistike* [La langue bulgare à la lumière de la balkanologie], dans « Іужнословенски филолог » XII (1933), p. 121 ; Al. Rosetti, *L'apport du latin balkanique et du roumain dans la constitution de la communauté balkanique*, Sinaia, 25 juillet — 25 août 1966, p. 8.

[16] B. Conev, *История*, vol. II, p. 8 ; Idem, *Езиковни взаимности между българи и румъни* [Rapports linguistiques entre les Bulgares et les Roumains], Sofia, 1921, p. 5—6.

[17] *Coup d'œil sur la linguistique balkanique*, dans le « Bulletin linguistique », IV, p. 42-44.

Type C

1. voi + să + le présent
Хощѫ (щѫ) + да + le présent
2. *o să* + le présent.

Type D

1. *voi avea* (*a*) + l'infinitif
2. имамь + l'infinitif.

Type E

1. *voi fi* + le part. présent
(en bulgare, cette construction désigne le mode éventuel)
2. *voi fi* + le part. passé
Хощѫ быти + le part. passé.

LE TYPE A

La plus ancienne et, en même temps, la plus fréquente forme de futur attestée dans les textes roumains — originaux ou traductions — du XVI[e] siècle [18] est celle exprimée par l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea*, suivi de l'infinitif du verbe notionnel [19] :

1. *voi* (*voiu*), *vei* (*veri*), *va* (*vrea*), *vom* (*vrem*), *veți* (*vreți*), *vor* (*vrea*) + + l'infinitif [20],
voiu fi în dulce voe (je serai de bon gré) (*Ps. Sch.* 57) [21] ; *voiu dobîndi* (j'obtiendrai) (*Cod. V* 64) ; cînd *veri veni* (quand tu viendras) (*Ps. Sch.* 323) ;

[18] Nous parlons du daco-roumain. Pour les formes du futur avec *a vrea* de l'aroumain et de istro-roumain, voir : L. Moraru, *Morfologia verbului predicativ românesc* [La morphologie du verbe prédicatif roumain], Tchernovtsy, 1924. (Tirage à part de « Codru Cosminului », I[ère] et II[e] parties, 1—2, Tchernovtsy, 1924—1928 ; I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române* [Éléments de dialectologie de la langue roumaine], Bucarest, 1961.

[19] O. Densusianu, *Istoria limbii române* ([Histoire de la langue roumaine], vol. II, Bucarest, 1961, p. 144—146 ; R. Orza, *Forme de viitor în Atlasul lingvistic român* [Formes du futur dans l'Atlas linguistique roumain], dans « Cercetări lingvistice », 2 (1966), p. 222 ;Al. Rosetti, *ILR*, p. 548.

[20] Al. Rosetti, *ILR*, p. 137 ; les formes de l'indicatif de l'auxiliaire dérivent des formes du latin vulgaire du verbe *volere*. Susceptibles d'interprétations s'avèrent seulement les formes de la 3[e] personne du singulier (*va*) et de la 1[ère] personne du pluriel (*vom*). Outre les formes d'évolution proposées par l'académicien Al. Rosetti (*l.c.*), voir aussi : W. Meyer-Lubke, *Grammaire des langues romanes*, vol. II, Paris, 1895, p. 309 ; Fr. Streller, *op. cit.*, p. 59 ; S. Pușcariu, *Viitorul cu vadere* [Le futur avec *vadere*], dans « Dacoromania », VI (1929/1930), p. 390, et suiv. ; Lombard, *Le verbe*, p. 959.

[21] Afin de faciliter la lecture du texte, nous avons adopté, pour le roumain, la transcription interprétative. Voir à ce propos V. Pamfil, *Palia de la Orăștie* [Le code d'Orăștie], Bucarest, 1968.

veri cădea (tu tomberas) (*C.T.* 43); cuvîntul miu *nu va trece* (ma parole ne s'effacera pas) — а словеса моа не мимондет (*Ms. I.* 3—4); cene *nu va cinsti* (qui n'honorera pas) — и кто не почитает... acela om va avea viiața netrecută (celui-là aura la vie éternelle) — тъ ч҃лкъ имает живот вѣчны (*Ms. I.* 9); cine *nu va creade* (qui ne croira pas) — кто не вѣрѹет (*Ms. I.* 18); iară de *nu vrem credem* (sic!) (si nous ne croirons pas), ce *ne vrem tăvăli* pururea spurcăciuri (mais nous nous baignerons à jamais dans la misère (*Ms. I.* 48); *vrem cînta* cîntare (nous chanterons une cantique) (*Ps. Sch.* 445; *cînta-vrem, C.P.*); să *nu vă veți întoarce* (si vous n'allez pas revenir) — аще не обратити се (*C.P.* 9[r]); nece *vor fi* călcătorii de leage (les irrespectueux de la loi n'y seront pas) — ни прѣбѫдет же законопрѣстѫпници (*C.P.* 5[v]).

Ainsi qu'on peut le constater, dans pareille construction le pendant slave — s'il existe — est représenté par une forme synthétique de futur: à l'ordinaire, un verbe perfectif. Les mêmes formes se retrouvent aussi dans les textes roumains originaux ou les adaptations datés toujours du XVI[e] siècle ou du début du XVII[e] siècle:

no te *voiu vedea* (je ne te verrai pas) — не виждѫ тебе (*H III* 192); eu țu *voiu spune* tot (je te dirai tout) — азъ всıаческаıа тебѣ исповѣмь — ἐγω σοι ἀναγγελλω πάντα (*H III* 316); *nu voiu fi* a ta (je ne serai pas tienne) — не бѹдѹ твоıа (*H III* 513); cînd *vei primi* scrisoarea mea (quand tu recevras ma lettre) ... τὴν γαφὴν μου... κοπίασε (*Doc. H.* XI 374); te *veri întoarce* în trupul tău (tu retourneras à ta forme) — ти пакы въ тѣло твое возвратити се (*H III* 442); *va hi voia* (ce sera la volonté) (*LR* 91); cine *va trece* pre lîngă tine (qui passera près de toi) — кто хощет мимо ити к тебѣ (*H III* 288); atunci, desigur, Moldova *va fi* a Domniei Tale (alors, certes, la Moldavie sera à ta Seigneurie) — καὶ τότες βέβαια ἡ μπογδανία τῆς αυθεντίας σου εἶναι (*Doc. H.* XI 374); *vom mărturisi* (nous témoignerons) (Iorga, *Doc. rom.* 9); mî *veți lua* (vous me prendrez) (*H III* 450); *vor vrea* (ils voudront) (*LR* 82).

Quant à la construction similaire, rencontrée dans les documents et les chroniques slavo-roumains — хощѫ + l'*infinitif*, pour son étude nous nous sommes servie des matériaux fournis par les textes des XV[e] — XVI[e] siècles (voir à ce propos la liste des sources, à la fin de notre article). Là nous avons également puisé et en ce qui concerne la langue des lettrés, celle dans laquelle sont rédigés les privilèges solennels, les chroniques, les livres de culte, les nomocanons, et en ce qui concerne la langue qui reflète une pénétration plus marquée du slave vivant (la langue des documents privés, de la correspondance courante) [22].

---

[22] P. P. Panaitescu. *Începuturile și biruința scrisului în limba română* [Les débuts et la victoire de l'écriture en langue roumaine], Bucarest, 1965, p 14—15.

Ce qui attire particulièrement l'attention dans ces constructions c'est l'intéressant phénomène de l'*oscillation des valeurs* de Хощѫ : en dehors du fait que les infinitifs de ces constructions sont soit perfectifs soit imperfectifs, le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire (Хощѫ < Хотѣти) diffère. Son changement de valeur, de verbe prédicatif en auxiliaire modal ou simple auxiliaire, en tant que simple instrument grammatical, était encore aux XV^{e} — XVI^{e} siècles un processus en plein développement — processus conditionné de toute une série de *facteurs contextuels*. Dans les cas où le contexte ne donne aucun indice apte à préciser la valeur de Хощѫ (< Хотѣти), celle-ci reste pour nous incerte : on ne saurait préciser s'il s'agit d'un verbe prédicatif ou d'un auxiliaire modal ou encore d'un morphème du futur [23]: тѡго ради вя молим, како мою братию, ѡготовете ми р пѹшке..., и лѹкове..., и шинтове, ... ѡти Хощѫ поити (*Rel* 62); ѡн же глагола имъ : и азъ Хощоу вашего закона потвердити да крѣпко стоите (*CSR* 200); и азъ еще Хощоу емоу тако слоужити, какова ми ест сила; азъ не токмо Хощоу дань давати царю, но Хощоу к немоу ити на слоужбоу; царь же оуслышавъ то ѡт посла своего, что Дракѹла Хощет прiяти к немоу на слоужбоу, ... (*CSR* 201) тии рѣчи и ня жаднѹю мерзъзечкѹ не имаем ѹсъпомѣнѹти, николи на вѣчныя до нашего живота, ни сами, а ни пак боiаре наши, ал҄ Хочѹмъ его миловате ѹчти и ѹ велнкои ласцѣ держати равное нашими (*Doc. Toc*, 270).

Parfois, une perte plus accusée de la valer sémantique du verbe Хощѫ (< Хотѣти), une perte plus sensible de son accent modal — volitif ou intentionnel — est conditionnée par la logique de l'ensemble de la phrase, de la proposition ou même seulement par le sens de l'infinitif dans la construction respective : понеже Хощѫт и оны камь трѣбовати нѣкогда (*CSR* 230) и въпасти Хощем въ нищетѫ или въ изгнанiе [24] (*CSR* 226) аще же ня, то оумрети въ темници Хощеть (*CSR* 205).

La présence d'une forme infinitivale dans un certain contexte, de même que la présence d'une forme d'indicatif présent du verbe Хотѣти, apte à accepter un infinitif sous-entendu, peuvent représenter des « constructions » temporelles. Pour quelques-unes, un adverbe de temps ou un sujet inanimé désigne mieux la valeur d'auxiliaire de Хотѣти, c'est-à-dire la valeur temporelle de la construction : да с҄ посилат свое писанiе по братiаХ коите доХодити ѡт нашего свѣтаго монастыре (*DRH* 371) ; добрѣ тогда [25] намъ съпѫтникь милостынѣ и милованiе даровати къ... (*CSR* 224).

[23] D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*. p. 105, et suiv.. donne la classification suivante des constructions avec Хощѫ + l'*infinitif* illustrées par les monuments de langue bulgare (X^{e} — XVIII^{e} siècle) a) constructions exprimant indubitablement le futur et qui peuvent comporter en égale mesure des infinitifs perfectifs ou imperfectifs (v. les exemples de l'auteur, p. 105—110) ; b) constructions à double sens ou imprécises, où Хотѣти garde, en partie ou entièrement, son sens (v. les exemples de l'auteur, p. 110)

[24] Locution verbale.

[25] Adv. temporel.

Les formes de l'infinitif pronominal passif, dynamique, éventif ou impersonnel peuvent concourir à sa métamorphose en indice du futur :

— pronominal passif :

небрѣжем сѧ ꙗко Хощем разлѫчити сѧ ѡт благаго и свѣтлаго лица (*CSR* 224) ;

— pronominal dynamique :

дроугым же недомышлѣти сѧ Хощеши (*CSR* 237) ;

— pronominal éventif :

и тъ велми оскръбити сѧ Хощет (*CSR* 235) ;

— pronominal impersonnel :

о, горе тебѣ, окаане чьловече, то что Хощет избрати сѧ ѡт единого чьловека прѣд богомъ? (*CSR* 235).

Dans les propositions où le sujet est inanimé, Хощѫ apparaît sous une grammaticalisation complète : и старость Хощет постыгнѫти нас (*CSR* 226) ; понеже ни Хощѫт трѣбовати иманїа въ . . . (*CSR* 227) ; имѧ твое наипаче съ славѫ възнести сѧ Хощет (*CSR* 235).

Mais ce n'est pas seulement au facteur sémantique d'indiquer la grammaticalisation incomplète de l'auxiliaire. Maintes fois la structure particulière de la phrase ou de la proposition le fait : alors que dans les textes de langue roumaine l'auxiliaire est inséparable de l'infinitif (c'est tout au plus si elle permet l'introduction d'un pronom entre les deux composants verbaux), on peut enregistrer dans les textes slavo-roumains des dislocations plus importantes. Cf. : азъ Хощоу вашего закона потвердити (*CSR* 200) ; Хощоу емоу тако слоужити (*CSR* 201) ; понеже Хощѫт и оны вам трѣбовати нѣкогда (*CSR* 230), etc.

Parallèlement à la construction *voi* (*voiu*) + l'*infinitif*, notons l'apparition sporadique dans les textes de langue roumaine du XVI[e] siècle de la construction *voi* (*voiu*) *a* + l'*infinitif*. Cf. : și aceea *va a fi* împreună cu îngerii (et celle-là va être dans la compagnie des anges) — и бѫдѫт причѧсници съ аггллы моими (*Ms. I.* 26—27) ; muiarea ce *va a bate* pre (la femme qui va battre le . .) (*C. Prav.* 8) ; iudeii *se voru a mărturisi* (les Juifs vont se confesser) (*Cod. V.* 74).

Cette construction doit être fort ancienne et elle fait la transition de la forme modale-temporelle *voi* (*voiu*) *a* + l'*infinitif* à celle temporelle *voi* (*voiu*) + l'*infinitif*. Sur le plan sémantique, la construction roumaine rejoint celle bulgare faite de Хощѫ + l'*infinitif*, quand Хощѫ comporte deux valeurs : la *valeur modale* et la *valeur temporelle*.

2. LES FORMES POPULAIRES OU LES DIALECTES

En dehors des formes littéraires du présent de l'auxiliaire *a vrea*, la langue roumaine du XVI[e] siècle connaissait aussi des formes populaires, dérivées du même auxiliaire : *oiu*, *ei* (*i*), *a om*, *eți*, *or*[26]. Ces formes sont nées de l'élision de la consonne initiale. Cf. : *te-oiu* pre iubi (je t'aimerai beaucoup) ; *m'oiu* face (je deviendrai) (*H III* 503—504) ; oricum *te-i preface* (n'importe comment tu te transformeras) (*H III* 504) ; de *l'a place* vre-o marhă (si quelque . . . le plaira) (*LR* 62) ; dece *om da știre* (donc nous ferons savoir) (*LR* 88) ; care *ș-or pune* iscăliture mai jos (qui mettront leur signature ci-après) (*H II* 101).

Parfois, en dehors de sa valeur temporelle certaine, la construction rend une nuance concessive.

Un parler ou une écriture moins soignée sont à l'origine des variantes phonétiques ou dialectales de хощѫ (= щѫ) + l'*infinitif*[27], qu'on relève parfois dans les documents et les chroniques slavo-roumaines des XV[e] et XVI[e] siècles.

Cette simplification n'est, cependant, que d'*ordre formel*, n'affectant pas le contenu du verbe хощѫ ; la valeur de celui -ci dépend toujours des rapports contextuels : quand ces rapports ne sont pas assez clairs, la valeur de щѫ oscille entre une nuance prédicative et celle « morphématique » d'indice du futur :

азъ да не да богь да плѣнѫ, нѫ щѫ слоужит господинѹ[28] ми кралю . . . до моего живота (*Rel.* 43) ; и пак варе кто щет донтї, wн да донде слободно (*Rel.* 263).

---

[26] La perte du *v-* dans l'auxiliaire temporel, de même que chez les éléments déverbalisés *ori*, *oare* (*vori*, *voare*) reste « obscure ». Voir : Lombard, *Le verbe*, p. 958.

[27] Sur les variantes phonétiques et dialectales de хощѫ et хощет, voir : S. B. Bernstein, *Разыскания в области болгарской исторической диалектологии*, vol. I, *Язык Валашских грамот XIV—XV вв.*, Moscou-Leningrad, 1948, p. 203—207. Le futur des documents et des lettres se compose de l'auxiliaire accompagné de l'infinitif en *-t*. en *-ti* moins fréquemment et quelque fois même de l'auxiliaire accompagnant le thème infinitival ѹхвати. La plus usitée des formes du futur dans les documents valaques est : щѫ, щеш, ще, щем, щете, щат + l'*infinitif*. Ces formes existent encore de nos jours dans les parlers bulgares du Nord-Est ; Stoïkov, *Диалект.*, p. 139—140 ; Idem, *Образуване*, p. 240—241 ; хъштѫ > щѫ пити (XIII[e] siècle > щѫ + да + le présent, parallelement à la forme щѫ пити (XV[e]—XVI[e] siècle) ; I. Maslov, *Очерк болгарской грамматики*, Moscou, 1956, p. 222—223, a enregistré les formes archaïques du futur avec ща (щть), щеш, ще, щем, щете, щат + l'*infinitif*. Selon l'auteur, ces formes sont un degré de l'évolution de la forme du vieux slave хъщѫ пьсати à la forme contemporaine *ще пиша* ; I. Popov, *Говорът на с. Габаре Белослатинско* [Le parler du village Gabare Beloslatinsko], dans « Известия на института за български език », Sofia, 1956, p. 137—138 ; L. Djamo, O. Stojković, M. Osman, E. Linta, M. Mitu, *Характерни черти на книжовнославянски език от румънска редакция* (*XIV[e]—XVI[e]*) [Les traits caractéristiques de la langue littéraire slave de rédaction roumaine], dans Rsl., 1963, p. 126 et suiv.

[28] Les formes sans infinitif des documents slavo-roumains indiquent que le processus de la perte définitive de l'infinitif a débuté avant le XV[e] siècle et qu'il s'est achevé au XVIII[e] siècle : Stoïkov, *Образуване*, p. 240—241 ; Trifonov, *Значение*, p. 11 ; Parallèlement au futur défini dans le bulgare ancien par хощѫ + l'*infinitif*, une autre construction s'est développée dans le néo-bulgare, dans laquelle l'infinitif perd le suffixe, et l'auxiliaire devient plus bref : *ща* est identique à щѫ (au lieu de хощѫ). Du point de vue formel, ce futur est identique à celui

La présence d'un adverbe temporel, dans certains contextes, peut faciliter la perception de la valeur temporelle d'une construction du type щѫ + l'*infinitif*. En ce cas-là, la construction représente un *futur analytique*, où щѫ perd sa valeur de demi-auxiliaire modal pour prendre celle de « signe » du futur : єрє доклє[29] нє щєтє вратит, тъизи вистиıар... а ви мир нє щєтє имат (*Rel.* 41).

De même que dans le cas de la construction Хощѫ + l'*infinitif*, щѫ perd complètement son sens sémantique, subissant donc la grammaticalisation dans les constructions impersonnelles ou dont le sujet est inanimé, dans celles pronominales-passives, ainsi que dans les constructions avec l'infinitif Хтєти.

— Les constructions impersonnelles ou avec un sujet inanimé : а връХꙋ що щє бит, да нє даст нищо (*Rel.* 3) ; ино нє щєт бити (*Rel.* 7) ; варє по кꙋдє щєт бити ѡчинꙋ господска (*DRH* 490).

Une forme similaire se retrouve aussi dans les *Doc. mold.* : и пак кьда щє бити им врѣмѧ (40).

— Les constructions pronominales-passives : а кьда нє сє щєт обрєтати ни єдно сина ѡт синови (*DRH* 369) ;

— Les constructions avec l'infinitif Хтєти : варє кои ѡт ниХ щєт Хтєт[30] да доидє къ... ; а кои нє щѫт Хтєт (*Rel.*, 104).

Du fait des influences phonétiques exercées par le dialecte štokavien [31], on relève dans la langue des textes slavo-roumains des XV^e^ et XVI^e^ siècles, en dehors des variantes bulgares щѫ < Хощѫ, d'autres variantes phonétiques du vieux slave Хътѣти : Хочꙋ — чꙋ et Хокꙋ — кю[32]. Dans ces cas aussi ce sont toujours les rapports contextuels qui restent les

du bulgare ancien, mais « assez éloigné de lui comme sens » ; K. Mirčev, *История*, p. 160. ; Dans tous les monuments néo-bulgares des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles la forme de l'infinitif est abrégée : щєм видн, щєм оставн. Ces formes sont encore en usage dans le bulgare contemporain. Certains chercheurs lui attribuent un caractère quelque peu indéterminé.

Sur l'apparition et, ensuite, la perte de l'infinitif dans les langues balkaniques, voir l'original ouvrage de M. A. Gabinskij, *Возникновение инфинитива как вторичный балканский языковой процесс*, Leningrad, 1967, p. 40 et suiv.

29 Adverbe temporel.

30 щєт Хтєт ne saurait être qu'un futur ; ce serait faire un pléonasme que de donner à cette construction un autre sens.

31 I. Popović, *op. cit.*, p. 517. Les dialectes štakoviens ont la forme Хочꙋ, чꙋ pour *vreau* (je veux).

32 Stoikov, *Диалект*, p. 139—140 : les particules че < Хощѫ > щъ ; че < Хощєт > щє > чє ; *k'e* (connue également par les parlers thraces) < щє > к'є (к' > г') ; к'ꙋ < к'ꙋм (construit dans les parlers macédoniens en analogie avec сꙋм/сьм) sont caractéristiques pour les parlers bulgares de l'Ouest. L'auteur pense que la particule *k'y* est un serbisme. Elle est employée dans les régions du sud-ouest de Sofia ; de Samokov et de Kustendil, et dans le sous-parler employé à l'est de Sofia cette particule ne se retrouve que seulement à la I-ère personne du singulier — pour les autres nombres et personnes il y a la particule щє ; I. Maslov, *op. cit.*, p. 222 estime que la forme k'e est d'origine macédonienne et ouest-bulgare ; L. Djamo, etc., *art. cit.*, p. 128 : les formes spécifiques de Хотѣти : кю, кє (Хокю, кокєм), seraient les traces de l'influence serbe.

facteurs contribuant à l'involution sémantique de Хочꙋ - чꙋ, Хокꙋ - кю (de même que dans Хощѫ - щѫ), ainsi qu'à l'évolution dans le sens de la grammaticalisation, de sa transformation en morphème du futur. Nous trouverons de la sorte des constructions où les valeurs [Хо]чꙋ, [Хо] кю ne sont pas encore assez claires, pendulation due au fait que le contexte n'offre aucun indice à même de placer [Хо]чꙋ, [Хо]кю à l'un des deux « pôles » de ses valeurs : єрє чєм га сам сам (sic !) ꙋчинити да доидє половица ѡвєи воискє ; га чєм наꙋчити како чє доити с воискомъ[33] (*Rel.* 50) ; ако нє Хтєтє дати кони а господство ви да знатє, єрє наш чловѣкъ нє кємꙋ ѡставити ꙋ пагꙋбꙋ (*Rel.* 236) ; нашєго сиромаХа нє чємо га ѡставити ꙋ пагꙋбє (Panaït, *Doc. sl. rom.* 17).

Parfois, c'est la succession logiques des actions verbales exprimées dans une phrase ou son sens général, ou encore la présence d'un adverbe temporel ou celle d'une locution temporelle, qui souligne et détermine même la valeur temporelle de la construction : чємо ꙋзєти ѡт людїє гсва ви даклє[34] кємо испльнити дшєгꙋбинє (*Doc. Toc.* 197) ; а тко сє юнак ѡт гладно нє кє ꙋмрєт (*Doc. Toc.* 220) ; доклє[35] кєм бити жив (*Doc. Toc.* 175).

Des constructions identiques, du point de vue de la forme autant que de celui de l'expression de certaines relations contextuelles, se retrouvent également dans les *Doc. mold.*[36] : а пак що кємо знати ѡт сєга напрєд, ми кємо нарꙋчати вашєи милости (49).

Les constructions où l'infinitif se révèle demi-auxiliaire modal, les constructions impersonnelles, les constructions à sujet inanimé, collectif ou appartenant au genre « impersonnel » sont celles où [Хо]чꙋ, [Хо]кю sont portés au degré le plus élevé de sa grammaticalisation : що кєтє моки ꙋчинити зарадї вам (*Rel.* 242) ; како чємо моки (*Doc. Toc.* 197).

— Les constructions à sujet inanimé : тако кьда чє бити врємє (*Rel.* 241) що кє бити ѡт ѡвєи странє (Panaït, *Doc. sl. rom.* 30) :

— Les constructions à sujet collectif : да зна ваша милость, ако чє доити ѡваи воиска на єрьдєл (*Rel.* 50).

— Les constructions où le sujet appartient au genre « impersonnel » : и тꙋзи ви пꙋстиХ нѣколици воловє и кравє вашєи милости... и коли Хтєт бит, господство ви ми пишєтє (*Rel.* 50).

— Les constructions impersonnelles : да ꙋчинимо, како кє бит добрє (*Rel.* 268).

---

[33] « Vreau să-l învăţ cum să vie cu oastea » [Je veux lui apprendre comment venir avec l'armée] (?). « Îl voi învăţa cum să vie » [Je veux lui apprendre comment venir] (?).

[34] Adverbe temporel.

[35] Idem.

[36] Nous retrouvons dans les parlers moldaves le futur périphrastique avec буду, иму, mais celui avec хочу (хочем служити) aussi, ce qui dénote une influence de la langue bulgare à travers la Valachie. V. S. B. Bernstein, *op. cit.*, p. 207.

3. LES CONSTRUCTIONS MODALES-TEMPORELLES

Un phénomène intéressant, peu fréquent dans les textes slavo-roumains examinés par nous et qui n'a point de correspondant en roumain est celui de l'apparition des constructions du type въсхощѫ, оусхощѫ, схощѫ + l'*infini.if*. Le sémantisme du couple imperfectif des verbes въсхощѫ, оусхощѫ, схощѫ — хощѫ, d'une part, et le sens lexical ainsi que la valeur grammaticale des préfixes[37] въ-, оус-, с-, d'autre part, rendent possible, dans ce cas, l'expression synthétique du futur, au moyen d'un verbe d'aspect perfectif. Selon nous, *la construction est de caractère modal* : и видѣщи таковое неѹстроеніе... онъ лотръ въсхотѣ съдѣлати междѹ землѣми (*Doc. Toc.* 525) ; аще въсхощѫ опирати за тота даторіе (*Doc. Toc.* 531) ; егда въсхощеши поити къ ним (*CSR* 243).

Il y a un nombre réduit de cas où, en raison des rapports contextuels et en analogie avec les constructions similaires de type хощѫ + l'*infinitif*, les constructions въ-, оус-, с-хощѫ + l'*infinitif* sont *les formes spéciales du futur analytique*, avec un accent modal prononcé, où l'« auxiliaire » n'a pas perdu son sémantisme : понеже велико дръзновение въсхощет имѣти, златаѹсть глаголет (*CSR* 221) ; и егда въсхощѫт пріити къ вам покаїсари они (*CSR* 238).

L'analyse minutieuse de la construction temporelle de type A (*voiu* + l'*infinitif* et хощѫ + l'*infinitif*) nous suggère une remarque non dépourvue d'intérêt en ce qui concerne l'interprétation des valeurs de l'auxiliaire et, implicitement, de la construction toute entière dans les langues roumaine et « médio-bulgare » des XV^e — XVI^e siècles. Alors qu'une construction du genre *voiu* + l'*infinitif* n'a qu'une valeur exlusivement temporaire, la construction similaire хощѫ + l'*infinitif* est soit une construction modale soit une purement temporelle, en fonction des valeurs qu'on confère à хощѫ dans un contexte déterminé. Ainsi, il y a plusieurs types « sémantiques » de constructions avec хощѫ :

— les constructions où les valeurs de хощѫ pendulent (entre celle de verbe prédicatif et celle de morphème du futur), constructions où le contexte ne peut fournir aucune contribution à même de déterminer exactement la valeur de хощѫ Ces formes ne peuvent encore représenter, à notre avis, un futur ;

— les constructions où la valeur temporelle de хощѫ est déterminée par certains facteurs contextuels : le sens logique de l'ensemble de la phrase ou de la proposition, les rapports logiques des actions verbales, la présence de certains adverbes temporels, la diathèse. Il s'agit en ce cas

[37] D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 138.

d'un *futur analytique*, où Хощѫ a perdu à tel point son sémantisme en faveur de la grammaticalisation qu'il peut devenir un indice du futur ;

— les constructions où Хощѫ a subi la grammaticalisation totale. Ces constructions sont celles où le *sujet est inanimé*, *collectif* ou *appartenant au genre dit « impersonnel »* les constructions *impersonnelles* ou celles qui comportent l'*infinitif à fonction de demi-auxiliaire modal*. Le rôle de Хощѫ dans telle construction est celui d'un *morphème* du futur, identique sous le rapport de la valeur avec le morphème ще du bulgare actuel.

Comment expliquer ces pendulations des valeurs de Хощѫ ?

Le vieux slave a également connu un « futur » analytique du type имамь + l'*infinitif*, начьнѫ + l'*infinitif*, Хъщѫ + l'infinitif [38], mais une valeur temporelle exclusive ne possédaient que les formes du présent des perfectifs, les constructions analytiques étant pourvues aussi de nuances modales, plus ou moins perceptibles. Par exemple, имамь + l'*infinitif* désignait le futur de la *nécessité* ou un futur *impératif* (*trebuie* [il faut], *am de făcut* [je dois faire]), начьнѫ + l'*infinitif* начьнѫ + l'*infinitif* était le futur de l'*ingression* (*voi începe să fac* = je commencerai à faire), alors que Хъщѫ + l'infinitif représentait le futur de l'*intention* ou du *désir* (*vreau*, *doresc să fac* . . . = je veux, je désire faire . . .). Mais le bulgare ancien renonça au futur analytique, n'adoptant que le futur synthétique [39].

Avec le temps, l'absence de la possibilité de nuancer l'expression — celle de l'*intention future* notamment — dans le langage courant fut comblée grâce à la périphrase Хощѫ + l'*infinitif*, que le vieux slave connaissait bien [40]. Il s'agit — selon nous — du « raisonnement » [41] linguistique qui fait qu'un certain contenu soit nécessairement « coulé » dans une certaine forme — forme qui, dans le cas présent, n'est pas nouvelle, ayant existé

---

[38] A. M. Seliščev, *Старославянский язык*, vol. II, Moscou, Leningrad, 1951—1952, p. 174—176.

[39] Mirčev, *История*, p. 159—160, montre que les verbes perfectifs perdirent avec le temps dans le bulgare ancien leur aptitude d'exprimer à l'aide du présent l'idée future, processus antérieur à la période du bulgare moyen.

Notre opinion est différente de celle de K. Mirčev. En effet, non seulement les textes médio-bulgares des XV[e] et XVI[e] siècles — rédigés en territoire bulgare et étudiés par D. Ivanova-Mirčeva dans la monographie précitée (p. 4, 10), mais aussi les chroniques et les documents slavo-roumains de la même époque comportent encore des formes nombreuses du présent des verbes perfectifs, (imperfectifs aussi, mais moins fréquemment) avec une valeur de futur *exclusivement temporelle*. Cf. : колико бѫдѫт кьбльі ; како ѹстанит, такози да дръжѫт ; како речет кѵр никодим (*DRH* 18) ; кто ли дръзнет... разорити (*DRH* 20) ; его же сами благоволѧтъ (*CSR* 23) ; кто ли еѧ покѹсит (*CSR* 26) ; аще полюбют, да възмет (*CSR* 30), etc.

Or, deux ou plusieurs formes du futur, exprimant absolument la même notion temporelle ou — pour parler avec plus de précision encore — une notion *exclusivement* temporelle auraient donné pour une seule et même période des synonymes parfaits — chose difficile à supposer.

[40] Il nous semble significatif en ce sens que, dans les écrits slavo-roumains des XV[e] — XVI[e] siècles, la construction Хощѫ + l'*infinitif* se montre fréquemment avec une valeur intentionnelle.

[41] Sur le « raisonnement » linguistique, voir : L. Hjelmslev, *Animé et inanimé, personnel et non-personnel*, dans « Travaux de l'Institut de linguistique », Paris, 1956, I, p. 164 ; Rosetti, *ILR*, p. 630—631.

à une époque antérieure. De ce « futur » intentionnel naîtra, par l'usure sémantique de Хощѫ, le futur analytique proprement dit de la langue bulgare, avec une évolution ralentie et coexistant un certain temps avec le futur synthétique (qui était un futur véritable, avec une valeur exclusivement temporelle).

D'ailleurs, le fait que le processus de la transition de Хощѫ + l'*infinitif* de son stade de construction modale à celui de futur intentionnel et ensuite de futur proprement dit est encore en pleine évolution dans les documents et les chroniques slavo-roumains des XV^{e} et XVI^{e} siècles (ainsi que dans les monuments de langue bulgare) [42] se trouve souligné non seulement par la pendulation des valeurs de Хощѫ, mais (comme nous l'avons déjà montré ci-dessus) aussi par son aptitude presque illimitée de se présenter disloqué dans certains contextes.

Nous ne saurions affirmer avec précision comme se sont passées les choses dans la langue roumaine, car les sources nous manquent pour l'époque antérieure au XVI^{e} siècle. Probablement, le roumain aura *continué* d'employer la périphrase latine *volo* + l'*infinitif*. Un fait reste, pourtant, clair : alors qu'aux XV^{e} et XVI^{e} siècles les documents et les chroniques slavo-roumains, ainsi que les monuments de langue bulgare attestent des formes de « futur » *intentionnel* ou *volitif* avec Хощѫ + l'*infinitif* et, moins fréquemment, la même construction avec une valeur exclusivement temporelle, le roumain de la même époque connaît la construction *voiu* + l'*infinitif* avec une valeur exlusivement temporelle [43]. *Dans les deux cas nous avons affaire à un processus d'évolution interne* : *chacune des langues adapta ces formes à ses propres besoins*, mais *ce qui devait consolider ces formes « nouvelles » dans le médio-bulgare des textes slavo-roumains ce fut l'existence d'une forme similaire du futur* déjà bien ancrée dans la langue roumaine du XVI^{e} siècle.

LE TYPE B

LA POSTPOSITION DE L'AUXILIAIRE

L'ordre des mots renversé dans les constructions avec l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea* et l'infinitif du verbe notionnel manifeste une certaine fréquence dans la langue des textes roumains du XVI^{e}

[42] On trouvera des fragments des monuments de langue bulgare (des XV^{e}—XVI^{e} siècles) dans la monographie de D. Ivanova-Mirčeva, précitée.

[43] Lombard, *Le verbe*, p. 952—953, pense que le roumain du XV^{e} siècle ne faisait pas la nette distinction entre la fonction modale et la fonction temporelle du présent de l'auxiliaire. Mais il s'agit d'une autre catégorie du « futur » (*le type C* : *voiu* + *să* + *le présent*), qui sera présentée aux pages suivantes.

siècle [44]. Presque 50% des textes *traduits* offrent cette particularité : în veac *hrăni-voiu* lui meserearea (le nourrirai-je pour toujours de ...) — въ вѣкы сыхранѫ емꙋ милость (*CP* 172ᵛ) ; *cerceta-voiu* (cercherai-je) — посѣщѫ (*CP* 173ʳ); nu David *menţi-voiu* (ni David mentirai-je) аще д҃вдꙋ слъже (*CP* 173ᵛ) ; *previ-veri* (regarderas-tu) — съмотриши ... оүзриши (*CP* 178ᵛ) ; *naşte-ver* (enfanteras-tu) (*PO* 22) ; *lua-ver* (prendras-tu) (*PO* 24) ; *auzi*-l-*veri* elu (l'entendra-t-il lui) (*Cod.* 72) ; pănă *săpa-se-va* păcătosului groapă (jusqu'à ce que creusera-t-on une tombe au pécheur) — дондеже изриетсѧ грѣшномꙋ ıама (*CP* 183ʳ) ; *fugi-veţe* de (fuyerez-vous le) — хощѫть оубѣжати (*Ms. I* 13) ; *avea-veţi* blăstăm (aurez-vous malédiction, c'est-à-dire la malédiction tombera sur vous) — имаете клѧтвѫ (*Ms. I* 17) ; *mearge-vor* (iront-ils) — и поидѫт (*CP* 158ᵛ) ; *ceare-vor* numele tău (imploreront-ils ton nom) — въсыщѫть имени твоего (*CP* 161ʳ).

Les formes à auxiliaire postposé sont plus rares dans les textes originaux : pour 442 constructions avec l'ordre des mots habituel, seulement 50 ont l'auxiliaire postposé. Cf. : *fi-ţi-voiu* eu într'agiutoriu (vais-je vous être en aide) — боудꙋ ти и азь помощник (*H III* 423) ; *da-voiu* voao (donnerai-je à vous) — се даю вымь (*H III* 366—367) ; *avea-vrem* ... pagubî (aurons-nous ... perte) (*LR* 46) ; *durmi-veţi* (dormirez-vous) (*H II* 6).

Pourquoi cette post-position de l'auxiliaire en roumain ? E. Seidel estime qu'il s'agit d'un emprunt slave [45]. Mais pourquoi ce phénomène est-il plus fréquent dans les traductions, dans les livres religieux ? Une explication serait le style de ces livres, qui réclamait un topique renversé lorsque l'accent logique de la phrase tombait sur le verbe ou quand le sens temporel de l'action verbale devait être soulignée de manière particulière. Qui plus est, le changement de l'ordre des mots en roumain crée une sorte de futur « synthétique » (analogue au futur synthétique slave, formé dans la plupart des cas avec des verbes perfectifs) ou, pour être plus précis, un *verbe composé* au temps futur. Le fait que dans la pensée du traducteur ou du scribe roumain ce futur représentait un seul mot composé (calqué sur le futur synthétique slave) est maintes fois mis en lumière par la manière dont il est écrit : soit en un seul mot, soit avec trait d'union entre l'infinitif et l'auxiliaire. (Voir : *C. P.*, *Ms. I.*, etc.).

Le même ordre des mots se retrouve également dans les chroniques et documents slavo-roumains des XVᵉ- XVIᵉ siècles, [46] mais assez

---

[44] Rosetti, *ILR*, p. 548.

[45] E. Seidel, *Elementele sintactice slave în limba română* [Les éléments slaves syntactiques dans la langue roumaine], Bucarest, 1958, p. 45—57.

[46] B. Conev, *Опрядялени и неопрядялени форми в български език* [Des formes déterminées et indéterminées dans la langue bulgare], Sofia, 1911, p. 12 ; Idem, *История*, p. 548 ; ces formes sont considérées par l'auteur moins déterminées que celles avec l'auxiliaire posé d'abord ; G. Weigand, *Bulgarische Grammatik*, Leipzig, 1917, p. 139—140 ; Trifonov, *Значение*, p. 11, souligne un fait caractéristique pour le bulgare, à savoir :

rarement (comme, du reste, dans les textes roumains originaux au XVI[e] siècle aussi). Cf. : есн н къ господнну своему понти хощет (*CSR* 235) ; богъ же вас смѣрнти хощет; богъ възѧти хощет вам оумь (*CSR* 239) ; онн же оставнти тѧ хощѫт н нтн хощѫт въ... (*CSR* 243). Quand l'auxiliaire postposé se trouve placé juste après l'infinitif, la valeur temporelle de la construction gagne un accent plus marqué (Cf. : понтн хощет).

LE TYPE C

1. *voiu să* + le présent

Construction assez fréquente au XVI[e] siècle qui cependant ne représente pas un futur proprement dit, mais un « futur » *intentionnel* : la nuance volitive domine, celle temporelle ne sort pas toujours en évidence. Cf. : giudeţu eu acelora *nu voiu să fiiu* (moi je ne veux pas être le juge de ceux-là) (*Cod. V* 2) ; şi *vreamu se giudecămu* lui (*Cod. V*. 58) ; al şasele *va se* i-l *ia* (le sixième veut lui prendre) — н ѕ҃ хощет възетн (*H III*, 285) ; acmu iară dăm ştire domniilor voastre că *vrem să tremitem* oile în munte (maintenant de nouveau nous annonçons à vos seigneuries que nous désirons envoyer les moutons à la montagne) (*LR* 40).

Dans les documents et les chroniques slavo-roumains des XV[e]—XVI[e] siècles, l'ancien infinitif est parfois remplacé par une construction nouvelle avec la conjonction да accompagnée du verbe à la forme personnelle[47]. Sur le plan strictement synchronique, celle-ci est identique (du point de vue fonctionnel et sémantique) avec la construction roumaine de type *voiu* + *să* + l'*infinitif*, mais la construction bulgare subira une évolution ultérieure complètement différente de celle roumaine[48].

2. *o să* + le *présent*

Cette construction n'est que l'annonce de celle qui, aux siècles suivants, trouvera un large emploi. Nous l'avons rencontrée une seule fois : şe *o să esă* spre ţâra... (et il (elle) sortira vers le pays...) (*LR* 83)[49].

---

lorsque la construction *ща* + l'*infinitif abrégé* supporte l'accent logique ou quand elle se place au début de la proposition, l'infinitif précède l'auxiliaire ; G. Bolocan, *op. cit.*, p. 203 : la forme *pisa-šta-*, *pisa-šteš* ne représente pas, de l'avis de certains linguistes, un futur proprement dit.

[47] S. B. Bernstein, *op. cit.*, p. 206—207 ; щете да купит.

[48] G. Bolocan, *art. cit.*, p. 205. A propos de la disparition de l'infinitif des langues balkaniques, voir M. A. Gabinskij, *op. cit.*

[49] Pour autant que nous le sachions, la littérature spécialisée ne mentionne pas cette construction comme une forme existant déjà au XVI[e] siècle.

Pour ce qui est de son origine, nous ne partageons pas le point de vue d'E. Seidel, qui la considère « un calque syntactique emprunté par le roumain aux langues slaves »[50], car l'identité formelle de < o > avec < ще > n'est point valable pour le XVI[e] siècle, quand ще ne représentait pas encore une particule invariable au sémantisme complètement effacé.

Cette construction est bien roumaine et, du moins au XVI[e] siècle, elle ne comporte point de correspondant slave[51].

LE TYPE D

voiu avea (*a*) + l'*infinitif*

Une construction non encore signalée — pour autant que nous le sachions — par la littérature spécialisée, plus rare dans les textes originaux et plus fréquente dans les traductions du XVI[e] siècle (*Ms. I*) est le « hybride » réunissant deux auxiliaires : l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea* et l'infinitif de l'auxiliaire *a avea*, accompagnés de l'infinitif du verbe notionnel. Le texte slave atteste seulement l'indicatif présent de l'auxiliaire имати (avoir = *a avea*). Probablement, le traducteur ou le scribe, dans son désir de rester aussi fidèle que possible à l'original, a-t-il calqué la forme имамь, la comprenant comme un verbe notionnel qui exprimerait la nécessité et non comme un auxiliaire. Comme cette construction se retrouve dans les textes traduits du slave, mais aussi dans les lettres et les actes rédigés au nord de la Transylvanie (cf. *LR*), lieu d'origine — comme on le sait — des premières traductions en roumain[52], l'hypothèse du calque d'après le modèle slave y trouve un argument de plus.

Cf. : *nu voiu avea a tremeate* ceteniie pre pămînt (je n'aurai pas à envoyer sur terre...) не имамь пѹстити четенїа на земли (*Ms. I*, 12) ; şi *voiu avea a face* în luna lu ... (et j'aurai à faire au mois de...) и сътворити имамь м͠сца (*Ms. I* 13) ; şi *voiu avea lasa* pre voi (et j'aurai à vous laisser vous) — и пѹстити имамь на вы (*Ms. I.* 14) ; de nu voiu da eu ploa, dară ce *veţi ave a secera*? (Si je ne donnerai pas moi la pluie, qu'est-ce que vous aurez donc à moissonner ?) аще не дам вам дѫжд... да что имаете жати (*Ms. I.*, 15) sfinţia sa încă *va avea a face* printru voia

[50] B. Seidel, *op. cit.*, p. 46.

[51] Voir sur son origine : Lombard, *Le futur*, p. 10 et suiv. L'auteur fait dériver cette forme de *a vrea*. S. Puşcariu, *art. cit.*, p. 390 la fait dériver de (*v*)*oare* ; I. Iordan, *Stilistică morfologică* [Stylistique morphologique], dans le «Bul. Institutului de filologie română 'Alex. Philippide' », VII–VIII, Jassy, 1941, p. 47 ; Idem *Limba română actuală, o gramatică a'greşelilor'* [La langue roumaine actuelle, une grammaire des 'erreurs'], Jassy, 1943, p. 142 : *o* < *am* ; I. Coteanu, *op. cit.*, p. 84 : *o* < *a* (*a avea*) ; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 204 : *o* < *am*.

[52] Voir : P. P. Panaitescu *op. cit.*, p. 10 et suiv.

(sa sainteté aura encore à faire pour la volonté) (*LR* 87) ; mai multu *vom avea a sluji* (plus nous aurons à servir) (*LR* 91) ; mai mult *vrem avea a face* bine (plus nous aurons à bien faire) (*LR* 87) ; mai multu *vom avea a sluji* treabele dumnetale (plus nous aurons à servir vos affaires) (Iorga, *Doc. rom.* 12).

Vu l'artificiel de cette construction, sa disparition fut toute naturelle. On ne la retrouvera plus par la suite dans nos textes.

LE TYPE E

1. *voiu fi* + le *participe présent*

Le futur formé de *voiu fi* + le *participe présent* n'est pas fréquent au XVI[e] siècle et ses fonctions sont d'habitude celles du futur formé de *voiu* + l'*infinitif*, donnant une vague idée du présomptif [53]. On le trouve presque toujours dans les subordonnées conditionnelles : iară de *va fi* omul *zăcînd* spre moarte, cade-se popeei să... (et si l'homme se trouvera en train de mourir, il convient que le prêtre...) (*C. Prav.* 12) ; iar să.... sufletul vostru *va fi lepădîndu* leagea mea... eu încă aceasta voiu face cu voi (et si... votre âme se trouvera abjurant ma loi... moi je ferai encore ceci de vous) (*H II* 8) ; să *veți hi urîndu* aceste porănci... aceasta voiu face cu voi (si vous haïrez ces ordres,... je ferai ceci de vous) (*H II* 9) ; să mie *nu veți hi îngăduindu*... aceasta voiu face (si vous ne me le permettrez pas... je ferai ceci) (*H II* 8) ; să *veți hi îmblîndu* împotriva mea... voiu mai tare mulți bătăile (si vous vous trouverez marchant contre moi... je multiplierai encore plus les coups) (*H II* 9).

Cette construction roumaine, qui allait devenir par la suite le mode présomptif, a exercé une influence sur l'apparition du *mode éventuel* en bulgare [54].

2. *voiu fi* + le *part. passé* (le *futur antérieur*)

Ce type de futur était faiblement représenté au XVI[e] siècle. Les textes que nous avons examinés ne l'emploient que dans quatre cas : cine *va fi făcut* bine ; cine *va fi făcut* poruncile mele (qui aura bien fait,

[53] O. Densusianu *op. cit.*, vol. II, p. 146.

[54] E. Seidel, *op. cit.*, p. 42–43 : Du point de vue syntactique il y a identité entre le roum. *o fi știind el* et le bulg. *izlekuovam igo* (je pourrais, éventuellement, le guérir) — c'est-à-dire le mode éventuel du bulgare. Tous les deux ont une note commune : ce sont des modes particuliers exprimant l'éventualité. Puisque le bulgare n'avait pas un mode conditionnel au début, le besoin s'est fait sentir d'en créer un. Le fait que ce fut justement cette langue slave qui l'a crée prouve l'influence du roumain, qui, en tant que langue romane, disposait de tout un système de modes bien développé.

qui aura obéi à mes ordres) (*H III* 47) ; care *va fi făcut* reu, goni-l-voiu de la mine (qui aura mal fait, je le chasserai d'auprès de moi) (*H III* 48) ; alții vor fi cine cum *va fi fostu* și el (d'autres seront tels qu'il aura été lui aussi) (*H III* 459).

A la différence du futur habituel, celui-ci est construit selon un autre modèle que le latin [55]. K. Sandfeld pense que c'est la construction similaire bulgare qui aura fourni le modèle pour la langue roumaine [56].

En effet, ainsi que E. Seidel le remarque [57], le lien syntactique entre *essere* (ou *fieri*) avec son propre participe (*fost*) est un trait caractéristique, car les autres langues romanes lient *essere* à *habere*. Nous avons affaire dans ce cas avec un calque syntactique. Comparez : cine *va fi făcut* bine (qui aura fait du bien) (*H III* 47) et а тамо колико остало хощет быти (*CSR* 236). Mais, ni dans la langue roumaine, ni dans le bulgare de la même époque cette construction ne prend une *valeur purement temporelle*. Dans les deux langues, elle servait à rendre l'idée de la *probabilité* [58], et, en roumain, elle esquisse le présomptif.

II

am a + l'infinitif

Caractéristique pour la langue du XVI^e siècle, nous avons la construction avec les formes du présent de l'auxiliaire *a avea* (avoir) et l'infinitif du verbe notionnel [59], construction où le verbe *a avea* ne joue plus le rôle d'un verbe transitif ordinaire[60], mais avec une valeur plus abstraite, plus « dépossédée » de son sémantisme.

La flexion de l'auxiliaire *a avea* en roumain, ainsi que l'évolution de ses formes latines (*habere*) a été minutieusement étudiée par Fr. Streller [61].

Un futur similaire se rencontre aussi dans le « médio-bulgare » des chroniques et documents slavo-roumains des XV^e—XVI^e siècles (cf. : имат въспрнети велико зло и ѹргию (*DRH* 389). Mais, ainsi que D. Ivanova-Mirčeva le remarque [62], dans cette période les constructions dans lesquelles имамь avait une valeur temporelle n'étaient pas très nombreuses, et les monuments néo-bulgares en sont presque entièrement dépourvus.

---

[55] R. Orza, *art. cit.*, p. 226.
[56] Sandfeld, *Ling. balk.*, p. 149.
[57] *Op. cit.*, p. 44.
[58] L. Beaulieux, *Grammaire de la langue bulgare*, Paris, 1933, p. 340 : « le futur antérieur comporte souvent la nuance de probabilité ».
[59] O. Densusianu, *op. cit.*, vol. II, p. 146 : *am a bea* (j'ai à boire), Rosetti, *ILR*, p. 548.
[60] Lombard, *Le verbe*, p. 904.
[61] *Op. cit.*, p. 32—50.
[62] *Op. cit.*, p. 90.

En effet, dans les matériels parcourus par nous, la fréquence de ces constructions est très faible, ne figurant dans la plupart des cas que dans les formules « types »[63]. Sur 30 documents (1493—1496), la formule имат въспрнєти вєлико зло и ѹргию ѡт... figure sept fois (*DRH* p. : 389, 393, 396, 402, 414, 418, 429).

Bien que figurant rarement dans des constructions « libres », détachées de ces formules « type », elle n'est pas absente de nos documents slavo-roumains, comme on l'avait cru[64]. (Cf. : аще кто сє покѹсит прєти или разорити сїю книгѹ, що сє тъкмимо съ братїа макаѹь и азь, поп макарїє, или ѡт братїа... нє имат дръжати и ѹтвръдити и поновити того господь богь да ѹбиєт єго (*DRH* 411); нѹ имамь тамо прѣбивати (*DRH* 412).

Quelques linguistes pensent que cette sorte de construction est apte à rendre l'idée du futur[65]. Il y en a d'autres qui, tout au contraire, optent pour la thèse selon laquelle l'« auxiliaire » d'une telle construction ne saurait être aussi l'expression d'une valeur temporelle[66].

Si au XVI^{e} siècle la construction *am a* + l'*infinitif* ne représentait pas encore, à notre avis, un futur proprement dit pour la langue roumaine, celle-ci le développera par la suite[67], processus que le néo-bulgare ne connaîtra pas[68].

A l'origine de la forme roumaine il faut voir toujours le modèle latin[69]. De cette idée du besoin d'accomplir une action dans l'avenir (cf. : *am a spune* (j'ai à dire) — au XVI^{e} siècle), devait naître, aux siècles suivants, le futur proprement dit : *am să spun* (je le dirai). Le bulgare l'a emprunté au vieux slave : имамь пити[70], lui conservant toujours son sens de *futur de la nécessité* ou *impératif*, mais le mot имамь d'une pareille construction n'évolua plus dans le sens de sa grammaticalisation

---

[63] S. B. Bernstein, *op. cit.*, p. 204.

[64] Idem, *ibidem*, voir aussi D. Ivanova — Mirčeva, *op. cit.*, p. 89—90.

[65] M. Kostov, *Българска граматика* [La grammaire bulgare], Sofia, 1939, p. 147 ; P. Kalkandjev, *Българска граматика* [La grammaire bulgare] Plovdiv, 1938 ; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 202 et suiv.

[66] Voir l'ensemble de la discussion chez D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 90.

[67] G. Bolocan, *art. cit.*, p. 203 ; R. Orza, *art. cit.*, p. 223—224.

[68] D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 90 et suiv, ; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 203.

[69] A propos de la perte du sémantisme du latin *habeo* voir l'exposé complet d'E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, Paris, IV^{e} éd., 1956, p. 117—118 : partant de *dicere habeo* (employé par Cicéron mais indiquant seulement la *possibilité*) on arrive à l'idée de nécessité (Sénèque : *quid habui facere*), mais qui est encore en grande compétition avec *dicturus sum* ou *dicendum habeo* : « Cependant, le tour par l'infinitif devint plus fréquent à partir de Tertulien, et chez les Pères de l'Eglise : *In omnem terram exire habebat praedication apostolorum.* A la fin de l'Empire, l'expression du futur est nettement constituée dans les phrases comme : *Tempestas illa tollere habet totam faleam de area.* ».

Toutefois, ce n'est pas un futur qui imite la périphrase grecque εχω εἰπεῖν, mais le fait d'une évolution « naturelle » de la langue.

[70] V. Georgiev, *Възникване на нови сложни глаголни форми със спомагателен глагол* <*имам*> [L'apparition des nouvelles formes verbales composées avec l'auxiliaire <avoir>, dans « Известия на института за български език », Sofia, 1957, p. 43.

qu'à la forme négative [71]. Il ne résista plus à la concurrence des formes avec Хощѫ et s'effaça peu à peu.

Il est difficile, sinon impossible, de présumer — comme B. Conev — une influence roumaine sur la construction bulgare avec имамь, parce que la construction roumaine avec une valeur temporelle n'était pas, elle non plus, « enracinée » dans les textes du XVI[e] siècles, ne faisant qu'annoncer la construction qui devait évoluer par la suite jusqu'à devenir une formation temporelle proprement dite. Quant à la construction similaire avec имамь, elle n'apparaît que rarement durant cette même période, et surtout dans les formules type. Elle s'éteindra avant d'arriver à contourer une expression temporelle bien définie.

Bien que le présent article n'envisagea que l'aspect synchronique de la question, l'ensemble des faits linguistiques nous a conduite à quelques conclusions d'ordre général, concernant la catégorie verbale du futur dans la langue roumaine et dans le « médio-bulgare » des textes slavo-roumains des XV[e]—XVI[e] siècles :

— Pour la langue roumaine les formes les plus fréquentes et aussi les plus caractéristiques sont celles composées du présent de l'auxiliaire et de l'infinitif du verbe notionnel. Du reste, dans le roumain du XVI[e] siècle, *c'était l'unique construction rendant exclusivement l'idée du futur*, l'auxiliaire ayant subi sa grammaticalisation complète.

Dans les constructions similaires du médio-bulgare, l'auxiliaire n'apparaît pas toujours comme ayant perdu tout sémantisme, ses valeurs pouvant varier de celle d'un verbe prédicatif jusqu'à celle de demi-auxiliaire de mode ou de simple auxiliaire — morphème du futur —, en fonction des rapports contextuels et de la structure syntactique de la formation temporelle respective. Хощѫ subissait également la concurrence des formes du présent des perfectifs.

Le futur périphrastique avec Хощѫ du médio-bulgare en usage dans les textes slavo-roumains, né de la perte graduelle des formes synthétiques du futur et d'un « raisonnement » linguistique, s'est consolidé par le contact avec le futur roumain.

— Les constructions roumaines de type *voiu a* + l'*infinitif* sont anciennes. Du point de vue sémantiques elles sont identiques à celles du médio-bulgare de type Хощѫ + l'*infinitif*, quand les valeurs de Хощѫ oscillent.

— Les variantes phonétiques et dialectales de *vreau*, respectivement, Хощѫ sont *des simplifications d'ordre formel*, qui n'affectent en rien le contenu du verbe.

---

[71] D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 91 et suiv. ; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 203.

— La postposition de l'auxiliaire dans la langue roumaine est l'effet de l'influence exercée par le modèle verbal perfectif slave.

—Les constructions roumaines dans lesquelles le verbe notionnel figure au mode subjonctif représentent un type particulier du « futur »—un « futur » *intentionnel*, où la valeur de l'auxiliaire, en tant qu'indice du temps ou sa valeur modale, ne résulte que du contexte. Sous le rapport des valeurs de l'auxiliaire, les constructions roumaines de ce type sont analogues à celles bulgares de type Хощѫ + l'infinitif, où les valeurs de Хощѫ sont oscillantes, ou à celles de type Хощѫ + да + le *présent.*

— La construction roumaine de type *o să* + le *présent* n'a rien à voir avec la construction bulgare *ще* + le *présent*, parce qu'au XVI[e] siècle *ще* n'était pas encore une particule invariable et ayant perdu complètement son sémantisme.

— Les constructions « hybrides » — non signalées par la littérature linguistique — de type *voiu avea* + l'*infinitif* — ne sont que *le calque du modèle slave* имамь + l'*infinitif*, où имамь a été compris par le traducteur ou le scribe comme un verbe notionnel au temps futur et l'infinitif du verbe notionnel proprement dit comme un complément direct. C'est là un *futur de la nécessité* (il faudra que... = *va trebui să...*).

— Le futur antérieur de la langue roumaine est le calque de la construction similaire bulgare, mais ni en roumain, ni en bulgare, cette construction n'indique le futur. C'est un « mode » de la *probabilité* et un *pseudo-futur*.

— Le présomptif, par contre, a été calqué par le bulgare d'après la construction roumaine similaire et, dans la langue du XVI[e] siècle, il indique à l'ordinaire le futur, de même que la construction *voiu* + l'*infinitif* ou Хощѫ + l'*infinitif* (quand Хощѫ se montre comme ayant complètement perdu tout sémantisme).

— Les constructions *am* + l'*infinitif* et имамь + l'*infinitif* ne représentaient pas au XVI[e] siècle un futur proprement dit, et le bulgare n'aurait pu prendre pour modèle la construction roumaine.

SOURCES

1. *Bogd. Doc. ist.*, I. Bogdan, *Cinci documente istorice slavo-române din arhiva Curții imperiale de la Viena* [Cinq documents historiques slavo-roumains des archives de la Cour impériale de Vienne], Bucarest, 1889.

2. *C. Cat.*, I. Bianu, *Catehismul (Întrebare creștinească) tipărit de diaconul Coresi la Brașov, 1560*, [Le Catéchisme (Questionnaire chrétien) imprimé par le diacre Coresi à Brașov, 1560], Bucarest, 1925.

3. *C. P.*, Coresi, *Psaltirea slavo-română (1577)* [Le Psautier slavo-roumain], texte interlinéaire slavo-roumain.

4. *C. Prav.*, I. Bianu, *Nomocanonul (Pravila) tipărit de Coresi* [Le Nomocanon (La Loi) imprimé par Coresi], Bucarest, 1925.

5. *C. T.*, Fl. Dimitrescu, *Tetraevanghelul tipărit de Coresi, Brașov 1560—61, comparat cu Evangheliarul lui Radu de la Mănicești, 1564* [Le Tetraévangéliaire imprimé par Coresi, Brașov 1560—1561, comparé à l'Evangéliaire de Radu de la Mănicești, 1564], Bucarest, 1963.

6. *Cod. V.*, I. G. Sbierea, *Codicele Voronețean* [Le Code de Voronetz], Tchernovtsy, 1885.

7. *CSR*, *Cronicele slavo-române* [Les chroniques slavo-roumaines], publiées par I.Bogdan, édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1959.

8. *Doc. Mold.*, I. *Bogdan, Documente moldovenești din sec. XV—XVI în arhiva din Brașov* [Documents moldaves des XV^{e} — XVI^{e} siècles dans les archives de Brașov], Bucarest, 1905.

9. *Doc. H.*, *Documente privitoare la istoria românilor culese de Eudoxiu Hurmuzachi și alții* [Documents concernant l'histoire des Roumains recueillis par Eudoxiu Hurmuzachi et quelques autres]. Vol. XI, Bucarest, 1887—1922.

10. *Doc. Toc.*, *534 documente istorice slavo-române din Țara Românească și Moldova privitoare la legăturile cu Ardealul 1346—1603* [*534* documents historiques slavo-roumains de Valachie et de Moldavie concernant leurs liens avec la Transylvanie 1346—1603] imprimé à Vienne, par les soins de Gr. G. Tocilescu, Bucarest, 1931.

11. *DRH*, P. P. Panaitescu et D. Mioc, *Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească.* Vol. I, *1242—1500*, Bucarest, 1966.

12. *H II*, B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrîni II. Cărți poporane ale românilor în sec. XVI. În legătură cu literatura poporană cea nescrisă* (*1550 — 1600*) [Paroles des anciens II. Les livres populaires des Roumains au XVI^{e} siècle. A propos de la littérature populaire nonécrite (1550—1600)], Bucarest, 1879.

13. *H III*, B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrîni.* Vol. III, Bucarest, 1879.

14. *Iorga, Doc. rom.*, N. Iorga, *Documente românești din arhivele Bistriței*, I—II [Les documents roumains des archives de Bistritza], Bucarest, 1899—1900.

15. *LR*, Al. Rosetti, *Lettres roumaines de la fin du XVI^{e} siècle, tirées des archives de Bistritza* (*Transylvanie*), 1926.

16. *Ms. I.*, *Manuscript de la Ieud.* [Le manuscrit de Ieud]. Textes dans la langue du XVI^{e} siècle reproduits en fac-similés par I. Bianu, Bucarest, 1925.

17. *Panait. Doc. sl. rom.*, P. P. Panaitescu, *Documente slavo-române din Sibiu* (*1470—1653*) [Documents slavo-roumains de Sibiu], Bucarest, 1938.

18. *Ps. Sch.*, I. Bianu, *Psaltirea Scheiană* [Le Psautier de Schei] (fac-similés et transcription latine), Bucarest, 1889.

19. *Rel.*, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și cu Țara Ungurească în sec. XV și XVI* [Documents concernant les relations de la Valachie avec Brașov et le Pays Hongrois aux XV^{e} — XVI^{e} siècles] Textes slaves et leur traduction, avec des annotations historiques et une introduction de I. Bogdan. Vol. I, *1413—1508*, Bucarest, 1905.

ABRÉVIATIONS

Conev, *История* [Histoire] : B. Conev, *История на българския език*, II [Histoire de la langue bulgare], II, Sofia, 1934.

Lombard, *Le verbe* A. Lombard, *Le verbe roumain, Etude morphologique*, vol. I—II, Lund, 1954—1955.

Lombard, *Le futur* : A. Lombard. *Le futur roumain de type « o să cînt »*, dans « Bulletin linguistique », VII (1939).

Mirčev, *История* : K. Mircev, *История на българския език*, [Histoire de la langue bulgare, Sofia, 1949.

RIEB : Revue internationale des études balkaniques, Belgrade, 1934—1938

Rsl : *Romanoslavica* (l'Association des slavisants de la République Socialiste de Roumanie), Bucarest, 1958.

Rosetti, *ILR* : Al. Rosetti, *Istoria limbii române* [Histoire de la langue roumaine], Bucarest, 1968.

Sandfeld, *Ling. balk.* : K. Sandfeld, *Linguistique balkanique* Paris, 1933.

Stoikov, *Образуване* [Construction] : St. Stoikov, *Образуване на бъдеще време (футурум) в съвремения български език* [La construction du futur dans la langue bulgare contemporaine], dans «Езиковеденоетнографени изследвания в памет на акад. Стоян Романски», Sofia, 1960.

Stoikov, *Диалект.* [Dialect] : St. Stoikov, *Българска диалектология* [Dialectologie bulgare], Sofia, 1954.

Trifonov, *Значение* [Signification] : B. Trifonov, *Значение на сложните (описателните) бъдещи времена в новобългарския език* [La signification des formes composées (analytiques) du futur dans le néo-bulgare], dans « Периодическо списание на българското книжовно дружество в София », Plovdiv, LXIX, fasc. 1—2, 1908.

RÉFORMES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES PROPOSÉES PAR MITICĂ FILIPESCU EN 1841 — UN MÉMOIRE INÉDIT

EMIL VÎRTOSU

L'histoire du mouvement révolutionnaire qui a eu lieu en Valachie en 1840 est assez bien connue, ainsi que celle de son inspirateur idéologique et pragmatique D. Filipescu, que ses contemporains, ses proches et les personnes affiliées au mouvement appelaient communément « le *căminar* Mitică ». Fils de l'ancien grand ban Gr. Filipescu et de Tarsiţa, née Manu, il avait étudié le droit à Paris, prenant sa licence en 1831, puis son doctorat deux ans plus tard, devenant ainsi le second Roumain docteur en droit de cette université [1]. Descendant de deux familles également influentes — les Filipescu et les Manu — Mitică Filipescu avait pour lui toute la considération de ses contemporains et les perspectives d'un brillant avenir. Le 23 octobre 1840, il était arrêté. Mais ces événements et ceux qui ont suivi en 1840 — 1841 ont déjà fait l'objet d'amples exposés, comme il se doit. Le récent ouvrage consacré par le professeur G. Zane à l'élucidation de ces circonstances établiț nettement qu'il ne s'est agi ni d'un complot pour assassiner le prince régnant Alexandru Ghica ou pour tuer les grands boyards et dévaster leurs propriétés, ni d'une tentative pour affranchir la Valachie de la suzeraineté ottomane, ni d'autres aspects similaires, mais bien d'un mouvement révolutionnaire visant à mettre fin aux discordances désastreuses d'ordre économique et social, à la dépendance servile des paysans vis-à-vis des bénéficiaires de cet ordre de choses [2].

Nous publions ci-dessous le mémoire — autographe et inédit — rédigé en prison par l'idéologue du mouvement, Mitică Filipescu. Celui-ci

[1] C. C. Angelescu, *Cei dintîi români doctori în drept de la Paris* [Les premiers Roumains docteurs en droit de Paris], extrait, Bucarest, 1928, pp. 9—10; voir plus loin fig. 1 et 2.

[2] G. Zane, *Mişcarea revoluţionară de la 1840 din Ţara Românească* [Le mouvement révolutionnaire de 1840 en Valachie], dans « Studii şi materiale de istorie modernă », III, 1963, pp. 185—313.

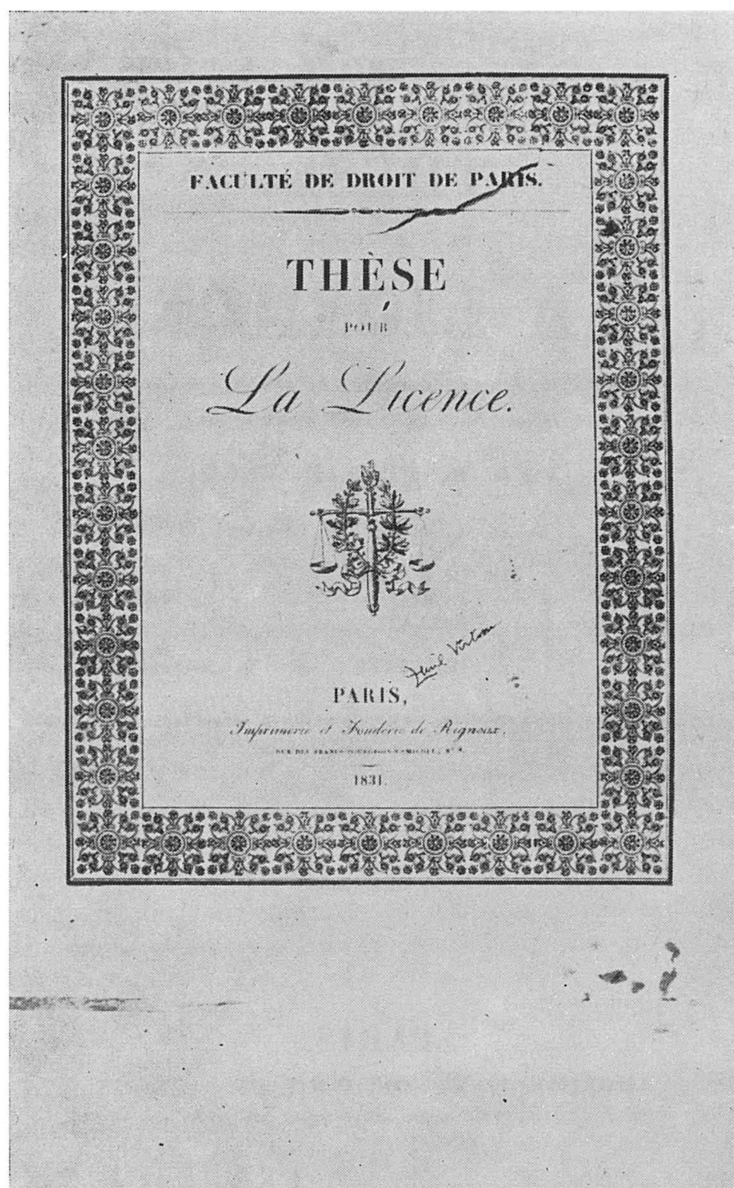
l'a écrit en français après avoir échappé au « secret » où, dit-il, « j'ai langui pendant six mois ». Il ressortirait du texte qu'il serait « à peine sorti de prison », ce qu'il faut sans doute interpréter dans le sens que, condamné à huit ans de réclusion à la prison de Snagov par la sentence en date du 9 avril 1841 de l'instance judiciaire spécialement instituée, il aura disposé d'une chambre lui permettant de rédiger ce qu'il nomme « ma profession de foi politique ». Le mémoire est écrit sur 25 pages, sans corrections. Il est daté « Bucharest, dans le courant d'avril 1841 » et pourrait, à notre avis, représenter un texte rédigé en vue d'un appel — et donc composé en conséquence — appel qui n'a jamais eu lieu [3].

Cette profession de foi ne mentionne aucunement l'existence d'un complot, d'une conjuration ou d'une révolution, ni de la formation ou de l'existence d'une société secrète organisée en vue de la rédaction d'une constitution. Elle commence par une affirmation péremptoire, visant à gagner la sympathie de l'interlocuteur, en l'occurrence d'Alexandru Ghica et des boyards qui devaient le juger : « Essentiellement ami de l'ordre, je suis partisan sincère des améliorations graduelles et pacifiques. » Passant aux faits, il affirme que « tout observateur impartial ne saurait nier le malaise qui travaille la société valaque ». D'où provient cette situation et comment y remédier ?

Avec un courage remarquable pour un homme dans sa position, Mitică Filipescu montre sans embages que la Valachie, bien que favorisée par la nature, est mal gouvernée. Il n'existe de sécurité ni individuelle, ni pour les biens ; tout n'est qu'abus, le bon plaisir règne en roi. D'autre part, au lieu de venir en aide aux paysans qui supportent tous les fardeaux, l'administration les laisse entre les mains des fermiers « sans foi ni loi » comme les qualifie le boyard Mitică Filipescu. Après avoir décrit brièvement la situation du paysan de Valachie, « tenancier ayant alleu », l'auteur montre combien le sort du paysan asservi est à plaindre. Il est soumis à la corvée, à la prestation, à tous les abus, aussi ses souffrances sont-elles pires que celles d'un esclave. « Le mal étant constaté, n'y aurait-il pas un moyen d'y apporter un remède efficace, radical ? De concilier, de combiner, d'associer tous les intérêts, sans froissement, sans secousse ? » C'est dans ce sens qu'il propose que les propriétaires fonciers renoncent à réclamer la corvée à leurs paysans et qu'ils la remplacent par une redevance en nature. De même pour les droits de pâturage, qui seraient payés par tête de bétail. Les corvées seraient ainsi abolies, pour le bien-être des deux parties. Comme argument péremptoire, il cite l'expression courante « travail de corvée », par laquelle on entend un travail bâclé.

---

[3] Le mémoire se trouve parmi les papiers de la famille Filipescu.



FACULTÉ DE DROIT DE PARIS.

THÈSE

POUR

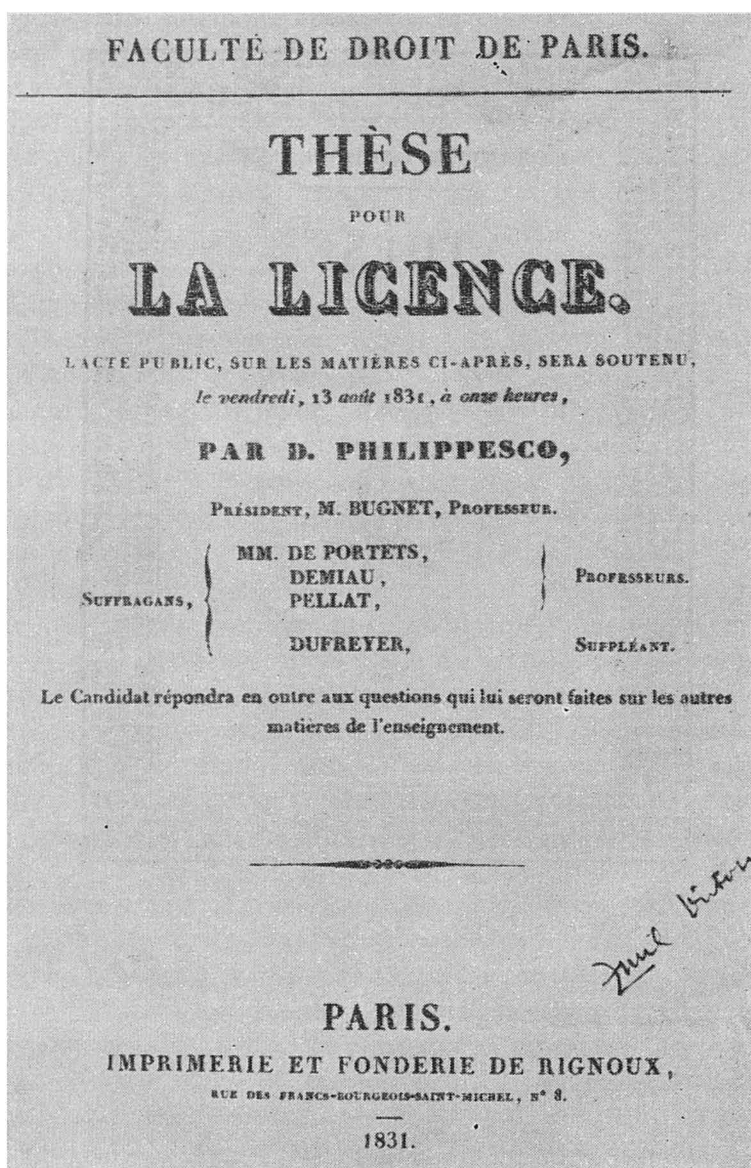
La Licence.

PARIS,

Imprimerie et Fonderie de Rignoux,

1831.

Fig. 1. — Mitică (Démètre) Philippesco, Thèse pour la licence en droit (1831) — couverture extérieure.



FACULTÉ DE DROIT DE PARIS.

THÈSE

POUR

LA LICENCE.

L'ACTE PUBLIC, SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS, SERA SOUTENU,
le vendredi, 13 *août* 1831, *à onze heures*,

PAR D. PHILIPPESCO,

PRÉSIDENT, M. BUGNET, PROFESSEUR.

SUFFRAGANS, MM. DE PORTETS, DEMIAU, PELLAT, PROFESSEURS.
DUFREYER, SUPPLÉANT.

Le Candidat répondra en outre aux questions qui lui seront faites sur les autres matières de l'enseignement.

PARIS.
IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-SAINT-MICHEL, N° 8.

1831.

Fig. 2. — Idem — couverture intérieure.

Mitică Filipescu propose, de même, que l'on supprime la prestation fournie par les paysans pour l'entretien des routes. Ce travail gratuit, mais bâclé, serait remplacé par un travail payé, mais exécuté correctement par des ouvriers spécialisés. Les transports commerciaux qui pourraient se faire sur de telles routes compenseraient largement, par les taxes afférentes, les dépenses investies par l'Etat dans cette entreprise.

Aux routes terrestres viendrait s'ajouter la navigation fluviale, qui serait rendue possible par le dragage et la canalisation des principales rivières.

La question des monastères dédiés, déjà soulevée lors du mouvement révolutionnaire de 1821 dirigé par Tudor Vladimirescu, est maintenant posée sous une forme nouvelle, préconisant que les monastères de l'étranger cèdent leurs terres de Valachie à l'Etat, en échange d'une indemnité « raisonnable ». Le clergé de ces monastères — de fait, de tous les monastères — « présente une anomalie sociale, il forme un Etat dans l'Etat », qui ne contribue en rien aux charges de l'Etat, ce qui est injuste et dont la vie luxueuse est une insulte à la misère du paysan. Il faut remédier à cette situation, d'autant plus que les premiers à tirer profit de toutes ces réformes seraient justement les monastères et, en général, le clergé.

L'auteur réclame encore la liberté du commerce des grains, tant à l'intérieur du pays qu'à l'exportation. Pour combattre la disette des années de sécheresse, il propose que l'on encourage la culture des pommes de terre et leur conservation.

A toutes ces mesures, il faut ajouter la réforme de la « milice nationale » (l'armée). Suivant les dispositions réglementaires, les villages étaient tenus à verser une somme d'argent aux personnes enrôlées pour le service militaire de six ans. Une partie de cet argent pourrait être investie par les autorités dans des opérations de crédit bancaire, ce qui aurait pour effet de produire un revenu lequel, joint à la somme initiale, constituerait un pécule qui reviendrait au conscrit une fois son service militaire accompli.

Le mémoire s'élève également contre les subventions accordées par l'Etat au service des postes, qui, au lieu d'être une source de revenus, coûte à l'Etat un million de lei par an, anomalie flagrante qui devrait disparaître.

Le problème des serfs tziganes, cette « lèpre sociale », doit lui aussi être résolu, par la reconnaissance du droit de rachat des tziganes. Pour la première fois dans son mémoire, l'auteur invoque en faveur de cette réforme l'autorité de l'ouvrage « trop justement célèbre » de H. Storch. Il s'agit du *Cours d'économie politique, ou Exposition des principes qui déterminent la prospérité des nations*... <œuvre traduite du russe> avec des notes explicatives et critiques par J.-B. Say, tomes I—IV, Paris, 1823—1824.

Avec de la bonne volonté,
que ne ferait-on point! J'ai
écrit pour l'acquit de ma
conscience. J'ai rempli mon
devoir, advienne que pourra.
D. Philippide

Bucharest,
dans le courant
d'avril 1841.

Fig. 3. — La fin du mémoire autographe : date et signature (1841).

Tant par sa formation que par ses idées, Henri Storch, qui tenait son cours d'économie politique à Saint-Pétersbourg, avant et après 1815, est un représentant du XVIII^{e} siècle, du siècle des lumières, de sorte qu'en qualifiant son traité de « trop justement célèbre », Mitică Filipescu atteste l'emprise que les idées éclairées de Storch exerçaient sur ses contemporains, particulièrement en Occident. Et cela, d'autant plus que le plaidoyer des lumières revêtait moins une forme et des arguments humanistes qu'une forme et une démonstration économiques [4]. Ainsi donc, le siècle philosophique avait étendu sa sphère d'influence aussi à la société roumaine : soit par le canal de la traduction susmentionnée, de 1823—1824, de l'économiste français J.-B. Say, soit plutôt, dix ans plus tard, par Mitică Filipescu qui, à son retour de Paris, s'était fait le propagateur des idées de Henri Storch. On comprend, dès lors, que l'affranchissement des tziganes de Valachie et de Moldavie puisse être cité comme l'une des réformes proposées et réalisées avec conviction et, en quelque sorte, sans regrets de la part de ceux qu'elle lésait. Nous soulignons que cette réforme, de même que la sécularisation des biens conventuels, étaient de ces idées qu'on pouvait sentir planer dans l'atmosphère généreusement novatrice du siècle et qui allaient présider au développement de l'esprit bourgeois.

Telles sont, brièvement, les idées de réformes sociales et économiques exposées par Mitică Filipescu dans son mémoire, avec leurs justifications logiques et pragmatiques formulées de manière à ne pas effrayer les personnes visées, c'est-à-dire les boyards propriétaires fonciers. On peut qualifier ces réformes de strictement bourgeoises, voire petites bourgeoises. En effet, en minimisant ces idées dans la mesure du possible et en échange mettant en relief, à l'intention des propriétaires fonciers, les avantages socio-économiques de la réforme, Mitică Filipescu pouvait espérer gagner son appel contre la sentence qui l'avait condamné à huit ans de réclusion. Mais, par un abus administratif, cet appel n'allait jamais être jugé et Mitică Filipescu, porte-parole des idées avancées de progrès et d'humanisme, allait s'éteindre en prison au bout de deux années seulement de détention.

Nous reproduisons ci-dessous le texte intégral du mémoire, auquel nous avons apporté quelques changements d'orthographe : correction d'accent, redoublement de consonnes (*nn* au lieu de *n*) et simplification de consonnes (*r* à la place de *rr*, *m* à la place de *mm*). Les mots finissant dans l'orthographe actuelle par *nt* ont reçu la consonne *t*, absente dans la vieille orthographe. La ponctuation appartient à l'éditeur.

---

[4] H. Storch, *op. cit.*, t. III, livre VIII : « Des progrès naturels de la richesse nationale » Les chapitres VI, VII, VIII, IX, X, XI traitent des peuples agricoles, de l'esclavage, des propriétaires d'esclaves considérés comme entrepreneurs, des esclaves censitaires ou des serfs.

< «PROFESSION DE FOI» DE MITICĂ FILIPESCU (1841) >

Les idées émises dans le corps si mince de cette ébauche prouvent suffisamment qu'on ne saurait me taxer avec raison ni d'utopie ni de propagande. Je n'appartiens ni à l'une ni à l'autre.

Essentiellement ami de l'ordre, je suis partisan sincère des améliorations graduelles et pacifiques. Cedant arma togae [1]. *Les négociations diplomatiques décident aujourd'hui du sort des peuples plus que les batailles; la plume fait plus que l'épée.*

En traçant ces quelques lignes, j'ai cru faire acte de bon citoyen. Si le succès couronnait mes efforts, j'aurais servi les intérêts de tous et non l'affaire d'un parti.

J'ose compter sur l'indulgence en faveur de mes intentions. A peine sorti de prison, où j'ai langui au secret pendant six mois, malgré mon innocence juridiquement prouvée, je me sens tourmenté du besoin de faire ma profession de foi politique.

La position sociale que j'occupe garantit incontestablement la pureté de mes sentiments.

Tout observateur impartial ne saurait nier le malaise qui travaille la société valaque. D'où provient-il? Comment y remédier? La tâche est grande; elle est au-dessus de mes forces. J'essaierai de l'aborder avec franchise.

La Valachie, ce pays si singulièrement favorisé de la nature, est mal gouvernée. Il n'y a sûreté ni pour les personnes, ni pour les biens. Les gouvernants substituent leur bon plaisir à la loi. De là tant d'actes d'arbitraire, tant d'emprisonnements sans motifs, tant d'exils sans jugement préalable, tant de sentences iniques ou plutôt tant d'avis individuels n'ayant et ne pouvant avoir aucune existence légale. Il me faudrait des volumes pour exposer tous les abus d'autorité. Ils sont heureusement de notoriété publique; l'opinion les a flétris. L'administration actuelle attaque la richesse nationale dans sa source. Pour avoir le fruit, elle coupe l'arbre au pied. Ne comprenant point que lorsque le paysan, qui supporte toutes les charges, est pauvre, l'Etat ne peut manquer de l'être, elle laisse pressurer les klakasch (tenanciers) à des arendateurs sans foi ni loi. Et pourtant, le revenu publique < ! > n'étant autre chose qu'une partie de la richesse privée qui passe des particuliers au gouvernement, plus la richesse des particuliers est grande, plus grande aussi sera la part qu'ils pourront, sans éprouver de gêne, mettre en réserve pour subvenir aux besoins de l'Etat.

Un aperçu des droits et des devoirs des klakasch vis-à-vis des propriétaires terriens dévoilera la cause du mal et fournira un remède infaillible pour l'extirper promptement et sans perturbation.

Le paysan valaque est tenancier ayant alleu. Possesseur du domaine utile, il peut le transmettre à ses héritiers. Il ne peut guère être expulsé par le propriétaire du domaine direct, qui ne peut que le forcer à payer les redevances annuelles. Il peut acquérir un franc-alleu soit à titre gratuit, soit à titre onéreux, et alors il quitte, s'il veut, la terre où il est établi. Il peut la quitter aussi en payant ce qu'il doit au propriétaire et le prévenant six mois d'avance.

---

[1] Souligné par nous (E. V.).

Mais plus de deux paysans n'ayant pas de motifs, ne peuvent point quitter annuellement une terre.

Ils ont cette faculté dans le cas où l'on ne saurait leur fournir le nombre d'arpens voulu par la loi.

La position des tenanciers est quelquefois beaucoup plus avantageuse que celle de certains francs-tenanciers qui, ne possédant que tout juste l'emplacement de leur maison, sont obligés d'aller à la distance de deux ou trois journées, se soumettre au cens et à la prestation pour se nourrir eux et leur famille. Jusqu'ici c'est le bon côté, voyons maintenant le revers de la médaille.

Le paysan valaque est sujet à la corvée, à la prestation ou au cens. On lui fait faire des corvées lorsque la main d'œuvre est chère, on l'oblige à la prestation lorsque le foin et les céréales sont à un prix élevé, on lui extorque le cens lorsque le prix de la main d'œuvre, du foin et des céréales ne sont pas élevés. Ainsi les arendateurs ont une grande latitude d'exercer leurs déprédations. De là des tracasseries et des vexations sans fin. Le paysan est maltraité, tenu en charte privée, plumé de plus belle. Son activité est paralysée : on requiert ses services alors qu'il s'y attend le moins. Quoique pouvant légalement travailler pour quiconque lui offre de lui payer le prix de sa journée, il ne lui est pas loisible de disposer d'un jour à son gré. Enfin le jour de pluie ne manque pas de lui échoir. Quoique n'étant pas serf, sa condition actuelle ne laisse pas que d'être pire que celle de l'esclave. On me dira que l'abus ne constitue pas un droit, c'est vrai, on ne peut plus vrai, mais ... Il est avec le ciel des accommodements.

Le mal étant constaté, n'y aurait-il pas moyen d'y apporter un remède efficace, radical? De concilier, de combiner, d'associer tous les intérêts, sans froissement, sans secousse? Je le crois fermement, je dis plus : J'en suis intimement convaincu. Il n'y aurait qu'à s'entendre. Je ferais toucher aux propriétaires du doigt le profit qu'ils retireraient en renonçant à la corvée et en exigeant des tenanciers le tiers du fruit des trois arpens de terre labourable, accordés par la loi au klakasch et la moitié du foin des deux arpens de prairie qu'on est tenu légalement de lui donner. On ferait payer la prestation pour le surplus toujours sur le même pied. Le klakasch reçoit quatre arpens de vaine pâture pour cinq têtes de gros bétail, ou un nombre découplé de menu. Quant à l'excédant, je distinguerais : s'il se trouve des pacages sur la terre, à égalité de fermages, on accorderait toujours la préférence aux tenanciers sur tous autres ; s'il n'existe pas de pacage, le tenancier paierait pour prix du droit de parcours et de vaine pâture trois piastres [de] la pièce de gros [2] bétail et 12 bon paras de celle de menu. De la sorte on couperait court à toutes les ruses inventées par les fermiers pour pomper la substance du peuple. On triplerait le revenu des propriétaires, on assurerait à jamais aux paysans une existence aisée et heureuse ; elle ferait envie aux franc-tenanciers ; elle aurait sur eux l'avantage que présente presque toujours la grande culture sur la petite ; l'agriculture prendrait un nouvel essor, le commerce redoublerait d'activité, le bien-être se ferait généralement sentir, nous échangerions avec profit nos produits bruts contre les marchandises des pays manufacturiers, le prix des uns augmentant toujours, celui des autres diminuant continuellement. Tous ces progrès ne se réaliseraient que par l'abolition de la corvée. Le bon sens valaque l'a pressenti en nommant loucrou de klake, *ouvrage de corvée, un ouvrage mal fait, un ouvrage de rien. Qui ignore en*

[2] Dans le texte original : grois.

Valachie que deux manouvriers <!> transylvains, bulgares ou serviens travaillent mieux et plus vite, moyennant salaire, que quatre paysans valaques s'acquittant de la corvée? Et pourquoi en aurait-on besoin? On jouirait d'une rente satisfaisante : la plus forte rente foncière ne va jamais au-delà du tiers du produit net; quelquefois elle ne dépasse pas le quart. Le paysan fournirait en nature net de frais le tiers du produit brut. Il s'engagerait aussi à réparer gratuitement dans les cas d'inondation les digues des moulins où il y en a. Son intérêt bien entendu lui en fait une loi. Il a besoin de moudre en restant chez lui; cela lui épargnerait le dérangement et la perte de temps d'aller moudre ailleurs. Pour les transports que le propriétaire voudrait faire, il n'aurait qu'à s'accorder de gré à gré avec les paysans; il n'en serait que mieux servi.

Je n'en resterait pas là, j'affranchirais les paysans de la corvée de réparer les routes. Contraindre les hommes, au moyen de réquisitions de travail, à exécuter des ouvrages publics, c'est les soumettre à la contribution la plus onéreuse. Ceux que l'on force à travailler, travaillent peu et mal, et perdent beaucoup de temps en interrompant leurs occupations ordinaires. D'ailleurs la plupart des travailleurs n'y apportent pas d'adresse ni l'habileté nécessaire. Le mauvais état des routes de la Valachie, qui sont pour les trois quarts de l'année des fondrières impraticables, démontre jusqu'à l'évidence la vérité de cette assertion. Turgot, cet honnête homme qui voulait sincèrement le bien de la France, assure que la corvée des routes coûtait à l'Etat quatre fois plus qu'il ne fallait d'argent pour leur réparation et leur entretien dans le meilleur état. Tant il est vrai que le travail libre, à la tâche, moyennant salaire, est le travail le plus expéditif, le mieux exécuté, et par conséquent le plus productif.

Mais l'Etat, m'objectera-t-on peut-être, n'est pas assez riche pour avancer de fortes sommes destinées à la construction et à la réparation des routes, et vous nous avouerez facilement que le transport des marchandises par de mauvais chemins réclame plus de temps, plus de capital et plus de travail que par des chemins commodes. D'accord : qui pourrait en disconvenir? Mais d'abord prouvez-moi que l'état de nos routes actuelles est praticable; le contraire saute aux yeux des plus incrédules. Si un bon chemin est une machine des plus efficaces pour économiser le travail, réduire le prix des objets qui viennent de loin, donner une plus grande valeur à ceux du pays, multiplier les échanges, améliorer tous les genres de production, ce qui équivaut à une plus grande fertilité et au rapprochement des distances, un canal produit cinq fois plus d'utilité. La Valachie est naturellement canalisée dans tous les sens. Une simple inspection de sa carte le fait voir. Quel est l'obstacle qui s'oppose à un accident si éminemment avantageux? C'est que les eaux de ses principales rivières sont épuisées par des prises pratiquées pour alimenter des moulins à farine dont le revenu est bien modique en comparaison de l'utilité générale qui se ferait sentir, si l'on rendait ces rivières navigables ou flottables.

Pour y parvenir on n'aurait besoin que de détruire ces prises d'eau et de draguer le lit de ces canaux naturels. On accorderait une indemnité préalable aux propriétaires de moulins, qui seraient en outre amplement dédommagés par la valeur qu'ajouterait à leurs terres le canal qui les borderait ou qui les traverserait. L'intérêt de la société, l'intérêt bien entendu de tous commande cette mesure; il doit l'emporter sur des propriétaires aveuglés par la routine ou récalcitrants.

Il ne suffirait pas de prouver l'utilité d'une dépense à faire ; il faudrait aussi indiquer des ressources pour y subvenir. Ici deux moyens se présentent : l'un serait de concéder le droit de construire des routes et de creuser des canaux, moyennant péages, à des entrepreneurs de spéculations. Il s'en est même déjà présenté pour les grands chemins, mais on n'en a pas voulu entendre parler. L'intérêt privé est plus vigilant, plus actif, plus économe que le meilleur des gouvernements. On stipulerait que les routes seraient macadamisées. Le second moyen serait de faire contribuer le clergé, qui est en possession et jouissance du tiers de la Valachie. On tiendrait la main à ce qu'il exhibât les originaux des actes de fondation, actes dont les clauses pieuses ne respirant que l'amour de l'humanité, ne sont point observées par nos bien-heureux chanoines.

Il est vraiment scandaleux de voir ce qui se passe de tripotages dans les fermes des terres des couvents qui relèvent de ceux du Mont Athos, de la Romélie, du Mont Sinaï et du Saint Sépulcre. Ces braves cénobites ne retirent guère de grands revenus des terres léguées par des testateurs valaques. Les gros bénéfices passent dans les mains d'avides courtiers qui font de dévotion métier et marchandise. Aussi couvents et églises collégiales du ressort des chapitres susmentionnés, tout tombe en ruines. Il serait cent fois plus profitable pour les chapitres transdanubiens, vu la distance des lieux et le peu de fidélité de leurs délégués, de faire cession au gouvernement valaque des terres sises dans le pays, moyennant une indemnité raisonnable.

Le clergé présente une anomalie sociale ; il forme un Etat dans l'Etat. Il jouit de plusieurs millions de revenu et il ne contribue point aux charges de la société, tout en profitant des améliorations sociales qui servent à augmenter ses bénéfices. Le système de prestation triplerait ses rentes foncières ; de bonnes routes macadamisées de 30 pieds de largeur, et des rivières rendues navigables ou flottables élèveraient indéfiniment la valeur de ses terres, de ces terres que des voies de transport perfectionnées parcourraient en tous sens, car il possede le tiers de la Valachie et ce qu'il y a de mieux sous le rapport et du terroir et de la situation. Là où sont les emoluments, là aussi doivent être les charges.

Messieurs du clergé ont profité des réformes introduites naguère. Il y est statué qu'ils contribueront aux charges de l'Etat du tiers de leur revenu. Ce n'est là qu'une lettre morte. Et pourtant la Sublime Porte ne peut pas s'opposer à une mesure si juste. La religion musulmane, ainsi que toutes les autres, recommande le bien-être des voyageurs. Faciliter les voies de communication en les améliorant est un acte de piété divine et humaine. C'est de la charité bien entendue et conforme aux vues respectables des fondateurs de couvents, vues que l'on tâche de dénaturer. La Russie voudrait-elle protéger ailleurs ce qu'elle a aboli chez elle? Les couvents y sont supprimés, le clergé y est salarié. Il serait décent de mettre un terme au luxe si peu chrétien qu'étalent les gros chanoines, luxe qui contraste scandaleusement avec la misère du paysan.

Les bonnes routes et les canaux ne serviraient de rien, si l'agriculture n'était point débarrassée de la restriction et quelquefois de la prohibition que l'on apporte au commerce des grains dont la liberté n'est jamais préjudiciable à une nation. L'expérience vient à l'appui de cette assertion. La Hollande, par le seul fait d'avoir accordé à l'importation et à l'exportation du blé une liberté illimitée, eut en tout temps une quantité suffisante de cette denrée si nécesaire. Quoique son sol produise à peine de quoi assurer la subsistance

de ses habitants pendant trois semaines, elle n'a jamais éprouvé ces variations soudaines et extraordinaires dans le prix du pain qui ont été si funestes à des pays fertiles, mais dont le système économique n'était pas aussi bien entendu. Le prix du blé n'a éprouvé nulle part moins de variations qu'en Hollande.

Pour obvier aux années de disette, on encouragerait la culture de la pomme de terre, de ce tubercule si précieux, qui une fois séché, peut se conserver pendant très longtemps. Il a un si grand rapport avec le principe constitutif de la nature de l'homme, que j'ajouterais une portion de pommes de terre à la ration du soldat, et je tâcherais d'en faire la principale nourriture des crétins qui affligent la vue des voyageurs qui passent nos montagnes. Je ne veux d'autre preuve de l'efficacité de cette nourriture que la force et la beauté des Irlandais.

Le paysan valaque éprouve naturellement de la répugnance pour le service. Ne serait-ce point un motif déterminant pour le lui rendre agréable par de bons traitements, et en lui procurant, à l'expiration du terme, un petit capital qui, pour un homme ayant des habitudes d'ordre serait une source d'aisance? Je m'explique : les villages fournissent à chaque conscrit, sous le titre d'argent de bénéfice, la somme de trois cents piastres, dont la moitié est remise en trois fois à la recrue, lors de son arrivée au régiment, et l'autre, consignée à la caisse de l'Etat-Major Général. En employant cette somme à escompter des billets de commerce à courte échéance et revêtus de trois signatures de personnes solvables, on rendrait un double service : on aiderait au petit commerce et à la petite industrie qui paient des frais d'escompte exorbitants, et l'on fructifierait le bénéfice du soldat. Pour fermer la porte aux abus, car où ne s'immiscent-ils pas? on réglerait que des régistres matricules constatant jour par jour et heure par heure les billets escomptés et les personnes qui ont fait cette opération seraient tenus par la caisse à la disposition du public. Avec de l'activité, de l'intelligence, de la probité, et un contrôle incessant et rigoureux, les quelque cent mille piastres des bénéficiaires deviendraient des millions pendant les six années, terme légal du service forcé, et le soldat regagnerait ses foyers gai, content et à son aise.

La situation financière du pays n'est pas trop mauvaise sur le papier. Elle présente pour l'année passée un excédent de recettes sur les dépenses de 1.600.000 piastres. Les caisses communales sont censées contenir quatre millions.

Partout les postes forment une des branches du revenu public. Le contraire arrive en Valachie : sous le prétexte du mauvais état des routes, le gouvernement accorde annuellement aux entrepreneurs de ce service un million de piastres, comme prime d'assurance. L'Etat n'a aucune dette.

Quant aux inconvénients physiques, moraux et sociaux de l'esclavage, je ne pourrais qu'invoquer l'ouvrage trop justement célèbre de M. H. Storch. Il me semble qu'il serait facile de nous délivrer de cette lèpre sociale, en permettant aux tzigani de se racheter. Celui-là mérite la liberté qui en sent le prix.

Avec de la bonne volonté, que ne ferait-on point? J'ai écrit pour l'acquit de ma conscience. J'ai rempli mon devoir, advienne que pourra.

D. PHILIPPESCU

Bucharest,
dans le courant
d'avril 1841.

ÜBER DEN ABSCHLUSS EINES RUMÄNISCH-SERBISCHEN BÜNDNISVERTRAGES IM SIEBENTEN JAHRZEHNT DES 19. JH.

Obwohl die rumanisch-serbischen Beziehungen im Sinne der Annaherung und Zusammenarbeit in ihren vielseitigen Äußerungen sowohl fruher als auch in letzter Zeit untersucht und studiert wurden, verbleibt den Fachleuten noch genugend unbekanntes oder unvollständig bekanntes Tatsachenmaterial zu erforschen ubrig.

Man konnte nicht behaupten, daß die militärischen Beziehungen zwischen Rumanien und Serbien nicht Gegenstand verschiedener Untersuchungen gewesen waren, doch muß man feststellen, daß diese Untersuchungen im allgemeinen einseitig unternommen wurden und die Aufmerksamkeit hauptsachlich der Durchfuhr von russischen Waffen nach Serbien im Jahre 1862 galt.[1] Zweifellos bedeutet die Durchfuhr der Waffen durch die rumanischen Lander nach Serbien durch ihre Tragweite, durch die von ihr ausgeloste diplomatische Reaktion sowie durch ihre politischen Auswirkungen einen besonders wichtigen Moment. Desgleichen laßt sich nicht bestreiten, daß es in der Zeitspanne zwischen 1859 und 1866 auch noch andere Initiativen, Fuhlungnahmen und militarische Abmachungen gab, davon — nebenbei bemerkt — einige den Erfolg der Aktion im Herbst 1862 bestimmend beeinflußten, und deren Zwecke erkannt und erklärt werden mussen. Ihre richtige Wertbemessung erhalten diese im Zusammenhang mit ihrem politischen Hintergrund : der stetige Kampf beider Volker um die Erringung ihres legitimen Rechts auf eine selbstandige Existenz neben den ubrigen Staaten Europas. Nun war aber die Erlangung der Selbstandigkeit von der ottomanischen Oberherrschaft durch die Aufstellung starker militärischer Krafte bedingt, die imstande sein mußten, sich an der Verwirklichung der Selbstandigkeit zu beteiligen und nachher, im Notfalle, das eroberte Gut auch zu verteidigen. Es ist also gar kein Zufall, daß auf dem Gebiete der militarischen Beziehungen enge, andauernde Zusammenarbeit und vielseitige fachliche Beihilfe feststellbar ist, die sich auf die ganze

---

[1] Siehe in diesem Zusammenhang A. D. Xenopol : *Domnia lui Cuza-Vodă* [Die Herrschaft des Fürsten Cuza], I. Bd., Jassy, 1903, S. 246—250; T. W. Riker, *Cum s-a înfăptuit România. Studiul unei probleme internaționale 1856—1866* [Wie Rumanien entstand. Studie einer internationalen Frage 1856—1866], Bukarest, 1943, S. 462—496; Gh. Duzinchievici, *Din vremea lui Cuza Vodă. Contribuție la istoria relațiunilor sîrbo-române în timpul lui Cuza Vodă* [Aus der Zeit des Fürsten Cuza. Beitrag zur Geschichte der serbisch-rumanischen Beziehungen zur Zeit des Fursten Cuza], in „Cercetări istorice", VIII—IX (1931—1932), 2, S. 56—57; R. V. Bossy, *Agenția diplomatică a României în Belgrad și legăturile politice românosîrbe sub Cuza Vodă* [Die diplomatische Agentur Rumaniens in Belgrad und die rumanischserbischen politischen Beziehungen unter Furst Cuza], in „Analele Academiei Române", Mem. secț. ist., Serie III, XV, Bukarest (1943). S. 10—11; Gheorghe I. Brătianu, *Politica externă a lui Cuza Vodă* [Die Außenpolitik Furst Cuzas..], in „Revista istorica română", II (1932), S. 138—141; C. C. Giurescu, *Tranzitul armelor sîrbești prin România sub Cuza Vodă (1862)* [Die Durchfuhr der serbischen Waffen durch Rumanien unter der Herrschaft des Fursten Cuza (1862)], in „Romano-slavica", istorie, XI, Bukarest (1965), S. 33—66; C. C. Giurescu, *Viața și opera lui Cuza Vodă* [Leben und Werk Furst Cuzas], Bukarest, 1966, S. 138—143; N. Ceachir, *România în sud-estul Europei (1848—1866)* [Rumanien im Sudosten Europas (1848—1866)], Bukarest, 1968, S. 65—68.

Zeitspanne erstreckt, in der Alexander Ioan Cuza die Bukarester und Michael Obrenović die Belgrader Regierung leiteten.

Im Rahmen dieses Erfahrungsaustausches haben die in den Jahren 1862 und 1865 vom rumanischen Offizier H. Herkt, in seiner Eigenschaft als Vertreter des Kriegsministeriums und des rumänischen Herrschers personlich durchgeführten Aufträge eine ganz besondere Bedeutung, denn er war — aller Wahrscheinlichkeit nach — ermächtigt, die Fragen von der Hohe der von ihm bekleideten Wurde aus zu behandeln. Seine lange Zeit hindurch unbeachteten Dienstreisen nach Serbien, die er selbst erst sehr spat in flüchtigen, allgemeinen Notizen niedergelegt, die in die militärischen Veroffentlichungen gelangten, erfreuten sich bis jetzt kaum einer ernsthafteren Untersuchung, die ihre tatsächliche Tragweite hatte erkennen lassen konnen, obwohl, so paradoxal dies auch scheint, seit spätestens 1912 genugend Material vorlag, um diese Untersuchung zu unternehmen. Zu jener Zeit erschien in der „Revista artileriei" (Zeitschrift der Artillerie) der Artikel des Generals P. V. Năsturel unter dem Titel *Din corespondența răposatului general de divizie Henrik Herkt referitoare la diferitele misiuni ce a avut în timpul carierei sale militare* (Aus der Korrespondenz des verstorbenen Divisionsgenerals Heinrich Herkt in bezug auf die verschiedenen Missionen, die er wahrend seiner militarischen Laufbahn hatte) [2], in dem das Hauptgewicht auf den jeweiligen ausfuhrlichen Tätigkeitsberichten lag, die H. Herkt nach der Rückkehr aus jeder Mission aus Serbien fur seine vorgesetzte Stelle verfaßte. Diese waren zum größten Teil von P. V. Năsturel schon einige Jahre vorher in seinen „Beitragen zur Geschichte der rumanischen Artillerie" herangezogen worden. [3] Desgleichen gab es vor und nach dem Jahre 1907 in verschiedenen für die Armee bestimmten Zeitschriften, noch eine Reihe von Kurznachrichten aus der Feder desselben Generals Năsturel, der sich mit dem Ausbau der rumänischen Armee näher beschaftigte sowie aus derjenigen anderer Offiziere. [4] H. Herkt selbst gibt in einigen Aufsätzen und in seinem autobiographisch verfaßten Buch unter dem Titel „Eine militärische Laufbahn", wertvolle Aufschlüsse. [5]

Die Unkenntnis obiger Quellen und die Beschrankung des Informationsmaterials auf das bißchen, das in dieser Frage zum größten Teile vom Cuza-Archiv der Bibliothek der Akademie und kurzlich auch vom Archiv des Außenministeriums [6] geboten wird, erklaren, weshalb in den Abhandlungen über diese Ereignisse, — mit Ausnahme der Waffendurchfuhr als solche, deren überragende Bedeutung jedem Zweifel überlegen ist — in den an und fur sich wenigen

---

[2] „Revista artileriei", XXVI, September 1912, S. 549—575.

[3] P. V. Năsturel, *Contribuțiuni la istoria artileriei române* [Beitrage zur Geschichte der rumanischen Artillerie], Bukarest, 1907, S. 506—516.

[4] Ders., *Cel mai vechi tunar presinte la jubileul întîiului tun* [Der älteste beim Jubilaum der ersten Kanone anwesende Kanonier], in „Revista artileriei", XVI, Juni 1902, S. 580—586 ; es konnen auch folgende Quellen benutzt worden sein, obwohl die Angaben dieselben sind : „Revista armatei", XVIII, Januar 1899, S. 769 ; XXVI, November 1908, S. 776 ; „Revista artileriei" VI, Juni 1892, S. 285—295 ; Mr. Miclescu, B. Andrei und Mihail Focşeneanu, *Istoricul artileriei române* [Geschichte der rumanischen Artillerie], Bukarest, 1942, S. 135—136.

[5] H. H., *Istoricul primelor stabilimente de artilerie de la înființarea lor pînă la finele anului 1867, redactată în anul 1866 după cererea Direcției arsenalului* [Geschichte der ersten Artilleriezeughauser von ihrer Grundung bis Ende 1867, verfaßt im Jahre 1886 auf Ansuchen der Direktion des Arsenals], in „Revista armatei", XXV, Mai 1907, und *Cronograful electrobalistic « Le Boulengé » şi o pagină din istoricul stabilimentelor noastre de artilerie* [Der elektroballistische Chronograph „Le Boulengé" und ein Kapitel aus der Vergangenheit unserer Artilleriezeughauser], in „Revista armatei", XVIII, November 1900. Verschiedene Angaben gibt er nicht nur in seinem Buch *O carieră militară* [Eine militarische Laufbahn], Galatz, o. J., o. Autor, sondern auch in seinem anderen Buch, das er zeichnet : General Herkt, *Cîteva pagini din istoricul armatei noastre* [Einige Seiten aus der Geschichte unserer Armee], Bukarest, 1902.

[6] Sowohl das Cuza-Archiv der Bibliothek der Akademie, als auch die Archive des derzeitigen Kriegsministeriums und des derzeitigen Außenministeriums, die ich sorgfaltig durchforscht habe, enthalten außer bereits genau bekannten protokollarischen Briefwechsels zwischen Cuza und Obrenović, keinen Beleg uber den Zweck und den Verlauf der Besuche Herkts in den Jahren 1862 und 1865 in Serbien.

Seiten uber die rumänisch-serbischen militärischen Beziehungen, bloß einige Zeilen den „Missionen Herkt" gewidmet wurden. Die Zusammenfassung aller Angaben, die gegenwärtig vorliegen, kann einerseits zur Wiederherstellung der in den Jahren 1862 und 1865 vom Offizier H. Herkt eingeschlagenen Wege fuhren, des von ihm verfolgten Zweckes, der erklärten Ziele seines Auftrags, der Art und Weise wie er aufgenommen wurde, andererseits aber auch zur Klärung mancher noch im Dunkeln gebliebener Probleme beitragen.

Die Mission des Majors H. Herkt im Sommer 1862

Die im Jahre 1859 stattgefundene Vereinigung der Moldau mit der Walachei und der sich daraus ergebende Übergang zur Vollendung der Einheit des Staates brachte unter anderen die Frage der Notwendigkeit der Reorganisation und Starkung der Armee an die Tagesordnung. Zwecks Festigung ihrer Kampfkraft wurden eine Reihe von Maßnahmen getroffen, darunter an erster Stelle solche zur Gründung neuer militärischer Industrieanlagen, zum Ausbau und zur Modernisierung der schon bestehenden. Im Hinblick auf die Erbauung einer Munitionsanstalt und einer „Gießerei" wurde im Jahre 1860 der damalige Hauptmann H. Herkt nach Belgien geschickt. Sein Auftrag beschrankte sich aber nicht nur darauf, „sich mit der Erzeugung von Munition und Kriegsfeuerwerken" [7] vertraut zu machen, sondern der Offizier sollte im Ausland auch die „seit kurzem von den verschiedenen Regierungen angenommenen Systeme der militärischen Reorganisation" [8] studieren. Gelegentlich seiner Ruckkehr von dieser Informations- und Erkundungsreise war eine Unterbrechung in Serbien vorgesehen, um wahrend dieses Aufenthaltes auch an Ort und Stelle „die verschiedenen Zweige der serbischen Armee kennen zu lernen", wie aus dem Briefe zu entnehmen ist, den der rumanische Kriegsminister Ion Emanoil Florescu an seinen serbischen Kollegen gerichtet hatte und den der rumänische Offizier bei seiner Ankunft in Belgrad diesem einhändigen sollte [9]. Ursachen, die unbekannt geblieben sind,

---

[7] H. H. *Istoricul primelor stabilimente de artilerie* ..., S. 309.

[8] „Revista artileriei", XXVI, September 1912, S. 549.

[9] Hier sei ungekurzt die Übersetzung dieses Briefes vom 3./15. Oktober 1860, wiedergegeben, eines der ersten Dokumente, die die rumanisch-serbische Zusammenarbeit auf militarischem Gebiete einleiten sollte:

„Exzellenz !

Herr Hauptmann Herkt, einer der hervorragendsten Offiziere unserer kleinen Armee ist von der Regierung seiner Hoheit des Fürsten beauftragt, im Ausland die neuen Systeme zu studieren, die der militarischen Reorganisation zugrunde liegen und die seit kurzem von den verschiedenen Regierungen angenommen wurden.

Da die furstlich serbische Regierung sich durch die Reorganisation ihrer Armee ausgezeichnet hat, insbesondere der Artillerie, der sie ihr Augenmerk gewidmet hat, empfehle ich Eurer Exzellenz Herrn Hauptmann Herkt und ersuche Sie um das Wohlwollen, diesem Offizier alle Möglichkeiten zu gewahren, seinen kurzen Aufenthalt in Serbien bestens verwerten zu konnen.

Das ernsthafte Studium dieses Offiziers wird es ihm ermoglichen, die verschiedenen Zweige der serbischen Armee kennenzulernen.

Die Kenntnisse, die er in der Armee Eurer Hoheit erlangen wird, werden zur Vervollkommnung seiner militarischen Ausbildung dienen und werden in der Folge es auch uns ermoglichen, die Reorganisation unseres kleinen Heeres mit Erfolg fortzusetzen.

Ich wage also zu hoffen, daß Eure Exzellenz das Ansuchen, das ich vorzubringen die Ehre habe, mit Gewogenheit erledigen werden.

Dieser Beweis des Wohlwollens der serbischen Regierung gegenüber der rumanischen Nation, wird die guten Beziehungen, die zwischen den beiden Furstentumern bereits bestehen, noch mehr festigen.

Empfangen Eure Exzellenz, den Ausdruck meiner ganz besonderen Hochachtung

Kriegsminister
General Florescu"

(„Revista artileriei", XXVI, September 1912, S. 549—550).

hatten aber den Aufenthalt des Hauptmanns Herkt in Serbien anlaßlich seiner Ruckkehr aus Belgien verhindert, trotzdem der Befehl Nr. 5306 vom 6. Oktober 1860 des Kriegsministers an den Hauptmann H. Herkt dieses bei der Angabe des Auftrages und der Art und Weise, wie dieser durchzufuhren ist, ausdrücklich erwähnt: ,,Vom Empfehlungsschreiben, das Sie vom Kriegsminister fur Serbien erhalten haben — heißt es im Befehl — werden Sie erst bei Ihrer Ruckkehr Gebrauch machen; der Zweck dieses Besuches ist es dem Ministerium einen genauen Bericht zu erstatten über die Organisation der serbischen Armee sowie über die militarischen Erzeugnisse, die dort hergestellt werden konnen''[10].

Die Reise sollte im folgenden Jahr stattfinden und ihre tieferen Grunde waren nicht nur ein zweifelsohne dienlicher und vorteilhafter Erfahrungsaustausch zu einem Zeitpunkt, da in den rumanischen Furstentumern entschlossen damit begonnen worden war, ein modernes Arsenal zu bauen, um den immer großer werdenden Bedarf einer selbst in voller Entwicklung und Umorganisierung befindlichen Armee zu decken, — oder die vorsichtige Umschau in Hinsicht auf die Beschaffung von Kanonen, die in Kragujevac hergestellt werden. Es gab m.E. einen ganzen Fragenkomplex, der gleichzeitig und konzentrisch wirkte und zu dem obengenannten das Bestreben hinzufugte, eine gemeinsame balkanische, antiottomanische Aktion zu vereinbaren.

Vom diesem Standpunkt aus betrachtet, darf der Inhalt der ,,offiziellen'' Anweisungen, die der rumänische Offizier erhielt und die nun bekannt sind, keineswegs verwundern. Es gab, — wie noch zu sehen sein wird, — auch einige ,,Geheimnisse'', die dem Dokument, das dem Offizier einige Tage vor seiner Abreise aus Rumänien nach Belgrad ubergeben wurde und dessen Inhalt in seiner Gesamtfassung streng geheim war, nicht anvertraut werden konnte.

Am 27. Juli 1862 legte tatsachlich Oberst Ion Ghica, der neue Kriegsminister an Stelle von Ion Emanoil Florescu in einem eingehenden Brief die Grenzen der Mission fest[11]. Nachdem er die drei Briefe uberreichte, die ihm mitgegeben worden waren, davon der erste an Furst Michael Obrenović, der zweite an seinen Minister des Äußeren, I. Garašanin, und der dritte an den Oberst M. Petrović gerichtet war, hatte sich der Auftrag des Majors H. Herkt ,,fur den Augenblick[12] [auf folgendes] zu beschranken'':

— alle militarischen ,,Einrichtungen'' Serbiens zu besichtigen und die ,,Zundkapselfabrik und Kanonen-sowie Geschossegießerei'' genauestens zu untersuchen, um in bezug auf die Verfahren ,,in der Herstellung aller Waffen'' Bescheid zu wissen. Desgleichen sollte er sich erkundigen uber die Beschaffungsquellen und -mittel der im Arsenal benutzten sowohl einheimischen als auch eingeführten Rohstoffe;

— mit Genehmigung der obersten Behorde des serbischen Staates, die Batterien, die ,,der rumanischen Regierung zur Verfugung'' gestellt werden sollten, zu besichtigen und zu prufen;

— dafür zu sorgen, daß die Batterien, die abkommengemaß an Rumanien abgetreten werden sollten, vom selben Kaliber seien. Falls dieselben nicht zusammengestellt sind, müßte in Erfahrung gebracht werden, ob eine Moglichkeit besteht, die Montage ,,an Ort und Stelle durchzufuhren und wie lange dies dauern würde'';

— sich genauestens uber die Wege zu informieren, auf denen der Transport des Materials nach Rumanien durchgefuhrt werden konnte, selbstverstandlich ohne ,,die Aufmerksamkeit der Nachbarmachte'' zu wecken;

— wenn er der Meinung ware, daß die Batterien die Ankaufsbedingungen erfullen, solle er verlangen, daß sie, wenn moglich, ,,ausgeprobt werden'', mit anderen Worten, daß mit ihnen

---

[10] General P. V. Năsturel, *Din corespondența răposatului general de divizie Henrik Herkt referitoare la diferitele misiuni ce a avut în timpul carierei sale militare* [Aus der Korrespondenz des verstorbenen Divisionsgenerals Heinrich Herkt betreffend seine verschiedenen Missionen wahrend seiner militarischen Laufbahn], in ,,Revista artileriei'', XXVI, September 1912, S.550.

[11] *Ebda*, S. 552.

[12] *Ebda*.

geschossen werde, um ihre Eigenschaften zu uberprufen. Bei dieser Gelegenheit sollen ,,zweckmäßige Feststellungen und Aufzeichnungen uber Schußweite und Abweichung der Geschosse gemacht werden'';

— sich zu erkundigen, ob Serbien je Kanone hundert Geschosse abgeben kann [13].

Sodann machte ihn der Kriegsminister auf die ganz außerordentliche Bedeutung der ihm aufgetragenen Mission aufmerksam, woraus sich die Notwendigkeit der Wahrung des ,,strengsten Incognitos'' ergab. Um die großte Diskretion zu wahren, hatte er Zivilkleidung zu tragen und ,,hier (in Rumanien — *C.C.*) und im Verlaufe der Reise, wie auch in Serbien, werden Sie das vollstandigste Geheimnis huten betreffs dieser Aufgabe.'' [14] Abschließend wird indessen außer der Verpflichtung, nach seiner Heimkehr einen umfassenden Bericht über diese Mission vorzulegen, noch ein bemerkenswerter Umstand hervorgehoben, und zwar, daß die Mission Herkts ,,sich nicht nur darauf beschrankt, militarische Einrichtungen zu besichtigen und die fur die rumanische Regierung bestimmten Batterien zu prufen''. [15]

Entsprechend den am 27. Juli 1862 erhaltenen Instruktionen verließ Major H. Herkt am 1./12. August Giurgiu zu Schiff in Richtung Belgrad. [16] In Baziasch, das auf dem Wege nach Belgrad lag, wurde er vom osterreichischen Grenzoffizier einem ausfuhrlichen Verhor uber den Zweck seiner Reise nach Serbien unterzogen. Diesen beruhigte bloß die Erklarung, daß er sich uber die Lage einiger einer franzosisch-serbischen Gesellschaft gehorenden Eisen- und Kupferbergwerke informieren mochte, deren Betrieb vom türkisch-serbischen Konflikt betroffen sei. Erst nachdem er sich von der ,,Glaubwurdigkeit'' des Reisegrundes überzeugt hatte, erteilte der Offizier das Einreisevisum auf den Paß, in dem ubrigens die ,,militarische'' Eigenschaft des Reisenden nicht angegeben war. Von Baziasch fuhr er weiter nach Semlin. Auch hier wurde er einem ahnlichen Verhor unterzogen, aber es gelingt ihm, auch dieses Hindernis zu uberwinden. Von hier aus fahrt er bis Belgrad, wo er von den osterreichischen Behorden fortfahrt, beargwohnt zu werden.

Mit Unterstutzung des rumanischen Konsulats trachtet Herkt mit den Personen Fuhlung zu nehmen, denen er Briefe einzuhandigen hat, um sich sodann den übrigen Aufgaben seines Auftrages zu widmen. Schon am Tage nach seiner Ankunft in Belgrad wird er von Fürst Michael Obrenović empfangen, der, nachdem er den Brief von Alexander I. Cuza gelesen, dem Überbringer erklarte — wie es in den Ausführungen H. Herkts heißt — daß er ,,vom Wunsche beseelt sei, daß in Hinkunft die Beziehungen zwischen Serbien und Rumänien sich innigst gestalten mogen und daß seine (die serbische — *C.C.*) Regierung unverzüglich Befehle erteilen werde, damit mir alle militärischen Anstalten Serbiens ausnahmslos in allen Einzelheiten gezeigt werden sowie auch die Lager und die Versorgung mit Kriegsmaterial'' [Munition]. [17]

Zwei Tage nach dieser Audienz fuhr er auf die gleiche Dauer, in Begleitung von Oberst Milivoe Petrović, Oberkommandierender der serbischen Artillerie, nach Kragujevac, wo sich an einunddemselben Ort ,,die Kanonengießerei, die Werkstätten fur die Waffenherstellung und den Bau von Artilleriematerial sowie die Munitionsanstalt und mehrere Munitions- und Schießpulverlager befanden''. Major H. Herkt ist von dem Besichtigten angenehm beeindruckt.

[13] *Ebda*, S. 552—553. Vgl. auch *Contribuţiuni la istoria artileriei române* [Beitrage zur Geschichte der rumänischen Artillerie], Bukarest, 1907, S. 152—154 und ,,Revista Artileriei'', XX, Mai-Juni, 1906, S. 506—508.

[14] Gen. P. V. Năsturel, *Din corespondenţa...*, S. 553.

[15] *Ebda.*

[16] Einige Autoren betrachten den 24. August als Anfangsdatum von H. Herkts Mission (siehe R. V. Bossy, a. a. O., S. 14 und Gh. Brătianu, a. a. O., S. 138). Andere setzen dafur das Ende Juli (siehe General P. V. Năsturel, *Contribuţiuni...*, S. 151 und kurzlich G. G. Florescu : *Some aspects from the history of the South-Eastern European relations* : *Roumanian-Serbian relations (1819—1866)*, in ,,Revue des etudes sud-est européennes'', IV (1966), 1/2, S. 217.

[17] ,,Revista artileriei'', XXVI, September 1912, S. 556.

Er wird mit der Entstehungsgeschichte der „Anstalten" und mit dem Produktionsstand der verschiedenen Abteilungen und Werkstätten vetraut gemacht. Die Kanonen, die er im Fertigzustand sieht, machen ihm in bezug auf die Ausführung einen „vollendeten" Eindruck und weisen, wenigstens auf den ersten Anblick, keinerlei „Mangel" auf. Ebensolche Lobesworte hat er für die Büchsenmacherei, wo zu jenem Zeitpunkt eben alte Feuersteingewehre modernisiert wurden. Desgleichen war er vortrefflich beeindruckt von den Erzeugnissen der Kragujevacer Werkstatten, besonders von jener für Artilleriebaumaterial, die fahig seien „betrachtlichen Bestellungen" nachzukommen. Zur Zeit seines Besuches befanden sich in den Lagerräumen Werkstoff fur die Herstellung von 30 Artilleriebatterien, eine tatsächlich bemerkenswerte Zahl. Es ist also nicht verwunderlich, daß die gesamte Artillerie der serbischen Armee, die sich auf 140 Geschutze belief, im Arsenal von Kragujevac hergestellt worden war, mit Ausnahme von vier Batterien, die aus Österreich kamen. Die 100 000 Gewehre der serbischen Armee, bestanden zum Großteil aus Vincennes- Karabinern und etwa 20 000 Tula-Gewehren, die gerade in den Werkstatten umgearbeitet wurden.

In den Munitionslagern, die er ebenfalls besichtigte, wurden H. Herkt die fast 200 000 Artilleriegeschosse gezeigt, die in dem franzosisch-serbischen Werk von Meidanek erzeugt und in der Kragujevacer Munitionsanstalt mit Ladung versehen wurden.

Nach dem der Besuch der „Anstalten" und Waffenlager von Kragujevac, wo er „alle gewunschten Auskunfte" erhalten hatte, beendet war, begab sich Major H. Herkt mit seinem fur die Dauer der Mission ständigen Begleiter, Oberst M. Petrović, nach Stragar, um die dortige Schießpulverfabrik der Armee zu besichtigen. Die Schießpulverfabrik von Stragar, die 16 Jahre zuvor in Betrieb gesetzt worden war und aus zwei Hauptgebauden bestand, davon das eine die Fertigungsraume enthielt und das andere die Angestelltenwohnungen, erzeugte etwa 30 000 kg Schießpulver, dessen Gute „mit jener des englischen Pulvers" gleichgestellt wurde; H. Herkt bewertete es auch als „ausgezeichnet".

Major H. Herkt notiert auch Angaben uber den Personalstand der serbischen Armee, ihre Ausstattung, die Dauer der Wehrpflicht u.a.m. So hatte z.B. Serbien nur 2 500 Mann unter Waffen, wahrend aus bekannten Grunden das Groß der Armee aus der Miliz (Landsturm) bestand. Im stehenden Heer dauerte die Wehrpflicht acht Jahre. Die serbische Flotte besaß ein Dampfschiff mit sechs Geschutzen und zwolf Schaluppen, die in der Schiffswerft von Komorn gebaut waren.

Nach Abschluß der Besuche in Kragujevac und Stragar, kehrte Major Herkt nach Belgrad zuruck, wo er von neuem vom Außenminister Garašanin, vom Kriegsminister Oberst Mondain, und von seinem Reisebegleiter Oberst Petrović in Audienz empfangen wurde. Schließlich wurde er vom Fursten empfangen, der erneut „seinen freundschaftlichen Gefuhlen und guten Absichten fur unser Land" Ausdruck gab und ihn beauftragte, dem Fursten Alexander Ion Cuza zu übermitteln, daß die serbische Regierung bereit sei, wann immer zwei Batterien mit je sechs „kriegsbereiten" Geschutzen an Rumanien abzutreten. Ihr Gegenwert wurde unter günstigen Bedingungen berechnet und keine Amortisationskosten der Ausrüstungen angerechnet werden. Es war dies ein Entgegenkommen, das nicht übersehen werden darf. Sollte Rumanien aber einen großeren Bedarf an Batterien haben und mehr Geschutze kaufen wollen, so konnte Serbien innerhalb von 15 Monaten sechs Batterien liefern.[18]

Mit der Überreichung eines „eigenhändig" vom serbischen Fürsten an den Fursten Rumaniens[19] geschriebenen Briefes fand diese erste Mission des Majors H. Herkt ihren Abschluß.

[18] Diese Einzelheiten und andere von minderer Bedeutung werden im Bericht erwahnt, den Herkt dem Fursten vorgelegt hatte und den General P. V. Năsturel in der „Revista artileriei" (XXVI, September 1912, S. 555–562) veroffentlichte.

[19] Das Wichtigste aus dem Briefwechsel zwischen den beiden Fürsten wurde veröffentlicht in den Studien oder Aufsatzen uber die rumanischen-serbischen Beziehungen, von R.V. Bossy, a. a. O., S. 15–16, 27–28 und 56–59; F. G. Florescu, a. a. O., S. 217 usw.

Die Mission des Oberstleutnant H. Herkt im Jahre 1865

Nach einem Zeitraum von drei Jahren, in dem er zum Oberstleutnant befordert und zum Direktor des Bukarester Zeughauses der Artillerie ernannt worden war, das er als solcher von Grund auf hat wiederaufbauen lassen, wird H. Herkt vom Fürsten Alexander Ion Cuza erneut zu Furst Michael Obrenović in Mission geschickt. Nun konnte der gegenseitige Erfahrungstausch von gleich zu gleich stattfinden, denn der rumänische Militärabgesandte hatte diesmal nicht nur zu beobachten, sondern konnte auch mitteilen aus seiner eigenen Erfahrung in den Arsenalen Belgiens, wohin er zur Fachausbildung geschickt worden war und im Bukarester Arsenal, wo schon fieberhaft und erfolgreich gearbeitet wurde. Denn obwohl bei dem am 5. Juli 1865 begonnenen Besuch dem Fürsten von Serbien einige der ersten im Bukarester Arsenal hergestellten Waffen vorgefuhrt werden sollten, war er in erster Reihe eine Gelegenheit, zu einem neuen und nutzbringenden Erfahrungsaustausch mit den serbischen Fachleuten, da nun die jeweiligen militarischen Industrieobjekte, die in jedem der beiden Lander bestanden, sich messen konnten, schwache oder überlegene Stellen erfassen konnten u.dgl.m. Die Reise des Jahres 1865 war also keine einfache protokollarische Vergnügungsreise, so wie man im Rahmen der karglichen Informationen, uber die man verfugte, hatte annehmen konnen, sondern — wie ersichtlich sein wird — ein ausgesprochener Vergleichstest des in beiden Landern auf diesem Gebiete geleisteten, der zu Berichtigungen, Verbesserungen, Umstellungen beitragen sollte.

In Belgrad angelangt, begab sich Oberstleutant H. Herkt zum Sitze der rumänischen diplomatischen Vertretung,[20] die vor kurzem in der serbischen Haupstadt beglaubigt worden war und nahm durch die Vermittlung des Sekretärs der Vetretung, Prohasca, die Verbindung zu Oberst M. Petrović auf, der inzwischen Kriegsminister geworden war und bei dem er sich vorstellte. Nachdem er diesen über den Auftrag der ihm in Bukarest erteilt worden war in Kenntnis gesetzt hatte, vermittelte ihm Oberst Petrović eine Audienz bei Furst Michael Obrenović, der sich in Archangelovac zur Kur befand. In Begleitung von Hauptman Ivanović, Abteilungsleiter im Kriegsministerium, brach er nach Archangelovac auf, das in unmittelbarer Nahe von Bučovice liegt; schon am nachsten Tag wird er vom Minister des Auswartigen I. Garašanin empfangen, mit dem zusammen er sich dann bei Furst Michael vorstellt, dem er ein Schreiben des Fursten von Rumanien uberreicht, mitsamt einem „Karabiner und einem Lefaucheux Revolver von 12 mm,[21] um zu beweisen, daß auch in Bukarest das Heer solide organisiert wird".[22] Furst Michael fuhlte sich durch das erhaltene Geschenk beehrt, erklarte, daß es ihm „eine große Freude" bereitet habe und daß er „erfreut sei über die guten Beziehungen, die zwischen Rumanien und Serbien bestehen und daß S. Hoheit hoffe, daß diese Beziehungen immer so eng sein werden". Damit war die Audienz beim Fursten zu Ende, wonach Herkt noch etwa eine Stunde mit dem Kriegsminister konferierte. Der serbische Staatsmann außerte seine Zustimmung zur Regierungsweise Cuzas und erklarte seinerseits, daß „er und ganz Serbien die gewaltigen Akte zur Organisation und Regeneration Rumaniens bewundere, die von S. Hoheit Alexandru Ion I. Cuza vollbracht werden, dessen Name sich dadurch die Unsterblichkeit erobert".[23]

In Archangelovac verbrachte Herkt zwei Tage, wahrend derer er den Fursten auf seinen Fahrten nach Bučovice zur Kur begleitete und sodann gemeinsam mit ihm, dem Außenminister Garašanin und einer Gruppe von Offizieren aus dem Gefolge, an dem Probeschießen mit den im Bukarester Zeughaus hergestellten Waffen teilnahm. Das Probeschießen mit auf 200 m Entfernung aufgestellten Zielscheiben verlief — berichtet Herkt — „sehr genau" und Furst

---

[20] Siehe: *Reprezentanțele diplomatice ale României* [Die diplomatischen Vertretungen Rumäniens], *Bd. I (1859—1917)*, Editura politică, Bukarest, 1967, S. 134—154.
[21] H. H., *Istoricul primelor stabilimente de artilerie* ... S. 321.
[22] „Revista artileriei", XX, Mai-Juni 1906, S. 511.
[23] „Revista artileriei", XXVI, September 1912, S. 568—569.

Michael und alle Anwesenden „bewunderten die gute Konstruktion der Waffen". Es war dies das erste Gutezeugnis fur die Waffen, die seit jungster Zeit im rumänischen Arsenal erzeugt wurden.

Bevor Herkt von Archangelovac nach Kragujevac fuhr, um ein zweites Mal die „militarischen Anlagen Serbiens" zu besichtigen, wird er erneut von Furst Michael empfangen, der wiederholt seiner „Freude uber die guten Beziehungen zwischen beiden Staaten" Ausdruck gibt und ihm sein Bildnis mit einer Widmung schenkt. Wahrend seines Aufenthaltes in Kragujevac, wo er mehrere Tage verweilt, beobachtet er, vergleicht er, beteiligt er sich an Schießubungen, um eine genaue Vorstellung vom Werte des Bukarester Arsenals zu erhalten, dessen Grunder er war, und um alle moglichen Lehren, von denen zu ziehen, die große Erfahrung hatten. Er stellt fest, daß einige Maschinen aus der „Kanonengießerei" zwar nicht mehr die modernsten sind, aber trotzdem noch „gute Ergebnisse" zeitigen. Hingegen bemerkt er, daß einige neue Maschinen mit großerer Nutzleistung hierher gebracht worden waren, davon eine fur die Herstellung gezogener Geschutzrohre und mehrere für die Fertigung der Geschosse, „so daß dieser Zweig viel perfektionierter ist, die Kanonen sowie Projektile sehr sorgfältig ausgefuhrt sind und tadellos mit denen verglichen werden konnen, [24] die in anderen Staaten Europas erzeugt werden. Desgleichen lassen die Lafetten nichts zu wunschen ubrig." Gunstig beurteilt er auch die Munitionsanstalt, die er als „gut organisiert" bezeichnet; Maschinen und Apparate fur die Herstellung von Zundhutchen sind die gleichen, wie in Bukarest, es fehlen aber Maschinen zur Herstellung der Sprengpfropfen, die daher von Hand verfertigt werden. Aus diesem Grunde wird ihre Gute beeinträchtigt im Vergleich zu jenen, die maschinell ausgefuhrt werden, wie dies z. B. im Arsenal von Bukarest der Fall ist.

Unter dem Eindruck des in Kragujevac gesehenen, beweist H. Herkt die Vorteile der Einstellung von Zivilarbeitern statt, wie in Rumanien, von Militar. Arbeit mit Zivilisten erhoht die Produktion und vermindert das Leitungspersonal; aus diesem Grunde schlagt er vor, nach der serbischen Erfahrung, auch in Rumanien dieses System einzufuhren, und zwar, „ab 1. Januar des nachsten Jahres". [25]

Im Schlußteil seines zweiten Berichtes gibt Herkt noch einige Einzelheiten uber die Organisation des serbischen Heeres, so wie er sie in Erfahrung gebracht hatte, dessen stehende Einheiten aus zwei Infanteriebataillonen, einer Kavallerieeskadron, vier berittenen Batterien und einer Kompanie Genietruppen bestanden.

Bei seiner Abreise aus Belgrad nach Rumänien überreichte ihm der serbische Kriegsminister ein schones und symbolisches Geschenk von Seiten Furst Michaels fur die Zeughäuser von Bukarest; eine Kasette, in der drei Projektile enthalten waren. Zugleich wurde um die Zusendung einer Schachtel „Streuprojektile", des Plans der Vertikalsage, die in unseren Werkstatten benutzt wird und die Flugbahn unserer gezogenen Kanone [26] gebeten. Auf sein Ansuchen erhielt Oberstleutant H. Herkt noch einige Modelle von Zundern, ein Visier, die Plane einiger Maschinen und das Versprechen, nachtraglich auch andere Plane nachgeschickt zu bekommen, die er als notwendig erachtet hatte.

Dies sind in großen Zügen die Eindrucke, mit denen Oberstleutnant H. Herkt von seinem zweiten Erfahrungsaustausch in Serbien zuruckkehrte. Sie sind das Ergebnis gegenseitiger Informationen, technischer Beratung und fachlicher Unterstutzung, die sich seit dem Jahre 1862 zwischen den beiden Zeughausern als Ausdruck der Beziehungen zwischen Rumanien und Serbien angebahnt hatten.

---

[24] Gen. P. V. Năsturel, *Contribuţiuni...*, S. 159 ş. auch „Revista artileriei", XX, Mai-Juni 1906, S. 513.

[25] Gen. P. V. Năsturel, *Din corespondenţa...*, S. 573.

[26] „Revista artileriei", XXVI, September 1912, S. 574, 575.

Welches waren nun die Ergebnisse und die Bedeutung der beiden Besuche, die einer der hervorragendsten Offiziere der rumänischen Armee im Verlaufe von drei Jahren in Serbien gemacht hatte? Es ergibt sich die Notwendigkeit eines summarischen Durchdringens der offiziellen Hulle der Unterlagen und dies umso mehr, als, wie zu ersehen war, H. Herkt sowohl das erste, als auch das zweite mal seine Gesprache auf hochster Ebene fuhrte. Dies sei nun hier versucht, doch in umgekehrter Reihenfolge der Besuche, da zwischem dem Ziele des einen und dem Zwecke des anderen zweifelsohne qualitative Unterschiede bestehen.

Der Auftrag Oberstleutnants H. Herkt im Sommer 1865 beschrankte sich offenbar nicht auf die Überreichung einiger Prototypen der im Arsenal von Bukarest hergestellten Waffen, das vor kurzem die Fertigung aufgenommen hatte. Er verfolgte — unter dem Vorwand dieser protokollarischen Geste — tatsächlich einen Erfahrungsaustausch mit den serbischen Experten zu einem Zeitpunkt, da ein dem Kragujevac-er Zeughaus ähnliches in Bukarest zu funktionieren begonnen hatte. Es ist sicher, daß die Gesprache, die er mit Furst Michael Obrenović sowie mit den Inhabern von zwei der wichtigsten Ministerien — das Außen - und das Kriegsministerium — gefuhrt hatte, auch andere Aspekte der militarischen Zusammenarbeit zwischen den zwei Staaten betroffen haben, die sich in dem gleichen erbitterten Kampf um ihre Unabhängigkeit und Souveranitat befanden; oder sollte vielleicht ein Abkommen, das drei Jahre fruher eingeleitet worden war, wieder aufgenommen und verbessert worden sein?

Die Reise i.J. 1862 hatte einen weiteren Rahmen als die des Jahres 1865, als zwischen dem rumänischen Abgesandten und den Offiziellen Serbiens keine andersartigen Unterhandlungen stattfinden konnten, als nur ein militarischer Erfahrungsaustausch. Wie immer dem auch sei, der Besuch vom 1./12. — 12./24. August 1862 hatte, abgesehen vom offen zugegebenen informatorisch-dokumentarischen Charakter der bedingt war durch die Absicht industrielle Unternehmungen fur die Bedurfnisse der Armee in Rumanien zu schaffen, wenigstens zwei Ziele verfolgt, die zweck - und sinnmaßig die Stellungnahme der Außenpolitik ausdruckten, die beide Staaten dauernd und unentwegt im Auge hatten, zumindestens ab dem siebenten Jahrzehnt des vergangenen Jahrhunderts. Einerseits die Ausstattung der rumanischen Artillerie mit Geschutzen, die im Kragujevac-er Arsenal hergestellt sind. Eigentumlich ist indessen die Tatsache, daß die rumanische Regierung keine einzige Kanone gekauft hat, obwohl sie zu gunstigen Bedingungen angeboten wurden und gütemäßig entsprachen. Es konnte sein, daß der Hauptgrund dafur in der Schwierigkeit lag, den an sich heiklen Transport so durchzufuhren, daß die Großmachte nichts davon erfuhren. Tatsache ist, wie H. Herkt feststellt, und er ist dazu der berufenste, daß der rumänische Staat „die von der serbischen Regierung angebotenen-Kanonen nicht in Empfang nahm".[27] Vor verhaltnismäßig kurzer Zeit wurde die Meinung wieder aufgegriffen, daß „das rumanische Heer von Seiten der Belgrader Regierung 24 Kanonen erhalten habe,[28] weil ihrerseits die rumänische Regierung den Waffentransit im Jahre 1862 erleichtert hatte. Nichts bestatigt diese Behauptung außer den Aufzeichnungen des Oberstleutnants H. Arion in einem Brief vom 17./29. Februar 1863 an H. Herkt.[29] Die Informationen, auf die sich Arion berief, waren falsch. Es ist in diesem Jahrzehnt und auch im folgenden, nirgends und nie etwas bekannt, aus dem hervorgehen wurde, daß die rumanische Artillerie mit einem solchen Material ausgestattet worden wäre. Mehr noch, und damit durfte

---

[27] „Revista artileriei", XXVI, September 1912.

[28] C. C. Giurescu, *Tranzitul armelor sîrbeşti prin România*, S. 56—57.

[29] Oberleutnant H. Arion schrieb: „...mochte ich Ihnen mitteilen, daß als Dank fur die Dienste, die unsere Armee Serbien gelegentlich der Waffendurchfuhr leistete, Serbien uns vierundzwanzig Kanonen mit nichtgezogenen Rohren geschenkt hat, doch ist das ein Geheimnis, das wahrscheinlich noch bewahrt werden muß." Siehe: General R. Rosetti, *Lettres militairs roumaines* (*1862—1863*), in „Revue historique du sud-est européen", VI (1929), 4—6, S. 167.

die Frage endgultig entschieden sein, Furst Cuza erwähnt in seinem Briefe an Napoleon III., in dem er eine Bilanz seiner Tatigkeit auf militärischem Gebiet macht, auch nichts davon. [30]

Andererseits bedeutet der i. J. 1862 von Major H. Herkt ausgefuhrte Auftrag mehr als ein Zwiegespräch uber militar-technische Themen oder eine eventuelle Transaktion uber Waffen. Er war bestimmt Grundlagen zu schaffen — und diese konnten unter den entsprechenden Bedingungen nur strengstens geheim sein — fur die Beziehungen zwischen den beiden Staaten und ihre politischen Ambitionen. Diese Grundlage, meines Erachtens nach ein Bündnisvertrag zwischen den beiden Staaten, von den serbischen Geschichtsforschern bestritten, da sie der Meinung sind, „dieses (rumanisch-serbische — *C.C.*) Bundnis konnte nicht bis zum Abschluß eines Vertrages fuhren", [31] wurde von zahlreichen rumanischen Historikern als moglich betrachtet. Einige davon gehen dabei aus von den Angaben bestimmter Urkunden, andere betrachten es als der Logik der Dinge entspringend Der erste, der die Hypothese der Existenz eines im Jahre 1862 abgeschlossenen rumanisch-serbischen Geheimvertrages aufwarf, war Gh. Duzinchievici, und zwar, eines Vertrages, auf dessen Grundlage die Durchfuhr der fur Serbien bestimmten Waffen stattgefunden hatte und der die dabei entschlossene Haltung Rumaniens erklart. [32] Diese Idee wurde von R. V. Bossy ubernommen, der die Moglichkeit nicht ausschließt, daß im Verlaufe der Reise aus dem Jahr 1862 „nicht nur eine Verstandigung über die Aufrustung, sondern vielleicht auch ein politisches Abkommen," [33] zustandegekommen ist, obwohl — und er hinzufugt — „bis heute im Briefwechsel der beiden Fursten keine Anspielung auf einen derartigen Akt zu finden sei." [34] Riker ist auch der Meinung, „es wäre logisch anzunehmen, daß Michael (Obrenović — *C.C.*) gewisse Abmachungen mit Bukarest gehabt hatte." [35] Schließlich meint C. C. Giurescu bei der Analyse der serbischen Waffendurchfahrt, daß Herkt einen Geheimauftrag gehabt hätte, was sich aus der Art, wie die Sachen verliefen, folgern laßt, obwohl „wir offenkundig diesbezüglich kein schriftliches Dokument besitzen." Er vermutet aber, daß es kaum „zu einem formellen Bundnis gekommen sein durfte, das als regelrechter Vertrag seinen Niederschlag fand." [36]

Und trotzdem hat Major H. Herkt, ein vor allem militarisches Bundnis unterzeichnet.

Zu den bisherigen Beweisfuhrungen zu Gunsten der Schlusse, die zur Kategorie derjenigen gehoren, „die sich aus der Logik der Dinge ergeben", seien noch zwei hinzugefugt : die strenge Geheimhaltung des Besuchs und das vollständige Stillschweigen, das nachträglich daruber von allen in seine Zwecke Eingeweihten bewahrt wurde und das erst gegen Ende des 19. und Anfang des 20. Jahrhunderts gebrochen wurde.

---

[30] „Als ich gewahlt wurde — schrieb Al. I. Cuza — besaßen die Vereinigten Furstentumer nicht mehr als 4—5000 Gewehre aus der Zeit der Kaiserin Katharina und etwa zehn wertlose Kanonen turkischen, russischen oder osterreichischen Ursprungs. Schießpulver, Geschosse, Zundkapseln kamen nur aus Österreich ; ohne dessen Einwilligung konnte kein Schuß abgefeuert werden. Heute besitze ich 70 000 Gewehre mit gezogenen Laufen, die in Frankreich gekauft wurden. Die 25 000 nicht gezogenen Gewehre... wurden den Gemeinden verteilt, in denen ich einen Wachdienst eingefuhrt habe, der die Dorfbevolkerung mit den Waffen vertraut macht und sie darauf vorbereitet, im Notfalle ihre Heimat zu verteidigen. Die Artillerie verfugt über 72 Geschutze mit gezogenem Rohr, nach franzosischem Modell und in Frankreich gebaut ...(siehe Gh. Brătianu, a. a. O., S. 137).

[31] S. Iancovici, Besprechung des Buches von Grgur Jakšić und Vojislav J. Vučković, *Сполна политика србије за Владе кнеза михаила* (*Први балкани савез*) (Die Außenpolitik Serbiens zur Zeit des Fürsten Michael Obrenović, (erstes Balkanbundnis)], Belgrad, 1963, in „Studii ", XVII (1964), 6, S. 1445.

[32] Siehe Gh. Duzinchievici a. a. O., S. 58 „Wir nehmen an, daß bei dieser Gelegenheit die Grundlagen des serbisch-rumanischen—Vertrages—unser Dokument erwahnt ein Handelsabkommen und andere—geschaffen wurden, so daß die Durchfuhr der serbischen Waffen durch Rumanien sich daraus ergeben hätte", folgert er.

[33] R. V. Bossy, a. a. O., S. 15.

[34] *Ebda*, S. 11.

[35] T. W. Riker, a. a. O., S. 486.

[36] C. C. Giurescu, *Tranzitul...*, S. 41.

Zweifelsohne würden wir uns aber mit diesen Argumenten so wie bisher im Bereiche der Vermutungen bewegen. Indessen fügen wir die persönliche Aussage des Majors H. Herkt bei, die bis jetzt unbeachtet geblieben war: „Jedenfalls hatte meine Mission in Serbien — schrieb H. Herkt in seinem von General Năsturel veröffentlichten Bericht — als Ergebnis auch den Abschluß einer Art von Bündnis zwischen Serbien und Rumänien, das sich kurze Zeit später in der Überfahrt bei Gruia der russischen Waffen für Serbien offenbarte, sowie in den engen Beziehungen, die in der Folge zwischen den beiden Staaten bestanden." [37]

Es ist übrigens schwer anzunehmen, daß die Genehmigung für die Durchfuhr der serbischen Waffen eine bloße Momentmaßnahme darstellt; sie hatte ihren Grund eben in der Existenz eines beide Staaten verbindenden Vertrags, der kein anderer sein konnte, als der, den H. Herkt im August 1862 abgeschlossen hatte und der die Voraussetzung jener kühnen Aktion darstellte.

Jedweder Kommentar darüber hinaus ist überflüssig. Diese Zeilen dürften einige äußerst wichtige Elemente im Rahmen der rumänisch-serbischen Beziehungen im Zeitraume zwischen 1859 und 1866 klären, über die noch Ungewißheit herrschte. Diese Beziehungen haben an sich eine besondere Bedeutung im gemeinsamen Kampf der beiden Völker um Freiheit und Unabhängigkeit. Hieraus ergibt sich, daß der im August 1862 von Major H. Herkt abgeschlossene Bündnisvertrag ein politisch-militärisches Abkommen in erster Linie für gegenseitige Hilfeleistung sein mußte, der umfassende und tiefgehende Bedeutung für beide Völker hatte.

C. Căzănişteanu

---

[37] „Revista artileriei", September 1912, S. 574—575.

NEW APPROACHES TO THE STUDY OF SOUTHEAST EUROPEAN HISTORY IN THE UNITED STATES OF AMERICA

In November 1962 the historians of Southeastern Europe took stock of the achievements of their colleagues and of their own at a conference dedicated to a review of attainments since World War II. At that remarkable international symposium organized by the Sudosteuropa-Gesellschaft in Munich I expressed both doubts and hopes in assessing the work of American students of Southeast European history. It was evident then that the opportunities for research in Southeastern Europe and for exchanges of ideas and data within the international scholarly community would be enhanced in the sixties with resultant benefits for the profession. That trend was recorded in 1962 and indeed our expectations were fulfilled. In quantitative terms alone the number of books and articles devoted to one or another problem of Southeast European history has increased at a prodigious rate in the last few years. The most recent report on the "state of the art" compiled by Charles and Barbara Jelavich in 1967 contains no less than 399 references of which most represent monographic studies by American scholars. Articles have also become more numerous as can be ascertained by editors of journals on East European affairs.

Not only has there been an increase in the quantity of the seholarly production but there has also been one in the variety of the subject matter and quality of the finished products. This situation reflects the greater availability of source materials and greater linguistic proficiency of American scholars. Both factors have allowed topical diversifieation, however, not at the cost of sacrificing the traditional warhorses of American historical scholarship—diplomatic history and the history of nationality problems in Southeastern Europe. It is noteworthy that studies on social and intellectual history have become common and that a fair share of the monographs published in recent years is devoted to economie and military problems. Nevertheless, altogether too many of the serious historical works published by Ameriean scholars remain restricted to problems of national history and particularly to Greek, Romanian, and Yugoslav history. Thus, the last few years have witnessed the appearance of such valuable studies as William Kaldis' *John Capodistrias and the Modern Greek State*, Stephen Xydis' *Greece and the Great Powers, 1944—1947*, Barbara Jelavich's *Russia and the Greek Revolution of 1843*, and John Petropulos' *Politics and Statecraft in the Kingdom of Greece, 1833—1843*, all on Greek problems; Sherman Speetor's *Rumania at the Paris Peace Conference*, Radu Florescu's *The Struggle Against Russia in the Rumanian Principalities, 1821—1854*, Keith Hitchins' *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849*, and Stephen Fischer-Galati's *The New Rumania: From People's Democracy to Socialist Republic*, all on Rumania; and Ivo Lederer's *Yugoslavia at the Paris Peace Conference*, Gunther Rothenberg's *The Military Border in Croatia, 1740—1881*, Woodford McClellan's *Svetozar Markovic and the Origins of Balkan Socialism*, and Peter Sugar's *The Industrialization of Bosnia-Hercegovina, 1878 — 1918*, all

on Yugoslavia. By contrast only one major study has been published on Albanian history, Stavro Skendi's *The Albanian National Awakening, 1878—1912,* and none on Bulgaria.

Significant as the writing of monographs devoted to problems of national history may be, it is our view that supranational problems are more deserving of investigation by American students of Southeastern Europe. The tremendous expansion of historical scholarship in Southeastern Europe *per se* and corollary production of significant contributions to all aspects of the history of Bulgaria, Romania, Yugoslavia and so forth has virtually eliminated the necessity for the production of parallel studies by American scholars. Such parallel production would seem justified only in exceptional cases when the reevaluation or reexamination of controversial problems could lead to meaningful explanations of major historical issues. The utilization of archival and other primary sources available in Southeastern Europe should be used — at least in our estimation — for comparative historical studies devoted to problems that transcend national historic interests and boundaries.

It is true that materials have been used for such purposes in recent years with gratifying results. In fact, American scholars have reexamined many of the problems of the defunct Habsburg and Ottoman empires. The impressive monographic studies by Roderic Davison on *Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876,* and Robert Devereux on *The First Ottoman Constitutional Period,* and the several contributions contained in the monumental collection of essays on *The Nationality Problem in the Habsburg Monarchy in the Nineteenth Century: a Critical Appraisal* bear witness to the benefits derived from international scholarly collaboration and improved opportunities for research.

More important than reevaluation and reexamination are modernization of methodology and introduction of new techniques in the study of historical problems. In this respect there is still much to be done. The study of universal historical problems in an historically valid area context — for instance, class relationships, revolutionary phenomena, ideological influences, general economic development — has just begun. The pioneer efforts by William McNeill in his *Europe's Steppe Frontier, 1500—1800* and Traian Stoianovich in his *A Study in Balkan Civilization* are noteworthy for their originality and perhaps for having inspired other scholars to broaden the scope of their own work in Southeast European history. The likelihood of modernization on any significant scale, however, appears remote. The linguistic problems are frequently unsurmountable and the number of mature scholars engaged in the study of Southeast European history is too small to allow for meaningful innovation in the foreseeable future. The trend, even in the case of works planned for the next few years, is for continuation of basic research on basic problems.

Stephen Fischer-Galati

Boulder — Colorado

LE SYMPOSION INTERNATIONAL SUR «L'IDÉE IMPÉRIALE À BYZANCE, EN OCCIDENT ET DANS LES PAYS SLAVES AU MOYEN ÂGE»

(Thessalonique 24—29 Août 1969)

Thessalonique a été, voici quelques mois, le siège d'un très intéressant Symposion international qui a porté sur l'idée impériale à Byzance, en Occident et dans les pays slaves au moyen âge. L'initiative en fut assumée par le Centre d'Etudes byzantines et par l'Institut d'Etudes balkaniques de Thessalonique. Le comité d'organisation groupait, sous la présidence du Professeur Ch. Fragistas, les Prof. N. Andriotis, P. Christou, J. Karayannopoulos, Basile Laourdas, St. Pélékanidès et Ap. Vakalopoulos. Le comité exécutif était réduit à MM. Fragistas, Président du Centre d'Études byzantines et de l'Institut d'Etude balkaniques, Karayannopoulos, secrétaire général de la première de ces deux institutions, et Laourdas, directeur de la seconde.

Le Symposion fut inauguré le dimanche soir 24 Août par une réception donnée dans les jardins de l'Université par le Recteur et Madame L. Kapsoménos. Y participèrent des savants et des chercheurs d'Angleterre, d'Autriche, de Chypre, du Danemark, d'Espagne, des Etats-Unis d'Amérique, de Grèce, de la République Fédérale d'Allemagne, de Roumanie et de Tchécoslovaquie.

Les travaux commencèrent solennellement le lundi 25 Août, à 9 heures du matin à l'Université même, avec les allocutions que prononcèrent le Recteur, Prof. S. Kapsoménos, et le Prof. Fragistas. Après les messages de salut exprimés par les chefs de plusieurs délégations, l'on passa à l'ordre du jour. Sous la présidence du R.P.J. Gill, du Collège Heythrop d'Oxford, la parole fut donnée à trois éminents savants . Le Prof. A. H. M. Jones, de l'Université de Cambridge, présenta une communication sur *The Emperor and the Church from Constantine to Justinian.* Puis ce fut le tour du Prof. E. Condurachi, de l'Académie roumaine, qui parla de *Tradition et innovation dans la législation de Léon le Sage.* Enfin, le Prof. V. Beševliev, de l'Université de Sofia, disserta sur *Die Widerspiegelung der Kaiseridee bei den Protobulgaren.*

L'après-midi et les jours suivants les séances se déroulèrent dans le cadre propice de la riche bibliothèque de l'Institut balkanique. Sous la présidence du Prof. Condurachi, on suivit, avec le même intérêt que dans la matinée, les communications du R. P. J. Gill, *Emperor Andronicus II and Patriarch Athanasius,* du R.P.S. Charkianakis, directeur du Centre patriarcal d'Etudes patristiques de Thessalonique (monastère de Vlatadon), *Die Stellung des Kaisers in der byzantinischen Geistigkeit dogmatisch gesehen,* de I. M. Petritakis, des Archives du Droit ecclésiastique et canonique d'Athènes, *Intermédiations dynamiques des empereurs byzantins dans*

les affaires ecclésiastiques, et de K. K. Papoulidès, de la Société des Etudes macédoniennes, *La place de l'empereur à Byzance pendant les Conciles œcuméniques.*

Le mardi 26 Août, le Prof. H. Hunger, de l'Université de Vienne et secrétaire de l'Académie des Sciences d'Autriche, présida les communications présentées par le R.P.R. Roca-Puig, de Barcelone, *Citas y reminiscencias biblicas en las Anáforas griegas más primitivas* ; P. Ş. Năsturel, de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest, *Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains* ; V. Tăpkova-Zaimova, secrétaire du Centre national bulgare d'Etudes balkaniques de Sofia, *L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare au moyen âge* ; I. Barnea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest, *Sceaux des empereurs byzantins découverts en Roumanie* et S. Troïanos, des Archives d'Histoire du droit, Athènes, *Die Sonderstellung des Kaisers im früh- und mittelbyzantinischen kirchlichen Prozeß.*

L'après-midi ce fut le Professeur V. Beševliev qui donna la parole à E. Stănescu, de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest, lequel se pencha sur *Les formes de contestation de l'idée impériale au XI^e siècle*, puis à O. Kresten, de la Commission byzantine de l'Académie d'Autriche, qui développa son exposé *Zur Pertinenzzeile der Byzantinischen Kaiserurkunde*, à Mademoiselle B. Papoulia, de la Fondation Royale de la Recherche, Athènes, qui fit connaître *Die griechische Universalismus- und römische Kaiseridee* et, enfin, au Prof. J. W. Barker, de l'Université du Wisconsin, Madison, qui aborda *The Problem of Appanages in Byzantium during the Paleologan Period.*

Le mercredi matin 27, la présidence revint à ce dernier. L'auditoire écouta alors les contributions de D. Angelov, de l'Université de Sofia, *Über die ideologischen Grundlagen der Königsherrschaft im mittelalterischen Bulgarien* ; de K. P. Kyrris, du Centre de la recherche scientifique de Nicosie, *The Dichotomy of Imperial Institution in the Byzantine Empire during the Period 1341—1354* ; d'Oct. Iliescu, conservateur en chef du Cabinet numismatique de l'Académie roumaine , *L'héritage de l'idée impériale byzantine dans la numismatique et la sigillographie roumaines au moyen âge* ; de W. E. Kaegi Jr., de l'Université de Chicago, *The Emperor's Relations with the Byzantine Army* et de B. Laourdas, *Thomas Magistros on Kingship.*

L'après-midi fut occupé par les contributions de P. Christou, de l'Université de Thessalonique, *The Missionary Task of the Byzantine Emperor* ; de P. Schreiner, de l'Université de Munich, *Zur Bezeichnung* **megas** *und* **megas basileus** *in der byzantinischen Kaisertitulatur* et de B. Rubin, Université de Cologne, *Weshalb studieren wir das byzantinische Herrscherbild und was hat es der Gegenwart zu sagen* ?, toutes trois présidées par R. W. Hartle, du Queens College, City University de New York.

La matinée du 28 Août s'ouvrit, hors programme, avec la lecture de la communication envoyée par Petre Diaconu, de l'Institut d'archéologie de Bucarest, *L'idée impériale dans le folklore roumain*, puis le président, Prof. P. Christou, donna la parole à J. Anastasiou, *The Imperial Concept in the Vitae of Cyril and Methodius* et, enfin, à R. W. Hartle, *Louis XIV between Heroism and the Métier de Roi.*

Comme de règle, toutes les communications soumises au Symposion furent suivies de discussions, parfois chaudes, rarement sévères, souvent animées, mais toujours d'une parfaite probité scientifique et d'une courtoisie impeccable.

Outre les historiens qui soutinrent les communications que nous venons d'énumérer et qui presque tous s'inscrivirent aux débats, il convient de retenir aussi la présence souvent active de spécialistes comme Ch. Fragistas, J. Karayannopoulos, G. Kolias, Maria S. Théocharis, Pan. Vokotopoulos, Cl. Tsourkas (Grèce), K. Hannestad (Danemark), J. Barros, A. Bralong, J. T. A. Koumoulidès, et S. Xydis (U.S.A.), V. Cândea et N. Camariano (Roumanie), M. Loos et B. Zástěrová (Tchécoslovaquie). Assistèrent également quelques étudiants inscrits au doctorat, comme Yota Asimakopoulou (Thessalonique) et Annie Pralong (Paris). La gratitude enfin des congressistes fut acquise dès le premier jour à Madame Irène-Despina Papastathis-Tsourkas, de l'Institut balkanique, et à ses jeunes collègues, M-me O. Panayo-

tidou et M-lles A. Ioannidou, G. Ioannidou et A. Papatsouma qui, toutes, surent faire face avec un zèle parfait aux tâches si souvent rébarbatives du secrétariat.

Le recueil des Actes du Symposion paraitra, nous l'espérons, dans le courant de l'année 1970. Ils constitueront avant tout un appoint sensible et plus d'une fois essentiel à la connaissance de l'idée impériale à Byzance et dans le Sud-Est européen. Les historiens roumains y trouveront de leur côté matière à approfondir certains aspects encore mal connus de la survivance byzantine dans les Principautés Roumaines.

A la tension exigée des participants par les travaux du Symposion, fit suite une magnifique excursion de détente à travers la Macédoine. L'on prit donc la route dans l'après-midi même du 28. On visita ainsi l'antique Pella, la capitale de Philippe de Macédoine, où l'on admira notamment quatre mosaïques d'une rare beauté. Une halte rafraîchissante à Edessa permit de contempler longuement une panorama ineffable. Puis l'on atteignit sur le tard le but du voyage, Castoria. Un banquet, offert par la Société des Amis des Monuments byzantins et des Antiquités du département et son Président, M. Démétrios Papaconstantinou, paracheva la soudure des amitiés déjà nouées à Salonique. Le lendemain matin, Madame Louisa Laourdas eut la bonne grâce de se faire le cicérone de l'excursion, notamment à l'église des Saints Anargyres Côme et Damien et au monastère de la Mavriotissa. Tout en les admirant à la faveur du soleil qui en redorait la brique ou les fresques, on ne pouvait pas ne pas déplorer que le temps limité empêchait de voir aussi nombre des autres merveilles de cet antique centre de la pelleterie grecque, fier de ses 70 églises et plus, ainsi que de ses vieilles maisons patriciennes, qui s'étalent pittoresquement et bien à l'aise entre son lac immense et les terrasses de ses collines. Au début de l'après-midi l'on réintégra les autocars pour regagner, par une autre route que la veille, Salonique. On y arriva à la brune, après une intéressante halte à l'église de Kozani.

Pour les membres de la délégation roumaine — la plus nombreuse des délégations étrangères qui participèrent à ce symposion — les journées de Thessalonique ne signifieront pas seulement un jalon de plus sur la voie du progrès scientifique, mais un également sur celle du rapprochement humain.

Petre Ş. Năsturel

Documente şi manuscrise literare [Documents et manuscrits littéraires]. Choix et publication des textes, notes et commentaires par Paul Cornea et Elena Piru. Vol. I–II. Bucarest, Editura Academiei, 1967–1969. 386 pp. (I), 372 pp (II) (Academie de la République Socialiste de Roumanie. Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu »).

Un groupe de chercheurs travaillant sous l'égide de l'Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu » de l'Académie roumaine a entrepris une vaste publication de documents et de manuscrits littéraires. Les deux premiers volumes se réfèrent principalement à l'époque de la révolution de 1848 et à celle immédiatement postérieure, qui présente une importance particulière pour le développement de la littérature roumaine. Il est inutile d'insister sur l'intérêt que les matériaux inédits publiés présentent pour l'histoire de la littérature et l'évolution de la culture et des idées durant cette période. Par le fait qu'ils concernent une époque de transformations sociales et qu'ils proviennent d'écrivains qui ont déployé une activité intense aussi bien dans leur pays qu'à l'étranger — où tant d'entre eux ont poursuivi leur lutte à côté de différents éléments d'une plus vaste émigration — ces documents présentent un intérêt qui dépasse celui strictement national. Les chercheurs des réalités sud-est européennes, en particulier, y trouveront des informations aussi intéressantes que variées, et d'autant plus accessibles que la plupart des pièces publiées sont en français.

Mentionnons ainsi, en premier lieu, les projets des années 1849–1851 — extraits des archives de Ion Ghica — concernant la publication d'un journal à Constantinople. Les circonstances qui ont donné lieu à cette initiative sont intéressantes aussi bien pour l'histoire de l'émigration roumaine que pour celle de la presse turque. En tant qu'agent diplomatique des révolutionnaires et du Gouvernement Provisoire. Ion Ghica, et à côté de lui d'autres leaders révolutionnaires émigrés en Turquie, avaient besoin d'un journal où ils puissent exposer devant l'opinion publique et les cercles diplomatiques de Turquie la cause et les droits politiques du peuple roumain. A défaut d'un organe de presse, ils étaient obligés de multiplier leurs mémoires à un grand nombre d'exemplaires.

Il existait de ce temps en Turquie plusieurs journaux de langue étrangère : à Constantinople, à Smyrne, sans parler des villes non turques de l'Empire ottoman. Le plus important, à cette date, était le « Journal de Constantinople », qui avait fusionné en 1846 avec l'« Echo de l'Orient ». Ce journal avait publié d'amples relations sur les événements des Principautés, tant de l'année 1848 que de la période antérieure. Il avait probablement reçu des subventions des princes régnants Gheorghe Bibescu et Mihail Sturdza, ainsi que, par la suite, de Barbu Ştirbei. Il n'existait pas, à proprement parler, de journal d'opinion de langue turque. « Takvim-i vaka'i », paru en 1832, était un journal officiel (l'ancêtre de l'actuel Bulletin Officiel turc), bien qu'il ait eu au début une édition française qui publiait certaines nouvelles et comprenait aussi une partie non officielle. En 1840 paraissait un journal non officiel, « Djeride-i havadis », fondé par

un Anglais, W. Churchill, avec l'appui du grand vizir M. Rechid-Pacha. Contrairement à « Takvim-i vaka'i », ce journal n'avait pas un caractère officiel et publiait de nombreuses informations d'ordre commercial, ainsi que, plus rarement, des feuilletons et des articles.

Le projet de Ion Ghica visait à intéresser le gouvernement ottoman à la création d'un journal central — hebdomadaire au commencement — qui devait avoir des éditions en turc, arabe, roumain, grec, serbe et arménien. Le but qu'il invoquait était, d'une part, de contrecarrer l'influence russe, qui se faisait sentir dans différents journaux publiés ça et là dans l'Empire ottoman et, d'autre part, d'« enseigner aux populations de toute race et de toute croyance leurs véritables intérêts, leur montrer le chemin qui pouvait les conduire à un état prospère et rationnel ... ». Le journal devait comprendre des articles concernant les domaines suivants : 1 — commerce, 2 — industrie, 3 — agriculture, 4 — travaux publics, 5 — chronique politique, 6 — littérature. Tous les articles des cinq premiers domaines devaient être rédigés en français, puis traduits dans les langues des éditions respectives. Seul le dernier chapitre, consacré à des sujets littéraires, était laissé « au génie de chaque population », afin que chacune ait « la faculté de se développer selon les besoins et son génie national ». Le projet s'occupe ensuite de la partie matérielle, proposant que les frais soient couverts par environ 8.000 abonnements. Un tel projet s'inspirait certainement non seulement des besoins ressentis par les émigrés de Constantinople, mais aussi de l'expérience en matière de journalisme d'un certain nombre d'entre eux. On connait, ainsi, l'écho favorable suscité par les articles de Ion Ionescu de la Brad sur la nécessité et les moyens de relever le niveau de régions telles que Brousse, la Thessalie et la Dobroudja, où il avait entrepris des voyages d'études. Le compétent Noguez, directeur du « Journal de Constantinople », ne s'était pas contenté de publier de nombreux articles de cet auteur, mais il en donnait aussi des extraits qui s'épuisaient rapidement, ainsi que devait le rappeler par la suite le célèbre agronome et patriote roumain.

Ce projet, que Ghica lui-même situera plus tard en décembre 1849, pourrrait de fait avoir été conçu l'année suivante, au moment de la parution des articles de Ion Ionescu de la Brad. En effet, beaucoup d'idées exposées dans le préambule du projet se retrouvent chez Ionescu de la Brad, que Ghica avait sans doute consulté lors de la rédaction du texte. A ce moment, les rapports de Ghica avec Noguez n'étaient pas des plus cordiaux. D'ailleurs l'attitude du journal, favorable jusque là aux Roumains, allait leur devenir hostile durant toute la période qui a précédé l'Union : d'où les efforts de Ghica pour faire aboutir son projet. Ce fait ressort de l'existence d'un second projet de journal roumain, datant, d'après son auteur, de 1851. On ignore ce que sont devenus ces projets et même s'ils ont donné lieu à des discussions de principe avec les autorités turques compétentes. Ils n'ont pu manquer de provoquer une forte réaction de la part de certains milieux, quoiqu'un tel journal eût correspondu aux vues du Divan impérial.

Le volume de documents et manuscrits littéraires contient également d'autres projets de journaux de Ion Ghica, mais pour la Roumanie cette fois-ci : un projet rédigé vers 1866, pour la fondation d'un bulletin d'information en langue étrangère, ainsi que la préface pour une revue littéraire qui n'a, de même, jamais vu le jour. Le premier volume de la collection comprend également des matériaux concernant d'autres écrivains du temps, parmi lesquels nous citerons la correspondance relative à la mission de D. Bolintineanu à Constantinople en 1861, en vue de la pleine reconnaissance de l'Union, ainsi que les matériaux concernant le publiciste français H. A. Ubicini et la correspondance de I. Voinescu II relative à la nécessité d'organiser l'émigration révolutionnaire roumaine de 1848.

Le second volume comprend des textes inédits et de la correspondance de Vasile Alecsandri, Ion Ghica, Petre Ispirescu, Mihail Kogălniceanu, C. A. Rosetti, dont beaucoup de pièces se rapportent à l'histoire si agitée du milieu du XIX^{e} siècle. Le volume commence par des poèmes français inédits de V. Alecsandri.

Il convient, ensuite, de souligner l'importance des manuscrits de Ion Ghica, notamment de ses « Notes historiques sur les Principautés, remises à Ahmed-Efendi sur sa demande », l'un des nombreux mémoires rédigés par Ghica à l'usage de celui qui allait être de mai 1850 à juin 1851, en remplacement de Fouad, commissaire de la Porte à Bucarest et Jassy, fonction créée à la suite de la convention de Balta-Liman (1849). Le mémoire — de fait un brouillon — comprend l'historique des événements intérieurs et internationaux concernant les Principautés Roumaines depuis la convention d'Akkerman (1827) jusqu'à la révolution de 1848. Ahmed Vefik-Efendi (plus tard Pacha) était ami personnel de Ion Ghica et lui avait probablement demandé ce mémoire afin de s'informer sur les circonstances qui avaient abouti à la révolution de 1848. Le caractère subjectif des « Notes » de Ion Ghica est très justement relevé par les éditeurs, mais elles permettent en échange au lecteur de suivre l'évolution des idées de Ghica. Ce mémoire n'est du reste pas le seul élaboré par celui-ci à l'intention du commissaire ottoman. Un autre mémoire, également inédit, comprend — en ordre alphabétique — des données sur les principales personnalités et familles de boyards avec lesquelles Ahmed Vefik allait se trouver en contact, données aux accents extrêmement critiques dont ne sont exempts que les parents et les amis de l'auteur. Une lettre à Stratford Canning, ambassadeur de Grande-Bretagne à Constantinople, comprend, de même, des informations concernant notamment les rapports entre propriétaires fonciers et paysans, qui aux termes de la convention de Balta-Liman devaient recevoir une solution.

Un autre texte que le volume nous fait connaître est une lettre adressée au général polonais Wysoscki de février 1850, qui met en lumière les idées fédéralistes nourries alors par Ghica, et qu'il devait renier, ainsi que le font remarquer les éditeurs au cours de la seconde moitié de l'année 1850. Cette évolution s'explique par l'attitude du gouvernement ottoman, qui se méfiait d'un tel projet, susceptible s'il était appliqué de mettre en danger l'intégrité de l'Empire ottoman. Ce fait ressort clairement de la correspondance de Ion Ghica et d'Ahmed-Efendi *.

Bien que déjà connu des chercheurs, le « Discours sur l'histoire de la culture et de la littérature roumaines », tenu probablement par Mihail Kogălniceanu en 1839, est publié pour son intérêt en tant que première synthèse de ce genre, destinée à l'étranger.

Soulignons encore l'importance des lettres de C. A. Rosetti à son épouse Maria Rosetti, écrites au cours des années 1853—1854 de Belgrade, Sofia, Negotin, Vidin et d'autres localités où le groupe de révolutionnaires dont faisait partie C. A. Rosetti espérait trouver un appui chez les autorités turques locales. Ces lettres sont importantes pour la connaissance de l'état d'esprit des populations locales et de la mentalité d'un certain nombre de commandants et de gouverneurs turcs. On apprend, ainsi, que le Pacha de Vidin était un « révolutionnaire », que aurait confié à Rosetti : « Je comprends ce que vous sentez pour votre patrie, car moi aussi je suis exilé » et Rosetti ajoute : « Il est égyptien ; il a été ministre et favori du pacha rebelle, et rebelle lui-même ; depuis qu'Abbas-Pacha gouverne, il a dû quitter sa patrie. Il nous a promis 3 000 fusils. » Mais tout en assurant Rosetti que la Porte lui avait recommandé de se conduire bien envers les Roumains et de tâcher de leur obtenir les sympathies d'autres commandants, tels que celui de Calafat, il faisait exactement le contraire, préférant même de subir des échecs militaires plutôt que de collaborer avec les Roumains (p. 287).

Les quelques passages que nous avons dû nous borner à signaler dans ce bref compte rendu permettent de voir l'intérêt que ces matériaux inédits présentent pour l'étude des problèmes du Sud-Est européen.

I. Matei

---

* Voir à ce sujet notre étude dans « Studia et Acta Orientalia », VII, sous presse.

CLÉOBULE TSOURKAS, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570—1646)*. 2ème éd. révisée et complétée. Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1967, 441 [443] pp. +12 f.pl.

Dans l'histoire des recherches sud-est européennes et, particulièrement, des relations roumano-grecques, le nom de Cléobule Tsourkas demeurera associé à l'œuvre de Théophile Corydalée. Dès 1948, Tsourkas avait publié à Bucarest, sous les auspices de l'Institut Balkanique, alors sous la direction du regretté Victor Papacostea, une première édition de son étude sur le philosophe grec, représentant la thèse de doctorat qu'il avait soutenue un an auparavant à l'Université de la capitale roumaine. C'était le fruit de nombreuses années de patientes recherches dans les bibliothèques et les archives de Roumanie, que Cléobule Tsourkas avait eu l'occasion de fréquenter assidûment au cours d'un long séjour qui avait fait de lui un ami pour toujours du peuple et de la culture roumains Cette première édition n'avait bénéficié que d'une diffusion réduite, de sorte qu'une réédition s'imposait. Et cela d'autant plus que, vingt années durant, l'auteur n'avait cessé d'accumuler de nouveaux éléments susceptibles de faire connaitre mieux encore l'œuvre du philosophe auquel il était resté fidèle.

Tsourkas ne laisse pas de nous étonner, lorsqu'il déclare qu'entre les deux éditions de son ouvrage sur Théophile Corydalée « aucune recherche ou étude n'a été publiée dans cette direction ». De même que, dès son édition de 1948, nous fûmes surpris d'apprendre par la *Préface* le peu d'intérêt suscité jusqu'à cette date par l'histoire de la philosophie grecque des XVII^{e}—XVIII^{e} siècles. Certes, l'hellénisme moderne ne pouvait prétendre exercer sur la pensée européenne une influence comparable à celui de l'Antiquité et du Moyen Age. N'empêche que ce chapitre du développement de la philosophie contenait en germe toute l'évolution culturelle de l'Europe du Sud-Est ; sans le connaitre, on ne saurait bien comprendre ni comment le Moyen Age a pris fin dans les différentes sociétés balkaniques, ni la nouvelle orientation — moderne — qui a permis à celles-ci d'échapper au climat de torpeur culturelle de la « Turcocratie » et de rattraper rapidement leur retard de plusieurs siècles sur l'Occident, tellement plus avancé sur le plan de la pensée et des lettres. Or, à de rares exceptions près, l'attention des chercheurs ne s'est portée que sur les penseurs grecs qui ont eu des contacts évidents avec la culture occidentale, tel un Georgios Gemistos Plethon et quelques autres personnages de la Renaissance, laissant en échange dans l'ombre toute la pensée post-byzantine. Voilà, en substance, ce qui fait la valeur particulière de l'ouvrage de Cléobule Tsourkas.

C'est pour répondre à cette pénurie d'ouvrages de synthèse sur l'histoire culturelle et philosophique de l'hellénisme aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles que l'auteur a composé les chapitres introductifs de son ouvrage (pp. 13—32), où il brosse un tableau de l'histoire de la civilisation grecque de 1453 à 1830, de l'enseignement au cours de cette première période, de l'ambiance culturelle des différents centres grecs — tant de ceux sous domination ottomane que de ceux du dehors (Crète, Venise, Europe Centrale, les Principautés Roumaines). Cependant, les parties essentielles de l'ouvrage sont celles consacrées à la *Vie* (pp. 33—80) et à la *Philosophie* (pp. 219—352) de Théophile Corydalée, elles-mêmes séparées par deux autres parties, l'une auxiliaire (*L'influence grecque en Roumanie, Les écoles grecques de Moldavie et de Valachie, Les manuscrits corydaléens de l'Académie Roumaine, L'enseignement de la philosophie corydaléenne en Roumanie*, pp. 115—175), l'autre comprenant à la fois une *introduction* et des *conclusions* à la philosophie de Corydalée (Les *courants philosophiques à Padoue aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles* et *Théophile Corydalée, précurseur de la libre pensée en Orient*, pp. 179—216). L'auteur a adopté pour les trois premières parties de l'ouvrage cet ordre peu habituel, afin d'en réserver en entier la dernière (la quatrième) à l'analyse de la philosophie corydaléenne.

Un premier mérite de Cléobule Tsourkas est d'avoir donné une biographie détaillée de Corydalée, dépassant en ampleur et par l'étendue de sa documentation en partie inédite, tout

ce qui avait été écrit précédemment dans ce domaine ; elle corrige et complète, en particulier, les données par trop sommaires d'Anastase Gordios, dont les chercheurs avaient dû se contenter jusque là. Les lacunes des sources, d'une part, les erreurs répandues par différents autres biographes, d'autre part, ont fait de cette tentative de reconstitution une laborieuse, mais passionnante enquête. Plus d'une fois même, pour certaines périodes ou actions de Corydalée, l'auteur en est réduit aux hypothèses qu'il appartiendra au hasard des découvertes ultérieures de vérifier. Toutefois, même si tel ou tel détail venait à être infirmé, nous sommes convaincu que ni le portrait de Corydalée, ni le cours de son activité n'en seront affectés dans leurs traits essentiels. La reconstitution opérée par Tsourkas campe admirablement le personnage, figure typique d'un intellectuel d'une époque de transformations radicales dans la pensée sud-est européenne, nourri de la doctrine traditionnelle de l'orthodoxie, mais aussi de la philosophie occidentale du temps, adepte des principes de la pensée aristotélicienne, mais sans s'attaquer ouvertement aux dogmes de l'Eglise, soucieux sans cesse de donner un sens nouveau à l'école grecque et de ressusciter l'apport de l'hellénisme d'autrefois dans des structures didactiques encore empêtrées dans le Moyen Age. De même, l'effort d'érudition de l'auteur fait découvrir les côtés humains, souvent pathétiques et parfois reprochables, du philosophe errant, pleurant Athènes, mais à son aise partout dans la grécité, que ce fût celle sous domination turque ou italienne : il fait revivre cet esprit inquiet, cet homme qui ne revêtit à différentes reprises l'habit monastique que pour jeter chaque fois au bout de peu de temps le froc aux orties ; cet orgueilleux, conscient de sa valeur, engagé dans de perpétuelles controverses avec ses contemporains célèbres, en rapports tantôt amicaux, tantôt tendus avec des disciples de la taille d'un Eugène Ianoulis.

Compte tenu de l'objet de l'ouvrage, l'intérêt principal du lecteur porte naturellement sur la partie consacrée à la philosophie de Corydalée. Cléobule Tsourkas a le mérite d'avoir donné dès 1948 un inventaire complet des idées de ce « précurseur de la libre pensée en Orient » : tâche difficile, si l'on considère que, des écrits de Corydalée, quatre seulement — et non les plus importants — ont été publiés (l'*Epistolaire*, la *Logique*, la *Physique* et *Sur la génération et la corruption*, entre 1625 et 1786) et qu'un seul de ses manuscrits (*Sur l'esprit*, à la Bibliothèque de Gneissen) avait fait l'objet de recherches (dues à Oscar Schneider, *Eine Giessener Handschrift des Theophilos Korydaleos*, dans « Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher », 5 (1927) et à Otto Jochem, dans sa thèse intitulée *Scholastisches, Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilos Korydaleos zu Aristoteles Schrift von der Seele*, Giessen, 1935). Jusqu'à la publication des *Œuvres* de Corydalée, les chapitres où Tsourkas analyse tous les commentaires aristotéliques de celui-ci demeureront la principale référence pour quiconque voudra connaître la doctrine du dernier adepte européen du Stagirite.

Ainsi qu'on peut voir, l'ouvrage de Cléobule Tsourkas détient une place à part dans la bibliographie philosophique sud-est européenne pour tout ce qui touche à l'œuvre de Corydalée, son étude substantielle renfermant la liste complète des manuscrits et des éditions, la bibliographie du problème, la biographie du philosophe, l'analyse de son œuvre et de la place que celle-ci occupe dans la culture du temps. Aussi est-ce sans surprise — et avec joie assurément — que nous avons accueilli l'intérêt suscité par l'ouvrage de Tsourkas parmi les spécialistes de la philosophie médiévale sud-est européenne. Nous nous référons en particulier aux contributions récentes de C. Noica — *Aristotelismul în Principatele Române în secolele XVII—XVIII. Pentru valorificarea filozofică a lui Teofil Coridaleu* [L'aristotélisme dans les Principautés Roumaines aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Pour la valorisation philosophique de Théophile Corydalée], dans « Studii clasice », 9, 1967, pp. 254—266 — et de Valeriu Streinu, *Quelques manuscrits grecs corydaléens (dans la Bibliothèque Centrale Universitaire de Jassy)*, dans RESEE, 5, 1967, pp. 275—278 ; *Doctrina despre logică la Teofil Coridaleu* [La doctrine sur la logique chez Théophile Corydalée], dans « Probleme de logică », vol. I, Bucarest, 1968, pp. 201—231 ; *La définition de la Logique chez Théophile Corydalée*, dans « Revue roumaine des sciences sociales », sect. Philosophie et logique, 13, 1969, pp. 251—256 ; *Umanism şi filozofie în cultura*

din Moldova și Țara Românească in secolele XVII—XVIII [Humanisme et philosophie dans la culture de la Moldavie et de la Valachie aux XVII^e et XVIII^e siècles), dans « Ateneu », 1968, n° 4.

Inscrit par l'entremise de Cléobule Tsourkas au répertoire des études comparées sud-est européennes, le problème de la philosophie corydaléenne est certainement appelé à s'enrichir de précisions de détail et de nouvelles vues sur l'influence de l'œuvre de Corydalée. On sera, ainsi, en mesure d'évaluer le degré d'incidence de la pensée de Corydalée sur les intellectuels des XVII^e et XVIII^e siècles, telle qu'elle ressort par exemple de l'ouvrage récent de Gheorghe Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement*, dans RESEE, 4, 1966, pp. 437—473, ainsi que de l'ample étude (en préparation) de Ariadna Cioranu-Camariano sur les Académies de Jassy et de Bucarest au cours des XVII^e— XIX^e siècles.

Nous ne nous attarderons pas ici sur les problèmes secondaires abordés dans l'ouvrage, tel que celui du slavonisme et de l'hellénisme dans la culture roumaine du XVII^e siècle, ou celui des débuts de l'Académie princière de Bucarest, problèmes sur lesquels les discussions restent ouvertes et sur lesquels nous croyons savoir que Cléobule Tsourkas entend revenir lui-même avec des documents inédits à l'appui. Nous nous permettrons une seule observation de détail : l'*Epître dogmatique* adressée par Corydalée à Sofronius Posapskij (mentionnée pp. 96 et 100) avait été publiée pour la première fois dans *Tractatus theologici orthodoxi de Processione Spiritus Sancti a solo Patre elaborati auctore Adamo Zoernikav*, pars secunda, Regiomonti, 1775, pp. 1069—1080, sous le titre *Epistola dogmatica doctoris constantinopolitani Corydalii ad reverendissimum Patrem Sophronium Poczaski, Rectorem antea Collegii Kijovensis, tunc vero Igumenum Moldaviensem Jassensem responsoria.*

La passion qui transpire à travers l'ouvrage atteste que la présentation de la vie et de l'œuvre de Corydalée n'a pas constitué pour l'auteur une simple recherche scientifique, mais aussi une dette envers les institutions où a eu lieu sa formation intellectuelle et envers les peuples dans le climat culturel desquels il a déployé son activité. Cléobule Tsourkas a fait ses études à l'ancienne Ecole Patriarcale du Phanar, où avait professé Corydalée et où s'étaient cultivés la plupart des disciples de celui-ci et des continuateurs de son œuvre ; il a passé sa licence ès lettres et en philosophie, puis son doctorat, en 1947, à Bucarest, dans ce centre intellectuel où, par l'Académie princière créée à la fin du XVII^e siècle, l'œuvre de Corydalée a constitué un objet d'étude pour plus d'un siècle ; il a consacré, enfin, son activité de chercheur et d'écrivain à l'étude des relations culturelles roumano-grecques, dont il était pleinement autorisé à mesurer l'étendue et la richesse.

L'Association internationale d'études du Sud-Est européen a inclus dans son programme éditorial de 1970 la publication à Bucarest, par les soins de C. Noica, du premier volume des *Œuvres philosophiques* de Théophile Corydalée. Ce n'est point divulguer un secret que de souligner ici que si l'Association a pris l'initiative de publier un important *corpus*, sous les auspices de la collaboration scientifique roumano-grecque et des recherches internationales sur les civilisations sud-est européennes, c'est justement à la suite des études sur Corydalée auxquelles nous avons consacré ces lignes. En signant, ainsi qu'il lui revient, l'introduction aux *Œuvres philosophiques* du célèbre philosophe grec, Cléobule Tsourkas éprouvera la satisfaction de voir se réaliser un idéal auquel il a dédié tant d'années d'études et d'efforts.

Virgil Cândea

C. TH. DIMARAS, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Librairie Droz, 1969, 169 pp.

Que le lecteur de ce recueil d'études ne s'attende pas à parcourir une « histoire des idées de l'auteur » (les textes réédités ici ont déjà été revus), sa préface a soin de l'en avertir. Néanmoins, la lecture du livre terminé, il constatera avoir eu pour guide de l'itinéraire géographique

et historique qu'il aura parcouru, un historien doublé d'un penseur original. Cet ouvrage s'adresse à un large public, où nombreux sont ceux qui n'ont que des notions plus ou moins vagues sur la civilisation de la Grèce moderne. Aussi l'auteur expose-t-il avec clarté les « règles classiques » dont il a tenu compte dans l'élaboration de son travail : « Le temps : le demi-siècle tel que nous l'avons délimité, 1770—1820, avec son contexte — les activités intellectuelles qui précèdent et celles qui suivent cette période. Le lieu : le domaine culturel néo-hellénique, avec, là aussi, son contexte. A savoir : dans le sens des idées, les cultures étrangères qui ont participé à la formation de celui-ci ; dans le sens de l'espace, les régions limitrophes et qui ont vécu dans des conditions d'existence parallèles à celles de la grécité moderne. L'action : l'élan de l'intelligentsia grecque dans sa volonté de ressentir la griserie de l'*Aufklarung.* » A ces règles a été ajouté un fond de scène fait d'amples données puisées à une longue familiarité avec l'évolution de la culture grecque dans son contexte européen aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. L'ensemble a atteint le double résultat de contribuer à l'enrichissement du fonds des connaissances humaines et au renouvellement des schèmes intellectuels, de sorte que, finalement, on voit s'ouvrir une « issue si ardemment appelée par nos vœux vers un nouvel humanisme ».

Mis au service d'un tel but, le présent ouvrage se refuse à tout genre de résumé. Il ne s'ouvre qu'aux lecteurs qui le parcourent d'un œil attentif. Aussi prendrons-nous la liberté de le recommander, à notre tour, à l'attention de quiconque porte intérêt à la civilisation européenne. C'est que ce livre soulève des problèmes de méthode et de théorie de la littérature comparée. En effet, on n'y rencontrera pas de simples annexes aux études concernant « la fortune » à travers le monde de penseurs tels que Voltaire, Vico, La Rochefoucauld et d'autres encore. Signalons ainsi le premier mérite du livre, celui de dérouter le comparatiste de métier qui aurait été désireux de retrouver dans la culture grecque de simples copies d'itinéraires plus riches. Les destins des œuvres de prestige deviennent des trajectoires qui marquent des points culminants ou des indifférences au sein du mouvement des idées et des transformations de la sensibilité locale, manifestes dans une culture possédant une série de coordonnées particulières et un destin propre extrêmement bien dessiné. En ce sens, *L'apport de l'Aufklärung au développement de la conscience néo-hellénique* met en relief toute une série de traits caractéristiques, qui surprendront ceux qui auraient désiré découvrir des homologues de Newton, Voltaire ou Leibniz dans une zone qu'ils se seraient attendus à trouver « assoiffée » de formules déjà dites, mais qui ouvrent des perspectives nouvelles à une intelligence intégrale de la culture européenne. C'est ainsi que *D. Catargi « philosophe » grec,* mettra en lumière un penseur extrêmement doué mais fortement ancré dans les réalités qu'il étudiait et qu'il se proposait de modifier. C'est pourquoi deux études concernant la présence de Voltaire en Grèce sont, au fond, des analyses spectrales d'une *forma mentis* obtenues à l'aide d'un réactif d'une force reconnue ; « la courbe de sa renommée a épousé avec exactitude la ligne de développement de la culture néo-hellénique ».

C. Th. Dimaras ne repousse pas l'existence et la fonction des influences culturelles et *L'heure de Vico pour la Grèce* retrace de façon pertinente les variations de l'influence française et italienne à une période donnée. Mais deux autres études soulignent le fait que son attention est attirée surtout par *La réceptivité locale, conditionnement des courants internationaux* et par *Les coïncidences dans l'histoire des lettres et dans l'histoire des idées.* De la « réceptivité » il a été assez souvent question ces derniers temps et l'historiographie littéraire roumaine insiste, également, sur cet aspect fondamental pour la science comparatiste ; une étude du regretté Tudor Vianu accentuait, il n'y a pas bien longtemps, l'importance qu'il faut accorder au facteur récepteur dans l'investigation des contacts culturels. Or, le présent volume développe ce point de vue et lui donne en un certain sens de nouvelles bases, lorsque son auteur parle de la nécessité de dépasser l'investigation pure de l'imitation ou de l'influence, pour approfondir la connaissance du matériel humain qui a facilité l'admission de valeurs étrangères. Mettant en discussion les motifs complexes qui président à chaque choix culturel et soulignant le fait que les résultats

similaires sont dus à des causes multiples, l'auteur propose de tenir compte constamment dans l'étude comparée des coincidences, « car la rencontre de deux pensées sur le même sujet, de deux réactions devant le même fait, double automatiquement nos facultés d'investigation à partir du moment où il est avéré qu'il n'existe pas de rapports de cause à effet entre les deux manifestations, ou qu'il n'existe pas seulement des rapports de ce genre entre elles. Les résultats communs, déduction faite des liens qui les relient éventuellement entre eux, nous mettent alors en présence de deux chaînes causales qui peuvent donner lieu à des comparaisons réellement fructueuses » (p. 8). Pareilles rencontres sont, en général, appelées des parallélismes et les comparatistes contemporains, justement pour dépasser la mécanique inexpressive du jeu d'influences, leur accordent une attention accrue ; l'historien grec préfère le terme de « coincidence », qui a évidemment le mérite de signaler que quelque part les deux chaînes se touchent. Quant à nous, nous avons toujours préféré le terme plus général de « contacts », qui indique des emprunts et des remodelages souvent réciproques au sein de processus ayant leurs propres traits. Incontestablement, ce n'est pas l'étiquette, mais l'analyse en soi qui décidera de la qualité de la recherche entreprise et des résultats obtenus ; mais si l'on préfère l'investigation des « contacts » et non celle de l'« imitation », la chose est due, probablement, au fait que chaque fois que l'on parle d'un contact, l'on se réfère à deux entités en rapport, tandis que l'imitation implique la description d'un géant qui enjambe les crêtes et d'un nain qui court sur ses traces, par monts et par vaux, sans avoir le temps de songer à lui-même. Du même coup, le mot contact maintient une relation, que la coincidence peut interrompre. Or, faute de relations, nous retournons à la description d'une seule entité. Certes « les courants internationaux ne sont pas des entités », comme finit par conclure l'auteur. Cependant les courants ont dans leurs lignes générales des caractères communs, et ils se précisent justement grâce aux traits particuliers que chaque culture leur apporte ; ce qui est général devient ainsi évident et, en quelque sorte, concret.

L'accent mis sur l'élément récepteur dans l'étude comparée de la culture à l'époque des Lumières permet à C. Th. Dimaras de faire ressortir une série de traits particulièrement intéressants de la civilisation grecque à cette période, et en ce sens on pourrait dire que l'étude la plus représentative du volume est celle dédiée à la présentation des *Dix années de culture grecque dans leur perspective historique (1791—1800)*, étude complétée par le *Rapport sur l'évolution des idées du XVI^{e} au XIX^{e} siècle dans le domaine culturel grec et sur les doctrines qui l'ont enregistrée*. On y rencontre, au cours d'un exposé convaincant et digne d'être retenu sur « les densités diverses durant les différentes périodes de l'histoire », la caractérisation d'une époque qui « renferme en elle toute l'histoire de la grécité à venir. D'année en année, nous suivons la sclérose de l'humanisme religieux, la fixation de la doctrine réactionnaire, la formation de l'esprit libéral et l'émancipation progressive de la pensée laïque. Ces mouvements intellectuels sont, en grande partie, influencés par les développements de la politique internationale et de la vie culturelle en Occident » : on prend connaissance, tour à tour, de l'attitude des milieux du patriarcat œcuménique, des changements d'attitude à l'égard des philosophes antiques, de la tendance vers les sciences naturelles étudiées dans l'esprit des recherches occidentales, ainsi que des plans sur lesquels s'est formée la conscience de la descendance de la Grèce antique. Mais ce processus de croissance traverse une période tourmentée après l'année 1821 et l'auteur parle même d'« une profonde scission dans le développement culturel du pays (...). La transmission normale des doctrines entre maîtres et élèves est arrêtée presque totalement. Et la profondeur de cette brisure est telle que lorsque la Grèce se constitue en pays libre, d'une part le manque de continuité et d'autre part les nouvelles orientations de la jeunesse vers les fonctions civiles et les activités politiques font que la tradition scolaire est presque interrompue. La Grèce nouvelle se fera selon des règles nouvelles (...) ». Il s'agit là d'un phénomène qui, croyons-nous, se retrouve aussi sous diverses formes dans les autres cultures sud-est européennes. Une étude comparative aboutirait, sans doute, à des conclusions extrêmement intéressantes. La seconde étude

nous indique le rapport dialectique de la tradition et de l'innovation dans une pensée en pleine évolution.

Les données statistiques maintes fois utilisées, les références à une masse imposante de documents, manuscrits, et publications, la détermination des « courbes » décrites par le destin d'œuvres étrangères prestigieuses dans la culture grecque, et la connexion constante des expressions littéraires à l'évolution des idées mettent en lumière un mouvement idéologique et les progrès d'une sensibilité dont les historiens de la culture européenne ne tarderont pas à tenir compte. Les rapprochements fréquents avec les Pays roumains nous rendent encore plus familier ce livre d'investigation et de formulation de haute inspiration. Les réflexions que nous venons d'esquisser n'ont poursuivi d'autre but que de signaler le fait qu'aussi sur le plan de la théorie, en provoquant à la discussion ou en modifiant des points de vue ankylosés, ce recueil d'études occupe une place insigne.

Alexandru Duțu

DIONYSIOS, métropolite de Tricca et Stagée, « Ὁ Ἅγιος Βησσαρίων » (Δούσικον), Athènes, 1966, 111 p.

Le couvent de Saint-Bessarion, mieux connu sous le nom de Dousikon (Dușco des anciens documents roumains), est l'un des nombreux et pittoresques monastères du centre de la Grèce, plus précisément de Thessalie. L'auteur de ce petit volume, connu des lettrés par les monographies qu'il a consacrées à d'autres couvents de son éparchie — le Grand Météore (monastère de la Transfiguration), Barlaam, Stagiades, Vytouma, — et par ses recherches sur le monastère de Saint Ignace à Lesbos et sur les archives de l'église métropolitaine de cette île grecque, nous rappelle ici l'histoire de cette fondation de saint Bessarion. Le personnage vit le jour à Porta Panayia en 1489. Sacré évêque en 1514, il commença la construction du Dousikon en 1515, avec l'appui de son frère Ignace, évêque de Kapoua. Cinq ans plus tard il monta sur le siège métropolitain de Larissa. Il décéda le 15 septembre 1541. Son activité est marquée, entre autres par un voyage à Constantinople et en Valachie en 1529 pour y demander l'aide matérielle de ses coreligionnaires (p. 63 et 81). Le savant prélat retrace la vie de Bessarion d'après des remaniements de sa *Vita*. Nous ferons remarquer ici que le panégyrique du saint par le moine Pachomios Rousanos est encore inédit et conservé dans un manuscrit de la Marcienne dont nous espérons nous occuper prochainement (cf. BHG[3], III, p. 15, n° 2064). A en juger d'après la bibliographie citée par Mgr Dionysios, la biographie de saint Bessarion repose ici sur trois de ses acolouthies (celles de 1744, 1800 et 1897). Ajoutons que la première de la série (il en existe au moins 8) fut imprimée à Bucarest en 1705 par Anthime l'Ibère aux frais d'Ignace, supérieur du monastère de Nucet, lequel était dédié précisément au Dousikon (cf. L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 27)[1].

[1] L'Office de saint Bessarion de Larissa existe aussi en roumain ; cf. ms. roum. 2013 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (p. 1^r-33^r : synaxaire p. 18^r-20^v), datant du XIX[e] siècle (provient du monastère de Cernica). Un autre ms. (ms. 3144, de la même bibliothèque, copié en 1790) renferme aussi ce synaxaire (p. 38^v-39^v), transcrit d'une plume rébarbative. Parmi les détails retenus dans le synaxaire, on retiendra l'information que le patriarche de Constantinople Théolepte « était davantage préoccupé par l'or que de Dieu ». Ce détail doit provenir du texte grec de la Vie du saint. Il fournit une explication inté-

Pour en revenir au travail de Mgr Dionysios, on y trouvera, avec aussi quelques photographies, une description de l'ensemble du monastère, puis la liste des innombrables reliques de saints qui y sont conservées — dont le chef de saint Bessarion —, et une sorte d'inventaire du trésor du couvent (croix, parements liturgiques, orfèvrerie, icônes). Nous y avons relevé (p. 41—42) la présence d'un calice artistiquement travaillé, offert par Constantin Dudescu, sa femme Maria et leurs enfants le 15 février 1762 [2] : c'est la seule donation roumaine mentionnée dans ce petit livre qui a omis, chose assez surprenante, de parler des relations du Dousikon avec les Roumains. On nous permettra donc de compléter sur ce point l'exposé du savant métropolite. Si nous ignorons présentement les détails du voyage de saint Bessarion en Valachie en 1529, nous devons consigner ici que « les moines du saint monastère de Tricala, appelé Dușca » achetèrent en 1590 des vignes à Vernești, localité des environs de Buzău (Valachie) (voir document du 12 juin 1590 dans les *Documente privind istoria României. Veacul XVI. Țara Rom.*, vol. V, Bucarest, 1952, p. 455—456 ; original slavon). Un acte princier du 28 janvier 1592 parle du monastère de l'Annonciation, dans la ville même de Buzău, comme étant le métochion du monastère de Dousiko : le voévode lui confirme la possession d'une terre à Coțărău (*ibidem*, vol. VI, Buc., 1953, p. 34). Ce sont les plus anciennes mentions de biens appartenant au couvent de Thessalie dans notre pays. Il faut, en l'absence d'autres précisions, accepter ces dates qui n'excluent toutefois pas une ancienneté plus grande. Bientôt l'on rencontrera des chrysobulles émanant de voévodes comme Michel le Brave, Alexandre Iliaș (1617), Gabriel Movilă (1618 et 1619), Radu Mihnea (1621 et 1622), Alexandre l'Enfant (1625), etc. ou des actes de boyards ou encore de petites gens accordant argent, terres, etc. au couvent « du Pays Grec » ou « de Roumélie ». Alexandre Iliaș se déclarera même fondateur du couvent en échange de ses largesses. Entrer dans les détails nous mènerait trop loin. (Voir là-dessus, pour plus ample informé, les documents déjà cités, série XVII[e] siècle, vol. III, Buc., 1951, p. 114, 159, 279, 401, 554 et vol. IV, Buc., 1954, p. 42, 157, 562, etc.).

Pour citer cette fois un travail essentiel de Nicolas Iorga (lequel n'a pas connu les documents mentionnés ci-dessus) — voir son étude *Fondations religieuses des princes roumains en Orient*, dans « Bulletin de la Section historique » de l'Académie Roumaine, II, 1914, p. 238 — en plein XVIII[e] siècle, le grand boyard que fut le poète Ienăchiță Văcărescu fit don de 500 piastres à l'église métropolitaine de Bucarest, à charge pour celle-ci de verser annuellement les intérêts de cette somme « au vénéré couvent de Saint Bessarion le thaumaturge, dit de Donchco » : ce seigneur déclarait ouvertement sa piété pour la Tête du saint dont il avait pu vérifier les vertus miraculeuses. Il y a là vraisemblablement une allusion transparente aux épidémies de peste qui mirent à dure épreuve la Valachie sous les premiers princes phanariotes. La Vie de saint Bessarion telle qu'on en lit des passages dans l'ouvrage de Mgr Dionysios (p. 65—66), dit en effet que sous le premier règne de Constantin Maurocordato — autrement dit, selon nous, entre 1731 et 1733, c'est-à-dire pendant son deuxième règne, le premier n'ayant duré que du 3 sept. au 4 oct. 1730 — l'épidémie ravageant Bucarest, le clergé et les boyards prièrent le prince d'écrire au Dousikon et d'en faire apporter le chef de saint Bessarion. Ce qu'ayant fait, la Valachie échappa incontinent à la peste. Ultérieurement, la Valachie étant dévastée par les sauterelles, on fit venir à nouveau les reliques et les insectes se noyèrent aussitôt dans le Danube (miracle qui se produisit aussi en Thessalie). Nous sommes en mesure de préciser qu'il

---

ressante et valable des relations étroites que ce patriarche entretint avec le richissime voévode de Valachie, Neagoe Basarab. Soit dit en passant, l'acolouthie ne souffle mot du voyage de Bessarion dans cette principauté. Une recherche ultérieure devra établir les rapports entre le ms. roum. 2013 (fort probablement traduit du grec) et les acolouthies énumérées par L. Petit.

[2] Voici l'inscription : « Μνήσθητι καὶ τοῦ δούλου σου Κωνσταντίνου Δουδεσκούλου, Μαρίας, τῶν γονέων καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν. Φεβρ. 15 1762. » Constantin Dudescu, l'un des plus grands boyards valaques du XVIII[e] siècle, fut revêtu de la dignité de ban de 1761 à 1763. C'est alors qu'il fit don au Dousikon du calice en question.

existe un chrysobulle de Constantin Maurocordato, du 12 mars 1732, accordé au Dousikon où le voévode raconte comment son propre père, Nicolas Maurocordato, fit venir en Valachie la tête du thaumaturge et conjura de la sorte la peste qui décimait son peuple. Nicolas fit alors don au monastère thessaliote de 150 thalers que les moines devaient venir chercher chaque année au mois de juin. A charge pour eux, toutefois, d'apporter les précieuses reliques en Valachie chaque fois et aussitôt que le voévode les demanderait pour affronter une récidive du péril. Constantin renouvela la donation paternelle. Son document est publié par N. Iorga en appendice à la version roumaine du travail déjà cité (voir « Analele Academiei Române. Memoriile Secț. Ist., « 2e série, t. XXXV, 1913, p. 878–880). Ajoutons que c'est en 1719 que le chef de saint Bessarion fut apporté en Valachie pour la première fois (v. *Documente Hurmuzaki*, XIV/2, p. 1076). Sans prétendre être exhaustif dans notre documentation, voici encore d'autres mentions prouvant l'attachement des Roumains au patron du Dousikon quand la peste reprenait en Valachie. Le 20 oct. 1792 on agitait la question de les faire venir à Cotroceni (*Doc. Hurmuzaki*, XIX/1, p. 63). On connaît par ailleurs l'itinéraire qu'elles suivirent de Zimnicea à Bucarest en 1795 (V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, IV, p. 31). Le 7 août 1797 on accordait encore au Dousikon des donations à titre de reconnaissance [3] envers le thaumaturge (Id., V, p. 326). Le 25 mai 1813 on décida une fois de plus de faire venir le chef miraculeux (id., X, part. A, p. 182) et le 17 sept. 1814 on adopta la décision de continuer les donations à titre d'actions de grâce (*ibid.*, p. 294). Des recherches plus fouillées compléteraient avantageusement ce tableau déjà éloquent.

Le Dousikon, comme nous l'avons montré, possédait des vignes, des terres et même le couvent de l'Annonciation de Buzău, en Valachie. N. Iorga (art. français cité, p. 239) nous fait savoir que, depuis une date inconnue, il détenait aussi deux autres couvents de Valachie, Nucet et Brădet. La publication de l'acolouthie de Bessarion par l'higoumène de Nucet en 1705 (vor plus haut) dénote qu'à cette date-là Nucet avait déjà été dédié au Dousikon. Quant à Brădet, sis également à Buzău, il ne faut pas le confondre avec le monastère de l'Annonciation du ban Andronache.

L'histoire des relations de la Roumanie avec ce couvent de Grèce attend encore son chroniqueur [4]. Il est à souhaiter qu'un chercheur puisse entreprendre une enquête dans les archives et les manuscrits conservés au Dousikon, ainsi que dans le trésor du couvent. En y

---

[3] Il n'est pas sans intérêt de rappeler à ce propos que la vieille église Visarion de Bucarest, consacrée le 21 (?) septembre 1797, a pour premier patron — selon le texte même de l'inscription surmontant l'entrée — « saint Bessarion, archevêque de Larissa » (v. Al. Elian, C. Bălan, H. Chircă et O. Diaconescu, *Inscripțiile medievale ale României*. I. *Orașul București*, Bucarest, 165, p. 401, n° 425). C'est là un écho de la piété bucarestoise envers le thaumaturge de Grèce.

[4] Au moment de livrer notre compte rendu à l'impression, nous prenons connaissance d'un chrysobulle roumain, vraisemblablement inédit (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, doc. 5/CCCXCVI), qui prouve qu'une autre église de Bucarest que celle mentionnée à la note ci-dessus, honorait déjà le saint thessaliote. Ce parchemin fut délivré le 4 juillet 7276 (=1768) par le voévode de Valachie Alexandre Ghica au monastère « où l'on honore et l'on fête le vocable de notre saint Père Spyridon de Trimithonte le thaumaturge et de notre Père parmi les saints Bessarion, archevêque de Larissa, lequel est bâti et élevé par Sa Hautesse bienheureusement décédée, le défunt père de Ma Seigneurie, le voévode Scarlat Ghica... ». Il s'agit en l'espèce du couvent Saint-Spyridon le Nouveau, où se trouve d'ailleurs le tombeau du fondateur, mort en 1766. Cette charte, écrite par le célèbre pope Florea, est enluminée. On y distingue, à gauche, le portrait en pied de saint Spyridon, en ornements pontificaux et sakkos et avec sa fameuse brique, et, à droite, celui de «Sf(i)ntul Visarion », lui aussi en ornements pontificaux mais sans sakkos, les évangiles dans la main gauche. C'est, à ce que nous sachions, le plus ancien exemple d'une église roumaine placée sous le patronage du saint de Thessalie. Le fait se rattache manifestement à l'histoire des relations du Dousikon avec la Valachie par le canal du culte rendu à son fondateur. C'est un écho de la translation temporaire de son chef dans cette principauté du temps des Maurocordato, de toute évidence.

adjoignant les informations conservées en Roumanie il y aura là matière à une étude pleine de surprises aussi bien pour la science roumaine que pour la science grecque qui s'enrichiront de pages nouvelles à verser au dossier, de plus en plus copieux, des rapports et des contacts entre nos deux pays. Et ce ne sera pas l'un des moindres mérites de l'ouvrage de Mgr Dionysios que d'y avoir apporté sa contribution.

Petre Ș. Năsturel

RADU FLORESCU, *The Fanariote Regime in the Danubian Principalities*, Balkan Studies », vol. 9, n° 2, Thessalonique, 1968, p. 301—318.

Le sort fait aux Phanariotes dans l'historiographie est loin d'être enviable. De leur vivant, déjà, la malveillance ne les a guère épargnés, et l'essai que vient de leur consacrer le professeur Radu Florescu, du Boston College, dans un récent fascicule des *Balkan Studies*, la revue de l'Institut d'Etudes Balkaniques de Thessalonique, n'est pas non plus fait pour donner d'eux une image favorable. On chercherait en vain dans cette étude au titre ambitieux soit des informations inédites, soit un point de vue nouveau à l'égard du régime phanariote dans les principautés danubiennes. On y trouve surtout des détails pittoresques, mais peu significatifs, glanés au hasard des lectures.

Certes, dix-huit pages auraient difficilement pu suffire à renouveler un tel sujet. Mais la brièveté même de l'aperçu n'aurait-elle pas dû inciter l'auteur à s'en tenir à l'essentiel, à se contenter de retracer les grandes lignes du sujet, en s'aidant des nombreuses sources contemporaines, grecques aussi bien que roumaines, dont le dépouillement a commencé chez nous dès la seconde moitié du XIX^e^ siècle? Or, l'article n'en cite pratiquement aucune. Invoquer à ce propos une bibliographie même sommaire pourrait paraître oiseux. Encore ne faut-il pas oublier que, dès 1898, Nicolas Iorga a su rendre justice aux Phanariotes dans toute une série d'ouvrages de la plus haute importance, qu'il s'agisse d'études comme *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII^e^ siècle. La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, La Révolution Française et le Sud-Est de l'Europe*, ou encore des grands recueils de documents qui ont renouvelé notre connaissance de l'époque : les *Documents de la famille Callimachi*, la *Généalogie des Cantacuzènes*, les *Textes post-byzantins*, sans oublier plusieurs volumes d'*Actes et fragments*, ni certains tomes de la collection Hurmuzaki. A défaut de ses œuvres, le nom de celui que R. Florescu appelle « Roumania's greatest historian » est cité à plusieurs reprises dans les pages qui retiennent notre attention. Est-il exagéré de dire qu'à ces « coups de chapeau » tant soit peu conventionnels on aurait préféré soit un emploi judicieux des sources mises à notre disposition par le labeur infatigable de Iorga, soit une prise de position à l'égard des jugements par lui formulés sur ce siècle de l'histoire roumaine auquel on a fait longtemps un sort indigne de lui?

Toujours dans cet ordre d'idées, on peut douter que certains élèves de Iorga aient chanté outre mesure les louanges de ces Phanariotes, si honnis naguère. Ce n'est pas chez eux, c'est dans l'œuvre de Rizo-Rangabé et Blancard qu'il faut chercher l'apologie des princes grecs du XVIII^e^ siècle. Notre historiographie a été à cet égard plus lucide et plus circonspecte, comme en témoignent, hormis les écrits de Iorga à peine cités, de nombreux ouvrages récents, depuis le III^e^ volume de la synthèse collective *Istoria României* (Bucarest, 1964) jusqu'au beau livre d'Alexandre Duțu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul XVIII*. Ne pas tenir

compte de cette abondante littérature historique, c'est se réduire aux récits souvent malveillants et toujours superficiels des voyageurs étrangers, tel Wilkinson, principale autorité invoquée par R. Florescu, parce que, de son propre aveu, « it makes a good and very readable story, with a lavish sprinkling of spicy anecdotes ».

Après ce qui vient d'être dit, on ne s'étonnera pas que, sur nombre de points plus ou moins importants, nous ne puissions partager l'avis de l'auteur, que ce soient des jugements personnels ou des affirmations qui négligent par trop l'état présent de l'information. En faut-il des exemples ? On les trouvera dans les pages qui suivent.

En nous montrant les pays roumains assaillis par les deux empires rivaux, russe et autrichien, qui se disputèrent la Péninsule des Balkans à la fin du XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e}, on relève, à juste titre, les sacrifices territoriaux imposés, de ce fait, aux deux principautés. Mais, toujours à ce sujet, n'aurait-il pas fallu remonter jusqu'en 1713, quand l'occupation par les Turcs de certaines citadelles moldaves, en stimulant le mouvement antiottoman, allait conduire au remplacement des princes roumains par les Phanariotes ? A propos des Mavrocordato, descendants, par les femmes, d'anciens princes moldaves, on aurait sans doute bien fait de rappeler cette particularité qui était censée justifier leur accession au trône. Par ailleurs, bien que l'auteur omette de le dire, les Phanariotes ont parfois été des Roumains grécisés aussi bien que des Grecs de pure souche. Une question, comme celle de savoir si le titre princier, correspondant dans la hiérarchie ottomane au rang de pacha à trois queues, était supérieur à la charge d'interprète impérial, est superflue puisque la plupart des Phanariotes n'ont monté sur les trônes de Moldavie ou de Valachie qu'après avoir rempli cette dernière fonction. Lorsqu'il s'agit de la corruption des Cours de Jassy et de Bucarest, complaisamment étalée par l'auteur, en tardif écho des Raicewitch, Langeron et Pertusier, il faudrait se souvenir que, sous le rapport de la vénalité des offices les principautés danubiennes n'avaient rien à envier à la France des Bourbons ou à l'Angleterre des Stuarts. A ce sujet, on devrait recourir au vol. I de la nouvelle série des Documents Hurmuzaki, contenant la correspondance diplomatique des consuls russes, et à l'étude du professeur Ionaşcu, *Concluzii greşite despre domnia lui N. Mavrogheni*, « Studii », 1, XV, 1962, p. 70—108 (quoique ses conclusions ne soient pas partagées par V. Mihordea, *Politica lui N. Mavrogheni faţă de ţărănime*, « Studii », 6, XVI, 1963, p. 1325—1349).

Par la suite, R. Florescu examine successivement, dans un ordre qui aurait gagné à être plus rigoureux, les relations entre le prince et l'assemblée des boyards, l'origine maintes fois discutée des grands propriétaires terriens, la vie domestique de cette classe à la Cour et dans les demeures seigneuriales de la campagne, les réformes de Constantin Mavrocordato, les obligations fiscales des paysans, la situation du clergé, la formation de la bourgeoisie et le statut juridique des ressortissants étrangers sous le régime des capitulations.

Ici encore, certaines formules ne manquent pas de surprendre. On aimerait bien savoir, par exemple, sur quelles données se fonde l'allusion au soi-disant « certificate of brigandage » accordé aux *haiduci*. Une autre inexactitude concerne « the last of these Princes (who) had lost the day at the battle of Drăgăşani in 1821 ». Alexandre Ypsilanti, le vaincu de Drăgăşani, n'a jamais régné. Ce n'est pas, non plus, Alexandre Morouzi qui fut mis à mort pour avoir conclu le traité de Bucarest en 1812, mais ses frères, Démètre, Georges et Panayoti. P. 303, n. 7 : « From the beginning of the eighteenth century to 1821, there were no less than 40 reigning Hospodars in Wallachia alone », il faut entendre *40 règnes*, mais un nombre beaucoup moindre de princes régnants. La famille Bălcescu, bien qu'apparentée, et encore de façon illégitime, aux Florescu, n'est pas d'ancienne noblesse.

Ailleurs, R. Florescu écrit : « the origins of the Boyars are deeply involved in controversy ». Il n'était peut-être pas indispensable de rappeler cette dispute qui, autrefois, a fait couler beaucoup d'encre d'autant plus qu'on n'ajoute rien aux opinions énoncées par R. Rosetti et G. Panu dans des ouvrages qui ont vraiment vieilli. En ce qui concerne le dernier, un dilettante »,

sa thèse a été reprise par un érudit consciencieux, C. Giurescu, sans toutefois réussir à s'imposer. On rejoint ainsi une autre question contestée, celle de l'apparition du servage. Mais c'est pour aussitôt l'abandonner, après cette conclusion, plutôt hâtive : « to cut the Gordian knot, it has been convenient to attribute the introduction of serfdom in the Principalities to Prince Michael the Brave ». Sensible à plus d'un endroit de son article, la difficulté qu'éprouve l'auteur à se retrouver parmi les différentes conjectures de ses prédécesseurs ne fait que croître lorsqu'il touche au domaine ardu de l'histoire sociale. Aussi, lit-on avec surprise, p. 309 (n. 19), l'exposé sommaire des avis émis sur l'origine des paysans libres par N. Iorga, Gr. Tocilescu, Bolgiu — parfaitement inconnu — et R. Rosetti. — « This is essentially Iorga's view (the peasants are descendants of second class Boyars), Gr. Tocilescu thinks they can be traced back to Roman veterans ; Bolgiu that they are unrewarded militiamen ; R. Rosetti that they are escaped serfs. » Quiconque a eu le moindre contact avec la pensée de Iorga se rendra facilement compte qu'il y a là une confusion : en effet, selon cet historien, les boyards étaient d'anciens paysans libres. Nous nous permettons de renvoyer à ses recherches, *Développement de la question rurale en Roumanie* (Jassy, 1917) et *Evolution de la question rurale en Roumanie jusqu'à la réforme agraire* (Bucarest, 1929), sinon au volume *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor* (București, 1907), d'un accès plus malaisé. Par contre, c'est Rosetti, suivi de près par I. C. Filitti qui a soutenu avec force l'opinion que les *răzeși* étaient les descendants des boyards appauvris. Les fantaisies de l'archéologue Tocilescu font sourire. Quant à Bolgiu, nous avons finalement découvert le mot de l'énigme : c'est l'auteur d'une thèse de licence en droit présentée en 1902, que R. Florescu a dénichée dans le livre du professeur Emerit, *Les paysans roumains depuis le traité d'Andrinople*, Paris, 1937, auquel il emprunte la substance du chapitre *Les classes sociales*. « One peculiar characteristic of this class of free peasants » — écrit encore l'auteur — « namely that its members own land in common and that their villages have a separate judicial entity, attests to the possibility of some general form of communal peasant ownership on the early history of the Principalities, as in Russia ». Là-dessus, R. Florescu trouvera des indications précieuses dans l'ouvrage — qu'on ne saurait trop recommander — du professeur H. H. Stahl, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, I—II (1958), III (1965). Pour en revenir aux boyards, peut-on vraiment affirmer qu'en toute circonstance ils aient dédaigné le commerce ? (p. 314 : « we think of the Boyar, no matter how modest, as essentially a landowner or a court functionary who either shared in the universal contempt of his class for commercial pursuits or did not have the requisite capital to engage in them »). Cette opinion est pour le moins contestable. Sans être précisément une noblesse marchande, les boyards vendaient en Transylvanie, en Pologne et dans les provinces turques voisines, les produits de leurs terres : leur bétail, leurs porcs, la laine de leurs troupeaux, du vin et de l'eau-de-vie. Malgré le monopole ottoman sur le commerce des céréales, ce trafic ne s'est jamais interrompu. Ailleurs, en décrivant l'existence des seigneurs terriens sur leurs vastes domaines, l'auteur l'imagine beaucoup plus fastueuse et protocolaire qu'elle ne l'était en réalité. Nous connaissons, par exemple, grâce au livre de comptes d'un boyard moldave (N. Iorga, *O gospodărie moldovenească la 1777, după socotelile cronicarului Ioniță Canta*, Buc., 1928), bien des menus détails domestiques. Telle qu'elle ressort de ce document, ou des vivants mémoires de R. Rosetti, la vie quotidienne des gentilshommes campagnards semble modeste, assez proche de celle des villageois.

Si l'on passe maintenant à l'histoire politique, l'auteur se méprend étrangement en estimant que les pays roumains ont regagné leur autonomie « largely through the effort of a skilful coterie ». L'avènement des princes indigènes n'est certainement pas dû aux harangues des boyards, même des mieux vus à la Porte, au cours de leur ambassade de 1822. Cet acte fut l'aboutissement du soulèvement paysan dirigé par Tudor Vladimirescu, lequel, précipitant la chute du régime, avait éclaté en même temps que le mouvement de l'Hétairie dont faisait part le chef de la jacquerie valaque. La défection des Phanariotes en cette occasion fournit une autre raison du même acte, Pour ce qui est de la noblesse roumaine, on sait que les titres

n'y étaient jamais héréditaires (quoique R. Florescu paraisse admettre des exceptions à la règle : « these were rarely hereditary » — p. 304). Néanmoins, on nous assure que ce problème « was somewhat oversimplified by the reforming Prince Constantine Mavrocordato when he established a noblesse de fonction in 1739 ». La réforme en question est de 1740, pour la Valachie, étendue en 1741 à la Moldavie, et cette simplification serait surtout le fait de l'auteur. En effet, l'ordonnance princière du mois de mars 1734 exemptait d'impots les boyards moldaves qui, auparavant, n'en étaient exemptés que durant l'exercice de leurs charges. Six ans plus tard, la « Constitution » de C. Mavrocordato leur ajoutait les monastères et les prêtres, tout en précisant que « tous les nobles qui ne seroient pas occupés dans quelque emploi dans la province (...) et qui, suivant notre Cour, donneroient leur avis par écrit sur les différens procès de particuliers, recevroient un salaire convenable pour récompense de leurs travaux dans l'administration de la justice » (« Mercure de France », juillet 1742). Cette réforme démontre amplement que les boyards entendaient faire de la justice une source de revenus. « The Fanariots in their need for money » — lisons-nous à ce point de l'exposé — « doubled or even trebled Boyar titles, without creating additional functions. For instance, there was a second and third *vorvic* (sic !), a second and third *paharnic,* down to the lowest echelon » (p. 305, n. 11). Pourtant, le dédoublement des fonctions est beaucoup plus ancien en Moldavie où, dès le XVI-e siècle, on trouve un *vornic* du Haut-pays et un autre du Bas-pays — une sorte de Highlands et de Lowlands. Constantin Mavrocordato devait leur adjoindre les *vornici de divan,* avec des attributions judiciaires, portant ainsi leur nombre jusqu'à quatre. Les *vornici de gloată* ou *de poartă* sont des dignitaires de moindre importance qui apparaissent au XV^{e} siècle. L'aspect hiérarchisé de la classe des boyards n'est donc nullement redevable à l'avidité, si décriée, des Phanariotes qui, néanmoins, ont su exploiter une situation établie depuis longtemps. Les offices anoblissants sont devenus des titres de noblesse obtenus à prix d'argent. Les privilèges qui s'y rattachent sont l'inscription au Livre des Archontes (brûlé pendant la révolution de 1848) et l'exemption d'impôts. Ceci nous ramène aux réformes du XVIII^{e} siècle, qui auraient été, selon R. Florescu, l'œuvre de « repentant despots ». Celles de Constantin Mavrocordato, en particulier, seraient « an act motivated, it is said, by a desire to gain sympathies in the West ». C'est réduire singulièrement la portée de la politique agraire des Phanariotes. Faut-il encore répéter que l'abolition du servage fut imposée par les réalités économiques et sociales roumaines, quelle qu'ait pu être l'influence de la philosophie des Lumières sur l'esprit du prince ? A quoi attribuer le fait que les *rumâni* et *vecini,* en sujétion totale par rapport à leur seigneur et corvéables à merci, ont été assimilés aux tenanciers libres ? A la désertion massive des campagnes par les paysans, justement entrevue par l'auteur, mais aussi au règlement introduit en Petite Valachie par le gouvernement autrichien et à la conception autoritaire du pouvoir princier qui se fait jour à travers toute l'activité des Phanariotes. Il n'est que juste de citer à ce sujet les travaux d'un jeune chercheur, Florin Constantiniu, *Quelques aspects de la politique agraire des Phanariotes,* « Revue Roumaine d'Histoire », 4, IV, 1965, p. 667—680.

En dépit de l'effet assez restreint des édits, peut-on croire que les paysans «soon had occasion to regret their former bondage »? Sur ce point encore, il y a lieu de regretter que l'auteur n'ait pas cru nécessaire de recourir à la bibliographie roumaine postérieure à la première guerre mondiale. Qu'il suffise de mentionner, parmi de nombreux ouvrages, V. Mihordea, *Relațiile agrare din secolul al XVIII-lea în Moldova,* Buc., 1968, et un précieux instrument de travail, les *Documente privind relațiile agrare în secolul al XVIII-lea,* en deux volumes. Les contributions d'I. Minea, *„Reforma" lui Constantin Vodă Mavrocordat,* Iași, 1927, et G. Brătianu, *Două veacuri de la reforma lui C. Mavrocordat,* Buc., 1947, auraient comblé bien des lacunes.

A lire les pages qui traitent du clergé orthodoxe, on dirait que l'auteur emprunte le portrait tracé par les voyageurs « éclairés » du XVIII^{e} siècle qui, publiant leurs impressions sur les pays roumains, ne se faisaient pas faute de commenter l'ignorance et le fanatisme des moines. Mais c'est à ce clergé ignare qu'ont appartenu Anthime d'Ivir, ses successeurs sur le

siège métropolitain d'Hongro-valachie Néophyte le Crétois, Grégoire des Myres et Dosithée Filitti, les évêques de Rîmnic Damascène, Clément, Césaire et Philarète, ou Joseph et Hilarion d'Argeș, auxquels viennent s'ajouter, en Moldavie, les savants prélats Léon Gheuca et Jacob Stamati. Le mouvement des lettres aux pays roumains ne doit pas moins aux humbles clercs qui, au fond de leurs couvents, copiaient des manuscrits. La liste pourrait s'allonger avec les noms de Daniel Philippidès, Barthélemy Măzăreanu, Denys l'Ecclésiarque et Naum Rîmniceanu.

Des réserves analogues s'imposent à l'égard d'une autre affirmation concernant les origines de la bourgeoisie (p. 314). « Commercial were thus performed almost entirely by an increasingly numerous and prosperous foreign community. » Mais le nom de la rue *Lipscani*, de Bucarest, ne témoigne pas, comme le voudrait l'auteur, de la présence de tailleurs allemands. On appelait *lipscani* les marchands roumains qui revenaient de Leipzig, dont ils fréquentaient régulièrement la foire pour le négoce des pelleteries et des étoffes. On oublie aussi le rôle de cette bourgeoisie dans les émeutes des villes, de plus en plus fréquentes dans la seconde moitié du siècle.

En somme, mieux renseignée, moins prodigue de jugements pressés, cette esquisse du régime phanariote dans les principautés danubiennes aurait pu fournir aux lecteurs étrangers des connaissances utiles, quoique sommaires, sur une époque trouble de cette histoire roumaine, si méconnue encore.

Andrei Pippidi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: MARIA ALEXANDRESCU-VIANU (M.A.-V.) H. MIHĂESCU (H.M.) ; PETRE DIACONU (P.D.) ; E.MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU (E.M.-S.) ; GHEORGHE CRONȚ (G.C.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D) ; ALEXANDRU DUȚU (A.D.) ; PETRE Ș. NĂSTUREL (P.Ș.N.) ; CORNELIA COMOROVSKI (C.Cm.) ; GELCU MAKSUTOVICI (G.M) ; LIVIU P. MARCU (L.P.M.).

Apulum, Acta Musei Apulensis, Omagiu Semicentenarului Unirii, 1918—1968, VII. 1968.

Le VII[e] volume de l'Apulum (qui paraît par les soins du Musée régional d'Alba-Iulia est consacré au demi-centenaire de l'union de la Transylvanie aux autres provinces roumaines (1[er] Décembre 1918—1[er] Décembre 1968). Les 600 pages d'études d'archéologie et d'histoire, dues à un grand nombre de chercheurs roumains et étrangers, assurent à ce volume festif un intérêt tout particulier. Il est présenté par le Prof. Constantin Daicoviciu, membre de l'Académie roumaine, et mis en page grâce aux soins minutieux et compétents de Alexandru Popa et de Ion Berciu ; c'est à ce dernier qu'on doit, à part l'histoire du musée d'Alba-Iulia, l'étude du rôle de premier ordre que cet important centre culturel a joué pour parfaire la connaissance archéologique et historique de la Transylvanie.

La collaboration précieuse de quelques savants étrangers augmente l'intérêt scientifique du volume. Un émouvant hommage porté à la science roumaine, par l'évocation de la personnalité de deux de ses plus grands historiens : Nicolae Iorga et Vasile Pârvan, est dû à Jérôme Carcopino. Le Professeur belge Marcel Renard publie une ample étude sur les monuments décorés de sphynxes à masques funéraires. Après un bref « aperçu » concernant les limites géographiques et chronologiques du thème, le savant belge établit deux groupe géographiques et stylistiques sur le territoire de la Roumanie L'un est constitué par les monuments découvert à Alba-Iulia et l'autre par ceux de Sarmizegetusa, défini par un schématisme plus accentué par rapport au premier. L'auteur brosse une image complète de l'aire d'expansion de ce motif dans le monde antique et prouve que, né en Orient, il atteint les provinces romaines en commençant par l'Italie du Nord pour continuer son cheminement jusqu'en Gaule, dans les îles britanniques, ainsi que dans les provinces rhénano-danubiennes, avec un missing-link en Pannonie et Mésie Supérieure. Du point de vue chronologique les monuments plus anciens sont ceux de l'Italie du Nord (1[er] siècle de notre ère) suivie au temps des Flaviens et durant les premières

années du III^{e} siècle par les îles britanniques et la Gaule. Les exemplaires trouvés dans la région rhénane et danubienne datent de la fin du I^{er}, début du second siècle; ceux de Roumanie — du II^{e} siècle. L'auteur est d'avis que ce thème iconographique a pénétré en Dacie par les provinces de l'ouest, ce qui prouverait une fois de plus l'existence des relations culturelles qui s'étaient établies entre la province de Dacie et les zones occidentales de l'empire romain. C'est à juste titre aussi que Marcel Renard considère que ces masques funéraires représentent des images conventionnelles du défunt et non pas, comme essayait de le prouver la savante anglaise Joslyn Toynbee, des portraits réalistes.

La collaboration étrangère est complétée par les études de P. Detev (Bulgarie) sur les *Traces de la civilisation Razkopnitza de Transylvanie*; de Maria Cicicova (Bulgarie) : *Au sujet du soc thrace*; de Stanislaw Mrozek (Pologne) : *Aspects sociaux et administratifs des mines d'or en Dacie*; de Christian J. Guyonvarc'h (France) : *Le nom de Durostorum*; de Alberto Balil (Belgique) : *Forme di lucerne romane con segnatura di ceramista* et par la note de J. Ch. Balty (France) qui s'occupe d'une statue de captif, appartenant à la collection Somzée (publiée autrefois par F. Cumont); l'auteur considère qu'il s'agit de la représentation d'un prisonnier dace de l'époque trajane, réutilisé plus tard sur l'arc de Constantin de Rome. La collaboration roumaine est ample et s'étend des problèmes de la préhistoire jusqu'à l'archéologie et l'histoire antique et médiévale.

Les nombreux problèmes de la préhistoire sont traités par : Vl. Dumitrescu : *Considerații cu privire la poziția cronologică a culturii Cucuteni în raport cu culturile vecine* [Considérations concernant la position chronologique de la culture Cucuteni en rapport avec les cultures voisines]; Ion Berciu : *Importanța complexului neolitic ,,Lumea Nouă'' în lumina noilor săpături (1961—1963)* [L'importance du site néolithique de ,,Lumea Nouă'' à la lumière des nouvelles fouilles (1961—1963)]; K. Horedt, *Die Kupferzeit in Transsilvanien*.

Les articles de numismatique concernent l'époque classique : deux études, dues à Eugen Chirilă, s'occupent d'un groupe de monnaies dyrrachiennes de Voivodeni; le second, écrit en collaboration avec Ioan Pop traite de 56 imitations de monnaies thassiennes et de trois pièces de Macedonia Prima; il s'agit d'un trésor découvert à Sînpetru (ville de Brașov). C'est l'occasion de la publication de ce trésor qui a facilité aux auteurs la rédaction d'une liste complète des découvertes monétaires thassienne et de Macédoine. Un dernier article numismatique, dû à Judita Winkler, présente quelques considérations sur les matrices et le style des monnaies daco-getiques.

La série des études d'histoire et d'archéologie s'ouvre avec le travail du Prof. C. Daicoviciu qui reprend le problème de la romanisation de la Dacie. Les anciens arguments du savant roumain, publiés dans son ouvrage *La Transylvanie dans l'antiquité* (Bucarest, 1938) sont repris et enrichis grâce au nouvelles découvertes qui renforcent l'idée d'une puissante et durable romanisation de la province du Bas-Danube.

Dans son étude *Misiunea lui Tiberius Claudius Pompeianus la Gurile Dunării* [La mission de Tiberius Claudius Pompeianus aux bouches du Danube], N. Gostar prouve — par la mise en parallèle d'une inscription découverte à Troesmis (Iglița) et d'une autre d'Ismail — la présence entre 173—179 dans la région du Bas-Danube de Tiberius Claudius Pompeianus, gendre de l'empereur Marc-Aurèle, et qui doit être mise en relation avec les actions militaires provoquées par la guerre contre les Marcomanes. Il est probable que Tiberius Claudius Pompeianus ait été obligé de faire face aux attaques des Bastarnes, des Alanes et des Peucins, mentionnés dans l'Historia Augusta, vita Marci, 22, comme alliés des Marcomanes.

D'autres études d'histoire et d'archéologie antique sont dues à D. Tudor : *Importul de vin și untdelemn în provincia Dacia.* [L'importation de vin et d'huille dans la province de Dacie (II—III^{e} siècle de n.è.]; à M. Macrea : *Dacii liberi în epoca romană* [Les Daces libres dans l'époque romaine]; à C. Petolescu : *Cîteva tezaure monetare și evenimentele din Cîmpia Mun-*

Câmpiei la sfîrşitul secolului al II-lea e.n. [Quelques trésors monétaires et les événements de la Plaine de la Valachie à la fin du IIer siècle n.è.] ; à I. Glodariu : *Importuri romane în cetăţile dacice din munţii Orăştiei.* [Les importations romaines dans les citées daces d'Orăştie] ; a D. Protase : *O aşezare dacică din epoca romană la Ocna Sibiului* [Un habitat dace d'époque romaine de Ocna Sibiului] ; à V. Boroneanţ et M. Davidescu : *Două bordeie dacice la Schela Cladovei Turnu Severin* [Deux huttes daces de Schela Cladovei — Turnu Severin].

Dans son article *Coronamentele în formă de trunchi de piramidă arcuită pe teritoriul provinciei Dacia* [Les couronnements en tronc de pyramide courbée dans la province de Dacie], H. Daicoviciu reprend l'étude d'un groupe de monuments qui l'intéressent depuis longtemps (*Omagiul Constantinescu Iaşi*, Bucarest, 1965, p. 101—108). L'auteur constate l'existence de ces couronnements pyramidaux dans une région restreinte située autour de la ville d'Apulum. Au-delà de la Transylvanie, on trouve dans le Noricum et en Pannonie les spécimens qui, du point de vue stylistique, sont le plus rapprochés de ceux de l'Italie du Nord — Aquileia. L'auteur croit à une pénétration directe de l'Italie en Dacie. En ce qui concerne l'origine de ce genre de monuments, l'auteur la trouve dans les tours funéraires prismatiques de Syrie.

C. Pop, Ioan Al. Aldea, I. Chifor et V. Lucăcel apportent quelques informations supplémentaires à l'article de D. Protase, publié dans « Studii şi Cercetări de istorie veche », IX (1960) 2. Les six médaillons funéraires, inédits qu'ils publient et qui augmentent à 29 le nombre total de ce genre de monuments, ajoutent sur la carte de leur aire d'extension une nouvelle localité : Gherla. Le fait que les pièces les plus nombreuses ont été découvertes à Alba-Iulia (huit) et à Cristeşti de Mureş (quatre), par rapport à celles (une-deux) trouvées dans l'autres localités, suggère aux auteurs l'hypothèse de l'existence d'ateliers dans ces deux villes. Si cette hypothèse nous paraît justifiée, la division de la Transylvanie en deux zones (le centre et le sud liés aux ateliers d'Apulum et l'est à Cristeştii de Mureş, le nord demeurant lié, peut-être, à la production de Porolissum) nous semble moins probable. Il est difficile d'arriver à une conclusion sans une anlyse stylistique de ces monuments, étude qui reste à faire.

Dionisie Radu discute dans *Trei monumente sculpturale de la Apulum* [Trois monuments sculpturaux d'Apulum] trois rondes-bosses, publiées naguère par Silvio Ferri (*Arte romana sul Danubio*). Il considère que les têtes sont de l'époque médiévale ou moderne, ce qui entraînerait l'abandon de l'hypothèse que l'un des monuments serait un portrait de Marc-Aurèle. Nous ne pouvons pas être d'accord avec l'auteur quand il affirme que : « la pièce représente une étape avancée de l'art provincial romain et se rapproche, dans une certaine mesure, par la finesse de l'exécution des sculptures des grandes métropoles ainsi que des statues les plus réussies des empereurs Antoninus Pius et Marcus Aurelius ». Il est, croyons-nous, nécessaire de distinguer entre les œuvres d'un art à caractère aulique de la province et celles typiquement provinciales. Celui-ci, dans une « étape avancée » n'a rien de la « maitrise des sculptures appartenant aux grandes métropoles », mais bien au contraire, évolue dans une direction entièrement différente. D'autre part, la notion de « grande métropole » ne nous paraît pas claire, tenant compte du fait qu'il est impossible d'appliquer un jugement d'ensemble à l'art des grandes villes d'un empire tellement vaste et aux zones artistiques bien délimitées. Les deux autres pièces qui font l'objet de l'analyse de D.R. sont la statue d'un légionnaire et une statue funéraire féminine, les deux datées par l'auteur au IIIe siècle.

Dans son article *Optimo principi*, M. Gramatopol publie une tête en marbre, inédite de la Collection Severeanu, qu'il identifie avec un portrait de l'empereur Trajan, peu avant sa mort, quand sa figure décelait déjà les signes de la souffrance physique. L'analogie de ce portrait avec celui du même empereur sur une *imago clipeata* découverte à Ankara conduit l'auteur à attribuer la pièce de Bucarest à un atelier microasiatique.

Mentionnons encore d'autres travaux, ceux dus à Al. Popa, I. Berciu et R. Pop : *Trei monumente epigrafice de la Ampelum* [Trois monuments épigraphiques d'Ampelum] ; à V. Vasiliev et L. Marghitan : *Materiale epigrafice descoperite la Micia* [Matériaux épigraphiques

découverts à Micia]; à Al. Popa: *Note asupra unor culte orientale de la Apulum* [Notes sur les cultes orientaux d'Apulum].

Dans son article *Scurte considerații asupra formării limbii române* [Brèves considérations sur la formation de la langue roumaine], le Prof. Al. Rosetti soumet à l'analyse les données ehno-linguistiques de la langue roumaine.

L'archéologie médiévale est représentée par les articles de Gh. Anghel: *Noi descoperiri arheologice in legătură cu așezarea feudală timpurie de la Alba-Iulia* [Nouvelles découvertes archéologiques touchant le site d'Alba-Iulia de la haute époque féodale], de Radu Heitel et Al. Bogdan: *Contribuții la arheologia monumentelor transilvane. I. Principalele rezultate ale cercetărilor arheologice efectuate în complexul medieval din Cricău (Jud. Alba)* [Contribution à l'archéologie de Transylvanie. I. Principaux résultats des recherches archéologiques de Cricău (départ. d'Alba)]; les études de numismatique sont dues à I. Winkler et Francisc Pap: *Monede cehe și morave în tezaure monetare medievale din Transilvania* [Monnaies tchèques et moraves dans les trésors monétaires médiévaux de Transylvanie]; à E. Chirilă et I. Dănilă: *Tezaurul monetar de la Șieu (secolele XIV–XVII)* [Le trésor monétaire de Șieu (XIV^{e}–XVII^{e} siècle)]; les études d'histoire médiévale sont signées par Paul Gyulai: *Noi documente și interpretări noi de documente privind artileria și un atelir de turnat tunuri în timpul lui Mihai Viteazul* [Nouveaux documents et nouvelles interprétations concernant l'artillerie et un atelier de coulage des canons du temps de Michel le Brave]; par M. Dan et S. Goldenberg: *Regimul comercial al negustorilor balcano-levantini în Transilvania în secolele XVI–XVII* [Le régime commercial des marchands balkano-levantins en Transylvanie aux XVI–XVIII siècles]; par D. Prodan: *Misiunea lui Ioan Piuariu-Molnar în cursul răscoalei lui Horia* [La mission de Ioan Piuariu-Molnar lors de la révolte de Horia; par N. Edroiu et Petre Iambor: *Săvîrșinul în timpul răscoalei lui Horia* [Săvîrșin au temps de la révolte de Horia]; par Traian Bălan: *Relații feudale în comitatul Hunedoarei după răscoala lui Horia* [La situation du paysannat de Hunedoara après la révolte de Horia].

M.A.-V.

I. I. RUSSU, *Illirii. Istoria, limba și onomastica, romanizarea* [Les Illyres. Histoire, langue et onomastique, romanisation] Bucarest, Editura Academici, 1969, 302 p. + 1 carte (« Biblioteca istorică », 17)

Cette monographie a été élaborée selon les mêmes principes que le livre du même auteur sur *Limba traco-dacilor* [La langue des Thraco-Daces], Bucarest, 1959, 1967 [2]. On a d'abord extrait des sources le matériel linguistique consistant en gloses, anthroponymes et toponymes (162–266). Si l'on compare ce matériel avec celui de la monographie d'Anton Mayer (Vienne, 1957), on constate que ce dernier a été vérifié, corrigé et enrichi. Utilisant des sigles et des abréviations, éliminant le superflu et adoptant un style concis, l'auteur a réussi à concentrer, dans un nombre moindre de pages, un matériel plus abondant et plus sûr. Il décrit dans le menu les sources (47–62), analyse critiquement les résultats de ses prédécesseurs (63–83), expose sa propre méthode (94–98) et fait ressortir les traits fondamentaux du lexique, de la phonétique, de la morphologie (99–113) et de l'onomastique (114–127). Deux chapitres renferment des notions générales de nature extra-linguistique, strictement nécessaires à l'intelligence du processus historique dans son ensemble: Les Illyres avant l'occupation romaine (25–46), la conquête romaine, la romanisation et la disparition de la langue illyre (128–155). Nous avons à faire à un travail fondamental, systématique et personnel, qui mériterait une

traduction dans une langue de large circulation afin de pouvoir être utilisé par la science internationale.

J'objecterais toutefois contre l'utilisation de l'expression de « langue latine romane » au lieu de « langue latine parlée », « langue latine commune » ou « langue latine tardive ». Les mots « latin » et « roman » accusent une différence de contenu de nature qualitative, c'est-à-dire de structure et ne vont guère côte à côte. La frontière conventionnelle des deux phases successives devrait être placée approximativement au VIII^{e} siècle. On ne dispose pas de preuves convaincantes ni pour admettre la continuité, ni pour plaider en faveur de la discontinuité entre Illyres et Slaves. On ne peut guère que se livrer à une spéculation logique : si le latin a surtout pénétré dans les villes et les plaines fertiles, il est probable que la langue des populations autochtones se sera maintenue longtemps, peut-être jusqu'à la venue des Slaves et même un certain temps après (chez les Albanais, jusqu'à nos jours). A mon avis, il faut procéder avec prudence lorsqu'on essaye de reconstituer le sens de certains noms propres à l'aide des radicaux indo-européens ; le procédé peut donner des résultats dans le domaine des langues qui possèdent des mots composés (comme le vieil allemand, le grec et le thrace), mais il semble moins indiqué dans le cas de la langue illyre. Il serait bon que nous nous efforcions tous à obtenir davantage de précisions dans l'emploi de certains termes : par exemple par « romanité balkano-danubienne » (p. 113) faut-il entendre à la fois la romanité de Dacie et celle de Dalmatie ? Ne serait-il pas plus indiqué d'en circonscrire le sens et de parler, en Occident, d'une romanité dalmato-pannonienne et, en Orient, d'une romanité thraco-dace ou du Bas-Danube? La bibliographie, riche et à jour, mentionne quelques éditions vieillies (Hiéroclès, Socrate, Sozomène). Split (Spalato) n'est pas identique à Salona (p. 13). Une inconséquence de transcription : Garašanin, *Arheoloşka nalazişta* (p. 26, *š* ou *ş*?) ! Si l'on applique le principe phonétique recommandé par l'Académie Roumaine, il aurait fallu transcrire en roumain *ilir*, *iliric*, et non, comme fait l'auteur, *illir*, *illiric*.

H. M.

J. GJINARI, *Pour l'histoire des dialectes de l'albanais*, « Studia Albanica », VI, 1969, p. 107–124.

Au stade actuel de la recherche on est parvenu à la conclusion que les causes des changements linguistiques doivent être recherchées en premier lieu dans le système propre à chaque langue et ensuite seulement dans le jeu d'influences extérieures ou des facteurs extra-linguistiques. Le problème de la genèse des dialectes albanais appartient au domaine de l'histoire de la langue albanaise et de son système linguistique et il attend une solution reposant sur des faits concrets et sans idées préconçues. Si l'on part, à titre d'exemple, de la conception, non démontrée, que l'albanais s'est superposé à un fonds slave, qui l'aurait influencé au point d'avoir déterminé sa division même en dialectes séparés, en ce sens que le dialecte tosque aurait été produit par l'action du substrat bulgare et le dialecte guègue par celle du substrat serbo-croate, on ne peut aboutir à une juste conclusion les termes de la prémisse étant inconnus. Une autre méthode de travail s'impose à tout prix : remonter du connu à l'iconnu, des faits à la théorie. C'est pourquoi nous considérons positif et bien venu le présent essai où l'auteur discute des faits concrets et donne du contour à des aspects fondamentaux de la dialectologie albanaise. En l'absence de textes antérieurs au XVI^{e} siècle, la dialectologie acquiert une importance particulière pour l'histoire de la langue albanaise et il est à souhaiter que l'on en arrive à une

meilleure connaissance des réalités actuelles de la langue parlée. A la suite de quelques comparaisons avec le roumain on constate que les deux langues disposent de moyens propres, multiples et variés, leur permettant de se développer, sans en appeler obligatoirement à des modèles étrangers. Les procédés de formation du futur en albanais et en roumain sont semblables ou identiques, bien qu'ils soient apparus indépendamment dans les deux langues : *do te punoj, voi lucra* ; *kam mre punue, am de lucrat* ; en tosque *kam për të punuar*, en vieux roumain et dialectalement *am să lucrez, am de lucrat*. L'infinitif guègue *me punue* correspond à *a lucra* « travailler », et la variante tosque *për të punuar* a des correspondants dans *pentru lucrat, de lucrat* . La croissance des voyelles longues ou de la gémination des consonnes peut apparaître dans des circonstances propres, sans influences du dehors : par exemple, la langue roumaine n'utilise ordinairement pas la gémination, mais dans *înnopta* « passer la nuit », *înnota* « nager » il se produit un phénomène rappelant celui des vocables italiens *innanzi, inganno, onnipotente*, etc. Les toponymes slaves impliquent l'hypothèse d'une symbiose avec les Slaves ; leur présence est due au fait qu'à une certaine période de l'histoire les Slaves possédaient des territoires et constituaient une couche sociale superposée ; mais la chose n'implique pas de manière absolue la conclusion qu'ils représentaient dans ces territoires la population la plus ancienne.

H. M.

M. MACREA, *Viața în Dacia romană* [La vie dans la Dacie romaine]. Bucarest, Editura Ştiinţifică, 1969, 523 p. + 1 carte

Ce livre posthume du regretté Mihail Macrea (1908—1967), ancien professeur à l'Université de Cluj, constitue la plus complète des monographies consacrées à la Dacie romaine. Elle repose sur les informations littéraires, épigraphiques et archéologiques connues jusqu'ici. L'auteur, qui était un archéologue passionné, a participé sans relâche à des fouilles. Il a mis notamment en valeur les matériaux épigraphiques et a collaboré à la préparation de la carte de l'Empire romain (pour le secteur de la Dacie) préparée sous l'égide de l'Union Académique Internationale, sous la direction de G. Lugli, membre de l'Académie dei Lincei de Rome.

Le contenu de cet ouvrage, qui a servi aussi de matière à un cours destiné à ses étudiants, embrasse tous les aspects essentiels de la vie en Dacie : la Dacie avant les Romains, la conquête romaine, la constitution de la province romaine et son organisation administrative, l'armée et le système de la défense, la population et sa structure sociale, l'économie et la culture, la vie quotidienne, l'anarchie du III^e^ siècle, la fin de la domination romaine et la Dacie après le retrait de l'armée romaine. L'abondance des matériaux mis en œuvre et de l'information bibliographique est impressionnante : l'auteur a recueilli avec passion, durant près de 40 ans, des données concernant la Dacie. L'ouvrage renferme de nombreuses illustrations et esquisses, ainsi qu'une carte détaillée de la Dacie romaine.

La lecture de cette monographie permet d'en détacher certaines idées générales. C'est ainsi que l'on observe une continuité de vie et de civilisation depuis les temps le plus reculés jusqu'à l'époque de formation du peuple roumain et de sa langue ; la population autochtone a enrichi son existence à l'aide de certaines formes de vie empruntées aux conquérants et surtout grâce à l'adoption du latin ; la toponymie ancienne a persisté ; la colonisation romaine a été intense et, après le retrait de l'armée romaine de Dacie, la majorité de la population demeura sur place et constitua le noyau dont devait se former le peuple roumain.

L'auteur, ayant été enlevé prématurément à la science, n'a pu surveiller l'impression de son livre. Aussi quelques menues erreurs se sont-elles glissées : *diplasum* au lieu de *dilapsum* (p. 348), *spaecula* au lieu de *specula* (p. 353), *picten* au lieu de *pecten* (p. 417), *numera* au lieu de *munera* (p. 418). Le rapport entre les mots *basilica* et *ecclesia* (p. 479 et 482) doit être précisé comme suit : *basilica* et *ecclesia* au sens d'« église » apparaissent dans les textes au même moment, vers l'an 330 ; ils étaient utilisés aussi bien en Orient qu'en Occident ; en Occident, les autorités ecclésiastiques choisirent le terme d'*ecclesia*, qui s'imposa et persista dans les langues romanes occidentales, alors que *basilica* n'a persisté que dans la toponymie ; en Orient, la langue roumaine a adopté le mot *basilica* (*biserică*) et l'albanais celui d'*ecclesia* (*qishë*). Le mot roumain *rusalii* (p. 479) ne dérive pas directement de *Rosalia*, mais par l'intermédiaire du slave *rosalija*.

H. M.

E. WEBER, *Die romerzeitlichen Inschriften der Steiermark*, Graz, 1969, 487 pp. + 1 carte. (Veroffentlichungen der Historischen Landeskommission fur Steiermark. Arbeiten zur Quellenkunde, 35)

La présente collection est complète, autrement dit elle représente un *corpus* de toutes les inscriptions, dont 339 découvertes en Styrie, 81 en dehors des limites de cette province, mais entrées par la suite en possession de musées de Styrie, et 6 *incertae*. L'éditeur a relu toutes ces inscriptions et établi un texte critique, accompagné de descriptions, de photographies, de commentaires et d'index. Il a ajouté en fin du volume une carte de la province avec ses divisions administratives antiques et modernes, ses rivières, ses voies de communication et les noms des localités où l'on a découvert lesdites inscriptions. Celles-ci livrent un grand nombre de noms romains, ainsi que 106 noms autochtones, dont 100 celtiques, 4 illyres et 2 germaniques. Ces chiffres reflètent dans une certaine mesure les réalités ethniques de l'antiquité et montrent qu'à la différence de la Dacie, de la Mésie et de la Dalmatie, la province romaine du Norique abritait une population celtique assez nombreuse. L'exécution du volume est excellente. On devrait en souhaiter de pareilles collections pour chacune des provinces romaines du sud-est de l'Europe.

La consultation de la carte est rendue assez difficile par le fait que la province moderne de Styrie ne se superpose pas au Norique antique, ce qui nous empêche de nous rendre compte des proportions et de nous faire une image d'ensemble des rapports avec les provinces de Pannonie et de Dalmatie et avec le reste de l'Empire romain. La publication de ce *corpus* nous offre l'occasion de tirer quelques conclusions relatives au caractère de la romanisation du Norique. L'actuelle Styrie est subdivisée en 16 districts, dont 6 se trouvent dans le bassin du Mur, affluent de la Drave, où apparaissent 75 localités renfermant des inscriptions latines (sur un total de 123 localités). C'est là que passait dans l'antiquité une route secondaire qui menait à Poetovio, par Flavia Solva, jusqu'à Poedicum (près de Bruck, sur le Mur). Les localités de la vallée en question convergeaient vers la grande artère de communication qui rattachait Aquileia (sur l'Adriatique) à Carnuntum (sur le Danube). Les autres districts se trouvent dans les vallées d'affluents de la rive gauche du Raab (qui se jette dans le Danube) et ils renferment 35 localités à inscriptions romaines. Ces localités étaient reliées à la même grande artère (entre Poetovium, Sabaria, Scarbantia et Carnuntum), qui a joué un rôle insigne dans l'organisation

de la défense romaine du *limes* danubien. Un nombre de 11 localités à inscriptions latines se trouvent dans les vallées de Gortschitz, Metnitz et Gurck, affluents de la rive droite de la Drave, à proximité de Klagenfurt. Ces localités communiquaient avec la route secondaire qui partait de l'artère principale de Celeia, passait par Virunum (aujourd'hui Zollfeld) et arrivait à Aquilée, au bord de l'Adriatique. Enfin, 9 localités à inscriptions latines figurent dans le bassin de l'Enns, qui se jette dans le Danube en aval de Linz. Par conséquent, 110 localités se rattachaient à la grande artère Aquilée-Carnuntum, 11 à la route Aquilée-Virunum-Celeia et 9 à celle d'Aquilée-Virunum-Ovilava-Lauriacum (sur le Danube, à l'est de Linz). Toutes ces localités n'étaient qu'adjacentes aux grandes routes : seule l'une d'elles (Fl. Solva) s'éleva au rang de municipe. Il est très probable que sur le territoire actuel de l'Autriche se soient infiltré des vétérans ou des marchands romains venus par la route Aquilée-Carnuntum pour se livrer à l'agriculture ou au commerce. Ils n'arrivèrent nulle part à des agglomérations plus importantes, comme ce fut le cas en Dalmatie et dans la vallée du Bas-Danube : la disperson des petites localités à inscriptions latines ne pouvait contribuer à renforcer le processus de romanisation.

H.M.

S. A. PLETNEVA, *От кочевий к городам* (*Салтово-маяцкая культура*). Du nomadisme à la ville. La civilisation de Saltovo-Majaki], dans «Материалы и исследования по археологии СССР» 142, Moscou, 1967, 198 p., 50 fig. et 5 tableaux.

La savante soviétique nous présente cette fois en un volume toute la question, si débattue, de la civilisation de Saltovo-Majaki. Son travail renferme sept chapitres. Le premier traite des nomades, des établissements, des fortifications de terre et de pierre, ainsi que des villes. Le chapitre II parle des yourtes, des huttes à demi-souterraines, des fosses ménagères, etc. ; le troisième, du rite et du rituel funéraires. Le chap. IV est réservé à la céramique et le V^e^ discute les problèmes de chronologie. Subdivisant la civilisation de Saltovo-Majaki en cinq variantes, l'auteur soutient que leur aire de diffusion coïncide avec le territoire de la Khazarie. Se fondant sur des considérations archéologiques, elle estime que trois de ces variantes appartiennent aux Protobulgares et deux aux populations alanes. A son avis, ce sont les Protobulgares et les Alains qui ont créé la civilisation de Saltovo-Majaki.

Attribuant sans réserve la civilisation de « Dridu » (Roumanie) et celle « vieux-bulgare » de Bulgarie aux Protobulgares, S. A. Pletneva soutient que les rapports entre les Bulgares du Bas-Danube et les régions d'où ils venaient ne furent jamais interrompus par les migrations des droužines d'Asparouch.

Nous consignons ici les idées exposées par S. A. Pletneva, mais nous tenons à mentionner qu'à certains égards elles nécessitent une démonstration qui mette en œuvre de nouvelles preuves. Nous n'en apprécions pas moins le labeur minutieux de la savante soviétique qui a réuni dans son livre un immense matériel qu'elle a systématisé autour d'une vaste gamme de problèmes.

P.D.

G. MIHĂILĂ, *La diffusion dans les pays roumains des écrits sur la vie et l'activité des frères Cyrille et Méthode de Thessalonique*, Thessalonique, 1968, pp. 247—263. 'Ανάτυπον ἐκ τοῦ ἑορτίου τόμου Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου ἐπὶ τῇ 1100 ἑτηρίδι Τόμος δεύτερος) [Extrait du volume commémoratif « Cyrille et Méthode » à la 1100ème anniversaire. Tome II].

L'article de G. Mihăilă, paru à l'occasion du mille centième anniversaire de la mission religieuse et culturelle de Constantin — Cyrille et Méthode en Moravie (863), présente pour la première fois l'ensemble des copies roumaines des écrits sur la vie et l'activité des créateurs de l'écriture slave, tout en soulignant la valeur philologique de ces copies et le rôle joué par les lettrés roumains dans l'histoire de la culture sud-est européenne.

Les données dont la philologie dispose aujourd'hui attestent que dans les Pays roumains ont été copiées et ont circulé les variantes suivantes de la *Vie de Cyrille le Philosophe* (où on parle aussi de son frère Méthode) :

1. *La vie de Constantin le Philosophe* (variante complète), texte qui n'a jamais été publié, à l'exception du commencement et de deux petits fragments reproduits par A. I. Jacimirskij et dont l'auteur reproduit, à titre d'exemple, quelques fragments extraits de divers chapitres du manuscrit. 2. *La vie de Cyrille le Philosophe* (variante abrégée), texte conservé dans plusieurs manuscrits, dont trois de provenance roumaine : a) *Le manuscrit slave no. 164 de la B.A.R.* (ff. 221 b—224 b) ; b) *Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Lvov no 1, B* $_1$ (ff.471—477) ; c) *Le manuscrit copié par le copiste Nichifor de Suceava*. G. Mihăilă conclut que ce manuscrit ne représente pas une copie de 1450, comme l'affirmait V. A. Bilbasov, mais qu'il est de date plus récente (deuxième moitié du XVI^{e} siècle). 3. *La vie (ou Obituaire) de Cyrille*. 4. *L'obituaire de Cyrille*, qui représente, selon A. Teodorov-Balan, une rédaction russe tardive d'un texte moyen bulgare.

A part ces variantes de *La vie de Cyrille le Philosophe*, l'auteur présente les mentions ayant trait à Cyrille, à savoir :

1. Mentions concernant Cyrille dans la « Chronique serbo-moldave ». 2. Des lettres du moine Hrabr. L'œuvre de Hrabr s'est conservée en plusieurs copies, divisées, au point de vue de leur contenu, en deux groupes : le groupe primaire (qui se rapproche du protographe) ; le groupe secondaire (avec les remaniements ultérieurs du texte). Deux des neufs copies appartenant au groupe primaire proviennent de Moldavie: a) le manuscrit de Kiev ; b) le manuscrit de Hilandar.

La valeur de toutes ces copies roumaines a été mise en lumière par l'auteur qui souligne l'ancienneté de certaines d'entre elles et l'intérêt de celles qui conservent des textes ou des fragments qui ne se retrouvent pas dans d'autres manuscrits.

E.M.—S.

TOMADAKIS, N., *Oriente e Occidente all'epoca del Bessarione*, « Rivista di Studi Bizantini e neoellenici », Roma 5 (XV), 1968, p. 29—40.

Saluons cette mise en lumière de la personnalité de Bessarion non seulement au point de vue de ses contributions à la renaissance des lettres, mais surtout au point de vue de ses efforts politiques et diplomatiques pour assurer la coopération de l'Orient et de l'Occident dans l'esprit humaniste.

L'auteur souligne, à cette occasion, le rôle historique de l'hellénisme et de la civilisation byzantine dans la formation de la culture européenne.

G. C.

TOMADAKIS, N., Νέαι εἰδήσεις περὶ τῆς ἐκκλησίας Κρήτης [Nouveaux renseignements sur l'église de Crète], dans Μνημοσύνη, I, Athènes, 1967, 42 pages.

Dans cette étude, le savant byzantiniste — qui a consacré de nombreux ouvrages au rôle historique de l'église crétoise sous la domination vénitienne et sous l'Empire Ottoman — présente trois documents émis en 1622 et 1623 par les autorités vénitiennes pour le couvent Gdernettou, un catalogue des abbés de ce couvent depuis 1599 jusqu'en 1900, un témoignage de 1885 sur le cloître de nonnes de St. Jean-Baptiste et quatre documents concernant le rôle des monastères crétois durant la révolution grecque des années 1821—1830.

L'étude s'achève par un exposé sur le métropolite crétois Neophytos Patellaros (1646—1679). L'auteur y mentionne l'écrit rédigé par ce métropolite en 1658 et conservé dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Cet écrit se rapporte au patriarche Athanasios Patellaros (1634—1635), qui se trouvait en 1626 comme professeur en Valachie, et qui plus tard, après avoir quitté le siège patriarcal, visita à nouveau la Valachie ainsi que la Moldavie, où il rédigea un poème encomiastique dédié au prince moldave Vasile Lupu. Pour ces renseignements, voir l'exposé introductif et les textes publiés par A. Papadopoulos-Kerameus dans la collection E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, tom. XIII, Bucureşti, 1914, p. X, XL, 437—448.

G.C.

VRANOUSSIS, Leandros, Ἐγκωμιαστικὴ Ἀκολουθία γιὰ τοὺς τρεῖς ἱεράρχες Μελέτιο Πηγᾶ Γαβριὴλ Σεβῆρο καὶ Μαξίμο Μαργούνιο, ἀνέκδοτο ἔργο τοῦ Ματθαίου Μυρέων [Acoluthie laudative pour les trois hiérarches Meletios Pigas, Gavriil Seviros et Maximos Margounios, œuvre inédite de Mathieu de Myre], Athènes, 1968, p. 368—411 (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Γ' τόμου τῶν πεπραγμένων τοῦ Β' Διεθνοῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου).

L'Acoluthie laudative inédite qu'on étudie dans cet article est une œuvre de Mathieu de Myre à peine mentionnée jusqu'ici dans la littérature. Elle se trouve dans le codex du monastère de Dionysiou 234 qui est, pour le moment, le seul manuscrit connu de ce texte et — en même temps — un autographe du métropolite.

Après avoir décrit le texte — qui a le caractère d'une acoluthie complète, en 130 tropaires ou strophes — , l'auteur en fait l'analyse, au point de vue du contenu. Sans appartenir à la littérature créatrice, le texte de Mathieu de Myre ne manque pas d'être intéressant et même presque unique dans son genre. Le fait qu'un contemporain (Mathieu) rende hommage à trois grands prélats, morts quelques années plus tôt, est assez inusité et témoigne de l'extraordinaire prestige dont jouissaient ces derniers, prestige que seule la perspective du temps accorde généralement.

C'est surtout grâce à la dédicace introductive (ἀφιερωτικὴ προσφώνηση) qui accompagne l'Acoluthie, qu'on peut en préciser la chronologie et démêler l'intention de l'auteur. Cette lettre est adressée « au très noble » Skarlatos, auquel d'illustres auteurs ou éditeurs, tels Théophile Coridalée, Nikodimos Metaxas, Apostolos Tsigaras, avaient dédié leurs ouvrages et que l'auteur identifie dans la personne du beau-père de Nicolas Mavrocordatos. Par sa fortune et son pouvoir, Skarlatos avait beaucoup contribué à la prospérité de cette célèbre dynastie phanariote. La mention de l'archimandrite Gherasimos Spartaliotis — en tant que collaborateur de l'Acolu-

thie — permet la datation de celle-ci entre 1616 et 1620. La philippique contre la «παπολατρεία» est édifiante quant aux mobiles de Mathieu. En effet — et c'est le métropolite lui-même qui l'avoue — en l'écrivant, il n'avait pas eu en vue uniquement la louange des trois hiérarches, mais surtout de montrer les dangers de l'« hérésie » (έτεροδοξία) dans cette période de recrudescence de la propagande catholique dans les Balkans. Il y fait allusion à son canon dirigé contre les catholiques, que l'auteur identifie, à juste titre, avec le «Κανὼν κατὰ Λατίνων καὶ κατὰ πασῶν τῶν Αἱρέσεων» que nous connaissons dans une version incomplète *.

En poursuivant l'activité que Mathieu mena en Valachie, en Moldavie et en Russie, l'auteur de cette étude rédige, en annexe, un catalogue systématique de tous les manuscrits connus, écrits de la main du Métropolite — au nombre de 35 — ce qui rend possible dorénavant à l'historien d'avoir une image précise de ses déplacements. L. Vranoussis limite la période probable de la mort de Mathieu de Myre, en la réduisant du 28 juin au 31 août 1624.

Il est évident que cette étude est une précieuse contribution tant à la biographie et à l'œuvre du grand prélat, auxquelles elle apporte d'importantes précisions,qu'à l'histoire religieuse et culturelle sud-est européenne du XVII^{e} siècle, en général.

C.P.-D.

PLOUMIDIS, G.S. Τὰ ἐν Παδούῃ παλαία ἑλληνικὰ βιβλία (Biblioteca Universitaria — Biblioteca Civica).Μετὰ προσθήκων εἰς τὰς βιβλιογραφίας E. Legrand καὶ Δ. Γκίνη — Β.Μέξα [Les livres grecs anciens de Padoue (Biblioteca Universitaria — Biblioteca Civica). Avec les additions aux bibliographies de E. Legrand et D. Ghinis-Mexas], «Θησαυρίσματα», Venise, V^{e} vol., 1968, p. 204—248.

Ainsi que l'indique le titre, cet ouvrage se propose de compléter les bibliographies d'Emile Legrand et de Ghinis-Mexas. La Bibliothèque de l'Université de Padoue [1] est une source de première importance pour une pareille entreprise, car c'est à Padoue que les « Riformatori dello Studio » donnaient leur avis pour l'impression et la diffusion des livres dans la République de Venise. De sorte que les bibliothèques de Padoue et de Venise ont bénéficié d'un véritable droit de dépôt légal pour tous les livres paraissant dans l'Etat vénitien. E. Legrand n'ayant pas utilisé pour sa Bibliographie la Bibliothèque de l'Université de Padoue — comme il l'a fait pour la Biblioteca Marciana de Venise — l'auteur de cet article s'en charge, en basant ses recherches sur ses registres, de même que sur ceux de la Biblioteca Civica de Padoue. En suivant les principes bibliographiques de Legrand, il note, pour les titres trouvés, le numéro que chaque livre porte dans les bibliographies connues de Legrand, Delialis, etc., ainsi que le tome respectif (dans le cas de Legrand). Les éditions qui jusqu'à cet ouvrage étaient restées inconnues sont marquées par un astérisque. Ces éditions sont bibliographiées séparément, en tant qu'additions des bibliographies parues, dans la troisième partie de cet ouvrage (Γ), les deux premières étant formées par les catalogues des bibliothèques de Padoue (A' et B'). On a enregistré

---

* Précisons à ce propos que la note du prof. Dan Simonescu concernant une version inconnue de ce canon, qui indique le catalogue de Hunger, est valable pour l'ouvrage de Marcel Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, Paris, 1952 ; v. V. Papacostea, *Manuscrise grecești din arhive străine relative la istoria Românilor* [Manuscrits grecs des archives étrangères relatives à l'histoire des Roumains], dans « Revista Arhivelor », tome 4, nº 2, 1961, p. 285.

[1] L'importance de cette bibliothèque pour le développement de la culture dans l'Orient Orthodoxe a été démontrée par Cléobule Tsourkas (v. *Gli scolari greci di Padova nel rinnovamento culturale dell'Oriente Ortodosso*, Padoue, 1958, 36 p.).

pour la Bibliothèque Universitaire de Padoue 556 livres, dont deux éditions supplémentaires et 69 inconnues. A la Bibliothèque Civique de cette ville, on a trouvé 9 livres grecs, dont deux éditions inconnues.

Nous notons parmi les livres à sujet laïque de ce nouveau catalogue, une seconde édition inconnue, de 1742[2] des «'Ανδραγαθείαις τοῦ Εὐσεβεστάτου, τοῦ 'Ανδρειοτάτου Μιχαὴλ Βοεβόδα» c'est-à-dire la seconde édition des poèmes du Vestiaire Stavrinos et du Métropolite. Mathieu de Myre, l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (1758), l'*Erotokrite* (1835), le *Mythologikon* de Syndipa le Philosophe (1815, 1850 et 1858), les *Sentences des Philosophes* (1802, 1837, 1850), des œuvres de pédagogie (1830, 1842, 1844, 1850), un lexique turc-grec (1846), *Fiore di virtù*, en texte grec-italien (1830), une mytologie arabe (1846), etc.

Un très utile «Répertoire des additions» donne sous forme d'index alphabétique les auteurs, les traducteurs, les typographes et les ouvrages sans auteurs.

L'utilité de cette étude est évidente, car cette activité bibliographique (dont le centre est formé actuellement par le périodique « Eranistis ») rend possible la connaissance de la production du livre grec et par conséquent d'un important chapitre de l'histoire de la culture.

C.P.-D.

PAPASTATHIS, Haralambos K., Τὰ πρῶτα ἑλληνικὰ τυπογραφεῖα τῆς Θεσσαλονίκης [Les premières typographies grecques de Thessalonique], 'Ανάτυπον τοῦ Η' τόμου τῶν « Μακεδονικῶν », Thessalonique, 1968, p. 239—256. (Δημοσιεύματα τῆς 'Εταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν).

Les premières imprimeries de Thessalonique furent juives et turques, car dans la « véritable mosaïque » ethnique de cette ville-port, les éléments turc et juif étaient prédominants Dès le début du XVI^{e} siècle (1512) on y fonda la première de toute une série d'imprimeries juives et — deux siècles plus tard — en 1727, une imprimerie turque.

C'est au milieu du XIX^{e} siècle seulement que l'essor culturel de la ville et du vilayet de Thessalonique, en général, a déterminé la fondation d'imprimeries grecques, dont la première fut celle de Miltiadis Garbolas, Koutzovlaque d'Olympe, fils du bienconnu éditeur d'Athè nes, Constantin Garbolas, qui avait vécu à Vienne avant les événements de 1821. L'auteur souligne à juste titre l'intérêt que présente l'activité de ce dernier. En restant fidèle à la tradition des cercles du *Loghios Ermis* et des imprimeries de Vienne, Constantin Garbolas imprime, entre autres livres, le «Λεξικόν» d'Anthimos Gazis et l''Εγκυκλοπαιδείαν ἑλληνικῶν μαθημάτων de Stephanos Kommitas, œuvre qui jouissaient d'un grand succès parmi les lecteurs de livres grecs de l'époque*. Rappelons à ce sujet que parmi les syndromites de cette édition du lexique

---

[2] L'édition connue de 1742, telle qu'elle avait été communiquée par Eugen Predescu, d'après un exemplaire incomplet (dans « Magazinu istoriku pentru Dacia », Bucarest, 1845, p. 251—276) a prêté à des suppositions qui s'avèrent valables (v. Vasile Grecu, *Stavrinos, eine gar schöne Erzählung über Michael den Wojewoden*, dans « Berliner Byzantinische Arbeiten », Band IV, Berlin, 1960, p. 202).

* La bibliothèque de l'école grecque de Bucarest possède un exemplaire de l'encyclopédie de Kommitas, qui a appartenu en 1843 aux frères Peşacov. Pour son écho en Bulgarie, v. M. Stoyanov, Les « *Syndromites* » *bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIX^{e} siècle*, dans « Byzantinisch-neugriechische, Jahrbücher », tome 19, 1966, p. 373—406.

de Gazis se rangeaient de nombreux Roumains et Grecs de Bucarest, tels : le baron Christophoros Sachellarios, Gheorghe Bibescu, Ioan Scarlat Ghica, le professeur George Ioanid, Al. Shina, etc.

Miltiadis, le fils de Constantin Garbolas, imprima à Thessalonique, en 1850, au moins cinq livres, dont deux traductions françaises et «Πόνημα χρυσοῦν Ραββί... » que Nikéforos Theotokis avait traduit en 1769, ainsi que le périodique «Φάρος τῆς Θεσσαλονίκης ».

L'imprimerie de Kiriako G. Darzilovitis (1852—1858) passe pour avoir été bulgare. En analysant sa production : 12 livres grecs (dont ceux de I. Kokkonis et D. N. Darvaris) et un seul bulgare, écrit en caractères grecs, l'auteur rejette cette théorie. L'œuvre de Darzilovitis appartient plutôt aux lettres grecques qu'aux bulgares.

L'auteur fait allusion aux nombreux ouvrages manuscrits et imprimés, turcs, albanais, roumains, arabes, coptes, etc. qui ont été écrits avec l'alphabet grec. Il faudrait peut-être préciser l'époque où ce courant a été le plus puissant, car au milieu du XIX^{e} siècle on ne trouve plus de livres roumains à caractères grecs en Valachie et en Moldavie.

La troisième imprimerie grecque de Thessalonique — dont s'occupe l'auteur — est celle de Nikolaos Vaglamalis, fondée en 1868 et qui, selon la tradition populaire, aurait appartenu à une très ancienne famille d'origine byzantine. Depuis lors, le nombre des imprimeries de Thessalonique s'accrut et les livres édités furent de plus en plus variés. C'est grâce à ces imprimeries que Thessalonique a eu de solides fondements pour sa vie culturelle actuelle.

Nous ne saurions assez insister sur l'importance de pareilles études pour l'histoire des idées dans le Sud-Est européen.

C.P. - D

RICHARD CLOGG, *The «Dhidhaskalia Patriki » (1798) : an Orthodox Reaction to French Revolutionary Propaganda*, « Middle Eastern Studies », London, 1969, 2, 87—115.

L'auteur de cet article, excellemment informé, précise le contexte historique qui marqua le début de la campagne menée par le patriarcat de Constantinople contre le « voltairianisme » et les idées révolutionnaires. Il relève magistralement la diffusion des idées révolutionnaires françaises dans les milieux ottomans. Il considère que le prestige français à la Porte entra dans une éclipse totale au lendemain de la victoire de Nelson sur le Nil, moment qui marqua également le déclanchement des mesures dirigées contre la France. L'Instruction paternelle » est attribuée à Athanase de Paros, avec mention aussi de la circulation de ses écrits dans les Principautés Roumaines. Non moins intéressante est encore la distinction opérée dans les milieux culturels, et dans celui clérical surtout, qui continue, à la fin du XVIII^{e} siècle, d'occuper une place importante dans l'élaboration et la diffusion du livre ; l'analyse réduit à leurs proportions normales les anecdotes mises en circulation par certains historiens (mentionnés à la note 78). La traduction du texte de l'« Instruction », particulièrement rare de nos jours, est certainement utile. La publication de cet important document dans une langue de circulation universelle et l'analyse, faite avec compétence et finesse, s'inscrivent parmi les contributions notables apportées à l'étude de l'histoire des idées dans le Sud-Est européen au siècle des Lumières.

A. D.

Beiträge zur Rumänischen Philologie. Herausgegeben von Werner Bahner, Berlin, Akademie Verlag, 1968, 209 p.

Il est incontestable que le volume publié par les soins du Professeur Werner Bahner réussit à souhait à atteindre l'objectif qu'il s'était assigné, celui de projeter de nouvelles lumières sur la linguistique, la science littéraire et l'histoire des idées au moyen de l'investigation philologique. Le simple signalement des problèmes abordés par le groupe de chercheurs allemands suffit à marquer l'importance des contributions de ce volume pour l'étude de l'histoire culturelle de l'Europe du Sud-Est. Nous voudrions surtout mettre l'accent sur l'intérêt que présente le travail d'Eva Behring sur la question de la division en périodes de la littérature roumaine, avec ses multiples implications sud-est européennes ; l'auteur y passe en revue les solutions proposées par les spécialistes roumains pour relever de la sorte des problèmes encore pendants. Nous avons l'intention de revenir prochainement plus en détail sur ses opinions, stimulantes d'ailleurs. Non moins intéressante s'avère la recherche entreprise par Arthur Beyrer sur la terminologie usitée par Dimitrie Cantemir pour désigner le « peuple » ; sa conclusion enregistre une évolution sensible dans l'idéologie de notre grand lettré de la période humaniste. Werner Bahner étudie de son côté les sources de Friedrich Diez pour préciser ensuite les opinions du célèbre romaniste sur la langue roumaine ; il tire au clair ses rapports avec les *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* de Samuil Micu-Klein, œuvre connue indirectement. La conclusion mérite du reste d'être transcrite car elle peut être appliquée aussi à de nombreuses études entreprises en Europe dans la première moitié du XIX^{e} siècle, et même après : ,,Was in der Geschichte der rumanischen Philologie als originell erscheint und einen neuen Abschnitt einleitete, wurde im Ausland oftmals durch mehr kompilatorische Werke bekannt gemacht''. Claus Bochmann discute une série de contributions à la biographie et à l'œuvre de Nicolas Bălcescu dont la personnalité vient d'être mise dans une lumière nouvelle par les livres récents de Cornelia Bodea et de Dan Berindei. Particulièrement intéressante est la recherche entreprise par Siegfried Bronsert sur les turcismes du roumain, dont le destin est constamment mis en parallèle avec celui du bulgare. Wilfried Fiedler étudie à fond le système verbal aroumain dans le contexte linguistique balkanique. Deux articles, enfin, se réfèrent à la linguistique roumaine : celui de Bärbel Techtmeier à la synonymie « dumm » et « klug, gescheit » dans la langue actuelle, et celui d'Ingeborg Seidel-Slotty aux fonctions esthétiques des formes du parler en roumain.

A.D.

FRANÇOIS HALKIN, *Manuscrits grecs de Paris. Inventaire hagiographique* (Subsidia hagiographica, n° 44), Société des Bollandistes, Bruxelles, 1968, XII + 368 pages.

Cet inventaire est le résultat du dépouillement des quelque 5 000 manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale de Paris, dont le R. P. Halkin a fiché les passions de martyrs, les vies de saints, les récits de miracles, de translations de reliques, des histoires pieuses, etc., qui, outre leur intérêt immédiat pour l'hagiographie et la théologie, en ont bien souvent un aussi pour l'histoire. A l'énumération « bénédictine » de tous ces textes — manuscrit par manuscrit —

fait suite également un index récapitulatif des saints et des genres hagiographiques. Des renvois à diverses éditions et surtout à l'indispensable *Bibliotheca Hagiographica Graeca* du savant Bollandiste (y compris le Supplément sous presse) facilitent d'emblée l'utilisation de ce répertoire magistral.

P.Ş.N.

HIPPOLYTE DELEHAYE, *Mélanges d'hagiographie grecque et latine* (Subsidia hagiographica, n° 42), *Société des Bollandistes*, Bruxelles, 1966, 439 pages.

Recueil d'une trentaine d'études du grand savant décédé en 1941, parues en dehors des publications propres aux Bollandistes, dans les revues les plus disparates. La réimpression de son article du « Bulletin historique » de l'Académie roumaine (XIV, 1928, p. 1—5) sur *Les martyrs Epictète et Astion* occupe ici les p. 327—330. Une pieuse initiative qui, en honorant la mémoire d'un maître de la science rendra de signalés services aux médiévistes et aux byzantinistes.

P.Ş.N.

ERA L. VRANOUSIS, Τὰ ἁγιολογικὰ κείμενα τοῦ Ὁσίου Χριστοδούλου ἱδρυτοῦ τῆς ἐν Πάτμῳ μονῆς. Φιλολογικὴ παράδοσις καὶ ἱστορικαὶ μαρτυρίαι. [Les textes hagiographiques concernant le bienheureux Christodule, fondateur du monastère de Patmos. Tradition littéraire et témoignages historiques], (Δωδεκανησιακὴ ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ Ἑταιρεία. Αὐτοτελὴ δημοσιεύματα. Ἀριθ. 2), Athènes, 1966, X + 208 p. et 16 planches.

Depuis les travaux d'E. Lebarbier (1863) et de Charles Diehl (1892 et 1928), la personnalité, fascinante à bien des égards, du moine byzantin Christodule s'est frayé un chemin dans le dédale des études byzantines. Era Vranousis a entrepris de lui élever le monument qu'elle mérite pleinement. Son livre — thèse de doctorat présentée à l'Université d'Athènes — est un travail d'approche qui nous fait souhaiter la parution de l'édition critique des écrits de Christodule et de tout le dossier hagiographique mis à contribution lors de l'élaboration de ce travail. Voici, dans une perspective cavalière, la biographie du héros. C'est dans la première moitié du XI^{e} siècle, en Asie mineure, dans un village de Bithynie que Christodule vit le jour. Il embrassa de bonne heure la vie monastique et fit profession à l'Olympe de Bithynie. Après quoi il visita les Lieux-Saints — son voyage à Rome n'est pas définitivement prouvé — puis finit par se retirer au désert, d'où il dut s'enfuir à cause des « Turcs ». Il gagna alors la Palestine et s'établit au couvent du Mont Latros, dont il devint le supérieur. Le péril musulman le voua derechef à l'exode : il s'installa alors au monastère de Strobilos, une ville de la côte de la Méditerranée. Mais il n'avait pas fini d'errer car bientôt il se rendit à l'île de Kôs, où il fonda un monastère en l'honneur de la Théotokos. De là il fit le voyage de Constantinople.

Le basileus Alexis Comnène voulut lui confier la direction des moines de la montagne des Kellia (Zagora), mais il s'y refusa. C'est alors qu'il partit pour l'île de Patmos où il entreprit l'édification, en pleine solitude, d'un couvent placé sous le vocable de saint Jean l'Evangéliste et appelé à connaître une fortune exceptionnelle. Par chrysobulle du mois d'avril 1088 l'empereur Alexis I[er] fit don à Christodule de l'île de Patmos, qu'il affranchit de toute servitude fiscale ; en échange, le moine lui abandonna ce qu'il avait fondé à Kôs. Mais au bout de cinq ans d'efforts, il dut, à cause des pirates musulmans s'enfuir de Patmos et se réfugier — c'était vers 1092 — dans l'île d'Eubée (Euripe), où il finit bientôt ses jours tourmentés. Era Vranousis fixe la date de son trépas au 16 mars 1093.

De toutes les fondations pieuses de Christodoule, moine instruit dont la physionomie intellectuelle ressort notamment du catalogue qu'il dressa de sa bibliothèque, seul le monastère de Patmos a survécu jusqu'à nos jours. Ses trésors (archives, manuscrits, objets du culte) retiennent, depuis plusieurs années, l'attention des jeunes savants du Centre byzantin d'Athènes conduit par le Professeur D. Zakythinos, lesquels en ont entrepris l'inventaire, l'étude et la publication. La présente thèse de doctorat est l'un des fruits de ces investigations.

Le lecteur y trouvera deux parties bien distinctes. La première, traite des actes rédigés par Christodule en personne et des textes rédigés à son sujet après sa mort. L'auteur insiste avec raison et compétence sur son ὑποτύπωσις, son testament et son codicille. Puis elle étudie sa *Vita*, composée par Jean de Rhodes, ses *Eloges* par Athanase d'Antioche et par Théodose de Byzance, plus le récit, anonyme, d'un miracle du saint. La seconde partie du volume est consacrée aux témoignages historiques renfermés dans les textes que nous venons d'énumérer et étudiés à cet effet à la lumière des archives de Patmos et d'autres sources. On nous retrace également la biographie de Christodule (nous y avons glané les lignes générales pour l'évoquer ci-dessus) et l'on nous présente ensuite son activité en tant que « régulateur » de la vie monastique au mont des Kellia. Un chapitre nourri s'occupe encore de la soumission des îles de la mer Egée aux Normands à la fin du XII[e] siècle. Les invasions italiennes et turques à Patmos au XIII[e] achèvent ce travail, complété par une liste des mss. — de Patmos et de l'Athos avant tout — mis à contribution, par celle des higoumènes de Patmos de 1088 (Christodule) à 1280, ainsi que par une copieuse bibliographie et un solide index qui parachèvent ce livre illustré de quatre fac-similés d'acolouthies du saint.

Répétons-le, il faut souhaiter avoir sans trop tarder l'édition critique du dossier de saint Christodule de Patmos, source de première main pour l'étude de la spiritualité et de l'histoire byzantines.

P.Ş.N.

EMILE JANSSENS, *Trébizonde en Colchide* (Université libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres. Tome XL), Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles, 1969, 277 pages + 1 planche en couleur + 62 figures + 2 cartes.

C'est l'histoire millénaire de cette ville, de son territoire, de son empire — sous les Grecs, les Byzantins, les Grands-Comnènes, puis les conquérants ottomans — et le tableau actuel de son état qu'évoque, d'une plume où la science n'exclut pourtant pas l'émotion, ce livre qui, sans remplacer absolument ceux de Fallmerayer, de Finlay ou de Miller, leur donne un regain d'actualité à la lumière des dernières recherches. Le cadre géographique y est présenté avec

beaucoup de netteté. Et l'on y voit se mouvoir aussi bien Xénophon et ses Dix-Mille que Théodore Gabras ou les Comnènes. A ce propos les magnifiques photographies qui accompagnent le volume évoquent à l'esprit du lecteur d'une façon saisissante les sites historiques ou pittoresques de cet antique empire. Ce n'est pas l'un de ses moindres mérites que d'étudier la prosopographie trébizondaine[1]. Quant au chapitre d'archéologie, c'est en fait une description des monuments les plus fameux de Trébizonde. Une longue bibliographie et un index très consciencieux rendront mille services aux byzantinistes. Signalons quelques omissions toutefois. Pour l'histoire du commerce et celle de l'orthodoxie, il aurait peut-être fallu faire état de la Passion de Jean le Nouveau, marchand de Trébizonde mis à mort en Crimée au XIV^{e} siècle pour avoir refusé de renier sa foi (dernière édition de sa Vita par P. Rusev et A. Davidov, *Grégoire Camblak en Roumanie et dans l'ancienne littérature roumaine*, Sofia, 1966, p. 90—109 ; on lira bientôt dans les Actes du premier congrès international d'Etudes balkaniques et sud-est européennes nos observations critiques à ce propos). Pas un mot sur les relations de Trébizonde avec les bouches du Danube : voir là-dessus le témoignage catégorique de Jean de Wavrin en 1445 (apud N. Iorga, *Jean de Wavrin. La campagne des croisés sur le Danube (1445)*, Paris, 1927). On s'étonnera enfin de ne pas voir cité le livre de F. Ouspenskij, *Otcherki iz istorii trapezunntskoj imperii*, Leningrad, 1929. Absents de la bibliographie, les *Actes de Vazélon*, publiés par le même Ouspenskij en collaboration avec V. Beneševitch, sont néanmoins mentionnés en note, p. 234.

Les dernières pages du livre, consacrées à *Trabzon* (nom turc actuel de l'antique cité) donnent à cette monographie assez disparate une note finale de « Guide bleu ». Au siècle du tourisme on donnera bien raison à l'auteur ...

P.Ş.N.

ALEXANDRU DUŢU, *Explorări în istoria literaturii române* [Explorations à travers l'histoire de la littérature roumaine], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1969, 289 p.

Ce recueil d'études paraît à bref intervalle après les *Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^{e} siècle* *, du même auteur, ouvrage composé de textes choisis des « livres représentatifs » diffusés sur le territoire roumain entre 1700—1821, ainsi que d'amples études précédant chacun de ces textes. Certains essais inclus dans les *Explorations* poursuivent et développent les problèmes abordés dans le volume antérieur. Tel est, par exemple, le cas de l'essai intitulé *Livre et société au XVIII^{e} siècle* qui ouvre de nouvelles voies à l'investigation des milieux culturels de l'époque respective et offre une esquisse des structures mentales de la société roumaine d'alors. *Voltairianisme et Rousseauisme* propose une interprétation tout à fait nouvelle des rapports entre les versions roumaines et les traductions grecques des œuvres de Voltaire et délimite les étapes de la pénétration en Roumanie de la création de Jean-Jacques.

---

[1] On se demandera pourquoi M. Janssens l'a limitée à l'époque byzantine et arrêtée à la fameuse Princesse de Trébizonde. La « Turcocratie » aussi a vu apparaître de remarquables personnalités, tels les deux professeurs de l'Académie grecque de Bucarest que furent Théodore Simeonos, mort en 1695, et Sébastos Kyménitès, décédé sept ans plus tard (voir la bibliographie les concernant dans les *Inscripțiile medievale ale României*. Vol. I. *Orașul București*, Bucarest, 1965, p. 534—536).

* Alexandru Duţu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*, București, Editura pentru Literatură, 1968, 398 p.

Dans les *Notes sur la formation de la culture nationale roumaine* l'auteur se penche sur l'histoire des idées aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles, en mettant en discussion aussi le problème de « l'expansion culturelle de Byzance ». *Les premiers contacts littéraires anglo-roumains* est une étude sur la diffusion dans la culture roumaine des écrits de Pope, Addison, Swift, Chesterfield (*The Oeconomy of Human Life*), Young, Byron, aussi bien que d'autres auteurs, par des intermédiaires serbes et néo-grecs, mais surtout français. C'est encore la littérature roumaine au XIX^{e} siècle qui fait l'objet des essais sur *La génération de 1848 dans la vie littéraire de l'époque* et sur *L'éloquence de Kogălniceanu*. Cette dernière étude démontre d'une façon convaincante combien l'art du grand orateur roumain avait bénéficié aussi bien de la tradition rhétorique de ses précurseurs, que de l'exemple des révolutionnaires français de 1789. *Eminescu et le romantisme anglais* est une enquête qui constate de nombreuses analogies avec la poésie de Keats, de Shelley et de Byron. Deux autres études portent sur la personnalité du poète George Coşbuc ; la première présente *La bibliothèque de Georges Coşbuc*, qui lui a survécu et qui était constituée, en grande majorité, de livres allemands. La deuxième explique le choix des œuvres dont le grand poète a entrepris la traduction, enrichissant par là la littérature roumaine de précieuses versions en vers de l'*Odyssée*, de l'*Enéide* et de la *Divine Comédie*.

Le volume s'achève sur une incursion dans *Les étapes de l'accueil fait à l'oeuvre de Shakespeare*, une étude en quelque sorte symétrique à celle qui avait ouvert la série — *L'encyclopédisme roumain*. Si dans l'essai final l'auteur poursuit les phases de la réception d'une prestigieuse création étrangère par la culture roumaine, *L'encyclopédisme roumain* s'était proposé d'approfondir, toujours par l'intermédiaire d'une périodisation, l'intimité d'un aspect capital de la vie intellectuelle roumaine, c'est-à-dire de l'effort pour synthétiser des éléments divers et pour maintenir « un lien entre l'acte de création et la complexité des données fournies par l'existence quotidienne ». Un résumé français clôt ce recueil d'études, remarquable aussi bien par l'érudition déployée par l'auteur que par le stimulus de ses conclusions.

C.Cm.

GÎRLEANU, S. I. (= IANCOVICI SAVA), Haiducie şi haiduci [Les « haïdouks » et leurs actions), Editura enciclopedică română, Bucureşi, 1969, 110 p.

Cette monographie sur les « haïdouks », quoique parue dans une collection destinée à populariser les données de la science, n'en est pas moins une œuvre historique, traitant d'un phénomène social caractéristique pour tout le Sud-Est européen et utilisant des sources inédites des archives roumaines, ainsi que des sources publiées balkaniques. Seules des œuvres littéraires en avaient parlé jusqu'à présent.

Après avoir indiqué les aspects généraux du problème (les causes des révoltes, les principaux foyers de l'Europe Centrale et sud-est européenne, l'écho des «exploits des « haïdouks » dans les œuvres littéraires et historiques, leur organisation et leur tactique de combat, la solidarité du peuple à l'égard de ses sauveurs et la réaction des autorités d'Etat), l'auteur fait une esquisse de l'histoire proprement dite de l'activité des « haïdouks ». La seconde partie du livre présente les personnalités les plus marquantes : Baba Novac (serbe, capitaine dans l'armée de Mihai Viteazul), Pintea Viteazul, Iancu Jianu, Nicolae Abraş, Ghiţă Haiducul, Stoian'Inge (bulgare), Haiduc Velcu (serbe), Petre Carpoş (macédonien), Nicotsaras (grec), etc. Si au début les actions des « haïdouks » représentaient surtout une forme de lutte contre l'oppression féodale

et ottomane, sans but politique précis, à la fin de cette période (le début du XIX^e siècle) elles sont étroitement liées à la lutte de libération nationale et sociale des peuples balkaniques. Cette institution typiquement sud-est européenne (puisque haidouks, klephtes et armatoles, uscoques sont les différents noms d'une même catégorie de rebelles) l'est encore plus au début du XIX^e siècle. La révolte anti-ottomane des Serbes (1804—1813) a été préparée par les haidouks, qui ont eu un rôle actif aussi en 1814, dans la révolte de Hagi Prodan et ont participé aux luttes révolutionnaires de 1821. La révolution grecque de 1821—1829 a parmi ses représentants les plus importants toute une série de haidouks, dont Th. Colocotronis. Nicotsaras avait vaillamment esquissé un projet de participation à la révolte de Caragheorghe, en 1807. D'ailleurs, le fait que pour certains haidouks les frontières n'ont pas existé (Baba Novac, Nicolae Abraş, Ghiţă Haiducul, Stoian Inge) explique leur popularité en Valachie, Serbie et Bulgarie, où ils sont également connus et admirés. Si nous ajoutons à ceci le fait que leurs actions se reflètent — ainsi que le montre maintes fois l'auteur — dans le folklore roumain et balkanique, nous comprenons l'intérêt que présente cet ouvrage pour les études sud-est européennes.

Le livre a une riche illustration qui contribue à reconstituer l'atmosphère de l'époque. Il est évident que l'auteur a eu en vue de faire pénétrer dans un cercle plus large les connaissances sur les facteurs d'unité du monde Sud-Est européen.

C.P.-D.

NICOLAE CIACHIR, *România în sud-estul european* [La Roumanie dans le Sud-Est européen, 1848—1886], Bucarest, Editura Politică, 1968, 238 pages.

S'appuyant sur une ample information puisée dans les archives, ainsi que sur les travaux essentiels des historiens roumains et étrangers, l'auteur offre une synthèse qui se propose surtout d'expliquer les événements qui dominèrent la vie des peuples balkaniques entre 1848—1886 et de souligner l'aide accordée par le peuple et les autorités roumaines aux patriotes et aux révolutionnaires des Balkans dans leur lutte pour l'indépendance et l'émancipation nationale. Disons-le dès les début qu'il est regrettable que l'étude se soit limitée à une période tellement restreinte et qu'elle n'ait pas embrassé dans son entier le processus de la renaissance de tous les peuples se trouvant sous la domination de l'Empire ottoman. Le peuple albanais, par exemple a conquis son indépendance à peine en 1912. Toutefois — en remarquant certains aspects de la lutte des patriotes albanais, qui anticipaient d'ailleurs la création de l'Etat — l'auteur a donné une image d'ensemble du Sud-Est européen à l'époque.

Dans l'Introduction, l'auteur insiste sur l'histoire des Roumains à partir de l'apparition du danger ottoman au Danube, tout en soulignant les monuments décisifs de la résistance roumaine ainsi que de celle des autres peuples, contre l'expansion ottomane. De cette manière l'auteur met en lumière les événements qui ont facilité le développement ultérieur de la collaboration des peuples de cette partie de l'Europe. Il explique les déterminantes de cette lutte, les causes de la décadence de l'Empire ottoman et celles des guerres russo-turques de la seconde moitié du XVIII^e siècle, celles, enfin, qui ont déterminé l'organisation des mouvements révolutionnaires. A la veille de l'année 1848, la bourgeoisie des peuples balkaniques, se trouvant à des degrés différents de développement, actionnait en vue d'un double but ; détruire les remparts de la féodalité et conquérir, par la lutte, la libération de sous la domination étrangère.

Les pages que l'auteur dédie aux traits dominants de la révolution de 1848 dans le Sud-Est européen ainsi qu'aux actions communes des patriotes de ces pays, offrent d'intéressantes in-

formations sur les relations des révolutionnaires roumains avec ceux d'Athènes, de Belgrade, de Vidin, de Roustchouk, du Monténégro, de la Herzégovine, de Metohia, de l'Albanie du Nord. Ensuite l'auteur étudie les conséquences de la guerre de Crimée sur la situation du Sud-Est de l'Europe, les clauses du traité de Paris (1856), les particularités du mouvement révolutionnaire bulgare, les actions anti-ottomanes des Serbes et des Grecs, le mouvement unioniste roumain et son influence sur la lutte pour l'émancipation nationale des peuples balkaniques. Sont soulignés les succès de la jeune diplomatie roumaine, dus au prince Cuza et à ses illustres collaborateurs : M. Kogălniceanu, V. Alecsandri, C. Negri, e.a., ainsi que toutes les initiatives qui ont consacré le rôle de la Roumanie dans la lutte de libération des peuples balkaniques.

Une analyse plus poussée de certains aspects, comme par exemple l'activité de N. Bălcescu dans l'émigration, le rôle joué par I. Ghica à Constantinople, l'activité des révolutionnaires bulgares ou celle des patriotes albanais en territoire roumain, aurait été souhaitable. L'exposé est mieux soutenu à partir des événements de 1866. L'abdication du prince Couza et ses conséquences internationales, ainsi que la diffusion de l'esprit de révolte à travers cette zone sont bien mis en relief. Les relations avec la Serbie, devenues si étroites à la suite de la visite du prince Michel Obrenovič à Bucarest, en avril 1867, occupent, à juste titre, une place importante dans l'économie du livre ; en effet, elles se trouvaient au centre de l'attention des cercles diplomatiques des puissances étrangères intéressées dans l'évolution de la politique du Sud-Est européen. En ce qui concerne la lutte des Roumains pour l'indépendance, l'auteur est d'avis que : (. . .) « elle n'était réalisable que par l'effort commun de notre pays et de toutes les nations de cette partie de l'Europe et à condition d'utiliser les contradictions issues des intérêts différents des grandes puissances dans la question orientale » (p. 120). La grande révolte de la Bosnie et de l'Herzégovine durant l'été de 1875, l'entrée en guerre de la Serbie et du Monténégro, ainsi que les actions des révolutionnaires bulgares ont précipité les événements. Citant à l'appui des ses thèses des documents convaincants, l'auteur relève que les grandes puissances ne poursuivaient que la réalisation de leurs propres intérêts et que leurs interventions dans la crise balkanique doivent être jugées sous cet angle.

Un autre groupe de problèmes qui retient l'attention de l'auteur concerne la contribution de la Roumanie à la guerre de 1877—1878, l'apport des volontaires bulgares, la participation du Monténégro, la reprise des hostilités en Serbie, la position de la Grèce, les clauses du Traité de San Stefano et celles du Congrès de Belin concernant le Sud-Est européen, l'intégration de la Dobroudja au territoire roumain.

Un dernier chapitre embrassant la période qui fait suite au Congrès de Berlin et s'étend jusqu'au traité de paix de Bucarest, en 1886 clôt ce livre extrêmement utile adressé au grand public.

G.M.

DRAGANOV, MINCIO, *Формирнето на социално-психологическото познание в старо-българската държава* [La formation de la conscience socio-psychologique dans le premier Etat bulgare], « Социологически проблеми », I (1969), n° 1, p. 67—76.

L'article est consacré aux commencements de la pensée socio-psychologique en Bulgarie, au IX^{e} siècle, telle qu'elle se reflète dans l'œuvre de Jean l'Exarque, de Pierre Kernorizets, du prêtre Jérôme, du prêtre Kosma. L'auteur se propose aussi de relever les lois qui ont régi le développement des concepts formulés aux divers stades de l'évolution de la société.

L.P.M.

MIHAILOV, STOIAN et RADI VASILEV, *Социологита и социологическите изследования у нас* [La Sociologie et la recherche sociologique en Bulgarie], « Социологически Проблеми », I (1969), n° 1, p. 4–25.

L'article offre une image instructive du développement de la sociologie en Bulgarie. Vers le milieu du XIX^{e} siècle, au temps de l'intensification de la lutte pour l'indépendance nationale se font jour les préoccupations concernant la structure de la société et le sens de son développement. Après la libération, l'influence de l'idéologie idéaliste bourgeoise met son empreinte sur bon nombre de théories sociologiques. Aux tendances empiriques s'oppose, vers la fin du siècle passé, l'idéologie sociale marxiste. Après la victoire de la Révolution socialiste de Septembre 1944 on distingue deux étapes dans le développement de la sociologie bulgare ; dans une première période, les efforts se concentrent sur les problèmes théoriques de la recherche sociologique, tandis que la seconde est marquée par les discussions sur l'objet, la méthode, etc. de la sociologie marxiste et par des recherches sociologiques concrètes.

L.P.M.

Qilime shqiptare [Tapis albanais], Universiteti Shtetëror i Tiranes. Instituti I Historisë dhe i Gjuhësisë. Sektori i Etnografisë [Université d'Etat de Tirana. Institut d'histoire et de linguistique], Tîrana, 1969, 12 p., 54 pl.

Cet album s'ouvre sur une introduction concise et précise (en albanais, français et anglais), rédigée par Rrok Zojsi, avec le concours d'Ikbale Bihiku. Après avoir mis en lumière les qualités générales, la variété de formes et de coloris et la diversité de ces tapis d'une région à l'autre, l'auteur reproduit les termes dont ils sont désignés. La plupart de ces vocables sont d'origine orientale, à savoir turque (*cergë, çull, hali, mutaf, qılım, sexhade*), deux sont d'origine grecque (*plaf*, pluriel *pléfënjë, stromë*), deux autres d'origine latine ou romane (*flokë* et *shkorc* ou *shkorçe* ou *shkorse*), et les deux derniers d'une autre origine. Soit 12 mots au total. L'abondance même des termes qui les désignent prouve la variété de ces objets d'usage domestique et à la fois d'embellissement indispensables dans les demeures des Albanais. La production des tapis est une occupation très ancienne ; la technique et l'outillage ont continuellement évolué au cours des siècles. La matière première utilisée à leur confection a varié elle aussi d'une région à l'autre. L'auteur fournit d'intéressantes données sur les moyens de production des tapis, le développement de la technique, les formes, les dimensions et leur valeur artistique. Les planches, d'une bonne exécution, permettent au lecteur de prendre connaissance de l'un des aspects les plus originaux de l'art populaire albanais.

H.M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de £, 3.6.0, $, 8, FF., 40, DM 32. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134 — 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R.P. d'ALBANIE, Ndermarja Shtetnore e Botimeve Tirana ; R D. ALLEMANDE, Deutscher Buch Export und Import Leipzig, 701, Leninstrasse 16 ; R.P. de BULGARIE, Hemus, Place Slaweikov, 11, Sofia ; R.P. de CHINE, Waiwen Shudian P.O.B. 88, Peking ; R.P.D. CORÉENNE, Chulphanmul, Phenian ; RÉPUBLIQUE CUBA, Cubartimpex Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo Habana ; R P. HONGROISE, Kultúra, P.O.B. 149, Budapest 62 ; R.P. MONGOLE, Mongolgosknigotorg, Ulan Bator ; R.P. de POLOGNE, Ruch, Ul. Wronia 23, Warszawa ; R.S. TCHÉCOSLOVAQUE, Artia, Ve Smeckach 30-Praha II ; U.R S S. Mejdunarodnaïa Kniga, Moskva G-200 ; R.D du VIETNAM, So xuat Nhap Khau Sach Bao, 32 Hai Ba Trung, Hanoï ; R.S F de YOUGOSLAVIE, Jugoslovenska Knija Terazije 27, Belgrad ; I Prosveta 16/1, Terazije, Belgrad ; Forum Voïvode Misica, Novi Sad ; ARGENTINE, Editorial Sudaminter S A , Alsina 500, Buenos Aires ; AUSTRALIE, Current Books Ltd. Distributors 168 — 174, Day Street Sydney ; AUTRICHE, Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt GmbH 1200, Wien, Hochstadplatz 3 ; BELGIQUE, Du Monde Entier 5, Place St. Jean-Bruxelles Agence Messageries de la Presse 14 — 22, Rue du Persil, Bruxelles ; CANADA, Progress Books 44 Stafford St. Toronto, Ontario W.M. Dawson Subscriptions Service Ltd , Six Thornelıffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ; COLOMBIE, Libería Bucchholz Galeria, av. Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá ; DANEMARK, Ejnar Munksgaard, Noregade 6, Kobenhavn ; ESPAGNE, Libreria Herder, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ; ÉTATS-UNIS, Fam Book Service 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N.Y. ; Continental Publications, 111, South Mermanec Ave., St. Louis Missouri 63105 ; Turner Subscription Agency 235, Park Avenue South, New York 3 N.Y. ; FINLANDE, Akateeminen Kirijakauppa P O B. 10128, Helsingfors, 10 ; FRANCE, Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, 111, Rue Réaumur, Paris, Europériodiques S.A. 72. Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ; GRANDE-BRETAGNE, Collet's Holdings Ltd. Dennington Estate, Wellingborough, Northants Central Books Ltd. ; 37, Inn Road London W.C. 1 ; ISRAËL, Lepac Ltd., P.O.B , 1136 Tel-Aviv ; Haiflepac Ltd. P.O.B. 1794, Haïfa ; ITALIE, So Co. Lib. Ri. Piazza Margana 33 — Roma ; Messagerie Italianne Sp. A.Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ; JAPON, Nauka Ltd. 30—19 Minami—Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ; PAYS—BAS, N V.Martinus Nijhoff, P.O B. 269, Den Haag; Swetz & Zeitlinger, Keizersgracht 471 -- 487, Amsterdam C. ; NORVÈGE, Tryggve Juul Moller—Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ; R.F. d'ALLEMAGNE, Kubon & Sagner, P.O.B. 68, Munchen 34 ; Presse Vertriebsgesellschaft GmbH 6, Frankfurt/Main Börsenstrasse 13—15 ; Kunst und Wissen, Erich Biber P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ; SUISSE, Pinkus & Cie Froschaugasse 7 Zürich, Fachbücherei Berne, P.O B. 397, 3001 Berne.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1970

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Brève histoire de Transylvanie**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

* * * **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.

GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts, II.** Band, 1968, 808 p., 37 lei.

GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^er vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al VIII-lea** (Les rélations agraires en Moldavie au XVIII^e siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.

OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul Mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection «Biblioteca istorică», XX, 1969, 460 p., 26 lei.

OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.

PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), II^e vol., 1968, 862 p., 48 lei.

RUSSU I. I., **Illirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens, Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection «Biblioteca istorică», XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.

STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV — XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^e — XVII^e siècle), 1968, 316 p., 21 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.

VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 1, p. 1 — 176, BUCAREST, 1970

I. P. „Informația" c. 4198

43456

Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII - 1970

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII - 1970

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VIII 1970 N° 2

SOMMAIRE

Histoire des idées

Page

VIRGIL CÂNDEA, Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII[e] siècle (I) . . . 181
VLAD GEORGESCU, Préoccupations culturelles chez Nicolae Rosetti-Rosnovanu . . . 231

Livre et culture

LUDOVIC DEMÉNY, Où en est-on dans la recherche concernant les débuts de l'imprimerie en langue roumaine? 241

Textes, documents et répertoires

MARIA ALEXANDRESCU-VIANU, Les sarcophages romains de Dobroudja 269
EM. POPESCU Commentaire épigraphique 319
VALENTIN AL. GEORGESCO, Un manuscrit parisien du « Nomikon Procheiron » (Bucarest, 1766) de Michel Fotino (Photeinopoulos) 329
N. ISAR, Deux correspondants de N. Rosetti-Rosnovanu : Coray et Guilford. Une lettre de Piccolo 365

Comptes rendus

D. M. PIPPIDI, Studii de istorie a religiilor antice. Texte şi interpretări (Etudes d'histoire des religions antiques. Textes et interprétations) (*Em. Popescu*); STEVEN RUNCIMAN, The Great Church in Captivity (*Andrei Pippidi*); BARBARA VON PALOMBINI, Bündniswerben abendländischer Mächte um Persien (1453—1600) (*Şerban Papacostea und Adolf Armbruster*); IRÈNE BELDICEANU-STEINHERR, Recherches sur les actes des règnes des sultans: Osman, Orkhan et Murad I (*Cristina Bulgaru*) 373

GEORG VÉLOUDIS, Der neugriechische Alexander. Tradition in Bewahrung und Wandel (*Nicolae-Şerban Tanaşoca*); Родопски народни песни (Chants populaires des Rhodopes) (*Adrian Fochi*) 388

Notices bibliographiques 395

LES INTELLECTUELS DU SUD-EST EUROPÉEN AU XVII^e SIÈCLE (I)

VIRGIL CÂNDEA

L'histoire culturelle du Sud-Est européen au XVII^e siècle a été moins étudiée, dans son ensemble, que l'histoire politique de cette même époque et de ce même monde. Des événements qui ont intéressé tout le continent, comme la soumission de la Crète et le siège de Vienne, ont relégué à l'arrière-plan d'autres aspects de l'évolution de la Péninsule Balkanique. La crise de l'Empire ottoman et le regain d'acuité de la question d'Orient ont donné la primauté aux recherches d'ordre politique, diplomatique et social-économique, de sorte qu'une tentative de reconstituer la société du siècle à l'aide des études effectuées jusqu'à ce jour porterait à la scène un bien plus grand nombre d'hommes politiques, de stratèges et de diplomates que de lettrés et laisserait se perdre dans un fond incolore les gens du commun.

Vu ce que toute investigation sur l'histoire de la culture dans les Balkans au XVII^e siècle peut rapporter, cette pauvreté relative des études semble singulière. D'habitude, le XVII^e siècle constitue un objet d'intérêt pour les historiens dont le domaine de recherches se situe entre le Moyen Age et les temps modernes. Mais alors que la connaissance du XVIII^e siècle a représenté une obligation pour les spécialistes d'histoire moderne, désireux d'éclairer les faits antérieurs qui ont imprimé la nouvelle orientation de la société qu'ils étudiaient, le siècle précédent ne fit pas l'objet d'une exigence qui aurait réclamé des recherches complexes. Pour la compréhension des phénomènes modernes et contemporains de l'Europe sud-orientale, un recul de deux siècles a paru suffisant [1].

---

[1] Nous devons souligner que, en limitant ces préoccupations à certains phénomènes ou à certaines périodes, on a délaissé l'histoire spirituelle du *Levant* au XVII^e siècle. Récemment, R. Clément (*Le Français d'Egypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Le Caire, 1960, p. 5) faisait remarquer que l'expédition de Bonaparte a concentré toutes les études européennes

Or, à notre avis, une position aussi confortable repose sur une illusion et renferme même un danger, car le siècle des Lumières ne peut être vraiment compris que si l'on tient compte aussi de ses antécédents. On pourrait répliquer, assurément, que cette même exigence est valable pour toute période de l'histoire, chacune se définissant à la lumière de son passé immédiat; mais une telle objection ne nous semble pas pleinement justifiée [2]. En effet, dans le processus tradition-innovation qui marque l'évolution de toute la culture de l'Europe du Sud-Est, le XVII[e] siècle a un tout autre poids que les siècles antérieurs [3]. Dans une

---

sur l'histoire du Levant aux XVIII[e] —XIX[e] siècles, au détriment de l'époque antérieure; Paul Masson (*Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII[e] siècle*, Paris, 1911) avait déjà fait la même remarque; on ne peut s'empêcher de déplorer que même des études d'histoire ecclésiastique orientale d'une certaine ampleur, comme celle de P. Dib, *L'Eglise maronite*, vol. I—II, Paris, 1930 — Beyrouth, 1962, passent complètement sous silence les aspects spirituels et intellectuels, pourtant essentiels pour le thème traité. Cette observation est valable pour l'ensemble des cultures de la Méditerranée orientale — appellation par laquelle nous entendons les pays de l'Europe du Sud-Est et du Levant — et des problèmes que soulève leur histoire culturelle au XVII[e] siècle. Les seuls domaines mieux éclairés par les recherches sont ceux de la littérature et de l'art, surtout de la Grèce, des Pays Roumains et, partiellement, des cultures sud-slave et melkite. Moins bien connues, pour la même période, sont les cultures turque et albanaise. De même, il faut signaler le peu d'intérêt dont a bénéficié jusqu'ici l'œuvre d'expression slavonne — en grande mesure inédite — d'un nombre considérable d'auteurs grecs, turcs ou balkaniques. Si pour Théophile Corydalée on dispose de la solide monographie de Cléobule Tsourkas (*Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée, 1570—1646*, 2[e] éd. rev. et compl., Thessalonique, Institute of Balkan Studies, 1967), l'œuvre même du philosophe est restée jusqu'à ce jour en grande partie inédite (une édition de ses œuvres, par les soins de C. Noica, est actuellement sous presse). En échange, des auteurs aussi prolifiques que Sevastos Kyménites ou Nicolae Milescu, des commentateurs de classiques comme Constantin Doukas ou, pour la littérature islamique européenne, Abdallah Abdī ibn Muhammed al-Bosnawī — nous ne faisons que citer quelques noms au hasard — n'ont bénéficié ni d'éditions scientifiques, ni d'études qui situent leur œuvre à la place qui lui reviendrait dans le contexte du mouvement culturel sud-est européen. *L'étude du développement parallèle et des relations entre les différentes cultures de la Turcocratie, ainsi surtout que celle des échanges d'idées turco-balkaniques au XVII[e] siècle, est encore à faire.* Toutes ces lacunes augmentent la difficulté d'une analyse comme celle entreprise par nous ici, de même que, jusqu'à la publication d'une quantité substantielle de textes, de biographies et d'études partielles, elles rendent impossible la rédaction d'une « Histoire comparée des cultures sud-est européennes ».

[2] « Au risque d'encourir le ridicule du professeur anonyme et célèbre qui enseignait que toute période s'appuie sur la précédente et prépare la suivante — observait récemment Jean-François Revel — je dirai qu'il est trois manières d'envisager le Moyen Age: en se plaçant du point de vue de l'Antiquité; en se plaçant du point de vue de la Renaissance (et de sa suite); enfin, en se plaçant du point de vue du Moyen Age lui-même. » (*Histoire de la philosophie occidentale*, t. I, Paris, 1968, p. 265). Etant donné que la présente étude a pour objet les antécédents de *l'intellectuel d'aujourd'hui* de l'Europe du Sud-Est, notre attitude est celle illustrée, pour des phénomènes comparables, par l'érudit égyptien Taha Hussein, qui « dans son œuvre ne se tourne vers le passé que pour amener le lecteur à réfléchir, non à imiter » (Gaston Wiet, *Introduction à la littérature arabe*, Paris, 1966, p. 290). Dans ce sens, le dossier complet du processus que nous examinons doit, à notre avis, partir du XVII[e] et non du XVIII[e] siècle, pour pouvoir offrir des résultats valables à ceux qui s'intéressent aux intellectuels sud-est européens contemporains.

[3] Mentionnons aussi, à cet égard, les observations pénétrantes de Pierre Chaunu, *Réflexions sur le tournant des années 1630—1650*, dans « Cahiers de l'histoire », 1968, pp. 249—268, au sujet des « mutations profondes qui ont eu lieu alors en Occident sur les plans économique, intellectuel, spirituel et esthétique, mutations qui font de ces deux décennies e tournant d'où est né, pour l'essentiel, le monde moderne ».

division plus large des périodes historiques, ce siècle appartient plutôt à l'époque moderne qu'au Moyen Age. Mentalités, attitudes, idéaux prédominants dans l'histoire de ce coin du continent jusqu'au temps modernes — c'est au XVIIe siècle qu'ils se cristallisent. Nous ferons remarquer, en ce sens, que le programme de libération politique et d'organisation d'un certain nombre de nations sud-est européennes en Etats modernes s'est manifesté pour la première fois au cours de ce siècle. La laïcisation de la pensée, les attitudes humanistes, les nouveaux courants de la politique étrangère datent, comme on le sait, du XVIIe siècle. C'est toujours à cette époque que les peuples balkaniques commencent à occuper une place importante dans la conscience de l'Europe occidentale et à susciter des images véridiques. Il suffit, à cet égard, de souligner que c'est au cours de ce même XVIIe siècle qu'on voit l'orientalisme occidental marquer un intérêt accru pour la Turcocratie [4], se multiplier et se nuancer les notes de voyage au Levant et que, sur le plan religieux, économique et politique, l'intérêt de l'Europe occidentale pour le monde oriental détermine le développement du commerce dans la Méditerranée ottomane, l'accroissement de l'activité des ambassades des Grandes Puissances auprès de la Porte et celle des missions catholiques en Orient.

Les événements de ce siècle tumultueux se sont reflétés, comme de juste, dans le domaine des idées, tout en influant sur elles et en favorisant l'essor. Parmi les acteurs ou les témoins des transformations qui avaient lieu alors dans l'Europe du Sud-Est, les *intellectuels* occupent une place de choix : tant par leur éducation, leur information et leur rôle social que par l'habitude de la réflexion, ils étaient plus en mesure de comprendre le sens de la marche des événements et, plus d'une fois, de prendre part à ceux-ci ou même d'entreprendre des actions d'une certaine durée dans un esprit qui les rattache étroitement, comme intentions ou comme idéal, à l'époque moderne.

Les modifications profondes qui ont affecté la pensée, les croyances ou les attitudes, ce sont eux les premiers à les avoir perçues et dévoilées. Dans toute tentative de rétablir un contact avec les hommes du XVIIe siècle, les intellectuels sont pour l'instant — soit par leurs écrits, soit par leurs activités, telles qu'elles sont consignées dans les documents — les seuls interlocuteurs. Une enquête à leur sujet peut fournir la ré-

---

[4] Orientalisme distinct de la préoccupation pour la Turcocratie du XVIe siècle, qui a produit des ouvrages — remarquables, du reste — comme ceux de Guillaume Postel ou de Francesco Sansovino, dont le but n'était que « to prove in the long run a better guarantee of Europe's capacity to resist and overcome the Turks than the intolerant fanaticism of propagandists and pamphleteers » (Paul Coles, *The Ottoman impact on Europe*, Londres, 1968, p. 152). En ce qui concerne la turcologie du XVIe siècle, née d'études de byzantinologie et illustrée par Leunclavius ou Crusius, voir l'étude de Eugen Stănescu, *Die Anfänge der Byzantinistik und die Probleme Südosteuropas im 16. Jahrhundert*, dans « Byzantinische Beiträge », hrsg. von J. Irmscher, Berlin, 1964, pp. 373—397.

ponse à maints problèmes : comment un intellectuel sud-est européen passe-t-il d'une formation théologique à une formation laïque ? Quelle est sa réaction à l'égard des problèmes majeurs du temps ? Comment formule-t-il ces problèmes et quelles solutions essaye-t-il de leur fournir ? Quelles sont ses attitudes profondes et ses manifestations conventionnelles ? Ces intellectuels du Sud-Est sont de fait les derniers hommes du Moyen Age et les derniers humanistes de l'Europe ou, si l'on préfère, les plus récents « modernes » dans la pensée européenne. La nature de leur évolution, qui s'explique par les conditions politiques existantes, a une signification générale : elle est *un exemple de la difficulté que représente pour certaines cultures la transition d'une ère historique à l'autre.* Cet exemple peut, aujourd'hui encore, constituer un sujet de réflexion pour des sociétés dont le développement se heurte à des obstacles similaires.

La présente étude ne prétend pas fournir des réponses définitives aux questions énoncées plus haut : le sujet même est trop vaste pour pouvoir être épuisé dans les limites qu'elle comporte. Mettre en évidence le rôle important de l'intellectualité sud-est européenne du XVII^e^ siècle dans le cadre général de la société du temps et souligner l'intérêt que de telles connaissances présentent tant pour compléter notre vision de la civilisation européenne, que pour bien comprendre l'intellectualité *moderne* de l'Europe sud-orientale, nous paraissent à l'heure actuelle des objectifs suffisants.

UNE RÉGION DU LEVANT AU XVII^{e} SIÈCLE : LES BALKANS

Cependant, pour situer correctement notre étude, il convient d'en préciser non seulement le cadre chronologique, mais aussi les limites dans l'espace. Avouons que nous étions tenté au premier moment de l'intituler : « Les intellectuels du *Levant* au XVII^{e} siècle. » Si nous nous sommes arrêté au titre actuel, c'est pour des raisons théoriques plutôt que de méthode. Il est en effet évident — et nous espérons pouvoir le démontrer dans les pages qui suivent — que l'Europe du Sud-Est au XVII^{e} siècle peut mieux être comprise dans son contexte encore levantin que dans un contexte européen. Mais, c'est aussi le moment où cette zone manifeste sa volonté de se dégager du système de forces extra-européennes et, en ce qui concerne le cours ultérieur de l'histoire des Balkans, c'est cet aspect-là qui nous intéresse. Il n'en reste pas moins que, *pour écrire sur les intellectuels des Balkans au XVII^{e} siècle, on doit nécessairement prendre en considération toute l'aire de culture et d'idées de la Méditerranée orientale* à laquelle ils appartenaient. Ainsi procéderons-nous.

Il convient donc de rapporter les phénomènes qui nous intéressent non seulement au bloc continental auquel ce monde appartient géographiquement, mais aussi, et en premier lieu, à tout l'ensemble de structures, d'institutions et de formes de pensée dont il faisait partie en vertu d'anciennes traditions. Même en laissant de côté, en tant qu'anachroniques, les anciens œcuménismes macédonien, romain et byzantin, qui avaient englobé jadis toute l'Europe du Sud-Est, *l'époque où se situent nos recherches est dominée par des frontières et des réalités dans le cadre desquelles Bucarest, aussi paradoxal que cela puisse paraître, est plus proche de Jérusalem et du Caire que de Vienne ou de Rome.* Quiconque connaît les institutions, les sources et l'atmosphère générale de l'époque devra admettre que pour trouver des termes de comparaison, c'est en premier lieu vers l'Orient, vers l'Empire du Croissant qu'il faut porter ses regards. Ce critère est valable non seulement pour l'histoire des Pays Roumains, mais aussi pour la Serbie et la Grèce. Le fait ne diminue d'ailleurs en rien le mérite des efforts déployés par l'intelligentsia balkanique pour proclamer son appartenance européenne, bien au contraire : *en montrant quelles sont les structures générales dans le cadre desquelles les intellectuels de ces pays ont tâché de modifier le cours du développement de leurs sociétés respectives dans un sens correspondant à leurs anciennes lignes d'orientation et de création, on ne peut que souligner la valeur — et plus d'une fois le dramatisme de ces efforts.*

Pour l'histoire des relations Orient-Occident, l'Europe du Sud-Est représente au XVII[e] siècle une aire particulièrement fertile. Au temps où l'école orientaliste de l'Occident ne comptait encore que peu d'adeptes, il existait déjà ici des chrétiens érudits liés, de par leur formation même, à deux spiritualités — la chrétienne et la mahométane ; à deux cultures—l'européenne et l'arabe. Dans cette histoire de la civilisation de l'Ancien Monde, on peut citer des érudits slaves musulmans, tel al-Bosnawi, qui sont les derniers commentateurs de penseurs persans de la taille du mystique Muhyi-d-din ibn'Arabi, inspirateur selon certaines opinions de la *Divine Comédie* ; ou des Moldaves cotmme l'orthodoxe Nicolae Milescu, qui traduisit en roumain une *Septante* protestante et fut le premier ambassadeur du tsar Alexis Mikhaïlovitch en Chine ; ou bien son compatriote Dimitrie Cantemir, fin connaisseur du classicisme gréco-latin et arabo-persan, auteur d'un système de notation de la musique turque, à la fois conseiller intime du tsar Pierre le Grand et membre de l'Académie des Sciences de Berlin ; ou bien encore ce Géorgien, Anthime d'Ivir, classique de la littérature roumaine, promoteur de l'imprimerie dans sa patrie et l'un de ceux qui ont contribué à la création de la première imprimerie pour les Melkites de Syrie et du Liban. Citons enfin des voïvodes de Valachie, tel Constantin Brînco-

veanu, prince du Saint-Empire Romain-Germanique et ancêtre d'Anna de Noailles, qui étala sa munificence sur un territoire dix fois plus vaste que sa patrie et déposa en même temps son argent à la Zecca de Venise et son portrait au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï, sur la rive de la mer Rouge.

Disparates pour nos actuelles facultés de compréhension, de tels éléments étaient intimement liés les uns aux autres il y a trois siècles. Une enquête comme la nôtre ne saurait les ignorer. *Voilà pourquoi la première approche du sujet nous impose d'évoquer les érudits du Levant, sans oublier pour autant, bien sûr, l'Occident séducteur, finalement victorieux dans la vaste confrontation d'idées et d'attitudes qui avait lieu alors.*

L'INTELLECTUEL DU XVII[e] SIÈCLE : UNE DÉFINITION BALKANIQUE

Quel est le sens donné dans cette étude au terme d'« intellectuel » ? Contrairement à l'acception courante aussi bien qu'à celle savante des spécialistes, nous penchons vers deux sens qui nous semblent plus appropriés aux réalités sud-est européennes : un sens traditionnel et un sens historique local.

Dans un ouvrage récent, Jacques Le Goff adoptait de son côté pour ce terme une acception particulière, valable pour les intellectuels occidentaux. Cet auteur estime que les intellectuels sont apparus avec la naissance des villes au XII[e] siècle, en même temps que le développement des structures économiques et sociales qui définissent ces agglomérations. L'intellectuel serait « un homme dont le métier est d'écrire ou d'enseigner — et plutôt les deux à la fois, un homme qui professionnellement a une activité de professeur et de savant » [5]. Ces intellectuels ont une attitude nouvelle, moderne par rapport à leur époque et ils *aiment* se proclamer *modernes*. Hissés sur les épaules des grands auteurs de l'Antiquité, ils se sentent à une « hauteur gigantesque » (Bernard de Chartres) et ont le sentiment de voir plus loin que leurs prochains. Leur attitude comporte des éléments de progrès et d'orgueil. Dès cette époque, ils sont mus par l'esprit de l'intellectuel d'aujourd'hui.

Pour le monde savant de l'Europe du Sud-Est cette acception particulière, qui n'est justifiée que par la sociologie historique de l'intellectuel occidental, s'avérerait trop étroite et n'expliquerait pas les changements d'attitude et dans la façon de penser grâce auxquels les sociétés de cette partie du monde se sont évadées du Moyen Age et ont emprunté des voies modernes. Si nous nous bornions à considérer comme

[5] *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, 1962, p. 10.

intellectuel, dans cette acception, le « savant et professeur, penseur par métier » des XVIe — XVIIIe siècles, notre registre de personnalités et de mouvements d'idées serait, en effet, singulièrement restreint. Or, justement, des circonstances historiques déterminantes ont permis, dans la Péninsule Balkanique et au Levant, l'éclosion de professions intellectuelles autonomes. De même que les érudits vénitiens qui — écrivait Benedetto Accolti — « rem suam publicam unice diligunt, proque illa augenda ingenti semper laboraverunt » [6], nos intellectuels, particulièrement à l'époque qui nous occupe, sont dignitaires, gens d'église, fonctionnaires — toutes personnes pour qui la culture est en premier lieu un instrument ou une arme, ou simplement « une belle volupté ». En partant de cette circonstance historiquement explicable, qui rapproche le type de l'intellectuel sud-européen de celui de Venise, tel que le décrit Monnier [7], il nous semble plus juste d'opter pour le sens ancien, traditionnel du terme, celui selon lequel le mot latin *intellectus* se définissait « facultas cognoscitiva quae versatur circa ens, ut verum est percipiendum » [8]. Dans ce sens, l'intellect (« dicitur enim intelligere quasi intus legere », professait saint Thomas d'Aquin) était la faculté supérieure de connaissance (« intellectus enim nomen sumitur ab intima penetratione veritatis ») [9]. Ainsi donc, l'intellectuel était l'homme qui se consacrait à la connaissance de la vérité. C'est dans ce sens que le terme est utilisé en 1265 par Brunetto Latini et c'est à cette catégorie d'hommes que Dante s'adresse dans le tercet suivant :

« O voi ch'avete li'ntelletti sani,
mirate la dottrina che s'asconde
sotto 'l velame de li versi strani » [10].

Telles étant les circonstances, il est difficile de restreindre la qualité d'intellectuel aux professeurs et savants qui commencent à former une catégorie sociale à part dès le XIIe siècle dans les conditions de développement de la ville médiévale [11]. De même, on ne saurait refuser cette qualité à nombre de personnalités illustres de la pensée européenne des siècles précédents, ni à ceux qui, retirés dans les monastères, s'étaient assigné comme but principal de leur vie la *connaissance* de la vérité et la *pratique* de cette vérité, en dehors de toute ambition d'écrire ou d'enseigner.

[6] Voir son dialogue *De praestantia virorum sui aevi*, cité par Philippe Monnier, *Le Quattrocento*, nouv. éd., t. I, Paris, 1931, p. 170.

[7] *Op. cit.*, p. 168 sqq. ; mais l'analyse doit évidemment être nuancée, la culture étant pour l'Européen du sud-est, comme pour l'humaniste vénitien, un luxe.

[8] Voir J. Zama Mellinius, *Lexicon scholasticorum verborum*, dans S. Thomae Aquinatis *Summa theologica*, t. VI, Impressio X taurinensis, Augustae Taurinorum, 1904, s. v. : Intellectus.

[9] *Summa theologica*, II, 2, qu. XLIX, 5.

[10] *Divina commedia*, Inf. IX, 61—63.

[11] Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 9 sqq.

L'Europe du Sud-Est, comme on le sait très bien, est restée plus longtemps attachée au mode de penser médiéval : d'où l'obligation pour le chercheur de déterminer *quand* le concept d'intellectuel — et les réalités correspondantes — ont, dans cette partie du monde, perdu leur sens traditionnel en faveur des nouvelles significations.

Il convient de souligner encore que, dans les considérations qui suivent, ce qui en dernier ressort nous intéresse chez l'intellectuel, c'est son rôle social. Certes, l'évolution personnelle de tout penseur — sa formation, ses préoccupations, ses conflits, ses triomphes et ses échecs — est d'un intérêt indéniable, mais s'il nous semble justifié de l'évoquer ici, c'est dans la seule mesure où elle contribue à une transformation générale des mentalités et des attitudes.

Les intellectuels sont les yeux, le cerveau et le verbe de leur génération : c'est sous cet angle que nous entendons les considérer. On définit souvent les époques uniquement d'après ce que eux nous ont laissé, au détriment des producteurs anonymes de biens matériels, injustement laissées dans l'ombre par les créateurs de valeurs spirituelles. Si l'on tente de cerner l'aventure de cette Europe du Sud-Est, tendue au XVII^e^ siècle vers l'Occident riche en tentations novatrices, ceux qui se font remarquer en tout premier lieu sont les intellectuels. C'est chez eux que l'on relèvera les mérites et les responsabilités, les fautes et les réussites capables d'éclairer le pathétique processus de transformation qui se déroule alors. Tout bien pesé, c'est en leur compagnie qu'il est possible d'entreprendre une enquête *à rebours*, susceptible de restituer des faits et des pensées depuis longtemps disparus.

LA TURCOCRATIE CULTURELLE DU XVII^e^ SIÈCLE, VUE DU DEHORS

Nos intellectuels sont le produit d'une période de crise, celle de l'Empire ottoman. Dans l'évolution séculaire de cette crise, amorcée dès la fin du règne de Soliman le Magnifique (1520—1566), leur présence — par des personnalités marquantes, tel Alexandre Mavrocordat l'Exaporite, par leurs écrits ou par les témoignages des personnes frappées par la « nouveauté » de ceux-ci — ne se fait sentir que vers le milieu du siècle suivant. Mais il existe évidemment des antécédents remontant plus loin. Les manifestations, les attitudes, les comportements et les apparences des sociétés aussi bien que des hommes peuvent longtemps cacher des modifications structurales, bonnes ou mauvaises, déjà consommées et déterminantes pour le sens de l'évolution ultérieure. Ainsi, dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, l'Empire ottoman pouvait encore donner à ceux du dehors l'illusion de la puissance par son étendue, sa

population, ou par des actions militaires réussies, telles que la conquête de la Crète, de Kamenitza et de l'Ukraine occidentale, ainsi que par l'éclat de la cour du padischah. Un voyageur européen qui eut, à Constantinople, l'occasion d'assister aux splendides parades du sultan en gardait, tout comme ses ancêtres en présence du faste byzantin, une image de grandeur sans pareille : « Toutes les descriptions d'entrées, des triomphes, de tournois, de carouzels, de mascarades et de jeux faites à plaisir, que je me souviens avoir leues dans les romans, n'ont rien qui doive les faire entrer en comparaison avec la pompe de celle effective que je considéray exactement, avec tous les estrangers chrétiens qui s'y trouvèrent. »[12] Et pourtant, dès cette époque, l'Empire était sapé à la fois par ses vices intérieurs, par les programmes expansionnistes des grandes puissances européennes et par les nouveaux espoirs de libération, formés lentement mais sûrement, des peuples subjugués. Parmi les témoins occidentaux, plus d'un est conscient de cette faiblesse masquée par le faste oriental et par les dehors de la puissance. Robert Mantran constate l'existence de cette conscience dans la seconde moitié du XVIIe siècle : « Le spectacle de l'incapacité des sultans, de la concussion ou de l'incompétence de leur entourage, la dégradation de la valeur militaire ottomane et notamment de la flotte conduisent les Occidentaux à agir avec plus de désinvolture, sinon d'insolence. On ne redoute plus le Turc, on traite avec lui d'égal à l'égal, parfois même de vainqueur à vaincu. C'est une sorte de revanche du chrétien sur le musulman, un rétablissement, fait d'une façon pacifique, d'une situation longtemps favorable aux Turcs, un renouveau de l'influence latine ou franque dans le Proche Orient et à Constantinople même. »[13]

Pour sûr, ce qu'était à même de constater un étranger de passage dans l'Empire était depuis longtemps évident pour l'observateur autochtone. Ainsi que nous verrons plus loin, la conscience d'un nouveau climat autorisant des espoirs et des initiatives de libération se faisait de plus en plus sentir à mesure que l'on approchait de la fin du XVIIe siècle.

L'histoire de ces années compte de plus en plus fréquemment comme acteurs des voïvodes en pourparlers avec les chancelleries de Vienne et de Moscou, les envoyés — laïcs ou religieux — utilisés pour ces pourparlers, des chefs militaires insurgés et des haïdouks recrutés parmi les populations chrétiennes de l'Empire. Mais, tout aussi fréquemment, apparaissent des personnages dont l'œuvre comporte des dimensions et des visées bien plus vastes, puisque le fruit ne devait en être cueilli que

---

12 Antoine Galland, *Journal... pendant son séjour à Constantinoples (1672—1673)*, publié et adnoté par Charles Schefer, t. I, Paris, 1881, p. 122.

13 Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVIIe siècle*, Paris, 1962, p. 621.

deux siècles plus tard : les *intellectuels*. Tâchons de voir dans quels milieux culturels ceux-ci se manifestaient.

Or, s'il n'est pas difficile de reconstituer certains fragments — parfois assez étendus — du tableau culturel de l'Europe du Sud-Est au XVII[e] siècle, bien des zones demeurent néanmoins dans l'ombre et le « montage » des parties connues n'est pas toujours chose aisée. Ces difficultés sont explicables pour tout chercheur désireux de contempler l'*ensemble* du tableau, c'est-à-dire la vie des intellectuels turcs à côté de celle des Grecs de Constantinople ; ces mêmes Grecs à côté de leurs compatriotes des régions encore sous domination vénitienne ou de ceux de la Diaspora ; les Roumains des trois principautés oscillant entre la Turcocratie et l'Europe, laquelle se rapprochait à ce moment d'eux par l'intermédiaire des Autrichiens, des Italiens et des Russes ; les Slaves du Sud, chrétiens sous domination ottomane, à côté de leurs frères catholiques qui gravitaient vers Raguse et Rome, ou de ceux de religion musulmane, intégrés à la culture islamique ; les renégats et les convertis, *ulema* et drogmans, théologues conservateurs et humanistes aux idées avancées. Chacune d'entre elles penchée sur son propre passé, les historiographies modernes du Sud-Est européen nous ont accoutumés à des images partielles, utiles certes, mais qui n'acquièrent leur véritable signification qu'intégrées à l'ensemble des formes et des phénomènes culturels de l'époque [14].

---

[14] Il faut bien le dire ici, une fois pour toutes : la difficulté d'arriver à une vision d'ensemble complète et véridique de la vie culturelle sud-est européenne résulte pour une bonne part des tendances nationalistes et particularistes des écoles historiques qui se sont formées au XIX[e] siècle dans les Etats balkaniques. En effet, les facteurs qui ont entravé le développement des cultures nationales balkaniques au Moyen Age — la domination ottomane et les Phanariotes — n'ont pendant longtemps été envisagés par ces écoles que sous un jour strictement négatif. Il convient de souligner que dès les premières années de ce siècle, dans plusieurs de ses ouvrages, Nicolae Iorga a tenté d'imposer une attitude objective à l'égard des deux facteurs susmentionnés, obtenant par là des résultats scientifiques corrects, dont tirent profit jusqu'à ce jour les chercheurs qui s'occupent du passé commun des peuples sud-est européens. Il suffit de citer, à l'appui de ces observations, des ouvrages comme *Geschichte der osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, vol. I—V, Gotha, F. A. Perthes, 1908—1913, *Histoire des Etats balkaniques jusqu'à 1924*, Paris, J. Gamber, 1925 et *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1934, œuvres du grand historien qui gardent non seulement leur incontestable autorité scientifique, mais aussi toute leur valeur morale, hautement irénique par leur esprit objectif. C'est dans ce même esprit et avec les mêmes résultats profitables que sont entreprises les recherches sud-est européennes des écoles anglaise, allemande et américaine (voir à cet égard le recueil d'études *The Balkans in Transition*, éd. par Charles et Barbara Jelavich, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1963, ainsi que les études approfondies de Ph. Sherrard, *The Greek East and the Latin West*, Oxford, 1959, D. J. Geanakoplos, *Byzantine East and Latin West*, Oxford, 1966 et Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1968). Dernièrement, le prof. Mihai Berza soulignait une fois de plus combien il est nécessaire d'envisager et d'analyser dans leur ensemble les formes de vie et de pensées communes aux nations de la Turcocratie. Au temps de la domination ottomane, « (...) malgré la physionomie propre conservée par chaque peuple et l'expression culturelle originale conservée par chacun d'entre eux, un air de famille s'établit sur toute la région, visible dans les modes de vie et de pensée, dans les formes de la civilisation matérielle et spirituelle. (...) Malgré une certaine imperméabilité culturelle due

En effet, aussi flatteuses que soient les traditions des cultures nationales, la science ne peut négliger le fait que, des siècles durant, ces cultures se sont développées ici, en ce coin de l'Europe, dans une symbiose particulière qui a déterminé des échanges d'idées, des influences littéraires, des formations intellectuelles, toutes participant concomitamment, au-delà de leur fonds traditionnel — islamique pour les unes, byzantin pour les autres —, aux structures et aux styles si différents de l'Orient et de l'Occident.

Comment faire pour reconstituer ce tableau? Avant de recourir aux rares ouvrages de synthèse ou consacrés aux relations culturelles sud-est européennes, interrogeons les témoins du temps.

On ne dispose malheureusement pas, pour l'époque qui nous intéresse, d'une bibliographie complète de la littérature européenne concernant la Turcocratie, comme il en existe pour le siècle précédent [15]. On peut utiliser, en échange, d'abord des études partielles, comme celles de Rouillard ou de Billacois, qui nous font connaître l'opinion de l'Europe sur les Turcs telle qu'elle se reflète dans des brochures de « propagande anti-ottomane » et chez les historiens du temps [16]. Mais le ré-

---

à la différence de religion — il ne faut pourtant pas oublier que l'islamisme avait gagné lui-même des adhérents, surtout en Albanie, en Bosnie, en Herzégovine — on constate chez les populations chrétiennes une influence turque ou orientale véhiculée par les Turcs, qui se manifeste dans les arts, dans le théâtre et dans la musique populaires, même dans des œuvres littéraires, et qui n'est pas encore assez étudiée ». Cf. le rapport du prof. Mihai Berza, *Les grandes étapes de l'histoire du Sud-Est européen*, dans *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 22.

[15] Carl Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, vol. I—II, Bucarest—Berlin, 1961—1967; voir vol. I, p. 9 la critique de la bibliographie de I. Hammer, *Verzeichnis der in Europa außer Konstantinopel erschienenen, die osmanischen Geschichte betreffenden Werke*, publiée dans sa *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. X, Pest, 1835, incomplète et souvent erronée, mais néanmoins bien utile aujourd'hui encore. Pour l'époque qui nous intéresse, on a surtout insisté sur les bibliographies des relations de voyages, telles que: André Leval, *Voyages en Levant pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Essai de bibliographie*, Budapest, Singer et Wolfner, 1897 (extrait de la « Revue d'Orient et de Hongrie »); N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, Gamber et Boivin, 1928 (extrait de la « Revue des cours et conférences », 1926—1927) et *Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient européen...*, Paris, Gamber, 1928; J. M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, vol. I—II, Le Caire, Institut archéologique oriental, 1932; Shirley Howard Weber, *Voyages and travels in Greece, the Near East and adjacent regions, made previously to year 1801*, Princeton, New Jersey, The American School of Classical Studies at Athens, 1953 (les pages 51—104 comprennent la description de 231 éditions d'œuvres parues au cours de la période 1600—1700); voir également une excellente bibliographie générale des Balkans après la chute de Constantinople chez L. S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, 1958, pp. 873—946; d'autres bibliographies générales ou spéciales chez C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Annexe, Athènes, 1966, pp. 13—21.

[16] Clarence D. Rouillard, *The Turk in French history, thought and literature (1520—1660)*, Paris, Boivin, 1938; F. Billacois, *Le Turc: Image mentale et mythe politique dans la France du début du XVIIe siècle*, dans « Revue de psychologie des peuples », 21 (1966), n° 2, pp. 233—246. Voir également Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française des XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1906; Norman Daniel, *Islam and the West: the making of an image*, Edimbourg, 1960; S. Searight, *The Turkey merchants: life in the Levant Company*, dans « History today », 16 (1966), n° 6, pp. 414—421 et W. Market, *Osteuropa und die Abendländische Welt, Aufsätze und Vorträge*, Gottingen, Vandenhoek und Ruprecht, 1966.

sultat n'est guère encourageant : les informations européennes sont dénaturées par les sources, par la politique (de 1600 à 1620, 11 projets de croisade contre les Turcs voient le jour, dont 7 français [17]), par les idées préconçues sur les « païens » établis à Byzance. L'image plus ancienne, fruit de deux siècles d'expansion et de danger ottomans, est toujours de mise.

Dans les 53 brochures, anonymes pour la plupart, des années 1561—1683, conservées à la Bibliothèque Inguimbertine de Carpentras, Billacois distingue tantôt la plume politique des diplomates, tantôt celle hostile des Franciscains — gardiens des Lieux saints — ou des chevaliers de l'ordre de Malte [18] — gardiens de la libre navigation des chrétiens dans la Méditerranée —, tantôt même l'attitude des voisins de l'Empire — Autrichiens, Italiens — transmise par des traductions. L'image que fournissent de tels écrits est tendancieuse et fausse. Les Turcs continuent à être dépeints comme une menace permanente pour l'Europe et la France (au XVII^e siècle !), menace qu'il convient d'éliminer par une « croisade ». Remarquons que par l'ineptie de ces clichés moyenâgeux toute cette littérature va, de manière assez inattendue, à l'encontre de la politique française du temps, favorable — comme on le sait — aux relations avec la Porte et bénéficiaire du commerce dans la Méditerranée ottomane.

Le même XVII^e siècle amène pourtant peu à peu un relâchement de la méfiance et du mépris, produits du fanatisme religieux, de l'ignorance et de la superficialité, en faveur d'un intérêt éclairé, générateur de jugements objectifs et, dans des cas notables, de sentiments de respect pour les civilisations des Balkans et du Proche Orient [19]. Alors, aux profits politiques ou commerciaux d'un voyage en Méditerranée Orientale viennent s'ajouter ceux de la connaissance et il ne faut donc pas s'étonner d'un ouvrage comme celui de Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavans* [20], paru à la fin du siècle. Ce qu'on peut sélectionner de la riche littérature de notes de voyage du temps représente la partie la plus authentique et la plus vivante de la bibliographie du problème qui nous occupe. On trouve dans de tels écrits des jugements européens objectifs sur la Turcocratie et, par là, des efforts systématiques pour inclure celle-ci parmi les objectifs de la science européenne. C'est l'époque

---

[17] Cf. Girard Tongas, *Les relations de la France avec l'Empire ottoman durant la première moitié du XVII^e siècle et l'ambassade à Constantinople de Philippe de Harley, comte de Césy, 1619—1640*, Toulouse, 1942, p. 7 sqq.

[18] J. Salrá, *La orden de Malta y las acciones navales españolas contra turcos y berberiscos en los siglos XVI y XVII*, Madrid, 1944.

[19] Les Turcs commencent même à trouver des admirateurs, comme O. G. Bus cq, *Exclamatio, sive de re militari contra turcam instituenda consilium*, Leyde, 1633, p. 439.

[20] T. I—II, Paris, chez Pierre Aubouin et Pierre Emery, 1686, (XVII) + 732 pp.

à laquelle les sentiments de l'Europe à l'égard de la culture et du peuple turcs sont en voie de transformation, prêts à se muer en estime et sympathie. Du moment où l'Empire ottoman cesse de représenter un péril pour le continent, pour devenir un débouché intéressant pour son commerce et un pion utile dans la politique orientale des Grandes Puissances, les savants trouvent une raison et les moyens de compléter leurs études orientales avec une zone peu ou mal connue jusque là. Cette mutation a lieu vers le dernier quart du XVII^e siècle [21].

L'avantage des impressions laissées par les voyageurs étrangers réside dans leur caractère de documents reflétant les contacts entre les civilisations qui s'étaient tenues jusqu'alors à distance. Le défaut de cette littérature est sa valeur inégale due aux difficultés objectives et subjectives rencontrées par les auteurs, comme la difficulté de l'information et l'incapacité de saisir les traits essentiels de sociétés qui leur sont totalement étrangères. Ainsi, un voyageur de 1650, A. Poulet, signale la difficulté qu'il éprouve à s'informer, « après mille relations qui ont été faites d'une infinité de personnes qui ont passé ... et la plupart desquelles en ont rien décrit que des choses imaginées, récitées ou mal expliquées », car « les voyageurs prennent plus les remarques de nos livres que ce qu'ils ont vu dans les pays étrangers » [22]. Le système des « voyages à la plume » est, du reste, fort répandu au cours des XVI^e — XVIII^e siècles et c'est à juste titre que les auteurs plus récents invitent à la prudence [23]. Le fait a été relevé au début du XIX^e

[21] Pour ce changement d'optique des voyageurs européens, voir les études de R. W. Franz, *The English traveller and the movement of ideas, 1660—1732*, Lincoln, Nebraska, 1934 et de G. Atkinson, *Les relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées*, Paris, 1924. Cette vision avait été précédée de celle nettement élogieuse — mais naturellement peu objective — de certains auteurs du XVI^e siècle (Machiavel, Paolo Giovio ou Jean Bodin), qui louent la bonne administration, la discipline militaire et l'esprit de tolérance qui régnaient dans l'Empire ottoman (cf. Paul Coles, *op. cit.*, pp. 145—153).

[22] A. Poulet, *Nouvelles relations du Levant*, t. I, Paris, 1667, pp. I—II; t. II, Paris, 1668, p. 420.

[23] Democratia Hemmerdinger Iliadou, *La Crète sous la domination vénitienne et lors de la conquête ottomane (1322—1684). Renseignements nouveaux ou peu connus d'après les pèlerins et les voyageurs*, dans « Studi veneziani », 9 (1967), Venise, 1968, p. 535 sqq. Commentant les opinions de Poulet ou de de Tott, l'auteur relève (pp. 536—537) le caractère partial et souvent inexact des informations des voyageurs, qui en général imaginent les faits ou compilent tout simplement les relations antérieures. Un ouvrage caractéristique à cet égard est « *Le voyageur français* », *par l'abbé Joseph Delaporte*, que N. Iorga a réédité (Bucarest, 1940) dans la traduction moldave de 1785, en soulignant que « l'auteur n'a voyagé que la plume à la main, que le plus souvent il ne sait pas grand-chose des pays dont il parle et qu'il les fait connaître d'après des voyageurs antérieurs, c'est-à-dire fort mal » (*op. cit.*, pp. 7—8). En 1675, André-Georges Guillet inventa un Sr. de la Guilletière pour son ouvrage *Athènes ancienne et nouvelle, et l'estat présent de l'empire des Turcs*, Paris; le procédé était assez répandu pour fournir la substance de la note de Hans Lewy, *Imaginary journeys from Palestine to France*, dans « Journal of Warburg and Courtaines Institutes » 1 (1937), pp. 251—253. Ajoutons que dans l'autre camp les relations de voyage ne sont pas, plus dignes de confiance : le « reporter » turc par excellence de cette époque, Evliya Tchelebi, n'a guère visité toutes les régions qu'il décrit; quant à la valeur des données par lui consignées, voir les observations de Fr. Babinger, *Evliyâ Tschelebi's Reisewege in Albanien*, dans

siècle, par le baron de Tott, quand il dénonçait les voyageurs qui « ont accrédité une foule d'absurdités, sans avoir d'autre tort que de ne s'être pas assez méfiés d'eux-même ». Dans un ouvrage récent, R. Clément attribue la faiblesse des relations de voyage au fait que les « voyageurs visitent tous les mêmes monuments, s'intéressent aux mêmes curiosités et leurs récits se ressemblent, même quand ils ne se copient pas . . . Sensibles au pittoresque de la vie musulmane, ils nous décrivent l'animation des rues. . .,les grandes, fêtes. . ., plusieurs, aussi, moins superficiels, s'intéressent à la vie même des Musulmans, nous expliquent les cérémonies. . . Mais ce n'est là qu'une exception » [24]. Même des voyageurs comme Tavernier [25] ou Thevenot [26] étaient frappés surtout par la religiosité superstitieuse des Turcs et par leur manque de culture européenne.

Pour rencontrer un observateur libre des préjugés de ses prédécesseurs et de ses contemporains, possédant une curiosité scientifique impartiale et un goût authentique pour les études orientales, capable d'observer la culture ottomane avec les yeux d'un savant, il faut attendre Antoine Galland. Celui-ci était venu à Constantinople pour y apprendre les langues orientales, y compris le turc, et acheter des livres, activités qui lui donnent l'occasion — ainsi que nous le verrons — de fréquenter des intellectuels raffinés et des œuvres importantes. Ce qui s'impose dans son *Journal* (pour les années 1672—1673) c'est l'objectivité de ses jugements et son désir sincère de connaître l'Islam par tous les moyens que lui offrait de ce temps la capitale ottomane; d'où ses remarques sur l'érudition des savants turcs, la valeur des écrits qui nourrissent leurs préoccupations intellectuelles; d'où son assiduité à analyser un monde qui, dans ses aspects profonds, commençait à peine alors à s'ouvrir aux érudits européens [27].

Avec son habituelle clairvoyance pour les affaires du royaume et la méticulosité qu'il apportait à la réalisation de ses projets, Colbert avait donné à la politique française dans la Méditerranée Orientale — outre la réforme des consulats, dans le secteur diplomatique, et l'encouragement de la Compagnie du Levant, dans le domaine économique — une orientation scientifique: 12 «jeunes de langue » avaient été envoyés à Constantinople pour y apprendre les langues orientales [28], cependant

---

Idem, *Aufsatze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, vol. II, Munich, 1966, pp. 51 sqq.

[24] Raoul Clément, *Les Français d'Egypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Le Caire, 1960, p. 31.

[25] *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier (...) en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans*, vol. I—II, Paris, 1676—1679.

[26] *Voyages de M. de Thevenot au Levant (1655—1666)*, vol. I—II, Paris, 1664. Voir surtout vol. I, pp. 250 sqq.

[27] Cf. Mohammed Abdel-Halim, *Antoine Galland, sa vie et son œuvre*, Paris, 1964.

[28] Il s'agit des « enfants de langues de France », au sujet desquels v. A. Galland, *Journal...*, vol. I, p. 163 et n. 3. Recrutés à l'Ecole des langues orientales de Paris, entre-

que des émissaires spéciaux étaient partis en Orient à la recherche de manuscrits et de livres destinés à enrichir d'une documentation nouvelle la bibliothèque royale [29].

A l'action des érudits laïcs venait s'ajouter celle des missionnaires. Une « mission du Levant » avait été créée en 1609 à Constantinople. En 1622 prenait naissance la Congrégation *De propaganda fide* [30]. En ce qui concerne le sens immédiat de l'offensive missionnaire au Levant, il n'y a pas à se tromper : il était moins pro-chrétien qu'anti-islamique. L'élan « fut donné par un homme qui était bien placé pour être très efficace : le célèbre Père Joseph, "l'Eminence Grise", l'ami de Richelieu. Parmi les grands desseins de ce vaste cerveau, il y avait eu celui d'entreprendre une Croisade contre les Turcs. Lorsqu'il se fut rendu compte que son projet était irréalisable et qu'il eut éliminé ses belliqueux complexes dans son interminable poème de la *Turciade*, le Capucin se tourna vers d'autres moyens de faire reculer l'Islam : la mission » [31].

Nous verrons plus loin quel fut le rôle des missions dans la formation d'une catégorie particulière d'intellectuels sud-est européens : les convertis. Mais les apôtres du catholicisme au Levant ont également inscrit une page importante dans l'histoire de l'Orientalisme. Par zèle ou par curiosité — ils arrivaient jusqu'en Egypte et en Abyssinie. Ils s'intéressaient aux monuments, aux manuscrits, à la langue, aux mœurs des pays où ils pénétraient [32]. L'Europe découvrait ainsi de nouvelles zones de culture qu'elle commençait maintenant à aborder en faisant

---

tenus à l'Ambassade de France à Constantinople, ces jeunes gens avaient un professeur turc (*hodja*) et étaient destinés à l'appareil français de relations avec l'Orient. Voir également Mohammed Abdel-Halim, *op. cit.*, p. 34, n. 15. Pour les projets de Colbert concernant le Levant, v. notamment *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, éd. par P. Clément, vol. I—X, 1861—1865 ; comte de Saint-Priest, *Mémoire sur l'Ambassade de France et le commerce français dans le Levant*, Paris, 1877 ; C. W. Cole, *Colbert and a century of French mercantilism*, vol. I—II, New York, 1939.

[29] H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles*, vol. I—II, Paris, 1902.

[30] R. Clément, *op. cit.*, p. 22.

[31] Daniel-Rops, *Histoire de l'Eglise du Christ*, vol. V_2 (*L'Eglise des temps classiques. L'ère des grands craquements*), Paris, 1958, p. 137 ; cf. également L. Kilger, *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda. Eine Wendezeit der Missionsgeschichte*, dans « Zeitschrift für Missionswissenschaft », 12 (1922), pp. 15 sqq. et A. Castellucci, *Il risveglio dell'attività missionaria e le prime origini della S. Congregazione de Propaganda Fide*, dans *Le conferenze al Laterano, marzo-aprile 1923*, Rome, 1923, pp. 117—254.

[32] L'exploration de l'Egypte commence dans la seconde moitié du XVIIe siècle par les Capucins François et Portais (R. Clément, *op. cit.*, pp. 101 sqq.), mais dès 1633—1636 l'humaniste et collectionneur de Peiresc demandait des livres éthiopiens à P. Agathange et recevait des manuscrits coptes de P. Minuti (Apollinaire de Valence, *Correspondance de Peiresc et de P. Agathange de Vendôme*, Paris, 1891, pp. 210—269). Pour les recherches égyptiennes de 1647 de P. Elzéar, v. Balthazar de Monconys, *Journal des voyages ...*, Lyon, 1665, pp. 169—192 ; pour celles de 1672—1673 de P. Vansleb, voir sa *Nouvelle relation en forme de Journal d'un voyage fait en Egypte... en 1672—1673*, Paris, 1677.

usage de moyens plus sûrs, d'informations exactes, prises sur les lieux par des personnes instruites et souvent objectives.

INDICES CULTURELS DE LA TURCOCRATIE : LE LIVRE

Le contact avec l'Europe du Sud-Est a dû paraître tout aussi déconcertant aux premiers orientalistes qu'il l'est pour le chercheur d'aujourd'hui. Il s'agissait en effet d'un monde extrêmement varié dans ses manifestations culturelles, où peuples, langues, formations intellectuelles, aspirations, structures mentales, constituaient autant de problèmes qui demandaient, pour être déchiffrés correctement, à la fois de l'expérience, de l'érudition et de la réflexion.

Dans la distribution territoriale des cultures du temps, les points de repère n'étaient pas les frontières, mais les centres d'activité et de rayonnement. L'Europe du Sud-Est possédait au XVII[e] siècle un certain nombre de centres pareils, à l'intérieur ou en-dehors de son territoire : Constantinople, Candie, Athènes, Janina, l'Athos, Agrapha, Chios, Corfou, Bucarest, Jassy, Raguse — mais aussi le Caire, Venise et Rome. Quoique située au-delà des bornes de l'Europe sud-orientale, l'Université de Padoue, par exemple, jouait dans la formation des intellectuels de cette zone un plus grand rôle que l'Académie Patriarcale de Phanar.

Ces centres avaient des fonctions multiples. Ainsi, Constantinople était le siège d'une vie intellectuelle turque, mais grecque aussi et, en outre, un lieu de rencontre pour des intellectuels d'autres nationalités : Roumains, Arméniens, renégats magyars ou vénitiens, mais aussi pour des orientalistes d'Occident. Crète ou les îles ioniennes étaient des centres d'éducation pour les Grecs, mais aussi pour les Italiens ; Raguse, pour les Italiens et les Slaves du Sud ; Bucarest et Jassy, pour les Roumains et les Grecs. En dedans ou en dehors des frontières de l'Empire, ces centres favorisaient les contacts entre l'Orient et l'Occident.

A Constantinople, il y avait un incessant contact entre des idées et des hommes appartenant à deux mondes et à deux spiritualités diverses. Sur les rives du Bosphore, la nouvelle capitale coexistait avec l'ancienne cité de tradition byzantine. Dans la société turque soumise au rituel islamique, d'un rigorisme caractéristique pour les structures réfractaires aux changements, l'intellectuel — prêtre, magistrat ou enseignant — occupait nécessairement une position centrale, souvent une position privilégiée. Galland relève avec justesse *la place importante qu'occupe le livre dans la vie ottomane*. Le *Journal* de ce collectionneur passionné de manuscrits orientaux abonde en notes concernant le commerce des livres et ses propres acquisitions — qui étaient fort importantes.

Les contacts assidus du docte français avec les intellectuels européens ou turcs étaient complétés par la fréquentation d'une catégorie spéciale d'auxiliaires de la culture, souvent plus réceptifs que les érudits — esclaves de la tradition — aux nouvelles tendances et aux nouvelles préoccupations intellectuelles : les marchands de livres. « Il y a à Constantinople et aux lieux voisins, note-t-il, plusieurs manuscrits grecs ou entre les mains des Turcs qui les ont pris sur les Chrestiens, ou chez les Grecs, particulièrement les moines ou les prestres et leurs héritiers ; et les uns et les autres s'en soucient à vendre. » [33] Avec leur aide, Galland réussit à acquérir des œuvres remarquables. Quant au profit qu'il a tiré de telles fréquentations, toute son activité d'orientaliste l'atteste. Au cours de celle-ci, il se convainquit de la valeur de la culture orientale, ainsi qu'en témoignent ces paroles : « Tous ces livres si diversifiéz donneront lieu de faire réflexion que *les sçavans des nations orientales ont un grand champ pour acquérir chez eux ce que l'on appelle érudition.* » [34]

Galland avait très bien observé que le manuscrit et le livre sont d'excellents indices de la circulation des idées, de l'intensité et des nuances de la vie intellectuelle [35]. Dans la formation d'un nouveau type d'intellectuel oriental, aussi bien que dans le renforcement des contacts Orient-Occident, le livre joue un rôle de premier plan. Des lectures abondantes et variées deviennent au XVIIe siècle une pratique et une passion pour l'humaniste sud-est européen. L' « éloge du livre » dû au chroniqueur moldave Miron Costin [36] et fréquemment cité, d'une part, les catalogues des bibliothèques roumaines et grecques de la période pré-moderne, d'autre part, attestent le nouveau courant. Il apportait de l'Occident, avec les livres, ce besoin nouveau de lecture, qui visait à satisfaire non seulement des buts strictement *doctrinaires*, mais aussi la simple *curiosité* et le *plaisir* [37]. Soulignons qu'*un courant semblabe de textes avait lieu en sens inverse*. La chasse aux manuscrits orientaux — grecs, arabes, persans, coptes, turcs, caraïtes, arméniens, hébreux, etc. domine toute

[33] A. Galland, *Journal...*, p. 275.

[34] A. Galland, dans sa *Préface* à la *Bibliothèque Orientale ou... Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance de l'Orient...*, par M. d'Herbelot, Paris, 1697.

[35] Concentration de la pensée, moyen de diffusion rapide des idées, instrument créant de nouvelles habitudes de travail intellectuel — le livre (et non seulement le livre imprimé) a fait l'objet, en tant que facteur de civilisation, des jugements lucides de Lucien Febvre, dans sa *Préface* à L. Febvre et H. J. Martin, *L'apparition du livre*, Paris, 1958, p. XXV.

[36] « Il ne saurait y avoir dans toute la vie de l'homme de plus utiles et de plus beaux loisirs que la lecture », écrivait à la fin du XVIIe siècle le vieux chroniqueur moldave : v. *De neamul moldovenilor* (Sur le peuple des Moldaves), dans *Opere* (Œuvres), éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 244.

[37] Voir dans ce sens les analyses pertinentes d'Alexandru Duţu, *Peregrinarea cărţilor de „desfătare'' brîncoveneşti* (La pérégrination des livres de « distraction » de Constantin Brîncoveanu), dans son ouvrage *Coordonate ale culturii romănşeti în secolul XVIII* (Coordonnées de la culture roumaine au XVIIIe siècle), Bucarest, 1968, pp. 25 sqq., où il s'agit aussi des dernières décennies du siècle précédent.

l'histoire des échanges entre l'Orient et l'Occident au XVII[e] et au XVIII[e] siècles. Les agents de ce noble trafic sont des plus variés : marchands, ambassadeurs, consuls, voyageurs, prêtres, moines, libraires locaux. Dès le XVI[e] siècle, les ambassadeurs de France auprès de la Sublime Porte sont invités à chercher des manuscrits [38]. L'historien Jacques de Thou, bibliothécaire du roi, écrit en ce sens à l'ambassadeur Harley de Lancy. En 1613, des recherches dans ce même but sont projetées à Alexandrie et dans la Thébaïde. L'intérêt pour les antiquités — tel que le manifestent un Maillet ou un Le Chaire — devient un atout pour une nomination au poste de consul au Caire, ainsi qu'il ressort de ce passage d'une lettre de de Thou à Peiresc au sujet des titres du candidat à ce poste, Santo Seghezzi : « Il est fort homme de bien et capable de faire avoir afforce livres et à bon marché. »[39] Les connaisseurs en livres — érudits, libraires ou courtiers, métier en plein essor — sont de plus en plus recherchés. Galland fournit de précieuses informations sur les libraires, il montre les marchandages qui ont lieu à Constantinople pour un livre caraïte [40]. Les bibliothèques impériales, princières ou conventuelles sont fréquentées dans toute l'étendue de la Turcocratie — des Pays Roumains à Constantinople, de Syrie et Jérusalem jusque dans les coins les plus perdus de l'Egypte et de l'Abyssinie. Il existe des témoignages des XVII[e] et XVIII[e] siècles sur la bibliothèque de Mărgineni (Valachie) des Cantacuzino, qui fut visitée par le patriarche Macaire d'Antioche et, plus tard, par l'épigraphiste anglais Edmund Cishull [41] ; sur la bibliothèque du monastère de Văcăreşti, à Bucarest, des princes Mavrocordato et sur celle de la Métropolie de Hongro-Vlachie, où se documentait l'historien Sulzer ; sur la bibliothèque du boyard Andronachi, fréquentée par Jean-Claude Flachat [42]. Lors de son long séjour à Constantinople, Dimitrie Cantemir utilisait, par l'intermédiaire d'amis, la bibliothèque du Sérail [43]. A l'occasion des luttes entre Turcs et Impériaux

---

[38] R. Clément, *op. cit.*, pp. 26—27 ; H. Omont, *op. cit.*

[39] Bibliothèque Nationale, Nouv. Acquisitions, 5174, pp. 125 et 129 ; cf. R. Clément, *op. cit.*, pp. 27, 106—107.

[40] A. Galland, *Journal...*, pp. 31, 185, 275, etc. Selon Evliya Tchelebi, *Seyahatnamesi...*, éd. Necib Asim, vol. I, Istanbul, 1314 (= 1898), p. 609, il aurait existé à Constantinople en 1631 300 *sahaf* (libraires), avec 50 magasins, pour les corporations religieuses, et 200 autres, avec 60 magasins, pour les autres catégories de lecteurs. A ces chiffres il faut ajouter — d'après la même source — comme auxiliaires de la confection et de la conservation du livre, 300 relieurs travaillant dans 100 ateliers.

[41] C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain, le « stolnic » Constantin Cantacuzino), Bucarest, 1967, pp. 3 sqq.

[42] N. Georgescu-Tistu, *Bibliografia literară română* (Bibliographie littéraire roumaine), Bucarest, 1932, pp. 136—139.

[43] Demetrius Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. par M. de Joncquières, t. I, Paris, 1743, p. 184.

en Hongrie (1687), auxquelles il prit part, le studieux jeune boyard fréquenta probablement les bibliothèques des monastères, qui lui auront peut-être fourni certaines sources pour son premier ouvrage *Le Divan* (Jassy 1698) [44]. Au cours du même siècle, le Capucin Cassien visite des monastères coptes et établit des listes de manuscrits, mentionnant que « ce sont des livres ecclésiastiques, grand nombre de psautiers, évangiles » et déplorant que « leurs livres sont jettés par terre et tenus en fort peu estime ». Toutefois, dans les quatre monastères coptes de saint Macaire, il ne put accéder qu'à trois bibliothèques, « car au quatrième ils ne purent ou feignirent de ne pouvoir trouver les clefs » [45]. La réserve des moines face à la curiosité des chercheurs occidentaux — qui se manifeste aujourd'hui encore — avait à sa base des motifs anciens et légitimes : en 1717, au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï, on ne permet à un voyageur ni de faire un inventaire, ni de copier des manuscrits, mais seulement de les voir, « à cause des vols précédents » [46]. Cette réserve devait être encore plus marquée dans les bibliothèques arabes ou turques, nombreuses, importantes et bien organisées, mais accessibles seulement aux fidèles de l'Islam stipulés par l'acte de donation des livres (*waqf*) [47] ; les informations de Cantemir sur les collections de la bibliothèque du Sérail constituent une grande exception.

INDICES CULTURELS DE LA TURCOCRATIE: LES ÉCOLES

Un réseau étendu de bibliothèques implique certes, un public instruit, à la fois capable et désireux de les fréquenter. La capitale de l'Empire ottoman disposait à ce qu'il semble, de nombreuses institutions d'enseignement pour la formation d'érudits ou de fonctionnaires d'Etat. A en juger par les chiffres, quelque peu optimistes peut-être, d'Evliya Tchelebi[48], il existait à Constantinople de son temps 1 993 écoles primaires, 78 médressés, dont les plus élevées étaient celles

---

[44] Cf. notre étude *Începuturile literare ale lui Dimitrie Cantemir* (Les débuts littéraires de Dimitrie Cantemir), dans D. Cantemir, *Divanul* (Le Divan), éd. V. Cândea, Bucarest, 1969, p. XXIII.

[45] R. Clément, *op. cit.*, p. 27.

[46] Mahfouz Labib, *Pèlerins et voyageurs au Mont Sinaï*, Le Caire, 1961, pp. 103—104.

[47] Ioussef Esche, *Les Bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte au Moyen Age*, Damas, 1967, p. 374. Pour les bibliothèques turques de l'Europe du Sud-Est, v. l'article de C. Culpan, *Balkanlar' da Osmanlı türk kutuphaneleri* (Les bibliothèques turques aux Balkans à l'époque ottomane), dans « Turk kültürü », 1966, n° 40, pp. 418—425.

[48] Louis Bazın, *Littérature turque*, dans *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des littératures*, vol. I, Paris, 1955, p. 930, attribue pourtant à Evliya une « valeur documentaire inégalée à l'époque, en dépit d'exagérations que leur invraisemblance rend pratiquement inoffensives ».

fondées par des sultans, 35 écoles coraniques et 135 écoles de traditions (*dar ül-hadis*)[49]. Même en réduisant le nombre par souci d'objectivité, ces chiffres attesteront néanmoins une intense activité d'enseignement—car il s'agit, pour l'instant, seulement de la population de la capitale de l'Empire.

Cependant, pour un Turc à l'âge de la formation intellectuelle, Constantinople n'était pas tout. De même que Padoue pour les jeunes Grecs, le but rêvé pour un Turc assoiffé de culture était Le Caire, avec son université d'immense prestige — al-Azhar. La jeunesse estudiantine ottomane détenait assurément une place importante dans cet ancien centre de culture islamique, puisque, parmi les salles destinées aux différents groupes d'étudiants, l'une était réservée aux Turcs (*al-Atrak*) [50].

De tous les centres urbains de l'Empire, Constantinople était le siège de la vie intellectuelle grecque la plus intense. La capitale n'avait jamais cessé, depuis la conquête, d'exercer ce rôle, mais au XVII^e^ siècle sa vie culturelle connaissait une nouvelle orientation. La grande école nationale du Patriarcat était dirigée à partir de 1626 par le philosophe néo-aristotélicien Théophile Corydalée et ensuite, à partir de 1646, par le disciple de celui-ci, Jean Caryophyllis [51]. Pourtant, en 1655, Alexandre Mavrocordat constatait — ainsi que nous l'apprend son élève Jacques Manou — que « les chrétiens de la ville étaient non seulement privés de toutes notions philosophiques, mais ignorants sur les lettres grecques; aussitôt il organisa une réunion d'hommes intelligents; il améliora d'abord leurs mœurs conformément aux principes de la philosophie morale; puis, comme un bon et diligent père de famille, il leur enseigna la langue grecque et la philosophie» [52]. Il s'agit du soi-disant Παιδαγωγεῖον créé avec l'aide financière de Manolakis Manou de Castoria, protecteur connu de la culture et de l'enseignement grecs [53]. Outre la philosophie, on y enseignait la littérature, la rhétorique et les « sciences ». C'est l'école dont Cantemir fait l'éloge et dont il a lui-même suivi les cours.

Des écoles grecques similaires existaient dans différentes régions de la Turcocratie, dans les îles Ioniennes ou dans l'Archipel. A la fin du siècle, Anastase de Nausa rapporte que le nombre de « collèges » fonctionnant dans les villes grecques s'élève à 40 [54]. Les plus connus,

---

[49] Evliya Tchelebi, *Seyahatnamesi...*, éd. cit., I, pp. 524—525.

[50] H. A. R. Gibb et J. R. Kramers (hrsg.), *Handwörterbuch des Islams*, Leyde, *s. v.* al-Azhar.

[51] Cf. Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans*, 2^e^ éd., Thessalonique, 1967, pp. 54 sqq.

[52] Cf. G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881, pp. 27—28.

[53] M. I. Gedeon Ηρονικὰ τῆς Πατριαρχικῆς 'Ακαδημίας. 'Ιστορικαὶ εἰδήσεις περὶ τῆς Μεγάλης τοῦ Γένους Σχολῆς, 1454—1830 (Chronique de l'Académie Patriarcale. Données historiques concernant la Grande Ecole de la Nation, 1454—1830), Constantinople, 1883.

[54] G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 30.

par leur ancienneté, leur continuité ou le prestige de ses professeurs, étaient : le Petit Collège, ou Collège d'Epiphanios, de Ianina, fondé en 1645 ; le Grand Collège, ou Collège de Giouma, de la même ville (1675) ; le Mouseion d'Agrafa (où enseignèrent Eugène Ianoulis, disciple de Corydalée et ensuite Anastase Gorgios) ; l'Ecole d'Athènes, fondée par Corydalée en 1645, puis celle d'Epiphanios (1667) ; le Collège de Chios, fondé en 1660, avec une importante contribution de Léon Allatius ; l'Hellénomusée de Pathmos, créé du temps d'Alexandre Mavrocordato, l'École de Jérusalem, qui a connu une activité particulière sous la direction des patriarches Nectarios, Dosithée et Chrisanthos ; enfin, l'Académie de Corfou, qui a fonctionné jusqu'en 1732. Ajoutons le collège grec de Venise et le Frontistère Flanginien fondé dans cette même ville en 1664 par Thomas Flanginis de Corfou, l'Hellénomusée Cotounien, créé par la donation de Jean Cotounios de Veria, auprès de l'Université de Padoue [55].

Enfin, les structures pédagogiques grecques comprenaient encore les écoles élémentaires fonctionnant auprès des paroisses [56], ou peut-être même dans telle maison d'artisan, comme celle d'Athènes décrite en 1673 par Guillet [57]. Ainsi qu'on peut le voir, le tableau de l'enseignement au XVII^e siècle était relativement riche par rapport aux conditions d'alors de l'hellénisme.

Vers la fin du siècle, il comprendra pour une longue période une nouvelle zone, celle de la Valachie et de la Moldavie, avec les Académies Princières de Bucarest et de Jassy, où l'enseignement avait lieu en grec [58]. Depuis quelques dizaines d'années, des tentatives avaient été faites dans les deux principautés en vue d'organiser un enseignement qui dépasse les habituelles écoles de lecture-écriture et d'initiation catéchistique fonctionnant auprès des églises ou des monastères. Durant les règnes de Matei Basarab et de Vasile Lupu, des écoles d'un échelon « plus élevé » furent créées à Tîrgovişte et à Jassy [59], au monastère des Trois-Hiérarques. Un collège à enseignement en grec et latin, dont le professeur principal

[55] *Ibidem*, pp. 34–78.

[56] *Ibidem*, pp. 14–24.

[57] *Ibidem*, p. 18. Néanmoins, en ce qui concerne la valeur des relations de Guillet, voir plus haut, n. 32.

[58] Au sujet de l'enseignement roumain au XVII^e siècle, voir Victor Papacostea, *O şcoală de limbă şi cultură slavonă la Tîrgovişte în timpul domniei lui Matei Basarab* (Une école de langue et de culture slavonnes à Tîrgovişte sous le règne de Matei Basarab), dans « Romanoslavica », 5 (1962), pp. 183–194 ; Idem, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, dans RESEE, 1 (1963), pp. 7–39 ; Idem, *La fondation de l'« Académie grecque » de Bucarest*, *ibidem*, 4 (1966), pp. 115–138 ; Ştefan Pascu, *Collèges et académies dans les Pays Roumains au Moyen Age*, dans « Revue Roumaine d'histoire », 5 (1966), pp. 925–936 ; Ştefan Bîrsănescu, *Academia domnească din Iaşi* (L'Académie princière de Jassy) *1714–1821*, Bucarest, 1952.

[59] Suivant Marco Bandinus, administrateur de l'Eglise catholique de Moldavie en 1644–1649, il aurait existé de son temps à Jassy 20 écoles avec 200 écoliers : V. A. Urechiă, *Codex Bandinus. Memorii asupra scrierii lui Bandinus de la 1646* (Le Codex Bandinus. Mé-

était Pantaleon (Païssios) Ligaridès, fonctionna un certain temps, toujours à Tîrgoviște, après 1646. Ces écoles marquent la répercussion au-delà des Carpates des initiatives pédagogiques de Transylvanie et d'Ukraine où, poussés par l'offensive de la Contre-Réforme, les calvinistes et les orthodoxes se défendaient par des collèges, fondés récemment, à Alba Iulia (1622), Kiev (1632) et Orăștie (fin du XVII^e^ siècle). Sous le règne de Constantin Brîncoveanu (en 1694), ou peut-être quelques années plus tôt, l'Académie princière du monastère de Saint-Sabbas commençait son activité à Bucarest. Une école de langue grecque fut créée en 1714 à Jassy.

Ces institutions complétaient heureusement les coordonnées culturelles de la Moldavie et de la Valachie, pays destinés, grâce à leur statut politique et économique spécial dans le cadre de la Turcocratie, à jouer un rôle important dans la renaissance culturelle de toute l'Europe du Sud-Est à l'époque moderne. Parce qu'ils jouissaient d'une relative aisance économique et d'une autonomie politique qui leur donnait le droit d'être gouvernés par des princes autochtones ou tout au moins (à l'époque phanariote) chrétiens, étant donné aussi leur contribution matérielle permanente à l'entretien des institutions religieuses de l'Orient orthodoxe [60] et les rapports actifs qu'ils entretenaient avec les grandes puissances voisines — l'Autriche, la Pologne et la Russie —, les Pays Roumains ont été, depuis le XVII^e^ siècle jusqu'à la formation des Etats balkaniques, une région idéale de refuge, de secours matériels et de retraite à des fins de création intellectuelle ou d'activité culturelle et politique pour les érudits de toutes les nations balkaniques. Ce rôle était reconnu par les intellectuels du temps. « Que manque-t-il à ce pays pour s'enorgueillir et se réjouir et pour se déclarer le pays le plus heureux et béni entre tous les pays et tous les Etats de la terre? — se demande Sevastos Kyménites dans ses *Paroles d'éloge pour... le prince Constantin* (*Brâncoveanu*) *Basarab*. Rien d'autre que la souveraine, la première et la plus élevée de toutes les vertus, qui engendre toutes les bonnes choses parmi les hommes, à savoir la sagesse et l'étude et l'enseignement et la lumière brillante du livre et la civilité et l'ornement de l'esprit et

---

moires sur l'écrit de Bandinus de 1646), dans « Analele Acad. Rom. », II^e^ sér., Mém. Hist., 11 (1895), pp. CIV—CVI. En 1653, Paul d'Alep trouve l'Ecole des Trois-Hiérarques logée dans un édifice « unique et magnifique » (*Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche*, dans R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, t. XXII, Paris, 1930, p. 182 sqq.). Au sujet du climat culturel de Jassy, ville au commerce bien développé au XVII^e^ siècle, v. Georgeta Crăciun, *Călători străini despre Iași în secolele XIV—XIX* (Voyageurs étrangers sur Jassy aux XIV^e^ —XIX^e^ siècles), dans « Studii și articole de istorie », 8 (1966), pp. 239—254.

[60] V. pour ces aides Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul Ortodox* (Traces roumaines dans l'Orient Orthodoxe), 2^e^ éd., Bucarest, 1937; Teodor Bodogae, *Ajutoarele românești la mînăstirile din Sfîntul Munte Athos* (L'aide roumaine aux monastères du Saint Mont Athos), Sibiu, 1940.

de toutes les vertus morales. »[61]. Ajouté au XVII^e siècle à l'activité artistique et typographique existante depuis longtemps et dont bénéficiait tout l'Orient chrétien — Roumains, Grecs, Arabes, Slaves du Sud, Géorgiens — l'enseignement apporte un nouveau bienfait, amplifiant encore le rôle considérable du facteur roumain dans la culture orientale du temps.

A l'exception de la Dalmatie, les autres zones du Sud-Est européen ne disposaient pas de structures culturelles comparables à celles mentionnées plus haut. Nous ne disposons pas de données suffisantes sur la situation de la Bulgarie durant cette période, mais il est certain qu'au moins l'instruction — dont le niveau devait être des plus modestes — était assurée dans les zones orthodoxes par le système grec (écoles conventuelles et paroissiales) et dans les zones islamisées suivant le système turc. Les communautés catholiques étaient incontestablement plus favorisées dans le domaine de l'enseignement. La propagande était basée en grande mesure sur les écoles, telle que celle de Sofia, qui pouvaient ouvrir aux élèves — fût-ce par la théologie — les horizons occidentaux [62].

La Bosnie et l'Herzégovine constituaient, avec l'Albanie, la limite ouest de la création culturelle islamique dans la Péninsule. Le réveil national de l'époque moderne a relégué à l'arrière-plan le long effort littéraire, théologique et scientifique des intellectuels bosniaques d'expression orientale, effort non seulement couronné de réussites des plus remarquables, mais pleines d'intérêt aussi pour l'étude des contacts entre l'Orient et l'Occident [63]. Entre la perte de l'indépendance du royaume de Bosnie (1463) et l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche (1878), la culture des deux provinces a été illustrée par près de trois cents personnalités qui, outre leur langue maternelle, cultivaient aussi soit le turc, soit l'arabe, soit le persan, parfois deux de ces langues ou même toutes les trois.

Pour les nécessités de leurs études, les uns — plus rarement, certes — apprenaient des langues occidentales, tel le chroniqueur Ibrahim

---

[61] E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XIII, Bucarest, 1909, p. 227.

[62] Ivan Dujčev, *Il cattolicessimo in Bulgaria nel secolo XVII*, dans « Orientalia christiania analecta », 1937, pp. 30 sqq.

[63] Cf. Z. Veselá, *O muslimské Bosně* (La Bosnie musulmane), dans « Novy Orient », 21 (1966), pp. 216—217. Au sujet de la contribution bosniaque à la culture de l'Islam, v. l'étude de Smail Balić, *Der südslavische Anteil an der Prosaliteratur der Osmanen*, dans « Österreichische Osthefte », 8 (1966), cah. 6, pp. 468—477. Ce que l'on connaît de ce chapitre des littératures sud-est européennes est dû à la curiosité des orientalistes occidentaux, mais aussi et surtout au zèle des auteurs bosniaques ou turcs (v. plus loin). Balić tente de reprendre le problème avec des intentions de réhabilitation, convaincu que, bien que « l'ordre féodal ne favorise évidemment pas le progrès de la civilisation, le XVII^e siècle et, en partie, le XVIII^e ont représenté pour la Bosnie, en comparaison de la période pré-turque, une époque de grand essor culturel et social » (p. 470). L'auteur déplore que certains auteurs, influencés par des considérations nationales ou idéologiques, ont négligé les aspects positifs de l'idéal religieux des musulmans bosniaques et ont par là sous-estimé leur œuvre culturelle. Les passages de cette étude qui ont trait à la Bosnie tirent leur information de l'étude de Balić.

ibn Abdillah Pečevi Alaibegović (mort en 1651), qui savait le hongrois, langue par l'intermédiaire de laquelle il pouvait accéder aux sources latines.

On connaît la place importante qu'a tenue le facteur sud-slave — et bosniaque en premier lieu — dans la vie politique de la Porte. Un nombre impressionnant de grands-vizirs, parmi lesquels le renommé Mehmed Pacha Sokolli (Sokolović, en fonction de 1565 à 1579), étaient de cette origine ethnique. Il ne semble pas qu'un jeune musulman de Bosnie, plein d'ardeur intellectuelle rencontrât plus de difficultés qu'un Anatolien pour accéder à de hautes études. Le fait est que, pour cela, il devait prendre le chemin de Stamboul. Une fois en possession des titres convoités, il pouvait revenir dans son pays, comme Hasan ibn Turkhan al-Kafi al-Aghisari (Prušćak) professeur et cadi à Prušac (m. 1616), ou comme Mustafa Ejubović, dit Sheikh Jujo, mufti de Mostar (m. 1707) ; mais beaucoup d'entre eux restaient à poursuivre leurs études ou écrire dans d'autres parties de l'Empire, plus favorisées sous le rapport du climat intellectuel. Si la Bosnie et l'Herzégovine ont participé à la culture ottomane, leur contribution a consisté en un contigent d'intellectuels distingués plutôt qu'en des centres de hautes études.

En dehors des zones de culture islamique et souvent en interférence avec celles-ci, d'autres territoires culturels sont dignes d'être mentionnés chez les Slaves du Sud orthodoxes, chez les Serbes catholiques, en Croatie et en Dalmatie [64]. Raguse, l'« Athènes sud-slave », connaît justement au XVII^{e} siècle, jusqu'au terrible tremblement de terre de 1667, un e période de remarquable essor, marquée par les œuvres de Iovan Gundulić, Gjion Palmotić et Ignacij Gjorgjić.

Plus au Sud, l'Albanie, malgré de minces zones de culture occidentale maintenues grâce au catholicisme, était pratiquement noyée dans l'islamisme [65]. On doit à Evliya Tchelebi la seule description d'une certaine ampleur de ce pays pour l'époque qui nous intéresse [66]. Vers

---

[64] Cf. I. Kukuljević-Salcinski, *Književnici u Hrvatah s ove strane Velebita živivši u prvoj polovini XVII vieka* (Ecrivains croates d'en deçà du mont Velebit, dans la I^{ère} moitié du XVII^{e} s.), dans « Archiv za povjectnicu jugoslav », 9 (1868), pp. 152—342 et 10 (1869), pp. 1—222 ; I. Coleti, *Illyrici sacri*, t. VIII, Venise, 1819 ; J. Jelenić, *Bio-bibliografia franjevaca Bosne srebrenicke* (Bio-bliographie des franciscains de la Bosnie), t. I, Zagreb, 1925 ; Cyril Wilczkowski, *Littérature dalmate*, dans *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures*, vol. II, Paris, 1956, pp. 1367—1377 ; I. Šimrak, *De relationibus slavorum meridionalium S.R.E. Apost. saec. XVII et XVIII*, vol. I, Zagreb, 1926.

[65] Fulvio Cordignano, *Geografia ecclesiastica dell'Albania dagli ultimi decenni del secolo XVI alla metà del secolo XVII*, dans « Orientalia christiana », 36 (1934), n° 4 ; E. Rossi, *Saggio sul dominio turco e l'introduzione dell'Islam in Albania*, dans « Albania », 3 (1942), fasc. 4, pp. 1—14.

[66] Dans *Seyahatnamesi...*, vol. VI ; cf. Fr. Babinger, *Ewlijâ Tchelebi's Reisewege in Albanien*, dans « Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprache », 33 (1930), 2^{e} part. : Westasiatische Studien, pp. 138—178 ; l'étude est reprise dans Idem, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und Levant*, vol. II, Munich, 1966, pp. 51—89. Pour la situation de l'Albanie au début du XVII^{e} siècle, v. la relation sur le nord du pays de l'archevêque

1661—1662, il note à Scutari onze mosquées, chacune avec sa médressé, il y rencontre des érudits *softa* et *ulema*; à Delvina, il y avait trois médressés, trois écoles élémentaires et trois monastères, de même dans les autres grandes villes, comme Gjinokastra et Berat, laquelle — outre une *teke* — avait des médressés et des écoles du temps de Bayazid II. A Valone le voyageur turc parle de trois médressés, cinq écoles élémentaires, trois monastères avec cent derviches et une *teke*. Kavaja renfermait deux médressés (sans écoliers), trois écoles élémentaires et deux monastères; Pequin, trois médressés, cinq écoles fréquentées et deux monastères; Elbasan, enfin, n'avait pas moins de dix monastères, 46 mosquées avec leurs médressés, voire un médecin, Muhki Tchelebi, le « Souffle du Méssie », qui « pouvait même ressusciter les morts ». La population parlait l'albanais, mais les gens instruits savaient le grec, le turc, certains même le persan.

Malgré ces implantations sur les rives de l'Adriatique, trois siècles après la conquête la Turcocratie européenne était, du point de vue culturel, tout aussi peu victorieuse dans les Balkans qu'en Perse ou dans les pays arabes. René Grousset a remarqué très justement que seule l'Anatolie grecque avait été radicalement turcisée [67]. En dehors des zones susmentionnées soumises à la domination du Croissant, qui végétaient dans leurs vieilles structures pré-islamiques, mais étaient toujours sensibles aux contacts avec l'Occident, la Méditerranée orientale comprenait encore des territoires soustraits à l'influence directe de l'Islam. D'abord les îles, objet de disputes séculaires entre deux guerres saintes, l'une musulmane et l'autre chrétienne, le *djihad* et les croisades. Rhodes, Chypre — de même que la Hongrie — ne furent occupées que dans la première moitié du XVI^e^ siècle, aussi l'empreinte de la Romanité vénitienne y est-elle bien plus forte [68]. Soumise à peine en 1669, la Crète représenta pendant longtemps un territoire privilégié où se développaient surtout l'art et la littérature grecs, enrichis de puissants apports vénitiens, dans un climat d'aisance, de luxe et de liberté bien plus grande. Enfin, le Mont Athos, dont la concentration spirituelle chrétienne impressionnait jusqu'au gouvernement des sultans qui lui accorda maints privilèges et actes de propriété, pouvait poursuivre dans une paix rarement troublée, avec l'aide matérielle des voïvodes roumains, l'accomplissement de son ancienne vocation chrétienne.

Marino Bizzi d'Antivari, publiée par Fr. Racki, *Izvjestaj barskoga nadbiskupa Marina Bizzia o svojem putovanju g. 1610 po Albanskoj i staroj Srbiji* (Le rapport de l'archevêque de Bar, M. Bizzi sur son voyage de 1610 en Albanie et l'ancienne Serbie), dans « Starine », 20 (1888).

[67] René Grousset, *Bilan de l'histoire*, Paris, 1946, p. 282.

[68] Ce qui autorise C. Th. Dimaras à considérer comme *Signes de la fête* les manifestations culturelles chyprio-crétoises du XVII^e^ siècle, v. *op. cit.*, pp. 74—96.

Ainsi donc, dans le monde de la Méditerranée orientale, on peut cerner plusieurs zones de civilisation. La partie encore sous domination européenne (Péloponnèse, Crète, les Îles) est influencée par l'Occident. Les pays autonomes (Moldavie, Valachie, Raguse) ont préservé leurs structures fondamentales et puisent de l'Europe libre le peu que leur régime politique et leurs structures traditionnelles permettent. Ces territoires accomplissent un rôle de soutien et de refuge pour les régions soumises au Croissant. À leur tour, les nations subjuguées peuvent être réparties suivant leurs activités caractéristiques dans le cadre de l'Empire ; d'une part, les Grecs, engagés sur les plans politique et religieux ; d'autre part, les Albanais, Serbes et Bulgares, dont l'apport militaire, dû à des personnalités marquantes, ne peut néanmoins valoir des avantages du même ordre à leurs compatriotes restés dans leurs foyers.

REMÈDES AU RETARD : 1. LA RESTAURATION DE L'ANCIEN ENSEIGNEMENT

Les coordonnées culturelles révèlent dans ce monde, qui avait représenté à peine quelques siècles auparavant le summum de la pensée et de la civilisation européennes, l'existence d'un anachronique retard. Retard, bien sûr, par rapport à l'Occident, qui jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, avait cultivé la scolastique, le scepticisme de Montaigne, les doutes de la Réforme, posé les fondements de la science moderne par Galilée et Newton et donné à la pensée de nouvelles lignes de force par un Bacon, un Descartes ou un Locke. Sans doute, ce rythme d'évolution et ces tendances de la pensée pouvaient être contestés au Levant : elles ne représentaient, en somme, que l'aventure spirituelle d'un Occident évadé de la tradition, en minorité par rapport aux anciennes civilisations orientales qui, avec leurs structures immuables, dominaient encore la plus grande partie de l'Ancien Monde. Mais la vérité est que *l'Europe du Sud-Est était en recul par rapport au standard atteint par ses propres civilisations.*

Après la chute de Constantinople, la création culturelle s'était poursuivie durant près d'un siècle, mais seulement dans les régions non occupées effectivement, Romania et les Pays Roumains. Ensuite, celles-ci sont entrées à leur tour dans une longue période de stagnation. C'est pourquoi l'effort de ressusciter les traditions d'études et de culture s'avère le problème primordial pour les facteurs du Sud-Est européen capables d'initiatives, à une époque où les transformations politiques et sociales avaient transféré le poids des actions décisives à de nouvelles couches sociales et à d'autres idéaux.

Ainsi que nous le verrons plus loin, les intellectuels sud-est européens étaient unanimes à reconnaître la décadence politique, économique et culturelle de cette partie du monde. S'ils conservaient le sentiment d'une indiscutable supériorité doctrinale sur l'Occident catholique ou protestant [69], ils étaient tout aussi conscients de leur propre infériorité sur les plans de l'organisation, de la création et de l'efficience[70]. Avec le temps, dans le conflit tradition-innovation de l'histoire des idées et des institutions sud-est européennes, les divergences s'accuseront entre ceux pour lesquels c'est la pureté de la doctrine qui doit prévaloir, et ceux qui visent à rattraper l'Occident fût-ce en sacrifiant peu à peu la doctrine. Cette divergence d'attitudes en déterminera une autre quant aux moyens et aux programmes. Aussi, lorsque la conjoncture sera favorable à la reprise des activités culturelles en matière d'enseignement, d'art, d'imprimerie, de constructions et d'institutions, les programmes respectifs seront pour un certain temps partagés entre le modèle autoritaire des grandes figures du passé — empereurs byzantins, tsars serbes ou bulgares, voïvodes roumains, Pères de l'Eglise et moines érudits d'autrefois — et celui prestigieux de l'Occidental à mentalité moderne. Le XVII[e] siècle roumain est significatif à cet égard et nous avons souligné dans un précédent ouvrage [71] les tendances visiblement antagonistes qui se dessinent à cette époque en Valachie dans les programmes de renaissance culturelle : Matei Basarab s'efforçant de répéter les actes de son prédécesseur Neagoe, dont un siècle et demi le sépare ; son beau-frère Udrişte Năsturel, promoteur d'un humanisme de conception occidentale, mais d'expression slavonne anachronique ; un clergé d'extraction paysanne œuvrant en faveur d'une respectable éducation religieuse pour laquelle, réaliste, il commence à recourir à la langue vivante du peuple. Cette confrontation de programmes, qui traduit la recherche des solutions nouvelles, salutaires pour une société infirme à tant de points de vue, *trouve son expression dans l'enseignement du temps, dans la formation des intellectuels sud-est européens. Un des traits caractéristiques de ces intellectuels, bénéficiaires de plusieurs*

---

[69] « (...) Les Latins devraient se dire que si nous n'avons pas la science des choses extérieures, nous possédons, par la grâce du Christ, la science intérieure et spirituelle qui arme notre foi orthodoxe et que, sur le chapitre des sacrifices et des tribulations, nous sommes à jamais supérieurs aux Latins. (...) Il y a trois cents ans que les Turcs sont maîtres de la Grèce (...) La religion du Christ et le mystère de la pitié sont dans toute leur splendeur et vous me dites que nous manquons de science? » (Cyrille Loucaris, *apud* C. Th. Dimaras, *op. cit.*, p. 66).

[70] Accepter le fait de la supériorité occidentale, tout en la limitant à une supériorité scientifique et technique, est d'ailleurs une attitude commune des sociétés traditionnelles, dépassées par l'Europe en ce qui concerne le progrès matériel. V. dans ce sens les observations justes de H. Butterfield, *The origins of modern science 1300—1800*, Londres, 1957, p. 179.

[71] V. Cândea, *L'humanisme d'Udrişte Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, dans « RESEE 6 (1968), pp. 239—287.

styles de culture, perméables à différents modes de penser, susceptibles de comprendre et même d'adopter, suivant les circonstances, des points de vue plus d'une fois opposés, se dessine et se manifeste dès cette époque.

Dans les institutions mentionnées ci-dessus, l'enseignement — professé à des niveaux fort différents et obéissant à des traditions, des tendances et des inspirations tout aussi variées — pouvait être, en lignes générales, conservateur ou novateur. La première catégorie comprend les écoles théologiques, islamiques ou chrétiennes.

Une attention particulière était, bien entendu, accordée par les chefs du gouvernement ottoman aux futurs fonctionnaires [72]. Les jeunes gens destinés aux hautes dignités (*ichoglans*), recrutés par le système du *devchirmé* (le tribut du sang), étaient choisis parmi les enfants bien faits et beaux. Tout d'abord on les présentait au sultan, qui les envoyait à l'un de ses sérails de Péra, Andrinople ou Constantinople. Placés sous la direction d'un *kapu agasi* (chef des eunuques blancs), qui recevait une pension de 4 à 5 aspres par jour, ils commençaient par apprendre dans une des écoles (*Boyuk* ou *Küčük oda*) les principes de la religion islamique, ainsi que le turc, l'arabe et le persan. Devenus adolescents, ils pratiquaient des exercices militaires et apprenaient certains métiers liés à l'armurerie et à l'équipement, ainsi que la musique, après quoi ils faisaient leur apprentissage dans différents départements du Sérail et étaient ensuite promus à de plus hautes fonctions. Mais, affirme Ricaut — « pour les autres sciences, comme la Logique, la Physique, les Mathématiques et choses semblables, ils les ignorent absolument, aussi bien que la Géographie, quoi qu'ils possèdent une bonne partie de l'Univers » [73].

Bien que tout à fait étrangers à ce qu'entendait par éducation un intellectuel européen, ces jeunes gens n'en étaient pas moins favorisés par rapport à la masse des sujets ottomans, qui ne pouvaient aspirer aux bienfaits de la culture que par les écoles coraniques (*maktab*, *kuttāb*). Ces institutions élémentaires, qui fonctionnaient auprès des mosquées, comme les « écoles de slavon » auprès des églises et des monastères chrétiens, n'inculquaient aux élèves que des éléments de lecture-écriture et d'interprétation du *Coran* ou des « dires du Prophète » (*hadīth*). A la *madrasah* (mosquée-école), le fruit des études était un peu moins pauvre, car outre l'enseignement théologique (*kalām* ou « spéculation », *hadīth*

---

[72] Paul Ricaut, *Tableau de l'Empire Ottoman...*, traduit de l'anglois..., 1ère partie, La Haye, 1709, chap. IV : *De l'éducation des jeunes gens qu'on élève dans le Sérail pour être appelez aux grandes charges de l'Empire* (pp. 6—9) et chap. V : *De la méthode que les Turcs observent dans le Sérail pour instruire les jeunes gens dans les Sciences* (pp. 9—11). Cf. également Thevenot, *op. cit.*, chap. XXVI : *De la langue turque, des sciences des Turcs et de leurs manières de deviner* (pp. 111—114).

[73] Paul Ricaut, *op. cit.*, p. 10.

ou « tradition prophétique »), les élèves avaient l'avantage d'y apprendre la grammaire (*nahw*), la lexicologie (*bughah*), la rhétorique (*balāgagh*) et la littérature (*'ilm al-adab*) [74].

A l'Université d'al-Azhar du Caire, on enseignait les disciplines « traditionnelles » (*al-ūlūm al-naḳlyīa*) — théologie, jurisprudence, traditions et soufisme (*mystique*) — ou spirituelles (*al-ūlūm al-paḳlīya*) — philologie, métrique, rhétorique, logique et astronomie (y compris la chronologie et les « temps des prières »). On enseignait également à cette classe — mais sans leur accorder grande importance — la littérature, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles et les mathématiques. Dans la première catégorie ou insistait surtout sur la dogmatique (*al-kalām al-tawḥīd*) dans la seconde sur la jurisprudence. L'étudiant, qui à son entrée à l'Université n'avait que des connaissances sommaires de lecture, d'écriture et de calcul, commençait par apprendre pendant toute une année la grammaire de l'arabe classique, qu'il devait savoir par cœur en vers (*ajrūmīya*). L'année suivante était consacrée à la dogmatique (toujours par cœur), assez peu étendue dans la théologie musulmane ; c'était ensuite le tour du droit (*al-fiqh*), enseigné sur la base du *Coran*, de la tradition et d'une vingtaine de livres de jurisprudence, conformément au rite *hanifit* (pur, orthodoxe), officiel dans l'Empire ottoman. La rhétorique, la logique, la prosodie et l'art de réciter correctement le *Coran* étaient étudiés après les trois sciences principales, au choix de l'étudiant. L'enseignement consistait surtout en leçons apprises par cœur. Les professeurs commentaient les textes, afin d'en faciliter la compréhension et l'assimilation, tout en prenant garde de ne rien ajouter aux exégèses classiques dont ils se servaient [75].

De retour chez eux après avoir franchi avec succès les échelons de la consécration scientifique (*danichmend*, *mulazim*, *muderris*) que pouvaient offrir, en fait d'activité intellectuelle, à ces jeunes gens, devenus *molla* ou *kadi*, Constantinople ou d'autres centres de l'Empire? Tout d'abord, des lectures : les manuscrits qui ont circulé et qui ont été copiés, étudiés et commentés attestent l'assiduité qu'ils y apportaient. Ensuite, la prêche, l'orientation des plus jeunes, le commerce d'idées dans les limites rigoureuses de la doctrine ; enfin, écrire : reprendre, en visant à y dévoiler de nouvelles valeurs, les œuvres fondamentales de la tradition islamique. La majorité des érudits ottomans se maintiennent en effet strictement dans les bornes de leur propre culture, sans incursions étran-

[74] P. Wustenfeld, *Die Akademien der Araber und ihre Lehrer*, Gottingen, 1837 ; Hanneberg, *Abhandlung uber das Schul- und Lehrwesen der Mohammedaner im Mittelalter*, 1850 ; *Handworterbuch des Islams*, éd. cit., *s. v. Madrasa* (pp. 383—393) et *Maktab* (pp.403—405).

[75] *Handworterbuch des Islams*, *s. v. al-Azhar* (col. 63—69) ; cf. aussi A. Muller et R. A. Nicholson, *Sunnites*, dans *Encyclopaedia Britannica*, 11e éd., vol. XXVI, New York, 1911, pp. 103—106.

gères. On reconnaît là l'attitude d'une société traditionnelle par excellence, dont tous les moments sont réglementés et toutes les préoccupations rigoureusement tracées. C'est justement cette attitude qui frappe l'esprit libéral des voyageurs européens au contact d'un modèle de vie qu'ils avaient de la peine à concevoir.

La conception traditionnelle de l'éducation n'était du reste pas différente dans le camp chrétien, où elle s'appuyait sur des convictions analogues quant à l'impact de la doctrine — métaphysique — sur la vie tant individuelle que sociale. Chaque fois que le Patriarcat œcuménique a pu exercer ses charges éducatives, il a veillé à ce que l'instruction, tant des laïcs que des ecclésiastiques, restât subordonnée à la tradition de l'Eglise. Un acte patriarcal de 1593 fait savoir : « Le Saint-Synode ordonne à l'évêque de chaque diocèse de veiller sur l'instruction publique et de faire les dépenses nécessaires, afin que les lettres divines et sacrées ne cessent pas d'être enseignées ; Il viendra au secours de ceux qui voudront bien enseigner, et de ceux qui désirent apprendre et qui n'ont pas de ressources. » [76]

Le siège de l'éducation orthodoxe élémentaire était l'église et le monastère. Si on compare ces écoles aux institutions d'enseignement modernes, on ne peut les considérer que du premier degré : tout ce qu'on y apprenait, c'était à lire et à écrire, plus des notions de catéchisme et de pratique liturgique. Un examen minutieux mène à la conclusion que ces gymnases traditionnels ne peuvent soutenir la comparaison avec les institutions d'aujourd'hui. Certains d'entre eux existent du reste encore et continuent à produire une catégorie anachronique d'intellectuels moyenâgeux, qui peuplent les monastères orthodoxes des Carpates au Mont Athos, peu au courant de la culture contemporaine, mais fort versés, en échange, dans les subtilités d'une série de disciplines désuètes, comme la musique byzantine, la théologie liturgique et la théologie pastorale.

À l'exception des éléments d'écriture et de catéchisme, enseignés suivant une conception éducative dont fait état, un siècle plus tard, la *Pédagogie chrétienne* de Grégoire de Moldavie — le dernier et peut-être l'unique manuel d'éducation hésychaste que nous connaissions [77] — ces établissements perpétuaient la méthode traditionnelle de l'enseignement oral, pratique, ne comportant ni règles, ni méthode.

C'est de pratique liturgique qu'il s'agit. On s'est assez peu préoccupé jusqu'à ce jour du rôle didactique important que la théologie liturgique orientale joue pour les participants, laïcs ou ecclésiastiques.

---

[76] Art. 7 de l'acte, publié par C. Sathas, Βιογραφικὸν σχεδίασμα περὶ Ἱερεμίου Β' (Esquisse bibliographique sur Jérémie II), Athènes, 1870, pp. 82—92 ; cf. G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 27.

[77] Eutychios Nesiotes, *La pédagogie chrétienne de Grégoire de Moldavie*, dans « Echos d'Orient », 9 (1906), pp. 99—108.

Sévérin Salaville a souligné à juste titre « la richesse du contenu dogmatique et moral des liturgies orientales », l'importance de leur rôle doctrinal et éducatif « méritant d'être mieux exploité qu'il ne l'a encore été jusqu'à présent » [78].

Le liturgiste catholique a, de même, attiré l'attention sur la richesse de l'*enseignement ascétique* et, notamment, sur *la large utilisation de la Bible et des écrits patristiques dans la liturgie orientale*, qui met ainsi en lumière les qualités de *synthèse théologique de cette liturgie*, capable de fournir à ceux disposés à cultiver ces textes non seulement *une excellente introduction à la doctrine chrétienne, mais aussi le moyen de réaliser cette doctrine en eux-mêmes*. Il convient de souligner encore le lyrisme poétique des textes liturgiques, qui représentent, comme on le sait, le produit d'une immense littérature à laquelle ont contribué, de Romain le Mélode jusqu'à saint Jean Damascène, Casia et Joseph, noms célèbres de la poésie byzantine. *Le caractère populaire de l'hymnographie liturgique mettait celle-ci à la portée des moines issus du milieu rural.* Le cardinal Dom Pitra a souligné avec pertinence la variété et le caractère accessible de cette littérature qui, à côté de la création folklorique, a représenté des siècles durant la seule nourriture poétique pour toute les couches sociales de la chrétienté orientale [79]. *La circulation des manuscrits démontre qu'au siècle qui nous intéresse les textes ascétiques étaient encore lus dans les monastères.* Au Mont Athos, la tradition hésychaste était encore vivante. En principe donc, *les moines disposaient des moyens nécessaires pour se former dans l'esprit de la doctrine traditionnelle de l'Eglise d'Orient.*

Dans quelle mesure utilisaient-ils ces possibilités ? Il y a lieu de croire que, le plus souvent, ils se contentaient d'assimiler formellement les rites, les règles de pénitence et les prescriptions du droit canonique. Si certains moines studieux, une fois parvenus à des degrés hiérarchiques plus élevés, réussissaient à trouver les loisirs nécessaires pour traduire les écrits des Pères de l'Eglise, tel Varlaam, métropolite de Moldavie, traducteur de l'œuvre de saint Jean Clymax, les soucis matériels ne permettaient guère à la masse des autres de s'adonner à de pareilles occupations [80].

---

[78] S. Salaville, *Liturgies orientales*, vol. I, Paris, 1932, pp. 72—73 ; cf. également Sophie Antoniadis, *Place de la liturgie dans la tradition des langues grecques*, Leyde, 1939, 367 pp.

[79] Dom J.-P. Pitra, *Hymnographie de l'Eglise grecque*, Rome, 1867, p. 3.

[80] La multiplication des *Anthologhion* — « compression en un volume unique du Sanctoral et du Temporal » (« Emile Legrand, *Bibliographie hellénique*, Paris, 1894 n'en cite pas moins de 6 pour le XVIIe siècle », cf. S. Salaville, *op. cit.*, p. 192) — est significative pour *la réduction du temps consacré aux exercices spirituels dans les monastères orthodoxes*. La réduction du temps des offices — il est vrai que sans renoncer à rien de ce qui est essentiel dans leur structure — exprime la même hâte apportée à la transcription des manuscrits qu'à la célébration même des offices. A cela vient s'ajouter le débit précipité des officiants, qui nuit si gravement à la solennité et aux fonctions pastorales des liturgies orientales : autant de sacrifices consentis sous la pression des soucis profanes ou par sécheresse spirituelle, phénomènes nettement discernables au XVIIe siècle.

Il n'en reste pas moins que la doctrine, ainsi transmise, pouvait encore donner lieu à de remarquables formations intellectuelles. Des représentants réputés de la culture sud-est européenne du XVII[e] siècle — les métropolites de Moldavie Varlaam et Dosithée, le Géorgien Antim, métropolite de Hongro-Vlachie, les Syriens Malatios Karme et Macaire Zaïm [81], et même des personnalités de premier plan de la spiritualité orthodoxe du siècle suivant, tels Nicodème l'Hagiorite ou Paisij Veličkovskij — n'ont pas bénéficié d'une autre formation. *Le retour aux sources et aux structures de l'ancien enseignement traditionnel pouvait encore donner des résultats notables, grâce aux efforts de restauration doctrinale et de perfectionnement moral.*

Cependant les circonstances générales — politiques et culturelles — s'opposaient à une régénération de la spiritualité et des institutions traditionnelles dans l'Europe du Sud-Est et au Levant. Lorsque l'Europe moderne se décidera à englober les pays de la Méditerranée orientale dans sa politique et dans son programme, il ne restera à ces pays qu'à adopter ce programme moderne, avec tout ce que cela doit entraîner en fait de doctrine, de morale, d'institutions et de style de vie.

REMÈDES AU RETARD : 2. UN NOUVEL ENSEIGNEMENT. CONCESSIONS DOCTRINALES ET ACCORD POUR LES INNOVATIONS

Ainsi donc, les esprits en quête de solutions pour les problèmes immédiats des sociétés sud-est européennes se tournent vers l'Occident, soit en copiant leurs programmes d'éducation, soit en envoyant des étudiants dans les célèbres cités universitaires italiennes. Pourquoi italiennes? D'abord parce que durant tout le siècle précédent Venise avait éduqué les Grecs de la Turcocratie. Par l'enseignement de Padoue, de nouvelles disciplines — et en premier lieu la philosophie et certains arts libéraux — avaient été introduites dans les écoles grecques. Non seulement sous le rapport géographique, mais aussi par la tradition des livres culturels, politiques et économiques, par ses conceptions et par son style de vie, l'Italie demeurait à tous les points de vue plus proche des

[81] Pour les ecclésiastiques *arabes* érudits du temps, v. Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, vol. III, Città del Vaticano, 1950, pp. 91 sqq.; pour les ecclésiastiques *bulgares* : История на българската литература, t. I, ред. В. Велчев, Е. Георгиев, П. Динеков (Histoire de la littérature bulgare), Sofia, 1963, pp. 402—419; *grecs* : D. Procopius, *Succinta eruditorum graecorum superioris et praesentis saeculi recensio*, dans J. A. Fabricius, *Bibliotheca graeca*, t. XI, Hambourg, 1722, pp. 769 — 808; C. Sathas, Νεοελληνική φιλολογία. Βιογραφίαι Athènes, 1868, pp. 238—421 (des reproductions anastatiques de ces deux ouvrages ont été, éditées en 1966 à Athènes par la librairie Caravia); C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 74 sqq. : *roumains* : G. Ivaşcu, *Istoria literaturii române*, vol.I, Bucarest, 1969, pp. 124—241; *serbes et croates* : M. Murko, *Geschichte der alteren Sudslavischen Literaturen*, Leipzig, 1908, pp. 185 sqq.

populations de la Méditerranée orientale. De puissantes colonies orientales formaient dans la cité des Doges une « seconde Byzance », excellente tête de pont vers l'Occident pour les Grecs, mais aussi pour les Arméniens, les Roumains et les Slaves du Sud [82].

De très sérieux motifs intellectuels venaient encore s'ajouter à l'attraction qu'exerçait Padoue sur les Européens orientaux. Les idées de ce centre de spiritualité européenne connaissaient au XVII[e] siècle une évolution paradoxale, faite pour séduire les *spoudées* de la Turcocratie. On y relève en effet une attitude résolument réaliste quant aux problèmes qui se posaient aux intellectuels, problèmes dont les Vénitiens mettaient toujours au premier plan les aspects immédiats, contingents, concrets [83]. C'était là un premier argument pour une jeunesse qui ne pouvait perdre de vue l'acuité politique de la crise dont souffrait son monde, pour s'adonner à des jeux de l'esprit de haute tenue intellectuelle certes, mais qui pour elle n'en étaient pas moins gratuits. D'autre part, en revanche, au cours des débats scientifiques pleins de graves implications théologiques ou philosophiques du début du XVII[e] siècle, ces débats qui allaient déterminer « une mutation intellectuelle du siècle », Padoue s'était montrée conservatrice, fidèle à la pensée aristotélicienne et réservée ou même réfractaire aux « novateurs », qui, avec les astronomes en avant-garde, portaient avec Copernic, Galilée et Kepler des coups violents à la conception bien ordonnée et rassurante du Stagirite. Au moment où en Occident l'apparition des idées de Bacon et de Descartes semait le trouble dans les esprits, à l'Université de Padoue trônait dans toute son autorité le système philosophique de Cesare Cremonini, résumé des conceptions aristotéliciennes sur la nature, la métaphysique et l'âme, qui étaient cultivées depuis plus de trois cents ans dans ce centre d'enseignement vénitien. C'était, là encore, une circonstance propre à attirer les candidats élevés dans la droite croyance de l'Orient orthodoxe et réfractaires aux innovations révolutionnaires dont l'Occident « papiste » ou réformé était le promoteur. Le fait enfin, que tant de générations de professeurs grecs — et notamment Théophile Corydalée, le maître incontesté de la philosophie levantine au XVII[e] siècle — avaient été formées à Padoue constituait encore un élément de nature à pousser la jeunesse sud-est européenne vers ce centre universitaire d'Occident.

Les conditions créées par la Turcocratie étaient, évidemment, bien trop défavorables pour que le zèle novateur, qui s'était manifesté dès 1593 par la réforme de l'Académie patriarcale de Constantinople, pût aller jusqu'à transférer les solides traditions universitaires italiennes dans

---

[82] Cf. D. J. Geanakoplos, *Greek scholars in Venice*, Cambridge, Mass., 1962, pp. 1—40 et Steven Runciman, *The great Church in captivity*, Cambridge, 1968, pp. 221—223.

[83] Cf. L. Mabilleau, *Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie* (*Cesare Cremonini*), Paris, 1881, pp. 94—95.

cette partie du monde. Sous différentes appellations, les écoles grecques ou roumaines du XVII[e] siècle n'ont jamais dépassé le stade d'un lycée d'aujourd'hui. Un contemporain et élève de l'Académie du Phanar, Dimitrie Cantemir, écrivait qu'« on enseigne dans cette Académie, en grec pur et ancien, la Philosophie dans toutes ses branches, et aussi plusieurs autres sciences » [84]; il s'agissait de théologie, de grammaire et de rhétorique. *La volonté d'imiter l'Occident est visible: ce que l'Orient orthodoxe essayait de réaliser par ces études n'était que de compléter l'enseignement théologique par ce qui semblait nécessaire pour la formation d'un homme instruit dans les conditions du temps.* Les disciplines étant peu nombreuses, les possibilités de se concentrer, d'approfondir les notions étaient sans doute plus grandes. Mais même en admettant ceci, on doit se demander dans quelle mesure des études faites dans ce genre d'écoles pouvaient contribuer à l'activité — politique, religieuse ou littéraire — ultérieure des élèves, *dans quelle mesure l'éducation reçue leur permettait de faire face aux graves problèmes qui se posaient à la société du XVII[e] siècle.* Apprendre à écrire correctement était d'une utilité incontestable, ainsi que les éléments de rhétorique et de mathématiques. Mais les questions de métaphysique, de logique et de physique, enseignées d'après des commentaires plus ou moins nouveaux sur l'œuvre d'Aristote, ne pouvaient prétendre, dans la formation des intellectuels grecs du temps, qu'à élargir leur horizon, à les habituer à une manière de penser autre que celle théologique traditionnelle, car il ne faut pas oublier que tous ces « collèges » fonctionnaient surtout dans les villes et avaient pour but de former une certaine couche d'intellectuels destinés à occuper de hautes charges dans l'État ottoman, les Principautés Roumaines ou l'Eglise orthodoxe.

Cependant, même dans ces limites, le désir d'une éducation occidentale se faisait puissamment sentir au Levant. Ainsi que nous avons pu le remarquer, la plupart des écoles mentionnées datent de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Mais déjà quelques décennies auparavant, les grandes familles du Phanar avaient senti combien était insuffisante la formation « moderne » qui pouvait être obtenue par les institutions d'enseignement constantinopolitaines. Les Occidentaux avec lesquels elles étaient venues en contact témoignaient d'une instruction supérieure, reçue dans les universités de cette partie de l'Europe, dont les plus proches étaient, comme nous ne l'ignorons pas, Rome et Padoue. Une société en voie de transformation imposait à l'intellectuel grec de l'Empire ottoman une éducation nouvelle [85]. Ce dont celle-ci avait besoin en premier lieu,

[84] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. de Joncquières, t. I, Paris, 1743, p. 114.

[85] « Toward the close of the seventeenth century the descendants of these same Orthodox Christians eagerly inscribed themselves as pupils in a new-model Western school in which

c'étaient évidemment les ressources matérielles auxquelles s'ajouta, de la part tant des parents que des élèves eux-mêmes, une volonté ferme d'instruction, digne d'éloges étant donné les circonstances encore extrêmement défavorables pour de telles aspirations.

Mentionnons, par exemple, le zèle dont fait preuve Roxane Mavrocordat pour envoyer son fils Alexandre — le futur drogman — au Collège grec Saint-Athanase de Rome, tel qu'il ressort des lettres d'un contemporain, Francesco Martini, au recteur ; le Patriarche de Constantinople s'associait à ce projet d'études pour l'enfant destiné, à ce moment là, au trône œcuménique [86]. L'instruction était devenue un instrument de réussite sociale.

Ce zèle est décrit à la fin du XVIII^e siècle par Iakovaki Rizo Neroulos, qui fait revivre à cette occasion la psychologie de l'intelligentsia phanariote du siècle précédent : « L'étude approfondie de la langue grecque, du latin, de l'italien, du français et des trois principales langues orientales, le turc, l'arabe et le persan, étaient des préliminaires et des instruments indispensables pour réussir dans la carrière restreinte et ambitionnée des charges auxquelles ces Grecs de Constantinople pouvaient aspirer. Les Phanariotes, qui voyaient dans l'instruction la source de leur avancement de leur crédit et de leurs privilèges, faisaient cas des hommes instruits et protégeaient de tout leur pouvoir ceux de leurs concitoyens qui montraient du mérite et des connaissances. Aussi les savants grecs affluaient-ils de toutes parts à Constantinople, comme dans un lieu où l'on savait apprécier et récompenser les talents et les vertus. Les jeunes Phanariotes destinés au maniement des affaires publiques se formaient par les soins éclairés de leurs parents, se pénétraient de bonne heure de sentiments élevés et apprenaient à user d'un langage supérieur à celui du vulgaire ; les femmes mêmes du Phanar parlaient avec pureté et écrivaient avec élégance leur langue maternelle. » [87]

Or, au XVII^e siècle, de telles connaissances exigeaient des études supérieures qui pouvaient être acquises soit au Collège Saint-Athanase de Rome, soit aux Universités de Padoue ou de Bologne. Après être passé par ces institutions, Alexandre Mavrocordato obtint en 1664 le titre de docteur, pour une thèse de grande actualité sur la circulation du sang, d'après la théorie de Harvey. De son côté, le « stolnic » Constantin Cantacuzino, l'érudit qui domine toute la culture valaque de la fin du XVII^e

---

Technology had been substituted for Theology as the obligatory principal subjects », montre A. J. Toynbee dans *A study of history*, vol. VIII, Londres, 1954, pp. 119—120. Au sujet de tout le processus de transformation des idéaux éducatifs dans la classe aristocratique et la bourgeoisie levantines, v. St. Runciman, *op. cit.*, pp. 221—225 ; Philip Sherrard, *The Greek East and the Latin West*, Londres, 1959, pp. 175—179 ; C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 111 sqq.

[86] E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1900, pp. 41—42.

[87] Iacovaky Rizo Neroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, Genève, 1828, pp. 81—82.

siècle, devait en grande mesure son prestige au fait qu'il avait suivi pendant quelque temps les cours de l'Université de Padoue. Son neveu, Constantin Brîncoveanu, entretiendra des boursiers à ce même établissement.

L'Occident imposait une formation intellectuelle de type nouveau. Celle-ci se manifeste aussi dans le programme des Académies princières des Pays Roumains.

Si l'analyse entreprise récemment par Gh. Cronţ concerne la période postérieure à 1707, il est évident que la conception de ce programme doit être attribuée à ceux qui, au siècle qui nous occupe, ont fondé ces Académies [88]. Ainsi, à l'Académie de Bucarest, fondation de Constantin Brîncoveanu, on enseignait, à partir de 1694, la langue et la littérature grecques, la logique, la rhétorique, la physique, des commentaires sur le *De coelo* d'Aristote, ainsi que sur *Generatio et corruptio*, *De anima*, la *Métaphysique* et *l'Ethique* du même philosophe, des commentaires de la Bible et des Pères de l'Eglise, des notions sur les astrolabes et sur l'astronomie en général [89].

La formation locale des intellectuels du Sud-Est européen ne dépassait guère au XVII[e] siècle ces limites didactiques. Mettant bout à bout le fruit de leurs lectures occidentales et de leurs contacts personnels, on peut se faire une image plus ou moins exacte du bagage intellectuel avec lequel ces jeunes gens abordaient la dure vie — politique ou culturelle — de leur temps.

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 1. LE FONDS DOCTRINAL

Quelle espèce d'intellectuels pouvaient produire un tel climat culturel, de telles institutions? Leur typologie est encore assez variée et, durant plus d'un siècle, on rencontre au Levant et dans l'Europe du Sud-Est des intellectuels à l'éducation, aux conceptions et aux activités traditionnelles, à côté d'autres chez lesquels l'empreinte de l'Occident et le modernisme constituaient le principal trait caractéristique et la principale préoccupation. Mais si on porte son attention sur ces derniers, on constate que ce qui permet de les définir — tout du moins pour la seconde moitié du XVII[e] siècle — c'est moins ce qui les rapproche de l'intellectuel d'Occident que ce qui les fait différer des produits de l'ancienne éducation de l'Orient chrétien.

---

[88] Gh. Cronţ, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII[e] siècle. Le contenu de l'enseignement*, dans RESEE, 4 (1966), pp. 437—473.

[89] Pour les programmes des écoles grecques du temps, v. G. Chassiotis, *op. cit.*, pp. 34—78; la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie et la théologie étaient enseignées au Collège fondé par Vasile Lupu à Jassy, d'après le modèle des collèges jésuites d'Occident, des écoles polonaises et de l'Académie de Kiev: N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti* (Histoire de l'Eglise roumaine), 2[e] éd., vol. I, Bucarest, 1929, p. 308.

Une analyse minutieuse des programmes des écoles qu'ils fréquentaient et des livres qu'ils lisaient ou qu'ils ont écrits, montre nettement que leur formation était bien en retard par rapport à leur époque et, à un point de vue moderne, superficielle ou même inutile. On a fait beaucoup de cas, ces derniers temps, de la « révolution » produite dans l'école orientale par la pensée néo-aristotélicienne, si peu « orthodoxe », d'un Théophile Corydalée [90]. Mais, à vrai dire, quel rapport y avait-il entre les fastidieux exercices de glose des traités sur la métaphysique, la génération et la corruption, le ciel ou l'âme du Stagirite et les problèmes immédiats qui se posaient à un intellectuel du Sud-Est européen de l'époque analysée, intellectuel engagé le plus souvent dans des activités comportant de grandes responsabilités politiques ou ecclésiastiques, où ses connaissances de logique, de rhétorique et de métaphysique aristotéliciennes ne trouvaient guère d'emploi ? Ce que dévoile l'analyse de la bibliothèque et des écrits du Stolnic Constantin Cantacuzino nous semble péremptoire à cet égard. Le jeune boyard valaque avait étudié à Constantinople avec Gérassime le Crétois, à Padoue avec Albanio Albanese (la logique d'Aristote) et autres maîtres ; par la suite, au cours de sa longue vie (il est mort à 76 ans), il n'a cessé d'amasser des livres qui lui rappelaient le temps de ses études, notamment des commentaires sur les traités d'Aristote. Mais rien dans ses annotations ni dans ses écrits ne suggère qu'il aurait cultivé sérieusement par la suite l'œuvre du grand philosophe ; la répétition du motif de la *génération* et de la *corruption* dans son *Istoriia Țării Rumânești* (Histoire de Valachie) indique même les limites de son intérêt pour la doctrine d'Aristote : le Stolnic en avait retenu l'idée de la disparition nécessaire des grands empires, où l'on perçoit aisément son désir de donner une base philosophique à ses vœux pour la chute de l'Empire ottoman et, par là, pour la libération de sa patrie.

Sans invoquer d'autres exemples, faciles à découvrir dans l'évolution intellectuelle des personnes cultivées de différentes nations orientales, on est en mesure d'assigner à ce moment, à savoir à la fin du XVIIe siècle, l'apparition d'un phénomène caractéristique pour tout le cours

---

90 C'est la substance du chapitre « Théophyle Corydalée, précurseur de la libre pensée en Orient » de Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophyle Corydalée*, 2e éd., Thessalonique, 1967, pp. 198—216. Loin de contester le rôle capital joué par les transformations dans l'orientation de la pensée sud-est européenne, transformations illustrées dans une bonne mesure par l'œuvre de Corydalée, nous ressentons l'absence d'une étude qui fasse la distinction entre la fonction d'*exercice didactique* et celle de *promotrice de voies nouvelles* de cette œuvre, par une analyse minutieuse des ouvrages des disciples et des épigones du maître athénien, encore en grande partie inédits. Nous n'avons pas pu consulter les études de C. P. Henderson, *Greek philosophy from 1600 to 1850*, dans « The Philosophical Quarterly ». 5 (1955), pp. 157—165 et *Modern Greek philosophy, critical studies*, dans la même revue, 7 (1957), pp. 154—172.

ultérieur de la culture et de l'éducation dans cette zone : l'instruction européenne — recherchée, obligatoire, devenue une mode — subsiste superficiellement à côté de *problèmes strictement locaux*, engendrés par de pressantes nécessités politiques et sociales. C'est justement par cette aptitude à concentrer les lumières venues d'Occident sur des problèmes régionaux — mineurs sur le plan européen, immenses si l'on songe que de leur solution dépendait la libération de millions d'Européens prisonniers depuis plusieurs siècles d'un système asiatique — que se manifeste le génie du Sud-Est européen.

Ces intellectuels conservaient-ils encore l'appui autrement solide de la doctrine traditionnelle de l'Orient chrétien? Il y a lieu de mettre en doute et l'ampleur et la profondeur des connaissances théologiques des érudits, tant laïcs qu'ecclésiastiques, du temps. Un Constantin Cantacuzino n'avait pas eu de professeurs de théologie orthodoxe et à Padoue il n'avait étudié que la philosophie et les arts libéraux. Avoir cultivé la *Bible* et les écrits de saint Jean Chrysostome — à la traduction en roumain desquels il avait contribué — était trop peu de chose pour mettre à sa portée les sublimes doctrines des Pères de l'Eglise grecque. Ce qui s'est conservé de sa bibliothèque renferme bien — outre une profusion d'ouvrages catholiques et protestants, dont certains de peu d'importance et d'autres en hongrois, langue que le « stolnic » ne semble pas avoir connue, donc des livres ramassés au hasard — quelques auteurs orientaux de premier ordre, saint Basile le Grand, saint Jean Chrysostome, Elie l'Ecdique, Nicétas le Stéthate, Eusèbe Hieronymus[91]. Mais rien dans l'œuvre du « stolnic » n'atteste une information ou un intérêt sérieux pour l'enseignement orthodoxe, tel que l'avaient transmis un Grégoire de Nysse, un Pseudo-Denys l'Aréopagite, un Maxime le Confesseur ou un Grégoire Palamas. Quelques odes de Grégoire de Nazianze parmi ses notes de jeunesse ou une *Prière* sans grand envol mystique qui lui a été attribuée[92] ne sont pas convaincantes quant à ses prédispositions à la méditation religieuse.

Dimitrie Cantemir, tributaire dans son premier livre, Le *Divan*, des sources catholiques par l'intermédiaire de G. Bersuire, des sources pro-

[91] Cf. C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul*, Bucarest, 1967, pp. 199—241. Mais le fait que la bibliothèque de Mărgineni renfermait quelques dizaines d'œuvres à contenu religieux et moral ne justifie pas les conclusions du même auteur dans son article *Cultura teologică a stolnicului Constantin Cantacuzino în lumina reconstituirii bibliotecii de la Mărgineni* (La culture théologique du « stolnic » Constantin Cantacuzino à la lumière de la reconstitution de la bibliothèque de Mărgineni), dans « Biserica Ortodoxă Română », 83 (1965), pp. 943—948, ni son assertion que le « stolnic » « a fondé sa conception théologique sur l'étude exhaustive du phénomène religieux de tous les pays et de tous les temps ».

[92] V. ms. roum. 1498 de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, ainsi que notre étude *Le Stolnic Constantin Cantacuzino, l'homme politique-l'humaniste*, dans « Revue roumaine d'histoire », 5 (1966), p. 618 et notes 82—83.

testantes par Giaccomo Aconcio et même de celles unitariennes par A. Wissowatius, peu soucieux par ailleurs de quelle rédaction de la *Bible* il se servait, ne semble pas mieux posséder l'essence de la doctrine orthodoxe[93]. Nicolae Milescu avait beau avoir traduit — non sans compétence — l'*Ancien Testament*, le fait d'avoir pris part à une controverse sur les différences dogmatiques entre les Eglises orthodoxe et catholique ne signifie pas qu'il ait pénétré les raisons *profondes* de ces différences [94].

Un chercheur avisé des transformations de la pensée européenne au Moyen Age, Lucien Febvre, nous recommande de ne pas croire aux clichés des manuels et des spécialistes, qui font une distinction tranchante entre une œuvre et l'autre, entre un système et l'autre, de nous méfier de ces « grandes machines, vraies et fausses à la fois, comme tous ces jeux de concepts massifs et mal analysés : *le* Moyen Age, *la* Renaissance, pour ne point parler de *la* Transcendance et de sa sœur ennemie l'Immanence ». Mais le regretté historien reconnaît que ces clichés ont du moins « le mérite, en général, de poser des problèmes, d'inciter à la réflexion — de solliciter la réplique ou le développement »[95], ce qui, pour notre analyse, est d'un immense avantage.

Chez les intellectuels levantins on ne constate pas ces périodes de transition et de gestation, ce goût et ce commerce des idées qui caractérisent les grandes effervescences de la culture occidentale contemporaine de la leur ; mais, si restreint que fût le cadre que les conditions spécifiques de leur société leur avait imposé, on assiste incontestablement à une « mutation », et compte tenu de ses termes, cette mutation est profonde. De fait, l'*Europe du Sud-Est a disposé de moins de temps que l'Europe occidentale ou centrale pour transformer son programme et ses idéaux, aussi ce processus, justement parce qu'il a agi rapidement sur des structures vétustes, n'a pu éviter un climat de confusion tant bien dans son déroulement que dans ses conséquences.*

Cette mutation est-elle conforme au modèle occidental du conflit entre la croyance chrétienne et la pensée grecque, que Febvre tente de réduire au compromis d'une pensée chrétienne prisonnière des conceptions grecques [96] ? Le mouvement d'idées du Sud-Est européen au XVII^e

---

[93] V. Cândea, *Începuturile literare ale lui Dimitrie Cantemir, op. cit.*, pp. LIV—LV.

[94] Pour répondre à tout ce que l'on pourrait alléguer en invoquant les motifs religieux contenus dans les œuvres des écrivains mentionnes, nous renvoyons à l'ouvrage fondamental de Vladimir Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1944 ; la doctrine chrétienne traditionnelle comporte des raffinements d'interprétation et d'érudition qu'ont pu, non sans peine, assimiler et reprendre un Nicodème l'Hagiorite ou un Paisij Veličkovskij au XVIII^e siècle, mais que les nouveaux intellectuels de type occidental du siècle précédent ont certainement ignorés.

[95] Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, 1962, p. 402.

[96] *Ibidem*. p. 406. Cf. également les considérations de Jean Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, pp. 257—259 sur la rencontre de la conception grecque classique et de celle chrétienne traditionnelle concernant l'histoire, le temps et l'homme.

siècle fournit assez d'éléments pour permettre de reconnaître ce processus. Tributaire du néo-aristotélisme padouan, l'enseignement des écoles grecques, de Constantinople et Athènes à Bucarest et Jassy, introduit dans la traditionnelle vision chrétienne de l'univers et de l'homme — — vision essentiellement théocentrique où Dieu, par l'Incarnation, donne à sa créature le maximum de sens et de valeur — la « conception tragique »[97] d'une vérité extérieure et inaccessible à l'homme. Petit à petit, c'est tout le visage du monde qui se modifie. Désacralisée, la création, dans laquelle les Pères de l'Eglise s'étaient efforcés de déceler la trace du Créateur, ne sera plus qu'une immense et parfaite machine, travaillant pour l'actualisation du fascinant univers de formes renfermées en puissance dans la matière. Et, comme toujours, la place privilégiée accordée à la nature est soustraite à la théodicée, à la psychologie, à l'éthique. Aussi occupe-t-elle une place minime dans l'œuvre de Cremonini, ainsi que dans celle de Corydalée, son successeur. Dieu, qui n'intervient plus dans les lois de la nature, l'âme, simple partie de la forme du corps et, par conséquent, matérielle et mortelle comme celui-ci ne sont plus les principales coordonnées de la réflexion.

Quelques années de répétition et d'exégèse scolastique des écrits corydaléens furent suffisantes pour gagner l'adhésion d'une jeunesse mal défendue par sa maigre éducation théologique et, surtout, élevée dans l'admiration d'un Occident exportateur de médicaments, d'armes de machines, de marchandises, d'idées et d'armées comme l'Orient n'avait jamais vu et ne pouvait en aucun cas produire. Quelques-uns d'entre eux professeront par la suite la nouvelle doctrine à leurs cours, dans des manuels ou dans de petits commentaires didactiques. Mais, chez la plupart, cette éducation aura pour effet de les faire rompre avec l'ancienne métaphysique chrétienne, d'ébranler leur soumission aux autorités doctrinales traditionnelles et de susciter en eux l'espoir en des changements radicaux, notamment d'ordre politique et matériel, garantis par des lois objectives et naturelles ; car il ne faut pas oublier que toute cette jeunesse n'était pas venue à l'école de la philosophie « néotérique » et « extérieure » par curiosité, mais par nécessité, poussée par des motifs immédiats plutôt que par une inquiétude intellectuelle. *Le réalisme médiéval des penseurs byzantins s'était transformé chez leurs descendants en un pragmatisme* qui nous rappelle la conviction de Descartes qu'on peut « rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux

[97] G. Gentile, *Bernardino Telesio,* Bari, 1911, cité par Febvre, *op. cit.*, p. 405.

que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculatio ns qui ne produisent aucun effet »[98].

Un penchant commun des intellectuels du XVIIe siècle semblerait démentir la transformation que nous venons de relever : leur prédilection pour l'astronomie et l'hermétisme. Savants, hommes politiques et ecclésiastiques se donnent beaucoup de peine et éprouvent une vive satisfaction à traduire, lire, commenter et interpréter le mouvement des astres, à étudier le zodiaque, à cultiver toutes les formes de mancies. Ce phénomène ne prouve qu'une chose, à savoir que *pragmatisme* ne signifie pas encore *rationalisme*, que le laïcisme est, au début, autre chose que le *positivisme* philosophique, que les premières attitudes critiques modernes de nos intellectuels les éloignent de la théologie chrétienne en *les poussant dans n'importe quelle voie, même dans celles des disciplines hermétiques*. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le phénomène, suivant les critères actuels, doit être interprété comme un progrès.

Constantin Brîncoveanu entretenait à la cour princière de Bucarest un secrétaire, Giovanni Romano, dont l'unique occupation consistait à lui traduire, des années durant, les pronostics astronomiques italiens que le voïvode lisait attentivement, non sans le déplaisir, parfois, d'en constater l'inexactitude. Son oncle, le « stolnic » Constantin Cantacuzino, encourageait de même ces pratiques[99]. Il se procurait lui-même des almanachs qu'il transmettait parfois au patriarche de Jérusalem Chrisanthos Notaras[100]. Le spathaire Nicolae Milescu, le premier auteur roumain à avoir appliqué les méthodes critiques dans ses ouvrages littéraires, diplomate au service de la chancellerie russe, manifestait un vif intérêt pour l'herméneutique, les symboles et les prophéties ; pendant les années passées à Moscou, il rédige ou commente des ouvrages aux titres inquiétants : *Arithmologhion*, *Symbolorum imperatorum pars prima* (d'après N. Reussner), *Hrismologhion*, Récit sur les sibyles, Le livre des hiéroglyphes[101].

Dans toute manifestation sortant de l'ordinaire, les intellectuels du temps voient des *signes* : la mort, la maladie, les tremblements de terre, les invasions de sauterelles, les monstres — tout « annonce » quelque

[98] *Discours de la méthode*, I, 7.

[99] Cf. Emil Vîrtosu, *Foletul novel şi calendarele lui Constantin-Vodă Brîncoveanu* (Le « Foletul novel » et les calendriers du prince Constantin Brîncoveanu), Bucarest, 1942, l'*Introduction*.

[100] V. ses lettres à Chrisanthos dans E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XIV_3, Bucarest, 1936, pp. 58, 101—102, 109—110.

[101] V. Cândea, *Nicolae Milescu şi începuturile traducerilor umaniste în limba română* (Nicolae Milescu et les premières traductions humanistes en langue roumaine), dans « Limbă şi literatură », 7 (1963), p. 4.

chose. Mais la lecture magique des initiés ne va pas au-delà des significations politiques et, par là, la théorie mystique de leurs procédés s'évanouit. Dans tout phénomène plus ou moins remarquable, ils *veulent* découvrir une prémonition de leurs propres désirs. Ainsi, Milescu trouve dans les oracles sibylins la confirmation de la proche victoire du tsar sur les Turcs. De même Cantemir, dans *Monarchiarum physica examinatio*, justifie philosophiquement la prophétie de Daniel sur l'ascendance nécessaire des empires des quatre points cardinaux [102]. De même encore, lorsque le chroniqueur Radu Popescu relate la crise de folie de la princesse Păuna Cantacuzino, il l'interprète comme une punition céleste pour la trahison perpétrée contre Constantin Brîncoveanu. Les notes dont celui-ci, de son côté, recouvrait les almanachs où il espérait trouver des indications sur la chute attendue de l'Empire ottoman sont également des manifestations de *mancie politique*. Il est évident qu'à l'époque dont nous parlons toute cette divination était subordonnée à des fins on ne peut plus réalistes.

Il n'y a donc rien d'étonnant dans le plaidoyer en faveur de cette « méthode » d'orientation que l'on rencontre sous la plume d'un frondeur des cercles intellectuels de la seconde moitié du XVII^{e} siècle, le « luthéro-calviniste » Jean Caryophyllis, condamné par les orthodoxes de Constantinople et de Jérusalem, mais bien reçu à Bucarest par le Stolnic Cantacuzino [103]. Voici comment Jean Byzantios Caryophyllis, de ce temps « grand logothète », formulait l'« ingénieux » accord entre la théologie et la divination, formellement condamnée par le 6^{e} canon du VI^{e} Synode œcuménique : Dieu a donné à chacune de ses créatures une nature propre ; mais, « d'une manière surnaturelle, il a donné aussi à ses créatures, outre leur nature particulière, certains moyens de prophétiser et d'annoncer l'avenir, c'est-à-dire une mystérieuse prédisposition qui, de temps à autre, leur révèle et leur annonce des choses présentes ou à venir. Ainsi donc, d'une part Il a donné à la créature humaine le don de prédiction et de voyance, d'autre part Il a donné aux corps célestes le don de se transformer à certains moments en signes nommés comètes ou autres, afin que, en dehors de leurs propriétés naturelles, ils signifient *soit la mort de personnages*

---

[102] Cf. I. Sulea Firu, *O scriere inedită a lui D. Cantemir, Monarchiarum physica examinatio* (Un ouvrage inédit de D. Cantemir, *Monarchiarum physica examinatio*), dans « Studii şi cercetări de bibliologie », 5 (1963), pp. 269—276 ; cf. aussi P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, viaţa şi opera* (Dimitrie Cantemir, sa vie et son œuvre), Bucarest, 1958, pp. 192—195.

[103] D. Russo, *Ioan Cariofil şi opera lui* (Jean Caryophyllis et son œuvre), dans Idem, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), vol. I, Bucarest, 1939, pp. 181—191 ; cf. également l'étude de N. Chiţescu, *O dispută dogmatică din veacul al XVIII-lea la care au luat parte C. Brâncoveanu şi Antim Ivireanu* (Une dispute dogmatique au XVIII^{e} siècle à laquelle ont pris part C. Brîncoveanu et Antim Ivireanu), dans « Biserica Ortodoxă Română », XLIII (1945), n^{o} 7, pp. 319—352.

importants, soit la disparition d'un peuple, soit l'anéantissement d'un empire, soit d'autres faits du même ordre»[104].

La même croyance dans les sciences hermétiques se retrouve chez les contemporains du grand logothète. Ainsi, le Crétois Jérémie Cacavela a tiré de son séjour en Valachie, à la cour de Şerban Cantacuzino (1678—1688) un curieux opuscule, intitulé Ἑρμηνεία τοῦ δικεφάλου λαγωοῦ φανέντος ἐν Βλαχίᾳ (Interprétation du lièvre bicéphale qui s'est montré en Valachie)[105]. Ce cas tératologique est interprété comme une prédiction qui, selon l'auteur, ne signifie rien de moins que « la situation de fait des Turcs impies ». Le lièvre est un animal peureux, mais « depuis la campagne de Vienne l'Empire des Turcs est devenu plus peureux que le lièvre ». Le monstre avait huit pattes, signe certain de « la fuite rapide et de l'anéantissement de cet empire » ; deux têtes, signifiant les dissensions entre Mehmed et Suleiman, les fils du sultan Ibrahim, qui se sont partagé l'Empire ; le signe s'est montré en Valachie, par conséquent Şerban Cantacuzino, prince de ce pays, doit au plus vite chasser le « lièvre monstrueux », sans avoir désormais à le craindre.

Dans ce cas curieux de tératomancie, Caryophyllis exerça lui aussi ses talents divinatoires. Pour lui, le lièvre bicéphale n'était autre que la Valachie, « pays ouvert, dépourvu de canons, de fortifications et de machines de guerre comme le cœur du lièvre », qui n'a pas de péricarde, ce qui explique la nature craintive de cet animal. Quant aux deux têtes, elles signifient la domination d'aujourd'hui (ottomane) et celle de demain (allusion évidente à l'Empire des Habsbourg), « à laquelle le lièvre (la Valachie) doit se soumettre afin d'être gouverné et d'être en paix aussi de ce côté-là »[106]. De bons pronostics, comme on voit, puisque conformes à la politique austrophile et antiottomane du prince Şerban Cantacuzino.

Le rapprochement, auquel de telles interprétations conduisent, avec les affirmations des penseurs de la Renaissance (*Altera magia nihil est aliud* — déclarait deux siècles plus tôt Pic de la Mirandole — *cum bene exploratur, quam naturalis philosophiae absoluta consummatio*)[107] confère aux pratiques hermétiques et astrologiques de nos intellectuels le sens d'une évasion du cercle des conceptions chrétiennes, avec la volonté d'élargir le champ de leurs connaissances. De telles aspirations étaient, ainsi que nous l'avons montré plus haut, condamnés par l'Eglise. Si le nouvel enseignement occidental n'avait pu écarter certaines habitudes

---

[104] Ἑρμηνεία τοῦ δικεφάλου λαγωοῦ ἐν Μοισίᾳ παρὰ τοῦ μεγάλου λογοθέτου κὺρ Ἰωάννου τοῦ Βιζαντίου (Interprétation du lièvre bicéphale de Mésie due au grand logothète Sire Jean de Byzance), dans E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIII, Bucarest, 1909, p. 206.

[105] Voire le texte, *ibidem*, pp. 204—206.

[106] *Ibidem*, pp. 206—207.

[107] *Apologia*, p. 15, cité par Ph. Monnier, *Le Quattrocento*, nouv. éd., t. II, Paris, 1931, p. 120, note 1.

médiévales de la pensée de l'intellectuel sud-est européen[108], en ce qui concerne ses liens avec la doctrine chrétienne orientale le divorce était d'ores et déjà consommé. Son attachement devient de plus en plus formel. Il se maintient encore sur le plan des manifestations secondaires d'ordre social-moral et culturel et peut, dans des situations-limites, donner lieu à des professions de foi dramatiques. Cependant, sauf de rares exceptions, dues à des réactions restauratrices, comme celle athonite (Nicodème l'Hagiorite) ou celle moldave (Paisij Veličkovskij) de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, les intellectuels sud-est européens commencent à ignorer les fondements profonds d'une doctrine dont ils avaient été les derniers interprètes et gardiens.

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 2. LE FONDS ETHIQUE

Omnis mutatio est quaedam mors...[109]. La perte d'une doctrine qui avait réglementé de façon autoritaire tous les secteurs de la vie individuelle et sociale ne pouvait qu'entraîner de profondes modifications dans les manifestations dérivées. L'évolution de la pensée occidentale avait sacrifié les conceptions théocentriques, tout en sauvegardant une éthique laïcisée, mais puissante, grâce à la solidité de ses principes touchant l'homme, la personnalité humaine et les droits de l'homme. Séparée de la religion, la morale mène une existence propre, basée sur l'intelligence des lois universelles ou sur l'observation empirique de la nature humaine. Pour les Orientaux, en échange, la situation était, au XVII[e] siècle encore, à la fois plus simple et plus compliquée. Ici, en effet, le problème des rapports entre la doctrine et l'éthique, entre la foi et la conduite, avait toujours été résolu par des critères communs à la théorie et à la pratique. La conception chrétienne engendre un ensemble de règles de vie chrétienne, une *christoïtie*. Ces règles ne sont pas concevables sans leurs racines doctrinales : si la racine meurt, la tige puis les fruits se dessèchent à leur tour.

---

[108] Cf. à cet égard C. Th. Dimaras, Οἱ χρησμοὶ στὴν νέα μᾶς ἱστορία (Les oracles dans notre histoire nouvelle), dans «'Εκλογή», 3 (1967), pp. 196 sqq., ainsi que Eugen Stănescu dans deux de ses études : *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene* (Valeur historique et littéraire des chroniques valaques), dans *Cronicari munteni* (Chroniqueurs valaques), éd. M. Gregorian, vol. I, pp. CXVII—CXVIII et, particulièrement, *Cronica „Istoriile domnilor Țării Românești" și locul ei în istoriografia medievală românească* (La chronique «Histoire des princes de Valachie» et sa place dans l'historiographie médiévale roumaine), dans Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, éd. Const. Grecescu, Bucarest, 1963, p. XL.

[109] S. Thoma d'Aquino, *Summa theologica*, I, qu. 50, 5 ad 1, citant S. Augustin, *Contra Maximinum*, III, 12.

Depuis les plus anciennes normes de conduite des *Apophtegmata patrum* jusqu'à la *Christoïtie* de Nicodème l'Hagiorite, les moindres détails de la vie et du comportement de l'homme — la façon de se tenir à table, l'hygiène corporelle, la manière de s'exprimer, l'habillement, la coiffure, les parfums, les jeux, les chansons, et ainsi de suite — sont réglementés suivant l'Ecriture Sainte et les Pères de l'Eglise. Toutes les civilisations traditionnelles étaient organisées de la sorte, les plus anciennes règles connues se trouvant dans *Manâva Dharmaçâstra* (les Lois de Manu) et les textes de Confucius.

Les notions de *licite* et d'*illicite* étaient, par conséquent, subordonnées aux conceptions d'*obéissance à la loi* et de *péché*. S'affranchir de l'autorité de la censure transcendante signifie tourner délibérément le dos à la formule de réalisation dans le Christ, le comportement de l'individu devant dès lors tendre vers d'autres critères, à mi-chemin entre les tentations hédonistes et les convenances imposées par la vie sociale. Le respect formel des conventions devient ainsi un problème indépendant des convictions intérieures de chacun : tout est désormais permis si les apparences sont sauvées.

C'est à cette époque que se forme le « Levantin ». Précisons tout de suite que, par son origine, il n'est pas un Levantin pursang. Le Grec, l'Arabe, le Turc restent des hommes accomplis, chacun d'entre eux fidèle à sa souche ancestrale, à une formation humaine guidée par un idéal et une éthique. Ils ont du « caractère ». Les Levantins, dont le portrait-robot, commencé par les voyageurs des XVI^{e}—XVII^{e} siècles, est poursuivi par les chercheurs des siècles suivants et dont Montesquieu, Voltaire et Gibbon font des descriptions indignées, le présentant comme un « Byzantin » décadent, est de fait un hybride par excellence : converti, renégat, fonctionnaire ou commerçant européen en Méditerranée orientale, de souche gréco- turco- ou arabo-occidentale, il a dans son sang et dans sa formation, entre autres, une non négligeable composante européenne [110]. Dans le milieu oriental où il vit, il pense comme un Occidental corrompu, convaincu que ses ressources intellectuelles le feront parvenir rapidement, toujours prêt à enfreindre avec orgueil et mépris les lois d'un monde auquel il ne croit pas. R. Clément a laissé des descriptions convaincantes des milieux français d'Egypte aux XVI^{e}—XVII^{e} siècles : originaires du Midi, de la Méditerranée occidentale, ils préfigurent toute la gamme de

[110] Le « stolnic » Constantin Cantacuzino avait la conviction que surtout la classe aristocratique de l'est de l'Europe est le résultat de « mélanges » de peuples autres que les autochtones, idée qu'il appuie d'exemples pris en Roumanie, en Russie et en Turquie, v. *Istoriia Țării Romănești* (Histoire de la Valachie), dans *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, pp. 52—53,

turpitudes qu'il est devenu courant de stigmatiser chez les Phanariotes plus jeunes de deux siècles [111].

Dénonciations, trahisons, calomnies, intrigues, achats de charges, collusions avec les « païens » au détriment de leurs frères chrétiens, rien ne manque à l'arsenal de ces Européens décidés à faire rapidement fortune dans un monde désarmé devant le manque de scrupules. L'histoire morale des Phanariotes a des antécédents plus anciens dans la Turcocratie. Toujours au XVII^e siècle, les maronites du Liban vendent aux enchères la fonction, héréditaire jusqu'alors, de *mukkadam* (administrateur) et « on vit une troupe de compétiteurs se disputant auprès des Turcs les fonctions de cet emploi, attribuées au plus offrant »[112]. On a souvent décrit les méthodes presque incroyables auxquelles donnait lieu dans l'Empire ottoman la nomination à toutes les catégories de charges (grand vizir, dignitaires de la Porte, patriarche, voïvodes des Principautés danubiennes), méthodes où, pour l'emporter, tout, depuis le pot-de-vin jusqu'à l'assassinat, était permis.

Dans cette ambiance éthique, la duplicité des intellectuels, dont les professions de foi étaient souvent contredites par les actions, ne saurait surprendre. La simonie se répand dans le haut clergé, les dénonciations sont monnaie courante entre dignitaires laïcs [113]. Des témoignages, controversés d'ailleurs, dévoilent la fréquence des assassinats dans des familles possédant une solide instruction européenne, tels les Brîncoveanu ou les Cantacuzino.[114]

La flatterie en tant que méthode pour gagner la faveur des grands était une pratique fort répandue en Europe et Leibniz lui-même n'a pu éviter le surnom de « Flatteur des princes ». Les intellectuels du siècle excellent dans ce profitable exercice, révélant ainsi des traits de caractère typique. Doué d'incontestables qualités politiques, le prince Şerban Cantacuzino n'en était pas moins connu par les chroniqueurs contemporains pour un homme « perfide, mauvais, trompeur », son règne a été dépeint comme « un grand et sombre nuage, plein d'éclairs et de foudre ». Les documents nous le dépeignent comme un homme typique de son temps, dur à l'égard des boyards hostiles, avide d'argent au point de déposséder sa proche famille. Néanmoins, pour S. Lihoudis, qui lui a dédié en 1683 un panégyrique intitulé Ἡ κοινὴ χαρά

[111] R. Clément, *Les Français d'Egypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Le Caire, 1960. p. 5 ; pour les antécédents occidentaux, qui montrent que le Levant n'a pas le monopole de toutes les pratiques semblables du siècle, voir l'étude de R. Mousnier, *La vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, 1945.

[112] P. Dib, *L'Eglise maronite*, t. II, Beyrouth, 1962, p. 46.

[113] George Wheler, *A journey into Greece*, Londres, 1682, p. 195.

[114] V. Cândea, *Le stolnic Constantin Cantacuzène*, *loc. cit.*, p. 597 ; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, dans *Cronicari munteni*, *éd. cit.*, vol. I, p. 446.

(Le bonheur public)[115], ainsi que pour Sevastos Kyménites, auteur d'écrits similaires[116], il n'y a pas d'éloges, ni de termes de comparaison suffisants pour dépeindre les qualités dont ce prince fut comblé par Dieu et par toute la mythologie : « La lune t'a donné toute la douceur du cœur, Mercure t'a donné une sage et riche éloquence, Vénus t'a paré d'un visage plein de majesté, le soleil t'a gratifié du don qui est le sien, à savoir d'éclairer et de réjouir ceux qui se trouvent sous ta protection », et, ainsi de suite, Mars, Jupiter, Saturne, la Nature concourent à combler l'homme destiné à être, suivant le panégyriste, non seulement prince (de Valachie), mais aussi empereur (de Byzance)[117].

Tout comme les tristes héros de la conspiration contre Néron — qui même à l'instant qui précéda sa mort n'osaient pas critiquer le tyran, nos flatteurs déposent plus d'une fois leurs éloges même au pied du trône ottoman. Dans sa relation du *Voyage de Patriarche Macaire d'Antioche*, Paul d'Alep ne cite pas une fois le nom du sultan sans le vœu hypocrite de : « que Dieu le garde ! ». La visite de Mourad IV à Alep, le 12 juillet 1639, « fut un jour célèbre, qui comptera dans la vie des peuples et qui sera mentionné dans les âges futurs jusqu'à la fin des siècles »[118]. Dans le cas présent, l'auteur était peut-être tenu à la prudence par le fait que son ouvrage, écrit en arabe, était accessible aux Turcs. Le hiéromoine Parthène Metaxapoulos, du mont Soumela, se sera fait le même raisonnement lorsque, publiant en 1768, à Bucarest, son ouvrage d'*Enseignement chrétien* (karamanlidika), il conclut ses vers dédicatoires « au Très Illustre prince » (Alexandru Scarlat Ghica) par ces flagorneries :

Que Dieu — grande soit sa gloire !
Par son ordre vous garde toujours,
Fort et inébranlable, sur votre trône,
Pour le bonheur des chrétiens
Et pour la gloire de la religion de Mahomet (sic !)[119].

Cette pratique, car c'est une pratique de plus en plus fréquente au fur et à mesure que l'on approche du XVIII^e siècle — le siècle phanariote par excellence — suggère non seulement des comportements profon-

[115] Publiée chez E. de Hurmuzaki—A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 193—198.

[116] *Ibidem*, pp. 209—247 ; un autre panégyrique de même facture est dû à Athanase Patellaros, *ibidem*, pp. 437—449.

[117] S. Lihoudis, *loc. cit.*, p. 195.

[118] *Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche*, éd. Basile Radu, dans R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, $XXII_1$, Paris, 1930, p. 45.

[119] I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), t. II, Bucarest, 1910, p. 186. Des vers dédiés à « S. M. l'Auguste et Suzerain Sultan Medjid » étaient composés par des auteurs conformistes jusqu'au siècle dernier ; v. par exemple le « Calendrier avec les prédictions du vrai astrologue antique Kazania pour l'année 1855 », Bucarest, 1855, p. 43. Mentionnons du reste que la liste de cette curieuse littérature de flatterie comprendrait aussi le professeur français de Bucarest J. A. Vaillant...

dément conventionnels, mais aussi l'habitude d'accepter les flatteries et de se prêter au jeu en simulant l'enthousiasme (les panégyriques étaient prononcés devant la cour). C'est là une des manifestations caractéristiques de la duplicité. Sevastos Kyménites était un grand lecteur des œuvres d'Aristote et de saint Grégoire de Nazianze, qui font autorité en matière de pensée grecque classique ou chrétienne et dont l'étude marque forcément celui qui les cultive. Et c'est de ces sources que l'érudit de Trébizonde puisait l'inspiration pour des compositions destinées uniquement à lui valoir la faveur du prince et à consolider sa position sociale ! En comparaison de ces pages, que l'on ne peut lire sans un sentiment de dégoût, les courageuses remontrances adressées par Anthime d'Ivir, métropolite de Hongro-Vlachie, dans ses *Didahii* (Sermons), à l'aristocratie valaque et même au prince Constantin Brîncoveanu, sont une exception qui prouve que, même dans l'ambiance de l'époque, il y avait encore de la place pour des comportements honnêtes [120].

En effet, ce qui en dernier ressort entre en collision sur le plan éthique au cours du XVII^e siècle, c'est d'une part la *fidélité à la tradition* et d'autre part une *prudence*, motivée par des conditions toujours plus dures de vie et de survie, qui peut souvent être taxée de cynisme ou de manque de caractère. Les actes de courage sont encore assez fréquents pour mettre en évidence les deux attitudes, qui se manifesteront du reste aussi au cours du siècle suivant. Ainsi, le 12 mai 1672, on pendait « à Parmak kapu, près de Begesteni », à Constantinople, le jeune boyard valaque Ioan, coupable de la double faute d'avoir défendu sa chasteté contre les assauts d'un soldat turc — tué par lui — et de son épouse, et qui, de surcroît, avait résisté aux pressions exercées sur lui pour le convertir [121]. Toujours à Parmak kapu, le 5 novembre 1707, le prêtre arménien Gomidas était décapité devant 3 000 personnes [122]. De même, le 15 août 1714, le voïvode roumain Constantin Brîncoveanu, accusé d'entente avec les puissances chrétiennes et de menées contre la Porte, était décapité avec ses quatre fils et son plus proche conseiller, Ienache Văcărescu, en présence du sultan et du corps diplomatique au complet ; à l'heure de l'exécution, le prince refusa de se convertir à l'islamisme.

---

[120] V. nos observations dans le compte rendu de l'ouvrage de F. Djindjihašvili, *Антимоз Ивериели* (Anthime d'Ivir), Tbilisi, 1967, dans RESEE, 6 (1968), n° 1, pp. 153—156. L'aspect positif de la pensée éthique et politique du temps est analysé par Al. Duțu dans son étude *« Le Miroir des princes » dans la culture roumaine*, dans RESEE, 6 (1968), n° 3, pp. 442 sqq.

[121] D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), vol. I, pp. 190—191 ; cf. également *Cazanii* (Homélies), Bucarest, 1857, pp. 280—281.

[122] G. Hoffmann S. J., *Il vicariato apostolico di Constantinopoli 1453—1830*, Rome, 1935, p. 35 (Orientalia christiana analecta, 103).

En 1716, le métropolite de Hongro-Vlachie, Anthime d'Ivir, destitué et exilé au mont Sinaï pour des crimes du même ordre, était noyé par son escorte turque dans la rivière Toundja, dans la partie sud-est de la Péninsule Balkanique. La liste des *caractères* du temps est bien plus longue. Elle comprend aussi de nombreux cas de renégats revenus au christianisme au prix de leur vie, tels que les jeunes Arméniens exécutés en 1734, 1735, 1748 et 1749 [123].

Mais plus longue encore serait celle des adeptes d'un comportement prudent, que les nouveaux coryphées de la pensée du Levant recommandent et diffusent par leurs écrits. Elève du Collège Saint-Athanase de Rome et de l'Université de Padoue, Alexandre Mavrocordato, devenu grand drogman de la Porte, recommande des normes de vie qui, « fruit d'une maturité politique affranchie de tout idéalisme dangereux »[124], sont tout aussi significatives quant au prix qu'on avait commencé à payer en Europe sud-est orientale pour la prudence : « Nous ne forgeons pas une règle de conduite dégagée des contingences corporelles et matérielles ; nous tenons compte du corps et de la matière. » Aussi conseille-t-il, « les yeux baissés, nous prendrons soin d'agir selon les circonstances, nous n'apprendrons pas plus qu'il ne s'avère nécessaire, nous n'en dirons pas plus que ce qui peut nous être utile ». Dans ses *Pensées*, où il croit devoir introduire un chapitre « De la simulation de la vertu » on relève cette recommandation d'une belle sincérité : « Ne faites pas ce que vous voulez, ni ce que vous pouvez, mais ce qui sert vos intérêts »[125]. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, parmi les *Conseils* écrits en 1726 par son fils, le prince Nicolas, on lit : « Baise la main que tu ne peux couper », dont le cynisme est expliqué et peut-être même atténué dans une certaine mesure par ce cri d'alarme « Pense dans quel siècle tu vis ! » et par cette réflexion résignée : « Cet adage se confirme parfois : Ou la couronne sur ta tête, ou les vautours sur ton cadavre. »[126]

L'éthique des intellectuels modernes de l'Europe du Sud-Est et du Levant est, tant dans sa genèse que dans son évolution, conditionnée par des circonstances politiques bien tristes. La coïncidence — fréquente, comme nous le verrons — entre ce nouveau type d'intellectuel, d'une part, et les aristocrates et les parvenus, d'autre part, éclaire aussi d'autres éléments de leur psychologie, tels que la rapacité, la soif d'argent, l'insen-

---

[123] *Ibidem.*
[124] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, p. 113.
[125] *Ibidem.*
[126] V. les textes dans E. de Hurmuzaki—A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 468 et 472.

sibilité aux souffrances d'autrui, attitudes qui semblent inattendues de la part d'intellectuels cultivant des préoccupations humanistes [127].

Voilà pourquoi, jusqu'à l'époque moderne, l'éthique de ces intellectuels sera marquée par le conflit entre l'attitude repréhensible des adeptes d'une prudence exagérée, mal comprise et mal appliquée, et celle du respect des lois religieuses ou morales, allant parfois jusqu'au sacrifice suprême, ainsi que l'illustrent les exemples brillants d'un Constantin Brîncoveanu et d'un Anthime d'Ivir.

---

[127] D'après *Dicționarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), I_2, Bucarest, 1940, pp. 394—395, vers le début du XVIII[e] siècle (Ioan Neculce), le verbe *chivernisi* <κυβερνῶ (*gouverner, commander, administrer, régir*) acquiert des sens nouveaux (*mettre de côté, amasser, faire fortune, se faire une situation*), cependant que le substantif dérivé *chiverniseală* (*gouvernement, administration*) commence à signifier aussi *sinécure, ressources, revenus, fortune*. L'évolution sémantique marque de façon suggestive l'esprit d'arrivisme d'une époque et d'un milieu où *gouverner* devient synonyme d'*amasser, se faire une situation.*

PRÉOCCUPATIONS CULTURELLES CHEZ NICOLAE ROSETTI-ROSNOVANU 1818—1821

VLAD GEORGESCU

Ce n'est qu'en passant, jusqu'à ce jour, que les recherches — anciennes ou récentes — se sont occupées de la personnalité de Nicolae Rosetti-Rosnovanu. Connu surtout par son activité politique, il n'est guère cité qu'en tant que l'un des chefs de file du parti russophile de Moldavie, alors que d'autres aspects de sa personnalité — non dépourvus d'intérêt, comme nous essayerons de le démontrer — sont restés complètement dans l'ombre [1].

Le but de ces lignes n'est pas d'éclairer toutes les facettes du personnage. Sans nous arrêter donc sur sa pensée et sur son activité sociale-politique, que nous avons déjà analysées ailleurs, nous nous bornerons ici à évoquer ce moment de début de sa carrière où il prend contact avec la civilisation et la culture françaises et à en mettre en évidence les principaux effets.

La riche famille Rosetti-Rosnovanu, dont la puissance en Moldavie au début du siècle dernier était due en premier lieu à l'influence du grand trésorier Iordache, ne fut pas étrangère aux transformations spirituelles amenées par la nouvelle mentalité du temps. Les idées politiques et sociales de Iordache Rosnovanu, ainsi que l'élégance avec laquelle il maniait la langue française dans sa correspondance avec les ministres russes, laissent entrevoir non seulement un esprit vif et intelligent, mais aussi un fond de culture d'une remarquable envergure. C'est lui, d'ailleurs,

---

[1] La seule étude générale qui lui soit consacrée est celle due à Olga Constantinescu, *Cu privire la concepţia economică a lui N. Rosetti-Rosnovanu* (Propos sur la conception économique de N. Rosetti-Rosnovanu) , « Revista Arhivelor », 1/1963 ; pour les données biographiques, cf. Radu Rosetti, *Familia Rosetti* (La famille Rosetti), I, Bucarest, 1938 ; ses écrits politiques sont publiés dans notre *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1769—1830*, Bucarest, 1970.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VIII, 2*, P. 231—239, BUCAREST, 1970

qui a commencé à constituer la célèbre bibliothèque de Stînca, connue à travers toute la Moldavie pour la valeur et la richesse de ses collections[2].

Dans la maison Rosnovanu de Jassy, l'éducation des enfants était confiée à des précepteurs français [3]. Ce sont eux qui ont élevé Nicolae, le fils aîné du trésorier [4].

On ignore par quelles circonstances le jeune *aga* de 24 ans est arrivé en France ; il se pourrait que, en dehors de sa soif de connaissances, des raisons de santé l'y aient poussé [5]. C'est ainsi que s'expliquerait peut-être la présence à ses côtés du dr Eustaţiu Rolla, qui fera par la suite une belle carrière médicale en Moldavie. En juillet 1818 les deux se trouvaient à Lunéville, en visite chez l'abbé Lhommée.

Grâce à son excellente connaissance de la langue et de la culture françaises, le jeune boyard moldave trouva dans le Paris de la Restauration une ambiance dans laquelle il ne se sentait guère dépaysé [6]. Le ton dégagé de sa correspondance avec des personnalités en vue de la vie politique et culturelle française, la sûreté et la maturité d'esprit dont il fait preuve dans ses jugements sur les événements de France, les idées que suscitent en lui l'analyse de ceux-ci contrastent avec le choc subi au contact de cette même civilisation par d'autres voyageurs roumains contemporains, tels que Dinico Golesco et Petrache Poenaru.

Les relations de son père avec les diplomates russes lui ouvrent le salon du comte Capodistria et, par là, ceux des cercles aristocratiques et intellectuels de Paris [7]. Quant aux premiers, les relations du jeune *aga* de Jassy n'ont pas dépassé le cadre strictement mondain, mais pour ce qui est des seconds, il a noué des liens serrés et fertiles.

Nourri des idées libérales du XVIII[e] siècle, Nicolae Rosetti-Rosnovanu a lié, ainsi, une amitié intime avec M. A. Jullien, ancien Jacobin,

---

[2] Voir à ce sujet Cornelia Papacostea, *O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Stînca* (Une bibliothèque moldave du commencement du XIX[e] siècle. La bibliothèque de Stînca), « Studii şi cercetări de bibliologie », V (1963).

[3] En 1815, un certain « Flori » — probablement Flury — y était engagé, avec un salaire annuel de 4.570 lei, à quoi s'ajoutait 300 lei pour son domestique ; d'autres étrangers étaient le cuisinier Iosif et le jardinier Miller : voir Gh. Ungureanu, *Cheltuielile unei mari case boiereşti din Iaşi în anul 1816. Casa Rosetti-Rosnovanu* (Les dépenses d'une grande maison de boyards de Jassy en 1816. La maison Rosetti-Rosnovanu), Bucarest, 1956.

[4] Né en 1794, Nicolae occupe de bonne heure des dignités importantes : on le rencontre comme grand spathaire en 1812, *aga* en 1815 et 1818, puis ayant le titre de trésorier depuis cette année jusqu'en 1851. Il meurt un an avant l'union des Principautés (R. Rosetti, *op. cit.*, I, pp. 121—123).

[5] Il a reçu des soins médicaux du dr Alibert, « médecin ordinaire du roi », dont il continuera de suivre les prescriptions après son retour en Moldavie. Arch. d'Etat de Bucarest, *Achiziţii noi* (Nouvelles acquisitions), fonds Rosetti-Rosnovanu, CCLIV/72.

[6] Nous ne savons pas sur quoi se fondent R. Rosetti et, après lui, Olga Constantinescu, lorsqu'ils affirment que Rosnovanu aurait fait des études à Berlin et à Paris ; l'affirmation de Bois le Comte de 1834 n'est pas confirmée par les sources documentaires.

[7] Rosnovanu se donne le titre de prince et, introduit par un Sturdza — peut-être Mihail Sturdza — il fréquente les cercles royalistes. Il a d'abord habité à l'« Hôtel des Hautes Alpes », puis 14, rue Richelieu (*ibidem*, CCLIV/73, CCLIII/35).

partisan de Robespierre et de Babeuf, rallié maintenant aux libéraux [8].

Cette intimité assez inattendue entre le révolutionnaire de 1793 et le grand seigneur moldave fut bénéfique pour ce dernier. Par Jullien, en effet, Rosnovanu pénétra dans le cercle de ceux qui, au nom des lumières ou du romantisme, œuvraient pour relever la condition humaine à l'aide de la culture et, en particulier, de l'éducation.

La diffusion en France du système lancastérien d'enseignement avait abouti, en 1815, à la création d'une « Société pour l'enseignement élémentaire », dont Rosnovanu devint membre en 1818 ; à sa demande et à la proposition du dr Rolla, faites au cours de la séance du 11 novembre, la Société élut également comme membres Veniamin Costache, métropolite de Moldavie, et les évêques de Roman et de Huşi [9].

L'enseignement habituel, aussi bien que le nouvel enseignement mutuel, furent un objet permanent de préoccupation pour Rosnovanu durant son séjour à Paris ; on le trouve assistant à la solennité de distribution de prix à un institut de gymnastique et à des soutenances de thèses de doctorat ès lettres au « Collège de Plessis »[10] ; il prend part à des séances de la Société et reçoit « à son hôtel » les matériaux publiés par celle-ci. L'un de ces écrits représente un essai d'introduction de l'enseignement lancastérien dans l'armée française ; on y fait l'éloge d'un instituteur parisien qui a institué des cours du soir pour domestiques et ouvriers adultes. Le texte prend fin sur la recommandation suivante : « Nous croyons devoir recommander cet exemple à votre attention ». Ainsi qu'on le verra par la suite et aussi étonnant que cela puisse paraître, le grand boyard moldave n'est pas resté sourd à cet appel.

Par Capodistria, qui l'a d'ailleurs poussé à étudier l'enseignement mutuel [11], Rosnovanu pénètre dans les cercles philhellènes d'Europe. Au cours d'une visite à Londres, il fait la connaissance de lord Guilford et du neveu de celui-ci, Frédéric Douglas. Il restera en correspondance avec le premier même après son retour à Jassy, Guilford le tenant au courant de ses efforts pour créer une université dans les îles Ioniennes et de son activité en rapport avec l'enseignement mutuel [12].

---

[8] Impliqué dans le procès de la conspiration des égaux, Jullien se sauve en fuyant à Milan ; sous l'empire, il occupe différentes fonctions militaires après quoi, en 1813, il est destitué pour avoir écrit un mémoire contre le despotisme. Sous la restauration il est en disgrâce en tant que libéral. Après 1817, il se consacre au journalisme et fonde « La Revue Encyclopédique », qu'il enverra régulièrement en Moldavie à son ami Rosnovanu.

[9] Le président de la Société annonce à Veniamin Costache qu'il a été élu, le 15 novembre (*ibidem*, CCLX/4). Des lettres ayant la même teneur furent expédiées aux deux évêques (*ibidem*, CCLX/5–6).

[10] *Ibidem*, CCLIV/65, CCLX/2.

[11] *Ibidem*, CCLIII/85.

[12] *Ibidem*, CCLIV/100. Contrairement à Petrache Poenaru, qui manifeste un étonnement naïf pour tout ce qu'il voit en Angleterre, Rosnovanu écrit sur le ton d'un habitué

Parmi les hommes de culture grecs, notre boyard moldave a entretenu des rapports d'amitié avec Coraïs [13] et surtout avec Cléoboulos. C'est à ses liens avec celui-ci qu'est due probablement l'intention de Rosnovanu de publier une édition gréco-française du *Télémaque* de Fénelon ; on sait que, par Flury, il était en pourparlers avec l'éditeur Baudouin et que, moyennant 8.000 francs, Lequin lui a cédé les gravures dont il avait illustré récemment une édition française de cette œuvre ; le *Télémaque* devait être tiré à 1.000 exemplaires, dans des conditions graphiques supérieures [14].

Nommé grand trésorier de Moldavie, Rosnovanu fut obligé d'interrompre son séjour dans la capitale française et de regagner en hâte sa patrie. Au milieu du mois de janvier 1819, on le trouve à Vienne, toujours accompagné d'Eustaţiu Rolla, avec lequel il est invité au bal donné par la comtesse Revay [15].

A son départ de Paris, Rosnovanu fut chargé de certaines missions par ses amis français. Ainsi, Jullien lui confia quelques prospectus de la « Revue Encyclopédique », avec prière de les faire parvenir à Heidelberg, Varsovie , Budapest et Saint-Pétersbourg. La revue dont Rosnovanu devenait de la sorte l'agent de diffusion pour l'Europe centrale et orientale avait pour sous-titre « Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts » et comptait parmi ses collaborateurs Lanjuinais, Augustin Thierry et Volney [16].

C'est toujours une mission de diffusion de la culture française, mais cette fois-ci limitée à la Moldavie, que Rosnovanu reçut de Barbié de Bocage, doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; celui-ci avait été chargé par le trésorier Alexandru Balş, par l'entremise de Daniel Philippide, de lui fournir des renseignements sur « les collèges et institutions scientifiques de Paris » ; le doyen priait maintenant Rosnovanu, qui connaissait bien

---

de la capitale anglaise. Ses lettres sur Londres et ses environs étaient lues avec beaucoup d'intérêt à Jassy (*ibidem*, CCLIV/59), ainsi d'ailleurs que celles sur Paris et la vie parisienne (*ibidem*, CCLIII/37).

[13] Qui lui recommande un précepteur pour son frère cadet. Il n'est pas sans intérêt de mentionner les conditions acceptées par celui-ci pour venir en Moldavie : 416 ducats hollandais par trimestre, 1000 francs pour ses dépenses de voyage, outre « l'honneur d'être admis à votre table », logement et entretien, enfin 80 ducats de Hollande comme frais de retour ; le précepteur, M. Paris, s'engageait à rester 5 ans à Jassy (*ibidem*, CCIV/63, 67).

[14] *Ibidem*, CCLIV/65, CCLX/15. En 1820 encore, il n'avait pas renoncé à l'idée de cette publication ; le banquier baron Gh. Sachelarie a envoyé à Jassy trois échantillons de papier, ainsi que 25 épreuves de gravures, que Rosnovanu trouva splendides, exprimant son espoir que le tout conviendrait « au véritable éditeur du *Télémaque* grec, M. le professeur D. Gobedalas, dont j'attends la réponse pour me décider en faveur de cette entreprise littéraire » (*ibidem*, CCLIV/108, 110).

[15] Refusé d'abord, Rosnovanu obtient finalement les invitations par l'agent de la Moldavie à Vienne (*ibidem*, CCLIII/46, CCLIV/74).

[16] Rosnovanu paye l'abonnement 54 francs par an (*ibidem*, CCLIII/70, CCLIV/68).

la question, de compléter oralement les explications qu'il avait adressées à Balş par écrit [17].

L'intérêt pour la France était évident en Moldavie et les relations envoyées par Rosnovanu y étaient suivies avec la plus grande attention. Les personnes dont il n'avait pu faire les commissions, en échange, en conçurent quelque dépit, tel Alexandru Rallet, qui l'avait prié de lui rapporter de Paris « le plan de la trop mémorable bataille de Leipsih », plan que Rosnovanu ne trouva plus dans les librairies [18].

De retour en Moldavie, Rosnovanu s'efforça, ainsi qu'il l'écrit à lord Guilford, « d'utiliser pour ma patrie le court séjour que j'ai fait en Europe »[19] en considérant «(...) les progrès des lumières nécessaires dans toutes les positions de la vie (...) »; les intellectuels français l'assuraient que, grâce à cette activité, «(...) votre nom deviendra cher à tous les amis de l'humanité »[20].

Cependant, Rosnovanu ne limite pas ses efforts aux réalités de la principauté de Moldavie. Pénétré des idées du philhellénisme européen, il s'attache à répandre les bienfaits de la culture sur tout le Sud-Est du continent.

Il semble que, en ce qui concerne le personnel de l'école qu'il projetait de fonder à Jassy, le grand trésorier ait essayé — mais sans succès — de faire venir des enseignants français [21]. A défaut de ceux-ci, il confia la direction de l'école à l'érudit grec Cléoboulos, qui restera à Paris jusqu'au mois de juillet 1819, aux frais de Rosnovanu, afin d'y faire imprimer les tableaux pédagogiques et de se procurer le matériel didactique nécessaires à l'école [22].

Bien que l'introduction en Moldavie du système d'enseignement lancastérien soulevât de sérieuses difficultés, Rosnovanu, ainsi qu'il ressort de sa correspondance avec les hommes de culture français, se montrait optimiste. Après l'arrivée à Jassy de Cléoboulos (septembre 1819), il avise la « Société » qu'il sera en mesure de lui présenter jusqu'à la fin de l'année un rapport faisant état de ses premiers succès, obtenus d'abord en Moldavie, « ma patrie, et ensuite en Grèce »[23].

[17] *Ibidem*, CCLX/7.

[18] La correspondance entre les deux boyards moldaves est en français (*ibidem*, CCLIV/72, 80).

[19] *Ibidem*, CCLIII/63.

[20] Lettre de la Direction de l'Ecole Normale Militaire de Paris à Rosnovanu du 12 juin 1819 (*ibidem*, CCLIII/48).

[21] *Ibidem*, CCLIII/48.

[22] Les tableaux de Cléoboulos contenaient certaines modifications que les pédagogues français s'étaient proposées d'adopter; ils étaient imprimés en grec « parce que mon projet est de propager en grec cette méthode, lorsqu'elle sera naturalisée dans ma patrie », écrit Rosnovanu à Guilford (*ibidem*, CCLIII/63); dans l'intervalle de sept mois, Cleoboulos dépensa 900 francs; il arriva en Moldavie avec le dr Tibaldo, recommandé par Gh. Sachelarie (*ibidem*, CCIV/70, 88).

[23] Lettre du 9 septembre 1819 (*ibidem*, CCLIII/63).

L'école, entièrement subventionnée par Rosnovanu et dont les cours étaient gratuits, a commencé à fonctionner à Jassy en mars 1820. L'influence du grand trésorier lui valut l'appui du prince et du métropolite, ce dernier membre lui-même de la Société au nom de laquelle Rosnovanu menait son action. L'école comptait au début 100 élèves et de nombreuses demandes d'inscription durent être refusées par manque d'espace. Bientôt, à la suite des insistances de Rosnovanu, l'école fut reconnue comme institution d'Etat, apte à bénéficier de subventions. Les tableaux pédagogiques imprimés par Cléoboulos furent traduits en roumain par les soins du métropolite Veniamin Costache et Rosnovanu écrivit à Paris qu'il espérait pouvoir étendre le réseau d'enseignement mutuel à « toutes les classes de la population »[24] et à « tous les villages, bourgs et villes de Moldavie »[25].

Outre l'école dont Cléoboulos était le directeur, Rosnovanu fonda sous la haute surveillance du même personnage une école normale, qui produisit dès septembre 1820 la première promotion d'instituteurs. Ceux-ci furent aussitôt envoyés en Grèce, afin d'y ouvrir à leur tour des écoles lancastériennes ; Rosnovanu pouvait enfin annoncer à ses amis que « tous doivent correspondre avec nous, heureux si nous pouvons ainsi devenir le centre de l'enseignement dans ces contrées ». Les élèves sortis de son école se trouvaient dans différentes régions de la Grèce continentale ou insulaire et à la fin de 1820 ils avaient ouvert des écoles d'enseignement lancastérien à Smyrne, Chios et Candie [26] ; quelques élèves de l'école devaient aller en Crimée, élargissant ainsi au-delà des prévisions le rayon d'action du foyer de culture de Jassy. Toutes ces données sont consignées en détail dans un rapport de Rosnovanu adressé au Comité de direction de la « Société » de Paris [27].

Les membres de la « Société » suivaient avec beaucoup d'intérêt l'activité de Rosnovanu, ainsi qu'il ressort de la correspondance soutenue qu'elle entretenait avec Jassy et des brochures et autres ouvrages qu'elle envoyait à titre de directives au trésorier moldave.

Le secrétaire de la « Société », Jomard, remerciait Rosnovanu pour son rapport, l'assurant de l'estime que lui valaient en France ses efforts « pour rendre la Grèce à sa civilisation première » et lui annonçant que son rapport serait publié dans le journal de la « Société ». Dans

---

[24] Rapport de Rosnovanu à la « Société » du 20 septembre 1820 (*ibidem*, CCLIII/81) ; l'introduction de l'enseignement mutuel dans les Principautés est mentionnée pour la première fois — avec certaines inexactitudes — par A. Papadopol-Calimah, *Două rînduri despre istoria şcoalelor în România* (Quelques lignes sur l'histoire des écoles en Roumanie), « Convorbiri Literare », IX (1886).

[25] *Ibidem*, CCLIII/62.

[26] *Ibidem*, CCLIII/62, 81 ; à Candie, le fonds de l'école bénéficiait aussi de la contribution de 200 piastres d'un richard turc.

[27] *Ibidem*, CCLIII/62.

la séance du 3 février 1821, à la proposition de Jomard, la « Société » vote, « au milieu des acclamations et d'applaudissements prolongés, des remerciements au prince de Rosnovanu » pour avoir imprimé à ses frais « des tableaux élémentaires en grec moderne, destinés à l'usage des écoles de Moldavie et des écoles grecques en général » [28].

L'irruption en Moldavie des hétairistes eut pour effet la fermeture des deux écoles fondées par Rosnovanu, ce qui ne signifiait pas pour autant la fin de la féconde activité déployée par celui-ci : il eut, en effet, l'occasion de prendre part directement à l'instauration de l'enseignement mutuel en Russie. Les tableaux pédagogiques employés à l'école de Rosnovanu furent tellement prisés par le Ministère russe des Cultes et de l'Instruction Publique que celui-ci les adopta à son tour et que les tableaux originaux furent offerts en novembre 1821 à l'école lancastérienne d'Odessa [29]; au bout de quelques années, apprenant que des tableaux pédagogiques en roumain avaient été élaborés à Saint-Pétersbourg, Rosnovanu priait le comte Vorontzov de lui en procurer un exemplaire, en lui faisant part de son espoir de pouvoir un jour se dédier à nouveau à la diffusion de l'enseignement dans son pays [30].

Les liens du studieux boyard moldave avec la culture française ne se sont toutefois pas bornés aux problèmes de l'enseignement.

Les années 1818—1821 ont marqué un rapide accroissement de la bibliothèque de Stînca. De la « belle France », qu'il considère comme « un modèle de civilisation et d'urbanisme »[31], Rosnovanu commande et reçoit — notamment de chez les frères de Bure, fournisseurs du roi et de la bibliothèque royale — de nombreux ouvrages, appartenant aux domaines les plus variés. Parfois, pourtant, on le voit refuser des offres, par exemple dans le cas de l'ouvrage de Carra, qu'il qualifie de pamphlet dépourvu de valeur historique, ou encore dans celui de l'*Histoire de l'Empire ottoman* de Démètre Cantemir, qu'il juge dépassée [32].

Les nombreux ouvrages de philosophie, tant ancienne que moderne, qui faisaient partie de la bibliothèque de Stînca sont significatifs pour la culture du grand trésorier. Tous les grands penseurs du « siècle des lumières » — Voltaire, Rousseau, Helvetius, Fontenelle, Montesquieu, Condillac, Diderot, d'Alembert, Malby, Puffendorf et bien d'autres — y figuraient en des éditions volumineuses.

Non moins bien représentés étaient les ouvrages de droit, de politique et d'administration. La bibliothèque de Stînca renfermait les constitutions de l'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique — qui ne comptaient

[28] *Ibidem*, CCLX/8, 9.
[29] *Ibidem*, CCLIII/90, 95, 109.
[30] *Ibidem*, CCLIII/80.
[31] *Ibidem*, CCLX/16.
[32] *Ibidem*, CCLXXXVII/7.

de ce temps que 13 Etats — et de la Bavière, les codes de Justinien et de Napoléon, une *Théorie de la révolution* éditée à Paris en 1817, etc.

Les ouvrages d'histoire embrassent les problèmes les plus variés et toutes les époques, depuis l'antiquité jusqu'à la révolution française ; ceux de géographie et les récits de voyageurs se réfèrent à tous les continents et à toutes les populations du globe ; les sciences exactes sont représentées par des ouvrages de sciences naturelles, de mathématiques, de mécanique céleste, d'astronomie, géologie, anatomie, physique, chimie, minéralogie, magnétisme ; la littérature est largement représentée, d'Homère et Boileau à Mme de Staël et aux *Liaisons Dangereuses* de Laclos [33].

Au cours de ces mêmes années, Rosnovanu aborde l'étude systématique de la grammaire de Condillac ; un épais manuscrit, rempli de citations de la Grammaire et d'autres écrits du philosophe français, ainsi que d'annotations personnelles, atteste l'intérêt constant du boyard moldave pour les problèmes de culture [34].

Le prestige dont Rosnovanu jouissait en France détermina la « Revue Encyclopédique » à l'inviter à devenir son correspondant permanent pour les Principautés, proposition qui fut acceptée par le grand trésorier [35]. C'est probablement la « carrière » de correspondant du grand boyard qui a donné lieu à l'incident avec le journal belge « Le vrai libéral », qui sous le titre « Notre correspondant d'Yassy (...) » avait publié deux articles injurieux à l'adresse du gouvernement et des boyards moldaves, insultant entre autres le père de Rosnovanu, Iordache. En effet, pour donner plus de poids à ses attaques, la rédaction du journal laissait entendre, semble-t-il, que l'article aurait été inspiré — sinon rédigé — par Nicolae Rosnovanu lui-même ; indigné du procédé, celui-ci pria un ami grec de Paris de chercher à découvrir le nom du véritable auteur.

Nous avons précisé dès les premières lignes de cet exposé que son but n'est pas de cerner toute la personnalité de Nicolae Rosetti-Rosnovanu. Chronologiquement, nous nous sommes limité à la période 1818—1821 et quant au thème de nos observations, nous avons évité toute référence à la pensée sociale et politique du grand trésorier, nous bornant à un examen de son activité culturelle, activité qui, sous l'impulsion de ses contacts avec l'Occident, a dépassé par sa portée les frontières de la Moldavie.

---

[33] *Ibidem*, CCLX/16.
[34] *Ibidem*, CCLXXXVII/7.
[35] *Ibidem*, CCLIII/2, 59. Rosnovanu a contribué effectivement à la diffusion de la revue en Moldavie, en y abonnant le prince et différents boyards.

Le personnage est sans conteste une révélation. A une époque où la modernisation de la culture et de la civilisation roumaines en était encore à ses premiers pas, le jeune « prince » visite Vienne, Paris et Londres, établit des contacts avec des personnalités d'envergure européenne, œuvre activement dans le cadre de deux sociétés parisiennes et, poussé par ses convictions éclairées et ses sentiments philhellènes, s'efforce de contribuer à la diffusion de la culture dans le Sud-Est de l'Europe, au moyen d'une méthode d'enseignement encore peu connue en Occident même.

Pour toutes ces raisons, nous estimons que Nicolae Rosetti-Rosnovanu mérite d'être tiré de l'anonymat.

OÙ EN EST-ON DANS LA RECHERCHE CONCERNANT LES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE EN LANGUE ROUMAINE ?

LUDOVIC DEMÉNY

L'essor pris par les recherches concernant les débuts de l'imprimerie en langue roumaine au cours de 3—4 dernières années a eu de grands succès. On a ainsi obtenu certaines informations inédites sur le premier ouvrage édité en langue roumaine ; il s'agit du « Catéchisme roumain luthérien » datant de 1544, dont jusqu'à ce jour aucun exemplaire n'a été découvert. De plus, une autre publication intitulée « L'Evangéliaire slavo-roumain » a pu être identifiée et datée. Cet ouvrage paru entre les années 1551—1553 est considéré actuellement par les spécialistes comme la première édition d'un texte en langue roumaine. Suivant ces investigations et les résultats obtenus il devient évident que ce n'est pas au diacre Coresi que l'on doit attribuer l'édition des premiers textes en langue roumaine, mais — et c'est là notre ferme conviction — à un autre typographe roumain du nom de Philippe le Moldave, alias Philippus Pictor ou Maler. Il ne peut y avoir le moindre doute que l'« Evangéliaire slavo-roumain » dont un fragment est gardé dans la Bibliothèque publique M. E. Saltykov-Chtchédrine de Leningrad a été édité dix ans avant que paraisse la première édition corésienne en langue roumaine. En tenant compte du fait que le texte roumain de l'« Evangéliaire slavo-roumain » est fort différent de celui du « Tétraévangile » édité par le diacre Coresi entre les années 1560—1561 à Braşov, on est arrivé à se pencher à nouveau sur le problème des premières traductions de textes bibliques en langue roumaine. Ainsi, le cadre des recherches s'est élargi, pour embrasser différents autres domaines de l'histoire culturelle, étroitement liés à la diffusion des ouvrages en langue roumaine au moyen de l'imprimerie.

Les principaux points en litige restent, aujourd'hui encore, les questions se rapportant au lieu et à la personne de l'éditeur auquel nous devons

le « Catéchisme roumain luthérien » de 1544 et l'« Evangéliaire slavo-roumain ».

Les discussions portées autour de ces problèmes dans la littérature de spécialité roumaine, aussi bien que dans celle étrangère, ne sont pas de date récente. Nous ne retiendrons ici que les points de vue ayant bénéficié d'une plus large audience. N. Iorga indique ainsi que l'édition du « Catéchisme » a été l'œuvre « d'un certain Philippus Maler, un peintre qui avait des relations parmi les Roumains de Valachie où il s'était rendu fréquemment en mission, ce qui démontre qu'il connaissait bien la langue du pays » [1]. N. Iorga a été le premier à parler de l'impression du « Catéchisme » avec des caractères en provenance de Tîrgovişte [2]. Il n'a jamais mis en doute que c'est bien Philippus Pictor qui a édité ce « Catéchisme », s'appuyant sur l'affirmation catégorique des sources.

Nerva Hodoş, principal collaborateur de Ioan Bianu dans l'élaboration de la très importante *Bibliografia românească veche* (Bibliographie du livre ancien roumain), considérait que « la ville de Sibiu a été l'endroit où a été imprimé le premier catéchisme en langue roumaine à caractères cyrilliques sur l'initiative des autorités municipales saxonnes de cette localité » et que Philippus Pictor en a été non seulement l'éditeur, « mais que c'est toujours lui, — de son vrai nom Maler —, qui doit être l'auteur de la traduction » [3].

L'hypothèse de l'édition du « Catéchisme » de 1544 à Tîrgovişte a été lancée en premier par le chercheur saxon Adolphe Schullerus, dans une étude parue en 1921. Repoussant comme invraisemblable l'affirmation de N. Iorga, suivant laquelle Philippus Pictor aurait amené des caractères cyrilliques d'imprimerie de Tîrgovişte à Sibiu pour y imprimer le « Catéchisme », il soutient que Philippus Pictor a édité cet ouvrage à Tîrgovişte même, suivant les dispositions reçues de la part du magistrat de la ville de Sibiu. Selon cet érudit saxon, à l'occasion d'un de ses voyages à la cour princière de Tîrgovişte Philippus Pictor aurait emporté le « Catéchisme » luthérien traduit en roumain et aurait procédé à son impression en cet endroit où il se trouvait en mission diplomatique [4]. Andrei Bîrseanu accepte autant l'opinion de N. Iorga que celle de A. Schullerus, en affirmant que « bien qu'il existe en cette ville (Sibiu — *L. D.*) une typo-

---

[1] N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor pînă la 1688* (Histoire de la littérature religieuse chez les Roumains jusqu'en 1688), dans *Studii şi documente* ..., vol. VII^e, Bucarest, 1904, p. 65.

[2] *Ibidem*, p. 66.

[3] Nerva Hodoş, *Un fragment din Molitvelnicul diaconului Coresi. 1564* (Un fragment de l'Euchologe du diacre Coresi. 1564) dans *Prinos lui D. A. Sturdza* (Hommage à D. A. Sturdza), Bucarest, 1903, p. 236.

[4] Adolphe Schullerus, *Luthers Katechismus und Agenda in rumanischer Sprache*, « Korrespondenzblatt des Vereins fur Siebenbürgische Landeskunde », XLIV (1921), n^os 1 — 2, p. 57—61.

graphie datant depuis 1530, il est difficile de présumer que l'imprimeur se soit procuré ou fait fondre des caractères cyrilliques rien que pour cet opuscule. Il semble plus probable, suivant l'hypothèse de N. Iorga, que le typographe sibiote ait fait venir les caractères de Tîrgovişte, où depuis un certain temps on faisait imprimer des livres religieux en langue slavonne, ou bien, d'après l'avis du Dr Adolphe Schullerus (...) que le peintre Philippus (...) se soit occupé de l'impression du petit catéchisme à l'occasion d'un de ses déplacements à Tîrgovişte » [5].

L'éminent bibliographe roumain Ioan Bianu soutient avec vigueur que l'édition du « Catéchisme » de 1544 a eu lieu à Sibiu. Il précise que les Saxons de Transylvanie entretenaient d'étroites relations commerciales, politiques, culturelles et artistiques avec la Moldavie et la Valachie. « Dès que la Réforme luthérienne s'est consolidée en Transylvanie, les Saxons ont fait éditer à Sibiu en 1544 le "Catéchisme" de la nouvelle religion en langue roumaine, à l'usage du clergé et du peuple. » [6] N. Sulică se rallie à l'opinion de Ioan Bianu [7]; Ioan Lupaş [8] et Sextil Puşcariu [9] estimaient tout comme N. Iorga que ce petit ouvrage a été édité à Sibiu par Philippus Pictor, avec des caractères amenés de Tîrgovişte. C'est également l'avis de l'académicien Al. Rosetti qui se montre pleinement convaincu que c'est bien Philippus Pictor qui a imprimé le « Catéchisme » en 1544 [10]. En échange, N. Drăganu penche pour l'opinion d'Adolphe Schullerus [11].

Le mérite d'avoir eu le premier l'intuition d'un lien existant entre Philippus Pictor et Philippe le Moldave, l'éditeur du « Tétraévangile » slavon de 1546, revient à l'illustre historien roumain N. Iorga. Dès 1931, frappé par l'importance des relations signalées par I. Karataev et surtout par A. Petrov concernant le « Tétraévangile » slavon de 1546, N. Iorga affirmait : « Philippe le Moldave de 1546 reste encore un inconnu.

---

[5] Andrei Bîrseanu, *Catechismul luteran românesc* (Catéchisme luthérien roumain), « Analele Academiei Române. Memoriile Secţiunii Literare », Série III, tome I, mémoire 3, Bucarest, 1933, p. 1.

[6] *Texte de limbă din secolul XVI* (Textes de langage du XVI-ème siècle), reproduits en fac-similés par les soins de Ioan Bianu, vol. IV, Typographie « Cultura Naţională », Bucarest, 1930, p. VI.

[7] N. Sulică, *Catechismele româneşti din 1544 (Sibiu) şi 1559 (Braşov)* (Les catéchismes roumains de 1544 (Sibiu) et de 1559 (Braşov), « Anuarul Liceului Al. Papiu-Ilarian din Tg. Mureş », 1936, p. 48 et suiv.

[8] I. Lupaş, *Sibiul ca centru al vieţii româneşti din Ardeal* (La ville de Sibiu, centre de la vie roumaine en Transylvanie). Extrait de « Anuarul Institutului de istorie naţională din Cluj », vol. V (1928), p. 15.

[9] Sextil Puşcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche* (Histoire de la littérature roumaine. L'époque ancienne), III-ème édition, Sibiu, 1936, p. 73.

[10] Al. Rosetti, *Les Catéchismes roumains au XVIe siècle*, « Romania », 1922, p. 332; Idem, *Catechismul Marţian* (Le catéchisme Marţian), « Grai şi suflet », vol. I, fasc. 2, année 1924, p. 254.

[11] N. Drăganu, *Catechisme luterane* (Catéchismes luthériens), « Dacoromania », vol. II (1921–1922) p. 584.

Il se pourrait bien qu'il soit le même que ce Philippe (Maler) le peintre, auquel les Saxons ont demandé le catéchisme de Sibiu... L'identité entre les deux typographes semble s'imposer, et le surnom (le Moldave) accordé à Philippe dans le livre slavon de 1546 témoigne que c'est de Moldavie qu'est venu ce peintre d'églises et maître dans l'art de l'imprimerie, que l'on doit placer parmi nos anciens érudits. »[12] Par un travail de synthèse portant sur les résultats obtenus dans ce domaine et parus jusqu'en 1944, date à laquelle on a célébré le 4[e] centenaire depuis l'édition du « Catéchisme » de Sibiu, Ioachim Crăciun[13] et Dan Simonescu[14] soutiennent à leur tour que c'est bien Philippus Pictor qui a imprimé le « Catéchisme » de 1544 à Sibiu.

Différents problèmes se rattachant au « Catéchisme » de 1544 ont été repris après la guerre, avec un intérêt passionné par les regrettés professeur P. P. Panaitescu et Virgil Molin et par Barbu Theodorescu. Virgil Molin a essayé de présenter des arguments en faveur de l'édition du « Catéchisme » de 1544 dans la ville de Braşov[15]. Barbu Theodorescu va jusqu'à déclarer que non seulement le « Catéchisme » mais aussi le « Tétraévangile » slavon de 1546 ont été édités à Tîrgovişte[16]. Avant de considérer l'avis du professeur P. P. Panaitescu, il nous faut mentionner une intéressante étude due à Ion Moga, dont il avait repris certaines opinions et arguments. Ion Moga repousse l'hypothèse de N. Iorga concernant l'identité entre Philippe le Moldave et Philippus Pictor, en invoquant le fait qu'au mois d'avril, Philippus Pictor se trouvait en Valachie, tandis que Philippe le Moldave travaillait à son « Tétraévangile » slavon de 1546. Selon Moga, « l'hypothèse de l'origine moldave de Philippus Pictor doit être, par conséquent, abandonnée ». I. Moga arrive toutefois à conclure, à la fin de son étude, que « Philippe ne saurait plus être considéré en tant que vulgaire typographe » qui aurait procédé à l'impression du « Catéchisme » de 1544. Par sa parfaite connaissance des langues roumaine et

---

[12] N. Iorga, *Cinci comunicări la Academia Română, III. Tipărituri româneşti necunoscute* (Cinq communications devant l'Académie Roumaine. III. Editions roumaines inconnues), « Revista istorică », 17 (1931) n[os] 1—3, p. 26.

[13] I. Crăciun, *Catechismul românesc din 1544 urmat de celelalte catechisme româno-luterane Bîrseanu, Sturdza şi Marţian* (Le catéchisme roumain de 1544 suivi par les autres catéchismes roumano-luthériens Bîrseanu, Stourdza et Marţian), extrait de « Anuarul Institutului de istorie naţională din Cluj », XI (1946), p. 13—14.

[14] Dan Simonescu, *Catechismul sibian, 1544. Comemorarea a 400 de ani de la prima carte românească* (Le catéchisme de Sibiu. Anniversaire du 4[e] centenaire depuis la parution du premier livre roumain), « Arhiva Românească », vol. XI (1945—1946), p. 95—99.

[15] Virgil Molin, *Interpretări noi în legătură cu catechismul de la Sibiu* (Nouvelles interprétations concernant le catéchisme de Sibiu), « Mitropolia Ardealului », V (1960), p. 604

[16] Barbu Theodorescu, *Personalitatea diaconului Coresi şi rolul lui în cultura românească* (La personnalité du diacre Coresi et le rôle qu'il a joué dans la culture roumaine), «Biserica Ortodoxă Română », 1959, n[os] 3—4, p. 293; Idem, *Completări şi rectificări la Bibliografia românească veche* (Complétements et rectifications à la Bibliographie roumaine ancienne), « Glasul bisericii », 19 (1960), n[os] 11—12, p. 1 060.

slavonne, ainsi que grâce aux circonstances politiques, religieuses et commerciales existant en Valachie, il a été à même de collaborer avec différentes autres personnes, tels des membres du clergé roumain des environs de Sibiu, aussi bien à l'élaboration du texte qu'à la commercialisation de l'édition [17].

Le professeur P. P. Panaitescu n'hésitait pas à soutenir catégoriquement que nul ouvrage en caractères cyrilliques n'avait jamais été imprimé à Sibiu. Se référant au « Catéchisme » de 1544 il écrivait : « Quant au Catéchisme édité en 1544, l'affirmation du pasteur Wurmlock d'après laquelle son impression aurait eu lieu à Sibiu, est incrédible, car en 1544 il n'y avait aucune typographie dans cette ville. La parution isolée de cet ouvrage qui n'a été suivie d'aucune autre publication provenant du même éditeur semble témoigner qu'il à été imprimé ailleurs, sur la commande de la municipalité de Sibiu. »[18] P. P. Panaitescu soutenait que ce premier ouvrage en langue roumaine a été édité à Tîrgovişte, dans les presses de D. Liubavici. Selon lui, « le maître de Tîrgovişte doit être également rendu responsable de l'ouvrage écrit en caractères cyrilliques et destiné à la Transylvanie » [19]. Le professeur P. P. Panaitescu avait soutenu d'une façon catégorique que Philippus Pictor « n'était ni typographe, ni traducteur » [20]. Par conséquent, le professeur Panaitescu répudiait la thèse de N. Iorga sur l'identité de personne entre Philippus Pictor et Philippe le Moldave. Il affirmait — après Barbu Theodorescu — que le « Tétraévangile » slavon de 1546 avait été également imprimé à Tîrgovişte, car à Sibiu il n'existait aucune typographie disposant de caractères cyrilliques tout au long du XVI-ème siècle. Suivant l'opinion du professeur P. P. Panaitescu, le « Tétraévangile » de 1546 aurait été une commande venue de Moldavie et exécutée à Tîrgovişte [21].

Différents chercheurs roumains, parmi lesquels l'auteur de cet article, ainsi que certains autres à l'étranger, ont repris dans son ensemble le problème attaché à la typographie de Sibiu et de l'impression dans ses presses du « Catéchisme » de 1544, et sont arrivés à des conclusions diamétralement opposées à l'opinion du professeur P. P. Panaitescu. On peut résumer les principaux résultats de ces investigations, comme suit :

1. L'activité de la typographie de Sibiu, qui date depuis 1528, portait sur l'édition d'ouvrages en caractères latins. Cette typographie

---

[17] I. Moga, *Cine a fost Philippus Pictor?* (Qui a été Philippus Pictor?). Extrait de « Anuarul Institutului de istorie națională din Cluj », vol. XI (1946), p. 9.

[18] P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română* (Les débuts et le triomphe du texte écrit en langue roumaine), Bucarest, Editions de l'Académie, 1965, p. 122.

[19] *Ibidem*, p. 123.

[20] *Ibidem*, p. 124.

[21] P. P. Panaitescu, *Primele texte tipărite în românește* (Les premiers textes imprimés en langue roumaine), « Astra », Brașov, n° 5 (12), mai 1967, p. 9.

de Sibiu est, par conséquent, le premier établissement de ce genre en Transylvanie.

2. Vers le milieu du XVI-ème siècle, il existait à la typographie de Sibiu une section pour les éditions en caractères cyrilliques. C'est ici que fut imprimé par Philippus Pictor le « Catéchisme » de 1544 en langue roumaine et en caractères cyrilliques.

3. C'est également à Sibiu qu'a été imprimé le « Tétraévangile slavon » de 1546 par Philippe le Moldave, qui doit être considéré comme étant la même personne que Philippus Pictor.

4. On a identifié et daté une autre édition slavo-roumaine, intitulée « L'Evangéliaire slavo-roumain », paru à Sibiu entre les années 1551—1553 par les soins du même Philippe le Moldave, alias Philippus Pictor ou Maler. Cet ouvrage constitue le premier texte imprimé en langue roumaine connu actuellement, car ce n'est que vers 1560—1561 que le diacre Coresi a édité son premier livre en langue roumaine.

Bien que les résultats obtenus par ces investigations aient amené dans le circuit scientifique une série de faits nouveaux, le professeur P. P. Panaitescu n'avait pas renoncé à ses anciennes vues. Il avait publié en ce sens, dans les colonnes de cette Revue [22], une étude où il contestait les conclusions dont nous venons de nous occuper. En partant du principe *audiatur et altera pars* nous avons estimé nécessaire d'exposer notre propre point de vue et de reproduire les principaux faits et arguments sur lesquels s'appuient nos conclusions. Nous n'insisterons guère sur l'existence d'une typographie à Sibiu depuis 1528. Rappelons pourtant qu'au cours des récentes investigations de nouvelles preuves en ce sens ont été acquises [23]. D'ailleurs la majorité de ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'imprimerie en Transylvanie au cours du XVI-ème siècle n'ont jamais mis en doute l'existence des presses de Sibiu, dès le début de ce siècle. Les discussions ont porté sur la question de savoir si cette typographie possédait des caractères cyrilliques. Qu'est-ce qui ressort des sources? Sont-elles en vérité à tel point confuses que l'on ne puisse en tirer des conclusions pertinentes? Et peut-on les interpréter comme une infirmation de l'existence de l'imprimerie cyrillique à Sibiu au milieu du XVI-ème siècle? Considérons le texte suivant d'une note consignée le 16 Juillet 1544 en marge du protocole du magistrat de

---

[22] P. P. Panaitescu, *Les origines de l'imprimerie en langue roumaine*, « Rev. études sud-est europ. », VI (1968), 1, p. 23—38.

[23] Gedeon Borsa, *Die erste Buchdruckerei zu Hermannstadt in Siebenbürgen (1528—1531)*, « Bibliotheck und Wissenschaft », Wiesbaden, III (1966), p. 1—12; Sig. Jakó, *Tipografia de la Sibiu şi locul ei în istoria tiparului românesc din secolul al XVI-lea* (La typographie de Sibiu et son rôle dans l'histoire des éditions roumaines au XVI-ème siècle), « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », VII (1964), p. 97—105; Idem, *Die Hermannstadter Druckerei im 16. Jahrhundert und ihre Bedeutung für die rumänische Kulturgeschichte*, « Forschungen zur Volksund Landeskunde », vol. 9 (1966), nº 1, p. 31—38.

Sibiu : « Ex voluntate dominorum dati sunt Magistro Philippo pictori *pro impressione Catechismi Valachici* (le soulignement nous appartient — *L.D.*) bibalia fl. 2. » [24] Il s'agit de toute évidence, d'un *trinkgeld* (pourboire) ou *bibalia* que Philippus Pictor a reçu pour avoir imprimé le « Catéchisme roumain », représentant non pas la rétribution de son travail, mais une gratification supplémentaire, tout comme le fabricant de papier Hans Früe de Braşov reçut une prime de 2 florins, lorsqu'au printemps de l'année 1546 il livra au magistrat de la ville de Sibiu le premier stock de papier confectionné par ses soins. Soulignons que la source ne laisse aucun doute sur la nature du service presté par Philippus Pictor.

Les registres de la municipalité de Sibiu concernant les comptes courants de la ville et ceux à caractère consulaire sont fort clairs dans la totalité des cas, et précisent rigoureusement les services pour lesquels telle ou telle somme était attribuée. Ceux qui avaient en charge les paiements étaient obligés de présenter au magistrat un compte-rendu exact selon les exigences comptables. Parmi les 52 annotations connues actuellement concernant Philippus Pictor ou Philippus Maler [25], il n'y en a aucune qui ne comporte l'indication du service rendu, justifiant la récompense ou la gratification accordée. On ne saurait donc retenir l'hypothèse d'après laquelle le texte du « Catéchisme roumain » aurait été emporté à Tirgovişte pour le faire imprimer par D. Liubavici, car dans pareille éventualité on en aurait trouvé une mention dans la source, tout comme pour les autres occasions, lorsque Philippus Pictor avait été envoyé en Valachie pour différentes raisons. Ainsi, le 16 mai 1537 on consignait que Philippus Pictor se rendait auprès du hospodar de Valachie, porteur d'une coupe en valeur de 31 florins[26] offerte en présent au prince. S'il arrivait que Philippus Pictor hébergeât quelque délégué venu de Valachie, le fait était également enregistré. Une conclusion certaine et unique ressort ainsi de cette source : elle établit sans équivoque que c'est Philippus Pictor qui a édité le « Catéchisme roumain » ; il disposait donc de caractères cyrilliques et connaissait le métier d'imprimeur. L'information cueillie dans les comptes consulaires de la ville de Sibiu est pleinement confirmée par la lettre d'Adalbert Wurmloch, chef de la paroisse de Bistriţa, adressée à son ami Johann Hessus, pasteur à Breslau : « (...) Est hic quaedam gens, non solum moribus et lingua, sed et religione a nobis diversa, quam Walachos nominamus. Qui tametsi Christum fa-

[24] Archives de l'Etat de Sibiu, Comptes consulaires n° 56, f. 21v . L'annotation a été reproduite dans de nombreux ouvrages dont nous mentionnons : N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor culese de E. Hurmuzaki* (Documents concernant l'histoire des roumains recueillis par E. Hurmuzaki), Bucarest, 1901, vol. X, p. 858.

[25] A. Hutmann et P. Binder, *Contribuţii la biografia lui Filip Moldoveanul, primul tipograf român* (Contributions à la biographie de Philippe le Moldave, premier imprimeur roumain), « Limbă şi literatură », vol. XVI, p. 150—153.

[26] *Ibidem*, p. 150—151.

teantur, nunquam tamen Romanae Ecclesiae subjecti fuerunt. In ceremoniis prorsus dissentiunt a nostris. Baptisant e flumine. Conficiunt Coenam Domini pane fermentato et vino imposito. Legunt Euangelia et Epistolas Paulinas non sua, sed peregrina lingua, quam nos nominamos : Die Raczische Sprache. Quam nec Idiote illorum intelligunt, nisi sacerdote illorum interpretante. Ex nostribus multi quidem sunt eorum linguae peritissimi. *Translatus est Catechismus in linguam Walachicam atque impressus Cibinii* (quae urbs nobis Saxonibus in Transilvania est metropolis) *caracteribus, ut vocant Rascianicis* (le soulignement nous appartinent — *L.D.*) qui quasi referunt formam Graecorum litterarum. Et multi ex Sacerdotibus amplectuntur eum libellum, tamquam sacrosanctum ; multi autem prorsus contemnunt. »[27] On voit donc Adalbert Wurmlock précisant la ville de Sibiu comme endroit où a été édité le « Catéchisme roumain », en ajoutant que l'impression a été faite en caractères cyrilliques, semblables aux lettres grecques. Nous estimons dépourvue de fondement l'opinion émise d'après laquelle Wurmlock se serait mépris en indiquant la ville de Sibiu comme lieu de l'impression, trompé par le fait que les armoiries de cete localitté figuraient sur la couverture de l'ouvrage. Il ne reste donc aucun argument qui nous fasse croire que le « Catéchisme roumain » ait été édité à Tîrgovişte dans les presses de D. Liubavici, à la suite d'une commande venue de Sibiu. Il serait d'ailleurs difficilement acceptable d'envisager la publication d'un ouvrage émanant d'un luthéranisme agressif dans la résidence d'un métropolite orthodoxe, en admettant même que Liubavici travaillât pour son compte personnel. Si en vérité le « Catéchisme » avait été édité à Tîrgovişte, quelle explication pourrait-on donner au fait qu'en 1556 le hospodar Pătraşcu de Valachie demandait un exemplaire de cet ouvrage aux édiles de Braşov , et que ces derniers envoyèrent un émissaire à Sibiu pour se le procurer ? [28]. Douze années après sa parution, on trouvait donc ce livre à Sibiu, sans qu'un seul exemplaire puisse être acquis à Tîrgovişte, ne serait-ce que pour l'usage du prince régnant ? Cette nouvelle information extraite dernièrement des archives de l'Etat de Braşov, confirme une fois de plus que l'édition du « Catéchisme roumain » a eu lieu à Sibiu.

Rappelons encore qu'à l'occasion d'un inventaire effectué en 1621 à la typographie de Sibiu, on parle de matrices et de clichés à caractères

---

[27] D'après I. Bianu et N. Hodoş, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), vol. I, Bucarest, 1903, p. 22. La lettre a paru en langue allemande en 1546 même, cf. Wahr. *Newe Zeitung aus dem Ungarland und Türkey, ins Deutschlandt geschrieben aus dem latein in deutsche Sprach verdolmescht 1546* décrite par K. M. Kertbeng dans *Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke 1454—1600*, Budapest, 1880, p. 150. La lettre a été publiée pour la première fois en langue latine, par Heinrich Wittstoch dans *Beitrage zur Reformationsgeschichte des Nosnergaues*, Vienne, 1858, p. 6 et reproduite dans « Telegraful Român », Sibiu, 1880, n° 23.

[28] A. Huttmann et P. Binder, *op. cit.*, p. 65.

cyrilliques [29]. Or, nous n'avons aucune connaissance de l'existence à Sibiu, jusqu'en 1621, d'une autre typographie qui aurait possédé des caractères cyrilliques. Il en résulte que ledit inventaire portait sur ce qui restait encore du matériel d'imprimerie cyrillique dont on s'était servi au milieu du XVI-ème siècle.

A l'exception des annotations datant de 1556, la plupart des informations que nous venons de signaler étaient connues depuis longtemps déjà aux spécialistes. Pourtant le doute subsistait quant à l'existence de la typographie disposant de caractères cyrilliques à Sibiu au milieu du XVI-ème siècle. Ce qui nous a déterminé à reprendre l'examen de ce problème, en compagnie d'autres chercheurs sous la conduite du professeur Sigismund Jakó, ce fut la découverte de faits encore inconnus et de nouveaux arguments qui confirmaient pleinement l'existence des presses pour le slavon à Sibiu au cours de ladite période. Un examen attentif du « Tétraévangile slavon » de 1546 imprimé par Philippe le Moldave a conduit le professeur Sigismund Jakó à conclure que cet ouvrage en caractères cyrilliques a été édité à Sibiu, car les armoiries de cette ville y paraissent nettement. En vérité, ainsi que nous l'avons constaté personnellement par l'étude de l'exemplaire original incomplet se trouvant à Leningrad et de celui intégral de Ujgorod, grâce au microfilm mis à notre disposition, on trouve dans le « Tétraévangile slavon » de 1546 les armoiries de la ville de Sibiu, à part sur trois frontispices (précédant les évangiles selon Marc, Luc et Jean), sur une remarquable xylogravure placée en tête de l'évangile selon Matthieu, et également dans le cadre d'une composition d'une forme très spécifique de l'initiale M. Retenons en particulier, la présence des armoiries de la ville de Sibiu sur les frontispices, endroits où Macaire plaçait les armoiries de la Valachie dans son « Tétraévangile » de 1512. L'épilogue du « Tétraévangile » de 1546, paru après la disparition du professeur P. P. Panaitescu, dans un article portant sa signature et rempli de coquilles — ce qui nous amène à reproduire les images photographiques des deux pages en question (voir fig. 1 et 2) — n'indique pas l'endroit où il a été imprimé. On y trouve seulement la date exacte et le nom de l'éditeur. Ainsi que l'ont fait également d'autres chercheurs —, remarquons que pour indiquer la date on s'est servi non seulement du calendrier julien mais aussi de celui grégorien en usage en Occident, ce qui nous amène à déduire que ce dernier était couramment employé à l'endroit où avait paru l'ouvrage et qui, par conséquent ne saurait être Tîrgoviște. On a prétendu que l'identité exis-

---

[29] « Item mancherley gemengt kufferin Matrichen zu wallaschischen Buchstaben. Item sein Nr. 64 hölzerne Formen Bilder zu drucken. » Cf. Fr. Teutsch, *Die Hermannstadter Buchdrucker und Buchhandler*, « Korrespondenzblatt des Vereins fur Siebenburgische Landeskunde », V. Jahrgang, 1882, p. 65.

tant entre l'épilogue du livre de Philippe le Moldave et celui de l'« Octoèque » (1510), du « Tétraévangile » de Macaire et de l'« Euchologe » de D. Liubavici constituerait un argument en faveur de ceux qui soutiennent que le « Tétraévangile » de 1546 a été imprimé à Tîrgoviște. En effet, les textes sont identiques, mais cette identité s'arrête lorsqu'il s'agit d'indiquer la date de l'impression, lorsqu'apparaît le changement que nous venons de signaler ci-dessus. Il ne faut pas oublier, de plus, que le texte de base de l'épilogue était pareil dans la plupart des éditions cyrilliques dans notre pays au cours du XVI-ème siècle. Et l'on sait pourtant, ainsi que nous l'indique l'épilogue, que la majorité de ces éditions ont paru à Brașov (Coresi ou Călin) et à Alba Iulia (Lorintz). Ainsi l'identité ou plutôt la grande ressemblance entre l'épilogue du « Tétraévangile » de Philippe le Moldave et ceux des ouvrages mentionnés ci-dessus ne saurait constituer en soi aucune preuve à l'appui de l'hypothèse que ce livre a été imprimé en 1546 à Tîrgoviște.

Dans une étude réalisée en compagnie du professeur Dan Simonescu, nous avons signalé déjà que Philippe le Moldave avait reproduit intégralement le texte du « Tetraévangile » de Macaire datant de 1512. La reproduction était à tel point fidèle, qu'au long de dizaines de pages, Philippe le Moldave imprimait lettre après lettre le texte pris dans les pages respectives du livre de Macaire [30]. Il existe toutefois une différence dont nous avons parlé dans l'étude précitée : on trouve autant dans la préface à l'évangile selon S. Jean, que dans tous les « Tétraévangile » orthodoxes sans excepter celui de Macaire, une phrase bien connue concernant la nécessité de la pureté orthodoxe et de la lutte contre les hérésies ; or, cette phrase manque dans la préface à l'évangile selon S. Jean du « Tetraévangile » imprimé par Philippe le Moldave en 1546. Quelle explication trouver à pareille omission, si en vérité ce « Tétraévangile » de 1546 avait été imprimé à Tîrgoviște dans la ville même où se trouvait le siège métropolitain? Evidemment il n'y a pas de justification possible. La situation apparaît toute différente s'il s'agit de Sibiu. La Réforme luthérienne avait triomphé dans cette ville et dans ce climat, il était non seulement naturel mais aussi indispensable que l'on éliminât une phrase par laquelle on prêchait une lutte acerbe contre les hérésies. Du point de vue de l'Eglise catholique, tout autant que de celui de l'Eglise orthodoxe, la Réforme luthérienne constituait une hérésie. Les fidèles luthériens de Sibiu auraient-ils pu admettre que l'on imprimât chez eux un ouvrage dans lequel on incitait à la lutte contre les nouvelles religions?

---

[30] L. Demény et D. Simonescu, *Un capitol important din vechea cultură românească* (*Tetraevanghelul. Sibiu, 1546*) (Un important chapitre de la culture roumaine ancienne — Le Tétraévangile. Sibiu, 1546), « Studii și cercetări de documentare și bibliologie », Supplément au n° 1 pour l'année 1965, p. 11.

Cela va sans dire que cela paraît invraisemblable. Nous considérons donc cette omission comme un argument de plus en faveur de la thèse que l'édition du « Tétraévangile » de 1546 de Philippe le Moldave a eu lieu à Sibiu.

Sur la page précédant l'épilogue du « Tetraévangile » de 1546 apparaît, aux côtés des symboles des quatre évangélistes, une reproduction des armoiries de la Moldavie [31]. Cela a amené P. P. Panaitescu à affirmer que ce « Tétraévangile » de 1546 aurait constitué une commande passée par les Moldaves à D. Liubavici pour être exécutée dans son imprimerie de Tîrgovişte [32]. Il est vrai que dans les éditions slavonnes datant du XVI-ème siècle, on indiquait d'habitude dans l'épilogue le nom de celui qui avait procédé à son impression ainsi que de celui qui en avait fait la commande. Dans les éditions roumaines à caractères cyrilliques, il n'était pas d'usage que les armoiries ou le blason de celui qui en avait fait la commande figurassent dans l'épilogue. On peut citer à ce propos tous les ouvrages de Macaire, de Liubavici et même ceux de Coresi. Il n'y a que dans les éditions de Transylvanie en caractères latins que l'on trouve les armoiries de la ville de Braşov en dernière page du livre (voir les éditions de Jan Honterus et Valentin Wagner). Coresi s'en est inspiré lorsqu'il a intercalé dans l'épilogue le blason de Sigismond Báthory. L'existence des armoiries de la principauté moldave précédant l'épilogue dans l'œuvre de Philippe le Moldave, constitue ainsi un argument plaidant en faveur de l'édition du « Tétraévangile » de 1546 en Transylvanie, où ce procédé était courant, et non pas à Tîrgovişte où on ne peut le rencontrer dans aucune édition datant du XVI-ème siècle. Toutefois, la présence des armoiries de la Moldavie dans le « Tétraévangile » de 1546 a une justification fort simple et extrêmement plausible. Elle indique le pays d'origine du maître typographe, c'est-à-dire de Philippe de Moldavie (Молдовѣнинъ — d'après l'original en langue slavonne)[33]. En acceptant la thèse d'une commande qui aurait été exécutée à Tîrgovişte, la présence des armoiries de la ville de Sibiu sur le « Tétraévangile » de 1546 serait inexplicable. Elle ne pourrait être attribuée à un hasard, car dans les frontispices, à l'endroit où dans le « Tétraévangile » de Macaire se trouvaient les armoiries de la Valachie, Philippe le Moldave avait placé celles de la ville de Sibiu. Si Philippe le Moldave avait fait tout simplement une œuvre de copiste ou s'était servi des clichés déjà employés par Macaire, — éventualité évoquée mais totalement exclue —, on se demande

---

[31] L. Demény, *Stema Moldovei în prima tipăritură din Transilvania* (Les armoiries de la Moldavie dans la première édition roumaine de Transylvanie), « Revista Muzeelor », III (1966) n° 4, p. 346–348.

[32] P. P. Panaitescu, *Primele texte tipărite în românește* (Les premiers textes édités en langue roumaine), p. 9; Idem, *Les origines...*, p. 29.

[33] L. Demény et D. Simonescu, *Un capitol important...*, p. 10 et fig. 2, 8 et 9.

pour quelle raison il aurait toutefois changé les armoiries de la Valachie, en les détachant du cadre du frontispice macairien et aurait composé une autre xylogravure représentant les armoiries de Sibiu pour les placer à l'endroit resté vide? En vérité, ce changement n'aurait aucune justification si pour une commande moldave, exécutée à Tîrgoviște, la ville de Sibiu n'avait rien à voir. Le fait trouve une explication toute naturelle. Nous avons signalé dans l'article signé aux côtés du professeur Dan Simonescu, le remplacement systématique des armoiries valaques dans les frontispices par celles de Sibiu et avons reproduit les images photographiques représentant les pages sur lesquelles figuraient les frontispices respectifs du « Tétraévangile » de Macaire et du « Tétraévangile » de Philippe le Moldave, édité en 1546, de sorte que nous estimons inutile de répéter la comparaison. Il est clair que la fabrication de nouveaux clichés et de nouvelles xylogravures avec les armoiries de Sibiu a une seule explication : celle d'un lien direct entre le typographe et le « Tétraévangile » de 1546 avec cette ville. Etant imprimé à Sibiu, le « Tétraévangile » de Philippe le Moldave devait obligatoirement contenir les armoiries de cette ville dans ses frontispices.

A l'occasion de l'étude des caractéristiques polygraphiques du « Tétraévangile » de 1546 par rapport à d'autres éditions en caractères cyrilliques du XVI-ème siècle, nous avons été amené à des constatations particulièrement intéressantes. Nous avons révélé dans des travaux antérieurs le fait que Philippe le Moldave s'était servi pour imprimer son livre du modèle de Macaire [34]. Les frontispices, certaines initiales et même une série de lettres ordinaires sont fort ressemblants à ceux existant dans les éditions macairiennes. Notre travail d'investigation a pleinement démontré cette ressemblance, ce qui nous a déterminé à conclure que lorsqu'il s'est agi de graver les nouveaux frontispices et les initiales, Philippe le Moldave a pris comme modèle les exemplaires de Macaire. La superposition par copies sur papier-calque et par images photographiques grandeur nature a prouvé en même temps qu'une identité absolue était exclue, dans l'hypothèse que l'on se serait servi des clichés restants dans les presses de Macaire. Mais, parce qu'en dépit de la réalité que nous avons clairement fait connaître antérieurement, on continue à prétendre qu'une grande partie des lettres courantes, des initiales ornées et des vignettes de l'édition de Philippe le Moldave seraient identiques à celles de Macaire [35], nous nous voyons obligé de revenir sur ce sujet.

---

[34] L. Demény et D. Simonescu, *loc. cit.*, p. 11—13; L. Demény, *Le premier texte roumain imprimé*, « Revue Roumaine d'Histoire », IV (1965), 3, p. 392—397; Idem, *O tipăritură slavo-română precoresiană* (Une impression slavo-roumaine pré-corésienne), « Studii », 18 (1965), 5, p. 1009—1019.

[35] P. P. Panaitescu, *Les origines...*, p. 28.

Prenons seulement quelques exemples. En premier lieu, les frontispices contenant les armoiries. L'identité de l'impression, dans le sens de l'emploi des clichés de Macaire, est, suivant l'opinion de P. P. Panaitescu, exclue car les armoiries mêmes sont différentes. Tout aussi différents apparaissent les frontispices des pages portant des indications sur la succession des évangiles pour chaque Dimanche, ceux marquant le commencement de l'évangile selon Matthieu et l'introduction de Théophilacte à ce même évangile. Point n'est besoin d'un œil exceptionnel, mais tant soit peu habitué avec les éditions en caractères cyrilliques pour remarquer la différence qui existe entre une rangée de lettres majuscules dans l'édition de Macaire et une autre, dans l'ouvrage de Philippe le Moldave. Il ressort nettement qu'il ne peut s'agir de l'emploi d'un même cliché. (voir fig. 9—10). La situation est tout aussi évidente pour ce qui concerne les initiales ornées Б Є, І, К, П, Р et Ѧ, (voir fig. 3). Un peu moins prononcée, mais pourtant perceptible, nous semble la différence dans les initiales В, Н, О, З, Р et С (voir fig. 4). Dans le « Tétraévangile » de 1546 les initiales simples sont très fréquentes, tandis que dans l'ouvrage de Macaire on n'en rencontre guère. Le tableau comparatif de certaines lettres ordinaires est à son tour pleinement convaincant (Voir fig. 5). Tout cela nous porte à établir qu'il n'existe aucun élément d'identité entre les éditions de Macaire et celles de Philippe le Moldave. Ainsi, l'affirmation d'après laquelle on aurait gardé dans la typographie de Tîrgovişte, appartenant à Liubavici, des clichés ayant servi à l'impression des éditions de Macaire, et qui auraient été utilisés à nouveau pour imprimer le « Tétraévangile » de 1546, est sans fondement et en opposition flagrante avec les résultats obtenus par la comparaison minutieuse des caractéristiques polygrâphiques des ouvrages des deux maîtres imprimeurs.

Quant aux presses de Liubavici, la différence nous paraît encore plus frappante. Celles-ci se distinguent par les caractéristiques polygraphiques des éditions cyrilliques vénitiennes, ayant passé par la phase de l'imprimerie serbe de Goražda, d'où on les avait amenées à Tîrgovişte. Pour rendre notre argumentation plus convaincante, nous reproduisons le frontispice (voir fig. 6), quelques initiales de D. Liubavici (Voir fig. 7) ainsi qu'une page de l'« Apôtre » qu'il a édité en 1547 (Voir fig. 8) et quelques lignes prises dans une page du « Tétraévangile » de 1546 (Voir fig. 11). Après avoir examiné ces images reproduites en grandeur naturelle, toute autre explication semble superflue, car on se rend aisément compte que la possibilité que l'on ait fait imprimer le « Tétraévangile » de 1546 dans les presses de Liubavici doit être résolument écartée. Rappelons toutefois, en passant, que dans les ouvrages sortis des presses de D. Liubavici (tels « L'Euchologe » en 1545 et « L'Apôtre » en 1547) il n'existe

aucun élément commun, ni la moindre ressemblance avec l'imprimerie macairienne de Tîrgoviște. Une affirmation contraire ne saurait être prouvée d'aucune sorte.

Devant ces faits incontestables, nous gardons la ferme assurance dans la justesse de notre opinion, à savoir qu'il faut exclure radicalement l'hypothèse de l'impression du « Tétraévangile » de Philippe le Moldave dans les presses de Tîrgoviște appartenant à D. Liubavici. D'ailleurs, cet ouvrage présente une caractéristique d'imprimerie totalement différente de celle que l'on trouve chez Liubavici, et seulement quelques similitudes, mais en aucune façon une identité avec celle qui était propre à Macaire. Il faut convenir donc qu'il y avait un autre endroit où fonctionnaient des presses à caractères cyrilliques et qui ne pouvait être autre que la ville de Sibiu, car c'est bien en ce lieu que l'on a fait imprimer — ainsi que les sources l'affirment sans équivoque — le « Catéchisme roumain » de 1544 en caractères cyrilliques et aussi parce que le « Tétraévangile » slavon de 1546 porte les armoiries de cette ville autant dans ses frontispices que dans autres différents endroits de l'ouvrage.

Les investigations menées en cette direction nous ont permis aussi d'identifier et de dater avec plus de précision une autre édition roumaine. Il s'agit de « L'Évangéliaire slavo-roumain » que l'on considérait jusqu'à ce jour comme étant paru aux environs de l'année 1580. Une analyse minutieuse du filigrane du papier employé pour son impression, effectuée par bétagraphie dans le Laboratoire pour la conservation et le dépôt des documents qui se trouve à Léningrad [36] prouve avec certitude qu'il s'agit d'une édition pré-corésienne. Cet « Évangéliaire slavo-roumain », édité au plus tard vers 1551—1553, constitue le premier texte imprimé en langue roumaine découvert jusqu'à nos jours. Le fait a été unanimement accepté par tous les chercheurs roumains auxquels s'était égaégalement rallié P. P. Panaitescu, et il est intéressant de remarquer que, en procédant à une étude comparative similaire, le chercheur hongrois Ferenc Hervay [37] est arrivé aux mêmes résultats, bien que ses travaux parallèles se soient déroulés d'une manière absolument indépendante. On a pu établir par la même occasion, que « L'Évangéliaire slavo-roumain » a été imprimé dans les mêmes presses que le « Tétraévangile » slavon de 1546, à en juger par l'identité des caractères employés. Le

s

[36] L. Demény, *Papiergeschichte des 16. Jahrhunderts im Blickpunkt der Historiker au Rumanien (Aufgaben und Aussichten)*, « Revue Roumaine d'Histoire », VII (1968), 1, p. 28—38.

[37] Ferenc Hervay, *L'imprimerie du maitre Philippe de Nagyszeben et les premiers livres en langue roumaine*, « Magyar Konyvszemle », LXXXI (1965), 2, p. 119—127; Idem, *L'imprimerie cyrillique de Transylvanie au XVI^e siècle*, « Magyar Konyvszemle », LXXXI (1965), 3, p. 201—216; Idem, *Magister Philippus von Hermannstadt, Drucker der ersten Bücher in rumanischer Sprache*, « Gutenberg Jahrbuch », 1966; Idem, *Die erste kyrillische Buchdruckerei zu Hermannstadt*, « Bibliothek und Wissenschaft », III (1966), p. 145—155.

fait que l'on se soit servi des mêmes clichés pour l'impression des lettres ordinaires et des initiales ornées, employées également pour le « Tétraévangile » slavon de 1546, ne laisse subsister aujourd'hui aucun doute. Dans ces conditions, une conclusion toute naturelle s'impose pour nous faire considérer « L'Évangéliaire slavo-roumain » comme étant également l'œuvre de Philippe le Moldave qui l'aurait imprimé dans les presses de la typographie sibiote. À l'appui de cette conclusion s'ajoutent non seulement l'aspect graphique de l'ouvrage mais aussi certaines particularités constatées dans la traduction du texte biblique en langue roumaine. L'académicien Emil Petrovici a démontré le premier que la traduction a eu lieu non seulement d'après l'original slavon, mais que l'on s'était servi aussi du texte allemand de la Bible de Luther. Or, cette constatation nous incite à considérer que dans notre pays, pareille opération ne pouvait se réaliser que dans un endroit où le luthéranisme était en honneur, et c'est justement la ville de Sibiu qui au milieu du XVI-ème siècle constituait en ces régions la centre de cette religion.

P. P. Panaitescu avait manifesté son désaccord à l'égard de cette opinion, sans apporter toutefois une réponse à l'argument exposé cidessus. On a aussi passé sous silence le fait que nous avons signalé, que dans « L'Évangéliaire slavo-roumain » au verset 10, Caïphe était désigné sous le nom de « mitropolit » (métropolite) et ceux qui le secondaient, comme « piscupi » (c'est-à-dire évêques). Coresi prend un grand soin à éviter de se servir de ces deux termes et emploie les expressions de « întîiul preoţilor » (premier parmi les prêtres), de « vlădică » (métropolite) et de « întîiul preot » (premier prêtre). Peut-on y voir l'effet d'un simple hasard? Certainement pas, car on se refuse à envisager une plus flagrante compromission aux yeux des fidèles, de l'hiérarchie de l'Église orthodoxe et de ceux désignés à la diriger — le métropolite et les évêques — que de les rendre responsables de l'injuste condamnation du Christ et de son supplice. C'est certain que le chef de l'Eglise de Valachie aurait interdit que l'on publiât à Tîrgovişte un texte pareil, dans lequel le personnage indigne du nom de Caïphe était désigné sous la titulature de métropolite. En échange, la chose semble plausible dans une région où dominait le mouvement luthérien, qui dans sa phase initiale contestait toute hiérarchie ecclésiastique. C'est ce qui nous fait affirmer que cet argument, entre autres, plaide aussi en faveur de l'hypothèse de l'impression de « L'Évangéliaire slavo-roumain » dans la ville de Sibiu qui était le centre luthérien de Transylvanie.

Dans les circonstances indiquées par les différentes sources qui indiquent clairement que Philippus Pictor ou Maler a imprimé en 1544 le « Catéchisme roumain » à Sibiu, en caractères cyrilliques, d'une part — et l'identification du « Tétraévangéliaire slavon » de 1546 édité par

Philippe de Moldavie, d'autre part — il est naturel que l'on se demande s'il n'existe par un rapport entre ces deux événements. On ne peut se dérober à la question de savoir s'il ne s'agissait pas en fait de la même typographie et du même maître imprimeur dans les deux cas, c'est-à-dire que ce Philippus Pictor ou Maler éditeur du « Tétraévangile slavon » de 1546 et Philippe le Moldave soient un même et unique personnage. Cette hypothèse ne constitue pas l'apanage des investigations récentes, car ainsi que nous l'avons déja indiqué dans nos études précédentes, elle a été présentée dès 1931 par N. Iorga. Entre temps, de nouveaux faits ont été établis, qui ont élucidé de nombreux aspects biographiques concernant Philippus Pictor en sa qualité d'attaché près la magistrature de Sibiu.

P. P. Panaitescu soutenait que Philippus Pictor avait été un simple agent de liaison entre la ville de Sibiu et la cour princière de Valachie, et même qu'il n'était ni typographe, ni traducteur [38]. Par conséquent, s'il fallait accepter cette opinion, une identité de personnes entre Philippus Pictor et Philippe le Moldave est hors de question.

Pour ce qui est de savoir si Philippus Pictor a effectivement pratiqué le métier de typographe, nous avons pu constater que l'annotation datée du 16 juillet 1544 dans les registres de la ville de Sibiu ne laisse aucun doute. Il nous reste à répondre à la seconde partie de l'affirmation de P. P. Panaitescu, comme quoi Philippus Pictor ne devait également pas être considéré comme un traducteur. Là-dessus, ce sont encore les registres de Sibiu qui nous fournissent une réponse sans équivoque. Ainsi, on a pu constater qu'entre les années 1521 et 1554 le nom de Philippus Pictor ou Maler se trouve inscrit dans les comptes de la magistrature sibiote à 52 reprises dont 22 fois il apparaît sur la liste des salariés ayant reçu une rétribution « pro scribendis et exponentis literis Olachicalibus » (1521) ou bien « pro laboribus suis et literarum olachicalium interpretationem » (1525), soit «pro scriptura et lectura litterarum olachicalium » (1526). On indique ailleurs aussi, que les gens de Sibiu payaient une certaine somme au pope de Răşinari pour se faire traduire des lettres en langue roumaine, parce que Philippus Pictor était absent. Dans la plupart des cas, à l'occasion de la paye du salaire annuel, on précisait que telle somme — en général de 6 à 8 florins par an — avait été remise à titre de salaire à Philippus Pictor ou Maler, « literarum valachicalium interpreti » (1536), « interpreti literarum valachicalium » (1537, 1539, 1541 et 1549), comme on trouve aussi la formule : « Philippus Pictor, interpres literarum valachicalium percepit fl. 8 » (1538 et 1545). Nous avons la certitude que devant des faits évidents et à l'appui des

[38] P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa...*, p. 124.

affirmations directes et réitérées des sources qui parlent de Philippus Pictor ou Maler en tant que « interpres litterarum valachicalium », engagé pendant plus de 30 ans par la magistrature de Sibiu, sa qualité de traducteur ne peut plus être contestée. D'ailleurs Philippus Pictor ne se limitait pas à traduire des messages mais, comme l'affirment encore les sources, il en rédigeait même parfois les textes et les écrivait en caractères cyrilliques, car souvent sa rétribution par la ville était justifiée « pro scribendis litteris Olachalibus » ou bien « pro scriptura et lectura litterarum olachalium ». Il en résulte que Philippus Pictor devait posséder une certaine habileté pour écrire vu qu'une correspondance diplomatique exigeait un soin particulier du point de vue callygraphique. Se trouvant au service de la ville de Sibiu, il s'est vu confier sans aucun doute certaines missions à caractère diplomatique. Parmi les 52 mentions dans lesquelles son nom figure dans les registres de comptes, on parle à 18 reprises de pareilles missions, soit qu'elles consistassent en délégations en Valachie, soit dans l'obligation d'accompagner à la cour princière des délégués de marque venus de Valachie en Transylvanie. Souvent Philippus Pictor hébergeait des boyards ou autres émissaires venus à Sibiu d'au-delà des Carpates. Toutes ces informations, minutieusement recueillies et publiées récemment [39] donnent du relief à la figure d'un homme cultivé, traducteur en langue roumaine, rédacteur et callygraphe. Le personnage nous apparaît comme un érudit incontestable appartenant à la renaissance transylvaine et qui, loin d'écarter la possibilité, rend encore plus vraisemblable son identité avec ce Philippe de Moldavie qui avait imprimé à Sibiu en 1546 son « Tétraévangile slavon ».

On a souvent nié l'identité de Philippus Pictor avec Philippe le Moldave, parce qu'en 1546 le premier se serait trouvé en mission en Valachie [40] et que par conséquent il ne pouvait pas procéder à l'impression de l'ouvrage en question. Il est parfaitement exact qu'au cours de cette année, Philippus Pictor avait été chargé de négocier en Valachie le rétablissement des relations paisibles entre les habitants de la ville de Sibiu et le hospodar du pays voisin. Il avait reçu pour cela une gratification à part. Mais en même temps, au cours de l'année il avait touché également son salaire habituel, et même un double salaire. Car voici ce que nous trouvons dans les comptes consulaires sous la date du 6 mars 1546 : « Suivant la décision de messires < les magistrats > Philippus Pictor reçoit en guise de salaire 7 florins à la place de vêtements », tandis que sur la liste des salariés on marquait pour l'année 1546 : « De la part de la ville, Philippus Pictor reçoit 8 florins. » On peut déduire que quelque longue que fût la durée de la négociation en Valachie, elle n'a pas occupé

---

[39] A. Huttmann et P. Binder, *op. cit.*, p. 150—156.
[40] I. Moga, *op. cit.*, p. 8 et P. P. Panaitescu, *Les origines...*, p. 27.

l'espace d'une année, en sorte que la possibilité qu'il ait travaillé aussi à son « Tétraévangile » n'est pas exclue ; à preuve le salaire qu'il recevait pour des prestations autres que celles à caractère diplomatique. Par conséquent, cet argument ne résiste guère à une analyse attentive de l'ensemble des sources.

Ajoutons un autre aspect qui — d'après notre opinion — plaide aussi pour faire accepter l'identité des personnages suggérée par N. Iorga. Dans le « Tétraévangile slavon » de 1546, édité par Philippe le Moldave, on trouve les plus remarquables xylogravures parues dans les éditions roumaines du XVI-ème siècle. Pour apprécier la virtuosité de graphicien de Philippe de Moldavie, examinons la reproduction des armoiries de Sibiu (voir fig. 12) qui est son œuvre. Ce Philippe de Moldavie était par conséquent un graveur c'est-à-dire, dans le langage usité à l'époque, un peintre décorateur, un « maler » (en allemand = peintre), et c'est justement pour cette raison qu'on l'avait surnommé à Sibiu Philippus Pictor ou Philippus Maler.

Arrivés au terme de la présentation des arguments en faveur de nos opinions concernant l'existence à Sibiu, vers le milieu du XVI-ème siècle, d'une typographie dotée de caractères cyrilliques et le fait qu'elle a servi à Philippe de Moldavie, alias Philippus Pictor ou Maler, pour imprimer différents ouvrages cyrilliques parmi lesquels le « Catéchisme roumain », nous tenons à souligner que les résultats obtenus témoignent ainsi de l'existence dans notre pays de plusieurs centres culturels, en dehors de celui de Tîrgovişte. Nous avons constaté donc qu'une activité culturelle roumaine de prestige se développait également en Transylvanie, notamment dans les villes de Sibiu et de Braşov, et que dans les conditions de l'époque, elle ne se tenait pas en dehors des courants culturels européens comme furent la Renaissance et la Réforme. Vouloir considérer la vie culturelle roumaine à l'écart de ces mouvements qui traversaient le continent, ne pourrait que nuire au phénomène culturel roumain, en le vidant d'une riche partie de son contenu. Dans des conditions historiques concrètes, à l'intérieur du pays, a pu se développer une culture nationale nettement distincte, ayant des traits spécifiques et une individualité certaine, tout en restant réceptive à tout esprit de progrès signalé dans la culture européenne. Cette culture roumaine qui s'est distinguée par une remarquable richesse au cours des XV-ème et XVI-ème siècles, autant qu'à d'autres moments de son histoire, apparaît donc comme un élément constitutif dans l'ensemble de la culture européenne et s'est développée dans le contexte général de ce mouvement continental.

Il va toutefois sans dire que dans la dispute qui oppose les spécialistes, nous devons convenir que certains aspects attachés à l'histoire de l'imprimerie roumaine pré-corésienne, sur lesquels s'appuyent nos convictions, ne sont pas encore définitivement élucidés. Par conséquent, la poursuite d'une investigation assidue doit constituer un objectif important, en vue de la découverte du « Catéchisme roumain » de 1544 qui serait à même de trancher d'une manière radicale nombre de problèmes controversés.

Fig. 1 et 2. — Pages contenant le texte de l'épilogue du « Tetraévangile slavon » de 1546.

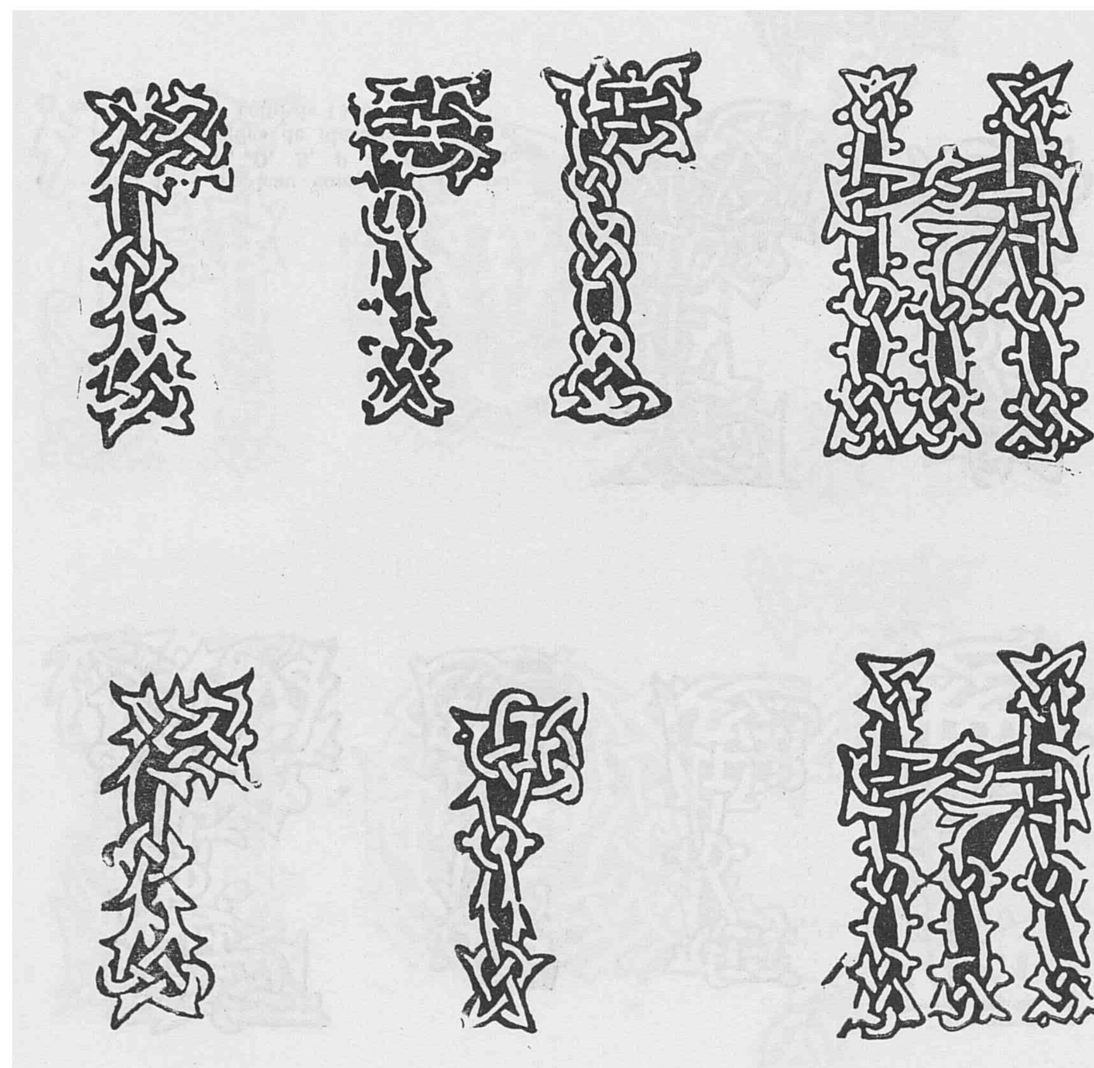
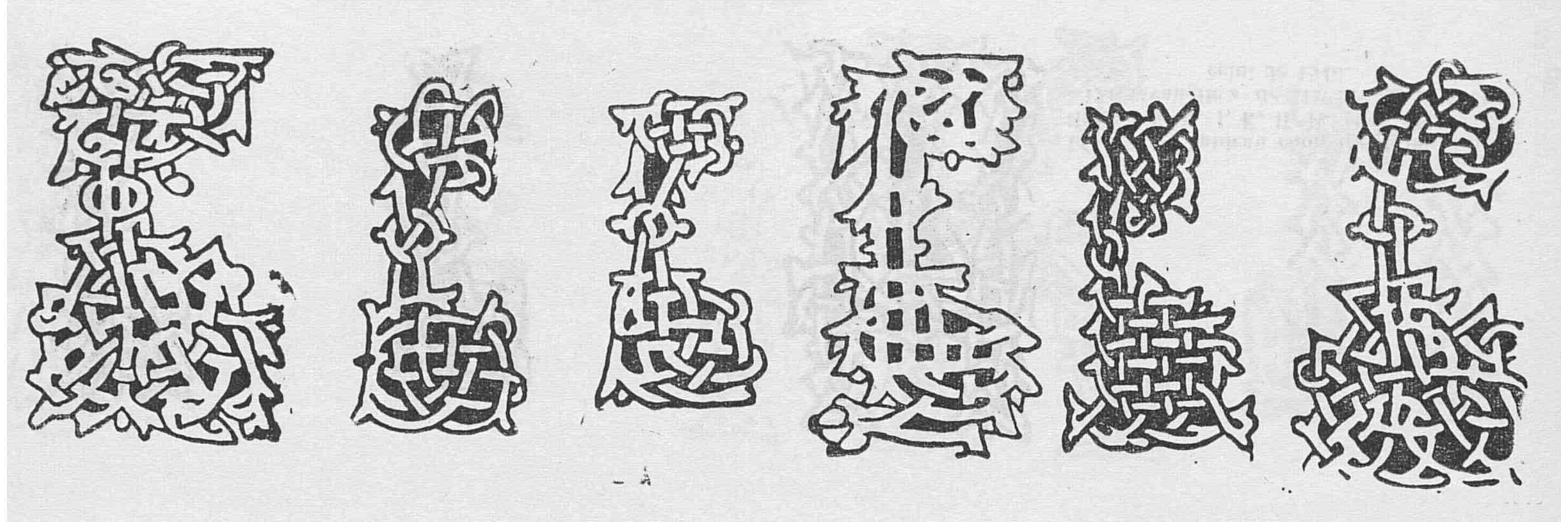


Fig. 3. — Tableau comparatif des initiales, Б, Є, І, К, П, Р et Ѧ dans le « Tétraévangilc » de Macaire de 1512 et celui de 1546.



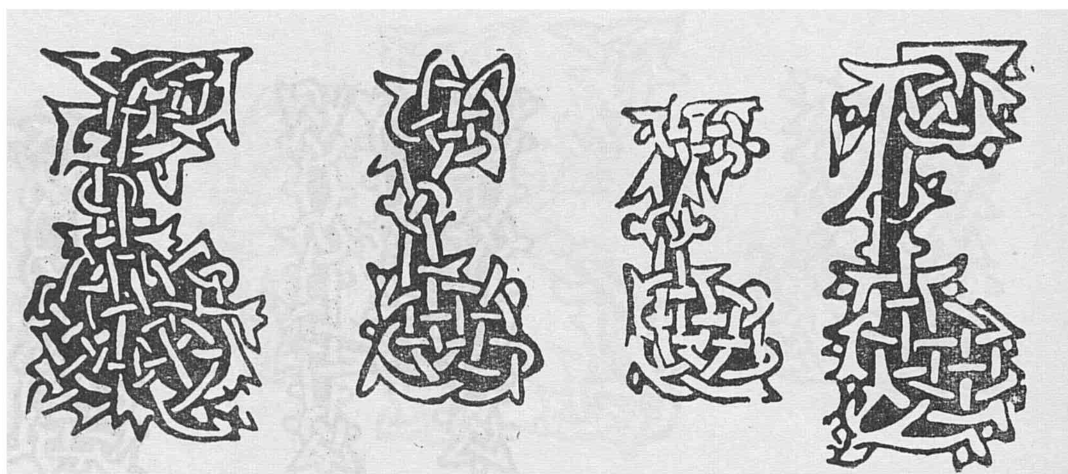


Fig. 4. — Tableau comparatif des initiales Ė, Н, О, З, Р et Є, dans le « Tétraévangile» de Macaire de 1512 et celui de 1546.

Macarie

Filip Moldoveanul

Fig. 5. — Tableau comparatif de quelques lettres ordinaires des presses de Macaire et de celles de Philippe le Moldave.

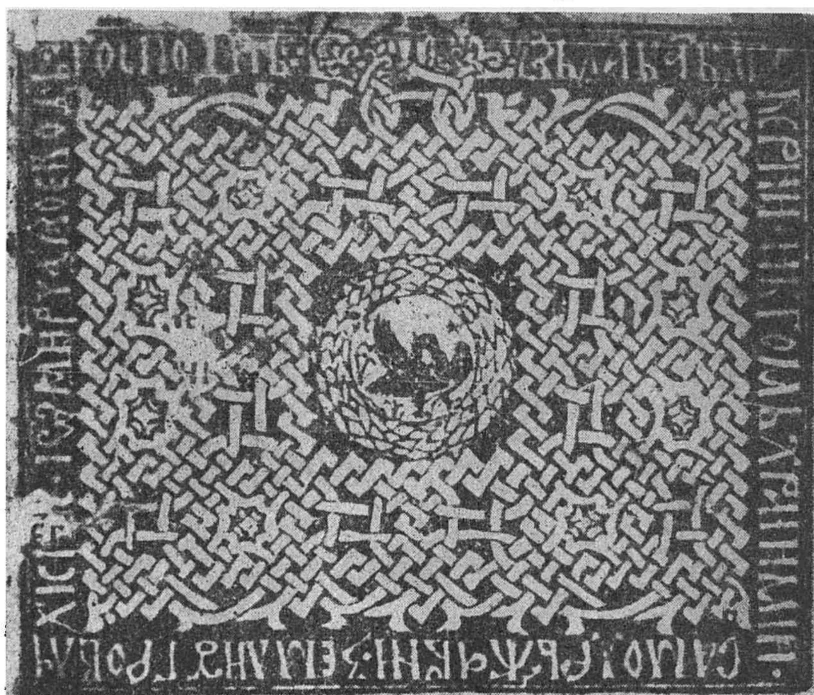
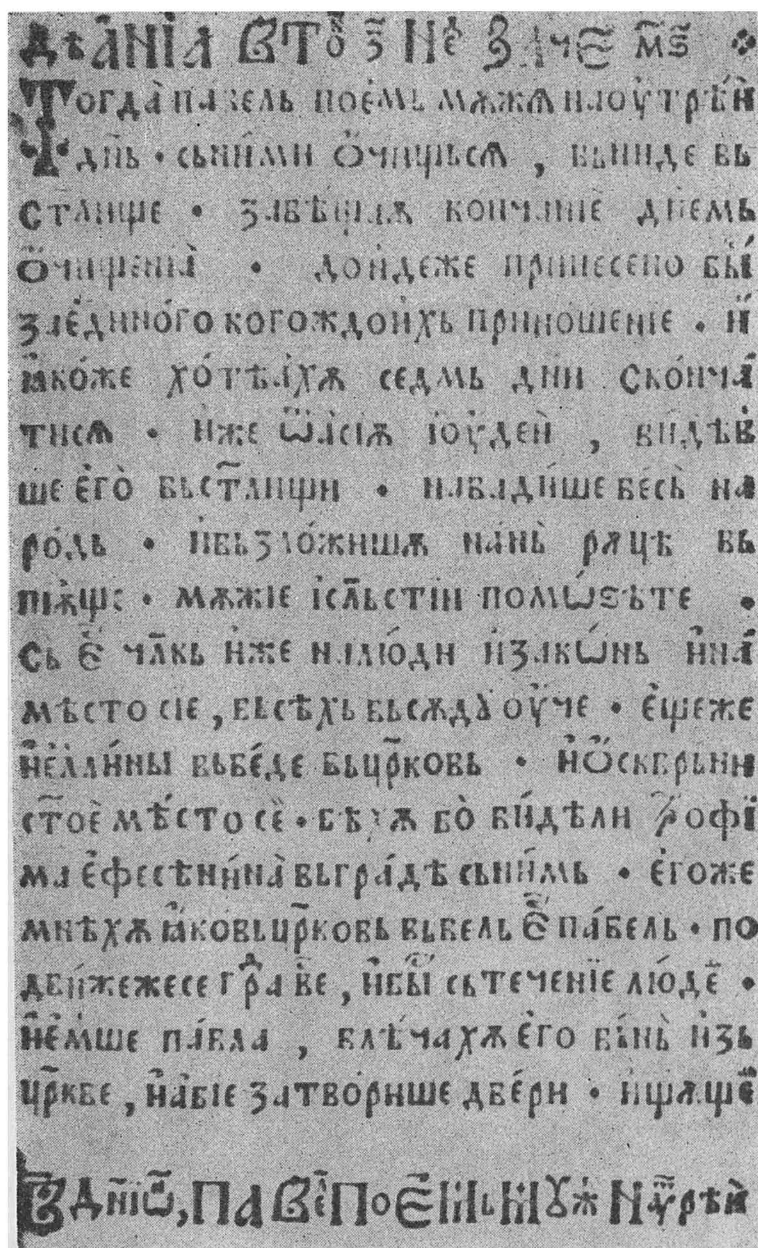


Fig. 6.—Frontispice de « L'Apôtre » slavon imprimé par D. Liubavici en 1547 à Tîrgoviște.



Дѣанїа Ст҃о ѯ҃ Не зач҃ мѕ
Тогда павелъ поемъ мѫжѧ на оутрѣи
днь съними очистивсѧ, вниде въ
станище: звѣщаѧ кончаніе днем
очищеніа: доиндеже принесено бы
за единого когождо ихъ приношеніе. и
ꙗкоже хотѣахѫ седмь дни скончати
тисѧ: иже ѿ асіѧ іоудеи, видѣв
ше его въ станищи: смѫтиша весь на
родъ: и възложиша на нь рѫцѣ въ
пиѭще: мѫжіе ісльстін помоѕѣте:
сь е҆ чл҃къ иже на люди и законъ и на
мѣсто сіе, всѣхъ вьсѫдоу оучє: ещеже
и еллины въведе въ црковь: и оскверни
стое мѣсто се: бѣхѫ бо видѣли трофі
ма ефесѣнина въ градѣ съ нимъ: егоже
мнѣхѫ ꙗко въ црковь въвелъ е павелъ: по
движеже се градъ ве, и бы стеченіе людем:
и емше павла, влѣчахѫ его вонь изъ
цркве, и абіе затвориша двери: и ищѫщи

[illegible]

Fig. 8. — Page de « L'Apôtre » slavon de 1547.

Fig. 7. — Rangée de lettres majuscules et initiales de petit ou grand format, dans « L'Apôtre » slavon de 1547, imprimé par D. Liubavici à Tîrgoviște.

Fig. 9. — Rangée de lettres majuscules du « Tétraévangile slavon » de Macaire, datant de 1512.

Fig. 10. — Rangée de lettres majuscules du « Tétraévangile slavon » datant de 1546.

Fig. 11. — Fragment d'une page du « Tétraévangile slavon » imprimé par Philippe le Moldave en 1546.

Fig. 12. — Xylogravure du « Tétraévangile slavon » imprimé par Philippe le Moldave en 1546.

LES SARCOPHAGES ROMAINS DE DOBROUDJA *

MARIA ALEXANDRESCU-VIANU

Les sarcophages de Dobroudja ont éveillé assez tard l'intérêt des savants. Ces monuments de qualité modeste, sculptés pour la plupart dans de simples calcaires, rarement décorés et jamais de reliefs mythologiques, sont restés longtemps dans l'anonymat où les siècles les avaient plongés. Ce fut le numismate C. Moïsil qui eut le mérite d'attirer le premier l'attention des archéologues sur la présence de ces pièces en Dobroudja, dans une notice publiée au début du siècle [1]. C. Moïsil soulignait déjà l'intérêt des sarcophages pour l'étude de l'art provincial romain. Plus tard, en 1934, Emil Coliu consacrait une pénétrante étude à un

---

* En premier lieu, nous tenons à remercier Madame Gabriella Bordenache, qui nous a guidé dans l'élaboration de cette étude. Nous tenons également à exprimer notre gratitude envers l'académicien Emil Condurache, directeur de l'Institut d'Archéologie, qui nous a permis de photographier et de publier les monuments conservés au Musée National d'Antiquités. Nous tenons à évoquer l'aide de V. Canarache, le regretté directeur du Musée archéologique de la Dobroudja, qui nous a autorisée à utiliser les matériaux appartenant aux collections du Musée. Nous exprimons enfin notre reconnaissance, pour avoir bien voulu nous faire part de leurs précieuses observations, au prof. J. B. Ward Perkins, directeur de l'Institut Britannique de Rome, au prof. G. Mansuelli, professeur à l'Université de Bologne, au prof. Radu Vulpe et à Madame Maria Ana Musicescu.

J'utilise les abréviations suivantes :

AA — Archaeologischer Anzeiger
AEM — Archaeologische-Epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn
An. D. — Analele Dobrogei
Atti... — *Atti del I. Congresso Internazionale dell'Italia Settentrionale*, Torino, 1963
BCH — « Bulletin de Correspondance hellénique »
BCMI — Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice
Bull. Ep. — Bulletin Epigraphique
Kalinka — Kalinka E., *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906
Materiale — Materiale şi Cercetări Arheologice
MNA — Muzeul Naţional de Antichităţi
RIASA — Rivista dell'Istituto di archeologia e Storia dell'Arte
Vermaseren — Vermaseren,
M. J., *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis*

[1] C. Moisil, BCMI, III, p. 86.

sarcophage à représentations symboliques, découvert à Tomis [2], et provenant d'Asie Mineure.

L'intérêt pour la délimitation de zones artistiques dans le cadre du monde romain et les efforts d'approfondir le concept d'« art provincial » ont relancé l'étude des sarcophages.

Les études modernes ont identifié certains centres de production de sarcophages, délimitant leurs principales zones de pénétration et d'influence. On peut citer à cet égard les travaux de A. Giuliano sur le commerce des sarcophages attiques dans l'Empire romain [3], ainsi que l'ouvrage de G. Ferrari sur la diffusion des sarcophages asiatiques [4]. De même, le savant anglais J. B. Ward Perkins a orienté la recherche vers les problèmes des centres de production et des carrières. En effet, il a établi l'existence d'un groupe proconnésien de sarcophages, dont il a suivi la diffusion sur le territoire de l'Empire romain [5] en identifiant le marbre extrait des carrières de Proconnèse, une petite île de la mer de Marmara faisant face à Cyzique. Etant donné la nouvelle voie où se sont engagées les recherches, la nécessité d'étudier les sarcophages de la région danubienne est devenue impérieuse.

A l'exception de quelques mentions fugitives de Ward Perkins, les régions danubiennes, ont été jusqu'ici exclues de cette discussion, en raison de l'absence de toute publication systématique du matériel. Les monuments de Bulgarie, aussi bien que ceux de Roumanie, sont ainsi restés à peu près inconnus. Une étude de O. Floca sur les sarcophages de Transylvanie est restée presque inconnue [6]. Par contre, le récent ouvrage d'Alexandrina C. Germanović sur les sarcophages de Yougoslavie [7] remplit cette lacune dans nos informations sur ce pays, bien que l'archéologue yougoslave n'ait publié que les sarcophages décorés.

Les sarcophages de Dobroudja constituent un groupe homogène, aux caractéristiques bien établies : cuve rectangulaire, profil droit, rarement avec corniche et plinthe (nos 1, 2, 29), l'association de ces deux éléments ayant pour but d'équilibrer le monument ; le couvercle est en forme de toit à double pente, souvent avec imitation de tuiles et pourvu dans les angles de massifs acrotères. L'angle du toit, qui est de 90 degrés environ, forme sur chacun des côtés courts un fronton. Le sommet des acrotères s'élève souvent jusqu'au niveau supérieur du fronton. Par leurs dimensions, les acrotères dominent autant le couvercle que

[2] Em. Coliu, « Istros », I (1934), pp. 81—116.
[3] Antonio Giuliano, *Il commercio dei sarcofagi attici*, Roma, 1962.
[4] G. Ferrari, *Il commercio dei sarcofagi asiatici*, Roma, 1966.
[5] J. B. Ward Perkins, « Archeology », 11 (1958) ; Idem, *Atti*..., pp. 119—125.
[6] O. Floca, « Sargetia », I (1934).
[7] A. Cermanović, « Archaelogia Jugoslavica », VI (1965).

l'ensemble du sarcophage, d'où leur rôle prépondérant dans la disposition du décor. A l'exception des n^{os} 1 et 13, les couvercles sont dépourvus de moulures.

Cependant, s'ils peuvent être compris dans une description commune, ces mêmes sarcophages diffèrent quant à la matière première dont ils sont faits. On peut distinguer à ce point de vue deux catégories : les sarcophages en marbre et ceux en pierre locale.

Lors de sa visite en Roumanie, J. B. Ward Perkins a identifié le marbre des sarcophages de la première catégorie comme provenant des carrières de Proconnèse. Les études du savant anglais sur la circulation du marbre à l'époque romaine ont établi que les tailleurs de pierre de cette île exportaient leurs produits en Thrace et en Bithynie, en Asie Mineure, en Syrie et en Egypte [8]. Parmi les sarcophages qui prenaient le chemin de l'Occident, une petite partie seulement étaient destinés à Rome et à l'Italie centrale, leur principal débouché étant constitué par le nord de l'Italie et le sud de la Gaule [9]. La Mésie Inférieure étant englobée dans cette vaste aire de diffusion, il existe forcément des rapports de style entre elle et certaines provinces de l'Empire romain. Soulignons pourtant que les analogies de forme ou de décor que l'on relève à des distances aussi considérables ne sont pas l'effet d'influences interrégionales, mais de l'existence d'un centre commun de diffusion de la marchandise.

Malheureusement, pour les sarcophages de la seconde catégorie, faits de pierre locale, nous n'avons pu jusqu'à ce jour identifier les carrières qui approvisionnaient les ateliers locaux, identification qui eût peut-être permis de localiser certains centres de fabrication.

L'importation des sarcophages proconnésiens a eu des conséquences importantes dans la région qui nous intéresse. En effet, la plupart des sarcophages sont en pierre locale et représentent des imitations du groupe proconnésien, le seul qui ait été diffusé dans cette zone. Il existe d'ailleurs pour ce fait une explication historique : les carrières de Proconnèse appartenaient à la ville de Cyzique [10] ; or, les liens entre les régions danubiennes et Cyzique sont attestés dès les V^{e} et IV^{e} siècles av. n.è. et jusqu'à l'époque romaine [11].

---

[8] J. B. Ward Perkins, *Atti...*, p. 123.
[9] *Ibidem*, pp. 123–124.
[10] L. Robert, Bull. Ep., 1960, p. 179.
[11] Cf. Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, pp. 71–72, 208. L'inscription du jeune Meidias, fils d'Aristaios, d'Histria, mort à Cyzique où il était parti pour études, ainsi que l'inscription en l'honneur de Diocles, fils d'Artemidoros, médecin de Cyzique venu à Histria pour enseigner au gymnase public, attestent les liens qui unissaient la Dobroudja à Cyzique aux II^{e} — I^{er} siècles av. n. è. (voir Em. Popescu, SCIV, VII. (1956), 3–4, pp. 345–348). Une autre preuve de ce fait se trouve chez L. Robert, *Hellenica*, I, p. 154.

Il n'y a, par conséquent, rien de surprenant à ce que le commerce proconnésien se soit dirigé vers ces régions. Nous serions du reste portée à croire que le phénomène est antérieur au IIe siècle de n.è., date des plus anciens sarcophages. La renommée des carrières de Proconnèse est bien établie dès le Ve siècle av.n.è., lorsqu'il était question que le marbre blanc à veines bleuâtres fût utilisé pour la construction d'un grand temple d'Ephèse ; plus tard, ce marbre fut choisi pour orner la tombe du roi Mausole, mort en 353 [12]. L'identification du marbre existant sur le territoire de la Dobroudja devra donc englober aussi les pièces plus anciennes.

On a découvert dans la Dobroudja six sarcophages de marbre de Proconnèse et cinq d'un marbre dont la provenance n'a pu être établie de façon certaine, mais qui à notre avis doit être venu toujours de là. Le sarcophage de Bărboşi (n° 29) est le seul à offrir la preuve documentaire d'un lien entre la Dobroudja et Cyzique, grâce à son inscription au minium : ἐπὶ 'Αλφ(ήνου) Μοδέστου ἀσιάρχου ; cette lecture, due à L. Robert [13], se fonde sur l'existence à Cyzique, au IIIe siècle de n.è., à l'époque des Sévère, d'un stratège nommé Alfenus Modestus. Nous tenons à souligner la présence de cette inscription tant sur la cuve que sur le couvercle, car ce fait indiquerait, à notre avis, le caractère commercial de l'inscription, laquelle pourrait représenter une date ou peut-être une sorte de laissez-passer. Ce que nous n'avons pu réussir à établir, c'est en quelle mesure ce système d'inscriptions au minium et utilisant des sigles (car l'inscription est précédée d'un sigle) était pratiqué dans les carrières et dans les ateliers. Si le sarcophage en question est parvenu dans la région du Bas-Danube par des intérêts de famille — car L. Robert croit qu'il a été envoyé par Alfenus Modestus lui-même à son fils ou à son neveu Antonius Alfenus Arignotus, qui se trouvait à ce même moment en Mésie Inférieure — le fait serait moins significatif. Cependant, la présence en Dobroudja d'autres sarcophages importés de Proconnèse permet de ne pas tenir compte de ces liens de famille qui, en ce qui concerne l'objet de la présente étude, doivent être relégués au second plan.

Bien que nous ne soyons pas en mesure de nous prononcer sur l'uniformité du groupe de sarcophages conservés sur la côte bulgare, il est hors de doute qu'ici encore c'est le type de Proconnèse qui tient la première place [14]. Ce type de sarcophage est du reste fort répandu en

[12] Vitruve, X 7, 15 ; Idem, II 8, 10. Cf. D. A., s. v. *Marmor.*

[13] L. Robert, *Etudes Anatoliennes*, 1937, pp. 124—127 ; Idem, Bull. Ep., 1960, p. 179 ; Idem, *Hellenica* XI, p. 26, note 5.

[14] Au Musée de Varna il existe des sarcophages en marbre de Proconnèse (ainsi, la cuve avec couvercle inv. II 413).

Thrace et dans la Mésie Supérieure. Le Musée de Plovdiv en abrite un certain nombre d'exemplaires, les uns entiers, les autres représentés seulement par leurs couvercles, faits d'une pierre locale et présentant les mêmes proportions et la même absence de décor que les pièces connues de la Dobroudja. Une autre série d'exemplaires se trouve au Musée d'archéologie de Sofia et provient soit du territoire de la ville de Serdica, soit des anciennes cités danubiennes. Si on s'avance plus à l'ouest, en Pannonie, on rencontre le même type architectonique (le sarcophage de Kale-Megdan, Belgrade). Mais celui-ci n'est plus cette fois-ci le seul type, car on relève aussi d'autres influences. Entre ces pièces et les nôtres il existe de grandes différences, surtout en ce qui concerne le décor. On se trouve dans une autre sphère de culture.

La Dacie est une région d'interférences. A côté du groupe proconnésien, on en relève un autre au couvercle en forme de plaque on bien à deux pentes très peu marquées et sans acrotères. Un exemplaire de Cluj présente une cuve trapézoïdale, plus large à la tête [15]. Cette diversité typologique s'explique par le caractère hétéroclite de la population transylvaine et si, dans une certaine mesure, on relève dans les monuments des analogies avec l'Occident, ceux-ci se rapprochent également des sarcophages de la Mésie Inférieure, tant par la conception commune de l'organisation du décor sur les couvercles que par la similitude de la symbolique, et par la fréquence des sarcophages non décorés. Le type de sarcophage proconnésien a pénétré en Transylvanie plutôt sous l'effet d'influences immédiates des régions avoisinantes et par l'intermédiaire des colons venus des régions orientales de l'empire [16] que par des liens directs avec les carrières de Proconnèse, ainsi qu'il est naturel pour une zone située à l'intérieur du continent.

Mais pour revenir à nos régions pontiques, mentionnons encore que les sarcophages en marbre de Proconnèse sont présents également sur la côte septentrionale de la mer Noire, les premiers en date se trouvant en Chersonèse, suivis de ceux d'Olbia et de Tyras [17].

Dans la Dobroudja, les exemplaires en marbre ont été mis au jour sur le rivage de la mer, à Tomis et à Callatis, ainsi que le long du Danube, à Noviodunum et à Bărboşi. De telles villes, situées au bord de la mer ou du vieux fleuve, furent la porte d'entrée des sarcophages proconnésiens. Sur le modèle des pièces importées, on en fit d'autres en pierre locale dans l'intérieur de la Dobroudja. Mais le modèle original, qui est souvent orné de moulures en Asie Mineure, est plus simple dans

[15] O. Floca, *op. cit.*

[16] *Istoria României*, I, 1960, pp. 382—396.

[17] А. Н. Щеглов, «*Записки Одесского Археологического Общества*», II, (1967), pp. 255—260.

les productions locales, dont le matériau ne se prête guère à un travail de finesse. Du reste, la fonction de ces sarcophages en rendait inutile l'ornementation. Plus d'une fois, en effet, on les trouve non pas dans des chambres funéraires, mais enterrés sous des tumulus. Ainsi, le sarcophage nº 24 a été découvert dans un tumulus de la nécropole de Noviodunum [18], enfoui à même la terre.

La forme des sarcophages de ce groupe, incontestablement impressionnante, s'est imposée si fortement au goût local que les artisans de la région n'y ont jamais renoncé. Un exemple de ce fait est le sarcophage nº 13, dont l'artisan, sous l'influence de modèles attiques, a voulu transformer le couvercle en une *kliné* où il a représenté le mort à demi détendu. Mais ne pouvant, ni ne voulant renoncer à la forme du couvercle à double pente et pourvu d'acrotères d'angle, il s'est contenté de transformer une des pentes en *kliné* et a laissé les acrotères à leur place. Cette synthèse entre le couvercle typiquement proconnésien et le couvercle-*kliné* ne se retrouve ni en Olténie, ni en Transylvanie; même en Bulgarie nous n'avons rien vu de semblable. En revanche, en Yougoslavie il existe au moins un exemplaire d'un tel couvercle, à savoir à Salona, près de Split [19]. Nous ignorons au juste s'il s'agit d'un phénomène parallèle — et, par conséquent, de créations indépendantes — ou d'un type répandu dans une aire plus vaste, notre information étant incomplète. Mais de toute manière, cette nouvelle forme ne diffère pas essentiellement du modèle en usage en ces lieux ; elle n'est qu'une variante du groupe proconnésien, attestant ainsi l'autorité avec laquelle celui-ci s'est imposé au goût local, peut-être en raison des avantages relevés par Ward Perkins : « un modello di tale semplicità si prestava ad una notevole varietà di trattamento decorativo secondo il gusto delle varie province alle quali i sarcofagi erano inviati » [20].

L'étude des critères de sélection des motifs ornementaux dans l'art provincial romain constitue l'une des clés pour l'intelligence de cet art. Ce qui frappe de prime abord dans les sarcophages de la Dobroudja, c'est l'homogénéité de leur décor, bien que chronologiquement — et c'est là une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue — ils s'étendent sur un laps de temps d'au moins deux siècles. Les critères de sélection ont eu des racines profondes dans le goût et la symbolique des populations locales, ce qui a permis au répertoire ornemental de survivre à toutes les variations de la mode, plus faibles il est vrai dans ces régions périphériques d'un empire si vaste et aux tendances artistiques si peu homogènes.

[18] E. Bujor, « Dacia », N. S., IV (1960), pp. 525—539.
[19] Marcel Gorenc, *Antika Jugoslavija*, 1967, pl. 34.
[20] J. B. Ward Perkins, *op. cit.*, p. 123.

La première observation qui s'impose dans l'analyse du décor des sarcophages est celle touchant à la disposition du décor. Sur la cuve, celui-ci, lorsqu'il existe, est toujours placé sur le côté antérieur. Il est du reste fort réduit: le plus souvent, il consiste en une simple *tabula ansata*. Sur un seul exemplaire on trouve des génies funéraires soutenant un médaillon central; quant au grand sarcophage de Tomis (n° 1), les symboles qui s'y trouvent ne sont pas spécifiques pour l'art funéraire. Sur les couvercles, les ornements occupent les espaces créés par les acrotères et les deux frontons. Mais ici, une distinction intéressante s'impose. Le décor des couvercles comprend trois côtés, le côté postérieur en étant dépourvu, à quelques exceptions près (nos 4, 9, 11, 27). Or, si on analyse ces dernières pièces, on constate que le n° 4 et le n° 9 sont en marbre de Proconnèse et que le décor y était au moins esquissé, sinon exécuté entièrement [21]. Le n° 11, bien qu'en calcaire, n'est pas forcément un produit local; il présente, à notre avis, des analogies de style avec le sarcophage n° 6. Quant au n° 27, qui est certainement d'origine locale, le décor en est absolument atypique et exécuté sans intention ornementale d'aucune sorte, sa seule finalité étant d'ordre religieux, ainsi que nous avons tenté de le démontrer dans une note consacrée à ce sarcophage [22]. Ainsi donc, la disposition du décor sur les quatre côtés est propre aux sarcophages importés des zones grecques de l'Empire romain, où l'on sait que ce système était pratiqué [23]. En ce qui concerne, en échange, les sarcophages exécutés dans la Dobroudja, on les voit repousser systématiquement l'idée d'un décor comprenant les quatre côtés de la pièce, trait par lequel ils se rapprochent de la série romaiue occidentale. Nous ne sommes pas à même de préciser si cette affinité avec le groupe occidental résulte de causes fonctionnelles, comme c'est le cas pour les sarcophages d'Occident, dont le décor sur trois faces s'explique par la place qu'ils occupent dans la chambre funéraire, car dans la région qui nous occupe le problème des chambres mortuaires n'a pas encore été élucidé.

Le motif ornemental de base des acrotères est la demi-palmette, en association avec la feuille d'acanthe ou de lotus. Lorsque ce motif est disposé sur les deux faces d'un acrotère, comme il arrive parfois, la demi-palmette se transforme en une palmette entière; cette dernière a dû, d'ailleurs, être à l'origine de ce motif tellement répandu. Cette même palmette, disposée sur les deux faces de l'acrotère, apparaît sur les petits acrotères des sarcophages attiques et ce motif, dont la forme est si appropriée à l'espace fourni par l'acrotère, a été largement uti-

[21] J. B. Ward Perkins, « Archeology », II (1958).
[22] M. Alexandrescu-Vianu, « Revue études sud-est europ. », 1–2, 1967, pp. 229–239
[23] W. Altmann, *Architektur und Ornamentik der antiken Sarcophage*, Berlin, 1902.

lisé à l'époque romaine. Il apparaît fréquemment sur les stèles et les autels funéraires, ainsi que sur les grands acrotères des sarcophages proconnésiens. Sur ces monuments, la moitié de palmette de l'une des faces de l'acrotère est parfois devenue un motif indépendant, la seconde face étant souvent décorée de quelque autre motif. Des feuilles d'acanthe sont disposées à la racine de la demi-palmette, amplifiant ainsi le motif à sa base, là où l'espace est plus large. On rencontre souvent ce motif en Asie Mineure (sarcophage de Brousse [24] et dans la nécropole de Tyr [25]), ainsi que dans une forme plus simple dans le nord de l'Italie [26]. Il est plus rare à Rome, où il apparaît toutefois sur quelques autels funéraires appartenant à des légionnaires de la III^e^ légion *Cyrenaica* [27]. Dans les régions du Bas-Danube, on le trouve en Thrace, Mésie Supérieure et Dacie. Cet ornement semble s'être constitué dans les zones gréco-orientales où il est très fréquemment attesté, et d'où il a passé ensuite dans les régions occidentales, sans y connaître pourtant une diffusion aussi intense qu'en son lieu d'origine. Dans la Mésie Inférieure, il a joui d'un grand succès. Outre les sarcophages, il y apparaît sur les stèles funéraires et sur les autels. Il s'y est enraciné et est devenu caractéristique pour cette région. Nulle part peut-être n'a-t-il eu une telle importance. Sous une forme très primitive, due aux artisans locaux, on le retrouve sur les autels votifs du territoire rural d'Histria, par exemple sur l'autel votif de *Vicus Secundini*, datant du règne de Gordien III [28]. Si l'on connaissait les raisons du succès que ce motif a connu dans les régions du Bas-Danube, on pourrait mieux s'expliquer peut-être les circonstances qui ont déterminé la sélection des motifs décoratifs, problème dont les lois échappent le plus souvent à notre entendement. Malheureusement, le répertoire ornemental des époques aussi bien grecque que romaine ancienne est encore quasi inconnu en ce qui concerne les monuments funéraires. Il faut souligner encore que les différentes catégories de monuments gardaient une indépendance assez marquée les unes par rapport aux autres. Ainsi, à l'époque hellénistique, on avait souvent recours au motif des bucranes à guirlandes pour décorer les frises d'édifices ou de petits autels ; à l'époque romaine, on retrouve ce même motif sur des frises de monuments, sans qu'on l'ait jamais utilisé dans le décor des sarcophages, malgré le fait que l'une des principales catégories de sarcophages proconnésiens soit justement celle à décor de guirlandes. Nous ne pouvons nous expli-

---

[24] Information communiquée par J. B. Ward Perkins.
[25] Information communiquée par J. B. Ward Perkins.
[26] P. E. Arias, « Notizie Scavi », II, VIII, (1948), 1—6, p. 41, fig. 17.
[27] Musée National de Rome, n^os^ 195, 181 ; 206.
[28] Musée d'Histria, n° d'inv. p. 463.

quer l'absence des sarcophages à décor de guirlandes dans les régions du Bas-Danube, alors que ce motif y était répandu par ailleurs. Il est vrai que le sarcophage n° 33 fait partie de cette catégorie et qu'il représente certainement une production locale, d'où l'on · peut déduire qu'il a dû exister des modèles ou des exemplaires d'importation. N'empêche qu'il s'agit d'un exemplaire unique et que les guirlandes y sont soutenues par des Victoires, et non pas par des bucranes. En échange, le motif des guirlandes soutenues par des Victoires n'a pas connu une bien grande diffusion : il n'apparaît sur aucun autre groupe de monuments funéraires [29].

Parfois les sarcophages sont ornés d'angelots ailés, endormis, la tête appuyée sur une main et l'autre main tenant une couronne (n° 37). Ce type, dont l'origine remonte à l'art hellénistique, a été adopté par la sculpture funéraire comme symbole du sommeil éternel. En échange, la couronne qu'un enfant tient entre les mains est le symbole de l'immortalité, du triomphe sur la mort [30], ce motif exprimant ainsi ce qu'il y a de plus proprement humain dans les réactions de l'homme face à la mort : la résignation et l'espérance. Sur notre sarcophage, les angelots sont représentés sur les acrotères. Du point de vue du style, il s'agit d'une interprétation provinciale d'un type que les Romains ont hérité de l'art hellénistique. Sur un autre sarcophage (n° 15), le médaillon central de la face antérieure est porté par deux génies funéraires, mais ceux-ci n'ont plus rien de la grâce des angelots et, s'ils portent encore des ailes, ils ont des corps d'athlètes. Cette évolution du type de l'éros funéraire est générale dans l'Empire romain.

Un autre élément qui figure dans le répertoire de la symbolique funéraire de la Mésie Inférieure est le lion ayant une patte posée sur la tête d'un taureau, parfois d'un agneau (n^{os} 7, 11). Ce motif est en liaison avec celui du lion, symbole de la puissance, qui met en pièces un animal domestique, exprimant de la sorte l'idée de la mort inexorable [31]. Dans l'iconographie du motif tel qu'il apparaît sur nos monuments, il s'agit d'une image hiératisée, mais le sens en est le même, aussi le désignerons-nous du terme de lion tauroctone. Ce motif a été pris à l'art oriental par les Grecs, qui l'ont transmis à leur tour à l'art romain, où il figure assez fréquemment sur les monuments funéraires, les stèles funéraires, plus rarement sur les sarcophages, enfin sur les grands autels du nord de l'Italie, où les lions sont sculptés en

---

[29] Un seul petit autel funéraire mis au jour à Histria est décoré de bucranes soutenant une guirlande. L'autel est exécuté de manière fort primitive. Voir Gabriella Bordenache, « Dacia », N. S., V (1961), p. 210, fig. 27.

[30] F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 409.

[31] Giovana B. Montanari, RIASA, VIII (1959), p. 137.

ronde-bosse [32]. Il est plus répandu en milieu provincial qu'à Rome et dans les zones intensément latinisées. Graillot rattache ce motif au culte de la déesse Cybèle, expliquant ainsi sa présence sur les monuments funéraires : « La mort du taureau mythique détermine une seconde et plus belle création, de même le taurobole communique à l'âme une naissance nouvelle pour une meilleure vie » [33] plus tard, dit Graillot, ce motif se transforme en symbole astrologique, à savoir en symbole de la lutte des saisons, le lion représentant l'été et le taureau le printemps. F. Cumont inclinerait à admettre cette interprétation [34].

Il convient de mentionner que le sarcophage où figure le lion tauroctone pourrait ne pas être de facture locale, étant donné qu'il est en marbre de Proconnèse. C'est donc sous toute réserve qu'il doit être attribué à l'art provincial de la Mésie Inférieure. On le retrouve cependant sur la stèle érigée à Histria en l'honneur de la prêtresse de Cybèle, Aba [35]. Le fronton du monument est occupé par la déesse assise sur un trône, mais de part et d'autre, sur les acrotères, apparaissent ces mêmes lions aux pattes posées sur des têtes de taureaux. Le motif iconographique est donc identique, ce qui prouverait qu'il avait bel et bien été adopté dans la région. Pourtant, si dans le cas ci-dessus le motif semble effectivement se rattacher au culte de Cybèle, ainsi que le supposait Graillot, cette signification ne saurait être étendue au symbole funéraire. Il pourrait s'agir d'un motif iconographique à double sens : la mort inexorable sur les monuments funéraires, le sacrifice créateur sur ceux liés au culte de Cybèle.

Tant par son iconographie que par son style, ce type d'ornementation est proche de certains exemplaires d'Anatolie, tels que les deux stèles d'Altyn-tach conservées au Musée de Brousse [36].

Enfin, les sarcophages où les portraits des défunts figurent sur les acrotères sont également représentés dans les régions danubiennes par le sarcophage n° 2. Il apparaît aussi en Bulgarie et, plus loin, aussi bien en Asie Mineure qu'en Italie septentrionale.

Un problème épineux soulevé par l'étude des sarcophages de la Mésie Inférieure est celui de leur chronologie. On est en présence d'un type qui apparaît au II[e] siècle de n.è. et se maintient jusqu'à l'époque chrétienne. Il n'existe aucune preuve que les sarcophages aient continué à être en usage dans la Dobroudja à l'époque du Bas-Empire, ainsi qu'il est attesté pour l'Italie du Nord par d'innombrables pièces (à

---

[32] *Ibidem*, pp. 111–139.
[33] Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des Dieux, dans l'Empire romain*, Paris, 1912, p. 158.
[34] F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 158.
[35] Em. Popescu, « Dacia », N. S., IV (1960), pp. 273–297.
[36] BCH, XXXIII, 1909, p. 286.

Bologne par exemple) et pour l'Anatolie (à Tach-Kassap) par le sarcophage d'un mazdéen de l'époque sassanide (autour de 430 de n.è.) [37]. Il est difficile de déterminer les limites chronologiques précises des sarcophages de la Dobroudja, d'autant plus que la plupart d'entre eux ne sont pas datables. On dispose toutefois de quelques repères chronologiques qui permettent de fixer certaines dates, certains rapports entre les siècles ou entre les décennies. Le plus ancien sarcophage daté est le n° 17, mis au jour à Callatis dans un contexte archéologique daté par des monnaies frappées sous Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux qui, corroborées par le mobilier funéraire, permettent de dater le monument vers le milieu du IIe siècle. Le second chronologiquement est sans doute le sarcophage n° 2 qui, bien que manquant d'indices autorisant une datation précise, peut toutefois, à en juger par les caractères des lettres de l'inscription et par les traits stylistiques du portrait, être assigné à la fin du IIe siècle. Toujours d'après les caractères de l'inscription, le sarcophage n° 3 a été assigné à la seconde moitié du IIe siècle ou au début du IIIe siècle. Le sarcophage n° 29 offre des données plus précises, à savoir la date où était stratège à Cyzique Alfenus Modestus, lequel est attesté par des monnaies sous Septime-Sévère [38]. Ce sarcophage, qui est d'importation, prouve qu'au IIIe siècle de n.è. les relations commerciales avec Cyzique étaient en pleine activité. Enfin, le dernier sarcophage daté est celui de Callatis (n° 16), qui renfermait une monnaie de l'empereur romain Carinus (283—285), ce qui permet de dater le monument de la fin du IIIe siècle. Ces pièces mises à part, on est dans l'inconnu. Nous serions portée à croire que ces sarcophages ont continué à exister au IVe siècle, mais nous ignorons tout de leur sort après les grands changements entraînés par l'adoption du christianisme. Si en Occident on relève une continuité parfaite entre les sarcophages de type proconnésien et ceux du haut Moyen Age, en ce qui concerne la Dobroudja on ne peut rien avancer de précis. Dans ces parages, en effet, commence une ère de grands troubles, de mélanges ethniques et de misère, malgré quelques brèves périodes de renaissance. Il est possible — pour ne pas dire probable — que la tradition des sarcophages se soit perdue, bien que les contacts avec Proconnèse aient persisté, ainsi qu'il ressort des études consacrées aux monuments de l'époque d'Anastase [39]. Néanmoins, tant que nos actuelles connaissances n'auront pas été enrichies par des données nouvelles, toute conclusion sur le sort de nos sarcophages au IVe siècle ne pourra être que du domaine de la spéculation.

---

[37] J. de Menasce, « Annual of the Archaeological Museums of Istambul », Istanbul, 1966.

[38] L. Robert, *op. cit.*

[39] I. Barnea, « Dacia » N. S., II (1958), p. 349.

CATALOGUE *

CONSTANTZA (TOMIS)

1.

Cuve avec couvercle. Fig. 1—2

Marbre de Proconnèse (détermination par J. B. Ward Perkins).
Dimensions : cuve : L — 269 cm ; l — 148 cm ; h — 107 cm ; A — 86 cm ; a — 80 cm.
Bon état de conservation.
Musée archéologique de la Dobroudja ; n° d'inv. 5731.
C. Brătescu, An. D., 1931, p. 209—244 ; V. Coliu, « Istros », I (1934), p. 81—116 ; L. Robert, Bull. Ep., 1962, p. 229 ; *ibidem*, 1964, p. 209 ; Idem, *Etudes Anatoliennes* p. 219 note 3 ; S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, fig. 593—594.

La cuve présente à sa base une plinthe et dans sa partie supérieure une corniche sans décor. Sa face antérieure est entourée d'un cadre. Au centre, une *tabula ansata* anépigraphe. Dans les anses de la *tabula*, un ornement formé d'une rosace et de vrilles. De part et d'autre de la *tabula*, différents symboles : une cloche, un fouet et une pince à gauche, une balance, un bucrane, une hache et une lance à droite.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Imitation de tuiles sur les pentes. Les acrotères sont décorés de palmettes et de feuilles d'acanthe réalisées en style floral. La palmette est répartie sur les deux faces de l'acrotère, ses bras sont en nombre égal de part et d'autre et elle repose sur des feuilles d'acanthe. Sur les frontons, des têtes de méduses de type hellénistique ayant des serpents enlacés sous le menton. Le couvercle présente à sa base un *kymation* lesbien surmontant une rangée de denticules. Tout le décor est exécuté avec beaucoup d'art et de soin.

En s'appuyant sur les symboles, qu'il considère comme appartenant au culte de Men, V. Coliu a attribué ce sarcophage à un adepte de ce culte. Louis Robert, qui pense qu'il s'agit des symboles d'un agoranome, a combattu à plusieurs reprises la thèse du savant roumain (voir bibliographie ci-dessus), lequel a pourtant encore ses adeptes. Lors d'une visite en Roumanie, le prof. Louis Robert a établi des analogies entre les représentations ornant notre sarcophage et celles d'un *pond* mis au jour à Callatis et publié par C. Moïsil (« Studii și cercetări de numismatică », I, p. 276, n° 32, pl. V, fig. 10). Nous nous rallions à l'interprétation du savant français, d'autant plus que la représentation d'outils sur un sarcophage n'est pas un fait isolé. Il en apparaît aussi sur le sarco-

* L — longueur, l — largeur, h — hauteur acrotère,
a — largeur acrotère.

phage de Brutus, fils d'Aurelianus, actuellement au Musée civique de Modène.

Tant la matière première (marbre de Proconnèse) que le mode d'exécution du sarcophage montrent qu'il s'agit d'une pièce d'importation. Il appartient au groupe proconnésien. Le décor libre et très riche des acrotères, ainsi que le *kymation*, rappellent les sarcophages proconnésiens dont le finissage a été accompli en Asie Mineure. Nous serions portée à croire que la pièce en question a suivi cette voie avant d'arriver en Dobroudja.

Analogies en ce qui concerne le décor des acrotères : Tripoli (Syrie) — sarcophage conservé au Musée des antiquités d'Istanbul, cf. Mendel, *Catalogue des sculptures du Musée Ottoman*, III, n° 1159, p. 397.

2.

Sarcophage d'Alexandros, fils de Zmaragdos. Fig. 5—7.
Cuve avec couvercle.

Marbre de Proconnèse.
Dimensions : cuve : L — 232 cm ; l — 126 cm ; h — 112 cm ; couvercle : L — 134 cm ; h — 78 cm.
Le fronton et les acrotères de gauche manquent. Une partie de la cuve a été reconstituée.
Musée archéologique de la Dobroudja ; n° d'inv. 2095.
V. Barbu, *Noi monumente epigrafice din Scytia Minor* (Nouveaux monuments épigraphiques de la Scythie Mineure), Constantza, 1964, pp. 41—49 ; Idem, « Dacia », N.S., VII (1963), pp. 553—559 ; G. Bordenache, « Dacia », N.S., VIII (1964), fig. 5 et 6.

La cuve présente à sa base une plinthe et à sa partie supérieure une corniche. Sur chaque face, un encadrement à double moulure délimite un champ central en retrait. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* avec inscription. Dans chacune des anses, une rosace. La première ligne de l'inscription se trouve sur la bordure supérieure de la cuve. L'inscription, dans son ensemble, est la suivante :

Χαῖρε παροδεῖτα / Ἀλέξανδρος Ζμαρά / γδου φυλῆς Οἰνώπων / φιλότειμος κατεσκεύασα / τὴν πύαλον ἑαυτῷ καὶ / τῇ γυναὶ Κύριλλα Φιλοκλέους . . . . .
. . . . / EN . . . . | E . . . . /

(Salut, passant ! Alexandros, fils de Zmaragdos, de la tribu des Oinopes, bienfaiteur, j'ai préparé ce sarcophage pour moi et pour mon épouse Cyrilla, fille de Philocleus).

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. La surface de l'acrotère de droite correspondant à la face antérieure

comprend un portrait funéraire dans une alvéole en forme de coquille. Le portrait représente un homme à barbe et à moustaches. Les cheveux comme la barbe sont rendus par des mèches courbes et ondulées, disposées régulièrement en rangées. La moustache, longue et unie à la barbe, recouvre une bouche aux lèvres charnues. Deux rides profonds partant du nez creusent les joues. L'iris et la pupille ne sont pas représentés. Le front est creusé d'un ride profond en accent circonflexe qui accuse l'expression pathétique du visage. Le personnage a sa main droite sur la poitrine, le bras recouvert par les plis de l'hymation, représentés par des lignes incisées parallèles. En nous appuyant sur ses caractéristiques de style et sur la coiffure, nous pensons pouvoir assigner ce portrait à la fin du II[e] siècle de n.è. (H. Schoppa, *Die Kunst der Römerzeit in Gallien, Germanien und Britannien, n° 70*, relief provenant de Neumagen). Sur l'autre face du même acrotère apparaît le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe, qui se retrouve également sur les faces de l'autre acrotère conservé. Une feuille d'acanthe est sculptée sur l'arête séparant les deux faces, de sorte que l'ornement est continu, quoique la palmette ne se complète pas comme sur les acrotères du sarcophage n° I. Le champ du fronton, également compris dans un cadre, est occupé par une tête de méduse pourvue d'ailerons dans les cheveux et de serpents enlacés sous le menton. Tant par son style que par le procédé d'exécution, la tête de méduse se rapproche beaucoup du portrait, attestant qu'ils ont été exécutés non seulement dans le même atelier, mais aussi par le même artiste.

La coutume de représenter les morts sur les acrotères des sarcophages est bien connue : un sarcophage d'Ankara (mentionné par A. Aziz, An. D., 1—12, 1931) ; trois fragments d'acrotères du Musée d'Istanbul (information de A. Aziz) ; un fragment de couvercle du Musée d'archéologie de Sofia, Bulgarie ; Italie septentrionale : Ferrare (AA. 1930, p. 182, fig. 6) ; Modène (AA, 49, 1934, p. 291, fig. 2) ; Tortona, le sarcophage de P. Aelio Sabino (C. Robert, III, Abt, III, pl. CXIV et pl. CXV , cité d'après C. Brătescu, An. D., 1931, pl. V, fig. 9). Le sarcophage de Vérone, Musée archéologique de Vérone, cf. Anamaria Pais, « Archeologia classica », XIX, fasc. I, 1967, p. 121, pl. XXVIII, 2.

Fin du II[e] siècle — début du III[e] siècle de n.è.

3.

Sarcophage de Damostratos, fils de Heras. Fig. 11.
Cuve avec couvercle.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 204 cm ; l — 112 cm ; h — 85 cm ; couvercle : L — 205 cm ; l — 85 ; h — 46 cm ; A — 39 cm ; a — 29 cm.
Coin supérieur de droite de la face antérieure ébréché.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 2096.
B. Barbu, *Noi monumente din Scythia Minor* (Nouveaux monuments de la Scythie Mineure), p. 49—52 ; Idem, « Dacia », N. S., 1963, p. 559.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face antérieure, une tabula ansata avec l'inscription suivante :

Δαμόστρατος / Ἡρᾶς Νειχομεδεύς ἰδιά με̣τρὲ κατε / σκεύασεν ζ̣ήσ̣άσε / σεμ-μνῶς / χαῖρε παροδετα

(Damostratos, fils de Heras, de Nicomédie a fait (ce sarcophage) pour sa mère, qui a vécu honorablement. Salut, passant !).

Lors de la découverte du sarcophage dans la necropole de Tomis, en 1960, il renfermait une cruche en argile rouge, deux fragments de vase en verre et une lampe (cf. V. Barbu, *loc. cit.*, fig. 8).

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle, non décoré.

L'inscription date le sarcophage de la seconde moitié du II^e siècle ou de la première moitié du III^e siècle de n.è.

4.

Cuve avec couvercle. Fig. 10.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 222 cm ; l — 103 cm ; h — 91 cm ; couvercle : L — 228 cm ; l — 110 cm ; h — 60 cm ; A — 47 cm ; a — 49 cm.
Bon état de conservation.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 4720.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne, non décorée. Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Base du couvercle plus étroite. Rainures pour des crampons sur les côtés courts.

5.

Pseudo-urne. Fig. 19—22.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 32 cm ; l — 20 cm ; h — 35 cm ; couvercle : h — 12 cm.
Bon état de conservation.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 15746.
Inédit.

La cuve et le couvercle sont d'une seule pièce. La cuve a un profil rectiligne. Couvercle à double pente sans acrotère d'angle. Chacune des faces de la cuve a un encadrement et est en retrait. Le tympan du couvercle est saillant. Le décor des faces de la cuve consiste en : 1) un miroir en position centrale, dont le manche descend vers le coin inférieur de gauche ; dans le coin supérieur de gauche de la même face, une cruche enversée ; 2) sous le fronton, au centre une rosace et dans deux coins opposés une feuille de lierre ; 3) une rosace centrale ; 4) une rosace hélicoïdale surmontée d'une guirlande courbe à convexité supérieure.

Le caractère funéraire du monument nous paraît indubitable, étant donné le décor et la matière première. Il pourrait s'agir, à notre avis, d'un cénotaphe.

La question qui se pose est si les éléments représentés sans dessus-dessous (la cruche, la guirlande) ne sont que l'effet de l'inexpérience de l'artisan, ou s'il y a là une intention dont la signification nous échappe.

6.

Urne ou sarcophage d'enfant. Fig. 17.

Marbre.
Dimensions : cuve : L — 50 cm ; l — 38 cm ; h — 26 cm ; couvercle ; L — 55 cm ; l — 42 cm ; h — 8 cm.
Bon état de conservation.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 5455.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Couvercle à double pente très peu marquée. Au lieu d'acrotères, une feuille de lierre qui produit dans chaque coin une légère proéminence. Sur les côtés courts, des rainures pour crampons.

7.

Couvercle. Fig. 23—29.

Marbre de Proconnèse.
Dimensions : L — 248 cm ; l — 150 cm ; h — 91 cm ; A — 69 cm ; a : 73 cm.
Bon état de conservation.
M.N.A., n° d'inv. L 2033.
C. Moisil, BCMI, III (1910), p. 85, fig. 84.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Tympans encadrés ayant le champ en retrait. Au centre de chaque fronton, une tête de méduse. Sur les faces des acrotères correspondant aux frontons apparaît le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe. Le même motif apparaît également sur l'acrotère postérieur gauche, tandis que sur son pendant la demi-palmette est associée à la feuille de lotus. Sur les faces des acrotères correspondant au côté antérieur du sarcophage est représenté un lion tenant une patte sur une tête de taureau. Décor de simili-tuiles sur les pentes du couvercle. Les reliefs sont soigneusement exécutés. Ce qui frappe, c'est la variété des ornements. L'analyse du décor des acrotères atteste le travail de deux artisans. En effet, si l'on compare l'acrotère postérieur de droite à celui antérieur de gauche (fig. 27—28), on est saisi par la subordination étroite du décor à l'espace architectural qu'il occupe. Qu'il s'agisse de la demi-palmette associée à la feuille de lotus ou du lion tauroctone, les motifs sont disposés de manière à épouser exactement la forme de l'acrotère et à remplir tout l'espace destiné au décor. En revanche, sur les acrotères de la diagonale opposée (postérieur de droite et antérieur de gauche, fig. 24—25), la conception sur la manière de décorer un espace architectural s'avère tout autre; le décor y obéit à ses propres lois et s'encadre librement dans l'espace donné; l'artiste n'a pas craint l'existence d'espaces vacants et, libéré de cette obligation, il a créé des formes harmonieuses, libres et naturelles. Si l'on analyse le décor suivant le critère du mode d'exécution, il est possible, ici encore, de mettre côte à côte, en les assignant au même artisan, le lion de gauche (fig. 28) et la tête de méduse du fronton de droite (fig. 26), d'une part, le lion de droite (fig. 25) et la tête de méduse du fronton de gauche (fig. 29), d'autre part. Nous avons abouti à cette répartition en nous basant sur la manière dont sont traités les yeux (plus réalistes pour le premier couple, plus schématiques pour le second) et en comparant la crinière du lion et la chevelure de la méduse (dans le premier couple il existe une symétrie et un ordre évidents dans la disposition des mèches, alors que dans le second couple celles-ci sont désordonnées).

Nous ne sommes pas en mesure de préciser si ce sarcophage est venu avec de simples indications de décor, qui ont été complétées sur les lieux (hypothèse qui expliquerait les différences de style), ou s'il a été exécuté entièrement en Mésie Inférieure. Nous pensons qu'un rapprochement est permis entre les ornements de ce couvercle de sarcophage et ceux du nº 8. On y relève le même motif du lion tauroctone sur l'un des acrotères. Mais le relief est trop usé pour permettre une détermination précise des ressemblances de style, qui semblent exister toutefois, à en juger par la seule partie mieux conservée, la crinière,

où la disposition des mèches est la même. En échange, la ressemblance entre les deux pièces en ce qui concerne le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe est frappante. S'il est hasardeux peut-être d'affirmer que l'on se trouve en présence de décors réalisés par le même artiste — à savoir cette partie du décor du sarcophage n° 7 que nous avons caractérisée comme libre, d'une part, et le décor du sarcophage n° 8, d'autre part — nous pensons qu'il est permis de les considérer comme les produits d'un même atelier. Malheureusement, celui-ci ne peut être localisé, étant donné qu'il n'est pas certain non plus que le sarcophage n° 8 soit de caractère local.

8.

Couvercle (fragment). Fig. 30—31.

Calcaire.
Dimensions : L — 146 cm ; l — 68 cm ; h — 53 cm.
Sommet du fronton brisé. Couvercle brisé au point de jonction avec les acrotères.
MNA, n° d'inv. L. 489.
Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Tympan compris dans un encadrement denticulé. Dans le champ en retrait du fronton, une tête de méduse au relief marqué. Sur les faces des acrotères, jouxtant le fronton, figure le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe. Sur l'acrotère correspondant au côté antérieur, un lion ayant la patte posée sur une tête de taureau ; sur la face postérieure de l'autre acrotère, un lion dont la patte est posée sur une tête de bélier.

Pour les ressemblances de style que nous avons cru pouvoir établir entre ce couvercle de sarcophage et le n° 7, voir ci-dessus.

9.

Couvercle (fragment). Fig. 35—37.

Calcaire.
Dimensions : l — 125 cm ; h — 63 cm ; A — 55 cm ; a — 47 cm.
Fragment d'un couvercle cassé transversalement. Arêtes des acrotères corrodés.
Constantza, Parc Archéologique, sans n° d'inv.
Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Tympan marqué par un cadre triangulaire, ayant au centre une tête

de méduse. Sur les acrotères, le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe. La liaison entre les deux faces des acrotères était peut-être faite par une feuille d'acanthe ou par une branche de palmette. Décor excisé, fond légèrement voûté à la partie supérieure de l'acrotère. Relief plat, sans ombres.

Analogies de décor : les acrotères du sarcophage du Smithsonian Institution, cf. J. B. Ward Perkins, *Roman Garland Sarcophagi from the Quarries of Proconessus*, Smithsonian Institution, Washington, 1958, pl. I, fig. 1 ; Brusa Museum, n° d'inv. 1752 (Ward Perkins) ; Tyr (Ward Perkins).

10.

Couvercle. Fig. 41.

Marbre.
Dimensions : L — 62 cm ; l — 46 cm ; h — 40 cm ; A — 62 cm ; a — 53 cm.
La pièce est composée d'un acrotère et d'un fragment de l'une des pentes.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 5790.
Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. L'acrotère est décoré sur les deux faces du motif de la demi-palmette associée à la feuille de vigne. Sur l'arête médiane, une feuille d'acanthe et une branche de palmette. Le fronton est encadré et son champ est en retrait.

11.

Couvercle. Fig. 43.

Calcaire.
Dimensions : L — 266 cm ; l — 146 cm ; h — 73 cm ; A — 56 cm ; a — 58 cm.
Bon état de conservation.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 353.
Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Imitation de tuiles sur les pentes. Tympan encadré. Champ du fronton en retrait, ayant au centre une rosace. Acrotère non décoré.

La rosace qui occupe le centre du fronton apparaît fréquemment sur les sarcophages de Tyr (information de J. B. Ward Perkins).

12.

Couvercle. Fig. 42.

Calcaire.
Dimensions : L — 242 cm ; l — 122 cm ; h — 81 cm ; A — 64 cm ; a — 61 cm.
Bon état de conservation ; petites ébréchures sur les bords des acrotères.
Constantza, Parc Archéologique, n° d'inv. 4744.
Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Les acrotères s'unissent au fronton très haut ; ils ne sont pas décorés. Sur les côtés courts, des rainures pour crampons. Les dimensions particulièrement importantes de la pièce semblent indiquer qu'il s'agit d'un sarcophage familial.

13.

Couvercle. Fig. 38.

Calcaire.
Dimensions : L — 147 cm.
L'acrotère de droite manque, ainsi que les deux frontons. Pente postérieure du couvercle clivée. Les acrotères postérieurs manquent, ainsi que la tête de la statue.
Constantza, Parc Archéologique, sans n° d'inv.
Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Sur l'une des pentes est représentée une *kliné* sur laquelle se trouve étendu un personnage féminin drapé. Au-dessus d'une tunique à manches courtes, une mante entoure les hanches, une de ses extrémités recouvrant l'épaule gauche, tandis que l'autre est enroulée autour du bras. Le coude gauche est appuyé sur un coussin. La draperie est très plate et schématique. De même, les doigts de la main gauche, plats et longs, ne sont indiqués que par des lignes incisées. La partie supérieure du personnage est en haut-relief, se détachant presque complètement du fond. A sa base, le couvercle a une baguette de 2 cm d'épaisseur, façonnée, qui était très probablement apparente. Entre les bords du lit et les acrotères, il reste des portions de remplissage.

Analogies en ce qui concerne le couvercle — *kliné* à double pente et acrotères d'angle : Salone, Dalmatie, v. Marcel Gorenc, *Antika Jugoslavija*, Belgrade, 1967, fig. 34.

III[e] siècle de n.è.

14.

Sarcophage de Castresius et d'Euphrosyne. Cuve.

Calcaire.
Dimensions : L — 198 cm. ; l — 82 cm ; h — 70 cm.
Bon état de conservation.
M N A, n° d'inv. L. 1.
Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 27, n° 54 ; IGR, I, p. 210, n° 627 ; I. Stoian, *Tomitana. Contribuţii epigrafice la istoria cetăţii Tomis* (Tomitana. Contributions épigraphiques à l'histoire de la ville de Tomis), Bucarest, 1962, pp. 13, 231, pl. LXVII fig. 1—2.

Cuve au profil rectiligne. Sur l'une des faces longues, dans une *tabula ansata*, l'inscription suivante :

Εὐφροσύνῃ συμβίω / τειμοτάτῃ Καστρήσιος Ἰουλίου /. Φρόντωνος πρειμοπει/λαρίον πραγματευτὴς / κατασκεύασεν, ζησάσῃ ἔτη κε

(A Euphrosyne, (son) épouse aimée, Castresius, administrateur de Iulius Fronto, ancien *primipilus*, a fait (ce sarcophage) pour celle qui a vécu 25 ans).

De part et d'autre de l'inscription, un miroir et un siège.

Sur le côté court de la cuve, cette autre inscription :

Πραγμάτευτής / ζῶν ἑαυτῷ τε καὶ / τῇ συμβίω ἑαυτοῦ / Εὐφροσύνῃ ζητά / σῃ ἔτη κε

(Celui qui a été administrateur de son vivant a fait ce sarcophage pour lui et pour son épouse Euphrosyne qui a vécu 25 ans).

15.

Face antérieure d'un sarcophage (?). Plaque réutilisée. Fig. 13.

Marbre de Proconnèse.
Dimensions : L — 106 cm ; l — 46 cm ; 2) L — 85 cm ; l — 45 cm.
Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 5720.
Inédit.

La plaque est conservée sous forme de deux fragments ornés d'un médaillon à anses, à triple contour, soutenu par deux génies ailés dont les têtes manquent, la pierre étant brisée. Sculpture en « relief négatif ». A l'exception d'une portion restreinte autour des deux corps, le fond n'est pas travaillé. Le champ du médaillon a été aplani en vue d'une inscription qui n'a plus été gravée.

Analogies pour les génies : sarcophage des Alyscamps, Musée d'Arles, cf. Espérandieu I, n° 171 ; sarcophage de Colonia Iulia Vienna Allo-

brogum, Vienne, Espérandieu, I, n° 367 ; sarcophage de Saint-Gilles, Espérandieu, I, n° 498 ; sarcophage de Sans, Espérandieu, III, n° 2 155 ; sarcophage de Durostorum (Silistra), Kalinka, n° 353, fig. 112 ; F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, pp. 347—348 ; A. Müfid Mansel, *Excavation and Researches in the Necropolis of Perge*, Türk Tarih Kurumu Basimeni, Ankara, 1949.

MANGALIA (CALLATIS)

16.

Sarcophage de Caius, fils de Philodespotes.
Cuve avec couvercle.

Calcaire.
Découvert dans la nécropole est de la ville.
Dimensions : cuve : L — 213 cm ; l — 97 cm ; h — 74 cm ; couvercle : L — 219 cm ; h — 48 cm ; A — 38 cm ; a — 32 cm.
Bon état de conservation.
Mangalia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. L 96.
Gr. Tocilescu, AEM, XIX, 1896, pp. 109, 110, n° 65 ; O. Tafrali, dans « Arta şi Arheologia », I (1927), p. 19.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face principale, une *tabula ansata*, avec l'inscription suivante :

Γάιος Φιλοδεσπότου ζήσας ἔτη ἑξήκοντα / ζῶν καὶ φρενῶν ἐποίησα ἐμαντῷ / Ὦ παροδεῖτα Χαῖρε / Ὅ συ μισεῖς, τοῦτο ἄλλω μὴ ποιήσις

(Caius, fils de Philodespotes, âgé de 60 ans, je me suis fait- de mon vivant et étant en pleine possession de mes facultés, (ce sar, cophage). Bonne santé, passant ! Ce que tu n'aimes pas, ne le fais pas à autrui).

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Non décoré.

A l'intérieur de la cuve, on a découvert une monnaie de l'empereur Carinus (information de C. Preda).

Fin du III^e^ siècle.

17.

Couvercle.

Marbre.
Découvert dans la nécropole.

Dimensions : L — 250 cm ; l — 83 cm ; h — 43 cm.
Bon état de conservation.
Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inventaire.
Inédit.

Couvercle à double pente, avec acrotères d'angle. Non décoré.

Découvert dans une tombe pourvue d'un riche inventaire et de monnaies de l'époque de Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux. La tombe peut donc être datée de la première moitié du IIe siècle. Le couvercle recouvrait la tombe. Si, comme il est permis de croire, il a été remployé dans ce but, il doit être bien plus ancien, au moins du début du IIe siècle.

18.

Couvercle

Calcaire.
Dimensions : L — 212 cm ; l — 84 cm ; h — 44 cm ; A — 37 cm ; a — 30 cm.
Bon état de conservation.
Mangalia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. L 97.
Inédit.

Couvercle à double pente avec acrotères d'angle. Non décoré.

19.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 53 cm ; l — 98 cm ; h — 62 cm ; A — 53 cm ; a — 45 cm.
Grande ébréchure sur les côtés longs.
Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inv.
Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Traces de crampons sur les côtés courts.

20.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 210 cm ; l — 78 cm ; h — 43 cm.

L'une des extrémités cassée, le fronton et les acrotères n'existant plus. Une importante cassure sur le côté long a eu pour effet la perte de l'acrotère de l'extrémité opposée. Le seul acrotère restant est fortement corrodé.
Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inv.
Inédit.

Couvercle à double pente avec massifs acrotères d'angle. Des rainures pour crampons sur le côté court..

21.

Cuve.

Conglomérat.
Dimensions : L — 78 cm ; l — 75 cm ;
Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inv.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Non décorée.

22.

Cuve.

Calcaire poreux.
Dimensions : L — 203 cm ; l — 92 cm ; h — 78 cm.
Bon état de conservation.
Mangalia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. L 97.
Inédit.

Profil rectiligne, base légèrement élargie. Non décorée.

URLUCHIOI

23.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 120 cm ; l — 83 cm.
Encastré dans le mur de l'église de Tusla.
L'acrotère de gauche manque.

Tusla, sans n° d'inv.
H. Slobozianu, « Matériale », V (1959), p. 747, fig. II.

Couvercle à double pente avec massifs acrotères d'angle. Le champ en retrait du fronton, marqué par un cadre, renferme une tête de méduse. Sur l'acrotère, le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe.

ISACCEA (NOVIODUNUM)

24.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 233 cm ; l — 118 cm ; h — 130 cm.
Bon état de conservation.
Tulcea, parc, sans n° d'inv.
E. Bujor, « Dacia », N. S., VI (1960), pp. 525—539, fig. 3/1—2 et fig. 5.

Cuve au profil rectiligne. Non décorée. Couvercle du type toit à double pente. Non décoré.

Le sarcophage a été découvert lors des fouilles pratiquées dans la nécropole. Il contenait trois squelettes, l'un masculin, un autre féminin et le troisième d'un enfant. Ils gisaient sur des planches fixées par des clous en fer. Le squelette féminin avait, en fait de parures : deux boucles d'oreilles, deux épingles à cheveux d'argent et de bronze, 12 perles en cornaline, 2 disques en feuilles d'or. Auprès de chaque squelette se trouvait une monnaie de bronze de l'époque d'Antonin le Pieux, frappée en 140—143 de n.è. Le sarcophage avait été introduit dans le tumulus et recouvert de terre.

Milieu du II^{e} siècle de n.è.

25.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 188 cm ; l — 74 cm ; h — 64 cm ; couvercle : L — 192 cm ; l — 66 cm ; h — 40 cm ; A — 30 cm ; a — 25 cm.
Bon état de conservation.
Tulcea, parc, sans n° d'inv.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne, non décorée. Couvercle à double pente avec acrotères d'angle, non décoré.

26.

Sarcophage d'Alexandre fils d'Heracléon. Fig. 8—9.

Cuve.
Marbre de Proconnèse (?).
Dimensions : L — 280 cm ; l — 143 cm ; h — 132 cm.
Ebréchure sur le côté postérieur.
Tulcea, parc, sans n° d'inv.
Mentionné par E. Bujor, dans « Dacia », N. S., 1960, p. 5 ; « Materiale », VII (1961), p. 396.

Cuve au profil droit. Tant les faces que les surfaces latérales de la cuve sont marquées par un cadre profilé. Sur le côté antérieur, une *tabula ansata* portant l'inscription suivante :

Θ(εοῖς) Κ(αταχθονίους?) 'Αλεξάνδρα / 'Αλεξάνδρω 'Η/ραχλέωνος τ/ῶ πατρινεῖ καὶ / γερουσιαστη / τὴν σόρον ἔθ/ηκα Χἔρε

(Aux dieux de l'Enfer, Alexandra a fait ce sarcophage pour Alexandre, fils d'Heracleon, qui a été patron et gérousiaste. Salut (passant) !).

A droite de la *tabula*, une couronne de feuilles d'acanthe liée par un ruban. C'est une couronne honorifique décernée par l'association (gerousia). Voir L. Robert, *Hellenica* XI—XII, p. 597.

II^e^ siècle de n.è.

GALATZI

27.

Cuve avec couvercle. fig. 14—16.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 240 cm ; l — 93 cm ; h — 83 cm ; couvercle : l — 97 cm ; h — 41 cm ; A — 37 cm ; a — 28 cm.
Sur la cuve sont gravées des inscriptions modernes de 1864. Le couvercle, brisé, conserve ses deux frontons avec les acrotères adjacents ; l'un des frontons a perdu toute sa partie de droite avec l'acrotère respectif.
Galatzi, Musée d'Histoire, sans n° d'inv.
C. Moïsil, BCMI, III (1910), pp. 85—87 ; M. Petrescu-Dîmbovița, *Călătorie de cercetare arheologică în județul Covurlui* (Voyage de recherches archéologiques dans le département de Covurlui), dans « Orizonturi » III, (1940), 5—9, M. Alexandrescu-Vianu, *Un sarcophage mithriaque au Musée de Galatzi*, dans « Rev. études sud-est europ. », 1—2,

1967 p. 229–233; Ion T. Dragomir. « Danubius », I, pp. 185–186, fig. 8/3–6; « Danubius » II (1969), pp. 74–75, fig. 2.

Cuve au profil rectiligne, non décoré. Couvercle à double pente avec de massifs acrotères d'angle. Fronton n° 1 : le champ contient une petite niche en forme d'édicule, dans le fronton duquel est représenté un taureau surmonté d'un disque en relief où est inscrite une rosace (une étoile ?). De part et d'autre de la niche se trouve une rosace excisée inscrite dans un cercle réalisée par une simple incision. Les rosaces sont entourées d'un rinceau rendu de manière très schématique. Sur la face latérale des acrotères, un édicule à deux colonnes centrales et toit à double pente. Sur le fronton de l'édicule, il semble qu'on distingue une rosace (l'endroit est très corrodé). Fronton n° 2 : dans une niche de 1 cm de profondeur se trouve un personnage à cheval tenant un bras levé en arrière. A gauche de la niche, la même rosace que sur le fronton n° 1.

Analogies : pour l'édicule : Dieburg, Vermaseren, II n° 1247, fig. 323 ; l'auteur interprète cette scène comme le miracle de l'eau ; dans l'édicule se trouve le taureau.

— pour la rosace : Pannonie, Poetovio, Vermaseren, II, n° 1496, fig. 381 ; l'auteur l'interprète comme une étoile, par le fait qu'elle se trouve à côté des autres insignes mithriaques. Pannonie, Vindobona, Vermaseren, II, n° 1649, fig. 417 ; la rosace est inscrite sur un autel avec inscription de dédicace à Mithra. Pannonie, Budapest, Vermaseren, II, n° 1 727, fig. 448 — Mithra est entouré de sept rosaces-étoiles. Aquileia — gemme, Vermaseren, II, n° 2 355.

— pour l'édicule : Dacie, Dragu, rég. de Jibou, Musée d'Archéologie de Cluj, Vermaseren, II, n° 1 919, fig. 500 ; Dacie, Sarmizegetusa, Vermaseren, II, n° 2 037, fig. 535 ; Dacie, Romula, Vermaseren, II, n° 2 171, fig. 591 ; Scène mithriaque dans un temple à colonnes et au fronton triangulaire : Mésie Supérieure, Tavalicavo, Vermaseren, II, n° 2 244, fig. 620.

Le personnage à cheval pourrait être le Cavalier thrace, divinité souvent funéraire, représentée dans ce cas-ci en association avec des symboles mithriaques. Nous inclinons plutôt à croire qu'il s'agit d'une représentation de Mithra à cheval, tel qu'il apparaît sur les monnaies de Trébizonde et sur des reliefs de l'Europe Centrale (Voir M. Alexandrescu-Vianu, dans « Rev. Études sud-est europ. », 1–2, 1967 p. 229–233. Du point de vue typologique, le monument se rattache aux régions danubiennes, type rhéto-rhénan, suivant la classification de E. Will (voir *Le relief cultuel gréco-romain*, Paris, 1955, p. 361).

28.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 228 cm ; l — 105 cm ; h — 67 cm ; A — 53 cm ; a — 53 cm.
Bon état de conservation.
Galatzi, Musée d'histoire, sans n^{0} d'inv.
Inédit.

Couvercle à double pente et acrotères d'angle. Non décoré.

BĂRBOȘI

29.

Cuve avec couvercle. Fig. 3—4.

Marbre de Proconnèse.
Dimensions : cuve : L — 231 cm ; l — 118 cm ; h — 125 cm ; couvercle : L — 260 cm ; l — 145 cm ; h — 88 cm ; A — 67 cm ; a — 75 cm.
Bon état de conservation. Inscription au minium effacée.
Bucarest, MNA ; n^{0} d'inv. L 2.
C. Moïsil, BCMI, III, 1910, p, 86 ; V. Pârvan, *Începuturile vieții romane la Gurile Dunării* (Les commencements de la vie romaine aux Bouches de Danube), p. 136 ; Idem, *Castrul de la Poiana* (Le castrum de Poiana), p. 112 ; *SEG* I, 331 ; L. Robert, *Etudes Anatoliennes*, 1937, p. 124—127 ; Bull. Ep., 1960, p. 179 ; Idem, *Hellenica*, XI, chap. III, p, 26, note 5.

La cuve présente une plinthe à sa base, son arête supérieure est marquée par un léger profil. Non décorée. Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Le couvercle est plus étroit à sa base. Non décoré. On est frappé par les dimensions inaccoutumées et par le caractère monumental de ce sarcophage.

Au moment de sa découverte, le sarcophage contenait le squelette et des armes, parmi lesquelles une longue lance, perdue entre temps. Sur le côté court de la cuve se trouvait, en caractères cursifs écrits au minimum, l'inscription suivante : ἐπὶ 'Αλφ(ήνου) Μοδέστου ἀσιάρχου (d'après la lecture de L. Robert).

Le nom d'Alfenus Modestus est précédé d'un sigle interprété par V. Pârvan comme une marque d'atelier. La lecture du premier éditeur du sarcophage, Gr. Tocilescu, est differente de celle du savant français : 'Επὶ 'Αλφ(ίου) Μοδέστου ἀσιάρχου. Cette lecture a été adoptée par V. Pârvan.

Cependant, Louis Robert a fait un rapprochement entre le nom qui apparaît dans l'inscription du sarcophage et celui connu par une monnaie de l'époque de Septime-Sévère, qui mentionne un stratège de Cyzique du nom d'Alfenus Modestus. Un membre de sa famille, Antonius Alfenus Arignotus, fut chef de la cohorte Prima Cilicum, cantonnée un certain temps à Bisericuţa, dans la Dobroudja (Cf. Gh. Ştefan, « Dacia », N.S., 2, 1958). Etant donné que les carrières de Proconnèse dépendaient de Cyzique, le fait que le nom du stratège de cette cité apparaît sur le sarcophage n'a rien d'étonnant et il se pourrait même que celui-ci fût un don fait à son parent de la Mésie Inférieure (Voir L. Robert, ci-dessus.)

Milieu du III^e^ siècle de n.è.

30.

Cuve et couvercle.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 132 cm ; l — 74 cm ; h — 62 cm ; couvercle ; L — 110 cm ; l — 85 cm ; h — 32 cm ; A — 29 cm ; a — 22 cm.
Galatzi, Musée d'Histoire, sans n° d'inv.
Bon état de conservation.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* anépigraphe. Couvercle en forme de toit à double pente, non décoré.

IGLIŢA (TROESMIS)

31.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 212 cm ; l — 99 cm ; h — 68 cm ; couvercle : L — 223 cm ; l — 104 cm ; h — 44 cm ; A — 42 cm ; a — 43 cm.
Bon état de conservation.
Galatzi, Musée d'Histoire, sans n° d'inv.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Couvercle en forme de toit à double pente avec acrotères d'angle. Non décoré.

CERNAVODA

32.

Couvercle (fragment).

Calcaire.
Dimensions : L — 85 cm ; l — 87 cm ; h — 62 cm.
Le fragment consiste en un acrotère et une partie de la pente du couvercle jouxtant l'acrotère. Corrodé.
Constantza, Musée Archéologique de la Dobroudja ; n° d'inv. 5732.
Gr. Florescu, An. D. 1934, p. 127 ; Idem, « Dacia », VI (1946), pag. 433, fig. 14.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. L'acrotère est décoré du motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe. Dans le fronton, une tête de méduse. Le tympan est entouré d'un cadre qui délimite un champ en retrait. Sur le bord inférieur du couvercle, un rinceau de vrilles.

Le fragment a été mis au jour à Cernavoda, à côté d'une stèle dédiée à C. Valerius Germanus, *beneficiarius legati legionis XI Claudiae*, sur le chemin qui venait d'Axiopolis. L'identité de la matière première et la similitude du procédé de travail des deux pièces, ainsi que le rinceau qui les décore, nous font supposer qu'il pourrait s'agir de produits provenant du même atelier.

SILISTRA (DUROSTORUM)

33.

Cuve à l'état fragmentaire. Fig. 12.

Calcaire.
Dimensions : L — 90 cm ; l — 36 cm en haut, 42 cm en bas.
Tête de la déesse Victoire ébréchée.
Constantza, Musée Archéologique de la Dobroudja.
Inédit.

Le fragment comprend une moitié du côté court et le coin avec la face postérieure, non décorée. Cuve au profil rectiligne, décorée à sa partie supérieure par une couronne compacte de feuilles de laurier, disposées en trois rangées horizontales, en guise de frise. Dans le coin, une Victoire ailée portant une guirlande. Les plis du chiton découvrent une jambe. La guirlande est liée par des rubans. Une grappe de raisin y

est accrochée. Au-dessus, la représentation d'un Hermès. Les plis du chiton de la déesse sont rendus schématiquement, par des lignes parallèles d'un relief très plat.

Ce sarcophage est assurément une œuvre locale. L'aire de diffusion des sarcophages à guirlandes de Parconnèse est fort large (cf. Ward Perkins, *Roman Garland Sarcophagi from the Quarries of Proconnesus*, dans « Smithsonian Report for 1957 », pp. 455—467, Washington, 1958; Idem, *Four Roman Garland Sarcophagi in America*, dans « Archaealogy », 1958, pp. 98—104) et il est impossible qu'ils n'aient pas pénétré aussi dans cette région où les importations proconnésiennes furent si importantes. Cette copie locale atteste jusqu'à un certain point la présence des modèles. Dans l'exemplaire de Constantza, la Victoire n'est pas posée sur un socle. La frise de feuilles de laurier n'a pas non plus d'analogies dans les sarcophages proconnésiens, mais c'est un motif courant dans l'art funéraire. Hermès apparaît sur les stèles funéraires de la Grèce orientale (N. Firatli, *Les stèles de Byzance*, p. 37).

Compte tenu des proportions allongées de la Victoire, nous estimons que ce monument peut être daté du III^e siècle de n. è.

ADAMCLISI (TROPAEUM TRAIANI)

34.

Couvercle à l'état fragmentaire.

Calcaire.
Dimensions : l — 110 cm ; h — 52 cm ; A — 42 cm.
La pièce conserve un fronton et un acrotère.
Adamclisi, sans n^o d'inv.
Gh. Murnu, BCMI, 1913, p. 112, n^o 26.

Le fronton est souligné par un cadre délimitant un champ triangulaire en retrait, dont l'espace est occupé par le décor : au centre, une rosace à 4 pétales et tout autour des vrilles adaptées à la forme triangulaire de la surface. Le décor est réalisé par excision, le travail est assez soigné.

35.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 250 cm ; A — 50 cm ; a — 46 cm.

Adamclisi, sans n° d'inv.
La moitié de la pièce manque suivant l'axe longitudinal.
Inédit.

Couvercle à double pente et acrotères d'angle, non décoré.

DOBROUDJA (lieu de provenance inconnu)

36.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.
Dimensions : cuve : L — 86 cm ; l — 49 cm ; h — 63 cm ; couvercle : L — 90 cm ; l — 63 cm ; h — 39 cm ; A — 29 cm ; a — 23 cm.
Bon état de conservation.
Bucarest, MNA, n° d'inv. L 552.

Sarcophage d'enfant. Cuve au profil rectiligne. Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Rainures pour le scellement du sarcophage sur les côtés courts. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* anépigraphe et non aplanie.

Analogie en ce qui concerne la forme haute, tendant vers le carré, du sarcophage : Istanbul, Ward Perkins, *Roman Garland Sarcophagi*, « Smithsonian Report », 1957, Washington, 1958.

37.

Couvercle. Fig. 32—34, 39.

Calcaire.
Dimensions : L — 172 cm ; l — 152 cm ; h — 83 cm ; A — 68 cm ; a — 79 cm.
Trous dus à des tentatives de profanation dans les pentes du couvercle.
Bucarest, MNA (ancienne collection M. Kogălniceanu), n° d'inv. L 2031.
C. Moisil, *Sarcofage de piatră* (Sarcophages en pierre), BCMI, III, 1910, p. 85, fig. de la p. 83.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. La pente antérieure est décorée de simili-tuiles. Dans le champ des frontons, que délimite un cadre, une tête de méduse. Les côtés des deux acrotères correspondant à la face antérieure sont décorés de génies ailés à moitié étendus sur un rocher, la tête appuyée sur une main et l'autre main

tenant une couronne. Sur les côtés courts des acrotères, des demi-palmettes.

Analogies en ce qui concerne la représentation de génies sur les acrotères : Sofia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. 5510, 3597 A ; « Bulletin d'arch. russe de Constantinople », X (1905), Pl. 105, fig. 4 — Silistra.

38.

Couvercle. Fig. 40.

Marbre.
Dimensions : l — 138 cm ; h — 70 cm.
Les acrotères manquent.
Bucarest, MNA, n° d'inv. L 550.
Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Champ des frontons en retrait et souligné par un cadre ; au centre, une tête de méduse. Sur la pente du couvercle, deux rangées d'imitations de tuiles.

39.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 234 cm ; l — 95 cm ; h — 48 cm.
Faite du toit émoussé, comme s'il était inachevé.
Bucarest, MNA, n° d'inv. L 234.

Type à double pente et acrotères d'angle. Non décoré.

40.

Couvercle. Fig. 44.

Calcaire.
Dimensions : L — 235 cm ; l — 93 cm ; h — 44 cm ; A — 38 cm ; a — 30 cm.
Bon état de conservation.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 2040.
Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Non décoré.

41.

Couvercle.

Calcaire.
Dimensions : L — 210 cm ; l — 85 cm ; h — 42 cm.
Bon état de conservation.
Bucarest, MNA, n° d'inv. L 551.
Inédit.

Couvercle à double pente et acrotères d'angle. Non décoré.

42.

Acrotère.

Marbre.
Dimensions : A — 31 cm ; a — 34 cm.
Bon état de conservation.
Bucarest, MNA. n° d'inv. L 1407.
Inédit.

Décoré sur une seule face du motif de la demi-palmette associée à une tige feuillue et fleurie.

43.

Cuve

Calcaire.
Dimensions : L — 233 cm ; l — 118 cm ; h — 113 cm.
Ebréchée sur le côté antérieur à l'endroit de la *tabula ansata*.
Bucarest, MNA. n° d'inv. L 2029.
Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* en creux, sans inscription. Sur le bord supérieur de la cuve, une baguette a été modelée afin d'empêcher le couvercle de glisser.

Fig. 1
(Catalogue 1)

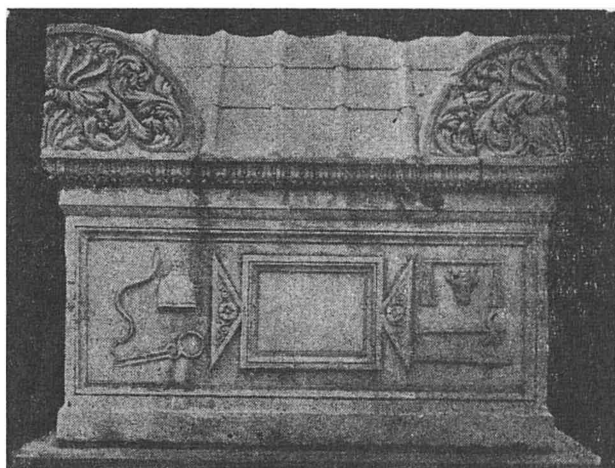


Fig. 2
(Catalogue 1)

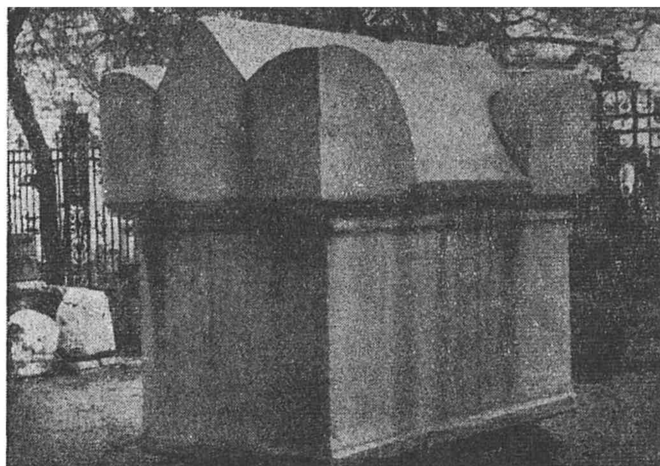


Fig. 3
(Catalogue 29)

Fig. 4
(Catalogue 29).
Fac-similé de l'inscription

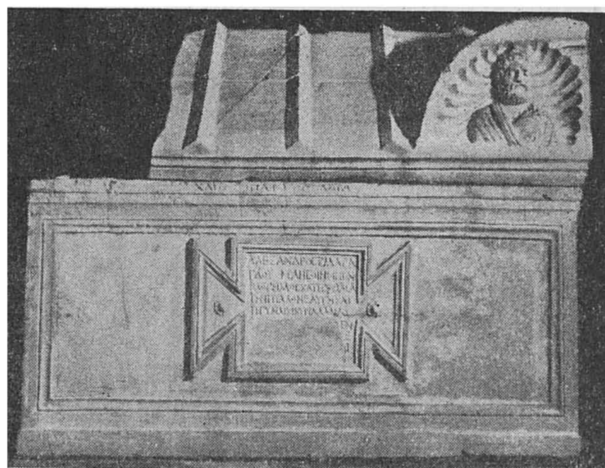


Fig. 5
(Catalogue 2)

Fig. 6
(Catalogue 2).
Côté postérieur
du couvercle,
avant
la restauration.

Fig 7 (Catalogue 2). Côté antérieur du couvercle, avant la restauration.

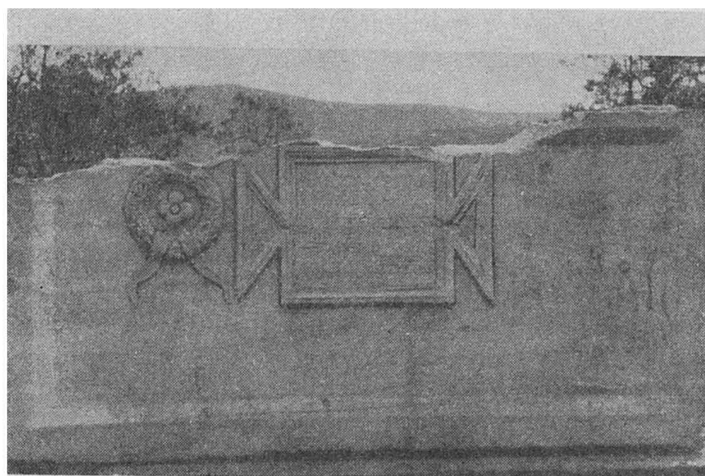


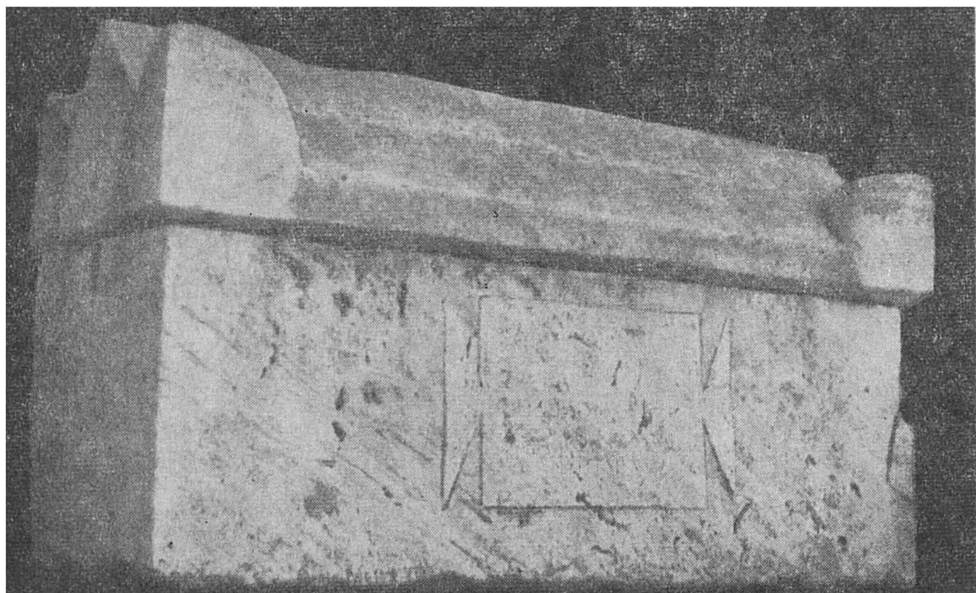
Fig. 8 (Catalogue 26).

Fig. 9 (Catalogue 26). Détail de l'inscription.

Fig. 10
(Catalogue 4).

Fig. 12
(Catalogue 33).

Fig. 11
(Catalogue 3).



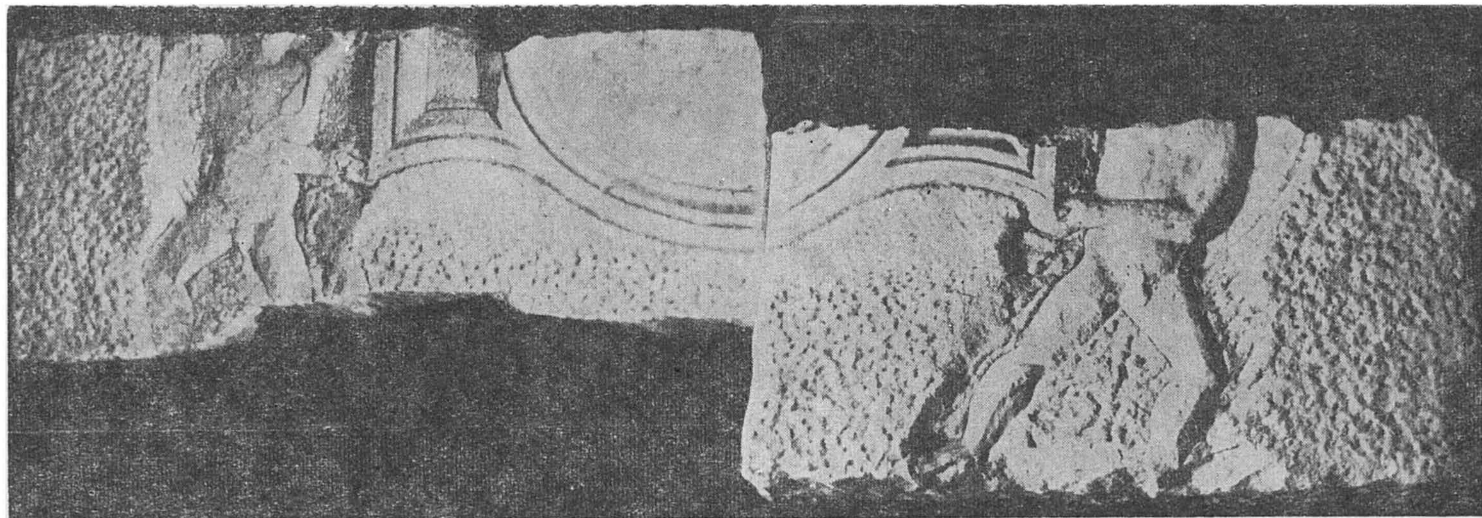


Fig. 13
(Catalogue 15).

Fig. 14
(Catalogue 27).

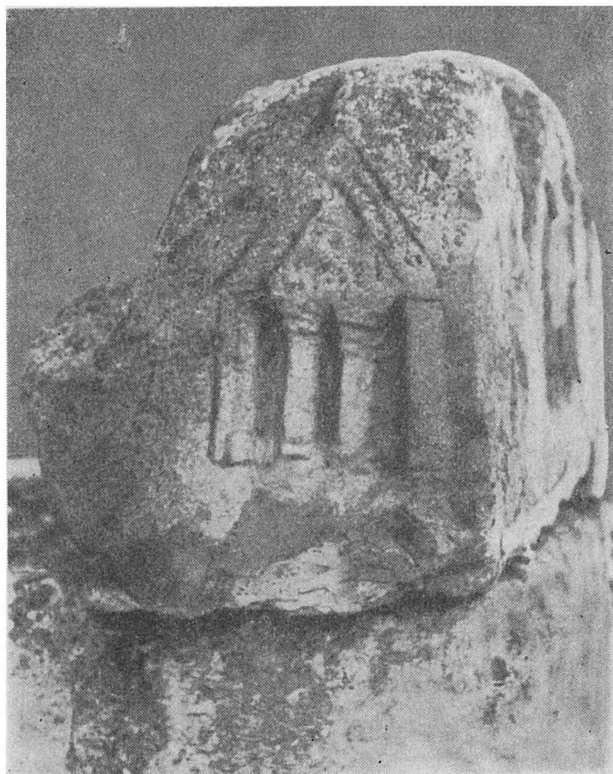


Fig. 15
(Catalogue 27).

Fig. 16
(Catalogue 27).

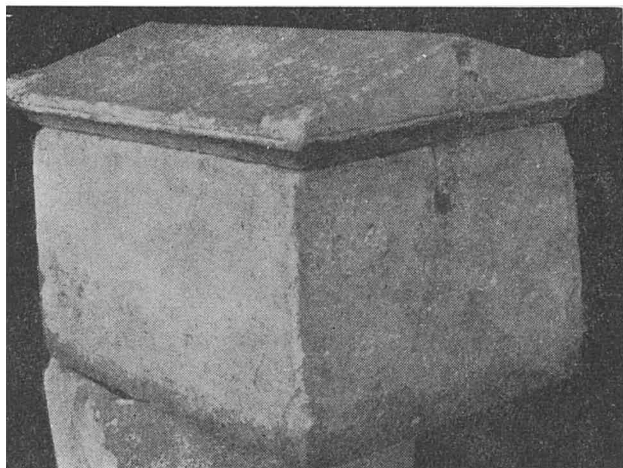


Fig. 17
(Catalogue 6).

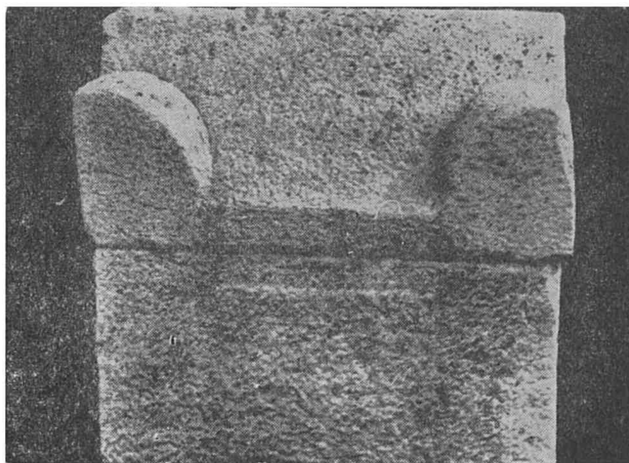


Fig. 18
(Catalogue 36).

Fig. 19
(Catalogue 5).

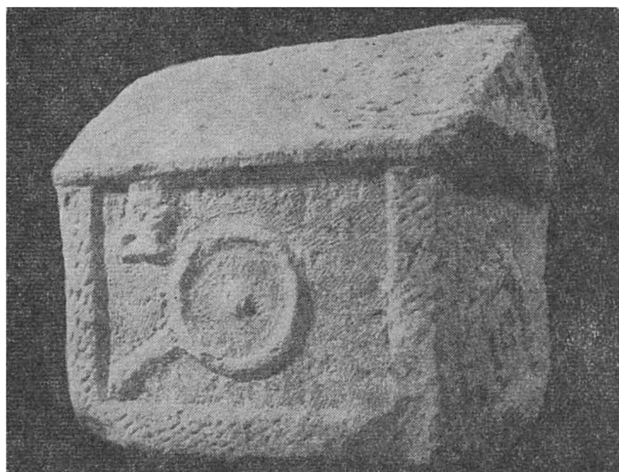


Fig. 20
(Catalogue 5).

Fig. 21
(Catalogue 5).

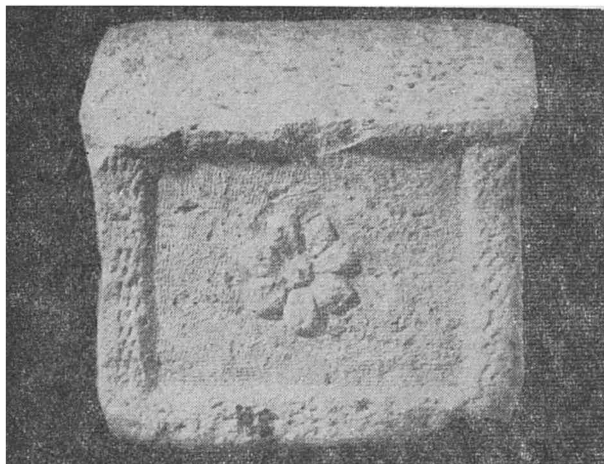


Fig. 22
(Catalogue 5).

Fig. 23
(Catalogue 7).

Fig. 24
(Catalogue 7).
Détail.

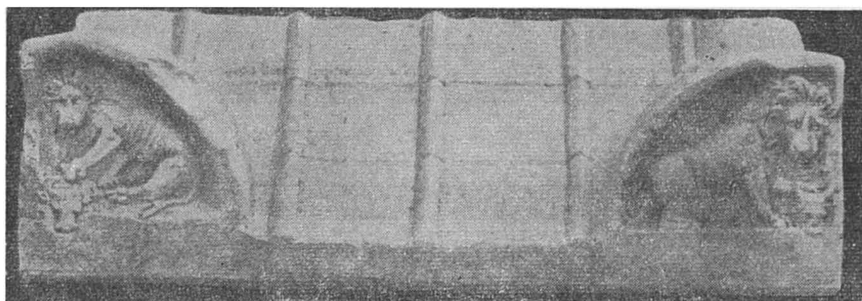


Fig. 25
(Catalogue 7).
Détail.

Fig. 26
(Catalogue 7).

Fig. 27
(Catalogue 7).
Détail.

Fig. 28
(Catalogue 7).
Détail.

Fig. 29
(Catalogue 7).

Fig. 30
(Catalogue 8).

Fig. 31
(Catalogue 8).
Détail.

Fig. 32
(Catalogue 37).

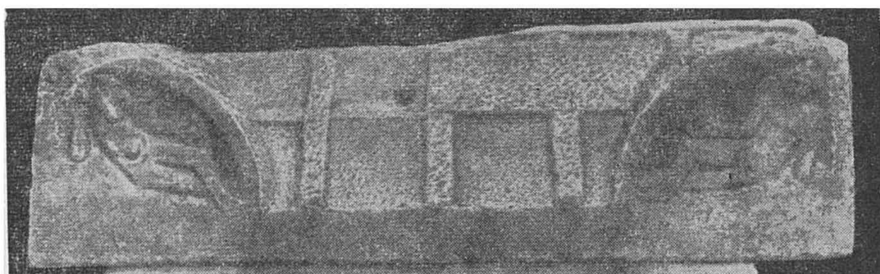


Fig. 33
(Catalogue 37).
Détail.

Fig. 34
(Catalogue 37).
Détail.

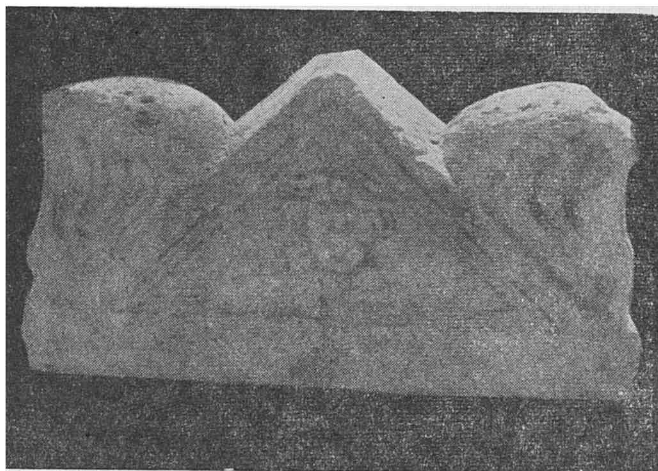


Fig. 35
(Catalogue 9).

Fig. 36
(Catalogue 9).
Détail.

Fig. 37
(Catalogue 9).
Détail.

Fig. 38.
(Catalogue 13).

Fig 39
(Catalogue 37).

Fig. 40
(Catalogue 38).

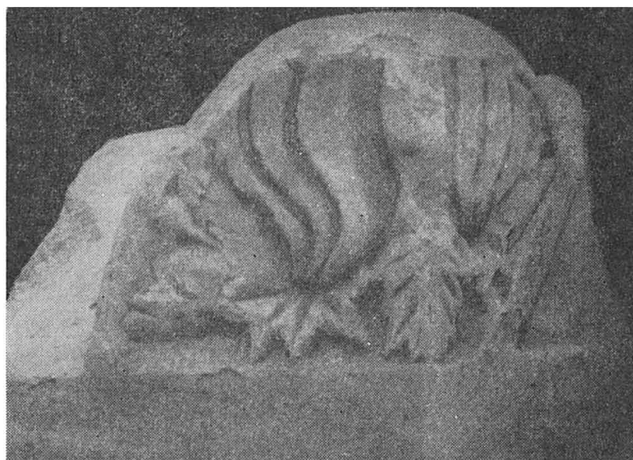


Fig. 41
(Catalogue 10).

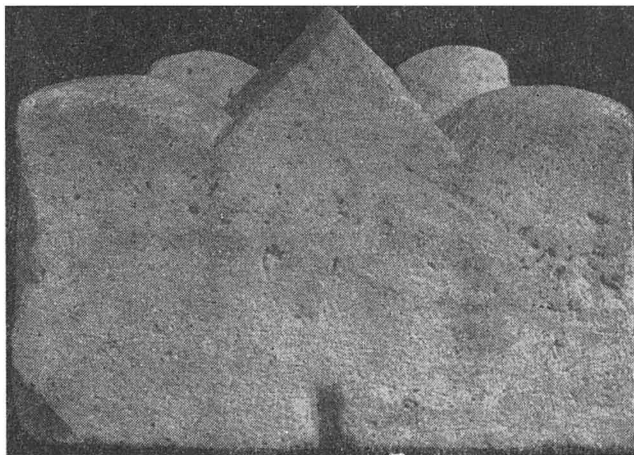


Fig. 42
(Catalogue 12).

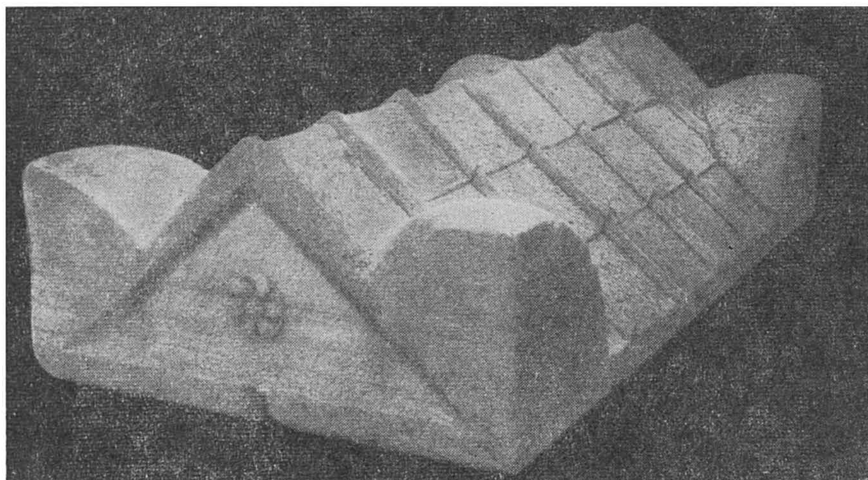


Fig. 43
(Catalogue 11).

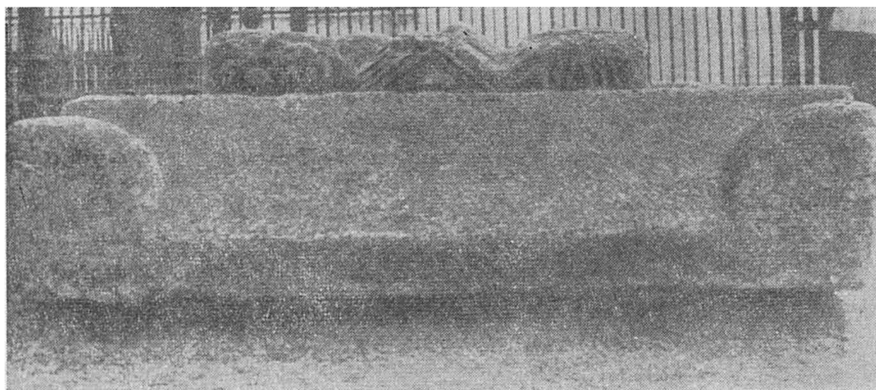


Fig. 44
(Catalogue 40).

COMMENTAIRE ÉPIGRAPHIQUE

EM. POPESCU

N° 2.

La première ligne de l'inscription se trouve sur la bordure supérieure de l'arche, tandis que le reste est encadré dans une *tabula ansata* :

Χαῖρε παροδεῖτα
Ἀλέξανδρος Ζμαρά-
γδου φυλῆς Οἰνώπων
φιλότειμος κατεσκεύασα
τὴν πύαλον ἑαυτῶ καὶ
τῆ γυναὶ Κύριλλα Φιλο-
κλέους . . . . EN
. . . . E
. . . . I

Les lettres, d'une hauteur de 3—4 cm, présentant parfois des ligatures, sont caractéristiques pour l'époque des Sévères.

Le texte de cette inscription étant récemment publié, en même temps que le sarcophage [1], nous ne nous arrêterons pas longtemps, ayant en vue qu'il a été déjà commenté. Il faut pourtant mentionner que la lacune de la fin du texte aurait dû comprendre quelques indications concernant l'âge de l'épouse, et éventuellement certaines épithètes témoignant de la bonne entente conjugale.

Le nom de Zmaragdos est bien rare et jusqu'à présent il n'est pas mentionné dans une autre inscription de la Dobroudja ou de la Bulgarie. Nous le rencontrons toutefois dans l'espace carpato-danubien, mentionné par les inscriptions latines d'Ampelum [2], de la Pannonie (Alt-Ofen)[3] et de Salone [4].

Quant au titre de φιλότειμος = bienfaiteur, il est fréquemment rencontré dans les documents épigraphiques [5]. Dans notre inscription, il peut avoir soit une signification générale, se référant aux donations qu'Alexandros fils de Zmaragdos avait faites au peuple de ses propres

---

[1] V. Barbu, *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanța, 1964, pp. 48—49.
[2] CIL, III, 1 286.
[3] CIL, III, 12 010^{-21}.
[4] CIL, III, 2 342.
[5] De toutes les références et de la riche littérature concernant ce terme, nous nous bornons d'envoyer à l'œuvre de Louis Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, pp. 276—280.

biens, soit une signification plus spéciale, désignant un bienfaiteur de la tribu Oinopes [6]. La manière de rédaction de l'inscription permet les deux interprétations.

N° 3.

L'inscription [7] est encadrée dans une *tabula ansata*. Les lettres, hautes de 3—4 cm et soigneusement exécutées, sont caractéristiques pour la seconde moitié du deuxième siècle de n.è., ou bien du début du siècle suivant. En disposant les mots, par rangées, le lapicide a tenu compte des aspérités et des endommagements de la pierre ; de la sorte, certains mots sont gravés d'une manière interrompue.

Δαμόστρατος / Ἡρᾶς Νεικομεδεύς ἰδιᾳ μη/τρὲ κατε/σκεύασεν ζησάσε/ σεμμνῶς. / Χαῖρε παροδέτα.

Des particularités phonétiques nous relevons : le manque de la lettre ἰῶτα ἀνεκφώνητον et, tout spécialement, l'usage de la lettre ε à la place de η, dans les mots Νεικομεδεύς, μητρέ et ζησάσε. Quant à la présence de la lettre ε dans le dernier mot, elle pourrait être due à une omission du lapicide qui aurait aussi oublié le ι du ει : παροδείτα.

Damostratos est un des nombreux orientaux venus à Tomis à but commercial. Selon l'inscription, il fait partie du groupe originaire de Nicomédie [8].

N° 14.

L'inscription se trouve sur le côté long de l'arche et encadrée dans une *tabula ansata*. Les lettres, hautes d'environ 4 cm et comportant parfois des ligatures, sont soigneusement exécutées : Εὐφροσύνη συμβίω / τειμοτάτη. Καστρήσιος Ἰουλίου / Φρόντωνος πρειμοπει / λαρίον πραγματευτὴς / κατασκεύασεν / ζησάση ἔτη κε̄.

Des deux côtés de la *tabula ansata* sont gravés une chaise (trône) et respectivement un miroir. Une autre inscription — cette fois-ci au bout de l'arche — est gravée aux mêmes caractères et toujours encadrée dans une *tabula ansata* : Πραγματευτὴς / ζῶν ἑαυτῷ τε καὶ / τῇ συμβίῳ ἑαυτοῦ/ Εὐφροσύνη ζησά/ση ἔτη κε̄.

---

[6] Le problème des tribus de Tomis a été traité dans son ensemble par Iorgu Stoian, *Tomitana. Contribuţii la istoria cetăţii Tomis*, Bucureşti, 1962, pp. 56—74, et plus récemment par Emilia Doruţiu-Boilă, *Triburile de la Tomis*, Studii Clasice, XII (1970).

[7] Publiée par V. Barbu, dans *Monumente din Scythia Minor...*, pp. 49—52.

[8] Pour d'autres citoyens de Nicomédie, v. AEM, VIII (1884), p. 3, n° 7, CIL, III, 7 532 ; IGR, I, 648.

Les lettres, tout comme certains aspects phonétiques (par exemple le manque du ἰῶτα ἀνεκφώνητον, ει au lieu de ι) sont caractéristiques pour le IIe siècle de n.è. [9]

Castresius n'est pas documenté par d'autres inscriptions. Considérant qu'il est désigné par un seul nom, lui et sa femme aussi, il est à supposer qu'ils étaient tous les deux d'humble condition, peut-être des esclaves ou des affranchis. La qualité de πραγματευτής = *actor* n'était exclue ni pour une catégorie ni pour l'autre [10]; de cette manière on ne peut pas pencher facilement en faveur de l'une ou de l'autre de ces alternatives. Nous sommes pourtant enclins à supposer qu'ils étaient plutôt des esclaves, car on n'a pas ajouté à leur nom celui de leur patron, selon la pratique dans le monde romain lorsque les esclaves devenaient des affranchis [11].

Iulius Fronto, ancien *primipilus*, rang important dans l'armée romaine [12], aura amassé une solide fortune, soit pendant le service militaire, ou bien après l'accomplissement de la *honesta missio*. Il est fort probable qu'en tant que possesseur d'une propriété dans le territoire de Tomis, il ait eu recours aux services de Castresius afin d'administrer cette propriété. Il est même possible que Castresius ait été au service de Fronto, pendant que celui-ci se trouvait encore dans les cadres actifs de l'armée. Le nom de *Castresius* indiquerait dans ce cas un esclave né dans un *castrum*.

Il est difficile de préciser l'endroit où Castresius avait déployé son activité, autrement dit où Iulius Fronto s'était établi lorsqu'il est devenu vétéran. Faut-il penser à une propriété située à l'intérieur de la ville de Tomis, ou bien à une *villa* (*praedium*) au-delà des murs de cette cité?

Les données concernant l'endroit de la découverte du sarcophage sont trop vagues pour fournir la moindre indication. L'éditeur mentionne que celui-ci a été découvert à l'occasion de la construction de la voie

---

[9] Les inscriptions ont été publiées pour la première fois par Gr. Tocilescu, dans AEM, VI (1882), p. 27, n° 54 et reproduites ensuite dans IGR, I, p. 210, n° 627. Iorgu Stoian a repris leur étude; elles ont été publiées, accompagnées par leurs photos, dans *Tomitana*... pp. 213, 231, pl. LVII, fig. 1, 2.

[10] Pour πραγματευτής v. M. Rostowtzew, AEM, XIX (1896), p. 139; V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, ARMSI, II, tom. XXXIV, Bucureşti, 1912, p. 557; L. Robert, *Études Anatoliennes*, Paris, 1937, pp. 241, 263, 310–311; Idem, « Hellenica » X, Paris, 1955, pp. 82–84.

[11] C. Moisil, dans BCMI, III (1910), p. 86, considère le sarcophage comme provenant de Constanţa (en citant en ce sens Gr. Tocilescu, dans AEM, VI (1882), p. 27). Quant à la fonction de Castresius, il opine que ce dernier aurait été un commerçant grec, homme d'affaires (πραγματευτής) de Iulius Fronto. Iorgu Stoian, *op. cit.*, *loc. cit.*, considère que le personnage en discussion était un affranchi. Il repose son opinion sur le fait que l'exécution d'un sarcophage tel celui en discussion aurait demandé des possibilités matérielles plus élevées que celles d'un esclave et que ses ressources étaient dues au fait même qu'il avait été πραγματευτής.

[12] Pour cette fonction, v. le récent article de F. Lammert, dans RE, XXII, (1954), 2, col. 1 974–1 976, avec toute la bibliographie qui y est indiquée.

ferrée, entre Constanţa et Cernavoda (« gefunden beim Eisenbahnbau zwischen Küstendsche und Cernavoda ») sans ajouter si le sarcophage se trouvait *in situ* ou bien transporté d'un autre lieu. Toujours est-il que si nous tenons compte du fait que les inscriptions sont en grec et que généralement ce genre de documents se trouvent plutôt dans les villes grecques du littoral ou dans leur immédiate proximité que dans les territoires ruraux, on devrait conclure que l'existence de Castresius se serait déroulée dans le milieu grec de Tomis. Vers la même conclusion nous porte aussi une inscription découverte à Tomis, mentionnant un affranchi *Metrotoros de Iulius* [13]... Le deuxième nom de Iulius fait défaut dans cette inscription, mais on avait supposé [14] qu'il faudrait le compléter par celui de *Fronto*. Par conséquent, il s'agirait du même personnage mentionné sur notre sarcophage et qui, de la sorte, aurait été propriétaire à Tomis. Nous hésitons d'en tirer une conclusion pour l'instant, car d'un côté l'identification du personnage n'est pas sûre et de l'autre les données concernant l'endroit exact et les conditions de découverte de la seconde inscription font défaut. Une troisième possibilité — donc une solution plus simple — n'est exclue non plus, à savoir que Iulius Fronto eût possédé une propriété en ville et une autre au-delà des murs. C'est le cas de nombreux autres Romains aisés qui, à part d'habitation en ville, possédaient encore un *praedium* ou une *villa* à la campagne. L'existence de Castresius aurait été reliée de la sorte aux deux endroits et il aurait pu facilement se faire exécuter le sarcophage à inscription grecque à Tomis, puisqu'il se trouvait dans un milieu grec.

N° 16.

Sur le côté long d'un sarcophage découvert en bon état de conservation, dans la nécropole de la partie orientale de la ville de Callatis, on peut lire l'inscription suivante :

Γάιος Φιλοδεσπότου ζήσας ἔτη ἑξήκοντα,
ζῶν καὶ φρενῶν ἐποίησα ἐμαυτῶ.
Ὦ παροδεῖτα Χαῖρε.
Ὅ σύ μισεῖς, τοῦτο ἄλλω μὴ ποιήσις.

En tenant compte des caractères paléographiques des lettres, le sarcophage peut être daté au III^e siècle de n.è.

L'inscription a été publiée, accompagnée d'un fac-similé, par Gr. Tocilescu [15]. O. Tafrali l'a republiée avec des fautes, mais en donnant une

[13] AEM, XIX (1896), p. 96, n° 43 = CIL, III, 14212 [32].
[14] Par Iorgu Stoian, *op. cit.*, p. 213.
[15] AEM, XIX (1896), p. 109, 110, n° 65.

photographie[16]. En interprétant d'une manière erronée le nom du possesseur du sarcophage, O. Tafrali a cru qu'il s'agirait d'un affranchi. En réalité, c'était un Grec romanisé. R. Vulpe aussi fait référence à cette inscription, la citant pour démontrer « le déclin de l'hellénisme en Dobroudja devant le romanisme occidental en pleine expansion »[17].

La formule finale de notre inscription : « Ne jamais faire à autrui ce qui ne te plaît pas » ne représente pas un conseil moral adressé en général aux vivants, mais elle a un caractère d'avertissement pour ceux qui auraient osé profaner la tombe, voire même la réutiliser, ce qui était d'usage dans l'antiquité. La phrase représente d'ailleurs le correspondant des menaces habituelles se trouvant sur les sarcophages à l'intention des profanateurs, menaces qui maintes fois finissaient par des blasphèmes ou par l'obligation de payer certaines sommes à la trésorerie de la ville ou aux collèges en tant que dédommagements[18].

N° 26.

Dans une *tabula ansata* d'un des côtés d'un sarcophage (fig. 8—9) découvert sous tumulus, se trouve l'inscription suivante[19] : Θ(εοῖς) Κ(αταχθονίους) / 'Αλεξάνδρα / 'Αλεξάνδρω 'Η/ρακλέωνος τ/ῶ πατρινεῖ καὶ / γερουσιάστη / τὴν σόρον ἔθ/ηκα. Χε̄ρε.

Les caractères des lettres de l'inscription nous déterminent à la dater au IIe siècle de n.è. C'est encore vers la même époque que nous orientent quelques pièces de monnaies des Ier — IIe siècles récoltées à l'intérieur du sarcophage et qu'à la différence de leur inventeur[20] nous inclinons à attribuer au mobilier originaire du tombeau. Son découvreur a supposé que la tombe avait été violée pendant l'antiquité, les pillards y ayant alors jeté, ou perdu, quatre monnaies. Celles-ci sont calcinées, motif de plus pour admettre qu'elles furent déposées lors des funérailles, conformément à une coutume bien connue du rituel funéraire antique.

Encore qu'il soit court, le texte de l'inscription est intéressant à bien des égards. C'est tout d'abord le premier document rédigé en grec

---

[16] « Arta şi Arheologia », I (1927), p. 19.

[17] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 186.

[18] Nous nous bornons de citer quelques exemples seulement des nombreux existants : CIL, III, 14 458 (Tomis) : *Quod si (quis aperuerit dabit fisc)o Dominico [item? civitati Tomitan]orum X quinqu(e milia)*; CIL, III, 14.458[1] (Odessos) ; Εἴ τις ἐν τούτῳ τῷ ἡρῴῳ ὅπου κεῖτε ἡ προγεγραμμένη θέλησε ἄλλον ἕτερον θεῖναι δῶσι τῷ τιμαίῳ X βφ' καὶ τῇ 'Οδησσειτῶν πόλι X βφ' ; CIL, III, 14.250[1]... *si qua vero post mortem nostram eandem arcam aperire voluerit inferat convibio veteranorum sive Martensium* X · C.

[19] Le texte en majuscules à été reproduit par l'inventeur E. Bujor, dans « Materiale şi cerc. arh. », VII (1961), p. 391, mais sans photographie et commentaire. Une référence au même document est aussi faite par E. Bujor, dans Dacia, N. S., IV (1960), p. 538.

[20] *Idem*, « Materiale... », VII, p. 396.

qui ait été découvert à Noviodunum.[21] La précision des conditions qui présidèrent à sa découverte exclut l'éventualité que le monument ait été apporté d'ailleurs. Le sarcophage a été exhumé de la terre qui constituait un tumulus et il renfermait des restes ostéologiques et un inventaire funéraire.

L'interprétation du texte n'est pas des plus aisées. Nos informations sur l'organisation interne de la cité de Noviodunum nous font totalement défaut et l'intelligence du texte est directement liée à cela. Toutefois l'inscription nous apprend que le défunt, Alexandre fils d'Héracléon, était grec et un important personnage de l'époque vu qu'il portait le titre de gérousiaste. On le sait, l'institution de la gérousie groupait à l'époque romaine les gens de marque des cités grecques, ceux qui jouissaient d'une bonne situation matérielle et occupaient en même temps d'importantes fonctions politiques-administratives.[22] Mais la présence de ce gérousiaste implique-t-elle l'existence d'une gérousie à Noviodunum ? La création d'une gérousie dans cette cité serait d'autant plus surprenante qu'on n'a jusqu'ici pas de preuve de la présence d'une population grecque assez nombreuse pour avoir pu y organiser pareille institution. Par ailleurs, on ignore si Noviodunum était organisé selon les formes de la vie grecque — comme Nicopolis ad Istrum ou Marcianopolis [23] par exemple, — chose qui, à en juger d'après les découvertes enregistrées, ne semble pas probable. Ainsi la première idée qui vient à l'esprit du chercheur est celle de croire qu'Alexandros fils d'Héracléon était membre de la gérousie d'une cité proche, Histria par exemple ou Callatis, où l'on sait que cette institution existait. Alexandre sera venu à Noviodunum pour quelque affaire et y aura été surpris par la mort.

L'examen toutefois de la liste des gérousiastes d'Histria nous mène à des résultats négatifs : Alexandre fils d'Héracléon n'y figure point.[24] Il serait plausible de le trouver à Histria si l'on tenait compte de la relative proximité des deux villes et des intérêts que la colonie milésienne avait aux bouches du Danube. A cela pourrait s'ajouter le fait que notre inscription est du II^{e} siècle époque à laquelle remonte aussi la gérousie d'Histria.

---

[21] Quelques lettres grecques sur un fragment céramique, découvert en 1956, sont tout à fait insignifiantes, cf. « Materiale... », V (1959), p. 471, fig. 10, 1.

[22] Pour la gérousie v. Is. Lévy, RÉG, VIII (1895), pp. 231—250; W. Liebenam, *Stadteverwaltung im romischen Kaiserreiche*, Leipzig, 1900, pp. 565—566 ; A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1940, pp. 225—226, 353 ; J. H. Oliver, *The Sacred Gerusia* (Hesperia, Supplement VI), American School of Classical Studies at Athens, 1941 ; Idem, « Historia », VII (1958), pp. 472—496.

[23] V. les inscriptions grecques publiées par G. Mihailov, *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, II, 1958, n° 601—694 ; 797—826.

[24] V. Pârvan, *Histria IV. Inscripţii găsite în 1914 şi 1915*, ARMSI, Ser. II, t. XXXVIII, 1916, p. 598—601.

Le fait de ne pas trouver le nom d'Alexandre fils d'Héracléon parmi les membres de la gérousie histrienne, ne doit cependant pas trop étonner. Il aura pu figurer sur autre liste qui ne nous est pas parvenue. Celle gravée du temps d'Hadrien et complétée ultérieurement n'a pu renfermer tous les citoyens d'Histria qui furent gérousiastes au IIe siècle. On admet que les gérousies comptaient un nombre fixe de membres [25] et qu'il était complété au fur et à mesure de leur disparition ; que, de même, les gérousies se réorganisaient de temps à autre, ce qui donnait l'occasion de voir apparaître de nombreux membres. C'était peut-être parmi les membres d'une pareille gérousie réorganisée qu'Alexandre fils d'Héracléon aura trouvé place lui aussi.

Un argument supplémentaire en faveur de la provenance histrienne d'Ale xandre fils d'Héracléon pourrait être encore fourni par la découverte dans la région proche de Noviodunum, d'une inscription qui semble mentionner également un Histriote dans ces parages. Les ruines de la cité de Dinogetia ont livré un inscription grecque [26], qui représente une dédicace érigée en l'honneur d'une divinité pour la santé et la prospérité de l'empereur Sévère Alexandre et de sa mère Iulia Mamaea, par Aurélius Bassus fils de Chrysippe. Le dédiant semble être originaire d'Histria car son texte fait usage, pour désigner la cité à laquelle il appartenait, du terme de Λαμπροτάτης, épithète caractéristique des inscriptions d'Histria au, IIIe siècle de notre ère [27].

Les considérations qui précèdent rendent vraisemblable l'origine histrienne d'Alexandre. Elles n'en font pas la preuve. Ainsi doit-on prendre aussi en considération Tomis ou Callatis [28], ou même autre ville plus lointaine.

A Callatis, où fonctionnait une gérousie [29], il est impossible de vérifier si Alexandre de Noviodunum .en fit partie, faute de posséder une liste des gérousiastes locaux. Néanmoins, il existe une indication qui n'exclut pas entièrement la provenance callatienne de notre personnage. Une

---

[25] Is. Lévy, RÉG, VIII, 1895, p. 233.

[26] Gh. Ştefan, *Dinogetia. A problem of ancient Topography*, Dacia, N. S., II (1958), pp. 324—327. Le texte fragmentaire a le contenu suivant : ['Αγαθῆι Τύχηι. 'Υπὲρ τῆς τοῦ Αὐτοκράτορος Καίσαρος Μ. Αὐρ. Σευήρου 'Αλεξάνδρου Σεβαστοῦ καὶ 'Ιουλίας Μαμμαίας μητρὸς αὐτο]ῦ καὶ κάστρων [σωτηρίας τε καὶ νείκης κ]αὶ αἰωνίου διαμ[ονῆς αὐτῶν καὶ τοῦ λαμ-], προτάτου ὑπατικο[ῦ... Α]ὐρ(ἔλιος) Βάσσος Χρυσίππ[ου] [. . . . . τῆς λαμ]προτάτης ['Ιστριανῶν πόλεως].

[27] V. par exemple V. Pârvan, *Histria IV*..., p. 114 et D. M. Pippidi, *Histria I. Monografie arheologică*, Bucureşti, 1954, pp. 530—533.

[28] Ma collègue Emilia Doruţiu-Boilă a dressé, dans le cadre de son étude (encore inédite), *La population de la Dobroudja pendant l'époque romaine* (*Ier—IIIe siècle*), un *index* détaillé de tous les noms mentionnées dans les inscriptions. Grâce à son amabilité nous l'avons consulté et nous n'avons rencontré nulle part Alexandre fils d'Héracléon, à l'exception de Callatis (v. plus loin).

[29] V. Pârvan, *Gerusia din Callatis*, ARMSI, Sér. I, t. XXXIX, 1920, spécialement pp. 62—63; cf. D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, IIe éd. Bucureşti, 1967, pp. 329—337.

inscription contemporaine de celle de Noviodunum et qui mentionne les membres d'une association d'Héracléistai, adorateurs d'Héraclès Pharangeitès [30], consigne un Alexandre fils d'Héracléon, investi de la fonction importante de *grammateus*. Est-ce le même que le mort de Noviodunum? La fréquence du nom d'Héracleon à Callatis nous inciterait à adopter cette identification. Mais le fait que le Callatien ne porte pas le titre de gérousiaste y oppose un obstacle. D'ici donc jusqu'à de nouvelles découvertes à même de fournir des éléments supplémentaires il est impossible de fournir une réponse.

Telles sont les raisons pour lesquelles il est si difficile de trancher sur le sens de l'inscription de Noviodunum du point de vue de sa signification pour l'histoire locale, aussi longtemps que l'on ne disposera pas d'autres éléments intéressant l'organisation interne de la cité.

Le second titre d'Alexandre, exprimé au datif πατρινεῖ — à reconstituer au nominatif en πατρινεύς — est probablement la grécisation du vocable latin *patrinus*. Le mot ne nous est pas connu d'autres documents épigraphiques dans cette forme. [31] Aussi estimons-nous qu'il faudrait également discuter le mot πάτρων[32], traduit du latin, et qui aurait eu au datif la forme πάτρονι. C'est à l'insuffisante connaissance du grec de la part du lapicide ou à une erreur qu'il faudrait imputer la forme que renferme l'inscription du sarcophage. Le nom d'Alexandra ne désignerait plus, dans ces conditions, l'etat de fille, comme dans le premier cas, mais l'affranchie d'Alexandre fils d'Héracléon. Son maître mort, elle aura eu soin de l'exécution de son sarcophage.

N° 29.

Sur l'arche du sarcophage, notamment sur le côté court, se trouve une inscription presque illisible de nos jours, car non gravée, mais peinte en rouge (au minium). La même inscription se trouvait écrite aussi sur le couvercle du sarcophage, mais à présent celle-ci n'est plus lisible du tout. [33]

---

[30] L'inscription a été publiée par A. Rădulescu dans SCIV, XIV (1963), pp. 84 — 89 = *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanta, 1964, pp. 148—153, la considérant comme une liste de citoyens venus d'Héraclée (*Héracleontai*) et adorateurs de la déesse Cybèle Pharangeitès; mais J. et L. Robert considèrent, avec raison, que l'inscription concerne une association d'Héracleistai, qui avaient comme protecteur Héracles Pharangeitès, cf. RÉG., 77, Bull. Ep., 1964, p. 194, n° 290.

[31] Si toutefois nous l'admettons alors nous devrons entendre qu'il désignait les rapports filiaux d'Alexandra, mentionnée avec un seul nom, c'est-à-dire sans patronyme. L'absence du patronyme serait due, dans ce cas, au désir d'éviter la répétition d'homonymes, comme par exemple: 'Αλέξανδρα 'Αλεξάνδρου, 'Αλεξάνδρῳ 'Ηρακλέωνος ce qui aurait été très difficile à exprimer.

[32] Dans la langue grecque *patronus* était traduit par προστάτης ou πάτρων, cf. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, 1885, p. 531.

[33] Information donnée par V. Pârvan, dans l'étude *Castrul roman de la Poiana şi drumul roman prin Moldova de jos*, ARMSI, II[e] Série, t. XXXVI, 1914, pp. 112—113.

Gr. Tocilescu a exécuté un dessin d'après l'inscription de l'arche, en la déchiffrant aussi, mais la mort prématurée l'a empêché de la faire publier. Le texte, autant que la lecture de Tocilescu, tout comme un fac-similé de cette inscription, sont dus à C. Moisil, qui les a reproduits dans une étude publiée en 1910 [34]. La lecture est reproduite par Moisil en majuscules, mais nous la transcrivons comme il suit : 'Επὶ 'Αλφ(ίου) Μοδέστου ἀσιάρχου.

Conformément à cette lecture, il faut comprendre que le sarcophage a été exécuté du temps de l'asiarches Alfius Modestus et envoyé ensuite dans l'établissement de Barboşi, situé aux bouches du Siret. Cette interprétation, due à Pârvan [35], a été ensuite épousée par les autres chercheurs.[36] V. Pârvan remarquait encore que l'inscription contiendrait aussi le sigle de l'atelier placé devant le nom d'Alfius Modestus.

Presque 50 ans depuis la publication, le texte de ce document n'est pas entièrement déchiffré. Toujours est-il que sa lecture a beaucoup gagné, grâce surtout aux contributions du renommé épigraphiste contemporain Louis Robert. Le fait que cette inscription n'a pas été entièrement déchiffrée est aussi une conséquence de la circonstance que le fac-similé, reproduit par Moisil, est resté inconnu pour la majorité des épigraphistes. A part V. Pârvan, aucun d'entre eux ne fait référence à celui-ci. C'est à ce but que nous avons considéré utile de reproduire le dessin (fig. 4) dans l'espoir que les spécialistes s'y pencheront afin d'éclaircir son sens. Sans aucun doute, ceci permettra une lecture autant complète que possible de l'entière inscription.

Comme nous l'avons dit plus haut, Louis Robert s'est occupé — maintes fois [37] — de ce texte, en en donnant une nouvelle lecture et en essayant de mieux expliquer la présence du sarcophage asiatique dans ces lieux. Selon Robert, le personnage mentionné dans l'inscription pourrait être identifié avec Alphenus Modestus, stratège de Cyzique, représenté sur des monnaies du temps de Septime Sévère et sur un sgraffito de Thèbes. Alphenus Modestus appartenait à une grande famille des Alphènes de Cyzique et de Thyatire dont les membres ont détenu d'importantes fonctions administratives et politiques. Par exemple Alphenus Apollinaris, frère de Modestus, est mentionné en qualité de préfet de l'Egypte pendant les années 199—200, tandis qu'un autre membre de la famille, le chevalier T. Antonius Alphenus Arignotus, fils ou neveu d'Alphenus Modestus, est connu en Scythie où il déroulait une activité militaire et administrative (financière).

---

34 Constantin Moisil, dans BCMI, IV (1910), p. 86.

35 V. Pârvan, *loc.cit.*; Idem, *I primordi della civiltà romana alle foci del Danubio*, dans Ausonia, X (1921), p. 201.

36 R. Vulpe, *op. cit.* p. 211, 216; Gh. Ştefan, dans Dacia, N. S., II, 1958, p. 322.

37 L. Robert, *Etudes Anatoliennes*, Paris, 1937, pp. 124—127; J. et L. Robert, dans RÉG, 73, 1960, pp. 178—180.

L. Robert relie le transport du sarcophage de Barboşi à la présence d'Antonius Alphenus Arignotus en Scythie. Le sarcophage en discussion aurait été envoyé à cet endroit pour un membre de la famille des Alphènes, ou bien pour Arignotus lui-même, pendant qu'à Cyzique le magistrat éponyme était toujours un représentant de cette famille. L'activité de ce dernier personnage en Scythie se rattacherait à la fonction de λογιστής = *curator* de la ville de Tropaeum Traiani, de même qu'à la commande de la *cohors I Cilicum*, comme il ressort d'une inscription découverte en Thyatire en Lydie.[38]

Au moment où l'épigraphiste français émettait cette hypothèse, il ne possédait comme preuve, en faveur de la présence d'Arignotus en Scythie, que l'inscription de Thyatire et quelques briques estampillées provenant de Dinogetia et dont les lettres CIC étaient interprétées comme indiquant la *cohors I Cilicum*. Parmi les fonctions militaires d'Arignotus on peut compter aussi celle de tribun de cette cohorte.

Pendant les dernières années, les preuves concernant la présence en Dobroudja de cette cohorte se sont enrichies [39], en justifiant, une fois de plus, la lecture donnée par L. Robert, aux lettres des briques de Dinogetia. Elles renforcent aussi l'espoir, exprimé par le même auteur, sur la possibilité d'apparition, à Barboşi même, de nouvelles preuves concernant la présence de quelque troupe commandée par Arignotus.

Malheureusement, nous ne sommes pas encore en possession d'une nouvelle preuve, hormis celle de L. Robert qui émettait les hypothèses susmentionnées, bien que les fouilles aient été reprises à Barboşi, ces dernières années.[40] C'est la cause pour laquelle nous ne pouvons rien ajouter pour affirmer avec certitude qu'Arignotus lui-même ou un autre membre de sa famille ait été déposé dans le sarcophage. Nous sommes obligés à cette réserve par le manque de toute inscription claire en ce sens. Le contenu de la tombe lui-même ne peut nous venir en aide, car il n'y a que des indications générales, autant en ce qui concerne le squelette, que le mobilier funéraire. Nous sommes seulement en possession d'un dessin du sarcophage [41], représentant un squelette ayant à son côté gauche une longue épée et deux vases dont un déposé à la tête et l'autre aux pieds. C'est seulement la longueur de l'épée, peu habituelle dans les mobiliers funéraires de nos régions, qui pourrait indiquer que le sarcophage avait appartenu à un personnage militaire important.

---

[38] L. Robert, *Inscription de Thyatire en Lydie*, dans «Istros» I (1934), pp. 216—220.

[39] D. Tudor, *Cohors I Cilicum in Scythia Mică şi Taurida*, dans AUB, série Sciences Sociales, 5, pp. 45—74 ; v. aussi D. M. Pippidi, dans Dacia, N. S., VI (1962), p. 553.

[40] Dans la récente étude de N. Gosatr, *Unităţile militare din castellum roman de la Barboşi*, dans *Danubius*, Musée régional d'histoire de Galaţi, 1967, pp. 107—113, on ne mentionne aucune des unités citées dans l'inscription de Thyatire, commandées par Arignotus.

[41] Reproduit par Pârvan, dans *Castrul roman de la Poiana...*, pp. 112—113.

UN MANUSCRIT PARISIEN DU « NOMIKON PROCHEIRON » (BUCAREST, 1766) DE MICHEL FOTINO (PHOTEINOPOULOS)

VALENTIN AL. GEORGESCO

I. L'IDENTITÉ DE L'ŒUVRE ET L'IDENTIFICATION DE SON AUTEUR

Le codex 1 323 qui fait partie du fonds « Supplément grec » de la Bibliothèque Nationale de Paris a déjà été signalé en 1960 par Charles Astruc et Marie-Louise Concasty dans leur précieux *Catalogue des manuscrits grecs* [1], comme contenant un « répertoire de droit civil et ecclésiastique, en grec moderne, composé à l'usage des provinces Valacho-Moldaves », à la fin du XVIII[e] siècle [2].

Au fait, cet important codex n'est rien moins que la douzième copie intégrale [3] du Manuel de lois, rédigé en néo-grec par le savant juriste

[1] III[e] partie. *Supplément grec*, tome III, n[os] 901—1371, préface par Alphonse Dain, Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits, Paris 1960, pp. 624—625; la remarquable note sur le ms. 1 323 est rédigée par Mlle M.-L.C.

[2] *Ibid.* : « Mm 283—195, pp. XX + 768 (+ 484[a–d]), nombre de lignes variable... Des additions dues au copiste de l'ensemble, mais d'une encre plus pâle et d'une écriture plus serrée, occupant les pages laissées d'abord en blanc : pp. 293—296 ; 559—562, relatives aux intervalles de temps (d'après le traité des ʽΡοπαί) ; 684[a–d] 689—692 ; 757—760, notes lexicographiques, toutes barrées après coup, consacrées à des définitions de termes juridiques d'origine latine ; 761—762 : περὶ σημασίας ὀνομάτων ἔτι (également barré) ; 763—764, notes empruntées aux Basiliques (livres 60 et 21).

Deux fiches (p. 765—768 ; mm 180—110 et 135—99), dues à deux mains plus récentes, portent également des extraits des Basiliques.

De pemière main, additions marginales et en bas de pages. Volume donné à la Bibliothèque Nationale le 19 mars 1908. Reliure orientale veau brun estampé à froid (plats) ; dos refait (basané). Sur le plat antérieur, une petite étiquette blanche porte le n° 446 ». Dans son compte rendu de ce Catalogue, Mme C. Papacostea-Danielopolu (« Rev. études sud-est europ. », 6 (1968), p. 544) signale l'intérêt du codex 1 323, comme l'un de « ces recueils de droit byzantin si répandus dans les Principautés danubiennes pendant les règnes phanariotes ».

[3] A l'exception du ms. gr. 1 434 (Bibl. de l'Académie, Bucarest) qui ne contient que les deux premiers livres.

originaire de Chios, Michel Fotino [4], en 1766, et représente le projet d'un code général pour la Valachie, destiné à être sanctionné par Scarlate Ghica (1765—1766). Avec quelques changements dans la disposition des titres à l'intérieur des deux premiers livres et avec l'addition de nouveaux titres ou seulement de nouveaux paragraphes aux titres existants, ce Manuel reprend à son compte toute la matière de celui que le même auteur avait, une année plus tôt (1765), rédigé par ordre du prince régnant, Etienne Racoviţă, lequel, avant de périr assassiné au cours d'une émeute populaire, s'apprêtait à le transformer en code officiel du pays. Ces deux premiers Manuels-codes de Fotino en furent suivis d'un troisième, lorsque, dans sa réforme judiciaire de 1775, Alexandre Ypsilanti annonça la mise au point et l'imminente publication d'un code ayant pour objet le *ius receptum* (la *pravila* byzantine), la coutume et le droit princier, œuvre dont on n'avait par ailleurs pas retrouvé la trace. Or, à notre avis, ce code, qui demeura lui aussi à l'état de projet, n'est que le troisième Manuel (conservé dans le codex gr. 1 195 de la BA, acquis en 1951), que Fotino composa d'après un vaste plan en 7 livres, très différent de celui des Manuels précédents (1765 et 1766)[5], chaque livre correspondant cette fois-ci à un code spécialisé. Dans la préface de son dernier projet, Fotino fait une allusion indirecte à sa mission législative et à l'échec momentané de son œuvre, qu'il n'en dédie pas moins au prince régnant et à ses succes-

---

[4] En grec : Φωτεινός aussi souvent que Φωτεινόπουλος. En roumain, comme juge, il signait Fotino ou Miche. Son œuvre étant inséparable de l'histoire du droit roumain, l'adoption de la forme roumanisée de son nom, historiquement justifié, constitue en même temps un hommage mérité ; voir notre article dans « Revista Arhivelor », 9 (1966), p. 93, n. 8. Sur la vie et l'œuvre de M. Fotino, voir l'introduction de Pan. J. Zépos à sa belle édition du ms. 1 697 des Archives d'Etat de Jassy, Μιχαὴλ Φωτεινοπούλου Νομικὸν Πρόχειρον (Βουκουρέστιον, 1765), Athènes, 1959.

[5] Pour la distinction entre le Manuel de 1765 (dont les mss. gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie nous conservent la copie des livres I et III) et le Manuel de 1766, qu'a édité Pan J. Zépos, voir nos articles *Un al treilea manuscris ieşean al „Manualului de legi" din 1766 al lui Mihail Fotino (Fotinopulos)*, dans « Studii », 14 (1961), p. 1 507—1 517 et *Protimisisul in „Manualele de legi" din 1765, 1766 şi 1777 ale lui Mihail Fotino*, dans « Studii şi materiale de istorie medie» 5 (1962), p. 281—333, ainsi que l'étude citée à la note suivante. Quant à l'individualité du troisième Manuel de 1777 (ms. gr. 1 195 de la Bibl. de l'Acad.), elle avait été reconnue dès le début (v. Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, dans « Byzantinoslavica », 19 (1958), p. 223, n. 30).

L'idée traditionnelle d'un manuel unique datant de 1765 (avec de simples „différences de rédaction" entre les copies) était encore professée par Gh. Cronţ dans son compte rendu de l'édition Zépos (voir «Studii» 13 (1960) n° 2, pp. 273 ; 275). Sur son adhésion — sans la référence de rigueur — à la thèse des deux manuels distincts (voir son article publié dans « Jahrbuch der oesterreichischen Byzantinistik », 18 (1968), p. 223, n. 7), nous aurons l'occasion de revenir dans la notice qui sera consacrée à son article dans cette même « Revue ». Rappelons qu'à partir de 1962, le Secteur de l'ancien droit roumain, à l'Institut d'histoire (Bucarest), décidait d'éditer séparément les deux manuels de 1765 et 1766, alors qu'auparavant on avait annoncé l'apparition prochaine de la « Pravila lui Ştefan Racoviţă » ou du « Manuel juridic de Michel Fotinopulos » de 1765, voir *Pravilniceasca condică, 1780*, Bucarest, Edit. de l'Académie, p. 7, n. 5 [où même le Manuel de 1777 est présenté comme une version plus récente du „code" de 1765, et où aucune différence n'est faite entre ce dernier et un manuscrit comme 378 (BAB) qui représente le manuel de 1766] et la couverture extérieure.

seurs. Le Manuel de 1777 [6] contient un surprenant IVe livre où la première codification des coutumes locales, confirmées par le divan princier, est mise en parallèle avec le droit byzantin, lorsque celui-ci était écarté pour des raisons tenant à l'ancienneté, l'utilité ou le caractère humain (philanthropique) des solutions coutumières. C'est ce IVe livre, enrichi de récentes dispositions du droit princier se rattachant aux réformes du règne d'Ypsilanti, qui constitue la base du petit code bilingue de 1780, publié par Ypsilanti sous le titre de *Syntagmation Nomikon—Pravilniceasca condică.*

De ces projets de codification que leur valeur intrinsèque n'empêcha pas d'échouer pour des motifs que l'on peut conjecturer avec quelque vraisemblance, et dont nous avons eu l'occasion de nous occuper ailleurs, seul le Manuel de 1766 a connu, en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, une large circulation privée et officieuse. Quant au troisième de ces projets (Manuel de 1777), il se révéla intéressant surtout par une version néo-grecque abrégée de son livre IV de droit coutumier, ainsi que par la traduction roumaine de ce texte fragmentaire qui, d'ailleurs, faisait presque double emploi avec le code officiel de 1780. Tous ces trois projets apparaissent, de prime abord, comme de simples résumés— constamment élargis — des Basiliques, avec un appréciable appoint fourni par d'autres sources byzantines [7]. Quant au droit local, il y envoie son écho, en 1765 aussi bien qu'en 1766, par des dispositions concrètes, par l'infléchissement coutumier de nombreuses règles byzantines et par leur sélection même, en tant que reflet direct, à la fin du régime féodal, des mutations de la société roumaine. En 1777, par contre, l'apport du droit coutumier et

[6] Voir notre étude : *L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IVe livre de droit coutumier de son « Manuel de lois (1777)»*. dans «Rev. études sud-est europ.», 5 (1967), p. 119—166, avec renvoi à nos précédentes publications sur Fotino ; Idem, *Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XVe —XIXe siècle). contributions à l'étude de la réception du droit byzantin en Roumanie*, I, dans la même « Revue », 6 (1969), p. 625—638.

[7] En dehors de ces « résumés » des Basiliques, projets successifs d'un code général de Valachie avec tout ce que cela comportait de plus large qu'un simple « résumé », il n'existe pas une autre « Synopse des Basiliques », indépendante des Manuels et rédigée par le même Fotino «vers 1765 ». Cette prétendue Synopse que l'on veut retrouver dans le ms. gr. 1 434 de la BAB. qui porte bien le titre grec de Σύνοψις tirée des Basiliques, n'est qu'une copie tardive et laicisée du Manuel de 1766 (après élimination du titre sur la foi orthodoxe et de tout le livre III de droit ecclésiastique [voir une démonstration *matérielle* dans notre article paru dans « Revista Arhivelor », Nouv. série 9 (1966), p.91 112]. L'idée d'une Synopse constituant un autre travail que le *Manuel* (à l'époque on n'en parlait qu'au singulier) appartient à Şt. Gr. Berechet, le découvreur du manuscrit dans la Bibliothèque de Gh. T. Kirelianu. Dans l'article cité ci-dessus, à la note 5, Gh. Cronţ reprend cette idée, la développe sans motivation réelle pour finir par rapprocher le ms. 1 434 du ms. 378 de la même bibliothèque. dont il affirme qu'il contient seulement les deux premiers livres du Manuel de 1766 (en realité, le ms. 378 est une copie *complète*, de la famille B, et ses rapports avec le ms. 1 434 n'ont rien de spécial quant au contenu, par rapport aux autres copies du Manuel). Le nom du copiste du ms. 378 — Zilot Romănul [v. « Studii », 13 (1961), *l. c.*] — est passé sous silence. De la sorte la thèse initiale de Berechet semble implicitement abandonnée, et la nouvelle [v. « Revista Arhivelor », 9 (1966), *l. c.*] adoptée confusément, sans les références de rigueur.

le *ius nouum* font le saut qualitatif que nous avons déjà mentionné. Rappelons aussi qu'en 1765 le droit princier était codifié séparément de la *pravila* byzantine, comme une sorte d'appendice au code principal, et l'on comprend aisément que cet essai ait dû disparaître de la circulation avec la chute de Ştefan Racoviţă, au règne duquel il était trop personnellement rattaché.

L'identification que nous proposons pour le codex 1 323 est confirmée par sa comparaison avec l'édition Zépos et par le texte que nous avons retrouvé à la page 763, serré au milieu d'une masse d'additions empruntées aux Bas. 60,52. En voici la teneur : Νομικὸν Πρόχειρον ἐξενεχθὲν ἀπὸ πάντων τῶν καθολικῶν || νόμων ἐκκλησιαστικῶν τε, καὶ πολιτικῶν || παρὰ τοῦ τιμιωτάτου ἄρχοντος ὑπάτου τῶν φιλο σόφων τῆς τοῦ Χριστοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας, καὶ πρώην || μεγάλου παχαρνίκου Μιχαὴλ Φωτεινοπούλου, Χίου. Ὅπερ || καὶ μεταφρασθὲν εἰς ἑλληνικὴν ἁπλῆν διάλεκτον || παρὰ τοῦ αὐτοῦ[8] διῃρέθη εἰς τρία βιβλία, ἀν| θολογία βασιλικῶν νόμων, καὶ ἐκκλησιαστικῶν || κανόνων ὀνομασθέν, καὶ ἐξεδόθη εἰς κοινὴν | χρῆσιν παντὸς τοῦ εὐσεβοῦς συστήματος. || Ἐν ἔτει ,αψξστ' (1776) κατὰ μῆνα μάρτιον.

Le codex parisien 1323 s'ajoute ainsi aux 11 copies déjà connues du Manuel de 1766, dont 8 à Bucarest (Bibl. de l'Académie) et 3 à Jassy (Bibl. de l'Université et Archives d'État). Son importance exceptionnelle réside dans le nombre considérable d'additions émanant vraisemblablement de Fotino lui-même. En effet, une partie de ces additions se retrouve dans des manuscrits tardifs, ce qui prouve que le prototype de ces derniers avait déjà bénéficié des compléments apportés dans le ms. 1 323 au texte initial du Manuel de 1766. Par contre, certaines additions insérées dans ce codex préfigurent les solutions que Fotino adoptera en 1777, coïncidence inexplicable si lesdites additions étaient dues à un usager quelconque du recueil. Avec cette structure, le nouveau manuscrit se révèle susceptible d'éclairer non seulement la méthode de codification de son auteur, mais aussi la tradition manuscrite du Manuel, avec la constitution des différentes familles de manuscrits.

Dès lors, toutes ces données et l'ensemble des textes ajoutés dans le codex parisien à la version initiale du Manuel de 1766 ne sauraient rester

[8] Cf. ms. 1697 des Archives d'Etat de Jassy (= éd. Zépos, 37) : παρὰ ... αὐτοῦ sont placés avant εἰς ἑλληνικὴν ἁπλῆν διάλεκτον. Dans les mss. gr. 122, 131 (Bucarest) après ὀνομασθέν figure la phrase suivante : καὶ ἀφιερώθη τῷ ὑψηλοτάτῳ, ἐκλαμπροτάτῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ αὐθέντῃ καὶ ἡγεμόνι μεγαλοπρεπεστάτῳ πάσης Οὐγγροβλαχίας κυρίῳ κυρίῳ Ἰωάννῃ Σκαρλάτῳ Γρηγορίου Γκίκᾳ Βοεβόδᾳ ἐν ἔτει σωτηρίῳ ,αψξστ'. Cette phrase date à coup sûr de 1766. Après l'échec de la tentative de faire sanctionner le nouveau projet de code par Sc. Ghica, elle a été éliminée et remplacée par le final impersonnel du codex 1 323, qui se retrouve aussi dans les mss. gr. 1 196 de Bucarest et VI 6 et 1 697 de Jassy (= éd. Zépos). Ce changement, avec dans le codex parisien la précision du mois de mars en ce qui concerne la date de la rédaction du Manuel, ne pouvait émaner que de Fotino lui-même ou d'un copiste écrivant sous ses ordres. Sur l'édition Zépos, voir les études citées à la note 6.

étrangers à l'édition qui se trouve actuellement en préparation à l'Institut d'histoire « N. Iorga », à partir d'un nombre restreint de manuscrits de la BA. Notre présentation veut permettre sans retard aux intéressés de tenir compte du codex 1 323 dans leurs travaux et d'en apprécier le caractère indispensable pour l'établissement du texte que l'on prépare, lequel, ainsi que nous l'avons déjà montré [9], doit s'appuyer sur le dépouillement de tous les manuscrits connus, parmi lesquels le manuscrit parisien devient un des plus importants, car il fournit nombre de solutions uniques et inattendues.

Le codex, qui 1888 appartenait à I. Văcărescu (v. p. 102 : καὶ τόδε 'Ιωάννου Βακαρεσκούλου μεγάλου βεττιάρη, ,αψπη',), débute par une table des matières, dont l'analyse révélatrice suppose la connaissance de la structure du texte, qu'il nous faudra donc présenter en première ligne.

II. STRUCTURE ET CONTENU DU CODEX 1 323

1. Le texte législatif. Nous l'appelons ainsi parce que le Manuel était destiné à être sanctionné et à devenir le code officiel du pays. Ce texte (pp. 1—764) est formé de trois parties qu'il importe grandement de bien distinguer l'une de l'autre si l'on veut avoir une image exacte de la structure de l'œuvre et en comprendre la genèse, autrement obscure.

A. *Le texte initial ou première édition du Manuel de 1766 en trois livres* [10]. Ce texte est divisé en trois livres, dont le 3^{e} de droit ecclésiastique, le seul qui comporte une rubrique propre. Les deux premiers livres, avec une découpure un peu conventionnelle, traitent des matières suivantes : gouvernement, droit administratif et organisation judiciaire, droit matrimonial et dotal, successions, biens et contrats, droit pénal, droit agraire, droit militaire, droit maritime, principes généraux. Chaque livre est divisé en paragraphes non numérotés, chaque titre comportant un nombre variable de paragraphes numérotés à partir de 1, ainsi qu'une centaine de scolies (105), introduites avec la mention appropriée (σχόλιον, ἑρμηνεία) mais sans numéro d'ordre, dans le texte principal, à la suite du paragraphe commenté, dont souvent la scolie modifie les dispositions dans un sens humanitaire ou pour les rapprocher des coutumes locales [11]. La source byzantine de chaque paragraphe est indiquée en marge, par un simple renvoi au livre et au titre (sous entendu : des Basiliques), sauf mention circonstanciée en cas de recours à un autre recueil, le plus souvent

---

[9] Voir « Revista Arhivelor », 9 (1966), pp. 91—112.

[10] Livres I^{er}, pp. 1—244 sans page de titre ; liv. II^{e}, avec page de titre (pp. 295—6) : Βιβλίον Β' (sic : éd. Zépos, pp. 39 ; 141 ; 223) ; liv. III^{e}, avec page de titre (pp. 260) : Βιβλίον Γ' περιέχον ἐκκλησιαστικὰς ὑποθέσεις, ἐξ ὧν αἱ πλεῖσται ἀνάγονται εἰς τὰ πολιτικά.

[11] Voir A. d'Emilia, *Gli scoli di Michele Fotinopulo al suo Nomikon Procheiron*, in « Annali di storia del diritto », 3—4 (1959—1960), pp. 95—117.

des Novelles impériales. L'emploi du même titre que pour un paragraphe précédent est signalé par la formule ἐκ τοῦ αὐτοῦ. Au livre III, les ἑρμηνεῖαι (avec indication de leur auteur : Zônaras, Balsamôn, Blastarès, Aristène) alternant avec un nombre réduit de scolies (souvent très étendues) et de commentaires canoniques, désignés à l'aide du nom de leur auteur ou du recueil. Un long extrait vient de la novelle 2 de Basile II. Au début du codex, à la différence des manuscrits de Bucarest et de Jassy, déjà connus, certains renvois marginaux ont été rectifiés et dans un nombre important de cas on y a ajouté avec une encre différente la référence au paragraphe du recueil respectif et souvent toute la référence initiale se trouve ainsi rectifiée.

Ce noyau primitif du texte à caractère de codification se compose de 189 titres, dont 188 figurent dans le ms. de Jassy édité par le Pr. Pan. J. Zépos et dans les autres mss. de la même famille [12], lesquels, par contre, contiennent 198 paragraphes et 5 scolies de plus que les 188 titres communs avec la première partie du codex 1 323. Le texte occupe les pp. 1—684^{v} et a été écrit par une seule main sans interruption en se servant d'une encre noire normale. C'est là le véritable contenu du Manuel de 1766, tel qu'il a dû sortir de la rapide refonte d'une année seulement, à laquelle avait été soumise la version de 1765. Ce fait a une importance considérable, car jusqu'à présent on ne connaissait le Manuel de 1766 que par des copies tardives, allant jusqu'à la quatrième décennie du siècle suivant, sans que l'on pût séparer avec précision le contenu initial d'avec les additions ultérieures, elles-mêmes pouvant être d'âge différent. Or, le codex 1 323 permet justement de faire ce départ.

B. *Le texte complémentaire du Manuel de 1766*. Ce texte occupe les pp. 685—756, étant écrit de la même encre par le copiste de la première partie, sans relâche susceptible de se répercuter sur l'écriture. Il comprend 24 rubriques [13]. Toutes sauf 3 reprennent le libellé des titres qui figurent dans le texte initial, dont on veut tout simplement compléter le nombre de paragraphes de façon à augmenter l'efficacité pratique du code. L'origine de ces compléments et la méthode de référence aux sources utilisées sont les mêmes que pour le texte initial (A). N'y apparaissent pour la première fois que trois rubriques [14]. Le but poursuivi par l'addition de ces compléments et titres nouveaux reste le même que celui du code dans son

---

[12] L'écart ne concerne que le titre I 32, περὶ τιμῆς δούλου, absent de l'éd. Zépos, et qui figure dans le cod. 1 323 (p. 413). Le titre I 24, λύσις γάμου ἀζήμιος καὶ ἐπιζήμιος, indiqué comme absent du même ms. 1 697, représente les §§ 16—26 du titre précédent, I 23, περὶ λύσεως γάμου (éd. Zépos, p. 78). Ce sont ces 11 §§ qui, dans le cod. 1 323 et dans les mss. de la fam. B, sont restés détachés sous une rubrique indépendante, alors que dans le prototype de la fam. A ils fusionnaient avec ceux du titre 23. Pour les titres II 37—39 et II 88—89, 91, v. les App. B et C.

[13] Voir l'Appendice B.

[14] Voir à l'Appendice B, les rubriques marquées d'un astérisque (*).

ensemble : réglementer des matières, importantes au point de vue pratique, mais avec cette particularité qu'il s'agit de combler les lacunes évidentes et regrettables de la version initiale.

Il convient d'insister sur le fait que dans la plupart des titres complémentaires le numérotage des paragraphes fait suite au dernier fragment du titre de base qui figure dans la première partie. Y fait exception à cette règle, d'abord, le titre <1> περὶ γάμων ἔτι (p. 685), avec ses seize paragraphes (1—16). Comme il ouvre la partie complémentaire, on est porté à supposer que la décision de numéroter à la suite n'avait pas encore été prise. Quant aux trois titres nouveaux, ils sont numérotés, comme il se devait, à partir de 1. Cinq autres titres de 1 à 3 paragraphes, à la fin de la partie complémentaire (20—24) sont restés non numérotés. A la p. 684[a] (l'une des 4 pages laissées en blanc entre le texte A et le texte B) figure, à une encre plus pâle, une rubrique énonçant justement le caractère complémentaire des textes en question : Τὰ ἀπὸ 685 φύλλου ἀρχόμενα ἀναπληροῦσι ἐλλείποντα τινὰ τῶν τριῶν βιβλίων («Les textes commençant à la page 685 complètent certaines lacunes des trois livres» précédents). Par la suite, elle a été biffée et les 4 pages libres ont reçu des textes additionnels dont il sera question ci-après.

Ces 24 titres contenant des paragraphes complémentaires ont été élaborés par Fotino peu de temps après la rédaction initiale du Manuel de 1766 (pour la refonte duquel, par rapport à celui de 1766, il n'avait eu à sa disposition qu'une brève année), et avant que le copiste du codex 1 323 ne se fût mis au travail, à une date difficile à préciser. Les textes a + b représentent, ensemble, la seconde version originale (version élargie) du Manuel de 1766, nous dirions sa seconde édition, antérieure à l'année 1775, lorsque la mise en chantier du Manuel de cette année-là rendait plutôt sans objet tout effort tendant à améliorer le projet de 1766. Mais les manuscrits de Bucarest et de Jassy, contenant des copies du Manuel de 1766, s'échelonnant jusqu'à la 4[e] décennie du XIX[e] siècle [15], donnent en principe les parties a + b du codex 1 323 comme un texte unitaire, sauf certaines particularités toujours intéressantes pour l'histoire des deux familles de manuscrits et de chaque manuscrit, mais non essentielles pour la filiation que nous essayons de surprendre ici. Il s'ensuit que dans la genèse de l'œuvre de Fotino, le codex 1 323, par les textes mentionnés sous les lettres a + b, représente le point d'arrivée à partir duquel cette œuvre se stabilise en quelque sorte et se transmet d'une façon unitaire ou avec des additions que désormais l'on peut aisément déceler comme telles.*

---

[15] Voir l'éd. Zépos, p. 29—30.

* Seul le ms. gr. V 42 (Jassy) occupe une place à part, confirmant par sa structure notre interprétation du cod. 1 323 (v. la note finale).

D'autre part, l'on constate que les trois nouveaux titres de la partie complémentaire (v. Ap. B <11 ; 15 ; 24>) ont été intercalés dans les manuscrits connus, de Bucarest et de Jassy, de manière différente, au livre II, selon qu'il s'agit de manuscrits de l'une ou l'autre des deux familles identifiées par nous (A et B). Dans la famille A, ils figurent au milieu du livre II (Ed. Zépos, II, 37—39) dans l'ordre a, b, c, alors que dans la famille B ils sont placés à la fin du même livre dans l'ordre inverse (c, b, a) qui est celui du codex parisien 1 323. Il s'ensuit que l'unification et la stabilisation du texte dans les deux familles de manuscrits est postérieure à l'établissement par Fotino de la partie complémentaire du codex 1 323 et qu'elles se sont accomplies par l'intermédiaire de deux prototypes A'B', dont descendent les deux familles de manuscrits conservés à Bucarest et à Jassy, sauf, parmi ces derniers, le ms. gr. V 42, et avec une position toute spéciale, qui n'intéresse pas ici, en ce qui concerne la laïcisation du Manuel, le ms. gr. 1 434 de Bucarest, à l'intérieur de la famillei B[16].

Cette particularité de la famille B n'est ni la seule, ni la plus importante. L'analyse de l'appendice B fait ressortir l'absence dans les mss. de la fam. B des paragraphes composant les titres additionnels 2—7; 10; 16. Cette discordance réelle, en raison de son caractère limité, n'infirme pas notre explication générale, mais elle exige une justification. Pour le moment, la seule hypothèse qui s'impose nous suggère l'idée que pour la constitution du prototype de la fam. B—dans des conditions et à une date différentes de celles du prototype A — le cod. 1 323 a servi dans un état particulier, et que la sélection des textes n'a peut-être pas été mécanique.

Signalons aussi que dans le ms. gr. 131 (à Bucarest, fam. A), très régulier en ce qui concerne tous les autres points de notre système explicatif, le titre complémentaire <1> περὶ γάμων ἔτι n'a pas été utilisé pour l'unification du titre de base du livre III. Qui plus est, celui-ci a une structure anormale, à l'intérieur de la famille A : les §§ 1, 2, 3, 4, 5 correspondent aux §§ 1, 2, 0, 0, 3 de l'éd. Zépos et des autres manuscrits, où la suite (§§ 4—21) résulte de l'opération d'unification dont l'app. B rend compte. Cette position singulière du ms. 131 se retrouve aussi sur d'autres points secondaires.

C. *Titres et paragraphes additionnels au texte initial et aux titres complémentaires* (pp. 1—765 *passim*). Ces additions se retrouvent d'un bout à l'autre du texte (a + b), étant écrites par la main du même copiste principal, à l'aide d'au moins deux encres différentes (au début rougeâtre, ensuite noire pâle) sous l'une des cinq formes suivantes : a—b) paragraphes numérotés et non numérotés à la suite d'un titre de base[17]; c) paragraphes non numérotés en tête ou à l'intérieur d'un titre de base[18]; d) paragrahpes

[16] Voir ci-dessus, note 7.

[17] Voir Appendice A.

[18] *Ibid.*

sans rubrique ajoutés dans l'espace libre d'une page, pour enrichir le titre correspondant [19]; e) paragraphes groupés sous une rubrique de titre nouveau, de préférence sur les pages laissées en blanc lors de l'écriture du texte principal [20]. L'ensemble de l'opération nous semble se rattacher à une seconde ou à plusieurs mises au point du Manuel par Fotino, postérieures à la précédente, mais toujours antérieures au démarrage du programme législatif d'Alex. Ypsilanti (1775). Seul le titre περὶ τῶν δικαίων ὁποῦ ἔχουν ἐπάνω εἰς ῥουμούνους οἱ κύριοι τῶν μοσιῶν (p. 484^{a}), dont le contenu amplifié (24 §§ + deux définitions au lieu de 18 §§) avec une autre rubrique (περὶ μητροκωμητῶν καὶ παροίκων), se retrouve dans le titre 11 du Manuel de 1777, a toutes les chances de reproduire tout, comme le titre 11 cité, presque littéralement un chrysobulle ou établissement agraire d'Ypsilanti, datant des premières années de son règne (1774—1782). Mais ce délicat problème exige un examen spécial, car ledit établissement pourrait également être antérieur à 1775, seule son élaboration sous forme de titre de code ayant eu lieu après cette date. Par l'effet des additions mentionnées ci-dessus, Fotino préparait une troisième édition de son second manuel (1766).

Aucun des titres additionnels (app. C) n'a passé dans les manuscrits de la fam. A. Par contre, dans ceux de la fam. B on retrouve à un premier examen attentif au moins trois titres additionnels, à savoir : <8> περὶ δένδρων τμηθέντων, venant des *Bas.*; <9> περὶ φόνων ζώων et <10> περὶ μάχης δύο ζώων, venant de N G. C'est toujours la fam. B qui contient le titre λύσις γάμου, etc., lequel, dans le cod. 1 323 figure anormalement parmi les titres de la première édition (sans se retrouver dans les manuscrits de la fam. A; cf. ci. dessus, n. 12).

D. *Glossaire de termes juridiques, d'origine latine et autres* (pp. 757—762). Ce glossaire contient 136 termes de droit romain rendus sous une forme grécisée, et 28 termes grecs, disposés sans aucun ordre apparent, avec des répétitions pour quatre d'entre eux. La plupart des syntagmes est accompagnée d'un équivalent grec. Seul un nombre réduit de termes donne lieu à des définitions ou à des explications qui ne dépassent jamais quelques lignes. Dans les espaces libres, la même main a ajouté d'autres termes et un texte des *Bas.* 45,2. A la page 757 figure une addition en caractères cyrilliques. Au premier abord on serait tenté de croire que tous les termes du glossaire devraient se retrouver dans le texte du Manuel. En fait il n'en est rien. Inversement des termes comme ἴτερ, βία, ἄκτους, ἀκεδούκτους (p. 689) ne figurent pas au glossaire, qui, d'ailleurs, ne possède pas la structure définitive de l'appendice d'un projet

---

19 *Ibid.*
20 Voir Appendice C.

de code. C'est plutôt une ébauche destinée à faciliter le maniement des textes juridiques byzantins et romains en général, dont il suppose une parfaite connaissance, avec un intérêt dominant pour les derniers. Quant on veut deviner l'auteur d'un tel travail on pense encore à Phôteinos. C'est sans doute au fur et à mesure de leur vérification ou de leur emploi à une fin qui n'est pas tout à fait impénétrable pour nous, que tous les mots ont été biffés ou marqués d'un signe conventionnel (o ou +). Pour l'explication d'une dizaine de syntagmes sont employés des roumanismes ou des turcismes locaux : *zapciu*, *menzil*, *ibric*, *treapăd*, *armaș*, *ispravnic*, *magazie*, *zeciuială*, *iobag*. Le glossaire ne semble pas avoir été compulsé par Fotino d'après un modèle [21] qui resterait à être identifié. Il n'a aucun rapport avec le Lexicon des verbes transitifs d'Harménopule (qui circulait largement en Valachie) et l'appendice de l'Hexabible, περὶ σημασίας ὀνομάτων, n'a pas été mis à contribution. Mais cette même rubrique avec l'addition ἔτι se retrouve dans le cod. 1 323 en tête de la p. 761, au milieu donc du Lexikon. Elle ne peut se référer, *en tant que titre complémentaire à peine ébauché*, qu'à la rubrique de base (§§ 1—5) et à la rubrique complémentaire (§§ 6—7 + 5 §§ additionnels), intitulées περὶ σημασίας ὀνομάτων (pp. 516 ; 743, v. App. B <17>) correspondant ensemble à II, 84, §§ 1—7 de l'éd. Zépos, qui vient des Basiliques et de l'Hexabibler avec une seule référence générale au § 1[er] : ἐκ τῶν βασιλικῶν, alors que, le cod. 1 323 indique la source de chaque paragraphe, dont l'un est emprunté aux Institutes de Justinien. Les formules introductives : λέγεται, λέγονται, ἐστίν, εἰσίν sont les mêmes dans les deux textes. Dans le bref titre II, 84 (§§ 1 — 7) sont déjà représentées toutes les notions que l'on retrouve en grand nombre dans le Lexicon complémentaire. Notions romaines grécisées [22] et notions grecques dans un contexte tantôt romain [23], tantôt local [24]. Pour la comparaison, voir l'app. D. Ce qui étonne un peu c'est que le riche vocabulaire romaniste des pages 757—762 ait pu être retenu comme nécessaire, pour étoffe un titre de Manuel juridique de Valachie des années 1770—1780. Quoi qu'il en soit, il constitue, tout comme le titre de base (II, 84) une des

---

[21] Très proche des lexicons juridiques mentionnés dans le *Katalog der griech. Handschriften d. oesterr. Nationalbibliothek*, 2[e] Partie, *Codices juridici*, *Codices medici*, publié par Herbert Hunger avec la collab. de O. Kresten, Vienne (1969), n[os] 2 (6) Λέξεις ῥωμαϊκὰ τοῦ νόμου ; 7(2) Λέξεων ῥωμαικῶν συναγωγὴ κατὰ ἀλφάβητον ; 13(2) Λεξικὸν Ῥωμαίων κατὰ στοιχεῖον ; 15(10) Λεξικὸν Ῥωμαίων καὶ Γραικῶν νομίμων.

[22] Νόμιμα et γνήσια παιδία (enfants légitimes et naturels), σπούριον παιδίον (une autre définition du σπούριος sera reprise dans le Lexicon cité, p. 761), ἴμφας (*infans*).

[23] Ὑποβολιμαῖον (supposition de part).

[24] Ἔμπρακτοι δικασταί (οἷον ὁ μέγας σπαθάρης, ὁ χάτμανος, ὁ ἄγας, ὁ καμαράσης··· εἰς τοὺς βατάχους καὶ ζαπτζῆδες αὐτῶν *vătafi*, *zapcii*). Χαμαιδικασταὶ··· ἄρχοντες κριταὶ ὁποῦ εἶναι κατώτεροι ἀπὸ τοὺς μεγάλους ἄρχοντας τοῦ διβανίου, διωρισμένοι εἰς τὰ μερικὰ μικρὰ κριτήρια, etc. ; v. cod. 1 323, p. 743, §§ 6—7 = Zépos II, 84, §§ 6—7.

voies d'adaptation des textes byzantins aux réalités roumaines et explique pourquoi l'on se trouve devant un projet de code inséparable de l'histoire du droit roumain.

Avec ce caractère spécialisé, le glossaire de Fotino n'en fait pas moins pendant, pour le dernier quart du XVIII^e^ siècle, au Lexicon du milieu du XVII^e^ siècle, établi par Mardarie Cozianu (éd. I. Creţu, Bucarest, 1900). Il con stitue un important monument du droit romain en Roumanie Mais les historiens des institutions roumaines aussi auront beaucoup à y gla ner, grâce aux définitions qui emploient les roumanismes ou les turcismes cités. Pour cette double raison il mérite une attention particulière et nous nous réservons de lui consacrer une étude spéciale (voir l'app. D).

E. *Deux extraits des Basiliques, copiés tardivement sur des feuilles volantes* (pp. 765[25]; 767—768[26]). Ils sont l'œuvre d'un autre copiste que celui du codex. Au verso de la première fiche se trouvent notés en lettres chyrilliques des comptes privés[27] d'un roumain. Il y a peu de chance que ces deux extraits viennent de Fotino. Il y a deux autres manuscrits du Manuel de 1766 (Jassy, mss. gr. V 42 et VI 6) qui contiennent des additions sous cette forme. Comme d'autres copies du Manuel de 1766 qui ont beaucoup circulé dans les deux pays pendant plus d'un demi-siècle, le codex 1 323 s'est trouvé entre les mains d'un juriste roumain, peut-être les fils même

---

[25] Βιβ. 24, τιτ. 6 ; 23, 1 ; βιβ. 21,1 ; νεαρὰ 32 ; βιβ. 32,1 ; νεαρὰ 35 ; βιβ. 32, τιτ. 1 σχόλια τοῦ Μα<γίστρου> νόμου.

[26] Τεῦχος 5, Βασιλ. βιβ. 44, τιτ. 1 σελ. 755, νόμ. 12 περὶ λεγάτων ; Βασ. βιβ. 40, τιτ. 1, σελ. 357, νόμ. 1 ; Βασιλ. βιβ. 41, τιτ. 1, σελ. 403, νόμ. 96 ; Βασ. βιβ. 41, τιτ. 4 περὶ τῶν κληρονόμων τοῦ φαλκιδίου, σελ. 475 ; Βασ. βιβ. 41, σελ. 401, σχόλ. Θεοδ. ; (Βασ), τιτ. 56, διατάξιν β' ; Nous avons cru devoir donner une image fidèle de la manière de citer que l'auteur de ces additions a employée ici, et qui ne concorde pas toujours avec celle que nous connaissons par le codex en général. Mais le renvoi au tome V (τεῦχος) de l'édition Fabrot, avec indication exacte de la page, doit retenir notre attention. Ce procédé est absent de tous les manuscrits de Fotino se trouvant à Bucarest et à Jassy, sauf le ms. gr. 1195 qui contient le Manuel de 1777 (= projet du premier code d'Ypsilanti). La référence directe à l'édition Fabrot serait-elle un élément de liaison entre la dernière mise au point du Manuel de 1766, au début du règne d'Ypsilanti, et l'élaboration, pendant un ou deux ans, du projet conservé dans le ms. gr. 1195? Mais un renvoi à l'éd. Fabrot (tome et pages) se trouve déjà dans un jugement de 1744 (I. C. Filitti, *Arhiva Cantacuzino*, 1919, pp. 44—45).

[27] T<a>l<eri>, par<ale>

30 ,, au luat însă
9 cînd au plecat
6 de la Cîşotescu
10 de la serdaru Nicola
5 de la Răzvăneanu
30
1,25 au dat dintr-înşii însă
35 la cherestea
24 la teiu
6 la o mătură
1,25
28,55 rămîn asupră-i

de Michel (Théodore et Andonie), roumanisés et tous les deux juges à Bucarest.

2. **La table des matières** : Πίναξ τῶν ἐν τοῖς τρισὶ βιβλίοις κεφαλαίων (pp. I—XVI). Elle comprend les rubriques de tous les titres contenus dans la version initiale des trois livres du Manuel (pp. 1—684), ainsi que celles de deux parmi les trois titres nouveaux de la partie complémentaire (pp. 685—756), à savoir : περὶ πεκουλίου (p. 730) et περὶ φάκτου καὶ ἀγνοίας (p. 732, sans indication de page), à l'exclusion du troisième : περὶ δουλείων (p. 756). Parmi les rubriques de la partie complémentaire qui doublent celles de la première partie (c'est-à-dire de la version initiale courte du Manuel), seul le titre περί γάμων (p. 685) a été inséré une troisième fois au πίναξ, après les deux mentions renvoyant à la même rubrique des livres I^er^ et III^e^. Par contre, les rubriques de titres *nouveaux* ajoutés — d'une encre plus pâle, à une date difficile à préciser, tant dans la partie principale que dans la partie complémentaire (y compris les pages laissées en blanc et utilisées ultérieurement) — sont restées tout à fait étrangères au πίναξ [28]. A cette règle, la rubrique περὶ γεωργῶν (p. 539) n'est qu'une exception apparente. A cette page-là, il existe un texte originaire sous la rubrique νόμοι γεωργικοὶ ἐκ τῶν τοῦ Ἰουστινιανοῦ, qui, selon un procédé général, a été abrégée, pour le πίναξ, en : περὶ γεωργῶν. Quant au second texte, περὶ γεωργῶν (contenant d'autres paragraphes du titre I^er^ du νόμος γεωργικός, titre I, version Harménopule), il n'a plus été introduit dans la table des matières, mais semble aujourd'hui y figurer à cause du libellé identique choisi pour le titre de base.

A l'intérieur de chaque lettre, les rubriques se suivent sans ordre rigide, ni alphabétique, ni de pagination croissante [29]. N'empêche que le copiste s'est donné la peine de corriger certaines erreurs ou d'apporter des compléments au libellé abrégé de certaines rubriques complexes. Exceptionnellement, il y a, dans les limites ci-dessus définies, des additions à la fin de telle ou telle lettre. Les rares rubriques communes aux I^er^ (droit laïque) et III^e^ (droit ecclésiastique) livres figurent au πίναξ comme des titres indépendants [30].

Pour les rubriques à double syntagme, la table de l'éd.Zépos contient en général un double renvoi [31]. Celle du codex 1 323 n'est pas conséquente sur ce point, car on y rencontre : a) des renvois au seul syntagme prin-

---

[28] Voir ci-dessus, notes 17—20 et appendice B.

[29] Il en est de même dans le ms. édité par Pan. J. Zépos. La rubrique περὶ ἀποφάσεων y occupe la place 17 (lettre A), alors que dans le ms. 1 327 elle vient en 3^e^ position.

[30] Lettre Γ: γάμων πέρι (p. 92); γάμων ἔτι πέρι (p. 656).

[31] Voir comme exceptions : II 6; 14; 36; 42 (ici seul le second syntagme figure à la table des matières.

cipal[32]; b) des renvois aux deux syntagmes de la même rubrique[33], inscrits d'abord sous une forme abrégée et comme rubrique indépendante, et puis complétés avec la partie du libellé intégral, que l'on avait omise[34].

Dans deux cas, les rubriques intérieures du titre proprement dit (Zépos, I 38 et I 23 α' et β') figurent dans la table du codex 1 323 comme rubriques de titres indépendants[35], en contradiction avec la numérotation évidente des paragraphes, qui demeure continue.

La rubrique περὶ μετρητῶν (p. 470) figure bien dans le πίναξ à la lettre M, mais on lui a ajouté ἤτοι χοταρνιτζίας, roumanisme absent du libellé qui figure à la p. 470, ainsi que de celui de l'éd. Zépos. Mais ce terme se retrouve, sans équivalent byzantin, dans la rubrique du titre 8, au livre IV du Manuel de 1777 : περὶ χοταρνιτζίας, car il s'y agit d'une réglementation de droit local (en l'occurrence, de droit princier).

La rubrique περὶ κατζιβέλων καὶ δούλων φυγάδων καὶ περὶ τῶν κρυπτόντων αὐτούς (p. 481) figure ainsi : a) à la lettre D : δούλων φυγάδων πέρι ; b) à la lettre K : κατζιβέλων φυγάδων πέρι et κρυπτόντων κατζιβέλους φυγάδας, καὶ δούλους πέρι. Ces deux dernières mentions ont été biffées et à la lettre D : δούλων φυγάδων πέρι on a ajouté : καὶ κατὰ τῶν κρυπτόντων αὐτούς.

La rubrique περὶ ὀρθοδόξου πίστεως n'a été enregistrée qu'à la lettre O sous la forme : ὀρθοδοξίας πέρι, étant, par la suite, précédée d'une marque (—) et biffée d'une encre plus pâle. Le ms. de l'éd. Zépos respecte, dans le πίναξ, le libellé effectif de la rubrique en question.

La rubrique περὶ ἀποφάσεως κριτῶν (p. 35) est insérée intégralement à la lettre K (et puis biffée à une encre pâle) sans indication de page, alors qu'à la lettre A elle figure sous la forme abrégée : ἀποφάσεων πέρι.

Un certain nombre de rubriques sont précédées, dans la table des matières, d'une ligne orizontale (—), tracée à l'aide d'une encre de la même couleur que celle du texte. D'autres ou les mêmes sont biffées à une encre plus pâle.

---

[32] La rubrique περὶ ῥαβχσίων, ἤτοι ἀρζουχαλίων n'est insérée qu'à la lettre P.

[33] La rubrique λύσις γάμου ἀζήμιος καὶ ἐπιζήμιος figure aux lettres Γ (γάμου λύσεως πέρι, ἀζημίου καὶ ἐπιζημίου) et Λ (λύσεως γάμου ἀζημίου πέρι, καὶ ἀζημίου, sic !).

[34] Ἀγορᾶς πέρι καὶ πράσεως, mais pas de complément symétrique à la lettre Π. Pour la rubrique περὶ συνηγόρων, ἤτοι βεκίληδων, le complément est symétrique : ἤτοι βεκίληδων à la lettre B et ἤτοι συνήγορον à la lettre Σ. La rubrique περὶ βακάρηδων, ἤτοι ἀγελαδάρηδων, p. 547, ne figure qu'à la lettre B, avec l'addition ἤτοι ἀγελαδάρηδων. La rubrique περὶ δικαιοσύνης, νόμου τε καὶ συνηθείας se retrouve à la lettre Δ : δικαιοσύνης πέρι, à la lettre N : νόμου πέρι, καί συνηθείας (l'addition à l'encre pâle) et à la lettre Σ : συνηθείας πέρι, sans plus, inscrits à la fin avec une encre plus foncée).

[35] <Αἰ> αἰτίαι τοῦ πῶς δύναται ὁ γονεὺς νὰ κάμῃ ἀπόκληρον τὸ παιδὶ αὐτοῦ <παιδί του>. Αἰτίαι δι' ἃς κάμνουσι τὰ παιδία ἀποκλήρους τοὺς γονεῖς αὐτῶν. Αἰτίαι δι' ἃς διαζεύγνυται ὁ ἀνὴρ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ. Αἰτίαι δι' ἃς διαζεύγνυται ἡ γυνὴ ἀπὸ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς. Entre parenthèses angulaires figurent les leçons de l'éd. Zépos.

Dans le texte du codex, ces rubriques marquées ou biffées présentent les particularités suivantes :

a) le titre comporte des additions : περὶ αὐθέντων; περὶ ἀρχόντων ; περὶ δικαιοσύνης ;
b) le titre contient à la fois des paragraphes marqués (/, X, +) et des paragraphes ajoutés : περὶ κριτῶν (p. 24) ; cette rubrique, dans la table, semble avoir été biffée ;
c) le titre contient des paragraphes marqués, sans paragraphes additionnels : περὶ ῥαβασίων...

Mais il y a des titres à paragraphes ajoutés, dont la rubrique ne comporte pas de marque dans la table des matières : περὶ συνηγόρων (p. 38) ; περὶ γάμου (p. 92). Certaines rubriques sont biffées parce que doublement enregistrées ; elles sont marquées et leur texte comporte des additions et des marques marginales : περὶ ἀποφάσεων κριτῶν (p. 35), περὶ γάμων ἔτι (pp. 656 ; 685). La rubrique περὶ ὀρθοδόξου πίστεως est biffée et marquée dans la table (lettre O), mais dans le corps du codex ne comporte ni paragraphes additionnels ni signe marginal. La ligne inférieure des pages 1 et 2, écrite en surnombre, avec rétrécissement de l'espace libre normal, a été violemment biffée et rendue illisible.

A la page 237, à côté de la rubrique περὶ ἐντολῶν quelqu'un a ajouté, à une encre plus foncée, la traduction française du terme grec : « des commissions ». C'est un exemple unique.

II. L'ÉTUDE ET L'ÉDITION DE L'ŒUVRE INÉDITE DE MICHEL FOTINO À LA LUMIÈRE DE L'IDENTIFICATION DU CODEX 1 323

Le codex 1 323 représente, à notre avis, la copie la plus ancienne du Manuel de 1766 et probablement l'un des exemplaires de travail de l'auteur. Mais il ne s'agit évidemment pas d'un texte copié par Fotino lui-même, dont, par ailleurs, nous ne connaissons avec certitude ni l'écriture, ni même la signature autographes. La signature d'un *Mihai paharnic* sur un document en date de 23 janvier 1776 [36] n'est pas celle de Fotino.

---

[36] G. Potra, *Documente privitoare la istoria orașului București*, Bucarest, 1960, p. 489 (nº 398), acte de vente d'un fond dotal de Maria Cantacuzino, sis à Bucarest, l'acheteur étant Ianache Văcărescu, grand trésorier. Le grand ban Michel Cantacuzino,à la veille de son départ pour la Russie, où il s'établira à demeure, y figure comme témoin. Mihail paharnicul (l'avant dernier d'une longue série de grands boyards), y apparaît comme un familier du grand ban, esprit d'une vaste culture européenne et auteur d'une chronique rédigée en grec et publiée en 1806 à Vienne comme œuvre anonyme, par les Frères Tounousli. Coïncidence significative, le supplément de cette chronique (plus exactement un traité de statistique descriptive sur la Valachie) contient, sans nom d'auteur, la version réduite du Livre IV du Manuel nº 3 (1777) de Michel Fotino. Quelle tentation que d'identifier ce *Mihai pah.* à Michel Fotino ! Mais la signature y est apposée en caractères cyrilliques et le prénom est suivi d'un patronymique (?) indéchiffrable qui n'a rien à voir avec *Fotino* ou *Phôtinos*.

Nous savons maintenant pour la première fois que son Manuel de 1766 ne comportait, dans sa première rédaction hâtive, qu'une version courte de 189 titres et de 1858 paragraphes. Au début de la période 1766—1775, Fotino y a ajouté 198 paragraphes et 5 scolies, distribués entre 21 titres figurant déjà dans la première édition (avec un nombre réduit de paragraphes), et 3 titres nouveaux. C'est cette version élargie que nous appelons deuxième édition, et c'est elle qui, par la suite, avec quelques variantes non dépourvues d'intérêt, s'est transmise de 1777 à 1838 dans les 7 manuscrits de la fam. A, conservés à Bucarest et à Jassy. Parmi eux, le plus ancien — qui reste à être identifié — pourrait représenter la copie réunissant pour la première fois dans des titres unitaires, les paragraphes de la première édition du code et ceux qui par leur adjonction en formaient la seconde. Mais il n'est pas exclu que cette unification ait eu lieu lors d'une transcription surveillée — par Fotino lui-même — que nous ne connaissons pas encore ou qui se soit définitivement perdue (prototype A). A une date ultérieure, du Manuel (cod. 1 323), entré dans la phase de sa 3[e] édition, un second prototype (B) s'est détaché, enrichi de 5 titres de la nouvelle version en cours d'établissement, mais appauvri (pour des raisons inconnues, peut-être toutes casuelles) des paragraphes complémentaires de 7 titres de la seconde édition.

Sur la base des données fournies par le codex 1 323, le classement — par familles de manuscrits — de la riche tradition manuscrite que nous possédons devient non seulement plus ferme et plus significatif, mais indispensable, et le schéma par nous proposé en 1966 s'en trouve confirmé.

Durant la décennie qui va de 1766 à 1775, et plutôt vers sa fin, un nombre considérable de titres nouveaux et de paragraphes isolés ont été ajoutés au texte disjoint de la deuxième édition, en conférant au Manuel un visage nouveau. Nous y voyons le projet d'une troisième édition, destinée à être copiée sous une forme suivie, avec mise en ordre de chaque texte, copie que nous ne possédons pas, si jamais elle a été effectuée. Les pièces maîtresses de cette dernière refonte sont les suivantes :

a. La réception quasi-intégrale du *Nomos geôrgikos*, ce qui équivalait à un retour à la réception déjà consacrée au XVII[e] siècle par les grands codes de 1646 en Moldavie et de 1652 en Valachie, alors que précédemment Fotino s'en était tenu à une réception partielle. Or, comme il maintiendra dans son Manuel de 1777 la réception intégrale, à laquelle il avait abouti dans le codex 1323, on doit admettre que les additions respectives de ce codex appartiennent à l'auteur même de l'ouvrage et non pas à un possesseur occasionnel.

b. La réception sous une forme résumée, du traité byzantin sur les délais des prescriptions (αἱ ῥοπαί). C'était là une innovation significative [37], qui reflétait l'intérêt croissant que présentaient les problèmes de la prescription. Mais la pratique du droit sera loin d'adapter entièrement les constructions compliquées de ce traité.

c. L'insertion d'un texte de droit princier sur les redevances féodales des paysans dépendants envers les maîtres des villages et des domaines. Comme ce texte — qui n'est qu'une ébauche — se retrouve sous une forme plus complète dans le Manuel de 1777, il ne peut émaner, avec les additions dont il fait partie, que de Fotino lui-même.

d. Le glossaire juridique, indiquant l'importance accrue de la terminologie romaine pour le maniement des textes juridiques byzantins, où la compilation de Justinien ne faisait que gagner en importance.

Les additions, corrections et explications dont la table des matières porte la trace, tout comme les signes utilisés dans le texte du Manuel et la radiation de certains mots ou phrases, ou encore le glossaire final, avec les traces d'un attentif dépouillement, reflètent un travail soutenu de mise au point et d'adaptation du Manuel à des conditions changeantes, que seul l'auteur de l'ouvrage était à même d'entreprendre avec tant de compétence. Aucun autre manuscrit du Manuel ne porte trace d'un travail semblable. D'ailleurs, dans certaines additions est déjà pratiquée la nouvelle manière de citer les textes des Basiliques par renvoi à la page de l'édition d'A. Fabrot, telle que Fotino la généralisera dans le Manuel de 1777.

En dépit de l'enrichissement notable que le Manuel de 1766 connaissait dans cette troisième édition par rapport aux précédentes, l'essence de l'ouvrage, tel qu'il avait été conçu dès 1765 ne s'en est pas trouvée altérée et encore moins bouleversée. Il conserva son caractère de code général et par son troisième livre de droit ecclésiastique c'est encore à un nomocanon de type très évolué que l'on a affaire. Quant à la synthèse des systèmes de droit féodal dont la nécessité deviendra bientôt évidente et inéluctable [38], elle se limitait en 1766 au droit byzan-

---

[37] Ledit traité fait son entrée dans la culture juridique roumaine par les éditions de S. Schardius (Bâle, 1561) et de Leunclavius (*Ius Graeco-Romanum*, II, 1596), qui figuraient dans la Bibliothèque des Maurocordato dans la première moitié du XVIII[e] siècle. D'après le texte imprimé dans Leunclavius, on avait confectionné la copie manuscrite du codex miscellaneus <III> 106 signalé à Jassy par Erbiceanu en 1885; voir notre étude *Les ouvrages juridiques de la Bibliothèque des Maurocordato*, in « Jahrb. d. osterr. Byz. », 18 (1969), p. 209.

[38] Théoriquement elle était déjà enoncée avec assez de netteté dans le projet du chrysobulle de sanction pour le Manuel de 1765, voir C. Litzica, *Catalogul Manuscriptelor grecești*, Buc. (1909), pp. 135—138, et Zépos, éd. de Manuel de 1766, Athènes (1959), pp. 35—36.

tin en tant que *ius receptum* avec, en tête, les Basiliques et un croissant emploi direct de la législation de Justinien.

Rien ne prouve que le Manuel de 1766 ait été confirmé par le pouvoir princier en due forme. D'ailleurs la mobilité continue de son texte est une preuve pour l'absence de sanction. Aucun des codes officiels de l'époque ne comporte dans les copies manuscrites dont ils faisaient l'objet, parfois (celui de 1780) en grand nombre, d'additions de paragraphes nouveaux, à l'instar des Manuels de Fotino. L'absence dans une copie qui pendant de longues années est restée entre les mains de Fotino, du projet d'un chrysobulle de sanction, conservé dans d'autres manuscrits de Bucarest ou de Jassy, ne laisse pas d'être éloquente. On doit également noter l'apparition à peine sur la dernière page du codex d'un titre général qui se rencontre, au début du texte, dans certains manuscrits de Roumanie. On ne peut lui attribuer avec certitude une origine étrangère à Fotino, mais si celui-ci en est l'auteur, il semble que l'idée ne lui en soit venue que longtemps après la rédaction initiale. Ce titre d'ailleurs n'a pas d'équivalent dans le Manuel de 1765 (mss. gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie, à Bucarest). L'indication des sources, faite avec plus de précision que dans les autres copies, dénote également un travail dirigé par Fotino. C'est ainsi que pour les textes de la première édition, Fotino a ajouté ou fait ajouter le n° d'ordre de la loi utilisée aux références marginales qui dans leur teneur initiale ne renvoyaient qu'au livre et au titre des Basiliques. D'autre part, la source des textes additionnels est indiquée en général d'une manière complète, selon le modèle qui sera employé dans le Manuel de 1777.

Malheureusement, la date des additions, par conséquent celle de la troisième édition du Manuel, ne peut-être déterminée avec rigueur. Le seul point de repère nous est fourni par le titre περὶ δικαίων, etc. Il est fort probable que ce texte reprenne les dispositions d'un établissement agraire des années 1775—1776, considéré encore en vigueur à la fin de l'année suivante, car il figurait dans le Manuel dont on datait la préface du 11 nov. 1777. Dans ce cas, les additions du codex 1323 se seraient succédées jusqu'à cette date tardive, à laquelle l'élaboration du Manuel de 1777 était très avancée. Si cela était, la troisième édition du Manuel de 1766 apparaîtrait comme un essai de codifier les *pravile* (le droit impérial byzantin), au sens du programme annoncé par Ypsilanti dans sa réforme judiciaire de 1775, essai vite abandonné en faveur d'une formule plus moderne, que le Manuel de 1777 ne réussira pas à réaliser avec succès, mais où le droit local faisait son entrée en force par le quatrième livre de droit coutumier, devenu bientôt le point de départ du code de 1780. Mais il n'est pas non plus impossible que ledit établissement soit plus ancien, ce qui expliquerait mieux les dispositions

favorables aux boyards qu'il contient et qui ont été finalement écartées par Ypsilanti, ainsi que le titre XVI de la *Pravilniceasca Condică* (1780) en fait preuve. Dans cette hypothèse, que seules des recherches futures pourraient étayer, la troisième édition du Manuel de 1766 serait antérieure au règne d'Ypsilanti, ce qui semble à tout point de vue plus vraisemblable. Mais c'est alors l'histoire des établissements agraires de la période 1765 —1780 qui en serait affectée et devrait être reprise sous un jour nouveau.

Le codex 1323 met davantage en lumière l'effort continu et soutenu que Fotino et le parti grec ont déployé pour imposer une codification en langue grecque et de source exclusivement byzantine, avec recours surtout aux Basiliques. Fotino y apporta un esprit de suite et une ténacité qu'il convient de souligner, mais en tant que tel ses solutions ont échoué. C'est le byzantinisme excessif de son œuvre [39] et son divorce d'avec la langue roumaine, sans rien dire de l'orientation réactionnaire de certaines réglementations (établissements sur des redevances féodales ; code agraire de 1777), qui semblent avoir voué ses projets de codes à un échec successif.

La découverte du codex 1 323 entraîne un changement important dans la base documentaire de l'édition intégrale dont le Manuel de 1766 doit faire l'objet sous les auspices de l'Institut d'histoire « N. Iorga ». C'est du texte fourni par le nouveau codex que cette édition devra partir, en s'attachant à refléter les trois éditions successives du Manuel et en lui adjoignant toutes les additions et variantes attestées par les manuscrits de Bucarest et de Jassy, y comprises celles qui figurent sur des feuilles volantes.

Dans chaque titre, les paragraphes devront être imprimés à l'aide de caractères différents, selon qu'ils ressortissent à l'une ou l'autre des trois éditions, alors que les additions tardives provenant des manuscrits existant à Bucarest et à Jassy pourraient fort bien être imprimées en retrait. Les variantes de rédaction seraient réservées à l'appareil critique. Les titres ou paragraphes qui manquent dans certains manuscrits devraient être signalés par un astérisque, avec l'indication circonstanciée dans les notes.

Le numérotage des titres et des paragraphes soulèvera des difficultés notables. Le numérotage de l'édition Zépos, que nous avions jusqu'à présent proposé de maintenir comme un schéma susceptible d'adaptation — le cas échéant — grâce à des numéros bis, etc., ne peut

---

[39] Al. Elian. *Les rapports byzantino-roumains*, in « Byzantinoslavica », 19 (1958), p. 223 et n. 30 parle, à propos du Manuel de 1777, de « chant de cygne » pour le byzantinisme en Valachie. Sur les aspects positifs de la réception du droit byzantin et de l'œuvre de Fotino, voir nos observations dans « Studii şi cercetări juridice », 4 (1959), p. 525, n. 1.

plus être utilisé. Le nouveau numérotage devra être maximal pour couvrir tous les titres édités et tous les paragraphes de chaque titre, quelle qu'en soit l'origine. Mais pour les paragraphes numérotés dans le codex 1 323, leur numéro d'ordre devrait figurer entre parenthèses arrondies à côté du chiffre placé entre parenthèses angulaires marquant l'ordre général des textes à l'intérieur du titre. Les scolies, placées après le paragraphe commenté, ne comporteraient pas de numérotage spécial. Des concordances entre la nouvelle édition, d'un côté, et l'édition Zépos [40] et celle du Manuel de 1765 [41], de l'autre, devraient faciliter la consultation comparative de ces trois importants instruments de travail que les historiens du droit et des institutions consulteront couramment à leur plus grand profit. Quant à l'identification des sources par des renvois vérifiés aux éditions valables de chaque recueil intéressé, elle doit généraliser la méthode déjà appliquée par le Pr Zépos dans son édition. Le travail d'identification se trouve d'ailleurs déjà effectué par lui pour plus de 3/5 des textes qui figureront aussi dans la nouvelle édition intégrale du Manuel de 1766. Le même travail devra être mené à bien pour les textes qui seront édités pour la première fois. Il reste à décider quelle édition des Basiliques devra être utilisée. Le Pr Zépos a choisi l'édition Scheltema et, pour les livres non encore édités par ce dernier, l'édition Heimbach, avec renvoi à l'éd. Fabrot, lorsque le besoin se faisait sentir. Pour notre part, nous estimons que le renvoi normal doit concerner l'édition de Fabrot, que Fotino a utilisée. C'est uniquement ce texte-là qui peut rendre compte du travail d'élaboration accompli par le juriste de Bucarest de 1765 à 1775. A partir d'une telle référence, le chercheur spécialisé retrouvera facilement le texte dans l'édition Heimbach. Il n'en est cependant pas de même de l'édition Scheltema, alors que la connaissance de la version et de l'apparat que celle-ci met à la disposition du chercheur moderne présente un intérêt indéniable. Voici pourquoi un double renvoi, aux éditions Fabrot et Scheltema, constituerait une solution idéale, quoique l'on ne pût ignorer les difficultés techniques de mise en œuvre.

Par l'importance des Manuels de Fotino, tant au point de vue de l'histoire du droit que de l'histoire sociale, par le nombre des manuscrits qui nous ont conservé le Manuel de 1766 et, enfin, par les problèmes que soulève le nouveau codex 1 323, les historiens du droit roumain se trouvent devant une tâche redoutable, mais irrémissible et pressante :

---

[40] Qui contient, en dépit de son titre, le Manuel de 1766, d'après un seul manuscrit des Archives d'Etat de Jassy.

[41] Conservé partiellement (livres I et III) dans les mss. gr. 20 et 21 de la Bibliothèque de l'Académie à Bucarest. Son édition est en préparation à l'Institut d'histoire « N. Iorga » (Vasile Grecu et Gh. Cronț).

APPENDICE A

Concordance du Suppl. gr. 1 323 (BNP) et de l'éd. Zépos (ms. gr. 1 697, Jassy) concernant l'ordre et la rubrique des titres, ainsi que le nombre des paragraphes (Z = éd. Zépos)

(à titre d'exemple, les 28 rubriques du livre 1[er] qui comportent des compléments et des additions)

Ed Zépos			Cod. 1 323											
N° d'ordre des tit.	Nombre des §§	Nombre des sc	N° d'ordre des titres	Nombre des §§	Nombre des sc.	§§ complémentaires	Nombre des §§ ajoutés (additionnels): en tête	intercalés	en marge	à la fin: num.	à la fin: non num.	Total: §§ 5–7	Total: §§ 8–13	Observations
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
2	18	1	2	18	1							18 + 1 sc.	18 + 1 sc.	1 323 : numérotage §§ 1–10 + 1 § non num. + §§ 1 – 7 = §§ 1–18 Z
4	20	—	4	21				2		1 (§ 22)	4	21	28	1 323 : §§ 19, 22 *om.* Z
5	13	1	5	13	1						1 sc.	13 + 1 sc.	13 + 2 sc.	
6	15	1	6	15	1						2	15 + 1 sc.	17 + 1 sc.	
7	10		7	[12] <10>								10	10	1 323 : §§ 1–7; 10–12 = 10 §§
8	22		8	22			4	11			1 sc.	22	37 + 1 sc.	§ 11 (Bas. 6, 1, 42): nouv. libellé (sic Z) substitué à l'ancien (qui a été barré).
9	31	—	9	21	—	10	1					31	32	1 323 : §§ κγ′–λε′ corrigés §§ θ′–κα′
10	11	—	10	9	—	5				1 (§ 10)		14	15	1 323 : §§ compl. 10–14 v. App. B.
11	15	3	11	10	3	5	3				4	15 + 3 sc.	22 + 3 sc.	
12	9	1	12	7		2+1 sc.		2	1		13	9+1 sc.	25+1 sc.	
13	39	—	13	34		5					5	39	44	
14	46	2	14	20		26+2 sc.		3				46+2 sc	49+2 sc.	
15	26		15	11		14					5	25	30	§ 14 (1 323) = §§ 14–15 (Z)
17	22		17	22			1				1 + 1 sc.	22	24+1 sc.	§§ 17–19,21 in marg.: σχόλιον, qud *om.* Z
18	19		18	19			1+1 sc.	4		3 (§§ 20–22)		19	27	§§ 20–22 *om* Z
19	16		19	16								16	16	
20	12		20	12								12	12	
26	49	2	26	39	2	14 .					3 + 1 sc.	53+2 sc.	56+3 sc.	Cf. App. B obs. lacune dans Z; § 26 *om.* Z
30	7		30	7							3 + 3 sc		10+3 sc.	
37	28		37	28			1 sc.	1 sc.		1 (§ 29)		28	29+2 sc.	§ 29 *om.* Z; 1 § fin. Inst., I., 2. 17
39	13	1	39	7	1	6	1			1 (§ 8)	2	13+1 sc.	17+1 sc.	§ 8 + 2 §§ fin. non num. *om.* Z
40	11		40	8		3	1 (Harm.)			1 (§ 9)		11	13	§ 9 Inst. I., 2,2 *om.* Z
41	49	1	41	47 = 49 Z	1		2	3		2 (§§ 48–49)	1	47=49 Z 1 sc.	57+1 sc.	Deux chiffres (15,16) répétés dans le numérotage
57	38	1	57	33	1	5	1	6	2	1 (§ 34)	3	38 1 sc.	51+1 sc.	§ 34 (1 323), p. 258 *om.* Z
58	16	2	58	16	2		1	5			5	16+2 sc.	27+2 sc.	
59	38	3	59	38	3			17	8	1 (§ 39)		38+3 sc.	64+3 sc.	
61	11		61	11			2	1			1	11	15	
63 *	26	1	63	21	1			1			2	26+1 sc.	29+1 sc.	Z : §§ 25–26 (=§§ 25–26 non num. 1 323) absents des mss. fam. B)

* V aussi les titres I 16, 21. 22, 27, 38, 44, 50, 51, 53–55 qui, sans texte complémentaire, comportent 27 §§ additionnels. Leur nombre s'élève à 191 §§ (liv 1-er) et à 209 §§ (liv. 2), soit un total 400 §§, dont le décompte présente une certaine approximation, car dans plusieurs cas le découpage des §§ suppose une marge d'appréciation.

APPENDICE B

Concordance des titres complémentaires du cod. gr. 1 323 avec l'éd. Zépos (Z) et autres versions unitaires *)

Notre nº d'ordre	Cod. Suppl. gr. 1 323 BNP: Rubrique des titres	pg.	marques	nombre §§	numérotage	§§ ajoutés: num.	§§ ajoutés: non num.	Ed. Zépos (Z): référence	Ed. Zépos (Z): nº d'ord. des §§ correspondants	Famille A: mss. gr. 131, 798, 1 196	Famille B: mss. gr. 122, 378	Observations
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	Περὶ γάμων ἔτι	685	0 § 1	16	1—16	1 (§ 17)		III, 30. 1—21	6—21	*Sic*: 798, 1 196	*Sic*: 122, 378	131 habet 5 §§ (§§ 1, 2, 5 = §§ 1—3 Z et *om.* 1 323), §§ 3—4 ms 131 desunt in aliis omnibus codd.
2	Περὶ αἱρετῶν κριτῶν	693	''0 § 36	10	36—45			I, 9, 1—31	2—11	*Sic* · 131, 798, 1 196	*Om.*: 122. 378	1 323 p. 29 : 21 §§ num. α'-η' ; κγ'-λε' correcti in θ — κα', ergo p. 693 seqq. λϛ'-με'. Mss. fam. A 10 §§ compl. inter § 1 et § 2 habent et recta num. utuntur
3	Περὶ δικαιοδοσίας	697	''0 § 21	26	21—46 + 2 sc.			I, 14, 1—26 + 2 sc.	21—46 + 2 sc.	*Sic*: 131 (2 sc. desunt), 798, 1 196	*Om* 122, 378 (20 §§)	1 323 : §§ 28 et 40 linea transcisi
4	Περὶ τῶν καλουμένων εἰς δικαστήριον	706	0'' § 12	14	12—25			I, 15, 1—26	12—26	*Sic*: 131 (25 §§; § 15 deest) 798. 1 196	*Om.* 122, 378 (10 §§)	1 323 : § 14 = §§ 14—15 Z
5	Περὶ συνηγόρων, ἤτοι βεκίληδων	711	0'' § 11	5	11—15			I, 11, 1—15	11—15	*Sic*: 131 (§ 1 = § 11 cod. 1 323), 798, 1 196	*Om.* 122, 378 (10 §§)	378: περὶ συνηγόρου; 1 323: ,,βεκίλιδων''
6	Περὶ ἐκκλήτων	713	0'' § 8	2	8—9+ 1 sc.			I, 12, 1—9 + 1 sc.	8—9 + + 1 sc.	*Sic*: 131, 798, 1 196	*Om.* 122, 378	
7	Περὶ ἀποφάσεως <κριτῶν>	715	0'' § 10	5	10—14			I, 10, 1—11	10 (=10); 11 (=14)	*Sic*: 131 (§§ 2, 11—14 = = §§ 11, 10, 12—14 cod. 1 323), 798, 1 196	*Om.* 122, 378 (10 §§)	378 : § 10 (Inst. I., 4, 11) *om.* 1 323 et Z 1 323 : §§ 11—13 *om.* Z
8	Περὶ δανείων καὶ χρέους	717	''0 § 34	5	34—38			I, 57, 1—38	34—38	*Sic*: 131 ; 798, 1 196 (=Z)	*Sic*: 122. 378	
9	Περὶ ἀποδόξεως πραγμάτων	720	''0 § 13	5	13—17			II, 13, 1—17	13—17	*Sic*: 131, 798, 1 196	*Sic*: 122, 378 (17 §§)	
10	Περὶ βίας	722	''0 § 9	13 + 1 sc.	9—21			II, 58, 1—21 + 1 sc.	1—12 ; 21	*Sic*. 131, 798, 1 196	*Om.* 122. 378 (§§ + 1§ non num. ex Harm.)	122, 378 : § 10 *om.* 1 323, Z etc. Z : σχόλιον ἐκ τῶν βασιλικῶν 1 323 : σχόλιον
11	Περὶ ἀφηλίκων	726	''0 § 11	14	11—24			I, 44, 1—23	10—23	*Sic*: 131, 798, 1 196	122, 378 habent §§ 11—17 ; *om.* §§ 18—24	1 323 : § 10 *om.* Z, 986 etc., habent 122, 378, 987, 1 434 (fam. B) et 131
12	Περὶ πεκουλίου	730	''0 § 1	6	1—6		3	II, 39, 1—6	1—6	*Sic*: 131, 798, 1 196	*Sic* · 122, 378, (6 §§)	Z, 122 etc. : *om* 3 §§ add. (1 323)
13	Περὶ φάκτου καὶ ἀγνοίας	732	''0 § 1	6	1—6		1	II, 38, 1—1	1—6	*Sic*: 131, 798, 1 196	*Sic* · 122, 378 (6 §§)	1 323 : § 1 linea transcisus
14	Περὶ προικῴων πραγμάτων καὶ προνομίων αὐτῶν	734	''0 § 39 ''§ 43	14	39—52		3	I, 26, 1—48	39—49	131: 51 §§ (sc. ad § 3 deest) = 52 §§, quia § 5 bis venit in num. 1196: 49 §§, *om.* §§ 43—45 (1 323); Fam. A: 49 §§	122, 378: 42 §§ 1323 131 39—43 = 39—43 46—52 = 44—50 44—45 = 0 0 = 51	1 323 : §§ 43—45 *om.* Z ; § 44 linea transc. 122 : in num. praeterit § 39, ergo 42 §§ = 41 ; § 26 *om.* Z, ubi § 37 diff a 1323 122, 378 : §§ 41—42 = §§ 39—40 (Z ; 1 323) 131 : περὶ προϊκός etc., sc. ad §18 num. ut §18
15	Περὶ φαλκιδίου	738	''0 § 9	3	9—11			I, 40, 1—11	9—11	*Sic*: 798, 1196 131: 1—5, 8, 6, 7, 10, 11, 9.	122, 378 habent 9 §§	1323: § 10 = § 9 (122, 378)

Notre nº d'ordre	Rubrique des titres	Cod. suppl. gr. 1 323 BNP pg.	marques	Nombre §§	numérotage	§§ ajoutés num.	non num.	Ed. Zépos (Z) référence	nº d'ord. des §§ corresp.
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
16	Περὶ λεγάτων	739	''0 § 7	6 + 1 sc.	7—12			I, 39, 1— 13 + 1 sc	8—13
17	Περὶ σημασίας ὀνομάτων <τινων ἀναγκαίων>	743	'' §1 8, 9, <10>	5	6—7	2 (§ 8 — § 9)	1 <10>	II, 84, 1—7	6—7
18	Περὶ νόμων διαφόρων	744	'' § 13	12	13—24			II, 82, 1—24	13—24
19	Περὶ κανόνων <διαφόρων>, ἤτοι φετφάδων	747	''0 § 111 /§ 120	22	111— —132	1 (§ 133)	2	II, 85, 1—131	110—131
20	Περὶ μοιχείας	751	''0	1	—			II, 76, 1—10	9
21	Περὶ οἰκοδομῆς μοναστηρίων	752	''	2	—			III, 8, 1— 9	3—4
22	Περὶ κανόνων διαφορων ἐκκλησιαστικῶν	753	''	3	—			III, 37, 1—34	32—34
23	Περὶ ὅρκου	754	''0	1	—			III, 34, 1 + 2 sc.	Sc. nº 2 Blast.
24	Περὶ δουλείων	756	''0 § 1	2	1—2		1	II, 37, 1—2	1—2

Notre nº d'ordre	Famille A mss. gr. 131, 798, 1 196	Famille B mss. gr. 122, 378	Observations
1	11	12	13
16	*Sic* : 131, 798, 1 196	*om.* 122, 378 (7 §§ + 2 §§ sine num) 122 : § 7 = § 7 Z	1 323 p. 154 : §§ 1—7 = §§ 1—7 (Z) ; Θεσπίζομεν· ὅτι (in princ § 10) *om.* Z (§ 11)
17	*Sic* : 131, 798, 1 196	*Sic* : 122, 378 (7 §§)	1 323 : §§ 8 — 9, < 10 > *om.* alii codd.; Z [:rubrique... τινων ἀναγκαίων (*sic* : 1 323, p. 516)] ; 122, 1434 : ἐκ τῶν βασιλικῶν ; 1 323 : §§ compl. et add. cum fontibus suis discretis (Bas. et Inst. I.)
18	131 : 25 §§ 798, 1 196 . 24 §§	122 etc. : 22 §§ ; §§ 19, 20, 23 (1 323) desunt ; § 22 tardius adiectum *om.* Z et 1 323	*Z (fam. A)* = *378 (Fam. B)* 18 = 18 19 = 0 21 = 19 20 = 0 22 = 20 23 = 0 24 = 21 0 = 22
19	131 : 128 §§ ; §§ 108—128 = 111—132 (1 323)	122, 378 : 130 §§ § 110 = § 111 (1 323)	1 323 : § 111 *om.* Z ; 3 §§ add. *om.* Z
20	*Sic* : 131, 798, 1 196 (10 §§)	*Sic* : 122, 378 (9 §§) ; § 9 styl. diff. in 122, 131, 378	Z et 131 : § 4 *om.* 378, 122
21	*Sic* : 798, 1 196 (9 §§)	*Sic* : 122, 131, 378 ; ordo §§ : 1, 4, 2, 3, 6, 5, 7, 8, 9 ; sc. ad § 1 deest.	*122, 131* — Z § 5, 6 = § 6, 5 + sc. § 2 = § 4 § 4 = § 3 § 3 + 2 sc. = § 2 + 2 sc. § 1 = § 1 + sc.
22	*Sic* : 798, 1 196 (34 §§) 131 : 28 §§ = 30 §§ quia 4 et 5 bis veniunt in num.	*Sic* : 122, 378	*131* *378* 137 : § 28(=30) = § 30 cet. mss. § 30 = § 31 § 9 *om.* Z 0 = § 7
23	*Sic* : 131, 798, 1196	*Sic* : 122, 378	
24	*Sic* : 798, 1 196	122, 131, 378 : (sc. + §§ 1—2)	1 323, Z : § 1 = sc. ante § 1 (122, 131, 378) 122, 131, 378 : § 2 *om.* 1 323 et Z

* *Sigles* *add* = additicius. *cod*, *codd.* = codex, codices : *compl.* = quod complementi est : *diff.* = differt, etc. *Fam.* = famille (de manuscrits) : *num.* = numerus. numeris notatio (notatus) : *om.* = omittit, omittunt ; *ms(s)* = manuscriptum (a). *sc* = scolie(s)

APPENDICE C

Tableau des rubriques des titres additionnels aux deux parties (initiale et complémentaire) du Manuel de lois de M. Fotino (cod. gr. 1 323)

Notre n° d'ordre	Rubrique du titre additionnel	Pages du cod. 1 332	Nombre de §§ composant le titre	Livre et titre des sources indiquées au cod. 1 323	Observations
1	2	3	4	5	6
	I. *Dans la première partie (version initiale) pp. 1—684*				
<1>	Περὶ βίας δημοσίας καὶ ἰδιωτικῆς	293	8	<Bas.> 60, 18	
<2>	Περὶ φυλακῆς ὑπευθύνων	293	5	<Bas.> 60, 35	Bas.:... παραφυλακῆς καὶ παραστάσεως...
<3>	Περὶ κληρονομίας ἔτι*	294—5	10 + 1 sc.	ἐκ τῶν πανδεκτῶν	
<4>	Ἐκ ποίων αἰτιῶν εἰς διακατοχὴν πεμπονται	295	6	<Bas.> 9, 6	Bas.: τίνων ἐξ αἰτιῶν etc.
<5>	Περὶ συμφωνίας*	296	3	Bas. 11, 1, 5. 7, sc. h, i, l	
<6>	Περὶ τιμῆς δούλου	413	1	<Bas.> 48, 14.	*Sic*: 122, 378 (1 §) et, partant, Fam. B; in 131, 798, 1196 (Fam. A.) *deest.*
<7>	Περὶ γεωργῶν	539—542	17	<NG. (éd. Heimb.) I, 1, 15, 17, 16, 20, 22, 19, 25, 3, 4, 5, 7, 8, 10—12, 4>	Répartis, sur les pages citées, selon l'espace disponible.
<8>	Περὶ δένδρων <Bas. : τῶν φανερῶς καὶ λάθρα> τμηθέντων	546	9	Bas. 60, 16	*Sic*: 122, 378, 987, 1434 (Fam. B): § 2 = §§ 2 + 3 cod. 1323. Donc 8 §§ 122 = 9 §§ 1323. NG II 5; 10 sont ajoutés au περὶ κλοπςῆ.
<9>	Περὶ φόνων ζώων	546	5	<NG (éd. Heimb.) VI, 1—5>	*Sic*: 122, 378, 987, 1434 (Fam. B)
10	Περὶ μάχης δύο ζώων	549	5	NG (éd. Heimb.) VI 6—12	*Sic:* 122, 378, 987, 1434 (Fam. B)
	II. *Réception du traité sur les délais du Pseudo-Eustathios* (αἱ ῥοπαί)				
11	Εὐσταθίου ἀντικήνσορος περὶ χρονικῶν διαστημάτων, ἀπὸ μιᾶς ἡμέρας μέχρι ἑκατὸν χρόνων	559—562	33 titres (87 §§)	Leunclavius, I. Gr.-R. II (1596) 207—248	1323: „ἀντικινσορος"
	III. *Dans la seconde partie (titres complémentaires) du cod. 1 323*				
12	Περὶ κλοπῆς	684ᵃ	8 + 2 + 1**	Bas. 60, 12; <Bas.> 23, 1; §§ <9—11> ajoutés.	
13	Περὶ διαθήκης* ἔτι	684ᵇ	** 1 + 1 + 1 sc.	<Bas.> 22, 1 <40>; Inst. I., 2, 18; sc.	
14	Περὶ κωδικιλλίων	684ᶜ	2	Inst.I., 2.25	
15	Περὶ κοττιστῶν, ἤτοι κυβευτῶν	684ᶜ	5 (1 — 5) numérotés	Bas. 60, 8 <,1 pr. et § 2; 2; 5 etc.>	
16	Περὶ τῶν δικαίων ὁποῦ ἔχουν ἐπάνω εἰς ῥουμούνους οἱ κύριοι τῶν μοσιῶν	684ᵈ	18 § 18 barré	<Paraphrase d'un acte normatif princier>.	
17	Περὶ δουλειῶν*	689	1	Inst.I., 2, 3	
18	Περὶ διαθήκης*	689	2	Inst.I., 2, 10—11	
19	Περὶ προικός	689	1	Inst.I., 4, 6 <,37; ?>	
20	Τὰ τῶν πουβλικῶν, ἤτοι δημοσίων κριτηριῶν ὀνόματα	690	9	Inst.I., 4, 18	
21	Περὶ βίας ἔτι καὶ τῶν βίᾳ ἁρπαγέντων	692	13	<Bas.> 60, 17	La rubrique des Bas. a été résumée; cf. II 58 περὶ βίας (éd. Z).

Notre n° d'ordre	Rubrique du titre additionnel	Pages du cod. 1 323	Nombre de §§ composant le titre	Livre et titre des sources indiquées au cod. 1 323	Observations
1	2	3	4	5	6
22	Περὶ μισθώσεως καὶ ἐμφυτεύσεως*	755	3	Nov. I., 7 §§ 2—3 : seul le premier mot est écrit. Diff. de Z II, 35 qui a des corresp. dans tous les mss. (Fam. A : 3 §§ ; Fam. B : 4 §§)	Fam. B : § 4 (Inst. I., 3, 24)
23	Περὶ ἀγορᾶς ἔτι*	756	3	Inst. I., 2, 1 ; Bas. 60, 41 ; 2, 3	
24	Περὶ <Bas.: ζητήσεως, ἤτοι> ἐξετάσεως*	764	1	<Bas.> 60, 50	Diff. de Z II, 47 qui a un corresp. dans tous les mss ; cf. 1 323, p. 438.
25	Περὶ πραγμάτων καταδικῶν	763	9	<Bas.> 60, 52 ; Nov. I., 134.	
26	Σημείωσε δέ, ὅτι τὰ τῶν νεαρῶν δεῖ κρατεῖν	763	4	<Bas.> 60, 53 <,1, 3> etc. ; rubrique différente	

* Paragraphes additionnels dont la rubrique figure déjà dans la version initiale du Manuel.
** Additions successives.

l'édition dans des conditions optimales de ce dernier Manuel. Et avant même qu'elle ne fût menée à bon terme, l'édition de l'important Manuel de 1777 [42] devrait être mise en chantier. *

---

[42] Une édition de son livre IV a été préparée à l'Institut d'histoire « N. Iorga » (par les mêmes auteurs). La traduction roumaine de 1817 de ce livre (version réduite à 11 titres) a été publiée par nous dans la « Rev. études sud-est europ. », 5 (1967). pp. 153—166 (et implicitement par C. A. Spulber, texte grec et traductions française et roumaine, cf. Acad. Roum. Bull. de la Sect. hist. 26 (1945) n° 1). Son livre III (le code agraire) édité par nous en collaboration avec Em. Popescu, dans la Collection des sources de l'ancien droit roumain. Pour la mise au point de certaines recherches durant la rédaction du présent travail Mlle Em. Popescu nous a prêté un précieux concours dont nous tenons à la remercier bien chaleureusement. Nous adressons nos vifs remerciements à M-lle M.-L. Concasty, conservateur au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (Paris) pour l'aide compétente dont elle a bien voulu nous faire bénéficier dans l'étude du cod. 1 323 lors du stage que, sur la recommandation de MM. les Professeurs J. Gaudemet et Paul Ourliac, nous avons pu effectuer comme Maître de recherche au CRNS, pendant l'été de 1969.

* *Note sur le ms. gr. V 42 de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Jassy.* Ce très important codex contenant le *Manuel de lois* de 1766 reste en dehors des deux familles de mss. (v.ci-dessus), et représente un autre exemplaire de travail de Fotino, reflétant d'une manière frappante la structure du cod. paris. 1323.

Le texte du ms. de Jassy unifie le texte initial (la I[ère] éd.) du cod. 1 323 (p. 1—684) et la plupart de ses matériaux complémentaires (la 2[e] éd., *ibid.*, p. 685—756 . Mais le ms. V 42 continua de recevoir (pp.449—456) deux textes appartenant à la 2[e] éd. et qui se retrouvent dans le cod. paris : περὶ δικαιοδοσίας, p. 697 et περὶ δανείων etc., p.717). Ces deux textes sont placés dans le ms.V 42 sous la même rubrique de référence générale que celle des textes complémentaires du cod. 1 323 [p. 684] = V 42, p. 449 : Τὰ ἀπὸ 685 (V 42 : 44 [6] < 9 > φύλλ<ου> ἀρχόμενα ἀναπληροῦσι ἐλείποντα τινὰ τῶν τριῶν βιβλίων]. Quatre textes complémentaires contenus dans le ms. 1323 (II 37 ; 82 ; 83 ; III 34, selon le numérotage de l'éd. Zépos) n'ont pas fait objet d'unification dans le ms. V 42, ni ne se trouvent dans la partie complémentaire, après la p. 449, de ce dernier codex. Son copiste semble avoir omis, par erreur, trois titres complémentaires du cod. 1323 (= éd. Zépos, II 37—39), car l'une de ces trois rubriques (περὶ πεκουλίου) figure au πίναξ suivie d'un «λ» (λείπει = manquant). Il en résulte que, par une préférence dont on saisit mal les raisons, le cod. 1323 continua à recevoir les additions de la 3[e] éd., absentes du ms. V 42 qui de toute évidence fut négligé à partir d'un certain moment. Mais après 1780, il rentra en circulation et une autre main y copia sans rubriques de titre, trente cinq paragraphes non numérotés, venant de la *Pravilniceasca condică* (15, 2—3 ; 16, 20—21 ; 18, 2 ; 36, 1) et des *Bas.* (sur des matières réglementées par le code de 1780). Parmi les extraits de la *Prav. cond.*, I. Peretz [*Curs de ist. dreptului român*, II, (1928) 373] a choisi trois fragments agraires, qu'il a reproduits sans en rechercher la source. L'unification partielle attestée par le ms. de Jassy est antérieure à celle, plus générale, des prototypes A et B, car ces derniers étendaient l'opération unificatrice aussi aux deux textes qui dans le ms. V 42 conservent leur caractère complémentaire (pp. 449—454). Mais nous ne l'avons pas considéré comme un troisième prototype proprement dit, parce qu'il n'a pas proliféré comme ceux des familles A et B. Une étude ultérieure approfondira, avec la documentation nécessaire, les rapports complexes du ms. V 42 et du cod. 1 323.

Quant au ms. gr. VI 6 de la même Bibliothèque (copie du Manuel de 1766, famille A), la date indiquée par Peretz (*Curs*, II 2, p. 366) —1761 au lieu de 1766— est due à une erreur d'impression.

APPENDICE D

Glossaire de termes juridiques grecs et latins (cod. gr. 1 323) (Quelques exemples)

I. *Syntagmes latins* : ἰντερκεσίων, κομπενσατίων, νοξαλία ἀγωγή, κουάσι—σερβιάνα ἀγωγή, μέτους καῦσα ἀγωγή, ἀλτερνατίων, προκουράτωρ, ἐξ κοντινέντι, νόξα, τραδιτεύω, στιπενδιάριοι—τριβουτάριοι τόποι, δισπενσάτωρ (pp. 757—759).

II. *Syntagmes grecs* : ἀγοράζειν τὸν νόμον, ἀντίχρησις, δικαιοδοσία, ἀπάρχων, ἔφεσις, ἐφέτης, παραγραφή, ταξεώτης, ὁ κλέπτης (pp. 757—758).

III. *Equivalences* : ὡρεῖον = τὸ μαγαζί, κομιτάτον = ὁ τόπος ἔνθα ὁ βασιλεὺς διάγει, ἰνποτεστάτος παῖς λέγεται ὁ ὑπεξούσιος, ἐξάκτωρ = ὁ ταξιλδάρης τῶν βασιλικῶν δοσιμάτων, κηνσουάλιος = ὁ σαράφης τῆς βιστερίας, λογογράφος = ὁ λογοθέτης τῆς βιστερίας, τραδιτεύω = παραδίδω, οὖσος ἐστὶ χρῆσις, ποσέσιον = κτῆμα, βίτιουμ ἢ βίτιον = ἁμάρτημα (pp. 757—759).

IV. *Définitions* : στιπενδιάριοι τόποι εἰσὶν οἱ ἀφιερωμένοι τῷ δήμῳ, ἤτοι τῷ δημοσίῳ ; τριβουτάριοι τόποι εἰσὶν οἱ ἀφιερωμένοι μόνον τῷ βασιλεῖ, ἤτοι τῇ καμάρᾳ ; σοῦοι νεκεσάριοι λέγονται ἐκεῖνοι ὁποῦ ἀναγκαίως πρέπει νὰ εἶναι κληρονόμοι τοῦ θάνοντος κάθε εἶναι οἱ κατιόντες (p. 759).

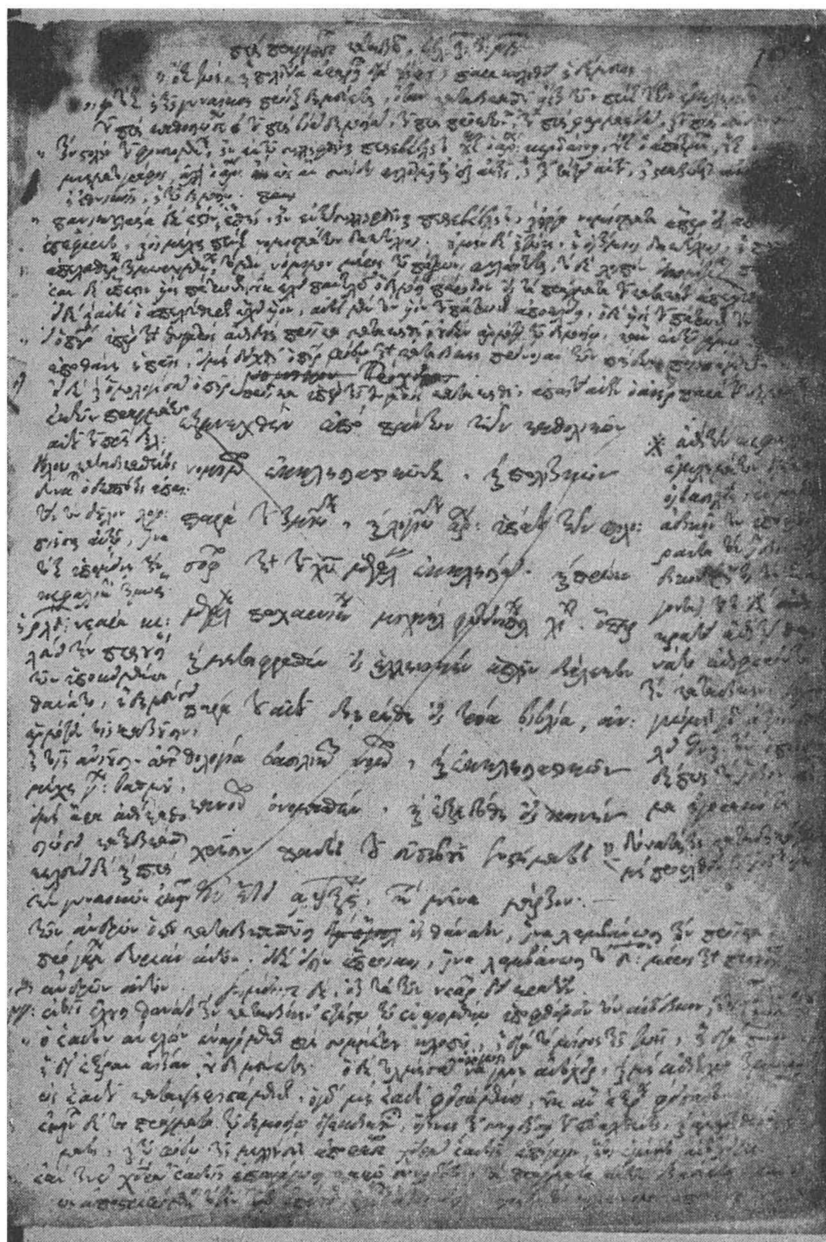


Fig. 1. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. 763. Page de titre, dont le texte barré est entouré d'additions relevant de la 3e édition du Manuel (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

Fig. 2. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. I Début de la table des matières (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

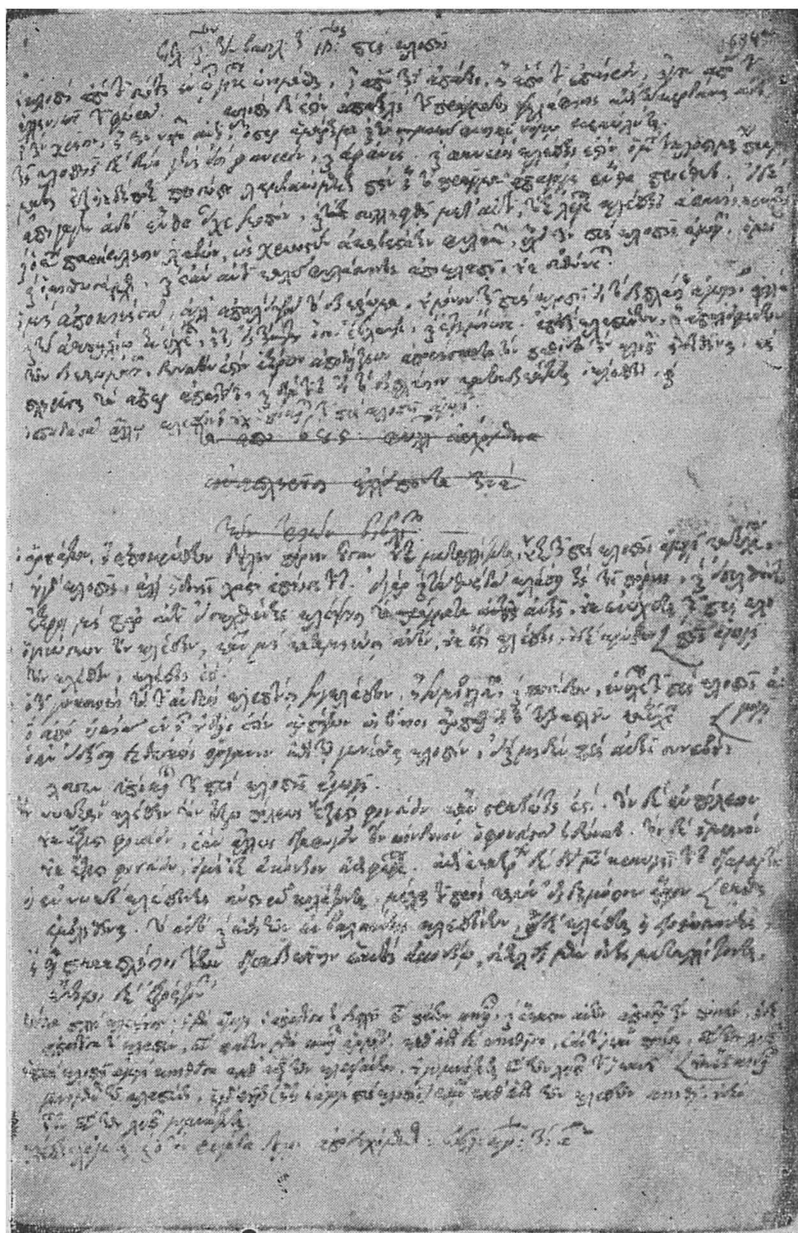


Fig. 3. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris) Suppl. gr. 1 323, p. 684ª Page de titre des textes complémentaires (2ᵉ éd. du Manuel) et les additions relevant de la 3ᵉ édition (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

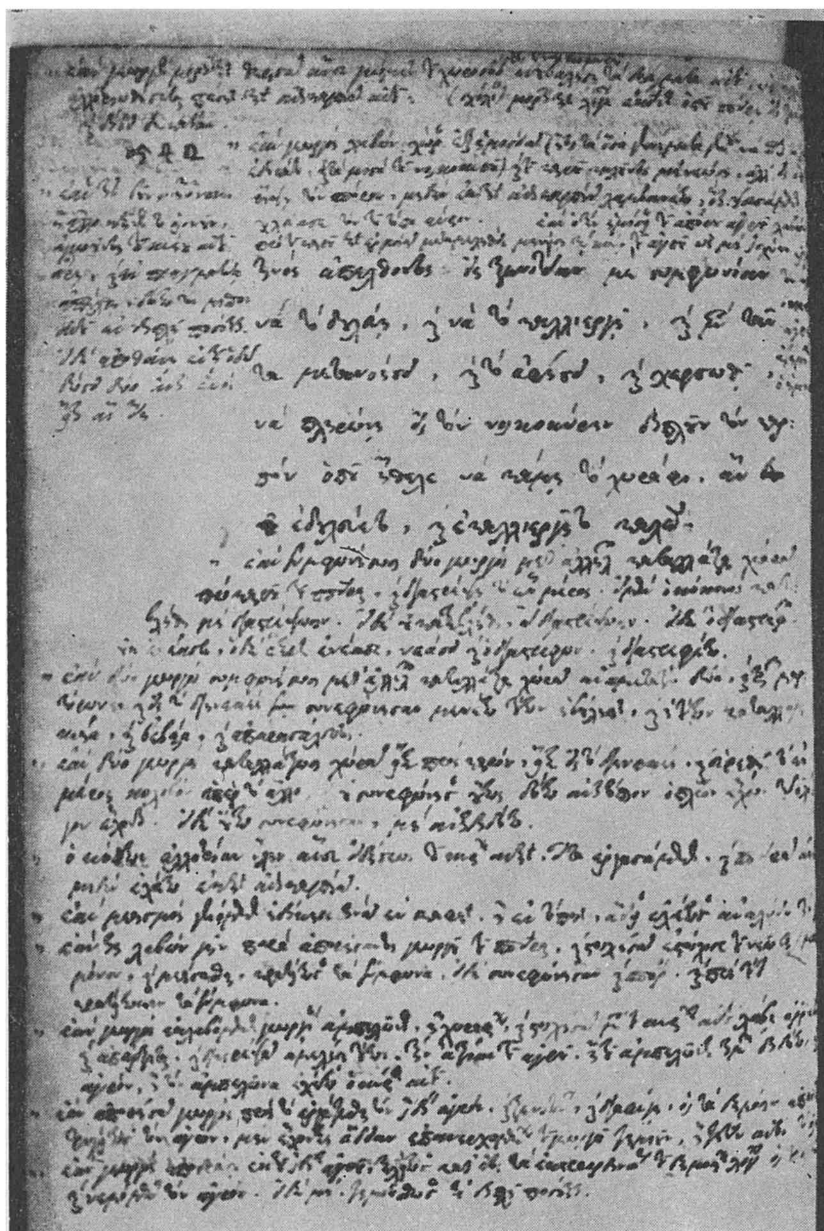


Fig. 4. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. 542. Fin du titre avec les additions qui commencent à la p. 539 sous la rubrique: περὶ γεωργῶν (Bibl. de l'Académie, Servive Photo).

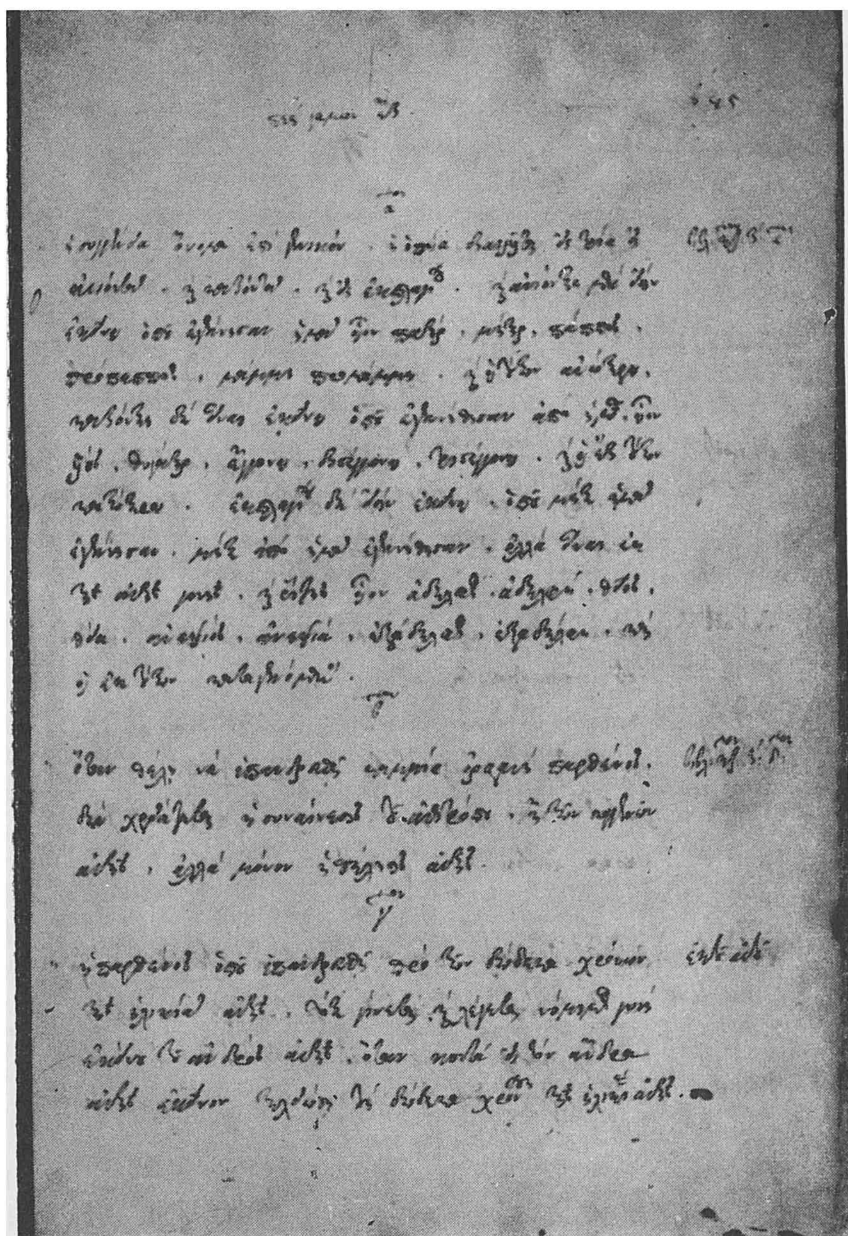


Fig. 5. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. 685. Début du texte des titres complémentaires : περὶ γάμων ἔτι (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

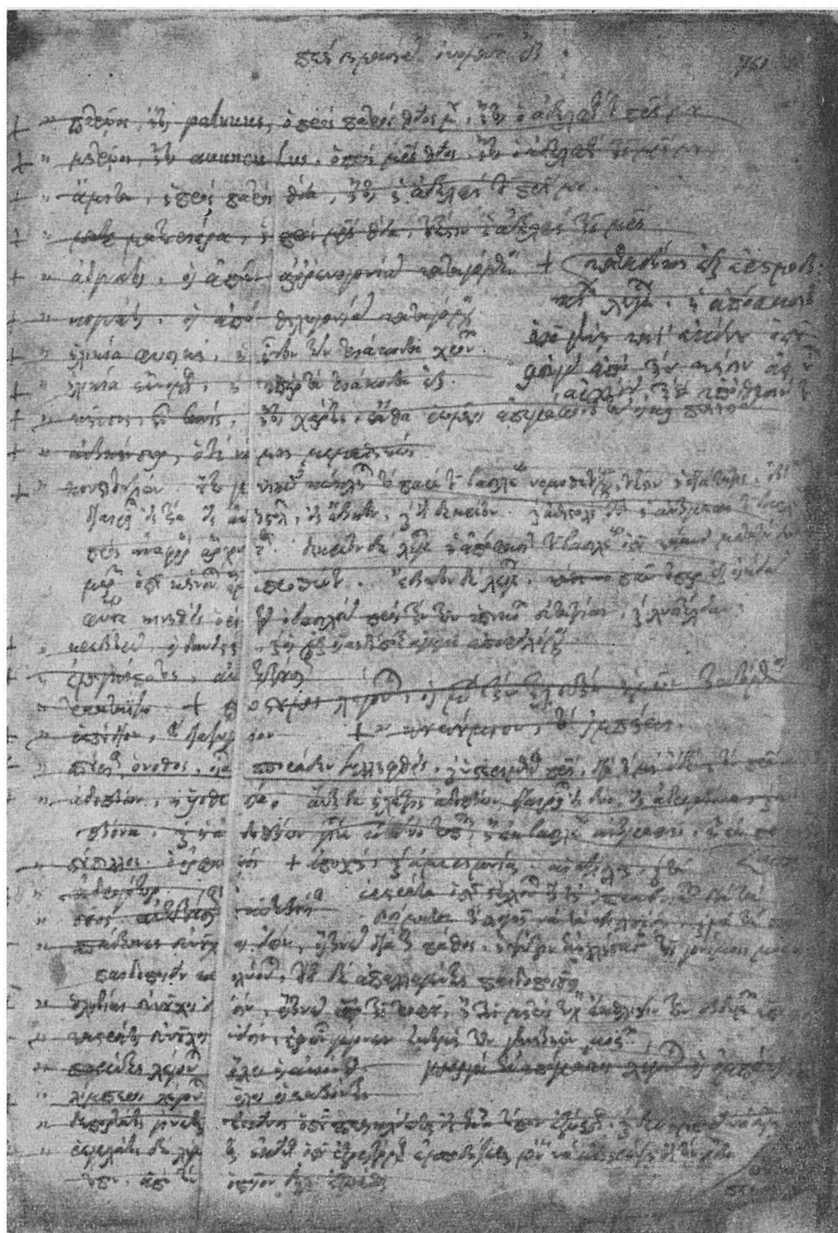


Fig. 6. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. 761. Glossaire juridique (la 5e page, portant le titre : περὶ σημασίας ὀνομάτων

(Bibl. de l'Académie, Service Photo)

DEUX CORRESPONDANTS DE N. ROSETTI-ROZNOVANU : CORAY ET GUILFORD. UNE LETTRE DE PICCOLO

N. ISAR

Les relations de N. Rosetti-Roznovanu avec quelques-uns des grands savants de son temps témoignent éloquemment du rôle qu'il a joué dans le mouvement de renaissance culturelle et nationale des peuples du sud-est européen dans les premières décennies du XIX^{e} siècle.

Ces relations furent établies ou renforcées par l'homme de lettres moldave, pour une bonne part, pendant ses voyages d'études en Occident. Le séjour de Roznovanu en 1818 à Londres, et surtout à Paris — comme il ressort de sa correspondance — eut un profond retentissement.

La lettre, non datée, de Coray adressée à Roznovanu, peut être placée, croyons-nous, dans la période du séjour de celui-ci à Paris [1] pendant l'année 1818. Le porteur de la lettre est l'intellectuel Paris, celui-là même que A. Coray recommande à Roznovanu comme étant la personne qui lui serait nécessaire, et, ajoute Coray, celle dont il lui avait parlé maintes fois.

Mais Paris ne réussit pas à trouver Roznovanu à l'adresse indiquée — comme il résulte de l'adnotation faite sur la lettre de recommandation — ; il le prie donc de lui fixer le jour et l'heure où il pourrait revenir pour le rencontrer. Il est certain que peu de temps après cette « visite », le 9 décembre 1818, Paris, cet intellectuel recommandé par Coray, communique au lettré moldave ses conditions pour accepter de rester 5 années à Iassy, dans la famille de N. Rosetti-Roznovanu, pour s'occuper de l'éducation du frère de celui-ci [2].

Il est certain que ce professeur Paris, qui — ainsi qu'il se recommande lui-même dans la lettre du 9 décembre 1818 — était un « homme de lettres », ne peut être confondu avec l'ami de Roznovanu, le pédagogue illuministe bien connu Marc-Antoine Jullien de Paris [3] dont l'acti-

[1] Le passeport avec lequel N. Rosetti rentrait de Paris portait la date du 18 décembre 1818. Voir Gl. R. Rosetti, *Familia Rosetti* (La famille Rosetti), vol. I, Bucarest 1938, p. 123.

[2] Les Archives de l'Etat de Bucarest, Nouvelles Acquisitions, paquet CCLIV, doc. 67.

[3] Cette conclusion est basée sur la confrontation entre les lettres signées « Jullien » se trouvant aux Archives de l'Etat de Bucarest, Nouv. Acquisitions, paquet CCLIII, doc. 52 et 70, et les deux lettres sus-citées, signées « Paris ». Les quatre premières lettres de Jullien

vité fut étroitement liée à la « Société pour l'instruction élémentaire » de Paris, dont N. Rosetti-Roznovanu était, comme d'autres gens de lettres du sud-est européen, membre à part entière.

La seconde lettre que nous publions appartient à l'helléniste anglais Guilford [4]. La considération de celui-ci pour l'homme de lettres moldave, qu'il avait rencontré à Londres, probablement pendant l'année 1818, l'aurait fait penser même à une visite en Moldavie, comme en témoigne la lettre. L'indication précisant son départ pour les Iles Ioniennes est précieuse.

Enfin, le dernier document concerne N. Piccolo, personnalité marquante de la culture bulgare durant la première moitié du XIX^e^ siècle [5]; il s'agit ici de ses relations peu amicales avec l'érudit grec Cléobulos, qui, après avoir publié à Paris en 1819 les « Tables pédagogiques » [6] avec l'aide matérielle de Roznovanu, accepta l'invitation de celui-ci de se rendre en Moldavie [7]. Le français élégant de Piccolo nous aide à entrevoir — dans une dispute portant sur une question délicate — le caractère sobre et décidé du distingué intellectuel bulgare.

---

ont été publiées par I. Popescu-Teiuşan, *Patru scrisori ale lui Marc-Antoine Jullien de Paris către Nicolae Rosetti-Roznovanu* (Quatre lettres de Marc-Antoine Jullien de Paris à Nicolae Rosetti-Roznovanu) — dans « Revista de pedagogie », XIV (1965), n° 10, p. 67—82; une cinquième, CCLIV/67 a été identifiée par nous. Concernant cette question voir aussi H. Goetz: *Marc-Antoine Jullien de Paris (1775—1848). L'évolution spirituelle d'un révolutionnaire.* Traduit de l'allemand par C. Cuénot, Paris, 1962.

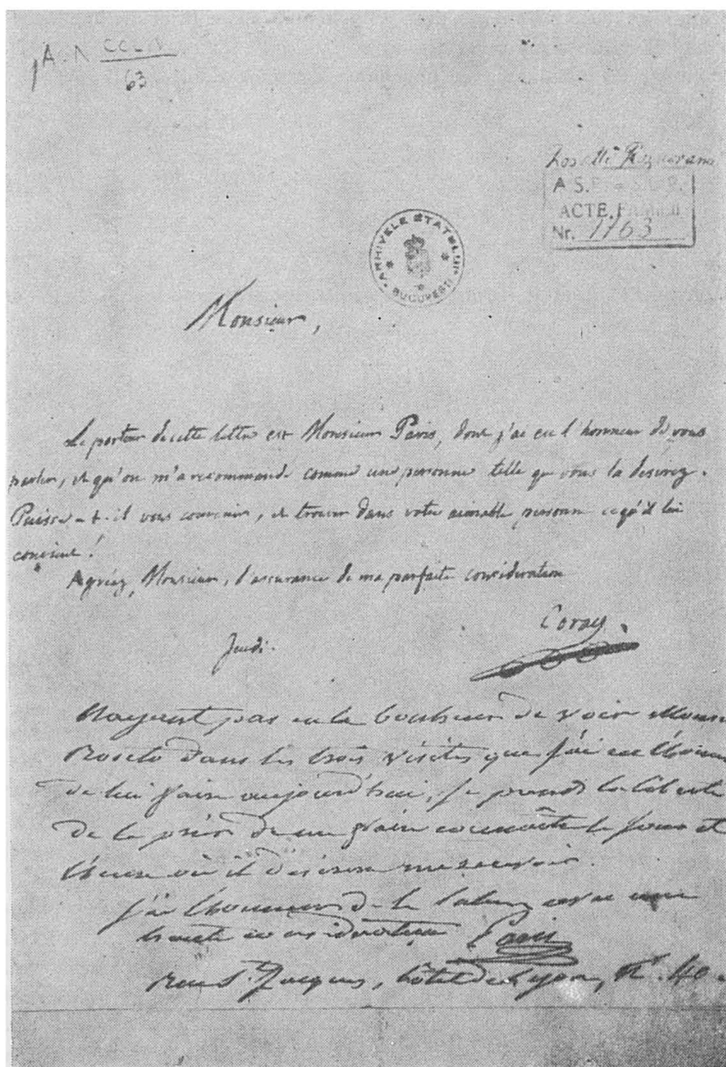
[4] Nous mentionnons que l'existence de cette lettre dans les archives de la famille Roznovanu a été d'abord signalée par Cornelia T. Papacostea dans l'étude *O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Stînca* (Une bibliothèque de Moldavie au commencement du XIX^e^ siècle. La bibliothèque de Stînca) paru dans : « Studii şi cercetări de bibliologie », V (1963), p. 219. Nous avons fait quelques précisions concernant l'activité culturelle de Roznovanu dans notre étude *Aspecte ale mişcării iluministe din Moldova la începutul secolului al XIX-lea pînă la 1821* (Aspects du mouvement des lumières en Moldavie au commencement du XIX^e^ siècle, jusqu'en 1821), « Studii», 22 (1969), n° 6, pp. 1127—1144.

[5] Pour la vie et l'œuvre de N. Piccolo en général, voir le volume hommagial paru récemment, *Др. Никола С. Пиколо*, comprenant des études et documents inédits publiés à l'occasion du centenaire de sa mort, 1865—1965, Sofia, Académie Bulgare des Sciences, 1968. Pour ses rapports avec la société et la culture roumaines, voir surtout les ouvrages du prof. C. N. Velichi, *Influenţe româneşti şi contribuţia emigraţiei bulgare din Ţara Românească la începuturile şcolii moderne din Bulgaria* (Influences roumaines et la contribution de l'émigration bulgare de Valachie aux commencements de l'école moderne de Bulgarie), « Revista de Pedagogie », 1963, 3, pp. 56—76; *Др. Никола С. Пиколо във Влашко* (Dr N. Piccolo en Valachie), Sofia, 1968.

[6] *Table pedagogice, după metoda învăţăturei reciproce. Compuse de G. Cleobul din Filipopole şi tipărite pentru prima dată cu cheltuiala prea nobilului boier Aga domn N. Rosetti Roznovanu din Moldova* (Tableaux pédagogiques d'après la méthode de l'enseignement réciproque. Composés par G. Cleobul de Philipopolis et publiés pour la première fois avec l'appui financier du très noble boyard Aga prince N. Rosetti Roznovanu de Moldavie), Paris, 1819.

[7] Pour l'introduction du système lancastérien dans les Principautés Roumaines, voir surtout l'étude de I. Popescu-Teiuşan, *Învăţămîntul lancasterian în şcoala românească* (L'enseignement lancastérien dans l'école roumaine) dans le volume : *Clasici ai pedagogiei universale şi gîndirea pedagogică românească* (Les classiques de la pédagogie universelle et la pensée pédagogique roumaine), rédigé par le prof. Stanciu Stoian, Bucureşti, Ed. didactică şi pedagogică, 1966, pp. 249—314, ainsi que l'ouvrage plus ancien de C. Moscu, *Contribuţii la istoria pedagogiei româneşti. Sistemul monitorial în Principate* (Contribution à l'histoire de la pédagogie roumaine. Le système des moniteurs dans les Principautés), Bucarest, 1943.

I



Monsieur,

Le porteur de cette lettre est Monsieur Paris, dont j'ai eu l'honneur de vous parler et qu'on m'a recommandé comme une personne telle que vous la désirez. Puisse-t-il vous convenir, et trouver dans votre aimable personne ce qu'il lui convient !

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération

Coray

Jeudi

N'ayant pas eu le bonheur de voir Monsieur Roseti dans les trois visites que j'ai eu l'honneur de lui faire aujourd'hui, je prends la liberté de le prier de me faire connaître le jour et l'heure où il désirera me recevoir.

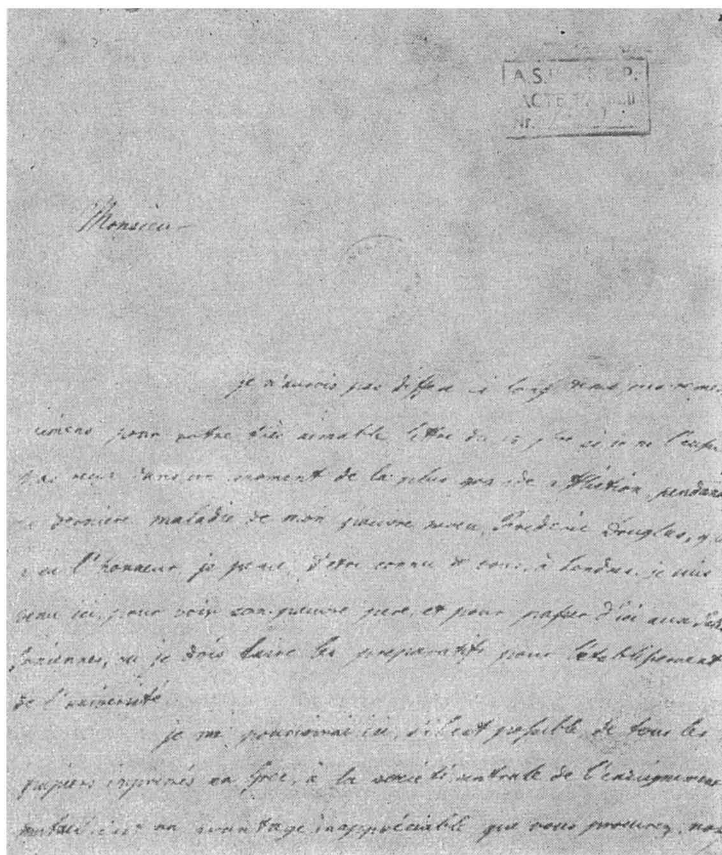
J'ai l'honneur de le saluer avec une haute considération,

Paris

rue S. Jacques, hôtel de Lyon, n° 40.

(Les Archives de l'État de Bucarest, Nouvelles acquisitions, pag. CCLIV, doc. 62, orig.)

II



Monsieur,

Je n'aurois pas différé ci long tems mes remercimens pour votre très aimable lettre du 15.9^{bre} si je ne l'usse pas reçue dans un moment de la plus grande affliction, pendant la derniere maladie de mon pauvre neveu, Frederic Douglas, qui a eu l'honneur, je pense, d'être connu de vous, à Londres. Je suis venu ici, pour voir son pauvre pere, et pour passer d'ici aux Isles Ioniennes, où je dois faire les préparatifs pour l'établissement de l'université.

Je me pourvoirai ici, s'il est possible, de tous les papiers imprimés en Grec, à la société centrale de l'enseignement mutuel. C'est un avantage inappréciable que vous procurez, non seulement à votre patrie, mais à la Grèce entière.

C'est dans ce beau pays là que j'espère passer quelques mois de tous les hyvers qu'il plaira à la Providence de m'accorder. Mais, pendant qu'il me reste de la force, je me propose de retourner tous les ans chez moi: ce qui me donne l'espoir de vous revoir, ou en Moldavie ou ailleurs, et de vous renouveller, de vive voix, les assurances de la haute considération avec laquelle,

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

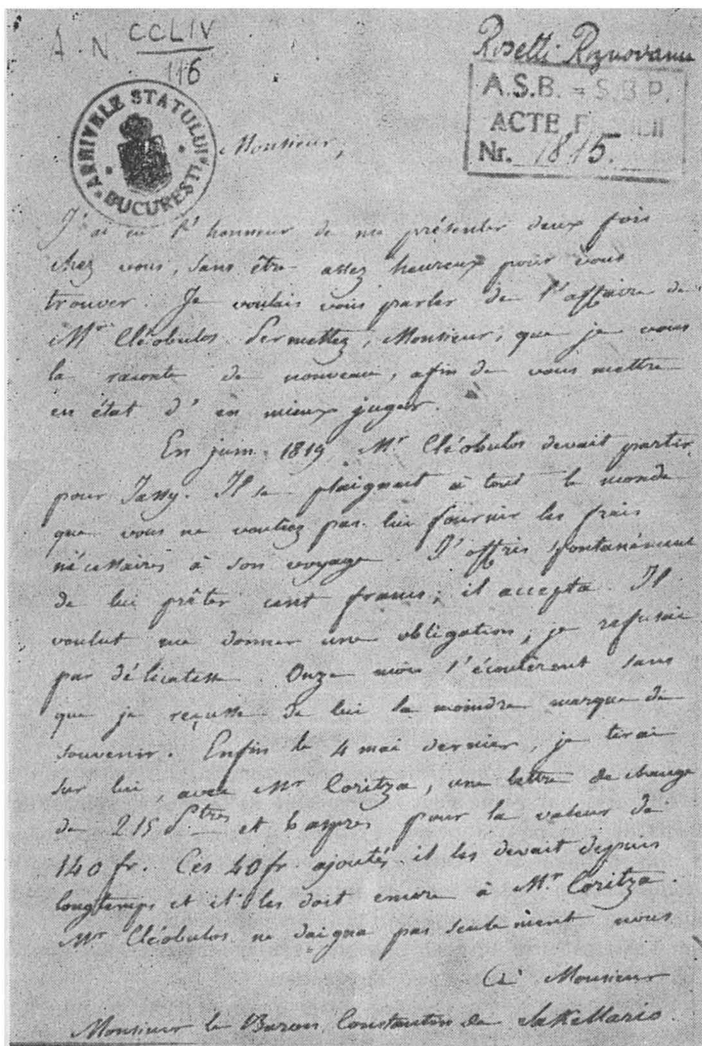
Votre très humble et très devoué serviteur

Guilford

à Paris ce 6.10^{bre} 1819

(Les Archives de l'État de Bucarest, Nouvelles acquisitions, pag. CCLIV, doc. 100).

III



A. N. CCLIV 116

Rosetti Roznovanu

A.S.B. – S.B.P. ACTE F... Nr. 1815

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de me présenter deux fois chez vous, sans être assez heureux pour vous trouver. Je voulais vous parler de l'affaire de Mr Cléobulos. Permettez, Monsieur, que je vous la raconte de nouveau, afin de vous mettre en état d'en mieux juger.

En juin 1819 Mr Cléobulos devait partir pour Iassy. Il se plaignait à tout le monde que vous ne vouliez pas lui fournir les frais nécessaires à son voyage. J'offris spontanément de lui prêter cent francs; il accepta. Il voulut me donner une obligation; je refusai par délicatesse. Onze mois s'écoulèrent sans que je reçusse de lui la moindre marque de souvenir. Enfin le 4 mai dernier, je tirai sur lui, avec Mr Coritza, une lettre de change de 215 Ptres et 6 aspres pour la valeur de 140 fr. Ces 40 fr ajoutés il les devait depuis longtemps et il les doit encore à Mr Coritza. Mr Cléobulos ne daigna pas seulement nous

À Monsieur

Monsieur le Baron Constantin de Sakellario.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de me présenter deux fois chez vous, sans être assez heureux pour vous trouver. Je voulais vous parler de l'affaire de Mr. Cléobulos. Permettez, Monsieur, que je vous la raconte de nouveau, afin de vous mettre en état d'en mieux juger.

En juin 1819, Mr. Cléobulos devait partir pour Iassy. Il se plaignait à tout le monde que vous ne vouliez pas lui fournir les frais nécessaires à son voyage. J'offris spontanément de lui prêter cent francs; il accepta. Il voulut me donner une obligation; je refusai par délicatesse. Onze mois s'écoulèrent sans que je reçusse de lui la moindre marque de souvenir. Enfin le 4 mai dernier, je tirai sur lui, avec Mr. Coritza, une lettre de change de 215 P^{tres} et 6 aspres pour la valeur de 140 fr. Ces 40 fr. ajoutés il les devait depuis longtemps et il les doit encore à Mr. Coritza. Mr. Cléobulos ne daigna pas seulement nous répondre. Vous savez, Monsieur, la réponse qu'il donna au porteur de la lettre de change. Mr. le Doc-

teur Typaldo et Mr. Didyme étaient les seuls témoins que je puisse citer. J'ai prié le premier de m'envoyer son témoignage ; je viens de le recevoir et j'ai l'honneur de vous l'adresser avec celui de Mr. Didyme. Je vous prie, Monsieur, de les transmettre à quelqu'un de vos amis de Iassy pour forcer enfin Mr. Cléobulos à être juste et raisonnable.

Il est possible qu'il dise m'avoir payé comme il avait affirmé au porteur de la lettre de change qu'il ne me devait rien. Je vous prie d'en prévenir votre ami, afin qu'il ne s'en laisse pas imposer.

répondre. Vous savez, Monsieur, la réponse qu'il donna au porteur de la lettre de change. Mr. le Docteur Typaldo et Mr. Didyme étaient les seuls témoins que je puisse citer. J'ai prié le premier de m'envoyer son témoignage; je viens de le recevoir et j'ai l'honneur de vous l'adresser avec celui de Mr. Didyme. Je vous prie, Monsieur, de les transmettre à quelqu'un de vos amis de Jassy pour forcer enfin Mr. Cléobulos à être juste et raisonnable.

Il est possible qu'il dise m'avoir payé comme il avait affirmé au porteur de la lettre de change qu'il ne me devait rien. Je vous prie d'en prévenir votre ami, afin qu'il ne s'en laisse pas imposer.

Si je ne réussis à retirer mon argent par votre entremise, je vous promets de ne pas le redemander. Mais je saurai le faire payer mille fois plus cher à Mr. Cléobulos. Je n'aurai qu'à publier la lettre de Mr. Typaldo avec quelques petites remarques. La lecture de

Si je ne réussis à retirer mon argent par votre entremise, je vous promets de ne pas le redemander. Mais je saurai le faire payer mille fois plus cher à Mr. Cléobulos. Je n'aurai qu'à publier la lettre de Mr. Typaldo, avec quelques petites remarques. La lecture de cette lettre que vous trouverez ci-incluse, vous convaincra, j'espère, que ce n'est pas là une fanfaronade.

Une perte de 100 fr. est peu de chose pour un homme qui n'attache pas beaucoup de prix à l'argent. Je me flatte, Monsieur, que vous me rendrez la justice de croire, que le sacrifice ne m'en serait point pénible. Ce n'est pas un intérêt pécuniaire qui me porterait

à me venger de Mr. Cléobulos; mais c'est son procédé inoui, fait pour révolter tous les honnêtes gens. Le laisser tranquille, ce serait l'encourager à de nouvelles prouesses : pour moi, j'en aurais du remords.

Je crains, Monsieur, d'avoir abusé de votre complaisance, en vous entretenant de semblables bagatelles. Je vous en demande pardon et vous prie de recevoir l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Paris, le 24 novembre 1820

Votre très humble et très obéissant serviteur,

N. Piccolo

À monsieur le Baron Constantin de Sakellario

(Les Archives de l'Etat de Bucarest, Nouvelles acquisitions, paq. CCLIV, doc . 116)

D. M. PIPPIDI, *Studii de istorie a religiilor antice. Texte şi interpretări* (Etudes d'histoire des religions antiques. Textes et interprétations), Bucarest, 1969, 365 p. + XXXVI pl.

Les ouvrages traitant des religions antiques sont si rares dans la littérature roumaine qu'il serait difficile d'en citer plus de quelques titres. Depuis l'esquisse que nous donna V. Pârvan en 1920 des « pensées » nourries par les habitants du Pont Gauche sur ce monde et sur l'au-delà (*Gânduri despre lume şi viaţă la greco-romanii din Pontul Stîng*, «Rev. ist. », VI (1920), p. 15—49), les travaux plus récents de D. Tudor sur les cavaliers danubiens (*I Cavalieri danubiani*, « Ephemeris daco-romana », VII (1937), p. 189—356 ; *Corpus monumentorum religionis equitum danuviorum*, 1969), depuis celui sur la religion des Géto-Daces d'I. I. Russu (*Religia geto-dacilor*, 1947), et, enfin, depuis les études encore plus récentes de Gabriella Bordenache (consacrées surtout aux pièces sculpturales et publiées avec régularité dans les revues « Dacia » N. S. et « Studii Clasice »), il n'y pas d'autre ouvrage rédigé par un Roumain à mentionner à cet égard.

L'importante moisson de documents épigraphiques et sculpturaux amenés au jour par les fouilles a donné lieu, de la part des éditeurs respectifs, à des commentaires de nature plutôt « historique », car les données administratives, économiques et politiques ont suscité un intérêt plus grand que celles portant sur la vie religieuse. Mais lorsqu'un ouvrage de ce genre, rédigé par un auteur de grande compétence dans les questions si complexes des religions antiques, voit le jour, il est tout naturel que le lecteur le salue chaleureusement.

L'ouvrage en question se présente sous la forme d'un recueil. Il réunit les études écrites par D. M. Pippidi dans ce domaine les trente dernières années et publiées — à l'exception de l'une, qui est inédite — dans différentes revues roumaines ou étrangères. Si l'auteur a pensé devoir réunir ces Etudes dans un recueil, c'est que bon nombre d'entre elles ont été publiées dans des revues devenues avec le temps à peu près inaccessibles même aux spécialistes. D'autre part, comme il y a une convergence entre les problèmes traités et une certaine suite entre les divers documents, les avoir réunis dans un volume rend plus facile leur compréhension au lecteur. Ces études n'ont pas été conçues selon un plan préétabli, c'est-à-dire que l'auteur n'a pas choisi ses sujets dans le but précis de pouvoir plus tard les grouper dans un livre, pourtant il y a un lien entre elles né d'une méthode commune de travail et de préoccupations qui lui sont chères depuis toujours.

D. M. Pippidi entend traiter les divers problèmes qu'il se pose partant d'un principe essentiel qui est «le respect du document, en ce sens que — pour parler comme il convient des croyances et des sentiments des hommes de ces temps là — il n'a point trouvé de meilleure voie que celle donnant libre cours à leurs confessions ». C'est de cette manière qu'on nous présente nombre de documents épigraphiques et de textes littéraires dont la traduction délecte et instruit le lecteur roumain. Le sous-titre du volume : « Textes et interprétations » devient donc de la sorte d'autant plus suggestif pour toutes les *Etudes* comprises dans le livre.

Les problèmes débattus sont nombreux et ils portent sur une longue période de l'histoire du monde gréco-romain : à partir du V^{e} siècle av. n. è. jusqu'au IV^{e} de n.è. Cependant, la plupart des *Etudes* incluses dans le livre s'ordonnent autour de deux thèmes. Le premier thème traite de la *Naissance et le développement du culte impérial* et c'est lui qui inspira l'ouvrage plus ancien intitulé *Recherches sur le culte impérial* (1939). Le deuxième thème, portant sur l'*Histoire des colonies grecques du Pont Gauche* est à la base de deux livres récemment publiés par l'auteur : *Geţi şi greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană* (Gètes et Grecs du Bas-Danube depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête romaine — 1965) et *Contribuţii la istoria veche a României* (Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie).

Le nombre des contributions à l'étude du problème si complexe et si délicat du culte impérial s'élève à quatre : *« Înălţarea » lui Caesar şi cultul cîrmuitorilor în Roma imperială* (L'« Assomption » de César et le culte des dirigeants à Rome pendant l'Empire) ; *Un templu al lui Augustus în Dobrogea* (Un temple d'Auguste en Dobroudja) ; *Religia împăraţilor în Istoria romană a lui Dion Cassius Cocceianus* (La religion des empereurs dans l'Histoire romaine de Dion Cassius Cocceianus) et *Apoteoze imperiale şi apoteoza lui Peregrinos* (Apothéoses impériales et l'apothéose de Pérégrinos).

Le livre contribue aussi à l'enrichissement de l'histoire religieuse des colonies grecques du Pont Gauche et des autres établissements de la Dobroudja antique, en élargissant la connaissance des cultes dédiés aux divinités traditionnelles, importées des métropoles, en même temps que celle des cultes adoptés de l'Orient (l'Egypte) ou de la population thrace autochtone. Toute une série de documents sont publiés et interprétés maintenant pour la première fois, ce qui augmente d'autant plus la valeur du recueil : *Culte şi credinţe din vechea Histrie* (Cultes et croyances de l'antique Histria) ; *Note pentru o istorie a cultelor dobrogene în epoca elenistică* (Notes pour une histoire des cultes de la Dobroudja à l'époque hellénistique) ; *Cu privire la răspîndirea cultelor egiptene în Sciţia Mică* (Au sujet de la diffusion des cultes égyptiens en Scythie Mineure) ; *Inscripţie oraculară din Callatis* (Inscription oraculaire de Callatis) ; *În jurul papirilor de la Derveni şi Callatis* (A propos des papyrus de Derveni et Callatis); *Simbolul palmelor înălţate pe o stelă din Tomis* (Le symbole des palmes levées sur une stèle de Tomis) ; *Dedicaţii păgîne din primele veacuri ale erei noastre* (Dédicaces payennes des premiers siècles de notre ère) ; *Inscripţii dionysiace din Dobrogea Romană* (Inscriptions dionysiaques de la Dobroudja Romaine) — autant de titres qui par eux-mêmes suggèrent la sphère des problèmes abordés. Des divinités dont on ne savait rien ou à peu près rien, telles Zeus Polieus, Aphrodite, Déméter, Asclépios, les Muses, Dionysos, Théos Mégas, les Dioscures,- Sarapis, Héros, etc. apparaissent maintenant sous un jour nouveau.

Deux autres études nous introduisent dans les croyances et les pratiques du christianisme primitif, aussi bien dans le cadre du monde antique que sur le sol de la Dobroudja. Dans son étude *«Îngerul păzitor » la păgîni şi în creştinismul primitiv* (L'« ange gardien » chez les païens et dans le christianisme primitif), D. M. Pippidi fait un ample exposé de ce que signifiait les « esprits protecteurs » chez les païens et chez les chrétiens. Il déchiffre ainsi le véritable sens d'une inscription (ADIUTOR A CUSTODE) gravée sur une bague en or, découverte en Dobroudja et publiée par V. Laurent avec une interprétation erronée. L'étude inédite *Sfîrşitul păgînismului în Sciţia Mică* (La fin du paganisme en Scythie Mineure) essaie de donner une explication aux récentes découvertes faites en Dobroudja de statues et reliefs représentant des divinités, cachés sous terre ou dans des grottes. L'auteur estime que ce sont là les signes de la lutte acharnée entre chrétiens et païens : les premiers s'acharnant à détruire les monuments de l'antique religion payenne, alors que les seconds tentaient de les sauvegarder. Cacher les « icônes » divines était l'effet de la piété de certains païens.

Les questions religieuses liées aux époques les plus reculées traitées dans cet ouvrage (le V^{e} siècle av. n.è.) sont débattues dans les études intitulées *Omul şi divinitatea în oper*

lui Herodot (L'homme et la divinité dans l'œuvre d'Hérodote) et *Cu privire la o atitudine critică a lui Herodot* (A propos d'une attitude critique chez Hérodote). L'auteur s'occupe dans cette dernière étude du fragment des *Histoires* (II, 54—57) où Hérodote explique les origines de l'oracle de Dodone.

La réédition de ces *Etudes* ne donna pas l'occasion à l'auteur de modifier ses conclusions antérieures ; sa méthode de recherche et l'acribie qui le caractérise l'ont préservé des revirements. Ce qui a été ajouté à ces textes tient de l'enrichisssement apporté par les nouvelles découvertes. De cette manière le volume n'est pas seulement un ouvrage réunissant des études dont les liens auraient été plus difficiles à saisir autrement, mais aussi un livre actuel, avec des interprétations des plus récentes découvertes. Il s'avère de la plus grande utilité (grâce aussi aux index minutieux) tant pour le spécialiste, que pour le lecteur qui s'intéresse aux questions liées à l'histoire de la mentalité antique. C'est pourquoi, aussi, nous attendons avec impatience le livre plus ample concernant l'Histoire des cultes de la Dobroudja antique, auquel l'auteur — ainsi qu'il le confesse lui-même (p. 38) — « pense avec une insistance de plus en plus marquée ».

Em. Popescu

STEVEN RUNCIMAN, *The Great Church in Captivity*, Cambridge University Press, 1968, 454 — X p.

Parmi ceux qui ont eu le plaisir d'entendre Sir Steven Runciman à Bucarest, le 17 octobre 1969, retracer, brièvement mais avec sa maîtrise habituelle, les vicissitudes de l'Eglise orthodoxe durant la domination ottomane, peu avaient déjà eu l'occasion de lire l'ouvrage qu'il a consacré récemment au même sujet. Or, voici ce livre, qui reprend et développe des conférences à l'université de St. Andrews et au Trinity College de Cambridge sur le Patriarcat de Constantinople entre 1261 et 1821 et sur ses relations avec les Eglises protestantes aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles. Nul mieux que l'ancien professeur d'histoire et d'art à l'université d'Istanbul n'aurait su démêler le lacis, parfois inextricable, des intrigues qui, de tout temps, ont opposé les partis au Phanar, ou celui, à manier avec autant de prudence, des subtilités théologiques. A la connaissance personnelle des lieux, à la science profonde des sources, l'auteur ajoute les rares dons dont il fait mention dans une page liminaire que Nicolae Iorga n'aurait pas désavouée : « The historian must attempt to add to his objective story the qualities of intuitive sympathy and imaginative perception without which he cannot hope to comprehend the fears and aspirations and convictions that have moved past generations. These qualities are, maybe, gifts of the spirit, gifts which can be experienced and felt but not explained in human terms. » C'est par une telle confession — on a pu en juger la franchise — qu'on accède au plus juste jugement de cette œuvre de foi et d'érudition.

Avant d'aborder les problèmes de la coexistence, tant soit peu pacifique, entre le sultan et le patriarche (à la fois, chef religieux chrétiens de l'Empire et supérieur du *Rum mileti*, terme qui désignait les Grecs), le Professeur Runciman décrit la situation d'avant la conquête ottomane. Ayant brossé la toile de fond (« the background ») et défini en quelques traits précis les particularités de l'Eglise de Constantinople : structure, mystique et philosophie, on souligne l'intérêt de son attitude envers l'hellénisme classique. Au tournant du siècle, sous la pression toujours plus inquiétante des Turcs, l'Union des Eglises et la réaction orthodoxe ont droit à une analyse détaillée. Le tableau change soudain le 29 mai 1453, à l'instant

où Byzance succombait sous les coups des assaillants. Aussi, la chute de Constantinople a-t-elle donné matière à un autre livre du P[r] Runciman. Cette fois, il étudie l'adaptation lente et difficile de l'Eglise grecque après l'asservissement de la Nouvelle Rome. La seconde partie diffère peu de la première, pour le plan : au chapitre *Church and State*, qui présentait les relations du patriarcat œucuménique avec les pieux *basileis*, correspond un autre sous ce titre : *The Church and the Infidel State*. De même, les pages consacrées à la politique religieuse des derniers Paléologues, oscillant entre l'Orient et l'Occident, aboutissent à des exposés qui précisent successivement la position de l'Eglise de Constantinople par rapport à Rome et à Moscou ainsi que l'accueil qu'y ont trouvé les influences étrangères : « l'approche luthérienne », «le patriarche calviniste » (on devine qu'il s'agit du brillant et tragique Cyrille Lucaris) et « l'expérience anglicane ».

Quittant le domaine des controverses religieuses, le Professeur Runciman examine le développement de la conscience néo-hellénique sous l'action des Lumières, ce qui l'amène à des considérations sur les Phanariotes d'une objectivité d'autant plus méritoire qu'elle est plus rarement le souci de nos contemporains comme des leurs. De ce point de vue, un intérêt spécial est présenté par les recherches sur le véritable auteur de l'*Exhortation paternelle*, ce pamphlet de 1798 qui, dissimulé sous le nom du patriarche Anthime de Jérusalem, prêchait la soumission absolue envers l'Etat ottoman déclinant (voir, à ce propos, Donald M. Nicol, *The Byzantine View of Western Europe*, Greek-Roman and Byzantine Studies, Durham, 1967, 4, p. 334). « Plutôt le Turc que le Latin ! » restait le cri de ralliement de certains prélats orthodoxes, indifférents en matière politique mais, en revanche, furieusement hostiles à la pensée française des Philosophes, de Voltaire en particulier. Les tendances réactionnaires du patriarcat de Constantinople à partir de la dernière décennie du XVIII[e] siècle étaient aussi bien vues par la Russie orthodoxe que par les Turcs. Mais l'entente fraternelle ne pouvait durer et ce désir de maintenir de bons rapports avec la Sublime Porte, maîtresse de son sort n'allait pas sauver du gibet Grégoire V, en 1821. C'est la date assignée naguère par N. Iorga à la mort de cette « Byzance après Byzance » que le Professeur Runciman a fait revivre avec autant d'esprit critique que de finesse.

Certes, l'auteur a eu des devanciers, auxquels il rend volontiers hommage, en commençant par « the brillant but somewhat erratic Demetrius Cantemir ». Son sujet est de ceux qui ont fait couler tellement d'encre qu'il est impossible de tout lire. Il était donc inévitable qu'en dépit d'une très riche documentation certaines inadvertances se soient égarées à travers les pages de ce volume. Par exemple, le monastère byzantin de Péribleptos n'est pas devenu arménien seulement en 1643, mais dès 1461, comme vient de le prouver H. Berbérian dans un article de la Revue des études arméniennes, N. S., V, Paris, 1968, p. 145—149. Nous avons quelque peine à comprendre pourquoi Niphon II a fait à l'auteur l'effet d'un « foolish and unsatisfactory Patriarch » (p. 98) dont, en 1488, *l'opinion publique* aurait demandé à cor et à cri la déposition. Il nous semble plutôt que cet acte fut la conséquence des intrigues de ses ennemis, semblables à celles qui entraînèrent la perte de plusieurs pontifes. Il est cependant vrai que les historiens roumains ont la tendance à envisager Niphon, tel qu'il est dépeint dans un écrit rédigé en vue de sa canonisation, par le protos athonite, Gabriel. A propos du « despote » Jacques Basilikos, cet ami de Melanchton qui regna en Moldavie de 1561 à 1563, ouaurait consulté avec profit — entre autres — la *Vita Despothi Principis Moldaviae*, publiée par C. Radu dans le *Diplomatarium Italicum*, III, et surtout l'article de Marie Holban, *En marge de la croisade protestante du groupe de Urach pour la diffusion de l'Evangile dans les langues nationales du Sud-Est européen — l'épisode Wolff Schreiber*, Rev. études sud-est europ., II (1964), n° 1—2, p. 127—152. Il n'y a pas, à notre connaissance, des liens de parenté qui rattachent l'ancien compagnon de Cyrille Lucaris, Nicéphore le didascale, aux Cantacuzène (p. 243—244) ; il était probablement de plus humble origine. Toujours en ce qui concerne Cyrille, il est censé avoir eu comme condisciple un prince de

Valachie : « Michael Basaraba had been a fellow-student of his at Padua ! » Il s'agit de Radu (identique au « Rudolph Bassaraba », de la page 367), qui avait passé son enfance et, en partie, sa jeunesse à Venise, auprès de sa tante Marie Adorno Vallarga et loin de son père, l'ex-prince Mihnea, qui s'était converti à l'Islam. Il avait reçu la première éducation au couvent des Ibères (*Iviron*) du Mont Athos, bénéficiaire de maintes donations de ses ancêtres. Cinquante ans plus tard, on rencontre sur la même route un autre écolier grec se rendant en Italie : Alexandre Maurocordato. Récemment, M. Manussacas, *Lettere patriarcali inedite (1547—1806) agli arcivescovi di Filadelfia in Venezia ed alla confraternità dei Greci ortodossi*, Venise 1968, p. 72—74, a publié une lettre du patriarche Joannice II à l'archevêque Athanase Valerianos, le 20 avril 1655, en lui recommandant le jeune homme, que sa mère, la « *domna* Ruxandra, fille de feu l'archonte Scarlat », avait déjà confié aux bons soins de l'ambassadeur de France, M. de la Haye-Vantelet. En Angleterre aussi, au « Greek College » d'Oxford, on enseigna, entre 1698 et 1705, le latin et le grec classique à de jeunes théologiens grecs, choisis par les patriarches de Constantinople et d'Antioche et les chapelains de la Compagnie du Levant. Cette entreprise devait échouer promptement, par la faute de son auteur même, le docteur Benjamin Woodroffe, principal du Gloucester Hall, qui semble avoir été un honorable gentleman et un érudit par surcroît, mais entièrement dépourvu de sens pratique (p. 303—304). L'épisode avait déjà été tiré au clair par le P^{r} Eric Tappe, dans une étude d'« Oxoniensia », XIX (1954), p. 94—111.

Nous attarder sur les rarissimes lacunes de la bibliographie serait une sotte présomption, qui n'enleverait rien à la valeur, désormais établie, de l'ouvrage, pas plus que le ferait la parution, depuis, d'autres contributions de tout premier ordre : Gunnar Hering, *Ökumänisches Patriarchat und Europäische Politik (1620—1638)*, Wiesbaden, 1968, et C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969. Ce qui fait le charme particulier de ce livre, à part l'humour inattendu de certaine flèche décochée aux « politically minded Cypriot ethnarchs of our own days », c'est l'indéniable pathétisme avec lequel Sir Steven a raconté l'émouvant destin de la Grande Eglise captive (« for it shows what can happen to men and women who are forced to become second-class citizens »), afin d'en dégager finalement une noble leçon de foi en la Justice (« The Gates of Hell have not prevailed ! »). On lui sait gré de nous rappeler le mot du prince de Ligne : « Il faut être homme de bonne compagnie pour écrire l'histoire ».

Andrei Pippidi

BARBARA VON PALOMBINI, *Bundniswerben abendländischer Machte um Persien (1453—1600)*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1968, 138 S. (Freiburger Islamstudien. Band I).

Die dauerhafte Fußfassung der Turken auf europaischem Boden und das allmähliche, aber sichere Vordringen der Osmanen auf dem Balkan sowie ihre außergewöhnliche Expansionskraft, die sich seit dem 15. Jahrhundert zu einer unmittelbaren Bedrohung Mitteleuropas gestaltete, stellte das europaische Staatensystem vor einen neuen Faktor, mit dem in nächster Zukunft innerhalb der zwischenstaatlichen Beziehungen gerechnet werden mußte. Gegenüber dieser Herausforderung („challenge") sahen sich die europaischen Staaten gezwungen, sowohl eine Reihe von Verteidigungs- und Absicherungsmaßnahmen zu ergreifen, als auch militärische und politisch-diplomatische Lösungen zwecks Vorbeugung der Gefahr zu finden. Dabei beobachten wir eine gewisse Kontinuitat traditioneller Maßnahmen und Losungen, neben denen aber, eben bedingt von der Neuartigkeit der Lage, zukunftsweisende, oft überraschende politische, diplomatische und militärische Aktionen deutlich erkennbar sind.

Der ottomanische Faktor wirkte auf das mittelalterlich-neuzeitliche Europa so penetrant, daß er nicht nur wichtige Neuerungen innerhalb der internationalen Beziehungen hervorrief, sondern auch tiefgreifende Nachwirkungen auf das innerliche Staatsleben jedes der von der Pforte bedrohten Lander ausubte.[1]

Die Turkenfrage loste somit eine Neugruppierung sowohl der außen- als auch der innenpolitischen Krafte aus. Diese beiden Teilaspekte der Turkenfrage uberschneiden sich des ofteren, aber trotzdem kann mit Klarheit an der jeweiligen Stellungnahme eines Landes, bzw. einer politischen Partei zum Turkenproblem der Standpunkt dieser politischen Kräfte gegenuber ihren außeren bzw. inneren Widersachern abgelesen werden. Daruber hinaus entsteht, nachdem die Turken in das politische Bewußtsein Europas eingetreten waren, ein Kollektivempfinden und Masseneinstellung, die mitunter trennende Positionen überbrucken konnen.

In der Klarung und Festsetzung all dieser Fragen erzielte die jungste Geschichtsforschung beachtliche Ergebnisse dank einiger wertvoller Handbucher und einiger scharfsinniger Untersuchungen. All dieses sind Vorarbeiten zu einem großeren noch ausstehenden Werk uber das Turkenproblem, ohne dessen Kenntnis das Verstandnis des europäischen 16. Jahrhunderts nicht vollwertig sein kann.

Barbara von Palombini hat das unbestreitbare Verdienst, eine der schwierigsten dieser Teilfragen behandelt zu haben. Tatsächlich knupft sich ein politischer Aspekt der Turkenfrage des 15. und des 16. Jh. an die Stellungnahme der abendlandischen Machte gegenuber den außereuropäischen Feinden der Turken, unter denen Persien bei weitem den ersten Rang einnahm und die europaischen Machte somit am meisten und am langsten beschaftigt hat. Vor dem *nemico commune* ergab sich fur die christlichen Machte zwangslaufig eine Annaherung und ein Koordinieren der Aktionen mit den Persern. Der Entwicklungsgang dieser Beziehungen im 15. und 16. Jh. aus abendlandischer Sicht bildet das Hauptanliegen der Arbeit Barbaras von Palombini.[2] Dabei leistet sie Pionierarbeit, da vorhergehende ahnliche Unternehmen eben nichts anders blieben als Versuche.

Die Verfasserin eroffnet ihre Arbeit mit einer Einleitung, worin sie allgemeine Betrachtungen, die an einem Persienbundnis interessierten Machte Europas, die Frage der konfessionellen Aufspaltung des Islams in Sunna (Sunniten) und Schia (Schiiten) und ihre Ruckwirkung auf den persisch-osmanischen Gegensatz, allgemeine Bibliographie, Quellengrundlage und eigene Arbeitsmethode darlegt.

Die eigentliche Untersuchung wird von der Verfasserin in vier Kapitel gegliedert, jedes einzelne davon behandelt jeweils eine Etappe innerhalb der europaisch-persischen Beziehungen und entspricht im großen den vier bedeutendsten Herrschern des Perserreiches aus dieser Zeit.

Als Einfuhrung zum ersten Kapitel unternimmt die Verfasserin einen Ruckblick auf abendlandische Versuche in der asiatischen Welt Stutzpunkte gegen den Halbmond zu suchen, beginnend mit den Kreuzzuglern und den Versuchen der Kurie, die Mongolen für das Christentum zu gewinnen, bis zum Vorabend des Unterganges von Konstantinopel. Leider übergeht die Verfasserin dabei mit zu großer Eile das Hauptmoment dieser Annaherungsversuche, namlich die engen Beziehungen und Verhandlungen mit Tamerlan, dessen Sieg über Bajezid I. dem abendlandischen Europa die ungeheure Bedeutung der persischen Diversion in bezug auf die werdende Macht der Osmanen offenbarte. Tatsächlich hatte die Verfasserin ihre Untersuchung hier ansetzen mussen, oder aber dem Tamerlan-Augenblick in der Einleitung großere Aufmerksamkeit einraumen müssen, da das Jahr 1453, mit dem Barbara von Palombini ihre

---

[1] Als Beispiel zitieren wir Hans Sturmberger, *Turkengefahr und osterreichische Staatlichkeit*, in „Sudostdeutsches Archiv", X (1967), S. 132—145.

[2] Als eine Erganzung ihrer Arbeit mußte das gleiche Thema aus persischer Sicht behandelt werden. Erwunschenswert erscheint uns auch eine Untersuchung der Beziehungen mittel-, ost- und südosteuropaischer Länder mit Persien zwecks gemeinsamer Schritte gegen die Osmanen.

Arbeit beginnt, keinen Merkstein innerhalb der europaisch-persischen Beziehungen darstellt. Die türkische Niederlage bei Ankara (1402), die unverhoffterweise den Todesstoß Byzanz' um rund 50 Jahre verschob und die Osmanenexpansion gegen Mitteleuropa verzögerte, zwang das Abendland geradezu, vor allem nach der Türkenpsychose, die Nikopolis (1396) hervorgerufen hatte, im ostlichen Nachbarn der Pforte einen Mitganger, ein Gegenwicht zur eigenen Turkenbelastung zu suchen. Auch einen anderen wichtigen Augenblick in der Vorgeschichte ihres Themas hat Barbara von Palombini nicht beachtet, namlich die Tatsache, daß der Friedensbruch und Beginn des Feldzuges aus dem Jahre 1444 weitgehend durch den Turkenfeldzug in Karamanien gefordert wurden. Selbstverstandlich steht es jedem Verfasser anheim, die chronologischen Abgrenzungen seiner Arbeit frei zu wahlen. Diese Freiheit ist aber relativ, da sie dadurch bedingt ist, daß diese Zeitgrenzen organische Etappen innerhalb des untersuchten historischen Vorgangs abzeichnen mussen.[3]

Nach dem kurzen einleitenden Ruckblick verfolgt Barbara von Palombini eingehend die Beziehungen des europäischen Abendlandes nach 1453 zu Persien. Selbst die Verfasserin muß bekennen, daß dieses Jahr nichts, oder sehr wenig darstellt fur die europäisch-persischen Beziehungen, die sich erst wahrend des türkisch-venezianischen Krieges (1463—1479) intensivieren, eine Zeitspanne, in der das Abendland, nach einem halben Jahrhundert von Ausschaltung und Gleichgultigkeit, seine Kontakte und Aufmerksamkeit wieder zum ostlichen Raume der Pforte hinleitet. Inzwischen entstand in diesem Raum der neue machtige Staat Uzun Hasans.

In wenigen, aber inhaltsschweren Seiten umreißt die Verfasserin den europäischen historischen Rahmen, in dem diese Beziehungen gewoben wurden, sowie alle naheren und weiteren Nebenauswirkungen derselben auf die zeitgenossische Politik und Diplomatie; mit besonders ausgeprägtem historischem Scharf- und Weitblick zeichnet Barbara von Palombini die Hauptetappen der Beziehungen Roms und Venedigs zu Uzun Hasan und deren Nebenspiele und Begleiterscheinungen. Vorerst beschaftigen die Verfasserin die Gesandtschaften Venedigs zu Uzun Hasan bis zum Fall von Negroponte[4]: 1463 Lazzaro Querini, gefolgt von einer neuen Gesandtschaft im Jahre 1465. Sodann untersucht sie viel eingehender die Beziehungen, nach diesem so folgeschweren Ereignis, zwischen Rom, Venedig und anderen christlichen Staaten mit Uzun Hasan (Gesandtschaften Caterino Zenos und Giosafat Barbaros, Paolo Ognibene und Ambrogio Contarini), bzw. anderen christlichen Bundnispartnern gegen die Osmanen (Tataren und Russen). In einem viel großeren Maße als vor dem Fall der Festigung Negroponte sah sich die venezianische Diplomatie gezwungen, Rettungslosungen aufzufinden, die von nun an die Militarkraft der Lagunenrepublik nicht mehr ubernehmen konnte. Die politisch-diplomatischen Unternehmen Venedigs im Osten verfolgten aber viel weitgestecktere und umfassendere Ziele als es aus der Darstellung der Verfasserin erhellt. Diese Unternehmen und Planungen, die alle im Strome der Beziehungen zu Uzun Hasan in Bewegung gesetzt wurden, umfaßten innerhalb weniger Jahre das ganze Schwarzmeerbecken. Dieses unternahm eben jetzt den letzten Kraftaufwand gegen seine Verwandlung in ein osmanisches Binnenmeer. Eine fuhrende Rolle innerhalb des von Venedig ins Leben gerufenen Bundnissystemsn gegen die Osmanen war der Moldau Stephans des Großen zugedacht. Leider tritt diese Rolle des moldauischen Fursten innerhalb der venezianischen Planung in der Darstellung Barbaras von Palombini nie aus dem Schatten. Wir nehmen diese Gelegenheit wahr, um diesbezuglich die Stellung der Moldau innerhalb des venezianischen Allianzsystems in ihrer vollen Bedeutung zu beleuchten. Sobald sich Mehmed II. gegen Uzun Hasan wendete, tritt Stephan der Große in Szene und beginnt seine Kampf-

---

[3] Diese Bemerkungen beziehen sich auch auf die zeitliche Schlußabgrenzung der Arbeit; das Jahr *1600* entspricht in noch geringerem Maße als *1453* den oben angefuhrten prinzipiellen und methodologischen Anforderungen.

[4] Die richtige Zeitangabe dieses Ereignisses ist diejenige von S. 16 (*1470*) und nicht *1469*, wie auf S. 15 behauptet wird.

handlungen an der unteren Donau (1473). Als Folge davon sah sich der Eroberer Konstantinopels gezwungen, einige Jahre hindurch seine Militarmacht im nordlichen Schwarzmeerraum zu konzentrieren. Venedig hatte keinen geringen Beitrag zur Schaffung dieser gunstigen Konjunktur, war es doch die letzte Karte, auf die die Republik setzen konnte. So intensivierte die Signoria auch ihre Unternehmen in dieser Richtung, wo sich fur ihre Diplomatie versprechende Perspektiven eröffneten. Eine Gesandtschaft, die die Republik 1473 an Uzun Hasan abfertigte, machte am moldauischen Furstenhofe Halt. Der Zweck dieses Abstechers verfolgte wahrscheinlich eine Abstimmung der Kriegsunternehmen der antiosmanischen Liga, die von Venedig und der Kurie eben jetzt wieder geplant wurde.[5]

Die Plänkereien zwischen Moldauern und Türken mündeten in einen großen Feldzug sobald Mehmed II. zur Einsicht kam, daß nur eine breitangelegte Aktion seinen neuen Feind ungefährlich machen konnte. Der Ausgang des osmanischen Feldzuges nördlich der Donau sollte dem Sultan eine bittere Enttauschung eintragen. (Das Heer Mehmeds II. erlitt bei Vaslui, Januar 1475, eine seiner großten Niederlagen).

Bekannterweise versuchte die venezianische Diplomatie ihre Allianzen auch unter den Nogaitataren zu suchen. Vollauf berechtigt verfahrt somit die Verfasserin, wenn sie diese Versuche Venedigs in ihre Darstellung miteinbezieht. Aber auch in diesem Punkt hätte ihre Untersuchung an Information und Verstandnis des historischen Faktums gewonnen, wenn sie die Rolle der Moldau im venezianischen Unternehmen beachtet hatte. In Wirklichkeit beschränkte sich die Rolle der Moldau nicht nur auf diejenige eines Korridors für die Tataren, so wie es aus der Darstellung Barbaras von Palombini hervorgeht (S. 31 mit Anm. 5—6), sondern das rumanische Fürstentum mußte einen besonders aktiven Anteil in der Verwirklichung der venezianischen Pläne haben.

In dieser Richtung hatte sich die Arbeit Nicolae Iorgas, *Veneția în Marea Neagră*, III, Bukarest, 1914, der Verfasserin von großem Nutzen erwiesen, da dieses Werk eine beachtliche Urkundenbeilage aus venezianischen Archiven hat. Die Kenntnis dieser Urkunden hatten Barbara von Palombini zur Einsicht geführt, daß die Diplomatie der Signoria den Tataren gegenuber sich in voller Gleichschaltung mit der moldauischen Diplomatie befand.[6] Gleichzeitig hätte dieses Werk der Verfasserin erlaubt, die Rolle und Bedeutung jedes einzelnen der ostlichen Faktoren innerhalb der venezianischen Allianzpolitik praziser einzustufen und abzuschatzen. In Wirklichkeit sah sich Venedig gezwungen, Frieden mit der Pforte zu schließen (Januar 1479), nicht etwa, weil vom Schauplatz Uzun Hasan im Jahre 1478 durch Tod abgetreten war (wie die Verfasserin auf S. 30 behauptet [7]), sondern erst nachdem sich die Hoffnungen, die die venezianische Diplomatie auf die Moldau und das Nogaireich gesetzt hatte,

---

[5] Die Gleichzeitigkeit und Abhangigkeit zwischen dem Feldzuge Uzun Hasans und demjenigen Stephans behandelte jungst M. A. Halévy, *Les guerres d'Etienne le Grand et de Uzun-Hassan d'après la „Cronique de la Turquie" du Candiote Elie Capsali (1523)*, in „Studia et Acta Orientalia", I (1957), S. 189—198. Innerhalb der Beziehungen des Chans mit dem moldauischen Fursten steht auch die Gesandtschaft Uzun Hasans an Stephan; vgl. M. A. Halévy, *Le rôle d'Isaac-Beg, médecin et ambassadeur de Uzun-Hassan en Moldavie et dans les pays voisins. Communication présentée au XV^e Congrès International d'histoire de la médecine*, Madrid, 1956.

[6] Diese Koordination der beiden Diplomatien geht mit Klarheit hervor aus den Instruktionen, die Venedig seinem standigen Vertreter neben Stephan dem Großen gab: „Nosti enim practicam nostram cum Imperatore Tartarorum... Omnia, ut diximus, tentato et facito cum participatione, consensu, voluntate, favore et auxilio Vajvodae, quem ad hoc negotium bene fore dispositum nobis sui affirmarunt oratores"; N. Iorga, *Veneția în Marea Neagră*, III, S. 50 f.

[7] Uzun Hasan wurde nach seiner vernichtenden Niederlage von Tergan (1473) fast bedeutungslos fur Venedig. Barbara von Palombini uberschatzt deshalb seine militarische Macht und politische Rolle nach 1473.

als aussichtslos erwiesen hatten. Die Bedeutung, welche Venedig der Moldau in seiner antiottomanischen Politik beimaß, erhellt aus den Anweisungen, die die Republik seinem standigen Vertreter neben Stephan gab: „... et ab vayvoda nunquam discedito sine nostro expresso mandato".[8]

Barbara von Palombini erwahnt auch den Versuch Venedigs, den Anschluß Polens an das „tatarische Projekt" zu erwirken. Die polnische Geschichtsforschung hat diesbezüglich schon wichtige Erkenntnisse erzielt und die Ausfuhrungen Barbaras von Palombini bleiben leider hinter diesen zuruck.[9]

Mit einem kurzen Überblick über die venezianisch-ägyptischen Verhaltnisse (bedingt durch das Bündnis mit Persien) klingt das erste Kapitel der Arbeit aus.

Die abendlandisch-persischen Beziehungen werden direkt erst zu Beginn des 16. Jh. wieder aufgenommen. Auf dem persischen Throne befindet sich Schach Ismail I. (1499—1524). Aus dem Abendland reichen die Kurie, Venedig und der Kaiser die Hande zu einem Bündnis gegen den *gran Turco*. Den Entwicklungsgang dieser Beziehungen verfolgt die Verfasserin im zweiten Kapitel.

Aus abendlandischer Sicht untersucht Barbara von Palombini die Notwendigkeit eines Zusammengehens mit Persien gegen die Pforte. Diese Notwendigkeit ergab sich aus der neuen Offensive der Pforte und aus der politischen Lage Europas, die ein gemeinsames Vorgehen gegen diese Offensive unmoglich machte.

Die Verfasserin wendet vorerst ihre Aufmerksamkeit den Bemuhungen Venedigs zu, mit Ismail I. engere Beziehungen herzustellen. Venedig war bestrebt, den europaischen Bundnispartnern (vor allem Moskau, Polen, Ungarn) die Perser an der Ostgrenze des Türkischen Reiches anzuschliessen. Zu diesem Zweck werden mehrere Abordnungen aus Venedig zu Ismail I. abgefertigt (Costantino Lascari, 1502,[10] die Gesandtschaft von 1510 mit ihrem Nachspiel in Ägypten und Syrien, in welchem auch Portugal eine Rolle spielt); seinerseits entsendet Ismail im Jahre 1508/9 eine persische Botschaft nach Venedig.

In einem knappen Abschnitt umreißt die Verfasserin den Glaubensunterschied zwischen Persern und Turken und dessen Nachwirkung auf das Bundniswerben um Persien vom christlichen Europa. Dabei mißt Barbara von Palombini diesem religiosen Unterschied eine untergeordnete Rolle zu, gibt aber zu, daß man daruber ein genaueres Bild gewinnen mußte.[11] Damit leitet die Verfasserin zur Berucksichtigung Persiens in den Kreuzzugsbemuhungen Roms hinüber. Die Kurie war seit Beginn des 16. Jh. um ein Zustandekommen eines Kreuzzuges

---

[8] N. Iorga, *a.a O*, S. 47, vgl. auch S. 57f. Bezuglich Uzun Hasan unterstreicht die Verfasserin die Bedeutung eines standigen Vertreters Venedigs am persischen Kaiserhofe (S. 21).

[9] Bolesław Stachoń, *Polska wobec weneckich projektów użycia Persów i Tatarów przeciw Turcji w 2 pol. XV wieku* (Die Stellungnahme Polens zum Projekt Venedigs die Perser und Tataren gegen die Turkei zu benutzen), in „Prace historyczne wydanie ku uczczeniu 50-lecia Akademickiego Koła Historyków Uniwersytetu Jana Kazimierza we Lwowie 1878—1928", Lwów, 1929, S. 147—172. Indem die Verfasserin die Verhandlungen Venedigs mit Polen untersucht, erwahnt sie auch Philipp Callimachus. Dabei ware es wunschenswert gewesen, wenn sie die neue kritische Ausgabe seiner Schrift (*De his quae a Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis historia*, ed. A. Kempfi, Warschau, 1962) eingesehen hatte. Diese Ausgabe hatte der Verfasserin auch eine genauere Datierungsmoglichkeit geboten

[10] Leider krankt die Erklärung, die die Verfasserin fur die Politik Venedigs gibt, an Widerspruchen. Auf S. 41 wird die antiosmanische Bundnispolitik Venedigs in den Jahren 1501—1502 geschildert, in dessen Zuge C. Lascari zum Schach geht. Auf S. 42—43 erklart die Verfasserin den Frieden Venedigs mit der Pforte vom 20. Mai 1503 aus der Furcht Venedigs vor seinem franzosischen Nachbarn in Mailand, der die Signoria ab 12. April 1500 bedrohte und sie zum Frieden mit Bajezid II. zwang.

[11] Dieser Glaubensunterschied uberrascht als Parallelerscheinung zur Glaubensspaltung Europas. Es wäre reizvoll zu untersuchen, ob die christliche Spaltung in Katholiken und Protestanten ein Bundnis mit Schiiten bzw. Sunniten begünstigte oder hemmte.

gegen die Osmanen bemuht. Dabei taucht immer wieder der Gedanke auf, Persien als außereuropäischen Partner zu gewinnen. Die kühnen Pläne des Papstes Julius II. scheiterten an den italienischen Angelegenheiten und den daraus erwachsenen europaischen Parteibildungen.

Sein Nachfolger Leo X. handelt im Zeichen der fur seine Kreuzzugpolitik bestimmenden Ereignisse : Schlacht bei Caldıran (1512, Niederlage Ismaıls I.) und Fall Ägyptens (1517). Unter dem Eındruck dieser Ereıgnisse sucht Leo X. das christliche Europa zum Kreuzzug gegen den „Erzfeind" zu bewegen, wobei der „Sophı" symptonıatisch als Bundnispartner auftaucht. Der Schach wiederum versucht, das Abendland gegen Selim I. und dann Soliman II. anzuspornen. Die diplomatischen Beziehungen zwischen Ismail I. und Leo X. legten den Grundstein fur zukunftige Annaherungsversuche zwischen Schach und Papst. Die Bemuhungen Leos X. scheiterten schließlich an den nach dem Tode Maximilians I. hervorgerufenen Anspruchen und Leidenschaften der europäischen Mächte. Damit trat die Türkenpolitik in Europa für einige Jahre ın den Hintergrund.

Weitere Aussichten und Hoffnungen der christlichen Staaten Europas lost der Tod Selims I. aus (1520). Man versprach sich vıeles von den Aufstanden ım riesigen Osmanenreich, gepaart mit Angriffen seitens Persiens und Europas. Dabei blieb es aber auch.

Dieses Kapitel beschließt die Verfasserin mıt der Gesandtschaft Ismails I. an Karl V. Der Gesandte des Schachs, Petrus Maronita, uberbrachte dem ungarischen Konıg und dem deutschen Kaiser Brıefe, in denen der „Sophi" ihnen zeigte, in welcher Gefahr sie schweben (vor allem Ungarn), dann gibt er seine verschiedenen Grunde fur sein Bundniswerben um dıe beiden christlichen Staaten an. Damit bereitete Ismail I. (1524 starb er) die Verbindungen seines Nachfolgers Tahmasp (1524—1576) zu Karl V. vor.

Das nachste Kapitel verfolgt die Beziehungen der abendländischen Mächte zu Persien vom Regıerungsantritt des Schachs Tahmasp bis zur Schlacht von Lepanto (1571).

Bemerkenswert ist zunachst die Antwort Karls V. auf die Gesandtschaft Ismails I. Dabei erkennen wir mit besonderer Klarheit die Schwierigkeiten diplomatischer Beziehungen des 16. Jahrhunderts. Diese hingen in sehr großem Maße vom Zufalle ab, es genügte, daß der betreffende Bote abgefangen oder getotet wurde und die Beziehungen mußten von Anfang begonnen werden ; über den Partner herrschte oft überraschendes Unwissen (Karl V. schreibt 1529 noch immer an Ismail I. !) ; andererseits trachteten die dazwischen lıegenden Turken unter beıden Partnern entmutigende Geruchte auszustreuen und sie zu ernahren

Es erubrigt sich die lange Reihe von Gesandtschaften zwischen Karl V. und seinem Bruder mit dem persıschen Hof zu berühren. Wir halten bloß fest, daß der langjahrige Krieg (1533—1555) zwischen Turken und Persern dem Abendland sehr gelegen kam und daß dıeses ın dıeser Periode nıcht so sehr an einem mılıtärischen als vielmehr an einem diplomatischen Bündnıs mit Persien interessiert war. Jedenfalls blieb Europa während des Krieges in der Persienpolitik zıemlich passiv ; sobald es aber schıen, daß der Krieg sich dem Ende nahere, fuhlte es sıch wieder beunruhigt und sann auf Abwehrmaßnahmen. Venedig, Rom, der Kaıser, Portugal oder Spanien gingen in ihrem Persienwerben von der Voraussetzung aus, daß beıde Bundnispartner zugleich gegen den *nemico commune* vorgehen sollten. Dieses erklart, weshalb Persien fur Europa an Interesse verlor, wenn es von der Pforte angegriffen und durch den Krieg geschwacht wurde.

Der Friede zwischen Persien und der Pforte (1555) ist gleichzeitıg auch ein Religionsfrieden und fallt zeıtlich genau mit dem Religionsfrieden in Deutschland zusammen. Damit trat an beiden Fronten eıne kurze polıtische Entspannung ein.

Das persische Bundniswerben erfahrt eine neue Belebung zur Zeit des Türkenkrieges Maximilians II. mit Selim II.[12] (1565—1568) und der Bundnisvorbereitungen aus dem Jahre

---

[12] Barbara von Palombini nennt diesen Sultan durchgehend Selim III. Es muß sich dabei um eınem *lapsus calami* handeln, da der Vorganger Solimans II. richtigerweise als Selim I. angegeben wird.

1570. Diese gehoren zu den großen europaischen Kreuzzugvorbereitungen des Papstes, die schließlich zum Sieg von Lepanto fuhren sollten.

Das vierte und letzte Kapitel untersucht die Beziehungen zwischen der Kurie und Persien von der Schlacht bei Lepanto bis zum Ende des 16. Jahrhunderts. Im Jahre 1570 brach der Zypernkrieg zwischen der Pforte und Venedig aus, ein Anlaß fur Pius V., noch einmal Europa zum Turkenbündnis aufzurufen. Pius V. und Philipp II. unterstützen Venedig. Der Papst aber trachtet daruber hinaus, auch andere europäische Mächte fur die Liga zu gewinnen. In den diesbezuglich gefuhrten Verhandlungen taucht der Gedanke, Persien zur Liga herüberzuziehen, leitmotivartig auf. Eine konkretere Form nahm dieser Gedanke erst nach dem Sieg von Lepanto an. Als erste Macht schickte Venedig bereits 1570 einen Boten nach Persien. Gleichzeitig trachtet die Signoria, Spanien und Portugal in dieses Persienbundnis einzuhandeln. Beide Lander lehnen ab, Spanien mit der Begründung, im westlichen Mittelmeerraum gebunden zu sein, Portugal mit der im Lande herrschenden Pest und dem Indienkrieg. Lepanto veranlaßte Pius V., einen Brief an Schach Tahmasp zu schreiben, in dem er ihn aufforderte, den Sieg der Christen auszubeuten und die Türken anzugreifen. Damit verbindet der Papst und seine Ratgeber andere Plane wie Aufstande der Christen im Turkischen Reich, Aufstande der unterworfenen Provinzen Ägypten, Syrien u. dgl.

Der Ausgang der Lepanto-Liga ist bekannt: nachdem Venedig am 7. Marz 1573 uberraschenderweise mit der Pforte Frieden geschlossen hatte, loste der Papst die Liga auf. Die Bemuhungen Papst Pius V. werden von seinem Nachfolger Gregor XIII. weitergefuhrt und ausgebaut. Venedig laßt bis zur Jahrhundertwende seine Beziehungen zu Persien ruhen. Im Vordergrund der Bundniswerben um den ständigen asiatischen Feind der Pforte steht weiterhin der Papst zu dem sich in steigendem Maße der Kaiser gesellt.

Gregor XIII. richtet sein Augenmerk auf Maximilian II., den russischen Großfursten und Polen. Von diesen Bündnissen, gepaart mit der Unterstützung Spaniens und Portugals, sowie selbstverständlich mit dem Einvernehmen Persiens verspricht sich der neue Papst Erfolge in seinen Kreuzzugplanen. Seine ganze Diplomatie bewegt sich zwischen diesen Punkten; es erubrigt sich, die Gesandtschaften[13] und Korrespondenzen Gregors XIII. und seiner Nachfolger an dieser Stelle zu wiederholen. Nach Beendigung des turkisch-persischen Krieges (1578—1590) richtete sich der turkische Angriff von 1593 an vorwiegend gegen die Ostgrenze des Habsburgerreiches. Von jetzt an tritt der Kaiser, zusammen mit der Kurie, in den Vordergrund der Persienbewerber. Gegen Ende des Jahrhunderts erweitert sich die europaische Turkenliga, deren Hauptstütze aber trotzdem Persien blieb. Die Verfasserin verfolgt aber leider diesen Abschnitt in den abendländisch-persischen Beziehungen nicht bis zu seinem Ende, sondern unterbricht ihre Ausführung mit dem Jahre 1600, mit wenig stichhaltigen Gründen und wahrscheinlich aus Vorliebe für „runde Zahlen". Aus diesem Kapitel halten wir noch die Tatsache fest, daß die verschiedenen abendländischen Machte, neben den Persienbeziehungen im Rahmen der jeweiligen Turkenligen, unabhängig voneinander mit Persien Fühlung nehmen. Innerhalb dieser Art von Beziehungen kommt es dann zwischen Portugiesen und Persern und zwischen Spaniern und Persern zu konkreten Ergebnissen, die neben denjenigen zur Zeit Uzun Hasans innerhalb der abendländisch-persischen Beziehungen allein dastehen.

Barbara von Palombini beendet ihre Arbeit mit einem *Schluß* (allgemeine Betrachtungen und Schlußfolgerungen), mit einem *Anhang* (das Persienbündnis in Flugschriften, Denkschriften und Pamphleten) und mit einem *Quellen- und Literaturverzeichnis*[14].

---

[13] Dazu gehoren auch die Reisen des Jesuiten A. Possevino. Seine Aufgaben am siebenbürgischen Hofe ubergeht die Verfasserin.

[14] Das Anmerkungsverfahren der Verfasserin ist etwas ungewohnlich. Sie gibt nicht überall Erscheinungsort und -jahr an. Im Anhang werden diese kleinen „Schonheitsfehler" nicht alle richtiggestellt, da das Literaturverzeichnis bloß auslesend ist; andere Arbeiten

So Barbara von Palombini. Im folgenden erlauben wir uns einige Beobachtungen, die sich nicht unmittelbar auf das Bündniswerben der abendlandischen Mächte um Persien beziehen, sondern auf Länder aus dem Osten und Südosten Europas, die am meisten von den Türken bedroht waren und deren Schicksal in den Bundniswerben der abendländischen Mächte einen wichtigeren Platz eingenommen hat als es aus den Ausführungen der Verfasserin hervorgeht. Diese Länder waren unmittelbar an einem Persienbundnis der Christenheit interessiert, da jeder Turkenvorstoß auf dem europäischen Festland sie am nachsten bedrohte; dieser Vorstoß konnte durch einen persischen Gegenschlag abgeschwacht oder sogar verhindert werden. Bei einem naheren Betrachten der historischen Szene Sudosteuropas im 15. und 16. Jahrhundert stellen wir eine außenpolitische Dynamik fest, die von den Kriegen der Türken mit den Persern in großem Maße abhangt. Ein Krieg der Turken mit dem ostlichen Feind schafft eine Art militärischen Vakuums im südöstlichen Europa, das die Anrainermachte auszufullen trachten. Sobald der jeweilige turkisch-persische Krieg beendet ist, gelingt es den Türken, ihre alten Positionen in Europa wiederherzutellen und von hier aus weitere Gebiete zu erobern. Diese Dynamik können wir bis tief ins 17. Jahrhundert verfolgen.

Sehr leicht laßt sich diese Waagendynamik am Beispiel der rumanischen Länder ablesen. Von Stephan dem Großen sprachen wir schon. Zu Beginn der Regierungszeit Solimans II., als auch die abendlandischen Mächte auf Aufstande der Christen im Osmanenreich, auf Erhebungen Syriens und Ägyptens sowie auf die Perserangriffe des „Sophi's" große Allianzhoffnungen setzten, trachtete auch der walachische Furst Radu de la Afumaţi die gunstige Lage auzunutzen und griff die Türken an der Donau mehrere Male an. Seine Grabinschrift spricht von 19 Turkenschlachten. Im Nachbarstaat der Moldau ist es Petru Rareş, der, nachdem Soliman II. 1533 gegen die Perser zieht, seine großangelegte Unabhängigkeitspolitik beginnt. Als der „prächtige" Sultan vier Jahre spater aus Persien zuruckkehrt, wendet er sich sogleich gegen den ungehorsam gewordenen Petru Rareş und unterjocht die Moldau. Der Türkenkrieg Ioan Vodă's fallt in die Zeit des Zypernkriegs mit Venedig. Diesmal suchte der moldauische Fürst den Krieg mit Venedig für seine Handlungen auszuspielen, suchte sich aber auch Verbündete unter den Türkenfeinden ostlich der Moldau. Das beste Beispiel der Verkettung der abendländischen Diplomatie mit Türkenbündnis, Türkengefahr und -kriegen, in denen überall auch Persien im Denken der Zeitgenossen anwesend ist, bietet der „lange Türkenfeldzug" (1593—1606) mit den Feldzügen des walachischen Fürsten Michael des Tapferen.[15] Leider steht dieser fast vollkommen außerhalb der Interessenreichweite Barbaras von Palombini.

Durch die oben angeführten Beispiele wollen wir selbstverstandlich nicht den antiosmanischen Kampf der rumänischen Lander auf die jeweiligen außenpolitisch günstigen Lagen zuruckführen und sie dadurch erklaren. Diese bildeten bloß einen Teil des internationalen Rahmens, in dem sich dieser Kampf vollzogen hat.

Das Bundniswerben der abendlandischen Mächte um Persien muß demnach u.E. aus zwei Blickfeldern betrachtet werden: Erstens aus diplomatischer Sicht, und dieses hat die Verfasserin gewissenhaft unternommen und meisterhaft dargestellt; und zweitens aus realpolitischer Sicht. Die zweite Perspektive verlangt aber das Verlagern des Schwerpunktes aus

---

hatten nach der letzten Ausgabe zitiert werden mussen, die zweite Fußnote 1 von S. 35 gehort zu S. 36; S. 74 Anm. 1. behauptet falschlicherweise vom rumanischen Historiker Ioan Ursu er sei „franzosischer Historiker". S. 77, Anm. 1 enthalt als Quellensammlung in Abkurzung ein Angabe (*Mon. Hung. Slav.*, II, S. 66) uber ein uns unbekanntes Werk. Im Quellenverzeichnis unterlaßt es die Verfasserin, diese Sammlung „aufzusiegeln". Andere Unstimmigkeiten zwischen Anm. und Verzeichnis enthält Fußnote 6 auf S. 103.

[15] Vgl. jetzt Alexandru Randa, *Pro Republica christiana. Die Walachei im „langen" Turkenkrieg der katholischen Universalmächte (1593—1606)*, Munchen, 1964 (Acta Historica. Tomus III).

dem Abendland in das Grenzgebiet zwischen Islam und Christentum. Die diplomatische Tatigkeit befindet sich im Dienste der realpolitischen.

Die Bundnistátigkeit dieses Grenzraumes (Polen, Österreich, Ungarn, der Moldau, Siebenburgens und der Walachei) mit Persien vollzieht sich selten direkt,[16] sondern vermittelt durch die abendländischen Mächte. Das Abendland wird immer aus diesem Raume auf die Turkengefahr aufmerksam gemacht. So hätte es der Leser begrüßt, wenn Barbara von Palombini innerhalb des von ihr gewahlten Themas diesem Raum eine größere Bedeutung beigemessen hatte.

Şerban Papacostea und
Adolf Armbruster

IRÈNE BELDICEANU-STEINHERR, *Recherches sur les actes des règnes des sultans: Osman, Orkhan et Murad I*, München, 1967, 250 p. (« Societas Academica Dacoromana », Acta historica, tome VII).

Nous devons à Irène Beldiceanu-Steinherr une remarquable étude portant sur 51 documents d'archives attribués aux trois premiers sultans : Osman (m. environ 1326), Orkhan (m. environ 1362) et Murad I^{er} (m. 1389).

Partant du fait que les recueils de documents ottomans sont encore rares et que la plupart des actes publiés sont dispersés dans des revues d'accès parfois difficile, l'auteur a jugé utile de former « un répertoire qui contiendrait, en ordre chronologique, tous les actes publiés, sous forme d'analyses accompagnées de notes bibliographiques et d'un commentaire » (p. 43). Bien que déjà publiés, ces documents posent cependant maints problèmes d'authenticité de datation et d'interpretation, souvent assez délicats.

Parmi les documents analysés, l'auteur a été amené à étudier 35 pièces tirées du célèbre recueil d'Ahmed Feridun,[1] le « Munša'at esselatin », présenté le 9 šavval 982 H (21 janvier 1575) au sultan Murad III. Il s'agit donc d'un recueil tardif comprenant des actes du début de l'Etat ottoman, publié au siècle passé dans deux éditions,[2] ce qui n'a pas peu contribué à sa notoriété.

---

[16] Eines der interessantesten Kreuzzugsprojekte mit Persienbundnis finden wir in de Rede, die Jan Laski am 5. April 1514 auf dem Laterankonzil hielt. Wertvolle Angaben dafur finden wir in den großen polnischen Quellensammlungen *Acta Tomiciana, Monumenta Poloniae Vaticana*; in letzterer findet sich das rumanische Projekt eines Turkenkreuzzugs und Persienbündnisses; vgl. Florin Constantiniu, *Un proiect românesc de coaliţie antiotomană din ultimul sfert al sec. al XVI-lea* (Ein rumanisches Projekt einer antiosmanischen Koalition aus dem letzten Viertel des 16. Jahrhunderts), in „Studii", V (1963), 3, S. 673—680.

[1] Sur la carrière d'Ahmed Feridun qui fut successivement secrétaire du grand vizir Mehmed Sokollu, reis-ül-kitab et nisandji, cf. Fr. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, p. 106, 108; *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1927, II, p. 100—1, cf. J. H. Mordtman, *Encyclopédie de l'Islam*, éd. B. Lewis, Leyden, 1964; Andrei Antalffy, *Munša'at al Salatin al lui Rukhsanzade Ahmed Feridun et-Tevki ca izvor pentru istoria Românilor* (Le Münša'at al Salatin de Rukhsanzade Ahmed Feridun comme source pour l'histoire des Roumains), dans « Buletinul comisiei istorice a României », t. XIII/1934, p. 5—32.

[2] *Megmu'a-i-Munša'at-i selatin*, comprenant 735 documents, parut en 1848—9; la seconde édition de 1858 comprend 840 documents dont un grand nombre sont cependant postérieurs à la date de la composition de l'ouvrage; cf. « Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft » VII, p. 460.

L'historien turc Mukrimin Khalil[3] a cependant montré que plusieurs documents de la collection Feridun sont des copies d'actes rédigés à la fin du XII^{e} siècle sous le règne des sultans du Khwarezm.

Après lui, des savants tels que Olesnicki,[4] Fr. Babinger[5] et P. Wittek[6] ont contesté l'authenticité[7] d'autres documents mais sans soumettre l'ensemble de l'ouvrage à une analyse approfondie.

Malgré les discussions suscitées, le problème Feridun subsiste et il ne pourra être résolu qu'après un examen attentif des recueils d'incha (inša) conservés dans les bibliothèques turques, ainsi que l'a très justement fait remarquer Irène Beldiceanu-Steinherr.

Il s'agit donc pour l'auteur de faire la critique de ces documents afin de départager les textes authentiques des faux. Ces derniers ne sont cependant pas dépourvus d'intérêt, vu que certains d'entre eux s'appuyent sur des faits réels, ou sur des sources disparues, sauvant de l'oubli des détails et des noms ignorés par l'historiographie ottomane, tandis que d'autres « reflètent l'esprit d'une époque » (p. 45). Pour mener à bien ce travail, l'auteur a eu recours à deux procédés : la critique du formulaire et la critique de la teneur.

La première s'est avérée souvent impossible par suite du manque d'actes dont l'authenticité ne soit pas sujette à caution. La seconde amplement présentée dans l'étude qui précède l'analyse des actes constitue la partie la plus importante et la plus originale de l'ouvrage et sur laquelle nous nous proposons d'insister par la suite.

Malgré leur nature si différente, ces actes posent des problèmes très importants sur les débuts de l'Etat ottoman, sur lesquels Irène Beldiceanu-Steinherr nous apporte des vues nouvelles de nature à réduire à des proportions modestes le rôle des premiers sultans ottomans.

L'auteur part de la remarque très juste qu'à l'époque d'Osman et d'Orkhan la structure de l'Etat ottoman ne différait pas de celle des autres émirats seldjoukides d'Anatolie. L'Etat était le patrimoine de la famille dont les membres choisissaient le chef, un « primus inter pares » (doc. 5, 6, 16), tout en se réservant le droit d'intervenir dans les questions importantes.

A cette époque éloignée, l'Etat ottoman était placé sous la dépendance de l'empire ilkhanide. Ce fait, que laissent entrevoir seulement les documents du recueil Feridun, tandis que les chroniqueurs ottomans, animés du désir de glorifier les modestes débuts de la dynastie ottomane le passent sous silence, a été prouvé par la découverte d'un manuscrit contenant le budget de l'empire ilkhanide pour l'année 751 H (11 mars 1350 — 28 février 1351).

Dans l'expansion ottomane, l'auteur distingue trois étapes. Osman, simple chef de clan, dont l'Etat se limitait à la région de Sogut, réussit à élargir les frontières non seulement aux dépens des Byzantins — comme le font croire les anciennes chroniques ottomanes — mais aussi aux dépens des beys voisins de la région d'Inonü, d'Eski Shehir de Mudurnu. Pour s'assurer la possession des régions conquises, Osman dut obtenir la reconnaissance de l'ilkhan dont l'autorité s'étendait sur l'Anatolie. La nomination d'Osman comme gouverneur d'une marche-frontière sous la tutèle de l'ilkhan représente la seconde étape, dont on ne

[3] Mukrimin Khalil, *Feridun bey muncha'ati* (La collection d'actes de Feridun), dans « Ta'rikh-i Osmani Endjumeni Medjmu'asi » (Istanbul 1923—24), fasc. 63—77, p. 161—168, fasc. 78 (nouvelle série), p. 37—46 ; fasc. 79 (n. s. 2), p. 95—104 ; fasc. 81 (n. s. 4), p. 216—226.

[4] A. A. Olesnicki, *Dva turska falsifikata XVI stoljece o kosovskom boju* (Deux documents turcs falsifiés du XVI^{e} siècle relatifs à la bataille de Kossovo), dans « Serta Hoffilleriana », Zagreb, 1940, p. 495—512.

[5] Fr. Babinger, *Beitrage zur Fruhgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien. 14—15. Jahrhundert* (Brno—Munich—Vienne, 1944).

[6] P. Wittek, *Zu einigen fruhosmanischen Urkunden*, dans « Wiener Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes », t. LVII p. 102—117 ; LVIII p. 165—197.

[7] Les études récentes donnent à penser que ces critiques étaient exagérées ; cf. Mordtman, Ménage, dans *L'Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1964, p. 902.

peut encore fixer la date. La troisième débute par le relâchement des liens qui unissaient les marches-frontières d'Anatolie à l'Empire, par suite de l'affaiblissement du pouvoir central et des changements survenus en Perse.

L'expansion ottomane ne s'est donc pas opérée uniquement au détriment de Byzance par la guerre sainte (ghaza) dirigée contre les chrétiens. Elle ne s'est pas faite non plus par des accords pacifiques avec certaines principautés anatoliennes, car l'annexion de la principauté de Hamid et d'une partie de la principauté de Germian ne s'est pas faite aussi paisiblement que l'indiquent les chroniqueurs ottomans (p. 46).

Irène Beldiceanu-Steinherr nous apporte des vues nouvelles surtout sur un problème qui la préoccupe particulièrement : la conquête de la Thrace.

Ainsi que l'avait montré naguère N. Iorga,[8] les Byzantins ont fait appel au XIV[e] siècle aux ressources humaines de l'Anatolie pour lutter contre les invasions serbes, les troubles intérieurs et la guerre civile entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène. Ce fut ainsi que les éléments turcs d'Aydın, de Sarukhan, de Karasi et même des ottomans franchirent à plusieurs reprises l'Hellespont.

L'historiographie officielle ottomane s'est attachée, par contre, à attribuer aux Ottomans la gloire de la conquête de la Thrace. Afin de ne pas la partager avec les autres émirats seldjukides d'Anatolie, et aussi pour ne pas avouer les relations des Ottomans avec les Cantacuzène, les chroniqueurs turcs éliminèrent soigneusement toute allusion à une coopération militaire et présentèrent les exploits turcs en Thrace comme des conquêtes réalisées uniquement au profit de la maison d'Osman.

Irène Beldiceanu-Steinherr s'attache à montrer que la réalité est tout autre. La conquête de la Thrace et d'une partie de la Macédoine ne fut pas le résultat de la politique d'expansion de la cour de Brousse. Elle fut l'œuvre des beys venus en Europe avant Suleyman pacha, avec lui et même après lui. Evrenos et Hadji Ilbeyi ne sont pas des généraux au service de la maison d'Osman, mais des chefs de petites formations politiques dont les paysans, grecs probablement, travaillaient la terre pour leurs maîtres turcs. La présence de kadi, de subasi et de kadi'asker prouve que ces formations politiques possédaient dès cette époque des rudiments d'administration.

La mort de Suleyman (758/1356—57) ralentit la pénétration ottomane en Thrace, Murad I étant retenu en Anatolie par sa lutte contre ses frères ainsi que par la défense des frontières orientales de l'Etat. La conquête de Gallipoli (1366) par Amédée de Savoie lui barra la route de cette région jusqu'à l'hiver de 1376—1377. L'auteur explique la confusion des chroniques ottomanes qui traitent de cette époque marquée par la prise d'Andrinople et la victoire de la Maritza, par leur souci de masquer l'interruption de la domination ottomane en Thrace en intégrant les exploits des beys non ottomans dans l'histoire de la dynastie ottomane. Ce ne fut qu'à partir de la reddition de Gallipoli, mentionnée par Nesri,[9] que Murad I étendit son pouvoir en Thrace. Il en ressort que la conquête d'Andrinople ne fut pas l'œuvre du sultan, mais celle des beys résidant en Thrace, tels que Hadj Ilbeyi, Evrenos et les Tuakhan. On ignore encore par quels moyens Murad réussit à s'imposer aux beys de Roumélie. Il est probable que l'offensive de Manuel Paléologue dans la région de Thessalonique contraignit les beys à accepter la suzeraineté de la maison d'Osman. Un passage d'Urudj dévoile les bases sur lesquelles avait été conclue cette entente aux termes de laquelle le sultan prélevait un cinquième du butin (pengyek)[10] (p. 205). Bien que Murad I fût le maître de la Thrace, son

---

[8] N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342—1362)*, « Byzantinische Zeitschrift », XV/1906, p. 181—220.

[9] F. Taeschner, T. Menzel, *Gihannuma, Die altosmanische Chronik des Mewlana Mehmed Neschris*, Leipzig, I, 1951—1955, p. 52.

[10] Cf. la récente étude d'Irène Beldiceanu-Steinherr, *En marge d'un acte concernant le pengyek et les aqıngi*, « Revue des Etudes Islamiques », Paris, 1969, n° 1, p. 23—47.

pouvoir n'était pas absolu, car les anciens beys gardaient encore certains droits. Pour élargir ses frontières aux dépens des autres Etats musulmans et assurer la domination ottomane en Thrace, Murad avait besoin d'hommes sans attaches tribales avec les beys qu'il venait de subjuguer. Sans prendre parti pour aucune des versions présentées par les chroniques d'Urudj [11] et Asikpassazade [12] d'une part, et par Idrisi [13] de l'autre, Irène Beldiceanu-Steinherr observe cependant que « ce n'est qu'au moment où Murad devint maître de la Thrace que le projet de créer une véritable armée pouvait être réalisé » et que « c'est à ce moment précis que les chroniques les plus anciennes placent le récit de la création des janissaires » (p. 206).

D'autres problèmes intéressent l'origine de certaines institutions de l'Etat ottoman. Ceux posés par le statut des terres, les fondations pieuses (wakf), les fonctions du šeikh al islam et du kadi sont discutés avec compétence dans cet ouvrage remarquable qui constitue un excellent instrument de travail de nature à intéresser non seulement les turcologues mais aussi les spécialistes de l'histoire de Byzance et du Sud-Est de l'Europe.

Cristina Bulgaru

GEORG VÉLOUDIS, *Der neugriechische Alexander. Tradition in Bewahrung und Wandel*, Munchen, 1968, X + 308 p. (Institut fur Byzantinistik und neugriechische Philologie der Universitat Munchen, « Miscellanea Byzantina Monacensia », Heft 8).

Le point de départ de cette étude d'histoire culturelle dédiée à l'évolution de l'image d'Alexandre le Grand dans la conscience du peuple grec, depuis le XV^{e} siècle jusqu'à nos jours, est un problème philologique : celui de l'histoire du texte de la version néo-grecque du roman d'Alexandre.

Au III^{e} siècle a.n.è., un anonyme d'Egypte avait composé une biographie d'Alexandre dans laquelle l'historique s'alliait au fantastique. L'ouvrage, attribué à tort à Callisthènes, compagnon d'Alexandre et auteur d'une histoire, aujourd'hui perdue, du règne de celui-ci, a fait grande fortune dans le monde hellénistique et médiéval. Il fut traduit en plusieurs langues en Orient et en Occident. Il y a plusieurs versions manuscrites de l'époque hellénistique, assez dissemblables mais qu'on peut supposer comme dérivant d'un seul prototype. La version néo-grecque du roman d'Alexandre a circulé surtout sous forme d'ouvrage imprimé. La dissertation de G. Véloudis est la première étude détaillée sur cette version.

L'auteur fait d'abord une description des manuscrits et des éditions du roman. Il n'y a que deux rédactions manuscrites en néo-grec : le Codex 400 du monastère des Météores (Metamorphosis), datant de 1640 et négligé jusqu'à présent par les chercheurs, et le Codex 49 du Musée Benakis d'Athènes, la copie d'une édition imprimée à la fin du XVIII^{e} siècle. Le roman a connu, depuis la fin du XVII^{e} siècle jusqu'en 1926, 43 éditions, dont on fait maintenant, pour la première fois, l'inventaire et la description. La version néo-grecque du roman d'Alexandre est désignée aussi par Φυλλάδα τοῦ Μεγαλέξαντρου ou seulement Φυλλάδα.

Le roman d'Alexandre est un livre populaire. Il a été sans cesse adapté aux exigences du public. Chaque version est différente de son modèle. Chacune a été enrichie de nouveaux épisodes inspirés par la tradition orale, par la fantaisie du copiste ou de l'éditeur, par leurs lectures. Chaque version a une valeur indépendante, chacune exprime une mentalité déterminée par

[11] Fr. Babinger, *Die fruhosmanischen Jahrbucher des Urudsch*, Hannover, 1925, p. 15, 21—25.
[12] Fr Giese, *Die altosmanische Chronik des Ašikpašazade*, Leipzig, 1929, p. 37, 50.
[13] Apud V. L. Ménage, *Sidelights on the Devshirme from Idris and Sadudd'n*, « Bulletin of the School of Oriental and African Studies », t. XVIII, Londres, 1956, p. 181—183.

le lieu et le moment de son élaboration. Le philologue ne tentera donc pas d'établir le texte du prototype. Une telle tentative ne saura aboutir qu'à l'élaboration d'un texte artificiel, plus ou moins arbitraire, accompagné d'un appareil critique excessif, dépassant parfois le texte même de l'œuvre. Il doit établir seulement les familles de manuscrits et les liens de parenté entre celles-ci, il doit refaire autant qu'il est possible l'histoire du texte, identifier les sources des augmentations du texte et constater les suppressions. Vient ensuite l'étude d'histoire culturelle : chaque version sera interprétée en tant qu'expression d'une mentalité. La méthode nous semble justifiée au moins d'un point de vue strictement philologique. Quant à l'histoire des mentalités, il nous semble que les différences entre les versions du roman néo-grec sont peu relevantes en cette direction. Il y a, sans doute, dans chaque version du roman des échos du milieu dans lequel elle a été élaborée. Ils ont un caractère accessoire. Un seul changement essentiel s'est produit, à notre avis, dans le texte du roman au cours des siècles : c'est sa christianisation.

Après avoir fait l'histoire du texte de la version en prose du roman néo-grec d'Alexandre, G. Véloudis étudie de la même manière, la version en vers du roman, le poème néo-grec sur Alexandre connu aussi sous le nom de Ῥιμάδα. Il n'y a qu'une seule rédaction manuscrite du poème, le Cod. Meteor. 445, datant du XVI^e siècle. De la même époque est l'*editio princeps* (Venise, 1529). Les deux versions ont un prototype commun. Il y a 14 éditions du poème, la dernière de 1805. Véloudis prépare une édition du Cod. Meteor. 445. On a cru que le poème néo-grec est une traduction du poème italien sur Alexandre (Venise, 1512). Véloudis prouve que l'hypothèse est peu fondée. Le poème a eu un modèle néo-grec en prose, une version des Φυλλάδα. La date de son élaboration serait 1500. L'auteur — Marcos Depharanas. Sur ce point l'auteur reprend, avec des arguments nouveaux, la thèse d'E. Legrand.

Selon G. Véloudis le roman en prose et le poème ne font qu'un seul livre populaire, car ils racontent, les deux, au même public le même *mythos*, ayant les mêmes fonctions sociales. Il nous semble toutefois que les fonctions sociales du livre ont été différentes, selon les lecteurs. Car ce livre populaire a été lu dans *toutes* les couches de la société néo-grecque. Pour les gens moins cultivés et pour les naïfs, pour les enfants aussi, le roman d'Alexandre était une histoire « vraie ». Pour les lettrés, pour ceux qui connaissaient Plutarque et Arrien, le roman était un joli morceau littéraire, une source de plaisir esthétique. Pour les esprits scientifiques à outrance il n'était qu'aberration (c'est le cas, au XVII^e siècle, des chroniqueurs roumains Miron et Nicolas Costin et du « stolnic » Constantin Cantacuzène qui ne voyaient dans ce livre qu'une « collection de mensonges » dont il fallait empêcher la diffusion).

Dans le troisième chapitre de son ouvrage, G. Véloudis étudie ce livre populaire du point de vue de l'histoire disons matérielle du livre et du point de vue de la sociologie de la lecture. Il fait l'inventaire des typographies qui ont imprimé le roman et le poème (italiennes, grecques d'Italie et grecques de l'Hellade), étudie les prix de vente, poursuit la diffusion du livre en Grèce et en dehors de ses frontières. Il donne aussi des informations sur la traduction du livre néo-grec en d'autres langues européennes, par exemple en bulgare (au XIX^e siècle). G. Véloudis compare les éditions et trouve qu'en 1832 et 1860 le texte a été modernisé d'une certaine manière, à la suite de la modernisation du peuple grec sous l'influence de l'Europe occidentale. Il entreprend enfin une analyse détaillée de l'univers du roman d'Alexandre (la nature, le miraculeux et son rôle, la géographie du roman, l'ethnologie, les personnes, les conceptions religieuses, la morale, la société).

Dans les chapitres suivants de sa dissertation, G. Véloudis poursuit l'évolution de l'image d'Alexandre dans la conscience des Grecs en faisant appel à d'autres témoignages que celui du livre populaire. Il analyse d'abord les recueils d'apophtegmes et d'épîtres dus aux savants grecs de la Renaissance, le livre prophétique de Pseudo-Methodies, traduit en néo-grec, au XVII^e siècle, par un certain Nicolaos, l'écrit sur l'infortune et la captivité de la Morée de Manthos Ioannou, Péloponésien émigré en Occident au XVIII^e siècle, l'épître apocryphe d'Alexandre à

Aristote, ouvrage d'origine hellénistique traduit en latin, puis en italien et enfin en néo-grec, les deux histoires d'Alexandre écrites en français par D. Gobdelas (Varsovie, 1822) et G. Manos (Genève, 1828), les premières tentatives de présenter d'une manière « scientifique » aux Grecs, la personnalité d'Alexandre. L'auteur passe ensuite à l'historiographie grecque de l'époque de la domination turque. Il analyse 28 ouvrages et fragments d'ouvrages historiques de cette période, concernant Alexandre. Il constate leur caractère fragmentaire et scolaire. Il constate aussi la ressemblance du héros de l'historiographie avec celui du livre populaire, qui reste à cette époque la seule présentation d'ensemble de la vie d'Alexandre le Grand. La chose est vraie si l'on pense aux *créations* originales en néo-grec ; il nous semble pourtant certain que les Grecs de cette période continuaient à lire Plutarque, Arrien et même Q. Curtius, pour ne parler que des auteurs de l'antiquité. G. Véloudis étudie enfin la littérature grecque de l'époque de la domination ottomane, analysant toutes les allusions qu'on fait dans cette littérature à Alexandre. L'évocation d'Alexandre ou la comparaison avec Alexandre de certains souverains sont des motifs rhétoriques très répandus. La fin de leur utilisation est soit moralisatrice soit hommagiale. Un des souverains comparés avec Alexandre est le prince roumain Michel le Brave ; l'auteur devra corriger certaines informations sur les circonstances de sa mort : il a été tué par les agents du général impérial Basta et non par les Turcs. Il est difficile de croire que les lettrés grecs vivant à la cour de Constantinople et traitant les sultans auxquels ils dédiaient leurs ouvrages historiques de « nouveaux Alexandres » ne faisaient que reprendre un motif rhétorique européen, sans vouloir flatter les conquérants. Quant à la nationalisation grecque des princes chrétiens, héros de la lutte antiottomane, par la comparaison avec Alexandre, il nous semble que la nationalisation grecque d'Alexandre lui-même est un phénomène assez récent. Pour les Byzantins et pour les lettrés chrétiens de la période post-byzantine, Alexandre le Grand n'était qu'un de ceux « du dehors », un païen, un « Grec », un étranger digne, certes, d'admiration pour ses vertus militaires.

Dans le chapitre VII de son ouvrage G. Véloudis poursuit l'image d'Alexandre dans le folklore grecque. Il y a des allusions à celui-ci dans les contes, les légendes pseudo-étiologiques et parétymologiques, dans les chants populaires et les formules magiques des Grecs. Les rapports entre le livre populaire et les créations folkloriques sont assez peu claires. Les influences seraient réciproques.

Le chapitre VIII est dédié au théâtre populaire d'ombres, *karagöz*, dont Alexandre est un des héros préférés.

G. Véloudis compare ensuite le roman d'Alexandre et celui de Digénis Akritas. Les deux traditions épiques ont une structure commune : toutes les deux racontent la « vie d'un héros » (*Heldenleben*), d'après un schéma traditionnel. La carrière des héros commence à leur âge de 12 ans et ils se meurent à 33. Les deux tuent un dragon, délivrent une femme captive, domptent un cheval. G. Véloudis s'occupe ensuite des figurations d'Alexandre dans la peinture d'église et laique. Enfin, il fait un inventaire raisonné des œuvres littéraires de la Grèce moderne consacrées à Alexandre.

Si la reconstitution du prototype philologique du roman n'est pas possible, G. Véloudis met en évidence l'archétype mythique de toutes les versions du roman. Il étudie aussi le procès de la transfiguration mythique de la vie d'Alexandre et trouve que celui-là a été favorisé par deux facteurs : 1) le caractère extraordinaire, insolite, de la vie elle-même du héros et 2) l'existence d'un riche matériel mythologique, relatif aux vies de héros dans l'actualité grecque de l'époque hellénistique. Il étudie aussi dans le dernier chapitre de son ouvrage le soi-disant complexe d'Œdipe d'Alexandre. Dans certaines versions du roman la femme du héros porte le même nom que sa mère et lui il tue, sans le savoir, son père.

Une riche bibliographie très ajournée complète l'ouvrage.

La valeur scientifique de l'étude de G. Véloudis est aussi évidente que son utilité. Se fondant sur une solide documentation, avec une connaissance approfondie des sources et

de la littérature moderne du problème, l'auteur nous conduit au-delà des limites de la philologie, dans le domaine de l'histoire littéraire, du folklore, de l'histoire des beaux-arts et du théâtre, de l'histoire des religions et de la mythologie. Il s'avère digne représentant de l'école byzantinologique et d'études néo-helléniques de Munich, où il s'est formé sous la direction de Hans-Georg Beck.

L'étude du roman d'Alexandre du point de vue des études sud-est européennes sera désormais de beaucoup plus facile. Après les études de Wesselofsky et Cartojan sur les domaines slave et roumain on a le livre attendu sur le domaine néo-grec du problème.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

Родопски народни песни. Отбрали и редактирали Анастас Примовски и Никола Примовски. Предговор: акад. Михаил Арнаудов. (Chants populaires des Rhodopes. Recueillis et publiés par A. P. et N. P. Préface : Acad. M. A.), Sofia, Народна просвета, 1968, 290 p.

Le livre dont nous nous occupons mérite l'attention des spécialistes à deux points de vue au moins. En premier lieu, parce qu'il s'agit d'un recueil zonal qui offre l'aspect contemporain de la mentalité folklorique d'une région moins étudiée sous le rapport du répertoire. La zone des Rhodopes, ainsi que le montre l'auteur de la préface, Arnaudov, de l'Académie, est une région des moins connues de la Bulgarie, en ce qui concerne le folklore. Le travail présent comprend non seulement des textes recueillis par les deux auteurs, mais aussi des matériaux se trouvant dans des archives du pays, ainsi que des matériaux publiés antérieurement. C'est leur contribution qui est cependant prépondérante. De cette façon, le livre est une importante contribution à la connaissance de la culture populaire de la zone mentionnée, étant représentatif pour le folklore de la zone. Il est certain que ce sont les chercheurs bulgares qui doivent se prononcer en ce sens. Nous ne nous occupons que du second point de vue. Celui-ci se rapporte au riche et intéressant matériel comparatif que ce livre offre au chercheurs, servant à l'élargissement et à l'approfondissement des problèmes de l'étude comparative dans l'espace de convergence culturelle du sud-est de l'Europe. C'est l'aspect qui nous intéresse en premier lieu et les considérations que nous allons faire ont justement pour but de mettre en valeur les relations culturelles sud-est européennes des matériaux contenus dans le recueil. Nous releverons spécialement les liaisons de ce matériel avec le folklore roumain et nous sommes convaincu que les spécialistes grecs, albanais ou serbo-croates sont à même de relever les liaisons spécifiques avec leur propre folklore. Le soulignement de ces relations internationales est d'autant plus nécessaire que les auteurs du recueil évitent d'une façon délibérée, dirait-on, n'importe quelle allusion comparative, même dans le cas des textes très connus, sous ce rapport, dans la littérature de spécialité. Les auteurs n'étaient pas obligés de faire une telle chose et nous ne leur reprochons pas cela comme un défaut. Nous croyons pourtant que s'ils avaient fait les mentions comparatives correspondantes, le mérite de leur travail en aurait été accru. A cause de cela c'est nous qui faisons cette opération, en nous arrêtant à 9 textes de ballade populaire qui posent des problèmes d'ordre comparatif. Nous les mentionnons dans l'ordre de leur parution dans le recueil, en faisant les renvois correspondants au catalogue des ballades populaires roumaines d'Al. I. Amzulesco — Balade populare româneşti (Ballades populaires roumaines), Buc., 1964, vol. I. Etant donné que les textes ne sont pas numérotés et ne portent pas de titre, nous les indiquerons par le premier vers.

1. Заглавил се е цар Милуш, p. 48. C'est un texte du célèbre cycle du mariage héroïque avec l'aide d'un ami (Le mariage du roi Gunther dans « Das Nibelungenlied »). Pour les Roumains, le motif est passé dans le répertoire d'Amzulesco à la p. 120—121, n° 21, sous le titre « Letinul bogat » (Le riche Franc), et compte 20 variantes. Le matériel est connu dans les régions du sud de notre pays (le Banat, l'Olténie, la Valachie, la Dobroudja et la Moldavie du Sud). Il a été étudié chez les Roumains par B. P. Hasdeu — Negru Vodă. Un secol şi jumătate din începuturile statului Ţării Româneşti (Negru Vodă. Un siècle et demi des débuts de l'Etat de Valachie). Etymologicum Magnum Romaniae, tome IV, 1898. Voir pour cela notre étude : *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie. XIXe siècle*, « Rev. études sud-est europ. », 6 (1968), n° 1, p. 125—126. La littérature internationale comprend des études de M. Halanski, Mirko Simonović, Victor Jirmounski et plus récemment de Dagmar Burkhart qui lui consacre un chapitre spécial dans son travail fondamental *Untersuchungen zur Stratigraphie und Chronologie der südslavischen Volksepik*. Munchen, 1968, p. 94—150. Il est important à retenir que la grande majorité des versions et des variantes rattachent le sujet au nom de Jean Huniady (Janko vojevoda, Sibinjanin Janko, Jankul junak ; dans les variantes roumaines Iancu-vodă).

2. Пейни ми, пейни, Петкано, p. 114. C'est un simple fragment d'une autre ballade danubienne, très répandue, du cycle de « la femme infidèle ». Elle se trouve dans le catalogue d'Amzulesco à la page 210, n° 286 sous le titre de « Ghiţă Cătănuţă », où l'on donne 69 variantes, le texte étant l'un des plus connus dans les derniers cent ans chez les Roumains. Nous connaissons cependant encore 21 autres variantes se trouvant dans différentes publications périodiques, ce qui relève le nombre des variantes roumaines au chiffre de 90. Une étude très poussée a été consacrée à ce motif par le chercheur serbe Radosav Medenica (Бановић Страхиња у кругу варијаната и тема о невери жене у народној епици. Belgrade, 1965, p. 150—162, sous le titre «Певања кроз гору»). Comme nous l'avons montré dans notre note critique du livre du savant serbe (« Rev. études sud-est europ. 5 (1967), p. 641), ce sujet a été étudié chez les Roumains par Ovidiu Bîrlea — *Cîteva considerațiuni asupra metodei filologice în folcloristică* (Quelques considérations concernant la méthode philologique dans le folklore), « Revista de folclor », 2 (1957), n° 3, p. 10—20).

3. Имала е майка, p. 153. Variante complète et expressive du cycle sud-est européen du « voyage du frère mort ». Il s'agit, en réalité, du célèbre motif « Lenore », en version locale sud-est européenne. Les recherches ont montré que ce motif s'est concrétisé en deux formes littéraires différentes : dans le nord et dans l'ouest de l'Europe, il s'agit du voyage du fiancé mort, tandis que dans le sud-est de l'Europe il s'agit du voyage du frère mort. Sur le territoire de la Roumanie, ces deux formes poétiques ont longtemps combattu entre elles et c'est la version sud-est européenne qui en est sortie victorieuse, non sans garder assez des traces de la seconde forme. La littérature à ce sujet est très riche, réunissant des noms prestigieux comme T. Maretić, J. Máchal, K. Dieterich, I. Sozonović, A. N. Veselovski, W. Wollner, J. Psicharis, N. G. Politis, V. Jirmounski, I. D. Schischmanow. Le motif a été étudié chez les Roumains à deux reprises, par D. Caracostea (*Lenore. O problemă de literatură comparată şi folklor*, Buc., 1929) et récemment par Gh. Vrabie — *Călătoria fratelui mort sau motivul Lenore în folclorul sud-est european* (Le voyage du frère mort ou le motif Lenore dans le folklore sud-est européen). *Limbă şi literatură* 3 (1957), p. 257—294. C'est d'ailleurs le seul texte pour lequel les auteurs du recueil mentionnent l'étude de Schischmanow (p. 270—271), en citant les résultats de l'étude de celui-ci qui n'avait connu, de son temps, que 5 variantes roumaines. Le motif est pourtant beaucoup plus répandu chez les Roumains. Le catalogue d'Amzulesco, p. 123, n° 26, connaît 20 variantes de toutes les régions de notre pays.

4. Нарочел Стоян, порочел, p. 167—168. Variété typiquement sud-est européenne du motif de la « preuve de l'amour ». En effet, ce motif connaît 5 versions poétiques différentes : a) le motif du rachat (« die Losgekaufte ») dans lequel on parle d'une jeune fille enlevée

par des pirates, qui demande aux parents les plus proches de la racheter. Tous refusent et ce n'est que son amoureux, lorsque son tour vient d'être sollicité, qui accepte de la délivrer; b) le motif du sauvetage de la noyade, dans lequel la jeune fille, dans la situation réelle ou simulée de se noyer, n'est pas sauvée par sa parenté de sang, mais par son bien aimé; c) le motif de la cession des années de vie (« das Liebesopfertodmotiv », die Sage von Alkestis), où le fiancé ou la fiancée, mort ou morte, ressuscite grâce aux années de vie cédées volontairement par le partenaire nuptial et non par les parents de sang; d) le motif de la mort simulée (« Seduction by feigned death. The girl comes to the man's wake or funeral»), dans lequel l'un des amoureux fait semblant d'être mort pour mettre à l'essai l'amour de son partenaire et e) le motif du serpent caché dans le sein, dont nous nous occupons ici. Parmi les 5 versions littéraires du motif universel, celle marquée au point a) se rencontre chez les peuples germaniques, chez certains peuples slaves et chez les peuples méditerranéens; les autres, de b) à e), se rencontrent chez les Roumains (b) dans les cantiques de Noël, c) dans les contes d) et e) dans les ballades) et presque chez tous les peuples balkaniques aussi. Nous voulons mentionner ici une chose encore inconnue dans la littérature de spécialité, que la plus ancienne version du motif c) (Alceste) que nous connaissions provient du monde oriental et se rencontre déjà dans le Mahābhārata (édition H. Fauche, Paris, 1863, p. 102—106), contaminée, au début, avec la légende de la mort d'Eurydice et sans l'idée de prédestination. Le motif du serpent dans le sein est connu par les Roumains, les Bulgares, les Serbo-Croates et les Hongrois. A la différence de la version roumaine, où le point culminant de la pièce est exclusivement artistique étant dû à un miracle produit au cours du développement de l'action (la transformation du serpent en ceinture d'or, récompensant ainsi la foi et le dévouement de la bien-aimée), chez les Serbo-Croates le motif qui apparaît expressément est celui de « la preuve de l'amour » (le jeune homme cache dans son sein un collier d'or ou une ceinture précieuse, prétextant qu'un serpent serait entré dans son sein). Il met ainsi à l'épreuve l'amour de sa parenté directe et de la femme aimée. Ce motif n'a pas été encore étudié comme on l'a fait pour le premier (Erich Pohl) et le troisième (G. Megas). Chez les Roumains, cette ballade est aujourd'hui une des plus répandues. Dans le catalogue d'Amzulesco, on la trouve à la p. 197—198, n° 242 et connaît 38 variantes de tout le pays. Si on compte aussi les 22 variantes se trouvant dans les périodiques, on voit que c'est un sujet de prédilection, dans le dernier siècle, chez les Roumains. Le motif a d'ailleurs connu deux adaptations littéraires: les poètes H. Grandea en 1861 et Georges Coşbuc en 1899.

5. Токе Тодору, Струма невесто, p. 182 — 183. Variante du célèbre motif du « sacrifice de l'emmurement », dont la littérature est réellement impressionnante. Nous mentionnons que rien que chez les Roumains on a rédigé jusqu'à présent 12 études à ce sujet (Al. Odobesco, L. Şăineanu, I. Popovici, P. Caraman, M. Eliade, D. Caracostea, O. Papadima, M. Pop, G. Habenicht, I. Taloş, A. Fochi, G. Ciompec) et le motif est arrivé à être considéré comme l'un des 4 mythes d'une tradition littéraire autochtone, adaptée surtout dans la dramaturgie roumaine du dernier siècle, la pièce de Lucien Blaga étant à remarquer spécialement. Nous rencontrons ce motif dans le catalogue d'Amzulesco à la p. 184—185, n° 120, en 14 variantes, mais I. Taloş en a publié de nouvelles. La variante publiée dans le recueil dont nous nous occupons est intéressante par les suggestions qui semblent venir de la direction de la version néo-grecque du motif. Les auteurs du recueil publient, dans les notes (p. 277) encore une variante, beaucoup plus réalisée du point de vue artistique que leur propre variante — et nous aurions désiré qu'ils aient procédé inversement — variante recueillie par Liliana Bogdanova, qu'ils n'accompagnent pas des détails nécessaires (il manque la date où la pièce a été trouvée et le n° d'archives où elle est conservée). La variante de Liliana Bogdanova comprend encore plus de suggestions venues de la version néo-grecque correspondante. Ceci semble montrer que dans la zone des Rhodopes une importante influence sur ce texte s'est exercée de la part de la version néo-grecque. Il est intéressant de signaler ici que,

dans le cas de la pièce discutée, les auteurs du recueil ne font pas des renvois — comme dans le cas du motif « Lenore » — à la littérature comparative bulgare, bien que l'étude compétente concernant ce motif ait été rédigée par M. Arnaudov lui-même, l'auteur de la préface du livre présent.

6. Учи ма, майчо, учи ма, p. 213. C'est le motif de la mort simulée afin de mettre à l'épreuve l'amour du jeune homme aimé, du cycle « la preuve de l'amour » dont nous avons déjà parlé. Le motif se rencontre chez les Roumains très rarement. Dans le catalogue d'Amzulesco (p. 206, nº 266), il n'apparaît qu'une seule fois, à l'extrémité nord de notre pays (le Maramureş), donc à la plus grande distance possible de la Bulgarie. La seule chose que nous puissions encore mentionner ici est le fait que le sujet a reçu chez les Roumains une adaptation littéraire : il a été traité par le poète G. Coşbuc, dans sa jeunesse.

7. Израсли са два фидане, p. 218. Il s'agit, de nouveau d'un motif de grande célébrité, celui « des arbres enlacés » ou « des fiancés malheureux » (Tristan et Yseut). Le motif est assez fréquent chez les Roumains. C'est ainsi que dans le catalogue d'Amzulesco (p. 201, nº 246), on en donne 9 variantes et on connaît encore 23, dans les périodiques. Le folkloriste roumain Arthur Gorovei a lui aussi contribué à la littérature du problème. La variante bulgare publiée dans ce recueil est intéressante parce que la vengeance des parents par rapport à l'amour illicite des enfants va jusqu'au paroxysme : même après la mort des deux jeunes gens, leurs mères ne leur pardonnent point et coupent les arbres enlacés qui avaient poussé sur leurs tombeaux.

8. Имала, майка, имала, p. 246 — 250. Variante complète et expressive, typique de la version bulgare du motif « le retour du mari à la noce de sa femme ». Le sujet est vénérable par son ancienneté (l'Odyssée) et remarquable par les adaptations littéraires ultérieures (Eschyle, Euripide, Boccaccio, Tennyson, Balzac, Zola, Maupassant, Joyce, etc.). Chez les Roumains, le motif paraît être très ancien, car l'on connaît jusqu'à présent 121 variantes complètes, 42 fragments et 55 informations de circulation. La plus récente étude relative à ce motif nous appartient (*Die rumanische Volksballade „Uncheşeii" und ihre sudosteuropaische Parallelen. Das Thema der Ruckkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau.* Rev. études sud-est europ., 4 (1966), p. 535—574), où les versions roumaines ont été analysées comparativement aux versions bulgares, serbo-croates, albanaises et néo-grecques.

9. Скарали са се, скарали, p. 250—254. C'est une ballade qui, dans le folklore bulgare, d'après ce que nous savons, fait partie du cycle de la prédestination et qui chez les Roumains circule assez rarement et surtout dans les parties du sud du pays. Dans le catalogue d'Amzulesco (p. 220—221, nº 304), ce sujet apparaît en 18 variantes.

Nous venons de passer en revue, sommairement, les 9 textes qui peuvent susciter d'intéressants commentaires comparatifs et notre notre montre ombien le travail que nous analysons aurait gagné si les auteurs du recueil avaient essayé d'accompagner les textes de notes comparatives détaillées et documentées, évitant aux autres l'obligation de les compléter. Le chapitre de notes qui accompagne le recueil (p. 255—281) est d'ailleurs la partie faible du travail. Ces notes, en dehors du fait qu'elles ne contiennent pas de détails comparatifs, à part un seul cas, sont rédigées avec assez d'inconséquence, car les détails nécessaires à une bonne compréhension des textes manquent souvent.

Malgré tout ceci, le recueil demeure une importante contribution à la connaissance du répertoire contemporain d'une zone moins connue de la Bulgarie. C'est justement parce que nous le considérons comme une remarquable apparition éditoriale, que nous nous en sommes occupé.

Adrian Fochi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : HARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.) ; RADU CONSTANTINESCU (R. C.) ; ANDREI PIPPIDI (A. P.) ; ALEXANDRU DUȚU (A. D.) ; GHEORGHE CRONȚ (G. C.) ; LIVIU P. MARCU (L. P. M.).

Dicționarul limbii române (*DLR*). Serie nouă. Tomul VII, partea a 2-a, litera *O* (Dictionnaire de la langue roumaine. Nouvelle série. Tome VII, 2[e] partie, lettre *O*). Bucarest, Ed. Academiei, 1969, 400 pp.

La parution du grand dictionnaire de la langue roumaine continue avec régularité. A rectifier dans le présent volume l'étymologie proposée du mot *oaste* « armée » : il ne dérive pas du substantif masculin *hostis* « ennemi », mais du substantif féminin *hostis* « armée » (deux exemples du VI[e] siècle : Greg. Tur. *Hist. Franc.* II 32, p. 95, 13 *quo consilio accepto, hostem patriae redire iubet ad propria* ; Greg. Magn. *Epist.* 2, 32 *huc perrexit ipsa hostis*). Pour tous les termes, mais surtout pour la terminologie administrative, le dictionnaire se doit absolument d'enregistrer les attestations les plus anciennes possibles, ce qui permet de suivre l'ancienneté des différents courants de culture. Voici une série de cas où nous sommes à même de citer des témoignages plus anciens que ceux du présent volume : *obcină* Varlaam (1645), (mais voir « Uricariul », XIV, p. 172 *obcinele ceale bune* (en 1627) ; *odaie* Biblia (1688), mais voir « Uricariul » V, p. 212 *cu loc de țarină și de fînaț să fie de odae* (Moldavie, en 1601) ; *Doc. Rom.* IV A, p. 100 *o moară și o casă și un loc de odae în țarină acolo* (en 1617) ; *olac* Herodote (1645), mais voir *Doc. Rom.* I B, p. 37 *cai de olac* (en 1602) ; *olovină*, XIX[e] siècle, mais voir *Viața lui Nifon*, p. 123 *povarnă de olovină* (en 1662) ; *osmanlîu*, XIX[e] siècle, mais voir M. Costin, *De neamul moldovenilor*, p. 44 (en 1691). Certains vocables ont été complètement passés sous silence : *obrucenie* « fiançailles », *Îndreptarea legii*, p. 561 *să se facă obrucenia și nunta* (Tîrgoviște, en 1652) ; *ocnăcesc* (dérivé de *ocnă*), *Doc. Rom.* IV B, p. 155 *nu iaste sat ocnăcescŭ, ce iaste hotar mănăstirescŭ* (en 1622) ; *oglașen*, *Îndreptarea legii*, p. 569 (Tîrgoviște 1652) *carele iaste oglașen și va fi îndrăcit* ; *Mystirio*, p. 342 (Tîrgoviște, 1657) *a doua zi să-i facem oglașeni* ; *orujnic*, titre de dignitaire, *Surete și izvoade* III, p. 222 *Ștefan vel orujnic* (Jassy, en 1642), *Gheorghe Hajdeu vel orăjnic*, *Surete și izvoade* V, p. 102 (Moldavie, en 1684).

H. M.

I. COTEANU, *Morfologia numelui în protoromână (româna comună)* (La morphologie du nom en protoroumain (roumain commun). Bucarest, Ed. Academiei, 1969, 160 pp.

Les problèmes abordés par le Pr I. Coteanu, et surtout celui de la genèse de l'article en roumain, sont parmi les plus épineux et les plus compliqués. En analysant d'une façon pertinente un grand nombre de faits et en avançant certaines suggestions ou solutions non dépourvues d'intérêt, l'auteur a réalisé une petite synthèse très utile.

Je me bornerai à quelques observations de détail, qui ne modifient pas les conclusions de l'auteur. *Torna, fratre* (p. 21) « demi-tour, camarade » est une formule de commandement militaire; par « langue locale ou maternelle » on entend le latin. Ces mots ne permettent pas de prouver la présence du parler aroumain dans les montagnes de l'Hémos. Le numéral *do* « deux » (p. 33) est attesté au VI^e siècle chez Oribase et la forme *dui* (p. 154) en l'an 907 en Italie (« Archivium Latinitatis Medii Aevi » X, 1935, p. 187). Des nominatifs du type *bovis* (Petrone, 6, 2, 13), *lacte* Plaute (*Bacch.* 13; *Men.* 1089), Accius, Caecilius, Cato, *Res rust.* 150, 1), *lentis* (biblique, III^e siècle) *carnis* (Liv. Andr. fr. 39 B, H. Ronsch, *Itala und Vulgata*, Marburg, 1875, p. 263), *salis* (Varro chez Nonius 223, 17; Columella 8, 6, 2) montrent que les anciens nominatifs monosyllabiques avaient disparu depuis bien longtemps de la langue parlée : ce n'est donc pas le cas de les faire entrer en ligne de compte dans les discussions sur le roumain commun. En latin sont attestées les formes *illui* et *illo*; elles ont longtemps coexisté, très probablement jusqu'à nos jours, dans les formes roumaines *lui* et *lu*. La tentative de contester la présence de la forme *lui* en roumain commun n'est pas convaincante. Il existait une différence entre le nominatif pluriel *casae illae* > *casele* et le datif singulier *casae illaei* > *casei*, fait qui a entraîné en roumain des résultats différents. Il n'est pas nécessaire d'abandonner la vieille explication et d'en appeler à *illi* (au lieu de *illaei*). Les formes *doa, dua* apparaissent dans les inscriptions; de même la forme d'accusatif pluriel *doas* (CIL V, 8776, Italia). Il est intéressant de noter que ce qu'on appelle ordinairement calque d'après les langues slaves (la formation des numéraux de 11 à 19) connaît en roumain une plus grande extension que dans les langues slaves (en aroumain aussi les numéraux de 21 à 29). Le procédé apparaît sporadiquement en grec aussi à partir du I^er siècle de notre ère : Fl. Josèphe, *Bell. Iud.* I, 4, 8 <106> ἑπτὰ πρὸς τοῖς εἴκοσιν; II 9, 5 <180> δύο πρὸς τοῖς εἴκοσιν; Arrien, *Tact.* 5,5 δύο ἐπὶ δέκα; Théophyl. Simocatt. VI, 6 πέντε πρὸς δέκα; Mihch. Psellos, *Chron.* II, 37 δύο πρὸς πεντήκοντα; J. Classen, dans Theophanis *Chronographia*, Bonn, 1839, vol. I, p. 146, utilise un procédé similaire pour exprimer en latin le numérel ordinal « dix-neuvième » : *Gothi Pannoniam primum adepti, mox nono supra decimum imperii anno... Thraciae regiones incoluere...* Or ni le grec des I^er —XII^e siècles ni Classen ne disposaient de modèles slaves. Ce n'est pas exclu que ce procédé ait pris également croissance dans le latin parlé.

H. M.

RUDOLF RIEDINGER, *Pseudo-Kaisarios. Überlieferungsgeschichte und Verfasserfrage*, München, Beck, 1969, IX, 471 pp. (Byzantinisches Archiv, 12).

Les dialogues attribués erronément à Césaire de Nazianze, frère du célèbre théologien Grégoire de Nazianze (330—390), ont soulevé aussi la question des « Slaves danubiens »; certains historiens ont affirmé que les indications offertes par cette source démontrent une présence des Slaves sur le Danube au commencement du V^e siècle. La datation précise de

cette œuvre réclamait un examen approfondi de son contenu et de la tradition manuscrite.

Après dix années de travail assidu, R. Riedinger a abouti aux conclusions suivantes : l'anonyme à qui l'on doit les dialogues aurait été un moine et il les aurait écrits entre les années 550 et 560 ; bon connaisseur de la Bible, il était au courant des polémiques religieuses de son temps. L'analyse des idées et du style de son œuvre permet de l'encadrer dans la seconde moitié du règne de l'empereur Justinien. La mention des Slaves et des Lombards sur le Moyen-Danube et sur le Bas-Danube concorde avec toutes les informations dont on dispose et semble naturelle.

Cette étude s'impose aussi par son côté méthodologique. Ordinairement on requiert du philologue une bonne connaissance des manuscrits, des idées et de la langue de l'auteur qu'il étudie ; mais les réalités de chaque époque historique sont extrêmement complexes : le chercheur est obligé , par conséquent, de franchir les limites de sa discipline et de faire appel aux sciences apparentées, et même à l'ensemble des connaissances portant sur une période donnée de l'histoire. Le livre de R. Riedinger en est un exemple ; le lecteur y trouve non seulement une analyse des dialogues du Pseudo-Césaire et de leur tradition manuscrite mais aussi un aperçu des courants d'idées aux V^{e} et VI^{e} siècles.

H. M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0 £ ; 8,— $, 40, — F. F. 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve,** Tirana ; ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import,** Leipzig 701, Leninstrasse 16 ; ■ R. P. de BULGARIE, Hemus Place Sleweikov, 11, Sofia ; ■ R. P. DE CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B. 88, Pékin ; ■ R. P. D. CORÉENNE, **Chulphanmul,** Phenian ; ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex,** Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ; ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra,** P.O.B. 149, Budapest 62 ; ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ; ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch,** Ul. Wronia 23, Warszawa ; ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia,** Ve Smeckach 30 — Praha II ; ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moskva G-200; ■ R .D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao,** 32 Hai Ba Trung, Hanoï ; ■ R. S. F. YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenka Knjiga,** Terazije 27, Belgrad ; Prosveta 16/I, Terazije, Belgrad ; **Forum Voïvode Misica,** Novi Sad ; ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter** S.A., Alsina 500, Buenos Aires ; ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.,** Distributors 168—174, Day Street, Sydney ; ■ AUTRICHE, **Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt** GmbH, 1200 Wien, Höchstädplatz ; ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier** 5, Place St. Jean-Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22. Rue du Persil, Bruxelles ; ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.,** Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ; ■ COLOMBIE, **Libreria Buchholz Galeria,** av. Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá ; ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard,** Noregade, 6, Kobenhavn ; ■ ESPAGNE, **Libreria Herder,** Calle de Balmès 26, Barcelona 7 ; ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N. Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanec Ave., St. Louis Missouri 63105 ; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ; ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ; ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur, Paris II, Europériodiques S.A. 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ; ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.** Dennington Estate, Wellingborough, **Northants Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W. C. 1 ; ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.**, P.O.B., 1136 Tel-Aviv ; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ; ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiane Sp.** A. Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ; ■ JAPAN, **Nauka Ltd.** 30—19 Miami — **Ikebukuro 2 chome Toshima Ku,** Tokyo ; ■ PAYS-BAS, **N. V. Martinus Nijhoff,** P.O.B. 269, **Den Haag** ; **Swetz & Zeitlinger,** Keizergracht 3471—487, Amsterdam C. ; ■ NORVÈGE, **Trygqve Juul Moller-Boekhandel** Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ; ■ R. F. d'ALLEMAGNE, **Kuban & Sagner,** P.O.B. 68 München 34 ; **Presse Vetriebsgesellschaft** GmbH, 6 Frankfurt/Main Börsenstrasse 13—15 ; **Kunst und Wissen, Erich Biber** P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ; ■ SUISSE, **Pinkus & Cie** Forschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Berne,** P.O.B. 397, 300 1 Berne.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1970

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1848** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», III, 1965, 468 p., 38 lei.

BUCUR MARIN, **Documente inedite din arhivele franceze privitoare la români în secolul al XIX-lea**, t. I, 1969, 362 pp., 16,50 lei.

* * * **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

* * * **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.

GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; II^{e} vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; III^{e} vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IV^{e} vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^{e} siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.

OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection «Biblioteca istorică», XX, 1969, 460 p., 27 lei.

OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.

PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^{e} siècle), II^{e} vol., 1968, 862 p., 48 lei.

RUSSU I. I., **Illirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection «Biblioteca istorică», XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.

STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^{e}—XVII^{e} siècle)), 1968, 316 p., 21 lei.

STROESCU SABINA CORNELIA, **La typologie bibliographique des facéties roumaines**, 1963, t. I, 1—922 pp. ; t. II, 923—1769 pp., 84 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^{e} éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.

VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^{e} vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VIII*, 2, P. 177 — 398, BUCAREST, 1970

I. P. „Informația" c. 5227

43456

Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII - 1970

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII-1970

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VIII 1970 N° 3

SOMMAIRE

Page

Les Gênois dans la mer Noire

P. RACINE (Strasbourg), Le marché gênois de la soie en 1288 403

Voyageurs et réalités sud-est européennes

PAUL CERNOVODEANU, Le voyage de Henry Cavendish dans les Balkans au cours de l'année 1589 419

ВАЛЕРИАН МАЧАРАДЗЕ (Tbilisi), Грузинский путешественник XVIII века Иона Гедеванишвили о Молдове и Валахии 435

G. F. CUSHING (London), Dr. Dalloway's Itinerary 461

Relations littéraires

NESTOR CAMARIANO, Constantin Dapontès et les Principautés Roumaines 481

ELENA SIUPIUR, Les relations littéraires roumano-bulgares pendant la période 1878—1916 (I) 495

Textes et documents

ALEXANDRU DUŢU, An Interpreter of South-East European History: Titus de Moldavia 517

C. VELICHI, Les relations roumano-grecques durant la période 1866—1879 525

Comptes rends

E. E. LIPŠITZ, Эклога. Византийский законодательный свод VIII века (*Gh. Cronț*); E. KRIARAS, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100—1669, t. I[er] (*H. Mihăescu*); «Mëshari» i Gjon Buzukut (1555) (*H. Mihăescu*); DIMITAR ANGHELOV, Богомилството в България (*C. Velichi*); BISTRA TSVETKOVA, Паметна битка на народите (*C. Velichi*); P. K. ENEPEKIDES, Ἀλέξανδρος Ὑψηλάντης. Ἡ αἰχμαλωσία τοῦ εἰς τὴν Αὐστρίαν 1821—1828 (*Max D. Peyfuss* — Wien); Probleme der Franzisko-Josephinischen Zeit 1848—1916 (*C. Nuțu*) 549

Notices bibliographiques 565

Livres reçus 589

LE MARCHÉ GÊNOIS DE LA SOIE EN 1288

P. RACINE
(Strasbourg)

A partir du XII^e^ siècle, le commerce méditerranéen, sous l'impulsion des marchands des ports italiens (Gênes, Pise, Venise), draine vers l'Occident une quantité toujours accrue de produits orientaux. De ces produits orientaux, les épices sont assurément les mieux connus, mais certaines matières premières textiles, notamment la soie, sont importées en Occident. Le développement des industries textiles dans les villes italiennes au cours du XIII^e^ siècle provoque un appel croissant de ces matières premières que le sol italien se révèle incapable de fournir. Malgré le développement de la culture du mûrier, en Sicile par exemple ou dans certaines zones du sud de l'Italie, les ateliers lucquois et toscans ne peuvent voir leurs besoins satisfaits. D'autre part, les produits élaborés par ces ateliers contribuent au renversement de la balance commerciale Orient — Occident au profit de l'Occident. En effet, les soieries italiennes constituent au XIII^e^ siècle un produit d'exportation en direction des pays musulmans d'Orient, à côté des fameux draps flamands. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir s'intéresser à ce commerce de la soie quelques-unes des grandes « societates » bancaires du XIII^e^ siècle, qui fixées à Gênes, s'y livrent à un fructueux trafic. Les marchands gênois, qui en 1261 ont réussi, grâce au traité de Nymphée, à s'installer en maîtres à Constantinople, et de là dans la mer Noire à Caffa et la Tana, dominent les points d'arrivée de ce produit précieux qu'est la soie. Les caravanes qui viennent d'Asie, où les Mongols font régner une relative sécurité, débarquent sur les bords de la mer Noire leur cargaison dont viennent prendre livraison les marchands gênois, qui en revendent ensuite les produits aux représentants des grandes « societates » lombardes. Le voyage de Marco Polo devait prouver que

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VIII*, 3, P. 403–417, BUCAREST, 1970

les marchands italiens avaient assez d'audace pour aller chercher eux-mêmes les produits de luxe que réclamaient une consommation et une production toujours accrues en Occident. L'exemple de la soie est un témoignage de cette pénétration européenne à travers les steppes de la Russie méridionale vers les pistes qui mènent aux lieux de production de cette matière première : les cartulaires notariés que conserve l'Archivio di Stato de Gênes [1] vont nous permettre d'illustrer pour l'année 1288 les grands aspects de ce trafic de la soie sur la place de Gênes.

L'on sait la richesse en documents notariés entreposés aux Archives de Gênes. Certes ne nous est parvenue qu'une partie sans doute faible de ces actes que faisaient dresser par les notaires gênois les marchands italiens trafiquant à Gênes, et par là même notre documentation des affaires commerciales reste lacunaire. Pourtant, il est des années où cette documentation reste fort large, et pour l'année 1288, par exemple, les cartulaires du notaire Enricus Guglielmus Rubeus (Enrico Guglielmo Rosso) se révèlent fort riches pour tout ce qui concerne soit les changes sur les foires de Champagne, soit les achats de matières premières, soit les contrats de commande [2]. Ce notaire nous est fort mal connu. Les premiers documents que nous possédions de sa main datent de 1271, mais nous n'avons pas une suite continue de cartulaires qui puisse jalonner son activité de 1271 à 1304, dernière année où nous le voyons instrumenter. Les années 1288, 1291, 1293, 1294 sont celles pour lesquelles nous avons la plus grande richesse documentaire. Pour l'année 1288, les documents que nous livrent les cartulaires qui nous sont parvenus s'étendent sur à peu

---

[1] Un inventaire des cartulaires notariés des XII[e] au XIV[e] siècles donne les indications fondamentales :

Archivio di Stato di Genova,
Cartolari notarili genovesi 1—149,
2 volumes, Rome, 1956, 1961.

[2] Les principaux cartulaires renfermant les actes instrumentés par Enricus Guglielmus Rubeus sont les suivants :

N°	76 :	foglios	107—110, 138—141	
	105 :	„	185—212	tous deux pour l'année 1271
N°	111 :	„	35— 72 pour l'année 1275	
N°	93 :	„	89—166 pour l'année 1282	
N°	120/II :	„	47— 92	
	94 :	„	177—197 et 232—253	
	10 :	„	23— 56	
	131 :	„	50—169	tous quatre pour l'année 1288
N°	64 :	„	1—248	
	120/II :	„	146—193	
	131 :	„	1— 49	tous trois pour l'année 1291
N°	93 :	„	217—265	
	109 :	„	173—270	
	120/I :	„	133—143 et 163—173	tous trois pour l'année 1293
N°	135 :	„	1— 46 pour l'année 1294	
N°	137 :	„	105—139 pour les années 1302—1304	

Les cartulaires sont cités d'après le n° porté dans l'inventaire cité ci-dessus.

près l'ensemble de l'année ; ils permettent ainsi d'établir un tableau que l'on peut espérer relativement proche de la réalité pour le marché de la soie. Instrumentant sur la « platea Malocellorum » ou « ante stacionem Malocellorum », ce notaire était installé au cœur commercial de la Gênes du XIII^{e} siècle, et ses actes révèlent que sa clientèle se recrutait parmi les plus grandes familles gênoises et « lombardes ». Ainsi nous transporte-t-il dans le tourbillon même des affaires dont il rédigeait à la hâte sur ses registres les donneés fragmentaires qui lui donnaient ensuite la possibilité de délivrer des copies à ses clients. Le formulaire en est généralement fort simple. « Ego... civis et mercator (luccae, placentiae, etc...) nomine meo procuratorio et procurator dominorum ... civium et mercatorum ... et cujuslibet eorum confiteor tibi... me dictis nominibus emisse et habuisse a te tantam setam ». Puis le notaire esquisse les clauses de renonciation et indique sommairement le prix et la date convenue du règlement : « unde pro quibus tibi vel... tuo socio vel alii tuo socio vel nuncio date et solvere Libras... infra... ». Suit le nom des témoins. Souvent le notaire se contente d'indiquer le nom de l'acheteur, mentionne qu'il est le représentant d'une société, « procurator », sans la nommer, laissant un emplacement libre qu'il s'est sans doute promis de compléter dans la copie en recourant à des actes précédents où il a mentionné les associés du marchand. Rarement apparaît l'indication d'une quantité ; la formule « tantam setam » est la plus commune. Nous n'avons pu relever que deux mentions de poids ; à la date du 1er juin, le Lucquois Schiata Bernardini achète 228 livres de « seta jurea » (soie provenant de Géorgie) à Guglielmo Candelerio di San Lorenzo pour 273 livres 12 sous de Gênes ; à la date du 15 juin, le même Schiata Bernardini se porte acheteur de 161 livres et demie de « seta canzia » (soie provenant de Gandja, au sud de la Caspienne) pour 260 livres 17 sous 4 deniers de Gênes. Dans les deux cas, il s'agit de soie originaire des environs de la Caspienne, soie de qualité, mais ces deux mentions nous semblent trop isolées pour en tirer des conclusions solides quant au prix de la soie en tant que matière première sur le marché gênois. Tout au plus semblerait-il que la « seta canzia » serait payée plus cher que la « seta jurea ». Peut-être cela vient-il d'une offre plus rare en cette période de juin pour la « seta canzia ».

Si la mention « tantam setam » est la plus répandue, il n'en est pas moins vrai que les documents dont nous avons fait le relevé donnent de nombreuses indications quant à la provenance de la soie. Sur les 70 actes relevés, 19 portent un nom qui permet d'identifier la provenance de la soie : 5 concernent la « seta jurea », c'est-à-dire la soie originaire de Géorgie, 4 la « seta gueli », c'est-à-dire la soie originaire du Ghilan au sud de la mer

Caspienne, 2 la « seta canzia », soie originaire de la ville de Gandja [3], 2 la « seta mercadanzia », soie provenant de la Sogdiane, de l'oasis de Merv ; puis nous trouvons une mention pour la « seta schehexia », probablement originaire de la ville de Cheki, une pour la « seta talami », soie du district de Talish dans l'Azerbaïdjan, une pour la « seta de Smyrnis », soie provenant de Smyrne, une pour la « seta malmista », soie de Malmistra en Asie mineure, et une pour la « seta de Chilea », soie en provenance de Chilea aux bouches du Danube.

Mais certaines mentions « tantam setam » semblent pouvoir être complétées dans la mesure où le vendeur effectue plusieurs opérations. Le cas de Giovanni di Rovegno peut en être une illustration. A la date du 15 juin, Giovanni vend à Schiata Bernardini 161 livres et demie de « seta canzia », puis le 16 à Detesalva de Burgueto de Plaisance « tantam setam gueli », soit ici deux types de soie originaires des bords de la Caspienne. Le 17 juin, il vend à Napuleone Bandino de la société des Amannati de Pistoïa « tantam setam » pour la somme de 660 livres 12 sous 2 deniers de Gênes, le 18 à Oberto Gambono de Gênes « tantam setam » pour 250 livres 9 sous 7 deniers de Gênes, le 19 au Lucquois Martinosso Bonnani « tantam setam » pour 249 livres 15 sous de Gênes. Il est permis de supposer que ces « tantam setam » désignent sans doute de la soie importée des mêmes régions que la « seta canzia » ou la « seta gueli », le notaire n'ayant pas cru devoir mentionner cette provenance après l'avoir indiquée pour les deux premières ventes de Giovanni di Rovegno. Il en va certainement de même avec Precivale Guisulfo que nous voyons vendre à Detesalva de Burgueto « tantam setam gueli » pour la somme de 1117 livres 16 sous 3 deniers de Gênes en date du 19 juin ; le 23 juin, le même Precivale conclut un contrat avec le Florentin Lipo Lamberti pour 190 livres 14 sous 3 deniers de Gênes, toujours pour cette quantité indéterminée « tantam setam », puis le 10 juillet avec le Gênois Oberto Gambono pour 172 livres 10 sous de Gênes. Il y a les plus grandes chances pour que ce soit là le reste de la cargaison dont Detesalva de Burgueto avait acquis la part la plus importante.

Il est frappant de constater que les mentions de soie ainsi rencontrées soient en majeure partie originaires des zones en bordure de la mer Caspienne. Certes les positions commerciales gênoises sont fortement établies sur la mer Noire, à Pera, à Caffa surtout. Et la mer Noire, sans être un lac gênois, n'en est pas moins sillonnée par les bateaux gênois qui de Péra

---

[3] Nous interprétons « seta canzia » au sens de soie de Gandja, ainsi que le fait d'ailleurs W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, nouvelle édition, Amsterdam, 1967, p. 677.
Ce sens s'impose par le rapprochement avec les autres types de soie nommés dans les actes du notaire Enricus Guglielmus Rubeus et qui proviennent pour la majeure partie des bords de la Caspienne.

viennent fréquenter les rivages de la Crimée, Trébizonde ou les bouches du Danube. Caffa est dominée par les grandes familles gênoises, les Malloni, les Doria ou les Zaccaria, et les Gênois peuvent y embarquer les marchandises venues d'Asie centrale ou du sud de la Russie [4].

Ce sont d'ailleurs les plus grandes familles commerçantes de Gênes que l'on trouve mêlées à ce trafic de la soie, Lercario, Malocello, Guisulfo, Mallono, Cigala, Boccanegra. Le principal importateur est Peire Lercario, qui vend de la soie pour 5282 livres 4 sous 3 deniers de Gênes, soit 20% de l'ensemble des transactions. La provenance de cette soie n'est mentionnée que pour une seule opération : le 12 novembre, Peire Lercario vend à Fredo Frangelasta et Guarnerio Filipo de Lucques de la soie de Merv « tantam setam mercadanziam » pour une somme de 1216 livres 19 sous de Gênes. Il est permis de conjecturer que les autres mentions « tantam setam » recouvrent fort probablement une soie originaire soit de la Caspienne, soit d'Asie centrale : les clients de Peire Lercario, toscans comme le représentant des Amannati de Pistoïa, Napuleone Bandino, ou Lipo Lamberti de Florence, ou Raynerio Bonicchi et Martinosso Bonnani de Lucques, ou Filipo Malacria, associé des Camprimoldo de Plaisance, sont tous gens qui recherchent une marchandise de qualité. Mais des Gênois comme Simone Boccanegra, qui vend de la soie « de Chilea », donc en provenance des bouches du Danube, ou Manuele Cigala pour la soie de Smyrne, Giovanni Malocello pour celle de Malmistra ne font que confirmer la domination gênoise en mer Noire ; Asie mineure ou bouches du Danube, c'est là rappeler que les Gênois dominent les rives de la mer Noire ; la soie des régions d'Asie mineure témoigne de l'exploitation commerciale par les Gênois de l'Empire byzantin restauré, où ils ont pris la place des Vénitiens.

Cependant, la soie de Chilea, « seta de Chilea », ne laisse pas de poser une difficulté quant à son origine véritable : s'agit-il de soie cultivée sur le sol roumain actuel ? ou s'agit-il de soie apportée à Chilea par des marchands dont l'origine pourrait tout aussi bien être gênoise ? Etant donné que les actes notariés que nous avons consultés mentionnent régulièrement l'origine géographique des lieux de production de cette soie, nous serions tentés d'en conclure qu'il y a là soie provenant de zones de production proches de Chilea. Le développement commercial du trafic sur

---

[4] L'historien roumain Brătianu, grâce à ses recherches à l'Archivio di Stato de Gênes, a donné un tableau suggestif du commerce gênois dans la mer Noire : cf. ses *Recherches sur le commerce gênois dans la mer Noire au XIII^e^ siècle*, Paris, 1929, et ses publications d'actes notariés de Pera et Caffa à la fin du XIII^e^ siècle (Bucarest, 1927).

Une communication récente de M. Balard, *Notes sur l'activité de quelques familles gênoises en mer Noire à la fin du XIII^e^ siècle*, au Congrès international d'histoire maritime tenu à Beyrouth du 5 au 10 septembre 1966, a mis en lumière le rôle de « rouliers des mers » que tiennent les Gênois dans la mer Noire (compte rendu dans « Revue historique », CCXL, juillet-septembre 1968, p. 73, et dans « Annales, Economies, Sociétés, Civilisations », juillet-août 1968, p. 829).

les bords de la mer Noire, à l'origine d'ailleurs de l'essor de Chilea, aurait alors entraîné l'implantation de la culture du mûrier et l'élevage du ver à soie sur les terres roumaines en bordure de la mer Noire. Une enquête menée par les soins des historiens roumains permettrait de préciser si le mûrier a pu trouver là une terre d'élection, dès la seconde moitié du XIII^e siècle.

Une remarque de Marco Polo attire l'attention sur la situation des Gênois dans le sud de la Russie. Décrivant le royaume de Géorgie, Marco Polo signale que les Gênois font passer leurs navires sur la mer Caspienne [5]. Or, ce n'est là rien qui puisse étonner. Etant donné la technique navale, en cette fin du XIII^e siècle, il était possible aux navires gênois de remonter le Don jusqu'à l'endroit où son cours est le plus rapproché de celui de la Volga, puis par voie terrestre de faire passer ces navires sur la Volga et leur faire redescendre ce fleuve jusqu'à la Caspienne. L'hypothèse avait été déjà formulée par W. Heyd et semble parfaitement plausible [6].

En ce même chapitre consacré à la Géorgie, après avoir signalé la navigation gênoise sur la Caspienne, Marco Polo ajoute : « c'est de là que vient la soie gelle » [7]. Cette « soie gelle », la « seta gueli », est une soie pourpre que le voyageur français Chardin devait retrouver au XVII^e siècle. Toute la Géorgie, signale Marco Polo, a de la soie en grande abondance [8]. La navigation gênoise sur la Caspienne semble avoir eu pour but le commerce de cette soie qui était produite sur les zones riveraines en abondance. Les mentions si nombreuses de soie originaire de Géorgie ou des bords de la Caspienne confirment ainsi un jugement ancien de W. Heyd : « Le commerce de la mer Caspienne semble avoir pour unique objet le commerce de la soie » [9].

Or, cette soie des environs de la Caspienne était recherchée par les industries occidentales pour sa haute qualité. La « seta cattuia » ou soie de Cathay, c'est-à-dire la soie chinoise, est de qualité inférieure. La soie géorgienne est réputée pour la finesse, la résistance et la souplesse de ses fibres, de même d'ailleurs que celle d'Asie mineure, en provenance de Smyrne ou de Malmistra. Elle donne des tissus d'une finesse supérieure à ceux obtenus à partir de la soie chinoise. Ainsi s'explique que les clients des marchands gênois, plus spécialement les Lucquois, en soient venus à préférer ces types de soie à la soie chinoise.

---

[5] Marco Polo, *Le devisement du monde*, éd. A. t'Serstevens, Paris, 1953, p. 22.
[6] W. Heyd, *op. cit.* p. 112.
[7] Marco Polo, *op. cit.* p. 22.
[8] Marco Polo, *op. cit.* p. 22.
[9] W. Heyd, *op. cit.* p. 112.

Car les clients des marchands gênois sont d'abord les Lucquois. L'ensemble des opérations commerciales portant sur des achats de soie que nous avons relevées donne un total de 27373 livres 15 sous 10 deniers de Gênes, Sur ce total, les achats lucquois s'élèvent à 16086 livres 2 sous 5 deniers de Gênes, soit environ 61%. Derrière les Lucquois, viennent les Placentins avec 3666 livres 15 sous 11 deniers, soit seulement 13,90%, puis les Florentins avec 2862 livres 7 sous 7 deniers, soit 10,85%. Les marchands de Pistoïa, représentés par la société des Amannati, n'interviennent que pour une somme de 1746 livres 1 sou 2 deniers de Gênes, soit 6,60%. La supériorité lucquoise est donc ici écrasante [10].

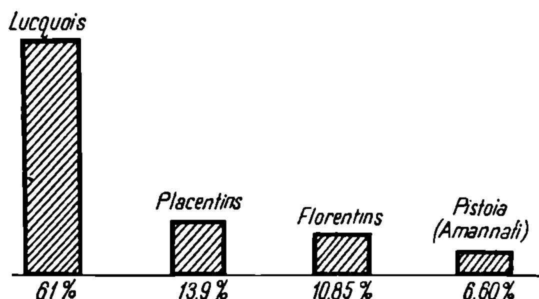


Fig. 1. — Achats de soie par les « societates » italiennes à Gênes en 1288.

Il est vrai que l'industrie de la soie est l'industrie lucquoise par excellence. Elle était d'ailleurs fort ancienne, puisque déjà au IX[e] siècle figurent des draps de soie tissés à la main parmi les dîmes dues par les monastères à l'évêque de Lucques [11]. Au X[e] siècle, le couvent de Teggernsee est orné, d'après le témoignage du moine Fromond, de passementeries lucquoises. La situation de Lucques sur la « via francigena » d'une part, ses relations avec la Sicile normande d'autre part (où les Normands ont fait venir des tisserands de soie d'Athènes, Thèbes et Corinthe dès la fin du XI[e] siècle) expliquent cet essor de l'industrie de la soie à Lucques. Aussi n'est-il pas étonnant que l'un des premiers statuts lucquois soit celui des « tintori di rettami in seta », juré en 1255 par 86 « artifices » avec l'approbation du Capitaine du Peuple.

C'est par « torsello », en balle, que la soie grège arrive à Lucques. Car les relations entre Gênes et Lucques sont étroites depuis longtemps. Lucques, coupée de la mer, n'a pu trouver le débouché maritime souhaité à Pise ; les hostilités constantes dès le XII[e] siècle entre Lucques et Pise,

---

[10] Florence Edler de Roover souligne que c'étaient les pays riverains de la mer Caspienne qui étaeint les principaux fournisseurs de soie grège au XIII[e] siècle (*Lucques, ville de la soie*, « Cahiers Ciba », n° 39, janvier 1952, p. 1320—21).

[11] Lazzareschi-Pardi, *Lucca nella storia, nell'arte e nell'industria*, Lucques, 1941, p. 151.

qui tente de s'approprier à travers Lucques un point de passage essentiel sur la « via francigena », ont amené les Lucquois à rechercher un accès à la mer aussi proche que possible. Mais le littoral toscan ne leur offrait que des points d'appui médiocres ; aussi se sont-ils tournés vers Gênes, adversaire irréductible de Pise aux XII^e — XIII^e siècles. Ainsi le trafic entre Lucques et Gênes s'est-il organisé à travers la Lunigiana [12], pour faire passer vers Lucques la soie grège, et vers Gênes les soieries lucquoises, en vue de l'exportation soit vers les pays d'Orient, soit vers les foires de Champagne. Les registres des notaires gênois de la fin du XIII^e siècle fourmillent de contrats de transport conclus par des Lucquois, pour faire voiturer la soie vers Lucques ou les draps de soie lucquois vers la Provence ou le Languedoc, notamment Nîmes.

Mais ce trafic de la soie est dominé par les grandes « societates » bancaires lucquoises, qui ont ainsi combiné activité bancaire et commerce de la soie. Certaines de ces Compagnies se détachent par l'ampleur du mouvement d'affaires qu'elles ont développé autour de la soie. Sur les 16086 livres 8 sous 2 deniers de Gênes que représentent les contrats enregistrés par le notaire Enricus Guglielmus Rubeus, Pietro Bono s'inscrit pour 3293 livres 14 sous 4 deniers, soit environ 22 % des affaires lucquoises, Martinosso Bonnani pour une somme sensiblement équivalente : 3292 livres 14 sous 10 deniers et Fredo Frangelasta pour 3504 livres 1 sou, soit 23,5 %. Autrement dit, à eux trois, ils représentent 2/3 du chiffre d'affaires de la soie traitée à Gênes par les Lucquois enregistré par notre notaire. Les autres Lucquois n'ont à leur actif que des chiffres moindres : 1972 livres 19 sous pour Raynerio Bonnicchi soit 13 %, 938 livres 2 sous 8 deniers pour Schiata Bernardini, 851 livres 15 sous pour Barcheta Barcha, 528 livres 18 sous 9 deniers pour Lando Cristofani. Ces Lucquois sont à Gênes les représentants des grandes « societates » bancaires, comme l'indique le terme « procurator » que ne manque jamais de mentionner derrière leur nom le notaire. Ce sont les Battosi qui l'emportent de loin avec leurs deux représentants et associés Martinosso Bonnani et Raynerio Bonicchi (35,5 %). Fredo Frangelasta agit en tant que représentant et associé des Mordecastelli, tandis que Pietro Bono traite au nom des Martini. Mais les autres maisons lucquoises sont présentes elles aussi à Gênes : les Bernardini et les Moriconi par l'intermédiaire de Schiata Bernardini, les di Poggio avec Barcheta Barcha, les Paganucci avec Lando Cristofani, les Ramoni avec Berto et Lermo Ramoni.

Ce mandataire apparaît d'ailleurs tantôt seul, tantôt associé à un second marchand, ce qui permet de marquer à l'occasion les alliances entre

---

[12] A. Ferretto, *Codice diplomatico delle relazioni fra la Liguria, la Toscana e la Lunigiana ai tempi di Dante*, « Atti della Società ligure di storia patria », XXXI, 1901—03, 1 et 2.

les grandes compagnies bancaires lucquoises : ainsi les Ramoni et les Martini, représentés d'une part par Lermo Ramoni, d'autre part par Catuginella Diversi, achètent le 27 février 13 pièces de soie pour 69 livres de Gênes à Gabriele Malfante. Mais il peut aussi se présenter une toute autre situation. Un Alexis Terizendi est nommé deux fois aux côtés de Pietro Bono, le 22 juin et le 4 novembre, à l'occasion d'achats de soie grège à Manuele Cigala et Giorgio de Gavi pour les montants respectifs de 519 livres 12 sous et 267 livres 2 sous 3 deniers de Gênes. Cet Alexis Terizendi est fort certainement le représentant d'une petite entreprise de soie lucquoise qui s'associe à la grande maison des Martini pour son approvisionnement. Les fabricants de soie lucquois cherchaient ainsi à se ravitailler en soie à travers les grandes maisons bancaires et commerciales. C'est là l'image d'une industrie de type capitaliste qui se profile derrière ces contrats commerciaux.

La prépondérance lucquoise efface un peu la participation toscane à ce marché gênois de la soie. Les Florentins n'y tiennent qu'une place modeste avec 10% environ des achats. L'industrie de la soie n'a pas encore pris son essor à Florence. Le principal acheteur, Lipo Lamberti, de la compagnie des Cerchi Bianchi, n'arrive qu'au chiffre de 2430 livres 11 sous 2 deniers et l'associé des Peruzzi, Catellino Infangati effectue un seul achat dont le montant s'élève à 631 livres 16 sous 5 deniers de Gênes, le 19 juin. Les Peruzzi sont tournés vers le trafic des draps de laine et de l'argent, non de la soie, qui ne figure pour eux qu'une entreprise annexe.

Les autres Toscans qui participent à ce commerce de la soie sont la grande compagnie de Pistoïa, les Amannati, qui ont délégué comme mandataire sur la place gênoise Napuleone Bandino. Les Amannati sont le type même des grandes « societates » toscanes qui sont venues à Gênes pour y faire prospérer leurs affaires. Ce sont des banquiers en relations avec les foires de Champagne ; ils pratiquent le commerce des draps, font des affaires à Tunis [13] et en Orient. C'est l'image d'une « societas » aux ramifications étendues, qui rivalise avec les grandes compagnies lucquoises et florentines. Mais, comme les autres « societates » toscanes, la compagnie des Amannati est fort sensible à la conjoncture : les Amannati sont finalement victimes en 1301 des condamnations pontificales portées contre Pistoïa [14].

---

[13] Archivio di Stato di Genova, Notai ignoti, Busta 14, fr. 129 : le 3 juin 1289, à Tunis, un certain Tarinus de Caciliono, de la compagnie des Amannati, déclare avoir reçu 17 sacs de coton d'un poids de 180 cantares et 1754 besants pour une vente de blé.

[14] A. Finiaux, *La faillite des Amannati de Pistoïa et le Saint Siège* « Revue historique de droit français et étranger », 1924, p. 436—472.

Loin derrière Lucques, et seule des grandes cités du nord de l'Italie, apparaît Plaisance. Trois grandes compagnies sont ici présentes : celle des Guadagnabene avec Detesalva de Burgueto, la plus importante par ses achats (2440 livres 19 sous 8 deniers de Gênes), qui s'intéresse surtout à la soie de qualité « seta gueli », la soie de Ghilan ; puis vient la compagnie des Campremoldo, avec Filipo Malacria, mentionnée pour un seul achat, le 14 juin, d'un montant de 1033 livres 6 sous 3 deniers de Gênes ; suit enfin la compagnie des Capponi, avec Federico degli Arcelli. Ici, la soie n'est pas destinée à une industrie locale, car il faut attendre le XVIII^{e} siècle pour voir l'industrie de la soie s'implanter à Plaisance. En fait certains contrats illustrent l'activité de ces hommes d'affaires de Plaisance. Ainsi, le 10 novembre, Detesalva de Burgueto achète à Daniele Camilla une quantité de soie qu'il s'engage à lui payer — à lui ou Marchoaldo Camilla ou quelqu'autre représentant sur les foires de Lagny — 1 600 livres de Provins « ad rectum pagamentum ». Dans le cas présent, la soie tient lieu des « tot denarios januenses » que l'on rencontre dans les contrats de change. La soie est devenue objet de change sur les foires de Champagne, et semblable contrat se retrouve encore le 25 novembre avec le même Detesalva de Burgueto pour 652 livres 18 sous 8 deniers de Provins, comme avec Rufino da Rezano et Federico degli Arcelli, qui s'engagent envers Ruggero Savignono à lui payer 555 livres 13 sous 3 deniers de Provins sur ces mêmes foires de Lagny. Nous sommes là en présence de l'activité fondamentale de ces « societates » placentines, vouées au trafic de l'argent entre Gênes et les foires de Champagne ; pour ces compagnies, le trafic d'une marchandise de luxe comme la soie s'intègre dans le grand circuit Orient — Gênes — foires de Champagne, dont ils sont les intermédiaires. Les Placentins ne font donc que continuer une activité qu'ils ont amorcée dès qu'arrive sur le marché gênois la soie de Chine ; la soie leur est objet de change sur les foires dont ils ont fait le grand centre de règlement financier de leurs affaires commerciales [15].

---

[15] Le 16 janvier 1257, Giovanni di Pagano et Rainaldo Guadagnabene de Plaisance, en leur nom et celui de leurs associés, déclarent devoir à Ottobono Piccamiglio la somme de 288 livres 5 sous 2 deniers de Provins reçue en soie de Chine et payable à la foire de mai de Provins (R. Doehaerd, *Les relations entre Gênes, la Belgique et l'Outremont*, III, 986, p. 536).

Même opération le 1er février 1257 (cf R. Doehaerd, *op. cit.*, n° 992).

Le 4 novembre 1261, Ugo Borrino de Plaisance déclare devoir à Ansaldo Bonizo la somme de 98 livres 3 deniers tournois reçue en soie et payable à la foire de Bar (cf. R. Doehaerd, *op. cit.*, n° 1143, p. 625).

R. S. Lopez a repris ces textes dans *Nuove luci sugli italiani in Estremo Oriente prima di Colombo*, « Studi colombiani », III, 1951, p. 337—398. Il a souligné que les contrats ont été stipulés par des Gênois qui ont le plus souvent un fondaco privé en Arménie, ce qui est le cas d'Ottobono Piccamiglio, et il a fait remarquer que les contrats ci-dessus sont des contrats de change où l'argent est en quelque sorte remplacé par des marchandises. Nous ne pouvons que souscrire à ces analyses pertinentes.

Ce tableau du marché de la soie à Gênes en 1288 donne ainsi l'occasion d'analyser partiellement la vie commerciale dans le grand port ligure à la fin du XIII^e siècle. Les Gênois exploitent à leur profit les rives de la mer Noire, et de ces rives gagnent la mer Caspienne, d'où ils rapportent la soie grège. Au moment où l'enrichissement de l'Occident provoque une demande accrue en produits de luxe, Gênes est le grand « emporium » qui assure la redistribution des matières premières venues d'Orient ; le 3 décembre, le Lucquois Raynerio Bonicchi peut vendre à Gênes au bolonais Guirardo Silvestro du fil de soie pour un montant de 59 livres 3 sous 1 denier de Gênes, témoignage du rôle tenu par Gênes dans ce trafic de la soie.

A proprement parler, Gênes n'a pas le monopole du trafic de la soie : Venise, elle aussi, approvisionne les ateliers lucquois [16]. Sans doute dans une moindre proportion, étant donné les avantages économiques considérables que les Gênois ont acquis au traité de Nymphée. Mais depuis 1268 les Vénitiens tentent de regagner le terrain perdu ; le voyage de Marco Polo témoigne de leur esprit d'initiative et d'audace pour la pénétration des marchés asiatiques. La rivalité Gênes — Venise transparaît jusque dans cette lutte sourde pour la maîtrise des routes qui mènent aux zones de production de la soie.

Néanmoins, en Occident, Gênes est la grande plaque tournante pour la redistribution des produits orientaux : le rôle qu'y tiennent les hommes d'affaires de Plaisance est significatif, rôle que l'on peut dire déjà traditionnel à la fin du XIII^e siècle. C'est par Gênes que prospère l'industrie lucquoise de la soie, et le trafic de la soie se conjugue avec l'activité bancaire pour les compagnies lucquoises. Au temps où les foires de Champagne sont encore le grand rendez-vous bancaire et commercial pour les hommes d'affaires occidentaux, c'est par Gênes que s'organise le trafic qui unit ces foires aux marchés orientaux. A ce point de vue, le commerce d'un produit de luxe comme la soie n'échappe pas à ce grand circuit ; les Gênois exploitent les marchés orientaux, tandis que les hommes d'affaires italiens, les « Lombards » (de fait les Toscans, lucquois et florentins, et les Placentins) se chargent de les transformer d'une part, de les écouler d'autre part, du marché gênois vers les foires. La fin du XIII^e siècle, qui voit le triomphe gênois sur Pise en 1284, puis sur Venise

---

[16] T. Bini, *Sui Lucchesi a Venezia, memorie dei secoli XIII e XIV*, « Atti della R. Accademia Lucchese », vol. XV et XVI, Lucques, 1854—1857.

en 1298, marque ainsi l'apogée du grand axe commercial Méditerranée orientale — Gênes — foires de Champagne, avant que toute une série de transformations structurales n'intervienne au cours du XIV^{e} siècle.

La soie, produit de luxe par excellence, vient donc s'intégrer dans ce grand système d'échanges Orient — Occident. L'étude de son marché à Gênes en 1288 nous ramène à un aspect essentiel du trafic médiéval en Méditerranée : la soie négotiée à Gênes est importée directement par les marchands gênois, sans passer par l'intermédiaire musulman, assure l'essor des ateliers lucquois mais aussi gênois, car des artisans gênois comme le « purpureus » Oberto Gambono apparaissent comme clients des grands marchands gênois. Elle s'inscrit par là comme l'un des grands produits qui contribuent à la prospérité gênoise à la fin du XIII^{e} siècle comme au rayonnement en Occident du grand emporium ligure au moment de son apogée.

APPENDICE

Tableau des achats et ventes de soie à Gênes au cours de l'année 1288, d'après le notaire Enricus Guglielmus Rubeus.

Abréviations : G. = Gênes
Fl. = Florence
L. = Lucques
Pi. = Pistoïa
Pl. = Plaisance
(Lagny) = paiement prévu sur la foire de Lagny

N.B. : Les exemples analysés dans le texte se retrouvent tous dans ce tableau. Nous n'avons pas cru devoir faire de renvois en note, le lecteur trouvant dans le tableau les éléments de contrôle nécessaires.

Cartulaire N°	Foglio	Date	Acheteur	Origine	Vendeur	Quantité de soie négociée	Prix
120/II	47 v	31/1	Guglielmo Roccatagliata	L.	Giacomo Rodelassi	tantam setam	19 Livres de Gênes
„	„	„	Guarnerio Filipo et Pino Guinisi	L.	Oberto Camilla	„ „	257 £ 3 s. 7 d
„	50 v	5/2	Catuginella Diversi	L.	„ „	„ „	127 £ 10 s
„	86 v	27/2	Berto Ramoni et Catuginella Diversi	L.	Gabriele Malfanta	13 pièces de soie	16 £
94	189 r	1/6	Schiata Bernardini	L.	Guglielmo Candelerio di San Lorenzo	228 livres sete juree	273 £ 12 s.
	234 v	14/6	Federico degli Arcelli	Pl.	Manuele Malocello	tantam setam gueli	192 £ 10 s.
	235 r	14/6	Filipo Malacria	Pl.	Pietro Lercario	tantam setam	1033 £ 6 s. 3 d.
	235 r	14/6	Giovanni di Podenzolo et Guglielmo d'Amato		Rafaele Grimaldi	„ „	335 £ 9 s. 8 d.
131	115 r	16/11	Martinosso Bonnani	L.	Nicolino Lercario	tantam setam talami	494 £ 2 s 8 d
	122 r	22/11	Lermo Ramoni et Pietro Bono	L.	Franceschino Lomellino	tantam setam	211 £ 12 s 6 d
	123 r	„	Rufino da Rezano et Federico degli Arcelli	Fl.	Ruggero Savignono	„ „	555 £ 13 s 3 d de Provins (Lagny)
	„	„	Raynerio Bonicchi	L.	Nicolò Calvo de Porta	„ „	464 £ 14 s 6 d
	124 r	23/11	Lipo Lamberti	Fl.	Bartolino Pinello	„ „	324 £ 13 s 9 d
	128 r	25/11	Detesalva de Burgueto	Fl.	Nicolò de Angusto	„ „	625 £ 18 s 8 d de Provins (Lagny)
	130 r	26/11	Raynerio Bonicchi	L.	Precivale Alpano	„ „	1508 £ 4 s 6 d
	132 v	27/11	Pietro Bono	L.	Nicolò de Angusto	tantam setam juream	136 £ 5 s 7 d
	„	„	Laudo Cristofani	L.	Federico Salvaigo	tantam setam	179 £ 8 s 3 d
	137 r	2/12	Lanfranco Bertari		Opicino Maniavacha	„ „	182 £ 9 s 4 d
	138 v	3/12	Martinosso Bonnani	L.	Giacomino Mallono	tantam setam juream	134 £
	140 r	„	Guirardo Silvestre	Bologna	Raynerio Bonicchi	tantam setam filaminis	59 £ 3 s 1 d
	150 r	11/12	Lanfranco Bertari		Giacomino Malocello	tantam setam malmistam	596 £ 1 s
	152 r	14/12	Lermo Ramoni	L.	Oberto Tholomeo	tantam setam juream	220 £ 2 s

236 r	15/6	Pietro Bono	L.	Giacomo de Porta	,, ,,	202 £ 18 s. 11 d.
,,	,,	Fredo Frangelasta	L.	Gasperio di Angusto	,, ,,	382 £ 12 s.
237	,,	Pietro Bono	L.	Opicino Bochara	,, ,,	271 £ 9 s. 3 d.
,,	,,	Schiata Bernardini	L.	Giovanni di Rovegno	161 livres 1/2 sete canzie	260 £ 17 s. 4 d.
240 v	16/6	Detesalva de Burgueto	Pl.	,, ,,	tantam setam gueli	559 £ 15 s. 10 d.
241 r	17/6	Napuleone Bandino	Pi.	,, ,,	tantam setam	279 £ 4 s.
242 v	,,	Fredo Frangelasta	L.	Simone Boccanegra	tantam setam de Chilea	183 £ 19 s. 6 d.
243 r	,,	Pietro Bono	L.	Marinello Picamilio	tantam setam	660 £ 12 s. 2 d.
243 v	18/6	Oberto Gambono et Palermo Cendaerio	G.	Giovanni di Rovegno	,, ,,	250 £ 9 s. 7 d.
244 r	19/6	Pietro Bono	L.	Nicolò di Clarithea	,, ,,	631 £ 16 s. 5 d.
244 v	,,	Napuleone Bandino	Pi.	Opicino Bochara	,, ,,	447 £ 13 s. 9 d.
245 r	,,	Catellino Infangati	Fl.	Nicolò di Clarithea	,, ,,	631 £ 16 s. 5 d.
245 v	,,	Martinosso Bonnani	L.	Giovanni di Rovegno	,, ,,	249 £ 15 s.
,,	,,	Detesalva de Burgueto	Pl.	Gabriele Guisulfo	,, ,,	763 £ 7 s. 7 d.
246 r	,,	,, ,,	,,	Precivale Guisulfo	tantam setam gueli	1117 £ 16 s. 3 d.
246 v	,,	Lipo Lamberti	Fl.	Leonino Lercario	tantam setam	363 £ 14 s. 2 d.
247 r	,,	Pietro Bono	L.	Andriolo Marino	,, ,,	578 £ 5 d.
247 v	21/6	,, ,,	,,	Manuele Cigala et Lombardino Spinula	tantam setam de Smyrnis	159 £ 10 s. 10 d.
248 v	21/6	Napuleone Bandino	Pi.	Peire Lercario	tantam setam	1015 £ 3 s. 5 d.
249 r	21/6	Lipo Lamberti	Fl.	,, ,,	,, ,,	346 £ 17 s.
,,	,,	Raynerio Bonicchi et Martinosso Bonnani	L.	,, ,,	,, ,,	1407 £ 2 s. 9 d.
249 v	22/6	Alexis Terizendi et Pietro Bono	L.	Manuele Cigala	,, ,,	519 £ 12 s.
250 r	,,	Lipo Lamberti	Fl.	Gabriele Guisulfo	tantam setam cauziam	353 £ 1 s. 3 d.
250 v	,,	Martinosso Bonnani	L.	Leonino Lercario	tantam setam	231 £ 3 s. 10 d.
251 r	23/6	Lipo Lamberti	Fl.	Precivale Guisulfo	,, ,,	190 £ 14 s. 6 d.
252 r	25/6	Valente de Sulsto Petre Giovanni di Podezolo tabernarius	G.	Peire Lercario	,, ,,	266 £ 15 s. 10 d.
253 r	25/6	Lipo Lamberti	Fl.	Bonifacio Malocello	,, ,,	153 £ 9 s. 7 d.

Cartulaire N°	Foglio	Date	Acheteur	Origine	Vendeur	Quantité de soie négociée	Prix
10	26 r	3/7	Barcheta Barcha	L.	Lucheto Marino	tantam setam schehexiam	286 £ 15 s
	33 v	10/7	Oberto Gambono	G.	Precivale Guisulfo	tantam setam	172 £ 10 s
	51 v	20/7	Martinosso Bonnani	L.	Simone Boccanegra	,, ,,	96 £ 5 s
131	57 r	8/10	Oberto Gambono et Palermo Cendaerio	G.	Oberto Tholomeo	tantam setam juream	124 £ 6 s
	57 v	,,	Lipo Lamberti	Fl.	Pietro Anfossi	tantam setam	405 £ 4 s
	97 v	4/11	Pietro Bono et Alexis Terinzedi	L.	Giorgio de Gavi	,, ,,	267 £ 2 s 3 d
	100 v	5/11	Fredo Frangelasta	L.	Clerico Lercario	tantam setam gueli	431 £ 14 s
	101 r	,,	Giovanni Tavano et Guglielmo d'Amato	G.	Nicolo Marzocco	tantam setam	517 £ 11 s 8 d
	102 r	,,	Pietro Bono	L.	Andriolo Paxio	,, ,,	174 £ 6 s
	104 r	8/11	Guduccio Regulo et Fredo Frangelasta	L.	Franceschino Bochignino	,, ,,	369 £ 13 s
	105 r	,,	Pietro Bono	L.	Precivale Gallo	,, ,,	141 £ 6 s 3 d
	,,	,,	Guduccio Regulo Boninsegna et Martinosso Bonnani	L.	Pietro Anfossi	,, ,,	301 £ 15 s 7 d
	106 r	,,	Barcheta Barcha	L.	Andriolo Paxio	,, ,,	565 £
	,,	,,	Martinosso Bonnani	L.	Corrado Mallono	tantam setam mercadanziam	378 £ 10 s
	106 v	9/11	Lando Orlando Cristofani	L.	Balduccio Spiliati	tantam setam	349 £ 10 s 6 d
	108 r	,,	Fredo Frangelasta	L.	Precivale Alpano	,, ,,	650 £ 3 s 6 d
	108 v	10/11	Detesalva de Burgueto	Pl.	Daniele Camilla	,, ,,	1600 Livres de Provins (Lagny)
	109 v	,,	Fredo Frangelasta et Guarnerio Filipo	L.	Precivale Gallo	,, ,,	267 £
	110 v	12/11	,, ,,	,,	Peire Lercario	tantam setam mercadanziam	1216 £ 19 s
	114 v	16/11	Schiata Bernardini	L.	Precivale Alpano	tantam setam	403 £ 13 s 4 d
	115 r	16/11	Lipo Lamberti	Fl.	Nicolino Lercario	,, ,,	246 £ 6 s 6 d

LE VOYAGE DE HENRY CAVENDISH DANS LES BALKANS AU COURS DE L'ANNÉE 1589

PAUL CERNOVODEANU

Parmi les nombreux étrangers qui ont parcouru le Sud-Est européen durant les dernières décennies du XVI[e] siècle, retenons le nom de Henry Cavendish, personnage appartenant à la noblesse anglaise et attaché à la cour de la reine Elisabeth. A la suite de recherches qui précédèrent la seconde guerre mondiale et furent effectuées par A. C. Wood, on a découvert dans la bibliothèque du château de Hardwick, propriété du duc de Devonshire, un manuscrit ayant pour auteur un certain Fox, faisant partie du personnel de la maison de Cavendish, qui a consigné, sous la forme d'un journal, les péripéties du voyage entrepris par son maître à travers l'Europe, au cours de l'année 1589.

L'original du manuscrit [1] — un in-folio de dimensions réduites, de 8 à 12 pouces [2], composé de 33 feuilles et intitulé *Mr. Harrie Cavendish his journey to and from Constantinople 1589 by Fox, his servant* — a été édité dans sa version intégrale par Wood, en 1940, dans la publication régionale britannique « Camden Miscellany »[3], accompagné d'une introduction, de dates biographiques concernant le voyageur, ainsi que de certaines précisions exigées par le texte. La valeur de ce document n'a pas été suffisamment appréciée jusqu'à ce jour [4], de sorte que les spécialistes s'intéressant à l'Est de l'Europe n'avaient pu bénéficier de la possibilité

[1] Conservé présentement dans les archives du château de Chatsworth, autre résidence de la famille des ducs de Devonshire.

[2] 1 pouce = 2,54 cm.

[3] Vol. XVII (Camden Third Series, vol. LXIV), London, Offices of the Royal Historical Society, 1940, X + 29 p.

[4] Nous exprimons une fois de plus, nos sentiments de gratitude à la Bibliothèque Centrale d'Etat de Bucarest, qui a mis à notre disposition, à la suite de notre requête, ladite publication appartenant à la National Library de Londres, pour nous permettre d'étudier l'article de l'historien Wood.

de connaître cette pièce particulièrement précieuse se rapportant à l'histoire des pays balkaniques, pour lesquels de telles sources présentent une importance certaine, en complétant par les ajouts qu'elles comportent les informations essentielles extraites des documents internes. Les indications se référant à la Valachie et à la Moldavie [5] y sont moins amples, en comparaison de celles ayant trait — par exemple — à la Serbie et à la Bulgarie, pour lesquelles le voyageur britannique donne de nombreux détails, tant en ce qui concerne le caractère de leur régime agraire que sur la manière de vivre de leur population ; un intérêt évident réside également dans certaines informations de nature politique et militaire, se rapportant à la situation existante à Constantinople et dans l'Empire ottoman au cours de l'été de l'année 1589, ainsi que des relations générales concernant les autres pays visités, tels l'Autriche, la République Vénitienne, la Pologne, etc.

Comptant parmi les personnages les plus marquants de la noblesse anglaise, apparenté à la dynastie des Stuarts d'Ecosse et disposant d'une considérable fortune, Henry Cavendish avait entrepris ce voyage sans poursuivre un but précis, mais simplement par agrément. Poussé par le désir de connaître d'autres horizons, il s'était décidé à se joindre à un commerçant londonien du nom de Richard Mallorye, intéressé dans le négoce avec l'Orient, qui se rendait en Turquie, porteur d'une lettre de recommandation adressée par Sir Francis Walsingham, Secrétaire d'Etat de la reine, à Edward Barton, ambassadeur britannique auprès de la Porte.

Henry Cavendish a vu le jour le 17 décembre 1550 ; il était le fils de Sir William Cavendish (1505 ? — 1557) et d'Elisabeth de Hardwick (1518 ? — 1608). Restée veuve, cette dernière avait épousé en secondes noces George Talbot, comte de Shrewsbury, personnage influent à la cour de la reine Elisabeth et qui avait eu d'un précédent mariage une fille du nom de Grace. Ayant atteint à peine l'âge de 18 ans, et cédant aux instances pressantes de sa mère, le jeune Henry Cavendish épousait le 9 février 1568 Grace Talbot qui lui apportait une dot brillante dans sa corbeille [6].

La carrière parlementaire de Henry Cavendish débuta par la qualité de chevalier de comitat (*knight of the shire*), suivie de son élection, à différentes reprises, entre les années 1572—1597, comme représentant du comitat de Derby (Derbyshire) à la Chambre des Communes, mais

---

[5] Voir à ce sujet notre article paru dans « Anuarul Institutului de istorie şi arheologie ,,A. D. Xenopol" » (Annuaire de l'Institut d'histoire et d'archéologie « A. D. Xenopol »), Jassy, vol. VII (1970), p. 271—278.

[6] A. C. Wood, *Mr. Harrie Cavendish his journey to and from Constantinople...*, p. III.

l'activité qu'il déploya à Westminster [7] semble avoir été insignifiante. Doué d'un esprit aventureux et désireux de se distinguer par des actions sortant de l'ordinaire, à l'instar d'autres jeunes nobles anglais appartenant aux familles fortunées qui apportaient leur appui à la politique de prestige menée par la reine, Cavendish décida de combattre sur le Continent, aux côtés des révoltés des Pays-Bas contre la domination espagnole. Pour venir en aide aux insurgés, il équipa à ses frais environ 500 à 600 volontaires qui allèrent combattre dans les Flandres, en faisant également parvenir dans le camp des mutinés une importante quantité d'armes et de munitions d'une valeur de près de 1000 livres sterling. Le Secrétaire d'Etat Walsingham le recommanda chaleureusement à William Davison, agent diplomatique britannique en Hollande, comme fervent partisan de la lutte que le prince Guillaume d'Orange menait envers les oppresseurs espagnols. Cavendish en personne a combattu comme volontaire parmi les rebelles, à la tête d'un régiment d'insurgés qu'il commandait au titre de capitaine, et en juillet 1578 il fut promu au grade de colonel, à la suite de ses exploits au cours de la bataille livrée aux Espagnols à Aerschot [8].

De retour en Angleterre, emporté par son caractère téméraire, il se vit bientôt placé dans une position délicate envers le gouvernement d'Elisabeth, en se laissant compromettre, entre les années 1584—1585 dans différentes intrigues de cour destinées à venir en aide à Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui se trouvait prisonnière, à cette époque, dans le château de Tutbury, dans l'immédiat voisinage de ses domaines [9]. L'affaire n'eut pas de conséquences fâcheuses, mais, déçu par le piètre écho de ses menées conspiratives et désireux d'un changement, Cavendish céda à la curiosité de connaître le monde et, au bout de quelques années, décida de quitter à nouveau sa patrie. Il partit ainsi, au printemps de l'année 1589, accompagné par son fidèle serviteur Fox, aux côtés du riche négociant qu'était Richard Mallorye, dans un voyage vers Constantinople, où la présence de ce dernier était réclamée par différents intérêts commerciaux. Après avoir parcouru pendant trois mois l'Allemagne, l'Autriche et les possessions vénitiennes, Raguse et les Balkans, les voyageurs arrivèrent à destination le 16 juin 1589. Après un séjour de moins de deux semaines dans la capitale de l'Empire ottoman, lorsque Mallorye eut réglé les problèmes qui l'y avaient amené, les deux compagnons reprirent la route du retour — à travers la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, la Pologne et l'Allemagne — et regagnèrent l'Angleterre à la fin du mois de septembre de la même année.

[7] *Ibidem*, p. IV.

[8] *Calendar State Papers-Foreign*, 1577—1578, p. 589, 623; *ibid.*, 1578—1579, p. 95, 115; *Spanish* 1578—1579, p. 577; *ibid.*, 1580—1586, p. 578, ap. Wood, *op. cit.*, pp. IV—V.

[9] *Calendar of Scottish Papers*, 1584—1585, p. 407; 1585—1586, pp. 24—25, 182 ap. Wood, *ibid.*, p. V.

Mais ni ce voyage à l'étranger, ni les années de la maturité ne semblent avoir réussi à apaiser la turbulence de l'esprit agité de Cavendish. En proie à d'incessantes disputes de succession et de biens qui l'opposaient à sa mère et à son frère cadet, William, et lui causaient de sérieuses difficultés d'ordre matériel [10], il se laissa entraîné à nouveau dans une intrigue dirigée contre l'autorité de sa souveraine, par les prétentions au trône qu'il éleva en faveur de sa nièce Arabelle Stuart, appartenant à la famille régnante d'Ecosse [11]. La mort d'Elisabeth, survenue le 24 mars 1603, épargna toutefois le pire à Cavendish, qui avait été mandé à Londres pour y être enquêté. A la suite de cette mésaventure, il évita de se compromettre à nouveau dans une conspiration tramée quelques mois plus tard par les partisans d'Arabelle, dirigée contre son cousin Jacques I^{er} Stuart, qui avait accédé au trône [12].

En 1603, Cavendish se retira de la vie publique et passa ses dernières années dans ses domaines de Chatsworth. Il rendit l'âme le 12 octobre 1616, âgé de 66 ans, sans laisser de descendance légitime, et son corps fut enterré à Edensor (comitat de Derby)[13].

On ne possède que peu de données biographiques concernant Richard Mallorye et Fox, qui furent ses compagnons de voyage. Ainsi, l'on sait que Mallorye, sans figurer parmi les membres de la Compagnie du Levant, était pourtant un négociant londonien de certaine envergure, qui s'intéressait au commerce avec l'Orient et jouissait de la confiance du Secrétaire d'Etat Walsingham, celui-ci lui ayant remis une lettre de recommandation pour Barton [14], l'ambassadeur britannique à Constantinople. Il semble néanmoins que dix ans plus tard, c'est-à-dire vers

---

[10] F. Bickley, *The Cavendish Family*, p. 31, ap. Wood, *op. cit.*, pp. VI—VII.

[11] E. T. Bradley, *The Life and Letters of Arabella Stuart*, vol. I, London, 1889, pp. 150—154; vol. II, p. 172—175, ap. Wood, *op. cit.*, pp. VII—VIII. Il nous semble intéressant de mentionner qu'Arabelle Stuart (1575—1615) a failli épouser en décembre 1609 le prétendant Stéphane Bogdan, fils du prince Iancu Sasu, exilé à la cour royale d'Angleterre, pour lequel la reine Elisabeth et son successeur Jacques I^{er} avaient intercédé auprès la Porte ottomane, entre les années 1602—1611, par leurs ambassadeurs Sir Henry Lello et Sir Thomas Glover, pour qu'il soit désigné à occuper le trône de la Moldavie. Les espérances de Stéphane Bogdan n'eurent pourtant pas le dénoument attendu, de sorte qu'en 1612 il décida à se convertir à l'islamisme, en échange du sandjakat de Brousse, qu'il reçut en récompense de la part des Turcs. Voir en ce sens N. Iorga, *Pretendenţi domneşti în secolul al XVI-lea* (Prétendants au trône au cours du XVI^{e} siècle), dans « Analele Academiei Române », série II, M.S.I., tome XIX (1896—1897), pp. 251—259, et *A History of Anglo-Roumanian relations*, Bucarest, 1931, pp. 17—21; A. C. Wood, *A History of the Levant Company*, London, 1935, p. 83 et en particulier Elvire Georgescu, *Le séjour d'un prince moldave à la cour de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre*, dans « Mélanges de l'école roumaine en France », Paris, XII (1934), I^{re} partie, pp. 3—32.

[12] Bradley, *op. cit.*, I. pp. 177—180, ap. Wood, *Harrie Cavendish*, pp. VIII—IX.

[13] Bickley, *The Cavendish Family*, pp. 38, 61—63, ap. Wood, *op. cit.*, p. IX.

[14] Barton répondait au Secrétaire d'Etat Walsingham le 27 juin 1589, en l'informant que Richard Mallorye avait été accueilli et logé avec tous les égards « but as this barbarous countrie would permit », conformément aux instructions reçues « beinge himselfe a courteous gentleman and especiallye recommended from Your Honour ». Cf. State Papers, Foreign-*Turkey*, 97/I, fo. 172, ap. Wood, *Harrie Cavendish*, p. VI.

1599, Mallorye aurait été impliqué dans une affaire frauduleuse concernant la mise en circulation, en Turquie, de faux thalers, ce qui l'aurait entraîné devant une commission d'enquête [15]. Mais les relations se rapportant à Mallorye ne nous en apprennent pas davantage.

Quant à Fox, le serviteur de Cavendish et l'auteur du journal qui relate le voyage en Turquie, on en est à se contenter de ce qui ressort de ses propres dires. Par sa manière de s'exprimer et la mentalité qu'il dévoile, il semble avoir été un homme simple, de culture modeste, pratiquant la morale protestante courante, non dépourvu de bon sens, de compréhension et d'esprit pratique, qualités caractéristiques à l'anglais moyen. Fox s'avère posséder un certain discernement, à en juger d'après ses remarques judicieuses concernant les réalités observées, et, de plus, ne paraît pas insensible aux sollicitations de l'art. En tant que homme du peuple, tirant ses origines du milieu rural, il ne se montre pas étranger aux problèmes attachés à la culture de la terre, dans lesquels il se révèle même parfois d'une compétence réelle. Fox a joint à son journal de route un itinéraire, présenté sous la forme d'un tableau énumératif, dans lequel il consignait journellement les noms des localités traversées en cours de route, avec de brèves annotations sur les endroits où les voyageurs avaient passé la nuit. Cet itinéraire, faisant en quelque sorte double emploi avec le contenu du journal même, n'a pas été publié par l'éditeur du texte, ce dernier se contentant d'en reproduire, en guise d'exemple, un seul bref passage concernant le récit du trajet entre Raguse et Sofia [16].

Cavendish et ses compagnons de route, Richard Mallorye et Fox ainsi que deux autres serviteurs, se sont embarqués sur un bâtiment en partance de Leigh (dans l'Essex), le 28 mars 1589, et, après avoir traversé la mer du Nord, ils atteignirent le port de Hambourg où ils séjournèrent entre le 4 et le 7 avril [17]. Après quoi, empruntant la route à travers la Saxe Inférieure, la Thuringe, la Franconie et la Bavière, touchant entre temps les villes de Lunebourg, Erfurt, Ilmenau, Bamberg, Nurenberg et Augsbourg [18], ils s'engagèrent par le Tyrol en direction de Venise, où

[15] Calendar State Papers, *Domestic*, 1598—1601, p. 249, ap. Wood, *ibidem*.

[16] *Op. cit.*, p. X : « Mai 25. Cette nuit, dans un poulailler (hen roost). 26. Cette nuit sur des banquettes (benches) dans la demeure du père de notre drogman. 27. Cette nuit dans une charette près de la cabane d'un paysan. 28. Nous avons reçu cette nuit une bonne ration de foin et avons dormi royalement .[29 manque]. 30. Nous avons passé la nuit par terre (upon the ground) dans la demeure d'un paysan. 31. Cette nuit également, sur la terre dure aux environs de Pirot. Juin 1. Cette nuit dans une maison de paysans. 2. Cette nuit à Sofia ».

[17] *Ibidem*, p. 1.

[18] *Ibidem*, pp. 1—6. Faisant halte à Augsbourg, siège de la célèbre maison de banque fondée par la famille Fugger, l'auteur du journal se laisse aller à différentes considérations sur l'opulence et l'importance des affaires traitées par cette illustre lignée de financiers allemands (*op. cit.*, pp. 6—7), qui, entre autres, avait affermé en 1528 les salines de Transylvanie. Cf. Gustav Gündisch, *Die Siebenbürgische Unternehmung der Fugger, 1528—1531*,

ils arrivèrent le 3 mai [19]. Dans la cité des lagunes, dont la société frivole ne semble pas avoir été appréciée par l'esprit puritain de Fox [20], Cavendish et ses compagnons louèrent un voilier pour passer l'Adriatique et débarquent le 18 mai à Raguse (Doubrovnik), que l'auteur du journal décrit comme « a veary fyne small cytty and veary ryche »[21], après avoir dépassé entre temps les ville de Rovigo, Zara et l'île de Curzola.

« A Raguse — marque Fox dans son journal — se trouve une belle basilique érigée par un souverain anglais, mais il ne m'a pas été donné d'apprendre la raison qui l'avait poussé à la faire bâtir » [22]. Les voyageurs furent hébergés par un négociant anglais [23] du nom de William Robinson, établi dans la ville. Après s'être dûment approvisionnés en victuailles pour leurs besoins en nourriture, ils songèrent à engager pour la somme de 50 thalers un janissaire qui les guiderait sur la route de Constantinople. Ainsi, sous la conduite de ce dernier, la troupe, à laquelle s'étaient joints trois autres commerçants qui se rendaient à Sofia, quitta Raguse le 25 mai,

---

dans *Omagiu lui Ioan Lupaş*... (Hommage à Ioan Lupaş...), Bucarest, 1943, pp. 317—334. Pour l'histoire de la maison Fugger d'Augsbourg, voir en particulier Richard Ehrenberg, *Das Zeitalter der Fugger. Geldkapital und Creditverkehr im 16. Jahrhundert* (III[e] éd.), Iéna, 1922, 2 vol., et Léon Schick, *Un grand homme d'affaires au début du XVI[e] siècle. Jacques Fugger*, Paris, 1957, 323 p.

[19] Wood, *Harrie Cavendish his journey*..., pp. 8—12.

[20] « In my symple opynyon yt ys a pryson of so muche lyberty and a plac(!) of all manner of abomynacyon ». Fox condamne également le vice qui s'étalait sans aucune, retenue dans la frivole société aristocratique de la cité des lagunes : « It was creadyably reported unto us that ther wear VIII thowsand curtyzans in thys cytty aloud by the Senat, whyche yelded muche profytt to ther treasury ». Cf. *op. cit.*, pp. 12—13. Concernant la vie privée et les mœurs de la société vénitienne à la fin du XVI[e] siècle, voir en particulier P. Molmenti, *La storia di Venezia nella vita privata della origine alla caduta della Republica*, (V[e] éd.), Bergamo, 1922—1925.

[21] Wood, *ibid.*, p. 13. Pour l'histoire de la ville de Raguse et son développement économique au XVI[e] siècle, voir en particulier Dragan Roller, *Dubrovački Zanati u XV i XVI stoljeću* (L'artisanat à Raguse aux XV[e] et XVI[e] siècles), Zagreb, 1951, 304 p.; Vuk. Vinaver, *Dubrovačko-albanski ekonomski odnosi krajem XVI veka* (Les relations économiques entre Raguse et l'Albanie à la fin du XVI[e] siècle), dans « Anali Historijskoi instituta Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti u Dubrovniku », vol. 1 (1952), pp. 207—231, et *Nove studije v revoluciji cena u XVI veka* (Nouvelles études sur la révolution des prix au XVI[e] siècle), dans « Istorijski Glasnik », Belgrade, vol. 3—4 (1958), pp. 113—154; St. Vekarić, *Dubrovačka trgovačka flota 1599 godine* (La flotte commerciale ragusaine en 1599), dans « Anali Hist. inst. jugoslav. akad. znanosti i umjetnosti u Dubrov. », vol. 3 (1954), pp. 427—432; L. Beritić, *Urbanistički razvitak Dubrovnika* (Le développement urbanistique de Raguse), Zagreb, 1958, 77 p.; S. Antoljak, *Prilog proučavanju trgovačkih veza izme du Dubrovnika i Skopja u. 15 i 16 stoljécu* (Contributions à l'étude des relations commerciales entre Raguse et Skopje aux XV[e] et XVI[e] siècles), dans « Godišen Zbornik. Filosofski fakultet na univerzitet ot Skopje », 1959, pp. 10—11, 57—74, etc.

[22] Il s'agit de l'église Santa Maria Maggiore, reconstruite en novembre-décembre 1192 par le roi Richard I[er] Cœur de Lion, à son retour de la III[e] croisade, en souvenir du danger auquel il avait échappé au cours d'une tempête en Adriatique. Le monument n'existe plus, ayant été détruit par un séisme en 1667. Cf. M. M. Hauser, *Le voyage du Levant de Philippe du Fresne-Canaye (1573)*, Paris, 1897, p. 25, n. 1.

[23] Certains aspects des relations commerciales anglo-ragusaines à la fin du XVI[e] siècle sont étudiés dans l'article de G. Elezović et G. Skrivanić, *Jedan englesko-dubrovački spor iz 1600 g.* (Un litige anglo-ragusain en 1600) dans « Istorijski zapisi », Titograde, XI (1955), 1—2, p. 261—268.

se dirigeant vers le territoire bulgare à travers la Dalmatie et la Bosnie [24]. Ils passent par la ville de Foča et visitent, dans l'enceinte du monastère de Mileševo, la chapelle contenant les reliques de Saint Sabba, archevêque de Serbie, mort le 6 mai 1237 [25].

Le 27 mai les voyageurs atteignent la localité de Novybazar, mais contournent la ville sans y pénétrer, sur les recommandations du janissaire qui les avait mis en garde d'éviter « a thevyshe plac and that many robbaryes and murthers had byne comytted ther »[26]. On arrive à Nish deux jours plus tard, mais les mêmes raisons de prudence les décident à ne pas s'y arrêter. Ce fut pourtant un sujet de surprise pour les Britanniques de rencontrer aux alentours une caravane de chameaux montés par une cinquantaine de négociants qui traversaient le pays [27]. Après avoir dépassé la ville de Pirot, les voyageurs pénètrent en Bulgarie et le 2 juin arrivent à Sofia, où ils trouvent un asile convenable dans un caravansérail, bien qu'ils fussent logés aux côtés de leurs montures, et puisent amplement dans leurs provisions de route. Les derniers préparatifs en vue de l'étape finale vers Constantinople durent trois jours [28]. Dans l'intention de se joindre à la suite de l'épouse favorite d'un pacha qui voyageait sous l'escorte d'un groupe de « voïniks »[29], ils louent des charrettes

---

[24] Wood, *op. cit.*, p. 13—14.

[25] Le monastère de Mileševo, ayant le Sauveur pour patron, a été érigé entre les années 1234—1235 par le roi serbe Vladislav Nemanja (1233—1241), devenant un lieu de pèlerinage après que S[t] Sabba y fut enterré en 1237; les reliques du saint furent profanées par les Turcs en 1595. Cf. N. Okunev, *Милешево, памятник србского искусства XIII в.* (Mileševo, monument d'art serbe du XIII[e] siècle), dans « Byzantino-slavica », Prague, VII (1938), pp. 33—107; Sv. Radojčič, *Милэшэва...*, Belgrade, 1963; Sv. Mandič, *Милэшэва...*, Belgrade, 1965, 21 p.

[26] Wood, *op. cit.*, p. 14. Pour l'activité déployée par les haïdouks serbes au cours de cette période, voir également S. Iancovici, *Haiducia în Balcani, formă de luptă socială și antiotomană* (Actions des haïdouks dans les Balkans, en tant qu'aspect de lutte sociale et anti-ottomane) dans «Studii și articole de istorie » (Etudes et articles d'histoire), VI (1964), p. 53; Radovan Samardžić, *Hajdučke borbe protiv Turaka u XVI i XVII veku* (La lutte des haïdouks contre les Turcs aux XVI[e] et XVII[e] siècles), Belgrade, 1952, 58 p., et G. Grafenauer, *Tipologija kmečkih uporov in ljudskih vstaj pri iugoslovanskih narodih ad XV do konca XVIII stoletja* (Tipologie des soulèvements paysans et des mouvements populaires des Yougoslaves, depuis le XV[e] jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle), dans « Jugoslovenski Istorijski časopis », Belgrade, I (1962), 2, p. 3—22.

[27] Wood, *op. cit.*, p. 15.

[28] *Ibidem.*

[29] Les « voïniks » (en langue turque = *voynuk*) formaient des unités de cavalerie composées d'éléments chrétiens, en particulier des Bulgares, qui, en échange de certains avantages d'ordre fiscal, entraient au service des féodaux militaires turcs ou assuraient la garde des lieux stratégiques. Ces détachements militaires furent créés en 1376—1377 sous le règne du sultan Mourad I[er]. Cf. Sad ed-Din, *Tāğ'ül-tevārikh* (La couronne des chroniques), vol. I, Istanbul, 1280 (= 1863—1864), p. 94. Concernant les « voïniks », voir également G. D. Galabov, *Няколкл стари османо-турски даржавни относно воиничаит* (Quelques documents officiels anciens turcs ayant trait aux « voïniks ») dans « Годишник на Университета Св. Климент Охридски — София, ист.-фил. факултет », tome XXXIX (1942—1943), et Mustafa A. Mehmet, Хроника Идриса Биглиси в качестве источника по истории покорения балканского полуострова Турками, dans « Revue des études sud-est européennes », III (1965), 1—2, p. 108, etc.

jusqu'à Philippopoli (Plovdiv). Influencé par l'accueil dépourvu d'aménité de la part de la population, Fox écrit, dans un sentiment de rancune : « Sofia est une ville fort laide et les habitants, d'une espèce grossière, se sont montrés surpris à notre vue et ont craché sur nos pas ; ce fut tout juste qu'ils ne nous soient tombés dessus »[30]. À Philippopoli, où ils arrivent le 8 juin, on découvre un endroit convenable pour garer les charettes. Le portique d'une église leur semble propice pour les abriter, le temps de prendre quelque nourriture, mais un bedeau malveillant les en chasse.

Ce n'est que par l'intervention du janissaire qui leur avait servi de guide que la troupe des voyageurs n'a pas été obligée d'errer affamée dans les ruelles de la ville et que l'on a pu trouver une auberge (cookes shop)[31] pour y achever décemment le repas. Les Anglais arrivent le 13 juin à Andrinople et, au bout d'une heure passée en quête d'un abri, ils s'arrêtent devant l'atelier d'un ferronnier. Pour Fox, « Andrinople est une très grande ville. Les maisons sont basses, mais on y trouve une mosquée [32] d'une beauté incomparable, qui dépasse de loin tout ce que nous avons vu en Italie et en Allemagne »[33].

Cinq journées de route séparaient encore les voyageurs de Constantinople, terminus de leur périple. On loua à nouveau des charrettes pour achever le trajet et le 16 juin, au bout d'un voyage qui avait duré presque trois mois, le groupe pénétra dans la capitale de l'Empire ottoman, où le résident gênois les hébergea durant 12 jours dans sa résidence de Rapamat à Péra [34].

Quand il s'agit de parler de Constantinople, Fox déclare que le peu de temps passé entre ses murs lui rend la chose malaisée [35]. Il affirme néanmoins s'être rendu compte que la ville « est mal construite et que ses

---

[30] « Sofya ys a veary bad toune and the peple of ane evell nature, for they would stand and stare uppon us and spyt uppon us, but they dyd not beat us » (Wood, *ibid.*, p. 15). Pour certains aspects de la vie sociale et économique à Sofia à la fin du XVIe siècle, voir en particulier Nikolai Todorov, *Из социялно-икономическая живот на София през XVI—XVII в.* (Pages d'histoire économique et sociale à Sofia aux XVIe—XVIIe siècles), dans « Известия на Института за история при българската Академия на науките » vol. 14—15 (1964), p. 215—233.

[31] Wood, *ibidem.*

[32] Fox se réfère, vraisemblablement, à la plus remarquable mosquée de la cité, Selimiye Djāmi, construite entre les années 1568—1574 par l'architecte Sinan sur l'ordre du sultan Sélim II, cf. *The Encyclopaedia of Islam*, vol. II, Leyden, 1927, p. 3. Concernant la même mosquée et l'architecte constructeur, voir C. Gurlitt, *Die Bauten Adrianopels*, dans « Orientalisches Archiv », I (1910—1911), pp. 1—4, 51—59 ; F. Babinger, *Die türkische Renaissance. Bemerkungen zum Schaffen des grossen türkischen Baumeisters Sinān*, dans « Beiträge zur Kenntnis des Orients », XI (1914), pp. 67—88 ; Idem, *Sinān Todesjahr*, dans « Der Islam », IX (1919), pp. 247—248 ; Idem, *Zum Sinān-« Problem »*, *dans* « Orientalische Literaturzeitung », XXX (1927) col. 548—551 ; B. Unsal, *Turkish Islamic Architecture*, Londres, 1959, etc.

[33] « Thys is a veary great toun but of base buyldyng all savyng one churche, the whyche ys a wonderfull beawtyfull thyng far beyond that we had sene ether in Italy or Jarmany ». Cf. Wood, *op. cit.*, p. 16.

[34] *Ibidem*, p. 17.

[35] « Constantinople, otherwyse called Strambould. It passethe my understandyng to say muche of thys great cytty for our tyme of being was but short, about XIIII dayes... »

habitants sont durs, orgueilleux et, de plus, très hostiles envers les chrétiens qu'ils traitent de chiens et s'adonnent à toutes sortes de vexations à leur égard. Leur mépris à l'adresse des chrétiens est à tel point manifeste, que certains ont refusé même de nous vendre leur marchandise, en nous faisant signe de la main de nous éloigner »[36].

Par la suite, Fox donne quelques relations assez détaillées sur les troubles causés dans la capitale par la rébellion des janissaires qui s'étaient insurgés contre certains dignitaires corrompus appartenant à l'entourage du sultan, qui leur avaient fait payer les soldes en monnaies dépréciées. « Environ deux mois avant notre arrivée en cette ville », écrit Fox dans son journal, « des janissaires mutinés qui se sont plaints des agissements de deux favoris du sultan ont mis le feu et ont saccagé ‹Constantinople›. Ils s'étaient réunis devant les portes du sérail et avaient exigé que leur soient livrés les deux coupables qui avaient méconnu leurs droits. Devant le refus qui leur fut opposé, ils se mirent à incendier et à piller la ville, par plusieurs endroits, signifiant à leur maître qu'ils n'hésiteront pas à mettre le feu à son propre palais et le faire remplacer sur le trône par son fils qu'ils allaient ramener d'Asie. Après avoir vainement essayé de calmer les esprits par des présents et des conseils de sagesse, le sultan s'est vu contraint de livrer ‹les coupables› hors des portes ‹du sérail›; ‹les janissaires› se sont conduits avec une inconcevable cruauté, en leur tranchant la tête, après quoi, ils se sont éloignés en laissant aux citadins le soin d'éteindre eux-mêmes les incendies »[37]. Aux dires du résident gênois, poursuit Fox, à l'appui des chiffres exhorbitants invoqués par ce dernier, il semblerait que 48000 maisons du centre de la ville soient tombées en proie aux flammes, ainsi que 17 douzaines de mosquées et 50 caravansérails (XLVIII thowsand of howses burnd in the hart of the cytty

---

[36] « But I se yt evell buyld and the inhabytants rude and proud and veary malyshyous toward Crystyans, tearming of them doges and offering them many abuses. Meny of them wear so malyshyous to Crystyans that they would not sell us ther ware but waft us from the wythe ther hand ». Cf. *op. cit.*, p. 16. Pour la topographie de la ville de Constantinople au XVI[e] siècle, voir en particulier C. Gurlitt, *Zur Topographie Konstantinopels im XVI. Jahrhundert*, dans « Orientalisches Archiv », II (1911), pp. 1—9, et III (1912), pp. 51—65, et concernant l'attitude manifestée, généralement, par les Turcs envers les chrétiens, voir V. Mutafcieva, *Към въпроса за състава и облика на османската феодална класа през XV—XVI в.* (Contributions à l'étude de la composition et du portrait moral de la classe féodale ottomane aux XV[e]—XVI[e] siècles), dans « Исторически преглед » XVII (1961), 6, pp. 46—80.

[37] « About II monthes befor our coming to thys cytty yt was spoyld and burnd by the unruly genysaryes who found them selves greved wythe II of the Grand Synyor's favourets. They assembled at Constantynople and came to the gates of the Sarelya and demaunded the heads of those II whyche they sayd had donne them wrong. The whyche was denyed them. Whereuppon they fell to burning and spwyllyng the cytty in many places and sent word to ther master that they would burn hys house allso and that they would feche hys sonne out of Asya and make hym emperour. The Grand Synnyor, seing that no gyftes nor perswasyons would searve, was constrayned to put them out at the gates unto them, who presently cut of ther heads and used as muche tyrany as they could unto them, and departed gevyng the cyttyzyns leave to quenche the fyr them seleves ». Cf. *op. cit.*, p. 16.

and churches XVII scor, caravacharyes fyfty...) Avant le sinistre, il y aurait eu à Constantinople 4000 mosquées et 700 églises chrétiennes (IIII thowsand of churches for Turkes and for Crystyans VII hundred)[38].

Sans retenir l'exagération des dommages causés par la rébellion, tels qu'ils lui avaient été indiqués par le résident gênois, les relations de Fox concernant les événements qui s'étaient déroulés à Constantinople en avril 1589 semblent assez exactes. Les troubles qui marquèrent le printemps de l'année 1589 constituent la première des révoltes d'importance des janissaires [39] envers l'autorité du sultan; elle devait être suivie par une série de mutineries, à commencer par le XVII^e siècle, qui allaient ébranler les fondements du pouvoir absolu des padichahs et annoncer le déclin de l'Empire ottoman.

Le journal de route de Fox signale ensuite deux autres événements d'ordre militaire qui se sont déroulés au moment du séjour des voyageurs britanniques à Constantinople. Il s'agit de l'appareillage, le 19 juin 1589, d'une flotte de galions à destination des côtes septentrionales de l'Afrique, pour la répression des insurgés de Tripoli[40] ainsi que, le 23 du même mois, du départ de Hazir-Pacha, nouveau beglerbey de Roumélie, à la tête d'un corps expéditionnaire de représailles dirigé contre la Pologne, à la suite des incessantes incursions des Cosaques en Moldavie et du refus opposé par le roi Sigismond III de payer un tribut au sultan. « Le beglerbey — écrit Fox dans son journal — a quitté Constantinople dans un grand

---

[38] *Ibid.* et p. 17. Dans une lettre datée du 12 avril 1589 adressée à son souverain Savary de Lancosme, ambassadeur du roi Henri III de France auprès la Porte ottomane, relate d'une manière assez détaillée le déroulement des événements qui avaient eu lieu quelques jours auparavant, soldés par l'incendie, le 7 et 8 avril, de 6000 habitations et tout autant de boutiques remplies de marchandises, sur une superficie d'environ 2 lieues. Neuf mosquées, trois caravansérails et huit bains publics avaient été également détruits par le feu. Le sinistre, qui avait causé des dommages estimés à 8 millions de ducats, ravagea particulièrement les quartiers juifs de la ville, y laissant de 30 à 40 000 citadins sans abri. Cf, E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, tome IV, Paris, 1860, pp. 720–721, n° 1.

[39] Cette rébellion des janissaires fut provoquée en partie par l'insuccès de la campagne entreprise en Perse par Mourad III (1574–1595), mais surtout par les abus de la camarilla de l'entourage du sultan, qui réalisa d'énormes bénéfices en usant de fausses monnaies. Pour tout cela, voir en particulier N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches...*, vol. III, Gotha 1910, pp. 224–225, et I. H. Uzunçarşili, *Osmanlı tarihi*, vol. III, II^e partie, Ankara, 1954.

[40] Wood, *Harrie Cavendish his Journey...*, p. 17 et les rapports adressés par l'ambassadeur britannique Barton au Secrétaire d'Etat Walsingham, le 12 juin et le 30 octobre 1589 (State Papers-Foreign, *Turkey*, 97/1, fo. 170 v° et 188–188 v°). Une source espagnole contemporaine affirme pourtant que la flotte ottomane composée de 80 bâtiments (parmi lesquels des galères et des galiotes) avait quitté la capitale le 18 juin, sous le commandement du grand kapudan Uludj Hassan Pacha (1588–1590), se dirigeant vers les côtes de la Lybie. L'expédition avait réussi à étouffer momentanément la révolte des insurgés tripolitains, mais la flotte turque avait subi de lourdes pertes, si bien qu'en décembre 1589 seuls 35 navires purent regagner leur point de départ. Les troubles reprirent l'année suivante envers l'autorité du sultan, de sorte que l'expédition punitive de 1589 représenta un échec, cf. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, II^e éd., tome 2, Paris, 1966, pp. 471–477. D'autres détails chez M. Gaster, *A Mahdi in Tripoli in the year 1589*, dans « Islamica », II (1926), pp. 193–199.

déploiment de faste <se dirigeant> vers les frontières du monde chrétien, pour anéantir les chrétiens avec lesquels ils s'avoisinaient <en parlant des Turcs — n.n.>. Il ne disposait pas d'une force supérieure à 6000 <hommes> alors qu'il aurait dû réunir 40000 cavaliers et fantassins, mais il avait pleins pouvoirs de se procurer troupes et subsides selon son bon vouloir, dans ces contrées »[41]. Comparés à d'autres sources[42], les renseignements donnés par le voyageur anglais s'avèrent parfaitement exacts. En cela, ils complètent par des détails précieux la documentation se rapportant aux débuts des hostilités turco-polonaises au cours de l'été de l'année 1589.

Après que le négociant Richard Mallorye régla les affaires qui l'avaient amené à Constantinople, Cavendish et Fox ainsi que les deux autres serviteurs prirent le chemin du retour vers l'Angleterre, à travers

[41] « ...Beylorbay went out of Constantynople in great pomp towards the borders of Crystandum to suppresse the Crystyans that border uppon hym. He was not past VI thowsand strong when he went feorthe bothe horsmer and footmen, but had comyssyon bothe for men and mony to tak at hys pleasur in the contryes » (Wood, *op. cit.*, p. 17).

[42] En effet, Hizir-Pacha, beglerbey de Roumélie, atteignait le Danube à la tête de ses troupes, passant ensuite en Moldavie pour se joindre au khan des Tartares, Gazi Giray II, et saccager les régions frontalières de la Pologne. L'expédition ne représente qu'un succès partiel, car bien que la ville de Snyatin fut soumise à de terribles sévices, les Tartares furent défaits en Podolie, sans que l'on puisse atteindre Camenitz. Craignant une contre-attaque des forces polonaises concentrées sous les ordres du chancelier Ján Zamoyski, Hizir-Pacha se retira vers Hotin, séjourna quelque temps à Bender, pour établir finalement son camp d'hiver à Silistrie. Entre temps, à Constantinople se poursuivaient les pourparlers engagés avec les Polonais au printemps de la même année, pour lesquels Pierre le Boiteux, hospodar de Moldavie, avait proposé ses offices de médiateur, désireux d'épargner à son pays l'occupation des troupes turco-tartares, en même temps que Edward Barton, l'ambassadeur britannique auprès la Porte, qui jouïssait d'un large crédit auprès du vizir Sinan-Pacha et d'autres membres du divan. Pierre le Boiteux avait chargé de cette mission Bartolomeo Brutti, un levantin d'une prestigieuse habileté, ayant fait fortune par de brillantes affaires commerciales et figurant parmi la haute aristocratie moldave par le poste qu'il détenait dans le conseil princier comme chef de la diplomatie de la principauté ; il se rendit d'abord à Varsovie, puis à Constantinople pour conjuguer son action à celle de Barton. A la suite des efforts efficaces des médiateurs, la paix fut rétablie entre les Turcs et les Polonais, le 19 mai 1590 Sur l'expédition en Podolie de Hizir-Pacha et la conclusion de la paix entre les Turcs et les Polonais réalisée par la médiation du hospodar de Moldavie et de l'ambassadeur britannique, voir Hurmuzaki, *Documente...* (Documents...), XI, pp. 727–746, n°s CXCV–CCXV ; Suppl. II, vol. I, pp. 295–298, n° CLIII ; pp. 299–302, n° CLIV, et pp. 309–312, n° CLVII) ; Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie), vol. III, Bucarest, 1931, p. 199, n° 127 ; pp. 203–204, n° 131 ; pp. 204–205, n° 132 ; p. 206, n° 134 ; pp. 209–210, n° 138) ; d'autres détails, dans *Vraye Relation de la Route et Deffaicte des Tartares et Turcs*, Lyon, 1590, et dans la chronique de Moustafa Selaniki (dans Mihail Guboglu et Mustafa Mehmet, *Cronici turcești privind țările române. Extrase (sec. XV–mijlocul sec. XVII)* [Chroniques turques concernant les principautés roumaines. Extraits (XV^e siècle — à la mi-XVII^e siècle], vol. I, Bucarest, 1966, pp. 362–364, etc. Pour l'ensemble des événements, voir I. I. Podea, *A Contribution to the study of Queen Elisabeth's Eastern Policy*, dans « Mélanges d'Histoire générale », publiés par C. Marinescu, tome II, Cluj, 1938, pp. 433–499 ; Aurel Golimas, *Misiunea militaro-diplomatică a beglerbegului Haider pașa în Moldova lui Petru Șchiopu...* (La mission militaire et diplomatique du beglerbey Haider-Pacha en Moldavie sous Pierre le Boiteux...) dans « Cuget moldovenesc », Jassy, VIII (1939), n°s 5–7, p. 3–6 et C. M. Kortepeter, *Gazi Giray II, Khan of the Crimea, and Ottoman Policy in Eastern Europa and the Caucasus, 1588–1594*, dans « The Slavonic and East European Review », XLIV (1966), n° 102, pp. 145, 151–155, etc.

les Balkans et l'Europe Centrale. Ils quittèrent la capitale du Bosphore le 29 juin, passant par Kirk-Kilisse, où ils s'arrêtèrent dans un caravansérail dont le voisinage boisé eut l'air de leur plaire, puis firent une halte de deux nuits à Provadia [43]. A partir de cet endroit, les voyageurs eurent à franchir une chaîne de hautes montagnes dans les Balkans, appelées « de la lune » (the hylles of the moone), pour atteindre Silistrie le 11 juillet, « ville agréable, en ce genre de bâtisses, avec des maisons basses couvertes d'échandoles, sise sur les bords du Danube et dernier centre urbain de Bulgarie »[44]. Ils y passent deux jours dans la maison d'un commerçant de Raguse.

En achevant ses notes de voyage par une vue d'ensemble sur les pays balkaniques qu'il avait traversés à côté de ses compagnons de route, le narrateur du périple effectué par Cavendish résume ainsi ses impressions : « La Serbie et la Bosnie sont des régions montagneuses dans lesquelles on ne trouve pas plus de 2 milles de route convenable par journée de marche. La population de ces contrées se trouve dans une grande indigence et la simplicité des coutumes égale celle de leurs vêtements. Les gens portent généralement un costume blanc tissé avec de la laine rugueuse; comme chaussures, ils emploient des morceaux de cuir couverts de poils que l'on attache d'une manière fort déplaisante aux pieds, tandis qu'en guise de couvre-chef ils se servent de bonnets rouges, à l'instar des Grecs, pour montrer par cela qu'ils sont d'un courage à toute épreuve. Dans ces pays, on ne trouve guère de voitures ou d'autres véhicules, en dehors de quelques modestes chariots que l'on peut voir dans le voisinage d'une triste masure. Pour le labour, ‹les paysans› emploient un attelage de bœufs, mais ce ne sont que des bêtes faméliques de couleur rousse ou grise. Tous ‹ces sillons› semblent avoir été remués à la bêche [45]. Dans ces régions les gens communiquent entre eux par des appels échangés à une distance de 3 milles, car les montagnes sont si hautes et les vallées si profondes qu'ils devraient perdre une demi-journée pour aller parler à leurs voisins qui habitent à 3 milles de leur demeure [46]. A Philippo-

---

[43] Wood, *Harrie Cavendish his Journey...*, p. 17.

[44] « ...A fayr toune of that kynd of byldyng, the howses lowe and boorded. Thys toune stands uppon Danubyous banks, and the last toune of Bullgarya » (*Ibidem*).

[45] Pour le cadre général économique et social dans lequel a évolué la classe paysanne serbe au XVI[e] siècle, dans les conditions créées par la domination ottomane, voir — entre autres — H. Sabanović, *Organizacija turske uprave u Srbiji u XV i XVI vijeku* (Organisation de l'administration turque en Serbie aux XV[e] et XVI[e] siècles), dans « Istorijski glasnik », 1955, 3—4, pp. 59—78, et B. Djurdjev — M. Vasić, *Jugoslovenska zemlje pod turskom vlášću do kraja XVIII stoljéća* (Les régions yougoslaves sous la domination turque jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle), Zagreb, 1962, 222 p.

[46] Après avoir affirmé à nouveau que ces gens sont des « brigands » (pyllferers), c'est-à-dire s'adonnant aux pratiques des « haïdouks », Fox raconte que, pour traverser cette région montagneuse, le groupe de voyageurs a été obligé de faire le trajet dans « de très mauvaises charrettes tirées par des bœufs faméliques ». Depuis Raguse, ils s'étaient surtout servis de « che-

poli et à Andrinople, la population se sert comme bêtes de trait de gros bétail qu'ils appellent buffles. Deux buffles ont autant de force que quatre bœufs habituels. Ils sont de grande taille, leur tête ressemble, comme peau et poils, à celle de l'ours. Ils ont de longues oreilles qui pendent derrière les cornes et leur crinière diffère de celle des bœufs et des vaches, plus proche, semble-t-il, de celle des boucs, mais courte et épaisse. Ce genre de bétail accoutume de se baigner pendant la canicule et ceux qui en ont la garde ne manquent jamais d'emporter un seau pour les asperger d'eau, au cas où l'endroit où ils se trempent n'est pas suffisamment profond[47]. Dans ces régions on emploie aussi des chameaux pour le transport; ces animaux peuvent porter un poid supérieur à celui que pourrait supporter un cheval ».

« Les femmes mariées et les jeunes filles de Bulgarie et de Thrace se parent agréablement de pendentifs d'argent aux oreilles, colliers au cou et petites couronnes sur la tête, pesant de deux à trois livres, et elles se coiffent avec les cheveux tressés en une natte sur le dos. Il n'y a pas d'auberges, mais seulement des bâtisses spacieuses et de bonne allure, nommées caravansérails, de forme carrée, ayant plusieurs âtres de chaque

vaux à selles en bois » portant « de jolies brides tissées en fils de grosse laine », mais qui ne leur permettaient pas d'avancer de plus 12 milles par jour. « Quatre jours avant d'atteindre Philippopoli — poursuit le compagnon de Cavendish —, nous arrivions dans une vaste plaine sur laquelle se détachaient de nombreux monticules de forme ronde. Voulant en connaître la signification, il nous fut répondu qu'elles dataient de l'époque où, à cet endroit, s'était déroulée une grande bataille entre Brutus et Cassius d'une part, et Auguste César et Antonius de l'autre ». Sur ce point, Fox commet une erreur — fréquente d'ailleurs dans les récits d'autres voyageurs étrangers au cours du Moyen-Age et de la Renaissance — faisant une confusion entre la ville bulgare de Philippopoli et le centre antique de *Philippi* (connu plus tard, à l'époque ottomane sous les noms de *Philibah* ou *Philibegik*), placé sensiblement plus au sud, en territoire grec, dans le voisinage du port de Cavala et des localités Boïran et Udovište, où au cours de l'automne de l'année 42 a.n.è. les forces d'Octave Auguste et de Marc Antoine avaient combattu celles anti-républicaines commandées par Brutus et Cassius. Pour détails, voir V. Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, vol. I, Leipzig, 1904, p. 166 et suiv; J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, IV, Berlin, 1924—1931, p. 654 et suiv., etc.

[47] Pour les relations agraires en Bulgarie et les conditions de vie de la classe paysanne au XVI[e] siècle, durant la domination ottomane, voir en particulier Bistra A. Cvetkova, *Поземлените отношения в българските земи османско владичество до средата на XVII век* (Les relations agraires en Bulgarie au temps de la domination turque jusqu'au milieu du XVII[e] siècle), dans « Исторически Преглед », VII (1950—1951), pp. 158—192; Idem, *Характерни черти на османкия феодализъм в българските земи* (Le caractère du féodalisme ottoman dans les régions bulgares en état de vassalité), *ibidem*, pp. 380—392; Idem *Принос към изучаването на Турския феодализъм в българските земи през 15—16 в.* (Etudes sur le féodalisme turc dans les régions bulgares en état de vassalité au cours des XV[e] et XVI[e] siècles), dans «Известия на Института за българска история », V (1954). pp. 71—153; idem, *Турският феодализъм и положението на българския народ до началото на 19 в.* (Le féodalisme turc et la situation du peuple bulgare jusqu'au début du XIX[e] siècle), dans « Исторически Преглед » XX (1955), 1. pp. 59—86; Idem, *Извънредни данъци и държавни повинности в българските земи под Турска власт* (Impôts exceptionnels et redevances à l'Etat dans les territoires bulgares sous la domination ottomane), Sofia, 1958, 226 p.; Idem, *Турският феодален ред и българският народ* (Le régime féodal turc et le peuple bulgare), Sofia, 1962; V. Mutafcieva, *De l'exploitation féodale dans les terres de population bulgare sous la domination turque aux XV[e] et XVI[e] siècles*, dans « Etudes historiques à l'occasion du XI[e] Congrès International des Sciences historiques — Stockholm, août 1960 », Sofia, 1960, pp.171—208, etc.

côté ainsi que des endroits pour attacher les montures, mais pas de lits ou de nourriture, ni pour les hommes ni pour les chevaux ; on n'y trouve que des chambres <vides> et quant aux victuailles, si l'on n'en a pas emporté avec soi, il faut dépêcher le janissaire en ville pour s'en procurer. Dans ces abris, tout voyageur est admis sans bourse délier. On y trouve des Turcs, des Juifs, des Chrétiens, gens honnêtes et maraudeurs, pêle-mêle sous le même toit »[48]. Dans ces contrées, «<les gens> n'ont point de lits dans leur logis et couchent sur des planches ou sur des banquettes, enveloppés dans des couvertures rugueuses. Ils n'ont également pas de table pour les repas, ni chaises pour s'asseoir, mais restent par terre, les jambes croisées. Il en est de même pour les commerçants en quête de vendre leur marchandise, qui se tiennent assis les jambes croisées devant leurs étalages, et pour les tailleurs pareillement »[49].

Après avoir rappelé les pratiques des sultans qui gardaient de 4—500 femmes dans leur harem et faisaient disparaître leurs frères pour n'avoir pas à craindre d'éventuels prétendants au trône, Fox décrit encore dans son journal la façon de vivre des femmes turques : « Elles portent toujours des bottes, tant chez elles que lorsqu'elles sortent à cheval et, tout comme les hommes, usent d'éperons et montent à califourchon <en selle>. Leurs bottes sont en cuir, teinté dans la couleur de leur préférence, mais leur visage doit être toujours couvert lorsqu'elles sortent hors la maison. Aucun chrétien n'est admis avoir à faire avec une femme turque et devra payer de sa vie s'il est découvert, tandis qu'un Turc peut s'entourer d'autant de <femmes> chrétiennes qu'il le désire. Dans toutes les villes turques, il existe trois jours fériés chaque semaine : le vendredi pour les Turcs, le samedi pour les Juifs et le dimanche pour les Chrétiens [50] ».

Sur le chemin de retour de Constantinople, les voyageurs ont été accompagnés jusqu'à Silistrie, pendant 15 jours, par un janissaire et un drogman [51].

---

[48] Pour l'organisation et l'activité des caravansérails dans les Balkans, voir en particulier H. Kreševljaković, *Hanovi i karavanseraji u Bosni i Hercegovini* (Auberges et caravansérails en Bosnie et Herzégovine), Sarajevo, 1957, 164 p.

[49] Wood, *op. cit.*, p. 22—24.

[50] « The Turkysh woman wear bootes allwayes, as well at home in ther howses as when they ryde, and when they ryde, they ryde as men doe wythe bootes and spures and astryd. Ther bootes be of cullored leather, what cullor they lyke best, but ther faces be allwayes covered when they goe abrod. No Crystyan man may have to doe wythe a Turkyshe woman, but he shall dye for yt yf yt be known, but a Turk may have as many Crystyan women as he wyll. In all cyttyes in Turky they have III Sabothes in a weke, the Turk uppon Fryday, the Jewes uppon Satterday, and the Crystyans uppon Sonnday » (*Ibidem*, p. 24—25).

[51] Le 27 juillet 1589, Barton, ambassadeur anglais auprès la Porte, informait le Secrétaire d'Etat Walsingham qu'un des janissaires attachés à son service, qu'il avait chargé d'accompagner Henry Cavendish et Richard Mallorye jusqu'à la frontière de la Valachie, était rentré à Constantinople porteur de la nouvelle que le beglerbey de Roumélie, parti en expédtion vers les abords de la Pologne, avait établi son camp sur le Danube, cf. E. D. Tappe, *Diocuments concerning Rumanian history (1427—1601) collected from the British Archives*, La Haye, 1964, p. 54, n° 73.

Dimanche le 13 juillet 1589 le groupe traversait le Danube à un endroit où le fleuve avait une largeur d'un quart de mille et firent halte en Valachie.

En achevant de parcourir le journal relatant le voyage de Henry Cavendish dans les Balkans, rédigé par son fidèle serviteur Fox, il nous faut souligner l'importance des informations de nature économique et ethnographique qu'il comporte, autant que les relations présentant un intérêt politique et militaire se rapportant à la capitale de l'Empire ottoman.

Cette étude s'est proposé, en les révélant aux lecteurs, de compléter la documentation concernant l'histoire des peuples balkaniques, pour laquelle ce genre de sources narratives représentent des témoignages d'une incontestable valeur.

ГРУЗИНСКИЙ ПУТЕШЕСТВЕННИК XVIII ВЕКА ИОНА ГЕДЕВАНИШВИЛИ О МОЛДОВЕ И ВАЛАХИИ

ВАЛЕРИАН МАЧАРАДЗЕ

Известный грузинский путешественник XVIII века Иона Гедеванишвили [1] в течение 10 лет (с 1782 по 1792 гг.) объехал многие страны Азии, Африки и Европы и оставил описания своих путешествий, которые были изданы отдельной книгой еще в 1852 году [2].

Объемистая книга Ионы Гедеванишвили содержит интересные сведения о Турции, Греции, Египте, Италии, Австрии и т.д. Мы из нее выбрали небольшую часть (30 страниц) сведений, которые касаются Румынских княжеств (Молдовы и Валахии) XVIII века и решили сделать их доступными более широкому кругу исследователей.

Хотя мы не сопоставляем сообщения Ионы о Молдове и Валахии с другими иностранными и румынскими источниками, но, публикуя их, нисколько не сомневаемся в их значении как источника. Поскольку сообщения иностранца, не только для столь отдаленного времени, как XVIII век, но и для нашей эпохи (когда на каждой странице существует широкая внутренняя научная информация) не теряет своего значения как исторический источник, они никогда не бывают лишними, какими поверхностными бы они ни казались на первый взгляд. Помимо этого, подобный

[1] Грузинские путешественники второй половины XVIII в. и начала XIX века оставили ценные описания разных стран. Например, Т. Габашвили оставил описание Турции, Греции и Ближнего Востока; князь Г. Авалишвили — Турции, Египта, Ближнего Востока; дворянин Р. Данибегашвили — Турции, Ирака, Ирана, Индии, Цейлона, Бирмы, Западного Китая и Сибири. Книга Р. Данибегашвили оказалась настолько ценной, что она с 1816 года несколько раз переиздавалась на русском и грузинском языках.

[2] *Путешествие Ионы — Руисского митрополита*, Тбилиси, 1852 г. (на грузинском языке).

материал имеет еще и культурно-историческое значение и его смело можно отнести к фактам культурных связей между двумя народами.

Несколько слов об авторе и обстоятельствах создания указанного труда, ибо эти сведения небоходимы для оценки источника.

Иона Гедеванишвили родился в 1737 году. Отец его, кн. Гавриил Гедеванишвили, был сардаром мцхетского войска. По сведениям П. Иоселиани, Иона Гедеванишвили был воспитанником известного грузинского ученого и государственного деятеля католикоса Антония I; в 1753 году, в 16-летнем возрасте, Иона был посвящен в дьяконы самим Католикосом[3]. В 1775 (или 1776) году Иона был возведен в сан митрополита руисского[4] и получил прозвище Руисского, или Мровели.

В 1780 году Иона был лишен митрополитского сана и закованный, отправлен в пустыню Давида Гареджи в Восточную Грузию, откуда бежал в Западную Грузию (Имерети). Однако ни царь Имерети, ни епископ не помиловали его и отправили обратно в Картли (Восточную Грузию), где он жил в Тбилиси во дворе Кашветской церкви св. Георгия.

Нам не известна причина, по которой И. Гедеванишвили был лишен сана митрополита, но можно предполагать, что он был замешан или подозреваем в участии в заговоре, организованном против царя Ираклия грузинскими князьями, которые в конце 1779 и начале 1780 года хотели возвести на престол вернувшегося из Ирана царевича Александра Бакаровича, внука царя Вахтанга VI. Сам Иона об этом ничего не говорит, только упоминает: « Был обречен и отлучен и подвергся великим страданиям и волнениям мира сего »[5].

Характерно, что он не раскаивается и ни на кого не жалуется, не отзывается плохо даже о царе Ираклии, лишившем его сана; что же касается главы грузинской церкви Антония I, без участия которого лишить Иону сана не могли, то о нем он вспоминает с особым уважением.

Все это заставляет предположить, что Иона все-таки считал себя винов ным.

В конце 1782 года [6] Иона Гедеванишвили в сопровождении дьякона Карсанидзе и одного слуги покинул Тбилиси. Летом 1783 года он уже

---

[3] Дальнейшая судьба Ионы до 1775 года нам не известна. П. Иоселиани пишет, что во время изгнания Антония I (1754—1763 гг.) Иона вместе с ним находился в России (во Владимире), а по возвращении был назначен архимандритом Крестового монастыря (« Джвари »), но это маловероятно, потому что Иона рассказывает о пребывании в России других своих родственников (вместе с Антонием I), а о себе ничего не говорит (Ср. *Путешествие*, указ. изд., стр. 260—261).

[4] Указ Ираклия относится к 1776 г.

[5] *Путешествие*, указ, издание, стр. 9.

[6] И. Гедеванишвили пишет: « Приехал я в Фюме. Выйдя на сушу, возблагодарил бога... избавившего меня от гибели в морской пучине и от разбойников...

был в Константинополе. Цель его путешествия, как он сам указывает, состояла о том, чтобы объехать святые места и поклониться четырем патриархам православного мира. В Константинополе он провел 4 месяца; там он был помилован Константинопольским патриархом Паисием и Иерусалимским Аврамиосом. Оба патриарха дали ему письма на имя царя Ираклия II и каталикоса — патриарха Грузии Антония I с просьбой также помиловать его.

Несмотря на это, Иона продолжает свое путешествие. С конца 1783 года по 1786 год он объехал Грецию, Средиземноморские острова, а также побывал в Иерусалиме, Дамаске (где был помилован антиохийским патриархом) и Бейруте. Весной 1786 года, накануне пасхи, Иона снова вернулся в Иерусалим, побывав в святых местах около этого города, а летом 1786 года намеревался поехать на Синайскую гору, но « решил вернуться на родину », потому, что в это время « капитан-паша » с большим войском вступил в Египет [7], где никак не могли успокоить восстание, и хотя ему очень хотелось поклониться Синайской горе, это было невозможно [8].

Итак, Иона Гедеванишвили из Иерусалима вернулся на родину, но, как он сообщает, по его приезде в Хиос началась Русско-турецкая война (1787 г.)[9], и поскольку Грузия находилась под покровительством России и русские войска (в силу Георгиевского трактата) находились в Грузии, христиане советовали Ионе ехать на родину не через Константинополь, где озлобленные турки могли его убить, а через Европу. Послушавшись этих советов, Иона поехал в Афины[10].

Из Афин Иона отправился в Морею, но характерно, что по этому полуострову ему пришлось ехать ночами: « Митрополит просил меня

Семь лет прошло, и лишь в начале восьмого года избавился я от морских странствий. Купив карету, из Фюме в Триест отправился почтой » (*Путешествие*, указ. изд., стр. 100—101).

Поскольку император Австрии Франц Иосиф скончался в феврале 1790 года, а И. Гедеванишвили всего 4 месяца находился в Вене, в том числе — во время праздника Рождества Христова, смерти императора (февраль 1790 г.) и в первых числах поста, надо полагать, что он провел в Вене декабрь 1789 года и январь, февраль, март 1790 года. А если до приезда Иона в Вену, т.е. до декабря 1789 года, в Фюме исполнилось 7 лет и начался 8-ой год его путешествия, то можно полагать, что из Грузии он выехал осенью 1782 г. Издатель « Путешествия » П. Иоселиани ошибочно пишет, что будто бы Иона выехал из Грузии в 1783 г. (см. *Путешествие*, стр. 100). Нужно отметить, что Иона в тексте *Путешествия* год не указывает, а только лишь месяц и религиозные праздники. Даты установлены нами.

[7] Летом 1786 г. турецкие военные корабли прибыли в Александрию, а 25 июня сам Капудан паша вступил в Александрию (см. ЦГАДА, Госархив, разр. XV (ф. 15), д. 192, лл. 19—20; а также: В. Мачарадзе, Грузинские документы из истории Рус.-грузинско-египетско-эфиопских отношений 80-х годов XVIII века, Тбилиси, 1967 г. стр. 32—33).

[8] *Путешествие*, стр. 61.

[9] Турки арестовали русского посла Булгакова 5 августа 1787 г., а 21 августа нападением на Очаков начали войну против России.

[10] *Путешествие*, 62—63.

ехать ночью тайно, а не явно, — пишет Иона, — ибо в великом страхе находился морейский город». Дело в том, что в начале Русско-турецкой войны морейцы вспомнили о том, как во время предыдущей войны «Алексея Григорьевича Орлова императрица Екатерина Алексеевна послала адмиралом в море Архипелага, где совершил он много дел, и морейцы вновь ожидали пленения своего турками»[11].

Из Мореи через Корфу, где он был 12 декабря 1787 года,[12] и Триест Иона прибыл в Венецию. Здесь он провел три месяца,[13] после чего снова вернулся в Триест.

Из Триеста Иона не отправился на родину, как намеревался раньше, а, решив посетить Синайскую гору, ожидал успокоения Египта: «Я намерен был поклониться монастырю Синайской горы и святой мученице Екатерине, а также осмотреть святые места Синайской горы. Шесть месяцев пробыл я в Триесте,[14] ожидая успокоения Египта. Услышав о наступлении мира и успокоения Египта, нашел для себя судно и приготовился (к отплытию)»[15].

В Триесте Иона был принят австрийским императором Францем Иосифом, который пригласил его в Вену.

Выехав из Триеста, через Далмацию, Кефалонию (где он был 1 июня 1788 года) и остров Крит, Иона прибыл в Александрию.

Из Александрии Иона направился в Решит (Розетта), где был освящен Александрийским патриархом Герасимом, а оттуда через Каир и Суэц — на Синай, где пробыл четыре месяца[16].

Вернувшись из Синая, через Суэц, Каир, Александрию, Родос и Морею он перебрался в Далмацию, в город Фюме,[17] откуда через Триест — в столицу Австрии Вену, в которой находился с конца 1789 года до весны 1790 года.[18]

«В праздник Рождества Христова и Крещения, — пишет Иона, — был я (в Вене — **В.М.**), — и в первый день поста поехал в Яссы, в Молдавию, то есть в Бугданию»[19].

---

[11] *Там же*, 68.

[12] *Там же*, 74.

[13] *Там же*, 80.

[14] Видимо, имеется в виду время после первого прибытия в Триест (с конца 1787 г.); в противном случае приходится предположить, что вместо шести месяцев должно быть «шесть недель», ибо 1 июня (1788 года) Иона, выехавший из Триеста, был уже в Кефалонии. Как он сам пишет, «июня первого я был в Кафалонии и во время праздника Петра-Павла получил новый виноград» (Ср. *Путешествие*, стр. 80—81).

[15] *Там же*, 80.

[16] *Там же*, 84—97.

[17] *Там же*, 97—101.

[18] *Там же*, 102—107.

[19] *Там же*, 105.

Весной 1790 года, после четырехмесячного пребывания в Вене, Иона через Польшу прибыл в г. Яссы, где был ласково принят фельдмаршалом князем Г. А. Потемкиным[20]. В Молдове Иона пробыл до конца 1792 года и после вывода русских войск, ввиду опасности со стороны турок, был приглашен в Россию: « С тех пор, — пишет Иона, — как русские войска ушли из страны Молдовы, прошло семь месяцев, и восьмого числа декабря месяца, в день святого Спиридона-чудотворца пришел ко мне указ Ее Величества императрицы России Екатерины II и достаточная сумма денег на проезд до Киева, а в Киеве — довольство или достаточное жалованье »[21]. Как объявил ему российский консул, местом его пребывания в Киеве была определена Печерская лавра[22].

Получив указ, Иона колебался, ехать ли ему в Россию или оставаться в Молдове, ибо его « любили и чтили народы молдовские »[23]. « Греки, — пишет Иона, — дали мне такой совет: лучше и надежнее Россия, нежели Молдова »[24]. Покинув Молдову через Хотин и Подолию Иона в 1793 году прибыл в Киев.

Некоторое время Иона пробыл в Киеве; однако здесь его признали только архиепископом, а не митрополитом. По этой причине он добился выезда из Киева в Москву и обосновался в Чудовом монастыре, где и остался до конца своей жизни.

Иона Гедеванишвили скончался в глубокой старости (4 августа 1821 года) в Москве и похоронен там же, в церкви Покрова монастыря.

« Путешествие » было написано в Москве и автограф свой автор прислал в Грузию родственникам, как сообщает П. Иоселиани. Первое издание было осуществлено по этому подлиннику (автографу)[25]. « Путешествие » было написано на основе старых записей. Но, очевидно, эти записи автора не имели повседневного характера, и поэтому в « Путешествии » иногда нарушается последовательность при изложении хода событий, что видно даже из приложенного здесь отрывка. Вместе с тем, в « Путешествии » встречаются такие подробности, что без старых записей (хотя бы и нерегулярных) восстановить их в памяти вряд ли было бы возможно.

« Путешествие » Ионы Гедеванишвили не писалось по определенному заданию и строго разработанному плану, представляя собой записки простого путешественника-богомольца, который, будучи образованным человеком, интересуется не только христианскими храмами, но и всеми

[20] *Там же*, 106—112.
[21] *Там же*, 135.
[22] *Там же*.
[23] *Там же*, 136.
[24] *Там же*.
[25] *Там же*, 7.

сторонами жизни (экономической, социальной, политической, культурной) и природою тех стран, которые он посещал. Сведения И. Гедеванишвили представляют известный интерес для истории народов тех стран, которые он описывал.

Чтобы читатель смог оценить приложенный здесь отрывок и имел общее представление о И. Гедеванишвили, приведем несколько отрывков и из других мест «Путешествия»

При описании Египта И. Гедеванишвили пишет:

«Страна сия весьма плодородна рисом, хлебом, шелком, хлопком, индиго, сахаром, коноплей, чечевицей и много чего другого говорят о плодородии Египта. Кроме одной реки, Нила, в нем нет других, и река эта орошает города и те деревни в долине протяжением в десять и пятнадцать верст по узким каналам, которые переносят из нее воду разными простыми способами. А крестьяне этой страны, называемые феллахами, трудятся в великой нищете. Беги и господа взимают с них множество налогов, и поэтому они так бедны. Господа же, взимающие с них, весьма богаты.[26] А из Александрии, Димайяты[27] и Суры, находящейся на берегу Красного моря, доход составляет пять миллионов золотом. По Красному морю прибывают в Суэц суда из Индии, Каабы и Медины. В Александрию же и Димайяту прибывают из Европы, Азии и Эллады, Архипелага и Леванта. Видел я, как египтяне пашут: в плуг впрягают четырех женщин, которые держат на груди бревно, по двое с каждой стороны, служащее ярмом. Они тянут его и пашут, а один мужчина держит плуг. Видел я запряженную таким же образом лошадь, верблюда и осла. В двух-трех часах (ходьбы) вода прекращается, а где воды нет, там... пустыня и безлюдие»[28].

Как видно из приведенного отрывка, здесь Иона описывает только долину Нила. В «Путешествии», однако, имеются ценные сведения и о других районах Египта [29].

Православный церковный деятель, Иона уделяет внимание обычаям и жизни мусульманских народов. Вот как художественно описывает он выезд султана из летнего дворца в Константинополь:

«И видели мы государя султана, выехавшего из своего летнего дворца, расположенного на берегу у самого входа в Черное море. Он плыл на небольшой шлюпке, прикрытой сверху красивым зонтом. И были с ним двадцать четыре человека, подымавшие и опускавшие в лад расписные весла, подобно тому как птица подымает и опускает свои крылья. Когда приблизился он к арсеналу, раздался залп установленных в арсе-

[26] Видимо, Дамьетта.
[27] *Путешествие*, 86—87.
[28] Не надо забывать, что вышеуказанные слова принадлежат князю и представителю высшего духовенства.
[29] *Там же*, 97.

нале пушек. А когда приблизился к Византиону, т.е. Константинополю, раздался залп из пушек, расположенных перед зимним дворцом. Ехал султан с двумя своими сыновьями. Как он выехал, встретил его на берегу моря стамбул-афенди и « милахор », подали ему взнузданных коней, — одного с уздечкой, украшенной алмазами, яхонтами и рубинами, а другого — крупными кораллами, и такую же попону, а для сына его — маленького коня, с богато украшенной сбруей. По выходе его встретили мы с двумя сербскими монахами в клобуках и рясах. Они и своим людям не мешают [прилижаться к султану], хотя « бостан-баши » идут впереди и не допускают людей подойти близко. Сам султан был одет, как один из их « риджалов », т.е. по происхождению из благородных, а на голове — диадема, прикрепленная к чалме спереди. Сел он на коня, а с ним — старший и младший сыновья. Его человек, дядька, держал над ним раскрытый зонт ».[30]

При описании Хиоса Иона пишет: « Прибыл я в Хиос, называемый ныне Сакизом, город большой, здания каменные, расположенный на морском берегу. Люди там богатые, купцы, и есть у них один митрополит. На этом острове много шелку, ... апельсины, лимоны, маслины, хорошее вино и люди красивые. А по праздникам и в каждое воскресенье собираются мужчины и женщины на берегу моря и гуляют нарядившись; и они по воле своей соединяются браком по христианскому обычаю и с большим приданным, по их возможности. Женщины этого города белы, и певцы персидские восхваляют женщин сакизских за эту их белизну. Они торгуют во всех странах »[31].

При описании Измира Иона пишет: « Живут в Измире крупнейшие купцы всей Греции, и нигде нет ни такого товарообмена, ни таких караванов, прибывающих по морю и по суше, — ни в Константинополе, ни в Александрии египетской, ни в других местах, хотя много есть больших городов, но нет таких купцов... Измир — порт для многих караблей из Европы, (а дальше товары идут) по суше до Анатолии, Персии и до Инда »[32].

При описании Афин Иона пишет: « Город расположен наподобие горийской крепости[33]. При въезде в город — гора, а на ней построена крепость, и внизу город огорожен, но не очень укреплен. Город большой и народу в нем много; а жители той земли гордые и буйного нрава... Они оказали мне большую честь, и я объездил окрестности и осмотрел бывшую школу Платона и Аристотеля и вблизи Афин на равнине возвышающиеся столбы, числом шестнадцать, обвитые резьбой, очень высокие, из мрамора

[30] *Там же*, 19—20.
[31] *Там же*, 40.
[32] *Там же*, 41—42.
[33] Город и крепость Гори в Грузии.

или похожего на мрамор (камня). Я по незнанию своему спросил их: что это за столбы, или по какой причине стоят они здесь? Они же мне ответили: это — дворец и колонада древних царей эллинских, и когда они хотели, как по долине проходили в крепости. Мною же овладело изумление, и я промолчал. Окрестности города Афин весьма богаты хлебом, вином, маслинами, шелком, хлопком и многочисленным скотом»[34].

При описании Венеции Иона не скрывает своего удивления[35] по поводу всего увиденного, но на этом не будем останавливаться, так же как не будем останавливаться и на описании государственного устройства Венеции.

Еще подробнее описывает Иона достопримечательности Вены (дворцы, парки, музеи, фонтаны). Его особенно удивил образцовый порядок, царивший в этом городе: за четыре месяца своего пребывания здесь он ни разу не был свидетелем драки, поскольку, как отмечает Иона, жители Вены строго соблюдают закон, согласно которому тот, кто первый поднимет руку, будет наказан[36].

Интересны также сообщения Ионы о памятниках Востока, о природе и хозяйстве стран Балканского полуострова и Польши, но мы не можем здесь на этом останавливаться, поскольку все эти вопросы выходят за рамки нашего исследования.

Вышеприведенные отрывки свидетельствуют о том, насколько широким был круг интересов Иона Гедеванишвили, и что может дать его «Путешествие», как исторический источник. Не следует забывать также, что этот автор еще полтора столетия тому назад ознакомил грузинского читателя с жизнью народов тех стран, в которых он побывал.

В Молдове Иона прожил почти три года (с апреля 1790-го до конца 1792 года). За это время он побывал во многих городах и местах, встречался с представителями всех слоев местного общества, и сведениям этого беспристрастного очевидца, искренне полюбившего Молдову, покинуть которую он не хотел, нельзя не верить.

«Путешествие» содержит материалы самого разнообразного характера: описания городов и сел, природы, нрав и обычаев населения, культуры и образования, внешней и внутренней торговли, социальных отношений, церковного и монастырского хозяйства и т.д.

Путешественник лестно отзывается о природе и народе Молдовы, часто прибегает к сравнениям, чтобы грузинскому читателю сделать ее понятным и близким. Например, описывая ущелье реки Бистрицы Иона

---

[34] *Путешествие*, 63—65.
[35] *Там же*, 77—79.
[36] *Там же*, 103.

пишет: « Река сия (Бистрица — **В.М.**) протекает в чистых каменистых берегах с мелким песком, а вверху течет в каменном ложе. [Здесь] много форелей. Она (река) меньше Куры, но больше Арагви[37]. Множество деревень: горных и укрепленных, неприступных для врагов, расположено вдоль обоих берегов »[38]. Или же: « Когда посетил я поместье моего монастыря и ущелье, то вспомнил ущелье Карчохи и Ксани,[39], а также похожие на них места »[40].

Что же касается народа, Иона пишет: « Люди той страны крепкие »[41]; « мужчины и женщины красивы; [женщины] — кокетливы, некоторые ведут себя, как европейцы »[42], « Местные благородные [лица] — вельможи, бояре и владельцы обширных поместий, ведут себя прилично и ездят в каретах, имеют каменные дворцы и палаты, знают много языков: греческий, французский, немецкий, итальянский, молдовский, а некоторые знают язык османов, но не все. Они православные — нашей веры »[43].

Говоря о народе, Иона не забывает и нравов, обычаев, одежду. « Этот народ питается кукурузой. Простонародье варит ее, наподобие гоми[44], называя « мамалыгой ». Вареную кукурузу (мамалыгу — **В.М.**) макают в топленое, в дни мясоеда, и в подсолнечное масло — во время поста, и так принимают в пищу. Нет такого случая, чтоб у известного, знатного вельможи не подавали бы ее к столу или трапезе (то есть на стол, поставленный впереди), как у русских [подают] черный хлеб »[45]; « Мужчины и женщины носят одежду подобную греческой. За музыкантов у них в большинстве случаев цыгане. Они хорошо обучены и поют на молдовском языке (под аккомпанемент) инструментов »[46].

Особо подчеркивает Иона плодородие земли молдовской и богатство страны: « ...когда спустились в долину, в Молдовской стране увидели много земель и деревень, с изобилием воды, полей, урожая, скота »[47]. И далее: « Страна эта богата хлебом, вином, фруктами, которые очень дешевы. Дешевизну я сам видел: восемьдесят тысяч русского войска стояли в Молдове, но и тогда не было дороговизны, а лишь одна дешевизна »[48]. Или же: « Виноградников здесь много »[49]. « Вина здесь много и

---

[37] Кура и Арагви — реки в Грузии.
[38] *Путешествие*, 114.
[39] Места в Грузии.
[40] *Путешествие*, 114.
[41] *Там же*, 114.
[42] *Там же*, 133.
[43] *Там же*, 133.
[44] Грузинское название проса и каши из него. Впоследствии это название распространилось и на кашу из кукурузной муки.
[45] *Путешествие*, стр. 110.
[46] *Там же*, 133.
[47] *Там же*, 110.
[48] *Там же*, 133.
[49] *Там же*, 120.

оно дешево... Вино «Дудунетшийское» является лучшим, по сравнению с винами из других мест»[50].

Эта богатая страна, по словам Ионы, ведет обширную торговлю: «А благородные [лица] получают много хлеба и продают пшеницу, сено, скот и всякий иной урожай, имеют большую экономию, приобретая богатства. Много здесь меду. Скот — табуны лошадей, [стада] коров и овец направляются отсюда в Европу и другие страны»[51].

Специальное внимание уделяет городам страны, в частности, несколько раз останавливается на г. Яссы: «Город Яссы, как отмечал я выше, зело велик. Там живут греки, богатые купцы. В их аргастериях имеются прекрасные предметы. Духаны, которые по-гречески называются аргастериями, богаты и красиво убраны. Живут здесь купцы европейские, армяне, евреи и сами молдовские купцы — поселяне, которые являются христианами, весьма богаты. Торгуют там больше европейскими товарами, которые привозят из города Липсии, а также иными товарами. Эти купцы крупнее других купцов и находятся в большом почете. Торгуют из Урумии христиане и турки, часть европейцев и сами молдоване»[52]. И далее: «Окрестности Ясс прекрасны, в городе и вне города имеется много монастырей больших и богатых, обладающих большими поместьями.... Источников хороших, вкусных и прохладных здесь много»[53]. Хотя Иона отмечает и то, что в окрестностях Ясс «еще не осушены болота» и по этой причине «распространена лихорадка, которая не щадит никого»[54].

О городе Роман в «Путешествии» читаем: «Город Романи построен на возвышенном месте, а перед ним течет большая река. В этом городе проживают купцы, сами молдоване, а также армяне и евреи».[55]

В «Путешествии» имеются сведения о феодальном, в частности церковном и монастырском хозяйстве: «Митрополитство здесь весьма богатое, обладает многими селами, поместьями, озерами, получает большое количество хлеба и вина. В приход его входят тысяча церквей и много монастырей, которых я не могу перечислить, имеет двух подчиненных епископов — Романийского и Хусийского. Архиерей Романийский имеет большую епархию; не меньше епархия и у митроплита Молдовы»[56].

О монастырском хозяйстве в «Путешествии» сказано: «В городе (Яссы — **В.М.**) и вне города имеется много монастырей, больших и богатых, обладающих большими поместиями. Эти монастыри принадлежат Иерусалиму, Синайской горе и Святой горе. Отмечу один монастырь

---

[50] *Там же*, 110.
[51] *Там же*, 134.
[52] *Там же*, 135.
[53] *Там же*, 132—133.
[54] *Там же*.
[55] *Там же*, 134—135.
[56] *Там же*, 134.

Святого бога, называемый Трис-ярхом, где покоится прах святой Параскивы, почитаемой молдованами. Этот монастырь имеет доход в сорок тысяч кис (кошелей)[57] серебром, а также монастырь Калаты, а то не меньше, а даже больше, чем имеет монастырь Формо »[58]. Стоявшему на берегу Бистрицы и пожалованному Ионе Гедеванишвили « Монастырю Понграта принадлежали тридцать деревень, мелких и крупных »[59]. « В год (хозяйство) давало мне, — пишет Иона, — сто пятьдесят овец и ягнят, сто рублей серебром, семьсот жареных форелей и семьсот ока [60] сыру »[61]. « Была у меня, — продолжает Иона, — деревня Иваниште, через которую протекала речка, величиной с Тезу [62]. Там была мельница и монах с домом. Имелись также пчелы — двести ульев, триста гусей, а кур, думаю, шестьсот. Деревня сия давала мне четыреста рублей серебром, хлеба и ячменя, четыре тысячи коди [63], кукурузы, а сена — сколько мне нужно было. От моего монастыря мне дано четыреста (голов) овец, сто двадцать коров, двести свиней и немного лошадей »[64].

В « Путешествии » имеются сведения о повинности крестьян и положении цыган. « И людей, живших в моих деревнях и во всей Молдове и Валахии, считать так: называют крестьян здесь « царанами »; приносят они одну десятину хлеба и вина. Из десяти фруктовых деревьев [урожай] с [одного] дерева принадлежит владельцу поместья. Также дают одну десятую часть моркови, свеклы, капусты и всего, что произрастает в деревне; кроме того, один день в месяц работают [в пользу монастыря]. Кто не будет работать двенадцать дней [в год], платит двенадцать рублей. Помимо этих [обязанностей], нельзя приходить к ним и бранить; они не принесут и даров, а если захотят, то вовсе переселятся в другую деревню и ничего не сможешь сказать на это. Нельзя бить царанов. У меня было шестьдесят дворов цыган. Цыгане — твоя собственность, захочешь — продашь, захочешь—подаришь кому-либо. Ежедневно они работают на тебя и питаются твоей пищей »[65].

Иона не случайно останавливается на положении крестьян. В Грузии во второй половине XVIII века [66] существовало крепостное право — крестьяне не только не имели права свободного перехода [67], положение их было полурабское — их били, дарили, продавали и обменивали

[57] Турецкая денежная единица XVIII века.
[58] *Путешествие*, 132—133.
[59] *Там же*, 114.
[60] Мера веса—3 фунта.
[61] *Путешествие*, 114—115.
[62] Тези—река в Восточной Грузии.
[63] Коди — грузинская мера, приблиз. 2 1/4 пуда.
[64] *Путешествие*, 115.
[65] *Там же*.
[66] И в XIX веке, когда публиковалась книга Ионы Гедеванишвили.
[67] Указом царя Ираклия II 1765 г. только бежавшие из плена крестьяне имели право избрать хозяина.

на товары. Помимо этого, турецкие работорговцы предъявляли большой спрос на молодых грузин и грузинок, но царь Западной Грузии Соломон I строго запретил работорговлю (продажу пленных), что озлобило турецких властей и в 50—60-х годах XVIII века несколько раз вступили турецкие войска в Западную Грузию для наказания непокорного вассала.

В « Путешествии » имеется также сведение о разных отраслях хозяйства. Так, например, Иона пишет: « Имеются здесь искусственные озера, в которых множество рыб. Раз в семь лет осушают озеро и продают купцу рыбу за двести, триста туманов, либо больше или меньше [этой суммы] в соответствии с озером. [Потом] в пустое озеро впускают размножающихся рыб и вновь заводят [рыбу] »[68]. « Имеются здесь, — рассказывает дальше Иона, — сыроваренные заводы и делают кашкаку[69] и другие сыры, которые посылают в чужие страны »[70].

Знакомя грузинского читателя с румынскими княжествами, Иона Гедеванишвали прибегает к сравнениям: « Отмечу, — пишет Иона, — что никакой грузинский царь не может пребывать в таком почете, как бег Молдовы и Валахии. Обладают они войском гораздо большим, нежели наши цари Верхней или Нижней (Восточной или Западной — **В.М.**) Грузии, а также доходами »[71].

В « Путешествии » не забыты даже церемонии вступления вновь назначенного московского господаря в Яссы [72] и освящение митрополита[73]. Определенное место уделено и взаимоотношениям молдовского княжества с Турцией, с Россией и т.д. Само собой разумеется, однако, что все эти сведения, безусловно заслуживающие внимания, могут быть оценены лишь при сличении с другими источниками.

В заключение, следует сказать несколько слов о языке и стиле « Путешествия ». Рассказ Ионы Гедеванишвили ведется спокойно и степенно, как и подобает старцу, умудренному жизненным опытом; при чтении его произведения создается впечатление, что рассказывает не столько непосредственный участник событий, которому пришлось самому немало пережить, сколько историк, оценивающий события прошлого.

Характерно, что произведение Ионы написано не церковным, а живым разговорным языком; автор пользуется образными сравнениями, как например: « не исправляются, подобно хвосту собаки »[74] и т.д.

---

[68] *Путешествие*, 133—134.
[69] Кашкавал.
[70] *Путешествие*, 134.
[71] *Там же*, 132.
[72] *Там же*, 131—132.
[73] *Там же*, 134.
[74] *Там же*, 108.

Нельзя не отметить, что Иона, представитель небольшого угнетенного народа, с сочувствием и уважением относится ко всем народам большим и малым, и плохо не отзывается даже о турках, которые принесли Грузии немало бедствий. Бросается в глаза также лояльность Ионы, представителя высшего православного духовенства, к мусульманской религии. В этом, конечно, сказались богатые традиции грузинской литературы, которая еще в XII веке, устами Руставели воспела братство между народами.

Нисколько не идеализируя личность Ионы, мы считаем необходимым вместе с тем отметить еще одну характерную черту этого путешественника: он всюду старается вести себя добропорядочно и не осрамить Грузии. « После моего ухода, — пишет Иона, — я оставил там (в Молдове — В.М.) — пятьсот двадцать [голов] овец, 191 корову, а свиней в два раза больше. Говорили и советовали мне продать все, но я не сделал этого, дабы не посрамить своего имени и не оскорбить родную мою страну. Все было мое, и я как хотел, мог все использовать. Однако после моего ухода сказали бы обо мне плохие слова: был этот человек грузином и, продав все, ограбил монастырь. Два года я владел [монастырем]... И оставил я [все] митрополиту Ясскому, сказав: как хотите, [так и поступайте] »[75]. Поступая таким образом, Иона, как он пишет в завещании своим родственникам, руководствовался девизом: « Благородство души дороже стяжения других богатств »[76].

ПРИЛОЖЕНИЕ

1790—1792 гг. — отрывок из « Путешествия » Ионы Гедеванишвили о Молдове и Валахии

. . . . Стр. 105

В праздник Рождества [77] Христова и Крещения, был я там (в Вене — В.М.), — и в первый день поста поехал в Яссы, в Молдавию, то есть Бугданию[78] . . . . Стр. 109

. . . .

. . . . . Так как стоял апрель месяц[79] и река была полноводной, мы перебрались на другой берег на плоту. Оттуда [к берегу] подошли польские благородные [люди], в красивых одеяниях... Когда мы перешли реку, то узрели множество городов и сел. Мы подъехали к некой горе, покрытой лесом, а когда мы въехали в него, то [убедились], что лес был густым. Когда мы перевалили через гору и спустились в долину, то карета наша понеслась и перевернулась, однако ни один из нас не пострадал. Со

[75] *Там же*, 116.
[76] *Там же*, 150.
[77] Декабрь 1789.
[78] Турки так называли Молдову.
[79] Апрель 1790 года.

мной были два монаха, архимандрит и дьяк. Я повредил палец, но через некоторое время боль миновала. Со мной сидел Неофит — архимандрит Синайской горы и его дьяк Гервасий. Несколько дней спустя мы прибыли на молдовскую землю, в маленький город, находящийся под властью австрийского императора. Здесь мы повидали государственные казармы (то есть жилье для солдат) и судебные здания. [В этом краю
Стр. 110 служит] архимандрит их православной страны сербов, || там же проживает целиком православный народ Молдовии, которым владеет немецкий император[80]. Здесь имеется пять « исправников » (т.е. отдельных эриставств или княжеств). В этом городе все церкви православные и народ православный. Часто бывают в этих местах народные сборища (то есть ярмарки), покупателей и продавцов. Город этот расположен на гористой местности. Через него протекает река Прут, которая пересекает всю Бугданию (то есть Молдовию) и втекает в реку Дунай.

Затем мы отправились в Яссы и когда спустились в долину, в Молдовской стране увидели много земель и деревень, с изобилием воды, полей, урожая, скота. Этот народ питается кукурузой. Простонародье варит ее, наподобие гоми, называя « мамалыгой ». Вареную кукурузу (мамалыгу — **В.М.**) макают в топленое, в дни мясоеда, и в подсолнечное масло — во время поста, и так принимают в пищу. Нет такого случая, чтоб у известного, знатного вельможи не подавали бы ее к столу или трапезе (то есть на стол, поставленный впереди, как у русских [подают] черный хлеб. Вина здесь много и оно дешево, а также и хлеб. Вино « Дудунетшийское » является лучшим, по сравнению с винами из других мест.

Приехал я в некий город и приютил меня один грек, Теодор, да благословит его господь с женою и детьми. Человек этот был богат белым хлебом, скотом и множеством
Стр. 111 товаров. На другой день мы уехали. Переправились через Днестр[81]. Эта река || по величине напоминает Куру; и прибыл я в город Яссы, где остановился в монастыре « Трис-Ярха » [« Трей иерархи » — **В.М.**] в доме у грека Георгия. Этот человек — добрый, богатый, из купцов. Брат его был архиереем в Македонии. Жил я у него, как у сына и брата. Дом был хорошим и прекрасно обставленным креслами. Пробыл я там некоторое время. После этого прибыл посланник имеретинского царя — Бесарион Габаони [82] и его двоюродный брат Свимон. Я спросил у него причину прибытия в сию страну, и он рассказал мне все: о пребывании здесь светлейшего князя Потемкина и

---

[80] Очевидно, подразумевается те места Молдовы, которые были захвачены австрийским императором после Кючук-Кайнарджийского мира.

[81] По всей вероятности, здесь ошибка издателя П. Иоселиани, должно быть, — Прут.

[82] Бесики в октябре 1789 года находился в Кишиневе, а с 9 января 1790 года в Яссах (см. Бесики, *Собрание сочинений*, VI-е изд., Тбилиси, 1962, стр. 198—200).

Бесики (Виссарион Габашвили) родился в 1750 году. Отец поэта дворянин Захария Габашвили, был придворным священником царя Картли Теймураза II. До конца 1777 года Бесики жил в Тбилиси. С конца 1777 — начала 1778 года, будучи изгнанным из Картли, Бесики переехал в Западную Грузию и поселился в Кутаиси. Здесь он быстро возвысился при дворе имеретинских царей Соломона I (1752—1784) и Давида Георгиевича (1784—1789 г.). В 1778 г. царь имеретии Соломон I пожаловал Бесики княжеский титул и направил его в качестве посла в Иран (1778—1779 гг.). В период царствования Давида Бесики стал одним из влиятельных сановников, первейшим советником царя. Бесики, пользующийся большим доверием царя Давида, в мае 1787 года направляется в Россию для заключения трактата о покровительстве. Поскольку вопросы взаимоотношений России с южными странами находились в непосредственном ведении Г. А. Потемкина, Бесики в 1787—1791 годах находился в ставке Потемкина (в 1787—1788 гг. в Кременчуге, в октябре 1789 г. в Кишиневе, с 9 января 1790 г. до 25 января 1791 г. в — Яссах) и вел переговоры, ставившие целью принятие имеретинского царства под покровительство России. В ночь с 24 на 25 января 1791 года Бесики скончался в Яссах, где и похоронен.

Замечательная поэзия Бесики пользуется большой популярностью в Грузии. В грузинской поэзии XVIII—XX веков у него оказалось немало последователей.

архимандрита Гайоза,[83] секретаря Сулхана,[84] посла Туманова[85], посланного царем Ираклием, и многих других лиц, и архиепископа Екатеринослава и Полтавы и экзарха Молдово-Влахийского Амвросия. Мне было весьма приятно, когда пришел архимандрит Гайоз и мы встретились с ним. Мы обнялись, а архимандрит Гайоз расплакался. Я спросил: Пошто плачешь отче и брат? Он ответил: Где мы находимся и где встретились! Он вздохнул с облегчением (встретясь с земляком на чужбине) смог вздохнуть и я.

Я еще не видел архиепископа Амвросия, из-за больной руки, как вдруг генерал Сергей Лазарев Бибилури,[85] послал ко мне человека: « Почему сидишь дома? Вышлю тебе свою карету и повидай архиепископа ». Я выразил благодарность, мне прислали карету, и прибыл я к архиепископу Амвросию. Он принял меня с любовью. Это был умный человек с добрым сердцем, и сказал он мне: « Есть ли [у Вас] книга (письмо — В.М.) какого-нибудь патри||арха? » Я обещал преподнести. Приехал домой, в мое C1
жилище, и преподнес ему книгу (письмо — В.М.) Даниила-патриарха Антиохийского. Прочитав книгу (письмо — В.М.), он дал ее перевести архимандриту Гавриилу, который ныне является митрополитом Киевским. А ко мне послал человека: « Что надобно будет [тебе] и захочешь просить, объяви мне ». « Я не могу ответить и ничего не знаю, ибо Вам самим сие ведомо лучше, чем [мне] », — таков был мой ответ. Он позаботился, как подобает добродетельному уму. Затем услышал о моем пребывании в той стране светлейший князь Потемкин Григорий Александрович. Он приказал архиепископу Амвросию: « Оказывается, прибыл сюда грузинский архиерей, в воскресенье захвати его с собой и приезжайте вместе ко мне ». В субботу архиерей Амвросий прислал ко мне человека: « Князь желает видеть тебя, завтра пошлю к тебе мою карету, приезжай утром, послушай обедню, а вслед за обедней поедем ».

Когда настало воскресное утро, он прислал ко мне свою карету, запряженную цугом и я поехал. После обедни мы отправились вместе и вступили в палаты. Меня сильно порадовало огромное стечение войска и такое множество православных. Он [Потемкин] пожаловал, и я поклонился ему. Он расспросил меня дружелюбно и милостиво, сказав архиерею Амвросию, что следует меня утешить. Позаботились они обо мне, как добрые православные. Да будет во веки веков от Саваофа-господа им поминание. Как прибыл сюда, то от Фомина воскресенья и до Вознесения я не исполнял богослужения: ждали Синодского указа. || Когда же пришел указ в предпразднич- Стр. 113

[83] Гайоз (Гай) — известный ученый, дипломат и церковный деятель. Он был первым ректором Телавской семинарии, открытой в 1782 году. Гайоз входил в состав посольства Картлийско-Кахетинского царства (Восточной Грузии), которое в 1783 году в Георгиевске подписало трактат о вступлении Восточной Грузии под покровительство России. Во время русско-турецкой войны 1787—1791 гг. Гайоз находился в ставке Потемкина (Кременчуг, Бендеры, Кишинев, Яссы) вместе с членами миссии Картлийско-Кахетинского царства. Гайоз оставил богатое литературное наследие, которое включает в себя как оригинальные произведения, так и переводы. В Ленинградской государственной библиотеке им. Салтыкова-Щедрина и по сей день хранится грамматика грузинского языка, созданная Гайозом в Кременчуге, а также его переводы, выполненные в Бендерах. С 90-х годов XVIII в. Гайоз проживал в основном в России, где основал грузинскую типографию (в 1796—1801 гг. в Моздоке), печатая оригинальные и переводные сочинения. В России Гайоз занимал высокую церковную должность — был епископом Астраханским и Ставропольским. Большие заслуги принадлежат Гайозу в деле культурного развития кавказских горцев.

С его именем связано создание осетинского алфавита, он же был автором первого учебника осетинского языка, который был опубликован в 1798 г. Гайоз скончался в Астрахани 21 февраля 1821 г. в преклонном возрасте. Похоронен там же.

[84] Сулхан Туманишвили руководил миссией Картлийско-Кахетинского царства.

[85] Сергей Лазеревич Лашкарев (Бибилури) — известный дипломат, третий посол на конгрессе в Яссах, по происхождению был грузин.

ный день Вознесения, Амвросий распорядился провести богослужение на следующий день, сказав, что придет на него сам светлейший князь.

В то время у меня находился Гайоз, занимавшийся каким-то историческим произведением[86], и мы увидели человека, пришедшего от архиепископа Амвросия. Этот человек объявил нам, что обедня состоится завтра в монастыре Голо[87]. Поспешил ему навстречу архимандрит Гайоз, достал кошелек с деньгами, отдав ему в руки все содержимое кошелька, и вернулся с радостным лицом, увлажненным слезами. Я спросил: « Почему ты отдал? » Он отвечал: « Мне подобает сейчас отдать, а не тебе ». На другой день во время обедни вошли мы в мантиях в церковь. И сказал мне архимандрит Гайоз: « Какой я [раньше] видел твою обедню, так и служи ». С божьей помощью исполнил я богослужение. После обедни мы вкусили закуску у Амвросия, а обед — у экзарха Молдово-Влахийского. И после этого я тоже исполнял богослужение.

В Яссах есть обычай: когда скончается [даже] самый последний из благородных [жителей], схоронить его должен архиерей. Минул год, но не было мне жалования. Сказал я Сергею Лазарову, человеку с добрым умом, милосердному, верному слуге христианства, как и подобает добродетельному человеку, являющемуся истинно божьим человеком. Да благословит его господь с его потомством.

Я сказал: Если бы не было Вас здесь, а был бы принц молдовский (так называют бега Молдовии или эффенди), он бы утешил меня, а Вы ничего [не делаете]. Он выслу-
Стр. 114 шал || мое обращение и сказал: Хорошо. [Таким был] и ответ Амвросия, экзарха Екатеринослава и Молдово-Влахии: от себя я дам монастырь, а [остальным] ведает светлейший князь. И дали мне жалование — тысячу курушей[88] в год и пожаловали Пангратский монастырь[89] — первую церковь Святого Николая на берегу реки Бистрицы. Река сия протекает в чистых каменистых берегах с мелким песком, а вверху течет в каменном ложе. [Здесь] много форелей. Она [река] меньше Куры, но больше Арагви.[90] Множество деревень горных и укрепленных, неприступных для врагов расположено вдоль обоих берегов. И люди той страны крепкие. Их история повествует: когда переселялись вогельцы, пришло множество народов, которые воевали против страны Молдовии и покорили ее; властвовали они здесь двести лет, но не смогли проникнуть в эти горы, и из гор вел борьбу против них народ Молдовии.

По истечении двух лет, узрели они по ту сторону реки Дуная прекрасные земли и лучшие плоды. Перешли [реку], покорили [те земли] и поныне живут там. Их называют булгарами; говорят также, что сербы вышли из Сибири.

Когда посетил я поместье моего монастыря и ущелье, то вспомнил ущелье Карчохи и Ксани,[91] а также похожие на них места. Монастырю Панграта принадлежали тринадцать деревень мелких и крупных; была там гора — граница Унгарии, и один человек владел пастбищем и пас там своих овец. В год [хозяйство] давало мне сто ||
Стр. 115 пятьдесят овец с ягнятами, сто рублей серебром, семьсот жареных форелей и семьсот ока[92] сыру. Деревня одна давала десятую долю всего урожая и четыре тысячи салианко (то есть устриц). И людей живущих в моих деревнях и во всей Молдовии и Валахии считай так. Называют крестьян здесь «царанами»; приносят они одну десятину хлеба и вина. Из десяти фруктовых деревьев [урожай] с [одного] дерева принадлежит владельцу поместья. Также дают одну десятую часть моркови, свеклы, капусты и всего,

---

[86] Здесь, должно быть, подразумевается перевод какого-нибудь исторического сочинения, а не чтение с целью времяпрепровождения.

[87] Голии.

[88] Куруш—денежная единица.

[89] М. Пынгэрац.

[90] Кура и Арагви — реки в Грузии.

[91] Ксани—река в Грузии.

[92] Мера веса — 3 фунта.

что произрастает в деревне; кроме того, один день в месяц работают [в пользу монастыря]. Кто не будет работать двенадцать дней [в год], платит двенадцать рублей. Помимо этих [обязанностей], нельзя приходить к ним и бранить; они не принесут и даров, а если захотят, то вовсе переселятся в другую деревню и ничего не сможешь сказать на это. — Нельзя бить « царанов ». У меня было шестьдесят дворов цыган. Цыгане — твоя собственность, захочешь — продашь, захочешь — подаришь комулибо. Ежедневно они работают на тебя и питаются твоей пищей. Эти цыгане — разбойники и воры. Снимутся с места, на некоторое время переберутся в Венгрию, и вновь вернутся нищие. Была у меня деревня Иваништа, через которую протекала речка, величиной с Тезу[93]. Там была мельница и монах с домом. Имелись также пчелы — двести ульев, триста гусей, а кур, думаю, шестьсот. Деревня сия давала мне четыреста рублей серебром, хлеба и ячменя, четыре тысяч коди[94] кукурузы, а сена — сколько мне нужно было. От моего монастыря мне было дано четыреста [голов] овец, сто двадцать — коров, двести — свиней и немного лошадей. После || моего ухода я оставил там пятьсот двадцать [голов] овец, 191 корову, а свиней в два раза больше. Говорили и советовали мне продать все, но я не сделал этого, дабы не посрамить своего имени и не оскорбить родную мою страну. Все было мое, и я как хотел, мог все использовать. Однако после моего ухода сказали бы обо мне плохие слова: был этот человек грузином и, продав все, ограбил монастырь. Два года я владел [монастырем]. За эти годы помирились русские с турками [95]. И оставил я [все] митрополиту Ясскому, сказав: как хотите, [так и поступайте]. В течении двух лет один раз побывал в Панкратском монастыре. Стр. 116

Затем получил я письмо, [в котором говорилось], что светлейший князь только что прибыл из Петербурга[96] и мне предлагалось приехать встречать его. Я быстро собрался, но когда прибыл не застал его. Оказывается, отправился он в Галац[97], расположенный на берегу Дуная. А в городе Галаце много рыбы. Белуга и осетр оттуда распространяются по всей Молдовии.

Во время моего пребывания в Яссах приехал туда латинский архиерей; он пожелал отслужить в своей церкви обедню и попросил у светлейшего князя певчих и музыкантов. Он отслужил обедню, согласно своему церемониалу и латинскому обычаю, с музыкальными инструментами. Светлейший князь, а также Амвросий и другие, [в том числе] я и Григорий — митрополит Иерополя находились там же. Неделю спустя светлейший князь пожелал [98] показать [наш] церемониал и распорядился, чтобы Амвросий, я и Григориос || Иеропольский отслужили обедню. Светлей- Стр. 117

---

[93] Тези — река в Грузии.

[94] Коди — мера веса — около 36 кг.

[95] Мир между Россией и Турцией был заключен в Яссах в декабре 1791 г. (см. *Договоры России с Востоком, политические и торговые*, собрал и издал Т. Юзефович, СПб., 1869 г., стр. 41—49).

[96] Вероятно, середина лета 1791 г. Здесь и далее автор не соблюдает хронологической последовательности при изложении событий. По-видимому, он не вел точного дневника.

[97] Князь Г. А. Потемкин побывал в г. Галаце в августе 1791 года. Как свидетельствуют записи Потемкина о переговорах с турками в Галаце (оформить которые в виде доклада он не смог из-за болезни), 7 августа 1791 года Потемкин принял в Галаце представителя великого визиря Турции, а 12 августа он сам послал к великому визирю Лашкарева. 15 августа Потемкин, заболев, выехал из Галаца в Гуш, куда прибыл 18 августа. Здесь 20 августа он принял представителя великого визиря, а также церемониймейстера и доктора Жулана, которые 24 августа были отпущены обратно. 24 августа Потемкин отправился из Гуш в Яссы, прибыв туда в тот же день, и 25 августа поместился за городом, в доме Маврокордато (АВПР, ф. сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1797, лл., 2—3, 5—11).

[98] Очевидно, летом 1790 года.

ший сам пожаловал утром, дав совет: так мол пойдите, так поступайте. Распорядившись о церемониале, он ушел.

Когда наступило время начинать обедню долго звонили в колокола, собрались все, пожаловал князь и привел с собой архиерея латинян в Голийски монастырь Святого Георгия, где жил сам Архиерей Амвросий. Принесли три мантии для нас, а архимандритов, служивших с нами, было шесть: его архимандрит, Гайоз, Гавриил, Иов и архимандрит Голийский. Предшествовали нам певчие, за ними следовали по два архимандрита, после них несли лампаду в серебряном подсвечнике, а затем шествовали мы — три архиерея, и так вошли в церковь. Одеяние наше было для того дня специально сшито по распоряжению князя. Когда вынесли евангелие, то вошел светлейший князь в алтарь, привел с собой архиерея латинян и каждое слово переводил сам латинскому ахиерею. Один протодьякон прочел евангелие и все он сам произнес, а не кто иной. Ни один священник не служил обедни, кроме архимандрита. Архимандритов же было шесть, о чем я уже говорил ранее. Было множество людей, а церемониал был достоин того, чтобы запомнить его надолго.

После божественной обедни, отправились мы в палаты князя и вкусили завтрак. Затем пошли мы в дом к архиепископу Амвросию, который угостил нас, расставив столы согласно торжественному церемониалу, как в праздник. После того, как были
Стр. 118 убраны столы, || разошлись [гости] и остались мы и несколько архимандритов. Гайоз встал и поклонился архиерею Амвросию, [сказав], что не может не выразить своей благодарности его за то, что тот выказал такое уважение к нашей стране, поставив нашего архиерея выше греческого митрополита Иеропольского. Я воспринял сие от Гайоза, как проявление большой преданности своей стране и как знак доброго расположения и любви ко мне. Амвросий отвечал : « Христа ради, Гай — архимандрит! Иона — митрополит стар, а Иеропольский — слишком молод ».

Вслед за этим прибыл вестник, [сообщивший] о победе над шведами и [о состоявшемся] сразу же примирении.[99] Когда стемнело, начали палить из пушек. Были сделаны выстрелы из трехсот пушек. Я срочно послал гонца к архиерею узнать, [в чем] дело. Он сообщил мне сию радость, о которой говорил я выше. На другой день Амвросий отслужил обедню. Было большое сборище и был молебен наколениях, чтение молитв в нашем присутствии: мы были облачены соответственно. После этого ушли князь и Амвросий. Отсвятили татарские мечети и джамы в турецком городе Бендеры, сделав их церквами, а некоторое время спустя взяли город и крепость Измаил[100]. Было большое кровопролитие; оттуда и из города Килии вывели армян, поселив их
Стр. 119 около Григориополя и вблизи || Дубасара на Нистре, которая впадает в Понтийское море (то есть, Черное море). Некоторое время спустя светлейший князь прислал письмо, вызвав в Бендеры меня и митрополита Иерополийского Григолиоса для благословения архимандрита Гавриила архиереем. И подготовили нас Сергей Лазарович[101] и Мдиван Молдовии, который есть логотет [102] их республики и другие люди ниже их [рангом]. Дали нам кареты, по двести рублей каждому и почтовых лошадей, а в предводители нам молдовских благородных [лиц].

Выехав из Ясс, мы пересекли реку Брут[103] и вступили на высокую гору с густым лесом. Ехали в течение одного дня и затем остановились в лесу, где расположены мелкие деревни.

---

[99] В действительности, шведы были побеждены в мае — июне 1790 года, а мир между Швецией и Россией был заключен 3 августа 1790 г. в финской деревне Вереле.

[100] 11 декабря 1790 г. русские войска под командованием Суворова штурмом овладели Измаильской крепостью.

[101] Сергей Лазаревич Лашкаров (Бибилури).

[102] Видимо, Логофет.

[103] Прут.

Приехали в город Пошхан[101]. Здесь мы остановились на одну ночь, а утром получили письмо от князя Потемкина. Он писал нам, чтобы мы вернулись обратно. Мы и вернулись, приехав в г. Яссы, куда некоторое время спустя прибыл светлейший князь Потемкин, а также преосвещенный Амвросий, экзарх Молдово-Влахии и благословил архимандрита Гавриила архиереем Агкирмана[105] и Бендер. Служили обедню Амвросий, я и [епископ] иерополийский. Сам князь был там же.

После этого князь отправился в Петербург,[106] а его заместителем остался командующий князь Репнин, а также [остались] другие генералы, которые много раз устраивали испытание войскам, то есть проводили маневры или военные учения солдат. А из молдовских людей || много раз собирались вельможи — мужчины и женщины. А в то же время ушли [107] к Галацу. В Мачине был расположен лагерем везирь со своим войском и полководцами, т.е. сараскарами, [108] а также другие турецкие войска султана. Расположились они друг против друга, но князь Репнин Николай Васильевич победил, вернувшись с большой добычей и привез сорок турецких пушек. Я сам видел эти пушки [109]. Стр. 120

Вслед за этим прибыл князь Потемкин в Яссы и из Ясс уехал в г. Галац. [110] А князь Репнин заключил анакох, т.е. перемирие с турками[111]. После этого князь. Потемкин тяжело заболел] малярией и вернулся в город Яссы[112]. Прошло сорок дней, но он так и не поправился.[113] В окрестностях Ясс имеется село. Виноградников здесь много, место возвышенное; там же расположен дворец грека Маврокордато-бега, т.е. воеводы Молдовии,[114] но || облегчения [князю] не было. Он вернулся в Яссы, и пришли мы — архиепископ Амвросий, я и Григорий Иерополийский навестить его [князя], и узрели его лежащего в пастели. Слезно молил его архиерей Амвросий следить за собой, [слушаться] лечащих врачей и не принимать вредной пищи. И молвил князь ему в ответ: Трудно излечить меня, ибо столько времени [прошло], а я не дождался облегчения. Пожалей мою душу и не забывай меня. Ты мой духовник и знаешь, что я ни одному человеку не причинял вреда и опасностей, а [приносил] только счастье. Заставил он нас заплакать, а когда мы вышли из дверей палаты, то встретили нас генерал — доктор, француз, и архиерей Амвросий, обратившись к нему, спросил о недуге князя. Стр. 121

Он ответил, что нет надежды на излечение, ибо никаких лекарств [князь] не принимает, не бережется, не остерегается пищи, теперь же прошло время и трудно вылечить его лекарствами: он очень огорчился и тут же начал плакать. Когда мы вошли в наш дом, то были убеждены, что он уже не излечится. Почувствовав себя плохо, [князь] сказал: поеду в Херсон, там климат лучше и я исцелюсь. Однако ему нельзя было ехать, и отговаривали его племянница и многие другие родственники, а он [приказал] подать карету, сел и уехал. |

---

[101] Неясно, какой город имеет в виду автор. Вряд ли это « Фокшан ».
[105] Аккерман.
[106] Очевидно, конец 1790 года.
[107] Видимо, войска князя Репнина.
[108] Сераскеры.
[109] Очевидно, подразумевается победа русских войск летом 1791 года.
[110] Потемкин находился в Галаце в августе 1791 г. (см. выше).
[111] Перемирие было заключено в конце лета 1791 года.
[112] 15 августа 1791 г. заболевший Потемкин покинул Галац и 24 августа прибыл в Яссы, поселившись с 25 августа за городом в доме Маврокордато (см. выше).
[113] Потемкин, вернувшись в Яссы действительно прожил там около 40 дней (с 25 августа по 5 октября 1791 г.). Таким образом, сведения И. Гедеванишвили вполне достоверны.
[114] Столь же достоверно сведение автора о пребывании Потемкина в Яссах (см. сноску выше).

Стр. 122 Его племянница [115] поехала вместе с ним, и следовали за ним другие кареты с его родными и другими его людьми. Когда светлейший князь переправился через реку Брут[116] и доехал до подножья горы, к долине, поросшей хорошей травой, то сказал: Дайте мне сойти, что-то тошнит и спать хочется. Разостлали постель и возложил он голову на подушку, сказав: спать хочется, уйдите все, кроме племянницы. Попросил [принести] икону. Принесли; он приложился, зевнул, перекрестился и мгновенно испу-
Стр. 123 стил дух. Перенесся из сего мира в мир иной[117]. Да будет во веки веков память о нем. || [Сей]православный, преданный своей родине и империи, скончался в захолустьи. Выехавшие утром из Ясс возвратились обратно ночью. Забили колокола во всех монастырях и приходских церквах. Мгновенно распространилась молва о смерти свет-
Стр. 124 лейшего князя и о его возвращении. Положили его во дворце, в палату, в которой он жил. Церемонийместером был Павел Сергеевич Потемкин, || который руководил всем [обрядом]. Сделали [князю] анатомию (то есть вскрыл его доктор), набальзамировали благовониями и прошло несколько дней и недель, [после чего] приготовили балдахин, или зонт и другие церемонии (т.е. торжественный). Затем был совершен обряд погребения. Отпевали его архиерей Амвросий Екатеринославский и Полтавский,
Стр. 125 экзарх Молдово-Влахии и Херсона Моисей, а также я. После меня — греческий архиерей, митрополит Иеропольский, || грек Григолиос и четырнадцать архимандритов. Расположили полки всадников, поставив в середину генералов и пехоту. Думаю, что верст на пять вытянулись с обеих сторон части всадников. Когда он прибыл, в воротах восседал на коне князь Волхонский. Он дал команду всадникам, и те начали извлекать скорбные звуки из инструментов и бить в колокола для того, чтобы сердца прониклись состраданием. Дорого стоила каждая форточка в домах для созерцания в тех местах, где прошли мы по улицам, либо кварталам. Когда подошли мы к Голийскому монастырю, во дворе его расположились многочисленные отряды всадников, и с ними пушки. Когда отслужили молебен, раздался громкий плач и причитания родственников и иных людей, которые потеряли свое счастье. После этого был дан залп из многих орудий. В это время прибыл Реиз-Афенди из Константинополя для [заключения] мира, а также грек Александр Константинович-Мурози,[118] драгоман, впоследствии ставший бегом Молдовии. Реизу-Афенди и сопровождавшим его лицам очень понравился этот церемониал. На другой день неоднократно, до сорока раз отслужили отпевание, за что выдали соответственное вознаграждение серебром. И мне дали пятьсот рублей. После [смерти] князя был назначен полководцем определенный его же завещанием Волхонский. Через некоторое время прибыл министр Безбородко[119]

[115] Александра Васильевна, супруга графа Браницкого, теща наместника Кавказа М. С. Воронцова.

[116] Прут.

[117] Г. Потемкин скончался 5 октября 1791 г. в с. Сабиене, недалеко от г. Яссы, в возрасте 52 лет.

[118] 8 сентября 1791 г. Лесли был направлен для встречи с представителями Турции, а Сергею Лашкареву было поручено подготовить квартиры для турецкой делегации в Яссах. 20 сентября 1791 г. в Яссы прибыли представители Турции: 1) Реис-Эфенди Ессей-Абдула-Гир; 2) Орду Кадис Эссеид Ибрагим Исмет-Бей; 3) Рузнамеджи Ессеид-Дур Эфенди. Вместе с ними прибыл князь Александр Мурузи, драгоман Порты (см. АВПР ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1797, лл. 2—3, 6—11, 12—42).

[119] Болезнь Потемкина задержала начало официальных переговоров. 1 октября 1791 г. фельдмаршал Г. Потемкин дал указание начать конференцию 6 октября. Однако начало переговоров было сорвано из-за смерти Потемкина, последовавшей 5 октября. После смерти Потемкина турки с недоверием отнеслись к полномочиям представителей России (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1797 г., лл.1—42; АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1795, лл., 1—4). 8 октября 1791 г. представители России на конференции в Яссах Самойлов, де-Рибас и Лашкарев доложили императрице об истинном положении дел (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 года,

для заключения мира. Его встречали Сергей Лазарев[120], а также бояре то есть благородные всей Молдовии. Прибыл человек с добрым умом и мудрый. || Начались переговоры о мире и продолжались они долго [121]. Был выделен дом, где собирались они ежедневно. Россию представляли генерал, самойл, некий другой генерал и Сергей Лазаревич[122], Турцию — Реиз-Афенди, секретарь Афенди и драгоман Мурози Александр Константинович, грек[123]. Было предложено перемирие и [стороны] пришли к взаимному соглашению, согласно которому Дубасар за Днестром, Херсон, Агкирман и весь Крым остался за русскими. Стр. 126

После этого состоялся благодарственный молебен. Амвросий отслужил обедню в нашем присутствии и при нашей помощи. И были сделаны выстрелы из многих орудий. Одна группа всадников объехала все части города. Они держали в руках ветви, а перед ними шло множество музыкантов, которые играли победные гимны и били... Когда продолжали веселье, был дан бал и Безбородко устроил большой банкет. [Были] розданы билеты для входящих. Мне дали также пригласительный билет. Присутствовали Амвросий, я , Григорий Иеропольский и армянский архиерей Иосиф,[124] а также многие люди из чужих стран, весь генералитет и вельможи польские. Явившись, все сели за стол.

Пришел Амвросий и сел справа от Безбородко, а я явился и сел с ним. Рядом со мной уселся Григорий Иеропольский и с ним армянский архиерей Иосиф. А || с левой стороны Безбородко сидел граф Потоцкий [125] — кавалер синего [знака отличия]. Вслед за ним [сидели] другие поляки, а с другой стороны бывшие там полководцы, генералы всея Руси. [Всего было] до четырех сот человек, а также бояре (то есть благородные) Молдовии. Выпито было много напитков. А во время здравиц стреляли из пушек. Не очень радовало Рейза-Афенди это веселье. Рейз-Афенди — иностранный министр, то есть решающий дело канцлер. После этого турки отправились обратно, а в Молдовии остался беком драгоман Александр Константинович Мурузи. Турков отпустили, богато одарив; Афенди Молдовии был в Романе и его окрестностях. Выбрали архиерея Гавриила, которого благословили митрополитом Бендер и Аккермана, Ясс и всея Молдовии, и был он утвержден митрополитом по воле Безбородко и архиепископа Амвросия. Был большой церемониал в присутствии Безбородко. Сорок дней Стр. 127

д. 1787, л. I; АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1795, лл. 1—4). 12 октября 1791 года до Петербурга дошла весть о том, что 5 октября 1791 года скончался Потемкин. Вице-канцлер (граф Остерман) в тот же день по поручению императрицы распорядился составить удостоверение о полномочиях графа Александра Андреевича Безбородко (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1791, л. 1). 13 октября 1791 года Екатерина II своим рескриптом назначила графа Безбородко главой Российской делегации (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1786, лл. 1—2). Рескриптом от 20 октября 1791 г. Екатерина II сообщила послам о назначении главой делегации графа А. А. Безбородко, который к тому времени находился уже в пути (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г. д. 1787, л. I; АВПР , ф. Сн. России с Турцией, 1791, д. 1795, л. 1—4). В последних числах октября в Яссах был получен рескрипт о назначении Безбородко. Турки признали полномочие российских представителей, и 30 октября состоялась первая конференция (АВПР, ф. Сн., России с Турцией, 1791 г., д. 1795, л. 1—4). К этому времени в Яссы прибыл и сам Безбородко.

[120] Сергей Лазаревич Лашкарев.

[121] Переговоры проходили с 30 октября по 29 декабря 1791 года.

[122] 4 ноября 1791 г. А. Безбородко вновь назначил (утвердил) представителями (послами) России на Ясском конгрессе следующих лиц: первым представителем — Александра Самойлова, вторым — Иосифа де-Рибаса, третьим — Сергея Лашкарева (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г., д. 1792, л. 1—2).

[123] Здесь неточен перечень турецких представителей; полный список указан в сноске, приведенной выше.

[124] Впоследствии он стал католикосом Эчмиадзина.

[125] Феликс Потоцкий, польский помещик.

Стр. 128 спустя, выкопали || светлейшего князя и в сопровождении херсонского архиерея Моисея перевезли в Херсон. Граф Румянцев, стоявший у реки Жижи,[126] отправился в Россию, после этого и граф Безбородко начал готовиться к отъезду.[127] Прибыли все священники, чтобы проститься. Ко мне прислали армянского архиерея Иосифа [с советом]: « Не следует тебе оставаться здесь, уезжай; лучше Россия, нежели турки и страна турок. Сей край остается за турками, а для тебя лучше [быть в] России ». Я предоставил им решать. Он ушел, сказав: « Вскоре выйдет указ о тебе ». Я отправился к нему [Безбородко] с нижайшим поклоном. Сидели мы долго, много было здесь искателей милости.[128] Встал он; мы простились, облобызав его и пожелав благополучия и отправился он [Безбородко] в Санкт-Петербург. Пока русские войска оставались в Яссах и в Молдовии, [оставался здесь и] Амвросий. Предводитель войск генерал-аншеф Волхонский устроил большой прием и доброе угощение. Амвросий, Иеропольский [Григорий], архимандрит Гайоз и другие лица были там. Стол был накрыт богато, [были там] все « архистраты » (то есть полководцы) и названные выше архиереи и архимандриты. Некоторое время спустя покинули русские войска Яссы и всю Молдовию и вступили в страну « лехов », то есть Польшу или Полонию, и покорили ее русские.[129] Архиепи-
Стр. 129 скоп Амвросий еще не уехал; я пропросил Амвросия задержаться на берегу реки || Жижи и отобедать у меня. Пришли в гости архиепископ Амвросий, митрополиты Гавриил и Иеропольский [Григорий], архимандрит Гайоз, архимандрит Йов, Потемкин и другие аронодийские и триарархиты. Погуляли они, провели время в еде и рыбной ловле, затем отправились в Аронодийский монастырь и там также провели время с пользой для души. После этого отправился Амвросий в Полтаву и просил меня поехать [с ним] в Полтаву, а я не согласился: доколь не получу я приказа и указа, не приеду в Россию. Проводили его митрополит Молдовии Гавриил и я до реки Прут и там распростились. И остался Сергей Лазарович в Яссах, и не было [там] ни одного русского, кроме консула. Пришел Сергей Лазарович ко мне домой, простился и поехал в Петербург, велев мне не беспокоиться: скоро, мол, прибудет указ. И я остался один. Митрополит Молдовии Гавриил был моим другом. Он помогал мне во всем. Бег Молдовии не вошел еще в Яссы и предложил митрополиту Гавриилу: уходи от меня и езжай в Россию. Наш царь — султан не желает, чтоб ты оставался в сей стране, ибо ты назначен русскими и они благославили тебя. Митрополит Гавриил же отвечал: русские назначили меня, они и должны меня увести. Он не думал об опасности, уповал на Россию и говорил: раз они помирились и между русскими и турками заключен мир,
Стр. 130 то не пожелают переместить отсюда. Александр Константинович Муруз || бег прислал арнаут из ста всадников и они закрыли все входы к митрополиту, не впуская и не вы-

[126] Фельдмаршал П. Румянцев, из-за разногласий с кн. Г. Потемкиным, специальным рескриптом от 8(19) марта 1789 г. был освобожден от должности командующего Украинской армией и отозван в Петербург. 7(18) мая 1789 г. П. Румянцев передал командования Украинской армией Н. В. Репнину, но в мае-июле 1790 г. П. Румянцев все еще находился в молдовском селе Лазорене и, ссылаясь на болезнь, не спешил с отъездом. Из Молдовии он отбыл лишь в конце 1790 г. (см. *Фельдмаршал Румянцев*, Сборник документов и материалов, Москва, 1947, стр. 304—315).

[127] В декабре 1791 г. были закончены переговоры с турками и подписан договор, после этого Безбородко покинул Яссы.

[128] Надо полагать, что здесь идет речь о представителях разных стран. 20 октября Екатерина II распорядилась, чтовы А. Безбородко получил у В. С. Попова подробные сведения о представителях разных народов, находящихся при кн. Г. Потемкине, и прислал, подчеркнув, кто из них полезен с точки зрения интересов России. Таких людей следует направить к царскому двору, с тем, чтобы договориться с ними, а остальных — отправить на свою родину, но впредь до окончательного разбора дела ,все же оставить на прежнем месте (АВПР, ф. Сн. России с Турцией, 1791 г. д. 1786, л. 4). Среди таких представителей были : имеретинское посольство (во главе с С. Габашвили), осетинские старшины и др.

пуская никого. Вслед за тем, как после ужина убрали стол, начали пить кофе митрополит, логофет и архидиакон, бывшие у митрополита. Один из их слуг вышел к воротам и встретил там войско, которое не выпустило его. Он вернулся обратно и доложил об этом митрополиту. Его отправили к малым воротам: Посмотри и узнай, что там такое? Он вернулся и доложил то же самое: там, мол, закрыты входы и выходы. Митрополит огорчился и сказал: Пробил час моей опасности и недоброго приключения. Через час [воины] напали на него, скрутили руки, пленили, повезли по приказу визиря в Константинополь и привели к патриарху. А патриарх обещал ему другую епархию в Урумелии, или в Анатолии, или же в Архипелаге. А он не пожелал сего. Узнав об этом, министр российский, находившийся в Стамбуле, сразу же послал человека, вызвал [митрополита] и привел в свой дом. Будучи в Яссах он не успел получить от его величества белый клобук, и русский министр Кучу-Бей[130] пожаловал ему белый клобук, тут же надел его, отправил [митрополита] на корабле в Крым и прибыл он в Херсон. В это время скончался Амвросий, архиепископ Полтавский и Екатеринославский и экзарх Молдово-Влахии, человек молодой и мудрый. || Вечная память ему. Стр. 131
И дали Гавриилу — митрополиту Молдовии епархию Полтавы и Екатеринослава. После этого ушел из сего мира митрополит Киева Самуил, человек добрый и достойный похвалы, верный служитель бога. И пожаловали Гавриилу митрополитство Киева, и через несколько лет он из своей епархии, уехал на жительство в Дубасары. Назначили ему там довольствие или жалование — 1000 рублей в год. А когда я был в Яссах, вошел туда торжественно и с большим почетом Эфенди Молдовии, или воевода, которого турки величают бегом, — молдовский принц Александр Мурузи. У молдован есть обычай: соберутся все бояре, т.е. вельможи молдовские, благородные люди, соберут с каждого двора по одному человеку и это сборище называют « ала »; поедут в каретах и верхом на конях к высоким горам, откуда видны Яссы и где воздвигнут монастырь. Там имеется источник — зело добрый и прохладный. Этот монастырь именуется « Калата ». Монастырь сей принадлежащий Иерусалиму, очень богат. Оттуда и приводят бега с большим почетом, а бег сидит в карете, запряженной шестериком. Карета очень богатая, а кони красиво украшены. Впереди [кареты] едут всадники группами и ведут многих богато убранных запасных коней (я думаю, до тридцати запасных). [За ними] следует кареты благородных лиц, и с таким почетом вошел он в свою резиденцию, а с ним все его чиновники. || Стр. 132

Есть такой обычай : перед дворцом разбивается множество шатров, где собираются все благородные и прочие лица. Бег усаживается, а Капичибаш, стоя прямо перед бегом, читает указ султана, т.е. хонткара, и слушают сей указ на греческом, татарском и молдавском языках. После чтения, сборище разошлось, (а бег пригласил] благородных. Бег пребывал в большом почете и проводил время в торжествах; поочередно посещал обедни в церквах и монастырях, а также с большим почетом побывал во всех прекрасных церквах, имеющих приход. Кони и карета [у него] подобны царским. Отмечу, что никакой грузинский царь не может пребывать в таком почете, как бег Молдовии или Влахии. Обладают они войском и доходами гораздо большими, нежели наши цари Западной и Восточной[131] Грузии, Яссы — это город, где, можно сказать, еще не осушены болота. Окрестности Ясс прекрасны; в городе и вне города имеются много монастырей, больших и богатых обширными поместиями. Эти монастыри принадлежат Иерусалиму, Синайской горе и Святой горе. Отмечу один монастырь Святого бога,

---

[129] Видимо, речь идет о передаче украинских земель России, при втором (1793) и третьем (1795) разделе Польше, собственно тут ни при чем Польша.

[130] Кочубей.

[131] В тексте: « Верхнем или Нижнем ».

называемый трисярхом[132], где покоится прах святой Параскивы, почитаемой молдо-
Стр. 133 ванами. Этот монастырь имеет || доход в сорок тысяч кис (кошелей) серебром, а также монастырь Калаты; а это не меньше, а даже больше, чем имеет монастырь Формо. Доход от этих монастырей поступает в Иерусалим, на Синайскую гору и Святую гору. Климат в Яссах нехороший. Здесь распространена лихорадка, которая не щадит никого. Источников хороших, вкусных и прохладных здесь много. Кроме того, перед городом протекает гнилая речка, называемая Пахло, которая кишит пиявками. В ней водится немного мелкой рыбы. Поэтому-то и говорят, что здесь нехороший и вредный климат. Страна эта богата хлебом, вином, фруктами, которые очень дешевы. Дешевизну я сам видел: восемьдесят тысяч русского войска стояло в Молдовии, но и тогда не было дороговизны, а лишь одна дешевизна. Местные благородные [лица] — вельможи, бояре, богачи и владельцы обширных поместий, ведут себя прилично и ездят в каретах, имеют каменные дворцы и палаты, знают много языков: греческий, французский, немецкий, итальянский, молдовский, а некоторые знают язык османов, но не все. Они православные, нашей веры. Мужчины и женщины красивы; [женщины]— кокетливы, некоторые ведут себя как европейцы. Мужчины и женщины носят одежду, подобную греческой. За музыкантов у них в большинстве случаев цыгане. Они хорошо обучены и поют на молдовском языке под [аккомпанемент] инструментов.

Имеются здесь искусственные озера, в которых множество рыбы. Раз в семь лет осушают озеро и продают купцу рыбу за двести, триста туманов, либо больше или
Стр. 134 меньше [эти суммы], || в соответствии с озером. [Потом] в пустое озеро впускают размножающихся рыб и вновь заводят [рыбу].

А благородные [лица] получают много хлеба и продают пшеницу, сено, скот и всякий иной урожай, имеют большую экономию, приобретая богатство. Много здесь меду. Скот — табуны лошадей, [стада] коров и овец направляются отсюда в Европу и в другие страны.

Назначая митрополита, сажают его в карету, и двое молдовских вельмож сопровождают его с обеих сторон, сидя на конях в тяжелом уборе, а также архидьякон, который сидит на коне с убранством и держит в руке жезл архиерея (т.е. патерицу). Митрополит благословляет во все стороны народ, объезжая все улицы и площади. Крестьяне кланяются ему как и подобает при явлении архиерея своему народу. В этой стране турки не живут, кроме купцов, а место их [поселение] зовется Пандаху, т.е. жилище чужеземцев, или караван-сарай.

Имеются здесь сыроваренные заводы и делают кашкаку (кашкавал — **В.М.**) и другие сыры, которые посылают в чужие страны.

Митрополитство здесь весьма богатое, обладает многими селами, поместьями и озерами, получает большое количество хлеба и вина. В приход его входят тысяча церквей и много монастырей, которых я не могу перечислить, имеет двух подчиненных епископов — Романийского и Хусийского. Архиерей Романийский имеет большую епархию, не меньше епархия и у митрополита Молдовии. Если она не больше Романийской, то по крайней мере не меньше.

Стр. 135 Город Романи построен || на возвышенном месте, а перед ним течет большая река. В этом городе проживают купцы, сами молдоване, а также армяне и евреи.

Город Яссы, как отмечал я выше, зело велик. Там живут греки, богатые купцы. В их аргастерии имеются прекрасные предметы. Духаны, которые по-гречески называются аргастерии, богато и красиво убраны. Живут здесь купцы европейские, армяне, евреи и сами молдовские купцы-поселяне, которые являются христианами весьма богаты. Торгуют там больше европейскими товарами, которые привозят из города Липсии,

[132] Трейиерархи.

а также иными товарами. Эти купцы — крупнее других купцов и находятся в большом почете. Торгуют из Урумии христиане и турки, часть европейцев и сами молдоване.

С тех пор, как русские войска ушли из страны Молдовии, прошло семь месяцев и восьмого числа декабря месяца, в день святого Спиридона-чудотворца пришел ко мне указ и приказ Ее Величества Императрицы России Екатерины II и достаточная сумма [денег] на проезд до Киева, а в Киеве довольствие или достаточное жалование: « Что дано тебе, тем и довольствуйся — твоим жалованием, пребыванием в Киеве, в Лавре Печорского монастыря и милостью Ее Величества Императрицы Екатерины Алексеевны Великой », — объявил мне || Российский консул. Получив приказ, я Стр. 136 задумался, стал рассуждать про себя, раскинул умом своим: лучше ли мое положение? Ведь меня любили и чтили народы молдовские. Спросил своих покровителей: «Поехать мне или нет? » Некоторые советовали оставаться в Молдовии, другие — отправиться в Россию. Греки дали мне такой совет: лучше и надежнее Россия, нежели Молдовия. Я приготовился к отъезду в Россию, сказал людям, бывшим со мной, а также Ивану Даниловичу Немсадзе, о том, что необходимо взять в дорогу для уезжающих, и уехал. Переправившись через реку Прут, прибыл в один из городов Молдовии. Приютили нас хорошо, ибо знали и любили меня многие люди Молдовии. На следующий день вступил я в епархию Хусийскую, в окрестностях Хотина.

Хотин — крепость, принадлежащая туркам, и живут они там с семьями. Епархия Хусийская находится на границе с Польшей. Лесами и лугами она превосходит иные места Молдовии. Хотя и много здесь деревень, но жителей мало. Здесь хорошие луга. Когда проехали, то увидели необжитые места. Затем приблизились к стране Лехи,[133] т.е. Польше (или Полонии). Постройки участились; села Молдовии и других мест были полны жителей. По Хусийской епархии || кое-где встречаются деревни, а у епископа Хусийского насчитываются двести церквей с приходом, но не больше. Стр. 137 Причина этого — непостоянство населения, смуты и война турок против России или немцев. Они находятся вблизи границы и поэтому места те малонаселенные. Люди, живущие здесь, постоянно пребывают в беспокойстве. А земля здесь хорошая и тучная: горы и луга украшены травами, цветами душистыми и прекрасными источниками. На берегу Нистры[134] расположен маленький город, построенный со стороны Молдовии — Могилев, и государем его является молдовский бег, а по ту сторону — больший город Могилев[135] Польский расположенный на берегу Нистры. Мы переправились через реку в лодке, вошли в город Могилев и остановились на подворье святогорского монастыря Афанасия Афонского. Здесь имеются церковь с кельями и надлежащий доход. Пришли христиане, попросили благословить протоигумена архимандритом; я повиновался городским христианам. Пригласив протоигумена Давида, спросил его: епархия — чужая, и я чужой человек; как это можно? И показали они мне книгу отцов Святой горы и других святых мест: если встретите архиерея и нужно будет благословить дьяка или священника, игумена или архимандрита, по их просьбе разрешается благословить. Так как меня просили христиане, я в праздник Рождества Христова[136] отслужил обедню и благословил Давида Архимандритом.

---

[133] Ляхов.
[134] Днестр.
[135] Могилев-Подольск.
[136] 25 декабря 1792 года.

DR. DALLOWAY'S ITINERARY

G. F. CUSHING
(London)

The publication in this *Revue* of John Sibthorp's account of his journey to Constantinople [1] sheds light on an interesting and hitherto anonyinous account of the same trip. This is to be found in the Ivânyi collection in the library of the School of Slavonic and East European Studies, London University, and is entitled *An Itinerary from London to Constantinople in Sixty Days* (*Taken in the Suite of His Excellency the British Ambassador to the Ottoman Porte*), *in the Year 1794.* It consists of 72 printed pages, but lacks title-page and covers; the cataloguer ot the Ivânyi library, Dr. L. Czigâny, suggests that it might have been extracted from some periodical publication and puts the date at around 1800 [2]. The author strives to maintain anonymity in his account, and there are very few references to his companions. But on p. 2 he writes:

> "The companions of our journey were Dr. S. Professor of Botany at Oxford, and Mr. G. M. a very ingenious artist; both of whom are since dead."

Sibthorp mentions that his companions, apart from the Ambassador and Mrs. Thomas, the housekeeper, were Dr. Dalloway, the Ambassador's chaplain and Mr. Mercati, a young painter [3]. From these pieces of evidence, it is clear that the anonymous author of the *Itinerary* was Dr. Dalloway. Since Sibthorp died in 1796, the date suggested by Dr. Czigâny is very probable.

---

[1] E. D. Tappe, *John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794*, "Revue des Études Sud-Est Européennes", Tome V, 3–4, pp. 461–473, Bucharest, 1967.
[2] *Hungarica*, Catalogue of the Bela Iványi-Grünwald Collection, compiled by L. Czigány, Alphamstone, 1967, Item 310.
[3] E. D. Tappe, *op. cit.*, p. 461.

Dalloway prefaces his account with a brief introduction indicating his main interests:

> "The expedition with which this journey was accomplished, necessarily precludes a minute description of the places through which we passed. The general face of the countries, the peculiarities of ecclesiastical buildings, and the dress of the inhabitants, as they presented themselves to the eye, are the materials of which this work is principally composed. Between London and Vienna, all the great towns have been accurately described, in various Tours and Gazetteers; and in the subsequent sketches, nothing is collected from them. The few leisure hours which occurred in this long journey, were amused by noting down subjects immediately as they offered themselves, and as opportunity suggested. They are limited in every respect; yet may serve to enliven, in a certain degree, the topographical precision which is attempted, as the more valuable information. Beyond Vienna. no accurate account of the stages has been hitherto published.
>
> To those who are about to visit the Levant, it may be interesting to learn from a preceding traveller the route they may take; the pleasure they may anticipate, and the fatigue and danger which they must encounter."[4]

The *Itinerary* proper is divided into days, each headed by the name of the country through which the author travelled, and a list of stages and the total mileage for the day. The first part of the journey, from London to Vienna, occupies 26 pages, and includes quotations from earlier travellers whom Dalloway had obviously studied with care. Some 10 pages are devoted to a description of Vienna, and it is here for the first time that anonymity breaks down, and there is a reference to "our fellow-traveller, Dr. J. Sibthorp"[5]. This section is followed by a calculation, in French leagues, of the distance from Vienna to Constantinople via Belgrade and Sofia, which, according to Dalloway, was the usual route, and one used in particular by the French Ambassador in 1720[6]. The remainder of the work describes the journey from Vienna actually undertaken by the author.

This section is naturally more detailed than the account in Sibthorp's pocket book. It also contains certain discrepancies. It is curious, for example, that the two companions disagree over dates. According to Dalloway, they departed from Vienna on April 20th; Sibthorp gives this as April 19th. This discrepancy remains consistent until the travellers

---

[4] *Itinerary*, p. 1.
[5] *Itinerary*, p. 33.
[6] *Ibid.*, p. 35.

reach Bulgaria, and there is a gap of one day in Sibthorp's account. He omits May 10th, while Dalloway apparently includes an extra stage at this point, so that Sibthorp's entry for May 11th covers the same part of the journey as Dalloway on May 13th. This difference of two days continues until May 16th (Sibthorp)/May 18th (Dalloway), when the latter becomes confused in the final stages of the journey. The last day's entries in both accounts revert to the original discrepancy of one day. Since neither traveller mentions the actual days of the week concerned, it is impossible to check their accuracy; moreover during the later part of the journey, both of them suffered from fever. Dalloway's account for May 16th, when they reached Aitos, states: "I was at that time, as well as Dr. S. martyrised with a bilious fever, produced by the malaria, which affects most of the inhabitants at the approach of summer"[7].

In general, however, Dalloway gives an impression of accuracy. His spelling of place-names is reasonably consistent; he notes the various stages along the post-roads correctly, and, as will be seen below, had an eye for detail. Nevertheless, it must be remembered that he wrote up his account some years after the journey, and some of the inconsistencies in his account (such as an apparent double arrival at Aitos on May 15th and 16th, when his own text makes it clear that the first night was spent at "Dobrah") may well result from the blurring of memory. Since the whole of the relevant part of the *Itinerary* would be far too long to reproduce here, the following selections have been chosen to show his interests and to shed light upon Sibthorp's text. There appears to have been no collusion between the two travellers, although certain incidents appear in both accounts.

April 21st left Raab at 6 a.m. HUNGARY

	Posts	Eng. Miles
Gonyo[8]	1	
Acs	1	
Comorne (Komora)	1	
Nezzmelij	1	
Neudorf	1	
Dorogh	1	
Varsovar	1	
Buda, or Offen and Pesth	1½	80

We proceeded on the banks of the Danube, which, dividing its waters, forms many islands, covered with willows, some of the more

[7] *Ibid.*, p. 67. Sibthorp also mentions his "bilious cholic" in his entry for May 13th (E. D. Tappe, *op. cit.*, p. 472).
[8] Gönyő, Ács, Komárom, Neszmely, Nyergesújfalu, Dorog, (Pilis) Vörösvár.

spacious of which are inhabited, and contain many acres; yet the branches are like considerable rivers, and, when collected at Comorne, spread into one wide reach, or broad sheet of lake. The Danube, indeed, is not only beautiful; but there is no river in Europe which affords more advantages to the countries through which it takes its course. In the middle of the streams are placed many corn-mills of a curious construction, differing, in some measure, from those I saw on the Danube near Ratisbon, which are built upon boats, with a very large wheel between them, anchored, but floating upon any sudden swell of the river. At Comorne there is a confluence of the rivers Waag and Danube. In 1783, the town was nearly destroyed by an earthquake, and it is not yet restored from that dreadful calamity.

Leaving the shores of the Danube much to the left, we found ourselves on the wide plains of Hungary, which, in other seasons of far-famed fertility, were now of thin herbage, or undulated sand, spreading, like the ocean, without boundary, or objects for the eye to repose on.

At Nezzmelij we were gratified by a favourable specimen of an Hungarian cottage. We held a short conversation with the post-master, in Latin, who proved, more satisfactorily than we had surmised, his acquaintance with that language. Speaking of his wine, which was indeed very strong, he observed, "Melius est cum aquâ, quia purum ascendit sursum et deturbat".

Some miles farther, at Varsovar, we overtook a procession, composed of the inhabitants of the village, of both sexes and all ages, in number more than two hundred. Three boys, bearing a crucifix and the banner with the portrait of the patron saint, led the procession, which was divided into ranks, the children walking first, and the men and women on either side. They all joined in a hymn or service, which the parish-clerk walked in the centre to regulate. The priest met them at the church, where the intention was to pray for rain, after a drought of six weeks. There was something very solemn and pleasing in this ceremony, and the extreme simplicity of manners apparent in those villagers almost reconciled us to their superstition. A universal neatness was observable in their dress. The men wore jackets of brown cloth, fully trimmed with blue silk tassels, long breeches or pantaloons, and very broad shallow hats, such as are seen in the pictures of Vandyck or Palamedes. The women had short petticoats, half-boots of red leather, and their hair, usually plaited, hanging down the back, and tied with a bunch of ribbands at the ends. The scene was characteristic of the people, who evinced an unaffected deportment, rarely seen in countries in which refinement of manners has made a more decided progress. As we drew nearer to Buda, images of pastoral life with

appropriate scenery recurred with pleasing effect. Among the herds of oxen, goats and sheep, we observed the buffalo, for the first time. This animal, which is so much more in use than any other, for agricultural purposes, as well as for draught, as we advanced on our journey, has a very ferocious aspect, and an equally uncooth form. Its eyes glare; and sharp angular parts, which are so ugly in the cow, are more conspicuous in the buffalo. Yet it is a patient and tractable animal, with all its terrific appearance. The frequent groupes of cattle, with the grotesque-looking peasants who were driving them to the village-folds, lowing and lingering on their way, the glow of the evening sky, and the still and mild air, were objects which disposed the mind to serenity not often felt — a serenity which poets fancy, and philosophers aspire to, without success.

We were soon afterward in sight of Buda, covering very widely the bases of surrounding hills half-way to their summits, and distinguished by many large buildings, and the dilapidated towers of its ancient walls.

Before the evening closed, we crossed the Danube, upon the platform of planks laid on boats, which extend more than three hundred yards, about the length of Westminster-bridge. We took up our residence at a large inn at Pesth, a city of nearly equal size, on the opposite bank of the river [9].

(*April 22. Pest — Kecskemét*)

A single natural curiosity afforded some amusement. It was the jumping mouse (called by Linnaeus and Hasselquist *Mus Jaculus*) which is seen in great numbers on these deserts. This animal does not exceed that of a large mouse; it supports itself only on its hind legs, which are much longer than the others, and is therefore forced to hop or jump in progressive motion. When it rests, it closes its fore-feet to its belly, and sits upon its knees. Though not much alarmed by our approach, yet, from the fleetness of their motion, they would be very difficult to take alive. In most respects, they are the miniatures of the Kangaroo, an animal but lately brought into Europe. Our ingenious fellow traveller Dr. S. was much occupied in catching a great variety of insects peculiar to this country, which he fastened with pins to his hat, which, as we reached the end of our day's journey, was decorated with the most brilliant colours.

At Kecskemét we arrived early in the evening, and were accommodated in a spacious inn. This large village consists of whitened houses with roofs of reeds. In the principal room, the younger inhabitants were celebrating their Easter, and were dancing to wild but the most lively and best adapted music I ever heard. A dulcimer played by a lad of fif-

[9] *Ibid.*, pp. 39—40.

teen years, two guitars and a violoncello made up the concert; the strain was extremely simple, and little varied, excepting in time as the figure of the dance required. Three couple only danced at once. The men wore jackets fully trimmed with guimp and lamb's wool, and a profusion of small brass buttons, with long breeches, boots, and spurs, which they clinked in time. The girls exhibited stockings embroidered with worsted of different colours, and had their long hair braided with ribbands. They commenced very slowly, but as the music changed, they grew more animated, and the dance concluded by the man's placing his hands on the waist of his partner, who likewise held him by his shoulders, and in this position they reeled with such velocity, that they fell giddy to the ground [10].

(*April 23. Kecskemét — Szeged*)

The post-house at Petery exhibited a true picture of the extreme penury of the Hungarian peasant. It is an underground cottage or rather hovel. The keeper of the post had no shirt, but an untanned surtout of sheepskin, his countenance was deep in dirt, and his hair was profusely anointed with hog's lard, which unsightly custom is as general as it is offensive; but this unfortunate people are liable to one of the most dreadful diseases with which the human race can possibly be afflicted. The ointment is used either as a preventative or remedy for the Plica Polonica. Every single hair is swollen to the size of a quill, and the pain, inflammation and foetid odour are equally excessive. The poor man's wife had a kirtle and shift only, without shoes or stockings; and his children were bare of clothing. The natives of Hudson's Bay can scarcely be more squalid and savage in their appearance; but there was no harshness or brutality in their manners. As our equipages required many horses, we were detained at this miserable hut, whilst several men were driving all that were grazing on the plain into a pen, that we might take our choice of them. The horses were as lean and lazy as the other inhabitants. They were tied together three and four abreast to the carriages with a rope harness, which we had provided at Buda [11].

(*April 25. Timişoara — Lugoj*)

During a progress of two hundred miles, we observed no castle or baronial seat; in fact, no residence above that of the farmer or peasant is to be seen. This is certainly the most uncultivated tract in Hungary; and as the great possessors of lands give no encouragement to agriculture by their influence or example, neither the people nor the country have much chance of bettering their present condition...

---

[10] *Ibid.*, pp. 42–43.
[11] *Ibid.*, pp. 43–44.

We halted for a few hours at Temeswar, the capital of the Banât, originally, when in possession of the Turks, so strong a town as to resist the attacks of the Imperialists, who invested it for three years in succession without effect; but it was at length taken in 1696 by the Elector of Saxony.

It was then miserably built, on the Turkish plan, with covered markets, under long cloisters, called Bazàrs. When ceded to the Germans, it was totally re-modelled and fortified to a great extent, upon modern principles, with double bastions and ditches. Excepting a convent and a church, the whole town is a fortress, and the streets little more than a range of low barracks. It is hardly possible to describe the shape of the steeple, like most of those erected by the Germans in Hungary, which has a globe, covered with lead, bulging out in the middle of a tall spire...

As we proceeded, the face of the country is more pleasing, by comparison only, with small tufts of trees and more uneven ground. We slept at Lugos, a very large village, after having enjoyed the best supper the place afforded. The common diet of the country is black bread, very moist and sour, with which they likewise feed their horses. We were favoured with white manchets, which had been very good, but for the sand which is mixed with the flour in grinding the wheat. They brought no less than eight chickens in one dish, not a month old; the wine was dry and strong, and of the flavour which distinguishes that made on the banks of the Rhine. At Temeswar we were met by a courier, who informed us that the usual routes by Semlin or Belgrade were rendered extremely dangerous, on account of the plague then raging, and the armed banditti, then in a state of rebellion against the Porte, ravaging the country, and plundering all travellers who fell in their way. From these considerations the ambassador resolved on a more extended course, through Transylvania and Walachia. We were, however, amply re-paid for this long deviation, as we saw very romantic and interesting countries; and those of superior beauty to the Turkish provinces of Servia and Bulgaria [12].

(*April 28. Sebeş — Sibiu*)

At the village of Sibot we remarked the old church inclosed within an embattled wall, flanked with several towers; and, upon nearer inspection, found a number of small cells or rooms of equal dimensions, ranged around. If this has not been a monastery, it had afforded sanctuary against the incursions of the Turks, and served as the last retreat of the wretched inhabitants from plunder and carnage. When the Turks were completely masters of this country, they were reduced to ruins as we saw them. A

---

[12] *Ibid.*, pp. 45—46.

very agreeable incident, such as we before observed, offered itselt. A few miles farther on our road there was a rustic dance and a large assemblage of young persons of both sexes... The girls were lightly clothed: their hair, in a long braid, was tied with ribbons at the end, or coiled round the head several times. They wore a shift of coarse linen, from the neck to the ancles, with full sleeves, tied above the elbow, and the hems worked with many kinds of worsted. Two aprons of the same materials, wove with a thick and deep fringe, are tyed round the waist, and are open on each side, not reaching so low as the shift. Many have their feet bare, whilst others have clumsy buskins of red leather. Several were pointed out to us as mothers, who had not exceeded their fourteenth year. The music was a guittar, with a long finger-board, and a kind of hautboy made of the bark of a tree, which produced much sotter tones, than could have been expected from its rude shape.

At Mäg the mistress of the post addressed us in fluent Latin, and bade us adieu with "Multos et felices, Domini." — She was an officer's widow. The late Emperor Joseph generally appointed persons connected with the army to direct the post, as a provision for them, with a trifling pension. It is asserted that the Latin language is vernacular at this time in no part of Europe, excepting in what was once the colonia Trajana, in which Transylvania is included. People of the lowest degree of education are able to read and probably to speak it, with a certain purity; but the peasants mix it with Illyric. It would be more accurate to say that, instead of their talking Latin, there were more individuals acquainted with that language than in any other country now existing [13].

(*April 30. Sibiu — Cîineni*)

Leaving the "Via Carolina" we descended intc a valley to the village of Kinanij, and prepared for our evening repast. Two kids were roasted in the open air, which, with black bread and strong rough wine, made us a supper, much to be envied as we advanced closer to the end of our journey. The cottage where I slept contained children, lambs, kids, and poultry. I had the advantage of sleeping upon straw, upon a raised stage of boards, surrounded with this noisy company. The peasants were well paid for this accommodation, and willingly resigned their cottages. Under a high entrenchment, thrown up by the Austrians in their war against the Turks, the church, being the first which we saw on the Greek model, attracted notice. The architecture is indeed very rude; but the plan an evident imitation of an ancient temple. The dimensions are small, with a vestibule, having an open arcade and covered ceiling, which, with the front wall,

---

[13] *Ibid.*, pp. 48—49.

is painted in fresco and gilt with the figures of saints, scriptural legends, and many inscriptions in the Walachian character. The eastern end is embowed, and near the centre rises a low rotunda, having a closed arcade and conic roof, with few and narrow windows. Of several that afterward occurred on our progress, this building was strictly resemblant, excepting that of some, the outside walls were likewise painted with a kind of mosaic cornice, and they had two towers with slated roofs projecting over the sides. The walls within are intirely covered with rude paintings of the Madonna and child, upon grounds of gilding, and without light and shade, strewed with inscriptions. We had now entered Walachia, and the mode of computing our journey was by hours, as used in all the Eastern countries, which, with the numerous impediments, rarely exceeded four or five miles [14].

(*May 2. Sălătrucu — Pitești*)

From this place (Curtea de Argeș), where several young women met us carrying sieves, in which was a little Turkish corn, which they offered us as a compliment, we were accompanied by a guard to Piteschti. The dress of these girls very nearly resembled what we had seen in Transylvania. Upon our arrival in the evening we were politely received by two officers of the town, who had prepared a house for us, and provided a supper *à la Grecque*. We were served with many dishes in succession, but with only one at the same time; and were extremely well inclined to praise the cookery. We slept upon carpets placed on a raised floor. At sunrise we were awakened by the mode in which the modern Greeks are called to prayer. As the Turks hold bells in abhorrence, and will not suffer them in any of their dominions, the expedient is, suspending a piece of board in the steeples, and playing on it with two hammers, which produce a loud and varying sound, to be heard at a great distance. Some of the more expert form a kind of tune, by no means unpleasing [15].

(*May 3. Pitești — Găești*)

The same flat country continued, in which nature showed great fertility, little assisted by cultivation. We forded several shoaly streams, near which were villages, which offered nothing to interest. The whole country appeared to be very thinly inhabited; even that part of it which possessed the greatest natural advantages: but cattle of all kinds was abundant. Near the way-side are set up many crosses, made of a singular shape; and beams of wood, carved with inscriptions in the Walachian

[14] *Ibid.*, pp. 50—51.
[15] *Ibid.*, pp. 51—52.

character. We learned that they had been placed for the repose of souls of their kindred by the inhabitants, and that their names were specified upon each. The "Aijasma", or consecrated springs, are likewise seen at stated distances. These are protected by a small building, in which is an iron bowl, chained, to refresh the weary passenger, who usually performs a religious ceremony, and repeats prayers. The climate of Walachia is delightful, as the heat is tempered by the breezes from the mountains. The summer was scarcely begun; and we were not much incommoded by it. This evening we were conducted to a small convent at Gayeschti. It has a church, surrounded by mean buildings, and a moat full of the large hoarse frog, incessantly croaking. There are only four religious, who are married, and cultivate their own land. They wear a dark brown habit, and a cap of black felt, of a peculiar shape, and have spreading beards.

The Egumenos, or principal, received us with much complacency, as he expected to gain considerably by our visit. Notwithstanding, our fare was homely, a pilaò of rice and some lentils; and a coarse carpet was spread as usual for our night's repose [16].

(*May 5. Bucharest*)

During the late Russian war, this fertile country was nearly exhausted by the foraging of the Turkish army; and the miserable villagers abandoned their flocks, and retired to the mountains. As descendants of the Trajan colony, they still call themselves Romans; and their vernacular language is a mixture of Latin and Sclavonian: the former is extremely debased. At court, the modern Greek and Turkish prevail. The arts and sciences are not more flourishing in Walachia than in the other countries subjugated by the Ottoman power. Some study medicine in Germany or Padua; and the merchants speak Italian and modern Greek. The people in general are extremely superstitious, and duped by the most illiterate priests: they believe in sorcery and ghosts. About fifty years ago, Constantine Maurokordato, when prince, printed a dictionary in three volumes quarto, in modern Greek, French, and Italian, for the use of his subjects; but this effort towards literature has not been seconded, and few books are to be found, excepting of the Greek service and religion, half in Sclavonian, and the other in modern Greek. The trade of Walachia is principally confined to the sending (of) provisions down the Danube to Constantinople, as the pasturage is excellent, and the corn and wine abundant. The Aluta is navigable only for rafts of timber and flat boats. The Zingari

---

[16] *Ibid.*, pp. 52—53. Sibthorp's account (E. D. Tappe, *op. cit.*, pp. 468—469) seems confused here. According to Dalloway, they spent the night at Găesti, and continued next day to Floresti. Probably Sibthorp's 'Goesti' and 'Giesca' refer to the same place.

or[17] gypsies, who are very numerous, and exclusively exercise the business of blacksmiths, find quantities of gold dust in the sands of the Aluta, for which they, last year, paid a tribute to government of 1224 drachms, which produced 1003 when refined. Minerals of every description which are found in Hungary are not less discoverable in the Walachian mountains; yet, from fear of the Turks, or their own want of enterprize, not a single mine is worked in the whole country. Those of rock-salt as clear as crystal, are frequent, and produce a large revenue. The manners and houses of the Walachians resemble those of their Turkish masters. They wear the long dress : the older men have beards, and the younger whiskers. The women are seldom seen in the streets, or exposed to the public eye. In the houses are galleries, with close lattices or windows, made with dried hog's bladders; for glass is very uncommon.

In the evening our dragoman conducted us to see the marriage-ceremony of one of the bojars of an inferior class. Guests of both sexes, but no unmarried ladies, were assembled in the larger chamber, who sate on cushions cross-legged, like the tailors in England, as chairs are not in use. A dance of very ancient invention called the Romeika, began after we had paid our compliments. It was conducted entirely by females; one of whom waved an embroidered handkerchief, and extricated herself gracefully from the rest, who coiled round her. The music consisted of a lively air by two violins, as many guitars with strings of cat-gut, and a syrinx or unequal pipe, as seen on the statues of Pan and the Satyrs, which was managed with extraordinary skill, and produced tones of great sweetness and effect. Lady M. W. Montagu asserts, with truth, that "there is not one instrument to be found on the Grecian and Roman statues, which will not be seen in the hands of the people of this country"; a more certain demonstration of their origin, than even the small resemblance to Latin, still retained in their language. The company was perpetually changing, and sometimes exceeded forty persons. Upon admission, the elderly ladies not joining in the dance were shown to the divàn, where they squat down without ceremony; and where, as a great distinction, we were placed. The men sate round the room; and some of them smoked pipes made of sticks of jasmine wood, several feet long, and red China boles, with very odoriferous tobacco. A married lady, scarcely sixteen, and of superior beauty, handed us a confection of oranges which was followed by coffee, liqueurs and lemonade; a ceremony which she performed with unaffected elegance of manner. A second dance commenced, which was ill assorted to a lively air; for it was slow and solemn. All hands were joined, and the whole figure consisted in curtseys and soft motion.

[17] Corrected from 'of'.

During the dance, one of the performers accompanied with an epithalamium in the Walachian language, loudly sung, and with vehement exertions to impress the audience with the excellence of his rhymes. We were told that he was an extemporaneous poet, famous for his ready composition, like the Improvisatori in Italy.

After a short time we were allowed to see the new-married couple, who had retired to a small room opening to the other, in which, as a luxury suited to the occasion, was a bed. The bridegroom, about forty, held the hand of his bride, a younger sister of the lady who had done the honours, whilst they received the compliments of their friends. The bride looked modestly, but had no singularity of dress, beside a long rose-coloured veil, then turned backward over her head. Of the dress and persons of the Walachians, many observations occur. The ladies, even in the early periods of life, possess little to fascinate the eyes of an Englishman; and when they have attained to more years, they become more corpulent and unsymmetrical in shape. Their necks are very thinly covered with transparent gauze, and a girdle, with a broad clasp, is buckled very low round the waist.

Tereti strophio luctantes vincta papillas;

Et jacent collo sparsi sine lege capilli. *OVID*

Their hair is very generally coarse, black and luxuriant, combed over the forehead, hanging over the ears uncurled, or braided over the shoulders. On the crown of the head is a small cap of white cloth, bound with a wreath of coloured muslin, and decked with tinsel and beads of glass, if they have no jewels. Natural flowers are a very common ornament. Over a vest of white muslin they wear a jacket of satin, closely fitted to the wrist, and faced with fur or ermine. The ancle is covered by the petticoat, which shows only the yellow slippers. More taste is not to be discovered in the dress of the men; for the head is shorn, excepting on the crown, which is covered by a red cap, called a Fez, in the place of a wig, and a kalpàc of lamb's wool over it, which serves as a hat. Their ears are wholly exposed, and, with the naked neck behind, have an awkward appearance. Corpulency is very common, particularly in middle age; and its appearance much increased by the vest being used as a pocket in front. These heavy clothes, loaded with furs, are little adapted to the heat of the climate; but in dress of ceremony, scarcely any alteration is made on account of season. Fashion has here no influence: the habits of either sex have not varied for ages past, and I have described them as being peculiar to the Greeks in every part of the Turkish dominions.

The approach to Bucharest shows a vast extent of buildings and numerous cupolas; for it is said to contain 400 convents and churches.

But, in fact, this metropolis so little resembles the continued streets of other capitals, that it is nothing more than a collection of villages, without regularity or plan. The streets are paved transversely with planks of wood, badly fastened, and much decayed; so that walking is rendered infinitely tedious. Nearly in the centre of the town are many rows of open shops, Bazàrs on the Turkish plan, which are protected from the midday sun by a roof of timber frame extending from side to side. A great variety of wares are exhibited, and mechanics employed. Adjoining to this building is the square and great church of St. George, the patron saint of Walachia, in the best modern Greek style. The plan is the same as those already described, upon a much larger scale of dimensions and ornament. The portico is supported by short spiral columns, with capitals of the composite order, or unclassical imitation of the Corinthian. The façade is painted in fresco in compartments of the same scriptural story, or mosaic mouldings; and each of the cupolas to the cornice of their roofs. Within they serve as louvres, and give necessary light, as the windows are few and narrow. The internal area is uninterrupted by seats, which are single, and fixed to the side walls. Fresco paintings of saints, particularly of the equestrians St. George and St. Demetrius, as large as life, are spread over every part, and add in no small degree to the characteristic gloom. The altar is concealed by a painted skreen. All the Greek churches are highly perfumed with incense. It may be conjectured, from analogy, that the ancient temples furnished the original ideas of these edifices: rudely as they are finished, the architectural ornaments are to be traced in many a barbarous adaptation of columns of antiquity to capitals of their own imperfect formation, as in Constantinople in the mosques and Greek churches.

The patriarchal church is larger, and has four cupolas, adjoining to the palace of the archbishop, which, with a monastery, is situate on an eminence commanding a pleasant view of this city.[18]

(*May 7—8. Bucharest — Daia*)

There are no inns in Walachia, and the post-houses do not afford any accommodation, excepting horses which are small and weak, and seldom used in drawing carriages. At five in the morning our tedious course was resumed over the same rich, but neglected territory to Catagoren[19] and Dajah, at which last place we rested a few hours, during the heat of mid-day. There are many remains of Roman architecture in Walachia, but none of them lay near our road or came within our obser-

[18] *Ibid.*, pp. 55—59.
[19] Călugăreni.

vation. At one time we were about thirty miles from the famous bridge built by the emperor Trajan over the Danube, the piers and other parts of which are still seen near Widdin. The cottages at Dajah are built partly under ground against a hill, with the earth heaped over a roof of wicker, and in front a shed on poles, but the inhabitants are decently dressed, and had some excellent coffee in the Turkish manner, to which travellers soon become reconciled, and allow it to be the greatest refreshment on a journey which can be offered [20].

(*May 9. Daia — Turlak*)

In order to gain a more eligible road, we took a large boat with eight oars, and opposed the stream of the Danube very pleasantly for about two miles. Upon the left-hand shore, over an abrupt bank of porous sand, are scattered many Turkish houses, dispersed in thick groves of cedar and fruit-trees. These were the outskirts of the town of Rustchiuk, and the country retreat of the more wealthy inhabitants. We landed under an old castle, still garrisoned, which, with many minarèhs nearly as lofty as spires, and chiosques, or summer houses, built and painted with many colours in the Chinese manner, enlivened a river view more than half a mile broad, with many novel and agreeable objects.

The Turkish provincial towns, in general, cover much ground, and it is no proof of great population that they are of great extent. Rustchiuk, like others, is large and straggling. It is very ancient, and said by some geographers to have been "Axiopolis". The house we took possession of, as all those we saw, communicated with the street by a large gateway and wicket, opening to a court, built partly around. The best part was constructed of wood, and covered with red pantiles, with very close lattices. These were the harèm or women's chambers, who, as we were informed, were overlooking us though they were completely hid from our sight. We were received in a large chiosk, and were served a dinner in the Turkish manner. We had a wooden spoon given us to eat our pilaò, or rice pottage, but no knives and forks. As the fish of the Danube is both excellent and abundant, it made the best part of our repast, but it was brought to us cut into very small pieces, as prepared to be eaten with the fingers. Servants attended with basons and ewers of water to drink or wash with; and we were indulged with wine, which was procured from the shop of a Jew in the neighbourhood. As this was the first interview we had with a Turk, and a specimen of the domestic habits of those in the middle rank of life, I have mentioned these minute circumstances [21].

[20] *Ibid.*, p. 60.
[21] *Ibid.*, p. 61.

(*May 10. Turlak*)

The close of the evening brought us to Turlak, where many female peasants crowded aroundo us, one of whom was presented to us as a bride. She had on a cap or paper crown, with shreds of gold thread tied in bunches, and plated all over with small pieces of coin, strung together like fish-scales. Others had them interlaced with their braids of hair. The Bulgarian ladies have many (pieces) of gold, which they exhibit in a similar manner; and it is asserted that the more rare of the imperial or ancient Greek coins have been frequently discovered by travellers so applied, and as having been transmitted from the remotest generations. They wear them too, sewn on ribbands appendant to their head-dress, and hanging down to their heels. They cherish as a very favourite ornament, broad clasps of silver gilt, fastened about two thirds round each arm, as bracelets. Concerning the antiquity of these fashions it would be difficult to determine exactly; but as they are tasteless in themselves, we would give them a dignity, by referring them to the most distant period. So religiously are they preserved, that no rank of life is scarcely so mean as to be deprived of them, and it is not uncommon to see even children, naked and hungry, decorated with these pieces of money, the value of which would clothe and feed them for a year [22].

(*May 12. Razgrad — Shumen*)

The road led over rising grounds with a gradual elevation toward the mountains, now partially cultivated in small patches, but universally showing former depopulation; and the hopeless indigence of the present inhabitants. As to the government or political state of this subjugated kingdom, for several centuries the scourge and dread of the lower Greek empire, and of great military fame, it is now that of the worst species of the feudal system. The Pasha or governor has numerous Zaims and Timàrs, each of which are held by what was once called in England knight's service, that of bringing so many armed men into the field, whenever summoned by their chief. So frequently does this obligation recur, that the peasants, who are forced likewise to cultivate the estates of their lord, and to pay him a heavy tribute, have neither leisure nor encouragement to derive more than the natural advantages from a most fertile soil and genial climate.

Before midday we halted at Temkuy, and having applied in vain for a reception into some cottage, we assembled under a spreading plane tree, and refreshed ourselves with coffee and sleeping upon mats. To

---

[22] *Ibid.*, p. 62.

prevent delay, for neither threats nor persuasion would hasten the horses, at least their masters, into more than a foot-pace, we dined late in the evening. Our fare was consistently fowls or lambs, roasted or prepared with rice. These provisions were collected on the road by our guards, who took them without scruple from the villagers, and then demanded a very exorbitant price for them proportioned to our necessity. Sometimes we were followed by the poor pillaged people, who vociferated the most opprobrious names, which we luckily did not understand, but without making the least resistance. — We entered Shumblàh, which is a post, strongly defended both by nature and art, commanding the straits over the mountains [23].

(*May 13. Shumen — Provadiya*)

A broad defile of rocks, abrupt at their basis, and about ten miles in length, led to Pravadi. In the meadows were many buffaloes feeding; but before we saw them, the whole district at least within the scope of our road, seemed to be destitute both of flocks and herds. The town of Pravadi is seated at the base of a lofty precipice, said to have been shaped into regular works by the Genoese, during their possession of the shores of the Black Sea, and is a favourable specimen of a Turkish view, at a point within a mile. We were lodged in an unfurnished house, and experienced all the inconvenience, which the dirtiness of the Bulgarians occasions in a peculiar degree. That the plague should originate, or, however that may be, that it should remain with them, can excite no wonder in one who has passed a night under such roofs. This is perhaps the language of an English traveller, who, accustomed at home to accommodations, the lowest of which are great by comparison, betrays an impatience which a farther acquintance with all the possible convenience of travelling in the Turkish Empire may correct or reconcile.

The glaring cliffs are extremely curious on account of their massiveness and height, but they possess nothing for the painter; a deficiency amply made up to the botanist from the abundance of flowering herbs and mosses. Dr. S. marked them, as having contributed very greatly to the rare collection he was then making, and for which he pursued untrodden paths with industry, not to be subdued by circumstances, generally considered as impracticable.

Above the heights of Pravadi were many eagles soaring round their eyries where they breed in great numbers. It was the first time that we observed so many of these majestic birds on the wing [24].

---

[23] *Ibid.*, pp. 63–64.
[24] *Ibid.*, p. 65.

(*May 14. Provadiya*)

Leaving Pravadi at day-break, and having passed a woodland tract to Chonbrootkuy, another hut, with many surrounding it, we had not advanced more than twelve miles, from the mulish obstinacy of our guards, who reserve the middle of the day for sleep. A village is, at all events, preferable to a town in Bulgaria; for a street exhibits nothing but desolation and the mutual distrust which its inhabitants avow. The women in loose surtouts of dark green cloth, with kerchiefs of muslin concealing the whole face excepting the nose and eyes, seem to have just escaped from premature interment. They peeped through the doors with much curiosity, but fled immediately, when observed. Never before having obtained even so imperfect a sight of Turkish women, some idea was given of the degraded state of female life among them, particularly in the lower ranks of society [25].

(*May 15. Crossing the mountains*)

The forests in Walachia and Bulgaria abound in many kinds of fruit trees, particularly cherries, apricots and vines, etc. For many of the flowers we were too early in the year, but they are found as numerous and exquisite as in the most cultivated gardens, in a less genial soil. Art strives in vain to equal nature, and the richest garden must yield to the mountain recesses, which we had then under our contemplation, and which, as totally uninhabited, are lost to mankind.

At the opposite base of Mount Hacmus, we entered Romelia, and followed a winding glen, occasionally a torrent bed, but now of a small stream, with huge stones, which had been precipitated from the summit. The skreens on either side were inconceivably lofty, with broad masses of rock, impending so far, that immediate falling might be apprehended. The trees were generally, the dwarf oak, with jessamine, wild roses, and spring flowers, in the greatest perfection and plenty. Our route was taken purposely to avoid ascending Mount Haemus, and lay intirely between two of the least considerable heights, so that our elevation was not greater than we had before experienced in Transylvania, and the whole distance not exceeding about sixteen miles [26].

(*May 17. Kirklareli*)

Habit or fear of the banditti prevented our guards from attending us after sun-set, so that, though we were at Kirkecclissa at five o'clock

[25] *Ibid.*, pp. 65—66.
[26] *Ibid.*, pp. 66—67.

in the afternoon, they would not advance one step farther. The forty Greek churches which gave name to this town, have long since disappeared. Perhaps, there were never near that number, as the Turks use the word "forty" when they mean many. Those that remained undemolished, are converted into mosques. The inhabitants are principally Polish Jews, who from the rich pastures in the neighbourhood, which they rent of the Pasha, sent great quantities of chees and butter to the markets of Constantinople [27].

(*May 18. Kirklareli — Lüleburgaz*)

From Kirkecclissa to Burgaz (Arcadiopolis or Pyrgos) we passed through the same desolate country, without houses, cultivation or water. The soil indeed is blessed with spontaneous fertility, producing plants and shrubs of the greatest beauty. Roses grow in such abundance that the Otto which requires the greatest quantity is extracted from them by the merchants of Adrianople, and forms an article of very valuable traffick. Agriculture and even vineyards are universally neglected. It was curious to see twelve or fourteen oxen harnessed by their horns, and three or four men with a single plough of the most inconvenient construction, and one is tempted to believe, that the art of tillage is almost unknown. Near Burgàz is found a deep red-coloured clay, resembling that used for the Etruscan ware, of which Porcelaine is now made; which is principally used for the heads of long Turkish pipes, and richly gilt. Basons for drinking sherbet were offered us for sale; wrought in rich patterns in a kind (of) mosaic, as figures are forbidden by the Mohammedan law... All the roads which lead to the metropolis of the Ottoman empire are as much neglected and as impracticable, as the worst village highway in England [28].

(*May 20. Kumburgaz — Constantinople*)

Still within a mile or two of the shores of Marmora, we were delighted with the singular amenity of the scene, and the softness of the sea air, which rendered the meridian heat by no means oppressive. Since our departure from Vienna, we had been favoured in respect to weather and were never delayed upon that account; and what may be considered as more fortunate, as being more uncommon, we travelled over the rugged and devious roads without sustaining accident or injury. The ambassador Busbequius, in his entertaining and accurate Letters concerning Turkey,

---

27 *Ibid.*, p. 68.
28 *Ibid.*, pp. 68—69.

speaks of these prospects as most interesting, and we found them equalling the extent of his praise.

Traversing this delicious coast a little farther, we passed through a large Turkish village called Buyock Checkmedgêh (Great Drawbridge) situated at the head of a beautiful lake falling into the sea, through an inlet over which is a long causeway and bridge built by Selim 2d in 1568. This road soon brought us to Couchouk Checkmedgêh (Pontepiccolo) where we rested at mid-day to enjoy the shade, and to prepare ourselves for our entrance into Constantinople. A more interesting village I had not seen in point of situation and its accompaniments, with a perfect novelty of features, as it stands enveloped in the shade of plane trees and cypresses of most extraordinary bulk. Our attention was soon attracted to the widely spreading plane tree in the middle of the road, under which several mats were spread and occupied by Turks, who were smoaking, and seemed lost in the enjoyment of such serenity. Adjoining, was an open wooden building in an airy Chinese style painted with many colours, where others were preparing and serving coffee with great assiduity. We willingly availed ourselves of this grateful repast. In one corner sate a musician who recited and sang Turkish verses in a very loud and inharmonious tone, to the tinkling of a tambour or mandoline with a long neck and four strings, which he struck with a quill. Love was the burden of his song, as of all others in Turkey, but his expressions of tenderness were ridiculous, conveyed in such a tone and with such gesticulations. The houses wore a much better appearance, and were usually enclosed in gardens abounding in trees which are merely exotic shrubs in our climate, and with cedars very unlike their meagre representatives in England. The Turks are really to be envied their luxury of reposing whole days under such a grand leafy canopy, to skreen them from the intense rays of the sun...

After descending a hill, we found (ourselves) in the narrow and dismal streets of Elyûb, intermixed with burying grounds, thickly planted with cypresses intermixed with sepulchral stones. We then crossed the head of the canal over a rivulet, called the "Sweet Waters." The canal was nearly covered with boats of a very fanciful construction and richly gilt, and exhibited a brilliant spectacle, as the Sultan was at that instant returning from his Chiosk, or banquetting-house, at Chiàtkanah. This most enchanting scene was laid out, about a century ago, by a French Ambassador, to give the Turks an idea of European gardening. It is Fontainebleau or any of the other royal gardens in miniature, excepting statues, which the Turkish scruples would not allow.

Ascending the opposite hill to the Campo de morte, we entered the suburb of Pera, and arrived at the English Palace, at the close of day, where we were received by Sir Robert Ainslie with great hospitality and politeness [29].

So Dalloway ends his account. It is interesting to compare this with that of a later chaplain to the Ambassador, the Rev. Robert Walsh, who some thirty years later travelled back from Constantinople to England, following much of the route described by Sibthorp and Dalloway [30]. Walsh, however, took five months to complete his journey; the sixty days taken by the earlier travellers indicate an astonishing speed for the eighteenth century.

---

[29] *Ibid.*, pp. 70–72.
[30] Robert Walsh, *Narrative of a Journey from Constantinople to England*, London, 1828.

CONSTANTIN DAPONTÈS ET LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

NESTOR CAMARIANO

Constantin Dapontès est l'un des savants grecs qui vécurent au XVIII^e siècle, l'un des meilleurs représentants de la nation grecque, avec toutes ses vertus et les défauts de son époque. Il a écrit et publié un grand nombre d'œuvres, dont quelques-unes contiennent des matériaux se rapportant à la Valachie et à la Moldavie.

Constantin Sathas [1], Emile Legrand [2], Constantin Erbiceanu [3], A. Papadopol-Calimah [4] et D. P. Paschalis [5] se sont occupés de l'activité de Constantin Dapontès, mais certaines informations précieuses ont été omises dans leurs écrits et on y trouve aussi certaines affirmations erronées, ainsi que nous le verrons par la suite.

Le jeune Dapontès est arrivé en Valachie vers la fin du mois de juin 1731 [6] et son protecteur Mihai Racovitza ayant été destitué trois

[1] Const. Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη (Bibliothèque médiévale), Venise, 1872, vol. III, p. XXVIII—LXIX.

[2] E. Legrand, *Ephémérides daces*, Paris, 1880—1888, en trois volumes; le III^e vol. comprend une longue note bio-bliographique.

[3] Constantin Erbiceanu, *Constantin Daponte, numit Chesarie din călugărie* (Constantin Dapontès dénommé César dans sa vie monastique), « Biserica ortodoxă română », XI (1887—1888), p. 332—347, 410—423; *Descripțiunea geografică a Daciei de Cesarie Daponte* (Description géographique de la Dacie par Dapontès), « Bis. ort. rom », XVII (1890—1891), p. 356—366; *Un manuscris autograf a lui Chesarie Daponte* (Un manuscrit autographe de César Dapontès), « Bis. ort. rom. », XVII (1893—1894) p. 513—524; *Descrierea Valahiei de Cesarie Daponte în 1851* (Description de la Valachie par César Dapontès en 1851) (recte 1759), « Bis. ort. rom. », XVIII (1894—1895), p. 855—862.

[4] A. Papadopol-Calimah, *Cercetări filologice despre România* (Etudes philologiques sur la Roumanie), « *Revista contemporană, literară și științifică* », IV (1876), 7, p. 20.

[5] Démétrios P. Paschalis, Καισάριος Δαπόντες (César Dapontès) 1774—1784, «Θεολογία», XIV (1935), p. 224—250. Nous n'avons pas eu la possibilité de consulter la récente anthologie de L. Politis, Οἱ Φαναριῶτες καὶ ἡ 'Αθηναϊκὴ Σχολή, (Les Phanariotes et l'Ecole athénienne), Athènes, 1966, dans laquelle il s'occupe de Dapontès.

[6] Voir Constantin Dapontès, Κῆπος χαρίτων (Le jardin des grâces), éd. Em. Legrand, dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, III, p. 8. Mais dans le « Catalogue

mois plus tard, Constantin Mavrocordato l'a remplacé à nouveau comme prince de Valachie. Cet événement, ainsi que le dit Dapontès, a transformé sa joie en tristesse et amertume [7]. Dapontès, manquant de moyens et de protecteur, s'adressa à l'ancien patriarche de Jérusalem, Mélétius, qui se trouvait alors à Bucarest. Celui-ci, étant ami du père de Dapontès, a essayé de lui venir en aide et c'est par son intervention qu'il fut envoyé à l'école princière comme boursier du nouveau prince, Constantin Mavrocordato [8]. Il habitait au monastère Sf. Gheorghe (Saint-Georges), qui lui fournissait aussi sa nourriture et 20 lei par an, à la suite d'une décision du patriarche Mélétius; le monastère tenait du Saint-Tombeau. A l'école princière, Dapontès eut comme professeur Georges Hrisogon de Trébizonde [9], neveu de Sevastos Kymenitis, et non Georges Hypomenas de Trébizonde, ainsi que l'ont cru certains historiens [10]. A cette époque,

historique » Dapontès affirmait qu'il etait venu à Bucarest au mois de juillet 1730 à l'âge de 17 ou de 18 ans, sous le règne de Mihai Racovitza, voir Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci* (Les chroniqueurs grecs), Bucarest, 1888, p. 129. Nous ne pouvons pas nous baser trop sur l'affirmation de Dapontès, étant donné que le « Catalogue historique » a été écrit pendant les dernières années de sa vie, quand sa mémoire pouvait le tromper. Le fait que cette affirmation de Dapontès ne correspond pas à la vérité résulte aussi de ce qu'en 1730 Mihai Racovitza n'était pas prince de Valachie, puisqu'il n'a occupé le trône de ce pays qu'en octobre 1730.

[7] « Le jardin des grâces », p. 8.

[8] Constantin Mavrocordato a donné à Dapontès la possibilité d'étudier à l'école princière, mais ce n'était pas lui qui l'avait fait venir à Bucarest, ainsi que le soutient d'une façon erronée Const. Erbiceanu, voir *Descrierea Valahiei de Cesarie Daponte* dans « Biserica ortodoxă română », XVIII (1894—1895), p. 855.

[9] Dans un manuscrit miscellané de la bibliothèque de l'école grecque de Vitini se trouve, en dehors de certains textes écrits par Dapontès (un encomion pour Nicolas Mavrocordato, une description des troubles causés par les Tatars en Valachie), un nombre de 14 lettres aussi, envoyées par « Georges Hrisogon de Trébizonde, professeur à l'Académie princière de Bucarest à son élève Constantin Dapontès de Scopélos ». L'une de ces lettres date de 1738, les autres n'étant pas datées. Il est intéressant de voir que Hrisogon était encore, à cette date, professeur à Bucarest, voir V. H. Haralambopoulos, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς ἑλληνικῆς σχολῆς Βυτίνης (Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'école grecque de Vitini), Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς 'Ελλάδος », XIV (1960), p. 397—398.

Trifon Evanghelides, dans son œuvre 'Η νῆσος Σκίαθος καὶ αἱ περὶ αὐτὴν νησῖδες (L'île de Skiathos et les petites îles qui l'entourent), Athènes, 1913, p. 137, fait certaines affirmations erronées concernant les études de Dapontès et son arrivée en Valachie. Il dit que Dapontès « a fait ses études en Allemagne et qu'ensuite il est venu en Valachie avec son père et son frère, soit pour faire du commerce, soit pour des études. Ici, il est resté plus longtemps et a été engagé en 1738 comme second chef de la chancellerie du prince Constantin Mavrocordato. Il a été nommé, plus tard, consul d'Angleterre à Jassy, capitale de la Moldavie ». Nous ne pouvons pas nous imaginer comment l'historien Evanghelides a pu faire une telle affirmation vingt-cinq ans après la parution d'une note biographique aussi documentée que celle d'Emile Legrand, publiée dans le vol. III des *Ephémérides daces*? Certains chercheurs grecs, comme Démétrios P. Paschalis par exemple, ont malheureusement continué à affirmer, même en 1935, probablement sous l'influence d'Evanghelides et n'ayant aucune base documentaire, que Dapontès est allé en Allemagne pour faire des études; voir Καισάριος Δαπόντες *1774—1784*, « Θεολογία » XIV (1935), p. 225.

[10] Au sujet de Georges Hrisogon et de Georges Hypomenas, voir D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, p. 319—321.

Dapontès, pour gagner de l'argent, copiait des livres pour les boyards et prenait des élèves en pension dans sa chambre.

Pendant que Dapontès faisait ses études à l'école princière, Constantin Mavrocordato, alors prince de Valachie, dut échanger son trône contre celui de Moldavie, tandis qu'à sa place venait Grégoire Ghica. Constantin Xipolitos, second logothète et l'un des boyards intimes de Constantin Mavrocordato, en accompagnant son maître en Moldavie, invita aussi Dapontès à aller en Moldavie et à occuper le poste de chef de la chancellerie princière. Dapontès dit que Xipolitos lui a fait cette proposition dans l'espoir de réussir à le marier avec sa fille, car il l'appréciait beaucoup [11]. Le jeune Dapontès n'obéit pas à l'invitation et n'alla pas en Moldavie [12], mais deux ans après, lorsque Constantin reprit à nouveau le trône de Valachie, il fut nommé, par l'intervention du logothète Xipolitos, dans le poste de second chef de la chancellerie princière. Notre historien reconnaît qu'après avoir occupé ce poste il a continué à étudier la philosophie [13] et à passer des examens, pas très brillamment, étant donné qu'« il ne pouvait pas bien servir deux maîtres ».

En 1736, Dapontès remplissait aussi une autre charge, celle de « chantre à la métropolie de Bucarest ». Il a même tenu à mentionner cette occupation dans le titre d'un volume contenant trois services religieux, imprimé à Bucarest aux frais de Constantin Xipolitos [14] et par les soins et avec les corrections de Constantin Dapontès, « chantre à la métropolie de Bucarest »[15]. Par la publication de ce volume, en 1736, le nom de Dapontès entre en circulation pour la première fois. Constantin Mavrocordato, après que Dapontès a mené à bien la publication de ce livre, le charge de rédiger les « Ephémérides daces », la chronique bien connue

---

[11] Dapontès ne se maria ni avec la fille de l'influent logothète Xipolitos, ni avec aucune autre jeune fille du pays, c'est donc d'une façon erronée que Const. Erbiceanu affirme que Dapontès se serait marié à une grecque à Jassy et que, n'ayant pas trouvé dans le mariage la vie qu'il s'était imaginée en poète, « il avait de la rancune envers les femmes roumaines cultivées », voir *Un manuscript autograf a lui Chesarie Daponte*, « Biserica ortodoxă română », XVII (1893—1894), p. 516.

[12] Legrand fait une erreur quand il affirme que « Dapontès s'empressa d'accepter cette proposition », voir *Ephémérides daces*, III, p. XVI.

[13] Dapontès, pendant qu'il étudiait la philosophie, a voulu apprendre aussi la rhétorique et il a prié, avec la recommandation de Constantin Mavrocordato, le prédicateur de l'église princière, le hiéromonaque Macarie Maridackis, de lui donner des leçons de rhétorique pour un salaire qu'il recevrait du prince. Le hiéromonaque Macarie n'a cependant pas accepté la proposition de Dapontès, voir Const. Dapontès, « Catalogue historique », dans Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 132.

[14] Const. Xipolitos a fait des donations à sa ville natale, Zagora, voir Vanghelis Scouvaras, Ἰωάννης Πρίγκος *(1725?—1789)*. Ἡ ἑλληνικὴ παροικία τοῦ Ἀμστερνταμ. Ἡ σχολὴ καὶ ἡ βιβλιοθήκη Ζαγορᾶς (Jean Pringos, 1725?—1789. La communauté grecque d'Amsterdam. L'école et la bibliothèque de Zagora), Athènes, 1964, p. 29.

[15] Le livre figure dans Ion Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia românească veche* (Ancienne bibliographie roumaine), Bucarest, 1905, II, p. 51—52.

dans laquelle il ne s'occupe que des Principautés Roumaines. Les « Ephémérides daces » sont écrites par un témoin oculaire qui a noté au jour le jour des faits, en grande partie vus et vécus, ainsi que des matériaux pris des rapports confidentiels envoyés par les représentants de Constantin Mavrocordato à Constantinople, d'habitude bien informés de tout ce qui se passait dans l'Empire ottoman. Dapontès présente les événements de manière à ne pas fâcher les maîtres de Constantinople et à plaire à son patron de Bucarest : ses informations doivent être utilisées avec précaution et le récit tendancieux ou le silence intentionné doivent être corroborés avec d'autres sources contemporaines.

Comme second chef de la chancellerie princière, Dapontès a suivi Constantin Mavrocordato en Moldavie, où celui-ci fut obligé d'aller en 1741. Dapontès et le prince s'occupaient, à cette époque, de la lecture de certaines œuvres [16] et des exercices de versification, ayant une prédilection spéciale pour les vers. Il composait les rapports écrits et d'autres petits discours en vers, ce qui enchantait le prince, qui le récompensait souvent de différentes façons. Stimulé par la générosité du prince, Dapontès composa aussi un dialogue en vers entre la Valachie et la Moldavie, dans lequel il louait Mavrocordato dans l'espoir de recevoir le don de dix ducats. Mais mal lui en prit car non seulement il ne fut pas récompensé par le prince, comme il nous le dit lui-même, mais celui-ci se fâcha de tant de flatterie [17].

Dapontès, après avoir terminé les « Ephémérides daces », trouva que le moment était venu d'être avancé en rang et il fit les démarches nécessaires, mais Mavrocordato ne satisfit pas à son désir. Il démissionne alors de son poste de second chef de la chancellerie princière, quitte la capitale de la Moldavie et va à Constantinople, avec l'intention de partir plus loin, visiter sa parenté de Scopélos, son île natale, et probablement de s'y établir. Il réussit à obtenir le consulat anglais de l'île et essaya de s'emparer aussi du consulat vénitien.

Mais il dut changer ses plans à Constantinople. Il y rencontra Jean Mavrocordato, frère de Constantin, prince de Moldavie, qui complotait en secret avec l'aide du grand vizir Hechimoglou Ali-pacha, dans l'intention d'éloigner son frère ainé du trône de Moldavie afin de le remplacer. Comme il était ami de Dapontès, il pria celui-ci de ne pas partir à Scopélos, étant donné qu'il voulait l'avoir à son service lorsqu'il irait bientôt en Moldavie.

[16] La bibliothèque de Constantin Mavrocordato était riche en livres et en manuscrits d'histoire, de littérature et de théologie ; le catalogue de cette bibliothèque, composé en 1725, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, voir Nestor Camariano *Catalogul manuscriselor grecești* (Catalogue des manuscrits grecs), Bucarest, 1940, II, p. 183 ; le catalogue de la bibliothèque a été publié par. N. Iorga dans *Pilda bunilor domni din trecut* (Exemple des bons princes du passé), « Analele Acad. Rom. », sect. hist., série II, tome 37 (1914), p. 85—120.

[17] « Le jardin des grâces », p. 16—17.

Jean Mavrocordato réussit, après un délai de quarante jours, de prendre le trône de Moldavie ; il nomma son ami Dapontès grand chef de la chancellerie et plus tard lui donna la charge de *căminar* [18]. Dapontès ne parle pas dans ses œuvres de sa vie en Moldavie alors qu'il occupait le poste de grand chef de la chancellerie princière et ne dit rien de sa mésentente et de ses disputes avec le grand postelnic Antonache Ramadan. Les chercheurs qui se sont occupés de l'activité de Dapontès n'en disent rien non plus. L'auteur anonyme de la *Cronica Ghiculeştilor* (La chronique de la famille Ghica), qui fut un contemporain de Dapontès, nous donne cependant plusieurs informations concernant le temps de la présence de celui-ci dans la capitale de la Moldavie, lesquelles sont demeurées inconnues par les historiens roumains ; parmi les historiens grecs, il n'y a que Manuel Ghedeon qui s'arrêta, en passant, sur ces informations [19]. Le chroniqueur parle élogieusement de Jean Mavrocordato, mais il ajoute que « depuis le commencement jusqu'à la fin de son règne il n'eut pas la chance d'avoir des employés fidèles et capables qui puissent travailler avec lui »[20]. Ceux qui étaient visés par le chroniqueur moldave faisaient partie des boyards intimes de Jean Mavrocordato, dont le grand *postelnic* Antonache Ramadan et le chef de la chancellerie, c'est-à-dire Constantin Dapontès. Le chroniqueur moldave dit que « entre le *postelnic* Antonache Ramadan et le chef de la chancellerie scopélite il y avait une guerre à mort et que la cause de cette inimitié étaient les cadeaux que recevait le scopélite de tout le monde pour n'importe quelle question ». Dapontès était en effet avide en ce qui concernait l'argent et recevait beaucoup de présents [21]. Il se vante lui-même, dans son œuvre Κῆπος χαρίτων, d'avoir reçu comme cadeau tant de chevaux qu'il encaissa cinq « bourses » en les vendant. Et il dit plus loin que du temps où il était le chef de la *cămara* il reçut pour une investiture de haham faite par lui la somme de 300 lei et une *oca* d'or de Pologne [22]. Cette chose a fait beaucoup de bruit, autant

[18] Dapontès, faisant partie de la suite princière, a participé à l'investiture de Jean Mavrocordato de Babi-Humaium et nous a laissé une courte description de cette investiture dans son œuvre Γεωγραφικὴ ἱστορία (Histoire géographique), restée en manuscrits. Emile Legrand a publié le passage se rapportant à cette investiture dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, III, p. 247—259.

[19] Le chercheur grec Manuel Ghedeon a vu le manuscrit original de la *Cronica Ghiculeştilor*, quand il se trouvait à Constantinople et il parle en quelques mots du conflit existant entre Dapontès et Antonache Ramadan dans Πατριαρχικαὶ Ἐφημερίδες (Ephémérides de la Patriarchie), Athènes, 1936, p. 287—289.

[20] *Cronica Ghiculeştilor. Istoria Moldovei între anii 1695—1754* (La chronique de la famille Ghica. Histoire de la Moldavie entre 1695—1754). Texte grec accompagné d'une traduction en roumain. Edition soignée par Nestor Camariano et A. Camariano-Cioran, Bucarest, 1965, p. 579.

[21] Dapontès dit que du temps où il était à la tête de la *cămara* (trésorerie) plus de sept cents « bourses » ont passé par ses mains, voir « Le jardin des grâces », p. 32.

[22] L'historien russe Al. Kociubinski, en parlant de Dapontès, le qualifie de preneur des pots-de-vin, de flatteur et de courtisan très versé dans les intrigues, voir *Граф Андреи Иванович Остерман и раздель Турций*, Odessa, 1899, p. 96—97.

en Moldavie qu'à Constantinople, et il dut, obligé par le prince, restituer au haham la somme reçue, mais pour qu'il ne soit pas préjudicié il l'encaisse de la cassette particulière du prince [23].

Le fait que Dapontès recevait beaucoup de cadeaux enragait le grand *postelnic* Antonache Ramadan et c'est pour cela qu'il le persécuta autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Le chroniqueur de la famille des Ghica ajoute que celui-ci employa différents moyens et trama toutes sortes d'intrigues à Jassy et à Constantinople, mais qu'il ne réussit pas à lui nuire [24]. Le chroniqueur moldave condamne le comportement de ces deux boyards « les plus proches » du prince Jean, qui étaient tous les deux « légers d'esprit, incapables, insupportables et grossiers dans leurs comportements » et pourtant « c'était eux qui étaient (bien qu'il ne l'ait pas fallu) les conseillers et ceux qui surveillaient et ordonnaient toutes les affaires du prince, importantes ou pas »[25]. Le désir de vengeance du *postelnic* Ramadan était si grand, dit le chroniqueur moldave, « que la pensée du *postelnic* trouvait bon et juste, dans sa conscience, de se conduire avec négligence ou même d'une façon hostile dans une question même des plus importantes concernant le prince, afin de satisfaire à son désir de vengeance contre le scopélite et contre le prince lui-même, qui ne voulait pas détester le scopélite »[26].

Dans cette lutte à mort entre les deux principaux conseillers de Jean Mavrocordato, c'est Dapontès qui pour le moment en sortit le vainqueur. Ce dernier réussit à convaincre le prince d'envoyer le *postelnic* à Constantinople, en même temps que d'autres boyards, afin d'intervenir pour le *mucarer*, et de le laisser ensuite là-bas dans la fonction de *kapoukéhaïa*. L'envoi d'Antonache Ramadan à Constantinople a été cependant fatale à Dapontès. Ramadan, pendant son séjour à Constantinople, n'oublia pas son ennemi mortel. Il fit des intrigues et, de concert avec les autres ennemis de Dapontès, réussit à convaincre le grand vizir Tiriachi Mehmed-pacha d'envoyer des hommes à Jassy afin de l'arrêter et de le conduire à Constantinople. Mais Dapontès, ayant été informé par ses amis de ce qui l'attendait, se sauva, en fuyant en Crimée (le 30 juillet 1746), bien entendu avec l'aide de Jean Mavrocordato, qui lui donna une lettre de recommandation au khan Selim Ghirai. Il fut bien reçu par celui-ci, chez qui il séjourna presque une année, entouré de consi-

---

[23] « Le jardin des grâces », p. 51. Dapontès a aussi fait de bonnes choses, qu'il a tenues à rappeler; il a fait construire la fontaine de Păcurari (Jassy), sur laquelle deux épigrammes ont été gravées, ainsi que l'ermitage Buna Vestire (Annonciation), près de Socola; il a également fait bâtir l'église des St-Archanges de Scopélos, *ibidem*, p. 42.

[24] *Cronica Ghiculeştilor*, p. 415—416.

[25] *Ibidem*, p. 416.

[26] *Ibidem*, p. 416.

dération [27]. L'année suivante, cependant, en allant à Constantinople avec le khan, ses ennemis le dénoncèrent de nouveau auprès du grand vizir Tiriachi Mehmed-pacha, en l'accusant d'avoir converti certains Turcs au christianisme, d'avoir empêché le payement du *kharadj* et d'avoir amassé une fortune de plus de trois cents bourses [28]. Sur l'ordre du vizir, il fut attrapé et jeté dans la prison du *muhzur-aga*, d'où il échappa à grande peine.

Dapontès ne parle, dans aucune de ses œuvres, de l'inimitié qui existait entre lui et Antonache Ramadan, qui a beaucoup contribué à son arrestation et à son emprisonnement à Constantinople. Les historiens qui ont relevé cet épisode de la vie de Dapontès l'ont attribué d'une façon erronée à l'avidité des dignitaires turcs, dont le but était de s'emparer de sa fortune [29].

Dapontès eut beaucoup à souffrir en prison, et, comme il le dit lui-même, il a expié les péchés qu'il avait commis en Valachie et en Moldavie. Il perdit toutes ses richesses qui « étaient pétries avec le sang des pauvres », parce qu'il « fut obligé de payer cinquante-cinq bourses pour sa libération »[30]. Après être resté vingt mois en prison (du 27 mars 1747 jusqu'au 27 novembre 1748), Dapontès fut libéré et s'en alla dans un monastère de l'île de Halki, près de Constantinople [31]. Il vint ici en contact avec des personnes marquantes qui s'y trouvaient, avec Païsios II, patriarche de Constantinople, avec Parthénius, patriarche de Jérusalem, et Ioanichie Caragea, ancien archevêque de l'Ipec, et plus tard patriarche œcuménique. C'est par l'intermédiaire de ce dernier que Dapontès se maria en 1749 avec la fille d'un Grec de Constantinople [32], Marioara, dont il eut une fille. Mais la mère et l'enfant moururent en 1751 et furent enterrées dans l'île de Halki [33].

Son emprisonnement et la mort de sa femme furent un grand coup pour Dapontès, qui commença à penser à devenir moine. Dapontès dit qu'en 1753, après avoir réfléchi au grand nombre de maux causés par lui en Valachie et surtout en Moldavie, ainsi qu'à Constantinople, maux

---

[27] Dapontès parle de son séjour en Crimée dans deux de ses œuvres : Καθρέπτης τῶν γυναικῶν (Le miroir des femmes), Lipsca, 1766, II, p. 290, et « Le jardin des grâces », p. 73. Dans son « Histoire géographique » nous trouvons un canon de remerciements adressés à l'occasion de sa fuite en Crimée en 1746, voir Emile Legrand, *Ephémérides daces*, III, p. XXVII, note 1 et p. LXXIII.

[28] « Le miroir des femmes », p. 308.

[29] Constantin Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη (Bibliothèque médiévale), Venise, 1872, II, p. λε'; A. Papadopol-Calimah, *Cercetări filologice despre România* (Etudes philologiques sur la Roumanie), p. 20.

[30] Constantin Dapontès, Ἐπιστολαὶ διὰ στίχων (Lettres en vers), Venise, 1776, p. 135.

[31] Constantin Dapontès, Ἐξήγησις τῆς θείας λειτουργίας... (Explication de la sainte liturgie...), Vienne, 1795, p. 148.

[32] Dapontès, après avoir été libéré de prison, n'est plus revenu en Moldavie et ne s'est pas marié ici, comme l'affirme Const. Erbiceanu, voir *Cronicarii greci*, p. LXVII.

[33] « Le jardin des grâces », p. 45.

que même les eaux du Danube ne pourraient laver, et à la vanité des choses de ce monde, il quitta Constantinople et s'en alla dans un ermitage de l'île de Piperi, près de Scopélos, où le 26 octobre, pour la St-Démètre[34], il fut tonsuré et prit dans sa vie monastique le nom de César.

Dapontès était très satisfait de sa nouvelle vie et même le trône de Valachie n'aurait pu le tenter :

Καὶ ἔλεγα ἂν ἤρχουνταν κ' ἐμὲ νὰ μὲ γυρέψουν
« ἀφῆτε με, ἤθελα 'πεῖ, τὰ σκόρδα νὰ φυτεύω
καιρὸν δὲν ἔχω Βλάχμπεης νὰ γένω ν' ἀφεντεύω »[35]

(Et je disais si on était venu me demander moi aussi
« laissez-moi, aurais-je dit, semer l'ail, je n'ai pas
le temps de devenir prince de Valachie et de régner »)

Dapontès, en louant la vie monastique, dit qu'il n'a jamais regretté la Moldavie, les boyards, les festins princiers et les nobles épouses des boyards et ajoute que dans sa nouvelle vie il ne rencontre pas de Turcs, de Juifs, ni la peste, ni le feu, pas de *zlotaşi* (percepteurs) ni de *zapcii* (exécuteurs fiscaux), ni de tyrannie [36].

Dapontès, qui avait une nature agitée et indisciplinée, entra en conflit avec le supérieur du monastère et quitta Piperi pour un monastère de Scopélos, son île natale, où il vécut six mois, comme un inconnu, entre sa parenté et ses amis. Il partit d'ici pour le mont Athos, au monastère de Xiropotam, où il fut reçu avec beaucoup de joie par les moines, qui l'envoyèrent dans les Principautés Roumaines afin de ramasser les subsides nécessaires à la rénovation de leur église.

Aux insistances des moines, Dapontès a pris le saint bois de la Sainte Croix, donné au monastère par l'empereur byzantin Romanos, et le 22 mai 1757 il partit pour la Valachie avec deux autres moines. Il fut reçu à Bucarest avec beaucoup d'honneurs par le prince Constantin Mavrocordato et par la population de la ville. Après un séjour de neuf mois en Valachie, Dapontès se rendit en Moldavie, mécontent des subsides amassés et affligé du fait que le prince de la Valachie, son ancien maître et protecteur, ne lui avait donné pas un centime et rien que des promesses. Scarlat Ghica, prince de Moldavie, au contraire, l'aida beaucoup. Celui-ci décida aussi, par des ordres princiers, que chaque habitant payerait à la *desetină*, en dehors de l'impôt princier, un aspre pour le monastère de Xiropotam.

Après un séjour en Moldavie de presque une année, Dapontès revint le 20 mars 1759 en Valachie, où régnait à présent Scarlat Ghica, qui le

[34] *Ibidem*, p. 51. A. Papadopol-Calimah affirme d'une façon erronée que Dapontès serait entré dans la vie monastique le 10 août 1753, voir *Cercetări filologice*, p. 21.

[35] « Le jardin des grâces », p. 53.

[36] « Le jardin des grâces », p. 55 et 58.

reçut, ici aussi, avec beaucoup de considération et de bienveillance et lui donna des secours importants. Il établit par une ordonnance que chaque contribuable donne, en dehors de l'impôt princier habituel, une *para* pour l'église du monastère de Xiropotam. Dapontès reçut encore une quantité de vêtements et d'objets sacerdotaux ainsi que d'autres choses avec lesquelles on aurait pu charger tout un navire [37]. Il reçut également un don personnel de six bourses [38].

D'autres donations, qui n'ont pas été mentionnées dans « Le jardin des grâces », ont été aussi faites. C'est ainsi que quelques documents grecs qui nous ont été conservés montrent que le prince de Moldavie Ioan Teodor Calimah a donné annuellement 50 lei provenus des douanes princières et que quelques boyards de Valachie ont fait une donation de plusieurs terres au monastère de Xiropotam [39].

De Valachie, Dapontès est parti à Constantinople et dans les îles de Chio, Samos, Psara, Scopélos et Eubée et, après avoir erré huit ans, il retourna le 11 septembre 1765 au mont Athos. Il surveilla la construction de la nouvelle église du monastère de Xiropotam et vécut le reste de sa vie dans ce monastère, en étudiant et en écrivant. Dapontès est mort le 4 décembre 1784 [40].

Dapontès est l'un des plus féconds écrivains grecs du XVIII^e siècle. Il a non seulement pris soin de la publication de certains services pour les saints et des œuvres de contenu religieux, mais il a aussi écrit des œuvres originales [41] en des milliers de vers, ayant une dilection spéciale pour les vers. Dapontès mélangeait souvent dans ses vers les choses sérieuses aux choses comiques, cherchant à attirer, de cette façon, l'intérêt du lecteur. En publiant ses œuvres, il n'envisageait aucun avantage matériel, mais seulement le plaisir de voir ses écrits publiés et lus. C'est

---

[37] « Le jardin des grâces », p. 89.

[38] Const. Erbiceanu, en visitant le monastère de Xiropotam, a trouvé là-bas, parmi les papiers autographes de Dapontès, une note dans laquelle figuraient les sommes accumulées dans les deux principautés, en tout 32 000 lei, voir *Cronicarii greci*, p. LXVIII.

[39] Les documents se trouvent à la fin du manuscrit autographe de l'œuvre de Dapontès Τράπεζα πνευματική (La table spirituelle), qui est conservée dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. gr. 581. Ces documents n'ont pas été publiés avec les autres papiers, lors de la publication de l'œuvre à Venise en 1778. Ils ont été traduits en roumain et publiés par Const. Erbiceanu dans « Biserica ortodoxă română », XI (1888), p. 338—347 et 410—416.

[40] Certains chercheurs affirment que Dapontès est mort en 1789 mais sans preuves à l'appui.

[41] Emile Legrand, qui fit différents voyages en Occident et en Orient pour compléter sa monumentale *Bibliographie hellénique*, a réussi à établir la bibliographie de Dapontès; il l'a publiée dans les *Ephémérides daces*, vol. III, p. XXXIX—LXXXIV. Legrand mentionne 24 œuvres; il faut ajouter à cette liste les suivantes: Κέρας Ἀμαλθείας et Ἀνδραγαθίες Γεωργίου Καστριώτου.

pour cela que sa joie était grande lorsqu'il trouvait quelqu'un qui voulait bien publier son œuvre.

Beaucoup des œuvres de Dapontès sont publiées aux frais de certains boyards du pays ou dédiées à certaines personnes d'ici, même lorsque l'auteur vivait loin des deux Principautés Roumaines. C'est ainsi que l'œuvre Βιβλίον περιέχον τὰς ἱερὰς ἀκολουθίας... (Livre contenant les saints services ...), Bucarest, 1736, a été imprimée aux frais de Constantin Xipolitos, second logothète du prince Constantin Mavrocordato, et Λόγοι πανηγυρικοί... (Discours panégyriques), Venise 1778, ont été imprimés aux frais du grand *spătar* Iacovake Rizos. D'autres écrits parus pendant la vie de Dapontès ou après sa mort—tels Βίβλος ἱερὰ (Livre saint), Venise, 1746, Καθρέπτηςγυναικῶν (Le miroir des femmes), Leipzig, 1766, Τράπεζα πνευματικὴ (La table spirituelle), Venise, 1778, Πατερικὸν (Recueil des dits des moines), Venise, 1780, Ἐξήγησις τῆς θείας λειτουργίας (Explication de la sainte liturgie), Vienne, 1795, Κῆπος χαρίτων (Le jardin des grâces), Athènes, 1880, et Paris, 1881, Θέατρον βασιλικὸν (Théâtre royal), en manuscrit — ont été dédiés dans l'ordre donné plus haut aux personnes suivantes : Jean Mavrocordato, prince de Moldavie ; Hélène Mavrocordato, femme de Grégoire Calimachi, prince de Moldavie ; Constantin Dudescu, grand *vornic* [42] ; Césaire, évêque de Rîmnic ; Filaret, métropolite de Valachie ; Alexandre Mavrocordato, fils de Jean Mavrocordato (les deux derniers livres).

Dapontès a beaucoup écrit, mais il n'a pas eu la possibilité de publier toutes ses œuvres ; quelques-unes ont paru après sa mort et d'autres sont encore inédites.

Nous trouvons parmi les œuvres demeurées sous forme de manuscrits quelques-unes ayant un contenu historique d'une réelle valeur. Dapontès a aimé et apprécié l'histoire et dans l'introduction qui se trouve à la tête de son œuvre Φανάρι τῶν γυναικῶν (Le fanal des femmes) il fait un fervent éloge de cette discipline. Il soutient, avec exemples, qu'il n'existe rien de « plus nécessaire » de « plus doux », de « plus positif qui vit et va vivre jusqu'à la fin des temps », de « plus honorable », de « plus glorieux », d'« utilité plus commune et plus aimé que l'histoire »[43].

On trouve dans l'œuvre de Dapontès beaucoup d'informations intéressantes sur les Principautés. Ayant passé une partie de sa vie en Valachie et en Moldavie et occupé les postes de chef de la chancellerie princière et de *căminar*, il avait connu ces deux pays de très près et

---

[42] La dédicace adressée au grand *vornic* Const. Dudescu dans « La table spirituelle » ne se trouve qu'en manuscrit.

[43] Voir Const. Erbiceanu, *Un manuscris autograf al lui Chesarie Daponte* (Un manuscrit autographe de César Dapontès), « Biserica ortodoxă română », XVII (1893—1894) p. 519.

étudié la vie sociale du peuple roumain : chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il parle de ce qu'il avait vu et vécu.

Dans un volume de lettres en vers [44], Dapontès dit que les boyards sont des hommes tachés de sang, des bêtes féroces, parce qu'ils ont pris l'argent et les terres des pauvres gens (p. 16), et que ces boyards inhumains, cruels et tyranniques doivent recevoir leur punition (p. 18). L'ancien *căminar* condamne la façon dont se comportaient tous les boyards de Valachie et de Moldavie, grands et petits, avec les gens du commun ; ils n'employaient que les mots « măi » (eh !) et « bre » (toi) ainsi qu'une quantité d'injures et de blasphèmes ; il demande la pitié de Dieu afin que la terre ne s'ouvre et ne les engloutisse (p. 49—50).

Notre historien stigmatise l'arrogance du grand *hatman* de Moldavie Răducanu Racovitza et montre que les boyards [45] ne doivent pas être présomptueux et mépriser les petites gens et il accompagne ses conseils de récits utiles. L'auteur rappelle le proverbe grec qui dit que si leur nez allait tomber, ils ne se baisseraient pas pour le relever (p. 26). Il condamne aussi le luxe des boyards qui s'habillent de fourrures et se couvrent de différents bijoux et pierres précieuses (p. 43).

Dapontès dit que les boyards de son temps ne pouvaient se comparer avec ceux du temps de Brancovan, « le siècle d'or », et il ajoute : « nous nous appelons maintenant boyards sans le mériter, étant donné que nous sommes les serviteurs des vices et les esclaves des passions » (p. 51). Il condamne l'envie, l'avarice, la vanité et il conclut son discours contre la présomption en montrant au *hatman* Răducanu Racovitza que ce n'est que par l'humilité et la persévérance que quelqu'un peut s'élever.

Dans sa lettre sur la vanité du monde, l'auteur invite le prince, les évêques, les boyards, les prêtres, les marchands, les artisans et le peuple tout entier à aller au cimetière et à voir les tombes pleines d'ossements et de poussière. Là-bas on ne trouve ni trônes, ni sceptres, ni richesses, ni luxe, ni plaisirs. Là-bas on ne peut distinguer les princes des bergers, les mains qui tenaient des objets d'or de celles qui tenaient une bêche, ceux qui portaient des vêtements princiers de ceux qui portaient des haillons, les boyards des paysans, les riches des pauvres, les oppresseurs des opprimés ; tous sont une noire poussière, aucune différence. Dapontès conclut en montrant que les hommes doivent cesser leurs mauvaises actions et vivre amicalement et en amour.

---

[44] Le volume a paru sous le titre : 'Επιστολαὶ διὰ στίχων ἁπλῶν κατὰ τῆς ὑπερηφανίας καὶ περὶ ματαιότητος κόσμου. Συντεθεῖσαι παρὰ Κωνσταντίνου Δαπόντε, τοῦ μετονομασθέντος Καισαρίου (Lettres en vers simples contre l'arrogance et sur la vanité du monde, composés par Constantin Dapontès, nommé ensuite César), Venise, 1776.

[45] Il se considère lui-même un boyard, étant donné qu'il eut le rang de *căminar*.

Dans une autre œuvre [46], notre chroniqueur se souvient de nouveau de là Valachie et de la Moldavie. À l'occasion d'un voyage fait en 1756—1760 dans les deux Principautés, Dapontès eut la possibilité de faire la comparaison entre la situation d'alors et celle du passé, lorsqu'il avait vécu et vu beaucoup de choses dans les deux pays. Il fut impressionné par la situation déplorable de ces pays. Dans une lettre adressée en 1760 au grand *vornic* Constantin Dudescu [47], Dapontès présente la vie du peuple roumain d'une façon très colorée. Après avoir montré qu'on commet beaucoup de vols et d'injustices dans les villes et les villages de Valachie, que l'envie et la cupidité règnent partout, que la vanité est à l'honneur, que la sagesse est foulée aux pieds, que l'amour du prochain n'existe plus, etc., il ajoute : « c'est pour cela que les règnes ne durent maintenant qu'une année et les règnes coûtent des milliers de bourses, tandis que les *mucarers* coûtent des centaines de bourses. C'est pour cela que maintenant tu sèmes dix et tu récoltes un ».

Notre historien demande, plus loin, au grand *vornic* Dudescu d'aller à Tîrgovişte, où il pleurera certainement quand il verra le célèbre siège de l'ancien règne, avec son grandiose palais princier désert, et avec le jardin plein de ronces ; il l'invite à visiter le pays, à voir les souffrances du peuple et à entendre les appels des paysans, les protestations des frères affamés, les pleurs des femmes et les lamentations des pauvres. « Nous mangeons, nous buvons et nous dormons, pendant que nous détruisons nos frères », dit Dapontès. Il ajoute encore que si les Brancovan, les Văcărescu et les Dudescu rencontraient leurs ancêtres, ceux-ci auraient honte et déclaraient qu'ils ne sont pas les parents de tels enfants [48].

Dans son « Histoire géographique », l'auteur nous donne aussi une courte description géographique de la Valachie et de la Moldavie. Il y parle de la ville renommée de Bucarest baignée par la Dîmboviţa, qui contient de l'or, recueilli par les tziganes, des beaux monastères de Valachie et d'Olténie, de l'hôpital Colţea. Faisant une comparaison entre la Valachie et la Moldavie, il trouve que la Moldavie a un climat plus sain, ainsi que des bœufs plus grands et plus beaux, très recherchés en Hongrie et en

---

[46] Il s'agit de Γεωγραφικὴ ἱστορία (Histoire géographique), restée inédite.

[47] En 1758 Dapontès dédie son œuvre Τράπεζα πνευματικὴ (La table spirituelle) au même boyard. La dédicace ne se trouve que dans son manuscrit autographe et n'a pas été reproduite dans le livre imprimé vingt ans après à la typographie de Nicolas Glykis de Venise. Dapontès loue la générosité du boyard roumain et ajoute : « je suis écrasé par ton amour, esclave de tes dons et de tes vertus », voir Constantin Erbiceanu, *Constantin Daponte, numit Chesarie din călugărie* (Constantin Dapontès nommé César dans la vie monastique), « Biserica ortodoxă română », XI (1888), p. 421.

[48] Voir « La table spirituelle » Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. gr. 581, f. 437—449.

Pologne, mais que la terre de Valachie est plus fertile. La ville de Jassy est plus petite que la capitale de la Valachie, ne possédant qu'un nombre de cinq mille maisons, par rapport aux quinze mille que possède Bucarest. La population de Valachie est également plus grande, et Dapontès ajoute que du temps de Brancovan elle était de 700 000, tandis que du temps de Constantin Mavrocordato seulement de 400 000 [49].

Dans une autre œuvre, "Ανθη νοητά (Des fleurs à la compréhension de tous), datant de 1768, nous trouvons certaines informations concernant les monastères de Moldavie et de la Valachie consacrés à S^{te} Marie, ainsi que la création d'une typographie à Bucarest [50].

Dapontès n'oublie pas la Valachie et la Moldavie ni même dans les canons composés par lui. En parlant dans l'un d'eux des choses les plus exceptionnelles rencontrées par lui dans différents pays, il mentionne, se rapportant à la Valachie, les griottes, le *caşcaval* (sorte de fromage), la richesse en miel et en sel, les monastères travaillés avec art, le monastère Colţea de Bucarest avec son clocher et son horloge, qui ressemble à celui de la basilique S^{t}-Marc de Venise. En parlant de la Moldavie, il mentionne les bœufs, le miel, la cire, les chiens de chasse, les monastères travaillés avec art et ainsi de suite [51].

La chronique qui porte le titre d'« Ephémérides daces » est l'œuvre dans laquelle Dapontès ne s'occupe que des Principautés Roumaines. Le lecteur trouvera dans notre introduction à la nouvelle édition des

---

[49] Emile Legrand a publié le texte de Dapontès dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, III, p. 252—258; Const. Erbiceanu a traduit ce texte en roumain et l'a publié dans « Biserica ortodoxă română », XIV (1890—1891), p. 356—360.

[50] Voir les fragments publiés par A. Papadopoulos-Kerameus et traduits par Gh. Murnu dans Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 253—292. Nous n'avons pas eu la possibilité de consulter l'article de N. A. Bees, Τὰ «"Ανθη τοῦ Κ. Δαπόντε», publié dans «Νέα 'Εστία», XXXII (1942), fasc. 373, p. 13—23.

[51] Voir Λόγοι πανηγυρικοὶ..., Venise, p. 107—116; « Le jardin des grâces », p. 254—258. Le canon a été traduit en langue roumaine par Const. Erbiceanu, « Biserica ortodoxă română », XIV (1890—1891), p. 361—366.

Euthimios Soulogiannes s'est occupé récemment, tout spécialement, de ce canon de Dapontès, qui jouit d'une circulation plus grande; nous en avons aussi, en dehors de l'impression, quelques copies en manuscrit. Soulogiannes publie sous le titre : Καισαρίου Δαπόντε, Κανὼν περιεκτικὸς πολλῶν ἐξαιρέτων πραγμάτων (César Dapontès, Canon contenant des choses remarquables), Athènes, 1967, un nombre de huit odes. Le chercheur grec a ajouté à la fin un glossaire; quelques mots sont expliqués d'une manière peu satisfaisante. Βούτκα, par exemple, est le terme roumain *butcă* et n'a aucune liaison avec la *votca* russe. Les boyards du temps de Dapontès utilisaient pour leur promenade une espèce de voiture qui s'appelait *butcă*; il est donc question ici d'une voiture et non d'une boisson !

Nous voulons également rappeler qu'il existait à Bucarest un monastère renommé, qui portait le nom de Colţea et était ἀξιοθέατον (digne d'être vu). Ce monastère avait un haut clocher et c'est pour cela que Dapontès le comparait à celui de S^{t}-Marc de Venise.

L'historien grec parle aussi des κολιοὶ οἱ μαρμαρινοί, qui étaient une espèce de harengs et que l'on pêchaient dans la mer de Marmara (Propontide), d'où leur nom de μαρμαρινοί·

« Ephémérides daces », qui paraîtra bientôt, une analyse très détaillée de cette chronique sous le rapport des informations d'ordre politique et social interprétées selon les principes du matérialisme historique ; c'est la raison pour laquelle nous nous limiterons d'affirmer que la chronique de Dapontès, malgré tous ses défauts, comble une lacune dans l'historiographie roumaine, étant donné que nous ne trouvons dans aucune autre chronique autant de détails précieux sur les événements historiques qui eurent lieu à cette époque (1736—1739) dans les deux pays.

LES RELATIONS LITTÉRAIRES ROUMANO-BULGARES PENDANT LA PÉRIODE 1878—1916 (I)

ELENA SIUPIUR

Dans la large sphère des relations culturelles des peuples roumain et bulgare, les relations littéraires viennent s'y inscrire, avec un rôle secondaire, depuis le milieu du XVIII^{e} s. et jusque vers 1878.

Le stade actuel des recherches concernant les relations littéraires roumano-bulgares nous montre que pendant la période indiquée elles présentent quelques traits majeurs que l'on peut définir comme suit :

1. Ces relations ne sont que sporadiques et ne franchissent pas la limite de la simple « information » dans le but d'approfondir le phénomène littéraire proprement dit. Les faits qu'on y relate s'encadrent, en somme, dans l'effort accompli par les deux peuples sur le plan politique.

2. La connaissance réciproque est due surtout à l'existence sur le territoire roumain de quelques collectivités bulgares dont les préoccupations étaient amplement connues dans les milieux roumains, qui, à leur tour, contribuèrent à la formation intellectuelle de celles-là.

Après 1878, les relations entre les deux peuples évoluèrent sur les coordonnées créées par une époque de paix se caractérisant par l'organisation interne des Etats, par l'institution d'un processus de culture, par une collaboration sur des plans multiples des Etats se trouvant dans la même zone du continent. Dans de telles conditions, les relations littéraires ne pouvaient que s'intensifier et gagner un caractère de diversité, en même temps que de continuité.

Trois aspects se détachent de l'étude, considérée dans ses grandes lignes, concernant la période 1878—1916 :

1. La société bulgare se montrait à cette époque profondément préoccupée par la connaissance, l'analyse et la détermination de la période appelée « de la renaissance bulgare ». Etant donné qu'une partie considé-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 3, P. 495—515, BUCAREST, 1970

rable des documents ayant trait à ladite période se trouvait en Roumanie — où demeurait toujours vif le souvenir des nombreuses initiatives, actions et réalisations qui, toutes, avaient contribué à l'accomplissement de cette « renaissance » —, il est, par conséquent, tout naturel que les intellectuels bulgares, dont les historiens et les gens de lettres en premier lieu, en aient appelé aux documents écrits, figuratifs ou oraux conservés sur le territoire roumain.

2. Bien que profondément attachée à la tradition, la société bulgare se portait aussi vers les questions d'ordre contemporain et leur solutions. Ce fut même le point de départ des relations d'ordre culturel — implicitement donc littéraires — entre les deux peuples, pendant la période 1878—1916.

3. Prises dans de telles coordonnées, les relations culturelles roumano-bulgares vont engendrer un phénomène extrêmement intéressant, fondamental même pour notre recherche : celui de l'orientation des relations littéraires vers un domaine qui leur soit propre, spécifique. Ce phénomène, envisagé comme tel, ouvrira les perspectives d'une recherche concernant l'histoire littéraire proprement dite.

Enfin, convient-il de relever le fait que la période en cause (1878 — 1916) contient les prémisses des relations littéraires roumano-bulgares contemporaines.

Stade actuel des recherches.

L'historiographie roumaine et étrangère concernant les rapports roumano-bulgares ne s'occupe — bien que relativement riches — que de manière sporadique et surtout inégale et incomplète de la période 1878—1916. Une comparaison entre l'historiographie concernant la période de la « renaissance bulgare » (1762 — date de l'édition définitive de l'« Histoire slavo-bulgare » de Païse Hilandarski — et 1878 — date du traité de paix de San-Stefano) et celle qui s'occupe de l'époque suivante le prouve avec évidence. On y constate une diminution considérable de l'intérêt des recherches touchant les relations roumano-bulgares pendant ces presque quatre décennies (1878—1916). Le fait semble être dû à plusieurs causes. D'une part, le traité de paix de San-Stefano marque la fin d'un chapitre de l'historiographie, les rapports des deux peuples perdant en partie du climat de « haute tension » qui leur avait été propre au milieu du XIX^{e} s.; d'autre part, les tendances diversifiées des deux cultures imposent à la recherche des moyens d'investigation nouveaux et soulèvent de nouveaux problèmes. Par ailleurs, l'aspect politique, lequel, par le passé, avait été prépondérant, demeure maintenant dans l'ombre, ce qui porte les chercheurs à se pencher sur le développement, l'extension et

surtout l'approfondissement de ces aspects nouveaux dont se vêtent d'habitude les relations pacifiques entre peuples voisins. Le fait que la période antérieure à 1878 avait attiré en grande partie l'attention des historiographes n'est que le résultat de l'apparition en Bulgarie, après la Guerre de l'Indépendance, d'un mouvement culturel qui, encore de nos jours, attire la recherche. En effet, il s'agit, avec nécessité, d'entreprendre la détermination de l'image de la « renaissance bulgare » sur la base des documents et des matériaux se trouvant dans les pays où les émigrants bulgares avaient déployé leur activité [1]. L'intérêt des historiens bulgares se porte donc avec intensité vers l'édification de l'histoire du mouvement de la « renaissance bulgare », dans tous ses détails et avec toute sorte de données biographiques et bibliographiques concernant les personnalités du mouvement, les comités, les associations politiques et culturelles, les actions littéraires, politiques et en général de culture. A côté des sources bulgares, ils utilisent aussi celles qui se trouvent dans notre pays, en appellent aux mémoires, aux documents, à la correspondance de Zamfir Arbore [2], de Dobrogeanu-Gherea [3], du docteur Russel-Suzildovski [4], aux archives et à la presse roumaine [5], pour y recueillir des témoignages se rapportant au mouvement bulgare des émigrants de Roumanie. Les chercheurs roumains, à leur tour, suivent en une certaine mesure cette orientation des historiens bulgares.

---

[1] Russie, Roumanie, Turquie (Constantinople), Autriche, Yougoslavie.

[2] A la suggestion des historiens bulgares, Z. Arbore écrit *Umbrele celor dispăruți* (Ombres des disparus) (mémoires concernant les personnalités de l'émigration bulgare). Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia, Arch. Hist. II, B 2409, n° 26. A été publié par la suite dans « Balcania », Bucarest, 1938, n° 1. Une riche correspondance sur le même thème existe entre Z. Arbore et I. D. Šišmanov (1900—1914); elle concerne des informations sur H. Botev, L. Karavelov, S. Neceaev, Z. Stoianov, qu'Arbore avait connus personnellement. V. Sofia, Arch. de l'Académie (AA), f. 11, op. 3, n° 45.

[3] En 1911, G. Bakalov demande à Gherea des informations sur Botev.

[4] V. correspondance Arbore-Šišmanov.

[5] Dès la fin du siècle dernier, K. Țankov commene à recueillir, à Bucarest, les documents concernant l'émigration bulgare. En 1891, il envoie à I. D. Šišmanov l'étude *Официялно ромъно-турски документи по минаването на Христо Ботевата чета през Дунава 1876 г* (Documents officiels roumano-turcs concernant le passage du Danube en 1876 par la bande de Hristo Botev), qui a été publiée dans *СНУК*, 1891, tome XVIII, pp. 1—126. En 1900, toujours dans « Sbornik », on a publié la seconde étude de Țankov, *26 писма на Васил Левски* (26 lettres de Vasil Levski) (*СНУК*, XVI—XVII); en 1898, K. Țankov publie *Няколко думи за Д. Великсин* (Quelques mots sur D. Velixin) dans « Bălgarska Sbirka » (BS), t. VI, pp. 530—537. Aussi dans BS, un autre émigrant de Roumanie, Pantelei Kisimov, commença la publication de *Исторически работи. Моите спомени за емигрантството* (Problèmes historiques. Mes souvenirs sur l'émigration), 1896—1897—1898—1899, dans différents numéros de la revue. P. Kisimov fera paraître ensuite un livre *Моите спомени. История със писма и документи* (Mes souvenirs. L'histoire, avec lettres et documents) Sofia, 1898. Ivan Kasabov, autre émigrant en Roumanie, procède de la même manière. La recherche roumaine, en recueillant le message, commence à publier des documents concernant l'émigration bulgare en Roumanie. Nous nous rappellerons que N. Iorga avec *Un act românesc privitor la începutul culturii bulgare: Dr. Verone* (Un acte roumain concernant les débuts de la culture bulgare : le D^{r} Verone), Bucarest, 1914. Cette action continue encore de nos jours sur les deux bords du Danube.

De plus, le fait qu'il n'existe pas d'interruption des rapports roumano-bulgares entre la période allant de 1860 à 1878 et la suivante, mais simplement une « mutation » d'accent — celle-là même qui naîtra les tendances diversifiées dont nous parlions ci-dessus — oblige les historiens à contourner l'étape plus ancienne et à définir tout d'abord les relations politiques qui lui étaient propres et qui allaient constituer les prémisses des relations culturelles de plus tard.

Si l'on examine les études des relations roumano-bulgares parues jusqu'à présent dans les deux pays, on distingue deux catégories de préoccupations, à savoir : d'une part le groupe des études de caractère général, orientées vers la synthèse, et d'autre part, le groupe de celles qui se portent vers les problèmes de littérature comparée roumano-bulgare. Jusqu'à nos jours, l'ouvrage le plus vaste du premier groupe demeure l'œuvre de Nicolae Iorga *Istoria statelor balcanice în epoca modernă* (Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne)[6]. Cinquante ans plus tard, N. Ciachir publie *România în Sud-Estul european* (La Roumanie dans le Sud-Est européen)[7], ouvrage qui reprend quelques détails pleins de signification pour les différentes étapes de l'histoire politique de cette zone de l'Europe. Enfin, en s'ajoutant à des études de moindre importance, l'ouvrage d'E. Bâldescu *Din istoria legăturilor revoluționare româno-bulgare : 1909—1916* (De l'histoire des rapports révolutionnaires roumano-bulgares :1909—1916)[8] — dont les thèmes sont nettement circonscrits — complète le tableau de l'historiographie roumaine concernant l'ensemble des relations roumano-bulgares des XIX^e et XX^e siècles et dénote un intérêt notamment documentaire pour le domaine politique et diplomatique en offrant aux chercheurs des relations culturelles quelques points de repère utiles.

Il convient de souligner, comme particulièrement précieuse pour notre étude, la constatation — relevée d'ailleurs aussi dans les travaux précités — que les intellectuels ont joué un rôle actif, sinon dans la naissance, du moins dans le maintien des rapports culturels, jusque dans les moments politiques les plus critiques, tels que furent, par exemple, les années de la première guerre mondiale.

Plus nombreux sont les ouvrages d'histoire littéraire (articles, études, quelques monographies) parus au XX^e siècle. Dans l'entre-deux-guerres, la recherche roumaine se limite à deux ouvrages : *Mihail Eminescu în limba bulgară* (Mihail Eminescu en langue bulgare)[9] et *Ivan Vazov în România* (Ivan Vazov en Roumanie)[10], les deux par Alexandre Iordan.

---

[6] N. Iorga, Bucarest, 1913.
[7] Bucarest, Ed. Politică, 1968 ; comprend la période 1848—1886.
[8] Bucarest, Ed. Ştiinţifică, 1967.
[9] « Convorbiri Literare », Bucarest, 1939, n^{os} 6—9, pp. 1133—1142.
[10] Ibid., 1940, n^{os} 7—12, pp. 679—701.

Ces études traitent d'une période considérablement plus étendue que celle que nous nous sommes proposée d'examiner ; ainsi, par exemple, l'analyse des traductions en langue bulgare des poésies d'Eminescu se poursuit jusque vers 1939 ; les conclusions de l'auteur des deux études soulignent l'intérêt et l'appréciation qu'a suscités et continue de susciter l'œuvre du grand poète roumain parmi les Bulgares.

L'historiographie bulgare concernant la période 1878—1916 est plus sommaire que la roumaine. Deux articles seulement ont été écrits de 1918 à 1944 : « La littérature roumaine en Bulgarie » [11] et « La littérature bulgare en Roumanie » [12], les deux de Vasile Hristu, de même qu'une étude plus ample due à Petar Hristoforov sur *Les débuts littéraires d'Ivan Vazov. Etude d'influence* [13]. Si les deux premiers articles ne font que passer brièvement en revue quelques traductions des deux littératures et, comme tel, se maintiennent à un niveau informatif, l'étude de Hristoforov, par contre, soulève une série de problèmes intéressants : l'auteur y analyse l'influence exercée sur la poésie de Vazov par les poètes roumains Grigore Alexandrescu, Dimitrie Bolintineanu et Vasile Alecsandri et y recherche le degré de connaissance qu'avait le poète bulgare de la langue et la littérature roumaines, en étudiant aussi le milieu culturel dans lequel avait évolué Ivan Vazov. Hristoforov se penche également sur des questions d'ordre plus général : ce qui, plus particulièrement, constituait les préoccupations des émigrants bulgares de Roumanie, quelle était leur réceptivité à l'égard de la littérature roumaine, quelles étaient les directions vers lesquelles évoluait la culture roumaine au XIX^{e} s., etc. Mais, l'auteur accorde un rôle exagéré aux influences, reléguant dans l'ombre le climat spécifique de la culture bulgare et réduit les possibilités d'établir les similitudes d'inspiration, ce qui, en fin de comptes, minimise l'originalité même de Vazov.

Plus nombreuses, les études roumaines d'après 1944 apportent une contribution intéressante à la connaissance des relations littéraires roumano-bulgares. Arrêtons-nous, plus longuement, sur l'ouvrage *Răspîndirea noii literaturi bulgare în România pînă la 1944* (La diffusion de la nouvelle littérature bulgare en Roumanie, jusque vers 1944)[14], par Zl. Iuffu et D. Zavera. Les auteurs étendent leurs recherches sur une période très vaste : 1800—1944. C'est la première fois que l'on tente d'éta-

[11] *Ромънската литература в България* (La littérature roumaine en Bulgarie), dans « Zarea », Sofia, 1935, n° 4064.

[12] « Șantier », Bucarest, 1935, n° 11, p. 15 ; le même article paraît aussi dans « Zarea », 1935, n° 4070.

[13] Paris, chez Droz, 1938. En 1944, l'auteur publie en langue bulgare *Творческото развитие на И. Вазов. Ранни Влияния* (L'évolution créatrice d'Ivan Vazov. Influences précoces.), Sofia.

[14] *Разпространение на новата българска литература в Ромъния до 1944 г.* « Romanoslavica » (Rsl), IX, 1963, pp. 447—482.

blir des périodes dans le cadre des relations littéraires roumano-bulgares ; une première période s'achèverait sur le XVIII^e siècle, une seconde prendrait fin vers 1878, une troisième à la veille de la première guerre mondiale, enfin une quatrième en 1944. Mais les différences entre ces nombreuses périodes ne sont que peu marquées, les auteurs se contentant de les suggérer seulement, sur les bases d'un matériel d'information qui est, certes, plus riche pour les trois dernières périodes. Il faut néanmoins relever le fait que pour la première fois l'étape 1873—1916 est considérée comme une période distincte parmi les rapports roumano-bulgares. Contribution fondamentale en ce qui concerne la vision d'ensemble sur la diffusion de la littérature bulgare en Roumanie, cette étude ne résout pourtant pas d'importants problèmes théoriques, tels que la nature des causes qui déterminent le passage d'une période à l'autre, le rôle assigné à la position politique de la Bulgarie dans la création des rapports littéraires diversifiés entre les deux peuples, ou encore les causes qui ont justifié à la fin du siècle dernier une recrudescence de l'intérêt des milieux intellectuels roumains pour la littérature bulgare, etc. Citons également un dernier article traitant des relations littéraires roumano-bulgares, écrit par Constantin Velichi, intitulé *Poezia și proza lui Mihail Eminescu în limba bulgară* (La poésie et la prose de Mihail Eminescu en langue bulgare) [15]. Les recherches s'étendent de 1878 à 1965. Cette étude complète la recherche entreprise par Al. Iordan en 1939 concernant la propagation, à l'aide des traductions, de l'œuvre éminescienne en Bulgarie et fixe l'attention surtout par l'analyse critique de ces traductions.

Quant à l'historiographie bulgare d'après 1944, elle ne s'oriente que fort peu vers la période qui a suivi la Guerre de l'Indépendance. V. Valcev reprend le thème traité par Iordan : *Ivan Vazov în România* [16] pour mettre au jour l'information concernant la présence, dans la langue roumaine, de l'œuvre du poète bulgare, mais il est moins affirmatif que Hristoforov pour les influences de la poésie roumaine sur Vazov. Mentionnons également l'article d'Ilia Conev : *Svetoslav Milarov, cet inconnu* [17], dans lequel l'auteur met en cause les questions liées à la deuxième émigration bulgare en Roumanie (1887) et analyse les différents aspects de l'activité culturelle de ce groupe d'émigrés bulgares.

Quelles sont, par conséquent, les conclusions que l'on peut tirer de l'analyse des ouvrages consacrés jusqu'à présent aux rapports culturels — inclusivement littéraires — roumano-bulgares ? La période qui nous

[15] « Romanoslavica », XII, 1965, pp. 209—233.
[16] « Romanoslavica », VI, 1962, pp. 133—147.
[17] *Непознатия Светослав Миларов* (Svetoslav Milarov, cet inconnu), dans « Literaturna Misal », 1968, n° 1, p. 68—83.

intéresse ici, à savoir celle de 1878 à 1916, bien que mentionnée dans quelques ouvrages, n'a pourtant pas fait l'objet d'une étude spéciale. La consignation des traductions réalisées dans les deux langues et des deux langues n'est pas complète. L'analyse de ces traductions n'est que fragmentaire. La consignation des résultats de l'échange littéraire entre les deux peuples se réduit à quelques cas particuliers. La position de l'intelligentsia bulgare à l'égard de la culture et de la littérature roumaine pendant cette période demeure presque non étudiée et l'apport des intellectuels au développement des relations roumano-bulgares ne fait pas l'objet d'une analyse de détail. Ces ouvrages ont pourtant le mérite d'avoir abordé, bien qu'inégalement, l'étude comparée des littératures modernes roumaine et bulgare, en dégageant de la sorte les perspectives d'une étude portant sur les cercles littéraires bulgares et roumains. Aussi, la voie d'une recherche solide, spécialisée et approfondie s'ouvre-t-elle aujourd'hui devant les spécialistes.

Rôle de l'activité scientifique et des intellectuels.

Le processus de renaissance et consolidation des Etats balkaniques a été accompagné d'un vaste déploiement de forces créatrices, de recherches passionnées dans différents domaines ouvrant de nouvelles perspectives à la culture nationale. Ce phénomène se retrouve aussi dans l'activité multilatérale de certaines personnalités, parmi lesquelles on compte des représentants de différentes disciplines entraînés dans une activité « encyclopédique » ; ce sont, pour ne rappeler que quelques noms de tous ceux qui se sont dédiés à une activité de large horizon et d'ambitieuse synthèse : pour la Roumanie — I. H. Rădulescu, B. P. Hasdeu et N. Iorga ; pour la Bulgarie — Vasil Aprilov, G. S. Rakovski. Ivan D. Šišmanov.

La fin victorieuse de la Guerre de l'Indépendance a facilité le déplacement de l'accent posé sur la concentration intense des forces culturelles du Sud-Est européen autour d'un grand idéal politique, sur la nécessité de promouvoir une vaste action culturelle réformatrice. Celle-ci a bientôt couvert tous les domaines, à commencer par le développement des sciences sociales, ce qui a engendré la parution, toujours plus considérable, de périodiques spécialisés.

Mais la spécialisation n'a pas anéanti l'activité « encyclopédique », laquelle, de nos jours, est orientée vers la reconstitution de l'histoire culturelle et du développement de la vie intellectuelle. Nous considérons que l'on peut parler d'une conception « encyclopédique-scientifique »[18], qui,

[18] Al. Duţu, *Enciclopedismul romînesc* (La modalité encyclopédique roumaine), dans *Explorări în istoria literaturii romîne* (Explorations à travers l'histoire de la littérature roumaine), Bucarest, E.P.L., 1969, pp. 9–15.

pour ne pas constituer le trait absolu et unique de l'époque, ne s'en révèle pas moins comme un trait puissant de l'évolution culturelle balkanique. Elle fait valoir l'accomplissement d'un effort important dans le cadre de l'action culturelle partie, en premier lieu, d'une nécessité, mais aussi d'un sentiment de récupération qu'éprouvent les nations situées dans la zone sud-est européenne. Chaque chercheur, pour atteindre les résultats escomptés dans le domaine qui l'intéresse, doit, à lui seul, traverser presque tous les autres domaines tangentiels. De plus, il faut remarquer que la science de l'histoire, qui touche à tous les domaines de la vie d'un peuple, cultive pour ses recherches la modalité que nous appellerions aujourd'hui « encyclopédique-interdisciplinaire ». Par exemple, dans les relations roumano-bulgares de l'époque, c'est l'histoire, justement, qui, avec toutes ses branches, constitue l'objet principal des contacts scientifiques-culturels. Naturellement, et inévitablement, la conception encyclopédique apparaît aussi bien sur le plan général, de peuple à peuple, que sur le plan individuel, c'est-à-dire sur l'étendue du rayon d'action d'un seul être. C'est ce que nous verrons plus loin.

La modalité encyclopédique de la connaissance réciproque dont nous devons dégager les relations littéraires roumano-bulgares est déterminée à l'époque donnée par deux facteurs plus importants : 1. le développement dans les deux pays des sciences sociales jusqu'à un niveau dépassant de beaucoup les étapes antérieures et qui sollicite tous les domaines de la culture ; 2. la prise de conscience des nombreux contacts culturels roumano-bulgares, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'indépendance nationale et surtout pendant la période de la renaissance culturelle-nationale.

Nous sommes d'avis que la période 1878—1916 pourrait être partagée en trois étapes, compte tenu de l'intensification graduelle des relations culturelles-littéraires et de l'évolution du contenu de ces relations. De la sorte, la première étape se situe entre 1878 et 1893 ; la deuxième, entre 1893 et 1903 ; la troisième, de 1903 à 1916.

Par conséquent, nous constatons que la première étape, après 1878, se déroule sous le signe des relations roumano-bulgares se développant dans le domaine scientifique. Les matériaux des archives [19], ceux des publications périodiques[20] de cette époque, nous dévoilent une conjonction spectaculaire des forces scientifiques roumaines et bulgares se manifes-

---

[19] Sofia, Arch. Hist. de la Bibl. Cyrille et Méthode (AIBKM) ; Arch. de l'Académie Bulgare des Sciences (AA) ; Arch. de l'Etat de Bucarest (AS) ; Bibl. Acad. Roumaine, manuscrits (BARms). Nous mentionnons qu'à Bucarest nous n'avons pas toujours trouvé les pièces qui auraient dû exister dans le cadre de la correspondance respective.

[20] Dans CHYK (« Sbornik za narodni umotvorenia i knijnina », Sofia, I, 1887. Paraît sous l'égide du ministère de l'Instruction et est dirigé par I. D. Šišmanov pendant toute la période de son apparition) ; 1893, dans BP, 1893—1895 (« Bălgarski Pregled », revue de science et littérature, Sofia, I, 1893, dirigée aussi par I. D. Šišmanov) ; dans « Mir », 1895, dans « Convorbiri literare », 1897—1911, etc.

tant sous les formes les plus diverses : voyages scientifiques [21], échanges organisés de publications [22], traductions [23], exposés et comptes rendus [24], recherches comparées [25]. De l'abondante correspondance trouvée [26], nous détachons des dizaines de noms qui, durant trois décennies (env. 1880—1916) ont sollicité et envoyé des informations, des périodiques, des livres, des copies de documents, de nombreuses pages en copie destinées aux collègues d'au-delà du Danube [27] ; des libraires, des bibliothèques [28], des personnes privées ont été sollicités pour envoyer des matériaux et des informations du domaine du folklore, de l'histoire, de la philologie, de l'ethnographie, de la démographie, de la sociologie, de l'archéologie, de la littérature.

---

[21] En 1887, D. D. Agura et Liubomir Miletič du groupe du « Sbornik » font un voyage scientifique en Roumanie, à la suite duquel ils publient *Бележки от едно научно пътуване в Ромъния. Дако-ромъните и тяхната словянска писменост* (Notes de voyage en Roumanie. Les Daco-Roumains et leur écriture slave) dans CHYK, 1893 ; le voyage de I. D. Šišmanov de 1898 (v. aussi E. Siupiur, *Correspondance de I. D. Šišmanov, B. P. Hasdeu et I. Bianu*, dans « Revue des études sud-est européennes » (RESEE), t. VI, 1968, n° 2, p. 359) ; voyage de St. Romanski en Roumanie, en 1906, entrepris sur l'insistance de Šišmanov (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1306) ; le voyage de Gr. Tocilescu, en 1897 ; voyage de Alexandre Tzigara-Samurcaş, en 1906 (v. *Muzeele bulgăreşti faţă cu cele româneşti* (Les musées bulgares en comparaison des musées roumains), dans « Viaţa Românească », I, 1906, n° 10),etc.

[22] Entre CHYK et « Revista pentru istorie, arheologie şi filologie » (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1333) ; entre « Arhiva » de Jassy et « Bălgarska Sbirka » (BS) et « Mir » (v. correspondance Bobcev-Bărbulescu) ; entre « Viaţa Românească » et « Bălgarska Sbirka », « Narodni Ucitel », « Hudojestvena Kultura », « Narodno Stopanstvo », etc.

[23] En 1897, « Convorbiri Literare » publia dans la traduction de Gh. Mărculescu l'étude de Šišmanov *Sarcinile şi importanţa etnografiei noastre* (Les tâches et l'importance de notre ethnographie) (v. aussi Sofia, AA, f. 11, op. 3, n^os^ 925—926).

[24] En 1889, B. P. Hasdeu, dans un compte rendu (« Revista nouă », II, 1889, n° 10, pp. 398 et suiv.) salue l'apparition à Sofia du « Sbornik » ; de même, à partir de 1895, dans « Convorbiri Literare » paraissent des comptes rendus et des notes sur les revues et les études bulgares ; dans « Viaţa Românească », presque dans chaque numéro, on rencontre des comptes rendus, notes, informations concernant non seulement la littérature bulgare, mais aussi les études scientifiques (1906—1914). En Bulgarie, les revues « Bălgarski Pregled » et « Periodicesko Spisanie » rendent compte des publications et études roumaines (« Convorbiri Literare », « Anuarul Universităţii din Bucureşti », articles et études de L. Şăineanu, Ion Bogdan, Titu Maiorescu, Ilie Bărbulescu) sous la signature de L. Miletič, Agura D., St. Romanski.

[25] V. les études de N. Iorga, I. D. Šišmanov, B. P. Hasdeu, Ion Bogdan, L. Şăineanu, Ilie Bărbulescu, St. Romanski, S. S. Bobcev, et autres.

[26] Correspondance entre scientifiques, journalistes, politiques, architectes, diplomates, gens de théâtre, musicologues, idéologues, critiques littéraires, fonctionnaires du ministère de l'Instruction. Toute la correspondance citée dans cette recherche ne concerne que des rapports d'intérêt culturel.

[27] V. E. Siupiur, *op. cit.*, pp. 354, 356.

[28] La librairie Soccec de Bucarest, Şaraga de Jassy, auxquelles fait appel I. D. Šišmanov ; de même, la librairie Harrassowitz de Leipzig, qui vendait des livres roumains. (V. Sofia, AA, fonds 11, op. 3, n° 1394, corresp. avec Soccec ; E. Siupiur, *op. cit.*, p. 356—357).

Remarquable de ce point de vue apparaît la correspondance du savant bulgare Ivan D. Šišmanov [29] et de son groupe [30] du « Sbornik » et de « Bălgarski Pregled »[31] avec Nicolae Iorga [32] et l'Institut d'Etudes Sud-Est européennes [33] fondé et dirigé par le savant roumain, avec Gr. Tocilescu et sa publication « Revista pentru istorie, arheologie şi filologie »[34], avec B. P. Hasdeu [35], I. Bianu et la Bibliothèque de l'Académie Roumaine [36], avec L. Şăineanu (Sainéan) [37], Herman Anton [38], Iuliu Zanne [39], Moses Gaster [40], Gh. Mărculescu [41], B. Constantinescu [42], Zamfir Arbore [43].

De même, dignes d'attention, il convient de rappeler les rapports créés par l'entremise de l'Institut Roumain de Leipzig, dirigé par G. Weigand, institut qui, à partir de 1906, organise par le zèle de Šišmanov et Weigand une section de langue bulgare [44]. Cet institut a formé des générations de chercheurs du Sud-Est européen et c'est là qu'ont été établies es bases d'une longue collaboration entre maints savants roumains et

---

[29] Pour I. D. Šišmanov, voir G. Dimov, préface à I. D. Šišmanov, *Избрани произведения* (Œuvres choisies), Sofia, 1966; E. Siupiur, *op. cit.*

[30] St. Romanski, L. Miletič, D. D. Agura, Ion Bogdan (v. Dan Mihail, *О научных румыно-болгарских связах в XIX века. Два письма Л. Милетича Богдану* (Sur les relations scientifiques roumano-bulgares. Deux lettres de L. Miletič à I. Bogdan), dans RESEE., I, 1963, n[os] 1 2).

[31] V. note 20.

[32] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n[os] 330, 617, 618, 1003; v. aussi N. Iorga, *Oameni care au fost* (Hommes du passé), Bucarest, 1933, vol. III, p. 263.

[33] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 618.

[34] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1333; v. E. Siupiur, *op, cit.*, p. 359.

[35] E. Siupiur, *op. cit.*

[36] *Ibid.*

[37] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1648; v. aussi I. D. Šišmanov, *op. cit.*, vol. II, pp. 63, 123, 125, 144.

[38] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1572; v. aussi I. D. Šišmanov, *op. cit.*, vol. II, p. 145 lignes 6—9 en haut.

[39] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 559 (entre 1904 et 1907), concernant *Proverbe româneşti* (Proverbes roumains) de Iuliu Zanne (vol. I—IV) que celui-ci offre à des bibliothèques de Bulgarie.

[40] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 327, 328.

[41] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 925, 926. Gh. Mărculescu était employé de la Banque Impériale Ottomane de Roustchouk. La correspondance s'étend de 1897 à 1918. Il prenait de l'intérêt au folklore bulgare et aux études concernant le folklore. Il traduit en roumain (a l'intention de traduire aussi en français) du folklore bulgare (v. « Şezătoarea », 1896) ainsi qu'une étude de I. D. Šišmanov (v. note 23). Lui-même écrit un article sur le folklore bulgare par rapport à l'histoire des Roumains (« Conv. Literare », 1897). Il sollicite à Šišmanov une série de livres, en m'm' temps qu'il porte à ce dernier, à Bucarest, une série de matériaux.

[42] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 449, concerne également des études de folklore.

[43] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n[os] 45, 46, regarde l'activité des cercles de l'émigration bulgare de Roumanie, tout spécialement H. Botev, L. Karavelov, ainsi que les relations roumano-bulgares. De même, concerne un Dictionnaire bulgaro-roumain » édité par Z. Arbore et dont la préface est de Š šmanov (éd. 1909). La correspondance dure de 1903 à 1914.

[44] V. correspondance de Šišmanov avec G. Weigand et quelques étudiants roumains et bulgares d' l'Institut Roumain de Leipzig; Sofia, AA, f. 11, op. 3, n[os] 224, 225.

bulgares : Stoian Romanski avec Th. Capidan [45], Sextil Puşcariu [46], N. Cartojan [47], P. P. Panaitescu [48], Ilie Bărbulescu [49]. S. S. Bobcev [50], rédacteur de la publication « Bălgarska Sbirka », juriste, historien du droit et chercheur des rapports roumano-bulgares [51], entretenait de fertiles contacts avec la science roumaine ; nous rappellerons ici ses relations avec le Séminaire d'Etudes des Langues Slaves de Jassy et avec son directeur Ilie Bărbulescu [52], ses échanges de livres, les abonnements qu'il faisait pour le Séminaire à différentes publications périodiques [53], les informations scientifiques qu'ils échangeaient, enfin sa correspondance avec N. Iogra [54], N. I. Roman [55], M. Emerit [56], C. I. Draga [57] et l'Académie Roumaine [58].

A partir de 1893 [59] — année qui ouvre la seconde étape de la période donnée —, ces mêmes personnes, tout en continuant de s'occuper des problèmes d'ordre scientifique, commencèrent à s'intéresser aussi à la littérature roumaine et, respectivement bulgare, intérêt qui se cristallisa dans les formes classiques des relations littéraires — comptes rendus des revues de littérature [60] dans les pages de publications périodiques d'un niveau manifestement scientifique [61], en même temps que comptes

---

[45] Sofia, AA, f. 130, nº 225 (fonds Romanski) et Bucarest, BAR, fonds N. Iorga, 1907, A, lettre de Th. Capidan envers N. Iorga.

[46] Sofia, AA, f. 130, nº 288.

[47] Sofia, AA, f. 130, nº 271.

[48] Sofia, AA, f. 130, nº 228.

[49] Sofia, AA, f. 130, nº 166.

[50] Les relations de S. S. Bobcev — ancien émigrant en Roumanie, où il faisait paraître, avec D. K. Popov, un journal — sont très abondantes après 1878 ; une étude à part les concernant doit apparaître.

[51] *Ромъния и България* (La Roumanie et la Bulgarie) et *Ромъния и Балканите.* (La Roumanie et les Balkans), v. Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 5950, II D, 5956.

[52] Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 4192 — II DD, 4196 ; II D, 5830, LI D, 10380.

[53] Ibid., II DD, 5830.

[54] V. corresp. avec M. Emerit.

[55] Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 4708 ; N. I. Roman était avocat à Constantza et s'occupait en outre de sa terre en Dobroudja.

[56] Sofia, AIBKM, fds. Bobcev, II D, 4372.

[57] Ibid. II D, 4356.

[58] Ibid, II D, 4166. Lettre de l'Académie Roumaine signée par I. C. Negruzzi (président) et Démètre Stourdza (secrétaire) ; (v. aussi correspondance avec I. Šišmanov). Cette lettre était adressée à S. S. Bobcev, ministre de l'Instruction Publique de Bulgarie (en 1912).

[59] C'est à cette date que l'on enregistre les premières traductions de littérature roumaine, comptes rendus sur des revues littéraires roumaines. En même temps, en Roumanie, I. Bogdan et B. P. Hasdeu écrivent sur la nécessité d'établir une collaboration avec les savants bulgares : *Românii şi bulgarii* (Les Roumains et les Bulgares), Bucarest, 1894 ; *Prieteni cu voie sau fără voie* (Amis, bon gré, mal gré) de B. P. Hasdeu, dans « Literatura şi Arta română », V, 1900—1901, p. 67—69.

[60] « Conv. Literare ».

[61] « Bălgarski Pregled », 1893—94, nº 1, pp. 223—225.

rendus des études scientifiques de littérature comparée [62], publication de traductions [63], de bibliographies de certains écrivains [64].

Pendant la troisième étape — après 1904 — l'intérêt pour la littérature étrangère ira de pair avec l'intérêt pour l'histoire, la philologie, le folklore, la sociologie, l'histoire littéraire se manifestant de plus en plus dans les pages des périodiques roumains et bulgares. Citons, dans ce sens, B. P. Hasdeu [65], Ilie Bărbulescu [66], Zamfir Arbore [67], Ştefan Berechet [68], S. Mehedinţi [69], I. D. Šišmanov [70], St. Romanski [71], S. S. Bobcev [72], I. Penakov [73] et autres.

C'est le moment de rappeler un état de choses qui fait ressortir encore mieux «la modalité encyclopédique» des forces entraînées dans les relations littéraires roumano-bulgares à cette période. En effet, l'installation de Šišmanov à la tête du ministère de l'Instruction de Bulgarie

---

[62] I. Bogdan, *Cronici inedite* (Chroniques inédites), Bucarest, 1895; L. Şăineanu, *Istoria filologiei române* (Histoire de la philologie roumaine), Bucarest, 1892 (les deux dans BP, 1895, nº 1, p. 185; *Basmele româneşti*... (Les contes roumains...), Bucarest, 1895 (dans BP, 1895, nº 7, pp. 141—144) et autres.

[63] En 1895, St. Mirska traduit la légende *Piatra arsă* (La pierre brûlée) de Carmen-Sylva (dans « Semeino Ognişte », I, 1895, pp. 265—267).

[64] Lorsqu'en 1900 on publia la première traduction (faite en Bulgarie) de l'œuvre de Vlahuţă, Nemo, son traducteur, y joint un exposé de la création de l'écrivain roumain.

[65] Il publie des articles concernant la littérature folklorique bulgare; dans ses conférences il parle des écrivains et des hommes de culture bulgares [*Literatura şi arta română* (La littérature et l'art roumain), 1900].

[66] Il tient dans « Viaţa Românească » la rubrique consacrée à la littérature bulgare. A ce moment, Ilie Bărbulescu est celui qui réussit à faire le plus ample exposé de la littérature bulgare en Roumanie, v. « Viaţa Românească », 1908—1914.

[67] V. note 2.

[68] Eminent slaviste roumain qui a traduit des pages de littérature bulgare dans les colonnes de la revue « Drum drept » (1914).

[69] Directeur de « Convorbiri Literare », il sollicite souvent de Šišmanov des recommandations pour traduire différents morceaux et publie des études sur la littérature bulgare (V. sa correspondance avec I. D. Šišmanov).

On pourrait même parler d'un « accord ». Une lettre de Šišmanov, véritable programme de collaboration, a été publiée dans « Convorbiri Literare » sous le titre *Cum ar trebui să fie relaţiile între bulgari şi români* (Comment devraient être les relations entre Bulgares et Roumains), XLV, 1911, nº 3, pp. 303—306.

[70] Dans les milieux scientifiques des publications de Šišmanov se trouvaient de nombreuses personnes ayant traduit des pages de la littérature roumaine, avaient rédigé des comptes rendus et fait des présentations littéraires, à l'insistance de celui-ci. Šišmanov lui-même ne se contente pas seulement de stimuler les contacts avec la littérature roumaine, mais s'y intéresse avec insistance.

[71] Signale souvent des parutions littéraires roumaines, maintient de solides relations avec les hommes de culture et les gens de lettres roumains.

[72] S. S. Bobcev nous apparaît comme un vulgarisateur très actif de la littérature roumaine sur le territoire de Bulgarie, à en juger par le fait que presque la moitié des ouvrages roumains traduits dans ce pays (1878—1916) a été publiée dans la revue « Bălgarska Sbirka » dont il était le directeur, et qu'il était le pilier autour duquel gravitait la majorité, ou presque, des anciens émigrants bulgares de Roumanie, lesquels, à leur tour, entretenaient en permanence des rapports avec les cercles de culture et littéraires de notre pays.

[73] Pendant les années '905, on le trouve étudiant à Bucarest; a été encadré dans le mouvement socialiste de cette ville, a collaboré au journal bucarestois « Jos Despotizmul »; rentré en Bulgarie, il a maintenu ses rapports avec la littérature roumaine, dont, plus tard, il traduira de nombreuses pages (V. Sofia, AS, fds. I. Penakov, f. 130, op. 1, nºs 242, 234, 241, 141, 113).

déclenche une intensification des rapports de collaboration entre les deux pays sur les plans les plus divers : enseignement, presse [74], théâtre [75], musique [76], organisation et dotation de musées [77], édification d'écoles [78] et surtout l'organisation sur de nouvelles bases de l'enseignement [79]. Après qu'en 1904, donnant suite à l'invitation de Spiru Haret, I. D. Šišmanov visite la Roumanie [80] — qui, à ce moment-là, était sérieusement préoccupée de renouveler l'enseignement national à tous degrés [81] —, des visites réciproques de nombreux groupes de professeurs et instituteurs [82] ont été organisées dans les deux pays. C'est aussi à l'occasion de sa visite que Šišmanov, accompagné de tout une délégation, établit des relations officielles avec la presse roumaine, non seulement en vue d'une collaboration future — à quelle fin du reste un programme a été même

---

[74] Des accords d'échanges, des conventions, sont conclus entre les publications roumaines et celles bulgares (« Viaţa Românească », par exemple, avec « Mir », BS, etc.).

[75] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1186, correspondance de I. D. Šišmanov avec I. Penescu, personnalité de la vie théâtrale de Jassy ; concerne la visite de la troupe du théâtre de cette ville à Sofia, sur l'invitation du ministre de l'Instruction (Šišmanov), en 1903, l'année de la fondation du Théâtre National de Sofia.

[76] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1030. Une lettre par laquelle I. Šišmanov lui propose de prendre part au concours institué pour la meilleure composition de l'hymne national bulgare. D. D. Agura a fait aussi des démarches dans ce sens, attendu qu'il connaissait G. Muzicescu déjà depuis son séjour à Jassy (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 3) ; de même, dans la correspondance d'Agura, on trouve une mention sur le concert de Kiţu (?) à Plovdiv (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 4) ; en 1904, à l'occasion de sa visite en Roumanie, I. D. Šišmanov est invité au Conservatoire de Bucarest pour assister aux examens (v. corresp. avec Malla, I, Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 897).

[77] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1261 ; v. aussi la visite de Gr. Tocilescu et d'Al Tzigara-Samurcaş en Bulgarie.

[78] Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 898, corresp. de l'architecte roumain G. Mandrea avec Šišmanov (1904).

[79] V. correspondance de I. D. Šišmanov lors de sa visite en Roumanie et après avec Spiru Haret (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n^{os} 1556, 1557), Lidia Dragomanova-Šišmanova (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 1951), E. Stătescu, directeur de l'école roumaine de Sofia (Sofia, AA, f. 11, op.3,n° 1422), V. Mestujan (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 949), C. Dumitrescu, directeur de l'école d'art populaire de Curtea-de-Argeş (Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 469) et avec d'autres.

[80] En 1903, I. D. Šišmanov est nommé ministre de l'Instruction Publique. En 1904, sur l'invitation du ministre roumain Spiru Haret, Šišmanov, à la tête d'une délégation, se rend en Roumanie pour y faire une visite officielle ; à cette occasion, il discute des problèmes de la collaboration culturelle roumano-bulgare en tout domaine. La correspondance consignée et ses notes témoignent de la cordialité avec laquelle le ministre bulgare a été reçu et de l'attention avec laquelle on s'est penché sur toutes les propositions de collaboration qu'il a faites (v. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n^{os} 1556, 1557 ; 84 ; 750 ; 748).

[81] V. aussi D^{r} Gr. Antipa, *Cîteva cuvinte asupra necesităţii reorganizării învăţămîntului nostru superior* (Quelques mots sur la nécessité de réorganiser notre enseignement supérieur), dans « Convorbiri Literare », XXXIX, 1905, n° 1, pp. 22—49 : « Nulle part que chez nous les questions d'organisation en toute branche d'activité ne sauraient être plus actuelles... Les pas que nous ferons devront être très grands, afin de retrouver, en peu de temps, ce que nous avons perdu pendant tant de siècles... » ; Gr. Antipa n'est pas le seul homme qui, à l'époque, pose des problèmes de réorganisation fondamentale, non seulement dans l'enseignement, mais dans tous les domaines culturels.

[82] V. Sofia, AA, f. 11, op. 3, n° 287 (corresp. avec Vlădescu) ; f. 11, op. 3, n° 500 (corresp. avec Dorasiev Luca) ; f. 11, op. 3, n° 503 (corresp. avec N. Dospevski) ; v. aussi la revue « Sovremenik », 1909, 1, n° VIII—IX, p. 532.

fixé [83]— , mais encore pour connaître de manière plus directe les modalités de travail et l'activité de la presse littéraire roumaine.

La présence, dans la vie littéraire-artistique de l'époque, de personnalités remarquables représentant la science et l'enseignement nous est signalée par un aspect caractéristique, à savoir que la plupart des revues et publications dites littéraires [84] étaient dirigées par ces personnalités [85]; or, c'est justement autour de ces revues qu'étaient centrées les forces les plus dynamiques des rapports littéraires [86].

En conclusion, on peut donc affirmer qu'après 1878 les relations littéraires roumano-bulgares se sont établies et ont évolué par l'entremise directe des cadres scientifiques et didactiques. En effet, ce n'est que très rarement que l'on rencontre dans le processus de cristallisation des relations littéraires roumano-bulgares jusque vers 1916 des écrivains ou des critiques littéraires. Les traducteurs eux-mêmes [87] étaient rarement des gens de lettres; c'était plutôt des médecins, des philologues, des personnalités politiques, des idéologues ou des critiques du mouvement socialiste, etc. Aussi bien, pouvons-nous dire que dans la formation des relations littéraires roumano-bulgares les facteurs directes et actifs n'ont pas été les prosateurs, les poètes, les critiques, les hommes enfin entièrement voués à la littérature, mais ces hommes de vaste horizon culturel, attirés par une diversité plus ou moins grande de problèmes.

Petit à petit, pourtant, par suite des acquisitions faites à tous ces différents domaines, les relations littéraires tendent vers une indépendance qui finira par les vêtir de formes propres; ces formes, en les expérimentant, mènent en fin de comptes à une spécialisation et à la création d'une catégorie à part d'intellectuels qui se consacreront de manière directe à l'entretien des contacts littéraires.

La modalité « encyclopédique » qui avait dirigé les contacts culturels, où le rôle primordial revenait à la science et à l'enseignement à tendance réorganisatrice de la vie culturelle, a déterminé dans les rapports littéraires des résultats positifs aussi bien que négatifs. Tout d'abord,

---

[83] En ce qui concerne la collaboration culturelle interbalkanique, voir E. Siupiur, *op. cit.*, p. 359.

[84] Toutes ces publications faisaient paraître, dans une mesure égale, des articles sur l'art, les sciences, les problèmes du droit et de l'économie sociale, l'ethnographie, le folklore, l'histoire, l'archéologie, la philologie, et même la politique.

[85] La direction de la revue « Convorbiri literare » a été assurée, successivement, par : Iacob Negruzzi, Ion Bogdan, S. Mehedinţi; « Viaţa Românească » compte parmi ses collaborateurs et dans sa direction des noms réputés, tels que: Ilie Bărbulescu, A. Xenopol, V. Pârvan, C. Parhon; la revue « Bălgarska Sbirka » a été dirigée pendant deux dizaines d'années par S. S. Bobcev; « Bălgarski Pregled » a été conduite par I. D. Šišmanov; « Drum drept » et « Ramuri » par N. Iorga, etc.

[86] L. Miletič, D. D. Agura, St. Romanski, Nemo, Kacemakov, D., D. K. Popov, Ilie Bărbulescu, Ion Bogdan, Ştefan Berechet, etc.

[87] Sur 33 traducteurs du roumain, trois seulement sont des lettrés, poètes ou critiques.

des forces plus nombreuses ont été mobilisées autour des contacts littéraires peut-être même une décennie plus tôt que le phénomène n'aurait eu lieu à en juger d'après l'inertie rencontrée dans le domaine purement littéraire immédiatement après les années '80. Ensuite, la présence prépondérante des scientifiques dans le cadre des échanges littéraires a engendré des formes nouvelles insoupçonnées aussi à cause de cette même marche lente des rapports littéraires proprement dits, à savoir les articles de critique et d'amples exposés des deux littératures. Enfin, depuis ses positions marquantes dans la vie scientifique et politique, « l'histoire » a dirigé l'attention des esprits aussi vers les sources d'inspiration historique au service de la littérature, dans le cadre d'une ambiance de consultation réciproque des deux littératures portées, comme nous le verrons, vers les questions de l'actualité.

Mais, d'un autre côté, la modalité « encyclopédique » — qui n'est pas dépourvue d'un certain aspect « d'amateurisme » — a retardé de quelque peu la création de relations littéraires autonomes et le processus de maturation de certaines formes essentielles de littérature : ainsi, dans le cadre des contacts établis, la traduction des vers ne donnait que de faibles résultats et les problèmes d'esthétique et de valeur artistique des pièces littéraires faisaient aussi défaut. Par ailleurs, seule une communication entre tendances générales de contenu social est établie, sans réaliser dans le même temps une communication marquée entre courants littéraires.

Comme une conséquence des facteurs entraînés dans l'établissement des rapports littéraires roumano-bulgares, il faut dire que les anciens émigrés bulgares de Roumanie aussi bien que les intellectuels roumains qui étaient venus en contact direct avec ceux-là ont joué un rôle particulièrement important dans le maintien des relations roumano-bulgares. Nombreux, parmi les anciens émigrants, revinrent après 1878 auprès des agences diplomatiques. Ainsi, peut-on trouver l'ancien président du BTBO, Kiriak Ţankov [88], qui a déployé une remarquable activité en vue du développement des relations avec la Roumanie [89]. Dans le cadre de la même agence diplomatique, on retrouve D. Velixin, A. Savici [90],

---

[88] V. Elena Siupiur, *Este K. Ţankov, autorul reportajelor din « Telegraful »?* (K. Ţankov, est-il l'auteur des reportages du « Télégraphe »?), dans RESEE, 1969, n° 4 ; en 1880, Ţankov revient en Roumanie comme chef de l'agence diplomatique bulgare à Bucarest, poste qui ne l'empêchera pas de continuer à cultiver ses relations avec les cercles publicistes roumains et la collaboration culturelle roumano-bulgare ; voir Sofia, AIBKM, fonds K. Ţankov, f. 5, n° 25.

[89] V. aussi N. Iorga, *Istoria statelor balcanice în epoca modernă* (Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne), Bucarest, 1914, p. 316.

[90] Anciens émigrants bulgares en Roumanie, engagés de manière active dans le mouvement culturel, littéraire et politique de la société roumaine.

I. Slaveicov[91] — le fils du poète P. R. Slaveicov. Après 1886, le coup d'Etat de cette année-là entraîna une nouvelle vague d'émigrés bulgares qui vinrent s'installer en Roumanie[92] : P. Kisimov, lequel établit des relations entre les cercles littéraires roumains[93] et certaines publications bulgares, telles que « Bălgarska Sbirka », « Mir », « Letopisi »[94], D. K. Popov, qui, plus tard, traduira M. Eminescu, Svetoslav Milarov[95] et d'autres.

Le nombre des étudiants bulgares venus pour études en Roumanie, tout particulièrement en Médecine et Lettres, croissait tous les ans et l'on rencontre parmi eux les traducteurs de demain et les présentateurs de la littérature roumaine au public bulgare : D. Kacemakov, I. Penakov, Nemo. D'autre part, ces mêmes étudiants étaient, en Roumanie, les exposants de la littérature bulgare dans les milieux roumains[96].

Une fois rentrés dans leur pays, les anciens émigrants bulgares — parmi lesquels certains ont fondé des publications périodiques de valeur — ne cessèrent de tourner leurs yeux vers la littérature roumaine, tandis qu'en Roumanie leurs amis roumains et leurs camarades de métier, tout comme les quelques Bulgares qui y étaient demeurés définitivement[97], accordaient leur intérêt, dans la mesure où ils étaient entraînés dans le mouvement culturel, à la littérature et en général à la culture bulgare.

Toute cette intelligentsia, intensément présente, ne pouvait, de manière évidente, que réclamer la présence et la diffusion du livre roumain en Bulgarie et du livre bulgare en Roumanie. Aussi, après 1878, avec les émigrés bulgares de Roumanie qui se rapatriaient, des bibliothèques privées[98], des bibliothèques appartenant à des associations et à des institu-

---

[91] De nombreuses années après, I. Slaveikov lance dans « Bălgarska Sbirka » un programme de traduction de la littérature roumaine (BS, II, 1895).

[92] A Brăila et Turnu-Severin, où il fonde des gazettes de l'émigration bulgare, dans lesquelles il attaque le régime de St. Stambolov.

[93] Entre « Bălgarska Sbirka » et « Revista literară » de Th. M. Stoenescu (dont l'œuvre a été traduite ultérieurement en Bulgarie). La « Revista Literară » comprenait dans le cercle de ses collaborateurs aussi St. Sergent (traduit en bulgare par Kisimov), qui avait traduit en roumain l'ouvrage *Bai Ganiu* d'Aleko Konstantinov (1912).

[94] La revue « Letopisi », dans les pages de laquelle ont souvent paru des morceaux de la littérature roumaine, dénombrait parmi ses collaborateurs aussi le poète bulgare I. Vazov.

[95] V. Ilie Konev, *Непознатия Светослав Миларов* (précité); I. Bogdanov, *S. Milarov*, « Literaturni Studii », Sofia, 1966.

[96] Avec « Convorbiri literare », « Adevărul », « Gazeta Transilvaniei », avec le cercle de B. P. Hasdeu, Gr. Tocilescu, Ion Bogdan, et autres.

[97] Th. M. Stoenescu, issu d'une famille de Bulgares de Brăila, ancien élève de Dobri Voinicov ; il a dirigé « Revista Literară » et, en plus, il a déployé une activité intense dans le cadre du Conservatoire, fondé, en partie, aussi par son zèle (voir aussi Sofia, AIBKM, fonds Bobcev, II D, 4768).

[98] Nous ne possédons de mentions en ce qui concerne la bibliothèque de Krastio Mirski de Varne, de Stéphanie Mirska, de D. D. Agura, que d'un simple habitant de Varna (ancien habitant de la ville Alexandria en Roumanie) (V. Sofia, AIBKM, fonds Mirski, II D, 2358—2359).

tions[99] prirent le chemin de la Bulgarie pour y introduire, à côté des ouvrages de littérature universelle traduits en roumain, en nombreux écrits originaux roumains[100]. En même temps, les écoles roumaines éparses sur tout le territoire de Bulgarie constituaient autant de centres du livre roumain de tout domaine. D'autre part, sur le territoire de Roumanie et pour longtemps encore, des écoles bulgares, des bibliothèques appartenant à des associations culturelles ou aux églises bulgares continuèrent d'y demeurer ; celles-ci, dotées de livres bulgares, en recevaient encore, directement de Bulgarie, ainsi qu'un minimum de publications périodiques, par suite de leurs relations étroites avec le ministère de l'Instruction bulgare. Telle était la situation à Tulcea, Brăila, Giurgiu, Alexandria et Bucarest. D'ailleurs, il convient de rappeler qu'il ressort de toute la correspondance recueillie jusqu'à présent que son objet principal était la demande et l'offre de livres et de périodiques. On peut donc affirmer qu'entre 1878 et 1916 la circulation du livre et des publications constitua une des conditions du maintien des relations littéraires roumano-bulgares et pas seulement de celles-ci.

Les publications périodiques et leur rôle dans les relations littéraires.

Nous venons de voir qu'il existait entre les deux pays à l'époque nous intéressant un courant intense à double sens de publications périodiques. Les sources écrites nous offrent, à elles seules, un nombre impressionnant de titres de périodiques roumains pénétrés en Bulgarie : plus de 30 publications[101], dont les unes en abonnement, d'autres faisant l'objet d'un échange réciproque de publications ; en effet, plus de 20 titres de périodiques bulgares[102] arrivaient en Roumanie sous les mêmes formes.

On a déjà eu l'occasion de constater le rôle particulièrement important qu'elles ont joué dans l'évolution et la nature des rapports littéraires roumano-bulgares. Il faut souligner en tout premier lieu un aspect commun aux deux pays : toutes ces publications périodiques, de quelque catégorie qu'elles fussent, offraient des textes de littérature originale ou traduite, quand bien même elles n'étaient pas toujours de publications littéraires. Pour l'époque considérée, elles représentent le moyen primordial de diffusion de la littérature et dans le cadre des relations qui font l'objet

[99] Par exemple de la « Société littéraire bulgare », qui a siégé et fonctionné, jusqu'à la Libération (1878), à Brăila.

[100] K. Mirski ouvre, dans « Bălgarska Sbirka », le débat sur Anton Pan, se fondant sur un semblable recueil provenant de la bibliothèque d'un ancien émigrant bulgare de Roumanie (V. aussi BS, 1912, nos 8, 9, 10).

[101] Nous citons « Convorbiri literare », « Arhiva », « Columna lui Traian », « Adevărul », « Viaţa Românească », « Ţara Nouă », « Revista Literară », et autres.

[102] Nous y ajoutons « Denitza » de I. Vazov, « Mir », « Kultura », « Otetz Paisie », « Pobornik Opalcenek », etc.

de cette analyse la presse de tout genre représente l'unique moyen pratiqué. Ainsi, sur 96 traductions d'écrits roumains publiées en Bulgarie à cette époque, 91 paraissent dans des périodiques et 4 seulement dans des volumes à part ; sur 6 traductions de la langue bulgare, deux seulement ont paru en volume.

De cette présence presque exclusive des périodiques dans le cadre des rapports roumano-bulgares, naît une sphère de résultats des plus intéressants. Ainsi, pendant presque quatre décennies, pas un seul roman roumain n'a été traduit, cependant que les genres brefs (poésie, récit, esquisse, nouvelle, pièces de théâtre) ont été favorisés. Après la Guerre de l'Indépendance, on peut même constater une recrudescence de la pratique des genres brefs dans les deux littératures, au désavantage du roman ; en effet, les grands noms des deux littératures, qui faisaient le plus parler d'eux pendant cette période, cultivèrent le genre bref. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que le roman prendra pied, pour s'y maintenir jusqu'à nos jours au désavantage du genre bref.

La même chose pour la littérature roumaine traduite en Bulgarie : pour sa meilleure part elle se fait connaître à travers les périodiques et non à travers des volumes. A quelques exceptions près, la littérature bulgare traduite sur le territoire roumain pénètre par la même filière.

Souvent la traduction suivait de très près la parution de l'original [103] ; de la sorte, la littérature prenait allure d'« actualité » ; non seulement actualité sociale-littéraire du pays d'origine, mais aussi du pays de pénétration, et cela d'autant mieux que les processus sociaux de Roumanie et de Bulgarie présentent de grandes similitudes de contenu et d'évolution dans le temps. Par exemple, lorsqu'au début de notre siècle, les œuvres de Vlahuţă traitant de la vie au village faisaient l'objet de traductions très recherchées, on sait que, dans les deux pays, le problème paysan connaissait une tension dramatique [104].

Il faut dire que les périodiques, et partant le genre bref, ont aidé à une connaissance plus approfondie, plus riche, de la littérature roumaine en Bulgarie et de la littérature bulgare en Roumanie. Ce genre apportait tout d'abord une plus grande variété de thèmes, ensuite une typologie humaine plus riche, la possibilité de traduire un plus grand nombre d'écrivains. Ajoutons-leur les débats de la presse, comme ceux de « Viaţa Ro-

[103] C'est le cas de certains articles de C. Dobrogeanu-Gherea [*Cauzele sociale ale pesimismului* (Les causes sociales du pessimisme)], des traductions d'après M. Sadoveanu, C. Nuţescu. On suit avec intérêt notamment les écrits qui paraissent dans « Convorbiri literare » (V. aussi Sofia, AA, f. 11, op. 3, nº 687).

[104] V. aussi D. Blagoev, *Положението на нашата селска маса* (L'état de notre classe paysanne), « Delo », 1894, nº 1 ; Vl. Topalov, *Отношението на социалистите към движението против натуралния десятък* (Attitude des socialistes à l'égard du mouvement contre la dîme en nature), « Izvestia na Instituta za Istoria », vol. 18, 1967, pp. 53–58.

mânească » signés par Ilie Bărbulescu, ou par K. Krăstev dans « Voința Națională »[105], sans oublier l'article signé par Ilarie Chendi dans « Misal »[106]. Ces différents aspects ont eu le mérite de présenter des images plus amples des deux littératures, avec des vertus orientrices.

Le résultat de cette diffusion de la littérature à travers les périodiques a été l'accession auprès d'un public de lecteurs incomparablement plus vaste que celui qui serait venu à la littérature par la filière du petit nombre de recueils que, de ce temps, pouvaient assurer les maisons d'édition. De plus, si l'on tient compte que la plupart des publications périodiques étaient les messagères d'un certain mouvement social (socialiste, narodniciste, libéral ou féministe), on tire forcément la conclusion que la littérature que ces feuilles faisaient paraître ne pouvait qu'exprimer dans une certaine mesure les vues du groupe de lecteurs auxquels elles s'adressaient. Cela nous offre la possibilité de constater jusqu'à quel point des affinités ont existé entre les différents groupes sociaux-politiques de Roumanie et de Bulgarie.

Avec le temps, la critique littéraire intervint elle aussi dans le choix de la littérature bonne à être traduite. La critique était aussi groupée selon les plates-formes sociales-littéraires, comme furent celles de « Misal », « Viața Românească », « Bălgarska Sbirka », « Sovremenik » et autres. Aussi, les traductions de la littérature roumaine deviennent parfois la cible de polémiques ouvertes à Sofia. Pour toutes ces raisons, les publications périodiques entraînèrent dans le processus des relations roumano-bulgares de nature littéraire, presque tous les genres publicistes qui accompagnent, ordinairement, l'évolution de toute littérature : la note informative, les notes ou les listes bibliographiques des écrivains roumains ou bulgares que l'on traduisait ou que l'on proposait à être traduits, les commentaires, les chroniques théâtrales, les commentaires des orientations décelées dans la littérature du voisin (bulgare ou roumaine, suivant le cas), les informations à propos de débats dans lesquels la feuille respective n'hésitait jamais à prendre position, les articles de présentation, d'un point de vue plus général, des littératures bulgare ou roumaine.

La critique littéraire et ses orientations cessa, avec le temps, de demeurer un fait interne. Les débats entamés à Sofia étaient repris dans

---

[105] Dans l'intervalle 1908—1910, « Voința Națională » publie des articles sur la littérature bulgare signés par le critique bulgare K. Krastev, rédacteur de la revue « Misal » et idéologue des modernistes. Ilie Bărbulescu, adepte de l'idéologie de « Bălgarska Sbirka » — laquelle polémiquait avec « Misal » — soutient dans « Viața Românească » les opinions de I. Vazov et de S. Ganev. En retour, « Voința Națională » l'attaque, à quoi il répond aussi vivement (V. « Voința Națională », 1908, 8 sept., et 1910 ; de même « Viața Românească », 1910, vol. 19, pp. 282—291 ; 1912, pp. 357—369).

[106] *Literatura română actuală* (La littérature roumaine actuelle), « Misal », 19C8.

les revues roumaines [107], bien que portant sur des courants littéraires bulgares et, puisqu'à présent ils se poursuivent en Roumanie, on leur ajoute des opinions roumaines ; bien plus, les débats sont engagés aussi avec les publications mêmes de Sofia, tout comme les revues bulgares interviennent dans les débats ouverts par les écrivains roumains (Octavian Goga) [108]. La collaboration des gens de lettres roumains dans les publications bulgares et celle des gens de lettres bulgares dans les revues roumaines est, de la sorte, inaugurée. On y trouve, participant aux débats, I. Vazov, Spas Ganev (le critique de B. S.), K. Krăstev (le rédacteur de « Misal » et l'idéologue du courant moderniste), G. Bakalov (critique et idéologue marxiste), Ilie Bărbulescu, et d'autres.

Le fait est que dans le choix des ouvrages à traduire, l'orientation des revues a bien joué son rôle. Vers la fin de la période donnée, des périodiques dénotant des préoccupations similaires facilitèrent la communication directe d'opinions et de conceptions plutôt sociales que littéraires. Dans la majorité des cas, un écrivain et une œuvre pénétrèrent dans la littérature voisine en tant qu'exposants d'une idée majeure et représentative.

Envisagé comme tel, le fait est d'autant plus évident si l'on se rappelle qu'en général les publications périodiques faisaient joindre aux traductions et aux commentaires concernant la littérature roumaine ou bulgare, des articles d'analyse sur la vie sociale et politique [109] du pays respectif, ou sur la vie culturelle du pays de provenance de l'écrivain traduit.

Par suite de la circulation des publications périodiques entre la Roumanie et la Bulgarie, de même que par la participation, presque exclusive, de celles-ci dans le déploiement des relations littéraires, avec — pour conséquence — tout l'ensemble d'aspects mentionnés, la collaboration au-delà du Danube acquiert le ton d'un débat autour de problèmes de la plus stricte actualité et, nous le répétons, surtout d'ordre social. Si les sciences sociales s'arrêtaient de préférence sur les moments du passé, les relations littéraires, en échange, enregistrent, après 1878, un intérêt croissant pour le stade actuel de la littérature et de la culture voisines.

Mais, de cette nuance d'« éphémère », propre à la parution des ouvrages dans des périodiques, ressortit une certaine absence de préoccupation pour l'exigence artistique de l'œuvre, encore plus manifeste dans la

---

[107] Comme celui sur Anton Pann de BS (1912, nos 8, 9, 10, signé par Mirski), « Viața Românească », 1914, vol. 30, p. 157.

[108] V. le journal « *Аз знам всичко* », 1913, nº 9, p. 4.

[109] V. Nicola Ječev, *Ecoul răscoalei din 1907 în Bulgaria* (Echos de la révolte de 1907 en Bulgarie) (SMIM[d], vol. II, 1960, p. 307—320) ; la revue « Den », par exemple, publia pendant tout le courant du mois de mars 1907 des informations et surtout d'amples commentaires sur le système agraire roumain, sur les causes sociales-économiques de la révolte, etc. ; de même, dans « Bălgarska Sbirka », on publia des traductions d'après Vlahuță et des articles traitant de la situation économique des paysans roumains.

faible transposition des traductions. Certes, pour le moment, ce qui comptait c'était l'idée. Aussi, les contacts eurent lieu notamment sur les coordonnées de la littérature contemporaine et les orientations primordiales furent la littérature du « village », la critique sociale, la littérature d'essence nationale et celle d'inspiration historique. De la sorte, des noms de grande valeur des deux littératures ont été omis : Hristo Botev, Liuben Karavelov, P. R. Slaveikov, Alecsandri, Nicolae Filimon, Gr. Alexandrescu et autres. Cette omission sera néanmoins résolue après la première guerre mondiale lorsque la phase de transition et d'expérimentation de l'histoire des rapports littéraires roumano-bulgares commença à être dépassée.

En conclusion, dans l'intervalle 1878—1916 des conditions avantageuses favorisent la propagation de la littérature roumaine en Bulgarie et de celle bulgare en Roumanie. Les contacts gagnent de l'ampleur sur l'axe de la tradition, mais surtout par suite des événements décisifs qui sont intervenus dans les destinées des deux peuples voisins. Pendant la période que nous venons d'analyser, les relations roumano-bulgares se développent dans le cadre d'un mouvement culturel en plein essor, qu'appuie un stade nouveau de l'évolution sociale.

AN INTERPRETER OF SOUTH-EAST EUROPEAN HISTORY: TITUS DE MOLDAVIA

ALEXANDRU DUŢU

At the end of the 17th century, a traveller who was occupying a small room in a hotel in Paris, found hidden in a corner a manuscript of peculiar importance. Eager to find out who was the author of the uncommon work he asked the landlord who "told him that a stranger, who said he was native of Moldavia, habited like an ecclesiastik, greatly studious, of small stature, of very course countenance, but of surprizing goodness of life, had lived along at his house... This Arabian (for he declared himself in his writings to have been of that Nation) having been taken and made a slave by the Christians, was brought into Sicily, where he applyed himself to learning... However, though these Letters be neither Greek nor Latin, nor written by a Christian, they contain nothing of barbarous; and though the ignorant be in great number amongst the Turks, there are yet Men of great understanding, that write the Annals of the Ottoman Empire, though they are not easily come by; for, their books not being printed, they scarce ever reach us. We may, notwithstanding, believe, that amongst this nation, that we term barbarous, there are great and wise captains, good men and learned authors; as we have amongst us generals without conduct, hypocritical votaries and ignorant fellows that pretend to be masters". Fortunately, a new discovery threw further light on the author of those messages, for the manuscript included a series of letters sent to the Porte and to Ottoman high officials. The traveller who, we are told, was an Italian "being acquainted with the Secretary of Cardinal Mazarini, and frequenting his house, saw a picture hang in his closet with this inscription at the bottom: *Titus de Moldavia, clericus, aetatis suae LXXII.* He ask'd the gentleman who this Titus was, who inform'd him, that he was a great

traveller and understood many languages especially the Sclavonian, Greek and Arabick; on which account Cardinal Richelieu and his successor Mazarini had made great use of him; and that the latter had caus'd that picture of the Moldavian to be drawn and hung up in his closet, from whence he had it. Our Italian being satisfy'd after some discourse about him, that this stranger was the very Arabian, whose writings he had so happily found, got leave of the gentleman to have a draught of the picture taken by a skilful limner, which he afterwards plac'd in the front of his translation".

Under these circumstances, we are assured, were printed in London, for H. Rhodes at the Corner of Bride-lane in Fleet Street and others, in 1694, *The eight volumes of Letters writ by a Turkish Spy, who lived five and forty years, undiscover'd at Paris: giving an impartial account to the Divan at Constantinople, of the most remarkable transactions of Europe; and discovering several intrigues and secrets of the Christian Courts (especially of that of France) from the year 1637 to the year 1682. Written originally in Arabick, translated into Italian, from thence into English. And now published with a large historical preface and Index to illustrate the whole*[1].

Nobody would believe nowadays that an Arab, disguised as a monk, could leave behind in a hotel the copies of messages sent to the espionage service to which he belonged; that service itself seems strange enough interested as it was not only in French policy but more particularly in European culture, in Byzantine history, in solutions for a moral redemption of humanity, in Pythagoreans or in people's mentality during the Golden age... This story is no longer believed because we know today that the series of letters was initiated by Giovanni P. Marana, who dedicated his work to Louis XIV. Yet *L'esploratore turco* did never come out. In 1684 was printed in Amsterdam a French version, revised by Pidou de Saint-Olon, protector of the Genua scholar. The English edition based on this writing was in its turn attributed to William Bradshaw; but according to some authors, *L'espion du Grand Seigneur* became *The Turkish Spy* thanks to Sir Roger Manley, who might have written also the first two volumes. Others, however, upheld that almost all

[1] I" discovered" the *Letters of the Turkish Spy* thanks to Professor Arthur Weitzman (Northeastern University, Boston), who, in 1967, kindly drew my attention to this story of a Turk sent to Europe to spy on the Christians on the disguise of a Moldavian monk. I would like to thank him here once more. The extracts I am reproducing are taken from the English version I had the opportunity to read in the British Museum in January 1969.

A note on the French version of this interesting collection of letters was published recently by N. Ghinea in the literary journal "Secolul 20", 1969, no. 3. The author, who ascribes the whole work to Marana, seems to believe in the real existence of a Moldavian personage, although he does not mention the striking inadvertences which exclude such an hypothesis.

letters published in English were the work of South, a clergyman who travelled through Poland[2].

At any rate, the writing that preceded by almost half a century the much more celebrated *Letters persanes* deserve a prominent place in the literature we call "Turcica" (fund of printings concerning the Ottoman Empire)[3] and, the more so, in the series of works which spread in wide circles data about the South East of Europe. The existence of some historical inadvertencies does not infringe, however, upon the background of the work: wide and generous confidence in a world of justice, based on the principles put forward by the humanists. Criticising absolutism, fighting against intolerance, no matter whether it appeared in the West or in the East, those letters, sprung from Marana's bright intelligence, gave the reader the opportunity to ponder not only on the evils which reduced life to a pitiful existence, but also on that unfortunate prejudice which divided the continent into zones separated by impenetrable barriers.

Specifying, when signing his letters, that he was "from Moldavia", the author undoubtedly recorded an echo of travellers' accounts on the Romanian principalities, who in the second half of the 17th century discovered here a flourishing civilization and an original synthesis of Eastern and Western cultural elements.

Permanent references to problems of universal history make the work the more interesting. In the 8th volume, letter XI, for example, the author outlines a plan of a world history that ought to be written,

---

[2] See *Dizionario di opere anonime e pseudonime di scrittori italiani o come che sia aventi relazione all'Italia*, di G. M., Tomo I: A-G, Milano, 1848, p. 379: *L'Espion du Grand Seigneur*: "opera originale dello stesso Marana, da lui composta in italiano, nella quale lingua non fu mai stampata. Credesi pure che soltanto i primi quattro volumi siano di lui, e che i due seguenti siano di Cotolendi; ed è per ciò che forse sono più stimati i primi volumi che gli ultimi. Si suppone ancora che Pidou di Saint-Olon, protettore dell'autore abia avuto molta parte nella traduzione..." See also S. Halkett and John Laing, *Dictionary of Anonymous and Pseudonymous English Literature*. New and enlarged edition, London, 1928, vol. III, p. 342: "This work was begun in 1685—1688, when four volumes were published (Paris and Amsterdam) in French; the substance of these formed vol. I in English; possibly Marana may have written the remainder; but Mrs. Manley affirmed that her father Roger Manley, wrote the first two (the best) volumes, while Dunton stated that most of the letters were composed by a hack writer named South, under Dr. Robert Midgley, who held the copyright, and may thus be regarded as the editor". The card in the British Museum sounds as follows: "The Turkish Spy Written originally in Arabick, first translated into Italian [or rather written in Italian by G. P. Marana], afterwards into French, and now into English [by William Bradshaw?]". One will agree with Paul Hazard (*La crise de la conscience européenne*, Boivin, 1935, tome I, p. 23): "Ce même Marana qui fut curieux de l'Egypte [il publia en 1696 des *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire, sur plusieurs matières de morale et d'érudition*] exploita la Turquie: il commença de faire paraître, en 1684, un *Espion du Grand Seigneur*, qui eut une prodigieuse fortune, et fonda une famille presque innombrable d'enfants et de petits-enfants..."

[3] Such a repertory, for the 16th century, was worked out by C. Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, Band I—II, Bucharest, Ed. Academiei, 1962—1968.

raising chronology questions and characterizing civilizations. In the previous volumes there is a wealth of references to the Roman Empire. The stress laid on the history of Constantinople is worthy of note (vol. VII, letter LXV). We are told that it "was formerly called Byzantium, from one Byzas, admiral of the Spartan Fleet under Pausanias, the king of Sparta" and that it was rebuilt by Constantine, after the Emperor gave up the West to Pope Sylvester (The thesis of *Donatio Constantini* is thus adopted, though its falsehood had been already demonstrated by Lorenzo Valla). A chronology of sultans is elaborated up to the epoch when the spy lived. Yet, praises to the Turkish people are accompanied by criticism voiced against the abuses of administration and the chaos created by armed troops left without control. In a letter to Azem, the vizier (vol. II, letter LXXXII), expounding the case of a Greek merchant who was forced to leave the country because of the janissaries, the Turkish spy does not shrink from stressing : "I represent these things to thee, knowing thy Justice will administer a speedy remedy to these distempers of the souldiery. Otherwise should they be suffered to go unpunished, we may expect that not only these islands, but all Graecia will in time be dispeopled". In another passage (vol. III, letter LIX), recording the secret satisfaction with which the news of Venetians' military difficulties during the war of 1647 was received in Paris, Titus vigorously rises against the execution of Stephano Sorich, leader of the Vlachs[4] allied to Venice and in the same pleading renders homage to Skanderbeg : "I am no advocate for Infidels ; yet suffer me to vindicate Nature, which is the Common Parent of us all. Suffer me to be solicitous, for the honour of our holy profession, which is blemish'd by this inhumane murder. What offence had this unhappy captain given, that deserv'd so dire a punishment? Was it because he fought valiantly and perform'd wonders in defence of his country? This is nothing, but what becomes every honest man to do. And had our general been truly brave, he would have entertain'd his prisoner with a respect due to his merit. Who was a more inveterate enemy of the Mussulmans, than the renowned Ischenderberg, prince of Albania? Who more valiant or successful against the Ottoman armies? It is recorded of him that he never shun'd a battle, never fled from his enemies, never shrunk from perils, nor was ever wounded but once, in all his life. And yet he sustained a continual war, from two successive Osman Emperors, defeated seven Vizirs with their forces ; took all their ammunition and baggage and, in several combats, slew with his own hands above two thousand Mahometans. Our

---

[4] Stjepan Sorić was taken prisoner and executed in 1648, see *Историја Народа Југославије*, vol. II, Beograd, 1960, p. 521.

fathers did not basely revenge themselves for all this, but cherish'd a veneration for this heroick enemy and honour'd the very dust of such an extraordinary person. For, after his death, having conquer'd Albania, they sought out his tomb, where they performed their devotions, as the sepulcher of a prophet... Surely our general would blush, at an exemple of so great vertue".

Obviously, Titus of Moldavia was a humanist who wished that force in interstate relations, intolerance among people and empires in the life of the continent might disappear. His appreciations on the German empire are unequivocal (vol. VII, letter XVI) : "considering the diversity of interests carried on by the Electoral Princes, their mutual feuds and dissentions, domestick animosities and foreign engagements, both on religious and politick accounts, 'tis a miracle that this tottering Empire stands so long and does not fall to ruin; especially being environ'd, and almost continually assaulted by three potent enemies : the King of Sueden, the King of France and our Invincible Monarch. Not to mention the frequent incursions of the Moscovites and Tartars; the revolts of the Hungarians, Transylvanians, Bosnians, Croats and other nations which are counted members of the German Empire. But he abounds in men and money, with all other necessaries to support his wars..." In exchange, Titus sympathizes with "Prince Ragotski" and in a letter to the Kaimacham (vol. III, letter LII) in 1645 he speaks highly of the prince's decision to attack the Imperial forces : "This said here that a chiaus was arrived in the Transylvanian Camp, expresly forbidding Ragotski to enter into the Hereditary Provinces of the Emperor. But that he trusting to the strength of his army (which consists of five and twenty thousand Germans, Transylvanians, Hungarians and Walachians) was resolved to pursue his first resolution". It is at that time that George Rákóczi I became the ally of Matei Basarab and Vasile Lupu, achieving, thus, a close cooperation among the three Romanian principalities. On May 5, 1644, the army led by John Kemény, supported by Wallachian and Moldavian troups, defeated imperial forces at Drégelypalánk. Titus' letter was sent at the time when the Linz peace was concluded, on August 29, 1645, bringing an end to the hostilities between Transylvania and the Habsburg Empire[5].

Yet, our "Moldavian" is little acquainted with the history of his "native country". When describing Constantinople (vol. VII, letter XVIII), he mentions "the Castle of the Seven Towers... turn'd into

---

[5] See Ştefan Pascu & P. P. Panaitescu, *Poziţia internaţională a ţărilor române* (The international situation of the Romanian Principalities) in *Istoria României* (History of Romania), vol. III, Bucharest, Ed. Academiei, 1965, pp. 163–178.

a prison for kings and princes taken captives by the True Faithful, as also for rebellious bassa's and other persons of quality. Here Coresqui, Voyvod of Moldavia, was shut up in the year 1617 of the Christian Era. And in the year 1622 of the same date, the rebellious Janizaries imprisoned their sovereign lord, Sultan Osman, whom afterwards they strangl'd in the place"[6]. The author refers to the attempts made by Elisabeta, Ieremia Movilă's wife, to keep Moldavia's throne for her son Bogdan, with the help of Polish troops led by her son-in-law, Samuel Korecki. Defeated in August 1616 at Drăcşani, in the Hîrlău district, by Ottoman armies, Korecki was sent to Constantinople as a prisoner and "was released from prison with much expense", as Miron Costin puts it[7]. Neither in linguistic problems does Titus feel at ease. His classification of European languages is poorer and more unprecise than Dante's : "As to what thou requirest of me, concerning the various languages of Europe, I will inform thee the best I can, according to the observations I have made and the intelligence I have receiv'd from men of letters and from books, which are the pictures of learned souls, mirrors wherein they may behold their own perfections, whilst they are on earth, and after their departure to the invisibles other men may see the interiour beauties of their mind represented to the life. For words are the perfect sculpture of the intellect... The Roman or Latin tongue appears like an old antiquated mother thrust out of doors by her four ungrateful daughters : Italian, French, Spanish and Portugueze. These are her natural offsprings, begot during the Roman conquests in the west, and degenerating after that empire was in its decline... The only pure maternal languages now current among the common people in any part of Europe are the Teutonick, Sclavonick and British. The first is spoken in Germany to perfection, but corruptly in Suedeland, Denmark and the United Provinces. The second is common to the Hungarians, Moldavians, Poles, Rushians and many other nations. The last is confin'd to the Welsh, a people inhabiting a corner of Great Britain, driven thither by the victorious Syxons their conquerors, above a thousand years ago. As for the rest, they are only mix'd dialects and so not worth taking notice of..."

References to the South-East of Europe are found in many passages of this work which deals more especially with the policy of great

---

[6] « C'est le premier exemple de déposition et d'exécution d'un sultan : ce ne sera pas le dernier, car les Janissaires prennent définitivement conscience de leur puissance et, véritable Etat dans l'Etat, vont désormais imposer leur volonté aux souverains, sauf pendant les périodes où un grand-vizir „à poigne" saura les réduire et les cantonner dans leur seul rôle militaire » — Robert Mantran, *Histoire de la Turquie*, Paris, PUF, 1961, p. 67.

[7] Cf. Miron Costin, *Opere* (Works), Bucharest, 1958, p. 64.

Western states. Yet, it is not their only presence, sometimes amidst doubtful information, which is worth being noted but the ideological context in which they are included. In this respect, Titus of Moldavia went even further than Rica and d'Uzbek, by means of whose irony Montesquieu helped his countrymen see themselves, get detached from their own civilization and thus revise their principles[9]. Our observer goes even further when he depicts the evils that haunted the great states: "The sword of Justice itself, or at least, that which ought to be so, serves to divide the spoils of the poor, the widow and the orphan. In court and camp all offices are bought and sold, without regard to merit or the publick good. He that bids highest, is first prefer'd; and the best-money'd chapman is the most meritorious candidate" (vol. II, letter LXXI). Such "wickedness" was set into bold relief thanks, first, to the generous humanism of the author, grounded on the deep belief in the capacity of man's intelligence and sensitiveness to go beyond fictitious boundaries and barriers. From this point of view, the letters found at the end of the 17th century in a Paris hotel room told their readers "words that were the perfect sculpture of the intellect".

---

[9] See Jean Starobinski, *Montesquieu par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1967, p. 62. For the literary production to which this work belongs see also Marie-Louise Dufrenoy, *L'Orient romanesque en France, 1704—1789*, Montréal, Editions Beauchemin, 1946, vol. I, pp. 155—159.

LES RELATIONS ROUMANO-GRECQUES DURANT LA PÉRIODE 1866—1879

CONSTANTIN N. VELICHI

Au moment de sa création, l'Etat indépendant grec n'englobait pas dans ses frontières tous les territoires habités par les Grecs. Par conséquent, la lutte continuait, pour la libération de leurs frères de Thessalie, de l'Epire, de la Crète, etc. — lutte soutenue non seulement par le gouvernement grec, mais par les Grecs de la Diaspora aussi. Les Principautés Roumaines (la Valachie et la Moldavie) abritaient bon nombre de ces émigrés, qui tenaient un rôle important dans le commerce de ces pays, notamment dans celui des ports danubiens, Braïla et Galatzi en tout premier lieu. D'autres, moins privilégiés, gagnaient leur vie comme dockers dans ces mêmes ports. Et enfin, il faut compter aussi avec les nombreux fermiers grecs vivant sur les terres valaques et moldaves. Toute une série d'agences consulaires ont été fondées afin de veiller sur les intérêts de ces ressortissants grecs; la première en date est le consulat général grec de Jassy, fondé en 1835, et la dernière, le vice-consulat, d'Alexandria, fondé en 1876. Des représentants de différents rangs, en commençant avec les prévôts et les agents consulaires et jusqu'aux vice-consuls, consuls et consuls généraux, résidaient à Galatzi, Focşani, Bîrlad, Fălciu, Bacău, Roman, Tecuci, Fălticeni, Vaslui, etc., ainsi qu'à Bucarest, Braïla, Ploieşti, Craïova, Giurgiu, Buzău, Calafat, Călăraşi, Olteniţa, Rîmnicu Sărat, Turnu Severin, etc.[1] Ce grand nombre d'agents consulaires atteste, d'une part, l'importance du nombre des Grecs ayant trouvé asile dans les Pays Roumains et, d'autre part, la liberté économique, politique et culturelle dont ils jouissaient. Beaucoup d'entre eux étaient

[1] Voir à ce sujet : Constantin N. Velichi, *Înfiinţarea reprezentanţei diplomatice a României la Atena*, dans le recueil *Reprezentanţele diplomatice ale României*, I, Bucarest, 1967, pp. 325—339.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., *VIII*, *3*, P. 525—548, BUCAREST, 1970

arrivés à une position économique qui leur permettait d'aider pécunièrement le mouvement de libération et d'apporter une contribution substantielle aux fondations culturelles de leur pays. Les autres, artisans et ouvriers, dont la situation plus modeste interdisait ces largesses, fournissaient les rangs des bataillons de volontaires créés en Valachie et Moldavie, qui allaient combattre aux côtés des Roumains, des Serbes, des Bulgares dans les guerres qui ont dressé l'une contre l'autre, à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], la Russie et la Sublime Porte[2].

Après la fondation de l'Etat grec indépendant, les émigrants balkaniques — bulgares, serbes et grecs — ont commencé leurs premières activités indépendantes ; il s'agit des tentatives faites à Braïla durant les années 1841—1842 de créer des troupes armées plus nombreuses, qui se proposaient de traverser le Danube pour y déclencher un soulèvement général contre l'Empire ottoman[3]. Enfin, toujours aux côtés des volontaires roumains et balkaniques, les émigrants grecs ont combattu dans les rangs de l'armée russe pendant la guerre de Crimée[4].

Attachés à leur seconde patrie, qui leur avait assuré une vie, dans certains cas, plus facile que dans leur propre pays, ces émigrants ont prouvé leur gratitude quand la Roumanie eut à traverser des moments difficiles. Un de ces moments fut celui qui suivi à l'abdication du prince Alexandru Ioan Cuza : la Porte concentra des troupes sur la ligne du Danube et le pays se trouva sous la menace d'une intervention militaire. Les troupes roumaines prirent position sur l'Argeş. Les émigrants balkaniques, bulgares et grecs entre autres, s'enrôlèrent pour combattre aux côtés des Roumains. Le corps des volontaires grecs de Braïla demanda de combattre sous le drapeau hellénique, afin de mieux souligner leur contribution à la cause commune. De son côté, le comité secret roumain qui traitait avec certains chefs de l'émigration bulgare en Roumanie, en 1866, les bases d'une Coalition Sacrée roumano-bulgare, prévoyait une alliance balkanique pour la délivrance des peuples de cette partie

---

[2] *Istoria Româniel*, vol. III, Bucarest, 1964, pp. 479—483 ; Al. Vianu, *Note privitoare la participarea voluntarilor români la războiul ruso-austro-turc (1787—1792)*, dans « Analele româno-sovietice », X, Bucarest, 1956, n° 3, pp. 103—111 ; Constantin N. Velichi, *Activitatea politică a emigrației bulgare din Țara Românească în primele două decenii ale secolului al XIX-lea*, « Analele Universității din București — Istorie », XII, Bucarest, 1963, n° 26, pp. 40 et suiv. ; Emil Vîrtosu, *Despre corpul de voluntari eleni creat la București în 1807*, « Studii și materiale de istorie medie », V, Bucarest, 1962, pp. 529—582 ; St. Romanski, *Георги Мамарчев и доброволческата му команда от 1828—1829г.*, *Списание на Б. А. Н.*, XXII, Sofia, 1921 pp. 175—207

[3] Constantin N. Velichi, *Браилските бунтове (1841—1843)*, Sofia, 1968.

[4] Archives de l'Etat, Bucarest, Ministerul afacerilor interne, Divizia rural comunală, Direcția sanitară, Dos. 512/1853 ; Arch. Et. Buc., Ministerul de război, Moldova, Dos. 560/1854, chez N. Ciachir, *România în sud-estul Europei*, Bucarest, 1958, pp. 48, 50.

de l'Europe de sous la domination ottomane et il comptait aussi entre ces peuples les Grecs Epirotes[5].

En 1866, quand le mouvement crétois, né quatre ans auparavant, prit les proportions d'un véritable soulèvement, l'opinion publique roumaine manifesta ouvertement sa sympathie pour les rebelles. Mettant au profit cet état d'esprit, le prince Ypsilanti arriva à Bucarest, dans le but d'organiser une collecte en faveur des Crétois. A cet effet, il lança même un appel[6]. C'était là le but avoué de son voyage, mais en réalité sa mission visait la conclusion d'une alliance antiottomane.

Si au commencement de l'année 1866 le gouvernement roumain se montrait enclin à favoriser cette sorte d'entreprises, un changement devait intervenir vers la fin de l'été, lorsque le gouvernement de Ion Ghica amorça des tratatives avec la Porte, afin de l'amener à reconnaître l'avènement du prince Charles. A ce moment, le gouvernement roumain ne pouvait que s'abstenir de toute manifestation hostile vis-à-vis de la Porte. Toute une série de problèmes internes réclamant une prompte solution s'ajoutaient à cette conjoncture, empêchant le gouvernement roumain de se manifester en ce sens. C'est pourquoi le ministre roumain des affaires étrangères, Petre Mavrogheni, répondait à une lettre de Mélas, le président du Comité grec pour le secours des Crétois, comme suit : « Je ne puis encore vous offrir le concours d'une action commune : c'est là l'œuvre du temps »[7]. En effet, le sultan ne devait signer le firman par lequel il reconnaissait le prince Charles qu'en octobre.

La situation allait changer encore le 1/13 mars 1867. Le cabinet de Ion Ghica céda la place au cabinet libéral de C. A. Creţulescu, où le rôle principal était tenu par Ion Brătianu [8]. L'opinion publique roumaine était tenue au courant par la presse, qui reproduisait tous les commentaires et les échos favorables à la Grèce publiés par les journaux anglais, français, russes, etc., en y ajoutant ses propres commentaires. Déjà avant la chute du cabinet Ion Ghica, le 27 janvier, le journal « Românul » publiait les dernières nouvelles des luttes menées en Crète, en affirmant : « Quand une nation sait tenir les armes et les manier virilement, si petite qu'elle soit, elle a le droit de poser les conditions de la paix ou de la guerre et les grandes puissances sont obligées d'en tenir compte ». Le même journal ajoutait le 16 février : « Et alors que les Candiotes combattent, que les autres Crétois sujets de la Turquie sont en train de se rebeller, que les Grecs et les Serbes se préparent pour la guerre, que la Russie concentre

[5] Constantin N. Velichi, *Relaţiile româno-turce în perioada februarie-iulie 1866, înfiinţarea Comitetului Central Secret Bulgar de la Bucureşti şi legăturile acestuia cu guvernul român*, « Studii », XVI, Bucarest, 1963, nº 4, p. 862.

[6] Voir l'Appel aux Archives de l'Etat, Bucarest, Casa regală, Dos. 58/1866, f. 92—93.

[7] S. Th. Lascaris, *La politique extérieure de la Grèce avant et après le Congrès de Berlin (1875—1881)*, Paris, 1924, p. 33.

[8] *Istoria României*, IV, Bucarest, p. 540.

ses regards ainsi que ses armées sur nos frontières, nous, qu'est-ce que nous faisons? » Enfin, le 24 février le journal « Românul » publia l'émouvante réponse donnée par Victor Hugo le 17 février au deuxième appel lancé par les Crétois. L'appel fut publié aussi par les gazettes « Reforma »[9], « Luptătorul », etc. Pour ne point mentionner les commentaires favorables des autres journaux, les odes et les poèmes exaltant la bravoure des rebelles crétois ou défendant la cause du peuple grec. Par exemple, le 7 mars « Reforma » publiait un sonnet dédié à la Grèce, « Românul » — le 12 avril — dans une poésie intitulée « La Grèce », écrite par G. G. Meitani, proclamait les droits du peuple grec à la liberté. Toujours dans les pages de « Românul » on pouvait lire l'appel des dames grecques d'Athènes adressé à leurs sœurs roumaines pour donner leur aide aux réfugiés crétois [10]. Dans ce climat, dominé par le désir de la Roumanie d'évincer complètement la suzeraineté ottomane, les chances de succès de la mission du prince Ypsilanti s'expliquent aisément.

Ce moment, le printemps de 1867, coïncide avec d'autres conjonctures propices. C'est l'époque où le prince Michel de Serbie, qui jouissait de la confiance de la Russie, était entré en pourparlers avec les Bulgares. On connaît les deux assemblées convoquées à Bucarest par l'organisation conservatrice de l'émigration Bulgare en Roumanie, la « Dobrodetelna Drujina » (Société de bienfaisance), comme on connaît l'échange de lettres avec Garašanin, ainsi que la création de la deuxième légion bulgare de Belgrade—faits qui se rattachent tous aux visées politiques du prince Michel [11].

En même temps, le prince menait des tratatives avec la Grèce aussi — bien entendu des tratatives secrètes. Michel Obrenovitch considérait qu'une alliance balkanique générale, pour être utile à la Serbie, devait être précédée par des traités bilatéraux, conclus séparément avec chaque pays. Du reste, le roi Georges de Grèce penchait pour la même procédure. Le fait est que la Grèce tâchait de conserver les meilleures relations possibles avec la Serbie, la Roumanie et le Monténégro. Ce fut donc le roi de Grèce qui prit l'initiative, en décernant au prince Charles de Roumanie, en janvier 1867, le Grand cordon de l'Ordre du Sauveur [12]. A cette fin, le roi Georges envoya au courant du même mois à Bucarest son émissaire, Antonopoulos, avec la mission de faire au prince Charles ses premières propositions en vue d'une action commune et immédiate contre la Porte — ce qui se réalisa d'ailleurs. En dehors de la réponse que Charles fit à Athènes, par l'intermédiaire de Ion Bălăceanu [13], le prince sonda également à ce sujet le prince

---

[9] Dans son numéro du 2 mars 1867.
[10] « Românul » du 23 mars 1867.
[11] *История на България*, I, II[e] éd., Sofia, 1961, pp. 411—415.
[12] Arch. Et. Buc., Casa regală. Dos. 25/1867, f. 1—2.
[13] S. Theodor Lascaris, *op. cit.*, p. 33.

Nicolas de Monténégro, en donnant l'ordre à son agent diplomatique de Belgrade, I. A. Cantacuzino, de se rendre à Cetinje [14].

Pour se rendre à Paris, où il représentait la Roumanie, Ion Bălăceanu, au lieu de choisir la route habituelle, via Vienne, fixa un itinéraire passant par Varna, Pirée, Marseille, ce qui lui permettait de contacter le gouvernement et le roi de Grèce. Une fois arrivé à Athènes, il eut une première entrevue avec Tricoupis. Ainsi qu'il l'apprenait à son souverain dans une lettre confidentielle du 9 février 1867, Ion Bălăceanu fut entièrement satisfait des résultats de son entretien. Après quelques considérations d'ordre général, Tricoupis avait exprimé son vif désir de voir s'établir entre la Grèce et la Roumanie une communauté de vues et d'action, que les événements du printemps allaient rendre urgente. Tricoupis ajouta qu'Antonopoulos, lors de sa visite à Bucarest, avait reçu des instructions en ce sens. A son tour, Bălăceanu exprima le point de vue de la Roumanie. La chute plus ou moins prochaine mais inévitable de la puissance ottomane entraînerait l'intervention armée des grandes puissances si les peuples chrétiens des Balkans (les seuls directement intéressés dans le développement de la question orientale) la hâtaient imprudemment, c'est-à-dire avant de se trouver en mesure de résoudre la crise par leurs propres moyens. La Roumanie ne se sentait pas encore suffisamment préparée à cet égard et elle pensait que ni ses voisins (les Serbes et les Bulgares) ne l'étaient. Bien entendu que dans l'attente d'un moment opportun pour agir, un accord préalable était nécessaire afin d'éviter toute surprise. Parlant de sa mission, Bălăceanu montre qu'il était chargé de proposer au lieu de cette action commune et immédiate, considérée aussi inopportune que dangereuse, une entente portant sur l'avenir. La réponse de Tricoupis fut que le roi, autant que lui même en sa qualité de ministre des affaires étrangères étaient du même avis, car ni la Grèce n'était pas encore préparée et que les soulèvements de Crète l'avaient prise par surprise, en lui faisant vite épuiser ses ressources. C'est pourquoi le gouvernement grec allait faire de son mieux pour arrêter toute insurrection du même genre en Thessalie et en Epire.

A la fin de l'entretien, Bălăceanu a communiqué au ministre grec qu'il était le porteur d'une lettre adressée au roi, en le priant de lui faciliter une audience. Le lendemain, Tricoupis, en le recevant de nouveau, lui confia que le roi « surveillé par une diplomatie jalouse ou malveillante » a décidé de prendre connaissance de cette lettre en grand secret, par son

---

[14] Les « Mémoires du roi Charles I^{er} », Bucarest (s.a.), vol. III, p. 24. Traian Ionescu-Nișcov, *La politique des alliances en tant qu'expression de la lutte des peuples balkaniques pour l'indépendance et la formation des Etats nationaux durant la septième décennie du XIX^e siècle*, v. *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, IV, Sofia, 1969, p. 431.

entremise. Quant à la personne du diplomate roumain, le souverain ne le recevra pas en tant qu'envoyé de la Roumanie, mais comme « un voyageur de distinction chargé de le complimenter au nom de son cousin et bon ami le prince de Roumanie ».

Devant le roi Georges, Ion Bălăceanu, répéta son exposé. Il eut la satisfaction de constater que le souverain partageait entièrement le point de vue de la Roumanie. D'autre part, le roi parla au diplomate roumain de son regret de ne pouvoir entreprendre une tournée en France pour essayer de gagner à sa cause Napoléon III. Sur la réplique de Bălăceanu que lui-même devait présenter à l'empereur une lettre du prince Charles, le roi Georges le pria de reproduire au profit du souverain français l'entretien qu'il venait d'avoir tous les deux.

Il y avait, toutefois, une certaine différence entre la position de la Grèce et celle de la Roumanie. Bălăceanu l'avait saisie : dans sa lettre au prince Charles il lui communiquait que le roi Georges avait répété plusieurs fois la même phrase : « Notre position est *presque* la même et les intérêts de nos peuples coïncident »[15]. C'est ce qui explique pourquoi les pourparlers liés à la conclusion d'une éventuelle alliance plus ample entre la Grèce, la Serbie, le Monténégro et la Roumanie, de même que ceux envisageant une alliance bilatérale, roumano-grecque, n'aboutirent pas en fin de compte. Par contre, on est arrivé à la conclusion des traités serbo-grec [16] et serbo-roumain.

Les tratatives concernant ce projet plus vaste ont été ajournées jusqu'à la signature des traités bilatéraux susmentionnés. Ensuite, le roi Georges décida de renoncer à cette voie. En désaccord avec son gouvernement, le cabinet Comoundouros, qui a fini par démissionner (remplacé, en janvier 1868, par le cabinet Voulgaris), le roi estima qu'il valait mieux pour la Grèce d'en appeler aux grandes puissances pour la solution de ses problèmes de politique extérieure. Il s'agit de la conférence de Paris de 1869, où, la Grèce n'étant pas représentée, il a été décidé de laisser au Sultan l'île de Crète, en tant que province privilégiée [17].

Nous pensons que le projet de traité quadriparti (v. annexe 1), conservé aux Archives Roumaines, a été rédigé en Grèce, sur le modèle du projet de traité quadriparti établi en 1861 par Garašanin et Renieris à Constantinople et présenté au prince Charles par Antonopoulos en janvier 1867 ou, plutôt, par le prince Michel de Serbie, à l'occasion de sa visite à Bucarest durant l'été de 1867. La présence d'un texte reproduisant

---

[15] Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 41/1866, f. 46–57^{v}.

[16] V. son texte chez S. Th. Lascaris, *La première alliance entre la Grèce et la Serbie*, « Le Monde Slave », Paris, 1926, nº 9, et chez Gr. Jakšić et V. Vučković, *Спольна политика Србие за владе кн. Михаила*, Belgrade, 1963, p. 510.

[17] N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1964, p. 70.

le projet d'un traité quadriparti dans les archives de la maison royale datées de l'an 1867 se rattache, peut être, aux pourparlers roumano-grecs, mais surtout à ceux ayant précédé la signature du traité serbo-roumain en 1868. En effet, le texte de ce projet a servi de base au traité serbo-roumain. Le même dossier comporte une copie d'après ce projet, où l'on relève les modifications exprimant le point de vue roumain. Il s'agit en réalité du brouillon d'après lequel fut rédigé le traité de 1868 entre la Roumanie et la Serbie [18]. Nous donnons ici en annexe le texte du projet quadriparti, encore inédit jusqu'à présent [19]. On pourra constater de cette manière qu'il représente la copie fidèle de celui rédigé en 1861 [20].

La Conférence réunie à Paris au début de l'année 1869 (janvier-février) ne donnant point satisfaction à la Grèce, celle-ci essaya d'obtenir par des tratatives directes avec la Porte ce qu'elle n'avait pu obtenir par l'intermédiaire des grandes puissances. Comme, après les premières approches, les pourparlers s'avérèrent longs et infructueux, la Grèce esquissa un nouvel essai de conclure une alliance avec la Roumanie. L'envoyé du roi Georges et le porteur de sa lettre datée du 27 mars/8 avril 1869 fut le même prince Ypsilanti. Celui-ci arriva à Bucarest le 5/17 mai [21]. Le prince Charles l'ayant reçu, Ypsilanti dans son rapport à Athènes annonce que le souverain roumain était d'avis qu'après la douloureuse tentative crétoise, la Grèce et la Roumanie devaient éviter tout ce qui aurait pu créer une tension dans leurs rapports avec la Porte. En même temps, les deux pays devaient organiser leurs armées, les équiper, même au risque d'irriter les grandes puissances, et prendre des mesures en vue d'une future action commune. Le prince Charles demanda à Ypsilanti de mettre par écrit les principes qui, selon la pensée du roi Georges, étaient les plus propres à servir de base à cette entente. Le 10/20 mai 1869, Ypsilanti présenta au prince roumain ses propositions, qui étaient les suivantes :

« Une entente entre Sa Majesté et Son Altesse devant avoir pour but de Les garantir pour le présent de toute action intempestive et isolée et de régler pour l'avenir les conditions à une action commune entre Elles, en vue de l'indépendance complète de la Roumanie et des provinces grecques de la Turquie doit stipuler :

---

[18] Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 64/1867, f. 1—2 (le Projet de traité quadriparti); f. 3—4v : le même projet écrit sur deux colonnes, la seconde avec les corrections opérées.Le texte ainsi corrigé n'est que le brouillon du traité serbo-roumain de 1868. V. aussi, N. Ciachir et C. Bușe, *Cu privire la tratatul de alianță româno-serb din 1868*, « Revista Arhivelor », IX, 1966, n° 1, p. 194.

[19] A en juger d'après son mode de rédaction et notamment d'après son commencement, celui-ci est fort similaire au traité serbo-grec de 1867, à celui serbo-roumain de 1868, à celui serbo-monténégrin de 1866. V. les textes chez Gr. Jakšić et Vučković, *op. cit.*, pp. 486, 510—521, et chez N. Ciachir et C. Bușe, *op. cit.*, pp. 203—204.

[20] Le texte chez Jakšić et Vučković, *op. cit.*, pp. 477—478, et aussi p. 76.

[21] Michel Lhéritier, *L'histoire diplomatique de la Grèce*, III, Paris, 1925, p. 317.

1. L'obligation pour les deux Hautes parties contractantes de n'entreprendre aucune action hostile contre la Sublime Porte qui ne soit commune entre Elles.

2. L'engagement de s'entendre six mois à l'avance sur le moment et le mode de cette action commune.

3. La fixation exacte des forces militaires que chacune des Hautes parties contractantes apportera dans cette action commune.

4. Le mode de combiner par la suite Leurs opérations militaires.

5. La nature de concours que les Hautes parties contractantes chercheront à obtenir en Bulgarie au moment d'agir.

6. Le secret le plus absolu sur l'établissement et les conditions de Leur entente »[22].

Ensuite, Ypsilanti présenta au prince Charles un texte plus détaillé, c'est-à-dire celui d'un projet de traité. Ce projet, dans la rédaction d'Ypsilanti, n'existe pas dans les archives roumaines, mais il existe peut-être dans les archives grecques. Il a dû subir certaines modifications par suite des pourparlers qui ont suivi. Au dire d'Ypsilanti, le prince Charles aura modifié ou rédigé à nouveau le préambule, ainsi que les points 1, 2, 3, 5 — retenant par contre sans aucun changement les points 4, 6, 7, 8, et 9 du projet grec. Ce nouveau projet, que Charles s'était déclaré prêt à signer par l'intermédiaire d'un plénipotentiaire, Ypsilanti l'a copié, en l'introduisant dans un rapport envoyé sur le champ à son souverain. Avant de l'expédier à Athènes, il l'a montré au prince roumain afin qu'aucun doute ne subsiste quant à la fidélité du texte. Nous publions ici cette nouvelle forme [23], qui jette un jour plus précis sur les intentions de la politique extérieure roumaine et sur l'attitude de la Roumanie en ce qui concerne les propositions du roi grec.

En général, la Roumanie considérait qu'une intervention armée isolée ou prématurée était loin de constituer un pas en avant dans la voie de la solution des doléances nationales des peuples balkaniques. Tout au contraire, celle-ci pouvait entraîner des conséquences d'une gravité incalculable. La conviction de la Roumanie était que l'Empire ottoman ne pourrait résister encore longtemps. Les peuples balkaniques devaient donc se préparer sérieusement tout en attendant que par la force des choses la solution de la question orientale devienne une nécessité pour l'Europe. Afin de préciser le but et les conditions de leur activité commune, la Roumanie et la Grèce se proposaient de conclure le présent traité qui devait favoriser, uniquement et exclusivement, la prospérité, le développement et le progrès des deux pays, conformément à leurs droits légitimes.

---

[22] Le prince Charles en ajouta encore un point : « Les parties contractantes s'engagent réciproquement à agir de concert avec le plus parfait désintéressement pour faire qu'en exécution de ce traité les arrangements qui doivent compléter les dispositions soient effectués de la manière la plus conforme qu'il sera possible au véritable esprit de ce traité ». Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 25/1867.

[23] V. le texte à l'annexe n° 5.

Aux termes de ce traité, la Roumanie s'engageait de n'entreprendre aucune action armée contre la Porte, en vue de recouvrir son indépendance, sans une entente préalable avec la Grèce, remontant au moins à deux mois auparavant. Au cas où on serait arrivé à un accord en ce sens, la Grèce était tenue d'intervenir et de déclarer la guerre dans les six semaines suivantes, tout au plus. Si, par suite d'une agression de la Porte contre la Grèce, celle-ci se trouverait dans l'obligation de commencer la guerre avant la Roumanie, le prince Charles se reconnaissait obligé d'entreprendre à son tour une action armée contre les Ottomans, dans l'intervalle de six semaines après le début des hostilités gréco-turques. Le projet parlait aussi des forces armées qui devraient être engagées dans cette guerre par chacun des deux pays (précision qui serait le résultat d'éventuels pourparlers). Enfin, dans le cas de l'ouverture des hostilités, les deux pays étaient tenus se mettre d'accord avec la Serbie aussi, fixant par une convention militaire les conditions générales de la guerre.

Le gouvernement grec considéra ce contre-projet comme extrêmement vague, pourtant sa lecture attentive autorise d'autres appréciations. Si on l'a considéré comme extrêmement vague, ce fut peut-être parce qu'il ne prévoyait aucune action militaire commune immédiate. Si certains hommes politiques de l'époque estimaient le moment venu, aujourd'hui on peut juger de la situation sous un jour plus réel. Ni la Grèce, ni la Roumanie, ni la Serbie ne pouvaient prétendre alors faire à elles seules (même en unissant leurs forces) la guerre à l'Empire ottoman. La conjoncture internationale, le jeu des attitudes et des oppositions des grandes puissances, le potentiel guerrier de la Porte — voilà autant de facteurs faits pour empêcher l'accomplissement de pareils idéaux. Les événements ultérieurs, des années 1876—1878, l'ont prouvé, du reste, assez. C'était donc en tenant compte de ces faits, ainsi que de sa conviction, que la question orientale ne pouvait plus durer longtemps sans qu'on lui donne une solution au moins partielle, que la Roumanie avait proposé un traité qui ne prévoyait pas d'action immédiate, ni d'autres clauses pratiquement irréalisables à l'époque.

Ypsilanti revint à Bucarest au début de décembre 1869. Au cours de l'audience qu'il lui accorda, le prince Charles le pria de poursuivre les discussions avec A. G. Golescu, ex-agent diplomatique de la Roumanie à Constantinople et maintenant ministre des finances. En réponse, Ypsilanti adressa une lettre au prince (le 25/6 décembre 1869), où il lui expliquait que le roi Georges ne lui avait point donné mandat de s'entretenir avec aucun des ministres roumains, ces pourparlers ayant un caractère intime. Les discussions avec certains ministres ne pouvaient viser les principes du traité, puisque ces principes étaient déjà admis, mais seulement la signature d'un texte définitif rédigé sur la base du contre-projet roumain

auquel le roi Georges avait apporté quelques amendements et précisions anodins. Ces petits amendements, Ypsilanti désirait les discuter personnellement avec le prince Charles. Le prince riposta à son tour par la lettre du 27 novembre /9 décembre, dans laquelle il affirmait que cette discussion avec A. G. Golescu « est d'autant plus nécessaire qu'il s'agit d'intérêts majeurs pour l'avenir de mon pays et je ne saurais, en Prince constitutionnel, engager cet avenir d'une manière irrévocable, sans qu'un de mes conseillers, qui jouit de ma pleine et entière confiance, ne connaisse, ne juge et n'apprécie les détails de l'entente que Vous m'avez proposée »[24]. Deux jours plus tard, Ypsilanti s'adressait de nouveau au prince, pour lui dire qu'il allait obtempérer et discuter le traité avec A. G. Golescu — tout en signifiant qu'il interprétait sa lettre comme un accord aux propositions du roi Georges.

Les pourparlers se sont poursuivis donc entre A. G. Golescu et le prince Ypsilanti. Si leur résultat négatif est connu, il convient de connaître aussi les motifs qui ont déterminé ce résultat négatif, tels qu'ils ont été exposés par A. G. Golescu [25]. Le ministre roumain montra au prince Ypsilanti qu'avant de passer à l'examen proprement dit du traité respectif, il fallait préciser si sa conclusion en ce moment était utile et opportune, conforme donc eux intérêts des deux pays. La cause pour laquelle la Grèce d'une part, la Roumanie de l'autre étaient prêtes à combattre était bien trop haute pour qu'elle soit compromise par des actions intempestives, inopportunes, mal préparées qui auraient compromis l'accomplissement des nobles idéaux nationaux. L'exemple de la Crète avait démontré que les efforts généreux de tout un peuple ne sauraient aboutir, à défaut de remplir ces exigences, qu'à des résultats absolument contraires à ceux souhaités. Qu'il convenait donc de tenir compte de l'attitude des grandes puissances européennes. Même si la chute de l'Empire ottoman apparaissait comme absolument certaine dans un proche avenir, il fallait à tout prix éviter les suspicions portant sur une éventuelle alliance entre la Grèce et la Roumanie, qui aurait été à l'origine de cette crise. D'autre part, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que, comme par le passé, les grandes puissances continueront d'accorder leur appui à la Porte.

La Roumanie savait fort bien ce qu'elle devait penser à cet égard : une année auparavant (en septembre 1868), elle avait échappé de justesse à une commission d'enquête, acceptée par la France [26] et l'Autriche-Hongrie sur la proposition de la Porte, qui devait constater si le cabinet de Bucarest avait eu quelques contingences avec les révolutionnaires bulgares. (Il s'agissait du groupe de 125 hommes réunis en Roumanie

[24] Ibidem, p. 13.
[25] V. l'annexe, doc. nº 5.
[26] *Istoria României*, IV, Bucarest, 1964, pp. 578 et suiv.

et qui traversèrent le Danube, en Bulgarie, au mois de juillet 1868). On avait même parlé en l'occurrence d'une concentration des troupes ottomanes sur le Danube et, en fin de compte, le cabinet roumain fut obligé de présenter sa démission.

Il est évident qu'au moment où la Porte, la France, l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie condamnaient la Roumanie, l'accusant d'activité antiottomane, au moment où la presse occidentale venait seulement de cesser ses attaques véhémentes contre le gouvernement roumain, celui-ci ne pouvait pas songer à un traité avec la Grèce ayant pour but une intervention armée immédiate. C'eût été une preuve relevant sa véritable attitude en ce qui concernait sa politique extérieure, qui était en réalité favorable à la lutte pour la liberté des peuples balkaniques, lutte intéressant la Roumanie aussi au plus haut degré. Le cabinet de Bucarest ne pouvait que nier de toutes ses forces une telle attitude, affichant sa parfaite neutralité, conforme aux engagements pris en 1866.

Ajoutons aussi que, si affaibli fût-il, l'Empire ottoman était bien encore à même d'infliger une défaite facile, par son potentiel guerrier, à toute intervention armée roumano-grecque, si celle-ci ne bénéficiait pas d'un fort appui extérieur. Comme depuis toujours c'était la Russie qui avait assumé le rôle de protéger les peuples chrétiens de l'Empire ottoman, seule sa franche participation à une alliance générale balkanique aurait pu, dans la conjoncture du moment, assurer le succès d'une intervention armée dont la Grèce et la Roumanie auraient pu éventuellement donner le signal. C'est pourquoi avant d'entreprendre des pourparlers bilatéraux, les pays balkaniques étaient tenus conclure chacun une alliance avec la Russie, en s'assurant de la sorte son aide. Un traité isolé entre la Grèce et la Roumanie ne pouvait avoir pour conséquence que l'irritation de l'Europe, sans aucun apport utile pour les pays en question. Toute action agressive contre la Porte était donc pour le moment interdite; il fallait patienter jusqu'à ce que les conditions susmentionnées se fussent transformées en réalités. Au surplus, le traité avec la Roumanie, tel qu'il avait été conçu par le roi Georges, de Grèce, comportait non seulement les moyens d'action, mais aussi les droits que chaque partie se réservait une fois atteint le but qu'elles s'étaient fixé.

Par conséquent, vu les problèmes complexes qu'il posait, l'examen de ce projet d'alliance ne pouvait qu'être ajourné. De même qu'en 1867, le seul traité possible était celui prévoyant des préparatifs en vue d'un avenir somme toute pas trop éloigné; mais, en tout cas, il ne pouvait être question d'interventions immédiates, telles que la Grèce les aurait désirées, vu les circonstances présidant à l'évolution du problème crétois.

Seulement six ans plus tard, les événements allaient donner raison au point de vue roumain qui soutenait que l'Empire ottoman était encore assez puissant, bien que l'heure décisive approchât pour lui. En effet, les soulèvements de 1875—1876 en Bosnie, Hertzégovine et Bulgarie, ainsi que la guerre serbo-turque ont rouvert la crise orientale.

Prévoyant ce moment, la Roumanie, qui s'était toujours montrée l'adepte des actions combinées, longuement préparées et déclenchées au moment opportun, se rendit compte de la nécessité des relations suivies avec la Grèce. Le fait s'était imposé d'autant plus nettement lors des diverses tratatives dont nous venons d'en donner le bref aperçu. Aussi, cette fois ce ne fut plus la Grèce, mais bien le gouvernement roumain qui prit l'initiative. Un premier essai a été celui de Vasile Boerescu, ministre des affaires étrangères, en 1873. Mais ce premier essai échoua parce que Simos, le ministre grec à Constantinople par l'intermédiaire duquel le gouvernement roumain fit ses propositions, venait justement d'abandonner les vieilles traditions de la politique extérieure grecque pour tenter un accord avec la Porte. Ni le deuxième essai n'eût un sort meilleur — il est daté du mois de novembre 1875, c'est-à-dire après que la crise orientale se fût déclenchée. Bien que cette fois la Grèce acceptât en principe les propositions faites par le gouvernement roumain, elle demanda un délai de trois mois, afin de ne point troubler certaines tratatives qu'elle menait au même moment avec la Porte. Ce délai une fois écoulé, c'est-à-dire le 12/24 janvier 1876, quand la conjoncture devint propice pour le côté grec, les changements intervenus dans l'organisation de notre ministère des affaires étrangères, combinés à des difficultés d'ordre financier, ont ajourné encore une fois la création de l'agence diplomatique roumaine d'Athènes. Une chance de réussite s'est dessinée en mai 1876, quand Mihail Kogălniceanu, partisan de cette idée, prit le portefeuille des affaires étrangères. Malheureusement, il ne devait pas le conserver longtemps : au début du mois d'août de la même année, le département allait changer de titulaire, avec la nommination de Nicolae Ionescu. Le nouveau ministre était pour la neutralité totale, aussi abandonna-t-il complètement l'idée de créer une agence diplomatique à Athènes, bien qu'absolument nécessaire en ce moment.

La conséquence directe de cet abandon fut que les deux pays intéressés reçurent toujours avec un certain retard et d'une manière incomplète les nouvelles aptes à éclairer leur politique extérieure. Ne possédant point d'office diplomatique à Athènes, la Roumanie ne put connaître en temps utile le stade des tratatives entre la Grèce et la Russie, relatives à l'entrée de la première dans la guerre de 1877—1878 [27]. De son côté,

[27] Constantin N. Velichi, dans *Reprezentanțele diplomatice ale României*, I, Bucarest, 1967, pp. 330—333.

la Grèce ne put régler ses entreprises sur celles de la Roumanie, ce qui l'empêcha de prendre une part active à cette guerre. Ce ne fut que par la suite, en 1879, que cette agence diplomatique fut, enfin, fondée et cet acte contribua largement à rendre plus étroites les relations économiques et à serrer les liens politiques entre les deux pays[28].

TEXTES

1. Le projet du Traité quadriparti (Grèce, Serbie, Roumanie et Monténégro) de 1866—1867.

Au nom de la Très Sainte et indivisible Trinité

Sa Majesté le Roi de Grèce, S.A.S. le Prince régnant de Roumanie, S.A.S. le Prince régnant de Serbie et S.A.S. le Prince régnant de Monténégro, mutuellement animés d'un désir également sincère de resserrer de plus en plus les liens d'amitié et de bonne harmonie qui ont toujours subsisté entre leurs pays respectifs, ont jugé que rien ne pourrait contribuer plus efficacement à ce but salutaire que la conclusion d'un traité d'alliance étroite et d'union intime comme la garantie la plus sûre de la prospérité de leurs pays.

En conséquence S.M. le Roi de Grèce a, à cet effet, nommé pour plénipotentiaire Monsieur...

S.A.S. le Prince de Roumanie M...

S.A.S. le Prince de Serbie M...

S.A.S. le Prince de Monténégro M...

Lesquels après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants.

Art. 1

Il y aura entre S.M. le Roi de Grèce, S.A.S. le Prince de Roumanie, S.A.S. le Prince de Serbie, S.A.S. le Prince de Monténégro et leurs héritiers et successeurs une parfaite et sincère intelligence, amitié et alliance, lesquelles dureront pour toujours et dans toutes les circonstances, et en conséquence de cette union intime les parties contractantes n'auront rien plus fortement à cœur que de sauvegarder les intérêts réciproques de leurs pays, de se traiter mutuellement avec toute sorte de bienveillance, aide et assistance possible, et d'écarter l'un de l'autre tout ce qui pourrait altérer cette union ou causer à leurs pays quelque dommage ou préjudice.

Art. 2

Les parties contractantes s'engagent réciproquement et chacune d'Elles envers les autres à agir de concert avec le plus parfait désintéressement pour faire qu'en exécution de ce traité les arrangements qui doivent en compléter les dispositions soient effectués de la manière la plus conforme qu'il sera possible au véritable esprit de ce traité.

Art. 3

Sa Majesté le Roi de Grèce, S.A.S. le Prince de Roumanie, S.A.S. le Prince de Serbie et S.A.S. le Prince de Monténégro déclarent qu'en contractant cette alliance leur unique et seule intention est de pourvoir à la sûreté et au bonheur de leurs pays, conformément à leurs anciens droits et aux principes de justice et d'équité.

---

[28] *Ibidem*, p. 334.

Art. 4

En conséquence de ce traité les Parties contractantes s'engagent, après l'échange des ratifications, à chercher et arrêter les meilleures conditions pour régler, faciliter et encourager les relations commerciales entre les habitants de leurs pays.

Art. 5

Le présent traité d'alliance sera ratifié par S.M. le Roi de Grèce et L.L. A.A. S.S. le Prince de Roumanie, le Prince de Serbie et le Prince de Monténégro dans le terme de ... et plus tôt si faire se peut.

En foi de quoi, nous soussignés en vertu de nos pleins pouvoirs avons signé le présent traité d'alliance et y avons apposé le sceau de nos gouvernements respectifs.

(Ratification) A ces causes et après avoir examiné ce traité d'alliance, nous l'avons agréé, confirmé et ratifié, ainsi que nous l'agréons, confirmons et ratifions par les présentes dans tous les articles, promettant sur notre parole et foi, pour nous et nos héritiers, de remplir inviolablement tout ce qui a été stipulé par le susdit traité et de n'y contrevenir en rien.

En foi de quoi nous avons signé cette ratification de notre propre main et y avons fait apposer le sceau de notre Etat.

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 64/1867, f. 1—2.

2. Ion Bălăceanu rapportant au prince Charles ses pourparlers d'Athènes avec le roi Georges et Tricoupis.

Athènes, le 9 Février 1867.

Monseigneur,

En arrivant à Athènes, je me suis rendu chez M. le Baron de Wagner, de la part de qui la lettre de Votre Altesse Sérénissime m'a valu un accueil excellent. Le Ministre de Prusse m'a parlé longuement et avec un esprit remarcable de la situation et des hommes de la Grèce. J'ai appris par la même occasion que S.A.R. le Prince Schleswig-Holstein n'était pas arrivé et ne viendrait probablement pas en Grèce. Privé de cette ressource pour parvenir jusqu'au Roi, j'ai prié le Baron de Wagner de me dire quel était celui des Ministres en qui S.M. avait le plus de confiance. Il me dit que c'était M. Tricoupis, Ministre des affaires étrangères et homme intelligent et discret. Je suis allé voir M. Tricoupis, dont j'ai eu bien d'être, dès notre première entrevue, extrêmement satisfait.

Après quelques considérations générales sur la position respective de nos deux pays, sur leurs aspirations semblables et leur intérêts identiques, M. le Ministre des affaires étrangères m'a exprimé son vif désir de voir s'établir entre la Grèce et la Roumanie une communauté de vues et d'action que les éventualités du printemps rendaient urgente. Il a ajouté que M. Antonopulo, que le Roi avait chargé de porter à Votre Altesse le grand cordon de l'ordre du Sauveur, avait reçu des instructions dans ce sens. J'ai répondu à M. Tricoupis que Votre Altesse, comme tous les esprits clairvoyants, ne se faisait pas d'illusions sur le sort réservé à la Turquie; que la chute, plus ou moins prochaine de cet empire amènerait inévitablement toute l'Europe en armes dans nos contrées, si les populations chrétiennes seules intéressées directement dans la question d'Orient hâtaient imprudemment la crise, avant d'être en mesure de la surmonter par leurs propres forces, et provoquaient par là l'intervention armée des Grandes Puissances; que la Roumanie n'était pas prête et que Votre Altesse

ne croyait pas que ses voisins et alliés naturels le fussent davantage, qu'en attendant le moment opportun une entente préalable sur les bases de la nouvelle organisation politique de l'Orient, était indispensable et qu'il fallait y songer, sous peine d'être pris au dépourvu et de ne pouvoir jamais plus devenir un système politique et militaire assez fort pour résister aux empiètements du dehors. Enfin, que j'avais pour mission de proposer au gouvernement du Roi, au lieu d'une action commune et immédiate — que Votre Altesse croyait dangereuse et inopportune — une entente en vue de l'Avenir. Pendant cette exposition de la politique de Votre Altesse, je suis sûr de n'avoir pas dit un mot qui pût être pris pour une promesse, ou un engagement précis. M. Tricoupis a accueilli mes paroles avec un vif sentiment de plaisir : il m'a assuré qu'il était heureux que les idées du souverain de la Roumanie répondissent si bien à celles du Roi et aux siennes propres ; qu'à son avis, c'était bien là la meilleure marche à suivre, la Grèce n'étant pas d'ailleurs mieux préparée que la Roumanie à affronter la crise ; que l'insurrection de Candie l'avait prise à l'improviste et épuisé complètement ses ressources ; que le Gouvernement Hellénique faisait tout son possible pour empêcher une pareille explosion en Thessalie et en Epire, qu'il espérait y parvenir — malgré un commencement d'insurrection — mais qu'il n'en avait pas la certitude.

En voyant la franchise et la bonne foi de cet homme d'Etat je ne lui ai pas laissé ignorer plus longtemps que j'étais porteur d'une lettre de votre Altesse pour le Roi et que je comptais sur son entremise pour obtenir une audience de Sa Majesté. M. Tricoupis me promit de prendre ses ordres à cet égard, et de me les apporter en personne. Le lendemain matin, il vint me dire que le Roi, « surveillé par une diplomatie jalouse ou malveillante », s'était arrêté au moyen suivant : Son Ministre des affaires étrangères me demanderait et lui remettrait, sur le champ, la lettre de Votre Altesse et Sa Majesté me recevrait le lendemain « comme un voyageur de distinction, chargé de la complimenter au nom de son cousin et bon ami le Prince de Roumanie ». Dans tous les cas l'existence et la remise de la lettre devaient rester un secret entre le Roi, son ministre et moi. Quoique je ne saisisse pas très bien l'utilité d'une procédure aussi mystérieuse, je m'y prêtai de la meilleure grâce en remettant la lettre de Votre Altesse au confident du Roi Georges.

Dans l'intervalle qui me séparait de l'audience royale, j'allai voir les Ministres de France et d'Angleterre et je retournai chez M. de Wagner. Je ne cacherai pas à Votre Altesse que le langage de ces diplomates n'est rien moins que symptomatique aux Hellènes : celui du Comte de Gobineau revêt même un caractère d'amertume et de violence qui m'a péniblement impressionné. A en croire ces messieurs, la Grèce, vouée aux efforts infructueux et aux aspirations ridicules, n'a plus qu'à se résigner à son impuissance et à s'ensevelir dans l'indifférence et le mépris de l'Europe. A leurs yeux, il n'y a pas eu d'insurrection crétoise et l'on ne s'est jamais battu dans l'île en question. Les Turcs y sont aussi puissants qu'aimés de la population, laquelle, par contre, exècre les volontaires hellènes et les livre au Pacha, toutes les fois qu'ils lui en tombent sous la main, etc., etc. Je n'ai pas besoin de faire ressortir le côté faux et exagéré de ces appréciations. La vérité n'est pas davantage dans les forfanteries de la presse grecque et des héros de café qui peuplent les rues d'Athènes. La vérité, je crois la voici : Il n'y a pas un grec qui ne fût prêt à combattre pour l'affranchissement de ses frères, et les sacrifices pécuniaires que ce peuple s'impose depuis le commencement de l'Agitation sont hors de toute proportion avec ses moyens. Le courage et le patriotisme ne manquent donc point aux Grecs ; que leur manque-t-il ? L'esprit d'organisation et de discipline et, surtout, le bon sens politique. Il est à remarquer, en effet, que les Grecs qui apportent dans leurs affaires commerciales un tact parfait et une grande clairvoyance, sont incapables d'envisager froidement et d'apprécier sainement une question qui touche à leur nationalité, j'ajouterai que sur toutes celles de leur organisation politique intérieure ils déraisonnent ! (Je parle des classes éclairées.) Le peuple grec, si bon, si laborieux et si foncièrement moral est victime des institutions perfectionnées et des Constitutions ultra progressistes que forgent

en son nom trois ou quatre cents hommes d'Etat en disponibilité, journalistes sans abonnés et fonctionnaires attendant leur tour. C'est pour l'amusement, le profit et la plus grande gloire de ces parasites de la démocratie que la Grèce voit, depuis 25 ans, ses finances gaspillées, son crédit anéanti, sa réputation ternie et ses routes infestées par le brigandage, qui lui même est devenu un instrument politique aux mains des partis ! La vérité est encore que, malgré l'insuccès des volontaires recrutés maladroitement en Italie et dans les bouges de Galata, l'insurrection candiote compte encore 3000 combattants intrépides sous les ordres de deux chefs héroïques (Corronéos et Zambrakaki) et que l'armée turque, qui a été, au commencement de la lutte, de 45.000 hommes, est déjà réduite à 15.000. Je ne m'explique l'unanimité des sarcasmes et des critiques dont le Corps diplomatique (à l'exception du Ministre de la Russie, que je n'ai pas eu l'honneur de voir) accable les Grecs que par quelques-uns de ces ridicules sociaux que leur attribue Edmond About, l'homme qui a mis ce dénigrement à la mode.

Au jour et à l'heure convenus, je me suis présenté à l'aide de camp du Roi qui m'a introduit chez Sa Majesté. J'ai trouvé Georges I^er^ seul; en me voyant entrer, il s'est avancé vers moi et m'a tendu la main; puis il m'a invité à m'asseoir. Le roi a commencé par me demander des nouvelles de Votre Altesse, dont il parle dans les termes d'une véritable amitié. Il était enchanté de la lettre et a bien voulu m'expliquer les précautions dont il avait dû s'entourer pour la recevoir : « La confiance que le Prince de Roumanie a en vous — m'a dit Sa Majesté — commande la mienne; je n'aurai donc point de secret pour vous; malheureusement, je suis forcé d'en avoir pour ceux qui m'entourent. Aujourd'hui mes ministres et mes serviteurs, il ne faut qu'un vote de la Chambre pour les faire passer dans les rangs de l'opposition, et alors, tout ce que je leur aurai confié ira défrayer les 500 journaux de mon royaume. Encore s'ils ne répétaient que ce que je leur dis, mais il y a les commentaires !... Aussi, le Ministre des affaires étrangères sait bien que vous m'avez apporté une lettre du Prince Charles — puisque c'est lui qui me l'a remise — mais il ignore absolument ce qu'elle contient ».

J'ai saisi un moment favorable pour mettre la conversation sur les affaircs d'Orient : j'ai exposé à Sa Majesté Hellénique les vues de Votre Altesse, avec des développements que je ne leur avais pas donnés dans mon entretien avec M. Tricoupis. J'ai particulièrement insisté sur la nécessité de réserver leur solution aux seules parties intéressécs, et sur les graves dangers d'une intervention étrangère, que nous provoquerions infailliblement en hâtant la fin du malade. J'ai exposé l'utilité d'une entente parfaite entre les chefs des trois grandes familles chrétiennes qui forment la Turquie d'Europe et j'ai passé en revue les points sur lesquels devait porter cette entente, que j'ai appelée « un pas gigantesque vers la Confédération d'Orient ». J'ai terminé en disant que Votre Altesse mettait à son concours et à celui de son peuple deux conditions : 1. L'exclusion de toute puissance étrangère de l'Alliance projetée, 2. La substitution d'une action régulière et gouvernementale au mouvement incohérent, fiévreux et précoce qui pousse aujourd'hui les populations chrétiennes de la Turquie à une catastrophe prochaine. Je n'ai pas eu de peine à démontrer à Sa Majesté que si l'on mettait à profit le peu d'années que la Turquie avait à vivre, on résoudrait la question d'Orient — qui peut mettre demain l'Europe en feu — sans coup férir. « Les musulmans les plus fanatiques — ai-je dit — renonceront à entreprendere une lutte dont ils reconnaîtront l'inutilité; ils y rcnonceront d'autant plus facilement qu'ils ne seront plus comme aujourd'hui — sous le coup d'une menace d'extermination ou de spoliation. Lorsque les Princes chrétiens confédérés feront savoir au Sultan qu'il ne peut plus être que le chcf spirituel dcs musulmans établis en Europe, et qu'ils pourront faire appuyer cette note identique par trois cent mille bayonettes, la terrible question d'Orient aura cessé d'cxister, en même temps que l'empire des Sultans, et la Confédération d'Orient sera fondée sans l'intervention des grandes puissances ». Le Roi m'a fait l'honneur de me répondre en ces termes : « Ce que je viens d'cntendre

me cause une grande et vive satisfaction : les idées du Prince de Roumanie, que je partage entièrement, me donneront plus de force pour résister à l'entraînement général. Vous devez vous être aperçu que les Grecs ont complètement perdu la raison, ils veulent déclarer la guerre à la Turquie, sans armée, sans finances, sans flotte et sans alliés. Crète, la Thessalie et l'Epire ne leur suffisent plus : je ne puis pas sortir de mon palais sans que des hommes et des femmes du peuple ne me crient : „à Constantinople ! ! !" Ma position est plus que difficile. Il y a des moments où elle cesse d'être tenable et où le point d'honneur seul m'empêche de quitter la Grèce. J'assiste de sang froid à ce déchaînement des passions populaires impuissantes par elles-même, mais auxquelles je dois donner satisfaction, sous peine d'en être la première victime. Pour le malheur de mon peuple, il n'a jamais rien obtenu que par des révolutions : une révolution lui a donné son premier roi ; une autre sa première constitution ; la dernière révolution lui a valu les îles Ioniennes. Les Grecs, qui ont cent fois plus d'imagination que de bon sens, se figurent très sérieusement qu'une quatrième révolution leur rapportera au moins Candie... et ils la feront si je n'obtiens pas diplomatiquement cette île. Je comptais faire un voyage en France et en Angleterre, j'en aurais profité pour intéresser l'Empereur Napoléon à ma situation ; mais dans les circonstances actuelles, cela ne m'est plus possible. Le corps diplomatique, sur qui je devrais pouvoir m'appuyer, ne contribue pas médiocrement à mes embarras. C'est à qui, des Ministres étrangers, se mêlera d'intrigues de parti et cherchera à pousser ses créatures. Il y en a surtout un que je ne voudrais pas toucher avec les pincettes ! Lié et complotant avec mes ennemis personnels, il n'y a pas d'infamie qu'il ne débite sur mon compte. Sans les grandes obligations que j'ai à son souverain il y a longtemps que j'aurais fait cesser ce scandale, en demandant officiellement son rappel ». Le Roi s'est également plaint de M. de Moustier, qui, lors de son passage par Athènes « avait dit » à Sa Majesté « des choses désagréables sur un ton peu poli ». Le Roi m'a demandé si je croyais que l'Empereur Napoléon favoriserait la formation d'une Confédération d'Orient et si oui, comment je m'expliquais l'attitude de Son Ministre des affaires étrangères si ouvertement hostile aux populations chrétiennes. Je répondis à Sa Majesté que sans avoir jamais parlé à l'Empereur de ce projet, j'étais persuadé qu'il s'y montrerait favorable par la seule raison que cela rentrait dans son programme (l'émancipation des nationalités) et qu'il était plus que douteux pour moi que la politique de M. de Moustier fût celle de Son maître. Sa Majesté m'a encore demandé si je verrais l'Empereur. Je lui ai dit qu'ayant à remettre à Sa Majesté une lettre de Votre Altesse, j'espérais être reçu en arrivant à Paris. « Hé bien, Monsieur, je vous autorise à répéter à l'Empereur toute notre conversation,... vous n'y voyez point d'inconvenient, n'est-ce pas ? » « Au contraire, Sire, je serais même d'avis que Votre Majesté ecrivît à Napoléon III, dont le cœur est aussi bon et grand, pour lui exposer sa position dans les termes où elle vient de le faire vis-à-vis de moi. » « Vous avez raison, aussi bien, l'Empereur m'a traité comme son fils, quand j'ai passé par Paris. Dans tous les cas, ne lui cachez rien. » Le Roi m'adressa encore quelques questions sur Votre Altesse, sur son train de vie, etc. « Dites au Prince d'avoir confiance en moi » est une phrase que Sa Majesté a répétée plusieurs fois. « Notre position est à peu près la même et les intérêts de nos peuples se confondent... Le Prince de Roumanie a en moi un ami sincère et un fidèle allié... Il est bien convenu, n'est-ce pas, qu'à part l'Empereur et Son Altesse, personne ne saura rien des choses que nous venons de nous dire ? » « J'en donne ma parole d'honneur à Votre Majesté. » Le Roi me congédia en me serrant de nouveau la main.

Dans mes fréquents entretiens avec M. Tricoupis, j'ai abordé et traité à fond la question du régime consulaire et des Capitulations que la Grèce devrait être la première à abroger en Roumanie. Votre Altesse pourra prendre connaissance de ces pourparlers par la dépêche que j'adresse, à ce sujet, à M. le Ministre des Affaires Etrangères...

3. Le roi Georges de Grèce s'adressant au prince Charles de Roumanie, au sujet de la mission du prince Ypsilanti.

Athènes le 27 mars/8 avril 1869
(Bucarest 6/18 mai 1869)

Altesse,

Les sentiments d'affection pour moi et de sympathie pour la Grèce que Vous aviez bien voulu témoigner à mon Consul Général, le Major Axcellas, en termes si chaleureux m'avaient inspiré le désir de Vous exprimer mes remerciements, et de Vous assurer que mes sentiments pour Votre Altesse n'étaient ni moins vifs, ni moins sincères. J'en ai été empêché par les circonstances si graves pour la Grèce et si douloureuses pour moi dans lesquelles je me suis trouvé depuis le mois de décembre dernier.

Amené par le mauvais vouloir de l'Europe à l'égard de la lutte héroïque de Candie devant l'alternative ou de laisser l'insurrection s'éteindre dans cette île sans résultat pratique pour elle ou d'engager contre la Turquie une guerre qui se présentait dans des conditions très désavantageuses pour la Grèce, je n'ai pas hésité d'accorder à la décision de la Conférence de Paris. Cette décision était grande, mais elle ne sera pas stérile, car elle doit avoir pour résultat de prouver aux nationalités chrétiennes de l'Orient que le Conseil Européen veut étouffer toute question partielle qui pourrait se produire en Turquie et que par conséquent ces nationalités ne pourront réaliser leurs aspirations respectives sans avoir préalablement acquis la force de les faire triompher par les armes. Je charge de cette lettre mon Ministre à Berlin et à Vienne, le Prince Ypsilanti, qui se rend à Bucarest pour ses affaires et qui jouit de mon *entière confiance*. Si vous voulez bien lui accorder aussi la Votre, nous pourrons par son intermédiaire échanger quelques-unes de nos pensées intimes.

J'aime à espérer que dans ce désir Vous verrez une marque de ma vive sympathie pour les destinées de la Roumanie, que Vous êtes appelé à diriger, comme la preuve de la bien sincère amitié que je Vous porte et avec laquelle je suis

de Votre Altesse
l'affectionné Cousin
Georges

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 25/1867, f. 3—4.

4. Le prince Ypsilanti s'adressant au prince Charles de Roumanie. Quelques propositions de principes en vue de la conclusion d'un traité entre la Grèce et la Roumanie.

Monseigneur,

En m'exprimant Son désir d'établir avec Sa Majesté le Roi une entente de fait, Votre Altesse m'a fait l'honneur de me demander de Lui mettre sur papier les conditions qui d'après la manière de voir de Sa Majesté pourraient le mieux servir de bases à cette entente.

Connaissant très exactement je crois les idées du Roi, je me suis empressé de tracer ces bases que j'ai l'honneur de soumettre ici à Votre Altesse à titre de confidence toute Personnelle.

Daignez, Monseigneur, agréer l'expression des sentiments les plus respectueux et dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être de

Votre Altesse
le très obéissant sérviteur
prince Ypsilanti

Bncarest, le 10/22 mai 1869.

Une entente entre Sa Majesté et Son Altesse devant avoir pour but de Les garantir pour le présent de toute action intempestíve et isolée et de régler pour l'avenir les conditions à une action commune entre Elles, en vue de l'indépendance complète de la Roumanie et des provinces grecques de la Turquie doit stipuler :

1. L'obligation pour les deux Hautes parties contractantes de n'entreprendre aucune action hostile contre la Sublime Porte qui ne soit commune entre Elles.
2. L'engagement de s'entendre six mois à l'avance sur le moment et le mode de cette action commune.
3. La fixation exacte des forces militaires que chacune des Hautes parties contractantes apportera dans cette action commune.
4. Le mode de combiner par la suite Leurs opérations militaires.
5. La nature du concours que les Hautes parties contractantes chercheront à obtenir en Bulgarie au moment d'agir.
6. Le secret le plus absolu sur l'établissement et les conditions de Leur entente.

Arch. Et. Buc., Dos. 25/1867, f. 5—6.

5. Le projet de traité entre la Roumanie et la Grèce (1869), suivi des notes d'A. Golescu, en vue de la discussion du projet avec le prince Ypsilanti.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie, prenant en considération les vœux unanimes des Nationalités chrétiennes de l'Orient et désirant éviter à ces Nationalités les maux incalculables d'une action isolée ou intempestive qui, tout en mettant en danger la paix européenne, n'avance en rien l'œuvre de leur complète émancipation, ont résolu de combiner leur action dans le but de maintenir la paix en Orient jusqu'à ce que la force des choses ait imposé à l'Europe la solution de la question orientale et de s'assurer pour le cas où, par des événements indépendants de leur volonté, le maintien de cette paix devenait impossible à la réalisation des vœux respectifs des provinces grecques de l'Orient et de la Roumanie. En conséquence, Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie se sont entendus pour préciser le but et les conditions de Leur action commune par un traité et sont à cet effet nommés pour Leur Plénipotentiaire, Sa Majesté le Roi des Hellènes..., Son Altesse le Prince de Roumanie..., lesquels ont arrêté les articles suivants.

Art.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie en contractant le présent traité ont pour unique but et exclusif de favoriser la prospérité, le dévéloppement et le progrès de Leurs pays conformément à leur droit légitime.

Art.

Son Altesse le Prince de Roumanie s'engage à n'entreprendre en vue de l'indépendance complète de Ses Etats aucune hostilité armée contre la Sublime Porte sans être tombé d'accord avec Sa Majesté le Roi des Hellènes sur le moment et le mode de faire au moins deux mois d'avance.

Art.

A la condition spécifiée dans l'article précédent de tomber préalablement d'accord avec Son Altesse le Prince de Roumanie sur le moment et le mode de l'action que Son Altesse pourrait entreprendre en vue de l'indépendance complète de Ses Etats, Sa Majesté le Roi des Hellènes s'engage si cette action aboutissait à des hostilités armées entre la Roumanie et la Turquie à déclarer et à commencer la guerre contre la Sublime Porte six semaines au plus tard après le commencement de ces hostilités.

Art.

Dans le cas où, à la suite d'une agression de la Sublime Porte contre la Grèce, Sa Majesté Hellénique se trouvait obligée de commencer avant la Roumanie la guerre contre la Turquie, Son Altesse Roumaine s'engage à proclamer l'indépendance complète de Ses Etats et à entrer en hostilité armée contre la Sublime Porte six semaines après que la guerre aura été ouverte entre la Grèce et la Turquie.

Art.

Pour les éventualités prévues dans les trois articles précédents, [si elles] venaient à se réaliser, les Hautes parties contractantes s'obligent à mettre en campagne, Sa Majesté le Roi des Hellènes... Son Altesse le Prince de Roumanie...

Art.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie conviennent qu'aussitôt après être tombés d'accord sur le mode et le moment d'entreprendre contre la Turquie l'action commune prévue dans les articles précédents, Elles combineront de concert avec Son Altesse le Prince de Serbie Leur opération stratégique et les conditions générales de la guerre par une convention militaire.

Art.

Sa Majesté le Roi des Hellènes et son Altesse le Prince de Roumanie s'engagent à garder tout à fait secret le présent traité.

Art.

Ce traité aura pleine vigueur aussitôt qu'il aura reçu les ratifications de Sa Majesté le Roi des Hellènes et Son Altesse le Prince de Roumanie.

Art.

Les ratifications seront échangées à Bucarest dans un délai de six semaines au plus tard.

En foi de quoi les Plénipotentiaires respectifs les ont signées et y ont apposé le sceau de Leurs armes.

Réponse préliminaire

L'examen d'un projet de Traité entre le Royaume Hellénique et la Roumanie doit être précédé de l'examen général de la question de savoir si la conclusion d'un tel traité

est utile aux intérêts des deux pays et opportune dans les circonstances actuelles.

Les symptômes de la décadence complète de l'Empire ottoman se multiplient de plus en plus; les Etats voisins de cet empire sont donc plus que jamais fondés de s'occuper de leurs intérêts respectifs et de chercher à épargner à leurs populations des commotions qu'une entente préalable pouvait utilement empêcher.

Il importe cependant d'éviter vis-à-vis de l'Europe le soupçon d'avoir par des arrangements prématurés provoqué la même crise qu'il importe aux pays de l'Europe d'éviter. C'est pour cela qu'il convient avant tout d'examiner mûrement l'état actuel des choses et surtout les positions des puissances les plus intéressées dans la question.

De tous les temps la Russie a convenu d'une généreuse protection les populations chrétiennes de l'Orient. L'agrandissement du Royaume Hellénique et l'émancipation complète de la Roumanie n'est possible dans l'état actuel de l'Europe qu'à la condition que la Russie prenne activement fait et cause pour nos deux Etats dans le cas où la Sublime Porte s'opposerait à leur entreprise et dans celui où les autres puissances européennes appuyeraient l'action de la Turquie.

Il importe donc de connaître avant tout les intentions de la Russie et ses moyens d'action. Une alliance isolée entre les gouvernements d'Athènes et de Bucarest ne pourrait avoir pour suite que d'irriter l'Europe sans utilité réelle pour les malheureuses populations chrétiennes de la Turquie.

Il en serait autrement si la Russie, fidèle à sa mission en Orient, était prête à entrer en lice. Les derniers événements de Crète et de la presqu'île Hellénique ont prouvé que les efforts les plus généreux des populations aboutissaient à des échecs dont les ennemis de l'émancipation chrétienne en Orient sont seuls à profiter.

Un traité entre la Grèce et la Roumanie doit donc forcément trouver un point d'appui et en quelque sorte sa base dans les arrangements de chacune de ces puissances avec la Russie. De cette façon, seule une action générale et décisive pourrait être engagée, mais avant d'être parvenus à ce résultat les Etats voisins de l'Empire ottoman doivent se borner à prendre entre eux l'engagement de renoncer à toute espèce d'action isolée afin de ne pas compromettre par des mouvements intempestifs le succès d'une cause sacrée et plus inviolable que ne pourraient l'être tous les traités existants.

La Russie est trop puissante, son magnanime souverain témoigne trop d'estime à ses alliés, pour que d'un tel système d'alliance il puisse résulter pour les alliés de la Russie une position en dépendance incompatible avec leurs honneurs et les légitimes aspirations de leurs populations. Il importerait donc non seulement de combiner avant d'établir...* par système d'alliance les moyens d'action, mais aussi de fixer autant que possible la part qui doit...* à chacun aussitôt que le but commun aura été atteint.

Projet.

Il y aura entre S.M. le Roi de Grèce et S.A. le Prince de Roumanie une parfaite et sincère intelligence, amitié et alliance dans toutes les circonstances et en conséquence de cette union intime les parties contractantes n'auront rien plus à cœur que de sauvegarder les intérêts réciproques de leurs pays, de se traiter mutuellement avec toute sorte de bienveillance et d'écarter l'un de l'autre tout ce qui pouvait altérer cette union ou causer à leurs pays quelque dommage ou préjudice.

II.

S.M. le Roi de Grèce et S.A. le Prince de Roumanie déclarent qu'en contractant cette alliance leur unique et seule intention est de favoriser la prospérité, le développement et le progrès de leur pays conformément à leur droit légitime.

---

* Mot illisible.

III.

En conséquence de cette entente, les parties contractantes s'engagent à chercher et à arrêter les meilleurs conditions pour régler, faciliter et encourager les relations commerciales entre les habitants de leurs pays.

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 57/1869, f. 1—8.

6. La lettre du prince Ypsilanti s'adressant au prince Charles de Roumanie, où il montre comment ont commencé et évolué les discussions pour la conclusion d'un traité entre la Grèce et la Roumanie. Le prince Ypsilanti insiste pour la reprise de cette discussion du projet, mais directement avec le prince Charles, et non pas par le canal d'A. Golescu.

Monseigneur,

Votre Altesse m'a fait l'honneur de me demander hier de me mettre en rapports avec Son Ministre Monsieur Golesco pour la confection du traité projeté avec Sa Majesté le Roi.

Avant de me rencontrer avec Monsieur Golesco, je tiens à préciser bien exactement vis-à-vis de mes pourparlers avec Lui et à cet effet je prendrai la liberté de récapituler ici les faits.

Les principes que la dernière Conférence de Paris avait proclamés à l'égard de la Grèce et que le concert européen était décidé à imposer également au besoin à la Roumanie et à la Serbie créaient à ces trois Etats une situation nouvelle et réclamaient une modification notable dans la politique par laquelle ils avaient respectivement tendu jusqu'alors à leur but national.

En conséquence, Sa Majesté a cru opportun au mois de mai dernier de s'expliquer avec Votre Altesse sur cette situation et cette politique nouvelle en échangeant avec Elle quelques réflexions tout à fait intimes.

Ne pouvant le faire par une rencontre ni dans une correspondance, Sa Majesté me confia la haute mission d'être entre Elle et Votre Altesse l'intermédiaire personnel de cet échange de réflexions.

Ayant daigné m'accorder la même confiance que sa Majesté et ayant constaté, après tout ce qu'Elle m'a fait l'honneur de me dire, comme d'après tout ce qu'Elle a entendu de moi au nom du Roi, qu'il existe un accord d'appréciations et d'intentions entre Sa Majesté et Elle, Votre Altesse me proposa de faire de cet accord l'objet d'un traité.

Cette proposition d'autant plus formelle de Votre Altesse que j'avais l'honneur de représenter auprès d'Elle la Personne même du Roi, je me suis empressé de la transmettre à Sa Majesté, en fesant (sic) toutefois observer à Votre Altesse que pour mettre le Roi à même de l'accepter, comme personnellement je le souhaitais beaucoup, je devais aussi faire connaître à Sa Majesté les conditions du traité proposé. Plusque s'était seulement d'après ces conditions que le Roi pouvait juger s'il avait plus d'avantage à prendre des engagements vis-à-vis

de la Roumanie et de la Serbie ou bien à rester comme souverain indépendant complètement en dehors de l'action que ces Principautés pouvaient tenter.

Votre Altesse, appréciant la vérité de cette observation, me demanda de mettre sur papier les conditions que, d'après ma connaissance des idées du Roi, je croyais propres à déterminer Sa Majesté d'accepter le projet d'un traité entre Elle et Votre Altesse.

Ces conditions dont je Lui ai d'abord soumis les bases et en suite une rédaction plus complète Votre Altesse les trouva au premier moment trop explicites, puis, après en avoir discuté avec moi la portée et le développement, Elle les a reconnues indispensables pour établir dans le présent et l'avenir une alliance, qui seule pouvait faire l'objet d'un traité entre Elle et Sa Majesté, et enfin Votre Altesse les a acceptées dans un projet nouveau fait d'après ses corrections.

En me demandant de l'envoyer à Sa Majesté pour qu'il fût corrigé aussi par Elle, Votre Altesse m'autorisa d'écrire au Roi que ce projet, dont Elle avait définitivement arrêté le préambule et les articles 1, 2, 3, 5, et dont Elle approuvait les articles 4, 6, 7, 8 et 9. Elle l'acceptait pleinement et était prête à le faire signer par son plénipotentiaire. Ainsi que le constate mon rapport à Sa Majesté, que Votre Altesse a lu et dont Elle a reconnu la complète fidélité.

Nous en étions restés là quand j'ai eu l'honneur de prendre congé de Votre Altesse le 6/18 juin dernier.

Sa Majesté, comme j'ai eu l'honneur de Vous dire jeudi dernier, Monseigneur, jugea que le projet accepté par Votre Altesse répondait par ses conditions aux intérêts dont la Grèce devait s'assurer, l'accepta en général, et me chargea de reprendre en Son nom avec Votre Altesse l'échange de réflexions tout à fait intimes qui avait donné lieu à sa confection, pour arriver par certaines corrections indispensables à la rédaction définitive d'un traité que le Roi m'autorisa aussi de signer avec le ministre de Votre Altesse.

D'après cela Vous voyez Monseigneur que

1. Le Roi a consenti à conclure un traité avec Votre Altesse sur la base du projet accepté par Elle, que

2. Sa Majesté considère ce traité comme le résultat d'une entente exclusivement Personnelle dans laquelle les ministres respectifs interviennent seulement pour donner une sanction constitutionnelle, que

3. Je ne suis autorisé à entrer en négociations avec le Ministre de Votre Altesse qu'à la condition que cette négociation ait pour point de départ le projet accepté par Votre Altesse et pour objet la révision de la rédaction de ce projet et de corrections proposées par Sa Majesté, après que sur les principes de celle-ci je serais tombé d'accord avec Votre Altesse.

J'ose espérer que Votre Altesse daignera apprécier avec celle élévation d'esprit et de cœur qui la distingue à un si haut degré l'exposé qui pre...* et dont ma haute mission d'intermédiaire Personnel entre Sa Majesté le Roi et Votre Altesse me fesait (sic) un devoir, et j'attendrai ses ordres avant de me rencontrer avec Monsieur Golesco.

Daignez, Monseigneur, agréer l'hommage du profond respect et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse

Le très obéissant serviteur
P^ce Ypsilanti

Bucarest, le 25 nov./6 déc. 1869.

Arch. Et. Buc., Casa Regală, Dos. 25/1867, f. 9—12.

---

* Mot illisible.

7. Le prince Charles explique au prince Ypsilanti ses raisons concernant la tâche qu'il confia à son ministre A. Golescu de poursuivre les discussions (au sujet du traité gréco-roumain).

Bucarest 27 nov./9 déc. 1869

Prince,

En m'abstenant d'entrer dans les détails de Votre lettre, je viens répéter ce que j'ai eu l'honneur de Vous dire à plusieurs reprises. A l'égard de Sa Majesté le Roi de Grèce, je désire que les pourparlers engagés entre nous soient poursuivis par l'intermédiaire de mon ministre M. A. Golesco. Cela est autant plus nécessaire qu'il s'agit d'intérêts majeurs pour l'avenir de mon pays et je ne saurais, en Prince constitutionnel, engager cet avenir d'une manière irrévocable, sans qu'un de mes conseillers, qui jouit de ma pleine et entière confiance, ne connaisse, ne juge et n'apprécie les détails de l'entente que Vous m'avez proposée.

Je profite de cette occasion pour Vous réitérer, Prince, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

V.C.

Idem, f. 13.

8. Le prince Ypsilanti s'adressant au prince Charles de Roumanie pour lui dire qu'il est prêt à continuer les pourparlers avec A. Golescu

Buc., le 29 nov./11 déc. 1869

Monseigneur,

En réponse à la lettre que j'ai pris la liberté de Lui adresser le 25/7 courant, Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire hier qu'Elle désire, comme Prince constitutionnel, qu'un de Ses Ministres, Monsieur Golesco, connaisse, juge et apprécie les détails du traité entre Sa Majesté et Votre Altesse, dont j'ai conclu que les conditions de ce traité, qui ne pouvaient être discutées qu'entre Elle et le représentant personnel du Roi, sont définitivement acceptées par Votre Altesse.

Cela étant, je me trouve avoir terminé ma haute mission d'Intermédiaire entre Sa Majesté et Votre Altesse et, devenant simple Plénipotentiaire comme Monsieur Golesco, je suis tout prêt à me mettre en rapport avec Lui.

Permettez-moi, Monseigneur, de Vous prier à avoir l'extrême bonté de lui donner les ordres nécessaires pour que nous puissions nous rencontrer sans retard, et daignez agréer, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être Votre Altesse

Le très obéissant et très dévoué serviteur

P^{ce} Ypsilanti

Bucarest, le 29/11 décembre 1869.

Arch. Et. Buc., Casa regală, Dos. 25/1867, f. 14—14v.

E. E. LIPŠITZ, *Эклога. Византийский законодательный свод VIII века* (L'Ecloga. Code législatif byzantin du VIIIᵉ siècle), Editions « Nauka », Moscou, 1965, 220 pp.

L'ouvrage de Lipšitz, paru dans la collection *Monuments de l'histoire médiévale des peuples de l'Europe Centrale et Orientale*, contient une introduction (pp. 5—38), la version russe du texte grec de l'Ecloga (pp. 39—76), des commentaires sur les 18 titres du code (pp. 77—192), une bibliographie (pp. 193—200), un index des sources (pp. 203—214), trois listes alphabétiques de noms, de lieux et de matières (pp. 215—225). Pour chaque disposition du code on identifie les sources et on fait des renvois aux études et aux articles des spécialistes.

On doit remarquer tout d'abord les interprétations proposées par l'auteur pour expliquer le contenu de l'Ecloga. Ce code représente l'adaptation du droit romano-byzantin du VIᵉ siècle aux conditions sociales de l'Empire du commencement du VIIIᵉ siècle, lorsque le monde byzantin, dominé par la diversité des traditions ethniques et des coutumes populaires, était profondément troublé par des mouvements sociaux et religieux. L'auteur insiste sur le sens nouveau des règles juridiques et des institutions adoptées du droit grec et du droit oriental, pour mettre en lumière le fait que par rapport au droit antérieur, l'Ecloga contient des dispositions qui indiquent un réel progrès législatif dans l'avantage des populations de l'Empire.

On constate notamment que l'Ecloga établit des règles qui rendent le divorce plus difficile, consolident l'union de la famille, accordent à la mère conjointement avec le père l'exercice de la puissance paternelle et établissent la communauté des biens entre les époux. De même, on réorganise la procédure judiciaire, on proclame la gratuité de la justice et on adopte des mesures pour empêcher la corruption dans les tribunaux. E. E. Lipšitz a raison lorsqu'elle doute de l'application stricte de telles dispositions concernant l'égalité et l'humanité de la justice ; en effet, conformément au régime social de l'Empire byzantin, les esclaves, les colons et les gens pauvres étaient soumis à des traitements judiciaires discriminatoires.

L'auteur accorde une attention particulière à la diffusion de l'Ecloga et examine la valeur des nombreux manuscrits de ce code. Le texte grec, ainsi qu'on le sait, a été édité pour la première fois en 1596, à Francfort, par M. Freherus, qui a publié un manuscrit préparé par Leunclavius. Une édition scientifique fut publiée en 1852 à Leipzig par K. E. Zachariae von Lingenthal. Une bonne édition est celle publiée en 1889 à Athènes par A. Monferratos. En 1929, C. A. Spulber publie en Roumanie une autre édition, I. Zepos et Pan I. Zepos éditent en 1931 l'Ecloga à Athènes. La dernière édition grecque est celle publiée en 1932 à Sofia par N. P. Blagoev.

Après une traduction latine publiée en 1596, l'Ecloga connut une version anglaise en 1928 par E. H. Freshfield, une version française publiée par C. A. Spulber dans son

édition de 1929, une version bulgare donnée par N. P. Blagoev dans son édition de 1932. La série des versions en langues modernes s'est enrichie de la traduction en russe, publiée par Lipšitz dans l'ouvrage sur lequel nous considérons qu'il est profitable d'attirer l'attention des spécialistes du droit byzantin et des historiens en général.

E. E. Lipšitz examine attentivement l'utilisation de ce code par les peuples slaves, étant donné qu'il fut une source du droit écrit de ces peuples. Nombreuses dispositions extraites de l'Ecloga ont été incluses dans la grande codification nomocanonique « Kormčaia Kniga », utilisée par les Slaves à partir des XII^e—XIII^e siècles en Serbie, puis en Bulgarie et depuis 1274 en Russie, où elle fut éditée en 1649.

E. E. Lipšitz a traduit le texte grec de l'Ecloga édité en 1889 à Athènes par A. Monferratos; elle a signalé aussi les différences de sens existantes dans l'édition de K.E. Zachariae von Lingenthal de 1852. Mais les recherches faites par le byzantinologue athénien Dimitrios Ghinis, sur des manuscrits inconnus aux anciens éditeurs, ont mis en lumière certaines rectifications portant sur le sens du texte de l'Ecloga. Lipšitz n'a pas connu l'étude de Ghinis, Ζητήματα τινὰ ἐκ τῆς Ἐκλογῆς τῶν Ἰσαύρων (Quelques questions concernant l'Ecloga des Isauriens), publiée dans « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », X(1933), pp. 43—54. Les corrections que ce savant propose pour les nouvelles éditions de l'Ecloga nous semblent bien justifiées; elles modifient la signification de certaines dispositions du code et, comme telles, devraient être prises en considération pour toute version en langues modernes.

En adoptant l'opinion de l'historien russe E. Cernusov, l'auteur repousse l'hypothèse d'une influence de l'Ecloga sur le grand code « Rousskaïa Pravda » des IX^e—XII^e siècles (p. 24). Une telle influence a été niée aussi par le chercheur allemand Goetz, auteur d'un ouvrage spécial sur la « Rousskaïa Pravda », intitulé *Das russische Recht*, Stuttgart, 1912—1913, que Lipšitz ne cite pas. Mais plusieurs historiens ont pu soutenir que la « Rousskaïa Pravda » contient des extraits de l'ancienne *Законъ Соудный Людьмъ* (Loi pour juger les gens) et l'on sait que dans cette compilation slave on trouve de nombreuses dispositions extraites de l'Ecloga. Nous pensons donc qu'on devrait laisser ouvert le problème concernant l'influence directe ou indirecte de l'Ecloga sur le grand code russe.

Quant aux Roumains, C. A. Spulber avait bien prouvé dans son livre l'*Ecloga des Isauriens*, publié en 1929, que certaines règles de ce code ont été incluses comme textes normatifs dans le code valaque *Îndreptarea Legii* (Le Guide de la Loi), publié en 1652, et dans le code moldave *Manualul Juridic* (Le Manuel Juridique), élaboré en 1814 par Andronache Donici. Nous avons aussi identifié de nombreux extraits de l'Ecloga inclus dans *Pravila Aleasă* (Le Code Sélectif), élaboré en 1632 par le logothète Eustratie en Moldavie.

L'ouvrage de Lipšitz constitue un apport positif au développement des recherches concernant le droit byzantin et sa réception dans les pays slaves.

Gheorghe Cronț

E. KRIARAS, *Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100—1669*, tome I^{er}, Thessalonique, 1969, 156, 252 pp.

Le présent dictionnaire de la langue grecque populaire médiévale intéresse non seulement les hellénistes, mais aussi les chercheurs de toutes les langues sud-est européennes, étant donné que de tout temps il a existé dans ces régions des interférences linguistiques. Pour

le grec ancien, on dispose principalement du dictionnaire de Liddell-Scott et, pour l'époque byzantine, des dictionnaires de Du Cange (1688), d'E. Sophocles (1888), de F. Preisigke-E. Kiessling (1925—1969), de W. Bauer (1963) et de G. W. Lampe (1961—1969). Le grand dictionnaire de la langue néo-grecque, élaboré sous les auspices de l'Académie des Sciences d'Athènes, qui représentera la langue grecque des XIX^e et XX^e siècles, en est à peine à son début. Les dictionnaires de Doumitrakou et de N. P. Andriotis sont, de même, utiles. Néanmoins, le manque d'un dictionnaire de la langue grecque médiévale se faisait depuis longtemps sentir et constituait un problème soulevé maintes fois dans les congrès de byzantinologie à partir de 1927. On avait d'abord proposé de créer une commission de collaboration internationale, puis les chercheurs grecs ont insisté pour assumer seuls la tâche ; après différents tâtonnements et retards dus à la seconde guerre mondiale, leurs efforts ont commencé à prendre corps et se sont concrétisés aujourd'hui dans le présent ouvrage, dont la parution a été assurée par l'aide de la Fondation de recherches et le zèle du professeur E. Kriaras et de ses collaborateurs.

L'ouvrage commence par la liste des sources et des études spéciales entreprises au cours d'un siècle de science moderne, suivie d'un exposé des critères de sélection des matériaux. Il ne pouvait être question de constituer un *Thesaurus*, mais seulement un ample dictionnaire destiné à enregistrer les progrès linguistiques réalisés entre les années 1100 et 1669, c'est-à-dire les mots populaires, d'autres mots apparus à la même époque en qualité soit de créations propres soit d'emprunts, les termes grecs anciens qui se sont maintenus mais avec de nouvelles significations, enfin la terminologie savante dans tous les domaines d'activité sociale. Pour chaque mot, le matériel a été réparti en trois catégories : la première rubrique offre un tableau de l'évolution typologique, enregistrant les formes dans l'ordre chronologique de leur attestation documentaire ; la deuxième rubrique consigne les résultats des recherches étymologiques et historiques ; la troisième expose les différentes significations du mot, au moyen d'exemples. Ainsi, le mot d'origine latine ἀκουμπίζω (*accumbere*), qui remplit deux pages, possède deux sens principaux (1. étendre, 2. appuyer) et huit sens secondaires (3. coucher, 4. s'asseoir, 5. dormir, 6. s'adosser, 7. approcher, 8. mettre de côté, 9. dédier, 10. établir, remettre). Malheureusement, l'auteur n'a pas consigné, même approximativement, la date des sources, ainsi que fait par exemple la liste dressée pour le *Thesaurus linguae Latinae* ; or, on sait l'importance particulière que présentent de telles données lorsqu'il s'agit de déterminer les différents courants de culture, ainsi que pour l'histoire des mots.

Une disposition plus systématique des titres de la liste bibliographique aurait permis de réaliser une économie d'espace : certains titres se répètent en effet deux ou même trois fois, par exemple l'édition de Kekaumenos par B. Vasilievskij et J. Jernstedt, Saint-Pétersbourg, 1896 (enregistré aux n^{os} 329, 367 et 1460). La traduction française des différents sens des mots aurait aidé à mieux préciser ces sens et aurait facilité la consultation du dictionnaire.

Le mot ἀβάνης ne provient pas directement de l'arabe *khawwan*, mais du turc *havan*. Le verbe ἀγωνίζομαι possède les sens : « résister, renverser, fatiguer, s'efforcer, lutter ». Ce mot a passé dans la langue roumaine vers le XI^e siècle et le verbe roumain *a agonisi* a aujourd'hui le sens de « gagner, épargner ». Le fait que ces sens ne sont pas attestés dans le grec médiéval nous fait supposer qu'ils se sont développés dans le cadre de la langue roumaine, ainsi que nous l'avons déjà soutenu dans notre ouvrage *Influenţa grecească asupra limbii române* (L'influence grecque sur la langue roumaine), Bucarest, 1966, p. 113.

Le premier tome du dictionnaire arrive jusqu'au mot ἀμαξοτροχός, d'où il est facile de déduire le volume considérable qu'aura l'ensemble de l'ouvrage. Par la valeur de son contenu, celui-ci est incontestablement appelé à constituer un instrument de travail de premier ordre.

H. Mihăescu

«*Mëshari*» *i Gjon Buzukut (1555).* Botim kritik punuar nga Eqrem Çabej. Pjesa e parë: Hyrje dhe transliterim. Pjesa e dytë: Faksimile the transkribim fonetik [«Le Missel» de Gjon Buzuku (1555). Edition critique élaborée par Eqrem Çabej. Premier volume: Introduction et translittération. Second volume: Fac-similés et transcription phonétique]. Tirana, 1968, 300+400 pp. (Universiteti Shtetëror i Tiranës. Instituti i Historisë e i Gjuhësisë).

Cet ouvrage — le premier imprimé en albanais — présente un intérêt particulier pour l'histoire de la littérature, de la culture et de la langue albanaises. Tout comme pour les premiers textes roumains, il a exigé de la part de l'éditeur une très bonne formation philologique et linguistique, notamment de solides connaissances dans le domaine de la dialectologie.

Le livre de Gjon Buzuku, dont on ne connaît qu'un unique exemplaire, détérioré, conservé à la Bibliothèque du Vatican (RG Liturgia III 194), avait à l'origine 110 feuilles, dont il s'est perdu 16 feuilles du commencement et de la fin, de sorte qu'aujourd'hui il n'en reste plus que 94. Il représente une traduction des textes de base nécessaires aux besoins professionnels courants d'un prêtre, avec des reproductions de l'Ancien et du Nouveau Testament, des indications sommaires sur des questions de rite et les prières les plus usuelles. A cause des pages qui manquent au commencement et à la fin, on ne sait rien aujourd'hui sur le traducteur, ni sur le lieu où il a exercé son activité, mais seulement son nom et la date de parution de l'ouvrage sont connus. C'est pourquoi un examen minutieux de celui-ci sur le plan du contenu, de la langue, des aspects typographiques et du papier devait être entrepris, en vue d'aboutir, après une critique attentive, à certaines conclusions sur la personnalité de l'auteur, sur la langue qu'il a utilisée et sur les raisons qui l'on poussé à imprimer son ouvrage. Certaines tentatives, non dénuées de mérite d'ailleurs, avaient déjà été faites, celles, entre autres, de Pal Skiroi (1886—1941), évêque des Albanais de Sicile, de Gaetano Petrotta, de Justin Rrota, de Norbert Jokl et de Mario Roques, mais c'est à peine maintenant que l'on est en possession d'une étude exhaustive compétente et d'une édition définitive. L'éditeur a jugé nécessaire de donner à la fois une reproduction photographique, une translittération et une transcription phonétique du texte original; la translittération représente un document supérieur à la photocopie, et la transcription un document supérieur à la translittération. Il a recouru à tous ces moyens par souci de ne négliger aucun des éléments pouvant servir à la reconstitution et à la mise en valeur du texte original. « Toujours et en toute circonstance — dit-il — j'ai appliqué le principe suivant lequel la valeur de l'édition ou de la réédition d'un texte ancien est liée à une lecture exacte et à une reproduction fidèle de l'original, avec la mise en évidence des fautes d'imprimerie et autres défauts de graphie » (vol. I, p. 16).

Les principales conclusions de l'auteur sont les suivantes : Le livre a été imprimé en caractères vénitiens, sur papier italien, et composé par des typographes italiens, quelque part dans le nord-est de l'Italie, probablement à Venise, où l'on sait qu'il existait aussi des typographies pour Slaves et Grecs. Le nom de Buzuku est inconnu à l'heure actuelle en Albanie, mais il a été attesté autrefois dans la région de Sarajevo ; il est formé de deux appellatifs (*buzë* = lèvre et *ujku* = le loup) et signifie « lèvre de loup ». L'auteur était curé d'une communauté catholique albanaise et il a utilisé dans sa traduction un dialecte du nord-ouest de l'Albanie, sans s'astreindre pourtant à un emploi conséquent et fidèle dudit dialecte, mais en ayant souvent recours à des éléments linguistiques de la langue commune, d'où l'on peut déduire qu'il existait de ce temps dans le nord de l'Albanie une certaine tradition littéraire. Il appartenait à une zone périphérique et conservatrice du point de vue linguistique, aussi son ouvrage présente-t-il une importance particulière pour la connaissance de la langue albanaise. Il est né quelque part au sud-ouest du lac de Skodra, où vivait une population albanaise catholique dépendant de l'évêché de Tivan ou de celui d'Ulcinium. tous deux sur

l'Adriatique. L'initiative de la publication doit être assignée aux cercles catholiques, désireux de parer à la propagande luthérienne et de fournir à la population albanaise un texte liturgique nécessaire aux prêtres qui ne savaient pas toujours bien le latin. Le but immédiat de l'auteur était de munir l'Eglise catholique d'un livre qui pût satisfaire aux besoins de tous les jours des offices. L'utilisation par les Slaves de Dalmatie et de Bosnie de leur langue nationale avait, en effet, été admise par l'Eglise de Rome. Ainsi qu'on le voit, le livre de Gjon Buzuku a paru dans une zone d'interférences, où les courants catholiques venus d'Italie se croisaient avec ceux protestants d'Europe centrale et ceux des Eglises orthodoxes grecque et slave. Le premier auteur albanais a eu sous les yeux des textes latins, italiens et slaves. Bien qu'il ne connût ces langues qu'imparfaitement et qu'il ait commis des fautes de traduction, Gjon Buzuku était doué d'une forte personnalité et d'une belle indépendance d'esprit, de sorte que, à l'instar de Luther et d'autres novateurs, il a produit une œuvre remarquable sous le double rapport de la beauté du style et de la richesse linguistique.

Dans l'introduction, l'auteur s'est efforcé en premier lieu de découvrir les sources utilisées par Gjon Buzuku. Pour cela, il a établi des comparaisons entre les versions italienne et latine de la Bible, la traduction serbo-croate de Gj. Daničić-St. Karadžić, le missel catholique et le missel slave en usage en Bosnie. Puis, non sans faire appel aussi à la traduction grecque de l'Ancien Testament, à l'original grec du Nouveau Testament et à la version intégrale albanaise publiée en 1827 et 1828, il a procédé à une confrontation minutieuse de tous ces textes avec la traduction de Gjon Buzuku. Cette analyse nous fait connaître le degré de culture du premier traducteur albanais, ses connaissances en langues étrangères, ses facultés de discernement en ce qui concerne le choix des moyens stylistiques, ainsi que, dans une certaine mesure, sa position vis-à-vis des courants de pensée contemporains.

Interrogé à l'occasion d'un Congrès international sur la valeur du premier livre albanais pour les études d'albanologie, un albanologue contemporain répondait : « Mais, chers amis, Buzuku, c'est toute l'albanologie, avec ses problèmes les plus actuels et les plus compliqués ». Quiconque s'est adonné à de telles études ne peut manquer de souscrire à cette indiscutable vérité.

H. Mihăescu

DIMITAR ANGHELOV, *Богомилството в България* (Le bogomilisme en Bulgarie), Sofia, 1969, Ed. Nauka i izkustvo, 562 pp.

Quoique le problème du bogomilisme a suffisamment préoccupé les médiévistes avant 1944, on peut affirmer que c'est après cette date que ce genre d'études ont connu un développement particulier, le phénomène en question étant étudié avec assiduité non seulement par des chercheurs bulgares, russes, serbo-croates, roumains, etc., mais aussi par des français, allemands, italiens, anglais, suédois, américains, etc. Vraiment, peu de problèmes similaires ont suscité à un degré si élevé l'intérêt des spécialistes. Il suffit de parcourir l'ample introduction (36 pages) du livre signé par le professeur D. Anghelov, où l'on fait des appréciations sur les ouvrages les plus importants concernant le bogomilisme, pour nous convaincre de ce fait. Mentionnons comme particulièrement important le fait que chaque étude (il y en a plus de 50) est analysée dans un esprit critique, étant rélevés en quelques lignes les aspects sur lesquels a porté l'attention de chaque auteur, ainsi que la contribution qu'ils

ont apportée à l'élucidation du problème et, en même temps, les insuffisances que l'on a constatées. Ajoutons à ce chapitre introductif la bibliographie systématique présentée à la fin du livre où sont inscrites, par ordre alphabétique, les sources concernant le bogomilisme publiées jusqu'à l'heure actuelle, ainsi que la liste de tous les ouvrages parus pendant la période 1712 (année de l'impression, à Wittemberg, de la première étude de J. Wolf, *Historia Bogomilorum*) — 1968, et nous aurons un parfait instrument de travail, une bibliographie critique du bogomilisme, comportant environ 260 titres. Quelque dix articles et études plus amples figurant dans les pages de cette bibliographie sont dus au professeur Anghelov, qui s'est dédié aux problèmes du bogomilisme depuis une trentaine d'années (son premier travail à ce sujet date de 1942). Evidemment, en présence de ces données, une question se pose d'une manière légitime, à savoir : pour quelle raison a-t-il publié ce massif ouvrage?

La réponse nous est donnée justement par cette analyse critique de toutes les études portant sur le bogomilisme. Il en résulte que la littérature scientifique réclamait un ouvrage d'ensemble, capable de combler les lacunes existantes (dans les études antérieures), car tout ce qui avait été publié auparavant — y compris les travaux de D. Anghelov — évitait l'analyse minutieuse de la situation sociale-économique de la Bulgarie au cours des X^{e}—XIV^{e} siècles, c'est-à-dire du cadre où naquit et se développa ce mouvement idéologique, remarquable par les concepts politiques saillants. Il manquait, ainsi que l'auteur lui-même le relève, un ouvrage qui expose en ensemble les conceptions philosophiques et religieuses du bogomilisme, qui fasse des appréciations sur les caractéristiques et sur son influence sur la conscience de ses adeptes. En effet, on ne saurait citer jusqu'à présent une étude complète sur l'attitude des bogomiles à l'égard des cérémonies et des symboles religieux, on ne saurait mentionner un essai approfondi destiné à mettre à jour le contenu social qui se cache sous la forme religieuse et qui relève les éléments rationalistes de cette croyance. Ajoutons aussi qu'on n'avait pas analysé le problème tellement important du rapport existant entre le bogomilisme comme théorie, comme dogme élaboré par un nombre restreint d'adeptes (de missionnaires) et le bogomilisme comme reflet dans la conscience des hommes, ou autrement dit, comme idéologie sociale qui puisse entraîner un mouvement des masses. C'est surtout ce dernier aspect du problème qui a été ignoré par les chercheurs. Enfin, dans nombre de travaux le bogomilisme apparait comme une idéologie qui n'aurait point subi d'oscillations durant les siècles, ce qui constitue, certes, une conception absolument erronée. C'est justement en cela que réside la partie la plus importante des nouvelles contributions apportées par le présent ouvrage du Pr. D. Anghelov et en ce sens il diffère de ses travaux antérieurs et surtout de l'étude intitulée le *Bogomilisme en Bulgarie*, publiée en 1947 et traduit en russe en 1954 — une des contributions les plus remarquables de l'auteur. En fait, cette étude avait été destinée à présenter, sous forme d'ouvrage de vulgarisation scientifique, l'origine, l'évolution et l'histoire du bogomilisme. Jusqu'à un certain point, il s'agit d'une réédition du livre paru en 1961 (intitulé toujours le *Bogomilisme en Bulgarie*), mais heureusement complété. A côté des nouvelles données, l'auteur a ajouté des interprétations plus amples, tout en insistant sur l'influence du bogomilisme dans divers pays, parmi lesquels la Bosnie, l'Italie, la France, la Russie, et même les pays roumains, sur la manière dont ce phénomène est reflété dans le folklore bulgare, etc.

Dans ce livre qui compte plus de 550 pages figurent — outre l'introduction, d'une valeur exceptionnelle et qui constitute son premier chapitre (p. 11—36) — six autres chapitres, dont les titres dévoilent un plan savamment élaboré. On commence, comme il était naturel, par les sources du bogomilisme (II^{e} chapitre, p. 37—68), groupés en deux catégories — celles à caractère antibogomilien et celles d'origine bogomilienne ou favorables à ce mouvement. Leur analyse critique est sensiblement approfondie. Le III^{e} chapitre (p. 69—140) traite de l'origine du bogomilisme, mouvement social revêtant l'aspect d'une hérésie religieuse, né dans les conditions du féodalisme bulgare et influencé par certaines croyances païennes

ou par d'autres hérésies qui avaient été diffusées antérieurement en Bulgarie. Le IVe chapitre (p. 141—164) présente l'apparition du bogomilisme en Bulgarie, l'activité déployée par le prêtre Bogomil, l'appartenance sociale de ses premiers adeptes, etc. L'essence et les conceptions du bogomilisme, le reflet de la cosmogonie et de l'eschatologie bogomilienne dans la création populaire, l'attitude des bogomiles à l'égard des dogmes et, en général, de l'idéologie et des pratiques officielles de l'Eglise orthodoxe, l'attitude des bogomiles à l'égard de l'Etat bulgare, du tsar et de ses dignitaires et, enfin, les conceptions éthiques du mouvement, tout cela fait l'objet du Ve chapitre (p. 165—310). Sa vaste étendue s'explique par les amples commentaires faits au sujet des sources. La première partie de l'ouvrage s'achève par le VIe chapitre (p. 311—342) où l'on traite de l'organisation du bogomilisme. Le dernier et le plus vaste chapitre — on pourrait le considérer comme la seconde partie de l'ouvrage (p. 343—518) — est consacré à l'histoire du bogomilisme, depuis son apparition et jusqu'à sa décadence (seconde moitié du Xe s.—seconde moitié du XIVe s.). Le volume s'achève par une série de conclusions, par la bibliographie dont nous avons parlé plus haut et par un ample index.

On regrette l'absence d'un résumé en une langue internationale, car il est certain que l'ouvrage suscitera l'intérêt de nombreux chercheurs étrangers. Nous pensons spécialement aux rapports que le bogomilisme a entretenus avec les mouvements des cathares et des albigeois de l'ouest de l'Europe. Dans deux cartes insérées dans ce livre s'est glissée une erreur. Il convient d'ajouter que, à notre avis, l'auteur aurait mieux fait d'insister sur l'influence exercée par le bogomilisme au nord du Danube.

En conclusion, cet ouvrage du Pr Anghelov, écrit avec beaucoup de passion, témoigne d'une parfaite connaissance de toutes les sources existantes ; il couronne les efforts inlassables d'un savant qui a consacré une bonne partie de son activité scientifique à l'étude de cet important problème et souligne, une fois de plus, son autorité parmi les historiens du bogomilisme.

Constantin N. Velichi

BISTRA TSVETKOVA, *Паметна битка на народите* (La mémorable bataille des peuples), Varna, 1969, Dărjavno izdatelstvo, 290 pp.

La lutte antiottomane conduite par Jean de Hunyadi et surtout « la longue expédition » (1443—1444), ainsi que la lutte de Varna (octobre 1444) ont eu, non seulement à l'époque mais aussi après cela, un grand écho dans l'Europe tout entière. Il était donc naturel que ces campagnes retiennent bien longtemps l'attention et l'intérêt des historiens de sorte que sur ces campagnes ont été écrits jusqu'à présent de nombreux articles et études. Cependant on pouvait dire que la littérature historique ressentait le besoin d'un ouvrage plus général, capable de présenter les deux expéditions dans un cadre beaucoup plus large, sur la base de toutes les sources et études publiées jusqu'à l'heure actuelle. Et quand on parle de ces dernières, on pense surtout aux études ottomanes, qui ont été utilisées dans une moindre mesure.

L'ouvrage très sérieux de Bistra Tsvetkova bien connue parmi les spécialistes, répond justement à ces demandes. Turcologue d'une solide formation et qui s'est imposée par tout ce qu'elle a publié jusqu'à présent, l'auteur connaît à fond les sources et les études occidentales et balkaniques, ainsi que celles ottomanes. Plus encore, dans l'élaboration de cet ouvrage elle a mis à profit des documents inédits découverts dans les archives de plusieurs villes : Sofia, Belgrade, Vienne, Venise, Paris et Londres.

Le cadre très étendu dans lequel Bistra Tsvetkova insère cette page dramatique de l'histoire du Sud-Est européen est esquissé dans les trois chapitres préliminaires du livre : I. *Les peuples balkaniques et leur lutte contre les envahisseurs ottomans* (p. 7—84) ; II. *Le régime féodal ottoman en territoires balkaniques* (p. 93—153) ; III. *Les Etats européens et le danger ottoman* (p. 163—185).

Dans le premier chapitre, l'auteur insiste sur la lutte de défense menée par le peuple bulgare à la fin du XIV^e s. et au début du XV^e s. ; elle présente la situation existant en Serbie, en Bosnie, en Monténégro et en Croatie pendant l'offensive ottomane ; elle relève la résistance des Albanais, souligne les dernières tentatives de sauvegarde de Byzance moribonde et expose la lutte de défense, pour leur liberté politique, portée par la Valachie et la Moldavie. Ce dernier sous-chapitre, quoique l'auteur lui a consacré seulement dix pages, représente l'essentiel et souligne parfois d'une manière détaillée l'héroïque résistance opposée par les Roumains aux nouveaux conquérants. Etayant son travail d'une riche bibliographie l'auteur a réalisé une étude bien documentée sur les actions entreprises par Mircea l'Ancien, Dan II et Vlad Dracul.

Il convient aussi de mentionner quelques actions politiques moins connues, tels les rapports de Mircea avec les insurgés bulgares (1404) conduits par Constantin et Frujin, fils des derniers tzars, les campagnes de Mircea en Bulgarie au cours desquelles furent attaqués les habitats des *akingii* de la plaine de Karnobat (donc au sud des Balkans), les liens du prince roumain avec le bey d'Amasie, mentionnés par Seadeddin, la participation de forces militaires roumaines, pendant le régne de Dan II, au siège de la cité de Golubatz, mis par l'armée de Sigismond, etc.

Le deuxième chapitre présente l'administration ottomane des territoires balkaniques où, à côté des vieilles pratiques féodales qui se maintenaient encore, surgissaient les éléments nouveaux du système militaire ottoman. L'auteur expose par l'entremise de quelques exemples caractéristiques et par l'utilisation de certaines sources les méthodes par lesquelles la puissance ottomane a essayé de se consolider dans les Balkans (déportations, colonisations, prosélytisme, etc.), les différentes catégories de la propriété féodale, le régime auquel était soumise la population dépendante, la vie citadine, etc.

Un regard fugitif sur les Etats du centre et de l'ouest de l'Europe et sur les causes qui ont empêché la coalisation des forces pour arrêter l'invasion ottomane, fait l'objet d'un troisième chapitre. Après avoir présenté le cadre général du combat antiottoman, l'auteur évoque la figure du chef de cette lutte, Jean de Hunyadi. L'auteur fait mention de l'origine roumaine de celui-ci, passe succinctement en revue la première partie de sa carrière et insiste sur ses grandes qualités militaires et politiques.

La longue expédition (chap. III, p. 189—230) et la lutte de Varna (chap. IV, p. 237—265) sont présentées par l'auteur à la lumière des sources connues. La conjoncture politique qui présida aux préparatifs des deux expéditions, la composition de l'armée des croisés — formée de Hongrois, Tchèques, Roumains —, son passage au sud du Danube et l'adjonction de nombreux contingents de Serbes, de Bulgares, etc., les différents heurts avec les Turcs, la libération de la ville de Sofia et l'écartement du gouverneur ottoman, ainsi que la nomination d'un évêque et la restitution de la basilique de Sainte-Sophie au culte chrétien, enfin, la débâcle de l'expédition, etc., rien n'échappe à l'attention de l'autcur, qui nous montre à la fin de ce chapitre (III) la grande importance et l'écho de l'expédition de 1443—1444, commandée par Jean de Hunyadi. La lutte de Varna est évoquée dans ses moindres détails. L'auteur souligne la participation, pendant la première partie de l'expédition, du voïvode roumain Vlad Dracul (« fameux par son courage et sa sagesse, juste et loyal », comme le caractérisaient les sources occidentales), l'héroïsme de la cavalerie roumaine pendant la bataille ; nous assistons ensuite aux épisodes de la lutte jusqu'à sa fin tragique et au retrait de l'armée vers le Danube par des chemins peu connus ; une source révèle que « excepté les Roumains

— personne ne connaissait bien le chemin ». A la suite des considérations sur cette dernière grande croisade, l'auteur met en relief le rôle historique de la lutte de Varna, qui fut une véritable bataille des peuples, où des milliers de Polonais, de Hongrois, de Tchèques, de Roumains, de Bosniaques, de Croates, de Bulgares, etc. ont essayé d'empêcher la pénétration des ottomans vers le centre de l'Europe.

L'ouvrage de Bistra Tsvetkova, fruit de longues recherches, est l'œuvre d'un historien sérieux, qui sait utiliser, confronter et apprécier avec esprit critique les sources d'information. Quoique le style est délibérément sobre, l'enchaînement des événements, présenté avec une chaleur particulière, communique l'émotion que soulève le pathos d'une époque héroïque.

Il aurait été utile de compléter l'ouvrage d'un index général, tout comme un dernier contrôle aurait éloigné les menues erreurs présentes dans les cartes.

Intéressantes sont aussi les figures de l'ouvrage, quelques-unes — je le crois — inédites. Le résumé en français facilite considérablement l'utilisation de l'ouvrage par des chercheurs étrangers.

Constantin N. Velichi

POLUCHRONĒS K. ENEPEKIDES, 'Αλέξανδρος 'Υψηλάντης 'Η αἰχμαλωσία τοῦ εἰς τὴν Αὔστρίαν *1821 — 1828* (Alexander Fürst Ypsilanti. Seine Fcstungshaft in Österreich). Athènes : V. A. Papazēsēs, 1969. 372 S., VI Taf., 1 Kt. (Πηγαὶ καὶ ἐρεῦναι περὶ τῆς ἱστορίας τοῦ ἑλληνισμοῦ ἀπὸ τοῦ *1453*, Bd. 3).

Im dritten Band seiner *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Griechentums seit 1453* legt P. K. Enepekides — Wien nunmehr eine umfängliche Sammlung von 213 Dokumenten aus dem Wiener Kriegsarchiv vor, die die letzten, in österreichischer Haft verbrachten Lebensjahre des unglücklichen Hetäristenführers recht eindringlich vor Augen zu führen vermögen. In die Einleitung (180 S.) ist ein Großteil der Dokumente nebst anderen Zeugnissen in griechischer Übersetzung aufgenommen worden, während im zweiten Abschnitt die deutschen Originale in chronologischer Ordnung wiedergegeben sind, und zwar in einer bei Athener Druckereien wohl seltenen Treue, die es dem Leser gestattet, sich auch an orthographischen Eigenheiten zu ergötzen. Sechs Briefe des Fürsten in französischer Sprache finden sich als Faksimile. Nicht alle Jahre sind gleich stark belegt : 1821 mit 38, 1822 mit 15, 1823 mit 48, 1824 und 25 mit nur wenigen Dokumenten, 1826 mit 46, 1827 mit 34 und schließlich 1828 mit einer im Haus-, Hof- und Staatsarchiv aufbewahrten Mitteilung des niederösterreichischen Landrechtes über das Ableben des Fürsten.

Ein Gutteil der Akten spricht von rein administrativen und finanziellen Fragen und beweist wenig anderes als die zeitraubende Schwerfälligkeit der österreichischen Verwaltung, wenn es galt, auf veränderte Situationen zu reagieren; aber auch diese Zeugnisse sind nicht ohne höchst skurrile Passagen, die einem Romancier vom Schlage F. v. Herzmanovsky-Orlandos alle Ehre gemacht hätten — wie etwa die folgende : „Da sowohl der zerrütteten Gesundheit der Brüder Schönwarth, als des Decorums wegen die Beygebung eines eigenen Wagens für dieselben angemessen und nothwendig wird, indem beydes mit dem Umwechseln der Vorspanswägen auf jeder Station leiden würde, so wollen Euer Hoheit wenn, wie ich vermuthe, dieselben mit keinem eigenen Wagen versehen seyn, und der ausfallende Rest beym Rechnungsabschlusse nicht zureichen sollte, den Ankauf eines gedekten Reisekalesches in conto aerarii veranlassen, bey Ausmass des Vorschusses herauf Bedacht nehmen, und es

den Gebrüdern Schönwarth freystellen diesen Wagen zum fernern eigenen Gebrauch für sich zu behalten, und äus ihren eingehenden Geldern zu bezahlen, im entgegengesetzten Falle aber den aus transportierenden Officier anweisen, bey der Rückkehr von Theresienstadt diesen Wagen mitzunehmen und in das Fuhrwesensdepot zu Ofen abzugeben, wo derselbe noch zum Nutzen des Aerars als Dienstcallesch verwendet werden kann." (Nr. 68 — Graf Bellegarde an Erzherzog Ferdinand, 28. Juni 1823).

Ganz abgesehen davon wird aber der Historiker eine Fülle von wertvollen Informationen gewinnen können. Wir wollen im folgenden kurz auf die wichtigsten Etappen des Aufenthaltes Ypsilantis in Österreich eingehen. Als Hofkriegsratspräsident Graf Bellegarde von Metternich über die bevorstehende Einreise des Fürsten informiert wurde, alarmierte er am 4. Juni die kommandierenden Generäle in Siebenbürgen, im Banat und in Galizien (!) mit der Weisung, den Fürsten (unter einem Vorwand) in Arad oder Lemberg festzuhalten. Am 28. Juni meldete Baron Schustekh aus Hermannstadt, daß Ypsilanti eingetroffen sei und „dass er noch vor seiner Flucht die Uiberreste seines Corps ordentlich entlassen" habe. An der Grenze habe es dann Geplänkel gegeben, man mußte „schon das Bajonet brauchen" (Nr. 3). Am 7. Juli gab Bellegarde die Weisung, Ypsilanti habe „mit seinen beyden Brüdern den Nahmen eines Baron Schönwarth anzunehmen" und den Bedienten deutsche Namen „beyzulegen"; im übrigen gab er den Auftrag, „dieselben zwar anständig zu behandeln, und ihnen eine angemessene Unterkunft in der Festung zu verschaffen, übrigens aber [...] selbe als Staatsgefangene zu betrachten" (Nr. 6). Trotz aller Geheimhaltung mußte Feldmarschalleutnant Schneller aber am 12. Juli aus Temesvar an Bellegarde melden, daß „man dennoch im Publicum mit aller Zuversicht dafür hielt: dass dieser Reisende Fürst Ypsilanti seye" — das Fehlen einer Hand hatte ihn verraten (Nr. 13). Wenige Tage darauf wußte man auch schon in Ofen und Pest Bescheid (Nr. 14). Metternich verlangte immer wieder anständige Behandlung für die Häftlinge und daß „der Genuss der freien Luft und des Spazierengehens innerhalb der Festungswerke ihrer Gesundheit wegen zugestanden, wie auch eine zwanglose Gemeinschaft unter sich gestattet werden möge"; allerdings bestand er darauf, daß sie ihre Verpflegung „aus Eigenem zu bestreitten" hätten (Nr. 20). Auch wurde ihnen „die Lesung der inländischen Zeitungsblätter keineswegs aber der ausländischen" erlaubt (Nr. 29, 16. Oktober 1821). Bis zum Frühjahr 1823 hatte sich der Gesundheitszustand des Fürsten zusehends verschlechtert, und am 22. April empfahl Oberarzt Brück dem Festungskommando in Munkacs für Ypsilanti „einen Aufenthalt in einem etwas mildern Clima, und den Gebrauch von Mineral Bädern" (Nr. 58). Zunächst waren die Festungen Leopoldstadt oder Josephstadt vorgesehen, Bellegarde schlug Kaiser Franz schließlich Theresienstadt vor (Nr. 66, 24. Mai 1823), was dieser am 22. Juni auch bewilligte (Nr. 67). Sechs Tage nach der Ankunft der Gruppe in Theresienstadt mußte Graf Gyulay an des Hofkriegsratspräsidium in Wien melden, daß „nicht nur auf dem Wege aus Hungarn durch Mähren, sondern vorzüglichst in der Festung Theresienstadt sich mehrere Leute bey dem Regimente Wellington vorfinden, welche den ältesten Brüder theils aus den letztern Feldzügen, erkannten, und theils einige Griechen im Stande führet, die diesem Regimente vor einigen Jahren zugetheilt worden, und wodurch ihre wahre Eigenschaft und ihre eigentlichen Nahmen gar bald allgemein kund geworden" (Nr. 84, 23. August 1823). Interessant ist die Antwort Bellegardes: „Dieses Geheimniss ist jedoch jetzt nicht mehr so notwendig, und es ist beynahe überall ruchbar geworden, daß die Fürsten Ypsilanti in einer österreichischen Festung gefangen sitzen. Es ist zwar recht gut, daß die Festungsbehörden in Theresienstadt den Stand der Baronen Schönwarth noch immerfort läugnen; doch waltet kein besonderes Bedenken ob, daß das Wahre an der Sache von einigen Individuen geahndet werde". Er zeigte sich aber auch um das Wohl der Häftlinge besorgt und gebot, „dass jede überflüssige Vorsicht, wodurch sie ohne Noth gekränkt würden, unterbleibe" (Nr. 94, 27. Oktober). Man wußte anscheinend recht genau Bescheid über den Gesundheitszustand des Fürsten, auf dessen

allmähliche Verschlechterung mansich jedenfalls mit größerer Sicherheit verlassen konnte als auf die Geheimhaltung der ganzen Affäre. Man verordnete Schonung und wußte, daß die *Zeit* ganz allein gegen Ypsilanti arbeiten werde. So besehen, entbehren die wiederholten Anweisungen hinsichtlich einer kulanten Behandlung des Fürsten nicht einer gewissen Zynik. Dabei hat man doch den Eindruck, daß alle jene Personen, die in engerem Kontakt mit Ypsilanti standen, so etwa der Theresienstädter Festungskommandant Graf Chiesa, ihn schätzten und sein Los zu erleichtern trachteten. Chiesa enthielt sich nicht, ein Gesuch Ypsilantis um größere Bewegungsfreiheit „kräftigst zu unterstützen" (Nr. 108, 15. März 1824), und Metternich gab seine Zustimmung unter der Bedingung, „daß zum Begleiter der Freyherrn von Schönwarth, so viel möglich immer ein und derselbe alles Vertrauen verdienende Offizier verwendet werden dürfte, da gerade durch oft wiederholten Wechsel derselben, die politischen Gesinnungen der Gefangenen unter das Offizierscorps leichter in Umlauf gebracht werden könnten". Gleichzeitig ordnete er eine schärfere Überwachung des Benehmens und der Sprache der drei Griechen an (Nr. 110, 3. April).

Aber Ypsilanti gab die Hoffnung auf die Freiheit nicht auf. Am 28. September 1824 ersucht Ypsilanti um die Erlaubnis, sich in einer anderen Stadt der Monarchie niederlassen zu dürfen, da sich, wie er angab, die politische Situation inzwischen geändert habe (Faks. Nr. IV). Metternich schrieb darüber an Bellegarde, daß er schon früher daran gedacht habe, „den Freiherren von Schönwarth einen größeren Grad von Freiheit, als sie bisher genossen haben, zu verschaffen". Er sei allerdings bisher „nicht im Stande gewesen, die Allerhöchste Genehmigung hierüber einzuholen, weil einerseits die Verhältnisse im Orient noch immer keine Beständigkeit erlangt; andererseits aber, weil der Russische Hof, mit welchem ich mich darüber wiebillig in's Einvernehmen setzte, dermalen noch keine entscheidende Antwort hierauf ertheilt hat" (Nr. 115, 26. Oktober).

Ein von drei Ärzten unterzeichnetes Attest vom 26. April 1826 unterstreicht die Notwendigkeit einer Badekur für den Fürsten (Nr. 140), und am 8. Juni erlegte die Gräfin von Goes, geborene Gräfin von Thürheim, bei Prinz Hohenzollern, dem Nachfolger Bellegardes, die Summe von 3000 Gulden W.W. zur Finanzierung eines Badeaufenthaltes (Nr. 143). Die Beziehungen der Schwestern Thürheim zu Ypsilanti hat Enepekides bereits im ersten Band seiner *Quellen und Forschungen* (*Rēgas-Upsēlantēs-Kapodistrias,* Athen, 1965) dargestellt.

Im November 1827 war es schließlich so weit. Alexander, Georg und Nikolaus Ypsilanti und die Bedienten Georg Lassanes und Constantin Cavaleropulo unterzeichneten einen Revers, daß sie die „zur künftigen Aufenthalte angewiesene Stadt Verona auf keinen Fall und unter keinerlei Vorwand ohne höheren Genehmigung verlassen werden". Wie die Reise nach Wien verlief, hat N. Corivan anhand einiger Dokumente des Prager Staatsarchivs dargestellt (*La captivité d'Alexandre Ypsilanti,* „Balkan Studies", 8, 1967, 1, S. 87—102).

Max Demeter Peyfuss
(Wien)

Probleme der Franzisko-Josephinischen Zeit, 1848—1916. Herausgegeben von Fr. Engel-Janosi und Helmut Rumpler. München, Verlag R. Oldenbourg, 1967, 119 pp.

Résultat d'une série de cours donnés en 1966 à l'Université de Vienne à l'occasion du cinquantenaire de la mort de François-Joseph, le volume intitulé « Problèmes de la période de François-Joseph 1848—1916 », publié par les soins de l'Institut autrichien pour l'Europe

orientale et du sud-est (Österreichisches Ost- und Südost Europa Institut), s'est proposé de présenter divers points de vue de certains historiens d'Autriche, de France et de Hongrie sur quelques problèmes de la monarchie d'Autriche-Hongrie entre les années 1848—1916.

Le professeur Engel-Janosi, rédacteur du volume, tient à préciser dans la préface que toute la responsabilité pour les opinions exprimées dans les articles revient à leurs auteurs. Même si le mode personnel d'aborder les thèmes reflète les positions des auteurs, différant parfois jusqu'à la contradiction, le manque d'unité ou de « dénominateur commun » n'empiète du tout sur la qualité intrinsèque de chaque étude.

Le professeur Fr. Engel-Janosi (Vienne) situe au centre de son étude intitulée *Le monarque et ses conseillers* l'idée que la recherche historique peut poursuivre deux buts : soit d'établir un courant commun, en unissant les destinées des peuples, des Etats et des cultures, soit de surprendre la diversité, en analysant séparément ces destinées et en les étudiant de près ; par extension, il y aurait deux modalités d'écrire une biographie : dans le cadre ample de l'histoire universelle (conformément à l'exigence de Leopold von Ranke), ou bien en présentant une personnalité isolée. L'historien moderne, afirme catégoriquement l'auteur, ne manquera de remarquer, quels que soient sa formation et son point de vue, l'importance de la figure de François-Joseph dans les événements qui eurent lieu en Europe au XIX^{e} siècle. L'article n'éclaircit pas pourtant le thème que formule le titre, à savoir la relation entre « le vieux » monarque et ses conseillers. La simple énumération de certains noms tels Felix Schwarzenberg, Beust, Moritz Esterhazy (dont on nous dit qu'ils seraient significatifs pour une période de vingt ans), ainsi que, pour la partie hongroise de l'empire, Deak, Eötvös, Andrassy, ou le sens accordé au remplacement des conseillers nobles conservateurs (tels Mensdorff, Belcredi, Badeni, Potocki) par des personnalités (telles Unger ou Beck) ne contribuent pas à une meilleure connaissance des opinions personnelles du monarque. Tous ces témoignages indiquent une maléabilité de François-Joseph, mais peut-être aussi une politique inconséquente et guidée par les caprices des conjonctures.

L'étude *L'empereur François-Joseph et la politique extérieure* du professeur Hugo Hantsch (Vienne) accepte comme point de départ l'idée de Metternich sur la fonction de la monarchie autrichienne, à savoir qu'un Etat multinational, dont le monarque représente un symbole reconnu par tous, devait se soumettre à cet *arbiter supremus* situé au-dessus de tous les partis ; l'Etat d'une communauté nationale homogène n'a pas besoin d'une autorité supraordonnée. Dans ce contexte, les reproches du général von Hötzendorf que la politique extérieure de François-Joseph aurait été trop conservatrice et trop peu flexible, du fait qu'il n'avait pas voulu s'éloigner d'un cours bien établi, n'aurait pas de sens : la structure même de la monarchie, avec ses contradictions et ses querelles intestines, freinait la force d'action dans son ensemble dictait une certaine attitude dans la politique extérieure.

En perdant son influence dans les zones allemande, italienne et centrale-européenne, la politique de l'empire s'est dirigée d'une manière naturelle vers une solution dualiste, ce qui favorisa, sur le plan extérieur, la parution de nouveaux facteurs du pouvoir. Soumise à une pression venant de l'ouest, la monarchie dualiste s'orienta de plus en plus vers l'est, où lui étaient offertes des possibilités plus sûres pour son développement économique et politique. Mais c'est ici également le point où l'Autriche-Hongrie a dû faire face à la rivalité de la Russie, qui avait acquis un grand prestige parmi les Slaves de la monarchie et qui se préparait à donner des coups décisifs à l'hégémonie germano-hongroise dans l'empire. La conséquence sera la constitution de la Triple Alliance en 1873, qui marquera, avec le Congrès de Berlin (1878), le début d'une politique extérieure de continuité ; le point culminant est l'annexion de la Bosnie et Herzégovine, en 1908 (action que le ministre Aehrenthal allait considérer comme une preuve de politique conservatrice), le procès pouvant être considéré terminé lors de l'éclatement de la première guerre mondiale.

Le professeur Alex. Novotny (Graz) exprime dans son étude *La Politique intérieure de l'Autriche* l'opinion que l'atmosphère tendue, les contradictions dans le domaine des problèmes sociaux, caractéristiques au XX^{e} siècle, ont rendu difficile jusqu'à présent l'appréciation objective de l'initiative visant l'assainissement de la politique intérieure de l'Autriche de la période de François-Joseph.

Partant de l'affirmation que la politique intérieure du temps de François-Joseph se présente comme une unité malgré les étapes qu'on peut distinguer tout au long de cette époque, et malgré toutes les transformations, l'auteur propose que l'on procède à une triple division : 1. la période du néo-absolutisme (approximativement de 1850 jusqu'en 1860, respectivement 1866) ; 2. la période de la constitution dualiste et des tentatives de développement de l'empire dans un sens fédéraliste (approximativement de 1867 jusqu'en 1906) ; et 3. la période de l'intensification des tendances divergentes et centrifuges, et des efforts de la monarchie de dominer ces tendances (entre 1897 et la fin de l'empire en 1918). Il a été possible de cimenter la politique intérieure de l'empire — soutient l'auteur — grâce à certaines forces constituées par : l'administration autrichienne, l'école autrichienne, l'armée et, dans une certaine mesure, les communautés religieuses ; à leur tour, ces forces sont le résultat de trois facteurs essentiels dans la politique intérieure de l'Autriche : l'Etat prospère du temps de l'empereur Joseph, l'Etat culturel de l'époque Biedermayer et l'Etat de l'ordre et de la justice du temps de l'empereur François-Joseph.

D^{r} Rudolf Neck (Vienne), auteur de l'étude *Le Mouvement ouvrier et le problème social, 1848—1916*, estime, en opposition totale avec ses prédécesseurs, que la période en question ne présente aucunement une unité socio-politique ; un dénivellement marqué, par rapport aux autres Etats ouest-européens, s'est manifesté sur le plan social et économique et il fut accompagné d'un manque visible de cohésion de l'économie austro-hongroise. Pour ce qui est des contradictions sociales, elles ne s'effaçaient que dans la perspective des classes privilégiées, surtout des classes de la moitié cisleithane de l'empire, mais aussi de celles de Hongrie. A l'appui de ses arguments, l'auteur rappelle les parties de la monarchie qui avant 1866 appartenaient à l'Union allemande et qui se trouvaient dans un stade beaucoup plus évolué que les contrées qui avaient été auparavant des provinces de l'Empire ottoman.

Pour expliquer sa thèse, l'auteur présente comme essentiels pour le développement de la monarchie danubienne pendant la seconde moitié du XIX^{e} siècle les deux faits suivants : 1. croissance de la population de l'Autriche-Hongrie de 35 millions en 1850 à 55 millions au moment où la première guerre mondiale a éclaté ; 2. la fin de l'époque féodale, marquée par le dégrèvement foncier (Grundentlastung), dont les effets n'ont pas été tout à fait positifs pour les paysans, du fait que 98 % ne possédaient que 59 % de terres. En même temps, la culture intensive a eu pour résultat la diminution des pâturages et implicitement du nombre des bêtes, et surtout des moutons, résultats négatifs pour l'industrie textile. Il s'ensuit une diminution du nombre des ouvriers agricoles, malgré la croissance constante de la population. Pourtant, le niveau de vie du prolétariat agricole était supérieur à celui des ouvriers de l'industrie, parce que dans les villes et les centres industriels, qui s'étaient rapidement développés et où les conditions de vie se trouvaient à un stade primaire, la tuberculose faisait des ravages.

En ce qui concerne l'apparition du capitalisme en Autriche, cet événement a eu lieu à peine au moment où l'Etat renonça à la politique de protectionnisme et accorda plus de droits à l'initiative privée, par la création de l'institution de crédit en 1855. Par conséquent, en Autriche le capital financier devient une combinaison de capitaux bancaires, industriels et commerciaux, au niveau de cartels et sous forme de trusts. Les désavantages du système de cartels n'ont apparus qu'après 1890. Entre 1900 et 1913 on peut parler du point maximum du capitalisme classique en Autriche, présentant des tendances lentes vers l'impérialisme ; la construction des voies ferrées en Orient et la concurrence de l'Allemagne dans les Balkans

et en Turquie sont quelques indices. Mais le bilan commercial passif a reflété les difficultés de l'export provoquées pendant les années d'avant-guerre par les dépenses militaires, bien que l'Autriche-Hongrie ait été déjà remplacée, dans le commerce mondial, par la Russie.

La situation présentée se rapporte surtout à la partie autrichienne de la monarchie dualiste, parce que la Hongrie et les contrées voisines se trouvaient en une nette infériorité ; ici, la base industrielle était constituée par les industries agricoles (la culture du sucre, la minoterie, la sylviculture) et dans ces circonstances il était normal qu'une nette différenciation sociale se dessine entre les deux moitiés de la monarchie.

Le retard industriel relatif de l'Autriche-Hongrie a eu pour conséquence l'apparition retardée de la classe ouvrière (par rapport aux autres Etats ouest-européens). A peine pendant la période de stagnation politique du néo-absolutisme les contradictions entre le prolétariat et la bourgeoisie commencèrent à s'aiguiser et les ouvriers à se constituer en tant que force politique et sociale indépendante. Les premières formes d'organisations politiques et syndicales sont signalées en Bohême en 1864, tandis qu'en Autriche à peine en 1867, bien qu'à cette époque-là les ouvriers soient encore animés par des buts pré-socialistes, utopiques, mêlés d'éléments chrétiens, sectaires. L'influence politique et idéologique du mouvement ouvrier d'Allemagne a certainement joué un rôle essentiel dans le développement ultérieur de la social-démocratie en Autriche, d'autant plus que certaines personnalités telles Rudolf Hilferding ou Karl Kautsky participèrent activement au mouvement dans les deux pays.

Les contradictions sociales et politiques se sont conjuguées avec celles soulevées par le problème des nationalités ; à défaut d'une solution qui sut créer, pendant le règne de François-Joseph, les prémisses d'une intégration des peuples de l'empire dans le domaine social et économique, la monarchie s'est effondrée.

Dans sa contribution consacrée à *L'armée*, le Dr Joh. Christoph Allmayer-Reck (Vienne) souligne le caractère de l'armée austro-hongroise en tant que corps autonome ; résistant aux pressions de l'extérieur, et, de par sa dépendance absolue de la dynastie, réticente aux tensions politiques et nationales, elle s'est isolée de la vie sociale.

L'étude intitulée *La position de la Hongrie dans la Monarchie*, due au Dr Peter Hanak (Budapest), s'occupe de la position contradictoire de la Hongrie dans le cadre de la monarchie dualiste. D'importants milieux des classes dominantes et moyennes, qui appartenaient aux forces intégrées, soutenaient la monarchie ; mais le chauvinisme effréné des classes dominantes de Hongrie vis-à-vis d'autres nations, leur conservatisme rigide en matière de programme social et l'opposition nationale à la domination de Vienne ont objectivement contribué au démembrement de l'empire.

En ce qui concerne le rapport entre les deux parties de la monarchie, l'auteur considère que la Hongrie a payé ses avantages par une structure économique et sociale défavorable ; le rattachement à l'Autriche a signifié le maintien dans la vie sociale et économique du poids de la grande et de la petite aristocratie, l'apparition d'une bourgeoisie agraire et le développement lent et unilatéral d'une bourgeoisie démocratique et d'une classe ouvrière propre. Bien que d'après certains historiens le pacte avec l'Autriche ait amené la victoire des Hongrois, en leur assurant une prédominance dans la monarchie dualiste, et bien que certains historiens slaves et roumains aient considéré la monarchie comme une sorte de prison des peuples, les Hongrois jouant le rôle du pire des deux associés, l'auteur estime que de telles opinions ne peuvent plus être soutenues à la lumière des nouvelles recherches.

Selon l'auteur, les problèmes compliqués de la monarchie, et surtout le problème hongrois, ne peuvent être présentés dans une formule trop simple. Les recherches faites par l'auteur lui ont permis de constater que la Hongrie n'a pas eu une situation prédominante dans le cadre de la monarchie, mais qu'elle n'a été non plus opprimée. Si, d'un côté, la monarchie a offert à ce pays agraire de l'Europe centrale de grands avantages en vue de sa

modernisation, de l'autre, elle y a maintenu les vestiges d'une structure sociale et économique complètement défavorable à son évolution.

Le Pr Jacques Droz (Paris) présente dans *L'Autriche-Hongrie reflétée dans l'opinion publique de l'Europe* les positions divergentes des hommes politiques français et anglais en ce qui concerne l'avenir de l'Autriche-Hongrie, lors de l'éclatement de la première guerre mondiale. L'auteur affirme qu'au début de la guerre l'opinion publique ouest-européenne ne croyait pas à l'effondrement de la monarchie austro-hongroise, étant persuadée que celle-ci pourrait résoudre elle-même le problème des nationalités, en conservant ainsi sa place dans la communauté des Etats européens ; en même temps, les puissances de l'Entente n'ont pas su quelle position adopter vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie au moment de la mort de François-Joseph. La libération des nationalités du cadre de la monarchie dualiste était considérée par les puissances occidentales soit comme une tendance vers une indépendance totale, soit une tentative vers une fédéralisation ; mais sur ce problème des recherches plus approfondies s'avèrent nécessaires. L'auteur considère, quand même, qu'à cause des tergiversations diplomatiques on a adopté une solution indésirable, c'est-à-dire la « balkanisation » de l'Europe centrale.

L'auteur cite des noms de publicistes français défenseurs des nationalités slaves — surtout des Tchèques — tels Cyprian Robert, Saint-René Taillandier, Louis Léger et Ernest Denis, auxquels il ajoute ceux qui sympathisaient avec la monarchie dualiste, tels Mme Blaze de Bury, Albert Sorel et Anatole Leroy-Beaulieu (pour qui l'Autriche représentait un élément nécessaire dans l'équilibre européen), ou bien André Chéradame, qui, dans un ouvrage publié en 1901, accusait la Prusse de fomenter des troubles en Autriche, l'empêchant ainsi de suivre la voie vers la fédéralisation.

Mais ce sont deux publicistes anglais, Wickham Steed et Robert Seton-Watson, qui ont fortement influencé l'opinion publique ouest-européenne, à la veille de la première guerre mondiale. Le premier considérait le dualisme une construction fragile, qui ne correspondait ni aux intérêts de la dynastie, ni à ceux des peuples de l'empire des Habsbourg. Seton-Watson appréciait que la mission de l'Autriche en Europe orientale ne pouvait se réaliser qu'à condition de résoudre le problème des Slaves du Sud (les Serbes, les Croates et les Slovènes) ; son attitude dans la question de la Transylvanie est bien connue. Sa perspicacité et sa capacité de voir au fond le procès historique constituent des traits qui ne devraient faire défaut à aucun historien*.

Constantin Nuţu

---

* La conception de l'historiographie roumaine concernant la monarchie austro-hongroise est amplement exprimée dans le volume « La désagrégation de la monarchie austro-hongroise », paru sous la direction des professeurs Miron Constantinescu et Constantin Diacoviciu, éd. Academiei, Bucarest, 1964.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: H. MIHĂESCU (H. M.); ION-RADU MIRCEA (I.-R.M.); NICOLAE-ŞERBAN TANAŞOCA (N.-Ş.T.); NESTOR CAMARIANO (N.C.); SERGIU COLUMBEANU (S.C.); CRISTINA BULGARU (C.B.); ION MATEI (I.M.); ALEXANDRU DUŢU (A.D.); CORNELIU DIMA-DRĂGAN (C.D.-D.); DAMIAN P. BOGDAN (D.P.B.); CONSTANTIN NUŢU (C.N.); CORNELIA MORARU (C.M.); RADU CONSTANTINESCU (R.C.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); GHEORGHE CRONT (G.C.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.)

A. ZAMBONI, *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia et Histria). Il lessico.* «Studi linguistici friulani», I, 1969, pp. 110—182.

Bornée au nord et à l'est par les provinces de Norique, de Pannonie et de Dalmatie, la X^e Région de l'Italie était soumise aux influences germaniques, celtiques et thraco-illyriennes, qui ont fait d'elle un territoire d'interférences linguistiques, particulièrement dans le domaine du lexique. Ce fait ressort aussi des données épigraphiques publiées dans la présente étude. Le terme d'origine germanique *brutis* « bru » a passé dans le latin dans une vaste zone autour des Alpes Orientales, qui s'étend à l'ouest jusque dans le Midi de la France et à l'est jusque près du Pont Euxin. Le suffixe *-iscus*, probablement d'origine thrace (présent en roumain dans des noms propres comme Eminescu, Rădulescu, Vlădescu, etc.), apparaît en latin non seulement dans des dérivés tels que *Daciscus* et *Thraciscus*, mais aussi dans *balisca vitis* « vigne d'origine sud-est européenne » et dans *cucumiscus* « personne dodue comme un melon », attesté dans une inscription de Pola, sur la côte occidentale de l'Istrie. Le verbe *maritare* « marier », conservé en roumain, apparaît à côté de *sposare* « épouser », hérité par l'italien. *Rosalia* « fêtes des roses déposées en hommage sur les tombes », mot fréquemment attesté dans les inscriptions de Mésie et de Thrace, se rencontre souvent aussi dans les inscriptions du nord-est de l'Italie. Soulignons l'intérêt du mot *basilica*, dans le sens d'« église » qui apparaît dans une inscription de Padoue (CIL III 3100) du V^e siècle. On sait que *basilica* s'est maintenu dans le terme roumain *biserică*, alors que *ecclesia* a été adopté par les langues romanes occidentales. Le suffixe *-etum* se retrouve en roumain dans des mots d'origine latine tels que *făget* « hêtraie », *nucet* « noiseraie », *ulmet* « aulnaie »; dans la zone étudiée, il apparaît dans le terme *canabetum* «chènevière», à Padoue (CIL V 2258). *Partire* (CIL V 3072) et *signare* (Inscr. Ital. X 2, 81) font mieux comprendre les formes roumaines *a împărți* « partager » et *a însemna* « inscrire ». Il convient de retenir également la distinction établie par l'auteur pour les jours de la semaine dans les différentes langues romanes. Le verbe roumain *a ierna* « hiverner » est né dans le cadre de la langue roumaine à partir du substantif *iarnă* « hiver » (cf. *vară* — *a văra* « été — passer l'été »), quoiqu'il ne

soit pas exclu qu'il dérive du latin *hibernare*. L'adverbe *in se* « ensemble », attesté dans les inscriptions du nord-est de l'Italie, de la Dalmatie et de Pannonie n'apparait pas dans les provinces romaines du Bas-Danube et ne s'est pas maintenu dans la langue roumaine. On ne rencontre pas non plus à l'est des syntagmes du type *pia mente*, *sancta mente*, *trepida mente*, qui ont donné le suffixe français *-ment* et le suffixe italien *-mente*, que le roumain ne connait pas.

H. M.

G. UHLISCH, *Die griechischen Lehnwörter im Albanischen*. « Das Altertum », XV, 1969, pp. 169—175.

Le problème des emprunts grecs dans la langue albanaise intéresse les chercheurs de toutes les langues sud-est européennes, étant donné que ces emprunts ont eu lieu partout dans des circonstances historiques semblables. L'auteur tente, en s'appuyant sur des critères linguistiques formels, de déterminer l'ancienneté des emprunts grecs en albanais. Elle distingue ainsi trois catégories successives de mots : grecs anciens, jusqu'au IX^{e} ou au X^{e} siècle ; grecs moyens, jusqu'au XVI^{e} siècle ; néo-grecs, du XVI^{e} siècle jusqu'aujourd'hui. Pour la première catégorie, elle adopte comme critère la transformation du *s* latin en *sh* et du *n* en *r*, reproduisant certains des résultats obtenus par A. Thumb, mais sans mentionner les recherches d'Eqrem Çabej, qui ont pourtant étendu considérablement le champ des emprunts du grec ancien en albanais. En ce qui concerne la catégorie des emprunts du grec moyen, l'auteur y range des phonèmes tels que *kllogjer* (καλόγερος), *konë* (εἰκόνα) et *munështir* (μοναστήριον), qui se distinguent des phonétismes *kallogjer*, *ikonë* et *monastir*, d'origine néo-grecque. Les emprunts d'origine néo-grecque ont été nombreux, surtout dans la partie méridionale de l'Albanie et au cours des derniers cent ans.

On pourrait reprocher à l'auteur qu'elle ne tient pas suffisamment compte des résultats obtenus dans le domaine de l'histoire de la civilisation. L'histoire des mots doit nécessairement être accompagnée ou précédée de l'histoire des faits et des concepts. Nous ferons remarquer, ainsi, que le terme σαγμάριον ou σαμάριον était d'usage courant à Byzance dans l'armée et dans le problème des transports ; il a passé de bonne heure dans la langue roumaine et dans d'autres langues, y compris l'albanais ; or, l'auteur de la présente étude affirme qu'il s'agirait d'un emprunt relativement récent. Le mot τηγάνιον a été pris par le sicilien (*tiganu*), le bulgare (*tigan*), le serbo-croate (*tiganj*) et le roumain (*tigaie*) avant le XVI^{e} siècle, c'est-à-dire qu'il s'est répandu dans une vaste aire à l'époque byzantine ; il semble donc peu vraisemblable que le terme albanais *tigan* soit un emprunt des deux derniers siècles. Il en va de même pour l'albanais *triantafil* : le byzantin τραντάφυλλον est entré dans les langues bulgare, roumaine et serbo-croate avant le XVI^{e} siècle.

Certes, il n'est pas toujours facile de faire un clivage précis entre les emprunts grecs moyens et néo-grecs. Mais pour arriver à fixer ces limites avec le maximum de certitude, il est indispensable d'étendre la sphère d'investigation et d'avoir recours à la méthode historico-comparative, pour l'analyse des hellénismes de l'albanais aussi bien que pour ceux du bulgare, du roumain et du serbo-croate.

H. M.

MULJAČIĆ ŽARKO, *Leksikologijske i etimologijske bilješke uz « Planine »* (Notes lexicologiques et étymologiques concernant la « Planine »). « Radovi Instituta Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti u Zadru », 16—17, 1969, pp. 647 656.

L'auteur a étudié l'œuvre la « Planine », écrite par l'auteur croate P. Zorančić vers 1550, et a formulé à ce sujet quelques observations intéressantes. De même que dans la langue roumaine du XVI^e^ siècle, on trouve dans cette œuvre des mots d'origine latine qui ont disparu par la suite. Leur pénétration a eu lieu par l'intermédiaire de la langue dalmate ou directement du latin, lors de la venue des Slaves. L'un de ces mots est l'adjectif *dramatan* « infertile, stérile », dans le sens d'une femme sans enfants, que l'auteur met en liaison avec le verbe latin *deramare* « couper les branches, émonder », conservé dans le dalmate de l'île de Krk (Veglia) sous la forme *dramuor* et, probablement, dans le mot roumain *a dărîma* « démolir », que certains linguistes comparent à l'albanais *dërmi* s.f. « fragment, miette » (pl. *dërmil*) et considèrent comme étant de provenance autochtone. Le terme croate susmentionné a été étudié également par A. Vaillant, *Deux emprunts slaves au roman de Dalmatie*, dans « Revue des études slaves », IX, 1929, pp. 270—272.

Le latin *satullus* a donné en roumain l'adjectif *sătul* et *de satullus* l'adverbe *destul*. Dans le dalmate de l'île de Krk (Veglia), *satullus* a donné *satoil*. Dans l'œuvre de P. Zorančić on trouve aussi l'adverbe *ozoja* « beaucoup, énormément », que l'auteur fait dériver de la contamination des adverbes latins *ad satis* + *de satis* > *ad *dzoe* > *ozoja*, étant donné que les anciens Croates n'avaient pas le phonème *dz* du latin vulgaire, et l'ont rendu par *z*.

Le latin *tarmes, -itis* « ver du bois, carie » s'est conservé sur la côte dalmate et dans les langues romanes occidentales, mais ne s'est pas maintenu en roumain, où il existe en échange le descendent du latin *carius* > *cariu*. On trouve encore dans l'œuvre de Zorančić le mot *tarac* « mite », qui d'après Žarko Muljačić vient du pluriel latin *tarmites* > * *tarmci* > > *tarci*, d'où par la suite a été reconstitué le singulier *tarac*. Ces précisions sont utiles et aident à mieux déterminer le caractère du dalmate par rapport au roumain et aux langues romanes occidentales.

H. M.

B. GEROV, *Проучвания върху западнотракиските земи през римско време* (Untersuchungen über die westthrakischen Länder in römischer Zeit). III. Teil « Годишник Софийский Университет по западни Филологии », LXII, 1968, pp. 121—246, LXIII, 1969, pp. 1—56.

La présente étude, consacrée à la ville de Serdica (Sofia) et à son territoire, met fin à la monographie du professeur sofiote sur la Thrace Occidentale. L'ouvrage totalise 540 pages et met systématiquement en valeur toutes les données d'histoire antique dont dispose la science d'aujourd'hui. L'étude est divisée en trois grands chapitres décrivant, du sud au nord et de l'ouest à l'est, les régions de la Thrace Occidentale : le bassin de la moyenne Struma, celui de la haute Mesta, celui de la haute Struma et la région de Serdica. L'auteur a puisé ses données dans l'historiographie antique, l'épigraphie, les monuments archéologiques, la numismatique et la linguistique indo-européenne. Il a tenté d'établir les limites des provin-

ces et du territoire des villes, il a présenté les tribus autochtones et leur culture matérielle, il a décrit leur mode de vie et leur organisation intérieure, ainsi que les influences grecques, il a examiné de près le processus de romanisation et il a déterminé l'apport des peuples migrateurs jusqu'à l'établissement définitif des Slaves. La Thrace sud-occidentale a été une région relativement isolée, aussi les vestiges des civilisations d'autrefois s'y sont-ils bien conservés. La culture grecque a affecté surtout les villes, alors que les colons romains se sont établis dans les vallées fertiles afin d'y pratiquer l'agriculture. Ni le grec, ni le latin ne se sont enracinés. A en juger par les matériaux existants, on peut considérer que les populations autochtones ont conservé leur langue et leurs coutumes jusqu'au moment de la pénétration slave, ce qui exclut la discontinuité de l'habitat.

La méthode suivie par l'auteur est la même que pour sa monographie antérieure, consacrée à la romanisation des régions comprises entre le Danube et le mont Balkan (Stara Planina). Le mérite de ces deux ouvrages tient en premier lieu au fait que l'auteur a accumulé avec soin des matériaux imprimés dans les publications les plus variées et souvent difficilement accessibles, pour les offrir aux chercheurs bulgares et étrangers.

H. M.

JOANNIS TZETZAE *Historiae* recensuit Petrus Aloisius M. Leone. Libreria Scientifica Editrice, Napoli, 1969, CVI + 725 pp. (Pubblicazioni dell'Instituto di filologia classica dell'Università degli studi di Napoli, 1).

La dernière édition de l'*Histoire* de Tzetzes, élaborée par Th. Kiessling sur la base de deux manuscrits conservés à Munich, datait de 1826. Le nouvel éditeur a décrit et collationné 21 manuscrits, qu'il a classés en deux catégories et dont il a retenu 13 manuscrits plus importants, après quoi il a établi le texte, en accordant une importance particulière aux leçons de 7 manuscrits fondamentaux. Il ressort du *stemma codicum* proposé par l'éditeur à la page XCIX que l'une des branches principales de l'arbre généalogique est représentée par le ms. L de Florence et une autre par le ms. A de la Bibliothèque Nationale de Paris. Grâce à un travail philologique des plus méritoires, l'auteur a par conséquent élargi considérablement la base des recherches pour la détermination du texte. Un effort soutenu lui a été nécessaire, d'autre part, pour découvrir et désigner correctement les sources utilisées par Tzetzes. Malheureusement, l'éditeur s'est limité à ces contributions philologiques, sans tenter de fournir le moindre apport, aussi modeste fût-il, dans le domaine historique. Ainsi, dans l'index, il englobe sous le terme Δάκαι autant les Daces du Danube que les tribus scythes établies à l'est de la mer Caspienne, connues sous le nom de Dahae ou Daai (XII, 897); il ne fait pas de distinction entre le terme Σκύθαι signifiant « Scythes anciens ou Scythes proprement dits » et Σκύθαι (VII, 766—768; X, 93), sous lequel l'auteur désignait les Cumans; il ne précise pas si le terme Αὔσονες se réfère aux Romains d'Italie ou à ceux de l'Empire byzantin; il n'indique pas l'équivalent moderne de la rivière Σαργεντίας de Dacie (aujourd'hui le Strei, affluent du Mureş); il ne donne aucune explication pour le nom de la rivière Ciabrus, qui constituait la frontière entre la Mésie Inférieure et la Mésie Supérieure (aujourd'hui la Cibrica, qui prend sa source du massif de Tipčen, près de Smoljanovci, dans la Bulga-

rie du Nord-Ouest et se jette dans le Danube à l'ouest de l'embouchure du Jiu). Les passages qui intéressent l'histoire des Roumains et des peuples voisins sont les suivants : II 60—105 Trajan et Hadrien, le pont sur le Danube, la mort d'Apollodor, Décébal, la rivière Sargentias ; III 473—546 l'incursion de Darius au nord du Danube, d'après Hérodote ; IV 503—506 Trajan, Apollodor et le pont sur le Danube ; XI 884—997 la Mésie Supérieure et Inférieure, description géographique. Le pont sur le Danube est nommé par Ttetzes ἡ παριστρία γέφυρα (II 89, III 485). La présente édition est incontestablement une belle réalisation philologique ; il est à espérer que l'éditeur, encore tout jeune, entreprendra d'autres éditions similaires, dont nous avons tant besoin.

H. M.

A. N. STRATOU, Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα, τόμος Γ': *634—641* (Byzance au VII^e siècle. Tome III: 634—641). « Hestia », Athènes, 1969, 272 pp.

Ce III^e volume décrit la dernière partie du règne de l'empereur Héraclius, jusqu'à l'avènement de l'empereur Constantin Pogonate en 641. La plupart des événements relatés dans ce volume ont eu lieu en Orient, à l'occasion des luttes contre les Arabes, alors que quelques pages seulement concernent les régions européennes de l'empire. Cette répartition de la matière a été dictée aussi par la nature des sources, dont la plupart sont de provenance orientale. Quant à leur mise en valeur, elle aurait exigé, pour être satisfaisante, certaines connaissances en matière de langues orientales, une information plus complète en ce qui concerne les résultats des recherches archéologiques et de géographie antique, ainsi qu'une meilleure compréhension du processus de production. Or, l'auteur n'a pas été en mesure d'embrasser un aussi vaste matériel. Ne pouvant, en conséquence, donner une nouvelle synthèse critique, il s'est contenté d'écrire un ouvrage à l'usage du grand public et présentant souvent un caractère de compilation d'après les sources narratives du temps et les principaux résultats des chercheurs modernes, dans un exposé qui est d'ailleurs clair et d'une lecture agréable. La bibliographie, abondante et variée, comprend certaines des publications les plus récentes, surtout en ce qui concerne les éditions de sources byzantines.

Au cours de la première moitié du VII^e siècle, le nombre de ceux qui parlaient latin dans l'Empire byzantin avait considérablement diminué et les titres latins furent peu à peu abandonnés. Cette hellénisation a été, de fait, l'aboutissement d'un long processus. C'est aller trop loin que d'affirmer, comme la fait l'auteur, que sous Héraclius « l'hellénisme, libéré des chaînes officielles, (...) a commencé à se développer et à se remplir d'une vie nouvelle » (p. 185). La soi-disant lutte entre les deux langues de culture de l'antiquité (Sprachenkampf) dont parlent certains historiens n'est guère qu'une projection dans le passé de la conception de « lutte entre les langues et les nationalités », chère au XIX^e siècle.

H. M.

DAMIAN P. BOGDAN, *L'œuvre de Constantin-Cyrille et de son frère Méthode en Roumanie*; Idem, *La vie et l'œuvre des frères Constantin-Cyrille et Méthode*, tirages à part de l'ouvrage commémoratif publié par la Faculté de Théologie de l'Université de Salonique sous le titre Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου ἐπὶ τῆς 1100 ἐτηρίδι, IIe volume, Thessalonique, 1968.

Le 1.100e anniversaire du commencement de l'activité des frères Constantin-Cyrille et Méthode, qui par la création d'une langue littéraire et de son propre alphabet ont signé l'entrée des peuples slaves dans le courant de la culture européenne, a donné lieu à la fois à un examen rétrospectif des recherches suscitées par leur vie et leur œuvre et à de nouvelles recherches autour de ces mêmes problèmes. Les études sud-est européennes ont, en particulier, fourni une contribution essentielle à cette commémoration, par une série de colloques et de sessions scientifiques, parmi lesquelles celle tenue à Salonique en 1966.

A cette occasion, le professeur Damian P. Bogdan a assumé la tâche de présenter une vue d'ensemble sur l'évolution des problèmes cyrillo-méthodiens, autant en Roumanie — pays redevable d'une partie de sa culture médiévale aux incidences de l'activité des deux frères — que dans la science universelle, notamment dans les pays du centre, de l'est et du sud-est de l'Europe.

Une partie de la première étude est consacrée à la diffusion des œuvres de Cyrille et Méthode dans les anciens pays roumains à l'époque où le « vieux slave », qui « ne saurait être confondu avec le paléobulgare », y était en usage. Outre la mention qu'il fait de certains écrits, peu nombreux du reste, sur la vie de Constantin-Cyrille le philosophe, copiés dans les pays roumains, l'auteur relève l'écho indirect des traductions en vieux slave dans les copies de scribes roumains conservées à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ainsi que le rôle joué par celles-ci dans la diffusion des œuvres cyrillo-méthodiennes originales, telles que *Savvina Kniga* et *Codex Suprasliensis*. Le rôle d'intermédiaire joué par les copistes de langue roumaine dans la transmission vers l'Orient des traductions cyrillo-méthodiennes est souligné dans les dernières pages de l'article. Le professeur D. P. Bogdan saisit cette occasion pour passer en revue les recherches faites jusqu'en 1966 sur l'introduction de l'alphabet cyrillique et de la langue slave ancienne chez les Roumains—il s'agit bien sûr de la mince couche intellectuelle existante au Moyen Age dans ces régions — et pour résumer les différentes opinions exprimées à ce sujet, parmi lesquelles les siennes occupent une place de choix. Il convient de souligner ses essais de synthèse dans le problème spécialement délicat de la paléographie slave chez les Roumains, avec ses particularités tant graphiques que linguistiques. Enfin, l'activité scientifique et didactique des spécialistes roumains dans le domaine des langues slaves est exposée sous ses aspects principaux en quelques pages. Par la densité de son information et sa bibliographie judicieusement sélectionnée, l'étude du Pr D. P. Bogdan est d'une réelle utilité pour la connaissance des recherches roumaines dans ce domaine.

La seconde étude, rédigée dans le même esprit, brosse un large tableau des débuts et de l'évolution des recherches sur la personnalité des « deux éminents lettrés du Moyen Age d'origine grecque » et sur leur création littéraire. Après avoir déterminé les principales étapes du développement des études slaves dédiées à l'œuvre cyrillo-méthodienne, l'auteur énumère les principaux problèmes qui se posent : recherches de bibliographie, publication et étude des sources historiques, avec un exposé des principales opinions formulées, données biographiques sur Cyrille et Méthode, leur activité culturelle et éducative en rapport avec les alphabets glagolithique et cyrillique, sous le double aspect historique et paléographique, activité littéraire des deux frères, enfin les différents problèmes concernant l'origine, la structure et la diffusion du vieux slave, sans oublier le nom reçu par celui-ci. Dix pages de

l'étude sont réservées aux « textes en vieux slave », y compris un certain nombre d'inscriptions et de graffiti, dont quelques-uns mis au jour sur le territoire de la Roumanie. Chaque secteur de l'étude est complété par d'amples notes bibliographiques et par un exposé des discussions auxquelles ils ont donné lieu. Un substantiel résumé final souligne l'intérêt international suscité par la vie et l'œuvre de Cyrille et Méthode.

La contribution du P[r] D. B. Bogdan à la connaissance de l'évolution historique des problèmes de slavistique en rapport avec l'activité de Cyrille et Méthode est importante et d'une incontestable utilité scientifique. Nous nous permettrons de signaler quelques erreurs de détail qui se sont glissées dans ces publications. Ainsi, dans la première étude, p. 195, l'année est 1439 et non 1437, le manuscrit 164 de l'Académie Roumaine portant la date de 6947 depuis la Création du monde ; p. 199, il faut lire « Patrologies » et non « Pétrologies ». En ce qui concerne la seconde étude, la date du « graffiti de 992 » devrait être donnée de façon moins catégorique, car les chiffres 6000 et 500 ne semblent pas correspondre à l'alphabet cyrillique, mais à quelque autre alphabet non identifié.

I.-R.M.

ANDRÉ MIRAMBEL, *La place de la δημοτική dans les lettres néo-grecques*. « Etudes balkaniques », Sofia, *1*, 1969, p. 55—67.

L'auteur se propose de définir la place de la langue démotique dans la littérature néo-grecque et, en même temps, la place du peuple dans cette littérature.

Dans la première partie de l'article il analyse les termes δῆμος, λαός, γένος et ἔθνος. Δῆμος a un sens « institutionnel », il désigne le peuple en tant que nation, tandis que λαός désigne les couches « inférieures » d'un peuple. Les termes γένος et ἔθνος ont un sens surtout ethnique. L'auteur traite ensuite des notions de langue démotique et de littérature populaire. La langue démotique, δημοτικὴ γλῶσσα est la langue usuelle, vivante, consacrée à l'époque moderne par la littérature ; elle ne doit pas être confondue avec la λαϊκή γλῶσσα, la langue vulgaire. Elle est différente aussi de la langue pure, la καθαρεύουσα, langue artificielle. Le purisme est une réaction envers l'état naturel de la langue, dont il conteste la légitimité. Il a été condamné par la linguistique moderne qui a mis en évidence le caractère naturel de l'évolution linguistique, en donnant de la sorte une base scientifique aux positions des partisans de la langue démotique. C'est donc au peuple que la Grèce moderne doit sa langue littéraire. La littérature populaire, le folklore, a apporté aussi une importante contribution au moment où, en Grèce se constituait une littérature moderne. L'adjectif employé pour désigner le caractère populaire des créations folkloriques est le même δημοτικός : δημοτικὰ ᾄσματα. Le folklore néo-grec représentait du point de vue de la littérature un élément de vitalité et de continuité spirituelle. Du point de vue linguistique, c'était la langue démotique qui jouait le même rôle.

Dans la deuxième partie de son étude, l'auteur cherche à déterminer la place du peuple et de l'élément populaire dans la littérature néo-grecque. Pour les créateurs de cette littérature la langue démotique, la langue du peuple, n'était pas seulement un outil, mais aussi une « norme » linguistique. Le folklore, à son tour, leur a fourni des thèmes et des modèles (cf. par exemple la poésie lyrique héroïque, la poésie lyrique érotique de la Grèce moderne). On ne rencontre pas en Grèce une littérature populiste ; la littérature en langue

démotique était adressée à toute la nation grecque. C'est donc normal de trouver les termes δημοτικό et λαϊκό employés avec le même sens quand il s'agit d'une création littéraire.

Les conséquences de l'emploi généralisé de la langue démotique dans la littérature ont été d'une part la prépondérance accordée à certains genres littéraires (le roman, la nouvelle), d'une autre la préférence des écrivains pour les sujets réalistes, pour les faits et pour les hommes rencontrés dans la vie quotidienne du peuple grec.

La base linguistique et littéraire de la culture grecque moderne est, conclut A. Mirambel, populaire. Depuis le commencement de cette littérature, au XIX[e] siècle, la présence du peuple est une constante dans la création littéraire de la Grèce moderne.

N.-Ş.T.

M. I. MANOUSSACAS 'Ανέκδοτα πατριαρχικὰ γράμματα (*1547—1806*) πρὸς τοὺς ἐν Βενετίᾳ μητροπολίτας Φιλαδελφείας καὶ τὴν ὀρθόδοξον ἑλληνικὴν ἀδελφότητα (Actes de patriarches inédits (1547—1806) envers les métropolites de Philadelphie et envers la communauté orthodoxe grecque de Venise), Venise, 1968, XIV + 164 pp. + XXII tableaux.

Le nouvel ouvrage du professeur Manoussacas, publié dans « La Bibliothèque de l'Institut grec d'études byzantines et post-byzantines de Venise » comprend un nombre de quarante lettres recueillies dans les riches archives de l'Institut grec de Venise, dont 36 sont publiées pour la première fois. La plupart d'entre elles appartiennent à certains patriarches œcuméniques et sont adressées aux métropolites de Philadelphie et à la communauté grecque de Venise. Leur contenu se rapporte, en premier lieu, à l'histoire de cette communauté et à celle des patriarches de Constantinople, Alexandrie et Jérusalem au temps de la domination ottomane.

Le texte de chaque lettre est accompagné de précieux commentaires, écrits par un historien compétent, qui utilise une abondante bibliographie.

Arrêtons-nous au commentaire qui accompagne la lettre du 20 avril 1655 adressée par le patriarche œcuménique Ioannikios II au patriarche de Philadelphie, Athanase (pp. 72—76) et dans laquelle il s'agit d'Alexandre Mavrocordato, envoyé par sa mère Roxandra, ancienne épouse du prince de Valachie, Alexandre Cuconul, faire des études dans le célèbre Collège de Rome. Autant le texte de la lettre que le commentaire de M. nous donnent d'importantes informations au sujet de celui qui arriva plus tard à occuper le poste de grand drogman à la Sublime-Porte et reçut le titre de secrétaire intime de la Porte, c'est-à-dire Exaporite. Alex. Mavrocordato eut, dans son activité diplomatique, d'étroites relations avec les Principautés Roumaines et de puissants souverains, tels que l'empereur Léopold I d'Autriche, le roi de France, Louis XIV, et le tzar de Russie, Pierre le Grand, ont cherché à gagner sa bonne volonté en différentes questions politiques orientales.

Dans ses commentaires, M. s'occupe du nom de famille du père de Roxandra, Scarlat ou Scarlatos, problème très discuté. Après avoir combattu ses prédécesseurs, Emile Legrand et K. D. Mertzios, M. soutient fermement que le nom de famille de Scarlatos a été Βοδινός, et c'est pour cela qu'il est passé dans l'index : Βοδινὸς Σκαρλᾶτος. Le professeur de Salonique, selon notre avis, n'a pas réussi, cette fois, à résoudre le problème du nom de famille de Scarlatos. Dans les vieux documents grecs et roumains, le père de Roxandra, apparaît aussi avec les noms suivants Σαϊτζῆς (Saïgiu), Μπεγλικτζῆς (Beilicciu), Τζελέπμπασης (Gelepbaşa), Βοδινός et sous une forme slave, Grama. Toutes ces dénominations ne

montrent pas autre chose que la préoccupation principale de Scarlatos, c'est-à-dire le commerce de moutons et de bétail. Scarlatos avait réussi à obtenir le droit d'approvisionner la capitale de l'Empire ottoman avec le bétail et les moutons nécessaires, à un prix établi par la Sublime Porte. Comme tout commerçant de bétail et de moutons, il a été, lui aussi, surnommé saïgiu, beilicciu, gelep-başa ainsi que βοδινός et grama, formes grecques et slaves des dénominations turques données souvent par ceux-ci aux commerçants de bétail et de moutons. Nous ne pouvons pas donc, admettre, la conclusion de M. qui trouve que la question du nom de famille de Scarlatos a été résolue et qu'il s'appelait Σκαρλάτος Βοδινός. Nous considérons qu'aucun de ces surnoms : saïgis, beilitzis, gelepbasis, βοδινός et grama ne peut être pris comme nom de famille du grand commerçant grec de Constantinople et que son nom de famille demeure sous le point d'interrogation.

Avant de conclure cette présentation, nous tenons à rappeler que l'œuvre de M. se termine par un nombre de trois index ; un index avec les commencements des lettres, un second index général avec les noms propres et les mots rares (nous croyons que c'eut été mieux de présenter séparément le glossaire et non avec les noms propres) et un troisième index spécial avec les noms propres se trouvant dans les lettres publiées.

Nous ne pouvons que louer cette splendide édition faite par cet infatigable chercheur qu'est Manoussacas ; il étudie avec un zèle particulier l'archive de l'Institut grec de Venise et nous espérons que d'autres volumes semblables vont suivre.

N. C.

D. et J. SOURDEL, *La civilisation de l'Islam classique*, Paris, Arthaud, 1968, 673 pp. avec des illustrations.

Le livre constituant l'objet de cette succincte présentation fait partie de la collection bien-connue « Les grandes civilisations », dirigée par Raymond Bloch.

Les auteurs y traitent l'évolution historique d'ensemble du monde islamique, à partir du VII^{e} jusqu'à la fin du XIII^{e} siècle, c'est-à-dire l'évolution de la société dénommée par eux « l'Islam classique ».

D. et P. Sourdel entreprennent une ample analyse qui fait ressortir, comme un trait important du monde islamique, son manque d'uniformité. Ce monde s'est formé de la réunion de plusieurs pays ayant des populations et des passés portant l'empreinte d'une grande diversité, ce fait ayant mené, en dernière instance, à l'élaboration de certaines symbioses historiques originales, parfois très éloignées des prémisses institutionnelles—politiques, sociales, culturelles — qui les ont engendrées. En ce sens, comme les auteurs le soulignent, dans le monde arabo-musulman les éléments nouveaux de différenciation — c'est-à-dire les infiltrations paisibles de population ou les invasions brutales de quelques formations non-arabes s'islamisant mais modifiant en même temps l'équilibre politique-social antérieur — n'ont jamais cessé d'intervenir. Les éléments de différenciation (et en même temps d'interpénétration) se sont manifestés sur une très vaste aire géographique, des Indes jusqu'à l'Atlantique. La consolidation politique arabe réalisée par les successeurs du prophète ont facilité la création d'une forte marine de guerre islamique qui, en invadant le Chypre en 649, a marqué les prétentions de la puissante dynastie des Umayyades à l'hégémonie maritime dans la Méditerranée orientale Ensuite, les grandes incursions dans la Péninsule Balcanique se sont succédées, se soldant par de vrais sièges de Constantinople (673—678, 716—717), des évé-

nements préfigurant les développements historiques, qui, quelques siècles plus tard, ont eu des répercussions décisives non seulement à l'égard du destin des peuples sud-est-européens, mais aussi, en grande mesure, en ce qui concerne l'histoire politique générale de notre continent.

Les auteurs soulignent aussi la grande importance de l'intrusion lente mais persistente de l'élément turc dans le monde islamique, survenue après les premières attaques dans la Péninsule Balcanique. Les Turcs ont profondément transformé la physionomie de l'empire abbasside, non seulement dans ses centres irakiens, mais aussi dans les provinces extérieures, dont quelques-unes se trouvaient dans le voisinage de l'Empire byzantin. L'ascension des Turcs au gouvernement de l'Etat a eu des effets encore plus sensibles, au fur et à mesure qu'ils incorporaient à l'Islam de nouveaux et larges territoires : l'Anatolie, pendant l'époque selgiucide, l'Europe du sud-est pendant la période ottomane. D. et. P. Sourdel démontrent que ces effets se sont manifestés surtout par une profonde transformation de la société islamique en contact avec les mœurs et la manière de vivre des peuples conquis. Mais en même temps il ne faut pas omettre les influences exercées par le monde islamique sur les peuples entrés dans sa sphère de domination. Dans le livre on présente une série d'institutions : *diwân* (le divan), *kharâdj* (en roumain *haraci*, signifiant le tribut annuel payé par les pays vassaux), *wazîr* (l'institution du vizirat), qui ont joué un rôle du premier ordre aussi dans la vie des peuples balkaniques ou des pays roumains. Certainement, l'origine et le fonctionnement de ces institutions — nous nous référons aussi au divan et au *kharâdj* — dans l'histoire balkanique et roumaine, doivent être étudiés séparément, en tenant compte des formes qui diffèrent d'un cas à l'autre. Ainsi, par exemple, les auteurs précisent que, dans les structures politiques du monde islamique, le divan était une institution ayant à sa charge l'organisation administrative et financière, sans intervenir dans l'organisation judiciaire. Mais dans les Principautés roumaines le divan, en plus des fonctions administratives et financières, avait aussi des fonctions judiciaires, en tant qu'instance suprême présidée par le prince régnant.

En ce qui concerne les incidences de l'Islam classique dans le monde sud-est européen, les auteurs s'occupent de la grande route commerciale Extrême-Orient— Samarkand — Boukhara — Bagdad — Alep — Constantinople, ayant un prolongement jusqu'à Andrinople, d'où elle se divise en deux : une route vers Belgrade et de là, sur la vallée du Danube dans la direction de l'ouest de l'Europe, et une autre route vers le nord, coupant en deux le territoire actuel de notre pays. Nous devons aussi mentionner, toujours comme prolongement de la grande route commerciale Extrême-Orient — Europe, la route maritime qui partait de Constantinople, contournait la Péninsule Balkanique et, par la Sicile, se dirigeait vers le bassin de la Méditerranée occidentale. Nous croyons qu'il n'est plus nécessaire de souligner la grande importance économique de ces routes pour l'Europe du Sud-Est.

Signalons enfin les chapitres concernant le souverain islamique et l'organisation de son entourage (les princes régnants, les chefs-lieux, le palais), aussi bien que les institutions urbaines, dont les unes, surtout celles de la région de la Méditerranée orientale, peuvent être retrouvées aussi dans le milieu urbain du Sud-Est européen.

Ainsi que les autres volumes de la collection « Les grandes civilisations », le présent ouvrage est lui aussi imprimé en excellentes conditions graphiques. Le texte est accompagné d'un grand nombre d'illustrations, judicieusement commentées et expliquées ; des cartes concernant l'expansion du monde islamique ; de plusieurs tableaux chronologiques parallèles comprenant une grande zone géographique, de l'Europe occidentale jusqu'en Asie orientale ; d'un riche index documentaire sur les personnes, les matières et les dénominations géographiques ; enfin, d'une bibliographie systématisée pour les principaux problèmes traités dans le livre.

S. C.

HANS JOACHIM KISSLING, *Betrachtungen über die Flottenpolitik Sultans Bayezids II (1481—1512)*, « Saeculum », Band 20, 1969, Heft 1, pp. 35—44.

Si l'historiographie ottomane ne s'est préocupée d'établir qu'une simple description de la politique navale de Bajazet II, l'étude de H. J. Kissling nous apporte des points de vue nouveaux. L'auteur a le grand mérite de montrer pour la première fois que le développement d'une grande force maritime ottomane ne peut être expliqué que par rapport aux événements importants de l'époque.

Bayazid II fut le premier sultan à se rendre compte que sans une force navale considérable on ne pouvait faire face aux nécessités pressantes. Mais, les richesses du sol balkanique étant complètement épuisées, les seules ressources pour l'approvisionement en bois étaient celles offertes par les Carpates et le Taurus. C'est ainsi que les Ottomans ne pouvaient développer leur flotte qu'après avoir conquis les cités marchandes de Chilia et d'Akkerman et annexé la Cilicie. Si au début la flotte n'était qu'un élément auxiliaire de l'armée, au cours de ces expéditions elle a joué un rôle très important. Le transport des canons pour le siège de Chilia et d'Akkerman doit être considéré comme une grande innovation. L'intervention d'une force de 100 vaisseaux au cours de la troisième expédition contre la Cilicie s'avéra décisive.

Les Ottomans, maîtres de nouvelles sources d'approvisionnement, avaient besoin du port cypriote de Famagouste comme base navale dans la Méditerranée, d'autant plus que les chevaliers de Rhodes gardaient Dschem-sultan, le demi-frère de Bajazet II et que Gallipoli était un port éloigné. Kissling est le premier historien qui étudie le problème de Famagouste en relation étroite avec celui d'Osimo.

Bajazet II rejeta au début l'hommage de Bocolino Guzzoni, le maître d'Osimo, mais il sut se servir de son offre comme moyen de pression dès que la République refusa la cession de Famagouste.

Un changement radical de l'organisation de la flotte ottomane s'imposa au début de la domination vénitienne en Chypre. Kemal Re'is, ancien corsaire turc, fut nommé en 1495 commandant général de la flotte, fait qui coïncide étrangement avec la mort de Dschem-sultan. On n'a accordé jusqu'à présent aucune importance à cette disparition, qui permettait au sultan de porter ses regards vers l'Ouest. Le sultan sut utiliser les corsaires de manière très habile dans des circonstances où l'on ne pouvait pas envoyer des vaisseaux de guerre. Ces actions (*gaza*) conformes au droit islamique ressemblent beaucoup à celles des akindji.

Kissling analyse l'hypothèse d'Ibrahim Hakki suivant laquelle Christophe Colomb aurait demandé l'aide du sultan Bajazet au cours du siège de Chilia. Quoique la véracité des allégations d'Arif Molla et d'Evliya Çelebi est douteuse, cette question reste ouverte, puisqu'on ne connaît que peu de la biographie de Colomb pour l'année de 1484.

C. B.

TURKKAYA ATAÖV, *Sultan Birinci Selim'in Kanunnâmesi* (Un canon du sultan Selim I), « Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi », c. XXIV, 4, 1970, 125—156.

L'auteur présente un *Canon du sultan Selim I*, publié en fac-similé d'après un manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de l'URSS de Leningrad.

Le texte (26 cadres) est précédé par une préface brève, dans laquelle l'auteur analyse tout particulièrement les relations entre le paysan-*raya* et le propriétaire de *timar*, relations d'un type nouveau, que reflète cette législation datant du début du XVI^e s.

Une série d'observations intéressantes y sont faites concernant le féodalisme ottoman, au sujet duquel l'auteur est d'avis que son caractère militaire le distingue de celui européen de type « classique ».

Une édition d'après le même manuscrit a été réalisée récemment par la turcologue soviétique A. S. Tveritinova.

I. M.

E. MÁNDOKY, *Devinettes tatares de Bulgarie*, « Acta Orientalia Hungaricae », XXI, 1968, pp. 369—379,

Après une brève introduction concernant la population tatare de la Dobroudja (Roumanie) et de la Bulgarie, l'auteur reproduit 62 devinettes tatares recueillies dans la localité de Vetovo (40 km SE de Russe); il les accompagne de commentaires portant sur leurs particularités phonétiques et les compare à celles que l'on recontre dans d'autres langues turques.

A cette fin, l'auteur se sert des sources suivantes ; pour les devinettes d'Erzurum, L. S. Akalin, *Erzurum Bilmeceleri*; pour celles du Codex Cumanicus, Andreas Tietze, *The Koman Riddles and Turkish Folklore*, Los Angeles, 1966. En plus, l'auteur se réfère aussi à des textes inclus dans les ouvrages ; W. Radloff, *Proben der Volksliteratur der nordlichen türkischen Stämme*; G, Szentkatolmai Balint, *Kazani tatar nyelvtanuulmanyok*, Budapest, 1877, de même qu'aux plus récentes recherches dialectales de Bulgarie entreprises par les professeurs Nemeth (Vidin) et S. Kakuk (Kustendil et Mihailovgrad).

I. M.

DENYS HAY, *Europe. The Emergence of an Idea*, Edinburgh University Press, 1968, 151 pp.

Les données fournies par la sémantique historique et les indications procurées par la carthographie ou les arts se conjuguent dans cette étude qui se propose de retracer l'évolution d'une idée aux multiples résonances dans le monde contemporain. Le bilan fait par le P^r D. Hay montre que l'Europe n'est devenue une proposition évidente qu'au 18^e siècle: associé au mythe, plutôt qu'à la science, dans l'antiquité, intimement lié, ensuite, à la descendance de Japheth, le mot Europe fut submergé par le concept de Christianitas au Moyen Age et s'affirma au moment où la chrétienté se désintégra. Au 14^e et surtout au 15^e siècle le mot prit son essor sous l'influence des débats provoqués par la présence des papes à Avignon, par la Réforme et sous l'émoi causé par la conquête de Constantinople. Les humanistes — en premier plan apparaissent Pétrarque et Aeneas Sylvius Piccolomini — font fréquem-

ment appel à l'Europe, qui, plus tard, s'établira une identité en tant que foyer « des arts et des inventions ». C'est sous cet aspect, d'ailleurs, que l'Europe des Lumières a exercé son attrait sur les lettrés du Sud-Est européen (comme nous l'avons signalé au Congrès de St. Andrews).

Dans la littérature assez riche consacrée à l'histoire de l'idée européenne, thème ambigu que bon nombre d'auteurs rendent souvent confus, l'enquête du professeur d'Edinburgh s'impose, à côté de l'ouvrage de Carlo Curcio (*Europa, storia di un'idea*, 1958, 2 vol.), par sa sobriété et son érudition.

A. D.

QUADERNI PER LA STORIA DELL'UNIVERSITÀ DI PADOVA, vol. I, 1968, 350 pp.

C'est sous ce titre que l'Institut d'histoire de l'Université de Padoue, dirigé par le Pr P. Sambin, a pris récemment l'initiative de publier une collection d'études et d'articles sur l'historique et le développement de l'enseignement supérieur dans cette ville ; bientôt, en 1972, son Université fêtera sept siècles et demi d'existence.

Le premier tome de la série, paru en 1968, comporte 13 études qui, sous le rapport de l'information, couvrent quatre siècles (les XIVe—XVIIe siècles), ainsi qu'une vaste aire géographique. Ces ouvrages sont tous le fruit de minutieuses recherches menées dans les archives et les bibliothèques, aptes à jeter un jour nouvel sur nombre de questions intéressant l'histoire de la science et de la culture européennes. Ils traitent soit des bibliothèques privées au XIVe siècle (Luciano Gorgan, *Due biblioteche private padovane del Trecento*), soit de l'influence du mouvement d'idées italien sur l'humanisme allemand (Agostino Sottili, *Studenti tedeschi a Padova e le opere del Petrarca in Germania durante il Quattrocento*) ou de l'humanisme anglais (Robert Weiss, *Uno scolaro inglese dello Studio padovano, John Tiptoft conte di Worcester*) ; des données intéressantes concernent l'évolution de l'aristotélisme padouan (H. S. Matsen, *Alessandro Achillini as professor of philosophy in the "Studio" of Padua*) ou l'histoire de la médecine (F. Lucchetta, *Cenni biografici su Giulio Doglioni medico in Oriente* et G. De Sandre, *Chiose all'inedito tastamento di Giovanni dell'Aquila*) et du droit (E. Martellozzo Forin, *Annibale Buzzacarini e il cod. D62 della Biblioteca Capitolare di Padova. Un elenco di dottori giuristi della scuola padovana nel sec. XVI*). Quelques vieilles institutions padouanes comme l'Hôtel de Ville ou le Mont-de-piété y sont également présentées.

Enfin, ce volume comporte aussi une importante contribution à la biographie du *stolnic* Constantin Cantacuzène, signée par Lucia Rossetti, directrice des Archives centrales de l'Université : *Constantin Cantacuzino studente romeno a Padova*. Reprenant les études commencées par Nicolae Iorga, Petre V. Haneş et Ramiro Ortiz, Lucia Rossetti a découvert dans l'ancienne archive de l'Université la matricule d'étudiant du grand humaniste roumain du XVIIe siècle. Le nom de Constantin Cantacuzène figure parmi ceux des étudiants réguliers de l'Université dans le tome 698 des matricules universitaires, f. 208, sous le numéro 47 daté du 17 septembre 1667 : « *D. Constantinus Cantacuzenus Constantinopolitanus pupillus die dicta* [17 septembris 1667] ». Le jeune lettré valaque ne figure dans les registres matricules que pour l'année universitaire 1667/1668. Les données recueillies là concordent en tous points avec ses notes du *Journal de voyage*, publié en 1901 par Nicolae Iorga. La découverte de sa matricule vient compléter au bon moment la biographie spirituelle du *stolnic* Constantin Cant

cuzène. En effet, elle nous donne la certitude qu'il est entré en contact non seulement avec la philosophie d'Albanio Albanesi ou les mathématiques et l'astronomie de Valeriano Bonvicini, les maîtres qu'il s'était choisi pour prendre des leçons privées et dont il parle dans son *Journal*, mais qu'il a suivi aussi l'ensemble du programme d'enseignement organisé par l'Université.

En outre, l'étude apporte toutes sortes de précisions relatives aux maîtres du *stolnic* Cantacuzène : Antonio Dall'Acqua, Albanio Albanesi, Valeriano Bonvicini et Arsenie Calludis, le recteur du Collège grec (Cottunien) de Padoue. Elle identifie aussi le mystérieux condisciple du *stolnic*, celui qui l'a accompagné de Venise à Padoue, Nicolas Boubouli ; les matricules universitaires en font une mention au même feuillet : « *D. Nicolaus Bubuli Cretensis* », il s'agissait donc d'un Crétois. La même étude nous donne un aperçu de la biographie d'étudiant et de docteur padouan du « sieur Martin Hermann », dans la compagnie duquel Constantin Cantacuzène habita pendant un certain temps chez Virginia Romana — elle aussi identifiée en tant que personnage réel. Ce deuxième condisciple du *stolnic* s'était fait immatriculer le 12 septembre 1667 dans les archives appartenant en propre à la Compagnie des étudiants allemands de Padoue : « *Martinus Hermannus eques Transylvanus* ». Il s'agissait en fait du fils du juge de Braşov, le chevalier transylvain Michael Hermann, rencontré auparavant par Constantin Cantacuzène, quand il étudiait à Braşov en 1655 sous la direction de Martin Albrich, recteur du collège évangélique qui remplissait aussi la fonction de précepteur du fils du grand dignitaire de la ville. Après avoir passé son doctorat en philosophie et médecine (le 20 août 1668), Martin Hermann rentra en Transylvanie et resta jusqu'à la date de sa mort, en 1692, le premier médecin de la ville de Braşov.

La seconde partie du volume imprimé par l'Université de Padoue dont nous nous occupons ici comporte une ample *bibliographie* (pp. 178—350) des études et des références concernant l'enseignement padouan parues dans l'intervalle 1921—1966. Elaborée par un groupe de travail sous la direction de Lucia Rossetti, la *Bibliografia dell'Università di Padova* donne une suite à la magnifique œuvre de rare érudition commencée par Antonio Favaro, *Saggio di bibliografia dello Studio di Padova* (2 vol., Venise, 1922). La *Bibliografia retrospettiva* (1921—1959) compte un nombre de 404 notices bibliographiques, annotées et groupées dans l'ordre alphabétique d'après le nom des auteurs ou le premier mot du titre, pour les ouvrages anonymes. La *Bibliografia corrente* (depuis 1960) poursuit l'enregistrement selon les mêmes critères jusqu'à la position 554. Les deux bibliographies sont complétées par un index des noms de personnes et de lieux, rédigé par Elisabetta Hellmann.

C. D.-D.

VALERIAN MAČARADZE, *Besiki na diplomatičeskoi arene* (Besiki dans l'arène diplomatique) (la page de titre est en langue géorgienne), Editions « Merani », Tbilissi, 1968, 340 (344) pp. in 8°.

L'auteur s'occupe dans son livre du grand poète et homme politique géorgien Visarion Gabašvili, qui avait pris le pseudonyme de Besiki (1749—1791). Besiki était le fils de l'écrivain Zaharia Gabašvili, confesseur de l'empereur George Irakli II (1720—1798). Il grandit à la cour d'Irakli II et réussit à apprendre à la perfection la langue persane. Etant ensuite accusé d'avoir des liaisons politiques avec les adversaires d'Irakli II, il fut expulsé de Karthli (Géorgie orientale) et émigra ainsi en Imérétie (Géorgie occidentale), où l'empereur Salomon

(1735—1784), qui était hostile à Irakli II, lui donna des propriétés et le nomma son premier secrétaire, lui confiant la conduite des affaires extérieures du pays.

A la fin du mois d'août de l'année 1778, Salomon I envoya Visarion Gabašvili, qui portait le titre de prince, comme ambassadeur en Perse et ensuite, en 1788, à Pétersbourg, à la tête d'une mission diplomatique d'Imérétie, ayant pour but d'obtenir le protectorat de la Russie, demande que l'empereur Salomon I avait déjà adressée à Catherine II depuis le 4 mars 1784. Le katholikos Maxime était aussi intervenu pour que l'Imérétie obtienne le protectorat russe et dans ses lettres de janvier et février 1787 il déclarait rester en Russie jusqu'à ce que celle-ci ne prenne sous sa protection l'Imérétie ; il accompagna ensuite l'ambassade de Visarion Gabašvili (voir les doc. n^os^ 23—25 et 27). Besiki, en sa qualité d'envoyé, est demeuré un certain temps au quartier général du feldmaréchal Potemkin. Visarion Gabašvili est mort à Jassy en 1791 et y est enterré, sa pierre tombale existant encore aujourd'hui. L'œuvre de Besiki constitue le trésor de la littérature géorgienne. Il est connu comme auteur de beaux chants d'amour, pleins de sincérité, de chaleur et de tristesse. C'est toujours à Visarion Gabašvili qu'appartiennent quelques admirables odes patriotiques, la plus célèbre étant *Aspindza*, qui glorifie la victoire de 1771 des armées géorgiennes, près de la bourgade Aspindzi, dans la Géorgie du Sud, où les envahisseurs ottomans furent battus. Besiki glorifiait l'héroïsme et le courage du chef des armées, David Orbeliani, mais sans rien dire du rôle joué par Irakli II.

En utilisant les Archives centrales des actes anciens (*Central'nyj gosudarstvenyj arhiv drevnih aktov*, abrégé CGADA), V. Mačaradze prouve qu'au commencement du mois de septembre de l'année 1789 Visarion Gabašvili se trouvait en Ukraine et en Moldavie au quartier général du prince de Tauride, Potemkin. Le 14 octobre, Besiki se trouvait à Kichineff et à la fin de l'année de 1789 et jusqu'au 24 janvier 1791 il était à Jassy, que Besiki a pris part au congrès de Jassy et que c'est seulement grâce à lui que fut conclu le traité de Jassy par lequel on interdisait aux Turcs d'attaquer l'Imérétie. L'auteur constate que l'assertion du professeur géorgien A. Iaselani sur la participation de Besiki au Congrès de Jassy ne peut être acceptée, puisque le personnage meurt le 24 avril 1791, neuf mois avant que les pourparlers du congrès s'entamassent, le 6 octobre de la même année.

Tout le travail de Mačaradze est construit sur une riche base documentaire, pour la plus grande partie des découvertes faites par l'auteur ; 45 textes se trouvent à la fin du livre, in extenso.

La publication des textes, avec des correctifs, nous semble contestable ; ni les linguistes, ni les historiens ne pourraient les utiliser sans réserves. Nous croyons que le système d'édition des vieux textes préconisé déjà depuis 1878 par l'illustre paléographe et philologue polonais Emile Kałużniacki, système qui a été développé et mis au point, de nos jours, par l'éminent slavisant français André Vaillant a un caractère scientifique plus marqué[1].

On constate, en étudiant les textes, la tendance de certains personnages géorgiens de russifier leurs noms, sans doute dans le désir de pénétrer dans les rangs de la classe dominante de Russie. C'est ainsi que la personnalité de Visarion *Gabašvili* = Besiki, apparaît dans les sources sous la forme de *Gabaonov*, Davidašvili — comme *Davidov*, Patunašvili — comme *Patunov* et *Egnatašvili* — comme Ignatov.

Signalons encore que certains documents sont publiés avec le texte et la traduction ; mais la traduction n'a pas toujours le même n° que l'original (voir les n^os^ 1, 9, 19, 25, 29, 40, 51 et 53 — la traduction ayant respectivement les n^os^ 2, 10, 20, 29, 30, 41, 47, 52 et 53), d'autres n'ont de n^os^ que pour le texte géorgien (voir n^os^ 8, 13, 18, 21, 26, 31—35, 39, 42, 43, 45, 48 et 49) et enfin une dernière catégorie qui n'ont de n^os^ que pour la traduction (voir n^os^ 2—7, 12, 20, 22—24, 26—28, 36 et 44).

---

[1] Voir Damian P. Bogdan, *Patru acte de la Ştefan cel Mare* (Quatre actes d'Etienne le Grand), «Revista Arhivelor», XII, 1968, p. 250—251.

Toutes ces observations mises à part, le travail de Valérian Mačaradze, docteur ès sciences historiques, maître de conférences à l'Université de Tbilissi, est particulièrement précieux par les informations nouvelles qu'il offre et par les documents que la passion de l'historien nous a rendu.

D. P. B.

RUMPLER HELMUT, *Max Hussarek. Nationalitäten und Nationalitätenpolitik in Österreich im Sommer des Jahres 1918.* Graz-Köln, Verlag Hermann Böhlaus, 1965, 118 pp.

Constituant le quatrième tome de la série des Etudes de l'histoire de la monarchie austro-hongroise publiée par les soins de la « Commission pour l'histoire de la Monarchie austro-hongroise (1848—1918) » près l'Académie des sciences d'Autriche, l'ouvrage de Helmut Rumpler fait l'analyse d'une période limitée de l'histoire interne de la Monarchie, notamment le moment qui précède l'effondrement définitif, en l'automne de l'année 1918, auquel on a accordé trop peu d'attention dans d'autres études consacrées à la monarchie danubienne (telles les études de R. Kann, de L. Valiani, Z. Zeman, H. Hantsch, A. May, etc.).

L'auteur a utilisé comme source principale pour son ouvrage, surtout en ce qui concerne le problème des mouvements des nationalités, les actes présidiaux du ministère de l'intérieur autrichien et, comme période, il a restreint l'étude entre le 26 juillet et le 27 septembre 1918 (intervalle pendant lequel Max Hussarek-Heinlein a été premier ministre de la Monarchie), considérant que c'est à cette date que prend fin l'activité politique interne du gouvernement austro-hongrois vis-à-vis des nationalités et que commence l'histoire proprement dite des nationalités qui se sont détachées de la monarchie.

L'auteur souligne dans son ouvrage et aussi dans les conclusions que les raisons de la scission de l'empire peuvent être recherchées en premier lieu dans la politique interne de celui-ci, même si son démembrement eut été provoqué par des causes extérieures. Le problème des nationalités (où l'on était arrivé à des contradictions insolubles entre l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne) n'aurait pas pu être résolu, même si les puissances de l'Entente avaient maintenu la Monarchie, après la victoire de 1918.

A part l'introduction et les considérations finales, l'ouvrage contient cinq chapitres : Max von Hussarek-Heinlein (de la page 9 jusqu'à 21), président du Conseil des ministres autrichien (de la page 22 jusqu'à 36), la Galicie et le problème polonais (de la page 37 jusqu'à 64), la Bohême (de la page 65 jusqu'à 77) et le problème des Slaves du Sud (de la page 78 jusqu'à 100); à l'intérieur de ces chapitres il y a des subdivisions, qui facilitent la compréhension du plan d'ensemble de l'ouvrage.

C. N.

TÜRKÇE SÖZLÜK (Dictionnaire de la langue turque), V^{e} éd., Türk Tarih Kurumu Basimevi, Ankara, 1969, XV + 829 pp.

La V^{e} édition du présent dictionnaire explicatif répond aux nécessités objectives d'une langue en pleine formation; toutes les éditions antérieures furent dépassées très vite (de 3 à 5 ans).

Le dictionnaire contient 30 000 mots environs, choisis autant de la langue écrite que de la langue parlée.

On a pris en considération les mots d'origine étrangère pénétrés dans la langue, mais on a éliminé le contrefait, le superflu. Les mots archaïques ont été éliminés de même que ceux qui n'ont pas de correspondants sur le plan de la vie sociale, à l'heure actuelle. On a introduit dans le dictionnaire des termes techniques et des notions très répandues et d'une grande importance, ainsi que des expressions dialectales, populaires ou d'argot très usitées.

Après chaque mot on indique sa catégorie grammaticale et, le cas échéant, l'accent ou l'existence des voyelles longues, d'habitude d'origine arabe. On indique aussi l'origine du mot là où elle s'avère nécessaire. Pour les termes techniques on spécifie le domaine scientifique auquel ils appartiennent. Ensuite on indique les sens du mot suivant l'ordre de leur importance, du propre au figuré. Après chaque sens, s'il y a un synonyme, d'habitude arabe ou persan (et d'autre origine également), plus ou moins usité maintenant, ce synonyme y est indiqué. Là où l'on considère nécessaire on accompagne l'explication du sens par des exemples, surtout par des dictons, des proverbes ou des syntagmes de la langue parlée, ou par des citations de la littérature turque. Après avoir épuisé les sens du mot, on passe à l'analyse des expressions, lesquelles sont présentées par ordre alphabétique. Les homonymes apparaissent en articles séparés. Pour les mots composés, une ligne verticale sépare les termes constitutifs pour en faciliter l'analyse.

Nous considérons que cette nouvelle édition du dictionnaire, atteint son but ; il est utile aussi bien au public turc, auquel il s'adresse directement, qu'aux étrangers qui s'intéressent à la langue turque.

C. M.

JEAN LONGNON, PETER TOPPING, edd. *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XIV-ème siècle* (Ecole Pratique des Hautes Etudes-Sorbonne, VI-ème Section. Documents et Recherches sur l'Economie des Pays Byzantins, Islamiques et Slaves et leurs Relations Commerciales au Moyen Age), Paris-La Haye, Mouton, 1969, 327 pp. + 1 carte.

Ce livre qui vient de paraître dans la série de documents et recherches dirigée par le Pr Paul Lemerle contient douze documents, dont huit inédits, ayant trait à l'histoire de la constitution et de la gestion des biens féodaux possédés dans la principauté de Morée par divers personnages de la cour de Naples au XIV-ème siècle. Il complétera utilement l'excellente monographie d'Antoine Bon, *La Morée franque. Recherches historiques, topographiques et archéologiques sur la principauté d'Achaïe 1205—1430*, Paris, 1968. J. Longnon et son collègue, P. Topping, assistés par quelques autres spécialistes, firent ordonner dans l'appendice une suite d'*excursus*, à la mode allemande ; on y trouvera l'étude des institutions et du vocabulaire, des recherches onomastiques et toponomastiques, etc. Dans l'inven-

taire des biens de Nicolas Acciajuoli (1354), pp. 102 et 108, le nom de Drages (Draco) Vlacchus (à Petoni, en Messénie, dans la baronnie de Kalamata) fera plus d'un historien de la romanité orientale dresser l'oreille.

R. C.

E. SCHÜTZ, *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish War in 1620—1621*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968, 215 p.

L'intérêt des annales arméniennes de Kamieniec-Podolski, rédigées aux XVI^e et XVII^e siècles au sein de la riche communauté de marchands arméniens qui habitait cette ville de l'Ukraine occidentale, a été reconnu depuis longtemps. Elles nous renseignent abondamment sur la vie locale de ce pays frontalier, qu'on venait de rattacher à la couronne de Pologne en 1569, maintes fois troublée par les incursions des Cosaques et des Tartares. Mais c'est en raison des passages concernant les relations polono-roumaines que ce témoignage prend, à nos yeux, sa plus haute valeur. Si, en effet, la chronique raconte en détail les tribulations des Arméniens établis en Moldavie — car leur pénétration en Transylvanie et en Valachie est plus tardive —, elle ne saurait oublier l'existence politique des Principautés, ni la part qu'elles ont prise aux combats entre l'Empire Ottoman et la Pologne. Aussi, le texte publié par le R. P. Ghevond Alishan sous le titre *Kamenicʿ, Taregirkʿ hayocʿ Lehastaniʿ ew Rumenioy*, Venise, 1896, a retenu l'attention de Grégoire M. Buiucliu, qui s'est empressé d'en traduire quelques passages ayant trait à l'histoire roumaine (*Camenița, seu cronica armenilor din Polonia și Moldova*, « Convorbiri literare », XL, 1906, p. 240—253). Bientôt, Nicolas Iorga allait regretter l'ignorance des langues orientales qui réduit les savants roumains à méconnaître quantité de sources, parmi lesquelles il mentionne particulièrement les « éphémerides » de Kamicnicc (*Armenii și românii : o paralelă istorică*, « Analele Academiei Române, mem. secț. ist. », s. II, t. XXXVI, Buc., 1913, p. 37). Depuis, H. Dj. Sirouni a rccueilli des extraits de la chronique des Arméniens de Kamieniec depuis 1430 jusqu'en 1611 (*ibid.*, S. III, t. XVII, Buc., 1936, p. 267—286 ; voir encore *Cronica armenilor din România*, « Ani », 1940—1942).

Outre son intérêt historique, le récit en possède du point de vue philologique, puisque c'est un des rares documents de la langue kiptchak, parlée pendant deux siècles par tous les Arméniens qui, abandonnant la Crimée après la prise de Caffa par les Turcs en 1475, se sont refugiés en Galicie — cette région même que N. Iorga appelait « la quatrième Arménie » (*Choses d'art arméniennes en Roumanie*, « Revue Historique du Sud-Est européen », XII, 1935, p. 4—5). On tente déjà l'examen de ces documents linguistiques, étape intermédiaire entre le « Codex Cumanicus » et les modernes dialectes tartares de type kiptchak. C'est ce qu'ont saisi, à la suite des travaux de Jean Deny, les orientalistes soviétiques et polonais.

« These studies are of a special Hungarian interest because of the large number of Cumans who came to Hungary during the first centuries of the establishment of the Hungarian state. » Partant de cette allégation, un jeune chercheur hongrois, E. Schütz, vient d'éditer très soigneusement *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish War in 1620—1621*. Ce volume paru sous l'égide de l'Académie de Budapest comprend le texte en transcription et en fac-similés, avec la traduction anglaise. Les notes qui suivent comparent brièvement certaines données avec les autres sources polonaises et arméniennes. Parmi ces dernières, on cite la relation de voyage du scribe Siméon, dont on reproduit, en appendice, une dizaine de pages.

Malheureusement, l'éditeur n'a pas fait état des chroniques roumaines. On se doute bien que ce parallèle eût été instructif, plus d'une fois. Par exemple, la déposition du prince Gabriel Movilă est racontée différemment par le chroniqueur valaque Radu Popescu (*Cronicari munteni*, I, Buc., 1961, p. 340—341). A propos de la mort du hetman Zolkiewski à la bataille de Țuțora, Ion Neculce a recueilli une de ces histoires, plus ou moins exactes, auxquelles le peuple ajoutait foi (*Letopisețul țării Moldovei*, Buc., 1955, p. 112). Quant à la campagne de 1620 en Moldavie et au siège de Hotin, on aurait trouvé une mention sommaire dans la chronique transylvaine de Georg Kraus (*Cronica Transilvaniei, 1608—1665*, Buc., 1965, p. 53—54) et, surtout, la relation circonstanciée de Miron Costin (*Opere*, Buc., 1958, p. 68—87), fondée entièrement sur la chronique de Paul Piasecki, évêque de Kamieniec.

En dernier lieu (*last, but not least*), il nous faut souligner l'importance de la partie philologique de l'ouvrage. Certes, nous ne nous targuons pas de juger en cette matière, le texte même nous étant accessible seulement par l'intermédiaire de la traduction. D'autres, plus compétents, pourraient mieux apprécier l'érudition du « grammatical survey ». Qu'il nous soit donc permis d'émettre une opinion toute personnelle en faveur du glossaire, très fourni et dont les explications sont parfois bien évocatrices : par exemple, le mot *bal-jemaz*, nom d'une sorte de canon turc, qui a donné en roumain *balimez* (employé par Neculce) et qui s'avère être une étymologie populaire dérivée de l'italien « palla e mezzo ». L'*index hominum et locorum* posait des problèmes ardus de prosopographie médiévale polonaise, turque, arménienne, roumaine, russe et hongroise même, qu'E. Schütz a su résoudre presque toujours. Il serait vain de lui reprocher des vétilles, telles que le nom du boyard Bucioc, appelé Bichko par le chroniqueur arménien, qu'il corrige en « Botschuk », selon Hammer. Par contre, l'éditeur a réussi à identifier plusieurs dignitaires polonais, starostes et châtelains, et ce n'était pas un mince travail. De plus, en se fondant sur une riche bibliographie (à laquelle manquent pourtant les contributions de H. Dj. Sirouni et Marie Kasterska), E. Schütz établit clairement les grandes lignes de la guerre de 1620—1621, ce qui ajoute à son commentaire linguistique des pages d'histoire du meilleur aloi.

A. P.

LILJANA TODOROVA, *Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, « Годишен зборник », Skopje, 1969, Tome 21, p. 223—235.

Facilités par les Croisades, les missions diplomatiques et les voyages d'études, les contacts culturels franco-yougoslaves se laissent surprendre dans les créations populaires, les traductions et les imitations dues à quelques écrivains serbes et croates ; au XVIII^e siècle, Raguse donnait « une place d'honneur à la littérature française ». Parmi les écrivains qui ont signalé à l'attention du public européen en général et français en particulier la création littéraire des Slaves du Sud, l'auteur évoque entre autres Alberto Fortis.

On retiendra surtout de cet intéressant aperçu des informations précieuses, qui suggèrent de nombreuses analogies entre les littératures sud-est européennes : retenons le succès de Marmontel et de Molière (adapté même dans la « langue des pâtres aroumains ») ou bien les chansons composées par les soldats serbes envoyés en guerre contre la France révolutionnaire qui ressemblent aux poésies créées par les soldats transylvains (v. l'étude de D. Pop et

I. Niculiţă dans « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Series Philologica, 2/1969, qui développe un sujet traité auparavant par E. Virtosu et nous-même).

A. D.

HRISTO ANDROV-POLJANSKI, *Еден непознат статистички преглед за населението во битолскиот вилает от 1897 година*, « Годишен зборник », Skopje, 1969, tome 21, p. 73 119.

Publication fac-similée d'un aperçu statistique du vilayet de Monastir, rédigé par le vice-consul anglais, G. S. Blunt, après huit années de patientes recherches. Un index toponomastique est ajouté à ce document qui offre de précieuses données sur les villes et les villages (nombre des maisons) et la composition de la population (nationalité, religion) des cinq districts de l'ancien vilayet, en 1897.

A. D.

GEORGE BARANY, *Stephen Széchenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791—1841.* Princeton, Princeton University Press, 1968, XVIII + 487 p.

En retraçant la biographie solidement étoffée d'un « grand homme » replacé dans le cadre agité d'un vaste empire, le Pr G. Barany procure à ses lecteurs le vif plaisir d'une synthèse particulièrement intéressante. L'auteur n'hésite pas à considérer son personnage comme : « le plus grand des Magyars », pour reprendre le mot de Kossuth, quitte à opposer ensuite ce grand seigneur au chef de la révolution de 1848.

La confrontation est instructive, sans empiéter sur l'argumentation scientifique. « Père du nationalisme magyar », Széchenyi est, incontestablement, l'une des figures marquantes de cette période de l'histoire de l'Empire des Habsbourg. Mais on ne saurait détacher l'évaluation de ses théories et de ses initiatives de l'importance que l'année révolutionnaire 1848 occupe dans l'histoire européenne. L'auteur ne nous brosse pas le tableau de cette évaluation car il a arrêté son enquête, dans ce volume, à l'année 1841. Toutefois il sait rendre intelligible l'évaluation de l'attitude du comte hongrois qui donna une impulsion considérable à la renaissance nationale hongroise, sans pouvoir devenir le chef du mouvement social que celle-ci impliquait.

Pris entre la vigilance du sévère défenseur de l'édifice impérial, Metternich, et l'esprit conservateur de la « nation » nobiliaire magyare, Széchenyi apparait comme un remarquable protagoniste des idées nouvelles. Sa personnalité ne se laisse pas définir seulement en fonction de la réponse qu'il sut donner à certaines exigences formulées par les mutations survenues dans la structure économique et sociale du continent, mais aussi en fonction de la résistance qui lui fut opposée. En ce sens, nous trouvons intéressant le chap. V : « Regenerating a Nation », où l'analyse de la structure de la société hongroise est entreprise d'une façon pénétrante. Le cadre une fois délimité, le rôle que la fondation de l'Académie s'arrogea dans la vie culturelle hongroise et, dans un cadre plus large, le rôle joué par les représentants de l'aristocratie dans une société où il manquait encore une puissante bourgeoisie (la comparaison avec les Principautés Roumaines étant justifiée) apparaissent avec un relief bien

marqué. Széchenyi nous est présenté ainsi comme un protagoniste des Lumières et l'analyse de son œuvre, entreprise avec acuité, nous rend accessible son esprit de réformateur.

Le Pr Barany présente dans « Triple Pyramid » les trois travaux majeurs de son personnage : *Hitel*, *Világ* et *Stádium*. Il en détache aussi bien les théories qui définissent son idéologie, que la signification de l'attitude de Széchenyi dans la question des rapports de la nation magyare avec les autres nations de l'Empire. L'étude dépasse par là l'investigation d'un problème particulier pour aborder un aspect important de la vie intellectuelle et sociale dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe. L'analyse est continuée dans cette direction, lorsque la discussion roule sur les plans de Széchenyi d'accroître le rôle économique du Danube, plans qui le mirent en contact avec Miloš Obrenović et Alexandre Ghika. L'étude est amplifiée aussi du fait que cette partie du volume (chap. VII) met en lumière les divers courants de la diplomatie européenne, axée autour de l'existence et de la destinée de l'Empire des Habsbourg. Eloquent à ce propos est le document n° 5, publié en annexe, qui renferme les instructions de Palmerston à Lamb à propos des objectifs poursuivis par la diplomatie britannique dans le Sud-Est de l'Europe. Le chapitre qui achève le livre, après la présentation du travail de Széchenyi intitulé *A kelet népe* et après que le lecteur a été mis au courant du sens de la polémique qui opposa le Comte et Kossuth, semble justifié : par son activité, le patriote avait ouvert la « question hongroise ».

Reposant sur une abondante bibliographie, sur des documents étudiés aux archives de Vienne, de Paris, de Londres, de Stockholm, du Vatican et des Etats-Unis, l'ouvrage du professeur de Denver constitue une appréciable contribution à l'étude de l'époque de la renaissance nationale des peuples de l'Europe Centrale et du Sud-Est européen. La personnalité du patriote hongrois s'impose à l'attention et son rôle découle aussi de l'écho que l'œuvre et l'activité de Széchenyi enregistrèrent de ce côté de notre continent. On nous permettra de rappeler à ce propos l'éloge que lui rendait, dans l'un de ses livres, en 1826, Dinicu Golescu, boyard patriote de Valachie qui offre bien des traits communs avec le comte magyar. Nous mentionnerons encore le fait que l'œuvre de Széchenyi a exercé une influence appréciable sur la formation économique de George Barițiu (voir le livre que V. Netea a consacré à cette figure roumaine en 1966, Bucarest, Editura Științifică). L'illustre notable transylvain a d'ailleurs largement commenté *A kelet népe* dans le n° 40 de la revue « Foaie pentru minte » en 1841. De même, d'autres revues roumaines soutinrent les plans de Széchenyi de développement du commerce et informèrent leurs lecteurs du déroulement de la polémique entre le « Világ » et le « Pesti Hirlap ». Naturellement, les appels à la tolérance lancés par le « Grand hongrois » furent constamment reproduits dans la presse roumaine.

Etienne Széchenyi est incontestablement l'une des personnalités les plus attachantes de cette période et le livre du Pr G. Barany projette sur lui, avec art et argumentation, une lumière nouvelle. En 1905 déjà, parlant du « rôle de la noblesse », Nicolas Iorga donnait en exemple ce Magyar, indiquant par là que les grands patriotes appartiennent à l'actualité de tous les temps.

A. D.

N. TOMADAKIS, Ἡ κρητηκὴ ἱστοριογραφία ἀπὸ τοῦ *1821* ἐξ καὶ αἱ συναφεῖς ἐπιστῆμαι (L'historiographie crétoise à partir de l'an 1821 et les sciences connexes), « Μνημοσύνη », II, Athènes, 1969, 20 pages.

L'histoire de la Crète se caractérise par sa remarquable continuité durant plus de cinq mille ans. Les recherches sur le long passé de ce pays sont nombreuses et très variées.

L'auteur met en lumière d'abord les noms des principaux écrivains et savants grecs dont les ouvrages se rapportent aux différents aspects de la civilisation qui s'est développée en Crète.

En second lieu, il donne des renseignements bibliographiques concernant les historiographes crétois : Emmanuel S. Angelakis (1856—1955), Pavlos G. Vlastos (1836—1926), Emmanuel G. Generalis (1860—1943), Hatzi M. Giannaris (1831—1916), Kriaris Panagiotis (1866—1948), Kyriakos-Kallinikos Kritoboulidis (1742—1868), Ioannis D. Mourellos (1885—1963), Grigorios Papadopetrakis (1828—1888), Parthenios Petridis (1810—1903), Georgios An. Sifakis (1884—1953), Zaharias Praktikidis (1774—1845), Nikolaos Al. Tsirintanis (1874—1965), et Psilakis Vasileios (1829—1918).

G. C.

THÉODORE PAPADOPOULOS, Ἡ ἐθνογραφικὴ μελέτη τῆς κατοικίας (L'étude ethnographique de l'habitat), Leukosie-Chypre, 1968. Tirage à part, pp. 1—30.

En examinant les principales conceptions des ethnologues modernes et contemporains au sujet de la technique qu'on doit utiliser pour l'étude de l'habitat humain, l'auteur — connu par ses remarquables recherches sur l'histoire de Chypre — estime que les questionnaires proposés pour les investigations ethnographiques n'ont qu'une valeur indicative. Pour une étude profonde et objective de l'habitation, on doit examiner la vie sociale des hommes de l'époque respective. Il faut donc examiner le sens sociologique des constructions d'habitation, leur aménagement, leur équipement.

En utilisant les recherches publiées par les ethnologues occidentaux, l'auteur met en lumière la signification historique du progrès rapide réalisé par certaines populations africaines concernant la construction des habitation rurales sous l'influence de la technique moderne. Selon la conclusion de l'auteur, il n'y aurait aucun danger pour la vie spirituelle spécifique des populations qui savent adapter à leurs nécessités leur habitat.

L'étude s'achève par une ample bibliographie, qui relève surtout la variété des contributions grecques au progrès scientifique des recherches ethnographiques.

G. C.

ANDREEV, M. et D. ANGELOV, *История на Българската феодална държава и право* (Histoire de l'Etat et du Droit bulgare au Moyen Age), 3-ème édition, Sofia, Ed. Nauka i iskustva, 1968, 390 pag.

Le livre des deux savants bulgares, arrivé à sa troisième édition, contient trois parties : une introduction, une partie consacrée à l'État et au Droit bulgare de la période antérieure à la domination ottomane et une troisième partie réservée à la periode de la domination ottomane. Dans la première partie, les auteurs exposent les éléments de l'Histoire de l'Etat et du Droit général, ainsi que les sources de cette discipline en Bulgarie (monuments juridiques, actes normatifs, etc.). Dans la seconde partie, on présente le développement de l'ancien Etat bulgare, les classes sociales, les formes de l'organisation politique, l'anarchie

féodale, la lutte pour la centralisation politique, le système du droit et ses principaux domaines. L'État et le Droit de l'époque de la domination ottomane sont analysés dans la troisième partie, avec une insistance spéciale sur les formes d'organisation propres à la population bulgare. On remarquera surtout la présentation du droit consuétudinaire bulgare, appuyée sur les documents anciens et sur les résultats des enquêtes récentes.

L. P. M.

SIMITCIEV, KOLE, *По прашането за потеклото на македонскиот народен* (Sur l'origine de l'épos populaire de Macédoine), «Македонски фолклор», I/1968, n° 1, pp. 41—54.

La présence de quelques monuments littéraires, par ex. la chronique du prêtre de Dioclée, prouve qu'on peut parler d'une véritable production épique en Macédoine vers le XV^{e} siècle. L'interprétation du phénomène épique sollicite, ainsi que l'auteur le souligne d'une façon pertinente, l'étude des grandes traditions locales.

L. P. M.

VELEVA, M., *Данни от българските народни носии за някои характерни черти в облеклото на славяните* (Données fournies par les costumes nationaux bulgares sur certains traits caractéristiques des vêtements chez les Slaves), «Известия на етногррафския институт и музей», XI (1968), pp. 5—70.

En partant des données fournies par les costumes bulgares, M. Veleva se propose de reconstituer les prototypes de l'habillement bulgare et de caractériser les premières étapes du développement de certains éléments et de certains traits essentiels du vêtement chez les Slaves. En procédant à une analyse rétrospective des formes, du matérial et surtout du tour de main l'exécution, de l'ornementation des tissus et des parures métalliques et en soulignant l'influence de la vie sociale aux différentes époques sur les vêtements l'auteur arrive à la conclusion que les Bulgares ont hérité des Slaves une civilisation avancée du vêtement. L'évolution continuelle vers des formes plus pratiques et plus artistiques est attestée par la mobilité des formes, par la manière de porter les diverses pièces de l'habillement ou le costume dans son ensemble.

L. P. M.

LIVRES REÇUS

Actes de Dionysiou (Edition diplomatique par Nicolas Oikonomidès, publiées par P. Lemerle] (Texte et Album), Paris, P. Lethielleux, Libraire-Editeur, 1968.
Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, III, (Histoire, Ve–XVe SS.; XVe–XVIIe SS.); VI (Linguistique), Sofia, 1968–1969.
AKSAY, ÖMER ASIN, *Özleştirme Durdurulamaz*, Ankara, 1969.
ALEKSOVA, BLAGA, *Demir Kopija*, Skoplje-Belgrade, 1966.
ALLAIS, M., *L'économique en tant que science* (extr. de la « Revue d'Economie Politique », Genève, 1968, nº 1, p. 5–30).
ANDERSON, MATTHEW, *L'Europe au XVIIIe siècle*, Paris, Editions Sirey, 1968, 377 p.
ANDONOVSKI, HRISTO, *Македонците под Грци и во борбата против фашизмот (1940–1944)*, Skoplje, 1968.
ANTIΔWPON-Hugoni Henrico Paoli Ablatum, Milan, 1956.
ARNAUDOV, MIHAIL, *Очерки по българския фолклор*, Sofia, 1968.
ARSAN, H. ÜREN, *Vergi yükü, üzerinde bir inceleme*, Ankara, 1968.
ATAÖV, TÜRKKAYA, *Yirminci Yüzyıla Kadar Romen Tarih Kitaplari* (extr. de « Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi », t. XXIV, 1969, *3*, Ankara).
Atatürk'e Saygı, Ankara, 1969.
Atatürk'ün Söylevleri Bügünün Diliyle, Ankara, 1968.
BALINOV, BORIS, *Икономически Отношения Между НРБългария и Развиващете се Страни*, Sofia, 1969.
BASKI, D., *Yeni Imlâ Kilavuzu*, Ankara, 1969.
BECK, LEWIS WHITE, *Early German Philosophy. Kant and His Predecessors*, Cambridge, Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University Press, 1969.
BEES, NIKOS A., Τά χειρόγραφα τῶν μετεώρων, T. A'., Athènes, 1967.
Bibliografia Historii Polskiej za Rok 1966, 1967, 1969, Worclaw, 1968–1969.
Bibliographie sur la Palestine (en langue arabe), I, Le Caire.
Благо Кипра, Belgrade, 1968.
Bölge Agizlarinda Atasözleri ve Deyimler, Ankara, 1969.
BON, ANTOINE, *La Morée Franque* (Texte et Album), Paris, Editions E. de Boccard, 1969.
BOŠKOVIĆ-STULLI, M., *Istarske Narodne Priče*, Zagreb, 1959.
BRÉMOND, J., *La coordination énergétique en Europe. Idées et réalisations dans l'Europe des six* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, nº 3), Genève, 1961.
BRUKNER, BOGDAN, *Neolit u Vojvodini*, Belgrade, 1968.
BOUBOULIDOU, F., Βιβλιογραφία Νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ ἔτους *1966*, Athènes, 1969.
BUFFA, JOSEFA LUISA, *Toponimia Aborigen de entre Rios* (Instituto de Filología-Universidad Nacional), La Plata, 1966.
Burime të Zgjedhura për Historinë e shqipërisë sec. VIII–XV, Tirana, 1962.

Burime të Zgjedhura për Historinë e shqipërisë-shqipëria nën sundimin feudalushtarak otoman (1506—1839), Tirana, 1962.

CAFEROGLU, A., *Eski Uygur Türkçesi Sözlüğü*, Istanbul, 1968.

VII Centenario della nascita di Dante, Collona di studi storici, I—IV, Florence, 1963—1966.

The Character of Americans. A book of readings. Edited by Michael Mc Giffert. Illinois, The Dorsey Press, 1964, 377 p.

CLEVELAND, H. VON B., *The Atlantic Idea and its European Rivals*, New York, Published for the Council on Foreign Relations by Mc Graw-Hill Book Company, 1966.

ČOBANOV, N., DOČEV, D., *Основи Организация и Рланира не на Материално Техническото Снабдяване в НРБ*, Sofia, 1968.

Colophons of Armenian Manuscripts, 1301—1480. A Source for Middle Eastern History (Selected, Translated and Annotated by Avedis K. Sanjian), Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1969.

Comparative Literature. Matter and Method. Edited with Introductions by A. Owen Aldridge University of Illinois Press, 1969, 334 p.

Convegno per lo studio della zona archeologica di classe e mezzo dell'aerofotografia (Promosso dal Lions Club di Ravena nei giorni 29—30 aprilie 1961), Faenza, 1962.

DANOV, HRISTO M., *Древна Тракия*, Sofia, *Издателство «Наука и Изкуство»*, Sofia, 1968, 465 p.

DÂVER, BÜLENT, *Çağdaş Siyasal Doktrinler*, Ankara, 1968.

DÂVER, BÜLENT, *Siyasal Bilime Giriş*, Ankara, 1968.

DEMIR, AHMET, *Dünya enerji ekonomisi üzerinde bir araştirma*, Ankara, 1968.

Derleme Sözlüğü, III C—Ç, Ankara, 1968.

DILÂÇAR, A., *Dil, Diller ve Dilcilik*, Ankara, 1968.

DILÂÇAR, A., *Türkiye'de dil Özleşmesi*, Ankara, 1969.

DIZDAROĞLU, HIKMET, *Halk Şürinde Türler*, Ankara, 1969.

Dokumenta e materiale historike NGA, Tirana, 1959.

Dördüncü Iskân ve Sehircilik Haftasi Konferanslari, Ankara, 1961.

ELWERT, W. THEODOR, *Italienische Dichtung und Europäische Literatur*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1969 292 p.

L'enseignement de l'histoire et la révision des manuels d'histoire (Conseil de l'Europe), Strasbourg, 1967.

Est-il utile de tromper le peuple? Concours ... pour l'année 1780. Eingeleitet und heraus gegeben von Werner Krauss, Berlin, Akademie Verlag, 1966, 139 p.

Les études balkaniques et sud-est européennes en Bulgarie (Guide de documentation), Sofia, 1966.

EVGHENIEV, GEORGI, *Йорданка Митева, 5 Дневна Работна Седмица*, Sofia, 1969.

FIŞEK, K., *Devlete Karaşi Grevlerin Kritik Tahlili*, Ankara, 1969.

FOL, AL., *Тракиско Военно Изкуство*, Sofia, 1969.

Folklor Shqiptar Gjëgjëza, Tirana, 1968.

FREI, D., *Dimensionen neutraler Politik* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, n° 8), Genève, 1969.

GALANIS, DEM., *Sources and Betlads of Financing Iouvetment in Greek Industry*, Athènes, 1963.

GANEV, AT., AÜKOV, ST., *Въпроси на икономическата ефективност от Механизацията и Автоматизацията на Управленческиа Труд*, Sofia, 1969.

GĂZDARU, D., *Controversios y documentos lingüísticos* (Instituto de Filología-Universidad Nacional), La Plata, 1967.

GĂZDARU, D., *Ensayos de filología y lingüística romanicas*, I, La Plata, 1969.

GERAY, CEVAT, *Şehir Plânlamasinin Başlica Tatbik Vasitalari*, Ankara, 1960.

GIEYSZTOR, A., *Les chartes des franchises urbaines et rurales en Pologne au XIII^e siècle* (extr. de „*Les libertés urbaines et rurales du XI^e au XIV^e siècle*", 1968).

GOSSMAN, LIONEL, *Medievalism and the Ideologies of the Enlightenment*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1968, 377 p.

GROSUL, V. JA., *Реформы в Дунайских княжествах и Россия*, Moscou, 1966.

Исторические связи народов СССР и Румынии в XV—начале XVIII b., t. I, 1408—1632; t. II, 1633—1673 [Comité de la Rédaction : J. S. Grosul, A. C. Oţetea, A. A. Novoselski, L. V. Tchérepnin], Moscou, 1968.

Güzel Sanatlar Terimleri Sözlügü, Ankara, 1968.

HAMITOĞULLARI, M. BEŞIR, *La planification du développement économique en Turquie*, Ankara, 1968.

HATIBOĞLU, V., *Dilbilgisi Terimleri Sözlügü*, Ankara, 1969.

IKONOMOV, N. IL., *Балканска Народна Мъдрост*, Sofia, 1968.

Iktisadi devlet Teşekküllerinin Başlica Problemleri, Ankara, 1968.

Inventario delle carte Farini [a cura di G. Cortesi] (Biblioteca Classense — Carteggi Risorgimentali del fondo « Luigi Rava »), Ravenne, 1960.

Iskán ve Şerkircilik Haftasi Konferenslari, Ankara, 1955.

Историја на Македонскиот Народ, t. I, II, III, Skoplje, 1969.

JELAVICH, CHARLES, *Language and Area Studies East Central and Southeastern Europe. A Survey*, Chicago, The University of Chicago Press, 1969.

KARPAT, KEMAL, *Türk Edebiyatinda Sosyal Komular*, Ankara, 1962.

KARPAT, KEMAL, *Türk Demokrasi Tarihi*, Istanbul, 1967.

KAŽDAN, A. P., *La Byzantinologie soviétique en 1965* (extr. de « Byzantion », t. XXXVIII, Bruxelles, 1969, p. 578—594).

KAŽDAN, A. P., *Византийский публицист XII в. Евстафий Солунский* (extr. de «*Византийский Временник*», t. XXIX, p. 177—195, Moscou, 1969).

KAŽDAN, A., *The Byzantine Empire* (extr. de « Past & Present », nº 43, 1969, p. 158—169, Kendal-Oxford).

Këngë Popullore Historike, Tirana, 1968.

KHATCHATRIAN, A., *Les monuments funéraires arméniens des IVe—VIIe siècles et leur analogie syrienne* (extr. de « Byzantinische Forschungen », 1966/B.I).

KINOV, D. B., *Фактори на икономическата ефективност в Селекото Стопанетво*, Sofia, 1969.

KIŞLALI, AHMET TANER, *Forces politiques dans la Turquie moderne*.

KIZILIRMAK, ABDULLAH, *Gökbilim Terimleri Sözlüğu*, Ankara, 1969.

KNITEL, H. G., *Les délégations du Comité International de la Croix-Rouge* ; M. BOTHE, *Le droit de la Guerre et les Nations Unies* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire, de Hautes Etudes Internationales, nº 5), Genève, 1967.

KOCEV, D., HRISTOV, H. P., ANGELOV, D., *Краткая история Болгарии*, Sofia, 1963.

Конституця на Народната Република България, Sofia, 1968.

Das Konzil von Chalkedon, I, II, III, Würzburg, Echter-Verlag, 1951—1954.

KORUM, SEVIL, *Türkiyede Taptan Eşya Fiyallari Endeksi*, Ankara, 1968.

KORUM, UĞUR, *Ekonometrik Modeller ve Türk Ekonomisi Için Bir Deneme*, Ankara, 1969.

KRIARAS, EM., Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημώδους γραμματειάς (*1100—1669*), T.A', Thessalonique, 1969.

Letture Classensi, Ravenne, Edizioni A. Longo, 1966.

LEVEND, AGÂH SIRRI, *Ali Şir Neval*, IV cilt, Ankara, 1968.

LEVEND, A. S., *Şemsettin Sami*, Ankara, 1969.

Long-Term Prospects for the Greek Economy. A Forecast of Developments in the Next Fifteen Years (Royal Hellenic Research Foundation), Athènes, 1968.

Maliye Enstitüsü Konferanslari, 1966, Ankara, 1967.

In memoriam Achillis Beltrami (Università di Genova-Istituto de Filologia Classica), Gênes, 1954.

MIKULČIĆ, IVAN, *Pelagonija*, Skoplje, 1966.

MOUSSA, FARAG, *Les services diplomatiques des Etats arabes* (Etudes et Travaux de l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales, n° 1), Genève, 1960.

Народна Керамика у Југославији, Belgrade, 1966.

NIKOLESKU, KORINA, *Dvorski Kostim Rumunije od XIV do XVIII veka*, Belgrade, 1969.

ÖKÇÜN, A. GÜNDÜZ, *A Guide to Turkish Treaties (1920—1964)*, Ankara, 1966.

ÖKÇÜN, A. GÜNDÜZ, *Trans-Municipal Law. A Critical Analysis of Private International Law*, Ankara, 1968.

ÖNEY, ERDEN, *Verimlilik Kavramlari ve Ölçülmesi*, Ankara, 1968.

OSTROGORSKIJ, G., *Pour l'histoire de la Féodalité byzantine* (Corpus Bruxelles Historiae Byzantinae, subsidia I), Bruxelles, 1954.

ÖZAKMAN, TURGUT, *Bizi Dinler Misiniz?*, Ankara, 1969.

ÖZDEMIR, E., *Erdemin Başi dil*, Ankara, 1969.

ÖZDEMIR, E., *Öz Türkçe Üzerine*, Ankara, 1969.

ÖZTRAK, ILHAN, *Miras Hukuku*, Ankara, 1968.

PANDEVSKI, M., STOEV-TRNKATA, IG., *Трнката, Струмица и Струмичко низ Историјата*, Strumnitza, 1969.

PEJOV, NAUM, *Македонците и Грагаанската Војна во Грција*, Skoplje, 1968.

PEREIRO, NYDIA G. B. DE FERNANDEZ, *Originalidad y sinceridad en la poesia de amor trovadoresca* (Instituto de Filología), La Plata, 1968.

PETROVIĆ, N., *Светозар Милетић и Народна Странка*, Livre II 1870—1875, Documents 1860—1885, Sremski Karlovici, 1969.

PICARD, BERTOLD, *Das Gesandschaftswesen Ostmitteleuropas in der Frühen Neuzeit*, Graz, Hermann Böhlaus Nachf., 1967.

PIKOLO, NIKOLO S., *Изследвания и Нови Материали, Издадени по Случай сто години от Смъртта му (1865—1965)*, Sofia, 1968.

PINTNER, WALTER MC KENZIE, *Russian Economic Policy under Nicholas I*, Ithaca, Cornell University Press, 1967.

PODOLÁK, JAN, *Pastierstvo v Oblasti Vysokých Tatier*, Bratislava, 1967.

POLEMIS, D. I., *The Doukai. A Contribution to Byzantine Prosopography*, Londres, The Athlone Press, 1968.

Political and Social Thought in the Contemporary Middle East. [Edited by K. H. Karpat] New York, Frederick A. Praeger, 1968.

POZZO, GIANNI M., *Umanesimo moderno o tramonto dell'umanesimo?*, Padova, Cedam, 1970, 125 p.

Prasa Tajna z Lat 1861—1864, Wrocław, 1969.

Проблеми на Икономическата Ефективност, Sofia, 1968.

Quinze ans de bibliographie historique en Grèce (1950—1964) (Centre de Recherche Néo-Hellénique de la Fondation Royale de la Recherche Scientifique), Athènes, 1966.

La recherche en Europe : Assyrologie (Conseil de l'Europe), Strasbourg, 1967.

Revolucionarni radnički pokret u Zagrebu izmetu dva svjetska rata, Zagreb, 1968.

RISTOVSKI, VLAJ, « ВАРДАР », Skoplje, 1966.

SÂYSAL, MÜMTAZ, *Anayasaya Giriş*, Ankara, 1969.

Sehir ne Bölge Cânlamasi Bakimindan Schirleşmė Harėketleri, Ankara, 1961.

Şehircide Aranan Vasiflar, Ankara, 1960.

ŞEMSETTIN KUTLU, *Türkçe Kadin ve Erkek Adlari*, Ankara, 1969.

ŞENEL, ALÂEDDIN, *Eski Yunanda Siyasal Düşünüş*, Ankara, 1968.

SKENDI, S., *Albanian and South Slavic Oral Epic Poetry* (Printed in Germany at J. J. Augustin, Glückstadt), Philadelphia, 1954.

SHINKOW, TODOR, *Volkskultur, Sozialistische Kultur!*, Sofia, 1968.

Shqipëria e Veriut në shekullin XVIII, t. I (1706—1756), Tirana, 1967.

Старе Културе у Вердану, Belgrade, 1969.

STEIN, LOTHAR, *Die Šammar-Ğerba. Beduinen im übergang vom Nomadismus zur Sesshaftigkeit*, Berlin, Akademie Verlag, 1967.

STOJANOV, PETAR, *Македонија во Времето на Балканските и првата светска Војна. (1912—1918)*, Skoplje, 1969.

TANER, TIMUR, *Türk Dervimi Tarihi Anlami ve Felsefe Temeli*, Sevinç Matbaasi, Ankara 1968, 169 p.

Tarama Sözlüğü, III (E—I); IV (K—N), Ankara, 1967—1969.

TAYMAS, ABDULLAH BATTAL, *Kazan Türkçesinde Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1968.

Теория Економического Поста, Sofia, 1969.

Тезиси Докладов XXI Научной сеосии. Секця Исторических (Май-Июнь), Černovci, 1965.

TIETZE, ANDREAS, *The Koman Riddles and Turkic Folklore*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1966.

TODOROV, N., DINEV, L., MELNICHKI, L., *Bulgarie. Aperçu historique et géographique*, Sofia, 1969.

TOMADAKI, N. B., *Ἡ κρητικὴ ἐπανάστασις 1866—69*, Hania, 1966.

Toplum Kalkinmari Derseme Çatişmalari, Ankara, 1967.

Travaux et Mémoires, t. 3. (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines), Paris, Editions E. de Boccard, 1968.

Tregime dhe Këngë Popullore për Skhënderbeun, Tirana, 1967.

TUNCER, D. BARAN, *Türkiyede Yabanci Sermaye Sǎrunu*, Ankara, 1968.

Türk Hukuk dili Nasil Özleştirilebilir?, Ankara, 1967.

Türk Mahalli Idarelerinin Yeniden Düzenlenmesi, Ankara, 1966.

Türkay, Orhan, *Gizli Işsizlik*, Ankara, 1968.

Türkiye'de Özel Sektönin bazi problemleri, Ankara, 1968.

Üçüncü Iskân ve Şehircilik Haftasi Konferanslari 21—23 Mayis 1958, Ankara, 1959.

UDALTZOVA, Z. V., *Советское византиноведение за 50 лет*, Moscou, Издатэльство „Наука' 1969, 360 p.

UDALTZOVA, Z. V., *Мировоззрение византийского историка VI в. Агафия Миринейского* (extr. de «Византийский Временник», t. XXIX, p. 153—169, Moscou, 1969).

Universiteti Shteteror i Tiranes 1957—1967, Tirana, 1967.

VACCARO, ALBERTO JOSÉ, *La numeración latina, aspectos y problemas*, La Plata, 1969,

VALLESE, GIULIO, *Erasmo e Reuchlin*, Napoli, G. Scalabriani Editore, 1964, 133 p.

VASILIEV, A. A., *Byzance et les Arabes, T. II*, 1re *part.*: *La Dynastie Macédonienne (867—959)*, Bruxelles, Fondation Byzantine, 1968.

VIDOESKI, BOJO, *Прилог кон Библиографијата на Македонскиот јазик*, Skoplje, 1953.

VIDOESKI, B., *Кумановскиот Говор*, Skoplje, 1962.

Vjetari statistikor IRPSH 1967 dhe 1968, Tirana, 1968.

WEITZMAN, KURT, *Icon Painting in the Crusader Kingdom* (offprint from «Dumbarton Oaks, Papers», 1966).

YAVUZ, FEHMI, *Şehirciligimiz Hokkinda Mukayeseli Raporlar*, Ankara, 1956.

YAVUZ, FEHMI, *Şehircilik*, Ankara, 1962.

Yedinci Iskân ve Şehircilik Haftasi Konferanslari, Ankara, 1964.

YSIKOVA, R. P., *Морфология имени существительного и глагола в современном македонском литературном языке*, Skoplje, 1967.

ZOLOTAS, XENOF., *Monetary Equilibrium and Economic Development*, Princeton University Press, New Jersey, 1965.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0. £ ; 8,— $, 40, — F.F. 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Centrala cărţii, Oficiul de comerţ exterior. Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve.** Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import,** Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus,** Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian,** P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul,** Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex,** Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra,** P.O.B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch,** Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia,** Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap, Khau Sach Bao,** 32 Hai Bà Trung, Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knijiga,** Terazije 27, Belgrad ; **Prosveta** 16/1, Terazije, Belgrad ; **Forum,** Voïvode Misica, Novi Sad ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.,** Alsina 500, Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd. Distributors,** 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt** GmbH, 1200, Wien, Höchstädplatz ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St. Jean, Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Presil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.,** Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria,** av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard,** Noregade 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Librería Herder,** Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N. Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanec Ave., St. Louis, Missouri 63105 ; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur, Paris II, **Européniodiques S. A. 72,** Boul. Senard, 22 Saint Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.,** Dennington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.,** 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.** P.O.B., 1136 Tel-Aviv; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiane Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, **N.V. Martinus Nijhoff,** P.O.B. 269, Den Haag; **Swetz & Zeitlinger,** Keizersgracht 471—487, Amsterdam C ■ NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller** — Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ■ R. F. ALLEMAGNE, **Kubon & Sagner,** P.O.B. 68, München 34; **Presse Vertriebsgesellschaft** GmbH, 6, Frankfurt/Main, Börsenstrasse 13—15; **Kunst und Wissen,** Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Bern,** P.O.B. 397, 3001 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI
- STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - — SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - — SERIA TEATRU—MUZICĂ—CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea naţională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.

* * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.

* * * **Desăvîrşirea unificării statului naţional român. Unirea Transilvaniei cu vechea România** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.

* * * **Documenta Romaniae Historica, B. Ţara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oţetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.

GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.

GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.

IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.

* * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), Ier vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei ; IIe vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei ; IIIe vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei ; IVe vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.

* * * **Marea răscoală a ţăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.

MIHORDEA V., **Relaţiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIIIe siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.

OLTEANU ŞTEFAN, ŞERBAN CONSTANTIN, **Meşteşugurile din Ţara Românească şi Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection « Biblioteca istorică », XX, 1969, 460 p., 27 lei.

OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.

PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVIe siècle), IIe vol., 1968, 862 p., 48 lei.

RUSSU I. I., **Ilirii. Istoria — Limba si onomastica — Romanizarea** (Le Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection « Biblioteca istorică », XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.

STOICESCU N., **Sfatul domnesc şi marii dregători din Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIVe—XVIIe siècles)), 1968, 316 p., 21 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.

* * * **Unitate şi continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.

VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), IIe vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 3, p. 399—588, BUCAREST, 1970

I. P. „Informaţia" c. 5543

43456

Lei 40.—

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII - 1970

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VIII — 1970

N° 4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VIII 1970 N° 4

SOMMAIRE

Page

Personnalités byzantines

R. GUILLAND (Paris), Contribution à la prosopographie de l'Empire byzantin . . 593
ANTONIO GARZYA (Naples), Un lettré du milieu du XII^{e} siècle : Nicéphore Basilakès 611

Histoire des idées

— VIRGIL CÎNDEA, Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^{e} siècle (II) . . . 623

Folklore comparé

ADRIAN FOCHI, La ballade de « l'Epouse vendue » dans le folklore sud-est européen 669

Discussions

En marge d'un livre récent sur Cyrille Lucaris (*Andrei Pippidi*) 715

Chronique

ANCA IANCU, Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (juillet 1969 — juin 1970) (*Anca Iancu*) 723

Comptes rendus

MILIUTIN GARAŠANIN, Razmatranja o nekropolama tipa Mala Kopašnica-Sase (Considérations sur les nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. Contributions à la délimitation des Illyriens et des Daces à l'époque romaine) (*Mircea Babeş*); Lectures delivered on the 511th Anniversary of the Conquest of Istanbul (*Ernst. Werner—Leipzig*) N. STOICESCU, Sfatul domnesc şi marii dregători din Ţara Românească şi Moldova, sec. XIV—XVII (Le conseil princier et les grands dignitaires en Valachie et en Moldavie aux XIV^{e}—XVII^{e} siècles) (*M. Berza*); DAVID BAYNE HORN, Great Britain and Europe in the eighteenth century (*Paul Cernovodeanu*); EFTIMIE MURGU, Scrieri (*Alexandru Duţu*) . 727
D. TALBOT RICE, Byzantine painting : the last phase (*Maria Ana Musicescu*) . . 745

Notices bibliographiques 749

Livres reçus 759

Index bibliographique 761

CONTRIBUTION À LA PROSOPOGRAPHIE DE L'EMPIRE BYZANTIN

LES PATRICES
Sous les règnes de Théophile (829—842) et de Michel III (842—867)[1]

R. GUILLAND
(Paris)

Sous le règne de Théophile (829—842), les patrices suivants sont mentionnés.

AÉTIOS. Le patrice et stratège des Anatoliques, Aétios commandait en chef la grande expédition entreprise contre les Arabes, pour délivrer Amorion. Théophile lui-même prit part à l'expédition, dans laquelle figuraient des chefs comme Théodore Crateros, Théophile, Babutzicos, Manuel, alors domestique des Scholes et Théophobe, beau-frère de l'empereur. L'expédition se termina par la défaite de l'armée byzantine [2]. Dans cette défaite, beaucoup de chefs illustres et titrés furent faits prisonniers. Aétios lui-même semble avoir été fait prisonnier [3]. Théophile, en effet, sollicitait le calife arabe Moutasim de libérer Aétios contre une rançon de 200 centenaires d'or [4]. Avec Aétios, qui était gouverneur d'Amorion et qu'une inscription qualifie de protospathaire [5] et une bague d'or, qui lui aurait appartenu, de drongaire de la Veille [6], quarante et un autres généraux et officiers supérieurs de l'armée byzantine furent faits prisonniers et emmenés à Samarra, capitale du calife. Sommés de renier leur foi, ils furent exécutés. Ce sont les quarante-deux martyrs d'Amo-

[1] La présente étude, comme celles qui la précèdent, ne présente qu'un certain nombre de patrices, plus particulièrement mentionnés dans les sources.
[2] Cédr. II. 132—137. Cf. Th. Cont. 126—127. 639.805.
[3] Th. Cont. 639.805.
[4] F. Dölger, *Regesten* N° 435.
[5] H. Grégoire, *Inscriptions historiques byzantines : Ancyre et les Arabes sous Michel l'Ivrogne*, « Byzantion », IV, 1929, p. 443—444.
[6] G. Schlumberger, *Sigill. byz.* p. 340.

rion [7]. Parmi eux, on peut citer le patrice et turmarque Callistos [8], le patrice et drongaire Constantin [9], le patrice et protospathaire eunuque [10] et qui est peut-être le Cratèros, mentionné sous Michel II le Bègue (820—829) comme exarque de la Flotte [11]. Théodore Cratèros, bien qu'eunuque, se serait distingué dans un combat singulier contre un Arabe prisonnier lors de jeux dans l'Hippodrome de Constantinople [12], le patrice stratège Théophile [13], le stratège Mélissène [14] et le courrier Basoès [15]. Il est peu probable que Callistos, simple turmaque et Constantin, simple drongaire aient été titrés patrices. Parmi les 42 martyrs d'Amorion, on cite encore un protospathaire eunuque, Georges [16].

ARSABER. L'impératrice Théodora, femme de Théophile, avait trois sœurs : Sophie, Marie et Irène. Marie épousa Arsaber, titré magistros, homme de grande noblesse et fort puissant [17]. D'après le Continuateur de Théophane [18], Arsaber, lorsqu'il épousa Marie, dite la Belle Marie n'était encore que patrice, titre que lui avait octroyé Théophile [19] ; ce n'est que plus tard qu'il fut titré magistros. Par son mariage, Arsaber était beau-frère de Bardas, oncle de Michel III. Il était, probablement, l'oncle du patriarche Photius [20].

Le patrice Arsaber était, semble-t-il, le frère du patriarche Jean VII Morocharsianos Grammaticos (837—843). Arsaber possédait un palais sur les bords du Sténon, dans lequel le patriarche Jean VII, dit Janès, venait se livrer à des opérations magiques [21]. D'abord higoumène du monastère des saints Serge et Bacchus [22], le patriarche Janès fut nommé syncelle par Théophile, qui l'éleva ensuite au patriarcat. C'était un iconoclaste fervent et il avait été jadis précepteur de Théophile [23]. Alors qu'il était syncelle, il avait été chargé par Théophile d'une ambas-

---

[7] Les textes relatifs aux martyrs d'Amorion ont été publiés et commentés par Vasiljevskij et Nikitin, *Skazanija O 42 Amorijskich Miutchenikach*, Mém. de l'Ac. d. Sc. de St. Pétersbourg, 7[e] série, VIII (1905).
[8] Cédr. II. 137 ; Th. Cont. 639.805 ; Leo Gramm. 224.
[9] Idem.
[10] Cédr. II. 132, 137 ; Th. Cont. 132.133.134.639.805.
[11] Zonar. III. 350—351.
[12] Th. Cont. 115.
[13] Th. Cont. 639.805 ; Leo Gramm. 224.
[14] Idem.
[15] Idem.
[16] H. Grégoire, *op. cit.*, p. 443.
[17] Cédr. II. 161. Marie fut complice de l'assassinat de Théoctiste ; elle avait pris parti pour Michel III contre sa propre sœur, Théodora. (Génésios 87).
[18] Th. Cont. 175.
[19] Th. Cont. 156.
[20] Jager, *Hist. de Photius*, Paris, 1845, p. 37.
[21] Cédr. II. 146 ; Th. Cont. 156.
[22] Sur le monastère des Saints Serge et Bacchus, cf. R. Janin, *La géographie ecclésiastique*, I[re] partie, tome III, les Eglises et les Monastères. Paris, 1953, p. 466—470.
[23] Cédr. II. 144—146 ; Th. Cont. 154—155.

sade en Syrie, où il avait déployé une magnificence inouïe et répandu l'or et les présents, sans compter [24].

Il faut distinguer, semble-t-il, le magistros Arsaber du protospathaire Arsaber, qui fit partie de l'ambassade chargée de transmettre au pape Nicolas I[er] la lettre d'avènement avec profession de foi du patriarche Photius [25], au printemps 860.

BABUTZICOS, *Constantin.* Sophie, sœur de l'impératrice Théodora, épousa Constantin Babutzicos, alors titré magistros [26]. Avant d'être magistros, Constantin Babutzicos avait certainement passé par le patriciat.

BABUTZICOS, *Théodose.* Constantin Babutzicos était vraisemblablement parent du patrice Théodose Babutzicos. A la fin de 838, Théodose (Babutzikos) était envoyé en ambassade par Théophile auprès du doge Petro Tradenigo à Venise pour lui porter les insignes de spathaire et lui demander d'équiper un certain nombre de bateaux pour lutter contre les Arabes [27]. Au début de 842, Théophile envoya, de nouveau, Théodose Babutzikios en ambassade à Trèves, auprès du roi de France, Lothaire, pour solliciter son aide contre les Arabes et lui offrir de fiancer sa fille avec Louis le Pieux, fils de Lothaire. Théodose Babutzikios mourut pendant cette ambassade et, vraisemblablement, dans son voyage de retour [28].

Le patrice Théodose Babutzikios est certainement distinct du métropolite de Chalcédoine, Théodose Babutzikios, envoyé en ambassade à la fin de 838 avec le protospathaire Théophane auprès du roi de France, Louis le Pieux à Ingelheim [29]. Un Babutzicos commandait un corps d'armée, sous Théophile, dans une expédition contre les Arabes [30]. Sous le règne de Basile I[er] (877—886), un Babutzicos est mentionné comme compromis dans un complot contre l'empereur [31].

BARDAS. Frère de l'impératrice Théodora, Bardas avait été certainement titré patrice sous le règne de Théophile. Il était encore patrice au début du règne de Michel III, son neveu, pendant le règne duquel il joua un rôle capital. C'est Bardas, alors encore simple patrice, qui signifia au patriarche Jean VII Grammatikos, dit Janès, sa dépo-

[24] Th. Cont. 95—9

[25] V. Grumel, *Les Regestes des actes au patriarcat de Constantinople*, Paris, 1936, N° 464 Cf. A. Vogt, *Basile I[er] empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IX[e] siècle*, Paris, 1908, p. 203.

[26] Cédr. II. 161 ; Th. Cont. 175.

[27] F. Dölger, *Regesten* N° 437. Cf. J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile I[er] jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867—1071)*, Paris, 1904, p. 59.

[28] F. Dölger, *Regesten* N° 443.

[29] F. Dölger, *Regesten* N° 438.

[30] Cédr. II. 132.

[31] Leo Gramm. 261.

sition, en 843 [32]. Bardas prit nettement parti pour son neveu, Michel III, contre sa sœur Théodora, régente, qu'il fit reléguer au couvent; en reconnaissance, Michel III titra son oncle curopalate [33]. Plus tard, Bardas prit en main la direction de l'Etat et se fit titrer césar [34]. Avant d'être titré curopalate, Bardas, après l'expulsion de l'impératrice Théodora, avait été titré magistros [35] et nommé domestique des Scholes [36].

BASILEIOS. Patrice et stratège de Charsian, Basileios fut chargé par Théophile de porter au calife Moutasim une lettre au sujet du rachat des prisonniers byzantins faits à la bataille d'Amorion, en 838 [37].

CALLISTOS. Cf. AÉTIOS.

CONSTANTIN. Cf. AÉTIOS.

CRATEROS, *Théodore*. Cf. AÉTIOS.

MOSÉLÈ (*MUSÉLÈ*), *Alexis*. Théophile avait cinq filles; il maria la dernière, Marie, sa préférée, à Alexis Mosélè, d'origine arménienne et appartenant à la grande famille des Crinitès. Alexis était tout jeune et fort beau. Théophile le titra d'abord patrice, puis anthypate, ensuite magistros et finalement césar. Il lui confia un commandement militaire important et l'envoya lutter en Longobardie, contre les Arabes. * Alexis Mosélè remporta des succès. [41]. Une si haute fortune fit naître la jalousie. Alexis Mosélè fut accusé d'aspirer au trône. D'après les prédictions, le nom du successeur de Théophile devait commencer par la lettre A. Alexis Mosélè, averti de ces rumeurs, demanda l'autorisation de sa retirer dans un couvent. Théophile refusa, car l'entrée au couvent rompait le lien conjugal, comme la mort elle-même et Théophile ne voulait pas que la femme d'Alexis Mosélè devînt veuve.

Alexis Mosélè garda donc son rang, mais la naissance d'un héritier du trône et la mort de Marie, femme d'Alexis Mosélè, modifièrent les intentions de l'empereur. Alexis Mosélè fut autorisé à se faire moine; il entra dans un couvent, dont on lui fit don, à Chrysopolis,

[32] Génésios 81; Cédr. II. 143; Th. Cont. 151.
[33] Cédr. II. 161; Th. Cont. 176.
[34] Cédr. II. 165.
[35] Leo Gram. 237; Th. Cont. 658. Cf. V. Grumel, *Les Regestes* N° 470 : lettre de Photius (août-septembre 861) à Bardas, magistros, patrice et curopalate.
[36] Leo Gram. 237; Th. Cont. 659. Cf. R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin-Amsterdam, 1967, p. 437.
[37] F. Dölger, Regesten N° 435 et 436.
* Il fut nommé stratèlate[38] ou stratège [39] et duc de Sicile [40].
[38] Th. Cont. 794; Leo Gram. 216.
[39] Th. Cont. 630.
[40] Idem.
[41] J. Gay, *op. cit.*, p. 59.

puis il fonda lui-même un couvent dans le quartier *Ta Anthémiou*, à Constantinople [42]. C'est là qu'il mourut et fut enseveli [43].

MOSÉLÈ, *Théodose*. Titré patrice et frère d'Alexis Mosélè, Théodose Mosélè recueillit avec un soin pieux tous les documents concernant son illustre frère. Il voulut être enseveli dans le couvent que son frère avait fondé [44].

NICÉTAS. Les parents de l'impératrice Théodora étaient originaires de Paphlagonie. Marinos, père de Théodora, était drongaire ou tourmarque; il avait épousé Théoctista, dite Florina; c'étaient des gens pieux et partisans des images. Lorsque Théodora devint impératrice, elle titra sa mère patriciazôstès. Théoctista habitait alors près du couvent de Gastria [45], dans un palais qu'elle avait acheté au patrice Nicétas [46]. Ce patrice Nicétas est peut-être l'ancien stratège de Sicile, auquel les ménologes grecs font allusion [47].

PATRIKÈS. Au retour d'une ambassade en Syrie, le syncelle Jean, le futur patriarche Jean VII Grammatikos, dit Janès, ancien précepteur de Théophile, conseilla à ce dernier de construire le palais de Bryas [48] selon les règles de l'architecture arabe. Sur les indications du syncelle Jean, le patrice Patrikès dressa le plan du nouveau palais, dont il surveilla la construction [49].

PÉTRONAS. L'impératrice Théodora avait deux frères, Bardas, le futur césar, et Pétronas, titré patrice et trois sœurs [50]. Théophile semble s'être montré, en certaine circonstance, assez sévère pour son jeune beau-frère Pétronas, auquel il fit administrer soixante coups de fouet, dans l'Horologion, au cours d'une procession de dignitaires, pour excès de pouvoirs [51]. Sous le règne de Théophile, Pétronas exerçait les fonctions de drongaire de la Veille [52]. C'est lui qui fut chargé de faire exécuter Théophobe [53]. Au début du règne de Michel III, Pétronas, titré patrice, était stratège des Thracésiens. L'émir de Mélitène, Omar envahissait le territoire byzantin. En 856, Pétronas entrait en campagne contre Omar et lui infligeait une lourde défaite avec la prise de Téph-

---

[42] Sur le quartier *Ta Anthémiou* ou *Anthèmiou*, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, Paris, 1950, p. 290–291.

[43] Cédr. II. 118–119; Th. Cont. 107–109. 630–632; Leo Gram. 216.

[44] Cédr. II. 119; Th. Cont. 109.

[45] Sur Gastria et le couvent de Gastria, cf. R. Janin, *Constantinople byzantine*, p. 328–329.

[46] Th. Cont. 89–90 et 628.

[47] Migne, PG CXVII, col. 94.

[48] Sur le palais de Bryas, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 145–146 et p. 447–448.

[49] Th. Cont. 98; Cédr. (II. 109) ne donne pas le nom de l'architecte Patrikès.

[50] Theoph. Cont. 174. Sur les parents de Théodora, cf. Th. Cont. 89–90.

[51] Theoph. Cont. 174.627.793; Leo Gram. 216; Zonar. III.356.

[52] Th. Cont. 627.793. Cf. Zonar. III. 356.

[53] Leo Gram. 228. Cf. plus loin la notice sur Théophile.

rikè, la ville des Pauliciens, d'où il ramena de nombreux prisonniers [54]. En 863, Pétronas commanda, de nouveau, contre Omar une grande expédition. Le commandement aurait dû revenir à Bardas, en sa qualité de domestique des Scholes, mais Bardas, trop occupé par la direction des affaires publiques, se fit remplacer à la tête de l'armée par son frère Pétronas, qui fit fonction de domestique des Scholes, sans en avoir officiellement le titre [55]. D'après Génésios [56] Bardas aurait délégué à son fils, Antigone, le domesticat des Scholes, comme *kathègémôn tôn Skholôn*. Plus tard seulement, Antigone fut nommé officiellement domestique des Scholes [57]. D'après le Continuateur de Théophane [58], Antigone, âgé de dix ans à peine, commandait le tagme des Scholes ; le chroniqueur s'en étonne, d'ailleurs, mais il constate que Bardas voulut bien confier à son frère Pétronas le commandement des Scholes, sans, du reste, lui donner le titre officiel de domestique des Scholes : *to tou doméstikou oukéti prosôpeion kathupékrinéto all'autèn élambanén timèn* [59]. Pétronas infligea à Omar une défaite écrasante à Poson, où ce dernier trouva la mort et où une grande partie de son armée fut faite prisonnière [60]. En récompense, Pétronas, à son retour, fut titularisé domestique des Scholes [61]. D'après Génésios [62], il fut alors titré magistros. Il mourut peu après [63].

Le patrice Pétronas semble avoir été l'intermédiaire entre Bardas et le patriarche Ignace, après la déposition de ce dernier [64]. En 858, deux ans après l'assassinat de Théoctiste, Théodora était éloignée du Grand Palais avec ses filles. Ce fut son frère Pétronas qui fut chargé de les conduire au couvent et de les faire raser moniales [65].

Le patrice Pétronas, beau-frère de Théophile n'a rien de commun avec le spatharocandidat Pétronas Camatèros, envoyé en Chersonnèse par Théophile : ce personnage, titré plus tard, protospathaire, devint stratège de Cherson [66].

---

[54] A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes. I. La dynastie d'Amorium (820—867)*. Ed. française par H. Grégoire et M. Canard. Bruxelles, 1935, App. p. 318—319. Cf. H. Grégoire, *Etudes sur l'épopée byzantine*, Rev. d. Et. gr., 46, 1933, pp. 36—37.

[55] Th. Cont. 167.180.825 ; Cédr. II. 155.

[56] Génésios 105.

[57] Th. Cont. 205, 824.

[58] Th. Cont. 180.

[59] Th. Cont. 183. Cf. Cédr. II. 165 ; Zonar. III. 397.

[60] Th. Cont. 181—182.666 ; Cf. Cédr. II. 163—165 ; Leo Gram. 238 ; Genesios 94—97 ; Zonar. III. 396.

[61] Th. Cont. 183 ; Cédr. II.165 ; Zonar.III.397.

[62] Génésios 97.

[63] Th. Cont. 184 ; Cédr. II.165.

[64] Jager. *op. cit.* p. 81.

[65] Cédr. II. 160—161.

[66] *De adm. imp.*, 177—179.B. Cf. Th. Cont. 123.

THÉOPHILE. Parmi les chefs de l'expédition, commandée par le patrice Aétios *, stratège des Anatoliques, Cédrène [67] mentionne Théophile, ainsi que Théodore Cratèros et Babutzikos, qui devaient être martyrisés plus tard. Après la défaite de l'armée byzantine, d'après Georges le Moine, figuraient parmi les prisonniers Théophile, patrice et stratège[68]. On ignore le nom de famille du patrice Théophile.

THÉOPHOBE. D'après le Continuateur de Théophane [69], Théophobe était d'origine persane. Son père, d'origine royale, ambassadeur ou réfugié persan, l'aurait eu, à Byzance, soit d'une union illégitime, soit d'une union régulière, mais peu honorable. Le jeune Théophobe vécut obscurément à Byzance pendant sa jeunesse. Plus tard, reconnu par ses compatriotes comme étant de souche royale, il fut sollicité de venir régner sur son pays, mais il refusa. Grâce à lui, les Persans s'allièrent à Byzance contre les Arabes. Trente mille Persans, révoltés contre le calife de Bagdad, demandèrent à servir dans l'armée impériale. Théophile les installa à Sinope et conféra à leur chef, Théophobe, le titre de patrice et lui donna, en plus, en mariage sa sœur, Hélène, une loi de Théophile ayant expressément autorisé le mariage entre Persans et Grecques ou entre Grecs et Persannes [70]. Théophobe se distingua dans les guerres contre les Arabes. Les Perses voulurent à tout prix l'avoir pour roi, mais il déclina, une fois encore, ce titre; il parvint à rentrer à Byzance, où Théophile lui rendit sa faveur [71].

Dans la suite, Théophobe fut accusé par ses ennemis d'avoir voulu trahir l'empereur, en pleine bataille, en s'entendant avec les Arabes [72]. Inquiet, Théophobe prit la fuite; l'empereur envoya contre lui des troupes, mais, pour éviter une effusion de sang, Théophobe fit sa soumission et rentra à Byzance, sous la promesse d'un pardon complet. Théophile, gravement malade et craignant qu'après sa mort Théophobe ne suscitât de troubles, le fit emprisonner dans les cachots du Boukoléon, puis décapiter [73].

---

* *SERGIOS*. Irène, sœur de l'impératrice Théodora, épousa le patrice Sergios, frère du patriarche Photius (66 bis). D'après le Continuateur de Théophane (66 ter), Sergios aurait été le frère de la mère du patriarche Photius, ce qui paraît plus vraisemblable.

66 bis Cédr. II. 161.

66 ter. Th. Cont. 175.

67 Cédr. II.132.

68 Th. Cont. 805. Cf. Th. Cont. 639 (Syméon mag.); Leo Gram. 224.

69 Th. Cont. 110—112.

70 Th. Cont. 112.625—627; Cédr. II. 120—121.

71 Th. Cont. 124—125; Cédr. II. 131.

72 Th. Cont. 128.

73 Une autre version est donnée de la mort de Théophobe. (Th. Cont. 135—136; Cédr. II. 139). Sur Théophobe, cf. aussi Génésios 52—61; Zonar.III.368.380.

N.N. D'après les ménologes grecs, au 31 juillet [74], les parents de Saint Eudocime, qui vivaient sous le règne de Théophile, étaient patrices.

Sous le règne de Michel III l'Ivrogne (842—867), on peut citer les patrices suivants.

ANTIGONE. Bardas, ayant demandé à son fils Antigone, patrice, d'amener à Byzance les troupes qu'il commandait, pour le défendre en cas de danger, Antigone se montra peu disposé à obéir [75]. Il est probable qu'Antigone, bien que dévoué à son père, hésitait à prendre part à un soulèvement contre Michel III. C'est après un grand banquet, donné par le patrice Antigone, domestique des Scholes, en l'honneur de son père, le césar Bardas, que Basile, le futur empereur, révéla sa force, en triomphant, dans une lutte, d'un robuste Bulgare [76]. Cependant, l'ambition et la toute puissance de Bardas, presque associé à l'empereur avec le titre de césar et gouvernant l'Empire en maître sous le nom de son neveu, inquiétaient Michel III et son entourage. Nul n'osait d'ailleurs s'attaquer ouvertement à un si haut personnage, soutenu par les grands chefs militaires et, en particulier, par son fils, l'anthypate-patrice Antigone, domestique des Scholes [77].

C'est au cours d'une expédition, alors que Michel III et Bardas se trouvaient dans le thème des Thracésiens, à Képos sur le Méandre, que les conjurés trouvèrent le moyen de se débarrasser de Bardas [78]. Sous prétexte d'une course de chevaux, on éloigna Antigone et les amis de Bardas. Ce dernier, resté sans escorte, fut alors attaqué dans la tente même où il se trouvait avec Michel III et assassiné avec la complicité de son propre gendre, Sabbatios ou Symbatios, patrice et logothète du Drome [79]. Antigone, qui n'avait pas été nommé tout de suite domestique des Scholes, le resta assez longtemps [80].

BASILE. Basile, le futur empereur, était d'origine arménienne [81]. Ses parents, pauvres cultivateurs, à la suite des migrations fréquentes à cette époque, s'étaient établis près d'Andrinople, puis, avaient été emmenés captifs en Bulgarie; délivrés, ils étaient rentrés dans leurs foyers. Plus tard, le jeune Basile vint chercher fortune à Byzance [82]. Des présages, qui avaient marqué sa naissance et son adolescence, lui annonçaient un magnifique avenir. Les chroniqueurs se plaisent à énu-

---

[74] Migne P.G. CXVII, col.
[75] Génésios 105.
[76] Th. Cont. 229—230.
[77] Th. Cont. 236.
[78] Th. Cont. 236—237; Génésios 105—106.
[79] Génésios 106.
[80] Cf. plus haut la notice sur Pétronas.
[81] Th. Cont. 230.
[82] Th. Cont. 216—223.

mérer les événements merveilleux qui signalèrent son arrivée à Byzance et les premières années de son règne [83]. Un concours de circonstances extraordinaires mit enfin le jeune Basile en présence de Michel III. Basile plut au souverain qui se l'attacha en qualité d'écuyer, *stratôr* aux écuries impériales [84]. Basile entrait dans la carrière des honneurs. La charge de *stratôr* était une charge noble ; le titre était le sixième de la hiérarchie sacrée et comportait, comme insigne, un fouet à manche d'or, enrichi de pierreries [85]. Dès ce moment, la fortune de Basile ne fit que grandir et tout le désigna à de hautes destinées. Par la faveur impériale, il fut d'abord nommé protostrator [86], vers 857. La subite disgrâce du patrice eunuque Damianos, parakimomène de Michel III laissait cette haute charge disponible ; contre toute attente, ce fut Basile qui l'obtint ; promu parakimomène, Basile, par la même occasion, fut titré patrice [87] vers 865. Il est fort possible que Basile ait été titré d'abord spatharocandidat, vers 859 [88].

De plus en plus féru de son protégé, Michel III lui fit épouser une jeune fille de haute naissance, belle et vertueuse entre toutes, fille d'Inger, homme distingué et de haute naissance [89] et qui appartenait à la famille des Martinakès [90]. Cependant, l'influence grandissante de Basile portait ombrage au tout puissant césar Bardas, oncle de l'empereur. Entre les deux hommes la lutte commença. Basile sut gagner à sa cause Symbatios, gendre de Bardas et, fort de l'appui de Michel III, fit assassiner son rival [91]. Michel III le récompensa en lui conférant le titre éclatant de magistros, *tès tôn magistrôn hupérlamprou timès axioi* et, comme il n'avait pas d'héritier, l'adopta comme fils [92]; A ce moment, Basile reçut vraisemblablement le titre quasi impérial de césar [93], finalement, Basile fut créé empereur, *basileus* et couronné, en cette qualité, à Sainte-Sophie par Michel III lui-même [94]. Associé au trône, Basile se débarrassa par l'assassinat de son collègue Michel III et fut proclamé autocrator, *anagoreuétai autokratôr* [95].

---

[83] Th. Cont. 228–229.
[84] Th. Cont. 231.
[85] Cer. II.52.709.
[86] Th. Cont. 231.
[87] Th. Cont. 234–235.
[88] H. Grégoire, *Inscriptions historiques byzantines*, « Byzantion », IV, 1929, p. 445 et 449.
[89] Th. Cont. 235.
[90] Cédr. II. 198.
[91] Th. Cont. 237–238.
[92] Th. Cont. 238.
[93] C'est ce qui semble résulter du passage du Continuateur de Théophane (Th. Cont. 239), où il est question des prérogatives du césar.
[94] Th. Cont. 240. 679–680. 831–833.
[95] Th. Cont. 255.

Basile était incontestablement de très basse origine. Lorsqu'il monta sur le trône, les courtisans lui cherchèrent des ancêtres dignes de lui et lui fabriquèrent une brillante généalogie. Ce fut le savant Photius qui, pour rentrer en grâce auprès de Basile I[er], composa cette généalogie qui faisait descendre l'empereur de Tiridate, roi d'Arménie [96]. Constantin VII Porphyrogénète [97] semble avoir reproduit dans ses grandes lignes la généalogie, dressée par Photius. D'après l'impérial auteur, Basile I[er] descendait en ligne paternelle d'Arsace et, en ligne maternelle, de Constantin I[er] le Grand, l'ancêtre commun aux deux lignes aurait été Alexandre le Grand de Macédoine [98]. Zonaras [99] déclare nettement que Basile était issu de parents obscurs et se montre sceptique sur ses prétendus ancêtres Arsacides. De son côté, Constantin VII Porphyrogénète, en écrivant la vie de son grand'père Basile I[er], exalte ses vertus et dissimule ses tares. Les autres chroniqueurs se montrent plus véridiques. La vertueuse épouse de Basile I[er], Eudocie Ingerina, était la maîtresse de Michel III [100].

Léon VI était certainement le fils de Michel III et non celui de Basile. Georges le Moine [101] déclare formellement que l'empereur Léon était le fils de Michel III et d'Eudocie Ingerina et qu'il était né du vivant de Michel III, le I[er] septembre ou le I[er] décembre 866 [102]. A peine monté sur le trône, du reste, Léon VI s'empressa de ramener en grande pompe à Byzance, aux Saints-Apôtres, le corps de Michel III, enseveli sans honneurs à Chrysopolis [103]. Preuve, semble-t-il, que Léon VI savait qu'il était le fils de Michel III, bien qu'officiellement regardé comme le fils de Basile I[er]. Il est, d'ailleurs certain que Basile I[er] avait peu d'affection pour son fils officiel, Léon VI, qu'il traita toujours durement et qu'il songea même à faire aveugler, à la suite d'un complot qui n'était peut-être pas imaginaire [104]. Quant à la cérémonie de la tonsure, *koureuma*, du jeune Léon VI, elle n'implique nullement une consécration à l'Eglise; c'était une formalité habituelle [105].

BASILISCIANOS ou BASILISCINOS. Le patrice Basiliscianos ayant loué, à table, Michel III sur sa manière de conduire les chars de

---

96 Th. Cont. (Syméon mag.) 689.
97 Th. Cont. 212—216.
98 Génésios 107; Cédr. II.183—184.
99 Zonaras III.407—408.
100 Th. Cont. (Syméon mag.) 675.
101 Th. Cont. 835.
102 Th. Cont. (G. le Moine) 835; Cf. Th. Cont. (Syméon mag.) 681 et Leo Gram. 249.
103 Th. Cont. (Syméon mag.) 700.849 (G. le Moine).
104 Cédr. II. 245—248.
105 Cer. II.23.620—622. Cf. Reiske, *Commentaire*, 721—732. A. Gasquet, *De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, Paris, 1879, p. 53 et A. Vogt, *Basile I[er] empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IX[e] siècle*, Paris, 1908, p. 59, donnent une interprétation erronée de cette formalité.

courses, l'empereur voulut lui faire chausser aussitôt les souliers de pourpre. Le patrice ayant hésité à cause de la présence de Basile, Michel III s'emporta et insista. Basile fut contraint de consentir. L'empereur voulut aussi ceindre de la couronne Basiliscianos, en prétendant qu'il avait bien le droit de créer un autre empereur. Cette scène troubla profondément Basile et le décida, sans doute, à se débarrasser de Michel III[106]. Zonaras [107] dit que Basiliscianos était jadis rameur des galères impériales. Constantin VII Porphyrogénète [108] confirme le témoignage de Zonaras; d'après lui, Basiliscinos, originaire de Nicomédie, était un personnage fort peu recommandable. Il devait, cependant semble-t-il, appartenir à une famille distinguée, car son frère, Constantin Capnogénès, fut dans la suite deux fois éparque.

CONSTANTIN L'ARMÉNIEN. Au début du règne de Michel III, Constantin l'Arménien, qui, d'après Léon Grammatikos, s'appelait Maniakès [109] était drongaire de la Veille et titré patrice. C'est lui que l'impératrice régente Théodora envoya au patriarche Jean VII pour lui signifier son intention de rétablir le culte des images [110]. Constantin, qui devint logothète du Drome [111] était un personnage assez important pour être invité dans les banquets avec le césar Bardas [112] et pour avoir l'honneur de courir dans les courses en même temps que Michel III [113]. D'après Génésios[114], Constantin l'Arménien chercha à sauver Théoctiste. D'après toujours Génésios, il s'opposa à l'élection de Photius, comme patriarche [115] et secourut le patriarche déchu, Ignace [116]. Lors de l'assassinat de Bardas, le drongaire de la Veille, Constantin, apaisa le tumulte et fit acclamer par les troupes Michel III [117]. D'origine arménienne, le patrice Constantin se montra fort bienveillant pour Basile, le futur empereur, car tous deux étaient d'origine arménienne [118]. Constantin était le père du patrice Thomas, qui fut plus tard logothète du Drome et de l'historien Génésios [119].

CONTOMYTÈS, Constantin. Stratège des Thracésiens, sous le règne de Théophile Contomytès dispersa et anéantit une expédition arabe, venue de Crète, pour ravager et piller le territoire, placé sous son com-

---

[106] Th. Cont. 682—683; 835—836; Leo Gram. 249.
[107] Zonar. III. 415.
[108] Th. Cont.250.
[109] Leo. Gram. 236.
[110] Th. Cont. 150; Génésios 81.
[111] Génésios 81.
[112] Th. Cont. 229; Génésios 110.
[113] Th. Cont. 198; Génésios 102; Leo Gram. 249.
[114] Génésios 88—89.
[115] Génésios 100.
[116] Génésios 101.
[117] Génésios 106—107; Th. Cont. 206; Cédr II.180.
[118] Th. Cont. 230.
[119] Th. Cont. 150. 229; Leo Gram. 249.

mandement[120]. Sous le règne de Michel III, Constantin Contomytès, titré patrice, était stratège de Sicile. Sa fille épousa Bardas, titré magistros et cousin germain du patriarche Photius[121].

COXÈS. Le patrice Coxès est mentionné lors du concile de 861, convoqué aux Saints-Apôtres pour la déposition du patriarche Ignace[122].

DAMIANOS. D'origine scythe, Damianos, titré patrice, était eunuque[123]. Il remplissait la haute charge de parakimomène auprès de Michel III. Damianos désapprouvait hautement les excès de pouvoirs du césar Bardas et, sur ses conseils, Michel III osa réformer certaines décisions, prises par Bardas. Ce dernier résolut de perdre Damianos et répandit tant de calomnies sur son compte que Michel III destitua son pàrakimomène. L'office resta quelque temps sans titulaire. A ce moment, la faveur de Basile, le futur empereur, commençait à s'affirmer. Michel III lui confia la charge de parakimomène et le titra en même temps, patrice[124]. Damianos avait, tout l'abord, favorisé l'ambition de Bardas et avait participé à l'assassinat de Théoctiste[125]. Dans la suite, lorsque Bardas, créé césar, prit en main la direction de l'Etat, Damianos se brouilla avec lui et refusa de lui rendre les honneurs dûs à son rang. Bardas irrité se plaignit à Michel III qui fit arrêter Damianos; il fut tondu et gardé à vue[126].

HIMÈRIOS CHOIROS. Le patrice Himèrios, surnommé par Michel III Choiros, « le Porc », à cause de sa ressemblance avec cet animal, s'attira la faveur de l'empereur et reçut une grosse somme d'argent à cause de son humeur joviale et de ses incongruités[127]. D'après Cédrène[128], Himèrios aurait été titré patrice par Michel III, à. la suite de ses manifestations incongrues.

MARTINACÈS. Le patrice Martinacès vivait sous les règnes de Michel III et de Basile I^{er}. Il était l'oncle de l'impératrice Théophano, femme de Léon VI. D'après les patriographes, il construisit le monastère qui porte son nom[129]. Martinacès appartenait à la grande famille des Martinakioi.

· *PÉGANÈS*, *Georges*. Cédrène[130] rapporte que la première année du règne de Basile I^{er}, un complot fut ourdi contre l'empereur par les

---

[120] Th. Cont. 137.
[121] Th. Cont. 175.
[122] V. Grumel, *Les Regestes des Actes du patriarcat de Constantinople*, T.I, fasc. II, 1936, N° 466.
[123] Th. Cont. 234; Cédr. II. 197.
[124] Th. Cont. 234; Cédr. II. 197—198.
[125] Th. Cont. 657.821; Leo Gram. 235—236.
[126] Th. Cont. 675; Leo Gram. 241—242; Constantin VII Porphyrogénète (*De adm. imp.* 231B) fait allusion à Damianos, parakimomène de Michel III.
[127] Th. Cont.172.253.659.
[128] Cédr. II.159.
[129] Cf. R. Janin, *La géographie ecclésiastique*, Paris, 1953, p. 340.
[130] Cédr. II. 205.

patrices Georges et Symbatios. Les conspirateurs furent condamnés à l'aveuglement; quant à leurs complices, après avoir été ignominieusement promenés dans l'Hippodrome, ils furent exilés. Zonaras [131] donne la même version. Ce complot des patrices Georges et Symbatios est le même que celui de Symbatios et de Péganès, bien que Cédrène [132] distingue les deux complots. Le patrice Georges n'est autre que Péganès, dont le prénom était Georges [133]. Une partie des Continuateurs de Théophane ne font pas allusion au complot de Georges et de Symbatios et ne parlent que du soulèvement de Péganès, patrice et stratège de l'Opsikion et de Symbatios contre Basile, alors associé au trône. Péganès arrêté fut aveuglé, mutilé et exilé. Plus tard, Basile, devenu empereur, lui fit grâce et lui rendit ses biens et ses titres [134].

SYMBATIOS ou SABBATIOS. Symbatios fut complice de l'assassinat de son beau-père, le césar Bardas; il donna lui-même le signal aux meurtriers, en faisant un signe de croix [135]. Le Continuateur de Théophane [136] donne le récit de la scène. Le patrice Symbatios, patrice et logothète du Drome donna le signal aux assassins, mais ces derniers, pris de peur, hésitèrent. Il fallut aller chercher le patrice Basile, parakimomène, le futur empereur, qui leur rendit courage et dirigea leurs coups. D'après Syméon Magister[137], le complot contre le césar Bardas fut monté par Basile, qui se lia d'amitié avec Symbatios patrice et logothète du Drome et gendre du césar. Basile affirma à Symbatios qu'il voulait le créer césar à la place de Bardas. Dès lors, Symbatios entra dans la conspiration dirigée contre le césar et y fit même entrer son frère Bardas. Malgré les avertissements de ses amis et des présages néfastes, le césar Bardas, à la suite d'un serment solennel de réconciliation prêté par Symbatios, par Basile et par Michel III, consentit à partir en expédition avec ses adversaires; peu après, il était assassiné [138].

Symbatios, qui espérait bien être nommé césar, comme Basile le lui avait promis [139], fut frustré dans ses espérances et vit brusquement grandir la fortune de Basile. Quittant ses fonctions de logothète du Drome, il demanda et obtint sa nomination comme stratège des Thracésiens [140]. A la nouvelle du couronnement de Basile, Symbatios sentit sa fureur grandir d'avoir été dupé. Il s'entendit avec le patrice Péganès,

[131] Zonar. III. 419.
[132] Cédr.II.200 et 205.
[133] Th. Cont. 833 (G. le Moine).
[134] Th. Cont. 240–241. 680–681.
[135] Génésios 106.
[136] Th. Cont. 205–206, 237–238.
[137] Th. Cont. 676–679.
[138] Th. Cont. 828–831.
[139] Th. Cont. 833; Leo Gram. 247.
[140] Th. Cont. 238.

stratège de l'Opsikion et provoqua un soulèvement des troupes. Cette sédition fut vite réprimée. Faits prisonniers, Symbatios et Péganès comparurent devant Michel III et furent condamnés à être aveuglés, mutilés et exilés. Plus tard, Basile, devenu seul empereur, leur pardonna, les rappela d'exil et leur rendit leurs biens et leurs dignités [141]. Syméon Magister [142] donne des détails sur la condamnation de Symbatios et de Péganès. Péganès fut obligé d'encenser Symbatios avec un encensoir rempli de soufre. Tous deux, après leur supplice, durent mendier leur pain sous les arcades du Milion.

THOMAS. L'impératrice Théodora, désirant rétablir le culte des images, fit avertir le patriarche iconoclaste Jean VII, dit Janès, par le drongaire de la Veille, Constantin, père du patrice Thomas et de Génésios, l'historien [143]. Le patrice Thomas, homme fort savant et magistrat intègre [144] était logothète (du Drome) pendant la minorité de Constantin VII Porphyrogénète, lors du coup d'Etat de Constantin Doucas. Il avait été prévenu par un billet mystérieux de la tentative de Constantin Doucas et de son échec [145].

INDEX

(établi par Mme R. GUILLAND)

I. Index des NOMS de PERSONNES

Aétios (9e s.) : Commandant en chef, drongaire de la Veille, gouverneur d'Amorion, 593, patrice 593, 599, protospathaire 593, stratège des Anatoliques 593. 599.

Antigone, fils de Bardas (9e s.) : anthypate-patrice, 600, commandant le tagme des Scholes, domesticat des Scholes 598, domestique des Scholes 598. 600, *kathègémôn tôn skholôn*, 598, patrice 600.

Arsaber (9e s.) : magistros 594. 595 patrice 594.

Arsaber (9e s.) : protospathaire 595.

Babutzicos, Constantin (9e s.) : magistros, patriciat 595.

Babutzicos, Manuel (9e s.) : domestique des Scholes 593.

Babutzicos ou Babutzikios, Théodose (9e s.) : patrice 595.

Babutzikios, Théodose, métropolite de Chalcédoine (9e s.) 595.

Babutzicos (9e s.) : commandant de corps d'Armée : 595.

Bardas (9e s.) : césar 596. 597. 600. 601. 603. 604. 605. curopalate 596. 596. n. 35 ; domestique des Scholes 596. 598 ; magistros 596. 604. 596. n. 35 ; patrice 595. 596 n. 35.

Basile, basileus (9e s.) : autocrator ou *autokrator*, césar, 601 ; écuyer, 601 ; *huperlamprou axia*, *magistrôn*, magistros 601 ; parakimomène, patrice 601. 604. 605 ; protostrator, spatharocandidat (?) 601 ; *stratôr* aux écuries impériales 601.

---

[141] Th. Cont. 240—241 ; Cédr. II.200.
[142] Th. Cont. 680—681.
[143] Th. Cont. 150.198.229.681.835 ; Leo Gram. 249.
[144] Th. Cont. 229.
[145] Th. Cont. 383.

Basileios (9^{e} s.) : patrice, stratège de Charsian 596.
Basiliscianos ou **Basiliscinos** (9^{e} s.) : patrice, rameur des galères impériales 603.
Basoès (9^{e} s.) : courrier 594.

Callistos (9^{e} s.) : patrice 594. 596, turmarque 594.
Capnogénès, Constantin (9^{e} s.) : éparque 603.
Constantin l'Arménien (Maniakès) (9^{e} s.) : drongaire de la Veille 603. 606, logothète du Drome 603 patrice 603.
Constantin (9^{e} s.) : drongaire 594, patrice 594. 594.
Contomytès, Constantin (9^{e} s.) : patrice, stratège de Sicile, stratège des Thracésiens 603—904.
Coxès (9^{e} s.) : patrice 604.
Cratèros (Théodore ?), eunuque (9^{e} s.): exarque de la Flotte 594, patrice 594. 596, protospathaire 594.

Damianos (9^{e} s.) : parakimomène 601. 604. 604 n. 126, patrice eunuque 601. 604.

Georges (9^{e} s.) : protospathaire eunuque : 594.

Himerios Choiros (9^{e} s.) : patrice 604.

Jean VII Grammatikos, Janès (9^{e} s.) : 594 ; syncelle 594. 597.

Marinos (9^{e} s.) : drongaire, tourmarque 597.
Martinacès (9^{e} s.) : patrice 604.
Mélissène (9^{e} s.) : stratège 594.
Mosèlé ou **Musèlé, Alexis** (9^{e} s.) : anthypate, césar, commandant militaire, duc de Sicile, magistros, patrice, stratège, stratèlate 596.
Mosèlé, Théodose (9^{e} s.) : patrice 597.

Nicétas (9^{e} s.) : ex-stratège de Sicile (?), patrice 597.

Patrikès (9^{e} s.) : 13 n. 49 ; patrice 597.
Péganès, Georges (9^{e} s.) : patrice (Georges) : 605. stratège de l'Opsikion 605.
Pétronas (9^{e} s.) : commandant des Scholes, *domestikou* 598, domestique des Scholes 598. drongaire de la Veille, magistros 597, patrice 597. 5., stratège des Thracésiens 597.
Pétronas Camatèros (9^{e} s.) : protospathaire, spatharocandidat, stratège de Cherson 598.

Sabbatios ou **Symbatios** (9^{e} s.) : logothète du Drome, 600. 605 ; patrice 600. 605. stratège des Thracésiens 605.
Sergios (9^{e} s.) : patrice 599.
Symbatios, Cf. Sabbatios.

Théoctista dite Florina, mère de Théodora (9^{e} s.) *patricia zostès* 597.
Théophane (9^{e} s.) : protospathaire 595.
Théophile (9^{e} s.) : patrice, stratège 594. 599.
Théophobe (9^{e} s.) : 599 n. 73 ; patrice 5.
Thomas (9^{e} s.) : logothète du Drome 603. 606 ; magistrat, 609 ; patrice 603. 606.
Tradenigo, Pétro (9^{e} s.), duc de Venise, spathaire 595.
N.N. (9^{e} s.), parents de S^{te} Eudocime ; patrices 600.

II. Index des DIGNITÉS et FONCTIONS

Anthypate : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) : 596 ; (v. NOMS).
Anthypate-patrice : **Antigone**, fils de Bardas (9^e s.) 600 (v. NOMS).
Autocrator ou *autokratôr* : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).

César : 605. 601 n. 93 ; Bardas (9^e s.) : 596. 597. 600. 601. 603. 604. 605. Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS) ; Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) 596 (v. NOMS).
Commandant en chef : Aétios (9^e s.) 593 (v. NOMS).
Commandant de corps d'Armée : Babutzicos (9^e s.) : 595.
Commandant militaire : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) : 596 (v. NOMS).
Commandant des Scholes : Pétronas (9^e s.) 4 (v. NOMS).
Commandant du tagme des Scholes : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 598 (v. NOMS)
Courrier : Basoès (9^e s.) : 594.
Curopalate : Bardas (9^e s.) 596 (v. NOMS).

Domesticat des Scholes : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 598. 600. (V. NOMS).
Domestikou : Pétronas (9^e s.) 598 (v. NOMS).
Domestique des Scholes : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) : 598. 600. (v. NOMS) ; Babutzicos, Manuel (9^e s.) 593 ; Bardas (9 s.) 596. 597. (v. NOMS) ; Pétronas (9^e s.) 597. 598. (v. NOMS).
Drongaire : **Constantin** (9^e s.) 1, patrice 1. 3 ; Marinos (9^e s.) 3, tourmarque 3.
Drongaire de la Veille : Aétios (9^e s.) 594 (v. NOMS) ; Constantin l'Arménien (Maniakès) (9^e s.) : 603. 606 (v. NOMS) ; Pétronas (9^e s.) 597 (v. NOMS).
Duc de Sicile : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9^e s.) 596 (v. NOMS).

Ecuyer : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).
Eparque : Capnogénès, Constantin (9^e s.) 603.
Exarque de la Flotte : Cratèros (Théodore ?), eunuque (9^e s.) 594 (v. NOMS).
Ex-stratège de Sicile : Nicétas (9^e s.) ? 597, patrice 597.

Général : 593.
Gouverneur d'Amorion : Aétios (9^e s.) 593 (v. NOMS).

Huperlamprou, axia : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).

Kathègémôn tôn skholôn : Antigone, fils de Bardas (9^e s.) 598 (v. NOMS).

Logothète du Drome : Constantin l'Arménien (Maniakès) (9^e s.) 603 (v. NOMS) ; Sabbatios Symbatios (9^e s.) : 600. 605 (v. NOMS) ; Thomas (9^e s.) 603. 606. (v. NOMS).

Magistrat : Thomas (9^e s.) 606 (v. NOMS).
Magistrôn : Basile, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS).
Magistros : *Arsaber* (9^e s.) 594. 595, patrice 594 ; *Babutzicos, Constantin* (9^e s.) 595, patrice 595 ; *Bardas* (9^e s.) 596.604. (v. NOMS) ; *Basile*, basileus (9^e s.) 601 (v. NOMS) ; *Mosèlé* ou *Musèlé, Alexis* (9^e s.) 596 (v. NOMS) ; *Pétronas* (9^e s.) 598 (v. NOMS).

Officier supérieur : 593.
Parakimomène : Basile, Basileus (9^e s.) 601. 604. 605 (v. NOMS) ; Damianos (9^e s.) : 601. 604. 604. n. 126, patrice-eunuque 601. 604.

Patriciat : Babutzicos, Constantin (9e s.) 595 (v. NOMS).

Patrice : *Aétios* (9e s.) 593. 599 (v. NOMS) *Antigone*, fils de Bardas (9e s.), 600 (v. NOMS) ; *Arsaber* (9e s.) 594, magistros 594. 595 ; *Babutzicos* ou *Babutzikios, Théodose* (9e s.) 595 ; *Bardas* (9e s.) 600 (v. NOMS) ; *Basile*, basileus (9e s.) 601. 603. 606.(v. NOMS) ; *Basileios* (9e s.) (9e s.) 596, stratège de Charsian 596 ; *Basiliscianos* ou *Basiliscinos* (9e s.) 602, rameur des galères impériales 603 ; *Callistos* (9e s.) 594. 596. turmarque 594 ; *Constantin l'Arménien* (Maniakès) (9e s.) 603. (v. NOMS) ; *Constantin* (9e s.) 594. 596. drongaire 594 *Contomytès, Constantin* (9e s.) 603 (v. NOMS) ; *Caxès* (9e s.) 604 ; *Cratèros* (*Théodore* ?), eunuque (9e s.) 594. 596 (v. NOMS) ; *Himerios Choiros* (9e s.) 604 ; *Martinacès* (9e s.) 604 ; *Mosèlé* ou *Musèlé, Alexis* (9e s.) 596 (v. NOMS) ; *Mosèlé, Théodose* (9e s.) 597 ; *Nicétas* (9e s.) 597, ex-stratège de Sicile ? 597 ; *Patrikès* (9e s.) 597 ; *Péganès, Georges* (9e s.) 604.605(Georges), stratège de l'Opsikion 605 ; *Pétronas* (9e s.) 597. 598 (v. NOMS) *Sabbatios* ou *Symbatios* (9e s.) 600. 605. 598 (v. NOMS) ; *Sergios* (9e s.) 599 ; *Théophile* (9e s.) 5 ; *Thomas* (9e s.) 603. 606. (v. NOMS) ; *N.N.* (9e s.) 600.

Patrice-eunuque : Damianos (9e s.) 601. 604, parkimomène 601. 604. 604 n. 126.

Patricia Zostès : Theoctista dite Florina, mère de Théodora (9e s.) 597.

Protospathaire : Aétios (9e s.) 593 (v. NOMS) ; Arsaber (9e s.) 595 ; Cratèros (Théodore ?) eunuque (9e s.) 594 (v. NOMS) ; Pétronas, Camatèros (9e s.) 5 (v. NOMS) ; Théophane (9e s.) 595.

Protospathaire : Georges (9e s.) 594.

Protostrator : Basile, basileus (9e s.) 601 (v. NOMS).

Rameur des galères impériales : 603 ; Basiliscianos ou Basiliscinos (9e s.) : patrice 602.

Spathaire : Tradenigo, Pétro (9e s.), doge de Venise : 595.

Spatharocandidat : Basile, basileus (9e s.) ? 601 (v. NOMS) ; Pétronas, Camatèros (9e s.) (v. NOMS).

Stratège : Mélissène (9e s.) 594 ; Mosèlé ou Mosèlé, Alexis (9e s.) 596(v. NOMS) ; Théophile (9e s.) 593. 599, patrice 593. 599.

Stratège des Anatoliques : Aétios (9e s.) 593. 599. (v. NOMS).

Stratège de Charsian : Basileios (9e s.) 596. patrice 596.

Stratège de Cherson : Pétronas Camatèros (9e s.) 597 (v. NOMS).

Stratège de l'Opsikion : Péganès, Georges (9e s.) 605 ; patrice (Georges) 604. 605.

Stratège de Sicile : Contomytès, Constantin (9e s.) 603 (v. NOMS).

Stratège des Thracésiens : Contomytès, Constantin (9e s.) 603 (v. NOMS) ; Pétronas (9e s.) 597 (v. NOMS) ; Sabbatios ou Symbatios (9e s.) 605 (v. NOMS).

Stratèlate : Mosèlé ou Musèlé, Alexis (9e s.) 596(v. NOMS).

Stratôr, charge de : 601.

Stratôr aux écuries impériales : Basile, basileus (9e s.) 601 (v. NOMS).

Syncelle : Jean VII Grammatikos (Janès) (9e s) 594. 597.

Turmarque ou turmarque : Callistos (9e s.) 594, patrice 594. 596 ; Marinos (9e s.) 597, patrice.

III. Index GÉOGRAPHIQUE

Amorion : 593. 596.

Anatoliques ; 593. 599.

Andrinople : 600.

Arabes : 594. 595. 596. 599. 603.

Arménie : 602.

Bagdad : 599.

Bulgare : 600.

Bulgarie : 600.

Chalcédoine : 595.

Charsian : 596.
Cherson : 598.
Chersonnèse : 598.
Chrysopolis : 596. 602.
Crète : 603.

France : 595.

Gastria : 597.
Grecques : 599.
Grecs : 599.

Ingelheim : 595.

Képos : 600.

Longobardie : 596.

Macédoine : 602.
Méandre : 600.
Mélitène : 597.

Nicomédie : 603.

Opsikion : 606.

Paphlagonie : 597.
Pauliciens : 598.
Persanes : 599.
Persans ; 599.
Perses : 599.
Poson : 598

Samarra : 593.
Sicile : 597. 604.
Sinope : 599.
Sténon : 594.
Syrie : 595. 597.

Téphrikè : 597.
Thracésiens : 597. 600. 603. 605.
Trèves : 595.

Venise : 595.

UN LETTRÉ DU MILIEU DU XII[e] SIÈCLE: NICÉPHORE BASILAKÈS*

ANTONIO GARZYA
(Naples)

La période centrale de l'âge des Comnène n'a pas en littérature l'éclat qui fut propre à d'autres époques de Byzance. Elle n'en fut pas pour cela moins riche de ferments extrêmement intéressants qui concernent non seulement le monde des lettres proprement dit, mais tout le mouvement des idées et de la culture. Nous y chercherons en vain une figure dominante comme, par exemple, celle de Psellos un siècle auparavant. Nos héros sont en général plus modestes, mais non moins dignes d'être interrogés pour qu'ils nous livrent leurs secrets, pour qu'ils nous introduisent discrètement dans l'atmosphère de pensée et de vie qui fut de leur temps. Un de ces personnages est Nicéphore Basilakès. Son action s'exerça dans plusieurs domaines sans atteindre dans aucun d'eux des hauteurs exceptionnelles. A la fois professeur et orateur, théologien et panégyriste, poète et grammairien, il fut témoin d'événements publics, de contrastes personnels, de polémiques acharnées en littérature et en théologie. Un aperçu de sa biographie et de sa production littéraire permettra de saisir les lignes d'ensemble de sa personnalité.

La vie de Nicéphore doit s'échelonner à peu près comme celle de son illustre contemporain Eustathios de Thessalonique, entre 1115 et 1180. Il fut de famille remarquable, sinon de tout premier niveau social. Deux fois [1] il rappelle les traditions militaires de son ascendance paternelle. S'il faut en déduire qu'il fut de la famille du bien connu

* Texte d'une communication présentée à l'institut des Etudes sud-est européennes, à Bucarest, le 14 novembre 1969. Je suis très sensible à l'honneur que l'on m'a fait en la publiant dans cette revue.

[1] *mon. in Constant. fratr.* 236, 12 ss. Regel (FRB II) et *or. in Ioann. Comn.* 360, 27ss. Regel (*ibid.*).

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VII, 4, P. 611–621, BUCAREST, 1970

Nicéphore Basilakios, *dux* de Dyrrachium sous l'empereur Nicéphore Botaniatès, nous ne pouvons l'affirmer, mais la chose n'est pas à exclure. Du côté maternel c'est plutôt la carrière civile qui fut en honneur. Un oncle maternel, que Nicéphore mentionne aussi deux fois [2], avec grand respect et affection, se distingua comme fonctionnaire de haut rang. Nous ne sommes pas à même de l'identifier. Assez sûre est par contre l'identification de Constantin Basilakès (les sources [3] donnent la forme Basilakios, équivalente), frère de Nicéphore. On le trouve parmi les participants à l'expédition de Manuel Comnène en Italie (1155—1156). En sa qualité de scribe impérial (*hypogrammateus*), il est envoyé par le chef de l'expédition, Michel Paléologue, comme ambassadeur chez le pape Adrien IV [4] et peu après il trouve la mort : ἀναιρεθεὶς ἐν τῷ Σικελικῷ πολέμῳ dit *l'inscriptio* de la monodie que lui dédia son frère. Nous n'avons d'autre information sur la famille de Nicéphore Basilakès. Peut-être perdit-il son père encore enfant, puisqu'il parle de son oncle maternel comme du κοινὸς τροφεύς de lui-même et de son frère. En tout cas, si celui-ci suivit les traditions de famille en s'engageant à la fois dans la carrière militaire et diplomatique, Nicéphore se conduisit pour ainsi dire en *homo novus* en choisissant l'agôn littéraire [5].

Dans l'*inscriptio* d'un des manuscrits de ses *Progymnasmata* (le Laur. gr. XXXII 33), on lui attribue le titre de βασιλικὸς νοτάριος ; nous pouvons en déduire que Basilakès dut lui aussi servir dans les rangs de l'administration de la cour. La chose semble confirmée par un passage d'une lettre de Michel Italicos [6], contemporain peut-être un peu plus jeune de Nicéphore, où l'auteur se plaint à un ami que l'empereur lui ait préféré un certain Basilakios pour la charge de νοτάριος. En tout cas, pour Nicéphore l'entrée dans l'administration ne fut pas plus qu'un épisode, sa vraie vocation étant celle de l'enseignement. Dans le Πρόλογος, préface dont, vers la fin de sa vie, il dota son édition d'un choix de ses écrits, il nous donne des renseignements précieux sur son activité publique et sur sa conduite de vie. Il nous apprend, entre autres, que son enseignement fut, à ses débuts, privé, et que seulement après un *curriculum* didactique et littéraire assez fourni, soutenu sans doute aussi par la faveur politique dont il jouissait, il put entrer à Sainte-Sophie avec la charge de professeur.

A l'école supérieure du patriarcat cinq chaires étaient en fonction au milieu du XII^e^ siècle, en matière religieuse ; on connaît les trois dernières par ordre d'importance : respectivement celles du διδάσκαλος

---

[2] *mon. in Constant. fratr.* 231, 12 s. et *prolog.* § 7 Garzya.
[3] Cinn., 146, 23ss. CB.
[4] Cinn. 1.1. ; Nicéph. Basil., *mon. in Constant. fratr.* 235s. Regel.
[5] *ibid.* 236, 12ss. ; *or. in Ioann. Comn.* 360, 27ss. Regel.
[6] 171, 26ss. Cramer (AGO III).

τοῦ ψαλτηρίου, du διδάσκαλος τοῦ ἀποστόλου (parfois désigné aussi comme τῶν ᾿Επιστολῶν), du διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου ou οἰκουμενικὸς διδάσκαλος, qui avait aussi une sorte de surintendance générale. Basilakès reçut la διδασκαλικὴ ἀξία (*prol.* § 10) τοῦ ἀποστόλου, on ne sait pas si d'emblée ou après avoir occupé un office mineur, comme par exemple celui de μαΐστωρ (ou ῥήτωρ ou διδάσκαλος) τῶν ῥητόρων. Si les débuts de Basilakès dans l'enseignement doivent se situer aux environs de 1135, son professorat à Sainte-Sophie dut atteindre son apogée vers 1140. Les professeurs de Sainte-Sophie étaient généralement aussi destinés à pratiquer la grande rhétorique de cour, à prononcer ces panégyriques élaborés qui servaient en même temps à soutenir vis-à-vis des différents partis la politique officielle, et vis-à-vis de celle-ci l'opinion publique. Après la campagne de Jean Comnène en Syrie et en Cilicie (1136—38) le panégyrique officiel est en pleine activité : Michel Italicos, entre autres, et son rival Nicéphore Basilakès prononcent plusieurs discours d'occasion en l'honneur de l'empereur et de personnages de sa famille et de son entourage. C'est sans doute le moment le plus heureux de la carrière de Nicéphore, car il le trouve au premier plan sur la scène, admis aux fastes et aux secrets de la cour, à proximité de l'empereur, de son cousin Adrien qui fut ensuite patriarche de Bulgarie sous le nom de Jean ; du puissant domestique Jean Axouch, du nomophylax Alexios Aristène. Sa fortune dura jusqu'aux premiers temps du règne de Manuel, et ce n'est pas un hasard si vers 1150 il compose un panégyrique pour le patriarche lui-même, Nicolaos Muzalon (1147—1151). Ces carrières ne se développaient pas sans dangereux compromis et intrigues, mais si l'on savait bien mener sa barque, la récompense était souvent assez consistante, comme pour Michel Italicos qui, après avoir enseigné médecine et rhétorique, passa à la Faculté théologique du patriarcat, où il franchit les grades de διδάσκαλος τοῦ ψαλτηρίου, τοῦ ἀποστόλου et τοῦ εὐαγγελίου (peut-être en 1142), pour finir comme métropolite de Philippopoli en 1146.

L'étoile de Basilakès déclina par contre brusquement, et pour toujours, à cause d'une dispute théologique qui éclata sous le patriarcat de Constantin IV (1154—1157) pour continuer sous celui de Luc Chrysoberge. Le règne de Manuel fut bouleversé plus d'une fois par des polémiques religieuses qui eurent aussi, comme souvent à Byzance, des répercussions politiques. L'empereur, semble-t-il, y trouvait du plaisir et dans une certaine mesure favorisait ces contrastes plutôt que de les éviter. Il faut considérer en outre que sous les disputes il y avait souvent un fond de rivalités personnelles, de haines parfois farouches, de rancunes prêtes à éclater : cela donnait à la polémique acharnement et couleur. Cette fois l'occasion doctrinaire fut donnée par l'inter-

prétation d'un passage de la liturgie de saint Jean Chrysostome : σὺ εἶ ὁ προσφέρων καὶ προ σφερόμενος καὶ προσδεχόμενος. A l'interprétation traditionnelle qui veut le sacrifice de la croix offert indistinctement aux trois personnes de la Trinité — donc aussi au Fils —, on opposait qu'il était offert seulement au Père et au Saint-Esprit, le Fils se limitant à s'immoler pour les autres. Mais par Jean Kinnamos nous savons que le développement doctrinaire de la dispute avait été précédé par des chicanes entre diacres (autrement dit, professeurs) de Sainte-Sophie. C'est peut-être ce que nous fait entendre avec circonspection Nicéphore, lorsqu'il rappelle dans son *Prologue* (§§ 10—11) les jalousies et les vraies persécutions que lui attira au sein de l'Eglise le grand succès de ses leçons sur l'apôtre Paul. Kinnamos mentionne un des diacres, Basile [7], parmi les dénigrateurs de Basilakès et de Michel de Thessalonique, neveu de Basile Achridènos, qui occupait la chaire de διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου [8]. Mais des escarmouches banales on passa bientôt à des contrastes plus sérieux, qui finirent par attirer l'attention des hautes sphères de l'orthodoxie. Le branle fut donné par Nicéphore [9] qui publia un pamphlet dogmatique, une Μονάς qu'il regretta amèrement dans la suite [10]. Du côté de Nicéphore et de Michel se rangèrent Eustathios, métropolite de Dyrrachium, et le savant métropolite élu de Théoupolis d'Antioche, Sotèrichos Panteugénos, diacre lui aussi de Sainte-Sophie, qui finit par s'assumer, en tant que théoricien, le rôle de protagoniste dans la question écrivant un dialogue (*Philon*) et une *Apologie* [11], qui nous sont parvenus. Deux synodes eurent lieu, le premier le 26 janvier 1156, le second, aux Blachernes, le 12 mai 1157, en présence de l'empereur. Au premier seuls Eustathios et Michel furent présents, l'un se soumit sur-le-champ, l'autre promit de le faire. Au second, après de longs mois de disputes, l'orthodoxie fut confirmée, Michel abjura et Sotèrichos également, mais celui-ci fut déposé le lendemain. Basilakès se hâta de rétracter avant la reprise du débat. Les décisions qui furent prises à son égard ne sont pas tout à fait claires, entre autres parce que les actes ne semblent pas tous authentiques ni tous en règle; deux points toutefois sont hors de doute : qu'on anathématisa ses écrits et qu'on le contraignit à l'exil, en lui laissant le choix du lieu. Sur l'identification de celui-ci nous n'avons pas de témoi-

---

[7] J. Gouillard, *Trav. et mém.* II (1967) 210, pense qu'il s'agit du διδάσκαλος τοῦ εὐαγγελίου; mais cf. A. Garzya, *Jahr. öst. Byzantinistik*, XVIII (1969) 68.

[8] Mais, cf. J. Gouillard cit., 210, nr. 223 (ses doutes toutefois n'ont peut-être pas de vraie raison d'être).

[9] *PG* CXL 185d—188a.

[10] Il désigne cet écrit par l'adjectif ἀπευκταιότατος, *prol.* § 13.

[11] Cf. H. —G. Beck, art. *Soterichos Panteugenos* dans *LexThukirche* IX (1964) 894.

gnage direct. Autrefois j'ai pensé, sur la base de quelques allusions dans les lettres que l'exilé envoya à ses amis, qu'il s'agissait de Thessalonique. On pourrait également penser à Philippes, mais il est plus probable qu'il s'agisse de Philippopoli, en Bulgarie. En tout cas Basilakès se plaint amèrement des difficultés de vie qu'il rencontre loin de sa patrie, de la privation d'études, de livres, d'amis. Les quatre lettres qui nous sont parvenues traduisent cette profonde amertume avec des accents sincères, même si monotones : on trouve une allusion du même ton dans la monodie pour Constantin[12], le frère bien-aimé, tombé en Sicile au moment même, ou presque, de la disgrâce de Nicéphore.

Cette monodie est la dernière œuvre par ordre chronologique, où l'auteur rappelle sans voile ce chapitre néfaste de sa vie. En 1157 il était sans doute à Philippopoli, menant une vie solitaire et campagnarde —... τοῖς ἀγροῖς καὶ ταῖς ἐσχατιαῖς, ἃς οἰκεῖν κατεκρίθημεν καὶ πρὸς ἃς ἀπερρίφημεν ... (*mon.* 243, 6s.) — , mais nous ne savons pas combien dura son exil, et si Basilakès s'acquitta jamais de sa condamnation. Pendant de longues et amères années il dut rester dans l'ombre et ne retrouva probablement plus le prestige d'antan. Ses écrits furent dispersés, certains circulèrent sans nom d'auteur, d'autres tombèrent dans les mains de faux amis et de gens sans scrupules.

Un tableau assez vivant de tout ceci est fourni par le singulier *Prologue* dont nous avons parlé, se situant à mi-chemin entre l'autobiographie et le « manifeste » littéraire, un peu comme le *Protheoria* qui introduit le recueil des écrits de Michel Choniatès ou ladite *Autobiographie* de Grégoire de Chypre. L'auteur parle de son passé avec une émotion détachée, comme d'une chose lointaine, et surtout évite toute allusion spécifique à ses persécuteurs. Il s'acharne à mettre en évidence ses théories sur la rhétorique, ses méthodes d'enseignement, les côtés les plus incisifs de son caractère, et passe sous silence les disputes théologiques qui l'attirèrent. Il affirme avoir voulu complaire à des amis qui lui ont demandé de publier lui-même un choix de ses écrits. Le recueil, que nous sommes parvenus à reconstruire presque complètement, est loin d'embrasser toute la production basilacienne, mais dans le *Prologue* l'auteur prend soin de citer et décrire brièvement les ouvrages qu'il n'inclut pas dans le choix, ou parce qu'ils sont perdus ou pour d'autres motifs. Il nous apprend, entre autres (§ 13), que son dernier écrit par ordre de dates fut une déclamation judiciaire *Contre Bagoas*. Je l'ai retrouvée. Il s'agit d'un produit scolaire, ce qui nous porte à croire qu'à un certain moment Basilakès put rentrer à Constantinople sans pour cela être réintégré dans aucun office public,

[12] 243, 3ss. Regel.

réduit à reprendre son enseignement privé, comme au début de sa carrière. Le ton d'ensemble du *Prologue* révèle l'homme fatigué, par l'âge aussi bien que par les vicissitudes de la vie : c'est ce qui nous fait supposer que lors de la composition du *Prologue* il en était aux dernières années de son existence travaillée.

L'histoire de Nicéphore Basilakès, telle qu'on peut la reconstruire, nous intéresse en tant que témoignage de son temps, d'un climat de vie, d'un certain milieu. Celui qui en fut le protagoniste, et la victime en même temps, éveille en nous une sympathie humaine qu'il faut souligner. Il fut un homme incapable d'adulation, fier et dédaigneux, franc de parole, facile à la satire, virulent s'il le fallait ; de tout cela il eut pleine conscience et à l'occasion il en fit étalage non sans une pointe d'orgueil ou de coquetterie. « Je fus homme — dit-il dans le *Prologue* § 8 — de peu d'amis... j'aime la vie retirée de l'enseignement, je ne supporte pas de fréquenter les demeures des puissants ou de m'asseoir à leur porte. Je n'adulais personne et je n'éprouvais aucun besoin de me lancer dans le tourbillon de la vie et dans le tumulte des affaires . . . ». Le même ton se retrouve dans les lettres. Il devait imprégner sa production satirique, à mi-chemin entre Lucien et Prodrome, assez large, mais aujourd'hui entièrement perdue. Et n'en sont pas exemptes non plus des déclamations destinées à l'école, par exemple celle *Contre Bagoas* (§§ 4,15, etc.). Au contraire, comme nous l'avons mis en lumière dans l'introduction à notre édition [13], cette μελέτη constitue une pièce d'actualité tout à fait singulière, qui doit être rangée à côté d'autres produits littéraires de l'époque ayant un même message réaliste caché sous des formes apparemment détachées de la réalité (le roman, par exemple, ou la πραγματεία en vers, ou la parodie dramatique [14]). En effet, à Byzance, si la liberté de presse n'existait pas encore, les idées circulaient également, parfois sous les formes les plus inattendues. L'époque des Comnène est à cet égard particulièrement indicative et en grande partie encore à découvrir.

Après avoir tracé ce profil biographique et moral de Basilakès, nous voudrions nous arrêter sur sa formation culturelle, sur ses intérêts, sur ses tendances en littérature. Le *Prologue* plusieurs fois cité nous servira encore une fois de guide.

---

[13] *EEBΣ* XXXVI (1968), 81—103.

[14] Cf. H. Hunger, *Der byz. Katz-Mäuse-Krieg*, Graz-Wien-Köln, 1968 ; v. aussi *Anz. d. phil.-hist. Kl. d. Oesterr. Ak. d. Wissensch.* 1968, 59—76 ; *Trav. et mém.* III (1968) 405ss.

Basilakès y souligne lui-même, entre autres, son amour pour les lettres profanes, ce qui n'étonne pas à Byzance; mais la proportion entre citations, ou réminiscences, profanes et bibliques, est nettement favorable aux premières dans tous ses écrits, ce qui a pu à l'occasion lui être reproché [15]. Il est difficile d'indiquer avec précision les auteurs préférés par Basilakès. Il y en a qui sont communs à la plupart des Byzantins, il y en a, comme toujours, qui sont choisis en raison du genre littéraire; mais certaines prédilections sont assurément singulières: je pense, par exemple, à la présence d'un romancier contemporain comme Eustathios Macrembolite, d'auteurs techniques comme Hippocrate et Oppien. Une place à part mérite Lucien; non qu'il ait jamais été méconnu par les Byzantins, mais chez Basilakès il assume une importance exceptionnelle. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'on parle à juste titre d'une «renaissance de Lucien» au XIIe siècle.

On écrivait des satires de tout genre, effleurant l'hérésie en politique, le blasphème en religion, on alla jusqu'à introduire la σατυρική parmi les genres poétiques destinés à l'école (Mich. Ital., *ep*. 7 Cramer), ce qui permettait une sorte d'alibi sous le voile protecteur de la divine rhétorique. C'est dommage que la production satirique de Basilakès (*prolog*. § 5s.) ne nous soit pas parvenue, mais dans n'importe quel écrit de cet auteur on a l'impression de pressentir un certain ferment, un esprit d'innovation. Sans parler des écrits de Prodrome, ceux de Michel Italicos, dont la vie fut aussi très tourmentée, donnent la même impression; dans un panégyrique pour Jean Comnène, qu'une de mes élèves vient de publier, Michel Italicos arrive jusqu'à mettre en question les règles mêmes de la rhétorique d'apparat, son style élevé, son langage tortueux, son ton prudent et émoussé, autrement dit tout un costume et un style de vie. Je crois d'ailleurs que c'est sous ce même jour que doit être évalué le progrès dans l'emploi du langage démotique en littérature, qui se fait toujours plus sensible sous les Comnènes. Le cas d'écrivains bilingues comme Théodore Prodrome n'est ni isolé ni fortuit; il faut ici rappeler au moins Michel Glykas, tombé en disgrâce presque en même temps que Basilakès (son procès se célébra en 1159) pour des divergences d'ordre culturel apparemment innocentes.

Le banc d'épreuve pour juger de la hardiesse intellectuelle d'un auteur était traditionnellement la philosophie. Le choix même entre Platon et Aristote avait été suspect, plus ou moins selon les âges, et le souvenir du drame de Jean Italos était trop récent aux environs de 1140 pour ne pas suggérer la plus grande prudence. C'est peut-être

[15] Cf. C. Neumann, *Griech. Geschichtsschr. u. Geschichtsquellen im 12. Jahrh.*, Leipzig 1888, p. 74.

ici également qu'il faut chercher les causes du fait que, dans la lutte séculaire entre philosophie et rhétorique, le milieu du XIIe s. voit encore une fois triompher la seconde, après le déclin de l'*aetas philosopha* de Psellos et de son école. En effet, si le *cursus studiorum* lui-même (grammaire, rhétorique, philosophie) ne subit pas en cette période de changements remarquables, comme on le constate chez Basilakès aussi bien que chez Prodrome, Italicos, Eustathios, Tzetzès (cousin, soit dit en passant, d'un Jean Basilakès grammairien — cf. *epp*. 69.73 Pr. — qui pourrait à son tour être de la famille de Nicéphore)[16], la primauté entre les deux disciplines maîtresses (depuis Platon et Isocrate) de la formation de l'homme est attribuée manifestement à la rhétorique. Mais la rhétorique, comme on l'a vu, se charge de contenus nouveaux, de la satire à la théologie, donnant cours encore une fois à l'audace de la pensée, parfois avec une liberté de langage tout à fait surprenante. Je voudrais citer un exemple très curieux mais significatif : l'épître (publiée par le cardinal Mercati en 1897 [17]) qu'un rhéteur anonyme adressa à l'empereur Jean au début de son règne pour se plaindre de ses propres malheurs, de ceux de son quartier à Constantinople et de l'empire en général ; cette épître est rédigée dans un langage si violent, arrogant et malicieux qu'on s'étonne que l'auteur, un évêque déposé, que nous aimerions connaître, ait pu je ne dirais pas la publier mais seulement la concevoir !

La passion pour les vertus multiformes du λόγος, réflexion et discussion en même temps, et pour la ἰαμβικὴ ἰδέα, une ramification extrémiste et populaire de la sublime ἐναντίωσις dialectique, caractérisa l'esprit des Grecs et en anima les luttes politiques ainsi que la vie quotidienne à toutes les époques de leur histoire. Leur moyen âge est à ce point de vue également l'héritier sensible du passé. La scène évidemment n'est plus la même. L'homme sent bien qu'en politique ne sont plus en jeu de hauts idéals et que le contraste se déclare non plus sur les agoras ensoleillées, mais dans l'obscurité des couloirs et des antichambres, où les carrières se font et se défont. L'horizon est limité, et il y a des esprits qui en éprouvent — Michel Psellos, Théodore Métochite, par exemple — une certaine détresse ; mais le grand jeu de la parole continue, et avec lui la transmission de cette tradition de gloire qui mérite bien le nom d'humanisme.

A côté de la politique il y a un autre terrain sur lequel les πράξεις peuvent se mesurer : celui de l'enseignement, rivalité et lutte entre

[16] Garzya, *art. c.* 58, 2.3.
[17] *BZ* VI (1897) 140ss. = *Opere minori*, I, Vaticano 1937, 498ss.

écoles, engagement et agôn tantôt donquichottesques, tantôt empreints du plus grand sérieux. Comme professeur de grammaire et de rhétorique Basilakès fit époque, comme il dit lui-même dans ses écrits. On arriva jusqu'à créer le terme βασιλακισμός pour indiquer ses théories et méthodes et le verbe βασιλακίζειν pour désigner l'action de ceux qui en étaient les adeptes. Jadis, dans l'Athènes des sophistes, on avait parlé de γοργιάζειν et d' ἱππιάζειν. Basilakès en bon académicien est flatté du rapprochement, même s'il lui coûta la jalousie farouche de ses rivaux. Rien de nouveau, si l'on pense qu'au temps de Libanius les différends entre professeurs d'écoles rivales se réglaient même à coups de couteau ! On voudrait connaître les termes exacts de cette petite mais bruyante révolution que fut le βασιλακισμός. Nous avons tenté ailleurs de débrouillér les fils un peu emmêlés des allusions dans le *Prologue*[18], les comparant aussi avec des textes semblables de la même époque.

Vers la moitié du XIIe siècle, à Byzance, eut lieu une polémique entre ceux qui divisent la γραμματική en deux parties, l'une ἀτελεστέρα, inférieure, l'autre τελεωτέρα, supérieure, ou respectivement ἐμπειρία l'une, τέχνη l'autre, et ceux qui défendent l'unité de la discipline. Théodore Prodrome se trouve rangé parmi ces derniers dans son dialogue Ἀμαθὴς ἢ παρὰ ἑαυτῷ Γραμματική ; Basilakès est parmi les premiers, mais y a une position particulière. Il voit dans la grammaire, pour ainsi dire empirique, l'introduction la plus apte à une forme élevée du savoir : πάγκαλόν τι προτεμένισμα . . . σοφίας τῆς ἄλλης (*prolog.* § 3). Cette σοφία est considérée immédiatement après comme l'équivalent de σχεδική, ce qui change un peu les notions reçues au sujet de la schédographie byzantine. Basilakès en effet ne parle pas d'un enseignement élémentaire, précédant toute étude plus sérieuse, de grammaire ou de rhétorique (v. Tzetzès, etc.), mais déjà d'une σοφιστική, une rhétorique. La chose était nouvelle et il le souligne : τὴν νέαν ταύτην . . . σοφιστικήν ; c'était donc un premier point innovateur : une organisation différente de la propédeutique des études littéraires comportant d'une part l'enrichissement de la schédographie, de l'autre la possibilité de dispenser la rhétorique à des plus jeunes. Tandis que, selon la tradition, la schédographie n'allait pas au delà d'une analyse grammaticale *verbum verbo*, elle visait maintenant aussi à l'analyse stylistique des textes. Si l'innovation, dont on trouve quelque trace ailleurs, par exemple chez un scholiaste à Hésiode cité par Ducange (col. 1504, s.v. σχεδογραφία), est due à Basilakès lui-même, nous ne pouvons l'établir. Il est certain qu'il l'adopta et en précisa avec soin les modalités.

---

[18] *Jahrb. cit.* 59ss.

La schédographie, en vogue au début du XI^e s.[19], avait sans doute contribué à un renouvellement des études grammaticales, si l'on en croit la faveur dont elle jouit auprès d'écrivains de premier rang et de haute valeur intellectuelle, comme Psellos par exemple, et non seulement de la part de *magistelli* inconnus. Mais à la longue elle aussi, comme toute chose, avait provoqué la satiété, et à l'époque qui nous intéresse elle subit une crise grave. Nous en recueillons l'écho chez Jean Tzetzès (*chil.* IX 709ss.), chez Anne Comnène dans le passage XV 7,9 aussi connu que discuté[20], chez Nicéphore Basilakès. Chacun a son propre point de vue, mais la critique initiale est commune. Basilakès, qui ici nous intéresse, commence par dénoncer l'abus dans l'emploi des λαβύρινθοι. Le λαβύρινθος était un genre de σχέδος à la mode à partir du début du XII^e s.; il consistait dans la présentation aux élèves, pour l'analyse, de passages complexes, avec des digressions et des jeux de paroles parfois sibyllins. D'où les termes γρῖφοι, πλεκτάναι, πλοκαί, tous d'ancienne date dans le langage technique des grammairiens et rhéteurs, mais redevenus actuels et jouissant de spéciale faveur. Basilakès ne se refuse pas à ce genre d'artifices, sans aucun doute efficaces pour donner à l'élève un certain entraînement, mais il craint qu'en poussant à fond ce jeu on ne perde de vue l'essentiel, que la tâche du maître est toujours celle de viser à la formation complète. Ses labyrinthes sont soignés « extérieurement », mais ont surtout une solidité de contenu : rien n'est négligé, ni dans la forme ni dans la substance.

Basilakès gardait l'« habitus » du professeur même en dehors de l'école. Son éloquence de panégyriste poursuit les mêmes buts que ses σχέδη : attirer par la forme aussi bien que par le contenu. Si la base de celui-ci est l'actualité, interprétée à la lumière d'une haute conception du pouvoir et du souverain, conception qui naît de la rencontre heureuse entre christianisme et *paideia* hellénique au IV^e s., base du tissu formel du discours est la clarté, la σαφήνεια (*prolog.* § 12), que Basilakès défend vigoureusement, comme le fait Anne (v. par ex. V 8,6), avec tout autre prestige d'écrivain. Dans la lutte contre l'« obscurité », les barbarismes archaïsants, la dureté du style, il invoque, à côté de la σαφήνεια, les appâts du rythme, de l'harmonie, de la « tropique » bien dosée : en un mot il veut ξὺν ἡδονῇ λέγειν (§ 12) et nous pouvons voir en lui un autre héritier de ce style « fleuri » qui eut en Grèce en tout temps ses partisans et ses détracteurs, continuateur lui aussi à sa façon de cette χάρις attique dans laquelle une grande partie de notre civilisation littéraire se reconnaît encore.

---

[19] *Ibid.* 62, 22.
[20] *Ibid.*

Une analyse détaillée de la production de Nicéphore n'est pas possible ici, faute de temps. Elle n'était pas non plus dans nos intentions. Nous avons voulu seulement tracer en grandes lignes une synthèse à propos d'un personnage que les recherches récentes (je dirais les fouilles), ont au fur et à mesure tiré de l'oubli. Grand ou moins grand, il n'importe. Il représente bien, à divers points de vue, son époque, et c'est ce qui compte pour l'histoire, s'il est vrai, comme on l'a dit, que pour la comprendre les arbres menus valent autant, ou pas moins, que la grande forêt.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. — La littérature du milieu du XIIe siècle fait l'objet de toute une série de recherches d'équipe, promues et guidées depuis quelques années par A. Garzya dans le cadre des activités des Chaires de Philologie byzantine à Macerata et à Naples. L'aperçu sur Basilakès est un premier essai de synthèse après la publication de plusieurs inédits et d'autres recherches spéciales. D'autres auteurs sont en cours d'étude : Michel Italicos surtout, Constantin Stilbès, l'anonyme du *Timarion*, etc. Nous donnons ici la liste des travaux les plus récents : A. Garzya, „Il *Prologo* di Niceforo Basilace" (text. et trad.), *Boll. Comit. ed. naz. class. gr. e lat.* XVIII (1970) : à la n. 3 de l'Introd., liste des travaux précédents de l'auteur sur Basilakès ; *Id.*, *Niceforo Basilace. Encomio di Adriano Comneno*, Naples 1970 (trad.) ; *Id.*, „Encomio inedito di Niceforo Basilace per Giovanni Axuch", *Riv. st. biz. e neoell.* XVI—XVII (1960—70), 71—91 ; *Id.* „Precisazioni sul processo di Niceforo Basilace", *Byzantion* XL (1970 : *Mél. Loenertz*) ; „Fino a quando visse Niceforo Basilace?", *Byz. Zeitschr.* LXIV (1971). Ambra M. Collesi-U. Criscuolo-Franca Fusco-Antonio Garzya, „Il Panegirico inedito di Michele Italico per Manuele Comneno", *Ann. Fac. Lettere, Macerata* III (1970), 634—671. U. Criscuolo, „Due epistole inedite di Michele Italico", *Le parole e le idee* XI (1969) ; *Id.*, „La 'prolusione' di Michele Italico", *Boll. Comit. ed. naz. class. gr. e lat.* XIX (1971) ; *Id.*, „L'epistola di Michele Italico a Irene Ducas", *EEBΣ* XXXVII (1970). Franca Fusco, „Per il testo del panegirico di Niceforo Basilace per Giovanni Comneno", *Le parole e le idee* X(1968), 101—105 ; *Ead.*, „Il panegirico di Niceforo Basilace per Giovanni Comneno", *Ann. Fac. Lettere Macerata* I (1968), 275—306 (trad. et notes) ; *Ead.*, „Il panegirico di Michele Italico per Giovanni Comneno", *EEBΣ* XXXVII (1969), 146—169 (text. crit.), *Ann... Macerata* III (1970), 359—384 (trad.). Adriana Pignani, „L'Encomio del cane di Niceforo Basilace", *Le parole e le idee* XI (1969), 59—68 ; *Ead.*, „Un'etopea inedita di Niceforo Basilace" (ex cod. Bucarest. gr. 508), *Boll. Comit...* XIX (1971). En préparation : Dr U. Criscuolo, Commentaire aux Lettres de Michel Italicos ; Dr R. Maisano, Commentaire au panégyrique de Basilakès pour Nicolas Mouzalon ; etc.

LES INTELLECTUELS DU SUD-EST EUROPÉEN AU XVII[e] SIÈCLE (II)*

VIRGIL CÂNDEA

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 3. L'ULAMĀ'

Les nouveaux intellectuels s'affirment et se frayent un chemin de plus en plus large dans un monde dont la culture repose sur des structures anciennes, qui se maintiendront parfois — décadentes et modifiées — jusqu'à l'époque contemporaine. L'intellectuel sud-est européen de facture moderne apparaît donc et se développe à côté et à l'encontre des intellectuels de formation traditionnelle. Lorsque l'on évoque l'humaniste ou l'adepte des Lumières balkanique ou levantin, il faut bien se dire que sa présence ne constitue souvent qu'une agréable exception pour l'interlocuteur européen de son temps. Même un Polonais, tel l'ambassadeur Raphaël Leszczyński, est étonné de connaître en 1699, à Jassy, Dimitrie Cantemir, « homme érudit en latin et d'une éducation choisie, *comme s'il avait été élevé en Pologne* », avec lequel il peut discuter « sur les devoirs de l'amitié » [1].

Une classification très générale divise les intellectuels chrétiens sud-est européens et levantins du XVII[e] siècle en gens d'église et laïcs. De la première catégorie font partie en premier lieu le haut clergé et, avec quelque indulgence, en fonction d'une formation souvent approximative, les moines et le clergé séculier des villes ou de la campagne. Dans la seconde catégorie on relève les intellectuels pourvus d'une bonne instruction ; membres de l'aristocratie ou marchands roumains, grecs, serbes, personnages détenant des fonctions importantes dans le gouvernement des principautés danubiennes, dans l'administration des patriarcats d'Orient et de la Porte ou élèves des écoles chrétiennes de la Turcocratie.

---

* Suite de « RESEE » 8 (1970), n° 2, pp. 181—230.

[1] P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările Române*, Bucarest, 1930, p. 115.

A côté de cette intelligentsia chrétienne et entretenant souvent des rapports avec elle, les intellectuels de l'Islam apportent une note et des tons spécifiques aux cultures de la Méditerranée orientale. Il convient de ne point oublier leur présence en évoquant les nouveaux intellectuels sud-est européens : maintes particularités dans la formation de ces derniers, maints aspects de leurs œuvres et de leur pensée s'expliquent par le commerce d'idées qu'ils entretenaient avec les intellectuels musulmans parmi lesquels ils vivaient [2].

A la tête des intellectuels turcs était le mufti d'Istanbul, qui détenait aussi la haute fonction de *cheik ül-islam*, qualité qui l'appelait à donner les fameux *fatwa* — solutions à différentes questions délicates de droit. Mais pour parvenir à cette haute dignité, il fallait gravir de nombreux échelons. Le futur intellectuel commençait par être *softa* (étudiant) suivant les cours d'une *madrasah* (école) qui, une fois achevés, lui conféraient le titre de *danichmend* (licencié). Après d'autres études et examens, il pouvait devenir *molla* (docteur en droit), professeur à une *madrasah*, *imam* (dirigeant de la prière commune), *khatib* (prédicateur), *kadi* (juge), etc. Payé sur les fonds des fondations pieuses, il jouissait du respect et de l'assistance permanente du corps dont il faisait partie, celui des érudits (*'ulamā'*) formé des canonistes et des théologiens (*'ālim*), et celui des mystiques (*'ārif*). L'autorité de ces intellectuels était immense et leur rôle dans la vie sociale, religieuse et politique était très important, parce que du bas en haut de l'échelle sociale, du dernier des fidèles au sultan, personne n'entreprenait rien sans consulter au préalable les intellectuels sur l'orthodoxie du projet. Il est arrivé au *cheik ül-islam* de devoir décider s'il est permis aux musulmans de boire du café, si l'introduction de l'imprimerie dans le monde islamique était légitime (1727) ou s'il fallait déclarer la guerre sainte en 1914. Les intellectuels étaient conscients de leur autorité et voici ce que déclarait l'un d'eux au vizir Mansur ibn Abi'Amir : « Nous sommes les guides sur la voie de la justice, les lumières dans les ténèbres, les bastions de l'Islam ; c'est nous qui décidons de ce qui est juste ou injuste et qui indiquons la voie de la vérité ; c'est par nous que sont maintenus les préceptes de la religion. Nous sommes convaincus que le sultan envisagera bientôt cette question comme il se doit, mais s'il persiste, tout acte de son gouvernement sera nul, car tout traité de paix et de guerre, tout acte d'achat ou de poursuite n'est valable que par notre témoignage » [3].

---

[2] V. pour tout ce qui suit : A.J. Wensinck und J.H. Kramers [Hrsg.], *Handwörterbuch der Islam*, Leiden, E. J. Brill, 1941, s.v. '*Ulamā*', pp. 758—759.

[3] A. von Kremer, *Geschichte der herschenden Ideen des Islams*, Leipzig, 1868, p. 464.

Les sultans pouvaient déposer ou même faire tuer un *cheik ül-islam* — et ils l'ont fait plus d'une fois — mais ils le ménageaient habituellement ; ainsi du reste que les *'ulamā'* en général, vu l'emprise de ceux-ci sur le peuple et leur importance particulière quant au maintien des fondements islamiques de l'empire.

La place qu'occupent les intellectuels dans le monde ottoman se détache aussi de la classification des couches sociales due à un auteur musulman, le célèbre Hasan Pruščak. Ce Bosniaque érudit distingue les catégories suivantes : 1) les « porteurs de sabre » (*dadich*, *vizir*, *beglerbey*, *bey*) ; 2) les « hommes de plume » (*'ulamā'*), qui ne vont pas à la guerre, écrivent des livres, étudient et diffusent la religion musulmane, prient pour le padichah et pour tout le monde ; 3) les agriculteurs (*raya*, *beraya*) ; 4) les artisans et les marchands [4].

Le droit, la théologie, la poésie occupent la première place dans les préoccupations des intellectuels turcs, fait qu'Antoine Galland explique par des raisons particulières à la civilisation ottomane : « Ils se sont attachez particulièrement — écrit-il — à l'étude des loix, tant de leur religion que de leur estat, de l'histoire et de la poésie... [parce que] leurs loix les maintiennent et les font subsister dans la possession de tant d'estats, de royaumes et de provinces qui occupaient autrefois tant de testes à leur administration. Les histoires de leurs empereurs, des Arabes, des Tartares, des Persans et des Mongols les entretiennent dans l'ardeur qu'ils ont de s'agrandir et de s'étendre et la poésie, en louant les belles actions, leur donne du courage et de l'émulation pour en faire de semblable » [5].

Parmi les intellectuels de Constantinople au XVIIe siècle, il faut compter aussi, d'après les données fournies par Evlyia Tchélébi, les médecins (1 000 ou 700 cabinets médicaux), qui pouvaient être chrétiens ou juifs, les astronomes (70), les magiciens (300, répartis en 15 cabinets) et, à titre auxiliaire, les écrivains publics (500 ou 400 bureaux de copistes) [6].

En ce qui concerne les couches dirigeantes turques, il convient de nous arrêter quelque peu sur leurs occupations. Les hauts dignitaires menaient une vie réglée sur les anciennes normes de l'aristocratie militaire. Tout ce que Tavernier lui-même trouve à noter sur le programme quotidien du sultan se résume à : son lever au petit jour, le

---

[4] Dans son ouvrage sur *L'ordonnance du monde*, cf. L. v. Thallóczy, in « Archiv für slavische Philologie », 32 (1910), p. 139—158.

[5] *La mort du Sultan Osman ou le Rétablissement de Mustapha sur le trône*. Trad. d'un manuscrit turc de la Bibliothèque du Roi, Paris, 1678, Préface.

[6] *Seyahatnamesi*, éd. Necib Asim, t. I, Istanbul, 1314/1898, pp. 524—525 ; cf. aussi Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVIIe siècle*, Paris, 1962, pp. 493—499 : *Les professions intellectuelles et scientifiques*.

bain, la prière, les exercices de tir à l'arc, le contrôle du divan (les jours de conseil), les repas, les conversations avec les ministres dans la salle d'audiences, ou bien les promenades dans les jardins avec les sultanes, les favorites et les bouffons, le tout interrompu par les prières rituelles [7]. Les voyageurs étrangers manifestent plus d'intérêt pour les intellectuels et, à côté des intellectuels chrétiens, avec lesquels les contacts sont évidemment plus faciles à établir et plus fructueux, les intellectuels musulmans ou juifs sont souvent mentionnés de façon élogieuse dans les relations du temps. Ainsi, en 1621, Louis Deshayes s'entretenait à Belgrade avec le *molla-kadi* du lieu [8]; Galland connaissait Sahaf Bachi, « le premier libraire de Constantinople » [9], sieur Mosé, « juif parlant français », qui lui fournissait des informations sur le fameux Sabbataï Zévi [10], Hussein Efendi, « lequel a composé son histoire en turc » [11], un cartographe disposé à travailler pour lui, qui l'a impressionné par son art achevé et sa largeur de vues, car « pour un Turc il avoit un goust assez fin et, bien loin de mespriser nos images gravées, il estimait jusques à celles qui n'estaient d'un ouvrage extraordinairement exquis » [12]. Tavernier puisait ses informations chez « deux hommes intelligents qui avaient passé plusieurs années dans le Serrail en de beaux emplois » [13]. Cantemir mentionne, parmi les intellectuels avec lesquels il a eu un commerce suivi à Constantinople, « le plus instruit de tous, Nef'ioghlu », doué de la rare qualité parmi les Turcs du temps de savoir le latin, qu'il avait appris au moyen de *Linguarum orientalium, Turcicae, Arabicae, Persicae Institutiones*, ou de *Grammatica Turca*, de Fra Masgnien-Meninski (Vienne, 1680). D'autres habitués des résidences de Cantemir (il en avait deux, un palais à Ortaköy et un second palais sur la colline de Sandjakdar Iokuchu) étaient le grand vizir Rami Mehmed-Pacha, poète et musicien, Levhi-Tchélébi, le peintre de la cour par lequel il a eu accès à la Bibliothèque du Sérail et obtenu les copies des portraits des sultans, Sadi Efendi, « grand mathématicien » et philosophe, auquel il reconnaît d'être redevable pour toutes ses connaissances sur la Turquie [14].

---

[7] J.-B. Tavernier, *Nouvelle relation de l'interieur du Sérail du Grand Seigneur*, Paris, 1675, pp. 229—231 ; cf. aussi [Jean] de Thevenot, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, 3e éd., Ire partie, Amsterdam, 1727, pp. 106—111 : *Des passe-temps des Turcs et de leurs exercices.*

[8] Louis Deshayes, *Voyage de Levant fait par le commandement du Roy*, Paris, 1624, p. 60.

[9] Antoine Galland, *Journal ... pendant son séjour à Constantinople (1672—1673)*, publié et annoté par Charles Schefer, t. II, Paris, 1881, p. 13.

[10] *Op. cit.*, t. I, p. 243.

[11] *Op. cit.*, t. II, p. 58.

[12] *Op. cit.*, t. I, p. 168.

[13] J.-B. Tavernier, *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, t. VI, Rouen, 1724, p. 6.

[14] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. par M. de Jonquières, t. I, Paris, 1743, p. 32 ; t. II, p. 197 ; cf. aussi Fr. Babinger, *Die türkischen Quellen Dimitrie Kantemirs*, in *Omagiu profesorului Ioan Lupaş*, Bucarest, 1940, p. 37 et suiv. ; cette étude a été repro-

Dans d'autres régions de la Turcocratie, les intellectuels musulmans sont de la même qualité, tel « Yusi, mort en 1690, qui semble incarner "l'honnête homme" de son époque : théologien, juriste, mémorialiste, essayiste et grammairien. En somme, comme tant d'autres, ce Marocain a laissé une encyclopédie, mais aussi des *Essais* ou *Causeries*, plus originales, et une sorte d'autobiographie spirituelle »[15].

Au siècle suivant, ces intellectuels manifesteront le désir de voyager, tel « Ussein Efendi, homme d'esprit et de mérite qui est toujours avec nos enfants de langue et qui a voulu être de ce voyage [avec Peysonnel, *n.a.*] pour connaître toujours mieux le génie des Français ; il veut même apprendre notre langue pour voyager quelque jour en France avec plus d'utilité »[16].

Cependant, un tel désir ne date que de 1739. Au XVIIe siècle, les intellectuels turcs sont, parmi tous les intellectuels du Levant, les plus attachés à la tradition[17]. Avaient-ils une plus haute conscience de leur mission spirituelle? Croyaient-ils que la régénération de l'empire, pilier de l'Islam, seul l'Islam pouvait l'amener? Toujours est-il que le XVIIe siècle représente pour la culture turque l'apogée du classicisme : le siècle suivant sera un siècle « alexandrin » et décadent. En poésie, un Nef'ī (m. 1634), un Yahya (m. 1644), un Nabi (m. 1712), surpassent les maîtres du passé ; dans l'art du *mesnevi* (poème éthico-didactique) ils surpassent les Persans, supérieurs jusque-là. Alors que la littérature arabe est en déclin, l'osmanli devient la langue de la religion et de la culture, répandue dans tout l'empire. Quant à la prose, si les œuvres des historiens de cour Nergisi et Veisi pèchent par leur style trop fleuri et leur lourdeur, celles du célèbre polygraphe Haci Halife (m. 1657), auteur de l'ouvrage de géographie *Ğihān-numā*, sont de grande envergure, tout comme le répertoire bibliographique *Kašf al-ẓunūn 'an asāmī al-funūn*, et peuvent être consultées avec profit aujourd'hui encore[18]. Un réexamen récent de la littérature ottomane pourrait trouver dans ce siècle même non seulement un « niveau de finesse, d'effet décoratif et monumental inconnu jusqu'alors », faisant de la littérature « un art gratuit qui, par la suite divorce d'avec la réalité, ce qui n'est pas un épanouissement mais bien une dégradation

---

duite avec des modifications dans la revue « Arhiva românească », 7 (1941), *Zeki Velidi Toğan'a Armağan*, Istanbul, 1951, pp. 50—60 et chez Fr. Babinger, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, vol. II, Munich, 1966, pp. 142—150.

[15] Gaston Wiet, *Introduction à la littérature arabe*, Paris, 1966, p. 262.

[16] V. la lettre de Peysonnel du 12 juin 1739, publiée en appendice dans A. Galland, *op. cit.*, t. I, p. 279.

[17] V. en ce sens Abdulhak Adnan, *La science chez les Turcs ottomans*, Paris, 1939, pp. 91—143.

[18] A. Bausani, *Les littératures islamiques*, in F. M. Pareja (éd.), *Islamologie*, Beyrouth, 1957—1963, p. 933—934.

de sa ligne officielle ». Des motifs d'ordre social expliquent également l'apparition d'une littérature des couches actives de la population et des « changements dans l'esprit des intellectuels féodaux ottomans », dans le sens d'une libération progressive de la tradition idéologique de la société ottomane, l'orientant dorénavant vers un certain réalisme d'idées et de création [19].

A l'exception d'un orientaliste comme Galland et d'un prince élevé sur les rives du Bosphore comme Dimitrie Cantemir, cette évolution des lettres ottomanes ne pouvait être perçue par les Européens en contact avec les milieux culturels de la capitale ottomane. Ambassadeurs ou commerçants, ils étaient, en échange, fort avertis du nouvel essor des disciplines dans lesquelles les Orientaux avaient toujours été des maîtres : la géographie et la cartographie. Au XVII[e] siècle, Seyyid Nuh élabore *Hada kitab al-ism Bahr al'-aswad wa'l abyad* (Le livre nommé la mer Blanche et la mer Noire), description des ports de la mer Egée et de la mer Noire. Si le monde ottoman n'a appris la découverte de l'Amérique qu'en 1580 par *Tarikh-i-Hind-i-gharbi* (Histoire des Indes occidentales) de Mehmed ben Yusuf al-Harawi, en revanche, vers 1654, Haci Halife utilise pour la seconde édition de son ouvrage d'histoire *Ğihān-numā* l'« Atlas minor » (*Lawāmī' al-nūr fi ẓulmet atlas mīnūr*) de G. Mercator et L. Hondius, complété d'après A. Ortelius, Ph. Cluverius et des sources orientales, avec l'aide d'un renégat, Akhlāsi Shaikh Mehemmed Efendī [20]. La traduction en turc de l'« Atlas » n'a pas été sans attirer l'attention des auteurs européens et un observateur contemporain, P. Ricaut, l'estime un fait mémorable pour les débuts de la modernisation de la culture turque. « Il arriva en ce temps à la Cour de Turquie — écrit le voyageur anglais — un changement plus favorable, qui semblait promettre que les Turcs prendraient, enfin, goust aux sciences », à savoir la traduction de l'« Atlas », ordonnée par le sultan et exécutée par Alexandre Mavrocordato aidé par un jésuite de Scio. « Il est vrays — ajoute Ricaut — que cette science passe les Turcs. Aussi il y a assez d'apparence que ces premiers mouvements se refroidiront bientost. Mais, ils sont d'autant plus remarquables, que c'est le premier pas que cette nation ait fait vers les sciences » [21].

---

[19] R. Mollov, *Au sujet de la division en périodes de la littérature turque médiévale*, in « Etudes balkaniques », 5 (1966), n° 4, p. 191.

[20] Cf. F. Taeschner, *Die geographische Literatur der Osmanen*, in « Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft », N. F. 1 (1923), pp. 56—57; J. H. Mordtmann, dans *Encyclopédie de l'Islam* s.v. *Hādjdj Khalifa*; F. Babinger, *Seyy'd Nuh and his sailing handbook*, in « Imago mundi », 12 (1955), pp. 180—182 et *Aufsätze und Abhandlungen*, II, pp. 92—95.

[21] Paul Ricaut, *Histoire de l'Empire ottoman*, trad. de l'Anglois, vol. II, t. IV, La Haye, 1709, pp. 380—381.

Ricaut observait très justement la naissance de préoccupations qui annonçaient de significatives modifications dans la culture turque. Le siècle qui nous intéresse voit l'éclosion de Nedime (en 1730), le poète de l'ère de luxe et d'insouciance des « tulipes » (*Lale devri*), connu pour la délicatesse et l'élégance un peu romantique de ses vers. Vers le début du siècle suivant (1730), Es'ād Efendi, de Ianina, exécute — sur l'ordre du grand vizir ! — une traduction partielle en arabe d'Aristote ; on amorce des traductions d'histoires universelles (*'Ayni*, *Khwandmir*) et d'œuvres scientifiques européennes ; l'imprimerie est introduite dans l'Empire ottoman par Ibrahim Müteferrika. Parallèlement à l'infiltration de la science européenne, l'influence du style rococo se fait sentir dans l'art. L'acceptation de l'évidente supériorité européenne et de la nécessité de l'imiter annonce l'ère des réformes.

La résistance que les intellectuels turcs opposent encore aux tendances novatrices de leurs confrères grecs, roumains, dalmates ou même arabes melkites — qui au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle introduisent la langue populaire arabe dans le culte et dans la littérature, traduisent les classiques grecs et cherchent à Bucarest les ressources nécessaires pour la création d'une imprimerie arabe — s'explique naturellement par leur position de représentants de la culture dominante, mais aussi par leur attachement particulièrement fort à la tradition. Cet aspect est confirmé par l'activité d'intellectuels musulmans de la Turcocratie qui n'ont de commun avec les Turcs que la religion et leur formation intellectuelle : les Slaves convertis. Leur importance et la place qu'ils occupent dans la culture du Sud-Est de l'Europe n'a pas été suffisamment mise en valeur jusqu'à ce jour [22].

Les intellectuels musulmans originaires de Bosnie et de Herzégovine avaient des prédécesseurs notables dès le VI^e siècle, tel Ahmed Sūdī al-Bosnawī (m. 1591 ou 1592), commentateur original dans un sens réaliste, des classiques persans Hafiz, Sa'dī et ar-Rūmī.

Au siècle qui nous occupe, on relève une pléiade de lettrés remarquables. 'Abdallah 'Abdī ibn Muhammed al-Bosnawī est entré dans l'histoire de la spiritualité islamique par son commentaire sur *Fusūs*

---

[22] Sur les écrivains bosniaques d'expression islamique voir : Otto Blau, *Bosnisch-turkische Sprachdenkmäler*, Leipzig, 1868 ; Safvet Bašagić, *Bosniaken und Hercegovcen auf dem Gebiete der orientalischen Literatur*, Phil. Diss, Wien, 1909 (reproduit en traduction sous le titre *Bošnjace i Hercegovci u islamskoj književnosti*, dans « Glasnik zemaljskog muzeja », Sarajevo, 1912) ; Franz Babinger, *Fünf bosnisch-osmanische Geschichtsschreiber*, in « Glasnik zemaljskog muzeja », 4 (1930), p. 169—172 ; Muhammed al-Bosnawī al-ma'rūf bi'l-Khāndjī (Mehmed Handžić), *Al-djanhar al-asnā fī tarādjim 'ulamā' wa shu'arā' Bosna*, Le Caire, 1931 ; Idem, *Rađ bosansko-hercegovačkih muslimana na književnom polju*, Sarajevo, 1934 ; Mithat Sertoğlu, *Bosna ve Hersek muslůmanlarının Türk edebiyati tarihinaeki mevkii*, Istanbul, 1938—1939. Ouvrages généraux comportant aussi des références sur les écrivains musulmans bosniaques chez S. Balić, *Der südslavische Anteil an der Prosaliteratur der Osmanen*, in « Österreichische Osthefte », Wien, 8 (1966), n° 6, p. 469—477 (avec une bibliographie générale).

al-hikam (Les chatons des sagesses), l'œuvre du grand mystique arabe Muhyi'd-Dīn al 'Arabī [23]. Hasan ibn Turhān Kāfī al-Aghiṣārī (m. 1616) a été historien, mathématicien et enlumineur. Husein Efendi al-Bosnawī, chef de la chancellerie impériale (m. 1664 ou 1665) a écrit la chronique *Badā'i' al-waqā'i'-fi't-tārīkh* (Merveilleux événements historiques). Diyā ad-Din Amed ibn Mustafā al-Mostārī (m. 1679) s'est illustré dans le domaine du droit et de la prédication. Ibrāhīm ibn Hādj Ismā'il al-Mostārī Opijać (1678 — première moitié du XVIII[e] siècle) exprime dans la biographie de son maître Mustafa Ejubović des idées philosophiques et sociales-politiques non dépourvues d'intérêt. Ejubović lui-même a laissé plus de 30 écrits — compositions originales ou traductions — dans des domaines variés : logique, rhétorique, philologie, astronomie, géométrie, philosophie [24]. Enfin, dans le domaine de la poésie, citons pour la renommée dont ils ont joui 'Ali ibn 'Abdillāh 'Alī (m. 1646 ou 1647) et 'Alā' ad-Dīn Tābīt (m. 1712).

A l'exception — ainsi que nous le verrons plus loin — de Hasan Pruščak et d'Ibrahim Opijać, ces intellectuels sont, dans leur grande majorité, engagés sur la voie régulière de la tradition islamique, tant sous le rapport de leur foi que sous celui de leur œuvre littéraire et de leur érudition scientifique, ce qui explique la place — souvent plus qu'honorable — qui leur est faite dans les histoires de la littérature turque, arabe ou persane.

A en juger par les personnalités et les œuvres citées plus haut, l'intelligentsia musulmane du Levant et de l'Europe nous apparaît plutôt comme étrangère au monde culturel que nous nous sommes proposé d'évoquer et où se formaient alors les intellectuels doués d'une éducation et d'idéals modernes. L'écart est toutefois moins grand qu'on ne pourrait le supposer à un examen sommaire des faits culturels et surtout de la société turque du XVII[e] siècle, telle que l'ont vue les voyageurs européens, frappés par les notes d'exotisme et souvent imperméables à tout ce qui dans le tableau général de cette société marque une synthèse entre l'Islam et la Chrétienté. Il serait faux de croire que l'attachement à leurs traditions religieuses respectives avait créé un fossé interdisant toute possibilité de contact entre les représentants de l'ancienne culture byzantine restés sous la domination ottomane et les intellectuels de la nouvelle civilisation établie en ces lieux, « faite de synthèse et d'invention, profondément marquée aussi par le génie national

---

[23] Carl Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, Suppl. I, Leyden, 1937, p. 793 ; Jan Rypka [et al.], *Iranischen Literaturgeschichte*, Leipzig, 1959, S. 259 ; Smail Balić, *op. cit.*, p. 471 et 476, n. 7—9 (mais Muhyi'd-Dīn était-il « philosophe gnostique et panthéiste »?).

[24] Mustafa Mujić, *Biografija Mustafe Ejubovića (Šeih Jujo)*, in « Glasnik Vrhovnog islamkog starješinstva », Sarajevo, 7 (1956), n° 1—3, p. 13 ; S. Balić, *op. cit.*, p. 472 et 476, n. 15.

turc, mais qui voulait par-dessus tout manifester avec orgueil la vocation mondiale de l'Islam »[25]. Bien au contraire, *leur rapprochement est l'œuvre commune des vainqueurs et des vaincus, entreprise en grande partie involontairement, sous la pression de circonstances objectives qui ont eu pour effet d'atténuer finalement les barrières élevées par la religion et les sentiments.*

Les intellectuels turcs sont marqués par ce rapprochement, qui leur a été profitable. « La coexistence, dans cette capitale mondiale de l'Islam, de peuples, de croyances et de mœurs très différents était de nature à leur donner le sentiment de la relativité et à développer en eux un nouvel humanisme, où la conception musulmane du monde avait certes une place dominante, mais où elle s'alliait plus ou moins aux divers courants de pensée de l'Europe, subissant tout à la fois l'influence du christianisme et celle des philosophies antiques. Cet élargissement d'esprit s'accompagna d'une éducation de plus en plus raffinée du sens esthétique, favorisée par la beauté de la ville, par la contemplation de ses trésors artistiques, et par les loisirs qu'une vie relativement aisée, parfois luxueuse même, laissait désormais à tous les intellectuels qui avaient atteint quelque renom »[26].

D'autre part, les intellectuels chrétiens de la capitale et des grandes villes de l'empire participeront à cette « vie relativement aisée et parfois luxueuse ». De récentes études ont montré combien fut puissant l'impact du mode de vie ottoman auquel la population non musulmane de la Turcocratie a tellement tenu à s'intégrer, adoptant la langue, le costume, la musique, l'art, les distractions et la cuisine de ses maîtres, notamment au XVII^{e} et au XVIII^{e} siècles. Ce fait a permis de parler d'une « orientalisation » qui expliquerait « why the Turks and Balkan peoples have so much in common and understand each other better than they can understand a Western European »[27]. Et si cette orientalisation a été avantageuse pour les chrétiens, soucieux d'être délivrés de la barrière sociale et religieuse qui les réduisait à une situation d'infériorité dans le système politique ottoman, ceux qui en ont profité incontestablement sont les Turcs, qui ont compris combien ils avaient à gagner du commerce d'idées avec les intellectuels chrétiens. *Ce n'est pas seulement la pression de l'Occident — qui leur montrait ce qui doit être fait — mais, plus encore, l'exemple des intellectuels modernes établis dans la Turcocratie — qui leur montraient ce qui peut être fait — qui a*

---

[25] Louis Bazin, *Littérature turque*, in *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des Littératures*, vol. I, Paris, 1955, p. 925.

[26] *Ibidem*, p. 926.

[27] Wayne S. Vucinich, *Some aspects of the Ottoman legacy*, in Charles and Barbara Jelavich (éd.), *The Balkans in transition*, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 109.

contribué à la mutation intellectuelle turque et a préparé l'esprit des « réformes » dans l'Etat le plus arriéré que l'Europe comptât encore à l'époque moderne.

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 4. LE CLERGÉ EN PHASE DE SÉCHERESSE

Durant un millénaire et demi l'intellectuel par excellence de l'Orient chrétien a été le moine, exclusivement préoccupé par la connaissance de la doctrine et, par là, de son accomplissement spirituel. Or, au siècle qui nous occupe, cette catégorie décline. La situation économique des établissements religieux est de plus en plus précaire. Pour les moines il est chaque jour plus difficile de poursuivre la vie cénobitique que les dons des fidèles leur assuraient jadis. Maintenant ils doivent se mettre en quête de bienfaiteurs et de revenus et faire à cette fin de longs voyages dans les Principautés danubiennes ou à Moscou. Car les soucis matériels deviennent pressants. C'est à présent que petit à petit naît cette attitude vénale, cette obsession des problèmes profanes qui ont valu le discrédit du monachisme orthodoxe des XVIII^e^ —XIX^e^ siècles. Jadis vocation spirituelle, le monachisme devient un excellent moyen de réussite sociale : pour un enfant éveillé de paysan, l'entrée dans les ordres représente de nos jours encore, dans maintes régions des Balkans, le tremplin par excellence vers un échelon supérieur et une vie plus confortable. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que les préoccupations purement intellectuelles et spirituelles soient reléguées au second plan.

Il n'en est pas moins vrai pourtant que l'on trouve parmi les moines qui se recrutent encore au XVII^e^ siècle des intellectuels d'élite. Tout ce qui dans l'Eglise mérite le nom de clerc ou personnage remarquables commencent leur apprentissage dans les couvents, le parachevant dans des écoles d'un degré supérieur à Constantinople, Bucarest ou Jassy, voire dans les universités italiennes, pour accéder finalement à la haute hiérarchie de l'Eglise orthodoxe. Mais ce qu'il convient de souligner c'est justement que — tout comme les laïcs, pour lesquels l'instruction est une étape préparatoire préludant à des responsabilités politiques — le moine instruit ne reste pas au couvent pour œuvrer dans le domaine théologique ou littéraire traditionnel que s'il y est obligé par les circonstances, en tant que refugié ou exilé. Le plus souvent, il aspire aux dignités ecclésiastiques en vue desquelles sa formation et son activité intellectuelles sont la condition indispensable.

Au XVII^e^ siècle, on peut noter les deux phénomènes qui dominent l'évolution du monachisme ainsi que celle du clergé orthodoxe, en général,

et expliquent sa décadence constante jusqu'au XX^e siècle : la « ruralisation » de ce monachisme d'une part, sa « laïcisation » d'autre part. La plupart des moines commencent à se recruter à la campagne. Les fils de boyards, les jeunes Phanariotes préfèrent se préparer pour les charges administratives ou les dignités politiques — si profitables — cependant que la jeunesse bourgeoise embrasse le commerce et les métiers. « Qui de nos jours, par les temps qui courent — constate Anthime d'Ibère — qu'il fasse partie des riches de ce monde ou des pauvres, consacrera un de ses fils — en eût-il cent — à Dieu? On considère la chose comme honteuse, comme chose de rien, et l'on dit à ce sujet beaucoup de vaines paroles que je rougirais de reproduire » [28]. Le monde chrétien marque donc une régression de la vocation monastique. De son côté le monde musulman subira lui aussi ce phénomène d'une extrême importance, à notre avis, pour la modernisation de l'Europe du Sud-Est. Au sujet des musulmans étudiants en théologie de l'époque moderne, on a remarqué que : « Almost all come from the lowest orders, a few from the middle classes, and none from the highest ranks of society — a fact which in itself excludes all elements of freer and more refined education. These sons of poor peasants, artisans or tradesmen are already disposed to narrow fanaticism, and generally take up study as a means of livehood rather than from genuine religious interest » [29].

Par vocation ou par intérêt, seuls les paysans envoient encore leurs fils au couvent ou leur font faire des études théologiques. Le christianisme comme l'islamisme répètent ainsi, à des dates relativement proches, le phénomène qui s'était déjà produit à l'époque de décadence de la tradition spirituelle gréco-romaine : la *paganisation*, c'est-à-dire la ruralisation.

Cependant, nous ne sommes encore qu'au début de ce phénomène, qui va s'accentuer sans cesse jusqu'à nos jours. Au début du XVII^e siècle, un Français, Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, ambassadeur de France à Constantinople, fréquentait avec plaisir les monastères grecs de Turquie. Son biographe mentionne un « monastère de caloyers que monsieur l'Ambassadeur prit en affection, tant pour la commodité du lieu de chasse, que pour la bonne conversation des bons pères caloyers qui résident en ces antiques monastères » [30]. Refuges commodes pour les déshérités de la vie, foyers spirituels en pleine décadence, les

---

[28] Antim Ivireanu, *Predici*, éd. G. Strempel, Bucarest, 1962, p. 112.

[29] A. Müller and R. A. Nicholson, *Sunnites*, in *Encyclopedia Britannica*, 11th ed., vol. XXVI, New York, 1911, p. 104.

[30] *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut Biron, baron de Salignac, 1605*, relation inédite précédée de la vie du Baron de Salignac par le comte Théodore de Gontaut Biron, Paris, 1888, p. 99.

monastères n'en poursuivaient pas moins une mission doctrinale susceptible de donner encore des résultats appréciables sur le plan intellectuel. En effet, à cette même époque, on constate la nette distinction entre le moine bon administrateur qui s'occupe des biens du monastère et dont les préoccupations et le mode de vie ne diffèrent guère de ceux d'un fermier laïque, d'une part, et le candidat aux hautes dignités ecclésiastiques, pour lequel les années au monastère ne constituent qu'une étape transitoire, d'autre part. La plupart de ces derniers ne retournent au monastère où ils ont été consacrés que sur leurs vieux jours, pour y mourir — comme Varlaam, le métropolite de Moldavie, à Secou — ou dans une espèce d'exil lorsqu'ils gênent les autorités laïques — comme en 1672 Teodosie, métropolite de Hongro-Vlachie. Quant aux autres, partis du couvent, ils s'en détachent complètement dans leur ascension fébrile à des fonctions plus en vue, plus profitables. Les aspirants aux hautes responsabilités accourent, avec pour tout bagage intellectuel leur piètre catéchisme monastique, à quelque « Académie » locale et puis, s'ils en ont les moyens, à des écoles étrangères, voire catholiques ou protestantes. Ensuite, parés de titres universitaires, ils regagnent, parfois temporairement, le milieu d'où ils étaient partis et qu'ils contaminent de conceptions novatrices. Ainsi, les moines crétois élevés en Italie rentrent à l'école du monastère Sainte-Catherine de Candie, afin d'y enseigner — outre la théologie — la philosophie et la rhétorique. La plupart parviennent à de hautes dignités et, pour nous en tenir à l'exemple des Crétois, qui est typique pour l'évolution de l'intellectuel ecclésiastique dans un climat de relative liberté quant au choix du programme, les carrières de quelques personnalités notables de l'histoire de la culture grecque aux XVII^{e} —XVIII^{e} siècles sont concluantes à cet égard. Nommons donc Marco Masurus qui devient évêque à Rome ; Meletios Pigas, patriarche d'Alexandrie ; Maxime Margounios, évêque de Cythère ; Gérassimos Vlachos, archevêque orthodoxe de Venise ; Gérassimos Palladas, écrivain et poète de renom, patriarche d'Alexandrie ; Athanase Patelaros, patriarche œcuménique ; Cyrille Loucaris, qui occupe une si grande place dans l'histoire spirituelle, politique et culturelle du Levant au XVII^{e} siècle, est également un Crétois, étudiant à Padoue à 16 ans, plus tard patriarche d'Alexandrie, puis de Constantinople et martyr des tendances favorables au protestantisme de l'Eglise grecque.

En contraste avec la réussite de ces intellectuels issus le plus souvent du milieu propice du monastère, le clergé séculier du temps fait songer au drame du « prêtre-ouvrier » d'aujourd'hui. A la lumière des documents de l'époque, la condition monacale semble avoir été

meilleure que celle du prêtre séculier. En effet, la condition de ce dernier n'était que peu différente de celle d'un laïc : le peu d'instruction nécessaire pour l'exercice de sa mission et une connaissance approximative de la musique religieuse et du rite étaient tout ce qu'on demandait à celui qui désirait assumer les responsabilités d'une paroisse. En 1640, un Slave converti au catholicisme, P. Bogdan Bakšić, décrivant sans sympathie les procédés des bogomiles bulgares, montre que « quello che sapeva leggere qualche cosa, li davano un bastone in mano e'l facevano prete » [31].

En ce qui concerne le niveau intellectuel du clergé séculier, les témoignages du temps sont unanimement défavorables. Nous ne répéterons pas ici les constatations sur l'ignorance des prêtres roumains — déjà citées ailleurs — dues à des témoins contemporains, comme Mathieu de Myre ou le métropolite Ştefan de Hongro-Vlachie [32]. Les intellectuels grecs, tel Eugène Ianoulis, déploraient de leur côté l'inculture des prêtres de la Grèce orientale : « C'est une chose rare, là-bas, qu'un prêtre sachant simplement lire et écrire. C'est la raison pour laquelle de nombreux enfants sont morts sans avoir pris le bain du repentir et sans avoir reçu les sacrements. Même si un prêtre surgissait quelque part (faisons une supposition), ce serait un monstre de tragédie ou un épouvantail comique » [33].

L'église réagissait contre cet état de choses non seulement en encourageant l'enseignement supérieur, mais aussi par la rigueur de la discipline monastique, qui réussissait malgré tout à assurer la formation strictement nécessaire aux moines et aux prêtres séculiers. Mais, étant donné leur condition, les pauvres prêtres ne parvenaient pas à imposer aux sociétés qui avaient perdu le respect de la confession orthodoxe. Un voyageur étranger a laissé ces propos significatifs sur la situation du prêtre roumain d'un village de Transylvanie : « Les popes sont pareils au peuple par leur habillement et leur économie paysanne ; entre eux et le commun il n'existe pas de respect ni aucune autre différence, si ce n'est qu'ils savent lire et écrire et qu'ils portent les cheveux longs, alors que les gens du commun se les coupent. J'ai vu une fois une centaine de chariots chargés de sel. Le diacre conduisait les bœufs de son chariot pareillement aux autres. Or, il arriva que les roues de devant du chariot qui le précédait entrèrent dans un bourbier. Là-dessus le paysan le plus proche cria au diacre de venir l'aider, disant : "Diacre,

---

[31] E. Fermendzin, *Acta Bulgariae ecclesiastica ab anno 1565 ad annum 1799*, Zagreb, 1887, p. 80.

[32] V. Cândea, *L'humanisme d'Udrişte Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, in « RESEE », 6 (1968), n° 2, pp. 240–243.

[33] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néohellénique*, Athènes, 1965, p. 72.

aide-moi à sortir de la boue". Celui-ci accourut aussitôt à son aide, mais il se salit complètement à cette occasion, ce qui le laissa d'ailleurs indifférent » [34].

Un rapport de 1702 du jésuite Andreas Freyberger décrit en ces termes la situation sociale des prêtres roumains : « Ils s'occupent des travaux des champs : ils labourent, hersent, fauchent, battent le blé, tout comme les autres paysans. Comme habillement, ils ne diffèrent pas des paysans laïques, étant vêtus de peaux de moutons et de chèvres et ils ne se distinguent des gens du commun que par leur coiffure, qui est bleue chez les prêtres et noire chez les archiprêtres ou les archidiacres et qu'ils n'enlèvent jamais, même en présence de personne de la plus haute autorité » [35]. On reconnaissait donc formellement au clergé sa traditionnelle autorité spirituelle. Mais celle-ci ne comptait pas sur le plan social, car — dit le même rapport — « ces prêtres ou curés étaient compris parmi les "iobagi", mot qui indique une condition servile. En ce qui concerne les contributions, redevances et autres charges, corvées et servitudes, on ne fait aucune différence entre eux et les laïcs ; ils sont même soumis à l'esclavage » [36].

Bien que meilleure du point de vue économique et social, la condition du prêtre séculier de Moldavie et de Valachie était déficitaire sous le rapport intellectuel et moral. Les témoignages abondent en ce sens tout le long du XVIII^e siècle et cette situation se prolongera jusqu'à la réorganisation de l'enseignement ecclésiastique accomplie à l'époque moderne.

Cependant, ainsi que nous l'avons déjà montré plus haut, le phénomène était général et cette décadence du clergé était ressentie non seulement par les chrétiens orthodoxes et par les musulmans, mais aussi par les catholiques du Levant. Un missionnaire du XVIII^e siècle ne trouvait qu'un bien faible secours chez les prêtres convertis de ces lieux et l'une des principales remarques d'un rapport à la Propagande dû à Paolo Biagio, vicaire apostolique à Constantinople, daté de 1765, concerne le manque de culture de ses auxiliaires séculiers : « questo sacerdote benchè poco versato nelle scienze ecclesiastiche . . . ; sacerdote grave di ottimi costumi e di mediocra capacità . . . ; si desiderarebbe però che alcuni fra essi fossero più capaci . . . » [37].

---

[34] Ştefan Meteş, *Istoria bisericii româneşti din Transilvania*, vol. I, Sibiu, 1935, p. 496.

[35] D. Furtună, *Preoţimea românească în secolul al XVIII-lea*, Vălenii de Munte, 1915, p. 106.

[36] *Ibidem*, p. 108.

[37] G. Hoffmann, S. J., *Il vicariato apostolico di Constantinopoli, 1453—1830*, Rome, 1935, p. 165 sq. (Orientalia christiana analecta, 103).

Retenons, pour le but que nous nous sommes proposé ici, que dès le XVIIe siècle — certes, avec des exceptions que l'on ne saurait ignorer — la vocation cléricale, qu'il s'agisse de clergé régulier ou de clergé séculier, est en déclin dans tout l'Orient. Pour les catégories sociales dépourvues d'autres possibilités de promotion sociale, le clergé représente encore un moyen de se réaliser. L'option monastique ou intellectuelle des jeunes Transylvains uniates du XVIIIe siècle sera, à cet égard, exemplaire par le rôle qu'ils ont joué en éveillant la conscience nationale d'une nombreuse population soumise à la domination autrichienne. Mais cette option est, au fond, dictée par des raisons profanes, par ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui la « théorie du succès ». Ces jeunes Transylvains confirment les conclusions auxquelles nous sommes parvenu, car la plupart d'entre eux se sont défroqués le jour où ils ont achevé leurs études — unique objet de leur intérêt — à Vienne ou à Rome. *Même si l'Eglise orthodoxe a pu encore, jusqu'à notre temps, former des intellectuels de haute classe, la plupart de ceux qui aspiraient à la culture et à se réaliser par la culture avaient, dès le XVIIe siècle, un nouvel idéal : celui-là même de l'intellectuel laïque, principal produit de l'Europe du Sud-Est à son époque de grandes transformations.*

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 5. LE DROGMAN

Nous avons tenté, dans un précédent ouvrage, d'établir quels ont été en Europe du Sud-Est les modèles idéals d'accomplissement humain [38]. Au Moyen Age, ce furent le *saint* et le *chevalier*, successeurs du *patriarche* et du *roi* de la tradition biblique, eux-mêmes les correspondants sémitiques des castes *brahmane* et *kṣatryia* de la société hindoue. On trouve là l'écho lointain de la distinction fondamentale qui, dans un monde traditionnel, orientait les idéals soit vers la contemplation, soit vers l'action. La littérature hagiographique, l'épopée de *Digénis Akritas* ou les ballades akritiques nous donnent l'image assez nette de ces deux personnages exemplaires. A la veille de la période qui nous occupe, ces deux types persistaient sous des formes sensiblement dégénérées. Au XVIe siècle dans les Balkans l'homme pouvait encore choisir entre deux plans pour parachever son accomplissement spirituel, l'un aboutissant à la position de chef spirituel (un poste élevé dans la hiérarchie ecclésiastique), l'autre à celle de chef militaire ou politique (dans la hié-

[38] V. Cândea, *L'évolution des idées en Europe du Sud-Est. Tradition et innovation*, in *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 58.

rarchie ottomane, ces échelons étaient également accessibles, comme on le sait, aux chrétiens convertis).

Les circonstances politiques ont réduit au XVII[e] siècle l'importance spirituelle, sociale ou politique de l'un comme de l'autre de ces deux personnages. Dans ce processus de décantage incessant, il ne s'agit pas d'attributs extérieurs, qui pouvaient se maintenir à l'égal des structures politiques et ecclésiastiques, elles-mêmes affaiblies, mais de la signification réelle de la condition d'évêque ou de métropolite, de pacha, sandjak ou voïvode. Une analyse de la société de cette époque montre que ceux-ci cèdent peu à peu la place à de nouveaux personnages qui nous apparaîtront comme dominant la scène sociale-politique et intellectuelle du Sud-Est européen jusqu'au seuil de l'époque moderne : le *drogman* et le *haïdouk*. L'un et l'autre sont nés de structures en décomposition et se situent — de par leur formation, leurs idéals et leurs activités — au-dessus de ces structures. De même que le haïdouk ne respecte plus ni les autorités ni les frontières, recrutant ses bandes où il peut, enrôlant quiconque est prêt à s'opposer à la domination ottomane et, lorsque les circonstances lui permettent de jouer un rôle politique de quelque envergure, choisissant ses alliés aussi bien dans l'Occident latin que dans l'Orient orthodoxe, de même le drogman, de simple fonctionnaire qu'il était, devient un facteur déterminant dans la conduite de l'empire, des patriarcats orientaux ou des Principautés roumaines. Dans les deux cas, le sens du processus est novateur et antitraditionnel. Ces nouveaux facteurs s'imposent et les anciennes autorités — spirituelles ou laïques — doivent s'incliner devant eux. Celui qui aspire au succès et au pouvoir se doit d'apprendre maintenant d'autres moyens de parvenir. Nous avons affaire ici à des techniques de l'ascension sociale susceptibles d'intéresser au plus haut point l'historien des idées. Jusqu'à une époque plus récente, la culture figurera dans les sociétés de l'Europe sud-orientale comme l'un des moyens de réalisation sociale et politique, au détriment de ses propres finalités.

Arrêtons-nous un instant sur le haïdouk, auquel Nicolae Iorga a attribué un rôle important dans le processus de formation des idéals modernes [39] et en tant qu'agent de désintégration des anciennes structures sud-est européennes. *Arambaches*, *haïdouks*, *baïrakdars*, *voïvodes*, *armatoles*, *palikares*, *capitaines*, *clephtes*, etc. : autant de noms dont la simple énumération indique la place importante que cette catégorie sociale occupait dans la vie des populations balkaniques du temps. D'origine paysanne, chrétiens ou musulmans, ils étaient unis par leur mépris envers les autorités politiques traditionnelles. La société médié-

[39] N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, pp. 245—246.

vale avait été organisée suivant le principe de la hiérarchie. Hiérarchie spirituelle, hiérarchie sociale — le monde était réglé par des « lois », conçues dans une structure pyramidale, avec les élites pensantes et dirigeantes au sommet et les foules soumises et laborieuses à la base. Les haïdouks s'élèvent contre cette hiérarchie. Le nombre grandissant des haïdouks dans les Balkans au XVIIe siècle révèle un état d'esprit collectif : 8 voïvodes, un *baraïkdar* et 55 haïdouks sont attestés dans la première moitié du siècle rien qu'en Macédoine occidentale ; 16 voïvodes, un *baraïkdar* et 92 haïdouks dans la même région, dans la seconde moitié du siècle[40]. Les libertés que se permettent les intellectuels des classes supérieures n'ont plus rien de surprenant dans une ambiance où les paysans eux-mêmes — conservateurs de par leur structure — attaquent violemment les institutions. Lorsque les nouveaux intellectuels se lasseront, déçus par trop d'« illusions perdues », c'est parmi les haïdouks que se recruteront ceux qui « en vertu de leur vaillance et leurs sacrifices, [auront] le droit de parler plus haut que les intellectuels et les diplomates »[41].

L'origine sociale de l'intellectuel moderne du Levant et des Balkans n'a fait l'objet de recherches plus minutieuses que ces derniers temps. Elles ont fait ressortir les particularités locales de la genèse de cette nouvelle couche d'intellectuels. Dans les régions où l'influence de l'Occident était plus forte, en Crète par exemple, ces intellectuels sont le produit de la promotion des couches citadines, vers le début du XVIIe siècle. La défaite des Turcs à Lépante (1571) a donné aux Crétois un demi-siècle de répit, au cours duquel la bourgeoisie commerçante et cultivée a pris la place de l'aristocratie militaire et terrienne comme centre de gravité de la société. « C'est l'élite intellectuelle de la bourgeoisie, seule partie de la population qui, vu ses études, se trouve réellement imbue de l'esprit nouveau de l'Occident qui va être l'agent essentiel de la Renaissance crétoise »[42].

Du reste, dans toute la Turcocratie l'apparition des intellectuel, novateurs est liée à des circonstances générales d'ordre social et politique. Ces intellectuels ne sont pas, comme en Europe, occidentale ou centrale, le produit exclusif de la bourgeoisie ; ils sont aussi recrutés en grand nombre, dans les rangs de l'aristocratie et des familles des hauts dignitaires de la Porte ou des Principautés danubiennes, c'est-à-

---

[40] Voir A. Matkovski, *Сведения за хайдутите в Македония през втората половина на XVII в.*, in « Исторически преглед », 1966, n° 3, p.67 ; Idem, *Сведения за някой хайдути от Западня Македония (период от 1622 до 1650)*, in «Известия на Института за национална история в Скопие», 5 (1961), бр. 1, p. 99—126.

[41] N. Iorga, *op. cit.*, p. 246.

[42] A. Embiricos, *La Renaissance crétoise*, t. I, Paris, 1960, pp. 50—51.

dire en général dans ces catégories sociales qui disposent de ressources leur permettant une éducation coûteuse, qui ont la possibilité des contacts avec l'Occident et s'accomodent mieux des conceptions venues de là. « La base sociale de l'humanisme roumain est constituée par les grands boyards de type nouveau, qui mettaient en valeur leurs domaines à des fins commerciales et dont les intérêts réclamaient qu'une fenêtre fût ouverte sur l'Occident »[43]. De même, la base sociale de la nouvelle intellectualité grecque est constituée par les familles de dignitaires et de marchands du Phanar. On assiste, dans les deux cas, à l'« interpénétration de la noblesse et des puissances d'argent », qui préside en Occident, selon Gilmore, à l'apparition de la Renaissance[44]. Aussi rencontrera-t-on parmi ces intellectuels d'un type nouveau les descendants des grandes familles byzantines, des boyards valaques, moldaves ou serbes et des membres de l'aristocratie gréco-vénitienne de Crète, ainsi que des bourgeois habitant les ports du Levant et les bourgs de la péninsule balkanique.

L'évolution politique et économique de la Turcocratie avait promu ces couches sociales à un rôle actif dans l'administration et le commerce. Au cours de sa phase de décadence, l'empire incapable désormais de s'imposer et de prospérer par ses généraux et par ses armées se maintient grâce à ses diplomates et ses marchands recrutés parmi les éléments chrétiens les plus capables. Avec patience et maintes souffrances les autochtones subjugués avaient attendu leur heure.

La mutation d'ordre intellectuel, qui recouvrait souvent — non sans danger — celle d'ordre social et politique, était devenue évidente et c'est à ce fait qu'est due l'apparition du portrait de l'intellectuel moderne dans la littérature du sud-est de l'Europe. Le nouvel intellectuel laïque est donc d'origine aristocratique, commerçante, voire, parfois, inconnue. L'origine ne joue qu'un rôle minimal dans l'esquisse de son portrait car, ainsi que nous le verrons, la noblesse qui compte maintenant est celle acquise par la culture, et non celle héritée de naissance. Ce qui compte, c'est la passion d'apprendre, ce sont les études faites dans l'une des écoles de vieille tradition d'Orient ou, mieux encore, d'Occident, la connaissance des langues de large diffusion, orientales (turc, arabe, persan), occidentales (italien, français) et classiques (grec ancien et latin). Il se doit aussi d'être en relation avec les milieux diplomatiques et commerciaux cultivés de l'Occident, d'avoir voyagé et de donner la preuve de ses capacités notamment par des livres ou des manuscrits de large diffusion.

---

[43] P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, Bucarest, 1965, p. 204.

[44] M. Gilmore, *Le monde de l'humanisme*, Paris, 1954, p. 41.

On retrouve cette image dans les portraits des lettrés roumains brossés par des auteurs étrangers ou autochtones, plus nombreux qu'on ne le suppose dans les littératures sud-est européennes des XVIIe—XVIIIe siècles. Mathieu de Myre, par exemple, peint Radu Mihnea, le futur prince de Valachie, encore enfant, « fuyant à Venise pour étudier et y acquérir les connaissances nécessaires à une sage administration. Aidé de talents innés, il trouve le lieu indiqué pour s'instruire le mieux et le plus facilement possible. Tous étaient étonnés de sa vivacité d'esprit, si grande qu'en peu de temps il devint un savant renommé ». A quoi devait lui servir cette instruction, on ne tarde pas à l'apprendre : « De Venise il vint à Constantinople, où il briguait la couronne de prince, comme tout le monde »[45]. « Chiara Domna », la mère d'Alexandre Mavrocordato l'Exaporite, était « da i letterati molto ben conosciuta per la sua sofficienza nelle lettere greche et in particolare nell'inteligenza de santi padri greci », selon les termes du jésuite Francesco Martini[46]. Jacques Manos d'Argos relève également les connaissances de poésie, de prose grecque ancienne et de philosophie de la noble dame. Son fils Alexandre était pour pseudo-Nicolae Costin « un homme instruit dans toutes les sciences, aussi bien la philosophie et l'astronomie que la théologie, ainsi qu'il ressort des livres qu'il a écrits et qui ont été imprimés ⟨...⟩, homme en renom même dans les empires chrétiens »[47]. Il s'agit évidemment de sa thèse de doctorat, consacrée à un thème harveyien — *De instrumento respirationi et circulatione sanguinis* —, qu'il passa à Bologne au mois de mai 1664. La commission fut présidée par Ferdinand II, le duc de Toscane en personne. Cantemir, pour sa part, l'estimait un « esprit subtil et pénétrant ⟨...⟩, aimant la gloire... qui ne connaît pas moins les langues et la poésie des Orientaux que le génie de la cour ottomane »[48]. Georges Brancović était, pour son contemporain Constantin Cantacuzène, un « homme d'honneur, instruit et désireux de savoir beaucoup de choses »[49] qui, au cours de ses voyages en Russie avait fait des recherches sur les origines de la langue magyare. Nicolas Mavrocordato était apprécié parce que « et en philosophie et en histoire et dans d'autres matières qu'il convient à un prince de connaître, il était parfaitement instruit ; il savait aussi plusieurs langues »[50]. On insiste beaucoup sur la connaissance des langues — des langues

---

[45] Mathieu de Myre, Ἱστορία τῶν κατὰ τὴν Οὐγκρο-Βλαχίαν τελεσθέντων in A. Papiu Ilarian, *Tesauru de monumente istorice pentru Romania*, t. I, Bucarest, 1862, p. 326.

[46] Lettre du 29 avril 1656, aux Archives du Collège Grec de Rome, t. VII, fol. 506, apud E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1900, p. 41.

[47] *Letopisețul Țării Moldovei*, éd. M. Kogălniceanu, t. II, Jassy, 1845, p. 81.

[48] *Histoire de l'Empire Othoman*, éd. cit., t. I, p. 115.

[49] *Istoriia Țării Românești*, in *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian, vol. I, Bucarest, 1961, p. 73.

[50] Pseudo-Nicolae Costin, *op. cit.*, p. 98.

classiques d'abord, des langues vivantes ensuite. Jan Gniński, palatin de Culm, de passage en Moldavie en 1677, est favorablement impressionné par l'« oraison latine » que lui adresse Ioniță, fils du grand logothète Miron Costin [51]. Nous avons déjà noté l'opinion de Raphaël Leszczyński, ambassadeur de Pologne à Jassy, sur la culture de Dimitrie Cantemir. Stanislas Chometowski, voïvode de Mazovie, était étonné par les compliments que lui adresse en latin, en 1712, Nicolas Mavrocordato [52]. Grigore V Ghica — relate un chroniqueur — « lors de son avènement ne savait même pas le moldave ⟨...⟩, mais en moins de six mois il apprit cette langue, qu'il parlait dans toutes les occasions ; il se pourrait que le latin et l'italien qu'il connaissait toutes, lui aient permis d'apprendre si rapidement le moldave » [53].

Le modèle de cet intellectuel sud-est européen de formation occidentale, humaniste et polyglotte, chargé de hautes responsabilités publiques, est le drogman phanariote. Sa carrière et ses particularités lui sont dictées par les circonstances politiques propres à la Turcocratie, que Toynbee a très bien définies : « Before the reverse of 1683 the Osmanlis had always been able to count upon settling their relations with the Western Powers by the simple application of force. Their military decline confronted them with two new problems. They had now to negotiate at the conference table with Western Powers whom they could not defeat in the field, and they had to consider the feelings of their Christian subjects whom they could no longer dispense with skilled diplomatists and skilled administrators ; and the necessary fund of experience, which the Osmanlis themselves lacked, was possessed by the Phanariote alone among their subjects. In consequence the Osmanlis were constrained to disregard the precedents and tamper with the principles of their own regime by conferring upon the opportunely competent Phanariots the monopoly of four high offices of state which were key-positions in the new political situation of the Ottoman Empire. Thus in the course of the eighteenth century of the Christian Era the political power of the Phanariots was steadily enhanced, and it looked as though the result of Western pressure might be to endow the Empire with a new governing class drawn from among the victims of centuries of racial and religious penalization » [54].

Nous ne reprendrons pas ici la description — faite à maintes reprises et si controversée — de l'intellectuel phanariote. Pour les buts

---

[51] P. P. Panaitescu, *Călători poloni* ..., Bucarest, 1930, pp. 69 et 73.
[52] *Ibidem*, p. 129.
[53] Pseudo-Alexandru Amiras, *Hronica Țării Moldovii*, in *Letopisețele Țării Moldovii*, éd. M. Kogălniceanu, t. III, Jassy, 1846, p. 151.
[54] Arnold J. Toynbee, *A study of history*, abridgement ... by D. C. Somervell, vol. I, New York and London, p. 131.

assignés à la présente étude, il suffit de rappeler que les historiens lui reconnaissent des qualités intellectuelles, une bonne formation, l'aptitude de véhiculer les idées nouvelles, et d'ouvrir des horizons modernes aux sociétés attardées des Balkans et du Levant. Quant à son profil moral, notons tout d'abord que l'intellectuel de type phanariote est souvent Grec de l'Archipel, Roumain, Arménien, Arabe d'Alep ou de Jérusalem, et non pas forcément Grec de Constantinople. Sévèrement jugés par la suite — bien que Nicolae Iorga ait pesé sans parti pris leurs actions au seul tribunal possible dans ces cas, celui de l'histoire [55] — ils ne choquaient pas leurs contemporains outre mesure. Constantin Cantacuzène les loue pour « leur aptitude à gouverner bien et de façon réfléchie, à être à la hauteur de tout pouvoir dont ils disposent », ainsi que pour avoir sauvé la tradition et les institutions chrétiennes « du joug païen et tyrannique » sous lequel ils se trouvaient [56]. Eugène Ianoulis déclarait de son côté : « Quant à moi, j'ai admiré ces natures capables de servir des tyrans et je continue à les admirer, du moment que leur activité vise au Bien et non au Mal » [57]. Les sociétés sud-est européennes reconnaissaient en eux le type de l'intellectuel laïque dont la formation et l'activité étaient la conséquence de circonstances historiques défavorables. *Leurs côtés négatifs étaient pourtant largement compensés par leur volonté évidente de changement, d'amélioration et de libération par les moyens pacifiques — mais finalement plus efficaces que les armes — de la culture moderne.*

A côté des intellectuels qui avaient fait leurs études à l'étranger et visaient haut, les nouvelles conditions sociales-politiques, l'intensification des liens avec l'étranger, le développement de l'administration, du commerce et des exploitations économiques ont déterminé la formation d'une couche de plus en plus importante de petits fonctionnaires, couche composée dans les pays roumains d'écrivains publics, de maîtres d'école, de logothètes du divan, de copistes d'actes également employés à des transcriptions de manuscrits, ces derniers poussés peut-être dans certains cas par une curiosité intellectuelle propre.

Une analyse — naturellement très relative — des 101 manuscrits roumains de la Bibliothèque de l'Académie dus à des copistes du XVIIe siècle ou formés au XVIIe siècle donne, pour cette dernière catégorie d'intellectuels mineurs, les pourcentages suivants : 52 % laïcs, 24 % prêtres séculiers, 24 % moines [58]. Ces chiffres confirment les données dont on

---

[55] N. Iorga, *Byzance après Byzance*, pp. 113—115, 220—246 et *passim*.
[56] C. Cantacuzino, *Istoriia Țării Romînești*, éd. cit., p. 42.
[57] Cf. C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néohellénique*, p. 73.
[58] G. Strempel, *Copiști de manuscrise românești pînă la 1800*, vol. I [Bucarest] ,1959, pp. 323—325. Nous n'avons retenu que les copistes décédés entre 1619—1740.

dispose sur la participation des différentes catégories sociales à la vie intellectuelle du temps : ainsi, le nombre des intellectuels laïques dépasse celui des moines. D'autre part, les prêtres copistes sont pour la plupart des citadins. A la fin du XVII[e] siècle et au début du XVIII[e] siècle, la ville devient dans les pays roumains, comme partout ailleurs, le principal foyer d'activité intellectuelle au dépens des centres monastiques de jadis. C'est à partir de cette période qu'il est permis de parler dans l'histoire des idées sud-est européennes, de tendances modernes. *En effet, ce qui compte désormais pour des sociétés qui se sont habituées peu à peu à regarder vers l'avenir, ce ne sont plus les institutions autoritaires du passé, si nombreuses qu'elles soient encore, mais les ferments antitraditionnels qui, sous réserve d'une révision ultérieure, ouvriront la seule voie de salut possible à ce moment pour ces régions injustement oubliées dans le merveilleux essor de la vieille Europe.*

AUTRES AGENTS DU RENOUVEAU INTELLECTUEL: ITINÉRANTS, CONVERTIS ET RENÉGATS

On n'a pas accordé jusqu'à ce jour l'attention qu'il convient aux lettrés itinérants, convertis et renégats en tant qu'agents du renouveau intellectuel de l'Europe du Sud-Est au XVII[e] siècle. Chacune de ces trois catégories exprime un changement de mentalité et de comportement, un écart par rapport à la tradition ; chacune tient un rôle dans les contacts intellectuels Orient-Occident.

Les lettrés itinérants peuvent être gens d'église ou laïcs. Les raisons de leurs longs voyages sont diverses : curiosité, soif de connaître et d'apprendre, exil, recherche d'un asile confortable, quête de subsides, pèlerinages, missions diplomatiques, activités politiques ou commerciales, questions familiales. Quels que soient leurs motifs, les conditions générales favorisent de plus en plus les voyages et ceux qui ont la possibilité d'en faire entendent en profiter. Les départs pour un Occident confortable et libre sont de tradition dans la vie des lettrés grecs dès le XV[e] siècle, époque des fertiles échanges littéraires qui ont nourri l'humanisme européen des valeurs classiques que le monde byzantin avait conservées [59]. Des siècles durant, la vie du lettré grec sera un va-et-vient perpétuel entre l'Italie, l'Archipel, Constantinople, les pays roumains et la Russie. Caractéristique pour le XVII[e] siècle sous ce rapport est la biographie de Théophile Corydalée qui, entre 1600 et 1646 a voyagé ou

---

[59] D. J. Geanakoplos, *Greek scholars in Venice*, Cambridge, Mass., 1962, pp. 7—8, 53—70, etc. Pour les « itinérants » des XVII[e] et XVIII[e] ss. voir aussi C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 147—148.

tenu des cours dans huit centres (Athènes, Rome, Venise, Padoue, Céphalonie, Zante, Constantinople et Orta), parfois à plusieurs reprises dans la même ville. Telle était aussi la vie de la plupart des maîtres grecs enseignant dans des écoles princières de Cîmpulung, Bucarest et Jassy aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. A l'époque qui nous intéresse, ce va-et-vient des intellectuels gagne tout le Sud-Est européen.

Les voyages apportent un profit intellectuel, parfois aussi matériel. De toute façon, ils confèrent une qualité nouvelle à une époque où apparaît dans la littérature européenne le motif du voyageur damné, Ahasvérus. Un érudit roumain, Constantin Cantacuzène, reste marqué pour toute sa vie par son voyage en Occident. Des voyages bien plus spectaculaires ont assuré à l'un de ses compatriotes et contemporains une place dans la grande histoire des contacts Orient-Occident. Il s'agit du Moldave Nicolae Milescu, ambassadeur du tzar Alexis Mikhaïlovitch en Chine, grâce auquel Russes, Roumains et Grecs — toute l'Europe orientale et sud-orientale — ont eu pour la première fois une image érudite de l'Extrême-Orient. Cet « as » des voyageurs sud-est européens du XVII[e] siècle doit être cité aussi (justement à propos de ces voyages) pour la participation, en tant que représentant de l'Orient, à un débat dogmatique occidental, ainsi que pour sa traduction critique en roumain du *Vieux Testament* et pour ses opinions sur la vertu éminemment humaniste de l'anoblissement par la culture. Son activité résume le rôle d'agents de contacts novateurs pour l'Europe du Sud-Est des lettrés pèlerins.

Quant aux gens d'église, il faut leur accorder, pour la mobilité de leur vie si peu conforme aux règles de leur état, l'excuse de la situation désespérée où ils se trouvaient et dont seuls des secours sollicités au loin — en Moldavie, Valachie ou Russie — pouvaient les sauver. C'était là le but des voyages entrepris par les patriarches orientaux dans les pays roumains. A peine investi à Damas en 1647, les fidèles de Gaza menacent Macaire Zaïm qu'« ils décamperaient, abandonneraient leur domicile et quitteraient leur religion comme d'autres l'avaient fait », si on ne leur réduisait les impôts exorbitants réclamés par l'administration ottomane. Leur salut vient de Vasile Lupu, prince de Moldavie, qui « était toujours disposé à faire de bonnes actions de ce genre. Il avait acquitté la dette du Saint-Sépulcre, celle du patriarcat de Constantinople et celle du patriarche d'Alexandrie »[60].

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, ces voyages de mendicité se poursuivent. Dosithée et Chrisanthos de Jérusalem, Athanase Dabbas et

---

[60] Paul d'Alep, *Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche*, dans R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, t. $XXII_1$, Paris, 1930, pp. 66, 68.

Sylvestre d'Antioche et tant d'autres prélats lettrés d'Orient ont obéi à ce premier motif pour entreprendre des voyages répétés, qui visaient aussi à établir d'importantes relations culturelles.

Certes, il s'agit là des voyages de personnages marquants. Mais les documents révèlent le même va-et-vient incessant, souvent à de longues distances, chez un grand nombre de modestes hégoumènes, hiéromoines ou même chez de simples moines, phénomène attesté à partir du XVII[e] siècle et qui se prolongera jusqu'au jour où ces voyages n'auront plus de raison d'être, c'est-à-dire jusqu'à la sécularisation des biens conventuels dans les Principautés roumaines, en 1863. Justifiés par les circonstances, ces voyages expriment en même temps de notables modifications dans la mentalité de ces religieux itinérants. Ils représentent en effet une violation flagrante des normes de vie imposées aux moines d'Orient. L'idéal de ceux-ci étant une réalisation verticale, transcendante, l'enracinement dans le lieu choisi pour leur ascèse était le point capital de leurs normes de vie. Le néophyte qui passe d'un monastère à l'autre — disait Avva Esaïe, une autorité du célèbre recueil *Apophtegmata patrum* — est « tel un animal tiré par le licol, de-ci de-là ». Théodore d'Ennatos a remis cinquante années durant son projet de changer le lieu de son ascèse. De même, l'exemplaire Synclétique recommandait : « Si tu es entré dans les ordres, ne va pas d'un endroit à l'autre, car tu en auras grand dommage 〈. . .〉, le moine comme la religieuse s'appauvrissent et meurent quant à la foi s'ils vont d'un endroit à l'autre »[61].

Cependant, ce qui était interdit autrefois devient une mode au XVII[e] siècle. De nouveaux réseaux routiers s'ajoutent aux anciennes voies jalonnées d'hospices et autres dépendances des couvents, qui facilitaient les déplacements des voyageurs chrétiens de la Turcocratie. En effet, maintenant, de plus en plus fréquentées et de plus en plus sûres, il y a les routes militaires qui mènent les troupes ottomanes vers Vienne, les voies commerciales qui relient l'Europe centrale et du Sud-Est, de la Baltique à la Méditerranée, celles administratives par lesquelles le *kharadj* est dirigé de Jassy et de Bucarest sur Istanbul et les routes des pèlerinages aux Lieux Saints.

Le monde médiéval était mieux pourvu de routes qu'on ne pourrait le croire. La zone de tradition chrétienne disposait de monastères et d'ermitages dans les régions plus isolées, de maisons dépendant des couvents dans les villes. Les voyageurs étaient accueillis et hébergés gratuitement, selon la tradition, sans qu'on leur pose des questions sur leur religion ou leur confession. De son côté, le monde islamique avait

---

[61] *Sanctorum senum apophtegmata*, in *Ecclesiae graecae monumenta*, éd. J. B. Cotelerius, t. I, Luteciae Parisiorum, 1677, pp. 445, 460—461, 694.

un réseau du même ordre, les *zāwiya*, à l'origine centres de propagande de la nouvelle foi, puis simples abris. Là aussi les voyageurs étaient reçus pour trois jours sans qu'on leur demande d'où ils venaient ni où ils allaient. Un *cheik* essayait, sans trop de conviction, d'endoctriner les voyageurs, mais leur véritable mission était de les y accueillir. Le réseau islamique était complété par des forteresses et des tours de signalisation (*ribā ṭ*), surtout dans les zones de frontières. C'est grâce à ce système d'hospitalité organisée que le grand voyageur Ibn Battuta a pu accomplir ses longues pérégrinations. Plus loin, vers l'Orient, au-delà du monde arabe, s'étendait un autre réseau, formé de *pantha-śālā*, l'« asile pour voyageurs » hindou, consistant en maisons propres et fraîches, étapes obligatoires entre deux localités. Le voyageur n'y était tenu qu'à répondre à quelques questions sur le but de son voyage et la caste dont il faisait partie, ainsi qu'à déposer ses armes à l'entrée. Un voyageur pouvait, en s'adaptant aux circonstances, utiliser les trois réseaux, pour aller d'Europe aux Indes. Un tel cas est d'ailleurs notoire : celui d'Afanasij Nikitine, le premier voyageur russe aux Indes, dès la seconde moitié du XV[e] siècle [62].

Imposés ou tolérés à l'origine, les voyages deviennent un mérite et un titre de vertu aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter la lettre de Constantin Brancovan à Chrisanthos Notaras du 4 février 1709 où, en réponse à une communication du patriarche de Jérusalem, le prince valaque se montrait très heureux de la nouvelle que « tu as été honoré et bien accueilli par les *méghistans* pendant tout ton voyage... et qu'en route tu as fait la connaissance de gens instruits dont tu as appris différentes choses... Ce qui montre, une fois de plus, que partout où Ta Béatitude passe, elle s'applique toujours à apprendre ce que par hasard elle ignorait... » [63].

C'était là un encouragement conformiste des vagabondages d'un érudit, attribué à la soif de connaissance par pure bienveillance, alors que les buts de Chrisanthos étaient plus terre à terre. Il n'en est pas moins vrai que pour un intellectuel — et Chrisanthos en était incontestablement un ! — de tels voyages ne pouvaient qu'étendre ses connaissances ; partageant ensuite à d'autres ce qu'il avait appris, il devenait l'agent des contacts entre différentes zones de la Turcocratie ou, comme Dosithée par exemple, entre celles-ci et l'Occident. Idées, impressions,

---

[62] I. Minaev, *Старая Индия. Заметки за Хожение Афанасия Никитина*, in «Журнал Министерства народнаго просвещения», 15 (1881), ч. CCXXI, p. 32—33 ; V. Cândea, *Commentaires* à A. Nikitin, *Călătorie peste trei mări*, Bucarest, 1960, pp. 113—114.

[63] E. Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIV$_1$, Bucarest, 1915, p. 412.

livres, détails divers, tout était rangé dans la besace du voyageur et rapporté, comme le plus précieux de toutes ses acquisitions, à domicile. Avec un hôte comme Chrisanthos — si souvent accueilli à la cour valaque — un Brancovan ou un Constantin Cantacuzène ne se seront pas sentis éloignés du Proche-Orient, d'où ils avaient sans cesse des nouvelles.

Ajoutons encore que la tentation de voyager n'était pas un apanage des lettrés chrétiens. Parmi les *'ulamā'*, on cite le cas de Sabit (m. en 1712), qui a parcouru tout l'Empire ottoman. Dans ses remarques sur les mevlévites, Ricaut note que « de tous les religieux turcs, il n'y en a point qui voyagent plus que ceux-ci, dans tous les lieux où la religion de Mahomet fait vogue, comme en Perse, dans le Mongol ⟨ Inde, *n.n.*⟩ et même dans la Chine » [64].

Les convertis accomplissent un rôle analogue. Il s'agit des orthodoxes qui se laissent séduire par les appâts que la Sainte Congrégation de Propaganda Fide leur tendait méthodiquement. Elle les incitait à venir assimiler la culture occidentale et à accepter des postes enviables, moyennant des concessions doctrinaires qui, pour un intellectuel d'alors, soulevaient des problèmes de conscience facilement surmontables : la primauté du Pape, la Procession du Saint-Esprit, etc.

Il ne s'agit pas ici de convertis par la violence ou pour des raisons d'ordre pratique (diminution des charges fiscales) comme l'Europe du Sud-Est en a connus, mais de ceux bénévoles. Néophytes de leur nouvelle foi, ils n'en étaient que plus actifs. Agents dans leur propre culture d'un climat occidental, ils y introduisaient les valeurs de leur culture nationale, présentées pour la première fois avec conviction et courage. Leur œuvre constitue le seul aspect positif des efforts des catholiques pour la conversion des orthodoxes des Balkans et du Levant. Si sur le plan religieux ces efforts n'ont donné que de faibles résultats, sur le plan culturel, en échange, les résultats furent incomparablement plus importants, souvent d'ailleurs *dans un sens contraire à celui conçu initialement*.

Ce chapitre de l'histoire des relations des intellectuels sud-est européens avec l'Occident — qui attend encore qu'on lui consacre une monographie — est illustré par les *hellénomastiges*, intellectuels bulgares ou serbes catholiques et aristocrates roumains attirés par l'idée de fréquenter les missionnaires de la *Propaganda Fide*. Ici encore, pour celui qui veut cerner leur rôle si important pour l'évolution de l'Europe du Sud-Est, la persistance des anciens clichés représente le principal danger. En effet, d'innombrables études d'histoire ecclésiastique, de parti pris

---

[64] Paul Ricaut, *Tableau de l'Empire ottoman* ..., traduit de l'Anglois ... I^ère^ Partie, La Haye, 1709, pp. 67—68.

pour la plupart, nous empêchent de saisir le rôle national et culturel — dans le sens le plus large du terme — des convertis. Les études plus récentes, en revanche, nous les peignent sous un jour infiniment plus réaliste. Ainsi, s'il faut admettre que l'humaniste valaque Udrişte Năsturel entretenait un assez curieux commerce avec des missionnaires catholiques de passage par les pays roumains, traduisait l'*Imitation du Christ* du latin et donnait à ses fils une éducation catholicisante (l'un de ceux-ci, le logothète Radu, s'associe à une fondation catholique à Bucarest), il faut reconnaître aussi que les conséquences culturelles de son attitude ont été positives et qu'il a contribué à aiguiller dans un sens moderne la culture roumaine du temps.

Les convertis sud-slaves, ragusains, bulgares, croates détiennent une place importante dans l'histoire des cultures balkaniques des XVIIe — XVIIIe siècles. Comme tant d'autres orthodoxes passés au catholicisme, ces jeunes gens sont excusables en considération de l'instruction et des possibilités d'un travail littéraire qu'ils comptaient tirer de leurs contacts avec les « Latins ». Pierre Bogdan Bakšić, de Čiprovec (né en 1601), aurait fait ses études au Collège Clémentin de Rome « per poter s'imparare qualche scienza, essendo bon grammatico e ha voglia di imparare assai »[65], ainsi que le montrent les documents du temps. Il collabore avec un autre converti, le Serbo-Croate Raphaël Levaković, à des éditions de livres slavons. En 1635, soucieux du bon fonctionnement de l'école de Čiprovec, il demande à la Congrégation *de Propaganda Fide* « un buon soggetto il quale potrebbe leggere alli frati logica, filosofia et theologia »[66]. Lui même est connu pour des écrits intéressants en latin et italien. Marco Bandulović (Bandinus), moine catholique de la même extraction, a laissé, dans ses rapports sur ses visites canoniques aux communautés catholiques des pays roumains, des informations variées, révélant un esprit curieux et réaliste.

Le rôle des convertis sud-slaves a été analysé minutieusement dans quelques études d'Ivan Dujčev[67]. Ce rôle a été culturel, éducatif et politique. En tout premier lieu, les conversions ont mis en évidence les capacités intellectuelles et la rapidité d'adaptation à un niveau culturel supérieur de ces jeunes gens issus d'un milieu végétatif — sinon complètement amorphe — sous le rapport intellectuel. Du point de vue éducatif, les intellectuels convertis ont accompli une œuvre importante en dirigeant leurs compatriotes vers des écoles aptes à les accueillir, tel le Collège illyrien de Lorette, en créant et diffusant une littérature utile de langue slavonne, enfin en s'efforçant de retrouver grâce aux

---

[65] E. Fermendzin, *Acta Bulgariae ecclesiastica* ..., p. 32—33, n. 30.
[66] Ivan Dujčev, *Il cattolicesimo in Bulgaria nel secolo XVII*, Rome, 1937, p. 36.
[67] *Op. cit.*

monuments et aux textes anciens l'image perdue du passé national. Sur le plan politique, ils étaient à l'affût de toute chance de libération nationale que pouvaient offrir les mouvements antiottomans des Balkans. Ils prennent part aux préparatifs de la Ligue Sainte, s'associant en 1678 aux projets ambitieux de Şerban Cantacuzène, et contribuent à la constitution d'un nouveau dossier — celui de la libération des Slaves du Sud — dans les chancelleries des grandes puissances qui travaillaient à la liquidation de l'Empire ottoman. Etablis dans les territoires sous domination islamique, ils étaient plus persécutés que les orthodoxes et leur situation n'était guère enviable. A ce point de vue, il y a une différence fondamentale entre le missionnaire et le marchand converti dont le geste — nous confie en 1675 Matteo Gondola — avait pour mobile des intérêts pratiques, car « tutti i latini (*sc.* les catholiques, *n.n.*), passano per ragusei e trovano modo di godere de' loro privilegi... Per la qual cagione passano molti del rito greco al latino e si trattano di latini »[68].

A juste titre, le rôle du catholicisme dans les Balkans est considéré de nos jours comme favorable par son action culturelle et novatrice[69]. « A partir du XVII^e^ siècle — écrit Cyril Wilczkowski — le catholicisme, en Croatie (commune en Slovénie) ne signifie plus latinité et germanisme, mais tout comme en Dalmatie où le slavisme triomphe depuis longtemps de l'italianisme, se conjugue avec le patriotisme local. Avec l'intérêt pour le passé national, s'éveille la conscience de la parenté de tous les peuples slaves opprimés ou libres »[70]. Le Croate catholique Jurij Križanić lutte pour l'union des Eglises, mais aussi pour l'union sud-slave, et il tente de gagner à ce projet le tsar Alexis Mikhaïlovitch. Au début du XVIII^e^ siècle, le franciscain dalmate Andrej Kačić-Miošić écrit une histoire en vers des Slaves (*Razgovor ugodni naroda slavinskago* ou « Entretiens familiers du peuple slave »). C'était un théologien érudit, ayant fait ses études à Pest, auteur des *Elementa peripatetica juxta mentem subtilissimi doctoris Joannis Duns Scoti*, mais qui attachait en même temps un grand intérêt aux antiquités et aux traditions populaires slaves.

En ce qui concerne les Grecs convertis, des érudits du XVII^e^ siècle, tel le *stolnic* Constantin Cantacuzène, ne voient pas en eux seulement de simples adeptes du catholicisme, « qui adhèrent à la papauté et s'aiguisent l'esprit en sciences pour houspiller et tourmenter l'ortho-

---

[68] A. Banduri, *Imperium orientale sive antiquitates constantinopolitanae*, t. IV, Parisiis, 1711, p. 104.

[69] V. Velčev, Emil Georgiev, Petăr Dinekov [réd.], *История на българската литература*, София, 1963, p. 409.

[70] Cyril Wilczkowski, *Littérature dalmate* dans l'*Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures*, vol. II, Paris, 1956, p. 1370.

doxie des autres », mais aussi de ces personnages qui, « voulant apprendre quelque chose et se rappelant leurs ancêtres veulent les mieux saisir et connaître et s'en vont au Pays des Francs » [71]. Cependant, tout comme les Roumains de Transylvanie unis à Rome au XVIII^e siècle, ces orthodoxes convertis au catholicisme trouvent dans leur nouvelle culture un regain d'intérêt pour leur patrie.

Les récentes observations de C. Th. Dimaras sur les Grecs catholiques des XVI^e —XVII^e siècles s'appliquent à tous les intellectuels convertis des Balkans. « Le changement de confession — et ceci constitue un trait caractéristique de l'époque — ne les amène pas à se désintéresser des destinées de la nation ... Les orthodoxes passés au rite romain n'en poursuivent pas moins sans répit une énergique activité en faveur de la Grèce. Ils ont changé de confession, non pour renier leur "Race", mais au contraire dans l'espoir de mieux servir sa cause »[72]. Ces intellectuels écrivent, traduisent, prêchent, enseignent, plaident pour le bien de toute la nation. Les mobiles de leur conversion — parmi lesquels le désir de bénéficier de conditions sociales et intellectuelles meilleures dans les milieux catholiques ou sous protection catholique — doivent ainsi être délestés d'une bonne partie du poids doctrinal sur lequel l'historiographie ecclésiastique a tellement insisté. Les témoins contemporains ont saisi, non sans un certain dépit, le côté blâmable des contacts des orthodoxes avec les catholiques. « Nos missionnaires ont beau se tourmenter, les Syriens ne seront jamais catholiques qu'à proportion de l'argent qu'on leur donne » [73]. *Aujourd'hui, dans un climat plus serein, nous sommes mieux en mesure de déchiffrer ce que ces contacts, ces conversions intéressées ont signifié quant aux changements survenus dans la vie intellectuelle de l'Europe du Sud-Est et de tout le Levant, combien les convertis ont hâté par le chapitre non théologique de leur activité la rupture des liens traditionnels et, par là, la modernisation de cette partie du monde.*

Quant aux renégats, leur activité a eu pour effet de modifier la omposan te tant européenne qu'orientale des sociétés dont nous nous occupons. Quelques siècles durant, des conversions en masse ou individuelles à l'Islam — pouvant aller de villages entiers jusqu'à tel ou tel intellectuel, forcées ou même bénévoles — ont lieu dans toute la région des Balkans et de la Méditerranée orientale. Le « scandale » provoqué par l'abandon d'une tradition de civilisation supérieure — européenne, chrétienne — ne doit pas nous empêcher de reconnaître la

---

[71] C. Cantacuzino, *Istoriia Ţării Româneşti*, in *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, p. 41.
[72] C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néohellénique*, Athènes, 1965, pp. 97—98.
[73] Rapport de d'Arvieux, consul français à Alep, de 1679, cité par R. Dussaud dans *Syria*, 26 (1945), p. 269.

contribution positive de ces actes à la fusion de groupes sociaux auxquels les barrières religieuses et d'anciens ressentiments auraient rendu impossible autrement la coexistence, compromettant pour longtemps leur développement côte à côte dans la même région. Sans nous attarder sur les multiples conséquences — sur le plan religieux, ethnographique, linguistique ou social — du reniement, que des études récentes se sont proposé de mettre en lumière, contentons-nous pour l'immédiat de mentionner le résultat fort intéressant de la fusion d'idées et de croyances chrétiennes et musulmanes qui s'est opérée dans le *bektachisme*. Cet ordre de derviches, particulièrement florissant dans la péninsule balkanique (en Albanie surtout), « gave the impression that they accepted Christ more unreservedly than the other Muslims and gave Jesus Christ a rank among Islam's 124000 prophets which was very loose, if not equal, to that of Mohammed »[74]. Pour les chrétiens, une secte musulmane qui accepte la fraternité humaine, un Dieu indulgent, le culte des saints et même de la Vierge, qui tolère des pratiques chrétiennes discrètes et l'usage du vin, ne croit pas aux barrières de race, origine et condition, offrait une voie assez acceptable de ralliement à l'Islam — de même qu'elle permettait aux musulmans une certaine communauté de vie avec les chrétiens. Les recherches d'histoire et d'ethnographie sur les pratiques et les croyances populaires des Balkans ont fait ressortir de nombreux aspects de cette communauté, parmi lesquels le culte des Lieux Saints, vénérés en commun par chrétiens et musulmans, est très répandu.

Cependant, dans l'histoire des contacts entre maîtres et sujets en Europe sud-orientale, les renégats ont accompli aussi d'autres fonctions [75]. Ainsi, rien que durant la période 1453—1623, ils ont donné à la Porte 44 de ses 49 vizirs. La collaboration entre le grand vizir d'origine serbe Mahomed Sökölü et son frère, l'évêque Macaire Sokolović, fondateur de l'Eglise serbe autocéphale (1557), est, de même, bien connue. Dans le domaine de la création culturelle, on peut citer l'exemple de Seyyd Nūh, auteur d'une description des ports méditerranéens, *Deñiz kitāby*; celui d'un renégat probablement d'origine italienne de la seconde moitié du XVII^e^ siècle, Nūh Effendi (m. 1707), qui fut le médecin personnel du sultan; ou bien encore celui de cheik Muhammed Effendi Ichlāsi, qui a aidé Haci Khalife dans son œuvre géographique, utilisant comme sources Ortelius, Cluverius, Giovanni Lorenzo d'Anania et autres auteurs. *Les renégats s'intégraient à la communauté ottomane avec leurs qualités d'administrateurs ou d'intellectuels*; *à condition d'être loyaux et de se conformer aux*

[74] George G. Arnakis, *The role of religion in the development of Balkan nationalism*, in *Balkan in transition*, éd. cit., p. 124—125.

[75] Cf. aussi Costas P. Kyrris, *L'importance sociale de la conversion à l'Islam (volontaire ou non) d'une section des classes dirigeantes de Chypre pendant les premiers siècles de l'occupation turque (1570—fin du XVII^e^ siècle)*, in *Actes du Premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes*, vol. III, Sofia, 1969, pp. 437—462.

normes de leur nouvelle foi, ils pouvaient se servir de la dot qu'ils avaient apportée du dehors et ils l'ont fait plus d'une fois avec la liberté d'esprit due à leur fonds européen et à laquelle les musulmans de bonne tradition ne se sont habitué que bien plus difficilement.

ACQUISITIONS DURABLES

On pourrait tout aussi bien nommer ces acquisitions *définitives*, dès lors que plusieurs d'entre elles font aujourd'hui encore partie du patrimoine de convictions de l'intellectuel sud-est européen. Leur caractéristique commune est la *nouveauté*, et cela dans le sens qu'elles apparaissent non seulement *à la suite* ou *à côté* des conceptions doctrinales, des attitudes et des structures anciennes, mais aussi, avec une puissance sans cesse accrue *contre* elles. En un mot, il s'agit d'acquisitions antitraditionnelles, fait qui accuse plus nettement encore la *mutation* intellectuelle qui s'est produite dans l'Europe du Sud-Est au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

De l'aventure que fut leur rencontre avec les idées « du dehors », *ces nouveaux lettrés ont tiré tout d'abord la conviction que la théologie n'est pas tout*. Ils ont maintenant accès à une zone immense de connaissances d'une tout autre orientation, séduisantes de par leur côté humain et, par là, si confortable. Qu'il s'agisse d'une méthode de pensée telle que celle professée par Corydalée, à savoir le néo-aristotélisme padouan, ou des passionnants voyages dans le temps et dans l'espace offerts par la littérature historique, géographique, ainsi que par la cartographie, qui exercent une véritable fascination sur les lecteurs du Sud-Est, ou encore des incursions plus ou moins clandestines dans le domaine des sciences hermétiques — de tous côtés des perspectives nouvelles, plus attrayantes les unes que les autres, s'ouvrant devant eux. C'est à juste titre que C. Th. Dimaras a attiré l'attention sur le développement de la curiosité chez ces intellectuels nouveau-type [76]. Ils veulent tout savoir et tout raconter, d'où la faveur dont jouissent les ouvrages de géographie : relations de voyages, traductions de géographies étrangères et même rédaction de nouvelles compilations, cartes originales, les premières en Europe du Sud-Est. Vers la fin du XVII^e siècle apparaît Meletius Mitran de Ianina « parmi les Grecs, le premier géographe animé d'un esprit systématique » [77]. Il écrit en 1696 sa *Géographie*, ouvrage qui fournit maintes données archéologiques et épigraphiques (l'auteur

[76] C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 147 et suiv.
[77] *Ibidem.*

recueille les inscriptions antiques) et respire la certitude de l'unité historique de l'hellénisme.

Au nord du Danube, chez les Roumains, les préoccupations étaient les mêmes. Le chroniqueur Miron Costin, qui réserve une place importante dans son œuvre aux descriptions de régions roumaines et étrangères, accorde aussi — ainsi d'ailleurs que son fils Nicolae — une attention particulière aux inscriptions et aux ruines. Deux de ses compatriotes un peu plus jeunes élaborent les premières cartes : le *stolnic* Constantin Cantacuzène celle de la Valachie (Padoue, 1700), Dimitrie Cantemir celle de la Moldavie (dans *Descriptio Moldaviae*, 1716).

Il est inutile de revenir sur l'intérêt pour la géographie manifesté par les lettrés ottomans. Enfin la place qu'occupent les relations de voyages à l'étranger dans la littérature melkite du temps est bien connue aussi. Macaire Zaïm, Paul d'Alep, Nicolaos Sabbagh et quelques autres encore ont laissé une abondante littérature dans ce domaine, utile aujourd'hui encore par ses données inédites.

L'élargissement de l'horizon intellectuel aux dépens de la fidélité traditionnelle à l'information et à la réflexion théologique représente un acquis définitif, suffisamment attesté par les sources contemporaines pour nous dispenser d'insister encore là-dessus. Le changement apparaît comme plus profond encore si on le rapporte à la mentalité de l'intellectuel. Pendant plusieurs siècles, on avait prêché au lettré orthodoxe de se tenir en réserve face aux innovations, de se maintenir strictement dans les limites de la doctrine des Pères de l'Eglise, de réprimer les tentations de l'imagination, ce « tableau de démons » sur lequel ils projettent des « chimères » afin d'éloigner l'esprit de tout « bien » et de le porter « au mal et aux choses néfastes ». Nous avons montré dans un précédent ouvrage [78] les raisons de ces interdictions, destinées à maintenir la pureté d'une doctrine considérée comme parfaite et à éviter aussi aux fidèles de commettre le péché d'orgueil, le pire qui menaçait l'intellectuel méditerranéen, cause des hérésies et des apostasies. La voix de la tradition se fait à présent sentir plus faiblement et elle finira par s'éteindre complètement. Sur le thème de la *Fortuna labilis*, Miron Costin improvise son poème *Viața Lumii* (La vie du monde), dans le seul but de démontrer que « dans notre langue ⟨ c'est-à-dire en roumain, *n.n.* ⟩ aussi il peut exister ce genre d'écrit que l'on nomme vers »[79]. Païsios Ligaridès cherche l'avenir de la grécité et en général de l'Europe orientale dans des considérations du domaine de la mantique, dans son *Chrismologion*. Parmi la série d'auteurs séduits par cette sorte d'exer-

[78] Dans le rapport précité sur la *Tradition-innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, pp. 54—55.
[79] Miron Costin, *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, 1958, p. 318.

cices — Caryophyllis, Comnène, — nous avons mentionné le nom de Nicolae Milescu, qui rédige à l'usage du tsar des rapports-pronostics tels que *Le livre sur les sibylles* et l'*Arithmologion*. D'autres écrivains cultivent ouvertement la fiction. Les Crétois, par le *Sacrifice d'Abraham* et l'*Erotocrite*, œuvres de Vincenzo Cornaros, jouissent d'une faveur explicable dans une société sensible elle aussi « aux signes de la fête »[80] : la société roumaine. *L'Erophile*, de G. Chortatzis, d'inspiration italienne, d'après G. Geraldi, fut traduite partiellement par le métropolite Dosithée, qui n'avait exercé jusqu'alors son talent poétique que dans la version roumaine du *Psautier* ou dans des vers historiques [81]. Ainsi donc, les intellectuels — laïques et membres du clergé — s'adonnent désormais à un nouveau genre de travaux littéraires dont les éléments dominants sont la curiosité, l'imagination et des autorités choisies en dehors de la tradition ecclésiastique.

Parmi ces autorités, les premiers sont, bien entendu, les classiques de l'antiquité gréco-latine, qui constituent la composante classique de l'humanisme sud-est européen, telle que l'a mentionnée récemment le professeur Mihai Berza [82]. Les références à Virgile, Cicéron, Ovide, Plutarque, Platon, Aristote et les autres membres du panthéon classique sont fréquentes dans les écrits des lettrés du temps. Mais leur accès à ces sources diffère de celui de leurs confrères occidentaux qui les ont précédés dans cette voie. En effet, si en Italie l'humanisme avait, par un immense effort, jeté un pont vers les lettres antiques et érigé de nouveaux socles à ses maîtres, la présence de ceux-ci dans les œuvres sud-est européennes du XVIIe siècle répond à de tout autres causes : imitation des modèles occidentaux (leurs auteurs étaient connus par des sources de seconde main, parfois même seulement par des morceaux choisis), adoption de la littérature de la Contreréforme, qui christianise les stoïciens et en général les moralistes antiques, tradition des anthologies byzantines où, comme on le sait, l'appel à la sagesse antique — dans la mesure où elle ne jurait pas trop avec la morale chrétienne — s'était pratiqué de tout temps.

Cependant, les humanistes sud-est européens n'en sont pas réduits aux seuls modèles classiques. Toute autorité « du dehors » est bonne pour eux. Pour étayer ses écrits historiques, le *stolnic* Constantin Cantacuzène cite non seulement Tite-Live, mais aussi Nauclerus, l'Allemand Vergenhans, Carion ou Sleidanus, auteurs du XVIe siècle. De même, lorsque Dimitrie Cantemir échafaude une éthique orthodoxe à sa ma-

---

[80] Cf. C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 74—79.

[81] Al. Elian, *Dosoftei — poet laic*, in « Contemporanul », 1967, nº 21.

[82] Les conclusions de la Section *Humanisme* du IIe congrès international d'études du Sud-Est européen, Athènes, 7—13 mai 1970.

nière, il se réfère aussi bien aux Pères de l'Eglise qu'à Sénèque, à l'hérétique unitarien Andrea Wissowatius ou — « tout païen qu'il fût » — au Persan Sʿadī. A l'ancienne autorité biblique ou patristique, cet érudit préfère un *consensus omnium*, auquel il parvient en accumulant les citations les plus variées. Un nom étranger, inconnu bien entendu à ses lecteurs, avait justement l'attrait de l'inédit et de l'exotisme. On décèle là les germes d'un cosmopolitisme avant la lettre, représentant la composante « exotique » qui vient s'ajouter au fonds de pensée traditionnel.

En ce qui concerne la mentalité profonde, qui se modifie sous la pression des nouvelles conceptions, on pourrait ajouter encore que le sens même de réflexion, de vertical — concentré sur « les choses de là-haut » — est devenu maintenant horizontal. Le lettré aspire à connaître, à enrichir son esprit. Son ambition, c'est l'érudition. Son aire d'exploration est limitée à *l'ici-bas*. D'une philosophie de *l'être*, il passe à une philosophie de *l'avoir*, selon les termes si bien définis par Gabriel Marcel, mutation susceptible de transformer tout le sens d'une spiritualité, d'une culture.

L'affaiblissement du respect pour les autorités enhardit l'esprit et les nouveaux lettrés ne se sentent plus liés par les anciennes structures. Un autre acquis définitif qui assure une base solide à la couche sociale des intellectuels est la croyance en l'*anoblissement par la culture*. Pour rester dans les limites de la pensée sud-est européenne, cette croyance devrait plutôt être nommée la « justification par la culture ». A une époque où l'on commence à trafiquer les dignités, il était de moins en moins question de noblesse de sang ; aussi le métropolite de Moldavie Dosithée pouvait-il railler sans se gêner les boyards qui « s'efforcent, parfois même en payant, de se faire donner des titres de noblesse pour l'honneur et la gloire de ce bas monde, les uns en essayant de se rattacher par leur lignée à la couronne polonaise, les autres à Constantinople, à Antioche ou à Rome ! » [83] Le réalisme foncier des lettrés sud-est européens leur permettait de discerner et de prétendre qu'on leur reconnaisse la supériorité que leur conférait l'instruction. Ce nouveau droit est énoncé en termes de plus en plus nets : nous avons déjà cité plusieurs exemples à cet égard [84]. Ainsi, dans sa dédicace au métropolite Ştefan de Hongro-Vlachie de l'ouvrage *Îndreptarea legii* (Rectification de la loi), Daniil Panoneanul insiste longuement sur le fait que, bien que « né... et élevé dans un village pauvre et de rien

---

[83] *Psaltirea în versuri* <éd. I. Bianu>, Bucarest, 1887, pp. 293—294.

[84] V. Cândea, *Notele definitorii ale umanismului românesc. Înnobilarea prin cultură*, « Familia », 2 (1966), n° 10.

du tout, descendant de gens quelconques », son patron a réussi « par sa seule peine et son grand jugement et son attention à se rendre parfait dans ses actions et ses réussites », car « la vertu ne vient pas des aïeux, ni ne s'hérite des ancêtres ». De même, décrivant la société chinoise, le spathaire Nicolae Milescu remarque avec satisfaction que « l'on n'y prend pas en considération la noblesse ⟨ . . . ⟩. Chez eux, c'est le plus instruit qui est le plus noble et c'est celui qui a le plus de connaissances, même s'il est né de gens simples, qui reçoit la plus grosse part ». Les deux citations sont datées de la seconde moitié du XVIIe siècle. De même que les humanistes italiens, les nouveaux intellectuels avaient appris qu'un homme peut — comme le disait Pontano — « se faire soi-même ». Et cette conquête s'impose à tous, car aucun candidat à une dignité soit civile, soit ecclésiastique dans l'Europe du Sud-Est à cette époque — que nous sachions — ne s'est vu reprocher qu'il n'était pas de naissance noble. On pensait jadis dans cette partie de l'Europe qu'une vie chrétienne et sainte pouvait assurer le salut ; maintenant, on est bien convaincu que seule la formation intellectuelle peut assurer le succès. La différence d'attitude est significative.

La nécessité de l'instruction, de la science est une conviction commune aux lettrés de ce siècle et il serait facile de composer une anthologie des « éloges de la culture », particulièrement caractéristique pour la soif de connaissances de l'époque. Les « Paroles d'éloge au... voïvode Constantin [Brancovan] Basarab » par Sevastos Kyménites, sont un petit traité sur les profits que l'on peut tirer de l'étude, dont l'esprit est très bien illustré par cette profession de foi : « La sagesse, l'instruction et l'étude sont la source de tout bien humain... Elles sont le soutien et la sauvegarde du monde entier... Elles gouvernent les empires et les royaumes de ce monde ; elles sont le point de départ et la source qui apprennent aux hommes tous les métiers et toutes les sciences ; elles gouvernent les différentes cités et les possessions des hommes au moyen des lois et des règles qu'elles instituent, qu'elles consacrent et qu'elles imposent ... Elles parent et embellissent les églises de Dieu... elles, qui ordonnent en général à chaque homme... comment parer et embellir ses mœurs... elles, qui apprennent aux hommes... aux patriarches et aux princes et aux empereurs comment chacun doit se conduire » [85].

Mais, cet idéal de culture n'était pas un apanage des intellectuels chrétiens. Katib Čélébi (Haci Khalife, 1609—1657) affirme que

---

[85] E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIII, Bucarest, 1909, pp. 220—233. Pour ce qui est de l'élargissement des vues des lettrés roumains dans la seconde moitié du XVIIe siècle, voir aussi Eugen Stănescu, *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene*, in *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, pp. CX—CXI.

l'étude est « la plus grande des guerres saintes » (*djihad-i akbar*) [86] et contre ceux qui refusaient de cultiver les sciences exactes, il citait le *Coran*, VII, 184 : « Que ne tournent-ils leurs regards vers le royaume des cieux et de la terre, et vers toutes les choses qu'Allah a créées pour voir si leur terme n'approche pas ? ».

De ces nouvelles orientations culturelles, les lettrés tirent un autre idéal de vie. Ainsi que nous l'avons déjà montré, l'ancien adage *Fortuna labilis* acquiert maintenant de nouvelles significations, atténuées et laïques [87]. Si autrefois, devant la précarité de la vie, ce qui était offert à l'homme c'était sa réalisation posthume, maintenant des lettrés de prestige prêchent, en grec et en roumain — tel Dimitrie Cantemir dans *Le Divan* — qu'il existe une solution « pour mettre à profit tant cette vie passagère que la vie future ». Une telle solution découle d'un *scepticisme* naissant à l'endroit des réponses traditionnelles aux questions fondamentales. Le même Cantemir se permet d'appuyer une argumentation antitraditionnelle sur une question du sage Salomon : « Qui a jamais vu l'âme de l'homme monter en haut ou celle des animaux descendre en bas ? » « Qui — se demande le Monde, dans *Le Divan* — parmi ceux qui m'ont quitté (c'est-à-dire les morts, *n.n.*) a ressuscité et, trouvant un bien meilleur que mon bien, est venu te le dire ? »

La réponse conformiste qu'il fait dans la phrase suivante n'est guère convaincante. L'érudit moldave formulait pour ses lecteurs un des problèmes les plus graves que la pensée roumaine et sud-est européenne ait pu aborder à la fin du XVII^e^ siècle : celui de l'immortalité de l'âme et de l'au-delà.

Une attitude manifestement sceptique apparaît, de même, dans ces vers de l'aîné de Cantemir, Miron Costin :

« Ni vous, sages de ce monde, avec votre philosophie.
Vous ne vivez à l'aise ici-bas, ni la théologie
Ne vous a préservés du danger, saints pères de ce monde,
Car elle a mené à une mort amère plus d'un d'entre vous » [88].

Certes, on ne saurait trouver dans le texte du chroniqueur moldave une issue courageuse aux doutes que provoquent dans son âme ces méditations sur la vie de l'homme. Il suffit cependant de relever ses doutes, dramatiques parfois, car il se rend compte que « le Ciel (c'est-à-dire

---

[86] A. Bombacci, *Storia della letteratura turca*, Milan, 1956, p. 367.
[87] V. Cândea, *Le dialogue Orient-Occident, tradition-innovation dans « le Divan » de Démètre Cantemir*, dans « Bulletin de la Commission nationale de la R. P. Roumaine pour l'UNESCO », 6 (1964), n° 1–2, pp. 41–61.
[88] Miron Costin, *Viiața lumii*, in *Opere*, éd. cit., pp. 321–322.

Dieu, *n.n.*), se moque de nos pensées ». Parmi les nouveaux acquis de l'intellectuel sud-est européen, il convient de mentionner que les problèmes fondamentaux peuvent être : a) *mis en discussion* ; b) *abordés d'un autre point de vue que sous l'angle théologique* ; c) *résolus en dehors des solutions traditionnelles offertes par l'Eglise.* Peut-on donc parler de la naissance d'un *esprit critique* dans l'acception moderne du terme ? A en juger d'après le contexte de la pensée du temps, c'est en effet à son éclosion indubitable qu'on assiste.

Un événement qui devait marquer profondément la culture roumaine et la culture grecque se place au cours des années 1661—1688. Il convient de le souligner comme de juste. C'est l'édition intégrale de la *Bible*, en langues grecque et roumaine (la première en 1687 et la seconde en 1688), due aux libéralités calculées du prince de Valachie Şerban Cantacuzène. Qui plus est, ces deux éditions ont pris pour base une version des philologues protestants [89]. Echo du commerce avec les protestants, qui avait agité l'Orthodoxie au milieu du XVIIe siècle, ou option érudite, fondée sur l'étude comparative des textes, il n'en reste pas moins que l'édition grecque de Venise reproduit et celle roumaine de Bucarest traduit le texte de la *Septante* établi par la critique protestante et publié à Francfort-sur-le-Main, en 1597. Les livres de l'*Ancien Testament* y sont classés selon les critères de Martin Luther et les différences par rapport aux décisions du Saint Synode de Jérusalem qui, en 1672 avait statué sur les livres canoniques et apocryphes de l'*Ancien Testament* sont notables. Et ce synode avait été présidé par Dosithée, patriarche de Jérusalem, dont ni les milieux culturels bucarestois des années 1687—1688, ni ceux de Venise ne pouvaient ignorer les idées.

Pour ce qui est de l'édition roumaine, il est vrai que son texte avait été choisi dès les années 1661—1664 par Nicolae Milescu, qui l'a traduit en roumain après l'avoir comparé à d'autres versions : *la Vulgate*, autre version latine d'après le texte hébraïque, et une version slave. Il estimait avoir choisi « un modèle meilleur que tous les autres ». De même, l'éditeur grec de Venise, Nicolas Glykis, affirmait que le texte protestant de Francfort représentait « la meilleure Bible qui ait jamais été publiée quelque part ». L'édition bucarestoise jouissait de la bénédiction du métropolite valaque Théodosie. *Or, au point de vue doctrinal, le fait que l'Eglise orthodoxe ait accepté la publication d'une version protestante de la Bible sous son égide constituait un véritable scandale. Seul l'esprit critique d'une catégorie d'intellectuels laïcs a pu concevoir ceci et c'est lui qui en fournit l'explication.* Il semble donc que la rupture entre ce qu'ensei-

[89] Pour tout ce qui suit v. V. Cândea, *Nicolae Milescu şi începuturile traducerilor umaniste în limba română*, in « Limbă şi literatură », 7 (1963), pp. 29—69.

gnait la tradition d'une part et ce qui était dicté par la curiosité doublée du discernement de l'homme ayant pour guide sa seule raison, d'autre part, est maintenant un fait consommé. De plus, cette remarque ne porte pas uniquement sur le monde chrétien.

Cantemir, par exemple, cite avec complaisance le nom de certains lettrés turcs, avec lesquels il put entretenir un commerce intellectuel prolongé durant ses années d'exil à Constantinople. L'un d'eux, Saadi Effendi, mathématicien et historien, est mentionné par le prince moldave en termes élogieux dans son *Histoire de l'Empire ottoman*. Au cours d'une discussion avec Saadi, Cantemir releva un trait caractéristique pour le lettré ottoman du temps, à savoir une soumission formelle aux conceptions et aux prescriptions religieuses, qui s'accompagnait d'un engagement avoué dans la voie de la science « nouvelle » de l'époque. « Il faut avouer — écrit Cantemir — que tous les Turcs n'ont pas une foi si implicite ; il y en a parmi eux de plus éclairés que les autres, qui ne croient pas tout ce qui se lit dans l'*Alcoran*, mais ils retiennent en eux-mêmes leurs sentiments et n'osent se déclarer ouvertement. J'alléguerai au contraire l'exemple du très savant Turc Saadi Efendi, à qui seul je suis redevable de tout le turc que je sais. Je pris la liberté de lui demander un jour, comment il se pouvait faire qu'un grand mathématicien comme lui et versé dans les principes de Démocrite pût croire que Mahomet eût rompu une constellation telle que la lune, et en eût reçu dans sa manche une moitié qui tomba du ciel ; il me répondit que, dans le cours de la nature, cela était impossible, et même répugnait à ses principes, mais que ce miracle étant écrit dans l'*Alcoran* comme un fait, il renonçait à la raison et se soumettait à le croire. Car, ajouta-t-il, Dieu peut faire tout ce qu'il veut »[90]. Le même Cantemir rapporte des curiosités littéraires significatives chez d'autres lettrés turcs contemporains, tel l'historien Hezarfen, qui avait appris le latin.

Quelques années auparavant, Galland avait remarqué parmi les lettrés ottomans l'existence de deux positions contraires, en matière de graves problèmes religieux[91]. Il cite le cas d'un jeune Grec qui, à la demande d'un groupe de Turcs désireux d'évaluer sa science dans le domaine des langues orientales, prononça le *šahādah* (la profession de foi : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, et Mahomed est son prophète »). Soutenant que « sur sa seule émission l'infidèle est introduit dans la communauté musulmane »[92], l'auditoire prétendit, tout naturellement, que l'imprudent jeune homme était bel et bien converti. Comme le jeune Grec, fermement décidé à rester chrétien, protestait avec véhémence, on

---

[90] D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. cit., t. I, p. 32.
[91] A. Galland, *Voyages ...*, éd. cit., vol. I, pp. 200—201.
[92] H. Lammens, *L'Islam, croyances et institutions*. Beyrouth, 1943, p. 74.

rapporta la chose à « Stambol Efendi ». Le verdict de celui-ci s'avère très significatif quant aux nouvelles conceptions du temps. En effet, il décide que ce n'est pas la *forme*, mais la *volonté* qui doit l'emporter en l'occurrence. De sorte que le jeune Grec put se retirer sans autre ennui.

Tout comme nous aujourd'hui, Galland enregistra ce verdict comme une expression de l'esprit critique et du libéralisme de l'époque. Le fait est digne d'être consigné en tant que trait de la société ottomane du temps — cette société du XVIIe siècle où, par contre, on faisait mourir un grand poète de la taille d'un Nef'ī, pour avoir osé s'attaquer, dans ses *Hidjiv* (Satires), au grand vizir. C'est que l'orthodoxie des lettrés turcs commençait à présenter des brèches — à tel point même, qu'elles attiraient l'attention de leurs confrères chrétiens. Aussi, au cours d'un voyage dont nous avons déjà parlé, Chrisanthos Notaras apprend de ses interlocuteurs musulmans « des choses secrètes, qui n'ont été dites jamais encore : comment Dieu créa l'homme et comment notre Seigneur Jésus-Christ viendra pour le Jugement dernier, comme il est dit dans le *Coran* »[93]. Le prélat grec crut découvrir dans le commentaire compréhensif d'un musulman sur les Surates V et XV, qui traitent de la Genèse et du Jugement dernier, une ouverture symptomatique vers un syncrétisme chrétien. Il estime devoir communiquer à Constantin Brancovan son sentiment à ce sujet. Ce thème, qui fit le sujet de la correspondance entre l'intellectuel grec et le prince roumain, repris dans quelques études récentes, mérite d'être enregistré comme un témoignage des contacts intellectuels d'il y aura bientôt trois siècles.

Mais continuons notre enquête sur les éléments nouveaux apparus dans la pensée et le comportement des intellectuels chrétiens. Prenons, par exemple, l'admiration que ceux-ci professent pour la *civilisation*, leur conscience de la *décadence* des cultures qu'ils représentent et leur confiance dans la *renaissance de ces cultures*. Miron Costin — témoin précieux par le fait qu'il représente l'extrême nord de l'aire culturelle qui nous occupe —évoque «les mœurs raffinées des Italiens et des Romains... la bonne semence ensemencée au début » chez le peuple roumain ; il cite également les Grecs, le plus noble d'entre les peuples. Il déplore la décadence des peuples antiques sous les coups de l'envahisseur et son ouvrage *De neamul moldovenilor* (Sur le peuple moldave) renferme une description admirative, nostalgique même, de l'Italie[94]. Plus que jamais, les lettrés de la péninsule se tournent vers le passé, non pas mus par quelque penchant sentimental à exalter le passé mais pour un

---

[93] E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente ...*, vol. XIV_1, Bucarest, 1915, p. 412.
[94] Miron Costin, *Opere*, éd. cit., pp. 227, 246.

instructif confrontement avec le présent. Voici comment Athanase Patellaras, dans ses « vers héroïco-élégiaques dédiés au voïvode Vasile Lupu », évoquait en 1643 la gloire de jadis de son peuple :

« Il était fier autrefois, notre peuple,
Et plein de tous les dons,
Il avait toutes les qualités, toutes les vertus de la sagesse,
Il dépassait tous les autres en théologie, comme en géométrie,
Dans la rhétorique si variée et dans la laborieuse littérature,
Et en poésie et en astronomie,
Et dans les chants musicaux de l'harmonie et dans les mesures des sons,
Et dans les rythmes mélodieux aux riches tons.
Mais tout s'est flétri à présent, tout s'est évanoui, et nous,
Nous sommes la risée du monde et un rêve.
Notre empire a disparu, avec la gloire
De notre sagesse, dont la nature nous avait douée.
Et nous gémissons et versons des torrents de larmes,
Dépourvus de tout espoir de salut »[95].

Il faut voir là l'effet de la comparaison du présent et du passé, d'une part, de celle des nations sud-est européennes entre elles, d'autre part : exercices propres à des intellectuels qui savent réfléchir sur le présent et sur l'avenir. Ils envisagent donc l'histoire d'une manière toute nouvelle : il ne s'agit plus d'enregistrer mécaniquement les faits du passé, mais de les utiliser en tant qu'éléments susceptibles d'expliquer le présent. Le moine Damascène savait parfaitement ce que la culture athénienne de son temps signifiait pour les voyageurs, mais il comprenait leurs réactions à la lumière du passé. Mathieu de Myre comparait amèrement la décadence grecque et l'essor ottoman; Constantin Cantacuzène mesurait la distance qui s'était créée entre Grecs ou Roumains, d'une part, et Occidentaux, d'autre part ; Sophianos se livrait à des réflexions du même ordre sur son peuple, de même que le métropolite de Hongro-Vlachie Théodosie déplorait « la diminution et l'oppression de notre peuple roumain, qui faisait partie autrefois des peuples puissants, des forts de ce monde »[96].

Une conception particulièrement nuancée de la civilisation et de vertus peut être perçue chez Dimitrie Cantemir, auteur dont les débuts littéraires se situent au seuil du XVIII[e] siècle. La supériorité d'un peuple doit — selon lui — être jugée non seulement en fonction « de son ancienneté et de son étendue sur la totalité ou sur une plus ou moins grande partie du globe terrestre... Pour mériter ce titre, encore faut-il avoir de bonnes mœurs, la conscience et la volonté de l'honneur, l'instruction

---

[95] E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente ...*, vol. XIII, p. 437.
[96] La Préface à la *Liturghie*, Bucarest, 1680. Pour les témoignages grecs v. C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 69, 100, etc.

et les capacités, qui seules sont en mesure de modifier les mœurs mauvaises et barbares et les moyens de transformer les barbares en Hellènes et les païens en Romains ». Il connaît les paroles d'Isocrate (qu'il confonde d'ailleurs avec Socrate) : « N'est pas Hellène quiconque vit en Grèce, mais celui qui a appris les bonnes et honnêtes mœurs des Hellènes et les met en application »[97].

Voilà pourquoi les intellectuels du XVIIe siècle croient au rôle majeur qui leur est dévolu et qui consiste à éclairer les autres. La plupart des déclarations illustrant cette croyance sont comprises dans les feuilles de titre des ouvrages, présentés comme « livres de sagesse », « livres profitables pour l'âme » et adressés « au peuple tout entier », « pour l'éclairer », ainsi que dans les préfaces de ces mêmes ouvrages. Le précédent de Ptolomée Philadelphe, qui fit traduire la *Septante*, est maintes fois invoqué à l'égard des mécènes qui éditent les livres d'Eglise dans la langue du peuple. On considère comme un dévoir des rois et des princes non seulement d'administrer la justice et de défendre leurs sujets, mais aussi de « leur assouvir la faim et la soif spirituelles ». Les livres sont rédigés, traduits ou imprimés « pour le progrès du peuple de notre pays ». Des idées nouvelles, que les gardiens de la tradition enregistrent non sans inquiétude, se répandent maintenant comme l'éclair. L'une d'elles est justement celle de la nécessité de traduire les livres de culte et de sagesse dans la langue du peuple. Reprenant un courant plus ancien, inauguré en Valachie dès le siècle précédent, notamment par l'œuvre du traducteur et typographe Coresi, on arrive durant la seconde moitié du XVIIe siècle à une véritable politique culturelle, qui vise à mettre fin en quelques dizaines d'années au règne du slavonisme sur les lettrés et le culte. Ce programme de traductions dans la langue du peuple suscitait souvent une opposition acharnée. Ainsi lorsque, en 1700, Constantin Brâncoveanu volut traduire *Les Commentaires* de Théophylacte de Bulgarie, le patriarche œcuménique Calinque II lui adressa une mise au point renforcée d'une ample argumentation et contresignée par cinq évêques. Le patriarche y soutenait que seul un « livre de sagesse » s'adresse à tout le monde. Or, Théophylacte est un auteur difficile et même si par la traduction « les paroles sont intelligibles, les pensées n'en demeurent pas moins incompréhensibles pour les gens sans instruction spéciale ... Le commun veut entendre ce qui est susceptible de l'émouvoir, comme les *Vies des Saints*, les panégyriques et autres ouvrages de cet ordre ; quant aux pensée savantes et pleines de sens cachés, elles ne sont point pour le peuple » [98]. Ces objec-

---

[97] Cf. P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera*, Bucarest, 1958, p. 251.
[98] E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente ...*, vol. XIV_1, pp. 329—332.

tions sont, bien entendu, dûment enregistrées. Douze ans plus tôt, une nouvelle idée avait été lancée, sur laquelle nous avons déjà attiré l'attention, « à savoir que la Bible devait être lue par tous, par les petits comme par les grands... par les hommes comme par les femmes et par les jeunes ». Sous la signature du patriarche Dosithée — le même qui avait décidé au Synode de Jérusalem de 1672 que ce livre « ne soit pas lu par tous, mais seulement par ceux qui l'étudient comme il se doit » et qui « connaissent la manière de l'analyser, de l'apprendre et, en général, de le lire » — une telle idée est entièrement neuve dans le monde orthodoxe. Le fait qu'on la rencontre dans la préface de la *Bible* roumaine de 1688 nous aiguille vers l'influence des lettrés laïques qui ont participé à la traduction et à l'édition de ce livre [99].

Le fait d'écrire dans une langue vivante a pour but d'instruire et guider le peuple. Il s'agit donc d'une vaste entreprise d'éducation dans un sens éthique et religieux, certes, mais aussi, comme l'a dit Miron Costin, qui facilite « par le passé, à comprendre l'avenir » [100]. Elle se devra donc d'influencer les esprits : « l'idée de recourir à l'imprimerie pour répandre la culture et l'intérêt porté aux écoles caractérise tout le XVII^{e} siècle » [101], en Grèce comme dans les pays roumains. De même, l'image d'un passé de gloire est recherchée, reconstituée, exposée dans des écrits historiques, diffusée. Pour nourrir leur fierté nationale, les Grecs remontent dans le temps jusqu'à l'Athènes antique, dont l'histoire est écrite en grec moderne par Georges Cantaris à Venise en 1675. De même que dans la *Complainte de la célèbre cité d'Athènes*, publiée six ans plus tard par Antoine Bouboulis (Venise 1681), l'auteur y évoque la gloire antique de la république et les noms des grands hommes qui l'ont illustrée. A la même époque, les Roumains, par Grigore Ureche, Miron Costin et Constantin Cantacuzène, s'efforcent de ressusciter les images d'une gloire disparue, à savoir celle de l'antique Dacie romaine, peuplée d'hommes industrieux et braves, faisant face aux envahisseurs, libres et pourvus d'un haut degré de civilisation. De même Gundulić, qui célèbre dans son poème *Osman* le passé de Dubrovnik, évoque toute l'histoire de la Serbie, les Némanydes, Obilić le Sage et Marko Kraljević.

La prédilection des intellectuels du XVII^{e} siècle pour l'histoire répondait à des raisons précises découlant des circonstances mêmes que traversait le Sud-Est européen. Le rythme des événements ne tarde pas à s'accélérer et leur sens devient de plus en plus clair. Au cours de la seconde moitié du siècle, la présence des nouveaux facteurs déterminants

---

[99] V. Cândea, *Nicolae Milescu* ..., pp. 66–68.
[100] Miron Costin, *Opere*, éd. cit., p. 244.
[101] C. Th. Dimaras, *op. cit.*, p. 101.

pour les destins de la Péninsule — l'Autriche et la Russie — s'impose sur toute la ligne, de même que l'évidence du fait que l'Empire ottoman ne peut plus faire face comme autrefois aux initiatives européennes. Dès le début du siècle, le Bosniaque Hasan ibn al-Kāfi al Aqhisārī (Prušćak, m. 1616) écrit ses *Usūl al-hikam fī nizāmal-ʿalām* où il expose les signes et les causes du déclin imminent de l'Empire ottoman. Cette œuvre, inattendue de la part d'un musulman, lui vaut le surnom de « Machiavel de la Bosnie ». De même, vers 1630, l'Albanais Koci-bey, « le Montesquieu turc », signale à Murad IV, dans un rapport, la décadence des institutions et des mœurs, décadence dangereuse pour l'Empire et suggère quelques mesures susceptibles d'y remédier.

Les lettrés du Sud-Est européen commencent à participer à la Question orientale. Sous une forme littéraire, le Ragusain Ivan Gundulić chante dans son poème susmentionné *Osman* la lutte victorieuse des chrétiens contre les Ottomans (en l'espèce la guerre polono-turque de 1621). En 1650, P. Bogdan constate que « *vires... turcicae sunt in his partibus* (les Balkans, *n.n.*), *exhaustae, ipsi sunt inter se confusi, nullus ordo et magnus timor* »[102]. Parčević, dans ses mémoires aux ambassadeurs occidentaux, insiste sur la faiblesse de l'Empire ottoman et sur les initiatives des princes roumains en vue d'un soulèvement, « con i popoli orientali della Servia e Bulgaria, Tracia e Macedonia, per vendicarsi nell'antica libertà cristiana »[103]. La correspondance diplomatique de la chancellerie valaque, notamment celle des années 1678—1716 (les règnes de Şerban Cantacuzène, de Constantin Brancovan et de Ştefan Cantacuzène) constitue un chapitre important de la documentation au sujet de la Question d'Orient. Elaborée en majeure partie sous la surveillance du *stolnic* Constantin Cantacuzino, elle exprime à la fois l'*espoir* et la *prudence*. La nouvelle configuration politique ne permettait guère aux peuples subjugués de s'engager aveuglement, mais au moins ils vivaient maintenant dans une attente plus optimiste de changements salutaires et ils savaient que de toute façon quelque chose était déjà changé : « même si nous ne les vainquons pas [les Turcs, *n.n.*] — écrivait le *stolnic* à Chrisanthos Notaras — nous ne sommes pas bien au-dessous d'eux »[104].

L'observation des événements était confirmée maintenant par la réflexion philosophique et historique. *La nécessité des transformations* était devenue une nouvelle composante de la pensée des intellectuels sud-est européens du XVIIe siècle. D'où le motif, si fréquent dans l'œu-

[102] I. Pejascevich, *Peter Freiherr von Parchevich*, in « Archiv für Österreichische Geschichte », 59 (1880), p. 491, n° 5.
[103] *Ibidem*, p. 623—627, n° 86.
[104] E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente ...*, XIV_3, p. 102.

vre du *stolnic*, de *l'évolution cyclique* : « ... Toutes choses dans ce bas monde se font suivant trois modes : montée, étale et baisse ou, comme certains le disent, la croissance, la stagnation et le déclin. Ainsi donc, rien ne se fait sans passer par ces trois modes, mais tantôt il sont franchis plus vite, tantôt plus lentement. Et pour finir tout se retrouve et se rassemble au même point, c'est-à-dire dans la ruine et la destruction. Telle étant donc la situation, *c'est ainsi qu'il en advient des principautés*, *des royaumes*, *des empires*, *des grandeurs et de toute chose* » (souligné par nous)[105].

Il nous reste à récapituler maintenant le nouveau répertoire d'idées de l'intellectuel sud-est européen.

Ce lettré, d'un type nouveau, est un esprit curieux, ouvert à l'information concernant toute culture ou conception inédite. A côté des autorités traditionnelles, qui ne le touchent plus autant qu'elles impressionnaient ses prédécesseurs, il reconnaît d'autres autorités, proposées par l'Antiquité classique ou les milieux contemporains de l'étranger. L'ancien idéal de l'accomplissement spirituel est un recul devant celui d'une vie « sage », vertueuse, faite de conscience de la valeur humaine, d'esprit critique, d'érudition, de prudence, de réussite sociale et d'un hédonisme mesuré. L'instruction est envisagée comme une activité nécessaire, susceptible d'anoblir celui qui la pratique et d'éduquer les masses. Elle doit donc être promue par les écrits, la diffusion du livre et l'école. Elle révèle le retard des sociétés sud-est européennes par rapport à celles — tellement plus avancées — de l'Occident, mais aussi le passé glorieux de ces sociétés. Elle est à la fois une source de fierté, une expérience et un encouragement pour la restauration des institutions, des vertus et des libertés perdues. La méditation philosophique ainsi que l'étude de l'histoire montrent que l'organisation du monde est soumise à des transformations inévitables, dont la certitude est pour les peuples opprimés motif d'espoir. Le lettré a le devoir de se tenir au courant des événements et d'œuvrer dans leur sens. Sa pensée et toute son activité sont dominées par une puissante note civique[106].

CONCLUSIONS

Avant d'examiner dans quelle mesure les données concernant les intellectuels sud-est européens du XVII^e siècle aident à mieux comprendre le déroulement ultérieur de la vie spirituelle dans cette partie du monde,

---

105 *Istoriia Țării Româneşti*, în *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, p. 63.
106 M. Berza, *Culture roumaine et culture européenne au XVII^e et au début du XVIII^e siècle*, Sinaïa, 1967, p. 23. (Université de Bucarest. Cours d'été 1967).

il convient de mettre le lecteur en garde contre la tentation de généraliser des phénomènes qui, tout compte fait, demeurent des cas isolés dans l'ensemble des manifestations d'une société au cours d'un siècle. Il faut bien se dire, en effet, qu'à l'époque qui nous occupe, les intellectuels ne représentent qu'une faible minorité de la population du Sud-Est européen. Une bonne partie d'entre eux sont, ainsi que nous l'avons déjà montré, gens d'église, attachés avant tout à la tradition religieuse. La tendance conservatrice est encore plus marquée dans la sphère des intellectuels musulmans. Les intellectuels « nouvelle manière » ne peuvent se manifester qu'en respectant — ne fût-ce que formellement — les institutions existantes, et en premier lieu les institutions religieuses, de même que dans leurs activités politiques ils doivent tenir compte de l'ordre constitué.

C'est dans une telle ambiance qu'ils se forment, pensent et travaillent. Leur œuvre, bien que déjà apparente, est à long terme : il faudra trois siècles de convulsions et de transformations dans la pensée, la création intellectuelle et dans la vie sociale et politique de l'Europe du Sud-Est pour en faire saisir toute la portée.

Présents aux origines de ces transformations, nos lettrés sont en mesure de nous faire comprendre beaucoup de phénomènes ultérieurs. En premier lieu, *ils inaugurent le climat culturel de renouveau du XVIIIe siècle.* Des recherches récentes [107] ont montré combien, en Europe du Sud-Est aussi, le programme général et le répertoire des idées du siècle des Lumières suivent de près l'effort humaniste des lettrés qui l'ont précédé. Encyclopédisme, esprit critique, foi dans le rôle de la culture, pratique de la « sagesse », recherche de l'image évanouie du passé, appel à des autorités étrangères à la tradition, exaltation des origines de leur peuple et développement d'une conscience « nationale », conception de la rythmicité des transformations, rôle majeur de l'écrivain et de l'œuvre écrite : *autant de coordonnées culturelles du XVIIIe siècle, présentes chez ces précurseurs de l'époque étudiée ici. Le fait que l'œuvre amorcée par les lettrés du XVIIe siècle a été poursuivie au siècle suivant prouve qu'elle exprimait une nécessité majeure de la société, qu'elle répondait à un développement historique et qu'elle avait été entreprise à juste titre et avec conviction.*

Bien que souvent considérés moins comme promoteurs de la culture moderne qu'en tant que derniers protagonistes de la culture médiévale, ces lettrés de type nouveau nous font néanmoins mieux comprendre mainte attitude de l'Eglise aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les innovations

[107] Alexandru Duţu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul XVIII (1700—1821)*, Bucarest, Editura pentru literatură, 1968, 398 p.

qu'ils proposent ou qu'ils adoptent déclenchent des réactions qui prendront avec le temps le caractère d'une résistance délibéré contre la laïcisation des idées et des institutions, résistance qui au seuil du XVIII^e siècle se transformera en une tentative d'adaptation des structures religieuses au nouveau courant intellectuel, désormais victorieux. *Le rôle déterminant que les lettrés laïques commencent à jouer dès le XVII^e siècle dans la direction des patriarcats orientaux est encore un signe des temps ; l'histoire ecclésiastique et spirituelle de la chrétienté orthodoxe sera, à partir de cette époque, toujours intimement mêlée au devenir des nouveaux intellectuels.*

Par la place qu'ils détiennent dans l'évolution des sociétés sud-est européennes, ces intellectuels nous éclairent, aussi, sur le sens, le déroulement et le rythme des transformations qui auront lieu après eux. La facilité avec laquelle sont accueillies les idées modernes, la vogue des modes étrangères, la rapide adoption d'un nouveau mode de vie, ainsi que bien d'autres modifications qui paraissent surprenantes au premier abord dans un monde dominé jusque là par des attitudes conservatrices, s'avèrent être les effets d'un long processus, dont les débuts se situent à l'époque qui nous occupe. Mais en même temps, nous découvrons chez les lettrés du XVII^e siècle le plus ancien portrait de l'intellectuel moderne. Leur soif d'innovations, leur foi dans la culture, leur souci pour les problèmes de la société dont ils font partie — leur « civisme » par conséquent —, leur prédilection pour la philosophie pratique par rapport à la philosophie spéculative, leur capacité d'adaptation éthique aux réalités immédiates, de résoudre les problèmes essentiels par une habile utilisation des contingences, de conférer une note et des valeurs régionales aux courants et aux conceptions étrangères : tous ces traits apparaissent déjà chez les lettrés du XVII^e siècle.

Aussi toute évocation — moderne ou contemporaine — de nos devanciers ne peut-elle manquer de se référer à ces personnalités. Dans le dialogue avec le passé, si souvent nécessaire à toute démarche actuelle de pensée ou de création, nos préférances vont à de tels interlocuteurs, dont les idées et les œuvres nous sont particulièrement accessibles justement parce qu'ils furent les premiers à avoir ouvert, au prix d'un immense effort, les voies de l'avenir.

LA BALLADE DE «L'ÉPOUSE VENDUE» DANS LE FOLKLORE SUD-EST EUROPÉEN

ADRIAN FOCHI

Jusqu'à présent, le sujet ci-dessus n'a pas encore fait l'objet d'une étude à part. Il mérite pourtant une recherche plus fouillée, étant donné qu'il pose des problèmes importants concernant la genèse et la diffusion de certains textes poétiques épiques dans de grands espaces de convergences culturelles. Par ailleurs, le sujet conserve des indices encore assez clairs en ce qui concerne son évolution dans le temps et le processus de sa transmission d'une nation à une autre. De plus, il reflète une certaine mentalité qui, à elle seule, permet d'expliquer la genèse et la diffusion de cette ballade à des populations aussi différentes du point de vue ethnogénétique et linguistique que celles de cette zone de l'Europe.

Nous poursuivons, à l'instar de nos autres monographies du genre, de mettre au jour les traits communs des différentes versions nationales, afin d'obtenir une vue d'ensemble du motif abstrait, aussi bien que les particularités de chaque version nationale, pour acquérir une perception concrète du motif ; en effet, ce n'est que par une semblable comparaison sur deux plans, que l'on peut arriver à déterminer le processus, aussi complexe que délicat, de la réception d'un emprunt culturel et à esquisser les éventuelles orientations du processus. Nous partons de la conviction que personne n'emprunte un sujet littéraire sans avoir un motif bien fondé et — bien mieux — sans être soi-même apte de le créer dans des conditions similaires et de la constatation que l'emprunt, une fois effectué, est suivi par une période d'intégration des matériaux allogènes dans le folklore de la nation respective, pendant laquelle — et dû à laquelle — le sujet finit par devenir une création originale de l'emprunteur. Nous nous sommes efforcé, par conséquent, de détacher ces éléments qui, ensemble, forment l'acte même de réception, autrement dit le processus d'intégration et de naturalisation des matériaux empruntés, en relevant toutes les fois que le cas se présentait,

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 4, P. 669—714, BUCAREST

l'interprétation particulière donnée, par chacune des nations en cause, au sujet international emprunté.

Les difficultés dues à l'impossibilité d'une documentation plus ample, sinon exhaustive, ont été compensées par les problèmes passionnants que pose le sujet et nous osons formuler le vœu que tous les complètements d'ordre bibliographique et documentaire que l'on pourrait par la suite y apporter, ne fassent que confirmer les lignes principales de notre démonstration.

I. VERSION ROUMAINE DE LA BALLADE

Pour définir cette version nous partons des caractéristiques typologiques inscrites dans le catalogue des thèmes des ballades roumaines, rédigé par Al. I. Amzulescu, et que nous donnons ci-dessous intégralement :

Afin d'arriver à payer le lourd tribut turc (*type I*) ; *afin de calmer la semonce et la persécution maternelle* (*type II*) ; *ou encore pour satisfaire à son vice de la boisson et échapper aux dettes* (*type III*), *le mari met sa femme en vente au marché. Un marchand turc l'achète, mais la femme vendue et le Turc acquéreur découvrent qu'ils sont frère et sœur* (*la fille — le fils du pope Opréa du pays de Moldavie — type I*; *la fille — le fils du Ban de Transylvanie — type II*), *séparés depuis l'enfance par l'hostilité du sort. Plein de joie, l'acheteur rend l'épouse à son mari, lui laissant aussi le prix qu'il avait payé, comme dot à un vrai beau-frère.* (*Le mari revenant à la maison sans sa femme, les enfants se lamentent de la perte de leur mère — type III*) [1].

On voit que le critère de la typologie ci-dessus tient des causes de la vente de l'épouse : le tribut turc (type I), les persécutions de la méchante belle-mère (type II) et le vice de la boisson chez le mari (type III). L'auteur de la typologie dresse également une succincte répartition géographique des différents types : le premier est caractéristique à l'Olténie et à la Valachie, le second à la Transylvanie, le dernier à la Moldavie. Mais, chacune de ces appréciations exige certaines nuances que seuls des matériaux documentaires plus fournis peuvent occasionner. Aussi, la présente étude est-elle fondée autant sur des matériaux publiés dans des périodiques que sur d'autres, inédits, trouvés dans différentes archives de folklore du pays. Au total, les matériaux roumains que nous y analysons consistent en 168 variantes, recueillies pendant 100 ans sur tout le territoire du pays, ainsi que dans un certain nombre

---

[1] Al. I. Amzulescu, *Balade populare româneşti* (Ballades populaires roumaines), Bucarest, 1964, vol. I, pp. 211–213.

d'informations qui fait monter le total des documents à pas moins de 194[2]. Tout ce matériel est plus que suffisant pour déterminer avec précision la physionomie artistique de la ballade roumaine et pour fixer sa typologie.

---

[2] Liste des variantes, par ordre géographique : 1. Tache Papahagi, *Graiul și folklorul Maramureșului* (Le parler et le foklore du Maramureș), Bucarest, 1925 ; 2. *Ibidem*, p. 108—109 ; 3. *Ibidem*, p. 93 ; 4. *Ibidem*, p. 94—95 ; 5. *Ibidem*, p. 93 ; 6. Dumitru Pop, *Poezii populare din Lăpuș* (Poésies populaires de Lăpuș), dans le vol. *Folclor din Transilvania* (Folklore de la Transylvanie), Bucarest, 1962, I., p. 469—470 ; 7. A.I.E.F. = Archives de l'Inst. d'Ethnographie et Folklore, Bucarest, Mgt, 1731, 1960 ; 8. A.I.E.F., Mgt. 229 m, 1953 ; 9. A.I.E.F., Mgt. 224 ; 10. « Tribuna » 5 (1888), p. 289 ; 11. Al. Tiplea, *Poezii populare din Maramureș* (Poésies populaires du Maramureș), Bucarest, 1906, pp. 22—23 ; 12. *Ibidem*, pp. 24—25 ; 13. Tit Bud, *Poezii populare din Maramureș* (Poésies populaires du Maramureș), Bucarest, 1908, pp. 13—15 ; 14. At. M. Marienescu, *Balade culese și corese* (Ballades recueillies et corrigées) Pest, 1859, I., pp. 36—39 ; 15. « Tribuna » 5 (1888), p. 285 ; 16. Dumitru Pop, *Folclor din Bihor* (Folklore du Bihor), Oradea, 1969, pp. 239—240 ; 17. « Foaia poporului », 4 (1896), p. 115 ; 18. « Familia » 24 (1888), pp. 471—472 ; 19. Miron Pompiliu, *Balade populare române* (Ballades populaires roumaines), Jassy, 1870, pp. 58—61 ; 20. *Ibidem*, pp. 61—65 ; 21. « Familia » 38 (1902), p. 320 ; 22. A.I.E.F., Fgr. 7954 a, 1939 ; 23. « Gazeta Transilvaniei » 52 (1889) nr. 235 ; 24. « Ungaria » 1 (1891 — 1892), pp. 242 — 243 ; 25. « Foaia poporului » 8 (1900), p. 445 ; 26. A.F.C. = Archives de folklore de Cluj, Mgt. 489 b, 1961 ; 27. A.I.E.F., Fgr. 7171 c, 1938 ; 28. A.F.C., Fa 12506, 1956 ; 29. A.F.C., Fa 12512, 1956 ; 30. *Cîntece și jocuri din Năsăud* (Chansons et danses du Năsăud) Bucarest, 1958, pp. 98—100 ; 31. Iuliu Bugnariu, *Muza someșană* (La muse de Someș), I. Gherla, 1892, pp. 43—45 ; 32. I.U. Jarník — A. Bîrseanu, *Doine și strigături din Ardeal* (Doïnas et clameurs de Transylvanie (édition soignée par A. Fochi), Bucarest, 1968, pp. 493—494, 1863 ; 33. S. C. Mîndrescu, *Literatură și obiceiuri poporane* (Littérature et coutumes populaires), Bucarest, 1892, pp. 179—181 ; 34. I. G. Bibicescu, *Poezii populare din Transilvania* (Poésies populaires de Transylvanie), Bucarest, 1893, pp. 279—282 ; 35. *Ibidem*, pp. 276—279 ; 36. I. Mușlea, *George Pitiș, folclorist și etnograf* (George Pitiș, folkloriste et ethnographe), Bucarest, 1968, pp. 82—86 ; 37. « Izvorașul » 21 (1940), pp. 45—46 ; 38. A.I.E.F., Fgr. 6578 a, 1938 ; 39. Gr. G. Tocilescu, *Materialuri folcloristice* (Matériaux folkloriques), Bucarest, 1900, I[2], p. 951 ; 40. Gh. Tulbure, *Cîntece din lumea veche* (Chansons d'un monde passé), Făgăraș 1908, pp. 45—47 ; 41. A.I.E.F., Fgr. 5170 b, 1933 ; 42. A.I.E.F., Fgr. 5153 a, 1932 ; 43. A.I.E.F., Fgr., 5087, 1931 ; 44. A.I.E.F., Fgr. 5392 a, 1935 ; 45. A.I.E.F., Fgr. 9228 b, 1941 ; 46. A.I.E.F., Fgr. 9223 a, 1941 ; 47. I.U. Jarník — A. Bîrseanu, *op. cit.*, pp. 890—891, 1863 ; 48. *Ibidem*, pp. 891—892, 1863 ; 49. *Ibidem*, p. 892, 1863 ; 50. *Ibidem*, p. 891, 1863 ; 51. Vasile Bologa, *Poezii poporale din Ardeal* (Poésies populaires de Transylvanie), Sibiu, 1936, p. 79—82, 1880—1890 ; 52. « Muza » 31 (1902—1903), n° 1 ; 53. « Gazeta Transilvaniei » 55 (1892), n° 14 ; 54. « Tribuna » 3 (1886), p. 629 ; 55. A.I.E.F., Mgt. 112 n, 1951 ; 56. « Tribuna » 16 (1899), p. 917 ; 57. A.I.E.F., Fgr. 11068c, 1950 ; 58. P. Ugliș-Delapecica, *Poezii și basme populare din Crișana și Banat*, (Poésies et contes populaires de Crișana et du Banat), Bucarest, 1968, pp. 54—58 ; 59. Simeon Rusu, *Scînteuțe* (Petites étincelles), Gherla, 1924, p. 14—16 ; 60. George Maican, *Multe și de toate, într-un singur sat aflate* (De nombreuses et de tout espèce, recueillies en un seul village), Brașov, 1907, pp. 24—27 ; 61. « Șezătoarea» 12 (1912),p. 70 ; 62. « Foaia poporului » 2 (1894), pp. 310—311 ; 63. « Floarea darurilor », 1907, II, p. 380—381 ; 64. « Familia » 34 (1903), p. 391 ; 65. « Convorbiri literare » 24 (1890—1891), pp. 283—285 ; 66. « Tribuna » 10 (1893), p. 621 ; 67. I. Iliescu — I. Birău, *Ce-am în inimă și-n gînd* (Je pense ce que je sens), Timișoara, 1968, pp. 447—450 ; 68. E. Hodoș, *Poezii poporale din Bănat, II. Balade* (Poésies populaires du Banat, II, Ballades), Sibiu, 1906, pp. 54—62 ; 69. « Columna lui Traian » 3 (1872), pp. 230—231, 247 ; 70. Lucian Costin, *Mărgăritarele Banatului* (Perles du Banat), Timișoara, 1926, pp. 39—41 ; 71. Gheorghe Cătană, *Balade poporale*, Brașov, 1916, pp. 11—16 ; 72. A.I.E.F., Fgr. 10556 a, 1949 ; 73. M. Locusteanu — I. Mitu — A. I. Popescu, *Cîntec vechi din Oltenia* (Vieille chanson de l'Olténie), Craiova, 1967, pp. 199—202 ; 74. A.I.E.F., Fgr. 2988, 1933 ; 75. « Arhivele Olteniei » 7(1928), pp. 323—325 ; 76. T. Bălășel, *Cîntece populare oltenești* (Chansons populaires de l'Olténie) dans le vol. *Folclor din Oltenia și Muntenia* (Folklore d'Olténie et de Valachie), II, Bucarest, 1967, pp. 324—328 ; 77. I. Mitu — A. I. Popescu — M. Locusteanu, *Cîntece bătrînești din Oltenia* (Vieilles chansons de l'Olténie), Craiova, 1968, pp. 249—252 ; 78.

A appliquer à l'étude du présent texte les schémas structuraux d'Alan Dundes [8] qui, pour ne concerner que le récit merveilleux, peuvent néanmoins servir avec succès l'étude de n'importe quel sujet épique, on constate que la ballade en cause est formée de deux oppositions binaires, en fait deux thèmes poétiques différents. Dans chacune d'elles,

---

C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Monografia judeţului Dolj*, Craiova, 1944, I[1], pp. 120—121; 79. A.I.E.F., Fgr. 14519 a, 1951; 80. A.I.E.F., Mgt. 16 b; 81. T. Bălăşel, *op. cit.*, pp. 321—324; 82. « Ion Creangă » 3 (1910), pp. 96—97; 83. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I[2], p. 1261; 84. A.I.E.F., Fgr. 4839, 1935; 85. A.I.E.F., Fgr. 9190 a, 1941; 86. A.I.E.F., Fgr. 4855 a, 1936; 87. I. Stănculescu, *Folclor din Oltenia şi Muntenia*, III, p. 453—454; 88. V. Cărăbiş, *Şiraguri de mărgăritare* (Colliers de perles), Craiova, 1967, pp. 54—55; 89. I. Mitu — A. I. Popescu —M. Locusteanu, *op. cit.*, p. 253—256; 90. « Ethnos » 2 (1942—1943), fasc. 1—2, pp. 124—128 : 91. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I[1], pp. 66—69; 92. A.I.E.F., Fgr. 2489, 1934; 93. A. Dumitrescu, *Balade olteneşti*, Craiova, 1967, pp. 219—222; 94. *Ibidem*, pp. 223—225; 95. N. Păsculescu, *Literatură populară românească* (Littérature populaire roumaine), Bucarest, 1910, pp. 301—302; 96. I. Mitu — A. I. Popescu — M. Locusteanu, *op. cit.*, p. 244—248; 97. A.I.E.F., Mgt. 1154 b, 1957; 98. C. Ş. Făgeţel, *Verde şi iar verde* (Du vert, toujours du vert), Craiova, 1909, pp. 33—37; 99. I.A. Candrea — O. Densuşianu, *Din popor*, Bucarest, 1908, pp. 73—75; 100. « *Albina* » 13 (1910), p. 869—871; 101. A.I.E.F., Fgr. 8408, 1940; 102. A.I.E.F., Fgr. 9875 b, 1943; 103. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I[1], p. 69—71; 104. M.I. Apostolescu, *Balade populare*, I, Alexandria, 1912, pp. 17—22; 105. A.I.E.F., Fgr. 9383, 1941; 106. A.I.E.F., Fgr. 9474, 1941; 107. A.I.E.F., Fgr. 1526 a, 1934; 108. A.I.E.F., Fgr. 4421, 1936; 109. A.I.E.F., Fgr. 6077, 1935; 110. A.I.E.F., Mgt. 1831 b, 1961; 111. A.I.E.F. Fgr. 6569 b, 1938; 112. A.I.E.F., Fgr. 6252, 1938; 113. A.I.E.F., Fgr. 7479, 1939; 114. A.I.E.F.' Fgr. 1475, 1936; 115. A.I.E.F., Fgr. 2047 a; 116. A.I.E.F., Fgr. 2034 a, 1934; 117. C. Rădulescu-Codin, *Din Muscel* (De la contrée de Muscel), I, Bucarest, 1896, pp. 286—288; 118. *Ibidem*, pp. 281—286; 119. A.I.E.F., Fgr. 1963 b, 1936; 120. A.I.E.F., Fgr. 1963 b, 1935; 121. Gr. G. Tocilescu, *op, cit.*, I[2], pp. 1061—1062; 122. A.I.E.F., Fgr. 5041 a, 1937; 123. A.I.E.F., Fgr. 5224 a, 1937; 124. A.I.E.F., Fgr. 3658 b; 125. A.I.E.F., Fgr. 3724 c, 1935; 126. A.I.E.F., Fgr. 10032 c, 1943; 127. A.I.E.F., Fgr. 6704 a, 1938; 128. A.I.E.F., Mgt. 1954 c, 1961; 129. A.I.E.F., Mgt. 1958 a, 1961; 130. A.I.E.F., Fgr. 1597 b, 1936; 131. A.I.E.F., Fgr. 1575 c, 1936; 132. Bibl. Acad. Roum., ms. rom. 4955, f. 362—363; 133. A.I.E.F., Fgr. 6951 a, 1938; 134. « Ion Creangă » 3 (1910), pp. 216—217; 135. « Ion Creangă » 2 (1909), p. 276; 136. A.I.E.F. Fgr. 1644a, 1936; 137. « Ion Creangă » 3 (1910), p. 216; 138. N.T. Mocanu, *Monografia comunei rurale Stălineşti* (Monographie de la commune rurale Stălineşti), Bucarest, 1905, pp. 125—126; 139. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I[2], pp. 1270—1271; 140. A.I.E.F., Mgt. 3170 b I, 1966; 141. A.I.E.F., 2509 b, 1929; 142. Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, I[2], p. 1305; 143. A.I.E.F. Fgr. 10650 b, 1949; 144. G.T. Niculescu-Varone, *Folklor versificat din Moldova* (Folklore en vers de Moldavie), Bucarest, 1936, pp. 29—30; 145. D. Furtună, *Cîntece bătrîneşti din părţile Prutului* (Vieilles chansons de la vallée du Prut), Bucarest, 1927, pp. 31—33; 146. *Ibidem*, pp. 34—35; 147. « Ion Creangă » 3 (1910), pp. 116; 148. I.E. Torouţiu, *A fost odată* (Il était une fois...), Cluj, 1912, pp. 129—131; 149. St. Cîrstean, *Folclor din Moldova*, Bucarest 1969, II, pp. 693—696; 150. *Ibidem*, pp. 668—671; 151. D. Dan, *Comuna Straja şi locuitorii ei* (La commune Straja et ses habitants), Cernăuţi, 1897, pp. 107—108; 152. A.I.E.F., Fgr. 3633 b, 1935; 153. A.I.E.F., Fgr. 3552 b, 1931; 154. A.I.E.F., Fgr. 14285 b, 1951. 155 « Şezătoarea » 3 (1894), p. 58; 156. E.D.O. Sevastos. *Cîntece moldoveneşti* (Chansons moldaves), Jassy, 1888, pp. 232—234; 157, *Ibidem*, p. 234; 158. M. Eminescu, *Literatura populară* (La littérature populaire), Craiova, ss. date, p. 134; 159. C. Brăiloiu, *Cîntece bătrîneşti din Oltenia, Muntenia, Moldova şi Bucovina* (Vieilles chansons de l'Olténie, de la Valachie, de la Moldaie et de Bukovine), Bucarest, 1932, pp. 102—103.

[8] Alan Dundes, *The Morphology of North American Indian Folktales*, Helsinki, 1964, p. 62 (FFC, LXXXI, 3, 195) suivant le système : Lack/Lack liquidated.

il s'agit d'un manque qui doit être liquidé, la liquidation du premier thème devenant elle-même — il convient de le remarquer — manque dans le deuxième thème et appelant, à son tour, en fin de comptes une liquidation.

Le schéma structural de la ballade serait donc le suivant :
manque: appauvrissement du héros par suite du lourd tribut ou de ivrognerie;
liquidation : vente de l'épouse pour satisfaire au tribut.

Seconde opposition binaire :
manque : le héros est donc resté sans son épouse ;
liquidation : l'acquéreur lui rend l'épouse lorsqu'il découvre qu'elle est sa sœur et offre au héros, comme présent, la somme d'argent requise pour l'acquittement du tribut ou des dettes.

Le premier motif traite de la vente de l'épouse, le second de la reconnaissance des frères et de l'évitement de l'inceste. Le second thème est très répandu dans le folklore où on le rencontre dans de nombreuses compositions épiques, sa circulation étant le plus souvent subordonnée — comme c'est ici le cas — à d'autres thèmes.

Ce qu'il convient de souligner dès le commencement est le fait que, chez les Roumains, cette ballade a pris forme en trois types distincts, bien individualisés, d'où la conclusion que son sujet a intéressé profondément les masses populaires ; et cet autre fait, qu'il y a déjà 100 ans, lors des premiers textes recueillis, les trois types étaient définitivement cristallisés, dénote que la différenciation typologique était survenue longtemps avant. En dépit des interpénétrations que l'on peut observer entre les variantes des divers types, la physionomie particulière de chacun d'eux est achevée et ne donne lieu à aucune confusion. On peut, sans craindre l'erreur, parler d'une indépendance des types, l'un à l'égard de l'autre, tellement, chacun présente des traits spécifiques bien distincts des autres. C'est aussi pourquoi, tout en coexistant dans le cadre des mêmes zones, ces types ne sont pas arrivés à une unification, mais, tout au contraire, à une différenciation toujours plus profonde. Il convient d'ailleurs de rappeler ici que, sur les trois types, deux sont construits dans le régime métrique des 7/8 syllabes, tandis que le troisième est construit dans le régime des 5/6 syllabes, ce qui, à coup sûr, a empêché la fusion des deux cycles métrico-rythmiques.

Pour suivre plus aisément la structure du matériel roumain aussi bien que l'effort des collectivités en vue d'une réalisation aussi artistique que possible du sujet, il faut opérer une inversion de la typologie établie par Amzulescu. En effet, celle-ci part du complexe vers le simple, en numé-

rotant de I le type le plus ample autant que le plus figé, de II le type intermédiaire, moins expressif en ce qui concerne les raisons de la vente de l'épouse, et de III le type franchement dévié vers le genre lyrique. Quant à nous, nous les noterons exactement à l'inverse, en partant des formes les plus simples vers les plus complexes, considérant que les dernières sont le développement naturel du sujet sur la voie de la perfection artistique. En effet, le type le plus ample nous offre en même temps les plus nombreuses et les plus caractéristiques tentatives de modernisation du texte ; ensuite, les types les plus anciens placent le thème dans un cadre exclusivement familial, alors que le type le plus récent le résout dans un cadre beaucoup plus large ; enfin, dans les types plus anciens, le récit avait lieu dans un cadre abstrait, n'importe quand et n'importe où, tandis que dans le type le plus récent apparaissent des indices de vie historique concrète, avec des déterminations caractéristiques de couleur locale et de mentalité.

1. Structure poétique du type I
(le mari ivrogne)

Caractéristique pour la Moldavie, ce type, on le constate, s'est pareillement infiltré en Transylvanie centrale, en Valachie et même en Olténie. On dirait, à en juger d'après sa circulation, qu'il a bénéficié d'une diffusion beaucoup plus grande par le passé — voire même générale —, mais, avec le temps, il a certainement subi la concurrence des deux autres types. De toute manière, il est caractéristique pour une bonne part du territoire de l'est du pays et il représente — avec ses 47 variantes — un quart du total des matériaux documentaires étudiés.

Compte tenu des fluctuations inévitables de la création folklorique, nous ne consignons dans ce qui suit que les constantes artistiques du texte. La première est, d'ailleurs, le critère même de la typologie : le mari est toujours ivrogne et il vend sa femme pour satisfaire à son vice. L'idée est exprimée à la I^ère^ personne de l'indicatif présent, le discours étant tenu par l'épouse ; c'est, somme toute, une jérémiade de celle-ci, qui déplore la chute morale de son mari et l'anéantissement de leur ménage. Par toutes ces qualités, ce discours est essentiellement lyrique. Le moment suivant marque le passage au genre épique, le discours passant alors à la III^e^ personne de l'indicatif présent. Cette indécision grammaticale entre le début de la pièce et son noyau épique est tout à fait remarquable.

L'idée de vendre l'épouse découle tout naturellement de l'appauvrissement total du mari ivrogne et germe, d'habitude, dans l'esprit

de ce dernier, comme une ultime solution pour échapper à la poursuite des créanciers. Parfois, ceux-là mêmes la lui suggèrent. Face à ces pressions, le héros met sa femme en vente au marché, d'habitude un jeudi, ce jour étant ordinairement considéré comme néfaste.

Les acheteurs, quoiqu'indiqués diversement — *boyards* [4], *marchands* [5], *jeune homme* [6], *vieillard* [7], etc. — , sont pris au milieu local et témoignent, parfois, d'une différence sociale marquée. Mais, il existe aussi une seconde solution artistique — il est vrai bien moins fréquente dans le cadre de ce type — qui semble s'orienter vers d'autres horizons sociaux. C'est celle où l'acquéreur est *Turc* [8]. Moins fréquente, nous venons de le dire, cette solution n'est pas, en plus, caractéristique du type, n'étant pas généralisée et semblant être, plutôt, le résultat de l'influence des types avoisinants pour lesquels elle est effectivement caractéristique. Aussi, pour tout ce groupe de variantes, considérons-nous typique la situation où l'acquéreur est un personnage pris au milieu local.

Le dialogue qui s'engage entre le mari vendeur et l'acheteur, d'une expression fort bien consolidée, constitue par cela même une constante typologique. Ce moment épique fini, le texte glisse vers le genre lyrique et nous assistons à la lamentation de l'épouse qui se souvient des enfants demeurés sans leur mère et qui reproche son action au mari. Les orphelins demanderont à leur père ce qu'est devenue la mère et même s'il leur promet de leur en emmener une autre, ils ne pourront pas l'oublier et souffriront à cause de la séparation. Le plus souvent pourtant, les choses se passent plus simplement : on ne nous dit plus rien du sort de l'épouse, pour ne nous raconter que la rentrée de l'homme au foyer, où les enfants l'accueillent et lui demandent des nouvelles de la mère ; les petits ne se laissent pas abuser par les paroles du père qui leur raconte que la mère est restée au marché pour leur acheter encore différentes choses, et à sa promesse de leur donner une autre mère, ils répondent que jamais celle-là ne sera pour eux une vraie mère. Ici finit d'habitude le texte. Commençant par un moment lyrique, il se termine également sur une séquence lyrique, étant de la sorte parfaitement agencé, arrondi.

A présent, si nous entreprenons d'analyser ce type pour le caractériser, nous retenons en fin de comptes les traits suivants : les textes se réduisent, du point de vue épique, à une seule opposition binaire (le thème de la vente de l'épouse), étoufée elle-même sous une masse

---

[4] Var. 86, 107.
[5] Var 8, 9, 37, 45, 46, 115, 123, 125, 131, 136, 141, 142, 154.
[6] Var. 147.
[7] Var. 152, 153.
[8] Var. 29, 42, 132, 138, 139, 140, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 150, 155, 156, 157, 158, 159.

d'éléments lyriques provenus d'autres domaines de notre folklore ; la cause de la vente de l'épouse est, dans la plupart des cas, le vice de la boisson chez l'époux ; l'acheteur de l'épouse est d'habitude un personnage du milieu local, le Turc n'apparaissant que rarement sous l'influence de quelques types du voisinage ; caractéristique aussi, la scène finale avec les enfants. Du point de vue formel, le texte est bien fixé quant à l'expression et un nombre précis do formules artistiques typiques le distinguent non seulement d'autres productions folkloriques nationales, mais encore des types voisins. Parmi ces formules, mentionnons ; la lamentation de l'épouse au sujet du vice du mari, vice dégradant, la mise en vente de l'épouse au marché, le dialogue entre le héros et l'acquéreur, la discussion entre les enfants et avec les enfants. Sur le plan de la structure grammaticale, il faut remarquer le manque de concordance entre les différents épisodes : le texte débute à la Ière personne de l'indicatif présent, il passe ensuite à la IIIe personne et s'y maintient parfois jusqu'à la fin, pour revenir, cependant, d'autres fois, à la Ière personne.

Les textes qui tiennent de ce type ne font jamais la moindre allusion à des situations historico-sociales qui permettent de les placer à une époque culturelle déterminée. Les seuls détails de ce genre seraient ceux concernant l'acheteur *turc*, mais nous venons de montrer qu'ils n'en sont pas une caractéristique. Tout se déroule dans une ambiance indéfinie où la seule chose qui intéresse est l'aspect psychologique. Le texte, par conséquent, a un message éthique très prononcé, sans toutefois tomber dans le pédantisme didactique. Il condamne le vice de la boisson ce qui présente par lui-même un intérêt suffisant pour ne plus exiger son complètement avec la seconde opposition binaire (le thème de la reconnaissance de la fraternité et l'évitement de l'inceste).

Bien fixé en ce qui concerne l'expression, le type a une tenue artistique propre, est parfaitement individualisé. Pour une meilleure édification, nous donnons ci-dessous une variante caractéristique du type, qui — sans être de la zone moldave, mais de la Valachie — réunit toutes les caractéristiques de style et comme tel peut être considérée comme représentative de ce type [9] :

Foaie verde de-un mohor
Ş-am bărbatul băutor,
Mi-a băut nouă comori,
Şi doi boi ca doi bujori,
Şi mi-a mai rămas dator.
Şi-a pus Gheorghe-n gînd aşa,
Ca să-şi vîndă nevasta.
Într-o joi de dimineaţă

Feuille verte millet d'oiseau,
Et j'ai le mari buveur,
Il m'a bu neuf trésors
Et deux bœufs comme deux pivoines
Et me doit encore.
Et Georges décida comme ça,
D'aller vendre son épouse.
Un jeudi dès le matin

[9] Var. 107 d'Adameşti, département de Teleorman.

Gheorghe cu nevasta-n piață.
Și striga în gura mare:
— Nevestică de vînzare!
Iar boierul l-întreba:
— Ce cei, Gheorghiță, pe ea?
Iar Gheorghiță-i răspundea:
— Mia, mia și suta!
Dar boierul ce-mi făcea?
Lui Gheorghiță bani-i da
Și nevasta i-o lua.
Dar Gheorghe ce făcea?
La cîrciumă se ducea
Și pe toți bani-i bea,
Și dator mai rămînea.
Pă urmă acas' pleca.
Acasă cînd ajungea,
Copilașii l-întreba:
— Unde e, tată, mama?
Iar Gheorghiță le spunea:
— Mă-ta este-n tîrg în vale
Să v-aducă de mîncare.
Copilașii pricepeau,
Din nou lui ta-să-i spuneau:
— Ne-ai vîndut, tată, averea,
Pîn-acuma pe mama.

Georges et sa femme sont au marché.
Il criait à haute voix:
— Une petite épouse à vendre!
Et le boyard lui demandait:
— Combien, Georget en demandes-tu?
Et Georget lui répondait:
— Mille et mille et la centaine!
Le boyard, que faisait-il?
A Georget l'argent donnait
Et la femme lui enlevait.
Georges alors que faisait-il?
Au cabaret il s'en allait
Tout l'argent il le buvait,
Et restait encore devoir.
Ensuite, à la maison partait.
A la maison quand arrivait,
Les p'tits gosses lui demandaient:
— Père, dis-nous où est la mère?
Et Georget leur répondait:
— Ta mère est au marché, en-bas
Nourriture vous apporter.
Les enfants comprenaient,
Et de nouveau au père disaient:
— Not' fortune tu l'as vendue,
Et maintenant tu vends maman.

2. Structure poétique du type II
(la fille sans dot)

Caractéristique pour la Transylvanie, ce type est infiltré aussi en Moldavie du Nord et au Banat. On le connaît dans un grand nombre de variantes (66 transylvaines, 2 moldaves et 1 du Banat), ce qui représente 42% du total des variantes.

Structuralement parlant, le type comprend les deux oppositions binaires, ce qui accorde aux textes une qualité de cohérence supérieure et un large souffle de ballade. Le récit part de la situation que la femme n'a pas apporté de dot dans le mariage, tel que l'exigeait la position sociale du mari, et que, par conséquent, l'appauvrissement de ce dernier a suivi. La vente de l'épouse devient du coup nécessaire pour liquider ce manque, ce qui, dans l'esprit du sujet, la justifie.

Mais, cette vente devient, à son tour, un manque devant être remédié dans l'avenir. Si, en effet, le mari a réalisé la somme souhaitée, au prix de la vente de son épouse, ce qui lui manque à présent c'est bien l'épouse. Celle-ci lui sera rendue par l'acheteur qui, régulièrement, découvre qu'il est le frère de la femme achetée. Le prix d'achat devient

la dot de l'épouse offerte par l'acheteur au mari, comme à son beau-frère, et de la sorte tous les manques constatés le long du récit sont successivement liquidés, toutes les tensions internes du sujet sont résolues et le texte peut s'achever avec cohérence et de manière expressive.

Bien que les textes ne soient structurés que sur ces quatre idées principales (deux manques et deux liquidations subséquentes), il nous faut envisager un schéma thématique plus ample et analyser les matériaux des points de vue suivants : la caractérisation des héros, le regret de celui-ci d'avoir épousé une jeune fille pauvre, à qui appartient l'idée de vendre l'épouse, la mise en vente de celle-ci au marché, le cas de l'acquéreur et du marchandage, la reconnaissance de la fraternité et la restitution de l'épouse.

Les variantes qui tiennent de ce type débutent différemment, ce qui s'explique par le contact avec le monde à clichés des autres ballades de Transylvanie. Quelle que soit la formule du début, les héros sont toujours de situation sociale fortement opposée : le mari est fils de gens riches, l'épouse est toujours une jeune fille pauvre. Parfois, seuls deux vers énoncent l'idée, mais d'autres fois nous assistons à d'amples formules qui remettent en cause la liberté de s'aimer en dépit des différences d'ordre social. Comme, dans le folklore, la fille pauvre est généralement jolie, souvent les textes ne mentionnent que la beauté de l'épouse, sans plus rappeler sa pauvreté. Elle en est sous-entendue. Dans certains cas, suivant un cliché épique propre à la Transylvanie, l'action de la ballade se situe à Constantinople[10], sans toutefois que ce fait ait une signification particulière. D'autres fois, certaines variantes spécifient que le héros serait Serbe [11], ce qui aussi n'est qu'un cliché. Toutes ces variantes entendent simplement souligner que des événements comme ceux qu'elles racontent se sont passés quelque part, au loin, jadis, mais — de toute manière — pas dans le milieu paysan roumain.

En ce qui concerne le regret du héros d'avoir fait un mariage insatisfaisant du point de vue social, l'idée en est exprimée directement, par l'emploi de clichés courants de la poésie lyrique populaire. Mais, d'autres fois, cette idée aussi n'est que sous-entendue, le récit ne présentant que la pauvreté du foyer du héros. Tel, le fait qu'il n'a que porter au marché, sinon sa femme qu'il décide de vendre. Ordinairement, l'endroit où la vente a lieu est nommé, mais ces noms n'indiquent généralement que des villes et des bourgs éloignés des localités d'où les textes ont été recueillis, en sorte que, là encore, on ne saurait parler que de clichés épiques [12]. C'est un soulignement supplémentaire que l'action racontée

[10] Var. 23, 36, 39, 47, 51, 52, 53, 63, 65, 66.
[11] Var. 4, 15, 50.
[12] Tîrgoveţ, Stratoveţ, Olopreţ, Hureţ, Logoveţ, pour rimer avec *preţ*.

n'a pas eu lieu à l'intérieur des communautés rurales locales, la situation racontée étant relevée pour son insolite. Lorsque l'inégalité sociale des deux époux n'est pas exprimée dès le début, de manière brutale, elle résulte du conflit qui éclate au sein de la famille, d'habitude entre la belle-mère et la bru. La première reproche à la seconde de n'avoir pas apporté dans le mariage la dot due. Il est une variante, instructive, entre toutes, en ce sens : on est avant le mariage et la fille ne cache pas au jeune homme ses craintes pour l'avenir. Celui-ci la tranquillise, lui disant qu'il connaît fort bien la situation économique de sa fiancée, mais que, par amour, il entend passer outre de telles considérations [13]. Plus tard, cependant, le conflit éclate entre la belle-mère et la bru, selon la formule connue. Quelle que soit la variante, le conflit domestique entre la belle-mère et la bru constitue la constante du type. D'ailleurs, ce conflit représente une situation connue aussi par d'autres créations épiques du folklore roumain (telle la ballade de « La méchante belle-mère » [14]). Il arrive parfois qu'à ce motif principal s'ajoutent aussi des éléments qui tiennent de la psychologie sénile : ainsi, par exemple, mue par une jalousie caractéristique, la belle-mère tente de détruire par des sortilèges et des charmes l'amour et le ménage des enfants [15]. Il n'y a qu'une variante où le conflit éclatât entre le beau-père et la bru [16] ; ordinairement, dans le reste des cas, il se déclenche entre le mari et sa femme, sans l'intervention évidente des beaux-parents. Parfois, le conflit prend des proportions, d'un côté la belle-mère et le mari, de l'autre l'épouse. Mais, quels que soient les protagonistes du conflit, ce qui est souligné avec insistance, dans tous les cas, est le sort ingrat de la jeune fille pauvre entrée dans un milieu de gens fortunés sans pouvoir, elle aussi, contribuer, autant que le mari, aux obligations matérielles de la vie en commun. Situation rencontrée fréquemment aussi dans les chansons lyriques de la Transylvanie.

Résultat de cet esprit de propriété lésé, l'idée de vendre l'épouse naît tout naturellement chez les protagonistes du récit. On croirait que l'idée doive germer, en premier, chez la belle-mère, qui d'habitude déclenche le conflit, le plus souvent même. Ce n'est pourtant pas ce qui arrive. Il n'est que trois cas où l'on assiste à ce déroulement [17]. Sur le total des variantes, dans 24 cas [18], le plus souvent donc, l'idée vient au mari, bien qu'il eût connu dès le début l'inégalité sociale de la fille qu'il

[13] Var. 13.
[14] Al. I. Amzulescu, *op. cit.* n° 306.
[15] Var. 4, 11, 12.
[16] Var. 150.
[17] Var. 4, 5, 58.
[18] Var. 3, 6, 7, 10, 12, 13, 14, 16, 22, 24, 25, 26, 28, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 40, 48, 50, 61, 62.

entendait épouser. Dans presque tout autant de cas (21)[19], l'idée germe dans l'esprit de l'épouse même, soit pour échapper aux persécutions de sa belle-mère, ou du mari, soit pour éviter au mari qu'elle chérit la misère totale et imminente ; elle demande dès lors à être mise en vente au marché. Parfois, la femme met ses plus beaux atours et tous les bijoux qu'elle possède, afin d'obtenir un meilleur prix, d'autres fois le mari la mène ligotée au marché pour bien marquer qu'il s'agit d'une marchandise comme toute autre [20].

Arrivé au marché, le mari promène sa femme, ligotée, de boutique en boutique et de long en large, essayant de placer sa marchandise. Les acheteurs sont cependant très rares. D'habitude, c'est un Turc qui se présente. Par conséquent, ce qui dans les variantes du type I était une situation non généralisée, devient — dans le cas du type dont nous nous occupons ici — une situation typique. Cela constitue une autre constante de ce type. Se voyant menacée d'être vendue à un païen, la femme réagit, suivant les cas, de manière diverse : tantôt, elle commence à se lamenter, priant son mari de ne pas la vendre à un étranger ; tantôt encore, elle le maudit afin de le convaincre, par ce moyen, de ne pas conclure le marché avec le Turc. L'acheteur, se voyant repoussé, tâche de l'amadouer en lui promettant de l'emmener dans de belles et riches demeures où elle ne sera pas esclave mais dame et maîtresse. Tout cela est inutile, car la femme refuse de le suivre [21]. Dans quelques cas, le mari n'écoute pas ses lamentations et ne craint pas ses malédictions ; il la vend quand même au Turc qui l'emmène [22]. Le plus souvent pourtant — c'est la situation typique et, par ailleurs, une innovation spectaculaire dans les variantes transylvaines — , à cause de ses protestations, le mari cesse tout marchandage avec le Turc et part à la recherche d'un autre acquéreur. Celui-ci se présente d'habitude dans la personne d'un jeune homme vaillant et beau, que la femme suivra sans même songer à protester. Dans d'autres cas, le Turc acheteur est âgé et laid et la femme refuse de le suivre pour ces raisons ; si, par hasard, il avait été jeune, encore que turc, elle l'aurait accepté [23] ! Dans deux cas l'acheteur est bohémien et la femme n'accepte pas de lui être vendue[24].

Il faut retenir de toutes ces variantes le doublage des acheteurs, comme une note caractéristique du type en question. En effet, à côté du Turc, un indigène fait son apparition et la femme, qui refuse de suivre

[19] Var. 2, 15, 17, 18, 20, 21, 23, 27, 43, 47, 51, 52, 53, 54, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 150.

[20] Var. 12, 13, 14, 15, 17, 20, 23, 32, 47, 51, 52, 60, 66, 70, 150.

[21] Var. 3, 4, 13, 14.

[22] Var. 3, 10, 17, 18, 20, 23, 24, 25, 27, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 49, 56, 58, 60, 150.

[23] Var. 17, 32, 33, 56.

[24] Var. 24, 27.

l'étranger, n'hésite pas de le faire lorsqu'il s'agit d'un habitant de l'endroit. Cela dénote un degré supérieur de structuration du texte, en comparaison du type moldave (I). Là, l'acheteur était presque toujours un homme de l'endroit, le Turc n'apparaissant que rarement; mais, nulle part, il ne s'agissait de deux acquéreurs consécutifs, d'un double marchandage. Bien que cette situation n'existât pas dans toutes les variantes — sans exception — du type II, nous pouvons quand même la considérer comme caractéristique de la Transylvanie.

Ce double marchandage qui se passe chaque fois qu'il y a deux acheteurs consécutifs, a lieu dans des formes absolument identiques. C'est en fait une reprise fidèle du premier passage. Au début, la question que pose l'acheteur — si l'épouse est à vendre. A la réponse affirmative de l'époux, l'acheteur demande quel en est son prix. La plupart du temps, ce prix est fabuleux. Il s'agit de chariot remplis de joyaux et de monnaies, il s'agit d'établir le poids en or de la femme, etc. Parfois, l'acheteur s'informe sur les causes de la vente de l'épouse et ce n'est que lorsqu'il apprend que ce n'est point pour sa paresse ou pour d'autres vices, mais seulement pour la pauvreté du ménage, qu'il se décide à l'acheter.

Une fois le marché conclu, l'acquéreur prend son esclave et s'en va. A partir de ce moment, la ballade évolue différemment et trahit l'effort d'un complètement cohérent qui poursuive le récit du type I. Il est un cas où la ballade évolue strictement dans le climat artistique du type II, pour s'achever néanmoins sur la séquence finale du type I, c'est-à-dire par la scène des enfants qui déplorent d'être restés sans leur mère [25]. Mais, comme à présent c'est le destin de l'épouse vendue qui fait l'objet du chant, toutes sortes de solutions sont essayées pour résoudre le thème. Dans deux cas, la ballade assimile un autre motif très connu de la poésie épique roumaine, celui du suicide de la femme tombée entre les mains d'un Turc; le motif est emprunté à la ballade « Ilincuța Șandrului » (*Ilinca, la femme d'Alexandre*). Ainsi, en arrivant au Danube, la femme demande la permission d'aller boire de l'eau. L'acheteur acquiesce et la femme descend de voiture et se jette dans le fleuve en criant qu'il vaut mieux être la pâture des poissons que l'esclave des Turcs [26]. Mais, ce final n'étant pas sur la ligne des tensions internes du sujet, les interprètes demeurent à la recherche d'une meilleure solution. Ainsi, dans le texte n° 27, un semblable final raconte que le mari rentré à la maison, est saisi de remords et de honte d'avoir agi de la sorte. Il fait d'amers reproches à sa mère de l'avoir poussé à cette

---

[25] Var. 6.
[26] Voir I. Al. Amzulescu, *op. cit.*, n° 54, pp. 138—140.

action et celle-ci, se rendant compte de la gravité des faits, lui conseille de partir au plus vite à la recherche du Turc, de lui rendre l'argent et de reprendre sa femme. C'est ce qu'il fait du reste, mais — comme il fallait s'y attendre — la femme refuse de revenir à lui [27].

Il est évident que tous ces cas n'offrent pas de solutions réussies, dans le sens qu'elles n'épuisent pas à fond le conflit suivant le mode épique, autrement dit elles n'exploitent pas dans leur intégrité les lois de développement d'un sujet épique. Mais, quoiqu'il en soit, ces exemples témoignent du grand effort accompli dans la direction d'une solution optimale. Cela prouve aussi — fait très important — que cette solution, découverte dans le milieu folklorique roumain, est indépendante de toute autre version nationale. Quelle est-elle? La ballade, pour y arriver, s'assimile le thème de l'évitement de l'inceste entre le frère et la sœur, motif très répandu dans le folklore en général et apparaissant aussi sous diverses formes dans le folklore roumain. Dès lors, pour conduire l'action vers cet aboutissant, l'acheteur entame un dialogue avec la femme en lui demandant de quelle famille elle descend. Presque toujours, celle-ci répond qu'elle est la fille du Ban du pays de Hatzeg. L'acquéreur est aussi le fils du Ban du pays de Hatzeg, c'est dire qu'ils sont frères. S'étant ainsi retrouvés, les frères sont heureux que la situation est élucidée et l'acheteur se dépêche de retrouver le mari au marché; le retrouvant, il lui rend sa femme. Bien mieux, il lui laisse aussi l'argent qu'il lui avait payé comme prix de la marchandise, le lui offrant comme dot pour sa sœur. Tous les problèmes se trouvent ainsi résolus. Caractéristique du moment de la reconnaissance des frères est le fait que, presque toujours, seule la citation du nom des parents est suffisante. Rien qu'une fois, la reconnaissance est renforcée par un miracle météorologique. Il convient aussi de mentionner ici le fait que parfois la reconnaissance des frères est considérée comme suffisante pour un dénouement épique, ce qui dénote d'une part la faible fusion des motifs et, d'autre part, l'incertitude dans la recherche de la solution épique. Dans les deux cas de cette espèce, le frère ne restitue plus l'épouse au mari, mais part avec elle chez leur mère, les textes s'achevant sur cette séquence [28].

A présent, si nous voulons caractériser le groupe de variantes qui tiennent de ce type, nous leur trouvons les traits distinctifs suivants: structuralement parlant, elles contiennent les deux oppositions binaires, le manque de dot étant liquidé par la vente de l'épouse et le manque

[27] Var. 27.
[28] Var. 41, 58.

d'épouse par la reconnaissance de la fraternité et la restitution de l'épouse. C'est ce qui donne à la ballade une grande étendue épique et une cohérence interne parfaite. Typologiquement, les variantes se caractérisent par l'opposition entre le mari riche et l'épouse pauvre. C'est le noyau épique des textes et c'est ce qui déclenche le sujet de la ballade. Du point de vue thématique, on remarque le double marchandage de l'épouse qui refuse de suivre l'acheteur turc mais accepte d'aller avec un autre, de même rite et de mêmes coutumes. En ce qui concerne la forme, en dépit des fluctuations inhérentes à la transmission orale, les textes sont bien fixés comme expression, témoignant d'une quantité de traits artistiques constants qui leur assurent de la tenue, de la stabilité et de l'individualité dans l'ensemble du répertoire. Sur le plan grammatical, il convient de remarquer la pleine concordance des épisodes dans leur enchaînement linéaire. Les parties dialoguées, elles aussi s'encadrent parfaitement dans le récit, en augmentant sans cesse la tension dramatique et en offrant continuellement des moments de refoulement, de « suspense » et de relancement concomitant de l'intérêt vers des problèmes nouveaux et des dénouements inattendus. A ce propos, nous considérons que dans le cadre du type en cause, la marche du sujet est conduite jusqu'à un degré supérieur de son évolution, avec toutes les qualités qui en découlent. En ce qui concerne la psychologie du texte, celle-ci est plutôt nébuleuse et contradictoire. En effet, même si les problèmes trouvent en fin de comptes une solution, il n'est pas donner de satisfaction morale à l'épouse, et bien que la ballade nous racontât comment les deux époux ont fini par recevoir une réparation matérielle, les relations psychologiques entre eux demeurent confuses. Il semble que dans la mentalité des interprètes, l'aspect matériel de la vie courante supplée le côté psychologique.

Ce qu'il faut, en tous cas, retenir comme élément constant du type (plus fréquent, mieux formulé, plus typique par conséquent), est le fait que toutes les variantes parlent d'une opposition entre le mari riche et l'épouse pauvre, du conflit qui éclate au sein de la famille (deuxième opposition : entre la belle-mère et la bru), de l'apparition de l'idée de vendre l'épouse, de sa mise en vente (où, souvent, elle y est emmenée attachée, telle un animal), du double marchandage de celle-ci : troisième opposition, le vieil acheteur et le jeune, l'acheteur turc et l'acheteur de l'endroit, d'une discussion entre l'acheteur et la femme, de la reconnaissance de la fraternité et de la restitution de l'épouse. Par conséquent, du point de vue structural, le texte se déroule de manière unitaire,

sur deux grandes séries symétriques d'oppositions binaires. Pour l'illustration du type, nous donnons ci-dessous la variante [29] :

Insuratu, s-a-nsurat
Un fecior de om bogat
Şi-a luat fată săracă
Numai lui să-i fie dragă.
Cît ospăţul se făcea,
El la nevastă-ncepea,
Da şi el şi maică-sa :
— Te pot mîna cînd oi vrea,
Că n-ai adus nimica.
— Dacă nu ţi-am trebuit,
La ce m'ai batjocorit?
Dacă nu ţi-a fost de mine,
De ce mi-ai făcut ruşine?
Dar tu-n tîrg că să te duci,
Trei curele să-mi aduci,
Şi cu una să mă-ncingi,
Şi cu două să mă prinzi,
Tu în tîrg că să mă duci,
Da, în tîrg, la Logovăţ,
Că-s nevestele cu preţ.
El în tîrg că se ducea,
Şi trei curele aducea,
Şi cu două mi-o lega
Şi în tîrg că mi-o ducea,
C-un turc bătrîn se-ntîlnea :
— Dalelei! fecior de sîrb,
Ce-ţi porţi nevasta prin tîrg,
Or ţi-e murgu de schimbare,
Or nevasta de vînzare?
— Nu mi-e murgul de schimbare,
Da-i nevasta de vînzare.
N-o vînd că nu mi-ar plăcea,
Nici că nu ştie lucra,
Da-a venit vremea de-aşa
Ca să-mi vînd eu nevasta.
— Preţul, cum mi-l preţuieşti?
— De trei ori s-o cumpăneşti,
De trei ori cu gălbiori
Şi-o dată cu bani mărunţi
Şi tot să nu-ţi pară mulţi.
Şi ea din gură-i grăia :
— Bărbat, bărbăţelul meu,
Dacă nu ţi-a fost de mine,

Marié, il s'est marié
Le fils d'un homme riche
Et il a pris une fille pauvre
Pour qu'il l'aime seulement.
Au repas qui se tenait,
A sa femme il commençait,
Lui et sa mère lui disait :
— Te chasserai quand voudrai,
Car tu n'as rien apporté.
— Si de moi n'as eu besoin,
Pourquoi de moi t'es-tu moqué?
Si à moi tu n'as tenu,
Pourquoi honte m'as-tu fait?
Au marché tu dois aller,
Trois courroies m'en rapporter,
Avec l'une me ceinturer,
Des deux autres me lier,
Au marché que tu me mènes,
Oui, au marché de Logovăţ,
Où l'épouse est d'un bon prix.
Au marché il s'en allait,
Et trois courroies en rapportait,
Avec deux il la liait
Au marché il la menait,
Un vieux Turc il rencontrait :
— Daleleh! fils de Serbe,
Pourquoi mènes-tu ta femme au marché,
Ton bai serait-il à changer,
Ou ta femme est-elle à vendre?
— Je ne veux changer de bai,
Mais ma femme elle est à vendre.
Non parce qu'elle me déplairait,
Ni qu'elle ne sait travailler,
Mais les temps sont arrivés
Que j'doive vendre mon épouse.
— Le prix, comment le prises-tu?
— Trois fois que tu la pèses,
Trois fois avec des jaunets
Et une de menues monnaies
Sans que tu trouves que c'est beaucoup.
Cependant, elle lui disait :
— Mari, mon petit mari,
Si à moi tu n'as tenu,

[29] Var. 60, non localisée.

Dă-mă la creştin ca tine !
Şi la ăla nu i-o da,
Se ducea mai încolea
Şi d-un sîrb tînăr că da
Şi ăla din grai grăia :
— Dalelei ! fecior de sîrb,
Ce-ţi porţi nevasta prin tîrg ?

Or ţi-e murgu de schimbare,
Or nevasta de vînzare ?
— Nu mi-e murgul de schimbare,
Da-i nevasta de vînzare.
N-o vînd că nu mi-ar plăcea,
Nici că nu ştie lucra,
Da-a venit vremea de-aşa,
Ca să-mi vînd eu nevasta.
— Preţul, cum i-l preţuieşti ?
— De trei ori s-o cumpăneşti
De trei ori cu gălbiori,
Şi-o dată cu bani mărunţi
Şi tot să nu-ţi pară mulţi.

Şi la ăla că mi-o da :
De trei ori o cumpănea,
De trei ori cu gălbiori
Şi-o dată cu bani mărunţi
Şi tot nu-i părea mulţi.
Şi acasă că se ducea
Şi el de cină făcea,
El cina şi ea plîngea.
— Dalelei ! nevasta mea,
Asta ce poate să fie ?
Eu să cin şi tu să plîngi ?
Că eu doar nu te-am furat,
Cu galbeni te-am cumpărat !
— Da cum, focul, să nu plîng ?
C-am avut şi eu un frate
Semăna cu dumneata,
De parcă eşti chiar ăla.
— Bine, bine, nevăstuţă,

Bine că ne-am întrebat
De-n păcat nu ne-am băgat.
Stai în loc să ne-ntrebăm
Să vedem a cui sîntem.
— Spune-mi întîi dumneata.
— Eu-s feciorul Banului
Din Ţara-Ardealului.
— Şi eu-s fata Banului
Din Ţara Ardealului.

Donne-moi à un chrétien comme toi !
A celui-là ne la donnait,
Et plus loin il s'en allait
Un jeune Serbe il rencontrait
Et celui-ci qu'il lui disait :
— Daleleh ! fils de Serbe,
Pourquoi mènes-tu ta femme au marché ?

Ton bai serait-il à changer,
Ou ta femme est-elle à vendre ?
— Je ne veux changer de bai,
Mais ma femme elle est à vendre.
Non parce qu'elle me déplairait,
Ni qu'elle ne sait travailler,
Mais les temps sont arrivés
Que j'doive vendre mon épouse.
— Le prix, comment le prises-tu ?
— Que trois fois que tu la pèses
Trois fois avec des jaunets,
Et une de menues monnaies
Sans que tu trouves que c'est beaucoup.

A celui-là il la donnait :
Trois fois il la pesait,
Trois fois avec des jaunets
Et une de menues monnaies
Sans trouver que c'est beaucoup.
A la maison il la menait
Le repas il préparait,
Il dînait et elle pleurait.
— Daleleh, mon épouse,
Qu'est ce que cela peut bien être ?
Que je dîne et que tu pleures ?
Pourtant, ne t'ai-je pas volée,
Avec jaunets, t'ai-je achetée !
— Comment puis-je ne pas pleurer ?
Moi aussi ai-je eu un frère
Il te ressemblait,
Comme si lui-même tu étais.
— Bien, c'est bien, ma p'tit' épouse,

Bien qu'on se soit demandé,
Dans le péché ne sommes tombés.
Restons et nous interrogeons
Voir à qui appartenons.
— Dis-le toi tout d'abord.
— Moi je suis le fils du Ban
Du pays de l'Ardeal.
— Moi je suis la fille du Ban
Du pays de l'Ardeal.

— Bine, soră, bine, dragă,
Bine că ne-am întrebat
De-n păcat nu ne-am băgat.
El în căruţ mi-o punea,
La cumnatu-so venea :
— Cumnat, cumnăţelul meu,
Ţine pe soru-mea bine,
Fie-ţi zestrea de la mine.
Cînd pe aceea îi găta,
Vin'la min' că ţi-oi mai da
Banii tot cu ferdela.

— Bien ma sœur, bien ma chère,
C'est bien qu'on se soit demandé,
Dans le péché ne sommes tombés.
En chariot, il la montait,
Chez son beau-frère il arrivait :
— Beau-frère, mon p'tit beau-frère,
Voila ma sœur, garde-la bien,
La dot, de moi tu l'auras.
Quand celle-là s'épuisera,
Viens à moi et te donnerai encore
De l'argent tout par boisseaux.

3. Structure poétique du type III
(le lourd tribut)

Caractéristique pour la zone méridionale du pays, ce type, du Banat, par l'Olténie, jusqu'en Valachie, couvre toute la zone entre le Danube et les Carpates.

A la différence des deux types examinés ci-dessus, ce type est construit sur la structure métrique-rythmique des 5/6 syllabes (des tripodies pyrrhiques acatalectiques et catalectiques) et comme tel a été moins soumis aux influences des deux autres types. Sa structure métrico-rythmique le place parmi les créations folkloriques roumaines les plus anciennes, car — suivant l'opinion de tous les spécialistes — c'est la plus ancienne structure, qui se retrouve aussi dans certains chants rituels (noëls et rituels d'enterrement) et certaines ballades célèbres, telles que « Mioriţa » ou « Meşterul Manole » (*Maître Manole*) [30].

La première constante poétique du type en cause concerne la présentation du héros. Celui-ci, en effet, porte nom. Il s'appelle Oleac [31] et ce nom devient un signe de reconnaissance dans le cadre du répertoire. Le plus souvent, il nous est présenté comme étant originaire de Hunedoara, de Transylvanie par conséquent, en insistant de la sorte sur le fait que l'action s'est déroulée jadis, au loin, loin des lieux où la ballade est encore chantée. D'habitude, le héros est un personnage très riche, sa fortune touchant au fabuleux : il possède des moulins qui moulent de l'argent. Naturellement, ce richard épouse une jeune fille pauvre, mais de très grande beauté, si belle que, parfois, le récit s'attarde sur sa beauté, absolument exceptionnelle. Dès lors, le problème des rapports économiques entre mari et femme se pose avec la même acuïté que dans le II[e] type. Parce que, souvent, cet énoncé semble

[30] Constantin Brăiloiu, *Le vers populaire roumain chanté*, dans le vol. *Opere* (Œuvres), I, Buc., 1967, p. 22.
[31] Ou bien *Oleag, Oleacă, Olac, Oleah, Olean, Olea, Onea.*

insuffisant aux différents interprètes, il arrive dans certaines variantes qu'apparaisse un thème étranger, celui des deux « sœurs » (en fait, des amies comme sœurs) qui se disputent l'amour d'Oleac : l'une est pauvre, mais jolie, l'autre est laide, mais riche. Oleac préfère la jolie [32]. L'élément constant est de fait la mise en évidence de la différence sociale entre les époux. Mais, jamais, ne se pose, dans le cadre de ce type, la question de la dot, ou plutôt du manque de dot de la jeune fille, telle qu'elle était toujours posée dans les variantes transylvaines ; elle surgit pourtant dans le final, exprimée par une formule caractéristique. Ainsi, le mobile de la vente de l'épouse n'est plus le manque de dot, il n'est donc plus de nature familiale (répudiation de l'épouse pauvre par la famille aisée dans laquelle son mariage la fait entrer), c'est une cause sociale d'une signification plus ample qui l'explique, à savoir le lourd impôt qui frappe le jeune ménage et que le héros, pour riche qu'il soit, ne peut acquitter. L'impôt est exigé tantôt par la communauté rurale respective, tantôt par l'Etat féodal, sans oublier, souvent, la dure exploitation ottomane qui, elle aussi, y est mentionnée. Pourquoi est-il soumis à cet impôt ruineux, on ne l'explique pas clairement, mais on laisse entendre qu'il s'agit de la jalousie des habitants du village qui ne peuvent supporter ni la fortune d'Oleac ni la beauté de sa femme ; c'est dire que son excès de bonheur est la cause de sa perte. Le montant de l'impôt est exprimé de la même manière, constamment : on lui fixe un impôt mensuel, en même temps qu'un autre annuel et le héros, encore qu'il vend tous ses biens, ne peut les satisfaire. On assiste dès lors au déclassement total du héros. Arrivé à ce point, il songe à vendre quelqu'un de sa famille : il pense d'abord à son père, mais il craint de ne pouvoir obtenir, pour lui, un assez bon prix, sans plus parler de l'acte d'impiété filiale qu'il commettrait à procéder de la sorte ; il pense ensuite à sa mère, mais déjà il frémit d'horreur à l'idée du péché qu'il ferait. Il ne lui reste plus donc qu'à vendre sa femme, d'autant plus qu'il sait fort bien qu'elle est la cause de sa ruine. Tout ce débat intérieur dramatique d'Oleac n'apparaît que dans 19 variantes, autrement dit dans un tiers des cas ; elle peut donc être considérée comme atypique [33]. Le dénouement typique élude ce débat, le héros se décidant dès le début à vendre son épouse. Il lui ordonne par conséquent de mettre ses plus beaux atours, afin de la conduire au marché. Sa femme obéit et tous deux s'en vont au marché. Une fois là-bas, le mari se met en quête d'un acheteur, en criant sa marchandise ou en engageant un crieur public pour le faire à sa place. Dans toutes les variantes, l'acheteur est un Turc et la présentation que le

[32] Var. 79, 80, 87, 94, 96, 97, 108, 109, 110, 111, 112, 117, 118.

[33] Var. 90, 91, 94, 96, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 113, 114, 118, 121, 127, 129.

récit en fait, compte tenu de ce qui va suivre, est toujours favorable : c'est un bel homme (on emploie les épithètes de « gracieux » et « élégant ») qui s'occupe de négoce. Au cours du dialogue qui s'engage entre Oleac et le Turc, le premier explique au second qu'il vend sa femme à cause de l'impôt. D'habitude, le marchandage s'achève par le pesage de l'épouse. Les textes conservent des noms d'anciennes monnaies des Principautés roumaines, en usage les siècles passés. Le prix de la vente empoché, Oleac s'en va et le Turc emmenant l'épouse, part aussi de son côté ; de fait, il amène la femme chez lui, dans sa demeure, où il devient petit à petit entreprenant. Mais, la femme, saisie de surprise à leur si grande ressemblance, résiste à ses insistances amoureuses, au point que finalement tous deux finissent par se poser des questions au sujet de leur ascendance. Le Turc reconnaît être le fils « du pope Oprea de Moldavie » et la femme dit en être sa fille. Parfois, comme il est plus normal, c'est la femme qui la première confesse son identité, l'homme n'ayant plus qu'à reconnaître qu'il est son frère. De la sorte, quelle que soit la variante, l'inceste est évité. Dans certaines variantes, la simple affirmation de la fraternité n'est pas considérée comme suffisante et la reconnaissance se fait alors à l'aide de la découverte de certains signes corporaux. Habituellement, c'est la femme qui se rappelle et nomme certain signe qu'il avait encore enfant : de fait une cicatrice à la suite d'une blessure qu'elle lui avait faite au jeu ; le Turc montre cette cicatrice et de la sorte la preuve de leur fraternité est faite [34]. Suit invariablement la restitution de l'épouse. Le Turc part à la recherche d'Oleac, le retrouve, lui rend sa femme et lui laisse, en véritable beau-frère, le prix de la vente en tant que dot de sa sœur. Sur cette séquence finissent la plupart des textes, mais, parmi eux, certains continuent l'idée poétique en faisant rentrer le héros chez lui, où il paie l'impôt, après quoi il poursuit, tranquillement, sa vie.

A la différence des types analysés antérieurement, celui-ci est beaucoup plus unitaire. Les formules poétiques, qui expriment les différents thèmes, en dépit des fluctuations qui tiennent de la transmission orale, sont d'une fixité remarquable, et le type, en général, a une physionomie artistique fort bien individualisée. On peut donc soutenir que le sujet de la vente de l'épouse a trouvé son entière réalisation artistique roumaine dans le cadre de ce type, les deux autres (I et II) ne représentant, par rapport à celui-ci, que de simples tendances, des formes quelque peu transitoires. Il est possible que la grande stabilité des textes soit due au fait que la majorité sont recueillis dans les milieux des ménétriers de village — ce qui suppose un certain mode de réception et de transmission des textes. Pour illustrer les valeurs artistiques du type tout entier, nous donnons ci-dessous

[34] Var. 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 96.

une variante qu'Ovid Densusianu a choisie aussi, en partant de critères esthétiques, pour son volume d'anthologie de la poésie populaire [35]:

Voinicel Oleac,	Vaillant Oleac,
De blagă bogat,	Riche de fortune,
De părinţi sărac.	Pauvre de parents.
Dumnezeu i-a dat	Dieu a décidé
Şi el s-a-nsurat	Qu'il se marie
Mîndră şi-a luat:	Il a pris une belle:
Mîndră ca a lui	Belle comme la sienne
Nu-i a nimănui,	Personne d'autre n'a,
Mîndră şi frumoasă,	Belle et jolie,
Chip de jupîneasă.	Allure de boyarde.
El cum s-a-nsurat,	Aussitôt marié,
La bir l-au aşezat	Il fut imposé
Cîinii de leteni	Par ces chiens de Francs
Şi de moldoveni.	Et de Moldavie.
El cum se-nsura,	Aussitôt marié
La bir l-aşeza.	Au tribut on l'imposa.
— Nu mai da bir ca un copil	Ne payait plus d'impôt tel un enfant
Şi-mi da bir ca un bătrîn	Mais le payer tel un homme âgé
Şi-mi da din an în an	Et il payait chaque année
Şapte pungi de bani.	Sept bourses d'argent.
Banii că mi-i da,	Bien qu'il les donnait,
De bir nu scăpa.	Au tribut n'échappait.
Şi el că-mi avea:	Et il m'avait encore:
Nouă mori de vînt,	Neuf moulins à vent,
Macină argint;	Moulaient de l'argent;
Nouă mai la vale,	Neuf dans la vallée,
Macină parale;	Moulaient des monnaies;
Morile le da	Les moulins donnait,
De bir nu scăpa.	Au tribut n'échappait.
Pe mîndra c-o lua,	La belle qu'il prenait,
La tîrg c-o scotea,	Au marché qu'il la menait,
Şi el că-mi striga:	Et voici qu'il criait:
— Ai, la mîndră de vînzare,	— Là! une belle est à vendre,
Pe vin, pe rachiu,	Pour du vin, de l'eau-de-vie
Pe chile de grîu.	Pour des poids de blé.
El că mi-ş striga	Il avait beau crier
Şi nimeni nu-mi răspundea.	Personne ne répondait.
Într-un colţ de tîrguleţ	Dans un coin du p'tit marché
Se găsea de-un turculeţ,	Un petit Turc se trouvait,
Din gură striga:	De la bouche il criait:
— Oleace, d-Oleace,	— Oleac, hé Oleac!
Dă-te mai încoace	Viens de ce côté
Să-ţi văd pe mîndra.	Que je vois ta belle.

[35] Var. 99.

Dacă mi-o plăcea,	Et si elle me plait,
Banii că ți-oi da:	L'argent te donnerai:
Desăgei de piele	Des besaces de cuir
Plini de mahmudele.	Pleines de machmoudées.
Mîndra că-i plăcea.	La belle lui plaisait,
Banii că mi-i da.	L'argent lui donnait.
Pe mîndra i-o lua,	La belle lui prenait,
Acas' se ducea,	Chez lui s'en allait,
În harem o băga,	Dans le harem la mettait,
El că se-apuca,	Et il commençait,
De mi-o săruta	A l'embrasser,
Și ea că-mi zicea:	Et voilà qu'elle disait:
— Turcule, turcule,	— Turc, hélà ! Turc
Stai să ne-ntrebăm	Faut que nous nous questionions
Că prea semănăm.	Car bien trop nous ressemblons.
El că mi-și spunea:	Lui du coup disait:
— Eu sînt feciorul popii	— Je suis le fils du pope
Din Țara Moldovei,	Du pays de Moldavie,
Turcii m-au robit	Les Turcs m'ont enlevé
De cînd am fost mic.	Petit enfant quand j'étais.
Și ea că-i spunea:	A son tour elle disait:
— Eu sînt fata popii	— Je suis la fille du pope
Din Țara Moldovei.	Du pays de Moldavie.
Ei frați că se găseau.	Lors, frères qu'ils se trouvaient.
De mînă c-o lua,	Par la main il la prenait,
Afar' c-o scotea	Dehors la sortait
Și el că-mi striga:	Et voilà qu'il criait:
— Oleace, d-Oleace,	— Oleac, hé, Oleac,
Vin' de na-ți pe mîndra:	Viens prendre ta belle:
Surioara mea,	Ma sœurette à moi,
Soția ta.	Ton épouse à toi.
Banii ce ți-am dat,	L'or que j't'ai donné,
Eu te-am înzestrat	C'est pour te doter
Tot ca pe-un cumnat.	Tout comme un beau-frère.

Le texte ci-dessus a l'avantage d'être typique pour tout le groupe de variantes analysées. Tout y est quant à la formule poétique et thématiquement général et fixe. Voulant caractériser le type, nous observerons qu'il contient les deux oppositions binaires du schéma structural proposé au début : d'abord, la liquidation de l'appauvrissement du héros à cause du lourd impôt, au moyen de la vente de son épouse et ensuite la liquidation du manque d'épouse par la reconnaissance de la fraternité et la restitution de la femme au mari. Remarquons aussi la liquidation implicite du déclassement du héros, ce qui constitue de fait l'idée poétique des textes. Dans le cadre du type III, cela constitue aussi un problème de plus, en comparaison du type II, et nous assistons à sa résolution ultérieure. Les variantes de ce type reviennent, du point de vue thématique, à la solution d'un seul acheteur — mais ici il est Turc, invariablement, ce

qui n'est qu'une manière de souligner qu'une telle histoire ne pouvait arriver dans la société roumaine que dans les conditions de l'ordre féodal. Le régime métrico-rythmique donne aux textes de ce type une individualité propre, qui les distingue fondamentalement des types antérieurs, ces textes offrant des formules poétiques bien fixées comme expression et remarquablement stables. Sur le plan grammatical, on observe la concordance des épisodes dans leur enchaînement épique, ce qui manquait au type I. Les parties dialoguées sont parfaitement agencées dans l'ensemble du récit et augmentent la tension dramatique des textes. Retenons tout particulièrement deux moments pour l'élément de refoulement qui s'y trouve : la vente de l'épouse et la reconnaissance des frères ; l'inattendu avec lequel ces moments sont résolus prête aux textes un saillant relief dramatique.

Envisagé de tous ces points de vue, on peut dire que ce type réussit la conduite du sujet jusqu'à la limite supérieure d'évolution, en illustrant le mieux ce que le thème en cause a pu donner chez les Roumains. Comme le schéma structural du type ne pouvait être transgressé, on peut affirmer que, dans ces limites, le sujet a trouvé dans la formulation du type III sa plus haute et plus parfaite réalisation artistique. La véritable destinée artistique du sujet a trouvé son aboutissant à peine dans le cadre du type III. Il y a lieu pourtant de lui reprocher une certaine psychologie rudimentaire : en effet, les commentaires lyriques qui faisaient vibrer les deux autres types manquent ici totalement. En échange, il a gagné en précipitation épique, en inattendu et en relief grâce à des changements de situations dramatiques et rapides.

Les constantes du type seraient, en lignes générales, les suivantes : le héros (généralement appelé Oleac) est fabuleusement riche ; il épouse une jolie fille, ce qui fait supposer qu'elle est pauvre (parfois, cela est indiqué expressément) ; la fortune et la beauté de l'épouse du héros suscite l'envie de l'entourage et Oleac se voit soumis à un impôt excessif ; ne pouvant l'acquitter et, dans ses efforts pour y arriver, perdant toute sa fortune, il finit par se convaincre soi-même que la seule modalité d'y échapper, est de vendre sa femme (parfois, on nous présente le débat intérieur du héros) ; il met sa femme en vente au marché où, toujours, il trouve pour acheteur un Turc, que le récit présente dans une lumière favorable ; le Turc l'achète, mais au moment même où il s'apprête à user de ses droits sur la femme, celle-ci l'arrête, surprise par leur grande ressemblance ; en se posant l'un à l'autre des questions, ils découvrent qu'ils sont les enfants du même pope Oprea du pays de Moldavie et, en recourant aussi à d'autres signes de reconnaissance ils se rendent effectivement compte qu'ils sont frère et sœur ; l'homme, acheteur tout d'abord, à présent frère, rend la femme au mari et lui laisse, en guise de dot, le prix de l'achat de l'épouse ; le héros acquitte son impôt et tout rentre dans l'ordre social antérieur.

4. Caractérisation de la version roumaine

Premier fait à retenir de l'analyse ci-dessus est l'existence, chez les Roumains, de trois modalités différentes de traitement du sujet de cette ballade ; elles diffèrent tellement qu'elles peuvent être considérées comme des types artistiques pleinement individualisés. Pour définir ces types, nous avons envisagé non seulement l'idée poétique de base (le mobile de la vente de l'épouse), mais aussi la forme artistique absolument spécifique de chacun d'eux. Aussi nombreux qu'aient été, le long du temps, les contacts entre ces trois types, chacun a bien conservé une tenue artistique propre, aux contours précis, impossible à confondre. Il se peut que ce soit la totale invraisemblance du sujet qui ait produit la différenciation des types, car nous pensons que ce qui a surtout compté dans les différents processus de création d'un même sujet, ce ne fut pas tant le réfléchissement de réalités historiques et sociales, que les possibilités poétiques du thème, sa tension intérieure.

Notre seconde observation porte sur la genèse indépendante de chacun des trois types. En effet, rien ne justifie de croire que le III^e type — le plus cristallisé — soit le résultat des accumulations créatrices des II^e et I^er types. Il ne saurait donc être question d'un centre de genèse unique duquel, en jaillissant, la ballade se serait diversifiée ensuite. Il est plus plausible de penser que chaque type a son propre centre génésique, quelque part à l'intérieur de la zone qu'il couvre.

La troisième observation concerne la chronologie des types. Lorsqu'on les recueillit, ils étaient pleinement formés et cristallisés, ayant une circulation parallèle. C'est dire que les trois types existent depuis avant l'époque des premiers recueils. Des indices de nature poétique existent dans ce sens, mais il est possible que les uns aient pris naissance avant les autres, c'est-à-dire que nous y découvrons des couches historiques indicatrices de leur développement respectif ultérieur. Ainsi, par exemple, la situation typique du type I exigeait que l'épouse soit acquise par un habitant de l'endroit ; le Turc n'apparaissait que rarement. Il semble donc que la situation typique est plus ancienne, antérieure. Le Turc fait son apparition au moment de la réactualisation du texte, dans des conditions nouvelles. Quant au type II, il convient de l'interpréter pareillement, à cette différence près que le texte accumule les deux personnages. Le type III, seulement, éclaircit la situation, en optant en exclusivité pour la solution avec le Turc. Mais là encore, une stratification évolutive se découvre ; à l'opposition de type familial (le mari riche et la fille sans dot) vient s'ajouter une opposition sociale (l'idée d'un dur impôt). Chaque type offre par conséquent une tendance propre de réactualisation du texte, de le rendre plausible,

de lui assurer une note de vraisemblance, encore que relative. Le fait que certains types ne sont pas entièrement structurés, dans le sens exigé par les lois internes de développement d'un sujet épique, alors que d'autres le sont, ne nous autorise pas à croire qu'ils se succèdent chronologiquement dans le cadre d'un effort accompli de manière unitaire et avec conséquence dans le but de parachever le sujet. Aucunement. Pas un des types ne représente une marche inférieure vers le suivant.

Il faut encore signaler que le sujet est lui-même formé de deux motifs, chacun d'eux étant plausible à sa manière. Ce qui ne l'est plus, c'est la réunion des deux motifs dans un seul sujet, telle que l'opère la version roumaine. Mais, dans le folklore roumain, les deux motifs circulent aussi indépendamment. Le premier motif est, en somme, le premier type que nous venons d'analyser. Le deuxième motif (la reconnaissance de la fraternité) se retrouve dans deux variantes, que le répertoire d'Al. I. Amzulescu n'enregistre pas. Voici le contenu d'une de ces variantes, dont le motif est absolument pur : le héros va au marché s'acheter une épouse ; après l'avoir achetée, il s'inquiète de ses parents et, ce faisant, ils se découvrent être frère et sœur ; l'acheteur ramène la femme chez leur commune mère et raconte à cette dernière comment il a retrouvé sa sœur [36]. Le centre de l'intérêt du texte est la destinée de l'épouse, le mari n'étant même pas mentionné. Une légende semblable est liée à la biographie d'un grand prélat moldave, Anasthase Crimca [37]. La circulation indépendante des deux motifs dénote que leur fusion en un seul sujet a pu se faire sur le territoire et dans le milieu folklorique roumain. Il est probable que la fusion date depuis assez longtemps, puisque l'un des motifs ne circule presque plus, seuls quelques vestiges inexpressifs étant encore connus.

II. VERSIONS BALKANIQUES DE LA BALLADE

Le sujet dont nous nous occupons n'a trouvé, à ce que nous sachions, d'expression artistique que chez les suivantes nations de la péninsule balkanique : les Bulgares, les Serbo-Croates, les Albanais et les Grecs. Cinq nations, au total, qui ont donc concouru à sa transcription dans l'art. Nous savons également que le sujet ne circule pas hors la zone territoriale que ces cinq nations occupent, ayant, par conséquent une expansion limitée à l'aire culturelle du sud-est de l'Europe, ce qui nous fait penser qu'il a dû naître quelque part, à l'intérieur de cette zone.

---

[36] Var. 41.

[37] C'est de notre collègue, le Prof. Ion Radu Mircea, que nous détenons l'information.

Les matériaux étrangers qui nous ont été accessibles, vu les difficultés d'une documentation exhaustive [38], sont, toutes proportions gardées, de beaucoup plus réduits que les roumains (23 textes bulgares, 7 textes serbo-croates, 3 albanais et 7 grecs). Les matériaux sud-danubiens permettent néanmoins un sondage intéressant dans les problèmes du sujet. Nous les examinerons en prenant comme point de référence les matériaux roumains, non pas que nous leur accorderions une plus grande valeur, mais parce que nous avons pu les étudier d'une manière plus appropriée (nous avons eu à portée tout le stock des variantes et de plus nous savons ce qu'implique la vie folklorique concrète). Ajoutons à tout cela un fait de très grande signification : il n'y a que chez les Roumains que le sujet présente trois formulations artistiques distinctes (les trois types étudiés), qui par leur variété thématique et leurs éléments structuraux contiennent tout ce que l'on trouve aussi au sud du Danube. C'est de cela, du reste, qu'a découlé la nécessité de nous rapporter en permanence aux matériaux roumains pour tenter, à l'aide de cette voie, de déterminer les similitudes et les dissemblances des différentes versions.

En tant que méthode, nous avons adopté le principe de noter soigneusement tous les éléments communs, par groupes de versions nationales et, parallèlement, de faire ressortir les moments divergents. Nous obtiendrons de la sorte une vue d'ensemble du sujet et de son expansion dans la zone, en même temps qu'une vue particulière du mode de traitement artistique propre à chacune des nations l'ayant réalisé, en déterminant par ailleurs l'apport spécifique de chacune. Pour finir, nous esquissons un schéma hypothétique de la diffusion du sujet dans la zone en cause.

1. Version bulgare

L'idée de vendre un membre de sa famille est assez répandue dans le folklore bulgare et affecte les degrés de parenté les plus importants. On rencontre donc l'idée de la vente des enfants par les parents [39], de la vente de la bru par la belle-mère [40], de la sœur par le frère [41], de la mère par son fils [42] et même du mari par l'épouse [43]. Le thème de la vente de l'épouse s'encadre par conséquent dans un cycle de productions poétiques beaucoup

---

[38] Nous avons reçu des indications bibliographiques et des matériaux de la part des chercheurs Liliana Bogdanova de Sofia, Milovan Gavazzi et Olinko Delorko, Zagreb. Par cette voie aussi, tous nos remerciements.

[39] СбНУ, 1894, p. 39 ; *Ibidem*, VI, p. 48 ; XLVI, p. 206 ; 46 (1953), p. 134.

[40] СбНУ, 36 (1926), p. 72, *Ibidem*, 46 (1953), p. 132–133.

[41] СбНУ, 46 (1953), p. 133–134.

[42] СбНУ, XIII, p. 45.

[43] СбНУ, 46 (1953), p. 330.

plus étendu et plus vaste qui, compte tenu des conditions sociales-historiques du monde balkanique au temps de la domination ottomane, peut fort bien avoir une base historique réelle. Quoiqu'il en fût, l'idée de vendre quelqu'un de sa famille n'a pas, dans le folklore bulgare, ce caractère insolite et invraisemblable qu'elle présente chez les Roumains. Il n'y a pas de vente d'épouse chez les Roumains. Ce qui semble plausible dans le folklore bulgare, est absolument invraisemblable chez les Roumains.

Le second fait qu'il nous faut souligner dès le début est la réalisation du sujet, chez les Bulgares, dans une formule artistique multiple, au lieu d'une seule, unique, à l'égard de laquelle les différents textes se conduisent en simples variantes. Tout au contraire, chaque variante a d'innombrables traits propres qui la font différer de toutes les autres du point de vue artistique ; cela impose un autre mode de recherche des matériaux. Nous donnons ci-dessous le texte de la plus ancienne variante bulgare recueillie et publiée [44], après quoi nous notons successivement tous les détails qui distinguent les autres variantes.

Voici cette variante, la plus ancienne : Stoïan est soumis à trois fois l'impôt, parce qu'il a une jolie femme. Il ne peut le payer, d'où son tracas. Stoïnitza, son épouse, l'interroge sur la cause de sa tristesse et l'apprenant, elle s'offre d'elle-même à être vendue pour le sauver. Stoïan la mène donc au marché où un Turc se présente comme acheteur. Celui-ci paie une somme plus grande que celle demandée comme prix par le héros. Il l'emmène, mais un petit oiseau le prévient qu'il est en voie de succomber au péché de l'inceste, car il est défendu à un frère d'épouser sa sœur. Surpris par ces nouvelles, le Turc pose des questions à la femme au sujet de ses parents et apprend qu'elle a eu un frère qui a été pris comme esclave. A la question si elle le reconnaissait à un signe particulier, la femme répond que son frère esclave avait un signe sur l'épaule gauche. Le Turc lui montre son épaule et les deux se découvrent être frère et sœur : lui, est Kostadin et elle Anguélina. Pour finir, le Turc rappelle Stoïan, lui rend l'épouse et, mari et femme retrouvés, heureux, ils rentrent chez eux.

---

[44] Liste des variantes bulgares. Comme pour les matériaux roumains, les références concerneront les n^{os} d'ordre de la liste ci-après: 1. les frères Miladinov, *Български народни песни*, n° 137 ; édition 1967, pp. 247–249 ; 2. *Ibidem*, n° 139. pp. 251–252 ; 3. K. Chapkarev· *Сборник от български народни умотворения*, I, omg. 111, *кн.* III, n° 293, éd. 1891, p. 20–23 ; 4. СбНУ 2 (1890), pp. 55–56 ; 5. СбНУ 4 (1891), p. 59, n° 1 ; 6. *Ibidem*, p. 61, n° 6 ; СбНУ 13 (1896), p. 48, n° 3 ; СбНУ 16–17 (1900), p. 98, n° 1 ; СбНУ 22–23 (1906–1907), p. 37–38, n° 62 ; G. Iankov, *Български народни песни от Елена В. Янкова*, Plovdiv, 1908, p. 36–37, n° 27 ; 11. СбНУ 35 (1923), pp. 141–142, n° 143 ; 12. *Ibidem*, p. 142, n° 144 ; 13. V. Stoin, *Народни песни от Тимок до Вита*, Sofia, 1928, p. 432, n° 1713 ; 14, *Ibidem*, p. 429, n° 1702 ; 15. *Ibidem*, p. 429, n° 1703 ; 16. *Ibidem*, p. 393, n° 1589 ; 17. V. Stoin, *Народни песни от северна България*, Sofia, 1931, p. 453, n° 1369 ; 18. N. Kaufman — Todor Todorov, *Народни песни от югозападна България*, Sofia, 1967, p. 518–519 ; 19. *Ibidem*, p. 222, n° 355 ; 20. СбНУ 46 (1953), p. 131, n° 219 ; 21. *Ibidem*, p. 132, n° 220 ; 22. *Ibidem*, p. 132, n° 221 ; Tsvetana Romanska, *Славянски фолклор. Очерки и образци*, Sofia, 1963, p. 74.

La variante n° 2 introduit une autre cause de la vente de l'épouse : Kolio avait emprunté à des usuriers de Salonique la somme nécessaire à ses noces. Les usuriers en réclament la restitution, dès le mariage célébré. Il mène la femme au marché, mais le premier acheteur n'a pas assez d'argent. Un deuxième l'achète. Suit l'apparition prémonitoire de l'oiseau, le dialogue entre l'acheteur et la femme, la reconnaissance de la fraternité d'après un signe particulier (il a six orteils à un pied), la restitution de l'épouse et l'offrande d'une somme d'argent considérable, afin que dorénavant les époux vivent dans l'aisance.

La variante n° 3 aborde directement le sujet : Todiritza remarque que son mari, Todor, est sur le point de faillir sous le poids de ses dettes à usure et, pour y parer, lui propose sa propre vente. D'accord, il lui dit de mettre ses plus beaux atours et la mène au marché. Un Nègre se présente comme acheteur, mais la femme refuse de le suivre. Le second acheteur est un janissaire. Suit l'apparition de l'oiseau, la reconnaissance de la fraternité à un signe particulier (il manque au janissaire un orteil au pied gauche), la restitution de l'épouse, le présent d'une somme d'argent (de fait le prix de la vente) afin que Todor acquittât ses dettes.

La variante n° 4 apporte des thèmes supplémentaires, mais en omet d'autres : Stoïan dit à sa femme que pour payer ses dettes il se voit obligé de vendre sa mère. Sa femme lui démontre qu'il n'en obtiendra pas un bon prix et s'offre elle-même. Un Nègre voudrait l'acheter, mais la femme prie le Seigneur qu'il n'ait pas assez d'argent pour ce faire ; c'est ce qui arrive. Arrive un second acheteur, un Bulgare, Il l'achète et tout le reste évolue comme dans les autres variantes.

La variante n° 5 est un fragment qui contient la partie initiale de la ballade. Bogdan s'est endetté. Sa femme, Maria, s'offre pour être vendue. Il la mène au marché, mais là, la confie à un intermédiaire. Un négociant, Georges, l'achète.

La variante n° 6, elle aussi fragmentaire, a quelques détails nouveaux : le négociant Manole voulait acheter des vaches. Stoïan, le mari, n'ayant pas cette sorte de marchandise, lui offre sa femme en vente, mais celle-ci se lamente et le prie de ne pas la vendre.

La variante n° 7, fragmentaire : Prodan est disposé à se défaire de tous ses biens pour échapper à ses dettes. Il préfère cependant vendre sa femme, qui en accepte l'idée.

La variante n° 8 apporte d'autres nouveautés : Stoïan est un ivrogne criblé de dettes. Il dit à son épouse, Stanca, qu'il se voit contraint soit de la donner en gage, soit de vendre leurs enfants ; Stanca s'oppose à la vente des enfants, parce que ceux-ci étant tout petits, le prix reçu ne couvrirait pas le montant des dettes. Dès lors, Stoïan la mène, elle, au marché, où

le Nègre fait son apparition. De nouveau, la femme implore la Bonté Divine que le Nègre n'ait pas assez d'argent pour l'acheter, elle en échappe ; apparaît le deuxième acheteur, un épicier de race blanche ; la femme prie Dieu qu'il ait l'argent nécessaire pour l'acheter et la vente a lieu.

La variante nº 9 est complète : Manole est dans la gêne à cause de l'impôt. Il a déjà tout vendu de sa maison, pour s'en acquitter, mais en vain. Il se décide à vendre sa mère, mais la vieille lui explique qu'il n'en obtiendra pas un bon prix. Elle lui conseille de vendre son épouse, c'est-à-dire sa bru. Au marché, c'est un Turc d'Anatolie qui l'achète. Et c'est un coucou qui avertit l'homme du péché d'inceste. Une mèche blonde à la nuque, signe particulier, confirme la fraternité. L'épouse est rendue à l'époux et on lui laisse l'argent payé pour acquitter ses impôts.

La variante nº 10 : elle n'a pas de final. Stoïan ne peut payer ses dettes. Il voudrait vendre ses enfants. Son épouse, Keranka, s'y oppose et s'offre elle-même à être vendue. Sur la demande de Stoïan, elle se vête de ses plus beaux atours, et tous deux se rendent au marché, où un Juif se présente pour l'acheter. La femme, cependant, prie le Seigneur que l'argent manquât à l'acheteur juif, ce qui arrive, et en fin de comptes c'est un Bulgare qui l'achète, sur quoi finit le texte.

La variante nº 11 : Bojko n'a pas les moyens de payer ses dettes et pour s'en acquitter, il est disposé de vendre son petit garçon. Grozdanka, sa femme, s'y oppose, parce qu'il n'en obtiendrait pas le prix requis. Elle demande à ce qu'elle soit vendue. Son mari acquiesce et comme tel, lui demande de mettre des vêtements propres. Il l'amène au marché, où apparaît le Nègre. Ici aussi, la femme échappe à la vente, par ses prières. Un jeune commerçant qui se présente en second l'achète. Sans raison apparente, il lui pose des questions au sujet de sa famille. Ils se reconnaissent frère et sœur sur un signe que l'homme avait à son pied gauche.

La variante nº 12 : elle dévie au final. Obéré par ses dettes, Dunaf veut se défaire de ses enfants. Todorka, son épouse, propose que ce soit elle que l'on vende. Au marché, le Nègre qui fait son apparition, à l'accoutumée, a plus de chance que dans les variantes précédentes, puisqu'en dépit des supplications de la femme, Dunaf, son époux, la vend, et le Nègre l'emmène. Lors donc, elle demande à l'acheteur d'aller voir le Danube. Arrivés là, elle jette le Négre à l'eau, et retourne à la maison, chez son mari et ses enfants.

La variante nº 13 : Stoïan vend son épouse, Rusa, à un Juif en route vers Constantinople. La femme se désespère, elle pleure.

La variante nº 14 : Cette fois c'est l'épouse qui a fait des dettes. Pour les acquitter, elle veut vendre ses enfants, mais ensuite, s'offre elle-même à la vente. Pour y arriver, elle demande à son mari, Nikola, de la conduire au marché dans leur chariot traîné par des buffles. Un Juif vou-

drait l'acheter, mais Nikola ne la cède pas. Il ne la vend qu'ensuite, à un négociant, qui l'emmène. Il suffit d'une simple discussion entre la femme et l'acheteur, pour qu'ils se reconnaissent frère et sœur.

La variante n° 15 : Pour ses dettes, Nikola met sa femme en vente au marché. Un Juif voudrait l'acheter, mais la femme prie de la manière que nous savons. Un jeune Bulgare l'achète et, sans autre explication, nous apprenons qu'ils étaient frère et sœur.

La variante n° 16 : Ne pouvant acquitter ses dettes, Nikola se décide à vendre ses enfants. Ratka, son épouse, lui démontre qu'il n'en prendrait pas un bon prix et lui demande de la vendre, elle, plutôt. Il l'amène au marché dans le chariot à bœufs. Un Juif veut l'acheter, mais il n'est pas assez riche pour cela. Un jeune Bulgare l'acquiert et tous deux, par la suite, découvrent leur fraternité.

La variante n° 17 : Nikola a de si grandes dettes que même en vendant ses propriétés et ses enfants, il n'y arriverait pas. Ratka sa femme s'offre pour la vente. Elle lui demande à ce qu'il l'amène au marché, dans le chariot à bœufs, en criant qu'il a une épouse à vendre. Le reste du récit manque.

La variante n° 18 : Stoïan ne peut payer ses dettes. Il vendrait bien ses enfants, mais sa femme, Ratka, lui démontre qu'il n'en obtiendrait pas un bon prix. En s'offrant pour la vente, elle demande à être menée au marché dans le chariot à buffles. Un Juif voudrait l'acheter, mais l'argent ne lui suffit pas. Un Bulgare l'achète par la suite. Suit la reconnaissance de la fraternité et la restitution de l'épouse.

La variante n° 19 : Stoïan ne peut payer ses dettes. Il se décide à vendre Marika, son épouse. Il lui demande de mettre des vêtements propres et partent au marché. Chemin faisant, il rencontre un Turc. Le héros lui vend sa femme. L'acheteur turc et l'épouse vendue se reconnaissent frère et sœur, d'après un signe particulier (trois cheveux blonds !). Suit, comme à l'accoutumée, la restitution de l'épouse au mari et le présent de la somme déjà versée, afin d'acquitter les dettes.

La variante n° 20 : est fragmentaire. Pour son manque de dot, le héros vend sa femme. Un jeune homme l'achète. Tout le reste manque.

La variante n° 21 : Ayant vendu sa femme pour acquitter ses dettes contractées pour boire, Rale, le mari, se lamente devant ses enfants et reconnaît d'avoir perdu sa fortune.

La variante n° 22 : La mari est embarrassé pour l'acquittement de ses dettes. Pour y aboutir, il accepte la suggestion de son épouse de la vendre au marché. Il la vend à un Juif.

La variante n° 23 : celle-ci a un contenu particulier. Bojko *ot Bosača* (Bojko de Bosača) n'a pas de quoi payer son tribut lorsqu'arrive Nikola Stoïlitch pour l'encaisser. Comme suite, Bojko est arrêté et jeté en prison,

à Budin. On le garde dans l'eau, jusqu'aux genoux, entre serpents et lézards. On le délivre à condition qu'il vende femme et enfants. C'est ce qu'il fait et de la sorte échappe à l'impôt.

Les descriptions ci-dessus démontrent la grande instabilité thématique de la version bulgare. Pourtant, l'apparition plus ou moins fréquente de certains thèmes nous permet de déterminer les constantes de la version, respectivement ses situations typiques et atypiques. Le schéma de synthèse de la version bulgare, en forme typique, serait le suivant : fortement endetté (sans que l'on nous dise toujours pour quelles raisons), le héros ne peut les acquitter. Il songe à vendre ses enfants, mais son épouse s'y oppose, non par sentiments maternels, mais simplement parce que le prix qu'il en obtiendrait ne couvrirait pas le montant des dettes. Dans tous les cas, pour sauver son mari, l'épouse s'offre elle-même à être vendue. Le mari accepte la solution et la conduit au marché, proprement et joliment vêtue, dans un chariot que traîne, selon les cas, une paire de bœufs ou de buffles. Au marché, un premier acheteur se présente (tantôt un Juif, tantôt un Nègre, en fait un Maure), mais la femme implore la Providence qu'il n'ait pas assez d'argent, afin de ne pas tomber entre les mains d'un homme de race étrangère. Le second acheteur est d'habitude un Bulgare que la femme accepte. L'acheteur l'emmène, mais il est averti, miraculeusement, par un oiseau, qu'il est sur le point de commettre le péché d'inceste. Il s'informe par conséquent des parents de son esclave. Celle-ci lui apprend qu'elle avait un frère et sur sa question si elle pouvait le reconnaître à un signe particulier, elle nomme habituellement ce signe corporel et c'est la confirmation de leur fraternité. L'acheteur rend l'épouse à son mari, lui laisse la somme payée pour le paiement des dettes.

Du point de vue structural, les créateurs bulgares ont réussi, comme les Roumains, de conduire le sujet jusqu'à sa limite supérieure de développement, en exploitant intégralement les tensions fondamentales du sujet. Aussi bien, dès le début, la ballade bulgare présente un état de fait, en somme un manque : l'impossibilité du héros d'acquitter ses dettes. Ce manque se trouve liquidé par la vente de l'épouse, mais la vente de l'épouse provoque à son tour un nouveau manque (le démembrement de la famille) qui est liquidé par la restitution de l'épouse par l'acheteur, ce qui, implicitement, liquide aussi le premier manque (l'acquittement des dettes) car l'acheteur-frère laisse au héros la somme déjà versée afin de payer ses dettes. Il s'agit par conséquent des deux oppositions binaires dont nous parlions au début de ce travail, en l'espèce de la fusion des deux motifs poétiques (la vente de l'épouse et la reconnaissance des frères), lesquels circulent aussi indépendamment l'un de l'autre, dans le folklore bulgare également. Seule la variante n° 23 circule aussi comme formule indépendante du premier motif ; le second est, semble-t-il, d'après les affirmations des

spécialistes bulgares, très répandu. D'ailleurs, à en juger par les données que nous savons, ce deuxième motif paraît être caractéristique du folklore de tous les peuples balkaniques. Certains spécialistes l'ont mis en rapport avec l'institution typiquement ottomane des janissaires.

A comparer les matériaux bulgares aux roumains, nous constatons : chez les Bulgares, ce sont les dettes de l'époux qui constituent la cause de l'appauvrissement et partant de la vente de l'épouse; chez les Roumains, c'est l'ivrognerie du mari, le manque de dot ou le lourd impôt. Toutes ces hypothèses se rencontrent aussi chez les Bulgares, mais dans des situations atypiques, absolument fortuites. Ensuite, le héros bulgare envisage de vendre ses enfants et rencontre l'opposition de l'épouse. Chez les Roumains, ce problème ne se pose jamais (I^{er} et II^{e} type), et même lorsqu'il survient (III^{e} type), le héros roumain songe à vendre plutôt son père ou sa mère. Un certain parallélisme d'idées existe, mais la portée de ces idées est différente. La mise en vente par l'exposition de la femme au marché comporte, chez les Bulgares, deux formulations typiques (propres et jolis vêtements de la femme — élément que l'on rencontre ci et là chez les Roumains aussi — et départ au marché dans le chariot, situation non rencontrée chez les Roumains). On ne rencontre que rarement le cas d'un acheteur unique (8 sur 23), tel qu'on le trouve chez les Roumains (type I et III) ; pour la version bulgare la situation typique est celle du double marchandage tout comme dans le type II de Transylvanie. Pour les Bulgares, la cause de ces deux acheteurs qui se succèdent est de nuance ethnique, chez les Roumains, elle est confessionnelle. Autre différence : chez les Bulgares, la femme prie que l'acheteur de race étrangère (nègre ou juif) n'ait pas assez d'argent pour qu'elle puisse être sauvée de la vente ; chez les Roumains, la seule prière qu'elle fait à son mari, suffit pour que la vente n'ait pas lieu. L'évitement de l'inceste est l'effet d'un avertissement fait par un oiseau prémonitoire ; rien de tel chez les Roumains. La reconnaissance de la fraternité est le résultat, chez les Roumains, (II^{e} type et III^{e} type en partie) de la simple désignation du nom (commun) des parents ; chez les Bulgares, elle est confirmée par la connaissance et la découverte d'un signe corporel particulier. Pour ce moment de la ballade, la version bulgare dénote une logique plus serrée que la version roumaine. La restitution de l'épouse se fait dans les deux versions de la même manière. Une dernière différence apparaît en ce qui concerne la destination de la somme offerte à l'époux : chez les Bulgares, c'est l'acquittement des dettes, chez les Roumains, sans faute, pour tenir lieu de dot à l'épouse qui n'en avait pas eu. Une constatation s'impose: celle que, avec des tracés narratifs identiques, les différences d'interprétation priment. De plus, on ne saurait s'empêcher de remarquer que la plupart des similitudes entre les versions bulgare

et roumaine mènent le chercheur au type II de Transylvanie, alors que la majorité des différences le conduisent au type III d'Olténie ou de Valachie. Par conséquent, à même le parcours danubien, aux points de contact entre les deux peuples, ce sont les différences qui priment. Entre la version bulgare et le deuxième type roumain — qui présente une similitude, celle du double marchandage, similitude fondamentale — s'interpose le troisième type roumain, qui offre le plus grand nombre d'éléments divergents par rapport à la version bulgare. Il ressort, à juste titre, que les deux versions analysées jusqu'ici ont une genèse indépendante l'une de l'autre. Les similitudes, autant qu'elles sont, tiennent du sujet même, dans son abstraction, et elles se sont développées à partir de la matière à priori du sujet, sans qu'une influence réciproque des versions ait été nécessaire. Si jamais emprunt il y eut, c'est au niveau abstrait du sujet qu'il s'est passé, et non à celui concret des variantes.

2. Version serbo-croate

Nous ne connaissons malheureusement que 7 variantes[45] de cette version. Cependant, leurs stabilité thématique et unité formelle permettent un sondage satisfaisant dans l'histoire et la poétique du sujet. N'ayant pu atteindre la plus ancienne variante connue, celle du manuscrit d'Erlangen, nous commençons notre analyse par celle de Vuk, que nous avons numérotée de 1 :

La variante nº 1 a donc le contenu suivant : Bogdan est le propriétaire de 9 vignes et de 9 pommeraies. Mais il a aussi de lourdes dettes qu'il ne peut liquider, même ses vignes et ses pommeraies vendues. Il songe à vendre sa mère. Bogdanova, son épouse, n'est pas d'accord et s'offre elle-même à être vendue. Ils partent ensemble au marché où le héros crie sa marchandise. Un jeune Turc se présente, paie la somme demandée et emmène la femme. Le soir, la femme refuse toute nourriture parce qu'il lui semble avoir remarqué sur la main de son maître certains signes pareils à ceux qu'un frère à elle, ravi par les Turcs, portait également. Le Turc enlève son gant, examine ses signes et en fin de comptes ils se reconnaissent être ce frère et cette sœur. Il lui donnera

[45] Liste des variantes serbo-croates : 1. Vuk St. Karadžic, *Српске народне пјесме*, vol. I, Vienne, 1841, p. 548—550, nº 725 ; 2. Frano Iv. Jukić — Grga Martić, *Narodne pjesme bosanske i hercegovačke*, Mostar, 1882, p. 44—48 ; 3. Nikola Andrić, *Hrvatske narodne pjesme. (Matica hrvatska*, VI), Zagreb, 1914, nº 28 ; 4. *Ibidem*, nº 29 ; 5. *Ibidem*, nº 31 ; 6. Vojislav S. Radovanović : *Marijovci u pesmi, priči i šali. Zbornik za etnografiju i folklor južne Srbije i susednih oblasti*, 1 (1931), p. 118, nº 23 ; 7. Nikola Andrić, *Hrvatske narodne pjesme* (*Matica hrvatska*, X), Zagreb, 1942, p. 162—163.

une somme d'argent supplémentaire et l'enverra en grande pompe dans les terres de son mari.

La variante n° 2 innove en ceci : la mère du héros apprenant que son fils veut la vendre, s'y oppose et demande à son fils de se défaire de l'épouse. Bogdan accède à son idée et demande à sa femme de mettre des vêtements propres et beaux pour se faire conduire au marché. Ce sera le trésorier impérial qui l'acquerra en offrant le double de la somme exigée. Bogdan étale par terre son manteau sur lequel le trésorier compte l'argent. Le Turc et la femme s'en vont et en s'arrêtant à une auberge pour y passer la nuit, ils assistent à un miracle : de la grêle de sang tombe des cieux. Ils se posent des questions au sujet de leurs parents et la femme dit avoir eu un frère qu'enfant les Turcs avaient enlevé. Elle le reconnaîtrait à un signe qu'il avait au-dessus des yeux. Elle cite même le nom du frère perdu (Perika). Le Turc enlève son colback, la femme voit et reconnaît le signe et ainsi ils se découvrent frère et sœur. L'homme la restitue à Jug Bogdan, l'époux, et offre au jeune ménage une somme supplémentaire pour que le héros ne vende plus son épouse.

La variante n° 3 est fragmentaire, n'ayant pas de final. En plus des 9 vignes, le mari, encore Bogdan, possède 9 moulins et 9 étalons dans ses écuries. Ne pouvant acquitter ses dettes même en ayant tout vendu, il songe à vendre sa mère. Cette fois, c'est l'épouse qui s'y oppose, car la vente de la mère ne rapporterait que peu d'argent, mais entraînerait en échange un grave état de péché ; elle demande à être elle-même vendue, car le prix en serait bon et il ne ferait aucun péché. L'époux la mène au marché où un janissaire l'achète. L'acheteur s'en va en chantant, tandis que Bogdan rentre chez lui en soupirant.

La variante n° 4 apporte de nouveaux détails : les vergers de Bogdan donnent trois récoltes par an ; la discussion entre le mari et la femme se déroule tout comme dans la variante précédente. Le héros mène sa femme au marché, à cheval. Le bey Filipovitch l'achète. Une fois chez le bey, la femme le regarde attentivement et, surprise, lui avoue avoir eu un frère qui lui ressemblait étonnemment. Il s'informe de ses parents, elle lui dit être née à Karlovac, que son pére était Nikola Vojine et que ses frères se sont répandus dans le monde. Le benjamin, elle ne l'a plus vu depuis 9 ans. Finalement, de fil en aiguille, ils se reconnaissent frère et sœur. Le bey écrit à Bogdan de revenir au bazar reprendre sa femme. C'est ce qu'il fait, paie ses dettes et continue de vivre tranquille avec son épouse.

La variante n° 5 débute autrement et modifie l'identité des personnages. Fonctionnaire de la Porte ottomane, un Turc, sujet du Sultan Soleiman, n'y fait pas fortune et s'en plaint au Sultan. Celui-ci le fait

Pacha à Belgrade en lui conseillant toutefois de ne pas mettre d'impôt sur ses rayas (sujets non musulmans — n.n.). Mais, le tout récent Pacha, après trois ans fait le contraire et impose ses sujets. Dès lors, le Ban de Srijem vend tous ses biens pour y faire face, mais ne pouvant quand même pas acquitter le tribut, songe à vendre aussi sa mère. Sa femme, Banoviča (la banesse) lui démontre que ce serait pour lui une grande honte et pour l'empêcher demande à être elle-même vendue à la place de sa belle-mère. Ils s'en vont au marché où le Ban la confie à un maraîcher pour la vendre. Un soldat de l'armée turque se présente, le marché se fait et la femme part avec l'acheteur. Le soir, la banesse pleure, le soldat s'inquiète de la cause de son chagrin et vient à lui poser des questions au sujet de ses parents. Elle raconte être la fille du Ban Damien, qu'elle a eu un frère, le Ban Jean, qui a été vendu aux Turcs étant enfant. Elle pourrait le reconnaître à un signe qu'il avait sur sa main gauche. Comme dans la variante n° 1, le soldat enlève son gant, examine le signe et à ce signe ils reconnaissent leur fraternité. Le soldat appelle le Ban de Srijem et lui restitue l'épouse.

La variante n° 6 : elle s'est développée de manière proche de la version bulgare. Les Turcs soumettent les gens à l'impôt. Un Serbe, Stoïan, bien que très riche (il possède 9 moulins à vent et 9 autres à eau), ne peut s'en acquitter. Il s'en plaint à sa mère, qui lui conseille de vendre son épouse. Il l'écoute et emmène son épouse au marché la vendre. Le premier amateur est un Juif, la femme refuse de lui être vendue. Arrive ensuite un jeune homme qu'elle accepte de suite et, le marché conclu, part avec l'homme chez lui, dans sa koulà. Un gerfaut les avertit du péché, en vertu de quoi ils s'interrogent l'un l'autre sur leurs parents. La femme raconte au jeune homme qu'elle a eu un frère qu'elle reconnaîtrait à ses 6 orteils du pied gauche. C'est bien le cas. L'acheteur lui montre son pied, ils se reconnaissent frère et sœur, la femme est rendue à Stoïan par l'acheteur, son frère, et le héros reçoit en plus une grande somme d'argent.

La variante n° 7 : Bogdan possède 9 vignes, 9 moulins à eau et 9 coursiers. Il vend le tout mais ne peut échapper aux dettes. Il veut vendre sa mère, mais celle-ci lui suggère de vendre plutôt l'épouse, car — argumente-t-elle — des épouses cela se trouve, mais ayant une épouse, et non pas aussi une mère, il ne saurait plus trouver celle-ci. Bogdan ordonne à Anguélina de mettre ses plus beaux atours, et ils partent au marché. Un jeune turc achète la femme. Le soir venu, la femme refuse de se mettre à table : elle avait un frère qui ressemblait étrangement au Turc et elle le reconnaîtrait à un signe sur l'épaule gauche. Le Turc lui montre le signe, ils se découvrent ainsi frère et sœur, le jeune homme turc rappelle Bogdan et lui restitue son épouse.

Des succinctes descriptions de textes ci-dessus on constate que les matériaux serbo-croates font preuve d'une plus grande stabilité que les matériaux bulgares, pouvant être condensés dans le schéma suivant : homme riche, Bogdan le Serbe ne peut pourtant pas payer ses dettes. Toujours, il songe d'abord à vendre sa mère, mais invariablement celle-ci — ou même l'épouse — l'en empêche. D'habitude, c'est la femme qui demande au mari de la vendre. Au marché ou, habituellement, apparaît un seul acheteur, il la vend et s'en va. L'acheteur discute avec l'esclave qui, à cause de la grande ressemblance qu'elle découvre entre eux, garde une attitude réservée. Interrogée sur ses parents, elle en parle et ajoute qu'elle a eu un frère pris, enfant, par les Turcs. Suit la restitution de l'épouse et la remise d'une somme d'argent considérable entre les mains du mari.

Les constantes des textes serbo-croates sont les suivantes : le héros s'appelle Jug Bogdan. Dans la variante macédonienne, suivant le modèle bulgare, il s'appelle Stoïan. D'autre fois (un cas), c'est le Ban de Srijem. Par conséquent le nom du héros devient un signe d'identité de la ballade serbo-croate, de même que dans les variantes roumaines (III^{e} type), le héros s'appelait toujours Oleac. Dans toutes les variantes, le héros est immensément riche, 9 vignes, 9 vergers, 9 moulins, 9 chevaux de course. C'est par ce chiffre de nature épique (neuf) que le récitant poursuit de donner l'idée précise, éloquente, de la richesse du héros, la portant au maximum. C'est en cela que la ballade serbo-croate approche de la version roumaine (type III), à cette différence près que l'idée n'est pourtant pas poussée vers le fabuleux, comme chez les Roumains. Le fait que généralement le héros est criblé de dettes, place la version serbo-croate dans le voisinage immédiat de la version bulgare. Que ce soit un lourd tribut, cela n'apparaît que deux fois et cela constitue une situation atypique. Ici, le héros songe toujours à vendre sa mère ; chez les Roumains (type III), il envisage sa mère autant que son père et chez les Bulgares, il parle même de vendre ses enfants. Le débat, chez les Roumains, est intime, l'idée et la décision appartenant rien qu'au héros ; chez les Serbo-Croates, c'est l'épouse qui, d'habitude, impose sa volonté en demandant qu'elle soit vendue à la place de sa belle-mère. La mise en vente de l'épouse au marché rappelle certaines variantes roumaines (du type III) et le rafraîchissement de la toilette de celle-là nous fait penser à la version bulgare. Comme chez les Roumains (III^{e} type), un seul acheteur fait son apparition au marché, et c'est un Turc ; seule la variante n° 6 (de Macédoine) connaît le double marchandage et cela nous ramène à la version bulgare et à celle du II^{e} type roumain (de Transylvanie). La reconnaissance de la fraternité s'effectue

de la même manière que chez les Bulgares (et aussi que chez les Roumains, IIIe typee partiellement) : par des signes corporels particuliers.

De tout ceci, on tire une conclusion fort intéressante : bien qu'évoluant en pleine ambiance balkanique, la version serbo-croate a plus de ressemblances avec la version roumaine (IIIe type), qu'avec celle, voisine néanmoins, de Bulgarie. Retenons, par conséquent, que le type II roumain ressemble à la version bulgare et le IIIe à la version serbo-croate. Thématiquement parlant, de même que nous référant aux formules d'expression, nous dirons que la version serbo-croate présente de l'unité et une fixité définitive de l'expression. Pour ce qui en est de sa structure artistique, elle témoigne, autant que les deux autres, de la réussite des créateurs serbo-croates à mener le sujet jusqu'à son dernier stade de développement, par une exploitation intégrale de ses possibilités internes.

3. Version albanaise

Pour cette version nous ne disposons que d'un très petit nombre de variantes (3)[46] et nous ne connaissons point les ballades liées au nom de Lute Fukara ; seule nous est connue une ballade qui appartient au cycle d'Ali Borxhali. Nous n'entreprendrons par conséquent l'analyse de la version albanaise qu'à titre provisoire.

Le texte n° 1 est fragmentaire. Le fils de Franco était bel homme, mais sa femme était plus belle encore. Par cela, il suscite l'envie des Turcs qui ne désirent qu'une chose, la lui enlever. Ils le soumettent à un tribut très dur. Sans aucune transition, nous assistons à la prière de la femme de ne pas être vendue.

Texte n° 2 : Ivrogne invétéré, le héros, à cause de son vice, a contracté des dettes qu'il ne peut acquitter. Il songe à vendre sa mère, pour échapper aux dettes, mais sa femme le sermonne, tout comme dans la version serbo-croate : c'est une honte et un péché de vendre sa mère, et puis le prix n'en serait même pas satisfaisant. Elle s'offre à être vendue à la place de la belle-mère. Son ivrogne de mari la conduit au bazar et deux négociants viennent l'acheter. Le marché est conclu et les deux acheteurs emmènent la femme. L'un d'eux veut l'épouser, mais une tempête éclate. Le négociant l'interroge sur ses parents et elle lui dit être la fille d'un marchand de tabac. Il est aussi le fils du même

[46] Les variantes albanaises : Giuseppe Jubany : *Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanesi, tradotti nell'idioma italiano*, Trieste, 1871, p. 111 ; Tihomir R. Djordjević, *Наши народни живот*, vol. X, Belgrade, 1934, pp. 39—40 ; Karl Gurakuqi -- Filip Fishta, *Visaret e Kombit*, vol. I, Tirana. 1937, pp. 269—272, n° 12.

marchand. Ils se reconnaissent être frère et sœur. Suit la restitution de l'épouse.

Texte n° 3: Ali Borxhali s'en va au marché. Là, ses créanciers mettent la main dessus et le jettent en prison. Le héros y trouve des répondants pour sa dette et le paiement se trouve ainsi ajourné de trois huitaines. Il rentre chez lui où sa mère s'informe sur la cause de sa tristesse évidente : quelqu'un l'aura-t-il injurié en blasphémant le nom de sa mère, un de ses amis serait-il mort ou bien a-t-il été provoqué en duel? Il lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence de la maison et que, même à tout vendre, il ne pourrait acquitter ses dettes. Sa mère lui conseille alors de vendre son épouse et, ajoute-t-elle, il leur resterait encore de l'argent, une fois les dettes liquidées. Il suit son conseil, ordonne à sa femme de se vêtir de sa robe de mariée et la mène au marché. Hysen Aga le jeune l'achète, qui la conduit chez lui, dans le Jutbinë. Ils y font de belles noces, mais lorsque, le moment venu, Hysen Aga veut user de ses droits de mari, apparaît une colombe qui les avertit du péché qu'ils sont sur le point de commettre. De plus, une pluie de sang tombe du ciel. Hysen interroge la femme sur sa parenté et apprend qu'elle aussi est du Jutbinë, qu'elle a eu un frère du nom de Hysen Aga qui avait un signe au front. Hysen enlève son fez, le signe apparaît. La femme le reconnaît. Ils sont frère et sœur. Hysen la restitue à son époux, Ali, et lui offre aussi la somme d'argent nécessaire pour l'acquittement de ses dettes.

Dans ces trois textes nous ne rencontrons que deux détails qui ne se trouvent pas dans les autres versions étudiées jusqu'à présent. C'est la mise en prison d'Ali et la longue discussion avec sa mère. Pour le reste, tout se trouve aussi ailleurs, ce qui est une preuve de l'authenticité des textes. Il est criblé de dettes, comme dans la version bulgare et les variantes serbo-croates, ou bien c'est un ivrogne comme dans la version roumaine (I^er^ type) et, parfois, dans la version serbo-croate. L'idée de vendre l'épouse appartient à celle-ci, comme chez les Serbo-Croates ou partiellement chez les Roumains (type III) et les Bulgares, mais appartient aussi (texte 3) à la belle-mère, comme chez lesRoumains (II^e^ type partiellement). Elle est achetée par deux négociants, mais ceux-ci n'apparaissent pas successivement comme chez les Bulgares ou chez les Roumains (II^e^ type), mais en association ; c'est aussi (texte 3) un aga turc, comme chez les Serbo-Croates ou les Roumains (type III). L'inceste est évité par l'arrivée d'un orage (ce sera aussi le cas dans la version grecque, comme nous le verrons tantôt), ou par l'avertissement prémonitoire d'un oiseau (comme chez les Bulgares) ou l'arrivée d'une pluie de sang qui tombe du ciel (comme chez les Serbo-Croates). La reconnaissance de la fraternité s'effectue simplement par l'indication

du nom des parents, à l'instar du II[e] type roumain, ou à l'aide d'un signe corporel, comme chez les Bulgares, les Serbo-Croates et encore les Roumains (III[e] type également). La restitution de l'épouse ne requiert pas de commentaires.

Il est évident que la version albanaise est née et s'est développée en étroits rapports avec celles Slaves du sud. Loin d'affirmer sa dépendance génésique des autres, nous constatons seulement qu'elles sont nées, toutes, dans les mêmes conditions de création, d'où la frappante ressemblance qui existe entre elles. Pour remplir sa destinée artistique, le sujet ne pouvait être traité que d'une seule et même manière et les Albanais ont trouvé les voies adéquates dictées par les canons coutumiers du folklore. Le côté néanmoins très albanais de la version albanaise ne tient pas de la structure et des thèmes employés, mais découle de la manière de réfléchir certaine mentalité et certains usages typiquement albanais. La discussion entre la mère et le fils de la variante n° 3 est significative de ce point de vue.

En tant que structure, la ballade albanaise réussit la même performance artistique que toutes les autres versions de la zone balkanique, dans le sens qu'elle conduit la marche du sujet jusqu'à la limite supérieure de son évolution. Le sujet subit une exploitation essentielle, qui porte sur sa substance même et met en valeur toutes ses possibilités internes. Il s'agit de ce même assemblage de deux oppositions qui se liquident finalement : le motif de la vente de l'épouse et le motif de la reconnaissance de la fraternité. Ce dernier circule aussi isolément, notamment dans le folklore albanais d'Italie en y impliquant le thème du janissaire [47].

4. Version néo-grecque

Sur les 14 variantes de cette version [48], connues et analysées par S. Baud-Bovy [49], nous n'en connaissons directement que sept. Nous utiliserons pourtant la version synthétique de celui-ci.

---

[47] Michele Marchianò, *Canti popolari albanesi delle colonie d'Italia. Pubblicati da un manoscritto della prima metà del secolo XVIII.* Foggia, 1908, pp. 77—81 et 87—89.

[48] Les variantes grecques : 1. A. Passov, *Popularia carmina Graeciae recentioris.* Leipzig, 1860, p. 362, n° 483 ; 2. *Ibidem*, pp. 362—363, n° 484 ; 3. E. Henry Carnoy — Jean Nicolaïdis, *Traditions populaires de l'Asie Mineure*, Paris, 1889, pp. 255—257 ; 4. N. Politis, 'Εκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ, Athènes, 1914, pp. 124—125 ; 5. M. Mihailidis, Καρπαθιακὰ μνημεῖα. Athènes, 1928, pp.76—77 ; Samul Baud-Bovy, *La chanson populaire grecque du Dodécanèse. I. Les textes.* Genève, 1936, pp. 242 ; Philip P. Argenti — H. J .Rose, *The Folk-Lore of Chios*, Cambridge, 1949, vol. II, pp. 749—753.

[49] *Op cit.*, p. 242.

Variante n° 1: Un homme de petite taille avait une jolie femme. Tout le voisinage l'en enviait. Etant obligé d'acquitter une lourde dette, l'ideé lui vient de vendre son épouse. Il la mène au bord de la mer, un bateau y passe et Jani, le fils d'une veuve, l'achète. Cependant, de la poupe du bateau, un oiseau se met à crier : le frère aime sa sœur. Sans autre explication, Jani restitue l'épouse à son époux et lui offre, en plus, une somme d'argent.

Variante n° 2 : Un homme de petite taille avait une jolie femme. Tout le monde l'en enviait. Il s'en lasse pourtant et la mène au rivage pour la vendre. Un jeune marin l'achète. Le mari empoche l'argent et la femme s'évanouit.

Variante n° 3 : Un homme de petite taille avait une très jolie épouse et tout le monde l'en enviait. Il fut soumis à un très lourd tribut et l'homme — bien qu'il eût vendu tout son avoir — ne put s'en acquitter. Il vête sa femme de ses plus beaux atours et l'emmène pour la vendre. Chemin faisant, un janissaire l'achète. Quand l'acheteur cause avec l'esclave, il pleut ; quand il l'embrasse, il tonne. Intrigué par tous ces signes, le janissaire demande à la femme de lui parler de ses parents. Elle lui dit avoir eu un frère Jani. Les deux se reconnaissent frère et sœur et le janissaire rend la femme à son mari.

Variante n° 4 : Théodore le Bref avait une très jolie épouse. Tout le pays la lui enviait et surtout l'empereur. Celui-ci le soumit à un impôt très dur. Le héros vend tout son avoir sans pouvoir s'en acquitter. Aussi, part-il au rivage y vendre son épouse. Un batelier l'achète, mais la pluie et le tonnerre les avertissent du danger de l'inceste. Interrogée sur ses parents, la femme dit avoir eu un frère, Jani, parti, enfant, avec les corsaires. C'est le batelier. Celui-ci la restitue au mari, comme sa sœur, en lui laissant la somme versée précédemment en tant que dot.

Variante n° 5 : Un homme de petite taille avait une femme si jolie que tout le monde l'en enviait. Mais il avait aussi beaucoup de dettes. Il a vendu tout son avoir, sans pourtant pouvoir s'en défaire. Il vête joliment sa femme et la mène au marché la vendre. Un janissaire l'achète. Il l'emmène ensuite dans sa tente. Deux oiseaux y viennent se poser et dévoilent le danger de l'inceste. Le janissaire interroge donc la femme au sujet de sa parenté et elle avoue avoir eu un frère emmené dans le corps des janissaires. L'homme, dès lors, la rend au mari et lui fait don de l'argent.

Variante n° 6 : c'est le schéma synthétique établi par S. Baud-Bovy [50], fondé sur les 14 variantes qu'il connaissait. Le récit en est le suivant : Un homme de petite taille a une épouse si jolie que tout

[50] *Ibidem*, p. 242.

le monde l'en envie. Par jalousie, ses concitoyens — ou même l'empereur — le soumettent à un impôt très lourd. Criblé de dettes, ayant vendu tous ses biens, il ne lui reste plus qu'à vendre son épouse. Il se décide à le faire, trouve un acheteur (le savant n'indique pas s'il s'agit d'un batelier ou d'un janissaire), mais lorsque celui-ci veut embrasser son esclave, des signes célestes ou des oiseaux fatidiques lui dévoilent qu'il est sur le point de commettre un crime. Il demande alors à l'esclave de lui dire qui sont ses parents. Se rendant compte qu'elle est sa sœur, il la rend à son époux en lui laissant en fait de dot l'argent qu'il avait déjà payé comme prix de l'achat de la femme.

Variante n° 7: Un homme de petite taille avait une très jolie épouse. Les hommes avaient eu beau faire, ils ne purent la lui prendre. Alors, ils l'ont saisi et soumis à des tortures, pour l'obliger à vendre son épouse. Le premier qui eût voulu l'acheter, bien qu'il eût vendu tout son avoir, n'a pas eu assez d'argent. Le second, ayant de l'argent en abondance, réussit à l'acheter. Il amène la femme dans sa demeure, mais lorsqu'il veut l'embrasser, des éclairs traversent le ciel. Lorsqu'il l'étreint, il tonne. Intrigué, l'acheteur lui demande qui étaient ses parents. Elle lui répond que sa mère était originaire du Levant, son père du Ponant et qu'elle avait eu un frère avec une cicatrice de brûlure au pied. Ce frère avait été enlevé par les corsaires. L'acheteur lui montre son pied, ils se reconnaissent frère et sœur et la femme est renvoyée chez l'époux et ses enfants. L'argent lui est laissé pour dot.

Dans tous les cas décrits ci-dessus, l'homme qui vend son épouse est petit de taille. Mais, nous savons d'après Baud-Bovy, que dans certaines variantes de l'archipel [51] (Péloponèse, Crète, Cos), le héros est un pope qui vend son épouse pour racheter un péché commis par lui pendant la messe. Cependant le chercheur précité ajoute que cette formule est atypique et il ne la mentionne même pas dans le cadre du schéma synthétique qu'il a établi. Nous croyons, d'accord en cela avec lui, que du point de vue artistique, la vente de l'épouse pour couvrir des dettes ou l'impôt, est plus plausible que pour le rachat d'une faute liturgique. L'idée de vendre son épouse vient au héros par lassitude de sa femme (ce que nous ne rencontrons dans aucune autre version nationale), à cause de dettes (comme partout ailleurs dans les Balkans) ou à cause de l'impôt (comme chez les Roumains, IIIe type). La vente de la femme se fait de deux manières différentes, dont l'une n'apparaît que chez les Grecs reflétant des détails de la vie maritime : le héros mène sa femme au bord de la mer et attend qu'un bateau y passe. La seconde manière

---

[51] *Ibidem*, p. 243.

est générale pour les Balkans : l'apparition du janissaire. D'habitude il n'y a qu'un seul acheteur ; deux acheteurs n'apparaissent que dans la variante plus récente, comme chez les Bulgares ou chez les Roumains (II^e type). Il est vrai que ce texte est assez déréglé, dans le sens que c'est au premier acheteur qu'on attribue la vente de tout son avoir pour amasser l'argent nécessaire à l'achat de la femme désirée, tandis que partout ailleurs c'est l'époux qui vend son avoir pour acquitter — sans réussir — ses dettes ou l'impôt, d'où l'idée de vendre son épouse. La reconnaissance de la fraternité se fait toujours par un miracle, que ce soit par l'apparition d'oiseaux fatidiques (comme chez les Bulgares) ou bien par miracles météorologiques, comme chez les Serbo-Croates, les Albanais et, sporadiquement, les Roumains (III^e type). La reconnaissance se fait ordinairement par la parole, comme chez les Roumains (II^e type), mais nous rencontrons aussi des cas où l'on utilise aussi la reconnaissance par la découverte de signes corporels particuliers, comme chez les Bulgares, les Serbo-Croates et les Roumains (II^e type partiellement).

Il résulte de tout ceci que la ballade néo-grecque est liée par des fils multiples et puissants au reste des matériaux analysés, mais non sans avoir certains traits caractéristiques qui lui confèrent une allure artistique typiquement grecque. Toute discussion autour de cette version doit, par conséquent, tenir compte de ce contexte sud-est européen, et non pas à la manière de Baud-Bovy, qui a tenté de l'étudier indépendamment des autres.

Les traits typiquement grecs de la version sont les suivants : le héros, présenté comme un homme de petite taille, probablement en opposition avec la beauté exceptionnelle de la femme ; le fait que parfois il ne vend pas seulement son avoir proprement dit, mais aussi ses habits et ses armes ; le fait qu'il vend son épouse à des bateliers ; le fait que la reconnaissance s'effectue par des signes météorologiques qui se manifestent graduellement ; le fait que l'idée de la vente apparaît sans que des problèmes préalables soient posés.

Tout ceci confère à la version néo-grecque une puissante unité thématique et une stabilité formelle toute particulière. Signalons encore que cette version — conformément à la manière folklorique typiquement néo-grecque de réaliser un sujet épique — est spécialement condensée, on pourrait dire réduite, en fait, au plus stricte schéma narratif, manquant de tout élément lyrique qui pourrait faire le contrepoint, par réflexion et attitudes, aux principaux moments de développement de la ballade. Du point de vue structural, la version néo-grecque elle aussi réalise le maximum artistique capable d'être extrait d'un tel sujet, avec un minimum

d'effort possible. Il ressort des recherches de Baud-Bovy [52] que le motif de la reconnaissance et de la fraternité ne circulent pas chez les Néo-Grecs de manière isolée comme c'est le cas chez les autres nations balkaniques. Il est donc probable que la fusion des deux motifs en un seul sujet unique s'est produite très anciennement, dans des temps beaucoup plus reculés que croyait le savant. Il pensait que ce motif avait un rapport avec l'institution des janissaires chez les Ottomans. En réalité, il s'intègre dans un cycle beaucoup plus vaste, celui des reconnaissances en général, qui contient la reconnaissance entre époux ou amants séparés pendant de longues années. Pour quelle raison, dès lors, ce thème de la reconnaissance du frère et de la sœur se serait-il développé en dehors de ce cycle si vaste et si vivant et ne serait-il rapporté qu'à l'institution ottomane précitée ? Son ancienneté nous est prouvée aussi par sa disparition en tant que motif épique indépendant ainsi que par son absorption totale, irréversible, dans le cadre du sujet dont nous nous sommes occupés.

III. CONCLUSIONS

La première constatation qu'il faille retenir concerne la circulation du sujet. Sa présence nous l'avons vu est circonscrite à la zone sud-est européenne. Il n'a pas été signalé en dehors de cette zone. Il est connu, par quatre peuples balkaniques et par le peuple roumain. Il en résulte obligatoirement, que le sujet est issu à l'intérieur de la zone habitée par ces cinq nations. Il apparaît par conséquent lié aux réalités sociales et spirituelles du monde sud-est européen.

Le sujet — tel que nous le connaissons — n'est probablement pas né d'un seul coup ; le fait que les deux motifs circulent encore actuellement, chez certains peuples, indépendamment l'un de l'autre, en témoigne (chez les Roumains, Ier type, le premier motif surtout ; chez les Bulgares, Serbo-Croates et Albanais, surtout le second). En ce qui concerne la structure du sujet, tous les peuples pouvaient y parvenir d'une manière absolument indépendante, car elle y est liée à une certaine « forma mentis », un certain apriorisme de la création folklorique. Tout modèle folklorique obéit à certaines lois internes qui lui imposent, en tout endroit et en tous cas, un développement unique, obligatoire. Au niveau des thèmes, nous avons découvert de nombreuses accointances entre les différentes versions, ce qui prouve que celles-ci, encore que nationales, n'ont pu se développer d'une manière absolument indépendante, mais par des relations réciproques, chaque peuple ayant reçu et offert diverses suggestions créatrices au peuple voisin. Malgré ces ressemblances thématiques, chaque version

---

[52] *Ibidem*, p. 242.

nationale a un caractère profondément original. Chaque peuple a apporté sa contribution spécifique à la création et au développement du sujet en cause et l'on peut parler, sans erreur, d'une ballade sur ce thème, de nationalité roumaine, bulgare, serbo-croate, albanaise ou néo-grecque. Nous arrivons ainsi à cette célèbre caractérisation de D. Caracostea, qui, en parlant d'une autre ballade de ce genre, posait le problème de « matériaux sud-est européens » dans une « forme » nationale, mais de fait entendait parler de l'interprétation nationale d'un sujet international [53]

Toute discussion autour de l'aspect monogénésique ou polygénésique du problème de cette ballade, serait inefficace. Ne possédant aucun document plus ancien que le manuscrit serbe d'Erlangen, qui atteste la circulation du sujet dans cette zone, nous risquerions de rester dans le domaine des probabilités et des hypothèses. Le chercheur roumain, Tache Papahagi [54], soutenait il y a 25 ans, que la circulation insulaire du texte et certaines similitudes roumano-helléniques postulaient pour l'origine du motif dans « le monde et l'espace grec ». A nous également, cette hypothèse semble plausible, mais en partant de certains éléments de structure. Ainsi, la version grecque a la plus grande concentration épique, elle est réduite à un schéma narratif élémentaire. Les autres versions amplifient le texte, y apportent des commentaires lyriques, qui font supposer des arrangements ultérieurs du texte et son adaptation à d'autres réalités sociales et culturelles, avec lesquelles les matériaux primitifs n'avaient aucune accointance. Chez les Néo-Grecs, ce schéma avait sa plausibilité, chez les autres peuples, le texte apparaissait comme invraisemblable et réclamait des explications de nature lyrique. Un autre argument résiderait dans le fait que l'action de soudure de deux motifs poétiques différents, a supprimé la circulation indépendante des motifs aptes de fusion dans le domaine néo-grec. Le problème qui se pose est de savoir si dans le monde néo-grec les matériaux avaient en effet un fondement réel? Ici encore, nous devons faire une observation. Chacun de ces motifs aptes de fusion pouvait à lui seul avoir comme fondement une réalité sociale-politique. Comme tel, le sujet ressemble plutôt à une création de fantaisie et d'imagination, tandis que les deux motifs poétiques nous conduisaient aux abords des réalités ; le sujet bien agencé en lui-même nous introduit dans le domaine pur des conventions littéraires qui obéissent à des lois de modelage propre. Aussi choquant que soit de nos jours le motif de la vente de l'épouse, il faut se dire qu'il était plausible dans un

[53] C'est le titre d'une des plus importantes monographies roumaines sur ce sujet. D. Caracostea, *Material sud-est european și formă românească* (Matériaux sud-est européens et forme roumaine).

[54] *Paralele folklorice greco-române* (Parallèles folkloriques greco-roumains), Bucarest, 1944, p. 79.

monde tel que l'Empire byzantin [55] et l'Empire ottoman de plus tard où existait l'esclavage et le marché d'esclaves était admis. La coutume de vendre des gens de différentes races et confessions a existé dans ces empires, et les documents en témoignent, tout comme la vente de ses propres enfants ou même de sa propre personne [56]. La vente de l'épouse s'encadre dès lors dans ce complexe de pratiques (quand bien même ce ne serait pas au mode réel, ne connaissant aucune mention historique de ce genre) ; tout au moins comme une possibilité absurde, mais pourtant plausible, l'idée trouve, on le voit, son fondement dans une pareille réalité.

L'existence, même attardée, de formes similaires de vie chez les peuples de la zone balkanique, et même chez les Roumains [57], a créé les prémisses de la diffusion des matériaux. D'ailleurs, le motif de la reconnaissance de la fraternité reflète lui aussi certaine réalité sud-est européenne, possible tant dans le monde byzantin qu'ottoman. En conséquence nous croyons que les variantes de n'importe quelle version où apparaît le Turc acheteur sont plus récentes, historiquement parlant, que celles où l'acheteur de la femme n'est pas défini de la sorte. Le sujet, qui réunit en un tout les deux motifs, est à notre avis le résultat d'une convention littéraire. Il n'est nullement obligatoire de croire que ce que nous raconte la ballade se soit jamais passé quelque part dans des formes similaires. Pour expliquer la genèse d'un pareil sujet, il n'est pas nécessaire qu'il ait eu lieu réellement. L'art, pour être vrai, peut n'être que vraisemblable.

L'existence, chez les Roumains, de trois types si bien individualisés d'un même sujet, réclame une discussion à part dans le final de ce travail. Les motifs séparés, aussi bien que le sujet tout achevé, ont pénétré sur le territoire roumain en venant du sud du Danube. Les conditions de vie étant dans les pays roumains autres que celles du sud du Danube, le sujet a pu y paraître invraisemblable, étrange, de la nature du fantastique. L'insolite des faits racontés a frappé les imaginations, d'où les nombreuses solutions pour atteindre un minimum de plausibilité. En Moldavie, l'explication a été trouvée dans la psychologie de l'homme dominé par le vice dégradant de la boisson ; en Transylvanie, dans le conflit entre la belle-mère et la bru sur le thème de la dot, donc par l'assimilation d'une idée très répandue dans le folklore ; en Olténie et Valachie, dans l'exaction fiscale de l'Etat, opprimé lui-même par la suzeraineté ottomane. Partout, nous trouvons un commentaire lyrique, de nuance diverse, qui poursuit

---

[55] Helga Köpstein, *Zur Sklaverei im ausgehender Byzanz*, Berlin, 1966.

[56] *Ibidem*, p. 102, en lisant les interdictions successives de Justinien (VI^e s.) et celles d'Alexis Comnène de 1095. L'interdiction de l'empereur Léon le Sage confirme la pratique. Voir : *Les Nouvelles de l'Empereur Justinien*, éd. M. Béranger, Metz, 1811, p. 79 : *Abrogatio legis quae hominem liberum se vendere permittit.*

[57] *Viața feudală în Țara Românească și Moldova (sec. XIV–XVII)*, (La vie féodale en Valachie et Moldavie, XIV^e au XVII^e s.), Bucarest, 1957, pp. 143–164.

un but éthique. Par cette voie, le texte a obtenu droit de cité chez les Roumains aussi où il témoigne constamment d'une tendance à expliquer l'inexplicable, à souligner le caractère imaginaire du récit, à le placer quelque part, au plus loin de l'environnement de l'interprète. Le texte a pris chez les Roumains, parce que, justement, il est irréel, impossible, imaginaire. Et sa réception ne s'explique que par un certain penchant vers l'exotisme.

EN MARGE D'UN LIVRE RÉCENT SUR CYRILLE LUCARIS *

Ces derniers temps, grâce au dialogue entre les Eglises, on a vu paraître un certain nombre d'ouvrages imbus d'esprit irénique (voire œcuménique), qui traitent des tentatives de rapprochement entre l'Orient grec et l'Occident latin. L'histoire comme la religion ont sujet à s'en féliciter. Ici-même, nous avons eu l'occasion de signaler un livre sur le Patriarcat de Constantinople sous la domination ottomane[1]. C'est en partie à ce regain d'intérêt pour l'orthodoxie post-byzantine que nous sommes redevables de l'imposant volume qui nous est offert par l'Institut d'histoire européenne de Mayence, mieux connu par des publications d'histoire moderne ou contemporaine.

Le thème choisi par G. Hering, la politique de Cyrille Lucaris, n'est certes pas nouveau. L'abondante bibliographie suffirait à le prouver, puisqu'elle compte quelque 900 titres, touchant de près ou de loin au sujet. Car il n'est pas aisé de marquer les limites d'un tel sujet, où théologie et diplomatie s'entremêlent. Ces 18 années, pendant lesquelles Cyrille fut cinq fois maître du siège patriarcal, correspondent à la guerre de Trente Ans en Europe Centrale. Aussi, est-ce là que doivent être cherchées les raisons du combat impitoyable que se livrèrent les représentants diplomatiques auprès de la Porte des principaux Etats chrétiens. Aux inimitiés religieuses s'ajoutaient les rivalités politiques. Par exemple, face à Philippe de Harlay, comte de Césy, dont on a pu dire avec une heureuse formule qu'il était « moins l'ambassadeur du roi de France que celui du Père Joseph », se dresse l'envoyé de l'Empereur, Hans Ludwig von Kuefstein, un protestant, mais lorsqu'il aura été bientôt remplacé par un catholique, Johann Rudolf Schmid-Schwarzenhorn, les relations des deux ambassades n'en seront nullement meilleures. La difficulté de se retrouver au milieu des intrigues ourdies autant par les Révérends Messieurs de Genève que par les jésuites est accrue du fait que les pièces du dossier se trouvent éparses un peu partout. Les recherches entreprises par l'auteur afin de réunir un nombre important de documents inédits ont largement mis à l'œuvre une vingtaine d'archives, pas seulement à Athènes, Paris, Vienne, Londres, Stockholm ou Rome, mais jusqu'à Saint-Gall ou Aix-en-Provence. A ce dur mais passionnant labeur ajoutons l'effort patient de démêler le vrai du faux à travers des sources rendues suspectes par la personnalité de leurs premiers éditeurs.

En effet, la correspondance de Cyrille Lucaris, avant d'être publiée par Emile Legrand, avait fourni matière à deux ouvrages — *Monuments authentiques de la religion des Grecs et de la fausseté de plusieurs confessions de foi des chrétiens orientaux* (La Haye, 1708) et *Lettres anecdotes de Cyrille Lucar patriarche de Constantinople* (Amsterdam, 1718) — qui, quoique parus

* Gunnar Hering, *Ökumenisches Patriarchat und Europäische Politik, 1620 — 1638*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1968, 440 p.

[1] Sir Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1968.

à dix ans d'intervalle et sous un titre différent, ont exactement le même contenu. Or, leur auteur était un personnage peu recommandable, du nom de Jean Aymon, théologien protestant qui avait abjuré le catholicisme, pour y revenir en 1706. Dès lors, on conçoit des doutes sur la sincérité d'Aymon, à cause de sa foi un peu trop chancelante. Par contre, un autre témoin, l'huguenot piémontais Antoine Léger, auquel on doit la plus ancienne biographie de Cyrille, d'une grande valeur, en dépit de sa briéveté, ne soulève pas moins de réserves, justement parce que son zèle ardent pour la doctrine reformée aurait pu l'induire à exagérer les sympathies calvinistes (au demeurant, certaines) du patriarche. Certains vont même jusqu'à soupçonner cet affidé de la Vénérable Compagnie des Pasteurs, ayant succédé à son oncle, Jacques Léger, en tant que prédicateur de l'ambassade hollandaise à Constantinople, d'être le véritable auteur de la fameuse Confession de foi de Cyrille Lucaris. Sans reprendre ici un débat qui a fait couler beaucoup d'encre, bornons-nous à observer que G. Hering se déclare pour l'authenticité de la *Confessio*, à la suite d'une analyse pénétrante et sans négliger aucun document susceptible d'être mis en rapport avec ce texte capital. L'historien allemand démontre, notamment, que la lettre du 2 septembre 1629, par laquelle Cyrille refusait son appui à l'action de conversion forcée des Roumains de Transylvanie menée tambour battant par le prince Gabriel Bethlen, ne signifie guère un désaveu du calvinisme. A cette politique, qui aurait brisé, selon Lucaris lui-même, le « sanguinis affectuumque nexus » qui reliait aux Transylvains les Valaques et les Moldaves, deux raisons s'opposaient : le souci de Cyrille de préserver l'intégrité et l'autonomie de son Eglise et les égards qu'il devait aux princes de Moldavie et de Valachie, protecteurs du Patriarcat qui n'aurait pu se maintenir sans leurs largesses. Quant à Léger, un des familiers du patriarche et un agent très actif du calvinisme en Orient, nous aurons tout à l'heure l'occasion d'en reparler. Nous dirons donc seulement que son parti pris anticatholique se retrouve chez son éditeur de 1707, Thomas Smith, savant anglais qui fut le biographe de Camden et l'ami du spathaire Nicolas Milescu. Mais ce serait un jeu trop facile que de récuser ainsi, l'un après l'autre, tous les témoins, sous prétexte de leurs opinions religieuses, parce qu'ils deviennent quelquefois gênants.

C'est que, devant les nombreuses preuves recueillies par l'auteur, il est difficile d'éviter l'impression que Cyrille Lucaris croyait fermement en la nécessité d'une réforme de la Grande Eglise. Tout en songeant à une invraisemblable alliance militaire et politique russo-turque contre la Pologne, qui eût reçu l'aide de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande, le patriarche n'envisageait pas le rapprochement avec Genève uniquement comme une tactique passagère, destinée à combattre les manœuvres de la congrégation De Propaganda Fide et celles de la Société de Jésus. Eût-il même été ainsi, il n'aurait pas été le seul à craindre l'Union comme le principal péril qui menaçait l'orthodoxie, à la suite du concile de Brzesk et, un siècle plus tard, l'assujettissement religieux d'une partie des Roumains de Transylvanie, durant la domination autrichienne de cette province, lui aurait donné raison. Certes, il sut fort bien exploiter les circonstances politiques contre ses ennemis. Cependant, à ses yeux, l'accueil du dogme calviniste représentait un véritable retour à la tradition canonique (comme tout *aggiornamento* conçu à cette époque). Il était sincèrement convaincu d'avoir retrouvé la vraie foi. C'est ce qui ajoute à cette grande figure historique un indéniable dramatisme. Gunnar Hering nous rend ainsi un portrait vivant et haut en couleur. Est-il ressemblant? Avant de répondre à cette question, examinons de plus près ce livre : il en vaut la peine.

Il s'agit d'abord de reconstituer les milieux successifs qu'a traversés Cyrille, constamment tiraillé entre les politiques et les cultures adverses : c'est le but des premiers chapitres de l'ouvrage. L'un d'eux est consacré au rôle politique de l'Eglise orthodoxe dans l'Empire ottoman. Un autre tâche d'esquisser le « Bildungsweg » du moine crétois, de l'Italie jusqu'en Egypte. Cet examen de sa formation spirituelle gagnerait à être repris un jour. G. Hering hésite à adopter les vues de la plupart de ses prédécesseurs, qui auraient voulu que Lucaris

eût voyagé en Hollande, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Il a sans doute raison. En suivant la carrière de Lucaris, on rencontre certains épisodes dont l'intérêt tout particulier nous fait regretter la place plutôt mince qu'ils tiennent au cours du récit. Tel, par exemple, le procès du didascale Nicéphore, personnage fougueux et brouillon qui, à l'encontre de ce qu'il m'est arrivé d'écrire récemment, était apparenté aux Cantacuzène (par sa mère, semble-t-il) et au sujet duquel on vient de publier une relation assez circonstanciée, de la plume d'un secrétaire du cardinal-légat Cajetan, dans les *Monumenta Ucrainae historica* (I, Rome, 1964, p. 172). Le même recueil de documents contient ces lignes écrites par le nonce apostolique Claude Rangoni en juin 1602 : « L'arcivescovo di Leopoli sotto li 27 maggio col avvisarmi che Cirillo sia, per quanto si dice, creato patriarca Alessandrino in loco di Meletio morto, et non Constantinopolitano, come altri hanno creduto, e che già haveva cominciato trattar seco con lettere, et seguitava se non fosse impedito dalle rumori che nuovamente s'eccitavano nella Valacchia, anzi nella Transilvania, mi scrive... » (p. 207). Outre les deux mots sur les troubles de la Valachie, qui concernent évidemment le conflit entre Siméon Movilă et Radu Şerban, le passage cité a le mérite de prouver qu'une correspondance suivie était établie entre Cyrille et Jean Démétrius Solikowski, le septuagénaire archevêque de Lwow. Est-il exagéré d'y voir une allusion à la fameuse épître lucarienne du 24 janvier 1601 ? Certains endroits de cette lettre, étrangement conciliants à l'égard du Pape et de la doctrine catholique, ont éveillé la méfiance des historiens orthodoxes, qui y ont flairé un faux des Jésuites, une ruse de bonne guerre contre le patriarche. Selon Runciman, le texte « if genuine, was certainly amended to suit the Jesuits' purpose ». Par contre, G. Hering est un partisan résolu de l'authenticité : « An der Echtheit des Schreibens kann heute kein Zweifel mehr bestehen ». Nous voudrions souligner aussi d'autres traits qui plaident pour la vraisemblance du document : sa langue — un latin assez gauche, où on relève parfois des termes d'origine grecque (*techna*, τέχνη) — et le rapide aperçu des événements contemporains de Moldavie (la victoire de Jérémie Movilă en septembre 1600), qu'il eût été impossible à un faussaire tardif de placer si justement, à moins de lui supposer de l'érudition historique [2]. Certes, pour conserver aux chrétiens orthodoxes des Balkans, au cas d'un soulèvement contre l'oppression ottomane, l'appui catholique qui n'avait été accordé qu'avec beaucoup de réserves au prince roumain Michel le Brave, il fallait donner à Rome au moins l'espérance d'une conversion [3]. Par ailleurs, nous estimons que l'action de Cyrille Lucaris pendant le temps qu'il a occupé l'illustre siège de St. Athanase et séjourné dans les pays roumains demande encore des précisions. L'auteur s'empresse d'arriver à l'avènement du 4 novembre 1620 : désormais, il nous montre son héros aux prises avec le haut clergé de Constantinople, maintes fois simoniaque et toujours très sourcilleux quant à la pureté de la foi du patriarche œcuménique, mais surtout avec les missionnaires catholiques. Retracé dans une trentaine de pages, voici le « grand dessein » de Cyrille, partagé, paraît-il, par le patriarche de Jérusalem, Théophane, et par celui de Moscou, Philarète (le père du tzar Michel Romanov) : la création d'une ligue dirigée contre la Pologne et les Habsbourg.

---

[2] *Monumenta Ucrainae historica*, II, p. 188 : « Et quoniam in tempus hoc incidi cum bellicis tumultibus Moldavia, Vallachia et Transilvania ob Michaelis multam inquietudinem variationes et technas turbaretur et nomine Ser(enissi)mi ac potentissimi Poloniae regis, ab eius maiestatis ducibus et exercitu Ieremias Mohila, palatinus Moldavus, per Michaelem principatu suo exutus, suo loco restitueretur ».

[3] Voilà pourquoi nous ne saurions partager l'avis du professeur Pall qui, dans un ancien article de la revue *Balcania*, VIII, 1945, cité d'ailleurs par G. Hering, croit que ces avances aux catholiques ont été faites « par opportunisme » (*Les relations de Basile Lupu avec l'Orient orthodoxe et particulièrement avec le Patriarcat de Constantinople, envisagées surtout d'après les lettres de Ligaridis*, p. 72).

Ceci explique son intérêt pour les relations entre l'Empire ottoman et la Pologne. G. Hering connaît bien un rapport de Cornélius Haga sur la bataille de Țuțora, envoyé aux Etats Généraux des Provinces-Unies le 22 octobre 1620, qui transmettait des renseignements dus à Lucaris. Il a pu en comparer l'original, dans les archives de La Haye, avec son édition, par N. Iorga, dans les *Studii și documente*, IV, p. 178—183. Qu'on nous permette de lui signaler la lettre même de Cyrille, datée du 8 octobre et publiée par Iorga en 1913[4]. Au sujet de cette campagne, aussi bien que de celle de l'année suivante, préparée par Lucaris en attisant la convoitise du Sultan, on pourra consulter avec profit l'ouvrage d'E. Schütz, *An Armeno-Kiptchak Chronicle on the Polish-Turkish Wars in 1620—1621* (Budapest, 1968)[5]. La politique anticatholique du Patriarcat n'allait pas tarder à s'attirer la réponse de la diplomatie française. Après avoir tenté d'insurger le Magne, le collaborateur de Richelieu, François Leclerc du Tremblay, en religion le Père Joseph, l'auteur de la *Turciade*, faisait de son mieux pour entreprendre la reconquête des Lieux Saints. A cet effet, il favorisait le projet de croisade du duc de Nevers, auquel donnaient leur appui les princes roumains Radu Șerban, Nicolas Petrașcu et Gaspard Gratiani, quitte à abandonner ensuite la « Milice chrétienne », afin de négocier par l'entremise du prince de Transylvanie une entente avec les Turcs contre les Habsbourg. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que Cyrille était considéré, par la Congrégation autant que par l'ambassadeur de France, comme le premier ennemi à abattre. Le comte de Césy, tout en s'y employant avec une énergie inlassable, doit avouer que l'affaire est « de telle qualité qu'il fault essayer de prendre le serpent avec la main d'aultruy » (p. 75). Pour atteindre ce but, on a ameuté contre Cyrille les prélats grecs qui briguaient le trône patriarcal et, en même temps, on a suggéré aux Turcs des doutes sur sa fidélité. L'alternative est posée, dès le titre d'un chapitre suivant : conversion (au catholicisme) ou persécution, tandis que l'attitude de l'Empire et celle de Venise font l'objet de deux autres chapitres. Or, ce qui achève de rendre la partie facile aux ennemis de Cyrille, malgré sa prudence, ce sont ses amis protestants, qu'ils soient Anglais, Genevois ou Hollandais, toujours pressés de prendre leurs espérances pour des réalités. Ecoutons, par exemple, l'archevêque de Cantorbéry George Abbot, lui aussi un peu entaché d'hérésie, qui se vante en 1622 de connaître parfaitement les dispositions secrètes de Lucaris : « As for the Patriarke himself, I do not doubt but that in opinion of religion he is, as wee terme him, a pure Calvinist »[6]. Mais un rapport catholique de 1635 ne proclame-t-il pas, avec une belle assurance : « Petrus Mohila, metropolita Kioviensis, in publico est schismaticus, sed occulte est unitus, et libentissime desiderat unionem »[7] ? Si nous avons relevé cette accusation qui ternit la mémoire d'un grand prince de l'Eglise russe, d'origine moldave, ce n'est pas pour en discuter ici le bien-fondé, mais pour démontrer la témérité de telles assertions. Evidemment, la promptitude des calvinistes à compter Cyrille pour un des leurs pouvait seulement lui faire du tort. A ce propos, il convient de mentionner l'épisode de la première imprimerie grecque établie dans l'Empire ottoman, celle de Nicodème Metaxas. Sa destruction marqua une victoire des jésuites. Toutefois, Genève n'avait pas perdu l'espoir de répandre la Réforme dans le sud-est de l'Europe, en mettant à la portée des futurs néophytes l'Ecriture Sainte et d'autres textes religieux imprimés en grec. A défaut d'une imprimerie à Constantinople, on croyait pouvoir assurer la propagation des doctrines calvinistes par l'intermédiaire des images sacrées et des brochures bon marché apportées par des émissaires tels que Léger, qui écrivait en juillet 1628 au comte de Brederode pour lui demander « bon nombre de petites confessions de foi grecques et ita-

---

[4] *Studii și documente*, XXIII, p. 120 — 121.

[5] Voir notre compte rendu dans le fascicule précédent de cette revue.

[6] S. Runciman, *op. cit.*, p. 269.

[7] *Monumenta Ucrainae historica*, I, p. 209 — 210.

liennes »[8]. L'on a déjà signalé la correspondance d'Antoine Léger avec les grandes familles genevoises Turrettini et Diodati, qui faisaient figure de protecteurs de cet obscur pasteur, du temps qu'il parcourait encore les routes de l'Allemagne, de l'Angleterre, celles de France et d'Italie, et qui allaient en tirer vanité lorsqu'il sera devenu, après un confinement passager dans sa paroisse des Alpes, l'une des lumières de son Eglise et recteur de l'Académie. G. Hering, suivant S. Baud-Bovy, a fait état de la plupart des lettres — une centaine — recueillies dans ce manuscrit 54 du fonds Ami Lullin de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève que j'ai copié l'année dernière, et sur lequel j'espère publier prochainement une étude circonstanciée. Disons dès aujourd'hui leur valeur exceptionnelle pour les vicissitudes de l'idée œcuménique, autant que pour l'histoire du Sud-Est européen. Leur moindre intérêt n'est pas de présenter la politique de Moïse Movilă, prince de Moldavie, sous un jour nouveau.

Le fait d'avoir puisé directement aux archives permet à l'auteur de peindre un tableau changeant et nuancé des relations internationales, où une place de choix est réservée au complexe réseau d'alliances qui unissait les ennemis de la Pologne, en dépit de leurs différences confessionnelles, luthériens, orthodoxes et calvinistes, sous l'égide du grand champion de la Réforme, Gustave-Adolphe. Le Vasa protestant contre le Vasa catholique, Sigismond III. Mais la même année 1632 vit la mort des deux cousins et, à partir de cette date, la situation change rapidement. La tentative de traiter un rapprochement entre les Turcs et les Cosaques au détriment de la Pologne ayant échoué, le grand hetman Stanislas Koniecpolski eut vent des menées de Cyrille et, en 1636, il le dénonça comme traître à l'aga des janissaires[9]. Il se pourrait qu'une autre initiative diplomatique du patriarche fut parvenue à la connaissance des Turcs. Des documents russes[10] ont conservé la trace de la mission, en février-mars 1635, d'un certain Ivan Petrov, porteur de « papiers secrets » envoyés par Lucaris à Moscou. Or, nous croyons avoir identifié le personnage. Il s'agit d'un espion grec, qui assurait la liaison entre le Patriarcat et le Kremlin en passant par la Cour de Bucarest. Dans un rapport adressé au tzar Michel en 1644, il accusait le prince moldave Basile de jouer double jeu, en ménageant à la fois la Russie et l'Empire ottoman[11]. A part ce louvoiement, somme toute explicable dans les conditions politiques du moment, on reprochait à Basile son rôle dans les complots contre Cyrille. Celui-ci avait déjà regagné en 1623 son trône, usurpé pendant six mois par deux figures falotes, Grégoire IV, métropolite d'Amasya, et Anthime II d'Andrinople. A la suite d'une seconde déposition, dix ans après, il avait été remplacé par Cyrille II Contaris, métropolite de Berrhoé, qui ne put se maintenir plus d'une semaine. En 1634, nouveau changement, cette fois en faveur d'un autre Crétois, Athanase III Patellaros, mais Lucaris trouva bientôt le moyen de revenir. En mars 1635 il devait encore une fois céder la place à Cyrille de Berrhoé.

L'auteur s'efforce d'établir avec précision la part qui revient dans ces événements aux agents catholiques et, en particulier, au résident impérial J.R. Schmid. Cependant, une lettre de Haga du 11 mai 1635 attribue la persécution à un mystérieux personnage désigné seulement par un surnom : « le loup ». L'historien fribourgeois croit pouvoir l'identifier avec le représentant du prince valaque Matthieu Basarab auprès de la Porte, qui s'appelait Qurt

---

[8] Ms. Ami Lullin 24, à la B. P. U. de Genève, f. 51. Plus tard, après la mort de Cyrille, seront découvertes à l'ambassade hollandaise dix caisses remplies de « libri eretici », que le nouveau patriarche fera brûler publiquement (Hurmuzaki, *Documente*, IV/1, p. 640).

[9] N. Iorga, *Studii şi documente*, XXIII, p. 194.

[10] En voir un regeste dans les *Исторические связи народов СССР и Румынии*. II, p. 353.

[11] *Ibid.*, n° 34.

Tchelebi. Cet homme jouissait d'une grande influence au Phanar, il était le beau-père de Radu, le prétendant évincé en 1632 par Matthieu (il faut lire « Schwiegervater » p. 287, où il y a, à tort, « Schwiegersohn »). Par hasard, son bizarre prénom signifie en turc « le loup ». C'était pourtant un Grec, apparenté aux nobles lignages moldaves. Sans autrement insister sur sa carrière, retracée jadis par N. Iorga[12], il faut signaler qu'il a détenu la dignité de grand échanson en Moldavie, ce qui prouve que nous n'avons pas affaire à un renégat. Or, justement, « le loup » auquel Haga faisait allusion semble avoir été de souche grecque. Un rapide raisonnement permet à G. Hering de faire valoir ces coïncidences : l'ennemi de Lucaris, celui qui servait ainsi les rancunes des catholiques et des Polonais, serait Qurt Tchelebi, derrière lequel se cache Basarab lui-même. En se renseignant dans le livre — un peu vieilli — de Sîrbu sur la politique extérieure du prince de Valachie, notre auteur achève de se persuader que la déposition du patriarche est due à Matthieu. N'avait-il pas un secrétaire polonais? A peine un léger doute effleure-t-il ces pages (286—287), en entraînant la conclusion : « Soviel aber auch für die oben aufgestellte Hypothese sprechen mog, es wird wohl nie ganz aufgehellt werden können, wieweit Qurt in Konstantinopel Aufträge seines Dienstherrn ausführte oder privaten Zielen nachjagte ». Malheureusement pour cette interprétation, la première ambassade valaque arriva à Vienne seulement au printemps 1636. Il est vrai que le prince réussit à maintenir les relations avec l'Empire, qu'il arriva à s'entendre avec l'ambassadeur de France, ce comte de Césy, dont on voudrait voir l'intéressante personnalité mise en lumière par la biographie qu'il mérite, mais il ne s'écarta pas, pour autant, de la traditionnelle politique orthodoxe — une lettre envoyée au tzar en 1638 en est la preuve éloquente. A l'Ouest comme à l'Est, la Valachie ne cherchait que des alliances capables de l'aider dans la lutte pour l'indépendance.

Alors, quel nom, sinon Qurt Tchelebi, proposer pour cette ombre? Le prince de Moldavie, quoique d'origine albanaise, avait des attaches de famille en Thessalie, du côté de Kalavryta. Sa culture était essentiellement grecque. Il ne s'appelait pas Basile, nom impérial qu'il prit à l'occasion de son avènement, mais Lupul (ce qui peut se traduire exactement par « Loup » ou « le loup »). Ce nouveau baptême signifiait tout un programme. « Successeur des empereurs d'Orient dans la tutelle du Patriarcat de Constantinople et de l'Eglise orthodoxe » — a pu écrire dans cet ordre d'idées N. Iorga — Basile devait ressentir l'ambition d'être arbitre dans les questions de foi comme dans celles administratives. Nous savons qu'il recevait les conseils du célèbre théologien grec, le protosyncelle Mélétios Syrigos, auquel était échue en 1632 la charge de prédicateur de la Cour de Jassy. Celui-ci était l'auteur d'un ouvrage polémique contre les calvinistes et on le retrouve, lors du synode de 1642, le plus acharné détracteur de Cyrille Lucaris[13]. C'est ainsi que se fait jour le soupçon que « le loup » moldave a travaillé à la perte de Lucaris. En ce sens, un argument indiscutable est fourni par Dimitrie Cantemir, dans un écrit assez peu connu, « Le livre du système de la religion de Mahomet ». Le savant historien de l'Empire ottoman affirme clairement la culpabilité de Basile Lupul, son prédécesseur au trône[14].

La déchéance dernière de Cyrille et sa mort tragique sont reprises dans la dernière partie du livre que nous analysons. L'exposé fait ressortir les succès et les revers de l'action lucarienne. Par rapport à l'antagonisme entre catholiques et protestants en Orient ou à la réforme de l'Eglise orthodoxe, le bilan dressé par G. Hering est très convaincant. En fin

---

[12] *„Coconul" lui Radu Mihnea şi capuchehaiaua Curt Celebi, cu prilejul unui document inedit de la Alexandru Coconul, Revista istorică*, XVIII, p. 97 — 102.

[13] A cet égard, le témoignage du médecin danois Hans Andreas Skovgaard a été utilisé plusieurs fois (Hurmuzaki, *Documente*, IV/1, p. 668).

[14] P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, viaţa şi opera*, Bucarest, 1958, p. 218.

de compte, les faits sont ordonnés et clarifiés avec un discernement très sûr. C'est un solide ouvrage d'érudition, reposant sur une bibliographie accablante qui défie les patiences communes. Sans doute une contribution de tout premier ordre à l'histoire diplomatique européenne du temps de la guerre de Trente Ans. Lucaris, tel qu'il dut être, nous le voyons bien désormais, avec les yeux de l'esprit. Dommage qu'ayant choisi pour orner le volume deux saisissants portraits de Schmid et de Haga (l'ennemi implacable près de l'ami fidèle), on ait préféré, de toute l'iconographie de Cyrille, l'image assez terne reproduite par G. I. Arvanitidis. Le maître inconnu qui l'a peinte en 1674, trente-six ans après la mort du patriarche, a vu probablement le portrait de 1632, conservé aujourd'hui au Musée de la Réformation à Genève, qui a beaucoup plus de chances de ressembler au modèle, quoique le visage serein de ce beau vieillard à la barbe blanche corresponde un peu trop aux traits des saints byzantins. Ce portrait à l'aspect d'icône se détache singulièrement là-bas, entre les mines chagrines des Pères de Genève. N'est-ce pas la revanche de Cyrille Lucaris, hérétique et martyr?

Andrei Pippidi

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
de Bucarest (juillet 1969 — juin 1970)

Nous nous proposons de signaler, comme chaque année. à nos lecteurs quelques-uns des aspects multiples de l'activité des différentes sections de l'Institut d'études sud-est européennes.

L'importance des recherches entreprises dans notre Institut — recherches qu'il faut regarder à travers l'expérience acquise au cours des années — ressort des ouvrages divers et nombreux achevés à la fin de l'année 1969. Sans avoir la prétention d'en dresser la liste, on peut citer quelques titres : « Les Vlaques dans la première moitié du XIII^{e} siècle » par Eugen Stănescu (faisant partie de la série des « Byzantinovlachica ») ; « Relations albano-roumaines. La période de la renaissance nationale du peuple albanais (1844—1912) » par Sava Iancovici ; « Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie », tome III par Mustafa Mehmet ; « La société roumaine et la culture grecque entre 1821—1866 » par C. Papacostea-Danielopolu ; « Contributions à l'histoire de la Dobroudja (XV^{e}et XVI^{e} siècles) » par A. Ghiaţă ; « Le Hésychasme et les problèmes politiques de Byzance au XIV^{e} siècle » par Tudor Teoteoi ; « Le Sud-Est européen dans l'historiographie russe des XIV^{e} et XV^{e} siècles » par Lidia Demény ; « Les pays roumains et les Slaves du Sud aux XIV^{e} et XV^{e} siècles » par Anca Iancu ; « Les relations politiques greco-roumaines 1866—1879 » par C. Velichi ; « Les débuts de la littérature philosophique dans la culture roumaine du Moyen Âge » par Virgil Cândea ; « Les ballades sud-est européennes. L'épouse vendue » par Adrian Fochi ; « Syncrétisme dans l'évolution de la peinture roumaine et bulgare au XIX^{e} siècle » par Eleonora Costescu ; « La législation agraire de la Valachie 1775—1783 (Livre III) » par Val. Al. Georgescu et Emanuela Popescu ; « Le processus d'urbanisation au sud-est de l'Europe à l'époque contemporaine » par Val. Al. Georgescu, Liviu Marcu, Gr. Clima et Gh. Florescu.

Nous tenons à souligner le fait que les séances de communications qui ont eu lieu à l'Institut — où, comme chaque année, les membres de l'Institut ont exposé quelques-unes des conclusions de leurs recherches — ont bénéficié de la collaboration de nombreux spécialistes étrangers. Voilà les titres des communications dans l'ordre de leur présentation : A. Garzya (Italie), *Nicéphore Basilakès* ; I. Irmscher (Berlin), *Nikäa als Zentrum des griechischen Patriotismus* ; Val. Al. Georgescu, *Un manuscrit parisien du « Manuel des lois de 1766 » de M. Fotino* ; Tudor Teoteoi, *Le Hésychasme — valeurs sociales d'un idéal asocial* ; Sava Iancovici, *Coutumes concernant le culte des morts — L'aumône blanche* ; L. Boneff (U.S.A.), *Ivan Vazov, patriarche de la littérature bulgare* ; Virgil Cândea, *Les icônes melkites* ; Nadia Danova (Sofia), *L'autocéphalie de l'Eglise grecque. Naissance et développement d'une idée* ; R. Hartle (New York), *Le motif d'Alexandre le Grand dans l'art et la littérature françaises de l'époque de Louis*

XIV; B. L. Laourdas (Salonique), *Photios and Arethas. A chapter in the history of classical Scholarship.*

En août 1969, l'Institut a organisé, à l'occasion de l'anniversaire de la Libération, un symposium ayant comme thème la balkanologie roumaine pendant les 25 dernières années. Les séances ont été ouvertes par un ample rapport de notre directeur, le Professeur Mihai Berza. Les communications, qui ont analysé les recherches roumaines concernant le Sud-Est européen, ont porté sur les domaines les plus divers : linguistique (H. Mihăescu), littérature (Al. Duţu), folklore (Adrian Fochi), byzantinologie (Eugen Stănescu), turcologie (I. Matei), histoire des idées (Virgil Cândea), histoire des arts (Maria-Ana Musicescu), etc.

Notre Institut s'est affirmé aussi sur le plan de la collaboration internationale, ainsi que le prouve la participation de ses membres aux nombreuses manifestations scientifiques étrangères, et leur présence à l'événement scientifique le plus important de l'année, le deuxième Congrès d'études sud-est européennes d'Athènes, auquel la revue consacrera une chronique spéciale.

De même, d'autres manifestations scientifiques internationales ont enregistré la participation des membres de notre Institut. Ainsi, le Professeur Mihai Berza a pris part au colloque international d'études byzantines de Strasbourg (septembre-octobre 1969), ayant comme thème « Byzance au XIII[e] siècle ». C'est au même colloque que le Prof. Eugen Stănescu a présenté la communication « Byzance et l'Occident au XIII[e] siècle. Frédéric II[e] de Hofenstaufen et Theodor II[e] Lascaris ». A l'occasion du colloque international d'études byzantines de Salonique ayant comme sujet « L'idée impériale à Byzance et le monde byzantin », Eugen Stănescu a présenté la communication intitulée « Les formes de contestation de l'idée impériale byzantine au XI[e] siècle ».

Le prof. Val. Al. Georgescu a travaillé pendant quatre mois (mai-septembre 1969) au Centre National de la Recherche Scientifique à Paris. Pendant ce temps il a parlé à l'Ecole Pratique des Hautes Études des « Novelles concernant le „protimêsis" et leur réception dans les Principautés roumaines ». A la Faculté de Droit de Paris il a fait un séminaire sur « La réception des coutumes » et « La Constitution antonienne », séminaire appartenant au cours de Papyrologie judiciaire. A la Faculté des Lettres de Paris, à un séminaire de langue et littérature roumaines, Val. Al. Georgescu a parlé de N. D. Cocea, C. Brâncuşi et des dernières tendances dans la littérature roumaine. Enfin, titre de fierté pour notre Institut, au mois de décembre 1969 il a été élu « associé étranger » de l'Académie de Législation de Toulouse.

A part sa participation au colloque de Salonique, Virgil Cândea a entrepris des recherches à Paris, à la Bibliothèque Nationale, au British Museum et à la Bibliothèque de l'Université de Genève au mois de décembre 1969. Puis, du mois de février jusqu'au mois de mars 1970, il a fait un voyage d'études et de documentation au Liban, en Syrie, Chypre et Turquie. Pendant son séjour en Italie, à la fin du mois d'avril, il a donné des conférences à l'Institut Oriental de l'Université de Naples sur « L'humanisme dans l'œuvre de Dimitrie Cantemir ».

A partir du mois d'octobre 1969, Maria-Ana Musicescu a fait un voyage de six mois en Grèce en vue de se documenter sur l'art byzantin. Pendant son séjour, elle a donné des conférences à Salonique concernant les « Moments et monuments représentatifs de l'art médiéval roumain ».

Un voyage en Yougoslavie a donné la possibilité à Sava Iancovici de cueillir de nombreux matériaux historiques, folkloriques et ethnographiques. Au mois de juillet 1969, au symposium de folklore balkanique d'Ohrida, S. Iancovici a présenté la communication « Les traits caractéristiques des ballades en langue roumaine en Serbie et en Bulgarie ».

Al. Duţu, titulaire d'une bourse d'études accordée par l'Association internationale des études sud-est européennes, a continué ses recherches, notamment dans les archives de Padoue et Rome, sur le mouvement d'idées aux XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Aux mois de septembre-octobre, Vlad Georgscu a entrepris un voyage d'études à Vienne et Munich, où il a fait des recherches dans les archives.

Toujours grâce à une bourse d'études accordée par l'Association (AIESEE), Anca Ghiaţă a bénéficié d'un stage en Turquie, où elle a complété ses connaissances sur la langue turque entreprenant en même temps des recherches utiles dans les archives d'Istanbul.

Dans le cadre des échanges culturels, I.R. Mircea et Gr. Clima ont été en Yougoslavie, I. Matei à Budapest et E. Siupiur à Moscou, ce qui leur a permis d'effectuer des recherches de spécialité.

Durant la période septembre-octobre 1969, Olga Cicanci a fouillé dans les Archives d'Etat ainsi que dans les archives de l'Eglise et de l'Ecole grecque de Vienne, étudiant particulièrement les relations économiques entre les pays roumains et Vienne par l'intermédiaire des commerçants grecs au XVIII^{e} siècle. E. Costescu a visité des musées et des galeries d'art de la République Fédérale d'Allemagne, de Belgique et de France ; Maria Alexandrescu a entrepris au mois de septembre 1969 des recherches dans les dépôts de sculpture antique du Louvre ; Aurelian Petre a étudié en Italie les pièces des musées de Syracuse, Agrigente, Palerme et Catane.

Répondant à une invitation de l'Institut Balkanique de Thessalonique et bénéficiant d'une bourse accordée par l'A.I.E.S.E.E., Cornelia Danielopolu a travaillé du 5 avril au 5 juillet 1970 dans les bibliothèques de Thessalonique et Athènes, en consultant aussi les archives privées de la famille Morouzi.

L'activité de l'Institut connaît encore un aspect majeur : la collaboration avec les savants étrangers, par des visites, des conférences, publication d'articles. Parmi les scientifiques qui ont rendu visite à notre Institut il faut rappeler, en prenant le risque de certaines omissions : I. Irmscher (R.D.A.) ; G. Podskalsky (R.F.A.) ; J. M. Kitch, E. Tappe, S. Runciman, H. Seton Watson, M. Hurst, S. F. Cushing (Angleterre) ; O. Demus, T. Eckhardt (Autriche) ; N. Todorov, N. Danova, Crumca Šarova, M. Bur, Gh. Stefanov, G. Grigorova, Sava Penkov, A. A. Alexeevna (Bulgarie) ; B. Spiridonakis (Canada) ; St. Fischer-Galaţi, L. Crow, Sherman D. Spector, Fr. Kellogg, Alfred Meyer, L. Sanders, R. Hartle, Stavro Skendi, R. Florescu, R. Mc. Nelly, L. Boneff (Etats-Unis d'Amérique) ; A. Dupront, P. Chaunu, F. Furet, G. Castellan, F. Picon (France) ; B. L. Laourdas (Grèce), A. Garzya, B. Mazzoli (Italie) ; S. Regani (Inde) ; A. F. Grecul (U.R.S.S.) ; F. Barišić, B. Ristovski, N. Vucinić, N. Petrović, T, Slić, A. Popvasilieva (Yougoslavie).

En conclusion de notre chronique, nous exprimons l'espoir que le prochain compte rendu reflètera des échos encore plus nombreux sur l'activité des scientifiques roumains et sur la présence des chercheurs étrangers dans la vie de notre Institut.

Anca Iancu

MILIUTIN GARAŠANIN, *Razmatranja o nekropolama tipa Mala Kopašnica-Sase* (Considérations sur les nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. Contributions à la délimitation des Illyriens et des Daces à l'époque romaine), « Godišnjak », VI, Knjiga 4, Sarajevo, Centar za balkanološka ispitivanja, 1968, pp. 5—26, résumé français pp. 27—34.

Prouvant une fois de plus que le déplacement de l'intérêt scientifique des préhistoriens vers le domaine de l'archéologie classique peut donner les meilleurs résultats, la contribution du Professeur M. Garašanin à l'étude des nécropoles des provinces romaines trouve les prémisses de son succès non seulement dans l'emploi de méthodes dont la finesse est caractéristique à l'archéologie préhistorique, mais aussi dans l'absence de ce nocif « complexe de supériorité » que l'archéologie classique doit à ses découvertes monumentales et aux informations substantielles provenant de documents écrits, narratifs ou épigraphiques. Ne pas se laisser envoûter par ce « complexe » est impérieusement nécessaire, surtout dans le domaine des provinces romaines, qui ne bénéficie qu'en partie des avantages mentionnés et pour lequel l'utilisation rigoureuse — jusque des plus modestes découvertes — s'avère être indispensable si l'on veut aboutir à une solide et juste connaissance des réalités historiques.

D'autres, avant le Prof. Garašanin, se sont essayés d'identifier du point de vue ethnique les types d'ensevelissements découverts dans les nécropoles des provinces romaines, tant sur le territoire de la Yougoslavie [1], que sur celui des provinces voisines [2], en se rattachant notamment à la voie de l'identification des traces de la population autochtone. Mais, plus d'une fois, les résultats de ces tentatives sont limités et d'une insuffisante sûreté, à cause de l'imprécision des observations au lieu même — en fait, un manque de finesse et de clarté de la typologie funéraire. D'autre part, le besoin se fait chaque jour plus pressant d'une synthèse des recherches, tout au moins à la hauteur des provinces européennes de l'Empire.

L'étude de M. Garašanin s'attache, pour commencer, à un groupe limité de monuments funéraires, celui des nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. L'auteur réunit sous cette dénomination une série de nécropoles datant des II^{e} et III^{e} siècles de notre ère et situées sur le territoire de la Yougoslavie, de la Hongrie et de la Dacie trajane, lesquelles se caractérisent principalement par la présence ou même la prépondérance des tombeaux d'incinération dont la fosse est calcinée. En fait de forme, lesdites tombes ont, les unes (type I),

---

[1] D. Srejovič, *Римске некрополе раног царства у Југославиjи*, dans « Starinar », XIII—XIV/1962—1963, p. 49—88.

[2] K. Horedt, *Untersuchungen zur Frühgeschichte Siebenbürgens*, Bucarest, 1958, p. 9—35 ; D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia în lumina arheologiei şi a numismaticii* (*Le problème de la continuité en Dacie à la lumière de l'archéologie et de la numismatique*), Bucarest, 1966 ; K. Sagy, dans « Archaeologia Hungarica », XXXIII, 1954, p. 61—123 ; J. Caspart, dans MAGW, LXVIII, 3—4, 1938, p. 121—182, etc. Pour les provinces occidentales, voir tout spécialement A. Van Doorselaer, *Les nécropoles d'époque romaine en Gaule Septentrionale*, Brugge, 1967.

la fosse simple, ovale ou rectangulaire, les autres (type II), la fosse à gradins (étages). Dans l'un ou l'autre des cas, fond et parois calcinés seraient le résultat de la combustion des restes incandescents apportés du bûcher. Garašanin est d'avis que le rituel de l'incinération du cadavre hors sa sépulture, dans un endroit séparé (*ustrinum*), constitue justement une caractéristique principale des nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase. Un troisième type de sépulture (III) — que l'on retrouve aussi dans d'autres nécropoles que celles appartenant aux types susmentionnés — se caractérise par la déposition des os calcinés dans des fosses non calcinées, ovales ou rondes. Les tombes du type I et II sont parfois couvertes de *tumuli*, d'habitude de dimensions réduites (Sase, Guberevac, Cinciş, Zlatna).

Les opposant aux vingt nécropoles qu'il considère être du type Mala Kopašnica-Sase, Garašanin forme un groupe des nécropoles et des tombes tumulaires à incinération sur place, se trouvant sur le territoire de la Dacie (Caşolţ, Calbor), de la Mésie et de la Thrace (les types Histria JAaV-VI selon Petre Alexandrescu). Le caractère balkanique occidental et nord-occidental des monuments du type I et II ressort avec encore plus de pregnance de la comparaison des rituels. Etant donné que sur cette aire la population autochtone était illyrienne et que de nombreux témoignages épigraphiques attestent sa continuité, la conclusion que les nécropoles du type Mala Kopašnica-Sase appartiennent aux Illyriens s'impose nécessairement [3]. Par ailleurs, la découverte de nécropoles du même type sur le territoire de la Dacie romaine est expliquée de manière convaincante par la colonisation de ce territoire, processus auquel l'élément illyrien a joué un rôle dont on ne saurait ignorer l'importance.

Juste et fondée à l'envisager dans son ensemble, la démonstration du Prof. Garašanin constitue un pas en avant sur la voie de l'identification de l'appartenance ethnique des types funéraires des provinces romaines. En ce qui nous concerne, il convient de signaler que nos propres recherches entreprises sur la grande nécropole plane du nord de Romula nous ont conduit à une série de conclusions approchantes [4]. Pour certains aspects, cependant, nos constatations et les conclusions qui en découlent s'éloignent de celles de M. Garašanin. C'est sur celles-ci que nous insisterons ci-après, en spécifiant dès le commencement que certains côtés du problème ne peuvent être résolus maintenant à cause de l'insuffisance et du caractère inégal des recherches.

Premièrement — et le fait est d'une importance beaucoup plus grande qu'on ne saurait croire — les traces de combustion des fosses funéraires ne peuvent être expliquées par l'action des restes incandescents apportés du bûcher : os calcinés, charbons, cendres. En effet, l'absence des bûchers dans l'immédiate proximité des tombes à fosse calcinée, l'absence des charbons et des cendres, ainsi que d'autres indices prouvant de l'existence d'un décalage — peut-être même de quelques jours — entre le moment de l'incinération et celui de l'ensevelissement des restes de la crémation, infirment, à notre avis, l'hypothèse du Prof. Garašanin. Par contre, on peut affirmer, à la lumière des recherches de Romula, qu'une partie de ces tombeaux représentent des ensevelissements dans la fosse même à crémation du cadavre (tombes-bûchers, *Scheiterhaufengräber*, *busta*). Les tombes bustuaires, planes ou tumulaires, se caractérisant par de grandes fosses, pourvues de gradins pour servir de soutènement aux bûchers et contenant des quantités relativement considérables de charbons, cendres, os calcinés, sont

---

[3] Une interprétation similaire appartient à D. Srejović, d'après lequel les tombes à fosse calcinée (ses types *c* et *d*) « constituent, au point de vue formel, territorial et chronologique, un ensemble fermé à part ». En montrant que ces tombes sont présentes surtout dans des zones isolées, éloignées des centres urbains et militaires. D. Srejović (*op. cit.*, p. 87) les attribue à la population autochtone illyrienne.

[4] Mircea Babeş, *Zu den Bestattungsarten im nördlichen Flachgräberfeld von Romula. Ein Beitrag zur Grabtypologie des römischen Daziens*, dans « Dacia », XIV, 1970, p. 167—206.

présentes — bien qu'en petit nombre — dans presque toutes les nécropoles des provinces romaines du sud-est de l'Europe. Sous la réserve de l'insuffisance des données à notre portée concernant les tombes à gradins (type II, selon Garašanin) sur le territoire de la Yougoslavie et de la Hongrie, nous sommes tentés de les considérer, en partant surtout de l'argument de leur forme, aussi comme des tombes-bûchers (Sase, Žuto Brdo, Gračanica, Mala Kopašnica, Intercissa). Du point de vue de leur identité ethnique, ces tombes sont, selon nous, d'origine et d'appartenance grecque, mais il n'est pas inacceptable de croire qu'à l'époque romaine ce type a été emprunté dans une certaine mesure, par les Illyriens ou les Thraces soumis pendant longtemps à l'influence hellène [5].

Mais, les dimensions réduites, la forme des fosses (habituellement sans gradins), la combustion superficielle, l'absence des charbons ou des cendres, etc., prouvent dans la plupart des cas le fait que la calcination de la fosse de la tombe ne représente pas le résultat de l'incinération sur place du cadavre. Une seule explication demeure acceptable, celle d'une combustion rituelle, purificatrice de la fosse qui devait recevoir les restes funéraires. C'est pour cette raison que nous avons dénommé les 61 tombes de ce type découvertes par nous à Romula, des « tombes à fosse calcinée rituellement » (*Brandgräber mit rituell ausgebrannter Grube*). Nous pensons qu'il serait opportun de définir de la même façon aussi les tombes du type I-Garašanin et peut-être aussi certaines de celles à gradins (type II). Mais, quel que soit le nom qu'on leur attribue, ces tombes représentent pour nous une forme funéraire spécifique, avant tout autre, des provinces où l'élément autochtone préromain fut l'élément illyrien [6]. Le motif est suffisamment fondé pour nous faire accepter — en dépit du fait que des tombes à fosse calcinée rituellement datant de l'époque préromaine ne sont pas encore découverts — l'idée d'une appartenance illyrienne pour ce type d'ensevelissement.

Avec ces précisions, l'affirmation de M. Garašanin que les découvertes du type Mala Kopašnica-Sase de Zlatna, Alba-Iulia, Cinciş, Moigrad et Moreşti représenteraient des témoignages « ...du rôle et de l'influence joués par les Illyriens dans la romanisation et dans la vie de la Dacie romaine » nous semble solidement légitimée. On pourrait à son appui invoquer le fait que dans les inscriptions de la Dacie les noms d'Illyriens se situent en troisième lieu après les noms latins et grecs et avant les noms orientaux, celtiques et thraco-daciques [7]. La nécropole de Bratei [8], datant de la fin du IV-e siècle, début du V-e de notre ère, peut fort bien être interprétée comme le témoignage de la continuité en Dacie, même après le retrait de l'administration aurélienne, de groupes de colons Illyriens.

Une observation serait encore à faire, par rapport à la notion de « nécropole du type Mala Kopašnica-Sase » qui ne trouve sa légitimité dans le cas tout particulier de la Dacie. En effet, à Romula, Apulum, Porolissum, Moreşti, les tombes à fosse calcinée rituellement sont présentes à côté d'inhumations, de tombes-bûchers, de tombes d'incinération à urne ou à fosse simple, qui ne sauraient être considérés comme illyriens. Le même phénomène est manifeste aussi dans certaines nécropoles de la Yougoslavie (Dukla,

---

[5] *Ibidem*; cf. aussi P. Alexandrescu, dans « Histria », II, Bucarest, 1966, p. 260 et 264—267.

[6] Il convient d'ajouter à la liste établie par M. Garašanin les découvertes de Kranj (*Arh. Vestnik*, VII, 4, 1956, p. 444—445), Bobovk (*Arh. Vestnik*, IX—X, 1958—1959, p. 132—172) et Ribnica (*Razprave SAZU*, VI, 1969, p. 52), en Yougoslavie, de Savaria-Szombathely (« Archaeologiai Értesitö », 81, 2, 1954, p. 190 et suiv.) en Hongrie et Rusovce (inédit, fouilles par M. Pichlerova, Bratislava) en Tchécoslovaquie. En ce qui concerne la Roumanie, nous citons, parmi les découvertes récentes : Romula et Fărcaşele, dép. de l'Olt et Barboşi, dép. de Galaţi.

[7] I. I. Russu, *Onomasticon Daciae*, dans AISC, IV, 1941—1943, p. 198 et suiv.

[8] Cf. Ligia Bîrzu, dans « Analele Universităţii Bucureşti, Seria Ştiinţe Sociale. Istorie », XV, 1966, pp. 35—48.

Sase, Mala Kopašnica) où, selon Garašanin même, les tombes du type III ne sont pas spécifiquement illyriennes.

Nous nous trouvons donc, en général, devant des sépultures appartenant à une population hétérogène, que nous appelons *nécropoles cosmopolites.* Les quelques nécropoles où l'existence (ou la quasi-exclusivité) d'un seul type funéraire (ex. : Cinciş, Zlatna, Bratei) nous indique qu'il s'agissait de communautés closes de colons, ne justifient pourtant pas l'emploi généralisé de la notion en cause. A notre avis, dans le stade actuel des recherches, il serait plus indiqué de parler, non de nécropoles, mais de *tombes du type Mala Kopašnica-Sase,* en entendant par là, seulement les tombes à fosse calcinée rituellement et en attribuant seulement ces tombes à l'ethnie illyrienne.

L'étude du Prof. Miliutin Garašanin a, en fin de compte, le mérite de remettre en cause le problème de l'appartenance ethnique de la population des provinces romaines à la lumière des découvertes archéologiques. L'intérêt historique de tout premier ordre que ce problème soulève, ne manquera pas de stimuler les archéologues dans leurs efforts visant à contribuer à l'éclaircissement de la genèse ethnique des peuples du sud-est de l'Europe.

Mircea Babeş

Lectures delivered on the 511th Anniversary of the Conquest of Istanbul. Istanbul, 1967, 82 p.

Diese 1964 an der Universität Stambul gehaltenen und 1967 ins Englische übersetzten 12 Vorträge wurden von der mathematisch-naturwissenschaftlichen Fakultät herausgegeben, um sie einem breiteren Publikum zugänglich zu machen, wie es im Vorwort heißt (S. 1). Der unmittelbare Anlaß zu der Jubiläumsveranstaltung war die angebliche Gründung einer Universität durch Mehmed II. am 1.7.1453 um die Hagia Sophia (S. Ünver, *The sciences and the arts after the conquest of Istanbul,* S. 12—24). Macht die Gleichsetzung von Universität und Medrese den Leser schon stutzig, so chokiert ihn vollends der panegyrische Epilog K.I. Gürkans (*The conquest of Istanbul,* S. 76—82), der in poetischen Heldenpreis ausklingt :

„Your name resounds through the world
The world is fit to be your grave
The countries you've conquered is your great tomb."

„On the Great Sultan ! As we march on the road of knowledge, you are always with us. We send you our warm and infinite respect from the University of Instanbul." Wären die Autoren derartig kitschiger Lobessprüche nicht Universitätsdozenten und -professoren müßte man meinen, man habe es mit einem patriotisch frisierten Erbauungsschriftchen für Schulen und Kasernen zu tun. Leider gibt sich das Machwerk als wissenschaftlicher Sammelband ernstzunehmender Historiker, was die Fachwelt zur Stellungnahme zwingt. Allerdings hat sich damit die türkische Historiographie einen schlechten Dienst erwiesen, denn sie demonstriert mit diesem Produkt ein awissenschaftliches Niveau, das man nur mit Bedauern zur Kenntnis nehmen kann, wenn man bedenkt, daß in den letzten Jahren eine ganze Reihe von beachtlichen quellenkritischen Arbeiten erschienen sind, die von der internationalen Osmanistik gewürdigt und berücksichtigt wurden. [1]

---

[1] Vgl. dazu die Bemerkungen von B. Todorov, *Le premier congrès et certains problèmes des études balkaniques,* „Études balkaniques", 6, Sofia, 1967, S. 5—16, bes. S. 13 f.

Schon das Einleitungsreferat von K.I. Gürkan (*The Conquest and the University of Istanbul*, S. 3—11) erweckt Kopfschütteln und man fragt sich, ob ein Ordinarius das glaubt, was er hier schreibt. So behauptet er etwa, die Türken hätten sich überall durch die Errichtung von Schulen, (die auf hohem kulturellen Niveau standen), ausgezeichnet. Selbstverständlich war Mehmed II. ein Ausbund an Bildung und Gelehrsamkeit. Daher durfte es auch zu keinem Zerwürfnis zwischen Murad und ihm kommen, weshalb G. den jungen Sultan in aller Ehrerbietung seinen Vater nach Edirne zurückbitten läßt als Gefahr im Anzug ist und er selbst in aller Bescheidenheit den Thron räumt, um als Bey von Manisa seinen Studien weiter nachzugehen! (S. 6). Wenn der Verfasser schon die westeuropäische Historiographie verachtet, so hätte man doch wenigstens erwarten können, daß er die Arbeiten seines Landsmannes H. Inalcĭk eines Blickes würdigt, denn dann hätte er erfahren, daß Halīl Paša alles unternahm, um gegen den Willen des jungen Herrschers Murad zur Rückkehr zu bewegen, ja daß er selbst nicht vor einer Aufwiegelung der Janitscharen gegen Mehmed zurückschreckte, um den alten Sultan nach Rumelien zu bringen. [2] Nur am Rande sei vermerkt, daß F. Babinger bereits 1949 nachwies, daß der Rücktritt Murads II. auf Machtkämpfe der altosmanischen Adelsfamilien mit den zu hohen Stellungen gelangten Renegaten zurückging [3] und daß der grollende und rachdurstige Prinz in Manisa jede sich bietende Gelegenheit wahrnahm, um der väterlichen Gewalt über das Reich Abbruch zu tun. [4] Desgleichen gehört die von G. behauptete Derwischfreundlichkeit des Eroberers in das Reich der Phantasie. Zwar wirkten Männer wie Aq Šemseddīn unter den Belagerern und appellierten an den Sultan zu energischem Vorgehen nicht nur gegen den Feind, sondern auch gegen nachlässige Heerführer,[5] aber seine gesamte Innenpolitik lief auf die Eindämmung des Derwischtums hinaus, dem er ökonomische Mittel entzog, um es nicht zu mächtig werden zu lassen. [6] Aber was sich mit solchen Kleinigkeiten aufhalten? Sie wären doch nur dem Bild des Nationalhelden („He is a national hero" T. Gökbilgin, *The great Turkish Ruler Sultan Mehmed the Conqueror as a builder and an organizer*, S. 25—31) abträglich. Wieder einmal (zum wievielten Male??) muß er als Friedensstifter und Einiger des zerrissenen und verfallenen Balkans herhalten (S. 27) und in den Rang eines kunstsinnigen und wissenschaftsergebenen Regenten vom Stil eines Lorenzo di Medici aufrücken (S. 30 f.). Bay S. Ünver genügt das noch nicht. Er verkündet voller Stolz, daß Kunst und Wissenschaft z.Zt. des Fātih die Leistungen der europäischen Länder übertrafen (S. 24). Überhaupt sei er ein „examplary Islamic ruler" gewesen (S. 13). Versteht man darunter den Typus eines orientalischen Despoten, so darf man zustimmen, denn er war genau so wenig kunstliebend, wie Mehmed, sondern verteilte an alle möglichen Leute Gelder, um großzügig und freigebig gepriesen zu werden. Was Lorenzo di Medici betrifft, so hatte der Sultan mit den italienischen Renaissancefürsten nur die Grausamkeiten gemeinsam, sonst aber auch gar nichts! [7] Er steht darin Timur wenig nach. [8] Natürlich erfährt der Leser von derartigen Dingen nicht das geringste. Selbst die Darstellung der Eroberung Konstantinopels durch F. Dirimtekin (*The conquest of Istanbul*, S. 45—52) vermeidet auch nur den Gedanken an Metzeleien oder Ausschreitungen bei der Einnahme der Stadt. Die Janitscharen zogen so

---

[2] H. Inalcĭk, *Fatih devri üzerinde tetkikler ve vesikalar* I, Ankara, 1954, S. 70 u. 93.

[3] Babinger, F.-F. Dölger, *Mehmeds II. frühester Staatsvertrag (1446)*, „Orientalia Christiana Periodica", XV, 1949, S. 226.

[4] F. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante* I, *Südosteuropa*. Schriften der Südosteuropa-Gesellschaft, 3. Bd., München 1962, S. 154.

[5] Der in dieser Hinsicht hochinteressante Brief Šemseddīns ist von H. Inalcĭk a.a.O., S 217—219 ediert worden.

[6] Vgl. N. Beldiceanu, *Recherches sur la reforme foncière de Mehmed II*, Societas Academica Dacoromana, Acta Historica, t. IV, Monachii, 1965, S. 27—39, bes. S. 37

[7] So F. Babinger, *Maometto il Conquistatore e gli umanisti d'Italia. Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Firenze, 1966, S. 435 f.

[8] Zu dessen „Kunstliebe" F. Tauer, *Timurlular devrinde tarihcilik*, „Belleten", XXIX, 1965, S. 49.

friedlich ein wie UNO-Soldaten und führten nur widerwillig ein paar Tausend Einwohner in die Gefangenschaft! (S. 52). Das Leitbild der Autoren besteht ganz eindeutig in einem türkischen Sendungsbewußtsein und einer säkularisierten Heilsvorstellung, nach der eine dekadente Kultur (Byzanz, Balkan) durch eine höhere, gesündere ersetzt werden mußte (S. Irmak, *The conquest and the world*, S. 75—76; T. Z. Tunaya, *Istanbul, a world capital*, S. 70—74). Der neue Geist kulminierte um die türkisch-osmanische Losung: Ein Glaube, eine Herrschaft (S. 72). Letzteres gehörte bekanntlich zur Überzeugung der Mongolen. Möngkä Khan formulierte sie in einem Schreiben an den König von Frankreich folgendermaßen: „Von dem ewigen Gott ward bestimmt: Ein ewiger Gott nur ist im Himmel, ein Herr nur soll auf Erden sein, Čingiz Khan, Sohn Gottes".[9] Dieses nomadische Erbe lebte auch in Mehmed weiter. Gherardo de Collis berichtete in einem Schreiben vom 26.3.1468 aus Venedig über die mißglückten Friedensverhandlungen des Patriziers Leonardo Boldù u.a., daß der Sultan nach der „Monarchia del Mondo" strebe und deshalb keinen Frieden wolle.[10] Von hier aus sollte man auch seine Beschäftigung mit antiken Personen wie Alexander oder Cäsar sehen. Mir scheint es fraglich, ob sich Mehmed wirklich als Erbe der Cäsaren fühlte und sich von diesem Bewußtsein in seiner Politik leiten ließ, wie H. Inalcïk vermutet.[11] Zwar ließ sich der Großherr von seinen italienischen Höflingen die Taten antiker Helden berichten, aber nur um zu erfahren, wie sie ihre militärischen Erfolge errungen hatten. Zugleich wollte er sich dadurch eine möglichst genaue Kenntnis von den Ländern des Westens und ihrer Kriegskunst verschaffen.[12] Es muß demnach auch als abwegig gelten, wenn T. Z. Tunaya (S. 72) schreibt, daß der Sultan als Erbe der Basileis dem kranken, hilflosen Körper von Byzanz einen neuen Geist einhauchte. Die türkisch-islamische und die byzantinisch-christliche Welt waren zwei getrennte Sphären, die nicht miteinander verschmolzen Weder der Fātih noch seine Nachfolger fühlten sich als Erben der Rhomäer. Die von griechischen Beamten beherrschte Kanzlei Mehmeds wagte es in den 30 Jahren nach der Einnahme Konstantinopels nur einmal, ihn Basileus zu titulieren. Seine Tughra lautete: „Mehmed, Sohn des Murad, immer siegreicher Khan".[13] Damit kommen wir zu einem prinzipiellen Problem, das auch unsere Referenten bewegt: Welche Rolle spielte die osmanische Eroberung in welthistorischer Sicht? S. Irmak ist mit einer Antwort rasch zur Hand: Es ging um die Ersetzung einer verfallenden durch eine höhere Kultur (*The conquest and the world*, S. 75—76). M. C. Ş. Tekindağ sekundiert ihn mit dem Nachweis, daß Konstantinopel nach 1453 an Bewohnern und Bauten gegenüber der spätbyzantinischen Periode zunahm (*Istanbul after the conquest*, S. 38—42). L. Güçer untersucht in größerem Konnex die ökonomischen Konsequenzen des Falls der Hauptstadt und kommt zu dem Schluß, daß dadurch keineswegs die Handelsverbindungen mit den „Franken" litten, daß lediglich den Italienern die Fahrt in die Schwarzmeergebiete untersagt war und die Verlagerung der Seerouten in den Atlantik sowie die Entdeckungen nichts mit der Osmanen-

---

[9] Wilhelm von Rubruk, *Reise zu den Mongolen 1253—1255*, Übersetzt und erläutert von F. Risch, Leipzig, 1934, S. 292 (XLVIII).

[10] F. Babinger, *Johannes Darius (1414—1494), Sachwalter Venedigs im Morgenland, und sein griechischer Umkreis*, „Sitzungsberichte der Bayr. Akad. der Wissenschaften", Phil.-Hist. Klasse, H. 5, München, 1961, S. 59.

[11] H. Inalcïk, *L'Empire ottoman. Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (XVe—XXe ss.)*, AIESEE, Ier Congrès International des Études balkaniques et Sud-Est Européennes, Sofia, 1966, S. 21.

[12] F. Babinger, *Mehmed II, der Eroberer, und Italien*. In *Aufsätze und Abhandlungen* I, a.a.O., S. 186 f.

[13] „Mehmed ben Murād khān muzaffer dā'imā" Vgl. E. Werner, *Die Geburt einer Großmacht — Die Osmanen. Ein Beitrag zur Genesis des türkischen Feudalismus*. Berlin, 1966, S. 260. Bei den Osmanen wurde die Tughra um die Wende zum 14. Jh. zu einem feststehenden Hoheitszeichen. Sie erscheint zum ersten Mal auf Münzen unter Suleiman, dem Sohn Bāyāzīds I. (1403—1411). Vgl. F. Babinger, *Die großherrliche Tughra*, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante II*. *Südosteuropa-Schriften*, Bd. 8, München, 1966, S. 103.

expansion zu tun hätten (*The political and economic consequences of the conquest of Istanbul*, S. 59—69). Hier sind in der Tat wichtige Fragen angeschnitten worden, auf die sich ein Eingehen lohnt. Allerdings sollte man zum Beweis für die handelsfördernde Wirksamkeit des Sultans nicht die Dankbarkeit Lorenzo di Medicis anführen (S. 67), denn der Haß gegen Venedig machte die Arnostadt turkophil, weshalb sie den Dogen jede Unterstützung im Krieg gegen die Pforte ablehnte.[14] Florenz stemmte sich 1459 am nachhaltigsten gegen den Kreuzzugsplan Pius' II. und weigerte sich 1461, den Handelsvertrag mit dem Sultan zu lösen.[15] Richtig scheint mir hingegen, daß man osmanische Expansion und Entdeckungen nicht in kausale Zusammenhänge bringen sollte. Auch hatte der portugiesische Vorstoß zunächst nur mittelbare Rückwirkungen auf den Mittelmeerhandel. Lissabon vermochte im Gewürzgeschäft nicht Alexandria oder Kairo auszustechen.[16] Aber der Zusammenbruch der venezianischen Vormachtstellung in der Levante, bedingt durch den Aufstieg des Halbmonds, führte zu einer entscheidenden handelspolitischen Umstrukturierung im Mittelmeerraum. Nach der Einnahme Kaffas 1475 durch die Türken lag der Schwarzmeerhandel darnieder. Der venezianische Senat sah sich gezwungen, staatliche Galeeren für den Levantehandel einzusetzen, da private Kompanien das hohe Risiko scheuten. Von einer handelsfördernden Wirkung ist kaum etwas zu spüren. Die askerî-Klasse zeigte kein Interesse an kommerzieller Tätigkeit, da sie ihre Einkünfte aus Grundrente und Kriegsbeute zog.[17] Das osmanische Staatsvermögen bewegte sich bis um die Wende des 15. Jh. in bescheidenen Grenzen. Die Bargelder flossen in der Hauptsache aus Tributen und Pachten.[18] Auch auf dem Gebiete der gewerblichen Produktion und des Bergbaues lassen sich deutlich Zeichen der Regression beobachten. Die ganze Problematik ergab sich aus dem Zusammenprall von primitiven frühfeudalen Staats- und Wirtschaftsformen der Eroberer mit den entwickelten Produktionsverhältnissen der Unterworfenen. H. Antoniadis-Bibicou erkärt sich dieses Phänomen aus der Überlagerung einer ökonomisch und sozial gleich hochentwickelten Gesellschaft (der byzantinischen- *E.W.*) durch die asiatische Produktionsweise der Osmanen, wodurch es zu einer Regression auf dem Balkan gekommen sei.[19] Den schillernden Begriff „asiatische Produktionsweise" sollte man aber lieber aus der Diskussion um die Struktur des Osmanenreiches ausklammern, da nach dem gegenwärtigen Kenntnisstand die Vertreter dieser schon zum Slogan gewordenen Theorems selbst betonen, daß man nur dann aus der Sackgasse der divergierenden Meinungen und scholastischen Interpretationen herauskommen könne, wenn man auf „eine konkrete Analyse der einzelnen Gesellschaften und Epochen und deren allmählichen Typisierung auf Grund überprüfter theoretischer Kriterien" zusteuere.[20] Davon kann jedoch in dem Aufsatz von Antoniadis-Bibicou keine Rede sein. Über Allgemeinplätze hinsichtlich der türkischen Gesellschaft gelangt sie nicht hinaus. Will man in unserem Falle weiterkommen, so muß man von der Tatsache ausgehen, daß die Agrikultur keineswegs einen Rückfall, sondern durch die pax Turcica einen Aufschwung erlebte. Nur lagen die Fortschrittsmöglichkeiten im 15. Jh. schon nicht mehr in der Landswirtschaft, sondern in dem zur Manufaktur übergehenden koope-

---

[14] F. Babinger, *Lorenzo de'Medici e la corte ottomana*, „Archivio storico italiano", 121, 1963, S. 308 f.

[15] F. Babinger, *Spätmittelalterliche fränkische Briefschaften aus dem großherrlichen Seraj zu Stambul*, *Südosteuropäische Arbeiten* Nr. 61, München, 1963, S. 4.

[16] Subhi Y. Labib, *Handelsgeschichte Ägyptens im Spätmittelalter* (*1171—1517*), „Beihefte zur Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgesch chte", Nr. 46, Wiesbaden, 1965, S. 470 f.

[17] E. Werner a.a.O., S. 278 f.

[18] F. Babinger, *Das Rätsel um die Goldbeute von Byzanz* (*1453*), in *Aufsätze und Abhandlungen* II, a.a.O., S. 196 u. 202.

[19] H. Antoniadis-Bibicou, *Byzance et le mode de production asiatique*, „La Pensée", 129, 1966, S. 71 f.

[20] J. Pečirka, *Von der asiatischen Produktionsweise zu einer marxistischen Analyse der frühen Klassengesellschaften*, „Eirene", VI (Praha), 1967, S. 173.

rierenden Handwerk. Die hier vorhandenen Ansätze auf dem Balkan, wie z. B. im Bergbau, verfielen jedoch. Die türkische Despotie orientierte sich einseitig auf Ackerbau und Viehzucht, wodurch sie zugleich die Fortexistenz patriarchalischer Lebensformen begünstigte und antiquierte feudale Bindungen konservierte. Dieser Trend vergrößerte den kulturellen Abstand zu West- und Mitteleuropa und verzögerte den kapitalistischen Weg und damit die Entstehung einer nationalen türkischen Bourgeoisie.[21] Derartige Überlegungen und Erwägungen lagen unseren Jubiläumsrednern wohl ganz fern. Sie orientierten sich mehr an moderner Panegyrik denn kritischer Historiographie.

Ernst Werner
(Leipzig)

N. STOICESCU, *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova, sec. XIV—XVII* (Le conseil princier et les grands dignitaires en Valachie et en Moldavie aux XIVe—XVIIe siècles), Bucarest, Editura Academiei R.S.R., 1968, 315 p. (Biblioteca Istorică, XVI).

La même année qui a vu paraître ses « Curteni și slujitori. Contribuții la istoria armatei române », le fécond chercheur qu'est N. Stoicescu publiait aux Editions de l'Académie un second livre traitant des anciennes institutions roumaines. Ainsi que son titre l'indique, ce dernier ouvrage est consacré à deux séries de problèmes, distinctes en leur essence — l'organisation et les fonctions du conseil princier, d'une part, les grands dignitaires et leurs attributions, de l'autre —, mais évidemment liées entre elles et susceptibles de s'éclairer réciproquement. Ceci fait que si, du point de vue pratique, cette juxtaposition présente des avantages certains pour la recherche, elle ne manque pas d'inconvénients, ainsi que nous aurons l'occasion de le voir, si l'on veut tenir compte de critères méthodologiques plus rigoureux. Mais il faut pourtant concéder que ce qui importe avant tout c'est la qualité des analyses, qui, dans l'ensemble, est très solide chez notre auteur.

C'est la première fois qu'on nous donne, dans la première partie du livre de N. Stoicescu, l'étude systématique et complexe, fondée sur une information qui, du moins quant à l'essentiel, peut être considérée exhaustive, du conseil princier dans les deux principautés roumaines. La publication du corpus des documents internes — *Documente privind istoria României*, repris et continué sous le titre *Documenta Romaniae historica* —, qui est arrivée au second quart du XVIIe siècle et les travaux préparatoires pour sa continuation jusqu'à la fin de ce siècle, ont mis Nicolae Stoicescu, grand fouilleur d'archives lui-même, dans une situation incomparable par rapport à ses prédécesseurs en ce qui concerne cette catégorie fondamentale de sources, et ceci est vrai pour les deux parties de son ouvrage. D'ailleurs, aux sources documentaires internes, il a su ajouter tout ce que le dépouillement minutieux des autres catégories de sources, aussi bien internes qu'externes, a pu lui offrir.

Après une brève introduction d'ordre historiographique, écrite avec objectivité, l'on aborde la matière proprement dite par un chapitre dédié à la terminologie — terminologie utilisée pour désigner le conseil princier sous ses différentes formes et terminologie des sources

[21] Zu den ethnischen Folgen dieser Entwicklung thesenthaft B. Djurdjev, *Les changements historico-ethniques chez les peuples slaves du Sud pendant la conquête turque*. AIESEE, Ier Congrès international d'études balkaniques et Sud-Est Européennes. Résumés des communications (Histoire XVe—XIXe s.). Sofia, 1966, S. 21—23; E. Werner, *Yürüken und Wlachen*, ebd. S. 108—111.

roumaines se rapportant aux dignitaires de la Cour et de l'Etat. Cette recherche est pleine d'intérêt et apporte sans doute des lumières sur l'évolution de l'institution, mais elle ne pose pas moins de questions, souvent très difficiles, dérivant de l'imprécision des termes, qui correspond soit à des institutions encore insuffisamment structurées, soit aussi aux formes mentales peu évoluées des personnes chargées de la rédaction des documents. Ces difficultés ne sont pas d'ailleurs spécifiques aux sources médiévales roumaines. On peut aussi se demander si la manière si claire dont ces questions se présentent chez un Cantemir, par exemple, ne dérive pas d'une certaine « stylisation » due à cet érudit. Quant à l'expression « de casa » (de la maison), elle ne me paraît pas avoir au XVII^{e} siècle la simple signification d'appartenance à un groupement politique (p. 39) réalisé autour d'un prince ou d'un autre ; les liens qu'elle recouvre mériteraient une étude spéciale.

Le chapitre suivant s'arrête premièrement sur deux problèmes fondamentaux pour les débuts de la vie d'Etat chez les Roumains, à savoir le moment de l'organisation des principales dignités et les modèles suivis à cet effet. Sous les deux aspects, les conclusions de l'auteur seront reprises et complétées dans la seconde partie du livre, où chaque dignité est traitée séparément. Le cadre comparatif qu'il s'est proposé de donner à ses recherches sur les origines des institutions roumaines est bien informé et les opinions soutenues à ce sujet sont, en lignes générales, judicieuses et pondérées. Vient ensuite l'examen des changements de structure que le conseil princier connut à l'époque de la centralisation de l'Etat ; l'esquisse sommaire de son évolution ultérieure, jusqu'au début du XVIII^{e} siècle, sera complétée par les riches données que le lecteur trouvera dans les autres paragraphes du même chapitre ou dans les chapitres suivants. Le nombre des membres du conseil princier et puis, lorsque cet organe plus large sera constitué, le nombre de ceux qui formaient le « divan » et l'ordre de préséance des dignitaires au sein du conseil, avec les fluctuations qu'il subit, retiennent, à leur tour, l'attention de l'auteur.

Plein d'intérêt est le paragraphe intitulé « *Cursus honorum* des dignitaires », dont l'exposé est appuyé par un tableau très éloquent, fruit d'un minutieux dépouillement de sources. Le suivant, qui envisage « l'âge des membres du conseil princier et des dignitaires », arrive à la conclusion qu'au XV^{e} siècle, « ceux-ci étaient déjà membres du conseil princier à 30—40 ans » (p. 76), ce qui paraît un peu tard pour une époque où l'homme se formait vite et quittait généralement tôt la vie. Pour les XVI^{e}—XVII^{e} siècles, Nicolae Stoicescu donne d'ailleurs des exemples de personnages — appartenant, il est vrai, aux plus grandes familles de la noblesse ou parents des princes — qui commencèrent beaucoup plus tôt à remplir des charges importantes. Et puisque nous sommes à cette question de l'âge, disons en passant que des études sur la longévité, en tant que phénomène démographique, aussi bien que sur les notions de jeune et de vieux dans la société roumaine du Moyen Age, seraient fort souhaitables. Les derniers paragraphes traitent de la création de fonctions subordonnées à celles des dignitaires (dont le titulaire ajoutait au titre de la charge celui de II^{e} ou III^{e}) et de l'organisation des chancelleries de ces derniers, groupe de problèmes assez peu lié à ceux du conseil princier. La participation au conseil des dirigeants de l'Eglise y est aussi examinée.

Le chapitre suivant est dédié à la grosse question des « relations entre le prince et le conseil princier ». C'est un chapitre bref, beaucoup plus bref que nous l'aurions désiré. L'auteur affirme d'ailleurs son intention de « ne pas analyser ici l'évolution des rapports entre le pouvoir princier et la grande noblesse prise dans son ensemble », ce qui, évidemment, « dépasse le cadre de cet ouvrage » (p. 87) ; il est tout aussi décidé « de ne pas analyser ici les relations de chaque prince avec son conseil » (p. 89). Il faut sans doute voir dans cette attitude le désir de s'en tenir à un point de vue strictement institutionnel. Toutefois, il me semble qu'une manière plus large d'envisager le sujet aurait été nécessaire justement pour mieux comprendre le sens de l'institution. Il ne s'agissait donc pas de suivre dans leur ordre chronologique les rapports de chacun

des princes qui se sont succédés sur les trônes des deux principautés avec leur conseil, mais de dégager des attitudes, des tendances et des périodes dans le cadre de ces relations, en tant qu'expression, par delà les tempéraments individuels, de certains rapports de forces et programmes de gouvernement. Il y a eu aussi, à côté de ce plan de l'action directe et liée aux situations de fait, toute une dispute théorique sur les relations entre le pouvoir princier et le conseil, c'est-à-dire sur la nature du gouvernement.

Je n'insisterai pas sur le faux problème énoncé dans le titre du premier paragraphe — « les princes ne pouvaient pas gouverner sans l'aide du conseil princier » — et repris ensuite, car un gouvernement féodal sans conseil est inconcevable. Encore à l'époque de la monarchie absolue, les conseils continuent à avoir leur fonction, ils connaissent même un vrai épanouissement. Le problème qui se pose n'est donc pas celui de l'existence ou de l'inexistence du conseil mais celui des rapports concrets entre le prince et son conseil, qu'on aurait voulu voir analysés avec plus de détails dans les différentes phases de leur évolution.

Après l'examen des « documents sans mention du conseil » — qui aurait mérité égale ment une certaine insistance sur la nature des actes pour lesquels le prince se dispensait du témoignage de son conseil —, l'on passe à la « nomination et changement des dignitaires », qui avait comme conséquence le renouvellement du conseil, pour arriver au « rôle des parents du prince dans le conseil ». Ce dernier paragraphe ouvre des perspectives d'un grand intérêt pour l'histoire interne des Etats roumains et l'auteur se propose à juste titre d'y revenir dans un autre ouvrage. Dans ce qu'il nous donne pour le moment, une distinction s'imposait entre la période dynastique et celle de l'accès des familles nobles au trône et, dans le cadre de la première, entre les descendants princiers légitimes et ceux illégitimes ou la parenté acquise pai des mariages. La présence des fils du prince au conseil et l'âge auquel ils commencent à figurer en tête des témoins sont aussi pleins de signification.

Le V^e chapitre a deux parties, dont la première nous fait connaître « les attributions du conseil princier et du divan princier ». N. Stoicescu est d'avis que « la réglementation de la possession de la terre et des conflits issus de cette possession a constitué l'aspect le plus important de l'activité du conseil princier à l'époque qui nous préoccupe » (p. 103). Il est indiscutable que la fonction judiciaire du conseil ou du divan a été essentielle et que les confirmations de propriétés constituent pour une longue période la plus grande partie des actes émis par les chancelleries princières Cela n'empêche pourtant pas que cette appréciation catégorique diminue l'importance politique du conseil, pour laquelle plaide par ailleurs l'auteur. Ici — de même qu'à d'autres endroits — est introduite aussi « la grande assemblée du pays », assemblée d'états dont l'auteur avait déclaré à la page 26 qu'il ne s'occupera pas. Pourtant, dans la mesure où il se sentait obligé de s'y arrêter, il aurait dû lui consacrer un paragraphe spécial et analyser sa nature, ses fonctions et ses caractères spécifiques.

Il est douteux que le conseil princier ait eu aussi des attributions d'ordre proprement militaire. Les cas invoqués à l'appui de cette opinion ne sont pas convaincants. Pour la plupart ce sont des consultations avec les boyards en leur qualité de commandants de l'armée, c'est-à-dire un conseil militaire, d'autres ont plutôt un caractère politique, se rapportant à des mesures générales en cas de péril de guerre.

Les attributions concernant l'organisation de l'Eglise — improprement placées entre les attributions fiscales et celles d'ordre judiciaire — auraient demandé quelques considérations sur les rapports entre l'Etat et l'Eglise et certaines précisions touchant les fonctions des réunions ecclésiastiques et le droit canon.

En ce qui regarde les « attributions judiciaires », la conclusion que « le conseil princier et le prince constituaient l'instance suprême de jugement pour tout le territoire du pays » donne une image un peu fausse de la situation, car il n'y avait pas deux facteurs en présence — le prince

et le conseil —, mais c'était le prince qui jugeait dans son conseil ou déléguait ses droits de justice à certains de ses dignitaires. Une séparation plus nette entre les états de droit et les situations de fait était parfois nécessaire au cours de ce paragraphe.

Dans la seconde partie du chapitre, on nous fait passer du conseil aux « attributions générales des dignitaires », où un des paragraphes concerne les „ispravnici" des villes, qui n'ont aucun rapport ni avec le conseil ni avec les attributions générales des dignitaires.

Le dernier chapitre de la première partie est consacré aux « revenus et abus de dignitaires ». En dehors de son intérêt pour l'histoire des institutions et l'histoire sociale, il offre aussi une documentation importante — complétée dans d'autres chapitres — pour une histoire des mœurs.

La seconde partie du livre de N. Stoicescu comprend l'étude successive de 23 dignités, groupées en deux grands chapitres. Pour chacune d'entre elles on fixe la date de son apparition dans les sources, les fonctions qu'elle avait à remplir, la place de son titulaire dans la hiérarchie des dignitaires et l'évolution qu'elle connut, les éléments subalternes qui coopéraient à l'accomplissement de ses missions, les revenus qui lui étaient attribués et, naturellement, les sources illicites de revenus de ses détenteurs. De même que dans la première partie du livre, la recherche est conduite parallèlement pour les deux Etats, ce qui met en relief leur évolution semblable à peu de différences près et leur profonde unité du point de vue institutionnel.

Entre les deux chapitres, les dignités sont réparties selon le caractère de leurs attributions, « d'ordre public et militaire » — mais l'ordre militaire est aussi public — ou attachées à la Cour princière et à la personne du prince. L'auteur ne cache pas les difficultés de toute répartition, car les dignitaires de cour participaient à la vie publique, certaines dignités furent au début des dignités de cour pour devenir ensuite des fonctions d'Etat — s'il est permis d'employer ce terme —, tandis que les attributions de ces dernières sont à leur tour très variées quant à leur contenu. A juger d'après le développement historique, il est permis de croire toutefois que l'examen des dignités de cour aurait dû précéder celui des dignités d'Etat, malgré l'importance plus grande de cette catégorie.

Très difficile a été pour l'auteur, ainsi que je le rappelais, aussi la répartition dans deux sous-chapitres des dignités « aux attributions d'ordre public et militaire ». Aux difficultés provenant de la nature complexe des attributions de nombreux dignitaires s'ajoute encore une qu'il n'a pas voulu prendre en considération et qui dérive du caractère territorial de la fonction remplie par certains d'entre eux, tels le ban en Valachie ou les *pîrcălabi* et le *serdar* en Moldavie. En tout cas, il est difficilement admissible qu'on place les *pîrcălabi* autrement que parmi les dignitaires militaires, même si au cours du temps leurs attributions civiles ont passé au premier plan.

Un problème secondaire sans doute mais non dépourvu d'intérêt, est celui des petits employés de la cour moldave qui faisaient leur service à tour de rôle. L'auteur n'y insiste pas, mais on aurait aimé connaître les motifs qui ont mené à de telles créations, qu'on rencontre, par exemple, en France au moment du plus grand développement de la vénalité des offices.

Malgré les reproches qu'il suscite, le livre de N. Stoicescu demeure une contribution de valeur à l'histoire des institutions roumaines du Moyen Age. Etayé d'une information extrêmement étendue, il apporte des lumières nouvelles sur la structure et les fonctions d'une série d'éléments fondamentaux de la vie d'Etat et, de ce fait, aide à une meilleure compréhension du développement de la société roumaine à l'époque envisagée. Les analyses patientes de N. Stoicescu confirment des conclusions antérieures, en leur augmentant ainsi la certitude, ou bien arrivent à des conclusions neuves, étendant l'investigation systématique à des zones mal explorées jusqu'à présent, posent enfin des problèmes auxquels elles offrent une réponse ou permettent que d'autres soient formulés, qui recevront un jour leur solution.

M. Berza

DAVID BAYNE HORN, *Great Britain and Europe in the Eighteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1967, IX + 411 p. + 2 maps.

D. B. Horn, the well-known English historian and much apprcciated author of the monograph dedicated to the British Diplomatic Service between 1689 and 1789 [1], betrays in another work on the same lines, his interest in the English foreign policy during the XVIIIth century and in Great Britain relations with the European states.

Pointing out the particular aspects of the British diplomacy, which, up to the accession to the throne of the Hanover Dynasty, was being directly conducted by the monarchs and by the Secretaries of State elected at their suggestion, D. B. Horn emphasizes the fact that only beginning with the XVIIIth ct. the foreign policy of the British cabinet tended to show to a greater cxtent the interests of the English nation, and to be exercised under supervision of Parliament and government parties Whig and Tory. In the same measure, the author rénders obvious the way the United Kingdom's diplomacy was influenced by its economic, political or ecclesiastical interests, by strategical reasons, by the social and cultural connections with the other countries on the continent, or, on the contrary, by their absence. After thus bringing out in bold relief the guiding lines of the British foreign policy in the XVIIIth century, the author dwells on England's relations with each European state in separate chapters. It is not our intention of wholly examining the subject matter of D. B. Horn's valuable monograph. We shall limit ourselves to lay stress on the last chapter of this book, as it is of special significance for us, — namely the chapter dealing with the British policy towards the Ottoman Empire, and with England's position concerning the Oriental Problem.

D. B. Horn is one of the few English historians who has clearly intuited the economic and political interests of Great Britain in the eastern space of the Mediterranean Sea, as far back as the end of the XVIth century, outlining them most competently within the context of his monograph. He undcrlincs the beginnings of Levant Company's activity, founded during Queen Elizabeth's reign, and throws into relief the fact that up to the "Glorious Revolution" England had nothing to defend but the economic positions in the eastern Mediterranean area, and did not intervene in any armed conflict opposing the Turks to their adversaries : Austrians, Poles, Venetians and Russians. The author makes evident the rather commercial character of the Constantinople embassy, whose titulars, subsidized by Levant Company, were hardly looked upon as diplomats. The moment the interplay of political alliances and the rivalry — more and more evident — which opposed England to the France of Louis XIV compelled it to rely on the European continent, especially upon the Hapsburg Empire, England passed into the camp of the Ottoman Empire's enemies, initiating a real diplomacy meant to neutralize the Turks, to release them from under the French influence and, at the same time, to defend them against the expansionist tendencies of Hapsburg Austria and of Peter the Great's Russia [2]. The mediation of the peace of Carlowitz (1699) is, first of all, England's work (seconded by Holland as a lesser partner). It succeeded, by a compromise whose main beneficiary was however Austria, to save in some degree the Ottoman Empire's integrity which, in South-Eastern Europe, was endangered by the Saint Ligue's victories. The war for succession to the throne of Spain (1701—1714) raised again complex problems for English diplomacy, which successfully endeav-

---

[1] *The British Diplomatic Service 1689—1789*, Oxford, Clarendon Press, 1961, XV + + 324 p.

[2] See also the information elaborated in the printed summary of our thesis *England's Relations with the Romanian Principalities within the Framework of Its Oriental Policy between 1660—1714* (in Romanian), Bucharest, 1969, p. 4—9.

oured to combat the efforts of Louis XIV's ambassadors to the Porte, made in order to attract the Turks in a conflict against Austria. But the English historian omits to recall in that context — and particularly within the framework of the chapter devoted to Great Britain's relations with Austria — the prominent part played by English diplomacy in Vienna for the settling of the conflict broken out in central Europe, owing to the rising in rebellion of the Kuruczes of Hungary and Transylvania against the Hapsburg domination — under the leadership of Francis II Rákóczi. England and Holland strove to extinguish the war flames in that part of the European continent, by urging to moderation both the Austrians and the Hungarian Protestant insurgents, to whom they were linked by the confessional solidarity as well; although the fights lasted for eight years, coming to an end only by the peace of Satu Mare (1711) that was sanctioning the victory of the Dynasty of Hapsburg, the English, however, succeeded in preventing the Turks from intervening in the conflict and the French from benefiting by this diversion [3].

The attitude of the English diplomacy has to be viewed in the same way concerning the Russian-Turkish conflict of 1710—1711. Its role is this time successfully rendered conspicuous by Horn, who demonstrates that, though England was fearing Russia's commercial challenge in the Baltic Sea, and was much sympathizing with Charles XII's Sweden, she still feared the eventual repercussions of the new crisis appeared in South-Eastern Europe, and mostly the consequences of an Austrian-Russian alliance against the Porte, which would have directly implied Turkey — together with France — in the war of succession to Spain's throne. Hence the tacit approval Lord Sutton had been given of accelerating the negotiations in Constantinople, between 1712 and 1713, with the view of ratifying the peace of the Pruth.

But the peaces of Utrecht (1713) and Rastadt (1714) put an end to the long lasting and ravaging war for the inheritance of the Spanish crown, and shaped in a vast measure the coordinates of the British foreign policy, for several decades. On the one hand, the reshuffle of the sphere of main British interests towards other hemispheres of the earth, towards the Atlantic Ocean and the Indies — upon which D. B. Horn does not at all insist — and on the other hand the economic and political preponderance of France within the Ottoman Empire, compelled Great Britain to carry on a little efficient and vacillating policy as regards the Oriental Problem, being definitely diminished in Constantinople until 1774 not only by the absolute monarchy of the Bourbons, but also by the great continental forces of Austria and Russia, whose influence became prevailing in South-Eastern Europe in that period.

England's insignificant position is made also obvious by one fact. The British diplomats, who negotiated the peaces of Carlowitz and Passarowitz (1718), mediated in the Austrian-Kuruczes conflict between 1704 and 1706 and contributed to the ratification of the peace of Pruth (1712—1713), were totally absent in the negotiations of the peace of Belgrade between Austrians, Russians and Turks (1739), being removed by their French rivals. In its stubborn opposition against France, both in Europe and in the colonies, during the XVIIIth ct. Great Britain was successively relying — within the continent — both on Austria (during the war for succession to the throne of the Hapsburg Empire between 1740 and 1748) and on Prussia (during the 7-year war), but all its attempts of entering an alliance with Russia failed, due

---

[3] For all these, see Simony Ernő, *Angol diplomátiai iratok II Rákóczi Ferencs korára 1703—1712* (English diplomatic documents concerning Francis II Rákóczi's period, 1703—1712), (Archivum Rakoczianum), vol. I—III, Pest, 1871—1877, and our mentioned work, p. 16—18.

to its attitude of supporting the Ottoman Empire's integrity[4]. Although the British government had permitted Orlov's fleet to provide itself in the English ports and to pass through Gibraltar, thus ensuring to Russians the access to the Mediterranean Sea and the famous naval victory upon the Turks at Cešmè (1770), the United Kingdom did not, however, obtain in its turn Russia's help in the war for independence of the American colonies, in spite of the Minorca isle it had offered to Czarevna Catherine II; these fluctuations of the English policy towards Russia had of course some negative repercussions in Constantinople, being exploited by the French diplomacy, despite the fact that the Cabinet of Versailles too was allied with the Vienna Court, — the Porte's enemy.

On the other hand, after having conquered India, the English tried to find a more direct way of ensuring their connections with that colony, by carrying on direct negotiations with the Egypt beys and avoiding the suzerain force, i.e. the Ottoman Porte, in order to get admittance to the Red Sea and the possibility of shipping commodities with caravans through the isthmus of Suez, to the Mediterranean Sea. Those attempts — in spite of a few transient successes — met with a check and contributed just to a momentary straining of the Anglo-Turkish relations. The settling of the transit through Egypt was not ensured to England, the same as with France, until 1785, on the eve of the new Russian-Austrian-Turkish war, that found again the Turks isolated from a diplomatical point of view. Nevertheless, this time Great Britain did not show a favourable attitude towards Russia, as in 1768—1774, maintaining resentments because of Catherine II's neutrality in the war for independence of the American colonies. The Triple Alliance, concluded with Prussia and Holland in 1788, had a definite anti-Russian and anti-Austrian orientation; nevertheless that alliance did in no way operate efficiently for the support of the British interests. Thus, the Prussians acted on their own account, succeeding in disuniting the Austrians from the Russians, in forcing them to conclude the peace of compromise with the Turks at Šištov (1791) and to make it up with their former adversaries to Poland's detriment, partitioned between its three powerful neighbours. The English found themselves alone before Russia, during the crisis of Oceakov in 1791, when Pitt vainly tried to change the course of the British traditional policy and to oppose Russian expansion by an appeal to arms.

Great Britain's equivocal and contradictory position towards Turkey began to show another firmness and a resolute spirit of continuity, concurrently with the breaking out of the Napoleonian wars, when Bonaparte's assault against Egypt brought about a serious breaking off of French-Turkish relations, giving the English — now conciliated both with the Turks and with the Russians — the possibility of regaining their lost prestige by obstructing France from the road to the Indies. From that period on up to 1877, Great Britain became a constant defender of the Ottoman Empire's integrity, — except the transient crisis of 1807—1809; the enmity against France concerning the Oriental Problem would be replaced, after 1815, by the harsh Anglo-Russian rivalry, which reached its highest point about the middle of the XIXth century.

D. B. Horn's monograph — out of which only the chapter devoted to the Anglo-Turkish relations has been pointed to —, represents a major contribution to the knowledge of the English continental policy in a period of affirmation of the United Kingdom as a great force, capable to influence over Europe's fate; it contributes with valuable information concerning Great Britain's attitude in the most complex Oriental Problem, a chief preoccupation of the European diplomacy beginning with the XVIIIth century.

Paul Cernovodeanu

---

[4] Concerning Anglo-Russian relations in the XVIIIth ct., there are to be found a lot of works in the Soviet historiography, especially recommended by A. N. Baikova, *Историа Англий и Изландий. Библиографический указатель литературы, Изданой в СССР за 1918 — 1962 гг*, Moscow, 1963, p. 62—63 and 79—80, which were not used by D. B. Horn, thus depriving him of a complete documentation.

EFTIMIE MURGU, *Scrieri*. Edition publiée par les soins de I.D. Suciu, avec une introduction et notes. Bucarest, Editura pentru Literatură, 1969, 632 p.

Il faut reconnaître le mérite incontestable de I.D. Suciu, connu pour ses contributions concernant l'histoire du Banat, d'avoir publié pour la première fois — et dans d'excellentes conditions — ces œuvres de l'un des chefs révolutionnaires transylvains de 1848. L'œuvre d'Eftimie Murgu, de même que toutes ses autres activités, est étroitement liée aux grands troubles qui ont bouleversé l'Empire des Habsbourg vers le milieu du siècle dernier. L'ample introduction rédigée par I.D. Suciu souligne pertinemment ce fait.

Né au Banat, en 1805, Murgu fait de brillantes études de philosophie et de droit à l'Université de Budapest. Le titre de docteur en droit une fois obtenu, en 1834, il est nommé professeur à l'Académie princière — Academia Mihăileană — de Jassy. Mais, prenant parti pour l'opposition libérale, il entrera bientôt en conflit avec le prince Mihai Sturza, ce qui le décide de passer à Bucarest, où on lui avait promis un poste de professeur au collège de « St. Sava ». Malheureusement, il va au devant d'une déception, car la promesse en question restera sans suites. Pour y vivre, il lui faut donc donner des leçons. C'est ainsi qu'il compte parmi ses élèves Nicolae Bălcescu et C. A. Rosetti, deux personnalités au rôle insigne dans la révolution de 1848, sur lesquelles son influence fut décisive.

A Bucarest, Murgu ne renonce pas aux activités qu'il avait commencées en Moldavie : avec Dumitru Filipescu et le professeur français J. A. Vaillant, il pose les bases d'un mouvement révolutionnaire, qui comptera parmi ses adeptes Nicolae Bălcescu. Ce mouvement se proposait l'avènement de la République, la répartition des terrains agricoles aux paysans et l'organisation d'une armée révolutionnaire. Dénoncé, Murgu sera expulsé. Il regagne son Banat natal, où, sans se décourager, il recommence son œuvre révolutionnaire. S'appuyant sur la bourgeoisie roumaine de la province il fonde un grand mouvement antiféodal, dont le but est de préparer l'union du Banat avec les autres provinces roumaines, en un Etat unique et puissant. Les autorités hongroises, fortes de l'accord du chancelier Metternich, ne tarderont pas à le mettre en état d'arrestation et les événements de 1848 le surprendront en prison. Il sera délivré le 9 avril 1848, grâce aux démarches de la jeunesse estudiantine de Budapest — Nicolae Bojincă et Sigismund Pop en tête.

Partant d'une série de documents inédits — notamment de l'archive de l'ex-commissaire du gouvernement hongrois Vukovics Sebó — I.D. Suciu parvient à compléter de données nouvelles nos connaissances sur l'activité de Murgu durant la révolution de 1848—1849, lui donnant aussi une autre interprétation. Tout d'abord, l'auteur prouve que Murgu n'a pas cessé un seul moment, pendant toute cette période, de travailler en vue de l'union de toutes les provinces roumaines. Le fait se reflète dans ses rapports avec les révolutionnaires des Principautés : Nicolae Bălcescu, Al. G. Golescu, Manolache Costache Epureanu, Lascăr Rosetti et Alecu Russo (les trois derniers personnages ont même participé à l'Assemblée populaire de Lugoj, du 15/28 juin 1848).

Toujours dans le but d'assurer l'accomplissement de l'unité roumaine, Murgu entreprend d'organiser une armée populaire du Banat, d'autant plus que l'Assemblée de Lugoj s'était prononcée en ce sens. Mais ses efforts se heurtèrent à l'opposition du gouvernement. Ce fut en vain que, profitant d'une conjoncture politique propice, il essaya de reprendre ce projet, avec l'aide de Nicolae Bojincă. Egalement voués à l'échec furent les autres desiderata de l'Assemblée de Lugoj, à savoir : la reconnaissance du roumain en tant que langue officielle et une Eglise roumaine autonome. Tous les efforts de Murgu, qui en sa qualité de président de ladite Assemblée se sentait tenu de traduire en fait ses décisions, restèrent vains. La voie parlementaire, qu'il avait adoptée espérant pouvoir tourner ainsi l'opposition gouver-

nementale, ne devait pas, elle non plus, lui apporter gain de cause, par suite de l'opposition du leader révolutionnaire hongrois Lajos Kossuth. Celui-ci obtint le refus de la Diète — dans sa séance du 26 août 1848 — de donner cours aux propositions de Murgu. Le conflit avec le gouvernement hongrois devait s'accuser, du reste, au cours de cet été. En effet, au moment des élections, Murgu lui infligea une défaite, puisque le Comité de Căraş élit — sous son influence — six députés roumains, malgré les cinq contrecandidats du gouvernement hongrois.

Bien que s'étant séparé de Kossuth, Murgu entreprend après le 26 août de fonder, avec l'accord de N. Bălcescu, une alliance révolutionnaire des peuples roumains, hongrois et polonais. Le projet prend plus de consistance surtout au printemps de 1849, moment où la Révolution se voit menacée par l'offensive des Habsbourg. Bălcescu et Murgu arrivent à rallier à leur projet les généraux polonais Dembinsky et Bem. En tant que collaborateur du Projet de Pacification établi par Bălcescu, Murgu accepte de se rendre dans le camp d'Avram Iancu, afin de négocier une alliance des forces armées des Carpates occidentales avec les troupes conduites par le général Bem. Il fut accompagné dans cette mission par le député Ioan Gozman et le révolutionnaire valaque Constantin Florescu.

Après que le général Bem se fût retiré en Turquie, les autorités viennoises procédèrent à l'arrestation de Murgu. Cette fois, sa captivité allait durer jusqu'en 1853 et sa santé en sera profondément atteinte. Sorti de prison, il se fixe à Buda et, à l'époque dite « libérale », il pose sa candidature à la Diète où il sera élu, en 1861, comme représentant du département de Moravitza. Pendant son bref séjour à la Diète (que l'empereur François-Joseph ne tardera pas à dissoudre), Murgu resta fidèle au crédo des révolutionnaires de 1848. Il ne devait jamais cesser de militer pour l'autonomie de l'Eglise roumaine de l'Empire austro-hongrois, par sa séparation d'avec l'Eglise serbe. Il meurt à Buda, le 12 mai 1870. Ses cendres seront ramenées dans sa patrie, en 1932, pour être enterrées à Lugoj.

L'activité politique du grand révolutionnaire transylvain s'allie à une intense activité d'écrivain. La majeure partie de ses ouvrages a été publiée en allemand ou en hongrois, ce qui l'a rendue moins accessible aux lecteurs roumains. C'est pourquoi I. D. Suciu fait œuvre utile en nous donnant cette édition rigoureusement scientifique, où il publie des textes parallèles de la version roumaine et des originaux allemands ou hongrois.

Le plus important de ses ouvrages, Murgu le rédige pour combattre la dissertation de Sava Tököly, qui conteste l'origine latine du peuple roumain et de sa langue. Bien que très jeune au moment de la rédaction de cet ouvrage, Murgu témoigne d'une grande érudition, s'appuyant aussi bien sur les auteurs antiques qui ont traité de la Dacie, que sur les écrivains du Moyen Age, chez lesquels il récolte des données sur l'histoire du peuple roumain.

Murgu se montre l'adepte de l'école latinisante qui, partant de l'idée que les Daces avaient, tous, été exterminés par les Romains, soutenait que « la langue roumaine dépasse de loin l'italien en latinité ». Comme le but de son livre est de prouver l'origine latine de la langue roumaine, il met sur pied la théorie de la circulation des mots. B.P. Hasdeu devait la lui emprunter plus tard (il cite le livre de Murgu dès 1860, dans sa revue de Jassy, « Foiţă de istorie şi literatură ») ; en effet, en 1887, Hasdeu procédera de la même manière que son devancier d'outre-monts, en donnant la version latine de trois poésies populaires roumaines, afin de prouver la réalité de sa thèse.

Afin de démontrer que la langue roumaine est, au fond, « la langue romaine vulgaire du II^e siècle », Murgu aborde le problème de la structure de la langue. « La structure d'une langue — écrit-il — peut s'induire des principes suivants : des mots les plus utiles d'une langue, considérés à leur état naturel. Ces mots pourraient s'appeler à juste titre *verba primae necessitatis* ; pour être bref, j'entends par ceci les mots qui assurent le liant de la vie sociale et qui unissent les hommes par le truchement de la raison. Ces mots sont proba-

blement une quintessence et c'est là que réside le fondement d'une langue, c'est pourquoi j'appellerais ces mots quintessenciés, tous les autres étant des mots accidentels, car chaque langue est limitée par la société et, en dehors de celle-ci, non seulement dépourvue de but mais encore presque impossible ». La deuxième catégorie est celle des mots qui se sont glissés dans la langue et que Murgu appelle « accidentels », qui peuvent « se transformer », « se modifier ». Mais l'ont doit juger du caractère d'une langue « d'après les mots quintessenciés, non d'après ceux accidentels ». Se guidant d'après ce principe, Murgu donne un glossaire des mots « quintessenciés » de la langue roumaine, qui tous sont d'origine latine (p. 205—210).

La deuxième conclusion atteinte par Murgu tout naturellement est celle de l'unité du peuple roumain. Les mots « vlah » et « valah » ne représentent pas le véritable nom de ce peuple. « Car, si l'on posait à un Roumain la question : *que es*? on se serait facilement convaincu alors que chaque Roumain, n'importe d'où fût-il, de l'est ou de l'ouest, il répondrait sur le champ : *eo sum romanu*, je suis Roumain et seulement à la question réitérée : *que romanu*? quelle sorte de Roumain? ils ont l'habitude de répondre, pour indiquer leur patrie, moldave, valaque — qu'on ajoute comme adjectif au mot Roumain » (p. 236). En même temps, Murgu souligne l'unité des Roumains de partout : « Les Roumains ont été nombreux, et bien qu'ils fussent exposés, tour à tour, à maintes circonstances douloureuses, ils ont conservé un fort lien national, rares sont ceux qui se sont isolés, la plupart d'entre eux vivant dans un étroit voisinage et ils n'aiment pas s'éloigner les uns des autres. Quant aux Roumains de Transylvanie, Murgu affirme qu'à l'arrivée des Hongrois « ils étaient les maîtres du pays » et qu'ils étaient « jadis comme aujourd'hui plus nombreux que tous les autres habitants en bloc » (p. 288). C'est seulement plus tard qu'ils devinrent des opprimés (p. 361—362).

Toujours sur cette ligne de la latinité de la langue roumaine, Murgu propose de remplacer les caractères cyrilliques par l'alphabet latin et d'expurger la langue des mots « accidentels », à la place desquels on introduirait des mots pris au vocabulaire latin mais modifiés selon les lois propres à la langue roumaine (p. 329). Une fois engagé dans cette voie, Murgu ne saura pas, cependant, éviter l'écueil des exagérations du courant latinisant.

Une deuxième partie de son œuvre est constituée par les lettres, les discours et les articles datés de 1848, c'est-à-dire de l'époque de la Révolution. C'est une véritable mine de renseignements complétant nos connaissances au sujet des révolutionnaires du Banat. Mentionnons, en ce sens, le manifeste adressé par Murgu au peuple roumain après sa sortie de prison. Il y propose de nouvelles réformes sociales et conseille au peuple d'être prêt à prendre les armes (p. 442—444) : « ... Vous saurez, frères Roumains, nos concitoyens, que cette terre, pour laquelle des siècles durant nous avons combattu en donnant notre sang et qu'une certaine classe considère comme lui appartenant, est à jamais et incontestablement votre propre bien ; vous verrez que toutes les charges qui opprimaient ses habitants, telles que les travaux, les dîmes et les taxes ont cessé à jamais ; vous vous rendrez compte qu'à présent nous sommes tous également libres, que nous possédons les mêmes droits » (p. 443). Mais, pour conserver ces droits : « notre intérêt réclame, si nous désirons rester des hommes libres, de mettre tous, tant que nous sommes, la main aux armes afin qu'à tout hasard nous soyons prêts de défendre nous-mêmes nos droits » (p. 443).

Par son manifeste du 17 juin, il invitait « tous les patriotes de ce pays du Banat d'avoir l'amabilité de venir » à l'Assemblée populaire que lui, Murgu, de concert avec d'autres chefs de Lugoj, avaient convoquée pour le 27 juin 1848 (p. 444—445). Le rapport qu'il envoya au gouvernement sur les desiderata de l'Assemblée de Lugoj a aussi une valeur documentaire. Se portant garant auprès du gouvernement, Murgu demande la fondation d'une armée populaire sous son commandement. En même temps, il réclame la destitution des évêques de Timişoara et de Vîrşeţ, à la place desquels l'Assemblée avait élu deux vicaires. Enfin, deux

lettres adressées par Murgu à Constantin Udria, le maire de Lugoj, témoignent de ses démarches auprès du gouvernement afin d'obtenir que cette ville soit déclarée privilégiée et que la langue roumaine soit reconnue comme langue officielle du Banat.

Précieux, entre tous les documents qui attestent l'unité de la révolution roumaine de 1848—1849, est le témoignage constitué par la lettre de Murgu à Nicolae Bălcescu (p. 451—454). « Pour ma part, frère !, sachez que j'ai pleuré de bonheur lorsque j'ai appris la nouvelle du triomphe de la liberté en Roumanie et c'est avec impatience que j'attends, moi, qui comme vous le savez je suis sorti comme captif de ce pays et qui, de ce fait justement je suis retombé dans l'amère captivité, maintenant, en tant qu'homme libre, de voir la Roumanie délivrée et de me réjouir du bonheur de mes frères, qui déjà depuis longtemps étaientdignes de ce sort ». Murgu conseille aux révolutionnaires de Valachie de se procurer des armes « afin de pouvoir répondre au moins à la première attaque avec de bons résultats ». Il leur conseille aussi de demander aux puissances européennes de reconnaître au pays sa souveraineté d'Etat. Dans la même lettre, Murgu proposait déjà l'alliance des forces révolutionnaires roumano-hongroises.

D'autres principes innovateurs se font jour dans sa *Réponse à l'article sur les Roumains de Nicolae Jojiica* — réponse qui, bien que signée par huit députés, a été rédigée par Murgu, ainsi que I.D. Suciu le prouve. Après avoir mis en évidence le rôle des Roumains dans les guerres antiottomanes, l'article proteste contre les tendances de domination manifestées par l'aristocratie hongroise. L'auteur fait appel aux idées qui enflammaient partout les peuples, quand il affirme : « ... le XIX^e siècle est le siècle des droits. Donc, qu'est-ce que nous souhaiterions, conformément à l'esprit du siècle ? Nous ne voulons pas de privilèges ; nous réclamons des droits légaux, ni plus ni moins que ce que nous assure la Constitution née de l'esprit du siècle » (p. 456). Egalement intéressant s'avère aussi son discours à la Diète, du 26 août 1848. Il y plaide en faveur de l'alliance des peuples roumain et hongrois, tout en réclamant le respect des desiderata de l'Assemblée de Lugoj, notamment la fondation de l'armée populaire et l'autonomie de l'Eglise roumaine. Dans ce même ordre d'idées, il dépose aussi un projet de loi concernant les droits religieux du peuple roumain, composé de 4 paragraphes. Mais la Diète ajourna la discussion. La série des écrits de Murgu, datés de l'époque de la Révolution, s'achève avec sa lettre à Sigismund Pop, rédigée dans la prison d'Arad. En dehors de quelques précieuses données concernant sa biographie, cette lettre contient un magnifique réquisitoire à l'adresse des Habsbourg.

La question de la séparation de l'Eglise roumaine d'avec l'Eglise serbe, question qui occupa l'esprit de Murgu pendant les dernières années de sa vie, se trouve dans deux articles, intitulés : *La hiérarchie roumaine confrontée à la hiérarchie serbe* (p. 487—502) et *A propos du Memorandum du Congrès serbe* (p. 503—550). Le premier de ces deux articles était jusqu'à présent inconnu aux biographes de Murgu.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, I. D. Suciu reproduit des fragments du cours de Logique donné par Murgu à l'Académie princière de Jassy. Bien que ce cours fût une simple traduction de l'ouvrage de son maître Imre János, donc sans originalité, les fragments édités sont précieux pour l'étude du langage philosophique roumain d'il y a un siècle et demi (p. 553—572).

Pour finir, l'éditeur offre au lecteur une riche bibliographie des écrits de Murgu, ainsi que des ouvrages le concernant (p. 575—588). Les textes sont accompagnés de notes explicatives et d'amples commentaires apportant des précisions utiles. I. D. Suciu a inséré dans le volume de nombreuses illustrations inédites ou peu connues qui enrichissent la galerie des portraits des années 1848. Un index alphabétique et analytique facilite la lecture de ce volume, qui a le mérite de jeter un jour nouveau sur une remarquable figure de la série des révolutionnaires de 1848.

Alexandru Duțu

D. TALBOT RICE, *Byzantine painting: the last phase*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1968, 223 p., 167 ill.

Le dernier chapitre d'un livre plus ancien du Prof. D. Talbot Rice (*Art of the Byzantine era*, 3ᵉ édition, Londres, 1966) intitulé *The revival under the Paleologue Emperors*, est un exposé très général de la peinture byzantine entre 1204 et 1453. Problèmes de datation, de style, d'attribution, ainsi que l'analyse finement littéraire des œuvres des XIVᵉ—XVᵉ siècles à Constantinople, à Salonique, à Mistra, etc., offrent au lecteur une image allerte et communicative des qualités artistiques de ce que l'auteur qualifie de « lovely style of the Paleologue revival » (p. 255). Toutefois, le savant byzantiniste anglais ne traçait dans ce livre que les grandes lignes d'un style qui pose de nombreux et complexes problèmes qui continuent (depuis la parution du livre de V. N. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, paru en 1957 à Moscou et traduit en italien en 1967) à partager les opinions des spécialistes. Dans son nouveau livre, M. Talbot Rice reprend et amplifie l'étude de la peinture des Paléologues et de ses antécédents. Dans la Préface, l'auteur qualifie son livre de « guide » dans un domaine qui s'enrichit sans cesse et dont les études fondamentales sont, à cause de la langue employée par leurs auteurs, souvent difficilement accessibles au public d'Occident. Tenant compte justement de la diversité des points de vue et de l'incessante possibilité de nouvelles découvertes, l'auteur souligne le fait que ce sont ses propres opinions, parfois « essentiellement personnelles » (p. 7) qu'il communique à ses lecteurs.

Le livre est plus qu'un simple guide. C'est un essai de synthèse, où les points de vue personnels ne font que souligner le fait que, si l'étape actuelle des connaissances en ce qui concerne la peinture byzantine à l'époque des Paléologues jouit de certains acquis d'ordre chronologique, stylistique, etc., nombreuses sont les questions d'ordre théorique qui n'ont pas encore reçu un accord unanime de la part des spécialistes. C'est d'ailleurs ce qui donne raison à l'auteur de discuter, en regard de ses propres convictions, les opinions en litige, sans avoir l'intention de les résoudre. Le lecteur est ainsi mis au courant de l'étape actuelle des problèmes les plus importants concernant la peinture byzantine des XIIᵉ—XVᵉ siècles.

Nous avons, avec le livre de D. T. Rice, devant nous, une fois de plus, une brève histoire de la peinture byzantine des trois derniers siècles de son existence, avec tout ce qu'un pareil exposé implique d'incertitudes et d'acquis, de confus et d'évident, de vues d'ensemble qui ne sont pas toujours la somme des réalités de détail. C'est dès le premier chapitre, *The twelfth-century Renaissance in Byzantine Art*, que les difficultés commencent. Il est, par exemple certain que c'est au XIIᵉ siècle que prend naissance une remarquable floraison de la peinture byzantine. Mais s'agit-il d'un style? Ce « revival » de l'art, que l'auteur met justement en relation avec le renouveau de la littérature que prouve l'œuvre d'un Psellos et d'une Anne Comnène, prouve-t-il assez d'unité pour être qualifié de « style »? Il comprend en même temps les traits antiquisants et le caractère symbolique des mosaïques de Daphni, les traits « humanistes » de la Deisis de Constantinople, ceux intensément dramatiques de Nerezi. Aucune unité, au contraire, une profonde diversité, dans cette peinture « progressive » et « conservatrice », « métropolitaine » et « provinciale ». Qu'y a-t-il de commun entre la Vierge de Vladimir et l'Ange de l'Annonciation de Kurbinovo? Soulignons le mérite de l'auteur dont les analyses, les descriptions claires, précises, offrent, à l'aide d'une remarquable illustration, une image très expressive de cet art aussi vivant que divers, qu'il nous présente à travers ses chefs-d'œuvres. Et si c'est à juste titre que l'auteur souligne l'importance de la capitale de l'Empire pour la peinture de cette époque, on est en droit de se demander s'il est juste de qualifier de « provinciale » une peinture de l'extraordinaire intensité de Kurbinovo ou des Saints

Anargyres de Castoria. Le rayonnement de ces centres de province est parfois tout aussi important que celui de l'art de la capitale.

Le second chapitre : *Byzantine painting in the thirteenth century*, pose moins de problèmes. La peinture atteint, dans un grand nombre d'ensembles disséminés sur toute l'aire de l'Orient chrétien, une perfection technique et artistique qui rend la diversité moins sensible. De Mileševo et Sopočani à la lointaine Trébizonde, la haute qualité de la peinture est évidente ; les différences entre Capitale et province s'effacent presque ; une certaine unité de style définit cette brillante étape de la peinture byzantine. Et l'auteur affirme avec raison que le XIII^e^ siècle produit « a school of fundamental importance in the story of western art » (p. 56). C'est ce chapitre très peu connu — le rôle de Byzance dans la peinture occidentale — que l'auteur étudie dans la troisième partie de son livre : *Byzantium and the West in the twelfth and thirteenth centuries*. Et c'est une excellente synthèse qu'il nous offre, avec des parallèles, des comparaisons, quelques analyses de détail aussi (remarquons, entre autres, celles très intéressantes des peintures de Aquileia), qui réussissent à communiquer clairement — chose très rare dans l'historiographie de ce problème — l'action en profondeur que Byzance a exercée sur la peinture de nombreux pays de l'Occident.

Dans le quatrième chapitre : *The Macedonian School in the later thirteenth and fourteenth centuries*, l'auteur reprend, dans un court exposé, l'âpre discussion concernant l'école « macédonienne », ce qui implique aussi la discussion de la nationalité des peintres, du rôle de Thessalonique dans la peinture de l'époque, des écoles locales et nationales, etc. Même si du point de vue de ces problèmes l'auteur se contente d'exposer les opinions les plus connues, les problèmes mêmes gagnent en clarté grâce à une excellente étude des monuments les plus représentatifs de l'époque.

C'est l'art de la Kahrie-Djami de Constantinople qui forme la noyau du cinquième chaptire : *The flowering of the Metropolitan School in the fourteenth century*. Une analyse de détail des mosaïques et des peintures de la capitale enrichit une fois de plus l'historiographie, déjà très vaste des prototypes de l'art des Paléologues. Notons l'intéressante parallèle entre l'art de la Kahrie Djami et celui de Giotto dans l'Arène de Padoue, parallèle qui permet à l'auteur de marquer quelques-uns des traits fondamentaux qui séparent la peinture byzantine de celle occidentale. On peut toutefois ne pas être d'accord avec l'opinion de l'auteur concernant la qualité des peintures d'Ivanovo (Bulgarie) qu'il compare, d'une part, avec l'œuvre de Théophane le Grec en Russie et, de l'autre, avec la peinture de la Kahrie-Djami (« Taken as a whole however the Ivanovo paintings are virtually direct descendants of those at Kahrie », p. 152). Sans vouloir diminuer en rien ces peintures rupestres de Bulgarie, qui font partie des ensembles de la meilleure qualité du XIV^e^ siècle dans le Sud-Est européen, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont le produit d'une école locale qui n'atteint pas la perfection de la capitale.

Un excellente synthèse sur la peinture russe est celle que nous offre l'auteur dans son chapitre six : *The beginnings of painting in Russia*. Le titre indique moins que le contenu du chapitre qui s'étend, à juste titre d'ailleurs, jusqu'à l'époque de Théophane le Grec et de Rublev. Cette peinture russe, différente, sous beaucoup de ses aspects, de la peinture byzantine et sud-est européenne, entre néanmoins dans l'esprit du « Revival », ce qui justifie d'ailleurs l'introduction d'un tel chapitre dans un livre dédié à la peinture byzantine.

Cette longue préparation — six grands chapitres — accomplie, l'auteur s'occupe dans le chapitre sept : *Paintings of the later fourteenth and fifteenth centuries in Greece and the Balkans* de la dernière phase de la peinture byzantine. Et ce seront les églises de Mistra, ainsi que celles de la vallée de la Morava serbe qui représentent la dernière floraison du style métropolitain. La peinture post-byzantine au Mont Athos, avec ses qualités décoratives, ouvre un autre monde à l'art de l'Orient chrétien et c'est le Greco qui, d'après le prof. Talbot Rice, est « the last of the Byzantines » (p. 192).

C'est un beau livre, à la fois intéressant et agréable à lire, riche en suggestions et en informations, que le Prof. D. Talbot Rice offre au grand public ainsi qu'aux chercheurs dans le domaine de l'art du moyen-âge dans le sud-est de l'Europe. L'illustration, extrêmement riche, est d'un choix excellent, d'une qualité technique parfaite.

Nous regrettons seulement, qu'une fois de plus, l'Albanie et la Roumanie n'ont pas trouvé une place, même pas la moindre mention, dans ce monde de l'art du Sud-Est européen, si amplement discuté. Un ensemble de peinture de la qualité de celle de l'église princière de Curtea de Argeş, à droit, au même titrc que Ivanovo, Dečani, Gračanica, etc., à être considéré comme représentatif de la peinture paléologue. La Moldavie du XV^{e} siècle représente, elle aussi, au même titre que l'école de la Morava, une école de peinture nationale, dans le contexte sud-est européen.

Maria Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : H. MIHĂESCU (H. M.) ; J. IRMSCHER, Berlin, D.D.R. (Irm.) ; RADU LĂZĂRESCU (R.L.) ; ALEXANDRU DUŢU (A. D.) ; VLAD GEORGESCU (V. G.) ; SAVA IANCOVICI (S. I.) ; NESTOR CAMARIANO (N. C.) ; LIVIU P. MARCU (L.P.M.)

A. KOSTALLARI, *Les composés désidératifs et impératifs de l'albanais.* « Studia Albanica », VI, 1, 1969, pp. 61–106.

Cette étude est issue du chantier du grand dictionnaire de la langue albanaise en cours d'élaboration à l'Institut d'Histoire et de Linguistique de Tirana, où se trouve réuni un très riche matériel puisé dans les textes littéraires, les textes dialectaux et les enquêtes faites sur les lieux. L'auteur part de l'idée que « la composition est un des modes les plus productifs et actifs de l'enrichissement du lexique de l'albanais parlé et écrit, du développement de son système de formation de mots et de grammaire » (p. 61) et s'occupe de deux groupes de composés qu'il nomme « composés désidératifs » et « composés impératifs ». Il faut reconnaître que la liste fort riche de ces termes n'a que rarement des correspondants en roumain. A leur base se trouve un langage affectif qui part presque toujours de mots concrets, mais élimine une partie de l'énoncé pour aboutir à une synthèse d'une concentration maxima. Ainsi, pour désigner le loup, l'ours, le serpent ou tout autre animal malfaisant, l'albanais part d'une proposition comme « que sa gueule soit cousue, raide, fermée », qu'il réduit ensuite à deux termes : *gojëlidhuri* « gueule cousue », *gojëmbërthyeri* « gueule raide », *gojëmbylluri* « gueule fermée ». On pourrait citer comme forme similaire, en roumain, le terme *naiba* «le diable», qui dérive de *n-aibă parte* «qu'il n'ait pas de chance». De même, *larguëshi* ou *goftëlargu* correspondrait en roumain à *ducă-se pe pustii* « qu'il s'en aille dans le désert », une des nombreuses formules pour désigner le Malin. Pourtant, le roumain n'arrive généralement pas à un pareil degré de concision ; pour le terme *gjuhërrënduar* « langue pétrifiée » il doit recourir à toute une proposition : *să-i fie limba ca piatra* « que sa langue soit comme une pierre » ou *să-i fie limba piatră* « que sa langue soit une pierre ». *Ecejak* ou *çapejak* a pour correspondant en roumain *du-te vino* « va-et-vient », terme à valeur de substantif. *Shtojzovallet* « Dieu augmente leurs rondes » peut se traduire par l'expression d'origine slave *bogdaproste* (ou *bodaproste*) « Que Dieu donne santé », qui a aussi parfois une valeur de substantif ou d'adjectif, par exemple dans les expressions : *Îţi zic un bodaproste* « Je te dis merci » ou *un copil de bodaproste* « un enfant de mendiant, un gueux ». Le composé albanais *emërshuar* « nom-éteint » ne peut être rendu en roumain que par une proposition : *pieri-ţi-ar numele* « que ton nom s'éteigne ». En échange, le terme *cel pierit* « celui qui est mort », équi-

valent populaire roumain de « syphilis », résulte de la concentration d'un long énoncé, tel que : *boala prin care ajungi pieril* « la maladie par laquelle on arrive à la mort ». Au préfixe albanais *pa-* correspond le préfixe roumain *ne-* : *vashë e pakunorë — copilă necununată* « fille non couronnée » (non mariée).

Les composés étudiés par l'auteur font partie, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, du langage affectif et peuvent devenir des procédés de style de premier ordre dans la littérature évoluée. Aussi souscrivons-nous pleinement à ces conclusions de l'auteur : « L'insertion systématique des composés désidératifs et impératifs par les deux voies que nous venons d'indiquer rendrait plus réel le miroir d'une classe assez originale du lexique de l'albanais, qui au point de vue théorique offre un intérêt particulier... ; au point de vue pratique, grâce à la vivacité qu'il a dans le langage tenu, et surtout dans le langage populaire, et de même aussi dans la littérature artistique et notamment dans la prose narrative et la dramaturgie, il peut créer un coloris donné populaire et brosser au point de vue linguistique des personnages donnés » (p. 6).

H.M.

I. I. RUSSU, *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (Eléments autochtones dans la langue roumaine. Le substrat commun roumano-albanais). Ed. Academiei, Bucarest, 1970, 270 pp.

Le noyau du présent ouvrage est le répertoire des 71 mots communs aux langues roumaine et albanaise. L'auteur a recueilli avec soin et passion les opinions formulées jusqu'à ce jour à ce sujet, il cerne ensuite l'aire de diffusion de chaque terme et en analyse l'origine. L'ample introduction expose brièvement l'historique du problème, fournit les informations historiques et linguistiques nécessaires sur les populations autochtones concernées, discute du concept d'union linguistique balkanique et cherche à justifier la recherche d'un substrat dans la langue roumaine, problème à l'appui duquel il cite aussi des exemples puisés dans les langues de l'Europe occidentale.

Dans le chapitre final l'auteur expose les résultats linguistiques de ses recherches. Trois cartes fort bien conçues, publiées en annexe, aident à la parfaite compréhension des données de l'ouvrage : 1. Carte des territoires peuplés par les Thraces et les Illyriens (où sont passés de fait les noms de toutes les tribus ayant habité le territoire compris entre l'Adriatique et le Pont-Euxin) ; 2. Carte de la romanité danubienne (daco-mésique) aux I^{er}—VI^e siècles, délimitant l'espace où a eu lieu la formation de la langue roumaine ; 3. Carte de la diffusion des Daco-Roumains, des Macédo-Roumains, des Mégléno-Roumains et des Istro-Roumains, à l'aide de laquelle le lecteur peut se faire une idée de la situation présente de la romanité sud-danubienne.

L'auteur avait déjà publié une monographie sur la langue des Thraco-Daces (1959, 1967), une autre sur les Illyriens (1969), ainsi que de nombreuses études spéciales ayant trait aux populations autochtones du sud-est de l'Europe. Il annonce maintenant un nouvel ouvrage consacré aux éléments autochtones (près de 90) du roumain sans correspondance dans la langue albanaise. Si l'on ajoute à ce nombre celui des termes communs aux deux langues, c'est à un total d'environ 160 mots roumains autochtones que l'on arrive, ce qui représente près de 10% du fonds latin de la langue roumaine. Ces vocables auraient pénétré dans le latin oriental au cours des cinq ou six premiers siècles de notre ère, sur une aire

plus vaste que celle où s'est formée la langue roumaine, puisque une partie d'entre eux se sont maintenus dans la langue albanaise et quelques-uns dans les langues sud-slaves. Cette conception n'implique pas une étroite symbiose roumano-albanaise, ni ne contredit la thèse du caractère autochtone de l'albanais, chaleureusement défendue par certains chercheurs — surtout d'origine albanaise.

L'étude des termes autochtones est, à notre avis, pleinement justifiée et il conviendrait même que l'on intensifie les efforts dans cette voie. Du point de vue méthodologique, l'étude des sources antiques doit être complétée par celle des sources modernes; or, l'auteur s'est engagé dans cette voie tant par le présent ouvrage que par celui dont il annonce la publication. Ces recherches se sont limitées pour l'instant aux problèmes de lexique, mais elles pourraient, avec le temps, embrasser d'autres domaines de la linguistique, constituant par là un encouragement à pousser l'étude des langues sud-est européennes actuelles. Les réalités si complexes de notre temps nous aideront à mieux comprendre le passé, tout comme l'étude approfondie du passé demeure une condition indispensable d'une juste compréhension du présent.

H. M.

HERBERT HUNGER, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370—ca. 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text.* Böhlaus, Wien, 1969, 256 pp., 8 foto (Institut für Byzantinistik der Universität Wien. Wiener Byzantinische Studien, 7).

La présente édition de l'œuvre de Chortasmenos est basée sur le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque Nationale de Vienne sous la cote Cod. Suppl. gr. 75 et décrit par Herbert Hunger dans *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Teil I, Wien, 1961, est dans le présent ouvrage, pp. 54—63. La présentation critique du texte est accompagné d'un résumé détaillé, d'une introduction, d'un commentaire et d'index. Il ressort du contenu de l'ouvrage que l'auteur était un érudit, au courant de la littérature grecque antique et qu'il maniait une langue simple, inspirée par celle de la prose classique, dépourvue des artifices de la rhétorique et de vulgarismes. A défaut de nouvelles importantes sur l'époque où il a vécu, on y trouve — notamment dans les lettres — maintes mentions de contemporains qui complètent substantiellement la prosopographie de la première moitié du XV[e] siècle. Par son intérêt pour l'antiquité et par la diversité de ses préoccupations, Chortasmenos rapelle les humanistes italiens et apparaît comme un précurseur de la Renaissance, sauf qu'il est entravé dans son élan intellectuel par la présence des Turcs autour de Byzance. Il a puisé dans quatre sources principales, à savoir: la poésie (Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane, Ménandre), la philosophie (Platon, Aristote, Plotin, Diogène Laërce, Sextus Empiricus), l'historiographie et la rhétorique (Polybe, Diodore, Libanios) et la *Bible*. L'un de ses préceptes moraux se retrouve comme principe de base de l'ouvrage du prince de Moldavie Dimitrie Cantemir, *Divanul* (Le Divan), paru en 1693 : « L'homme peut fuir le monde et vivre selon les seuls ordres du Seigneur ; mais il peut aussi rester dans le monde et vivre selon l'enseignement du Christ ».

H. M.

K. MITSAKIS, *Ein vulgärgriechischer Akathistos des XVI. Jahrhunderts aus Kreta*, deutsch von Helmut Schareika, „Hellenika", 1967, 1, p. 23—29.

Der Codex Marcianus Graecus IX 17, 88^{v} —89^{r} enthält ein anonymes, offenbar unvollendetes vulgärgriechisches Gedicht, das augenfällige Anklänge an den Akathistos, den am weitesten verbreiteten Hymnus der Orthodoxie, zeigt. Es wird hier erstmalig ediert, metrisch analysiert, mit einer deutschen Übersetzung und einer Einleitung versehen.

Irm.

KOSTAS, NIKOLAU, *Der Roman „Geheimes Leben" von Angelos Tersakis*, „Hellenika", 1967, 1, p. 31—34.

A. Tersakis (* 1907) gehört zu den führenden griechischen Schriftstellern der dreißiger Jahre, welche eine Europäisierung und gleichzeitig einer Art Enteuropäisierung der Literatur ihres Landes bewirkten. Er vertritt einen kompromißlosen Skeptizismus, der oft bis an die Grenze eines ausweglosen Pessimismus reicht. Diese Haltung bezeugt sein in jener Zeit spielender philosophischer Roman „Geheimes Leben", den der Verfasser als Tersakis' beste Leistung anspricht.

Irm.

GEORG PERREITER, *Stand und Entwicklungsmöglichkeiten der Wirtschafts- und Sozialstruktur der Kykladeninsel Amorgós (Griechenland)*, „Hellenika", 1967, 1, p. 35—44.

Amorgós zeigt seit langem eine ökonomische Stagnation und demgemäß einen Bevölkerungsschwund von 23 % in zwei Jahrzehnten. Voraussetzungen für eine wirksame Abhilfe sind Verkehrserschließung, Verbesserung der Energie- und Wasserversorgung, Hebung des Ausbildungswesens und des kulturellen Lebens. Es sind dann sowohl in der Landwirtschaft wie auch in der Fischerei und im Fremdenverkehr bei entsprechendem Kapitaleinsatz rasche Veränderungen zum Besseren hin möglich.

Jrm.

MAURICIUS, *Arta Militară*, ediţie critică, traducere şi introducere de H. Mihăescu, Scriptores Byzantini VI, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucarest, 1970.

Après les éditions critiques de Critoboule, Doukas et Sphrantzès, dues au prof. V. Grecu, la série « Scriptores Byzantini », publiée par les Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, s'enrichit d'un nouvel ouvrage mettant à la portée du public et

des spécialistes le Stratégikon de Maurice, texte établi, introduction, traduction, notes et index par le prof. H. Mihăescu.

C'est un fait bien connu que le moyen âge byzantin n'a fait que continuer en matière d'ouvrages sur l'art militaire, comme dans beaucoup d'autres domaines, l'œuvre de l'antiquité. En effet, depuis Xénophon et Aineias, en passant par Arrien et jusqu'à Nicéphore Ouranos, on a une série presque ininterrompue d'auteurs qui se sont occupés de la théorie de la guerre. Cette attention accordée par les Byzantins à l'art militaire n'a rien d'étonnant vu les nécessités où se trouvait l'empire de porter une guerre presque continuelle contre les barbares et de transmettre de génération en génération l'expérience déjà acquise mais toujours enrichie et adaptée aux circonstances nouvelles. Parmi ces tacticiens et stratèges, Maurice occupe, avec son « Art Militaire », une place importante autant par les proportions de son ouvrage que par la précision et la clarté de sa riche information.

C'est surtout l'importance de son œuvre comme source pour les recherches d'histoire militaire de l'antiquité et de l'Etat byzantin qui a attiré l'attention des savants dès la fin du XIX^{e} siècle. Pourtant on y trouve aussi, éparpillées, une multitude d'informations historiques, géographiques, ethnographiques, etc. Quant à l'intérêt que le texte présente pour l'historien de la langue, il était presque impossible de l'apprécier tant qu'une édition critique ne fût réalisée.

En effet, jusqu'à maintenant les savants se sont occuppés surtout à établir la paternité de l'œuvre et la date de sa rédaction et même ce travail a été entravé par la mauvaise qualité d'une édition qui était loin de correspondre aux exigences scientifiques actuelles.

La première et d'ailleurs la seule édition du Stratégikon date de 1664 : elle fut publiée à Uppsala par les soins de Joannes Scheffer, qui n'a fait que revoir, traduire en latin et commenter le texte établi par Luca Holstenius de Hambourg. L'éditeur n'a pas classifié les manuscrits et par conséquent n'a pas établi un appareil critique. Il a même remplacé — comme on avait alors l'habitude, les formes populaires par des formes « correctes », en grec classique et ce fut ce texte que W. Hahlweg a quand même réédité tel quel en 1967 dans un édition fac-similée. La nouvelle édition du prof. H. Mihăescu vient donc de combler une regrettable lacune.

Dans l'introduction qui précède le texte, l'éditeur, après avoir passé en revue les ouvrages sur l'art militaire, depuis l'antiquité jusque vers la fin du moyen âge, s'occupe lui aussi de la paternité et de la date de rédaction du manuel de Maurice. Le problème est assez difficile à résoudre, parce que les manuscrits donnent au traité trois titres divers tout en l'attribuant à deux auteurs différents et ils ne contiennent aucune indication précise sur la date de sa rédaction .

Le prof. H. Mihăescu, d'accord avec la majorité de ses prédécesseurs, considère que c'est Maurice qui est le véritable auteur de *Stratégikon* et que l'ouvrage fut écrit dans la première moitié du VII^{e} siècle (avant 637), apportant à l'appui de cette date de nouveaux arguments, surtout linguistiques (comme par exemple l'emploi des termes militaires de commande en latin, que le prof. Mihăescu considère comme un fait inconcevable dans la deuxième moitié du VII^{e} siècle au plus tard).

En acceptant cette date de rédaction, l'éditeur repousse la paternité de Urbicius, étant donné que celui-ci a vécu sous l'empereur Anastase (491—518) et il a adopté le titre de *Stratégikon* qui figure dans trois des cinq manuscrits utilisés.

Ces cinq manuscrits le prof. Mihăescu les range en trois classes distinctes : 1. Le plus ancien et de loin le plus important, M(ediceus — Laurentianus) Gr. LV, 4 (X^{e} siècle), auquel on a donné la priorité; 2. L'A(mbrosianus) 139 (B 119 sup.), du X^{e} ou XI^{e} siècle, qui, n'étant qu'une paraphrase libre, assez proche du Mediceus, a été rarement utilisé et seulement quand on a corrigé et complété les autres manuscrits (on n'a pas trouvé néces-

saire de le reproduire dans l'appareil critique, ni de le publier à la fin du livre); Les manuscrits N(eapolitanus) 284 (III—C—26), P(arisinus) Graecus 2442 complété par le Barberinus Graecus II, 97 (de la Bibliothèque Vaticane) et V(aticanus) Graecus 1164, tous du XI^{e} siècle qui proviennent d'une source commune. Ceux-ci ont soutenu en permanence le texte de Mediceus—assez mutilé.

En dehors de ces manuscrits, dans l'appareil critique, on a fait appel, á chaque moment, aux œuvres de l'empereur Léon VI le Sage (886—912) — Problemata (Lp) et Tactica (Lt) — qui a utilisé et parfois même reproduit mot à mot l'ouvrage de Maurice.

D'après la déclaration de l'éditeur, il a adopté le système de l'appareil positif en prenant comme modèle l'édition de l'œuvre d'Agathias de R. Keydell (W. de Gruyter, Berlin 1967, Corpus fontium Historiae Byzantinae. Series Berolinensis, 2).

Dans la rédaction des notes qui accompagnent la traduction en roumain et aussi le texte grec (celles-ci en latin) et de l'index (nominum, verborum, grammatica quaedam, latinitatis, analytique par matières) on a tenu compte de l'intérêt que présente tant le contenu de l'ouvrage que sa langue.

Cette nouvelle édition de *l'Art Militaire* de Maurice s'impose par ses qualités scientifiques et graphiques et, malgré un assez long Errata, comme un instrument particulièrement utile dans le champ des recherches de byzantinologie et d'histoire du Sud-Est européen.

R. L.

GH. VERLINDEN. *Le recrutement des esclaves à Venise aux XIV^{e} et XV^{e} siècles*, Gent, 1968, p. 83—202 (Studia Historica Gandensia, 108)

Chrétiens et Turcs se livrent régulièrement aux raids aur les côtes de la mer Egée et de la mer Noire et les esclaves qu'ils capturent partent, par la Crète surtout, vers Venise et de là vers d'autres cités italiennes ou même vers les ports espagnols; deux siècles durant la traite des eclaves se poursuit sans relâche. Cette étude pertinente des actes tenus par les notaires met en lumière les courants de traite, la variation des prix selon le sexe et l'âge, les groupes ethniques qui ont été victimes de ce commerce ignoble : si les Grecs n'apparaissent qu'au XIV^{e} siècle, les Tartares sont nombreux tant au XIV^{e} qu'au XV^{e} siècle; les Russes abondent au XV^{e}, ainsi que les Bosniaques, et les Bulgares; par contre les Sarrasins sont plus nombreux au XIV^{e}; des Mongols, des Turcs, des Albanais, des Serbes et des Valaques s'ajoutent à la liste. Ces derniers viennent surtout de la Grèce continentale, mais aussi directement de Valachie; à la fin du XIV^{e} siècle ils sont beaucoup moins nombreux: « chez le notaire crétois Manoli Bresciano (1381—1383) ils ne représentent que 1,4% des ventes contre 31% pour les Bulgares et 29% pour les Grecs. Après cette période nous n'en avons plus rencontré ». Certes, les armées des Principautés roumaines surent limiter les effets des raids: quant à la région du sud du Danube les captures furent absorbées par les marchés ottomans.

Retenons les conclusions de l'auteur; l'écrasante prépondérance des femmes démontre qu'il s'agit, à Venise, d'un esclavage avant tout domestique; en Sicile et à Naples la proportion des hommes est plus forte. « C'est que l'esclavage vénitien est avant tout urbain, tandis que celui de Sicile et du royaume de Naples est en partie rural et agricole, annonciateur, pendant quelque temps, de l'économie de plantation qui allait se développer dans les colonies de la zone atlantique ».

A. D.

LEWIS WHITE BECK, *Early German Philosophy. Kant and his Predecessors*, Harvard University Press, 1969, 556 p.

C'est au moins par deux côtés que cet ouvrage du professeur Beck de l'Université de Rochester s'offre à l'attention de l'historien des idées dans le Sud-Est européen. Et ces deux côtés sont : la méthode que l'auteur applique à l'objet dont il traite et l'ampleur qu'il accorde au siècle des Lumières dans la philosophie allemande.

En effet, L. W. Beck ne manque pas de préciser dès le premier chapitre de son livre combien illusoire s'avère l'idée de présenter l'évolution de ce qu'on appelle « l'esprit allemand » sous les traits d'un *Volksgeist* en soi. Contrairement à cette idée, la philosophie allemande est d'une inépuisable variété : l'incessant changement des conditions de l'existence suscitant toutes sortes de problèmes, les solutions les plus diverses leur ont été proposeés. En l'occurrence, le mouvement des idées s'implante donc dans le contexte historique. Or, la succession des événements historiques en Europe centrale eut, à maintes reprises, des conséquences majeures pour l'évolution des peuples habitant cette région. Aussi, le rôle des universités allemandes dans le brassage des idées et l'écho de certaines œuvres philosophiques d'une grande portée se laissent-ils facilement surprendre par l'étude de l'histoire de leur développement et de la manière dont elles ont été élaborées.

Après s'être occupé d'Albert le Grand, de Meister Eckhart, de Nicolas de Cusa, l'auteur insiste — à juste titre — sur la Réforme, si importante pour l'évolution de la vie intellectuelle allemande. Il s'attache ensuite longuement à Leibniz, aux fondateurs des Lumières allemandes (Thomasius et Wolff), à ceux des Lumières berlinoises, à Lessing et au mouvement des Contrelumières (Jacobi, Hamann et Herder), consacrant à Kant le dernier chapitre.

Deux chapitres, « Une génération d'épigones » et « les philosophes de la Sprée » s'occupent de cette philosophie populaire qui a connu une large diffusion dans le sud-est de l'Europt vers la fin du XVIII^{e} siècle et le commencement du siècle suivant. Les précisions apportéepar l'auteur en ce qui concerne les caractères spécifiques des Lumières allemandes (elles n'onpas pris source, comme en Angleterre, d'une nouvelle science ; elles ont été imprégnées d'esprit religieux ; il leur a manqué le support des couches sociales aptes à les traduire en fai) expliquent les circonstances qui ont favorisé leur diffusion dans les écoles du Sud-Est eut ropéen.

Un guide bibliographique d'une extrême utilité, d'où, cependant, le lecteur regrettera l'absence des contributions de Werner Krauss et de son équipe, clôt cet ouvrage bien rédigé, témoignant d'un remarquable esprit synthétique et riche en remarques stimulantes.

A. D.

KEITH HITCHINS, *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849*, Harvard University Press, 1969, XI + 311 p.

Cette étude du professeur Hitchins de l'Université d'Illinois s'avère d'un intérêt tout par ticulier, aussi bien en ce qui concerne l'histoire sociale des idées, que sous le rapport de l'histoire politique de l'Europe Centrale. Tout au long de huit chapitres l'auteur présente le développement progressif d'une idéologie qui, depuis ses premières formes cristallisées dans les limites confessionnelles et jusqu'à son complet épanouissement en tant que programme politique, suit l'acheminement d'une théorie s'amplifiant par son alliance avec une forte conscience nationale.

Tour à tour, Keith Hitchins donne la description de la structure sociale et nationale de la Transylvanie au XVIII^{e} siècle, s'occupe longuement de la politique culturelle de l'em-

pereur adepte des Lumières, Joseph II, passe en revue les œuvres rédigées par les écrivains les plus en vue de l'Ecole transylvaine et, après avoir analisé la vie sociale de cette province de l'empire des Habsbourg durant la première moitié du XIX^{e} siècle, raconte dans des pages magnifiques les événements révolutionnaires de 1848. Le dernier chapitre, qui note l'échec des aspirations roumaines de l'époque, délimite aussi la voie dans laquelle s'engagea un peuple dans sa lutte pour l'accomplissemet de l'unité politique.

Soulignons encore l'ample contexte où l'auteur place son incursion historique. Des références continues au mouvement politique et social hongrois dessinent le fil conducteur de l'ouvrage, de même que les relations des Transylvains avec les personnalités politiques et culturelles des Principautés roumaines dévoilent le sens général du mouvement des esprits. Car le développement de la conscience nationale en Transylvanie a bénéficié non seulement des sources que lui offrait l'humanisme qui s'affirmait dans les Principautés au début du siècle, mais aussi du support fourni par la diffusion massive des livres partis de la Valachie, ainsi que de la force d'attraction exercée par les deux Principautés dont l'autonomie économique et politique ne cessait de progresser.

Fondé sur des pièces d'archive et sur une riche littérature triée avec un remarquable discernement, l'ouvrage du P^{r} Hitchins constitue une contribution fondamentale à l'étude du problème des nationalités dans l'Empire des Habsbourg aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Synthèse claire et érudite, la monographie du professeur americain s'impose à l'attention de tous ceux qui veulent connaître l'histoire du peuple roumain à une époque d'options et de décisions lourdes de conséquences.

A. D.

BELA K. KIRÁLY, *Hungary in the Late Eighteenth Century. The Decline of Enlightened Despotism*, New York and London, Columbia University Press, 1969, X+295 p.

Bela Király's book on Hungary in the late Eighteenth Century is a live and well informed work about a topic not very often treated in an international language. The reader will appreciate especially the great amount of information regarding the economic, social and institutional history; as far as the intellectual history is concerned we consider that sometimes it is passed by rather too fast, some important concepts being discussed only incidentally. A definition of the concept of Enlightenment in its specific form in Hungary would have added an interesting feature to this stimulating book.

V. G.

Извори за историју Првог српског устанка, Грађа из Земунских архива. Издане Историског Архива Београда, Београд. Книла I, 1804—1808; 1955, 634 p.; II, 1909 1961, 441 p.; III, 1810—1813, 1969, 701 p.

La richesse de leur contenu et l'inédit des informations confèrent aux trois volumes de documents (cueillis dans les archives de Zémun (Semlin)), publiés en 1955—1969 à Belgrade et concernant la révolte antiottomane serbe des années 1804—1813, un intérêt plus ample que celui de mieux faire connaître cette révolte même. En effet, l'histoire du Sud-Est européen vient également de s'enrichir de précieuses données sur les relations entre le peuple serbe et ses voisins de l'époque.

Il s'agit, par exemple, d'informations concernant Ali-Pacha de Janinna, Carafeiz (vol. II), Regep-Aga de Ada-Kaleh, Guşanatz Halil-Aga (vol. III), etc. Les relations entre révolutionnaires serbes et l'Autriche, ainsi qu'avec l'armée russe cantonnée en Valachie et en Moldavie pendant la guerre russo-turque de 1806—1812, ainsi que, liées à ces mêmes circonstances, les relations, désormais plus suivies, entre les deux Principautés roumaines, se réflètent dans une série de données inédites rassemblées dans ces volumes. Sont également mis en évidence de nombreuses affaires commerciales entre les Serbes et leurs voisins, l'Autriche et la ville de Semlin, ainsi que certains détails biographiques concernant les chefs de la révolte serbe et autres personnes ayant joué un rôle à l'époque. Parmi ces derniers se trouvent Jovan Rajović et Nikola Skuljević, plénipotentiaires de Caragjorghe, le chef de la révolte, à Bucarest (vol. II, p. 184, 366—367), M. Grujović et Velisav Stanojlović, envoyés par le Conseil révolutionnaire de la ville de Iaşi (vol. II, p. 231, 270). On trouve également de nombreuses informations sur Spiridon Filipović de Sundečić, de Dalmatie (vol. II, p. 138, 317; vol. III, p. 119, 421), émissaire des révolutionnaires, agent à la solde des Russes, voyageant dans plusieurs villes de Valachie, à Timişoara, à Semlin. Des personnalités serbes telles que : Hagi Prodan Grigorijević, le colonel Etienne Zifković, un autre Etienne Žifković, surnommé « Télémaque », Jovan Rašković, Mladen Milovanović, Jovan Kolarović, Tzintzar Janko Popović, intéressent de près l'histoire roumaine et, dans une moindre mesure, également l'histoire grecque et russe, car ces personnages — anciens acteurs sur la scène de la révolte serbe — vont réapparaître (en 1819, 1820, 1821 et même plus tard) soit dans le mouvement de l'Hétairie grecque, soit comme émigrants en Russie.

Il est question dans ces documents de nombreux Aroumains, originaires de Moschopole, de Vlahoclissura, de Blatza, etc., personnages représentatifs et commerçants actifs, livrant aux révolutionnaires serbes munitions, vivres, etc. La plupart de ces informations concernent Sterio Puliu et Anastas Diamandi. Les donnés sur les actions des groupes (« cete ») de « haïdouks », dont certains sont originaires des régions sud-danubiennes, sont également intéressantes.

Tout ce matériel constitue une riche source d'informations de détail, facilement accessible à de nombreux chercheurs, du fait qu'il est publié en allemand (langue des documents) avec une traduction en serbo-croate.

Les index de noms de personnes, de lieux, de nationalités et d'institutions à la fin de chaque volume, ainsi que l'Index général par matières (ajouté au 3e volume), tous rédigés d'une manière analytique, facilitent une rapide orientation dans la recherche de tout problème.

Mis en regard avec les rapports des différents émissaires des Balkans (comme celui de Meriage à Vidin) et ceux des consuls (de Bucarest et de Iaşi), les informations que nous offrent les trois volumes de documents, enrichissent, d'une manière substantielle, l'image des réalités de la Serbie et même celle d'un territoire plus vaste. C'est souligner l'utilité de ces documents pour les historiens de l'époque moderne.

S. I.

GHEORGHIOS D. DIMACOPOULOS Ἡ Διοικητικὴ ὀργάνωσις κατὰ τὴν ἑλληνικὴν ἐπανάστασιν *1821—1827*. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς διοικήσεως (L'organisation administrative pendant la révolution grecque 1821—1827. Contribution à l'histoire de l'administration grecque), Athènes, 1966, XXXI+ 289 + 2 cartes hors texte.

Présenté comme thèse de doctorat à la Faculté de sciences politiques d'Athènes, ce volume se base sur un riche matériel inédit, recueilli dans les archives générales de Grèce et dans

les manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques d'Athènes, ainsi que sur une importante bibliographie grecque et étrangère. Nous donnons ici les titres des dix chapitres qu'il contient. I. Les sources législatives de l'organisation administrative. II. L'organisation administrative turque. III. Les premières administrations grecques. IV. Vers l'organisation d'autorités générales. V. Les autorités générales par provinces. VI. La première période du gouvernement provisoire. VII. La survivance des autorités générales par provinces. VIII. La seconde période du gouvernement provisoire de la Grèce. IX. La troisième période du gouvernement provisoire de la Grèce. X. L'organisation du comité de gouvernement de la Grèce.

L'ouvrage de G. Dimacopoulos est une remarquable contribution à la connaissance de l'histoire administrative des premières provinces grecques délivrées de la domination ottomane.

N. C.

ANDRIJA B. STOJKOVIĆ, *Pogled na razvoj filosofije marksizma u jugoslovenskim zemljama* (Aperçu sur le développement de la philosophie marxiste dans les pays yougoslaves), « Zbornik za društvene nauke », Novi Sad, tome LII, 1959, p. 5—78.

Dans les pays yougoslaves, la philosophie marxiste commença à se développer à partir de la septième décennie du XIX^{e} siècle en même temps que le mouvement ouvrier yougoslave s'affirmait. Dans ce développement trois phases se laissent remarquer: socialiste, social-démocrate et communiste.

Dans la période socialiste, se remarque Svetozar Marković qui fut un marxiste relativement conséquent. La période suivante, social-démocrate (1895—1918), est représentée en Slovénie par France Železnikar, Etbin et Agton Kristan, Vladimir Knaflić; en Croatie par Ivan Ancel, Vitomir Korać; en Macédoine par Vasil Glavinov; en Serbie par Radovan Dragović, Dimitrije Tucović, Dušan Popović. Les sociaux-démocrates serbes réussirent à s'émanciper davantage des influences de la II^{e} Internationale, ce qui leur avait valu les éloges de Lénine même.

La philosophie marxiste se développe dans des conditions difficiles entre les deux guerres mondiales. On distingue une période de tâtonnement et d'orientation idéologique entre 1919 et 1937, suivie d'une consolidation de l'idéologie et de l'organisation du mouvement ouvrier yougoslave, due à l'action du nouveau Comité Central du P.C. de Yougoslavie sous la direction de J. B. Tito. On souligne l'activité de O. Prica, D. Nedejlković et Lj. Živković, à côté d'un grand nombre de penseurs qui se contentèrent généralement d'établir une continuité avec es acquisitions des classiques du marxisme-léninisme.

Après l'étape « orthodoxe », de 1944 à 1950, deux courants s'affirment dans la philosophie marxiste contemporaine: le courant anthropologique-humaniste des marxistes « authentiques », avec la revue « Praxis », et le courant des « orthodoxes » qui mettent au premier plan la philosophie générale et la philosophie des sciences.

En concluant, A. Stojković relève comme trait caractéristique du marxisme yougoslave, depuis Svetozar Marković jsuq'à nos jours, l'originalité des penseurs qui ont essayé de définir la spécificité de la voie yougoslave dans le socialisme et la vision du monde qui s'en dégage.

L. P. M.

LIVRES REÇUS

ANDREEV, M., D. ANGELOV, *История на българската феодална държава и право*, Sofia, 1968.

ANTOLJAK, ST., *Самуиловата*, Skoplje, 1969.

BASKI, D., *Yeni İmlâ Kilavuzu*, Ankara, 1969

BERNIK, FRANCÈ, *Pisma Frana Levca* (prvo knjiga), Ljubljana, 1967

Bibliographie d'études balkaniques 1966 [sous la rédaction de : N. Todorov, K. Georgiev et V. Traikov], Sofia, Institut d'études balkaniques, 1968.

Bibliotheca Hagiographica Graeca, III^e éd., T. I—III [mise à jour et considérablement augmentée par François Halkin], Bruxelles, Société des Bollandistes, 1957

AĞIZLARINDA, BÖLGE, *Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1969

CAMPBELL, JOHN C., *Tito's Separate Road*, New York and Evanston, Harper & Row Publishers, 1967

COMMENDA, HANS, *Sagen in und um Linz*, Linz, Institut für Landeskunde in Oberösterreich, 1968

Datos sobre Yugoslavia, Zagreb, Grafički Zavod Hrvatske, 1966

Двадесет и Петгодини по пътя на Социализмъ-Сборник-Издателство на Българската Комунистическа партия

Demografska Bibliografija 1945—1961, Belgrade, 1963

Déri Múzeum Évkönyve 1966—1967 (A Debreceni Déri Múzeum Kiadványai (XLIX), Debrecen 1968

DIMITROV, L., *Справочник по законо Дателството на Народна Република България*, Sofia, 1969

Ἡ ἑλληνικῆς Οἰκονομία-κατὰ τὸ ἔτοσ 1966, Athènes, 1967

Les études balkaniques tchécoslovaques, I /S. Herman, J. Smrčková/, Prague, 1966

Габровският краи през Освободителната Воина 1877—1878, Gabrovo, 1968

GALLI, G., FRANCO ROSITI, *Cultura di massa e comportamento collettivo*, Bologne, Società Editrice il Mulino, 1967

GIUSTINIANI, VITO R., *Alamanno Rinuccini 1426—1499*, Köln, Böhlau Verlag, 1965

GREENE, F., *Dynamics of International Relations—Power, Security, and Order*, New York, Holt, Rinchart and Winston, 1964

HADJISKI, II., *Оптимистична теориа за нашия народ*, Sofia, 1966

L'HUILLER, J., *Les organisations internationales de coopération économique et le commerce extérieur des pays en voie de développement*, Genève, 1969

IRMSCHER, J., P. NAGEL, I. ZEMKE, *Byzanz und byzantinischer Orient in der Sowjetischen Wissenschaft*, Halle-Wittenberg, Martin-Luther-Universitätsreden, 1968

История на профсъюзното движение в България, Sofia, 1968

KARPAT, Kemal, *Türk Edebiyatinda Sosyal Komular*, Istanbul, 1962

KOCEB, D., *Кратка история на България*, Sofia, 1969

MISIRKOV, KRSTE, *Naucen Sobir posveten na 40-godisninata od smtta Skopje 24 — 25 juni 1966*
Народная библиотека Им,' Кирилла и Мефодия 1878
Научни учреждения в Българиа 1966, Sofia, 1967
OSTELLINO, P., *L'Italia tra Atlantismo e Neutralismo*, Turin, Centro di Ricerca e Documentazione, « Luigi Einaudi », 1964
ÖZAKMAN, TURGUT, *Bizi Dinler Missiniz?*, Ankara, 1969
ÖZTELLI, CAHIT, *Resmt yazişmalar Sözlüğü*, Ankara, 1969
PANSA, GIAMPAOLO, *L'esercito di Salò nei rapporti riservati della Guardia nazionale repubblicana 1943—44*, Milano, Istituto Nazionale per la Storia del Movimento di Liberazione, 1969
PAPASTATHIS H. K., Τὰ πρῶτα ἑλληνικά Τυπογραφεῖα τῆς Θεσσαλονίκης, Thessalonique, 1968
RADOJEKOVIĆ, BOJANA, *Накит код СРБА од XII до краја XVIII века*, Belgrade, 1969
Regional planning, local government and community development in Turkey, 1966, Published by Turkish society for housing and planning, Publication N° 3, Ankara, 1966
Les régions Centrales des Balkans à l'époque néolithique, Belgrade, 1968
RIGLER, JAKOB, *Začetki Slovenskega Knjižnega Jezika*, Ljubljana, 1968
RIZAJ, SKENDER, *Rudarstvo Kosova i Susednih Krajeva od XV do XVII veka*, Priština, 1968
Ruszkovics István Meséi, Budapest, 1968
SCHIPANI, SANDRO, *Responsabilità « Ex lege aquilia ». Criteri di imputazione e problema della « culpa »*, Turin, G. Giappichelli-Editore, 1969
Simpoziumi per Skenderbeun (9—12 mai 1968), Prishtine, 1969
SKILLING, H. GORDON, *Eastern Europe and the West*, Pittsburgh, Adam Bromke and Philip Uren, eds., 1966
SOKRATOUS, K., Ὁ Ἀνταρτοπόλεμος, Leukosia, 1968
SOYSAL, MÜMTAZ, *Dinamik Anayasa Anlayişi*, Ankara, 1969
STILIANOU, P., Ὥρες Ἀνατασης, Leukosia, 1967
STILIANOU, P., Ἡ ἐποποι-ί-α τῶν κεντρικῶν φυλακῶν, Leukosia, 1967
STOIKOV, STOIKO, *Банатският Гобор*, Sofia, 1967
STOINOV, P., *P. Diugmedjieva, N. Veleva, A. Karadjova, 25 Години народна Власт-библиографски указател*, Sofia, 1969
Строительство и Архитектура, Moscou, 1968
Studi Noniani, I [A cura di F. Bertini e G. Baralino], Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1967
TASIĆ, NIKOLA, *Badenski i Vučedolski Kulturni Kompleks u Jugoslaviji*, Belgrade, 1967
TAYMAS, ABDULLAH BATTAL, *Kazan Türkçesinde Atasözleri ve Deyimler*, Ankara, 1968
Τίτλοι και περολήψεις. Ανακοινώ σεων και Δίαλέξεων τῶν Συνέδρων, Athènes, 1966
Türk Hukuk dili Nasil Özleştirilebilir?, Ankara, 1967
Türkçe Sözlük, Ankara, 1969
Turkey and the United Nations, New York, Manhattan Publishing Company, 1961
VACALOPOULOS, A. E., Ἱστορία τῆς Μακεδονίας *1354—1833*, Thessalonique, 1964
VRANOUSI, L., Ἱστορικά καὶ τοπογραφικὰ τοῦ Μεσαιωνικοῦ Κάστρου τῶν Ιωαννίνων Athènes, 1968

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE
(VIII/1970/1—4)

Études

Histoire de Byzance et du Sud-Est européen

CONSTANTINESCU, N., *La résidence d'Argeş des voïvodes roumains des XIII^e et XIV^e siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques*, 1 . . . . 5 — 31
GARZYA, ANTONIO (Napoli), *Un lettré du milieu du XII^e siècle: Nicéphore Basilakès*, 4 . . . . 611—621
GUILLAND, R. (Paris), *Contribution à la prosopographie de l'Empire byzantin. Les Patrices sous les règnes de Théophile (829—842) et de Michel III (842—867) (I)*, 4 593—610
IRMSCHER, JOHANNES (Berlin-D.D.R.), *Nikäa als «Zentrum des griechischen Patriotismus»*, 1 . . . . 33— 47
RACINE, P. (Strasbourg), *Le marché génois de la soie en 1288*, 3 . . . . 403—417

Histoire des idées

CÂNDEA, VIRGIL, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle (I)*, 2 181—230
(II), 4 . . . . 623—668
GEORGESCU, VLAD, *Préoccupation culturelle chez Nicolae Rosetti-Rosnovanu*, 2 231—239

Voyageurs et réalités sud-est européennes

CERNOVODEANU, PAUL, *Le voyage de Henry Cavendish dans les Balkans au cours de l'année 1589*, 3 . . . . 419—433
CUSHING, G. F. (London), *Dr. Dalloway's Itinerary*, 3 . . . . 461—480
MAČARADZE, VALERIAN (Tbilisi), *Грузинский путешественник XVIII века Иона Гедеванишвили о Молдове и Валахии*, 3 . . . . .435—459

Histoire des langues

MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, E., *Le futur périphrastique dans les textes roumains et slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles*, 1 . . . . 85—108

Livre et culture. Relations littéraires et artistiques

CAMARIANO, NESTOR, *Constantin Dapontès et les Principautés Roumaines*, 3 . . 481—494
COSTESCU, ELEONORA, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles*, I, 1 49—83
DEMÉNY, LUDOVIC, *Où en est-on dans la recherche concernant les débuts de l'imprimerie en langue roumaine ?*, 2 . . . . 241—268
SIUPIUR, ELENA, *Les relations littéraires roumano-bulgares pendant la période 1878—1916, I*, 3 . . . . 495—515

Folklore comparé

FOCHI, ADRIAN, *La ballade de « l'Épouse vendue » dans le folklore sud-est européen*, 4 669—714

Textes, documents et répertoires

ALEXANDRESCU-VIANU, MARIA, *Les sarcophages romains de Dobroudja. Commentaire épigraphique* (EM. POPESCU), 2 . . . . 269—328
DUŢU, ALEXANDRU, *An Interpreter of South-East European History: Titus de Moldavia*, 3 . . . . 517—523
GEORGESCO, VALENTIN AL., *Un manuscrit parisien du « Nomikon Procheiron » (Bucarest, 1766) de Michel Fotino (Photeinopoulos)*, 2 . . . . 329—363
ISAR, N., *Deux correspondants de N. Rosetti-Rosnovanu: Coray et Guilford. Une lettre de Piccolo*, 2 . . . . 365—372
VELICHI, C., *Les relations roumano-grecques durant la période 1866—1879*, 3 . . . . 525—548
VÎRTOSU, EMIL, *Réformes sociales et économiques proposées par Mitică Filipescu en 1841. Un mémoire inédit*, 1 . . . . 109—120

Discussions

CĂZĂNIŞTEANU, C., *Über den Abschluss eines rumänisch-serbischen Bündnisvertrages im siebenten Jahrzehnt des 19. Jh.*, 1 . . . . 121—131
FISCHER-GALAŢI, STEPHEN (*Boulder-Colorado*), *New Approaches to the Study of Southeast European History in the United States of America*, 1 . . . . 133—134
PIPPIDI, ANDREI, *En marge d'un livre récent sur Cyrille Lucaris*, 4 . . . . 715—721

Chronique

Le Symposion International sur « L'Idée impériale à Byzance, en Occident et dans les Pays slaves au Moyen Age » (Thessalonique, 24—29 Août 1969) (*P. Ş. Năsturel*), 1. . . . . 135—137
Echos de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest (juillet 1969—juin 1970) (*Anca Iancu*), 4 . . . . 723—725

Comptes rendus

ANGHELOV, DIMITĂR, *Богомилство в България* (C. Velichi), . 3 . . . . 553—555
BELDICEANU-STEINHERR, IRÈNE, *Recherches sur les actes des règnes des sultans: Osman, Orkhan et Murad I* (Cristina Bulgaru), 2 . . . . 385—388
DIMARAS, C. TH., *La Grèce au temps des Lumières* (Al. Duţu), 1 . . . . . . 144—147
Dionysios, métropolite de Tricca et Stagée, 'Ο «Ἅγιος Βησσαρίων» (Δούσικον) (P. Ş. Năsturel), 1 . . . . 147—150

Documente şi manuscrise literare, vol. I—II (I. Matei) 1. . . . . 139—141
ENEPEKIDES, P. K., *'Αλέξανδρος 'Υψηλάντης 'Η αἰχμαλωσία τοῦ εἰς τὴν Αὐστρίαν 1821—1828* (Max. D. Peyfuss—Wien), 3 . . . . 557—559
FLORESCU, RADU, *The Fanariote Regime in the Danubian Principalities* (Andrei Pippidi), 1 . . . . 150—154
GARAŠANIN, MILIUTIN, *Razmatranja o nekropolama tipa Mala Kopašnica-Sase* (Mircea Babeş), 4 . . . . 727—730
HORN, DAVID BAYNE, *Great Britain and Europe in the Eighteenth Century* (Paul Cernovodeanu), 4 . . . . 738—740
KRIARAS, E., *Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς 'Ελληνικῆς δημώδους γραμματείας 1100—1669*, T. I^{er} (H. Mihăescu), 3 . . . . 550—551
Lectures delivered on the 511th Anniversary of the Conquest of Istanbul (Ernst Werner-Leipzig), 4 . . . . 730—734
LIPŠITZ, E. E., *Еклога. Византийский законодательный свод VIII века* (G. Cronţ), 3 549—550
« Mëshari » i Gjon Buzukut (1555) (H. Mihăescu), 3 . . . . 552—553
MURGU, EFTIMIE, *Scrieri* (Al. Duţu), 4 . . . . 741—744
POLOMBINI, VON BARBARA, *Bündniswerben abendländischer Mächte um Persien (1453—1600)* (Şerban Papacostea und Adolf Armbruster), 2 . . . . 377—385
PIPPIDI, D. M., *Studii de istorie a religiilor antice. Texte şi interpretări* (Em. Popescu), 2 . . . . 373—375
Родопски народни песни (Adrian Fochi), 2 . . . . 391—394
Probleme der Franzisko-Josephinischen Zeit, 1848—1916 (C. Nuţu), 3, ... 559—563
RICE, D. TALBOT, *Byzantine painting : the last phase* (M.-A. Musicescu), 4 . . . 745—747
RUNCIMAN, STEVEN, *The Great Church in Captivity* (Andrei Pippidi), 2, . . . 375—377
STOICESCU, N., *Sfatul domnesc şi marii dregători din Ţara Românească şi Moldova, sec. XIV—XVI* (Mihai Berza), 4 . . . . 734—737
TSOURKAS, CLÉOBULE, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570—1646)* (Virgil Cândea), 1 . . . . 142—144
TSVETKOVA BISTRA, *Паметна витка на народите* (C. Velichi), 3 . . . . 555—557
VELOUDIS, GEORG, *Der neugriechische Alexander. Tradition in Bewahrung und Wandel* (Nicolae-Şerban Tanaşoca), 2 . . . . 388—391

Notices bibliographiques

ANDREEV, M. et D. ANGELOV, *История на Българската феодална държава* (L. P. Marcu), 3, 586—587. ANDROV-POLJANSKI, HRISTO, *Еден непознат статистички преглед за населението во битолскиот вилает от 1897 година* (Al. Duţu), 3, 584 *Apulum, Acta Musei Apulensis, Omagiu Semicentenarului Unirii, 1918—1968, VII, 1968* (M. Alexandrescu-Vianu), 1, 155—158. ATAÖV, TURKKAYA, *Sultan Birinci Selim'in Kanunnâmesi* (I. Matei), 3, 575—576.
BARANY, GEORGE, *Stephen Széchenyi and the Awakening of Hungarian Nationalism, 1791—1841* (Al. Duţu), 3, 584—585. BECK, LEWIS WHITE : *Early German Philosophy Kant and his Predecessors* (Al. Duţu), 4, 755. *Beiträge zur Rumänischen Philologie* (Al. Duţu), 1, 168. BOGDAN, DAMIAN P., *L'œuvre de Constantin-Cyrille et de son frère Méthode en Roumanie* ; du même, *La vie et l'œuvre des frères Constantin-Cyrille et Méthode* (I. Radu-Mircea), 3, 570—571.

CIACHIR, N., *România în sud-estul european* (Gelcu Maksutovici), 1, 173—174. CLOGG, RICHARD, *The « Dhidhaskalia Patriki » (1798): An Orthodox Reaction to French Revolutionary Propaganda* (Al. Duţu), 1, 167. COTEANU, I., *Morfologia numelui în protoromână (româna comună)* (H. Mihăescu), 2, 396

Dicţionarul limbii române (H. Mihăescu), 2, 395. DIMACOPOULOS, GHEORGHIOS D., 'Η Διοικητικὴ 'οργάνωσις κατά τὶνν 'Ελληνικὴν ἐπανάστχσιν *1821—1827*. Συμβολὴ εἰς τὶν ἱστορίαν τῆς ἑλληνικῆς διοικήσεως (Nestor Camariano), 4, 757—758. *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XVI-ème siècle* [Jean Longnon, Peter Topping, edd.] (R. Constantinescu), 3, 581—582 DRAGANOV, MINCIO, *Формирнето на социално-психологическото познание е старобългарската държава* (L. P. Marcu), 1, 174. DUŢU, ALEXANDRU, *Explorări în istoria literaturii române* (C. Comorovski), 1, 171—172.

GEROV, B., *Проучвания върху западнотракийските земи през римското време* (H. Mihăiescu), 3, 567—568. GÎRLEANU, S. I., *Haiducie şi haiduci* (C. Papacostea-Danielopolu), 1, 172—173. GJINARI, J., *Pour l'histoire des dialectes de l'Albanais* (H. Mihăescu), 1, 159—160.

HAY, DENYS, Europe. *The Emergence of an Idea* (Al. Duţu), 3, 576—577. HELMUT, RÜMPLER, MAX HUSSAREK, *Nationalitäten und Nationalitätenpolitik in Österreich im Sommer des Jahres 1918* (C. Nuţu), 3, 580. HITCHINS, KEITH, *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849* (Al. Duţu), 4, 755—756. HUNGER, HERBERT, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370 — ca 1436/37). Briefe, Gedichte und Kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text* (H. Mihăiescu), 4, 751, *Извори за историју првог српског устанка. Грађа из Земунских архива*, I—III (Sava Iancovici), 4, 756—757.

JANSSENS, EMILE, *Trébizonde en Colchide* (P. Ş. Năsturel), 1, 170—171.

KIRÁLY, BÉLA K., *Hungary in the Late Eighteenth Century. The Decline of Enlightened Despotism* (Vlad Georgescu), 4, 756. KISSLING, HANS JOACHIM, *Betrachtungen über die Flottenpolitik Sultans Bayezids II. (1481—1512)* (Cristina Bulgaru), 3, 575. KOSTALLARI, A., *Les composés désidératifs et impératifs de l'albanais* (H. Mihăescu), 4, 749—750.

MACREA, M., *Viaţa în Dacia romană* (H. Mihăescu), 1, 160—161. MAČARADZE, VALERIAN, Besiki na diplomatičeskoi arene (Damian P. Bogdan), 3, 578—580. MÁNDOKY, E., *Devinettes tatares de Bulgarie* (I. Matei), 3, 576. MANOUSSACAS, M.I., 'Ανέκδοτα πατριαρχικὰ γράμματα *(1547—1806)* πρὸς τοὺς ἐν Βενετίᾳ μητροπολίτας Φιλαδελφείας καὶ τὴν ὀρθόδοξον ἑλληνικὴν ἀδελφότητα (Nestor Camariano) 3, 572—573. MAURICIUS — *Arta Militară (ediţie critică, traducere şi introducere H. Mihăescu,* 1970) (R. Lăzărescu,), 4, 752—754. MIHAILOV, STOIAN et RADI VASILEV, *Социологита и социологическите изследования у нас* (L. P. Marcu), 1, 175. MIHĂILĂ, G., *La diffusion dans les pays roumains des écrits sur la vie et l'activité des frères Cyrille et Méthode de Tessalonique* (E. Mihăilă-Scărlătoiu), 1, 163. MIRAMBEL, ANDRÉ, *La place de la δημοτική dans les lettres néo-grecques* (Nicolae-Şerban Tanaşoca), 3, 571—572. MITSAKIS, K., *Ein vulgärgriechischer Akathistos des XVI. Jahrhunderts aus Kreta* (J. Irmscher—D.D.R.), 4. 752

NIKOLAU, KOSTAS, *Der Roman „Geheimes Leben" von Angelos Tersakis* (J. Irmscher—D.D.R.), 4. 752.

PAPADOPOULOS, THÉODORE, 'Η ἐθνογραφικὴ μελέτη τῆς κατοικίας (G. Cronţ), 3, 586. PAPASTATHIS, HARALAMBOS K., Τὰ πρῶτα ἑλληνικὰ τυπογραφεῖα τῆς θεσσαλονίκης (C. Papacostea-Danielopolu), 1, 166—167, PERREITER, GEORG, *Stand und Entwicklungsmöglichkeiten der Wirtschafts-und Sozialstruktur der Kykladeninsel Amorgós (Griechenland)* (J. Irmscher-D.D.R.), 4, 752. PLETNEVA,

S. A., *От кочевий к городам (Салмово-Малецкая культура* (P. Diaconu), 1, 162. PLOUMIDIS, G. S., Τὰ ἐν Παδούη παλαία ἑλληνικὰ βιβλία (Biblioteca Universitaria-Biblioteca Civica). Μετὰ προσθήκων εἰς τὰς βιβλιο γραφίας *E. Legrand* καὶ Δ. Γκίνη—Β. Μέξα (C. Papacostea-Danielopolu), 1, 165—166.

Qilime Shqiptare (H. Mihăescu), 1, 175. *Quaderni per la storia dell'Università di Padova*, vol. I, 1968 (C. Dima-Drăgan), 3, 577.

RIEDINGER, RUDOLF, *Pseudo-Kaisarios. Überlieferungsgeschichte und Verfasserfrage* (H. Mihăescu), 2, 396—397. RUSSU, I, I., *Illirii. Istoria, limba şi onomastica, romanizarea* (H. Mihăescu), 1, 158—159. RUSSU, I, I., *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (H. Mihăescu), 4, 750—751.

SCHÜTZ, E., *An Armeno-Kipchak Chronicle on the Polish-Turkish War in 1620—1621* (Andrei Pippidi) 3, 582—583. SIMITCIEV, KOLE, *По прашането за потеклото на Македонскиот народен* (L. P. Marcu), 3, 587, SOURDEI, D. et J., *La civilisation de l'Islam classique* (S. Columbeanu), 3, 573—574. STOJKOVIĆ, ANDRIJÀ B., *Pogled na razvoj filosofije marksizma u jugoslavenskim zemljama* (L. P. Marcu), 4, 758. STRATOU, A. N., Τὸ Βυζάντιον στόν Ζ' ἀιῶνα, Τ. Γ': 634—641 (H. Mihăescu), 3, 569.

TODOROVA, LILJANA, *Contribution à l'étude des contacts culturels franco-yougoslaves jusqu'à la fin du XVIII^e siècle* (Al. Duţu) 3, 583—584. TOMADAKIS, N., *Oriente e Occidente all'epoca del Bessarione* (G. Cronţ), 1, 163. TOMADAKIS, N., Νέαι εἰδήσεις περὶ τῆς ἐκκλησίας κρήτης (G. Cronţ), 1, 164. TOMADAKIS, N., Ἡ κρητηκὴ ἱστοριογραφία ἀπὸ τοῦ *1821* ἐξ καὶ αἱ συναφεῖσ ἐπιστῆμαι (G. Cronţ), 3, 585—586. *Türkçe Sözlük*, V^e éd. (C. Moraru), 3, 580—581. TZETZAE, JOANNIS, *Historiae* (H. Mihăescu), 3, 568—569.

UHLISCH, G., *Die Griechischen Lehnwörter im Albanischen* (H. Mihăescu), 3, 566—581.

VELEVA, M., *Данни от българските народни носии за някои характерни герти в облеклото на славяните* (L. P. Marcu), 3, 587. VERLINDEN, CH., *Le recrutement des esclaves à Venise aux XIV^e et XV^e siècles* (Al. Duţu), 4, 754. VRANOUSIS ERA, L. Τὰ ἁγιολογικὰ κείμενα τοῦ 'Οστίου Χριστοδούλου ἱδρυτοῦ τῆς ἐν πάτμῳ μονῆς. Φιλολογικὴ παράδοσις καὶ ἱστορικαὶ Μαρτυρίαι (P. Ş. Năsturel), 1, 169—170. VRANOUSSIS, LEANDROS, 'Εγκωμιαστικὴ 'Ακολουθία γιὰ τοὺς τρεῖς ἱεράρχες Μελέτιο Πηγᾶ Γαβριὴλ Σεβῆρο καὶ Μαξίμο Μαργούνιο, ἀνέκδοτο ἔργο τοῦ Ματθαίου μυρέων (C. Papacostea—Danielopolu), 1, 164—165.

ZAMBONI, A., *Contributo allo studio del latino epigrafico della X Regio Augustea (Venetia e Histria). Il lessico* (H. Mihăescu), 3, 565—566. ŽARKO, MULJAČIĆ, *Leksikologijske i etimologijske bilješke uz « Pianine »* (H. Mihăescu), 3, 567.

WEBER, E., *Die römerzeitlichen Inschriften der Steiermark* (H. Mihăescu), 1, 161—162.

M. Grigoraş

PRINTED IN ROMANIA

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. $, 40, Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerţ exterior — LIBRI. Boîte postale 134—135, Bucarest Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger :

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve.** Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import,** Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus,** Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian,** P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. CORÉENNE, **Chulphanmul,** Phenian ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex,** Simón Bolivar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra,** P.O.B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch,** Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia,** Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap, Khau Sach Bao,** 32 Hai Ba Trung, Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga,** Terazije 27, Belgrad; **Prosveta** 16/1, Terazijei Belgrad; **Forum,** Voïvode Misica, Novi Sad ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.,** Alsina 500 Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd. Distributors,** 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt** GmbH, 1200, Wien, Höchstädplatz ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St. Jean, Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.,** Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria,** av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard,** Noregade 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Librería Herder,** Calle de Balmès 26,Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N. Y.; **Continental Publications,** 111, South Mermanec Ave., St. Louis, Missouri 63105; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur, Paris II, **Européiodiques S. A. 72,** Boul. Senard, 22 Saint Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.,** Dennington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.,** 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.** P.O.B., 1136 Tel-Aviv; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma; **Messagerie Italiane Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, **N.V. Martinus Nijhoff,** P.O.B. 269, Den Haag; **Swetz & Zeitlinger,** Keizersgracht 471—487, Amsterdam C ■ NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller** — Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ■ R. F. d'ALLEMAGNE, **Kubon & Sagner,** P.O.B. 68, München 34; **Presse Vertriebsgesellschaft** GmbH, 6, Frankfurt/Main, Böresnstrasse 13—15; **Kunst und Wissen,** Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Bern,** P.O.B. 397, 3001 Berne.

TRAVAUX D'HISTOIRE RÉCEMMENT PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

MIRON CONSTANTINESCU, **Etudes d'histoire transylvaine**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 24, 1970, 186 p.

AL. PĂUNESCU, **Evoluţia uneltelor şi armelor de piatră cioplită descoperite pe teritoriul României** (Evolution des outils et des armes en pierre taillée découverts sur le territoire de la Roumanie), collection «Biblioteca de arheologie XV», 1970, 360 p.

VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA DANIELOPOLU, MIRCEA V. POPA, **Relaţiile comerciale ale Ţării Româneşti cu Peninsula Balcanică. 1829–1858** (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule balkanique. 1829–1858), collection «Biblioteca istorică XXII», 1970, 308 p.

Logofătul RADU GRECEANU, **Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod. 1688–1714** (Histoire du règne du voïvode Constantin Basarab Brîncoveanu. 1688–1714). Etude introductive et édition critique par Aurora Ilieş, 1970, 280 p.

* * * **Situaţia internaţională din primele două decenii ale secolului al XX-lea în lumina tezelor lui Vladimir Ilici Lenin — Culegere de studii** (La situation internationale pendant les deux premières décennies du XX^e^ siècle à la lumière des thèses de Vladimir Ilitch Lénine — Recueil d'études), 1970, 179 p.

CORNELIA BODEA, **The Romanians' Struggle for Unification — 1834–1849**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 25, 1970, 296 p.

N. ZAHARIA, M. PETRESCU-DÎMBOVIŢA et EM. ZAHARIA, **Aşezări din Moldova. De la paleolitic pînă în secolul XVIII-lea** (Stations de la Moldavie. Du paléolithique jusqu'au XVIII^e^ siècle), 1970, 663 p.

G. UNC, **Die Solidarität der Werktätigen Rumäniens mit der proletarischen Revolution in Ungarn**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 26, 1970, 128 p.

PETRE DIACONU, **Les Petchénègues au Bas-Danube**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 27, 1970, 160 p.

CONSTANTIN N. VELICHI, **La contribution de l'émigration bulgare de Valachie à la renaissance politique et culturelle du peuple bulgare (1762–1850)**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 28, 1970, 280 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 4, p. 589–766, BUCAREST, 1970

I. P. „Informaţia" c. 5915

43456

Lei 40.—